

Larousse, Pierre (1817-1875). Grand dictionnaire universel du XIXe siècle : français, historique, géographique, mythologique, bibliographique.... 1866.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

GRAND
DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
DU XIX^e SIÈCLE

02785

LIBRARY

Tout exemplaire non revêtu de ma griffe sera réputé contrefait et poursuivi suivant toute la rigueur des lois.

Lanousse

02785

GRAND
DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
DU XIX^E SIÈCLE

FRANÇAIS, HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE, MYTHOLOGIQUE, BIBLIOGRAPHIQUE
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, SCIENTIFIQUE, ETC., ETC.

comprenant :

LA LANGUE FRANÇAISE; LA PRONONCIATION; LES ÉTYMOLOGIES; LA CONJUGAISON DE TOUS LES VERBES IRRÉGULIERS;
LES RÈGLES DE GRAMMAIRE; LES INNOMBRABLES ACCEPTIONS ET LES LOCUTIONS FAMILIÈRES ET PROVERBIALES; L'HISTOIRE;
LA GÉOGRAPHIE; LA SOLUTION DES PROBLÈMES HISTORIQUES; LA BIOGRAPHIE DE TOUS LES HOMMES REMARQUABLES, MORTS OU VIVANTS;
LA MYTHOLOGIE; LES SCIENCES PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES ET NATURELLES; LES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES;
LES PSEUDO-SCIENCES; LES INVENTIONS ET DÉCOUVERTES; ETC., ETC., ETC.

PARTIES NEUVES :

LES TYPES ET LES PERSONNAGES LITTÉRAIRES; LES HÉROS D'ÉPOPÉES ET DE ROMANS; LES CARICATURES
POLITIQUES ET SOCIALES, LA BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE; UNE ANTHOLOGIE DES ALLUSIONS FRANÇAISES, ÉTRANGÈRES, LATINES
ET MYTHOLOGIQUES; LES BEAUX-ARTS ET L'ANALYSE DE TOUTES LES ŒUVRES D'ART;

PAR PIERRE LAROUSSE

« Le dictionnaire est à la littérature d'une nation ce que le fondement,
avec ses fortes assises, est à l'édifice. » DUPANLOUP.
« Fais ce que dois, advienne que pourra. » DEVISE FRANÇAISE.
« La vérité, toute la vérité, rien que la vérité. » DROIT CRIMINEL.
« Cécyl est un livre de bonne foy. » MONTAIGNE.
« Voilà l'os de mes os et la chair de ma chair. » ADAM.

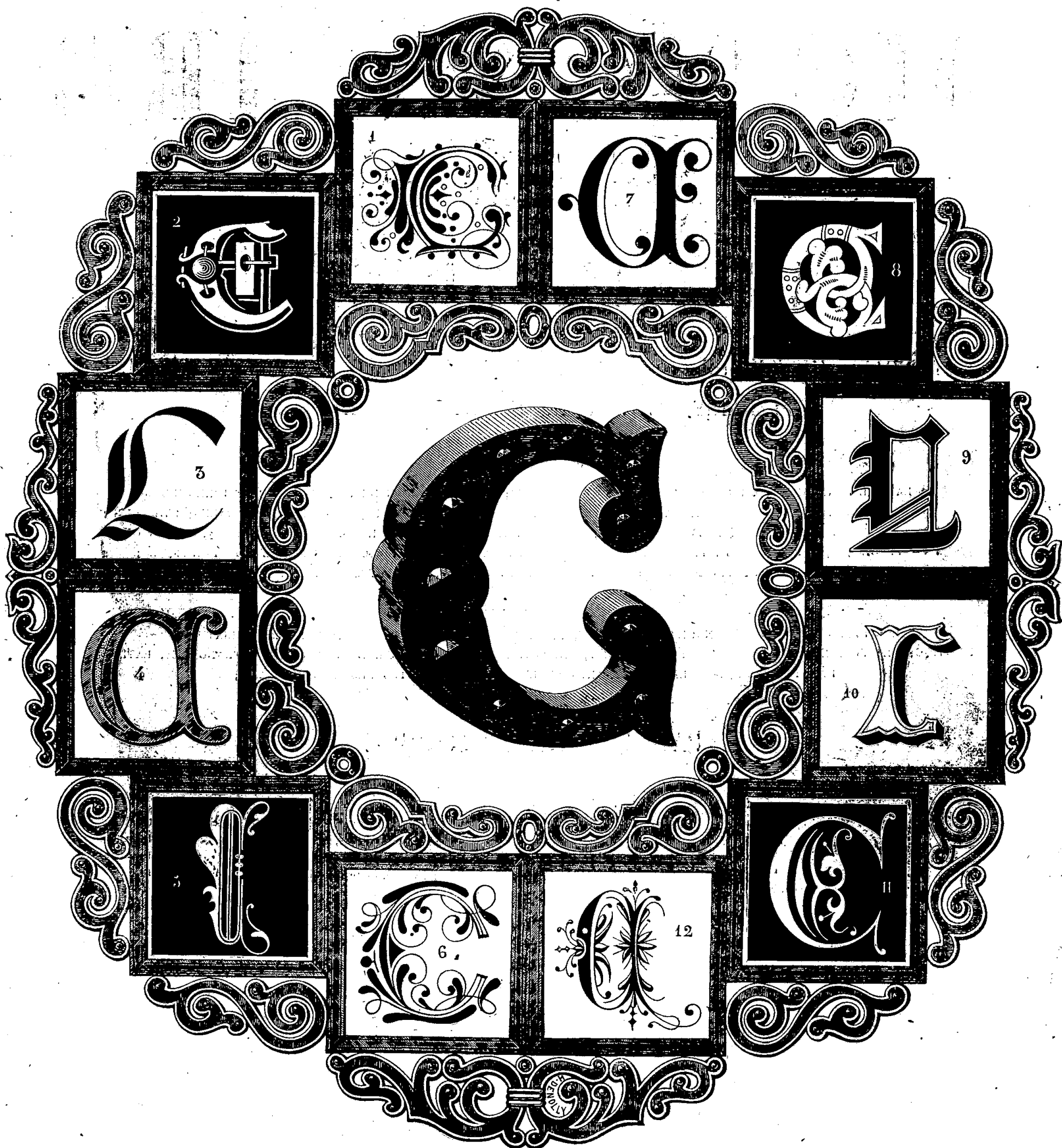
TOME TROISIÈME

PARIS

ADMINISTRATION DU GRAND DICTIONNAIRE UNIVERSEL

49, RUE MONTPARNASSE, 49

1867



- 1 — Tiré d'un manuscrit de la Bib^l royale de Munich. — XII^e siècle.
 2 — Alphabet lapidaire de Turin. — XV^e siècle.
 3 — Tiré du missel du cardinal Cornelius. — XVII^e siècle.
 4 — Tiré d'un manuscrit du XVI^e siècle.
 5 — Lettres bullatiques d'Italie — XVI^e siècle.
 6 — Tiré d'un manuscrit de Venise. — XV^e siècle.

- 7 — Tiré d'inscriptions sepulcrales de Vienne (Autriche). — XIV^e siècle.
 8 — Tiré d'un évangélaire de la Bib^l royale de Munich. — XI^e siècle.
 9 — Écriture d'église du XIV^e siècle.
 10 — Tiré d'inscriptions sépulcrales lapidaires de Naples. — XIII^e siècle.
 11 — Tiré de la Bible du surintendant Fouquet. — XIII^e siècle.
 12 — Alphabet vénitien du XVII^e siècle.



« s. m. (se d'après l'ancienne épellation, se d'après la nouvelle — lettre latine correspondant au kappa — des Grecs, au kaf des Phéniciens). Troisième lettre et deuxième consonne de l'alphabet français : *Un grand, un petit c. Un c majuscule.*

Les *Etrennes lyriques* de 1786 avaient inséré une chanson en l'honneur du V, dont l'auteur était une dame de La Rochelle; dans les *Etrennes* de l'année suivante parurent ces trois couplets en l'honneur du C :

O vous! dont la douce harmonie,
L'an passé, nous chanta les V,
Vous m'avez inspiré l'envie
De montrer mon goût pour les C :
Je n'entends pas ternir la gloire
Que vous accordent nos auteurs.
Si le C gagne la victoire,
C'est qu'il règne sur tous les cœurs.

Il est très-ancien dans la Grèce,
Par lui commença Cupidon;
Il n'est pas sans C de caresse,
De contrat, de convention :
Sans lui que serait la science?
La lyre n'aurait plus de sons;
On ferait des vers sans cadence,
Et nous n'aurions plus de chansons.

C'est au C qu'on doit la constance.
Et les charmes d'Amaryllis;
L'on doit au C la complaisance,
L'aimable candeur de Chloris ;
Grâce au C la jeune coquette
Peut parler d'un coiffeur.

III.

Et sait quelquefois en cachette,
Composer un joli couplet.

« Dans l'alphabet latin et dans les langues néo-latines, c occupe également le troisième rang; mais en grec et dans les alphabets sémitiques, cette place est occupée par le gamma et le ghimel, qui correspondent à notre g. V. plus loin à la partie encyclopédique.

— Le son propre du c est un son guttural exactement semblable à celui de la lettre k. A ce point de vue, il fait triple emploi avec les lettres k et q; mais k n'est pas, à proprement parler, une lettre française, et q ne sert qu'à suppléer devant i et e le son guttural que c ne conserve jamais devant ces lettres.

Le C, rival de l'S, avec une odille,
Sans elle, au lieu du g, dans tous nos mots fourmille;
De tous les objets creux il commence le nom :
Une cave, une cuve, une chambre, un capon,
Une corbeille, un cœur, un coffre, une carrière,
Une caverne enfin le trouvent nécessaire;
Partout en demi-cercle il court demi-courbé,
Et le k dans l'oubli par son choc est tombé.

(Puis, poème de l'*Harmonie imitative*.)

Il est probable que cette lettre n'avait d'abord pas d'autre son chez les Latins, puisque nous voyons les Grecs traduire les noms *Cicero*, *César*, etc., par *Kikero*, *Kaisar*. Les Allemands eux-mêmes ont quelquefois adopté la même orthographe, comme on le voit par le mot *Kaiser*, traduction de *César*. Il C a le son guttural de k devant les voyelles a, o, u, et devant toutes les consonnes : *Kolère*, *caco-*

phonie, *acuité*, *clameur*, *Cnéus*, *Actéon*, *actif*, prononcez : *Kolère*, *kakophonie*, *akuité*, *klameur*, *Knéus*, *Akteon*, *aktif*. Parmi les consonnes, nous n'avons pas compris l'aspiration h, qui donnera lieu à une règle à part.

— Devant e, i et y, c a le son sifflant et se prononce comme s, avec lequel il fait double emploi dans une foule de cas. Toutefois c ne prend jamais, comme s, le son de z entre deux voyelles : *Acéré*, *ciment*, *ceinture*, *excité*, *cyanture*, *cyrique*, prononcez : *A-séré*, *siment*, *seinture*, *ex-sité*, *syanture*, *synique*.

Il a le même son de s devant a, o et u lorsqu'il est marqué d'une cédille : *Ça*, *façon*, *reçu*, prononcez : *Sa*, *fa-son*, *re-su*. En général, on donne à c, au moyen de la cédille, le son de s, dans toutes les formes dérivées d'un radical où c était placé devant e ou i, et partant avait le son de s : ainsi *France* a donné *Français*; *commencer*, nous commençons, je commençai, etc. Cette règle est générale, mais n'explique pas tous les cas de l'emploi de c avec la cédille. Quelquefois l'introduction du ç a eu lieu pour une raison tout à fait sensible, mais d'une manière moins immédiate : c'est ainsi que *façon* a pris le ç pour conserver à cette lettre le son de s dur que t a dans son radical latin *factio*. Si l'orthographe rationnelle, que bien des personnes désirent, mais que nul n'ose risquer, devait prévaloir un jour, c aurait toujours le son du k, qui disparaîtrait; ç et q disparaîtraient également, s ne prendrait jamais le son de z; il ne resterait de ces quatre lettres que c guttural et s. Cela est fort simple : qui l'essayera?

— C final a toujours le son guttural de k lorsqu'il se prononce, comme dans *avec*, *aggric*, *bec*, *bloc*, *agueduc*, *cotignac*, *astoc*, *trac*, *syndic*, *échec*, dans le sens de mauvaise réussite, *Marc*, nom propre, qui se prononce : *avék*, *agarik*, *bék*, etc. Il C final est nul dans un certain nombre de mots, comme *accroc*, *arsenic*, *blanc*, *broc*, *clerc*, *cric*, *croc*, *escroc*, *franc*, *jonc*, *porc*, *tranc*, *marc* (poids ou résidu), qui se prononcent *accro*, *arseni*, *blau*, etc. Toutefois, à la fin des vers, le c se fait entendre, et tous ces mots ne peuvent rimer qu'avec des mots terminés par un c. Il faut, croyons-nous, en excepter *blanc*, *clerc*, *franc* et *jonc*, dont le c ne se fait jamais sentir en pareil cas. Lorsque c final est nul, si le mot suivant commence par une voyelle, la liaison n'a pas lieu. On en excepte certaines locutions très-usuelles, comme *franc étourdi*, *franc écrier*, *porc-épic*, *du blanc au noir*, qui se prononcent *fran kétourdi*, *fran kétrier*, etc. Dans *donc*, c est généralement nul : *Il n'est donc pas venu?* lisez : *Il n'est bon pas venu?* Toutefois, si *donc* commence la phrase, comme il arrive souvent dans l'énoncé d'une conclusion, le c doit se faire sentir : *Vous vous fâchez, donc vous avez tort*; prononcez : *donk vous avez tort*.

— C, dans le classement des consonnes dites muettes, est la deuxième des gutturales et la deuxième des fortes. Elle correspond à g dur et à k ou q comme gutturale. Il Q étant plus récent encore, c en tint lieu jusqu'au moment où, s'étant transformé en sifflant devant i et e, il nécessita l'emploi de la forme compliquée qu,

I

qui dut altérer la valeur des voyelles. Il est remarquable, en effet, que les Latins n'ont aucun moyen de figurer les sons articulés *ki* et *ko*; en français, nous avons conservé la notation latine *qui*, *quo*, en restituant à *qu* la valeur simple de *k* ou *c* dur. Quelques poètes latins ont fait une bizarre mutation de *g* en *c*: *qu* suivi d'une seule voyelle constituant essentiellement une seule syllabe, ils se sont servis de *cu* lorsqu'ils ont voulu en faire deux. C'est ainsi que quelques-uns ont dit *acna* (*a-cu-a*) pour *aqua*, *relicuos* (*re-li-cu-os*) pour *reliquos*. *K* et *c* dur ont la même valeur, et le second ne fut d'abord que la traduction latine du « des Grecs. Il est assez singulier que les barbares soient revenus sur cette mutation, et qu'ils aient écrit *Karolus* au lieu de *Carolus*. Aujourd'hui, où il paraît convenu que l'orthographe la plus singulière est aussi la plus savante, on tend assez généralement à substituer *k* à *c* dur dans les mots d'origine étrangère, et nous avons pu lire *kadi*, *kalife*, *kosak*, *kachemyr*, etc. A bientôt *arkange*, *kanon* et *kulotte*. Un lexicographe se félicite sérieusement de ce savant changement, et en donne cette raison, qu'il ne serait pas mauvais de décharger la lettre *c* du grand nombre de mots dont elle est accablée; il est vrai que cette lettre tient, hélas! une bien grande place dans les dictionnaires; mais cela est-il suffisant? Ne faudrait-il pas expliquer un peu en quoi *c* dur est moins grec, ou moins arabe, ou moins hébreu, ou moins slave que la lettre *k*? Eh bien, cette raison essentielle, la voici: *K* n'est pas une lettre française; les mots turcs ne sont pas français non plus, donc... concluez. M. Jourdain avait bien senti cette raison lorsque, voulant se faire comprendre d'un Turc, il pensa qu'il suffisait pour cela de ne pas parler français, et se mit à dire: *Striff*, *straff*, *straff*. *G* s'est quelquefois substitué à *c* dans les mots dérivés des langues anciennes: *Draco* est devenu *dragon*; *ciçada*, *cigale*; *ciconia*, *cigogne*; *cygnus*, *cygne*; mais cette mutation a surtout lieu en italien, langue qui change volontiers les fortes en douces, *g* étant la douce correspondante de *c*, qui est la forte parmi les gutturales. Quelques fois le même changement a lieu pour la prononciation seulement. *Secund*, *car* se prononcent *second*, *gar*, et quelques grammairiens indiquent la prononciation *segret* pour *secret* et ses dérivés, ce qui paraît condamné par le bon usage. Le peuple même prononce abusivement *gravate*, *ganif*, *gabinet*, pour *cravate*, *canif*, *cabinet*. Nous n'avons pas en français d'exemple régulier de la mutation contraire de *g* en *c*, l'usage tendant à adoucir la prononciation plutôt qu'à la rendre plus rude; mais chez les Allemands, dont la prononciation est dure, cette mutation des douces en fortes a lieu fréquemment quand ils veulent parler français, et ils disent *crand*, *crave*, *emparco*, au lieu de *grand*, *grave*, *embarco*.

— *T* devant un *i* suivi d'une autre voyelle ayant la valeur de *s*, et *c* en tenant lieu dans certains cas, les Latins changent fréquemment *t* en *c* dans ce cas, et écrivent *Mecius* au lieu de *Metius*, *Sulpicius* au lieu de *Sulpičius*, *hospicius* au lieu de *hospitičius*, *nunciis* au lieu de *nuntiis*, etc. C'est par une mutation toute semblable que les Espagnols écrivent par un *c* les mots latins en *tio*, et que nous avons nous-mêmes dérivé *façon* de *factio*. Toutefois ce changement est rare en français; nous en faisons plus fréquemment un autre qui n'est pas sans analogie avec celui-ci, celui de la terminaison *atio* en *aison*: *Venatio*, *venaison*; *comparatio*, *comparaison*, etc.

— Dans les mots composés, *d* du mot latin *ad* se change en *c* devant un *c* ou un *g*, en français comme en latin, et nous disons *accéder*, *accuser*, *accourir*, *acquiescer*, etc., comme les Latins disaient *accedere*, *accusare*, *accurrere*, *acquiescere*, etc., au lieu de *adcedere*, *adusare*, *adcurrere*, *adquiescere*. Le même changement a lieu dans les deux langues pour la lettre *d* du mot latin *ob*, devant un *c*. Exemple: *occasio*, *occident*, *occulte*, *occuper*, et en latin *occasio*, *occidens*, *occultus*, *occupare*. Les Grecs changent leur *ν* (*nu*) du mot en (*nu*, dans) en *κ* (*ka*) devant un *c*, dans les mots composés, comme on le voit dans le mot *ecclesia*; nous n'avons pas fait cette mutation dans le mot *église*, mais nous la retrouvons dans le dérivé *ecclesiastique*.

— *cc*, devant *a*, *o*, *u* et devant les consonnes, se prononcent comme *c* dur ou *k*: *Accipere*, *accorder*, *accuser*, *acclamer*, *accréditer*, prononcez *akaparer*, *akorder*, *akuser*, *aklamer*, *akréditer*. Cependant on fait entendre deux *c* dans quelques mots d'origine latine, comme *peccabile*, *peccavi*, etc. Devant *e*, *i*, *cc* se prononcent comme *ks*: *Accepter*, *accident*, prononcez *aksépter*, *aksident*.

— *Ch* a un son propre voisin de celui du *j*, mais plus fort que lui. Le grec et le latin ne paraissent pas avoir connu cette articulation; les Italiens la figurent *sc* devant *i* et *e*, les Anglais *sh*. Devant les consonnes et dans un grand nombre de mots empruntés à des langues étrangères, surtout au grec, à l'hébreu et à l'arabe, *ch* se prononce comme *c* dur ou *k*: *Chlore*, *chrétien*, *archange*, *Chersonèse*, *Chio*, etc., prononcez *klore*, *kretien*, *arkange*, *Kersonèse*, *Kio*. Il est impossible toutefois d'établir aucune règle fixe à cet égard, et beaucoup de mots empruntés aux mêmes langues re-

tiennent le son propre de *ch*: tels sont les mots: *chimie*, *chirurgie*, *chérubin*, *architecte*, *Achéron*, *chérif*, *Achille*, *archevêque*, *Michel*, etc., etc. *Michel-Ange* se prononce *Mikel-Ange*, bien que dans *Michel* *ch* ait sa valeur propre; on a voulu ainsi conserver la prononciation italienne de ce nom. A la fin des mots, *ch* se prononce comme dans la langue à laquelle le mot appartient, c'est-à-dire que tantôt il a sa valeur propre, tantôt celle de *k*. *Ch* est nul dans le mot *almanach*, qui se prononce *almana*. *Ch* est régulièrement une traduction du *χ* grec; cependant il rend assez fréquemment, dans les langues modernes, le *c* dur des Latins: *caro*, *chair*; *carus*, *cher*; *carbo*, *charbon*; *cadere*, *choir*; *casus*, *chute*; *camelus*, *chameau*. Il est remarquable que certains peuples assimilent aussi *ch* à *c* ou *s* dans la prononciation, ce qui établit une fois de plus une relation cachée entre les sons *c* et *k*; c'est ainsi que les Auvergnats disent: *Chiche*, *chanchon*, c'est *cha* pour Suisse, *chanson*, c'est *ça*.

— Comme abréviation, *C* représentait chez les Latins une foule de mots dont il est la première lettre, tels que: *Catus*, *César*, *scriptus*, *consul*, *ensor*, *calendas* (qui s'écrivait aussi *cal*), *civis*, *civitas*, *condemno* (dans le vote des juges, ce qui lui avait valu le nom de lettre triste), *conjur*, *clarissimus*, *cura*, *vit*, etc., etc. *Caia*, dans les inscriptions, se représente par un *c* renversé, *Ō*. *C*. B. signifie *commune bonum*, bien commun. *CC*, *Cesaribus*, aux deux Césars; ou *carissimæ conjugi*, à la chère épouse; ou *calumnia causa*, cause de calomnie; ou *concilium cepit*, il a pris conseil, etc. *cc* vv., *clarissimi viri*, hommes très-illustres. *C*. D., *comitalibus diebus*, aux jours des comices. *cen*, *centurio*, centurion; ce dernier mot se marquait aussi en abréviation par deux figures, dont l'une ressemblait à un 3 renversé de cette manière *ε*, et l'autre à un 7, de telle sorte que *ε* coh. ou 7 coh. signifiait *centurio cohortis*, centurion de la cohorte. *C*. H., *custos hortorum*, gardien des jardins, ou *custos heredium*, protecteur des héritiers. *C*. I. C., *Catus Julius Cesar*, Catus Jules César. *cl*, *Claudius*. *cl* V., *clarissimus vir*, homme très-illustre. *CM*, *causa mortis*, cause de mort. *CM*, *Cneius*. *CO*, *conjugi carissimæ*, à la chère épouse. *CO*, *Cornelius*. *COSS*, le consul. *COSS*, *consules*, les consuls. *C*. P., *Constantinopolis*. *C*. R., *civis romanus*, citoyen romain. *CS*, *IP*, *Cesar imperator*, César empereur. *cur*, *curator*, curateur. *C*. V., *centumviri*, les centumvirs.

— *S. M. C.* signifie Sa Majesté Catholique et s'applique au souverain d'Espagne. *S. M. T. C.* signifiait Sa Majesté Très-Chrétienne, titre qu'on donnait au roi de France. *J. C.* s'écrivait pour Jésus-Christ, et *N. S. J. C.* pour Notre Seigneur Jésus-Christ. *A. C. L.*, assuré contre l'incendie, et *M. A. C. L.*, maison assurée contre l'incendie. *C. A. D.* s'écrivait assez souvent pour *c'est-à-dire*.

— Dans les chartes et diplômes, *c* se plaçait en tête, avant l'invocation, comme abréviation du mot *Christus*.

— Dans le commerce, *c* signifie compte, centimes ou centimètres; *c/c*, compte courant; *c/o*, compte ouvert; *m/c*, mon compte; *v/c*, votre compte; *n/c*, notre compte; *s/c*, son compte; *l/c*, leur compte. *C* est une abréviation de compagnie; on écrit abusivement *Co*, par imitation des Anglais.

— En termes de turf, *c* est l'abréviation de *casque*: *c* blanc, *c* abricot, *c* jaune et *galons noirs*, *c* rayé bleu et noir.

— En chimie, *C* signifiait autrefois *cerbère*, qui était le nom donné au salpêtre en alchimie. Aujourd'hui, *C* représente le carbone. *Ca* représente le cyanogène. *Cl* figure le calcium et *Cl* le chlore.

— Comme symbole, *c* représente le troisième objet d'une série, ou un objet répété sur la troisième fois: *Le castic* *c*. *Le rayon c*. *Le numéro 162 c*.

— Dans le calendrier, *c* figurait la troisième lunaire. Dans le comput ecclésiastique, il représente la troisième dominicale et quelquefois le mardi.

— En algèbre, *c* figure une quantité connue, et s'emploie surtout lorsque *a* et *b* sont employés déjà pour figurer deux autres quantités connues. On s'en sert au hasard avec d'autres lettres, pour désigner en plaisantant l'emploi des formules algébriques: *Le prix fut adjugé à un savant du Nord, qui démontra par a plus b moins c divisé par z, que le mouton devait être coupé*. (Volt.) En géométrie, il désigne généralement un point d'une figure dans laquelle deux autres points sont représentés par *A* et *B*: *Le triangle ABC*. En trigonométrie, *c* désigne généralement un côté, et *C* un angle. *10*, qu'on écrit souvent *10*, valait cinquante, et le signe *o* répété le multipliait par dix; ainsi *10 o* = 500, *100 o* = 5,000, etc. *10* *C* valait mille.

— Dans la numération romaine, *c* valait 100 et s'ajoutait à lui-même en se répétant; ainsi *c* = 100, *cc* = 200, *ccc* = 300, etc. Placé devant un *m*, qui valait mille, il le multipliait; ainsi *cm* = 100 mille; *ccm* = 200 mille; *ccm* = 300 mille, etc. *c* *10* valait comme *m*, et pouvait se multiplier de même; ainsi *11 c 10* = 2 mille; *111 c 10* = 3 mille; *x c 10* = 10 mille, etc. Quand *c* et *o* se répétaient simultanément avant et après *c 10*, ils le multipliaient par 10;

ainsi *c 10 o* = 1 mille; *cc 10 o* = 10 mille; *ccc 10 o* = 100 mille, etc. *c* retourné (*o*) représentait aussi la silique ou poids de deux drachmes chez les Romains.

— En musique, *c* signifie *canto*, chant, en dehors de la portée. Sur la portée, il indique la mesure à quatre temps, et s'il est barré (*♯*) la mesure à deux temps. Signifiait *adagio* dans l'ancienne musique italienne et allemande. *Renversé* et suivi de deux points (*o*), il désigne la clef de *fa*, et indique que le *fa* est placé sur la ligne située entre les deux points. Dans le plain-chant, *c*, au-dessus de la portée, indique qu'il faut presser le mouvement. *C-sol-ut* ou simplement *C* désignait autrefois le ton d'*ut*, qui est suffisamment désigné aujourd'hui par l'absence de tout accident à la clef. On dit cependant encore *cor*, *clarinette* en *c*, pour *cor*, *clarinette* en *do*. *D. C.* signifie *da capo* (depuis le commencement), pour indiquer qu'un passage doit être repris, exécuté de nouveau en entier. Deux *C*, l'un simple, l'autre barré (*♯*), à la clef d'un canon à deux parties, indiquent que l'une des deux parties donne aux notes et silences une valeur double de celle qui est marquée.

— Sur les monnaies modernes, *C* désignait d'abord Saint-Lô et puis Caen; *cc* figurait l'hôtel de Besançon.

— Loc. fam. *Faire un c dans une tarte*, *Y mordre à même*, ce qui y produit une écharcure semi-circulaire, en forme de *c*.

— Techn. *C à queue*, Nom que les imprimeurs et les fondeurs de caractères donnent au *c* marqué d'une cédille, *ç*.

— *Encycl. Origine graphique de la lettre c*. C'est une lettre qui appartient en propre à l'alphabet latin et qu'il a pour ainsi dire créée, au moins par rapport à sa fonction organique. Si, en effet, nous remontons aux premiers temps de l'histoire de Rome, nous rencontrons des faits qui nous prouvent que la lettre *c* n'avait pas alors la valeur qu'on lui attribua plus tard, et qu'on lui reconnaît généralement aujourd'hui, c'est-à-dire celle de *k*. *C* avait, à l'origine, la valeur de *g*; c'est avec ce son qu'on le trouve dans les inscriptions: *Cartaginiensis*, au lieu de *Carthaginiensis*, Carthaginois. Nous sommes donc induits à conclure que *c* sonnait primitivement comme un *g*. Cette induction est pleinement confirmée par les faits que nous allons exposer.

Si nous comparons l'alphabet grec à l'alphabet latin, du moins pour l'ordre des premières lettres, nous voyons immédiatement que *c* correspond par sa place au *gamma*, et nullement, comme on pourrait le croire, au *kappa*; la troisième place est occupée en grec par le *gamma* et en latin par le *c*; or, on sait la concordance qui existe entre les deux alphabets, concordance dont nous avons un criterium certain dans la comparaison des alphabets d'origine sémitique: phénicien, punique, hébreu.

Des considérations graphiques péremptoires, que nous ne pouvons que mentionner ici, militent encore en faveur de cette identification. Le latin n'est donc autre chose que le *gamma* grec, qui n'est lui-même que la troisième lettre de l'alphabet sémitique, dont le nom s'est encore aujourd'hui conservé d'une façon frappante en hébreu: *guimel*. On sait que chacune des vingt-deux lettres de cet alphabet sémitique, d'origine très-probablement figurative, avait une signification matérielle très-précise. Ainsi *alef* ou *a*, c'est le bœuf; *beth* ou *b*, la maison; *guimel* ou *gamma*, le chameau. Il est assez vraisemblable qu'au commencement le signe idéographique, point de départ du signe phonétique en question, avait pour représentation matérielle le chameau; cet animal essentiellement sémitique. Le *c* est donc proprement la lettre caractéristique du chameau. Au mot *GAMMA*, nous entrerons dans de plus grands détails sur l'origine et l'histoire de cet élément de l'alphabet.

— *Rôle étymologique de la lettre c en français et dans les langues romanes*. Nous allons examiner les règles de transformation auxquelles le *c* latin obéit dans la dérivation des langues néo-latines et en particulier du français. Nous donnerons aussi les règles étymologiques qui peuvent servir à retrouver cette articulation originelle sous les modifications multiples qu'elle a subies. Dix à douze d'une façon très-complète les faits qui se rapportent à cette question, c'est-à-dire ceux que nous allons prendre ici pour guide. Il y a deux cas à examiner: celui dans lequel le *c* a conservé le son guttural qu'il avait en latin, et celui où il a changé de classe organique en passant dans celle des sifflantes ou des palatales (*s*, *ç*, *ch*, *tch*). Devant les voyelles *a*, *o*, *u*, la gutturalité de la consonne se maintient, en subissant seulement un adoucissement qui la transforme en *g*. Cette modification s'explique d'ailleurs assez facilement quand on se reporte à l'origine même du *c*, que nous avons démontré plus haut être un *g*, et correspondre au *gamma* grec. Peut-être que chez les Latins mêmes la prononciation du *c* comme *g* devant *a*, *o*, *u* était une habitude propre à quelques dialectes. Voici quelques exemples de cette transformation ayant lieu au commencement de mots appartenant surtout à la langue italienne: *Cajeta* devient *Gaeta*, *Gaële*; *cavea*, *gabbia*, cage; *conflare*, *gonflare*, gonfler; *crypta*, *grotta*, grotte. Voici maintenant des mots espagnols: *crassus* devient

graso, gras; *creta*, *greda*, craie. En français, nous trouvons, outre ceux que nous venons de citer et qui lui sont communs avec l'italien et l'espagnol, quelques exemples curieux: *cupella*, gobelet; *classicum*, glas; le grec *kobalos*, gobelet. Au milieu des mots, le *c* peut ou conserver le son de *k* ou prendre celui de *g*; ainsi, en espagnol, nous trouvons *amigo*, *higo*, de *amicus* et *ficus*, et *caduco*, *opaco*, de *caducus*, *opacus*. En italien, mêmes faits: à côté de *cicco*, *dico*, *fuoco*, *medico*, nous avons *dragone*, *lago*, *laguna*, *segreto*, *luogo*, etc. En français, le *c* médial s'est conservé en s'altérant en *g*, dans les mots: *aigre*, *aigu*, *dragon*, *figue*, *maigre*, *seigle*; ou sans altération, dans les mots moins soumis au frottement populaire, parce qu'ils appartiennent surtout à la langue savante: *opaque*, bibliothèque, *caduque*, époque, *tuniqué*, etc. Le changement de *c* en *g* n'a rien qui doive étonner; c'est une particularité purement graphique. Le plus souvent ce *c* médial a disparu complètement par suite d'une contraction dont l'existence est généralement révélée par la présence d'un hiatus; par exemple: *ami*, de *amicus*; *doyen*, de *decanus*; *foyer*, de *focarium*; *jouer*, de *jo-care*; *larme*, de *lacryma*; *laitue*, de *lactuca*; *plier*, de *plicare*; *scier*, de *secare*; *essuyer*, de *essucare*; voyelle, de *vocalis*, etc.

Le *c* final qui se trouve, par exemple, dans les mots latins *dic*, *fac*, *hoc*, *nec*, *sic*, *tunc* disparaît généralement; cependant il s'est maintenu dans *avec* et *donc*. En italien, les mots que nous venons de citer deviennent: *di*, *fa*, *ni*, *si*, *pero* (*pro hoc*); en espagnol, *di*, *ni*, *si*, *pero*. Le français admet plus volontiers le *c* final que les autres langues romanes ses sœurs: *estomac*, *lac*. Dans les dialectes du midi surtout, le *c* se maintient: *Aurillac*, *Figeac*, *Saissac*. Dans d'autres mots français, le *c* final disparaît également: *ami*, *feu*, *lieu*, de *amicus*, *foculus*, *locus*. Quelquefois il se transforme en *t*: ainsi *artichaut* vient de l'italien *articiocco*; *abricot*, de *albercocco*; *palétole* est pour *palétole*; *gerfaut*, pour *gerfalc*. La terminaison *acum*, qui entre dans la composition de tant de noms de villes en France, se change en *ay*, et *iacum* en *y*: *Bagaicum*, *Bavay*; *Camaracum*, *Cambrai*; *Satanacum*, *Stenay*; *Alliacum*, *Ally*; *Floriacum*, *Pleuray*.

Examinons maintenant les cas où le *c* se transforme en sifflante, palatale ou chuintante. *Ca* latin se transforme en *cha*: cette influence exercée par *la* sur le *c* se produit même lorsque *la* se change lui-même en une autre voyelle. Exemples: *chance*, de *cadentia*; *chambre*, de *camera*; *chef*, de *caput*; *chaîne*, de *catena*; *charbon*, de *carbo*; *cheval*, de *caballus*; *chien*, de *canis*; *cheveu*, de *capillus*; *chartre*, de *carcer*; *charme*, de *carmen*; *château*, de *castellum*; *chou*, de *caulis*; *chaise*, de *causa*. Voici maintenant des exemples de cette altération au milieu et à la fin des mots: *bouche*, de *bucca*; *coucher*, de *collocare*; *manche*, de *manica*; *miche*, de *mica*; *perche*, de *pericia*; *sécher*, de *siccare*. Il y a cependant un assez grand nombre de mots où le *ca* primitif s'est maintenu; c'est à cause soit de leur origine étrangère, soit de leur formation et de leur emploi par la langue savante: *cadence*, de *cado*; *chance*; *caler*, *caleçon*, *calme*, *camarade*, *camp*, *canal*, *canail*, *canaille*, *cap*, *cape*, *capif*, *capitaine*, à côté de: *chasse*, *chambre*, *champ*, *chenal*, *chien*, *chef*, etc. Il faut tirer de ces faits cette observation importante pour les recherches étymologiques, que lorsqu'on voit en français le groupe *ca*, l'a n'est pas normal et remplace une autre voyelle antérieure; ainsi: *cacher* vient de *coacare*; *cattier*, de *coagulare*. Le groupe *co* ou *cu* se maintient: *coq*, de *callum*; *coin*, de *cuneus*; *écuelle*, de *sautelle*; *coude*, de *cubitus*; *couver*, de *cubare*. Dans quelques mots, on voit le groupe *ca* représenté par *j* ou *g* doux; c'est tout simplement une altération de la chuintante *ch*, et qui est exactement par rapport à elle comme le *g* est au *c* dans l'ordre des gutturales. Ainsi *jambe*, de *camba*, est pour *chambe*; *gédie*, de *caveola*, est pour *chôte*, etc.

L'italien exprime le *ch* français, dans les mots qu'il nous a empruntés, par *ci*, qu'on prononce *tchi*: *chambre* devient *ciamba*; *chaperon*, *ciapperone*, etc. L'espagnol, dans le même cas, l'exprime par *ch* ou *x*: le portugais, par *ch*.

Le français et l'espagnol s'accordent pour transformer en sifflante le *c* placé devant *e*, *i*, *æ*, *œ*. Le second change alors le *c* en *ç*, et le premier en *s* ou *x*: *brebis*, *croix*, *dix*, *noix*, *paix*, *poix*, *voix*, dérivés de thèmes qui se terminent par *c*: *sangle*, de *cingulum*; *dime*, *disme*, de *decimus*; *génisse*, de *junia*; *junieus*.

Très-souvent, en français, *ce* et *ci* tombent complètement: *faire*, de *facere*; *dire*, de *dicere*; *taire*, de *tacere*; *luire* de *luere*; *nuire*, de *nocere*, etc.

Le double *cc* est diversement traité par le français: *bec*, *sec*, *sac*, *soc*, *suc*, à côté de *baie* pour *bacca*, *braie* pour *bracca*.

Nous allons maintenant passer rapidement en revue les changements que subissent les groupes complexes formés par la juxtaposition de *c* à d'autres consonnes.

Déjà les Latins avaient tendance à éliminer le *c* dans le groupe *ct*; ainsi ils disaient *sitis* pour *sictis*; *artus* pour *arctus*; *fulvus* pour *fultus*. Cette tendance est devenue une loi formelle en italien, où il est remplacé par *tt*: *atto*, *colto*, *dello*, *divitto*, *fatto*, *frutto*, *notte*, *petto*, *tetto*, pour *actus*, *cactus*, *dictus*, *directus*, *factus*, *fructus*, *noctis*, *pectus*, *tectum*, etc.

En espagnol, le *c* est maintenu de préférence : *doctor, docto, acto*; cependant il n'est pas rare de le voir disparaître : *matar* pour *mac-tare*, etc. En français, *c* a généralement perdu son premier élément dans les mots de source populaire; il se maintient, au contraire, dans les mots de la langue savante; ainsi nous avons : *effet, jeter, lutrin* (de *lectrum*); *lutter*, de *luctare*; *roter*, de *ruotare*; *façon*, de *factio*, à côté de *effectivement, trajectoire, érection, faction*. Dans des cas assez rares, *c* se change en *ch* : *cacher*, de *coactare*; *fléchir*, de *flectere*; *empêcher*, de *impactare*.

Le groupe *cs*, qui a pour équivalent graphique *x*, devait être, même en latin, souvent adouci en *ss*, puisque nous trouvons cette substitution dans des inscriptions : *confissis-set* pour *confississet*, *sistus* pour *sextus*. Cet adoucissement est devenu un fait presque constant dans les langues néo-latines; on sait en effet que l'italien remplace toujours *cs* ou *x* par *ss* : *Alessandro, Alexandre; bosso, de buzus; fusso, de fluxus; lasso, de lacus; esplorare, de explorare*, etc. Souvent *cs* ou *xi* devient en italien *sc* : *scateme, de examen; las-ciare, de lacare; coscia, de coxa*, etc. En français, on retrouve les mêmes faits, souvent même le groupe *cs* disparaît entièrement comme dans *jouter*, pour *jouster* et *jouster*. Voici quelques exemples : *essai, de exagium; bois, de buzus; aisselle, de axilla; cuisse, de coxa; frêne, de frazinus; ais, de axis*, etc.

Les groupes *lc, nc, re, te, de* peuvent subir plusieurs altérations : la gutturale se transforme en palatale, en aspirée, ou demeure sans changements. Ainsi *manducare* devient en italien *mangiare*, et en français *manger*; *berger, clerc, charger, forger* représentent le groupe *rc*; *silbat'cus*, pour *silvaticus*, donne en italien *selvaggio*, et en français *sauvage*; *judicare* donne en italien *giudicare*, et en français *juger*.

Sc devient *x* dans *faix, de fascis*; *ss* dans *poisson, de piscis*, et demeure inaltéré dans *faisceau*.

Nous allons maintenant examiner le rôle spécial que jouent en français *c* et son représentant graphique *q*, en donnant brièvement les règles étymologiques qui permettent de remonter de cette lettre à la lettre ou aux lettres latines qu'elle représente. Nous ferons remarquer, à propos de *c* et *q*, que dans le vieux français ces deux consonnes sont souvent représentées par *k*. Ces trois lettres sont toujours en français pour un *c*, un *q* ou un *k*; ainsi *cailler* vient de *coagular*; *cacher*, de *coactare*; *queue, de coda; quignon, de cuneus; lucarne, de lucerna*. Une modification complètement anormale d'un *t* latin en *c* est celle dont le mot *craindre* nous offre peut-être l'unique exemple; *craindre* vient, comme nous le démontrerons, de *tremer*.

Anciennement le *q*, qui a le son de *s* dur, s'écrivait en vieux français *z*, qui avait alors exactement le son du *z* espagnol, ou même *ce*, comme on écrit encore aujourd'hui *ge* lorsqu'on veut donner à *g* le son de *j*. On trouve dans les anciens textes : *receivoient pour reçoivent, facon pour façon*. Le picard altère systématiquement le *q* en *ch* et dit : *cheaux* pour *ceux*, *rechint* pour *reçu*, *serviche* pour *service*, *fachon* pour *façon*, etc. Le *c* ayant le son de *s* dur peut venir, soit d'un *c* primitif : *celier, de cedere*, soit de *qu* : *lacet, de laqueus; cinq, de quingue*; soit d'un *t* suivi d'un *i* : *grâce, de gratia; noces, de nuptia; soit d'un s; sauce, de salsa*.

ÇA pron. démonstr. (sa — contract. de *cela*). Fam. *Cela*, cette chose-là, la chose dont il s'agit ou que vous savez. *Laissez ça. Donnez-moi ça. Voyez un peu ça! Et votre affaire? — Ça marche, ça marche. — Et la santé? — Ça va, mais mal, mais ça ne va pas bien. Il n'y a pas de mal à ça. Ça flamait tout comme une allumette.* (Piron.) *Fumer, c'est cher, c'est bête, ça sent mauvais et c'est malsain.* (A. Karr.) *Je n'aime pas Rome, ça sent le mort.* (E. de Gir.)

Toutes les mères,
Toujours sévères,
A leurs fillettes défendent d'aimer;
Vaine défense!
Quand des l'enfance
D'un feu naissant on se sent enflammer,
On sent déjà
Malgré son innocence,
On sent déjà
Qu'on est faite pour ça.
Lorsqu'on arrange
Une fontange,
Prend-on pour soi toutes ces peines-là?
Quand on nous admire,
On nous fait sourire,
Qui cherche à plaire bientôt aimera :
On sent déjà
Que le cœur nous inspire;
On sent déjà
Qu'on est faite pour ça.
On casse un lacet,
Pour joindre un corset;
Est-ce sans dessein
Que l'on pare son sein?
Quel secret pouvoir
Le fait donc-mouvoir?
Pour le laisser voir
On tortille un mouchoir :
A tous moments on soupire,
On désire;
On sent déjà
Qu'on est faite pour ça.

On voit un amant,
Et timidement
On baisse les yeux
Pour le regarder mieux.
D'où nait ce plaisir?
D'où vient qu'un désir
Presse l'estomac?
Que le cœur fait tic-tac?
On devient tendre,
Peut-on s'en défendre?
On sent par là
Qu'on est faite pour ça.
Quand il peint la flamme
Dont brûle son âme,
On tremble, on rougit,
On a l'air interdit;
Jusqu'à la pudeur,
Tout trahit notre cœur;
Rougit-on, hélas!
De ce qu'on n'entend pas?
L'amant nous presse,
Sa peine intéresse;
On sent par là
Qu'on est faite pour ça.
La bonne amie
Est moins chérie
Que le jeune amant
Qu'on n'a vu qu'un moment.
Lorsqu'il croit nous plaire
Il est téméraire,
On pardonne aisément à l'audace qu'il a.
Et puis, et puis notre trouble
Redouble;
Et puis on l'aime, et tout finit par ça.

— Fam., et le plus souvent avec quelque intention de mépris ou d'ironie. Cette personne-là : *Voyez comme ça vous répond! Avez-vous entendu ça? Ça résiste, ça dit non, ça a sa petite volonté. Ça est innocent comme une colombe, ça ne se méfie de rien. Elle me tue à petit feu, et se croit une sainte, ça communique tous les mois.* (Balz.) *Dame! ça n'a pas les manières de l'ancienne cour.* (J. Sandeau.) *Mais, pour en revenir à notre maîtresse, sais-tu que ça m'a l'air d'une drôle de femme?* (E. Sue.)

— De ça, Depuis cette époque :
Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa;
Voilà bien longtemps de ça.

— Pas de ça, je ne veux pas de ça, Je ne veux pas que cela soit ainsi : *Il demande huit jours pour payer. — Pas de ça, je veux du comptant.*

— Comme ça, Ainsi, de cette façon : *Il faut s'y prendre comme ça. Ne criez pas comme ça. Tournez-vous comme ça. Où allez-vous comme ça? Ça sera comme ça voudra, monsieur Gros-Jean; mais ça sera pourtant comme ça.* (Piron.) *Qu'est-ce que vous avez à bêler comme ça? (Piron.)* Douce, par conséquent, ainsi : *Comme ça, il a nié la dette? — Ni bien ni mal : Comment vous portez-vous? — Eh! comme ça.* On dit familièrement *comme ci, comme ça*. *Tantôt comme ci, tantôt comme ça*, Tantôt d'une façon, tantôt d'une autre : *Ce pauvre Robin! il a toujours l'air bête! Pour le roi, il est tantôt comme ci, tantôt comme ça.* — *Oui, entre le zist et le zest.* (A. de Vigny.)

— Loc. pop. Quoique ça, Malgré cela. Cette locution, très-usitée parmi le peuple, est tout à fait vicieuse. *C'est ça, Formule d'approbation : C'est ça, vous avez parfaitement compris ma pensée.* Par ironie : *C'est ça, ne vous gênez pas, faites comme chez vous.* Formule très-vague d'approbation que l'on se donne à soi-même ou à ce qu'on vient de dire : *Il vient, je lui donne une claque, c'est ça; il dit qu'il me la rendra, c'est ça; je lui en rendrai une autre, ce sera ça. Je voudrais tout de même bien connaître l'homme. Je te lui donnerais une danse, ce serait ça.* (J. Rousseau.) Cette locution est tout à fait populaire. *C'est toujours ça, C'est toujours quelque chose, à défaut de mieux : Il me doit mille francs, il m'en a donné deux cents; c'est toujours ça.*

Le soir Alain fit un beau songe;
C'est toujours ça.

— Plus que ça, Exclamation familière et souvent ironique pour faire entendre qu'on trouve de l'exagération dans une chose : *Comme vous êtes flamboyant aujourd'hui! Plus que ça de chic! Plus que ça de pourboire!* (Alex. Dum.) *Avec ça que...! Comme si...! Avec ça que je m'amuse! Avec ça que j'ai tout ce qu'il me faut! Avec ça que vous êtes si généreux! Avec ça qu'ils payent bien, les mendiants de moines!* (Mariv.)

— Ça étant, Puisqu'il en est ainsi : *Il ne m'a pas vendu sa marchandise au prix dont nous étions convenus; ça étant, il n'aura plus ma pratique.* Quand ça le prend, est-ce que ça te dure? Manière goguenarde de faire entendre à quelqu'un qu'on est étonné de ses procédés : *Tu me réponds d'un air tout boudoir.* QUAND ÇA TE PREND, EST-CE QUE ÇA TE DURE? De ça, Mots qu'on prononce en mettant la main sur le cœur, ou sur le front, pour signifier du cour ou de l'intelligence. Lorsqu'on les dit en faisant signe de compter de la monnaie, ils signifient de l'argent : *Elle peut porter de belles toilettes; elle a de ça.*

ÇA adv. de lieu (sa — métathèse du mot lat. *hac*, par *ici*). Fam. *ici : Venez ça. Viens ça. Venez ça, chien maudit.* (Mol.) *Venez ça que je vous embrasse.* (Mme de Sév.)

— Employé par opposition à *là*, ça indique un côté, un endroit en général, et *là* un autre

côté, un autre endroit : *Ils couraient tous, qui ça, qui là.*

— Loc. adv. *Ça et là*, De côté et d'autre, dans un lieu et dans un autre : *Errer ça et là. On le laissait courir ça et là.* (Barante.) *Dans les lieux les plus découverts, on voyait ça et là, sans ordre et sans symétrie, des broussailles de roses.* (J.-J. Rousseau.)

Ça et là ses regards en liberté couraient
Où les portait leur fantaisie.

Chacune ça et là s'enfuit dans la vallée.

De la nuit les prêtresses infâmes
Promenaient ça et là leurs spectres inquiets.

On remarquera, par les exemples en vers cités ci-dessus, que *ça et là* est considéré comme un seul mot par les poètes, et que, comme tel, il peut être employé en poésie, malgré l'hiatus.

En ça, Abréviation de *en deçà* et ellipse de la phrase *en deçà de ce temps-ci*, pour dire Avant le moment où nous sommes; jusqu'à présent : *Depuis cinquante ans en ça, on a vu plusieurs bulles semblables.* (Pasc.)

Voici le fait : depuis quinze ou vingt ans en ça, Au travers d'un mien pré ressemblant à non passa.

De-ça et plus souvent deçà. V. DEÇÀ.

ÇA interj. (sa). Expression d'encouragement, d'exhortation, d'une valeur à peu près analogue à celles de *Voyons! Allons! Eh bien! Ça, travaillons. Ça, que vous faut-il? Ça, expliquez-vous. Savez-vous ce que fait la bienheureuse Marie, lorsque quelqu'un des fidèles l'appelle sa mère? Elle l'amène en présence de notre Sauveur : Ça, dit-elle, si vous êtes mon fils, il faut que vous ressembliez à Jésus mon bien-aimé.* (Boss.)

Ça, je veux étouffer le courroux qui m'enflamme.

Ça, déjeuner, dit-il; vos poulets sont-ils tendres?

Ça, mon cher, il faut de la prudence, Et ce n'est pas ton fort.

Se répète quelquefois : *Enfin nous ne serons pas les seuls; ça, ça, voici des compagnons.* (Boss.)

Ah ça! loc. interj. Forme d'interrogation ou expression de surprise, d'encouragement; sorte d'appel à l'attention : *Ah ça! que prétendez-vous faire? Ah ça! que venez-vous me conter? Ah ça! expliquez-vous.*

Ah ça! comment ton fils a-t-il pris ton départ?

Ah ça! décidément on me prend pour un autre.

Or ça, Forme usitée pour entrer en matière, avant de faire une proposition ou de poser une question : *Or ça, monsieur Dinanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi?* (Mol.)

Or ça, verbalisons.

Or ça, sire Grégoire, Que gagnez-vous par an?

ÇA et là, impressions de voyage publiées par M. Louis Veuillot en 1860. L'auteur met en scène deux jeunes mariés passant leur lune de miel en excursions, et leur prête, sous la forme dialoguée, ses idées et ses sentiments.

Le but de son livre, dit-il dans la préface, est de démontrer que, en dépit du mal qui souille notre monde, le bien ne peut être vaincu, et que, hors la religion, il n'y a point de salut. Le but est noble; mais, si l'on excepte quelques miracles ridicules et quelques tartines catholico-philosophiques, l'ouvrage n'est qu'une longue diatribe contre les principes démocratiques, et un recueil d'injures à l'usage de nos gloires nationales. Béranger est canaille, et son Dieu des bonnes gens, celui des ivrognes et des hypocrites. Hugo n'est qu'un apostat, et ses *Contemplations* un brouet d'encre et de métempysocose. Proudhon n'est qu'un insolent stupide, Rabelais un pourceau, les *Provinciales* de Pascal une œuvre ennuyeuse; Voltaire un mécréant qui n'a que l'admiration des sots et l'estime des drôles; enfin les républicains des cuistres, de triples cuistres. Son chapitre le plus curieux, celui où sa pensée se montre tout entière, c'est le chapitre sur la noblesse. Là, il avoue franchement sa prédilection pour le passé et son éloignement invincible pour les idées modernes. « La noblesse, dit-il, était une bonne institution; à l'en croire, ce serait Dieu lui-même qui l'aurait établie; c'est lui qui aurait consacré les privilèges et toutes les injustices sociales; lui qui aurait créé les uns pour travailler et souffrir, les autres pour se reposer et jouir; et comme ce Dieu ne peut être que juste et bon, il fallait respecter son œuvre. Aussi, il faut voir les anathèmes qu'il lance à ceux qui ont porté une main sacrilège sur l'édifice féodal et fait la Révolution de 1789. Ce sont des vilains. « La France en leur main s'est encanailée; le nombre des professions basses et tout à fait avilissantes (lisez utiles et honorables) et de ceux qui s'y adonnent s'est démesurément accru. Vilains! continue-t-il, vous êtes bien impudents, bien agaçants, bien triomphants. On ne sait si vous n'aurez pas le dernier mot dans cette entreprise contre la destinée de la

France, si vous ne lui ferez pas abjurer son passé, si vous n'abattez pas ses derniers monuments, si vous ne violerez pas ses derniers tombeaux, si vous ne la réduirez pas enfin à vous ressembler. Mais, fussiez-vous mille fois victorieux, vous n'êtes, — oui, dans cette gloire, — vous n'êtes et vous ne serez jamais que des cuistres! cuistres! cuistres! cuistres!

Halte là! monsieur Veuillot; ceci est vraiment par trop bouffon, par trop grotesque, et vous pourriez vous écrier, à bien plus juste titre qu'Alceste :

Par la sambleu! messieurs, je ne croyais pas être Si plaisant que je suis.

En voyant le fils de M. votre père vilipender ainsi la *vile populace*, on ne se fâche pas, on pouffe de rire. C'est sans doute dans l'établissement où vous avez passé votre enfance qu'est née cette belle haine pour le peuple et la démocratie; les rudes manières de vos *habitués* ont agacé pour le reste de votre vie vos nerfs aristocratiques. Ah! comme les conversations peu académiques qu'on y entendait ont déteint néanmoins sur votre style! Eh bien! monsieur Veuillot, voyez si nous sommes démocrates, non, cuistres! cuistres! cuistres! cuistres! I quadruples cuistres! nous trouvons que M. votre père exerçait une profession beaucoup moins fructueuse, sans doute, mais aussi honorable que la vôtre. Ah! comme les antiques marquises, comme les vieux ducs doivent rire en catimini, lorsqu'ils voient un padelin d'aussi noble souche pourfendre ainsi les cuistres!

On peut rapprocher de cette page de M. Veuillot le conte suivant d'un trouvère du XIII^e siècle; la seule différence est que le poète obéissait aux idées de son temps, tandis que l'auteur de *ÇA et là* est en arrière de plusieurs siècles. « Dieu, quand il eut créé le monde, y plaça trois espèces d'hommes : les nobles, les ecclésiastiques et les vilains. Il donna les terres aux premiers, les décimes et les aumônes aux seconds, et condamna les derniers à travailler toute leur vie pour nourrir les uns et les autres. Les lots étant ainsi faits, il se trouva que deux espèces de gens avaient été exclus du partage : c'étaient les ménestriers et les *courtsanes* (la trouvère emploie un mot beaucoup plus énergique). Ceux-ci vinrent présenter leur requête à Dieu, et le prièrent de leur assigner de quoi vivre. Alors Dieu donna les ménestriers à nourrir aux nobles et les *courtsanes* aux prêtres. Ces derniers ont obéi à Dieu, et se sont acquittés avec plaisir de l'office qu'il leur a imposé; aussi seront-ils sauvés sans aucun doute. Quant aux nobles, qui n'ont eu nul soin de ceux qu'on leur avait confiés, ils ne doivent attendre aucun salut. M. Veuillot ne peut certes pas accuser de la même incurie ceux pour qui il écrit ses livres; mais son Dieu est le même que celui du vieux ménestrel, et montre la même justice dans la répartition de ses faveurs. Lorsqu'on a lu ce livre, auquel on pourrait appliquer une comparaison que nous n'oserions employer, si nous ne l'emprunions à M. Louis Veuillot lui-même, qui en a gratifié M. Edmond About, il semble qu'on s'est promené dans les rues de Paris à l'heure où certaines voitures roulent pour le service d'une certaine industrie. L'auteur, pour essayer de justifier ses jugements, recherche les exagérations chez ses adversaires au lieu d'apprécier le corps de leur système. Est-ce de la bonne foi?...

Si M. Louis Veuillot se montre si sévère à l'égard de nos gloires littéraires, sans doute il prêche d'exemple et nous donne des leçons de goût. Nous allons en juger. Quelle phrase trouve-t-il sublime dans les livres saints? Est-ce le *Super flumina Babylonis*, ce chef-d'œuvre de la poésie biblique? Non! Est-ce le *Dies iræ*? — On pourrait le croire d'après ses inclinations belliqueuses et intolérantes. — Non encore. Il s'exalte devant ce pauvre jeu de mot : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. »

Ce livre renferme en outre des vers durs et rocailleux, mal coupés et mal écrits; un proverbe : la *Samaritaine*, et des réflexions dont nous avons donné un échantillon. Des anecdotes émaillent le sujet. *Ab una disce omnes* : Un enfant, en présence d'une femme décollée, montre son sein du bout du doigt et s'écrie : « Caca! » C'était bien la peine de chercher noise à Victor Hugo pour le mot de Cambronne! Comment se fait-il qu'un défenseur de la famille, comme M. Louis Veuillot, n'ait pas réfléchi que, pour sevrer un enfant, on lui dit en lui montrant le sein : « Caca! » M. Veuillot eût été plus heureux, plus délicat et même mieux dans son rôle s'il s'était contenté de nous rappeler ce mot charmant d'un bambin qui s'écria en pareille circonstance : « Maman, prête une chemise à madame; elle a oublié la sienne. »

Dans ce fatras politico-religieux, on lisant de côté le mysticisme et les injures, on reconnaît, il faut l'avouer, un style clair, net, ferme, plein de vigueur, une ironie puissante, une force agressive remarquable. Mais nous déplorons de voir une plume de ce talent se tremper dans le fiel, un écrivain de la valeur de M. Veuillot préférer les gros mots aux raisons.

CA. Chim. Abréviation du mot calcium, employée dans les formules pour figurer ce corps. CAA s. m. (ka-a — mot brésilien signif.

herbe). Bot. Mot qui entre en composition avec une foule d'autres pour former des noms de plantes, tels que *caa-etimai*, sénégon du Brésil; *caa-raboa*, casse du Brésil, etc.

CAA-APIA s. m. (ka-a-pi-a — mot brésilien). Bot. Plante appartenant au genre *dorstenia*, qui croît dans l'Amérique australe, et jouit d'une grande réputation contre la morsure des serpents et les blessures des armes empoisonnées : *On dit qu'il suffit de présenter la racine du CAA-APIA au serpent pour l'étourdir et le faire périr.* (V. de Bomare.)

CAABA, CABA ou KAABA. On désigne sous ce nom, à cause de sa forme carrée ou cubique, un petit temple, situé dans la cour de la mosquée de la Mecque, et qui est devenu le but d'un pèlerinage (*Haddj*), que tout bon musulman doit faire une fois dans sa vie. Selon les traditions arabes, ce temple, qu'on appelle fréquemment *Medjid-el-haram* (mosquée sacrée), *Bayt Allah* (maison du Dieu suprême), appartient à l'antiquité la plus reculée, car il occupe l'emplacement du premier sanctuaire bâti en l'honneur du vrai Dieu. Construit par Seth, fils d'Adam, et détruit par le déluge, il fut reconstruit par Abraham et par son fils Ismaël. Pour obéir à l'ordre du Seigneur, Abraham allait tuer son fils, lorsque l'ange Gabriel lui arrêta le bras, et lui fit immoler un bœuf à la place d'Ismaël. Afin de perpétuer la mémoire de cette intervention miraculeuse (toujours d'après les traditions arabes), le patriarche et son fils édifièrent le célèbre temple à l'endroit indiqué par Gabriel. Cet ange leur apporta lui-même la première pierre, cette fameuse pierre noire, dont nous parlerons plus loin, et qui était destinée à devenir pour tous les sectateurs de l'islam l'objet de la plus profonde vénération; puis ils suspendirent à la gouttière d'or qui reçoit les eaux pluviales du toit les cornes du bœuf immolé. La Caaba fut longtemps le sanctuaire du vrai Dieu; mais le culte dont la tradition remontait à Ismaël finit par s'altérer à tel point, vers l'an 237 de notre ère, que la Caaba devint le panthéon où, si l'on veut, le pandémonium d'un nombre considérable de dieux vénérés par les Arabes. Avant la venue de Mahomet, on ne comptait pas moins de trois cent soixante idoles ou divinités secondaires, rangées avec l'image d'Abraham, soit dans l'intérieur, soit autour du temple. D'après une coutume qui nous semble beaucoup plus louable, chaque fois qu'un poète arabe produisait une œuvre excellente, ce poème, écrit en lettres d'or, était suspendu aux murs de la mosquée, ce qui le mettait à l'abri de la destruction, et il recevait de cette circonstance le nom de *Mallakat*, qui signifie suspendu. La première chose que fit Mahomet en s'emparant de la Mecque (630), ce fut de détruire les idoles et de rendre la Caaba à son culte primitif. Il recommanda expressément de visiter le saint lieu, et, pour confirmer la valeur de la tradition, il écrivit, dans la seconde sourate du Coran : « Nous avons établi une maison ou un temple; qui doit servir aux hommes de moyens pour acquérir beaucoup de mérites. » Menacée un instant d'une concurrence sérieuse par la construction des temples de Sanaa et de Balkh, la Caaba faillit, à plusieurs reprises, être détruite complètement. Elle fut à moitié brûlée par Abdallah-ben-Zobair, qui commandait l'armée du calife Iezid. Abd-al-Melek la fit réparer. Les Abbassides eurent l'intention de l'agrandir et de la rebâtir dans des proportions plus imposantes; mais les musulmans versés dans la connaissance de la loi les empêchèrent de toucher à ce monument vénérable, et l'on se borna à y faire quelques additions extérieures. Un des Abbassides se permit toutefois une fantaisie assez bizarre. Il fit enlever la porte du temple, qu'il remplaça par une porte neuve incrustée d'or, et il employa la première à la construction de son cercueil. La Caaba, telle qu'on la voit aujourd'hui, est un petit édifice grossièrement construit en pierre grise, à la forme carrée et massive, au toit plat, qui s'élève au milieu d'une cour entourée de galeries. Elle a 13 m. de long, 12 de large et 14 à 15 au plus d'élévation. On ne peut y pénétrer que par une porte unique, revêtue d'argent et d'ornements dorés, et située à 2 m. du sol. Elle ne s'ouvre que deux ou trois fois par an. Pour qu'on puisse y arriver, on installe alors un escalier portatif en bois. Près de cette porte, à l'angle N.-E. du temple, se trouve, extérieurement encaissée, la fameuse pierre noire, qui seule, à proprement parler, devrait porter le nom de Caaba. De forme ovale et irrégulière, d'une couleur brun rougeâtre, elle n'a pas plus de 0 m. 18 de diamètre, et sa surface est littéralement usée par les baisers et les attouchements des pèlerins. Cette pierre, à laquelle les Arabes donnent aussi le nom d'*Hadjar-el-Aswad*, a subi de nombreuses vicissitudes. Pendant un certain temps, elle resta détachée du temple et fut transportée à Bagdad, dans le palais des califes. On lui attribue les propriétés les plus merveilleuses. Au dire des croyants, elle surmène dans l'eau, elle engraisse instantanément le chameau maigre qui la porte; elle est d'une pesanteur telle que plusieurs chevaux ne pourraient la faire changer de place, etc. Tout le temple, à l'exception du toit, est couvert extérieurement d'une tenture de soie noire (*kisswé-y-scherif*), sur laquelle sont brodés des versets du Coran. A la moitié de sa hauteur, elle est maintenue par une ceinture à plusieurs cercles d'argent doré et d'or, et on la renouvelle chaque année au temps du pèle-

rinage. La nouvelle tenture, fabriquée aux frais du sultan, est apportée du Caire par l'émir *Hagg* (le prince de la caravane), et les pèlerins se partagent les morceaux de l'ancienne, qu'ils gardent comme des reliques. Près de la porte de la Caaba se trouve une fosse revêtue de marbre et appelée *el Madjen*. C'est là, selon la tradition, qu'Abraham et Ismaël firent leur mortier. En face de chaque côté du temple s'élève un petit bâtiment (*makam*), où réside un des imams des quatre rites orthodoxes. Près d'un de ces makams, on a construit un édifice carré, formant intérieurement une chambre revêtue de marbre, dans laquelle on voit le puits *Zemzem*. L'eau de ce puits est douce et ressemble parfois, par sa couleur, à du lait. Elle est regardée par les mahométans comme une panacée universelle. La Caaba jouit des mêmes prérogatives que nos grandes cathédrales du moyen âge. C'est un lieu d'asile inviolable pour tout pécheur et pour tout criminel qui parvient à s'y réfugier. La théologie musulmane, qui ne saurait faire exception à la règle, a naturellement rattaché à ce sanctuaire une foule de superstitions mystiques, le plus souvent d'une étonnante puérilité. Mahomet a voulu que tout croyant le visitât au moins une fois dans sa vie, et, pour rappeler constamment sans doute ce devoir religieux, il a prescrit aux fidèles de tourner le visage du côté de la Mecque chaque fois qu'ils accomplissent un acte de dévotion, tel que prière, ablution, etc. Aussi la Caaba est-elle considérée comme la *Kiblah* (direction) des vrais croyants, comme le point où doivent s'orienter toutes les prières des hommes.

CAABLE s. m. (ka-a-ble). Nom que l'on donnait autrefois au bois que les vents renversent dans les forêts.

— Art milit. anc. Machine de siège à peu près semblable aux mangonneaux. || On l'appelait aussi **CABLE**.

CAABLER v. a. ou tr. (ka-a-ble — rad. *cabler*). Renverser, couper, détruire. || Vieux mot.

CAACRINOLAAS, nom donné, dans la démonologie, à un des grands présidents des enfers. Quelques-uns l'appellent aussi **CAASIMOIR** et **GLASYA**. La forme sous laquelle il se présente ordinairement est celle d'un chien avec des ailes de griffon. C'est lui qui donne la connaissance des arts libéraux, et qui, en même temps, inspire les idées d'homocidie. On lui attribue aussi le pouvoir de prédire l'avenir. Il commande à trente-six légions infernales, et communique à ceux qui ont fait un pacte avec lui la faculté de se rendre invisibles à volonté.

CAAGE, CAAGETTE s. f. Ancienne forme des mots **CAGE** et **CAGETTE**.

CAAGORA s. m. (ka-é-go-ra). Mamm. Nom brésilien du pécaré. || On écrit aussi **COAGUARA**. Mamm. Nom brésilien du tamandua.

CAAGOUARÉ s. m. (ka-é-gou-a-ré). Mamm. Mamm. Nom brésilien du tatou.

CAAGOUAZOU s. m. (ka-é-gou-a-zou). Mamm. Nom brésilien du tatou.

CAAGINE s. f. (ka-é-ne). Ancienne forme du mot **CHAÎNE**.

CAAMA s. m. (ka-a-nia — de *kaama*, nom hottentot). Mamm. Espèce d'antilope, voisine du bubale : *Le CAAMA vit en grandes troupes dans l'intérieur du Cap de Bonne-Espérance.* (R.-P. Lesson.)

CAANTHE s. m. (ka-an-te). Bot. Autre nom du genre *mussaenda*, de la famille des rubiacées.

CAAOPIA s. m. (ka-a-o-pi-a — nom brésilien). Bot. Arbrisseau du Brésil, dont les indigènes emploient le suc comme purgatif.

CAAPÉBA s. m. (ka-a-pé-ba — nom brésilien). Bot. Syn. du genre *cissampelos*, de la famille des ménispermées : *Le CAAPÉBA est alexipharmique.* (V. de Bomare.) || On l'appelle aussi **LIANE** à SERPENTS, **LIANE** à GLACER, **L'EAU**, **LIANE** à CŒUR, etc. V. **CISSAMPELOS**.

CAASTÉ s. f. (ka-a-sté — du lat. *castus*, chaste). Ancienne forme du mot **CHASTETÉ**.

CAAYA s. m. (ka-a-ia). Mamm. Espèce de singe du Paraguay, du genre *alouate*.

CAB s. m. (kabb). Métrol. Mesure hébraïque de capacité pour les matières sèches, qui était la dix-huitième partie de l'épha, et valait 1 litre 005. Après la réforme philétérienne, sous les Ptolémées, il valait 1 litre 94.

CAB s. m. (kab — mot angl. abrégé de *cabriolet*). Sorte de cabriolet d'invention anglaise où le cocher est placé par derrière : *On a voulu introduire les CABS à Paris, mais cette innovation n'a guère réussi; les gentlemen ne montent dans un CAB qu'avec un rifle à leurs côtés.* (E. Texier.)

— *Encycl.* Le *cab* est une voiture anglaise qui, introduite en France en 1822, n'y eut que très-peu de partisans, et ne passa chez nous d'autre souvenir qu'un jeu de mots de goût assez douteux. Comme lorsqu'un s'étonnait de la forme hétéroclite de ce véhicule, un plaisant répondait : « C'est afin que de l'intérieur le supérieur ne puisse apercevoir le postérieur de son inférieur placé à l'extérieur. » En Angleterre, le *cab* est une voiture de place à un seul cheval, ordinairement fort malpropre et de pauvre apparence. Le prix est de 62 cent. par mille. Elle est conduite par un cocher dont l'extérieur et le vêtement sont d'ordinaire

aussi repoussants que l'aspect et l'odeur de moi de son véhicule. Les *cabs* servent parfois en Angleterre aux familles pour faire transporter leurs morts au cimetière, ce qui occasionne des dangers plus d'une fois signalés pour la santé des voyageurs qui, l'instant d'après, montent dans ces *cabs*. Aujourd'hui, les *cabs* ont à peu près disparu de Paris. Seuls, quelques industriels s'en servent encore à l'effet d'attirer l'attention des passants et pour faire de la forme originale du *cab* une réclame pour leur commerce ou leur industrie.

CAB, CAAB ou KAAB, poète arabe, contemporain de Mahomet. Fils du poète Zohair, il commença par attaquer dans ses vers Mahomet et sa nouvelle religion. Plus tard, il embrassa l'islamisme, et, admis en présence du prophète, il récita en son honneur une pièce de vers qu'on regarde comme un chef-d'œuvre. En récompense, Mahomet lui fit don de son manteau, ce qui a valu à cette sorte de dithyrambe le titre de *Cacidat el Borda*, c'est-à-dire *le Poème du manteau*. Le précieux vêtement fut acheté à la famille de Cab par le calife Moawiah et appartint à divers califes jusqu'au jour où il tomba entre les mains des Tartares. Le *Cacidat el Borda* a été publié pour la première fois à Leyde en 1828, avec une traduction latine et des notes de Lette.

CABACET. V. **CABASSRET**.

CABACK ou **CABAK** s. m. (ka-bak). Sorte de cabaret russe.

CABACLE s. m. (ka-ba-kle). Art milit. Habit militaire des Grecs modernes.

CABADE s. m. (ka-ba-de). Cost. Sorte de robe que portent les Grecs modernes, dans certaines contrées, et qui fait partie de l'uniforme de l'infanterie hellénique. || On dit aussi **CAVADE**.

CABADÈS, KAVADÈS ou **KOBAD**, roi sassanide de Perse (485-531), était fils de Péroès, et succéda à son oncle. Il fut renversé du trône en 492, pour avoir, dit-on, autorisé la communauté des femmes, et surtout pour avoir attaqué les prérogatives des grands. Enfermé dans une tour, appelée le *Château de l'oubli*, il fut délivré par sa femme, princesse d'une grande beauté, qui se prostitua au gouverneur de la prison pour y entrer librement, et favorisa son évasion en lui faisant prendre ses habits. Cabadès se rendit chez les Ephthalites, qui lui fournirent une puissante armée à la condition qu'il les récompenserait magnifiquement lorsqu'il serait sur le trône. Il ne tarda pas à reconquérir sa couronne, et se vengea cruellement de ses ennemis. Pressé par ses alliés de leur remettre les sommes promises, il s'adressa à l'empereur d'Orient, Anastase, pour obtenir de lui l'argent qui lui manquait. Sur le refus de ce dernier, il envahit les provinces romaines de l'Asie (502), assiégea Amida, dont il s'empara et dont il fit massacrer une partie des habitants. Ayant rencontré, près de Nisibe, une armée envoyée par Anastase, il la détruisit presque complètement; mais il se vit forcé de regagner ses États, que les Huns venaient d'envahir (503), et il signa avec Anastase une trêve de sept ans. La guerre recommença dès la seconde année du règne de Justinien. Cabadès, irrité de ce que l'empereur Justin, prédécesseur de Justinien, n'avait pas voulu sanctionner le choix qu'il avait fait de son fils Chosroès, comme son successeur éventuel, fit détruire des fortifications élevées par les Romains autour de la ville de Mindone. Son armée, après quelques succès, fut battue par Bélisaire près de la ville de Dara (529). Toutefois la guerre se prolongea jusqu'en 531, année où eut lieu la bataille de Callinque, qui fut un échec pour les Romains. Cabadès venait de faire envahir l'Arménie, lorsqu'il mourut à Ctésiphon, après un règne de quarante et un ans.

Voilà ce que raconte l'histoire sérieuse; mais nos lecteurs ne trouveront pas mauvais que nous y ajoutions le récit suivant, emprunté à l'historien Théophraste : « En l'an 408, Cabadès apporta qu'il y avait sur les frontières de ses États un vieux château nommé Zoubadayer, qui était plein d'or, d'argent, de pierreries et de richesses incalculables. Il résolut de s'emparer au plus vite d'un trésor aussi précieux; mais la chose n'était pas si facile. Le château était gardé par des troupes de démons, que l'on disait terribles, et qui ne laissaient avancer aucun mortel auprès des trésors confiés à leur garde. Cabadès recourut à l'industrie et aux exorcismes des mages et des sorciers juifs qui se trouvaient à sa cour; mais leurs efforts n'eurent aucun succès, et ne purent parvenir à conjurer les gardiens du mystérieux château. Désolé de se voir condamné à ce supplice de Tantale, d'avoir sous la main des richesses immenses sans pouvoir en jouir, le roi se souvint du Dieu des chrétiens, dont il avait entendu parler. Il lui adressa des prières, et fit venir l'évêque qui dirigeait l'Eglise de Perse, le suppliant de s'intéresser à lui, et de chasser les démons qui gardaient le trésor. L'évêque offrit le saint sacrifice, et se rendit au château enchanté après la communion. Il exorcisa lui-même les diables qui défendaient l'entrée, les força de déloger, et mit le roi Cabadès en possession de nombreux trésors. On ne dit pas quelle fut la reconnaissance de Cabadès. »

CABADÈS-MAGI (Augustin), théologien espagnol qui florissait dans la seconde moitié du

xviii^e siècle. Étant entré dans l'ordre des religieux de la Merci, il ne tarda pas à devenir supérieur de leur couvent, à Valence, et professa la théologie à l'université de cette ville. En 1784, il publia, sous le titre d'*Institutiones theologicae in usum tyronum adornatae* (Vulgaris, in-4°), un traité de théologie, adapté à l'esprit du siècle, aux progrès des connaissances humaines, et le premier, en Espagne, où l'on trouve des idées de tolérance et de véritable charité chrétienne. Ce livre le fit dénoncer au saint office vers 1793. Jeté en prison, il n'en put sortir qu'après avoir abjuré ses prétendues erreurs. Dès qu'il fut rendu à la liberté, il poursuivit devant le conseil suprême de l'inquisition la révision de son jugement, qui fut en effet cassé. Réhabilité dans son honneur, le P. Cabadès fut réintégré dans sa chaire.

CABADO ou **CAVADO**, petit fleuve du Portugal, dans la province de Minho, prend sa source au N.-E. de Montalegre, baigne cette ville, Braga, Barcellos, et se jette dans l'océan Atlantique à Escopende, après un cours de 89 kilom. du N.-O. à l'E.

CABAJOUTIS s. m. (ka-ba-jou-ti). Pop. Vieille construction formée de parties successivement ajoutées et tout à fait disparates : *Le CABAJOUTIS, nom très-significatif, est à l'architecture parisienne ce que le capharadum est à l'appartement, un vrai fouillis où l'on a jeté pêle-mêle les choses les plus discordantes.* (Balz.)

CABAIE s. f. (ka-bè). Nom que certains voyageurs ont donné au costume des mandarins et des gardes de l'empereur de la Chine.

CABAKDJI ou **KABAKDJI-OGLOU**, chef de la révolte qui détrôna le sultan Sélim III en 1807. Il était officier dans le corps des yamaks lorsque, par suite d'une rivalité qui existait entre ce corps de troupes et celui des nizamdjied, les premiers se révoltèrent et le mirent à leur tête. Accompagné de 600 yamaks, Cabakdji entra dans Constantinople (1807), s'établit sur la place de l'At-Méidan, et haranguant les révoltés ainsi que la multitude assemblée, il donna le signal du massacre et désigna les victimes. Dix-sept des principaux dignitaires furent assassinés et leurs têtes furent apportées sur l'At-Méidan, où on les exposa devant Cabakdji. Celui-ci supprima les nizamdjied; puis, déclarant le sultan Sélim déchu du pouvoir, il proclama Moustapha IV empereur des Osmanlis. Commandant des châteaux du Bosphore, faisant et dé faisant les ministres à son gré, Cabakdji ne tarda pas à s'attirer des ennemis puissants, qui ne le laissèrent pas jour longtemps du fruit de sa rébellion. Surpris à Fanarak, sur le Bosphore, par une troupe de cavaliers envoyés par Moustapha-Barakdar, général dévoué aux intérêts de Sélim, il fut poignardé au milieu de ses femmes en 1808.

CABAL s. m. (ka-bal — du lat. *caput*, tête, chef, qui a aussi donné *capital*, autre forme du même mot). Anc. cout. Prix stipulé dans un bail à cheptel. || Fonds de marchandises que l'on apporte à une société : *Vendre son CABAL à ses associés.* || A. signifié Capital, en général : *Le CABAL d'une dette.*

— *Encycl.* Le mot *cabal* (quelquefois *cabau*), usité dans l'ancienne jurisprudence, était employé dans le sens de somme capitale, principale, et s'appliquait particulièrement aux biens et facultés des marchands. On lit, dans l'histoire de Toulouse, le singulier jugement suivant, où ce mot est employé, et où l'on peut voir que la contrainte par corps ne date pas d'aujourd'hui : « Que si un débiteur ne peut pas payer son créancier, il sera, à la requête de ce dernier, détenu pendant huit jours au château; après l'expiration de ce délai, s'il ne paye pas ou ne s'arrange pas, il sera remis entre les mains de son créancier, qui pourra le mettre aux fers dans sa maison, lui donnera du pain et de l'eau jusqu'à ce qu'il ait payé son *cabal*. »

Comme conséquence de cette signification donnée au mot *cabal*, on nommait *cabaliste* celui qui ne faisait pas le commerce par lui-même, mais s'intéressait et plaçait des fonds dans le commerce d'un autre; c'était ce que nous appelons aujourd'hui un capitaliste ou mieux un commanditaire.

CABAL (N.), général péruvien, fut un des premiers qui secoururent le joug espagnol, et contribua par ses brillants services à l'affranchissement de son pays. En 1815, il vainquit le général espagnol Vidaurazaga, près de Carthagène. Plus tard, il recueillit les débris de l'armée de Narino, tombé au pouvoir de l'ennemi, et les ramena en ordre sur Papayan. Il se montra constamment l'un des plus braves défenseurs de la nouvelle république.

CABALANT (ka-ba-lan) part. prés. du v. *Cabaler* : *Des mécontents CABALANT ensemble.*

CABALANT, ANTE adj. (ka-ba-lan, ante — rad. *cabaler*). Qui cabale, qui aime à cabaler, à intriguer : *Je connus la canaille écrivante et la canaille CABALANTE.* (Volt.)

CABALE s. f. (ka-ba-le — de l'hébr. *kabbalah*, réception, tradition). Ensemble de traditions juives touchant l'interprétation de l'Ancien Testament : *Les docteurs de la CABALE.* Chez les Juifs, la CABALE consistait en une interprétation mystérieuse de la Bible, fondée sur la tradition, ou communiquée par les anges, ou enfin déduite de quelque combinaison arbi-

traité de mots ou de lettres. (Dezobry.) Il Corps des docteurs qui ont consigné ces traditions dans leurs ouvrages: *Tout la CABA est d'accord sur ce point.*

— Par ext. Ensemble les partisans d'une doctrine, école :

Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale, Le tabac est divin; il n'est rien qui l'égale.
Th. CORNILLE.

— En mauvaise part, Coterie, intrigue, complot, menées secrètes de gens qui s'entendent pour un même dessein : *Former des CABALES. Sur ces entrefaites, l'on eut vent d'une CABALE formée par le duc du Maine et plusieurs membres du parlement.* (St-Sim.) *Les femmes sont éloquentes en conversation, et vives pour mener une CABALE.* (Fénel.) *Il faut avoir de l'esprit pour être un homme de CABALE.* (La Bruy.) *Vingt ans de la vie de Racine ont été stériles pour la gloire française : voilà l'ouvrage de la CABALE.* (Arnault.) *En face de la CABA des bigots se dresse la secte encyclopédique.* (Vienet.)

Tout marche par cabale et par pur intérêt.

MOLIÈRE.

..... Tout est prévention, Cabale, entêtement, point ou peu de justice.

LA FONTAINE.

Ici-bas maint talent n'est que pure grimace, Cabale, et certain art de se faire valoir Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

LA FONTAINE.

Sitôt que d'Apollon un génie inspiré

Trouve, loin du vulgaire, un chemin ignoré,

En cent lieux contre lui les cabales s'amusent,

BOILEAU.

Va subir du public les jugements fantasques, D'une cabale aveugle essayer les bourrasques.

PIRON.

Loin cette ressource banale!

Un auteur qui sait s'estimer

Peut bien souffrir une cabale,

Mais ne sait jamais en former.

Si le parterre l'encourage,

Son talent seul en l'honneur;

Et le mérite de l'ouvrage

Est la cabale de l'auteur.

« Se disait particulièrement de l'espèce d'association formée pour faire réussir ou pour faire tomber les pièces de théâtre; on appelle aujourd'hui la *cabale* l'association formée pour le succès des pièces ou des acteurs. Il Troupe de cabaleurs, de gens qui intriguent ensemble : *La CABALES empoissait le parterre.* A bas la cabale! Quelle horrible peine a un homme qui est sans préteurs et sans CABALES, de se faire jour, à travers l'obscurité où il se trouve! (La Bruy.) *Que si je viens à être découvert, je verrai sans me remuer prendre mes intérêts à toute ma CABALES, et je serai défendu par elle et contre tous.* (Mol.) *Un auteur dramatique, ami du sergent de garde, lui avait recommandé de placer les sentinelles de manière à pouvoir maintenir la CABALES. La pièce sifflée ne put aller jusqu'à la fin. L'auteur en fit des reproches au sergent. « Que voulez-vous? dit naïvement celui-ci. Quand il n'y a que huit ou dix cabaleurs, on les tient en crainte; mais une CABALES de sept à huit cents personnes, c'est bien une autre affaire. » (Encycl.) *Le fourbe, ayant ainsi déguisé son manque de foi, sort du Sénat suivi de sa CABALES.* (Vérto.)*

— Particulièrement. Science prétendue, art chimérique de commercer avec les esprits surnaturels, tels que les gnomes, les sylphes, les salamandres, etc. : *Terme de CABALES. Le magicien fit un talisman composé des plus puissants caractères de la CABALES.* (Le Sage.) *Ces croyances sentent la CABALES.* (Lerminier.) « Interprétation de signes mystiques, qui donnent la connaissance des propriétés secrètes des corps.

— Hist. Nom que l'on a donné à un conseil privé créé par Charles II, et formé de membres dont les initiatives donnaient le mot *cabale*, en anglais *cabal*. Voici les noms de ces membres :

Clifford,

Ashley,

Buckingham,

Arlington,

Landerdale.

— Syn. Cabale, brigue, complot, etc. V. BRIGUE.

— Epithètes. Agitée, soulevée, inquiète, turbulente, sourde, sombre, noire, mutine, bruyante, violente, faible, lâche, méprisable, vile, dangereuse, forte, nombreuse, puissante, cruelle, dévote, infâme, inique.

— Encycl. Hist. A en croire les Juifs, la *cabale* est une tradition d'origine divine, aussi ancienne que le genre humain; car Razel, l'ange des mystères, l'enseigna par l'ordre de Dieu à Adam, lorsque celui-ci fut chassé du paradis terrestre. Révélée de nouveau à Moïse au moment même où il recevait de Jéhovah la loi sur le mont Sinai, elle fut, depuis lors, grâce à une transmission orale, conservée par quelques sages dans toute sa pureté jusqu'au retour de la captivité de Babylone. Quelque attirante que soit pour un esprit mystique cette origine fabuleuse, elle ne s'appuie, cela va sans dire, sur aucun fondement, et cette prétention à une révélation immédiate et primitive est trop dans l'essence de tous les systèmes religieux pour qu'elle doive surprendre. En réalité, la *cabale* est née chez les Juifs deux siècles environ avant notre ère. Formée

du mélange des idées orientales et du mosaïsme à l'époque de la captivité, elle s'est développée en quelque sorte par une élaboration silencieuse, notamment dans la secte des caraites, et elle n'a atteint son développement définitif qu'au temps de Philon et des écoles alexandrines.

« La *kabbale*, dès son origine, dit un savant de premier ordre, M. Franck, se partageait en deux branches : l'une, qu'on appelait l'histoire de la Genèse (*Maasseh bereschit*), était une explication symbolique de la création ou une théorie de la nature; l'autre, ayant pour titre l'histoire du char céleste (*Maasseh merkabad*), c'est-à-dire du char dont il est question dans la vision d'Ézéchiel, formait un système de théologie et de métaphysique, où le développement nécessaire des attributs divins était représenté comme la cause de tous les êtres. On n'attribuait pas à la première le même degré de sainteté et d'importance qu'à la seconde. Celle-ci ne devait être divulguée qu'avec des précautions et des restrictions infinies. Peu à peu on rédigea ces deux sciences, d'abord confiées exclusivement à la mémoire des adeptes. Quelques rares manuscrits, conçus dans le style des anciens oracles, passaient mystérieusement de mains en mains en augmentant sans cesse de volume. Ainsi se formèrent, dans l'espace de plusieurs siècles, les deux principaux et plus anciens monuments de la *kabbale*, le *Sepher tetricah* et le *Zohar*, dont le premier correspond à l'histoire de la Genèse, et le second à l'histoire du char céleste. Nous ne considérons donc ni l'un ni l'autre comme l'ouvrage d'un seul auteur. Nous n'attribuons pas, comme on l'a fait longtemps et sans motif, le *Sepher tetricah* à Akibah, ni le *Zohar* à Simon-ben-Zochai, bien que celui-ci et ses disciples y aient, selon toute apparence, la plus grande part; et, par ce moyen, s'évanouissent à la fois toutes les difficultés qu'on a élevées contre l'authenticité de ce livre. »

Outre cette première notion d'une *cabale* toute théorique, qui comprenait une doctrine complète sur Dieu et sur l'univers, et un système d'exégèse pour connaître le sens exact des Écritures, il en existe une autre qui s'applique à une science toute chimérique, ayant pour objet de produire, à l'aide de l'incantation et d'autres procédés de la même valeur, des effets surnaturels ou des miracles, de composer des *kameoth* ou amulettes, d'exorciser, de guérir les malades par la vertu de certaines formules, etc. Si la *cabale* se trouvait tout entière dans cette dernière partie, il suffirait d'indiquer ses prétentions pour la juger. Indigne de toute réfutation sérieuse, elle devrait être classée parmi les élucubrations mystiques qui ont pour base le charlatanisme et l'exploitation de l'imbécillité humaine. Mais, nous l'avons dit, elle renferme un système philosophique, et ce système, surtout si l'on considère l'époque où il s'est formé, a un caractère d'originalité saisissante qu'on ne saurait contester. Nous allons donc l'exposer brièvement ici.

Si l'on dégage la *cabale* des formules bizarres dont elle a été enveloppée, on reconnaît aussitôt qu'elle n'est rien autre chose au fond que le panthéisme le plus nettement arrêté. Tout est dans un tout suprême, dans un être primordial, qui se développe éternellement sous des formes diverses et qui tire de sa propre substance, par une succession indéfinie d'émanations, d'abord la force qui le crée lui-même avec ses propres attributs, puis l'univers tout entier : tel est le dernier mot du système cabalistique. Or, comme il eût été périlleux de l'exposer nettement, ses adeptes jugèrent qu'il était prudent de s'abriter derrière la Bible, et prétendirent (quelques-uns de bonne foi) que leurs théories contenaient l'interprétation véritable et supérieure d'un livre regardé par les Juifs comme l'expression de la vérité même. De même que la *Massore* donne une explication littérale de la Bible, ainsi, disent-ils, la *cabale* renferme les vérités cachées dont l'Écriture n'est que le symbole. Malgré cette affirmation, comment concilier avec le panthéisme le Jéhovah essentiellement personnel de Moïse? L'entreprise eût été impossible si les cabalistes n'avaient eu recours à la plus singulière gymnastique intellectuelle qu'on puisse imaginer. Ils inventèrent tout un système d'interprétation biblique d'une élasticité sans pareille. D'après eux, chaque pensée, chaque mot, chaque lettre du texte sacré contient un sens littéral et un sens figuré, qui lui-même est souvent multiple. Pour arriver à connaître la vérité, il faut rarement tenir compte du premier sens et presque toujours lui substituer le second. Les événements, les cérémonies, etc., ne sont que de grossiers symboles d'une idée. Or, un mot peut s'interpréter au moyen de trois opérations appelées respectivement : 1° *Themurah* (mot hébreu qui signifie permutation); 2° *notarikon* (du latin *nota*, signe), et 3° *gematria* (altération du mot grec *geometria*). La première, qui est la plus ancienne, consiste à changer la valeur d'un mot en remplaçant la première lettre par la dernière ou réciproquement. La seconde se pratique en envisageant chaque lettre isolément, le mot entier étant considéré comme une sentence, ou en prenant la première et la dernière lettre de chaque mot d'un verset pour en former un nouveau qui en révèle le sens mystique; enfin la troisième cherche le sens d'un mot en substituant aux lettres dont il est

formé les nombres qu'ils représentent dans la numération hébraïque. En possession de pareilles règles d'interprétation, rien n'est plus facile que de faire sortir tout ce qu'on veut d'une doctrine; mais on comprend combien une initiation préalable devait être nécessaire. Aussi, aux yeux du vulgaire, la *cabale* apparaissait-elle comme un enseignement mystérieux et terrible qui donnait à ses adeptes une grande puissance, mais qui ne pouvait être impunément comprise que des plus sages et des plus purs; et les cabalistes contribuaient encore à rendre cette impression plus vive par un habile emploi du merveilleux, qui ne manque jamais ses effets sur les masses ignorantes. Il serait puéril de nous arrêter plus longtemps sur ces étranges moyens d'arriver à la vérité, car nous avons indiqué plus haut leur véritable raison d'être. Allons maintenant au cœur de la doctrine, enfermée dans les deux livres précités, notamment dans le *Zohar*, et voyons comment elle résout ces trois grands problèmes de la nature de Dieu, de l'origine et de la formation du monde, et de la destinée de l'âme humaine, que tout système complet a la prétention de résoudre. Et d'abord, qu'est-ce que Dieu? D'après les cabalistes, l'être infini (*En-Soph*) est la substance de tout ce qui est; c'est le grand tout universel, à la fois principe actif et passif, remplissant le temps et l'espace. Dans son essence première, ce Dieu substance s'ignore lui-même. Il existerait inconscient de sa propre existence, s'il ne revêtait les formes multiples qui en sont l'expression variée. Or comment s'opère cette sorte de révélation? Par le développement successif de dix attributs appelés *séphirot* (proprement *degrés*), qu'il renferme en lui, et qui sont les formes immuables de son être. La première séphiroth qui se dégage de la substance éternelle porte le nom de *diadème*. Par elle, l'infini se dégage du fini et devient lui-même dans la plus entière concentration de ses forces et de ses attributs. Du diadème émanent simultanément deux attributs nouveaux, la *sagesse*, principe mâle, et l'*intelligence*, principe féminin, qui engendrent un fils, la *science*, n'ayant pas toutefois d'existence propre. Ces trois premières séphirot constituent une indivisible trinité, comprenant l'être absolument un, la raison éternelle ou verbe, et la conscience que la raison a d'elle-même. De l'intelligence émanent à la fois deux autres séphirot, la *grâce* ou la grandeur, la *justice* ou la puissance, qui se réunissent en un troisième attribut, la *beauté*, leur centre commun. Ces trois séphirot forment à leur tour une seconde trinité, également indivisible, d'où émane une troisième trinité présentant le même caractère. Celle-ci se compose de la *gloire* ou principe des nombres, du *triomphe* ou principe d'action, et du *fondement* ou principe générateur. Quant à la dixième séphiroth, appelée *royauté*, elle est l'harmonie suprême qui relie entre elles toutes les précédentes. Enfin les trois trinités précédentes se réunissent en une trinité plus élevée, le *diadème* ou l'être absolu, la *beauté* ou l'être idéal, la *royauté* ou l'être se manifestant dans la nature; et Dieu, possédant alors la pleine connaissance de lui-même, devient l'homme idéal ou céleste, l'*Adam-Kadmon*. Après s'être engendré, Dieu engendre l'univers à son tour et le fait jaillir de son sein. Cette émanation successive, depuis les anges et les esprits jusqu'aux corps et aux éléments bruts de la nature, s'accomplit, comme nous l'avons vu pour Dieu lui-même, au moyen du développement graduel de formes immuables sorties de l'Adam-Kadmon. Ces formes, au nombre de dix, sont également appelées séphirot. La première, dit Franck, c'est l'esprit du Dieu vivant ou la sagesse éternelle, la sagesse divine, identique avec le verbe ou la parole. La seconde, c'est le souffle qui vient de l'esprit ou le signe matériel de la pensée et de la parole, en un mot l'*air*, dans lequel, selon l'expression figurée du texte, ont été gravées et sculptées les lettres de l'alphabet. La troisième, c'est l'eau engendrée par l'air, comme l'air est engendré par la voix ou par la parole. L'eau épaissie et condensée produit la terre, l'argile, les ténèbres et les éléments les plus grossiers de ce monde. La quatrième des séphirot, c'est le feu, qui est la partie subtile et transparente de l'eau, comme la terre en est la partie grossière et opaque. Avec le feu, Dieu a construit le trône de sa gloire, les roues célestes, c'est-à-dire les globes semés dans l'espace, les séraphins et les anges. Avec tous ces éléments réunis, il a construit son palais ou son temple, qui n'est autre chose que l'univers. Enfin, les quatre points cardinaux et les deux pôles nous représentent les deux dernières séphirot. « Sortie tout entière de Dieu, la création ne saurait être qu'un acte d'amour. Dans la chaîne immense dont Adam-Kadmon est le premier anneau et dont la matière brute est le dernier, il existe une progression décroissante, et l'imperfection est d'autant plus grande que l'objet créé est plus éloigné du principe générateur; mais rien n'est maudit dans la nature, rien n'est l'objet d'une réprobation. La vie n'est pas une déchéance pour l'homme; le mal n'est pas un principe, mais l'obscurcissement du bien; Satan lui-même n'a qu'un empire éphémère; il doit retourner vers l'Être infini après une série d'expiations, et l'enfer à la fin des temps doit se transformer en un lieu de délices. Les anges tiennent une grande place dans le symbolisme cabalistique. Toutefois ces êtres imaginaires sont loin d'avoir une

puissance personnelle. Ce sont de simples forces qui se meuvent sans cesse dans la même direction, de purs instruments accomplissant une tâche prescrite, et conséquemment ils sont en réalité inférieurs à l'homme responsable et libre. Il existe, d'après la *cabale*, des myriades d'anges, partagés en dix légions, portant des dénominations particulières. Le prince des anges, appelé Metatron, a pour fonction de maintenir le mouvement et l'harmonie des sphères pendant que les autres anges sont chargés de surveiller telle planète, tel être ou tel objet déterminé. Quant à l'homme, c'est, de toute la création, l'œuvre la plus parfaite, celle où Dieu se reconnaît le mieux lui-même. Son corps est un véritable microcosme; son âme possède, bien qu'à un degré inférieur, tous les attributs divins. Il se compose de trois éléments, de trois natures différentes, de trois âmes unies dans une même conscience, à savoir l'*esprit*, qui émane du Verbe; l'*âme* ou sentiment, qui sort de la Beauté; enfin un *principe sensitif*, d'où naissent les instincts et les fonctions animales, et qui procède de la Royauté. Outre ces trois éléments constitutifs, il préexiste à la naissance de chaque homme une forme extérieure, une espèce d'idée de corps, qui possède les traits distinctifs par lesquels doit être caractérisé chaque individu après son éclosion à la vie. Bien que les âmes soient soumises à une destinée inévitable, l'homme n'en est pas moins un être entièrement libre. Pour concilier ces deux idées contradictoires, les cabalistes admettent le dogme de la réminiscence et une sorte de métempsycose ingénieuse. L'homme, être fini et par conséquent imparfait, peut se tromper; mais son âme porte en elle le germe de perfections qui lui sont propres. Tant que l'homme se trompe et laisse ces perfections s'obscurcir, il remonte dans des vies successives jusqu'à ce qu'il ait acquis les vertus qui lui manquaient. L'âme alors retourne dans le sein de Dieu, et ce retour est à la fois le but et la fin de ses épreuves. Cependant il ne tient qu'à l'homme de goûter ce bonheur, non-seulement quand s'achève sa première existence, mais encore pendant sa vie même. Il suffit que son âme se fonde dans son principe, c'est-à-dire qu'elle n'ait d'autre pensée et d'autre volonté que celle de l'Adam-Kadmon. Tel est ce système, qui a exercé une très-grande influence, non-seulement sur le judaïsme, mais encore sur l'esprit humain en général, et qui a compté parmi ses adeptes : Akibah, Philon, Avicenne, Raymond Lulle, Pic de la Mirandole, Paracelse, Reuchlin, Herk Morus, Van Helmont, Robert Fludd, etc. Par certains côtés, ainsi qu'on a pu le voir, il fait involontairement songer à des doctrines philosophiques exposées de nos jours avec un grand retentissement en Allemagne. Bien qu'elle nous semble fautive, bien surtout qu'en ouvrant toute grande la porte au merveilleux et aux folies de l'illuminaisme, elle nous paraisse avoir eu des résultats déplorable, il n'en est pas moins vrai que, par sa remarquable originalité et par son unité de conception, la *cabale* est loin de mériter le mépris absolu qu'on a voulu déverser sur elle.

Nous allons maintenant essayer de donner une idée de cette autre *cabale* dont nous avons parlé, et qui peut être rangée parmi les sciences occultes ou magiques. Elle avait aussi sa théorie, qu'elle empruntait naturellement à la *cabale* scientifique et philosophique.

L'abbé de Montfaucon de Villars a essayé de résumer la doctrine des cabalistes dans un livre curieux, intitulé : le *Comte de Cabalis*. Comme ce livre est peu connu, nous croyons être agréable à nos lecteurs en en donnant ici une analyse succincte. D'après l'abbé de Montfaucon, les cabalistes enseignent que les éléments sont habités par des créatures très-parfaites dont le péché du malheureux Adam a ôté la connaissance et le commerce à sa postérité. Celles de ces créatures qui habitent les mers et les fleuves sont nommées *oudins* ou *nymphes*, les premiers du sexe masculin et les seconds du sexe féminin : celles-ci sont douées d'une beauté bien supérieure à celle des filles des hommes. La terre est remplie de gnomes, êtres de petite stature, gardiens des trésors, des minières et des pierreries. Ils fournissent aux enfants des sages tout l'argent qui leur est nécessaire. Quant aux salamandres, habitants du feu, ils sont exclusivement réservés aux philosophes; leurs filles et leurs femmes sont aussi très-belles. Depuis le péché d'Adam, ces habitants des éléments sont devenus sujets à la mort, et le seul moyen pour eux de recouvrer leur immortalité première, c'est d'avoir commerce avec l'homme. Une nymphe ou une sylphide devient immortelle et capable de la beauté céleste quand elle est assez heureuse pour se marier à un sage, et un gnome ou un sylphe cesse d'être mortel du moment qu'il épouse une de nos filles. Aussi, est-ce œuvre méritoire aux sages de dédaigner les filles des hommes pour ces esprits qui donnent un bonheur parfait. De ces unions naissent tous les grands hommes, et les contracter c'est obéir à la volonté de Dieu, dont tel avait été le but au premier jour de la création. Il y a, à ce propos, une page curieuse sur le paradis terrestre et le péché du premier homme, page qui se retrouve presque identique dans les commentaires de certains rabbins : « Quoi! mon fils, estes-vous du nombre de ceux qui ont la simplicité de prendre l'histoire de la pomme à la lettre? Ah! sachez que la langue sainte use de ces

innocentes métaphores pour éloigner de nous les idées peu honnêtes d'une action qui a causé tous les maux du genre humain. Ainsi quand Salomon disait : « Je veux monter sur la palme, et j'en veux cueillir le fruit », il avait un autre appétit que de manger des dattes. Cette langue que les anges consacrent, et dont ils se servent pour chanter des hymnes au Dieu vivant, n'a point de terme qui exprime ce qu'elle nomme figurément, l'appelant pomme ou datté; mais le sage démêle aisément ces chastes figures. Quand il voit que le goust et la bouche d'Eve ne sont point punis, et qu'elle accouche avec douleur, il conçoit que ce n'est point le goust qui est criminel, et, découvrant quel fut le premier péché par le soin que prirent les premiers pécheurs de cacher certains endroits avec des feuilles, il conclut que Dieu ne voulait pas que les hommes fussent multipliés par cette lâche voye. » De la même cause vient la couleur des nègres, et la malédiction qui pèse sur les enfants de Cham. Après le déluge, la terre fut peuplée d'une génération magnifique, résultat de ces unions croisées. « Un des enfants de Noé, rebelle aux conseils de son père, ne put résister aux attraites de sa femme, non plus qu'Adam aux charmes de son Eve; mais comme le péché d'Adam avoit noirci toutes les âmes de ses descendants, le peu de complaisance que Cham eut pour les sylphes marqua toute sa noire postérité. De là le teint horrible des Ethiopiens et de tous ces peuples hideux à qui il est commandé d'habiter sous la zone torride, en punition de l'ardeur profane de leur père. »

Quant à celui qui veut obéir à ces prescriptions des cabalistes et avoir rapport avec les esprits, rien de plus facile, et voici la manière de s'y prendre : « Si on veut recouvrer l'empire sur les salamandres, il faut purifier et exalter l'élément du feu qui est en nous, et relever le ton de cette corde relâchée. Il n'y a qu'à concentrer le feu du monde par des miroirs concaves, dans un globe de verre, et c'est ici l'artifice que les anciens ont caché religieusement, et que le divin Théophraste a découvert. Il se forme dans ce globe une poudre solaire, laquelle s'étant purifiée d'elle-même du mélange des autres éléments, et étant préparée selon l'art, devient en peu de temps souverainement propre à exalter le feu qui est en nous, et à nous faire devenir, par manière de dire, de nature ignée. » Pour attirer les sylphes, les nymphes ou les gnomes, « il n'y a qu'à fermer un verre plein d'air, conglomé d'eau, le laisser exposé au soleil un mois, puis séparer les éléments selon la science. C'est un merveilleux aimant pour attirer sylphes, nymphes et gnomes. » Quand toutes les filles de l'air sont venues, dociles à l'appel, il ne reste qu'à choisir la plus jolie, qui, on en est certain, ne sera pas rebelle. En revanche, il faut se garder de l'inconstance, car avant tout elles sont femmes, et leur vengeance est terrible; leur jalousie est cruelle, comme le divin Paracelse nous l'a fait voir dans une aventure qu'il raconte, et qui a été vue de toute la ville de Staufenberg. Un philosophe, avec qui une nymphe était entrée en commerce d'immortalité, fut assez malhonnête homme pour aimer une femme; comme il disait avec sa nouvelle maîtresse et quelques-uns de ses amis, on vit en l'air la plus belle cuisse du monde. L'amante invisible voulut bien la faire voir aux amis de son infidèle, afin qu'ils jugassent du tort qu'il avoit de lui préférer une femme. Après quoy la nymphe indignée le fit mourir sur l'heure. » Tel est en quelques mots l'abrégé de ce livre curieux et original.

Les adeptes de la cabale prétendaient que leur science chimérique remontait à la plus haute antiquité. Les Chaldéens en avaient connu les mystères; Orphée, Homère et tous les anciens poètes étaient des cabalistes, ainsi que Moïse et tous les patriarches hébreux. La plupart des conjurations cabalistiques commençaient par le mot sacré *Agla*, composé des lettres initiales de quatre mots hébreux : *Athab, gabor, teolam, Adonat* : « Vous êtes puissant et éternel, Seigneur. »

— Bibliogr. cabalistique. Parmi les principaux ouvrages qui traitent de la cabale, on peut citer : *Conclusions philosophiques de cabale et de théologie*, par Pic de la Mirandole (Rome, Silbert, in-fol.); le *Sepher ou Livre de la création*, traduit en latin par Postel et imprimé à Paris en 1552, à Mantoue en 1562 et à Amsterdam en 1642; le *Comte de Gabalis*, par l'abbé de Villars, édition de 1742 (in-12); *Lettres cabalistiques*, par le marquis d'Argens (La Haye, 1741, 6 vol. in-12); *De Verbo mirifico et de arte cabalistica*, par Jean Reuchlin; *Kabbala denudata*, par Ch. Knorr de Rosenroth (xvii^e siècle, 2 vol. in-4°); *De occulta philosophia*, par Cornelius Agrippa.

— Théât. « On a fait l'histoire de toutes les folies, de presque toutes les misères humaines; je suis étonné que personne ne se soit avisé de faire une histoire des cabales, » écrivait de Jouv à la date du 16 mai 1812. Et il ajoutait : « Que de matériaux l'auteur d'un pareil ouvrage trouverait sous sa main, dans ses souvenirs et dans les livres ! quelle source intarissable d'événements, d'observations, de caractères ! que de bonnes vérités à dire, parmi beaucoup d'autres qu'il suffirait de laisser entrevoir ! Sous la plume de Montesquieu, l'histoire des cabales pourrait devenir celle du genre humain. Voltaire a fait sur ce sujet

une pièce de vers où il y a plus de raison, plus d'esprit et plus de gaieté qu'on n'en trouverait dans les diatribes dont ce colosse du monde littéraire est l'objet depuis quinze ans; mais, dans une satire d'une centaine de vers, il n'a pu qu'indiquer çà et là quelques traits d'un tableau dont l'entière exécution aurait eu besoin du pinceau d'un si grand maître. » De Jouv à raison : de Zolle à Pradon, de Pradon à Pipe-en-Bois, combien de cabales sérieuses, comiques, atroces, bouffonnes et presque toujours ridicules ! Sans étendre le mot de cabale au delà de sa véritable acception, et sans l'appliquer aux querelles sanglantes de certaines factions, contentons-nous de jeter un rapide coup d'œil sur ces petites intrigues littéraires, nouées au café et dans les salons, dénouées au théâtre, et qui ont pour but de fourvoyer l'opinion publique aux dépens ou au profit de quelqu'un ou de quelque chose. On sait si elle était odieuse, la cabale d'Anytus et d'Aristophane, qui força Socrate à boire la ciguë; elle était bien ingrate et bien ignorante celle qui retenait en prison Christophe Colomb et Galilée; elle était bien misérable celle qui, montée par Ribera, chassait de Madrid le Dominiquin; mais celle de Rambouillet, contre Racine et Molière, ne l'était-elle pas davantage encore ? Pourquoi ne pas l'avouer ? en France, plus que partout ailleurs, les grandes découvertes, les grands talents et les grands génies, ont presque toujours été victimes de cabales, dont le crédit et la puissance ont eu constamment pour objet d'assurer le triomphe de la sottise et des charlatans : c'est ainsi qu'on a vu, à des époques différentes, les cabales exalter Vouet et dénigrer Poussin, célébrer Lebrun et étouffer Lesueur, poursuivre Voltaire et canoniser le diacre Paris. C'est une cabale que Richelieu, secondé par Mairret, Scudéry et autres, monta contre le *Cid*, et Pradon sera à jamais ridicule pour avoir fourni l'occasion de la plus fameuse cabale du xvii^e siècle. A la tête de cette cabale mémorable se trouvèrent le duc de Nevers, la duchesse de Bouillon et Mme Deshoulières. Il s'agissait de faire triompher la *Phédre* du sieur Pradon sur celle de Racine. Au dire de Boileau, la cabale fit remonter pour les six premières représentations toutes les premières loges des deux scènes où se jouaient les pièces rivales, ont soin de les laisser vides à l'hôtel de Bourgogne, tandis qu'elle les occupait à l'autre théâtre; cette jolie ruse coûta à ceux qui la mirent en œuvre quinze mille livres, mais faillit faire tomber la pièce de Racine. Puis Mme Deshoulières lança contre celle-ci un sonnet qui fut retourné contre le duc de Nevers par Racine et Boileau. Le duc répliqua lui-même par un troisième sonnet, qui finissait par des menaces de coups de bâton : il les aurait données, en effet, ce gentilhomme, sans l'intervention du duc de Condé. A vrai dire, si l'on faisait des cabales pour Pradon, on en faisait aussi contre lui, et ce rimeur tragique a pris soin de nous donner sur ce point des détails précis dans ses préfaces, où il accuse ses adversaires de basses et honteuses manœuvres. Quelques-uns de ses contemporains, entre autres Boyer et Quinault, eurent aussi à se plaindre souvent de la cabale. Racine lui-même n'en fut pas quitte pour une seule fois, et son *Athalie* fut accueillie par les huées d'une cabale puissante qui la condamna, d'une commune voix, à l'oubli, dont elle ne fut tirée que vingt-cinq ans après, par un caprice du Régent et contre la volonté de l'auteur, énoncée dans son testament de la manière la plus formelle. On a reproché à Voltaire (que ne lui a-t-on pas reproché ?) d'avoir organisé des cabales en faveur de ses propres ouvrages. Cela lui arriva en particulier pour *Oreste*, s'il faut en croire Collé, qui, dans son *Journal*, se donne animant ses partisans, distribuant ses fanatiques et ses applaudisseurs soudoyés à toutes les représentations, s'indignant contre le parterre insensible aux beautés de la pièce, apostrophant un spectateur, parce qu'il avait les mains dans son manchon et n'applaudissait pas, se retournant vers ses séides et leur criant, avec exemple à l'appui : « Applaudissons, mes chers amis, c'est du Sophocle. » Voltaire n'avait pas tout à fait tort d'en user de la sorte, car on ne se gênait guère pour exciter des cabales contre lui, et une lettre du président Hénault nous donne des détails sur celle qui avait été organisée contre son *Adélaïde Duquesclin*, jouée le 18 janvier 1734. « C'était un combat à mort, dit-il. L'abbé Desfontaines, le violon Travenol et sa clique, secondaient les mouvements de MM. de Rohan-Chabot et du duc de Sully; le poète Roy était avec eux. On a prétendu que Jean-Baptiste Rousseau était venu en plein incognito de Bruxelles, pour exciter par sa présence le zèle des combattants. » Le président donne ensuite le bulletin détaillé de la bataille. Dans le camp opposé aux cabaleurs se tenaient Thiriot, le chevalier de Mouhy, Linat, le marquis de Thibouville, le marquis de Villars, le comte d'Argenson et Hénault lui-même; ils se relayaient dans la loge de Voltaire, qui allait et venait sans cesse, dévoré d'inquiétude. Au premier acte, murmures causés par l'étrangeté du spectacle et des costumes; au deuxième, la cabale reçoit un échec, on applaudit. Voltaire espère; mais Nemours gâte tout par son accoutrement bizarre. Puis la vue d'un prince du sang fratricide indigné; le coup de canon fait rire, et le chevalier de Rohan se met à crier : *Pam, parapatapam !* Enfin la victoire

des cabaleurs finit par être complète, et *Adélaïde Duquesclin* tomba au milieu des rires, des sifflets, des cris ironiques. Redoutant de telles aventures, Voltaire usa quelquefois de subterfuge pour en empêcher le retour; ainsi il donna *l'Enfant prodigue* à l'improviste. Le spectacle annoncé était *Britannicus*; on prétextait l'indisposition d'un acteur, et la tragédie de Racine fut remplacée par la comédie de Voltaire. Cailhava fit de même pour son *Tuteur dupé*, qu'on substitua à *Phèdre*. Mari-vaux prit la précaution de ne pas faire afficher à la Comédie-Italienne son *Illustre amante*, et Boissy en usa plusieurs fois de même. Ximénès donna *Amalazonte* la veille du jour indiqué.

Les beaux jours de la cabale sont acquis au xviii^e siècle. Vers 1720, nous voyons un nommé de Fontenai exercer au Théâtre-Français une sorte de dictature : comédies et comédiens dépendaient en quelque sorte de ce personnage; il était l'arbitre du succès et de la défaite. Le café Procope, où affluaient les gens de lettres et les novellistes, fut longtemps le centre où se firent et se défirent les renommées. C'était dans ce café célèbre, situé juste en face de la Comédie, que l'on venait pérorer sur la pièce nouvelle, et parfois enrager et haranguer les troupes pour le combat. On s'y battait pour ou contre la pièce affichée; on y jouait volontiers aux dés la chute ou la réussite d'un ouvrage, et ce fut, dit-on, à un breil de six que Dorat dut le succès de quelques-unes de ses œuvres. Dorat excellait d'ailleurs à se faire soutenir par des admirateurs d'office. Il remplissait la salle aux dépens de sa propre bourse, et il se ruina complètement à ce manège. Le fait était connu, et des amis l'en plaisantaient. A chaque nouveau triomphe acheté sans compter, on lui appliquait le mot de Pyrrhus : « Encore une victoire comme celle-là, et je suis perdu ! » C'était chez Procope que trônait le chevalier de La Morlière, en attendant qu'il allât s'asseoir à son poste, au parterre de la Comédie, parmi ses séides obéissants. La Morlière fut longtemps la terreur de ce lieu, grâce aux forces dont il disposait. Comme il avait le verbe haut, l'œil impératif, le geste facile, et toujours cette grande diablesse d'épée dont se choquaient tant d'hommes, le neveu, il lui arrivait très-souvent de rallier à son opinion, quelle qu'elle fût, la masse entière du public. Faut-il croire, d'après Favart, qu'il avait à sa solde plus de cent cinquante subalternes qui manœuvraient avec un ensemble formidable, d'après ses moindres signes ? Ce qui est certain, c'est qu'il régna pendant plus de cinquante ans sur la Comédie-Française et le Théâtre-Italien, pratiquant ouvertement ce que nous appelons aujourd'hui le *chantage*, vendant les triomphes et les revers. Sa position équivalait à celle d'un chef de condottieri, ou, si on l'aime mieux, d'un sergent recruteur. « Je recrutais partout, lui fait dire M. Monselet, et principalement dans les cafés où je savais que les auteurs faméliques venaient tous les soirs se procurer, non pas la nourriture du corps, mais la nourriture de l'esprit, c'est-à-dire la discussion littéraire, la fréquentation intelligente, toutes choses indispensables à leur existence. Je n'avais pas de peine à persuader à ces pauvres diables de prendre parti pour Mlle Dangeville ou contre Lekain, surtout lorsque j'accompagnais mon discours de l'offre d'une collation. Une fois embauchés, ils faisaient merveille. J'eus de très-belles plus qu'un auteur pauvre. *La cabale*, je gagnai des parties souvent désespérées; enfin, je devins peu à peu une puissance avec laquelle il fallut compter. » Bref, l'effroi qu'il inspira devint si grand, qu'on lui interdit l'entrée du théâtre, surtout d'après les instances de Mlle Clairon, dont il s'était déclaré l'ennemi décidé. Ajoutons que ses menées furent retournées contre lui, et que sa *Créole* tomba en 1754, à peu près de la même manière qu'il avait fait tomber tant d'autres pièces. Vers la même époque, les théâtres anglais avaient leur La Morlière dans la personne de Chitty, surnommé M. Town (M. toute la ville), à cause de son influence dans les salles de spectacle et du pouvoir absolu qu'il y exerçait. La pire des coteries du dernier siècle fut celle de M. Porcalquier dite du *Salon vert* : on y tenait école de satire, de médisance et de noirceur; on y cabalait contre toute espèce de réputation et de mérite : hommes, femmes, grands et petits, personne n'était épargné. On a cependant une obligation à cette société : elle nous a valu le *Méchant*. En cherchant bien, on trouverait encore à Paris plus d'un *salon vert*; mais ce qu'on ne trouverait plus, c'est un La Morlière; ce qu'on ne souffrirait plus, c'est un Chitty; et aujourd'hui nous ne savons plus guère ce que c'est qu'un chef de cabale. La cabale, quand cabale il y a, s'organise du jour au lendemain, avec autant de légèreté qu'un repas : « Vous prenez une poignée d'hommes, les premiers venus, écrit M. Monselet, vous leur faites jurer d'applaudir *Hermione* et de conspuer *Andromaque*; puis, vous vous en allez en vous frottant les mains. Au jour dit, vous êtes tout étonné de voir manquer votre cabale; la moitié de vos hommes sont attentifs au spectacle et y goûtent beaucoup de plaisir; les autres prennent vos instructions au rebours et n'aboutissent qu'à un tapage honteux, aussitôt écrasé par l'unanimité des spectateurs. » Il ne reste qu'une seule cabale, la cabale des journaux,

dont l'importance, au siècle dernier, n'était que secondaire. On redoutait bien davantage la cabale agissante. Ténence, qui se plaint dans tous ses prologues des cabales qu'un vieux poète ourdit continuellement contre lui, aurait eu fort à gémir au temps où Voltaire, dans sa satire des *Cabales* (1772), disait :

Allons nous réjouir aux jeux de Melpomène,
Bon ! j'y vois deux partis l'un à l'autre opposés :
Léon Dix et Luther étaient moins divisés.
L'un claque, l'autre siffle, et l'autre du parterre
Et les cafés voisins sont le champ de la guerre.

Voltaire ajoute en note : « C'est principalement au parterre de la Comédie-Française, à la représentation des pièces nouvelles, que les cabales éclatent avec le plus d'emportement. Le parti qui fronde l'ouvrage et le parti qui le soutient se rangent chacun d'un côté. Les émissaires reçoivent à la porte ceux qui entrent, et leur disent : « Venez-vous pour siffler ? mettez-vous là. Venez-vous pour applaudir ? mettez-vous ici. » La même manie a passé à l'Opéra, et a été encore plus tumultueuse. Carion-Nisas a placé en tête de sa tragédie de *Pierre le Grand*, tombée avec éclat en l'an XII, une curieuse préface sur les cabales au théâtre; malheureusement, elle est suspecte sous la plume d'un auteur siffle.

Une des plus curieuses et des plus violentes cabales modernes fut celle que montèrent les amis de nouveautés contre la pièce de Scribe et Dupin, le *Combat des montagnes*. Celle qui renversa, en 1822, la *Gaëtan* de M. Edmond About, était dirigée par les étudiants et avait un caractère plutôt politique que littéraire; la pièce dut disparaître de l'affiche de l'Odéon; on la poursuivit jusqu'au petit théâtre de Montparnasse, où elle s'était réfugiée à grands renforts de sergents de ville. Trois ans plus tard, *Henriette Maréchal*, drame de MM. Edmond et Jules de Goncourt, tombait au Théâtre-Français, où venait de se révéler un chef de cabale inattendu, connu bientôt sous le sobriquet de *Pipe-en-Bois*. Mais que sont ces cabales comparées aux cabales enthousiastes et convaincues, qui s'organisaient, aux grands jours d'*Hernani* et des *Burgraves*, dans la salle du Théâtre-Français ? Les Jeunes-France y applaudissaient fraternellement, côte à côte avec les sçieurs de long de Frédéric Soulié, prêts, aussi bien qu'eux, à assommer le bourgeois, le pleutre qui aurait préféré ce polisson de Racine à M. Victor Hugo; nos modernes gaudins et les gentilshommes de la décadence ne cabalaient plus que pour soutenir les débuts de quelque fille dans une farce des Bouffes (février 1867).

Nous n'en finirions pas si nous voulions entrer dans le détail des cabales organisées par les acteurs et les actrices contre leurs camarades, et rapporter toutes les anecdotes auxquelles elles ont donné lieu. On peut lire, dans le *Neveu de Rameau* de Bleriot, comment s'y prenait le drôle qui, avec l'argent du trésorier des parties casuelles, faisait triompher Mlle Hus, la sultane favorite de son maître, sur les autres comédiennes. On sait à quelles cabales donnaient lieu les querelles et les rivalités entre Macklin et Garrick à Londres, et, à Paris, entre Mlle Sainval et Mlle Raucourt; Mlle Vestris et la même Mlle Raucourt; Mlle George et Mlle Duchesnois; Mlle Rachel et Mlle Maxime; entre Monvel et Molé, Dugazon et Dazincourt, Lafon et Talma, Larive et Lafon. On sait aussi quelle terrible cabale les gardes du corps organisèrent en 1815 contre Mlle Mars, qui, prévenue de leurs projets, s'écria : « Qu'est-ce que messieurs les gardes du corps ont de commun avec Mars ? » Aujourd'hui, la police correctionnelle est bien dure envers la cabale; aussi devient-elle de plus en plus impossible. On la considère comme un monstre arriéré, et il est relégué avec le « plaçant du parterre » dans quelques théâtres archaïques de la province, où la taille de la première chanteuse et la moustache du ténor continuent de soulever des tempêtes et de pousser à la consommation d'innombrables canettes de bière. Il est vrai que si nous n'avons plus la cabale telle que l'entendaient nos pères, il nous reste la claque, admirable institution qui, renouvelant chaque soir à sa manière le procédé du Libien Psaphon, va claquant partout : « Siraudin est un dieu ! Denney est un dieu ! Offenbach est un dieu ! » La cabale était l'excuse naturelle de tous les auteurs tombés, qui mettaient sur son compte le non-succès de leurs pièces. On connaît le mot de Figaro.

CABALE (ministère de la), en anglais *Cabal*. On désigne ainsi un des plus déplorables ministères qu'ait eus l'Angleterre sous le règne de Charles II, parce qu'on obtient le mot *Cabal* en réunissant les initiales de Clifford, Ashley, Buckingham, Arlington et Landerdale, qui le composaient. Ce cabinet, formé par le roi dans le but de rétablir le pouvoir absolu, en empiétant successivement sur les prérogatives et les droits du parlement, justifia pleinement par l'immoralité de ses membres, leur ineptie politique, leur esprit rétrograde et leur conduite cauteleuse, le nom qu'il a reçu chez nous par une légère altération du mot anglais. Pendant son passage aux affaires, de 1669 à 1674, ce ministère rompit la triple alliance formée entre l'Angleterre, la Hollande et la Suède contre la France; négocia avec Louis XIV dans le but de détruire la république des Provinces-Unies; extorqua au par-

lement de l'argent par tous les moyens, s'efforça de rétablir l'absolutisme et le catholicisme et assura le libre exercice du culte aux non-conformistes. Ce cabinet fut dissous par la défection d'Ashley, qui passa dans les rangs de l'opposition.

— Allus. littér.

Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale,
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale.

Allusion à deux vers de Th. Corneille. V. ARISTOTE.

CABALER v. n. ou intr. (ka-ba-lé — rad. *cabale*). Faire une cabale, se livrer à quelque intrigue, à quelques sordides menées : *Ce sont des gens qui CABALENT sans cesse. Il CABALAIT au parterre de la Comédie.* (Acad.) *Je fus averti que l'abbé Fouquet CABALAIT contre moi dans le menu peuple.* (Card. de Retz.) *Adonias CABALA pour se faire roi, et Salomon le fit mourir.* (Boss.) *Il y a des gens qui ne savent que mentir, médire, CABALER, nuire.* (La Bruy.) *L'évêque AVAIT CABALÉ contre le roi dans son pays.* (Volt.)

Du mérite éclatant cette sombre rivale
Contre lui chez les grands incessamment cabale.

BOILEAU.

A quoi bon cabaler quand on ne peut agir ?

VOLTAIRE.

Ils cabalaient : c'est tout ce qu'on peut faire
Et ce qu'on fait quand on est à la cour.

VOLTAIRE.

Ici, jusqu'à vos yeux, on cabale, on conspire.

LEMERCIER.

CABALETTE s. f. (ka-ba-lé-to — italien *caballetta*, même sens, formé du lat. *caballus*, cheval, peut-être par allusion à la locution proverbiale *Selle à tout cheval*). Mus. Mesures vives, pressées et à peu près uniformes, qui terminent un grand nombre de morceaux, et particulièrement les morceaux d'ensemble, et qui se répètent deux fois : *M. Adolphe Adam eut l'idée de la CABALETTE, empruntée au trio de voltz, et du crescendo.* (J. d'Ortigue.)

CABALETTO s. m. (ka-ba-lé-to). Métrol. anc. Monnaie de Gènes qui valait quatre sous tournois.

CABALEUR, **EUSE** s. (ka-ba-leur, eu-zé — rad. *cabaler*). Celui, celle qui cabale, qui aime à cabaler : *Les CABALEURS ont été mis hors de la salle. Les disputeurs de ce temps-là étaient des CABALEURS comme ceux de ce temps-ci.* (Volt.) *Oubliez ce CABALEUR incorrigible.* (P. de Musset.) *Il se disait particulièrement, au théâtre, de ceux qui applaudissent ou sifflent de parti pris soit une pièce, soit les acteurs : Les CABALEURS ont été mis à la porte.* (Acad.) *Ce fut Néron qui, le premier, organisa une troupe de CABALEURS.* (Oury.) *On appelle aujourd'hui claqueurs ceux qui applaudissent pour de l'argent.*

CABALISER v. n. ou intr. (ka-ba-li-zé — rad. *cabale*). Exercer l'art chimérique de la cabale : *Qu'il n'oublie pas de conjurer, adjuver, excommuniier, anathématiser, exorciser, CABALISER, ruiner.* (B. Desperrier.)

— v. n. ou tr. Revêtir d'une forme cabalistique, mystérieuse, obscure avec prétention : *Ne voulant être de ces curieux et par trop superstitieux, qui veulent CABALISER les arts et les servir sous les lois de quelque langue particulière...* (A. Paré.) *Il est surprenant que ce vieux mot n'ait pas été repris; nous n'en connaissons guère de plus énergiquement vrai, et aucun qui traduise exactement la même idée.*

CABALISME s. m. (ka-ba-li-sme — rad. *cabale*). Sentiment de celui qui suit la cabale des Juifs : *Marque certaine de mon CABALISME, que je m'étonne qui lui soit échappée.* (Bayle.)

CABALISTE s. m. (ka-ba-li-ste — rad. *cabale*). Homme versé dans la connaissance de la cabale, des traditions juives :

Pourquoi donc tant consulter

Cabalistes, massorètes,

Et ces discours de sorcettes

Qu'un démon vient transporter

CHAULIEU.

■ Partisan des traditions de la cabale, des interprétations traditionnelles des Ecritures : *Les CABALISTES sont les ennemis jurés des cabalites, adversaires déclarés de la tradition.*

— Celui qui s'occupe de l'art chimérique de commercer avec les êtres surnaturels : *Il fait avec sa baguette des gestes de CABALISTE; il renue les livres, et parait agité de mouvements convulsifs.* (Le Sage.) *La superstition des CABALISTES croyait au pouvoir magique des noms.* (Cuvier.)

CABALISTE s. m. (ka-ba-li-ste — rad. *cabale*). Comm. Nom que l'on donnait, dans le Languedoc, à des marchands qui ne commerçaient pas pour leur propre compte, mais pour celui de leurs mandataires.

CABALISTE s. f. (ka-ba-li-ste — rad. *cabale*). Philos. sociale. Passion de la cabale, de l'intrigue, dans le système de Fourier : *La CABALISTE est la passion favorite des femmes.* (Fourier.) *La CABALISTE ou esprit de parti, c'est la manie de l'intrigue, très-ardente chez les courtisans, les ambitieux, les commerçants, le monde galant, etc.* (Fourier.) *Ce sont tous les producteurs qui, par la CABALISTE, se toisent et s'évaluent les uns les autres.* (Proudh.)

— Encycl. Douze passions, selon Ch. Fourier, mettent en jeu l'activité humaine ; cinq

sensitives, c'est-à-dire se rapportant à nos cinq sens ; quatre affectives, l'amitié, l'amour, le familisme et l'ambition ; trois distributives, la cabaliste, l'alternante ou papillonne et la composite. Fourier donne à ces trois dernières le nom de *distributives*, à cause du rôle qu'il leur fait jouer dans l'organisation essentiellement mobile de ses groupes industriels. Ne sachant utiliser la cabaliste, les philosophes l'ont proscrite, « bien que ce soient les hommes les plus intriguants du monde ; » mais rien de plus précieux en harmonie que l'essor de cette passion condamnée par les civilisés. C'est elle qui assure la perfection générale de l'industrie sociétaire. La modération passionnelle ne peut donner que la médiocrité industrielle. La douce fraternité, l'unité d'opinions, l'absence de dissidences, sont la négation du progrès. Grâce à la cabaliste, le travail de chaque série atteint le plus haut degré de perfection par suite des rivalités ardentes qui règnent entre les divers groupes, tous engoués de leur branche de travail, tous déployant leur amour-propre pour y exceller. La cabaliste ne peut qu'être nuisible, sans nul doute, dans l'état familial et morcelé ; mais c'est à l'état sociétaire que le Créateur nous destine ; et c'est parce que telle est notre destination qu'il a mis en nous les ressorts convenables à l'état sociétaire. « S'il nous avait créés pour l'état familial et morcelé, il nous aurait donné des passions molles et apathiques, telles que les désire la philosophie. Aussi voyons-nous, dans toute assemblée délibérante, les hommes devenir des cabaleurs fiévreux. La divinité les persifle quand ils vont lui adresser la stupide prière de les rendre tous frères, tous unis d'opinion, selon le vœu de Platon et de Sénèque. » Dieu leur répond : « J'ai depuis des milliards de siècles créés les passions telles que les exigeait l'unité de l'univers ; je n'ai pas les changer pour complaire aux philosophes d'un globe imperceptible qui doit rester, comme tous les autres, soumis aux douze passions, et notamment à la dixième, la cabaliste. » V. FOURIERISME, PASSION.

CABALISTIQUE adj. (ka-ba-li-sti-ke — rad. *cabale*). Qui appartient à la cabale des Juifs : *Livres CABALISTQUES.*

— Qui appartient à l'art chimérique de commercer avec les êtres surnaturels : *Des herbes vénéneuses cueillies avec des paroles CABALISTQUES remplissent un vase de cyprès.* (Chateaub.) *Veillez à ce qu'il ne fusse pas devant elle des signes CABALISTQUES.* (G. Sand.)

Les nécromants parés de tiaras mystiques
Où brillent flamboyants les mots cabalistiques.

V. HUO.

— Par ext. Qui a un certain air d'obscurité mystérieuse : *Sous prétexte de naturel, le langage des romantiques est devenu obscur, enflé, profond, CABALISTIQUE. La forme CABALISTIQUE des Paroles d'un croyant n'a pas peu contribué au succès de ce hardi petit livre. Il a affublé d'un nom vague, CABALISTIQUE et suspect, une chose bien simple.* (Peyrat.)

— Philos. sociale. Qui appartient à la cabaliste ou passion de la cabale : *L'esprit CABALISTIQUE mêle toujours les calculs à la passion.* (Fourier.) *Les séries créent l'esprit CABALISTIQUE.* (Fourier.)

CABALISTIQUEMENT adv. (ka-ba-li-sti-ke-man — rad. *cabalistique*). D'une façon cabalistique : *Des caractères CABALISTIQUEMENT bizarres.*

— Philos. sociale. Par la cabaliste, par la passion de la cabale : *Chacun exerce passionnément et CABALISTIQUEMENT sur telle espèce ou variété.* (Fourier.)

CABALLERIE s. f. (ka-bal-lé-ri — de *Caballero*, n. pr.). Bot. Syn. du genre MYRSINE, type de la famille des ardisiacées ou myrsinées.

CABALLERO s. m. (ka-bal-lé-ro — mot espagnol signifiant *cavalier*). Nom qu'on donnait en Espagne aux membres de la petite noblesse, dispensés de l'impôt, mais à la condition de servir à cheval : *Le galant caballero aidait une manola villageoise à descendre de sa mule caparaçonnée.* (Brasseur-Wirtgen.)

CABALLERO (don Juan), guerrier espagnol, né dans le royaume de Naples en 1712, mort à Valence en 1791. Après avoir servi sous les ordres de don Carlos, il accompagna ce prince en Espagne lorsqu'il vint prendre possession du trône en 1759. En 1774, il défendit Melilla contre le roi de Maroc ; et en 1779, il assista au blocus de Gibraltar. Il passa ensuite en Italie, où il fut chargé de mettre en état de défense les places du royaume des Deux-Siciles. A son retour en Espagne, il fut revêtu des plus hautes dignités.

CABALLERO (don Jérôme), général et ministre espagnol, mort en 1807, frère du précédent. Il eut le bonheur de sauver don Carlos, à la surprise de Velletri, en 1744, et cela lui valut un avancement rapide. Il remplit les fonctions de ministre de la guerre de 1787 à 1790. Il fut quelque temps exilé de Madrid lorsque Godol fut placé à la tête des affaires ; mais peu de temps après on le nomma conseiller d'Etat.

CABALLERO (Raymond-Diosada), savant espagnol, né à Palma, dans l'île Majorque, en 1740, mort en 1820. Il entra de bonne heure dans l'ordre des jésuites, et lorsque cette so-

ciété fut supprimée en Espagne, il alla s'établir à Rome. Il y écrivit un assez grand nombre d'ouvrages qui, pour la plupart, ont paru sous le nom de *Filibero de Paripalma*. Les principaux sont : *De prima topographia hispanica etate specimen* (Rome, 1793, in-4°) ; *Avvertimenti amichevoli all'eruditio traduttore romano della geographia di W. Cuthrie* (Naples, 1799) ; *Il Erosimo de Fernand Cortese, etc.* (Rome, 1806, in-8°) ; *Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu supplementa duo* (Rome, 1814-1816, in-4°), etc.

CABALLERO (Joseph-Antoine, marquis DE), homme d'Etat espagnol, né à Saragosse vers 1760, mort en 1821. Successivement fiscal du conseil suprême de la guerre, conseiller d'Etat, ministre de grâce et de justice de 1798 à 1808, sous Charles IV, gouverneur du conseil des finances sous Ferdinand VII, il fit partie de la junte du gouvernement, après le départ de ce prince pour Bayonne, et fut l'un des signataires de l'adresse qui demandait à Napoléon un membre de sa famille pour roi d'Espagne. Joseph Bonaparte, devenu roi, l'appela aux fonctions de conseiller d'Etat et de président de la section de justice et des affaires ecclésiastiques (1809). Lorsque les événements de 1814 amenèrent la chute de ce dernier, Caballero le suivit en France. Il fut condamné à un exil perpétuel par Ferdinand VII ; mais la révolution de 1820 vint lui permettre de revenir en Espagne, où il mourut peu de temps après.

CABALLERO (Cecilia Bohl, d'ARROM ou d'ARRON, dite Fernan), femme de lettres espagnole, née en 1787 à Morges, en Suisse. Fille de l'Allemand Nicolas Bohl de Faber, connu par quelques œuvres dans la littérature espagnole, elle fit son éducation en Allemagne et, de retour en Espagne, elle épousa, à l'âge de dix-sept ans, le capitaine Planelles. Devenue veuve peu de temps après, elle se remaria avec le marquis d'Arco Hermoso, qui mourut en 1835 ; enfin, au bout de deux ans, elle convola en troisièmes noces avec l'avocat don Antoine d'Arrom, qui fut envoyé comme consul en Australie et qu'elle perdit en 1863. Depuis cette époque, elle vit retirée au château royal de Séville, près du duc de Montpensier. Sous le pseudonyme de *Fernan Caballero*, Cecilia d'Arrom s'est acquise une grande réputation dans l'Espagne littéraire. Elle débuta, en 1849, par la *Gaviota*, qui parut en feuilletons dans le journal *El Heraldo*, et dont le succès fut éclatant. A partir de ce moment, elle a publié un assez grand nombre de romans, de nouvelles et de contes, dans lesquels elle décrit, avec autant de charme que d'exactitude, les mœurs, les costumes et les types des diverses classes de l'Espagne, et en particulier de l'Andalousie, la partie de la Péninsule qui présente les caractères les plus originaux. Parmi ses œuvres, dont la plus grande partie a été traduite en français par Aug. Dumas, Ant. de Latour et Marchais, nous citerons : *Elia, Clemencia, la Famille Alvareda, Pauvre Dolores, Un été à Bornos*, ainsi qu'un recueil de contes et de poésies populaires, intitulé *Cuentos y poesias populares Andaluces* (Séville, 1859), et *Coleccion de articulos religiosos y morales* (Cadix, 1862). Elle a publié ses œuvres complètes à Madrid (1860-1861, 13 vol.).

CABALLERO (Firmín-Agosto), homme politique et publiciste espagnol, né en 1800 à Barajas de Melo, province de Cuenzas. Reçu avocat à Madrid en 1823, il embrassa la cause du parti libéral qui venait d'obtenir de Ferdinand VII la constitution de 1820, se retira pendant dix ans dans l'Estramadure, après le rétablissement du pouvoir absolutiste par l'armée du duc d'Angoulême, et rentra à Madrid, lorsque Ferdinand VII eut cessé de régner. En 1833, il fonda le *Bulletin du commerce*, organe des principes progressifs, qui fut bientôt supprimé, mais qui parut de nouveau, en 1834, sous le titre de *l'Echo du commerce*. Devenu populaire, Caballero fut élu député aux cortès par Madrid et Cuenca. A l'assemblée, comme dans la presse, il combattit énergiquement le ministère présidé par Martinez de la Rosa, puis le cabinet Toreno, qui poursuivit, en 1835, l'ardent journaliste. Mendizabal, son ami, ayant pris les rênes de l'administration, il appuya sa politique, notamment la suppression des couvents et la restitution à l'Etat des domaines du clergé. Sur d'autres points, non conformes au programme de la constitution de 1812, il s'abstint de lui prêter son concours. M. Caballero, qui a été confondu avec M. Manuel-Ant. Caballero, sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères en 1854, est membre de l'Académie royale d'histoire, et auteur de divers ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Physiologie politique des députés aux cortès* (1836) ; *le Gouvernement et les cortès de la Constitution, matériaux d'histoire* (1837) ; *Manuel géographique administratif de la monarchie espagnole* (1844), etc.

CABALLERO (José DE LA LUZ), philosophe cubain, né à la Havane en 1800, mort en 1862. Il fit ses premières études au couvent de Saint-François dans sa ville natale et, suivant les désirs de sa famille, commença à suivre les cours de théologie ; mais, voyant bientôt qu'il ne pourrait jamais faire un bon prêtre, il embrassa la carrière de juriconsulte, en même temps qu'il apprenait l'anglais, le français, l'italien et l'allemand. A peine don Pepe, comme l'appelaient ses élèves, avait-il atteint

sa majorité qu'il fut nommé, au concours, professeur de philosophie au collège-séminaire de San Carlos, où il se fit remarquer par la hardiesse de ses idées et par ses profondes connaissances. En 1828, il fit un voyage en Europe et visita la France, l'Angleterre, l'Italie et l'Allemagne, pour augmenter son savoir et se mettre en rapport avec les hommes les plus renommés dans les sciences et les lettres. De retour à Cuba, il fonda un collège et introduisit d'utiles réformes dans l'enseignement primaire de son pays. En 1836, une maladie terrible le força à interrompre le cours de ses travaux. Deux mois après, il prit part à une violente polémique contre les partisans de l'éclectisme de M. V. Cousin, et publia une réfutation des idées de ce philosophe. En 1844, il se disposait à venir à Paris pour consulter des médecins, lorsque le général O'Donnell trouva bon de le poursuivre comme conspirateur abolitionniste : on l'accusait d'être l'ami du célèbre poète mulâtre Placido. Malgré l'invasion des projets qu'on lui attribuait, Caballero eut la prudence d'abandonner à la hâte la Havane. Quand O'Donnell retourna en Espagne, le philosophe put revoir sa patrie, et, en 1848, il fonda un nouveau collège, où a été élevée une grande partie de la jeunesse de Cuba. Caballero a laissé un ouvrage non terminé sur la philosophie de Cousin, un grand nombre d'aphorismes et de pensées philosophiques, encore inédits, et un mémoire remarquable sur un institut scientifique qu'il voulait fonder à la Havane.

CABALLICUS AGER, nom latin du Chablais.

CABALLIN adj. m. (ka-bal-lain — du lat. *caballinus*, dimin. de *caballus*, cheval). Pharm. Se dit d'une variété d'aloès employée dans l'art vétérinaire : *Aloès CABALLIN.*

— Mythol. *Fontaine caballine*. Nom par lequel on traduit quelquefois celui de la fontaine d'Hippocrène, qui signifie *source du cheval*. V. HIPPOCRÈNE.

CABALLINUM ou **CABILLONUM**, ville de l'ancienne Gaule, chez les Eduens, dans la Lyonnaise Ire. C'est aujourd'hui Chalon-sur-Saône.

CABALLINUS (Jean-Baptiste), juriconsulte italien du xvie siècle, exerça la profession d'avocat à Milan. Ses principaux ouvrages sont : *Actuarium practica* (Milan, 1585) ; *Actuarium practica criminalis* (1587) ; *De sequestis* (1598) ; *Formulaire et solemnités instrumentorum* (1581 et 1598).

CABALLO ou **CABALLUS** (François), médecin italien, né à Brescia, mort en 1540. Il fit avec succès, pendant de longues années, un cours de médecine à Padoue. On a de lui *Libellus de animalis pastillis theriacis et theriacam ingrediente* (Venise, 1497, in-fol.).

CABAN s. m. (ka-ban — de l'espagn. *gaban*). Ancienne espèce de casaque dont on se couvrait contre la pluie :

Il avait un jupon, non celui de constable.

Mais un qui pour un temps suivit l'arrière-ban.

Quand en première noce il servit de caban

Au chroniqueur Turpin, lorsque par la campagne

Il portait l'arbaleste au bon roi Charlemagne.

RÉOMER.

— Aujourd'hui, Capote de grosse étoffe, surmontée d'un capuchon, dont se servent les matelots lorsqu'ils sont de quart et que le temps est mauvais : *Il était bien enveloppé dans son vieux CABAN de poil de chameau.* (E. Sue.) *Le CABAN n'est que la caracalle des Gaulois.* (Dezobry.) On l'appelle aussi *tourmentin*.

— Par anal. Surtout à manches et à capuchon, que l'on met dans les temps froids ou pluvieux : *Un CABAN de zouave, de turco. Un CABAN d'officier. S'envelopper dans son CABAN.* Depuis quelques années, le CABAN a été adopté par nos officiers, et est entré dans le costume militaire. (Bouillet.)

— A signifié Cabane, petite maison.

— Encycl. *Caban des marins*. Ce vêtement est plus ou moins ample, mais il dépasse rarement le genou, ce qui permet aux matelots de monter aux mâts sans le quitter. Il est fait de grosse étoffe de laine, et quelquefois de simple toile. Les matelots savent le rendre imperméable en l'enduisant d'un apprêt composé de goudron, de suif et d'huile de térébenthine. Quelques-uns le nomment aussi *caban tourmentin*, comme le rappelle l'un des proverbes rimés du vice-amiral Thevenard :

S.-O. du soir, et N.-O. du matin,

Matelot, prends ton tourmentin.

Les Bretons, et généralement les marins de la Manche, le désignent par le nom de *norrois*, parce qu'il leur sert surtout contre les vents pluvieux du nord-ouest. Ce vêtement est d'origine barbaresque.

CABANAGE s. m. (ka-ba-na-je — rad. *cabaner*). Action de cabaner. ■ Lieu de campement de certaines hordes sauvages d'Amérique.

— Econ. rur. Action et manière de dresser les cabanes des vers à soie : *Le système de CABANAGE imaginé par Dairil est aussi supérieur à ceux d'autrefois que les charnues perfectionnées de nos jours le sont aux instruments grossiers avec lesquels on souldève encore la terre dans certaines contrées.* (Hamet.)

CABANAS, port des Antilles, sur la côte sép

tentionale de l'île de Cuba, à 83 kilom. O. de la Havane : il est presque divisé en deux parties par la pointe de *Juan Gangu*, où se trouve un fort, et il a 10 kilom. dans sa partie la plus large et 5 kilom. dans la plus étroite. Ce port offre une profondeur suffisante aux plus grands navires. Le village du même nom se trouve à la partie orientale du port et compte 700 habitants.

CABANATUAN, ville de l'Océanie (Malaisie), dans l'île de Luçon, archipel des Philippines, ch.-l. de la province de Nueva-Ecija, diocèse de Manille; 9,200 hab. Culture et commerce de tabac, maïs et canne à sucre.

CABANE s. f. (ka-ba-ne — du celt. *cab*, hutte.) Petite et chétive maison, construite avec des matériaux grossiers et de peu de valeur : *CABANE de berger*, de *bûcheron*. *Les maisons, dans tous ces cantons maritimes, n'étaient que des CABANES.* (Volt.) *Es-tu chrétien? Je répondis que je n'avais point trahi les génies de ma cabane.* (Chateaub.) *La cabane porte en germe toute l'architecture grecque et romaine.* (Batisser.) *Toute société commence par la cabane et finit par la cité.* (Méry.) *La nature a distribué des parcelles de bonheur sur les trônes, dans les palais, les cabanes et les cahots.* (Toussaint.) *La cabane de roseaux du Marai-chin, quoique ouverte à tous les vents, n'est pas sans charme à ses yeux.* (A. Hugo.)

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois (de la mort),
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

MALHERBE.

... Du prix de sa journée
Il meubla sa cabane et vêtit ses enfants.

SAINT-LAMBERT.

Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.

LA FONTAINE.

Tout est pour eux bon gîte et bon logis,
Sans regarder si c'est Louvre ou cabane.

LA FONTAINE.

Phyllis sera bientôt mon épouse chérie,
Reine dans ma cabane et nymphe à ma prairie.

DE BANVILLE.

— Par anal. Construction étroite et grossière, petit réduit servant de retraite à des animaux : *UNE CABANE de chien*. *UNE CABANE pour des lapins.*

— En mauv. part. Habitation étroite et misérable : *Il parlait de se bâtir un hôtel, il s'est fait construire une CABANE.*

— Mar. Petite chambre ou réduit en planches, réservé, dans un navire, aux officiers, aux pilotes ou aux passagers : *Les officiers du bâtiment étaient dans leurs CABANES.* (Acad.) *On dit aussi CAHUTE ou CAJUTE.*

— Navig. fluv. Réduit qui sert de cuisine et de chambre commune aux marins. Tente dressée au-dessus du pont, en forme de toit à deux pentes, pour servir d'abri aux hommes et aux marchandises. *Sorte de bateau qui remplit autrefois le service de coche sur les rivières, et qui, à son milieu, offrait un logement où cabane pour les marins et les passagers : Une tas de portefaix qui attendent sur le pont ceux qui viennent par eau, pour porter leurs hardes, se jetèrent dans la CABANE.* (Scarron.)

— Oisell. Grande cage pour faire couvrir des oiseaux.

— Econ. rur. Réduit en bruyère ou en autre menu bois, dans lequel on place les vers à soie pour qu'ils y fassent leurs cocons. *CABANE de bruyère. Aujourd'hui, on remplace quelquefois les CABANES par des cocoonnières.* *Un Nom que l'on donne, dans les marais de la Vendée, à de grandes exploitations rurales qui ne renferment pas moins de 150 à 200 hectares.*

— Syn. Cabane, baraque, bicoque, cahute, chaumière, hutte, maisonnette. Une maisonnette est simplement une petite maison, sans aucune idée fâcheuse ou accessoire. Une cabane est une petite maison réduite au strict nécessaire, c'est la demeure du pauvre, il y trouve un abri, mais rien pour l'élégance ou pour le confortable. La baraque est une cabane faite à la hâte, sans ordre et sans solidité. La bicoque se distingue surtout par son exiguïté, on sent en la voyant qu'elle ne résistera pas longtemps à l'action du vent ou de la pluie. La cahute est construite avec les matériaux les plus grossiers. La chaumière est couverte en chaume, c'est la demeure du paysan, tout y est simple et agreste, mais elle n'exclut pas l'idée d'un bonheur paisible. Les huttes sont élevées par des sauvages, et quelquefois par des soldats ou par des voyageurs trop pressés pour dresser même des baraquas.

— Encycl. Mar. A bord d'un bâtiment de commerce, les cabanes sont construites en dedans des murailles de l'arrière. A bord des bâtiments de guerre, les cabanes des matrosses sont placées dans les entre-ponts des frégates et les faux ponts des vaisseaux. Celles-ci sont alors assez vastes; on y voit non-seulement un lavabo, mais des étagères, etc. Celles qui touchent à la muraille même du navire reçoivent le jour, et (si le temps le permet) de l'air par des hublots ou par des verres lenticulaires nommés lanilles. Quelques-unes, comme celles des transatlantiques, deviennent de véritables chambres. Mais généralement les cabanes ne contiennent que le strict nécessaire. Leur couchette s'appuie à la muraille et ne possède que la longueur ou la largeur

d'un homme. Souvent on en construit deux l'une sur l'autre, tant est réduit l'espace dont un navire dispose. D'ailleurs, les accidents de la navigation, du roulis, de la bande, du tangage exigeraient seuls que la cabane fût réduite aux proportions les plus exigües. Les Levantins désignent la cabane sous les noms de *cahute*. Nous disons aussi *cabine*.

CABANE (Philippine), dite la *Catanoise*, était blanchisseuse et femme d'un pêcheur de Catane. Toute jeune encore, et belle de cette beauté pleine, riche, luxuriante que le Corrége donne à sa Madeleine, elle fut choisie pour nourrir le fils de Robert, duc de Calabre, et depuis roi. Mais la Catanoise n'était pas belle seulement; elle était née avec un esprit fin, délié, fait pour l'intrigue. Son mari étant mort, elle se fit aimer et épouser par un jeune gentilhomme sarasin au service de Raymond. Bientôt après, nous la retrouvons en qualité de dame d'honneur à la cour de la duchesse de Calabre, Catherine d'Autriche, épouse du fils de Robert. Ce n'était point assez pour l'ambitieuse Catanoise; bientôt elle parvint à faire adopter son mari par Raymond, et le maître donna à son serviteur son nom, son rang, sa fortune.

Catherine d'Autriche mourut; mais, en mourant, elle ordonna que la petite blanchisseuse de Catane passerait comme gouvernante au service de sa fille aînée Jeanne Ire. La Catanoise fut, non pas la gouvernante, mais l'amie complaisante, la complice de cette folle reine de dix-neuf ans; elle l'aïda dans ses intrigues amoureuses, servit ses passions; enfin lui conseilla de se défaire de son mari, André de Hongrie, et la poussa à ce meurtre.

Tandis que Jeanne, poursuivie par Louis son beau-frère, se réfugiait dans son comté de Provence, après avoir épousé son amant, Louis de Tarente, la Catanoise était arrêtée par ordre de Bertrand de Bayse, chargé par le pape d'instruire le procès de la meurtrière et de ses complices.

Jetée en prison, torturée cruellement, elle mourut bientôt, mais sans avoir faibli un seul instant, sans avoir laissé échapper un mot compromettant pour sa maîtresse (1345).

Son fils Robert de Cabane, accusé d'avoir participé au meurtre d'André de Hongrie, fut tenu à sa tour, et lui aussi mourut dans les tortures.

Voltaire et l'abbé Mignot ont fait de Jeanne de Naples une figure douce, aimable, faible, faible surtout, laissant retomber ainsi sur la Catanoise tout l'odieux de la conduite de la reine de Naples, de Sicile et de Jérusalem, faisant d'elle le mauvais ange de la jeune épouse d'André de Hongrie et de l'amante de Louis de Tarente.

Nous ne parlons pas de la tragédie de La Harpe, froide, sans coloris et point du tout fidèle à l'histoire.

CABANÉ, ÉE (ka-ba-né) part. pass. du v. Cabaner. Retiré, abrité sous une cabane : *Le chasseur attend, CABANÉ sous une feuillée épaissie.* (Buff.)

CABANEAU s. m. (ka-ba-no — dimin. de cabane). Navig. Petite loge au bord de la mer, destinée à loger les équipages des bâtiments qui font la pêche de la morue.

CABANEL (Alexandre), peintre français, né à Montpellier en 1823. Elève de Picot, il débuta au Salon de 1844, par un tableau représentant *l'Agonie du Christ*, et remporta, concurrentement avec Benouville, le premier grand prix de Rome en 1845; le sujet du concours était : *Jésus au prétoire*. Parmi les tableaux qu'il exécuta, durant son séjour à la villa Médicis, nous ne pouvons guère citer qu'un *Saint Jean* qui figura au Salon de 1850. L'ouvrage qui commença à attirer sur lui l'attention fut la *Mort de Moïse*, tableau d'un style élevé et d'un caractère imposant, pour lequel il remporta une médaille de 2^e classe au Salon de 1857. Il avait envoyé à ce même Salon une *Velléda*, d'un dessin élégant, mais d'une couleur un peu pâle. En 1853, il n'exposa qu'un portrait de femme; mais cet ouvrage, d'une exquise distinction de lignes et d'une exécution serrée, promettait un maître du genre. Ce beau portrait et le *Moïse* reparurent à l'exposition universelle de 1855 et y furent très-remarqués, ainsi que deux nouveaux tableaux : le *Martyr chrétien*, composition originale, arrangée avec bonheur, et à laquelle il ne manque qu'un clair-obscur plus vigoureux, et la *Glorification de saint Louis*, peinture allégorique, d'une assez belle ordonnance, mais dont la couleur laisse aussi à désirer. M. Cabanel ne pouvait être oublié dans la distribution des récompenses qui eut lieu à la suite de ce grand concours de 1855 : il obtint une médaille de 1^{re} classe et la croix de la Légion d'honneur. Sa réputation se soutint aux expositions suivantes : En 1857, à côté d'un *Michel-Ange dans son atelier* et d'un *Othello racontant ses batailles*, tableaux peu réussis, il exposa une peinture religieuse, *Aglad et Boniface*, dans laquelle il sut rappeler un chef-d'œuvre d'Ary Scheffer, *Saint Augustin et sainte Monique*, non-seulement par l'analogie du sujet, mais surtout par l'élévation du sentiment, la suavité de l'expression et la sévérité du style. Une petite scène sentimentale, bien pensée et ingénieusement composée, la *Veuve du maître de chapelle*, et un portrait de femme, d'une tournure aristocratique, furent les seuls ouvrages de M. Cabanel qui figurèrent au Salon de 1859. Son exposition de 1861 ne comprit pas moins de six

tableaux : une *Nymphe enlevée par un faune*, groupe disposé de la façon la plus heureuse, peint dans des tons frais et harmonieux, se détachant sur un paysage largement brossé; le *Poète florentin*, petit tableau de genre, où les personnages ont de l'élégance, le dessin de la fermière, le coloris de la vigneuse; une *Madeleine repentante*, un peu maniérée dans sa grâce; le portrait en pied de M. Rouher, ministre de l'agriculture, et deux excellents portraits de femmes (celui de Mme Isaac Peire et celui de Mme W. R.). La *Naissance de Vénus*, qui parut au Salon de 1863, obtint un grand succès : le public fut charmé par l'attitude voluptueuse, la tête souriante, le regard langoureux et muet de la déesse née de l'écumme de l'océan; les connaisseurs admirèrent le bel agencement des lignes, la délicatesse et la pureté des contours, la souplesse du torse modelé dans des tons clairs et lumineux. Cette peinture séduisante appartenait à l'empereur, ainsi que la *Nymphe enlevée par un faune*. Outre cette *Vénus*, M. Cabanel exposa, en 1863, une *Florentine*, belle tête d'étude, pensive et sévère, et le portrait de Mme la comtesse de Clermont-Tonnerre, du dessin le plus pur, le plus élégant, du modelé le plus ferme, le plus serré, de la couleur la plus fine et la plus juste. Le portrait de l'empereur, en habit noir et culotte courte, qui figura au Salon de 1865, et qui valut à M. Cabanel la grande médaille d'honneur, est bien loin sans doute d'avoir le caractère élevé et poétique de celui que Flandrin a fait du même personnage; mais, s'il est vrai que ce dernier soit entré plus avant, pour ainsi dire, dans l'intimité intellectuelle de son modèle, il est juste de reconnaître que M. Cabanel a rendu avec plus de précision et de vérité l'homme extérieur. Au reste, nous devons dire que M. Cabanel a été généralement moins heureux dans ses portraits d'hommes que dans ses portraits de femmes : pour ceux-ci, il est certainement le peintre le plus distingué de notre école contemporaine. N'oublions pas de citer encore, en ce genre, le beau portrait de Mme la vicomtesse de Gannay qui a été exposé en 1865. L'exposition universelle ouverte en ce moment nous offre de nouveau quelques-uns des meilleurs ouvrages de l'artiste : la *Nymphe enlevée par un faune*, la *Naissance de Vénus*, les portraits de l'empereur, de M. Rouher, de la comtesse de Clermont-Tonnerre; elle nous montre, de plus, une toile, commandée par le roi de Bavière, le *Paradis perdu*, vaste composition, où l'on retrouve le dessin mâle et fier qui a fait autrefois le succès du *Moïse*. M. Cabanel a obtenu une grande médaille d'honneur pour ces divers ouvrages. On doit encore à cet artiste d'importantes peintures décoratives, notamment à l'Hôtel de ville de Paris. Nommé membre de l'Académie des beaux-arts, en 1863, en remplacement d'Horace Vernet, professeur de peinture à l'Ecole des beaux-arts, après la réorganisation de cet établissement, la même année, M. Cabanel a été promu au grade d'officier de la Légion d'honneur en 1864.

CABANER v. n. ou tr. (ka-ba-né — rad. cabane). Se mettre, se retirer sous des cabanes : *Les sauvages CABANER autour de leur chef.* (Acad.) *Quinze cents soldats, mille desquels il avait fait descendre et CABANER à une petite île.* (Palma-Cayet.)

— Econ. rur. Préparer, dresser les cabanes des vers à soie, lorsqu'ils sont près de filer leurs cocons : *Il est temps de CABANER, ces vers à soie vont monter.* *Quand on remarque que les parties membraneuses deviennent translucides, et que quelques larves ne mangent plus et se mettent à errer, il faut s'empresser de CABANER.* *On dit aussi ENCABANER.*

— Mar. Cabaner, être renversé sens dessus dessous, en parlant d'une embarcation. *En parlant d'une ancre, Cesser de mordre sur le fond et ne plus retenir le navire.* *Cabaner sur le fond.* Se dit d'une ancre dont les becs se présentent horizontalement et le jas verticalement. *l'Activ. Mettre des objets dans une position inverse de leur position naturelle.* *Cabaner une embarcation.* Renverser la quille en l'air : *On CABANE une embarcation en la mettant sens dessus dessous, en la renversant complètement sur le pont d'un navire, sur une cale ou sur un rivage; dans cette position, elle figure une cabane, dont la toiture est représentée par la quille et la carène.* *Cabaner une ancre.* La placer en travers d'une embarcation, le jas étant en position verticale.

CABANES, ville d'Espagne, province et à 20 kilom. N.-E. de Castellon-de-la-Plana; 2,000 hab. Elève de bétail, fabriques d'eau-de-vie, moulins à farine et à huile, église paroissiale très-remarquable.

CABANES (LES), bourg de France (Ariège). V. CABANNES (LES), au Supplément.

CABANES (Guigne ou Guigo DE), troubadour provençal du xiii^e siècle. On a de lui quatre tençons, qu'il composa, le premier avec un autre troubadour nommé Isauris, le deuxième avec Esquilleta ou Esquilha, les deux autres avec Allamanon le jeune. On pense qu'il fit ces poésies au temps de Raymond Bérenger IV et de Charles d'Anjou.

CABANIA-CRÉPOST, fort de la Russie d'Asie, gouvernement de Tobolsk, district de Courgaue. C'est une des forteresses qui forment la ligne de défense du gouvernement de Tobolsk.

CABANIER s. m. (ka-ba-nié — rad. cabane).

Nom donné, en Bretagne et dans la Vendée, à un cultivateur propriétaire ou gros fermier : *Les CABANIER habitent des cabanes de roseaux.* (A. Hugo.) *Le CABANIER est roi dans sa cabane.* (V. Hugo.)

CABANIS s. m. (ka-ba-ni). Agric. Mode de greffe par approche entre deux branches, au moyen d'entailles pratiquées sur l'une et sur l'autre : *Greffer en CABANIS.*

CABANIS (Pierre-Jean-Georges), écrivain français, médecin et philosophe de l'école sensualiste, né d'une famille honorable à Cosnac (Charente-Inférieure) en 1757, mort à Paris en 1808, à cinquante-deux ans. Il était âgé de sept ans quand son père le confia aux soins de deux prêtres des environs. Sous leur direction, est-il dit dans une notice écrite par Cabanis lui-même, « il donna quelques indices de talent; il manifesta surtout un esprit de suite et une ténacité dans ses habitudes qui durent faire pressentir que, s'il prenait une bonne route, il pourrait obtenir des succès. » C'est lui qui se juge ainsi, et il était à même de se connaître. Quoi qu'il en soit, à dix ans il entra chez les doctrinaires qui dirigeaient le collège de Brives depuis quelques années. Les jésuites venaient d'être chassés de France, et les doctrinaires avaient profité de l'occasion pour envahir l'enseignement. L'austérité janséniste de ses nouveaux maîtres irrita d'abord la nature peu endurante du jeune Cabanis. Mais on s'aperçut dans les basses classes que la sévérité ne réussissait pas avec lui, et quelques rigueurs déplacées commencèrent à donner à son caractère une roideur dont il ne s'est corrigé qu'assez tard. En seconde, le professeur lui plut ou sut conquérir sur lui de l'ascendant; il devint studieux. En rhétorique, ce fut différent, il ne fit rien, par esprit d'hostilité, et les choses allèrent au point qu'on dut le renvoyer à son père, qui résolut à son tour d'user de rigueur pour mater l'humeur récalcitrante de son fils, ce à quoi il ne réussit aucunement. L'âme de l'enfant se révolta et s'agitait de plus en plus. Dès ce moment, il ne fit plus rien. Enfin, au bout d'un an, son père comprit qu'il fallait employer d'autres moyens; il le conduisit à Paris, et, reconnaissant que sa surveillance ne pouvait avoir sur lui aucune influence utile, il le livra à lui-même au milieu de cette grande ville, à l'âge de quatorze ans. « Ce projet était extrême, » ajoute Cabanis; mais il était conforme au tempérament du sujet, et il eut beaucoup de succès. Le jeune homme se sentait libre, il allait cesser d'employer l'énergie de ses facultés à résister à la volonté d'autrui, sans cesse occupée de morigéner la sienne. Le goût de l'étude se réveilla chez lui avec une sorte de fureur. Peu assidu aux leçons de ses professeurs de logique et de physique, il lisait Locke, il suivait les cours de Brissot. En même temps, il reprenait en sous-œuvre toutes les différentes parties de son éducation première. Ces détails intéressants accusent chez Cabanis une organisation puissante et l'instinct naturel du travail. On le voit passer deux années entières à l'étude des lettres classiques, qu'il avait négligées auparavant. Son père essaya de le ramener auprès de lui; mais le jeune homme, qui avait appris à connaître le prix de l'indépendance, n'y consentit pas, et, comme il prévoyait que son père irrité ne lui enverrait pas d'argent, il se détermina à accepter les modestes fonctions de précepteur dans une famille polonoise. Il avait alors seize ans. En Pologne, où il se rendit, il fut témoin d'événements douloureux.

On était en 1773, c'est-à-dire à l'époque du premier partage de la Pologne. La politique était dès lors ce qu'elle est toujours plus ou moins, une œuvre où l'on ne tient aucun compte du droit et de la justice. Les moyens employés pour obtenir la ratification par la diète des violences commises par la Russie, la Prusse et l'Autriche, donnèrent à Cabanis une idée peu flatteuse des hommes et des choses du xviii^e siècle. Il en conçut un mépris précoce de l'humanité en général, et une mélancolie dont il ne parvint jamais à se débarrasser entièrement. Il revint en France au bout de deux ans. Il n'avait retiré de son excursion dans le Nord qu'un peu d'expérience et une connaissance imparfaite de la langue allemande. Turgot, auquel le jeune homme fut présenté, était ministre des finances, et lui aurait peut-être fait une carrière, s'il n'avait été exclu des affaires prématurément. Le père de Cabanis dut lui assurer provisoirement quelques moyens d'existence. Il était alors en relation assez intime avec le poète Roucher, qui lui inspira le goût de la poésie. L'Académie française avait mis au concours la traduction d'un fragment d'Homère. Il eut l'idée de traduire l'*Iliade* en entier; mais ses essais eurent peu de succès, on ne fit pas même attention aux morceaux qu'il soumit au jugement de l'Académie; il est vrai que des extraits de sa traduction, insérés dans les notes du poème des *Mois* que Roucher publia sur ces entre faites, obtinrent un moment l'estime des lettrés; mais la poésie n'était pas un métier lucratif, et, l'édit-il été, Cabanis n'était pas fait pour l'exercer avec beaucoup d'honneur. Il le sentait lui-même, et le vide des éloges de complaisance qu'on lui prodiguait dans quelques salons lui pesait lourdement sur la conscience. Son père le pressait d'ailleurs de prendre un chemin utile. Il choisit la médecine. Alors, comme aujourd'hui, la médecine était devenue une science positive, considérée pour son

objet étant que pour les profits qu'elle rapportait. Il ne paraît pas que Cabanis ait beaucoup fréquenté les écoles. Il préféra s'attacher à un médecin distingué, le docteur Dubreuil, qu'il suivait dans ses visites à domicile, et dont l'enseignement théorique lui fut fort utile. Au reste, il ne devint jamais ce qu'on appelle un praticien. Il fut, il est vrai, nommé plus tard professeur de clinique; mais on conféra ce titre au philosophe plutôt qu'au médecin, et il se tint constamment dans les généralités de la science, tendance naturelle à son esprit, et qu'encouragea bientôt la fréquentation assidue de plusieurs des philosophes distingués du temps. Afin de pouvoir se livrer à son aise à ses études favorites, il avait été chercher un asile à Auteuil. Là, il fut admis chez Mme Helvétius, où se rendaient périodiquement une foule d'hommes célèbres dans les lettres, les sciences et la politique; par exemple, Diderot, d'Alembert, Thomas, Condillac, le baron d'Holbach, Jefferson et Franklin y allaient aussi quelquefois. Cependant Cabanis n'avait pas encore abandonné la poésie, et pendant le dernier voyage de Voltaire à Paris (1778), il soumit au vieillard de Ferney quelques morceaux de sa traduction de *l'Iliade*. Il n'obtint de Voltaire que peu d'encouragement, et il prit la résolution de renoncer définitivement à l'art des vers. Il concentra dès ce moment ses travaux sur la physiologie médicale et sur la philosophie. Sa première œuvre importante eut pour titre : *Observations sur les hôpitaux* (Paris, 1789, 1 vol. in-8°).

Vint la Révolution, dont il partageait les principes par conviction personnelle et aussi par suite de ses liaisons avec les hommes qui avaient formulé d'avance ces principes. Il avait fait la connaissance de Mirabeau. Mirabeau aimait à s'entourer d'hommes spéciaux. Il était plus éloquent qu'instruit. Autour de lui, on préparait sa besogne législative de manière à ce que, arrivé à la tribune, il n'eût qu'à mettre en œuvre les documents qu'on lui avait fournis. Ce fut Cabanis qui lui donna tous les matériaux dont il avait besoin pour traiter l'importante question de l'éducation publique. Si Cabanis collaborait aux travaux politiques du grand orateur, il était aussi son médecin. On lui a reproché la mort de Mirabeau. Le fait est que Mirabeau, à ses derniers moments, ne voulut recevoir d'autres soins que ceux de Cabanis, dans les bras duquel il mourut, et qui publia, pour se défendre d'avoir empoisonné son client, autant que pour satisfaire à un devoir d'amitié et d'estime envers l'illustre mort, le *Journal de la maladie et de la mort d'Honoré-Gabriel-Victor Riquetti de Mirabeau* (Paris, 1791, brochure in-8°). Montgailhard (*Histoire de France*, t. II, p. 300) dit que « le docteur Cabanis fut soupçonné d'avoir administré le poison. » Pourquoi Cabanis aurait-il empoisonné Mirabeau, qui était son ami, qui l'avait fait nommer officier municipal, puis électeur de la Commune de Paris, et qui l'aurait fait appeler à la députation s'il eût vécu ? Au moyen âge, quand il survenait une épidémie, on accusait les juifs d'avoir empoisonné les fontaines, et on en profitait pour piller leurs biens et quelquefois pour les massacrer. En 1791, les passions populaires étaient soupçonneuses. Quand mourut Mirabeau, il suffit que Cabanis lui eût donné des soins pour qu'on le crût coupable d'empoisonnement : le soupçon est une maladie des temps agités. Il parait au sujet de Mirabeau, que Vicq-d'Azyr aurait exprimé au garde des sceaux Champion de Cicé l'opinion que, d'après l'état des intestins, la mort de Mirabeau pouvait avoir été occasionnée par les préparations violentes dont il faisait usage, comme par le poison. « Mirabeau avait en l'orgasme détruit prématurément par une maladie qui n'est inutile de nommer ici. Afin d'en atténuer les suites, il prenait des bains mercuriels. Il fut tué par le mercure, mais il le prenait comme remède. S'il fut empoisonné, il le fut par lui-même. En même temps que l'amitié de Mirabeau, Cabanis avait acquis celle de Condorcet. « Avant la Révolution, il l'avait rencontré chez Turgot, chez Franklin et chez quelques autres de leurs amis communs. Des rapports plus intimes confirmèrent par la suite ce qu'avaient commencé l'estime de sa personne et l'admiration de ses lumières. » Après la triste mort de Condorcet, Cabanis recueillit les écrits de cet homme célèbre et épousa sa belle-sœur, Charlotte Grouchy, union heureuse à laquelle il dut la paix de ses dernières années. Après le 9 thermidor, au moment de la réorganisation de l'enseignement public, il avait été nommé professeur d'hygiène à Paris, puis, en 1796, membre de l'Institut, classe des sciences morales et politiques, section de l'analyse des sensations et des idées, et enfin, en 1797, professeur de clinique à l'École de médecine. Il n'avait jamais aspiré à devenir un homme politique; cependant il entra au conseil des Cinq-Cents comme député de la Seine. Il avait été pendant quelques mois, en 1795, juré au tribunal révolutionnaire, réorganisé après la chute de Robespierre. Au conseil des Cinq-Cents, il soutint constamment la politique du Directoire à l'intérieur comme à l'extérieur; bientôt devenu un des plus chauds amis de Sieyès, il participa au coup d'État du 18 brumaire. Les conseils le mirent sur la liste des cinquante députés choisis dans les deux chambres, à l'effet d'établir un nouveau projet de constitution. Plus tard Bonaparte, dont il approuvait les desseins et les œuvres, le fit sénateur et commandeur de la Légion d'honneur. Il vivait

tranquille à Auteuil; dans une retraite honorée, lorsque, en 1807, il fut soudain frappé d'apoplexie. Des soins intelligents et prodigués sur-le-champ parvinrent à le sauver d'une mort immédiate; mais il dut s'éloigner de Paris, et alla s'établir dans un petit hameau près de Rueil, où l'état de sa santé le condamnait à un repos presque absolu. Il y mourut d'une nouvelle attaque d'apoplexie l'année suivante (5 mai 1808), à l'âge de cinquante-deux ans.

Comme écrivain, Cabanis a obtenu des succès inégaux, mais remarquables, dans trois genres différents. Il fut à la fois littérateur, physiologiste et philosophe. Ses œuvres littéraires, outre ses essais de traduction d'Homère, qui ne méritent guère d'être mentionnés que pour mémoire, se résument à peu près dans ses *Mélanges de littérature allemande* ou *Choix de traductions de l'allemand* (Paris, 1797, 1 vol. grand in-8°). L'ouvrage ne contient rien d'original et se compose de neuf fragments, six traduits de Meissner, une pièce du théâtre de Goethe (*Stella*); le *Cimetière de campagne*, élégie du poète anglais Gray, et la *Mort d'Adonis*, idylle grecque de Bion.

Ses travaux de médecine et de physiologie sont : 1° *Observations sur les hôpitaux* (Paris, 1789, in-8°); il en a été question plus haut. Ces observations furent le premier titre de l'auteur à la renommée; 2° *Journal de la maladie de Mirabeau* (Paris, 1791, in-8°), œuvre de circonstance, où néanmoins Cabanis donne des preuves d'un talent d'observation peu commun; 3° *Du degré de certitude en médecine* (Paris, 1797 et 1802, in-8°). Un médecin distingué, M. Pariset, juge ainsi la théorie de Cabanis à ce sujet : « Cette question du degré de certitude de la médecine en suppose une autre, savoir si la médecine existe réellement. (Jean-Jacques Rousseau, dans son *Émile*, ne croit pas que la médecine soit une science réelle, et il n'est pas seul de cet avis.) Sur cette seconde question, Cabanis rassemble les arguments les plus plausibles que les ennemis de la médecine aient jamais proposés contre elle, et, après les avoir présentés dans toute leur force, il les combat avec une logique victorieuse et ruine ses adversaires par leurs propres armes. Dans le fond, cette question se réduit toujours à une simple dispute de mots. Comme la médecine n'est que l'art d'agir sur l'homme d'une certaine manière et dans certaines vues, et que tout dans la nature agit sur l'homme, il est évident que, si l'on peut élever un doute sur cet objet, ce n'est pas de savoir si la médecine existe, mais s'il serait possible qu'elle n'existât pas. Quant à la première question, qui consiste à savoir s'il est possible d'assujettir cette action sur l'homme à des règles fixes, invariables, et de produire à volonté tel ou tel effet déterminé, il est clair que cette question est beaucoup plus difficile que l'autre, et que la certitude que l'on cherche se réduira toujours à une probabilité plus ou moins grande, et, par conséquent, plus ou moins voisine d'une probabilité absolue; en quoi la médecine se rapproche de toutes les sciences par lesquelles on agit sur l'homme, la morale, par exemple, et ses deux subdivisions principales, la législation et la politique; » 4° *Coup d'œil sur les révolutions et la réforme de la médecine* (Paris, 1804, 1 vol. in-8°). Cet opuscule peut être considéré comme un essai philosophique sur l'histoire ancienne et moderne de la médecine. L'auteur esquisse à grands traits le tableau des temps primitifs, où les poètes et les héros ont pour ainsi dire le monopole de guérir les hommes, puis de l'époque moins reculée où les magiciens d'Orient et les collègues de prêtres en Occident s'emparèrent de la science d'Esculape, au profit des intérêts religieux qu'ils représentaient. Il arrive bientôt à celle où la philosophie, s'emparant à son tour de la médecine, la transforme en une science exacte. Il fait le portrait d'Hippocrate, expose le système de Pythagore, parle d'Oribase et de Galien, émet sur les causes de la décadence de la médecine et des sciences naturelles à Rome et en Grèce des théories mal fondées, mais fort accréditées au XVIII^e siècle, puis fait le récit de leur renaissance sous les Arabes et bientôt après dans l'Europe chrétienne; 5° *Observations sur les affections cutanées en général, et particulièrement sur celles qui sont connues sous le nom de rhume de cerveau et rhume de poitrine* (1807 et 1813, brochure in-8°).

Les titres philosophiques de Cabanis sont tous contenus dans son fameux *Traité de physique et du moral de l'homme* (Paris, 1802, 2 vol. in-8°), réimprimé en 1803 avec deux tables, l'une analytique, par Destutt de Tracy, et l'autre alphabétique, par le docteur Sue, père d'Éugène Sue, sous le titre nouveau et consacré de *Rapports du physique et du moral de l'homme*. Il se compose de douze mémoires. Suivant l'habitude de l'auteur, il commence par des considérations historiques, dans lesquelles il maltraite les philosophes idéalistes et quiconque, en matière philosophique, ne s'en rapporte pas uniquement aux sens et à l'expérience physique. Platon lui inspire presque de l'horreur. Il lui reproche surtout d'avoir été une arme dans les mains du christianisme : « Les rêves de Platon, dit-il, convenaient aux premiers nazaréens, et ne pouvaient guère s'allier qu'avec un fanatisme sombre et ignorant. C'était prendre les choses par leur petit côté, et, plus tard, Cabanis lui-même devait en rabattre. Quand il en vient à s'expliquer sur les systèmes modernes, il ne trouve pas le XVIII^e siècle assez matérialiste.

Il prétend que, si Condillac eût mieux connu l'économie animale, il aurait mieux senti que l'âme est une faculté et non pas un être, c'est-à-dire qu'elle n'existe pas. Une phrase échappée un jour à l'humeur chagrine de Pascal résumerait parfaitement le livre de Cabanis sur les rapports du physique et du moral : « L'homme, dit le philosophe janséniste, est un composé de matière et d'esprit; il ignore l'esprit, il ignore la matière; il ignore encore plus le lien qui réunit la matière à l'esprit; et, cependant, c'est là tout l'homme. » L'ouvrage souleva de véritables tempêtes. Cabanis avait le courage de ses opinions. Un jour, il s'était écrié en pleine séance de l'Institut : « Je demande que le nom de Dieu ne soit jamais prononcé dans cette enceinte. » Les invectives dont il fut l'objet ne l'effrayèrent point. Cependant, il paraît qu'il caressait un peu les idées en vogue autour de lui, et que dans l'intimité il n'était pas aussi hostile aux idées religieuses qu'il affectait de l'être dans ses écrits. Le fait est attesté, d'ailleurs, dans un écrit posthume de Cabanis, intitulé : *Lettre sur les causes premières*, adressée à M. Gauriel, un des amis de ses dernières années. Cette lettre fut publiée subrepticement et dans un intérêt de polémique religieuse, en 1824, par M. Bérard. On n'était pas fâché de montrer comment Cabanis, revenu à des sentiments plus orthodoxes, renouait, à la veille de mourir, à la plupart de ses théories antérieures. En effet, « il persiste encore à soutenir, il est vrai, dit M. Dubois (d'Amiens), que toutes nos idées, que tous nos sentiments, que toutes nos affections, en un mot, que tout ce qui compose notre système moral, est le produit des impressions, qui sont l'ouvrage du jeu des organes; mais il se pose une question toute nouvelle et qui montre que son esprit était enfin dégagé des préjugés de son école; il se demande si, pour cela, on est en droit d'affirmer que la dissolution des organes entraîne celle du système moral, et surtout de la cause qui relie ce même système. » Du reste, il n'affirme rien de positif à cet égard. « N'oublions pas, dit-il, que nous sommes ici dans le domaine des probabilités. »

Qu'on apprécie comme on voudra le talent de Cabanis, il est incontestable qu'au début du XIX^e siècle il a exercé sur les idées et sur les mœurs une influence aujourd'hui éteinte, mais toujours une influence assez considérable. « Esprit sérieux, dit M. Damiron, et de grande activité, il s'appliqua d'abord aux lettres, dont il espérait quelque gloire; mais comme il n'y trouvait pas de quoi contenter son opiniâtre curiosité et ce grand besoin d'occupation qu'il éprouvait et qui le plongeait dans l'ennui, il se tourna vers des travaux plus forts et mieux faits pour contenter sa pensée; il se livra à la médecine et en même temps cultiva la philosophie. Déjà familier avec les principes de Locke, dont il avait commencé de bonne heure à lire et à commenter les ouvrages, il était bien préparé par cette étude à comprendre et à croire Condillac. Ajoutez à cela qu'il vécut dans sa société, qu'il eut son amitié, qu'il reçut de lui, dans de fréquents entretiens, des lumières qui durent de plus en plus disposer son esprit en faveur de la doctrine nouvelle. Son point de départ fut le *Traité des sensations*. Condillac avait expliqué tous les faits de l'âme par la sensation; Cabanis accepta ce système, mais il eut la pensée de le compléter, en reconnaissant la nature et l'origine de la sensation. » Quant à son mérite littéraire, il ne peut être contesté. Cabanis était doué d'une âme énergique et indépendante; il n'a pas écrit une ligne où ces deux qualités ne soient en relief.

« Tous les ouvrages de M. Cabanis, dit Destutt de Tracy, son successeur à l'Institut, portent l'empreinte d'une imagination riche et féconde, mais toujours tempérée et pour ainsi dire toujours contenue dans de justes limites par cette raison supérieure, par cette sagesse profonde, qui seules peuvent donner aux productions de l'esprit humain le caractère d'une utilité durable et universelle. » Ailleurs, le même écrivain dit du style de Cabanis : « Dans ces productions nombreuses et variées, qui suffiraient pour assurer à leur auteur un rang distingué parmi les bons écrivains, il est constamment remarquable par la propriété du style; clair, élégant et correct, lorsqu'il expose des faits, et, lorsqu'il discute des opinions, s'élevant ou s'animent selon la convenance des idées ou des sentiments, toujours en rapport exact avec la nature des objets ou des pensées, il trouve dans son imagination, nourrie des chefs-d'œuvre de la littérature ancienne et moderne, toutes les couleurs nécessaires pour peindre ses idées avec vérité ou les présenter avec chaleur et avec dignité, sans la moindre trace de contrainte ou d'affectation. » La dignité du caractère était réellement un des plus beaux côtés de la physionomie de Cabanis. Elle était assez rare sous l'Empire. Elle fut chez lui un attrait qui ne contribua pas peu à populariser ses principes. Nous n'en citerons qu'un exemple. Il était professeur à l'École de médecine; comme l'état de sa santé ne lui permettait pas de faire son cours, il refusa les appointements auxquels il avait droit, et voulut qu'ils servissent à encourager ceux des élèves de l'École que leur situation de fortune ou leur mérite exceptionnel rendait dignes d'une récompense. On a de Cabanis, outre les ouvrages déjà cités : 1° *Essai sur les secours publics* (1796, in-8°); 2° *Rapport fait au conseil des Cinq-Cents sur l'organisation des écoles de médecine* (1799, in-8°); 3° *Quelques considérations sur l'orga-*

nisation sociale en général, et particulièrement sur la nouvelle constitution (1799, 1 vol. in-8°); M. Thurot a publié, sous la Restauration (1820-1825), une collection des œuvres de Cabanis, où l'on trouve en outre : 1° une note sur la supplice de la guillotine; 2° un travail sur l'éducation publique; 3° une note sur un genre particulier d'apoplexie; 4° deux discours sur Hippocrate; 5° une biographie de Franklin; 6° l'éloge de Vicq-d'Azyr, et 7° une lettre sur les poèmes d'Homère.

CABANIS DE SALAGNAC (Jean-Baptiste), agronome français, né à Yssandon ou Issandon en 1723, mort en 1786. Après avoir commencé son droit à Toulouse, il fit un riche mariage, et, retiré dans ses domaines, il s'adonna entièrement à l'économie rurale. Étant entré en relations suivies avec Turgot, alors intendant de Limoges, il s'inspira des saines idées de ce grand homme, qui aimait du reste à le consulter. Cabanis a contribué à l'introduction des mérinos en France, en se chargeant de croiser cette race avec celles du Limousin et du Berry. On lui doit en outre d'avoir perfectionné la culture de la vigne, et surtout l'art de greffer les arbres fruitiers. Son mémoire intitulé : *Essai sur les principes de la greffe* (Paris, 1764), a été couronné par l'Académie de Bordeaux, qui le fit publier à ses frais.

CABANIS - JONVAL (Pierre), littérateur français, né à Alais vers 1725, mort à Bruxelles en 1780. Il fut longtemps attaché à la rédaction du journal fondé, en 1759, sous le titre de *Feuille nécessaire*, et continué ensuite sous celui de *l'Avant-courier*. Lié avec Helvétius, il parcourut avec lui la France et plusieurs pays étrangers, pour arrêter la circulation du livre de l'*Esprit*, à cause du scandale qu'avait causé cette publication; mais leurs efforts, qui peut-être manquaient de sincérité, ne servirent qu'à stimuler encore davantage la curiosité publique. On attribue à Cabanis-Jonval les *Erreurs instructives ou Mémoire du comte de...*, ouvrage qui fut publié sans nom d'auteur.

CABANON s. m. (ka-ba-non — dimin. de cabane). Petite et chétive cabane : Construire, habiter un CABANON.

— En Provence, Petite maisonnette que l'on construit dans la campagne, et que l'on n'habite guère que les jours de fête ou de repos. « Hutte de chasseur, dans le même pays. » Le chasseur marseillais se réduit, pour exercer son droit de chasse, à se blottir avant l'aurore dans un CABANON. (Tousseneil.)

— Particulièrement. Cachot étroit et sombre dans quelques prisons : *Pichegru fut jeté dans un CABANON aux affreux déserts de Sinnamari*. (Ch. Nod.) La plupart des portiers sont logés dans des prisons plus affreuses que des CABANONS. (Balz.) Il est si rare qu'on sorte de la Fosse-aux-Lions pour aller autre part qu'à la barrière Saint-Jacques, au bagne ou au CABANON cellulaire! (Alex. Dum.) « Loge où, dans les maisons d'aliénés, on renferme les fous furieux : Les CABANONS de Bicêtre. (Acad.) La même faculté nous porte à la gloire ou nous jette dans un CABANON. (H. Taine.)

CABARA, bourg de France (Gironde), arrond. et à 13 kilom. de Libourne, cant. et à 2 kilom. S.-E. de Branne; port sur la Dordogne; 545 hab. On y remarque des vestiges de travaux militaires connus sous le nom de butte de Charlemagne; le ravin voisin porte le nom de ravin des Goths.

CABARDIE, pays de la Russie d'Europe, dans la région caucasienne. V. KABARDIAH.

CABARE s. f. (ka-ba-re). Ornith. Espèce de chouette du Brésil.

CABARER v. a. ou tr. (ka-ba-ré). Techn. En terme de brasseur, Jeter, verser d'un vaisseau dans un autre : CABARER de l'eau.

CABARET s. m. (ka-ba-ré — Etyim. à peu près inconnue. Ménage dérive ce mot de *kapé*, lieu où l'on mange, creche — de *kapté*, manger à la goulée —; de là se seraient produits successivement *caparis*, *caparetum*, *cabaret*. Du même *kapté* vient, en effet, *knpelos*, marchand de vivres, puis petit marchand et cabaretier. Frisch voit dans *cabaret* une corruption de *caponerette*, et le rapporte au latin *caupona*, auberge, taverne). Taverne, maison où l'on vend du vin en détail et où l'on donne aussi à manger : *Fréquenter le CABARET. S'enivrer au CABARET. Dans un quartier comme celui-ci, où il n'y a que des gueux, c'est grandeur que d'aller au CABARET. (Racine.) Panard a passé sa vie au CABARET, avec trois ou quatre ivrognes, faiseurs de couplets comme lui. (Grimm.) Plusieurs de nos gens de lettres voudraient nous faire regretter ces temps où l'on allait s'enivrer tous les jours au CABARET. (Grimm.) Les nillageois font toutes leurs affaires au CABARET. (Brill.-Sav.) Le CABARET est une lépre qui s'attache comme la vermine aux populations misérables. (Tousseneil.) Le CABARET est la terreur de la mère de famille active et laborieuse. (Tousseneil.) Chapelet fut réputé encore de bonne compagnie, tout en fréquentant beaucoup de CABARETS. (St-Beuve.)*

Et de chantages buvants les cabarets sont pleins
BOULEAU.

Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret.
BOULEAU.

Dis-nous un peu quel est ce cabaret honnête
Où tu t'es coiffé le cerveau. MOLIERE

Gaiement je reprends ma musette,
Et m'en retourne au cabaret.

BÉRANGER.

Socrate, cet homme discret
Que toute la terre révère,
Allait dîner au cabaret
Quand sa femme était en colère.

PANARD.

— Par anal. Demeure passagère : *Les Orientaux regardent la vie comme un voyage, et leur maison comme un CABARET.* (J.-J. Rouss.)

— Par dénigr. Restaurant mal servi, mal tenu : *Il m'a mené dîner dans un vrai CABARET.*

— Diner, vin de cabaret, Mauvais dîner, mauvais vin. *Le Pilier de cabaret*, Ivrogne qui passe tout son temps au cabaret, qui n'en bouge pas.

— *Cabaret borgne*, Cabaret mal tenu, mal famé, mal fréquenté : *S'égayer dans un CABARET BORNE.*

— Econ. domest. Petite table ou plateau mobile sur lequel on dispose des tasses, des carafes, des verres et autres vases usités pour prendre le thé, le café, le chocolat et diverses liqueurs; assortiment de ces divers objets : *Un beau CABARET. Un riche CABARET. Un CABARET de Chine. Charles X a cru le récompenser par ce CABARET de Sévres.* (Balz.) *On était auprès de plusieurs CABARETS de thé et de café; en prenait qui voulait.* (St-Sim.)

— Jeux. Ancien nom de la raquette. *« A la trinquette, Tierce au valet, réunion dans une main de trois cartes qui se suivent depuis le valet. »* Panier ou corbillon qui est spécialement destiné à recevoir les mises pour cette chance du jeu : *Mettez un jeton au CABARET.*

— Ornith. Nom vulgaire d'une espèce de linotte, appelée aussi picaveret. *« On a aussi donné ce nom au sisserin, espèce de gros-bec. »*

— Bot. Nom vulgaire du genre asaret, de la famille des aristolochiées. *« Cabaret de muraille, Nom vulgaire de la cynoglosse printanière. » Cabaret des oiseaux, Nom vulgaire de la cardère sauvage.*

— Syn. Cabaret, anberge, gargote, etc. V. AUBERGE.

— Encycl. Admin. et econ. soc. Dans tous les pays, les cabarets sont l'objet d'une réglementation spéciale, tant au point de vue de la sécurité publique que de la morale sociale. Partout, les cabarets sont une des grandes préoccupations de l'administration et du moraliste. En France, d'après le décret du 29 décembre 1851, aucun café, cabaret ou débit de boissons à consommer sur place, ne peut être ouvert sans la permission préalable de l'autorité administrative. Le préfet peut ordonner la fermeture de ces établissements soit après une contravention aux lois et règlements, soit par mesure de sûreté publique. Tout individu qui ouvre un établissement de cette nature sans autorisation préalable, ou contrairement à un arrêté de fermeture, encourt une amende de 25 fr. à 500 fr. et un emprisonnement de six jours à six mois. Dans certains départements, les cabarets sont soumis en outre à diverses mesures de police prescrites par arrêtés préfectoraux. Ainsi, il est défendu de recevoir dans les cabarets les jeunes gens qui n'ont pas atteint l'âge de vingt et un ans, de servir des boissons aux individus dont la santé est altérée par suite d'excès; mais il est rare que ces prescriptions soient observées, l'autorité municipale hésite à verbaliser, et, malgré les mesures prises pour écarter des cabarets les ivrognes connus pour tels, il ne se passe pas de dimanche où les cabaretiers ne s'empressent de les recevoir et de les exploiter.

Tous les moralistes, tous ceux qui ont étudié l'influence des habitudes sur la conduite, et par suite sur le bien-être des populations, s'accordent à reconnaître le danger qu'il y aurait pour la société à laisser s'accroître indéfiniment le nombre des cabarets. « L'influence du cabaret, dit M. Le Play, est funeste au bien-être moral et matériel des populations industrielles et agricoles; elle trouble la paix du ménage, anéantit l'autorité du père de famille et rend l'épargne impossible; elle fait perdre à l'adulte le goût du travail, affaiblit son intelligence, le rend incapable de remplir les devoirs de chef de famille. Enfin, cette influence regrettable pousse les enfants mineurs à la désobéissance et à l'insubordination; elle les détache de leurs parents et détruit leurs facultés et leurs forces au moment de la croissance. » Un homme d'Etat, aussi remarquable par l'élévation de ses sentiments que par la vaste portée de son intelligence, M. Gladstone, s'est montré beaucoup plus indulgent pour les cabarets : « Mieux vaut, disait-il en 1863, dans une réunion agricole, une distraction prise avec modération que l'absence totale de distraction. Les cœurs et les esprits les meilleurs sont ceux qui savent et peuvent se régier. Il est des distractions, des compagnies que l'ouvrier ne peut trouver qu'au cabaret, des choses qu'il ne peut apprendre que là; c'est donc à son bon sens et à son honnêteté qu'il faut s'en rapporter pour savoir comment en pareil lieu il doit se conduire, et mieux valent encore les écarts de la liberté d'action que l'affaiblissement moral et intellectuel qui résulte d'une tutelle indéfinie. »

Mais, si l'autorité ne doit pas proscrire les cabarets, s'il ne faut pas jeter trop facilement la pierre à l'ouvrier qui va se distraire de temps en temps en se réunissant à ses compagnons de travail autour d'une table où on leur

sert une bouteille de vin, une canette de bière, une tasse de café, il n'en est pas moins vrai que le cabaret est une chose dont l'ouvrier abuse trop souvent, et que l'autorité publique doit mettre tous ses soins à prévenir les abus de cette nature.

En France et en Allemagne, on s'est efforcé de réagir contre la funeste influence du cabaret en organisant des distractions pour les classes ouvrières. A Paris et dans les grandes villes, les sociétés chorales ont déjà contribué à diminuer notablement le nombre des ouvriers faisant le lundi. Dans le nord de l'Europe et dans l'Amérique du Nord, l'action funeste du cabaret est encore plus grande et plus active qu'en France; mais, dans ces contrées, les classes supérieures ne se reposent pas sur l'administration du soin de porter remède au mal; elles s'en chargent elles-mêmes, et n'ont qu'à se féliciter du résultat de leurs efforts. Voici à cet égard ce que dit encore M. Le Play :

« En Angleterre, en Norvège, aux Etats-Unis, les désordres dont le cabaret est la cause sont aussi très-grands; ces désordres, qui tiennent beaucoup à l'influence du climat, ainsi qu'à une disposition particulière de la race, y ont même développé, encore plus qu'en France, le nombre des cabarets; mais par compensation les chefs d'industrie y regardent, pour la plupart, comme un devoir de conjurer le mal en donnant aux ouvriers l'exemple des pratiques religieuses. En outre, et sans réclamer d'autres auxiliaires que la force des mœurs privées, ils ont combattu d'une manière encore plus directe l'influence des cabaretiers par la création des sociétés de tempérance. Ainsi, en Norvège, surtout dans la partie méridionale, les sociétés de tempérance contre-balaient l'influence des cabarets en en interdisant l'entrée à leurs membres; dans cette voie, elles ont atteint des résultats fort remarquables. Cette influence est souvent visible pour le voyageur, par le contraste qui existe dans les habitudes de villages contigus, dont les uns ont adhéré en masse aux principes de ces sociétés, tandis que les autres ont conservé les anciennes habitudes d'ivrognerie. »

Nulle part les désordres dont le cabaret est la source ne sont aussi terribles que les conséquences qu'il entraîne parmi les populations qui l'appât des mines d'or a attirées dans les placers de l'Australie et de la Californie. Nulle part les efforts de la loi pour réprimer ces désordres n'ont été aussi inutiles. Cette impuissance de la loi tient évidemment à la nature des éléments complètement désordonnés et dévoyés qu'elle entendait contrôler. En Europe, la loi et l'action de l'autorité publique ont un peu plus de force. Mais ce n'est pas à elles seules qu'il faut demander le remède du mal, s'il est vrai que ce mal soit aussi grand que le dit l'auteur de la *Réforme sociale*. C'est en réparant de plus en plus les bienfaits de l'instruction publique, c'est en moralisant par l'instruction les classes pauvres, en leur apprenant à s'estimer elles-mêmes et à comprendre la force du devoir qui leur commande d'éviter tout ce qui peut les rendre méprisables, qu'on doit chercher à détruire dans leur source des abus qui, comme tous les abus, ont pour cause principale l'ignorance.

— Hist. Nous venons de traiter au point de vue le plus sérieux la question des cabarets; qu'il nous soit permis maintenant de l'envisager sous une face moins sévère, et de raconter, un peu en souriant, l'histoire très-intéressante et très-ancienne des cabarets.

Ceux qui disent tant de mal des cabarets ne savent pas toujours de quoi ils parlent, ou bien ils ont oublié qu'eux aussi, en leur temps, ils ont hanté les cabarets, les cafés; et on est tenté de leur dire ce que disait de Ninon de Lenclos le poète Chappelle :

Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si parfois elle raisonne
De la sublime vertu
Dont Platon fut revêtu;
Car, à bien compter son âge,
Elle doit avoir vécu
Avec ce grand personnage.

Platon! mais nous ne jurions pas qu'il n'ait été vu plus d'une fois dans les cabarets du Pnix, devant une assiette de boudins au poivre et un cotyle de vin mêlé de miel. Socrate son maître, Socrate le sage y allait bien!

Car, encore une fois, à ce mot cabaret ne s'est pas toujours rattaché — nous l'allons voir — et de nos jours tout le monde n'attache pas l'idée libertine, débauchée, que d'abord nous avons dû noter.

Nous venons de parler de Socrate se mêlant volontiers à la foule athénienne qui fréquentait les cabarets du Pnix. Il serait peut-être instructif et, à coup sûr, intéressant de suivre le célèbre philosophe et d'entrer avec lui dans les *xénies* d'Athènes, aussi nombreuses sans doute, aussi fréquentées que les *xénies* de Paris; car au peuple athénien comme au peuple parisien il fallait le grand jour, la publicité, la vie de la rue, les émotions de la place publique, les causeries, les disputes de la taverne, du cabaret... Mais ce serait nous tracer une trop longue carrière. Cependant, pour l'édification de ceux qui ne connaissent pas l'histoire, rappelons, avant de quitter l'antiquité, les noms de quelques hanteurs de cabaret.

Nous avons nommé Socrate et Platon; voici maintenant Athénée de Naucrète, un grammairien, ni plus ni moins, qui s'en va se délasser de ses travaux dans le cabaret de Stra-

lambos, et non-seulement il l'avoue lui-même, mais encore, reconnaissant de la bonne cuisine et du bon vin qu'il y a trouvés, il recommande à ses amis d'y aller à leur tour.

Passons à Rome, une enjambée suffit. Entrons chez le cabaretier Coranus. Quels sont ces jeunes hommes auprès desquels l'hôtelier paraît si empressé? Celui qui parle, celui qui semble le plus gai, c'est Horace : écoutez-le vantant son *Aurea mediocritas*, sa bonne vie, sa vie heureuse dans la villa qu'il tient de la générosité d'Auguste et de l'amitié de Mécène... Mais ses amis ne l'écoutent point... Celui qui est à sa droite rêve, il rêve de son infidèle Nèere, c'est Tibulle; celui qui est à sa gauche rêve aussi de ses amours, de sa Cynthie, c'est Propertius; enfin, celui qui se trouve en face d'Horace rêve comme ses amis, de qui? peut-être de celle dont il devait payer les bonnes grâces par un long et douloureux exil... de la fille d'Auguste, c'est Ovide.

Si nous cherchions bien, nous trouverions aussi Virgile dans quelque cabaret de la campagne de Rome, en compagnie de Gallus, de son « cher Gallus », un autre poète aussi. Et savez-vous? ce poète s'était épris d'amour, d'un violent amour, pour qui? pour Lycoris. Mais qu'était cette Lycoris? une servante de cabaret. Et cet amour malheureux et cette fréquentation de cabaret nous ont valu la dixième églogue de Virgile, la dernière :

*Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem.
Pauca meo Gallo, sed qua legat ipsa Lycoris,
Carmina sunt dicenda.*

Nous pourrions bien encore vous faire apercevoir le compétiteur de César au trône du monde, Antoine; l'accusateur de Verrès et de Catilina, Cicéron, oui, Cicéron lui-même, les habiles attablés chez Macula, renommé pour son vin (voy. sa correspondance avec Lepta)... Mais c'est assez pour avoir prouvé que les hommes éminents d'Athènes et de Rome n'avaient point du cabaret l'idée que s'en font aujourd'hui quelques ennemis du franc rire, du rire gaulois, et qu'ils ne se cachaient point pour se réunir autour d'une coupe et se livrer au plaisir de la causerie intime.

Avant d'arriver chez nous, en France, et afin que notre notice sur les cabarets, les hanteurs de cabaret, ne soit pas trop incomplète, notons hors de chez nous quelques-uns de ceux qui appartiennent à l'histoire.

A Londres, dans la Cité, on remarque le cabaret auquel un cygne sert d'enseigne. C'est là que Shakespeare, au milieu du bruit et du choc des verres, a composé la *Vie et la mort de Henri IV*. A Londres encore, et dans le Strand, un autre cabaret, le *Lion rouge*, est célèbre pour avoir entendu la voix de Cromwell disputant avec ses amis Price le charretier et Harisson le boucher. Vous le voyez, même les puritains, et quels puritains! vont au cabaret. A Londres toujours, dans Cornhill et à la taverne de la *Sirène*, se rendaient Dryden, Ben Johnson, Beaumont, etc.

A Orlemonde et dans son cabaret de l'*Ourse noire*, on était toujours certain de rencontrer Luther; à Gœthe à l'*Auerbach-Keller*, à Leipzig, où il écrivait sa *Ballade à la puce*.

Enfin, et pour en finir, qui ne sait qu'Hoffmann passa presque sa vie entière dans les cabarets, dans les tavernes, si vous voulez, de Leipzig et de Dresde, et que c'est là qu'il écrivit ses contes fantastiques? « Notre public, dit M. Lœve-Weimars, et cette citation trouve parfaitement sa place ici, notre public est si élégant et si pur, nous écrivons si rangés dans leur délire, si raffinés dans leurs écarts! nos illustrations littéraires ont un beau descendant, depuis Racine et Boileau, de la cour où elles vivaient, pour s'établir dans les bons hôtels de la ville comme aux beaux jours où le dîner de d'Holbach attroupait toutes les gloires de la France; en vain, de notre temps, les auteurs moins choqués encore ont-ils été heureux de se glisser dans les salons de la finance; notre littérature n'est pas encore glisée entre les barreaux du cabaret, et l'on ne conçoit guère qu'il puisse se trouver du génie sous les tables mal étayées d'une taverne. C'est là cependant qu'Hoffmann a puisé le sien... »

Le plus ancien des cabarets célèbres qu'en revenant chez nous nous rencontrons, c'est la *Pomme de Pin*. Hélas! quand je dis : « Nous rencontrons, » je me trompe. Il serait par trop miraculeux, par ce temps où règne en souverain l'amour de la ligne droite, en fait de rues, qu'on pût voir encore une maison bâtie sous Charles VII. La *Pomme de Pin* était située non loin de Notre-Dame, rue de la Juiverie, et en face de l'église de la Madeleine, laquelle fut démolie en 1789. C'est là qu'avait coutume d'aller s'enivrer Villon avant que, devenu vieux, il eût songé à se repentir et à écrire le petit chef-d'œuvre de grâce qui s'appelle *les Belles dames du temps jadis*.

C'est aussi à la *Pomme de Pin* que Rabelais, et cette fois l'illustration devient grande et sérieuse, écrivit son épopée de *Gargantua*. C'est encore là que nous rencontrons les poètes et poétesses qui ouvrent le xviii^e siècle, au bruit charmant de leurs verres et de leurs chansons. C'est Théophile, l'ennemi de ce vilain jésuite nommé Garasse; c'étaient Bergerson, Du Rosset, Desbarreaux, Guillaume Colletet, Saint-Pavin et Luillier, etc.

« Guillaume Colletet, raconte M. Emile Colombe, sur le retour, alors qu'il avait commencé l'expiation de ses travers de jeunesse, avait composé un poème intitulé : *les Couches*

sacrées de la Vierge, et qui lui valut de Mgr François de Harlay un Apollon d'argent, cadeau quelque peu païen... Or, un jour, à ceux qui s'étonnaient et s'attristaient du silence navrant de « sa lyre », Colletet répondit, le cœur gonflé d'amertume :

Si...
Je ne compose plus de vers,
C'est que, pour subsister et nourrir mon ménage,
J'ai mis mon Apollon et mes muses en gage.

Pour dire vrai, il avait troqué Apollon contre Bacchus. Le cadeau de Mgr François de Harlay était devenu un des ornements de la *Pomme de Pin*. Colletet avait bu le dieu.

Mais les libertins que nous venons de nommer avaient *cabarets* de ville et *cabaret* de campagne. Quand le temps était venu de respirer les roses, ils disaient adieu à la *Pomme de Pin*, et n'allèrent plus visiter le *Cornier*, un autre cabaret qu'ils hantaient, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois; ils suivaient les bords de la Seine, et s'arrêtèrent à Saint-Cloud, au cabaret du *Petit More*.

Qu'à cause du bon vin tout biberon honore, et qu'un des poètes de la bande a chanté dans une charmante et naïve chanson, qui commence ainsi :

Que j'aime ces petits rivages
Semés de fleurettes sauvages!
Beaux yeux à l'amour destinés,
Je le connais, vous en venez.

Hélas! tous ces joyeux cabarets ont été démolis, et tous ces gais poètes, nous parlons des derniers, ont été oubliés; ils sont dédaignés aujourd'hui. Et cependant, quand on ouvre un recueil de l'époque, et que sous les yeux tombe une bluette, une chanson, un rien écrit par un de ces sans-souci sur la table du cabaret ou sur les genoux d'une femme, un sourire vient aux lèvres, le contentement à l'esprit, la satisfaction au cœur.

Presque à la même époque, un peu plus tard seulement, un établissement du même genre jouissait d'une grande renommée... de libertinage : c'était le cabaret de la *Fosse-aux-Lions*, tenu par Le Coiffier, rue du Pas-de-la-Mule. Et pour vous en donner tout de suite une idée, « on y vend, disait Beaurieu, la folie en bouteilles; » et si, par hasard, cet avertissement ne vous effraye pas, lisez avant d'entrer les quatre vers écrits sur la porte :

Profanes, loin d'ici! que pas un homme n'entre
Qui soit du rang de ceux qui trahissent leur ventre,
Qui trahissent leur génie, et d'un cœur inhumain
Remettent tous les jours à vivre au lendemain.

N'ayez crainte cependant; poussez la porte, et vous vous trouverez en bonne compagnie. Voici Saint-Amand, le duc d'Harcourt, sur-nommé *Cadet à la Perle*; Retz le bonhomme, de Gèvres le brave, du Fargis, Villarnoul, de Tilly, Marigny-Mallenod, du Hausier, Nerveze, Puylaurens, Pontenard, Deslandes-Payen, Megrin, Delatre, Butte, Gilot, Desgranges, Dufoir, le bon Falet, l'abbé de Marolles, Molière le tragique, Sallard le paillard,

Chateaupers, gardien des treilles,
Au nez à crocheter bouteilles;

le pâle Bilot, le bon Faret, Colletet, des Yveteaux, Maricourt,

Franc Picard à la rouge trogne;

enfin Voiture et Tallemant des Réaux, lequel, dans ses *Historiettes*, nous raconte maintes anecdotes, maintes algarades, maints bons mots et bons vers des libertins que nous venons de nommer, et qui, sans plus de façon qu'en aurait mis Rabelais, appelaient leur société : la *Société des goinfres*.

Un jour, la Société des goinfres, puisque c'est ainsi qu'elle-même a voulu être désignée et passer à la postérité, alla, on ne sait pour quelle cause, de la *Fosse-aux-Lions* à l'*Epée royale*, et, dans le cabaret nouvellement choisi, voici un personnage que nous ne devons pas nous attendre à y rencontrer, un menuisier. Un menuisier au milieu des gentilshommes de la plume et de l'épée! Oui, mais ce menuisier se nommait Adam Billaut, et Saint-Amand, en échange de ses *Chevilles*, dit M. Emile Colombe, lui avait décoché ce quatrain :

On dira par tout l'univers,
En voyant les écrits que maître Adam nous offre,
Qu'il est propre à faire des vers
Comme il est propre à faire un coffre.

Mais tout passe ici-bas, même et surtout ce qui devrait subsister toujours, et les beaux jours de l'*Epée royale* eurent leur fin comme avaient eu leur fin les beaux jours de la *Fosse-aux-Lions*, du *Petit More* et de la *Pomme de Pin*. Un jour, raconte Emile Colombe que nous venons de citer, un jour Saint-Amand, résignant ses fonctions de conseiller d'Etat à la cour de Marie de Gonzagues, revient en France et va frapper à la porte de l'*Epée royale*. Mais tout y avait changé d'aspect; les anciens habitués avaient fait place à de nouveaux. On le reçut presque comme un étranger. Il était loin le temps où Saint-Amand se représentait avec la chevelure frisée d'un

Gros comte allemand,
Le teint frais, les yeux doux et la bouche vermeille.

Citons encore le cabaret de maître Le Faucheur, à la Chapelle-Saint-Denis. C'est là que Mézeray aimait à s'attabler avec le maître du lieu, avec les rouliers de passage, les saltim-

banques, tous les bohèmes de la grand'route, et qu'il riait avec eux aux dépens de ses confrères en immortalité du palais Mazarin. « Vive le cabaret ! » s'écriait Mézéray. Poin de l'Académie et de ses grimaces. C'est là que venaient, à la suite de Mézéray, Bernard de La Monnaie, Senecé, Michel Baron, Poisson, Thomas Cornille, et tant d'autres.

Et lorsque Mézéray mourut d'excès de fille et de feuille, c'est à maître Le Faucheur, au cabaretier, qu'il laissa le dernier sac de 1,000 écus qu'il avait reçu du roi, dit Laplace dans ses *Pièces intéressantes*.

Mézéray meurt en 1783. Encore six années, et le temps, tout à coup rembruni, va clore d'une façon si triste ce siècle si joyeusement commencé, et les cabarets des libertins vont devenir des clubs de sans-culottes. Passons ce long temps qui commence à 1789 et va jusqu'en 1793 ; arrivons même, si vous le voulez, en 1815 ; car, après l'ère sanglante à la fois et grandiose, l'ère de fer de la Révolution, vient l'ère de fer de l'Empire, et le temps des cabarets n'est pas revenu. Quand restait ouvert le temple de Janus, celui de Momus et celui de Bacchus forcément restèrent fermés.

Cependant, et afin que notre nomenclature ne soit pas tout à fait incomplète, revenons sur nos pas et notons quelques cabarets célèbres, que nous n'avons pas encore nommés. C'est celui du *Sabot*, dans le faubourg Saint-Marcel, que fréquentait Ronsard ; celui de l'*Ecu d'argent*, où aimait à se rendre Ménage en compagnie de Montmaur ; la *Cave de la Morrellière*, au Temple, où se rendaient Chaulieu, La Fare, Brueys et Palaprat, le chevalier de Bouillon et le grand prieur de Vendôme ; le *Moulin blanc*, où Boileau Despréaux, après s'être tué à rimer, c'est l'expression qu'il emploie lui-même, allait se délasser, et où Racine écrivait les *Plaideurs*. Enfin, nous trouvons l'autre Racine et Marivaux à l'*Epée de bois*, rue Quincampoix ; l'abbé Prévost, au cabaret de la rue de la Huchette ; Cyrano de Bergerac, au cabaret de Renard, aux Tuileries ; Vadé, Fréron, Collé, Panard, au *Tambour royal*, chez Ramponneau, à la Courtille ; Crébillon, Piron, Marmontel, au cabaret de Landelle, rue de Buci, etc., etc.

Et si nous étions venus au monde quelques années plus tôt, encore aurions-nous pu nous attabler à quelques cabarets célèbres, qui n'ont d'existence maintenant que dans le seul souvenir. Tel est celui de la *Mère Saget*, à la barrière du Maine, où aimait à se réunir Victor Hugo et Ruffet, Romieu et Tony Johannot, Alexandre Dumas et David d'Angers, Chevillard et Armand Carrel ; le cabaret de l'*Epi-Scié*, sur le boulevard du Temple, où se réunissaient tous les gens sans abri ; enfin, le plus célèbre entre tous, le *Lapin blanc*, encore plus mal hanté que l'*Epi-Scié*. On le voyait encore, il y a trois ans, ce fameux cabaret, dans la rue aux Fèves, et sa porte vous était indiquée par un lapin blanc assis sur son train de derrière et grignotant du bout des dents une feuille de chou. Au-dessus du comptoir, vous retrouviez l'original de ce lapin, ou du moins sa peau bourrée de paille, avec une faveur bleue au cou. Ce cabaret, vous le savez, est devenu célèbre par la fantaisie d'Eugène Sue, qui en a fait le lieu favori des réunions des *grinches*, des *escarpes*, des *largues*, les héros de ses *Mystères de Paris*. Mais heureusement, il ne vivait plus depuis longtemps déjà que sur sa réputation, et les curieux nombreux que le dramatique roman y attirait n'y rencontraient pas plus le Maître d'école que Bras-Rouge, et la Goualeuse, et le Chourineur. Le *Tablet Franc* était le rendez-vous des pauvres diables n'ayant assez d'argent que pour boire du vin ou des liqueurs frelatées, mais non pas malhonnêtes gens pour cela. Un autre cabaret du même genre et non moins célèbre fut celui de Paul Niquet, situé rue aux Fers. Pendant de longues années cet établissement fut une des curiosités parisiennes. C'était un long couloir dallé, au bout duquel se trouvait une salle aux murs nus, avec un grand comptoir sur lequel on versait sans cesse des verres d'eau-de-vie, ou plutôt d'une boisson vitriolique sans nom, qui ne coûtaient qu'un sou, comme au *Lapin blanc*. Ce cabaret, ouvert toute la nuit, était fréquenté par une clientèle toute particulière, des chiffonniers, des rôdeurs, des ivrognes et des femmes dont l'âge et le sexe n'eussent pu se reconnaître sous l'amas de haillons qui les couvraient. Des bancs disposés autour de la salle recevaient ces consommateurs, souvent dérangés dans leurs libations par la présence d'une ronde de police qui venait voir si, par hasard, il ne se trouvait pas là quelque gâbler de prison en quête d'un gîte. On s'injurait, on se battait dans ce bouge jusqu'à ce que, par un mécanisme ingénieux imaginé par le maître de la maison, on eût forcé les combattants à se séparer en les inondant au moyen d'une pompe, qui déversait sur eux des torrents d'eau. Grâce à tout ceci, le cabaret de Paul Niquet était connu du monde entier, et lorsqu'un roman d'Eugène Sue eut mis les tapis francs à la mode, ce fut à qui irait visiter celui-là, au risque de s'y trouver en bien mauvaise compagnie.

Mais il en existe encore, de ces cabarets où l'on peut voir grouiller une clientèle tirée des plus bas fonds de la société. Ainsi, dirigez-vous vers le quartier Mouffetard, pénétrez, si vous l'osez, dans la rue Neuve-Saint-Médard, et aventurez-vous enfin, puisque vous y êtes, dans le cabaret des chiffonniers, un cabaret

humide, sale, malsain, infect, où l'on ne mange qu'avec ses doigts, où l'on ne boit que de l'eau-de-vie, rien que de l'eau-de-vie, à un sou le verre, qu'on n'appelle que le *faucier*, car le langage de ces gens-là est tout métaphorique et pittoresque. Mais ne prolongeons pas davantage notre visite en ce lieu.

J'aurais voulu encore vous conduire dans un cabaret, peut-être le plus curieux à étudier entre les cabarets curieux de Paris. Il se trouve situé entre la Chaussée du Maine et le boulevard de Vanves, et s'appelle la *Californie*. Le nom est tentant, allons-y, et M. Alfred Delveau, qui connaît les cafés et cabarets de Paris sur le bout du doigt, va nous servir de cicerone : « Il y a là, dit-il, en train de lever le coude, la plus riche collection de porte-haillons, de logeons, de guenillons qu'il soit possible d'imaginer. Rembrandt et Callot en eussent tressailli d'aise. Ce sont les malandrins, les francs-mitoux, les truands, les mercelots, les argotiers, les saboteux et autres pratiques du dix-neuvième siècle. Société mêlée s'il en fut jamais ! Le pauvre honnête y coudoie le rôdeur de barrières, l'ouvrier y fraternise avec le gouapeur, le soldat y trinque avec le chiffonnier, l'invalides avec le tambour de la garde nationale, le petit rentier avec l'ouvreuse de loges. C'est un tohu-bohu à ne pas s'y reconnaître, un vacarme à ne pas s'y entendre, une vapeur à ne pas s'y voir. Diogène, ce sont tes fils, ces gueux ! »

Mais voici qui donnera une idée de la *Californie*, c'est ce qu'on y consomme :

5,000 portions par jour, découpées dans un bouff, dans plusieurs veaux et dans plusieurs moutons.

8 pièces de vin.
1,000 setiers de haricots par an.
2,000 setiers de pommes de terre (132 kilogr. au setier).

55 pièces de vinaigre et autant de pièces d'huile à manger.

Enfin disons, pour ceux qui voudraient en goûter, que pour huit sous on peut dîner copieusement à la *Californie*.

Nous pourrions, sans quitter la rive gauche de la Seine, vous conduire encore dans des cabarets mal hantés et comme on en rencontre tant avant que la police en eût nettoyé Paris, alors que la truanderie formait véritablement un Etat dans l'Etat, à l'époque où V. Hugo a placé son roman de *Notre-Dame de Paris*. Ainsi, à l'extrémité de l'ancienne barrière Montparnasse, nous rencontrerions la rue de la Gaité, nommée ainsi sans doute parce que chaque maison est un cabaret ; mais, éternelle antithèse, la plupart des fenêtres de ces cabarets donnent sur le cimetière du Sud. Passons, nous ne saurions trouver la gaieté en ce lieu ; et puis, vous avez hâte sans doute de respirer un air moins impur.

Traversons l'eau. Prenons la rue Montmartre, puis le faubourg, allons toujours devant nous et arrêtons-nous au coin de la rue Bréda et de la rue de Navarin. Nous voici au cabaret Dinchou, autrefois à l'enseigne du *Petit-Rocher*. C'est là qu'il y a quinze ans, pauvres bohèmes des lettres, aujourd'hui jeunes et déjà grandes renommées littéraires, se réunissaient Charles Monselet, un des plus fins et des plus aimables écrivains d'aujourd'hui ; Henry Mürger, le tant aimé et tant regretté ; Nadar, nouvelliste d'abord, puis photographe, puis aéronaute ; Emile de la Bédollière, homme politique le matin, chansonnier le soir ; Alphonse Daudet, le continuateur d'Alfred de Musset ; Baudelaire le poète... j'allais dire cynique, non, le poète des *Fleurs du mal* ; et puis : Léo Lespès, Chaboullier, Armand Baschet, Jules Noriac, Victor Cochinet et autres.

Tous, arrivés aujourd'hui plus ou moins haut sur l'échelle si difficile à gravir de la renommée littéraire, se sont souvenus de leurs premières années d'apprentissage, des jours difficiles, de Dinchou, qui le mérite bien, et lui ont fait une presque célébrité qui vivra longtemps.

Puisque nous sommes dans le quartier Pigalle, vous conduirai-je à Montmartre, dans la petite rue Royale : A la *ville de Mayence*, chez Schumacher ? Après avoir descendu quelques marches, et dans l'unique salle du cabaret, peut-être rencontrerions-nous quelques artistes : Alphonse Masson, Alexandre Pothey, Albert de Meuron et quelques hommes de lettres : Alphonse Daudet, Castagnary, Léon Reynard, etc., etc.

Vous conduirai-je au cabaret de *Krautheimer*, sur le boulevard des Poissonniers, à droite de l'ancienne barrière Rochechouart ? Là, au fond d'un jardin encombré de tables, on voyait souvent, autrefois, Privat d'Anglemont, toujours à la recherche d'un nouveau chapitre à ajouter à son mystérieux livre sur le Paris mystérieux. On peut y rencontrer encore Desbarolles, le chiromancien.

On bien au cabaret de la *Montanier*, dans la rue Beaujolais, où venait Grassot et Sainville, où vont les acteurs du Palais-Royal ?

La gaité des longtemps en a fait sa demeure.

On bien au cabaret de la *Canne*, entre la barrière des Martyrs et la barrière Rochechouart, où vont le chansonnier des *Louis d'or*, Pierre Dupont, Alexandre Leclerc et bien d'autres encore, et où allait le sympathique et regretté Gérard de Nerval ?

On bien, afin d'y rencontrer Bertault, Hégésippe Moreau, du moins leur ombre sur

les murs, chez le père Nicolas, rue de Seine, près du passage des Beaux-Arts ?

Ou bien encore, entre Fontenay-aux-Roses et Sceaux, près de l'étang Du Plessy, au *coup du milieu*, chez le père Ceuse, un des châteaux des bohèmes de lettres, où ils vont, comme des enfants qu'ils sont encore, s'amuser à la balançoire, manger des œufs à l'oseille et boire du mauvais vin très-cher ? Ou bien encore... ? Mais

Claudite jam rivos, pueri ; sat prata bibent.

— Anecdotes. On demandait à Bauru la définition d'un cabaret : « C'est un lieu, répondit-il, où l'on vend la folie en bouteilles. »

Quand le marquis d'Huxelles reçut le cordon bleu, il recommanda au courrier de remercier de sa part M. de Louvois, et de lui dire en même temps que si l'ordre devait l'empêcher d'aller au cabaret, il renverrait cette décoration.

Un acteur de l'Opéra chantant d'une voix mal assurée un monologue qui commence par *Je viens*, et répétant ce mot à plusieurs reprises, un plaisant ajouta : du cabaret. « Ma foi, oui, » répondit naïvement l'acteur, et l'on applaudit à cette saillie.

Le roi de Prusse, voyant un de ses soldats balafre au visage, lui dit : dans quel cabaret t'a-t-on équipé de la sorte ? — Dans un cabaret où vous avez payé votre écot ; à Kolin, dit le soldat. Le roi, qui avait été battu à Kolin, trouva le mot excellent.

Boileau, qui était, comme on sait, le meilleur ami de Chapelain, le rencontra un jour après du palais, gesticulant et donnant des signes non équivoques qui commençaient à attirer la foule autour de lui. Boileau l'aborde et veut lui adresser des remontrances. Chapelain le remercie : « Entrons là, dit-il en désignant un cabaret, nous causerons plus à notre aise. » Boileau dut suivre Chapelain, qui demanda une bouteille, puis deux, puis trois, puis... enfin tant et si bien que ces messieurs, l'un en préchant la tempérance, l'autre en l'écouter avec componction, s'enivrèrent au point qu'il fallut les emporter chez eux.

Un ivrogne, en sortant de boire, Fit une chute et se blessa ; Quelqu'un au même instant passa : — Votre nom, lui dit-il ? — Grégoire. — Votre legs ? ou vous y porteriez ; Last... rappelez votre mémoire. — Que l'on me porte au cabaret.

Lucas, prêchant un jour Grégoire, L'exhortait à se corriger Du penchant qu'il avait à boire : Ne le verra-t-on point changer ? — J'y pense, mais ne t'en déplaie, Dit l'autre en lui tendant la main, Entrons au cabaret voisin ; Nous jaserons plus à notre aise.

Cabaret de Lustucru (Lé), comédie-vaudeville en un acte par MM. Jaime et E. Arago, représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville le 24 février 1838. Cette pièce, dont Arnal jouait le principal rôle, celui de Lustucru, avait peu d'importance ; mais le talent qu'Arnal y déploya, ainsi que Mme Emile Taigny, chargée du premier rôle de femme, sauva la pièce de l'oubli et la fit rester au répertoire, puis jouer sur tous les théâtres des départements. Plusieurs autres pièces portant également le mot *Cabaret* dans leur titre : *Dorigny* et *Lantara* ou les *Artistes au cabaret*, vaudeville anecdotique en un acte par MM. Brazier, Merle et F. de Courcy (Paris, Barba, 1831, in-8°) ; *Santeuil* ou le *Chanoine au cabaret*, vaudeville en un acte par MM. Brazier, de Villeneuve et Charles (Paris, Barba, 1833, in-8°) ; les *Peuples au cabaret*, ou *Chacun son écot*, scènes contemporaines en un acte par M. T. Dumersan (Paris, Rigo, 1831, in-8°) ; les *Cabarets* ou *l'Homme peint d'après nature*, par un dessinateur au charbon (Paris, Delongchamps, 1821, in-18 avec figures, etc.).

Cabaret diamant, tableau de Teniers ; musée de Dresde. Cinq paysans sont groupés autour d'une table, à gauche ; l'un d'eux, tenant d'une main un pot et de l'autre un morceau de craie, calcule ce qui revient à chacun dans la dépense : on devine, à son air embarrassé, que l'opération est des plus laborieuses. En face de lui, un drôle à mine rébarbative, coiffé d'un chapeau indécryptable, semble protester contre les résultats du calcul ; il est debout et tend en avant sa main fermée, non pas, sans doute, dans un but de menace, mais comme pour se préparer à reviser le compte sur ses doigts. Les trois autres buveurs prêtent toute leur attention à ce que font leurs camarades. Pendant ce temps, le cabaretier, debout, inscrit avec de la craie, sur un pilier de bois, le nombre de pots qui ont été vidés : on peut être sûr que celui-là retrouvera toujours son compte. Dans le fond du cabaret, à droite, près d'une cheminée, trois autres habitués et un enfant entourent une femme qui fait des crêpes ou des beignets. Ce

recoin, qui forme comme une salle distincte, est éclairé par une fenêtre pratiquée dans l'encoignure de la voûte. Des brocs, des écuelles, des bouteilles, des chaudrons de cuivre et une foule d'autres ustensiles de ménage sont dispersés sur les rayons, dans les niches et sur les tables. Comme toujours, ces accessoires sont peints avec esprit ; les attitudes et les physionomies des personnages sont expressives, et la couleur a de l'harmonie et de la finesse. Ce tableau a été lithographié par Hanfstængl.

Cabaret (Intérieur de), tableau d'Adrien Brauer ; galerie d'Arenberg, à Bruxelles. Cette composition ne comprend pas moins de douze personnages. A gauche, au premier plan, quatre joyeux compères boivent, fument et brailent ; un cinquième est dissimulé dans l'ombre, derrière eux. Vers la droite, un autre personnage, debout, de profil, s'appuie contre un pilier auquel est accroché un pot : « Ce qu'il fait là, au milieu du cabaret, Teniers seul pourrait le redire. — en peinture. — si nous en croyons M. W. Bürger. Tout à fait à droite, au second plan, s'ouvre une porte par laquelle sort un buveur qui paraît en avoir assez... Au fond, près d'une cheminée, un homme embrasse une femme debout, un autre couple converse galement, et un cinquième personnage se console de son isolement en vidant un pot qu'il tient des deux mains. Cette bambochade, signée d'un A et d'un B réunis en monogramme, est l'un des meilleurs ouvrages que l'on connaisse de Brauer. La galerie de Dulwich College, près de Londres, en possède une répétition dont l'originalité paraît suspecte à M. Bürger, qui doute que Brauer ait eu la patience de reproduire ses tableaux.

Cabaret hollandais, tableau d'Adrien van Ostade, à la galerie de Dresde. Des paysans sont assis, près d'une fenêtre entrouverte, autour d'une table couverte en partie des restes d'un repas frugal. Deux d'entre eux causent ; les autres sont occupés à prendre leurs aises, à boire, à fumer. Celui qui est assis à droite se distingue de ses compagnons par une mise plus élégante : on prétend que c'est le portrait d'Ostade lui-même. Le nom du peintre et la date de 1663 se lisent sur un damier posé sur une chaise de bois, à côté d'une cruche. Une cloison qui partage pour ainsi dire le tableau en deux sépare le groupe de l'avant-plan, que nous venons de décrire, d'un autre groupe de buveurs attablés dans le fond près d'un escalier qui mène au grenier. L'hôtesse verse à boire à ces derniers, dont l'un semble se disposer à quitter l'honorable compagnie. Des accessoires de toute sorte, papiers, hardes, ustensiles de ménage et ustensiles rustiques, sont posés à terre, sur les meubles, sur des rayons, ou sont accrochés aux murailles. La finesse des détails, l'expression des figures, l'heureuse distribution des lumières et des ombres et la profondeur du clair-obscur font de ce tableau un des meilleurs ouvrages d'Ostade : il a été lithographié par Hanfstængl.

CABARETER v. n. (ka-ba-re-té — rad. cabaret). Hañter, fréquenter les cabarets : *Suidas les comprend sous le nom de peristatoi, oisifs turbulents de l'agora, où ils trouvaient surtout à CABARETER avec des femmes perdues.* (Fr. Michel.) Il Vieux mot rajeuni.

CABARETEUR s. m. (ka-ba-re-teur). Ancienne forme du mot CABARETIER.

CABARETIER, IÈRE s. (ka-ba-re-tié, iè-re — rad. cabaret). Celui, celle qui tient un cabaret : *J'ai envie de me faire CABARETIER dans le village.* (Destouches.) Les CABARETIERES sont assimilés par la législation aux aubergistes. (Bocillon.) Vers 1770, le CABARETIER Ramponneau, à la Courtille, attirait tout le petit peuple de Paris. (Dumersan.)

— Par anal. Personne qui tient table ouverte, qui donne à boire à tout venant :

T'ai-je encore décrit la dame brelandière Qui de joueurs chez soi se fait cabaretière ?

BOILEAU.
— Adjectif. Qui tient un cabaret : *Le Jupiter d'Homère, avec ses deux tonneaux, me fait lever les épaules ; je n'aime point Jupiter CABARETIER donnant, comme tous les autres CABARETIERES, plus de mauvais vin que de bon.* (Volt.)

— Anecdotes. Il y a longtemps que les aubergistes, cabaretiers et autres, usent de l'artifice de faire servir le mauvais vin le dernier. En effet, lorsque l'on commence à être ivre, le goût s'émousse, et il est bien difficile de discerner la différence des vins. On rapporte d'une cabaretière, à Vienne en Dauphiné, qu'elle ne manquait pas de dire à ses garçons, parlant de ceux qui buvaient chez elle : « Des que vous entendrez ces messieurs chanter en chœur, donnez-leur le moindre vin. »

Un voyageur ayant fait bonne chère dans un cabaret, l'hôte l'invita à payer son écot. Le voyageur dit qu'il n'avait point d'argent, mais que, pour prix de la consommation, il lui chanterait la plus jolie chanson du monde. Le cabaretier répondit qu'il voulait de l'argent, et non des chansons. — Mais si j'en chante une qui vous plaise, ne la prendrez-vous pas pour argent comptant ? — A la bonne heure, dit l'hôte, pensant bien qu'aucune ne lui plairait. Et, en effet, le voyageur en chanta plusieurs qui ne lui plurent point. Enfin, le

chanteur tirant sa bourse, et la tenant à la main comme s'il eût voulu la délier : — Pour cette fois, lui dit-il, je vais vous en chanter une qui sera de votre goût. Et il se mit à entonner celle qu'on appelle en Italie la chanson du voyageur, dont les paroles sont : *Mettez la main à la bourse, et payez l'hôte*, celle-là vous plaît-elle ? — Oui, dit l'hôte. — Vous êtes donc payé, dit le voyageur en s'en allant. (Anecdote traduite de Poggli.)

Pils d'un défunt cabaretier.
Un faquin, loin du lieu témoin de sa naissance,
Prendant un nom, un titre, et l'air de l'importance,
Voulut un jour battre son perruquier.
— Pourquoi cette vive colère ?
Dit le coiffeur bien instruit et malin ?
Imitez monsieur votre père,
Il mettait de l'eau dans son vin.

Cabaretière (LA), en latin *Copa*, petit poème d'environ quarante vers, généralement attribué à Virgile et digne, en effet, de figurer parmi les œuvres de sa jeunesse. Il est vrai de dire que ce petit tableau alerte et souriant, ou plutôt cette miniature est encore mieux dans le goût de Catulle. Elle rappelle, dit M. Pierron, ces peintures de Pompéi où se révèle à nous la vie antique, et qui sourient, pour ainsi dire, d'un rayon d'élégance et de beauté. Ajoutons qu'elle est en distiques et que ce serait le seul poème de Virgile, en dehors des *Catalectes* d'une authenticité si douteuse, qui ne fût point écrit en hexamètres. Mais enfin, on la donne à Virgile, et l'on y trouve assez de traits frappés au coin de ce beau génie pour attacher sans scrupule ce gracieux fleuron de plus à sa brillante couronne.

Voici donc une cabaretière syrienne, la tête ornée du bonnet phrygien, qui, les castagnettes en main, dans sa taverne enfumée, danse la tarentelle lascive. Le poète invite le passant à entrer; il énumère, un peu complaisamment, et plutôt avec l'insaisissable babillage d'Ovide qu'avec le goût sobre de Virgile, les séductions de ce séjour, les roses, les lis, les coupes et par-dessus tout les baisers à cueillir sur les lèvres de la jeune hôtesse. Arrière, dit-il, les sourcils renfrognés !

Ah ! perat cui sunt prisca supercilia !
Puis, à la façon d'Horace : « Qu'on apporte le vin et les dés. Malheur à qui se soucie de demain ! »

Pone merum et talos. Pereant qui crastina curant !
Et c'est Catulle qui semble avoir ajouté ce dernier vers :

Mors autem vellens : Vivite, atq. venio.
« La mort, nous tirant par le bras,
Nous dit : Je viens, dépêchez-vous de vivre. »

CABARÉTIQUE adj. (ka-ba-ré-ti-ke — rad. cabaret). Propre au cabaret, digne du cabaret : *L'hôteesse dit cela d'un ton si cabarétique que La Rampe jugea qu'elle avait raison.* (Scarron.) « Ne peut être employé que dans le style burlesque.

CABARRE s. f. (ka-ba-re). Mar. Se dit quelquefois pour GABARRE.

CABARRUS (François, comte DE), célèbre financier, né à Bayonne en 1752, mort en 1810. Fils d'un négociant, il fut envoyé de bonne heure en Espagne, où il se maria, à peine âgé de vingt ans. Tout en s'occupant de commerce et d'industrie, il entra en relation avec les plus grands personnages de Madrid, entre autres avec le ministre des finances, qui, lors de la crise financière de 1779, n'hésita pas à consulter Cabarrus sur les moyens de rétablir le crédit de l'Etat. Celui-ci proposa de créer un papier-monnaie portant intérêt. Son idée ayant été adoptée, on émit, sous le nom de *valés*, des bons royaux parfaitement accueillis par le public. Ce succès le fit nommer, en 1782, directeur de la banque de Saint-Charles, dont il avait également conçu le plan. Ce fut encore d'après ses idées qu'on établit, en 1785, la compagnie pour le commerce des Philippines. Nommé conseiller d'Etat, il tomba en disgrâce sous Charles IV et fut même emprisonné (1790) sous la fausse accusation de malversations; mais il recouvra bientôt son influence, fut créé comte, surintendant des routes et canaux, directeur des manufactures royales et ministre plénipotentiaire au congrès de Rastadt. Sous Ferdinand VII et Joseph Bonaparte, il occupa le ministère des finances. Il a laissé quelques écrits et mémoires relatifs à l'économie publique et aux finances de l'Espagne. Mais le plus méchant, d'autres disent le plus excellent de ses ouvrages, fut sa fille, Mlle Thérèse Cabarrus, qui fut successivement veuve Fontenay, veuve Tullien, puis dame Carman et princesse de Chimay.

CABARSUSSE (concile DE), concile qui se tint en 393 à Cabarsusse, ville de la Byzacène, et qui était composé d'une centaine d'évêques sectateurs de Maximien de Carthage. Ils formèrent une branche schismatique des donatistes et se réunirent pour juger Primien. Celui-ci, ayant refusé de comparaître, fut condamné pour avoir donné des successeurs à des évêques vivants, pour avoir admis les claudianistes à la communion, pour avoir excité des gens séditieux contre les partisans de Maximien, pour avoir refusé de se présenter devant le concile, enfin pour s'être emparé de plusieurs églises par violence et

avec l'autorité des juges séculiers. Le concile excommunia Primien, le déposa de l'épiscopat et mit le diacre Maximien à sa place. Pour justifier cette décision, on écrivit à tous les clercs une lettre que saint Augustin cita plus tard et dont il recommanda la lecture comme avantageuse à l'Eglise.

CABAS s. m. (ka-ba. — Origine incertaine : selon Ménage, du mot grec hypothétique *ka-bakos*, venant du verbe inusité *kad*, auquel il prête le sens du latin *capio*, contenir. De là serait venu le bas latin *cabacus*, *cabacius*, offrant la même signification. Mais il vaut mieux rapprocher *cabas* de l'espagnol *capazo*, *capacho*, qui a le même sens. M. Littré le rattache au radical celtique *cab*, hutte, ce qui sert à recouvrir.) Sorte de panier d'emballage, en jonc tressé, en feuilles de palmier ou en sparterie, qui sert, dans le Midi, à emballer des fruits secs : *Un cabas de figues, de panes de Malaga, de prunes de Brignoles. Cent paquets de raisins secs et deux cents cabas de figues.* (Volt.)

— Par anal. Sorte de panier aplati, en paille tressée ou en point de tapisserie, dont les femmes se servent pour mettre leurs emplettes : *Elle tenait à la main un cabas en paille et un parapluie bleu de roi.* (Balz.) *Elle fourra la main jusqu'au coude dans son cabas.* (G. Sand.) « Sorte de grand panier dont les commissionnaires, en Espagne, se servaient pour transporter les provisions du marché au domicile de l'acheteur : *Ils allaient dans les marchés avec des cabas, pour s'offrir à porter les provisions que les bourgeois y achetaient.* (Le Sage.) *Vive le cabas ! il en est de lui comme des beignets, il faut y revenir quand on en a tâté une fois.* (Le Sage.)

— Par ext. Sorte d'ancienne voiture publique en osier clissé. A Grand et mauvais lit où couchent plusieurs personnes : *Je sautai hors de ce cabas hospitalier, maudissant cordialement les bons usages de nos aïeux.* (Chateaub.)

— Par plaisant. Grande, vieille et mauvaise voiture : *Nous sommes venus dans un méchant cabas.* (Acad.) « Large chapeau d'homme ou de femme déformé : *Etre coiffé d'un cabas.*

— Anc. art milit. Pavois de bouclier sous lequel s'abritaient les archers, les arbalétriers et les autres assaillants.

— Cost. Chapeau de femme dont la passe n'est pas relevée.

CABASILAS (Neil ou Nicolas), théologien grec, qui florissait dans la première moitié du xiv^e siècle. Il prit une part active à la grande querelle qui s'éleva entre l'Eglise grecque et l'Eglise latine, et se montra un des plus ardents adversaires de cette dernière. Il fut nommé archevêque de Thessalonique. On a de lui deux traités intitulés : *De causa dissidii Ecclesiarum*, etc., et *De primatu papae*, imprimés d'abord en grec à Londres, puis publiés avec une traduction latine de Placcius Illyrius (Francfort, 1559, in-89). Dans ce dernier traité, il a pour but de prouver que le pape n'a qu'une simple primauté d'honneur.

CABASILAS (Nicolas), théologien grec, neveu du précédent, auquel il succéda sur le siège de Thessalonique en 1360. Ambitieux et courtois plein de souplesse, il remplit de hautes fonctions à la cour de Constantinople et fut employé par Cantacuzène dans ses négociations avec l'empératrice Anne. Comme son oncle, il publia plusieurs ouvrages contre les latins, entre autres un traité sur la liturgie grecque, intitulé *Compendiosa interpretatio in divinum officium* et publié dans la *Bibliotheca Patrum* (Paris, 1560). Citons encore de lui une *Vie de Jésus-Christ* en six livres, traduite en latin par Pontanus (Ingolstadt, 1604).

CABASSE, bourg et commune de France (Var), canton de Besse, arrond. et à 12 kilom. E. de Brignoles, sur l'Isère; 1,685 hab. Manufactures de draps grossiers; vignobles; fourrages. Commerce de fromages et de grès pour filtres. Mines de plâtre; carrières de pierres de taille; minerais exploités depuis 1861. Restes d'antiquités gallo-romaines. Près de la chapelle Saint-Loup sont les ruines d'un château bâti par les Sarrazins. Sur la droite se dresse une belle masse de roches calcaires renfermant de vastes grottes.

CABASSE (Prosper), magistrat français, né à Aix en 1785. Il a exercé les fonctions de conseiller de cour dans sa ville natale, et de procureur général à la Guadeloupe. On a de lui : *Essais historiques sur le parlement de Provence* (1826, 3 vol. in-89).

CABASSER v. n. ou intr. (ka-ba-sé — rad. cabas). Cacher. « Amasser, entasser : Pour quelque peine que je mette
A cabasser, à ramasser,
Nous ne pouvons rien amasser.
(L'Avocat Patelin.)

« Voler, tromper. « Mentir, bavarder. « Vieux mot inusité dans toutes ces acceptions.

CABASSET ou **CABACET** (ka-ba-sé — dimin. de *cabas*). Art milit. anc. Sorte de casque sans visière, à bords larges et abaissés, sans crête, sans gorgerin, comme en portaient les reîtres et les argoulets : *On peint ordinairement Mercure avec un CABASSET ailé.* (Acad.) *Faute de vaisseaux pour porter l'eau, ils étaient contraints d'en emplir leurs CABASSETS.* (Amyot, xv^e siècle.) « On l'appelait aussi CAPACITE et CERVÉLIERE.

— Encycl. Le *cabasset*, dont on voit ornée la

tête des gens d'armes du x^e et du xii^e siècle, était une sorte de morion terminé en pointe arrondie, à bords larges et abaissés pour garantir le visage. Son emploi était très-fréquent en raison de sa légèreté, qui ne l'empêchait pas de rendre le même service que les casques plus pesants. Le *cabasset* était la coiffure du soldat proprement dit. Il était fabriqué grossièrement et dépourvu de tout ornement, si ce n'est quelques clous d'airain disposés en cercle au-dessus des bords. Il en existait cependant qui étaient gravés ou ciselés, et dont la surface offrait la représentation d'instruments de guerre ou de chasse, de fleurs, etc.; mais c'était là l'exception, et le *cabasset* était généralement nu. Sa seule élégance consistait dans le poli et le brillant du métal dont il était composé.

CABASSEUR, **EUSE** s. (ka-ba-seur, eu-ze — rad. *cabasser*). Trompeur, voleur. « Vieux mot.

CABASSOLE (Philippe DE), littérateur et diplomate, né à Cavaillon en 1305, mort à Pérouse en 1372. Il fut nommé par Jean XXII évêque de sa ville natale, le 3 août 1334, n'ayant pas encore atteint l'âge prescrit par les canons. Pétrarque, écrivant à ce sujet à un de ses amis, dit en parlant de Cabassole : « C'est un grand homme à qui l'on a donné un petit évêché. » Sous les papes Clément VI, Innocent VI et Urbain V, Cabassole fut employé dans plusieurs affaires graves, et il fut reconnu pour l'un des hommes les plus capables et les plus habiles de son temps. Urbain V le promut au cardinalat le 22 septembre 1368. Jusqu'à Siffrein Maury, Cabassole a été le seul Comtadin qui ait été admis dans le sacré collège. La bibliothèque de Carpentras possède plusieurs manuscrits de ce savant cardinal, dont un est intitulé : la *Vie et les miracles de sainte Marie-Magdeleine*, et un autre : *De suis curialium et de miseria curiarum*. Cabassole était en relation avec les hommes les plus distingués de son siècle. Pétrarque nous apprend qu'il le voyait souvent passer les nuits entières à étudier, et qu'il avait une grande connaissance de l'histoire. En sa qualité d'évêque de Cavaillon, Cabassole était seigneur du village de Vaucluse. C'est là que Pétrarque se lia d'amitié avec lui.

CABASSON s. m. (ka-ba-son). Ichthyol. Nom provençal d'un très-petit poisson fort commun dans l'étang de Berre et dont on fait une excellente friture.

CABASSOU ou **KABASSOU** (ka-ba-sou). Mamm. Nom spécifique d'un tatou.

CABASSUT (Jean), savant oratorien français, né à Aix en 1604, mort en 1685. Il abandonna le barreau pour entrer dans la congrégation de l'Oratoire, afin de se livrer entièrement à son goût pour l'étude. Sans le secours d'aucun maître, il apprit le grec ancien et moderne, l'hébreu, le syriaque et le chaldéen. Le cardinal Grimaldi, archevêque d'Aix, ayant pu apprécier son mérite, se l'attacha, l'emmena avec lui à Rome en 1660, et en fit son conclaviste pendant l'élection d'Alexandre VII. Cabassut recueillit dans ce voyage un grand nombre de matériaux pour ses ouvrages, dont les principaux sont : *Notitia conciliorum* (1685, in-fol.), abrégé bien fait de la collection des conciles, et *Juris canonici theoria et praxis* (Lyon, 1675, in-40).

CABAT s. m. (ka-ba). Agric. Espèce de charrue employée dans le Médoc pour déchausser les pieds de vigne.

— Métrol. Ancienne mesure pour le blé.

CABAT (Louis), paysagiste français contemporain, né à Paris en 1812. A l'exemple de M. Flers, son maître, il abandonna les principes surannés de l'école classique, et, ne prenant que la nature pour modèle, il en peignit sincèrement, naïvement, les aspects les plus humbles, les recoins les plus ignorés. Il débuta, au Salon de 1833, par de petites toiles d'une exquise simplicité : un *Cabaret à Montsouris*, le *Moulin de Dompiere* (Picardie), les *Bords de la Bouzanne* (Indre), et l'*Intérieur d'un bois*, qui excitèrent le plus vif intérêt, et qui firent une véritable révolution dans la peinture de paysage. Il exposa, l'année suivante, d'autres ouvrages exécutés dans le même sentiment : la *Vue du jardin Beaumont*, l'*Etang de Ville-d'Avray*, le *Bois de Fontenay-aux-Roses*, le *Hameau de Sarasin sur les bords de la Bouzanne*, l'*Intérieur d'une métairie dans le Calvados*, et, en 1835, la *Gorge-aux-Loups* (Seine-et-Marne), une *Hôtellerie des bords de la Bouzanne*, la *Fête de la Vierge à l'eau*, et l'*Oiseleur à l'affût*. Ces divers tableaux, traités avec une finesse qui rappelait la manière des vieux maîtres flamands, furent tout une révélation pour le public. « On ne saurait s'imaginer aujourd'hui, a dit M. Th. Gautier (Salon de 1864), quelle surprise et quelle admiration ce fut de voir que, sans sortir de la banlieue, en restant même à Paris, on pouvait faire des paysages fins, vrais, charmants, d'une nouveauté complète, comme tout ce qu'on a sous les yeux et qu'on ne regarda pas. Les premiers tableaux de M. Cabat révélèrent qu'il suffisait, à un artiste naïf et sincère, d'une chaumière, d'une flaque d'eau, d'un moulin à vent, d'une clôture en planches et de quelques arbres poussant au hasard dans un terrain abandonné, pour remplacer avec avantage les arbres-coulisses, les rochers

de carton, la fabrique à fronton grec et la montagne bleue dont les Bertin, les Bidault et leur déplorable école avaient abusé si longtemps. Avec quelle joie on entra dans le sein de cette bonne vieille nature toujours si jeune !... Ce bienfait inestimable, on le doit à Cabat; il ne faut pas l'oublier. Cabat est l'aïeul du paysage moderne, et, certes, il a le droit d'être fier de sa descendance : elle est belle et nombreuse. « Les *Plaines d'Arques*, l'*Hiver*, la *Vue de Curay* (Meurthe), la *Vue prise à Lisieux*, qui figurèrent au Salon de 1836, confirmèrent la réputation naissante de M. Cabat; mais, tout en reconnaissant que ces peintures étaient « des chefs-d'œuvre de finesse et de pureté, comparables aux plus beaux flamands, » Gustave Planche exprimait le regret que la nature y fût trop littéralement copiée. « Pour transformer ces toiles en tableaux, disait-il, il faudrait interpréter, agrandir les motifs choisis par le peintre, et malheureusement M. Cabat paraît concentrer toutes ses études dans l'habileté de la main... Jeune et déjà rompu au maniement du pinceau, cet artiste serait coupable envers lui-même s'il ne se hâtait de diriger ses études vers le côté idéal de la nature. » Et, à propos d'une *Vue prise dans l'Indre*, autre « chef-d'œuvre de finesse et de grâce, » exposé en 1837, avec une *Vue de la forêt de Fontainebleau*, le célèbre critique disait encore : « Souhaitons à M. Louis Cabat d'avoir quelque chose de mieux que l'habileté : l'invention. »

Ces exhortations à se préoccuper d'idéal, de style, de composition et d'invention, furent écoutées par M. Cabat et l'entraînèrent dans une voie toute nouvelle, où son talent devait perdre de son originalité en gagnant en noblesse. Au retour d'un premier voyage en Italie, il exposa, en 1838, un tableau : *Chemin dans la vallée de Narni*, dans lequel les juges les plus compétents s'accordèrent à louer une fermété, une simplicité dignes de Poussin : « C'est là sans doute un magnifique éloge, disait Gustave Planche enthousiasme des progrès auxquels il avait pu contribuer par ses conseils; mais cet éloge résume très-bien l'impression produite par le tableau de M. Cabat... Cet artiste, qui d'abord rappelait trop littéralement l'école flamande, et ne semblait voir la nature qu'à travers ses souvenirs, se familiarise avec la réalité et la transcrit avec une élégance remarquable. Je ne veux pas m'associer au reproche que lui adressent les admirateurs passionnés de l'Italie. Il est possible que son tableau ne ressemble pas à la nature italienne; mais que ce tableau rappelle l'Italie ou la Normandie, peu importe; ce qui est constant pour tous les amis de la peinture, c'est qu'il se recommande par des qualités du premier ordre, et marque dans la carrière de l'auteur un progrès éclatant. M. Cabat va, dit-on, retourner en Italie. Il ne pourra manquer de se transformer, en présence des grandes lignes de la campagne romaine. Jeune, maître de son pinceau, copiant fidèlement ce qu'il voit, comment ne réussirait-il pas à nous montrer l'Italie sous un aspect nouveau ? Il n'est pas, comme tous les paysagistes lauréats de l'école de Rome, garrotté dans les liens étroits d'un système absolu, immuable. Ce qu'il aura vu, il le mettra sur la toile, et, dût-il s'abstenir d'inventer, il serait encore assuré de nous charmer. Mais il y a lieu d'espérer que l'Italie enseignera à M. Cabat la nécessité d'inventer, et qu'il ne transcrira plus la nature sans l'interpréter. » Ainsi, tout en applaudissant aux efforts de l'artiste pour atteindre à plus de dignité et d'élégance dans le paysage, on trouvait qu'il manquait encore d'invention, qu'il ne composait pas assez. Désireux de donner satisfaction à ce grand goût d'idéal qui avait fini par s'emparer de son propre esprit, M. Cabat partit de nouveau pour l'Italie, espérant trouver sur cette terre classique les moyens d'agrandir le cercle de ses idées. Au retour, il exposa : en 1840, une *Vue du lac Nemi* et deux paysages historiques : le *Don Samaritain* et le *Jeu de la Vie*; en 1841, deux paysages; en 1846, le *Repos* et un *Ruisseau à la Judie* (Haute-Vienne). Ces divers ouvrages étaient conçus et exécutés de façon à mériter les éloges des amateurs du style; mais les vrais connaisseurs regretteront que l'artiste eût sacrifié, à cette recherche d'une élégance de convention, la grâce, la naïveté, le charme intime et pénétrant de ses premiers ouvrages. Gustave Planche reconnut lui-même que M. Cabat avait fait fausse route en s'efforçant de suivre les traces de Poussin, et il l'engagea à revenir à sa première manière. De son côté, M. Thoré écrivait (*Salon de 1846*) : « L'Italie est funeste au talent sincère et naïf de M. Cabat. Cet artiste ferait mieux d'habiter une ferme de Normandie qu'un couvent. Il a gagné du côté de la composition et du style, mais il a bien perdu du côté de la lumière, de la richesse et de la variété. Le Quaspre l'a ensorcelé comme tant d'autres. Cabat ne songe plus autant à la nature extérieure; il regarde le paysage dans son esprit, croyant mieux arranger un site que Dieu ne l'a pu faire avec sa magie toute-puissante... Ses deux tableaux (le *Repos* et le *Ruisseau*) sont des œuvres de maître, mais d'un maître un peu égaré. Les terrains ont une fermeté rare, les arbres une belle prestance, le ton local une certaine vigueur, mais l'ensemble est monotone et étouffant. » Une fois lancé à la poursuite du style, M. Cabat ne devait plus s'arrêter; mais, s'il est vrai qu'il ait perdu à cette étude réfléchie plusieurs de ses qualités

natives, on ne peut méconnaître que, dans beaucoup de ses œuvres, il ne soit parvenu à associer avec bonheur l'art et la nature, l'idéal et le réel. Il est resté par là un des plus grands paysagistes de notre époque. Parmi ses dernières productions, dont quelques-unes sont empreintes d'une mélancolie pleine de charme, nous citerons : les *Bords de la Néra*, le *Lac de Bolsena* et la *Mare de Pecquigny* (Picardie), exposés en 1848; un *Soir d'automne*, en 1852; les *Bords de l'Arques*, la *Chasse au sanglier* et un *Soleil couchant*, en 1853; le *Ravin de Villeroi*, le *Matin*, le *Soir au lever de la lune*, le *Crépuscule*, en 1855; les *Bords de la Seine* et *l'Île de Croissy*, en 1856; *l'Étang des bois*, en 1859; un *Souvenir du lac Nemi* et une *Source dans les bois*, en 1864; la *Solitude*, en 1865. M. Cabat a obtenu une médaille de 2^e classe en 1834; il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1843, et officier en 1855.

CABAU s. m. (ka-bo). Anc. cout. Autre forme du mot CABAL.

CABBAGE s. m. (ka-bé-dje — anglais *cabbage*, chou). Hortic. Nom d'une variété de chou.

CABBALE. S'écrit quelquefois pour CABALE.

CABEDO ou **CABEDO DE VASCONCELLOS** (Michel), savant portugais, né à Sétaival en 1525, mort en 1577. Il s'adonna d'abord à l'étude du droit, puis vint se fixer à Lisbonne, où il remplit d'importantes fonctions. Son meilleur ouvrage est une élégante traduction latine du *Plutus* d'Aristophane (Paris, 1547). — Son fils, George CABEDO, né en 1559, mort en 1604, devint chancelier du Portugal, puis fut appelé, à l'époque de la réunion de ce royaume à l'Espagne, au poste de conseiller d'État à Madrid. On a de lui un recueil d'ordonnances : *Decisiones Lusitanie senatus* (Lisbonne, 1602 et 1604, in-fol.), compilé d'après l'ordre de Philippe II, roi d'Espagne, afin d'appuyer ses prétentions à la souveraineté du Portugal.

CABE s. f. (ka-be). Vieille vache qui ne donne plus de lait. || Vieux mot.

CABEÇA (Juan), musicien, ou plutôt chanteur du roi d'Espagne Philippe IV. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il jouissait d'un grand crédit à la cour, et que ses chants y faisaient les délices du roi. Dans un récit de voyage en Espagne, publié en 1687, l'auteur anonyme rapporte une plaisante épitaphe de ce chanteur, qu'il avait vue et lui-même à Saragosse. La voici, telle qu'il la donne, moitié en espagnol et moitié en français :

CI — Gît

JUAN CABEÇA

CANTADOR DEL REY MI SENOR.

« Quand il fut reçu dans le chœur des anges, dont il augmentait la bonne compagnie, il s'y distingua si bien en faisant sa partie, que Dieu, qui l'écoutait avec attention, dit brusquement aux anges : *Callen, labrones, canta Juan Cabeça, cantador del rey mi señor*; c'est-à-dire : *Taisez-vous, veaux, et laissez chanter Jean Cabeça, musicien du roi, mon seigneur.* »

CABEÇO-DE-VIDE, bourg de Portugal, province d'Alentejo, à 34 kilom. N.-E. d'Aviz; 2,459 hab. Eaux minérales sulfureuses.

CABEL s. m. (ka-bél — lat. *capillus*, cheveu). Cheveu. || Barbe. || Tige de blé. || Vieux mot.

CABEL (Adrien van der), peintre célèbre de l'Ecole hollandaise, né à Ryswick en 1631, mort à Lyon en 1698. Son vrai nom était *Van der Toorn*, qui signifie *corde*; l'ayant trouvé sans doute mal sonnante, il prit celui de *Cabel*, qui veut dire *câble*. Jean van Goyen fut son premier maître; c'est dans son atelier que se développèrent rapidement ses rares et précieuses qualités. Descamps raconte, assez légèrement, que le jeune Adrien songea à l'Italie dès qu'il fut assez instruit pour gagner sa vie avec sa palette, mais qu'il s'arrêta à Lyon et ne quitta plus cette ville. Descamps était mal informé, car il est certain que Cabel visita l'Italie et qu'il fit à Rome un assez long séjour, puisque c'est là qu'il fut surnommé le *Corydon spirituel*. Ce nom du fameux berger de Virgile semblerait indiquer qu'il eut tout d'abord, en ses premiers paysages, ce parfum de poésie antique, cette grandeur calme et sévère dont Poussin et le Guaspre, dans leurs chefs-d'œuvre immortels, avaient déjà révélé l'austère magnificence. Mais, disons-le bien vite, jamais Cabel, en s'inspirant de ces maîtres, n'est arrivé à la hauteur de leur puissant génie. Malgré les qualités réelles de sa peinture, il n'en est pas moins faux et maniéré parfois, à force de chercher la naïveté grandiose de Poussin, qui n'était pas dans sa nature.

Après un long séjour en Italie, Cabel vint se fixer à Lyon. Il avait alors trente-neuf ans. J'ai une de ses gravures, dit Mariette, qui fait preuve que, dès l'année 1670, il était à Lyon. C'est là qu'il peignit ces toiles nombreuses, qu'il grava cette quantité d'eaux-fortes qui forment son œuvre. Il fallait, ce semble, pour produire avec tant de continuité des morceaux sérieux et soignés, une vie régulière, un travail suivi. Il n'en est rien, cependant; le maître menait une vie désordonnée, presque crapuleuse. Des motifs peu

honorables pour lui, des actions honteuses même le firent mettre en prison, et il ne parvint à en sortir qu'à force d'argent. Mais laissons sous le voile les vices de l'homme. C'est le peintre seul qui nous intéresse, c'est de lui seulement que nous allons parler; on remarque, dans son talent, de grandes inégalités qui s'expliquent par le désordre de son existence. Il a produit des pages excellentes et des croûtes sans nom. Entre ces deux extrêmes se placent des choses charmantes, et d'autres plus modestes; mais toutes portant plus ou moins l'empreinte de cette griffe du lion, qu'on ne rencontre que chez les maîtres vraiment doués. Chose bizarre! Cabel, devant une de ses peintures mauvaises, s'acharnait à la trouver superbe, et semblait n'avoir pas conscience des morceaux réussis. Sa manière large, facile, est d'une ampleur magistrale. Baignés d'air et de lumière, ses sujets les plus compliqués se comprennent aisément; ils sont arrangés sobrement, avec une rare intelligence de l'effet et de la mise en scène. Souvent, à l'ombre de grands arbres, il assoit des figures charmantes, d'une exécution fine et soignée, d'une couleur excellente. Il a le secret des horizons sans fin, qu'on voit s'éloigner sous les rayons d'or d'une lumière éblouissante. Il peignait toujours d'après nature : arbres, animaux, figures, terrains, tout, jusqu'à ces brins d'herbe si jolis qu'il met près de la bordure. Pourquoi n'est-il pas, avec des qualités si grandes, de la taille des maîtres qu'il imite avec tant de talent? Parce qu'il imite, parce qu'il perd, dans cet effort, la sincérité d'impression, la naïveté, qu'il aurait eues infailliblement s'il eût écouté ses propres sensations. Mais il est plus complet dans ses gravures : ici, pas la moindre défaillance, tout est vaillant et fort; ce sont des dessins évidemment improvisés, des études savantes, et l'on ne peut qu'admirer.

CABEL (Marie DREULLETTE, dame), célèbre chanteuse, née à Liège en 1827. Son père, Louis-Samson Dreullette, ancien officier de cavalerie dans l'armée française, devenu plus tard agent comptable des principaux théâtres de la Belgique, était un musicien amateur de mérite; aussi vit-il avec joie sa fille bégayer l'art musical presque au berceau. « Un jour, raconte un biographe, la petite Marie fut arrêtée par une dame qui l'avait écoutée chanter. « Quel âge as-tu, mon enfant? — Neuf ans, madame. — Est-ce que tu reçois des leçons de solfège? — Non, madame, j'apprends seulement à toucher du piano. — C'est dommage!... il faudra dire à tes parents de te donner des maîtres; tu as une voix charmante, tu acquerras du talent, de la réputation, puis de la richesse; tu auras un château, des voitures, tu seras un jour ce qu'était ma sœur. Celle qui parlait ainsi, c'était Mme Viardot! » La jeune Marie mit à profit le conseil de la grande cantatrice, et bien lui en prit; car son père mourut, et Marie Dreullette, grâce aux excellentes leçons de M. Georges Cabu, dit Cabel, put faire vivre sa mère en donnant des leçons de solfège. La jeune Marie épousa son professeur et le suivit à Paris; en 1847. Elle reçut le baptême des braves parisiens aux concerts du Château des Fleurs, puis elle alla se faire entendre au Jardin d'hiver de Lyon. De retour à Paris, après une courte absence, Mme Cabel obtint, à un concert donné dans la salle Sax, un succès si brillant qu'il attira l'attention de M. Basset, alors directeur de l'Opéra-Comique. Mme Cabel fut engagée à ce théâtre, où elle débuta, le 23 mai 1849, dans le rôle de Georgette, du *Val d'Andorre*, opéra d'Halévy. « L'actrice chargée de succéder à Mlle Louise Lavoie, écrivit alors le critique musical du *Moniteur*, M. Fiorentino, chante avec facilité : sa voix est étendue et d'un timbre pur et distingué; mais ses intonations, d'une justesse quelquefois contestable, blessent les oreilles délicates. Si, comme cantatrice, elle avait fort à faire pour soutenir le parallèle avec l'artiste qui avait créé le rôle, il semblait que, sans efforts, il lui était facile de le remplacer comme actrice. Nous n'osons néanmoins assurer que les grâces de Mme Cabel, qui rappellent la définition qu'un ancien donnait des femmes du Midi, *corpus solidum et succi plenum*, offrent aux yeux, à l'imagination du spectateur, ce type gracieux et virginal qu'après six ans au théâtre Mlle Louise Lavoie avait conservé dans tous ses rôles. » Voilà une appréciation agredouce. M. Fiorentino a-t-il voulu faire des compliments, a-t-il voulu faire une critique? Nul autre que lui ne le sait : peut-être sa caisse pourrait-elle nous édifier à ce sujet. On sait que la plume du trop fameux critique était d'or, et qu'on n'en devenait digne qu'à beaux deniers comptants.

Mme Cabel aborda, le 10 septembre 1849, le rôle d'Athénaïs de Solange, dans les *Mousquetaires de la reine*; l'effet parut médiocre. L'artiste, acceptant sa défaite, quitta l'Opéra-Comique, et, après avoir réussi dans les concerts, elle prit l'emploi de première chanteuse légère du théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, où elle créa avec succès la *Fée aux roses*, la *Dame de pique*, *Berthe du Prophète*, le *Toréador*, le *Caid* et le *Songe d'une nuit d'été*. Le public de Lyon l'accablait à son tour, au mois de septembre 1852, dans le *Toréador* et *Galatée*. Mme Cabel se rendit ensuite à Strasbourg, puis à Genève. Elle obtint dans cette dernière ville un succès inouï, et y regut, à sa représentation de clôture, une broche ornée de brillants, d'un tra-

vail merveilleux, et accompagnée d'une lettre très-flatteuse de S. A. I. la grande-duchesse de Russie. Le retentissement des succès de Mme Cabel décida Jules Seveste, alors directeur du Théâtre-Lyrique, à engager l'éminente artiste, dont le véritable début eut lieu, le 6 octobre 1853, par le rôle de Toïnette, dans le *Bijou perdu*, opéra d'Adolphe Adam. L'enthousiasme fut général, et le pont-neuf des *fraises*, terminé par un admirable point d'orgue, est resté le chef-d'œuvre de Mme Cabel. La *Promise*, de Clapisson, le *Muletier de Tolède*, d'Adam, et surtout *Jaguarita l'Indienne*, d'Halévy, rendirent Mme Cabel l'idole du boulevard du Temple. Ce dernier rôle permettait à l'artiste de montrer aux yeux du public une partie des trésors de sa luxuriante beauté, ce qui était loin d'amoindrir le succès de la vocaliste par excellence. Enfin, M. Perrin engagea la diva, qui débuta, de nouveau, au théâtre de l'Opéra-Comique, le 23 février 1856, par le rôle de Manon, de *Manon Lescaut*, opéra d'Auber. Le personnage assombri par les paroliers n'était pas favorable à la cantatrice, qui n'excella que dans la bouffonnerie : *C'est l'histoire d'une jeune fille, le Carnaval de Venise*, opéra d'Ambroise Thomas, n'exigeait qu'une vocaliste; c'est dire que l'artiste s'y fit applaudir, ainsi que dans la *Bacchante*, d'Eugène Gautier. Mme Cabel, après avoir paru dans les reprises de la *Fille du régiment* et de *l'Étoile du Nord*, créa le rôle de Dinorah du *Pardon de Ploërmel*, opéra de Meyerbeer. Elle interpréta à ravir la valse de *l'Ombré*. Les reprises de *Galatée* et de la *Part du diable* (rôle de Carlo) furent très-favorables à la réputation de la cantatrice, qui tira aussi tout le parti possible du rôle de Lise, dans le *Château Trompette*, opéra de Gevaert. En 1860, elle recommença ses pérégrinations en province et à l'étranger, puis reparut, temporairement, en 1861, à l'Opéra-Comique. Le 3 septembre de la même année, le Théâtre-Lyrique était en fête : Mme Cabel y chantait le *Bijou perdu*, et retrouvait son succès d'autrefois. Elle obtint, en 1862, un triomphe mérité dans la *Châtie merveilleuse*, faible opéra de Grisar, et créa avec talent, en 1863, un rôle ingrat dans *Peines d'amour* (traduction du *Cosi fan tutti*, de Mozart). Mme Cabel a fait sa rentrée à l'Opéra-Comique, le 23 décembre 1865, par le rôle d'Henriette de *l'Am bassadrice*, opéra de M. Auber.

La nature a doué magnifiquement cette cantatrice. Elle lui a donné, sous le rapport physique, une beauté de visage et de formes qui ne laisse rien à désirer, et, sous le rapport musical, une voix d'un timbre flatteur, étendue et flexible.

En résumé, Mme Cabel est avant tout *vocaliste*; elle a plus de voix que de science et de style, et, si, un jour, cet organe si pur et si agile vient à s'altérer, l'expression, qui est l'âme du chant, ne consolera pas les dilettantes des défaillances de la voix; car l'expression fait complètement défaut à Mme Cabel, qui n'en restera pas moins une artiste de premier ordre.

CABELIAN ou **CABELIAU** (Abraham), négociant suédois d'origine hollandaise, au xviii^e siècle. Avec plusieurs de ses compatriotes, qu'il avait attirés en Suède, il fonda de riches maisons de commerce à Gothenbourg, et Gustave-Adolphe le nomma intendant des pêcheries et directeur des compagnies commerciales. Lorsque la Suède fut attaquée par les Danois, il équipa à ses frais une escadre pour la défense des côtes. — Sa fille MARGUERITE eut de Gustave-Adolphe un fils qui porta le nom de comte de Vasaborg.

CABELIAU s. m. (ka-be-li-o). Ancienne forme du mot CABILLAUD.

CABELLOT, nom latin de Cavaillon.

CABELLOT s. m. (ka-be-lo). Petit tabouret, dans le patois lyonnais. || On dit aussi CABLOT.

CABENDA, ville d'Afrique. V. CABINDA.

CABÈRE s. f. (ka-bé-re — de *Cabera*, nom mythol.). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, formé aux dépens des phalènes, et qui fait partie du groupe des arpeuteuses : *Les CABÈRES fréquentent les endroits humides des bois*. (Duponchel.)

— **Encycl.** Ce genre d'insectes lépidoptères nocturnes, formé aux dépens des phalènes, présente les caractères suivants : antennes pectinées chez les mâles, simples chez les femelles; palpes grêles, aigus, courts; trompe longue; front lisse; corselet grêle, écaillé; ailes minces, blanchâtres, pulvérolentes, traversées par des lignes plus foncées, ordinairement au nombre de trois. Les chenilles sont allongées, minces, lisses ou légèrement verruqueuses, à tête plate et ovale; elles appartiennent au groupe des arpeuteuses, et vivent sur les arbres des forêts ou sur les arbustes. Elles se transforment, à la surface du sol, en chrysalides contenues dans des cocons légers, revêtus de grains de terre. On les trouve à deux époques de l'année : à la fin de mai, et alors elles subissent toutes leurs métamorphoses dans l'espace de six semaines à deux mois; ou à la fin de l'été, et dans ce cas, elles passent l'hiver à l'état de chrysalide, pour ne donner leurs papillons qu'au printemps suivant. Ces papillons paraissent donc aussi deux fois, en mai et en juillet ou août. Ce genre renferme une douzaine d'espèces, qui se trouvent surtout dans les bois humides de

l'Europe méridionale et centrale. Les *cabères* volent ordinairement ensemble. La *cabère* strigillaire, une des espèces les plus communes, se trouve aux environs de Paris.

CABÈRÉE s. f. (ka-bé-ré). Zooph. Genre de polypes bryozoaires, de la famille des cellariées, comprenant deux espèces qui vivent sur les côtes de l'Australie : *Les CABÈRÈES ont leurs cellules fort petites*. (P. Gervais.)

CABERNELLE s. f. (ka-ber-nè-le). Vitic. Plant de vigne particulier au Bordelais. V. CABERNET.

CABERNET s. m. (ka-ber-nè). Vitic. Plant de vigne appelé aussi CARMENET.

— **Encycl.** Vitic. Il y a deux sortes de *cabernet*, le *gros cabernet* ou *carmenet*, appelé aussi *grosse vidure* dans les environs de Bordeaux, et le *cabernet sauvignon*, connu également sous les noms de *petit cabernet* et *petite vidure*.

— I. *Gros cabernet* ou *carmenet*. Le cépage auquel on donne ces noms dans le Médoc est aussi cultivé dans d'autres parties de la France et il y porte des dénominations très-diverses; ainsi, on l'appelle *bréton* dans la Vienne et l'Indre-et-Loire; *véronais*, dans l'arrondissement de Saumur; *arrouya*, dans les Hautes et Basses-Pyrénées. Le *carmenet* se divise en cinq variétés, qui toutes sont difficiles à reconnaître : 1^o le *carmenet blanc* se distingue, au moment où il jette ses premières feuilles, par ses tiges naissantes, qui sont d'un vert tendre et clair, par son feuillage, qui est de même d'un vert blanchâtre, et, plus tard, par son raisin plus gros et moins long que celui des autres variétés; 2^o le *carmenet franc* ou *gris* a l'extrémité des jeunes tiges et des feuilles un peu plus rosée que le précédent; ces tiges et ces feuilles sont en outre recouvertes d'un léger duvet blanchâtre. La fleur surtout présente dans cette variété une particularité caractéristique. On sait qu'au moment de la floraison les pétales de la vigne se détachent du calice et tombent; ceux du *carmenet franc* ne tombent pas, mais restent unis par leur sommet, suspendus sur les étamines et formant une espèce de coiffe qui subsiste pendant quelques jours au-dessus du petit grain; 3^o le *carmenet tardif*, ainsi nommé parce qu'en effet il fleurit et mûrit beaucoup plus tard que les autres, ressemble au *carmenet blanc*, mais il charge davantage; ses raisins sont plus gros et plus branchus; sa grappe est plus conique; 4^o le *carmenet rouge* a ses jeunes tiges d'un rouge brun foncé; les feuilles sont d'un vert un peu plus brun, et leur pétiole est brun comme les tiges. Le raisin de cette variété est presque nul; s'il paraît quelques grappes au moment de la pousse, presque toujours elles s'évanouissent à la floraison; 5^o le *carmenet Saint-Jean* a toutes les apparences du bon *carmenet*, et cependant il ne produit rien; tout son raisin disparaît avec les fleurs à la Saint-Jean, d'où lui est venu son nom. Il est tellement trompeur, qu'une longue habitude peut seule mettre à même de le reconnaître; on remarque cependant qu'il a un peu plus de sous-rameaux et de petites branches. En résumé donc, les deux premières variétés sont les seules à cultiver : le *carmenet blanc* est le plus productif dans les terres fortes et très-riches, le *gris* est meilleur dans les terres légères. Le *carmenet tardif* produit beaucoup plus que les précédents, mais ce retard dans sa maturité doit le faire exclure des vignes bien tenues, à moins qu'on ne le mette seul dans des pièces distinctes. Le *carmenet* est le plus vigoureux de tous les cépages cultivés en Médoc. Ses branches sont fortes, mais pas très-longues; il pousse peu de jets sur les bras et la souche. Une particularité qui le distingue, ainsi que le *cabernet sauvignon*, dont nous parlerons ci-après, c'est qu'il ne produit de raisin que sur le bois de l'année précédente et sur les yeux du milieu des branches. Il résulte de cette disposition qu'on ne peut tailler ces cépages à court bois et qu'on est forcé de plier leurs branches pour retenir la sève sur les premiers yeux, qui sans cela pousseraient faiblement. Le *carmenet* résiste bien à la sécheresse et à la chaleur; il réussit mieux qu'un autre dans un sable léger, mais son vin n'y est pas aussi plein que dans les terres plus fortes, connues sous le nom de *graves*. Ce cépage est presque le seul qui puisse prospérer dans les terrains ferrugineux. Dans les sols riches et profonds, il ne donne pas de récolte pendant les premières années, parce qu'il est trop vigoureux. Si, à cette époque, on veut tirer parti de l'abondance de sa sève, il faut le charger beaucoup à la taille : M. Laurent Martineau prétend qu'on peut lui laisser jusqu'à douze branches et vingt-quatre coursons. Le raisin du *carmenet* se conserve longtemps sans altération; dans le Médoc, il est savoureux sans être très-doux. Le vin qu'il produit est fin, plein de bouquet, peu chargé en couleur et d'une longue conservation. Toutefois, ces bonnes qualités se modifient singulièrement selon la nature du sol.

— II. *Cabernet sauvignon* ou *petit cabernet*. Ce cépage est certainement le plus estimé du Médoc. Depuis quelques années surtout, la culture s'en est extrêmement répandue; il est cultivé presque exclusivement dans les communes de Saint-Julien et de Pauliac; il entre pour une très-forte part dans la composition des vignobles de Lafitte, de Mouton, de La-

tour, de Léoville, de Pichon-Longueville, etc. La feuille du *cabernet sauvignon* est plus fine et plus luisante que celle du *gros cabernet*; les découpures sont un peu plus profondes, les angles saillants plus aigus; les lobes sont séparés par une échancrure plus profonde, qui s'arrondit au fond et laisse une découpure ronde, assez large, souvent de plus d'un centimètre, et, comme les lobes se rejoignent, il en résulte qu'il y a plusieurs feuilles qui paraissent comme perforées. A leur naissance, les feuilles sont d'un vert un peu rosé; les jeunes tiges sont rougeâtres, plus tard elles deviennent d'un vert brun foncé. Le vieux bois est d'un fauve vif, son écorce est luisante et tire un peu plus sur le roux que celle du *gros cabernet*. La grappe est plus cylindrique et plus longue, mais elle ne branche pas autant. Les raisins sont moins gros, mais ils ont plus de velouté et de cette espèce de duvet ou pruine qui leur donne un reflet blanc. Comme on a pu le voir, le *cabernet sauvignon* a la plus grande analogie avec le *gros cabernet*; il vient dans les mêmes terrains; mais, comme il est un peu moins vivace, il lui faut un fond plus substantiel. Une grave mêlée de sable argileux est de tous les sols celui qu'il préfère; les sols crayeux et marneux ne lui valent rien, il y pousse mal et ne produit que peu de chose. Le raisin du *cabernet sauvignon* est fort doux, il a beaucoup de montant et une saveur relevée; néanmoins, il n'est pas aussi agréable à manger que celui du *gros cabernet*. Il offre beaucoup de muqueux; le jus en est épais et visqueux. Ce raisin a le grand avantage de se conserver plusieurs jours en parfaite maturité sans altération, malgré les plus fortes pluies. Le vin produit par le *cabernet sauvignon* est très-délicat; il a une saveur particulière et beaucoup de bouquet. Sa couleur est plus foncée que celle du vin du *gros cabernet*.

A côté des *cabernets* se place un autre cépage, la *cabernelle* ou *carmandre*, qui présente avec eux plus d'une analogie. Celui-ci se distingue des deux premiers, d'abord par la forme des baies, qui sont un peu ovales au lieu d'être rondes, et ensuite par la couleur des pédoncules, qui sont rouges dans la *cabernelle*, bruns dans le *cabernet sauvignon*, et plus clairs dans le *gros cabernet*. La *cabernelle* produit beaucoup, quand le temps favorise sa floraison; mais la fleur est extrêmement délicate. Le raisin redoute l'humidité, surtout les brouillards pendant l'été. De même que les *cabernets*, ce cépage ne donne pas de fruits sur les branches venues sur le bois ancien; il n'en produit que sur celles de l'année précédente. La sève se porte avec tant de force aux extrémités, qu'il est souvent impossible de la ramener; il en résulte que les bras s'allongent insensiblement chaque année, de manière à ne pouvoir plus se prêter à une culture régulière. Du reste, la *cabernelle* réussit mieux que tout autre cépage dans les sols sableux et légers, sur les coteaux, aux expositions du nord et de l'est. Son raisin, doux, sucré, excellent au goût, produit un vin moelleux, plein, riche en corps, et s'associe avantageusement avec les *cabernets*.

CABÈS, la *Tacape Colonia* des anciens, ville forte d'Afrique, dans la régence et à 320 kilom. S. de Tunis, au fond du golfe de son nom; 30,000 hab. Port excellent où on exporte des dattes et des plantes tinctoriales. Vers le iv^e siècle de l'ère chrétienne, cette ville était le siège d'un évêché; on y trouve quelques ruines des monuments de l'ancienne Tacape.

CABÈS ou **GABÈS** (golfe de), sur la côte septentrionale d'Afrique, formé par la Méditerranée, baigne la régence de Tunis, entre les îles de Kerkira, au N., et de Djerba, au S., présente assez de profondeur et un accès facile aux bâtiments marchands qui se rendent au port de Cabès. C'est la *Syrtis Minor* des Latins.

CABESSAL s. m. (ka-bè-sal — du lat. *caput*, tête, en prov. *cabeco*). Sorte de bourrelet circulaire qu'on met sur la tête pour porter un fardeau. Vieux mot.

CABESSE s. f. (ka-bè-sè — espag. *cabeza* et portug. *cabeça*, même sens). Comm. Soie de première qualité. V. Laine de première qualité.

CABESTAING ou **CABESTAN** (Guillaume de), troubadour provençal ou, d'après Millot, roussillonnais, qui vivait au xiii^e siècle. Il est moins connu par ses poésies naïves et gracieuses que par les atroces circonstances dont, selon la tradition, fut accompagnée sa fin tragique. De noble extraction, mais sans fortune, il avait été accueilli par Raymond de Roussillon, qui en fit bientôt l'écuyer de sa femme Marguerite. Spirituel, jeune et poète, il ne tarda pas à inspirer à la châtelaine une passion payée de retour. Cependant Raymond eut des soupçons, qui bientôt vinrent se changer en certitude. Pour assouvir sa vengeance, il emmena Cabestaing loin du château, le poignarda, lui coupa la tête et lui arracha le cœur. A son retour, il fit accommoder ce cœur par son cuisinier, et ordonna qu'on le servît à sa femme. Lorsque celle-ci eut mangé cet horrible mets, Raymond, jetant à ses pieds la tête de Cabestaing, lui apprit quelle nourriture elle venait de prendre, et lui demanda comment elle l'avait trouvée : « J'ai trouvé ce mets si délicieux, lui répondit-elle, que je n'en mangerai jamais d'autre pour n'en pas perdre le goût. » En entendant ces mots, Raymond

se précipita sur Marguerite l'épée à la main; mais celle-ci s'enfuit et trouva la mort en se jetant du haut d'un balcon. Selon Jehan de Notre-Dame, l'héroïne de ce drame était la femme du seigneur de Seillan, Tricline Carbonnel, qui se laissa mourir de faim en 1213. Gabrielle de Vergy et la marquise d'Astorgas passent également pour s'être trouvées dans une situation analogue. Boccace a raconté l'aventure de Cabestaing dans sa *Quatrième journée*, et sa fin tragique, digne du siècle barbare où il vivait, paraît avoir inspiré le dénouement du roman de la *Dame du Fayel*, écrit vers 1228. La Bible que l'empereur possédait sept chansons manuscrites de Cabestaing, sur lesquelles cinq ont été publiées par Raynouard dans son *Choix des poésies originales des troubadours*.

CABESTAN s. m. (ka-bè-stan — espagn. *cabrestante*, même sens, formé de *cabra*, chèvre; *stante*, debout). Mécan. Treuil vertical muni au moyen de leviers horizontaux qui enroulent une corde sur un arbre : *Virer le cabestan. Lever l'ancre à l'aide du cabestan*. Un cabestan fixe est établi sur le pont de tous les navires. La force du cabestan est prodigieuse. (L. Spach.) Le cabestan perfectionné du capitaine Barbotin est adopté aujourd'hui sur tous les bâtiments de l'Etat. (De Chesnel.) On a trouvé des modèles de cabestans sur les bas-reliefs égyptiens. (Lévy.)

— Mar. *Peine du cabestan*. Peine disciplinaire qui consiste à rester deux heures par jour, pendant trois jours au plus, à cheval sur la barre du cabestan.

— Moll. Nom donné à plusieurs espèces de coquilles appartenant aux genres harpe, pourpre et rocher (*murex*).

— Encycl. Un cabestan est un treuil vertical roulant sur son axe, au moyen de leviers ou barres implantées dans sa tête et que l'on remplace quelquefois par une roue dont cette tête est munie. On s'en sert pour soulever des poids considérables, tels qu'ancre, mâts, basses vergues, etc. Le câble de l'ancre, la guinderesse du mât, la drisse de la basse vergue, sont enroulés autour de sa base, nommée *cloche du cabestan*. Le cabestan est simple quand la même ne porte qu'un corps ou qu'un treuil; mais si la même se prolonge et passe d'un pont à un autre, de manière à ce qu'il y ait un treuil et que des hommes puissent agir sur la machine dans chacun de ces ponts, alors le cabestan est appelé double. Le cabestan repose sur une emplanture ou carlingue que porte le premier pont; la mortaise en est cylindrique et s'appelle *saucier*; ce saucier est garni d'une crapaudine en métal, dans laquelle s'appuie le pied de la même, qui est en fer. On doit au capitaine Barbotin un perfectionnement du cabestan qui rend plus prompt et moins dangereux l'emploi de cet instrument. Il consiste en un cercle de fonte de fer qui garnit la bande circulaire inférieure du cabestan. Sur tout le pourtour de ce cercle on a creusé la demi-empreinte des anneaux d'un câble-chaîne, en sorte que, lorsque celui-ci s'y trouve engagé, il est retenu de lui-même pendant qu'on vire.

La plupart des navires ont deux cabestans, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière. On établit quelquefois dans les chantiers de construction, sur les quais des ports et sur les navires où l'on tire les navires à sec, des cabestans qu'on nomme *cabestans volants*. C'est sur le cabestan que les matelots et les mousses qui avaient commis quelque faute recevaient jadis les corrections que le code maritime autorisait. Leur punition consistait en coups de corde, ou bien on les attachait sur l'une des barres du cabestan, avec deux boulets aux pieds, pendant deux heures, deux jours consécutifs. C'est ce qu'on appelait : *aller au cabestan*.

Dans le jeu du cabestan, la puissance est appliquée tangentielle à la roue, ou perpendiculairement aux bras, et la résistance à l'extrémité d'une corde enroulée sur l'arbre.

La condition d'équilibre, ou de mouvement uniforme, résulte sans difficulté de la théorie élémentaire du levier ou de celle des couples; elle consiste en ce que les moments, par rapport à l'axe fixe, de la puissance et de la résistance doivent être égaux.

En appelant P l'intensité de la puissance et Q celle de la résistance, r le rayon de l'arbre et R celui de la roue, ou la longueur d'un bras, comptée à partir de l'axe, cette condition s'exprime par l'équation :

$$PR = Qr \quad \text{ou} \quad \frac{P}{Q} = \frac{r}{R},$$

qui montre que la puissance nécessaire pour vaincre la résistance est une fraction de celle-ci marquée par le rapport $\frac{r}{R}$ du rayon du cylindre au rayon de la roue; d'où il résulte, comme on le disait autrefois, que la puissance a d'autant plus d'avantage que le rayon de la roue est plus grand par rapport au rayon du cylindre; mais, par contre, le chemin décrit par le point d'application de la puissance est au chemin décrit par le point d'application de

la résistance dans le rapport inverse $\frac{R}{r}$, de sorte qu'en définitive le travail de la puissance serait égal au travail de la résistance, si aucune résistance passive ne venait joindre son travail à celui de la résistance à vaincre; en réalité, le travail de la puissance est, comme

toujours, plus grand que celui de la résistance, en sorte qu'il y a perte de travail, compensée, il est vrai, par une plus grande commodité.

Dans le cabestan, le tourillon inférieur de l'arbre prend le nom de *pivot*, et le collet inférieur celui de *crapaudine*.

La corde à l'extrémité de laquelle est appliquée la résistance reste à peu près horizontale.

On emploie le cabestan pour traîner de lourds fardeaux sur un plan horizontal un peu incliné, pour amener près du quai les gros vaisseaux dans les ports, etc., etc.

Les services que de tout temps le cabestan a rendus à la marine avaient engagé l'Académie des sciences à proposer un prix pour le meilleur perfectionnement apporté à cet instrument (1739-1741). On doit à Bernoulli un discours sur le *Cabestan délivré de ses inconvénients* (Bernoulli Opera, t. IV).

CABET (Etienne), fondateur de la secte des communistes connus sous le nom d'*Icariens*, né à Dijon le 2 janvier 1788, fils d'un tonnelier. Quoique sans fortune, il parvint à se faire recevoir avocat à force de travail et de persévérance, plaida quelques causes politiques à Dijon, vint se faire inscrire au barreau de Paris, collabora pendant quelques années au *Journal de la jurisprudence* de Dalloz, et prit part aux agitations du libéralisme sous la Restauration. Après 1830, il fut nommé par Dupont de l'Eure procureur général en Corse, et révoqué en 1831 par Barthe, pour un discours officiel empreint d'idées démocratiques. Quelques mois plus tard, ses concitoyens l'envoyèrent à la Chambre des députés, où il commença contre le gouvernement une guerre extrêmement vive, en même temps qu'il attaqua dans la presse par d'innombrables brochures, par une *Histoire de la révolution* de 1830, et par des articles dans le *Populaire*, feuille démocratique dont il était un des principaux fondateurs. Comme orateur et comme écrivain, Cabet ne se faisait guère remarquer que par une abondance qui n'était que la faconde intarissable de l'avocat; mais sa persévérance opiniâtre, la sincérité de ses convictions, la justesse de certaines vues, lui donnèrent dans son parti une notoriété que n'avaient point des personnalités plus capables et plus brillantes. Condamné en 1834 pour offense au roi, il quitta la Chambre et la France et se réfugia en Angleterre. C'est à cette époque, et après la lecture de l'*Utopie* de Morus et d'autres conceptions de la même nature, qu'il entra définitivement dans l'ordre d'idées où il est resté jusqu'à sa mort. L'annistie de 1837 lui permit de rentrer en France, où il prépara son *Histoire de la révolution* de 1789 et son fameux *Voyage en Icarie*, roman philosophique et social dans le goût de toutes les utopies connues. Le premier de ces ouvrages, assez lourdement écrit et dans l'esprit exclusif alors en vogue, qui consistait à incarner la Révolution en Robespierre, contribua néanmoins à populariser l'étude de cette grande époque. Le second, remanié et augmenté dans les éditions postérieures, était le code de sa nouvelle doctrine, et devint comme l'Evangile d'une secte de communistes dont les adhérents se multiplièrent en très-grand nombre en France et même à l'étranger; sectaires fort inoffensifs, d'ailleurs, et qui se distinguaient des babouvistes, en ce qu'ils répudiaient l'emploi de la force pour le triomphe de leurs idées. V. ICARIE (Voyage en).

En même temps, Cabet reprenait le *Populaire*, qui, plusieurs fois suspendu, a toujours reparu jusqu'en 1852 et est resté le *Moniteur* du communisme icarien. Il publia aussi chaque année (depuis 1844) l'*Almanach icarien*, ainsi qu'une infinité de brochures politiques sur les questions à l'ordre du jour. On n'a pas encore perdu le souvenir de la polémique si vive qu'il soutint contre l'embalement de Paris, qu'un journal républicain, le *National*, avait cru devoir appuyer. Pressé en 1847 de mettre ses doctrines en pratique, le chef des icariens enrôla un certain nombre d'adeptes, dont les souscriptions lui permirent de prendre des arrangements pour la concession ou la location de terrains au Texas, et présida, le 2 février 1848, au départ d'un premier groupe destiné à jeter les fondements de la cité nouvelle. Retenu lui-même à Paris par la révolution de février, il n'osa de son influence sur les masses populaires que pour calmer les passions et désavouer toutes les violences. C'est bien injustement que des gardes nationaux égarés, après la journée du 16 avril, parcoururent les rues de Paris en poussant des cris de mort contre lui et allèrent même saccager son domicile. Ce visionnaire inoffensif, tout entier des lors aux intérêts de sa secte, partit lui-même en 1849, avec de nouveaux adhérents, pour le Texas, où il trouva la communauté déjà en proie aux divisions. Abandonnant la société à elle-même, il se transporta avec le reste de ses adhérents (qui tous d'ailleurs reconnaissaient sa dictature) dans l'Illinois, où il acquit les ruines de l'établissement d'où les mormons avaient été expulsés. Condamné en France pour manœuvres frauduleuses et détournement de fonds, sur la plainte de quelques icariens dissidents, il revint lui-même plaider sa cause devant la cour d'appel de Paris, qui cassa le jugement et le déclara innocent (20 juillet 1851). Il est d'ailleurs unanimement reconnu que, si Cabet a causé le malheur de la plupart de ceux qui l'ont suivi,

sa probité sévère et son désintéressement ne peuvent au moins être mis en doute. Après de nombreux sacrifices, il est mort pauvre, et on dut venir en aide à sa famille par des souscriptions. Après l'arrêt qui lavait sa réputation, il retourna à Nauvoo pour gérer la communauté, et fit, pendant plusieurs années, de grands efforts pour réaliser son *Icarie*; mais soit que son administration fût défectueuse, soit qu'il fût parti d'un principe faux, il ne put empêcher les divisions qui éclatèrent dans cette petite république; l'opposition contre lui grandit de jour en jour, et enfin, en 1856, un vote de la majorité lui retira la direction et le frappa même d'une sorte d'ostracisme. Le malheureux législateur se retira à Saint-Louis, où il mourut de chagrin quelque temps après. Cabet avait été plusieurs fois, mais vainement, porté comme candidat à l'Assemblée nationale par les démocrates de Paris. Malgré le mauvais succès de sa tentative, ses disciples sont encore fort nombreux en France.

CABEZA-DEL-BUEY, ville d'Espagne, province et à 170 kilom. S.-E. de Badajoz; 5,500 hab. Nombreux troupeaux; tissage de toiles et de draps; teintureries, foulons.

CABEZA DE VACA (Alvar Nunez), gouverneur du Paraguay, fut chargé en 1539 par la cour d'Espagne de continuer, avec le titre de *adelantado* ou chef principal, la reconnaissance de cette contrée et de la rivière de la Plata. Son avarice et sa tyrannie indisposèrent ses troupes et les colons espagnols de l'Assomption, qui nommèrent un autre gouverneur en 1544. Cabeza fut mis aux fers et embarqué pour l'Espagne avec son secrétaire, Pedro Fernandez. A leur arrivée, le conseil souverain des Indes les condamna à être déportés en Afrique. Le mémoire qu'ils publièrent alors pour leur justification est le premier ouvrage qui ait paru sur le Paraguay et la rivière de la Plata. Il a été imprimé à Valladolid (1555, in-4°), et reproduit dans les *Historiadores primitivos*, etc., de Barea (Madrid, 1749).

CABEZALERO (Jean-Martin), peintre espagnol, né à Almadén en 1633, mort en 1673. Il eut pour maître Juan de Carreno de Madrid, et il peut être, comme ce dernier, classé parmi les coloristes. Cet artiste s'adonna uniquement à la peinture religieuse. Parmi ses tableaux, qui ornent encore les églises de Madrid, on cite une *Assomption de la Vierge* et un *Père éternel*.

CABEZAS-DE-SAN-JUAN (LAS), petite ville d'Espagne, province et à 52 kilom. S.-O. de Séville, sur une colline près du Guadalquivir; 2,428 hab. Moulins à huile, vins et distilleries. En 1821, cette bourgade reçut des cortès le titre de ville, parce qu'elle fut une des premières à prendre les armes pour la constitution.

CABEZON s. m. (ka-be-zon — du lat. *caput*, tête). Ornith. Genre d'oiseaux, formé aux dépens des barbus, dont plusieurs auteurs le considèrent comme une simple section : *Le genre tamatia* (capito) correspond à celui des CABEZONS. (P. Gervais.)

CABEZON-DE-IA-SAL, ville d'Espagne, province et à 45 kilom. S.-O. de Santander; 2,047 hab. Nombreux moulins à farine; raffinerie et commerce de sel.

CABEZUELA, bourg d'Espagne, province et à 115 kilom. N.-E. de Cáceres, sur la rive gauche du Jerte, et le versant méridional de la sierra de Gredos; 2,047 hab. Moulins à farine; vin, châtaignes, huiles.

CABIAC (Claude de Bane, seigneur de), théologien français, né à Nîmes en 1578, mort en 1658. Elevé dans les principes du calvinisme, il se convertit chez les jésuites de Tournon et devint un ardent catholique. Il a composé un ouvrage intitulé : *l'Écriture abandonnée par les ministres de la religion réformée* (1658). Cet écrit, dans lequel il condamne le protestantisme, opéra, dit-on, un grand nombre de conversions.

CABIAI ou **CABIAIS** (ka-bi-è). Mamm. Genre de rongeurs de très-grande taille, qui habitent les bords et les eaux de l'Amazonie et les rivières de la Guyane : *Jamais le tapir et le cabiai n'atteindront à la taille de l'éléphant ou de l'hippopotame*. (Buff.) Le cabiai est le plus grand rongeur connu. (De Quatrefoiges.) Les cabiais sont susceptibles de s'approprier. (De Quatrefoiges.)

— Encycl. Le genre *cabiai* appartient au groupe des rongeurs à clavicle rudimentaire. Il est caractérisé par des dents molaires composées, les antérieures offrant des lames fourchues; les postérieures plus longues, formées de lames nombreuses, minces et parallèles; ces molaires sont en tout au nombre de seize, quatre de chaque côté à chaque mâchoire, qui présente aussi deux incisives. Les cabiais ont en outre les doigts larges et armés d'ongles réunis par des membranes, douze mamelles, une queue rudimentaire. Ce genre, aux dépens duquel on en a formé plusieurs autres, ne renferme guère aujourd'hui que deux espèces, dont la plus remarquable est le *cabiai capybare*.

Cet animal est le plus grand de tous les rongeurs connus; il a près de 1 mètre de longueur sur environ 0 m. 50 de hauteur. Ses formes sont trapues et ramassées; sa tête est forte, obtuse; le museau est épais et surmonté,

chez le mâle, d'une protubérance nue, d'où suinte une sérosité inodore, la lèvre supérieure est fendue; les yeux sont grands et noirs, les oreilles courtes et arrondies. Le *cabai* habite le Brésil, la Guyane et le Paraguay. On le trouve en petites troupes sur le bord des grands fleuves. Il est amphibie comme la loutre, et nage avec une grande facilité. Blessé ou vivement poursuivi, il plonge et reste longtemps sous l'eau. Son cri ressemble au bruissement d'un âne. Il vit surtout de végétaux, mais on dit qu'il se nourrit aussi de poissons. Le *cabai* est d'un naturel doux et craintif; il fuit les lieux habités par l'homme, ne sort que le soir, et ne s'éloigne guère des eaux, où il se jette au moindre danger. Pris jeune, il s'appriivoise facilement, accourt quand on l'appelle et suit volontiers ceux qu'il connaît et qui l'ont bien traité. Dans quelques contrées de l'Amérique, on l'éleve en domesticité. Quand on le chasse, c'est surtout pour sa peau. Sa chair est grasse, blanche, tendre et a presque le goût de celle du poisson; aussi les populations répandues dans les anciennes colonies espagnoles la considèrent-elles comme un aliment maigre que l'on peut manger en carême. La tête est le morceau le plus estimé. — On a proposé d'acclimater le *cabai* en Europe et de le domestiquer. « Très-voisin, par son organisation, du cochon d'Inde, mais nageur comme le castor, le *cabai*, dit M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, réunit, comme animal domestique, deux conditions qui d'ordinaire s'excluent : la précocité et la rapidité du développement, caractère commun de tous les rongeurs, et une taille considérable, caractère ordinaire des mammifères nageurs; d'où, en un temps très-court, la production d'une grande quantité de viande. De plus, comme il vit de plantes aquatiques, ce sont des substances en partie négligées et sans usage que le *cabai* convertirait en produits alimentaires. » Ce rongeur géant mérite, comme on vient de le voir, sous plus d'un rapport, d'être mis au nombre des animaux dont la domestication doit être tentée. Malheureusement, jusqu'à ce jour, sa reproduction n'a pas été observée en Europe.

CABIEN ou **CABIEU** (***), marin français, né à Ouistreham en 1730. Ayant été blessé par suite d'une chute, il fut réformé du service actif et devint garde-côte près de Saint-Valéry. Lorsqu'il était de faction, en 1761, par une nuit obscure, il aperçut des navires anglais qui paraissaient se préparer à une descente. Alors il prit un tambour, se mit à battre la générale, tira de nombreux coups de fusil, prononça à haute voix des commandements militaires, et fit croire aux ennemis qu'un corps de troupes se tenait prêt à les recevoir. Ceux qui avaient déjà mis pied à terre, effrayés à la pensée de rencontrer une résistance à laquelle ils n'étaient pas préparés, se rembarquèrent, et les navires prirent la fuite. On trouva sur la grève un officier supérieur à qui une balle de Cabien avait cassé la cuisse. Les habitants du pays donnèrent à ce brave marin le surnom de *Petit général*, et Louis XV lui accorda une médaille avec une pension de 300 livres.

CABIL, nom que les Arabes donnent à Caïn, de même qu'ils appellent Abel *Habil*. Les traditions musulmanes s'écartent, à propos de Caïn, assez notablement du récit de la Bible, et se rapprochent beaucoup plus des légendes rabbiniques. L'histoire de Caïn ou Cabil est racontée tout au long de cette manière dans le chapitre du Coran intitulé : *Maïda*, la Table. Ève accoucha d'abord de deux jumeaux, Cabil et sa sœur Aclima, et ensuite de deux autres jumeaux Habil et sa sœur Labonda. Plus tard, Adam voulut unir Cabil à Labonda et Habil à Aclima. Cabil, mécontent de cet arrangement, fit des observations à son père, qui lui dit qu'il obéissait aux ordres de Dieu, et conseilla aux deux frères d'offrir au Seigneur un sacrifice pour savoir lequel des deux obtiendrait Aclima. Les deux sacrifices s'exécutèrent dans les formes rapportées par l'Écriture sainte. L'offrande de Habil fut préférée : aussitôt Cabil entra en fureur et résolut de tuer son frère. Mais il ne savait comment s'y prendre : le démon lui vint en aide en revêtant la forme humaine et en écrasant devant lui la tête d'un oiseau avec une pierre. Cabil employa le même procédé pendant le sommeil de Habil et atteignit son but. Après ce crime, Cabil, ne sachant comment faire disparaître le cadavre de son frère, l'enveloppa dans une peau de bête, et le porta avec lui pendant quarante jours partout où il allait. Le corps ne tarda pas à tomber en pourriture, et chaque fois que Cabil le mettait à terre pour se reposer, les bêtes fauves venaient en enlever quelque partie. Enfin, instruit par l'exemple de deux corbeaux, il creusa une fosse et y ensevelit le cadavre. Après une vie pleine de remords et de terreurs, le malheureux Cabil fut tué par un de ses enfants, qui le prit pour un animal sauvage. Il existe au pied d'une montagne, dans le voisinage de Danaos, un endroit qu'on désigne comme le lieu où s'accomplit le crime.

CABILLAU ou **CABILLAUD** s. m. (ka-bi-llo; 11 mil. — holl. *kabellauw*, même sens). Ichthyoï. Nom vulgaire de la morue qu'on pêche sur les côtes de l'Océan et que l'on consomme fraîche : *Il n'y a pas d'échelle pour estimer si un cabillau, une sole ou un turbot valent mieux qu'une truite saumonée, un brochet ou même une tanche.* (Brill.-Sav.) On a écrit aussi *CABÉLIAU* et *CABLIAU*.

— **Homonyme.** Cabillot.

CABILLAUDS (faction des), faction dont la rivalité avec celle des *Hameçons* ensanguinta la Hollande depuis le milieu du xiv^e siècle jusqu'en 1492. Pendant la querelle qui s'éleva entre Marguerite, veuve de l'empereur Louis V, et son fils Guillaume, comte d'Ostrevant, les nobles se déclarèrent partisans de ce dernier et prirent le nom de *cabillauds*, qui est celui d'un poisson connu pour dévorer le fretin; les hommes du peuple et les villes, au contraire, qui soutenaient Marguerite, adoptèrent l'emblème de l'*hameçon*, avec lequel on prend le cabillaud. Ces deux partis luttèrent, avec des alternatives de succès et de revers, jusqu'en 1492, époque où Maximilien d'Autriche en fit disparaître les derniers vestiges.

CABILLET s. m. (ka-bi-lle; 11 mil. — dimin. de *caville* ou *cheville*). Techn. Instrument dont le paumier se sert pour empêcher les trajectoires de se déformer pendant qu'il les travaille.

CABILLONUM. V. CABALLINUM.

CABILLOT s. m. (ka-bi-llo; 11 mil. — dimin. de *caville* ou *cheville*). Mar. Cheville de bois passée dans l'œillet d'un boulon, pour tenir la hune sur ses barres. « Petit morceau de bois disposé pour recevoir, vers le milieu de sa longueur, une estrope de ligne ou une commande. » Chacune des chevilles dont on garnit les râteliers établis sur les deux gaillards.

— Nom familier que les marins donnent aux soldats de l'armée de terre, parce qu'ils sont alignés sur le terrain comme des cabillots sur les râteliers.

— **Homonyme.** Cabillau ou Cabillaud.

CABINDA ou **CABENDA**, ville de l'Afrique méridionale, dans la Guinée inférieure, sur l'Atlantique, dans le royaume de Loango, à 80 kilom. N. de l'embouchure du Zaïre, au milieu d'un territoire très-fertile. Les Portugais y avaient fondé un établissement qui fut détruit par les Français en 1783; plus tard, elle devint un comptoir important pour les bâtiments négriers.

CABINE s. f. (ka-bi-ne — corrip. de *cabane*). Mar. Nom que l'on donne, sur les navires de commerce, à des chambrettes servant au logement des chefs et des passagers : *La cabine du capitaine. Le capitaine a fait percer de petites fenêtres qui donnent un peu de lumière et d'air aux cabines.* (Lamart.)

— Dans les établissements de bains de mer, Nom que l'on donne aux petits cabinets dans lesquels les baigneurs se retirent pour déposer et reprendre leurs vêtements.

— **Encycl.** V. CABANE.

CABINET s. m. (ka-bi-nè — dimin. de *cabine*). Petite pièce séparée, dans un logement, et le plus souvent consacrée à quelque usage de la vie intime : *Petit cabinet. Cabinet noir. Cabinet de conversation. Cabinet de toilette. Cabinet de bains. Cabinet de déclaration. Se retirer dans son cabinet. Nous avons pris place sur un divan, dans le cabinet de conversation.* (Gérard de Nerval.)

Viens dans mon cabinet consoler mes ennuis.
CORNEILLE.

Souvent ce cabinet, superbe et solitaire,
Des secrets de Titus est le dépositaire.
RACINE.

« Se dit spécialement d'une pièce où l'on se retire pour travailler : *Cabinet de travail. Faire de son cabinet le centre de son existence est un état peu naturel.* (Buffon.) *Ferdinand III fit la guerre de son cabinet.* (Volt.) *On juge toujours mieux dans le silence du cabinet qu'à travers les illusions de la scène.* (Volt.) *Les grandes pensées viennent dans le silence du cabinet.* (Dumarsais.) *Il ne s'agit donc plus aujourd'hui d'opier les questions que poursuivaient nos érudits du fond de leurs cabinets.* (Vitet.) *Il y a bien des gens que l'on croit fort occupés dans leur cabinet, où ils attrapent plus de mouches que de vérités.* (Ségur.)

... Eh ! parbleu, pour écrire un billet,
Tu n'es pas mieux chez toi que dans mon cabinet.
C. DELAVIGNE.

— Lieu spécial, salle où l'on place, où l'on expose certaines collections d'étude, d'art ou de curiosité : *Un cabinet de peintures. Le cabinet des médailles. Un Saint Jérôme occupe encore aujourd'hui la première place dans le cabinet des tableaux du prince.* (Baill.) *On lui confia le soin de mettre en ordre la bibliothèque publique et le cabinet des médailles.* (Condorcet.) *C'est dans les cabinets que commence l'éducation du naturaliste.* (Condorcet.) « Ensemble, collection des objets exposés dans ce cabinet : *Il possède un cabinet curieux. Il fait, il forme un cabinet. Il a un riche cabinet. Ce cabinet de gravures ne lui coûte pas moins de cent mille francs.*

— Sorte de bahut à tiroirs qui, dans le xiv^e siècle, servait à serrer des bijoux et autres menus objets précieux : *Les cabinets étaient souvent décorés de statuettes, de médaillons, ou incrustés d'or, d'argent, de pierres dures.* (Bachelet.)

— Sorte de buffet, à layettes ou tiroirs, qui servait autrefois à décorer les appartements : *Cabinet de la Chine. Cabinet d'ébène.*

— Clientèle et ensemble des affaires et des dossiers d'une étude : *Un cabinet d'avocat, d'avoué, de notaire, d'agent de change.*

— *Vie de cabinet*, Vie sédentaire et consa-

crée à l'étude : *La vie de cabinet est nuisible à la santé.* (Acad.) « *Homme de cabinet*, Homme que ses affaires ou ses goûts attachent à la vie sédentaire et à l'étude : *Il est homme de cabinet et curieux.* (Mme de Sév.)

Ces gens de cabinet ont l'humeur si sauvage, Qu'ils se choquent d'abord du moindre badinage.
DESTOUCHES.

— *Cabinets particuliers*, Pièces isolées des salles communes, dans les cafés et restaurants, et réservées aux personnes qui désirent rester seules : *Vous savez combien sont minces les cloisons qui séparent les cabinets particuliers dans les plus élégants restaurants de Paris.* (Balz.)

— *Cabinet de lecture*, Etablissement public où l'on peut lire, moyennant rétribution, des journaux et des livres : *Les cabinets de lecture n'existent que depuis la Révolution.* (Bachelet.) « *Cabinet de physique*, Collection d'instruments propres à faire des expériences de physique : *Hier, l'orage nous ayant chassés de la prairie, ces dames entrèrent dans mon cabinet de physique.* (A. Martin.) *Un cabinet de physique appelle presque toujours un laboratoire de chimie.* (Bory de Saint-Vincent.) « *Cabinet d'anatomie*, Collection de préparations anatomiques destinées à l'étude : *C'est pour l'herédité qu'on a formé ces cabinets où la mort est le démonstrateur.* (Chateaub.) « *Cabinet d'histoire naturelle*, Collection d'animaux, de végétaux et de minéraux réunis et classés pour servir à l'étude. On dit aussi *Muséum. Cabinet du roi*, Nom que portaient autrefois les collections d'histoire naturelle réunies au Jardin des plantes de Paris :

C'est une rare pièce et digne, sur ma foi,
Qu'on en fasse présent au cabinet du roi.

MOLIÈRE.

« *Cabinet d'aisances* ou simplement *cabinet*, Lieu destiné aux besoins naturels :

Franchement il est bon à mettre au cabinet.
MOLIÈRE.

Ce vers célèbre de Molière est l'objet d'un problème littéraire. V. ci-après.

« Par plaisanterie, le cabinet d'aisances s'appelle quelquefois le *cabinet d'histoire naturelle. Le cabinet d'affaires*, Etablissement dirigé par un homme d'affaires qui, sans mandat, s'occupe des affaires litigieuses des particuliers, surtout dans les faillites. « *Cabinet de cire*, Collection de figures en cire reproduisant sous leur costume habituel des personnages fameux morts ou vivants. « *Cabinet noir*, Nom sous lequel on désignait une sorte de bureau secret des postes, où des employés spéciaux déchiffraient les lettres et scrutaient les correspondances.

— **Polit.** Pièce spéciale de l'appartement d'un souverain, d'un ministre, ou l'on agit les affaires de l'Etat, du gouvernement : *Le premier consul modéra lui-même, par des lettres émanées de son cabinet, le zèle un peu excessif des préfets, et ne voulut pas qu'on fit de cette appartition royale un trop grand événement.* (Thiers.) *Les cabinets des rois sont des théâtres où se jouent continuellement des pièces qui occupent tout le monde.* (Ste-Beuve.) « *Gouvernement lui-même : Le cabinet des Tuileries ou le cabinet de Paris. Le cabinet de Saint-James ou le cabinet de Londres. Le cabinet de Vienne ou d'Autriche. La politique des cabinets européens. Je ne suis pas ici un historien qui doit vous développer les secrets des cabinets.* (Boss.) *Ce soupçon d'écrits pendant la lecture des notes diplomatiques échangées entre le cabinet des Tuileries et le cabinet de Vienne.* (Lamart.) *Les cabinets forts vivent par les œuvres qu'ils accomplissent; les cabinets faibles ne subsistent que par les prétexes qu'ils imaginent.* (E. de Gir.)

Quel ministre, madame, eut les regards plus nets,
Et les yeux mieux ouverts sur tous les cabinets ?
N. LEMERCIER.

... Pénétrant les plans de chaque cabinet,
Dédire l'inconnu des actes qu'on connaît.

PONSARD.

« *Affaires publiques, questions gouvernementales :*

Quel roi mieux que le nôtre entend le cabinet ?
LA FONTAINE.

« **Inusit.** en ce sens.

« **Conseil des ministres, ministres eux-mêmes :** Former un cabinet. Renvoyer le cabinet. Modifier le cabinet. A l'entendre parler, il sait les secrets du cabinet mieux que ceux qui les font. (Mol.) « *Question de cabinet*, Dans les États constitutionnels, question posée aux chambres, et dont la solution doit amener la chute du ministère, si elle lui est défavorable. « *Tenir cabinet*, Tenir un conseil des ministres : *On tenait cabinet mal à propos, l'on donnait des rendez-vous sans sujet.* (De Retz.) Cette locution a vieilli.

— **Archit.** *Cabinet secret*, Salle ordinairement voûtée, et disposée de façon que des bruits et des sons très-légers se perçoivent distinctement d'une extrémité à l'autre, sans être entendus des points intermédiaires : *L'Observatoire de Paris possède un cabinet secret. Les cabinets secrets les plus renommés, chez les anciens, étaient la prison de Denys à Syracuse, et l'aqueduc de Claude à Rome.* (Complém. de l'Acad.)

— **Jardin.** Petite enceinte, petit lieu couvert et retiré dans un jardin : *Un cabinet de verdure. Un cabinet de jasmins et de clémat-*

tes. Partout des vergers, des cabinets d'ifs taillés qui rappellent le style de la Renaissance. (Gérard de Nerval.)

— **Mus.** *Cabinet d'orgue*, Espèce d'orgue, dans laquelle on renferme un orgue. « On dit plus souvent *buffet d'orgue*.

— **Fr.-maçon.** *Cabinet des réflexions* ou *Chambre des réflexions*, Cabinet obscur où l'on enferme le profane qui se présente à l'initiation maçonnique. La franc-maçonnerie anglaise, qui a été le type de toutes les franc-maçonneries, aux formes si diverses, que nous avons vues se répandre sur tout le globe depuis cent quarante ans, ne connaît pas le cabinet des réflexions. Les plus anciens livres sur la franc-maçonnerie en font mention, vers 1740, comme d'une disposition particulière au local de certaines loges hollandaises et françaises. Nous aurons la même remarque à faire en parlant de presque toutes les épreuves, que l'on croit anciennes et fidèlement transmises par la tradition, tandis qu'elles ne sont que des innovations où l'imagination française a joué un trop grand rôle.

— **Encycl. Polit.** C'est par extension que le nom de *cabinet* fut donné aux gouvernements dans le langage diplomatique. Dans les palais des rois, la pièce ou salle destinée à leur servir de lieu de travail fut désignée sous le nom de *cabinet*, et on finit par s'habituer à donner ce nom à l'assemblée des conseillers qui, travaillant avec le souverain, venaient se placer à côté de lui dans cette même salle. Ce n'était pas le souverain qui agissait personnellement, c'était le *cabinet* dont il était l'âme, de même que c'est la Chambre des députés, ou par abréviation la Chambre, qui adopte une loi et non les membres de la Chambre, et c'est pour cela qu'il est d'usage de dire, en parlant du gouvernement de la reine d'Angleterre et de celui de l'Autriche, le *cabinet* de Saint-James, le *cabinet* de Vienne, Saint-James étant le lieu où se trouve le *cabinet* de travail de la reine d'Angleterre, comme Vienne celui où est placé le *cabinet* de l'empereur d'Autriche. Mais comme les rois changent quelquefois de conseillers, on fut conduit naturellement à donner au mot *cabinet* un sens déterminé pour lui faire signifier tels ou tels ministres appelés à en remplacer d'autres. C'est ainsi qu'on a dit : le *cabinet* du 29 octobre ou le *cabinet* du 1^{er} mars, désignant ainsi par la date de leur entrée au pouvoir les hommes qui avaient accepté de former un ministère, et, de même qu'ils étaient le *cabinet*, tout ce qui se rattachait ou se rapportait à eux devenait affaire ou chose de *cabinet*; toute discussion orageuse était considérée à l'avance comme une question de *cabinet*, c'est-à-dire que, de l'adoption de certain projet présenté par le ministère et des débats qu'il devait faire naître, dépendait la conservation du *cabinet*, ou son renvoi, ou sa démission.

Cependant, dans le principe, on appelait ministres du *cabinet* ceux-là seuls qui, parmi les différents ministres, avaient entrée de droit au conseil; les autres, bien qu'ils fussent chargés de l'administration d'un département des affaires publiques, n'étaient considérés que comme des directeurs généraux d'une branche de l'administration. Mais cette distinction tomba plus tard en désuétude, et le nom de ministre finit par n'être donné qu'à ceux qui jouaient un rôle personnel dans toutes les délibérations de haute politique. Sous l'ancienne monarchie, c'est-à-dire sous le règne du pouvoir absolu, on appelait ordres du *cabinet* les ordres immédiats du roi, soit qu'ils eussent été délibérés en conseil, soit qu'ils émanassent du propre mouvement du roi. A ce titre, les lettres de cachet étaient considérées comme des ordres de *cabinet*. Sous un gouvernement représentatif ou constitutionnel, de pareils ordres ne pouvaient exister; aussi furent-ils abolis, en raison du principe fondamental en vertu duquel tout acte du gouvernement doit être fait sous la responsabilité d'un ministre.

On sait que, sous la nouvelle constitution impériale qui nous régit, les ministres ne sont plus responsables que devant l'Empereur, et celui-ci assume seul la responsabilité de tous les actes qu'il est censé commander à ses ministres. Il est donc permis de douter que, dans ce nouveau régime, les ministres puissent encore être désignés comme formant un *cabinet*; cependant les mœurs parlementaires ont si bien pris possession de notre langue politique, que tous les jours nous voyons les orateurs du Sénat et du Corps législatif, ainsi que les rédacteurs de journaux les plus dévoués au nouvel ordre de choses, se servir du mot sans paraître même s'en apercevoir que la chose ait changé de nature.

En Angleterre, tout membre du *cabinet* doit nécessairement faire partie du conseil privé et siéger dans l'une des deux chambres du parlement. La nomination des membres du *cabinet* est l'une des prérogatives de la royauté; mais, comme il est indispensable que le gouvernement soit assuré du concours de la majorité parlementaire, la royauté a toujours soin de choisir, pour former son *cabinet*, le chef du parti politique qui possède la majorité. Ce chef prend le titre de premier ministre et choisit ses collègues parmi ses adhérents parlementaires. A la chambre des Communes, les membres du *cabinet* et leurs partisans politiques occupent les bancs placés à la droite du speaker. Leurs adver-

saïres sont à gauche. Il en est de même à la chambre des Lords, sauf dans les occasions solennelles où les pairs prennent place suivant leur rang, sans distinction de parti.

En cas d'échec du ministère devant le parlement sur une question politique, ou en cas de vote de censure ou de non-confiance émis par l'une des deux chambres, il est d'usage que le premier ministre se retire. Sa démission entraîne celle de ses collègues, ainsi que d'un certain nombre de fonctionnaires attachés à la maison royale, entre autres le grand maître de l'artillerie, le lord chambellan et le vice-chambellan, le capitaine des gentilshommes d'armes et celui des gentilshommes de la garde, les lords aides de camp, le lord sénéchal, le contrôleur, le trésorier et le maître de la maison royale, le maître des écuries, l'écuier en chef, les écuyers ordinaires, le maître des meutes, le juge avocat général, le lord avocat, enfin la maîtresse des robes. En 1839, sir Robert Peel demanda même à la reine le changement des dames de sa maison. Après s'être reportée aux précédents de la reine Anne, la reine Victoria ne crut pas devoir accéder à ce désir. Le changement était cependant jugé si nécessaire par les hommes politiques qu'il le demandaient, qu'ils refusèrent à leur tour d'être ministres. Le *cabinet* anglais se compose du premier lord de la trésorerie, qui a aussi le titre de premier ministre, du lord haut chancelier, du lord président du conseil privé, du lord du sceau privé, des cinq secrétaires d'Etat de l'intérieur, des affaires étrangères, des colonies, de la guerre, du département des Indes (ce secrétaire d'Etat, orque le gouvernement de l'Inde était entre les mains de la fameuse compagnie des Indes, s'appela le président du bureau du contrôle. V. le mot *contrôle*), du chancelier de l'échiquier, du premier lord de l'amirauté, du directeur général des postes, du chancelier du duché de Lancastre, du président du bureau du commerce et du président du bureau de la loi des pauvres. Ces hauts dignitaires forment seuls le *cabinet*. Les autres grands fonctionnaires auxquels la courtoisie et la tradition donnent le nom de ministres n'en font pas partie de droit. Ils ne peuvent y siéger qu'autant qu'ils y sont spécialement invités. Ces fonctionnaires sont : pour l'Angleterre, le lord intendant, le trésorier et le contrôleur de la maison royale, le lord chambellan et le vice-chambellan, le commandant en chef de l'armée, le premier commissaire des travaux publics, le payeur général des troupes, les vice-présidents du bureau du commerce et du bureau d'éducation, les lords et secrétaires de la trésorerie, les lords et le secrétaire de l'amirauté, les sous-secrétaires d'Etat de l'intérieur, des colonies, des affaires étrangères, de la guerre et des Indes, le secrétaire parlementaire du bureau de la loi des pauvres, l'attorney général, le solicitor général et le juge avocat général; pour l'Irlande, le lord lieutenant d'Irlande, le principal secrétaire d'Etat, le sous-secrétaire, le lord chancelier, l'attorney général, le solicitor général et le conseiller judiciaire; pour l'Ecosse, le garde du grand sceau, le garde du sceau privé, le lord avocat et le solicitor général.

Tous les ministres anglais et écossais doivent faire partie du parlement; il n'y a d'exception que pour le solicitor général d'Ecosse. Quant aux ministres irlandais, la condition d'être membre du parlement n'est obligatoire que pour le lord lieutenant et le premier secrétaire. Le lord lieutenant est toujours pris parmi les membres de la pairie. Il arrive quelquefois que des personnages considérables sont appelés à faire partie du *cabinet*, sans être chargés de la direction d'aucun département ministériel. Cela a eu lieu notamment, sous les deux administrations de lord Palmerston, pour le marquis de Lansdowne. Les membres du *cabinet* touchent des traitements très-considérables. Le lord chancelier reçoit 250,000 fr. par an, et a droit à une pension de 125,000 fr. En dehors du premier lord de la trésorerie, qui touche 290,000 fr., le traitement des autres membres varie de 100,000 à 150,000 fr. Les sous-secrétaires d'Etat et les lords juniors de la trésorerie et de l'amirauté reçoivent de 50,000 à 100,000 fr. Trois ans passés dans ces fonctions donnent droit à une retraite de 50,000 fr.; cette retraite n'est pas réglée et liquidée de plein droit au profit du bénéficiaire, il est d'usage qu'elle soit demandée.

Le *cabinet* administre, sous les ordres du souverain, les affaires intérieures, et dirige les relations avec les puissances étrangères, tout en restant soumis au contrôle du parlement, qui peut le renverser. La responsabilité ministérielle a, du reste, pour conséquence de placer les membres du *cabinet* dans une situation de grande indépendance vis-à-vis de la royauté et de leur laisser en fait la décision presque absolue de toutes les grandes questions. La royauté a souvent réagi contre cette absorption des affaires par le *cabinet* et revendiqué son droit de direction, notamment en matière de questions étrangères. A ce sujet, il est bon de citer le fameux *Memoirandum* qu'en 1851 la reine Victoria fit passer à lord Palmerston :

« La reine demande : 1° que dans les décisions à prendre lord Palmerston établisse nettement ses propositions, afin qu'on sache bien à quoi la couronne est appelée à donner sa sanction; 2° que lorsque la couronne aura donné son approbation à une mesure, cette

mesure ne soit pas arbitrairement modifiée et altérée par le ministre dans l'exécution. Une pareille manière d'agir serait considérée par la reine comme un manque de sincérité et justifierait l'exercice du droit de destitution qui lui appartient; 3° la reine entend être informée de ce qui se passe entre le ministère et les représentants des affaires étrangères, avant qu'il sorte de ces conférences des décisions importantes. Elle entend aussi recevoir les dépêches en temps utile, et celles qui devront être adressées au dehors lui seront soumises assez tôt pour qu'elle puisse en examiner le contenu avant d'y donner son approbation. »

Il est aussi arrivé que les ministres des affaires étrangères ont regardé comme une atteinte à leur dignité de soumettre préalablement leurs dépêches et leurs instructions au *cabinet*, avant que ces dépêches et ces instructions fussent parties. Dans d'autres circonstances, on a vu des ministres très-importants, chargés de représenter le gouvernement devant la chambre des Communes, se plaindre d'avoir été laissés dans l'ignorance de documents diplomatiques qu'ils auraient dû connaître. En somme, le *cabinet* qui, pour toutes les affaires intérieures, est tout autant une commission parlementaire chargée du pouvoir exécutif qu'un conseil des ministres, dans le sens où ce mot et cette chose sont entendus dans les Etats du continent, est loin d'avoir la même puissance et la même influence sur les affaires étrangères. Tout ce qui se rattache à ces affaires est concentré entre la reine, le premier ministre et le secrétaire d'Etat des affaires étrangères.

Dans les autres Etats européens où le régime parlementaire s'est établi et est sincèrement pratiqué, la nature des *cabinets* est à peu près ce qu'elle était en France sous le gouvernement de Louis-Philippe; il y a identité de vues, de principes et de but entre les ministres qui y siègent. S'il y a dissidence sur un point important, le membre dissident se retire; enfin on reconnaît le contrôle des chambres.

Aux Etats-Unis, la constitution a placé la responsabilité générale entre les mains du président; chaque ministre n'est responsable que des faits concernant son département. Cependant, là comme ailleurs, la nature des choses elle-même, plus forte que la constitution, a fait une nécessité de la délibération commune des grandes décisions à prendre. Le président est armé du pouvoir de couper court aux divergences, en exigeant de chaque membre du cabinet son opinion écrite sur les mesures politiques à l'exécution desquelles son département peut être appelé à concourir. Ce droit, dont le président peut user sans avoir de compte à rendre à personne, est exercé très-souvent. Il est rare que, pendant le cours d'une administration présidentielle, il y ait des changements de *cabinet*. Il est aussi très-rare que les membres ayant fait partie d'un *cabinet* sous une administration soient conservés par celle qui lui succède. Aux Etats-Unis, la politique étrangère est encore concentrée entre les mains du chef de l'Etat et du secrétaire d'Etat des affaires étrangères, plus encore que partout ailleurs.

— *Cabinet d'affaires.* Le *cabinet d'affaires* n'a pas de physionomie générale, car bien que, sous le titre générique de *cabinet d'affaires*, on désigne toutes les officines où d'anciens notaires, des avoués, des huissiers, etc., qui, pour une raison plus ou moins avouable, ont quitté leur première profession, cherchent à faire fortune en prenant le soin des intérêts des autres, il y a autant de variétés dans la composition de ces *cabinets* que dans les affaires qui s'y traitent. Il y a certains *cabinets* où se triturent les affaires contentieuses; dans une petite salle assez mal éclairée, deux ou trois jeunes gens paraissent fort occupés à écrire, tandis que, dans une pièce voisine, mieux meublée, décorée parfois avec un certain luxe, un homme de trente-cinq à cinquante-cinq ans, assis devant un bureau surchargé de papiers, donne gravement une consultation à de pauvres diables qui se sont adressés à cet intermédiaire officieux dans l'espoir qu'il sera moins cher que l'avocat, auquel il fait une concurrence active. C'est dans ce *cabinet* qu'on se charge d'établir le bilan d'une faillite, d'assembler des créanciers pour leur faire comprendre qu'un débiteur gêné, offrant 5 pour 100 de ce qu'il doit, est un homme dont la probité ne saurait être douteuse. C'est là aussi qu'on trouve un défenseur toujours prêt à plaider devant le juge de paix de l'arrondissement, à propos de la réclamation d'une note du boucher ou du boulanger. C'est lui qui se charge de demander du temps... et qui commence par se faire payer ses honoraires.

Dans d'autres officines, on se charge d'affaires exclusivement financières. En général, ces *cabinets* sont les meilleurs — pour ceux qui les dirigent — quand toutefois une fausse manœuvre ou un placement de fonds plus hypothétique qu'hypothécaire ne mène pas le directeur sur les bancs de la police correctionnelle. Les affaires, c'est l'argent des autres, a dit un spirituel écrivain; partant de ce principe, on s'occupe surtout, dans les *cabinets d'affaires*, de manier l'argent des autres de manière à ce qu'il en reste le plus possible aux mains du manieur.

Il y a des *cabinets d'affaires* qui s'occupent

spécialement de la recherche des successions en déshérence, moyennant un abandon d'un tiers, ou de la moitié, ou des trois quarts du montant de la succession. Le client, enchanté de toucher une somme qui semble lui tomber du ciel, se hâte de conclure, et l'héritage se trouve réduit d'autant. Mais aussi il est juste de reconnaître que le métier du chercheur n'est pas tout rose; il lui faut fouiller souvent le monde entier pour trouver un héritier, qui ne se doute guère de sa parenté avec le *de cujus*, et si, une fois mis sur la piste, celui-ci refuse les bons offices de l'homme d'affaires, adieu le bénéfice si longuement caressé.

Il y a aussi des *cabinets* de mariage. — Célérité, prudence et discrétion, telle est la devise des agences matrimoniales; le célèbre M. De Foy est le premier, il le dit lui-même dans ses annonces et ses prospectus, qui ait fait reconnaître et sanctionner cette singulière profession, laquelle consiste à marier ensemble, moyennant finances, des gens qui ne se sont jamais vus.

On n'en finirait pas s'il fallait détailler les innombrables opérations des *cabinets d'affaires* : contentieux, commerce, placements de fonds, mariages, pompes funèbres, recherches généalogiques, successions, objets perdus ou volés, tout s'y traite, s'y tripote, s'y triture, et certains de ces *cabinets* se vendent aussi cher qu'une charge d'avoué.

— *Cabinet de lecture.* Le *cabinet de lecture* est un établissement public dans lequel, moyennant une faible rétribution, on peut lire les journaux, les revues et autres ouvrages de littérature. C'est aussi là qu'on trouve à louer les volumes nouveaux qui paraissent et tous les livres qui forment le fonds habituel de ces sortes de bibliothèques. On peut s'abonner au *cabinet de lecture*, c'est-à-dire payer une somme fixe par mois pour avoir la faculté d'emporter chez soi, afin de les lire, tous les livres qu'on désire, parmi ceux qui garnissent le *cabinet*.

L'installation des *cabinets de lecture* date de la fin du siècle dernier. Longtemps cette industrie a joui d'une liberté complète, et ce ne fut que par voie d'induction que la législation sur la librairie lui fut appliquée depuis un arrêt de la Cour de cassation du 30 décembre 1826, qui prononça que le louage, comme la vente des livres, rentrait dans le commerce de la librairie; la jurisprudence fut fixée, et le brevet devint nécessaire. Un prospectus de *cabinet de lecture*, qui date de 1784, contient ce qui suit : « La distribution des livres se fera tous les jours, depuis huit heures du matin jusqu'à midi, et depuis deux heures jusqu'à huit heures du soir, à l'exception des fêtes et dimanches. On trouvera dans le *cabinet* le *Journal encyclopédique*, l'*Année littéraire*, les *Annales politiques*, les *Mémoires historiques*, le *Journal des causes célèbres*, le *Mercur de France*, le *Journal politique de Bouillon*, la *Gazette de France*, une gazette étrangère et les livres nouveaux à mesure qu'ils paraîtront. Les ouvrages contre la religion, l'Etat et les mœurs en seront bannis. »

Cette dernière phrase était mise là uniquement pour se conformer à l'usage, car, bien avant 1789, les *cabinets de lecture* étaient devenus des officines d'immoralité. C'était là que le bourgeois prudent, et sévère observateur des mœurs, se glissait pour lire tout à son aise les livres que ses principes lui défendaient de placer dans sa bibliothèque, mais qui se rencontraient sur toutes les toilettes des marquises et dans les mains des abbés galants.

Lorsque, plus tard, on voulut empêcher l'essor des *cabinets de lecture*, le monopole formula contre eux le grave reproche d'avoir porté à la librairie, à l'imprimerie, à la science même un coup fatal, par cette raison qu'un seul exemplaire d'un ouvrage quelconque pouvant contenter un grand nombre de lecteurs, ils encourageaient les études superficielles au détriment des études sérieuses, et supprimaient les bibliothèques privées.

Une autre cause de la décadence des *cabinets de lecture* est l'habitude qu'ont prise les journaux politiques de publier des romans feuilletons. Jadis les romans ne se publiaient qu'en volumes, et comme les petites bourses ont toujours été et seront probablement toujours plus nombreuses que les grosses, c'est au *cabinet de lecture* qu'on allait déguster le roman nouveau; mais lorsque les journaux, abaissant leur prix, donnèrent des romans en feuilletons, et que, plus tard, vint la mode des romans illustrés, au prix de 20 et même de 10 centimes la livraison, chaque livraison contenant souvent la matière d'un volume, le public déserta les *cabinets de lecture*.

Les *cabinets de lecture* offrent des physionomies très-diverses, selon les besoins des quartiers qu'ils desservent. Ce sont généralement des femmes qui tiennent ces établissements, et quelques-unes d'entre elles appartiennent aux classes élevées de la société : ce sont souvent des veuves d'anciens fonctionnaires; on a pu citer, entre autres, la veuve d'un général, qui précédemment avait été attachée à la personne de Marie-Louise comme dame de compagnie. Des revirements de fortune les amenèrent à se contenter de cette modeste position.

Certains *cabinets de lecture* ont pour clientèle exclusive de petits rentiers qui viennent là lire des journaux et se tenir au courant des nouvelles; d'autres, d'un ordre plus élevé, ont pour habitués des chroniqueurs, des courrié-

ristes, chargés de transmettre aux feuilles publiques de la province les nouvelles parisiennes, et qui trouvent le moyen de s'approvisionner sur place; ils lisent, compulsent, prennent des notes, font leur correspondance et acquiescent, par leur séjour prolongé au *cabinet de lecture*, une réputation de correspondant bien informé et surtout très-répandu.

Au quartier Latin, le *cabinet de lecture* revêt une physionomie toute particulière, car là il fait concurrence au bal Bullier, aux caboulots et à la brasserie. Il est presque toujours vaincu dans cette lutte, nous devons en convenir, mais c'est une raison pour que nous lui accordions une mention toute spéciale. Ce *cabinet* renferme surtout des ouvrages traitant de la médecine ou du droit. Nos étudiants sont entassés autour de grandes tables couvertes de livres de tout format; ils feuilletent, prennent des notes, étudient quelquefois en commun; ils sont là chez eux, entre eux, et interrompent de temps à autre leur travail ordinaire pour parcourir un journal politique, ce qu'ils ne pourraient pas faire dans une bibliothèque publique, où la communication de ces feuilles est expressément interdite. Les principaux cabinets de ce genre sont ceux de Mlle Morel, de Mlle Grissot, et surtout celui de M. Bloisse, cour du Commerce. Il nous est souvent arrivé, le soir d'un jour de fête, de voir autour de ces tables noircies d'encre une jeunesse studieuse que les bruits et les éclats du dehors ne pouvaient arracher à ses méditations. Ceux-là sont venus à Paris pour piocher, et ils piochent; d'autres n'y sont venus que pour culotter des pipes et faire des femmes, et ils culottent et ils font... le désespoir de leurs parents.

Mais nous devons une mention toute particulière au *cabinet de lecture* de Mme Cardinal, situé rue des Canettes, et que tout le Paris lettré connaît comme une véritable succursale de la Bibliothèque impériale. Là, l'homme de recherches et d'études trouve une foule d'ouvrages qu'il chercherait vainement dans les plus riches bibliothèques particulières.

La mode des *cabinets de lecture* s'est répandue à l'étranger; l'Angleterre en possède sous les noms de *reading-rooms* et de *circulating-libraries*, et toutes les capitales européennes ont, sinon des *cabinets de lecture* proprement dits, du moins des établissements littéraires qui peuvent en tenir lieu.

— *Cabinet d'histoire naturelle.* Dès que le Jardin des plantes eut été formé, et qu'un édit de 1635 eut organisé l'enseignement qui devait y être professé, ainsi que les ressources spécialement affectées aux dépenses qu'il nécessitait, la création d'un *cabinet d'histoire naturelle* fut décidée et mise à exécution. Ce fut Colbert qui, en 1660, fit acheter par le roi les peintures que Gaston d'Orléans avait fait exécuter sur velin des plantes les plus remarquables de son jardin de Blois, et en dota ce *cabinet*. Ce fut là l'origine de la chaire d'iconographie. Tournefort, après avoir enrichi le Jardin d'un grand nombre de plantes, légua au *cabinet* son herbier et une magnifique collection d'histoire naturelle, et les savants Joubert et Aubriet ajoutèrent aux vélins un grand nombre de dessins de plantes et d'animaux. Bientôt cette importante collection fut assez riche pour attirer l'attention du monde savant, grâce aux spécimens de toute nature que lui apportèrent Antoine-Laurent de Jussieu, et en 1716, le célèbre Le Vaillant, dont l'herbier, acquis en 1722 et disposé depuis dans un ordre méthodique, fait encore la base de l'herbier actuel. A son tour, l'administrateur Dufay fit don de sa superbe collection de pierres précieuses, tandis que Buffon, appelé à le remplacer, céda l'appartement qui lui était assigné dans les bâtiments du Jardin du Roi au profit du *cabinet d'histoire naturelle*, qui ne se composait alors que de deux pièces, et qui désormais put avoir ses collections classées et rangées, et ses herbiers retirés du logement d'un démonstrateur, où ils étaient entassés. L'éminent naturaliste fit beaucoup pour la prospérité du *cabinet*, à la tête duquel il plaça Daubenton. Celui-ci parvint à faire assurer d'une manière certaine l'existence de l'importante collection commise à sa garde, et un décret du 10 juin 1793 en fixa l'organisation définitive en établissant le *Muséum d'histoire naturelle*, qui absorba le *cabinet*.

Cependant ce dernier nom fut conservé à l'ensemble des galeries consacrées spécialement aux curiosités naturelles, telles que les collections de minéralogie, de botanique, de zoologie, etc. Ce *cabinet* s'enrichit en 1795, dit l'auteur du *Paris illustré*, de la collection du stathouder de Hollande, en 1796 de celle des insectes de Barbarie de M. Des Fontaines, en 1797 de celle d'oiseaux faite en Afrique par Le Vaillant, en 1798 de celle de Brocheton, composée à la Guyane.

En 1804, il reçut de l'empereur les collections de poissons fossiles ayant appartenu au comte Gazzola et à la ville de Vérone, puis les échantillons des roches de Corse, enfin les collections de botanique et de zoologie recueillies à l'île de France par les naturalistes de la seconde expédition scientifique entreprise en 1800, sous la direction des capitaines Baudin et Hamelin.

En 1805, M. de Humboldt fit don au *cabinet* d'un herbier comprenant 4,500 espèces, appartenant au règne végétal des régions tropicales de l'Amérique, et, dans le cours de la

même année, Cuvier, achevant ses travaux sur les fossiles, lui faisait don de sa collection. V. MUSEUM.

— *Cabinet particulier.* L'invention du *cabinet particulier* remonte au xvi^e siècle; ce fut le maître de la taverne de l'*Echarpe*, située place Royale, qui le premier conçut l'idée de réserver dans son cabaret deux *cabinets* aux personnes désireuses de s'entretenir en particulier et de pouvoir causer le verre à la main, en tête à tête, sans éprouver l'inconvénient d'être exposées aux regards de tous les buveurs rassemblés dans une même salle.

Originellement, ces *cabinets* servirent aux gens qui avaient quelque chose de particulier à se dire, et si ceux qui s'occupaient de la politique y trouvaient leur compte, ce ne fut qu'un peu plus tard qu'on vit les amoureux profiter du moyen qui leur était offert d'entretenir leur belle à l'écart. Pendant bien longtemps les femmes refusèrent de se laisser conduire en *cabinet particulier*, n'osant traverser devant tout le monde la grande salle au bout de laquelle ces *cabinets* se trouvaient placés, pour s'y enlever avec un cavalier; mais les hôteliers, et plus tard les restaurateurs, surent habilement tourner la difficulté en pratiquant dans leurs établissements une entrée spéciale pour les *cabinets particuliers*, qui de nos jours sont très-fréquentés, non sans de graves inconvénients pour la morale publique. Voici ce que dit l'historien des *Cafés et cabarets de Paris*, à propos de cette invention, qu'il qualifie de *diabolique*. « Les *cabinets particuliers* sont l'écueil de la vertu et des napoléons. Une jeune fille de vingt ans et une jeune pièce de vingt francs qui commettent l'imprudence d'entrer rayonnantes dans l'un de ces aimables lieux de plaisance n'en sortent guère dans le même état; elles sont l'une et l'autre si changées, que ni leur mère ni leur propriétaire n'oseraient les reconnaître. Passe pour les jaunets; ils sont faits pour ces métamorphoses vulgaires; mais les jeunes filles ? »

Les *cabinets particuliers* sont le principal attrait des restaurants en renom, tels que la *Maison dorée*, le *Café anglais*, le *Café Ritche*, etc. C'est là que chaque soir des dîneurs, et plus tard des soupeurs, viennent en compagnie de charmantes personnes dresser le menu d'un repas fin et délicat : — les bouteilles, le vin de Champagne, les perdreaux truffés, les bisques aux écrevisses, sont l'ordinaire de la carte, et tous les viveurs de Paris en forment la clientèle habituelle. Pendant les nuits de bal masqué, le nombre des *cabinets particuliers* est insuffisant, et il n'est pas rare de voir un couple retardataire courir les boulevards à la recherche d'un *cabinet particulier*, à l'effet d'y achever l'aventure ébauchée au bal de l'Opéra. La discrétion des garçons de restaurant attachés au service des *cabinets* est à toute épreuve. Dans la crainte d'être importun, le garçon n'entre jamais dans un *cabinet*, une fois le dessert servi, sans qu'on l'appelle; d'ailleurs, chaque porte de *cabinet particulier* est intérieurement munie d'un verrou, ce qui permet aux gens qui s'y enferment de causer de leurs petites affaires sans courir le risque d'être dérangés. L'amour ne fait pas toujours les frais de la conversation, et on voit souvent deux ou trois amis demander un *cabinet* pour être seuls et s'entretenir à l'aise; quelquefois aussi, particulièrement sous le règne de Louis-Philippe, — de naïfs conspirateurs se donnaient rendez-vous dans un *cabinet* de quelque restaurant en vogue, et, le café versé, ils dressaient leur plan de conduite et arrêtaient le programme du coup de main qui devait jeter bas le tyran; mais si le proverbe : *Les murs ont des oreilles*, fut jamais vrai, c'est lorsqu'il s'agit des murailles des *cabinets particuliers*, et il était rare que ceux qui avaient intérêt à savoir ce qui s'était dit entre trois ou quatre personnes dont ils faisaient surveiller la conduite ne trouvaient des oreilles exercées prêtes à recueillir les moindres paroles prononcées dans ces lieux prétendus secrets.

Le *cabinet particulier* est essentiellement parisien, meublé d'épais rideaux, d'un moutardeux divan et d'une glace. Ce charmant petit réduit est à peu près inconnu en province, si ce n'est dans les villes de premier ordre.

— *Cabinet de cire.* On désigne sous ce nom une collection de figures en cire colorée reproduisant, sous leur costume habituel et dans une attitude ordinairement légendaire, les personnages fameux, morts ou vivants. Un Allemand, dont le nom était vraisemblablement *Curtius*, mais qui se faisait appeler *Curtius*, comme le jeune patricien romain dont parle l'histoire, mit à la mode ce genre de curiosité, à Paris, vers l'année 1770. Ses salons du Palais-Royal et du boulevard du Temple, consacrés, l'un aux grands hommes, l'autre aux scélérats, attirèrent longtemps la foule. Les anciennes descriptions des curiosités de Paris parlent du *cabinet* du sieur *Curtius* comme d'un spectacle digne d'attirer l'attention des honnêtes gens. « On y voit, dit Dulaure, à la date de 1791, des figures de cire colorée, qui sont des imitations frappantes de la nature. On y voit les figures de tous les personnages célèbres dans tous les rangs. » La vogue du *cabinet* de *Curtius* tomba avec le premier empire; mais l'ingénieur Allemand avait fait école, et il n'est pas aujourd'hui de fête foraine qui n'ait à exhiber sa collection de personnages

historiques. *Curtius*, dont le nom est resté attaché à ce genre d'exhibition, n'avait fait que ressusciter l'art de modeler en cire, en honneur chez les anciens. Lainpride, un des écrivains latins de l'*Histoire Auguste*, qui vivait au commencement du iv^e siècle, sous le règne de Dioclétien, rapporte qu'on servait des mets en cire sur les tables d'Héliogabale, ce qui prouve que les Romains avaient perfectionné cet art oublié ensuite, mais non complètement, puisque, pendant le moyen âge, les gens vindicatifs et superstitieux fabriquaient, on le sait, des figures en cire à l'effigie de leurs ennemis, pour se donner le plaisir de les percer de coups d'épingle. C'était d'ordinaire une figure de petite dimension, aussi ressemblante que possible. Après certaines incantations et des paroles cabalistiques, le sorcier piquait la petite statuette à l'endroit du cœur, et il affirmait que la personne dont il avait ainsi fabriqué et percé l'image devait mourir dans l'année.

Près d'un siècle avant *Curtius*, c'est-à-dire en 1675, Mme de Thianges, sœur de Mme de Montespan, avait eu une idée qui, en même temps qu'elle offre une certaine analogie avec celle de notre Allemand, nous prouverait au besoin que la céroplastique avait déjà fait d'assez beaux progrès au xvi^e siècle, progrès que nous devons, tout nous porte à le croire, aux Italiens. Mme de Thianges donna au duc du Maine, fils de Mme de Montespan et de Louis XIV, alors âgé de cinq ans, une chambre toute dorée grande comme une table, dit La Monnoye, dans le *Mémoires*, comparaison qui ne donne pas une idée bien nette de ses dimensions. « Au-dessus de la porte, ajoute-t-il, il y avait en grosses lettres : *Chambre du sublime*. Au dedans, un lit et un balustre, avec un grand fauteuil dans lequel étoit assis M. le duc du Maine, fait en cire, fort ressemblant. Auprès de lui, M. de La Rochefoucauld, auquel il donnoit des vers pour les examiner. Autour du fauteuil, M. de Marillac et M. Bossuet, alors évêque de Condom. A l'autre bout de l'alcôve, Mme de Thianges et Mme de La Fayette lisoient des vers ensemble. Au dehors du balustre, Despréaux avec une fourche empêchoit sept ou huit méchants poètes d'approcher. Racine étoit auprès de Despréaux, et un peu plus loin La Fontaine, auquel il faisoit signe d'avancer. Toutes ces figures étoient de cire, en petit, et chacun de ceux qu'elle représentoit avoit donné la sienne. » La céroplastique, dont Lysistrat de Sicione, contemporain d'Alexandre le Grand, fut, selon Pléne, l'inventeur, et que les Grecs portèrent à une grande perfection, n'avait guère jusqu'alors été appliquée chez nous dans de grossières figures votives pour les églises, et nous doutons fort que la *chambre du sublime*, offerte au duc du Maine, ait été réellement digne de son nom. La France, en effet, n'est entrée que tardivement dans la production des travaux de la céroplastique, que les Italiens portèrent, pendant le xvi^e siècle, à une rare perfection en l'appliquant surtout aux préparations anatomiques. C'est à ces derniers, vraisemblablement, que *Curtius* fut redevable de l'idée de couler de la cire dans des moules pris sur nature, idée, nous le répétons, renouvelée des Grecs. Mais, ce qui paraît lui appartenir en propre, c'est d'avoir composé, pour l'offrir à la curiosité publique, une galerie de bustes disposés avec art et préparés de façon à produire la plus complète illusion.

Curtius avait son principal établissement au Palais-Royal; le *cabinet* du boulevard du Temple n'était qu'une succursale, mais cette succursale balança longtemps la vogue des théâtres d'Audinot, de Nicolet; des parades de l'Écluse, de Taconet; du café Yon et des cabriolets de Placide. C'est dans ce *cabinet* que, après l'exil de Necker, le dimanche 12 juillet 1789, une troupe de particuliers alla chercher les bustes du ministre disgracié et du duc d'Orléans. Une multitude immense étoit, comme tous les dimanches, réunie sur le boulevard du Temple. Les deux bustes, recouverts de voiles noirs, en signe d'affliction, furent portés à travers les rues, au milieu d'un cortège nombreux qui grossissait à chaque pas et auquel s'étaient joints des gardes françaises. Cette foule traversait la place Vendôme, lorsqu'un détachement du Royal-Allemand et de dragons fondit sur elle le sabre à la main. L'image de Necker fut fendue en deux par le sabre d'un soldat du Royal-Allemand. L'homme à qui elle avait été confiée étoit un nommé Pépin, colporteur de mercerie, domicilié rue des Vertus, n° 44. Il reçut une balle à la jambe, un coup de sabre à la poitrine, et tomba à côté du buste brisé. L'effigie du duc d'Orléans put échapper à la destruction, mais un garde française perdit la vie en le défendant et quelques autres personnes furent blessées pour avoir voulu le protéger. La première étincelle de la Révolution venait de jaillir.

Les salons de figures de cire restèrent ouverts au boulevard du Temple, presque jusqu'aux dernières années du règne de Louis-Philippe; mais la fin du premier empire en avait marqué les derniers beaux jours. Leur fondateur avait fait preuve de conscience artistique et de goût. Ses successeurs, moins scrupuleux ou plus avides, causèrent eux-mêmes leur ruine en cherchant bien plus à tirer parti de la crédulité des gens du peuple qu'à satisfaire la curiosité des vrais connaisseurs. Toute circonstance leur sembla bonne pour tirer de leurs magasins des têtes

quelconques, et leur faire représenter indifféremment des personnages de la Révolution, des maréchaux de l'empire, des pairs de la Restauration, des ministres de Louis-Philippe, des souverains morts ou vivants, des héros de la Fable ou de l'histoire, des assassins, des victimes ou des philanthropes. Chaque buste étoit, comme dit Horace : *Cereus in vitium flecti*. Mais, pour être mou comme la cire, facile à pétrir, le visage paternel de M. Fualdès, par exemple, ne pouvait faire qu'un dey d'Alger assez peu sortable; et Marie-Antoinette, malgré de nouveaux atours, ne pouvait passer aux yeux des spectateurs difficiles pour une madame Lafarge suffisamment réussie. Deux figures faisaient ordinairement partie de la collection : la première, debout dans le vestibule, portait l'uniforme de la gendarmerie française et étoit censée inspirer une crainte salutaire aux flous qui eussent été tentés de pénétrer dans l'établissement; la seconde, une jeune fille toujours souriante, avait entre les mains un tronc où les visiteurs déposaient leurs offrandes au profit du cicérone chargé d'expliquer au public les curiosités du *cabinet*, et, comme les recettes supplémentaires étoient assez généralement abondantes, celui qui, la baguette à la main, faisait voir la figure à la tirelire, la désignait sous ce nom : « Une jolie petite fille qui ne pleure jamais. »

Aujourd'hui, les collections de figures de cire ne se montrent plus guère, nous le répétons, que dans les foires, exploitées par des *impresari* ambulants qui invoquent encore assez souvent le souvenir de leur devancier *Curtius*, dont le nom leur sert d'enseigne. Moyennant une faible rétribution de 10 ou de 20 centimes, le spectateur voit défilér devant ses yeux toutes les têtes couronnées et leurs épouses, les célébrités militaires, et surtout les grands criminels. La ressemblance est garantie, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit toujours parfaite. La Cité de Londres a ses salons de cire, auxquels Calcraft, l'exécuteur des hautes œuvres, envoie annuellement un honnête contingent de visages de pendus. Le peuple de Londres montre, pour ces exhibitions, un empressement au moins égal à celui que mettaient autrefois le peuple de Paris à courir chez *Curtius*. Aussi les mouleurs en cire d'outre-Manche ne manquent-ils jamais d'acheter la enlote du misérable attaché à la potence, et dont ils tâchent de saisir le visage au bout de leur lunette. En France, nous l'avons déjà dit, nos modernes *Curtius* poussent moins loin la recherche de la vérité et de l'exactitude; ils s'en rapportent à la rédaction des sténographes des grands journaux, et le plus souvent à leur étonnante imagination.

A l'heure qu'il est, Paris est veuf de *cabinets de cire*, car on ne peut appeler de ce nom nos collections anatomiques. Cependant, en 1865, nous avons vu s'installer dans la salle Beethoven, passage de l'Opéra, un musée géologique, ethnologique et anatomique auquel est jointe une collection d'empreintes de cire, prises, dit le catalogue, « sur le masque original de personnages historiques, faites par le professeur Schwartz, célèbre phrénologue de Stockholm. » Dans cette collection, les rois de Suède Charles XII, Gustave III, Charles XIV, Oscar I^{er}, ont leur buste à côté de ceux de Voltaire, de Schiller, de Paganini, de Weber, de Mirabeau, de Robespierre, d'Auerbach, et de trois ou quatre voleurs et assassins. Ce musée, qui porte le nom de *Musée Hartkoff*, tient beaucoup moins des anciens *cabinets de cire* que des modernes collections scientifiques; aussi les hommes seuls sont-ils admis à le visiter. La grande curiosité du musée Hartkoff a été, jusqu'à ce jour, cette danseuse mexicaine, Julie Pastrana, au visage velu, et dont le corps, couvert de poils, est admirablement proportionné. Une horrible tête, qui, si l'on en croit le catalogue, aurait servi de modèle à Victor Hugo pour la création de *Quasimodo*, s'y voit aussi; c'est celle de Marianne, qui vivait à Paris au commencement de ce siècle. Un *cabinet* réservé est joint au musée Hartkoff : on y trouve représentées certaines opérations chirurgicales sur lesquelles nous tirons le rideau, car elles ont plus de rapport avec le musée Dupuytren et le musée Orfila qu'avec l'ancien spectacle de *Curtius*. *Curtius*, en effet, pouvait bien commettre quelques bévues historiques, mais les objets que sa baguette recommandait à l'attention des visiteurs n'avaient rien qui pût en aucune façon troubler, même après dîner, les estomacs délicats.

— *Cabinet noir.* Ce fameux *cabinet* a été pendant assez longtemps un des rouages les plus puissants de la police secrète, et il a maintes fois fourni au despotisme des armes redoutables contre ses ennemis. C'est le cardinal de Richelieu qui passe pour avoir, le premier, donné le triste exemple du bris des cachets; mais c'est sous Louis XIV que fut créé le *cabinet noir*, par un ministre complaisant, qui ne se fit aucun scrupule de violer le secret des lettres pour instruire son maître des motifs qui faisaient correspondre entre elles certaines personnes. Dans ce but, il n'avait trouvé rien de plus simple que de charger des employés spéciaux du soin de décacheter les lettres des particuliers, de prendre connaissance du contenu et de faire un extrait qu'on mettais sous les yeux du roi de France et de Navarre. Toutefois, la violation des correspondances ne fut établie *régulièrement* que sous la régence. Le cardinal Dubois, qui devait donner le triste spectacle de toutes les in-

famies, ne pouvait oublier ce moyen honteux de lire dans les consciences. Le roi libérin trouvait lui-même un plaisir sans pareil à se mettre ainsi au courant des intrigues amoureuses de ses sujets ou de ses sujettes, tandis qu'il étoit sûr en même temps d'apprendre ce qui pouvoit se tramer dans l'ombre contre sa politique. Le *cabinet noir* occupait alors quatre employés, qui travaillaient sous la surveillance immédiate du directeur de l'administration des postes. Ces employés triaient les lettres qu'il leur étoit prescrit de décacheter, et prenaient l'empreinte du cachet; la lettre ouverte, lue et notée, on la recachetait au moyen de l'empreinte. Louis XV et ses favorites prenaient plaisir à ces indiscretions, qui leur livraient les preuves des mille intrigues de la ville et de la cour. C'étaient d'ailleurs des gens habiles que MM. les employés du *cabinet noir*; ils avaient poussé jusqu'à la perfection l'art de décacheter une lettre sans qu'on pût s'en apercevoir; ils en savaient amollir le cachet avec un talent tout particulier au moyen de l'eau tiède, et la cire se détachait délicatement sans que les initiales ou les armoiries qui s'y trouvaient imprimées perdissent rien de leur relief. Voici comment fonctionnait cette inquisition épistolaire : on avait formé un comité de vingt-deux membres, qui profitaient des ténèbres de la nuit pour se rendre, à des heures convenues, dans un odeur repaire, d'où ils ne sortaient qu'avec les plus grandes précautions, pour se dérober aux regards du public. 50,000 fr. par mois pris sur les fonds d'un ministère (celui des affaires étrangères) servaient à solder ces vils employés; l'auteur qui rapporte ceci devait être bien informé, c'est le rapporteur du comité des pétitions qui le dit en pleine tribune de la Chambre des députés, le 12 mai 1829. Les extraits de lettres n'étaient pas remis au roi, qui se fût fatigué de tant lire; il se réservait pour lui les plus friands morceaux, — ceux qui étaient de nature à lui procurer un passe-temps agréable, — et la partie polémique étoit distribuée aux membres d'une agence spécialement établie pour cet objet, et dont le prince de Conti et plus tard le comte de Broglie eurent la direction.

Le lieutenant général de la police et le ministre des affaires étrangères recevaient également des extraits, et parfois même, quand besoin en étoit, des copies entières. La *Police dévoilée* cite un passage d'une lettre du surintendant des postes au lieutenant général Le noir, dans lequel on lit ceci : « Je joins ici deux copies de lettres de la Douay que j'ai arrêtées; je vous prie de les lire et de me mander si vous voulez que je les *laisse aller*. En ce cas, elles partiront demain. Avez-vous rempli votre projet, afin que de mon côté je fasse arrêter ces lettres, s'il y en a. » Quoiqu'on se fût avisé de protester alors eût été fort mal inspiré. Un commis de la poste, nommé Christian, ayant parlé de l'existence du *cabinet noir* et des manœuvres qui s'y pratiquaient, fut arrêté; il disparut un jour, et jamais depuis lors on ne le revit plus; à l'étranger, si nous en croyons M. Alfred Michiels, les choses se pratiquaient sur une vaste échelle. Tous les courriers du cabinet prussien, hormis deux, dit-il, avaient été gagnés, corrompus par le directeur de la police autrichienne. Sur la frontière bohémienne, près de Pirna, une maison avait été construite dans un lieu et d'une manière appropriés à l'établissement. Les affidés de l'administration y avaient seuls accès; plusieurs y étoient domiciliés. Là, ils attendaient le courrier de Berlin, le faisaient monter dans leur chaise de poste, ouvraient sa valise, et, tandis que les chevaux galoient bride abattue, ils décachaient subtilement les dépêches, les lisaient et en copiaient les passages importants. Le travail terminé, on recachetait les lettres et l'on fermait la valise. Enfin, la chaise atteignait une maison mystérieuse située un peu avant Langenzersdorf, la dernière station de poste sur la route de Vienne. Les honnêtes gens se séparaient, et, trois heures après, l'ambassadeur de Prusse recevait des dépêches dont l'Autriche avait déjà la copie entre les mains. A Vienne même, une aile du palais impérial, nommée le Stalbourg, servait aux ténébreuses pratiques de l'inquisition épistolaire. On y employait principalement des Napolitains, dont on avait reconnu par expérience l'adresse supérieure... Mais revenons en France.

L'abolition du *cabinet noir* avait été résolue par Louis XVI, à qui ce moyen honteux répugnait; mais ses conseillers réussirent à lui faire entendre que la raison d'Etat exigeait qu'il le conservât, et Louis XVI céda, bien qu'il ne laissât jamais échapper l'occasion de s'élever contre un tel abus, qui le révoltait, mais qu'il n'osait faire disparaître. Il étoit réservé à l'Assemblée nationale de 1789 de détruire ce fameux *cabinet noir*, dont les cahiers de doléances avaient flétri l'existence en termes énergiques. On connaît l'admirable discours prononcé à ce sujet par Mirabeau. Cependant, dans une circonstance critique, où le roi venait de fuir pour Varennes, on saisit aux Tuileries deux lettres décachetées, et l'Assemblée, qui n'avait pas de *cabinet noir*, refusa d'en prendre lecture, bien qu'elles fussent ouvertes : elle les fit cacher et remettre à leur destinataire. On a dit pourtant qu'à une époque où une partie de la noblesse française conspirait si honteusement avec l'étranger, le *cabinet noir* avait repris son travail dans le but de déjouer les complots

qui s'ourdissaient dans l'ombre et menaçaient la patrie commune. Le gouvernement impérial n'eut garde de priver sa police de ce concours occulte. Pendant les Cent-Jours, Carnot, informé que le secret des correspondances avait été violé par des agents de l'administration, adressa aux préfets une circulaire dans laquelle il rappelle que « la pensée d'un citoyen français doit être libre comme sa personne. » Il était réservé à la Restauration de donner une impulsion nouvelle au *cabinet noir*, et ce fut sur une lettre interceptée et décahétée à la poste, qu'à l'occasion de l'évasion de M. de Lavalette un procès put être intenté à Mme de Lavalette et à trois officiers anglais, MM. Wilson, Bruce et Hutchinson. La Restauration perfectionna singulièrement cette institution, dont aucun gouvernement n'a voulu avouer l'existence et qui, assurément, a disparu. Un arrêt de la cour de cassation, rendu le 21 novembre 1853, toutes chambres réunies, arrêt qui a force de loi, rend désormais inutile l'ancien *cabinet noir*. En effet, cet arrêt reconnaît au préfet de police et aux préfets le droit de se faire délivrer, par les directeurs des postes, telles lettres qu'ils déterminent. Un simple commissaire peut donc aujourd'hui, en présentant une délégation *ad hoc*, se faire remettre, contre un reçu, les lettres adressées à tel individu désigné, et si, plus tard, elles sont rendues à l'administration, elles sont frappées d'un timbre particulier qui porte ces mots : *Ouvertes par autorité de justice*, et renvoyées au destinataire. Qu'est-il besoin de recourir au *cabinet noir*, quand on a entre les mains des pouvoirs aussi redoutables, dont on peut se servir ostensiblement et sous la protection de la loi ? Le *cabinet noir* a donc cessé d'exister, nous voulons bien le croire, et il nous semble que rien ne peut faire supposer qu'il doive jamais être rétabli. Il n'importe, longtemps encore on parlera de lui ; son souvenir évoqué jusque dans l'enceinte du Corps législatif en février 1867, à propos des saisies opérées sur une lettre du comte de Chambord, a réveillé le monstre et les anecdotes plus ou moins nombreuses, plus ou moins terribles, plus ou moins vraies, sous lesquelles la réprobation des honnêtes gens s'avait enfouie depuis longtemps. On a vu, par le bruit qui s'est fait alors autour de lui, que ce n'est pas dans le pays de la loyauté que la violation du secret des correspondances sera jamais chose acceptée.

— Allus. litt.

Franchement, il est bon à mettre au cabinet.

Vers célèbre et devenu proverbial, par lequel Alceste, dans le *Misanthrope* (acte I^{er}, scène II), fait connaître à Oronte ce qu'il pense de son sonnet. *Cabinet*, cela semble clair au premier abord ; mais attendez que les commentateurs aient compendieusement examiné, pesé, analysé, ressassé, quintessencié les différentes acceptions de ce mot, et vous verrez que le noué gordien était un jeu d'enfant en comparaison de ce problème. Nous ne savons plus quel premier président du parlement a dit : « Rien n'est plus clair que les éléments d'un procès avant les plaidoiries des avocats ; rien n'est plus embrouillé après. » Nous croyons qu'il le cas est à peu près identique. « *Proh pudor !* s'écrient les puristes, les délicats, en levant les bras au ciel, Molière, dans une comédie comme le *Misanthrope*, recourir à une expression si grossière, lui qui possédait une si juste mesure des choses ! Blasphème, abomination de la désolation ! — Tout doux, ripostent ceux dont le nerf olfactif est moins susceptible : le mot n'est pas atique, nous en convenons ; mais qu'il Alceste est Alceste, il a son franc parler ; de plus, il est forcé dans ses derniers retranchements, et, par là même, il a bien pu finir par envoyer les vers d'Oronte à où le roi n'a pas l'habitude d'aller en carrosse, d'autant plus qu'il soutient ensuite, sans en démordre, que ces vers sont mauvais.

Et qu'un homme est pendable après les avoir faits. Nous voilà bien embarrassés. Une loi de Solon punissait de mort, à Athènes, le citoyen qui, dans une guerre civile, ne se déclarait pas pour l'un ou l'autre parti ; quoique nous ne soyons pas menacés directement de l'application de cette loi, nous nous rangerons cependant à l'une des deux opinions que nous venons de mettre en présence, après avoir soigneusement examiné les pièces du procès.

C'est la critique Duvignot qui eut le premier la malencontreuse idée d'innocenter, de purifier Alceste : « Le mot *cabinet*, dit-il, n'avait point encore été détourné à l'acception qu'il a reçue des utiles et commodes innovations de l'architecture moderne. Du temps de Molière, l'expression : *Des vers bons à mettre au cabinet*, ne signifiait autre chose que des vers indignes de voir le jour et de recevoir les lumières de l'impression. » Nous verrons plus loin ce qu'il faut penser de la première partie de cette assertion. Mais des vers indignes de voir le jour, les aurait-on placés, comme le fait remarquer le bibliophile Jacob, dans un petit meuble en ébène ou en bois des îles, où l'on serrait l'argent et les bijoux ? Le mot *cabinet* désignait alors un meuble de ce genre. Il est vrai que *cabinet* a été pris souvent dans cette acception. Dans le *Procès de la femme juive et partie*, Montfleury fait dire à une prude qui condamne cette comédie :

Ordonnez par pitié, pour raison de ces faits, Qu'elle entre au cabinet et n'en sorte jamais.

Régner avait déjà dit, dans une satire sur les Poètes :

Les dames cependant se fondent en délices,
Lisant leurs beaux écrits, et de jour et de nuit,
Les ont au cabinet, sous le chevet du lit.

D'un autre côté, nous lisons ce qui suit dans une *Lettre de M. Daillé, pasteur à l'Eglise de Paris, à Mme de la Tabaritière*, citation extraite d'un petit livre fort rare et non moins curieux, intitulé : *Lettres apportées avec le corps de M. de Sainte-Hermine, écrites à M. et Mme de la Tabaritière* (1629-1630) « J'en dis autant de ces lettres auxquelles vous faites trop d'honneur de vouloir donner quelque place parmi tant d'excellentes pièces qui vous ont été écrites sur cette lamentable occasion. Et n'est-ce que votre dessin est de dresser un monument de votre deuil, dans lequel il me seroit mal séant de ne point paroître, puisqu'après vous j'y suis le plus intéressé, je vous supplerois de me laisser dans les ténèbres d'un cabinet plutôt que de me tirer en lumière. »

Voici donc déjà un sens nettement établi : Ce cabinet, appelé aussi *cabinet d'Allemagne* ou *cabinet de la foire Saint-Laurent*, faisait l'office de secrétaire ; outre les bijoux et l'argent, comme nous l'avons dit, on y renfermait des lettres, des papiers, des objets de toilette, des gants, etc. M. Littré a donc pu se croire autorisé à prendre le mot *cabinet* dans ce sens, et à commenter ainsi la pensée d'Alceste : « Votre sonnet doit être gardé en portefeuille, non publié ; » ce qui est bien anodin pour un homme aussi prompt qu'Alceste à dire carrément sa pensée. Cependant, un des maîtres de la critique moderne, M. Saint-Marc-Girardin, adopte l'opinion de Duvignot et de M. Littré, dans un article du *Journal des Débats* du 17 mars 1864, et M. de Bièvre, dans un feuillet du *Sicéle* du 20 septembre de la même année, se rallie à cette interprétation. Ce sont là, certes, des autorités respectables, mais qui, suivant notre humble jugement, ont le double tort d'invoquer en leur faveur, sur la foi de Duvignot, un fait absolument faux et une appréciation fort contestable.

Il est faux, en effet, comme nous le prouverons plus loin, qu'au temps où vivait Molière, le mot *cabinet* n'eût pas encore reçu l'acception qu'on lui connaît aujourd'hui, si ce n'est que la perfectionnement à l'anglais était sans doute inconnu, ce que nous accordons volontiers. De plus, prétendre qu'un homme du monde d'Alceste devait rejeter une telle expression, c'est méconnaître étrangement son caractère, sa franchise, sa brusquerie, sa situation, et surtout les incroyables libertés de langage de cette époque, libertés dont Molière a donné bien d'autres exemples ailleurs que dans le *Malade imaginaire* ou les *Fourberies de Scapin*. De plus, encore une fois, comment des vers indignes de voir le jour, des papiers de rebut, sont-ils bons à être précieusement serrés dans un meuble en bois précieux, orné de ciselerie et de marqueterie, en compagnie de l'or, des bijoux, des billets doux, etc. ? Mais ce n'est là qu'une question de détail ; passons.

A côté de cette interprétation, qui a sa raison d'être, M. Marty-Laveaux en fait surgir une autre, à laquelle on peut attribuer la même valeur. Dans l'espèce, *cabinet*, selon lui, désignerait un cabinet de travail, tel que nous l'entendons aujourd'hui, et il cite à l'appui de son opinion cette définition du *cabinet* donnée par Richelieu en 1680 : « Pièce d'appartement dans une maison, où sont les livres avec les papiers, où l'on se retire pour étudier ou pour parler d'affaires. » Dans *Mélie*, de Corneille (acte II, scène VI), Tircis dit à Chloris :

Ma sœur, un mot d'avis sur un méchant sonnet
Que je viens de brouiller dedans mon cabinet.

A propos des fameux sonnets de *Job et d'Uranie*, Corneille écrivait encore un peu plus tard :

Ainsi, veux-tu savoir, touchant ces deux sonnets,
Qui partagent nos cabinets,
Ce qu'on peut dire avec justice ?

Ici, *cabinet* a le sens de petit salon, de salon intime où l'on se réunit pour dire du bien ou du mal des productions du jour, causer, médire du prochain, s'abandonner, enfin, au doux plaisir de déchirer à belles dents ses amis. Le même Corneille nous fournit de nouveau cet exemple dans sa comédie de la *Galerie du palais* (1634, acte I^{er}, scène VIII), exemple habillé à la mode alambiquée de cette époque :

..... Le style d'un sonnet
Est fort extravagant dedans un cabinet ;
Il y faut bien louer la beauté qu'on adore,
Sans mépriser Vénus, sans médire de Flore,
Sans que l'éclat des lis, des roses, d'un beau jour,
Ait rien à démêler avecque notre amour.

M. Marty-Laveaux appuie son opinion d'une autre citation qui a la même valeur. Dans l'épître dédicatoire qui se trouve en tête des *Œuvres de Maynard* (1646, in-4^o), le vieux poète dit au cardinal Mazarin : « Je sais que vous ne pouvez regarder mon ouvrage que comme une antiquité qui ne saurait éviter le mépris des curieux. » et la postérité ne m'abandonnera jamais d'avoir osé produire, sous un nom si grand et si révéré que le vôtre, ce qui devoit demeurer enseveli dans mon cabinet. La même pensée se trouve reproduite dans le

premier sonnet de ce recueil adressé à Gomberville :

Mon livre, je ne puis m'empêcher de te plaindre,
Tu vas courir le monde, et je ne sais pourquoi.
.....
Je devois m'obstiner à rompre ton voyage,
Et c'étoit mon dessein ; mais le puissant langage
De mon cher Gomberville à la fin m'a vaincu.
Sans lui, mon cabinet seroit ta sépulture.

Voilà donc deux commentaires différents appuyés sur des autorités dont on ne saurait contester le poids. Mais le lecteur a déjà compris que l'adoption de l'un ou de l'autre de ces deux sens est la chose du monde la plus indifférente ; il n'y a là qu'une simple nuance qui n'offre aucun intérêt. M. Génin l'a bien compris, avec son flair littéraire si expérimenté, si fin, si délicat ; mais il n'a pas osé, comme on dit vulgairement, saisir le taureau par les cornes, et il a essayé d'un compromis qui, après tout, n'est pas inadmissible, mais que le tempérament si nettement tranché d'Alceste-Molière ne nous permet pas d'admettre. « On a beaucoup disputé, dit M. Génin, sur le sens de cette expression. Les uns veulent que ce soit : Bon à serrer, loin du jour, dans les tiroirs d'un cabinet (sorte de meuble alors à la mode) ; les autres prennent le mot dans un sens moins délicat et qui s'est attaché à ce vers devenu proverbe. Je crois que Molière a cherché l'équivoque. » Ce qui signifie que Molière se ménageait un faux-fuyant et se réservait de dire à Oronte et au parterre, selon la circonstance : « Prenez-le comme il vous plaira, » sauf à ajouter ensuite : « C'est vous qui faites l'ordure ; quant à moi, je m'en lave les mains. » à la façon de Pilate, bien entendu. Eh bien, nous n'admettons pas plus cette interprétation que les deux précédentes, d'abord parce que Molière n'était pas homme à recourir aux moyens termes pour gazer sa pensée ; ensuite parce que nous trouvons dans le caractère d'Alceste et dans le sens déjà reconnu et fixé du mot *cabinet* les raisons les plus plausibles de nous prononcer contre ceux qui crient *shocking !* à l'idée seule qu'Alceste, si bourru qu'il soit, ait pu envoyer le sonnet d'Oronte... là où l'on met les petits papiers.

Duvignot prétend que le *cabinet* du milieu du XVII^e siècle n'avait pas du tout la destination que lui ont affectée nos architectes modernes, et les écrivains qui ont invoqué son autorité partagent naturellement la responsabilité de son assertion. A cette objection de fait voici des réponses irréfutables : Dans une épître placée en tête de la comédie d'*Alizon*, « dédiée ci-devant aux jeunes veuves et aux vieilles filles, et à présent aux beurrières de Paris, » comédie dont la seconde édition est de 1664, c'est-à-dire de deux ans antérieure à la première représentation du *Misanthrope*, l'auteur, sous le pseudonyme de *Discret*, s'adresse en ces termes aux beurrières : « Vous ne vendez pas un quartier de beurre ni d'épinards en carême, que l'enveloppe ne soit des œuvres de messieurs les poètes du temps, de messieurs de l'Académie, des entretiens pieux des Pères contemplatifs, ou de nos faiseurs de romans.... Tel qui n'a pas un écu pour acheter un livre entier en voit du moins que, que partie à bon marché, puisque vous en donnez toujours quelque lambeau par-dessus les denrées que vous débitez, et, par ce moyen, il peut, pour peu d'argent qu'il ait, goûter les charnantes entretiens de ces grands génies, s'il se sert de leurs œuvres à autre usage, dans le cabinet. » Voilà qui est clair, et l'on comprend ici, sans avoir besoin d'une traduction savante, qu'il s'agit d'un cabinet de tout autre genre que celui dont parle Sganarelle dans cette phrase de la scène II, acte I^{er}, de *L'Amour médecin* : « Est-ce que ta chambre ne te semble pas assez parée, et que tu souhaiterai quelque cabinet de la foire Saint-Laurent ? » Mais voici qui est encore plus décisif : Richelieu, que nous avons déjà cité, n'a pas assigné qu'un sens au mot *cabinet*, il lui a aussi attribué le suivant : « CABINET s. m., Lieu secret pour les nécessités de la nature. Molière a dit, en parlant d'un méchant sonnet :

Franchement, il n'est bon qu'à mettre au cabinet. »

Or Richelieu avait été le commensal, l'ami et le flatteur de Molière, ce qui, on en conviendra, donne une certaine autorité à sa définition. Furetière, enfin, qui connaissait également Molière, s'est exprimé dans son *Dictionnaire* à peu près dans les mêmes termes que Richelieu : « CABINET se prend quelquefois pour une garde-robe ou le lieu secret où l'on va aux nécessités de nature. Ainsi Molière a dit, dans le *Misanthrope*, en parlant d'un méchant sonnet :

Franchement, il n'est bon qu'à mettre au cabinet. »

Franchement aussi, nous le croyons du moins, la question nous semble résolue en faveur de cette dernière interprétation, et, s'il faut dire toute notre pensée, nous n'en sommes nullement humilié pour Molière ; nous en avons déjà donné les raisons. Et il ne faut pas croire que nous soyons les seuls de cet avis ; parmi les autorités que nous pourrions appeler à notre secours, nous nous contenterons d'une seule, mais nous la choisissons bien : le bibliophile Jacob (M. P. Lacroix) s'exprime ainsi dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, excellent recueil qui nous a beaucoup servi pour la rédaction de cet article : « En vérité, je ne m'explique pas toute la peine

qu'on se donne depuis trente ou quarante ans pour démontrer que Molière n'a jamais eu l'intention de se servir du mot *cabinet* dans un sens équivoque.... Mais lisez donc, messieurs, les deux vers qui suivent celui du *cabinet* :

Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.

Il faut se crever les yeux et se boucher la nez pour ne pas sentir qu'Alceste condamne les vers d'Oronte au cabinet, c'est-à-dire à ce dépôt usuel où l'on mettait les papiers inutiles et hors de service. C'est encore ainsi que cela se pratique dans les provinces et surtout dans le Midi. Ne faut-il pas se rappeler que le marquis de Lagoy, étant entré un jour par hasard dans le cabinet où les domestiques de sa maison avaient leurs habitudes, y trouva un coffre rempli de paperasses, dans lequel puisait qui voulait selon ses besoins ? Ces paperasses n'étaient autres que des lettres autographes de Louis XII ! Tel était l'usage auquel Alceste réservait le sonnet d'Oronte. Le traducteur italien l'a bien compris ainsi quand il a dit : *Egli è degno, per dirlo liberamente, d'esser collocato in un gabinetto*. Les Italiens appelaient *gabinetto* ce que nous appelons *privé*. Dans le prologue du *Privé* par Bruscambille, nous voyons la destination des papiers bons à mettre au cabinet : « Davantage, s'il y a quelqu'un qui désire apprendre ce que c'est que la Pratique, qu'il vienne à mon sieur le Privé ; il y trouvera toutes sortes de pièces, comme journaux, défauts, constumances, procédures, affirmations, inventaires de pièces, additions, jugemens, sentences et autres choses semblables, » et est le sonnet d'Oronte.

Nous aussi, nous croyons qu'il faut se crever les yeux et se boucher la nez pour ne pas se rallier à l'interprétation du savant bibliophile ; mais, après tout, nous ne donnons pas notre opinion comme un article de loi littéraire ; nous laissons le lecteur maître de ses appréciations, si toutefois il ne se trouve pas dans le cas de ce premier président dont nous parlions en commençant notre article.

Cabinet satyrique ou Recueil parfait des vers piquants et gaillards de ce temps, tirés des secrets cabinets des sieurs Sygogne, Régner, Motin, Berthelot, Maynard, et autres des plus signalés poètes de ce siècle. La poésie est comme la peinture ; elle a son musée secret, qu'elle n'expose pas aux yeux de tous, et à la porte duquel elle écrit : *Le public n'entre pas ici*. Loin de nous l'idée de justifier un semblable abus du talent, abus qui s'est malheureusement retrouvé à toutes les époques. Mais si quelque chose peut excuser les poètes du XVII^e et du XVIII^e siècle, c'est la licence qui régnait dans les mœurs et même dans les ouvrages de leurs contemporains. On sait les libertés que se permirent Rabelais et tous les auteurs qui l'ont suivi. Ceux qui l'avaient précédé étaient bien plus légers encore, et dans les fabliaux qui se débitaient devant les seigneurs et les dames du XIII^e siècle, règne une crudité d'expressions qui en rend la lecture impossible, aujourd'hui que nous sommes, il est vrai, beaucoup plus polis, mais beaucoup plus corrompus. Le *Cabinet satyrique* est le musée secret des poètes de la fin du XVII^e et du commencement du XVIII^e siècle : Régner, Ronsard, Desportes, Marot, y font preuve d'esprit plus que de retenue. Les pièces qui composent ce recueil ne sont pourtant pas toutes d'une expression aussi libre, et une grande partie mériterait d'être connue du public. Il y a des épigrammes très-heureuses, comme la suivante :

Un médecin, brusque et gaillard,
Fit à son fermier telle enquête :
« Viens ça, qui t'a mis en la teste
Ce gentil chapeau de cornard ? »
De ce le manant étonné
Respondit : « Monsieur, par mon âme,
C'est un de vos vieux, que Madame
M'a de votre grâce donné. »

La plupart des satires du recueil sont dirigées contre les courtisans et contre les femmes. En voici une, en dialogue, entre un courtisan borgne et une jeune fille :

— Dieu vous gard', la pucelle, ainsi comme je pense.
— Et vous, monsieur le borgne, ainsi comme je voy.
— Ce sont mes ennemis qui m'ont fait cette offense.
— Et ce sont mes amis, qui me l'ont faite à moy.

Cet art, tout français, de plaisanter sur les sujets scabreux, sans toutefois arriver aux extrêmes limites de la décence, existe déjà ; et le sonnet suivant a eu bien des imitateurs :

Le clerc d'un procureur, assez gentil garçon,
Qui depuis peu faisoit la charge principale,
Rencontroit quelquefois une assez belle caille,
Servante du logis, d'assez belle façon.

Mais comme ils étoient prêts de brimballer le son Qu'amour fait résonner de sa douce cymbale, Madame l'appela pour aller à la halle, Ou porter à jouer le petit enfanton.

— Christophe, mon amy, ma maîtresse m'appelle,
Pour Dieu, laissez-moy là, tout bas lui disoit-elle.
— Corbleu ! répond le clerc, je ne fus jamais tel :

Qu'en telle occasion j'aillie faisant la came ?
J'ai tellement appris le métier de chicaner
Que toujours je passe outre, et nonobstant l'appel.

On le voit, la manie du calembour existait déjà ; seulement, à cette époque, on les faisaient en vers, tandis qu'aujourd'hui on se donne

beaucoup de mal pour les fabriquer en simple prose.

Comme durant dîner on parlait d'une affaire, Quelqu'un qui la sçavoit fit tous les autres taire :
Je suis pour le contraire ici fort à propos.
Dit-il. Mais en disant, le voyant si bien boire, Je réponds : Il est vrai, nous vous devons tous croire, Et vous estes vraiment icy fort aspre aux pots. »

Une pièce curieuse et qui montre que la fantaisie ne date pas de nos jours, c'est un dialogue entre la fameuse Samaritaine du Pont-Neuf et le Jaquemart, espèce de statue grotesque placée sur un vieux donjon qui se trouvait à côté d'elle. Le dialogue commence ainsi :

LE JAQUEMART.

Rare honneur du Pont-Neuf, belle Samaritaine, Votre amy Jaquemart vous donne le bonjour ; Il vous écrit ces vers pour vous rendre certain Combien, depuis deux jours, il a pour vous d'amour.

LA SAMARITAINE.

Roy de ce vieux donjon, où les démons se cachent, Vaillant comme un dragon, Jaquemart mon soucy, Je veux que tous les dieux et tout le monde sachent, Si vous m'aimez bien fort, que je vous aime aussi.

Voici les deux dernières strophes de la pièce, qui est assez longue :

LE JAQUEMART.

Bien que le ciel cruel contre nous deux s'irrite, Je ne veux pas pourtant céder à ta valeur ; Mais, imitant les rois, dont l'orgueil me dépite, Je vous veux épouser, comme eux, par procureur.

LA SAMARITAINE.

O digne Jaquemart ! la gloire universelle, L'attente de mon âme et l'honneur des maris, Aimez-moi de bon cœur : si je ne suis pucelle, N'espérez pas jamais en trouver à Paris.

Les éditions du *Cabinet satyrique* sont assez rares et fort recherchées des bibliophiles.

Cabinets particuliers (LES), vaudeville en un acte, par MM. Xavier et Duvert, représenté pour la première fois à Paris sur le théâtre du Vaudeville, le 23 octobre 1832. Ce n'est pas un vaudeville, ce n'est pas même une farce que cette pièce, c'est une véritable parade, et cependant il nous faut en parler, car aujourd'hui encore, lorsqu'on veut rappeler la gaieté, la verve desopilantes d'Arnal et de Lepointe jeune, on cite les *Cabinets particuliers*, dont ils remplissaient les principaux rôles. Un des moyens comiques employés dans cette pièce, et dont on a fort abusé depuis, était la présence d'un et même de plusieurs acteurs dans la salle du théâtre, à côté des spectateurs. La scène se passe chez un restaurateur. Un homme arrive et veut entraîner une femme dans un cabinet particulier. A cet instant Arnal, qui était au balcon des premières, s'écriait : « *Je m'y oppose*, c'est ma femme, je lui ai permis de débiter ce soir au Vaudeville avec M. Odry, et non avec M. Hippolyte. » Là-dessus, lazzi sur lazzi. Enfin Arnal descend sur le théâtre afin de jouer lui-même le rôle de l'amoureux de sa femme, et Dieu sait comment il répète ce pauvre rôle. Tout cela, sans doute, est fort niais ; mais de même que Frédéric-Lemaître avait su faire un chef-d'œuvre du plus mauvais des mélodrames, Arnal et Lepointe surent faire d'une parade ridicule une des plus folles bouffonneries dont on ait gardé le souvenir.

Cabinet des antiques (LE), roman par H. de Balzac. V. SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE.

Cabinet de l'amateur et de l'antiquaire (4 vol. in-18). Cette publication, qui fut entreprise sous la direction de M. Eugène Piot, en 1842, forme aujourd'hui une précieuse collection pour les amateurs d'objets d'art ; elle contient, sur les tableaux, les estampes, les dessins, les médailles, les antiquités grecques et romaines du moyen âge, de la Renaissance, et sur les ventes publiques, une foule de notices et de monographies ; nous citerons, entre autres travaux : *Histoire de la peinture sur verre* ; *De la distinction des originaux et des copies en peinture* ; *Des faus-saires en médailles* ; *Monuments émaillés du moyen âge* ; *Traité de l'orfèvrerie de Benvenuto Cellini*, première traduction française ; *Mémoires et lettres originales d'Albert Dürer* ; *Description des collections de Charles I^{er} d'Orléans*, Horace Walpole, Robert Peel ; *Catalogue raisonné* de Corn. Wischer, Raphaël Morghen, Goya, etc., etc.

CABINET DES PERRUQUES, nom donné à une des salles du palais de Versailles, laquelle servait à contenir les perruques de Louis XIV, qui s'appelaient aussi des *binettes*, du nom de Binet, le premier faiseur du roi après la Vienne. Ce cabinet des perruques, qu'on montre encore aux visiteurs, était une portion de ce qu'on appelle aujourd'hui la *Salle du conseil*, qui sépare l'ancienne chambre à coucher de Louis XIV de l'ancienne chambre à coucher de Louis XV, et qui, sous le premier, formait deux pièces. La plus rapprochée de la chambre du roi se nommait le *cabinet du conseil* ; l'autre, le *cabinet des perruques*. On l'appelait aussi le *cabinet des termes*, à cause de vingt figures d'enfants qui décoraient la corniche. Une vaste armoire, fermée à glace, renfermait ces perruques solennelles, qui étaient une grande partie de la majesté de Louis XIV. A la place d'honneur figurait une *perruque dorée*, celle que le roi avait portée au palais des Tuileries dans le rôle de Phœ-

bus. Ce n'était pas sans intention qu'on avait placé près de la chambre du roi la collection des perruques, qui jouaient un si grand rôle dans sa vie. « Avant que le roi se lève, dit l'*Etat de la France* de 1708, le sieur Quentin, qui est le barbier qui a soin des perruques, se vient présenter devant Sa Majesté tenant deux perruques ou plus de différentes longueurs. Le roi choisit celle qui lui plaît, suivant ce qu'il a résolu de faire dans la journée. Quand le roi est levé et peigné, le sieur Quentin lui présente la perruque de son lever, qui est plus courte que celle que Sa Majesté porte ordinairement et le reste du jour. Après la cérémonie du grand lever, le roi se rend au conseil. Entré dans son cabinet, il prend sa perruque ordinaire. Dans la journée il change de perruque quand il va à la messe, après qu'il a dîné, quand il est de retour de la chasse ou de la promenade, quand il va souper, etc. » Au mot **PERRUQUE** nous donnerons l'histoire et les variations de ce genre de coiffure, si longtemps à la mode aux derniers siècles.

CABINET SECRET DU MUSÉE ROYAL DE NAPLES. Ce cabinet est la seule galerie au monde où l'on se soit proposé de réunir tous les chefs-d'œuvre impudiques. Il renferme une grande quantité d'admirables morceaux de peinture, de sculpture, dont les détails obscènes en rendent impossible l'exposition aux yeux de tous. L'art ancien et l'art du moyen âge ne se piquèrent jamais, on le sait, d'une pudeur bien délicate, et ils se plaisaient à représenter les objets que nous osons à peine nommer de nos jours. Parmi les curiosités les plus rares de cette collection sans rivale, on cite surtout les amulettes d'Herculanum en bronze et ayant toutes soit la forme, soit les attributs principaux des phallus ; des lampes phalliques également en bronze et en terre, d'une grande pureté de formes ; une statue de bouffon en bronze, superbement modelée ; des idoles de diverses matières, des bas-reliefs, des fresques trouvées à Pompéi, dont une avec l'inscription : *Letite impellie*, est admirable d'exécution, ainsi qu'une autre désignée sous le nom d'*Apollon* et une *nymphe*. Ces merveilleuses compositions sont toutes malheureusement destinées, en raison de leur caractère essentiellement érotique, à demeurer cachées. Cependant, sous le gouvernement de Louis-Philippe, on obtint du gouvernement napolitain l'autorisation de reproduire par la gravure les bronzes, les peintures et les statues érotiques, et un volume in-4^o fut imprimé sous le titre de *Cabinet secret du Musée royal de Naples*. Il figure dans le coin secret des bibliothèques et des collections de beaucoup d'artistes et d'amateurs.

CABIONARA s. m. (ka-bi-o-na-ra — nom guyannais). Mamm. Nom vulgaire du cabiai, à la Guyane.

CABIOU s. m. (ka-bi-ou). Art culin. Suc épais de manioc, avec lequel les habitants de Cayenne assaisonnent les ragouts et les rôtis.

CABIR v. a. ou tr. (ka-bir). Placer, établir, dans le patois lyonnais.

CABIRA, ville de l'ancienne Asie Mineure, dans le Pont, sur le fleuve Halys, au S.-E. d'Amasie ; elle fut plus tard appelée Sébaste, et porte aujourd'hui le nom de Sivas.

CABIRES, divinités mystérieuses de la haute antiquité, adorées en Egypte, en Phénicie, en Asie Mineure et en Grèce. Pour cette dernière contrée, c'est dans les îles de Samothrace, de Lemnos, ainsi qu'à Thèbes, que se trouvaient leurs sanctuaires les plus vénérés. Leur culte, importé peut-être par les Phéniciens ou les Pélasges, participait des mystères orgiaques, et l'on donnait le nom de *cabiries* aux mystères nocturnes qu'on célébrait en leur honneur. On ne connaît pas bien les fonctions de ces dieux ; quelques mythographes y voient la personification de certaines forces mystérieuses et malfaisantes de la nature, et pensent qu'ils étaient analogues aux cures, aux corybantes, aux telchines et aux gnomes. Un savant, M. Pictet, de Genève, a publié en 1834 une dissertation pour démontrer que le culte des cabires existait chez les anciens Irlandais.

Quoi qu'il en soit, nous allons rapporter ici ce que les écrivains de l'antiquité nous apprennent sur ces dieux. « Les cabires, dit Hérodote, avaient dans Memphis un temple, où il n'était permis d'entrer qu'au prêtre. Cambyse brûla leurs statues en proférant des paroles injurieuses contre ses divinités. Ces statues étaient semblables à celle de Vulcain, et les gens du pays disaient que les cabires étaient ses enfants. » Pausanias s'étend plus longuement au sujet des mêmes dieux ; mais il est loin de lever tous les voiles. « Le bois de Cérés Cabiria et de Coré, dit-il, est à vingt-cinq stades de là ; les initiés seuls peuvent y entrer. Le temple des cabires est à environ sept stades de ce bois. Je prie les curieux de vouloir bien m'excuser si je ne leur dis pas ce que c'est que les cabires, ni tout ce qu'on fait en leur honneur et en l'honneur de la mère des dieux ; cependant rien n'empêche de rapporter quelle est, suivant les Thébains, l'origine de ces cérémonies. Ils disent qu'il y avait dans cet endroit une ville dont les habitants se nommaient les Cabiræens. Cérés, étant venue dans le pays, confia la connaissance de quelque chose à Prométhée, l'un de ces Cabiræens, et à Cétæus, son fils ; quant à ce

qu'elle leur confia, et à ce qu'on sait à cet égard, il ne m'est pas permis de l'écrire. Ces mystères sont donc un don de Cérés elle-même aux Cabiræens. Ils furent chassés de leur pays par les Argiens lors de l'expédition des Épigones et de la prise de Thèbes ; la célébration des mystères fut suspendue pendant quelque temps ; mais on dit que, dans la suite, Pélagé, fille de Potnéie, et Isthiadès, son époux, rétablirent ces mystères. La colère des cabires envers les hommes est implacable, comme on l'a éprouvé plusieurs fois. Quelques particuliers ayant osé imiter à Naupacte les cérémonies qui se pratiquent à Thèbes ne tardèrent pas à en subir la punition. Quelques soldats de l'armée que Xerxès avait laissée à Mardonius, et qui étaient restés dans la Béotie, ayant osé entrer dans le temple des cabires, peut-être dans l'espoir d'y trouver de grandes richesses, ou plutôt, je pense, par mépris pour ces dieux, ils devinrent aussitôt furieux et se précipitèrent les uns dans la mer, les autres du haut des rochers. Lorsque Alexandre, après avoir remporté la victoire, eut livré aux flammes la ville de Thèbes et tout le pays, quelques Macédoniens entrèrent dans le temple des cabires, comme étant en pays ennemi : ils furent tous tués par la foudre et par les éclairs, tant ce lieu a toujours été saint et vénérable. »

Plus tard, on fit des cabires des espèces de démons qui présidaient à une sorte de sabbat. Ces orgies ne se célébraient que la nuit. Après des épreuves effrayantes, l'initié était ceint d'une ceinture de pourpre, sa tête était couronnée de branches d'olivier, et il était placé sur un trône illuminé pour représenter le maître du sabbat, pendant que les initiés formaient autour de lui les danses sacrées.

Smith a consacré, dans son *Dictionary of biography and mythology*, un excellent article à ces divinités ; nous allons en reproduire la substance. Il règne sur les cabires une grande obscurité, à laquelle ont contribué les renseignements contradictoires que nous ont transmis sur leur compte les auteurs anciens. Les recherches qu'on a tentées pour découvrir l'étymologie même du mot *cabires* ont été infructueuses, bien qu'on se soit adressé aux principales langues de l'Orient. Le caractère et la nature des cabires sont, à bien plus forte raison, restés à peu près inaccessibles. Tout ce qu'on peut faire, c'est de grouper les principaux faits relatifs à cette question, qu'on trouve disséminés dans les auteurs anciens et modernes. Nous allons l'essayer. La première mention, à nous connue, qui ait été faite des Cabires, se trouve dans un drame d'Eschyle qui porte précisément le titre de *Kabeiroi*, les cabires. Nous les trouvons là en rapport avec les Argonautes, à Lemnos. Il résulte des détails fournis par le poète, que les cabires sont des divinités autochtones de Lemnos, et que leurs fonctions consistaient à pourvoir au bien-être matériel des habitants, et spécialement à surveiller les vignobles et à présider aux vendanges. Les fruits des champs semblent avoir été, en général, placés sous leur protection, car nous voyons dans un fragment d'un auteur ancien, Myrsilus, parvenu jusqu'à nous, les Pélasges adresser, en temps de disette, des vœux à Jupiter, à Apollon et aux cabires. Suivant Strabon, les trois cabires étaient fils de Canullus, et ils avaient pour sœurs des nymphes, qui portaient le même nom. D'après Phérékydès, les cabires étaient fils de Cabeira, fille de Proteus. Le culte des cabires, à Lemnos et à Imbros, était en connexion avec celui des corybantes ; il existait, paraît-il, également dans les villes de la Troade. En général, les cabires étaient considérés comme les petits-fils de Proteus et comme les fils d'Hephaïstos ; cette origine leur assignait une nature inférieure en dignité à celle des dieux. Du reste, l'association même de leurs noms, qu'on trouve énumérés avec ceux des cures, des dactyles, des corybantes, etc., suffirait à elle seule à déterminer leur rôle subalterne. Hérodote, après avoir dit que les cabires étaient adorés à Memphis comme fils d'Hephaïstos, ajoute cette remarque précieuse pour la mythologie, qu'ils ressemblaient aux dieux nains des Phéniciens, qu'il nomme *pataikoi*, et que ce peuple de navigateurs fixait à la proue de ses vaisseaux. Il y avait des mystères particuliers auxquels présidaient les cabires et qui semblaient avoir eu pour but d'assurer leur protection à la vie des initiés. Ils devaient également jouer un rôle actif dans les affections amoureuses, car on les invoquait dans les serments d'amour, et nous voyons une jeune fille réclamer leur intervention contre un amant infidèle. Quelques auteurs grecs prétendaient que le nom de *cabires* dérivait du mot *Cabeiros*, lieu situé en Phrygie, d'où le culte de ces dieux avait été introduit en Samothrace. Les écrivains de l'époque alexandrine nous donnent sur les cabires des détails plus circonstanciés ; il résulte de ces renseignements que les cabires de Samothrace étaient au nombre de trois et portaient les noms d'*Aziæros*, *Aziæcersa* et *Aziæcersus* ; le premier représentait Déméter, le second Perséphone ou Proserpine, le troisième Hadès ou Pluton. Quelques auteurs en ajoutent un quatrième, qu'ils nomment *Cadmius* et identifient avec Hermès ou Mercure. Ce serait Dardanus qui aurait introduit ce culte dans la Samothrace, en y instituant les mystères célèbres qui portent le nom de cette contrée. Les cabires ont été plus tard complètement assimilés aux

dieux pénates ; mais il faut voir là un résultat de ce parti pris qui poussait les Romains à rattacher leur origine à l'histoire primitive de la ville de Troie. Les cabires étaient aussi l'objet d'un culte particulier en Béotie, où ils avaient un temple, objet d'une grande vénération. Les Macédoniens semblent aussi avoir adoré spécialement ces divinités, car nous savons que Philippe et Olympias s'étaient fait initier à leurs mystères, et qu'Alexandre leur éleva des autels lors de sa grande expédition en Asie.

Movers a consacré, dans son *Antiquité phénicienne*, quelques pages extrêmement intéressantes au mythe des cabires, qu'il étudie spécialement au point de vue oriental. Après en avoir fait connaître aux lecteurs le côté classique, il sera bon de leur expliquer l'origine même de ce culte mystérieux, d'après les théories de Movers. Ce culte était commun aux Phéniciens, aux Babyloniens et aux Egyptiens. Chez les Phéniciens, c'est Beryte qui en était le siège central ; en Egypte, c'était Memphis. On retrouve les cabires, au nombre de huit, sur les monnaies phéniciennes de Beryte ; ils portaient le nom d'*Es-moun*. Movers cherche, en conséquence, l'étymologie du nom des *cabires* en phénicien, et il croit la rencontrer dans le mot pluriel *kabirtm*, littéralement « les grands, les puissants. » L'autorité même des anciens semblerait justifier cette ingénieuse hypothèse, car beaucoup d'anciens écrivains grecs font suivre le nom des cabires d'épithètes exprimant la force, la vigueur, la puissance. On les représentait comme des nains robustes armés d'un marteau. Cette particularité est d'autant plus frappante que, suivant Hérodote, les cabires étaient considérés comme les fils d'Hephaïstos ou Vulcain, ou encore, comme l'appelle Sanchoniathon, *Sadik*, c'est-à-dire le juste, le droit. Sanchoniathon ajoute que les cabires étaient chez les Phéniciens les dieux qui présidaient aux vaisseaux, les inventeurs de la navigation. Autre part, il attribue cette invention à Hephaïstos lui-même, qu'il considère comme le premier des cabires. Ces images, peintes ordinairement sur la poupe des tiremres phéniciennes, portaient, on le sait, en grec le nom de *Pataikoi*, mot qui est très-probablement d'origine phénicienne. Cependant Movers préfère y voir un dérivé purement grec du verbe *pataō*, frapper ; on aurait ainsi nommé les *cabires*, à cause du marteau caractéristique dont ils étaient armés. En revanche, Movers attribue à un autre mot grec qui les désignait souvent, *pugmaios*, pygmée, une étymologie sémitique : il le fait dériver de *poghem*, frappant avec un marteau. Ce qui vient encore préciser le rôle que jouaient les cabires dans la protection des vaisseaux, c'est que souvent ils étaient confondus avec les obscures, dieux de Samothrace, décorés souvent de la qualification de *megatoi*, grands, dont la traduction en phénicien serait précisément *kabirtm*. L'origine de ce mythe, s'il était bien constaté qu'elle doit être attribuée à la Phénicie, serait pour la science d'une importance capitale, parce que ce serait un des exemples les plus frappants de la méthode employée par les Grecs pour incorporer dans leur religion les entités empruntées à la théogonie des Phéniciens, leurs initiateurs à la civilisation.

CABIRÉEN, ÉENNE adj. (ka-bi-ré-ain—rad, *cabire*). Mythol. Qui appartient aux cabires, qui est relatif aux cabires : *Mystères CABIRÉENS*. *Nymphes CABIRÉENNES*. Il On dit aussi CABIRIEN, IENNE, et CABIRIQUE.

CABIRIDE s. f. (ka-bi-ri-de). Mythol. gr. Nom donné à des nymphes, qui étaient nées de Vulcain et de Cabire, fille de Protée.

CABIRIES s. f. pl. (ka-bi-ri — rad, *cabire*). Antiq. gr. Fêtes, mystères qu'on célébrait en divers lieux en l'honneur des cabires.

CABISSOL (Guillaume-Balthazar), antiquaire français, né à Rouen en 1749, mort à Jumièges en 1820. Avant la Révolution, il exerça la charge de procureur du roi de la vicomté de l'Eau. Plus tard, il fut nommé conseiller de préfecture, puis secrétaire général du département de la Seine-Inférieure. Membre de la Société d'émulation de Rouen, il fit de savantes recherches sur les antiquités de cette ville, et les publia dans les *Mémoires* de la Société à laquelle il appartenait.

CABIZ, docteur turc de la classe des ulémas, que Cantemir appelle *Aimé*, vraisemblablement par corruption du mot *Asmah*, c'est-à-dire *Egaré*, *hérétique*. Ayant étudié le christianisme, il se mit à soutenir publiquement la supériorité de Jésus-Christ sur Mahomet. Le langage de Cabiz excita l'indignation des docteurs de la loi, qui le dénoncèrent au divan. Après deux controverses publiques, le cadi, sur l'invitation du mufti Chemseddyn-Effendi, prononça la sentence édictée par la loi, et Cabiz eut la tête tranchée (945).

CABLE, QUABLE. Ce son final, dans les adjectifs, se rend presque toujours par *cable*. Exemples : *applicable, évocable, explicable, révocable*, etc. Il faut excepter *attaquable* et *inattaquable, critiquable, inattaquable, remarquable, risquable*.

CABLE s. m. (kâ-bile — du bas lat. *capulum*, corde. Ce mot se retrouve dans la plupart des langues avec le même sens et de légères modifications dans l'orthographe ;

mais la véritable origine en est à peu près inconnue). Gros cordage : *Elever des fardeaux avec des câbles. Les ponts de bateaux sont retenus par des câbles.*

— Par anal. Sorte de gros cordon employé dans les appartements pour servir d'embrace ou de lien : *Cette chambre à coucher est tendue de cachemire orange clair, rehaussé de câbles de soie bleue.* (E. Sue.)

— Mar. Nom spécial des gros cordages qui servent à amarrer le navire ou à filer et à lever l'ancre : *Nous sommes sur la terre comme le vaisseau qui a rompu ses câbles et cherche le rivage avec effort pour y jeter ses ancres.* (Salvandy.)

Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles.

CORNEILLE.

Le long du bord le câble crie.

C. DELAVIGNE.

Je t'envie, ô pêcheur ! sur la grève et le sable

Je voudrais comme toi savoir tirer un câble.

A. BARBIER.

Qu'importe ! il faut rompre le câble ;

Il faut voguer, voguer toujours,

Ramer d'un bras infatigable.

Comme vers un port secourable,

Vers le gouffre où tombent nos jours.

SAINT-BEVUE.

■ Mesure de cent vingt brasses : *Son vaisseau était à deux câbles de l'écueil.* En ce sens, on dit plutôt ENCABLURE.

— Maître câble, Câble de la première ancre que laisse tomber un navire lorsqu'il mouille. ■ Câble d'affourche, Celui qui porte l'ancre de même nom. ■ Câble-chaîne, Chaîne de fer tenant lieu de câble : *Les câbles-chaînes sont dus à l'Anglais Slater.* (De Chesnel.) ■ Câble de toue, Aussière dont on se sert pour le touage. ■ Filer du câble, filer le câble, Lâcher progressivement, en la déroulant, une longueur plus ou moins considérable du câble qui tient l'ancre lorsqu'elle est mouillée. Se dit familièrement pour Gagner du temps, différer de prendre un parti : *Vous avez filé votre câble, vous avez été très-adroit ; mais vous aurez peut-être besoin de moi, je vous servirai toujours.* (Balz.) ■ Bâtir le câble, L'enrouler sur la bitte. ■ Bâtir le câble, Le lâcher. ■ Lever le câble, Le mettre en rond pour qu'il soit tout prêt à être filé.

— Télégr. Grosse corde formée de fils électriques et destinée à être immergée, pour établir des communications télégraphiques entre deux pays séparés par une étendue d'eau : *Câble électrique, télégraphique. Câble sous-marin. Câble transatlantique.*

— Archit. Moulure ronde qui représente une grosse corde.

— Jeux. Corde tendue au milieu d'un jeu de paume, et garnie de filets jusqu'au bas pour arrêter les balles.

— Encycl. La longueur d'un câble est de cent vingt brasses (200 mètres environ) et sa grosseur varie de 0 m. 32 à 0 m. 65 de circonférence ; cependant, pour les petits navires, un cordage de moindres dimensions peut servir de câble. On évalue le poids d'un câble au double de celui de son ancre. On distingue deux espèces de câbles : les câbles en corde et les câbles en fer ; ces derniers, récemment adoptés, deviennent chaque jour d'un usage plus général. Les câbles en corde sont fabriqués avec la matière textile la plus commune dans chaque pays. En Europe, on emploie généralement le chanvre, sauf sur quelques parties des côtes de la Méditerranée, où l'on fait des cordages de sparterie ; dans presque tout l'Orient, on se sert de l'enveloppe fibreuse de la noix de coco, que l'on nomme *quir* (en anglais *coir*), et sur les côtes de la mer Rouge, des filaments des feuilles de dattier. La haute importance des câbles pour le salut des navires et des hommes qui les montent exige que l'on apporte les plus grands soins à leur fabrication et qu'on y emploie des matières premières de bonne qualité ; on se sert généralement, dans la fabrication des câbles en chanvre, du chanvre de premier brin. Nous décrirons, au mot CORDE, la fabrication des câbles en corde ; nous allons parler ici des câbles en fer, ainsi que de leur fabrication. La première idée de substituer des câbles de fer aux câbles de chanvre, tout importante qu'elle est pour la marine, ne date pourtant que de quelques années. Elle est due en grande partie aux efforts du capitaine Samuel Brown, de la marine royale d'Angleterre, pour l'espèce particulière de chaînes qu'il proposait de substituer aux câbles en 1811. Trois ans avant lui, Slater, chirurgien, avait pris un brevet pour le même objet, qu'il n'exploita pas. Si quelque chose doit étonner, c'est qu'on ne se soit pas avisé plus tôt de cet expédient. On se servait depuis bien des siècles de chaînes dites de mouillage, qu'on amarrait sur les câbles et qu'on filait avec, à quelques brasses au-dessous du niveau de l'eau, pour éviter au danger de voir les câbles coupés par l'ennemi ; mais on n'avait pas imaginé de faire des câbles tout entiers en chaînes. Cependant, sur les fonds de roche et parmi les coraux, les câbles en cordes se raquent promptement et sont exposés à se rompre au bout de quelques semaines, ou même de quelques jours. On en trouve un exemple remarquable dans la relation du voyage de Bougainville. Cet habile navigateur perdit six ancres dans l'espace de neuf jours : « Ce qui ne nous fut pas arrivé, dit-il, si nous eussions été munis de quelques chaînes de fer. C'est

une précaution que ne doivent jamais oublier tous les navigateurs qui entreprennent de pareils voyages. » Ce ne fut que quarante ans après la publication de cet ouvrage qu'on essaya de mettre en pratique cette recommandation du grand navigateur.

Avant de se servir des câbles, on les éprouve à l'aide de machines, qui leur font supporter un effort beaucoup plus considérable (environ le double) que celui qu'on imposera aux câbles. Par ce moyen, on s'assure qu'il n'y a pas de chaton défectueux, et c'est une chose excessivement rare que la rupture accidentelle d'un câble pendant qu'il fonctionne. Le grand poids de cette espèce de chaînes contribue, avec leur solidité propre, à les empêcher de rompre, en ce qu'il s'oppose à leur tension parfaite et sollicite le navire en sens contraire de la force impulsive (vent ou courant) qui agit sur lui. Les câbles en fer ont, de distance en distance, un maillon à goupille qui se détache facilement, et permet au navire de se séparer de son ancre en moins de temps même qu'on n'en mettrait à couper un câble de corde. Pour nous résumer, disons que le câble-chaîne est plus lourd, plus cher que le câble de chanvre, mais qu'il offre plus de garantie pour la tenue du navire à l'ancre, qu'il tient moins de place à bord, dure plus longtemps, et que le service en est plus facile. Les mailles ou maillons, dans les chaînes-câbles, ne sont pas tout à fait semblables aux maillons des chaînes ordinaires ; leur forme annulaire est maintenue contre l'effet de la traction par des arcs-boutants de même métal placés dans chaque maillon, et que l'on nomme *étais* ; lorsque les anneaux sont assemblés, ils se tiennent à angle droit. Les câbles-chaînes des bâtiments, depuis le plus gros vaisseau jusqu'au brick de vingt canons, bien qu'offrant des grosseurs différentes, ont 300 mètres de longueur ; cette longueur diminue ensuite, selon les rangs, jusqu'à 150 mètres, qui est celle des câbles-chaînes des côtières et autres navires de même forme ou plus petits. Le diamètre des câbles-chaînes des trois-ponts est de 0 m. 056.

On fabrique aussi, pour les houlrières et pour les mines, des câbles en fil de fer, dont la force est trois fois plus grande que celle des câbles ordinaires et qui ne coûtent pas beaucoup plus cher. On place à leur centre une âme de chanvre goudronné, ce qui les rend presque aussi flexibles que les câbles ordinaires, tout en les préservant de l'oxydation à l'intérieur. On fait usage de ces câbles nouveaux dans l'usine de Pontes-Voies appartenant à MM. Colliat et Co, et ils sont fabriqués en France par MM. Vegne et Co, qui ont obtenu un brevet d'importation pour cette industrie. Ces câbles ont aussi été adoptés pour les vaisseaux : le navire le *Marshall* est le premier qui, dans la marine, fait usage des câbles en fil de fer ; après sept ans de service, ils ont été reconnus presque aussi forts que le premier jour.

— Câble télégraphique sous-marin. Le premier qui eut l'idée d'appliquer l'électricité à la transmission des messages, à travers l'eau, fut M. Walker Breit, qui s'occupa, avec son frère Jacob Breit, d'expériences électriques, plus spécialement en ce qui concernait la télégraphie. Après des recherches infructueuses, tentées avec le chanvre et le goudron, pour amener l'isolation dans l'eau, M. Breit songea à se servir de la gutta-percha, dont l'introduction en Angleterre était toute nouvelle. Il voulut obtenir pour sa découverte l'appui et la sanction du célèbre ingénieur Stephenson ; mais celui-ci se moqua de lui et le renvoya assez dédaigneusement, en lui donnant l'assurance qu'il n'obtiendrait jamais un résultat sérieux. La confiance de Breit ne fut pas ébranlée par cet échec ; il travailla à fabriquer un câble télégraphique et à le faire passer dans le canal de la Manche ; mais l'argent nécessaire pour mener à bien une pareille entreprise lui manqua, et ce fut alors qu'il se rappela le nom de quelques amis qui avaient eu des relations avec le prince Louis-Napoléon pendant son séjour à Londres. A l'aide d'une lettre de recommandation, Breit obtint une audience du chef du gouvernement français, qui écouta avec intérêt les explications de l'inventeur, examina avec soin les échantillons du câble sous-marin, encore bien imparfait, qui lui était présenté, et lui promit son aide pour la pose d'un câble télégraphique entre Douvres et Calais. Breit revint à Londres et confectionna le premier câble sous-marin qui traversa le canal de la Manche.

C'est un bateau français qui a eu l'honneur de faire cette première entreprise, qui réussit complètement. Il est bon de noter ce fait, car, parmi les questions scientifiques qui ont eu le privilège d'intéresser et même de passionner le public, il n'en est pas qui ait plus vivement surexcité l'attention que celle des câbles électriques sous-marins ; les accidents qui accompagnèrent par deux fois, en 1858 et 1865, la pose du câble transatlantique, et le succès d'une troisième tentative, où tant d'intérêts matériels et moraux se trouvaient engagés, augmentèrent encore l'intérêt qui s'attache à l'idée générale des communications sous-marines. M. Wheatstone avait, dès 1841, proposé un système qui différait peu de celui que Breit mit en usage ; c'étaient cinq fils de cuivre qui formaient l'âme du câble ; chacun de ces fils était enveloppé d'une couche isolante et ils étaient reliés entre eux par la matière

employée, le tout recouvert d'une nouvelle enveloppe et protégé extérieurement par une torsade faite avec dix fils de fer galvanisés. Ce fut, nous l'avons dit, au moyen de la gutta-percha que Breit rendit ce système possible, et, après la pose de son câble, en 1851, il songea immédiatement à réunir la France à l'Algérie et l'Angleterre à l'Amérique, et se mit bravement à l'œuvre. Par ses soins fut formée la Compagnie du télégraphe sous-marin de la Méditerranée pour la réunion de la France à l'Algérie par la Spezzia, la Corse, le détroit de Bonifacio, la Sardaigne, les côtes de l'Afrique. Cette même ligne devait traverser l'Égypte et arriver jusque dans les Indes. Il forma aussi avec un citoyen de New-York, M. Field, la Compagnie du câble transatlantique. La première moitié du câble algérien, celle qui réunissait la Spezzia, la Corse et la Sardaigne, réussit parfaitement ; mais il n'en fut pas de même de la seconde section entre la Sardaigne et Oran. Trois fois le câble se brisa dans ce gouffre conique qui régnait entre les îles de la Méditerranée et la côte africaine. Néanmoins le premier essai avait été heureux, la ligne de Douvres à Calais fut inaugurée le 13 novembre 1851 ; le câble électrique parcourait une distance de 25 milles. On pouvait croire le problème résolu.

Deux autres lignes sous-marines, de Douvres à Ostende et d'Oxford à Scheveningen (Hollande), furent établies avec non moins de succès en 1853. Les Anglais, doués de cet esprit enthousiaste et pratique qui s'appuie sur une persévérance que rien n'altère, concurrent alors le projet magnétique, grandiose, digne d'admiration, de relier l'ancien monde au nouveau au moyen d'un câble transatlantique.

C'était la conquête de l'espace par la science, bien supérieure, celle-là, à la conquête d'un coin de terre par les armes ! Mais que d'efforts opiniâtres, que d'argent à dépenser pour arriver à cette union télégraphique de la vieille Europe et de la jeune Amérique ! Une compagnie se forma, les plus habiles ingénieurs furent appelés et l'on confia à la maison Glass et Elliot la construction du câble gigantesque qui, partant de la baie de Valentia en Irlande, devait aboutir à Trinity-Bay, sur la côte de Terre-Neuve. C'était une distance de 3,650 kilomètres qu'il s'agissait de franchir, mais là n'était pas la principale difficulté.

Jusqu'alors on n'avait effectué d'immersions qu'à de petites profondeurs, les câbles, déroulés au moyen de freins placés à l'arrière des steamers ordinaires, arrivaient sur un sol presque uni et s'y reposaient sans avoir subi de fortes pressions. Dans l'Océan, on allait avoir à compter avec un sol aussi accidenté que le sol terrestre ; les beaux travaux orographiques du lieutenant Maury avaient fait connaître la configuration bizarre de quelques parties de l'Atlantique. On savait que l'eau qui entoure les Açores et les Bermudes atteint une profondeur de 7,000 mètres, et que, même sur le sol favorisé qui s'étend de l'Irlande à Terre-Neuve, déjà baptisé du nom de plateau télégraphique, des fonds de 3,000 et de 4,500 m. succèdent brusquement à des fonds de 500 m. Ce n'est pas que le danger soit plus grand en mer profonde qu'en basse mer, le contraire est plutôt vrai ; le tout est d'y arriver sans encombre. D'abord, on n'a rien à craindre des courants, ils n'atteignent pas les grandes profondeurs. Le Gulf-Stream lui-même, ce grand fleuve d'eau chaude qui descend du golfe du Mexique et se précipite au pôle boréal avec une vitesse de 4 milles à l'heure, n'étend pas son action au-dessous de 2 à 300 brasses.

Plus bas, les eaux sont froides et immobiles ; en second lieu, le fond est revêtu d'une couche de boue visqueuse qu'on a appelée vase, et les frottements n'y sont pas à redouter, point bien important à examiner quand il s'agit de fixer sur ce fond un objet dont le frottement amène forcément l'usure, et l'usure la rupture.

L'une des grandes difficultés qu'offre l'emploi des longs câbles, c'est leur poids, qui rend l'opération de la pose extrêmement délicate, surtout quand elle a lieu dans des profondeurs considérables ; les câbles sont alors soumis à des pressions énormes (400 atmosphères pour 4,000 mètres, c'est-à-dire chaque millimètre carré supportant un poids de 4 kilogrammes), qui déterminent trop souvent leur rupture ; cependant, la tension qui s'exerce à ce moment même sur le frein nécessite une armature puissante. On s'efforça de vaincre cet inconvénient ; un fil de cuivre d'un fort diamètre, formant l'âme du câble, fut entouré d'abord de plusieurs couches de gutta-percha, puis recouvert d'une enveloppe de chanvre, empâté avec une composition isolante faite de goudron et de silice, et enfin protégé extérieurement par un revêtement de fils de fer tordus en spirale.

En 1857, la Compagnie anglaise fit charger environ 2,500 milles de câble sur l'*Agamemnon* et sur le *Niagara* ; une rupture arrêta l'expédition à son début, à une distance de 380 milles de Valentia le câble fut brisé ; mais on fut assez heureux pour le relever, et, le 5 août 1858, date mémorable, la communication était établie entre les deux mondes. Non-seulement le câble était posé, mais il fonctionnait.

Le premier message fut transmis de Terre-Neuve le 12 août 1858. Les signaux arrivaient nets, quoique lents. On expliquait cette lenteur par la théorie que le courant se condense dans les fils souterrains et sous-marins, et subit un retard proportionnel au carré de la

distance, et aussi par l'imperfection des appareils. Le 16, à 10 heures 50 minutes du matin, commença la transmission d'un message de la reine au président des États-Unis Buchanan ; elle ne fut terminée que le 17, à 4 heures 30 minutes du matin. Il avait fallu 17 heures 40 minutes pour passer 99 mots. Le 18, parvenait en Angleterre la réponse du président, composée de 147 mots. Le succès paraissait assuré ; il ne restait plus qu'à remédier à l'extrême lenteur des transmissions. On remarquait que le courant d'Irlande à Terre-Neuve passait plus difficilement que celui de Terre-Neuve en Irlande. Tout alla bien cependant jusqu'à la fin du mois ; mais le 1^{er} septembre, pendant la transmission d'une dépêche en réponse à une autre qui annonçait que la ligne télégraphique allait être ouverte au public, le courant cessa tout à coup. Par un hasard dérisoire, le dernier mot reçu était le mot *correct*. Le câble était détruit. Il avait duré vingt-et-un jours et avait servi à l'échange de 271 télégrammes comprenant 2,855 mots pour l'Amérique, et 1,474 pour l'Angleterre. En outre du message de la reine, trois de ces télégrammes avaient une grande importance : les deux premiers, contremandant l'envoi de troupes dans l'Inde, avaient épargné au gouvernement anglais 50,000 liv. sterl. ; le troisième annonçait l'arrivée du courrier de l'Inde et la conclusion de la paix entre la France et l'Angleterre d'une part, et la Chine de l'autre.

On s'était livré à une joie prématurée ; le découragement qui succéda fut profond, les capitalistes refusèrent longtemps de s'engager de nouveau dans une entreprise aussi périlleuse. Pourtant on ne pouvait renoncer à établir des communications sous-marines : le but qu'on poursuivait était trop grand, l'importance de la réussite était trop appréciée pour qu'on demeurât définitivement abattu par l'insuccès.

Des essais furent tentés à nouveau ; mais ce ne fut plus au redoutable Océan qu'on s'attaqua, la Méditerranée, la mer Rouge, le golfe Persique, furent le théâtre de ces tentatives intéressantes.

Des succès partiels ou momentanés, des accidents nombreux et des désastres définitifs justifiaient tout à tour les espérances et les doutes. Un premier câble, de Malte à Alexandrie, se brisa pendant l'immersion (1859). Un second fut établi avec succès le 1^{er} septembre 1861. Il était établi sur des données nouvelles, car on s'était aperçu qu'aux abords des côtes, par des fonds de 60 à 80 mètres (ce que les Anglais nomment *shore-end*), où la mer est bouleversée par les vents, le câble devait être garanti contre les rochers et les vagues, et porter une armature bien plus forte qu'en mer profonde (*deep-sea*). Il se composait donc de quatre parties, dont le poids décroissait suivant la profondeur qu'elles avaient à occuper : 1^o de 60 milles de *cable shore-end*, immergé à une profondeur moyenne de 50 brasses ; 2^o de 60 milles de *shore-end* moins lourd, immergé à 100 brasses ; 3^o de 940 milles de *deep-sea* pesant moitié moins que le précédent, à 600 brasses ; 4^o enfin de 360 milles de *deep-sea* plus léger encore, à 2,600 brasses. Cette dernière section pesait proportionnellement cinq fois moins que la première. Cependant ce câble ne dura guère plus d'une année ; il subit une interruption de plusieurs mois et ne fut rétabli qu'à la fin d'août 1863. Depuis, il a fonctionné d'une manière intermittente ; mais son existence a été si agitée qu'on l'a supprimé et remplacé par un câble plus court, de Malte à Bengazi (Tripoli).

L'histoire du câble d'Algérie posé une première fois en 1861, en deux sections, celle de Port-Vendres à Mahon (418 kilom.) et, celle de Mahon à Alger (426 kilom.), ne fut pas brillante. Au bout d'un an, comme son frère de Malte, ce câble dut faire relâche. Cet accident donna à réfléchir ; on se recueillit avant de procéder à une seconde pose ; on choisit un autre itinéraire, celui de Carthagène à Oran ; on commanda à l'habile ingénieur M. Siemens un câble d'un nouveau modèle ; l'administration française acheta tout exprès un navire, le *Dix-Décembre*, et M. de Vougy, directeur général des télégraphes, voulut procéder lui-même à l'installation de la ligne sous-marin. Le câble se composait d'une âme en cuivre entourée de trois couches de gutta-percha. Sur la gutta-percha étaient entortillées en sens inverse deux couches de filin, revêtues elles-mêmes d'une cuirasse en cuivre s'enroulant en spirale, de manière qu'une bande recouvrait la moitié de la bande précédente. La longueur totale était de 300,000 m., et le poids de 200 kilogr. par kilomètre. Personne ne doutait du succès, on parlait de la durée indéfinie du câble. Le déroulement s'opéra, sinon sans peine, du moins sans accident, dans les premiers jours d'octobre 1864. Les signaux furent échangés entre Carthagène et Oran : la ligne marcha admirablement pendant... une demi-journée, après quoi le câble Siemens se cassa à quelques kilomètres des côtes d'Espagne. Il avait vécu un peu moins que ne vivent les roses ! La perte matérielle fut évaluée à 500,000 francs ; mais ce qu'il y eut de plus grave, ce fut la conviction que l'on acquit de l'impossibilité d'établir un câble assez solide pour résister à la violence des courants sous-marins qui bouleversent cette partie de la Méditerranée. Quant aux câbles de Cagliari à Bône, de Malte à Corfou, de la mer Rouge et du golfe Arabique, ils n'eurent également qu'une exis-

tence éphémère. Reprenons maintenant l'histoire du *câble transatlantique*.

Au mois de mai 1864, une compagnie puissante, au capital de 25 millions de francs, se forma en Angleterre pour entreprendre la pose d'un nouveau *câble* entre l'Irlande et Terre-Neuve. Des changements importants, introduits dans la fabrication par les électriciens Fairbairn, Galton, Whitworth, Wheatstone et Thomson; des appareils inventés pour l'embobinage et le déroulement; le plus grand vaisseau qui soit au monde, le *Great-Eastern*, aménagé spécialement pour cette entreprise: tout motivait la confiance des actionnaires et du public.

Disons d'abord un mot de la construction du *câble*. Il était beaucoup plus gros que celui de 1858, et se composait de sept fils conducteurs au lieu d'un seul, tordus en spirale, enroulés dans la matière isolante dite *composition Chatterton*, et recouverts de quatre couches successives de gutta-percha. La quatrième couche était enveloppée d'un tissu de jute des Indes destiné à garantir la gutta-percha contre la pression de l'armature. L'armature elle-même, faite de dix fils de fer enroulés autour de la jute, était protégée contre l'eau de mer par une enveloppe de chanvre goudronné. La longueur du *câble* était de 2,300 milles marins (4,260 kilom.); son poids total était de 24,000 tonnes (24,384,000 kilogr.). On comprend que le *Great-Eastern* seul pouvait loger une pareille masse.

Au sortir de l'usine Henley, à Woolwich, le *câble* fut enroulé dans trois réservoirs circulaires en tôle à bord du vaisseau, qui se dirigea, le 15 juillet, vers Valentia. On avait eu la précaution de fabriquer, pour être immergé dans les eaux basses qui entourent les côtes, un bout de *câble* plus fort et armé de douze fils en spirale, d'une longueur de 27 milles. Un navire spécial, la *Caroline*, était chargé de son transport et de son immersion.

Les deux navires arrivèrent, le 21 juillet, à la petite crique de Pollhummerum-Bay, où se trouvaient déjà deux steamers, le *Terrible* et le *Sphinx*, qui devaient escorter le *Great-Eastern* jusqu'à Terre-Neuve et faire les sondages. Le lendemain matin, on commençait la pose du *câble* côtier, et on la terminait à minuit. Le surlendemain, à bord de la *Caroline*, on raccorda les deux *câbles*, et le *Great-Eastern* s'éloigna lentement du rivage d'Irlande, en marquant son sillage par une ligne noire qui s'enfonçait sans bruit et disparaissait dans l'Océan.

Tout alla bien pendant le premier jour; mais le 24 juillet, on n'avait encore déroulé que 84 milles de *câble*, lorsque l'on constata avec stupeur que la communication avec Valentia était interrompue. Grande discussion entre les ingénieurs: à quel point du *câble* l'accident s'est-il produit? Quelle en est la cause? Que faut-il faire? Un coup de canon avertit le *Terrible* et le *Sphinx*, qui sondent et trouvent 500 brasses. On coupe le *câble*, et l'on procède au relèvement de la partie immergée; mais la mer est grosse, le navire tangue, la machine à vapeur destinée à l'opération se trouve trop faible. Le 25 juillet, à 9 heures 45 minutes, on n'avait encore relevé que 10 milles de *câble*. Heureusement, le défaut était à ce point. On découvre un morceau de fer de 2 pouces de long engagé verticalement dans toute l'épaisseur du *câble*. Fallait-il s'en prendre au hasard ou à la malveillance? Question épineuse et qui ne sera jamais résolue.

Le moment, d'ailleurs, n'est pas favorable aux recherches, le temps presse; la partie détériorée est coupée, l'épissure faite, et l'on se hâte de reprendre le défillement; mais dix minutes sont à peine écoulées, que l'on s'aperçoit que Valentia est de nouveau muette. Va-t-on recommencer la pénible opération de la veille? L'équipage est découragé; on attend. O surprise! au bout d'un quart d'heure, les signaux recommencent. *All right!* L'espoir renaît.

Le 26 et le 27, malgré une mer houleuse, on file 6 nœuds à l'heure; on est à 476 milles de l'Irlande et l'on a immergé 532 milles du *câble*. Le 28, même succès. Le samedi 29, la mer est devenue calme, on a défilé 708 milles. Tout à coup, à 1 heure de l'après-midi, un cri funeste: *Dead earth!* (Terre morte!) vient troubler la sécurité générale. Encore une fois on est assez heureux pour relever, malgré la profondeur de 2,000 brasses où l'on se trouve, 2 milles de *câble*, et pour trouver à cet endroit la cause du dommage. Chose étrange! comme la première fois, c'est un morceau de métal qui, traversant la gutta-percha, perce le *câble* de part en part. Ici les soupçons de malveillance se fortifient. Le chef de l'expédition, M. Canning, remarque que les deux accidents ont eu lieu pendant le service de la même équipe d'ouvriers: il s'empresse de changer l'équipe. Le raccord est bientôt fait, et le défillement repris.

Le 30, sauf un léger accident arrivé à bord et aussitôt réparé, l'opération se poursuit, et, le 31, le premier réservoir est épuisé. On examine avec soin la partie contenue dans le second réservoir, et l'on découvre encore un morceau de fil de fer enfoncé dans la gutta-percha. Evidemment une main criminelle ou folle s'efforçait de faire échouer l'entreprise. Malgré cela, le véritable danger était ailleurs, car un peu de précaution eût suffi pour assurer de l'isolement parfait du *câble*

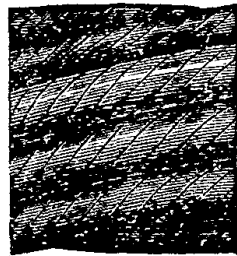
avant l'immersion, et pour que le déroulement ne se fit pas sans surveillance. Après avoir réparé le point endommagé, on continue le défillement, et, le 1^{er} août au soir, 11,000 milles de *câble* sont immergés.

Le jour suivant, 2 août, est le jour fatal où tant de travaux, tant d'espérances furent engloutis en un instant. Les deux tiers du trajet étaient parcourus, et 1,212 milles de *câble* posés, quand on reconnut pour la troisième fois la présence d'un corps métallique dans le diamètre du *câble*. Cette réparation n'offrait, comme on l'a vu, aucune difficulté sérieuse: elle occasionnait seulement une perte de temps regrettable. On s'occupa donc du relèvement. 2 milles de *câble* étaient déjà, malgré la faiblesse des machines, rentrés d'un fond de 2,000 brasses, quand soudain, cédant sans doute à la tension énorme qu'il supportait, usé d'ailleurs par le frottement sur les tubes de haussières, il se rompit à 10 m. de l'avant du vaisseau, et fut entraîné au fond de la mer de toute la violence de son poids (600 kilogr. par mille de longueur). Ce fut vers le milieu du jour qu'eut lieu ce désastre, qui frappa tout le monde de consternation. En lisant la relation qu'en a faite M. W. Russell, le célèbre correspondant du *Times*, et le seul journaliste qui ait été convié à suivre l'expédition, on comprend le désespoir qui s'empara de l'équipage, en présence de tant de soins perdus, d'une telle œuvre anéantie.

En vain, le capitaine Anderson fit preuve d'un sang-froid et d'une fermeté admirables. Il ne renonça pas à repêcher le *câble*, et il passa la journée du 3 août tout entier à cette poursuite désespérée. Un grappin avec une amarre de 4,600 m. fut lancé à la mer pendant que le *Great-Eastern* courait des bordées sur l'espace où devait reposer le *câble*. Au bout de 15 heures, le grappin mordait et remontait à bord avec sa lourde charge, quand l'amarre se brisa à son tour et va rejoindre le *câble* perdu.

Le 4 août, le brouillard vient cacher la route. Au brouillard succède le gros temps. Le 9 août seulement on rattrape le *câble*; de nouveau l'amarre est rompue. Une troisième et une quatrième tentative échouent de la même manière. Enfin le 12, les cordes et les chaînes font défaut: le *Great-Eastern* regagne l'Angleterre.

On peut juger des difficultés que l'on avait à vaincre dans ces parages en lisant, dans le *Daily Telegraph* du 10 mars 1865, le récit des opérations qui terminèrent la pose du *câble* dans les bouches du Tigre, où il y avait très-



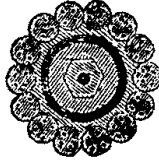
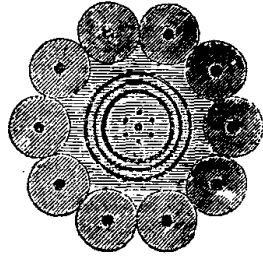
La gutta-percha n'est pas à l'abri de toute détérioration. Elle est soumise, d'ailleurs, à la loi qui régit tous les végétaux: à l'approche de certaines saisons, elle s'agit, ferme, et ses molécules se distendent. Le chanvre, le lin, même enduits de goudron, ne sont pas inaltérables. Nombre d'inventeurs ont proposé des systèmes d'armature qui, à les entendre, sont excellents. L'un, M. Siemens, a ses bandes de cuivre; un autre, M. Lami de Nozan, propose des tubes d'étain, et, si l'on ne veut pas des tubes, des fils d'amiante. M. Roux assure qu'en enveloppant la gutta-percha de fils de caret entourés en spirale, on obtient un *câble* à la fois très-résistant et très-léger. L'amiral Duncan a imaginé pour enveloppe de minces et jeunes tiges de rotang plissées d'une manière très-serrée tout le long du *câble*. On sait que l'épiderme de cette graminée, qui croît abondamment dans les pays tropicaux, contient assez de silice pour faire feu au briquet. C'est cette silice qui rend le rotang inaltérable dans l'eau de mer. Les Chinois connaissent depuis longtemps cette propriété du rotang, et ils fabriquent avec cette plante les cordes des ancres de leurs navires. Le *câble* immergé au commencement de l'année 1866 dans le golfe Persique est armé de cette façon.

Maintenant que nous avons énuméré toutes les difficultés qui sembleraient rendre impossible le fonctionnement du *câble transatlantique*, arrivons à l'événement final qui a donné gain de cause aux esprits persévérants, et a montré une fois de plus que la science sait triompher de tous les obstacles quand elle poursuit un but déterminé par elle-même. Et d'abord, résumons la situation de l'entreprise au moment

peu d'eau et un fond de vase sans consistance. Sir Charles Bright, ingénieur électricien chargé de l'entreprise, sorti le premier de la chaloupe qui portait le *câble*, et se mit résolument à marcher dans cette vase où il entra jusqu'à la ceinture; il fut aussitôt suivi de tous les officiers et de plus de 100 hommes, traînant le *câble* à la remorque, et ne pouvant s'arrêter qu'au risque de disparaître entièrement dans ce fond visqueux. Ils marchèrent ainsi pendant plusieurs heures, bien qu'il n'y eût pas plus de 2 kilomètres à traverser; la plupart avaient dû abandonner leurs vêtements, qui les gênaient dans la marche, et dans le retour au vaisseau un indigène périt avant qu'il eût été possible de lui porter secours.

On a beaucoup discuté sur les causes qui ont pu amener la rupture du *câble* que portait le *Great-Eastern*. En laissant de côté les accusations de malveillance qu'on a fait peser, à tort ou à raison, sur une partie de l'équipage, puis-je l'insuccès final de l'entreprise doit être attribué à un autre motif, il reste démontré que les machines, les grappins, les tambours et les autres matériaux étaient ou insuffisants ou mal construits; mais le vice capital, de l'avis de tous les hommes compétents, consistait dans l'arrimage circulaire au fond de réservoirs immobiles. Prenez, en effet, un peloton de ficelle, ou mieux une bande de papier pliée en cercle comme l'était le *câble*; tirez en ligne droite une des extrémités de la bande en maintenant l'autre extrémité, et vous la verrez se dérouler en spirale. Plus la traction sera forte, plus les torons se serront. Le *câble* avait par conséquent à résister, d'abord à la tension occasionnée par son poids, ensuite à une torsion que les spires de l'armature et ceux mêmes de l'âme ne pouvaient supporter. Il y avait un moyen bien simple de parer à cet inconvénient: il suffisait de lever le *câble* en huit de chiffre (∞) au lieu de le lever en cercles. On pouvait encore le lever en cercles sur une plaque tournante, et l'on évitait ainsi la torsion et les coques ou anneaux qui en résultent. Ces deux moyens avaient été indiqués à la Compagnie, et l'on ne comprend pas qu'elle n'en ait tenu aucun compte.

Mais c'est précisément parce que l'opération n'a pas eu lieu dans les meilleures conditions possibles qu'on dut supposer que la troisième éprouve réussirait. Il n'est ici question que de la pose du *câble*; quant à sa durée, elle dépend nécessairement de sa construction, et il faut convenir que tous les modes employés jusqu'à présent ne garantissent qu'une conservation très-limitée.



où l'on fit une nouvelle tentative dont la réussite devait être entière et définitive.

En 1857, la pose du *câble transatlantique* échoua; en 1858, on reçoit en Europe la première dépêche résultant du succès de l'entreprise, mais à peine s'en félicite-t-on que la transmission des signaux cesse au bout de quelques jours; sept ans plus tard, au mois de juillet 1865, un *câble* porté par le *Great-Eastern* se rompt à 1,050 milles de la côte d'Irlande; ces trois échecs semblent démontrer combien l'idée qu'on poursuit est chimérique; chez le public, le doute a fait place à l'incrédulité, mais les capitalistes anglais ne se découragent pas: on réunit de nouveaux fonds, on fabrique un nouveau *câble* en moins d'un an, et, le 13 juillet 1866, le *Great-Eastern* se dirigeait derechef vers Terre-Neuve, chargé de son précieux fardeau. Oui, l'immense vaisseau, exemple lui-même des hardies tentatives du génie moderne, quittant le dernier port de notre continent, s'avancait au milieu des brumes et des tempêtes de l'Océan septentrional, pour aller renouveler encore une fois un effort qui avait trois fois échoué et qui semblait défier les forces humaines. Pendant que le canon des batailles tonnait en Europe, un *câble* se déroulait en silence dans ces profondeurs de la mer autrefois incommensurables, aujourd'hui connues et mesurées, et tout à coup un cri de triomphe nous arrivait au travers de l'immensité; les deux mondes étaient définitivement réunis par le télégraphe électrique: « L'indomptable persévérance d'une nation puissante et sage, a dit M. Lavergne, a pu seule accomplir ce prodige; après avoir été, au commencement du siècle, l'unique asile de la liberté, l'Angleterre donne en-

core aujourd'hui l'exemple de la fidélité aux œuvres pacifiques de la civilisation. »

Le 10 août 1866, l'extrémité du *câble* a été débarquée sur le rivage, et l'épissure a été achevée le soir à 8 heures 43 minutes. Des dépêches de félicitations se transmettent avec une grande rapidité entre l'Irlande et Terre-Neuve. L'isolement était parfaite. Telle était la nouvelle que donnaient tous les journaux français et anglais, et la reine Victoria disait: « C'est avec une grande satisfaction que je félicite le pays et le monde entier de l'heureuse issue de la grande entreprise qui avait pour but de relier télégraphiquement l'Europe et l'Amérique. On peut à peine prévoir les bienfaits que l'humanité est appelée à réaliser de ce triomphe de la science. » En effet, le résultat obtenu en 1866 par le *Great-Eastern* est, malgré les prévisions chagrines de quelques savants, une des plus belles victoires que l'homme ait remportées sur la matière et sur les éléments.

Cette dernière expérience paraît décisive en ce qui concerne: 1^o la dimension du vaisseau porteur du *câble*; le *Great-Eastern*, pouvant plus facilement tenir la mer, donne plus de sécurité pour l'immersion et pour l'arrimage à bord, pour l'établissement du meilleur système de machines spéciales au *câble*, pour le lestage, qui ne varie pas, le *câble* étant remplacé au fur et à mesure de son immersion par le même poids d'eau; 2^o la possibilité de maintenir des communications rapides, puisque, avec les appareils actuellement en usage et les alphabets ordinaires, on peut transmettre les dépêches avec une vitesse de 14 mots par minute.

Quant à la durée du *câble*, il est certain que pas plus là que dans les autres mers, le conducteur sous-marin n'est à l'abri des mouvements et des révolutions terrestres; mais ce premier succès complet est destiné à encourager d'autres entreprises du même genre. On doit donc s'attendre à voir, d'ici à quelques années, s'accroître et se multiplier de tous côtés, avec les lignes télégraphiques terrestres, les *câbles* sous-marins qui en sont les auxiliaires d'autant plus indispensables que, par eux seuls, la colonie et l'île isolée au milieu de l'Océan peuvent communiquer télégraphiquement avec la mère patrie. Outre l'Amérique, un fil électrique nous unit aujourd'hui avec tous les pays; nous avons quatre lignes sur l'Angleterre: Douvres-Calais, Folkestone-Boulogne, New-Haven-Dieppe, Jersey-Saint-Malo. Un *câble*, posé par les soins de l'administration française entre Livourne et la Corse, relie depuis le 21 janvier 1866 cette île avec le continent. Une ligne allant de Marsala (Sicile) à Biserte (Tunisie) se relie par les lignes de la régence au réseau algérien. Une autre va de Malte à Bengazi (Tripoli). Elle se prolonge jusqu'à Alexandrie (Egypte) en longeant les côtes; nous communiquons ainsi avec l'Afrique. Pour les Indes, on a le *câble* du Bosphore; puis, à Bassora, les *câbles* côtiers du golfe Persique et du golfe d'Oman. La Russie travaille en ce moment à établir une communication avec l'Amérique par la Sibérie et le détroit de Behring. Encore un peu de temps, et le service télégraphique sous-marin sera établi et assuré entre tous les Etats du globe. Toutefois, si l'on en croit M. Babinet, le dernier mot n'est pas dit, et le célèbre académicien invite les Anglais à utiliser au plus vite le courant électrique pour déterminer exactement la longitude de Terre-Neuve. Selon lui, le *câble* est voué à une prompte détérioration, due à l'action de la mer sur le fil de fer qui entoure le faisceau central de cuivre, et, comme preuve à l'appui, M. Babinet a présenté à l'Académie un tronçon du *câble* posé entre la France et l'Angleterre. Le fil de fer qui l'entoure, dit M. Ed. Frank dans son *Mouvement scientifique*, avait primitivement un diamètre de 8 millimètres; au bout de cinq ans d'immersion, le diamètre se trouve réduit en plusieurs endroits à 3 millimètres, ce qui fait une perte de 1 millimètre par an. Or, le fil enroulé autour du *câble* transatlantique n'a en diamètre que les deux tiers d'un millimètre. Voilà des chiffres qui donnent à réfléchir.

L'enveloppe de jute qui recouvre extérieurement le nouveau *câble* le protège-t-elle suffisamment contre l'action corrosive de l'eau de mer? Les orages magnétiques, les courants secondaires qui peuvent s'établir entre le conducteur et son armature métallique n'amèneront-ils pas de graves perturbations? L'expérience seule peut répondre à ces questions.

Quelques difficultés qu'elle présente, la pose des *câbles* sous-marins sur une grande étendue est un fait acquis à la science, et les moyens employés pour l'effectuer ne peuvent être que perfectionnés. La détérioration du conducteur, qu'elle soit prompte ou lente, est certaine; mais comme elle diminuera d'importance si l'on parvient à remplacer un *câble* presque aussi aisément qu'on remplace sur les voies ferrées les rails usés, et si l'on assure, par l'établissement de plusieurs *câbles*, la continuité de la transmission, alors s'ouvrira le plus bel avenir pour la télégraphie transatlantique. Battons donc franchement des mains en présence de ce progrès qui ferait la surprise et l'admiration des Archimède et des Euclide de l'antiquité, et ne nous inquiétons pas trop des prédictions de M. Babinet; on sait que ces prédictions ne sont pas paroles d'Evangile. L'idée est arr-

vée à sa dernière phase d'éclosion; voilà le but qu'il s'agissait d'atteindre. Quant à trouver une matière inoxydable et capable de résister aux mouvements et aux courants sous-marins, ayons dans la baguette merveilleuse de la science au XIX^e siècle assez de confiance pour attendre d'elle tous les miracles que l'homme lui demande.

Cable (Lx) ou le **Cordage** (*Rudens*), comédie de Plaute, représentée l'an de Rome 549. En voici l'argument, que nous traduisons d'un acrostiche du grammairien Priscien. « Un pêcheur retire de la mer une valise qui renferme des jouets appartenant à la fille de son maître, laquelle, victime d'un rapt, était tombée en la possession d'un prostitué. Rejetée par un naufrage, elle devient la cliente de son père sans le savoir, est reconnue et s'unit à son amant. » Cette pièce, imitée de Diphile, est touchante, morale, bien conduite et pleine de vivacité. Il n'y en a pas où Plaute se soit plus complètement dégoûté de ses défauts habituels et où il se soit élevé à une plus grande hauteur de sentiment et de poésie. Le prostitué est puni, mais il est puni par les dieux; c'est la divinité qui conduit toute la pièce, et c'est ce qui en constitue l'originalité. Refusant de céder la jeune fille à son amant, dans l'espoir d'en tirer un meilleur parti sur les marchés de Sicile, le prostitué perd son argent en la perdant au milieu du naufrage. Le père est récompensé du secours qu'il prête à l'innocence en reconnaissant sa fille dans la victime qu'il a protégée. Le dénouement est tout à l'honneur de la morale.

La pièce débute par un prologue d'une poésie élevée. L'Arcture, qui y paraît en personne, et qui vient de soulever la tempête pour punir de vieux scélérats, ne pouvait pas parler comme un personnage vulgaire. Aussi trace-t-il un admirable tableau des soins que les dieux se donnent pour le bon gouvernement du monde. On regarde ce prologue comme une paraphrase de Diphile.

Dans une pièce aussi morale, il est fâcheux de trouver en abondance de plates bouffonneries. Les quolibets du prostitué en détresse offensent le bon sens; les naïvetés de l'amant sont malséantes, et les plaisanteries libertines et égoïstes du père jurent avec son caractère généreux; mais, comme le remarque fort judicieusement M. Pierron, « le sel de Plaute n'est pas du sel attique; ce sel a la saveur romaine au plus haut degré; il l'a même trop prononcée. » — « Si la pièce se passe en Grèce, elle n'est pas moins une leçon de morale à l'usage des Romains, dit M. Charles Labitte, et d'intelligents anachronismes, de spirituelles inadéquations y trahissent l'intention vraie de l'auteur. »

Les idées sont ingénieuses, les vers pleins de charme, le style se distingue par la grâce. L'esprit vivant du poète circule à travers la pièce comme un chaud rayon de soleil. Le corps de la poésie, d'une richesse incomparable, est néanmoins fort habilement ménagé. Quelques réflexions dénotent même chez l'auteur une profonde philosophie et une grande connaissance du cœur humain, par exemple lorsqu'il dit, à propos des méchants :

L'intérêt les unit, le malheur les divise.

Et lorsqu'il s'écrit en terminant : *Homunculi ! quanti estis !* « Chétive humanité ! ce que c'est que de nous ! »

On remarque deux tableaux saisissants : le père, assistant au naufrage de sa fille et nous en décrivant vivement les différentes phases, nous fait partager son émotion. Nous croyons voir le désastre. Les rêves éveillés de Grypus se lisent encore avec plaisir, même lorsqu'on connaît la *Latitudo* et le *pot au lait*. Pouvoir soutenir la comparaison avec La Fontaine dans un de ses chefs-d'œuvre, n'est-ce pas le plus bel éloge et celui qui établit de la manière la plus certaine le génie de Plaute ? Cette comédie, en réalité, renferme la plus pure morale, le sentiment religieux le plus élevé : c'est le développement d'une pensée qui se trouve dans le prologue : « Le crime et la vertu sont inscrits par l'ordre de Jupiter sur des registres éternels. » On remarque dans cette pièce autant d'intérêt que de mouvement, et quelquefois la poésie qui s'y trouve s'élève à la hauteur des plus belles inspirations d'Euripide. Comme nous l'avons déjà dit, des quolibets trop libres gâtent ça et là le rôle de Labrax, et même celui du vieux Démônès, qui devrait être plus réservé. Le *Rudens* présente des changements de lieu qui devaient favoriser le talent des décorateurs de Rome. Voici, du reste, le jugement qu'en porte le traducteur Andrieux, dans une analyse qu'il n'a malheureusement point achevée :

« On ne peut s'empêcher d'admirer dans le *Rudens* de Plaute la conduite de la pièce, l'enchaînement des événements, l'intérêt soutenu et croissant de scène en scène, au moins pendant les trois premiers actes et la moitié du quatrième. Car il me semble qu'après la reconnaissance de Démônès et de Palestra, sa fille, la pièce est à peu près finie, et que ce qui suit, comme trop prévu d'avance, ne peut plus être fort piquant pour la curiosité des spectateurs. » Une foule de mots touchants, d'observations délicates et vraies demandent grâce pour cette fin un peu durement censurée par Andrieux.

Dans le manuscrit d'Adrien, le titre est le *Rudens* ou l'*Heureux naufrage*. Le titre, littéralement traduit, est, sans contredit, préférable. En 1726, Mme Flaminia Riccoboni a fait

représenter à la Comédie-Italienne une imitation de cette pièce, sous le titre du *Naufrage*, œuvre qui n'a obtenu qu'un médiocre succès.

CABLÉ, ÉE (kâ-blé) part. pass. du v. **Câbler**. Techn. Assemblé et tortillé : *Gros cordages câblés*.

— Archit. Sculpté de manière à présenter la forme d'un câble : *Moulure câblée*.

— Blas. Se dit de toute pièce formée ou simplement couverte de cordes ou de câbles tortillés : *Famille Oudet d'Angecourt : D'azur, au chevron d'or accompagné en chef de deux annelets câblés d'argent, et en pointe d'un lion morné du même*.

CABLÉ s. m. (kâ-blé — rad. *câbler*). Techn. Gros cordon employé dans l'amenblement : *Des embrasses en câblé. Des tableaux suspendus par des câblés de soie*.

CABLEAU ou **CÂBLOT** s. m. (kâ-blo — dimin. de *câble*). Mar., Pêch. et Navig. Petit câble, cordage de médiocre grosseur : *Amarrer un canot, une barque, avec un cableau. Tourer un bachot avec un cableau*.

— Techn. Cordage d'un petit diamètre dont on se sert dans la construction : *Les cableaux sont employés pour les treuils et les moules qui ne doivent pas monter de grands poids*. (Claudel.) || On dit aussi vulgairement **CHÂBLEAU**.

CÂBLÉE s. f. (kâ-blé). Mar. Mesure d'environ 200 mètres, plus souvent appelée **EX-CABLEURE**.

CÂBLER v. a. ou tr. (kâ-blé — rad. *câble*). Mar. Assembler plusieurs cordes et les tordre ensemble, pour en faire un gros cordage, un câble : *On emploie de puissantes machines pour câbler les gros cordages*.

CÂBLIAU s. m. (kâ-bli-o — rad. *câble*). Navig. fluvi. Corde qui sert au halage des bateaux, et dont une extrémité est attachée à un mât ou aux bittes, tandis que l'autre est tirée par des hommes ou des chevaux. || On l'appelle aussi **CHÂBLIAU**.

CÂBLIÈRE s. f. (kâ-bli-ère — rad. *câble*). Pêch. Pierre ou plomb qui sert à halage des bateaux, et dont une extrémité est attachée à un mât ou aux bittes, tandis que l'autre est tirée par des hommes ou des chevaux. || On l'appelle aussi **BAUFFES DORMANTES**. || La *Petite câblière*, Ligne moins longue et garnie d'hameçons que l'on tend au bord de la mer.

— **Encycl.** L'engin principal d'une *grande câblière* est la maîtresse corde ou bauffe qui, à Dieppe, présente la grosseur du petit doigt, et porte, tous les 4 à 5 mètres, une empile, également en corde de chanvre, de la grosseur d'une petite plume d'oie. A l'extrémité de chacune des empiles est attaché un hameçon amorcé, de place en place une *câblière* en pierre pour faire caler la ligne, et, à chaque bout de la bauffe, une bouée pour la relever. Chaque empile porte 2 mètres de long. C'est avec ces lignes que l'on prend, par les grands fonds, les congres, turbot, morues, raies, etc.

— *Petites câblières*. Elles sont établies de la même manière que les lignes de fond que l'on jette dans les rivières ou dans les étangs. Cependant la circonstance du flux et du reflux change la manière de les tendre et leur forme. Pour construire l'une des plus simples, on coupe une ligne de 2 mètres de long; à l'une des extrémités on attache un hameçon empli et amorcé, à l'autre une pierre ou *câblière* que l'on enterre dans le sable auprès du lais de basse mer. La marée montante ramène le poisson sur le rivage, et, en se retirant, elle laisse à sec celui qui est pris. On emploie encore une autre disposition : on tend une bauffe parallèlement à la ligne du flot; on l'enterre, dans toute sa longueur, dans le sable, laissant sortir seulement les hameçons amorcés et leurs empiles. Il est bon, quand il y a des crabes, de munir chaque empile d'un morceau de liège, qui soulève l'appât du fond tant que l'eau permet aux maraudeurs d'attaquer et de dévorer le poisson pris. On prend, aux *petites câblières*, de petits congres, morues, merlus, plies et autres poissons de rivage.

CÂBLOT s. m. (kâ-blo — dimin. de *câble*). Mar. Syn. de **CABLEAU**. V. ce mot.

CABOCHARD s. m. (ka-bo-char — rad. *caboche*, dans le sens de tête). Pop. Homme têtue, opiniâtre.

CABOCHE s. f. (ka-bo-che — lat. *caput*, même sens). Pop. Tête : *Une belle cabochu*. Entrant, je me heurtai la *caboche* et le pied.

RÉGNIER.

— Fig. Intelligence, esprit, mémoire, le peuple confondant volontiers ces facultés si distinctes pour les psychologues : *Avoir une bonne cabochu. Manquer de cabochu. Voilà donc les beaux projets que tu roubles dans ta cabochu, sans vouloir m'en rien dire ?* (Balz.) *Ah ! monsieur, vous avez une fièvre cabochu*. (Balz.)

Voyez-vous, vous avez la *caboche* un peu dure.

MOLIÈRE.

|| Personne considérée au point de vue de l'intelligence : *Votre cousin est la cabochu la plus dure que je connaisse. Mon avocat est une fameuse cabochu*.

— Vieux tronc d'arbre creux, dans le langage des gens de la campagne.

— Comm. Sorte de clou à tête large et ronde ou taillée en pointe de diamant : *Casocues et*

vieux clous, le cent pesant payera six sous. (Ordonn. de 1680.)

— Ornith. Nom vulgaire de la chevêche.

— Ichthyol. Poisson très-commun dans les rivières de Siam.

CABOCHE (Simon), boucher qui vivait au commencement du XVI^e siècle, sous le règne de Charles VI. Il est surtout célèbre pour avoir donné son nom à la faction des *cabochiens*, à la tête de laquelle il se trouva. Comme son histoire se confond entièrement avec celle de son parti, nous ne donnerons pas d'autres détails sur lui dans cet article, et nous renvoyons le lecteur au mot **CABOCHIENS**.

CABOCHE, ÉE adj. (ka-bo-ché — rad. *caboche*). Blas. Se dit d'une tête d'animal qui est coupée dans la partie supérieure ou perpendiculairement. Si la section était horizontale ou se trouvait à la partie inférieure, on se servirait du mot **COUPE**.

CABOCHIENS, nom donné à une célèbre faction opposée à celle des *Armagnacs*, et qui, comme elle, se signala par des violences de tout genre durant le règne de Charles VI. La démission du roi ouvrit la porte à l'ambition de tous ceux qui l'entouraient; on vit se former deux partis bien distincts : celui de la noblesse, qui voulait reconquérir sur la royauté les privilèges dont celle-ci l'avait peu à peu dépouillée, et celui de la bourgeoisie ou du peuple, qui était né avec les états généraux, et dont l'effort tendait chaque jour à augmenter le nombre de ses droits. Au siècle précédent, une démonstration de ce genre avait déjà eu lieu : aux états généraux de 1355, pendant la captivité du roi Jean, la bourgeoisie avait commencé à revendiquer sa place dans l'Etat; elle avait fait décréter des réformes importantes, les mêmes que réalisa la Révolution de 1789, qu'elle avait ainsi devancée de quatre siècles. Les troubles et les violences du temps ne permirent pas à son œuvre de se consolider, et elle dut disparaître, laissant derrière elle cette sourde agitation, ces velléités de soulèvement populaire, qui troublèrent l'Europe entière durant la dernière moitié du XIV^e siècle. Les dissensions des armagnacs et des cabochiens furent une suite de ce mouvement mal éteint. Le parti des armagnacs, à la tête duquel se trouvait le duc d'Orléans, était celui qui soutenait la noblesse; celui des cabochiens était le parti populaire, et Jean sans Peur, duc de Bourgogne, qui recherchait la faveur du peuple, s'était mis à sa tête. Toutefois, il y avait une grande différence entre le soulèvement de 1355 et celui de 1433. Le premier était fait par tous les corps intelligents de la bourgeoisie, les légistes et l'Université, et il avait pour chef Étienne Marcel; le second, au contraire, n'avait pour soutien et pour appui que les hommes les plus grossiers de la population parisienne. C'était la démagogie, au lieu de la démocratie, cette démagogie qui, de tout temps, a été un prétexte pour la réaction et qui, terrifiant la partie saine de la nation par ses excès, disparaît à la fin, après s'être portée à toutes les violences, et ne laisse dans les esprits que l'horreur de l'anarchie et le désir de ce qu'on est convenu d'appeler un *gouvernement fort*, tendance qui chez nous a toujours été si fatale à l'établissement de la liberté. C'était, il est vrai, les circonstances qui, en 1433, avaient mis le pouvoir aux mains de cette démagogie dont nous venons de parler, les armagnacs parcouraient le pays, y commettant les crimes les plus atroces, sans que personne pût s'opposer à leur fureur. La ville de Paris, contre laquelle ils s'avançaient, mise dans la nécessité de se défendre, appela Jean sans Peur, duc de Bourgogne, et confia le soin de sa sûreté aux mains qui s'offrirent les premières. Ce furent les bouchers, qui formaient alors une corporation riche et puissante, et qui, secondés par leurs valets les écorcheurs, et tous ceux qui tenaient à eux de près ou de loin, tels que tanneurs, corroyeurs, pelissiers, formèrent un corps de cinq cents hommes, qui s'empara de toute l'autorité. Les chefs étaient Legoux, Denis de Chaumont, Thibert, Saint-Yon, le bourreau Capeluche et Simon Cabochu, qui donna son nom à la faction. Certes, il y avait loin de là au mouvement dont Étienne Marcel s'était déclaré le chef. Paris, sous leur domination, fut témoin de toutes les violences. Le nom d'Armagnac était un signe de proscription dont s'enparaient les haines privées. Plusieurs fois les cabochiens se portèrent vers la demeure royale, tantôt pour reprocher au dauphin sa vie honnête et dérangée, tantôt pour lui demander de livrer ses favoris qui avaient encouru la colère du peuple. Une autre fois, ils portèrent au roi le chaperon blanc, coiffure des Gantois révoltés, qu'ils adoptèrent pour signe de reconnaissance, et dont ils forcèrent Charles à se couvrir, ainsi que les princes qui l'enviromnaient, y compris le duc de Bourgogne. C'est ainsi que les révoltés de 1792 devaient forcer Louis XVI à se couvrir du bonnet rouge, et les vainqueurs des journées de Juillet à appeler Louis-Philippe sur le balcon du Palais-Royal, pour qu'il se montrât coiffé du bonnet phrygien. La bourgeoisie, lassée de leurs excès, les assiégea sur la place de l'Hôtel-de-Ville, força le duc de Bourgogne à les abandonner, et, malgré leur résistance, enleva l'autorité de leurs mains. La plupart s'enfuirent et cherchèrent un refuge dans les terres du duc de Bourgogne; cette faction reparut vers 1418. Elle se signala de nouveau

par les excès les plus affreux; mais l'assassinat de Jean sans Peur ruina pour toujours la faction des cabochiens, dont les chefs furent mis en jugement et pendus.

L'histoire ne saurait être trop sévère contre ces factions qui ont si longtemps déchiré notre pays; mais il ne faudrait pas, à l'exemple d'écrivains partiaux, condamner les uns pour absoudre les autres. La faction des armagnacs était aussi cruelle dans ses actes, aussi atroce dans ses vengeances, et elle était bien plus coupable, puisqu'elle n'était que l'instrument d'une noblesse factieuse et égoïste, qui appelait l'Anglais pour soutenir ses prétentions, et préparait par là de longs jours de deuil à la France. Les cabochiens eurent un moment le bon droit pour eux : ils représentaient l'idée de patrie et de progrès, ils entouraient le roi pour s'opposer à l'étranger, et s'ils compromirent la cause qu'ils défendaient, c'est en imitant la cruauté de leurs adversaires; car, il ne faut pas se le dissimuler, l'Université, la bourgeoisie se mêlèrent à ce mouvement; ces deux corps étaient avides de réformes, et leur seul tort fut de ne pas prendre le mouvement en main, effrayés par le sort de ceux qui avaient soutenu la cause de la liberté avec Étienne Marcel. Leur influence ne s'en fit pas moins sentir, et le projet de réforme promulgué aux états généraux de 1413, réforme qui, entre autres articles, proclamait la centralisation financière et judiciaire, est une des plus belles pages de l'histoire des états généraux et même des assemblées politiques en France. La violence compromit cette œuvre, comme elle l'a toujours fait pour les meilleures institutions. A la réconciliation du roi avec les ducs de Berry et d'Orléans, la décision des états généraux fut annulée, en même temps que la faction des cabochiens fut détruite; mais on devait plus tard revendiquer les principaux droits que les cabochiens avaient inscrits sur leur drapeau, et la révolution de 1789 devait accomplir l'œuvre de progrès et de liberté tentée en vain durant un siècle, et dont de fatales circonstances avaient si longtemps retardé le triomphe.

CABOCHON s. m. (ka-bo-chon — rad. *caboche*). Sorte de clou semblable à la caboche, mais plus court et à tête plus large.

— Joaill. Pierre polie, mais non taillée, de forme convexe : *Cabochon de rubis. Grenat en cabochon. Les cabochons ont été fort en usage durant les douze premiers siècles de l'ère chrétienne, pour décorer les reliques et ustensiles sacrés*. (Dezobry.)

— *Cabochon chevé*, Celui qui est évidé en dessous, ce qui le rend transparent.

— Adjectif. Façonné en cabochon, poli et non taillé : *Un fermoir d'or, garni d'un fin saphir taillé, et de trois gros balais cabochons et de trois grosses perles*. (De Laborde.)

— Cost. Ancien bonnet de femme, piqué et fort pointu sur le front.

— Moll. Genre de mollusques gastéropodes à coquille conique : *On a longtemps confondu les cabochons avec les patelles*. (C. d'Orbigny.)

— **Encycl.** Moll. Les *cabochons* sont des mollusques gastéropodes soutirés, à coquille univalve, irrégulière, conique, dont le sommet est plus ou moins incliné en arrière ou couronné en spirale; l'ouverture est arrondie, à bords simples, irréguliers et continus; la cavité profonde offre une impression musculaire en forme de fer à cheval ouvert en avant. Cette coquille rappelle assez bien l'aspect d'un bonnet phrygien. Les espèces vivantes ou fossiles de ce genre sont assez nombreuses. La Méditerranée en possède une, grande et belle, connue sous les noms vulgaires de *bonnet hongrois*, *bonnet de dragon*, *bonnet de Neptune*, *bonnet phrygien*, etc.

CABO-DE-CRUZ, promontoire de la côte méridionale de l'île de Cuba, à 105 kilom. O. de la ville de Santiago; par 19° 45' lat. N. et 80° 15' long. O. C'est le point le plus méridional de l'île.

CABO-DE-SAN-JUAN, cap de la mer des Antilles, formé par l'extrémité N.-O. de l'île de Porto-Rico, entre cette île et le groupe des *Iles Vierges*; par 18° 24' lat. N. et 68° long. O.

CABO-FRIO, ville du Brésil, province et à 110 kilom. de Rio-Janeiro, sur la baie de son nom. Elle est divisée en deux parties inégales par un canal naturel communiquant avec la mer et le lac Araruama. Bien que cette ville soit la plus ancienne de la province et que son port soit profond, commode et abrité, elle reste arriérée; sa population est de 6,000 hab. L'exportation en café et autres produits agricoles est très-considérable. Pêche importante; exploitation de pierres à chaux et chaufourneries. Dans son district, il y a des salines naturelles et plusieurs lacs dont le plus important est l'Araruama, qui a 30 kilom. de longueur sur 15 kilom. de largeur. La ville se trouve à 10 kilom. N.-O. du cap du même nom, et celui-ci à 110 kilom. E. de la baie de Rio-de-Janeiro. Le Cabo-Frio est un promontoire formé de plusieurs groupes de rochers très-élevés qui, vus de la mer, représentent une muraille gigantesque de granit noir d'un aspect hérissé et grandiose et dont la base est noyée dans l'océan et balayée par les vagues. Sur un de ces rochers, il y a un phare.

CABOLETTO s. m. (ka-bo-lé-to). Métrol. Ancienne monnaie de billon de la république de Gènes, dont le poids était de 3 gr. 5, le titre de 199 millièmes, et la valeur de 0 fr. 15.

CABOMBA s. m. (ka-bo-ba). Bot. Genre

de plantes aquatiques, type de la famille des cabombées, qui croît dans presque toute l'Amérique : *Le CABOMBA a le port de la renouée aquatique*. (A. Richard.) On dit aussi CABOMBE s. f.

CABOMBACÉ ou **CABOMBÉ** adj. (ka-bon-ba-cé, ka-bon-bé — rad. *cabomba*). Bot. Qui ressemble à une cabombe.

— s. f. pl. Groupe de plantes, nommé aussi HYDROPELITIDÉES, et qui a pour type le genre cabomba.

— **Encycl.** Ch. d'Orbigny décrit ainsi les principaux caractères de ce groupe : feuilles alternes, les unes flottantes et pelées, les autres submergées; fleurs axillaires, solitaires, de couleur jaune ou pourpre; calice à trois ou quatre folioles imbriquées et persistantes, avec lesquelles alternent autant de pétales; étamines en nombre double ou multiple; deux ovaires libres, quelquefois un plus grand nombre, contenant chacun deux ou trois ovules surmontés d'un style et d'un stigmate simple; graines à test coriace, renfermant, au sommet d'un périsperme charnu, l'embryon entouré d'une petite poche membraneuse en forme de champignon.

CABO-NÉGR s. m. (ka-bo-né-gro). Comm. Fil fourni par un palmier des Philippines et servant à faire des cordages.

CABORNE s. m. (ka-bor-gne, gn mll. — du lat. *caput, tête*). Ichtyol. Nom vulgaire du chabot de rivière.

CABORNE s. f. (ka-bor-ne). Hutte, cabane, maisonnette. Vieux mot. On dit aussi CABORDE.

CABOSSE s. f. (ka-bo-se — rad. *bosse*). Pop. Meurtrissure, bosse : *En tombant, il s'est fait une CABOSSE, une grosse CABOSSE*.

— Bot. Nom de la gousse qui renferme les amandes du cacao.

CABOSSÉ, **ÉE** (ka-bo-sé) part. pass. du v. Cabosser. Meurtri, contusionné : *Tête CABOSSÉE. Genou CABOSSÉ. Fruit CABOSSÉ*. Bos-sé : *Pièce d'argenterie CABOSSÉE. Son chapeau était tout CABOSSÉ*. (G. Sand.)

CABOSSER v. a. ou tr. (ka-bo-sé — rad. *cabosse*). Pop. Contusionner, meurtrir : *CABOSSER la tête de quelqu'un. Cabosser l'argenterie. Cabosser son chapeau*. Ce mot est surtout usité en Bretagne et en France-Comté.

Se cabosser v. pr. Se contusionner, se meurtrir, se bosseler : *Il s'est joliment CABOSSÉ la tête*.

CABOT s. m. (ka-bo). Comédien ambulant, mauvais comédien. On dit plus souvent CABOTIN.

CABOT s. m. (ka-bo — du lat. *caput, tête*). Ichtyol. Nom vulgaire du muge et du chabot de rivière. On donne aussi ce nom au schlosser, espèce de gobie qui vit en Chine.

— Agric. Nom que l'on donne, dans le Médoc, aux crossettes ou boutures de vigne.

CABOT (Jean), célèbre navigateur vénitien au service de l'Angleterre, qui compléta la découverte du nouveau monde en mettant le premier pied sur le continent américain; on sait, en effet, que Christophe Colomb, lors de son premier voyage, n'avait pas touché le continent, mais seulement une partie de l'archipel des Antilles. Jean Cabot était de Venise; mais ses relations commerciales l'ayant fixé, avec sa famille, à Bristol, il adopta l'Angleterre pour patrie. L'immense mouvement imprimé d'Occident en Orient à l'humanité par les croisades avait tourné tout au profit des Vénitiens, devenus les facteurs du monde, et, dès le XIII^e siècle, leur commerce s'étendait du nord de l'Europe aux mers de la Chine. Plus tard, dominant la politique des soudans, Venise était parvenue à exclure sa rivale, Gènes, des marchés de l'Égypte, et à soumettre l'Europe, déchirée par les guerres civiles, à son puissant monopole. Mais, comme il arrive souvent, ce principe de la prospérité de Venise devint la cause de sa décadence : les États de l'Europe se fatiguèrent enfin d'être tributaires de Venise, et l'idée de découvrir un nouveau passage aux Indes, comme toutes celles qui naissent d'un besoin généralement senti, préoccupa d'abord les plus grands esprits du temps, puis les peuples eux-mêmes. Il est remarquable que ce soit précisément un de ces navigateurs génois, auxquels la politique vénitienne avait interdit le commerce de l'Inde par Suez, qui, en cherchant ce passage, découvrit le nouveau monde; ce Génois, c'était Colomb. Colomb, de retour de son premier voyage, était rentré à Palos depuis le 15 mars 1494, et l'or qu'il avait eu l'habile prévoyance de rapporter avait considérablement stimulé le zèle des monarques pour les expéditions lointaines. Cabot, savant cosmographe et navigateur expérimenté, profita du succès de Colomb pour proposer à Henri VII de tenter un passage par le nord-ouest, afin d'aller au Cathay. Ce prince, d'ailleurs éclairé, avait à se repentir d'avoir accepté trop tard les offres que Colomb avait chargés son frère Barthélemy de lui faire dès 1488; il ne voulut point commettre la même faute à l'égard de Cabot et approuva aussitôt son projet. Il lui remit une commission par laquelle il l'autorisait, lui et ses fils, Sébastien et Santius Cabot, à prendre cinq vaisseaux de la marine royale, à naviguer

sur toutes les mers, à soumettre à son pavillon toutes les contrées qu'ils découvriraient, ne se réservant que le cinquième des profits de l'expédition, et ne leur imposant d'autre obligation que d'effectuer le retour au port de Bristol. Cette commission est datée de mars 1496; mais ce n'est qu'au printemps de l'année suivante que Cabot mit à la voile avec son fils Sébastien, auquel était réservée la gloire de continuer ses découvertes sur le continent américain. Il est impossible de croire qu'un navigateur aussi instruit que Jean Cabot n'ait pas tenu un journal de son voyage, et l'on ne sait s'il faut accuser la négligence ou la politique britannique de ne l'avoir pas conservé. Le seul récit authentique de son premier voyage se trouvait sur une carte dressée par son fils Sébastien, et que les historiens du temps d'Elisabeth assurent avoir vue dans la galerie royale de Whitehall. Nous reproduisons ce récit d'après Lediard, qui lui-même semble l'avoir emprunté à Purchas. « L'an de grâce 1497, Jean Cabot, Vénitien, et son fils Sébastien, partirent de Bristol avec une flotte anglaise, et découvrirent cette terre que personne n'avait encore trouvée; ce fut le 24 juin, sur les cinq heures du matin. Ils l'appellèrent *Prima vista* (Première vue), parce que ce fut la première qu'ils aperçurent de dessus mer. Ils donnèrent à l'île située devant le continent le nom d'île *Saint-Jean*, parce qu'ils y arrivèrent, selon toute apparence, le jour de la Saint-Jean-Baptiste. Les habitants de cette île étaient couverts de peaux de bêtes, dont ils se croyaient fort pares. Purchas ajoute qu'ils se servaient dans leurs guerres d'arcs, d'arbalètes, de piques, de dards, de masses de bois et de frondes. Ils trouvèrent que ce terrain était stérile en plusieurs endroits et portait peu de fruits; qu'il était rempli d'ours blancs et de cerfs beaucoup plus grands que ceux d'Europe, qu'il produisait quantité de poissons, et de ceux de la plus grande espèce, comme des veaux marins et des saumons. Ils y trouvèrent des soles de trois pieds de long, et beaucoup de ce poisson que les sauvages appellent *baccalaos*. Ils y remarquèrent aussi des perdrix, des faucons et des aigles; mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils étaient tous aussi noirs que des corbeaux. » Cette première terre que découvrit Cabot en 1497 était le Labrador; il la longea jusqu'au cap Floride, et revint à Bristol avec une riche cargaison et trois sauvages, vivants témoins de sa découverte du continent américain, que Colomb n'aborda qu'un an après, c'est-à-dire en 1498. En réalité, on peut donc avancer que celui qui a véritablement découvert le continent américain, sinon le nouveau monde, c'est Jean Cabot : aussi l'historien Purchas proposa-t-il de nommer ce continent *Cabotiana*. A son retour en Angleterre, Jean Cabot fut reçu avec une distinction telle que longtemps après les historiens écrivaient : « Jean Cabot a été pour l'Angleterre ce que fut pour l'Espagne Christophe Colomb; celui-ci révéla aux Espagnols les îles, et celui-là fit découvrir aux Anglais le continent de l'Amérique. »

CABOT (Sébastien), navigateur anglais, né à Bristol en 1477, mort à Londres en 1557, était le second fils du précédent. Sébastien Cabot, dont les heureuses dispositions s'étaient rapidement développées, avait à peine vingt ans lorsque son père l'emmena avec lui dans ses voyages, et il lui confia même le commandement d'un navire, lors de l'expédition du Labrador et de la Floride.

En 1517, Sébastien, poursuivant le rêve de son père, chercha le passage qui devait conduire à la Chine par le nord. Il se trouva arrêté par les glaces; cette circonstance, jointe au mécontentement de ses matelots, l'engagea à redescendre vers le sud-ouest; il longea toute la côte occidentale de l'Amérique du Nord, parcourut le canal de Bahama et entra en Angleterre, apportant de son exploration, entre autres renseignements précieux, des notices nouvelles sur la déviation de l'aiguille aimantée.

En 1526, voyant avec peine l'oubli dans lequel l'Angleterre semblait le tenir, Sébastien passa en Espagne, où il s'embarqua dans le but de traverser le détroit de Magellan. Sa tentative ne fut pas heureuse, et, après avoir parcouru la côte du Brésil, il revint en Angleterre, où l'on ressentait déjà les avantages que le commerce allait retirer du banc de Terre-Neuve. Ces avantages réveillèrent la reconnaissance nationale, et, en 1549, Edouard VI accorda à l'intrépide navigateur une pension dont il jouit jusqu'à sa mort. En outre, le titre de gouverneur à vie des marchands aventuriers lui fut accordé en 1555.

CABOT (Vincent), juriconsulte français, natif de Toulouse, où il mourut vers 1621. Il professa le droit civil et le droit canon, pendant quatorze ans, à l'université d'Orléans, et s'acquitta dans l'enseignement une grande réputation. Cédant aux instances de Du Faur de Saint-Jorry, président du parlement de Toulouse, il vint professer dans sa ville natale, où il occupa la chaire de droit pendant vingt-deux ans. Comme on paraissait désirer un jour qu'il mit plus d'ornements et d'éloquence dans ses leçons, il répondit qu'il était seulement gâté du public pour enseigner avec fruit et non pour paraître vainement éloquent et savant. Son principal ouvrage, publié après sa mort par son ami Léonard Campiston, a pour titre : les *Politiques de Vincent Ca-*

bot, etc. (Toulouse, 1630, in-8°). Le peu d'ordre qui règne dans ce traité, et surtout le manque d'idées élevées le placent bien au-dessous de la *République* de Bodin.

CABOTAGE s. m. (ka-bo-ta-je — rad. *caboter*). Mar. Navigation des bâtiments de commerce, à de faibles distances; se dit par opposition à *long cours* : *Capitaine de CABOTAGE. Faire le CABOTAGE. La prospérité du CABOTAGE est inséparable de celle du commerce en général.* (Ozannes.)

— *Petit cabotage*, Navigation effectuée à très-faible distance, sans perdre les côtes de vue, et sur des points déterminés par les règlements de la marine. *Grand cabotage*, Navigation entre des points plus distants et également déterminés par les règlements : *Les voyages des ports de l'Océan aux ports des Îles Britanniques appartiennent au grand CABOTAGE.*

— Par ext. Ensemble des connaissances nécessaires pour la navigation de cabotage dans une contrée déterminée : *Connaître le CABOTAGE.*

— Douanes. Navigation faite avec les ports du pays, et non avec l'étranger.

— **Encycl. Navig.** On désigne sous le nom de *cabotage* les opérations maritimes qui se font le long des côtes, de cap en cap, d'un port à un autre du même pays, et cette définition montre que, lorsqu'on écrivait *capotage*, on se conformait mieux à l'étymologie. Les voyages maritimes se divisent en voyages de *long cours* et en voyages de *cabotage*. Aux termes de l'article 377 du code de commerce, « sont réputés voyages de long cours ceux qui se font aux Indes orientales et occidentales, à la mer Pacifique, au Canada, à Terre-Neuve, au Groënland et aux autres côtes et îles de l'Amérique méridionale et septentrionale, aux Açores, aux Canaries, à Madère, et dans toutes les côtes et pays situés sur l'Océan au delà du détroit de Gibraltar et du Sund. »

Les voyages de *cabotage* se subdivisent en voyages de *grand cabotage* et de *petit cabotage*. L'ordonnance du 18 octobre 1740 porte que les voyages en Angleterre, Écosse, Irlande, Hollande, Danemark, Hambourg et autres îles en deçà du Sund, en Espagne, Portugal et autres îles et terres en deçà du détroit de Gibraltar seront *grand cabotage*, et elle ajoute : « Sera néanmoins réputée navigation au *petit cabotage* celle qui se fera par les petits bâtiments expédiés dans les ports de Bretagne, Normandie, Picardie et Flandre, pour ceux d'Ostende, Bruges, Nieuport, Hollande, Angleterre, Écosse et Irlande. Celle qui se fera par les bâtiments expédiés dans les ports de Guyenne, Saintonge, pays d'Aunis, Poitou et îles en dépendant, sera fixée depuis Bayonne jusqu'à Dunkerque inclusivement. Celle qui se fera pareillement par les bâtiments expédiés dans les ports de Bayonne, de Saint-Jean-de-Luz, à ceux de Saint-Sébastien, du Passage de la Corogne et jusqu'à Dunkerque aussi inclusivement; et pour ce qui concerne les bâtiments qui seront expédiés dans les ports de Provence et de Languedoc, sera réputée navigation au *petit cabotage* celle qui se fera depuis les ports de Nice, Villefranche et ceux de la principauté de Monaco, jusqu'au cap de Creux. »

Le *petit cabotage*, qui recevait de l'ordonnance de 1740 plus d'extension que ne lui en avait accordé le règlement du 20 août 1673, continua à en prendre davantage. Le 14 ventôse an XI, il intervint un arrêté ainsi conçu :

« Art. 1^{er}. La navigation dite du *petit cabotage* est étendue jusques et y compris l'Escaut. Art. 2. Cette navigation est permise à tous les bâtiments du *cabotage* français dans les ports de l'Océan. » Des réclamations produites par le commerce de Marseille motivèrent plus tard une ordonnance royale rendue le 12 février 1815 et portant : « Les limites du *petit cabotage* dans la Méditerranée, qui étaient fixées, par l'ordonnance du 18 octobre 1740, aux ports compris depuis le cap Creux jusqu'à Monaco, sont étendues du côté de l'E. jusques et y compris Naples, et du côté de l'Océan jusques et y compris Malaga. La navigation aux îles de Corse, de Sardaigne et Baléares, sera aussi réputée être navigation de *petit cabotage*. »

La multiplicité, comme la diversité des produits que la France possède, donnant lieu à des échanges nombreux entre les produits du Nord et ceux du Midi, la navigation du *cabotage* a une importance très-grande; de plus, cette navigation côtière donne du travail non-seulement aux marins, mais encore à toute la population de nos côtes, tant pour la préparation des toiles à voiles, des cordages, etc., etc., nécessaires à l'armement des navires, que pour la manutention, l'emballage, etc., des marchandises de toute nature qui s'expédient par la voie du *cabotage*. Aussi le droit de *cabotage* est-il chez nous exclusivement réservé aux nationaux; toutefois, et en vertu du *pacte de famille* conclu le 2 janvier 1768 et remis en vigueur le 20 juillet 1814, les Espagnols sont admis à faire le *cabotage* au même titre que les Français.

La législation du *cabotage* permettait de transporter les marchandises d'un port à un autre sans avoir à acquitter de droits, et cette prérogative pouvait amener des abus; pour les prévenir, la loi du 22 août 1791 a ordonné que les marchandises expédiées par *cabotage* seraient accompagnées d'une déclaration indi-

quant la qualité, la mesure, le nombre et le poids des produits. La même déclaration doit faire connaître les lieux de chargement et de destination, le nom du navire et celui du capitaine, la marque et les numéros des colis. Au moment du départ du navire, les marchandises sont vérifiées, et la loi du 8 floréal an XI punit d'une amende de 500 francs tout déficit reconnu lorsqu'il excède le vingtième des marchandises portées sur la déclaration; la valeur des quantités manquantes est réglée d'après les prix courants du commerce au moment de l'expédition, et l'expéditeur est obligé de payer, à titre de confiscation, la somme ainsi réglée. Tout déficit dans le nombre des colis donne également lieu à une amende de 300 francs par colis manquant. Longtemps toutes les marchandises expédiées par *cabotage* ont été assujetties à la formalité du plombage. La loi du 2 juillet 1836 n'exige plus cette formalité que pour garantir l'identité de la marchandise, et seulement dans les cas suivants : 1° si les marchandises sont prohibées à l'entrée ou à la sortie; 2° pour les marchandises taxées au poids, si le droit dont elles sont passibles dépasse 20 c. par kilogramme, décime compris; pour les marchandises taxées à la valeur quand le droit d'entrée est de plus de 10 pour 100.

L'embarquement des marchandises expédiées par *cabotage* ne peut s'effectuer qu'après que toutes les marchandises ont été réunies sur le quai et comptées par les préposés des douanes; à moins toutefois qu'il ne s'agisse de produits qui, à raison du faible droit dont ils sont passibles à l'entrée, ne soient exempts de la formalité du plombage; auquel cas ils peuvent être embarqués au fur et à mesure de leur arrivée.

Toute marchandise expédiée par *cabotage* doit être accompagnée d'un passavant. L'acquit-à-caution n'est exigible que pour les marchandises prohibées à la sortie ou appartenant à la classe des céréales; pour les marchandises tarifées au poids, si le droit de sortie est de plus de 50 c. par 100 kilogrammes; pour les marchandises taxées à la valeur, si la taxe de sortie est de plus d'un quart pour 100 de la valeur.

Les acquits-à-caution doivent contenir la soumission de rapporter, dans un délai fixé suivant la distance à parcourir du point de départ au point d'arrivée, un certificat constatant que le navire ou sa cargaison sont arrivés au bureau désigné. En cas d'infraction, l'expéditeur est obligé de payer le double des droits de sortie auxquels la marchandise aurait été assujettie si elle avait été expédiée à l'étranger.

L'État exige certaines garanties de ceux à qui il accorde le droit de commander des navires, tant pour le *grand* que pour le *petit cabotage*. Des examens ont lieu plusieurs fois par an dans les divers ports de commerce. L'examen pratique, pour le *grand cabotage*, porte sur le gréement, la manœuvre des bâtiments et embarcations et sur le canonnage; l'examen théorique, sur l'arithmétique, l'usage des instruments de navigation, le calcul des observations d'après des formules connues, l'usage de la *Connaissance des temps* et les tables de logarithmes.

Pour le *petit cabotage*, l'examen porte sur les sondes, sur la connaissance des fonds, sur le gisement des terres et écueils, sur la direction des courants, des marées et des vents, dans les limites assignées pour ce genre de navigation.

Tout voyage fait au delà des limites fixées pour le *cabotage* est de *long cours*. L'intérêt de cette distinction est manifeste en matière d'assurances maritimes. Le délai après lequel, en délaissant aux assureurs le navire perdu, on peut réclamer le montant de l'assurance, est, pour le *cabotage*, d'une année à partir des dernières nouvelles, et de deux ans pour les voyages de long cours. A un autre point de vue, cette distinction est encore importante. Les navires de long cours ne peuvent être commandés que par des capitaines ayant subi des examens beaucoup plus rigoureux que ceux auxquels sont soumis les *matres* au *cabotage*.

Enfin, dans le *petit cabotage*, le maître du navire ne répond pas du dommage qui peut arriver aux marchandises chargées sur le tillac sans le consentement écrit des chargeurs (art. 229, C. comm.). Il en est autrement au *grand cabotage*.

Dans les ports de l'Océan, les armements au *cabotage* se font généralement en participation avec l'armateur, le capitaine et quelques intéressés pris parmi les fournisseurs des navires, tels que le constructeur, le forgeron et le voilier. Ces armements se font aux conditions dites aux 5/8. Il est d'abord prélevé sur le montant des frets bruts une commission de 7 pour 100, que se partagent par moitié l'armateur et le capitaine. Les 5/8 de la somme restante sont accordés au capitaine, qui garde à sa charge les gages et la nourriture de l'équipage, les expéditions de douane, courtage, pilotage, etc.; les trois autres huitièmes appartiennent aux intéressés, qui ont à pourvoir aux réparations de la coque et de la mâture. Autrement, les matelots naviguaient volontiers à la part; aujourd'hui, à raison de la cherté des vivres, ils préfèrent s'engager au mois et recevoir des gages fixes.

Les chemins de fer ont causé un grand préjudice au *cabotage*. En 1852, lorsque le réseau

fermé était encore à l'état de projet, le *grand cabotage* était de 282.000 tonnes. En 1863, ce chiffre est tombé à 70.000. La grande éeuvre du littoral de la France, la distance qui sépare les ports du midi de ceux du nord, avec l'obligation de contourner la péninsule hispanique pour se rendre d'un point à l'autre, rendent complètement impossible la lutte du *grand cabotage* avec les chemins de fer, qui transportent en peu de jours, et sans risque d'avaries, les menus objets. Le *petit cabotage* a moins souffert. Son tonnage, qui en 1857 était de 1.846.000 tonnes, se maintenait encore en 1863 à 1.553.000 tonnes. Cette diminution a porté seulement sur le *petit cabotage* de l'Océan. Pendant cette même période de 1857 à 1863, le *petit cabotage* de la Méditerranée s'est élevé de 608.000 à 668.000 tonnes. A côté du *cabotage* à voiles se trouve le *cabotage* à vapeur, dont l'importance était en 1864 d'environ 600.000 tonnes. Par suite des récents traités de commerce, les navires à vapeur de la Grande-Bretagne, de l'Italie, de la Belgique peuvent faire le *cabotage* dans les ports français; les navires à vapeur français peuvent, à leur tour, user de la même faculté dans les ports de ces divers pays.

En Angleterre, à raison de la configuration particulière du pays, le *cabotage* a eu moins à souffrir que partout ailleurs de la concurrence des chemins de fer. L'importance de cette navigation, malgré les chemins de fer, les canaux, et la libre concurrence laissée aux navires étrangers, est dix à douze fois plus considérable qu'en France.

Dans l'enquête faite en 1863 et 1864 sur la situation de la marine marchande, tous les armateurs appelés à déposer ont été unanimes pour réclamer le maintien d'une forte protection contre la concurrence étrangère, en donnant pour motifs qu'en France les frais d'armement et de construction sont beaucoup plus élevés que dans les autres pays. Ils ont également réclamé la révision des règlements relatifs à la limitation du tonnage, à l'obligation du pilotage et à l'interdiction faite aux capitaines caboteurs de naviguer au delà des caps. Ils ont aussi demandé protection contre les abaissements de tarifs des chemins de fer. Jusqu'à présent, leurs réclamations n'ont été satisfaites que sur un point, celui qui a pour objet les examens exigés des capitaines caboteurs.

CABOTER v. n. ou intr. (ka-bo-té — de l'espagn. *cabo*, cap). Mar. Faire le cabotage : AVOIR longtemps CABOTÉ. Un capitaine de Marseille, qui n'AVAIT jamais CABOTÉ qu'entre Cette et Toulon, prit un jour un chargement pour Alger, chercha longtemps la côte d'Afrique, et revint sans avoir pu la découvrir. (***)

CABOTEUR ou **CABOTIER** s. m. (ka-bo-teur, ka-bo-tié — rad. *caboter*). Mar. Marin qui fait le cabotage : Edmond était devenu aussi habile CABOTEUR qu'il était autrefois hardi marin. (Alex. Dumas.) || Navire qui sert au cabotage : *Nous hélâmes un CABOTEUR qui filait sur le Havre.*

— Adjectif. Qui fait le cabotage : Capitaine CABOTEUR. || Qui sert au cabotage : Bâtiment CABOTEUR.

CABOTIÈRE s. f. (ca-bo-tière — rad. *caboter*). Navig. fluv. Nom donné à un bateau normand, le plus petit des bateaux de la même contrée qui naviguent sur la Seine. || On dit aussi CABOTIER s. m.

CABOTIN, **INE** s. (ka-bo-tain, i-ne — rad. *caboter*, parce que ces comédiens voyagent par petites étapes, comme les caboteurs naviguent par escales; selon d'autres, ce nom serait celui d'un personnage historique. V. l'article suivant). Fam. Comédien ambulant, comédienne ambulante : Une troupe de CABOTINS. S'amouracher d'une CABOTINE.

— Par dénigr. Mauvais comédien; comédien en général : Elle voulait pendre, et sans moi, la crémaillère rue Chateaubert, avec des artistes, des CABOTINS, des gens de lettres. (Balz.) L'homme de génie luttait en lui avec le CABOTIN. (Berthoud.) Rien n'est plus à plaindre qu'un CABOTIN vieilli dans le métier sans en pouvoir sortir, si ce n'est une CABOTINE. (***)

— Ichthyol. Autre nom vulgaire du cabot ou chabot.

CABOTIN, opérateur ambulant de la première moitié du xvi^e siècle, qui passait pour un fort habile homme et qui composait en vers les boniments qu'il débitait au public. Ce personnage, qui promena ses tréteaux de farceur et de charlatan par toute la France, a, selon l'opinion de quelques étymologistes, donné son nom aux acteurs sans talent qui, à son imitation, courent de ville en ville et qu'on désigne sous le nom de *cabots* ou *cabotins*.

CABOTINAGE s. m. (ka-bo-ti-na-je — rad. *cabotiner*). Etat de cabotin, de comédien ambulant, de mauvais comédien, de comédien en général, mais en mauvaise part : Il y a tel de ces mots qui vient en droite ligne du royaume d'histrionie, et du puissant empire du CABOTINAGE. (Montégut.) La comédie de société, cet élégant CABOTINAGE. (Villienot.)

— Par ext. Manière fausse et ridicule de jouer sur le théâtre : Le CABOTINAGE n'est pas inconnu sur les premiers théâtres de la capitale. Les acteurs sifflés à Paris vont faire du CABOTINAGE en province. || Pièce mal écrite, bonne pour des cabotins.

— Fig. Parce ridicule, intrigue sottise et hypocrisie : Croyez-vous que je veux pourrir

dans ce misérable CABOTINAGE de royauté? (G. Sand.)

CABOTINER v. n. ou intr. (ka-bo-ti-né — rad. *cabotin*). Fam. Faire le métier de cabotin : Il a longtemps CABOTINÉ de village en village. Était-ce la peine de quitter votre emploi pour aller CABOTINER de ville en ville? (Alex. Dumas.)

— Par dénigr. Faire sans talent le métier de comédien; jouer mal ses rôles ou jouer de méchants rôles; faire le comédien en général : Dans sa jeunesse, il a tant soit peu CABOTINÉ; mais l'âge lui ayant mûri la raison, il a renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. (P. d'Anglemon.)

— Par ext. Fréquenter les cabotins, prendre les mœurs lâches, les habitudes déréglées des cabotins.

CABOUDIÈRE s. f. (ka-bou-di-è-re). Pêch. Espèce de tramail dont se servent les pêcheurs de Cette. || On l'appelle aussi CABUSIÈRE.

CABOUILLE s. f. (ka-bou-ille, il mill.). Bot. Nom vulgaire de l'agave pitte.

CABOUL, ville et province d'Asie. V. KABOUL.

CABOULOT s. m. (ka-bou-lo). En Franche-Comté, Loge, compartiment dans une étable : Au-dessus, il y a deux rangs de cabinets un peu plus larges que les CABOULOTS de nos vaches. (H. Buchon.)

— Pop. Petit café borgne, mal famé, où les hommes sont mêlés aux femmes. Se dit par une assimilation injurieuse — mais que nos caboulots de Paris n'ont pas volée — à une écurie franc-comtoise, ou peut-être de *cab*, abréviation de *cabaret*, et *oulot*, terminaison péjorative : Que d'ignominies cachées, que de misères plus ou moins avouables derrière ces caboulots, ces hôtels garnis, ces maisons de tolérance, ces tripots d'usuriers qu'on rencontre à chaque pas, habilement dissimulés sous un masque honnête! (Edin. Robert.)

— Encycl. Le *caboulot*, nom donné dans ces dernières années à certains établissements tenant le milieu entre la *crémèrie* et le *café*, où se débilitent plus spécialement des prunes, des chinos et de l'absinthe, est de création toute moderne. On en compte près de cinq cents à Paris. L'antique maison dite de la *Mère Morreux*, située place de l'École, peut être considérée comme l'établissement type du genre; ce fut là que la mode toléra que des hommes se tinssent devant un comptoir, un verre à la main, pour y absorber des fruits à l'eau-de-vie. Les consommateurs devenant sans cesse plus nombreux, la maison acquit une réputation qui s'étendit jusque dans les départements, et la vogue autorisa la concurrence. Bientôt des comptoirs resplendissants de lumière et desservis par de jolies femmes, dont la mise excentrique attirait le regard, se dressèrent dans tous les quartiers de Paris et furent immédiatement adoptés par un certain public. La foule s'y porta, et leurs propriétaires firent fortune. Dans quelques *caboulots*, la liberté de langage des Hébétes chargées d'accompagner de quelque gaillardise la prune ou l'absinthe demandées, leur tenue débraillée donnaient à penser que l'arrière-boutique cachait une amorce de plus d'un genre. Les nymphes qui y trônaient éveillaient l'attention de l'autorité, qui prit des mesures pour que le débit des liqueurs ne servit pas de prétexte à une prostitution illicite. Il fut interdit aux femmes et servantes de s'attabler et de boire avec le public. Est-il besoin d'en dire davantage pour démontrer que les *caboulots* sont fréquentés par des individus tenant peu au décorum, par des jeunes gens à l'affût des plaisirs faciles, par ceux qui, partisans de l'économie, vont de préférence là où le prix des petits verres est le moins élevé? Ce sont en général des désœuvrés dont le langage donne le mal de mer. Parmi les *caboulots* les plus fameux, il faut citer ceux du pays latin. Et cette exception en faveur du quartier des écoles est un fait à noter. Tous ces béjaunés émancipés du *bahut* paternel ou de la *baraque* universitaire sont fiers d'essayer leurs ailes et de papillonner au milieu des Vénus du *Caboulot*. Un des plus anciens, l'*Île de Calypso*, situé rue Dauphine, a eu longtemps la vogue, et tous les étudiants qui n'étudiaient pas y ont fait de nombreuses stations. Un nom excentrique sert ordinairement d'enseigne à tout *caboulot*. Ainsi nous avons le *caboulot de la Fourmi*, le *caboulot de la Puce*, le *caboulot du Cochon fidèle*, la *Rapine fantastique*. Les habitudes du genre féminin ou *caboulottières* se nomment volontiers *Clara Trompe-la-Mort*, *Camille Pompière*, *Molécule*, *Henriette Zousou*, *Irma Canot*, *Pomponette*, *Cascadette*; d'autres ont été dotées de sobriquets qu'on ne saurait dire honnêtement. La plupart des *caboulots* ont le même aspect. Quelques flâneuses s'y promènent dans une salle basse et infecte, y tutoient les consommateurs, leur empruntent quelque argent, et prennent avec eux un verre d'absinthe ou une choppe. Ce sont en réalité des filles à qui il ne manque quelquefois que la recommandation de M. le préfet de police pour exercer au grand jour leur petit métier. La plupart d'entre elles consentent à partager une consommation d'un prix élevé, dans n'importe quelle chambre d'un hôtel voisin ou adhérent. Ce qui en dépasse la valeur intrinsèque devient la base d'un compte à demi que leur ouvre le maître et le plus souvent la maîtresse de l'établissement, vieille mégère à barbe, grosse comme la tour Saint-

Jacques-la-Boucherie, et c'est là leur grand moyen d'existence. Tout cela est profondément triste, d'autant plus triste que de nombreux jeunes gens vont dans ces repaires user leur jeunesse, leur santé, leur intelligence, et se souiller au contact de créatures perdues de vices et rongées de maladies. On a publié *Bouis-Bouis*, *Bastringues* et *Caboulots de Paris* (1861, in-32).

CABOURE s. m. (ka-bou-re). Ornith. Espèce de hibou qui vit au Brésil : Le CABOURE s'approprie et joue avec les hommes comme un singe. (V. de Bomare.) || On dit aussi CABURE.

— Encycl. Le *caboure* ou *cabure* est une espèce de hibou qui a la grosseur d'une litorne; il a la tête ronde, surmontée d'une aigrette de plumes; le bec court et crochu; les yeux grands, à iris jaune; le dessous du corps, les ailes et la queue de couleur brune ferrugineuse, ondulée et tachée de blanc; la poitrine et le bas du ventre gris blanchâtre; les jambes courtes, entièrement couvertes d'un duvet plumeux jaunâtre, ainsi que les pieds, qui ont quatre doigts armés d'ongles noirs et crochus. Cet oiseau habite le Brésil. D'après Margrave, à qui nous en devons la connaissance, il a, dans ses mouvements, quelque chose d'étrange et de plaisant. Sa tête tourne sur son cou comme sur un pivot, de telle sorte qu'il peut facilement poser le bout de son bec sur le milieu de son dos. Il peut encore remuer les plumes qui sont des deux côtés de sa tête, de manière qu'en se redressant elles figurent comme de petites cornes ou oreilles. Quand il mange, il produit avec son bec une espèce de craquement. On ajoute qu'il supporte bien la captivité, qu'il s'approprie facilement et joue avec les hommes comme un singe. Il se nourrit de chair crue. Cet oiseau est jusqu'à ce jour fort peu connu en Europe.

CABOUS (Schems-el-Maali), quatrième prince de la dynastie persane des Zayarides. Fils de Yachmechir et frère de Bistoun, il succéda à ce dernier sur le trône de Djordjan, l'an 366 de l'hégire (976-977 de J.-C.) et ne tarda pas à se rendre célèbre par ses vertus, ses talents et ses malheurs. Ayant refusé de livrer Fakhr Eddaulah, prince bouïde qui s'était réfugié près de lui, il paya de sa couronne son respect pour les droits de l'hospitalité. Vaincu près d'Asterabad, il se réfugia chez l'émir sassanide Nough II, souverain de la Perse orientale, qui essaya, mais vainement, de le rétablir sur son trône. Sur ces entrefaites, Fakhr Eddaulah entra en possession de ses États; mais, au lieu de rétablir Cabous dans les siens, il s'en empara. La mort de Fakhr Eddaulah offrit enfin à Cabous une occasion favorable pour reconquérir son royaume. De retour dans le Djordjan en 998, il ajouta à ses possessions le Thabaristan, le Ghilan et toutes les provinces de la rive méridionale de la Caspienne. Bien que doué d'une âme généreuse et douce, il se montra impitoyable pour les rebelles. Sa sévérité le fit accuser de cruauté et de tyrannie, et une conspiration se forma pour le renverser. Les conjurés s'étant rendus maîtres de Kokan, firent revenir du Thabaristan le fils de Cabous, Menoutchehr, et lui offrirent la couronne. Celui-ci feignit d'accepter; mais il s'empressa d'aller trouver son père, de protester de son dévouement et de lui offrir de tout entreprendre pour le maintenir dans ses droits. Satisfait de cet acte de soumission, Cabous se démit entre ses mains de l'autorité suprême, et se retira dans un château voisin, où il mourut empoisonné par ses ennemis, en 1012, après un règne de trente-sept ans. Cabous était un prince éloquent et lettré. Il composait des vers arabes et persans, fort estimés de ses contemporains, et il était très-versé dans les sciences, surtout dans l'astronomie. En même temps, il était le protecteur et le bienfaiteur des savants, et il combla de présents Avicenne, qui vécut quelque temps à sa cour.

CABO-VERDO. V. CAP-VERT.

CABRA, ville d'Espagne, province et à 55 kil. S.-E. de Cordoue, sur la petite rivière de son nom, ch.-l. de district; 9.500 hab. Belle église gothique du xiv^e siècle; théâtre, collège; sources minérales renommées; fabriques de draps et de toiles, distilleries, moulins à huile et à farine.

CABRAL (Gonsalvo-Velho), navigateur portugais, envoyé en 1481 par don Henri, troisième fils du roi Jean I^{er} de Portugal, à la recherche d'un archipel qu'avait aperçu l'année d'auparavant, au milieu de l'Atlantique, un navire en détresse, commandé par Joseph Vanderberg de Bruges. Cabral échoua dans son premier voyage; mais, dans un second, il fut assez heureux pour trouver la première île du groupe oriental de l'archipel des Açores; il lui donna le nom de *Sainte-Marie*. Les autres îles ne furent guère reconnues qu'en 1460. C'est donc à tort qu'on attribue quelquefois à Cabral la découverte des trois groupes distincts qui composent les îles Açores, savoir : à l'ouest, les îles Flores et Corvo; au centre, Faval, Pico, Saint-George, Graciosa et Terceira; à l'est enfin, Saint-Michel et Sainte-Marie. Quant au nom d'*Açores* attribué à ces îles par les premiers navigateurs, on sait qu'il leur fut donné à cause de l'abondance d'une espèce d'épervier qu'ils y rencontrèrent, et que les habitants nommaient *azor*.

CABRAL (Pedro-Alvarez), célèbre navigateur

portugais qui découvrit le Brésil, né dans la seconde moitié du xve siècle, mort vers 1526. Le succès de l'expédition de Vasco de Gama ayant fortement encouragé la cour de Lisbonne à poursuivre ses entreprises maritimes, Emmanuel le Grand fit appeler, en 1500, un armement plus considérable encore et en confia le commandement à Pedro-Alvarez Cabral, qui s'était acquis la réputation d'un navigateur consommé. La flotte destinée à cette nouvelle traversée dans l'Inde ne comptait pas moins de treize navires, montés par un nombreux équipage, et abondamment fournis de tout ce que l'expérience navale jugeait nécessaire à cette époque pour les expéditions de long cours. Cabral emmenait aussi, avec d'habiles officiers, douze cents hommes de guerre pour repousser les hostilités dont il pourrait être l'objet, et un nombre assez considérable de moines franciscains, chargés de convertir les nations orientales. N'ignorant pas les difficultés et les retards que lui feraient sans doute éprouver, auprès de la côte d'Afrique, les vents et les courants contraires, le navigateur portugais résolut de maintenir sa course assez loin à l'est de ce continent, jusqu'à ce qu'il fût arrivé sous une latitude voisine de celle du cap de Bonne-Espérance, et il persévéra dans cette route au sud-ouest, jusqu'à ce que, par le dix-septième degré de latitude sud, il découvrit une terre à laquelle il donna le nom de *Santa-Cruz* : c'était le Brésil. Il en prit possession au nom de la couronne de Portugal; la croix qu'il éleva dans cette occasion sur le sol de la côte est encore soigneusement conservée au Brésil, suivant M. Lindley (*Narrative of a voyage to Brazil*, p. 232). Cette découverte parut d'une telle importance à Cabral, qu'il envoya immédiatement un navire en Portugal afin de l'y annoncer; et quoique Vincent Yanez Pinzon eût visité la même côte quelques mois auparavant, la cour d'Espagne ne fit pas valoir en cette occasion son droit de priorité; les prétentions des Portugais à la souveraineté du Brésil ne furent en aucune façon contestées. C'est ainsi que Cabral, avec une sagacité singulière, avait tout d'abord choisi la route qui est encore aujourd'hui reconnue la meilleure pour arriver dans l'Inde. Mais le succès qui avait signalé cette première partie du voyage de Cabral ne devait pas se soutenir jusqu'au bout. En se rendant du Brésil au cap de Bonne-Espérance, sa flotte eut à lutter contre les plus terribles orages. Pendant vingt jours consécutifs, des ouragans furieux et une mer déchaînée vinrent assaillir les malheureux navigateurs. Quatre navires sombrèrent sous le gros temps, et parmi eux celui qui montait Bartholomé Diaz, l'intrepide marin qui, le premier, avait découvert le cap de Bonne-Espérance. Cabral demeura quelque temps à Mozambique pour y réparer les restes épars de sa flotte, puis il cingla vers l'Inde. Son armement, quoique réduit à six navires, était encore assez fort pour inspirer quelque terreur. Aussi fut-il accueilli avec égard et respect par tous les princes indigènes. Le zamorin de Calicut, qui maintenant ne pouvait plus méconnaître la puissance formidable des Portugais, désirait faire oublier l'accueil équivoque qu'il avait fait quelques années auparavant à Vasco de Gama, et dans ce but il offrit à Cabral un palais, dont les titres de propriété lui furent remis tracés en lettres d'or; il lui permit d'y placer les armes et le drapeau de Portugal, d'y installer un facteur ou un consul destiné à représenter cette nation, et enfin d'y ouvrir des magasins pour l'achat des marchandises indigènes. Du reste, ces témoignages d'amitié ne durèrent pas longtemps. Connaissant le facteur, et environ cent cinquante Portugais laissés avec lui, ayant voulu traiter les naturels plutôt en conquérants qu'en négociants paisibles, furent victimes d'un mouvement populaire provoqué par leur imprudente arrogance. Cabral fit voile ensuite vers Cochin, Ceylan et Cannanore, recevant partout des assurances d'amitié de la part des faibles gouverneurs de ces villes. Après avoir chargé ses vaisseaux de riches cargaisons, il partit pour le Portugal, emmenant avec lui des ambassadeurs envoyés par ces trois princes. Il doubla le cap sans difficulté et débarqua à Lisbonne au mois de juillet 1501. Bien qu'il eût découvert le Brésil, et en dépit de toute l'habileté courageuse qui avait marqué sa conduite dans l'Inde, il fut reçu, à cause des pertes considérables de l'expédition, avec la réserve que l'on témoigne à un succès douteux. Depuis cette époque, l'histoire se tait sur la vie de ce grand navigateur.

CABRAL ou **CAPRALIS** (François), missionnaire portugais, né à Covilhão en 1528, mort à Goa en 1609. Entré à l'âge de vingt-six ans dans l'ordre des Jésuites, il se consacra aux missions, et visita une grande partie de l'Asie. Il enseigna d'abord la philosophie et la théologie à Goa; puis, après avoir dirigé plusieurs maisons de son ordre dans l'Indoustan, il se rendit au Japon, où il opéra, par ses prédications, des conversions nombreuses, notamment celle du roi d'Omura, de sa famille et de celle du roi de Bungo, en 1575. De retour à Goa, il prit la direction de la maison professe de cette ville; et il assista, en 1606, avec les pouvoirs de l'évêque du Japon, au concile qui réunit dans l'Inde les évêques de l'Orient. On a de lui un certain nombre de *Lettres*, qui ont été publiées dans les *Litteræ annuæ Societatis Jesu*.

CABRALÉE s. f. (ka-bra-lé — de *Cabral*, navigateur portugais). Bot. Genre de végétaux ligneux, de la famille des méliacées, comprenant quatre espèces qui croissent au Brésil.

CABRAS, ville du royaume d'Italie, dans l'île de Sardaigne, division de Cagliari, à 6 kilom. N.-O. d'Oristano, sur une lagune qui donne le plus beau poisson de l'île; 2,800 hab. Exportation de raisins secs et poissons.

CABRE s. f. (ka-bre — lat. *capra*, même sens). Ancien nom de la chèvre, usité encore dans quelques provinces.

— f. pl. Techn. Partie du métier destiné au tissage de la soie, sur laquelle repose l'ensouple pour le montage des chaînes.

CABRÉ, ÉE (ka-bré) part. pass. du v. *Cabrer*. Dressé sur ses pieds de derrière : *Un cheval cabré sous son cavalier. Que voit-on? cavaliers se cabrant, chevaux cabrés ou renversés.* (Th. Gaut.)

Les moutettes volent et jouent,
Et les blancs coursiers de la mer,
Cabrés sur les vagues, secouant
Leurs crins échevelés dans l'air.

Th. GAUTIER.

— Fig. Irrité, excité, effarouché :

Vainement de la politesse
L'attentive déditesse,
Autour de son orgueil cabré,
Tourne avec art, le joue avec adresse.

DELLILLE.

— Blas. *Cheval cabré*, Cheval acculé.

CABREMENT s. m. (ka-bre-man). Ebolement de terre. Il ne se dit que dans quelques provinces.

CABRER v. a. ou tr. (ka-bré — du lat. *capra*, chèvre). Faire dresser sur les pieds de derrière : *CABRER son cheval.* Il INUS.

— Fig. Chocquer, effaroucher : *Je payai pour lui, en tremblant de le cabrer.* (J.-J. Rouss.) *On cabre un homme de mauvais goût quand on veut le ramener.* (Volt.)

— Substantivem. : *Le CABRER de certains chevaux est très-élegant.*

Se cabrer v. pr. Se dresser sur les pieds de derrière; se dit surtout du cheval : *Impatient, le cheval hennit, il se cabre, fouille le sol, mène son mors et le blanchit d'une écume argentée.* (E. Sue.)

Voyez ce fier coursier qui, farouche, indompté,
Au moindre objet nouveau se cabre épouvanté.

DELLILLE.

— Poét. Se dresser, s'élaner en haut :

Adieu, Naples! salut, terre de la Calabre,
Eucels toujours fumants où la vague se cabre.

A. BARBIER.

— Fig. S'emporter, s'irriter, se révolter, s'effaroucher : *Des milliers d'hommes se cabrent, s'échauffent, se lèvent, se piquent d'honneur et s'intéressent pour la défense de leurs dieux, de leurs rois, de leurs lois, de leurs écoles, de leurs privilèges, de leurs maximes, de leurs coutumes anciennes.* (P. Lejeune.)

« Je me mets en colère, s'effaroucher : *Il se cabre au moindre mot. Eh bien! a-t-il signé? Non, madame. Je ne sais même pas ce que notre homme est devenu. Le vieux cheval s'est cabré.* (Balz.) *Je ne me cabrai pas trop à la pensée de ne voir marié.* (E. Sue.) *Les journaux se gardent bien de dire qu'ils sont les directeurs de l'opinion; elle se cabrerait contre eux.* (Viennet.) *Cet orateur est dur au frein, et si peu que vous tiriez la bride, il se cabre.* (Cormen.)

Quoi! faut-il pour un mot vous cabrer de la sorte?

DESTOUCHES.

— On supprime ordinairement le pronom se, avec le verbe faire : *Ne tirez pas la bride à ce cheval, vous le PEREZ CABRER.* Il y a des tempéraments ennemis de toute résistance, des naturels rétifs que la vérité FAIT CABRER. (Mol.)

Ne faites point, des coups d'une bride rebelle,
Cabrer la liberté.

V. HUGO.

— Encycl. On désigne sous le nom de *cabrer* l'attitude dans laquelle les quadrupèdes s'élèvent sur les membres postérieurs et se tiennent ainsi debout. Lorsque le cheval veut se cabrer, dit M. Leccoq, il rejette le poids de l'avant-main en arrière, en même temps qu'il engage les extrémités postérieures sous le centre de gravité; il élève alors l'avant-main; mais, comme l'appui des pieds postérieurs n'a lieu que sur une surface très-étroite, il ne peut redresser son corps complètement, car il serait bientôt entraîné en arrière et éprouverait une chute dangereuse. La disposition des articulations et des muscles s'oppose d'ailleurs à ce redressement complet, et lorsqu'un cheval se renverse en se cabrant, l'accident est dû à une flexion trop grande des membres postérieurs. En effet, ceux-ci supportent un tel poids dans le cabrer, que cette position fatigante ne peut durer qu'un instant, d'autant plus que le centre de gravité arrive rarement assez en arrière pour que la ligne de gravitation gagne le sol entre les pieds postérieurs; certains chevaux, cependant, se cabrent avec la plus grande facilité. Girard rapporte qu'un étalon se cabrait dès qu'il apercevait la jument, et marchait à elle dans cette position. En se cabrant pour l'accouplement, les étalons fatiguent beaucoup leurs jarrets, surtout lorsque,

III.

au lieu de faire avancer la jument, on le fait reculer pour descendre. Dans l'exécution du *cabrer*, les gros animaux n'enlèvent pas seulement le train de devant, mais ils impriment encore une impulsion à l'avant-main, par la détente des membres antérieurs. Sans cette impulsion, l'action des muscles de la fesse et de la croupe serait insuffisante pour élever le train antérieur. Dans le *cabrer*, les muscles agissent sur des leviers du premier et du troisième genre, et non pas du second genre, comme on l'a avancé. Le point d'appui dans cette attitude est représenté par les deux articulations coxo-fémorales; la résistance, par toute la partie du corps située en avant de la ligne qui réunit ces articulations; et la puissance se trouve dans deux masses musculaires, formées, la première, par les trois muscles ischio-tibiaux, et la seconde par le muscle grand ilio-trochantérien. La contraction des ischio-tibiaux tend à élever la partie antérieure du bassin et à abaisser la postérieure; ils agissent sur un levier du premier genre, et le bras de levier de la puissance est représenté par la distance existant entre l'articulation et la tubérosité ischiale; ce bras est très-court pour être opposé à la longueur de la portion du corps située en avant. Le grand ilio-trochantérien agit sur toute la portion de l'ilium située en avant du point d'appui, et prolonge son action jusque sur les vertèbres lombaires, par son appendice pyramidal. Il agit donc avec un levier du troisième genre. Pour que ces deux puissances puissent agir, il faut qu'elles soient aidées par tous les muscles du membre postérieur, qui en maintiennent les articulations en situation fixe, puis par ceux de la colonne vertébrale, qui lui donnent la rigidité et la solidité nécessaires pour qu'elle puisse se soulever comme une tige inflexible. Mais ce sont les muscles de la croupe et de la fesse qui continuent le mouvement d'ascension commencé par la détente du bipède antérieur. Le mouvement du *cabrer* se retrouve dans beaucoup d'airs de manège, et le cheval l'exécute d'autant mieux qu'il a plus de légèreté dans l'avant-main et une plus grande force dans les reins et les jarrets. Certains chevaux ont la mauvaise habitude de se *cabrer* à chaque instant; ils se fatiguent les jarrets et exposent à des chutes ceux qui les montent. L'emploi de la martingale suffit souvent pour les corriger de ce défaut. Le bœuf se cabre moins facilement que le cheval, parce qu'il a moins de fermeté de la colonne vertébrale, et les parties antérieures d'un plus grand poids. Chez le chien, le *cabrer* est bien plus facile à exécuter, et moins fatigant qu'il ne l'est pour les autres animaux. Souvent on voit des chiens se tenir dans cette attitude pendant un temps assez long, marcher et même sauter; mais il est à remarquer que jamais ils ne peuvent rester debout sans mouvement, à moins qu'ils ne s'assoient sur toute l'étendue du pied, en amenant sur le sol la pointe du jarret. En raison du petit volume de son corps, le chien peut se *cabrer* sans la détente des membres antérieurs, mais il y a recours toutes les fois que cela lui est possible.

CABRERA, île d'Espagne, faisant partie du groupe des Baléares, province et à 12 kilom. S. de Majorque; 12 kilom. de long sur 3 kilom. de large. Cette île renferme un port bien abrité et défendu par un fort qui sert de prison; le sol est presque inculte, et la richesse de l'île consiste dans les troupeaux de chèvres qu'élevaient les habitants, du reste peu nombreux. Les souffrances endurées à Cabrera par les prisonniers français, durant les guerres du premier Empire, ont donné à cette île une triste célébrité.

CABRERA (Bernard de), homme d'Etat espagnol, mort en 1364. Devenu ministre de Pierre IV, roi d'Aragon, dont il avait conquis la faveur, il fit preuve d'autant d'habileté que de valeur en s'emparant de Majorque et en battant sur mer, en 1353, les Génois dans la guerre qui éclata entre ces derniers et Pierre IV, au sujet de la possession de l'île de Sardaigne. Arrivé au comble des honneurs et de la fortune, Cabrera devint en butte à la haine des courtisans. Fatigué des attaques de l'envie, il se retira dans un monastère; mais, peu de temps après, le roi lui-même vint l'y chercher et le ramena à la cour (1349). Une ligue s'étant formée entre Henri de Transtamare et les rois de Navarre et d'Aragon pour détrôner le roi de Castille, Cabrera se montra dans le conseil opposé à cette guerre. Ses ennemis s'empressèrent de saisir cette occasion pour le rendre suspect au roi, qui, oubliant tous les services rendus, le fit arrêter, mettre à la question et enfin décapiter. Pierre, ayant reconnu plus tard l'injustice de cette condamnation, réhabilita la mémoire de Cabrera et rendit ses biens à son petit-fils.

CABRERA (Bernard de) favori de Martin, roi de Sicile, voulut, de la mort de ce prince, en 1410, s'emparer de son trône. Blanche, veuve de Martin, ayant refusé de l'épouser, il lui déclara la guerre; mais il ne tarda pas à être fait prisonnier. Enfermé d'abord dans une citerne, puis dans une tour, environnée d'un filet dans lequel il tomba un jour en essayant de s'évader, il finit par obtenir sa grâce du roi Ferdinand, qui toutefois l'expulsa de la Sicile.

CABRERA (Louis de), historien espagnol, né à Cordoue, mort vers 1655. Il embrassa la

carrière militaire, et, après avoir fait quelques campagnes, il se livra à l'étude de l'histoire. On a de lui : *Tratado de Historia para entenderla y escribirla* (Madrid, 1611, in-4°), et *Historia del rey D. Felipe II* (Madrid, 1619, in-fol.).

CABRERA (Melchior), imprimeur espagnol qui florissait au XVII^e siècle. On a de lui un ouvrage sur l'art typographique, lequel a pour titre : *Discurso legal, historico y politico en prueba del origen, progresos, nobleza y excelencia del arte de la imprenta* (Madrid, 1675, in-fol.).

CABRERA (don Juan-Thomas-Henriquez de), homme d'Etat espagnol, amirante de Castille et duc de Medina del Rio Seco, était issu du sang royal et descendait d'Alphonse XI, roi de Castille. Favori de la reine, seconde femme de Charles II, et attaché ouvertement aux intérêts de la maison d'Autriche, il devint en quelque sorte l'arbitre du royaume. Néanmoins, la haine du cardinal Porto-Carrero finit par triompher du crédit de sa protectrice, et il fut exilé. Il refusa peu après l'ambassade de France, se retira à Lisbonne, parvint à déterminer le roi de Portugal à se liguier contre Philippe V, et attaqua devant le pape, comme supposé, le testament de Charles II. Un arrêt de la cour de Madrid le condamna à perdre la tête en effigie et confisqua tous ses biens. Il mourut à Lisbonne en 1705.

CABRERA (Ramon), comte de MORELLA, général espagnol, né en 1810, à Tortose, en Catalogne. Il obéit aux entraînements de son caractère, en se jetant dans les luttes et les excès de la guerre civile qui éclata en Espagne après la mort de Ferdinand VII. Entré dans un corps de guérillas qui combattaient pour la cause de don Carlos, il ne tarda pas à être nommé capitaine, et montra bientôt toute l'impétuosité de son tempérament. Le général Mina, partisan d'Isabelle, ayant fait mettre à mort sa mère et ses trois sœurs, il répondit à cet excès par de sanglantes représailles : tous les christinos qui tombèrent entre ses mains furent impitoyablement mis à mort. Promu au grade de lieutenant général en 1838, et créé comte de Morella par don Carlos, en reconnaissance de la prise de la forteresse de ce nom et de ses services dans l'expédition sur Madrid, Cabrera n'en fut pas moins réduit à chercher un refuge en France (1840). D'abord détenu à Ham, puis laissé en liberté, il s'opposa vainement à l'abdication de don Carlos en faveur de son fils, le comte de Montemolin (1845). Passant à Londres, où l'on était mécontent des mariages espagnols, il essaya sans succès de trouver quelque appui pour soulever la Catalogne, Valence et l'Aragon. La révolution de Février lui ayant paru plus favorable aux intérêts de son parti, il débarqua de nouveau en Espagne; mais le pays, fatigué des sanglantes divisions dynastiques, ne répondit pas à son appel : une déroute complète qu'il essuya à l'Estérel (janvier 1849) le força à repasser les Pyrénées. Après quelques mois de séjour en France, Cabrera retourna en Angleterre. Il y épousa une riche dame, miss Richards, avec laquelle il visita Naples, d'où il fut renvoyé comme suspect de menées carlistes. Ramené à une plus juste appréciation des choses, il s'abstint de prendre part à la levée de bouillottes tentée par son parti à la suite de la révolution militaire qui porta au pouvoir O'Donnell et Espartero. Depuis lors, Cabrera a eu la sagesse de vivre paisiblement, à l'écart des factions.

Les légitimistes français se sont crus obligés de faire de Cabrera un héros. On va voir plus bas comment cette opinion se justifie. Un très-impartial écrivain anglais, le capitaine Alexandre Ball, dans un livre intitulé : *A personal narrative of seven years in Spain*, by captain Alexander Ball (*Récit personnel d'un séjour de sept ans en Espagne*, London, 1848, in-8°), raconte l'aventure tragique suivante qui montre de quelle manière Cabrera comprenait l'héroïsme :

« Un jeune officier et vingt-cinq hommes furent pris par des partisans attachés à ce chef. Dès le lendemain, ils furent amenés sur la place de Morella pour y être fusillés. Cabrera fumait alors sur un balcon de son logement qui donnait sur cette place. La fille du maître de la maison monta aussitôt vers lui; la vue du jeune officier l'avait touchée; elle supplia Cabrera de ne point le faire fusiller. « C'est bien, dit-il, on ne le fusillera pas. » Les vingt-cinq hommes subirent leur sort, et il ne fut pas question de l'officier. Mais, le lendemain, Cabrera le fit amener sur la place, et il le fit appeler en même temps la jeune fille. Celle-ci arriva tout émue, et Cabrera ordonna de passer le malheureux jeune homme par les baïonnettes. Puis, se tournant vers la pauvre enfant : « Je vous l'avais promis, lui dit-il, je ne l'ai pas fait fusiller. »

CABRERE s. f. (ka-bré-re — de *Cabrera*, nom pr. espagnol). Bot. Syn. de DIGITAIRE, genre de graminées.

CABRETILLE s. f. (ka-bre-ti-llé, Il mll. — dimin. du lat. *capra*, chèvre). Comm. Sorte de cuir très-mince, comme la peau de chèvre tannée. Il On l'appelle aussi CANEPIN.

— Mar. Sorte de chèvre volante formée de deux ou trois mâtures attachés par une de leurs extrémités, et dressés ensuite sur leurs pieds.

CABRI s. m. (ka-bri — dimin. de *cabre*) Mamm. Nom vulgaire du chevreau.

Un cabri voyageur, en quelques bonds alertes,
Vient boire aux cavités pleines de feuilles vartes.

LECONTE DE LISLE.

Il Dans les colonies françaises, Nom donné à une variété de chèvres à poils ras et sans cornes, et quelquefois, par extension, à l'espèce elle-même.

— Loc. fam. *Sauter comme un cabri*, Sauter gaiement et vivement. Se dit à cause de la vivacité de ces animaux. Il *S'effrayer, s'effaroucher comme un cabri*, S'épouvanter beaucoup et sans motif, comme fait un cabri : *Eh bien! qu'avez-vous donc, vous autres, à vous effrayer comme des cabris?* (Balz.)

— Mar. Nom donné à des pièces de bois dressées comme des chèvres, et qui servaient à soutenir la tente d'une galère. Il On disait aussi CABRIL et CABRIT.

— Techn. Nom donné, dans les fabriques de soieries, à des pièces de bois sur lesquelles on met l'ensouple pour plier les chaînes.

CABRIAUX s. m. (ka-bri-ô). Ancienne forme du mot CHEVREAU. Il On disait aussi CABROIS.

CABRIEL, rivière d'Espagne, prend sa source au versant méridional de la sierra Molina, dans la province de Teruel, coule du N. au S., entre dans la province de Cuenca, qu'elle arrose du N.-E. au S.-E., y reçoit le Mayo à droite et le Guadazoa à gauche, pénètre ensuite dans la province de Valence, où elle se jette dans le Júcar, après un cours de 200 kilom.

CABRIÈRE (Giraud de), troubadour du XIII^e siècle, sur la vie duquel nous n'avons aucun détail. Il ne nous reste de lui que quelques fragments, dont il est fait mention par Raynaud dans son *Choix de poésies originales des troubadours*. Un passage de ce poète nous donne une idée des talents que devait posséder un jongleur à cette époque. « Tu joues mal de la vielle, dit-il en s'adressant à un jongleur nommé Cabra, tu chantes plus mal encore; tu ne sais pas finir comme font les Bretons. Mal t'a instruit celui qui t'a montré à conduire les doigts et l'archet; tu ne sais ni danser ni escamoter, comme fait tout jongleur gascon. »

CABRIÈRES-D'AIGUES, village et commune de France (Vaucluse), arrond. et à 29 kilom. S.-E. d'Apt; 548 hab. Sous le règne de François I^{er}, en 1545, les habitants de ce malheureux village, soupçonnés d'hérésie, furent égorgés au nombre de trois mille, par ordre du parlement d'Aix, que présidait le fanatique baron d'Oppède.

CABRIL s. m. (ka-bril — dimin. de *cabre*). Mamm. Syn. de CABRI ou CHEVREAU.

— Bot. Genre de la famille des verbénacées, dont l'espèce principale croît aux Antilles et à la Guyane, où on l'appelle bois de FER. Syn. d'ÉRHÉTIS.

CABRILLET s. m. (ka-bri-llé; Il mll.). Bot. Genre de végétaux ligneux, de la famille des borraginées, qui croissent aux Antilles et dans les régions voisines; *Le CABRILLET à feuilles de thym fleurit en janvier.* (V. de Bomare.) Syn. d'ÉRHÉTIS.

CABRILLO (João ou Juan-Rodriguez), navigateur portugais, mort en 1543, jouit de son temps d'une grande réputation. Il entra dans la marine espagnole, fut chargé en 1542 d'explorer les mers de la Californie, et découvrit successivement les îles Santo-Tomas ou Encapa, Santa-Cruz, San-Miguel ou Santa-Roca, et enfin San-Bernardo, où il mourut à la suite des fatigues qu'il avait éprouvées.

CABRILLON s. m. (ka-bri-llon; Il mll. — dimin. de *cabri*, qui s'est dit *cabrit*). Petit fromage de chèvre du Lyonnais et de l'Auvergne. Il On dit aussi, en Auvergne, CABRILLOU, CABRILLOU et CABRILLO.

CABRIOLANT (ka-bri-o-lan) part. prés. du v. *Cabrioler* : *Un joli cheval anglais, CABRIOLANT, piaffant entre les brandards vernis d'un léger tilbury.* (Balz.)

... Un jour, il vit sous sa fenêtre
De pauvres villageois cabriolant, sautant,
Et sur la terre dure à l'envi s'ébattant.

FR. DE NEUFCHÂTEAU.

CABRIOLE s. f. (ka-bri-o-lé — forme dimin. du lat. *capra*, chèvre, qui a donné d'abord *capriolet*). Saut agile dans lequel on s'enlève très-haut, avec beaucoup de mouvement : *Vit-on jamais un jeune homme qui fasse mieux la CABRIOLE?* (La Bruy.) *Les sauvages arrêtent leurs canots pendant des heures entières, pour considérer les CABRIOLES du sapa-jou.* (Buff.) *Notre agneau est méchant et capricieux. Si je m'approche doucement pour le caresser, il fait une CABRIOLE et me fuit.* (Jaufret.) *Vos deux chèvres vous réjouissent par leurs jolies CABRIOLES, en grimpant sur les ruines.* (G. Sand.)

— Par ext. Chute dans laquelle on tourne sur soi-même : *Il peut être tombé de cheval, il peut avoir fait une CABRIOLE par-dessus le pont.* (Alex. Dum.)

— Fam. *Faire la cabriole*, Montrer de la gaïeté :

Minerve dans mes chansons
Fait la cabriole.

BÉRANGER.

Il Montrer de la souplesse, se plier avec faci-

lité aux circonstances; descendre même jusqu'à la servilité. « Faire une chute, une perte, dégringoler : *Ce négociant est menacé de FAIRE UNE CABRIOLE.* »

— Chorégr. Nom générique de tous les sauts, et particulièrement de ceux où les jambes battent l'une contre l'autre : *Les entrechats sont des CABRIOLES.* « Mauvaise danse, danse qui se compose de sauts exagérés.

On dansait autrefois, on saute maintenant; La cabriole est applaudie.

LA CHAUSSÉE.

« Friser la cabriole, Sauter et agiter les jambes en l'air. » *Faiseur, faiseuse de cabrioles, Mauvais danseurs, danseurs en général : C'est une douzaine de FAISEURS ET DE FAISEUSES DE CABRIOLES que Votre Majesté fait venir dans ses États.* (Volt.)

— Manég. Saut du cheval qui s'enlève des quatre pieds à la même hauteur, et détache vivement la ruade : *Faire aller un cheval à CABRIOLES.* « On dit aussi CAPRIOLE.

CABRIOLEUR v. n. ou intr. (ka-bri-o-lé — rad. cabriole. Capriole, qui est une forme plus directe et plus ancienne, s'est dit très-longtemps, et Molière en offre encore un exemple). Faire des cabrioles : *Un baladin qui CABRIOLE. Il ne danse pas, il CABRIOLE. Il CABRIOLE comme un jeune homme.* (Dancourt.)

CABRIOLET s. m. (ka-bri-o-lè — rad. cabrioler, à cause du mouvement sautillant de ces voitures). Voiture légère à deux roues, à un seul cheval : *CABRIOLET de place, de remise. CABRIOLET de maître. La capote d'un CABRIOLET. Rouler CABRIOLET. Quelques minutes après, l'on entendit sur les pavés de la cour le roulement du CABRIOLET qui l'emportait vers Paris.* (Scribe.) *Beauchamp quitta le CABRIOLET DE REMISE dans lequel il se trouvait.* (Alex. Dum.) *Albert laissa à la porte du comte le CABRIOLET DE PLACE qu'il avait pris, et alla se promener à pied.* (Alex. Dum.)

Cabriolet! ce mot est drôle.

Son origine, s'il vous plaît?

— Mettez un *i* à cabriole,

Et vous aurez cabriolet.

— *Cabriolet-milord* ou simplement *milord*. Sorte de cabriolet dont l'usage s'introduisit en France vers 1830 : *Il se retourna et vit, au fond d'un CABRIOLET-MILORD dont la capote était baissée, une femme qu'il ne reconnut point.* (P. Féval.)

— *Cabriolet volant*. Machine à l'aide de laquelle on devait s'élever dans les airs. Elle fut inventée en 1779 par un chanoine d'Etampes du nom de Déforges; il en fit l'essai, mais elle se brisa en tombant, et son inventeur fut blessé mortellement dans sa chute.

— Fig. Moyen de progresser, d'avancer : *Sire, lui dit le comte, les fatigues du jeu de paume, votre travail à cette forge, la chasse, et, dois-je le dire? l'amour, sont des CABRIOLETS que le diable vous donne pour aller plus vite à Saint-Denis.* (Balz.)

— Espèce de petit fauteuil : *Un fauteuil CABRIOLET.*

— Cost. Espèce de bonnet de femme, de forme très-élevée.

— Jeux. Jeu de société qui se joue avec des cartes ou des dés.

— Techn. Forme de cordonnier. « *Couteau à CABRIOLET*, Couteau dont le manche reçoit diverses lames.

Cabriolet jaune (LE), opéra-comique en un acte, paroles de Ségur, musique de Tarchi, représenté le 6 novembre 1798. La pièce ne réussit pas et entraîna nécessairement la musique dans sa chute. La musique de ce compositeur napolitain ne manque pas de charme. De tous ses opéras, les plus intéressants sont le *Trente et quarante*, chanté par Elleviou et Martin, et *Il conte di Saldagna*, qui eut un succès prodigieux en 1790, au théâtre de la foire Saint-Germain, et qui fut joué ensuite sur la plupart des scènes d'Italie.

CABRIOLEUR, EUSE s. (ka-bri-o-leur, eu-ze — rad. cabriole). Celui, celle qui fait, qui se plaît à faire des cabrioles : *C'est un CABRIOLEUR. Les cacaotiers blancs sont des CABRIOLEURS par excellence.* (Buff.)

— Adjectiv. Qui fait, qui se plaît à faire des cabrioles : *Il est joueur, sauteur, danseur, CABRIOLEUR. Les cacaotiers blancs sont de tous les perroquets les plus dociles et les plus susceptibles d'attachement. Ils sont mimes et CABRIOLEURS.* (D'Orbigny.)

CABRION s. m. (ka-bri-on — rad. cabre, d'où ce mot dérive, comme *chevron*, qui a un sens à peu près semblable, dérive de *chèvre*). Mar. Grosse cale de bois de chêne qu'on met sous les roues des affûts, dans les gros temps, pour empêcher qu'ils ne fatiguent les bragues. « *Madrier que l'on emploie à l'arrimage des caisses à eau.*

CABRION, personnage des *Mystères de Paris*, d'Eugène Sue, resté le type du rapin, du gamin de Paris fait homme. Il est moqueur, gouailleur; mais c'est surtout son portier, que le romancier a illustré sous le nom de Pipelet, qui lui sert de cible, de plastron, de souffredouleur. Voici une des drôleries que se permet mons Cabrion à l'égard de celui dont il s'est constitué le persécuteur : M. Pipelet est chauve, chauve comme Cadet-Roussel de la chanson; Cabrion carillonne à la porte sur

l'heure de minuit; le portier se lève, maugréant contre le retardataire, et il se présente à la porte, un bougeoir à la main et le cacas à mêche sur la tête. Cabrion lui dit solennellement : « Portier, je veux avoir de tes cheveux. » Une autre fois, il passera sa tête à travers le carreau en papier huilé, pour dire : « Portier, quelle heure est-il?... » et cent autres tours du même acabit. Cabrion est, on le conçoit, devenu la terreur de M. Pipelet et surtout de Mme Anastasie Pipelet, son épouse. Mais les temps sont bien changés, et les Cabrions deviennent de plus en plus rares. MM. les concierges de nos jours sont des personnages qui sauraient vite mettre un terme aux espiègleries de maître Cabrion.

CABRIOT s. m. (ka-bri-o). Artill. Syn. de **FARDIER**, sorte de chariot à vapeur.

CABRISSEAU (Nicolas), théologien français, né à Rethel en 1680, mort en 1750. Après avoir joué de l'estime et de la faveur de Le Tellier, archevêque de Reims, il mena la vie la plus agitée jusqu'à sa mort. Persécuté par Mailly, successeur de ce prélat, comme réfractaire à l'autorité épiscopale, exilé à trente lieues de Reims, emprisonné à Vincennes sous Vintimille, par suite de son ardente opposition à la bulle *Unigenitus*, il finit par être exilé à Tours, où il mourut. Nous nous bornerons à citer parmi ses ouvrages : *Instructions courtes et familières sur le symbole* (Paris, 1728, 2 vol. in-12); *Discours sur les vies des saints de l'Ancien Testament* (Paris, 1732, 6 vol. in-12), et *Instructions chrétiennes sur les huit béatitudes* (Paris, 1752), plusieurs fois réimprimées.

CABRIT s. m. (ka-bri). Mar. V. **CABRI**.

CABROIS, s. m. Syn. de **CABRIAUX**.

CABROL (Barthélemy), chirurgien français, né à Guillac vers 1535. Il fut nommé, en 1570, professeur d'anatomie à Montpellier, et il composa, sous le titre d'*Alphabet anatomique* (Tournon, 1594, in-40), un ouvrage qui a eu une grande vogue jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

CABROLLE s. m. (ka-bro-le). Ichthyol. Nom vulgaire du carraux glauque, dans certaines localités.

CABRON s. m. (ka-bron — du lat. *capra*, chèvre). Comm. Peau de chevreau.

— Techn. Outil pour brunir.

CABROTE s. f. (ka-bro-te — rad. cabre). Bergère qui garde des chèvres. « *Vieux mot.*

CABROUET s. m. (ka-brou-è). Techn. Grande brouette ou charrette à deux roues, qu'on emploie, dans les colonies, pour transporter les cannes à sucre et autres matières des sucreries : *Le CABROUET est quelquefois attelé de bœufs.*

CABROUÉTÉ, ÉE (ka-brou-é-té, ée) part. pass. du v. Cabrouéter : *Sucre CABROUÉTÉ.*

CABROUÉTER v. a. ou tr. (ka-brou-é-té — rad. cabrouet). Transporter avec le cabrouet : *CABROUÉTER des cannes à sucre.*

CABROUÉTIER s. m. (ka-brou-é-tié — rad. cabrouet). Conducteur d'un cabrouet.

CABUCEAU s. m. (ka-bu-so — du lat. *capitium*, couverture de tête). Couverture. « *Vieux mot usité encore dans certaines provinces.*

CABUGAO s. m. (ka-bu-ga-o). Comm. Citron des îles Philippines, à peau très-épaisse.

CABULE s. m. (ka-bu-le). Art milit. Espèce de manganon, machine à lancer des pierres, dont on se servait au XII^e siècle.

CABUR s. m. (ka-bur). Bot. Espèce de persicaire de Java.

CABURE s. m. (ka-bu-re). Ornith. Hibou du Brésil et du Paraguay. « *On dit aussi CABOURE.*

CABUS adj. m. (ka-bu). Hortie. Se dit d'une variété de chou, formé d'une tête ronde à feuilles serrées : *Chou CABUS. La choucroute préparée avec le chou CABUS est plus blanche que celle que l'on obtient des choux milans.* (L. Jourdan.) « *On dit souvent POMMÉ. Ce mot, qui ne se dit aujourd'hui que des choux, se disait autrefois des laitues pommées, et avait alors la forme féminine : Des laitues CABUSSES.*

CABUSEMENT s. m. (ka-bu-ze-man). Artifice, imposture. « *Vieux mot.*

CABUSER v. a. ou tr. (ka-bu-zé). Abuser, tromper. « *Vieux mot.*

CABUSIÈRE s. f. (ka-bu-ziè-re). Syn. de **CABOUDIÈRE**.

CABYLA, ville de l'ancienne Thrace, à 100 kilom. O. de Messembria, sur le versant septentrional du mont Hæmus. Lieu de déportation pour les criminels de Macédoine, sous le règne de Philippe.

CACA s. m. (ka-ka — du lat. *cacare*, chier). Terme enfantin pour dire excrément, matière fécale : *Faire CACA. Celui-là a fait CACA en nos paniers : il a ses desseins à part.* (Sat. Ménip.)

— Par ext. Ordure, chose sale : *Ne touchez pas, c'est CACA, c'est du CACA.*

— Anecdotes. Une paysanne s'était approchée de la sainte table, tenant son jeune enfant sur ses bras. Au moment où le prêtre se baissait pour placer l'hostie sur les lèvres

de la communiant, l'enfant étendit la main comme pour la saisir. « Prends garde, mon petit ami, dit le vieux curé, homme simple et naïf; ne touche pas, c'est du *caca*. »

..

Au mois de janvier 1812, le Sénat étant venu complimenter le roi de Rome à l'occasion du renouvellement de l'année, on rendit compte de la réception de la manière suivante :

Lorsque le Sénat harangua

Le roi de Rome dans sa couche :

« Messieurs, votre hommage me touche, »

Dit l'enfant en faisant caca.

Cela passa de bouche en bouche.

CACABE s. m. (ka-ka-be — du gr. *cacabé*, vase culinaire). Bot. Nom donné à deux genres, le coqueret, de la famille des solanées, et la périze, qui est un champignon.

CACABER v. n. ou intr. (ka-ka-bé — *cacabare*, même sens). Crier, en parlant de la perdrix, imiter le cri de la perdrix : *La perdrix CACABE. Cet oiseau CACABE comme la perdrix. Je lis que la perdrix CACABE; c'est sans doute une faute d'impression : on doit écrire CACABE avec l'Académie. Ce mot est pris du latin.* (Boissonnade.)

CACABORGNION (A) loc. adv. (ka-ka-bor-gn-on, gn ml.). A l'aveuglette. « *Mot du patois forésien.*

CACABOSON (A) loc. adv. (ka-ka-bo-son). Dans l'état d'une personne accroupie. « *Se tenir à CACABOSON.* « *On dit aussi à CACASSON.*

CACABOYA s. m. (ka-ka-bo-ia). Erpét. Espèce de serpent du Brésil.

CACADE s. f. (ka-ka-de — du lat. *cacare*, chier). Décharge de ventre.

— Fig. Folle entreprise, échec ridicule; reculade honteuse : *Faire une CACADE, une vilaine CACADE. Quelle CACADE je fis là! La CACADE devant Dantzig.* (Volt.)

CACAGOGUE adj. (ka-ka-go-ghe — du gr. *kaké*, excrément; *agô*, je chasse). Méd. Purgatif, laxatif.

CACAJAO s. m. (ka-ka-ja-o). Mamm. Espèce de saki de l'Amérique du Sud. « *On l'appelle aussi cacaho.*

CACALIANTHÈME s. m. (ka-ka-li-an-tème — de *cacalie*, et du gr. *anthémion*, fleur). Bot. Sous-genre de kleinies des îles Canaries.

CACALIE s. f. (ka-ka-li — nom d'une plante chez les Grecs). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées : *Les CACALIES sont de charmantes plantes.* (Vilmorin.)

— Encycl. Les *cacalies* appartiennent à la famille des composées et à la tribu des corymbifères. Ce sont des plantes généralement vivaces, répandues sur presque tous les points du globe. L'Europe en possède quatre espèces, qui croissent dans les régions montagneuses; ce sont les *cacalies* alpine, pétasite, sarrasin et à feuilles blanches. On cultive dans les jardins d'agrément plusieurs espèces exotiques, entre autres la *cacalie* sagittée, de Java, et la *cacalie* odorante, de la Virginie. On rangeait autrefois dans le même groupe des végétaux vivaces, à feuilles et à rameaux charnus, qui forment aujourd'hui le genre kleinie. (V. ce mot.)

CACALITÉ, ÉE adj. (ka-ka-li-é — rad. *cacalie*). Bot. Qui ressemble à une cacalie.

— Section de composées corymbifères ayant pour type le genre *cacalie*.

CACAMO, village de la Turquie d'Asie, sur la côte de l'Anatolie, au S.-O. de Satalieh; port vaste et sûr, commandé par un château fort construit sur un rocher escarpé. Ce village possède des ruines magnifiques, parmi lesquelles on admire surtout un petit Odéon creusé dans le roc et renfermé dans l'enceinte du château moderne; l'enceinte d'un ancien temple dans laquelle on a construit une mosquée; enfin, en descendant vers la mer, un certain nombre de maisons pélasgiques, avec des escaliers taillés dans le roc et dont le travail grossier et abrupt porte le caractère de la plus haute antiquité.

CACANGÉLIQUE s. m. (ka-kan-jé-li-ke). Membre d'une secte luthérienne qui se disait en rapport avec les anges.

CACAO s. m. (ka-ka-o — mot américain). Bot. Graine du cacaoyer : *Cacao des îles. Le CACAO, pilé et broyé avec du sucre, donne le chocolat. On distingue dans le commerce plusieurs sortes de CACAOs. Linné a surnommé le CACAO théobrome ou nourriture des dieux.*

Le moelleux cacao s'embaume de vanille.

DELLILLE.

« On dit aussi quelquefois *FÈVE DE CACAO*, sans qu'il soit possible d'expliquer cette locution et celles qui lui ressemblent, le cacao étant une fève.

— Comm. *Cacao caraque*. Graine de cacaoyer de qualité supérieure, que l'on récolte sur la côte de Caracas. « *Beurre de cacao*, Huile grasse qu'on extrait du cacao, et qui a la consistance du beurre.

— Encycl. La récolte du cacao cultivé est à peu près permanente; celle du cacao sauvage ne se fait qu'au mois de décembre. Il importe de ne cueillir que les fruits bien mûrs; les grains encore verts ont un saveur âcre et amère, et quelques-uns suffisent pour déprécier considérablement le produit.

A mesure que se fait la cueillette, des femmes et des enfants ouvrent les cabosses avec des couteaux et des maillets, et retirent, à l'aide d'une spatule en bois, les graines, à peu près de la grosseur des olives, qu'ils répandent sur une place garnie de feuilles vertes de bananier.

Les graines sont ensuite soumises à une préparation, appelée *terrage*, ayant pour but de développer par la fermentation le principe aromatique qu'elles contiennent. Voici, d'après M. A. Mangin, le procédé de terrage le plus usité :

« On creuse dans le sol des fosses peu profondes, on y jette les graines, on les recouvre d'une légère couche de sable fin, et on les laisse ainsi pendant trois à quatre jours, en ayant soin de les remuer de temps à autre, afin d'empêcher que la fermentation ne dégénère en moisissure ou en décomposition putride. On les enlève ensuite, on les débarrasse de la pulpe qui est restée adhérente à leur surface, et on les étend au soleil sur des nattes de jonc pour les faire sécher. On reconnaît qu'elles sont arrivées au degré convenable de dessiccation lorsqu'elles résonnent étant secouées les unes contre les autres, et lorsqu'on les fait éclater en les serrant dans la main. « *Le cacao* est ensuite renfermé dans des sacs de toile, qui sont laissés ouverts. Il doit être vendu le plus tôt possible, dans la crainte qu'il ne soit attaqué par un insecte très-commun dans les pays chauds, espèce de teigne appelée *frtande à chocolat*.

A Maracabo et à Socunusco, on ne terre pas le cacao; mais on le débarrasse de la pulpe et on le fait sécher au soleil. A Saint-Domingue, on ne terre pas non plus le cacao; mais on lui laisse subir dans les fosses une légère fermentation. Sous le climat humide de Cayenne, on fait sécher le cacao en l'exposant simplement à la fumée d'un feu de bois. On obtient ainsi le *cacao boucané*, dont la qualité est très-inférieure.

La méthode de la Côte-Ferme est un peu plus compliquée. Les amandes sont déposées dans un magasin fermé, où elles passent depuis un jusqu'à trois ou quatre jours, suivant que le temps est sec ou pluvieux. On les expose ensuite au soleil pendant huit ou dix heures. Puis on emmagasine de nouveau, afin de développer un certain degré de fermentation. Il ne reste plus ensuite qu'à exposer les graines à l'air une seconde fois, jusqu'à ce que la dessiccation soit complète.

La couleur rougeâtre que le cacao bien préparé revêt ordinairement n'a, en réalité, aucune influence sur la qualité du produit. Néanmoins, comme elle est recherchée du commerce, on emploie divers moyens pour l'obtenir. Tantôt on recouvre les séchoirs d'une couche de terre rouge ou de briques pilées; tantôt on mêle soit à la terre, soit à de la poussière de brique, une petite quantité de vermillon, et on répand ce mélange sur le cacao, lorsqu'il est en pleine fermentation. — Pendant la saison pluvieuse, on se sert, à la Côte-Ferme et à la Trinité, pour la préparation du cacao, d'un séchoir commode à toit roulant. Ce toit est divisé en deux parties égales, dont l'une est plus élevée et n'a que la moitié de la longueur totale; au moyen de seize roues en cuivre, il tourne dans un châssis élevé de trois pieds. Sur le milieu de ce châssis est un plancher, où l'on met le cacao, qui reste couvert ou découvert selon le temps. On évite ainsi le goût de fumée qui affecte si désagréablement le cacao de Cayenne et contribue tant à le déprécier.

Les chimistes ne sont d'accord ni sur la nature ni sur la proportion des principes contenus dans le cacao. Les différences observées dans les analyses proviennent évidemment des diverses sortes de graines soumises au crenset de l'expérimentation. Il est certain, cependant, qu'on trouve dans l'amande de cacao les principes suivants : 1^o environ 50 pour 100 de beurre de cacao; 2^o 15 à 20 pour 100 de substances albuminoïdes azotées, ayant pour base la protéine; 3^o 3 à 5 pour 100 de matière colorante; 4^o un alcaloïde, la *théobromine*, dont la proportion ne dépasse pas 2 pour 100; 5^o une matière amyloacée dont M. Payen dit avoir trouvé jusqu'à 10 pour 100.

Le beurre de cacao, huile fixe concrète de Cacao, s'obtient ordinairement en faisant bouillir les amandes torréfiées et concassées; la matière grasse se sépare et vient surnager à la surface du liquide, tandis que le résidu se dépose au fond du vase. Insoluble dans l'eau, peu soluble dans l'alcool, le beurre de cacao se dissout complètement dans l'éther sulfurique et l'essence de térébenthine. Sa densité est de 0,91, il fond à 30°. D'après M. Bous-singault, il contient : carbone, 706; hydrogène, 119; oxygène, 115. Consistant, d'une couleur jaune pâle, d'une faible odeur, d'une saveur un peu fade, le beurre de cacao jouit de la propriété de ne rancir que difficilement. Quand il a été bien purifié, il peut être conservé plusieurs années sans s'altérer sensiblement. Le beurre de cacao, qui a été autrefois d'un grand emploi en médecine, n'est plus guère ordonné aujourd'hui que pour l'usage externe. Il entre dans la composition de pommades con-eillées contre les gergures des selus et des lèvres. Comme aliment et comme substance médicinale, il fournit à la respiration les aliments combustibles dont elle a besoin, et la rend plus facile et plus active.

Le beurre de cacao est exposé à de nom-

breuses falsifications; la plus fréquente est celle qui consiste à le mélanger avec d'autres graisses animales. On reconnaît cette fraude à l'aide de l'éther sulfurique, qui forme avec le beurre de cacao une dissolution limpide, tandis qu'il reste louche avec les autres graisses. M. Delcher emploie la fusion pour reconnaître le plus ou moins de pureté de cette substance. Ses nombreuses expériences lui ont permis de conclure : « 1° que le beurre de cacao se fond de 24° à 25°; 2° que toutes les fois qu'on verra du beurre de cacao fondre à 27°, 28°, etc., il y aura fraude avec les suifs ou les graisses; 3° enfin, que lorsque le thermomètre marquera moins de 24° au point de fusion, il y aura fraude avec de l'huile. »

On distingue plusieurs espèces de cacaos. Nous allons en donner l'énumération :

Les cacaos du Mexique, de qualité excellente, ainsi que le cacao soconusco ou cacao royal, se consomment entièrement dans le pays où ils sont récoltés.

Les cacaos caraïques sont fournis par les provinces de Caracas et de Cumana. On les distingue en caraïques de premier choix ou caraïques proprement dits, et caraïques de second choix ou carupano. Ce sont les plus estimés en Europe. Leur prix varie, suivant qu'ils appartiennent à l'un de ces groupes, de 15 à 30 piastres (60 à 124 francs) les 50 kilogrammes.

Le cacao de Guayaquil provient de la république de l'Équateur et est surtout expédié en Angleterre, en Espagne et dans le midi de la France. Il se distingue des autres sortes par un arôme très-prononcé.

Les cacaos de la Trinité et de Cuba. Ces deux espèces se ressemblent beaucoup, et, comme qualité, elles sont commercialement placées au même niveau.

Le cacao de Para ou de Maragnan a un goût franc et savoureux, mais malheureusement il est soumis à un trafic coupable de la part des planteurs du pays : dans le but de le rendre plus lourd, ils l'humectent de manière qu'il arrive aux ports d'embarquement que pénétré d'un goût de moisissure dont nulle préparation ultérieure ne peut le débarrasser. Les cacaos de la Guyane sont de qualité moyenne.

Le cacao des îles provient des Antilles où ont été établies des cacaoyères, d'Haïti, de la Jamaïque, de la Guadeloupe, de la Martinique, de Sainte-Lucie et de Sainte-Croix. Ces diverses espèces ne diffèrent pas beaucoup entre elles, et très-fréquemment dans la fabrication du chocolat, on les mélange avec les autres sortes. En général, leur saveur est faible et peu agréable, et souvent leur pellicule est, comme pour celui d'Haïti, aversée par l'effet d'une fermentation trop prolongée.

Enfin, nous devons citer encore le cacao bourbon, dont la graine, luisante et d'un rouge pâle, est la plus petite que l'on connaisse, et dont la chair a une saveur vineuse assez désagréable.

Les graines du cacaoyier sont consommées en nature dans certaines contrées, et elles servent de monnaie courante chez quelques peuplades indigènes.

CACAOETIL s. m. (ka-ka-o-tél). Nom que les Mexicains donnaient, dit-on, à une pierre qui, étant chauffée, produisait, selon eux, un bruit semblable à celui du tonnerre.

CACAOYER s. m. (ka-ka-o-i-é — rad. cacao). Bot. Genre d'arbres, de la famille des byttneriacées, dont la graine est connue sous le nom de cacao : Les cacaoyers croissent dans l'Amérique équatoriale. (Boitard.) On voit presque toute l'année sur le cacaoyer des fruits de tout âge. (V. de Bomare.) Ce ne fut qu'après que vers le milieu du XVII^e siècle que les Français s'adonnèrent à la culture du cacaoyer dans leurs colonies. (A. Richard.) On dit aussi cacaoier et cacaoier.

— **Encycl.** Appellée *théobroma* (nourriture des dieux) par les savants, cacao par les Caraïbes, et *cacahoacatl* par les Mexicains, cette plante a été rangée par de Jussieu, et après lui par un grand nombre de botanistes, dans la famille des malvacées; elle est aujourd'hui classée dans celle des byttneriacées. Ce genre comprend une dizaine d'espèces ou variétés, qui toutes appartiennent à l'Amérique équatoriale.

Le cacaoyer, que l'on a comparé au cerisier, atteint quelquefois une hauteur de 10 à 12 mètres; son bois est mou, poreux; son écorce est de couleur cannelle plus ou moins foncée, suivant l'âge de l'arbre; ses feuilles sont ordinairement d'un vert brillant, entières, alternes et munies de stipules. Elles se renouvellent sans cesse, ainsi que les fleurs; celles-ci, blanches, jaunes ou rougeâtres, et inodores, forment de petits bouquets; le calice monosépale, caduc, a cinq divisions profondes; la corolle a cinq pétales inégaux et alternés avec les lobes du calice; les étamines, au nombre de dix, alternativement fertiles et stériles, sont soudées à la base et ont des anthères à deux loges. Les fruits qui leur succèdent, et qui mûrissent en toute saison, sont des capsules de forme ovoidale, longues de 12 à 20 centimètres, et jaunes ou rouges, selon l'espèce. Appelés *cabosés*, ces fruits ressemblent pour la forme au concombre; leur péricarde est ligneux et est relevé par des côtes rugueu-

ses, séparées de sillons, au nombre de dix. Intérieurement ils contiennent, enveloppés d'une pulpe dont l'acidité agréable fait les délices des dames créoles, 25 à 40 graines amygdaloïdes. Ce sont ces graines qu'on désigne sous le nom de cacao.

Le cacaoyer est de complexion délicate; il ne peut impunément être arraché au sol natal, et ce n'est qu'à force de soins et de ménagements qu'on réussit à le faire vivre en Europe, dans les serres, mais non à lui conserver cette force, cette vigueur, cette beauté qui en font un des plus agréables ornements des forêts du nouveau monde.

D'après M. Mangin, qui a publié sur cet arbre une très-intéressante monographie, les principales espèces de cacaoyer sont : le cacaoyer commun, le plus grand de tous; c'est actuellement le plus répandu dans les Antilles; le cacaoyer de la Guyane, dont la hauteur ne dépasse pas 5 mètres, et qui croît principalement dans les terrains marécageux de la Guyane; le cacaoyer bicoloré, encore plus petit que le précédent, abondé au Brésil et dans la Colombie; le cacaoyer élégant, bel arbre de Para, qui fleurit en août, et dont les fleurs ont un diamètre double de celui des fleurs du cacaoyer commun; le cacaoyer des forêts, qui vient de Rio-Negro et du Brésil; le cacaoyer à petits fruits, remarquable surtout par la petitesse de ses cabosés; le cacaoyer glauque, qui ressemble beaucoup au cacaoyer commun, mais qui en diffère cependant par ses feuilles ayant jusqu'à 30 centimètres de long sur 11 de large; le cacaoyer à feuilles étroites, espèce peu commune, décrite par de Candolle dans la *Flore mexicaine*; le cacaoyer à feuilles ovales, qui ne croît que dans quelques provinces du Mexique, et qui fournit, dit-on, le cacao si célèbre et aujourd'hui si rare, appelé *soconusco*.

Avant la découverte du nouveau continent par les Européens, la culture du cacaoyer y était depuis longtemps, non-seulement active et pleine de sollicitude, mais encore l'objet d'un véritable culte. On ne plantait pas un de ces arbres sans que cette opération fût accompagnée de cérémonies religieuses et solennelles. Aujourd'hui, ces plantations, quoiqu'elles aient perdu tout caractère religieux, n'en constituent pas moins une des plus importantes industries agricoles de ces pays. On rencontre le cacaoyer dans toutes les provinces méridionales du Mexique, à Oaxaca, à Michoacan, à Tabasco, etc. Le Guatemala le produit en abondance; on le cultive sur toutes les côtes maritimes du Nicaragua, et il forme d'immenses forêts dans l'Isthme de Darien.

Les plantations de cacaoyers ne sont pas moins nombreuses dans l'Amérique méridionale, et surtout dans les républiques de l'Équateur, du Pérou et du Chili. Dans les Antilles, à Cuba, à Porto-Rico, à Haïti et à la Jamaïque, on se livre à cette culture avec activité, ainsi qu'à la Martinique et à la Guadeloupe.

Les cacaoyers ont besoin, pour réussir, d'ombre, de chaleur et d'humidité; il leur faut un terrain vierge, placé sur les bords d'une rivière, profond et léger. La meilleure terre est celle qui est noire ou rougeâtre, riche en matières organiques et mélangée d'une certaine proportion de sable et de gravier. La cacaoyère, dont l'étendue ne doit pas dépasser 15 hectares, est entourée d'une haie de citronniers et de bananiers pour l'abriter contre les vents et le soleil; on plante aussi des citronniers et des bananiers, dans le champ même et entre les cacaoyers. Mais, parmi les végétaux destinés à protéger les cacaoyers contre les chaleurs excessives, on doit signaler surtout une espèce d'érythrine connue sous les noms de bucare, de madre de cacao ou d'arbre à corail.

On sème ordinairement les bucares, car la reproduction par boutures expose, dit-on, ces plantes à diverses maladies. Deux espèces de bucares, le *peonio* et l'*anauco*, sont employées de préférence; la dernière surtout est recherchée à cause de son élévation et de la fraîcheur de son ombrage. Quand le sol est ainsi bien préparé, on procède à la plantation des cacaoyers. Ces derniers sont assez souvent semés sur place, afin que le pivot des racines ne puisse être endommagé dans la transplantation. Lorsqu'on sème en pépinière, on dépose les graines dans de petits paniers de lianes, qu'on tient à l'ombre et en terre jusqu'à ce que les cacaoyers aient atteint de 60 à 80 centimètres. Alors on enlève les paniers pour les enterrer en place, et, lorsqu'ils sont pourris, ce qui a lieu peu de temps après, le cacaoyer peut étendre librement ses racines. La plantation se fait généralement en quinconce. La distance entre les arbres varie suivant les espèces, les terrains et le mode de culture. Pendant les premières années, on cultive des racines, des patates, des maniocs, des concombres, du maïs, etc., entre les rangées de cacaoyers. Au bout de deux ou trois ans, ces derniers commencent à fleurir, mais ils ne donnent des fruits que vers la quatrième ou la cinquième année. Dès lors, l'entretien de la plantation se borne à enlever les mauvaises herbes et à détruire les insectes. Ceux-ci surtout sont pour les cacaoyers un ennemi redoutable. Certaines fourmis, connues sous le nom de bachacos, des insectes volants appelés gusanos, méritent principalement d'être signalés. Les bachacos dévorent les jeunes feuilles

à la manière des hannetons; quant aux gusanos, s'ils ne sont pas nuisibles à l'état d'insectes parfaits, ils causent parfois de grands désastres lorsqu'ils ne sont encore que larves. En cet état, ils s'introduisent jusqu'au cœur de l'arbre et le rongent, pour ainsi dire, tout vivant. On détruit les bachacos en inondant leur demeure avec de l'eau bouillante. Les larves des gusanos sont inattaquables, mais on peut faire périr l'insecte parfait avant qu'il ait pondu ses œufs, en allumant de grands feux dans les plantations. Les cacaoyers, quand ils sont en fruits, sont aussi sujets à une maladie très-funeste appelée *taint-mancha*. C'est une tache noire qui s'attache aux branches des arbres, en rongé l'écorce et finirait par les faire périr, si l'on ne se hâtait d'enlever la partie malade, ou même la branche entière, lorsque la carie a fait beaucoup de progrès.

Les cacaoyers donnent des fleurs et des fruits durant la plus grande partie de l'année. Il y a cependant deux époques spécialement consacrées à la récolte. V. CACAO.

CACAOYÈRE s. f. (ka-ka-o-i-ère — rad. cacaoyer). Agric. Plantation de cacaoyers : Les cacaoyères de Caraque, de la Guyane. Une cacaoyère bien tenue est d'un excellent produit. (Boitard.) On dit aussi cacaoière et cacaoière.

CACAPISTI (Gérard), célèbre jurisconsulte italien, qui vivait au XI^e siècle. Il jouissait d'une grande considération à Milan, dont il devint podestat, et prit part, comme délégué de cette ville, aux négociations qui eurent lieu en 1177, afin d'amener la paix entre l'empereur Frédéric et le pape Alexandre III. On a de lui quelques traités, notamment celui qui a pour titre *De feudis*, en trois livres, dont les deux derniers, dit-on, furent rédigés par un juge milanais, Obertus ab Orto.

CACAPON, rivière des États-Unis d'Amérique, prend sa source dans la partie septentrionale de l'État de Virginie, sur les pentes des monts Alleghany, parcourt ensuite, dans les comtés de Hampshire et de Morgan, une région montagneuse où abondent le minerai et le charbon de terre, et, après avoir fourni de puissantes forces hydrauliques sur une étendue de 165 kilom., déverse ses eaux dans le Potomac, à 6 kilom. O. de Bath.

CACARA s. m. (ka-ka-ra). Bot. Nom que l'on donne au Brésil à plusieurs plantes légumineuses du genre dolique.

CACARA-CACARA s. m. (ka-ka-ra-ka-ka-ra). Bot. Espèce de cabrilet, famille des boraginées, qui croît dans les environs de Carthagène.

CACARDER v. n. ou intr. (ka-ka-r-dé). Se dit du cri de l'oise : L'oise cacarde.

CACAS s. f. (ka-ka). Noix, dans certains patois. On dit aussi CALAS et QUÉCAS.

CACASPISTE adj. m. (ka-ka-spi-ste — du gr. kakos, malaisant; aspis, bouclier). Erpét. Se dit des serpents venimeux dont le corps est couvert de plaques ou boucliers.

— s. m. pl. Groupe de serpents venimeux, comprenant les espèces dont le corps est garni de plaques.

CACASSE s. m. (ka-ka-se — de caca, à cause de la provenance, ou de casser, redoublé à la manière des enfants, ou, par onomatopée, du cri de la poule). Œuf de poule, dans le langage des bonnes d'enfant : Si tu es sage, tu auras un cacasse pour ton goûter. On dit aussi CACAXON et COCARD.

CACASSON (A) loc. adv. (ka-ka-son). Syn. de CACABOSON.

CACASTOL s. m. (ka-ka-stol — abrégé de cacastolus, mot mexicain cacastolotl). Ornith. Espèce d'étourneau du Mexique.

CACATIN s. m. (ka-ka-tain — nom guyanais). Bot. Nom vulgaire du fagarier de la Guyane. On l'appelle aussi FOIVRE DES NÈGRES.

CACATOIRE adj. (ka-ka-toi-re — du lat. cacatorius, même sens; de cacare, aller à la selle). Anc. méd. Se disait d'une fièvre accompagnée d'abondantes déjections : Fièvre CACATOIRE.

CACATOIS s. m. (ka-ka-toi — onomatopée du cri d'une des espèces). Ornith. Genre d'oiseaux préhenseurs, de la famille des perroquets : Les CACATOIS blancs sont des cabriolets par excellence. (Buff.) Les CACATOIS ont de l'antipathie pour les enfants. (Lafresnaye.) Perruches, cardinaux, cacatois, tout y passe. FLORIAN.

On écrit aussi CACATOÏS, KAKATOÏS, KAKATOIS et CACATOU.

— Mar. Voile très-légère que l'on grée au-dessus de toutes les autres voiles, seulement quand le temps est calme ou le vent très-doux. Suivant les uns, le nom de cacatois aurait été donné à cette voile par allusion à la petite huppe blanche que l'espèce de perroquet dite cacatois porte sur le sommet de la tête; suivant M. Jal, ce serait parce qu'à une voile antérieure à celle-ci on avait donné le nom de perroquet, celui de perruche étant déjà porté par le plus petit des perroquets, celui d'artimon. Mât de cacatois, Mât qui porte cette voile. On dit aussi dans ce sens CACATOÏS.

— **Encycl.** Les cacatois sont des oiseaux préhenseurs, très-voisins des perroquets, dont ils se distinguent surtout en ce qu'ils ont sur la tête une huppe formée de plumes longues et étroites qu'ils couchent et redressent à volonté. Leur bec est grand, épais et crochu; le tour de l'œil est nu. Ces oiseaux se font remarquer par la beauté de leur plumage, où le blanc domine en général. Ils habitent l'Australie, les Moluques, les Philippines; on les trouve surtout dans les lieux marécageux. Les cacatois à huppe blanche, à huppe jaune et à huppe rouge ont le plumage blanc et se distinguent entre eux par le caractère que rappelle leur nom spécifique. On distingue encore le petit cacatois des Philippines, le cacatois à ailes et à queue rouges, enfin le cacatois noir de Ceylan. Moins pesants que les perroquets proprement dits, ils courent assez vite, par petits sauts et en s'aidant souvent de leurs ailes. D'un caractère plus gai, plus vif, ils s'approprivent plus vite; ils paraissent même susceptibles de quelque attachement. Ils aiment les caresses, reconnaissent leur maître et en général les personnes qui s'occupent d'eux. Mais ils apprennent assez difficilement à parler, retiennent peu de mots et les articulent mal. Ils plaisent surtout par la vivacité et la gentillesse de leurs mouvements. Ils ont le défaut d'être criards et destructeurs; ainsi a-t-on le soin de leur donner quelque morceau de bois qu'ils s'amuseront à déchiqueter à coups de bec.

CACATOTOL s. m. (ka-ka-to-to — nom mexicain). Ornith. Oiseau appelé aussi tarin noir du Mexique.

CACATTE ou **CACATE** (Léonard), général français, né à Limoges en 1760. Il servit d'abord sur mer, devint ensuite aide de camp de Jourdan, puis adjudant général. Il se fit remarquer au passage du Rhin, à Urdingen, à Bamberg. Il fit ensuite les guerres d'Italie, devint chef d'état-major du maréchal Jourdan, passa en Espagne, fut chargé du commandement de Madrid et nommé maréchal de camp. Il fut mis à la retraite en 1815.

CACATUA s. m. (ka-ka-tu-a — de cacatois). Ornith. Nom scientifique du genre cacatois.

CACATUINÉ, **ÉE** adj. (ka-ka-tu-i-né — rad. cacatua). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre cacatua ou cacatois.

— s. m. pl. Section de la famille des psittacides ou des perroquets.

CACAUT (François), diplomate, né à Nantes en 1742, mort à Clisson en 1805. Il avait été baptisé par erreur sous le nom de François Cacauly, et son état civil fut rectifié plus tard, non sans quelques difficultés. Professeur de mathématiques à l'Ecole militaire, il fut obligé de quitter la France à la suite d'une affaire d'honneur (1769), voyagea en Italie, fut secrétaire d'ambassade à Naples (1785-1791), puis envoyé à Rome, où Basville venait d'être assassiné. Ne pouvant gagner son poste, il s'arrêta à Florence, où il réussit à détacher le grand-duc de la coalition, et signa à Gènes le traité de Tolentino pour Bonaparte. Il fit ensuite partie du conseil des Cinq-Cents, fut ambassadeur à Rome de 1800 à 1803, et entra au sénat en 1804. On a de lui quelques écrits, ainsi qu'une traduction française des *Poésies lyriques* de Ramler (Berlin, 1777). Pendant ses missions en Italie, il avait formé une précieuse collection artistique, qui fut achetée après sa mort par la ville de Nantes.

CACAUT (Jean-Baptiste, baron), général français, né à Surgères (Charente-Inférieure) en 1766, mort en 1813. Après avoir servi comme soldat dans l'expédition de la Martinique, en 1790 et 1791, il fut incorporé dans les armées du Nord, de Sambre-et-Meuse, des Ardennes, et s'éleva au grade d'adjudant général, chef de bataillon. Il fit ensuite les campagnes de l'Allemagne, fut blessé à Futerberg, et mourut à Torgau.

CAÇAVI s. m. (ka-sa-vi). Nom que l'on donne quelquefois à la cassave.

CACCAMO, ville du royaume d'Italie, dans l'île de Sicile, province et à 30 kilom. S.-E. de Palerme, district de Termini; 6,394 hab.

CACCAVONE, bourg du royaume d'Italie, dans la province de Molise, district d'Isernia, canton et à 4 kilom. S.-O. d'Agnone; 2,247 hab. Récolte de vins estimés.

CACCHE s. f. (kak-che — angl. hatch, même sens). Mar. Sorte de navire anglais.

CACCIA (cap), promontoire de l'île de Sardaigne, sur la côte occidentale, à 18 kilom. O. d'Alghero, terminant la chaîne de la Nurra. On y voit une curieuse grotte à stalactites, appelée dans le pays *Grotte de Neptune*.

CACCIA (Jean-Augustin), poète italien qui vivait au XVI^e siècle. Après avoir servi dans les armées de Charles-Quint, il s'adonna entièrement à son goût pour la poésie, et il réussit également dans les *capitoli* satiriques, dans le genre *piacevole* ou plaisant et dans les chants religieux. On a de lui, sous le titre de *Rime*, deux volumes de vers, dédiés l'un à Catherine de Médicis, l'autre au cardinal Granvelle, et qui sont aussi remarquables par l'élégance du style que par la noblesse de la pensée.

CACCIA (Guillaume), l'un des premiers et

des plus habiles peintres de l'école piémontaise, né dans le Montferrat en 1568, mort en 1625, est connu surtout sous le nom de *Moncalvo*, ville où il passa presque toute sa vie. La plupart de ses ouvrages, qui sont extrêmement nombreux, sont peints à fresque, et se distinguent par un coloris brillant, une touche fine et délicate. On cite principalement : *Saint Antoine abbé* et *Saint Paul*, à Saint-Antoine de Milan; une charmante *Gloire d'anges*, à la coupole de Saint-Paul, à Novare; la *Sainte Thérèse en extase*, de Santa-Croce, à Turin; enfin la *Déposition de croix*, de San-Gaudenzio le Novare, qui passe pour son chef-d'œuvre. Ce peintre s'adonna uniquement à la peinture religieuse, et il eut cinq filles, qui toutes se firent ursulines dans un couvent qu'il avait fondé. Deux d'entre elles reçurent de lui des leçons de peinture. Elles s'approprièrent tellement sa manière, qu'il serait presque impossible de distinguer leurs ouvrages des siens, si la première, Francesca CACCIA, n'avait eu la précaution de signer en quelque sorte chacun de ses tableaux en y peignant un oiseau qu'elle avait pris pour emblème, pendant que la seconde, Orsola-Maddalena CACCIA, mettait dans toutes ses œuvres une fleur.

CACCIA (Ferdinand), littérateur italien, né à Bergame en 1689, mort en 1779. Il s'adonna à l'étude de la philologie et de la linguistique, et s'appliqua surtout à réformer les méthodes défectueuses employées dans l'enseignement de la langue latine, qu'il connaissait à fond. Caccia était, en outre, un architecte de talent, ainsi que le prouvent les monuments qu'il a construits dans sa ville natale. Ses principaux écrits sont : *De cogitationibus* (Bergame, 1719, in-4°); *Metodo di grammatica, etc.* (Bergame, 1756, in-8°); *Totius regule latinae scientia summa* (Bergame, 1758); *Ortografia e prosodia* (Bergame, 1764); *Trattato legale, etc.* (Bergame, 1772), etc.

CACCIAGUERRA (Jérôme ou, selon d'autres, Buonisignone), écrivain religieux et moine italien, né à Sienne au xvi^e siècle, fut étroitement lié avec saint Philippe de Néri, près duquel il vécut longtemps. On a de lui, entre autres ouvrages : *Lettre spirituelle* (Rome, 1575, in-8°); *Lettre sur la fréquente communion*, qui a été traduite en français par F. de Belleforest; *Méditation* (Rome, 1583), etc.

CACCIANEMICI (Vincenzo), peintre italien, né à Bologne vers la fin du xvi^e siècle. Elève de Parmigianino, il adopta complètement son genre de peinture et se montra brillant coloriste. On cite parmi ses meilleurs tableaux sa *Décollation de saint Jean-Baptiste*, qu'il peignit pour la chapelle Fantuzzi. On a de lui quelques gravures, dont la plus remarquable est une *Chasse de Diane*.

CACCIANIGA (François), peintre italien, né à Milan en 1700, mort en 1781. Après avoir étudié dans l'atelier de Franceschini, à Bologne, il alla se fixer à Rome, où il se perfectionna dans son art. Il peignit à l'huile et à fresque un grand nombre de compositions, généralement remarquables par l'harmonie et la fraîcheur du coloris, mais qui manquent de force et de vigueur. Parmi ses meilleures peintures, on cite celles du palais et de la villa Borghèse, sa belle fresque du palais Gavotti, à Rome, et l'*Eucharistie* et le *Mariage de la Vierge*, tableaux d'autel qu'on voit à Ancône. Il s'adonna également à la gravure à l'eau-forte. Devenu vieux et infirme, Caccianiga n'échappa à la misère que grâce à la généreuse protection du prince Borghèse.

CACCIARI (Pierre-Thomas), théologien italien de la seconde moitié du xviii^e siècle. Il était entré dans l'ordre des carmes, et il fut nommé examinateur apostolique et lecteur de controverse au collège de la Propagande, à Rome. Il publia, en 2 vol. in-fol., des *Exercitationes in universa sancti Leonis Magni opera* (Rome, 1751).

CACCIATORE (Nicolo), astronome italien, né en 1780 à Casteltermine en Sicile. D'abord professeur de grec à Girgenti (1796), puis professeur de géographie à Palerme (1797), il s'adonna bientôt presque exclusivement aux études astronomiques. Il refit complètement le catalogue astronomique de 1803, et porta à deux cent vingt le nombre des étoiles principales, qui, d'après Mosckelyne, n'était que de trente-quatre. En 1817, il fut mis à la tête de l'observatoire de Palerme. Cacciatore a publié sur ses études de prédilection plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous nous bornerons à citer : *Della cometa apparuta in settembre 1807* (Palermo, 1808, in-8°); *Sulle osservazioni meteorologiche* (Palermo, 1825, in-12°), et *Origine del sistema solare* (Palermo, 1825, in-8°).

CACCINI (Giovanni), sculpteur et architecte italien, né à Florence en 1562, mort en 1612. Arrivé dans un temps où les arts commençaient à tomber en décadence, il a exécuté un assez grand nombre de morceaux de sculpture se ressentant du mauvais goût qui commençait à régner. Parmi ses travaux d'architecture, on cite le portique corinthien qui s'élève devant l'église de l'Annunziata, et le maître-autel de l'église Santo-Spirito, à Florence.

CACCINI (Jules), compositeur italien, né à Rome, suivant toute probabilité vers 1546, doit être signalé comme un des premiers introducteurs de la musique dans l'élément dramatique, ou plutôt comme un des premiers appli-

cateurs de la musique à une action dramatique. Les commencements de ce novateur musical sont fort obscurs. On sait seulement qu'il eut pour maître de luth et de chant Scipion della Palla. En 1580, il chantait le rôle de la *Nuit* dans un intermède composé par François Strozzi pour les fêtes du mariage du grand-duc François de Médicis avec Bianca Capello. A cette époque, plusieurs grands seigneurs, amateurs de musique, et des artistes distingués en tout genre : Jean de Bardi, comte de Vernio; Jacques Corsi; Vincent Galilée, père de l'illustre physicien; Angelo Mei et le poète Rinuccini, fatigués de la monotonie des madrigaux à plusieurs voix, tentèrent la résurrection de la déclamation musicale grecque, appliquée au drame, et les récits pour voix seule, avec accompagnement d'instruments. Caccini adopta ce projet avec entraînement, et se sentit la force d'opérer cette sorte de révolution artistique. Il se mit à écrire, comme essai, des canzonettes et des sonnets, qui acquirent une popularité extraordinaire, et dont son talent comme chanteur doublait encore le charme. Le succès de cette tentative détermina Vernio à écrire une monodie : *Combat d'Apollon avec le serpent*, dont Caccini composa la musique, et qui produisit une grande sensation (1590). En 1594, Rinuccini fit une seconde monodie, intitulée *Daphné*. Caccini et Peri en écrivirent la musique. D'autres saynètes suivirent, dans lesquelles s'imposait définitivement la déclamation musicale, qui devait ouvrir une nouvelle route à l'art. Tout le mérite de cette innovation ne doit cependant pas être attribué à notre compositeur seul; car Cavaliere, son contemporain, faisait représenter, vers la même époque, à Florence, trois monodrames lyriques, qui offraient les mêmes essais de transformation musicale. Toutefois, la manière de Caccini est autrement dramatique que celle de Cavaliere; et s'il est inférieur à Monteverde pour l'expression passionnée, si Carissimi le dépasse pour l'accentuation du récitatif, il n'en faut pas moins reconnaître que ses mélodies sont franchement accusées, qu'elles ont de l'originalité, que les périodes se développent convenablement, et surtout qu'il y a un parfait accord entre l'idée musicale et le sens des paroles.

Caccini, que l'on doit regarder comme l'un des pères du récitatif moderne, eut le bonheur de savourer de son vivant l'admiration de ses contemporains, hommage que le siècle mesure ordinairement au génie avec une grande réserve. L'abbé Angelo Grillo, ami du Tasse, lui écrivait : « Vous êtes le père d'un nouveau genre de musique, ou plutôt d'un chant qui n'est point un chant, d'un chant récitatif noble et au-dessus des chants populaires, qui ne tronque pas, n'altère pas les paroles, ne leur ôte point la vie et le sentiment, et les leur augmente, au contraire, en y ajoutant plus d'âme et de force, etc. » Jean de Bardi, dont le témoignage a tant de valeur pour l'époque à laquelle il écrivait, adressait à Caccini ces paroles : « Selon mon sentiment et celui des connaisseurs, vous avez atteint le but d'une musique parfaite; non-seulement personne ne vous surpasse en Italie, mais il en est peu et peut-être point qui vous égale. »

Les ouvrages connus de Caccini sont : *Combat d'Apollon avec le serpent* (1590), poème de Bardi; *Daphné*, en collaboration avec Peri, poème de Rinuccini (1594); *Eurydice*, monodrame du même poète (1600); l'*Enlèvement de Céphale*, poème de Chiabrera; et enfin le *Nuove musiche*, collection de madrigaux à voix seule, de canzones et de monodies.

CACCINIE s. f. (ka-ksi-ni — de *Caccini*, n. pr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des borraginées, comprenant une seule espèce, qui croît en Perse.

CACCIOLI (Giovanni-Battista), peintre italien, né à Budrio, mort en 1676. Il s'appliqua à imiter Carlo Cignani, fit des peintures à l'huile et à fresque dans plusieurs villes d'Italie, entre autres des tableaux de chevet, dont les plus estimés sont des têtes de vieillards. Il mourut jeune encore et laissa un fils en bas âge, Giuseppe-Antonio Caccioli, qui fut aussi un peintre de quelque talent, et qui mourut en 1740.

CACCIONDE s. f. (kak-si-on-de). Pharm. Nom que les pharmaciens donnent au cachou. Ils disent aussi *cachoné*.

CACELIER s. m. (ka-se-lié). Celui qui porte des clefs. || Celui qui fait des clefs. || Vieux mot.

CACEMPHATE s. m. (ka-sain-fa-te — du gr. *kakemphaton*, de *kakos*, mauvais; *emphêmi*, je dis, j'avance). Gramm. anc. Mauvaise connaissance.

CACEOR s. m. (ka-sé-or). Ancienne forme du mot chasseur. || Adjectif. *Cheval caceor*, Cheval de chasse.

CACÉRAS s. m. (ka-sé-rass). Bot. Souchet comestible de Goa.

CACERÈS (*Cecilia Castra*), ville d'Espagne, ch.-l. de la province de son nom, à 88 kilom. N.-E. de Badajoz, à 220 kilom. S.-O. de Madrid, sur la petite rivière de son nom; 12,051 hab. Siège d'une cour d'appel et de toutes les autorités militaires civiles et administratives de la province; fabriques de chapeaux, de poterie et de faïence; tanneries, teintureries, corderies, blanchisseries de laine. Cacerès est divisée en deux parties :

la ville haute, qui comprend les anciens quartiers, était autrefois entourée d'une forte muraille, défendue par plusieurs grosses tours et percée de cinq grandes portes; la ville nouvelle, bâtie en dehors de cette enceinte, qui n'existe plus qu'en partie, est beaucoup plus importante que l'autre. Elle renferme plusieurs édifices remarquables, parmi lesquels nous citerons : le Veletoas, ancienne résidence royale; le palais épiscopal, celui de l'intendance, la salle de spectacle et une belle place entourée de galeries. Cette ville fut fondée en 142 avant J.-C. par le Romain Q. Cæcilius Metellus, d'où lui vint le nom de *Cecilia Castra*; les antiquités nombreuses qu'on y trouve attestent son importance sous la domination romaine. En 1142, Alphonse VIII l'enleva aux musulmans, qui la reprirent peu après; ce ne fut qu'en 1184 qu'elle fut définitivement conquise par Alphonse II de Léon.

CACERÈS (province de), division administrative de l'Espagne, dans l'ancienne province d'Estramadure, ch.-l. Cacerès; bornée à l'O. par le Portugal, au N. par la province de Salamanque, à l'E. par celles d'Avila, de Tolède et de Ciudad-Real, au S. par celle de Badajoz. Cette province, qui comprend treize districts ou juridictions civiles, deux cent quarante *pueblos* ou communes et une population de 313,912 hab., est arrosée par le Tage, qui la traverse de l'E. à l'O. et par ses nombreux affluents : le Tietar, l'Alagon et la Liga, le Monte, la Salor et le Sever. La sierra Gata et la sierra de Gredos au N., la sierra de San-Mamed, les sierras de Benito et de Guadalupe sur la frontière méridionale sont les principales montagnes de cette contrée fertile en céréales et surtout en gras pâturages, qui nourrissent de nombreux troupeaux de gros et menu bétail. V. ESTRAMADURE.

CACERÈS-NUOVA, ville de l'Océanie, dans la Malaisie, sur la côte E. de l'île de Luçon, archipel des Philippines, à 280 kilom. S.-E. de Manille, près de la baie de San-Miguel; 13,000 hab. Evêché. Commerce et culture de riz, cacao, café, coton, poivre, etc.

CACH ou **CASK** s. m. (kach). Métrol. Monnaie chinoise valant environ un centime. || On dit aussi **CASS**.

CACHALON s. m. (ka-cha-lon). Minér. Syn. de **CACHOLONG**.

CACHALOT s. m. (ka-cha-lo — du catalan *quichal*, dent.) Mamm. Genre de grands cétacés, caractérisé par l'énorme dimension de la tête, et qui se distingue encore des baleines par les fortes dents coniques dont ils sont armés : *Le blanc de baleine, qui sert à faire des bougies, est une matière grasse qu'on tire de la tête du cachalot. En temps ordinaire, le cachalot fait environ deux lieues à l'heure. (De Quatrefages.) Les cachalots sont très-voraces. (De Quatrefages.) Les cachalots sont des cétacés qui appartiennent à peu près exclusivement aux mers équatoriales. (Tous-senel.)*

— **Encycl.** Les *cachalots* sont de grands cétacés voisins des baleines, avec lesquelles on les confond dans le langage vulgaire. Leur tête, très-volumineuse, excessivement renflée, surtout en avant, est hors de proportion avec le reste du corps, car elle atteint ou dépasse même, chez certaines espèces, la moitié de la longueur totale de l'animal. La mâchoire supérieure ne porte pas, comme chez les baleines, ces longues lames cornées appelées fanons; elle est nue ou présente tout au plus des dents très-petites et peu saillantes; la mâchoire inférieure est très-étroite, allongée, offrant de chaque côté une rangée de dents cylindriques ou coniques, cannelées, creusées, dont quelques-unes atteignent le poids d'un kilogramme. Ces dents correspondent chacune à un emboîtement de l'autre mâchoire. Le mufle est énorme et présente sur le bord l'orifice unique des événements.

A ces caractères essentiels des *cachalots*, il faut ajouter la forme ellipsoïde irrégulière du corps, la soudure des vertèbres cervicales, le peu de développement du canal optique, qui fait supposer que la vue doit être assez faible chez ces animaux. L'orifice des événements leur sert à rejeter cette pluie d'eau qui jaillit et retombe dans une direction oblique ou perpendiculaire, suivant les espèces, et qui trahit de loin leur présence. La taille, plus grande chez le mâle que chez la femelle, atteint quelquefois la longueur de 25 mètres.

Les espèces qui composent ce genre, au nombre d'une dizaine environ, ne sont ni bien connues ni bien déterminées. Il faut en excepter le grand *cachalot* ou *cachalot à grosse tête* (*Physeter macrocephalus*), qui présente cette particularité d'avoir la mâchoire inférieure plus courte d'un mètre que la supérieure; on le trouve dans toutes les mers, mais surtout dans l'Océan Pacifique. Le *cachalot trumpo* se rencontre dans l'Atlantique; le *cachalot bosselé*, dans les mers des Moluques; le *cachalot sillonné*, sur les côtes du Japon. Tous les autres habitent les mers du Nord.

Plus vif, plus agile et plus courageux que les autres cétacés, le *cachalot* nage très-bien, en élevant et abaissant rapidement son énorme queue; le corps, suivant l'impulsion de la queue, comme un navire obéit à celle d'un gouvernail, se découvre et se plonge alternativement; chaque fois, il s'élève de plusieurs mètres hors de l'eau, au-dessus de laquelle il

se montre souvent tout entier. D'après un auteur anglais, le *cachalot* peut rester pendant plus d'une heure sous l'eau et faire ainsi 15 kilom. sans avoir besoin de venir respirer à la surface.

Eminemment carnassier, le *cachalot* est le tyran des mers; poursuivant sa proie à travers tous les obstacles et les dangers, attaquant sans provocation et exerçant sans nécessité ses instincts féroces, partout il répand sur son passage le carnage et l'effroi. Il se nourrit habituellement de poissons et de mollusques; mais il poursuit aussi les phoques, le requin et les autres squales, et aussi certaines espèces de baleines. On assure même qu'il éventre les femelles pleines de sa race pour dévorer leur petit. Enfin, Beale dit avoir vu des *cachalots* s'attaquer entre eux avec fureur et chercher à se saisir par la mâchoire inférieure.

Les *cachalots* parcourent ordinairement les mers en troupes nombreuses; on en a vu des bandes composées de deux à trois cents individus. Il paraît qu'ils se reconnaissent des chefs, qui guident leur marche, dirigent leurs évolutions et donnent le signal de la fuite ou du combat en poussant un affreux mugissement, qu'on a comparé au son d'une grosse cloche.

Le *cachalot* est monogame; le mâle et la femelle se témoignent un attachement mutuel qui ne se termine qu'à la mort. La femelle porte de neuf à dix mois, et met au monde un seul petit, qu'elle entraîne partout avec elle, veillant sur lui avec autant de sollicitude que de courage pour le préserver des dangers.

Les *cachalots* fréquentent les mers profondes, et les baleines se montrent très-rarement dans les parages qu'ils parcourent. C'est aux îles Gallapagos et au cap San-Lucar que se font les pêches les plus productives. Cette pêche a une très-haute importance, en raison de l'utilité des diverses parties de ces animaux. On en mange, dans certains pays, la chair, le lard et les intestins. La langue cuite est regardée surtout comme un mets délicat; le lard fondu donne une huile qui est employée dans les arts; les fibres de ses muscles fournissent une bonne colle; les tendons, les dents et les os servent à faire des instruments de chasse et de pêche. Mais la plus précieuse, dit M. Paul Gervais, comme la plus abondante de toutes les substances qu'il fournit, est le blanc de baleine (adipocire, cétine, spermaceti). C'est dans la grande calotte cylindrique, placée au-dessus de la voûte crânienne, que se trouve la plus grande quantité de ce précieux produit. L'étage supérieur renferme le plus recherché; dans l'étage inférieur, les cellules qui le contiennent sont distribuées comme celles d'une ruche, et ont pour paroi une membrane semblable à celle du blanc d'œuf. Les pêcheurs affirment que, lorsqu'on vide l'étage inférieur, il se remplit de nouveau par le reflux de l'adipocire venant de tout le corps; Anderson dit avoir tiré de l'adipocire des lobes de la queue. On a calculé que la tête d'un *cachalot* des Moluques, de 20 m. de longueur, donnait vingt-quatre barils d'adipocire, à cent vingt pintes le baril, et environ quatre fois autant d'huile; mais ce produit est plus considérable sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, où les *cachalots* sont d'une taille supérieure.

Le *cachalot* fournit encore l'ambre gris, qu'on trouve dans le canal alimentaire de quelques individus, sous forme d'excroissances durcies, renfermant dans leur masse des débris de poissons et de mollusques céphalopodes, notamment de seiches. Cette substance est d'un prix très-élevé, ce qui fait qu'on la rencontre rarement pure dans le commerce. Très-vantée autrefois en médecine comme antispasmodique, elle n'est plus guère employée aujourd'hui que dans la parfumerie.

En présence d'avantages aussi nombreux, on ne s'étonne pas que les *cachalots* soient l'objet de pêches très-actives, malgré les privations et les dangers de toute sorte qui attendent le navigateur dans les régions lointaines que fréquentent ces grands cétacés.

CACHAO ou **CACHIEU**, ville de l'Afrique occidentale, sur la côte de Sénégambie, à 400 kilom. S. de Saint-Louis, à 80 kilom. N. de l'archipel des Bissagos, sur la rivière de même nom, à 25 kilom. de son embouchure dans l'Atlantique; 780 hab. Etablissement portugais, dépendant du gouvernement des îles du Cap-Vert; port fortifié; commerce de poudre d'or, de ciré et d'ivoire. Cachao était autrefois très-renommée pour son commerce d'esclaves.

CACHAO, rivière d'Afrique, dans la partie de la Sénégambie qui dépend du Portugal, prend sa source dans le pays des Mandingues, coule de l'O. à l'E., baigne la ville de son nom et se jette dans l'Atlantique après un cours d'environ 250 kilom. Quelques géographes et quelques voyageurs lui donnent aussi le nom de Santo Domingo.

CACHAO, nom anglais de Kescho, ville de l'empire d'Annam. V. KESCHO.

CACHAPOAL, rivière de l'Amérique du Sud (Chili). V. RAPEL.

CACHAR ou **CATCHAR**. V. KATCHAR.

CACHAT s. m. (ka-cha). Nom que l'on donne en Provence à un fromage pétri, qui acquiert par la fermentation un goût excessivement piquant.

CACHATIN s. m. (ka-cha-tain). Comm. Sorte de gomme laque.

CACHE s. f. (ka-che — rad. *cacher*). Lieu secret propre à cacher quelqu'un ou quelque chose : *Une bonne cache. Une cache introuvable. On n'est pas peu embarrassé à inventer, dans toute une maison, une cache fidèle.* (Mol.) *Un invalide prétendait avoir travaillé autrefois à faire à Meudon une cache pour un gros trésor.* (St-Sim.) *J'allais cherchant quelques caches, où je foudrais quelques louis en dépôt.* (J.-J. Rouss.) *Que nous avons bien fait de sortir de notre cache !* (Volt.)

Il dit aussi : « Je sais, sire, une cache, Et ne crois pas qu'autre que moi la sache. »

LA FONTAINE.

« S'est dit particulièrement, pendant la Terreur, pour désigner un asile secret que beaucoup d'hommes politiques se ménageaient pour être en mesure d'échapper à la proscription : *Quoi ! du temps de Robespierre, n'y avait-il donc plus ni parents, ni frères, ni amis ? Et n'y avait-il pas dans la France entière une cache pour y sauver ou Condorcet, ou Vergniaud, ou Laboussier, ou Brissot, ou André Chénier, etc.* (Mercier.)

— Par ext. Objet qui cache, qui empêche de voir :

O ciel ! quoi ! sur mon banc une honteuse cache
Désormais va me faire un cachot de ma place !
BOILEAU.

— Métrol. Monnaie de Pondichéry valant 1 cent. 5. « Monnaie de compte de la Chine, valant 1 millièrme de taël, ou 0 cent. 778. « Monnaie de compte du Japon valant 1 millièrme de taël, ou 0 cent. 367. « Unité de poids chinoise, employée pour les matières précieuses, et valant 1 millièrme de taël, ou 37 milligr. 499. « Unité de poids japonaise valant 1 millièrme de taël, ou 36 milligr. 49, 1 milligr. de moins que la cache chinoise.

— Chass. Filet tendu sur des piquets en forme de palis, à l'embouchure des parcs. « Ancienne forme du mot CHASSE.

CACHÉ, ÊE (ka-ché) part. pass. du v. *Cacher*. Dérivé à la vue : *Un insecte caché sous l'herbe. Un contrebandier caché dans les montagnes. Un trésor caché dans la terre. Une cabane cachée dans le bois.*

Sous un épais sourcil il avait l'œil caché.
LA FONTAINE.

J'entends le rossignol, caché sous le feuillage,
Rouler les doux fredons de son tendre ramage.
CASTEL.

— Par ext. Qui vit dans l'isolement, dans la retraite, qui se passe dans l'isolement, dans la retraite : *Vivre caché au fond d'un cloître, d'une province. Mener une vie cachée. Une vie cachée ne nous saute pas toujours de la puissance des princes.* (Chateaub.) *La femme doit vivre retirée, cachée, abritée.* (J. Sim.)

On m'élevait alors, solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilants du sage Mardochée.
RACINE.

Pour vivre heureux, vivons caché.
FLORIAN.

— Fig. Mystérieux, qui se passe au fond de l'âme ; secret, inconnu : *L'ambition est un feu caché dans notre organisation, que tout homme reçoit avec le don de la vie.* (Alibert.) *Il est pour les hommes des vérités cachées dans la profondeur du temps.* (Chateaub.) *Il y a dans les arts je ne sais quelle vertu cachée qui s'insinue par tous les sens, couleur, forme, harmonie, épanchement de volupté intarissable.* (Nourrisson.) *L'analyse psychologique, c'est l'observation lente, patiente, minutieuse de faits cachés dans le fond de la nature humaine, à l'aide de la conscience.* (V. Cousin.) *Nul ne saurait affirmer que le mal qu'il subit ne puisse être la source d'un bien caché à son ignorance.* (Mme Guizot.) *La plus belle moitié de la vie est cachée à l'homme qui n'a pas aimé avec passion.* (A. Bayle.)

J'ignore de son cœur les sentiments cachés.
MOLIERE.

La vertu dans l'oubli ne sera plus cachée.
RACINE.

Songez combien de fois vous m'avez reproché
Un silence témoin de mon trouble caché.
RACINE.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire.
L. RACINE.

L'éclincelle d'un feu caché
Brille dans vos yeux clairs et sombres.
TU. DE BANVILLE.

« Ignoré, inconnu, en parlant des personnes : *Vivez cachés à vous-même, aussi bien qu'à tout le monde.* (Boss.) « Peu expansif, peu communicatif, qui cache ses sentiments : *Il craignait ici que vous ne fussiez toujours cachés et chagrins.* (Mme de Sév.) *Le ministre d'Espagne, M. de Labrador, homme solitaire et caché, que je soupçonne fort léger sous l'apparence de la gravité, est fort embarrassé de son rôle.* (Chateaub.)

— C'est un trésor caché, Se dit d'une personne d'un grand mérite, mais qui n'est pas connue, appréciée.

— N'avoir rien de caché pour quelqu'un, Lui tout dire, lui confier toutes ses pensées, ne rien lui dissimuler : *Je n'ai rien de caché pour Votre Excellence.* (Boss.) *Les gens qui n'ont rien de caché les uns pour les autres ne manquent jamais de sujet de s'entretenir.* (Fén.)

— Mus. *Quinte, octave cachée*, Quinte, octave qui ne sont pas écrites en réalité entre deux parties, mais qui se manifesteraient si l'on remplissait l'intervalle.

— Bot. *Radicule cachée*, Radicule qui est couverte par la base prolongée des cotylédons.

— Antonymes. Apparent, découvert ou à découvert, évident, ostensible, saillant, sensible, visible.

CACHE-ADENT s. m. (ka-cha-dan). Mar. Petite entaille qui, pratiquée dans le talon d'une varangue, pénètre dans l'adent de la contre-quille et le couvre entièrement. « Pl. des CACHE-ADENT.

CACHE-CACHE s. m. (rad. *cacher*). Jeu d'enfants dans lequel tous les joueurs se cachent en divers endroits, à l'exception d'un seul, qui cherche à découvrir leur cachette : *Jouer à cache-cache. Des enfants jouent à cache-cache derrière les pierres tumulaires, en poussant de petits cris joyeux.* (Th. Gaut.)

Je brûle de vous voir trois ou quatre marmots
Brillant autour de vous, et vous-même, en cachette,
Jouant à cache-cache ou bien à climussette.

DESTOUCHES.

« Destouches, dans l'exemple ci-dessus, a dit *climusette* pour le besoin du vers. « Quelques-uns disent *CACHE-CACHE MITOULAS*, et, par corrupt., *CACHE-CACHE NICOLAS*.

CACHE-COU s. m. Fichu, mouchoir qu'on met sur le cou. « Pl. des CACHE-COU.

CACHECTIQUE adj. (ka-ché-kti-ke — rad. *cachexie*). Méd. Qui est atteint de cachexie : *Enfant cachectique.* « Qui appartient à la cachexie, qui est de la nature de la cachexie : *Affectio cachectique.* « Employé, usité dans la cachexie.

CACHEDENIER (Daniel), seigneur de Nicey et grammairien lorrain, natif de Bar-le-Duc, mort en 1612. Il fit ses études de droit à Altorff, puis il suivit la profession des armes. Dans un voyage en Allemagne, où il épousa une fille noble de la famille d'Etzdorf, il composa une grammaire française en latin, sous le titre de : *Introductio ad linguam gallicam* (Francfort, 1601, in-8°). Il semble un peu moins extraordinaire que cette grammaire française ait été écrite en latin lorsqu'on songe qu'elle était faite pour des Allemands.

CACHE-ENTRÉE s. f. Serrure. Pièce de fer mobile, qui couvre l'entrée d'une serrure. « Pl. des CACHE-ENTRÉE.

CACHE-ÉPERON s. m. Art milit. Sorte d'étau dont on couvre les éperons : *Deux paires de sandales avec cache-éperon.* (Ordonn. de 1850.) « Pl. des CACHE-ÉPERON.

CACHE-ÉPOUTI s. m. (de *cacher* et *épouti*). Techn. Espèce d'encre servant, dans les fabriques de drap, à cacher, c'est-à-dire à corriger le défaut appelé épouti, lequel provient de ce qu'un ou plusieurs points ou filaments étrangers à la laine n'ont pas pris la teinture : *Le cache-épouti s'applique au pinceau ou à la plume pour les articles fins, et à la brosse pour les articles communs.* (Maigne.) « Pl. des CACHE-ÉPOUTIS.

— Adj. *Procédé cache-épouti.*

CACHEF s. m. (ka-chef). Nom que l'on donne aux lieutenants des beys, dans les armées turques et égyptiennes.

CACHE-FOLIE s. m. Coiffure adoptée par les femmes sous le Directoire, et qui formait un des éléments du costume de cette époque. Elle consistait en une perruque blonde à cheveux flottants. C'était la coiffure des merveilleuses. « Pl. des CACHE-FOLIE.

CACHELET s. m. (ka-che-lé — rad. *cacher*). Petit masque. « Vieux mot.

CACHE-LUMIÈRES s. m. Artill. Petite chape de plomb servant à couvrir la lumière d'un canon. « Pl. des CACHE-LUMIÈRE.

CACHEMAILLE s. f. (ka-che-ma-ille ; il mil. — de *cacher* et de *maille*, monnaie). Tirelire, dans plusieurs provinces du Midi.

CACHE-MAÎTRESSES s. m. Néol. Personne auprès de laquelle on affecte une grande assiduité, pour cacher de nombreuses intrigues galantes ou de fréquents changements en amour : *Il avait une fille comme il en fallait une à M. le baron de Gavardin pour en faire bientôt après, quand le dégoût serait venu, le chaperon de ses vices.* son CACHE-MAÎTRESSES, comme il l'appelait d'avance. (M. Masson.)

CACHE-MARÉE s. m. (cache est ici pour chasser). Mar. Chasse-marée.

CACHEMENT s. m. (ka-che-man — rad. *cacher*). Action de cacher : *Leurs dévouements de têtes et leurs cachevements de visage firent dire cent sottises de leur conduite.* (Mol.)

CACHEMIRE s. m. (ka-che-mi-re — Nom d'un royaume de la haute Asie). Comm. Tissu très-fin fait avec le poil d'une race de chèvres de Cachemire ou du Thibet : *Une robe de cachemire. Un châle de cachemire. Un cache-nez en cachemire. Elle avait jeté sur ses épaules une robe de chambre de cachemire des Indes.* (G. Sand.)

Cachemire français. Etoffe fine de laine, faite à l'imitation du cachemire de l'Inde.

— Elliptiq. Châle en cachemire : *Un cachemire de l'Inde. Un cachemire français. Un seul cachemire peut occuper tout un atelier pendant une année.* (Focillon.)

Vous devez bien quelque chose à ma belle ;
D'un cachemire elle attend le cadeau.

BÉRANGER.

... Prodige inouï dont je suis stupéfait :
Lucile a de l'esprit, un talent qu'on admire,
De la beauté, vingt ans et pas de cachemire !
C. DELAVIGNE.

— Pop. *Cachemire d'osier*, Périphrase expressive pour désigner la hotte du chiffonnier : — Une chiffonnière. *Eh ! dis donc, méchante nature, sais-tu que je t'ai portée neuf mois dans mon sein ?* — Autre chiffonnière, sa fille. *Eh ben ! monte dans mon cachemire d'osier, et restes-y un an ; tu me devras un terme.* (""") *Je dois me connaître en châles mieux que toi, Manon, qui n'as jamais porté que des cachemires d'osier... moi qu'ai porté des cachemires de l'Inde.* (Gavarni.)

CACHEMIRE ou **KASHMIR**, contrée de l'Indoustan septentrional, formant un petit Etat gouverné par un rajah tributaire des Anglais. Le Cachemire actuel occupe une longue vallée, formée par deux ramifications de l'Himalaya dans sa partie N.-O., entre 33° 35' et 34° 40' de latitude N., et entre 71° 50' et 74° de longitude E. ; il est borné au N. et à l'E. par le petit Thibet, au S. et à l'O. par le territoire de la présidence de Pendjab. Superficie 75,000 kilom. carr. ; 1,000,000 d'hab. Capitale Cachemire ou Sirinagour. — L'origine réelle du nom de cette contrée nous intéresse d'autant plus directement, qu'elle a donné à notre langue un mot nouveau pour désigner les admirables tissus qu'elle produit. Ce nom devrait être écrit et prononcé *kashmir*. Plusieurs étymologies ont été proposées. Les historiens musulmans le font venir d'un génie *Kachef*, qui obéissait aux ordres de Salomon, et d'un nommé *Mir*, qui y construisit une ville ; *Kachef-Mir* se serait contracté en *Cachemire*, ou plus exactement *Kashmir*. Un auteur musulman, célèbre à d'autres titres, l'empereur Baber, le conquérant des Indes, fuit venir, dans ses mémoires autographes écrits en turc oriental, le mot *kashmir* du nom d'une des principales races qui habitent cette contrée, les *Khas*, dont nous parlerons tout à l'heure. Il explique la seconde partie du mot *mir*, par terre, pays, contrée ; Cachemire voudrait donc dire contrée des *Khas*. Il rapproche, pour la terminaison *mir*, les noms d'autres provinces indiennes, *Adjemir* et *Jessulmir*. Malheureusement, ce rapprochement infirme précisément l'explication proposée par l'historien couronné ; car *mir*, dans ces deux noms de provinces, n'est autre chose que le mot sanscrit *mira* qui veut dire mer. Aussi les brahmanes expliquent-ils dans ce sens le nom de *Kashmir*, en sanscrit *kāshmira*, mer de lumière, de la racine *kāp*, briller. Nous verrons tout à l'heure que cette appellation singulière, donnée à une vallée éloignée de la mer, s'explique d'une façon assez inattendue par une légende très-curieuse, conservée sur l'origine de cette contrée. Une coïncidence qui viendrait justifier jusqu'à un certain point cette étymologie ingénieuse, c'est qu'à côté du royaume de Cachemire il existe un autre royaume limitrophe, appelé *Kachgar*. La première partie de ce nom est identique à la partie correspondante de *Cachemir* ; quant à la seconde, on l'a ingénieusement identifiée avec le mot *gar*, *ghery*, montagne. Alors les deux mots auraient une signification parallèle et réciproquement complémentaire très-accusée ; l'un voudrait dire la mer des *Khas* ou la mer de lumière, par opposition à la montagne des *Khas* ou à la montagne de lumière, selon l'acception dans laquelle on prend le premier élément de ces deux mots. Ce nom de *Cachemire* paraît être fort ancien. On le retrouve déjà au VIII^e siècle dans les récits des voyageurs chinois, qui le transcrivent d'après les exigences phonétiques de leur langue monosyllabique sous la forme de *Ca-chi-mi-lo* (lo est pour ro, parce que les Chinois ne possèdent pas, on le sait, le son r). Les Cachemiriens appellent eux-mêmes leur pays *Kashyapamar*, c'est-à-dire, en sanscrit, la demeure de *Kashyapa*, le père des dieux et du ciel, et celui à qui on attribue la création du pays de *Cachemire*. Ce nouveau nom nous fournit une indication précise et d'un secours inattendu, pour nous aider, à retrouver, dans les auteurs de l'antiquité classique, les renseignements épars qui peuvent jeter quelque lumière sur les origines et l'histoire ancienne de ce royaume si curieux à étudier à tant de points de vue et si peu connu. En effet, nous retrouvons dans les historiens et géographes grecs et romains une série de noms qui doivent être évidemment identifiés avec celui que nous venons de donner en dernier lieu. Tel est le *kaspapyros*, dont parle Hécatée cinq cents ans avant notre ère, qui correspond à *kāshyapapura*, plutôt qu'à *kāshyapamar*, et le *kāshpatiros* d'Hérodote. Seylan parle également d'une ville indienne *Kaspatyros*. La *Kasperia* de Ptolémée est placée par lui précisément dans la situation du Cachemire actuel. Même identité dans Pliny pour les limites du pays des *Caspiri*. Denys de Samos, cité par Etienne de Byzance, confirme cette assimilation, ainsi que Nonnus. Il résulte seulement de ces données multiples que le Cachemire actuel, qui s'étend sur une surface d'environ trois cents lieues carrées, n'est qu'une minime fraction de la contrée qui devait son nom antique à *Kashyapa*. D'après les recherches de M. de savants sur l'Inde ancienne, dit M. Troyer dans sa savante édition du *Rājatarangini*, ou Chronique des rois du

Cachemire, nous pouvons admettre avec confiance que, dans l'opinion des Orientaux, ainsi que dans celle des Grecs et des Romains, cet empire avait jadis beaucoup plus d'étendue que ne lui en donne la géographie moderne. Il nous paraît bien avéré que l'on considèrerait anciennement comme faisant partie de l'Inde un vaste pays qui s'étendait vers le nord et vers l'est et qui comprend aujourd'hui le pays de Belour, le petit Thibet, et même le grand empire du Thibet. Le Cachemire proprement dit n'a jamais pu faire qu'une petite partie, mais une des plus riches provinces de cet empire.

— *Aspect général*. La belle vallée de Cachemire, appelée par les écrivains orientaux le *Paradis de l'Inde*, le *Jardin de l'éternel printemps*, est entourée de tous côtés par les ramifications élevées de l'Himalaya, entièrement couvertes de neiges et qu'on ne peut traverser que par un petit nombre de passages très-difficiles. Le col du Pirpenjal, que franchit la route de Lahore à Cachemire, s'élève à 2,700 mètres. L'élévation de la vallée elle-même est de 370 mètres au-dessus du niveau de la mer. En entrant, au sud, la vallée, d'abord étroite et parfaitement plate, s'élargit à mesure qu'on avance et offre des ondulations de terrain couvertes, ainsi que les parties basses, d'une grande épaisseur de terre végétale. Outre plusieurs petits cours d'eau, le Djalhem ou Djheloum (l'*Hydaspe* des anciens) la parcourt dans toute son étendue, forme à son centre le lac Valar, et par un étroit passage débouche de la vallée dans le territoire de Lahore.

Au point de vue minéralogique, dit V. Jacquemont, le granit, le gypse, la chaux, le schiste et l'ardoise sont les roches primitives prédominantes ; des fossiles se rencontrent dans les terrains calcaires. On y trouve un peu de minerai de fer. Des gaz inflammables s'échappent de plusieurs puits considérés comme lieux saints par les superstitieux habitants. Cette contrée est renommée par sa délicieuse position, par son climat doux et tempéré, par sa fécondité et par son haut degré de culture, que favorise puissamment un excellent système général d'irrigation ; elle produit presque tous les arbres forestiers et fruitiers de l'Europe ; le riz, le blé, l'orge, l'avoine et d'autres graminées ; le safran, les légumes y viennent en abondance ; la rose, l'iris, le lotus et une foule d'autres fleurs y poussent sans culture. On y récolte aussi un vin estimé, analogue au madère. On y trouve quelques animaux sauvages, parmi lesquels on remarque l'ours et le renard ; de nombreux animaux domestiques peuplent les campagnes ; le cheval du Cachemire est petit, noir, vigoureux ; l'éleve des moutons, vaches et abeilles y est très-important. Mais ce qui constitue la principale richesse de ce petit Etat, c'est la fabrication des châles qui portent son nom, estimés comme les plus beaux de l'Inde, qui sont tissés avec les poils de chèvres d'une espèce particulière, élevées sur le plateau sec et froid du Thibet, à environ 5,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. On porte à vingt mille le nombre de métiers qui existent aujourd'hui dans cette contrée, et à cent mille le nombre de châles manufacturés annuellement. D'après le voyageur français que nous avons déjà cité, les châles les plus chers se payent 3,000 roupies (7,500 fr.) la paire ; on les emporte en Perse et de là en Russie. Les châles sans bouts ni bordures, mais rayés en long ou semés de dessins, se vendent 1,500 roupies la paire ; ils servent en Perse à la confection des vêtements d'hiver, particulièrement pour les femmes. Les châles de Cachemire furent introduits en France par des officiers revenus de la campagne d'Egypte, en 1799. Outre cette importante fabrication, dont les principaux centres sont la capitale et Islamabad, le royaume possède des manufactures de papier, porcelaine, coutellerie, sucre, etc. Commerce d'essence de rose, papier, laque, châles, tissus de coton ; exportation de produits agricoles. Au point de vue administratif, cet Etat est divisé en trente-six *pergunnas* (districts) et contient dix villes et deux mille deux cents villages.

— *Ethnographie et linguistique*. Le Cachemire, comme toutes les autres contrées indiennes, contenait évidemment plusieurs races différentes juxtaposées les unes aux autres. En effet, il résulte des renseignements puisés à toutes les sources énumérées plus haut, que la population du Cachemire se subdivisait en quatre races : les *Nāgas*, les *Gandhāras*, les *Khasas* et les *Daradas*. Les *Nāgas* semblent avoir été les premiers habitants du pays ; leur nom signifie en sanscrit *serpens*, et désigne dans cette langue des êtres mythologiques qui occupent une grande place dans la théogonie indienne. Rien n'empêche d'admettre avec M. Troyer que ce peuple ait pris pour désignation caractéristique le nom du serpent. C'est ce que nous voyons en usage chez beaucoup d'autres nations ; ainsi, il y a en Amérique, par exemple, telle tribu qui s'appellera les *Serpents*, ou les *Aigles-Noirs*. Peut-être aussi les *Nāgas*, qui alors ne seraient autres que les Ophites des anciens, devraient-ils leur nom au culte qu'ils rendaient aux serpents. *Nāga*, du reste, veut encore dire montagne en sanscrit, et peut-être les *Nāgas* étaient-ils tout bonnement les *Montagnards*. Ce qui, cependant, semblerait confirmer que *nāga* a bien ici le sens de serpent, c'est que, dans l'histoire du Cachemire, nous trouvons une dynastie *Karkōta* ou serpent.

Les *Gandhāras* tirent leur nom d'un prince *Gandhāra*, qui régna sur la contrée qu'ils habitaient. C'est la *Gandaris* de Strabon, la *Gandaris* ou *Gandaritis* des Latins. Les *Khaças* qui, suivant Baber, auraient donné leur nom au pays de Cachemire, ont été identifiées avec les *Kissioi* de Strabon, habitant la *Kissia* d'Hérodote; avec les *Kossaii* de Diodore de Sicile, mais à tort. Ce sont, en réalité, les *Castri* et les *Cest* de Plin; ils habitaient le *Kachgar* moderne, auquel ils ont même laissé leur nom. Les *Daradas* habitaient le *Darad*, partie méridionale du Cachemire. Ce sont probablement les *Dardai*, *Derdai*, *Deradrat*, *Derdā*, *Dardā*, des historiens et géographes classiques.

Quant à la population actuelle, elle se compose essentiellement d'hommes robustes, au teint brun, aux types entièrement différents du type tartare, qui ont toute l'énergie et toute la sauvagerie des races habitant les montagnes. Les femmes cachemiriennes sont universellement réputées pour leur beauté; ce sont les Circassiennes de l'Inde.

Dans les temps anciens, le Cachemire a été l'un des foyers les plus brillants de la civilisation indienne. La fertilité du sol, véritablement extraordinaire, explique suffisamment cette fécondité intellectuelle. Toutes les branches de l'industrie y furent de très-bonne heure exploitées. L'agriculture y reçut en particulier une extension considérable. L'architecture y créa de magnifiques édifices, dont il reste encore des débris imposants. Les autres arts y avaient également atteint un haut degré de perfection.

Au point de vue purement intellectuel, M. Troyer dit ingénieusement que ce que la Thracie fut pour la Grèce, le Cachemire paraît l'avoir été pour l'Inde. La littérature, dont la langue était le sanscrit, y était florissante. La poésie dramatique et épique produisit des créations capitales. Toutes les sciences, y compris la métaphysique, étaient cultivées avec succès. Le *Rādātārangint* mentionne un très-grand nombre de poètes et de savants. Malheureusement, ce foyer de civilisation est aujourd'hui complètement éteint. L'invasion musulmane a inauguré une période de décadence qui a profondément modifié l'état des choses.

Aujourd'hui, les Cachemiriens parlent une langue toute particulière, qui se rattache au sanscrit par les mêmes liens que les autres idiomes indo-indiens. L'islamisme y a introduit une forte proportion de mots arabes, persans et turcs. Le Thibet, par sa proximité, n'a pas été non plus tout à fait sans influence sur le lexique cachemirien, sans modifier sensiblement son organisme grammatical. Le major Leech a donné, dans le XII^e volume du *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, une grammaire de la langue cachemirienne ou *kanshir zao*. Elle s'écrit soit à l'aide d'un alphabet persan ou indoustani, soit à l'aide d'un alphabet particulier appelé *shāradā*, et qui n'est qu'un système graphique reproduisant, avec de très-légères altérations, l'écriture ordinaire du sanscrit ou *devanagari*. Les mots indoustanis et persans introduits dans la langue y sont prononcés d'une façon toute particulière. Les sons voyelles sont au nombre de cinq : *a*, *o*, *e*, *au* et *oa*. Le cachemirien a rejeté les gutturales si dures de l'arabe. Les diphthongues y sont très-multipliées, ce qui rend la prononciation difficile. Le genre, dans les substantifs, s'indique par un procédé assez curieux. Le mot masculin, en passant au féminin, subit une altération dans la voyelle finale, et quelquefois de très-grands changements dans la dernière syllabe. Ainsi *gur*, cheval, *gaur*, jument; *phaur*, âne, *phaur*, ânesse; *koan*, un aveugle, *kaany*, une aveugle; *pehul*, un berger, *palur*, une bergère, etc. Le pluriel se marque par un procédé analogue : *mojnyn*, un homme; *mahnini*, des hommes; *budh*, vieillard, *budhi*, vieillards; *tine*, vase, *tilli*, vases, etc. Les noms se déclinent; l'affixe caractéristique du génitif est susceptible de devenir masculin ou féminin. Les pronoms relatifs, personnels, démonstratifs, possessifs, conjonctifs, etc., sont en très-grand nombre. La conjugaison repose sur un mécanisme essentiellement analytique. Elle comprend trois modes : l'indicatif, le subjonctif et l'impératif; et cinq temps : le présent, l'imparfait, le parfait, le plus-que-parfait et le futur. Les noms de nombre sont complètement indo-européens : *akh*, *zuh*, *trac*, *tsour*, *grants*, *sheh*, *sat*, *aait*, *nouni*, *dah*.

Il n'existe pas, à proprement parler, de littérature cachemirienne; la littérature ancienne était sanscrite. Les Cachemiriens actuels qui sont doués de quelque instruction se servent de préférence dans leurs compositions littéraires du persan ou de l'indoustani; cependant on cite quelques livres rédigés en cachemirien et écrits avec l'alphabet *Shāradā*. A Sérampou, on a fait imprimer en caractères indiens une traduction cachemirienne du Nouveau Testament.

— *Légende et histoire.* Les traditions fabuleuses et historiques relatives au Cachemire sont fort peu connues, bien qu'elles existent en grand nombre, et mériteraient de l'être davantage. Cette ignorance doit être surtout attribuée à la difficulté qu'il y a de recourir aux sources, parce que les livres qu'il faudrait consulter sont écrits dans des langues accessibles seulement aux hommes spéciaux. Deux auteurs, surtout, ont rendu dans cette ques-

tion de grands services à la science. Ce sont M. Von Hügel dans son *Kaschmir und das Reich der Sack*, et M. Troyer dans l'excellente édition qu'il a donnée de la *Chronique des rois de Cachemire* ou *Adjatarangint*. Nous indiquerons rapidement les principales sources originales auxquelles on peut recourir : les mémoires autographes de Baber; le *Djauhéri Alem*, de Bedi'ud-din; l'*Ayut Akberi*, d'Aboul Fazel; l'histoire de l'empire musulman dans l'Inde, par Perichia; l'histoire de Narayankoul, celle de Molla Husein Kari, et celle de Hayder Malek; les *Événements de Cachemire*, de Mohammed d'Azim; les *Traditions remarquables*, de Mohammed Reti-ud-din; les *Voyages* de Bernier, les *Lettres* de Forster, la *Correspondance* de Jacquemont, les *Mémoires géographiques* de Rennel, la *Géographie* de Ritter, etc.

D'après les traditions conservées dans le *Rādātārangint*, la vallée de Cachemire aurait une origine toute merveilleuse, qui cache peut-être en réalité un grand cataclysme naturel, dont le souvenir conservé par la fable, se serait maintenu jusqu'à nos jours. A l'origine, la vallée n'existait pas; elle était recouverte par une immense étendue d'eau formant un vaste lac appelé *Saitāra*, c'est-à-dire la mer de Sati, qui n'est autre que Mahadeva, la femme du dieu puissant Siva. Cette légende expliquerait la signification que nous avons donnée plus haut au mot *kashmir*, mer de lumière. C'est Kaçyapa qui, grâce à ses prières, obtint que l'eau dont la vallée était couverte se retirât, et c'est pour cela que la contrée ainsi créée porta son nom, comme nous l'avons vu tout à l'heure. Les historiens musulmans rapportent cette légende dans de plus grands détails, puisés en partie dans des traditions locales, et en partie aussi amplifiés par leur imagination. Ainsi, ils racontent qu'un ermite d'une dévotion exemplaire, appelé *Kaschah*, vivait sur une montagne voisine de ce lac et appelée par eux *Takhi Suleiman*, c'est-à-dire le trône de Salomon. Un jour *Matta*, femme de Siva, lui étant apparue, il lui demanda comme une faveur qu'elle desséchât le lac et le transformât en un jardin. A la prière de sa femme, Siva jeta dans le lac son trident, qui creusa un abîme par lequel les eaux s'écoulèrent. L'endroit fut appelé désormais *Kaschah-mar*, c'est-à-dire le jardin de *Kaschah*, d'où le mot *Cachemire*. Un autre historien musulman, Bedi'ud-din, rapporte une légende différente : Salomon se fit transporter par les génies qu'il avait à son service sur la montagne qui porte son nom, dans la vallée de Cachemire, où séjournaient encore les eaux du déluge. Là, il ordonna à un des génies de sa suite nommé *Kacheh* (altération évidente du nom de *Kaçyapa*) de dessécher le lac; ce qui fut fait. Plus tard, un nommé *Mir* aurait construit une ville dans cette localité, d'où le double nom de *Kacheh-Mir*, devenu par contraction *Cachemire*.

M. Troyer examine, dans un mémoire du plus haut intérêt, la vraisemblance et le fondement historique de cette étrange légende. Il démontre qu'elle s'accorde parfaitement avec la configuration topographique de la vallée de Cachemire. Rennel est du même avis, et n'hésite pas à affirmer que l'aspect seul du pays, à défaut de la tradition, suffirait à donner l'idée d'une origine en rapport avec le fait merveilleux. M. Troyer remarque que la tendance naturelle des lacs est de se transformer en vastes plaines, par suite d'un dessèchement naturel et graduel. Cette opération spontanée paraîtra encore plus admissible, quand on réfléchira à quelle hauteur la vallée de Cachemire s'élève au-dessus de la mer. Quoi d'étonnant, dès lors, à ce que ce vaste réservoir, situé à une pareille hauteur, se soit vidé de lui-même par des issues, des fissures, etc.? On peut encore ajouter à cela l'exhaussement progressif du sol par les alluvions et les éboulements de terrain dans les montagnes formant les bords de cet immense bassin. Kalhana, l'auteur de la *Chronique des rois de Cachemire*, assigne à l'existence de ce lac la date fabuleuse de six manvantaras, soit 305,448,000 années.

Bernier, lui, pense à un de ces tremblements de terre si fréquents dans la charpente de l'Himalaya, commotion qui aurait créé un abîme dans lequel les eaux auraient été résorbées. M. Troyer pense qu'on peut même admettre l'intervention au moins partielle de l'homme dans ce fait. Il rappelle que, de tout temps, l'homme a éprouvé le besoin de reconquérir la terre sur l'eau : témoin les travaux d'Hercule, qui arrache une corne au fleuve Achélous, et reçoit en échange la corne d'abondance, mythe transparent qui cache une opération de dessèchement avec ses résultats féconds. Il ouvrit aussi une issue au Pénée, qui couvrait toute la Thessalie de ses eaux. Nous rappellerons encore le tremblement de terre qui donna passage au fleuve qui traverse la célèbre vallée de Tempé. En Chine, Yao, vingt-quatre siècles avant notre ère, contint les débordements du Hoang-ho et du Kiang. L'Inde elle-même offre beaucoup de traditions de ce genre en dehors de celle de Cachemire. La vallée du Népal, elle aussi, était, à des époques indéterminées, un lac immense, qu'ensuite s'écoula par le fleuve *Bhāgamati*. L'analyse géologique du terrain confirme d'une manière éclatante la légende. Apollonius de Tyane dit que l'Indien Iarchas lui raconta que Gangès, le fils du fleuve de ce nom, procura à son père, qui inondait l'Inde,

une issue dans la mer. Kaçyapa aurait exécuté le même travail pour le lac de Cachemire, non sans être, à ce que croit M. Troyer, aidé par un événement naturel. Il rapproche très-ingénieusement de cette hypothèse le dessèchement historique et tout moderne du lac suisse de Zugersee, qui eut lieu entre 1832 et 1836. Ce lac, qui occupait un espace de trois milles et un quart, se vida entièrement par un tunnel de sept cents pieds de long dans le lit de l'Aa. Cette immense surface de terre, pour nous servir de la description énergiquement pittoresque du poète indien, « resplendissait marquée de vase, palpitante de poissons, de même que le fond du ciel sans nuages brille d'étoiles à travers l'obscurité palpable. »

L'unique source de l'histoire du Cachemire jusqu'à l'invasion musulmane est le *Rādātārangint*, contrôlé pour les temps anciens par les renseignements grecs et latins. Cette histoire, depuis les époques les plus reculées jusqu'à nos jours, peut se diviser en quatre périodes bien distinctes. La première, depuis le dessèchement du lac jusqu'à Abhimanyu, c'est-à-dire de 3714 à 1182 avant notre ère; la seconde, de Gonerda III à Rang Kota Devi, dernier des rois indiens, de 1182 avant notre ère jusqu'à 1312 ou 1340 après; la troisième, commençant avec la domination musulmane, en 1312 ou 1340, et finissant en 1819; la quatrième et dernière, comprenant la domination des Sikhs, de 1819 jusqu'à nos jours.

De Kaçyapa à Gonerda, on compte cinquante-trois rois; de Gonerda à Abhimanyu, une nouvelle dynastie également très-longue. Avec Gonerda III commence la dynastie *Gonerdiya*, à laquelle succède la dynastie *Aditya*; puis la dynastie *Karkota*; ensuite la dynastie *Utpala* ou *Verma*. Puis viennent dix rois isolés. Vers la fin du règne d'Utchal, à lieu, d'après Férichta, la première invasion musulmane du Cachemire par Mahmoud, schah de Ghazni en 1012. Avec le sultan Chemi-ud-din commence la série des sultans musulmans, qui s'étend jusqu'en 1584; en 1586, Cachemire devient une province musulmane sous le règne d'Akber. Elle demeure en cet état jusqu'en 1819, époque à laquelle elle passa sous le commandement de Ranjet-Singh, le célèbre rajah des Sikhs. A la mort de ce prince (1839), le Cachemire essaya de recouvrer son indépendance. Les guerres intestines qui déchirèrent le puissant royaume de Lahore, sous le successeur de Ranjet-Singh, amenèrent sur le territoire des Sikhs les Anglais, qui, après leur victoire sur le rajah Dhoulip-Singh, cédèrent en toute propriété, par un traité, en date du 12 mars 1846, à Goulab-Singh, l'un des rajahs les plus influents de la cour de Lahore, tout le territoire situé entre le Ravi et l'Indus, ainsi que le Cachemire. En échange de cette faveur, Goulab-Singh dut payer 1 million de livres sterling, se reconnaître vassal du gouvernement indo-britannique par l'envoi d'un tribut annuel, et entretenir le nombre de troupes qui lui serait indiqué. Ces conditions ont été fidèlement remplies jusqu'ici, et deux fois depuis son avènement le rajah de Cachemire a eu occasion de prouver sa fidélité au gouvernement anglais : une première fois, en 1849, lors de l'incorporation du Pendjab à l'empire indo-britannique, en faisant rentrer dans le devoir les populations des montagnes du Pendjab; une seconde fois, en 1862, en forçant à la soumission les montagnards cantonnés dans les gorges difficilement accessibles des froides montagnes qui couvrent au nord le petit Thibet, sur la route de Cachemire à Yarkand. Ces montagnards s'étaient toujours vantés d'être à l'abri de toute attaque au fond de leurs pauvres vallées, « où une petite armée serait toujours défaite, et où une armée nombreuse mourrait de faim. » Dans cette position, qu'ils croyaient inexpugnable, ils refusaient de reconnaître toute autorité, se livraient souvent au pillage et interceptaient le transit des marchandises et le passage des voyageurs. Une expédition, habilement conduite, du rajah de Cachemire a mis fin à cet état de choses. Aujourd'hui, ces contrées sont ouvertes; le commerce peut y trafiquer et le savant y faire des recherches qui doivent enrichir la science. Le Cachemire a été visité par les voyageurs Bernier en 1664, G. Forster en 1783, Victor Jacquemont en 1831, Furdon et Austen en 1860. Ces deux derniers ont publié sur ce pays une intéressante notice dans le *Journal de la Société de géographie* de Londres (vol. XXXI, 1861).

CACHEMIRE ou SIRINGOUR, c'est-à-dire *Demeure du bonheur*, capitale de l'Etat indien de même nom, est située sur le Djalem, par 34° 5' de latitude N. et 72° 30' de longitude E., à 215 kilom. N. de Lahore; 45,000 h. Place forte; résidence du rajah de Cachemire. Importante fabrication de cachemires, teinturerie, fabrique de papier qui passe pour le plus beau de l'Inde et qui est employé surtout pour transcrire le Coran. C'est une opinion générale, dit V. Jacquemont, que l'air de Cachemire est le seul dans lequel on puisse travailler avec succès à la fabrication des châles très-fins; à Islamabad et à Pam-pour, c'est-à-dire à quelques lieues de Cachemire, on ne fabrique que des châles communs.

Ce qui frappe le voyageur qui entre à Cachemire, c'est l'originalité des constructions de cette cité antique. Le Djalem traverse la

ville, dont il laisse la plus grande partie sur la rive droite. En cet endroit, le fleuve a 5 à 6 mètres de profondeur et une centaine de mètres de largeur moyenne; il coule lentement entre des quais de pierre, où se pressent des maisons bâties en bois, en brique ou en pierre. En général, l'étage inférieur est de briques cuites et de pierre; l'étage supérieur est en briques séchées, entremêlées de bois; puis un troisième, et quelquefois un quatrième en bois. Le toit, médiocrement incliné, est couvert en planches et en écorce de bouleau, et quelquefois chargé de couches de terre battue. Les fenêtres sont alignées par étage, comme dans les maisons d'Europe; mais elles sont très-petites, car les étages sont très-bas. Elles sont souvent munies de cadres de croisées semblables aux nôtres, sur lesquels on colle en hiver du papier huilé en guise de vitres. En été, rien ne les ferme. Les meilleures maisons de Cachemire ont toujours une partie de leurs ouvertures garnies de persiennes en bois, derrière lesquelles sont les appartements des femmes, qui peuvent voir au travers sans être vues. Les mosquées sont nombreuses, ce sont en général de petites maisons carrées, dont le toit est surmonté d'un petit clocher en bois; la flèche de ce clocher est ornée d'une espèce de tambour en cuivre. Les maisons, neuves ou vieilles, sont en mauvais état, et la ville est un ensemble de dégradation, de malpropreté et de misère. Cette ville est, en effet, bien déchue; en 1808, elle comptait 150,000 hab.; elle n'en compte pas aujourd'hui le tiers. Dans les environs, on voit le superbe parc de *Schah-timar*, ancienne résidence d'été du Grand-Mogol.

Cachemire vert (LE), comédie en un acte, en prose, par MM. Alexandre... et E. Nus, représentée sur le théâtre du Gymnase, le 19 décembre 1849. Ce cachemire vert est la propriété d'une jeune voyageuse arrivant de Douvres à Calais; un aimable marin, qui a fait la traversée avec la dame, voulant prolonger des relations qui lui plaisaient, dénonce aux douaniers le tissu comme indien. Le cachemire vert est saisi; les démarches pour le réclamer vont retenuir la voyageuse; le marin profite de l'occasion pour faire sa cour, toucher le cœur de la dame, la persuader de le prendre pour mari. Joignez à cette donnée, fort simple d'ailleurs, les détails spirituels d'un dialogue plein de saillies, des situations ingénieuses, de la bonne et franche gaieté d'un bout de l'acte à l'autre, et vous comprendrez sans peine que le modeste prénom d'Alexandre joint à celui de M. Nus, peut fort bien être, comme personne n'en doute, le manteau beaucoup trop modeste sous lequel s'est caché Alexandre... Dumas.

Cachemire (MADEMOISELLE), roman de M. Jules Claretie, avec cette désignation générale qui semblerait faire croire, mais à tort, que c'est là la première partie d'une série de semblables études, les *Femmes de proie*. Le défaut de ce livre est d'être, pour ainsi dire, bien moins un roman qu'un courrier de Paris en trois cents pages, une chronique, une suite de tableaux parisiens. Mais l'auteur n'avait, après tout, pas voulu faire autre chose, et tout artiste est bien libre, ce semble, de choisir le point de vue qui lui convient ou qui le frappe. La courtisane est assurément une des grandes plaies de l'époque; *filles de marbre* ou *femmes de proie*, ces reines-tapage sont devenues, de nos jours, mieux que des exceptions, autre chose qu'une caste, presque une institution. Le livre de M. Jules Claretie est une œuvre de colère, une protestation, un appel à la morale, et, comme on l'a dit, l'application d'un fer rouge.

Mlle Cachemire est la fille d'un pauvre diable d'aubergiste des environs de Fontainebleau. Elle s'appelle Suzanne Labarbade. Cachemire est le pseudonyme de théâtre, le surnom de coulisses, le passe-port qu'il lui fallait pour le monde interlope. Elle se sauve de chez ses parents, refuse et méconnaît l'amour d'un honnête ouvrier, se lance dans la vie folle, hystérique, effrénée, et meurt jeune, d'une maladie dont s'oublie le nom, après avoir fait le malheur (inconscient de sa perversité) de trois ou quatre honnêtes gens qui l'aimaient. Son père est mort de douleur, son premier amour est tué en duel, tombé sous l'épée d'un aventurier nommé Terral, qu'elle aime et que elle trompera plus tard. Autour d'elle gravitent des figures repoussantes, celles de la mère Labarbade et du petit Adolphe, frère de Cachemire. C'est une œuvre de réalisme et de dégoût, menée aussi loin que possible dans l'horrible, mais que l'auteur a voulu faire et a faite morale, de cette morale élevée et poignante du chirurgien qui pratique une opération.

« J'ai peint ici, dit M. Jules Claretie dans sa préface, *Paris qui dépense*; une autre fois je montrerai *Paris qui pense*. » De telles œuvres sont les bienvenues, dans un temps qui subit les plus tristes spectacles. L'indignation, qui fait les vers, fait aussi les romans, et *Mademoiselle Cachemire* contient le tableau saisissant et cruellement vrai de cette partie de Paris que certains chroniqueurs et nouvelles se sont habitués à appeler complaisamment *tout Paris*.

CACHEMIRETTE s. f. (ka-che-mi-rè-te — dimin. de *cachemire*). Comm. Etoffe formée d'une chaîne de coton ou de bourre de soie, et d'une trame de laine cardée-peignée ou syn-

plement cardée, qui a l'envers tiré à poil et l'endroit parfaitement ras, et que l'on emploie spécialement pour la confection des pantalons et des paletots : *La CACHÉMIETTE est originaire d'Angleterre; jusqu'à présent, c'est même ce pays qui l'a presque exclusivement fournie au commerce.* (W. Maigne.)

CACHEMIEN ou **CACHEMYRIEN**, **IENNE** s. et adj. (ka-che-mi-rien, i-è-ne — rad. *Cachemire* ou *Cachemyre*). Géogr. Habitant du Cachemire; qui appartient au Cachemire ou à ses habitants : *Je préfère les CACHEMYRIENS qui formaient seuls ma société l'an passé.* (V. Jacquem.) *On me donna une fête des plus galantes, avec accompagnement obligé de CACHEMYRIENNES.* (V. Jacquem.) *Le troisième jour, sur le soir, il arriva une vingtaine de porteurs CACHEMYRIENS.* (V. Jacquem.)

CACHEMITE s. f. (ka-che-mi-te). Jeu d'enfants, dans lequel un des joueurs cherche les autres qui sont cachés : *Jouer à CACHEMITE.* V. *CACHE-CACHE.*

CACHE-MOUCCHOIR s. m. Jeu d'enfants, dans lequel un des joueurs cherche les mouchoirs des autres, qui les ont tous cachés; celui dont le mouchoir est trouvé doit chercher à son tour.

CACHE-MUSEAU s. m. Pâtiss. Sorte de pâtisserie qui ressemble au chou, mais qui est plus petite. || Pl. des *CACHE-MUSEAU*.

CACHENA, Etat et ville d'Afrique, dans la Nigritie. V. *KACHINA*.

CACHE-NEZ s. m. Cost. Masque de velours que les dames portaient autrefois quand elles sortaient, et qui est plus connu sous le nom de *loup*. On écrivait aussi *CACHENZ*. || Aujourd'hui, Grosse cravate de laine dont on s'en-tourne le cou et le bas du visage, pour se garantir du froid : *Mettre un CACHE-NEZ.* *Un énorme CACHE-NEZ en cachemire rouge lui montait jusque sur les yeux.* (Balz.)

— Manég. L'une des pièces dont la bride est composée.

CACHE-PEIGNE s. m. Boucle de cheveux destinée à cacher le peigne ou le ruban qui retient la coiffure d'une femme : *Des CACHE-PEIGNES.* || Fleurs, rubans ou perles placés derrière la tête, soi-disant pour cacher le peigne : *Un CACHE-PEIGNE en valenciennes. Une touffe de lilas placée en CACHE-PEIGNE.*

CACHE-PLATINE s. m. Arqueb. Pièce de cuir qui, au XVIII^e siècle, servait à protéger contre la pluie la platine du fusil de guerre. || Pl. des *CACHE-PLATINE*.

CACHE-POT s. m. Sorte d'enveloppe en carton, en papier ou en tapisserie, dans laquelle on cache les pots de terre où l'on cultive les fleurs d'appartement : *La bruyère y est aussi belle que celle que j'ai vue en janvier, sur la cheminée, dans le riche CACHE-POT apporté par Florine.* (Balz.) || Pl. des *CACHE-POT*.

— *A cache-pot*, loc. adv. En fraude, en cachette, sans payer les droits, en parlant des boissons : *Vendre du vin, de l'eau-de-vie à CACHE-POT.*

CACHER v. a. ou tr. (ka-ché — du lat. *coactus*, pressé, serré, tassé, qui a donné *coi*, ce qui rend assez probable cette étymologie). Mettre en lieu secret, chercher à soustraire aux regards : *CACHER un proscrit, un coupable. CACHER de l'argent, des bijoux, des papiers.* || Couvrir, ne pas laisser voir : *CACHER un tableau. CACHER son visage. CACHER sa nudité. Il étale son cordon ou le cache avec ostentation.* (La Bruy.) *La jeune femme cachea son visage dans ses deux mains.* (Alex. Dum.)

L'auteur d'un si grand coup me *cachea* son visage.

Corneille.

Parait-il, il *cachait* dans les cieux Son front audacieux.

Racine.

Cela sent son vieillard qui, pour en faire accroire, Cache ses cheveux blancs sous sa perruque noire.

Molière.

— Par anal. Dérober aux regards, intercepter la vue de : *Ce mur vous cache la vue de la campagne. Ces broderies, ces toiles si délicates, ces vaines couvertures qui ne cachent rien.* (Boss.)

... De Jérusalem l'herbe cache les murs.

Racine.

Les hauteurs de Meudon me *cachent* le soleil.

De Fontanes.

— Soustraire, dérober : *Le Nil cache sa source; bien des fortunes voudraient pouvoir en faire autant.* (Pétil-Senn.)

Quel pays reculé le *cache* à mes bienfaits?

Racine.

|| Retenir; engager à rester dans un lieu secret, empêcher de se montrer : *Sortez de vos retraites, où la misère et la honte vous cachent, familles infortunées.* (Fléch.)

... Ignorez-vous quelles sévères lois Aux timides mortels *cachent* ici les rois?

Racine.

— Receler, renfermer dans son sein : *Des palais superbes cachent des soucis cruels.* (Mass.) *Sous ces toits où la honte cache des misères et affreuses.* (Mass.) *Paris est le pandémonium qui cache dans le fouillis de ses nébuleuses des nobles, des prêtres, des notaires, des négociants.* (E. Texier.)

— Rendre secret, isolé, ignoré : *Je portais souvent mes pas vers un monastère voisin de*

mon nouveau séjour; un moment même j'eus la tentation d'y CACHER ma vie. (Chateaub.)

Choisis quelque désert pour y *cache* ta vie.

V. Hugo.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune, Libre du joug superbe où je suis attaché, Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont *caché*!

Racine.

— Fig. Ne pas dire, ne pas révéler, celer, faire un secret de : *CACHER la vérité. CACHER sa honte. CACHER l'état de sa fortune. Le plus beau dans les belles actions est de vouloir les CACHER.* (Pasc.) *La mort cachait ses approches.* (Boss.) *Chacun, sous une apparence de zèle, cache son ambition.* (Fén.) *On étale le titre de bon citoyen, et l'on cache dessous celui de jaloux.* (Mass.) *Quant à mettre les gens à portée d'oser me dire la vérité, je vous assure qu'on ne me la cache pas.* (Mme de Maint.) *Il est des circonstances où il faut tout dire ou tout CACHER.* (La Bruy.) *Il laissait paraître ses talents et cachait ses vertus.* (Buff.) *Pour vivre heureux, il faut CACHER ses jouissances.* (B. de St-P.) *Taire son nom, ce n'est pas le CACHER.* (Chateaub.) *L'homme qui cache ses défauts prouve qu'il les connaît et qu'il est bien près de s'en corriger.* (Boitard.) *Les hommes égoïstes et méchants cachent leurs vices sous le masque séduisant de la politesse.* (Boitard.) *Une femme qui a une première faiblesse voudrait se la CACHER à elle-même; pour la seconde, elle se contente de la CACHER aux autres; quant à la troisième, elle ne se met plus en peine de la CACHER à personne.* (**) *La vertu seule a l'habitude de CACHER ce qui serait bon à montrer.* (Latens.)

Apprenez un secret que je voulais *cache*.

Corneille.

Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me *cache*.

Racine.

Je voudrais vous *cache* une triste nouvelle.

Racine.

Je leur ai commandé de *cache* mon injure.

Racine.

Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien Où tout votre cœur s'ouvre et ne me cache rien.

Molière.

|| Déguiser, empêcher de connaître, de pénétrer, de remarquer : *La piété envenant le moi humain, la civilité humaine le cache et le supprime.* (Pasc.) *La gravité est quelquefois un mystère du corps inventé pour CACHER les défauts de l'esprit.* (La Rochef.) *La prudence ne cache ni l'âge ni la laideur.* (La Bruy.) *Le plus grand art est de CACHER l'art.* (Dider.) *La richesse cache la beauté.* (Dupaty.) *La simplicité de l'Evangile en cache souvent la profondeur.* (J. de Maistre.) *L'innocence du langage cache souvent le crime au fond de l'âme.* (La Rochef.-Doud.) *La plupart des termes abstraits sont des ombres qui cachent des vides.* (J. Joubert.) *La beauté du paysage cache la longueur du chemin.* (V. Hugo.) *Dieu est derrière tout, mais tout cache Dieu.* (V. Hugo.)

Souvent de beaux dehors *cachent* des âmes basses.

Corneille.

Sous un air paternel *cache* l'autorité, Et mêlez la douceur à la sévérité.

Delille.

|| Faire supposer, sans révéler positivement : *Tant de mystère et de précautions nous cachent quelque grave mesure.*

Sa venue en ces lieux *cache* quelque mystère.

Corneille.

— Mar. *Cacher le vent*, Le masquer, l'empêcher de souffler sur un certain point : *Les montagnes de la côte nous CACHAIENT LE VENT du sud.*

— Jeux. Aux cartes, *Cacher son jeu*, Le tenir de manière qu'il ne puisse être vu de autres joueurs : *CACHEZ VOTRE JEU.* || Fig. Dissimuler ses desseins, ses mesures, ses démarches :

Depuis un an, je *cache* adroitement mon jeu.

C. D'Harleville.

Se cacher v. pr. Etre caché : *Des fruits qui se cachent sous les feuilles. Le raisin, plus délatant que la pourpre, ne pouvait se cacher sous les feuilles.* (Fén.) *Toute ablution doit se cacher dans le secret de la toilette.* (Brill.-Sav.) *Ce fut M. Decazes qui déroba le maréchal Ney dans les montagnes d'Auvergne, où il s'était caché.* (Chateaub.) || Etre déguisé, dissimulé : *L'homme se cache sous le monarque.* (Fléch.) *L'ordre se cache à force d'art.* (Condill.) *C'est dans le mal qu'on dit de soi que peut se cacher le plus de vanité.* (Nisard.)

— Poétiq. Disparaître, se perdre : *Se cacher dans la nuit des temps. Ces rois antiques, dont l'origine se cache dans l'obscurité des premiers temps.* (Boss.)

— Se dérober aux regards, se retirer dans un lieu secret pour n'être point vu : *CACHEZ-VOUS derrière moi. Quiconque aime à se cacher a tôt ou tard raison de se cacher.* (J.-J. Rouss.)

Du moins, pour son honneur, Rodrigue, *cache-toi*.

Corneille.

Où me *cache*? Fuyons dans la nuit infernale.

Racine.

Dans le fond des forêts allaient-ils se *cache*?

Racine.

Et les nymphes d'effroi se *cachent* sous les eaux.

Boileau.

... Vous bien *cache* est un point nécessaire.

Molière.

La gent marécageuse, Gent fort sottie et fort peureuse, S'allia *cache* sous les eaux.

La Fontaine.

Dans ce réduit, *cachez-vous* tout le soir; Vous trouverez un ample manteau noir, Pourrez-vous-y.

Voltaire.

|| Eviter de se montrer, de s'exposer aux regards du public : *Jeunes ou vieilles, les femmes font bien de se cacher; mais vieilles, elles le doivent indispensablement.* (Mme Necker.)

— Fig. Eviter de se faire connaître, de se faire remarquer : *Le crime va tête levée, la vertu rougit et se cache.* (Massill.) *Le vice a beau se cacher, son empreinte est sur le front des coupables.* (J.-J. Rouss.) *Les grandes âmes ne sont pas soupçonnées, elles se cachent.* (Beyle.)

Dans quel amas confus de grossières erreurs La vérité se *cache* à ses adorateurs!

Viennet.

|| Ne point se manifester; éviter d'attirer l'attention sur soi : *Dieu s'est caché à leur connaissance.* (Pasc.) *Le poète doit se cacher toujours pour ne laisser paraître que le héros.* (Volt.) *Dieu se cache aux superbes, qui n'aiment pas, et qui s'aiment.* (E. Alaux.)

— Déguiser ses sentiments, parler contre sa pensée : *Si les coupables en politique ne sont pas indulgents, c'est qu'ils veulent se cacher derrière ce qu'ils disent.* (Mme Campan.)

... Bajazet ne sait point se *cache*.

Racine.

|| Se déguiser à soi-même, éviter de se connaître, chercher à s'aveugler : *Nous nous cachons et nous déguisons à nous-mêmes.* (Pasc.)

Souvent il se disait en son cœur que le plus malheureux effet de la faiblesse de l'âge était de se cacher à ses propres yeux. (Boss.) *Toutes les passions sont menteuses, elles se cachent à elles-mêmes.* (La Bruy.)

... A ses propres yeux, L'homme sait se *cache* d'un voile spécieux.

A. Chénier.

— Cacher à soi-même : *Se cacher le jour avec la main.* || Cacher une partie de soi-même : *Les autruches, quand elles se sentent poursuivies, n'imaginent rien de mieux que de se cacher la tête.* (Guérout.) || Déguiser à soi-même : *Chacun se cache la plaie secrète de son cœur.* (Massill.)

Je n'ai pu vous *cache*, jugez si je vous aime, Tout ce que je voulais me *cache* à moi-même.

Racine.

— Cacher l'un à l'autre : *Les amants se cachent avec soin leurs défauts; trop souvent les époux se les montrent.* (Boiste.)

— Fam. *Aller se cacher*, Ne pas oser paraître, montrer de la honte : *ALLEZ VOUS CACHER, vilaines, ALLEZ VOUS CACHER pour jamais.* (Mol.)

Dis-moi plutôt, dis-moi que j'aille me *cache*.

Molière.

|| *Veux-tu te cacher! veux-tu bien te cacher!* Se dit pour faire honte à quelqu'un.

— *Se cacher à*, Fuir, éviter : *Se cacher à tous les yeux. Il s'est caché à tous ses amis.* (Acad.)

Je me *cachais* au jour, je fuyais la lumière.

Racine.

|| *Se cacher au monde*, Mener une vie solitaire, retirée. || *Se cacher de*, avec un nom de personne, Eviter de faire connaître ses pensées, ses actions à : *Il se cache de vous, il veut vous tromper.*

Non, il s'est *caché* d'eux en cette conférence.

Corneille.

On trompe Iphigénie, on se *cache* d'Achille.

Racine.

|| *Se cacher de*, avec un verbe ou un nom de chose, Ne pas avouer, ne pas convenir de, faire mystère de, se défendre de : *Il se parle à lui-même, et il ne s'en cache pas.* (La Bruy.) *Si vous êtes l'ami de Jésus-Christ, pourquoi vous en cachez-vous?* (Massill.)

Athènes l'attirait, il n'a pu s'en *cache*.

Racine.

... Il a su me *toucher*,

Seigneur, et je n'ai point prétendu m'en *cache*.

Racine.

— Syn. *Cacher, celer, couvrir, déguiser, dissimuler, pallier, taire, voiler. Cacher*, c'est tenir secret, s'abstenir avec soin de tout ce qui pourrait conduire les autres à deviner ou même soupçonner une chose qui n'est pas connue. *Celer* exprime la même idée un peu moins fortement, mais en y ajoutant celle d'un défaut de franchise. *Couvrir*, c'est créer soi-même des obstacles qui rendent la découverte de la chose cachée plus difficile, c'est mettre par-dessus une autre chose pour arrêter la vue ou pour détourner la recherche. *Déguiser*, c'est présenter les choses sous une fausse apparence pour empêcher de les voir telles qu'elles sont. *Dissimuler* présente aussi l'idée de fausseté, mais d'une manière plus directe; celui qui *dissimule* nie ce qui est ou dit nettement qu'il y a autre chose, ou bien encore il a l'habitude des *déguisements*. On connaît la maxime de Louis XI : *Qui nescit dissimulare nescit regnare*; et l'on sent bien qu'il voulait par là recommander, non un acte particulier, mais un système. *Pallier*, c'est atténuer ce qui pourrait choquer; celui qui

pallie déguise les choses, non en changeant les couleurs, mais en les rendant moins franches. *Taire* signifie simplement ne pas dire; aucune idée fâcheuse n'y est attachée par la force même de l'expression, c'est quelquefois un devoir de *taire* certaines choses dont la connaissance ne produirait que du mal. Enfin *voiler*, c'est couvrir légèrement, non pour empêcher de voir, mais pour qu'on ne voie pas d'une manière distincte.

Allus. litt. *Caches ce sein que je ne saurais voir*, vers de Molière dans *Tartufe*. V. *SEIN*.

— Antonymes. Communiquer, dévoiler, exposer, manifester, montrer, révéler.

CACHÈRE s. f. (ka-chè-re). Techn. Trou pratiqué dans le gros mur du fourneau de fusion, dans les verreries, et servant à poser la bouteille sur son ventre, quand on l'a séparée de la meule qui tient à la canne.

CACHÉREAU s. m. (ka-chè-ro — bas lat. *chartularium*, même sens, formé de *charta*, charte, et anciennement papier). Anc. cout. Gardien des chartes d'une église, appelé aussi *CARTULAIRE*. || Bailli anglais d'un ordre inférieur. || Registre en parchemin sur lequel se trouvaient inscrits les titres de propriété, sorte de cartulaire; en matière de dîmes, il fallait produire un cachereau authentique.

CACHERIE s. f. (ka-chè-ri — rad. *cache*). Soin qu'on prend de se cacher ou de cacher quelque chose : *Quoique cela fût devenu le secret de la comédie, la même enfermerie, la même CACHERIE furent toujours de même.* (St-Simon.) || Peu usité.

CACHERIE s. f. (ka-chè-ri — rad. *cache*, qui a signifié *chasse*). Droit de chasse. || Vieux mot.

CACHERON s. m. (ka-che-ron — rad. *cache* (choire)). Espèce de ficelle grossière que les paysans appellent ainsi, parce qu'ils en mettent au bout de leurs fouets ou cacheirois.

CACHE-SOTTISE s. m. Néol. Ce qui est propre à cacher les fautes, les sottises : *La nuit, qui est le plus grand des CACHE-SOTTISES, commençait à voiler le contour absurde du clocher.* (V. Hugo.)

CACHET s. m. (ka-ché — rad. *cache*, parce que le cachet, s'appliquant généralement sur les lettres, sert à cacher l'écriture). Petit sceau gravé qui sert à produire une empreinte sur la cire ou sur toute autre matière employée à cacheter une lettre, ou à tout autre usage : *CACHET d'or. CACHET d'argent. CACHET bien gravé. Le CACHET d'un ministre, d'un notaire, d'un fabricant. Faire graver son chiffre sur un CACHET. Jules César avait sur son CACHET une figure de Vénus. Il quitta aux ventes publiques l'écritoire de Marion Delorme et le CACHET de Ninon de Lenclos.* (Ed. About.) *Dès 1802, le vieux chevalier cachetait ses lettres d'un très-vieux CACHET d'or.* (Balz.)

— Par ext. Empreinte même du cachet; cire ou toute autre matière qui porte cette empreinte : *Le CACHET a été brisé. Examinez toujours le CACHET de mes lettres.* (J.-J. Rouss.) *En voyant les CACHETS noirs, la pauvre fille devint tremblante.* (E. Sue.) || *Il brisa le CACHET, reconnut l'écriture et poussa le cri d'Archimède.* (J. Sandeau.) *Andréa interrogea le CACHET pour voir s'il avait été forcé, le CACHET était parfaitement intact.* (Alex. Dum.)

— Particulièrement. Nom que l'on donne à des cartes ou objets quelconques en tenant lieu, délivrés par certains établissements à leurs abonnés, et que ceux-ci doivent remettre à l'administration chaque fois qu'ils veulent avoir le droit que ce cachet leur confère : *CACHETS de bains. CACHETS de restaurateur. Cet établissement délivre treize CACHETS pour un abonnement de douze.* || Carte qu'un élève à domicile délivre à un professeur, à chaque leçon qu'il reçoit, et qui permet ensuite de régler le compte des leçons lorsque le professeur en réclame le prix : *Donner des leçons de mathématiques, de danse, de piano, à cinq francs le CACHET.*

— Fig. Caractère propre, tournure originale ou personnelle : *Avoir du CACHET. Avoir son CACHET. Cette œuvre n'a point de CACHET. Le jeu de cette actrice est sage, régulier, naturel, mais il manque de CACHET. Voilà une figure qui a du CACHET.* || Marque distinctive et déterminée : *Le CACHET de la vérité. Une grande délicatesse doit être le CACHET de toutes les actions des femmes.* (Mme Monfrayson.) *La charité universelle fut le CACHET divin du christianisme.* (Mme G. de Gamond.) *Le CACHET de la médiocrité en tout genre est de ne pas savoir se décider.* (J.-B. Say.) *La vanité est l'apanage de la médiocrité, le CACHET de la sottise.* (De Ségur.) *Nous aimons à chercher dans le passé tout ce qui a un CACHET distinct et porte la marque d'une époque.* (Ste-Beuve.) *Les femmes, pour peu qu'elles écrivent et qu'elles marquent, portent très-bien en elles le CACHET des époques diverses.* (Ste-Beuve.) *La fin du discours de M. Guizot a un CACHET d'élevation qu'il a tenu à marquer.* (Ste-Beuve.) *Une œuvre conçue avec passion porte toujours un CACHET particulier.* (Balz.) *Ce qui fait l'intérêt et la beauté des choses, c'est le CACHET de l'homme qui y a passé, aimé, souffert.* (Renan.) *Il faut que toutes les lois portent, gravé sur leur front, le CACHET national.* (Napol. III.) *Un Anglais porte toujours sur son visage le CACHET de sa nation.* (J.-L. Larcher.)

— Marque distinctive, signe symbolique de la propriété : *Napoléon foudroya les sections et dit : J'ai mis mon cachet sur la France; Attila avait dit : Je suis le marteau de l'univers.* (Chateaub.)

— *Cachet volant*, Cachet qui ne tient qu'à l'un des deux plis d'une lettre et n'empêche pas de l'ouvrir : *Telle est la substance de ma lettre, que j'ai envoyée à cachet volant à M. d'Argental.* (Vol.)

— *Lettre de cachet*, Se disait autrefois d'une lettre marquée du cachet du roi et portant un ordre de sa part : *La lettre de cachet que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser.* (Boss.) || Se disait particulièrement d'une lettre d'exil ou d'emprisonnement délivrée par le roi, non en vertu d'un arrêt juridique, mais de sa seule autorité royale : *On délivrait des lettres de cachet où le nom de la victime était laissé en blanc, et pouvait être rempli à volonté par le détenteur de l'ordre souverain. Il ne s'arrêta pas en si beau chemin : les arrêts et les lettres de cachet se multiplièrent.* (St-Simon.) « *Que fait-on à ceux qui fabriquent de fausses lettres de cachet ?* » demandait un jour Voltaire à un ministre. — *On les pend.* — *C'est toujours bien fait, répliqua le redoutable ennemi de l'arbitraire, en attendant qu'on pendre ceux qui en signent de véritables.* »

— Loc. fam. *Couvrir le cachet*, Donner des leçons en ville : *Couvrir le cachet à cet âge ! (Balz.) Bêru était un grand violon, et il s'était longtemps croûté à couvrir le cachet.* (F. Soulié.) || *Couveur de cachets*, Professeur en ville : *Son mari était couveur de cachets, répétiteur de latin.* (Michelet.)

— Loc. poét. *Mettre un cachet sur la bouche de quelqu'un*, L'obliger au silence, l'empêcher de parler : *Ponchartrai et sa femme l'appelaient leur muet, parce que la charité avait mis un cachet sur sa bouche.* (St-Simon.)

— Diplom. Contre-scel, petit sceau.

CACHET (Christophe), médecin suisse, né à Neuchâtel en 1572, mort en 1624. Après avoir achevé ses études, il partit pour l'Italie, resta plusieurs années à Padoue, où il apprit la médecine, et de là se rendit à Fribourg, où il fit son droit. De retour en France, il embrassa définitivement la carrière médicale, et ne tarda pas à acquiescer une grande réputation. Il alla ensuite se fixer à Nancy, où le duc de Lorraine le nomma son médecin ordinaire et son conseiller. Cachet a été un des premiers commentateurs d'Hippocrate en France, et il a eu un mérite bien rare à son époque, c'est d'avoir attaqué pendant toute sa vie les alchimistes et les charlatans, qui se vantaient de guérir toutes les maladies à l'aide de quelques recettes ridicules. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Controversæ theoricæ-practicæ in primam Aphorismorum Hippocratis sectionem* (Toul., 1612, in-12); *Pandora bacchica furens medicis armis oppugnata* (Toul., 1614, in-12), et des épiques : *Exercitationes equestres in epigrammatum libros sex distinctæ* (Nancy, 1622, in-80). — **PAUL CACHET** (dom), frère du précédent, de la congrégation des bénédictins, a laissé un mémoire intitulé : *De l'état et qualité de l'abbaye de Saint-Mihiel.*

CACHET (Jean), biographe français, né à Neuchâteau, mort en 1633, était parent du précédent. Entré dans l'ordre des jésuites en 1617, il a composé ou traduit plusieurs ouvrages ascétiques et biographiques, parmi lesquels nous citerons : *la Vie de Jean Berclmans*, traduite de l'italien de Cepari (Paris, 1630, in-8); *la Vie de saint Isidore*, traduite de l'espagnol de Quintana (1631, in-12); *la Vie de saint Joseph* (1633, in-12), etc.

CACHET DE MONTEZAN DE GARNERAN, nom d'une famille française, originaire de Lyon, qui a donné trois présidents, un procureur général, et plusieurs conseillers au parlement des Dombes. Ses principaux membres sont : CLAUDE, qui fut échevin à Lyon en 1679, et qui a publié un *Abbrégé de la souveraineté des Dombes* (Thoissey, Le Blanc, 1696, in-fol.); et JEAN-BENOÎT, premier président au parlement de Trévoux, de l'Académie de Lyon, mort le 7 juillet 1787, à qui l'on doit quelques mémoires académiques.

CACHE-TAMPON s. m. Sorte de jeu d'enfants, qui ne diffère de celui du cache-mouchoir qu'en ce que l'objet caché est roulé en tampon.

CACHETANT (ka-che-tan) part. prés. du v. Cacheter : *Lorsqu'il veut peindre une jeune dame du temps de Louis XIII, cachetant un billet doux, il commence par couvrir les marchands de curiosités.* (Ed. About.)

CACHETÉ, ÊE (ka-che-té) part. pass. du v. Cacheter. Fermé avec un cachet; marqué d'un cachet : *Pli cacheté. Lettre cachetée. Il se pourrait bien que ce livre eût été enlevé de la caisse, car elle n'était ni emballée ni cachetée, mais très-mal ficelée.* (J.-J. Rouss.) *J'ai sa promesse de mariage cachetée et en bonne forme.* (Bruy.) *Quand il sera rentré, renvoyez-lui cette carte et ce papier cachetés.* (Alex. Dum.) *Cette grosse lettre était cachetée avec du papier mâché.* (E. Sue.)

... Je trouve à propos que, toute cachetée, cette lettre lui soit promptement reportée.

MOLIERE.

— *Soumission cachetée*, Offre, dans une enchère publique, faite par écrit et dans un pli cacheté.

— *Vin cacheté*, Vin en bouteille et fermé d'un bouchon couvert de cire d'Espagne. || Par ext., Vin fin, parce que le plus souvent on ne prend pas la peine de cacheter les vins ordinaires. || s. m. Fam. Vin cacheté, vin fin : *Boire du cacheté. Ils ont bu du cacheté avec le chourineur.* (E. Sue.)

CACHETER v. a. ou tr. (ka-che-té — rad. cachet; double le t devant une syllabe muette : je cachette, tu cachetterais, il cachetterait). Fermer, sceller avec un cachet : *Cacheter une lettre. Cacheter un billet. Cacheter un paquet. Il cachette sa lettre et l'envoie à deux heures.* (Mme de Sév.) *Dès 1802, le vieux chevalier cachetait ses lettres d'un très-vieux cachet d'or.* (Balz.) *Lorsque j'eus lu cette lettre, il la cacheta et l'envoya par un exprès.* (Scribe.) *Il se mit à une petite table et écrivit un petit mot qu'il cacheta avec une baguette.* (Alex. Dum.) *Hésité seul, le cardinal s'assit de nouveau, écrivit une lettre qu'il cacheta de son sceau particulier.* (Alex. Dum.) *Assis devant un bureau, il cachetait plusieurs dépêches.* (E. Sue.)

— *Cacheter des bouteilles*, du vin ou des liquides en bouteilles. En enduire le bouchon avec de la cire d'Espagne, pour empêcher l'introduction de l'air.

— Absol. : *L'usage de cacheter fut une invention des Lacédémoniens.* (Dumarsais.)

— *Cire à cacheter ou cire d'Espagne*, Espèce de résine dont on se sert pour cacheter les lettres et les bouteilles : *Le châte tenait par une aiguille cassée, convertie en épingle au moyen d'une boule de cire à cacheter.* (Balz.) || *Pains à cacheter*, Petits morceaux de pâte sèche de forme circulaire, qui servent le plus souvent à cacheter les lettres.

Se cacheter v. pr. Etre cacheté, fermé ou marqué d'un cachet : *Ce n'est pas ainsi que cela doit se cacheter.*

— **Antonymes.** Décacheter, desceller.

CACHETTE s. f. (ka-ché-te — dimin. de cache). Fam. Petite cache : *Il avait une cachette où l'on a trouvé son argent.* (Acad.) *Savez-vous où notre homme a mis le testament ? — Dans une cachette du secrétaire.* (Balz.) *Aussitôt que ces deux coquins ont été partis, on nous a fait sortir de notre cachette.* (G. Sand.)

— Fig. Secret, mystère : *La nature est toujours la même ; c'est à nous de savoir la suivre dans ses cachettes, et l'obliger à révéler l'habit qui nous convient.* (P. Leroux.)

— *En cachette* loc. adv. A la dérochée, en secret, en se cachant : *J'ou ne me voyait qu'en cachette.* (Card. de Retz.) *Ce sera amusant de lui raconter qu'il ne me connaît pas, et que je le connais, et que je l'ai vu en cachette au milieu de deux cents personnes.* (Scribe.) *Je recevais ses lettres, et les lui portais en cachette.* (E. Sue.)

Pain qu'on déroche et qu'on mange en cachette. Vaut mieux que pain qu'on cuit et qu'on achète.

LA FONTAINE.

Un amant bien atteint doit se mettre à la diète. Ou, s'il mange, du moins doit manger en cachette.

E. AUGIER.

... A la roulette. J'y jouais bien en cachette. Mais il faudrait mettre au jeu. Quand on n'a rien, Landerrette.

On ne saurait manger son bien.

BÉRANGER.

Cachette (LA), opéra-comique en trois actes, paroles de Planard, musique d'Ernest Boulanger, représenté à l'Opéra-Comique dans le mois d'août 1847. Cette pièce est une sorte de mélodrame dont la donnée est invraisemblable. La scène se passe au temps de Cromwell. Le protecteur veut se faire livrer la fille d'un de ses ennemis politiques, sir Arundel. La nourrice de cette enfant pousse le dévouement à la famille de son maître jusqu'à substituer sa propre fille à celle que réclame Cromwell. Ce n'est que dix-sept ans après que la naissance et le rang des deux sœurs de lait sont constatés. Le titre de cet ouvrage n'est justifié que par une circonstance accessoire, c'est-à-dire par un trésor que la paysanne Hélène a caché dans une armoire, et qui, tombant entre les mains d'un vertueux paysan, sert, comme dans la *Dame blanche*, à racheter le château de sir Arundel.

Nous signalerons dans la partition les couplets d'Hélène : *Dieu sur toi veillera*; les couplets d'Alice au second acte : *Chante, ma fillette, ta chanson d'amour*; l'air de basse, *Sous le toit paternel*; et, au troisième acte, un bon duo pour soprano et ténor. Cet ouvrage n'a pas eu de succès, malgré le mérite de la musique et l'interprétation satisfaisante qu'en ont faite Audran, Herman-Léon, Riquier, Sainte-Foy, Mlles Revilly, Grimm et Lavoie.

CACHEU, ville d'Afrique. V. CACHAO.

CACHEU, EUSE s. (ka-cheur, eu-se — rad. cachet). Celui, celle qui cache, qui aime à cacher.

— Techn. Petit maillet plat en usage dans

les raffineries de sucre, pour enfoncer le tampon de lingé qui, dans l'opération de l'emploi, forme le trou de la pointe des formes. || On dit aussi CACHEUX.

CACHEUX (l'abbé), théologien français et l'un des éditeurs du *Répertoire des prédicateurs modernes* (1840), a publié plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Essai sur la philosophie du christianisme* (1839-1841, 2 vol. in-80), au point de vue de ses rapports avec la philosophie moderne; *Philosophie de l'histoire des conciles tenus en France* (1844, in-80), où il examine l'influence que ces conciles ont exercée sur la législation et la civilisation en général; enfin, *Discussion théologique et philosophique avec le protestantisme* (1855, in-80).

CACHEVEAU s. m. (ka-che-vo). Ornith. Nom vulgaire du plongeon.

CACHEXIE s. f. (ka-chék-si — gr. *kachexia*, même sens; de *kakos*, mauvais; *axis*, état). Pathol. Etat d'affaiblissement et d'amalgrissement général : *Cachexie cancéreuse, tuberculeuse. Dans les tumeurs, il existe une maladie qui est une véritable cachexie.* (Raynal.)

— Art vétér. *Cachexie aqueuse*, Cachexie particulière des bêtes ovines. || On disait autrefois POURRITURE DES BÊTES À LAINE.

— **Encycl. Pathol.** Le sens du mot *cachexie* est très-loin d'être précis. Tantôt on désigne, par cette expression, une habitude morbide du corps, tantôt un degré avancé de plusieurs maladies qui n'ont entre elles aucun caractère commun. On a fait de la *cachexie* un synonyme de diathèse, de consommation, de phthisie, de marasme, d'atrophie. Borden créait tant de *cachexies* qu'il existait d'affections humorales; d'autres appellent *cachexies* diverses hydropisies, des affections de peau, etc. Il conviendrait cependant de distinguer surtout les diathèses des *cachexies*. Le mot diathèse, qui ne possède pas lui-même un sens très-déterminé, désigne cependant, non pas un état morbide particulier, mais une prédisposition à la production de plusieurs affections de même nature; le mot *cachexie*, au contraire, désigne un état général grave qui se montre à la suite des lésions profondes de nutrition. Cet état est ordinairement caractérisé par la bouffissure et l'infiltration, la teinte jaune ou plombée de la face, la fluidité du sang et la langueur des fonctions de nutrition toujours sérieusement compromises. L'amalgrissement, la perte des forces, les palpitations, les syncopes, le souffle carotidien, la fièvre hectique, les épistaxis et le purpura se joignent à ces symptômes, et sont les signes précurseurs d'une mort imminente. Il y a, dans cet état singulier, suivant plusieurs pathologistes, un mélange d'empoisonnement et d'anémie, dus à la resorption d'un produit morbide : pus cancéreux ou tuberculeux, miasme paludéen, virus syphilitique, etc.

On distingue plusieurs espèces de *cachexies* ou maladies cachectiques; ce ne sont que les degrés avancés des maladies constitutionnelles ou des lésions profondes des fonctions de la nutrition. Ce sont : 1° la *cachexie paludéenne*, qui survient à la suite de la fièvre palustre endémique et de longue durée; elle résulte de l'impaludation ou empoisonnement par le miasme paludéen; 2° la *cachexie saturnine*, qui résulte de l'intoxication par les préparations de plomb; 3° la *cachexie mercurielle*, qui succède aux affections mercurielles et se montre comme conséquence d'un traitement hydragyrique trop prolongé; 4° la *cachexie syphilitique*, qui dérive du vice syphilitique; 5° la *cachexie cancéreuse*, la *cachexie tuberculeuse* et la *cachexie strumeuse*, conséquences des diathèses cancéreuse, tuberculeuse et scrofuleuse; 6° la *cachexie scorbutique*, amenée par le scorbut; 7° la *cachexie dyspeptique* et *chloro-dyspeptique*, qu'amène la persistance de la dyspepsie chlorotique; 8° la *cachexie nerveuse*, due à la persistance de l'état nerveux, de l'hystérie, du nervosisme, etc.; 9° enfin, la *cachexie exophthalmique*, qui accompagne l'affection connue sous le nom de goitre exophthalmique, maladie de Basedow.

Les *cachexies* réclament un traitement. Elles ne sont pas absolument incurables, à moins qu'elles ne dépendent d'une lésion ou d'une diathèse ancienne. Un bon régime et des remèdes appropriés peuvent avoir quelque influence sur les *cachexies*. On emploiera, comme médicaments : les spécifiques qu'il convient d'opposer à la diathèse originelle, selon les cas, les ferrugineux, les arsenicaux, les toniques; on y joindra une alimentation fortifiante, l'usage des bains froids, des bains de mer, des bains sulfureux, des eaux minérales sulfureuses, l'hydrothérapie et les voyages. A défaut d'indication positive, il n'y aura d'autre ressource que l'emploi des palliatifs; c'est tout ce qu'il est permis de tenter au dernier terme des affections tuberculeuses, cancéreuses, etc.

— Art vét. *Cachexie aqueuse*. En art vétérinaire, le nom de *cachexie aqueuse* a été substitué à celui de *pourriture*, qui autrefois était employé. « Sous le nom de *cachexie aqueuse*, dit M. Raynal, les vétérinaires désignent particulièrement une maladie générale, dépendant d'une lésion profonde de la nutrition et d'une altération du sang, caractérisée par la pâleur et la mollesse des tissus, par l'amalgrissement, par un affaiblissement graduel de la force musculaire, par des œdèmes,

des infiltrations séreuses et des hydropisies des grandes cavités splanchniques. » On trouve comme lésion anatomique dans cette affection une diminution de la masse du sang, de la quantité normale des globules, des matériaux solides du sang et une augmentation considérable de la partie séreuse. Cette maladie est très-fréquente chez presque tous nos animaux domestiques; mais les moutons y sont plus particulièrement exposés; elle exerce de grands ravages, principalement dans les années pluvieuses. La *cachexie* attaque moins souvent les bœufs et les chevaux, rarement le chien, mais plus souvent les lapins domestiques, les oiseaux de basse-cour et les vers à soie. Dans l'espèce ovine, cette affection a reçu différents noms; elle est généralement connue sous le nom de *pourriture*, dans le langage des agriculteurs. On l'appelle encore par les noms bizarres de *houtelle*, de *boulc*, de *gomadure*, *gouloumon*, *douve*, *mal de foie*, *ganache*, etc. Chaque berger, chaque localité a son expression spéciale. C'est vers la fin de l'hiver, et surtout au printemps, que cette maladie sévit avec le plus d'intensité. Elle est commune dans les pays humides, les lieux boisés, marécageux à sous-sol argileux. On l'observe plus fréquemment dans le nord et le centre de l'Europe que dans le midi. En Egypte, elle apparaît au cœur de l'été, à la suite des inondations du Nil. Les pâtres, les bergers des temps les plus reculés ont connu cette maladie, car elle se trouve mentionnée dans presque tous les auteurs qui se sont occupés de l'espèce ovine. L'humidité, les localités basses et marécageuses, les plantes qui végètent sur les bords des étangs et des eaux stagnantes, imprégnées d'une grande quantité d'eau, les bergeries humides, mal aérées, sont autant de causes qui agissent soit comme influence prédisposante, soit comme cause déterminante de la *cachexie aqueuse*. Cette maladie est une des plus graves de l'espèce ovine. En moyenne, la perte est de 50 pour 100; de plus, les bêtes qui échappent aux suites de la maladie restent maigres, chétives, et sont réfractaires à l'engraissement. Pour préserver les animaux de cette maladie, il faut les laisser à la bergerie pendant les journées de pluie, éviter le pâturage dans les lieux humides, les rentrer avant la fraîcheur et l'humidité de la nuit, les bien nourrir et éviter les transitions de la nourriture d'hiver à la nourriture du printemps. Cette maladie résiste aux moyens thérapeutiques les mieux indiqués. La chicorée sauvage, la tanaïsie, l'absinthe, l'armoise, les feuilles de pin ou de sapin, les baies de genièvre, l'écorce de saule ou de chêne, infusées ou concassées, associées aux provendes et aux fourrages, sont particulièrement recommandées. La viande de ces animaux, sacrifiés dans le cours des diverses périodes de cette maladie, est molle, flasque, décolorée, donne un bouillon maigre et blanchâtre; mais elle est bonne et saine, et les autorités ne doivent point en prohiber la vente. Chez le bœuf, la *cachexie* se manifeste dans les mêmes conditions et sous l'influence des mêmes causes que celle du mouton, se traduit par les mêmes phénomènes morbides, et réclame les mêmes soins que la *pourriture* de l'espèce ovine. Chez les lapins domestiques, la *cachexie aqueuse* est commune, surtout dans les localités où on les élève en grand dans un but commercial ou industriel. Elle est déterminée par l'encombrement, la malpropreté des habitations et l'usage d'une alimentation verte trop uniforme. On l'appelle vulgairement *gros ventre*, *hydropisie*, *mal de foie*. Les lapins perdent l'appétit, maigrissent, les parties déclives du corps s'inflètent, le foie double de volume. Chez les oiseaux de basse-cour, la *cachexie* fait aussi de grands ravages. Ces oiseaux ont alors la démarche nonchalante, le plumage hérisse, l'œil couvert et la crête pâle. Dans les magnaneries, la *pourriture* occasionne aussi de grandes pertes; on en attribue la cause aux feuilles de mûrier trop tendres ou trop aqueuses, et que l'on donne le matin avant qu'elles aient été frappées et desséchées par le soleil. Dans cette maladie, le ver à soie se gonfle, devient mou, se gorge de liquide et meurt. C'est en maintenant les habitations propres, en donnant une nourriture tonique, excitante, salée, qu'on préserve les lapins de la *pourriture*, ainsi que les oiseaux de basse-cour. Quant au ver à soie, l'hygiène est le seul moyen de le préserver de cette maladie.

CACHI s. m. (ka-chi). Minér. Pierre blanche qui ressemble à l'albâtre, et que l'on trouve communément dans les mines d'argent du Pérou.

CACHIBOU s. m. (ka-chi-bou). Bot. Espèce de bursère de la Guyane, qui fournit une gomme de couleur jaune. || Gomme fournie par le même arbre.

CACHICAME s. m. (ka-chi-ka-me). Mamm. Espèce de tatou.

CACHIER v. n. ou intr. (ka-chié — rad. cache, chasse). Ancienne forme du mot *chasser*.

CACHIER s. m. (ka-chié — rad. cache, chasse). Cheval de chasse. || Vieux mot.

CACHIMANA, le bon principe, chez les peuples du haut Orénoque et de l'Inirinda.

CACHIMAYO, rivière de l'Amérique du Sud, dans la république de Bolivie, départ. de Chuquisaca, prend sa source dans le départ. de

Potosi, coule d'abord de l'O. à l'E., puis tourne au S., baigne Chuquisaca, et, après un cours de 230 kilom., se jette dans le Pilcomayo.

CACHIMBAU s. m. (ka-chain-bo — corrupt. du mot *cachimbo*). Pop. Nom familier de la pipe, des grosses pipes en particulier, à Marseille et dans une partie de la Provence.

CACHIMENT s. m. (ka-chi-man). Bot. Fruit du cachimentier : *Le cachiment morveux*. *Le cachiment cœur de bœuf*. On l'appelle aussi *corossol*.

CACHIMENTIER s. m. (ka-chi-man-tié — rad. *cachiment*). Bot. Arbre des Antilles du genre anone, qui produit le cachiment.

CACHIMIE s. f. (ka-chi-mi). Minér. Nom donné par Paracelse aux oxydes terreux et aux substances minérales, que les anciens regardaient comme des métaux imparfaits.

CACHIN (Joseph-Marie-François), ingénieur français, né à Castres (Tarn), en 1757, mort à Paris en 1825. Admis à l'école des ponts et chaussées en 1776, il en sortit ingénieur ordinaire, fut nommé pendant la Révolution ingénieur en chef du Calvados, et s'occupa du redressement de la rivière de l'Orne, entre Caen et la mer. C'est en qualité de directeur des travaux des ports militaires et d'inspecteur général des ponts et chaussées qu'il fut mis, en 1804, à la tête d'une gigantesque entreprise; il dirigea pendant vingt ans les travaux de la digue de Cherbourg, et s'illustra par l'achèvement de ce port, ouvert à la mer en 1813. Il travaillait encore aux fortifications de cette ville lorsqu'il mourut. On a de lui un *Mémoire sur la digue de Cherbourg* (Paris, 1820, in-4°).

CACHINBO s. m. (ka-chain-bo). Fourneau de terre auquel les nègres adaptent un roseau, pour en former une pipe : *Bientôt elle n'entend plus autour de la case que les chansons des hotliers, sortant le cachinbo à la bouche et le grand fouet sur l'épaule*. (Gér. de Nerville.)

CACHINATION s. f. (ka-kinn-nasi-on — lat. *cachinnatio*). de *cachinnus*, rire excessif. Action de rire aux éclats. || Vieux mot.

CACHINNE s. f. (ka-kinn-ne — du lat. *cachinnus*, éclat de rire, probablement à cause du cri de l'oiseau). Ornith. Syn. de *MACAQUE*, genre d'oiseaux de proie.

CACHIOURA s. m. (ka-chi-ou-ra). Comm. Espèce de cotonnade des Indes.

CACHIRI s. m. (ka-chi-ri). Liqueur spiritueuse que l'on boit à Cayenne et dans le Brésil, où on l'extrait de la racine du manioc et de la patate.

CACHIVE s. m. (ka-chi-ve). Ichthyol. Espèce de mormyre, poisson du Nil.

CACHLÈCE s. f. (ka-clè-se — du gr. *chlazein*, bruite, résonner). Nom scientifique des cailloux roulés. || Peu usité.

CACHOEIRA, ville du Brésil. V. CAXOEIRA.

CACHOFLE s. m. (ka-cho-fle). Bot. Nom provençal de l'artichaut, et du capitule comestible qui constitue la fleur de cette plante.

CACHOIRE s. f. (ka-choi-re — rad. *cachier*, qui s'est dit pour *chasser*). Pop. Pouet de volatier : *Donner un coup de cachoirs à son cheval*. || Vieux mot encore usité en Picardie.

— *Boire le coup de cachoir*. Boire un dernier coup avant de partir, boire le coup de l'étrier.

CACHOLONG s. m. (ka-cho-lon — de *Cach*, nom de fleuve, et du kalmouk *cholon*, pierre). Minér. Variété de silex ou quartz lithoïde, rapportée par plusieurs minéralogistes à l'agate calcédoine.

— Adjectif. *Calcédoine cacholong*.

— Encycl. Le *cacholong* est d'un blanc de lait presque opaque ou légèrement translucide sur les bords; sa cassure est unie, souvent luisante, quelquefois terne. Il happe à la langue. Sa dureté est égale à celle du silex pyromaque, c'est-à-dire que ses molécules rayent le verre et l'acier; mais, comme il est peu compacte, il se laisse entamer par l'acier, et il étincelle rarement sous le choc du briquet. Les *cacholongs* accompagnent les silex pyromaque, les calcédoines et même les résinites. Ils paraissent être le résultat d'une altération de ces pierres, altération produite d'ailleurs par une cause inconnue jusqu'ici : car ils enveloppent souvent les silex que nous venons de nommer et se lient avec eux par des nuances insensibles; c'est pourquoi on les trouve assez ordinairement dans les lieux où se rencontrent les silex. Nous citerons particulièrement les *cacholongs* de Champigny, près de Paris. On les trouve dans les cavités d'une brèche calcaire dont la pâte est de la craie et les fragments de la chaux carbonatée compacte. Parmi ces *cacholongs*, les uns sont durs et ont la cassure luisante, les autres sont tendres, légers, happent à la langue et ressemblent à de la craie; ils sont mêlés avec des silex pyromaque et même avec des calcédoines. Mais les véritables *cacholongs*, ceux qui ont donné leur nom à la variété, se trouvent sur les bords du *Cach*, fleuve voisin des Kalmouks de Bulgarie. Ils sont répandus dans les champs, sans cependant être roulés; ils se trouvent, au contraire, sous forme de tablettes, composées de couches alternatives de *cacholong* et de calcédoine. On taille quel-

quefois le *cacholong* en cabochon, et on le monte en bague.

CACHON s. m. (ka-chon). A Lyon, Noyau de fruit.

CACHONDÉ ou **CACHUNDÉ** s. m. (ka-chondé). Pharm. Nom que les pharmaciens donnent au cachou, qu'ils appellent aussi *CACHONDÉ*. || Sorte de pastille composée de cachou, de terre boliaire, de succin, de musc, de bois d'aloes, etc., que les Chinois et les Japonais emploient comme masticatoire.

CACHOOLONG s. m. (ka-chou-lon). Bot. Nom indigène d'une espèce de stramoine de Sumatra.

CACHOS s. m. (ka-choss). Bot. Nom indien de la tomate ou pomme d'amour.

CACHOT s. m. (ka-cho — rad. *cacher*). Cellule de prison basse et obscure, qui est le plus souvent destinée, comme aggravation de peine, à recevoir les prisonniers récalcitrants ou dangereux : *Mettre au cachot*. *Jeter dans un cachot*. *Languir dans un cachot*. *Etre plongé dans un cachot*. *En sortant de mon cachot, n'ayant que la peau sur les os, je rencontrais un homme joufflu et vermeil dans un carrosse à six chevaux*. (Volt.) *Oh! tenez, je vous le dis : si la mémoire de mon frère ne m'était sacrée, vous iriez pourrir dans un cachot d'Etat*. (Alex. Dum.) *Elle fit ses adieux à la terre comme un prisonnier regarde son cachot avant de le quitter à jamais*. (Balz.)

Dans l'horreur d'un cachot par son ordre enfermé...

RACINE.

Dans un cachot affreux, abandonné vingt ans,

Mes larmes l'imploreraient pour mes tristes enfants.

VOLTAIRE.

— Par ext. Prison en général, s'emploie surtout au pluriel : *On vit tranquille aussi dans les cachots; en est-ce assez pour s'y trouver bien?* (J.-J. Rouss.)

— Par anal. Dans certains établissements, cellule où l'on enferme les personnes de la maison que l'on veut punir : *Le cachot d'un collège, d'un couvent, d'une maison d'aliénés*.

— Par exagér. Habitation étroite et obscure : *Les concierges parisiens habitent de véritables cachots*. || Place étroite ou obscure que l'on occupe :

O ciel! qu'il sur mon banc une honteuse cache

Désormais va me faire un cachot de ma place!

BOILEAU.

— Poétiq. Lieu triste et sombre : *Ce petit cachot où l'homme se trouve logé, c'est-à-dire le monde visible*. (Pascal.)

L'âme, rayon du ciel, prisonnière invisible,

Souffre dans son cachot de sanglantes douleurs.

A. DE MUSSET.

— Epithètes. Sombre, obscur, noir, ténébreux, étroit, profond, souterrain, secret, triste, affreux, horrible, infâme, infect, humide, froid, glacé.

CACHOTTE s. f. (ka-cho-te). Pipe dont le fourneau n'a pas de talon.

CACHOTTER v. a. ou tr. (ka-cho-té — dimin. de *cacher*). Prendre de petits moyens pour cacher, cacher des minutes : *Je lui contais tout naïvement mes petites prospérités, ne voulant point les cachotter sans savoir pourquoi*. (Mme de Sév.) || Peu usité.

Se *cachotter* v. pr. Se cacher avec quelque affectation de mystère : *M. de Turenne voulait se confesser, et, en se cachotter, il avait donné ses ordres pour le soir, et devait communier le lendemain dimanche, qui était le jour qu'il croyait donner la bataille*. (Mme de Sév.) || Peu usité.

CACHOTTERIE s. f. (ka-cho-te-ri — rad. *cachotter*). Petits secrets qu'on garde sans raison, affectation de mystère : *Laissez là toutes vos cachotteries. Les vieilles gens se plaisent aux cachotteries, n'ayant rien à montrer qui vaille*. (Chateaub.) *On aura de la peine à s'accoutumer, en France, au grand jour de la publicité; cette patrie de la fauîté est aussi le pays des cachotteries et des faux mystères*. (Mme E. de Gir.) *Le soir même ou le lendemain, toutes ces charitables cachotteries se découvriraient*. (X. Marmier.) *Je sens dans l'air une odeur de confidences et de cachotteries*. (G. Sand.)

— Antonymes. Candeur, droiture, franchise, loyauté, ouverture de cœur, rondeur, sincérité.

CACHOTTIER, **ÈRE** adj. (ka-cho-tié, ière — rad. *cachotter*). Fam. Qui fait, qui se plaît à faire des cachotteries, des mystères de tout : *Mes anciens amis de collège me trouvaient doux et obligeant, mais assez morne et cachottier*. (G. Sand.) *Comment! il vous a donc fait lire ma lettre?* — *Oh! non! il est assez méfiant et cachottier, allez!* (G. Sand.) *La défunte était, comme l'on dit, cachottière et très-défiante, elle doit avoir mis les billets de banque dans son lit*. (Balz.) *Dieu est plus mystérieux, plus cachottier pour ainsi dire, à l'endroit de ses vérités morales qu'à l'endroit de ses vérités physiques*. (Toussenel.)

— Substantiv. Personne cachottière, portée à faire des cachotteries : *Décidément, tu es une cachottière*. (D'Ennery.)

— Antonymes. Candide, carré, communicatif, droit, expansif, franc, loyal, naïf, rond, sincère, uni.

CACHOU s. m. (ka-chou — rad. *catechu*, arbre qui produit le cachou). Pharm. Sub-

stance que l'on extrait du bois et des gousses fraîches d'un arbre des Indes, et dont on fait des pastilles astringentes : *Cachou pour les fumeurs*. *Cachou en poudre, à la rose, à la vanille, à la violette*. *Le cachou est en très-grande partie composé de tannin*. (Richard.) *Les fumeurs recourent au cachou pour dissiper l'odeur que laisse le tabac*. (Focillon.)

— Adjectif. Qui a la couleur rouge noirâtre du cachou : *Pagnes de couleur cachou*. *Pagnes cachou*.

— Bot. Nom que l'on donne quelquefois par extension, ou comme nom spécifique, aux arbres qui fournissent le cachou; tels sont l'acacia à cachou, l'arec à cachou, le butua feuillu, etc.

— Encycl. Indust. Le *cachou* est un extrait astringent préparé au Pégou, dans les Indes orientales, avec le bois de l'acacia *catechu* et du *butua frondosa*, et qui était nommé jadis *terre du Japon*. On s'en sert, en effet, depuis fort longtemps dans les Indes, pour la teinture et le tannage des peaux. Avec cette substance, la fabrication du cuir est opérée en cinq jours, et il n'en faut qu'un kilogramme pour remplacer 7 à 8 kilogr. d'écorce de chêne. Il fut longtemps employé en Europe uniquement comme médicament; mais, depuis une douzaine d'années, cet extrait joue un très-grand rôle dans les fabriques d'indiennes et les teintureries. Il donne des couleurs très-solides sans l'emploi des mordants, et il colore le coton et la laine en brun; mais, en y associant différents sels ou mordants, on obtient une grande variété de teintes; ainsi, des carméliques, des couleurs de bois foncées et claires, avec le vert-de-gris et le sel ammoniac; des gris, des olive, des bronze, des bruns plus ou moins foncés, avec les sels de fer et de cuivre; des jaunes paille et chamois, avec le sel d'étain; des rouges et des rouges bruns, avec l'écorce de saule et le chromate de potasse. Généralement, après avoir teint en *cachou*, on passe les tissus ou les fils dans un bain de bichromate de potasse, ce qui rend les couleurs plus foncées et plus solides.

Il y a, dans le commerce, deux espèces de *cachou* bien distinctes : le brun, qui vient de Calcutta, et le jaune, qui vient de Batavia. Le brun est distingué en brun luisant coulé sur feuilles et en brun coulé sur terre ou sur sable.

Le *cachou* brun coulé sur feuilles, qui a une couleur brun rougeâtre ou noirâtre uniforme, est en pains de 35 à 40 kilogr., enveloppés dans les feuilles de l'arbre qui l'a produit; il est sec et luisant. Celui qui est en morceaux détachés est moins estimé. Il arrive dans des emballages de grosse toile et en sacs de 35 à 40 kilogr.

Le meilleur *cachou* brun coulé sur terre ou sur sable est celui qui contient le moins de terre ou de sable. Il arrive en sacs, en caisses, en barils de différents poids. Il est peu employé, parce qu'il est moins pur que le précédent et qu'il donne beaucoup de déchet.

Le *cachou* jaune est en petits pains cubiques de couleur cannelle; il doit être sec et d'une couleur brune dans sa cassure récente; celui qui est d'un jaune pâle est moins estimé. Il est emballé dans une toile légère en forme de suron et recouverte d'une natte tressée; chaque suron pèse 75 à 80 kilogr.

Si l'on en juge par les prix respectifs du *cachou*, le *cachou* brun coulé sur feuilles doit être supérieur au *cachou* jaune; cependant les avis sont partagés. En Normandie, on préfère le premier pour la teinture, et on estime qu'il fournit plus de matière colorante; en Alsace et en Suisse, on emploie de préférence le second, surtout pour l'indienne. Cette divergence provient, sans aucun doute, de la manière de les mettre en œuvre. En Angleterre, c'est surtout le *cachou* jaune qui sert pour le tannage, et on en consomme, pour cet objet, des quantités considérables.

En 1829, la France ne recevait que 191 kilogr. de cette substance. En 1837 et 1838, les teinturiers de Rouen en ont employé, à eux seuls, 1 million de kilogr., et, de 1839 à 1841, il est arrivé des Indes 3 millions de kilogr. des trois espèces de *cachou*. La consommation s'en est un peu ralentie dans ces derniers temps.

Le *cachou* a une saveur astringente, suivie d'un arrière-goût sucré. Il se dissout presque complètement dans l'eau bouillante, dans l'alcool, dans le vinaigre et les liqueurs alcalines, qu'il colore en rouge brun. Sa dissolution aqueuse se comporte ainsi qu'il suit avec les réactifs :

Alcool. Précipité floconneux abondant.

Chlore. Trouble fortement la liqueur.

Gélatine. Précipité glutineux abondant, d'un blanc rougeâtre.

Acides. Faibles, ils éclaircissent la liqueur; concentrés, ils la trouble.

Alcalis solubles. . . . Rougissent fortement la liqueur.

Eau de chaux. Colore en jaune et précipite.

Sels d'alumine. Eclaircissent la couleur en la jaunissant.

Sulfate ferreux. Coloration en vert olive.

Sulfate ferrique. Coloration en vert foncé.

Sulfate de cuivre. Coloration olive.

Sels de plomb. Précipité gris jaunâtre.

Chlorure d'étain. Précipité jaune brun très-abondant.

Chloride d'étain. Précipité blanc jaunâtre abondant, qui disparaît.

Acétate de cuivre. Précipité absorbant brun noirâtre.

Chloride de mercure. Précipité brun clair.

Azotate mercurieux. Précipité jaune brunâtre.

Bichromate de potasse. Précipité brun abondant.

Emétique. Louche et précipité brun peu abondant.

Sels de manganèse. Coloration en solitaire.

Le *cachou* peut être fraudé par l'addition de sable, d'amidon, de sucres astringents de moindre valeur. Sous le nom de *cachou* épuré de Paris, on trouve des *cachous* noirs qui renferment jusqu'à 40 pour 100 de sang desséché. Par l'incinération, on reconnaît le sable; tout ce qui dépasse 5 pour 100 représente les matières terreuses ajoutées. Pour l'amidon, on traite le *cachou* par l'alcool; le résidu, bien lavé par l'alcool faible, est repris par l'eau bouillante; cette dissolution bleuit alors par la teinture d'iode, dans le cas de fraude. Quand le *cachou* est additionné de sucres astringents, la dissolution prend, par les sels ferriques, non point une coloration vert foncé, mais une couleur noire plus ou moins prononcée. Enfin, quand le *cachou* contient du sang, le résidu laissé par l'alcool contient de la fibrine, reconnaissable à sa forme, à sa solubilité dans les acides et les alcalis, et aux produits ammoniacaux de la calcination. Les bons *cachous* ne doivent pas donner plus de 11 à 12 pour 100 de résidu dans l'alcool bouillant.

On transforme quelquefois le *cachou* jaune en *cachou* brun, en le fondant à une douce chaleur et en y ajoutant un centième de bichromate de potasse réduit en poudre fine, qui abandonne vraisemblablement de l'oxygène au *cachou*; le *cachou* fondu est versé dans des vases de bois, où il forme, après le refroidissement, une masse brun noirâtre, à cassure conchoïde, qui, dans une atmosphère humide, devient un peu pâteuse et possède une saveur astringente, mais ne retient plus l'arrière-goût doucesâtre du *cachou* jaune. On reconnaît ces *cachous* bruns factices par l'incinération et l'analyse des cendres, dans lesquelles on constate aisément la présence de l'oxyde de chrome.

Les travaux récents de plusieurs chimistes allemands nous ont appris que le *cachou* renferme, outre le tanin (qui diffère de celui de la galle par la plus grande solubilité dans l'eau et l'alcool, et par la couleur verte ou vert olive qu'il donne aux sels de fer), une substance particulière, incolore, cristallisable, insoluble dans l'eau froide, qui en constitue la majeure partie et qui est la principale cause des propriétés tinctoriales que cet extrait possède. Cette substance, nommée *acide catechucique* ou *catechine*, offre ceci de remarquable, qu'en présence de l'air et des alcalis caustiques ou carbonatés, elle se colore rapidement, en absorbant de l'oxygène, et se change en deux acides nouveaux, différemment colorés, l'acide japonique et l'acide rubinique. Le premier prend naissance sous l'influence des alcalis caustiques, avec lesquels il forme des solutions noires; le second, sous celle des carbonates alcalins, avec lesquels il donne des solutions rouges. L'emploi des sels de cuivre ou du bichromate de potasse opère immédiatement l'oxygénation de la catechine et la conversion en acide japonique, qui joue le principal rôle dans la teinture et l'impression des tissus au moyen du *cachou*. C'est, en effet, cet acide qui se fixe sur les tissus et les colore diversement, suivant les circonstances qui accompagnent sa formation et les mordants qu'on fait intervenir. M. G. Schwartz prétend, toutefois, qu'il y a dans le *cachou*, indépendamment de la catechine, un principe colorant jaune, qui brunit par l'action du bichromate de potasse, et contribue à la production du brun de *cachou*, dont il modifie légèrement la teinte.

— Méd. D'après J.-B. Beaudé, on emploie le *cachou* avec succès dans les diarrhées anciennes et non inflammatoires, dans les hémorragies dues à la faiblesse, dans certains écoulements muqueux, etc. Son usage en gargarisme ou sous forme de tablettes, pour remédier au relâchement des gencives et à certaines ulcérations de la muqueuse buccale, est très-fréquent. Voici la formule de quelques-unes de ses préparations : la décoction usitée dans les diarrhées et les hémorragies ou flux de sang chroniques se prépare en faisant dissoudre à chaud 4 à 8 grammes de *cachou* dans un litre d'eau; on édulcore avec 60 grammes de sirop de coing. On conserve dans les pharmacies une teinture de *cachou* simple ou composée (*teinture japonaise*) qu'on emploie avec succès, en l'étendant d'eau pour raffermir les gencives lorsqu'elles sont

molles, gonflées et saignantes au moindre contact. Cette teinture, dont la composition est connue, doit être préférée pour la toilette aux préparations secrètes que vendent les parfumeurs et dont le moindre inconvénient est souvent de n'être pas utiles. On emploie dans les mêmes affections des gencives, et surtout afin de remédier à la fétidité de l'haleine, des tablettes ou pastilles de *cachou* (*cachou*, une partie; sucre, quatre parties); pour qu'elles remplissent ce dernier but, il est nécessaire d'y ajouter une certaine quantité de poudre de vanille et une teinture odorante quelconque, celle d'ambre, par exemple.

Rappelons enfin, à propos des propriétés que contient le *cachou* et qui placent cette substance parmi les toniques astringents, que Degner en fait l'éloge dans son livre : *De dysenteria*; que Louis conseille son emploi (*Recherches sur la phthisie*), enfin que A. Richard, dans le *Dictionnaire de médecine* (édité par Labé, t. VI, p. 129), écrit ceci : « J'ai connu un vieillard affecté depuis longues années d'une hématurie chronique à qui l'on fit prendre l'infusion de *cachou* pendant quelques jours pour arrêter une diarrhée chronique et sans douleur dont il était tourmenté, et qui fut guéri en même temps de ces deux affections par l'usage de ce médicament. »

Voici, d'après cet auteur, le mode d'administration du *cachou* : ordinairement, c'est sous forme de pilules ou de tablettes, à la dose de trois ou quatre grains, que l'on administre ce médicament; mais ces préparations ne sont avantageuses que dans le cas où l'on veut agir directement, soit sur la cavité de la bouche, soit sur l'estomac. Quand on prescrit le *cachou* pour combattre la diarrhée ou une hémorragie passive, on le fait prendre en infusion. On peut encore augmenter l'action de cette tisane en y ajoutant quinze à vingt gouttes d'acide sulfurique alcoolisé (eau de Rabel), ou bien l'émulcorer avec une ou deux onces de sirop de coing ou de grenade. Cette infusion peut servir également à préparer des lavements dont on fait usage dans les mêmes circonstances.

Mais les fumeurs, plus encore que les malades, font usage du *cachou* (*cachou* de Bologne) pour dissimuler l'odeur du tabac. Donnons, suivant M. A. Reveil, la recette d'après laquelle il se prépare. Prenez :

Extrait de réglisse par infusion. 100 gr.

Eau. 100 —

Faites fondre au bain-marie et ajoutez : 30 grammes de *cachou* pulvérisé et 30 grammes de gomme pulvérisée. Faites évaporer en consistance d'extrait et incorporez 2 grammes de chacune des substances suivantes réduites en poudre fine : mastic, cascarille, charbon, iris. Rapprochez la masse, retirez du feu et ajoutez : 2 grammes d'essence de menthe anglaise, 5 gouttes de teinture de musc et 5 gouttes de teinture d'ambre. Coulez sur un marbre huilé et étendez, à l'aide d'un rouleau, en plaques de l'épaisseur d'une pièce de cinquante centimes; lorsque la masse sera refroidie, frottez avec du papier sans colle afin d'enlever complètement l'huile des deux surfaces, puis humectez légèrement celles-ci avec un peu d'eau, et appliquez sur chacune une feuille d'argent; laissez sécher et coupez en lanières très-étroites, puis en petits carrés ou en losanges.

CACHOU s. m. (ka-chou). Bot. Espèce de véronique d'Amérique.

CACHOUTCHOU s. m. (ka-chou-tchou). Forme que quelques-uns avaient donnée au mot *caoutchouc*, seule orthographe usitée aujourd'hui.

CACHRYDE s. f. (ka-kri-de — du gr. *cachrus*, nom d'une plante peu connue). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des smyrnées, renfermant une quinzaine d'espèces, qui croissent dans le midi de l'Europe, est syn. d'ARMARINTE. Les *CACHRYDES* ont une odeur aromatique qui rappelle celle de l'encens; leurs graines ont une saveur acre; elles passent pour échauffantes et antihystériques; mais la médecine les a presque abandonnées aujourd'hui.

— Encycl. Le genre *cachryde*, appelé aussi *armarinthe*, appartient à la famille des ombellifères et à la tribu des smyrnées; il comprend des plantes vivaces, à feuilles très-découpées, à fleurs jaunes, groupées en ombelles nombreuses et munies d'involucres et d'involucelles polyphylles. Les espèces, au nombre de quinze environ, croissent dans l'Europe méridionale et en Orient. La *cachryde* ou *armarinthe* à fruits lisses habite le midi de la France; elle renferme une huile volatile et un suc gommo-résineux, doués de propriétés très-actives. Elle est aromatique, et passe pour antihystérique; sa graine a une saveur acre.

CACHRYTE s. m. (ka-kri-ss). Bot. Syn. de *CACHRYDE*.

CACHUCHA s. f. (ka-tchu-tcha). Danse empruntée aux Espagnols, et qui s'exécute à deux sur un air gracieux, vif et passionné : La *cachucha française*, sous les traits de Rigobolcho, donne des coups de pied dans son tambour de basque. (Th. Gaut.) Le soir, ils dansaient des *CACHUCHAS* inédites plus cambrées que celles de la *Petra-Camara*. (Th. Gaut.) A Madrid, on nous a dit que les véritables danseuses de *CACHUCHA* n'étaient qu'en Andalousie, à Séville. (Th. Gaut.) L'Espagnole était

presque aussi séduisante que la Vénitienne, mais elle avait de faux mollets, et sa *CACHUCHA* paraissait due aux leçons de Mabile. (Gér. de Nerval.)

CACHUCHA (LA), paroles d'Eugène de Lonlay. La *Cachucha* ! Fanny Elssler l'Espagne, les soirées chaudes et embaumées, les grandes places, les guitares qui bourdonnent, les castagnettes qui babillent, les danseuses renversées mi-pâmées, les torsions de hanches, les grands yeux incendiaires, voilà tout ce qui passe devant les yeux à ce nom magique : la *Cachucha* ! M. E. de Lonlay a jugé qu'un chant si pittoresque aurait plus de chances, soutenu de paroles caractéristiques. La tentative était bonne; mais l'exécution est malheureusement défectueuse. Enfin, passons, en faveur de la bonne intention du rimeur.

DEUXIÈME STROPHES.
Sa main, mignonne, petite et blanche,
Est, certes, fine et douce à saisir;
Et tout son corps, dès qu'il se penche,
Me semble inviter au plaisir.
Ah! d'amour, sa lèvre vermeille
Ferait rêver même un pacha!
Elle n'a pas sa pareille
Pour danser la *cachucha*!

TROISIÈME STROPHES.
Tous les brillants donneurs de sérénade
Sous son balcon chantent en rêvant;
Et, pour avoir d'elle une caillade,
Mettent, parfois, à nu leur nez!
Ah! d'amour, etc.

CACHUNDÉ s. m. V. CACHONDÉ.

CACIDE s. f. Littér. V. CASSIDE.

CACIER v. a. ou tr. (ka-sié). Ancienne

forme du mot *CHASSER*. Il signifiait aussi mener paître.

CACIQUAT s. m. (ka-si-ka — rad. *cacique*). Dignité de cacique.

CACIQUE s. m. (ka-si-ke — mot caraïbe). Nom des anciens princes ou chefs du Pérou, du Mexique, d'Haïti et de quelques autres contrées de l'Amérique.

Vois les palais en feu, les temples s'écroulant,
Le *cacique* étendu sur ce brasier brûlant.
C. DELAVIGNE.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des mélasomes, comprenant une seule espèce, qui vit en Amérique : Le *cacique américain* produit un bruit assez fort. (Duponchel.)

— Ornith. Autre orthographe du mot *CASSIQUE*.

CACIS s. m. (ka-si). Bot. V. CASSIS.

CACO (ka-ko — du gr. *kakos*, mauvais). Préfixe qui donne un sens péjoratif au mot auquel il est joint, comme : *Cacochyme* (*chumos*, humeur), plein de mauvaises humeurs; *cacographie* (*graphô*, écrire), orthographe vicieuse; *cacologie* (*logos*, discours), construction vicieuse; *cacophonie* (*phônê*, voix), assemblage de sons discordants.

CACOCOLIE s. f. (ka-ko-ko-li — du gr. *kakos*, mauvais; *kolê*, bile). Méd. Mauvaise nature ou altération de la bile.

CACOCONDRIE adj. (ka-ko-kon-drie — du gr. *kakos*, mauvais; *chondros*, grain). Erpét. Se dit des serpents venimeux qui ont la peau grenue.

— s. m. pl. Famille de serpents venimeux à peau grenue.

CACOCYHIE s. f. (ka-ko-chi-li — du gr. *kakos*, mauvais; *chylos*, chyle). Pathol. Chylification dépravée.

CACOCYHME adj. (ka-ko-chi-me — du gr. *kakochumos*, même sens, de *kakos*, mauvais, et *chumos*, suc). Pathol. Qui est d'une constitution débile : *Je ne me chargerais pas d'un enfant maladi* et *CACOCYHME*. (J.-J. Rouss.) *Mon âme est très-mal à son aise dans mon corps CACOCYHME*. (Volt.) *Ceux que l'avarice tourmente sont ordinairement vieux ou CACOCYHME*. (Alibert.)

Madame pour époux prit un riche vieillard,
Cacochyme, gouteux, et qui, selon l'usage,
Un beau jour la fit veuve à la fleur de son âge.
C. BONJOUR.

Croyez qu'un vieillard *cacochyme*,
Chargé de soixante-dix ans,
Doit mettre, s'il a quelque sens,
Son corps et son âme au régime.

— Fig. Bizarre, fantasque, d'humeur aigre et changeante : *C'est un esprit CACOCYHME*. *C'est un homme d'une humeur CACOCYHME*.

— Subst. Personne d'une constitution débile : *C'est un CACOCYHME*.

— Syn. *Cacochyme*, *infrme*, *maladi*, *valétudinaire*. Le premier de ces mots marque proprement la corruption des humeurs, et il se dit surtout des vieillards qui toussent, qui crachent sans cesse : il ne s'emploie guère d'ailleurs que par plaisanterie ou par dénigrement. *Infrme* implique l'idée d'une débilité constante qui rend impropre à tout travail et oblige à garder souvent le lit. *Etre maladi*, c'est être sujet à tomber souvent malade. *Valétudinaire* ne s'emploie guère dans le style ordinaire, on ne le dit qu'en parlant d'un personnage éminent ou de celui qu'on présente comme vénérable; il marque une santé chancelante, qui exige beaucoup de précautions et des soins continuels.

CACOCYHME s. f. (ka-ko-chi-mi — rad. *cacochyme*). Pathol. Etat d'un corps *cacochyme*; mauvaise complexion attribuée à la dépravation des humeurs.

— Bizarrie, inégalité d'humeur, aigreur de caractère.

CACOCYMIQUE adj. (ka-ko-chi-mi-ke — rad. *cacochyme*). Pathol. Qui a rapport à la *cacochymie* : *Etat CACOCYMIQUE*.

CACODÉMON s. m. (ka-ko-dé-mon — du gr. *kakos*, mauvais; *daimôn*, divinité, génie). Démon. Mauvais génie qui, dans les croyances de l'antiquité et du moyen âge, s'attachait à chaque homme et cherchait à l'entraîner au mal.

— Astrol. Douzième maison du soleil, la plus funeste de toutes, parce que Saturne y répand de malignes influences, et qu'on n'en peut tirer que des horoscopes redoutables.

— Encycl. Les anciens donnaient le nom de *cacodémon* aux esprits malfaisants, et plus spécialement à un monstre effrayant, à un spectre horrible, qui épouvantait la nuit, par son apparition sinistre. On sait que, suivant eux, chacun avait son démon ou génie familier, qui l'inspirait dans la plupart des actions de sa vie; le démon de Socrate est connu de tous. Il n'y avait pas seulement un bon démon, il y en avait également un mauvais qui soufflait les pensées basses, les actions lâches; c'est celui-là qui était appelé *cacodémon*. Le christianisme s'est emparé de cette croyance, qu'on trouve dans toutes les religions, comme un symbole du double penchant qui entraîne l'homme tantôt vers le bien, tantôt vers le mal, et il en a fait le bon et le mauvais ange, qui accompagnent l'homme dans chacun des pas de sa vie, et le sollicitent sans cesse.

CACODYLE s. m. (ka-ko-di-le — du gr. *kakos*, mauvais; *ulê*, matière). Chim. Substance liquide, incolore, très-venéreuse, composée de carbone, d'hydrogène et d'arsenic.

— Encycl. Lorsqu'on soumet à la distillation un mélange d'acide arsénieux et d'acétate de potasse, on obtient un liquide fétide spontanément inflammable, connu sous le nom de liqueur fumante de Cadet, du nom du chimiste qui en fit la découverte en 1760. Ce corps a été étudié par M. Bunsen, qui lui a donné le nom de *cacodyle*. Le *cacodyle* est un arsénure de méthyle dont la composition correspond à celle de certains arsénures métalliques. L'arsénure de méthyle, C²H³As, s'unit directement à l'oxygène, au soufre, au chlore, et joue ainsi comme le cyanogène le rôle d'un corps simple.

TABLEAU DES PRINCIPALES COMBINAISONS CACODYLIQUES.	
<i>Cacodyle</i>	C ² H ³ As.
Protoxyde de <i>cacodyle</i>	C ² H ³ AsO.
Bioxyde de <i>cacodyle</i>	C ² H ³ AsO ² .
Acide <i>cacodylique</i>	C ² H ³ AsO ³ .
Azotate d'oxyde de <i>cacodyle</i>	C ² H ³ AsO, AzO ⁴ .
<i>Cacodylates</i>	MO, C ² H ³ AsO ³ .
Sulfures de <i>cacodyle</i>	C ² H ³ As { S ² . S ³ .
Sulfure de plomb et de <i>cacodyle</i>	C ² H ³ AsS ² , PbS.
Chlorures de <i>cacodyle</i>	C ² H ³ As { Cl. Cl ³ .
Oxychlorure de <i>cacodyle</i>	C ² H ³ AsO, 3(C ² H ³ AsCl).
— <i>Cacodyle</i> , C ² H ³ As. C'est un liquide vis-	

queux, transparent, spontanément inflammable. Son odeur insupportable rappelle celle de l'hydrogène arséné; ses vapeurs sont très-venéneuses. Son point d'ébullition est vers 170°; la densité de sa vapeur a été trouvée égale à 7,1. Il se solidifie à — 6° en cristallisant en prismes à base carrée. Lorsqu'on fait arriver de l'air bulle à bulle dans le *cacodyle*, il produit des nuages et fixe de l'oxygène en se changeant en oxyde de *cacodyle*, transformé par un excès d'oxygène en acide *cacodylique*. Le *cacodyle* brûle dans l'oxygène pur avec une flamme d'un bleu pâle, en donnant de l'eau, de l'acide carbonique et de l'acide arsénieux. Le *cacodyle* ramène l'indigo bleu à l'état d'indigo blanc et réduit les sels de mercure d'argent et d'or. Il est peu soluble dans l'eau, très-soluble dans l'alcool et l'éther.

Pour préparer le *cacodyle*, on place dans une cornue un mélange de parties égales d'acétate de potasse desséchée et d'acide arsénieux; au récipient on adapte un long tube qui conduit les gaz dans une cheminée munie d'un bon tirage. On chauffe au bain de sable; on trouve alors trois couches dans le récipient : la couche inférieure consiste en arsenic surnagé d'un liquide brun et oléagineux de *cacodyle* impur. La couche supérieure est un mélange d'eau, d'acétone et d'acide acétique. On décante le *cacodyle* au moyen d'un siphon dont la longue branche aboutit dans l'eau, on lave et on distille sur de la potasse dans un courant d'hydrogène. On prépare encore le *cacodyle* en faisant réagir sur le chlorure de *cacodyle* des métaux tels que le fer, le zinc, l'étain, dans une atmosphère privée d'oxygène. Lorsqu'on chauffe du sulfure de *cacodyle* dans une cloche courbe sur le mercure à 200° ou 300°, le métal se recouvre d'une couche de sulfure métallique, et il se produit du *cacodyle*.

— Oxyde de *cacodyle*, C²H³AsO. L'état de pureté, il constitue un liquide éthéré, limpide, incolore, d'un pouvoir réfringent très-considérable, d'une odeur pénétrante. Exposé à l'air, il s'oxyde très-difficilement. L'air chargé de sa vapeur à 50° ou 70° détone violemment par l'approche d'un corps en combustion. L'oxyde de *cacodyle* se produit par l'action de l'air sur le *cacodyle*; il prend aussi naissance par l'action des agents réducteurs sur l'acide *cacodylique*. Si on fait arriver lentement de l'air dans la liqueur de Cadet, on obtient une masse liquide chargée de cristaux d'acide *cacodylique*. On distille ensuite, et l'oxyde de *cacodyle* passe vers 120°.

— Acide *cacodylique*, C²H³AsO³, HO. L'acide *cacodylique* cristallise en prismes obliques équilatéraux, à angles obliques et à faces terminales inégales. Il n'est pas décomposé à 200°; il est inaltérable à l'air sec, soluble dans l'eau et dans l'alcool, insoluble dans l'éther. Il est sans odeur et n'a aucune propriété vénéneuse, bien qu'il renferme 54,35 pour 100 d'arsenic. Il se dissout dans les acides chlorhydrique, bromhydrique et fluorhydrique, en donnant les composés :

C²H³AsO³, HCl, HO;
C²H³AsO³, HF, HO;
C²H³AsO³, HBr, HO.

On obtient l'acide *cacodylique* en soumettant l'oxyde de *cacodyle* à des agents oxydants. Il vaut mieux oxyder le *cacodyle* par le bioxyde de mercure. Pour éviter que la masse n'entre en ébullition, on met les deux corps sous une couche d'eau, et l'on a soin de refroidir le vase dans lequel on opère. Dès que le mélange a perdu l'odeur du *cacodyle* et s'est éclairci, on décante la partie liquide du mélange, on ajoute goutte à goutte du *cacodyle* jusqu'à ce que le liquide ne sépare plus de mercure métallique par la chaleur. L'acide *cacodylique* doit être considéré comme un acide faible; il ne déplace l'acide carbonique qu'avec une grande lenteur. En se combinant avec les bases, il forme des sels d'une apparence gommeuse et rarement cristallisables. Les *cacodylates* se décomposent par une chaleur plus forte que celle qui détruit l'acide *cacodylique*.

CACOËTHE adj. (ka-ko-è-te — du gr. *ka-kôthês*, même sens; de *kakos*, mauvais, et *ethos*, nature). Anc. méd. Qui est de mauvaise nature : *Ulcère CACOËTHE*.

CACOGÉNÈSE s. f. (ka-ko-jé-nè-zè — du gr. *kakos*, mauvais; *genesis*, naissance). Méd. Conformation monstrueuse du fœtus.

CACOGRAFIE s. m. (ka-ko-gra-fi — du gr. *kakos*, mauvais; *graphô*, j'écris). Gramm. Personne qui orthographie mal, qui écrit mal l'orthographe. Il Maître qui enseigne l'orthographe à l'aide de la *cacographie*.

CACOGRAPHIE s. f. (ka-ko-gra-fi — du gr. *kakos*, mauvais; *graphêin*, écrire). Gramm. Orthographe vicieuse : *S'est-on jamais flatté de donner aux étrangers une notion exacte de notre prononciation par la CACOGRAPHIE misérable dont on se sert pour la représenter?* (Ch. Nodier.) Méthode d'enseignement de l'orthographe, qui consiste à donner à l'élève des phrases mal orthographiées, pour les lui faire corriger : *Enseigner l'orthographe par la CACOGRAPHIE*.

— Encycl. Gramm. On donne ce nom à un recueil de mots ou de phrases, qui contiennent une violation volontaire des règles de l'orthographe, et que le maître donne à corriger à ses élèves, dans le but de leur appren-

dire à écrire correctement les mots de notre langue.

Cette méthode n'est pas nouvelle, car on cite une *Cacographie* publiée par Jacquier en 1752, et il ne s'en dit pas l'inventeur, ce qui peut faire supposer que ce procédé est encore plus ancien; mais ce n'est guère que dans notre siècle que l'on en a fait un grand usage.

Les auteurs de *cacographies* n'ont pas tous suivi le même système. Les uns ont semblé prendre plaisir à entasser, sans ordre et sans méthode, les fautes les plus grossières, sous prétexte que beaucoup de gens écrivent encore plus incorrectement.

Les autres n'ont violé les règles de l'orthographe que successivement, et à mesure que l'élève avait acquis des connaissances suffisantes pour corriger chacune de ces fautes, et même, pour éviter les confusions, ils les ont placées dans plusieurs chapitres, dont chacun correspond à une ou plusieurs règles de la grammaire.

Parmi ces derniers, quelques-uns se sont imposés la loi de prendre partout le contre-pied de la règle.

D'autres ont écrit tous les mots conformément à la prononciation, ce qui oblige l'élève à chercher dans quels mots, dans quelles syllabes, l'étymologie et l'usage ont imposé la nécessité d'y employer des lettres muettes ou des lettres ayant une valeur exceptionnelle.

Enfin, il y en a eu un certain nombre qui, préférant l'éclectisme, ont employé, en même temps ou successivement, tout ou partie de ces divers procédés.

Cependant, quel que soit le genre de *cacographie* que l'on adopte, c'est un mode d'enseignement vicieux qui tend à disparaître tout à fait de nos écoles, et qui est déjà abandonné depuis longtemps par les maîtres les plus éclairés.

Pour en justifier l'emploi, on invoquait ce précepte d'Horace (*Art poét.*, v. 180-181) :

*Segnius irritant animos demissa per aures,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus...*

dont les deux vers suivants rendent à peu près le sens :

Convenez-en : pour bien comprendre,
Il vaut souvent mieux voir qu'entendre.

Mais ce précepte peut facilement se retourner contre ceux qui l'emploient. Si l'œil exerce une si grande influence sur les objets que l'instruction se propose de nous enseigner, il est important de ne lui présenter que ceux qui peuvent servir de modèles : « En effet, dit M. Prodhomme, un professeur de calligraphie ne donne pas pour modèles à ses élèves les griffonnages et les pattes de mouches qui forment l'écriture de la grande majorité des hommes; il choisit les écritures les plus correctes, les plus régulières. Les artistes ne s'inclinent pas à la connaissance du beau par l'étude des caricatures et des barbouillages des peintres d'enseignes, mais ils étudient les chefs-d'œuvre des peintres et des statuaires, anciens et modernes, de toutes les écoles et de tous les pays. Et si un jeune homme veut suivre le sentier de la vertu, ce n'est pas en fréquentant les gens les plus vicieux et les plus corrompus qu'il y parviendra. Pourquoi donc suit-on une autre marche en matière d'orthographe? Il est vraiment étonnant que des hommes qui passent leur vie avec les enfants n'aient pas songé que la première impression faite sur notre esprit est la plus pure, la plus durable; que souvent même elle est ineffaçable; de là vient que l'élève retient souvent plutôt la mauvaise orthographe que la bonne; dans tous les cas, il lui en reste au moins presque toujours une incertitude qui le fait tomber dans de fréquentes erreurs. »

Qu'un maître fasse remarquer à ses élèves, quand l'occasion s'en présente, une ou plusieurs fautes qui se trouvent dans un livre ou dans un manuscrit, et qu'il leur demande en quoi elles consistent, ou le moyen de les corriger, ou que les élèves fassent ces observations d'eux-mêmes, très-bien! mais qu'on se garde d'en faire un moyen régulier d'enseignement.

Quoique le vice des *cacographies* saute aux yeux, des instituteurs, même éclairés, ont cherché à en justifier l'emploi : Boniface l'appelle un *mal nécessaire*. Si c'est un mal, il n'est jamais permis d'y recourir, et la preuve qu'il n'est pas nécessaire, c'est qu'on peut arriver au même résultat, et d'une manière plus sûre et plus facile, en présentant aux enfants des phrases orthographiées régulièrement; si on les oblige à rendre compte des motifs pour lesquels on emploie dans un mot telle ou telle lettre préférablement à telle autre, de faire usage du pluriel plutôt que du singulier, on vérifie par là l'étendue des connaissances de l'élève, et on lui fournit le moyen de se fortifier dans ce qu'il sait, et d'apprendre ce qu'il ignore, beaucoup mieux que par la *cacographie*.

Toutes les *cacographies* ne doivent pas être mises sur la même ligne; les plus vicieuses sont celles dans lesquelles les mots *cacographiés* appartiennent à l'orthographe d'usage, c'est-à-dire à celle dont les principes ne peuvent être ramenés à des règles générales.

La *cacographie méthodique* offre de bien moindres dangers, puisqu'on ne présente aux enfants que des fautes qu'ils peuvent apercevoir et corriger; mais pourquoi recourir à ce

moyen, quand il est possible de leur mettre sous les yeux des modèles corrects.

Quant à ce système qui consiste à prendre partout le contre-pied de la règle, à se servir du singulier quand il faut le pluriel, du masculin quand il faut le féminin, et réciproquement, c'est une puérilité, car les élèves ne tardent pas à découvrir la ruse, et alors ils corrigent machinalement en se donnant à eux-mêmes pour règle unique de mettre partout le contraire de ce qu'ils voient.

Le système des *cacographies orthophoniques* semble au moins offrir l'avantage de bien faire connaître la prononciation; mais il présente aussi de très-grands dangers, car il est toujours à craindre que les élèves ne s'accoutument à confondre, en écrivant, l'orthographe et la prononciation, qui malheureusement sont bien souvent en désaccord.

D'après ces observations, on voit que le meilleur des systèmes de *cacographie* ne vaut rien, et que ce mode d'enseignement doit être pros crit de toutes les écoles.

Nous ne rangeons point parmi les *cacographies* les livres où les mots qui présentent une difficulté grammaticale sont écrits de plusieurs manières, au milieu desquelles se trouve toujours la forme correcte. Par la multiplicité même des formes placées sous ses yeux, l'élève est averti qu'aucune ne lui est donnée comme modèle, et que c'est à lui de discerner la meilleure en se rappelant les règles qu'on lui a précédemment enseignées, avec toutes les explications nécessaires. On n'exerce donc aucune action directe sur sa mémoire, et on lui offre une occasion de former lui-même son jugement, en même temps qu'on lui fait contracter l'habitude de ne point s'en rapporter à un sentiment purement instinctif quand il s'agit de parler ou d'écrire. C'est ainsi qu'il faudrait se garder de ranger parmi les *cacographies* ces livres excellents où les devoirs des élèves sont tracés de façon à ce que ceux-ci soient seulement avertis de la difficulté, et dans lesquels le mot qui fait l'objet du devoir n'est déguisé que pour attirer l'attention.

CACOGRAPHIQUE adj. (ka-ko-gra-fi-ke — rad. *cacographie*). Gramm. Qui appartient, qui est propre à la cacographie : *Exercices cacographiques*. *Méthode cacographique*.

— **Antonyme**. Orthographique.

CACOIGNIÈRE adj. (ka-koi-gnè-re, gn mil.). Querelleur, tapageur. « Vieux mot.

CACOLET s. m. (ka-ko-lè). Sorte de panier en forme de siège que l'on dispose sur un mulet ou sur un cheval, pour porter un voyageur ou un blessé : *Depuis les guerres d'Afrique, on emploie les cacolets au transport des blessés*. *Le cacolet est un moyen de locomotion usité dans les Pyrénées*. On va ordinairement à Biarritz en cacolet. (Ab. Hugo.)

Le pale mironid fut mis sur un mulet,
Dans ce triste fauteuil qu'on nomme cacolet.

AUTRAN.

— **Encycl.** Des *cacolets* d'espèces particulières ont été employés pour la première fois, dans l'armée française, pendant la guerre de Crimée (en 1854 et 1855). Ils servent à transporter, à dos de mulets, les soldats blessés, du champ de bataille aux ambulances. Ils sont composés de fortes tringles de fer, à articulations, réunies par des bandes de forte toile, croisées et laissant entre elles des intervalles. Cet assemblage de bandes de toile offre assez d'élasticité pour asséoir ou coucher les malades. Les *cacolets* sont de deux genres : les uns ont la forme de fauteuils et servent pour les soldats les moins blessés; on les suspend au dos des mulets (un de chaque côté); les autres ont la forme de lits et servent pour les soldats le plus grièvement blessés; on les attache longitudinalement sur le dos des mulets. Lorsque les *cacolets* ne sont point employés, leur conformation permettant de les replier sous un petit volume, on les attache sur la croupe des mulets.

CACOLIN s. m. (ka-ko-lain). Ornith. Caille du Mexique.

CACOLOGIE s. f. (ka-ko-lo-ji — gr. *cacologia*, même sens; de *kakos*, mauvais, et *logos*, discours). Gramm. Locution vicieuse : *Un recueil de cacologies*. Il faut éviter les *cacologies*, même dans la conversation. « Système d'enseignement de la syntaxe, qui consiste à donner à l'élève des locutions vicieuses, pour les lui faire corriger.

— **Antonyme**. Orthologie.

CACOLOGIQUE adj. (ka-ko-lo-ji-ke — rad. *cacologie*). Gramm. Qui appartient, qui a rapport à la cacologie : *Exercices cacologiques*.

— **Antonyme**. Orthologique.

CACOLOGUE s. m. (ka-ko-lo-ghe — du gr. *kakos*, mauvais; *logos*, discours). Gramm. Personne qui se sert de locutions vicieuses.

CACOMANE s. m. et f. (ka-ko-ma-ne — du gr. *kakon*, mal; *mania*, fureur). Néol. Celui ou celle qui a la manie du mal : *O cacopraste! cacologue! cacophile! cacomane!* (Champfleury.)

CACOMITE s. f. (ka-ko-mi-te). Bot. Genre de plantes du Mexique.

CACONAPÉE s. f. (ka-ko-na-pé — du gr. *kakos*, mauvais; *napé*, bois). Bot. Syn. de *HERPÈSTE*, genre de la famille des personnées.

CACONDA, ville de l'Afrique septentrionale, dans la Guinée inférieure, contrée du Benguela, à 350 kilom. S.-E. de Saint-Philippe-Benguela, sur un petit affluent du Cumène, dans une contrée riche et fertile. Ancien établissement portugais, important jadis pour la traite des nègres et le commerce de la poudre d'or et de l'ivoire.

CACONDY ou **KAKONDY**, ville de l'Afrique occidentale, dans la Sénégambie portugaise, près de l'embouchure du Rio Nunez dans l'Atlantique; centre assez important de transactions commerciales. Les nègres de l'intérieur se rendent à Cacondy à certaines époques de l'année pour y vendre de la poudre d'or et des esclaves.

CACONE s. f. (ka-ko-ne — du gr. *kakos*, mauvais). Bot. Nom vulgaire du mucuna brûlant. V. *MUCUNA*.

CACONGO ou **MALLEMBA**, Etat peu important et peu connu de la Guinée inférieure, tributaire du Loango, borné au N. par le Loango, à l'E. par le Congo, au S. par l'Ango, et à l'O. par l'Atlantique. Kinghélé était autrefois la capitale de ce petit royaume; mais les avantages du port de Mallemba ont attiré dans cette ville tout le commerce et le siège du gouvernement. Grand commerce de poudre d'or, d'ivoire et de cire.

CACONYCHIE s. f. (ka-ko-ni-chi — du gr. *kakos*, mauvais; *onyx*, ongle). Pathol. Déformation ou mauvaise conformation des ongles.

CACOPATHIE s. f. (ka-ko-pa-ti — du gr. *kakos*, mauvais; *pathos*, douleur). Pathol. Maladie d'une nature maligne.

CACOPHAGE adj. (ka-ko-fa-je — du gr. *kakos*, mauvais; *phagô*, je mange). Pathol. Se dit d'une personne dont le goût est dépravé, et qui mange des choses qui sont impropres à la nourriture de l'homme : *Les enfants et les femmes enceintes sont souvent cacophages*.

CACOPHILE s. (du gr. *kakos*, mauvais; *phileô*, j'aime). Néol. Celui ou celle qui aime les mauvaises choses. V. *CACOPHRASTE*.

CACOPHOLIDOPHIDE adj. (ka-ko-foli-do-fi-de — du gr. *kakos*, mauvais; *pholis*, *pholidos*, écaille; *ophis*, *ophidos*, serpent). Erpét. Se dit des serpents venimeux dont la peau est couverte d'écailles. « On dit aussi *CACOPHOLIDOPHITE*.

— s. m. pl. Famille de serpents venimeux à peau écailleuse.

CACOPHONIE s. f. (ka-ko-fo-ni — gr. *kaphônia*, même sens; de *kakos*, mauvais, et *phônê*, voix). Mélange désagréable de bruits ou de sons discordants : *Les conversations dans les salons, les discussions dans les grandes assemblées, dégénèrent souvent en cacophonies*, sous le double rapport des sons et des idées. (E. Dupaty.)

— **Fig.** Assemblage d'idées disparates : *La cacophonie dans les idées est plus fréquente aujourd'hui que dans les mots*. (E. Dupaty.)

— **Mus.** Effet désagréable produit par des instruments ou des voix qui jouent ou qui chantent sans être d'accord : *C'est autour du pape des fous que se déployaient, dans une cacophonie magnifique, toutes les richesses musicales de l'époque*. (V. Hugo.)

— **Gramm.** Vice d'élocution qui consiste dans l'emploi de mots dont les sons produisent, en se rencontrant, un effet désagréable : *Les cacophonies sont dans le discours ce que les faux accords sont dans la musique*. (Castil-Blaze.)

... Les moindres défauts de ce grossier génie
Sont ou le pléonasme ou la cacophonie.

MOLIÈRE.

Il La cacophonie est le plus souvent produite par la rencontre des mêmes sons ou des mêmes articulations. Le vers suivant est devenu comme le type de ce genre de cacophonie :

Non, il n'est rien que Ninus n'honore.

VOLTAIRE.

On cite encore ce vers de Rousseau, qui offre de plus un sens ridicule :

Vierge non encor née.

Mais la cacophonie cesse d'avoir lieu, ou plutôt cesse d'être un vice, lorsqu'il y a dans cette répétition une intention d'harmonie imitative, comme dans ce vers célèbre de Racine :
Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?
RACINE.

— **Antonyme**. Euphonie.

— **Encycl.** Gramm. On appelle *cacophonie* le son désagréable que produit à l'oreille la rencontre de lettres ou de syllabes dures et choquantes.

Quand la *cacophonie* est le résultat de la rencontre des voyelles finales avec des voyelles initiales, on l'appelle *hiatus* ou *bdillement*. Avant Malherbe, on ne cherchait nullement à éviter cette rencontre; ce n'est que depuis ce poète qu'on l'a complètement défendue en poésie, et cette règle est tellement passée dans l'usage de notre langue, qu'aucun poète, même parmi les plus médiocres, n'a essayé de l'enfreindre.

Il est assez étonnant cependant que l'on proscrive les mots *il y a* dans un vers, et que la réunion des mêmes lettres dans le corps d'un mot soit admise, comme cela a lieu dans *l'hiade*, *l'ilon*.

Bien que prohibé dans les vers, l'hiatus est admis en prose, à moins que la répétition des

mêmes syllabes n'amène un effet trop désagréable, comme cela a lieu dans les exemples suivants : *Il ALLA à Alençon; ou DEMANDA à AARON*.

La répétition des mêmes lettres et des mêmes syllabes produit aussi le même défaut, ainsi qu'on peut le remarquer dans les phrases suivantes : *Cette pièce est intéressante, et l'ON L'A LIRA. Dès que la ville fut prise, SYLLA LA PILLA. J'ai entendu son son. Il y HIVERNERA*.

Ciel! si ceci se sait, ses soins sont sans succès.

Quelquefois, pour critiquer des poètes dont les vers sont durs et rocailleux, on a fait des vers dans le même style. En voici deux exemples, l'un composé par Boileau contre la *Pucelle* de Chapelain, et l'autre contre la candidature de Victor Hugo à l'Académie française :

Maudit soit l'auteur dur dont l'apre et rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve,
Et, de son lourd marteau, martelant le bon sens,
A fait de méchants vers douze fois douze cents.

BOILEAU.

Où, ô Hugo, huchera-t-on ton nom?
Justice, enfin, que faite ne t'a-t-on?
Quand à ce corps qu'Académie on nomme
Grimperas-tu de roc en roc, rare homme?

PARCIVAL-GRANDMAISON.

La répétition et le rapprochement de plusieurs syllabes nasales donne aussi naissance à la *cacophonie*. Un remarquable exemple de ce vice se trouve dans ces phrases d'un magistrat qui, sous la Fronde, trouvant qu'on ne tendait pas assez vite la chaîne qui devait fermer le passage d'une rue, s'écria : *Qu'attend-on donc tant? Que ne la tend-on donc tôt?*

Cependant, le fréquent usage que nous faisons des syllabes nasales ne permet pas toujours d'éviter ces rapprochements. Le vice de la phrase tient alors plutôt à un défaut de la langue qu'à une négligence. Il faut, néanmoins, faire tous ses efforts pour éviter ces rencontres.

Certaines lettres au son dur, quand elles sont trop répétées, sont également une cause de *cacophonie*; telle est la lettre *r*; ce vers de Lémierre en offre un exemple :

Je pars, j'erre en ces rocs où partout se hêrisse....

Il est des circonstances où il en résulte une beauté, comme dans ce vers où Virgile peint la difficulté de labourer la terre :

Ergo ægre rastria terram rimantur...

La rime, si agréable dans notre poésie, doit être évitée en prose. Il n'est pas besoin que ce soit une véritable rime, il suffit qu'il y ait *assonance*, c'est-à-dire des sons approchant plus ou moins de la rime, sans former une rime exacte.

Toutes les langues ne considèrent pas les mêmes sons comme des *cacophonies*; certaines syllabes, certains sons, admis dans une langue, sont considérés comme cacophoniques dans une autre.

CACOPHONIQUE adj. (ka-ko-fo-ni-ke — rad. *cacophonie*). Qui a le caractère de la cacophonie; qui est discordant, désagréable à l'oreille : *Sons cacophoniques*. Vers *CACOPHONIQUES*.

CACOPHRASTE s. m. (ka-ko-fra-ste — du gr. *kakos*, mauvais; *phrazô*, je parle). Néol. Personne qui s'exprime d'une façon incorrecte : *O cacopraste! cacologue! cacophile! cacomane!* (Champfleury.)

CACOPRAGIE s. f. (ka-ko-pra-ji — du gr. *kakos*, mauvais; *pragô*, je fais). Pathol. Altération des fonctions naturelles du corps humain.

CACORACHITE s. f. (ka-ko-ra-chi-te — du gr. *kakos*, mauvais; *rachis*, colonne vertébrale). Pathol. Déformation ou vice de conformation de la colonne vertébrale.

CACORHYTHME adj. (ka-ko-ri-tme — du gr. *kakos*, mauvais, et de *rhythme*). Pathol. Dont le rythme est irrégulier, inégal ou anormal : *Pouls cacorhythme*.

CACOSCÈLE s. m. (ka-kos-sè-le — du gr. *kakos*, mauvais; *skelos*, jambe). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, voisin des capricornes, et comprenant une seule espèce, qui vit en Afrique.

CACOSCÉLIDE s. f. (ka-kos-sé-li-de — du gr. *kakos*, mauvais; *skelos*, jambe). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des chrysomélides, voisin des altises et des galéruques, et comprenant huit espèces, qui vivent en Amérique : *On distingue les cacoscélides à leurs cuisses postérieures*. (Chevrolat.)

CACOSITIE s. f. (ka-ko-si-ti — du gr. *kakos*, mauvais; *sitos*, aliment). Pathol. Dégoût, inappétence; dépravation de l'appétit.

CACOSMIE s. f. (ka-ko-smi — du gr. *kakos*, mauvais; *osmê*, odeur). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées et de la tribu des vernoniées, comprenant un arbrisseau à odeur désagréable, qui croît sur les Andes du Pérou.

CACOSPHYXIE s. f. (ka-ko-sfik-si — du gr. *kakos*, mauvais; *sphuxis*, pouls). Pathol. Mauvais état du pouls.

CACOSTOLE s. f. (ka-ko-sto-le — du gr. *kakos*, mauvais; *stolas*, cuirasse). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, voisin des sapèdes.

CACOTECHNIE s. f. (ka-ko-ték-ni — du gr. *kakos*, mauvais; *technê*, art). Ruse mala-

droite. Mot à l'usage exclusif des dictionnaires. Nous ne le citons que pour faire remarquer, en passant, que les mots de la langue sont assez nombreux pour qu'il ne soit guère à propos d'en inventer de nouveaux.

CACOTHANASIE s. f. (ka-ko-ta-na-si — du gr. *kakos*, mauvais; *thanas*, mort). Méd. Mort dans l'adoulour et l'angoisse. Se dit par opposition à **EUTHANASIE**.

CACOTHÉLINE s. f. (ka-ko-té-li-ne). Chim. Produit provenant de la décomposition de la brucine par l'acide azotique.

— **Encycl.** Lorsqu'on décompose la brucine par l'acide azotique, une portion du produit se dépose, lorsque la réaction est terminée, sous forme de flocons cristallins jaune orangé, et l'on peut obtenir une nouvelle quantité de ces cristaux, en précipitant la liqueur mère rouge par de l'alcool. Dissoute dans l'eau fortement acidulée au moyen de l'acide azotique, la *cacothéline* cristallise en écailles jaunes, très-peu solubles dans l'eau bouillante, moins solubles encore dans l'alcool et tout à fait insolubles dans l'éther. Ces écailles correspondent à la formule

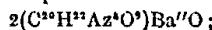


en équivalents :

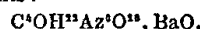


Lorsqu'on chauffe la *cacothéline*, elle se décompose immédiatement, à la manière des composés nitrés. Exposée à la lumière diffuse dans un flacon, elle prend bientôt une coloration brun obscur à la surface. La potasse la dissout facilement en formant une solution jaune brun. L'ammoniaque la dissout aussi immédiatement en donnant un liquide jaune, qui passe ensuite au vert, puis au brun, lorsqu'on le fait bouillir.

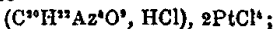
La *cacothéline* s'unit aux oxydes métalliques : le composé qu'elle forme avec la baryte est soluble et répond à la formule



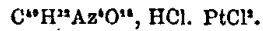
en équivalents :



Elle se combine aussi avec les acides, mais les sels qu'elle forme sont décomposés par l'eau. Si l'on ajoute une dissolution de chlorure de platine à une dissolution de *cacothéline* dans l'acide chlorhydrique, et qu'on abandonne le liquide à lui-même pendant quelques heures, il se dépose des cristaux qui contiennent 48 pour 100 de platine, et qui correspondent à la formule



en équivalents :



Lorsque, après avoir dissous la brucine dans l'acide azotique pour la transformer en *cacothéline*, on laisse ce dernier corps dans le liquide où il a pris naissance, pendant quelques heures, il se transforme en un autre corps d'une couleur jaune de chrome, insoluble dans l'eau et qui fait explosion lorsqu'on le chauffe. (Comptes rendus de l'Académie des sciences, t. XXXIX, p. 52.)

CACOTHYMIE s. f. (ka-ko-ti-mi — du gr. *kakos*, mauvais; *thymos*, esprit). Pathol. Dérangement ou mauvais état des facultés intellectuelles.

CACOTRIBULUS s. m. (ka-ko-tri-bu-luss — du gr. *kakos*, mauvais; et du lat. *tribulus*, chardon). Bot. Ancien nom de la chaussetrappe.

CACOTRICHE s. f. (ka-ko-tri-chi — du gr. *kakos*, mauvais; *trichis*, thriche, poil). Pathol. Altération ou mauvais état des poils.

CACOTROPHIE s. f. (ka-ko-tro-fi — du gr. *kakos*, mauvais; *trophé*, nourriture). Pathol. Altération des fonctions de nutrition.

CACOTUMBA s. m. (ka-ko-ton-ba). Bot. Genre de plantes, de la famille des personées, qui fournissent un suc employé en pharmacie.

CACOU s. m. (ka-kou). Pop. Nom enfantin des œufs de poules : *Mange ce cacou, mon petit*. On dit aussi **CACOUX**.

CACOUAC s. m. (ka-kou-ak). Mot inventé par Voltaire, pour désigner des sophistes ridicules.

CACOUÇIE s. f. (ka-kou-si — nom guyanais). Bot. Genre de plantes, de la famille des combrétacées, renfermant des arbrisseaux grimpants, qui croissent à la Guyane.

CACOUS s. m. pl. (ka-kou). Syn. de **CACOUX**.

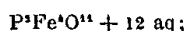
CACOUTE s. f. (ka-kou-te). Tape, coup; secousse. Vieux mot.

CACOXÈNE s. m. (ka-ko-ksè-ne). Minér. Phosphate de fer natif que l'on trouve dans certaines mines de Bohême.

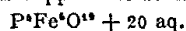
— **Encycl.** Le *cacoxène* se présente sous la forme de touffes radiées, d'une couleur jaune ou jaune brunâtre, qui deviennent tout à fait brunes par l'exposition à l'air. Sa densité est de 3,38, et sa dureté est comprise entre 3 et 4. Nous donnons ci-après trois analyses de ce minéral, dont les deux premières sont dues à M. Van Hauer, et la troisième à M. Richardson :

P ¹⁰	Fe ¹⁰	H ¹⁰	Ca ¹⁰	Mg ¹⁰	SiO ²
19,63	47,64	32,73	•	•	•
25,74	41,46	32,83	•	•	•
20,50	43,10	30,02	1,1	0,9	2,1

La première et la troisième analyse concordent à peu près avec la formule



la seconde, au contraire, donne des résultats beaucoup plus rapprochés de la formule



Mais, d'après Van Hauer, elle a été faite avec une matière bien moins pure que celle qui a servi pour les deux autres. Une précédente analyse due à Steinmann indiquait 10 à 11 pour 100 d'alumine; mais il est probable qu'elle avait été faite avec un échantillon impur.

CACOXÈLE s. m. (ka-ko-zè-le — du gr. *kakos*, mauvais; et de *zèle*). Zèle indiscret, excessif. Vieux mot.

CACQUE-TRIPES s. f. (ka-ke-tri-pe). Art milit. anc. Nom que l'on donnait aux chaussetrappes que l'on place dans les rivières pour entraver le passage de la cavalerie.

CACREL s. m. (ka-krel). Ichthyol. Espèce de poisson de la Méditerranée.

CAC-SANGUE s. f. (kak-san-ghe). Autre forme du mot **CACQUE-SANGUE**.

CACTE s. m. (kak-te — de *cactus*). Forme francisée de *cactus*. Peu usité.

CACTÉ, ÉE adj. (ka-kté — rad. *cactus*). Qui ressemble à un *cactus*. On dit aussi **CACTACÉ**, **CACTÉ** et **CACTOÏDE**.

— s. f. pl. Famille de plantes grasses, ayant pour type le genre *cactus*, appelées aussi **NOPALÉES** et **OPUNTACÉES**.

— **Encycl.** Les *cactées* sont des plantes vivaces, originaires du nouveau monde; on les appelle aussi *cactacées*, *nopalées*, *opuntiacées*. Leurs tiges cylindriques, rameuses, cannelées, anguleuses ou composées de pièces articulées, ont été regardées à tort comme des feuilles. Celles-ci manquent généralement et sont remplacées par des épines réunies en faisceaux. Les fleurs, ordinairement solitaires à l'aisselle de l'un de ces faisceaux, quelquefois très-grandes et d'un éclat remarquable, se distinguent par les caractères suivants : calice monosépale, adhérent, parfois écailleux extérieurement, ayant à son sommet un limbe composé d'un grand nombre de lobes inégaux qui se confondent avec les pétales; pétales généralement très-nombreux, disposés sur plusieurs rangs; étamines à filets grêles et capillaires; ovaire infère, à une seule loge contenant un grand nombre d'ovules attachés à des placentas pariétaux; style simple, terminé par trois ou un plus grand nombre de stigmates rayonnés. Le fruit charnu, ombiliqué au sommet, renferme un embryon droit ou recourbé, dépourvu d'endosperme. Toutes les espèces de cette famille sont des plantes grasses, souvent arborescentes, qui offrent les formes les plus bizarres et les plus variées. La plupart se recommandent à l'horticulteur et au fleuriste par l'étrangeté de leur port et la beauté de leurs fleurs. Quelques-unes cependant ont un intérêt plus réel que le simple agrément; elles deviennent dans certains pays des plantes agricoles et industrielles d'une grande valeur. Parmi elles se place au premier rang le *cactus de la cochenille* sur lequel s'élevaient les insectes qui fournissent la belle teinture de ce nom. Ce *cactus* est cultivé au Mexique, d'où il a été importé, et aux Canaries, où il a été importé depuis longtemps. Dans ces dernières années, on l'a introduit en Algérie, où sa culture est déjà en voie de prospérité. Le *cactus vulgaire*, plus connu sous le nom de *raquette*, naturalisé depuis longtemps dans le même pays, est aussi une plante très-utile. On s'en sert pour faire des haies que les longues épines dont il est pourvu rendent très-défensives. Il peut remplacer au besoin le *cactus de la cochenille* pour la nourriture de cet insecte, et, en outre, ses fruits légèrement sucrés entrent dans la consommation sous le nom de *figues de Barbarie*. Ses rameaux servent à nourrir les bestiaux dans les temps de sécheresse.

Les *cactées* végètent admirablement dans les terrains les plus secs et les plus arides, là où d'autres végétaux périeraient infailliblement; elles s'étendent sur les rochers de l'Amérique et de l'Asie, et prennent un merveilleux développement au milieu même des sables brûlants de l'Afrique.

CACTIER s. m. Syn. de **CACTUS**.
CACTIFLORE adj. (ka-kti-flo-re — de *cactus*, et du lat. *flos*, fleur). Bot. Dont les fleurs ressemblent à celles des *cactus*.
CACTIFORME adj. (ka-kti-for-me — de *cactus* et de *forme*). Bot. Se dit des plantes qui ressemblent aux *cactus* par leur aspect extérieur : *Euphorbes* **CACTIFORMES**.
CACTOÏDE adj. (ka-kti-toï-de — de *cactus*, et du gr. *eidos*, aspect). Bot. Syn. de **CACTÉ**. Se dit aussi des plantes dont l'aspect extérieur rappelle celui des *cactus* et est alors syn. de **CACTIFORME** : *Euphorbe* **CACTOÏDE** ou **CACTIFORME**.
— s. m. pl. Syn. de **CACTÉES**.

CACTOLOGIE s. f. (ka-kti-lo-ji — de *cactus*, et du gr. *logos*, discours). Didact. Partie de la botanique qui traite des *cactées*.
CACTOLOGUE s. m. (ka-kti-lo-ghe — de *cactus*, et du gr. *logos*, discours). Didact. Botaniste qui s'occupe de l'étude des *cactées*. Se prend aussi adjectivement.

CACTONITE s. f. (ka-cto-ni-te). Minér. Nom sous lequel les anciens auteurs confondaient la sardoine et la cornaline, qui avaient, d'après eux, certaines propriétés préservatrices, et particulièrement celle d'assurer la victoire au guerrier qui en portait une sur lui.

CACTOPHILE s. m. (ka-cto-fi-le — de *cactus*, et du gr. *philos*, j'aime). Bot. Amateur de *cactées*.

CACTORNIS s. m. (ka-cto-rniss — du gr. *cactus*, chardon; *ornis*, oiseau). Ornith. Genre de passereaux, de la famille des fringilles ou gros-becs, comprenant un petit nombre d'espèces qui vivent aux îles Gallapagos.

CACUS s. m. (ka-kuss — du gr. *kaktos*, espèce de plante épineuse). Bot. Genre de plantes grasses, type de la famille des *cactées*, comprenant des végétaux dont les feuilles, larges et épaisses, sont hérissées d'épines : Le *figuier d'Inde* et le *nopal* appartiennent au genre *CACUS*. En Sicile, le peuple est très-attaché de la pulpe du *CACUS* *raquette*. (Focillon.) On dit aussi **CACTIER**, et le mot *cactus* est employé quelquefois dans un sens plus restreint comme syn. de **MÉLOCACTE** et d'**OPUNTIE**.

— **Encycl.** Toutes les espèces de la famille des *cactées* ont été pendant longtemps rapportées au seul genre *cactus*, qui plus tard a été lui-même divisé en plusieurs groupes génériques. Le mot *cactus*, emprunté à la langue latine, n'en est pas moins devenu populaire, et nous nous conformerons ici à l'opinion des anciens botanistes, en rapportant sous ce titre tout ce que présente de plus intéressant l'histoire des *cactées*. Nous ne reviendrons pas sur les caractères de ce grand genre, les mêmes que ceux de la famille, et nous nous contenterons d'indiquer ses divisions principales :

1° *Mamillaire* (*mamillaria*), à tige globuleuse ou ovoïde, chargée de mamelons charnus, tuberculeux, libres et disposés en spirale; le fruit est une baie ovoïde, lisse, comestible dans plusieurs espèces;

2° *Mélocacte* (*melocactus*), à tige globuleuse ou ovoïde, marquée de côtes longitudinales en nombre variable, comme dans un melon;

3° *Echinocacte* (*echinocactus*, prononcez *ekino-cactus*), à tige arrondie et chargée d'épines, qui la font ressembler à un herisson ou à un oursin (en grec *echinos*);

4° *Cierge* (*cereus*), à tige continue, dressée, cannelée ou offrant des côtes longitudinales;

5° *Epiphyllie* (*epiphyllum*), à tige et à rameaux aplatis en forme de feuilles;

6° *Nopal* (*opuntia*), à tige et à rameaux composés d'articles ovales ou oblongs, plus ou moins aplatis, connus vulgairement sous le nom de *raquettes*; le fruit est une baie ovoïde, ordinairement volumineuse et comestible. C'est dans ce dernier groupe que se trouvent les espèces les plus intéressantes par leurs applications économiques. Le *nopal* commun (*cactus opuntia* de Linné, *opuntia vulgaris* de Miller), vulgairement nommé *raquette* ou *figuier de Barbarie*, est originaire de l'Amérique centrale et naturalisé depuis plusieurs siècles sur presque tout le pourtour de la Méditerranée. On le plante sur le bord des champs pour en former des clôtures défensives. Ses fruits pulpeux et rafraîchissants servent à la nourriture de l'homme, et ses articles charnus ou raquettes sont donnés aux animaux domestiques quand il y a disette de fourrages. Enfin, avec le tissu ou en quelque sorte le squelette ligneux de cette plante, dépourvu du parenchyme qui l'entoure, on fabrique des chapeaux ou des objets d'art et de curiosité. Sous le nom de *nopal* ou *cactus* à *cochenilles*, on confond plusieurs espèces, dont la précédente fait aussi partie. On les cultive en grand aux Antilles, pour nourrir l'insecte précieux employé dans la fabrication du carmin et de la laque carminée, et appelé *cochenille*.

Toutes les *cactées* sont cultivées comme plantes d'agrément, à cause de l'étrangeté, souvent aussi de l'élégance ou de la bizarrerie de leur port. Le *cereus* *senilis*, par exemple, est couvert de longs poils blancs, qui lui donnent quelque ressemblance avec la tête d'un vieillard. De nombreuses espèces présentent, d'ailleurs, des fleurs d'une dimension et d'un éclat remarquables. Ces plantes se multiplient très-facilement, soit par le semis de leurs graines, soit par le simple bouturage de leurs rameaux; mais, dans le nord de l'Europe, presque toutes exigent la serre tempérée ou même chaude; c'est une culture toute spéciale.

CACUB, ville de l'Océanie (Malaisie), dans l'île de Mindanao, archipel des Philippines; 3,400 hab.

CACUIEN s. m. (ka-ku-iain). Mamm. Nom donné par quelques auteurs au saki.

CACUS, fameux brigand du mont Aventin, immortalisé par Virgile, qui a raconté dans l'*Enéide* son aventure avec Hercule. Ce héros revenait d'Espagne, où il avait enlevé les bœufs de Géryon; en passant, il s'arrêta sur la rive gauche du Tibre, aux lieux mêmes où devait être Rome. La vallée où il laissa paître ses bœufs, fut plus tard le grand Cirque, et porte dans la Rome moderne le nom de *Via dei Cerchi*. *Cacus* habitait la sombre forêt de l'Aventin, qui dominait les pâturages et le Tibre; sa demeure était un antre, comme de nos jours encore est celle des brigands romains et siciliens, et sa caverne était juste à l'endroit occupé aujourd'hui par l'église de Sainte-Sabine, au

sommet d'un escarpement encore assez roide, mais qui alors devait être abrupt. Pendant qu'Hercule fatigué fait sa sieste, couché sur l'herbe, *Cacus* sort de son repaire, et descend vers le Tibre avec l'agilité que déploient les bandits de l'Apennin et des Abruzzes. Il choisit dans le troupeau les quatre plus beaux taureaux, les quatre plus belles génisses, qu'il emmène avec lui dans sa caverne; et, pour ne pas être trahi par les traces de leurs pas, il les traîne dans son antre à recou-lons. Hercule à son réveil allait emmener du pâturage ses bœufs repus et reprendre son chemin, quand l'un d'eux se mit à remplir de ses mugissements la colline et les bois d'alentour; une des génisses enfermées répondit à ces mugissements, et le rapit fut découvert. Le héros entra alors dans une colère terrible; il saisit ses armes, et avec elles le tronc noueux d'un chêne qui se trouva sous sa main, et gravit à la course la cime escarpée de l'Aventin. Bouillant de rage, il parcourut trois fois la colline; trois fois il tenta vainement de renverser le rocher énorme qui bouchait l'antre du brigand. A la fin, apercevant un énorme bloc de roche volcanique suspendu au-dessus de la caverne, il le précipita de son bras robuste, et la pierre qui fermait l'entrée, que douze bœufs n'auraient pu ébranler, est écrasée par ce choc. Le héros s'élança à travers les tourbillons de flamme que le monstre vomit de son gosier, le saisit et l'étouffe entre ses bras :

*Corripit in nodum complexus, et angit inhærens
Etios oculos, et siccum sanguine guttur.*

Le récit de ce combat est un des plus beaux passages du huitième livre de l'*Enéide*.

Rien n'est plus simple que de dégager cet épisode de ce qu'il présente de merveilleux et de légendaire, pour ne lui laisser que ce qu'il a d'historique. *Cacus* était un brigand célèbre, dangereux pour les pères du voisinage, dont il volait les troupeaux quand ils allaient paître dans les prés situés au bord du Tibre et boire l'eau du fleuve. Les hauts faits de *Cacus* lui avaient donné ce renom qui s'attache encore à ses pareils dans les Apennins et dans les Abruzzes. Un jour, un père plus courageux et plus habile que les autres avait découvert sa retraite, y avait pénétré malgré la terreur inspirée par ce lieu souterrain et formidable, y avait surpris le voleur et l'avait étranglé. La tradition ajoute même que ce père se nommait *Reccaranus*, et c'était la poésie qui lui avait substitué *Hercule*. Une cause toute naturelle et facile à comprendre avait fait passer *Cacus* pour le fils de *Vulcan* :

*Huic monstro Vulcanus erat pater; illius atros
Ore vomens ignes...*

Le sol romain est de nature essentiellement volcanique. De cette caverne de l'Aventin ou de quelque caverne voisine avaient pu s'échapper de ces gaz qui s'enflamment spontanément, comme il arrive souvent dans les terrains volcaniques; on rattacha ce phénomène, effrayant pour des imaginations ignorantes, aux terreurs qu'inspirait l'antre de *Cacus*, et l'on prétendit qu'il vomissait des flammes. Toutes les superstitions, tous les préjugés n'ont pas d'autres causes : c'est un phénomène naturel que dénature l'ignorance ou la crédulité. Quant au personnage de *Cacus*, il est historique; son souvenir plana longtemps sur les lieux où la légende avait placé sa retraite et sa mort terrible. Un escalier en pierre, descendant de la partie du mont Palatin qui regarde l'Aventin, s'appelait l'escalier de *Cacus*. Le *Forum Boarium* a longtemps porté son nom. Au moyen âge, on connaissait l'antre et la maison de *Cacus*, et dans la Rome d'aujourd'hui on la montre encore aux voyageurs. Quant à l'Aventin, séjour du fameux brigand, il mérita longtemps la même renommée, et la forêt *Nœvia* servit de repaire à tous les bandits qui désolèrent la ville de Rome. La sœur de *Cacus*, nommée *Caca*, fut l'objet d'un culte sur le mont Aventin : on prétendait qu'elle avait découvert à Hercule le vol de *Cacus* et lui avait montré l'entrée de la caverne de son frère.

CACUS (antre de), allus. mythol. V. **ANTRE**.
C.-A.-D., abréviation fréquemment employée pour *c'est-à-dire*.

CADAA s. m. (ka-da-a). Métrol. Mesure de capacité usitée en Egypte et en Syrie, pour les liquides, sous le règne des Ptolémées, et dont la valeur était la 96^e partie de l'*artaba* ou *bath*, c'est-à-dire 365 centimètres cubes.

CADABA s. m. (ka-da-ba). Bot. Genre de plantes, de la famille des capparidées, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent en Afrique et en Asie.

CAD-ABD-ERRAHMAN-PACHA, général turc, mort en 1809, est désigné souvent sous le surnom de *Cadi-Pacha*, parce qu'il avait exercé d'abord la charge de *cadi*. Ayant abandonné la magistrature pour la carrière des armes, il déploya une telle valeur qu'il reçut, en 1800, le pachalik de Caramanie. Lorsque le sultan Sélim III voulut former, sous le nom de *Nizam-Djedid*, un nouveau corps de troupes, destiné à maintenir les janissaires, *Cad-abad-Errahman* leva et organisa huit régiments, dont il se servit pour détruire le brigandage dans la Bulgarie et la Roumélie (1804). Appelé en 1806 à Constantinople avec ses troupes, dont il avait porté le nombre à près de 20,000 hommes, il se trouva, en arrivant à Balacks, en présence des janissaires

révoltés, qui battirent ses troupes et l'empêchèrent de parvenir jusqu'à Andrinople. Relégué bientôt après en Caramanie avec la plus grande partie du corps des Nizam-Djéhid, dont il était généralissime, il fut impuissant à secourir Sélim III, lorsque celui-ci fut précipité du trône. Après l'avènement de Mahmoud II (1808), il se rendit, sur l'invitation du grand vizir Mustapha Bâkrakhdar, à Constantinople, avec 3,000 hommes de ses troupes. Quand éclata la révolte des janissaires, qui amena la chute et la mort de ce dernier, Cadi-Pacha opina pour la destruction des insurgés, afin d'inspirer la terreur à la population, prête à faire cause commune avec eux. Son avis ayant prévalu, il lança dans la ville 4,000 hommes appartenant aux Nizam-Djéhid. Ceux-ci dispersèrent d'abord les janissaires, s'emparèrent de leurs casernes et ne craignirent pas de se livrer sur les habitants à leurs habitudes de pillage. Assaillis à leur tour par les janissaires et par le peuple, ils furent contraints de se replier. Bientôt après, Cad-Abd-Errahman, abandonné par le sultan, qui craignait pour sa propre vie, dut chercher son salut dans la fuite. Ayant été reconnu à Kutayeh, il fut mis à mort, et sa tête envoyée à Constantinople, où, pour plaire aux janissaires, dont il avait été un des plus grands ennemis, elle fut exposée pendant un mois.

CADABLE s. m. (ka-da-ble — du lat. *cadere*, tomber). Autre forme du mot **CABALE**.

CADALEN, bourg de France (Tarn), ch.-l. de cant., arrond. et à 11 kilom. S.-E. de Gaillac; pop. aggl. 314 hab. — pop. tot. 2,004 hab. Ancien château fort, qui a joué un rôle important dans les guerres civiles; église du xiii^e siècle, avec clocher octogonal du xiii^e siècle, une porte ornée de voussures décorées de creux et reliefs, des bas-reliefs admirables et des fonts baptismaux ornés d'une belle grille en bois artistement travaillé.

CADALOUS, antipape. V. **HONORIUS II**.

CADALSO ou **CADAHALSO** (Joseph DE), poète et littérateur espagnol, né à Cadix en 1741, mort en 1782. Il fut élevé à Paris et parcourut successivement l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et le Portugal, s'initiant à la littérature de ces diverses contrées. De retour en Espagne, il suivit la carrière des armes, tout en continuant à cultiver les lettres, et il était colonel de cavalerie lorsqu'il périt d'un éclat de bombe au siège de Gibraltar. Doué d'un esprit délicat et fin, Cadalso s'est fait connaître par des poésies anacréontiques pleines d'élégance et de grâce, et surtout par une ingénieuse satire en prose contre les savants superficiels. Cette satire, intitulée *les Eruditos a la violeta* (les *Erudits à la violette*), a été publiée en 1772 sous le nom de Jose Vasquez. Ses œuvres ont paru à Madrid (1818, 3 vol. in-12), sous le titre de *Collection de obras en prosa y en verso de don Jose Cadalso*.

CADAMBA s. m. (ka-dan-ba). Bot. Syn. de **GUETTARDE**.

CADAMONI s. m. (ka-da-mo-ni). Pharm. Espèce de drogue appelée aussi **GRAINE DE PERROQUET**.

CADA-MOSTO (Alvise ou Louis DE), célèbre navigateur italien, né à Venise en 1432, mort vers 1480. Depuis plusieurs années déjà il naviguait dans la Méditerranée, lorsque, en 1454, il prit passage sur le navire de Marco Zen, qui partait pour la Flandre. Des vents contraires forcèrent Marco Zen à relâcher au cap Saint-Vincent, où se trouvait le prince Henri de Portugal. Celui-ci, qui était alors fort occupé de ses projets d'exploration sur les côtes d'Afrique, s'empressa de faire aux nouveaux arrivés les propositions les plus brillantes, s'ils voulaient entrer dans ses vues.

Cada-Mosto, qui brûlait de s'illustrer comme marin, accepta ces propositions et partit, en 1455, du cap Saint-Vincent, sur une caravelle commandée par Vincent Diaz. Comme il était en réalité le chef de l'entreprise, Cada-Mosto s'arrêta à Porto-Santo, à Madère et aux Canaries, toucha aux îles de Fer, de Palma, d'Arguin, et, après avoir doublé le cap Blanc, il explora la rivière du Sénégal. Continuant alors à se diriger vers le sud, il visita l'entrée de toutes les rivières de la côte et reconnut la Gambie; mais son bâtiment, auquel s'étaient joints, depuis le cap Vert, deux navires commandés par Uso di Mare, ayant été assailli par des indigènes, montés sur des pirogues, son équipage exigea qu'il ne poussât pas plus avant son expédition. L'année suivante, le prince Henri mit Cada-Mosto à la tête d'une nouvelle expédition, composée de trois caravelles. Le hardi navigateur, qui avait pour associé Uso di Mare, se dirigea de nouveau vers la rivière de Gambie; mais, en vue du cap Blanc, le gros temps le força de s'éloigner des côtes, où il découvrit les îles du cap Vert (1456). Il appela l'une Buona-Vista et une autre Sant-Yago; puis il se dirigea vers la Gambie et se mit en relation avec les indigènes, dont il tira de l'or, mais en moins grande quantité qu'il ne l'avait espéré. Après avoir descendu la côte jusqu'au Rio-Grande, il revint en Portugal, qu'il quitta de nouveau en 1463. Depuis lors on ne sait rien de sa vie.

Cada-Mosto a écrit une relation de ses voyages, qui peut être comparée, pour l'exactitude des observations nautiques et la vérité des descriptions, à celles des navigateurs les mieux renseignés de notre temps. Il a joint à cette relation le précis du voyage de Pietro di Cintra, ca-

pitaine portugais, qui continua en 1463 la découverte de la côte d'Afrique, jusqu'au delà de la rivière de Sierra-Leone. Ces deux récits ont été publiés sous le titre de *la Prima navigazione per l'Oceano alle terre de negri della Bassa Etiopia* (Vicence, 1507, in-40), et dans la collection italienne de Ramusio. Il en existe une vieille traduction française dans l'*Histoire description de l'Afrique*, de Jean-Léon (1556, 2 vol. in-fol.), et une autre dans le *Nouveau-Monde*, etc., par Redouet (Paris, 1516, in-40).

CADA-MOSTO (Marc-Antoine), astronome italien, né à Lodi, où il florissait dans la première moitié du xvi^e siècle. Il se fit d'abord recevoir docteur en droit et en médecine, puis il cultiva les mathématiques et surtout l'astronomie. Il était grand-vicaire et chanoine dans sa ville natale en 1503. Le seul de ses ouvrages qui ait été imprimé a pour titre : *Compendium in usum et operationes astronomicas Messahala*, etc. (Milan, 1507, in-40).

CADA-MOSTO (Marc), poète italien du xvi^e siècle et de la même famille que le précédent. On sait fort peu de chose de sa vie. Etant entré dans les ordres, il se rendit à Rome, où il vécut sous le pontificat de Léon X dans un état voisin de la misère, et où il perdit, dans le sac de cette ville en 1527, les manuscrits de quelques-unes de ses œuvres. Il existe de lui un recueil de sonnets, de stances et de capitoli, intitulé *Sonetti ed altre rime*, etc. (Rome, 1544, in-8°), dans lequel se trouvent six nouvelles où la décence est loin d'être respectée.

CADAQUES, bourg maritime d'Espagne, province et à 60 kilom. N.-E. de Gironne, entre le cap de Creuz au N. et la ville de Rosas au S.-O.; 2,787 hab. Port protégé par un fort et faisant un grand commerce de cabotage. Distilleries d'eau-de-vie et fabriques de potasse. Pendant les guerres de l'Empire, le fort de Cadaques fut détruit par les Anglais et reconstruit par les Français.

CADARIENS s. m. pl. (ka-da-ri-ain). Hist. relig. Sectaires mahométans, appelés aussi **MOTAZALES**, qui attribuent toutes les actions à la volonté de l'homme, et non à l'influence divine.

CADAROSE. V. **BERRER**.

CADARTZ (Odilon ou Ozilz DE), troubadour du xiii^e siècle. Ses poésies concernent surtout des conseils donnés aux amoureux; il les exhorte à se montrer dociles, justes et dévoués, et leur trace des règles de conduite qui varient selon la couleur des cheveux de leur dame.

CADASTRAGE s. m. (ka-da-strage — rad. *castrare*). Néol. Action de cadastrer; ensemble des opérations cadastrales.

CADASTRAL, **ALE** adj. (ka-da-stral, a-le — rad. *castrare*). Qui appartient, qui est relatif au cadastre : *Opérations CADASTRALES*.

CADASTRE s. m. (ka-da-stre — has lat. *capistratum*, même sens, formé de *caput*, tête). Administr. Registre dans lequel les propriétés foncières d'un pays sont indiquées avec leur étendue et leurs limites : *Charles VII conçut le premier l'idée d'un CADASTRE général*. (Bouillet.) Le CADASTRE est la seule base possible d'une contribution foncière. (Proudh.)

— Par ext. Formation du même registre, opération destinée à déterminer la quantité et la qualité des biens-fonds d'un pays, pour arriver à l'assiette et à la répartition de l'impôt foncier : *On avait ordonné un CADASTRE général de tout le pays*. (J.-J. Rouss.)

— Par comp. Catalogue raisonné, livre où des choses et même des personnes sont classées et appréciées : *Il y a des livres commodes où nous tous, gens de lettres, sommes rangés depuis longtemps par ordre alphabétique*. M. de Latouche avait eu l'art d'échapper en partie à cet enregistrement et à ce CADASTRE littéraire. (Ste-Beuve.)

— Comm. Nom donné autrefois par les commerçants de quelques provinces au livre de commerce généralement connu sous le nom de journal.

— **Encycl.** Un Etat désireux de stabilité et de force doit demander à chaque citoyen, en échange de la protection qu'il lui assure, de contribuer, dans la mesure de ses facultés, aux charges générales. De là les impôts; et, de tous ceux qui alimentent le budget d'une nation, la source la moins tarissable, sinon la plus abondante, est la contribution établie sur les revenus du sol.

Il peut arriver, en effet, que des circonstances, que l'on voit trop souvent se reproduire, paralysent l'élan commercial, anéantissent le crédit et portent dans les transactions une perturbation profonde. Sans vouloir les énumérer toutes, bornons-nous à constater que, à la suite de guerres dévastatrices, de calamités publiques, de ce malaise général qu'enfantent l'absence de liberté et le manque de confiance dans le pouvoir, on voit les contributions indirectes diminuer rapidement et ne plus présenter que des recettes amoindries ou aléatoires. Les mêmes causes entraînant des cessations de commerce, des faillites nombreuses, le produit des patentes se trouve de son côté annihilé; la contribution foncière seule demeurant intacte, c'est à elle que l'on s'adresse, sûr d'y rencontrer toujours une ressource infaillible.

Aussi l'impôt assis sur les revenus de la terre se retrouve-t-il au fond de toutes les

sociétés établies sur des bases durables, et une des préoccupations constantes de tout gouvernement sage a été de le répartir d'une façon équitable et proportionnelle. Il était indispensable pour cela de connaître l'étendue et la nature de la propriété, sa consistance et l'importance des revenus qu'elle donne. Tel est le but de l'institution du *cadastre*, opération dont, sous des formes et des noms divers, nous trouvons des traces certaines, même chez les peuples les plus reculés. La Bible nous parle en effet de la dîme, et, si des Hébreux nous passons aux Romains, le recensement de la propriété nous apparaît comme la pierre angulaire de l'édifice de Servius Tullius. Ce roi, d'après Denys d'Halicarnasse, « ordonna que tous les Romains bailleroient leurs biens par déclaration, après avoir prêté serment qu'elle contiendrait vérité sans rien taire ni déguiser; donneraient chacun le nom de leur père et leur âge; le nom de leur femme et de leurs enfants; en quel quartier ils habitoient dans la ville, ou en quel village et hameau aux champs. Ceux qui n'obéirent à cela et ne donneraient au vrai leur dénombrement, que leurs biens fussent confisqués et que, après avoir eu le fouet, ils fussent vendus pour esclaves. »

Telle est l'origine de ces admirables centurries où l'action de chaque citoyen dans les assemblées publiques fut réglée en raison directe des charges qu'il était appelé à supporter, institution de nature à introduire le régime républicain dans la monarchie elle-même, si, d'ailleurs, d'autres causes n'avaient précipité la chute de l'une et hâté l'avènement de l'autre. Toutefois, le recensement ordonné par Servius Tullius eut lieu sur de simples déclarations, et les tableaux dressés de cette manière furent moins un *cadastre* que le répertoire de la fortune de chaque citoyen.

Sous l'empire romain, le *cens* devient chose plus sérieuse, et les témoignages des propriétés indiquant, dans le plus grand détail, l'étendue, la qualité et le revenu des biens-fonds, sont rigoureusement contrôlés par des agents *ad hoc* et inscrits sur des registres publics renouvelables tous les quinze ans. Ce *cadastre* romain, bien qu'il semble monumental, puisque les opérations graphiques s'inscrivaient sur des tables d'airain, était cependant de beaucoup inférieur à notre *cadastre* parcellaire; mais, malgré ses imperfections et ses lacunes, il n'en servit pas moins aux rois francs, bourguignons et visigoths pour faire le partage des terres conquises et percevoir des possesseurs du sol les redevances que ceux-ci payaient au trésor impérial.

La question de savoir si l'impôt foncier était connu sous nos rois de la première race a été l'objet de nombreuses controverses, et Montesquieu, dans l'*Esprit des lois*, s'est prononcé pour la négative. Malgré le témoignage d'une semblable autorité, on peut affirmer, en s'appuyant sur Grégoire de Tours, dont les termes sont formels, qu'à cette époque il existait un *tribut public*, des *recensements* ordonnés et exécutés et des *registres de tailles*. Cet historien ne nous montre-t-il pas Frédégonde brûlant les *livres de l'impôt*, pour désarmer la colère du ciel qui s'est abattue sur Chilpéric et ses deux enfants?

Sous le régime féodal, chaque seigneur, afin de rendre plus facile le recouvrement des sommes dues par ses vassaux, fit cadastrer ses domaines, et ces *cadastres* partiels, connus sous le nom de *compoix terriers*, comprenaient la contenance des biens-fonds déterminée par un travail sur le terrain, toutes les confrontations de la parcelle et l'estimation de la qualité du sol.

Saint Louis, généralisant cette mesure, ordonna, en 1269, de procéder à l'estimation des choses meubles et immeubles pour asseoir la taille, à la livre également, et le livre des estimations résultant de ce travail servit de base à l'impôt, tant en deçà qu'au delà de la Loire, jusqu'en 1491, époque à laquelle Charles VIII (et non Charles VII, comme l'indiquent par erreur le *Recueil méthodique des lois et décrets* sur le *cadastre* et l'*Encyclopédie moderne* de MM. Firmin Didot) résolut d'entreprendre le *cadastre* du royaume divisé alors en quatre généralités : Languedoc, Languedoc, Outre-Seine et Normandie.

Ainsi que le fait très-bien remarquer M. Sarrazin, dans ses savantes recherches sur les origines de l'impôt en France, « les princes avaient moins à cœur de s'immiscer dans la répartition individuelle que d'obtenir tous les ans l'assentiment des états pour les sommes à imposer sur la province, et le département de ces sommes se faisait ensuite selon les us et coutumes que le roi était seulement appelé à confirmer, lorsque quelques personnes puissantes voulaient s'y soustraire. »

Sous Louis XIV, le Dauphiné et la Provence imitèrent le Languedoc, et Colbert voulut étendre à toute la France les bienfaits d'une institution dont ces trois provinces étaient seules à jouir. Il conçut la pensée d'un *cadastre* général; mais son action fut paralysée par la vive opposition qu'il rencontra de la part des privilégiés de la cour, du clergé et de la noblesse. Ceux-ci avaient trop à redouter d'une opération qui allait porter une grave atteinte aux immunités d'impôts qui leur étaient si scandaleusement octroyées. La tentative de Louis XIV, ordonnée, le 21 novembre 1763, qu'il fut précédée de la confection d'un *cadastre* général, n'aboutit pas davantage.

La Révolution de 1789 devait réaliser ce que ministres, princes et rois avaient essayé en vain. L'Assemblée constituante, pour répondre aux vœux exprimés par les assemblées électives de 1789, rendit, le 23 septembre 1791, un décret prescrivant le *cadastre*, et, mettant la science au service de l'administration, elle traça les règles à suivre tant dans les opérations préparatoires et d'ensemble que dans les travaux d'arpentage parcellaire. Cette dernière opération, toute de détail, devait être précédée de la délimitation de la commune et d'une triangulation générale. C'est ainsi que, la position respective de points nombreux étant fixée, il devait y avoir corrélation entre l'ensemble et les détails du plan.

Le mouvement révolutionnaire fit différer l'exécution de cette loi, et bientôt des réclamations s'élevèrent de toutes parts contre l'égale de la répartition de l'impôt foncier, soit de département à département, soit de commune à commune, soit enfin de propriétaire à propriétaire.

Pour remédier à ce déplorable état de choses, une instruction émanant des consuls et datée du 22 janvier 1801 prescrivit la refonte générale des matrices de rôles, c'est-à-dire un travail exigeant toutes les opérations de l'expertise, à l'exception du lever de plan, auquel devaient suppléer les déclarations des propriétaires. On en était revenu à l'enfance de l'art, aux beaux jours de Servius Tullius. Mais, hélas! la bonne foi n'était plus la même, et les déclarants, mis en demeure d'augmenter leurs charges par des déclarations sincères ou de les diminuer en restant au-dessous de la vérité, n'eurent pas un instant d'hésitation. Ils choisirent le dernier parti. Les résultats donnés par cette mesure furent tellement mauvais qu'il fallut ne pas en tenir compte.

L'année suivante, une commission, composée de membres choisis sur plusieurs points du territoire, fut appelée à Paris et chargée d'examiner un nouveau projet que devait lui soumettre le ministre des finances. Cette commission reconnut que la confection d'un *cadastre* général était le seul moyen à employer pour faire cesser des réclamations de jour en jour plus nombreuses.

Un travail aussi considérable devait demander un grand nombre d'années, et le mal auquel on voulait porter remède exigeait des mesures immédiates et énergiques. D'un autre côté, il devait en résulter pour les finances de la République des dépenses peu en rapport avec son budget. Il fut alors décidé que l'opération serait faite seulement pour dix-huit cents communes disséminées sur tous les points de la France. On espérait que les résultats de ce travail, appliqués à toutes les autres communes, permettraient de fixer par analogie le revenu de toutes les propriétés immobilières de la République. Des instructions furent données dans ce sens : l'arpentage devait présenter en détail non chaque parcelle, mais chaque masse de nature de culture différente; il devait en être de même pour l'expertise ou évaluation des revenus. Mais, indépendamment de la difficulté que l'on éprouva à reconnaître dans chacune de ces masses la part de chaque propriétaire et d'établir une concordance exacte entre la contenance totale et les contenances partielles, les préfets se trouvèrent dans un immense embarras quand il fallut appliquer à toutes les communes de leur département les données résultant d'une opération évidemment défectueuse. Ils eurent beau suivre la marche que leur traçait le ministre des finances, le travail auquel ils se livrèrent ne fit qu'augmenter les vices d'une répartition contre laquelle chacun se récriait.

C'est que, jusqu'à ce jour, on n'avait pris que des demi-mesures dont l'empereur fut le premier à prévoir les inconvénients. « Les demi-mesures, disait-il, font toujours perdre du temps et de l'argent. Le seul moyen de sortir d'embarras est de faire procéder sur-le-champ au dénombrement général des terres dans toutes les communes de l'empire, avec arpentage et évaluation de chaque parcelle de propriété. Un bon *cadastre* parcellaire sera le complément de mon code, en ce qui concerne la possession du sol. Il faut que les plans soient assez exacts et assez développés pour servir à fixer les limites des propriétés et empêcher les procès. »

Ce vœu exprimé par l'empereur, chacun désirait le voir se réaliser, et, de tous les points de la France, les conseils généraux, les conseils d'arrondissement et les conseils municipaux réclamaient la confection d'un *cadastre* parcellaire, qu'ils considéraient, avec raison, comme le moyen unique de rendre justice à tous. Des communes avaient fait exécuter cette opération à leurs frais, et un grand nombre d'autres demandaient l'autorisation de s'imposer extraordinairement pour pourvoir aux frais que nécessiterait ce travail.

Des conférences furent organisées, auxquelles prirent part les directeurs des contributions directes et les géomètres en chef des départements. Ces fonctionnaires rédigèrent un projet de règlement, adopté par l'empereur, et qui n'était autre chose que la réalisation de l'idée conçue par l'Assemblée constituante, c'est-à-dire l'arpentage parcellaire et l'expertise parcellaire de chacune des communes de la France.

La loi des finances du 15 septembre 1807 étendit les principales dispositions concernant le *cadastre*. Elle se proposait l'emploi des allègements comme d'un régulateur au moyen duquel devait être faite non-seulement la répartition individuelle, mais encore la répartition des contingents entre les communes, les cantons, les arrondissements et les départements. Cette loi resta en vigueur jusqu'en 1821, époque à laquelle la loi du 31 juillet, en ordonnant le travail de la sous-répartition, déclara qu'à partir du 1^{er} janvier 1822 les opérations *cadastrales* ne serviraient plus qu'à rectifier la répartition individuelle dans chaque département. Enfin la loi du 15 mars 1827 réglementa d'une façon définitive les diverses opérations du *cadastre*.

Nous allons les passer succinctement en revue.

— *Opérations cadastrales*. Mesurer, sur une étendue de plus de sept mille neuf cents myriamètres carrés, plus de cent vingt-six millions de parcelles ou propriétés séparées; dresser, pour chaque commune et par feuilles d'atlas, un plan ou sont rapportées ces cent vingt-six millions de parcelles; les classer d'après le degré de fertilité du sol; évaluer le revenu imposable de chacune d'elles; inscrire au nom de chaque propriétaire les parcelles éparées dont il est possesseur; additionner le revenu imposable des parcelles ainsi réunies sous le nom d'un seul contribuable, et faire de ce revenu total la base d'après laquelle sera établie sa contribution foncière, tel est le but que l'on a longtemps poursuivi sans succès, et que le *cadastre* a enfin permis d'atteindre aujourd'hui.

La confection du *cadastre* donne lieu à plusieurs opérations. Il faut d'abord *délimiter* le territoire d'une commune, la *diviser en sections* et établir un système de *triangulation*. On procède ensuite à l'*arpentage* et au *levé du plan* de chaque parcelle, c'est-à-dire de chaque portion de terre distincte de ses voisins, soit par la différence de culture, soit par la différence de propriété. Ces travaux multiples constituent la partie d'art et sont exécutés par des géomètres.

La *délimitation* a pour but d'établir les limites des communes. Elle doit être faite avec la plus grande impartialité et la plus sérieuse attention. Lorsque, d'ailleurs, une contestation s'élève entre des communes, à propos des limites qui leur sont attribuées, ces contestations sont jugées : par le préfet, quand il s'agit de communes du même département; par l'Etat, lorsqu'elles intéressent des communes de deux départements limitrophes. L'ordonnance du 3 octobre 1821 a particulièrement rendu l'intervention de l'Etat nécessaire pour opérer les changements de limites consentis par les communes respectives, ainsi que les échanges et les réunions de territoires. La loi du 14 juillet 1866 sur les conseils généraux a transféré à ces assemblées délibérantes quelques-unes des attributions que le gouvernement s'était réservées au sujet des limites de communes.

La *division en sections* doit être basée sur les convenances, les habitudes et surtout les limites naturelles ou invariables. On doit éviter, autant que possible, de faire figurer un même village ou hameau dans deux sections différentes, comme aussi de multiplier le nombre des sections.

On appelle *triangulation* un composé de triangles dont les angles ne doivent être ni trop aigus ni trop obtus, et qui, partant d'une base avantageusement placée, couvrent tout le territoire d'une commune et s'étendent aux principaux points extérieurs les plus rapprochés de son périmètre.

Le but de cette opération est de donner au géomètre les moyens de se diriger avec certitude dans le levé du plan et de faciliter la vérification du travail tant dans les détails que dans l'ensemble.

La triangulation consiste dans les opérations suivantes : 1^o mesurer une base; 2^o l'orienter; 3^o choisir sur le terrain les points disposés le plus convenablement pour la formation des triangles; 4^o observer les trois angles de chaque triangle; 5^o calculer les triangles et la distance de leur sommet à la méridienne du lieu et à la perpendiculaire; 6^o former avec les résultats des deux opérations précédentes le registre des opérations trigonométriques; 7^o enfin, construire le canevas trigonométrique.

On procède ensuite à l'*arpentage* et au *levé de plan*.

Les plans étant levés et vérifiés, ou mieux la configuration et la contenance de toutes les parcelles de la commune étant connues, il reste à déterminer l'*évaluation du revenu net* de chacune d'elles, résultat que l'on obtient au moyen de trois opérations successives dont l'ensemble constitue l'*expertise* et qui sont : la *classification des terres*, leur *évaluation* et la *répartition individuelle*.

Les diverses opérations auxquelles les géomètres se sont livrés étant consignées sur un document appelé *bulletin* en style administratif, et la communication de ce *bulletin* ayant eu lieu, le conseil municipal de la commune, assisté des plus imposés et d'un certain nombre de commissaires classificateurs, choisis parmi les propriétaires possesseurs de cultures dominantes, procède, en présence d'un contrôleur des contributions, à la reconnaissance générale du territoire, au choix et à la dési-

gnation des fonds devant servir de types pour chaque classe et chaque nature de propriétés. On adopte pour chaque classe deux parcelles devant servir de type. La première, prise dans les meilleures propriétés de la classe, prend le nom de *type supérieur*; la deuxième, choisie dans les plus mauvais fonds, constitue le *type inférieur*. Quelque variété que puissent présenter les propriétés de même espèce, le nombre des classes, en ce qui concerne la propriété non bâtie, ne peut jamais excéder celui de cinq. Dans les communes rurales, les maisons peuvent être rangées dans dix classes au plus. Mais dans les villes, dans les bourgs et même dans les communes très-peuplées, chaque maison peut être évaluée séparément. La division en classes n'a pas lieu en ce qui concerne les usines et manufactures.

La *classification* opérée, on établit, par classe, le revenu de chaque nature de culture, en prenant pour base de leur estimation le terme moyen par hectare du produit net des parcelles choisies comme type.

Après la *classification* vient le *classement*, c'est-à-dire la distribution entre les diverses classes des parcelles appartenant à chaque propriétaire. Cette opération doit être faite par trois classificateurs au moins. Les propriétaires, leurs fermiers ou leurs représentants autorisés peuvent y assister et présenter leurs observations. Quand le *classement* est effectué, le contrôleur et les classificateurs choisissent un certain nombre de domaines affermés et dont la valeur est connue au moyen de baux authentiques. Ils font le relevé des parcelles dont ces domaines sont composés, ils appliquent à chaque parcelle le tarif provisoire, et s'assurent, pour chaque domaine, de l'exactitude de la proportion existant entre le revenu constaté par le bail ou par la déclaration des classificateurs, et le revenu résultant des évaluations provisoires. Le tarif, arrêté par le conseil municipal, est déposé au secrétariat de la mairie, où, pendant quinze jours, les propriétaires peuvent en prendre connaissance et présenter, s'il y a lieu, leurs observations. Les réclamations sont examinées par le conseil municipal, qui, s'il le juge convenable, propose des modifications au tarif. Les agents des contributions directes fournissent à l'administration tous les renseignements de nature à l'éclairer sur la valeur de l'expertise. Le tarif, ainsi préparé, est soumis à l'approbation du préfet qui décide en conseil de préfecture. Dans le cas où des modifications sont reconnues nécessaires, le conseil municipal est appelé à en délibérer.

Le tarif, définitivement arrêté, est envoyé au directeur des contributions. Cet agent détermine, au moyen de ce document, le revenu de chaque parcelle. C'est alors que sont rédigés les *états de section* comprenant les propriétés bâties et non bâties, et indiquant : 1^o le nom du propriétaire; 2^o les numéros du plan; 3^o les lieux dits; 4^o la nature des propriétés; 5^o la contenance de chaque parcelle; 6^o l'indication des classes; 7^o le revenu de chaque parcelle; 8^o le nombre des ouvertures impossibles.

Ces *états de section* servent à rédiger les *matrices cadastrales*, registres ainsi appelés parce que les rôles n'en sont qu'une copie et où se trouve ouvert, au nom de chaque contribuable, un compte dans lequel figurent, par ordre de section et de numéro du plan, toutes les parcelles qu'il possède dans une commune.

Dans les villes d'une certaine importance, les matrices cadastrales sont divisées en deux parties; la première ne renferme que les maisons et les jardins situés dans l'intérieur de la ville; la deuxième comprend toutes les propriétés bâties ou non bâties sises dans la banlieue. Une copie de la matrice est adressée dans la commune où a été préalablement déposée la copie du plan. Le directeur des contributions transmet au maire, en même temps que la matrice, le premier rôle *cadastral*, c'est-à-dire un état indiquant le montant de la contribution foncière que la commune doit payer; le total de son revenu *cadastral* et la proportion dans laquelle chaque propriétaire doit acquitter l'impôt.

Ainsi établi, le *cadastre* est tenu à jour par l'indication sur les matrices des changements de propriétés et des translations de propriétés. Ce travail, appelé *mutation* (v. ce mot), est fait par les percepteurs, sous la surveillance des contrôleurs, et d'après les extraits d'actes translatifs de propriété relevés par ces derniers dans les bureaux d'enregistrement.

— *Organisation du cadastre*. Le *cadastre* est exécuté, dans chaque département, par des agents placés sous les ordres du préfet. Le directeur des contributions directes est chargé de diriger et de surveiller tous les détails de l'opération et le nombreux personnel qu'elle nécessite.

La partie d'art est confiée à un géomètre en chef, à des géomètres de première et de seconde classe; la partie des évaluations, aux propriétaires, assistés par les contrôleurs et l'inspecteur des contributions, et, au besoin, par des experts.

Nous avons fait connaître les difficultés sans nombre que l'on a dû vaincre pour arriver à la confection d'un *cadastre*, véritable base de l'impôt; nous avons essayé de donner une idée des opérations multiples que ce travail exige, et nous voici forcés de reconnaître et de déclarer qu'aujourd'hui il n'existe plus de *cadastre en France*.

Sans parler des terrains améliorés et des fonds devenus sans valeur, le morcellement toujours croissant de la propriété, les routes nouvelles, les chemins de fer, les terrains rendus à la culture, les bâtiments détruits, les constructions nouvelles ont amené dans les plans cadastraux une telle perturbation que ces plans ne sont plus en rapport avec la configuration du sol. D'un autre côté, l'absence des numéros du plan dans les actes notariés, la conversion fort approximative opérée par ces officiers ministériels des mesures locales en mesures légales, ont introduit dans les matrices une confusion telle que le travail des mutations présente des difficultés sérieuses, et que les matrices sont tenues dans un déplorable état. Nous ne surprendrions personne en disant qu'un dixième des parcelles ne figure pas au nom du véritable propriétaire; par suite, le possesseur n'en paye pas la contribution, laquelle cependant n'est jamais perdue pour l'Etat.

En 1846, le gouvernement parut se préoccuper d'un tel état de choses, et, d'après un projet de loi élaboré par lui et communiqué aux conseils généraux, le *cadastre* devait être exécuté à nouveau dans toutes les communes cadastrées depuis plus de trente ans; l'évaluation des revenus imposables revisée après une période d'égale durée, les limites des parcelles devaient être reconnues sur le terrain contradictoirement avec les propriétaires ou leurs représentants; en cas de non-conciliation, le plan devait être établi conformément à la jouissance; enfin les mutations auraient été appliquées non-seulement sur les matrices, mais encore sur les états de section et sur les plans. Les événements politiques ne permirent pas de saisir les chambres d'un projet approuvé par la grande majorité des conseils généraux, et, malgré un semblant d'évaluation nouvelle des revenus territoriaux ordonné en 1851, la situation est aujourd'hui plus mauvaise qu'en 1846.

Les vœux des conseils généraux, l'enquête agricole qui s'exécute en ce moment, ont demandé la révision du cadastre; les contribuables la réclament avec instance. Il est du devoir de l'Etat de la faire immédiatement exécuter. Son intérêt seul devrait l'y pousser. En effet, *plus l'impôt est également réparti, plus il se perçoit avec facilité*; et si cette considération ne suffisait pas, il en est une plus puissante, c'est que l'*égalité de la répartition est un grand acte de justice que l'on doit à tous les Français*.

A l'exception de l'Angleterre, qui ne prélève sur la terre qu'une redevance fixe, toutes les nations de l'Europe possèdent des *cadastres* plus ou moins parfaits. Les meilleurs se rencontrent en Allemagne, et notamment dans le Hambourg, le Holstein et la Saxe.

Quant aux Etats-Unis, qui, en matière de progrès, laissent loin derrière eux la vieille Europe, ils possèdent un *cadastre* aussi parfait que possible. Toutes les propriétés proviennent primitivement d'une vente officielle, et il n'y a plus qu'à tenir à jour un document reposant sur des données certaines.

CADASTRE, ÉE (ka-da-stré) part. pass. du v. *Cadastre*. Dont on a fait le cadastre; qui est inscrit au cadastre : *Communes CADASTRÉES. Cantons CADASTRÉS. Sa maison et ses biens, très-avantageusement CADASTRÉS, payaient des impôts modérés.* (Balz.)

CADASTREUR v. a. ou tr. (ka-da-stré — rad. *cadastre*). Administr. Inscire au cadastre; faire le cadastre de : *CADASTREUR une commune, un canton. CADASTREUR un domaine, un champ. Après AVOIR CADASTRÉ le champ héréditaire, on cadastre l'habitation.* (Proudh.)

— Par plaisant. Mesurer et imposer d'après l'étendue : *Aussi le fise a-t-il deviné l'impôt intellectuel, il a su parfaitement mesurer le champ des annonces, CADASTREUR les prospectus, et peser la pensée.* (Balz.)

CADASTREUR s. m. (ka-da-streur) — rad. *cadastre*. Administr. Celui qui est employé à la rédaction du cadastre.

CADAUX (Justin), compositeur français, né à Albi en 1813, fit ses études musicales au Conservatoire de Paris, dans la classe de piano de M. Zimmerman, et dans la classe d'harmonie de M. Dourlen. Sorti du Conservatoire, il alla se fixer à Bordeaux et s'y livra à l'enseignement du piano. En 1839, il fit représenter à Toulouse un opéra, intitulé *la Chasse saxonne*, qui fut parfaitement accueilli. Ce succès lui fit obtenir de M. Planard un libretto en un acte, les *Deux Gentilshommes*, qui furent représentés à l'Opéra-Comique en 1844. En 1852, M. Caudaux donna au même théâtre un petit opéra, également en un acte, les *Deux Jockey*; depuis ce temps, il n'a plus rien produit pour les scènes parisiennes. Une certaine facilité de mélodie se trouve dans les œuvres de M. Caudaux; mais la pensée est souvent entachée de vulgarité et l'orchestration est maigre, triviale et négligée. M. Caudaux est un des nombreux diminutifs d'Adolphe Adam.

CADAVAL (ducs DE), branche de la maison de Bragance, issue d'Alvarès, quatrième frère de Ferdinand II, duc de Bragance. Elle portait d'abord le titre de ducs de Ferreira, et obtint celui de ducs de Cadaval, sous le règne de Jean IV, en récompense des efforts que ses membres avaient faits pour soustraire le Portugal à la domination espagnole, et introniser

la branche bâtarde des anciens ducs de Bragance, lors de la révolution de 1840.

CADAVAL (Nunho-Caetano-Alvarès-Pereira DE MELLO, duc DE), homme d'Etat portugais, né en 1798, mort en 1838. Il descendait d'une branche cadette de la maison de Bragance. Membre du conseil de régence appelé à gouverner pour dona Maria, il seconda l'usurpation de dom Miguel, dont il devint le premier ministre (1828); mais la victoire de Saldanha et des constitutionnels à la journée d'Almôste l'obligea à se réfugier en France, où il acheva ses jours.

CADAVÉREUX, EUSE adj. (ka-da-vé-reu, eu-ze — lat. *cadaverosus*, même sens, de *cadaver*, cadavre). Qui est propre, qui appartient ou semble appartenir aux cadavres : *Teint CADAVÉREUX. Odeur CADAVÉREUSE. Air CADAVÉREUX. Si les corps exhalent une odeur CADAVÉREUSE, on a une preuve infaillible de la mort.* (Buff.) *Les visages des six matelots semblaient alors d'une pâleur CADAVÉREUSE.* (E. Sue.) *Une satisfaction stérile dérida ce visage CADAVÉREUX.* (E. Sue.)

— Fig. Insensible comme un cadavre : *Il est peu de ces âmes CADAVÉREUSES devenues insensibles, hors de leur intérêt, à tout ce qui est juste et bon.* (J.-J. Rouss.) Il l'ius.

CADAVÉRIN, INE adj. (ka-da-vé-rain, i-ne — du lat. *cadaver*, cadavre). Zool. Qui vit sur les cadavres.

CADAVÉRIQUE adj. (ka-da-vé-ri-ke — du lat. *cadaver*, cadavre). Qui a rapport au cadavre : *Autopsie CADAVÉRIQUE. Si on tue les animaux pendant les deux premiers jours de l'application de la ligature, on ne découvrira aucune lésion CADAVÉRIQUE.* (Orfila.)

CADAVRE s. m. (ka-da-vre — lat. *cadaver*, même sens, formé de *cadere*, tomber. On a aussi proposé l'étymol. suivante, qui n'est qu'ingénieuse : *cadavre* serait formé des premières syllabes des trois mots suivants : *caro data veribus*, chair donnée aux vers). Corps d'un homme ou d'un animal privé de vie : *Le CADAVRE d'un homme, d'un cheval, d'un chien, d'un insecte. Le CADAVRE d'un lion. Le CADAVRE d'un chien, d'un chat. Il y a la même différence entre un vivant et un ignorant qu'entre un homme vivant et un cadavre.* (Aristote.). *Tous les raffinements dont nous nous servons pour couvrir nos tables suffisent à peine pour nous déguiser les CADAVRES qu'il nous faut manger pour nous assourir.* (Mass.) *Quelleque affamé qu'il soit, l'aigle ne se jette jamais sur les CADAVRES.* (Buff.) *Un certain sentiment, confus à la vérité, mais très-fort et si général qu'il peut passer pour naturel, fait respecter les CADAVRES humains.* (Fonten.) *Les CADAVRES des Lyonnais rebelles iront, portés par le Rhône, apprendre aux perdus Toulonnais le sort qui les attend.* (Collot-d'Herbois.) *Se dit spécialement et absolument du corps d'un homme mort : Un champ de bataille couvert de CADAVRES. Qu'importe où l'on laisse son CADAVRE? (J.-J. Rouss.) Tout homme, si brillant qu'il soit de santé ou de jeunesse, n'est qu'un futur CADAVRE.* (Lamart.) *On sait avec quelle ferveur Michel-Ange anatomisait les CADAVRES, plantant une chandelle dans leur nombril pour les étudier jusque dans la nuit.* (F. de Saint-Victor.)

Ta gloire est morte, ô Christ! et sur nos croix d'ébène Ton cadavre céleste en poussière est tombé.

A. DE MUSSET.

On dirait que pour l'homme, en cadavre changé, Tout est fini sur terre, et qu'une fois rongé Il n'y doit demeurer trace de son passage.

A. BARRIER.

— Par ext. Corps humain, même vivant, mais considéré au point de vue de sa nature mortelle : *Notre corps est un CADAVRE qu'on n'embellit qu'en le cachant.* (A. Karr.)

L'âme remonte au ciel; quand on perd ce qu'on Il ne reste de nous qu'un cadavre vivant; Le désespoir l'habite et le néant l'attend.

A. DE MUSSET.

— Se dit particulièrement d'un corps affaibli et menacé d'une mort prochaine : *C'est un CADAVRE ambulante. Il ne tient plus à la vie que par un CADAVRE qui s'éteint.* (Mass.)

— Par anal. Végétal abattu, mort sur pied ou dépouillé de ses feuilles.

Arbres dépouillés de verdure, Malheureux cadavres des bois.

J.-B. ROUSSEAU.

L'arbre, qui n'était plus qu'un cadavre séché, Est étouffé des fleurs qui brillent sur sa tête.

GILBERT.

— Poétiq. Se dit de ce qui a perdu sa force, son énergie, sa puissance, son éclat, sa vie : *Faibles mortels, nous sommes surpris si nous voyons mourir quelqu'un de nous, tandis qu'en un même lieu gisent éparés les CADAVRES de tant de cités.* (Lettre de Sulpicius à Cicéron.) *J'ai vu (du haut du mont Blanc) le CADAVRE de l'univers étendu sous mes pas.* (De Saussure.) *Jérusalem n'était plus que le CADAVRE d'une grande ville.* (Boss.) *Les membres de la République perdirent le peu qui leur restait d'action et de vie; il fallait ranimer ce CADAVRE.* (Raynal.) *Les odes de Pindare sont des espèces de CADAVRES dont l'esprit s'est retiré pour toujours.* (J. de Maistre.) *J'avais vu l'Assemblée constituante commencer le meurtre de la royauté, en 1789 et 1790; je trouvais le CADAVRE encore tout chaud de la vieille monarchie*

livré en 1792 aux législateurs. (Chateaub.)
Otez Dieu de la création, le Beau n'a plus de type essentiel; l'Art manque de raison, de vie, il n'en reste que le cadavre. (Lamart.) *Atila et les barbares, qui s'imaginent être des conquérants, ne sont que les fossoyeurs qui enterrent le grand CADAVERE de l'empire romain.* (Th. Gautier.) *J'étais ainsi les fatigantes redites de ces démonstrateurs gagés qui disséquent aux voyageurs le CADAVERE de Rome.* (Lamart.)

Ici git au tombeau le cadavre de Tyr.

LA GIT LACÉDÉMONNE, ATHÈNES FUT ICI : ROUCHER.

Quels cadavres épars dans la Grèce déserte ! RACINE.

Parcourez l'univers, voyez de toutes parts Des plus féroces cités les cadavres épars.

DELLER.

Le doute ! il est partout, et le courant l'entraîne, Ce linceul transparent que l'incertitude

Sur le bord de la tombe a laissé par pitié Au cadavre flétri de l'espérance humaine.

A. DE MUSSSET.

— Fam. *Sentir le cadavre*, Pressentir sa chute prochaine, deviner que les choses vont tourner mal : *A la fin de la vie du roi, Brancas et sa femme sentaient le cadavre; ils comprirent que les choses ne se passeraient pas agréablement entre M. le duc d'Orléans et M. le duc du Maine.* (St-Sim.) Il Inus.

— Épithètes. Froid, glacé, roide, rigide, pâle, livide, insensible, inanimé, fumant, sanglant, ensanglanté, sanguinolent, défiguré, meurtri, affreux, horrible, hideux, corrompu, purulent, putréfié, infect, décomposé, vivant, ambulante.

— Encycl. Tout être vivant laisse une dépouille mortelle. Dès que la vie s'en est retirée, ce qui reste de lui, ce que les physiologistes de certaines écoles appellent aussi l'agrégat matériel, c'est le *cadavre*. Cependant cette dénomination est presque exclusivement réservée à la dépouille mortelle de l'homme; le *cadavre* de beaucoup d'animaux est désigné sous le nom de *charogne*; quant aux végétaux, ni l'une ni l'autre dénomination ne peuvent leur être appliquées. Le *cadavre* est un sujet d'étude très-complexe; l'anatomiste, le médecin, le légiste trouvent à y exercer leur science. C'est sous ces différents points de vue que nous examinerons le *cadavre*.

— Anat. I. *Le cadavre considéré comme sujet d'étude en anatomie.* — La mort, en frappant l'animal, ne détruit pas ordinairement son organisation; on retrouve dans le *cadavre* la même composition, le même arrangement des parties que dans l'être vivant. Dès la plus haute antiquité, le *cadavre* fut donc considéré comme le meilleur moyen d'étude de l'organisation vivante. Aussitôt que la voie fut ouverte aux études d'anthropologie par l'audacieuse innovation de Vésale et de ses imitateurs, aussitôt que la dissection des *cadavres humains* cessa d'être proscrite par les lois ou les usages, la science de l'organisation fit de rapides progrès, et la science de la vie, qui n'était qu'un tissu d'hypothèses puériles, ou qui plutôt n'existait pas, prit, dès ce moment, un brillant essor. Aujourd'hui, des préjugés que rien ne justifiait ne s'opposent plus aux progrès de la science, et l'anatomiste, conciliant le respect qu'il doit aux morts avec les véritables intérêts des vivants, ne s'arrête pas à de mesquines considérations de convenance; il n'est plus réduit à cacher dans l'obscurité d'un souterrain les investigations auxquelles il se livre.

En France, l'usage est universellement établi de consacrer aux études anatomiques les *cadavres* des personnes décédées dans les hôpitaux et non réclamées par leur famille. Dans toutes les villes où il existe des hôpitaux d'instruction et des écoles de médecine, les *cadavres* sont dirigés sur les amphithéâtres de dissection; là, ils prennent le nom caractéristique de *sujets*. A Paris, l'administration des hôpitaux et hospices civils met à la disposition des amphithéâtres d'enseignement tous les sujets disponibles; une moitié est dirigée sur l'Ecole pratique de la Faculté de médecine; l'autre moitié est livrée à l'amphithéâtre des hôpitaux de Paris, nommé *Clamart*. Annuellement et en moyenne, le nombre des sujets est d'environ 1,050 adultes et 950 enfants pour chacun des deux amphithéâtres; ce qui donne un total d'environ 4,000 sujets. Chaque jour, la répartition en est faite suivant un ordre établi : en premier lieu on sert les professeurs officiels; puis viennent les professeurs libres, les professeurs et enfin les élèves, distribués par séries de quatre ou cinq pour un sujet. Portés sur les tables des amphithéâtres, les *cadavres* sont aussitôt mis en état de pouvoir y être consacrés aux études anatomiques : on injecte avec diverses substances épaisses et colorantes les vaisseaux de ceux dont on veut étudier les systèmes circulatoires; on vide et on lave ceux qu'on destine à l'étude des muscles; en un mot, on exécute les préparations qui conviennent à chaque genre d'études. Chacun des élèves de la série se livre ensuite à la dissection des portions qu'il s'est réservées, et trouve dans cette étude, à laquelle la main de l'artiste n'est pas étrangère, les meilleurs enseignements de l'anatomie et une précieuse initiation aux opérations chirurgicales qu'il devra faire plus tard sur le vivant.

Un certain ordre préside à cette étude. Le sujet ne se renouvelle pas souvent sur les

tables de l'amphithéâtre; il faut, comme on dit, *économiser son cadavre*. On procède donc par l'étude des parties les plus superficielles en s'avancant vers l'intérieur. Chacun des organes que l'on veut étudier est soigneusement disséqué, c'est-à-dire séparé des parties environnantes, tout en lui conservant ses rapports de position, puis étudié, dans sa structure, sa forme et ses dispositions. Cette étude se fait avec plus de fruit lorsque l'élève est à même de comparer l'organe qu'il dissèque avec les descriptions qui en sont données par les traités d'anatomie. Lorsque, enfin, le *cadavre* est arrivé à un état de décomposition qui ne permet plus d'en étudier les diverses parties, ou qui pourrait nuire à la salubrité de l'amphithéâtre, les débris en sont enlevés par des hommes chargés de ce soin, et rendus à la terre.

— II. *Caractères cadavériques.* — L'anatomiste, qui fait du *cadavre* le sujet de ses recherches, doit être prévenu des caractères par lesquels le *cadavre* diffère de l'être vivant. Aussitôt que la mort a frappé cet être, commence pour sa dépouille mortelle une série de modifications qui sont l'effet même de la mort. Tant que la vie existait, l'être vivant était en état de lutter contre les causes extérieures de dissolution; aujourd'hui qu'il est *cadavre*, ces causes reprennent leur empire, et l'instant qui a suivi la mort est celui même où commence la série de ces transformations dont l'ensemble constitue ce qu'on a quelquefois appelé la *vie du cadavre*. Cependant, il faut distinguer deux séries de modifications : les unes, plus superficielles en quelque sorte, suivent immédiatement la mort et impriment au *cadavre* des caractères particuliers, mais non pas une profonde altération de structure; les autres, postérieures, sont plus profondes et plus sensibles; elles ont pour résultat la destruction même de l'être.

1° *Caractères immédiats ou signes de la mort.* Le *cadavre* est *froid*; c'est-à-dire que la chaleur ayant cessé de se produire au sein de l'animal mort, l'équilibre de température tend à s'établir entre son *cadavre* et les milieux ambiants. Le *cadavre* se refroidit donc, et, au bout de quinze à vingt heures, sa chaleur propre cesse d'être supérieure à celle des corps environnants. Ce temps varie du reste suivant la température du lieu dans lequel le corps a été déposé, suivant le genre de lésion qui a occasionné la mort, l'élévation de température du corps au moment du décès, etc.

Le *cadavre* est *immobile*. Siége d'un relâchement général, les muscles ne le soutiennent plus dans une attitude choisie; la pesanteur seule agit sur lui. Cependant les excitations galvaniques peuvent rappeler dans les muscles une contractilité locale qui persiste pendant un temps plus ou moins long, suivant la nature de la mort.

Le *cadavre*, d'abord flasque, devient *rigide*. La rigidité cadavérique est une conséquence naturelle et forcée de la cessation de la vie; elle provient de la coagulation de la graisse par le refroidissement du corps et de la coagulation du sang qui a cessé de vivre. Elle dure un temps variable et cesse d'elle-même par le ramollissement qu'amène l'imbibition des liquides. Elle est de peu de durée lorsque la mort est survenue par l'effet d'une maladie longue, du scorbut, de l'épuisement, etc.; mais, dans ces cas, elle se manifeste rapidement pour cesser au bout de deux ou trois heures.

Dans les cas de mort violente, au contraire, la rigidité ne survient qu'après vingt-quatre ou trente-six heures et dure plusieurs jours. Le sang, dans les *cadavres*, est accumulé dans les cavités droites du cœur, dans les veines caves et les vaisseaux pulmonaires; ce qui provient du vide qui s'opère dans la poitrine par le retrait des bronches dont les parois sont élastiques, du vide partiel qui s'opère dans les artères par la rétraction de leurs parois, enfin de la contraction des fibres-cellulaires des capillaires sanguins. A cette même cause, à la contraction des capillaires, doit être attribuée la pâleur de la face et de la surface entière du corps, regardée comme un des signes les plus saillants de la mort.

Cependant le sang ne tarde pas à quitter les vaisseaux qui le contiennent; il s'extravase par infiltration et donne naissance aux lividités, aux vergetures ou ecchymoses cadavériques. Le sang n'est même pas le seul liquide qui s'extravase en dehors de ses vaisseaux; le sperme, les matières fécales, les urines, la sérosité, tous ces liquides, n'obéissant plus qu'à la pesanteur, gagnent les parties les plus déclives. Ce sont ces déplacements spontanés qui quelquefois occasionnent des mouvements très-singuliers dans les *cadavres*.

Une autre conséquence inévitable est la diminution de poids du corps. Le *cadavre* perd par évaporation une certaine quantité du liquide qu'il renfermait; de là le dessèchement et la fêlure qu'on remarque sur la corne; de là l'enduit visqueux qui recouvre la peau. Enfin, un commencement de décomposition, soit des matières contenues dans le tube digestif, soit de la substance même du corps, commence à s'opérer; des gaz se développent dans des cavités qui n'en contenaient pas à l'état normal : dans les vaisseaux, les aréoles du tissu cellulaire, etc. Puis l'infiltration se généralise, le ramollissement des tissus se prononce davantage; c'est

la *putréfaction* cadavérique qui s'établit et envahit successivement les organes dans un ordre déterminé par leur degré de résistance aux causes de désorganisation; à moins que les maladies antérieures ou d'autres circonstances ne soient venues modifier cet ordre.

Sur les caractères que nous venons de tracer repose la connaissance des signes certains de la mort et les recherches des médecins légistes dont nous aurons occasion de parler tout à l'heure. De là leur importance, dans la question qui nous occupe. (V. MORT.)

Après avoir fait connaître les caractères, pour ainsi dire anatomiques, du *cadavre*, il ne serait pas inutile de dire un mot des phénomènes physiologiques dont il peut être le théâtre. Il semble paradoxal de parler de physiologie à propos d'un *cadavre*, et cependant il faut regarder comme incontestable l'accomplissement au sein du *cadavre* d'un certain nombre d'actes vitaux, ou qui sont regardés comme tels. Il y a peu de sujets qui aient impressionné et passionné un plus grand nombre de personnes. Il n'est pas, non plus, de fables ou d'exagérations qu'on n'ait débitées sur cette matière. S'il fallait en croire certains récits, des *cadavres* auraient été trouvés dans leur tombe, le visage calme et souriant; leurs ongles et leur barbe auraient poussé démesurément; enfin, toute leur apparence aurait été celle d'êtres vivants et bien nourris. L'existence même des fabuleux vampires n'avait guère d'autres fondements que l'existence prétendue de ces espèces de morts-vivants. Telle est la fable. Il importe maintenant de faire justice de ces folies, et d'examiner quels fondements elles pouvaient avoir dans la réalité.

Avant d'entrer dans les développements que soulève cette question, il serait utile de déterminer ce qu'on entend par actes vitaux, et en quoi ils diffèrent des actes organiques. Les physiologistes, quoique divisés sur plusieurs points, s'accordent assez pour admettre qu'il existe des actes organiques s'accomplissant, indépendamment de la vie, par le seul fait des réactions réciproques des tissus sur les humeurs; ces actes dérivent donc des propriétés des tissus et peuvent se conserver dans la matière organisée, indépendamment de la vie, tant que les tissus ne seront pas altérés dans leur structure. Il est, au contraire, des actes fonctionnels qui s'accomplissent sous la dépendance d'un centre régulateur, le centre nerveux encéphalo-rachidien : ce sont les actes vitaux proprement dits.

Au nombre des actes vitaux dont la manifestation constitue spécialement la vie animale, il faut noter la sensibilité et la motricité. On sait que ces deux fonctions sont étroitement liées l'une à l'autre, et que, chez un animal vivant, le mouvement suit la sensation, et en est, en quelque sorte, la réaction volontaire. Cependant, dans un animal décapité, chez l'homme même victime de mort violente, on a pu observer des mouvements convulsifs partiels ou généraux succédant à la mort. Ces mouvements sont, incontestablement, des actes vitaux; mais ils sont, en même temps, inconscients et involontaires. Les expériences nombreuses des physiologistes ont établi que la cessation de l'arrivée du sang aux capillaires du cerveau emportait nécessairement la perte de connaissance, l'insensibilité et l'absence de toute réaction volontaire. Les mouvements convulsifs qui succèdent à la décapitation d'un animal ne sont donc que la mise en jeu de l'action réflexe de la moelle épinière, laquelle préside uniquement aux mouvements involontaires. Il en est de même des mouvements qu'on provoque dans un animal par l'excitation directe d'un de ses membres. Si l'on pince, si l'on coupe, si l'on brûle les pattes d'une grenouille décapitée, immédiatement cette patte se meut convulsivement, et souvent des parties éloignées, qui n'ont pas été touchées, se meuvent au même moment. Il y a encore ici mouvement réflexe, ayant son point de départ dans la moelle ou dans le tronçon de la moelle qui correspond aux nerfs des parties lésées; mais le mouvement est, nécessairement, inconscient et involontaire, puisqu'il succède à une perception non sentie.

Il n'en est plus de même du mouvement de contraction toute locale que l'on provoque dans un muscle lorsque l'on excite par un agent mécanique, chimique ou galvanique, la fibre musculaire. Sous l'influence de ces excitations extérieures, la fibre se contracte, alors même qu'elle n'adhère à aucune portion des centres nerveux : il y a là une propriété de tissu. Il en est de même de ce petit mouvement ondulatoire qui s'accomplit au sein des cils vibratils (v. CILS); ces mouvements sont tellement indépendants de la volonté qu'ils s'accomplissent en dehors de l'organisme. Il suffit, de gratter légèrement les muqueuses pourvues de cils vibratils et de déposer sur le porte-objet d'un microscope les débris d'épithélium ainsi obtenus; l'instrument permettra d'observer les mouvements des cils s'accomplissant aussi librement qu'au sein de l'organisme : ce n'est là qu'une propriété de tissu.

Tels sont les mouvements qui peuvent s'accomplir au sein d'un corps privé de vie. Ils ont pour caractère d'être absolument involontaires, et de s'éteindre peu à peu au fur et à mesure qu'on s'éloigne de l'époque de la mort. L'altération des tissus et des organes est évidemment la seule cause qui les fasse

disparaître. Ils durent toujours plus longtemps chez un animal à sang froid que chez les animaux supérieurs, et, toutes choses égales d'ailleurs, leur durée est encore en rapport avec le genre de mort de l'animal. Le cas de mort violente est le plus favorable à la conservation des propriétés de tissu; aussi est-ce chez les suppliciés qu'on les observe le plus longtemps. M. Gosselin a vu le mouvement des cils vibratils persister jusqu'au treizième jour après la mort.

A côté des fonctions animales se placent les fonctions de la vie végétative, et, principalement, les fonctions de nutrition. Celles-ci s'accomplissent, au sein même de l'être vivant, d'une manière presque complètement involontaire. Les propriétés de tissu ont ici une importance prépondérante; on ne s'étonnera donc pas que quelques fonctions de nutrition puissent s'accomplir au sein du *cadavre*. L'action dissolvante des sucs digestifs, par exemple, ne peut pas être regardée comme une fonction vitale, puisqu'elle peut s'accomplir dans un verre à expérience de nos laboratoires; on comprend facilement qu'elle puisse s'exercer au sein du *cadavre*, aussi longtemps que celui-ci conserve une certaine chaleur, suffisante à l'accomplissement du phénomène. Seulement, par une conséquence naturelle de la mort, le suc gastrique de l'estomac digère et dissout, non-seulement les substances alimentaires avec lesquelles il peut se trouver en contact, mais la membrane muqueuse de l'estomac lui-même; cet exemple montre bien qu'il n'y a là qu'une réaction des humeurs sur les tissus. On comprendra encore que l'absorption, qui n'est que la mise en jeu d'une propriété commune à tous les tissus vivants, continue à s'accomplir dans le *cadavre*. Mais il n'en est pas de même de la calorification; cette fonction est trop directement liée à l'exercice de la fonction respiratoire, et la chaleur animale ne se produit, et encore pendant un certain temps seulement, que si l'on entretient le jeu de la respiration chez les animaux décapités.

Enfin, il est un dernier phénomène qui, à raison de la facilité avec laquelle on peut le constater, a plus vivement attiré l'attention; nous voulons parler de la production et de l'élongation des cheveux, des poils, de la barbe et des ongles. Ce phénomène est directement lié à l'acte fonctionnel décrit sous le nom de *nutrition des produits épidermiques*. La nutrition interstitielle, l'assimilation, est-elle bien réellement une propriété de tissu ? Cette fonction est encore aujourd'hui trop peu étudiée, ou trop peu connue dans son essence, pour qu'on puisse résoudre nettement cette question; mais il paraît acceptable que, toutes les fois que les tissus des racines du poil et de la matière de l'ongle sont dans un état parfait d'intégrité, l'assimilation ou la nutrition des tissus peuvent s'accomplir aux dépens des éléments nutritifs précédemment apportés. Ainsi s'expliqueraient les faits de nutrition épidermique postérieurs à la mort, si souvent cités comme exemple de la vie du *cadavre*. On se rappelle, entre autres faits, qu'à l'exhumation du corps de Napoléon, on constata que l'ongle du gros orteil avait poussé considérablement et sortait par la fissure de sa botte. Il est important de remarquer que ces observations ne se feront qu'exceptionnellement. Dans les conditions ordinaires, c'est-à-dire chez les *cadavres* inhumés sans embaumement préalable, les tissus épidermiques, les ongles, par exemple, sont les premiers à se ramollir et à se séparer du corps, de sorte que, lors même que la nutrition de ces tissus aurait quelque tendance à se prolonger, le fait n'en resterait pas moins d'une constatation difficile.

2° *Phénomènes consécutifs ou de décomposition spontanée du cadavre.* La chimie moderne, qui a poussé ses investigations savantes jusque dans la profondeur de nos tissus, nous a révélé la composition chimique du corps vivant. Une expérience bien simple peut nous en donner une idée générale. Si l'on soumet à l'action de la chaleur une portion plus ou moins considérable de la matière organisée, elle se détruit, brûle avec production d'une odeur caractéristique repoussante, et laisse pour résidu une matière incombustible terreuse, la cendre. Ainsi, la substance de nos organes est susceptible de se dédoubler en deux parties : 1° une matière combustible, décomposable par la chaleur, avec production de substances volatiles odorantes; c'est la matière organique proprement dite, celle qu'on regarde comme formée des principes immédiats constitutifs de l'organisme, tels que fibrine, albumine, gélatine, chondrine, etc.; 2° une substance terreuse, fixe, indécomposable, au moins en partie, par la chaleur seule; c'est la matière inorganique ou minérale, celle qui contient les sels inorganiques. L'analyse la plus complète arrive toujours à ce dernier résultat : l'être vivant est un assemblage d'organes; l'organe un assemblage de tissus et d'humeurs; les tissus un mélange, ou, si l'on veut, une combinaison de principes immédiats et de sels terreux. Entre ces deux ordres de substances, point de différences essentielles; le principe immédiat est une espèce chimique aussi nettement déterminée que la substance minérale. Il est composé d'éléments associés en proportions définies : hydrogène, oxygène, carbone, azote, phosphore, fer, soufre; la substance minérale contient ces mêmes éléments auxquels se joignent quelques métaux alcalins : potassium, sodium, ma-

gnésium, etc. Le principe immédiat diffère cependant de la substance minérale par un caractère très-important au point de vue qui nous occupe : les éléments qui le composent se dissocient plus aisément et constituent des combinaisons plus instables. Ainsi, non-seulement la chaleur peut détruire les combinaisons organiques, mais l'influence seule de la mort les détruit au sein du *cadavre*. Tant que la vie résidait dans le corps, le principe immédiat vivait avec lui; ou, s'il se détruisait, c'était pour se renouveler sans cesse. Mais la mort est arrivée, l'influence de la vie ne contre-balance plus l'action des forces physiques; le principe immédiat rentre sous la dépendance de ces forces et se détruit.

A l'aide de ces principes, nous pouvons donc prévoir l'avenir du *cadavre*. L'eau, qui forme la presque totalité de la matière pondérable du corps, va s'évaporer; la substance minérale restante, qui ne forme plus qu'une minime fraction de la substance du *cadavre*, va demeurer au lieu même où ce *cadavre* a été déposé; enfin, le principe immédiat, qui forme la presque totalité du corps privé d'eau, va se dissocier, et ses éléments vont entrer dans de nouvelles combinaisons. C'est la série de ces modifications physiques et chimiques qui constitue ce que nous avons appelé la vie du *cadavre*. C'est, en effet, une vie toute chimique, il est vrai, mais pleine d'activité; c'est une série de combinaisons et de décompositions, de synthèses et d'analyses, de formations et de destructions comparables, à certains égards, aux phénomènes physico-chimiques de la *vie vivante*. Mais la différence essentielle est que la vie de l'être vivant tend à la conservation et au développement du corps, tandis que la vie du *cadavre* tend à sa destruction et à son anéantissement.

Aussitôt après la mort, le sang se décompose; la partie liquide s'infiltre dans les tissus, la fibrine solidifiée se dépose dans le cœur et les vaisseaux. Puis l'eau s'évapore, entraînant avec elle quelques produits volatils; d'abord, ces produits trahissent leur présence par une odeur de viande fraîche; mais, au bout de peu de temps, cette odeur devient fade, aigre, désagréable. A ces signes on reconnaît la décomposition cadavérique. Elle commence après un temps variable suivant l'hygrométrie du milieu ambiant, la température du lieu, l'état du *cadavre*, la nature de la maladie qui a occasionné la mort; mais, à moins que le *cadavre* ne soit soustrait à la libre action des milieux normaux, la décomposition est inévitable. Elle se prolonge ainsi pendant un temps plus ou moins long, et, du reste, extrêmement variable; elle a pour résultat la disparition complète des parties molles du *cadavre* dont il ne reste que le squelette. Le squelette lui-même, quoique résistant plus longtemps aux causes de destruction, finit par disparaître, et l'être vivant ne laisse plus sur la terre aucune trace de son passage.

Cependant, nous savons bien que rien ne se crée, que rien ne se perd dans la nature; si ce *cadavre* a disparu, cela ne peut venir que de ce que ses éléments dissociés sont entrés dans de nouvelles combinaisons. Malheureusement, les produits intermédiaires de la décomposition cadavérique nous sont encore peu connus. « Soit répugnance, dit M. Malaguti, soit toute autre difficulté, aucun chimiste, jusqu'à présent, n'a eu le courage de suivre pas à pas les progrès de la putréfaction et d'en étudier les produits successifs. » Ce que l'on sait, c'est que les produits odorants et infects, dont le dégagement accompagne la décomposition cadavérique, sont, vraisemblablement, des composés sulfurés, phosphorés et ammoniacaux. Les substances protéiques de l'organisme contiennent en effet de l'azote, quelquefois du phosphore, quelquefois du soufre; elles peuvent donc donner lieu à la production de matières gazeuses, telles que l'ammoniaque, le carbonate d'ammoniaque, le sulfhydrate d'ammoniaque, l'hydrogène sulfuré et les hydrogènes phosphorés. Est-ce à l'inflammation spontanée de l'hydrogène phosphoré qu'est due l'existence de ces feux follets qu'on aperçoit quelquefois le soir, à peu de distance du terrain des cimetières et des voiries d'animaux morts? On le présume; mais les preuves directes n'en ont pas été fournies. Ce que l'on sait encore, c'est que l'oxygène de l'air intervient toujours dans les phénomènes de la décomposition cadavérique; le résultat de cette intervention est la production de corps brûlés: l'eau et l'acide carbonique. Quelquefois on observe la formation de l'acide azotique. Il est probable que, si le *cadavre* se décompose en présence des matières basiques, l'ammoniaque mêlée à l'oxygène peut se décomposer et donner naissance à cet acide.

Un produit intermédiaire de transformation, non moins important que les précédents, est le *gras de cadavre*. Ce corps n'est pas autre chose qu'une combinaison d'ammoniaque avec les acides gras de la graisse, c'est-à-dire un véritable savon soluble. Sa disparition dans le sol, sous l'influence des pluies et des eaux d'infiltration, est ainsi tout expliquée.

Les résidus de la décomposition cadavérique ne sont pas beaucoup mieux connus que les produits intermédiaires. Cependant, après que les produits gazeux ont été disséminés dans l'atmosphère, on sait qu'il ne reste plus du *cadavre* que quelques sels fixes, du char-

bon, une huile lourde et des sels ammoniacaux; le tout forme un résidu terreux que les eaux des pluies et les infiltrations disséminent peu à peu, de telle sorte que le squelette reste seul, privé de toutes ses parties molles.

Ce squelette lui-même n'est pas immuable. La matière animale des os enfouis s'use et disparaît peu à peu, subissant probablement des transformations plus lentes, mais analogues à celles des autres principes immédiats organiques; la matière minérale demeurée intacte constitue un résidu terreux qui se dissémine, lui aussi, avec le temps. Quelquefois, le hasard fait naître des conditions particulières au milieu desquelles s'opère un mode nouveau de transformation : la fossilisation du squelette. Dans ce cas, la matière minérale et la matière animale de l'os sont lentement éliminées, et remplacées, molécule à molécule, par une matière minérale fossilisante; mais la pétrification complète demande un temps très-long. On peut quelquefois évaluer, fort approximativement d'ailleurs, l'âge d'enfouissement d'un os; il suffit de doser la matière animale qu'il contient encore. Cette quantité est inversement proportionnelle au temps depuis lequel l'os a été enfoui.

Nous venons d'exposer les faits; il nous reste à faire connaître les théories imaginées pour expliquer ces transformations multiples et leur succession.

Les anciens professaient que le *cadavre* devenait la proie des vers. Dans cette hypothèse, ou le voit, il ne reste plus de place aux phénomènes chimiques. Pour les anciens, la vie naissait de la mort et de la corruption; les modernes n'acceptent cette hypothèse que par un certain côté. « Un *cadavre* en putréfaction, dit M. Malaguti, ne se compose souvent que d'insectes qui ont vécu à ses dépens : sa matière s'est donc anéantie sur place; elle a subi une véritable métamorphose, et la mort n'a été pour elle qu'un court passage. » Mais l'assertion des anciens doit-elle être regardée comme l'expression véritable et complète des faits? Il est incontestable que si une portion quelconque de matière organisée est exposée à l'air libre, des mouches, sans doute attirées par l'odeur qu'elle dégage, viendront y déposer leurs œufs; de ces œufs sortiront des larves connues sous le nom d'asticots, et qui vivent de cette viande corrompue. Il est incontestable aussi que des cadavres ont été retirés de terre tout couverts de larves de divers insectes qui s'en repaissaient; mais de là à voir dans ce phénomène tout accidentel la cause générale de la destruction des corps morts au sein de la terre, il y a loin. La présence des larves, quand elles existent sur le *cadavre*, est une cause puissante de destruction de la matière, surtout une cause de dissémination rapide; car des larves devenues mouches s'élancent dans l'atmosphère et répandent au loin la matière dont elles se sont repues. Mais l'intervention de la larve n'est ni indispensable ni suffisante pour expliquer la destruction cadavérique. Si, en effet, une portion de matière organisée est placée à l'abri de l'atteinte des insectes ailés, emprisonnée dans un tissu métallique comme, par exemple, les parois d'un garde-manger, les larves ne s'y développeront pas, et cependant la matière organisée changera d'odeur : elle se fanera d'abord, elle se corrompra ensuite. Sans doute, dans la terre des cimetières ou des voiries d'animaux morts, les *cadavres* ne sont pas ordinairement placés hors de l'atteinte des insectes, mais cependant leur présence n'y est jamais qu'un phénomène accidentel et non une cause puissante de désorganisation cadavérique.

Les modernes se sont rattachés plus expressément à la théorie de la putréfaction. Pour les chimistes de l'école de Liebig, la décomposition cadavérique n'est qu'un mode de fermentation : la fermentation putride ou putréfaction. Il est certain que si l'on soustrait le *cadavre* aux conditions essentielles à la fermentation, la putréfaction ne s'établit pas. Ces conditions sont : la présence de l'oxygène ou de l'air, une certaine humidité, une température de quelques degrés au-dessus de zéro, enfin, la présence d'une matière fermentescible et d'un ferment. Les expériences ont établi : 1° que si un *cadavre* est conservé à l'abri de l'air et de l'oxygène, dans le gaz azote, par exemple, il s'y conserve sans décomposition; 2° que la dessiccation d'un *cadavre*, ou simplement que l'intervention d'un corps avide d'humidité tel que l'alcool ou le sel, empêchent également la putréfaction; 3° qu'un certain abaissement de température entrave aussi la décomposition cadavérique; 4° enfin, que toutes les substances qui ont pour effet de s'opposer, par leur présence, à la fermentation sont également propres à empêcher la dissolution du *cadavre*. Il semble donc résulter de ces expériences que la fermentation est bien réellement le mode de destruction de la matière organisée, et cette hypothèse est confirmée par l'observation des phénomènes qui accompagnent cette destruction. Nous voyons, en effet, comme produits ultimes de la décomposition, l'eau et l'acide carbonique. Ne sont-ce pas là les produits que peuvent engendrer des composés hydrocarbonés fermentant en présence de l'air? Ne reconnaissons-nous pas les mêmes produits ultimes dans la fermentation alcoolique? Quant aux ferments et aux matières fermentescibles, les produits immédiats azotés albuminoïdes, si nombreux dans

l'économie, ne nous présentent-ils pas la composition chimique ordinaire des ferments et des matières fermentescibles? Et, en effet, tout prouve que ces substances jouent ce double rôle, à la manière des ferments sur les matières fermentescibles.

La théorie qui attribue la destruction du *cadavre* à l'établissement d'une fermentation de nature spéciale n'a pas été sérieusement attaquée. Quelques chimistes, cependant, ne veulent voir dans cette fermentation qu'un cas particulier du mode de destruction des matières végétales accumulées; c'est-à-dire une combustion lente. Ils se fondent sur la présence de l'eau, de l'acide carbonique et de l'ammoniaque, produits brûlés, et sur le dégagement de chaleur qui accompagne la décomposition cadavérique.

M. Pasteur, dont les beaux travaux ont ému dans ces derniers temps nos Académies, n'a pu manquer d'aborder le sujet de la décomposition cadavérique. Cet illustre savant a, comme on le sait, proposé des explications toutes nouvelles de nos fermentations. Pour lui, le ferment n'est toujours qu'un être vivant, microphyte ou microzoaire; la substance fermentescible n'est que la substance alimentaire de l'être microscopique; enfin, les produits de la fermentation ne sont que les sécrétions excrémentielles de cet être. Laissons à M. Pasteur le soin d'expliquer lui-même comment sa théorie s'applique à la destruction du *cadavre* d'animaux morts, observés dans les conditions ordinaires de l'inhumation. « Si les êtres microscopiques, dit M. Pasteur, disparaissent de notre globe, la surface de la terre serait encombrée de matières organiques inertes et de *cadavres* de tout genre. Ce sont eux principalement qui donnent à l'oxygène ses propriétés comburantes. Sans eux, la vie deviendrait impossible, parce que l'œuvre de la mort serait incomplète. Après la mort, la vie reparaît sous une autre forme et avec des propriétés nouvelles. Les germes, partout répandus, des êtres microscopiques, commencent leur évolution, et, à leur aide, l'oxygène se fixe en masses énormes sur les substances organiques que ces êtres ont envahies, et en opèrent peu à peu la combustion complète. »

Ehrenberg a décrit six espèces de vibrions auxquels il a donné les noms suivants : *vibrio lineola*, *vibrio tremulus*, *vibrio subtilis*, *vibrio rugula*, *vibrio prolifer* et *vibrio bacillus*. Ces six espèces de vibrions sont six espèces de ferments animaux, et ce sont les ferments de la putréfaction. Tous ces vibrions peuvent vivre sans gaz oxygène libre, et ils périssent au contact de ce gaz, si rien ne les préserve de son action directe. « Voyons maintenant ces êtres microscopiques occupés à leur œuvre de destruction. ... Nous nous trouvons ainsi, après de longs détours, ramenés à l'homme et aux décompositions que le *cadavre* subit après la mort. Le canal intestinal de l'homme, comme celui de tous les animaux supérieurs, est toujours, durant la vie, rempli non-seulement de germes de vibrions, mais encore de vibrions adultes déjà développés. Leewenhoeck les avait déjà aperçus chez l'homme. Ils demeurent inoffensifs tant que le mouvement de la vie fait obstacle à leur développement; mais, la mort arrivée, leur rôle commence. Privés d'air, baignés de liquides nourrissants, ils détruisent, en allant du dedans au dehors, toute la substance qui les entoure. Pendant ce temps, les petits infusoires, dont l'air a attaché les germes dans les anfractuosités de l'épiderme, se développent également et commencent leur travail en allant du dehors au dedans. Comme des mineurs ennemis qui se cherchent sous les remparts d'une place de guerre, les légions remuantes des infusoires finissent par se rencontrer : les vibrions expirent aussitôt qu'ils arrivent près de leurs adversaires et au contact de l'atmosphère; les infusoires eux-mêmes meurent quand ils ont dévoré tous les vibrions. L'œuvre de la destruction est alors achevée, et tout retombe dans l'immobilité inorganique. »

Cependant, malgré l'importance que M. Pasteur attache à l'intervention de ces êtres infiniment petits, il ne nie pas l'existence d'une action chimique réciproque entre les éléments constitutifs des matières animales. Si l'on prend une masse de chair musculaire et qu'on s'oppose à l'altération qu'elle peut subir à sa surface extérieure par la présence des infusoires, il ne s'ensuivra pas que cette viande conservera ses qualités des premières heures. Malgré l'absence des vibrions à l'intérieur de cette masse, un travail s'y opère; ce sont des actions de présence, la réaction des solides et des liquides les uns sur les autres. Il y aura formation de matières nouvelles qui ajouteront à la saveur de la viande leur propre saveur; en un mot, la viande se faisant si elle est en petite quantité, elle se gangrène si elle est en masse plus considérable.

Les opinions de M. Pasteur ne sont peut-être pas encore admises sans contestation dans la science; mais elles constituent un véritable progrès, en apportant à l'étude des fermentations une multitude d'expériences et d'observations précieuses.

— Méd. Le *cadavre* présente un autre intérêt au médecin. La connaissance des lésions occasionnées dans nos organes par les agents morbides ne peut nous être révélée que par l'autopsie cadavérique; c'est-à-dire par l'ouverture du corps après la mort, et la constatation directe de ces lésions. L'autopsie cada-

vérique est le fondement de l'anatomie pathologique, de la science qui nous enseigne à connaître les maladies par la nature des altérations organiques qu'elles provoquent au sein de l'économie vivante. Une telle étude ne pouvait précéder celle de l'anatomie normale, car elle ne résulte que de la comparaison qui s'établit entre l'organe sain et l'organe malade; cependant les fondateurs de l'anatomie normale ont été aussi les fondateurs de l'anatomie pathologique : nous voulons désigner Montaguana, Benedetti, Benevieni et Vésale. Depuis quelques années, au sein de l'école de Paris particulièrement, et sous la puissante inspiration de Dupuytren, les recherches d'anatomie pathologique ont pris une importance de premier ordre et donné à la médecine un degré de vigueur dont elle était restée fort éloignée jusqu'à ce moment. Dans la plupart de nos hôpitaux, les *cadavres* des malades qui succombent à des maladies organiques sont autopsiés en présence des élèves; c'est-à-dire que les cavités splanchniques étant ouvertes, on met à découvert les organes qu'elles renferment, et on cherche à y reconnaître les dispositions anormales ou vicieuses, les altérations de structure congénitales ou acquises, et les délabrements de diverse nature dont ils peuvent être le siège (V. ANATOMIE PATHOLOGIQUE ET AUTOPSIE). C'est là ce qui constitue le mode d'investigation que les médecins désignent sous le nom de recherche des lésions morbides *post mortem*; soit que cette recherche ait pour objet de préciser ou de confirmer un diagnostic établi pendant la vie, soit même qu'elle ait pour but de faire connaître des lésions restées inconnues.

— Méd. lég. Histor. L'examen des *cadavres*, dans le but de s'assurer s'il y a eu homicide ou quelles sont les causes qui ont pu amener la mort, remonte à la plus haute antiquité. Moïse y fait allusion dans ses livres. Les auteurs latins, Tacite, Suétone, etc., nous apprennent que l'examen extérieur des *cadavres* servait à ces constatations; mais le peuple s'instituait ordinairement juge compétent en cette matière. Le *cadavre* de César assassiné fut cependant soumis à l'examen du médecin Antistius, qui constata que l'une des vingt-trois blessures était, à l'exclusion de toutes les autres, seule mortelle. Galien nous donne, dans ses livres, quelques préceptes de médecine légale relatifs à cette matière; mais c'est à Justinien que nous devons l'institution de la réquisition légale des médecins. Le moyen âge méconnaît ces sages prescriptions et y supplée par les pratiques de la plus absurde superstition. Les individus soupçonnés d'attentats homicides sont soumis aux épreuves par l'eau ou le feu; l'écoulement de sang d'un *cadavre* ou cruentation (phénomène qui se produit quelquefois) est regardé comme une dénonciation avérée du meurtrier. Il faut aller jusqu'à Charles-Quint pour trouver une réglementation de cette matière conforme à la justice et à la raison. L'article 149 de la *Constitution Caroline* ordonne l'examen juridique du *cadavre* de tout homme supposé mort assassiné. Les rois de France et les parlements ont également, à diverses époques, formulé quelques dispositions sur cette matière; mais ces réglementations sont aujourd'hui abrogées et remplacées par les dispositions énoncées dans les articles 77 et 81 du Code civil, 43 et 44 du Code d'instruction criminelle, lesquelles déterminent les précautions à prendre avant l'inhumation des personnes qui paraissent avoir succombé de mort violente, ainsi que les réquisitions des médecins et officiers de santé pour l'examen juridique des *cadavres*.

Les questions de médecine légale qui se rapportent au sujet que nous traitons peuvent être ramenées à quatre cas principaux : 1° la levée du *cadavre*; 2° l'examen du *cadavre* avec présomption d'homicide; 3° l'examen du *cadavre* dans le but d'établir si les lésions qu'il présente sont d'origine antérieure ou postérieure à la mort; 4° l'examen du *cadavre* dans le but de préciser à quelle époque remonte la mort.

1° *Levée du cadavre*. Cette première opération, dont l'exécution est ordinairement abandonnée aux mains de personnes étrangères à l'art de guérir et à la magistrature, est cependant, sinon la plus délicate, du moins la plus importante. Dès le moment qu'un *cadavre* abandonné est rencontré sur la voie publique, ou dès le moment qu'il est découvert dans l'intérieur d'une habitation, le premier soin, disons mieux, le premier devoir qu'ait à accomplir l'auteur de cette découverte est de s'assurer si tout espoir de le ramener à la vie est entièrement perdu, et de lui prodiguer, s'il y a lieu, tous les secours que réclame son état. Il est triste d'être obligé de constater que le progrès de la civilisation n'a pas encore déraciné ce misérable préjugé qu'en présence d'un pendu, par exemple, il n'est point permis de toucher à la corde avant l'arrivée du magistrat mandé sur les lieux. Nous ne saurions trop dire et répéter que cette prescription n'existe nulle part dans la loi, et que la première chose à faire, en pareil cas, est de couper la corde et de tenter de ramener le malheureux à la vie. Nous renvoyons, pour tout ce qui concerne les soins à donner aux blessés et aux asphyxiés, aux articles que nous avons consacrés à ces matières. V. ASPHYXIE, ENLÈVÉ.

Si cela est nécessaire, le *cadavre* est ensuite transféré dans un lieu plus propre à faciliter les recherches dont il pourra être l'objet; mais,

dans le transport, on s'efforcera de coaserver tout ce qui pourra subsister du corps du délit. A Paris, le lieu qui reçoit les *cadavres* relevés sur la voie publique est un établissement spécial connu sous le nom de Morgue; des brancards affectés au transport des *cadavres* y sont à la disposition du public. Quel que soit l'endroit où le corps ait été transporté, il n'y a pas, d'ailleurs, d'autres précautions à prendre que de veiller avec soin à ce que tout ce qui touche au corps du délit soit conservé intact jusqu'à l'arrivée du magistrat.

20 *Examen d'un cadavre avec présomption d'homicide.* C'est la première opération confiée aux experts légistes et celle qui décidera de la marche que prendra l'instruction. Le médecin requis ne saurait, en conséquence, y apporter un soin trop minutieux. L'expert signalera donc : la position du corps, la position respective de chacune de ses parties, la situation relative des objets extérieurs environnants, la nature et l'état des vêtements, les lésions apparentes extérieurement, l'existence d'instruments ou de matières au voisinage capables d'avoir produit ces lésions : corps comburants, armes, poisons, ustensiles, débris de linge ou de papier. Alors même que le *cadavre* porte une arme à la main, il faudra examiner s'il n'existe pas d'autres agents capables d'avoir produit les lésions dont il est porteur et s'il tenait bien réellement l'arme dans la main avant sa mort. Si l'individu est demeuré inconnu, l'expert aura à constater tous les caractères qui peuvent servir à établir son signalement : sa taille, son âge évalué approximativement, sa physionomie, les signes que peuvent avoir imprimés les habitudes de sa profession, etc., et cela alors même qu'il serait porteur de papiers, car ces papiers peuvent ne pas lui appartenir. On procédera ensuite à l'examen de toutes les conditions de milieu, et on signalera toutes les circonstances qui peuvent éclairer la justice : la nature de l'instrument qui a pu produire les lésions, la place que pouvait occuper le meurtrier, les empreintes et mares de sang éparées, les poignées de cheveux arrachés, disséminés dans le local ou inclus dans la main du *cadavre*, les lambeaux de vêtements étrangers, etc.

C'est après cet examen préalable que l'expert procédera à la levée du corps et le dépouillera de ses vêtements. Il en fait un examen approfondi et note : l'état général, les moindres lésions ou égratignures, l'état de santé ou de maladie, l'état de grossesse ou d'allaitement s'ils existent, enfin l'état des organes sexuels qui peuvent révéler des lésions cachées ou des rapports sexuels récents ou anormaux. Il ne reste plus, après cet examen des parties superficielles, qu'à procéder, s'il y a lieu, à l'autopsie, c'est-à-dire à l'ouverture du *cadavre* pour apprécier la nature, la profondeur et la gravité des lésions; cette opération ne peut être provoquée que par la réquisition directe du procureur impérial ou du juge d'instruction. Nous avons fait connaître dans un précédent article les règles que doit observer l'expert légiste auquel incombe la mission d'une autopsie juridique (v. AUTOPSIE); nous nous contenterons de rappeler ici que l'autopsie médico-légale a pour but d'amener la découverte des causes réelles de la mort. L'expert doit donc déterminer si l'accident a été provoqué ou spontané; et, dans le cas de mort violente ou subite, si elle peut être attribuée aux maladies capables d'occasionner une mort soudaine, telles que : apoplexie cérébrale, apoplexie ou congestion pulmonaire, éphyseme, syncope mortelle et rupture du cœur ou des grands vaisseaux; ou, au contraire, si elle est la suite de lésions vulnérantes extérieures de nature mortelle, ou d'empoisonnement. V. BLESSURES, EMPOISONNEMENT.

30 *Examen du cadavre dans le but de déterminer si les lésions dont il est porteur sont antérieures ou postérieures à la mort.* Ce sujet est très-complexe, et la solution des questions qui s'y rattachent repose sur une connaissance approfondie des caractères des lésions faites sur le vivant, comparées à ceux des mêmes lésions faites sur le *cadavre*. Des expériences nombreuses ont permis d'apporter quelque lumière dans un sujet naturellement obscur, et, aujourd'hui, les experts légistes sont en état de résoudre les principales difficultés qui peuvent se rencontrer. Ils distingueront, par exemple, les ecchymoses cadavériques de celles qui suivent les contusions; les plaies et les brûlures faites après la mort, de celles qui auraient été occasionnées pendant la vie par l'action des causes vulnérantes ou des agents combustibles.

40 *Examen du cadavre dans le but de déterminer l'époque à laquelle remonte la mort.* Les éléments de cette étude reposent en entier sur la connaissance des caractères cadavériques que nous avons fait connaître dans cet article, et de leur succession chronologique. Rappelons donc que le *cadavre* est le siège d'une succession de phénomènes dont l'apparition peut fournir quelques indices sur l'époque de la mort; ainsi, c'est le refroidissement qui amène la perte de chaleur excédante au bout d'une à deux heures, quelquefois un jour; puis c'est la rigidité cadavérique, qui survient rapidement dans la mort violente, se prolonge quelques heures à peine, ou deux ou trois jours au plus; puis le relâchement, qui se prolonge jusqu'au sixième, huitième ou dixième jour; enfin, c'est la putréfaction ca-

davérique qui s'établit du sixième au douzième jour, et se reconnaît au ramollissement des tissus, à une coloration verte qui s'étend d'abord à l'abdomen, s'irradie vers la poitrine et le cou, et à l'état éphémère du général dont le *cadavre* devient le siège. C'est en se basant sur la connaissance de la succession de ces phénomènes, et surtout en tenant un compte exact des circonstances qui ont pu accélérer ou retarder leur apparition, que le médecin légiste pourra établir l'époque de la mort, lorsque, toutefois, elle ne remonte pas à une date reculée.

Lorsque, au contraire, la putréfaction cadavérique est tout à fait établie, on ne pourra connaître et préciser l'époque à laquelle remonte la mort qu'en observant le degré de putréfaction des parties molles. Nous avons dit que la décomposition cadavérique envahissait successivement les organes dans un ordre déterminé, de sorte qu'il est possible d'établir la succession de ces putréfactions partielles, depuis le moment où elles commencent jusqu'à celui où le squelette ne contient plus qu'une sorte de cambouis qui remplace les chairs détruites, ou que le gras de *cadavre*. Les recherches de MM. Orfila et Devergie ont bien fait connaître la succession de ces phénomènes de putréfaction; ces praticiens en ont établi une sorte de chronologie qui sert encore aujourd'hui de base aux appréciations médico-légales dans la question qui nous occupe. Mais la durée de chacune de ces phases, l'époque de leur apparition, les circonstances qui en modifient les caractères sont trop variables, suivant l'âge, le sexe, le genre de mort, l'état de sécheresse ou d'humidité du milieu ambiant, l'état même du *cadavre* au moment de l'inhumation, pour qu'il soit possible de rien préciser à cet égard. Pour n'en citer qu'un exemple, rappelons l'inhumation des victimes de la révolution de Juillet 1830. Les *cadavres* de ces hommes, enterrés provisoirement près de la colonnade du Louvre, furent exhumés en 1840 et transportés à la place de la Bastille. Le genre de mort était le même pour tous, la durée de l'inhumation provisoire avait aussi été la même pour tous, le même terrain les avait reçus, et cependant ces *cadavres* présentaient tous les degrés possibles de l'altération cadavérique, depuis la dessiccation complète des os du squelette jusqu'à la conservation des parties molles dans un état d'intégrité tel qu'il était possible de reconnaître les traits du visage.

— *Utilisation industrielle des cadavres.* V. ORÉMENTATION ET ENGRAIS.

— *Conservation des cadavres.* V. EMBAULEMENT.

— Tout ce que nous venons de dire n'est assurément guère réjouissant, et un médecin seul peut se promener sans éprouver trop de haut-le-cœur à travers ces détails d'amphithéâtre, de *cadavres*, d'inhumation, d'exhumation et de putréfaction. Hétons-nous donc de terminer cet article, d'une couleur forcément très-sombre non pas en le jonchant de quelques fleurs — quoique, à vrai dire, les fleurs ne seraient pas ici déplacées — mais en y ajoutant certains détails qui sont de nature à plaire au lecteur.

En traversant les Alpes pour aller de la Novalesse à Turin, Sausurre vit, dans le monastère de Saint-Michel, une file de corps morts, debout, rangés en haie, les uns à côté des autres et dans différentes attitudes. C'étaient des *cadavres* qui s'étaient desséchés sans se corrompre et convertis en espèces de momies. Le grand naturaliste put les examiner à loisir : il les trouva très-légers et sans aucune odeur; la peau avait pris la consistance et la flexibilité d'un carton souple, et, dans les endroits où cette peau était déchirée, on voyait au-dessous les muscles et les tendons desséchés. « Pour la conservation de ces *cadavres*, dit-il, il est naturel de croire que sur une cime isolée, dans un emplacement très-sec, très-aéré, et pourtant à l'abri de la pluie, les corps se dessèchent sans se corrompre, ou du moins sans que la corruption puisse détruire les tendons et la peau. M. Exchaquet a fait sur ce sujet des expériences curieuses; il a exposé des morceaux de viande sur des rochers élevés, et il les a vus se dessécher sans contracter de mauvaise odeur; tandis que, dans la plaine, des morceaux semblables, exposés de même à l'air libre, se résolvaient par la putréfaction. »

Dans la France d'avant 1789, il y avait un cas de recel de *cadavre* très-curieux et qu'il ne faut pas omettre ici : c'était le recel du *cadavre* des bénéficiers. Pour cacher la vacance d'un bénéfice, et pour avoir le temps de se pourvoir et d'en obtenir la nomination, on recelait son *cadavre* durant des temps assez longs. Les recels de *cadavres* n'étaient pas rares; pour pouvoir les garder sans inconvénient, on les salait et on leur remplissait le ventre d'étoupe. Cette profanation était punie par les lois de l'Eglise et celles de l'Etat : la confiscation de corps et de biens était prononcée contre les laïcs qui s'en rendaient coupables; quant aux ecclésiastiques, on les privait de tout droit possesseur sur les bénéfices ainsi recherchés, et la justice prononçait contre eux une forte amende. Cet abus était allé si loin qu'une ordonnance de 1657 permettait des visites domiciliaires et des exhumations pour vérifier la mort des bénéficiers qu'on soupçonnait être décédés.

— *Procès fait au cadavre.* « Si nous lui ren-

dons des honneurs, nous pouvons également le diffamer, » disait-on jadis à propos du *cadavre*, et pour justifier le procès qu'on lui faisait en certaines circonstances. Plutarque rapporte que les Perses punissaient le *cadavre* pour crime de lèse-majesté. Philippe de Commines, parlant des Anglais, raconte qu'on trancha la tête aux corps morts du duc d'York et du comte de Warwick, parce que, dit-il, ils étaient coupables de lèse-majesté. Tite-Live nous montre les *cadavres* d'Andronodore et de Thémistie apportés devant le sénat de Syracuse, et le peuple, sans attendre le jugement de ces deux hommes, massacrant leurs femmes et leurs enfants. Même traitement fut fait au pape Formose, dont le *cadavre* fut placé au milieu des évêques, dépouillé de ses habits pontificaux et vêtu en simple laïc. On punissait à Athènes le suicide en faisant couper la main du mort pour qu'elle fût enterrée séparément de son corps. Toutefois, il faut le remarquer, le suicide était permis quand l'homme, fatigué de ses maux, faisait agréer au sénat les raisons qui le forçaient à quitter la vie. A Marseille, il en fut longtemps de même, et cet usage donna lieu à plusieurs histoires touchantes que nous rapporterons ailleurs. Un jour, dans une ville de la Grèce, une sorte d'épidémie de suicide se déclara parmi les femmes; un grand nombre se pendait ou se donnait la mort d'une autre façon. Le sénat ne put arrêter cette mode, qui devenait funeste à la république, qu'en infligeant un supplice aux *cadavres* : il décréta que le corps des femmes qui se seraient suicidées demeurerait exposé tout nu sur la place publique. Au bout de deux jours de l'application de cette loi, on ne vit plus une seule femme attenter à sa vie.

En fait, dans notre ancienne jurisprudence, toute accusation en matière criminelle était éteinte par la mort de l'accusé, et il n'était pas permis de continuer l'instruction contre son *cadavre*; mais il y avait bien des exceptions à cette règle; sans parler de celles que l'esprit de parti, les vengeances politiques avaient souvent introduites, l'ordonnance de 1670 en établissait trois principales : le crime de lèse-majesté divine et humaine, de rébellion à justice à force ouverte et de suicide. On nommait un curateur au *cadavre* auquel on faisait le procès, comme à un fou ou à un mineur, et l'instruction continuait comme s'il eût été vivant. Si l'instruction était promptement, on laissait le *cadavre* dans son état naturel; dans le cas contraire, on l'inhumait, sauf à l'exhumer ensuite, selon la nature de l'arrêt, pour le traîner sur la claie; d'autres fois, enfin, on l'embaumait. Louis XIV, lors de la révocation de l'édit de Nantes, ordonna que les corps des relaps seraient traînés sur la claie. Cette jurisprudence barbare était un souvenir du moyen âge, alors que les vengeances politiques allaient déterrer les *cadavres* pour les jeter au vent. Au XVII^e et au XVIII^e siècle, les procès contre les *cadavres* avaient lieu le plus souvent pour cause de suicide; c'était la loi religieuse se substituant à la loi civile. La législation de 1789 a complètement fait disparaître ces procès, qui ne révoltaient pas moins le bon sens que l'humanité.

Cadavres (LES DEUX), roman de Frédéric Soulié (Paris, 1832). De toutes les passions qui bouleversent le cœur de l'homme, une des plus impérieuses, des plus irrésistibles sans contredit, est la passion politique. Elle s'empare de vous, vous domine, vous entraîne, vous pousse à l'abîme ouvert sous vos pas. Elle métamorphose l'homme le plus généreux en une sorte de monstre social sans entrailles; les qualités elles-mêmes, telles que le courage, la constance, deviennent, sous le souffle empoisonné de la passion politique, une source d'actions horribles, qui font regretter parfois que le héros du livre ne soit pas un être franchement vicieux.

Dans les *Deux Cadavres*, le but de l'auteur est de tirer de la peinture des événements une leçon sévère, un exemple terrible des fureurs où l'on peut être entraîné lorsqu'on est une fois sorti de la voie de la justice et de l'humanité. Deux partis sont en présence : le parti royaliste, cherchant à venger la mort de Charles I^{er}, et le parti républicain, travaillant à soutenir Cromwell. Ils sont personnifiés en deux jeunes gens : Ralph Salusby, le favori de Charles II, et Richard Barkstead, le fils d'un des juges de Charles I^{er}. Au début du livre, nous les trouvons se bécotant sous l'échafaud du roi, au dénoûment, nous les reverrons acharnés dans un duel à mort, et laissant mourir l'un sa maîtresse, l'autre sa mère, qu'ils pouvaient sauver et qui les invoquent en vain, tandis qu'ils s'entre-déchirent. Tous deux tombent inanimés, au moment où les deux femmes, victimes de leur haine aveugle, succombent en implorant encore leur secours.

Le titre de l'ouvrage est tiré du supplice du roi et de celui du protecteur : le premier décapité, le second pendu après sa mort. Le sol est partout inondé de sang, la peste infecte l'air; tous les personnages se font à l'envi bourreaux et déterreurs de cadavres. Deux figures de femmes seules ne respirent pas le crime : lady Barkstead et Charlotte Stuart, et toutes deux sont sacrifiées aux mauvaises passions. Quant aux hommes, Ralph est le type de l'ambitieux sans âme, qui ne recule devant aucun crime, aucune honte pour gravir un degré de plus de l'échelle des honneurs. Richard, né avec d'heureuses dispositions, merveilleu-

sement doué par la nature, ne fait servir tous ces avantages qu'à l'assouvissement de sa vengeance. L'amour même, cette passion qui est ordinairement une source d'actions généreuses dans une âme jeune et sans expérience, devient l'instrument de sa haine et lui fait violer une jeune fille qu'il aime sur le cercueil même de son père; il étouffe en lui jusqu'à la voix de la nature, et il abandonne sa mère à l'agonie pour une misérable satisfaction de vengeance. Ce ne sont plus des hommes, ce sont deux passions terribles, la haine et le ressentiment, faites hommes.

« L'auteur, dit Eusèbe Guiraud, a fait abus de l'horrible, au delà de ce qu'il paraissait possible de jamais imaginer. » Pour en donner une idée, une telle vapeur de sang circule à travers tout l'ouvrage qu'on fait à peine attention à un incident monstrueux, un duel à mort entre deux frères égarés par la passion politique. Malgré l'horreur du sujet, ces scènes de charnier, comme celles de l'*Ane mort*, de J. Janin, saisissent le lecteur enchaîné par un intérêt émouvant; le style coloré augmente encore le plaisir douloureux qu'on ressent en parcourant ce volume dont le fond ne répond que trop bien à son titre sinistre. On se croit en proie à un de ces cauchemars qui font mal et qu'on craint cependant de voir se terminer, tant l'imprévu et l'horreur des événements vous tiennent haletants et vous font palpir le cœur.

CADDÉE (lique). V. GRISONS.

CADDOR s. m. (kad-dor). Art milit. Lame longue, droite, aigüe, que les spahis de l'armée turque portaient autrefois attachée à la selle de leur cheval et dont ils se servaient en guise de lance.

CADDOS s. m. (kad-doss). Philol. Groupe de langues parlées par diverses peuplades américaines, notamment par les Caddos.

— *Encycl.* Le *caddos* est parlé par différents peuples américains, tels que les *Caddos*, *Caddogues* ou *Cadodaguioux*, les *Nabada-ches*, les *Inies*, les *Nandakoes*, les *Yatasees*, les *Natchitoches*, les *Adages*, les *Nacogdoches*, etc., tribus indiennes qui vivent sur le territoire qui s'étend le long de la rive occidentale du fleuve Rouge, et se trouvent disséminées dans l'Amérique espagnole et les Etats-Unis. Ces différentes tribus prétendent toutes, dans leurs traditions, descendre des Caddos dont elles parlent la langue, en dehors des idiomes particuliers que quelques-unes d'entre elles possèdent. Les Natchitoches ne sont autres que les *Natchez*, dont le nom est devenu si populaire depuis la publication du poétique roman autobiographique de Chateaubriand. Ces tribus vivent dans un état de guerre perpétuelle soit contre les Européens, soit entre elles, et plusieurs de leurs surnoms indiquent leurs habitudes belliqueuses (*Attacapas*, Mangeurs d'hommes; *Appolousas*, Têtes noires, etc.). On connaît très-peu les idiomes *caddos*, à cause du nombre restreint des populations qui les parlent et de la rareté des rapports que l'on entretient avec elles. On en fait généralement un groupe à part.

CADE s. m. (ka-de — gr. *kados*, même sens). Métrol. Mesure de capacité usitée chez les Athéniens et qui valait environ 32 litres. Dans le système de poids et mesures adopté en 1793 et réformé depuis, Mesure de capacité qui valait 1,000 litres. Cette mesure n'a pas été maintenue; dans le système en vigueur, son nom régulier serait *kilolitre*.

— *Techn.* Baril en usage dans les salines.

CADE s. m. (ka-dé). Bot. Nom provençal du genévrier oxycedre.

— *Art vétér.* *Huile de cade*, Huile fétide extraite du bois de genévrier oxycedre, et particulièrement employée contre la gale des moutons : *Les bergers de la Crau, en Provence, puent l'HUILE DE CADE.*

— *Encycl.* Cette grande et belle espèce de genévrier, dont le nom scientifique est *Juniperus oxycedrus*, peut atteindre 8 à 10 m. de hauteur, sur une grosseur proportionnée. Le *cade* ressemble beaucoup au genévrier commun; mais il est plus grand dans toutes ses parties. Il habite les contrées méridionales de l'Europe et le nord de l'Afrique, et croît dans les lieux montueux, sur les collines, où il s'accommode des terrains les plus secs et les plus rocailleux. Ordinairement il se développe en touffe ou en buisson; mais souvent il devient un arbre de moyenne grandeur, et, quand il est arrivé à un certain âge, il rappelle assez, par la disposition pendante de ses rameaux, la forme et l'aspect du saule pleureur. Sa croissance est très-lente; mais il atteint une assez grande longévité. Son bois est dur, rougeâtre, d'un grain fin, presque incorruptible; il a une odeur agréable, surtout quand on le brûle. Les échantillons d'un certain volume peuvent servir à des usages industriels; on le débite en merrain, dont on fait des seaux ou d'autres vases qui durent très-longtemps. On assure que les anciens s'en servaient pour sculpter les statues de leurs divinités. Il est employé en médecine comme sudorifique. Les feuilles longues, linéaires, piquantes, marquées de deux lignes blanchâtres en dessous, sont sans usages. Le fruit, qui est globuleux, roussâtre, du volume d'une petite cerise, couvert d'une poussière glauque, a une saveur aigrelette, assez agréable. Il peut servir aux mêmes usages que les

fruits du genévrier commun ou *baies de genévrier*, notamment à aromatiser des boissons ou des liqueurs alcooliques. En médecine, il passe pour stomachique, carminatif, incisif et diurétique. Le principal produit de cet arbre est l'huile empyreumatique, appelée *huile de cade*, que l'on retire de son bois. Les paysans des Cévennes préparent cette huile par le procédé suivant : on prend les grosses branches, les troncs et les racines des vieux genévriers, et, après en avoir détaché avec soin l'écorce pour ne conserver que les parties rougeâtres du centre, on coupe ce bois en morceaux de 0 m. 20 à 0 m. 30 de longueur; on met ces morceaux dans une grande marmite de fonte, percée sur un des côtés dans le bas, pour recevoir un tuyau en tôle. Quand ce vase est suffisamment rempli, on le couvre avec une pierre plate que l'on lute avec de l'argile, et on allume du feu en dessous et alentour. Au bout de quelques heures, l'huile commence à descendre; elle coule par le tuyau dans des bouteilles où elle est conservée. L'huile de cade est employée en médecine, et surtout en médecine vétérinaire, comme détersif; on s'en sert pour la gale et pour les ulcères des chevaux.

CADE (John), révolutionnaire irlandais, également connu sous le nom de *Mortimer*, mort en 1450. C'était un simple artisan qui, après avoir servi sous les ordres du duc d'York, eut l'idée de se faire passer pour le fils du duc de Mortimer, décapité sans jugement, et de profiter du mépris qu'inspirait au peuple le gouvernement du faible Henri VI pour se mettre à la tête d'une insurrection. Le faux Mortimer réunit en peu de temps près de 20,000 hommes; à la tête desquels il marcha sur Londres. Arrivé à Blackheath, il adressa au roi deux notes, dans lesquelles il exposait, d'un côté, les réformes administratives et fiscales réclamées par le peuple, et où, de l'autre, il demandait le bannissement d'un certain nombre des membres du gouvernement. Henri VI envoya contre lui une armée de 15,000 hommes; mais Cade la battit complètement près de Seven-Aks, entra deux jours après dans la capitale, et fit trancher la tête au lord grand trésorier, ainsi qu'à son beau-fils Crammer. Malgré ses ordres, ses soldats n'ayant pu résister à la tentation du pillage, les habitants se tournèrent aussitôt contre lui, en même temps que la garnison de la Tour de Londres le rejetait avec perte hors des murs. La proclamation d'une amnistie, en faveur de tous les rebelles qui se retireraient immédiatement dans leurs foyers, fit fondre en un clin d'œil l'armée du faux Mortimer, qui prit la fuite sous un déguisement. Mais sa tête avait été mise à prix; il fut poursuivi, arrêté et tué à Lotherfield, dans le comté de Sussex.

CADEAC, ville et commune de France (Hautes-Pyrénées), arrond. et à 48 kilom. S.-E. de Bagnères-de-Bigorre, cant. et à 2 kilom. S.-O. d'Arreau; 426 hab. Vieille tour féodale dominant le village, bâtie par les Arrevoques ou habitants d'Arreau, pour repousser les Sarrazins qui menaçaient d'envahir ce pays; église du xvi^e siècle renfermant quelques restes d'une église romane du xii^e siècle. Eaux minérales froides, sulfurees sodiques; elles émergent par quatre sources avec une température qui varie de 13° 5 à 15° 65. Pour l'exploitation de ces eaux effluentes contre les maladies cutanées, on a construit un petit établissement thermal avec galerie faisant face aux Pyrénées.

CADEAC (Pierre), compositeur français de la seconde moitié du xvi^e siècle. Il a laissé une *Messe à quatre voix*, dans la collection de Cardane, et des *Motets à cinq voix*, dans la *Bibliothèque* de l'abbé Santini.

CADEAU s. m. (ka-dô — du lat. *catellus*, petite chaîne, sens parfaitement justifié par le lien que le cadeau établit entre celui qui le donne et celui qui le reçoit; la forme ne paraît pas moins bien expliquée si l'on considère que *cadeau* s'est dit *cadet*, que le changement de la dentale t en la dentale d n'offre aucune difficulté, et qu'enfin *cadet* est régulièrement tiré de *catellus*). Régat, fête que l'on donne à quelqu'un, particulièrement fête galante offerte à des femmes : *Nous mènerions promener ces dames hors des portes et leur donnerions un CADEAU*. (Mol.) *Elles y ont reçu des CADEAUX merveilleux de musique et de danse*. (Mol.)

Dieu me garde de feu et d'eau,
De mauvais vin dans un cadeau.

LA FONTAINE.

Des promenades du temps
Ou dîners qu'on donne aux champs,
Il ne faut point qu'elle essaye :
Selon les prudents cervaux,
Le mari, dans ces cadeaux,
Est toujours celui qui paye.

MOLIÈRE.

■ Ce sens a vieilli.

— Aujourd'hui, *Présent*, don que l'on fait à quelqu'un pour lui être agréable : *Offrir un CADEAU, un joli CADEAU, un petit CADEAU. Faire CADEAU d'une montre, d'une bague, d'un cheval. Je n'entends pas que ce petit CADEAU vous coûte un sou de port*. (J.-J. Rouss.) *Douze mille arpents de terre, c'est un joli CADEAU à faire à qui les saura labourer*. (P.-L. Courier.) *Un pouvoir intelligent s'attache les communes, les paroisses, les confréries, par des CADEAUX, des subventions, des commandes*. (Proudh.)

Les cadeaux mènent vite une affaire.

BÉRANGER.

Je voudrais inventer quelque petit cadeau
Qui coûtât peu d'argent et qui parût nouveau.

REGNARD.

— **CADEAU de nocces**, Objets de toilette ou d'ameublement que le fiancé offre à sa future épouse :

Quoi! parce que des sots se piquent, quoique mal,
Du pompeux appareil d'un cadeau nuptial,
Il faut faire comme eux!

MONTPLÉURY.

— **Paléogr.** Traits de plume enchaînés, et particulièrement grands traits de plume dont les calligraphes remplissaient les vides de leurs pages : *Quelques-uns ne sachant discerner les anciens vv en forme de CADEAUX d'avec des bb...* (Des Accords.) ■ Nom donné aux grandes lettres en écriture cursive que l'on faisait en tête des actes et des chapitres.

— **Techn.** Mandrin en fer sur lequel les armuriers liment et façonnent les orifices des embouchoirs, des grenadières et des capucines.

— **Syn.** **Cadeau, don, gratification, présent.** *Cadeau et présent* se ressemblent, en ce que l'un et l'autre ne supposent, dans celui qui donne, que l'envie d'être agréable à une personne qu'on aime ou dont on attend quelque chose; mais le *présent* est plus considérable; le *cadeau* consiste souvent en petites choses futiles, comme l'atteste le proverbe : « Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. » Cependant on peut dire que l'amitié est un *présent* du ciel, quoique le ciel n'ait rien à attendre des hommes; mais c'est parce que ce *présent* est considéré plutôt sous le rapport de l'agrément qu'il procure que comme ayant une valeur intrinsèque. Le *don* est un bienfait, un acte de libéralité complètement gratuit et sans idée de retour; il suppose une sorte d'infériorité dans celui qui le reçoit et consiste toujours en quelque objet de prix. La *gratification* est un don en argent, une sorte de salaire non convenu d'avance, qui dépend uniquement du bon plaisir et de la libéralité; la *gratification* est accordée par une administration à ceux de ses employés qui ont montré le plus de zèle, ou par un patron à quelques-uns de ses ouvriers.

CADEDIS interj. (ka-dé-diss — abrégé. des mots gascons *cap dé Dious*, tête de Dieu). Juron que l'on mettait dans la bouche des Gascons, dans l'ancienne comédie.

CADEE s. f. (ka-dé). Métrol. Mesure linéaire usitée dans les Etats barbaresques et valant environ un demi-mètre : *La cadee du Maroc vaut 0 m. 5166*. (Complém. de l'Acad.)

CADEIR v. n. ou intr. (ka-dé-ir — lat. *cadere*, même sens). Tomber. ■ Vieux mot.

CADEJI-INDI s. m. (ka-de-ji-ain-di). Bot. Espèce de laurier des Indes.

CADEL s. m. (ka-dél). Variété de raisin de l'île de Madère qui sert à faire le vin de Malvoisie.

CADELARI s. m. (ka-de-la-ri). Bot. Genre de plantes, de la famille des amarantacées, appelé aussi *achyranthus*. Depuis la publication de l'article *ACHYRANTHUS* dans ce dictionnaire, l'horticulture s'est enrichie du *cadeleri* ou *achyranthus* de Verschaffelt, magnifique plante d'ornement à feuilles colorées en rouge.

CADEL-AVANACA s. m. (ka-dé-la-va-na-ka). Bot. Espèce de ricin du Brésil.

CADELE, ÉE (ka-dé-lé) part. pass. du v. *Cadeler*. Fait en forme de cadeau : *Ces écritures étaient écrites en lettres CADELES*. (Est. Pasquier.)

CADELER v. a. ou tr. (ka-dé-lé — rad. *cadeau*, trait de plume). Orner de cadeaux, de traits de plume : *CADELER des lettres. CADELER une page d'écriture*. ■ Vieux mot.

— A signifié Emmener, conduire et aussi enfermer.

CADELEURE s. f. (ka-de-lu-re). Écriture en grosses lettres; affiche. ■ Vieux mot.

CADELINA (val), vallée de la Suisse, dans les Alpes Léopontiennes, canton des Grisons, au S. de Disentis. Cette petite vallée est arrosée par un ruisseau qui concourt à former le Rhin, et qu'on appelle pour cette raison *Rhin du milieu*.

CADELLE s. f. (ka-dé-le). Entom. Nom donné, dans le midi de la France, à la larve d'un coléoptère du genre trogositte, qui détruit le blé dans les greniers. V. *TROGOSITTE*.

— **Encycl.** Le ver auquel on donne communément le nom de *cadelle* ou *canadelle* est la larve d'un insecte coléoptère, le *trogositte caraboïde* ou de Mauritanie. Cette larve, longue de deux centimètres environ, a la tête noire et armée de mandibules tranchantes; le corps blanchâtre, hérissé de poils, composé de douze segments assez distincts, et muni de six pattes écailleuses; l'anus accompagné de deux crochets très-durs. La *cadelle* vit et se nourrit dans le vieux bois, les noix, le pain, mais surtout dans les grains de blé que l'on enferme dans les greniers, où elle cause, par sa grande multiplication, des dommages assez considérables. Plus répandue dans les provinces du midi de la France que dans le nord, elle vit principalement de blé et en consomme plus que ne font les charançons et les alucites. Elle attaque les grains en dehors et un à un. C'est surtout vers la fin de l'hiver, lorsqu'elle est arrivée à son entier développement, qu'elle occasionne le plus de dégâts. Olivier propose, pour soustraire le blé aux atteintes de cette larve, de le renfermer dans des sacs aussitôt après le battage; ce moyen, qui certainement est le plus efficace, a l'inconvénient d'être dispendieux. Il a remarqué aussi que le grain vanné au commencement de l'hiver contenait beaucoup moins de *cadelles* que celui qui l'avait été au moment de la moisson, parce qu'elles étaient rejetées avec les ordures par cette opération. On peut aussi, à la fin de l'automne, laver le blé dans une eau courante, qui emporte les œufs et les larves déjà écloses, en raison de leur légèreté. La *cadelle*, si elle est plus nuisible que les charançons et les alucites, est aussi, comme on vient de le voir, plus aisée à détruire. De plus, elle craint le froid, ce qui explique sa rareté aux environs de Paris. Au printemps, elle abandonne les tas de blé, pour se réfugier dans les trous du sol ou des murs, où elle se transforme en insecte parfait. Ce dernier se trouve aussi sur les grains; mais il ne s'en nourrit pas et ne s'en approche que pour y déposer ses œufs. (V. *TROGOSITTE*.)

CADEL-PACHI s. m. (ka-dél-pa-chi). Bot. Genre de scorsonères de la côte de Coromandel.

CADELURE s. f. (ka-de-lu-re — rad. *cadeler*). Écriture cadélee, écriture en grosses lettres ornées. ■ Affiche. ■ Vieux mot.

CADEMANN (Jean-George), ministre luthérien allemand, né à Oschatz (Saxe), mort à Wurzen en 1687. Après avoir pris ses grades à Wittenberg, il devint pasteur à Dahlen, puis archidiacre à Wurzen. Il publia les ouvrages suivants : *Disputatio de causa instrumentalium justificationis* (Iéna, 1650); *Disputatio de principis humanarum actionum* (Wittenberg, 1654); *Disputatio de justitia distributiva*, etc. — Son fils, Jean-Rodolphe CADEMANN, suivit la même carrière, et a laissé : *Disputatio de schola libertinorum*, ainsi que plusieurs sermons funèbres.

CADEN, bourg et commune de France (Morbihan), canton de Rochefort, arrond. et à 47 kilom. E. de Vannes; pop. aggl. 495 hab. — pop. tot. 2,246 hab.

CADENABIA (LA), bourg du royaume d'Italie, province et à 20 kilom. N. de Côme, sur le lac de même nom, très-remarquable par la beauté de sa situation, la douceur de son climat et la richesse des nombreuses villas qui l'environnent. Parmi ces habitations princières, on distingue surtout la villa Sommariva ou Carlotta, renfermant des statues de Canova et d'admirables bas-reliefs de Thorwaldsen.

CADENACO s. m. (ka-de-na-ko). Bot. Genre de lilacées du Malabar, produisant des graines comestibles.

CADENAS s. m. (ka-de-na — bas lat. *catenacium*, même sens; formé du lat. *catena*, chaîne). Sorte de serrure mobile; fermant à l'aide d'un crochet que l'on peut rendre fixe, après l'avoir passé dans deux anneaux établis sur les parties que l'on veut maintenir au contact : *CADENAS en fer, en cuivre. CADENAS à chiffre, à secret. Mettre un CADENAS. Fermer le CADENAS. Briser un CADENAS*.

..... Sittôt que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques.

BOILEAU.

Le cadenas, aux enfers inventé,
Chez les humains tôt après fut porté.

VOLTAIRE.

■ Voltaire a employé ce mot dans le sens de *double*, pour désigner un appareil bizarre dont se servaient les jaloux espagnols et italiens, pour forcer leurs femmes à leur rester fidèles :

..... Dans Venise et dans Rome,

Il n'est pédant, bourgeois ni gentilhomme,
Qui, pour garder l'honneur de sa maison,
De cadenas n'ait sa provision.

— **Cadenas à combinaisons**, Sorte de cadenas à secret que l'on ne peut ouvrir qu'en mettant un certain nombre d'anneaux dans certaine position indiquée par des lettres dont il faut avoir le secret : *Les CADENAS à combinaisons offrent aux voleurs des difficultés presque insurmontables*. (Bouillet.)

— **Fig.** *Mettre, attacher un cadenas aux lèvres de quelqu'un*, L'empêcher de parler : *Et nos prédicateurs ont-ils ces qualités? Si par hasard ils ne les avaient pas, faudrait-il pour cela leur ATTACHER DES CADENAS AUX LÈVRES?* (Dider.) *Montalais, dans cette circonstance, était corrigée par Malicorne, lequel lui avait mis AUX LÈVRES LE CADENAS de l'intérêt commun*. (Alex. Dum.)

— **Hist.** Coffret en or ou en matière précieuse, dans lequel on serrait autrefois le couvert du roi, de la reine et des princes, et qu'on mettait sur la table devant eux au moment de leur repas : *Le roi d'Angleterre ayant la reine sa femme à sa droite et le roi à sa gauche, avec chacun leur CADENAS...* (St-Sim.) ■ Dans ce sens, la plupart des anciens auteurs écrivent *cademat*.

— **Encycl.** Tech. La forme et les dimensions des *cadenas* peuvent varier à l'infini, mais ces appareils se composent toujours d'un mécanisme de serrure renfermé dans une boîte de métal. Ils portent, en outre, un demi-anneau, ou anse, dont l'une des extrémités est montée

sur une charnière qui lui permet de tourner, tandis que l'autre extrémité présente une fente, ordinairement longitudinale, qui, lorsque le *cadenas* est fermé, pénètre dans la boîte et y est traversée et arrêtée par le pêne. Parmi les *cadenas* de luxe, il y en a à *secret* et à *combinaisons*. Les *cadenas* à secret sont ainsi appelés parce que, quand ils sont fermés, on ne peut les ouvrir qu'en procédant d'une certaine manière. Pour les uns, le secret consiste dans une construction particulière de l'intérieur; dans les autres, c'est une cachette, dissimulée avec plus ou moins d'habileté qui constitue tout l'artifice. Aucun de ces *cadenas* n'a jamais eu une grande vogue, aussi n'en dirons-nous pas autre chose. Nous serions d'ailleurs obligé, pour en donner une idée, d'entrer dans des détails techniques que ne comporte pas la nature de notre publication, et qui seraient, en outre, très-insuffisants à cause de la grande diversité des secrets, lesquels diffèrent suivant la fantaisie des fabricants. Nous nous étendrons davantage sur les *cadenas* à combinaisons, parce que leur construction repose sur des principes beaucoup plus simples, et, de plus, à cause des améliorations qu'ils ont reçues, au commencement de ce siècle, d'un de nos mécaniciens les plus distingués, le citoyen Edme Regnier.

Les *cadenas* à combinaisons, tout le monde le sait, n'ont pas besoin de clef. Ils sont formés de pièces dont les conditions sont telles que, pouvant prendre un très-grand nombre de positions relatives, une seule position pour chaque pièce permet l'ouverture du système. Cette position unique n'étant connue que du propriétaire du *cadenas*, il en résulte que toute autre personne qui voudrait l'ouvrir serait obligée d'essayer un grand nombre de positions diverses avant d'y réussir, à moins qu'un hasard peu probable ne vint à son secours des les premières tentatives. Ces préliminaires terminés, nous allons essayer de donner une idée générale du principe des *cadenas* à combinaisons : nous nous servirons pour cela d'un excellent travail publié en 1844 par M. N. Boquillon, bibliothécaire du Conservatoire des arts et métiers.

• Toute serrure de ce genre se compose extérieurement de deux plaques, dont l'une porte la charnière de l'anneau, tandis que l'autre, qui lui fait face, offre un trou, dans lequel, quand le *cadenas* est fermé, se loge l'extrémité libre de l'anneau. Entre ces deux plaques se trouvent un certain nombre de viroles, sur le contour de chacune desquelles sont gravées les vingt-cinq lettres de l'alphabet ou la série des chiffres arabes. La condition d'ouverture de l'appareil est l'écartement de la seconde plaque pour faire sortir de son trou l'extrémité de l'anneau. On ne peut obtenir ce résultat qu'en faisant tourner les viroles sur elles-mêmes, de manière à amener, pour chacune d'elles et sur la même ligne, en face de deux repères tracés sur les plaques, la lettre ou le chiffre qui, pour cette virole, a été choisi en secret par le possesseur du *cadenas*. La réunion de toutes les lettres ou de tous les chiffres ainsi choisis forme un mot ou un nombre dont on garde avec soin le souvenir, et qui seul permet d'ouvrir la serrure.

• Supposons, pour plus de simplicité dans la description, qu'on ait choisi des lettres, que ce choix ait été fait par le fabricant et reste invariable pour le possesseur. Voici comment pourra être exécuté le mécanisme : chaque virole aura un rebord intérieur qu'on se figurera facilement, si on la suppose formée par le couvercle d'une tabatière ronde dont on aurait enlevé le fond, en ne réservant de celui-ci qu'un rebord annulaire faisant un angle droit avec la circonférence de la virole. On pratique dans ce rebord une encoche, en face de la lettre choisie pour cette virole, et on en fait autant pour toutes les viroles qui forment le *cadenas*. Sur la face intérieure de la plaque qui porte la charnière est rivé un cylindre creux, fendu longitudinalement, et autour duquel sont enfilées les viroles. Sur la face intérieure de l'autre plaque est fixé un cylindre plein entrant dans le cylindre creux. Ce cylindre plein est armé d'autant de saillies ou étiouquies que le *cadenas* comporte de viroles, et ces étiouquies se logent dans la fente pratiquée sur l'anneau de chaque virole, lorsque toutes ces encoches se trouvent en regard de la fente longitudinale du cylindre creux. Mais si une seule de ces encoches n'est pas dans cette position, l'étiouquie qui correspond à sa virole bute contre la paroi de l'anneau, et le *cadenas* ne peut pas s'ouvrir, puisque, pour opérer son ouverture, il faut que chaque étiouquie traverse l'encoche de la virole à laquelle il appartient. Pour y parvenir, il suffit de mettre en regard des repères, et sur la même ligne les lettres formant le mot choisi, et toutes les encoches se trouvant en regard de la fente longitudinale du cylindre, tous les étiouquies pourront y passer et le *cadenas* pourra s'ouvrir.

Il est évident que, dans ces conditions, le *cadenas* ne présenterait aucune sécurité, parce que le mot choisi par le fabricant serait aisément connu des ouvriers, qui pourraient le faire connaître à des gens intéressés à en abuser. On a obvié à cet inconvénient d'une manière assez ingénieuse : « La virole ne porte plus d'anneau, mais elle est fendue à l'intérieur de vingt-cinq encoches correspondant aux vingt-cinq lettres gravées sur la circonférence extérieure. Une seconde virole portant l'anneau avec son encoche est logée

dans la première, et y prend telle position que veut le possesseur du cadenas, au moyen d'un petit étiquetage extérieur qui se loge dans l'une des vingt-cinq encoches de la virole : c'est du choix de cette encoche que dépend celui de la lettre qui, pour chaque virole, fera partie du mot à l'aide duquel on pourra ouvrir le cadenas, mot qu'il sera possible de changer aussi souvent qu'on le voudra, en plaçant l'étiquetage de chaque anneau dans une autre encoche de la virole. »

Quant au nombre des combinaisons que l'on peut former avec un pareil cadenas, il dépend nécessairement de celui des viroles. Chacune de ces dernières ayant vingt-cinq encoches, il en résulte qu'elle peut prendre vingt-cinq positions différentes par rapport aux autres. Si la première encoche, par exemple, est placée sur la lettre A, on peut avoir vingt-cinq combinaisons en plaçant successivement la seconde sur les vingt-cinq lettres : l'on en obtiendra autant pour les vingt-cinq lettres de la première. De cette manière, deux viroles donneront vingt-cinq fois 25 combinaisons, c'est-à-dire 625. En ajoutant une troisième virole, on pourra faire 625 combinaisons pour chacun des caractères de cette troisième virole, ce qui donnera, pour les trois viroles ensemble, vingt-cinq fois 625 positions différentes, ou 15,625 combinaisons. Avec une quatrième virole, on aura six cent vingt-cinq fois ce dernier nombre, ou 390,625 combinaisons, qui s'élèveront à 244,140,625 par l'addition d'une cinquième virole. Comme nous l'avons dit, une seule de ces combinaisons peut ouvrir le cadenas ; elle n'est connue que du possesseur de ce dernier, qui peut la changer à son gré, de sorte que toute personne qui voudrait ouvrir le cadenas courrait la chance de les épuiser toutes avant de rencontrer la véritable. Or, en supposant qu'on puisse faire deux de ces tentatives par minute, et y consacrer douze heures par jour, ce qui donne 1,440 tentatives pour chaque journée, il s'écoulerait 169,542 jours, ou 464 ans et 182 jours, avant qu'on ait épuisé toutes les combinaisons, car il en restera encore 145 à former. « Une pareille perspective, dit M. Boquillon, doit sembler de nature à décourager le voleur le plus déterminé ; et cependant c'est à ce genre de fermeture que ceux qui spéculent sur le bien d'autrui s'attachent le plus volontiers, parce que c'est peut-être, de toutes, la plus facile à ouvrir, bien que les chiffres qui précèdent soient parfaitement exacts. C'est dans la construction même du cadenas que les voleurs trouvent les éléments de leur succès. En effet, pour que ces appareils offrent toute la sécurité qu'on en attend, il faudrait que leur exécution fût parfaite, et c'est ce qui est loin d'avoir lieu, et même ce qu'il est presque impossible de réaliser. »

Pour obtenir cette perfection, il faudrait, ce qui est fort difficile, donner une épaisseur rigoureusement la même à tous les anneaux contre lesquels viennent buter les étiquettes, et un écartement strictement le même à tous ces derniers. Cette précision ne pouvant exister, il en résulte que si l'on tire fortement et constamment la plaque dont l'écartement fait ouvrir le cadenas, l'un des étiquettes pressera plus fortement son anneau que les autres. Si donc, dans cette condition, on essaye de faire tourner les viroles, on reconnaîtra facilement celle qui présente le plus de résistance, et, en la forçant de tourner, on sentira le moment où l'étiquette entre dans l'encoche, parce que la résistance cessera tout à coup, et l'on aura alors découvert l'un des caractères de la combinaison choisie par le possesseur du cadenas. Cela fait, si l'on maintient cette virole dans la position trouvée, il est évident que la pression augmentera sur les viroles restantes, puisque celle qui était la plus pressée par son étiquette n'en reçoit plus de pression et ne s'oppose plus à son mouvement de translation. Parmi les viroles restantes, il y en aura une sur laquelle la pression de son étiquette se fera plus fortement sentir ; en la faisant tourner, on trouvera encore le point de son encoche où la pression cessera d'être sensible. Enfin, par le même moyen, on découvrira l'encoche des autres viroles, et le cadenas s'ouvrira. On voit donc que les cadenas à combinaisons ne méritent pas toute la confiance qu'on leur accorde ordinairement. Toutefois, pour exécuter la manœuvre que nous venons de décrire, il faut beaucoup de tact et d'habitude, afin de saisir le moment où l'étiquette rencontre l'encoche ; mais ce sont deux choses que les intéressés acquièrent assez promptement. Nous citerons, comme exemple, un ancien serrurier parisien, nommé Hoyer, dont l'habileté était telle que les quincailliers lui apportaient à ouvrir tous ceux de leurs cadenas dont ils avaient oublié le mot.

— Hist. Le cadenas avait commencé par être une sorte de coffret, en forme de navire, qu'on plaçait sur la table des princes, et qui renfermait leur gobelet, couteau, cuiller et fourchette. Il renfermait aussi ce qu'on appelait l'essai : c'était une corne de rhinocéros ou de narval, qu'on disait provenir de la licorne, et à laquelle on attribuait la propriété de neutraliser le poison dans les mets.

Les cadenas, ou plutôt les nefs, comme on les appelait alors, étaient de remarquables ouvrages d'orfèvrerie. Voici la description de celle qu'on trouve dans l'inventaire de Charles V : « Une grande nef d'argent doré seant

sur six lions, et à chaque bout à un chastelet où il y a un ange ; et est le corps de la nef tout semé d'esmaux armoyés de France. » Le duc d'Orléans, le mari de Valentine de Milan, donnait et possédait une quantité incroyable de bijoux, malgré la misère qui était fort grande à cette époque ; parmi ces bijoux se trouvaient des nefs, dont l'usage était général parmi les grands. En 1494, dit M. Paul Lacroix, qui a parcouru les comptes de l'hôtel d'Orléans, le duc d'Orléans fit faire deux nefs d'argent doré, l'une ayant aux bords deux loupes enchaînées sur une terrasse émaillée, et l'autre ornée de deux dragons à ses extrémités. En 1497, il commanda à son orfèvre une grande nef de table, dite du porc-épic d'or, laquelle pesait 42 marcs et 4 onces. Son trésor possédait une nef bien plus riche, composée d'une quantité de pièces détachées, qui se réunissaient de manière à former une sorte d'histoire en or et en argent ; l'or et les pierres pesant 76 marcs 1 once 11 esterlins, et l'argent 32 marcs 1 once 6 esterlins. La valeur de cette nef était si considérable que le duc n'avait jamais pu la payer en totalité, et qu'on la vendit, après sa mort, moyennant 6,000 fr. au changeur Tarenne, pour acquitter ce qui était encore dû. »

Au XVII^e siècle, la nef prit le nom de cadenas ; on lui donna la forme d'une assiette carrée, retroussée sur les bords, élevée de deux doigts, où l'on mit non-seulement la cuiller, la fourchette, le couteau, mais encore du sel, du poivre et du sucre ; le tout était pourvu d'un couvercle. Plus tard, la crainte des empoisonnements, que l'arrivée à la cour de Catherine de Médicis et l'introduction des mœurs italiennes devaient rendre si fréquents, vint encore modifier la forme du cadenas, qui se transforma en coffret soigneusement fermé à clef : il était d'or ou de vermeil. C'était un des objets que les villes donnaient aux rois et aux reines qui faisaient leurs entrées. Saint-Simon parle plusieurs fois du cadenas de Louis XIV, qu'on apportait en grande cérémonie lorsqu'il se mettait à table. Les princes et les premiers seigneurs, qui avaient adopté le cadenas à l'époque où ils étaient souverains et indépendants, le gardèrent lorsque les privilèges de l'étiquette eurent remplacé les avantages de la puissance. Cette distinction ne donna pas lieu à moins de jalousies et de querelles que la plupart de celles usitées à Versailles, témoin l'anecdote suivante : Le jour de la réception de son neveu au parlement, le cardinal d'Estrees donna un repas à trois princes du sang et aux pairs qui s'étaient trouvés à cette cérémonie. L'évêque de Noyon, Clermont-Tonnerre, aperçut en se mettant à table trois cadenas que les princes avaient fait apporter, et les fit ôter, en disant : « Il est plus aisé d'en ôter trois que d'en trouver sur-le-champ le nombre qu'il y en faudrait pour tout ce que nous sommes » ici de pairs. Les princes goûtèrent-ils l'observation ? Toujours est-il qu'ils prirent le parti d'en rire.

En 1746, aux états de Bretagne, M. le duc de Penthièvre avait toujours son cadenas à table, en présence du duc de Rohan, président de la noblesse. L'attachement à cette distinction était si fort que nombre de ducs et pairs auraient fait faire des cadenas de bois, plutôt que de ne pas en faire placer devant eux.

Montaigne retrouva cette coutume du cadenas même en Italie, le jour où il fut invité à dîner chez le cardinal de Sens, qui lui observa plus des cérémonies romaines que nul autre François. On sert à chacun une serviette pour s'essuyer, et devant ceux à qui on veut faire un honneur particulier, qui tiennent le siège à côté ou vis-à-vis du maître, on sert de grands carrés d'argent qui portent leur surnom, de même façon que ceux qu'on sert en France aux grands. Au-dessus de cela, il y a une serviette pliée en quatre ; sur cette serviette le pain, le couteau, la fourchette et le cuiller. Au-dessus de tout cela une autre serviette, de laquelle il faut se servir, et laisser le dîner en l'état qu'il est : car, après que vous êtes à table, on vous sert, à côté de ce carré, une assiette d'arjant ou de terre, de laquelle vous vous servez. De tout ce qui se sert à table, le tranchant (l'écuyer-tranchant) en donne sur leurs assiettes à ceux qui sont assis en ce rang-là, qui ne mettent point la main au plat, et ne met ou guères la main au plat du maître. Remarquons en passant que cet office d'écuyer-tranchant était rempli par les premiers et les plus nobles officiers du maître de la maison. A la table du célèbre cardinal du Bellay, ambassadeur de France à Rome, c'était Rabelais qui tranchait et présentait les morceaux.

CADENASSANT (ka-de-na-san) part. prés. du v. Cadenasser : Puis fermant ses yeux à triple tour, et cadénassant brutalement sa pensée, il se rendormait. (A. Legendre.)

— Absol. : Il faut fermer et cadénasser.

CADENASSÉ, ÉE (ka-de-na-sé) part. pass. du v. Cadenasser. Fermé avec un cadenas ; muni d'un cadenas : Malle cadénassée. Coffret bien cadénassé. Il alla fermer avec de grandes barres de fer cadénassées les solides contrevents de la fenêtre. (G. Sand.) La porte en est fermée et cadénassée soigneusement. (Th. Gaut.)

La chambre, bien cadénassée, Permettait de laisser l'argent sur le comptoir. LA FONTAINE.

CADENASSER v. a. ou tr. (ka-de-na-sé — rad. cadenas). Fermer avec un cadenas : CADENASSER une porte, une malle, un coffre. Ils avaient promis de cadénasser et de barrer les portes des cathédrales. (Castelnau.) Quand il fut dans la rue, il entendit cadénasser et verrouiller la grosse porte. (F. Soulié.)

— Par ext. Emprisonner, mettre sous les verrous : C'est un faussaire qu'il faut cadénasser. (F. Féval.) Tenir emprisonné, séquestré dans ses murs : La prison tout entière, la massive Bastille, n'était plus qu'une énorme serrure compliquée qui cadénassait le condamné hors du monde vivant. (V. Hugo.)

— Par ext. Comprimer, tenir à l'étroit : Le corset, cet instrument de torture, dans lequel on cadénasse les jeunes personnes dès l'âge le plus tendre, amènerait bientôt l'insuffisance du personnel médical. (Serres.)

— Fig. Empêcher de se manifester, de se produire, de se développer : CADENASSER sa pensée, ses sentiments. CADENASSER son cœur. D'une insolente aumône il calculait le fruit, croyant à tout jamais cadénasser mes rimes, En me comptant par jour quatre francs dix centimes. BARTHÉLEMY.

Se cadénasser v. pr. Être cadénassé : Le tout se ferme et se cadénasse hermétiquement, sauf privilège des rats du Nil, dont il faut, quoi qu'on fasse, accepter la société. (Gér. de Nerv.)

— S'enfermer avec un cadenas, s'enfermer soigneusement : De peur des visites, il s'est cadénassé pour trois jours.

CADENÇANT (ka-dan-san) part. prés. du v. Cadencer :

Et vous, étoiles. Qui, cadencant vos pas à la lyre des cieux, Nouez et dénouez vos chœurs harmonieux. LAMARTINE.

CADENCE s. f. (ka-dan-sé — ital. *cadenza*, même sens ; du lat. *cadere*, tomber). Répétition de sons ou de mouvements qui se succèdent d'une façon régulière ou mesurée : Courir, marcher, sauter, danser en cadence. Retomber en cadence. Ramer en cadence. Frapper l'enclume en cadence. Marquer la cadence en marchant. Frapper des mains, applaudir en cadence. La princesse me montrait le chemin, et je la suivais avec une cadence admirable. (Mme de Sév.)

Et leurs bras vigoureux lèvent de lourds marteaux, Qui tombent en cadence et comptent les métaux. DELILLE.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence : On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux, Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence Tes flots harmonieux. LAMARTINE.

— Fig. Scrupuleuse observation des règles du devoir ou de la bienséance : Il faut aller au jour la journée, et ne pas tant songer à la cadence. (De Retz.) Sens inusité, mais d'une admirable justesse.

— Poétiq. Notes, sons, accents :

. L'oiseau des ténébres Roule seul aujourd'hui ses cadences funèbres. CASTEL.

— Mus. Manière de terminer une phrase musicale, repos marqué et amené de la voix ou de l'instrument : Mes parents veulent me donner pour maître de chant cet insipide Tosant, qui me dégouttera à jamais de l'art avec sa vieille méthode et ses cadences ridicules. (G. Sand.)

Et marquer sur la lyre une cadence juste. BOILEAU.

§ Rhythme, succession de sons divers et répétition de sons qui caractérisent un morceau :

Accourez, troupe savante ; Des sons que ma lyre enfante Ces arbres sont réjouis ; Marquez-en bien la cadence. BOILEAU.

§ Résolution d'un accord dissonant sur un accord consonnant. § Trille, battement de sons rapprochés : CADENCE perlée. CADENCE brillante. CADENCE légère. CADENCE pure. § Sentiment du rythme musical. § Acte de cadence, Succession de deux sons fondamentaux, dont l'un annonce la cadence et l'autre la termine.

§ Cadence finale ou parfaite, Celle qui se résout à la tonique et termine le sens musical. § Cadence irrégulière, imparfaite ou interrompue, Mouvement de la dominante portant accord parfait sur le troisième degré de la gamme. § Cadence plagale, Mouvement de la sous-dominante sur la tonique, portant l'une et l'autre accord parfait. § Cadence étiée, Celle dans laquelle la septième mineure, étant ajoutée à l'accord parfait, empêche le repos de s'établir. § Cadence rompue, Mouvement de l'accord de la dominante sur un accord autre que celui de la tonique.

— Chorégr. Mesure du son qui règle le mouvement de la personne qui danse ; conformité des pas du danseur avec la mesure marquée par l'instrument : Danser, aller, entrer en cadence. Ajuster ses pas à la cadence d'un air. (Pasc.) Hold ! ne pressez pas tant la cadence. (Mol.)

. Les chœurs se forment, et la danse Exécute en riant les lois de la cadence. L. DE LANCIVAL.

La voix plus haute Semble un grolot ; D'un nain qui saute C'est le galop.

Il fuit, s'élançant, Puis en cadence Sur un pied danse Au bout d'un flot. V. Hugo.

— Equit. Mesure régulière que le cheval observe dans ses mouvements.

— Littér. Qualité des sons résultant de la manière dont ils sont combinés ; se dit plus spécialement d'une combinaison heureuse de sons : CADENCE douce, légère. CADENCE forte, accentuée. CADENCE rude, violente, désagréable. Avoir de la cadence. Manquer de cadence. Donner trop d'importance à la cadence. Est-il possible que nous travaillions à la structure et à la cadence d'une période, comme s'il y allait de notre vie ? (L.-J. de Balz.) Il suffit d'avoir l'oreille exercée, perfectionnée par la lecture des poètes et des orateurs, pour que, mécaniquement, on soit porté à l'imitation de la cadence poétique et des tours oratoires. (Buff.) Une cadence trop harmonieuse et trop régulière finit par ennuyer. (Le P. Rapin.) C'est un vice du discours de trop faire sentir la cadence mesurée des périodes. (St-Evrem.)

Ayez pour la cadence une oreille attentive. BOILEAU.

Enfin Malherbe vint, et, le premier en France, Fit sentir dans les vers une juste cadence. BOILEAU.

— Epithètes. Juste, nombreuse, agréable, heureuse, gracieuse, douce, molle, noble, exacte, harmonique, harmonieuse, mélodieuse, ravissante, savante, parfaite, froide, recherchée, forcée.

— Encycl. Mus. Il y a plusieurs espèces de cadences. En première ligne vient la cadence parfaite, qui n'est autre chose que la terminaison bien amenée d'une phrase musicale ; les autres cadences, excepté la cadence plagale, ne produisent jamais qu'un repos plus ou moins incomplet. La cadence parfaite consiste dans le mouvement de la dominante sur la tonique, portant toutes deux accord parfait à l'état fondamental ; il arrive souvent qu'on remplace l'accord parfait de la dominante par l'accord de septième du même degré. C'est la seule marche de basse fondamentale donnant le sentiment d'un repos définitif ; la plupart des morceaux de musique se terminent donc par la cadence parfaite.

La cadence imparfaite ou interrompue consiste dans le mouvement de la dominante portant accord parfait sur le troisième degré de la gamme, portant accord de sixte, ce qui produit le premier renversement de l'accord parfait de la tonique. Cette cadence donne le sentiment d'un demi-repos, mais jamais d'un repos complet. On l'emploie surtout quand on veut retarder la conclusion d'une phrase musicale ; dans ce cas, il arrive souvent qu'on la répète plusieurs fois avant d'arriver à la terminaison finale par la cadence parfaite. Le mouvement des accords de septième diminuée et de septième de sensible, renversés ou non renversés, sur l'accord parfait de la tonique, également à l'état direct ou de renversement, et le mouvement des renversements de l'accord de dominante sur l'accord de tonique peuvent aussi, selon certains auteurs, prendre le nom de cadences imparfaites.

La cadence rompue se produit par le mouvement de l'accord de dominante sur un autre accord que celui de la tonique. Certains théoriciens n'appellent cadence rompue que le mouvement de la dominante sur le sixième degré de la gamme, portant accord parfait non renversé, et donnent le nom de cadences évitées à toutes les autres résolutions de l'accord de dominante ; il est préférable, comme l'a fait M. Reber dans son excellent *Traité d'harmonie*, de ranger toutes ces résolutions exceptionnelles sous la même dénomination de cadence rompue.

La cadence à la dominante consiste dans le mouvement de la tonique sur la dominante, portant toutes deux accord parfait à l'état fondamental. Il arrive souvent qu'on emploie les renversements de l'accord de tonique au lieu de l'état direct ; cette cadence s'emploie pour terminer un membre de phrase musicale, car elle ne donne le sentiment que d'un demi-repos, mieux caractérisé cependant que celui de la cadence à la dominante.

La cadence plagale, dont la dénomination est tirée du plain-chant, se produit par l'enchaînement de la sous-dominante à la tonique, portant toutes deux accord parfait à l'état fondamental : on peut remplacer l'accord parfait de la sous-dominante par un accord de sixte ou de quinte et sixte, mais la sixte de ces deux accords n'est souvent qu'une note de passage destinée à relier la quinte de l'accord de sous-dominante à la tierce de l'accord de tonique. On fait généralement entendre la cadence parfaite avant la cadence plagale, celle-ci n'étant le plus souvent qu'une sorte de coda ; néanmoins, il existe quelques morceaux qui se terminent par la cadence plagale, non précédée de la cadence parfaite.

Les anciens musiciens distinguaient encore d'autres cadences, auxquelles ils donnaient les noms de cadence trompeuse, médiane, simple, etc. ; toutes ces distinctions sont aujourd'hui hors d'usage. Mais le mot cadence se prend quelquefois dans une acception toute différente, et alors il est synonyme de trille. En ce sens, une cadence ou un trille est un agrément du chant qui consiste dans la répétition précipitée de deux notes conjointes, dont la plus grave est généralement la note

réelle, faisant bonne harmonie avec les autres parties, tandis que la note supérieure n'en est que la broderie. On peut à volonté commencer la cadence par la note réelle ou par sa broderie; néanmoins la deuxième manière est bien plus usitée. Elle se fait ordinairement sur l'avant-dernière note de la cadence harmonique. L'emploi trop multiplié de cette cadence est un défaut auquel certains compositeurs modernes se laissent souvent entraîner par le désir de faire briller le talent des chanteurs.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire qu'une cadence musicale est, à proprement parler, le moyen qu'emploie le musicien pour marquer un repos plus ou moins complet dans le chant; mais on peut aussi appliquer ce mot à l'ensemble d'une composition musicale, et alors, devenant synonyme de rythme, il signifie l'art d'amener ces repos avec une régularité parfaite, ou quelquefois de la manière la plus capable de produire, soit une impression agréable sur l'oreille, soit des émotions plus ou moins vives sur l'âme des auditeurs. Dans ce sens général, cadence est un mot qui n'appartient pas seulement à la musique, mais à la danse, à la marche réglée des militaires, à la poésie, à la prose elle-même et à tout ce qui suppose un mouvement plus ou moins régulier. Danser en cadence, c'est faire en sorte que les pieds viennent toujours frapper la terre au moment précis où le musicien a voulu marquer une cadence, c'est-à-dire un repos plus ou moins complet; et cela peut se dire aussi d'une troupe de soldats qui marchent en cadence au son de la musique militaire ou du tambour, des forgerons battant le fer sur l'enclume, des rameurs frappant l'onde à temps égaux, etc. Un poète doit avoir un juste sentiment de la cadence s'il veut rendre ses vers harmonieux, et il est impossible de lire une belle poésie sans en marquer, même involontairement, la cadence. Non-seulement ici la cadence consiste en ce que chaque vers est distinct de celui qui le suit et coupé lui-même en deux parties par la césure, mais encore en ce que ces coupures, exigées par les lois matérielles de la versification, sont amenées avec art, et semblent résulter du sens même des mots. Il y a aussi de la cadence dans les périodes de nos grands prosateurs. Lisez une page de Bossuet, de Fénelon, de Buffon, de J.-J. Rousseau, et, si vous savez distinguer un beau style du langage ordinaire, vous vous sentirez comme entraîné malgré vous dans le mouvement que ces grands écrivains ont voulu donner à leurs périodes, mouvement qu'ils savaient toujours choisir le plus propre à faire pénétrer profondément leurs idées dans l'esprit du lecteur.

CADENCÉ, ÉE (ka-dan-sé) part. pass. du v. Cadencer. Régulé par la cadence, exécuté en cadence: *Mouvements cadencés. Une troupe qui marche au pas cadencé, qui prend le pas cadencé. Je crois entendre encore les coups cadencés des légers qui battaient la moisson, au soleil, sur l'aire endurcie de la cour.* (Lamart.)

On entend le tambour, aux sons vifs et pressés, Et le sol qui frémit sous les pas cadencés.
BARTHELEMY et MÉRY.

— Qui a de la cadence, du nombre, une harmonie variée de chutes et d'intonations: *La prose cadencée de Fénelon. Rien n'est mieux cadencé que les vers de Boileau. Les langues cadencées du Midi étonnent plus qu'elles ne charment les oreilles du Nord. C'est proprement ici un petit impromptu, et vous n'allez entendre chanter que de la prose cadencée ou des manières de vers libres.* (Mol.) *A Grasse et dans les environs, le langage est un récitatif cadencé, presque susceptible d'être noté avec les caractères de la musique.* (Ab. Hugo.)

Mais jeter ma colère en strophes cadencées:
D'une mesure cadencée
Je connais le charme enchanteur.
Qu'il est doux de voir sa pensée
En mètres divins cadencés!
V. HUGO.
VOLTAIRE.
LAMARTINE.

— Equit. *Cheval cadencé*, Cheval dont les temps sont assez purs, assez égaux, pour laisser distinguer aisément le mouvement de chaque jambe, celle-ci restant un moment comme suspendue en l'air.

— Tech. *Cardes cadencées*, Cardes dont les files sont de même hauteur et de même grosseur.

— Antonymes. Brisé, rompu.

CADENCER v. a. ou tr. (ka-dan-sé — rad. cadence). Faire aller en cadence, régler sur la cadence les mouvements de: *Cadencer son pas, les mouvements de son cheval. Ce danseur ne cadence pas bien ses mouvements.* (Acad.) *Il cadence si bien l'allure de son cheval, qu'on eût dit d'une pendule parfaitement réglée.* (G. Sand.)

— Parmi des chœurs légers la fille de Pallas
Avec mollesse un jour cadencait quelques pas.
AIANAN.

— Rhythmer, donner de la cadence, du nombre à ses périodes, à son style, à ses paroles; à son élocution: *Cadencer sa phrase, son vers. Cadencer son débit. Cadencer sa parole. Qu'est-ce que cet homme qui à la fin de sa vie n'aurait fait que cadencer ses rêves*

poétiques, pendant que ses contemporains combattent avec toutes les armes le grand combat de la patrie et de la civilisation? (Lamart.)

... Sur tes flots dormants se répand une voix,
Une voix qui cadence une langue divine.
LAMARTINE.

— Intransitiv. Mus. Faire des cadences, soit avec la voix, soit sur un instrument; marquer le repos musical selon les règles de la composition. || Faire des trilles: *Cadencer sur la tonique.*

— Techn. Arranger les files des cardes de façon qu'elles soient toutes de même hauteur, de même grosseur et de même élasticité, et qu'elles travaillent toutes également.

CADÈNE s. f. (ka-dè-ne — lat. *catena*, chaîne). Chaîne de fer à laquelle on attachait les forçats. || Vieux mot usité encore en Provence, dans le sens général de chaîne, et désignant particulièrement l'épine dorsale, qui est, en effet, une véritable chaîne dont les vertèbres forment les chaînons.

— Mar. *Cadène de haubans*, Chaîne de fer au bout de laquelle est fixé un cap-de-mouton qui sert à amarrer et à rider les haubans contre les bordages.

— Pêch. Petite planche de liège sur laquelle les pêcheurs roulent leurs lignes.

— Comm. Sorte de tapis du Levant.

CADENEAU s. m. (ka-de-no). Ancienne forme du mot CADENAS, usitée encore dans le midi de la France.

CADENELLE s. f. (ka-de-nè-le — rad. cade). Bot. Nom vulgaire des fruits du cade ou genévrier oxycedre.

CADENET, bourg de France (Vaucluse), ch.-l. de cant., arrond. et à 21 kilom. S. d'Apt, sur la Durance; pop. aggl., 2,263 hab. — pop. tot., 2,675 hab. Débris d'antiquités romaines, inscriptions, médaillons, fûts de colonnes, etc. Ruines d'un château démantelé en 1668. Eglise remarquable du xiv^e siècle. Une vasque antique, ornée de figures, sert de fonts baptismaux.

CADENET, chevalier et troubadour provençal, né vers 1156, mort vers 1220. Le récit de sa vie aventureuse offre quelques traits curieux et intéressants. Il était fils d'un gentilhomme, qui possédait la quatrième partie de la seigneurie de Cadenet, bourg situé à trois lieues d'Aix, sur la rive droite de la Durance. Son nom était *Elias*, et non Cadenet, qu'il prit plus tard pour rappeler son héritage, dont il était privé. Raymond Bérenger, comte de Provence, ayant fait la guerre à Guillaume, comte de Forcalquier, le bourg de Cadenet fut envahi, le père d'Elias fut tué, et le jeune enfant se trouva le même jour pauvre et orphelin. Comme il était fils de chevalier, un seigneur, nommé Guillaume Hunaud de Lantur, le recueillit et l'emmena à Toulouse, où il prit soin de son éducation. Elias y fut élevé comme un fils de chevalier: il apprit à chanter, à composer des vers et à jouer de divers instruments. Désirant se suffire à lui-même, il se fit jongleur et quitta le seigneur qui avait pris soin de son enfance, pour aller chercher fortune. Ses débuts ne furent pas heureux; quoique habile, grand et bien fait, il ne trouva aucune dame qui voulût agréer son amour, aucun seigneur pour l'équiper et lui faire des présents. Il courait de château en château, voyageant modestement à pied, sous le nom de *bagas*. Après maintes courses infructueuses, il revint chez lui, où, moins heureux que le fassé, il ne trouva pas même une seule pour le reconnaître et l'embrasser. C'est alors qu'il eut l'idée de prendre le nom de *Cadenet*, qui rappelait le rang de sa famille et le distinguait des jongleurs ordinaires. Dès ce jour, sa fortune changea. Il trouva un excellent accueil auprès du troubadour Blacas, seigneur riche et magnifique, en même temps que poète estimé, qui tenait à Aulps une cour brillante. Là, il fut traité comme un chevalier et comme un poète de talent, et il se lia d'amitié avec Blacas, qui l'avait secouru si fort à propos. Cette aventure de Cadenet, pauvre et errant une partie de sa vie, confirme les récits de cette époque, où l'on voit maint chevalier obligé de renoncer à combattre dans les tournois, faute d'une armure et d'un cheval. Walter Scott s'est souvenu de ce détail dans son roman d'*Ivanohé*, et si son héros peut assister au tournoi d'Asby, ce n'est que grâce au juif Isaac. Cadenet passa le reste de sa vie à aller de château en château dire ses vers, qui n'eurent jamais de succès auprès des dames. Après avoir vainement soupiré pour Marguerite, femme du seigneur de Riez, il chanta la femme de Raymond VI, la comtesse Eléonore, qui ne répondit pas mieux à ses hommages. Vers la fin de sa vie, Cadenet se livra à la dévotion, quitta le monde et entra chez les hospitaliers de Saint-Jean. Nostradamus prétend que le chevalier troubadour devint amoureux d'une religieuse, l'enleva, l'épousa, en eut un fils, puis se fit templier à Saint-Gilles et mourut en Palestine, vers 1280, en combattant contre les Sarrasins. Cette version, en ce qui concerne du moins l'époque de la mort de Cadenet, paraît peu vraisemblable, car il aurait eu plus de cent vingt-cinq ans. Il y a plus de charme et de facilité que de force dans ses vers, dont nous avons une vingtaine de pièces. Le passage le plus curieux, au point de vue historique, c'est celui où il reproche aux barons de se livrer au métier de pillards. « Au lieu, dit-il,

de tenir des cours somptueuses, de briller dans les tournois, de distribuer de riches présents, répandus avec leurs cavaliers dans la campagne, armés à la légère, pour se sauver en cas de péril plus rapidement, ils détournent les voyageurs, enlèvent les bœufs et même les bergers. » Si Cadenet parlait ainsi des barons du Midi, qu'eût-il donc dit de ceux du Nord, cent fois pires encore?

CADENET (Antoinette), dame de Lambesc, s'est rendue célèbre au xiii^e siècle, par ses compositions poétiques et par ses relations avec les troubadours les plus renommés de son temps.

CADENET (le seigneur DE). V. CHAULNES.

CADENET. V. LUYNES (DE).

CADENETTE s. f. (ka-de-nè-te — du lat. *catena*, chaîne, ou, selon Ménage, du nom de *Cadenet*, frère de Charles de Luyne, qui paraît avoir introduit cette mode à la cour). Tresses de cheveux qui formaient la coiffure de certains corps de troupes au xviii^e siècle, et dont les hussards conservèrent l'usage jusqu'au temps de la Révolution. Les cadenettes devinrent à la mode après le 9 thermidor, parmi les muscadins et la jeunesse réactionnaire, dont elles étaient un des signes distinctifs: *La cadenet a fait longtemps partie de la tenue militaire. Un règlement du 25 avril 1787 prescrivait la cadenet pour l'infanterie.* (De Chesnel.) *Les grenadiers, et surtout les hussards, ont longtemps conservé la cadenet.* (Gén. Bardin.)

Elle met sous la toilette
La dent et la cadenet,
Le fard et la savonnette.
PERRIN.

— Hist. *Jeunes gens à cadenettes*, Nom donné, après le 9 thermidor, aux élégants qui composaient la troupe dorée, parce qu'ils portaient leurs cheveux en cadenettes.

Cadenus et **Vanessa**, poème de Swift. L'auteur y célèbre, sous une fiction allégorique, cette infortunée Esther Van Homrigh, qui partagea la célébrité poétique et le malheur de Stella, autre victime de son insensibilité. Encourageant et retenant tour à tour la passion et les vœux de cette belle jeune fille, dont l'unique tort était d'être trop aimante et de posséder des attraits et des qualités qu'il eût la barbarie de dédaigner, l'égoïste Swift écrivit des vers à sa louange; c'était en réalité la dernière scène de cette poignante tragédie. Walter Scott, dans sa biographie de Swift, raconte le dénouement de ce drame domestique; l'entrée de Swift dans l'appartement de Vanessa, à Marley Abbey; entrevue qui frappa de terreur la pauvre Vanessa. Swift apportait une lettre écrite à Stella par elle-même; c'était un arrêt de mort.

Ce poème a près de neuf cents vers. Swift y donne une description achevée de la manière dont son attachement pour miss Van Homrigh prit naissance et grandit. Les dieux, sur la plainte que l'Amour dépose à leur tribunal, exposant que ses flèches sont sans force, s'accordent à créer une nymphe douée de tous les attraits. Vénus fait croire à Pallas que ce nouvel être est un garçon, et la déesse de la Sagesse comble Vanessa de ses dons. Il en résulte que Vanessa, quand elle paraît sur la terre, met en fuite toutes les dames de la cour et tous les fâts de Saint-James. Le sage Cadenus peut seul lui plaire. « Mais le succès que Vanessa put obtenir, dit Swift, est resté un secret pour le monde. Soit que la nymphe, pour plaire à son ami, lui parle un langage romanesque, soit que lui-même condescende à agir d'une manière moins saphirique, soit enfin qu'entrant en composition, ils mêlent la science et l'amour: voilà ce que le genre humain ne saura jamais, et ma muse discrète ne lui en fera nulle confidence. »

M. Taine parle en termes sévères de la poésie de Swift: « Sa meilleure pièce, *Cadenus et Vanessa*, est une pauvre allégorie rapée. Pour louer Vanessa, il suppose que les nymphes et les bergers plaident devant Vénus, les uns contre les hommes, les autres contre les femmes, et que Vénus, voulant terminer ces débats, forma dans Vanessa un modèle de perfection. Qu'est-ce qu'une telle conception peut fournir, sinon de plates apostrophes et des comparaisons de collège? Swift, qui a donné quelque part la recette d'un poème épique, est ici le premier à s'en servir. Encore ses rudes boutades prosaïques déchirent à chaque instant cette friperie grecque. Il met la procédure dans le ciel; il impose à Vénus tous les termes techniques. Il amène « des témoins, des questions de fait, des sentences » avec dépens. « On crie si fort, que la déesse craint de tomber en discrédit, d'être chassée de l'Olympe, renvoyée dans la mer, sa patrie, « pour y vivre parquée avec les sirènes crotées, réduite au poisson, dans un carême » perpétuel. »

CADER ou **KADER-BILLAH**, calife abbasside de Bagdad, qui régna de 991 à 1031 de notre ère. Petit-fils de Moctader, il fut appelé au trône par le sultan Bahr-Eddaulah, qui venait de déposer le calife Thay. Savant et lettré, aimant avant tout la vie recueillie et tranquille, Cader-Billah était peu fait pour gouverner à la façon des successeurs de Mahomet. Après son avènement, il continua à s'adonner à ses goûts favoris, ne prit aucune part aux affaires de l'empire, consentit à tout ce qu'exigeaient les sultans, et se contenta d'être le chef spirituel de la religion

musulmane. Grâce à cette conduite, il régna pendant quarante et un ans, sans que la paix fût un instant troublée dans ses Etats. Cader-Billah avait composé un traité dans le but de prouver que le Coran n'est pas l'œuvre d'un homme.

CADEREITA, ville du Mexique, département à 40 kilom. E. de Querétaro, à 115 kilom. N.-O. de Mexico; 3,000 hab. Aux environs, mines d'argent et carrières de beau porphyre.

CADEROUSSE, ville de France (Vaucluse), arrond., cant. et à 5 kilom. O. d'Orange; pop. aggl., 1,711 hab. — pop. tot., 3,111 hab. Culture du mûrier, des céréales et de la garance; fabriques de serges; commerce de grains et de vins. Caderousse, située dans une riante vallée sur la rive gauche du Rhône, paraît être bâtie sur l'emplacement de l'antique *Vindale*, où les Romains avaient élevé un temple à Jupiter-Ammon.

CADÈS (Giuseppe), peintre italien, né à Rome dans la seconde moitié du xviii^e siècle, étudia dans l'atelier de Domenico Corbi, puis chercha à se perfectionner en copiant les tableaux des maîtres. Il ne tarda pas à acquérir un talent d'imitation tellement grand, que ses copies trompaient l'œil des connaisseurs les plus exercés. On raconte à ce sujet que le directeur du cabinet de Dresde, alors à Rome, s'étant vanté de reconnaître à première vue un dessin de Raphaël, Cadès exécuta un grand dessin dans la manière de ce maître sur du papier du temps, et le fit parvenir au directeur. Celui-ci s'empressa de l'acheter 500 florins, et, lorsque Cadès lui eut raconté sa supercherie en lui rapportant la somme, il déclara qu'il n'en croyait pas un mot, s'imaginant qu'on voulait, par une ruse, lui enlever sa précieuse trouvaille. Cadès a laissé d'excellentes copies des maîtres; mais ses tableaux se sont tous ressentis de sa remarquable facilité d'assimilation. Il lui a été impossible d'acquiescer une originalité propre.

CADÈS ou **CADÈS-BARNÈ**, nom d'un endroit situé à l'extrémité S. du pays de Chanaan, à environ 55 kilom. S. de la rive méridionale du lac Asphaltite, et où les Israélites séjournerent assez longtemps pendant leur voyage à travers le désert, après la sortie d'Égypte. Ce fut de Cadès que Moïse envoya des espions dans le pays de Chanaan, et que les Israélites cherchèrent à pénétrer pour la première fois dans la terre promise, lorsqu'ils en furent repoussés par les Amalécites et les Chananéens. Moïse y fit jaillir l'eau du rocher. Cet endroit est souvent mentionné dans les récits du Pentateuque, mais il n'en est plus question que deux fois dans les autres livres de la Bible. Rowlands a très-probablement retrouvé la place de Cadès dans une localité que les Arabes appellent encore de ce nom, et qui est située à onze jours de marche du Sinaï. Une fontaine jaillissante que l'on y voit encore a pu donner lieu au récit du miracle de Moïse. C'est là que Moïse et Aaron, ayant manqué de foi, furent condamnés à ne pas entrer dans la terre promise. || Ville au nord de la Palestine, sur le territoire de la tribu de Nephtali, était la capitale d'un petit royaume chananéen. Josué l'emporta d'assaut. Elle était encore florissante au temps des Macchabées. Un pauvre village arabe, que Robinson trouva abandonné à cause de la mauvaise qualité des eaux, occupe maintenant l'emplacement de Cadès. Ruines assez importantes, et position magnifique sur un plateau, d'où l'on découvre une grande étendue du pays.

CADET, ETTE adj. (ka-dè, è-te — dimin. du lat. *caput*, tête, qui a d'abord donné *capdet*, proprement le petit chef, le second chef de la famille). Qui est né le second de sa famille, qui a un seul frère aîné ou une seule sœur aînée: *Outre son fils aîné et sa fille cadette, il a encore six enfants.* || Qui est né après un ou plusieurs autres de ses frères ou de ses sœurs: *J'ai trois frères cadets. L'aîné de cette maison est obligé de nourrir tous ses frères cadets. La vieille Mademoiselle était au désespoir que ses sœurs cadettes et qu'on ne lui en prit d'elle se mariassent à sa barbe.* (L'abbé de Choisy.) || Qui est né après tous ses frères, ou après toutes ses sœurs, ou après les uns et les autres: *C'est le frère cadet de mes garçons, la sœur cadette de mes filles. C'est le fils cadet de mon frère.*

— Branche cadette, Descendance d'un fils cadet d'une famille: *Les Bourbons de la Branche cadette. La branche aînée des Bourbons est séchée sauf un bouton; la Branche cadette est pourrie.* (Chateaub.)

— Substantif. Enfant né après l'aîné ou après un ou plusieurs autres enfants, ou après tous les enfants de la famille: *L'aîné et le cadet. Je suis le cadet de deux et l'aîné de quatre; nous sommes sept enfants. Voici le cadet de la maison. La cadette était belle et agréable au possible.* (St-Sim.) *Le mariage des cadettes apporte d'ordinaire de l'abaissement dans les grandes maisons.* (La Bruy.) *Je pleurai, don César comme un bon cadet pleure l'aîné qui l'enrichit.* (Le Sage.) *Dans les familles nobles de certains pays de l'Europe, les cadets, sans avoir la même richesse que l'aîné, restaient aussi oisifs que lui.* (De Tocquev.) *Dans le partage des biens, en plusieurs pays et à des époques différentes, les aînés ont été avantagés au détriment des cadets.* (E. Hérold.)

Une aînée en tous lieux parle avant sa cadette.
BOURSAULT.

Quelle fatalité secrète,
Ma sœur, soumet tout l'univers
Aux attraita de notre cadette ?

MOLIERE.

Pourquoi te marier ? un cadet de maison !

— Eh ! paisiblement, faut-il qu'un cadet se morfondre,
Et les aînés tout seuls peupleront-ils le monde ?

DESTOUCHES.

— Par ext. Personne moins âgée qu'une autre ou que d'autres personnes : *Vous êtes mon CADET de trois ans. Il est notre CADET à tous, car il n'a que trente ans.* Personne moins ancienne que d'autres, venue après d'autres : *Il est mon CADET dans le doctorat.*

— Fam. Gaillard, homme hardi, déliné : *Quel CADET ! C'est un fier CADET. C'est un CADET qui ne se laisse pas marcher sur le pied. Voilà un jeune CADET qui fera son chemin.*

— Par dénigr. Se dit d'un homme que l'on veut traiter avec un ton de supériorité méprisante : *Halte là, mon CADET. Voilà un beau CADET ! Ce CADET-là a le courage de reprendre les autres. Pardonnez-moi, mon jeune CADET.* (J.-J. Rouss.) A la douane, un vieux CADET de commis a fait semblant de visiter ma calèche. (Chateaub.)

— Loc. prov. *C'est le cadet de mes soucis.* C'est la moindre de mes inquiétudes. *Il C'est un cadet de haut appétit.* Se dit d'un homme qui fait de grosses dépenses. *Il C'est un cadet qui ne boude pas.* Se dit d'un homme résolu et que rien n'intimide.

— Hist. Jeune gentilhomme qui servait d'abord comme simple soldat, et ensuite comme bas officier, pour apprendre le métier des armes : *Il entra dans les CADETS. Il faisait partie d'une compagnie de CADETS. Il y avait dans l'armée de Luxembourg beaucoup de jeunes CADETS sans paye.* (Volt.) J'allais devenir militaire, car on avait arrangé que je commencerais par être CADET. (J.-J. Rouss.)

— Eprisse d'un cadet, irve d'un mousquetaire.

BOILEAU.

■ *Cadets gentilshommes.* Nom que l'on donna en 1776 aux jeunes militaires sortis de l'école, et en 1788 aux fils et neveux d'officiers qui prenaient du service. ■ *Corps des cadets.* Ecole russe spéciale pour les fils de famille.

— Hort. Nom d'une variété de poire.

— Antonymes. Aîné, major.

— Encycl. « Le mot cadet, dit Merlin dans son *Répertoire de jurisprudence*, vient du latin *caput*, qui, dans cette occasion, signifie chef ; *capet* (on prononçait et on écrivait ainsi en Gascogne et dans la plupart des provinces qui étaient au delà de la Loire) est un diminutif de *caput*, dont on a fait dans la basse latinité *capitulum*, pour désigner un petit chef, un chef moindre que l'aîné, qui est le chef de tous les enfants, à la différence du *cadet*, qui est inférieur à l'aîné, et qui n'est chef que de sa branche *cadette*, ou tout au plus chef de tous les puînés, entre lesquels il est l'aîné. Cependant l'aînesse et la primogéniture ne sont pas toujours la même chose ; car si, au temps de la succession, le premier-né des mâles est mort naturellement ou civilement, s'il renonce à la succession, ou s'il est incapable de succéder, le *cadet* devient l'aîné de la famille, et recueille toutes les prérogatives de l'aînesse, quoiqu'il n'ait pas l'avantage de la primogéniture. » Le mot *cadet* s'emploie dans une infinité d'acceptions, et sert souvent à désigner, soit le plus jeune de tous les enfants, soit tous les puînés indistinctement.

Dans notre ancien droit, et actuellement encore dans tous les pays où l'aristocratie est une institution, l'aîné recueillait presque toute la succession ; et la part des puînés, quel que fût leur nombre, était très-mince, pour ne pas dire entièrement nulle ; elle variait, d'ailleurs, selon les provinces, qui avaient chacune leurs coutumes, et on distinguait les *cadets* de Gascogne, les *cadets* de Normandie, les *cadets* de Bretagne, etc. On comprend quel misérable sort attendait ces puînés qui, élevés dans le luxe, et l'opulence, se trouvaient sans ressource le jour où leur frère devenait propriétaire unique de tous les biens patrimoniaux, et leur refusait souvent une modique pension viagère.

Pour remédier aux vices de ce système, on plaça les *cadets* dans l'armée et dans l'Eglise ; tous les gros bénéfices, tous les commandements importants leur étaient réservés, et pendant longtemps l'épiscopat et le corps des officiers ne comptèrent que des nobles dans leurs rangs. Même sous Louis XVI, un évêque de naissance roturière était dédaigné de ses collègues. De là l'origine des désordres scandaleux dont l'ancien clergé donna si longtemps le spectacle. Ces hommes, qui avaient été élevés avec toute la licence permise aux nobles, ne devaient pas apporter des vertus bien édifiantes dans une carrière embrassée à contre-cœur. Le préjugé nobiliaire leur défendait toute profession honorable et utile, et ils ne pouvaient exercer le commerce, la médecine, le barreau, sans déroger et sans perdre les immunités attachées à la noblesse.

Forcé était donc aux *cadets* de se contenter de l'épée ou de la crosse, seules ressources qui s'offrirent à eux, et tous pouvaient faire la même réponse que le cardinal Dillon. Ce prélat était renommé par la beauté de ses équipages et de ses meutes, le nombre de ses maîtresses et le chiffre de ses dettes. Un jour qu'il se trouvait à Versailles, Louis XV l'apercevant lui adressa quelques reproches à ce

sujet, et lui demanda comment il espérait défendre à ses curés le plaisir profane de la chasse, quand lui-même leur en donnait ainsi l'exemple : « Sire, répondit fièrement Dillon, chez eux la chasse est leur défaut ; chez moi c'est celui de mes ancêtres. »

L'Eglise et l'armée ne suffirent bientôt plus à occuper les puînés de la noblesse, surtout lorsque les guerres devinrent plus rares ; alors on vit ces rejetons des anciennes familles, qui auraient cru se déshonorer en mettant leur jeunesse et leur activité au service de leurs semblables, ne pas craindre de devenir chevaliers d'industrie et piliers de tripots. Les uns se firent entretenir par des bourgeois prétentieuses ; les autres eurent recours à des moyens plus honteux encore. Les comédies du XVIII^e et du XIX^e siècle nous offrent de nombreux exemples de cette corruption de mœurs chez les *cadets*. Dans presque toutes figure un chevalier n'ayant pour toute fortune que sa bonne tournure et vivant aux dépens d'une coquette, dont le luxe est alimenté par un Turcaret quelconque. Sans doute, Bolingbroke avait raison en disant que le droit d'aînesse ne faisait qu'un sot par famille ; mais souvent il faisait aussi des escrocs et des chevaliers d'industrie, pour lesquels la société relâchée du XVIII^e siècle se montrait indulgente à cause de leur nom, de leur esprit et peut-être même de l'élégance qu'ils apportaient dans leur dépravation. Après tout, pouvait-on les rendre responsables, et n'étaient-ils pas les premières victimes d'un régime qui détruisait la famille et brisait violemment les liens du sang ?

— Art milit. Jeune gentilhomme servant volontairement, sans paye et sans être enrôlé. Comme nous venons de le dire, le *cadet* de noble famille, dépourvu par le droit d'aînesse de l'héritage paternel, demandait souvent à l'épée ce que la loi lui avait enlevé.

L'institution des *cadets* est fort ancienne ; mais ce n'est qu'au XVIII^e siècle que l'on s'occupa de leur assigner une place dans l'armée. Répartis d'abord dans les divers corps, ils y portaient l'enseignement. Le 25 février 1670, une ordonnance royale défendit d'en admettre plus de deux par compagnie. En 1682, Louvois créa 4,000 *cadets* de quinze à vingt ans, qu'il répartit dans six compagnies ; mais ces compagnies servirent si mal, la mutinerie s'y montra tellement persévérante qu'elles furent dissoutes en 1692.

Rétablies en 1726, mais réduites à 100 hommes chacune, on les fonda, en 1729, en deux compagnies de 300 hommes ; on les réunit ensuite en une seule de 600 hommes, qui fut licenciée en 1733. En 1776, on créa un emploi de *cadet gentilhomme* dans chaque compagnie d'infanterie et de cavalerie. Enfin, la Révolution éclata, et l'institution des *cadets* disparut avec tous les privilèges.

CADET (Claude), médecin français, né à Regnost, près de Troyes, en 1695, mort à Paris en 1745. Neveu de Vallot, premier médecin de Louis XIV, il s'adonna surtout aux études chirurgicales, et fut nommé chirurgien à l'Hôtel-Dieu de Paris, en 1716. Il acquit une assez grande réputation par un remède qu'il inventa pour guérir le scorbut, et il publia : *Dissertations et observations sur les maladies scorbutiques* (Paris, 1742, in-12). En mourant, il ne laissa, à sa veuve et à treize enfants en bas âge, que 18 francs pour toute fortune.

CADET (Mme), femme peintre française, morte en 1801. Fille de Joly, secrétaire de la maison de Condé, elle épousa le chirurgien Cadet, surnommé le *Seigneur*, acquit un remarquable talent dans la peinture en miniature et sur émail, et reçut, en 1787, le brevet de peintre de la reine. On cite surtout, parmi les meilleurs portraits de cette artiste distinguée, celui de Necker, qui a été exposé au salon de 1791.

CADET-GASSICOURT (Louis-Claude), pharmacien et chimiste, né à Paris en 1731, mort en 1799, était frère de Cadet de Vaux. Il étudia la pharmacie sous le célèbre Geoffroi, devint successivement pharmacien en chef des Invalides, pharmacien en chef des armées d'Allemagne et de Portugal, directeur des travaux chimiques à la manufacture de Sèvres, et fut appelé, en 1766, à faire partie de l'Académie des sciences. Cadet-Gassicourt, dans les diverses positions qu'il a occupées, a rendu les plus importants services. Il a, en outre, enrichi la chimie et la pharmacie de préparations utiles et de procédés nouveaux. Souvent chargé d'expérimentations par le gouvernement, il indiqua les moyens de reconnaître les falsifications des vins et des tabacs, prit part aux beaux travaux chimiques de Macquer, Darcet et Lavoisier sur le diamant, indiqua des procédés économiques pour préparer l'éther sulfurique, et enrichit les recueils scientifiques de mémoires intéressants. Comme homme privé, Cadet-Gassicourt s'est distingué par ses excellentes qualités de son cœur, par sa bienfaisance et par son désintéressement. Lorsqu'il fut chargé des travaux chimiques à la manufacture de Sèvres, il refusa de recevoir les appointements attachés à sa place, et demanda qu'on les donnât, avec une place de chimiste, à un savant qu'il savait être dans un état voisin de la misère. Outre un grand nombre d'excellents mémoires, on a de ce remarquable savant : *Analyse chimique des eaux minérales de Passy* (Paris, 1755, in-8°) ; *Observations sur la préparation de l'éther* (Paris, 1775, in-4°), etc.

CADET-GASSICOURT (Charles-Louis), littérateur et pharmacien français, fils du précédent, né à Paris en 1769, mort en 1821. Il entra au barreau en 1787, et adhéra aux principes de la Révolution, sans abjurer les idées de modération et d'ordre. Il avait quitté pour toujours la robe d'avocat quand, en 1789, à la tête de son bataillon, il débarrassa Saint-Lazare des pillards. Aux journées de septembre, il eut le bonheur de sauver son oncle (Cadet de Chambine), emprisonné pour cause politique. En vendémiaire, ayant marché contre la Convention à la tête de la section du Mont-Blanc qu'il commandait, il fut condamné à mort, s'enfuit et alla se cacher dans une usine de son procès, il fut absous. En 1801, il rouvrit la pharmacie de son père, et devint quelques années après secrétaire général du conseil de salubrité. En 1809, il fit la campagne d'Autriche en qualité de premier pharmacien de l'empereur. Sous la Restauration, il devint membre de la Société des amis de la liberté et de la presse, fut compromis dans plusieurs procès politiques et prêta une assistance utile à l'opposition, dans les élections du département de la Seine.

Décoré de la Légion d'honneur, il ne laissa pas d'être toujours l'antagoniste du gouvernement à qui il devait le ruban rouge. Il avait eu pour amis d'Alembert, Buffon, Franklin, Bailly, Condorcet, Lalande, et il était membre de la Société polytechnique, de la Société de pharmacie, de l'Académie de médecine.

Ses œuvres littéraires et scientifiques sont nombreuses ; nous citerons : *Observations sur les peines infamantes* (Paris, 1789, in-8°) ; *l'Anti-novateur* (Paris, 1794, in-8°) ; *Observations sur les dangers de la saignée dans le traitement de l'asphyxie* (1796, *Journal des mines*) ; le *Tombeau ou Histoire secrète et abrégée des initiés anciens et modernes, des temples, des francs-maçons, des illuminés* (Paris, 1797, in-18) ; le *Souper de Molière*, comédie-vaudeville en un acte (Paris, 1798, in-8°) ; la *Visite de Hacan*, comédie-vaudeville en un acte (Paris, 1798, in-8°) ; *Mon voyage ou Lettres sur la Normandie*, suivies de quelques *Poésies fugitives* (Paris, 1799, in-8°) ; le *Poète et le savant ou Dialogues sur la nécessité, pour les gens de lettres, d'étudier la théorie des sciences* (Paris, 1799, in-8°) ; *Cahier de réforme ou Vœux d'un ami de l'ordre* (Paris, an VIII, in-8°) ; la *Chimie domestique ou Introduction à l'étude de cette science mise à la portée de tout le monde* (Paris, 1801, 3 vol. in-12) ; *Esprit des sots passés, présents et à venir* (Paris, 1801, in-18) ; *Dictionnaire de chimie, contenant la théorie et la pratique de cette science, son application à l'histoire naturelle* (Paris, 1803, 4 vol. in-8° avec fig.) ; *Eloge de Baumé* (Bruxelles, 1805, in-8°) ; *Saint-Gérain ou la Nouvelle langue française*, anecdote récente (Paris, 1807, in-12) ; le *Thé est-il plus nuisible qu'utile ?* (Paris, 1808, in-8°) ; *Suite de Saint-Gérain ou Itinéraire de Lutèce au mont Valérien, suivant le fleuve Séquanien et revenant par le mont des Martyrs* (Paris, 1811, in-12), parodie du style de Chateaubriand et de Mme de Staël ; *Formulaire magistral et Memorial pharmaceutique* (Paris, 1812, in-8°), annoté par Pariset (Paris, 1818, in-4°), revu et augmenté par V. Bailly (Paris, 1823, in-8°) ; *Eloge de A.-A. Parmentier* (Paris, 1813, in-8°) ; *Pharmacie domestique d'urgence et de charité* (Paris, 1815, in-12) ; *Dissertation sur le jalap* (Paris, 1817, in-4°) ; *Mémoire sur les teintures pharmaceutiques*, avec J. Deslauniers (Paris, 1817, in-8°) ; *Confidences de l'hôtel Basancourt* (Paris, 1818, in-8°) ; les *Quatre âges de la garde nationale ou Précis historique de cette institution militaire depuis son origine jusqu'en 1818* (Paris, 1818, in-8°) ; *Voyage en Autriche, en Moravie et en Bavière* (Paris, 1818, in-4°, avec carte et plan). Ce voyage a été fait à la suite de l'armée française en 1809.

CADET-GASSICOURT (Charles-Louis-Félix), pharmacien, fils du précédent, né à Paris en 1789, mort en 1861. Reçu docteur en médecine en 1817, il prit, en 1821, après la mort de son père, la direction de son importante pharmacie. Il fut mêlé activement aux luttes du libéralisme pendant la Restauration, contribua à la révolution de Juillet, et fut alors nommé adjoint, puis maire du quatrième arrondissement ; mais la marche rétrograde du gouvernement le détermina à donner sa démission en 1833. Pendant son administration, il avait rendu de grands services. En 1831, notamment, lorsque les légitimistes firent célébrer un service à Saint-Germain-l'Auxerrois, en étalant audacieusement des emblèmes royalistes, et que le peuple indigné voulut saccager l'église, Cadet-Gassicourt préserva l'édifice par sa présence d'esprit, et en détournant les colères de la multitude sur la croix fleurdelisée placée au faite de l'église. Son courageux dévouement lors de l'invasion du choléra (1832) lui mérita la médaille qui fut décernée par la ville de Paris. Rentré dans la vie privée, il se voua entièrement au soin de sa pharmacie et à ses fonctions de membre du conseil de salubrité, où il représentait dignement les traditions scientifiques de trois générations. Comme délassément à ses travaux, il cultivait les lettres, et non sans quelque succès. Il est mort dans toute la verdeur de ses convictions libérales. On a de lui, outre des articles dans le *Journal des sciences médicales* et dans la *Biographie universelle*, des chansons patriotiques, une *Dissertation sur les Euphorbiacées* (1834), et un *Petit dictionnaire des cas d'urgence*.

CADET DE VAUX (Antoine-Alexis-François), célèbre chimiste, né à Paris en 1743, mort en 1828, était frère de Louis-Claude Cadet-Gassicourt. Il exerça d'abord la pharmacie ; mais s'étant lié avec Parmentier, Tillet et Duhamel, qui s'occupaient alors des applications de la chimie à l'économie rurale et domestique, il prit un tel goût pour cette branche de la science, qu'il vendit sa pharmacie afin de s'y adonner tout entier. En 1777, pour propager ses utiles travaux, il fonda le *Journal de Paris*, qui eut un grand succès. On doit à Cadet de Vaux un grand nombre de mesures excellentes concernant la salubrité publique, l'indication de moyens efficaces pour neutraliser les émanations des fosses d'aisances, l'assainissement des prisons et des hôpitaux, la prohibition de l'emploi du cuivre et du plomb pour les comptoirs et les mesures des divers débitants, la suppression du cimetière des Innocents, la création d'une école de boulangerie, où il professa publiquement, indiquant les moyens de rendre meilleure la fabrication du pain, etc. En même temps, Cadet de Vaux propagait le système de mouture économique, apprenait aux cultivateurs à prévenir la carie des blés par un bon chaulage, et introduisait en France l'institution des comices agricoles, qui devaient rendre tant de services à l'agriculture. Aussi désintéressé que probe, Cadet de Vaux vécut jusqu'à la fin dans une honorable pauvreté. Ayant été chargé un jour d'examiner des tabacs suspects, il vit au premier coup d'œil qu'ils étaient gâtés. La compagnie qui les fournissait à l'Etat lui fit offrir 100,000 francs pour qu'il ne portât pas un jugement défavorable. Pour toute réponse, Cadet fit jeter les tabacs à la mer. On a de lui un grand nombre d'écrits sur la chimie, l'économie rurale et domestique, la salubrité publique. Nous citerons, parmi les principaux : *Observations sur les fosses d'aisances* (Paris, 1778) ; *AVIS sur les blés germés* (1782, in-8°) ; *Instruction sur les moyens de prévenir l'insalubrité des habitations qui ont été submergées* (1802, in-8°) ; *De la taupe, de ses mœurs et des moyens de la détruire* (1803) ; *Dissertation sur le café* (1806) ; *Essai sur la culture de la vigne* (1807) ; *Traité de la culture du tabac* (1810, in-12) ; *Moyen de prévenir le retour des disettes* (1812, in-8°) ; *Des bases alimentaires de la pomme de terre* (1813, in-8°) ; *De l'économie alimentaire du peuple et du soldat* (1814, in-8°) ; *De la gélatine des os et de son bouillon* (1818, in-12) ; *Traité divers d'économie rurale, alimentaire et domestique* (1821, in-8°) ; *L'art onologique* (1823, in-12), etc.

CADET DE METZ (Jean-Marcel), minéralogiste français, né à Metz en 1751, mort en 1835. Au moment où éclata la Révolution, il était subdélégué général et inspecteur des mines en Corse, qu'il habita pendant vingt-cinq ans, puis il fut nommé, en 1800, directeur des contributions du Bas-Rhin. On lui doit des mémoires intéressants sur la Corse, notamment : *Mémoire sur les lois de Corse et observations sur l'époque de la coupe des arbres* (1792, in-12) ; *Sur les jaspes et autres pierres précieuses de la Corse*, etc. ; la *Corse, Restauration de cette île* (1824, in-8°). Il a publié en outre : *Précis des voyages entrepris pour se rendre par le nord aux Indes* (1818, in-8°) ; *De l'air et de la fièvre insalubres en Espagne* (1822, in-8°), etc.

CADET BUTEUX, personnage fictif imaginé par Désaugiers pour les besoins de sa critique, et dont il a fait le héros de plusieurs pot-pourris, parodies en couplets des ouvrages, opéras, comédies ou tragédies, spectacles et divertissements alors en vogue. Nous citerons : *Soirée de Cadet Buteux, passeur d'la Râpée, aux expériences du sieur Olivier*, à l'occasion des tours d'escamotage qui attirèrent la foule dans la rue de Grenelle, où travaillait ce dernier ; *Cadet Buteux à l'opéra de la Vestale*, pot-pourri en trois actes, qui fit les délices des salons pendant longtemps et dont nous parlerons tout à l'heure ; *Cadet Buteux au spectacle des chiens savants* ; *Cadet Buteux à la tragédie d'Artaxerce* ; *Cadet Buteux à Longchamp* ; *Cadet Buteux à la représentation des Deux Gendres* ; *Cadet Buteux épicurien*, ou l'*Epicurisme des Porcherons* ; *Cadet Buteux au boulevard du Temple* ; *Cadet Buteux sortant de la représentation des Danaïdes* ; *Cadet Buteux à la première représentation de la Psyché* ; *Cadet Buteux au Vampire* ; *Cadet Buteux à l'enterrement de mademoiselle Raucourt*. Ce dernier morceau est une charmante et fine leçon de tolérance donnée au clergé de Saint-Roch, qui avait refusé l'entrée de l'église au corps de la comédienne, morte le 15 janvier 1815. Cadet Buteux, mêlé à la foule qui vient d'enfoncer les portes, chante sur l'air : *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut* :

Pourquoi l' corps de c'te pauvre femme
D' l'église serait-il banni,
Puisqu' huit jours avant d' rendre l'âme,
Elle avait rendu l' pain bûni ?
Faut êt' dévot, pas trop ne l' faut,
L'excès en tout est un défaut.
Plus d'un' fois, avec son aumône,
Saint-Roch secourut l'indigent...
Pourquoi donc r'fuser la personne
Dont on n'a pas r'fusé l'argent ?
Faut êt' dévot, etc.

Cadet Buteux est d'ailleurs un luron qui a son franc parler. Quoiqu'il soit passeur de la Râpée et proche parent des héros de Vadé, son lan-

gagé n'est poissard qu'à demi; nous voulons dire que, sous une forme populaire et extrêmement pittoresque, il garde le ton qui convient et ne prononce jamais le mot qui répugne. Cadet Buteux est un bon enfant, carré par la base, réjoui, alerte, et qui, rentré le soir à la maison, s'abandonne devant sa femme à la rime piquante, jaseuse et court-vêtue. En vrai gobe-mouches, il a arpenté tout le jour les rues, les boulevards et les carrefours, et il a saisi, sans y prendre garde, tous les bruits auxquels Paris s'endort et se réveille. Cadet Buteux personnifie le bon peuple avec son allure frondeuse, sa belle humeur et son gros bon sens. Il est malin, caustique, satirique sans fiel, plein de naturel et d'à-propos, toujours prêt à embrasser une jolie fille et à trinquer à la santé des amis. Sa femme, une gaillarde forte en gueule qu'il laisse trop souvent au logis, se morfond en l'attendant : « D'mandez-moi donc un peu où c'est allé c' flâneux de Cadet? c' qu'il peut s'ichumacer à l'heure qu'il est, et quand y r'v'ien'ra? Gageons qu'il est avec quelques effrontées du Gros-Caillou, ou queu' godailler comm' lui, tandis que j' sommes depuis deux heures, avec c' enfant sus les bras, à croquer l' marmot d'avant c'te table, et que j' pourrais aussi ben qu' lui faire tout aut' chose... Eh ben! non : Ces chiens d'hommes; je n' sais pas à quoi ça tient, mais pus y vous en font, pus on les aime... Voyez un peu s'il r'v'ien'ra!... Mais, Dieu m' pardonne, v'là minuit z'au coucou!... Ah! pau' Javotte! pau' Javotte!... Tel est le sentimental monologue que Mme Cadet Buteux se répète, hélas! plus souvent qu'à son tour. Mais une odeur de pipe se fait sentir à point. L'irrésistible Cadet Buteux arrive enfin tout essouffé. D'où vient-il? De l'Opéra, ni plus ni moins; il y a vu la pièce en vogue, les *Petites Danaïdes*, et, tout en cassant une croûte, il va régaler sa *bourgeoise* du récit de la *chase*, en style coloré :

A la fin, me v'là donc r'venu
De c'te diable d' bouch'rie!
Aux abattoirs jamais j' n'ons vu
Un' semblabl' turcie...
L' gentil exemple qu' l'Opéra
Donne aux jeun's femm's timides!
Ah!
Il m'en souviendra,
Larira,
D' leux chiennes de Danaïdes!

Là-dessus s'entame une analyse désopilante où, scène par scène, acte par acte, est parodiée la sanglante tragédie musquée par Saliéri en 1784, et reprise à l'Opéra en 1817. Mais, où triomphe Cadet-Buteux, c'est dans le récit de la *Vestale*, opéra de Jony et Spontini, joué en décembre 1807. Impossible de dire avec quelle verve, quel entrain, quelle finesse, le héros de Désaugiers entre dans le détail de l'ouvrage; comme d'un mot, d'un trait, il en montre les faiblesses, les défauts. Nous ne croyons pas qu'on ait jamais parodié avec plus d'esprit, qu'on ait jamais mis plus de vivacité, de tact, de souplesse dans un genre naturellement dédaigné des hommes graves, et qui n'est acceptable que s'il force à rire ceux mêmes dont on se raille. *Cadet Buteux à l'opéra de la Vestale* est un petit chef-d'œuvre. Nos pères l'ont tous chanté, et il y a vu la pièce dans la mémoire des amateurs comme une des plus délicieuses productions de Désaugiers. Les chefs-d'œuvre ne vieillissent pas : *Cadet Buteux* n'a pas vieilli. En pourrait-on dire autant du gros ouvrage dont il est la critique? Nous en doutons.

L'aut' matin, je m' disais comm' ça :
Mais qu'est-ce qu' c'est donc qu'un opéra?
V'là qu' dans un rue, au coin de la Halle,
J' l'isais : la *Vestale*!
Faut que j' m'en régale!
C'est trois livres douz sous qu' ça m' coût'ra...
Un' Vestal' vaut ben ça.

L'heure du spectacle approche. Cadet se *requinque* au plus vite, et court à l'Opéra. Mais, voyant qu'on se bat dans l'antichambre, il s'écrie :

Voyez queu chien d'honneur,
Quand pour c'te Vestale d' matheur
J' me s'rai foulé z'un membre!
Je r'v'ien'rions, n' vous en déplaie...
N'sait-on pas qu'il est des endroits
Où c' qu'on entr' plus à l'aise
La s'conde fois?

Mais il n'a pas plutôt achevé, qu'il se sent soulevé et entraîné.

Et me v'là z'en deux temps,
Sans billet z'et sans peine
Dedans.
Silenc'! silenc'! silenc'!
V'là qu' la première acte commence:
Chacun m' dit d' mettre chapeau bas,
Je l' mets par terre, y n' tomb'ra pas.

Cadet voit un monastère « où c' qu'une fille d'honneur » était religieuse « à contre-cœur ». Là, quand une fille manque à la règle, on l'enterre vive.

Si la terre aujourd'hui d' nos belles
Couvrait l's abus,
J' crois ben qu' j'aurions pu de d'moiselles
D'sous que d'ssus.

L'amar revient vainqueur à Rome, à la tête de « son régiment », et apprend que son *objet* est cloîtré par ordre d'un père barbare :

Il pleure, y n' désespère;
Mais c'est comm' s'il chantait.

Heureusement, c'est la Vestale elle-même qui se trouve choisie pour le couronner. « Tu r'viens comme mars en carène » lui dit-elle tout bas. Il se trouble, la regarde.

Et le v'là qui perd la tête
Au moment d'être coiffé.
Enfin, un serrement de mains
Lui dit : « Prends garde,
On nous regarde. »

Le second acte nous offre l'enceinte du saint lieu. La Vestale est chargée d'entretenir le feu sacré.

La v'là seule, et dans son cœur,
Où qu' la passion s' concentre,
Elle appelle son vainqueur;
Mais que d'viendra son honneur,
S'il entre, s'il entr', s'il entre?
« Il entrera
S' dit-elle au bout d'un bon quart d'heure :
Il entrera,
Et puis après il sortira.
Gn'y a bien assez longtemps que j' pleure;
Du moins j' dirai,
S'il faut que j' meure :
Il est entré.

Elle court ouvrir la porte. L'amar se précipite dans ses bras.

Et tandis qu' leur feu s'allume,
V'là-t-i pas qu' l'autre s'éteint!

La belle s'évanouit; ses cris donnent l'alerte.

Et l'amar, qui s' sent morveux,
Voyant qu'on crie à la garde,
S'esbigne en disant : « Si j' tarde,
Nous la gobons tous les deux! »

Le « révérend du monastère » paraît. Il ordonne qu'à l'instant on enterre la coupable, qui

S' dit tout bas : « J' m'en avais douté. »
Silenc'! silenc'! silenc'!
V'là qu' la troisième act' commence.
J' vois six tomb'aux, sept, huit, neuf, dix,
Qu' c'est gai comm' un *De profundis*.

Le convoi de la Vestale descend de la montagne; devant la force il s'arrête,

Et tout bas chaq' compagne
S' dit, en allongeant l' cou :
« V'là son trou, v'là son trou, v'là son trou. »

Pour si peu s' voir si maltraitée!
L' beau chien d' plaisir!
Et n'la v'là-t-i pas ben plantée
Pour raverdir!

Puis le Tout-Puissant arrange l'affaire

Pour sauver la pauvre fille,
Vous lâche un pétard qui grille
L' diable d' chiffon qui pendait su l' réchaud.

Un éclair a allumé « le fichu de la demoiselle »; il n'en faut pas davantage pour qu'on lui accorde sa grâce :

« Ah! mon Dieu! que j' l'échappe belle!
Dit, en haussant le cou,
Au-dessus du trou,
La demoiselle;

Au bon Dieu j' devons une fière chandelle!...
Tant y a que l' coupl' s'épousa,
Et qu' chaq' Vestal' dit, voyant ça :
« Quand est-ce qu'autant m'en arriv'ra?
Alléluia.

Ce pot-pourri, dont nous ne saurions rendre par de simples citations tout l'esprit et le sel, fut chanté pour la première fois, dans un restaurant situé au coin de la rue de la Paix et de la rue Saint-Honoré, par Désaugiers lui-même, à un déjeuner offert par Ribouté à Barba, qui venait de lui acheter l'*Assemblée de famille*. C'est de là qu'il s'envola pour aller égarer tout Paris, toute la France. Il faut avoir entendu débiter cette facétie sur les ponts-neufs, choisis par l'auteur avec infiniment d'à-propos, pour bien se rendre compte de l'effet qu'elle obtint à son apparition. En se reportant à cette époque et en rapprochant des chansons de Désaugiers les plats couplets dont nous gratifient les faiseurs en vogue, il faut bien admettre que nos pères ne manquaient pas d'un certain goût. Désaugiers, qui n'a pas eu de rival dans la parodie en chansons, connaissait-il une burlesque analyse, faite acte par acte, en 1690, par Saint-Gilles, d'*Enée* et *Lavinie*, de Fontenelle et Colasse :

Venez voir l'opéra d'*Enée* :
Hâtez-vous pour bien vous placer;
Mais déjà la toile est levée;
Silence, je vais commencer?

on est fondé à le croire; mais Cadet Buteux n'en est pas moins un type amusant qui méritait la vogue dont il a joui.

CADet ROUSSELLE, et, plus généralement, *Cadets Roussel*, type du niais, créé vers 1792, et mis en vogue par une chanson très-plaisante, dont l'auteur est resté inconnu. Ordinairement ce type représente un mauvais acteur, ou plutôt un saltimbanque, chantant dans les cafés, vivant de la vie de bohème d'alors. Il a tout par trois : trois maisons, trois habits, trois chapeaux, trois souliers, trois cheveux, trois garçons et trois filles, trois chiens et trois chats. On a fait sur ce sujet plusieurs pièces, entre autres *Cadet Rousselle au café des Anglais*, représenté à l'ancien théâtre de la Cité, où l'acteur Brunet obtint un succès fou. Mais la seule chose qui soit

vraiment restée, c'est cette bonne chanson de *Cadet Rousselle*, cette pochade qui fait rire l'enfant, qui fait penser l'homme. *O sancta simplicitas!* ô chers pauvres d'esprit! vous serez toujours la proie des loustics, des farceurs et des petits journalistes. Vous n'avez pas le bon mot, le trait, la blague; vous n'avez que du cœur, et vous laissez insoucieusement se dévorer, à vos pieds, la tourbe des empressés, des ambitions débridées. Vous contemplez d'un œil indifférent la grande bataille de la vie, car vous êtes créés pour aimer et souffrir. Misère, enfants ingrats, douleurs concentrées, laideur physique, voilà votre lot; et vous recueillez en silence l'injure et le dédain des frivoles. O l'immortale jecur des déshérités de la nature! éternité d'angoisses humaines! Et puis, quand, au moment suprême, ces martyrs ignorés préparent leur âme au grand départ, vient siffler à leurs oreilles la chanson burlesque et insultante qui voue leur nom à la raillerie de la postérité; mais, malgré tes immenses ridicules, on t'aime, grotesque *Cadet Rousselle*, on pleure avec toi. Ton humble courage raffermi les modestes, les consciencieux, les difformes résignés, tous ceux qui cachent leur vie, qui réservent leur cœur, qui espèrent, qui ont l'amour et la foi, et ils reprennent avec sérénité leur labeur ingrat en fredonnant ce refrain consolateur :

Ah! oui, vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant!

Au point de vue historique, *Cadet Rousselle* est, suivant l'opinion générale, l'œuvre de quelque bel esprit d'un régiment français cantonné, vers 1792, en Brabant. Le nom d'un souffre-douleur quelconque de la chambrée fut substitué, dans les vers du poète soldat, au nom de *Jean de Nivelle*, dont la chanson brabançonne offre de grandes analogies avec la ballade française, qui n'en est, probablement, qu'un calque ou une contrefaçon.

Ca - det Rou - selle a trois mai -
- sons, Ca - det Rou - selle a trois mai -
- sons, Qui n'ont ni pou - tres ni che -
- vrons, Qui n'ont ni pou - tres ni che -
- vrons. C'est pour lo - ger les hi - ron -
- del - les. Que di - rez - vous d'Ca - det Rou -
- sel - le? Ah! ah! ah! oui vrai -
- ment, Ca - det Rousselle est bon en - fant

DEUXIÈME COUPLET.
Cadet Rousselle a trois habits : (bis.)
Deux jaunes, l'autre en papier gris. (bis.)
Il met celui-ci quand il gèle,
Ou quand il pleut, ou quand il grêle.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

TROISIÈME COUPLET.
Cadet Rousselle a trois chapeaux : (bis.)
Les deux ronds ne sont pas très-beaux (bis.)
Et le troisième est à deux cornes,
De sa tête il a pris la forme.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

QUATRIÈME COUPLET.
Cadet Rousselle a trois beaux yeux : (bis.)
L'un r'garde à Caen, l'autre à Bayeux, (bis.)
Comme il n'a pas la vu' bien nette,
Le troisième, c'est sa lorgnette.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

CINQUIÈME COUPLET.
Cadet Rousselle a trois souliers : (bis.)
Il en met deux dans ses deux pieds, (bis.)
Le troisième n'a pas de semelle,
Il s'en sert pour chauffer sa belle.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

SIXIÈME COUPLET.
Cadet Rousselle a trois cheveux : (bis.)
Deux pour la face un pour la queue, (bis.)
Et quand il va voir sa maîtresse,
Il les met tous les trois en tresse.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

SEPTIÈME COUPLET.
Cadet Rousselle a trois garçons : (bis.)
L'un est voleur, l'autre est fripon, (bis.)
Le troisième est un peu ficelle,
Il ressemble à Cadet Rousselle.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

HUITIÈME COUPLET.
Cadet Rousselle a trois gros chiens : (bis.)
L'un court au lièvre, l'autre au lapin, (bis.)
L' troisième s'enfuit quand on l'appelle,
Comm' le chien de Jean de Nivelle.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

NEUVIÈME COUPLET.
Cadet Rousselle a trois beaux chats, (bis.)
Qui n'attrapent jamais les rats; (bis.)
Le troisième n'a pas de prunelle,
Il monte au grenier sans chandelle.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

DIXIÈME COUPLET.
Cadet Rousselle a marié (bis.)
Ses trois filles dans trois quartiers. (bis.)
Les deux premier' ne sont pas belles,
La troisième n'a pas de cervelle.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

ONZIÈME COUPLET.
Cadet Rousselle a trois deniers, (bis.)
C'est pour payer ses créanciers. (bis.)
Quand il a montré ses ressources,
Il les resserre dans sa bourse.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

DOUZIÈME COUPLET.
Cadet Roussell' ne mourra pas. (bis.)
Car, avant de sauter le pas, (bis.)
On dit qu'il apprend l'orthographe
Pour fair' lui-même son épitaphe.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet et Babet, paroles de Collé. Ceci est une grivoiserie franche, et point du tout bégueule, qui exprime nettement ce qu'elle a à dire. Elle est jolie, elle est très-jolie, cette chanson. Il y a là une allure rapide, un coup de fouet irrésistible, qui fait, de cette œuvre de Collé, une des chansons légères les plus remarquables que nous connaissions.

Un soir ra - ve - nait Ca -
- det, Ce n'est pas sa tau - te, Te-nant
- sous le bras Ba - bet, La fille à notre hô -
- te. Un vo - leur sai - sit Ba - bet, Un vo -
- leur sai - sit Ca - det. C'est bien la fau - te du
- guet, Ce n'est pas leur fau - te!

DEUXIÈME COUPLET.
Un voleur rossait Cadet,
Ça n'est pas sa faute.
Un voleur baisait Babet,
La fille à notre hôte.
Ça fit du mal à Cadet,
Ça fit plaisir à Babet...
C'est bien la faute du guet,
Ce n'est pas leur faute.

TROISIÈME COUPLET.
— Ah! quels coups! disait Cadet;
Ce n'est pas sa faute.
— Ah! quel coup! disait Babet,
La fille à notre hôte.
— Je me meurs, disait Cadet;
— Je me meurs, disait Babet;
C'est bien la faute du guet,
Ce n'est pas leur faute.

QUATRIÈME COUPLET.
— Au voleur! criait Cadet.
Ce n'est pas sa faute;
— Cher voleur, disait Babet,
La fille à notre hôte.
— Je n'y reviens plus, Babet.
— Moi, j'y reviendrai, Cadet;
C'est bien la faute du guet,
Ce n'est pas leur faute.

CADÈTES, peuple de la Gaule ancienne, habitant les environs de Bayeux.

CADÉTIÉ s. f. (ka-dé-ti — de *Cadet*, chimeste français). Bot. Genre d'orchidées, qui paraît devoir être réuni au genre *dendrobie*.

CADETS DE LA CROIX. V. CAMISARDS.

CADETTE s. f. (ka-dé-té — rad. *cadet*). Jeux. La moins longue des deux grandes queues qui servent à atteindre sur le billard les billes trop éloignées.

— Techn. Pierre de taille propre au pavage.

CADÉTTÉ, ÉE (ka-dé-té) part. passé du verbe *Cadetter* : *Trottoir CADÉTTÉ*.

CADETTER, v. a. ou tr. (ka-dé-té — rad. *cadette*). Techn. Paver avec des cadettes : *Cadetter une trottoir, une rue, une cour*.

Ca-Dgyur (Lé), grande collection de livres de morale des Thibétains, qui la désignent

souvent sous le nom de *Dé-not-sum* (les *Vais-seaux libres*). Cette encyclopédie philosophique se divise en sept grandes parties, dont chacune forme, en réalité, un ouvrage distinct. Ce sont : le *Dul-va* (Discipline); *Sher-chin* (Sagesse transcendante); *Phal-chen* (Communauté du Bouddha); *D'kon-seks* (Amas de pierres précieuses); *Dor-dé* (Aphorismes ou traités); *Ny-angdas* (Délivrance de tout in-quiétude); et *Dgyout* (Doctrines mystique, Enchantements).

Le *Dul-va* traite, en général, de l'éducation des personnes destinées à l'état ecclésiastique. On y remarque différentes sentences en vers. Exemples : « Tant qu'un arbre est jeune, on peut le renverser avec les ongles des doigts ; est-il devenu ample et vaste, il est difficile de l'abattre même avec cent haches. On peut, certes, défendre une maison renommée et glorieuse ; mais tout est perdu si l'honneur n'existe pas. De même, si le moyen d'une voiture est rompu, les rais de ses roues ne servent plus à rien. » On y lit une strophe sur l'instabilité des choses humaines. Il y a aussi différentes narrations, entre autres l'histoire de deux esclaves qui furent reçus, l'un après l'autre, dans l'ordre des prêtres de Çakya ; celle d'un serpent fantastique, etc., et des anecdotes parmi lesquelles plusieurs ont trait aux prêtres coupables qui ont embrassé cet état avant l'âge de vingt ans. On y remarque aussi des descriptions curieuses : telle est celle de la ville d'Allahabad (en sanscrit *Vishali*). On y voit un tableau de ses jardins, de ses bains, de ses exercices gymnastiques, de sa musique, etc. C'est dans le *Dul-va* qu'on lit l'assérion suivante : « La lune peut tomber avec l'essaim des étoiles ; la terre, y compris les montagnes et les forêts, peut s'élever jusqu'aux cieux ; le vaste Océan peut devenir sec ; mais il est impossible que le grand ermite (Bouddha) dise un mensonge. » Dans un des volumes du *Dul-va*, il est question de la mort de Gautami et de cinq cents autres religieux, d'un tremblement de terre, et d'autres prétendus miracles qui accompagnèrent leur mort, et d'un discours moral roulant sur leurs vertus, et prononcé par Çakya (le Bouddha).

Le *Sher-kin* abonde en définitions et en termes abstraits : il y est question de cinq éléments, savoir : De la terre (*sa*), de l'eau (*ch'hu*), du feu (*mi*), de l'air (*rtung*), de l'éther ou de l'espace vide (*nammk'hah*), et de l'esprit (*nam-par-shes-pa*). On y parle encore de six vertus principales, savoir : de la charité, de la morale, de la patience, de l'industrie ou forte application, de la méditation et de l'ingénuité ou sagesse.

Le *Phal-chen* contient des points de doctrine morale et des questions d'un ordre métaphysique. On y lit la description des différents *Tathagatas* ou Bouddhas, de leurs provinces, de leurs grandes qualités, etc.; leurs louanges et différentes légendes qui les regardent. On y remarque en outre la description de l'Océan, de la terre, etc. C'est dans cette partie du *Ca-dgyur* que l'on fait paraître d'une manière miraculeuse Çakya sur le sommet du *Ri-rab*, montagne fameuse connue chez les Indiens sous le nom de Méru.

Le *D'kon-seks* ou *Kon-tsig* renferme en général de la morale et de la métaphysique, mêlées avec des légendes, et l'on y remarque aussi des traités en forme de dialogues entre Çakya et ses disciples. Les autres parties ont une moindre importance.

CADHERD ou **CAROUT-BEY**, prince de Kerman. Il était arrière-petit-fils de Seldjouc, et reçut en 433 de l'hégire (1041) le gouvernement de la province dont il forma ensuite un Etat indépendant. D'Herbelot porte à onze le nombre des princes qui régèrent sur cet Etat.

CADHOGAN ou **CADOGAN** (Guillaume, comte de), général anglais, mort à Londres en 1726. Il se signala dans la guerre de Flandre par son intrépidité, et surtout par un acte de dévouement qui contribua puissamment à sa fortune. Il assistait au siège de Menin, en 1706, lorsque, voyant le duc de Marlborough pressé par la cavalerie française et sur le point d'être fait prisonnier, il mit pied à terre, lui donna son cheval et tomba lui-même entre les mains de l'ennemi. Le duc, après l'avoir échangé contre un autre prisonnier, se l'attacha. Nommé colonel à l'avènement de George I^{er}, Cadhogan fut envoyé en qualité de ministre plénipotentiaire en Hollande, puis aux conférences d'Anvers. Après s'être efforcé, en 1715, de déterminer les états généraux à s'opposer au passage du prétendant Jacques III, qui allait faire une descente en Ecosse, il fut chargé, l'année suivante, de conduire en Angleterre un corps de 6,000 Hollandais envoyés au secours du roi George. De retour en Hollande en 1717, il fit preuve d'habileté en négociant une alliance entre cette puissance, la France et l'Angleterre, et fut nommé pair du royaume peu de temps après. Il continua alors d'occuper son ancien poste diplomatique, mais avec le titre d'ambassadeur extraordinaire ; enfin, en 1722, il vint se fixer définitivement en Angleterre, où il succéda à Marlborough dans la charge de grand maître de l'artillerie et dans le grade de colonel du premier régiment des gardes.

CADHOGAN ou **CADOGAN** (Guillaume BROMLEY), né en 1751 ; mort en 1797, appartenait à la famille du précédent. Il entra dans les ordres à Oxford en 1774, devint ministre à

Chelsea, et était appelé par sa naissance à parvenir aux premières dignités de l'Eglise anglicane, lorsqu'il se rangea parmi les dissidents et embrassa le calvinisme. Toute sa vie fut remplie par une série de bonnes actions. Il fut le fondateur de quatre écoles du dimanche, où cent vingt enfants pauvres recevaient une instruction gratuite. On a de lui : *Discours, lettres et mémoires* (Londres, 1798, in-4°).

CADI s. m. (ka-di — de l'arabe *kadhi*, juge. Au lieu de *cadi*, on trouve écrit quelquefois *kadhi* et même *qadhi* ; cette orthographe, quoique bizarre, est cependant plus exacte que la leçon vulgaire *cadi*, d'après les règles adoptées pour la transcription des caractères arabes ; car les deux consonnes écrites *c* et *d* sont en arabe deux articulations emphatiques conventionnellement représentées par *q* et par *dh*). Fonctionnaire musulman remplissant diverses fonctions, et entre autres celle de juger les différends qui s'élevaient entre les particuliers : *Appeler quelqu'un devant le cadi*. Si les sentences rendues par le cadi semblent injustes, on les défère au *mufiti*, qui prononce en dernier ressort (Bouillet).

— *Encycl.* Comme tous les magistrats musulmans, les *cadis* sont choisis parmi les membres du haut clergé, parce que la législation y est intimement unie avec les prescriptions religieuses et repose en entier sur le Coran. Les *cadis* cumulent les diverses fonctions que remplissent chez nous les commissaires de police, les juges de paix, les notaires et les présidents de tribunaux civils et criminels. Ils vérifient les poids et mesures des marchands, la qualité des denrées, apposent les sceaux, légalisent ou rédigent les contrats de mariage et tous les actes civils, remplissent, à défaut d'un imam, les fonctions d'un ministre de la religion, décident sans appel de toutes les affaires contentieuses en matières civiles, non-seulement des musulmans, mais encore des chrétiens et des juifs, jugent et font punir sans délai les délinquants en matière criminelle et de police. Le *mufiti*, dans des cas embarrassants, décide en dernier ressort, et ses *felfas* ou arrêts sont sans appel. C'est du mot arabe *cadi*, précédé de l'article également arabe *al*, que les Espagnols ont pris leur terme *alcade*. La charge de *cadi al-coudhat*, ou *cadi des cadis*, répond assez bien à celle de chancelier. Elle fut créée par les califes Hadi et Haroun-al-Raschid en faveur d'Abou-Yousouf-al-Koufi. Dans l'administration turque, il y a ce qu'on appelle le *cadi asker* ou *cadi tcheker*, juge de l'armée, ou intendant militaire. Ce poste est très important. Il y a deux *cadi asker* : celui de Roumélie ou d'Europe, et celui d'Anatolie ou d'Asie.

Les *cadis* n'ont pas toujours joui chez les musulmans de la réputation d'intégrité et de justice qui semblerait devoir être l'apanage de leurs fonctions et de leur caractère. A une certaine époque, leur nom inspirait les mêmes sentiments que chez nous celui des fermiers généraux. Qu'on ouvre les *Mille et une nuits*, ce livre si curieux, qui, abstraction faite de l'élément merveilleux et fantastique, contient des détails de mœurs et de vie intérieure si exacts et si intéressants, l'on verra que les *cadis* y jouent rarement un beau rôle. Plusieurs ouvrages célèbres flétrissent d'une manière sanglante la vénalité et l'injustice de ces petits tyrans. Nous citerons particulièrement différents passages du *Gulistân* de Saadi et un chapitre tout entier des *Conseils* de Nâbi-Bendi à son fils Aboul-Khair, poème turc de premier ordre, récemment traduit par un éminent orientaliste, M. A. Pavet de Courteilles. Voici une anecdote piquante que M. d'Herbelot raconte à propos de la cupidité des *cadis* : « Un homme avait un excellent chien, qui chassait le jour et faisait bonne garde la nuit, il ne quittait jamais son maître, aussi en était-il fort aimé et préféré à quoi que ce fût. Ce chien étant venu à mourir, son maître en devint inconsolable : néanmoins, pour soulager un peu sa douleur, il l'enterra fort proprement dans son jardin, et convia le soir ses amis à un banquet, pendant lequel il les entretenait fort des louanges de cet animal, et ainsi finirent ses obsèques. Le lendemain de ce festin, quelques gens mal intentionnés allèrent faire leur rapport au *cadi* de tout ce qui s'était passé le soir. Le *cadi* parut fort scandalisé de cette action et envoya aussitôt prendre l'accusé par ses sergents. Il lui fit d'abord de grands reproches, et lui demanda s'il était de ces infidèles qui adoraient les chiens, puisqu'il avait fait plus d'honneur au sien que l'on n'en avait fait à celui des *Sept-Dormants*. Le maître du chien lui répondit : « L'histoire de mon chien serait trop longue à vous raconter ; mais ce que l'on ne vous a peut-être pas dit, c'est qu'il a fait testament, et, entre autres choses dont il a disposé, il vous a fait un legs de deux cents aspres que je vous apporte de sa part. » Le *cadi*, entendant parler d'argent, se retourna aussitôt vers ses sergents, et leur dit : « Voyez combien les gens de bien sont exposés à l'envie ; et quels discours on faisait de cet honnête homme ! » Puis, s'adressant au maître du chien, il lui dit : « Puisque vous n'avez pas fait de prières pour l'âme du défunt, je suis d'avis que nous les commencions ensemble. » Ce mot, en turc, est équivoque, car il signifie commencer des prières et ouvrir un sac d'argent. » Terminons par cette belle et ingénieuse pensée, em-

pruntée à un poète turc : *Autrefois, les juges étaient des épées nues qui menaçaient les méchants ; aujourd'hui, ce ne sont plus que des fourreaux vides qu'il faut remplir d'argent.*

Par allusion à la bonne chère que font les *cadis*, les Turcs donnent à une espèce de pâtisserie fort délicate le nom de *cadi tokmagi* (du *cadi* sa bouchée), *morceau de cadi*, comme nous disons *morceau de roi*. Il y a aussi des *cadis* en Algérie, mais leurs attributions sont beaucoup moins étendues.

Cadi dupé (LE), opéra-comique en un acte, paroles de Lemonnier, musique de Monsigny, représenté sur le théâtre de la foire Saint-Laurent le 4 février 1761. Cette pièce, tirée des *Mille et un jours*, a pour principal ressort une double méprise fort piquante. Le *Cadi dupé* est un des premiers ouvrages de Monsigny. Le poète Sedaine fut frappé des qualités de cet ouvrage, et surtout de la verve comique du duo entre le cadi et le teinturier Omar. Il se lia d'amitié avec le compositeur, et leur collaboration produisit plusieurs œuvres remarquables, entre autres : *le Roi et le fermier*, *Rose et Colas* et *le Déserteur*.

Voici l'analyse de cette pièce, que nous empruntons aux *Annales dramatiques* : « Un cadi, qui n'a jamais vu le jeune Zelmire, en devient amoureux sur le bruit de sa beauté, la fait demander en mariage et en est refusé. Pour se venger, il prend un jeune homme qu'il croit aventurier, le fait présenter à Zelmire sous le nom d'un riche négociant, et vient à bout de le lui faire épouser. Mais il s'est joué lui-même en croyant avoir trompé cette fille, car le jeune homme était son amant. Il donne dans un autre piège : Zelmire se fait passer pour Aly, fille très-laide du teinturier Omar. Le cadi demande Aly à son père ; celui-ci lui oppose la laideur de sa fille ; le cadi, qui croit toujours que Zelmire est Aly, persiste dans sa demande ; mais, au lieu de Zelmire, on lui présente une espèce de monstre, dont il est encore heureux de pouvoir se débarrasser pour de l'argent. »

Nous allons extraire de ce petit acte un seul air, celui qui est connu sous le nom d'air du *Cadi dupé*, frais, pittoresque, d'une mélodie charmante. Nous détons de trouver, dans Dalayrac et dans Grétry, une mélodie plus fine et plus délicate. C'est un petit trésor musical, une perle, et nous serions heureux de rencontrer fréquemment, dans l'ancien répertoire, des diamants d'une aussi belle eau.



CADIE s. f. (ka-di — nom arabe). Bot. Arbrisseau de la famille des légumineuses, tribu des césalpiniées, originaire de l'Arabie Heureuse et cultivé dans nos jardins.

— *Encycl.* Les *cadies* sont des arbrisseaux à feuilles imparipennées, à fleurs solitaires à l'aisselle des feuilles. La *cadie* variée, originaire de l'Arabie, atteint la hauteur de 3 à 4 mètres. Ses fleurs, d'abord blanc rosé, puis lilacées, affectent une forme campanulée, qui permet de distinguer aisément, à première vue, cette plante de toutes les autres légumineuses. C'est un très-bel arbrisseau, trop peu répandu chez nous ; sa culture est assez facile ; il demande une bonne serre tempérée, un terrain riche et substantiel ; mais il vient fort mal en pots. On le multiplie aisément de marcottes ; il est rebelle au bouturage, et la greffe n'a pas encore été essayée sur ce sujet.

CADIÈRE s. f. (ka-diè-re — corru, du lat. *cathedra*, même sens). Chaise, dans tout le midi de la France.

— Métrol. Monnaie de Philippe de Valois, sur laquelle ce prince était représenté assis.

CADIÈRE s. f. (ka-diè-re — nom d'un village). Comm. Nom donné à une très-grosse variété d'avelines, que l'on récolte à La Cadrière, près de Toulon : *Un buisson de Cadières*. On dit aussi *ACADIÈRE* par corruption.

CADIÈRE (LA), bourg et comm. de France (Var), arrond. et à 21 kilom. N.-O. de Toulon ; pop. aggl. 1,022 hab. — pop. tot. 2,291 hab.

Vin, figues, câpres, noisettes ; commerce d'huile et de fruits.

CADIÈRE (Sibylle), Lyonnaise renommée non-seulement pour ses grâces et sa beauté, mais encore pour les charmes de son esprit et ses talents agréables. Les grands et les souverains même qui passaient à Lyon se plaisaient à la visiter. Louis, duc de Savoie, tomba malade chez elle, à son retour de Paris, et y mourut en 1465. Sibylle Cadrière avait épousé Catherine Stuard, riche marchand de Lyon. — Leur fille, Jacqueline de Stuard figure, comme sa mère, dans la galerie des Lyonnaises célèbres.

CADIÈRE (Marie-Catherine LA), jeune fille née à Toulon vers le commencement du XVIII^e siècle, connue par son histoire scandaleuse avec le P. Girard, jésuite, et par les persécutions qu'elle endura. En ce temps-là, c'est-à-dire au commencement du XVIII^e siècle, et par le rire de Molière, le doute de Descartes et le mépris de Colbert, qui avait défendu au parlement de s'occuper des sorciers, la sorcellerie qui, durant tant de siècles, avait éclairé la France de la flamme rouge et sinistre de ses bûchers, semblait avoir disparu.

Oui, c'en était fait du sorcier, il était vaincu ; mais Satan restait vainqueur. Le scepticisme et la tolérance, tels étaient les deux mobiles du XVIII^e siècle : « Hâtons-nous de rire de tout, de peur d'être obligés d'en pleurer, » dira bientôt Beaumarchais ; et ce qu'il devait dire Beaumarchais, avant lui, à l'époque où nous sommes, Voltaire, Montesquieu (*Lettres persanes*), le Régent, le Régent surtout, l'avaient déjà dit.

Et c'est de par cette tolérance que l'on permettait au cardinal de Tencin de vivre maritalement, en plein soleil, avec sa sœur. Ne citons que ce fait : il est assez caractéristique.

C'est parce qu'ils se reposaient sur cette tolérance, dit Michelet, que « nombre de prêtres exploitaient la défunte sorcellerie. Ils ne paraient que d'ensorcellements, en répandaient la peur, et se chargeaient de chasser les diables par des exorcismes indécents. Plusieurs même faisaient les sorciers, sachant bien qu'ils y risquaient peu et qu'on ne brûlerait plus désormais. Ils se sentaient gardés par la douceur du temps. »

Ces quelques lignes étaient nécessaires. Elles sont comme la mise en scène de l'histoire curieuse, horrible, honteuse, de La Cadrière, plus horrible et plus curieuse, plus honteuse encore que celle de Madeleine de La Palud et de Madeleine Bavent. « Cette triste histoire, dit encore Michelet, fait toucher du doigt la méthode du temps, le mélange grossier des machines les plus opposées ; les sauvetés dangereuses du *Cantique des cantiques* étaient, comme toujours, la préface. On continuait par Marie Alacoque, par le mariage des cours sanglants, assaonnés des morbides douceurs de Molinos. Girard y ajouta le souffle diabolique et les terreurs de l'ensorcellement. Il fut le diable et il fut l'exorciste. Enfin, chose horrible, l'infortunée qu'il immola barbarement, loin d'obtenir justice, fut poursuivie à mort. Elle disparut, probablement enfermée par lettres de cachet et prolongée vivante au sépulcre... »

Donc les jésuites avaient besoin d'un miracle : Marie Alacoque avait beaucoup vieilli, les reliques de Jacques II guérissaient à peine les écrouelles ; ils en avaient d'autant plus besoin que les jansénistes possédaient à cette heure le diacre Paris, au tombeau duquel accouraient, pour s'en revenir guéris, les paralysiques, les aveugles, les sourds, tous les infirmes, tous les souffrants : il fallait réagir. Les jésuites avaient à Marseille un évêque à eux, Belzunce, « homme de cœur et de courage, illustre depuis la fameuse peste, mais crédule et fort borné, sous l'abri duquel on pouvait hasarder beaucoup. » Il avait appelé près de lui le P. Girard, natif de Dôle, homme d'esprit et fort laid, et qui, malgré ses quarante-sept ans, sa tenue négligée, sa maigre et certains goûts de collège, était très-couru des dévotes. Depuis dix ans, Girard était confesseur de religieuses et avait pris sur elles un grand ascendant, en imposant à ces natures du Midi, natures à la fois impressionnables, nerveuses, exaltées, et que le soleil de Provence et ses enivrantes senteurs portent à une sorte d'énervement, de langueur, de lascivité molle, tout orientale, en leur imposant, disons-nous, les doctrines prêchées par le livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, l'abandon de soi-même, la passivité absolue, tant il est vrai que la perversité peut corrompre les meilleures choses : *corruptio optimi pessima*.

Entre autres pénitentes, notre jésuite avait à sa discrétion une sœur comédienne du nom de Rémusat, qui passait pour jouir par anticipation du bonheur céleste, mais dont la réputation de sainteté devait être légèrement écornée par la trouvaille, à sa mort, de certains papiers peu édifiants cachés dans sa cellule. Les jésuites songeaient à relever leur maison de Toulon : Girard y fut envoyé. La célébrité, l'éclat de ses sermons, une connaissance parfaite du terrain et certaine gravité imposante mirent à sa suite toutes les dévotes. Dans cette ville, il avait déjà, lui appartenant corps et âme, une misérable nommée Guiol, femme d'un menuisier, qui, en attendant les faveurs du ciel, acceptait celles du P. Girard. Cette Guiol, créature corrompue, prête à tout, et que ses quarante-sept ans

rondaient experte au métier d'entremetteuse, avait une fille carmélite à Marseille et une autre aux Ursulines de Toulon. Les ursulines, religieuses enseignantes, recevaient dans leur parloir les dames de la ville, entre autres une demoiselle Claire Gravier, âgée de quarante ans, et sa cousine, plus jeune qu'elle de huit ans, Anne-Rose Reboul. Là se forma peu à peu un cercle de pénitentes et d'adoratrices de Girard, parmi lesquelles plusieurs jeunes filles, comme Anne Batarelle, fille d'un bachelier; la petite Laugier et son amie Catherine Cadrière, dont le nom devait acquérir une si triste célébrité. Il s'y faisait de pieuses lectures et parfois de petits goûters; on y prenait Horace pour patron : *utile dulci*; on y lisait des lettres contenant le récit des miracles et des extases de sœur Rémusat, de Marseille; on se repaissait de contes ridicules; on pleurait d'admiration : on avait en vue les anges et la gloire céleste. Toutes, au contact de Girard, se pénétrèrent des maximes du quiétisme; quelques-unes éprouvèrent ou crurent éprouver des délirs extatiques; d'autres, plus dociles aux exemples corrupteurs de la Guiol, se virent assaillies de visions et d'accidents convulsifs, dont leur directeur abusait à titre de mortification volontaire. De ce troupeau de pénitentes, la plus sincère, la plus pure était Marie-Catherine Cadrière.

Catherine, — nous devons, la chose est selon nous très-importante, esquisser fidèlement, scrupuleusement le portrait de la pauvre martyre — Catherine était la troisième enfant d'un revendeur; elle était née à Toulon, le Toulon d'alors, sombre, sale, sans air, humide, malsain, le 12 novembre 1709, durant une affreuse famine qui n'avait permis à sa mère de développer le pauvre être qu'elle portait dans son sein que par du pain de seigle. Plus tard, au moment où la jeune fille devint femme, elle vit s'abattre sur la Provence cette peste de si horrible mémoire et qui rendit justement célèbre l'évêque Belsunce.

Catherine resta marquée, stigmatisée de ces trois choses : le lieu de sa naissance, la famine, la peste; elle avait de grands yeux bruns et vifs, de beaux cheveux noirs, la gorge superbe; elle était pleine de charme, de gentillesse, de gaieté même, au premier aspect; mais pour qui la regardait de près, l'étudiait, cette première enveloppe laissait voir le vrai tempérament, un tempérament délicat, maladif; la vraie nature, une nature rêveuse, impressionnable. C'était une pauvre fleur destinée à s'étioler, à se courber, à mourir au moindre coup de vent : « J'ai peu à vivre », disait-elle souvent.

Elle lisait la vie de sa patronne, Catherine de Gènes; elle devorait les œuvres de sainte Thérèse; elle passait ses jours agenouillée sur les dalles froides des églises, laissant aller son âme à la rêverie, à l'extase. Dans de telles dispositions, la voie du quiétisme, par laquelle le P. Girard conduisait ses pénitentes, devait facilement attirer la Cadrière, qui bientôt eut le jésuite pour directeur. La première fois qu'elle le rencontra, ce fut dans la rue. Une voix intérieure lui dit : « Voici l'homme qui doit te conduire. » Elle alla se confesser à lui, et il lui dit : « Ma fille, je vous attendais. » Elle fut surprise et émue, et pensa que la voix mystérieuse s'était aussi fait entendre à lui, et que tous deux possédaient cette communion céleste des avertissements d'en haut. Girard, rendu prudent par les récents scandales d'un de ses collègues, le P. Sabatier, qui avait fait mourir de désespoir le mari d'une de ses maîtresses, se montra, six mois durant, fort réservé, s'en tenant à la Guiol, femme ardente et diable incarné. La Cadrière alla la première vers le jésuite, mais fort innocemment : son frère le dominicain avait prêté étourdiment à une dame un livre intitulé *la Morale des jésuites*, et, le voyant menacé d'une lettre de cachet, sa sœur alla, les larmes aux yeux, implorer son directeur pour le prier d'intervenir. Le P. Girard assoupit l'affaire, et dit à Catherine, dans son langage équivoque : « Remettez-vous à moi, abandonnez-vous tout entière. » Sans rougir, la pauvre enfant répondit : « Oui. » Il chargea la Guiol de conduire la Cadrière à Marseille, où, comme nous l'avons dit, l'entremetteuse avait une fille carmélite, amie d'enfance de Catherine. Celle-ci partit pour Marseille avec la Guiol. Son faible cerveau, fatigué par le voyage exécuté dans un jour brûlant, reçut d'autant mieux la funeste impression « de ces mortes de couvent », dont le type accompli était la sœur Rémusat, réduite à l'état de cadavre et qui allait mourir. Catherine vit en elle la suprême perfection. Son adroite et perfide compagne lui suggéra l'idée orgueilleuse de l'imiter.

Durant l'absence de Catherine, Girard allait souvent chez une autre victime de sa luxure, la Laugier, à l'esprit tourmenté, aux sens obsédés de désirs, pauvre fille hystérique qui se livrait tout entière au jésuite de par ces doctrines renouvelées de Molinos : « Il ne faut point avoir égard aux tentatives ni se soucier d'y faire aucune résistance, parce que si la nature se meut, il faut la laisser agir : c'est la nature, ou mieux encore : « Deux personnes de sexe différent non-seulement peuvent sans scrupule, mais doivent se livrer à tous les mouvements physiques que le démon peut imprimer à leurs corps, quelque suite que ces mouvements puissent avoir et quelque acte qui en résulte. Cet abandon total est même l'unique voie pour arriver à la parfaite union. » La Laugier, à qui son corrupteur redisait

sans cesse ces dangereux, ces honteux principes, les avait répétés à son tour à Catherine Cadrière, qui, revenue de Marseille plus que jamais troublée, exaltée, sainte et convertie selon la Rémusat, était toute prête, malgré sa pureté, son honnêteté naturelles, toute prête à faillir. Girard, par d'ignobles fraudes, acheva son ouvrage : Catherine reçut de Dieu des billets que des anges venaient lui apporter dans sa cassette; elle eut une vision dans laquelle lui apparurent deux âmes tourmentées d'impureté : le P. Girard et le vieux P. Sabatier, dont les amours étaient connues de toute la ville; elle voulut sauver ces âmes, surtout celle de Girard, offrir au diable victime pour victime, accepter l'obsession, se dévouant à la damnation. Au lieu d'être attendri, Girard, à qui elle se confia, travailla de plus en plus son esprit affaibli et y fit entrer toutes sortes de terreurs nouvelles. La pauvre victime tomba malade et se crut en possession du démon. Son directeur lui permit de communier tant qu'elle voudrait, tous les jours, dans différents églises; mais son état était tel, qu'il lui fallut bientôt garder le lit. Ce fut alors que le P. Girard vint la voir presque tous les jours, s'enfermant avec elle dans sa chambre, pendant que la mère restait discrètement à la boutique. La voyant très-agitée, il la traitait comme un enfant, lui prenait les mains, la tenant appuyée sur sa poitrine, la baisant paternellement; Catherine recevait ces caresses avec respect, tendresse et reconnaissance.

Ce n'est qu'avec des documents authentiques sous les yeux, en procédant par citations, qu'il faut écrire ce scandaleux épisode de l'histoire de la compagnie de Jésus, et c'est ainsi que nous faisons, qu'on le sache bien. Continuons. Mais ici il faudrait une plume bien effrontée ou bien habile; empruntons celle de Michelet, qui possède cette dernière qualité et qui lui-même a pris les lignes qui vont suivre dans un volume in-fol. : *Procédure du P. Girard et de la Cadrière* (Aix, 1713, pages 5 et 12) :

« Très-pure, elle (Catherine) était très-sensible. A tel contact léger qu'une autre n'eût pas remarqué, elle perdait connaissance; un frôlement près du sein suffisait : Girard en fit l'expérience, et cela lui donna de mauvaises pensées. Il la jetait à volonté dans ce sommeil; elle ne songeait nullement à s'en défendre, ayant toute confiance en lui, inquiète seulement, un peu honteuse de prendre avec un tel homme tant de liberté et de lui faire perdre un temps si précieux. Il y restait longtemps. On pouvait prévoir ce qui arrivait. La pauvre jeune fille, toute malade qu'elle fut, n'en porta pas moins à la tête de Girard un invincible enivrement. Une fois, en s'éveillant, elle se trouva dans une posture très-ridicule, ment indécente; une autre fois, elle le surprit à la caressait. Elle rougit, gémit, se plaignit; mais il lui dit impudemment : « Je suis votre maître, votre Dieu... vous devez tout souffrir au nom de l'obéissance. » Vers Noël, à la grande fête, il perdit la dernière réserve. Au réveil, elle s'écria : « Mon Dieu ! que j'ai souffert ! — Je le crois, pauvre enfant ! » dit-il d'un ton compatissant. Depuis, elle se plaignit moins, mais elle ne s'expliquait pas ce qu'elle éprouvait dans le sommeil. »

La pauvre victime sentit, c'était en février ou mars, quelque chose tressaillir dans ses entrailles : elle était mère. La Laugier le fut à quelques jours de là. Le danger est grand, il est imminent. N'ayez crainte, le misérable jésuite saura le conjurer, bien mieux, faire tourner à son profit la lâcheté, le crime qu'il a commis.

Le misérable avait remarqué aux pieds et sous le sein de la pauvre martyre des traces de scrofules — on sait dans quelles circonstances la pauvre créature était née; — il a cette pensée infernale de renouveler ces plaies et d'en faire des stigmates célestes, sûr d'être soutenu en sa criminelle supercherie par les jésuites, qui, disons-nous en commençant, avaient grand besoin d'un miracle.

Et lorsque Catherine, rougissante, montra au scélérat ces cicatrices rouvrites, celui-ci se mit à genoux, baisant la plaie du pied et s'écriant : « Ce sont les célestes stigmates ! » Comme elle s'étonnait, il lui reprocha de s'opposer à Dieu, lui fit découvrir le sein, admira encore, colla ses lèvres sur cette plaie... Ceci se passait pendant le carême; tous les jours, pendant deux mois, Girard vint sucer les plaies, afin de les tenir toujours vives. Catherine, à mesure qu'elle souffrait, changeait de nature : ses sens s'éveillaient. Dans ses visions mystiques, elle a d'étranges plaisirs que les anges lui envoient. Tout ce qu'elle ressent des mouvements de la nature se sanctifie à ses yeux. Justement on lui fait croire qu'elle quitte la terre à de certains moments et qu'elle s'élève à plusieurs pieds au-dessus du sol. Mlle Gravier lui certifie le fait. Grignot, un bêt imbecille, prêt à voir tout ce qu'on veut, s'agenouille et pleure de joie. Un jour, il fit porter à Catherine, après lui avoir coupé ses longs cheveux, une couronne de fil de fer armée de pointes qui, lui entrant dans le front, inondait son visage de gouttes de sang. Catherine n'apparaissait pas aux visiteurs avec cette couronne; on n'en voyait que les effets, la face sanglante. Les personnes pieuses y imprimaient des serviettes. On en tirait des *Véroniques* que Girard distribuait aux dévots. Ce nouveau supplice, joint aux douleurs d'une autre plaie venue au flanc droit, jeta la

malheureuse dans une défaillance de vingt-quatre heures qu'on appela une extase, et pendant laquelle elle resta livrée aux soins éternels, meurtriers de Girard. Rappelons qu'elle avait trois mois de grossesse et que la sainte commençait à s'arrondir. Notre jésuite ne le savait que trop, et le procès témoigne par quels attouchements il s'en assurait. Il aurait voulu voir la malheureuse morte, redoutant la solution violente d'un avortement qu'il provoquait par des breuvages. Eloigner la malheureuse de chez sa mère, la cacher dans un couvent où les choses se fussent passées avec discrétion, voilà ce qu'il rêvait; mais l'état de la victime empêchait tout voyage.

Girard avait cru tenir Catherine et par la fascination et par l'autorité sacrée, enfin par la possession et l'habitude charnelle. Il ne tenait rien : il s'en aperçut et en fut blessé. A la première révolte d'une âme comprimée qui, surprise traîtreusement, revenait d'elle-même à sa nature, il refusa de l'absoudre, disant qu'elle était si coupable qu'il devait lui infliger une très-grande pénitence : on ne peut raconter honnêtement ce qui se passa ce jour-là, 23 mai. Qu'il nous suffise de rappeler ici un châtement corporel dont on usa alors et dont on abusait dans les couvents autant que dans les collèges. Girard savait que Catherine, très-pudique, souffrirait extrêmement d'un châtement indécent et qu'elle en serait brisée. « Après ce 23 mai, dit Michelet, elle subit son maître, ayant peur un peu de lui, et l'aimant encore néanmoins d'un étrange amour d'esclave, et elle fut obligée de continuer cette comédie de recevoir chaque jour de petites pénitences. Girard la ménageait si peu, qu'il ne lui cachait pas même ses rapports avec d'autres femmes. Il voulait la mettre au couvent. En attendant, elle était son jouet : elle le voyait et laissait faire. Faible et affaibli encore par ces hontes énervantes, de plus en plus mélancolique, elle tenait peu à la vie... » Nous sommes en 1730, la Cadrière entra au couvent d'Ollioules, et y fut reçue avec empressement par une jeune abbesse de trente-huit ans, qui songea à exploiter la sainte au profit de sa maison. Elle la fit coucher avec elle, en fit son idole. La jeune fille eut des scrupules et demanda à quitter le lit de l'abbesse, qui ne pardonna jamais à l'ingratitude, à la naïveté. La Cadrière trouva près des novices un excellent accueil; mais ce qu'elle découvrit des mœurs intérieures du couvent, dirigé par des moines observants, lui donna des crises qui inquiétaient tout le monde. A ce propos, l'abbesse écrivit à Girard, mais elle ignorait que le jésuite était alors inquiet d'une affaire où il ne s'agissait plus d'une petite fille crédule, mais d'une dame mûre bien posée, Mlle Gravier, passablement mortifiée de se trouver enceinte à son tour. Girard vint cependant confesser la Cadrière, mais se montra peu pressé; la jeune fille se sentit blessée. Elle tomba dans une agitation extrême, rouvrit avec ses ongles les plaies que la couronne à pointes de fer lui avait faites et se mit le visage tout en sang, pensant bien que Girard, averti, reviendrait à l'instant. Le père revint, en effet, trouva toutes les religieuses autour de la Cadrière, recommença ses jongleries et cria au miracle. Laisse seul, par respect, en face de sa victime sanglante, affaibli, perdant connaissance, le libérin, qui voulait pas manger cette occasion de goûter un plaisir cruel, flétrit l'infortunée, qui n'en garda que le remords.

Cependant les frères de la Cadrière montraient depuis longtemps une colère sourde contre Girard. Ils imaginèrent de faire (en apparence sous la dictée de leur sœur, étrangère à ce projet) un mémoire où le quiétisme de Girard serait constaté et réellement dénoncé. Ce fut le récit des visions qu'elle avait eues pendant le carême : elle est transportée au séjour de la gloire; le nom de Girard y est déjà. Elle le voit uni à son nom au livre de vie.

Le père apprend que ce mémoire passe de main en main, sous le manteau, que l'évêque en a reçu un exemplaire. Il court chez Catherine, qui, sans défiance, lui rend tous les papiers compromettants pour son accusateur, sa sauvegarde à elle. L'évêque, un Latour du Pin, fait conduire la Cadrière à la bastide de sa mère, puis lui envoie un carme, homme intelligent et ferme; la jeune victime lui raconte, lui avoue tout. Effrayé et voulant se ménager une arme contre les puissants et dangereux jésuites, le confesseur fait signer à sa pénitente l'autorisation de dévoiler au besoin ce qu'il vient d'apprendre. Girard se sent perdu, et, avec lui, se sentent perdus tous les jésuites. Il faut se hâter d'employer les grands moyens. On menace l'évêque, et celui-ci, ne voulant pas troubler davantage son repos pour une petite bourgeoise, pour si peu, signe tout ce qu'on exige de lui, l'interdiction du carme et celle du frère de Catherine, un dominicain.

Bientôt après, et comme chaque jour grossissait le scandale, on chansonnait, on menaçait les jésuites, ceux-ci obtinrent du prélat qu'on poursuivît la Cadrière comme calomniatrice. Et l'on vit cette chose illégale et barbare d'une descente de justice chez une mourante.

Catherine, toujours confiante et naïve, répond à toutes les interrogations; comme à son confesseur, elle dit tout. Ses frères étaient présents; témoins de la honte de leur sœur, ils veulent du moins la venger. Sur leur de-

mande, le lieutenant civil et criminel, Martell Chantard, vient recevoir la déposition de la pauvre victime devenue dès lors accusatrice, d'accusée qu'elle était. Mais les jésuites ne sont pas à bout d'expédients, et l'évêque de Toulon devient de plus en plus amoureux de sa tranquillité; ce digne prélat signe l'ordre d'emprisonner la Cadrière, et la martyre des lubricités du criminel Girard est jetée dans un cachot du couvent des ursulines.

C'est alors (le 28 novembre), et quand les jésuites eurent fait plier sous eux l'évêque et le lieutenant criminel, qui aurait pu et dû retenir l'affaire à son tribunal, quand ils eurent emprisonné la Cadrière et celles qui étaient disposées à accuser Girard : les dames Allmand, la Batarelle; quand ils eurent partout jeté l'effroi; c'est alors que fut commencée l'instruction du procès.

On entendit d'abord la Guiol, l'entremetteuse de Girard, la Laugier, Mlle Gravier, la Reboul, enfin toutes les *Girardines*. Une femme honnête, dans la maison de qui s'assemblaient les créatures acquises à Girard, osa heureusement révéler leurs soirées tapageuses, leurs rires cyniques, leurs goinfries payées de collectes que l'on faisait pour les pauvres (page 35 de la procédure citée plus haut); mais on menaga de la question les religieuses d'Ollioules, tentées de soutenir la Cadrière. A prix d'argent, on arrangea certaine affaire de viol d'une petite fille dont le P. Aubany était le héros, et le P. Aubany, désormais tout dévoué aux jésuites, surveilla le troupeau, qui ne tint pas cependant tout ce qu'on en espérait. Les jésuites, exaspérés, allèrent jusqu'à faire ouvertement des menaces contre les témoins trop sincères. Les juges eux-mêmes, effrayés, n'étaient plus que des instruments dociles entre leurs mains. En outre, pendant que la Cadrière, gardée par une fille de la Guiol, était sous les verrous, Girard, laissé libre, continuait de dire la messe et de confesser. Un petit abbé, élevé dans la valetaille de l'évêque, vint dire complaisamment que Catherine avait tenté d'ébranler sa vertu. Puis on envira la malheureuse avant de la faire paraître devant les commissaires du parlement d'Aix, instruments serviles de ses bourreaux; on la fit se rétracter. Girard alla la voir et prit sur elle de nouveau d'impudiques libertés.

On ne peut dire tout ce que la Cadrière eut à endurer, ainsi que ses frères, même le marchand, que l'on ruina en empêchant son commerce par la mise sous scellé de ses papiers. Il se trouva pourtant deux vaillants hommes : M. Aubin, procureur, et M. Clairét, notaire, qui représentèrent l'acte où Catherine révélait les menaces des commissaires et de la supérieure des ursulines, surtout le fait du vin empoisonné qu'on l'avait forcée de prendre pour arriver à sa rétractation; ces hommes intrépides adressèrent à Paris, à la chancellerie, ce qu'on nommait l'appel comme d'abus. Le chancelier d'Aguesseau se montra faible, laissa aller l'affaire au parlement d'Aix, si suspect après le déshonneur dont ses commissaires venaient de se couvrir. Les jésuites ressaisirent leur victime et organisèrent à Aix l'intimidation. Nul avocat, de crainte de se perdre, ne voulant accepter la cause, la défense revint au syndic du barreau d'Aix, M. Chandon, dont on ne saurait trop glorifier le nom. C'était heureusement un homme honnête et courageux; il exposa en savant légiste l'irrégularité des procédures et se brouilla pour jamais avec le parlement, tout autant qu'avec les jésuites. Les magistrats du parquet conclurent et proposèrent au parlement « que la Cadrière, préalablement mise à la question ordinaire et extraordinaire, fût ensuite ramenée à Toulon et, sur la place des Frêcheurs, pendue et étranglée. »

Quand on apprit la proposition atroce, sauvagement du parquet, il y eut tout à coup à Aix, cette ville de nobles, de prêtres, de juges, un long frémissement. De tous les côtés, même du côté des rieurs et des libertins, qui n'avaient point épargné leurs moqueries, leurs chansons à la martyre, s'éleva, spontanément, ce cri : « On n'avait pas vu depuis l'origine du monde, un tel renversement scélérat : la loi du rapt appliquée à l'envers : la fille condamnée pour avoir été subornée, le séducteur faisant condamner sa victime. »

Des groupes se formèrent dans la rue pour flétrir la décision barbare. On s'anime, on s'exalte, on se pousse. Enfin, d'un mouvement unanime, admirable, vraiment grand, on se porte au couvent des ursulines. On demande à voir, on voit la Cadrière et sa mère, et on leur dit : « Rassurez-vous, ne craignez rien, nous sommes là. »

Et, en effet, lorsque, le 11 octobre 1737, est portée devant le parlement d'Aix, la honteuse affaire du père Girard, on n'ose plus mettre en avant les conclusions iniques du parquet; mais on n'ose pas davantage condamner le jésuite. Douze conseillers déclarent innocent le misérable; des douze autres, les uns le condamnent au feu, les autres à la mort; de sorte que l'arrêt passa en sa faveur, *in mitiorem*, et il sortit de la scène, selon l'expression d'un magistrat, moitié saint, moitié brûlé. Il y eut de grands débats au sujet de la Cadrière; on voulait la flétrir pour calomnie, afin de la laisser livrée à ses ennemis. Le doyen, M. de Suffren, dit : « Nous venons, messieurs, d'absoudre le plus grand criminel qui fut jamais, et nous imposons la plus pé-

tite peine à cette fille! Il faudrait mettre le feu au palais; ainsi, je suis d'avis de la mettre hors de cour et de procès. » L'arrêt fut rendu dans ce sens. A l'égard des dépens, dommages et intérêts effrontément demandés par le P. Girard, M. le doyen dit : « Que ce père était trop heureux d'avoir été tiré de ce mauvais pas, et que si ce n'était pour la régularité de l'arrêt, il faudrait décharger la Cadière de tous dépens. » L'abbé Cadière et son frère le dominicain furent également mis hors de cour, ainsi que le carme Nicolas. Il fut ordonné que les mémoires et défenses de la Cadière seraient retenus au greffe criminel, pour être lacérés par le premier huissier de la cour requis. (V. l'arrêt, page 488, *Causés cét.*, II^e vol., Amsterdam, 1772.) Il parut étrange que la Cadière fût indirectement déclarée innocente de la calomnie qu'on lui imputait, et que le père Girard fût en même temps jugé innocent des crimes dont l'accusation formait le corps de la calomnie. Aussi le peuple, outré, fit-il courir de grands dangers au président Lebreton, lâchement complaisant; il assaillit le père Girard dans sa chaise à porteurs, au moment où il fuyait, l'injuriant, voulut le tuer; le coquin se sauva dans l'église des jésuites, où il se mit aussitôt à dire la messe. On dut le soustraire à l'indignation générale en l'envoyant à Lyon. L'évêque de Verviers lui ouvrit une douce retraite dans son palais épiscopal. Peu de temps après, il reçut l'ordre de se retirer à Dôle, où il mourut le 4 juillet 1733.

Honoré, glorifié de la Société, qui en fit un saint, son corps fut exposé à la vénération des dévots qu'il avait si bien dirigés dans les voies du ciel, et qui lui firent toucher des heures, des chapelets, etc. Des neuvaines furent commencées à la mémoire de ce saint homme, et le récit de son martyre, de ses vertus et de sa fin édifiante fut consigné dans deux lettres adressées par le préfet des jésuites de Dôle au recteur de la maison du noviciat de Nancy. Le 23 février 1732, on avait eu la précaution de faire rendre, par l'official de Toulon, une sentence d'absolution. Elle est fort singulière, on y voit notamment la Cadière jugée calomniatrice au moyen d'un sous-entendu perfide.

La Cadière, à sa sortie de prison, fut accueillie par les démonstrations de la joie la plus vive, mais le président Lebreton donna ordre de l'expulser de la ville. Que devint-elle? Elle disparut tout à coup, et jamais plus on n'entendit parler d'elle. On suppose que les jésuites, munis d'une lettre de cachet, enfermèrent la pauvre fille et, ensevelirent avec elle une affaire qui leur faisait si peu d'honneur. Elle n'avait que vingt et un ans, et sa santé déclinée ne pouvait promettre une longue vie. Plongée, perdue dans quelque couvent ignoré, peut-être lui fit-on expier cruellement le bruit qui s'était fait autour d'elle. L'historien de la Cadière (Amsterdam, 1772) ignore si elle eut le bonheur d'échapper à la persécution, mais il sait que l'avocat et le procureur qui lui avaient prêté leur ministère furent presque les seuls, parmi ceux qui avaient pris sa défense, qui n'éprouvèrent pas la vengeance jésuitique. Les supérieurs des pères Cadière et Nicolas reçurent l'ordre d'éloigner ces deux religieux de la province. L'évêque de Marseille se mit à la tête des persécuteurs, et le cardinal Fleury exila, bannit, emprisonna à Aix, à Toulon, à Marseille, enfin fit tout ce qui plut aux jésuites.

Terminons la narration de cette scandaleuse histoire par la note, très-importante, dont l'auteur de la *Sorcière* fait suivre le chapitre scrupuleusement exact, puisé aux sources mêmes, qu'il a consacré au misérable jésuite et à sa victime.

« La persécution a continué par la publication altérée des documents et jusque dans les historiens d'aujourd'hui. Même le *Procès* (in-fol., 1733), notre principale source, est suivi d'une table malheureusement combinée contre la Cadière. A son article, on trouve indiqué et au complet (comme faits prouvés) tout ce qui a été dit contre elle, mais on n'indique pas sa rétractation de ce que le poison lui a fait dire. Au mot *Girard*, presque rien; on vous renvoie, pour ses actes, à une foule d'articles qu'on n'aura pas la patience de chercher. Dans la reliure de certains exemplaires, on a eu soin de placer devant le *Procès*, pour servir de contre-poison, des apologies de Girard, etc. Voltaire est bien léger sur cette affaire; il se moque des uns et des autres, surtout des jansénistes. Les historiens de nos jours, qui certainement n'ont pas lu le *Procès*, MM. Cabasse, Fabre, Méry, se croient impartiaux, et ils accablent la victime. »

CADIL s. m. (ka-dil — lat. *cadus*, ancienne mesure de capacité). Métrol. Nom que l'on avait donné en 1794 à la mesure de capacité que l'on a depuis appelée litre.

CADILLAC, ville de France (Gironde), ch.-l. de cant., arrond. et à 30 kilom. S.-E. de Bordeaux, sur la rive droite de la Garonne; pop. aggl. 1,153 hab. — pop. tot. 2,569 hab. Récolte de vins estimés, fourrages et chanvre. Ancien château du XVI^e siècle, bâti par le duc d'Épernon, et converti en une maison de détention pour les femmes; on y admire encore aujourd'hui de belles cheminées sculptées, dit-on, par Girardon. Située dans une plaine fertile, Cadillac avec ses murs démantelés, ses vieilles tours et ses créneaux en ruine,

III.

présente un aspect des plus pittoresques. Pres des murs d'enceinte, on voit une ancienne chapelle gothique, bâtie au X^e siècle par le duc d'Épernon, et qui sert aujourd'hui d'église à la ville.

CADIN s. m. (ka-dain). Vase, plat, jatte. ■ Vieux mot.

CADINE s. f. (ka-di-ne — rad. *cadit*). Feuille du sultan : *Après le dîner, la CADINE se leva et passa dans le salon, où elle promena de divan en divan sa gracieuse nonchalance.* (Th. Gaut.) *Il ne faut pas croire que le premier venu soit quelque chose pour une CADINE musulmane.* (Gér. de Nerv.) *Elle épiait l'heure du plaisir comme une CADINE du sérail, et l'avancait par d'habiles coquetteries.* (Balz.)

CADIS s. m. (ka-di). Comm. Très-grosse étoffe de laine à grains, tondue et apprêtée à chaud comme le drap : *CADIS ras. CADIS fin. CADIS gris. CADIS vert. Les principales fabriques de CADIS sont à Montauban, Castres, Alby, Arles, Saint-Flour, Tarascon.* (Focillon.)

— Homonyme. Cadi.

CADISÉ adj. m. (ka-di-zé — rad. *cadis*). Comm. Se disait d'une sorte de drogue que l'on fabriquait dans le Poitou : *Droguet CADISÉ.* ■ Peu usité.

— Substantif. Nom que l'on donnait à la même étoffe : *Un manteau de CADISÉ.*

CADISLESKER s. m. (ka-di-slé-skér — de l'ar. *kadhî*, juge, et du turc *asker*, armée). Juge d'armée ou grand juge chez les Turcs.

CADISQUE s. m. (ka-di-ske — du gr. *kadiskos*, petit vase). Bot. Plante de la famille des composées, qui paraît voisine des tagètes, et qui croît dans l'Afrique australe.

CADISSEN, ÈNE adj. et s. (kadit-sain, è-ne). Géogr. Habitant de Cadix; qui se rapporte à Cadix ou à ses habitants. ■ On dit aussi GADITAIN, AINE; GADITAN, ANE.

CADITES s. f. pl. (ka-di-té). Zooph. Nom donné aux articles de la tige des astéries ou étoiles de mer pédocellées.

CADIX, ville d'Espagne, ch.-l. de la province du même nom, à l'extrémité N.-O. de l'île de Léon, sur l'Atlantique, dans la baie de son nom, à 585 kilom. S.-O. de Madrid, et à 95 kilom. N.-O. de Gibraltar; par 36° 32' lat. N. et 8° 37' long. O.; 71,914 hab. Premier port militaire de l'Espagne, place forte, intendance, tribunal de commerce; évêché, siège des autorités militaires, civiles et administratives de la province; agents consulaires de la plupart des gouvernements d'Europe et d'Amérique. L'industrie manufacturière de Cadix est peu importante; elle consiste dans la fabrication des rubans, des articles d'orfèvrerie et de quincaillerie. Cette ville est, après Barcelone, le premier port de commerce de l'Espagne; l'entrée et la sortie réunies des navires se sont élevées en 1859 à 1,960 navires jaugeant 462,506 tonneaux. Le chiffre des importations a atteint 23,375,000 fr. et celui des exportations 64,965,000 fr. Les principaux articles qui alimentent l'importation sont : denrées coloniales et tabac de Cuba et Porto-Rico, cacao, bois de construction et d'ébénisterie, morue, houille, cuivre, acier, fil de fer, chanvre, lin, coton, peaux, toiles, crêpes de Chine, nankin, thé et cannelle; les exportations consistent principalement en vins, fruits du midi, huile, soie, sel marin, farine, plomb, mercure, soude, liège, réglisse, anis, sardines, cantharides, etc. Cadix est située sur un rocher qui forme une langue de terre à l'extrémité N.-O. de l'île de Léon; ce promontoire est lui-même séparé du reste de l'île par un canal profond dont les bords sont hérissés de batteries. La ville, entourée de remparts flanqués de bastions, est protégée par plusieurs forts dont les feux s'entre-croisent et présentent un système de défense formidable. Deux de ces forts, ceux de Santa-Catalina et San-Sebastian, sont construits sur des écueils qui défendent au N. et à l'O. l'entrée de la baie. Le système de défense de Cadix est complété par les fortifications de Puntales et Caraca, deux petites villes sur la baie de Cadix; par San-Fernando, qui se trouve au centre de l'île de Léon; par le canal de Santi-Pietri, qui sépare cette île du continent; enfin par les forts de Santi-Pietri et du Trocadero. La baie de Cadix a plus de 40 kilom. de tour; protégée par les montagnes environnantes, elle offre un excellent mouillage et forme, outre le port de Cadix, celui de Caraca, où se trouvent de magnifiques chantiers de construction pour la marine de l'Etat. Elle est coupée en deux parties par une langue de terre qui, s'avancant du N. au S., ne laisse plus qu'un canal de 500 brasses, à l'aide duquel les navires pénètrent dans la rade, au S.-E. de la ville; la partie septentrionale de cette baie reçoit les eaux du Guadalete au N., et présente le tableau animé de la marine marchande.

Cadix est la plus agréable ville de l'Andalousie, par la beauté de son climat, le caractère de ses habitants, l'élégance et le luxe de ses maisons.

La fondation de Cadix, due à des Tyriens, remonte à une époque très-reculée; les armes de la ville (*Hercule domptant deux lions*) et quelques débris d'antiquités indiquent le culte de ce héros dans la cité phénicienne. Conquise par les Carthaginois, cette ville tomba ensuite au pouvoir des Romains, qui la nommèrent *Ga-*

des et Julia Gaditana. Elle fit partie de l'empire des Visigoths d'Espagne, et plus tard du califat de Cordoue; mais, en 1262, les Espagnols l'enlevèrent aux musulmans, et l'ont conservée depuis cette époque. En 1596, elle fut prise, pillée et incendiée par les Anglais, mais reconstruite peu après et mise sur un pied de respectable défense. En 1702, et pendant l'époque de l'alliance entre la France et l'Espagne, les Anglais essayèrent plusieurs fois, mais toujours sans succès, de s'emparer de cette place, qui devint en 1808 le siège de la junte suprême insurrectionnelle d'Espagne; vainement Sebastiani la bloqua pendant deux ans, vainement les troupes françaises firent des prodiges de valeur pour enlever les ouvrages de fortification qui entourent la ville, Cadix résista assez longtemps pour attendre l'arrivée de Wellington, qui contraignit les Français à évacuer l'Andalousie (1812). Cette place eut un autre siège à soutenir en 1823. Le duc d'Angoulême, après son entrée à Madrid, fit assiéger Cadix par les divisions Bordesoulle et Bourmont, tandis que la flotte, sous les ordres de l'amiral Duperré, attaquait la ville du côté de la mer. Le 31 août, après deux mois de siège, les Français enlevèrent d'assaut le Trocadero et le fort San-Luis; la possession de ces deux positions donna plus d'effet au feu dirigé contre la ville, qui, bombardée d'ailleurs par la flotte, capitula le 1^{er} octobre de la même année.

— Monuments de Cadix. M. Théophile Gautier a fait de Cadix une description séduisante : « Les maisons de Cadix sont beaucoup plus hautes que celles des autres villes d'Espagne, ce qui s'explique par la conformation du terrain, étroit filot rattaché au continent par un mince fillet de terre, et par le désir d'avoir une perspective sur la mer. Chaque maison se hausse curieusement sur la pointe du pied pour regarder par-dessus l'épaule de sa voisine, et passer la tête au-dessus de l'épaisse ceinture des remparts. Comme cela ne suffit pas toujours, presque toutes les terrasses portent à leur angle une tourelle, un belvédère, quelquefois coiffé d'une petite coupole. Ces *miradores* aériens enrichissent d'innombrables dentelures la silhouette de la ville, et produisent l'effet le plus pittoresque. Tout cela est crêpi à la chaux, et la blancheur des façades est encore avivée par de longues lignes de vermillon qui séparent les maisons et en marquent les étages; les balcons, très-saillants, sont enveloppés d'une grande cage en verre, garnie de rideaux rouges et remplie de fleurs. Quelques-unes des rues transversales se terminent sur le vide et paraissent aboutir au ciel. Ces échappées d'azur sont d'un inattendu charmant. » Cadix est, sans contredit, la ville la plus propre, la plus régulière, la plus coquette de l'Andalousie. Elle est enveloppée de remparts qui présentent un développement de 4,500 m., et elle est défendue en outre par plusieurs forts, dont les principaux sont : le fort de Santa-Catalina, au N.-O., regardé comme la citadelle de Cadix; le fort de Saint-Sebastien, situé au S.-O., sur une pointe qui s'avance de près de 2 kilom. dans la mer, et où quelques archéologues ont prétendu retrouver les assises cyclopéennes d'un temple de Neptune; le château de Puntales, construit en 1629, presque au milieu de l'isthme joignant Cadix au continent, et qui est connu par la défense qu'il a soutenue en 1810 et en 1812; ses feux se croisaient avec ceux du Trocadero, situé de l'autre côté de la baie. Cadix a cinq portes, au-dessus desquelles sont sculptées ses armes : Hercule terrassant deux lions. Au centre de la ville s'élève une tour servant de sémaphore, la *Torre de Tavira*, haute de 31 m. au-dessus du sol et de 41 m. au-dessus du niveau de la mer; du sommet de cette tour, on embrasse un immense et merveilleux panorama. Les rues de Cadix sont généralement étroites, mais régulières. Les places sont jolies, plantées d'arbres et entourées de bancs : les principales sont la place de Saint-Antoine, la place de Mina et la place de la Liberté, dans laquelle on pénètre par quatre arcades. L'*Alameda de Apodaca* est une magnifique promenade, plantée de palmiers et ornée de squares verdoyants, qui a été établie sur les remparts, au nord de la ville, et d'où la vue s'étend sur toute la rade. L'*Alameda*, dit M. Germond de Lavigne, est le rendez-vous du beau monde et surtout des jolies Gaditanes, qui s'y montrent dans tout l'éclat de leur beauté et dans toute l'élégance des modes locales.

Cadix possède peu de monuments intéressants. L'ancienne cathédrale, qui n'est plus aujourd'hui qu'une paroisse, est placée sous l'invocation de la Santa-Cruz de las Aguas; son portail est décoré de quelques statues médiocres; à l'intérieur, on remarque quelques tableaux de Cornelis Schut et un beau retable représentant le *Couronnement de la Vierge*.

La nouvelle cathédrale, vaste bâtisse du commencement du XVIII^e siècle, se signale à l'extérieur par la lourdeur de ses proportions et par la couleur ferrugineuse de ses murailles de marbre. Elle mesure intérieurement en trois sens plus d'énormes piliers auxquels sont adossées 150 colonnes d'ordre corinthien. Les marbres de toutes couleurs ont été prodigués dans l'ornementation et jusque dans le pavage de l'édifice. La chapelle principale se distingue par la légèreté et l'élégance de sa décoration. La crypte souterraine ou panthéon

est remarquable par sa voûte, qui n'a que 0 m. 80 à 0 m. 95 de flèche sur une étendue de 15 m. 50. Parmi les objets d'art que renferme la cathédrale, on cite : une statue de *San Servando*, par Luisa Roldan; une statue de *Saint Bruno*, attribuée à Montañez; un tableau de Cornelis Schut, représentant *Sainte Thérèse*; une très-belle *Conception*, qu'on attribue à Clemente de Torres; des ostensoirs et des reliquaires enrichis de pierres précieuses, etc.

Les autres édifices et établissements les plus remarquables de Cadix sont : l'hôtel de ville (*Casas consistoriales*), dont la façade présente un portique décoré de colonnes ioniques, et qui renferme quelques antiquités de l'époque romane et une galerie de portraits des hommes célèbres de Cadix; le théâtre de la rue Lope de Vega, où l'on joue l'opéra italien, le drame et la *zarzuela* (opéra-comique espagnol); le théâtre du Balcon, où l'on exécute principalement des comédies et des vaudevilles traduits du français; l'hôpital de la Miséricorde, dans lequel sont recueillis les orphelins et les enfants abandonnés des deux sexes; la manufacture des tabacs, vaste édifice qui servait autrefois de halle; le séminaire, la Faculté de médecine, l'Académie des beaux-arts, etc.

CADIX (province de), division administrative de l'Espagne, dans l'ancienne province d'Andalousie, comprise entre les provinces de Séville au N., de Malaga à l'E., le détroit de Gibraltar au S. et l'Océan Atlantique à l'O. Le territoire, qui a 104 kilom. du N. au S. et 130 de l'E. à l'O., est divisé en 12 juridictions civiles, 145 *pueblos* ou communes, et renferme 397,701 hab. Il est sillonné du N.-E. au S.-O. par la sierra Ubrique et la sierra de Ronda, arrosés par le Guadalete, le Guadairo et le Vadamidina, et possède plusieurs sources d'eaux minérales, sales, sulfureuses, ferrugineuses et acides. On y trouve des mines de soufre, de houille et d'argent. Enfin, l'activité des habitants, la fertilité du sol, les sites qu'offrent les montagnes et les collines font de cette province un pays aussi riche que pittoresque.

CADIZADÉLITE s. m. (ka-di-za-dé-li-te). Hist. relig. Membre d'une secte mahométane fort rigide, qui a adopté l'Évangile et beaucoup de pratiques chrétiennes.

CADMÉE, citadelle de Thèbes en Béotie, ainsi nommée de Cadmus, son fondateur.

CADMÉEN, ENNE adj. (kad-mé-ain, è-ne — rad. *Cadmus*). Qui appartient à Cadmus.

— Mythol. Surnom donné à Bacchus, parce que sa mère Sémélé était fille de Cadmus.

— Philol. *Alphabet cadméen*, Alphabet primitif des Grecs, qui se composait de seize lettres dites aussi *cadméennes*, et que Cadmus avait, disait-on, apportées de la Phénicie. ■ Substantif. *Les cadméennes*, Les seize lettres de l'alphabet cadméen.

— Ant. *Victoire cadméenne*, Se disait chez les Grecs d'une victoire funeste à celui qui l'avait remportée, peut-être par allusion aux sept années d'esclavage qui furent imposées à Cadmus après la victoire qu'il avait remportée sur le dragon.

CADMIE s. f. (kad-mi — du gr. *kadmeia*, même sens). Minér. et métall. Nom que l'on donnait autrefois à la calamine, laquelle aurait, dit-on, été ainsi appelée par les Grecs parce que le Phénicien Cadmus leur en aurait apporté la connaissance. On l'appelait aussi *CADMIE NATURELLE*, par opposition avec la suivante. *Cadmie des fourneaux* ou *cadmie artificielle*, Poussière ou suie de zinc et d'oxyde de zinc qui se fixe sur les parois des allonges des cornues, pendant la distillation de ce métal, et, par ext., Toute suie métallique qui s'attache aux parois des cheminées pendant la fonte des métaux. ■ *Cadmie fossile*, Nom donné anciennement à divers minerais d'arsenic et de cobalt.

CADMIFÈRE adj. (kad-mi-fère — de *cadmium* et du lat. *fero*, je porte). Minér. Qui contient du cadmium : *Zinc CADMIFÈRE*.

CADMIQUE adj. (kad-mi-ke — rad. *cadmium*). Chim. Qui est formé de cadmium, qui renferme du cadmium : *Sels CADMIQUES*; *Oxyde CADMIQUE*.

CADMIUM s. m. (kad-mi-omm — rad. *cadmie*, parce que ce métal s'obtient généralement sous forme de scorie). Chim. Corps simple, métal blanc découvert en 1818.

— Minér. *Cadmium sulfuré*, Matière d'un jaune de miel ou d'un jaune orangé, renfermant sur 100 parties, d'après l'analyse de Brooke et Connel, 77,59 de cadmium et 22,41 de soufre.

— Encycl. I. ETAT NATUREL. Le *cadmium* est un métal que l'on rencontre fréquemment accolé au zinc. Son nom vient de *cadmia fossilis*, nom sous lequel on désignait autrefois le minéral de zinc le plus commun. Il a été découvert en même temps (1818) par Stromeyer (*Gill. Ann.*, t. LX, p. 193) et par Hermann (*Gill. Ann.*, t. LIX, p. 95, 113, et t. LXVI, p. 274). Mais c'est à Stromeyer qu'est due son étude approfondie.

Le cadmium se trouve en petite quantité dans plusieurs variétés de sulfure, de carbonate ou de silicate de zinc naturels, par exemple, dans la blende de Przibram en Hongrie, qui en contient de 2 à 3 pour 100; dans la blende de Nuissière, qui en renferme de-

puis 1 jusqu'à 14 pour 100; dans le silicate de zinc de Freyberg et du Derbyshire; dans le carbonate de zinc de Mendix; dans le carbonate et le silicate de zinc des mines de Cumberland, et dans les minerais de zinc du Harz et de la Silésie. Les fleurs de zinc que l'on obtient comme produit secondaire dans le traitement métallurgique des minerais de Silésie renferment, selon Hermann, jusqu'à 11 pour 100 de *cadmium*. Le seul composé cadmique que l'on rencontre à l'état de pureté dans la nature est le sulfure de ce métal, connu en minéralogie sous le nom de greenockite. On le trouve à Bishopstow, dans le Renfrewshire.

— II. EXTRACTION. Le *cadmium*, étant beaucoup plus volatil que le zinc, se concentre dans les premiers produits qui distillent, lorsqu'on soumet les minerais de zinc au traitement métallurgique destiné à mettre le zinc en liberté. Pour extraire le *cadmium* de ces premiers produits et le séparer du zinc auquel il est encore uni, on dissout ces produits dans l'acide sulfurique et l'on fait agir sur la liqueur acide un courant de gaz hydrogène sulfuré. Dans ces conditions le zinc reste dissous, tandis que le *cadmium* se précipite à l'état de sulfure d'un beau jaune. Ce corps, lavé et desséché avec soin, est redissous dans l'acide chlorhydrique qui le transforme en chlorure cadmique. On précipite la solution de ce chlorure par un carbonate alcalin, et l'on obtient ainsi un dépôt de carbonate de *cadmium* que l'on convertit en oxyde par le grillage. Il suffit ensuite de distiller l'oxyde avec un dixième de son poids de charbon pulvérisé dans une cornue de porcelaine, à la température du rouge sombre pour obtenir le *cadmium* métallique pur.

— III. PROPRIÉTÉS. Le *cadmium* est un métal blanc avec un léger reflet bleuâtre. Il a un éclat considérable et est susceptible de recevoir un poli très-fin. Exposé à l'air, il ne tarde pas à se ternir en prenant une couleur grisâtre. Sa texture est compacte et sa cassure fibreuse; il peut cependant cristalliser en octaèdres réguliers. Il est mou, quoiqu'il soit cependant plus dur et beaucoup plus tenace que l'étain. Comme ce dernier corps, il est flexible et fait entendre un craquement particulier lorsqu'on le ploie, enfin il est très-malléable et très-ductile. La densité du *cadmium* qui a subi la fusion est de 8,604 et celle du *cadmium* forgé de 8,644; sa chaleur spécifique est égale à 0,0576, d'après Dulong et Petit, et à 0,05669, d'après Regnault. Le *cadmium* fond au-dessous de la température rouge; il émet déjà sensiblement des vapeurs, qui ont une odeur particulière, au-dessous du point d'ébullition du mercure. Sa densité de vapeurs, expérimentalement déterminée par MM. Deville et Troost (*Ann. de chimie et de pharmac.*, t. CXIII, p. 40), est égale à 3,94 à la température de 1040 degrés centigrades. Il en résulte que le poids moléculaire du *cadmium* est égal à 112, et comme son poids atomique, déduit de sa chaleur spécifique, est également égal à 112, on doit en conclure que le *cadmium*, comme le zinc, le mercure et probablement les autres métaux d'atonicité paire, a une molécule formée d'un seul atome. Le symbole par lequel on représente l'atome de *cadmium* est Cd. Cet atome fonctionne dans les divers composés cadmiques comme un radical diatomique. Le *cadmium* se dissout à chaud dans l'acide chlorhydrique et dans l'acide sulfurique étendu, en même temps que de l'hydrogène se dégage.

FORMULES ATOMIQUES.
 $\text{SO}_2^{200} \text{H}_2 \text{O} + \text{Cd} = \text{SO}_2^{200} \text{Cd} + \text{H}_2$
 Acide sulfur. Cadmium. Sulfate cadm. Hydrog.

FORMULES ÉQUIVALENTES.
 $\text{SO}_3, \text{H}_2\text{O} + \text{Cd} = \text{SO}_3, \text{CdO} + \text{H}_2$
 Acide sulfur. Cadmium. Sulf. de cadm. Hydrog.
 Le meilleur dissolvant de ce métal est cependant l'acide azotique. Le chlorure, le bromure, l'iodure, l'azotate, le sulfate, et beaucoup d'autres sels cadmiques dérivés d'acides organiques, sont solubles dans l'eau. Les autres sels, tels que le borate, le carbonate, le phosphate et l'arséniate sont insolubles dans ce liquide et peuvent être obtenus par voie de double décomposition. Les sels de *cadmium* sont tous incolores, à moins qu'ils ne dérivent d'un acide coloré. Leur saveur est désagréable; ils rougissent toujours le papier de tournesol, même quand ils sont neutres. Les sels de *cadmium* insolubles dans l'eau se dissolvent facilement dans les acides chlorhydrique, azotique et sulfurique étendu, ainsi que dans la solution aqueuse des sels ammoniacaux.

— IV. ALLIAGES DE CADMIUM. On ne connaît qu'un petit nombre de ces corps: 100 parties de cuivre, chauffées avec du *cadmium* à la température du rouge vif, retiennent 82,2 parties de ce métal. L'alliage qui prend naissance dans ces conditions correspond donc à peu près à la formule CdCu_2 . Il est cassant, présente une structure grenue et écailleuse et a une couleur blanc jaunâtre. Avec le mercure, le *cadmium* forme un amalgame dur, cassant et d'un blanc d'argent qui cristallise en octaèdres. Cet amalgame renferme 21,7 pour 100 de *cadmium* et correspond à la formule CdHg_2 . Les dentistes l'emploient pour mastiquer les dents; mou au moment même où il vient d'être préparé, il devient en effet bientôt très-dur et forme alors dans la dent cariée une matière très-résistante. Le *cad-*

*miu*m se combine aussi au platine. En chauffant ces deux métaux au rouge, on obtient un alliage qui renferme en centièmes 46,02 de platine et 53,98 de *cadmium*, ce qui correspond à la formule Cd^2Pt . Cet alliage est d'un blanc d'argent; il est très-cassant, présente une structure en grains et est extrêmement réfractaire. (Stromeyer.)

— V. COMBINAISONS DU CADMIUM AVEC LES MÉTALLOÏDES. Le *cadmium* ne forme qu'un seul groupe de composés qui correspondent à son atonicité *maxima*. Ainsi l'on connaît:

Un chlorure de *cadmium*. CdCl_2
 Un bromure de *cadmium*. CdBr_2
 Un iodure de *cadmium*. CdI_2
 Un fluorure de *cadmium*. CdF_2
 Un sulfure de *cadmium*. CdS^{11}
 Un oxyde de *cadmium*. CdO^{11}
 Un hydrate de *cadmium*. $\text{H}_2 \left\{ \text{Cd}^{11} \right\} \text{O}_2$

et des sels de *cadmium* résultant du remplacement de l'hydrogène de cet hydrate par un radical acide. Nous étudierons en détail ces divers composés.

— Chlorure de *cadmium*, CdCl_2 (anc. not. CdCl). Lorsqu'on dissout le *cadmium* métallique ou l'oxyde de *cadmium* dans l'acide chlorhydrique et qu'on abandonne la liqueur au refroidissement, il se dépose des cristaux de chlorure de *cadmium* qui contiennent deux molécules d'eau de cristallisation $\text{CdCl}_2 + 2\text{aq}$ (anc. not. $\text{CdCl} + 2\text{HO}$). Il suffit de fondre ces cristaux pour chasser l'eau qu'ils renferment et pour obtenir le chlorure de *cadmium* anhydre. Ce corps se présente sous la forme de petites lames grenues qui fondent au-dessous de la chaleur rouge et qui se subliment à une température plus élevée en petites lames transparentes et micacées.

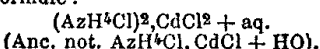
Mêlée avec l'ammoniaque et abandonnée à l'évaporation spontanée, la solution de chlorure cadmique donne de l'ammoniochlorure de *cadmium*, $(\text{AZH}^3)_2\text{CdCl}_2$, que l'on désigne généralement sous le nom de chlorure de *cadmammonium*, en attribuant à ce corps la formule rationnelle



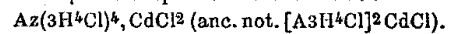
Lorsqu'on fait agir l'ammoniaque sèche sur le chlorure de *cadmium* anhydre, il se forme un produit qui renferme les éléments de six molécules d'ammoniaque pour une molécule de chlorure de *cadmium*. Il est probable que ce corps n'est autre que le produit précédent, physiquement combiné avec quatre molécules d'ammoniaque. Ce qui le prouve, c'est qu'il perd les deux tiers de son ammoniaque et régénère le chlorure de *cadmium* par la seule exposition à l'air. (Croft, *Phil. Mag.* [3], t. XXI, p. 355.)

Le chlorure de *cadmium* est susceptible de s'unir avec les autres chlorures métalliques et même avec les chlorhydrates des alcaloïdes organiques, en formant des chlorures doubles qui, dans la plupart des cas, cristallisent très-bien. Ces composés prennent naissance lorsqu'on abandonne à l'évaporation spontanée un mélange de leurs chlorures constitutifs. Ils ont été étudiés par C.-V. Hauer (*J. pr. Chem.*, t. LXIV, p. 477; t. LXVII, p. 169; *Jahresber. de Chem.*, 1855, p. 392; 1856, p. 394; *Chem. soc. Qu. J.*, t. VIII, p. 250). Nous décrivons les suivants d'entre ces composés qui ont été obtenus.

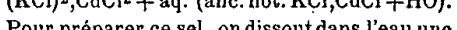
Chlorure double de *cadmium* et d'ammonium. Il cristallise en minces aiguilles qui ont pour formule:



Les eaux mères donnent, par l'évaporation spontanée, des octaèdres brillants et transparents qui correspondent à la formule:

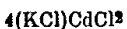


Chlorure de *cadmium* et de potassium.



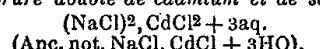
Pour préparer ce sel, on dissout dans l'eau une ou deux molécules de chlorure de potassium et une molécule de chlorure de *cadmium*, et l'on abandonne la liqueur à l'évaporation spontanée. On peut aussi hâter l'évaporation en chauffant. Il cristallise en aiguilles soyeuses, qui perdent leur eau de cristallisation à 100 degrés centigrades, et qui à une température plus élevée fondent en abandonnant une portion de leur chlore.

Les eaux mères ou une solution d'au moins trois molécules de chlorure de potassium pour une de chlorure de *cadmium* donnent par l'évaporation spontanée un sel cristallisé en gros cristaux transparents, répondant à la formule



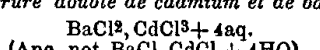
et un peu moins solubles dans l'eau que ceux du sel précédent.

Chlorure double de *cadmium* et de sodium.



Ce sel se présente sous la forme de petits cristaux opaques et hydratés qui perdent une molécule d'eau à 100 degrés, et le reste de l'eau entre 180 et 160 degrés.

Chlorure double de *cadmium* et de baryum.



On obtient ce sel en abandonnant à l'évaporation spontanée une solution aqueuse d'un mélange de chlorure de baryum et de chlorure de *cadmium* fait dans des proportions telles que, pour une molécule de l'un de ces corps, il contienne une molécule de l'autre. Le chlorure double cristallise en gros cristaux brillants qui ne s'altèrent pas à l'air, mais qui perdent la moitié de leur eau de cristallisation à 100 et le reste vers 160 degrés. A la chaleur rouge, ce sel se décompose et perd une partie de son chlore, en même temps qu'il fond en donnant un liquide incolore incapable de cristalliser par le refroidissement. D'après la détermination qui en a été faite par Rammelsberg, les cristaux de ce sel appartiennent au système monoclinique. Leurs axes inclinés obliquement font entre eux un angle 75° 45'. Le rapport des axes clinodiagonal, orthodiagonal et principal peut être exprimé par la formule

$$0,8405 : 1 : 0,5128.$$

Les faces observées répondent aux signes

$$\infty P, \infty P \infty, (\infty P \infty), + P, - P, OP, (2P \infty),$$

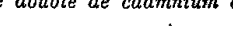
et l'inclinaison des faces aux signes

$$\infty P : \infty P \infty = 140^\circ 50';$$

$$\infty P : OP = 101^\circ 0';$$

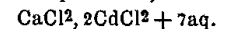
$$OP : + P = 137^\circ 40'.$$

Chlorure double de *cadmium* et de strontium.

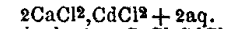


Ce corps se dépose en cristaux transparents incolores et acuminés, lorsqu'on fait évaporer une solution aqueuse renfermant une ou deux molécules de chlorure de *cadmium* pour une molécule de chlorure de strontium.

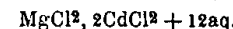
Chlorures doubles de *cadmium* et de calcium. Lorsqu'on dissout dans l'eau trois molécules de chlorure de calcium et quatre de chlorure de *cadmium*, on obtient une liqueur qui abandonne par l'évaporation spontanée un sel cristallisé en prismes triangulaires groupés en étoiles et déliquescents, dont la formule est



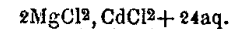
Si au lieu du mélange précédent on dissout à chaud deux molécules de chlorure de *cadmium* et une molécule de chlorure de calcium, la liqueur en se refroidissant laisse déposer de gros cristaux déliquescents répondant à la formule



Chlorures doubles de *cadmium* et de magnésium. Si l'on dissout dans l'eau une ou deux molécules de chlorure cadmique et une molécule de chlorure de magnésium, on obtient une liqueur qui donne en s'évaporant spontanément un sel dont la formule est

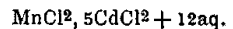


et qui cristallise en gros cristaux transparents, si la solution renferme deux molécules de magnésium et une de chlorure de *cadmium*. Le sel qui s'en sépare a pour formule



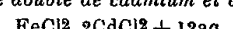
et se présente sous la forme de tables déliquescentes.

Chlorure double de *cadmium* et de manganèse.



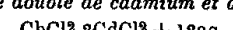
Ce sel se sépare d'une solution d'une molécule de chlorure de manganèse et de deux molécules de chlorure de *cadmium* en prismes incolores, ou d'une couleur rose pâle.

Chlorure double de *cadmium* et de fer.



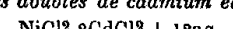
Il cristallise dans une solution de chlorures de fer et de *cadmium* employés en quantité équivalente. Les cristaux affectent la forme de prismes incolores qui tournent rapidement au vert et au jaune lorsqu'on les expose au contact de l'air.

Chlorure double de *cadmium* et de cobalt.

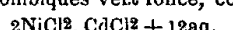


Ce sel se présente en prismes quelque peu déliquescents de la couleur du chlorure de cobalt.

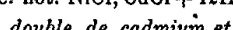
Chlorures doubles de *cadmium* et de nickel.



On obtient ce corps en abandonnant à l'évaporation spontanée la dissolution d'un mélange de chlorure de *cadmium* et de nickel, fait dans les proportions indiquées par la formule ci-dessus. Il forme des prismes vert foncé. La liqueur mère ou même la solution primitive, si elle renferme un léger excès de chlorure de nickel, donne un autre sel cristallisé en gros prismes rhombiques vert foncé, contenant



Chlorure double de *cadmium* et de cuivre.



Ce sel cristallise en prismes déliés très-brillants, groupés en touffes, verts lorsqu'ils sont

humides, et bleus lorsqu'ils sont secs. On les prépare en faisant évaporer une solution d'un mélange en proportions équivalentes de ses deux chlorures constitutifs.

Parmi les sels doubles que le chlorure de *cadmium* forme avec les hydrochlorates des alcaloïdes organiques, M. Williams Greville (*Chem. Gaz.*, 1855, p. 450) a obtenu le sel de quinoïléine

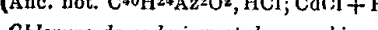


sous la forme d'une masse cristalline dure. J. Gallety (*Ed. n. phil. J.*, IV, 94) a en outre obtenu les composés suivants:

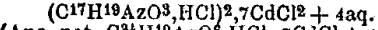
Chlorure de *cadmium* et de cinchonine.



Chlorure de *cadmium* et de morphine.

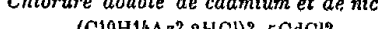


et



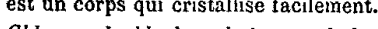
Chlorure double de *cadmium* et de narcotine. C'est une masse demi-cristalline et assez peu soluble dans l'eau.

Chlorure double de *cadmium* et de nicotine.



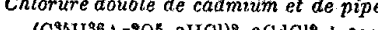
C'est un corps qui cristallise facilement.

Chlorure double de *cadmium* et de lutidine.



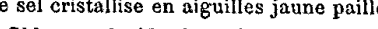
Ce sel se présente en cristaux plumeux extrêmement solubles dans l'eau.

Chlorure double de *cadmium* et de pipérine.



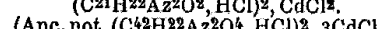
Ce sel cristallise en aiguilles jaunes paille.

Chlorure double de *cadmium* et de strychnine.



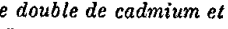
C'est un corps faiblement soluble dans l'eau.

Chlorure double de *cadmium* et de toluidine.



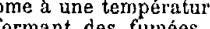
Il forme des écailles très-solubles.

Bromure de *cadmium*.

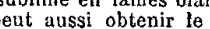


Le *cadmium* se combine directement aux vapeurs de brome à une température voisine du rouge, en formant des fumées blanches de bromure cadmique qui cristallisent par le refroidissement, et qui, lorsqu'on le chauffe fortement, se sublime en lames blanches et nacrées. On peut aussi obtenir le bromure de *cadmium* en dissolvant l'oxyde ou le carbonate de *cadmium* dans l'acide bromhydrique. Il cristallise alors en aiguilles efflorescentes qui renferment deux molécules d'eau de cristallisation. Ces aiguilles perdent la moitié de leur eau à 100° et le reste à 200°, sans se fondre.

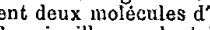
Le bromure de *cadmium* se combine avec les bromures de potassium, de sodium et de baryum, en donnant des composés cristallisables. Le sel de baryum



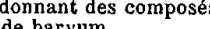
forme de gros cristaux brillants et incolores, isomorphes avec le chlorure correspondant. Une solution de bromures de *cadmium* et de potassium en proportions équivalentes donne d'abord des cristaux qui renferment



et ensuite des cristaux qui contiennent

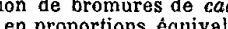


Ces deux corps ressemblent aux chlorures correspondants (C. V. Hauer, *J. pr. Chem.*, t. LXIV, p. 477; LXVII, p. 169). Une solution de quantités équivalentes de bromure de *cadmium* donne le composé



Ce sel cristallise en petites tables à six côtés très-brillantes. (Croft, *Chem. Gaz.*, 1856, p. 121.)

Fluorure de *cadmium*.



On le prépare en dissolvant l'oxyde ou le carbonate de *cadmium* dans l'acide fluorhydrique. En évaporant sa dissolution, on l'obtient sous la forme de croûtes blanches formées de cristaux mal déterminés. L'eau le dissout peu. L'acide fluorhydrique le dissout au contraire facilement.

Iodure de *cadmium*, CdI_2 (anc. not. CdI).

On peut obtenir ce corps par voie sèche ou par voie humide. Dans ce dernier cas, on fait digérer dans l'eau un mélange d'iodure et de *cadmium*. On filtre quand la liqueur est décolorée et l'on évapore. Le sel se dépose sous forme de grosses tables transparentes à six côtés, qui se conservent sans altération au contact de l'air. Il fond aisément et se prend de nouveau en cristaux par le refroidissement. A une haute température, il perd de l'iodure. L'eau et l'alcool le dissolvent, et il se

$$12,54 : 87,46 :: 8 : x.$$

Seulement, l'équivalent du cadmium 56 ne s'accorde point avec la chaleur spécifique 0,05669. En multipliant en effet ce nombre par 0,05669, on obtient non pas le produit constant de la chaleur spécifique des éléments par leur poids atomique, 6,666, mais bien 3,074, qui est sensiblement la moitié de 6,666. Cela indique que le poids atomique du cadmium est double de son équivalent, c'est-à-dire égal à 112.

— **Thérapeut.** On a récemment introduit le sulfate de cadmium en thérapeutique. On l'emploie comme le sulfate de zinc et aux mêmes doses. Il est utile dans les ophthalmies chroniques, contre lesquelles le sulfate de zinc s'est trouvé sans action.

M. Soret a rapporté que l'inhalation d'une poudre renfermant un sel de cadmium a donné lieu à un empoisonnement.

— **Pharm.** Le sulfate de cadmium entre dans les préparations pharmaceutiques suivantes :

COLLYRE AU SULFATE CADMIQUE (BROUMÜLLER).

Pr. : Sulfate de cadmium. . . . 0,20 gr.
Eau distillée de roses. . . . 45,00
Laudanum de Sydenham. 2 à 6 gout.

Dissolvez. — A instiller dans l'œil par gouttes contre les ulcères de la cornée.

COLLYRE AU SULFATE DE CADMIUM (ROSENBAUER).

Pr. : Sulfate de cadmium. de 0,10 à 0,40 gr.
Eau distillée. 30,00

Dissolvez. — Contre les taches de la cornée.

— **Photogr.** Le cadmium est très-employé à l'état d'iodure et de bromure en photographie, pour la sensibilisation du collodion. L'iodure de cadmium est un sel cristallisé en paillettes micacées ou nacrés d'un bleu éclatant avec des reflets gris rosé. Il est soluble dans l'eau, l'alcool et l'éther ; son poids moléculaire est CdI₂ = 366. Parfaitement stable, parfaitement défini dans sa composition, cet iodure a détrôné, dans la pratique, ceux de potassium, d'ammonium et de fer, qui, plus sensibles que lui, avaient été d'abord préconisés, mais dont la fabrication variable rendait les résultats toujours incertains.

Le bromure de cadmium est déliquescent et par conséquent moins stable que l'iodure ; il est, comme lui, soluble dans l'eau, l'alcool et l'éther, mais, dans ce dernier, à un degré beaucoup moindre. On doit penser que la présence du nitrate de cadmium, sel également déliquescent qui se forme dans le bain d'argent, lors de la sensibilisation des glaces, n'est pas étrangère aux bons résultats que donnent, dans le procédé au collodion, les sels de ce métal.

CADMUS s. m. (ka-dmuss — nom d'un héros gr.). Par allusion à l'introduction de l'alphabet grec attribuée à Cadmus, celui qui fait une découverte ou une innovation relative au langage : *Ce Cadmus au maillet, ce marmot vient d'entrevoir un mystère aussi grand à lui seul que tout le reste de la création : il parle sa pensée.* (Ch. Nod.)

— Astr. Nom donné quelquefois à la constellation du Serpentaire.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des chrysomélides, comprenant deux espèces, qui vivent en Australie.

— Bot. Syn. de SPHÉROPLÉE, genre d'algues.

CADMUS, fondateur de Thèbes en Béotie, personnage semi-mythique sur lequel il règne une grande incertitude. Suivant les légendes grecques, il était fils d'Agénor, roi de Phénicie, et fut envoyé par lui à la recherche de sa sœur Europe, enlevée par Jupiter. Arrivé en Béotie, il tua un dragon qui avait dévoré ses compagnons, en sema les dents, par l'ordre de Minerve, et en vit naître des hommes armés qui s'entrégorgèrent, à l'exception de cinq. Il construisit ensuite, vers 1519 avant J.-C., la Cadmée, qui devint plus tard la citadelle de Thèbes, régna sur la cité nouvelle et plus tard sur une contrée d'Illyrie, et fut dans sa vieillesse métamorphosé en serpent. La tradition veut aussi qu'il ait importé en Grèce l'écriture et les caractères de l'alphabet phénicien, inconnus avant lui, ainsi que l'art de fondre les métaux. D'après Plinie et Strabon, avant d'aller en Béotie, Cadmus avait exploité des mines près du mont Pégée, en Thrace. Cadmus est représenté dans les traditions grecques comme un personnage semi-divin, comme le civilisateur de la Béotie. Otf Müller en fait un Dieu pélasgique, l'Hermès-Cadmilos du sanctuaire mystérieux de Samothrace. Quoi qu'il en soit, on n'a aucune certitude sur son origine phénicienne, ni même sur sa réalité historique.

Les dents du dragon et les soldats de Cadmus qui s'entre-tuent ont laissé en littérature un souvenir légendaire, que rappellent souvent les écrivains dans des allusions que les exemples suivants feront suffisamment comprendre :

« Il y a déjà, dans la nouvelle génération née avec ce siècle, des commencements de grands poètes. Attendez quelques années encore. Les fils des dents du dragon n'avaient pas besoin d'être entièrement sortis de la terre pour qu'on reconnût en eux des guerriers ; et lorsque vous aviez vu seulement les gantelets d'Erix, vous pouviez juger les forces de l'athlète. » V. Hugo.

« Dans dix ans, dans vingt ans peut-être, viendra une race d'hommes nouvelle, née de l'esprit de Voltaire, comme cette race de héros née de la dent du dragon. Ce seront ces Français que tu chassais devant toi à Rosbach comme des troupeaux de femmes, mais retrempest dans la fournaise d'une révolution. » EUG. PELLETAN. (*Les Rois philosophes.*)

« En vain on cherche à m'agrir, je veillerai sur moi. Je ne seconderai pas les projets infâmes de ceux qui s'efforcent de nous faire entrégorgier comme les soldats de Cadmus, pour livrer notre place vacante aux despotes qu'ils nous préparent. » VERGNAUD. (*Discours à la Convention.*)

« Nos ennemis ont soulevé les patriotes autour du Comité de salut public, pour les lui opposer et les faire égorgier entre eux. On veut faire de nous des soldats de Cadmus ; on veut nous immoler par la main les uns des autres ; mais non, nous ne serons point les soldats de Cadmus ! nous resterons amis, et nous ne serons que les soldats de la liberté. » COLLOT D'HERBOIS. (*Discours aux Jacobins.*)

« De même que les républicains, les légitimistes sont occupés à mettre à profit les années de paix pour faire leurs semailles, et c'est surtout dans le sol paisible de la province qu'ils répandent la semence d'où ils espèrent voir naître leur salut. Les dents de dragon que sèment les républicains et les légitimistes nous sont connues maintenant, et nous ne serions pas surpris de les voir un jour éclore et surgir du sol en combattants armés, puis s'égorgier les uns les autres. » HENRI HEINE.

« A la naissance de Pierre Arétin, une terrible figure règne sur l'Italie, Alexandre Borgia. Non loin de son lit de mort vous apercevez Machiavel. Il suffit de ces deux noms pour expliquer son immoralité complète, pour éclairer l'âme de cet homme hardi qui exploita tous les vices de son temps. Une civilisation admirable pour les arts et le génie avait été stérile pour la vertu. Vingt républiques opulentes, énergiques, ardentes, hostiles, s'étaient dévorées comme les soldats de Cadmus. » PHILARÈTE CHYRIE.

Cadmus et Hermione, tragédie lyrique en cinq actes et en vers, précédée d'un prologue, paroles de Quinault, musique de Lulli, représentée, pour la première fois, par les artistes de l'Académie royale de musique, au jeu de paume du Bel-Air, le 11 février 1673, puis sur le théâtre du Palais-Royal, au mois d'avril suivant. Cette tragédie est la première que Lulli ait mise en musique. Molière, qui, avec sa troupe, occupait le théâtre du Palais-Royal, étant mort le 17 février 1673, Lulli, toujours attentif à ses intérêts, demanda cette salle, l'obtint au mois d'avril suivant, et s'y installa aussitôt en continuant les représentations de *Cadmus et Hermione*. C'est le premier opéra qui y fut joué.

Donnons maintenant une courte analyse de la pièce. Cadmus, fils d'Agénor, roi de Tyr, est à la recherche d'Europe, sa sœur, enlevée par Jupiter. Il se trouve à la cour de Draco, géant et roi d'Ionie, qui retient captive Hermione, fille de Mars et de Vénus. Mars a promis sa fille à Draco ; mais celle-ci l'abhorre, et Cadmus veut la soustraire au pouvoir de ce tyran. Pour y parvenir, il faut vaincre le dragon de Mars, à qui la garde d'Hermione est confiée ; et, après l'avoir vaincu, il faudra combattre et détruire les bataillons armés que les dents du dragon auront fait naître. Junon menace Cadmus des plus grands périls ; mais Pallas, par l'ordre de Jupiter, l'excite à en triompher. Après une double victoire, Pallas le délivre encore de Draco et des autres géants qui viennent fondre sur lui ; mais Junon lui ravit Hermione, par haine des secours qu'il obtient de Jupiter. Cependant ce dieu fait sa paix avec Junon, et Hermione est rendue à Cadmus. Tout l'Olympe prend part à la réconciliation des deux puissances immortelles et à l'union des deux fortunés amants.

Ce poème, versifié avec art, offrait de nombreuses situations musicales ; mais on a reproché avec raison à Quinault d'avoir mis du burlesque dans cette tragédie. En effet, le rôle d'Arbas, confident de Cadmus, et celui de la nourrice d'Hermione, sont du genre le plus trivial. Mais Quinault imitait en cela les Italiens, qui prétendaient diversifier leurs sujets par cette ressource pire que l'unité. Il reconnut bientôt son erreur et s'en corrigea dans la suite.

L'opéra de *Cadmus et Hermione* fut repris sept fois. Carolet fit jouer, en 1737, à l'Opéra-Comique, une parodie de cet ouvrage, sous le titre de *Pierrot Cadmus*.

Pour donner au lecteur une idée de la valeur musicale de cette partition, nous dirons que, le style est noble et soutenu, et que si l'orchestration n'était pas trop simple pour nos oreilles accoutumées à une sonorité peut-être exagérée, nul doute que les récitatifs et plusieurs mélodies n'obtussent un succès égal à ceux de nos chefs-d'œuvre classiques. La

scène d'adieu entre Cadmus et Hermione est une des plus belles qu'il y ait eu au théâtre. C'est à la cinquième reprise de l'opéra de *Cadmus et Hermione* que débuta, au mois de mai 1690, la célèbre Mlle Maupin, dans le rôle de Pallas.

CADMUS, fils de Scythès, était né dans l'île de Cos, qu'il gouverna après la mort de son père. Ayant abdiqué volontairement le pouvoir et rendu aux habitants leur liberté, il gagna la Sicile, où il fonda, sous le nom de Zancle, la ville qui fut appelée plus tard Messana (Messine). Vers l'an 480 avant J.-C., Gélon, tyran de Syracuse, l'envoya à Delphes avec trois vaisseaux chargés de riches présents, afin de les offrir à Xerxès dans le cas où il serait vainqueur des Grecs. Le roi des Perses ayant été battu, Cadmus revint en Sicile en rapportant les trésors qui lui avaient été confiés.

CADMUS DE MILET, fils de Pandion, historien grec, qui paraît avoir vécu vers l'an 540 avant notre ère. D'après Strabon, il est, avec Phérécyde et Hécate, un des trois premiers écrivains grecs qui aient écrit en prose. Bien qu'il soit plus que difficile de décider entre eux sur la question de priorité, on s'accorde néanmoins à considérer Cadmus comme le plus ancien. Depuis ce dernier, l'histoire ne connut plus d'autre forme de langage que la prose, tandis qu'au contraire les philosophes continuèrent à se servir du rythme poétique jusque vers le temps de Platon. On attribue à Cadmus une histoire de la fondation de Milet et de ces autres villes d'Ionie. Cette histoire, dont Bion de Proconèse avait fait un abrégé, n'existait déjà plus du temps de Denys d'Halicarnasse, qui la regarde comme apocryphe.

CADO s. m. (ka-do). Métrol. Mesure de capacité pour les matières sèches, employée en Grèce et en Italie, et valant 60 lit. 991 aux îles Ioniennes.

CADOC ou **KADOK** (saint), mort en 550. Fils de Gontran, prince des Bretons d'une partie du pays de Galles, il lui succéda, mais ne tarda pas à abandonner le pouvoir pour embrasser la vie monastique. Il conserva une partie de ses biens, dont il affecta les revenus aux besoins des pauvres, des pèlerins et des membres du clergé, et il fonda, entre autres monastères, ceux de Llan-Carvan et de Llan-llut. Il mourut à Wedon, dans le comté de Northampton. D'après Chastelain, ce saint serait le même que saint Cadé ou Cadoudal, qui a donné son nom à l'île de Eness-Cadudal, près de la côte de Vannes. On trouve la vie de saint Cadoc dans les *Antiquités* d'Usseus.

CADOCHE ou **KADOCHE** s. m. (ka-do-che — de l'hébreu *kadash*, sacré). Trentième grade de la franc-maçonnerie, le plus haut de l'ordre.

CADOGAN s. m. (ka-do-gan — du nom de lord Cadogan). Nœud qui retroussé les cheveux et les attache près de la tête : *Un chapeau gris (sombro) à bords énormes, à forme basse, enjolivé d'une énorme touffe de favoris ; une grosse bourse, ou CADOGAN, en rubans noirs, complètent l'ajustement.* (Th. Gaut.) « On écrit aussi CATOGAN.

CADOGAN (William), médecin anglais, né en 1711, mort en 1797. Il fit ses études de médecine à Oxford dans le collège Oriel, dont il devint plus tard agrégé, et il acquit une assez grande réputation en préconisant, dans une dissertation sur la goutte (1764), la diète comme moyen curatif. On a de lui un *Traité sur l'éducation physique des enfants*.

CADOGAN (George, comte), amiral anglais, né à Londres en 1783. Il entra dans la marine dès l'âge de douze ans, prit part aux guerres de l'empire, et commanda, en 1813, l'expédition chargée de détruire Zara. Après la mort de son père, en 1832, il entra à la chambre des Lords, où il prit rang parmi les tories ou conservateurs. En 1857, il fut élevé au rang d'amiral. — Son fils aîné HENRY-CHARLES, vicomte Chelsea, a rempli diverses fonctions diplomatiques et a été nommé deux fois membre de la chambre des Communes.

CADOLE s. f. (ka-do-le — du lat. *cadere*, tomber). Techn. Espèce de loquet que l'on soulève, pour ouvrir, à l'aide d'un petit levier sur lequel on presse de haut en bas, ou d'une cordelette que l'on tire dans le même sens, et qui ferme en retombant par son propre poids : *Tirer la CADOLE. Soulever la CADOLE.*

CADOMUM ou **CADOMUS**, nom latin de la ville de Caen.

CADONICI (Jean), théologien italien, né à Venise en 1705, mort en 1786. Il était chanoine de la cathédrale de Crémone et très-versé dans la connaissance de l'écriture et des Pères. Il a publié plusieurs ouvrages contre les molinistes et contre les prétentions de la cour de Rome. Nous citerons, parmi les plus curieux, son traité : *De animabus justorum in sinu Abraham, etc.* (Rome, 1766, 2 vol. in-4°), et *Explication du passage de saint Augustin : « L'Eglise de Jésus-Christ sera dans la servitude sous les princes séculiers »* (Paris, 1784, in-4°). « Dans ce dernier ouvrage, l'auteur se propose de démontrer que, si pour les choses spirituelles les souverains sont soumis à l'Eglise, les membres de l'Eglise sont à leur tour sous la dépendance des souverains dès qu'il s'agit de choses temporelles.

CADDOO s. f. (ka-do-o). Bot. Espèce de porrier de Sumatra.

CADORE ou **PIEVE-DI-CADORE** (*Cadubrium*), bourg du royaume d'Italie, dans la Vénétie, à 35 kilom. N.-E. de Bellune, sur la rive droite de la Piave ; 2,000 hab. Nombreuses forges à fer. Cadore, entourée de forêts et dominée par les ruines d'un château détruit par les Français en 1796, est la patrie du Titién ; on montre encore la maison où l'immortel artiste reçut le jour. Victoire des Français sur les Autrichiens, en 1797. Napoléon 1^{er} donna à son ministre Champagny le titre de duc de Cadore.

CADOREUX s. m. (ka-do-reu). Ornith. Nom vulgaire du chardonneret en Picardie.

CADORIQUES (ALPES), nom donné à un contre-fort des Alpes Carniques, du côté de l'Italie, entre la Piave à l'E., l'Eysach et l'Adige à l'O. ; les ramifications de ce contre-fort se terminent à Vérone, sous le nom de monts Eugonéens. La Brenta et le Bacchiglione, descendant des Alpes Cadoriques.

CADORNEGA (Antoine DE OLIVEIRA), voyageur portugais, né à Villa-Viciosa, près de Vila Rica, en 1690. Il accompagna en Afrique, comme simple soldat, César de Menezes, nommé gouverneur d'Angola en 1639. Grâce à sa bravoure, il devint capitaine, et, pendant une trentaine d'années, il habita cette région peu connue. Observateur sagace, il a consigné ce qu'il avait vu dans un ouvrage intitulé : *Historia das guerras angolanas* (1690, 2 vol. gr. in-fol.). Cet ouvrage, qui n'a pas encore été imprimé, se trouve en manuscrit à la Bibliothèque impériale.

CADOT (Thibaud), conseiller de monnaie français, qui vivait au XVIII^e siècle, s'est fait connaître par un livre intitulé : *le Blason de France, ou Notes curieuses sur l'édit concernant la police des armoiries, avec un dictionnaire des termes du blason* (Paris, 1697, in-8°).

CADOT, poète de contrebasse, qui s'est acquis une certaine célébrité posthume par un des plus effrontés plagiat qui l'on connaisse. Ayant trouvé un *Poème sur la conversation*, publié en 1742 par le P. Janvier, et tombé dans le plus profond oubli, il y changea une vingtaine de vers et le fit paraître sous son nom avec ce titre : *L'Art de converser* (Paris, 1757, in-8°). Ce fut seulement en 1807 que cette incroyable supercherie fut enfin découverte et signalée dans un article de la *Décade*. Cadot était mort l'année même où il avait publié ce poème.

CADOUDAL (Georges), fameux chef de chouans et conspirateur royaliste, né à Kéréano, près d'Auray (Morbihan), en 1771, exécuté en 1804. Il était fils d'un cultivateur aisé qui le fit étudier au collège de Vannes. En 1793, il s'associa aux premiers mouvements de l'insurrection vendéenne, devint capitaine dans le corps de Stofflet, et, après la déroute de la grande armée à Savenay, se jeta dans le Morbihan pour organiser de nouvelles insurrections, fut arrêté, emprisonné à Brest, d'où il parvint à s'échapper, et devint dès lors un des chefs les plus redoutables de la chouannerie bretonne. Après le désastre de Quiberon, où il avait joué un rôle actif, il renouela ses tentatives dans les landes de la basse Bretagne, fit sa soumission en 1796 entre les mains de Hoche, n'en reprit pas moins les armes en 1799, et, après un nouvel échec que lui fit subir le général Hardy, signa encore une fois la paix à la suite de conférences avec Brune (1800). On prétend qu'alors il refusa les offres du premier consul, qui voulait l'attacher à sa fortune. Quoi qu'il en soit, il partit pour l'Angleterre, où il reçut, avec les félicitations du gouvernement anglais, le grade de lieutenant général et le grand cordon de Saint-Louis, qui lui furent remis par le comte d'Artois au nom de Louis XVIII. Après diverses tentatives avortées pour ranimer dans l'Ouest le feu de la guerre civile, il résolut d'attaquer le gouvernement de Bonaparte dans Paris même, où il envoya un de ses officiers, Saint-Régent, pour préparer les voies. Celui-ci exécuta avec quelques complices l'attentat de la machine infernale et périt sur l'échafaud. On a accusé Cadoudal de n'avoir pas été étranger à ce complot, que d'autres considèrent comme un acte isolé de Saint-Régent. Lui-même, dans son procès, a nié toute participation. « Saint-Régent, répondit-il, était à Paris d'après mes ordres, mais jamais je ne lui ai enjoint d'exécuter l'attentat de nivôse. » Une polémique assez vive a eu lieu récemment sur cette question, qui est demeurée un problème historique. La négative était énergiquement soutenue par M. G. Cadoudal, neveu du célèbre chouan, qui invoquait, entre autres preuves plus ou moins concluantes, des Mémoires inédits d'un certain Rohu, officier chouan, lequel attesterait qu'à la nouvelle de l'explosion Georges entra dans une grande colère en disant que cet événement dérangeait tous ses plans. Quoi qu'il en soit, Cadoudal, traqué en Bretagne, retourna encore en Angleterre pour y traîner de nouveaux complots, de concert avec Pichegru et le comte d'Artois. Il s'agissait de l'enlèvement du premier consul au milieu de sa garde. Quelques-uns ont encore voulu voir des projets de meurtre au fond de ces obscures machinations, dans lesquelles on chercha à entraîner Moreau, dont les irrésolutions firent perdre un temps précieux aux conjurés.

Venu secrètement à Paris en août 1803, Georges s'y déroba sept mois aux recherches, et fut enfin arrêté, le soir du 9 mars 1804, dans un cabriolet de place, après avoir tué d'un coup de pistolet l'un des agents de police. Il avoua ses projets de renverser le gouvernement pour mettre Louis XVIII sur le trône, fut condamné à mort et exécuté avec onze de ses complices (25 juin 1804). Sa famille a été anoblie par Louis XV.

Les courageux efforts que fait depuis dix années le jeune Cadoudal pour défendre la mémoire de son oncle sont très-honorables, nous n'hésitons pas à en convenir; mais le problème reste encore insoluble. Quand l'histoire ne possède pas de preuves, elle est obligée de s'en tenir aux conjectures; et, dans l'espèce, celui qui se fit l'instrument de l'attentat était l'agent avoué de Cadoudal. Si la tentative avait abouti, le chef vendéen aurait-il renié Saint-Régent? *That is the question*; question bien difficile à résoudre.

CADOUDAL (Louis-Georges DE), littérateur français, né à Auzon en 1823, neveu du précédent. Il a publié, outre plusieurs articles dans divers journaux religieux et légitimistes, un assez grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Faits et récits contemporains* (1860); *Les Signes du temps, critiques littéraires et morales* (1861); *Souvenirs de quinze années* (1845-1851); *Esquisses morales, historiques et littéraires* (1862); *Madame Acarie, étude sur la société religieuse au XVI^e et au XVII^e siècle* (1863); *Les Serviteurs des hommes* (1864).

CADOUIN, bourg et commune de France (Dordogne), ch.-l. de cant., arrond. et à 36 kil. S.-E. de Bergerac; pop. aggl. 396 hab. — pop. tot. 692 hab. Des scories de fer qu'on trouve en grande quantité sur quelques points de la commune prouvent que des forges gauloises ont été anciennement établies en cet endroit. On remarque à Cadouin le portail de l'église, du XI^e siècle, décoré de belles sculptures; ruines d'un ancien couvent de bernardins, classées parmi les monuments historiques. Les galeries de ce remarquable édifice appartiennent aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles; elles sont ornées de bas-reliefs représentant les principales scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

CADOURS, bourg et commune de France (Haute-Garonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 39 kilom. N.-O. de Toulouse; pop. aggl. 445 hab. — pop. tot. 1,030 hab.

CADOVIUS (Jean), également connu sous le nom de *Müller*, théologien, médecin et littérateur frison, né en 1650, mort en 1725. Il était fils de Mathias Cadovius, surintendant de la Frise orientale, qui, pour cacher sa paternité, le fit élever sous le nom de Müller. Il continua à porter ce nom lorsqu'il devint recteur de l'école latine d'Esens (1670) et pasteur de Stadestorf en 1675; mais Mathias Cadovius étant mort en 1679, il prouva la légitimité de sa naissance, réclama sa part d'héritage, et, depuis cette époque, il prit le nom de son père, à qui il succéda dans sa charge de surintendant. Tout en remplissant ses fonctions, il exerça la médecine et continua à se livrer à ses études littéraires, particulièrement à celle de l'ancien dialecte frison. Il a écrit sur ce sujet, en 1791, un ouvrage intitulé : *Memoriale linguae frisicae antiquae*, qui est conservé en manuscrit dans la bibliothèque d'Emden. C'est une sorte de grammaire et de vocabulaire frisons, renfermant, entre autres choses, les cinq parties principales du catéchisme de Luther, ainsi que les symboles de Nicée et de saint Athanasie.

CADOVIUS (Antoine-Gunther), théologien allemand, né à Oldenbourg en 1654, mort en 1681. Après avoir pris ses grades à l'université de Wittemberg, il voyagea pour s'instruire; puis il revint près de son père, surintendant général ecclésiastique à Aurich. Nommé prédicateur de la duchesse Christine-Charlotte, il devint successivement second pasteur et, en 1768, premier pasteur à Esens, où il finit ses jours. Ses principaux ouvrages sont : *Disputatio de tempore* (Wittemberg, 1674, in-4°); *Disputatio de justitia universalis* (Wittemberg, 1674, in-4°).

CADOXTON, village et paroisse d'Angleterre, dans le pays de Galles, comté de Glamorgan, à 1 kilom. N. de Neath; 4,536 hab. Exploitation de houille et de cuivre.

CADRAN s. m. (ka-dran — lat. *quadrans*, même sens; de *quadrare*, carrer, parce qu'on donnait autrefois à tous les cadrans solaires la forme d'un quadrilatère). Surface divisée sur laquelle les heures sont marquées : *CADRAN de montre, de pendule, d'horloge. Un CADRAN d'émali. La perte de la vie est imperceptible; c'est l'aiguille du CADRAN que nous ne voyons pas aller.* (Mme de Sév.) *Que l'aiguille circule sur un CADRAN d'or ou de bois, l'heure n'a que la même durée.* (Chateaub.)

Tandis que tristement ce globe qui balance Me fait compter les pas de la mort qui s'avance, Le Français, entraîné par ses légers desirs, Ne voit sur ce cadran qu'un cercle de plaisirs.

FAVART.

Il Cercle portant des divisions quelconques : *Le CADRAN d'un télégraphe électrique, d'un baromètre anéroïde.*

— Fig. Signe, marque, avertissement certain : *Le bonheur est le CADRAN qui marque en*

nous le degré de perfection relative auquel nous sommes parvenus. (Ed. About.)

— *Cadrans solaires* ou simplement *Cadrans*, Surface divisée sur laquelle l'heure est marquée par un style dont le soleil projette l'ombre toujours aux mêmes heures sur les mêmes divisions : *Un CADRAN vertical, horizontal, méridien, septentrional.* Les CADRANS SOLAIRES étaient connus de temps immémorial des Egyptiens, des Chaldéens; ils l'étaient même des Hébreux. (Pocillon.) *Le cours du soleil se marque sur un CADRAN.* (Boss.) *Anaximandre fut l'inventeur de la sphère et des CADRANS SOLAIRES.* (Baillly.)

... Toujours il faut régler sa montre, Sur les cadrans du pays où l'on est.

VIENNET.

L'ombre seule marque en silence Sur le cadran rempli des pas muets du temps.

LAMARTINE.

Il *Cadrans lunaires*, Appareil analogue au précédent, mais dans lequel la lumière de la lune supplée à celle du soleil.

— Fam. *Faire, achever le tour du cadran*, Faire une même chose douze heures durant, temps que l'aiguille des heures met à faire le tour d'un cadran de montre ou d'horloge : *J'ai dormi onze heures; une heure de plus, je FAISAIS LE TOUR DU CADRAN. C'était un jeu effréné où la comtesse passait les nuits et FAISAIT SOUVENT LE TOUR DU CADRAN.* (St-Sim.) Il Revenir à son point de départ, après divers changements successifs : *La princesse Palatine avait commencé par les idées cartésiennes; de là elle avait passé par ne plus rien croire, et, AYANT ACHÉVÉ LE TOUR DU CADRAN, elle avait remonté d'elle-même vers la religion.* (Chateaub.)

— Phys. *Baromètre à cadran*, Baromètre à mercure dont les variations sont indiquées par une aiguille qui parcourt un cadran.

— Jeux. *Tour du cadran*, Espèce de combinaison au moyen de laquelle on devine l'heure à laquelle une personne compte faire quelque chose, en lui faisant faire tout haut certains calculs.

— Techn. Cercle de carton divisé, dont les facteurs d'orgues se servent pour noter les cylindres des orgues de Barbarie.

— Comm. Qualité de papier : *Du CADRAN, du papier CADRAN.*

— Agric. Maladie des arbres. Syn. de CADRANURE.

— Ornith. Espèce de grive qui vit en Afrique.

— Moll. Genre de mollusques gastéropodes marins, à coquille conique très-aplatie, formé aux dépens du genre troque ou toupie. Il comprend sept espèces vivantes, dont une seule se trouve dans la Méditerranée, les autres dans les océans Indien et Austral. On en compte un nombre à peu près égal de fossiles : *Le CADRAN strié se trouve dans la Méditerranée.* (C. d'Orbigny.)

— Bot. Nom vulgaire de l'orange dans quelques localités.

— Homonyme. Cadrant (du verbe *cadrer*.)

— Encycl. Si la hauteur méridienne du soleil ne variait pas journellement pendant toute l'année, un cadran solaire pourrait être une surface fixe quelconque où fussent marquées d'avance les lignes que devrait recouvrir l'ombre solaire portée, aux différentes heures de la journée, par un style droit ou courbe, également fixe : le soleil revenant en effet chaque jour, à la même heure, reprendre la même place dans le ciel, par rapport à nous, le même style fixe porterait chaque jour la même ombre à la même heure sur la surface fixe; les mêmes lignes d'ombre, quelles qu'elles fussent, serviraient donc perpétuellement à indiquer les mêmes heures.

Il n'en peut être ainsi, puisque la route diurne du soleil dans le ciel change continuellement. Pour remplir la condition, évidemment indispensable, que les mêmes lignes d'ombre correspondent toujours aux mêmes heures, il a donc fallu choisir le style fixe de manière que les surfaces cylindriques, qui le projetaient sur la surface fixe, parallèlement aux rayons solaires, redevenissent les mêmes aux mêmes heures des jours consécutifs.

Or la directrice d'un cylindre restant fixe, ce cylindre change nécessairement lorsque change la direction de ses génératrices, à moins que, la directrice étant droite, la surface cylindrique ne devienne plane, auquel cas la direction des génératrices peut être déplacée arbitrairement dans ce plan sans qu'il change.

Le style fixe destiné à porter les ombres horaires ne pouvait donc être que rectiligne; mais une droite quelconque ne saurait être employée à cet usage, il faut encore que le soleil, quelle que soit sa hauteur méridienne variable, revienne, aux mêmes heures, dans les mêmes plans passant par le style.

L'axe du monde, c'est-à-dire la parallèle à la ligne des pôles terrestres, menée par le point du globe où se trouve l'observateur, remplit cette condition, puisque, dans son mouvement diurne apparent, le soleil tourne uniformément autour de cet axe, de manière à passer à des intervalles égaux de temps, dans des plans menés par lui à des distances angulaires égales les uns aux autres.

Le style est donc toujours complètement déterminé de forme et de position : quant à la surface sur laquelle l'ombre portée par lui doit

être reçue, il est clair qu'elle reste complètement arbitraire, mais on ne la prend jamais que plane.

Cela posé, le cadran solaire est dit *équatorial, horizontal, vertical méridien* ou enfin *vertical déclinant*, selon que le plan sur lequel l'ombre est reçue est parallèle au plan de l'équateur céleste, c'est-à-dire perpendiculaire à la ligne des pôles ou au style lui-même, horizontal, vertical, mais perpendiculaire à la méridienne du lieu, ou enfin vertical quelconque.

La construction du cadran équatorial résulte immédiatement de l'application des principes posés plus haut, car le plan horaire du soleil, c'est-à-dire le plan passant par le centre de cet astre et par la ligne des pôles, ou le style, parcourant les 360° de la circonférence en 24 heures, c'est-à-dire 15° en 1 heure, et ce plan restant toujours perpendiculaire à celui du cadran, sa trace sur ce dernier doit parcourir aussi 15° angulaires en une heure, de sorte que les lignes d'ombre successives doivent être à 15° les unes des autres.

Comme d'ailleurs la ligne du midi doit être la trace, sur le plan du cadran, du plan méridien, c'est-à-dire du plan vertical mené par

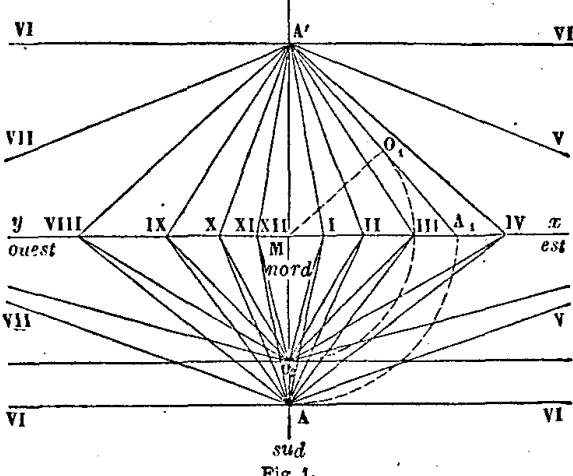


Fig. 1.

la hauteur connue du pôle au point où l'on se trouve. Il suffira, en effet, pour cela, de rabattre le plan méridien sur le plan vertical autour de MA' : le point A venant sur xy en A, si l'on fait l'angle MA'A' égal à la hauteur du pôle, on aura le point A'.

Cela posé, le plan parallèle à l'équateur mené par xy viendrait rencontrer le style en un point O, dont le rabattement sur A'A' serait au pied O, de la perpendiculaire abaissée de M sur cette droite.

Or, si l'on se figure le plan de l'équateur Oxy et que l'on imagine les lignes d'ombre marquées dans ce plan, considéré comme plan d'un cadran équatorial, elles viendraient rencontrer xy en des points qui appartiendraient aussi aux lignes d'ombre qui doivent être tracées sur le cadran horizontal Axy, de sorte que, si l'on connaissait ces points de rencontre, on l'aurait qu'à les joindre au point A pour obtenir les lignes cherchées.

Mais si l'on rabat le plan xyO sur le plan horizontal, autour de xy, les points en question ne se déplaceraient pas, puisqu'ils appartiennent à la charnière.

En rabattant donc MO, en MO, par un arc de cercle, menant du point O, à partir de O, M les lignes horaires O, XII, O, I, O, II, etc., O, XI, O, X, etc., à 15° angulaires les unes des autres, prolongeant ces lignes jusqu'à leurs rencontres avec xy et joignant les points de rencontre obtenus au point A, on aura marqué les lignes d'ombre cherchées du cadran horizontal.

Le soleil se levant à la droite de la figure et se couchant à la gauche, les ombres matinales sont à gauche et celles des vèpres à droite.

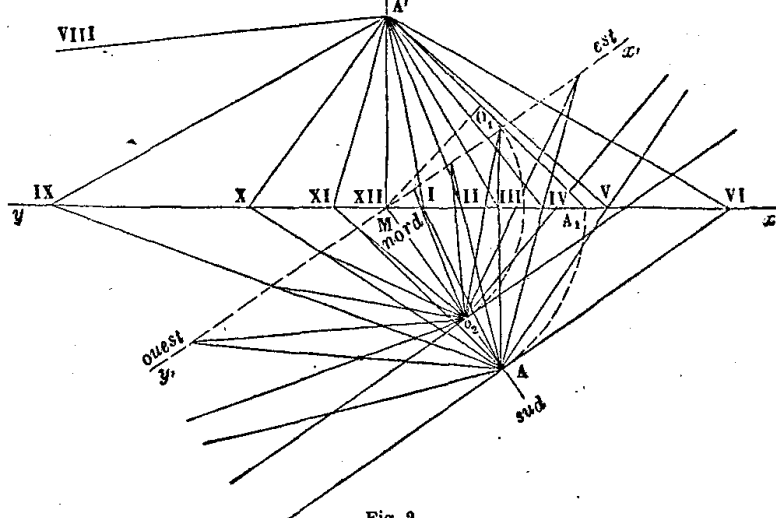


Fig. 2.

ce plan équatorial sur le plan horizontal, en le faisant tourner autour de la perpendiculaire xMy' (Ouest-Est) menée à MA, dans le plan horizontal, le même point O viendra se placer sur MA à une distance MO, égale à MO. Le rabattement du cadran équatorial sera

le style, les autres lignes horaires peuvent être aisément construites.

Le cadran équatorial est peu employé, parce que, le soleil se trouvant durant la moitié de l'année au-dessus de l'équateur et l'autre moitié au-dessous, les ombres, pour que l'instrument pût servir toute l'année, devraient être marquées des deux côtés; or la lecture serait difficile, au moins d'un côté. Quoi qu'il en soit, les règles de construction du cadran équatorial étaient nécessaires à connaître pour qu'il fût possible d'établir celles à suivre dans les autres cas.

— *Cadrans horizontaux*. Supposons d'abord que le cadran doive être horizontal : soient sur le plan du cadran, que le papier figurera, A le point d'attache du style, MA ou Nord-Sud la méridienne, xy ou Est-Ouest une perpendiculaire à cette méridienne, et prenons pour plan de projection le plan horizontal du cadran et le plan vertical passant par xy.

Le plan méridien sera le plan de profil A'MA, et le style, situé dans ce plan, ira rencontrer le plan vertical de projection en un point A' que l'on détermine aisément par la condition que l'angle A'AM soit égal à

— *Cadrans verticaux méridiens*. Le plan vertical Axy de la figure précédente est perpendiculaire à la méridienne AM, c'est donc le plan du cadran vertical méridien, et la théorie précédente donne sans nouvelles recherches les lignes d'ombre sur ce plan. En effet, le style est alors attaché en A' et dirigé vers A, les lignes d'ombre passent par les points précédemment marqués sur xy; il ne reste donc qu'à joindre ces points au point A'.

— *Cadrans verticaux déclinants*. La construction de ce dernier cadran résulte aussi simplement de la construction préalable du cadran équatorial. Soit A'xy le plan vertical déclinant, considéré comme confondu avec le plan du papier, A' le point d'attache du style et xy une horizontale du plan : prenons pour plans de projection le plan A'xy et un plan horizontal passant par xy, et supposons le plan horizontal rabattu sur le plan vertical.

La trace MA du plan méridien, sur ce plan horizontal, devra faire avec la perpendiculaire à xy un angle égal à l'angle connu du plan vertical déclinant avec le plan vertical méridien; on pourra donc aisément tracer cette ligne MA. Le style se trouvera dans le plan A'AM, et l'on obtiendra le point A, où il perce le plan horizontal, en formant l'angle A'AM égal à la hauteur du pôle au point où l'on se trouve, et rabattant MA, sur MA par un arc de cercle.

Si l'on imagine le plan parallèle à l'équateur mené par M, ce plan viendra couper le style en un point O dont le rabattement O, sur A'A, sera au pied de la perpendiculaire MQ, abaissée sur cette droite, et si l'on rabat

donc aisé à construire; or les lignes d'ombre sur ce cadran viendront couper xy' en des points qui appartiendront aussi aux lignes d'ombre sur le plan horizontal, de sorte qu'il suffira de joindre ces points au point A pour achever le cadran horizontal.

des officiers, sous-officiers et caporaux qui composent une de ces divisions. Ces divers grades forment, en effet, comme un *cadre* que les soldats viennent remplir. Cela est si vrai que, dans certains pays, en Prusse notamment, on ne laisse, en temps de paix, subsister que les *cadres*, et les événements dont l'Allemagne vient d'être le théâtre prouvent que cette organisation ne compromet en rien la puissance militaire d'une nation. Elle lui permet, au contraire, de réaliser des économies et de laisser à l'agriculture les bras dont elle a besoin.

On désigne aussi sous le nom de *cadre* l'ensemble de tous ceux qui, dans l'armée, exercent un commandement. Envisagé à ce point de vue, le *cadre* se divise en quatre classes :

La première classe, dite des sous-officiers, comprend les sergents, les maréchaux des logis, les adjudants ;

La deuxième, dite des officiers subalternes, les sous-lieutenants, les lieutenants, les capitaines ;

La troisième, dite des officiers supérieurs, les chefs de bataillon, chefs d'escadron, lieutenants-colonels, colonels ;

La quatrième, dite des officiers généraux, les généraux de brigade, les généraux de division, les maréchaux de France.

La même classification se retrouve dans le *cadre* de l'armée de mer.

— *Cadre de réserve*. Il comprend les officiers généraux de terre et de mer que leur âge ne permet pas de maintenir dans la première section de l'état-major général. Ce *cadre*, supprimé par décret du 3 mai 1848, a été rétabli le 1^{er} décembre 1852. Les maréchaux de France, les amiraux, les généraux de division ayant commandé en chef, les vice-amiraux qui remplissent les conditions nécessaires pour être élevés à la dignité d'amiral et qui ne peuvent l'obtenir faute de vacances, sont toujours considérés comme en activité et ne figurent pas sur le *cadre de réserve*.

Quant aux autres officiers généraux, ils en font partie dès qu'ils ont atteint la limite d'âge. Cette limite est fixée à soixante-deux ans pour les généraux de brigade, à soixante-cinq ans pour les généraux de division et les contre-amiraux, à soixante-huit ans pour les vice-amiraux.

Les officiers généraux inscrits au *cadre de réserve* ne touchent que les trois cinquièmes de leur solde, sans les accessoires. Ils peuvent être rappelés à l'activité, mais seulement en temps de guerre, et à l'intérieur de l'empire.

CADRER v. n. ou intr. (ka-dre — rad. *cadre*). Convenir, concorder, s'accorder, aller bien avec autre chose : *La réponse ne cadre pas avec la demande.* (Acad.) *Les dépositions de ces témoins ne cadrent guère ensemble.* (Acad.) *Les explications ne cadrent pas avec le texte.* (Boss.) *Cette loi cadre bien mal avec l'opinion des hommes.* (La Bruy.) *Cet événement n'a pu cadrer fortuitement avec la prophétie.* (J.-J. Rouss.) *Je n'ai pas cherché à faire cadrer ces deux résultats.* (Turgot.) *Vous ne pouvez choisir un endroit qui cadrât mieux avec l'histoire que je vous ai promise.* (Scribe.) *Les systèmes des communistes ne cadrent pas avec la nature humaine.* (Mich. Chev.) *Racontez, madame, dit-il, pour voir si les deux récits cadrent bien l'un avec l'autre.* (Alex. Dum.)

Les livres cadrent mal avec le mariage.

MOLIÈRE.
Mais pour voir si les vers cadrent à la matière,
Faisons-en, vous et moi, l'anatomie entière.

BOURSAULT.

— *Cadrer à*, suivi d'un infinitif. Concourir à, s'accorder pour : *Il n'y a nul doute que Darius le Mède ne puisse avoir été un Assuérus ou Cyaxare, et tout cadre à lui donner un de ces deux noms.* (Boss.) Cette locution a vieilli. *« Cadrer à quelqu'un, s'accommoder à ses idées ou à ses goûts : Il est souvent plus court et plus utile de cadrer aux autres que de faire que les autres s'ajustent à nous. »* (La Bruy.) *« On dit aussi Cadrer aux vus, aux idées, aux goûts de quelqu'un : »*

Je suis presque tenté, pour cadrer à vos vus,
D'ôter mon habit vert et de me mettre en noir.

A. DE MUSSET.

— Absol. Aller bien, convenir :
Mon dessein n'était pas d'étendre cette histoire ;
On la savait assez ; mais je me suis bon gré,
Car l'exemple a très-bien cadré.

LA FONTAINE.

— Comm. *Faire cadrer un compte*, En modifier les chiffres de façon à obtenir un total voulu ou connu d'ailleurs.

— Techn. En termes de chamoiseur, de mégissier, etc., Étendre une peau sur le cadre ou la herse pour la travailler : *Quand les buffles sont essorés, on les cadre.* (Fontenelle.)

— Antonymes. Déparer, détonner, grimacer, jurer.

CADRILLE s. f. (ka-dri-llé). Art milit. anc. Syn. de QUADRILLE.

CADRITE s. m. (ka-dri-té). Hist. relig. Membre d'un ordre monastique turc fondé à Bagdad, en 1165, par Abd-ul-Cadir-Guilang.

CADRIË s. m. (ka-dri-ïé). Hist. relig. L'une des six classes qui comprennent les soixante-douze sectes musulmanes.

CADROY (Pierre), conventionnel, mort en 1813. Député des Landes en 1792, il vota la réclusion du roi, fut envoyé en mission à Marseille après le 9 thermidor, et participa aux réactions sanglantes de cette époque. Il siégea encore au conseil des Cinq-Cents, fut déporté comme royaliste au 18 fructidor, et devint maire de Saint-Sever sous le Consulat.

CADRY (Jean-Baptiste), théologien français, connu sous l'anagramme de *Darcy*, né à Trez en 1680, mort en 1756. Après avoir achevé ses études en 1710, il entra dans les ordres, devint vicaire de Saint-Etienne-du-Mont et de Saint-Paul à Paris, et se fit, comme prédicateur, une réputation qui lui valut d'être nommé chanoine et théologal à Laon, en 1718. Destitué en 1721, à cause de sa vive opposition à la bulle *Unigenitus*, il se vit obligé de fuir de retraite en retraite, et, après avoir habité quelque temps Palaiseau, où il composa plusieurs ouvrages, il trouva enfin un asile près de Caylus, évêque d'Auxerre. Ce prélat étant mort en 1748, il se retira à Savigny, où il termina sa vie. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Apologie pour les chartreux*, etc. (Paris, 1725, in-4°) ; *Preuves de la liberté de l'Eglise de France dans l'acceptation de la constitution Unigenitus* (1726, in-4°) ; *Histoire de la condamnation de l'évêque de Senes* (1728, in-4°) ; *Observations théologiques et morales contre le P. Berruyer*, 3 vol. in-12).

CADSAND, île et ville de Hollande. V. KADSAND.

CADSURA. V. KADSURA.

CADUBRIUM, nom latin de Cadore.

CADUC, **UQUE** adj. (ka-duk, u-ke — lat. *caducus*, même sens ; de *cadere*, tomber). Sujet, exposé à tomber : *Un bâtiment vieux et caduc. Quel architecte est celui qui, faisant un bâtiment caduc, y met un principe pour se relever de ses ruines !* (Boss.)

— Par ext. Se dit d'un vieillard ou d'un vieil animal qui est cassé, dont les forces sont abattues par l'âge : *Etre caduc. Devenir caduc. Un père si vieux et si caduc.* (La Bruy.) *Une famille ne pourrait subsister toute seule si elle était uniquement composée de vieillards caducs.* (B. de St-P.) *Tuer un chien devenu caduc au service de la famille, c'était une sorte d'impie.* (Chateaub.)

C'est trop d'être éconduit et traité de caduc.

E. AUGIER.

« Qui appartient aux personnes caduques : *Age caduc. Santé caduque. L'esprit de vie s'éteint en moi par degrés ; mon âme ne s'élance plus qu'avec peine hors de sa caduque enveloppe.* (J.-J. Rouss.) *Les passions caduques d'une cinquantaine de vieillards ne m'offrent aucune prise sur elles.* (Chateaub.)

Achève donc ton ouvrage,

Viens, à favorable mort,

De ce caduc assemblage

Rompre le fragile accord.

J.-B. ROUSSEAU.

— Fig. Périssable, précaire, passager : *La récompense des élus de Dieu est une récompense éternelle ; au lieu que les récompenses du monde sont caduques et périssables.* (Bourdai.) *Dans notre littérature caduque, sauf quelques exceptions, il n'y a de vivants que les morts.* (Ch. Nod.)

De nos jours, ma gloire caduque

Cherche à rappeler ses vertus. SCRIBE.

« Peusolide, mal fondé : *L'royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde, et la comparaison que vous pouvez faire entre ce royaume et ceux de la terre est caduque.* (Boss.) *« Inus. Un côté du génie de Bossuet, c'est précisément l'emploi de ces expressions, anciennes déjà, mais toutes nouvelles par l'énergie du sens qu'il leur prête, et que personne, le plus souvent, n'a osées et ne pouvait oser après lui. »* *« Nul, qui n'est pas compté, dont il n'est pas tenu compte : Le père et le fils étant d'avis différents, leurs voix ne seraient comptées que pour une, et elle serait caduque. »* (St-Sim.)

— Jurispr. Se dit des legs et donations considérés comme non avenus dans certains cas prévus par la loi : *Mon oncle m'avait légué sa bibliothèque ; mais un incendie qui l'a détruite a rendu mon legs caduc. La donation d'un établissement public est caduque, lorsqu'elle n'est pas autorisée par le gouvernement. La dot était caduque après la mort de la femme.* (Montesq.)

— Pathol. *Mal caduc*, Epilepsie, maladie appelée aussi *haut mal*. Le nom de *mal caduc* lui vient sans doute de ce que les personnes qui en sont atteintes font ordinairement une chute au début de chaque accès. *« Tomber du mal caduc, Etre épileptique. »*

— Anat. *Membrane caduque*, Membrane qui se développe à la face interne de l'utérus, à l'époque de la fécondation, et qui est expulsée avec le fœtus au moment de l'accouchement, circonstance à laquelle elle doit son nom. *« Substantiv. Nom de la même membrane : La caduque. »*

— Zool. Se dit de tout organe qui ne persiste pas, comme les pattes de certains insectes.

— Bot. Qui ne persiste pas, qui se détache spontanément du végétal avant la mort de celui-ci : *Calice caduc. Stipules caducs. Corolle caduque. Feuilles caduques. Les prairies du sombre empire devaient être couvertes de menthe, ainsi que d'asphodèle et autres tiges herbacées caduques et pâles.* (Val. Parisot.)

La corolle est caduque dans la vigne. (C. d'Orbigny.)

— Antonymes. Robuste, vigoureux ; vivace, persistant, en botanique.

— Encycl. Bot. On peut dire que tous les organes des végétaux sont *caducs*, puisque, en général, ils se détachent de la plante au bout d'un temps plus ou moins long. Les feuilles dites *persistantes*, comme celles des arbres verts, ne restent guère que trois ou quatre ans sur l'arbre. Cependant on réserve le mot *caduc* pour les organes qui se détachent au bout d'un temps assez court, par exemple, pour les feuilles qui, développées au printemps, tombent à l'automne de la même année. Quelques organes ont une durée dont la brièveté est, poussée à ses dernières limites, dont l'existence est en quelque sorte éphémère ; on leur donne alors l'épithète de *fugaces* ; tel est le calice du pavot.

— Anat. Hunter avait remarqué et signalé l'existence d'une membrane enveloppante de l'œuf humain et tombant à chaque grossesse ; c'est en raison de cette propriété qu'il nomma *caduque* cette membrane, regardée aujourd'hui comme la muqueuse de l'utérus hypertrophiée pour satisfaire à de nouvelles fonctions. Avant Hunter, Arétée, Fabrice d'Aquapendente, Harvey et Albinus avaient signalé les phénomènes physiologiques qui accompagnent le développement de la *caduque*.

Le point le plus curieux de l'histoire de cette membrane a été longtemps un sujet de controverse parmi les physiologistes et les accoucheurs ; nous voulons parler de son mode de formation. On admettait anciennement que l'œuf, sortant de la trompe pour arriver dans l'utérus, trouvait l'orifice extérieur de cette trompe oblitéré par une membrane de nouvelle formation produite par exsudation de l'utérus ; c'était là la *caduque vraie, externe, utérine*. Cependant l'œuf, repoussant cette membrane, s'en coiffait comme d'un capuchon, et s'entourait ainsi d'une nouvelle enveloppe formée d'un feuillet réfléchi de la *caduque utérine* : c'était là la *caduque ovulaire ou réfléchie*. On supposait, entre les deux feuillets de cette *caduque*, un liquide, l'hydropérione, et la membrane s'appelait elle-même *périone* ou *périone*. Mais, comme au point où l'œuf est le plus rapproché des parois de la matrice, on pouvait observer facilement un épaississement et un développement de vascularisation dans la *caduque*, il fallait encore admettre, par une nouvelle hypothèse, qu'il s'organisait en ce point une membrane vasculaire de nouvelle formation : c'était la *caduque tardive, caduque inter-utéro-placentaire*.

Ce qui détruit de fond en comble la théorie compliquée que nous venons d'exposer, c'est qu'elle ne repose que sur un tissu de suppositions injustifiées par l'observation. Lorsque l'œuf arrive dans la matrice, il ne trouve pas l'ouverture de la trompe oblitérée, il la trouve libre. Seiler, Sabatier, Mayer, les Webers, J. Reide, de Baër, investigateurs infatigables et connus par leurs recherches savantes sur la constitution de l'œuf, se sont rattachés à une autre théorie, adoptée et développée plus récemment par MM. Coste et Courty. Elle se présente avec tous les caractères d'une vérité démontrée par l'expérience et l'observation, et c'est elle que nous allons exposer en quelques mots.

Suivant la doctrine universellement adoptée aujourd'hui, la *caduque* n'est autre que la membrane muqueuse utérine, boursoufflée, épaissie, condupliée, et emprisonnant l'œuf dans un de ses replis. La *caduque*, en effet, présente les mêmes éléments anatomiques que la muqueuse utérine à l'état normal ; et, si cette preuve n'était pas regardée comme suffisante, rappelons les phénomènes dont la muqueuse utérine devient le siège à l'époque menstruelle ; rappelons les chutes spontanées de cette muqueuse, espèces de fausses couches membraneuses qui ont mis fin à des accidents hémorragiques menaçants ; rappelons enfin la disparition de la muqueuse utérine chez les femmes âgées.

Ainsi, quand l'œuf arrive dans la matrice, il trouve la muqueuse utérine préparée à le recevoir ; elle est comme sillonnée de plis profonds et multipliés. L'œuf se loge dans une de ces anfractuosités, et la membrane, à son tour, se soulève autour de lui, et forme un boursoufflement circulaire comparable à celui que forment les bourgeons charnus autour d'un pois à cauter. La membrane, ainsi soulevée, se ferme alors comme une bourse au-dessus de l'œuf qu'elle emprisonne ; elle s'amincit, ses vaisseaux disparaissent, et c'est pourquoi les anatomistes, qui n'ont examiné cette membrane qu'à une époque avancée de la grossesse, ont pu croire qu'elle était toujours privée de vascularisation, et l'ont appelée *membrane anhiste*. La partie décrite sous le nom de tissu inter-utéro-placentaire appartient donc à la *caduque* ; mais, en ce point, elle s'est creusée de lacs sanguins que pénètrent les villosités du chorion ; elle sépare l'œuf de la couche musculaire de l'utérus, et contribue à la formation du placenta fœtal.

Cependant, avec les progrès de la grossesse, la portion réfléchie de la *caduque* s'est amincie et atrophie ; la matière albumineuse et sanguinolente qui remplissait l'intervalle des deux feuillets s'est résorbée ; les deux feuillets eux-mêmes, accolés l'un à l'autre, ne forment plus qu'une membrane ; enfin la muqueuse utérine tout entière, déjà flétrie des

le quatrième mois, tombe, au terme de la grossesse, avec le chorion et l'amnios, justifiant ainsi l'épithète de *caduque* que lui donnent les accoucheurs. C'est pendant ce temps qu'une nouvelle muqueuse s'est organisée sous la première, et, après la délivrance, restituée à l'utérus cette doublure intérieure dont il est toujours pourvu dans l'état physiologique. L'usage de la *caduque* utérine est donc de fournir à l'œuf une enveloppe de protection, et d'aider à la nutrition de l'embryon par la formation du placenta maternel.

CADUCÉATEUR s. m. (ka-du-cé-a-teur — lat. *caduceator*, même sens ; de *caducum*, *caducée*). Antiq. Héraut d'armes qui portait un caducée comme marque distinctive de ses fonctions.

CADUCÉE s. m. (ka-du-sé — lat. *caduceum*, même sens ; corrupt. du gr. *kérukeion*, objet qui appartenait à un héraut). Principal attribut de Mercure, consistant en une verge autour de laquelle s'entrelacent deux serpents : *Le caducée est un des symboles de la paix.* *« Symbole du commerce, auquel Mercure présidait chez les anciens. »* *« Etat de commercant : Je résous d'abandonner pour jamais le caducée. »* (Le Sage.) *« Symbole de l'éloquence, autre attribution du même dieu : L'éloquence est ce caducée de Minerve qui conduit les âmes. »* (P.-L. Cour.)

— Bâton couvert de velours et fleurdéliné, que portaient le roi d'armes et les hérauts d'armes dans les grandes cérémonies :

La charge est vraiment belle, et pour un tel dessein,
Il ne me faudrait plus qu'un caducée en main.

REGNARD.

— Blas. Meuble de l'écu qui représente une verge surmontée de deux ailes, et accolée de deux serpents ou bisces entrelacées et affrontées, de sorte que la partie supérieure de leur corps forme un arc : *Famille Brossette de Varenne : D'azur au caducée d'or. — Famille Viot de Mercure : D'azur au caducée d'or, accompagné en chef de deux roses d'argent. — Famille Brenas : D'azur au caducée d'or.*

— Encycl. Le *caducée* consistait en une baguette de laurier ou d'olivier, surmontée de deux petites ailes, et autour de laquelle s'entrelaçaient deux serpents. Les anciens le regardaient comme le principal attribut de Mercure et comme le symbole de la paix. D'après la Fable, Apollon avait donné cette baguette à Mercure en récompense de ce qu'il lui avait cédé l'honneur d'avoir inventé la lyre. Mercure, se trouvant un jour en Arcadie, rencontra deux serpents qui se battaient ; il jeta au milieu d'eux sa baguette pour les séparer, et il les vit s'y enrouler en cessant aussitôt leur combat. A partir de ce moment, le *caducée* devint le symbole de la concorde, et, par une extension toute naturelle, du commerce. Mercure s'en servait pour conduire les âmes aux enfers, pour fendre les nuages, chasser les vents, etc. Ce dieu n'était pas le seul qui comptât le *caducée* parmi ses attributs. Il figure souvent parmi ceux de Bacchus, de Cérès, de la Félicité, de la Paix et de plusieurs autres divinités mythologiques, toujours avec la même signification pacifique. C'est pour cette raison que les anciens Grecs en firent la marque distinctive des ambassadeurs et des hérauts. Cet emblème rendait inviolables tous ceux qui le portaient pour accomplir une mission de paix, et les suppliants s'en avaient pour se préserver de toute violence. Une branche de verveine servait fréquemment chez les Romains à remplacer le *caducée*. Enfin, au moyen âge, le roi d'armes et les hérauts tenaient à la main, dans les grandes cérémonies, un bâton de velours fleurdéliné, qui, par analogie, avait reçu le même nom.

CADUCIBRANCHE adj. (ka-du-si-bran-che — du lat. *caducus*, *caduc* ; *branchia*, *branchies*). Erpét. Dont les branchies ne persistent pas dans l'âge adulte.

— s. m. pl. Groupe de batraciens, renfermant tous les genres dont les branchies disparaissent dans l'âge adulte, comme les grenouilles, les salamandres et la majeure partie des espèces de cette classe.

CADUCIFÈRE adj. et s. m. (ka-du-si-fè-re — de *caducée* et du lat. *fero*, je porte). Se disait quelquefois de Mercure, qui avait le caducée pour attribut.

CADUCIFLORE adj. (ka-du-si-flo-re — du lat. *caducus*, *caduc* ; *flor*, *floris*, *fleur*). Bot. Dont les fleurs sont caduques, tombent de très-bonne heure.

CADUCITÉ s. f. (ka-du-si-té — rad. *caduc*). Etat, caractère de ce qui est caduc, de ce qui tombe ou menace de tomber : *Caducité d'une maison. Nous trouvâmes la caducité du bâtiment compensée par la propriété des meubles.* (Le Sage.)

— Grande vieillesse, période de la vie humaine qui précède la décrépitude : *La caducité qui suivra nous fera regretter l'âge viril où nous sommes encore et que nous n'estimons pas assez.* (La Bruy.) *La mort qui prévient la caducité arrive plus à propos que celle qui la termine.* (La Bruy.) *« Il ne nous restait de toutes nos espérances que la caducité d'un grand roi. »* (Mass.) *« La caducité commence à l'âge de soixante-dix ans. »* (Buff.) *« La décrépitude suit la caducité. »* (Buff.) *« Le Français n'a point d'âge mûr, et passe de la jeunesse à la caducité. »* (Duclos.) *« L'image de la caducité sans consolation m'affligeait avant le temps. »*

(J.-J. Rousseau.) *L'homme qui assure son honneur en risquant sa vie ne fait qu'échapper à la caducité.* (E. de Gir.)

Je consacre à mon Dieu, négligé trop longtemps, De ma caducité les restes languissants.

Toux, gravelle, pituite, Assiégent sa caducité.

J.-B. ROUSSEAU.

— Fig. Etat de ce qui touche à sa fin, de ce qui est près de périr; caractère de ce qui est passager, peu solide, peu durable: *Je vois en la vieillesse d'Elisabeth la mourante caducité de la loi.* (Boss.) *Le vice le plus inséparable des choses humaines, c'est leur propre caducité.* (Boss.) *Tout ce qui tient à l'homme se sent de sa caducité.* (J.-J. Rouss.) *Venise touchait à sa décadence; mais le silence et l'immobilité de son gouvernement lui cachait à elle-même sa caducité.* (Lamarine.)

... On peut aux forêts comparer les cités En fait de changements et de caducités.

A. BARBIER.

— Jurispr. Annulation des legs et des donations, dans les cas où la loi les déclare caducs.

— Bot. Caractère des organes caducs: *La caducité des feuilles, de la corolle.*

— Syn. *Caducité, décrépitude.* La *caducité* est une vieillesse déjà avancée, et qui présente les signes d'une chute, c'est-à-dire d'une mort prochaine. La *décrépitude* est le dernier degré de la *caducité*; le corps du vieillard *décrépité* est déjà en ruine; il craque de toutes parts, il va tomber. Outre cette différence, il faut en signaler une autre; c'est que *caducité* se dit des choses aussi bien que des hommes, et *décrépitude* ne s'applique qu'aux vieillards.

— Antonymes. *Vigueur*; *âge mûr*, force de l'âge, jeunesse; *persistance*, en botanique.

CADUQUE s. f. (ka-du-ke — rad. *caduc*). Anat. Membrane caduque. V. *CADUC*.

CADURCI, peuple de l'ancienne Gaule, dans l'Aquitaine fr., entre les Lémovices au N., les Arvernes et les Ruthènes à l'E., les Voies Telesages et les Lactorates au S., les Nitobriges et les Pétrocoriens à l'O. Leur capitale était Divona, qui plus tard fut appelée Cadurci, sur l'emplacement de laquelle est bâti Cahors. Les Cadurques ou *Cadurci*, renommés dans les Gaules pour leurs fabriques de poteries, furent un des derniers peuples qui osèrent résister à César.

CADURCIEN, **IEUNE** s. et adj. (ka-dur-si ain, i-e-ne — du lat. *Cadurci*, nom d'un peuple qui habitait Cahors et ses environs). Géogr. Habitant de Cahors ou de ses environs; qui appartient à Cahors ou à ses habitants: *Les Cadurciens. La population cadurcienne. Il a publié à Cahors un journal appelé le CADURCIEN.* Ne se dit que dans le style soutenu. Dans le langage ordinaire, on dit CAHORSIN.

CADURCIUM, **CADURCA TERRA** ou **CADURCENSIS AGER**, noms latins du Quercy.

CADUSII ou **CADUSIENS**, peuple de l'ancienne Asie occidentale, sur la côte S.-O. de la mer Caspienne, entre les fleuves Cyrus et Amordus ou Sygris. Leur territoire forme actuellement la province persane du Gilan.

CADWALDYR ou **CALWALADYR**, dernier roi des Bretons. En 660, il succéda à son père Cadwallon; mais, quand les barbares eurent envahi la Grande-Bretagne, il se retira à Rome, où il mourut en 705. Pendant le cours de son règne, il s'était montré plein de bienveillance pour les chrétiens.

CADWALLADER, médecin américain, qui exerçait son art à Philadelphie. Il a publié, vers 1740, le premier *Traité de médecine* qui ait paru en Amérique. Il attaque vivement dans cet ouvrage l'usage du mercure et des purgatifs violents.

CADWALLON, roi des Bretons dans le vi^e siècle. Vaincu par Edwin, prince de Northumberland, il fut ensuite rétabli par son neveu Brain-Hir, et c'est alors qu'il prit le titre de roi, en 633. Il eut pour successeur son fils Cadwaldyr.

CADWELL (Andrew), littérateur irlandais, né à Dublin en 1732, mort en 1808. Il embrassa la carrière du barreau dans sa ville natale en 1760; mais il ne tarda pas à l'abandonner pour se livrer à son goût pour les beaux-arts et surtout pour l'architecture. On a de lui: *Observations sur les édifices publics de Dublin* (1770), sans nom d'auteur.

CADWGAN, fils de Bleddyn, régna dans le nord du pays de Galles vers 1107. Il fut obligé de se retirer en Irlande avec son fils, qui avait enlevé la femme de Gerald. Il rentra dans ses Etats l'année suivante, et fut assassiné par son neveu.

CADYANDA, ville de l'ancienne Lydie, un peu au N.-E. de la ville moderne de Macri, découverte par M. Fallow en 1840. Près du village turc appelé Honzoumle, construit sur l'emplacement de l'ancienne Cadyanda, on trouve les restes d'un temple, d'un stade et d'un beau théâtre.

CÆ, Hist. nat. Pour les noms de genres ou de familles qui commencent par cette syllabe, et qui ne se trouvent pas ici, v. *CÆ*.

CÆCAL, **ALÆ** adj. (sæ-kal, a-læ — rad. *cæcum*). Anat. Qui appartient à l'intestin appelé

cæcum ou *cæcum*. On écrit à tort *CÆCUM*. V. la remarque au mot *CÆCUM*.

CÆCIFORME adj. (sæ-si-for-me — de *cæcum* et de *forme*). Hist. nat. Qui a la forme du *cæcum*, la forme d'un cul-de-sac, d'une cavité sans issue.

CÆCILUS s. m. (sæ-si-li-uss). Entom. Genre d'insectes névroptères détaché du genre *psocæ*.

CÆCILUS STATIUS, poète comique latin, d'origine gauloise, né à Milan, mort l'an 174 avant J.-C., avait commencé par être esclave. Ayant été affranchi, il devint l'ami d'Ennius et de Térence, dont il encouragea les débuts, et il composa pour le théâtre environ quarante comédies, imitées généralement de Ménandre. Il ne reste de ces pièces que quelques fragments, recueillis par Henri Estienne en 1564, et publiés notamment dans les *Opera et fragmenta veterum poetarum latinorum* de Maittaire en 1713.

CÆCINA ALIENUS, général romain, qui vivait au i^{er} siècle de notre ère. Lorsque Othon se fit proclamer empereur en Espagne, et excita à Rome une révolte dans laquelle Galba fut tué, Cæcina Alienus se prononça pour Vitellius, que l'armée de Germanie venait d'élever à l'empire, et marcha contre les troupes d'Othon, qu'il vainquit à Bédriac, l'an 69 de notre ère. Bientôt après, il abandonna Vitellius pour Vespasien; mais, n'ayant pas reçu de ce dernier les récompenses qu'il espérait, il conspira contre lui, et fut tué par Titus en sortant d'un festin.

CÆCINA PÆTUS. V. *PÆTUS*.

CÆCOGRAPHES s. m. (sæ-ko-gra-fes — du lat. *cæcus*, aveugle, et du gr. *graphô*, j'écris). Instrument à l'aide duquel on peut écrire sans y voir.

CÆCOGRAPHIE s. f. (sæ-ko-gra-fi — du lat. *cæcus*, aveugle, et du gr. *graphô*, j'écris). Art d'apprendre à écrire aux aveugles.

CÆCUBE, petit canton de l'Italie ancienne, sur les confins du Latium et de la Campanie, entre les villes modernes de Terracine et de Gaète; les Latins l'appelaient *Cæcubum* et *Cæculus Ager*. C'était, au milieu de marécages plantés de peupliers, une colline produisant un vin qui rivalisait avec le massique et le falerne.

CÆCULUS s. m. (sæ-ku-luss — nom mythol.). Genre de coléoptères, de la tribu des buprestides, comprenant six espèces répandues sur tout le globe.

CÆCUM s. m. (sæ-komm — du lat. *cæcus*, aveugle, parce que cet intestin est bouché, aveuglé). Anat. Sorte de prolongement ou d'embranchement sans issue qui se trouve entre l'intestin grêle et le colon.

— Fig. Détour, passage obscur: *Les prédestinations ne sont pas toutes droites; elles ne se développent pas en avenue rectiligne devant le prédestiné; elles ont des impasses, des cæcums, des tournants obscurs, des carrefours incertains offrant plusieurs voies.* (V. Hugo.)

— Rem. L'Académie écrit *cæcum*, sans *p*, mais se douter que le radical latin *cæcus* s'écrit par un *p*. Cette inadvertance a eu le sort glorieux de toutes les fautes échappées à l'Académie: on l'a religieusement reproduite dans la plupart des dictionnaires, et même, qui pis est, dans les ouvrages scientifiques. Comme il est probable que tous ceux qui connaissent l'orthographe adoptée par l'Académie, et qui n'en connaissent pas d'autre, chercheront *cæcum* pour y trouver les développements encyclopédiques que nous consacrons à cet intestin, comme à tous les organes importants du corps humain, nous les avons placés là où la plupart des lecteurs les chercheront, mais après avoir protesté contre l'erreur commise par l'Académie.

CÆDIE. Entom. V. *CÉDIE*.

CÆDITIUS (Quintus), guerrier romain. V. *CALPURNIUS FLAMMUS*.

CÆDMON, écrivain religieux et poète anglo-saxon du vi^e siècle. V. *CEDMON*.

CÆLEBOGYNE ou **CÉLEBOGYNE** s. f. (cæ-lé-bo-ji-ne — du lat. *cælebs*, célibataire; *gynê*, femme, femelle). Bot. Genre d'euphorbiacées de la Nouvelle-Hollande, qui semblent présenter une anomalie des plus singulières: bien que leurs fleurs soient complètement dépourvues d'étamines, ces arbrisseaux produisent des graines fécondes.

CÆLENE s. f. (sæ-lé-ne). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes détaché du genre *apamée*.

CÆLETE, peuple de l'ancienne Thrace; Plin le distingue en *Cæleta Majores* et *Cæleta Minores*; les premiers habitaient au pied du mont Hæmus, les seconds au pied du mont Rhodope.

CÆLIUS, nom d'une des sept collines comprises dans l'enceinte de Rome ancienne, au N. du mont Palatin. Après la destruction d'Alba Longa, Tullus Hostilius transporta les Albains sur le Cælius, qui dès lors fut réuni à la ville. Ce quartier de Rome ne renfermait aucun monument remarquable, mais il était très-peuplé et très-commerçant. Il fut dépeuplé et ruiné en 1080 par le Normand Robert Guiscard, duc de Pouille, qui défendit Grégoire VII contre l'empereur Henri IV et l'antipape Clément III, au prix du sac et du pillage de la ville éternelle.

CÆLIUS (Antoine), médecin italien, natif de Messine, où il vivait dans la première moitié du xv^e siècle, a publié deux ouvrages sur son art: *Tractatus de pulsibus* (Messine, 1618, in-40), et *Introductio universalis ad medicam facultatem*, etc. (Messine, 1818, in-40).

CÆLIUS AURELIANUS, médecin de la secte des méthodistes, dont on ignore complètement la vie. Selon les uns, il est né à Aria en Asie; selon d'autres, à Sicca en Afrique, et, pendant que certains le font vivre au v^e siècle, le plus grand nombre le regardent comme contemporain de Galien, c'est-à-dire comme ayant vécu au i^{er} siècle de notre ère. Quoi qu'il en soit, on a de ce médecin deux ouvrages intéressants, parce que, d'un côté, il y expose le système de la médecine méthodique, et que, de l'autre, en résumant les principes des médecins antérieurs, il donne des notions sur plusieurs points obscurs de l'ancienne médecine. L'un de ces traités, qui a pour objet les maladies chroniques, a pour titre: *Cælii Aureliani tardarum passionum libri V*, et a été publié pour la première fois à Bâle (1529, in-fol.); le second, sur les maladies aiguës, est intitulé: *Cælii Aureliani acutarum passionum libri III* (Paris, 1533, in-80).

CÆLIUS SABINUS. V. *SABINUS*.

CAEM s. m. (kan). Ancienne forme du mot *KAN*: *Le CAEM de Tartarie*.

CAEMMERER (Frédéric), poète français, né à Longwy en 1783. Après avoir fait ses études à Nancy, il entra dans le corps des mineurs en 1804. Etant à Hambourg, il fit connaissance avec la famille du célèbre poète allemand Klopstock. Le frère de ce grand écrivain, homme de lettres lui-même, distingué Caemmerer et lui donna sa fille. Nommé à la direction des postes de Longwy, Caemmerer trouva dans la culture des lettres et des Muses un moyen d'employer utilement ses loisirs. On connaît de lui un mémoire fort bien fait, qu'il adressa en 1822 à la Société littéraire (aujourd'hui Académie) de Metz, sur un autel antique découvert à Havange, village situé sur la route de Metz à Longwy; diverses poésies insérées dans le *Recueil des travaux de l'Académie de Metz* et dans le *Chansonnier des Grâces*.

CAEN (À LA MODE DE) loc. adv. Art culin. Se dit d'une manière d'accommoder les tripes et le gras double: *L'autre côté est occupé par les marchands de cidre chez lesquels on peut se régaler d'huîtres et de tripes À LA MODE DE CAEN.* (Gér. de Nerval.)

CAEN (*Cadomum*), ville de France (Calvados), ch.-l. du département, de l'arrondissement de son nom et de deux cantons, au confluent de l'Orne et de l'Orne, à 377 kilom. O. de Paris; pop. aggl. 34,260 hab. — pop. tot. 41,564 hab. L'arrondissement renferme 9 cantons, 183 communes et 131,959 hab. Cour impériale, cour d'assises, tribunaux de 1^{re} instance et de commerce, chef-lieu d'académie, facultés de droit, de sciences, des lettres; école préparatoire de médecine et de pharmacie, lycée impérial, école normale d'instituteurs, école d'hydrographie, conservatoire de musique, bibliothèque publique renfermant 50,000 volumes, musée de peinture et d'histoire naturelle, nombreuses sociétés scientifiques, littéraires et artistiques; chef-lieu de la 3^e subdivision de la 2^e division militaire; vice-consuls étrangers. Le confluent des deux rivières qui baignent la ville y forme un port composé d'un bassin à flot ayant 550 m. de longueur, 50 m. de largeur et 4 m. de profondeur. Ce bassin est directement relié au chemin de fer de Paris à Cherbourg et uni à la Manche par un canal de 1,478 m., qui se termine à l'avant-port d'Ouistreham. Le mouvement de la navigation a été, en 1861, entrées et sorties navires, de 1,867 navires, jaugeant 173,093 tonneaux. L'importation consiste en sapsins du Nord, engrais, grains et farines, sel, houille, fonte, fers et aciers, vins, eaux-de-vie, denrées coloniales. L'exportation a pour objet principalement les matériaux de construction maritime, les graines oléagineuses, granits et pierres de taille, machines, pommes de terre, œufs, fruits, beurre, etc.

Caen possède actuellement quatre chantiers de construction maritime, qui fournissent des navires de 450 tonneaux, beaucoup plus estimés que les produits des chantiers du Midi. Les autres branches de l'industrie consistent en scieries, fontes de deuxième fusion, épurations d'huile, très-importante fabrication de dentelles, bonneterie, papiers peints, carrosserie et grès cassés pour Paris. Les chevaux, les bestiaux, la volaille, le cidre, le poisson sont les principaux objets du commerce. Caen, situé dans un riant vallon, est une ville bien bâtie, bien percée, propre, ornée de plusieurs places publiques, Saint-Sauveur et le Grand-Cours, et de plusieurs beaux édifices.

La date précise de la fondation de Caen est inconnue; les débris de constructions romaines qu'on trouve près de là, au village de Vieux, semblent indiquer l'existence d'une ville fort ancienne. Toutefois, il est certain que, au i^{er} et au i^{er} siècle, cette ville fut détruite par les Saxons, réédifiée peu après, et qu'elle était déjà importante lorsque, en 912, la Neustrie fut cédée aux Normands par Charles le Simple. Caen se développa rapidement sous les ducs de Normandie, et surtout sous Guillaume le Conquérant, qui commença la construction du château terminé par Henri 1^{er} d'Angleterre, réparé et agrandi par Louis XII et

François 1^{er}. Devenue la plus considérable de la basse Normandie, cette ville fut en butte à de fréquentes attaques pendant les guerres du moyen âge. En 1346, elle fut prise et pillée par Edouard III; en 1417, les Anglais prirent Caen une seconde fois, et s'y maintinrent jusqu'en 1450, époque où Juncos l'enleva au duc de Sommerset, qu'il força de capituler avec 4,000 soldats qui s'étaient retirés dans le château. Pendant les guerres de religion, les protestants s'en rendirent maîtres le 8 mai 1562, et gardèrent cette ville jusqu'au traité d'Amboise (1563). La révolte des *Pieds nus* y causa les derniers troubles en 1639. Pendant la Révolution, Caen fut le foyer du fédéralisme girondin, et c'est de cette ville que partit Charlotte Corday. Parmi les hommes illustres nés à Caen, on doit citer Malherbe, Boissier, Segrais, Malfilâtre, Huet, évêque d'Avranches, de la Rue, Choron et Auber.

— **Monuments.** Caen n'a conservé de ses anciennes fortifications qu'une grosse tour, nommée la *Tour de Guillaume-le-Roi*, et une espèce de citadelle qu'on appelle le *Château*. La tour de Guillaume-le-Roi est une lourde masse, divisée en trois étages et surmontée d'une plate-forme, qui s'élève à 14 mètres au-dessus du niveau de l'Orne; elle renferme plusieurs habitations particulières et a subi de nombreuses mutilations destinées à l'appropriation aux besoins de ceux qui l'occupent. Le Château a conservé sa destination militaire; il est entouré, comme autrefois, de remparts élevés et de fossés profonds creusés dans le roc vif; mais il ne reste plus guère de traces des constructions qu'on voyait autrefois dans l'enceinte: le donjon, bâti par Henri 1^{er}, fils du Conquérant, a été abattu en 1793; le palais des ducs a également disparu; mais, près de l'emplacement où il s'élevait, on voit encore un curieux édifice que les savants du pays avaient pris pour une église et dans lequel un archéologue anglais, M. Stapleton, a reconnu le local où siégeait l'ancienne cour de justice ou échiquier de Normandie. Le Château renferme encore une petite église, dédiée à saint Georges, fondée au x^e siècle et rebâtie presque entièrement au x^e.

C'est principalement par ses monuments religieux que la ville de Caen se recommande à la curiosité des archéologues et à l'admiration des artistes. Le plus beau de ces monuments est

L'église de SAINT-ÉTIENNE, dite l'*Abbaye-aux-hommes*, fondée en 1064 par Guillaume le Conquérant. Cet édifice présente, à l'extérieur, l'aspect le plus imposant et le plus majestueux.

De quelque côté que l'on arrive à Caen, dit M. Louis Enault, le regard est attiré par ses deux hautes tours jumelles, octogones, avec des pans aux vives arêtes, et surmontées de grands croisillons de fer. Approche-t-on; une grosse tour décapitée (elle avait jadis 372 pieds de haut) s'élève au point d'intersection de la nef et des transepts, escortée de huit ou dix clochetons posés sur les transepts mêmes, autour du chœur et à l'extrémité de la bride. Ces divers clochetons, qui produisent un effet si gracieux, sont d'une construction postérieure à celle des autres parties de l'édifice. Les deux grandes tours de la façade ont été achevées à la fin du xii^e siècle: elles écrasent un peu le portail, dont l'ornementation est d'une simplicité extrême; ce portail présente, au rez-de-chaussée, trois portes encadrées de colonnes grêles, et au-dessus deux rangs de petites fenêtres, le tout en plein cintre; un pignon couronne la grande nef, entre les deux hautes tours d'où s'élancent des flèches pyramidales. Tout ce frontispice offre, d'ailleurs, une grande sévérité de lignes. Les autres faces de l'édifice sont emmuraillées et masquées par des constructions parasites. En pénétrant dans l'église, on est frappé tout d'abord du caractère de force, de grandeur et de majesté de l'architecture, et de l'ampleur des proportions. L'édifice, construit sur le plan de la croix latine, mesure 115 mètres environ de long, depuis l'entrée du vestibule jusqu'au fond de la chapelle absidiale, et 27 mètres de large; la longueur de la nef, non compris le vestibule et le transept, est de 40 mètres; celle du chœur, de 35 mètres; la largeur de chacun des collatéraux est de 4m50. Les arcades à plein cintre qui séparent la nef des bas-côtés sont entourées de moulures doriques d'une grande pureté d'exécution; elles s'appuient sur des piliers cantonnés de colonnettes alternativement simples et triples, dont les chapiteaux, ornés de feuillages épais, reçoivent les retombées des nervures prismatiques de la voûte. Au-dessus des bas-côtés règne une galerie aussi large que ces nefs elles-mêmes, disposition peu commune dans les monuments de ce style. Les ouvertures du triforium sont larges et circulaires. Les transepts sont peu saillants. Des trois absides que l'église avait autrefois, il ne reste plus que celle du transept méridional. Les collatéraux se prolongent et forment autour du chœur un déambulatoire sur lequel s'ouvrent de chaque côté, dans la partie droite, quatre chapelles carrées, et dans la partie demi-circulaire sept chapelles à chevet arrondi. Au x^e siècle, une grande chapelle a été accolée à la partie inférieure de la nef. Le chœur, postérieur à la nef, date de la fin du xii^e siècle: on y rencontre déjà l'arc en tiers-point et quelques autres caractères du style ogival. Au milieu de ce chœur, une dalle de marbre gris indique l'endroit où, en avant du maître-autel, repo-

sont les restes de Guillaume le Conquérant; on lit sur cette dalle l'inscription suivante dont on peut louer la simplicité : *Hic sepultus est Inuictissimus Guillelmus Conquosor Normannorum dux Et Anglie rex Hujusmodi Conditor Qui obiit MLXXXVI*. L'église de Saint-Etienne renferme peu d'objets d'art ou de curiosité dignes de mention : on doit toutefois remarquer les orgues, ouvrage d'un facteur renommé, dom François Bedos de Celles, bénédictin de Saint-Maur, qui vivait au XVIII^e siècle et qui a publié sur son art un traité estimé. Les beaux bâtiments de l'Abbaye-aux-Hommes, construits au commencement du siècle dernier sur les plans de Guillaume de la Tremblaye, frère convers de l'ordre, et qui remplacèrent les vieilles constructions de l'époque de Guillaume le Conquérant, sont occupés aujourd'hui par le lycée. Cette abbaye avait jeté un vif éclat pendant tout le moyen âge : elle jouissait de grands privilèges, possédait des biens considérables et renfermait des écoles florissantes. Les moines, qui suivaient la règle de Saint-Benoît, adoptèrent en 1663 la réforme des bénédictins de Saint-Maur.

L'église de la Sainte-Trinité, dite l'Abbaye-aux-Dames, fut fondée, en 1066, par Mathilde, femme de Guillaume le Conquérant. Moins vaste et moins imposante que l'Abbaye-aux-Hommes, elle a plus d'élégance, de grâce et de richesse dans les détails. Elle a moins souffert, du reste, des outrages du temps et des révolutions. Sa façade principale, décorée avec beaucoup de luxe et de goût, est flanquée de deux tours carrées, qui portaient autrefois des flèches octogones que Du Guesclin fit abattre, vers 1360, pour des raisons stratégiques, dans la guerre contre Charles le Mauvais. Les balustrades qui forment le couronnement actuel des tours datent des premières années du XVIII^e siècle. Une autre tour carrée s'élève au centre du transept. Les murs latéraux de la nef sont surmontés de figures chimériques, et l'abside s'arrondit par une courbe de l'effet le plus heureux. A l'intérieur, on retrouve la même élégance de style et la même richesse d'ornementation. Au-dessus des arcades de la nef, une galerie de petites colonnes tient la place du triforium. Les piliers et les colonnettes qui reçoivent les retombées de la voûte ont plus de légèreté et de hardiesse que ceux de Saint-Etienne; les chapiteaux sont sculptés aussi avec plus de délicatesse. Les arcades du transept, sous la tour centrale, sont garnies de bandes de quatre feuilles en bas-relief. Les sculptures qui décorent les chapiteaux des colonnes du chœur méritent particulièrement l'attention :

• L'œil du penseur, dit M. Enault, peut y reconnaître les emblèmes mystérieux des croyances et des superstitions des peuples. Tantôt deux chimères ailées, placées face à face, en contact immédiat, s'opposant réciproquement une résistance égale, figurent les deux principes du bien et du mal; tantôt c'est le dogme de l'immortalité de l'âme et le symbole de l'incessante reproduction des êtres que l'on découvre ces ans animaux mystiques entrelaçant leur col amoureux; tantôt c'est un vautour, la tête dirigée vers le ciel, et dont la patte droite élevée tient un caillou : ainsi s'exprime la vigilance chrétienne. Ici les passions rivales qui dominent l'homme sont représentées par deux cigognes mangeant dans le même vase, et surmontées d'un chat-huant; deux autres cigognes, surmontées d'une tête d'homme, dévorant un rat, signifient l'homme éclairé par la raison, poursuivant le vice et domptant ses passions. Ainsi, au moyen âge, parlait toujours la pierre éloquent, dans un secret langage qui s'est perdu pour nous, comme s'est perdue pour l'Egypte la clef des hiéroglyphes sacrés sculptés dans le granit sacré des Pharaons. • Le chœur de l'Abbaye-aux-Dames est peu spacieux : le sanctuaire, élevé sur plusieurs rangs de degrés, est décoré d'un péristyle à double étage, de forme semi-circulaire, surmonté d'une belle coupole peinte à fresque. Au milieu du chœur, on a placé le tombeau de la duchesse Mathilde, dont les cendres, comme celles de Guillaume, son époux, ont été profanées à diverses époques : ce tombeau, relevé en 1819, n'a de remarquable que la table de marbre, provenant du monument primitif, et sur laquelle l'épithaphe de Mathilde est tracée en caractères du XI^e siècle. Cette épithaphe fait de la princesse cet éloge touchant : « Elle aime la pitié, elle console les pauvres, et pauvre pour elle-même, elle ne se trouva riche que pour distribuer ses biens aux indigents. » Et l'inscription ajoute : « C'est par cette conduite que, le premier jour de novembre, après six heures du matin, elle alla jouir de la vie éternelle. » Sous le chœur qui renferme ce tombeau règne une fort belle crypte dont la voûte est soutenue par trente-six colonnes de près de 3 mètres d'élévation; les colonnes du pourtour reposent sur un stylobate continu. Cette crypte servait autrefois à la sépulture des abbesses. Les religieuses de l'abbaye de la Sainte-Trinité appartenaient à l'ordre des bénédictines et étaient choisies dans les familles les plus illustres du pays. L'abbesse, qui avait le privilège de mettre ses armoiries sur les portes de la ville, le jour de la fête de la Trinité, et de recevoir les droits d'entrée. Les bâtiments du couvent, qui servent aujourd'hui d'hôtel-Dieu, ne datent que de 1720.

III.

L'église de SAINT-PIERRE passe pour avoir été fondée, au VIII^e siècle, par saint Regnbert, un des premiers évêques de Bayeux. L'édifice actuel offre un assemblage de divers styles : les parties les plus anciennes, le chœur et une partie de la nef, sont de la fin du XIII^e siècle; la tour a été construite en 1308; le grand portail date du XIV^e siècle; l'abside et les voûtes du chœur et des ailes furent commencées en 1521. Cette abside, que l'on regarde à bon droit comme un chef-d'œuvre d'élégance et de délicatesse, a été fondée sur pilotis, à cause du voisinage de la rivière; les plans en furent donnés par Hector Sohier, architecte de Caen; mais la partie la plus remarquable de l'édifice est certainement la tour, dont la construction est attribuée par d'Expilly à un maître maçon nommé Huët. Cette tour, surmontée d'un clocher pyramidal qui atteint une hauteur de 72 mètres, est le spécimen le plus hardi du style gothique qu'il y ait en Normandie. • Nous en avons vu de beaucoup plus hautes, dit M. Enault; nous n'en connaissons pas de plus légère, de plus élégante et de plus gracieuse : la flèche s'élance d'un groupe de huit clochetons, comme jaillirait de sa corolle épanouie le pistil aérien d'une fleur de pierre, — pierre ciselée de damasquinures comme un acier d'Alep ou de Téhéran, percée d'étoiles à jour, hérissée de crénelures aux faces multiples. Cette belle tour est vraiment d'un incomparable effet, soit qu'on la voie le matin, à demi noyée dans les brumes légères qui l'enveloppent de longs réseaux d'argent, ajoutant à sa beauté la poésie du vague et du mystère, ou que les feux du soir lui versent ces flammes d'or qui font resplendir et rayonner dans l'air pur les plus minutieux détails de sa merveilleuse architecture. • L'église Saint-Pierre a subi de nombreuses dévastations : le grand portail a perdu la plupart des sculptures qui l'ornaient autrefois et qui représentaient divers épisodes de la vie du prince des apôtres; à l'intérieur, les murailles ont été couvertes d'un ignoble badigeon; le jubé, qui était fort beau, a été détruit. Les chapiteaux de quelques-uns des piliers de la nef offrent encore des sculptures fort curieuses, où l'allégorie religieuse est associée à des scènes profanes empruntées pour la plupart aux romans du moyen âge. Après avoir été pendant longtemps la première paroisse de Caen, l'église Saint-Pierre fut transformée pendant la Révolution en temple de la Raison; elle a été rendue au culte par le concordat, mais elle a cédé à l'église abbatiale de Saint-Etienne le rang de paroisse principale de la ville.

Les autres églises les plus remarquables de Caen sont : l'église SAINT-JEAN, dont la construction, commencée au XIV^e siècle, se poursuivait encore vers la fin du XVI^e; la tour du milieu, qui est de cette dernière époque, est assez élégante; celle du portail, plus ancienne de deux cents ans, a perdu son aplomb et menace les passants; — l'église de NOTRE-DAME DE-FRONT-RUE, composée de deux édifices bizarrement accolés dans le sens de leur longueur, ayant chacun leur abside et ne communiquant entre eux qu'à l'aide d'une construction en arc remarquable pour sa hardiesse; la tour a été bâtie, au XIV^e siècle, dans le style de celle de Saint-Pierre, mais elle est moins élevée et surtout moins élégante; des restaurations inintelligentes, faites dans cette église, il y a quelques années, ont dénaturé ou fait disparaître plusieurs détails d'ornementation dignes d'intérêt; — l'église SAINT-GILLES, bâtie du XII^e au XVI^e siècle sur l'emplacement d'une chapelle fondée par le duc Guillaume et par sa femme, pour la sépulture des pauvres du quartier; le portail latéral du sud offre de fines sculptures; les collatéraux, peu élevés, sont couronnés extérieurement de clochetons et de pinacles qui donnent à l'édifice une physionomie originale; — l'église de SAINT-CATHERINE, dite la *Gloriette*, bâtie par les jésuites dans le style adopté par eux pour toutes leurs constructions religieuses; la première pierre fut posée par le poète Segrais, en 1684. Il faut citer encore deux églises maintenant abandonnées par le culte, mais dont l'architecture mérite l'attention : l'église de SAINT-ETIENNE-LE-VIEUX, — que la Société des antiquaires de Normandie a sauvée, il y a quelques années, de la démolition, — intéressant édifice élevé du XIV^e au XVI^e siècle, — et l'église SAINT-NICOLAS, qui, suivant M. de Caumont, présente le type de l'architecture romane secondaire, sans mélange d'ornements étrangers et sans altérations modernes.

Caen possède beaucoup d'anciens hôtels aristocratiques, dont plusieurs ont droit à une mention spéciale. Le plus important de tous est l'Hôtel Le Valois, construit en 1538 par des architectes italiens, pour Nicolas Le Valois, seigneur d'Ecoville, et qui sert aujourd'hui de Bourse et de Tribunal de commerce : cet hôtel, situé en face de l'église Saint-Pierre, se compose de quatre corps de logis, dont le principal est décoré d'ordres composites et d'une belle porte d'entrée, autrefois surmontée d'une statue équestre figurant un des cavaliers de l'Apocalypse, d'où était venu le surnom d'Hôtel du Grand Cheval donné par le peuple à cet édifice. Un autre corps de logis, parallèle au précédent et qui forme le fond d'une cour intérieure, renferme un escalier construit en spirale et couronné de lanternes à jour, dispositions qui rappellent celles du célèbre escalier de Chambord. — L'Hôtel d'Etienne Duval, riche bourgeois anobli par Henri II, a

des galeries à l'italienne et est décoré de bas-reliefs, malheureusement très-endommagés, dont l'un représente les quatre cavaliers de l'Apocalypse; cet hôtel est occupé aujourd'hui par une imprimerie. — L'Hôtel de Than, bien qu'il date aussi de la Renaissance, est resté fidèle aux traditions de l'art français du moyen âge : on y remarque surtout, du côté de la rivière, des fenêtres à frontons aigus, garnis de pinacles, au-dessus de l'entablement. — La Maison des Quatrans est d'un style encore plus ancien. Cette maison, qui appartenait, en 1380, à Jean Quatrans, tabellion de Caen, est construite en bois, à compartiments réguliers, mais sans ornements; dans la cour intérieure s'élève une tour en pierre, octogone dans les trois quarts de sa hauteur, et dont le sommet offre des angles saillants en encorbellement. — L'Hôtel des Monnaies, qui date du XVI^e siècle, est couronné de tourelles d'un effet pittoresque : celle du milieu est surmontée d'une lanterne légère qui porte elle-même une petite statue d'une tournure élégante. — Le Manoir de Nollent, que l'on appelle vulgairement la Maison des Gendarmes, s'élève aux portes de Caen, dans un site des plus riants : c'est une espèce de castle, d'aspect guerrier, qui fut bâti, comme maison de plaisance, par Gérard de Nollent, seigneur de Contest, sous le règne de Louis XII. Des médaillons d'hommes et de femmes, représentant sans doute les seigneurs et les châtelaines de Nollent, sont sculptés en bas-relief sur les murs de ce manoir. Sur la plate-forme de la tour sont placées deux statues en pierre de soldats ou de guetteurs, dont l'un est armé d'un arc et l'autre d'une arbalète : c'est à ces deux figures menaçantes que le manoir de Nollent doit son surnom. — D'autres maisons de Caen n'ont qu'un intérêt purement historique : telle est la maison du poète Malherbe, bâtie en 1582, comme le disait une inscription latine qui se lisait encore sur une lucarne, il y a quelques années; la maison de Segrais; celle du savant évêque Daniel Huët; celle de Galland, le traducteur des *Mille et une Nuits*, etc. La maison de Charlotte Corday, que Lamartine a si poétiquement décrite dans les *Girondins*, a été démolie en 1850 et remplacée par une maison neuve.

Parmi les autres édifices de Caen, nous citerons : l'Hôtel de ville, qui occupe l'ancienne église des Eudistes, construction assez vaste, mais peu élégante, du XVIII^e siècle, et qui renferme une bibliothèque publique riche de plus de 40,000 volumes; l'Hôtel de la préfecture, bâtiment moderne orné d'une colonnade d'acces mauvais goût; le Théâtre, bâti sur les plans de M. Guy, architecte de la ville; le palais de l'Université, construit au commencement du XVIII^e siècle, restauré et agrandi en 1840. Devant la façade de ce dernier édifice, on a inauguré, en 1847, les statues de Malherbe et de La Place, dues à MM. J.-A. Barre et Dantan aîné.

Le Musée de Caen, placé autrefois dans un bâtiment dépendant de l'hôtel de ville et transféré depuis dans une galerie du palais de l'Université, est pour noyau une collection de peintures enlevées aux églises de la ville pendant la Révolution, et qui furent installées provisoirement dans la petite église des Jésumites, en 1795. Cette collection s'accrut, en 1802, de quarante-sept tableaux envoyés par le gouvernement lors de la création des musées départementaux, et la galerie ainsi formée fut ouverte au public le 2 décembre 1809. D'autres dons de l'Etat, des acquisitions faites par la ville et des legs particuliers ont successivement enrichi ce musée, qui compte aujourd'hui trois cent sept tableaux (1866). La perle de ce musée est un *Sposalizio* (*Mariage de la Vierge*), une des œuvres les plus importantes du Pérugin; un *Saint Jérôme dans le désert*, du même maître, est digne aussi d'admiration. Parmi les autres productions de l'école italienne, on remarque quatre tableaux bien authentiques de P. Véronèse : *Tentation de saint Antoine*, *Judith tenant la tête d'Holopherne*, les *Israélites sortant d'Egypte* (provenant de l'ancienne galerie des ducs d'Orléans), et *Jésus-Christ donnant les clefs à saint Pierre* (gravé par Michel Lasne); une *Descente de croix*, vigoureuse peinture du Tintoret; la *Vierge aux rochers*, de Léonard de Vinci, réduction de la peinture du Louvre, provenant de la collection Campana; la *Naissance de la Vierge*, de D. Feti; *Mercur et Argus*, de B. Sirozzi; *Coriolan supplicié par sa mère et Didon abandonnée*, du Guerchin; un *Eccle Homo*, piquante esquisse de Tiepolo. De l'école espagnole, le Musée n'a qu'un vigoureux *Couronnement d'épines* et une tête de *Saint Pierre*, par Ribera. De l'école allemande : une délicieuse *Madone entourée de trois saintes*, qui passe généralement pour être d'Albert Dürer, mais que quelques connaisseurs croient plus rapprochée du style de Van Eyck; une tête de *Vieillard*, minutieusement peinte, de Balh. Denner, et une *Nativité*, de Paul Ferg. L'école flamande compte plusieurs toiles intéressantes : *Melchisedech offrant le pain et le vin à Abraham* et un beau portrait d'homme, par Rubens; les *Esclaves de l'amour* et le *Massacre des onze mille vierges*, curieuses peintures de Frans Francken le jeune; un *Mendiant*, par ou d'après Jordaens; un *Saint Sébastien*, œuvre charmante de Calvaert, provenant de l'église Saint-Pierre de Caen; un beau portrait de femme âgée, par Frans Floris; une *Madone entourée de fleurs*, par Van Oost le vieux et Seghers; le *Christ et la Samaritaine* (grav. par Edelinck); le *Vau de*

Louis XIII et l'Annonciation, de Ph. de Champagne; l'Adoration des bergers, de B. Flémeel; les *Préparatifs du passage du Rhin* et le *Passage du Rhin* (sous deux gravés), de Van der Meulen; la *Conversion de saint Augustin*, de Gérard de Lairesse; une *Chasse aux ours* et un *Cheval dévoré par des loups*, de Paul de Vos; divers paysages de Van Bloemen; la *Communauté de saint Bonaventure*, que quelques connaisseurs croient une œuvre originale de Van Dyck et que d'autres disent être une copie par Van Thulden, etc. L'école hollandaise est aussi représentée par plusieurs tableaux de mérite : le portrait d'un magistrat, par F. Bol; celui d'un médecin, par Salomon Koninck; celui d'une femme, par Van der Heist; une *Ecailleuse*, de Jean Victor ou Fictoor; un paysage signé et daté de 1664, par Salomon Ruysdael; d'autres paysages de Van der Cabel, W. Romeyn, Ab. Bega, Moucheron; la *Poule et ses poussins*, vigoureuse et savante étude d'Hondekoter; le *Baptême de Jésus*, de Lambert Lombart, etc. Parmi les productions de l'école française, on distingue : un Poussin authentique, la *Mort d'Adonis* (grav. par Baquoy); *Apollon et Thétis*, grand tableau provenant de Trianon, et *Saint Pierre guérissant les malades*, charmante esquisse de Jean Jouvenet; le portrait d'un dominicain, par François Jouvenet; une toile immense d'Eustache Restout, le *Repas chez le Pharisien*, copie du Poussin; un *Vase de fleurs*, de Blain de Fontenay, artiste caennais; le portrait de Mme de Parabère, peintre très-séduisante d'Ant. Coypel; le *Baptême du Christ* (provenant de l'église Saint-Jean), et *Daniel dans la fosse aux lions*, de Le Brun; le *Sacrifice de Manné*, d'Eust. Le Sueur; l'École d'Athènes, belle copie du chef-d'œuvre de Raphaël, par Jacques Stella; un joli *Effet du soir*, attribué à Patel; les *Suites d'un combat*, de Bourguignon; la *Cène*, de F. Verrier; une *Chasse au sanglier*, signé et daté de 1748, par Oudry; *Tithon et l'Aurore*, charmante peinture longtemps attribuée à Vien et qui a été restituée à Simon Julien, son véritable auteur, par M. A. Guillard, conservateur actuel du Musée; *David vainqueur de Goliath*, de Lagrenée jeune; le *Vieillard et ses enfants*, d'Al. de Fuijot; la *Mort de Patrocle*, du baron Gérard; un *Christ en croix* (daté de 1827), et plusieurs portraits, par Robert Lefèvre, de Bayeux; divers ouvrages d'autres artistes nés à Caen ou dans la Normandie, notamment du paysagiste Malbranche (1790-1838), de Jacques Noury (1747-1838), d'Henri Elouis, un des organisateurs du Musée (1755-1840), de François-Pierre Fleuriat (1764-1810), de Georges Lefrançois (1805-1839), artiste mort prématurément et qui a légué au Musée plusieurs toiles que nous avons citées. Nous signalerons enfin parmi les ouvrages des artistes vivants : la *Procession de la Circoncision au Caire*, de M. Eug. Giraud; un *Marché au XVIII^e siècle*, de M. Phil. Rousseau; une *Vue du Tibre*, de M. Lanoue; *Esclavage et Liberté*, de M. Brémond; *Joseph emmené en captivité*, de M. Bellet; des *Cavaliers persans*, de M. Pasini; les *Petits patriotes* et la *Mort d'un enfant*, de M. Jeanron; une *Vue des environs de Naples*, de M. Paul Huet; la *Bataille d'Hastings*, de M. H. Debon, etc. Le Musée n'a qu'un très-petit nombre de sculptures : *Daphnis et Chloé*, groupe de Paul Gayraud; *Nixia*, statue, de M. Eléx; *Virgile enfant*, de Mme Lefèvre-Deumier, etc.

CAEN, nom d'une petite île de l'Océanie, dans la Mélanésie, archipel de la Nouvelle-Bretagne, par 3° 27' lat. S. et 150° 54' de longit. E. Elle fut nommée Orainon par Bougainville, et Refugio par Maurelle.

CÈNE ou CÈNOPOLIS, ville de l'ancienne Grèce, dans la Laconie, près du cap Ténare, d'où lui vint son premier nom de *Tenarum*. Ville de l'ancienne Mésopotamie, au S. de Larissa, sur le Tigre et près de l'embouchure du Lycus. Ville de l'ancienne Egypte, dans la haute Egypte; la ville moderne de Kénéh occupe l'emplacement de l'ancienne Cènopolis.

CENIE s. f. Bot. V. CÉNISE.

CENINA, ville de l'Italie ancienne, dans le Latium, au N.-E. de Rome; prise par Romulus, qui y établit une colonie.

CENIS. Myth. Jeune fille qui reçut les caresses de Neptune et fut ensuite changée en homme sous le nom de Cèneus. Enée la retrouva en fille dans les enfers.

CAENNAIS, AISE s. et adj. (ka-nè, è-ze — rad. Caen). Habitant de Caen; qui appartient à Caen ou à ses habitants : Les CAENNAIS. La population CAENNAISE. On écrit aussi CAENNAIS.

CENOPTÉRIDE s. f. (sé-no-pté-ri-de — du gr. *kainos*, nouveau; *ptéris*, fougère). Bot. Genre de fougères, syn. de DARÉE.

CEOMACÉ, ÉE adj. (sé-o-ma-sé). Bot. V. CEOMACÉ.

CEOME s. m. (sé-o-me). Bot. V. CEOME.

CEOMURE s. m. (sé-o-mu-re). Bot. V. CEOMURE.

CÉPORIDE s. m. (sé-po-ri-de). Entom. V. CÉPORIDE.

CARÉ, ville de l'Italie ancienne, en Etrurie, au N.-O. de Vies, à 30 kilom. N.-O. de Rome. C'est une des villes les plus anciennes et les plus intéressantes de la primitive Italie. Elle fut bâtie par les Sicules, 1,300 ans avant la

fondation de Rome, et portait alors le nom d'*Agylia*. Quelques siècles après, elle tomba sous la domination des Etrusques; c'est alors qu'elle changea son nom en celui de *Cæré* et devint le chef-lieu d'une des douze lucumonies de l'Etrurie. Lorsque Enée portait dans l'Ausonie les dieux errants d'Ilion, Cæré était gouvernée par Mézence (1152). Cæré semble avoir été l'institutrice de Rome; c'est elle qui initia la ville éternelle aux dogmes, aux mystères, aux pratiques religieuses de l'Etrurie, et qui lui enseigna l'art des sacrifices; aussi les Romains eurent-ils toujours une grande prédilection pour cette ville. C'est de son nom que serait venu, dit-on, le mot *cérémonies*. L'état florissant de Cæré dura jusqu'à la chute de l'empire romain; alors, peu à peu, sa population émigra; une partie alla s'établir à quelques milles plus loin, sur les hauteurs d'une colline, et forma un petit village appelé *Cerinova*; l'ancienne ville fut distinguée par le nom de *Cære vetri*, d'où est venu le nom moderne de *Cervetri*.

Voici en quels termes Strabon nous raconte comment l'antique Agylla prit le nom de Cæré :

« Agylla fut fondée par les Pélasges venus de la Thessalie. Les Lydiens, auxquels on donna plus tard le nom de Tyrrhéniens, marchèrent contre cette ville, et l'un d'eux, s'étant approché des remparts, demanda le nom de la cité : *Chairé*, dit un des habitants, qui, ne comprenant pas la langue dans laquelle on l'interrogeait, crut devoir répondre par un salut amical. Les Tyrrhéniens virent un augure favorable dans cette réponse, et imposèrent à la ville le nom de Cæré, des qu'ils s'en furent emparés. » Cæré était la voie ordinaire des communications de l'Etrurie avec l'Orient; son temple de Pyrgos, qui lui servait en même temps d'arsenal, était renommé pour ses richesses; aussi Denys le Tyran, à la tête de soixante galères, vint le piller et s'en alla, remportant un butin de 1,000 talents (5 millions 500,000 fr.). Avant de passer sous la domination de Rome, Cæré eut de nombreux rapports avec cette ville; c'était de son sein qu'étaient sortis les Tarquins, ces aventuriers qui allèrent régner sur la cité de Romulus; c'est dans ses murs qu'après leur expulsion ils cherchèrent un asile, et leur tombeau récemment retrouvé prouve que cette famille s'y éteignit après y avoir longtemps séjourné. Cæré fut amie de la Rome républicaine; après la défaite de l'Alia, elle donna asile aux vestales et aux flamines emportant les vases sacrés pour les soustraire aux Gaulois, maîtres de Rome. Cæré subit le sort de toutes les autres cités étrusques, elle fut conquise par les armées romaines, devint un municipie sous l'empire, et disparut peu à peu, ravagée par la *mal'aria* et atteinte par l'invasion toujours croissant des marais.

Cette ville, qui a joué un rôle si important dans l'ancienne Italie, serait restée complètement inconnue sans l'archéologie, qui l'a relevée de ses ruines, a fouillé ses nécropoles et y a trouvé les documents les plus précieux pour l'histoire de l'ancien monde. Voici la description qu'en fait M. Noël Desvergers, qui a consacré dix ans à faire des fouilles dans les marais toscans : « Entre Santa-Marinella et Palo, château du moyen âge qui nous représente Alsium, on quitte la *via Aurelia* pour se rendre à Cervetri, triste village bâti sur les ruines de Cæré. L'antique cité s'élevait, comme s'élevait le village moderne, sur un de ces promontoires volcaniques qui donnent à la campagne romaine un aspect tout particulier. L'espace de presque 1/2, entourée de profonds ravins, qui formaient l'emplacement de l'ancienne ville de Cæré, se trouve flanquée de deux autres plateaux s'avancant également en promontoires dans la plaine, et qui ont servi tous deux de nécropoles aux habitants de la cité. L'un, appelé *Monte Abbatone*, contenait quelques-unes des chambres sépulcrales les plus riches en monuments de ce genre qui aient été ouvertes depuis le commencement de ce siècle; l'autre, nommé *Danditaccia*, est une véritable ville des morts, où les tombes, par milliers, présentent des voies régulières, et où les fouilles nombreuses, qui ont formé en partie le musée du Vatican, sont loin d'avoir épuisé les trésors enfouis dans ses profondeurs. C'est là qu'a été ouverte, il y a quelques années, par les soins du marquis de Campana, une tombe remarquable entre toutes, et dont je fis faire le dessin sous mes yeux. Elle est carrée, parfaitement régulière, de 8 m. de longueur environ sur une largeur égale, décorée avec le plus grand soin de pilastres cannelés et soutenue par deux piliers de la même disposition architecturale. Sur chaque face, à l'exception de celle où s'ouvre la porte, sont creusés dans le roc trois lits avec un coussin figuré en pierre. C'est là qu'étaient placés les corps, et au bas de ces couches funéraires d'autres lits de pierre, réservés dans le roc quand on a creusé le tombeau, étaient probablement occupés par des personnages d'un rang inférieur. En face de la porte, au-dessous du lit funéraire où se trouvait le principal personnage déposé dans cet hypogée de famille, sont sculptés deux figures. L'une est une espèce de divinité chthonienne, typhon angipède, comme on en voit dans les peintures de Tarquinies; elle est barbu et tient d'une main un serpent, de l'autre une espèce d'aviron ou de gouvernail. L'autre est un cerbère à trois têtes, avec un collier de serpents, qui nous

rappelle que, d'après Hésiode, Cerbère était né de la monstrueuse union de Typhon et d'Echidna. Au bas des piliers qui soutiennent la voûte sont représentées d'autres figures d'animaux. » Outre ces peintures et ces détails si curieux, la nécropole de Cæré contient une foule d'ustensiles de ménage, de meubles, d'engins et armes de guerre, dont la découverte a été très-précieuse pour la connaissance de la vie intime des Etrusques. Ceux qui voudront étudier les restes de cette grande civilisation éteinte, dont la science découvre chaque jour de nouveaux débris, liront avec fruit les articles de M. Raoul Rochette, publiés, en 1843, dans le *Journal des savants*, et surtout l'intéressant ouvrage de M. Noël Desvergers, *L'Etrurie et les Etrusques*, publié en 1863 par MM. Firmin Didot.

CÆRLÉON, ville d'Angleterre, dans le pays de Galles, comté et à 29 kilom. S.-O. de Monmouth, sur l'Usk; 12,000 hab. C'est l'*Isca Silurum* des Romains, ancienne capitale de la Britannia Secunda; plus tard, elle devint la capitale de la principauté de Galles. Cærléon, entouré de murailles qui ont en quelques endroits dix mètres de hauteur sur quatre d'épaisseur, renferme quelques ruines romaines, les restes d'un amphithéâtre, appelé la *Table Ronde*, et la *Table d'Arthur*, où ce roi institua, dit-on, l'ordre de la Table Ronde; une vieille église anglo-saxonne et un beau port.

CÆRMARTHEN, ville d'Angleterre. V. CARMARTHEN.

CÆRNARVON, ville et comté d'Angleterre. V. CARNARVON.

CÆRPHILLY, ville d'Angleterre, dans le pays de Galles, comté de Glamorgan, à 12 kilom. N. de Cardiff, entre la Taaf et la Rumney; 3,813 hab. Exploitation de houille et de fer; manufactures de lainages; commerce de flanelles. Ruines d'un beau château normand, autrefois possédé par les Mortimer et par Hugh Spencer, favori d'Edouard II.

CÆRWYS, ville d'Angleterre, pays de Galles, dans le comté et à 8 kilom. S.-O. de Flint; 1,000 hab. Cærwys était autrefois le lieu de la réunion annuelle des bardes gallois. Elisabeth prohiba ces assemblées, et cette ville, alors chef-lieu de comté, perdit toute son importance.

CÆSALPIN (André), médecin italien. V. CÆSALPIN.

CÆSALPINIE s. f. (sæ-zal-pi-ni). Bot. V. CÆSALPINIE.

CÆSALPINIÉ, ÉE adj. (sæ-zal-pi-ni-é). Bot. V. CÆSALPINIE.

CÆSAR (Julius). V. CÉSAR.

CÆSAR (Christophe), instituteur allemand, né à Iglau (Prusse) en 1540, mort en 1604. Il devint directeur du gymnase de Halle, et publia, entre autres ouvrages, des *Institutiones grammaticæ latinæ in usum scholæ Hall* (1592).

CÆSAR (Aquilinus-Julius), historien allemand, né à Gratz en 1720, mort en 1792. Il a publié plusieurs ouvrages dénués d'esprit critique, mais remplis de détails intéressants. Les principaux sont : *Annales ducatus Styriae* (Vienne, 1768-1779, 3 vol. in-fol.); *Description de la Styrie*, en allemand (1773, 2 vol. in-8°); *Histoire politique et ecclésiastique de la Styrie* (1785-1788, 7 vol.); et *Droit canonique national de l'Autriche* (1788-1790, 6 vol. in-8°).

CÆSARAUGUSTA et **CÆSAREA AUGUSTA**, ville de l'ancienne Espagne Tarraconaise, chez les Edétans; aujourd'hui Saragosse.

CÆSAREA, nom de plusieurs villes anciennes fondées, embellies ou agrandies par les empereurs romains. V. CÉSARÉE.

CÆSAREA INSULA, nom latin de l'île de Jersey.

CÆSARÉE s. f. (sæ-za-ré). Bot. V. CÉSARÉE.

CÆSARIUS BURGUS, nom latin de Cherbourg.

CÆSARIUS, érudit allemand qui vivait dans la première moitié du XIII^e siècle. Il entra dans l'ordre des bénédictins, et, après avoir été quelques années abbé du couvent de Prum, il se retira au monastère de Heisterbach, qui appartenait à l'ordre de Cîteaux. C'est là qu'il écrivit, en 1222, son *Explicatio rerum et verborum*, que Leibnitz a insérée dans sa *Collectanea etymologica*.

CÆSARIUS, religieux cistercien allemand, né à Cologne, mort vers le milieu du XIII^e siècle. Il a acquis une certaine célébrité par son recueil intitulé : *Illustrium miraculorum et historiarum memorabilium libri XII* (Cologne, 1591, in-8°), publié, après une longue expurgation, par le P. Tissier, dans sa *Bibliotheca cisterciensis* (1662). On trouve dans la compilation de Cæsarius l'*Histoire de Conara*, qui fait le sujet de la comédie des *Deux Gendres*, d'Etienne.

CÆSARIUS, surnommé *Heisterbachensis*, né à Cologne, devint prieur de Heisterbach et mourut vers 1320. Il composa de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Vita B. Elisabethæ Landgravium, etc.*; *Nomina et actus pontificum Coloniensium, etc.*

CÆSARIUS (Jean), philosophe et médecin allemand, né à Juliers en 1460, mort en 1551. Après avoir étudié quelque temps à l'Université de Paris, il s'établit à Cologne et s'y livra à l'enseignement; mais, accusé de professer le luthéranisme, il fut expulsé de cette ville en 1545. Cæsarius avait tellement négligé

ses intérêts par amour pour la science, que, sans le secours de quelques amis fidèles, il serait mort de faim. Après quelques années d'exil, il put retourner à Cologne, où il mourut âgé de quatre-vingt-onze ans. Il a composé un *Traité de rhétorique et de dialectique*, de N. Bertrutius, donné des éditions de l'*Histoire naturelle* de Plin, du traité de la *Consolation* de Boèce, etc.

CÆSARIUS. V. CÉSAIRE.

CÆSARODUNUM ou **TURONES**, nom latin de Tours.

CÆSAROMAGUS, ville de la Gaule Belgique II^e; actuellement Beauvais. Nom latin d'une autre ville dans la Grande-Bretagne, aujourd'hui Chelmsford, comté d'Essex.

CÆSIE s. f. (sæ-zi). Hist. nat. V. CÉSIE.

CÆSIOMORE s. m. (sæ-zi-o-mo-re). Ichtyol. V. CÉSOMORE.

CÆSION s. m. (sæ-zi-on). Ichtyol. V. CÆSION.

CÆSIUM s. m. (sæ-zi-omm). Chim. V. CÆSIUM.

CÆSIUS (Bernard), minéralogiste italien, né à Mantoue, mort vers 1630. Il entra dans la société des jésuites, et professa à Modène et à Parme. On lui doit : *Mineralogia, sive naturalis philosophia thesauri in quibus metallicæ concretiones medicamentorumque fossilium mineralia continentur* (Lyon, 1636, in-fol.).

CÆSIUS BASSUS, poète et grammairien latin. V. BASSUS.

CÆSON (Quinctius), jeune patricien romain, un des fils du célèbre Cincinnatus, s'opposa à diverses lois populaires, notamment à la rogation de Terentilius Arsa, et, dans une rixe sur le Forum, tua un plébien, sans que la famille de la victime osât le poursuivre. Cependant, deux ans plus tard, le tribun Virginus intenta une action contre lui et le força de se réfugier en Etrurie pour échapper à une sentence capitale (460 av. J.-C.). Son père dut vendre tous ses biens pour acquitter sa caution.

CAESTÉ s. f. (ka-è-sté — du lat. *caestus*, chaste). Ancienne forme du mot CHASTETÉ.

CÆSULIE s. f. (sæ-zu-li). Bot. V. CÆSULIE.

CÆSULIÉ, ÉE adj. (sæ-zu-li-é). Bot. V. CÆSULIÉ.

CAËTAN (Henri). V. CAJÉTAN.

CAETANI, famille italienne de Rome, élevée à la dignité princière en 1507. Le chef actuel de cette maison est le prince Michel-Auge Caetani, duc de Sermonetta, marquis de Gistema (États de l'Eglise), baron romain, grand d'Espagne de première classe, etc. Il est né en 1804, et il a épousé en secondes noces, en 1854, miss Knight. Il a deux enfants d'un premier mariage : HONORÉ, né en 1842, et HERSILIE, née en 1840. — Son frère, PHILIPPE, né en 1805, n'est point marié.

CÆTERA (cæ-tæ-ra — du lat. *cætera*, les autres choses). Ce mot latin ne s'emploie que dans la locution et *cætera*. V. Cette locution a sa place alphabétique.

— *Cætera desiderantur* (du lat. *cætera*, d'autres choses; *desiderantur*, sont désirées). Cette locution latine signifie littéralement : Le reste manque, et l'on s'en sert très-souvent pour marquer les lacunes d'un livre ou d'autres choses qui sont perdues.

CÆTOCAPNIE s. f. (sæ-to-ka-pni). V. CÆTOCAPNIE.

CAF ou **KAF**, nom que les Arabes donnent à une montagne imaginaire qui tient une grande place parmi leurs superstitions, et qui est la patrie de tous les êtres surnaturels et fantastiques créés par la crédulité des peuples sémitiques. La montagne de Caf, d'après ces légendes, entourerait le monde entier avec sa chaîne gigantesque et circulaire, de sorte que le soleil, qui, dans les poèmes orientaux, émerge de derrière la montagne de Caf, va se cacher encore derrière la même montagne. Aussi, pour parler de la terre entière, dit-on souvent depuis Caf jusqu'à Caf. Mêlant d'une façon hétérogène les paroles du Coran, les théories d'origine indienne et les traditions scientifiques d'Archimède se faisant fort de soulever la terre, les musulmans affirment que la montagne de Caf a pour base et pour fondement une émeraude énorme nommée *Sakhrat*, qui lui sert de pivot, et qui, par réflexion, donne au firmament sa teinte azurée. C'est de là que partent tous les tremblements de terre, qui arrivent par l'ordre de Dieu. Les Persans ont sur la montagne de Caf des croyances analogues à celles des Arabes. Ils se servent pour la désigner du terme arabe de *watad*, pieu, pivot, axe. Ils comparent la terre, située au milieu de la montagne de Caf, au doigt entouré d'un anneau. Sans cette ceinture, les parties de la terre ne tiendraient pas ensemble et seraient sans stabilité. D'après d'autres autorités, il y aurait derrière cette barrière d'autres pays, dont le plus connu est l'île Scéche, que les Turcs nomment *lent Domania*, le nouveau monde, et qui contient ce que les Arabes appellent *Adjâb-el-makhou-kaf*, les merveilles de la nature. Cette légende paraît être empruntée aux idées des Grecs sur la célèbre île Atlantide, dont parle Platon. C'est dans ces régions imaginaires que les musulmans ont été placer leurs créations plus imaginaires encore, pour en peupler le vide.

C'est là qu'on rencontre *Sourkhadjé*, roi de ces contrées extra-humaines, avec son vizir *Roukail*, un des fils d'Adam; le géant *Argenk*, l'ennemi acharné de *Tahamurath*; l'oiseau gigantesque *Simourgana*, et ces légions de *cheitams*, d'*africs*, de *djins*, de *dius*, etc., que *Souletman* (Salomon) sut plier à ses volontés.

CAF ou **KAF** s. m. (kaf). Philol. Onzième lettre de l'alphabet hébreu et vingt-deuxième de l'alphabet arabe, ayant la valeur de notre *c* dur ou *k*. Chez les Hébreux, Signe numérique de 20, valant 300 comme lettre finale.

ÇA fait toujours plaisir, romance de L'Aftaignant, musique de Romagnesi. Nous n'avons plus cette main délicate, cette grâce aimable et souriante, cette science du bien dire qui s'applique aux moindres sujets. Nous écrasons la plume sur le papier, et nos lourdes expressions tombent sur la feuille comme des balles de plomb. C'est un rien, cette chanson; mais c'est gentil, frais, malin, résigné, doux comme un sourire de vieillard bien portant.

Allegretto



DEUXIÈME COUPLET.

Cette beauté charmante
Prend plaisir à mes sons,
Et lorsque je la chante
Elle aime mes chansons.
Si j'exerce ma muse,
C'est pour la divertir.
Du moins, quand on s'amuse,
Ça fait toujours plaisir. } bis.

TROISIÈME COUPLET.

J'y suis sans conséquence;
Mais mon jaloux rival
Enrage quand il pense
Que je n'y suis pas mal.
Cela le désespère,
Il ne peut me souffrir!
Il croit qu'on me préfère,
Ça fait toujours plaisir. } bis.

CAFARD, ARDE s. (ka-far, ar-de — du bas lat. *caphardum*, sorte de déguisement, ou de l'ar. *kafir*, infidèle). Hypocrite, cagot, faux dévot ou bigot ridicule : *La vertu la moins sincère, c'est la vertu du CAFARD*. (Bridel.) *Croyez-vous qu'il vouldr d'un renégat et d'un CAFARD pour gendre?* (G. Sand.) *Et mon CAFARD de chat, ayant la bedaine pleine, alla cuver son repas, en fermant les yeux, sur une soupente qui dominait la gamelle.* (P. Guillemet.)

Au demeurant, il faisait le *cafard*.
LA FONTAINE.

A table hier, par un triste hasard,
J'étais assis près d'un maître *cafard*.
VOLTAIRE.

... Parbleu! cet habit de *cafard*
Me donne l'encolure et l'air d'un escobard.

A. DE MUSSET.

Mais je hais les *cafards* et la race hypocrite
Des tartufes de mœurs...
A. DE MUSSET.

— Argot. *La cafarde*, La lune. Les volours auront sans doute donné ce nom injurieux à notre satellite parce qu'il est pour eux un traître qui les dénonce ou les empêche d'agir.

— s. m. Nom que, dans quelques provinces, on donne à la blatte, insecte très-commun dans les cuisines, les caves et les boulangeries.

— Adjectiv. Qui est hypocrite, bigot : *Un dévot CAFARD. Un moine CAFARD.* Qui appartient, qui convient, qui est habituel aux *cafards* : *Il était tout occupé de façonner ce jeune tendron par de CAFARDES insinuations.* (Fourier.) *Mon cousin, notre oncle tient un livre de prières à la main, et il vous a un air CAFARD!* (Balz.)

Avec son œil *cafard* comme il vous examine!
V. HUOT.

— Comm. *Damas cafard*, Damas mêlé de soie et de fleur.

— Syn. *Béat, bigot*, etc. V. BEAT.

— Antonymes. *Dévoit, pieux*, religieux.

CAFARDAGE s. m. (ka-far-da-je — rad. ca-

(arder). Action ou habitude de cafarder; discours de cafard : *Ils remplirent leur Mercure d'inepties et du plus plat CAFARDAGE.* (J.-J. Rousseau.)

CAFARDER v. n. ou intr. (ka-far-dé — rad. *ca-fard*). Faire le cafard; agir, parler en hypocrisie. Se dit surtout, dans le langage des écoliers, en parlant de ceux qui vont rapporter au maître les petits méfaits de leurs camarades : *Défile-toi de lui, il ne fait que CAFARDER.*

— A signifié autref., Parler beaucoup et mal à propos : *Je t'apprendrai à CAFARDER d'une autre sorte.* (Romain d'Amadis.)

Il n'y a rime ni raison

A tous tant que vous cafardes.

(Le juge, dans *Patelin*.)

CAFARDERIE s. f. (ka-far-de-ri — rad. *ca-fard*). Hypocrisie, bigoterie grossière et simulée; manières, habitudes de cafard : *Ce vieux bigot, avec ses CAFARDERIES, fait perdre un bon temps à ma grosse sœur Margot.* (D'Aubign.)

CAFARDISE s. f. (ka-far-di-zé — rad. *ca-fard*). Caractère, genre du cafard : *La dévotion n'en est que plus aimable sans CAFARDISE.* Action ou parole de cafard : *Toutes ces CAFARDISES ne le conduiront à rien.*

CAFAROTTE s. f. (ka-fa-ro-te). Trou, caverne, tanière. Mot en usage dans le Forez.

CAFÉ s. m. (ka-fé. — Les auteurs ne sont pas d'accord sur la véritable origine du mot *café*; quelques-uns le font dériver du verbe arabe *cahōah*, qui signifie être sans appétit; d'autres de *cahōach*, qui veut dire force, vigueur. Moseley pense que cette expression vient de *Caffa*, ville de l'Arabie Heureuse, et, dans sa *Chrestomathie arabe*, M. Sylvestre de Sacy croit que son étymologie réelle est *kahwa*, synonyme de *makli*, c'est-à-dire *roti à la poêle*, à cause du procédé de torréfaction employé en Turquie). Graine du caféier dont on fait une infusion, après l'avoir torréfiée et moulue : *CAFÉ Bourbon. CAFÉ Moka. CAFÉ Martinique. CAFÉ en grain. CAFÉ brûlé. CAFÉ moulu. CAFÉ en poudre. Brûler, moudre du CAFÉ. Marc de CAFÉ. La graine du café est coriace et acerbé.* (B. de St-P.) Vers le milieu du XVII^e siècle, les Hollandais apportèrent le café en Europe. *Soliman-Aga, ce Turc puissant dont raffolèrent nos triséculeux, leur en fit prendre les premières tasses en 1660.* (Brill.-Sav.) Dans le commerce, on emploie souvent ce mot au pluriel, en parlant des diverses sortes de café : *Tu ne sais pas? Les catons sont en baisse, les CAFÉS se soutiennent, et on offre des colzas à 25 florins.* (Scribe.)

Infusion préparée avec les grains du caféier, brûlés et moulus : *CAFÉ noir. Boire du CAFÉ. Prendre le CAFÉ. Son CAFÉ. Le chevalier croit que le CAFÉ l'échauffe, et moi en même temps, bête comme vous me connaissez, je n'en prends plus.* (Mme de Sév.) Il prenait du café pour s'empêcher de dormir et travailler davantage. (Fontenelle.) *Tout le monde boit son café dans sa tasse, et jamais dans sa soucoupe.* (Bérchoux.) Le CAFÉ repousse le sommeil. (Brill.-Sav.) *Prenez le CAFÉ à table; le CAFÉ est froid au salon, et vous n'êtes plus dans la zone du dîner.* (De Cussy.) Le CAFÉ, ce roi des parfums, se laisse charmer par la vanille. (Rogues.) *Ali apporta le CAFÉ. — Comment le prenez-vous, dit l'inconnu; à la française ou à la turque, fort ou léger, sucré ou non sucré, passé ou bouilli? à votre choix.* (Alex. Dum.) Parmi toutes les substances enivrantes, le CAFÉ et le thé sont les moins nuisibles. (Moguel.) Le CAFÉ tient, pour ainsi dire, le milieu entre la nourriture corporelle et la nourriture spirituelle. (E. Souvestre.) La découverte du CAFÉ a très-certainement accru le champ de l'illusion et donné plus d'arrhes à l'espérance. (Isid. Bourdon.)

Aux diners d'Agathe,

Au lieu de CAFÉ,

Vite une sonate.

BÉRANGER.

— Moment où l'on prend le café, après un repas : *Ne m'attendez pas pour dîner; je viendrai seulement au CAFÉ.* (Acad.)

Mettre après le café ses coudes sur la table.

A. DE MUSSET.

Soirée où des invités se réunissent pour prendre ensemble du café, des vins et diverses liqueurs : *A Douai, les CAFÉS remplacent les thés.* (Balz.) Après avoir usé les moyens que lui offraient les occupations de famille, elle appela le monde à son secours, en donnant deux CAFÉS par semaine. (Balz.)

Couleur sombre, d'un brun presque noir, comme celle de l'infusion de café : *Couleur CAFÉ clair; CAFÉ noir. Des étoffes couleur de CAFÉ.* Adjectif. Des étoffes CAFÉ. Une teinte CAFÉ.

Café chicorée, Poudre de café mélangée d'une certaine quantité de racine de chicorée sauvage, également en poudre. *Café français*, Nom donné à des graines ou racines torréfiées, que l'on substitue ou que l'on mélange au café ordinaire pour en diminuer le prix : *M. Aymès a longtemps vendu, sous le nom de CAFÉ CÉZÉ, de la poudre de pois chiche; c'ézè signifié pois chiche en provençal.* *Café noir*, Infusion ordinaire de café. Se dit par opposition à la préparation suivante. *Café au lait*, Infusion de café à laquelle on ajoute une certaine quantité de lait : *Le CAFÉ AU LAIT plaît aussi souverainement aux dames.* (Brill.-Sav.) Adjectif. Qui a la couleur particulière au café au lait : *La nourrice tira de son panier un jeune chien CAFÉ AU LAIT.* (Th. Gaut.)

— Tasse à café, Tasse pour prendre le café. *Une Tasse de café, Pleine tasse de café : Prendre une TASSE DE CAFÉ. Je fortifiai mon dîner de deux grandes TASSES DE CAFÉ également fort et parfumé.* (Brill.-Sav.) Il lui offrit une TASSE DE SON CAFÉ Moka, mélange de CAFÉ Bourbon et de CAFÉ Martinique, brûlé, moulu, fait par lui-même. (Balz.)

— Loc. prov. *Prendre son café*, Se donner quelque satisfaction, et particulièrement une satisfaction maligne : *Il PREND LE CAFÉ à vos dépens.* (Acad.) *J'ai fait beaucoup pour ma satisfaction particulière; j'ai nommé plusieurs de mes amis, qui ne s'y attendaient guère; j'ai rappelé quelques souvenirs aimables; j'en ai fêté d'autres qui allaient m'échapper, et, comme on dit dans le style familier, j'ai pris mon CAFÉ.* (Brill.-Sav.) Fam. *C'est un peu fort de café. Voilà qui est fort de café.* C'est une chose étrange, inouïe, invraisemblable; c'est un procédé intolérable, une assertion étrange : *C'est un peu fort de café, cela!* (Balz.) On dit aussi *C'est un peu fort de moka!* Une tasse d'café din eune vieille panche, c'est un potiau neu din eune vieille grange (Une tasse de café dans une vieille panse, c'est un poteau neuf dans une vieille grange). Proverbe expressif emprunté au patois de quelques contrées du centre de la France, et qui marque l'effet tonique produit par le café sur les constitutions affaiblies.

— Bot. Nom que l'on a donné quelquefois au caféier : *Le CAFÉ avait été transporté, en 1726, dans nos îles de l'Amérique, par M. Desclieux, depuis chef d'escadre, à qui M. Dufai en avait confié quelques pieds.* (Condorcet.) *Café bâtarde*, Nom qu'on a donné à diverses espèces du genre caféier, ou même d'autres genres plus ou moins éloignés, *iacora, tétramérie, gertnérie*, etc. *Café diable*, Nom vulgaire de l'iraucane de la Guyane.

— Moll. *Café au lait*, Nom vulgaire d'une coquille du genre porcelaine.

— Encycl. Le *café*, péricarpe du fruit de l'arbre appelé caféier, se présente sous la forme de graines irrégulières, d'un jaune verdâtre plus ou moins foncé, d'une odeur et d'une saveur agréables; agitées dans la main, elles rendent un son creux, et, placées sous la dent, elles se brisent avec difficulté. C'est de Moka que nous vient le *café* le plus estimé, et c'est aux environs de cette ville que se cultive l'espèce qui est exclusivement réservée au sultan de Constantinople et aux femmes de son harem.

Et voici, à ce propos, ce que nous nous rappelons avoir lu dans un des innombrables livres de ce charmant esprit qui s'appelle Alexandre Dumas. Si cette assertion est fautive, nous la lui laissons sur la conscience; une de plus, une de moins, cela ne fera rien dans la balance. Si l'on en croit le spirituel romancier, la ville de Moka donne trois espèces de *café* : le *café extrafin*, celui qui se détache de lui-même de la tige; c'est le tribut que les Arabes du désert payent aux sultans, liqueur parfumée dont s'enivrent les ikbales et les odalisques favorites. Quand la précieuse fève ne tombe plus d'elle-même, une étoffe est étendue sous l'arbre, on secoue fortement le tronc, et on effectue une seconde récolte qui défraye la table des ministres et des pachas. Tout ce qui reste sur l'arbre est avorté, chétif, sans saveur et bon pour des goudjais. Des mains mercenaires cueillent péniblement tous ces rebuts, et voilà ce que nous autres Européens du café Frocpe en sommes réduits à savourer avec délices, trop heureux encore quand ce n'est pas de la chicorée. Mme de Sévigné a dit quelque part : La dernière des culins est une déesse pour des prisonniers : Eh bien! voilà notre moka, à nous, cette liqueur si chère,

qui manquait à Virgile et qu'adorait Voltaire.

Les autres provenances du *café* sont : la Martinique, la Guadeloupe, Cuba et la Havane, Puerto-Rico, la Jamaïque, le Brésil, Cayenne, Surinam, Haïti, Malabar, Java, Padang, Guayra, Sumatra, Manille, Ceylan, la Réunion et le Gabon. L'importation du *café* s'élève à environ 265 millions de kilogr.; mais la répartition de ce chiffre présente, suivant les pays, des différences notables; ainsi, tandis que le Brésil en produit 130 millions et Java plus de 55 millions, les Antilles françaises et hollandaises en fournissent à peine 1,500,000 kilogr. De 1856 à 1859, l'importation en France s'est élevée à 86,543,000 kilogr. Pour l'année 1862, la consommation annuelle a été à Paris de 3 kilogr. par habitant, tandis qu'à Londres elle n'a été que de 900 gr. Comme qualité, le bourbon vient après le moka; les autres espèces sont de qualité inférieure, et, parmi elles, le martinique, dont l'odeur est acre et la saveur amère, est la moins estimée.

La première analyse du *café* a été faite, en 1685, par Cassaire fils, maître apothicaire de Lyon, et l'une des dernières par M. Payen. Sur 100 parties de *café* cru, ce savant a trouvé :

Cellulose.	34
Eau hygroscopique.	12
Substances grasses.	10 à 13
Glycose, dextrine, acide indéterminé.	15,5
Légumine, caséine.	10
Chlorogénate de potasse et de caféine.	3,5 à 5
Organisme azoté.	3
Caféine libre (v. le mot).	0,8

Huile essentielle concrète, caféone (v. le mot).	0,001
Essence aromatique fluide et essence aromatique moins soluble.	0,002
Substances minérales : KO.CaO.MgO.PbO.SiO ₂ SiO ₃ Cl.	6,697

Avant que le blocus continental du commencement de ce siècle suspendit les relations de l'Europe avec les colonies, on avait déjà cherché à remplacer le *café* par des substances indigènes; mais ce fut surtout à cette époque qu'on proposa de nombreux succédanés. Ce furent d'abord la racine de chicorée et le gland de chêne torréfiés, l'orge grillée, le seigle et les amandes douces, le sarrasin, la croûte de pain grillée. Plus tard, en 1813, les pois chiches d'Espagne, l'avoine, les lupins, la betterave; en 1818, les carottes, et, en 1826, les châtaignes sous le nom de *café des dames*; enfin, à des époques plus ou moins éloignées, les haricots blancs, le petit-houx, le blé, le maïs, le gruau, la fougère mâle, les semences de buis, et tout récemment le caroube, fruit du caroubier, de la famille des légumineuses.

Aucune de ces substances n'a pu et ne peut remplacer le *café*; quelques-unes sont même nuisibles et peuvent altérer les fonctions digestives. A cette règle générale nous devons cependant faire une exception en faveur des graines du petit-houx, qui jouissent de propriétés toniques et dont la torréfaction développe un arôme ressemblant assez à celui du *café*.

Le *café* est soumis à un grand nombre de sophistications, soit qu'on le mélange avec les succédanés dont nous venons de parler, soit qu'on ajoute au *café* de bonne qualité des graines de qualité inférieure ou des graines *marinées*, c'est-à-dire mouillées par l'eau de mer. Cette sorte, d'une couleur noirâtre et d'un goût savonneux, exhale une odeur de moisi, caractères qu'elle conserve même après sa torréfaction.

La falsification est quelquefois poussée plus loin encore : on fait un mélange de chicorée, de marc de *café* et de colle forte, auquel on donne, à l'aide d'un moule, la forme exacte des grains de *café*. Cette fraude, souvent difficile à reconnaître, est restée longtemps impunie, et le produit était vendu dans le commerce sous le nom de *moka hygiénique*.

Une addition de chicorée au *café* est la sophistication la plus commune; pour la reconnaître, il suffit de projeter le mélange suspect dans de l'eau; si le *café* est pur, il surnage; s'il contient de la chicorée, celle-ci tombera au fond du vase en colorant le liquide en jaune.

Le *café* auquel on a ajouté des graines de céréales torréfiées donne avec l'eau distillée une infusion louche, tandis que lorsqu'il n'est pas mélangé la liqueur obtenue est transparente.

Le commerce vend quelquefois des graines entières qui ont déjà servi à faire de l'essence de *café*; l'absence complète d'arôme permettra de reconnaître cette fraude.

Le *café* est enfin soumis à un procédé, désigné sous le nom d'*enrobage*, et qui consiste à ajouter dans le brûloir du sucre, de la mélasse ou de la glycose, dans le but d'augmenter le poids des graines et de leur donner une couleur luisante : tels sont les *cafés* dits de *Chartres*, de *Corcelet*, des *amateurs*, des *gourmets*, des *connaisseurs*, des *sultanes*, etc.; ils sont tous enrobés dans des proportions qui varient de 10 à 20 pour 100.

En 1862, le conseil d'hygiène et de salubrité a décidé que l'enrobage jusqu'à 6 pour 100 du poids total du *café*, et avec du sucre raffiné, devait seul être autorisé. Depuis cette époque, les tribunaux ont puni plusieurs fois des industriels qui ne s'étaient point conformés à cette décision. Cette fraude est très-facile à reconnaître : les graines sont d'un noir luisant; plongées dans de l'eau froide, elles la colorent fortement et lui donnent un goût de caramel très-prononcé.

Toutes ces sophistications, nuisibles au public, a dit M. Xavier Eyma, causent au trésor un dommage évalué au droit d'entrée que payeraient 30 millions de kilogr. de *café*. Le *café* paye un droit d'entrée de 50 à 105 fr. par 100 kilogr., selon qu'il provient de nos colonies ou de l'étranger. M. Eyma se base sur ce que la consommation est en France de 45 millions de kilogr. (pour Paris seulement elle est de 2,500,000); or, comme il n'en entre que 15 millions, il reste 30 millions de *café* non taxés. C'est ce qu'a parfaitement compris l'Angleterre lorsqu'elle a décrété la défense absolue de toute falsification de *café* livré à la consommation.

En Turquie, on fait torréfier le *café* dans une poêle; en France, on se sert, pour cette opération, d'instruments appelés brûloirs à *café*, de différentes formes, et mis en mouvement au-dessus d'un foyer de chaleur. La torréfaction doit être arrêtée aussitôt que les grains ont pris une teinte rousse; on les fait alors refroidir sur une plaque de marbre. Après le refroidissement, ils doivent être renfermés dans des vases parfaitement bouchés et ne point être exposés, comme le font beaucoup de marchands, à l'air et au soleil.

Le degré de torréfaction du *café* est très-important et varie suivant les espèces; aussi ne doit-on jamais en brûler plusieurs sortes à la fois. Cette opération, en produisant de l'oxyde de carbone et du tannin, fait perdre à la graine une petite partie de sa caféine; quant

à l'arôme, les auteurs ne sont pas d'accord sur le principe qui lui donne naissance.

A Constantinople, le *café*, pilé dans des mortiers en marbre, est réduit en poudre impalpable; les moulins dont on se sert généralement en France ne donnent qu'une poudre grossière, et peut-être ferions-nous bien d'imiter les Turcs, sous ce rapport.

La meilleure infusion s'obtient en mélangeant à parties égales le *café* Moka et le *café* Bourbon, brûlés séparément et non caramélisés. D'après M. Chevalier, on doit prendre les précautions suivantes : 1° Ne réduire les graines en poudre très-fine qu'au moment même de faire l'infusion; 2° mettre dans une cafetière-filtre en porcelaine 60 grammes de cette poudre de *café*, sans la tasser, et verser dessus une demi-tasse (c'est-à-dire 100 gramm.) d'eau bouillante à 1000; cette quantité d'eau sert à rendre le *café* plus apte à être épuisé; 3° verser sur ce même *café* trois tasses (600 gramm.) d'eau bouillante, de manière à obtenir 6 demi-tasses ou 600 gramm. d'infusion, qui se trouve ainsi à 55 ou 60°, température ordinaire à laquelle on boit le *café*.

L'origine de la découverte du *café* est très-obscur. Quelques philologues ont prétendu que la boisson offerte par David à Abigail n'était autre que du *café*; d'autres pensent que c'est de cette substance que parle Homère dans son *Odyssée* sous le nom de népenthès. Ces opinions nous paraissent peu acceptables, et nous croyons que Razès, médecin arabe qui vivait au IX^e siècle, est le premier qui ait fait mention du *café* en indiquant quelques-unes de ses propriétés. Après Razès, Avicenne, au XI^e siècle de J.-C., l'appelle *bunchum*, et assure qu'il a été apporté de l'Yémen. Pour certains auteurs, c'est un mollah, nommé Schadel, qui a été le premier à en faire usage; d'autres prétendent que, l'an 656 de l'hégire, le cheik Omar s'étant réfugié avec ses disciples dans les montagnes d'Ousab, ils n'y trouverent rien à manger que du *café*, dont ils furent bien forcés de se contenter, mais auquel ils reconnurent des vertus que, plus tard, ils firent connaître à leurs compatriotes.

Gemal-eddin-Dhabhani attribue la découverte du *café* à un berger, et l'histoire qu'il raconte à ce sujet nous semble devoir plutôt être considérée comme une légende : « Un garde-chèvres, dit-il, se plaignait à des moines que ses chèvres veillaient et sautaient toute la nuit contre leur ordinaire. Le prieur les observa dans l'endroit où elles paissaient, et, ayant remarqué qu'elles mangeaient des fruits de certains arbres, il fit bouillir de ces fruits dans l'eau, et éprouva qu'en buvant de cette eau elle excitait à veiller. Il en donna à ses moines pour les empêcher de dormir pendant les offices de nuit. »

Au milieu de toutes ces opinions si diverses, il est difficile de dégager la vérité; ce qui est certain, c'est que Gemal-Eddin ayant fait un voyage en Perse (1420 de J.-C.) y trouva des gens qui prenaient du *café*; il en prit comme eux, et à son retour dans son pays, son exemple fut suivi par tous les habitants d'Aden. De là cet usage passa à la Mecque, puis à Médine, sortit de l'Arabie, vint en Égypte jusqu'au Caire, et enfin à Constantinople en 1550. C'est dans cette ville, et sous le règne du sultan Soliman III, que, quelques années plus tard, fut ouverte la première maison de *café*.

L'époque de son introduction en Europe est connue. En France, Louis XIV a été, en 1644, le premier à en boire. L'année suivante, l'usage du *café* se répandit en Italie, et l'Angleterre imita l'Italie vers 1652; mais cet usage ne fut vulgarisé réellement à Paris que quinze ans plus tard, grâce à Soliman-Aga, ambassadeur de la Sublime Porte.

En 1690, les Hollandais plantèrent le caféier à Java, à Batavia et à Surinam. Plusieurs pieds furent envoyés à Amsterdam, et M. Beson, consul de France dans cette ville, en ayant obtenu un en fit cadeau au Jardin des Plantes de Paris. Un second pied, offert en 1714 à Louis XIV, donna plusieurs jeunes caféiers; que le capitaine Desclieux fut chargé de transporter à la Martinique. La traversée fut longue et périlleuse; deux pieds moururent, et le troisième ne dut la vie qu'au dévouement de ce capitaine, qui partagea avec lui sa ration d'eau. Cet unique plant de caféier devint la source de ces grandes plantations qui couvrent aujourd'hui une partie de l'Amérique. Nous ferons connaître la manière de récolter le *café* au mot CAFÉIER.

— Effets physiologiques. L'infusion de *café*, prise chaude, accélère le pouls et détermine une chaleur douce et une sensation de bien-être qui se répand dans toute l'économie.

L'action principale du *café*, a dit M. Trouseau, consiste en ce qu'il stimule ou plutôt qu'il éveille le cerveau, sans l'échauffer comme le font les alcooliques. Il diffère de ceux-ci en ce que cette excitation est bienfaisante et ne ressemble pas aux accidents de l'ivresse. Il a même la propriété de dissiper les fumées de vin, et c'est en parlant de cette action que Maumenet adressait à Galland les vers suivants :

Ami, si le sommeil vient au milieu des pots

Répandre ses pavots

Et qu'un vin trop fumeux te brouille la cervelle,

Prends du *café* : ce jus divin,

Pour chasser le sommeil et les vapeurs du vin,

Saura te redonner une vigueur nouvelle.

Dans son poème de la *Gastronomie*, Berchoux disait, quelques années plus tard :
Le café vous présente une heureuse liqueur
Qui d'un vin trop fumeux chassera la vapeur....

Le café donne lieu à une excitation nerveuse, qui, surtout chez les personnes non habituées à son usage, provoque l'insomnie, l'insomnie qui, du reste, comme l'a dit Brillat-Savarin, n'est point suivie de fatigue comme celle qui provient des substances stupéfiantes.

La stimulation que le café exerce sur le cerveau lui a valu le nom de *boisson intellectuelle*. Tous les poètes ont chanté ses vertus, et parmi eux nous nous bornerons à citer quelques vers que lui a dédiés Delille :

Il est une liqueur au poète plus chère,
Qui manqua à Virgile et qu'adorait Voltaire.
C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur,
Sans altérer la tête, épanouit le cœur.
À peine j'ai senti la vapeur odorante,
Soudain de ton climat la chaleur pénétrante
Réveille tous mes sens sans trouble et sans cahots.
Mes sens, plus nombreux, accourent à grands flots.
Mon idée était triste, aride, dépourvue ;
Elle rit, elle sort, richement habillée,
Et je crois, du génie éprouvant le réveil,
Boire dans chaque goutte un rayon du soleil.

Quelques auteurs ont prétendu que le café affaiblissait le sens génital ; une observation attentive a permis à MM. Trousseau, Michel Lévy et Rostan d'affirmer le contraire, et ce qui, du reste, prouve que cette opinion est erronée, c'est que dans les pays où l'on boit le plus de café les habitants ont autant d'enfants, pour ne pas dire plus, que partout ailleurs.

Le café facilite la digestion, et il n'est personne qui n'ait, après un repas copieux, ressenti cet effet. Diurétique puissant, il diminue la transpiration cutanée et permet de supporter l'abstinence et le jeûne, en fortifiant le système nerveux et dissimulant ainsi, par l'énergie qu'il leur communique, l'affaiblissement des organes qu'il ne peut réparer. Aussi est-il considéré par quelques auteurs comme un aliment. D'après M. Gasparin, il rend plus stables les éléments de notre organisme, et il ralentit le double mouvement de composition et de décomposition moléculaire. C'est à cette propriété que les mineurs de Charleroi, qui ne consomment que 1,500 grammes d'aliments quotidiens, mais qui prennent quatre à cinq fois par jour de la soupe au café, doivent de se bien porter et de pouvoir se livrer à un travail très-rude et très-pénible. Récemment, le docteur Thierry citait à ce sujet le fait suivant : « Dans un village de la Bohême, de pauvres campagnards, presque tous tisserands, n'ayant qu'une nourriture insuffisante, composée de pommes de terre, étaient tombés dans un état de déperissement et d'étiollement qui les avait abâtardis. Les médecins consultèrent l'usage du café ; depuis lors, cette population s'est transformée, et elle jouit d'une vigueur peu commune. Le gouvernement autrichien a supprimé, en sa faveur, les droits qui pesaient sur l'importation. »

Aujourd'hui, tout le monde prend du café ; le riche comme le pauvre, le sage comme le fou, sacrifient à la nouvelle divinité : « C'est la boisson de Dieu, c'est la source de la vie, disent les Orientaux ; elle a été inventée par l'ange Gabriel pour rétablir la santé du Prophète. » Barthez disait : « Cette liqueur me débêtise, » et Napoléon I^{er}, déjà malade, répondait au docteur Arnott : « Le café fort, et beaucoup, me ressuscite ; il me cause une cuisson, un rougissement singulier, une douleur qui n'est pas sans plaisir. J'aime mieux souffrir que de ne pas sentir. »

Voltaire, Fontenelle, Delille, Frédéric II, Mirabeau, Harvey et une foule d'hommes célèbres en prenaient avec excès. De nos jours, il est d'un usage si répandu que beaucoup de personnes ne pourraient s'en passer.

Mais si le café a de nombreux partisans, les détracteurs ne lui ont pas manqué. Dans l'Orient, il a été souvent défendu, et maintes fois il a donné lieu à des discussions religieuses absurdes. En Europe, plusieurs médecins ont prétendu que cette boisson était contraire à la santé : « Il faut avouer, répondit Fontenelle à l'un d'eux, que le café est un poison bien lent, car j'en bois plusieurs tasses par jour depuis près de quatre-vingts ans, et ma santé n'en est pas sensiblement altérée. » Hahnemann, le chef des homéopathes, a accusé le café des plus grands maux. Les médecins Calvet, Hoffmann, Boerhaave, Simon Pauli, Tissot, etc., le défendaient à leurs clients sous prétexte qu'il ruinaient les meilleurs tempérament et conduisait insensiblement au tombeau.

Ces médecins ont évidemment exagéré les inconvénients du café ; cependant, il est incontestable que, prise à dose exagérée, cette boisson peut, comme le dit Zimmermann, faire beaucoup de mal, même à ceux qui se portent bien. A la longue, elle occasionne une grande susceptibilité nerveuse, des éruptions au visage, des congestions pulmonaires, utérines ou hémorroidales, des céphalalgies très-douloureuses, et enfin une espèce de consommation accompagnée de palpitations et quelquefois de syncope très-grave. Il est, du reste, fort difficile de dire à quelle dose il y a abus ; cette dose varie selon le tempérament et l'idiosyncrasie des individus ; ainsi, il en est que quatre tasses par jour incommode, tandis que les Turcs en prennent quotidiennement, sans en ressentir aucun mauvais effet, jusqu'à vingt et même vingt-cinq tasses.

Le café est un poison pour les perroquets et les poules, mais non pour les corbeaux et les moineaux.

Le café a été employé dans un très-grand nombre de maladies avec des succès différents, guérissant les unes, soulageant les autres. Il est d'un usage vulgaire dans les migraines, la céphalalgie, l'ivresse, et d'un emploi classique dans les commencements d'empoisonnement par l'opium. La fièvre typhoïde adynamique, les fièvres intermittentes, l'asthme nerveux périodique, la coqueluche, l'albuminurie, sont encore au nombre des états pathologiques contre lesquels il a été conseillé. Orfila le recommande dans les empoisonnements par l'opium, par le tabac, la jusquiame et la laitue vireuse, les champignons, la digitale et la strychnine.

Le docteur Penilleau, qui a publié sur le café une intéressante monographie à laquelle nous avons fait de nombreux emprunts, a constaté son utilité dans les convalescences accompagnées de débilité excessive, alors qu'il est nécessaire d'employer les toniques et de ranimer les fonctions digestives.

Le café doit être sévèrement interdit aux jeunes enfants, à cause de la surexcitation nerveuse qu'il détermine, tandis que dans la vieillesse il est d'un usage très-salutaire. Il convient mieux aux personnes d'un tempérament sanguin et surtout lymphatique qu'à celles dont le tempérament est nerveux. C'est la boisson par excellence des pays méridionaux marmatiques ; aussi donne-t-on tous les jours une ration de café à nos soldats d'Afrique. Il est également très-salutaire dans les régions froides, parce qu'il augmente la circulation et favorise l'hématose.

Les hommes de lettres, les soldats et les marins, tous les ouvriers qui séjournent dans une atmosphère à température très-élevée, se trouveront très-bien de prendre journellement du café. Enfin, les médecins devront le prescrire à tous les habitants des pays où règne le crétinisme.

Le café est souvent employé en pharmacie pour masquer le goût de certains médicaments, et notamment du sulfate de quinine, dont il dissimule parfaitement la saveur amère.

Le café au lait est un aliment très-répandu aujourd'hui dans les villes et dans les campagnes. Il a été introduit en Europe par Neuhofus, médecin allemand, à l'imitation des Chinois, qui prennent du thé au lait.

D'après M. Payen, un litre de café au lait, mélangé à parties égales et sucré, contient six fois plus de substances solubles et trois fois plus de substances azotées que le bouillon. Malgré cela, cet aliment a été accusé de produire de l'anémie, de la débilité et des fleurs blanches chez les femmes. Quoi qu'en aient dit les docteurs Lisfranc, Thierry et Curon, ce fait est loin d'être prouvé. Le café au lait, quand ses principes constitutifs sont de bonne nature et qu'il est bien préparé, est, comme l'a dit M. Fonssagrives, un aliment très-sain et très-savoureux. Il n'a d'inconvénient que lorsqu'il est exclusivement pris pour toute nourriture du matin, parce qu'alors il constitue une alimentation insuffisante.

— Divination. La croyance à l'astrologie, à la magie, à la sorcellerie, à tous les arts en un mot qui ont pour but la connaissance anticipée de l'avenir, est une des superstitions les plus profondément ancrées dans le cœur de l'homme. Elle a pu changer d'objet, mais elle est restée toujours vivace et populaire. On sait le succès que M^{lle} Lenormand obtint sous l'Empire ; l'accueil fait dans nos salons aux tables tournantes, aux esprits frappeurs, est assez significatif, et, pour descendre plus bas dans l'échelle sociale, on serait étonné si l'on savait combien de gens, de femmes surtout, vont chaque jour consulter les somnambules, ou se faire dire la bonne aventure par les cartes ou le marc de café. En qualité de dernier venu, l'art de lire l'avenir dans le marc de café jouit d'une grande vogue ; nous allons en retracer les principales règles, et initier nos lecteurs à ces secrets, qui n'ont rien de diabolique. Pour exercer cet art, il n'est pas besoin d'être sorcier ni de prononcer des paroles magiques ; voici tout ce qu'il y a à faire. Il faut conserver dans la cafetière le marc que le café y a déposé, et le laisser reposer pendant une heure. Sur ce marc ainsi reposé, on jette un verre d'eau s'il n'y a qu'une once de café, deux verres s'il y a deux onces, et ainsi de suite, suivant la quantité. On met ensuite la cafetière au feu, et l'on fait chauffer le marc jusqu'à ce qu'il se délaye dans l'eau. On prend une assiette de terre de pipe, blanche, sans tache, bien essuyée et séchée ; on remue le marc dans la cafetière avec une cuiller, puis on le verse sur l'assiette, mais en petite quantité, et de façon qu'il n'emplit l'assiette qu'à moitié. On agite alors l'assiette dans tous les sens, avec autant de légèreté qu'on le peut, pendant l'espace d'une minute, et l'on répand doucement tout ce qui se trouve sur l'assiette dans une autre récipient. De cette façon il ne reste plus d'eau dans l'assiette, mais seulement des particules de marc de café, disposées de la manière la plus fantastique, et formant mille dessins hiéroglyphiques. Si les dessins sont trop brouillés, si le marc est trop épais, si le fond de l'assiette ne ressemble pas à une mosaïque irrégulière, mais très-nette, il faut recommencer l'opération, car on ne peut lire les secrets de la destinée que dans des dessins d'une précision très-arrêtée.

Les figures tracées par le marc sont toutes significatives ; la seule difficulté est de les bien démêler, car il y a des courbes, des ondulations, des ronds, des ovales, des carrés, des triangles, qui ont un sens précis et déterminé. Si le nombre des ronds ou des cercles prédomine sur toutes les autres figures, c'est un signe de richesse ; l'absence de ronds, au contraire, présage la gêne et la détresse. Les figures carrées annoncent des désagréments, les figures ovales promettent joie et succès. Les lignes grandes et petites, quand elles sont en grand nombre, présagent une vieillesse longue et heureuse ; si leur nombre est plus restreint, elles signifient bonheur paisible et médiocrité de fortune. Les ondulations annoncent des revers et des succès entremêlés. Une croix au milieu de l'assiette promet une mort douce ; quatre croix qui se touchent présagent la mort pour quarante ou quarante-cinq ans ; trois croix signifient des honneurs, et un grand nombre de croix qu'on deviendra dévot et ascète dans la vieillesse. Le triangle est la figure la plus heureuse : un seul promet un emploi honorable ; mais, quand il y en a trois rapprochés, c'est l'indice des plus grandes faveurs de la fortune. Un angle composé d'une petite ligne appuyée sur une ligne plus grande est le signe d'une mort malheureuse. La figure qui a la forme d'un H pronostique l'emprisonnement. Un cercle à plusieurs faces, c'est un heureux mariage ; un carré long et bien distinct, c'est la discorde dans le ménage, et, si quelques croix l'avoisinent, la certitude d'une infidélité. Une ligne moins chargée que le reste annonce un voyage ; si la ligne s'étend, le voyage sera long ; si elle est nettement tracée, il sera facile ; plein de périls, au contraire, si elle est embarrassée et coupée par d'autres figures. Un rond dans lequel on trouve quatre points bien marqués promet un enfant ; deux ronds en promettent deux, et ainsi de suite. Si le rond forme un cercle à peu près parfait, l'enfant sera un garçon ; dans le cas contraire, ce sera une fille. Si le rond est accompagné d'une ligne courbe et onduleuse, l'enfant aura de l'esprit ; et si cette courbe formait un second cercle autour du rond, infailliblement l'enfant serait un génie. La figure d'une maison à côté d'un cercle est le signe certain qu'on en possèdera une : elle sera à la ville s'il y a un X ou un H dans le voisinage, et à la campagne s'il se trouve auprès un arbre ou une plante. Si cette maison est accompagnée de quelques triangles, elle sera donnée ou arrivera par héritage ; on y mourra si elle est surmontée d'une croix ; on y sera parfaitement heureux si elle est dans le voisinage d'un demi-cercle. Une couronne annonce des succès à la cour, et un losange promet le bonheur en amour. La figure d'un ou de plusieurs petits poissons présage une invitation à dîner ; celle d'un serpent est un signe de trahison. Une rose veut dire santé ; un saule pleureur, mélancolie ; un buisson, retard ; une roue est une menace d'accident, et une voiture attelée un présage certain de mort violente. Des figures jointes ensemble de manière à former une espèce de croisée avertissent de prendre garde aux voleurs. Quand un chiffre est très-distinctement tracé sur le fond de l'assiette, on peut le hasarder à la loterie, il doit sortir dans un des trois premiers tirages. Une figure humaine est presque toujours dessinée dans l'assiette ; si c'est une tête sur un jupon, c'est une femme ; si c'est un corps appuyé sur des jambes séparées, c'est un homme. La personne est brune si les dessins que forme le marc autour d'elle sont très-prononcés ; elle est blonde lorsque les traits sont marqués faiblement ; si elle n'a qu'un œil, il est sûr qu'elle trompera par de fausses promesses. Si une forme de chien apparaît à côté d'une figure humaine, c'est la promesse d'un ami dévoué ; et si le chien se trouve auprès d'un cercle à plusieurs facettes, c'est un signe d'invincible fidélité conjugale. Si à un jeune homme consultant le marc de café apparaît une figure de femme tenant un bâton, c'est signe qu'il succombera aux séductions d'une femme gaillante et qu'il aura à s'en repentir. Si, au contraire, c'est une demoiselle qui interroge le marc de café, la figure d'un homme tenant un bâton ou une épée pronostique un séducteur dangereux. Une fleur qui se trouve près d'une figure de femme indique une amie estimable ; si la fleur est une rose, c'est une amante ; si c'est une tulipe, c'est une amie d'un commerce peu sûr. Un homme monté sur un cheval ou sur un quadrupède promet un protecteur puissant et plein de bienveillance. Si c'est une femme qui est à cheval, elle fera pour vous bien des extravagances. Trois figures d'hommes signifient emploi honorable ; trois figures de femmes, emploi lucratif. Une couronne de croix annonce la mort d'un parent, une couronne de triangles celle d'une parenté. Enfin, un bouquet composé de quatre fleurs, ou d'un plus grand nombre, est le plus heureux de tous les présages ; et si un triangle se trouve dans le voisinage du bouquet, c'est une promesse infaillible du bonheur le plus parfait et le plus continu.

Telles sont les principales règles pour deviner l'avenir par l'inspection du marc de café, règles posées par les maitres en cet art. Il est bien entendu que nous ne les donnons ici qu'à titre de curiosité, et que nous nous serions abstenus de les faire connaître, si nous n'avions la ferme conviction que pas un seul de ceux qui nous lisent ne sera tenté de les prendre au sérieux.

CAFÉ s. m. (ka-fé — v. l'étym. au mot précédent). Lieu public où l'on va prendre le café, des liqueurs, des rafraichissements : Beau CAFÉ. Grand CAFÉ. Passer sa vie dans les CAFÉS. Il y avait à Surate un CAFÉ où beaucoup d'étrangers s'assemblaient l'après-midi. (B. de St-P.) J'avais d'abord fréquenté ce CAFÉ (Procope), le rendez-vous des habitués et des arbitres du parterre, et j'y étais assez bien voulu. (Marmontel.) Nous avons emprunté nos CAFÉS aux Orientaux, qui ne nous ont pas encore pris nos cabarets. (Chamfort.) Personnes réunies dans un établissement de ce genre : Aux acclamations de tout le CAFÉ, les deux adversaires sortirent pour aller se battre. (Scribe.)

— Café chantant, Etablissement différencé des cafés ordinaires, en ce qu'il possède des chanteurs qui se font entendre de temps à autre. Café-concert, Autre établissement du même genre, qui possède, outre les chanteurs, une troupe de musiciens instrumentistes : A chaque bout de la terrasse se trouve un CAFÉ-CONCERT, c'est-à-dire joignant aux délices de la consommation l'agrément d'un orchestre en plein vent de musiciens bohèmes, qui exécutent des valse allemandes et des ouvertures d'opéras italiens. (Th. Gaut.) Café-théâtre, Café ordinaire dont l'une des salles possède un théâtre où des acteurs jouent pour l'agrément des consommateurs. Café-estaminet, Etablissement qui, outre les salles ordinaires de consommation, possède une ou plusieurs salles pour les joueurs et les fumeurs : Au rez-de-chaussée et à côté de l'allée se trouvait un CAFÉ-ESTAMINET. (P. Soulié.) Café-restaurant, Etablissement où se trouvent à la fois un café et un restaurant. Café-jardin, Café ordinaire auquel est attaché un jardin où les consommateurs peuvent se placer dans la saison d'été. Café littéraire, S'est dit, surtout au dernier siècle, d'établissements tels que le café Procope, où se réunissaient à certaines heures des littérateurs, des écrivains, dont la conversation roulait sur les choses de l'esprit. V. plus loin.

— Encycl. Les premières maisons de café paraissent avoir été établies à La Mecque, vers le commencement du IX^e siècle de l'hégire ; on s'y réunissait, non-seulement pour prendre cette boisson, mais aussi pour causer, chanter, danser même et jouer aux échecs, toutes choses que les mahométans n'approuvent pas dans leur religion. Aussi les dévots essayèrent-ils de faire fermer ces lieux publics, où, disaient-ils, on prenait le café en compagnie de la même manière que l'on buvait le vin ; mais on leur ferma la bouche en leur faisant voir, par les traditions mahométanes, que Mahomet avait bu du lait en compagnie, en la même forme que l'on prenait le café, et, cela étant, qu'il était permis d'en prendre à l'imitation du Prophète.

Le café a fait un pas de plus ; mais que d'obstacles il va rencontrer encore sur son passage avant d'arriver jusqu'à nous ! Il se répand dans les autres villes de l'Arabie, à Médine, de là en Egypte et jusqu'à Caïre. Puis il passe en Syrie, où il est accueilli sans objection, comme il venait de l'être à Damas et à Alep. Enfin, il est porté à Constantinople, et un poète du temps salue sa venue par un sonnet qui commence ainsi : « Il (le café) s'est promené au Caïre, à Damas et à Alep, avant que de venir au pays de Roum (Constantinople), et le séditieux qui jette le trouble dans tout le monde y a supplanté le vin. »

Donc, en 1554 de Jésus-Christ, les nommés Hekem et Schems ouvrirent chacun à Constantinople une de ces maisons qui devinrent le rendez-vous des poètes, des cadis et des principaux seigneurs de l'empire. La tasse n'y coûtait qu'un aspre (environ 2 centimes et demi), et l'on y jouait au trictrac. Mais pendant ce temps on oubliait l'heure de la prière ; les muftis se plaignirent, des prédicateurs fanatiques déclarèrent que par ce nouvel usage on contreviait aux préceptes de la religion et de la loi mahométane. Les cafés furent fermés, et les contreventions punies de quatre-vingts coups de bâton. Un musulman ayant été surpris à boire du café chez lui fut châtié, et, pour servir d'exemple, promené sur un âne dans toute la ville ; mais bientôt cette défense fut levée, et les grands vizirs établirent un très-grand nombre de cafés, en soumettant les propriétaires à un impôt qui fournit un revenu considérable. En 1665, pendant la guerre de Candie, le pacha Kupruli fit fermer les cafés, parce que, s'étant un jour, sous un déguisement, rendu dans une de ces maisons, il y avait trouvé des gens qui discutaient sur les affaires de son administration. On y causait de toutes choses, étendu sur des sofas, et quand la conversation tombait, on lisait quelque livre, ou bien, comme les poètes s'y trouvaient aussi en grand nombre, on y critiquait les poésies les plus nouvelles. Ceci nous est rapporté par l'historien turc Pitchevili, dans sa *Vie de Soliman*, et se passait l'an 962 de l'hégire, c'est-à-dire vers le milieu du XVI^e siècle, au moment où tenait ses séances l'Académie au petit pied que présidait Ronsard, et à laquelle, de temps à autre, Charles IX voulait bien faire l'honneur de sa présence.

Mais puisque nous sommes en Orient, notons en passant ce qu'un voyageur en Perse rapporte des cafés d'Ispahan. La chose en vaut la peine. Ce sont, dit-il, des salons grands, spacieux ; on y boit du café, et des mollas ou des derviches y font des leçons de morale ou

des sermons. Les poètes viennent aussi dans ces salons réciter leurs vers. Un mollah se met quelquefois debout au milieu du *café* et prêche à haute voix, ou bien un derviche entre tout à coup et apostrophe la compagnie sur les vanités du monde, de ses biens, de ses honneurs; puis vient un faiseur de contes. Quelquefois, à un bout de la salle, se trouve un prédicateur, et à l'autre un faiseur de contes, et le plus souvent tous deux parlent en même temps, et chacun ayant fini de discourir demande quelque chose aux assistants.

Mais le *café* ne pouvait être longtemps l'apanage exclusif de l'Orient. Un marchand anglais nommé Edouard, au retour d'un voyage dans le Levant, établit, en 1672, une *maison de café* à Londres, dans Saint-Mitchell's Abbey, à l'endroit même où existe aujourd'hui le *Virginia Coffee House*. Peu de temps après, en 1675, sous Charles II, on fit fermer les établissements de ce genre, sous prétexte qu'ils étaient des foyers de sédition; on en comptait à cette époque plus de 3,000. Il en existait déjà, dit-on, à Venise depuis plus de trente ans.

Dans son *Dictionnaire*, Trévoux affirme que, sous le règne de Louis XIII, il se vendait, près du Petit Châtelet de Paris, sous le nom de *cahove* ou *cahouet*, de la décoction de *café*. Ce qu'il y a de certain, c'est que le premier *café* de France fut établi à Marseille, en 1654. Quelques années plus tard, cette boisson fut mise à la mode à Paris par Soliman-Aga, ambassadeur ottoman auprès de Louis XIV, et par Thevenot. C'est à la même époque qu'un Arménien nommé Pascall ouvrit un *café* public à la foire Saint-Germain, sur l'emplacement actuel du marché de ce nom. C'était une vraie taverne, qui n'eut qu'un médiocre succès, et Pascall, la foire finie, transporta son établissement au quai de l'Ecole. Peu de temps après, un Arménien, Grégoire d'Alep, et le Sicilien Procope créèrent des *cafés* qui attirèrent la meilleure compagnie de Paris. Ce nom célèbre mérite de nous arrêter plus longtemps, et nous lui devons, comme aux autres *cafés* littéraires, un article à part.

Le branle était donné; le *café* était à la mode, et chacun pensait dès lors ce qu'en 1785 Dulaure en disait dans son livre des *Curiosités de Paris*: « Rien n'est plus commode, plus satisfaisant pour un étranger que ces salons proprement décorés, où il peut, sans être tenu à la reconnaissance, se délasser de ses courses, lire les nouvelles politiques et littéraires, s'amuser à des jeux honnêtes, se chauffer gratis en hiver et se rafraîchir en été à peu de frais, entendre la conversation quelquefois curieuse des nouvelles, y participer et dire librement son avis sans crainte de blesser le maître de la maison. » Bientôt, l'établissement créé par Procope ayant réussi, les *cafés* se multiplièrent à tel point, qu'en 1790 on en comptait déjà 900. Aujourd'hui, ce chiffre a doublé, sans y comprendre les marchands de vin, les crémeries, les *cafés-concerts* et autres lieux où l'on sert du *café*. De Paris, qui donne le mot d'ordre, qui donne le ton au monde entier, les *cafés* se propagent en province, et aujourd'hui, dans la plus petite ville, le plus petit village, le plus petit hameau, on trouve, non plus la *maison de café* primitive, mais un établissement confortable et luxueux; il est vrai que, en revanche et par compensation, le maître du lieu s'attribue souvent le droit de donner des consommations fraternelles.

Nous avons vu les *cafés* s'établir à Londres en 1672. Presque à la même époque, en 1674, ils apparaissent en Suède, et déjà depuis quelques années ils étaient en usage à Amsterdam, où les avait fait connaître un nommé Ainsworth. A Vienne, c'est d'une façon singulière et presque légendaire que s'établit le premier *café*. C'était en 1683. Après une bataille dans laquelle le grand vizir Kara Moustapha avait été battu par Sobieski, un soldat de ce dernier trouva dans le camp ennemi une quantité très-grande de grains de *café*. Qu'en faire? Il alla trouver l'empereur Léopold, et comme Kulczycki (c'était le nom du soldat) s'était bravement comporté lors du siège de Vienne, celui dont il avait contribué à conserver la capitale l'autorisa, avec privilège spécial, à ouvrir une *maison de café*.

Mais la liqueur qui manquait à Virgile, dit Delille, et qu'adorait Voltaire, n'a pas encore franchi la grande muraille de la Chine. En effet, il n'existe pas, à proprement parler, de *café* en Chine; il est vrai qu'il y a des maisons de thé. Ces établissements ont beaucoup de rapports avec nos *cafés* européens; on peut même, par analogie, leur donner ce nom. Comme le *café* chez nous, la maison de thé contient plusieurs petites tables séparées. Aussitôt qu'on s'y est installé, le garçon apporte la pipe et le thé, comme à Constantinople le *café* et la chibouque ou le parghili. On sert ordinairement en même temps des graines sèches de melon d'eau comme friandise, pour exciter à boire. En outre, des marchands ambulants viennent offrir aux buveurs différentes sortes de gâteaux et de sucreries. Il vient aussi des chanteurs, des prestidigitateurs, qui égayent l'assemblée et font ensuite une collecte. Pour rendre leurs établissements encore plus attrayants, les propriétaires ont imaginé un procédé assez ingénieux: ils engagent quelques lettrés distingués, qu'ils payent largement, à venir parler en public sur quelque sujet littéraire ou historique. Plus avancée que nous, la Chine a donc ses *cafés*-

conférences, et nous devons dire, pour faire honte aux Parisiens, que les auditeurs se pressent en foule pour venir entendre l'orateur à la mode. En outre, les maisons de thé sont un endroit de réunion pour les gens qui s'occupent de nouvelles politiques. Les boutiques de barbiers jouaient le même rôle dans l'antiquité. Il existe de ces maisons chinoises dans lesquelles on trouve des bosquets, des tonnelles, et où l'on sert quelquefois à manger. L'été, on y apporte aux buveurs des linges imbibés d'eau chaude pour s'éponger la figure et les mains. Il y a aussi des établissements spéciaux pour les fumeurs d'opium, qui se tiennent couchés sur de larges bancs de bois, et se livrent silencieusement à leurs plaisirs mortels. On retrouve les mêmes usages au Japon, à peu de différences près.

Revenons du Chine aux *cafés* de Paris, et notons rapidement les plus célèbres. Nous ne parlerons pas de ceux qui ont disparu: du *café* Valois et du *café* Lemblin, deux célèbres antagonistes, et qui furent témoins de tant de duels; du *café* Sainte-Agnès, rue Jean-Jacques-Rousseau, où venaient les républicains de la Réforme, Ferdinand Flocon et Caussidière, Ribeyrolles et Auguste Luchet. Nous ne parlerons pas davantage du *café* Cuisinier, place Saint-Michel, où cependant nous aurions à recueillir le souvenir de Napoléon, à voir la table où s'assit l'empereur, sur laquelle il déjeunait avec Duroc, n'ayant ni l'un ni l'autre de quoi payer leur déjeuner... Nous avons réservé le *café* Procope; arrêtons-nous un instant au *café* de la Régence, dont l'appellation vient de l'époque même où il fut établi sur la place du Palais-Royal, tout à côté du lieu où il est maintenant, mais qui, en ce temps-là, n'était qu'une salle petite, étroite et malsaine. Cela n'empêcha point les beaux esprits, surtout les beaux joueurs d'échecs, d'y accourir en foule: on y voyait Diderot, Voltaire, D'Alembert, Marmontel, Chamfort, Bernardin de Saint-Pierre. Le neveu de Rameau y couvoyait l'empereur Joseph II; Robespierre, assez mauvais joueur d'échecs, y faisait aussi de rares apparitions; le général Bonaparte s'y attabla à côté de Louvet. Après eux d'autres illustres y sont venus, et l'on y a vu tour à tour La Bourdonnaye, de Jouy, de Forbin, Dumont-Durville, Lacretelle, Champion, Méry, enfin le poète de *Rolla*, le poète des *Nuits*, Alfred de Musset, qui n'avait qu'un pas à faire pour aller dans une autre maison de la rue des Moulins, le grand blâsé, le grand ennuyé, le grand chancelant.

A quelques pas du *café* de la Régence, sous les galeries du Palais-Royal, nous rencontrons un *café* célèbre aussi, le *café* de Foy, plus célèbre même à notre avis que le précédent, non pas à cause de la belle limonadière dont le duc d'Orléans s'occupait si fort, non pas à cause de l'hirondelle peinte à son plafond par Carle Vernet, mais parce que c'est là, le 12 juillet 1789, dans l'après-midi, qu'un jeune homme de vingt-sept ans, Camille Desmoulins, les coudes sur la table, le front dans ses mains, songeait à l'acte qu'il allait accomplir un quart d'heure après, et que dans son cerveau bouillonnait l'immortelle révolution appelée à bouleverser le monde. Mais le *café* de Foy a été démolí il y a quelques mois. Avant de quitter le Palais-Royal, notons le *café* des Aveugles. Il y a là quelques musiciens, aveugles plus ou moins authentiques, jouant de la clarinette, de la flûte et du violon, sans oublier la basse. Comme on le voit, l'orchestre est complet. Mais le personnage le plus curieux de la troupe, du moins celui qui fait le plus de bruit, est un sauvage... des Batignolles, auquel ne manquent ni les plumes ni le tatouage, et qui fait résonner un triple tambour avec une dextérité extraordinaire. Mais il a beau faire, tant qu'on ne lui verra pas le nez traversé d'une double arête de poisson, la reine Rompré, si elle vient visiter l'exposition, ne le prendra jamais pour un de ses sujets.

Parlerons-nous aussi du *café* Cardinal, placé à l'endroit même où Regnard demeurait, au coin de la rue Richelieu, près du boulevard? Du *café* Racine, au coin de la rue Racine, où Pages (du Tarn) a lu pour la première fois sa *Nouvelle Phèdre*, toujours en préparation au théâtre de l'Odéon, mais où, d'autre part, on a fêté le succès de quelques pièces jouées sur le même théâtre, telles que *le Marchand malgré lui*, le *Parvenu*, les *Vacances du docteur*? Du *café* des Variétés, près du passage des Panoramas, sur le boulevard Montmartre, dont la réputation fut commencée par Brunet, Potier, Tiercelin, Vernet et Odry, et continuée par les vaudevillistes, les feuilletonistes, les courriers, par tous les barons et les princes du petit et du grand format? Du *café* Molière, au carrefour de l'Odéon, longtemps illustré par la dame qui se tenait au comptoir, et dont on venait de tous les coins de Paris admirer la resplendissante beauté? Du *café* d'Orsay, à l'angle de la rue du Bac, où Alfred de Musset allait déjeuner? Du *café* Manoury, sur la place de l'Ecole, célèbre par ses joueurs de dames, comme le *café* de la Régence et autrefois le *café* Procope par leurs joueurs d'échecs? De l'estaminet de Paris, boulevard Montmartre, où l'on rencontre Gustave Mathieu, Charles Jobey, Moineaux, Fernand Desnoyers, La Landelle?... Mais s'il nous fallait faire une nomenclature un peu complète des *cafés* de Paris, nous n'en finirions pas. Sterne avait bien raison d'être étonné de leur nombre, et Balzac devinait juste lorsque,

à l'encontre de Mme de Sévigné, il disait: « L'avenir est aux limonadiers. »

Aussi, pour maintenir l'ordre dans ces lieux bruyants que, sous les noms de *café*, *café-concert*, brasserie, cabaret, estaminet, etc., on trouve à chaque pas dans tous les quartiers, dans toutes les rues, à tous les coins de Paris, un décret les soumet-il aux règlements de police que voici:

« Décret du 29 décembre 1851. — Aucun *café*, cabaret ou autre débit de boissons à consommer sur place ne peut être désormais ouvert sans la permission préalable de l'autorité administrative. La fermeture de ces sortes d'établissements peut être ordonnée par arrêté du préfet, soit après une contravention aux lois et règlements qui concernent ces professions, soit par mesure de sûreté publique. Tout individu qui ouvre un de ces établissements sans autorisation préalable, ou contrairement à un arrêté de fermeture, est puni d'une amende de 25 à 500 fr. et d'un emprisonnement de six jours à six mois. L'établissement sera en outre immédiatement fermé. »

Une circulaire du ministre de l'intérieur aux préfets, en date du 2 janvier 1852, a recommandé les soins les plus consciencieux et l'attention la plus scrupuleuse aux fonctionnaires chargés d'appliquer la loi, qui, dit-elle, « fait une large part à l'arbitraire dans une question touchant aux intérêts publics et aux intérêts privés. L'autorisation d'ouvrir un de ces établissements ne doit être accordée qu'après un examen minutieux, et à des individus dont les antécédents et la moralité sont suffisamment garantis. Les *cafés* ou cabarets que l'on transformerait en clubs ou foyers de propagande politique, qui deviendraient le rendez-vous des repris de justice, d'individus vivant de prostitution et de vol, ainsi que ceux où l'on débite des boissons falsifiées ou altérées, doivent être impitoyablement fermés. »

— *Café littéraires*. Si l'on admet, avec un grand nombre de médecins, que le *café* est la boisson la plus propre à exciter, sans les troubler, les fonctions du cerveau, on ne sera pas surpris de voir les établissements où se boit le *café* devenir des lieux de réunion dans lesquels s'agitent les questions relatives aux choses de l'esprit. A peine l'usage du *café* était-il répandu à Constantinople, que les *kawha-kanés*, où se vendait la liqueur extraite de la fève de Moka, étaient fréquentés, nous l'avons dit, par des personnages lettrés. Après les chants et les danses des courtisanes, après les parties d'échecs, la conversation commençait. Aux contes anciens succédaient les nouvelles du jour, et la politique finit par y prendre tant de place que le gouvernement inquiet fit fermer les *kawha-kanés*. Nous voyons la même mesure adoptée en Angleterre sous le règne de Charles II: tandis qu'on laissait ouverts à Londres plus de 3,000 cabarets, on craignait d'y laisser subsister un seul *café*. En France, les *cafés* ont souvent attiré l'attention de la police, et quelquefois ses rigueurs; nulle part on n'y a conversé aussi spirituellement que dans cette patrie de l'esprit et de la conversation.

Le premier *café littéraire* y fut fondé par le Sicilien Procopio Cuttelli, dans la rue des Fossés-Saint-Germain, au numéro 13, vis-à-vis la Comédie-Française. C'était un véritable *café*, dans des conditions d'élégance et de bon ton ignorées jusqu'alors dans les établissements où l'on se réunissait pour boire et causer. Les comédiens s'étaient établis juste en face en 1688, et ce voisinage, très-habilement cherché par le Sicilien, fut la source de la vogue de son établissement. Bientôt accoururent chez lui les gens de lettres, ceux d'abord qui avaient affaire au théâtre: c'étaient de Belloy, qui d'une enjambée allait de chez Procope surveiller les répétitions du *Siège de Calais*; Lemaire, qui veillait à celles d'*Araspe*; Crébillon, qui soignait celles de *Catiline*; Jean-Baptiste Rousseau, qu'appelaient celles de *Jason*; Piron, que réclamaient celles de *Fernand Cortez*; Diderot, qu'occupaient celles du *Fils naturel*, etc., etc. C'étaient encore La Chaussée, Fontenelle, Sainte-Foix, Voisenon, qui allaient là, non point précisément pour prendre du *café*, mais pour demander et apporter des nouvelles, rire, causer et médire un peu du prochain. C'était enfin, et nous n'avons pas voulu le confondre dans la foule, c'était Voltaire. Au *café* Procope, on parlait littérature, politique, philosophie, religion, etc. Pour exprimer plus librement leurs pensées, les principaux habitués avaient imaginé un argot particulier. Ainsi, on entendait Marmontel dire à Boindin: « Si l'on en croit *Javotte*, *M. de l'Etre* est un personnage bien terrible, qui se plat à torturer *Margot*. » Ce qui signifiait: « Si l'on en croit la religion, *Dieu* est un personnage bien terrible, qui se plat à torturer l'âme. » Comme on le voit, *Dieu* s'appelait *M. de l'Etre*; la religion, *Javotte*; et l'âme était représentée par *Margot*. A côté de ces conversations, où les plus audacieuses idées se faisaient jour à travers les petitesses de l'esprit, d'autres lettrés silencieux, parmi lesquels se détachait la figure attristée de Jean-Jacques Rousseau, suivaient les péripéties d'une partie d'échecs, ou, comme on disait alors, *poussaient le bois*. Aujourd'hui, le *café* Procope ne vit que sa vieille réputation; les hommes de lettres l'ont abandonné, et les étudiants l'ont envahi. Avant l'époque où le *café* Procope réunissait de si remarquables illustrations, le *café*

de la veuve Laurent, situé rue Dauphine, avait pour habitués La Motte, Saurin, Danchet, Crébillon, La Faye, Jean-Baptiste Rousseau, etc. Là aussi on discutait sur les événements littéraires, on critiquait les pièces nouvelles, on émettait des idées politiques et religieuses. C'est là que furent lancés les premiers couplets qui amenèrent l'exil de Jean-Baptiste Rousseau. Ce poète venait de faire jouer sans succès le *Capricieux*; sa bile, facile à exciter, fut encore aigrie par la réussite de l'opéra d'*Hésione*, que Danchet donna bientôt après; il l'exhalait contre les habitués du *café*, qu'il accusa d'avoir cabalé pour faire tomber sa pièce, et il les attaqua dans des couplets pleins de fiel. Des vers du même genre furent, à plusieurs reprises, jetés sous les tables du *café*; on y reconnut la main de Rousseau, qui cessa de venir chez la veuve Laurent. Cependant les couplets ne s'arrêtaient pas; ils devinrent de plus en plus satiriques et diffamatoires; la justice fut saisie, et soit que Rousseau eût été ou non l'auteur de tous ces couplets, le procès amena sa perte.

La Révolution de 1789 et celles qui la suivirent changèrent le plus souvent en réunions politiques les *cafés*, où jusqu'alors ne s'étaient guère agitées hautement que les questions littéraires. Au Palais-Royal et dans les rues qui l'avoisinent, furent fondés plusieurs établissements renommés, où se groupèrent les partis divers. Tandis que le *café* Lemblin recevait les débris de l'état-major impérial, les libéraux de la vieille garde et de la grande armée, qui protestaient hautement contre les humiliations de la France et les faiblesses du gouvernement, on voyait au *café* de Foy s'attabler les libéraux, plus attachés à la liberté en elle-même qu'à la gloire militaire, les adeptes du parlementarisme, les doctrinaires qui combattaient pour les principes constitutionnels. En même temps, au *café* de Valois se réunissaient les chevaliers de Saint-Louis, les défenseurs nés et assermentés du trône et du autel.

Les discussions littéraires, qui s'étaient réveillées avec le retour de la paix et des Bourbons, continuèrent sans relâche sous le règne de la branche cadette. Au *café* de la Régence, entre les parties d'échecs qui s'y jouaient dès l'ancien régime et qui persistaient encore de nos jours, on se passionnait pour les classiques ou les romantiques; au *café* du Vaudeville, où les auteurs dramatiques et les chansonniers avaient tenu, sous l'Empire, leurs fraternelles agapes, à ceux du Théâtre-Français, de la Porte-Saint-Martin, du Gymnase, on discutait les mêmes questions. Vers 1830, le *café* Dagneaux regut Chaudesaigues, Terrien, Ribeyrolles, Prévaut, Claudon, Furne, Baudelaire, Banville, Ricourt. Cette spirituelle réunion se transporta, vers 1842, au *café* Tabourey, et s'augmenta de Jules Janin, Auguste Lireux, Charles Reynaud, Ponsard, Hetzel, Emile Augier, Henri Mürger, Pierre Dupont. A la même époque, se fondait le divan Lepelletier, avec Alfred de Musset, Laurent Jan, Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Chénard, Méry, Diaz, Couture, Armand Marrast, la rédaction presque entière du *National* et du *Charivari*, ainsi que la plupart des hommes qui ont marqué dans les lettres pendant les vingt-cinq dernières années. Le coup d'Etat du 2 décembre dispersa les hommes du divan. Quelques-uns d'entre eux se réunissent encore au *café* de Bado, d'autres aux *cafés* de Madrid ou du Helder. La jeune littérature, plus remuante, paraît affectionner les versants de Montmartre, la brasserie des Martyrs, le *café* de la Nouvelle-Athènes, etc.

La nécessité de connaître les nouvelles du jour, de discuter les œuvres qui paraissent, de se voir, de s'entendre, crée pour les hommes de lettres la nécessité de centres de réunion. Trop peu favorisés de la fortune pour avoir des cercles riches, trop indépendants pour se faire à la politesse de convention, pour obéir à des règlements ou à des mots d'ordre, ils gardent et garderont sans doute longtemps encore ces lieux de rendez-vous, où en quelques instants, dans l'échange d'une poignée de main et de quelques paroles, ils retrempent leur courage, leur verve et leurs amitiés.

— *Cafés chantants ou cafés-concerts*. Ces établissements, à la fois salles de concerts et estaminets, réunissent dans leur enceinte un public qui paye en consommations le plaisir d'entendre des romances ou des chansonsnettes, voire même des morceaux d'opéra. Heureuse d'échapper pendant la saison d'été à la chaleur excessive des salles de spectacle, la foule se laisse volontiers attirer par le plaisir d'aller entendre, en plein air, de la musique plus ou moins bien exécutée, mais toujours variée; elle se porta d'abord aux Champs-Élysées, où les premiers cafés-concerts avaient été installés. La vogue de ces établissements donna bientôt l'idée à plusieurs industriels de leur créer des concurrents, et de toutes parts, dans Paris, le bruit des demi-tasses se mêla aux flonflons à la mode. D'abord fort humbles d'apparence, les *cafés-concerts* n'ont pas tardé à s'agrandir et à emprunter toutes les ressources de l'art décoratif pour attirer chez eux le flot public; mais le flot public a ses caprices, il est changeant, et tel endroit, qui n'était plus assez vaste pour le recevoir, voyait un soir, tout à coup, ses sièges vides et ses virtuoses privés d'auditeurs. C'est ainsi que nous avons eu tour à tour, dans le domaine

encore tout nouveau des *cafés-concerts*, de brillantes inaugurations et de tristes éclipses.

Ceux de ces établissements qui, à l'heure présente (1867), attirent le plus l'attention, l'*Alcazar*, situé rue du Faubourg-Poissonnière, et l'*Eldorado*, situé sur le boulevard de Strasbourg, ont éclipsé un concurrent redoutable, *l'Alcazar*. Tous deux rivalisent de luxe et de publicité; ils se disputent les chanteuses les plus populaires (nous allons dire les plus populaires); ils inventent chaque jour mille moyens de piquer la curiosité de ces ignorants oisifs, si ennuyeux qu'ils s'ennuient eux-mêmes, dont se compose le public ordinaire des *cafés-concerts*. Ne faut-il pas promettre à ces auditeurs épaïs qu'ils auront, pour rehausser leur absinthe, quelque chanson pimentée? Cela étant, nous avons vu récemment divers entrepreneurs se disputer et couvrir d'or le nom de Mlle Thérèse, devenue inopinément une célébrité, une mode, une fureur. Cette *diva* singulière, dont les plus nobles salons voudraient admirer de près les roulades et les gestes, touchait jusqu'à 30,000 francs par an pour chanter chaque soir *Rien n'est sacré pour un sapeur* et la *Femme à barbe*. On concevra aisément que l'art n'ait rien à voir dans ces endroits où l'on fume et où l'on se grise, pendant qu'un monsieur habillé de noir et ganté de blanc roucoule une romance écoeurante. Est-ce donc le désœuvrement, l'ennui, l'indifférence, ou le plaisir de payer trois francs un verre de mauvaise bière, qui attire dans ces lieux brillants, mais empestés, tant d'oreilles... distraites? Nous ne savons; mais il est permis de croire que si les Français du second Empire pouvaient, sans être tenus d'en faire part à M. le préfet de police, se réunir où bon leur semblerait pour s'entretenir de choses élevées, il n'y aurait plus que les idiots qui iraient achever de s'abrutir sur l'air de la *Gardeuse d'ours*. Et qu'on ne suppose pas que nous chargions à dessein notre esquisse. M. Louis Veillot, dont nous détestons l'esprit, mais pas toujours le style, et dont les ruades, même quand elles nous atteignent ou qu'il les destine à servir le trône et l'autel, nous amusent énormément, M. Louis Veillot a traité d'une plume vigoureuse le tableau d'un *café chantant* de haut goût, le plus fameux entre les plus fameux. Enchâssons-le ici pour l'édification de nos lecteurs: « A travers la fumée, nous apercevons deux ou trois places vides, où nous n'arrivâmes point sans difficulté. Cette atmosphère à laquelle odeur mêlée de tabac, de spiritueux, de bière et de gaz l'était la première fois que j'étais dans ce lieu, la première fois que je voyais des femmes dans un *café* fumant; nous avions autour de nous non-seulement des femmes, mais des *dames*. Il y a vingt ans, on eût inutilement cherché ce spectacle dans tout Paris. Visiblement, les dames avaient traité à leurs maris vaincus; l'air dépité et empesté de ces malheureux le proclamait assez haut. Mais, pour elles, à peine semblaient-elles dépayssées... La présence de ces femmes « comme il faut » donnait à l'auditoire un cachet tout particulier de débraillage: le débraillage social! Nous avions encore une demi-heure à attendre, toutes les places étaient prises. Il passa quelques sujets inférieurs, de petites voix glapissantes, des mialements, rien qui justifiait la surtaxe des verres de bière. Un ténor chanta je ne sais quoi; une demoiselle, deux demoiselles chantèrent je ne sais quoi. On m'a dit que c'étaient des demoiselles de trois ou quatre mille francs tout au plus; elles étaient vêtues sans aucune simplicité. Un baryton se fit applaudir. Il avait une jolie voix, et la mine la plus funèbre du monde. Il chantait :

Un nid, c'est un tendre mystère,
Un ciel que le printemps bruit.
A l'homme, à l'oiseau sur la terre,
Dieu dit tout bas : « Faites un nid ! »

Les cultoteurs de pipes, tous fort loin de leur nid pour le moment, et peu pressés d'y rentrer, écoutaient cela d'un oeil attendri; les « petites dames » retenaient à peine leurs larmes; les dames « comme il faut » faisaient *très-bien* du bout des doigts. Le baryton, froid comme glace, en habit noir, en gants blancs, en barbe de quadragénaire, suçait le dernier couplet sans perdre sa figure d'homme qui vient de consulter les lois de Mimos. Enfin il fit un profond salut, se retira, fut rappelé, resalua, se retira à reculons, et la salle tout entière frémit... Elle allait paraitre; un tonnerre d'applaudissements l'annonça. Je ne la trouvai pas si hideuse que l'on m'avait dit... Quant à son chant, il est indescriptible, comme ce qu'elle chante. Il faut être Parisien pour en saisir l'attrait, Français raffiné pour en savourer la profonde et parfaite ineptie. Cela n'est d'aucune langue, d'aucun art, d'aucune vérité; cela se ramasse dans le ruisseau; mais il y a le goût du ruisseau, et il faut trouver dans le ruisseau le produit qui a bien le goût du ruisseau. Les Parisiens eux-mêmes ne sont pas tous pourvus du flair qui mène à cette truffe. Lorsqu'elle est assaisonnée, ils la goûtent. Notre chanteuse a ses trouvères attitrés, qui lui proposent l'objet, et elle y met supérieurement la sauce. Elle joue sa chanson autant qu'elle la chante. Elle joue des yeux, des bras, des épaules, des hanches, hardiment. Rien de gracieux; elle s'exerce plutôt à rendre la grâce féminine; mais c'est là peut-être le piquant, la pointe, suprême du ragout. Des frémissements couraient l'auditoire... »

Après avoir parlé de la musique, qui a le

même caractère que les paroles, un caractère de charge corrompue et canaille, et d'ailleurs morne comme la face narquoise du voyou. » M. Veillot donne le dernier coup de pinceau et dit : « Tout cela sent la vieille pipe, la fuite du gaz, la vapeur de boisson fermentée; et la tristesse réside au fond, cette tristesse déserte et plate qu'on appelle l'ennui. La physiognomie générale de l'auditoire est une sorte de torpeur troublée. Ces gens-là ne vivent plus que de secousses, et la grande raison du succès de certains « artistes », c'est qu'ils donnent la secousse plus forte. Elle passe vite, l'habitude retombe dans sa torpeur. Le spectateur d'occasion se hâte de sortir et d'aller respirer l'air pur de la rue. Pour être juste, ces représentations sont bien organisées, et j'ai pleinement admiré l'art du programme. La grande chanteuse est entourée de satellites très-inférieurs; son morceau est précédé d'une avant-garde de romances nîgaudes; on place au plus près tout ce qu'il y a de plus douceâtre : *Faites un nid!* Et après ce fromage blanc, tout de suite, l'ail et l'eau-de-vie surpoivrée, le tord-boyaux tout pur de la demoiselle. Le heurt est violent, et, comme on dit dans la langue du lieu, *ça emporte la gueule*. »

Nous n'avons rien à ajouter, la photographie est fidèle et n'exagère rien; mais depuis que M. Veillot a braqué son objectif sur l'*Alcazar*, un fait grave, et qui a pris les proportions d'un malheur public, s'est produit, qui a forcé la *diva* à s'aller reposer sous un ciel plus clément que le nôtre et moins chargé d'alcools que celui où elle brillait... brailait! Paris a eu le frisson le jour où l'on est venu lui dire : La voix de Thérèse se meurt! la voix de Thérèse est morte! C'est en vain que, pour atténuer l'immensité du désastre, les poètes de l'*Alcazar* se sont écriés : Ce n'est rien, ce n'est qu'une *carotte* dans le plomb (lisez un enrouement); l'*Alcazar* s'est vu contraint d'appointer une autre étoile, et le bon public, au bout d'un mois, n'avait plus souvenir qu'il y ait jamais eu à portée de sa bouffarde une renommée chanteuse ayant fait école, et qu'on avait rêvé d'exhiber aux nobles étrangers accourus des cinq parties du monde.

Au moment où nous écrivions ces lignes (avril 1867), une grosse question s'agitait autour des *cafés-concerts*, qui voudraient bien devenir *cafés-spectacles*, c'est-à-dire exhiber des artistes costumés et jouer quelques bouts d'opérettes; mais jusqu'à ce jour, et malgré la loi qui proclame la liberté des théâtres (ne pas confondre avec la liberté du théâtre), l'autorité s'est opposée à toute innovation de ce genre. Malgré l'absurdité évidente d'une défense instituée sous le règne du privilège, on n'a pu obtenir encore que les chanteurs et chanteuses portassent un travestissement approprié aux chansonnettes qu'ils débitent. L'apparition, d'ailleurs fort inattendue, d'une ex-tragédienne du Théâtre-Français, Mlle Cornélius, venant sur les planches de l'*Eldorado* réciter des morceaux de Racine et de Corneille, en robe de bal, a réveillé la question, qui ne dormait que dans les cartons du ministère, et qui ne peut manquer d'être résolue dans le sens de la liberté.

Un *café-concert* qui a pendant quelque temps joui d'une assez grande vogue, le *Café du XIXe siècle*, situé sur le boulevard de Strasbourg, s'est transformé à la fin de 1866, et, congédiant ses chanteurs, a cédé la plus grande partie de son emplacement au nouveau théâtre des Menus-Plaisirs. Le quartier latin compte un *café-concert* bien connu des étudiants qui n'étudient pas, le *Beuglant*, ou *café des Folies-Dauphine*, établi rue Contrescarpe-Dauphine, dans une vas et salle assez convenablement décorée. C'est là un établissement unique en son genre, toujours plein, toujours remuant, toujours bruyant ou *beuglant*, si on le préfère, en un mot un vrai *bouillabaisse*. On y rencontre une bouquetterie, qui est un trésor pour les petites dames de l'endroit.

Nous ne ferons que citer un *café-concert* qui n'a pas encore conquis une célébrité égale à celle des précédents, mais dont la situation charmante, au milieu même de la Seine, attire forcément les regards de tous ceux qui passent sur le Pont-Neuf. Il se nomme le *Vert-Galant*, et ses habitués peuvent voir, sur la terre-plein de ce pont, la statue du roi gascon, qui leur tourne le dos. On sait que c'est Henri IV qui a rendu populaire ce nom de vert-galant, ainsi que celui de *diablot à quatre*. Nous ignorons si, parmi les chanteurs ou les chanteuses du lieu, il y a des *diablots à quatre* dans le genre de Thérèse.

— Prov. hist. *Racine passera comme le café*. Allusion à un mot attribué à Mme de Sévigné, et qui s'emploie pour exprimer la croyance à la vitalité d'une chose, d'une invention nouvelle dont la valeur est injustement contestée.

A l'époque où Mme de Sévigné écrivait les paroles qui servirent d'éléments à la phrase proverbiale qui figure en tête de cet article, le *café* était loin de jouir de la vogue universelle dont il est aujourd'hui en possession. Voltaire et Fontenelle ne l'avaient point encore mis à la mode; Delille ne l'avait point encore célébré dans les vers si connus :

Il est une liqueur au poète plus chère,
Qui manquait à Virgile et qu'adorait Voltaire;
C'est toi, divin café...

Les établissements de ce nom n'existaient

point, et quelques rares amateurs, qui passaient plutôt pour originaux que pour gourmets, en faisaient seuls usage. Il n'est donc pas étonnant que Mme de Sévigné n'ait point cru aux brillantes destinées du moka; elle a pu en parler ainsi sans irrévérence. Mais Racine?... Eh bien, Racine n'avait encore écrit ni *Britannicus*, ni *Phèdre*, ni *Athalie*. Il est vrai qu'*Andromaque* avait arraché déjà bien des larmes, et l'on a droit de s'étonner que la femme à qui l'amour maternel a fait écrire tant de pages éloquentes soit restée insensible aux douleurs de la mère d'Astynax. Il ne faut pas oublier que Mme de Sévigné était enthousiaste de Corneille, qu'elle partageait les préventions et l'antipathie du vieux tragique à l'égard de son jeune rival; et puis Racine avait figuré dans une folie de jeunesse où s'étaient aussi rencontrés le fils de Mme de Sévigné et la Champmeslé; voilà bien des circonstances atténuantes. Mais laissez le temps emporter les nuages qui obscurcissent son jugement, laissez venir *Phèdre* et *Athalie*, et Mme de Sévigné battra des mains plus fort que les admirateurs les plus passionnés de Racine. Ne prétendons donc pas trop vite un aphorisme ridicule à une femme d'esprit, d'autant plus que, si elle est coupable du fond de la pensée, elle ne lui a jamais du moins donné la forme péremptoire qui l'a fait passer en locution proverbiale; c'est à Voltaire, puis à La Harpe, qu'en revient la responsabilité.

En 1072, Mme de Sévigné disait, alors quelle subissait : « Racine fait des comédies pour la Champmeslé; ce n'est pas pour les siècles à venir; si jamais il cesse d'être amoureux, ce ne sera plus la même chose. Vive donc notre *vieux ami* Corneille ! » Ainsi, nous avons déjà la première partie de la proposition posée en termes qui ne ressemblent guère à un aphorisme. *Quatre ans* après, elle écrivait à sa fille : « Vous voilà donc bien revenue du *café*; Mlle de Méri l'a aussi chassé. Après de telles disgrâces, peut-on compter sur la fortune ? » Ce second terme est encore bien moins explicite que le premier.

Il y avait quatre-vingts ans, dit M. Gérard, que ces deux petites phrases reposaient à distance respectueuse, chacune à sa place et dans son entourage qui la modifie, lorsque Voltaire s'avisait de les rapprocher en les altérant : « Mme de Sévigné croit toujours que Racine n'ira pas loin; elle en jugeait comme du *café*, dont elle disait qu'on se désabuserait bientôt... » Mme de Sévigné ne trouva pas à cette idée un air assez sentencieux; brochant sur les paroles de son maître, il rapprocha encore les deux termes de la proposition, et lui donna cette forme brève et incisive qui est devenue sacramentelle : « *Racine passera comme le café*. »

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

M. Suard adopta la phrase ainsi formulée, et les moutons de Panurge vinrent ensuite. C'est ainsi que s'est composé ce petit mensonge historique, qui sera longtemps encore une vérité pour bien des gens.

Mais on ne doit pas mettre à la charge de Mme de Sévigné les souvenirs incomplets d'un écrivain spirituel et le ton dogmatique d'un rhéteur; comme nous l'avons déjà dit, le titre d'amie de Corneille et d'ennemie de Racine peut l'absoudre d'une injustice passagère, dont, au reste, la postérité a bien vengé le plus grand de nos poètes. Quant au *café*, il doit plus volontiers se consoler de l'erreur de Mme de Sévigné et se passer de notre apologie; il lui reste encore plus d'amis qu'à Racine. On fait à cette phrase fameuse de fréquentes allusions :

« M. Pommier ne veut que des gens d'une santé douteuse, ni trop gras ni trop maigres, ni trop gais ni trop sérieux; ni savants ni ignares; en un mot, il s'est créé un lecteur idéal et il n'en veut pas d'autre. Et notez ce point important, ce lecteur, ce phénix, ne doit ni jouer au billard ni admirer Béranger. C'est un double cas d'exclusion qui s'appliquera à bien des gens, aujourd'hui surtout, car je crains fort qu'il n'en soit de Béranger et du billard comme de Racine et du café. »

VICTOR CHAUVIN. (Revue de l'instruction publique.)

« Ne me parlez pas de vos chemins de fer des environs de Paris, me disait l'autre jour un pessimiste : des jambes cassées, de la fumée, du charbon dans les yeux, un bruit à rendre les gens sourds. Vous verrez que nous en reviendrons aux coucoucs, et que cela passera comme les tables tournantes. — Dites plutôt, répondis-je, comme *Racine* et comme *le café*. » (Petite Gazette.)

Café de Surate (LE), conte philosophique publié par Bernardin de Saint-Pierre en 1799. Lorsqu'il composa cet opuscule, l'auteur, plein d'admiration pour Jean-Jacques Rousseau, avait adopté ses principes religieux et professait ouvertement un déisme dégagé de tout rapport avec la religion catholique. A une époque où il y avait danger à le faire, il avait proclamé hautement, dans ses leçons à l'Ecole normale, l'existence d'un Etre suprême et d'une Providence; le *Café de Surate* semble un appendice à son cours de 1794. Un philosophe, dépit de sentir sa raison impuissante à comprendre l'essence de la divinité, nie

cette divinité et propose la solution de la difficulté aux habitués du *Café des étrangers*, à Surate. Chacun, selon son pays et sa religion, plaide pour son dieu et médit de celui du voisin; mais un sage Chinois, par un charmant apologue, les ramène à la vérité, en leur démontrant que Dieu est adorable sous quelque forme qu'on le représente, et que chacun doit respecter la conviction de son voisin, puisqu'elle tend, comme la sienne, à s'incliner devant la majesté de l'Etre suprême. Il termine par un magnifique tableau de la puissance divine prouvée par le spectacle splendide des merveilles de la nature, tableau qui rappelle la manière de l'auteur des *Etudes* et des *Harmonies de la nature*.

« Dans cette œuvre, le poétique moraliste réunit, dit Joseph Chénier, l'art de peindre par l'expression, l'art de plaire à l'oreille par la musique du langage, et l'art suprême d'orne la philosophie par la grâce. » Son style cependant s'écarte de sa manière habituelle; il semble avoir eu en vue d'imiter la causticité de Voltaire, et porte le même caractère d'hostilité contre les prêtres que les ouvrages du patriarche de Forney; aussi les incrédules de l'époque ont fait trophée de cet écrit, comme d'une attaque victorieuse contre le clergé et l'intolérance chrétienne. C'est outrepasser les intentions de l'auteur, qui, nous en sommes convaincu, ne cherchait à composer que ce qu'il a si gracieusement réussi, un hymne splendide à la gloire du Créateur.

Café du Roi (LE), opéra-comique en un acte, paroles de M. Meilhac, musique de M. Deffès, représenté au Théâtre-Lyrique le 16 novembre 1861. L'auteur du livret a mis en scène un épisode de la jeunesse de Louis XV, épisode tiré de son imagination, mais auquel la musique de Deffès a donné quelque attrait. Sa chanson de table, le duo entre le marquis et Gilberte, l'arrangement des couplets de Lulli et de Rameau, enfin l'air chanté par le roi Louis XV :

C'est un enfant
Qui s'est endormi sous ma garde,

ont mérité des applaudissements. Mlle Girard a chanté avec verve et finesse le rôle de Louis XV, et Mlle Baretti celui de Gilberte. Cet ouvrage avait obtenu du succès à Bms dans le mois d'août de la même année.

Café turc (LE), tableau de Decamps; collection particulière. Entre deux piliers éclatants de blancheur s'ouvre une méchante petite salle carrée, à hauteur d'appui, où sont accroupis sur des tapis de graves musulmans qui aspirent la fumée de leur marghilé et se livrent aux douceurs du *kief*. Au premier plan est une pièce d'eau limpide vers laquelle s'achemine lentement une femme à demi voilée, soutenant avec ses mains une urne posée sur sa tête. La composition, comme on le voit, est d'une grande simplicité, mais elle traduit à merveille la placidité voluptueuse et les molles langueries de l'Orient. En regardant cette toile, a dit M. Chateaubriand (Decamps, sa vie, son œuvre), vous vous sentez involontairement gagné par une délicate impression de fraîcheur et de paix; tant de sérénité et de calme vous séduit, vous captive; vous vous associez par l'imagination aux délices de la vie silencieuse et contemplative des Orientaux. « Ce tableau a figuré à l'Exposition universelle de 1855; il faisait alors partie de la collection Lariboissière.

Café sur une route de Syrie (UN), tableau de Marilhat; salon de 1844. Au milieu de la composition s'élève l'hôtellerie aux murs blanches que le soleil fait étinceler. Quelques groupes d'Arabes projettent leur ombre sur ce fond éclatant. A gauche, au second plan, un homme monté sur un chameau saisit une branche d'arbre. Sur le devant du tableau, qu'enveloppent des ombres transparentes, des chameaux se désaltèrent à une fontaine. Les figures de cette composition sont peintes avec esprit, et les terrains avec fermeté; mais le plus grand mérite de l'œuvre consiste dans la franchise et dans la netteté de l'effet lumineux. Le contraste des clairs et des ombres est extrêmement juste. Marilhat s'est montré ici aussi habile que Decamps pour exprimer la nature de l'Orient.

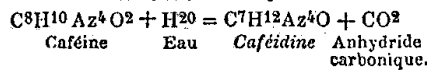
Café en Aïe Mineure (UN), tableau de M. de Tournemine; collection de l'empereur Napoléon III. Dans l'intérieur d'un kiosque, construit sur pilotis au bord d'un beau fleuve, des Orientaux, en vestes roses et turbans verts, se livrent au plaisir de fumer bien plutôt qu'à celui de boire. Des bateliers amarrent une barque à la rive, près d'un magnifique sycamore. Dans le fond, les coupoles et les minarets d'une ville se détachent sur un ciel d'un bleu pâle, lumineux et profond. « Quelle fraîcheur et quelle transparence! dit M. Paul de Saint-Victor; quelle lumière précieuse et diaphane! L'azur du ciel, filtré par l'azur de l'eau, ne doit pas arriver autrement aux grottes sous-marines. Au sein de l'atmosphère fluide où il nage, le pavillon, garni de ses figures hâloées, brille comme une corbeille de fleurs flottant sur les eaux. On aspire l'air de ce paysage; on entend son clair silence interrompu par le cri des oiseaux, par le bruit du courant paisible, par les rares paroles qu'échangent d'une voix gutturale les fumeurs groupés dans le kiosque. » Ce charmant tableau, d'une couleur si fine et d'une harmonie si exquise, a été exposé au Salon de 1859 et à l'Exposition universelle de 1867.

CAFÉATE s. m. (ka-fé-a-te — rad. *café*). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide caféique avec une base.

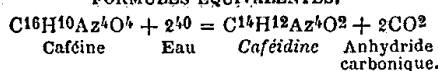
CAFÉIDINE s. f. (ka-fé-i-di-ne — rad. *café*). Chim. Alcaloïde obtenu dans la réaction de la baryte sur la caféine.

— **Encycl.** Pour préparer la *caféidine*, on fait bouillir de la caféine avec une solution d'hydrate de baryum. Il se forme un précipité de carbonate de baryum, et de la méthylamine se dégage en même temps qu'un peu d'ammoniaque; on sépare le précipité par filtration et l'on ajoute un excès d'acide sulfurique à la liqueur pour éliminer toute la baryte. On filtre de nouveau, et l'on évapore la liqueur. Il se dépose des cristaux incolores et prismatiques, qui ne sont autres que du sulfate de *caféidine*, $C_8H_{10}Ar^4O_2SO_4$ (anc. not. $C_{16}H_{18}Ar^4O_2SO_8$). Quand on chauffe le sel avec du carbonate de baryum, il se forme du sulfate de baryum et de la *caféidine* libre, qu'on obtient sous forme d'une masse amorphe en évaporant sa solution après l'avoir filtrée; elle est déliquescence, facilement soluble dans l'alcool, peu soluble dans l'éther. L'équation suivante rend compte de sa formation :

FORMULES ATOMIQUES.



FORMULES ÉQUIVALENTES.



CAFÉIER, **CAFÉYER** ou **CAFIER** (ka-fé-îé, ka-fé — rad. *café*). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rubiacées, dont une espèce, le *caféier* d'Arabie, produit une graine universellement connue sous le nom de café : *De beaux scarabées bruisaient faiblement dans les caféiers, ou rascailent en bourdonnant la surface du lac.* (G. Sand.) Le *caféier* vient originellement de la haute Éthiopie. (Raynal.) Les *caféiers* fleurissent pendant tout le cours de l'année. (Boitard.)

— Agric. Propriétaire d'une caféière : *Les caféiers de la Martinique.*

— **Encycl.** Le genre *caféier* appartient à la famille des rubiacées, et donne son nom à la tribu des cofféacées. Il renferme un certain nombre d'espèces, dont une surtout a acquis une grande célébrité : c'est le café d'Arabie (*coffea arabica* de Linné). C'est un petit arbre dont la tige, qui peut atteindre 7 à 8 mètres de hauteur, est droite et couverte d'une écorce grisâtre, ainsi que les branches; les feuilles sont opposées, persistantes et d'un beau vert. Les fleurs, blanches, odorantes, réunies en bouquets axillaires, ressemblent assez à celles du jasmin. Le fruit du *caféier* est une baie qui ressemble beaucoup à la cerise; elle a la même grosseur, et sa couleur, d'abord d'un jaune vert, puis rouge, acquiert par la maturité une teinte brun foncé; son goût est aigrelet, agréable et rappelle celui du café. Ce fruit renferme un noyau divisé en deux loges ou cavités, faiblement séparées par une membrane cartilagineuse; ces loges contiennent deux graines convexes du côté externe, aplaties et marquées d'un sillon longitudinal au côté interne : c'est le *café*.

On a beaucoup discuté sur l'origine du *caféier*; Raynal lui assigne la haute Éthiopie, d'où il aurait été transporté en Arabie, dans le xiv^e ou le xv^e siècle. Martin-Dillon, Petit et Lefebvre sont du même avis, et ils prétendent avoir rencontré cet arbrisseau à l'état sauvage dans la province de Kaffa. M. Payen pense que la véritable patrie du *caféier* est sur les bords de la mer Rouge, près du détroit de Bab-el-Mandeb. Quoi qu'il en soit, c'est des environs de Moka qu'on retire le meilleur café. Au mot *café*, nous avons raconté comment la culture des *caféiers* fut introduite dans nos colonies d'Amérique. D'après un mémoire publié, en 1715, par l'Académie des sciences de Paris, il paraîtrait que l'île Bourbon (aujourd'hui île de la Réunion) possédait une espèce ou une variété indigène de *caféier*. Ce n'est toutefois qu'en 1717 que, par les soins de la Compagnie française des Indes, des pieds de *caféier* furent transportés dans cette île et soumis à la culture; telle est l'origine de la variété très-estimée connue sous le nom de *café Bourbon*. Le *caféier* ne donne de bons produits que dans les régions tempérées, là où la température ne s'élève pas au-dessus de 35° et ne descend pas au-dessous de 10°. En France, il ne vient que dans les serres et ne produit que des graines petites et de mauvaise qualité; cependant elles peuvent servir à la reproduction de l'arbre; pour cela, on les sème aussitôt après leur maturité dans la terre à oranger; les arrosements doivent être copieux en été et modérés en hiver. On possède une variété de *caféier* à feuilles crépues; et, sous le nom de *caféier bâtard* ou *caféier odorant*, on cultive l'*ixora odorata*, qui appartient à un genre voisin. Dans les pays qui produisent le café, le *caféier* se reproduit par semis effectués sur place, ou mieux en pépinière. L'ensemencement peut avoir lieu en tout temps, mais on le fait de préférence à l'époque des équinoxes ou dans les deux mois qui suivent. Les graines ne doivent jamais avoir plus de quinze jours. On les débarrasse de leur baie ou *cerise*, mais on conserve la membrane mince et jaunâtre qui les entoure et que les planteurs désignent sous le nom de

parchemin. Les pépinières doivent être établies dans un terrain parfaitement meuble. La plantation a besoin d'être soigneusement entretenue et fréquemment arrosée; au bout de neuf à dix mois, on met en place, et l'on sarcle ensuite trois ou quatre fois par année. Sous la zone torride, le *caféier* doit être protégé, dans son jeune âge, contre l'ardeur du soleil et contre les vents violents. On plante, à cet effet, dans les caféières, diverses sortes d'arbres qui varient suivant les pays. Pendant les den, on cultive aussi entre les *caféiers* différentes plantes légumineuses telles que le maïs, le ricin, etc.

Le *caféier* est exposé aux attaques d'un grand nombre d'insectes. Le plus dangereux de tous, dit M. Paul Madinier, est la larve aplatie et très-petite d'une noctuelle mineuse, qui se nourrit de la substance parenchymateuse des feuilles. Logée entre les deux épidermes de ces organes essentiels, elle les couvre de taches livides, dévore les fibres intérieures, absorbe la sève, obstrue les canaux circulatoires, empêche la respiration végétale de s'effectuer, épuise enfin la plante et amène son dépérissement.

La récolte du café se fait en deux ou trois fois. Les cerises sont ramassées à la main et traitées de diverses façons afin d'en extraire le café marchand. Celui-ci porte différents noms, suivant la méthode employée dans cette extraction. Le café en *crocos*, appelé au Brésil *cascagrossa*, s'obtient par la dessiccation des cerises à l'air libre, sous des hangars ou dans des étuves. On sépare ensuite les fèves de leur enveloppe. Les qualités inférieures du Brésil, des Philippines, se préparent en laissant fermenter les cerises jusqu'à ce que la pulpe sucrée soit disparue. Le café *gragé* et *lavé* se prépare au moyen du *moulin à grager*. Cette méthode, employée depuis longtemps dans les Antilles, est celle qui fournit les meilleurs produits. On cueille les cerises lorsqu'elles sont rouges, sans attendre qu'elles passent au noir. On les soumet ensuite à l'action du moulin à grager. Cette machine, modifiée et perfectionnée à diverses reprises, se compose essentiellement de deux cylindres de bois, ayant chacun environ 0 m. 3048 de diamètre, recouverts d'une pièce de cuivre dont la surface est percée de trous, qui fait l'office d'une râpe. Les cerises passent entre les cylindres, et la séparation des graines s'opère très-facilement. La fève avec son parchemin et un peu de pulpe tombe dans un réservoir pratiqué au-dessous de la grage; là elle est soumise à un courant d'eau qui la nettoie complètement. On la met ensuite sécher au soleil sur une espèce de terrasse ou glacis, dont la surface inclinée est enduite d'un bon ciment. Quand la fève commence à prendre une teinte noirâtre, on l'introduit dans une étuve chauffée à 25°, où elle doit séjourner jusqu'à ce qu'elle éclate sous la dent et soit devenue d'un vert pâle. Le café est alors successivement pilé, vanné, lustré et trié. On le met ensuite dans des sacs et on le laisse dans l'étuve jusqu'au moment de l'expédition. Le café *trempe* provient de cerises qu'on a laissées fermenter dans l'eau, jusqu'à ce que la pulpe fût détruite. 100 kilogr. de cerises fournissent en moyenne 15 kilogr. de café marchand. La pulpe peut servir à faire d'excellente eau-de-vie.

Au Brésil et dans les îles de l'Amérique, on taille souvent le *caféier*. Cette opération s'exécute immédiatement après la cueillette des fruits. Elle a lieu, suivant deux méthodes bien distinctes, en *plein vent* ou à *basse tige*. La première, employée surtout dans les terres humides et fortes, où il est difficile, quelquefois même impossible, de maîtriser la végétation, consiste à couper les branches qui ne produisent plus de fruits et à courber les autres en tous sens autour du tronc. La méthode à basse tige, appelée aussi à la française, parce qu'elle a pris naissance dans nos possessions des Antilles, est en usage dans les terres sèches exposées aux vents violents. On laisse seulement une ou deux tiges, et on coupe les branches gourmandes ainsi que les brindilles. On conserve parfois ces dernières, mais seulement lorsqu'elles sont en petit nombre, bien placées et très-vigoureuses. Les branches à fruit ne doivent être retranchées que quand elles sont trop nombreuses ou épuisées. Le sommet de la tige doit être tenu dégarni de feuilles et de brindilles, afin que l'air et les rayons du soleil puissent pénétrer partout. Lorsque les *caféiers* sont vieux ou épuisés, on parvient quelquefois à leur communiquer une force et une vie nouvelles en les sciant à environ 20 centimètres au-dessus du sol. Il ne faut pas cependant trop compter sur cette opération; elle ne réussit pas toujours, et bien des arbres ainsi coupés ne repoussent plus.

CAFÉIÈRE s. f. (ka-fé-îè-re — rad. *caféier*). Agric. Plantation de caféiers : *Il a acheté la moitié d'une CAFÉIÈRE, à huit milles d'ici.* (Rog. de Beauv.) C'est le plan de ma *CAFÉIÈRE, mon jeune ami.* (Rog. de Beauv.) On dit aussi *CAFÉRIE* et *CAFETÈRIE*.

CAFÉIFORME adj. (ka-fé-i-for-me — de *café* et de *forme*). Se dit d'une infusion semblable à celle du café.

CAFÉINE s. f. (ka-fé-i-ne — rad. *café*). Chim. Principe immédiat du café.

— **Encycl.** La *caféine*, $C_8H_{10}Ar^4O_2$, a été découverte par Ruige dans le café en 1820.

En 1827, Oudry découvrit dans le thé une substance cristalline qu'il crut être un composé nouveau, et à laquelle il donna le nom de *théine*; mais Jobet et Mulder montrèrent en 1828 que la *théine* est identique à la *caféine*. En 1840, Martins découvrit la même substance dans le guarana, pulpe sèche du *paulinia sorbilis*; et, en 1843, Stenhouse la retira du thé du Paraguay. Le même chimiste a montré que la *caféine* existe aussi bien dans les feuilles que dans les graines de l'arbre à café. C'est Pfaff et Liebig qui, les premiers, en 1832, déterminèrent avec exactitude la composition de la *caféine*. Stenhouse a fait l'étude détaillée des combinaisons et des réactions de ce corps, ainsi que Nicholson, Péligot et Rochleder. Herzog a démontré sa nature alcaline. Enfin, en 1864, M. Strecker découvrit que la *caféine* n'est qu'un dérivé méthylique de la théobromine (substance extraite du théobroma cacao), et qui, sous l'influence de l'eau de baryte bouillante, se dédouble en anhydride carbonique et en une base nouvelle à laquelle il donna le nom de *caféidine*.

— **Préparation de la caféine.** 1° **Extraction du café ou du thé.** La méthode ordinairement suivie consiste à traiter le café ou le thé par l'eau bouillante, à précipiter l'infusion par le sous-acétate de plomb ou par le sous-acétate de plomb ammoniacal, pour éliminer le tannin, à filtrer, à éliminer l'excès de plomb que la liqueur renferme au moyen de l'acide sulfhydrique, à filtrer une seconde fois et à faire évaporer le liquide à une douce chaleur. Quand la concentration est suffisante, on laisse refroidir. Il se forme alors une abondante cristallisation de *caféine* à peu près pure, et l'on peut obtenir une nouvelle quantité de ce corps en évaporant les eaux mères et les abandonnant ensuite à la cristallisation.

On peut aussi retirer la *caféine* du thé ou du café en saturant l'acide libre que ces corps contiennent au moyen du carbonate de soude, et en précipitant ensuite la *caféine* à l'état de tannate au moyen d'une infusion de noix de galle. Le précipité convenablement lavé et desséché est mélangé avec de la chaux pulvérisée et anhydre, et épuisé par l'alcool. On filtre, on évapore l'alcool au bain-marie, et l'on dissout le résidu dans l'eau bouillante ou dans l'éther bouillant. La *caféine* se dépose en cristaux par le refroidissement et l'évaporation de ces liquides.

Un troisième procédé consiste à mêler cinq parties de café en poudre avec deux parties de chaux éteinte et à épuiser le mélange par l'alcool dans un appareil à déplacement. On évapore l'alcool à siccité, et l'extract pulvérisé est de nouveau traité par l'alcool, que l'on élimine ensuite par la distillation. On enlève avec soin une huile qui vient flotter à la surface du liquide lorsque, tout l'alcool étant évaporé, le liquide est simplement aqueux, et l'on évapore ce dernier jusqu'à ce qu'il donne des cristaux par le refroidissement. Les cristaux obtenus sont comprimés à la presse entre plusieurs feuilles doubles de papier buvard, puis dissous dans l'eau, décolorés par le noir animal et soumis de nouveau à la cristallisation. 50 kilogr. de café traités par ce procédé ont fourni plus de 250 grammes de *caféine*.

Une quatrième méthode d'extraction peut également fournir de la *caféine* pure. Voici en quoi elle consiste : on fait digérer pendant une semaine du café moulu avec de la benzine, qui s'empare de la *caféine* et de l'huile de café. Ce liquide reste comme résidu lorsqu'on évapore ensuite la benzine. Ce résidu, traité par l'eau bouillante, lui abandonne seulement la *caféine*, que ce liquide dépose sous la forme de gros cristaux par l'évaporation spontanée. On peut aussi séparer l'huile de café de la *caféine* en soumettant le mélange de ces deux corps à l'action de l'éther, qui dissout l'huile et ne dissout pas la *caféine*. Payen propose d'épuiser d'abord le café par l'éther, puis par l'alcool de 60 centièmes, et de concentrer les liqueurs alcooliques jusqu'à consistance de sirop peu épais, auquel on ajoute trois fois son volume d'alcool de 85 centièmes. Il se forme alors deux couches, dont l'une fluide et l'autre visqueuse. La couche fluide, qui renferme la plus grande partie de la *caféine*, est décantée et privée de l'alcool par la distillation. Le résidu sirupeux est mêlé avec un quart de son volume d'alcool de 90 centièmes et abandonné à lui-même dans un lieu froid. Il se dépose alors des cristaux que l'on purifie par une nouvelle cristallisation dans l'alcool. Ces cristaux, qui sont d'après Payen du caféannate (chlorogénate) de *caféine*, donnent de la *caféine* pure lorsqu'on les sublime. Enfin la *caféine*, étant volatile, peut être obtenue par sublimation; dans ce but, le thé avarié, qui ne peut plus servir aux usages domestiques, est chauffé dans un appareil à sublimation analogue à celui dont on se sert pour préparer l'acide benzoïque, en ayant soin, toutefois, de ne pas chauffer au point de décomposer la *théine*. Une partie du sublimé est de la *théine* pure, le reste a besoin d'être purifié par une cristallisation dans l'eau.

Suivant les résultats d'expériences nombreuses, qui ont été faites par Graham, Stenhouse et Campbell, le café contient de 0,8 à 1 pour 100 de *caféine*, et le thé environ 2 pour 100. Stenhouse a retiré 1,97 pour 100 de *caféine* d'un échantillon de thé noir venu de Kimaon sur l'Himalaya, et 2,13 pour 100 d'un autre

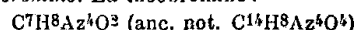
échantillon d'excellent thé noir. D'après Péligot, certaines espèces de thé contiennent de 2,2 jusqu'à 3,4 pour 100 de *caféine*, et dans le thé surnommé en Angleterre *gun-powder* (thé poudre à canon), cette proportion peut même s'élever jusqu'à 4,1. D'après MM. Robiquet et Boutron, 500 grammes de café donnent les quantités suivantes de *caféine* : le martinique 1 gr. 79, le java 1,26, le moka 1,06, le cayenne 1, et le saint-domingue 0,89; les feuilles du *caféier* contiennent environ 2 pour 100 de *caféine*. (Vanderwerput.)

2° **Extrait de la caféine du guarana.** On mêle le guarana réduit en poudre avec trois dixièmes de son poids de chaux vive, et l'on épuise ce mélange par de l'alcool bouillant. Les solutions alcooliques sont évaporées jusqu'à ce qu'il se forme une huile grasse, que l'on sépare. On achève ensuite d'évaporer le liquide aqueux-alcoolique, et l'on chauffe le résidu sec de manière à sublimer la *caféine*, qu'il renferme. Les premiers produits de la sublimation sont d'un blanc jaunâtre et doivent être purifiés par cristallisation dans l'eau. Les produits ultérieurs sont au contraire tout à fait purs.

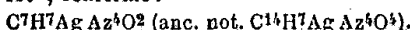
Un autre procédé consiste à faire bouillir la poudre de guarana avec de l'eau, à filtrer, à précipiter par l'acétate triplombique et à séparer de nouveau par le filtre le volumineux précipité qui se forme. On élimine l'excès de plomb de la liqueur filtrée à l'aide de l'acide sulfhydrique, on filtre de nouveau et l'on évapore à siccité au bain-marie. Le résidu est dissous dans aussi peu que possible d'alcool bouillant, et la liqueur alcoolique filtrée est abandonnée à la cristallisation. Les cristaux que l'on obtient dans cette première opération doivent être purifiés par plusieurs expressions et cristallisations successives. Le guarana renferme environ 5 pour 100 de *caféine*.

3° **Extraction du thé de Paraguay.** On fait une décoction de cette substance, et, après l'avoir filtrée, on la précipite par un excès de sous-acétate de plomb. Le liquide séparé du précipité par filtration ou par décantation est évaporé à siccité, il reste alors une masse d'un brun obscur, visqueuse et hygroscopique. De cette substance, on peut retirer la *caféine* par la sublimation, ou encore en réduisant la masse en poudre après l'avoir mélangée avec du sable pour rendre la pulvérisation possible, et l'épuisant par l'éther. La *caféine* cristallise presque pure par l'évaporation de ce dernier liquide, et l'on achève de la purifier par des cristallisations répétées. Le produit ne s'élève guère qu'à 0,13 pour 100 en poids du thé de Paraguay que l'on a employé. (Stenhouse.)

4° **Préparation de la caféine au moyen de la théobromine.** La théobromine :

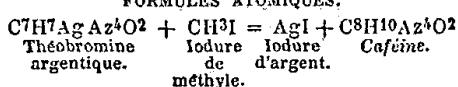


donne avec une solution ammoniacale d'azotate d'argent un précipité cristallin qui, séché à 120°, renferme :

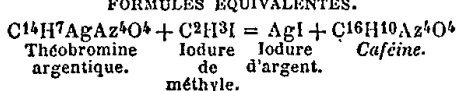


Lorsqu'on chauffe pendant longtemps ce composé à 100° avec de l'iodeure de méthyle, il se forme de l'iodeure d'argent et de la *caféine*, selon l'équation :

FORMULES ATOMIQUES.

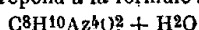


FORMULES ÉQUIVALENTES.



La *caféine* ainsi obtenue est identique, d'après M. Strecker, à la *caféine* naturelle par sa composition et ses propriétés.

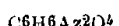
— **Propriétés.** La *caféine* cristallise de sa solution aqueuse sous forme d'aiguilles déliées, qui ont l'aspect de la soie blanche et qui contiennent 8,4 pour 100 d'eau de cristallisation, ce qui répond à la formule :



(Anc. not. $C_{16}H_{18}Ar^4O_4 + 2H_2O$).

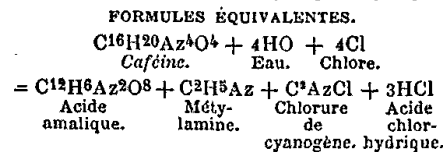
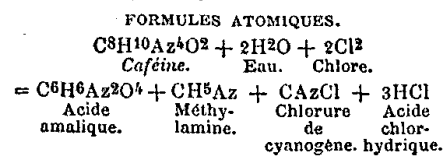
Ces aiguilles ne perdent pas entièrement leur eau à 150° centigrades; leur densité est égale à 1,23 à 1,9°, leur goût est légèrement amer, elles craquent entre les dents; la *caféine* fond à 178° et se sublime complètement à 185° en aiguilles semblables à des barbes de plume. Elle est peu soluble dans l'eau froide et dans l'alcool, et moins soluble encore dans l'éther. L'eau bouillante la dissout très-facilement, et la liqueur se prend en une bouillie cristalline par le refroidissement. Les cristaux qui se séparent d'une solution éthérée ou d'une solution alcoolique sont anhydres.

— **Réactions.** 1° Lorsqu'on chauffe vivement et fortement la *caféine*, elle se décompose en partie en émettant des vapeurs qui ont l'odeur de la méthylamine; 2° l'acide sulfurique concentré la décompose également à la suite d'une ébullition prolongée; 3° lorsqu'on dirige un courant de chlore à travers une bouillie épaisse de *caféine* et d'eau, les cristaux disparaissent, et l'on obtient un mélange de plusieurs substances qui varient avec le temps pendant lequel l'action s'est prolongée. Si l'action du chlore n'a pas été poussée très-loin, les produits obtenus sont l'acide amallique



la méthylamine et le chlorure de cyanogène, en même temps que la chlorocaféine $C^8H^9ClAz^2O^2$.

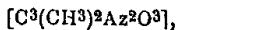
La formation des trois premiers produits est représentée par l'équation suivante :



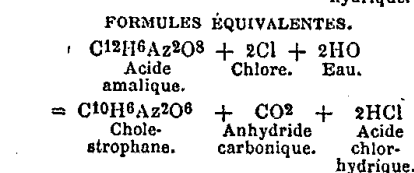
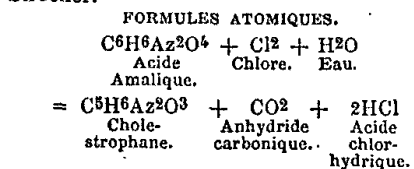
Le liquide qui résulte de cette réaction émet un gaz qui a l'odeur du chlorure de cyanogène quand on le chauffe. En même temps, il laisse déposer des cristaux granulaires d'acide amalque qui ne tardent pas à être suivis par des gouttes et des flocons légers de chlorocaféine (tout cela, bien entendu, à condition que l'on n'ait pas fait passer trop de chlore sur la caféine). Si l'action du chlore se prolonge, il se produit un corps répondant à la formule :



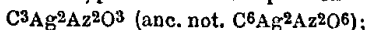
que Stenhouse a appelé *nitrothéine*, auquel Rochleder a donné le nom de *cholestophrane*, et que Gerhard a nommé *diméthylparabanique* en lui attribuant la formule rationnelle



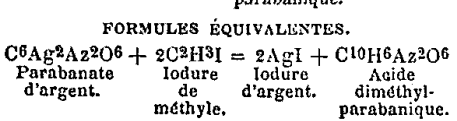
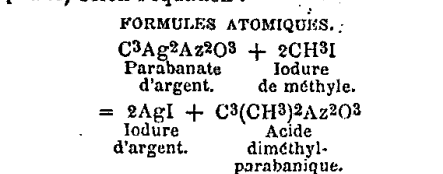
formule dont l'exactitude a été vérifiée par Strecker.



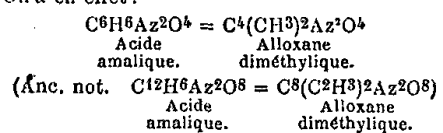
Pour démontrer l'identité de la cholestrophane avec l'acide diméthylparabanique, Strecker a préparé synthétiquement ce corps au moyen de cet acide; à cet effet, il a précipité une dissolution bouillante d'acide parabanique par l'azotate d'argent. Le précipité, séché à 140°, présentait la composition



chauffé à 100° avec de l'iode de méthyle, il a donné naissance à de l'iode d'argent et à de l'acide diméthylparabanique (cholestophrane) selon l'équation :

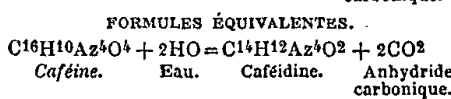
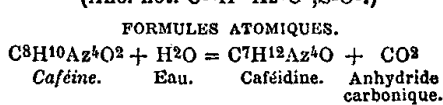
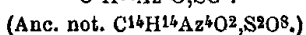
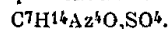


En épuisant le produit de cette réaction par l'alcool et en évaporant la solution, on obtient l'acide diméthylparabanique sous forme de larges lames, ressemblant à la cholestérine. Par ses propriétés et sa composition, ce corps est identique avec la cholestrophane. Si l'on considère que la cholestrophane dérive de l'acide amalque par élimination de CO^2 , tout comme l'acide parabanique dérive de l'alloxane, on sera tenté de considérer l'acide amalque comme de l'alloxane diméthylque. On a en effet :

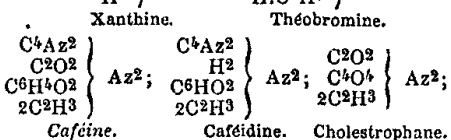
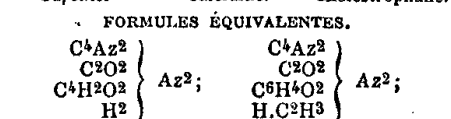
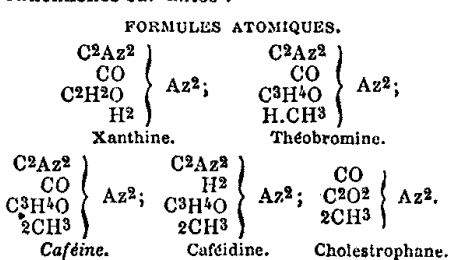


4° La caféine bouillie avec un mélange d'acide chlorhydrique et de chlorate de potassium se convertit dans un corps qui colore la peau en rouge en lui communiquant une odeur particulière, et dont la solution prend une teinte pourpre avec l'ammoniaque, et une couleur indigo en présence des alcalis et des sels ferreux. Ces réactions sont celles de l'alloxane, ce qui vient à l'appui de l'hypothèse qui considère l'acide amalque comme de l'alloxane diméthylque. 5° Bouillie avec l'acide azotique concentré, la caféine donne lieu à un dégagement de vapeurs nitreuses, en même temps qu'il se forme un liquide jaune, lequel prend une couleur pourpre de murexide lorsqu'on l'additionne de quelques gouttes d'ammoniaque. Cet essai fournit un excellent moyen qualitatif pour découvrir la caféine. Si l'on prolonge plus longtemps l'ébullition avec l'acide azotique, le liquide devient incolore et cesse

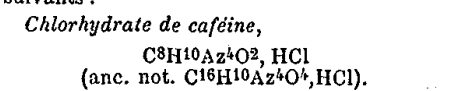
de se colorer en pourpre par l'ammoniaque. Évaporé, il fournit alors des cristaux de cholestrophane flottants dans une eau mère renfermant un sel de méthylamine. 6° Bouillie avec une solution concentrée de potasse caustique, la caféine dégage une quantité considérable de méthylamine. 7° Chauffée avec la chaux sodée, elle donne du carbonate de calcium et une quantité notable de cyanure de sodium. Cette réaction distingue la caféine de la pipérine, de la morphine, de la quinine et de la cinchonine, qui, dans ces conditions, ne fournissent pas de cyanure sodique. 8° Lorsqu'on fait bouillir la caféine avec de l'eau de baryte, il se dépose de la méthylamine et une petite quantité d'ammoniaque. La baryte étant séparée par un excès d'acide sulfurique et la liqueur étant filtrée, puis évaporée, il se dépose des cristaux de sulfate d'une nouvelle base, à laquelle M. Strecker a donné le nom de *caféidine*. (V. CAFÉIDINE.) Ces cristaux incolores et prismatiques répondent à la formule :



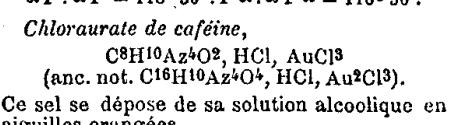
On voit que, dans cette réaction, la caféine échange une molécule de carbonyle contre deux atomes d'hydrogène. Quant à la méthylamine et à l'ammoniaque, M. Strecker les envisage comme des produits secondaires. Au nombre de ces produits, il cite également un acide qui donne avec les sels de cadmium un produit incolore et cristallin. En se fondant sur ces réactions, M. Strecker propose pour la théobromine, la caféine, la caféidine, la cholestrophane, et la xanthine, avec laquelle tous ces corps seraient en rapport, les formules rationnelles suivantes :



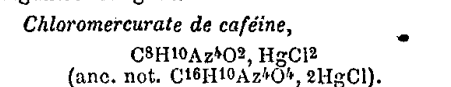
— *Composés de caféine*. La caféine est une base faible qui se dissout dans les acides en formant des sels. Ces sels, toutefois, présentent, toujours une réaction acide, et sont en grande partie décomposés lorsqu'on évapore leur solution, la caféine se déposant alors à l'état de liberté. Ceux qui ont été étudiés sont les suivants :



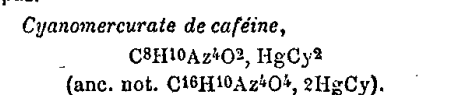
On obtient ce corps en dissolvant la caféine dans l'acide chlorhydrique très-concentré (il ne doit être étendu ni d'eau ni d'alcool) et en concentrant par une douce évaporation. Si la liqueur était additionnée d'eau ou d'alcool, il ne cristalliserait absolument que de la caféine. Le sel forme de gros cristaux transparents appartenant au système trimétrique $\infty P - F^\infty$, ∞P^∞ . Inclinaison des faces, $\infty P : \infty F = 118^\circ 30'$; $\tilde{P}^\infty : \infty F^\infty = 116^\circ 30'$.



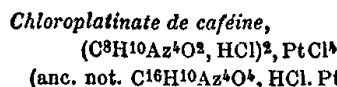
Ce sel se dépose de sa solution alcoolique en aiguilles orangées.



Obtenu en mélangeant une solution alcoolique de caféine avec un excès de chlorure mercurique, ce corps forme des aiguilles qui ont de la ressemblance avec la caféine; il est soluble dans l'eau, l'acide chlorhydrique, l'alcool et l'acide oxalique. L'éther ne le dissout presque pas.



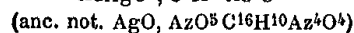
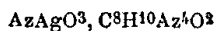
On prépare ce corps de la même manière que le précédent; il cristallise en prismes du système dimétrique, un peu plus solubles dans l'eau chaude et dans l'alcool.



Ce corps forme de petits cristaux distincts, d'un jaune orangé, peu solubles dans l'alcool et l'éther.

Chloropalladate de caféine. Le chlorure de palladium donne, dans la solution de chlorhydrate de caféine, un beau précipité brun qui n'a pas été analysé. Le liquide filtré laisse déposer, après quelque temps, des écailles jaunes d'un autre composé qui ressemble à l'iodure de plomb.

Une solution de caféine ne précipite ni le sulfate de cuivre, ni le protochlorure d'étain, ni l'acétate de plomb, ni le sulfate mercurieux. Bouillie avec le perchlorure de fer et abandonnée au refroidissement, elle donne un précipité rouge brun parfaitement soluble dans l'eau et qui n'est autre probablement qu'un sel double semblable à ceux qui précèdent. Avec l'azotate d'argent la caféine forme le composé



qui se dépose en cristaux hémisphériques fortement adhérents aux parois du vase, lorsqu'on mêle des solutions concentrées d'azotate d'argent et de caféine. Il est peu soluble dans l'eau froide et plus soluble dans l'eau chaude et l'alcool. Il détone lorsqu'on le chauffe.

Sulfate de caféine. Ce sel cristallise difficilement et se décompose par l'eau.

Tannate de caféine. Ce composé s'obtient sous la forme d'un précipité blanc, lorsqu'on ajoute une solution d'acide tannique à une dissolution concentrée de caféine. Le tannate de caféine contient 41,9 pour 100 de caféine et 58,1 d'acide tannique. Une infusion de thé, par son tannin, peut aussi précipiter une solution de caféine.

CAFÉIQUE adj. (ka-fé-i-ke — rad. *café*). Chim. Se dit d'un acide de caféine. || On dit aussi CAFIQUE et CAFÉTANNIQUE. V. ce dernier mot.

CAFÉ-LALÉ s. m. (ka-fé-la-lé). Hortico. Variété de tulipe.

CAFÉOMÈTRE s. m. (ka-fé-o-mè-tre — de *café*, et du gr. *mètron*, mesure). Instrument avec lequel on détermine la pesanteur spécifique du café en grain, pour en connaître la qualité.

CAFÉONE s. f. (ka-fé-o-ne — rad. *café*). Chim. Huile aromatique que l'on extrait du café torréfié, et que l'on dit constituer le principe aromatique de cette substance.

— *Encycl.* Pour obtenir la *caféone*, il faut, d'après MM. Boutron et Fremy, distiller le café torréfié en présence de l'eau; le liquide obtenu est agité avec de l'éther, auquel il abandonne une huile brune, plus lourde que l'eau; c'est la *caféone*.

La *caféone* jouit d'un pouvoir odorant considérable; une quantité presque impondérable aromatiser un litre d'eau, et une goutte suffit pour parfumer toute une chambre. Le café n'en contient que très-peu, aussi le prix en est-il très-élevé. M. Payen l'évalue à environ 10,000 francs le kilogramme. Cette huile essentielle ne doit pas être confondue avec une huile fixe, jaune, d'une saveur et d'une odeur de café vert, qui se trouve en abondance dans les graines du caféier.

CAFERAIN s. m. (ka-fe-rain). Agric. Engrais employé dans le nord de la France, et qui se compose de cendre, de bous de chemins, de limon de rivières, etc.

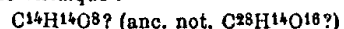
CAFETAN ou **CAFTAN** s. m. (kaf-tan — mot turc). Espèce de robe ou de pelisse, doublée de fourrure, qui est en usage en Orient : *Le Grand Seigneur et plusieurs autres souverains de l'Orient distribuent, dans les jours de solennité, des CAFETANS de grand prix à leurs principaux officiers et même aux ambassadeurs des puissances étrangères. Ottez à ce gentleman de la montagne ses CAFETANS rouges, ses gilets à mille boutons, et vous aurez un élégant irréprochable.* (Th. Gaut.) *Un scribe lui lut sa sentence, le bourreau le dépouilla de son CAFETAN et le fit agenouiller devant le billot.* (Mérimée.) *Othman portait une veste courte, un CAFETAN en gros drap de poil de brebis.* (Lamart.)

CAFÉTANNATE s. m. (ka-fé-ta-na-te — de *café* et de *tannin*). Sel de l'acide cafétannique.

CAFÉTANNIQUE adj. m. (ka-fé-ta-ni-ke). Chim. Se dit d'un acide, d'une sorte de tannin qu'on extrait du café.

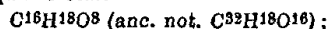
— *Encycl.* L'acide *cafétannique*, appelé aussi *acide caféique* et *acide chlorogénique*, existe dans les graines de café, qui en renferment jusqu'à 3 et 5 centièmes à l'état de sel calique et magnésique, et, suivant M. Payen, à l'état de sel double de caféine et de potassium. M. Rochleder dit l'avoir trouvé dans le thé du Paraguay. Pour le préparer, on mêle une infusion alcoolique de café ou de thé du Paraguay avec de l'eau, afin de séparer une matière grasse; on précipite ensuite par l'acétate de plomb, on filtre, on lave le précipité, on le met en suspension dans l'eau, et on le décompose par un courant d'acide sulfurique; on filtre de nouveau, et l'on évapore la liqueur.

L'acide *cafétannique* ainsi préparé se présente sous la forme d'une masse jaunâtre, cassante, que l'on peut obtenir en groupes de cristaux mamelonnés et incolores, mais avec beaucoup de difficulté. Il est plus soluble dans l'eau que dans l'alcool; son goût est astringent, il rougit fortement le tournesol. Lorsqu'on le chauffe, il bout d'abord et se carbonise ensuite en répandant une odeur de café torréfié. A la distillation sèche, il donne de l'eau et une huile épaisse qui se solidifie par le refroidissement et qui consiste en acide oxyphénique. L'acide sulfurique le dissout sous l'influence de la chaleur, en formant un liquide rouge de sang. Distillé avec l'acide sulfurique et le peroxyde de manganèse, il fournit de la quinine. Il se dissout dans la potasse et dans l'ammoniaque, en communiquant une couleur jaune à la liqueur. La solution ammoniacale exposée au contact de l'air passe promptement au vert et donne l'acide viridique :

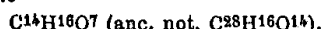


L'acide *cafétannique* colore en vert les sels ferriques; il ne précipite pas les sels ferreux lorsqu'il est libre; mais, en présence de l'ammoniaque, il y fait naître un précipité presque noir. Il ne précipite ni l'émétique ni la gélatine, mais précipite la quinine et la cinchonine. A chaud, il réduit l'azotate d'argent.

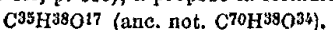
La formule de l'acide *cafétannique* n'est pas définitivement fixée. Rochleder a d'abord supposé qu'elle était



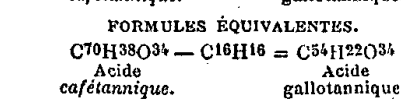
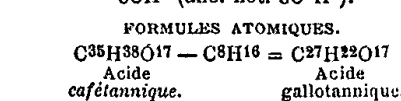
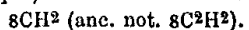
mais, plus tard, il a donné la préférence à la formule



Gerhard, dans son remarquable *Traité de chimie* (t. III, p. 886), a proposé la formule :



Si cette dernière formule était la vraie, l'acide *cafétannique* serait un homologue de l'acide gallotannique, dont il ne différencierait que par



Suivant Pfaff, l'acide *cafétannique* serait un mélange de deux acides, à l'un desquels il conserve le nom d'acide *cafétannique*, tandis qu'il donne à l'autre le nom d'acide *caféique*. D'après Rochleder, au contraire, il n'existerait qu'un seul acide, l'acide *cafétannique* souillé quelquefois par un peu d'acide citrique.

Les *cafétannates* sont peu connus; le sel de potasse est amorphe, soluble dans l'eau et insoluble dans l'alcool; il se colore en brun, en s'oxydant lorsqu'on l'expose au contact de l'air. Les sels de baryum et de calcium sont jaunes et passent rapidement au vert sous l'influence de l'oxygène de l'air. Le sel de plomb est un précipité blanc, dont la composition est très-variable.

Le *cafétannate* de caféine et de potassium forme des groupes sphéroïdaux de cristaux qui deviennent électriques par le frottement. Ils sont très-solubles dans l'eau, moins solubles dans l'alcool aqueux, et presque entièrement insolubles dans l'alcool absolu. Leur solution aqueuse devient brune au contact de l'air; par la distillation sèche, ce sel se décompose en se boursoufflant et en donnant un sublimé de caféine; chauffé avec la potasse à une douce température, il prend une coloration rouge ou orangée; chauffé avec de l'acide sulfurique concentré, il donne un liquide d'un violet foncé avec une pellicule brune à la surface. L'acide azotique le colore en jaune orangé.

Nous avons décrit la préparation du *cafétannate* de caféine et de potassium en nous occupant de la caféine elle-même (V., à l'article CAFÉINE, le procédé d'extraction de M. Payen.)

CAFÉTERIE s. f. (ka-fé-te-ri — rad. *café*). Plantation de caféiers. || On dit aussi CAFÉRIE et CAFÉRIER.

CAFETIER s. m. (ka-fe-tié — rad. *café*). Celui qui tient un café : *J'apprends du CAFETIER que ces messieurs déjeuneront habituellement entre onze heures et midi.* (Balz.) || A Paris, on dit plus ordinairement LIMONADIER.

— *Rem.* Bien qu'un très-grand nombre de cafés soient tenus par des femmes, on n'ose généralement pas donner à ces dames le nom de *cafetières*, à cause de l'ustensile que ce mot désigne ordinairement; Balzac ne s'est pas laissé arrêter par la crainte de cette équivoque : *Toute la vallée venait jadis au café de la Paix prendre modèle sur les turbans, les chapeaux à visière, les bonnets en fourrures, les coiffures chinoises de la belle CAFETIÈRE.* (Balz.)

CAFETIÈRE s. f. (ka-fe-tiè-re — rad. *café*). Vase qui sert à faire ou à contenir le café : *CAFETIÈRE d'argent, de fer-blanc, de porcelaine. Grande, petite CAFETIÈRE. CAFETIÈRE de cinq, de six, de dix tasses. Faire bouillir de l'eau dans une CAFETIÈRE. Il lui offrit une tasse de son café Moka, brûlé, moulu, fait par lui-même dans une CAFETIÈRE d'argent, dite à la Chaptal.* (Balz.)

— **Encycl.** Quand on prépare le café à l'eau, on doit se proposer un double objet : ne pas dissoudre le principe amer, et conserver toute ou presque toute la partie aromatique. On obtiendrait ce résultat en versant de l'eau bouillante sur le café dans une *cafetière* fermant bien, et filtrant ensuite ; mais on serait alors obligé de faire réchauffer l'infusion, ce qui amènerait la volatilisation d'une portion de l'arôme, et, de plus, si la température était poussée jusqu'au degré d'ébullition, la dissolution de la substance amère. C'est pour prévenir cet inconvénient qu'on a imaginé les diverses *cafetières* dont l'usage est si répandu aujourd'hui.

Le plus populaire de ces ustensiles est celui que l'on appelle en France *cafetière à la de Belloy*, du nom de son inventeur. Il est formé de deux vases superposés. Le vase supérieur porte à son fond un filtre en fer-blanc percé d'une multitude de très-petits trous : on place sur ce filtre le café en poudre, en ayant soin de le tasser avec un fouloir ; on verse ensuite l'eau bouillante sur cette poudre à travers un grillage qui la divise, et le vase inférieur reçoit le produit de la filtration. La poudre de café, ou le marc, contient encore une petite quantité de principes utiles ; mais il suffit pour l'épuiser à peu près complètement de soumettre l'infusion obtenue à une seconde filtration.

La *cafetière à la de Belloy* est ordinairement en fer-blanc. On lui reproche de donner au café un goût d'encro désagréable, résultant de l'action sur le métal de certains principes acides contenus dans la graine du caféier ; mais on évite cet inconvénient, qui est d'ailleurs propre à tous les ustensiles de même matière, en ayant soin de ne pas laisser l'infusion séjourner dans la *cafetière*.

A diverses époques, afin d'empêcher le café de prendre ce goût d'encro, on a fait des *cafetières* à la de Belloy en porcelaine ou en faïence, avec des filtres en émail ; on en a fait aussi en cuivre plaqué d'argent, et même en argent massif ; mais, en raison de leur prix élevé, ces ustensiles, on le conçoit sans peine, n'ont eu presque aucun succès, et la *cafetière* de fer-blanc est toujours restée la *cafetière* usuelle par excellence.

Nous venons de voir que la *cafetière à la de Belloy* n'extrait pas en une seule fois toutes les parties utiles du café. Les *cafetières* qui réalisent le mieux cette condition sont construites de manière à refouler par la vapeur l'eau bouillante à travers le café, et à hâter la filtration en opérant le vide aussitôt après. Elles ont, en outre, l'avantage de faire agir l'eau à une température qui atteint à peine 100° centigrades, c'est-à-dire à la température que l'on regarde comme la plus convenable pour la préparation de l'infusion.

Ces appareils peuvent être disposés d'une multitude de façons. Un des plus usités se compose d'un ballon de verre suspendu au-dessus d'une lampe à esprit-de-vin au moyen d'un support d'une forme appropriée. Ce ballon est destiné à recevoir l'eau. Il est surmonté d'un autre ballon, qui peut être enlevé et remis en place à volonté, et dont la partie supérieure est fermée par un couvercle mobile, tandis que la partie inférieure est munie d'un filtre en fer-blanc ou en émail, sur lequel on met le café en poudre. Un entonnoir très-plat, fixé sous ce filtre, se termine par un tube en cristal dont la longueur est assez grande pour que, lorsque l'appareil est monté, il vienne déboucher à une petite distance du fond du ballon inférieur. La *cafetière* étant prête à fonctionner, on allume la lampe à esprit-de-vin. Aussitôt que l'eau bout, la vapeur, emprisonnée dans le haut du ballon inférieur ne tarde pas à acquérir une tension suffisante pour refouler le liquide dans le tube de cristal, d'où il pénètre dans le ballon supérieur en traversant le café, qu'il agit violemment. Quand toute l'eau est passée, on éteint la lampe, la pression de la vapeur diminue, et l'infusion, traversant le filtre, pénètre de nouveau dans le tube et descend, parfaitement claire, dans le ballon inférieur. Il n'y a plus alors qu'à servir le café, à l'aide d'un petit robinet adapté au bas de ce dernier ballon. Au lieu d'être l'une au-dessus de l'autre, les deux capacités de la *cafetière* sont quelquefois placées côte à côte. Dans ces cas, elles sont réunies par un tube qui, partant du sommet de celle qui contient l'eau, va déboucher, un peu au-dessous du filtre, à une petite distance du fond de celle qui reçoit la poudre de café.

De quelque manière que soient disposées les *cafetières* à vapeur, il est indispensable de les tenir constamment dans le plus grand état de propreté, parce que si, par suite de l'engorgement des tubes, la vapeur ne pouvait faire circuler l'eau, elle acquerrait une force élastique suffisante pour briser le vase avec violence et en projeter les débris de toutes parts. Le même accident pourrait avoir lieu, avec un appareil bien entretenu, si le réservoir de l'eau restait trop longtemps soumis à l'action du feu. On prévient ces dangers d'explosion d'une foule de façons ; le plus souvent en entourant le ballon à eau d'un grillage en fil métallique, ou en le faisant en métal ou même en porcelaine très-épaisse. Quelquefois aussi, on dispose les choses de façon que la lampe s'éteint d'elle-même aussitôt que l'eau a atteint une certaine température. Enfin, certaines *cafetières* sont munies d'une espèce de sifflet d'alarme que la vapeur fait fonctionner au moment convenable.

III.

CAFÉTISÉ, ÉE adj. (ka-fé-ti-zé — rad. *café*). Qui est mêlé de café, qui est fait avec du café, qui est imprégné de café : *Liqueur CAFÉTISÉE*. *Remède CAFÉTISÉ*. || Peu usité.

CAFFA s. m. (ka-fa). *Comm.* Espèce de toile de coton fabriquée aux Indes. || Sorte de poluche ou de panne façonnée.

CAFFA, KÉFA ou **THÉODOSIE**, ville de la Russie d'Europe, gouvernement de Tauride, dans la Crimée, chef-lieu du district de son nom, à 108 kilom. E. de Simphéropol ; port sur le petit golfe de même nom formé par la mer Noire : 8,400 hab. Evêché grec, bibliothèque, musée, jardin botanique. Fabriques de savons, chandelles, tapis, cuirs, préparation de caviar. Commerce important. Cette ville, qui a remplacé l'ancienne cité grecque, appartenait aux Génois de 1266 à 1475 ; elle fut alors très-florissante. A cette dernière date, elle fut prise par les Turcs, et ce changement de domination marqua le commencement de son déclin. En 1770, les Russes s'en emparèrent et en donnèrent le gouvernement au kan de Crimée, mais en reprirent possession en 1783. Sous la domination des kans de Crimée, elle fut surnommée la *Constantinople de la Crimée*.

CAFFA (Melchior), dit le *Maltais*, sculpteur, né à Malte en 1631, mort en 1687. Elève de Ferrata, il se distingua par sa science du dessin, par la fécondité de son génie, et il semblait appelé à rivaliser avec le Bernin, lorsqu'il mourut écrasé par la chute d'un modèle. Il a composé beaucoup d'ouvrages de sculpture, pour la plupart à l'état d'ébauche, et où l'on retrouve l'influence de la manière du Bernin. Ses meilleurs morceaux sont une statue de *Sainte Rose*, qui est à Lima, et son groupe de *Saint Thomas de Villeneuve*, qu'on trouve dans l'église des Augustins, de Rome.

CAFFARELLI (Eloi), savant jurisconsulte du xvi^e siècle, né à Saint-Rtienne-des-Monts (Alpes-Maritimes). Il a écrit des commentaires sur les quatre livres des *Institutes de Justinien*, imprimés à Turin en 1590, et qu'il dédia à Amédée de Savoie, premier président du sénat en Piémont. Il a fait aussi imprimer un autre commentaire sur les institutions civiles et canoniques.

CAFFARELLI, dont le vrai nom était **GABRIANO MAJORANO**, l'un des plus célèbres sopranistes d'Italie, né dans le royaume de Naples en 1703, mort en 1783, eut pour premier maître Caffaro, d'où son surnom de *Caffarelli*. Sa voix était d'une douceur, d'une souplesse et d'une étendue incomparables. Il gagna des sommes fabuleuses en Italie, en Angleterre et en France, et acheta une terre magnifique qui lui donna le droit de prendre le titre de duc. Il fut l'un des artistes qui contribuèrent le plus à répandre chez nous le goût du chant italien.

CAFFARELLI, nom d'une famille d'origine italienne et divisée en deux branches, dont l'une existe encore en Italie, et l'autre vint se fixer en France sous le règne de Louis XIII. Nous allons faire connaître les membres de cette famille qui ont jeté le plus d'éclat.

CAFFARELLI DU FALGA (Louis-Marie-Joseph-Maximilien), général républicain, né au Falga (Haute-Garonne) en 1756, mort en Egypte en 1799. Entré dans le génie, il fut destitué en 1792 pour avoir protesté contre le 10 août et la déchéance du roi. Après avoir été un moment emprisonné pendant la Terreur, il reprit du service en 1795, se distingua au passage du Rhin, sous Kléber. Peu de temps après, il eut la jambe gauche emportée par un boulet de canon, dans un combat sur les bords de la Nahr. La perte de ce membre ne l'empêcha point de faire partie de l'expédition d'Egypte (1798), en qualité de général de brigade. Il eut une part honorable à la prise d'Alexandrie, ainsi qu'à tous les travaux scientifiques et militaires de cette glorieuse expédition, eut le bras fracassé par une balle devant Saint-Jean-d'Acre et mourut des suites de l'amputation. Les soldats l'aimaient beaucoup et l'avaient surnommé la *Jambe de bois*. Au milieu de leurs accès de découragement, ils se le montraient en disant : *Il se moque de ça, il a toujours un pied en Europe*. Et cette saillie leur rendait l'énergie avec la gaieté. Lorsque Bonaparte fut surpris par la marée sur les bords de la mer Rouge, il était avec Caffarelli. Un guide ayant voulu emporter le général en chef dans ses bras, il lui cria : *Allez à Caffarelli ; avec sa jambe il en a plus besoin que moi*. Ce général fut enterré près de Saint-Jean-d'Acre. Son tombeau a été jusqu'à ce jour respecté par les Arabes.

Caffarelli fut non-seulement un des meilleurs généraux de l'armée d'Egypte, ce fut aussi un savant, un philosophe, un spéculateur, un économiste, qui porta ses recherches sur les matières traitées plus tard par Fourier et Saint-Simon, mais dans un sens tout à fait différent. Il a brûlé lui-même le manuscrit où il avait consigné ses doctrines, mais il est permis de croire qu'elles renfermaient plus de vues pratiques que celles des réformateurs que nous venons de citer. On sait que Napoléon n'aimait pas les *idéologues*, et il est certain, pourtant, que Bonaparte professait la plus sincère estime pour le général Caffarelli ; nous en trouvons la preuve dans l'ordre du jour qui annonce sa mort à l'armée d'Orient : « Il emporte au tombeau les regrets universels : l'armée perd un de ses plus braves chefs, l'Egypte un de ses législateurs, la France un de ses meilleurs citoyens, les sciences un homme qui y remplissait un rôle célèbre. »

CAFFARELLI (Charles-Ambroise), économiste et administrateur français, né en 1758 au Falga, mort en 1826, était frère du précédent. Chanoine de Toul lorsque la Révolution éclata, il prêta le serment constitutionnel, fut mis, en 1792, à la tête du district de Revel, puis emprisonné pendant la Terreur. Grâce à l'amitié que Bonaparte avait eue pour son frère, Caffarelli devint successivement, sous le Consulat et l'Empire, préfet de l'Ardèche (1800), du Calvados (1801), et de l'Aube (1810). Sous la Restauration, il reprit l'habit et les fonctions ecclésiastiques, et, après avoir vécu quelque temps dans la retraite, il fut nommé membre du conseil général de la Haute-Garonne. On a de lui quelques écrits sur la finance, l'économie politique et l'agriculture, et il a publié une bonne traduction sous le titre de *Abregé des Géonomiques, extrait d'un ouvrage grec, etc.* (Paris, 1812, in-8°).

CAFFARELLI (François-Marie-Auguste), frère des précédents, né au Falga en 1766, mort en 1849. Il servit d'abord dans les troupes sardes, puis il entra comme simple dragon dans l'un des régiments qui, en 1791, furent chargés de repousser les Espagnols qui avaient envahi le Roussillon. Après le 18 brumaire, Bonaparte le nomma colonel et chef d'état-major de la garde des consuls ; plus tard, il le fit son aide de camp, et peu après général de brigade. En 1804, Caffarelli se rendit à Rome avec mission de décider le pape à venir sacrer l'empereur. Il reçut en récompense le poste de gouverneur des Tuileries et le grade de général de division. Il se signala à la journée d'Austerlitz, et fut nommé, en 1806, ministre de la guerre et de la marine du royaume d'Italie, poste qu'il occupa jusqu'en 1810. A cette époque, il se rendit en Espagne, remporta divers succès sur les Espagnols et les Anglais, et rentra en France en 1813. Lorsque des revers cruels eurent forcé Napoléon à abdiquer, il resta fidèle au malheur et accompagna l'impératrice et son fils jusqu'à Vienne. En 1831, il fut nommé pair de France. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

Deux autres frères de ces trois **CAFFARELLI** peuvent encore être nommés à côté d'eux : Louis-Marie-Joseph, comte de **CAFFARELLI**, entra d'abord au conseil d'Etat, fut nommé en 1800 préfet maritime à Brest, et pair de France après 1830 ; il mourut en 1845. — Jean-Baptiste **CAFFARELLI** fut d'abord chanoine de Montpelier ; puis, après s'être vu contraint de se retirer en Espagne sous la Terreur, fut promu à l'évêché de Saint-Brieuc en 1802 ; il mourut en 1815. — Enfin, Eugène-Auguste, comte de **CAFFARELLI**, né à Milan en 1806, fils du général Caffarelli du Falga, entra au conseil d'Etat en 1832, fut nommé préfet d'Ille-et-Vilaine après l'élection du 10 décembre 1848, et devint député au Corps législatif en 1852.

CAFFARO, appelé parfois *Taschitellono*, le plus ancien des historiens génois, né vers 1080, mort en 1164. Il fit partie, en 1100, des croisés génois qui allèrent rejoindre Godefroi de Bouillon en Palestine, et, après s'être signalé au siège de Césarée, il revint dans sa patrie. Il occupa bientôt dans la république divers emplois, fut élevé en 1121 à la magistrature suprême, c'est-à-dire au consulat, et fut à plusieurs reprises revêtu de cette dignité. Caffaro entreprit d'écrire en latin les *Annales* de Gènes depuis 1100, et il les continua par ordre de la république jusqu'en 1163. Le style en est barbare ; mais cette histoire contemporaine, revêtue de la sanction publique, n'en est pas moins précieuse pour la connaissance de cette époque obscure. Elle fut déposée dans les archives de la chancellerie, et continuée, après la mort de Caffaro, jusqu'en 1294, par d'autres magistrats. Muratori a publié ces *Annales* dans sa grande collection des *Rerum italicarum scriptores* (1725).

CAFFARO (François), moine théatin italien, s'est fait connaître par un écrit en faveur des spectacles, qu'il publia en 1694, sous le titre de : *Lettre d'un théologien illustre pour savoir si la comédie peut être permise ou doit être absolument défendue* (in-12). Cette lettre, que Boursault a mise en tête de son *Théâtre*, a été l'objet d'une réputation de Bossuet dans ses *Maximes sur la comédie*.

CAFFART s. m. (ka-far). *Comm.* Imitation de damas, dont la trame n'est pas de soie.

CAFFAS s. m. (ka-fass). *Comm.* Sorte d'emballage en branches de palmier et en cuir, ou en toile. || On dit aussi **CAPS**.

CAFFE (Paul-Louis-Balthazar), médecin français, né à Chambéry en 1803, fit ses études de médecine à Paris, où il fut reçu docteur en 1833. Devenu chef de clinique du professeur Sanson à l'Hôtel-Dieu, il s'occupa d'une façon toute spéciale d'ophtalmologie, fit sur ce sujet des conférences qui eurent du succès, et reçut, en 1838, du gouvernement la mission d'étudier l'ophtalmie qui faisait des ravages dans les armées belges, hollandaise et prussienne. Le docteur Caffé a publié, outre un assez grand nombre d'articles dans des recueils de médecine, divers écrits, parmi lesquels nous citerons : *Considérations sur l'histoire médicale et statistique du choléra-morbus* (1832) ; *Rapport sur l'ophtalmie régnante en Belgique* (1840) ; *Leçons pratiques sur l'amaurose* (1846, in-12).

CAFFÉ (Pierre), médecin français, né à Saumur en 1778, mort en 1821. Après avoir

servi dans l'armée comme chirurgien-major, il fut impliqué dans la conspiration du général Berton. Ayant été condamné à mort par la cour royale de Poitiers, il s'ouvrit l'artère crurale pour ne pas monter sur l'échafaud.

CAFFI adj. (ka-fi). Se dit, à Lyon, du pain, lorsqu'il est mal travaillé, qu'il n'a pas levé, qu'il est sans vides à l'intérieur.

CAFFI (Hippolyte), peintre italien, né à Bel-lune en 1814. Bien qu'il fût à peu près sans ressources, il se rendit à Venise pour y étudier la peinture, et, grâce à ses succès académiques, il fut exempté du service militaire. Au bout de quatre ans, Caffi partit pour Rome, où il acheva son éducation artistique, tout en donnant des leçons pour vivre. Un traité sur la perspective, qu'il publia à cette époque, commença à attirer sur lui l'attention. En 1843, il visita la Grèce et l'Orient, d'où il rapporta des études et des croquis, et, de retour en Italie, il s'adonna plus particulièrement à reproduire des vues monumentales. Lors des événements de 1848, Caffi prit une part active à l'insurrection de Venise contre les Autrichiens, faillit être fusillé, et se réfugia dans le Piémont. Caffi s'est acquis beaucoup de réputation en Italie par le grand nombre de fresques qu'il y a peintes. Il excelle surtout à rendre les plus curieux effets de la lumière et de la perspective. On cite notamment, parmi ses ouvrages, sa grande toile du *Carnaval*, qui a figuré à l'exposition universelle de 1855.

CAFFIAUX (dom Philippe-Joseph), savant bénédictin français, de la congrégation de Saint-Maur, né à Valenciennes en 1712, mort en 1777, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Après la mort de dom Mongé, il fut nommé historiographe de Picardie et chargé de continuer l'*Histoire générale* de cette province. On a de lui : *Défense du beau sexe ou Mémoires historiques, philosophiques et critiques pour servir d'apologie aux femmes* (1753, in-4°) ; *Trésor généalogique*, ouvrage plein de recherches curieuses, dont il n'a publié que le premier volume (1777, in-4°), et *Une histoire de la musique*, dont M. Fétis a retrouvé le manuscrit à la Bibliothèque impériale. De cet ouvrage, composé originellement de vingt cahiers, neuf cahiers seulement subsistent, et encore s'y trouve-t-il de nombreuses lacunes. Bien que l'auteur y traite sérieusement les plus singulières questions musicales, savoir : l'*Etat de la musique avant le déluge*, et si *Adam était musicien-né par le fait même de la création*, l'ouvrage de dom Caffiaux méritait les honneurs de la publication ; car la somme de travaux et de recherches faits par le savant bénédictin, tant dans les auteurs anciens que dans les écrivains modernes, effraye réellement l'esprit. Il faut bien considérer, pour juger le mérite de Caffiaux, qu'au temps où il écrivait, il n'existait aucune bibliographie spéciale pour la musique. Malgré la difficulté du sujet, Caffiaux a su donner de l'intérêt à son ouvrage et a jugé sagement des sujets et des artistes dont il a parlé. Ses citations sont exactes et son *Histoire* sera consultée avec fruit, notamment en ce qui concerne la musique française. Les cahiers iv, v, vi et vii de son œuvre sont particulièrement dignes d'attention.

CAFFILA s. f. (ka-fi-la). Caravane, troupe de marchands ou de voyageurs qui s'assemblent pour traverser avec plus de sûreté les vastes Etats du Mogol et la terre ferme des Indes. || On écrit aussi **CALILA**.

— **Anc. mar.** Nom que les Portugais donnaient à une petite flotte de navires de commerce qu'ils envoyaient sous escorte des côtes du royaume de Guzerate au port de Surat.

CAFIE s. f. (ka-fi). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des brachélytres, voisin des staphylins.

CAFIER s. m. (ka-fié). *Anc. art milit.* Nom de l'une des parties de la halberde, du temps de Louis XI.

— **Bot. Syn.** de **CAPÉIER** : Le premier *cafier* a été trouvé en Arabie. (Brill.-Sav.) *Voici, dit l'horticulteur, mon CAFIER et mon arbre à thé.* (Balz.)

CAFIGNON s. m. (ka-fi-gnon ; gn mll.). Espèce d'ancienne chaussure légère.

CAFIN s. m. (ka-fain). Chausson. || Vieux mot.

CAFIOT s. m. (ka-fi-o). Pop. Café trop faible : *Ce café-là a bien peu de goût ; c'est du vrai CAFIOT*.

CAFIR s. m. (ka-fi). *Hist. relig.* Infidèle, dans le langage des musulmans. C'est de là qu'est venu le nom des Cafres.

CAFISO s. m. (ka-fi-so). Métrol. Mesure de capacité usitée en Sicile, à Malte et à Tripoli, et valant à Messine 11 litres, 699 ; à Malte, 20 litres, 81 ; à Tripoli, 40 litres, 6.

CAFIZ s. m. (ka-fiz). Métrol. Nom de la principale mesure de capacité usitée à Tunis, pour les grains. Elle équivalait à 500 litres, 25.

CAFRE s. (ka-fré — de l'arabe *kafr*, infidèle). Géogr. Habitant de la Cafrie : *Tous les membres d'une jeune CAFRE ont le contour arrondi et gracieux, qui est le signe d'une santé parfaite.* (Malte-Brun.)

— Par ext. et par allusion aux mœurs des Cafres. Homme grossier, à demi sauvage. || Vieux mot.

— adj. Qui appartient, qui a rapport à la Cafrie ou à ses habitants : **RACE CAFRE**. **Langue CAFRE**. **Coutumes CAFRES**. *Toutes les*

femmes CAFRES ont le dos, les bras et la poitrine sillonnés de lignes parallèles et à égale distance. (Malte-Brun.)

— **Encycl.** Linguist. Les divers idiomes de la Cafrerie sont parlés par les populations qui habitent la partie méridionale de l'Afrique, depuis Quiloa jusqu'au pays des Hottentots. Le mot *Cafr* paraît dériver de l'arabe *kafr*, qui signifie *infidèle*, et qui aura été probablement donné à ces peuples comme titre générique par les musulmans. Le docteur Lichtenstein dit que les idiomes *cafr* sont doux et sonores, que la plupart des mots dépassent rarement une ou deux syllabes, et qu'ils sont prononcés suivant un accent tonique qui en relève la monotonie. Les nasales et les gutturales se rencontrent rarement; mais il y a quelques syllabes inconnues à nos langues européennes, comme *sch, sj, fj, st*.

Voici les principaux dialectes qui méritent une mention spéciale : Les dialectes de Quiloa, de Mozambique, de Sofala sont encore peu connus; mais, d'après les quelques mots que l'on en possède, on peut les ranger à coup sûr parmi les idiomes *cafr*. Ainsi, par exemple, dans le dialecte parlé à Lagoa, dent se dit *menho*, et en betjouana, *meno*; bœuf, *homo*, et en betjouana, *komo*; brebis, *imphuh*, et en koussa, *imphuh* également, etc.

Le dialecte koussa est un des plus importants; on y rattache ordinairement les sous-dialectes mathimba et maduana.

Le dialecte des Betjouanas est également, avec le koussa, l'un des plus importants; on y rattache les dialectes secondaires des Maatjapings, des Muhrlongs, des Matsarouas, des Wanketis, des Maquinis, dont le nom vient peut-être de la racine arabe *ka-na*, être forgeron; des Chouas, etc.

On a cru trouver quelques affinités entre le groupe des langues *cafr* et celui des langues du Congo. Ces rapports, s'ils existent réellement, ne peuvent être que fortuits et accidentels, et nullement génériques; car ces deux groupes sont entièrement distincts.

CAFRE s. m. (ka-fré). Ornith. Sorte d'oiseau de proie qui habite la Cafrerie.

— **Encycl.** Le *cafre* est un oiseau de proie du genre faucon, mais se rapprochant un peu des vautours. Il a la taille du grand aigle; le bec plus fort, jaunâtre, à membrane bleuâtre; l'iris brun, le plumage d'un noir mat, avec des reflets bruns sur les ailes, qui dépassent la queue; des plumes jusqu'aux doigts des pieds, qui sont jaunâtres, et terminés par des ongles faibles et noirs. Cet oiseau habite la Cafrerie, mais il est rare. Incapable d'enlever sa proie dans ses serres, il vit de charognes; quelquefois aussi il attaque les mammifères ou les oiseaux de petite taille; mais c'est pour les dévorer sur place.

CAFRENIE, contrée de l'Afrique méridionale, bornée à l'E. par la capitainerie générale de Mozambique au S.-E., par l'Océan Indien, au S.-O., par l'Hottentotie et la colonie anglaise du Cap de Bonne-Espérance, et au N.-O. par des territoires qu'habitent des peuplades peu connues. On comprenait autrefois sous ce nom toute la vaste étendue du pays située entre la Guinée, la Nigritie et l'Océan. La longueur de la région désignée aujourd'hui sous ce nom est, du N. au S., d'environ 1,100 kilom., et sa largeur moyenne, de l'E. à l'O., mesure 400 kilom. La côte est basse, malsaine; plusieurs cours d'eau, parmi lesquels on remarque la Key, la Nabagana, la rivière au Poisson et la rivière au Buffle, descendent d'une chaîne de montagnes qui couvrent la partie occidentale de cette contrée, si longtemps inexplorée et encore peu connue.

— **Climat, productions.** La Cafrerie n'a que deux saisons, l'hiver et l'été; pendant l'hiver, qui est très-court et ne dure presque que le mois de septembre, il pleut rarement; les mois de décembre, de janvier et de février sont extrêmement chauds, avec des orages fréquents. Le sol produit en abondance des melons d'eau, du millet, des palmiers et de l'aloès; la partie qui avoisine le Cap fournit d'excellents pâturages; dans la partie septentrionale, il y a des plantations de cannes à sucre et de cotonniers. On y trouve des mines de fer, que les naturels exploitent d'après les procédés anglais. Dans les forêts, qui sont fort belles, on trouve le lion, l'éléphant, le rhinocéros, le léopard, plusieurs variétés d'antilopes, le buffle et le singe; l'hippopotame habite les bords des fleuves et des rivières. L'autruche, le paon, des milliers d'oiseaux de toutes couleurs, plusieurs espèces de vautours forment le contingent ornithologique de la Cafrerie. Sur les côtes, on trouve en grande quantité du corail et de l'ambre; enfin les montagnes, d'apparence calcaire, sont couvertes d'arbres de haute futaie, de mimosas et d'arbustes épineux.

— **Habitants.** Comme nous l'avons dit, le nom actuel de cette contrée vient du mot *kafr* (infidèle), dénomination donnée par les Arabes aux habitants de la Cafrerie. Le vrai nom de la grande famille qui habite ce pays, d'après le docteur anglais Bleek, l'auteur d'une grammaire comparée des dialectes de l'Afrique du sud, est *Ba-ntou*; néanmoins, nous conserverons à ces peuplades le nom sous lequel elles sont connues en Europe, bien que ce mot soit un terme de mépris dans la bouche des Arabes.

Les Cafres constituent un type particulier

parmi les races africaines, et, si nous en croyons le voyageur Lichtenstein et la philologie que nous avons déjà nommée, ce type est celui de toutes les tribus de l'Afrique australe, à l'exception des Hottentots, depuis Benguela d'un côté et Kiloa de l'autre, jusqu'à la pointe extrême du continent; en d'autres termes, depuis le 10^e degré de latitude S. jusqu'au Cap, qui est sous le 34^e degré. Les Cafres sont d'une taille et d'une force remarquables, bien proportionnés, d'un noir tirant sur le gris, avec des cheveux noirs et laines. Les traits de leur visage ont quelque chose de caractéristique. Comme les Européens, ils ont le front proéminent; comme les Hottentots, les pommettes des joues saillantes; comme les nègres, les lèvres déprimées; leur barbe est peu fournie. Ils forment quatre peuplades différentes : la première, celle des *Amakosas*, habite l'extrémité méridionale, près des frontières de la colonie du Cap, et se compose d'environ 150,000 individus; la seconde, celle des *Tamboukts*, habite au N. et à l'O. des Amakosas; à l'E. de ceux-ci sont les *Amapondus*, plus connus sous le nom de *Mamboukts*; enfin les *Zoulous*, qui habitent le long des côtes de l'Océan Indien. Chacune de ces peuplades se divise à son tour en tribus différentes, soumises aux lois de chefs héréditaires; mais toutes les tribus dont se compose une peuplade reconnaissent un chef suprême commun. Les Cafres ne sont qu'à moitié nomades, car ce n'est que par la force qu'ils quittent les lieux où ils se sont établis; ils vivent des produits de leurs troupeaux, notamment de lait, un peu d'agriculture et de jardinage. Leurs demeures sont des huttes semblables à celles des Hottentots; les hommes soignent les bestiaux; les femmes s'occupent de semer et de récolter le millet nécessaire pour la famille, fabriquent des ustensiles de ménage, etc. La polygamie est admise dans toute la Cafrerie; un homme a autant de femmes qu'il peut en nourrir ou en acheter. Ces peuplades sauvages reconnaissent l'existence de la divinité, mais n'ont que des idées très-confuses sur la vie future; chez eux, le prêtre est remplacé par le magicien. Ils calculent le temps par les mois lunaires, et ne savent guère compter que sur leurs doigts. Les caractères alphabétiques leur sont tout à fait inconnus. Leur langue, disent les missionnaires anglais et les voyageurs, est douce et sonore. Sans être naturellement belliqueux, les Cafres font preuve de courage et de bravoure, quand on les attaque dans leur honneur ou dans leurs propriétés. Ce n'est guère qu'avec les *Boschmans*, leurs voisins, qu'ils sont en état d'hostilité permanente. Cependant, dans ces derniers temps, ils ont eu de fréquentes guerres avec les habitants de la colonie du Cap, et ce n'est qu'avec peine que les *Boers* sont parvenus à refouler et à soumettre en partie la puissante peuplade des *Zoulous*.

CAFSA, KAFSA ou GAFSA, ville d'Afrique, dans la régence et à 240 kilom. S.-O. de Tunis, à 60 kilom. O. de Cabès, dans une oasis arrosée par deux ruisseaux et fertile en dattes, olives, ananades et fruits. Cette ville, la *Capsa* des Romains, défendue au N. par une casbah du xiv^e siècle, est protégée sur les autres points par une forêt de palmiers; on y fabrique une grande quantité de tissus de laine, burnous et couvertures. Restes de constructions romaines et de thermes.

CAFUR-AL-AKHSCHIDI ou **CAFOUR-AL-IKSCHID**, souverain d'Égypte, mort en 968. Il était nègre et esclave d'Ikschid, qui l'avait acheté 18 deniers. Ce prince le prit en affection et lui confia la tutelle de ses enfants; mais Cafur, trompant la confiance de son maître, s'empara du pouvoir. Il aimait les belles-lettres, et le poète Motanabbi a chanté ses louanges. On le surnomme quelquefois *Eunuque*.

CAGAREL s. m. ou **CAGARELLE** s. f. (ka-ga-rèl). Ichtyol. Nom vulgaire d'une espèce de spore, appelée aussi *mensole*.

CAGAROL s. m. (ka-ga-rol — du vieux français *caquerole*), ou du patois *cagaroale*, escargot). Moll. Nom vulgaire d'une coquille nacrée du genre *sabot*.

CAGASTRIQUE adj. (ka-ga-stri-ke — rad. *cagastrum*). Anc. méd. Produit par le *cagastrum*.

CAGASTRUM s. m. (ka-ga-stromm). Anc. méd. Principe morbide universel, d'après Paracelse.

CAGAT s. m. (ka-ga). Pêch. Syn. de *CAJOT*.

CAGE s. f. (ka-je. — Quoique l'origine de ce mot ne soit pas douteuse, elle ne laisse pas cependant de présenter quelques difficultés, à cause des grandes altérations subies par le terme primitif qui lui a donné naissance, et qui n'est autre que le latin *cavea*, même sens. *Cavea* vient évidemment de *cavus*, creux, cave. Dans les anciens textes français, *cage* apparaît sous sa forme actuelle et aussi sous celle de *caige*. Comment peut-on passer de *cavea* à *cage*? C'est ce que nous allons essayer de montrer. Examinons d'abord les formes parallèles de ce mot que nous offrent les patois. Nous avons le bourguignon *caige*, puis le wallon *chaive*, le namurois *chaife*, le provençal *gai*, qui sont beaucoup plus près de la forme latine *cavea*, puisqu'ils ont conservé le *v*; l'espagnol et le portugais *gavia*, l'italien *gabbia*, le vénitien *cabbia*, re-

produisent aussi plus fidèlement le type original. Ajoutons que le français lui-même avait un dérivé normal qu'on retrouve dans la vieille langue, *caive*. *Cage* semble être une altération d'origine italienne. En effet, à côté de l'italien *gabbia*, nous avons *gaggia*, où *gg* a été très-probablement attiré par la présence de l'articulation initiale *g*. Une circonstance très-curieuse, c'est qu'il faut rattacher à ce radical un mot tout autre en apparence, *geôle*. *Geôle*, en effet, qui, en vieux français, était *jaiole* et *gaole*, correspond sans contestation possible au portugais *gaiola*, à l'espagnol *gayola* et enfin à l'italien *gabbinoia*, diminutif de *gabbia*, qui a donné *cage* par l'intermédiaire de *gaggia*. Ce n'est pas tout : *cajoler* et *enjôler* doivent être également classés dans cette série étymologique : *cajoler*, c'est traiter quelqu'un comme un oiseau dans une cage; *enjôler*, c'est littéralement mettre quelqu'un dedans, suivant une énergique locution populaire. L'espagnol *enjaular* a encore aujourd'hui conservé le sens primitif de *mettre en cage*. Ajoutons que l'allemand *käfig* est très-probablement un emprunt fait au latin. Une coïncidence plus étrange, c'est la présence en arabe d'un mot presque identique voulant dire cage, *kafas*, et aussi filet à prendre du gibier, soit de plume, soit de poil, et, par extension, grille, grillage. Est-ce aussi un emprunt accidentel fait au latin, ou le résultat d'une simple coïncidence? Cette question serait difficile à résoudre. Loge portative en fils de fer ou en menus barreaux, dans laquelle on garde vivants des oiseaux et quelques autres petits animaux : *Une cage d'osier*. *Une cage à poulets*. *Un oiseau en cage*. *La cage d'un écureuil*. Donner des conseils à un animal, c'est entreprendre de remplir une cage de vent ou un crâne d'eau. (Max. orient.) Comme les moineaux sont robustes, on les élève facilement dans des cages. (Buff.) Elle suspendit à un clou la cage de son chardonneret, qui baignait ses lèvres entre les barreaux. (Lamart.) Les cages sont faites pour les oiseaux, mais les oiseaux ne sont pas faits pour les cages. (A. d'Houdetot.) L'oiseau, échappé de sa cage, voltige à l'entour, et semble narquer l'oiseleur, stupéfait de sa fuite. (A. Karr.) La cage tournante de l'écureuil est un cercle vicieux. (Toussnel.)

Avant que l'oiseau sorte il faut fermer la cage.
FABRE D'ÉGLANTINE.
... Un oiseau captif, malgré sa cage d'or,
S'il entrevoit le ciel, cherche à prendre l'essor.
LAPRADE.

— Par anal. Loge fixe ou portative de grande dimension, garnie de barreaux, où l'on enferme des animaux sauvages : *La cage du lion, de l'ours*. *La cage du tigre, du léopard*. Elle parcourait la chambre avec l'exaltation d'une folle furieuse ou d'une tigresse enfermée dans une cage de fer. (Alex. Dum.) « Loge du même genre où l'on a quelquefois enfermé des prisonniers : *Louis XI fit enfermer le duc de Nemours dans une cage de fer à la Bastille*. (Volt.) *Louis XI fit construire des cages de fer où il tint enfermés ses ennemis, entre autres le cardinal La Balue*. (Bouillet.) *Tamerlan, après avoir vaincu Bajazet, sultan des Turcs, le fit trainer à sa suite dans une cage de fer*. (Bouillet.)

Tu verras, à travers les barreaux de la cage,
Ma jeunesse nouvelle insulter à ta rage.
C. DELAVIGNE.

— Fam. Prison : *En liberté! grogna Tristan*. *Votre Majesté ne veut-elle pas qu'on le retienne un peu en cage?* (V. Hugo.)

Si ce fou de Dermon, qu'il te représente,
A souvent des accès qui peuvent alarmer,
S'il vient dans ce pays pour se faire enfermer,
A sa place on pourrait fort bien me mettre en cage.
AL. DUVAL.

Chansonnier, quand vient le printemps,
Les oiseaux plus gais, plus contents,
De chanter ont coutume.
— Oui, mais j'aperçois des réseaux :
En cage on mettra les oiseaux.
BÉRANGER.

« Maison, établissement où l'on est enfermé, où l'on subit une sorte de captivité, même volontaire : *Il fallait quelque temps à un hibou de mon espèce pour s'accoutumer à la cage d'un collège et régler sa volée au son d'une cloche*. (Chateaub.) *Les écoliers mis en cage tombaient sous l'œil sévère du préfet des études*. (Balz.) *Mais je vous dirai franchement, madame, que je crois que c'est un bruit que les amants font courir pour démontrer l'inutilité de ces cages de fer derrière lesquelles gazouillent de si charmants oiseaux*. (Alex. Dum.)

— Par ext. Enveloppe transparente sous laquelle on place certains objets que la poussière pourrait endommager : *La cage d'une pendule*. *Il y avait sur la cheminée deux flambeaux entre lesquels était un Enfant Jésus en ciré dans sa cage de verre*. (Balz.)

— Fig. Lien, esclavage moral : *Si l'amour ne lui a pas construit une cage, aucun pouvoir ne saurait retenir un homme qui s'ennuie*. (Balz.)

Tu fus d'abord, pauvre cœur, mis en cage.
LA FONTAINE.
Sous le nom de bonheur vous m'offrez l'esclavage,
Et votre cage d'or, c'est toujours une cage.
LACHAMBEAUDIE.

— Prov. *La belle cage ne nourrit pas l'oiseau*. On peut, avec du luxe, manquer du nécessaire. *Il vaut mieux être oiseau de cam-*

pagne qu'oiseau de cage. La captivité la plus douce ne vaut pas la liberté. *Mieux vaut moineau en cage que poule d'eau qui nage*. Un petit bien dont on jouit est préférable à un grand que l'on n'est pas sûr d'atteindre. C'est un proverbe espagnol.

— Archit. *Cage d'une maison*, Murs extérieurs qui en déterminent l'ensemble. *« Cage d'escalier*, Espace isolé, disposé dans les constructions pour recevoir l'escalier. Les cages d'escalier sont circulaires, rectangulaires, ovales ou en fer à cheval : *Les anciennes maisons n'ont pas toujours une cage d'escalier*. *« Cage d'un clocher*, Ensemble du clocher, moins la flèche.

— Min. *Cage d'extraction*, Appareil en charpente ou en fer, qui a à peu près la forme d'une cage carrée ou rectangulaire, et qui est destiné à recevoir dans les mines les chariots et berlines d'extraction.

— Techn. Espace compris entre les deux platines d'une montre. *« Genre de tabatière d'une forme particulière*. *« Treillis dans lequel un orfèvre étale sa marchandise*. *« Assemblage de supports entre lesquels on établit les diverses parties d'une machine* : *La cage d'une horloge, d'un métier à bas*. Les cages des laminaires sont posées sur une plaque de fondation en fonte et fixée, au moyen de cales et de boulons, à des beffrois en bois ou en fonte, établis dans une fosse de maçonnerie. (Guibal.)

— Mar. Espèce d'échappette plus connue sous le nom de *munck*. *« Cage à drisse*, Sorte de grande botte cylindrique à claire-voie, ouverte par le haut et établie sur les ponts et sur les gaillards, pour y serrer les drisses et autres cordages roulés en spirales. *« Cage à poutres*, Cage placée sur le pont, et dans laquelle on conserve la volaille destinée à la table des officiers.

— Pêch. Coffre à poisson. *« Grillage de bois près de la bonde d'un étang*. *« Sorte d'engin qui ressemble à une cage à poulets, avec lequel on couvre le poisson qu'on a aperçu au fond de l'eau*.

— Hortic. Encinte à claire-voie établie autour d'une plante que l'on veut préserver. *« Bâti en charpente qui soutient une cloche de jardin*.

— Ornith. Oie du Canada.

— **Encycl.** Hist. *Cages de fer*. L'usage des cages de fer remonte très-haut, et n'était pas inconnu de l'antiquité, comme on peut le voir par le passage suivant d'Athénée : « Un des officiers de Lysimaque s'en vint un jour de railler à table, mais d'une manière équivoque, Arsinoë, femme de ce prince, sur ce qu'elle était sujette à vomir. Lysimaque, entendant ce propos, fit enlever l'officier dans une galéaire ou cage, pour y être nourri et porté partout à sa suite comme une bête féroce. » Alexandre le Grand avait déjà infligé ce supplice à Callisthène, et Tamerlan passe pour avoir traité de même Bajazet. Ce genre de supplice, qu'on pourrait croire utilisé seulement chez les nations barbares, fut, au contraire, d'un usage général dans l'Europe chrétienne du xiv^e siècle; et, ce qui ne surprendra pas moins, c'est que c'est un prince de l'Eglise, le cardinal La Balue, qui, le premier, en eut l'idée en France. Il ne faut pas trop s'en étonner, surtout quand on se souvient que l'inquisition peut être comparée aux tyrans les plus barbares pour l'ingénieuse cruauté des supplices inventés par elle. Ces cages étaient disposées de telle façon que celui qui y était renfermé ne pouvait s'y tenir ni debout, ni assis, ni couché, et cela durant des années, quand il n'y terminait pas ses jours.

Une des plus célèbres cages de fer se trouvait dans le château de Loches. Elle était située dans les oubliettes que Louis XI avait fait creuser. Cette cage était en bois garni de fer et avait 8 pieds carrés de base sur 6 de hauteur. On peut en voir le dessin dans l'un des portefeuilles du Cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale. Le premier qui en fit l'essai fut l'inventeur lui-même, le cardinal La Balue, qu'on y tint enfermé pendant onze ans, à la grande joie du peuple, qui en fit des chansons. Dans une pièce ayant pour titre : *Extrait des comptes et dépenses de Louis XI*, on lit à ce sujet le passage suivant : « A Guion de Broc, escuier, seigneur du Var, maître d'hostel du roi notre sire, la somme de soixante livres tournois, que ledit seigneur, par sa cédule signée de sa main, donnée à Amboise le onzième jour de février 1469, lui a ordonné et fait bailler ledit jour, pour icelle estre par lui employée à faire faire une cage de fer au châtea Douzain, laquelle ledit seigneur a ordonné y estre faite pour la senreté et garde du cardinal d'Angiers. » Bien d'autres prisonniers de distinction furent enfermés dans cette cage du château de Loches. C'est d'abord Philippe de Commines, qui en parle ainsi dans ses Mémoires : « Plusieurs depuis l'ont maudite, et moy aussi, qui en ai tasté, sous le roi présent, l'espace de huit mois. » Louis XII, fait prisonnier à la bataille de Saint-Aubin, fut transporté à la tour de Bourges, et chaque soir, par précaution, on l'enfermait dans une cage de fer. Ludovic Sforza, dit le More, fut traité de la même manière, en punition de ses trahisons contre la France.

Beaucoup de prisons d'État avaient leur cage de fer, comme les châteaux du moyen âge leurs oubliettes. La cage de fer du Mont-Saint-Michel est une des plus connues. C'est

là que fut confiné la Bretonnière, bénédictin et gazetier, qui avait fait un pamphlet contre l'archevêque de Reims. Louvois fit enlever le malheureux écrivain de la Hollande, où il s'était réfugié, et le fit détenir dans cette cage, où il termina ses jours après trente ans de souffrance. Au siècle suivant, Desforger y fut mis pour quelques vers satiriques.

En Italie, où tant de petits tyrans raffinaient sur les supplices, les cages de fer étaient très-connues. Près de Varèse, on voit encore la tour du *Baradello*, qui atteste les fureurs civiles des républiques du moyen âge : c'est là que fut enfermé Napoléon della Torre, chef du peuple milanais, fait prisonnier par l'armée de l'archevêque de Milan, Othon Visconti, qu'il avait chassé. Cinq de ses parents furent enfermés avec lui dans *trois cages de fer*. A Mantoue, la tour *della Gabbia* avait aussi sa cage de fer, cet instrument de supplice, qui avait disparu en 1796, fut rétabli en 1814. L'aisance, longtemps gouvernée par les Farnèse, tyrans moitié fous moitié furieux, avait aussi sa cage de fer, qu'on peut voir encore fixée dans le mur de la tour de la cathédrale.

Il existait, au moyen âge, une autre sorte de cages de fer ; celles-là, du moins, quoique scellées comme les autres dans une muraille, n'avaient pas pour but de torturer un malheureux captif ; car elles ne retenaient prisonnier... qu'un livre. C'était un treillis derrière lequel était placé un bréviaire à l'usage des prêtres et des chapelains pauvres qui n'avaient pas de quoi s'en procurer de manuscrits, ce qui entraînait une dépense considérable. Sur ces cages de fer, Sauval nous donne les détails suivants : « Dans tous les comptes et registres de Paris que j'ai vus, j'ai appris que, pour les chapelains et les pauvres prêtres, il y avait des bréviaires écrits à la main sur du vélin, et enfermés dans une cage de fer, scellée contre le pilier le plus visible et le plus clair de la nef. En 1406, un ecclésiastique, nommé Henri Bédard, légua en mourant son bréviaire manuscrit à Saint-Jacques-de-la-Boucherie. Après sa mort, ses exécuteurs testamentaires le mirent entre les mains de Pierre Lescaille, qui était marguillier, avec 40 sols parisis, pour aider à lui faire une cage. L'année d'après, on donna 20 sols pour le faire relire ; Guillaume Prandoul, serrurier, lui fit une cage treillissée pesant 68 livres, dont il eut 9 livres 16 deniers, et qu'il scella dans un des piliers de la nef. Quant à cette cage, tantôt on la nommoit le *treillis*, et le *treillis* qui est enmy la nef, tantôt le *let-train de fer treillissé*, ou bien la cage et la cage de fer. Pour le bréviaire, quelquefois il s'appeloit le *livre commun*, ou bien le *livre qui est dedans la cage*. La cage de fer treillissée étoit pour empêcher qu'il ne fût dérobé, et afin que la main et le bras y pussent passer pour tourner les feuillets. De cette sorte là sont faites toutes celles que j'ai vues, soit dans la nef de Saint-André de Bordeaux, à la croisée de l'église cathédrale de Laon, à Senlis à un des piliers du jubé de Saint-Rieul, dans la grande nef de Notre-Dame de Melun, à Saint-Quentin contre le chœur de l'église collégiale, et ailleurs ; et toutes sont ou carrées, ou carrées longues, et faites de barreaux de fer espacés, comme j'ai dit ; si bien qu'on peut assurer de celles de Paris qu'elles étoient de même. Mais pourquoi aller si loin chercher la figure de ces cages ? n'en avons-nous pas trois portatives près la porte du chapitre de Notre-Dame, sous les arcades du petit cloître qui y tient ? car enfin le doyen et les plus anciens chanoines assurent que dans ces cages-là était enfermé le livre noir, avec le grand et le petit pastoral, et que, quand on avoit besoin de quelque-une des chartes dont sont composés ces manuscrits, on venoit là pour les lire et les copier. »

— *Min. Cages d'ascension.* Ces cages, construites en bois, se composent d'un plancher qui repose sur des longrines réunies entre elles par des traverses, sur lesquelles sont fixés des rails, dont l'écartement est le même que celui de la voie adoptée pour la galerie de roulage de la mine. Un cadre supérieur, en bois ou en fer, est réuni au fond de la cage par une série de poteaux verticaux ou de tringles de fer. Une chaîne fixée aux quatre angles de ce cadre vient se réunir, au sommet d'une pyramide triangulaire, à un anneau central auquel s'attache le câble élévateur. Pour éviter les oscillations et les mouvements de va-et-vient, pernicieux pour la conservation de l'appareil, la cage glisse le long de câbles fortement tendus qui la traversent de part en part, ou bien le long de guides en bois garnis de fer méplat et fixés contre le revêtement du puits. Le wagonnet placé sur les rails du plancher est retenu par des taquets qui s'ouvrent et se ferment à volonté. Pour supporter la cage, lorsqu'elle est arrivée au niveau du sol, et par suite pour décharger le câble élévateur, on établit sous le plancher un système de support articulé, que l'on manœuvre au moyen d'un levier, et qui va reposer sur des traverses fixées à l'intérieur du puits. Une cage d'ascension présentant une surface de 2 mètres carrés pèse 500 kilogrammes et coûte en moyenne 1,000 fr., y compris son support ; les frais d'installation peuvent s'élever à environ 200 fr. sans les guides.

CAGÈE s. f. (ka-jé — rad. cage). Pleine cage d'oiseaux : Une cagee de serins.

— *Fam.* Frison renfermant plusieurs détenus ;

voiture pleine de prisonniers : En 1822, j'avais vu passer à Vérone des cagees de carbonari accompagnés de gendarmes. (Chateaub.)

CAGEOIS s. m. (ka-joï). Villageois ; homme grossier.

CAGEROTTE s. f. (ka-je-ro-te — dimin. de cage). Econ. rur. Forme d'osier pour faire égoutter les fromages.

CAGETTE s. f. (ka-jé-te — dimin. de cage). Petite cage. || A signifié TRÉBUCHET.

CAGGIANO, ville du royaume d'Italie, dans la principauté Citérieure, à 20 kilom. N.-O. de Sala, ch.-l. de cant.; 4,450 hab.

CAGHED ZER s. m. (mots persans qui signifient littéralement *feuille d'or*). Diplôme, brevet délivré par l'autorité en Perse, et notamment lettres patentes que le schah accorde, soit à des Persans, soit à des étrangers. Le CAGHED ZER donne à celui qui en est possesseur de grandes immunités ; par exemple, en voyage, il peut, sans indemnité, mettre en réquisition tout ce dont il a besoin, comme voitures, chevaux, viures, escorte, etc. Le CAGHED ZER correspond assez bien aux firmans de l'administration turque, et plus spécialement encore au iol ou yol emri, espèce de laissez-passer. || On dit aussi KAGHED ZER.

CAGIER, IÈRE s. (ka-ji-é, i-è-re — rad. cage). Celui, celle qui fait ou vend des cages.

— *Fauconn.* Celui qui porte les faucons ou autres oiseaux de chasse qu'il veut vendre.

CAGIGAL, général espagnol qui servit dans les guerres de l'Amérique du Sud. En 1814, il remplaça Monteverde comme capitaine général de Venezuela. Après un combat opiniâtre, il fut vaincu par Bolívar ; mais, à peu de temps de là, il prit sa revanche en repoussant les patriotes dans les villes de Caracas, Guayra et Valencia. Plus tard, Morillo lui succéda dans le commandement de l'armée royale.

CAGLI, en latin *Callis*, ville du royaume d'Italie, province et à 20 kilom. S. d'Urbino, à 50 kilom. N.-E. de Pérouse ; 8,000 hab. Bâtie par les Romains au pied du mont Petrano, au confluent de deux petites rivières : le Gantiano et le Basso, Cagli possède trois églises, dont l'une, San-Dominico, renferme une des meilleures fresques de Giovanni Santi, père de Raphaël.

CAGLIARI, la *Caralis* des Romains et la *Iolas* des Carthaginois, ville du royaume d'Italie, dans l'île de Sardaigne, capitale de l'île et ch.-l. de la province de son nom, sur la côte S. et au fond du golfe qui porte le même nom, par 39° 12' lat. N., 8° 46' long. E. ; 30,000 hab. Place forte défendue par une citadelle, port militaire, siège d'un archevêché dont le titulaire est primat de Sardaigne, de l'administration centrale, de la haute cour d'appel, des tribunaux de 1^{re} instance, de commerce et du fisc. Chantiers de construction, lazaret, manufactures d'armes et de poudre, fabriques de pâtes alimentaires renommées, cotons, savons, orfèvrerie et tanneries ; aux environs, riches marais salants. Le port de Cagliari est un des meilleurs et des plus sûrs de la Méditerranée ; aussi cette ville est-elle l'entrepôt du commerce étranger de la Sardaigne. Ce commerce, très-actif, a pour objet principal l'exportation des grains, légumes secs, sel, huile, vins, fromages, olives, lin, safran, peaux et chiffons.

Cagliari, bâtie en amphithéâtre sur le versant d'une colline qui domine la mer, se divise en haute et basse ville ; la première renferme la citadelle, le château, plusieurs belles maisons et la cathédrale, fondée en 1312. Cette église, revêtue de marbre, est remarquable par ses ornements et le tombeau de Martin, roi de Sicile. Parmi les autres édifices de Cagliari, nous citerons le palais royal, résidence du vice-roi de Sardaigne, le palais de justice et les trois tours de Saint-Pancrace, de l'Aligle et de l'Éléphant, bâties par les Pisans. Fondée par les Carthaginois, qui la nommèrent *Iolas*, cette ville passa sous la domination romaine pendant la seconde guerre punique ; ses nouveaux possesseurs l'appelèrent *Caralis* ou *Calaris*. Pendant le moyen âge, elle suivit le sort de la Sardaigne, et, au commencement de ce siècle, alors que la partie continentale des États sardes était occupée par les Français, elle servit de résidence au roi de Piémont et à la famille royale. || La province ou gouvernement de Cagliari, l'une des trois divisions administratives de la Sardaigne, occupe la partie méridionale de l'île, renferme six subdivisions, peuplées de 328,000 hab. || Le golfe de Cagliari est une vaste baie formée par la Méditerranée, sur la côte méridionale de l'île de Sardaigne ; il présente un enfoncement de 24 kilom., et son entrée, entre les caps Pura et Carbonara, a 33 kilom. de large. Sa rade est une des plus vastes et des plus sûres de l'Europe.

CAGLIARI. V. VÉRONESE (Paul).

CAGLIOSTRO (Alexandre, comte de), aventurier célèbre, dont le véritable nom était Joseph Balsamo, et qui se fit appeler successivement *Tischto*, *Melina*, *Belmonte*, *Pellegrini*, *Fentz*, *Anna*, *Harat*, enfin *Cagliostro*, né à Palerme en 1743, mort à Rome en 1795.

Le grand poète de l'Allemagne, celui qui, dans son agonie, s'écriait : « De la lumière ! encore de la lumière ! » fut un instant curieux de connaître et d'étudier la figure étrange,

mystérieuse, obscure de Cagliostro ; il se rendit à Palerme et recueillit des renseignements curieux sur les débuts dans la vie du héros, que sa plume, à la fois poétique et réaliste, ne dédaignera pas de faire revivre dans un roman intitulé : *le Grand Cophte*.

Joseph Balsamo, né de parents pauvres, nous dit Goethe, prit d'abord l'habit de frère de la Miséricorde, ordre qui s'est donné pour mission de soigner les malades. Bientôt, de simple infirmier, Balsamo devint médecin ; enfin, sa mauvaise conduite l'ayant fait chasser de la communauté dont il était membre, de médecin il se fit, par la grâce de Dieu et la volonté des sots, magicien et chercheur de trésors.

C'est en cette dernière qualité, et sous la promesse qu'il avait faite de révéler le lieu où était enfouie une fortune, qu'il vola 60 onces d'or à un orfèvre nommé Morano.

Goethe ne nous raconte pas cet exploit de la jeunesse de son héros, mais il nous en dit un non moins édifiant : « L'ancien frère de la Miséricorde était très-habile à imiter les écritures ; il falsifia ou plutôt forgea un ancien document qui rendait contestables certaines propriétés. Il fut interrogé, mis en prison, s'enfuit, et un mandat d'arrêt fut lancé contre lui. Il se rendit par la Calabre à Rome, où il épousa la fille d'un passementier. »

Cette fille de passementier, c'est Lorenza Feliciani ; une Romaine belle et ravissante, pleine de grâce et de séduction, dont Cagliostro devait faire le principal instrument de son étrange fortune, en lui apprenant à verser l'opium de l'amour, à enivrer, à fasciner.

Et tenez, voilà que déjà il se sert d'elle : De Rome il va à Naples, sous le nom de marquis de Pellegrini. Il ose ensuite revenir à Palerme, est reconnu, emprisonné et s'échappe d'une manière qui mérite d'être racontée. Le fils d'un des premiers princes siciliens, qui avait occupé des postes considérables à la cour de Naples, unissait à un corps vigoureux et à un caractère indomptable toute la présomption que se croit permise un grand seigneur sans éducation. Dona Lorenza, la femme de Cagliostro, sut faire sa conquête, et son mari fonda sur lui l'espérance de son évasion. Le prince déclara publiquement que le couple était sous sa protection ; il se montra furieux du nouvel emprisonnement de Joseph Balsamo, et essaya plusieurs moyens de le délivrer. Comme ils n'avaient pas eu de succès, il menaça dans les vestibule du président l'avocat de la partie adverse de lui faire subir le traitement le plus honteux, s'il ne faisait mettre immédiatement Balsamo en liberté. L'avocat refusant, il le saisit, le frappa, le renversa par terre, le foula aux pieds, et il aurait continué ces voies de fait si le président n'était accouru au bruit et n'eût rétabli la paix. Ce président, homme dépendant et faible, n'osa pas punir l'agresseur ; la partie adverse et son avocat se montrèrent pusillanimes, et Balsamo fut mis en liberté. Bientôt il quitta Palerme pour aller chercher fortune dans différents pays. Balsamo quitta Rome. Comme les sages, les savants de l'antiquité, comme Ulysse, dont Homère dit « qu'il avait parcouru les cités des peuples nombreux et qu'il s'était instruit de leurs mœurs », comme Homère lui-même, notre aventurier court le monde : il visite la Grèce, l'Égypte, l'Arabie, la Perse et s'instruit des mœurs de chaque nation. || Il va en Pologne, il va en Russie, il va à Rhodes, il va à Malte. C'est en cette dernière ville qu'il rencontre Althotas, un sage et un savant, dont il se fait le disciple, et qui lui apprend maints secrets de chimie dont notre héros saura user... et abuser.

De Malte, et muni de lettres de recommandation du grand-maître, il va à Naples, et de Naples à Strasbourg, en 1780, où il commence à établir sa réputation, autant par ses cures merveilleuses que par la faste qu'il étale et par ses actes de bienfaisance.

En 1785, il vient à Paris.

Le temps était au fanatisme, au mysticisme, à l'illumination. Les sectes d'illuminés embrassaient à la fois le peuple et les hautes classes, non-seulement en Allemagne, mais en France. Dans la Vendée, chaque jour apparaissait un nouveau miracle ; dans le Lyonnais, une prophétesse monte sur un banc, et cent mille âmes se pressent autour de la chaire improvisée. Le duc d'Orléans est franc-maçon, il est templier, quelques-uns disent même qu'il est grand-maître. Les jansénistes eux-mêmes sont devenus une société secrète d'illuminés. Enfin vont apparaître ces illuminés : Suzanne Labrousse, Catherine Theot, « la mère de Dieu », et le complice de cette folle, son associé, Robespierre, « le sauveur qui doit venir. »

Balsamo, arrivant à Paris, devait être l'objet de l'engouement de tous, et c'est, en effet, ce qui advint. On le voit recherché par tout ce qu'il y a de plus haut placé dans le monde de la finance, de l'épée, de la robe ; on le rencontre chez MM. de Miroménil, de Vergennes, de Ségur ; chez le cardinal de Rohan, chez les Chaulieu, les Polignac, et partout tenant haletants, fascinés sous sa parole et sous son regard, ceux qui l'écoutent.

Mais il est temps de donner le portrait de Balsamo. Le voici esquissé d'un crayon un peu léger et ironique par le comte de Beugnot, qui, un soir, se rencontra avec lui chez la trop fameuse Mme de La Motte, la dernière des Valois. « Il était d'une taille médiocre,

assez gros, avait le teint olive, le cou fort court, le visage rond, orné de deux gros yeux à fleur de tête, et d'un nez ouvert et retroussé. Il avait tout l'extérieur et l'attirail d'un charlatan, et faisait sensation, surtout sur les dames, dès qu'il entra dans un salon. Sa coiffure était nouvelle en France ; il avait les cheveux partagés en plusieurs petites cadettes, qui venaient se réunir derrière la tête, et se retroussaient dans la forme de ce qu'on appela alors un *catogan*. Il portait ce jour-là un habit à la française gris de fer, galonné en or, une veste écarlate brodée en large point d'Espagne, une culotte rouge, l'épée engagée dans les basques de l'habit, et un chapeau bordé avec une plume blanche ; cette dernière parure était, au reste, encore obligée pour les marchands d'orviétan, les arracheurs de dents et autres artistes médicaux qui pérorèrent et débilitèrent leurs drogues en plein vent. Mais Cagliostro relevait ce costume par des manchettes de dentelles, plusieurs bagues de prix et des boucles de soulier, à la vérité d'un vieux dessin, mais assez brillantes pour qu'on les crût de diamants fins. »

« L'un des prestiges de Cagliostro, poursuit le comte de Beugnot, était de faire connaître à Paris un événement qui venait de se passer à l'instant même à Vienne, à Londres, à Pékin, ou bien ce qui se passerait dans six jours, dans six mois, dans six, dans vingt ans. Mais il avait besoin pour cela d'un appareil. Cet appareil consistait en un globe de verre rempli d'eau clarifiée et posé sur une table. Cette table était couverte d'un tapis fond noir, où étaient brodés en couleur rouge les signes cabalistiques des roses-croix du degré supérieur. Sur cette table et autour du globe se plaçaient, à des distances religieusement gardées, différents emblèmes, entre lesquels de petites figures égyptiennes, des fioles antiques pleines d'eau lustrale, et même un crucifix, mais différent de celui qu'adorent les chrétiens. Cet appareil préparé, il fallait placer à genoux, devant le globe de verre, une voyante, c'est-à-dire une jeune personne qui aperçut les scènes dont le globe allait offrir le tableau, et qui en fit le récit. Mais une voyante était difficile à trouver, parce qu'il fallait pour cela réunir plusieurs conditions. La jeune personne devait être d'une pureté qui n'eût d'égale que celle des anges, être née sous une constellation donnée, avoir les nerfs délicats, un grand fonds de sensibilité et les yeux bleus. La voyante, agenouillée et les yeux fixés sur le globe rempli d'eau, l'évocation commençait. Celui qui présidait ce mystère redoutable devait être affilié à un ordre d'hommes qui, depuis l'origine des choses, gardent le grand secret dont quelques parcelles ont été révélées, par-ci par-là, aux mages, aux prêtres d'Égypte, aux hiérophantes, aux magiciens, aux temples, aux roses-croix. L'évocation appelle les génies par un concours d'emblèmes et de paroles cabalistiques et les somme d'entrer dans le globe et d'y représenter les événements passés qu'on ignore, ou ceux à venir dont on veut avoir connaissance. Il paraît que ce jeu n'amuse pas du tout les génies, parmi lesquels il s'en trouve de tébus qui ne se soucient pas d'aller se blottir dans un globe de verre rempli d'eau pour y être aux ordres d'un magicien ; il y a même des brutaux qui se battent vigoureusement avec lui. Quelquefois l'évocation sue sang et eau pendant des heures entières pour vaincre la résistance des génies mal disposés, et quelquefois n'en vient pas à son honneur. Dans ce cas, il déclare qu'il est au bout de son savoir et de ses forces, et l'on remet la séance à un autre jour. Si, au contraire, les génies cèdent, alors ils entrent pêle-mêle dans le globe de verre ; l'eau qui y est contenue s'agite et se trouble ; la voyante éprouve des convulsions ; elle s'écrie qu'elle voit, qu'elle va voir, et demande à grands cris qu'on la secoure. L'évocation la soutient comme il peut devant le globe, et lui ordonne de par le grand Être de dire ce qu'elle voit. Il paraît qu'à son tour elle y éprouve plus ou moins de tourment ; mais les ordres se succèdent, toujours au nom du grand Maître ; ils deviennent de plus en plus pressants, et vont jusqu'à la menace. La pauvre voyante tombe et se roule par terre ; on la relève, on la soutient en face du globe, tremblante et échevelée, elle accuse l'apparition à ses yeux, mais encore incertaine et confuse, des choses et des personnes qui doivent composer la scène qu'on veut connaître. L'évocation ne la tient pas quitte à si bon marché ; il faut qu'elle reconnaisse les personnages, qu'elle accuse les habits qu'ils portent, les gestes qu'ils font, et répète enfin les paroles qu'ils prononcent. On obtient tout cela avec beaucoup de patience, à travers des contorsions, des grincements de dents, des convulsions si fortes, qu'à la fin de la séance on porte la voyante à demi morte sur son lit. »

Comme le comte de Saint-Germain, Cagliostro prétendait exister depuis nombre de siècles ; il se disait le contemporain de Jésus-Christ, et se vantait de lui avoir prêté qu'il serait crucifié par les Juifs. Quelques auteurs assurent qu'il avait annoncé la prise et la destruction de la Bastille. C'est encore moins par ses discours que par ses opérations magiques qu'il captivait cette société à la fois sceptique et crédule. Dépouillons Cagliostro de sa plume blanche, de ses boucles de strass, de ses galons d'or, de ses paillettes reluisantes

et miroitantes dont les charlatans de toutes les époques, depuis le savetier-médecin dont parle Phédre, jusqu'à Tabarin et à Mengin, ont aimé à se parer...; dépouillons le tableau de son cadre enchanteur. Que restera-t-il? Non pas un illuminé, un voyant, un être surnaturel; mais un homme doué d'une rare énergie morale, d'une éloquence pleine de fascination, irrésistible, d'une instruction peu commune et acquise par de longs voyages, par de nombreuses observations, par de patientes et laborieuses études.

Voilà pourquoi nous croyons aux cures sinon miraculeuses, du moins merveilleuses de Cagliostro; voilà pourquoi nous pensons que s'il n'a pas prédit à Jésus-Christ son martyre, il a pu être le prophète des fureurs révolutionnaires, comme l'avait été Cazotte, comme l'était Rousseau quand il disait: « Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions; » comme l'était Voltaire quand il écrivait: « Tout ce que je vois jette les semences d'une révolution qui arrivera inmanquablement, et dont je n'aurai pas le plaisir d'être témoin. La lumière s'est tellement répandue, qu'on éclatera à la première occasion, et alors ce sera un beau tapage. Les jeunes gens sont bien heureux: ils verront de belles choses. » (Lettre du 2 avril 1764 au marquis de Chauvelin.)

Malheureusement, cet homme énergique, éloquent, habile, instruit surtout, était resté ce qu'il avait été d'abord, après avoir jeté aux orties la robe de bure des frères de la Miséricorde, un charlatan et un voleur, et quand éclata l'affaire du collier, Cagliostro, compromis par ses relations avec le cardinal de Rohan et Mme de la Motte, fut, ainsi que sa femme, emprisonné à la Bastille. Il trouva un avocat pour soutenir en plein parlement ses prétentions à une origine mystérieuse et à une destinée extraordinaire. Après quelques mois de prison, il fut acquitté, exilé en Angleterre, et recommença dès lors ses courses à travers l'Europe. On le retrouve en 1789 à Rome, où l'inquisition le fit arrêter et condamner à mort comme illuminé et franc-maçon. Cette peine fut commuée en une prison perpétuelle, et Cagliostro termina, dit-on, ses jours dans le château de Saint-Léon, près de Rome. Sa femme, pour les mêmes motifs, subit une réclusion perpétuelle au couvent de Sainte-Apolline.

Nous compléterons cet article en donnant quelques détails sur les relations de Cagliostro avec les francs-maçons, et sur sa prétention d'établir une franc-maçonnerie nouvelle où tous les mystères seraient dévoilés.

Ce célèbre aventurier connaissait trop bien l'esprit de la société qu'il exploitait pour négliger l'élément mystérieux que la franc-maçonnerie pouvait ajouter à ses prestiges. Mais il voulait avoir une maçonnerie qui lui appartint en propre, et qu'il pût diriger dans le sens exclusif de son charlatanisme. Il inventa donc une prétendue maçonnerie égyptienne, dont il se donna lui-même la direction suprême, sous le titre de *grand cophite*. Sa maçonnerie était sérieuse maçonnerie, qui excluait la femme de ses véritables travaux et ne l'admet qu'à certaines fêtes, Cagliostro avait créé pour ses adeptes des deux sexes des grades correspondants et une parité d'initiation qui permettait des séances communes. On trouve, dans un ouvrage de Thory (*Annales originis Magni-Galliarum Orientis*, Paris, 1812; le titre seul est en latin), de curieux détails sur la partie féminine de la maçonnerie égyptienne de Cagliostro. L'auteur consacre à ce sujet « une certaine étendue, non-seulement, dit-il, à cause de l'abondance des matières que nous nous sommes procurées sur cette institution, mais parce que ces rites, fort accrédités sous le règne de Louis XVI, et qui eurent un grand nombre de sectateurs dans la capitale, semblent encore aujourd'hui séduire quelques personnes amies du merveilleux. Notre intention est d'en dévoiler l'imposture et de rendre le public confidant de tous ces mystères, encore ignorés de beaucoup de personnes, et qu'on se gardera bien de confondre avec ceux de la franc-maçonnerie. »

Après s'être fait initier en Allemagne dans les loges templières où l'on pratiquait les sciences occultes, et après avoir reçu les leçons d'un charlatan nommé Schrader, qui fit de nombreuses dupes et mérita le nom de *Cagliostro allemand*, Cagliostro trouva, dans un voyage qu'il fit à Londres, un manuscrit d'un certain *Georges Coston*, qui renfermait tout le plan d'une maçonnerie fondée sur la magie, la cabale, et rattachée aux anciens mystères de l'Égypte. Déjà lancée dans ce courant d'idées par ce qu'il avait appris en Allemagne, Cagliostro inventa alors son fameux rite égyptien, qu'il exploita d'abord en Courlande, puis à Lyon et à Paris, et enfin à Londres.

Cette maçonnerie, d'après le grand cophite, avait pour but la *régénération physique* et la *régénération morale* des adeptes. Pour parvenir à la régénération physique, Cagliostro promettait de leur faire découvrir la *matière première* et l'*accacia*, qui assureraient à l'homme et à la femme un état éternel de jeunesse et de santé. Pour la régénération morale, il leur promettait un *pentagone* mystique, qui devait restituer l'innocence perdue par le péché originel.

Ce rite était un mélange de cérémonies religieuses, d'évocations spiritistes, de prati-

ques cabalistiques. La belle Lorenza Feliciani, femme et complice de Cagliostro, était la grande prêtresse des loges féminines. Il n'y avait que trois grades: apprenti, compagnon et maître; apprentie, compagne et matresse.

Cagliostro eut un grand succès près des femmes de la haute société parisienne. La loge féminine qu'il fonda sous le titre d'Isis, en 1784, comptait parmi ses adeptes: la comtesse de Brienne, la comtesse Dessalles, Mmes Charlotte de Polignac, de Brassac, de Choiseul, d'Espinhal, de Bourseigne, de Trévères, de la Blache, de Montchenu, d'Ailly, d'Auvet, d'Evreux, d'Erlach, de la Fare, la marquise d'Havrincourt, de Monteil, de Bréhant, de Bercy, de Bausan, de Loménie, de Genlis, etc.

Son succès ne fut pas moins grand auprès des hommes; car il parvint à faire accepter au duc de Luxembourg, véritable chef de la franc-maçonnerie française pendant toute la grande maîtrise du duc d'Orléans (Philippe-Egalité), le titre de protecteur et grand maître honoraire de la maçonnerie égyptienne.

Lors du convent maçonnique convoqué à Paris par les *Philalèthes*, Cagliostro fut invité à prendre part aux travaux de cette assemblée. On espérait probablement qu'il aiderait à résoudre ces deux singulières questions qui figurent dans les *proponenda* des séances: *La science maçonnique a-t-elle des rapports avec les sciences connues sous le nom de sciences occultes ou secrètes? Avec laquelle, ou lesquelles de ces sciences a-t-elle le plus de rapport, et quel est ce rapport?* Il promit d'abord de s'y rendre, puis il changea d'avis et demanda, qu'avant tout, les membres du convent requissent de lui des constitutions de loge au rite égyptien, et se fissent initier par la mère-loge égyptienne établie à Lyon. Il exigea aussi que le rite des *Philalèthes* brûlât ses archives et ses manuscrits. Le baron de Gleichen, l'un des commissaires du convent, et le marquis de Chef-de-Bien, secrétaire général, furent chargés de discuter sérieusement ces exigences avec le *comte de Cagliostro*; et l'on put voir, comme le dit Thory, « la crédulité continuellement aux prises avec le charlatanisme, » dans une correspondance dont Thory a conservé des fragments curieux (*Thory, Acta Latomorum*, Paris, 1815; le titre seul est en latin). Voici un exemple du style épistolaire de Cagliostro:

« Le grand maître inconnu de la maçonnerie véritable a jeté les yeux sur les *Philalèthes* et les deux invitations qu'ils ont répandues dans le peuple de leurs frères.

« Touché de leur piété, ému par l'aveu sincère de leurs besoins, il daigne étendre la main sur eux et consent à porter un rayon de lumière dans les ténèbres de leur temple.

« L'existence d'un seul Dieu, qui fait la base de leur foi, la dignité originaires de l'homme, son pouvoir et sa destination, tout, en un mot, ce qu'ils croient, le grand maître inconnu veut le leur prouver.

« Ce sera par des actes et des faits, ce sera par le témoignage des sens qu'ils connaîtront Dieu, l'homme et les intermédiaires spirituels créés entre l'un et l'autre; connaissance dont la vraie maçonnerie offre les symboles et indique la route.

« Que les *Philalèthes*, donc, embrassent les dogmes de cette maçonnerie véritable! qu'ils se soumettent au régime de son chef suprême! qu'ils en adoptent les constitutions!

« Mais, avant tout, le sanctuaire doit être purifié; avant tout, les *Philalèthes* doivent apprendre que la lumière peut descendre dans le temple de la foi, et non dans celui de l'incertitude... Qu'ils voient aux flammes ce vain amas de leurs archives: ce n'est que sur les ruines de la tour de la Confusion que s'élèvera le temple de la Vérité!

Cagliostro consentit à ne pas exiger que l'on brûlât les archives, et il déclara se contenter d'une députation de trois frères, qui iraient à Lyon chercher les constitutions (lettres de fondation) qui procureraient au convent des *Philalèthes* pouvoir et puissance. Nouvelles démarches faites près de lui par les frères de Paul, de Marseille, de Maréchal, de Franche-Comté, et Raymond, de Besançon. Les maçons furent bien reçus par Cagliostro; il entra avec eux dans quelques détails sur sa doctrine, que les députés ont regardé comme *sublime et pure* (texte du procès-verbal du convent). On décida que l'on inviterait Cagliostro à initier lui-même tels membres qu'il choisirait sur la liste du convent, en le priant de *préférer les étrangers, qui, de retour dans leur patrie, pourront y propager la vraie maçonnerie*. Les députés, après une première visite inutilement faite à Cagliostro, parce que c'était le dimanche, jour qu'il consacrait entièrement au culte religieux, reçurent le premier grade de la maçonnerie égyptienne. Ils déclarèrent y avoir entre vu une annonce de vérité qu'aucun des grands maîtres n'a aussi complètement développée, et cependant parfaitement analogue à la maçonnerie bleue, dont elle paraît être une interprétation sensible et sublime.

Tout paraissait donc s'arranger pour le mieux; mais Cagliostro se ravisa. Il ne se sentait pas assez fort pour tromper par ses prestiges une assemblée qui, bien que crédée à l'endroit des sciences occultes, était cepen-

dant composée d'hommes fort intelligents. Il fit intervenir la loge-mère du rite égyptien, de Lyon, qu'il avait à sa dévotion; et cette loge, le prenant d'aussi haut que la première missive de Cagliostro, exigea que ces gens de peu de foi fissent acte de soumission complète en brûlant leurs archives. Et Cagliostro en profita pour rompre toutes relations avec le convent par la lettre suivante:

A la gloire du grand Dieu!

« Pourquoi le mensonge est-il toujours sur les lèvres de vos députés, tandis que le doute est constamment dans vos cœurs? Ne vous excusez point; car, je vous l'ai déjà écrit, vous ne m'avez pas offensé. Dieu seul peut décider entre vous et moi.

« Vous dites que vous cherchez la vérité; je vous la présentais, et vous l'avez méprisée. Puisque vous préférez un amas de livres et d'écrits puérils au bonheur que je vous destinai et que vous deviez partager avec les élus; puisque vous êtes sans foi dans les promesses du grand Dieu et de son ministre sur terre, je vous abandonne à vous-mêmes et je vous le dis en vérité, ma mission n'est plus de vous instruire. Malheureux *Philalèthes*, vous semez en vain; vous ne recueillerez que de l'ivraie!

Thory a publié, sur le convent des *Philalèthes* et sur Cagliostro, une vingtaine de pièces fort curieuses pour l'histoire de la franc-maçonnerie française. Nous pensons que rien n'est de nature à faire mieux comprendre la crédulité des dupes et l'impudence du charlatan, car il ne s'agit pas ici de femmes extravagantes ni d'hommes frivoles. Les *Philalèthes* comptaient parmi leurs adeptes des magistrats, des diplomates, des hommes de lettres, des religieux, des médecins.

Cagliostro, opéra-comique en trois actes et en prose, paroles de MM. Scribe et Saint-Georges, musique d'Adolphe Adam, représenté pour la première fois au théâtre de l'Opéra-Comique le 10 février 1844; sujet déjà traité sans succès sur la même scène le 27 novembre 1810. La musique était de Dourlen et Reicha. La scène se passe en 1780, dans un salon de Versailles. Le charlatan, alors fort à la mode, veut profiter de son crédit pour épouser une riche héritière. Lui-même est marié à une cantatrice italienne, devenue *prima donna* au théâtre San-Carlo, à Naples. Cagliostro a pour rival un jeune chevalier qui, après avoir été victime des machinations de l'alchimiste, finit par le démasquer. Cet imbroglio est intéressant, et le dialogue est spirituel. La musique en est peu saillante; on n'a guère remarqué que l'air de la *Corilla*, chanté par Mme Anna Thillon: *C'est le cardinal de Cagliostro, chanté par Chollet: Fortune inconstante et légère*, et des effets heureux d'instrumentation dans la scène de somnambulisme. Moker, Henri, Grignon, Mmes Boulanger et Potier secondèrent les deux principaux interprètes.

CAGNACCI (Guido CANLASSI, surnommé, à cause de la difformité de ses genoux, IL), peintre italien, né en 1601 à Castel-San-Arcangelo, mort en 1681. Élève du Guide, dont il imita la manière, il a produit des œuvres estimées pour la correction du dessin, la délicatesse de la touche et la beauté des têtes. Il gâta ses derniers tableaux en essayant de leur donner un coloris vigoureux. Par une bizarrerie singulière, il représenta souvent sur ses toiles des anges très-âgés. On cite, parmi ses meilleurs ouvrages: le *Ganymède*, du musée de Florence; la *Mater dolorosa*, de Munich; la *Mort de Cléopâtre*, du musée de Venise, et le *Saint Jean-Baptiste* qu'on voit dans les galeries du Louvre.

CAGNACCI (Alphonse), antiquaire italien, s'est fait connaître par un ouvrage écrit en italien, les *Antichità di Ferrara* (Venise, 1676), que Bernard Moretto a traduites en latin, et que Grævius a réimprimées dans son *Thesaurus antiquitatum*.

CAGNADE s. f. (ka-gna-de; gn mll.). Nom donné aux ruisseaux des grands placers: *Les Mexicains travaillent en général isolément dans les CAGNADES*. (Journ.)

CAGNANO, bourg de France (Corse), arrond. et à 20 kilom. N. de Bastia, petit port sur la côte orientale de l'île; 837 hab. Fruits secs, vins, oranges, citrons. Ville du royaume d'Italie, dans la Capitanate, à 30 kilom. N.-O. de San-Severo, à 10 kilom. de l'Adriatique; 4,590 hab. Ville du royaume d'Italie, dans l'Abruzzo Ulérieure II^e, à 8 kilom. N.-E. d'Aquila; 5,200 hab.

CAGNARD, ARDE adj. (ka-gnar, ar-de; gn mll. — rad. *cagne*). Pop. Nonchalant, mou, paresseux: *Qu'il est CAGNARD! Est-elle CAGNARDE! Le cardinal n'avait rien fait pour lui, il le trouvait trop CAGNARD*. (Tal. des Réaux.)

— Substantif. Personne nonchalante, paresseuse: *Un CAGNARD. Une CAGNARDE*.

Gens aimant leurs foyers et qu'on nomme *cagnards*. HAUTEROCHNE.

CAGNARD s. m. (ka-gnar; gn mll. — rad. *cagne*). Coin malpropre, chenil. Vieux mot. En Provence et en Languedoc, Endroit abrité du vent et exposé au soleil du midi, ainsi appelé parce que la chaleur qu'on y éprouve rend cagnard, inspire une sorte de nonchalance.

— Mar. Sorte de prélat que l'on étend au-

dessus des bas haubans, pour servir d'abri aux hommes de quart.

— Techn. Fourneau de crier, et, en général, fourneau portatif.

— Constr. Nom donné aux voûtes d'échappées construites en avant d'un port.

— Art culin. Plat qui va au feu et qui est porté sur quatre pieds, pour éviter les coups de feu qui pourraient le faire éclater. Il doit sans doute son nom à la lentour avec laquelle il se chauffe: *On ne devait pas se servir d'une poêle, mais d'un CAGNARD de porcelaine ou de faïence*. (Balz.)

CAGNARDER v. n. ou intr. (ka-gnar-dé; gn mll. — rad. *cagnard*). Pop. Faire le cagnard, le nonchalant, le paresseux: *Cet homme ne fait plus que CAGNARDER*. (Acad.)

Jamais, en nulle saison, Ne cagnarde en ta maison. ROSSARD.

CAGNARDERIE ou CAGNARDISE s. f. (ka-gnar-de-ri, ka-gnar-di-ze; gn mll. — rad. *cagnard*). Pop. Caractère, conduite, acte de cagnard; nonchalance, fainéantise: *Il est d'une CAGNARDISE abominable*.

CAGNARDIER, IÈRE adj. et s. (ka-gnar-dié, iè-re; gn mll. — rad. *cagnarder*). Paresseux, fainéant, vagabond: *Il vit une grosse et potelée CAGNARDIÈRE demandant l'aumône à la porte d'un temple, un dimanche*. (A. Paré.) Vieux mot.

CAGNASSE s. f. (ka-gna-se; gn mll. — rad. *cagne*). Chienne. Femme de mauvaise vie. Vieux mot.

CAGNATI (Marcel), médecin italien, né à Vérone, mort à Rome vers 1610. Il étudia la médecine à Padoue sous Zabarella, et s'appliqua avec un égal succès à l'étude de la philosophie, des belles-lettres et des langues. Sa réputation le fit appeler à Rome, où il professa la médecine. Cagnati avait un caractère sombre et mélancolique; il était doué d'une remarquable facilité d'élocution et s'élevait parfois à une haute éloquence. Ses principaux ouvrages sont: *Variorum lectionum libri II* (Rouen, 1581), recueil de remarques sur les végétaux; *De sanitae tuenda* (Rome, 1591, in-40); *De epidemia annorum 1591 et 1593* (Rome, 1599, in-40); *Opuscula varia* (1603, in-40), etc.

CAGNAUD, AUDE adj. (ka-gno, ô-de; gn mll.). Pop. Capot, confus.

CAGNAUDE s. f. (ka-gnô-de; gn mll.). Pop. Coiffe de nuit peu gracieuse, mais chaude.

CAGNAZZO (Jean), surnommé *Tablione*, théologien de l'ordre de Saint-Dominique, né à Table, mort à Bologne en 1621. Il fut inquisiteur à Bologne, et eut pour protecteur le cardinal Cajetan. On lui doit un traité sur les cas de conscience, connu sous le nom de *Summa Tabiena* ou *Summa summarum* (Venise, 1602).

CAGNE ou CAGNE s. (ka-gne; gn mll. — ital. *cagna*, chienne; du lat. *canis*, chien). Pop. Se dit d'un homme, d'un enfant fainéant, paresseux; mais s'applique le plus généralement à une femme fainéante, méprisable à un point de vue quelconque: *C'est une CAGNE, une vraie CAGNE. Ah! CAGNE que tu es, je te tiens*. (E. Sue.) Dans l'*Enéide* traestrie, Scarron donne ce nom aux Troyennes qui incendièrent la flotte d'Enée:

Mais les cagnes, la chose faîte, Avoient sonné la retraite.

— En Bourgogne et dans quelques autres provinces, s'applique particulièrement au chien qui reste couché devant le foyer, quand on le chasse en le poussant du pied: *Allons! CAGNE, à la cour*. La forme CAGNE a vieilli. On disait aussi CAGNASSE.

CAGNEL (François), grammairien français, né à Metz en 1686, mort à Cassel en 1762. Il enseigna la langue française aux pages du landgrave de Hesse-Cassel, et il publia une *Grammaire et syntaxe française* (Cassel, 1714). On lui doit aussi diverses pièces de vers en l'honneur du prince régnant et des personnes de la cour.

CAGNES, bourg et commune de France (Alpes-Maritimes), arrond. et à 24 kilom. E. de Grasse, sur une colline à peu de distance de la mer; canton de Vence; pop. aggl. 2,152 hab. — pop. tot. 2,793 hab. Récolte de vins rouges estimés, huile, fruits, oranges; moulins à huile et à farine, scieries, filatures de soie, distilleries d'eau de fleur d'orange, salaison de sardines et anchois. Cagnes est dominé par le vieux château crénéle de Grimaldi, où l'on voit encore la salle dorée, la salle de la belle cheminée, le plafond représentant la chute de Phaéton, attribué à Carlone, et l'escalier en marbre. Nombreuses tombes romaines; ruines du monastère de Saint-Véran, fondé au vie siècle. Le Nom d'une petite rivière de France, départ. des Alpes-Maritimes, prend sa source dans les pentes méridionales du Cheiron, passe à Cagnos et se jette dans la Méditerranée entre le Var et le Loup, après un cours de 30 kilom.

CAGNEUX, EUSE adj. (ka-gneu, eu-ze; gn mll. — de l'ital. *cagna*, chienne, parce que certains chiens ont les genoux tournés en dedans). Se dit des jambes tordues à la hauteur des genoux, de façon qu'elles se rapprochent en cet endroit et s'écartent vers les pieds: *Ce cheval a les jambes CAGNEUSES. Un jeune homme était si passionné pour la danse,*

qu'ayant la jambe un peu CAGNEUSE, il se la fit rompre pour pouvoir danser de meilleure grâce. (Brantôme.) Les mousquetaires raillaient les jambes CAGNEUSES du cardinal et son dos voûté. (Alex. Dum.) Il se dit aussi des personnes dont les jambes ont ce vice de conformation : Il est CAGNEUX. Elle est née CAGNEUSE.

— Par anal. Tortu et nouveau : Le charme, au feuillage opulent, cachait sous sa verdure ses branches CAGNEUSES. (P. Féval.)

— Substantif. Personne cagneuse, qui a les jambes cagneuses : Un CAGNEUX. Une CAGNEUSE. Les pays où l'on emmaillotte les enfants sont ceux qui fourmillent de bossus, de boiteux, de noués et de CAGNEUX. (J.-J. Rouss.)

CAGNIARD DE LA TOUR, physicien distingué, né à Paris en 1777, mort en 1859, avait été compris dans l'une des premières promotions à l'École polytechnique. Outre plusieurs inventions mécaniques, telles que celles du peson chronométrique, de la pompe filiforme, du canon-pompe, etc., et l'exécution de travaux d'art, dont il fut chargé comme ingénieur, on lui doit des progrès notables dans les sciences physiques. Il convient de citer en première ligne les belles expériences qu'il a faites sur le son, au moyen de sa sirène, qui permet de compter avec une exactitude presque complète le nombre de vibrations correspondant à une hauteur donnée dans la gamme. Ce précieux instrument n'a pas seulement servi à fournir des données numériques importantes, il a permis de soumettre à une vérification expérimentale les formules établies par les géomètres pour tenir compte de toutes les circonstances dans le calcul du nombre des vibrations d'une corde ou d'une lame mince. D'autres recherches de Cagniard de la Tour, fort intéressantes aussi, quoique à un moindre degré, ont eu pour objet d'éclaircir différents points douteux de la théorie de l'élasticité des solides. Une certitude complète, toutefois, n'est pas résultée de ces travaux, dont les conclusions ont été contredites depuis par MM. Wertheim et Regnault.

CAGNIARDELLE s. f. (ka-gni-ar-dè-le; gn mll. — rad. Cagniard, nom propre). Machine soufflante inventée, en 1809, par le baron Cagniard de la Tour : La CAGNIARDELLE offre la première application qu'on ait faite de la vis d'Archimède pour lancer l'air destiné à alimenter les fours et fourneaux métallurgiques. (Maigne.)

CAGNOALD (saint) ou **CAGNON**. V. CHALNOULD.

CAGNOL s. m. (ka-gnol; gn mll.). Larynx. Vieux mot.

CAGNOLA (canal de), petite voie navigable du royaume d'Italie, dans la Vénétie, province de Padoue. Ce canal prend naissance dans celui de Battaglia, près du village de même nom, passe au village de Cagnola, puis à Bonvolenta, où il se réunit au canal de Roncaglietta, passe ensuite à Puntelungo, et continue sa marche jusqu'à Brando, sous le nom de canal de Puntelungo; parcours de 17 kilom.; porte des barques de 40 tonnes.

CAGNOLA (Louis, marquis), architecte italien, né à Milan en 1762, mort en 1833. Il fit ses études à Rome, où la vue des monuments, jointe aux leçons que lui donna l'architecte Tarquini, vint lui révéler sa vocation artistique. De retour à Milan, il continua à s'occuper d'architecture; puis il visita Pise, Vicence et Venise pour y admirer les chefs-d'œuvre de Sansovino, de Pellegrini et surtout de Palladio. Après ce voyage, il s'occupa de la construction des divers monuments qui ont fait sa réputation, et dont les principaux sont : l'arc triomphal de la porte du Tessin ou de Marengo, exécuté en granit des Alpes en 1802, et l'arc du Simplon, en marbre blanc, orné de bas-reliefs et surmonté de six Victoires à cheval, ainsi que de la statue de la Paix assise sur un char. Ce dernier arc de triomphe, construit en 1804, passe pour le plus beau qui ait été élevé dans les temps modernes. Outre ces deux œuvres capitales, Cagnola a construit ou restauré plusieurs monuments. On lui doit notamment la chapelle de Sainte-Marceline dans l'église de Saint-Ambroise, à Milan, et le beau clocher d'Urgano, près de Bergame. Bonaparte, qui avait su apprécier son rare mérite, l'appela à faire partie du conseil des Anciens de la république Cisalpine. Il était, lorsqu'il mourut, président de l'institut des sciences et des arts de sa ville natale.

CAGNOLI (Belmont), connu sous le nom de l'abbé Cagnoli, poète italien du XVIII^e siècle. Son poème le plus connu est intitulé : *Di Aquileia distrutta libri XX* (Venise, 1725). On a aussi de lui un éloge de saint Grégoire.

CAGNOLI (Antoine), astronome italien, né en 1743 à Zante, où son père remplissait les fonctions de chancelier de la république de Venise, mort en 1816. Après avoir fait d'excellentes études, il suivit, comme secrétaire de légation, Marco Zeno à Madrid en 1772, et vint à Paris avec le même titre en 1776. Une visite qu'il fit à l'Observatoire de cette dernière ville lui inspira un tel goût pour l'astronomie, qu'il s'adonna avec passion à l'étude de cette science, et fit de sa maison, à Paris, une sorte d'observatoire; il fit de même à Vérone, où il transporta ses instruments en 1782. Après la prise de Vérone par les Français, en 1797, il se rendit à Modène, où il professa les mathé-

matiques à l'école militaire, jusqu'en 1814. A cette époque, il retourna à Vérone, où il mourut deux ans après. Membre de presque toutes les Académies de l'Europe, Cagnoli fut porté, en 1800 à la présidence de la Société italienne, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il a publié un grand nombre d'ouvrages et de mémoires, remarquables surtout par la clarté et la méthode. Nous nous bornerons à citer : *Trigonometrie rectilinea et spherica*, traduite en français par Chompre (Paris, 1788); *Méthode pour calculer les longitudes géographiques, etc.* (Vérone, 1789, in-80); *Osservazioni meteorologiche* (1788, in-80); *Notizie astronomiche adattate all'uso comune* (1799-1802, 2 vol.), ouvrage précieux pour populariser les premières notions de l'astronomie sans le secours des mathématiques.

CAGNOLO (Jérôme), jurisconsulte italien, né en 1492 à Verceil, mort à Padoue en 1551. Il enseigna d'abord le droit romain à l'université de Turin, où il avait été reçu docteur; puis, sur l'invitation du gouvernement de Venise, il alla continuer son enseignement à l'université de Padoue. Commentateur habile, mais sans ampleur de vues, il s'acquittait d'un certain renom en Italie. Tous ses ouvrages, écrits en latin, ont été publiés à Lyon (1579, 3 vol. in-fol.).

CAGNONI (Antoine), compositeur italien, élève du conservatoire de Milan, fit, en 1845, représenter au théâtre Carcano de cette ville un opéra seria qui ne réussit point. En 1848, il donna le *Testament de Figaro*, qui fut bien accueilli; puis, en 1849, *Don Bucefalo*, opéra-bouffe plein de verve et de gaieté, un des meilleurs qui aient, en Italie, suivi les chefs-d'œuvre de Rossini. La *Giraldia*, ouvrage du même genre, traduit du libretto français sur lequel Adam a composé une partition du même nom, tomba en 1852, à Milan. M. Cagnoni s'est relevé l'année suivante à Turin par la *Florata*, digne pendant du *Don Bucefalo*. M. Cagnoni, qui possédait véritablement la note gaie, se fera certainement une place parmi les maîtres du genre bouffe, s'il est plus scrupuleux sur le choix des motifs et si son style devient plus châtié.

CAGNOT s. m. (ka-gno; gn mll. — lat. canis, même sens). Chien. Vieux mot.

— Ichtyol. Un des noms vulgaires du chien de mer et de plusieurs espèces de squales.

CAGNOTTE s. f. (ka-gno-tè, gn mll.). Petit cuvier qui sert, dans le Quercy, à fouler la vendange.

— Jeux. Sorte de tirelire d'osier ou vase qui en tient lieu, pour recevoir les rétributions imposées aux joueurs dans certains coups : *C'est là que le lanqueton brille, que la cagnotte est dans son plein.* (Léo Lespès.) Il Somme recueillie dans cette tirelire, et que l'on réserve à divers usages convenus entre les joueurs : *Quelquefois on abandonne la cagnotte aux domestiques de la maison; quelquefois on la destine à une régalade, à une fête, à une partie de plaisir à laquelle tous les joueurs ont le droit de participer; dans ce dernier cas, pour faire une plus belle partie, on laisse souvent grossir la cagnotte pendant un laps de temps assez long.* (De Bièvre.)

— Rem. On sait qu'une pièce intitulée la *Cagnotte* a fait tout récemment son apparition sur le théâtre du Palais-Royal; mais comme elle a vécu ce que vivent les roses : l'espace de quinze ou vingt soirées, qu'elle ne dut sa vogue qu'au jeu des acteurs, et qu'en définitive le *Grand Dictionnaire* a en la sagesse de ne pas prendre l'imprudent engagement d'enregistrer, de commenter et d'analyser toutes ces productions éphémères qui poussent comme champignons sur le turf littéraire et théâtral; par toutes ces causes, nous nous croyons dispensés d'en faire ici le compte rendu. Que cela soit entendu une fois pour toutes, afin que ceux de nos lecteurs qui se croiraient en droit de nous reprocher des oublis, qui n'en seraient pas, se le tiennent pour dit. S'il nous arrive jamais de laisser à l'écart quelque chose comme le *Discours sur la méthode*, les *Provinciales*, le *Contrat social* ou la *Vie de Jésus* de M. Renan, qu'on nous l'impute à crime, nous ne protesterons pas, et

Nous saurons, s'il le faut, victime obéissante, Tendre au fer de Calchas une tête innocente.

CAGOLAGE s. m. (ka-go-la-je). Navig. Action de cagoler; résultat de cette action.

CAGOLER v. a. (ka-go-lé). Navig. Abandonner un bateau au courant, se servir du courant pour le faire marcher : *CAGOLER un bateau.*

CAGOLEUR s. m. (ka-go-leur). Navig. Celui qui cagole un bateau. Il On dit aussi CAGOLEUX.

CAGOSANGA s. m. (ka-go-san-ga). Bot. Nom brésilien de l'ipécacouana.

CAGOT, **OTE** s. (ka-go, o-te — étym. contestée : suivant Le Duchat, du lat. *cano*, je chante, et de l'allemand *Gott*, Dieu, les cagots affectant de louer Dieu à tout propos; Court de Gébeline tire ce mot d'un composé, *caco-Deus*, rapporté par Ducange; *caco*, signifiant mauvais, aura servi à désigner l'hypocrite, qui a toujours le nom de Dieu à la bouche, et *Deus* aurait été ensuite remplacé par *God* ou *Got*, mot qui sert à désigner Dieu chez plusieurs peuples; suivant d'autres, on devrait voir quelque analogie entre le cagot ou l'hypocrite et le moine revêtu de la *cagoule*, sorte de capuche ou capuchon; Rabalais n'y va pas par quatre chemins, et il fait

dériver catégoriquement *cagot* de l'italien *cagare*, forné du lat. *cacare*, lequel a donné naissance à notre mot *caca*, de sorte que le mot *cagot* aurait à peu près le sens de *merdeux*. Nous croyons que l'étymologie la plus plausible est celle qui fait venir ce mot, par contraction, du lat. *canis*, chien, et *Gothus*, Goth, ou mieux encore de *caas-goths*, chiens de Goths, dénomination injurieuse déjà usitée en 507 pour désigner les Goths, à cause de leur attachement à l'arianisme, objet de scandale pour nos orthodoxes ancêtres, qui voyaient dans ces malheureux, réfugiés dans les Pyrénées, des hommes retranchés de la société. Nom donné à des populations réprouvées et maudites, qu'on rencontrait surtout dans le Béarn et le pays basque, et dont la condition était analogue à celle des parias de l'Inde : *Selon quelques-uns, les cagots descendent des Visigoths.* (Compl. de l'Acad.) Les CAGOTS de la Vendée s'adonnent principalement à la pêche, dont les produits suffisent à leur nourriture. (Ab. Hugo.) Il Dévoit ridicule ou hypocrite : *C'est un CAGOT, une vieille CAGOTE. Ce n'est qu'un CAGOT. Évitez les CAGOTS autant que les gens dissipés.* (Clément XIV.) Notre curé est un bon vicar; si c'était un CAGOT, je l'enverrais joliment promener. (G. Sand.)

Il faut aller massacrer ces cagots.

LA FONTAINE.
Quoi ! je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique Vienné occupe céans un pouvoir tyrannique !
MOLIÈRE.

Le zèle affreux des dangereux cagots Contre le sage arme la main des sots.
VOLTAIRE.

... Je hais les cagots, les robins et les cuisires, Qu'ils servent Pimpocan, Mahomet ou Vishnou.
A. DE MUSSET.

Que son front doux et serein Est, à mon gré, préférable Au visage sec, chagrin De ce cagot, qui du diable Craint partout l'esprit malin !
LA FARE.

— Adjectif. Dévoit avec excès, avec afféterie ou hypocrisie : *Des personnes CAGOTES. Les gens CAGOTS. La race CAGOTE.* Il Qui appartient, qui est habituel aux cagots : *Un air cagot. Une mine CAGOTE.*

Mais toi, pauvre homme, excrément de collége, Dis-moi quel bien, quel rang, quel privilège, Il te revient de ton maintien cagot.
VOLTAIRE.

— Syn. Cagot, bêt, hîgot, etc. V. BÊAT.

— Antonymes. Dévoit, pieux, religieux.

— Encycl. « Ces hommes appelés *agots*, dit Oihenart dans sa *Notice sur la Gascogne*, et quelquefois *cagots* dans le Béarn et la Navarre, *cagots* dans la Gascogne, et *gabets*, *gabets* et *cagots* dans la Guyenne, sont regardés comme des misérables en proie à une lèpre contagieuse, qui les fait repousser de la société. Ils ont dans leurs habitudes, dans leur maintien, je ne sais quoi qui inspire le dégoût et le mépris, et l'horreur qu'ils portent partout s'annonce par leur souffle qui paraît empoisonné; toute communication avec leurs semblables leur est interdite. » En effet, une barrière infranchissable s'élevait entre la société et ces malheureux, victimes d'un préjugé barbare : s'ils voulaient aller à l'église, ils devaient entrer par une porte particulière, et l'on voit encore dans l'église de Luz l'entrée seule permise à ces réprouvés; les prêtres refusaient de recevoir leur confession; et c'est dans un bédiculaire particulier qu'ils prenaient l'eau sainte à l'usage des fidèles. Dans le temple, ils restaient parqués dans un lieu isolé, dont ils n'auraient osé franchir l'enceinte; les secours de la religion leur étaient à peine accordés; l'appui des tribunaux leur était presque refusé, et il fallait sept de leurs témoignages pour contre-balancer celui d'un seul témoin ordinaire; pour que la rue ne fût pas souillée par le contact de leur chair, il leur était défendu d'aller nu-pieds dans les rues, et ils devaient porter sur leur vêtement un morceau de drap rouge, taillé en patte d'oie ou de canard, afin qu'on pût plus facilement les reconnaître et se défendre de leur approche. Inutile de dire que toute relation sociale leur était sévèrement interdite; ils habitaient des maisons séparées, à quelque distance des villages; la profession de scieur de long ou de charpentier leur était seule permise, les instruments de cet état étaient les seules armes qu'ils pussent porter; enfin, ils ne pouvaient contracter des unions qu'entre eux, pour reproduire des êtres condamnés à la même misère, au même esclavage.

Les auteurs ont beaucoup varié sur les causes qui avaient pu faire de ces hommes une caste maudite et réprouvée; les uns ont voulu reconnaître en eux des Visigoths échappés au fer de Clovis dans les plaines de Vouillé; les autres les ont pris pour le reste de ces Sarrasins qui, après avoir envahi l'Espagne et désolé le Midi de la France, furent vaincus et chassés par Charles Martel; d'autres, enfin, les regardent comme des descendants des croisés atteints d'une lèpre incurable. Ramond, qui a fait d'intéressantes recherches sur ces malheureux, a prouvé d'une manière presque certaine que c'étaient des Visigoths, que le ressentiment national avait dépouillés du titre d'hommes, et réduits à l'état de parias, à l'égal des ladres et des lépreux.

On trouve encore, au milieu des Pyrénées, comme un reste de cette ancienne réprobation qui pesait sur les *cagots* : un certain nombre de familles appartenant à cette race, jadis réputée infâme et maudite, sont encore sous le coup d'une espèce de flétrissure, imposée non par la loi, mais par l'opinion publique, et dont la nature semble se rendre complice. En effet, les membres de ces familles sont encore atteints d'une dégénération physique, résultat de longs siècles d'oppression et de mariages toujours contractés entre eux; le goître est leur signe distinctif et, pour ainsi dire, le cachet de leur réprobation, et le crétinisme en est le plus souvent le résultat. Les vallées de Comminges, du Bigorre, du Béarn, des deux Navarres, et surtout de Luchon, en contiennent un grand nombre.

La Bretagne avait ses *cagueux* ou *cacous*; le Maine, le Poitou et l'Anjou, ses *coliberts*; l'Auvergne, ses *marrons*, etc., également réprouvés par le fanatisme sauvage de ces temps de barbarie, et qui n'étaient peut-être que la même population sous des noms différents. Ils ont été parfois, dans le moyen âge, assimilés aux lépreux; mais les enquêtes faites à ce sujet ont prouvé que leur sang était pur et *louable*, suivant l'expression d'un médecin du XVI^e siècle. Diverses tentatives de réhabilitation de ces races avaient été faites par quelques jurisconsultes dans le cours du XVIII^e siècle, et les parlements de Bretagne, de Bordeaux et de Navarre rendirent même des arrêts en leur faveur; mais c'est la Révolution seule qui mit fin à cette longue et stupide proscription.

CAGOT s. m. (ka-go). Pêch. Syn. de **CAJOT**.

CAGOTERIE s. f. (ka-go-te-ri — rad. *cagot*). Action de cagot, manière d'agir du cagot; dévotion outrée, hypocrite ou ridicule : *Je ne m'attendais pas à lui trouver la petite CAGOTERIE des dévotes.* (J.-J. Rouss.) Il y a bien des gens qui font fortune par la CAGOTERIE. (Trév.) En Italie, les livres sont purgés, c'est-à-dire biffés, raturés, mutilés par la CAGOTERIE. (P.-L. Cour.) Mort Dieu ! monsieur, s'écrie le lieutenant, il ne s'agit pas ici de CAGOTERIE et de momeries, il s'agit du salut commun. (E. Sue.)

Oui, l'insolent orgueil de sa cagoterie N'a triomphé que trop de mon juste courroux.
MOLIÈRE.

Crois-moi, renonce à la cagoterie, Mène uniment une plus noble vie.
VOLTAIRE.

— Antonymes. Dévotion, piété, religion.

CAGOTISME s. m. (ka-go-ti-sme — rad. *cagot*). Esprit, caractère du cagot; sa manière de penser et d'agir : *Superstitions, bigotismes, cagotismes, ces larves, toutes larves qu'elles sont, sont tenaces à la vie.* (V. Hugo.)

Lui qui connaît sa dupe, et qui sait en jouir, Par cent dehors fardés à l'art de l'éblouir; Son cagotisme en tire à toute heure des sommes, Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.
MOLIÈRE.

Cagotisme et liberté ou les **Deux semestres**, revue en deux parties de MM. Duvert, Étienne Arago et Ernest (Ancelot), représentée à Paris sur le théâtre du Vaudeville, en décembre 1830. La première partie de cette revue nous offre une image peu flattée de l'ancien régime : la soutane est maîtresse absolue, les aîrés dévots sont à la mode même à l'Opéra, où une déesse de la danse sert de marraine à une cloche; la censure, cette ennemie des auteurs, règne et semble triompher. M. Biffard joue des ciseaux à outrance et démontre persuadé qu'en rognant bien court l'esprit d'une comédie ou le complot d'un vaudeville, il salue le trône et l'autel. Dans la seconde partie, tout a changé de physionomie, l'émeute a balayé en trois jours la Sainte-Alliance du sceptre et de l'enceusoir. La liberté est reine; elle est reine non pas seulement en France, mais en beaucoup d'autres lieux. L'exemple donné par les héros de Juillet a été fertile en magnifiques résultats : un Polonais, un Belge, un Espagnol, un Suisse, viennent sur la scène en se donnant fraternellement la main. Bruxelles a fait sa révolution. Varsovie a fait aussi la sienne, qui, hélas ! n'a pas devant elle une longue existence. Mina, Valdès et leurs amis ont tenté d'affranchir l'Espagne du joug de Ferdinand. La Suisse, qui a donné à l'absolutisme tant de soldats esclaves de la consigne, s'agit pour rajeunir ses anciennes constitutions. La Liberté encourage les peuples, et ses paroles font naître les plus belles espérances :

Peuples, accourez sans retard, Ralliez-vous à ma bannière : Un jour verra l'Europe entière Marcher sous le même étendard.
(Au Belge.)

Déjà la noble Belgique A vu s'accomplir son sort.
(Au Polonais.)

Et vous, d'un joug despotique, Triomphez, Français du Nord ! Partout de canton en canton, On me proclame en Helvétie, Et l'Allemagne et la Russie Tout bas ont répété mon nom.

Oui, vers ce peuple d'esclaves, Je prendrai bientôt mon vol. La cendre de nos vieux braves ▲ fertilisé leur sol.

En Espagne bientôt j'irai,
Et, foulant aux pieds ses reliques,
Je veux par des lauriers civiques
Anoblir son front tonsuré.

Où, l'Italie elle-même,
Retrouvant ses anciens dieux,
Posera son diadème
Sur mon front victorieux !

A Naples on entend aujourd'hui
Mugir le Vésuve en colère ;
Mais là, le volcan populaire
Pourrait éclater avant lui.

Brisant de saintes entraves,
Peut-être un jour ce volcan
Jra répandre ses laves
Jusqu'au pied du Vatican.

Première arme du citoyen,
Déjà, dit-on, dans chaque rue,
A Milan, le pavé rennu
Sous les pas de l'Autrichien !

La Liberté protectrice,
A l'abri de sages lois,
Doit devenir la tutrice
Et des peuples et des rois !

Peuples, accourez sans retard,
Ralliez-vous à ma bannière ;
Un jour verra l'Europe entière
Marcher sous le même drapeau.

Ces couplets nous montrent sur quelles promesses se fermait l'année 1830.

Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles !

Mais il n'en est pas moins intéressant de noter ce petit cours d'histoire politique en chansons, qui peint la situation des esprits en nous rappelant les illusions trop cruellement déçues de nos pères. A cette époque, Napoléon se montrait sur toutes les scènes, à l'Odéon, à l'Opéra-Comique, aux Nouveautés, à la Porte-Saint-Martin, au Cirque, à l'Amigu, etc. Cette vogue des pièces bonapartistes excita la verve des vaudevillistes. On plaisanta quelque peu dans les revues sur cette avalanche de Napoléons de toutes tailles, qui n'était pas faite pour plaire au gouvernement nouveau. Les *Deux semestres* firent des réserves à l'égard de la vaudeville croyait devoir brûler en l'honneur de Napoléon. Un personnage de la pièce dit qu'il est plus grand dans l'histoire que sur les théâtres. « Il le serait encore plus, » répond la Liberté, « s'il avait toujours été de nos amis. » Quant à l'exploitation qu'on a faite de sa personne, de sa redingote grise et de ses mots historiques, la revue la trouve monotone et fatigante, souvent même ridicule :

Nous en avons, du héros qu'on renomme ;
Chacun sera servi selon son goût.
En voulez-vous, du vainqueur, du grand homme ?
On peut choisir, on en a mis partout.

Mais comme si le héros exhibé sur tous les théâtres à la fois ne suffisait pas encore, les Nouveautés affichaient le *Fils de l'homme*, c'est-à-dire le duc de Reichstadt, « qui, proclamation vivante, s'adresse à la France ! » De là ce couplet des *Deux semestres* :

De son habit, d'un chapeau, d'un tourneur,
De toutes parts on vient nous obséder ;
Ce n'est pas tout : pour combler la mesure,
Voilà son fils qui vient lui succéder.

Le ministre de l'intérieur, signalant à la tribune toutes ces pièces napoléoniennes, et particulièrement celle des Nouveautés, présentait, plein d'inquiétudes pour le gouvernement, un projet de loi sur la censure. Il n'y avait pas six mois que la révolution était faite. Le projet de loi ne fut pas voté ni même discuté ; mais le premier coup n'en était pas moins porté à la liberté des théâtres, qui devait un peu plus tard succomber avec les autres.

CAGOU s. m. (ka-gou — rad. *cagoule*). Homme qui vit seul et d'une manière mesquine, homme peu sociable. Vieux mot.

— Hist. Nom populaire des archisuppôts, ainsi appelés parce qu'ils portaient une cagoule qui leur servait à se cacher lorsqu'ils voulaient n'être pas reconnus : *Cette fantaisie de M^{lle} Georges nous rappelle l'ancienne description du ballet des Truands, où Louis XIV voulut danser en personne, sous le costume d'un cagou.* (Th. Gaut.)

CAGOUILLE s. f. (ka-gou-ille ; *il* mil. — mot angevin qui signif. *limacon*). Anc. mar. Volute du revers de l'éperon d'un bâtiment.

— Entom. Nom vulgaire d'un petit ver luisant des Antilles, que les femmes de ce pays mettent comme ornement dans leurs cheveux.

CAGOULE s. f. (ka-gou-le — autre forme du mot *cuculle*). Ample manteau sans manches, dont les moines s'enveloppaient tout le corps. Il habite très ample, portant un capuchon percé de trous à l'endroit des yeux, qui était à l'usage des pénitents du moyen âge, et dont se couvrent encore les membres des confréries de pénitents, dans les pays où elles subsistent : *Le masque est composé d'une pièce de crin noir étroite et longue, qui descend de la tête aux pieds et qui est percée de deux trous comme la cagoule d'un pénitent.* (Gér. de Nerv.)

— Par ext. Moines, ordres religieux : *Il n'y a rien de si vrai que le froc et la cagoule tirent à soi les opprobres, injures et malédictions du peuple.* (Rabelais.)

CAGUA, bourg de l'Amérique du Sud, dans la république de Venezuela, départ. de Cara-

cas, à l'E. du lac Tarigua et à l'O. de la ville de Victoria ; 3,500 hab.

CAGUE s. f. (ka-ghe — holland. *kag*, même sens). Mar. Petit bâtiment hollandais à fond plat, avec un mât à l'avant portant une voile à livarde et une trinquette, et qui est employé surtout à la navigation sur les canaux.

CAGUESANGUE s. f. (ka-ghe-san-gho). Autre forme du mot *CAGUE-SANGUE*.

CAHUI s. m. (ka-ghi). Mam. Nom vulgaire d'un singe du Brésil.

CAHAIGNES ou **CAHAGNES** (Jacques), médecin français, né à Caen en 1548, mort en 1612, se fit recevoir docteur à l'université de sa ville natale et y occupa une chaire de médecine. Il rédigea les statuts de la faculté de médecine de cette université. Nous citerons, parmi ses écrits : *De academiæ institutione* (1584, in-4°) ; *Brevis facilius methodus ex-randerum febrium* (Caen, 1616, in-18) ; *Brevis facilius methodus curandarum capitis affectionum* (1618), et, sous le titre de *Elogium civium Cadomensium, etc.* (1609, in-4°), une sorte de biographie des hommes célèbres de Caen.

CAHAUHN s. m. (ka-ôn). Métrol. Monnaie de compte indienne, qui vaut environ 0 fr. 60 centimes.

CAHAWBA, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat d'Alabama, à 375 kilom. N.-E. de la Nouvelle-Orléans, au confluent de l'Alabama et de la petite rivière de Cahawba ; 2,700 hab. Petite ville florissante, fondée en 1818.

CAHEN (Samuel), hébraïsant et érudit français, né à Metz en 1796, mort à Paris en 1862. Destiné par sa famille au rabbinat, il fut élevé au collège juif de Mayence, où, tout en étudiant la Bible et le Talmud, il cultivait les langues modernes. Après avoir professé quelque temps en Allemagne, il se rendit à Paris en 1822, et, l'année suivante, il était mis à la tête de l'école consistoriale. Il se fit alors recevoir bachelier ès lettres, publia un *Cours de littérature hébraïque* (1824, in-8°), et fit paraître quelques traductions d'ouvrages allemands : *L'Ange protecteur de la jeunesse*, *Joseph le manteau noir*, *Bonne famille ou Morale mise en action*, par Salzman (1825, in-12). Il commença, en 1831, la publication de la *Traduction de la Bible*, avec l'hébreu en regard et enrichie de notes qui soulevèrent une vive polémique. Pendant que paraissait cette œuvre capitale, achevée seulement en 1853 et qui se compose de 18 vol. in-8°, Cahen ajoutait à ses œuvres un *Manuel d'histoire universelle* (1836, in-18) ; *Exercices élémentaires sur la langue hébraïque* (1842, in-12), et il prenait une part active à la rédaction des *Archives israélites de France*, qu'il avait fondées en 1840.

CAHEN (Isidore), littérateur, né à Paris en 1826, fils du précédent. Elève de l'Ecole normale supérieure, il fut appelé, en 1850, à professer la philosophie au collège de Napoléon-Vendée ; mais l'intolérance de l'évêque de Luçon le força bientôt à quitter sa chaire. Renonçant alors à l'enseignement, M. Cahen entra dans le journalisme, fit partie de la rédaction du *Journal des Débats*, de la *Presse*, etc., et devint un des collaborateurs les plus actifs des *Archives israélites*. On a de lui : *Deux libertés pour une* (1848) ; *Esquisse sur la philosophie du poème de Job* (1851), etc.

CAHER, ville d'Irlande, comté et à 18 kilom. S.-E. de Tipperary, sur la Suir, à 159 kilom. S.-O. de Dublin ; 6,026 hab. Fabrication de chapeaux de paille et toiles ; commerce de grains. Ancien château fort bâti au xiii^e siècle par Conor, roi de Thomond.

CAHER-BILLAH (Mohammed), dix-neuvième calife abbasside, mort en 950. Fils de Motadhed, il fut placé sur le trône de Bagdad à la suite d'une insurrection qui renversa, en 929, son frère Moutanadher ; mais, ayant négligé de donner aux troupes la gratification d'usage à chaque avènement, celles-ci se révoltèrent au bout de trois jours et replacèrent Moutanadher sur le trône. Ce calife ayant perdu la vie dans une nouvelle insurrection, Caher fut de nouveau appelé à lui succéder. A peine parvenu au califat, il ne mit plus de frein à ses passions. Joignant à la cruauté une avarice sordide, il fit emprisonner et mourir de faim son neveu Aboul-Abbas, qu'il regardait comme un prétendant redoutable, fit également périr dans les tourments sa propre mère pour lui arracher un trésor imaginaire, et agit avec la même cruauté envers ceux qui avaient contribué à son élévation. Tant de crimes devaient attirer enfin sur sa tête un juste châtiment. Une nuit, où, selon son habitude, il était plongé dans l'ivresse, les portes de son palais furent enfoncées. Les insurgés le garrottèrent, le jetèrent au fond d'une prison, après un règne de dix-huit mois (933), et, pour qu'il lui fût impossible de remonter sur le trône, ils lui creverent les yeux. Au bout de deux ans de captivité, Caher-Billah fut mis en liberté ; mais, réduit à la plus profonde détresse, il passa les dernières années de sa vie à mendier aux portes des mosquées, où on l'entendait dire aux fidèles : « Ayez pitié de ce pauvre vieillard, autrefois votre calife, aujourd'hui réduit à implorer votre aumône. »

CAHIER s. m. (ka-iaé. — L'étymologie de ce mot est controversée, à cause de la forme altérée et peu reconnaissable sous laquelle il nous est parvenu. De très-bonne heure, les opinions ont varié sur cette étymologie, et aujourd'hui encore on n'a fait que reprendre

les anciennes théories, en les appuyant sur des considérations plus scientifiques. L'orthographe primitive de *cahier* est *cayer*, et déjà Nicot rapproche *cayer* du latin *codex*, manuscrit : « Pourant, ajoute-t-il prudemment, les Picards disent *cayed* et il semble que le français devrait dire *cayed*. » Une autre forme, trouvée dans un texte du xiv^e siècle, est *quozes*. Diez semble pencher vers cette étymologie, et paraît regarder *cayer* comme un dérivé de la forme *codicarium*, successivement contractée en *coarium*, *coyarium*, *coyer*, *cayer*. Cela n'est pas invraisemblable. Il existe une autre opinion, soutenue, entre autres philologues, par M. Littré. Partant de ce point qu'en italien un cahier s'appelle *quaderno*, et en catalan *cuern*, deux mots évidemment dérivés de *quaternarium*, assemblage de quatre feuilles, M. Littré se demande si *cahier* ne pourrait pas être aussi bien une contraction de *quaternarium* que de *codicarium*. Il s'appuie sur l'existence d'un vieux mot français synonyme de cahier, *carreignon*, fournissant une assez bonne transition et permettant de supposer une forme *carreier*, voisine de *cahier*. Il existe encore une locution caractéristique qui justifierait jusqu'à un certain point cette manière de voir, c'est celle d'un *cahier de chandelles*, qui signifie un paquet de quatre chandelles, et qui se montre encore sous la forme *cahoer*. Les deux étymologies, ingénieuses l'une et l'autre, ne doivent cependant être admises, jusqu'à nouvel ordre, que sous toutes réserves. Réunion de plusieurs feuilles de papier ou de parchemin assemblées : **CAHIER DE PAPIER**. **CAHIER BLANC**. **CAHIER ECRIT**. **CAHIER DE NOTES**. **CAHIER DE MUSIQUE**. *Jean-Jacques Rousseau copiait de la musique pour mère : il prenait douze francs par cahier.* (Sallentin.)

— Par ext. Leçons écrites qu'un professeur dicte à ses élèves : **CAHIER DE PHILOSOPHIE**. **CAHIER DE CORRIGES**.

— Jurispr. **Cahier des charges**, Pièce rédigée préalablement à une vente faite par autorité de justice, et qui contient l'établissement de la propriété de l'immeuble mis en vente, et les principales conditions imposées aux adjudicataires. *Rédiger le cahier des charges. Prendre connaissance du cahier des charges. Le cahier des charges est l'œuvre de celui qui poursuit la vente : il doit être publié, c'est-à-dire lu publiquement à l'audience du tribunal, en cas d'expropriation sur saisie immobilière.*

— Admin. **Cahier des charges**, Pièce officielle où sont énoncées les conditions auxquelles les fonctionnaires publics représentant l'Etat, le département ou la commune, passent des baux à ferme, adjugent des fournitures, des travaux publics, concèdent des chemins de fer, des canaux, et consentent des ventes du domaine public.

— Hist. Mémoires contenant les demandes, propositions ou remontrances adressées au souverain par un corps de l'Etat : **CAHIERS DE DOLEANCES**. **LES CAHIERS DES ETATS GENERAUX**. **CAHIERS DU CLERGÉ**, **de la noblesse**, **du tiers état**. *Porter, présenter les cahiers. Les cahiers furent unanimes à cet égard.* (Acad.)

— Encycl. Admin. La plupart des concessions ou adjudications qui se font au nom d'une administration publique, devant avoir lieu avec concurrence et publicité, il est de principe et de règle que les *cahiers des charges* soient déposés plusieurs jours à l'avance dans un lieu public, et que le fait de ce dépôt soit communiqué aux citoyens par voie d'affiches et de publication dans un certain nombre de journaux, notamment dans ceux auxquels l'autorité accorde le monopole des annonces judiciaires. A Paris, cette annonce doit toujours être insérée en outre dans le *Moniteur*.

Les matières qui nécessitent le plus souvent des *cahiers des charges* sont : les fournitures, transports et travaux dont la dépense excède 10,000 fr. ; les fournitures à l'armée et à la marine, les approvisionnements des manufactures de tabac, les travaux exécutés pour le compte de l'administration des ponts et chaussées et du génie militaire.

De tous temps, les travaux des ponts et chaussées ont été exécutés d'après un *cahier des charges* uniforme. Le modèle actuel remonte à 1811, et il n'a subi en 1833 que de légères modifications. Aux termes de ce *cahier*, l'entrepreneur des travaux publics est tenu de justifier de sa capacité, de consentir à toutes les modifications et changements que l'administration pourra ordonner ; il doit s'interdire de céder les travaux en tout ou en partie à des inconnus, résider sur le lieu même des travaux, veiller à l'entretien du nombre d'ouvriers convenu, en fournir la liste nominative, ne faire aucun changement sans ordre écrit, s'engager, en cas de résiliation du contrat, à rétrocéder les matériaux au nouvel entrepreneur, à payer les dommages que pourrait occasionner l'exécution des travaux, à supporter les frais de magasinage nécessaires pour le bon entretien des matériaux, ustensiles et équipages employés ; à ne se servir que de matériaux visités par les ingénieurs ; à ne choisir pour commis, maîtres et chefs d'ateliers que des gens probes et intelligents, capables de l'aider et même de le remplacer dans la conduite des travaux, et à assumer la responsabilité pécuniaire des dommages provenant du fait de ses employés et ouvriers. Toutes les difficultés qui s'élèvent sur l'exécution du *cahier des charges* sont justiciables du conseil de préfecture, sauf recours au conseil d'Etat.

En matière de génie militaire, les obligations sont à peu près les mêmes. Une condition particulière est imposée à l'adjudicataire, celle d'être Français. Cependant le ministre de la guerre peut autoriser les étrangers qui sont légalement domiciliés en France. Comme pour les ponts et chaussées, il doit y avoir un entrepreneur unique. Sur la question de résidence, le génie militaire est un peu plus difficile. Non-seulement l'entrepreneur doit résider sur le lieu des travaux, mais il ne peut s'absenter, même pour les affaires de son entreprise, qu'avec la permission du chef du génie, chez lequel il est tenu de se présenter toutes les fois que celui-ci le fait appeler. Les mêmes obligations sont imposées à son principal commis. Les ouvriers blessés dans l'exécution des travaux sont reçus et traités dans les hôpitaux militaires. Les indemnités peuvent, selon les cas, être mises à la charge de l'Etat. Les officiers du génie tranchent, comme arbitres, les différends qui peuvent s'élever entre les entrepreneurs et leurs ouvriers. Les contestations entre le chef du génie et l'entrepreneur sont jugées d'abord par le directeur des fortifications, puis par le ministre de la guerre. Quant aux avances de fonds à faire par l'entrepreneur, elles ne peuvent dépasser le sixième du total des dépenses de ses devis. L'exploitation des chemins de fer est aussi l'objet d'un *cahier des charges* spécial. Les ventes judiciaires n'étant autre chose que des adjudications publiques, il est nécessaire qu'un acte préalablement déposé soit au greffe, soit dans l'étude d'un officier ministériel, fasse connaître au public les conditions auxquelles les ventes ou adjudications doivent avoir lieu et les obligations que devront remplir les adjudicataires. Cet acte préalable est le *cahier des charges*.

Le code de procédure (art. 697, 699, 955, 957, 958, 969, 972 et 987) et le code de commerce (art. 564) ont réglé la marche à suivre dans la rédaction de ces *cahiers*.

Les *cahiers des charges* sont divisés en six titres comme il suit : — **TITRE I^{er}. Tracé et construction** ; — **TITRE II. Entretien et exploitation** ; — **TITRE III. Durée, rachat et déchéance de la concession** ; — **TITRE IV. Taxes et conditions relatives au transport des voyageurs et des marchandises (Tarifs)** ; — **TITRE V. Stipulations relatives à divers services publics** ; — **TITRE VI. Clauses diverses**.

On peut facilement consulter les *cahiers des charges* imposés aux compagnies ; ils sont tous insérés au *Bulletin des lois*.

De leur côté, les compagnies imposent des *cahiers des charges* à tous les fournisseurs ou fabricants. Depuis l'introduction des chemins de fer en France, le *cahier des charges* a souvent été modifié, mais il y a encore beaucoup à faire pour diminuer certaines exigences tout à fait surannées qu'il contient.

Pour bien faire comprendre quelle est la nature du *cahier des charges* imposé par l'Etat aux compagnies, nous allons donner ici, par exception, en entier, celui d'une concession de chemin de fer, que nous empruntons au *Bulletin des lois*.

N^o 13720. — *Décret impérial qui déclare d'utilité publique l'établissement du chemin de fer de Vitry à Fougères ; 2^o approuve la convention passée, le 9 août 1865, pour la concession de ce chemin de fer.*

Du 30 août 1865.

Napoléon, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, empereur des Français, à tous présents et à venir, salut.

Sur le rapport de notre ministre secrétaire d'Etat au département de l'agriculture, du commerce et des travaux publics ;

Vu l'avant-projet d'un chemin de fer de Vitry à Fougères ;

Vu le dossier de l'enquête à laquelle cet avant-projet a été soumis dans le département d'Ille-et-Vilaine, conformément au titre I^{er} de la loi du 3 mai 1841, et notamment le procès-verbal de la commission d'enquête, en date du 26 novembre 1864 ;

Vu l'avis du conseil général des ponts et chaussées, du 1^{er} mai 1865 ;

Vu l'avis du comité consultatif des chemins de fer, du 8 juillet suivant ;

Vu la soumission présentée par le sieur de Dalmas, pour la concession dudit chemin ;

Vu la loi du 3 mai 1841, sur l'expropriation pour cause d'utilité publique ;

Vu la loi du 12 juillet 1865, sur les chemins de fer d'intérêt local ;

Vu le sénatus-consulte du 25 décembre 1852 (article 4) ;

Vu la convention provisoire passée, le 9 août 1865, entre notre ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics et le sieur de Dalmas, ladite convention portant concession du chemin de fer de Vitry à Fougères ;

Vu le certificat, en date du 25 août 1865, constatant le versement à la caisse des dépôts et consignations d'une somme de quatre-vingt mille francs à titre de cautionnement ;

Notre conseil d'Etat entendu,

Avons décrété et décrétons ce qui suit :
Art. 1^{er}. Est déclaré d'utilité publique l'établissement du chemin de fer de Vitry à Fougères.

Est approuvée la convention provisoire passée, le 9 août 1865, entre notre ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux

publics et le sieur de Delmas, ladite convention portant concession du chemin de fer de Vitré à Fougères.

Art. 2. En conformité de l'article 10 de la loi du 15 juillet 1845, le concessionnaire ne pourra émettre d'actions ni promesses d'actions négociables avant la constitution d'une société anonyme, conformément à l'article 37 du code de commerce.

Art. 3. En conformité de l'article 2 de la loi du 10 juin 1853, les actions de la compagnie ne pourront être négociées qu'après le versement des deux premiers cinquièmes du montant de chaque action.

Il est interdit à tout agent de change de se prêter à la négociation des actions ou promesses d'actions de la compagnie avant le versement des deux premiers cinquièmes du montant de chaque action.

Art. 4. L'émission des obligations que la compagnie pourrait être autorisée à créer ne pourra avoir lieu qu'en vertu d'une autorisation de notre ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux Publics, qui en déterminera la forme, le mode et le taux de négociation, et qui fixera les époques et les quotités des versements successifs jusqu'à complète libération.

Art. 5. Notre ministre secrétaire d'Etat au département de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux Publics est chargé de l'exécution du présent décret, lequel sera inséré au *Bulletin des lois*.

Fait au palais des Tuileries, le 30 août 1865.

Signé : NAPOLEON.

Par l'Empereur :

Le ministre secrétaire d'Etat au département de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux Publics,
Signé : ARMAND BÉHIC.

CONVENTION.

L'an 1865 et le 9 août,

Entre le ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux Publics, agissant au nom de l'Etat, et sous la réserve de l'approbation des présentes par décret de l'empereur,

D'une part,

Et M. de Dalmas, député au Corps législatif, demeurant à Paris,

D'autre part,

Il a été dit et convenu ce qui suit :

Art. 1^{er}. Le ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux Publics, au nom de l'Etat, concède à M. de Dalmas, aux clauses et conditions énoncées dans le *cahier des charges* ci-annexé et dans la loi du 12 juillet 1865, sur les chemins de fer d'intérêt local, un chemin de fer d'embranchement de Vitré à Fougères.

M. de Dalmas s'engage à exécuter et à exploiter ledit chemin à ses frais, risques et périls, en se conformant, pour la construction et l'exploitation, aux clauses et conditions du *cahier des charges* susénoncé.

Art. 2. La présente convention n'est pas sible que du droit fixe de un franc.

Fait à Paris, les jour, mois et an que dessus.

Signé : ARMAND BÉHIC.

Approuvé l'écriture :

Signé : AL. DE DALMAS.

Enregistré à Paris, le 2 septembre 1865, folio 75 verso, case 5. Reçu un franc et quinze centimes pour décime.

Signé : ROQUET.

Cahier des charges de la concession d'un chemin de fer de Vitré à Fougères.

TITRE I^{er}. — TRACÉ ET CONSTRUCTION.

Art. 1^{er}. Le chemin de fer se détachera de la ligne de Rennes à Brest, à ou près Vitré, passera par ou près Châtillon et aboutira à ou près Fougères.

Dans le cas où le chemin de fer ci-dessus serait prolongé ultérieurement vers la mer, en un point à déterminer près de Pontorson ou d'Avranches, le concessionnaire de ce chemin aura, pendant dix ans et à conditions égales d'ailleurs, un droit de préférence pour l'obtention de cette concession.

Art. 2. Les travaux devront être commencés dans un délai d'un an, à dater du décret de concession, et terminés dans un délai de six ans, à partir du même décret, de manière à ce que ce chemin soit praticable et exploité, dans toutes ses parties, à l'expiration de ce dernier délai.

Art. 3. Aucun travail ne pourra être entrepris, pour l'établissement du chemin de fer et de ses dépendances, qu'avec l'autorisation de l'administration supérieure; à cet effet, les projets de tous les travaux à exécuter seront dressés en double expédition et soumis à l'approbation du ministre, qui prescrira, s'il y a lieu, d'y introduire telles modifications que de droit; l'une de ces expéditions sera remise au concessionnaire avec le visa du ministre, l'autre demeurera entre les mains de l'administration.

Avant comme pendant l'exécution, le concessionnaire aura la faculté de proposer aux projets approuvés les modifications qu'il jugerait utiles; mais ces modifications ne pourront être exécutées que moyennant l'approbation de l'administration supérieure.

Art. 4. Le concessionnaire pourra prendre copie de tous les plans, nivellements et devis qui pourraient avoir été antérieurement dressés aux frais de l'Etat.

Art. 5. Le tracé et le profil du chemin de fer seront arrêtés sur la production de projets d'ensemble comprenant, pour la ligne entière ou pour chaque section de la ligne :

1^o Un plan général à l'échelle de un dix-millième;

2^o Un profil en long à l'échelle de un cinquième pour les longueurs et de un millième pour les hauteurs, dont les cotes seront rapportées au niveau moyen de la mer, pris pour plan de comparaison; au-dessous de ce profil, on indiquera, au moyen de trois lignes horizontales disposées à cet effet, savoir :

Les distances kilométriques du chemin de fer, comptées à partir de son origine;

La longueur et l'inclinaison de chaque pente ou rampe;

La position des parties droites et le développement des parties courbes du tracé, en faisant connaître le rayon correspondant à chacune de ces dernières;

3^o Un certain nombre de profils en travers, y compris le profil type de la voie;

4^o Un mémoire dans lequel seront justifiées toutes les dispositions essentielles du projet et un devis descriptif dans lequel seront reproduites, sous forme de tableaux, les indications relatives aux déclivités et aux courbes déjà données sur le profil en long.

La position des gares et stations projetées, celle des cours d'eau et des voies de communication traversés par le chemin de fer, des passages, soit à niveau, soit en dessus, soit en dessous de la voie ferrée, devront être indiquées tant sur le plan que sur le profil en long; le tout sans préjudice des projets à fournir pour chacun de ces ouvrages.

Art. 6. Les terrains pourront être acquis et les ouvrages d'art pourront être exécutés pour une voie seulement.

Les terrains acquis par le concessionnaire pour l'établissement d'une seconde voie, si elle devenait nécessaire, ne pourront recevoir une autre destination.

Art. 7. La largeur de la voie entre les bords intérieurs des rails devra être de un mètre quarante-quatre centimètres (1 m. 44) à un mètre quarante-cinq centimètres (1 m. 45). Dans les parties à deux voies, la largeur de l'entre-voie, mesurée entre les bords extérieurs des rails, sera de deux mètres (2 m.).

La largeur des accotements, c'est-à-dire des parties comprises de chaque côté entre le bord extérieur du rail et l'arête supérieure du ballast, sera de un mètre (1 m.) au moins.

On ménagera au pied de chaque talus du ballast une banquette de cinquante centimètres (0 m. 50) de largeur.

Le concessionnaire établira le long du chemin de fer les fossés ou rigoles qui seront jugés nécessaires pour l'assèchement de la voie et pour l'écoulement des eaux.

Les dimensions de ces fossés et rigoles seront déterminées par l'administration, suivant les circonstances locales, sur les propositions du concessionnaire.

Art. 8. Les alignements seront raccordés entre eux par des courbes dont le rayon ne pourra être inférieur à trois cents mètres. Une partie droite de cent mètres au moins de longueur sera ménagée entre deux courbes consécutives, lorsqu'elles seront dirigées en sens contraire.

Le maximum de l'inclinaison des pentes et rampes est fixé à quinze millièmes par mètre.

Le concessionnaire aura la faculté de proposer aux dispositions de cet article et à celles de l'article précédent les modifications qui lui paraîtront utiles.

Art. 9. Il y aura deux voies à chaque station et arrêt.

Le nombre, l'emplacement et l'étendue des stations de voyageurs et des gares de marchandises seront déterminés par l'administration, sur les propositions du concessionnaire, après une enquête spéciale.

Le concessionnaire pourra établir entre les stations de simples haltes ou arrêts, sans aucun aménagement particulier, aux points où cela lui paraîtra utile.

Les bâtiments destinés aux voyageurs pourront consister en des hangars-abris fermés de trois côtés seulement et munis de banquettes.

Les halles et les quais seront de la construction la plus simple possible.

Art. 10. Les croisements à niveau seront tolérés pour les routes impériales, départementales, chemins vicinaux, ruraux et particuliers.

Art. 11. Lorsque le chemin de fer devra passer au-dessus d'une route impériale ou départementale, ou d'un chemin vicinal, l'ouverture du viaduc sera fixée par l'administration, en tenant compte des circonstances locales; mais cette ouverture ne pourra, dans aucun cas, être inférieure à huit mètres (8 m.) pour la route impériale, à sept mètres (7 m.) pour la route départementale, à cinq mètres (5 m.) pour un chemin vicinal de grande communication, et à quatre mètres (4 m.) pour un simple chemin vicinal.

Pour les viaducs de forme cintrée, la hauteur sous clef, à partir du sol de la route, sera de cinq mètres (5 m.) au moins. Pour ceux qui seront formés de poutres horizontales en bois ou en fer, la hauteur sous poutre sera de quatre mètres trente centimètres (4 m. 30) au moins.

La largeur entre les parapets sera au moins de quatre mètres cinquante centimètres (4 m. 50). La hauteur de ces parapets sera fixée par l'administration, et ne pourra, dans aucun cas, être inférieure à quatre-vingts centimètres (0 m. 80).

Art. 12. Pour les parties à double voie, l'ouverture des ponts entre les culées sera au moins de huit mètres (8 m.), et la distance verticale ménagée au-dessus des rails extérieurs de chaque voie pour le passage des trains ne sera pas inférieure à quatre mètres quatre-vingts centimètres (4 m. 80).

Pour les parties à une seule voie, l'ouverture des ponts entre les culées et la distance verticale au-dessus des rails sera de quatre mètres cinquante centimètres (4 m. 50).

Art. 13. Dans le cas où des routes impériales et départementales, ou des chemins vicinaux, ruraux ou particuliers, seraient traversés à leur niveau par le chemin de fer, les rails devront être posés sans aucune saillie ni dépression sur la surface de ces routes, et de telle sorte qu'il n'en résulte aucune gêne pour la circulation des voitures.

Le croisement à niveau du chemin de fer et des routes ou chemins pourra s'effectuer sous un angle de trente degrés.

Les passages à niveau pourront, en général, rester ouverts. Néanmoins, il sera établi des barrières et des guérites à ceux des passages qui donneront lieu à une grande fréquentation, le concessionnaire entendu.

Les barrières pourront être à un seul vantail si elles ouvrent sur la voie.

Art. 14. Lorsqu'il y aura lieu de modifier l'emplacement ou le profil des routes existantes, l'inclinaison des pentes ou rampes sur les routes modifiées ne pourra excéder trois centimètres (0 m. 03) par mètre pour les routes impériales ou départementales, et cinq centimètres (0 m. 05) pour les chemins vicinaux. L'administration restera libre, toutefois, d'apprécier les circonstances qui pourraient motiver une dérogation à cette clause, comme à celle qui est relative à l'angle de croisement des passages à niveau.

Art. 15. Le concessionnaire sera tenu de rétablir et d'assurer à ses frais l'écoulement de toutes les eaux dont le cours serait arrêté, suspendu ou modifié par ses travaux, et de prendre les mesures nécessaires pour prévenir l'insalubrité pouvant résulter des chambres d'emprunt.

Les viaducs à construire à la rencontre des rivières, des canaux et des cours d'eau quelconques auront au moins quatre mètres cinquante centimètres (4 m. 50) de largeur entre les parapets. La hauteur de ces parapets sera fixée par l'administration, et ne pourra être inférieure à quatre-vingts centimètres (0 m. 80).

La hauteur et le débouché du viaduc seront déterminés, dans chaque cas particulier, par l'administration, suivant les circonstances locales.

Art. 16. Les souterrains à établir pour le passage du chemin de fer pourront n'avoir que quatre mètres cinquante centimètres (4 m. 50) de largeur entre les pieds-droits au niveau des rails et cinq mètres cinquante centimètres (5 m. 50) de hauteur sous clef au-dessus de la surface des rails.

Les voies seront établies d'une manière solide et avec des matériaux de bonne qualité.

Art. 17. A la rencontre des cours d'eau flottables ou navigables, le concessionnaire sera tenu de prendre toutes les mesures et de payer tous les frais nécessaires pour que le service de la navigation ou du flottage n'éprouve ni interruption ni entrave pendant l'exécution des travaux.

A la rencontre des routes impériales ou départementales et des autres chemins publics, il sera construit des chemins et ponts provisoires, par les soins et aux frais du concessionnaire, partout où cela sera jugé nécessaire pour que la circulation n'éprouve ni interruption ni gêne.

Avant que les communications existantes puissent être interceptées, une reconnaissance sera faite par les ingénieurs de la localité à l'effet de constater si les ouvrages provisoires présentent une solidité suffisante et s'ils peuvent assurer le service de la circulation.

Un délai sera fixé par l'administration pour l'exécution des travaux définitifs destinés à rétablir les communications interceptées.

Art. 18. Le concessionnaire n'emploiera, dans l'exécution des ouvrages, que des matériaux de bonne qualité; il sera tenu de se conformer à toutes les règles de l'art, de manière à obtenir une construction parfaitement solide.

Tous les aqueducs, ponceaux, ponts et viaducs à construire à la rencontre des divers cours d'eau et des chemins publics ou particuliers, seront en maçonnerie ou en fer, sauf les cas d'exception qui pourront être admis par l'administration.

Art. 19. Le poids des rails sera au moins de vingt-cinq kilogrammes par mètre courant sur la voie de circulation, que ces rails soient posés sur traverses ou sur longuerines.

Art. 20. L'administration pourra dispenser le concessionnaire de poser des clôtures sur tout ou partie du chemin.

Art. 21. Tous les terrains nécessaires pour

l'établissement du chemin de fer et de ses dépendances, pour la déviation des voies de communication et des cours d'eau, et, en général, pour l'exécution des travaux, quels qu'ils soient, auxquels cet établissement pourra donner lieu, seront achetés et payés par le concessionnaire.

Les indemnités pour occupation temporaire ou pour détérioration de terrains, pour chômage, modification ou destruction d'usines, et pour tous dommages quelconques résultant des travaux, seront supportées et payées par le concessionnaire.

Art. 22. L'entreprise étant d'utilité publique, le concessionnaire est investi, pour l'exécution des travaux dépendants de sa concession, de tous les droits que les lois et règlements confèrent à l'administration en matière de travaux publics, soit pour l'acquisition des terrains par voie d'expropriation, soit pour l'extraction, le transport et le dépôt des terres, matériaux, etc., et il demeure en même temps soumis à toutes les obligations qui dérivent, pour l'administration, de ces lois et règlements.

Art. 23. Dans les limites de la zone frontalière et dans le rayon de servitude des enceintes fortifiées, le concessionnaire sera tenu, pour l'étude et l'exécution de ses projets, de se soumettre à l'accomplissement de toutes les formalités et de toutes les conditions exigées par les lois, décrets et règlements concernant les travaux mixtes.

Art. 24. Si la ligne du chemin de fer traverse un sol déjà concédé pour l'exploitation d'une mine, l'administration déterminera les mesures à prendre pour que l'établissement du chemin de fer ne nuise pas à l'exploitation de la mine, et réciproquement pour que, le cas échéant, l'exploitation de la mine ne compromette pas l'existence du chemin de fer.

Les travaux de consolidation à faire dans l'intérieur de la mine, à raison de la traversée du chemin de fer, et tous les dommages résultant de cette traversée pour les concessionnaires de la mine, seront à la charge du concessionnaire.

Art. 25. Si le chemin de fer doit s'étendre sur des terrains renfermant des carrières ou les traverser souterrainement, il ne pourra être livré à la circulation avant que les excavations qui pourraient en compromettre la solidité aient été remblayées ou consolidées. L'administration déterminera la nature et l'étendue des travaux qu'il conviendra d'entreprendre à cet effet, et qui seront d'ailleurs exécutés par les soins et aux frais du concessionnaire.

Art. 26. Pour l'exécution des travaux, le concessionnaire se soumettra aux décisions ministérielles concernant l'interdiction du travail les dimanches et jours fériés.

Art. 27. Les travaux seront exécutés sous le contrôle et la surveillance de l'administration.

Les travaux devront être adjugés par lots et sur série de prix, soit avec publicité et concurrence, soit sur soumissions cachetées, entre entrepreneurs agréés à l'avance, à moins que le conseil d'administration de la société anonyme qui aura été constituée, en vertu de l'article 10 de la loi du 15 juillet 1845, n'ait été spécialement autorisé par l'assemblée générale des actionnaires à les faire exécuter en régie ou à traiter directement de leur exécution.

Tout marché général pour l'ensemble du chemin de fer, soit à forfait, soit sur une série de prix, est dans tous les cas formellement interdit.

Le contrôle et la surveillance de l'administration auront pour objet d'empêcher le concessionnaire de s'écarter des dispositions prescrites par le présent *cahier des charges* et spécialement par le présent article et de celles qui résulteront de projets approuvés.

Art. 28. A mesure que les travaux seront terminés sur des parties de chemin de fer susceptibles d'être livrées utilement à la circulation, il sera procédé, sur la demande du concessionnaire, à la reconnaissance et, s'il y a lieu, à la réception provisoire de ces travaux par un ou plusieurs commissaires que l'administration désignera.

Sur le vu du procès-verbal de cette reconnaissance l'administration autorisera, s'il y a lieu, la mise en exploitation des parties dont il s'agit; après cette autorisation, le concessionnaire pourra mettre lesdites parties en service et y percevoir les taxes ci-après déterminées. Toutefois, ces réceptions partielles ne deviendront définitives que par la réception générale et définitive du chemin de fer.

Art. 29. Après l'achèvement total des travaux, et dans le délai qui sera fixé par l'administration, le concessionnaire fera faire à ses frais un bornage contradictoire et un plan cadastral du chemin de fer et de ses dépendances. Il fera dresser également à ses frais, et contradictoirement avec l'administration, un état descriptif de tous les ouvrages d'art qui auront été exécutés; ledit état accompagné d'un atlas contenant les dessins cotés de tous lesdits ouvrages.

Une expédition dûment certifiée des procès-verbaux de bornage, du plan cadastral, de l'état descriptif et de l'atlas, sera adressée aux frais du concessionnaire et déposée dans les archives du ministère.

Les terrains acquis par le concessionnaire postérieurement au bornage général, en vue de satisfaire aux besoins de l'exploitation, et qui par cela même deviendront partie intégrante du chemin de fer, donneront lieu, au fur et à mesure de leur acquisition, à des bornages supplémentaires, et seront ajoutés sur le plan cadastral; addition sera également faite sur l'atlas de tous les ouvrages d'art exécutés postérieurement à sa rédaction.

TITRE II. — ENTRETIEN ET EXPLOITATION.

Art. 30. Le chemin de fer et toutes ses dépendances seront constamment entretenus en bon état, de manière que la circulation y soit toujours facile et sûre.

Les frais d'entretien et ceux auxquels donneront lieu les réparations ordinaires et extraordinaires seront entièrement à la charge du concessionnaire.

Si le chemin de fer, une fois achevé, n'est pas constamment entretenu en bon état, il y sera pourvu d'office à la diligence de l'administration et aux frais du concessionnaire, sans préjudice, s'il y a lieu, de l'application des dispositions indiquées ci-après dans l'article 40.

Le montant des avances faites sera recouvré au moyen de rôles que le préfet rendra exécutoires.

Art. 31. Le concessionnaire sera tenu d'établir à ses frais, partout où besoin sera, des gardiens en nombre suffisant pour assurer la sécurité du passage des trains sur la voie et celle de la circulation ordinaire sur les points où le chemin de fer sera traversé à niveau par des routes ou chemins.

Art. 32. Les machines locomotives seront construites sur les meilleurs modèles; elles devront consommer leur fumée et satisfaire d'ailleurs à toutes les conditions prescrites ou à prescrire par l'administration pour la mise en service de ce genre de machines.

Les voitures de voyageurs devront également être faites d'après les meilleurs modèles et satisfaire à toutes les conditions réglées ou à régler pour les voitures servant au transport des voyageurs sur les chemins de fer. Elles seront suspendues sur ressorts et garnies de banquettes.

Il y en aura de trois classes au moins :

Les voitures de première classe seront couvertes, garnies et fermées à glaces ;

Celles de deuxième classe seront couvertes, fermées à glaces et auront des banquettes rembourrées ;

Celles de troisième classe seront couvertes, fermées à vitres et munies de banquettes à dossier.

L'intérieur de chacun des compartiments de toute classe contiendra l'indication du nombre des places de ce compartiment.

L'administration pourra exiger qu'un compartiment de chaque classe soit réservé dans les trains de voyageurs aux femmes voyageant seules.

Les voitures de voyageurs, les wagons destinés au transport des marchandises, des chaises de poste, des chevaux ou des bestiaux, les plates-formes, et, en général, toutes les parties du matériel roulant, seront de bonne et solide construction.

Le concessionnaire sera tenu, pour la mise en service de ce matériel, de se soumettre à tous les règlements sur la matière.

Les machines locomotives, tenders, voitures, wagons de toute espèce, plates-formes, composant le matériel roulant, seront constamment entretenus en bon état.

Art. 33. Des règlements d'administration publique, rendus après que le concessionnaire aura été entendu, détermineront les mesures et les dispositions nécessaires pour assurer la police et l'exploitation du chemin de fer, ainsi que la conservation des ouvrages qui en dépendent.

Toutes les dépenses qu'entraînera l'exécution des mesures prescrites en vertu de ces règlements seront à la charge du concessionnaire.

Le concessionnaire sera tenu de soumettre à l'approbation de l'administration les règlements relatifs au service et à l'exploitation du chemin de fer.

Les règlements dont il s'agit dans les deux paragraphes précédents seront obligatoires non-seulement pour le concessionnaire, mais encore pour tous ceux qui obtiendraient ultérieurement l'autorisation d'établir les lignes de chemin de fer d'embranchement ou de prolongement, et, en général, pour toutes les personnes qui emprunteraient l'usage du chemin de fer.

Le ministre déterminera, sur la proposition du concessionnaire, le minimum et le maximum de vitesse des convois de voyageurs et de marchandises et des convois spéciaux des postes, ainsi que la durée du trajet.

Art. 34. Pour tout ce qui concerne l'entretien et les réparations du chemin de fer et de ses dépendances, l'entretien du matériel et le service de l'exploitation, le concessionnaire sera soumis au contrôle et à la surveillance de l'administration.

Outre la surveillance ordinaire, l'administration déléguera, aussi souvent qu'elle le jugera utile, un ou plusieurs commissaires

pour reconnaître et constater l'état du chemin de fer, de ses dépendances et du matériel.

TITRE III. — DURÉE, RACHAT ET DÉCHÉANCE DE LA CONCESSION.

Art. 35. La durée de la concession pour la ligne mentionnée à l'article 1^{er} du présent cahier des charges sera de quatre-vingt-dix-neuf ans (99 ans). Elle commencera à courir à l'expiration du délai fixé pour l'achèvement des travaux par l'article 2 dudit cahier des charges.

Art. 36. A l'époque fixée pour l'expiration de la concession, et par le seul fait de cette expiration, le gouvernement sera subrogé à tous les droits du concessionnaire sur le chemin de fer et ses dépendances, et il entrera immédiatement en jouissance de tous ses produits.

Le concessionnaire sera tenu de lui remettre en bon état d'entretien le chemin de fer et tous les immeubles qui en dépendent, quelle qu'en soit l'origine, tels que les bâtiments des gares et stations, les remises, ateliers et dépôts, les maisons de garde, etc. Il en sera de même de tous les objets immobiliers dépendant également dudit chemin, tels que les barrières et clôtures, les voies, changements de voies, plaques tournantes, réservoirs d'eau, grues hydrauliques, machines fixes, etc.

Dans les cinq dernières années qui précéderont le terme de la concession, le gouvernement aura le droit de saisir les revenus du chemin de fer et de les employer à rétablir en bon état le chemin de fer et ses dépendances, si la compagnie ne se mettait pas en mesure de satisfaire pleinement et entièrement à cette obligation.

En ce qui concerne les objets mobiliers, tels que le matériel roulant, les matériaux, combustibles et approvisionnements de tout genre, le mobilier des stations, l'outillage des ateliers et des gares, l'Etat sera tenu, si le concessionnaire le requiert, de reprendre tous ces objets sur l'estimation qui en sera faite à dire d'experts, et réciproquement, si l'Etat le requiert, le concessionnaire sera tenu de les céder de la même manière.

Toutefois, l'Etat ne pourra être tenu de reprendre que les approvisionnements nécessaires à l'exploitation du chemin pendant six mois.

Art. 37. A toute époque, après l'expiration de quinze années, à partir du 1^{er} janvier 1869, le gouvernement aura la faculté de racheter la concession entière du chemin de fer.

Pour régler le prix du rachat, on relèvera les produits nets annuels obtenus par le concessionnaire pendant les sept années qui auront précédé celle où le rachat sera effectué ; on en déduira le produit net des deux plus faibles années, et l'on établira le produit net moyen des cinq autres années.

Ce produit net moyen formera le montant d'une annuité qui sera due et payée au concessionnaire pendant chacune des années restant à courir sur la durée de la concession.

Dans aucun cas, le montant de l'annuité ne sera inférieur au produit net de la dernière des sept années prises pour terme de comparaison.

Le concessionnaire recevra, en outre, dans les trois mois qui suivront le rachat, les remboursements auxquels il aura droit à l'expiration de la concession, selon l'article 38 ci-dessus.

Art. 38. Le concessionnaire est dispensé de tout cautionnement à raison de la concession des lignes nouvelles.

Art. 39. Faute par le concessionnaire d'avoir terminé les travaux dans le délai fixé par l'article 2, faute aussi par lui d'avoir rempli les diverses obligations qui lui sont imposées par le présent cahier des charges, il encourra la déchéance, et il sera pourvu tant à la continuation et à l'achèvement des travaux qu'à l'exécution des autres engagements contractés par le concessionnaire, au moyen d'une adjudication que l'on ouvrira sur une mise à prix des ouvrages exécutés, des matériaux approvisionnés et des parties du chemin de fer déjà livrées à l'exploitation.

Les soumissions pourront être inférieures à la mise à prix.

Le nouveau concessionnaire sera soumis aux clauses du présent cahier des charges, et le concessionnaire évincé recevra de lui le prix que la nouvelle adjudication aura fixé.

Si l'adjudication ouverte n'amène aucun résultat, une seconde adjudication sera tentée sur les mêmes bases, après un délai de trois mois ; si cette seconde tentative reste également sans résultat, le concessionnaire sera définitivement déchu de tous droits, et alors les ouvrages exécutés, les matériaux approvisionnés et les parties de chemin de fer déjà livrées à l'exploitation appartiendront à l'Etat.

Art. 40. Si l'exploitation du chemin de fer vient à être interrompue en totalité ou en partie, l'administration prendra immédiatement, aux frais et risques du concessionnaire, les mesures nécessaires pour assurer provisoirement le service.

Si, dans les trois mois de l'organisation provisoire, le concessionnaire n'a pas valablement justifié qu'il est en état de reprendre et de continuer l'exploitation, et s'il ne l'a pas

effectivement reprise, la déchéance pourra être prononcée par le ministre. Cette déchéance prononcée, le chemin de fer et toutes ses dépendances seront mis en adjudication, et il sera procédé ainsi qu'il est dit à l'article précédent.

Art. 41. Les dispositions des deux articles qui précèdent cesseraient d'être applicables, et la déchéance ne serait pas encourue dans le cas où le concessionnaire n'aurait pu remplir ses obligations par suite de circonstances de force majeure dûment constatées.

TITRE IV. — TAXES ET CONDITIONS RELATIVES AU TRANSPORT DES VOYAGEURS ET DES MARCHANDISES.

Art. 42. Pour indemniser le concessionnaire des travaux et dépenses qu'il s'engage à faire par le présent cahier des charges, et sous la condition expresse qu'il en remplira exactement toutes les obligations, le gouvernement lui accorde l'autorisation de percevoir, pendant toute la durée de la concession, les droits de péage et les prix de transport ci-après déterminés :

TARIF.		PRIX.		
		de péage.	de transport.	Totaux.
1 ^o PAR TÊTE ET PAR KILOMÈTRE.				
<i>Grande vitesse.</i>				
Voyageurs.	Voitures de 1 ^{re} classe	fr. c. 067	fr. c. 033	fr. c. 10
	Voitures de 2 ^e classe	» 050	» 025	» 075
	Voitures de 3 ^e classe	» 037	» 018	» 055
	Au-dessous de trois ans, les enfants ne payent rien, s'ils sont portés sur les genoux.			
Enfants	De trois à sept ans, ils payent demi-place.			
	Au-dessus de sept ans, ils payent place entière.			
Chiens transportés dans les trains de voyageurs	(Perception minimum 0 fr. 30.)	» 010	» 005	» 015
<i>Petite vitesse.</i>				
Bœufs, vaches, taureaux, chevaux, mulets, bêtes de trait		» 07	» 03	» 10
Veaux et porcs		» 025	» 015	» 04
Moutons, brebis, agneaux, chèvres		» 01	» 01	» 02
Ces prix seront doublés si les animaux ci-dessus sont, sur la demande des expéditeurs, transportés à la vitesse des trains de voyageurs.				
2 ^o PAR TONNE ET PAR KILOMÈTRE.				
<i>Marchandises transportées à grande vitesse.</i>				
Huîtres. — Poissons frais. — Denrées. — Excédants de bagage et marchandises de toute classe transportées à la vitesse des trains de voyageurs		» 20	» 16	» 36
<i>Marchandises transportées à petite vitesse.</i>				
1 ^{re} classe. — Spiritueux. — Huiles. — Bois de menuiserie, de teinture et autres bois exotiques. — Produits chimiques non dénommés. — Œufs. — Viande fraîche. — Gibier. — Sucre. — Café. — Drogues. — Epicerie. — Tissus. — Denrées coloniales. — Objets manufacturés. — Armes		» 09	» 07	» 16
2 ^e classe. — Blés. — Grains. — Farines. — Légumes farineux. — Riz, maïs, châtaignes et autres denrées alimentaires non dénommées. — Chaux et plâtre. — Charbon de bois. — Bois à brûler, dit de corde. — Perches. — Chevrons. — Planches. — Madriers. — Bois de charpente. — Marbre en bloc. — Albâtre. — Bitumes. — Cotons. — Laines. — Vins. — Vinaigres. — Bismars. — Bières. — Levûre sèche. — Coke. — Fers. — Cuivre. — Plomb et autres métaux, ouvrés ou non. — Fontes moulées.		» 08	» 06	» 14
3 ^e classe. — Pierres de taille et produits de carrières. — Minerais autres que le minerai de fer. — Fonte brute. — Sel. — Moellons. — Meuliers. — Argiles. — Briques. — Ardoises.		» 06	» 04	» 10
4 ^e classe. — Houilles. — Marne. — Cendres. — Fumiers et engrais. — Pierres à chaux et à plâtre. — Pavés et matériaux pour la construction et la réparation des routes. — Minerai de fer. — Cailloux et sables.		» 05	» 03	» 08
3 ^o VOITURES ET MATÉRIEL ROULANT TRANSPORTÉS À PETITE VITESSE.				
<i>Par pièce et par kilomètre.</i>				
Wagon ou chariot pouvant porter de trois à six tonnes		» 09	» 06	» 15
Wagon ou chariot pouvant porter plus de six tonnes		» 12	» 08	» 20
Locomotive pesant de douze à dix-huit tonnes (sans convoi)		1 80	1 20	3 00
Locomotive pesant plus de dix-huit tonnes (sans convoi)		2 25	1 50	3 75
Tender de sept à dix tonnes		» 90	» 60	1 50
Tender de plus de dix tonnes		1 35	» 90	2 25
Les machines locomotives seront considérées comme ne traînant pas de convoi lorsque le convoi remorqué, soit de voyageurs, soit de marchandises, ne comportera pas un péage au moins égal à celui qui serait perçu sur la locomotive avec son tender marchant sans rien payer.				
Le prix à payer pour un wagon chargé ne pourra jamais être inférieur à celui qui serait dû pour un wagon marchant à vide.				
Voitures à deux ou quatre roues, à un fond et à une seule banquette dans l'intérieur.		» 15	» 10	» 25
Voitures à quatre roues, à deux fonds et à deux banquettes dans l'intérieur, omnibus, diligences, etc.		» 18	» 14	» 32
Les prix seront doublés si ces transports ont lieu à la vitesse des trains de voyageurs.				
Dans ce cas, deux personnes pourront, sans supplément de prix, voyager dans les voitures à une banquette, et trois dans les voitures à deux banquettes, omnibus, diligences, etc. ; les voyageurs excédant ce nombre payeront le prix des places de deuxième classe.				
Voitures de déménagement à deux ou quatre roues, à vide.		» 12	» 08	» 20
Ces voitures, lorsqu'elles seront chargées, payeront en sus des prix ci-dessus, par tonne de chargement et par kilomètre.		» 08	» 06	» 14
4 ^o SERVICE DES POMPES FUNÈBRES ET TRANSPORTS DES CERCUEILS.				
<i>Grande vitesse.</i>				
Une voiture des pompes funèbres renfermant un ou plusieurs cercueils sera transportée aux mêmes prix et conditions qu'une voiture à quatre roues, à deux fonds et à deux banquettes.		» 36	» 28	» 64
Chaque cercueil confié à l'administration du chemin de fer sera transporté, dans un compartiment isolé, au prix de.		» 18.	» 12	» 30

Les prix déterminés ci-dessus pour les transports à grande vitesse ne comprennent pas l'impôt dû à l'Etat, ni les frais accessoires d'enregistrement, de chargement, de déchargement et de magasinage dans les gares et magasins du chemin de fer.

La perception aura lieu d'après le nombre de kilomètres parcourus. Tout kilomètre entamé sera payé comme s'il avait été parcouru en entier.

Si la distance parcourue est inférieure à six kilomètres, elle sera comptée pour six kilomètres.

Le poids de la tonne est de mille kilogrammes.

Les fractions de poids ne seront comptées, tant pour la grande que pour la petite vitesse, que par centième de tonne ou par dix kilogrammes.

Ainsi, tout poids compris entre zéro et dix kilogrammes payera comme dix kilogrammes ; entre dix et vingt kilogrammes, comme vingt kilogrammes, etc.

Quelle que soit la distance parcourue, le prix d'une expédition quelconque, soit en grande, soit en petite vitesse, ne pourra être moindre de quarante centimes.

Tout voyageur dont le bagage n'excèdera pas plus de trente kilogrammes n'aura à

payer, pour le port de ce bagage, aucun supplément du prix de la place.
Celle franchise ne s'appliquera pas aux enfants transportés gratuitement; elle sera réduite à vingt kilogrammes pour les enfants transportés à moitié prix.

Le tarif qui précède est celui qui sera appliqué pendant toute la durée de la concession; néanmoins, le concessionnaire est autorisé à percevoir, pendant un délai de quinze ans, à partir du délai fixé pour l'achèvement des travaux, les tarifs ci-après déterminés :

TARIF.

1^{re} PAR TÊTE ET PAR KILOMÈTRE.

Grande vitesse.

Voyageurs. — Voitures de 1^{re} classe.
Voitures de 2^e classe.
Voitures de 3^e classe.
Chiens transportés dans les trains de voyageurs (perception minimum à 0 fr. 30), non compris l'impôt dû à l'Etat pour tout ce qui concerne la grande vitesse.

Petite vitesse.

Bœufs, vaches, taureaux, chevaux, mulets, bêtes de trait.
Vaux et porcs.
Moutons, brebis, agneaux, chèvres.
Ces prix seront doublés si ces animaux sont transportés à la vitesse des trains de voyageurs.

2^o PAR TONNE ET PAR KILOMÈTRE.

Marchandises transportées à grande vitesse.

Huîtres. — Poissons frais. — Denrées. — Excédants de bagages et marchandises de toute classe transportées à la vitesse des trains de voyageurs.

Marchandises transportées à petite vitesse.

1^{re} classe.
2^e classe.
3^e classe.
4^e classe.

3^o VOITURES ET MATÉRIEL ROULANT TRANSPORTÉS À PETITE VITESSE.

Par pièce et par kilomètre.

Wagon ou chariot pouvant porter de trois à six tonnes.
Wagon ou chariot pouvant porter plus de six tonnes.
Locomotive de douze à dix-huit tonnes (sans convoi).
Locomotive de plus de dix-huit tonnes (sans convoi).
Tender de sept à dix tonnes.
Tender de plus de dix tonnes.

Les machines locomotives seront considérées comme ne traînant pas de convoi, lorsque le convoi remorqué, soit de voyageurs, soit de marchandises, ne comportera pas un péage au moins égal à celui qui serait perçu sur la locomotive et son tender marchant sans rien traîner.

Le prix à payer pour un wagon chargé ne pourra jamais être inférieur à celui qui serait dû pour un wagon marchant à vide.

Voitures à deux ou quatre roues, à un fond et à une seule banquette dans l'intérieur.

Voitures à quatre roues, à deux fonds et à deux banquettes dans l'intérieur, omnibus, diligences, etc.

Lorsque ces transports auront lieu à la vitesse des trains de voyageurs, les prix ci-dessus seront doublés.

Dans ce cas, deux personnes pourront, sans supplément de prix, voyager dans les voitures à une banquette, et trois dans les voitures à deux banquettes, omnibus, diligences, etc. Les voyageurs excédant ce nombre payeront le prix des places de deuxième classe.

Voitures de déménagement à deux ou quatre roues, à vide.
Ces voitures, lorsqu'elles seront chargées, payeront en sus du prix ci-dessus, par tonne de chargement et par kilomètre.

4^o SERVICES DES POMPES FUNÈBRES ET TRANSPORT DES CERCUEILS.

Grande vitesse.

Une voiture des pompes funèbres, renfermant un ou plusieurs cercueils, sera transportée aux mêmes prix et conditions qu'une voiture à quatre roues, à deux fonds et à deux banquettes.
Chaque cercueil confié à l'administration du chemin de fer sera transporté dans un compartiment isolé au prix de.

Art. 43. A moins d'une autorisation spéciale et révoquée de l'administration, tout train régulier de voyageurs devra contenir des voitures de toute classe en nombre suffisant pour toutes les personnes qui se présenteraient dans les bureaux du chemin de fer.

Dans chaque train de voyageurs, le concessionnaire aura la faculté de placer des voitures à compartiments spéciaux pour lesquels il sera établi des prix particuliers, que l'administration fixera sur la proposition du concessionnaire; mais le nombre des places à donner dans ces compartiments ne pourra dépasser le cinquième du nombre total des places du train.

Art. 44. Tout voyageur dont le bagage ne pèsera pas plus de trente kilogrammes n'aura à payer, pour le port de ce bagage, aucun supplément du prix de sa place.

Cette franchise ne s'appliquera pas aux enfants transportés gratuitement, et elle sera réduite à vingt kilogrammes pour les enfants transportés à moitié prix.

Art. 45. Les animaux, denrées, marchandises, effets et autres objets non désignés dans le tarif seront rangés, pour les droits à percevoir, dans les classes avec lesquelles ils auront le plus d'analogie, sans que jamais, sauf les exceptions formulées aux articles 46 et 47 ci-après, aucune marchandise non dénommée puisse être soumise à une taxe supérieure à celle de la première classe du tarif ci-dessus.

Les assimilations de classes pourront être provisoirement réglées par le concessionnaire; mais elles seront soumises immédiatement à l'administration, qui prononcera définitivement.

Art. 46. Les droits de péage et les prix de

transport déterminés au tarif ne sont point applicables à toute masse indivisible pesant plus de trois mille kilogrammes (3,000 kilogr.).

Néanmoins, le concessionnaire ne pourra se refuser à transporter les masses indivisibles pesant de trois mille à cinq mille kilogrammes; mais les droits de péage et les prix de transport seront augmentés de moitié.

Le concessionnaire ne pourra être contraint à transporter les masses pesant plus de cinq mille kilogrammes (5,000 kilogr.).

Si, nonobstant la disposition qui précède, le concessionnaire transporte des masses indivisibles pesant plus de cinq mille kilogrammes, il devra, pendant trois mois au moins, accorder les mêmes facilités à tous ceux qui en feraient la demande.

Dans ce cas, les prix de transport seront fixés par l'administration, sur la proposition du concessionnaire.

Art. 47. Les prix de transport déterminés au tarif ne sont point applicables :

1^o Aux denrées et objets qui ne sont pas nommément énoncés dans le tarif et qui ne pèseraient pas deux cents kilogrammes sous le volume d'un mètre cube;

2^o Aux matières inflammables ou explosibles, aux animaux et objets dangereux pour lesquels des règlements de police prescriraient des précautions spéciales;

3^o Aux animaux dont la valeur déclarée excéderait cinq mille francs;

4^o A l'or et à l'argent, soit en lingots, soit monnayés ou travaillés, au plaqué d'or ou d'argent, au mercure et au platine, ainsi qu'aux bijoux, dentelles, pierres précieuses, objets d'art et autres valeurs;

5^o Et, en général, à tous paquets, colis ou

excédants de bagages, pesant isolément quarante kilogrammes et au-dessous.

Toutefois, les prix de transport déterminés au tarif sont applicables à tous paquets ou colis, quoique emballés à part, s'ils font partie d'envois pesant ensemble plus de quarante kilogrammes d'objets envoyés par une même personne à une même personne. Il en sera de même pour les excédants de bagages qui pèseraient ensemble ou isolément plus de quarante kilogrammes.

Le bénéfice de la disposition énoncée dans le paragraphe précédent, en ce qui concerne les paquets et colis, ne peut être invoqué par les entrepreneurs de messageries et de roulage et autres intermédiaires de transport, à moins que les articles par eux envoyés ne soient réunis en un seul colis.

Dans les cinq cas ci-dessus spécifiés, les prix de transport seront arrêtés annuellement par l'administration, tant pour la grande que pour la petite vitesse, sur la proposition du concessionnaire.

En ce qui concerne les paquets ou colis mentionnés au paragraphe 3 ci-dessus, les prix de transport devront être calculés de telle manière qu'en aucun cas un de ces paquets ou colis ne puisse payer un prix plus élevé qu'un article de même nature pesant plus de quarante kilogrammes.

Art. 48. Dans le cas où le concessionnaire jugerait convenable, soit pour le parcours total, soit pour les parcours partiels de la voie de fer, d'abaisser, avec ou sans conditions, au-dessous des limites déterminées par le tarif, les taxes qu'il est autorisé à percevoir, les taxes abaissées ne pourront être relevées qu'après un délai de trois mois au moins pour les voyageurs et d'un an pour les marchandises.

Toute modification du tarif proposée par le concessionnaire sera annoncée un mois d'avance par des affiches.

La perception des tarifs modifiés ne pourra avoir lieu qu'avec l'homologation de l'administration supérieure, conformément aux dispositions de l'ordonnance du 15 novembre 1846.

La perception des taxes devra se faire indistinctement et sans aucune faveur.

Tout traité particulier qui aurait pour effet d'accorder à un ou plusieurs expéditeurs une réduction sur les tarifs approuvés demeure formellement interdit.

Toutefois, cette disposition n'est pas applicable aux traités qui pourraient intervenir entre le gouvernement et le concessionnaire dans l'intérêt des services publics, ni aux réductions ou remises qui seraient accordées par le concessionnaire aux indigents.

En cas d'abaissement des tarifs, la réduction portera proportionnellement sur le péage et sur le transport.

Art. 49. Le concessionnaire sera tenu d'effectuer constamment avec soin, exactitude et célérité, et sans tour de faveur, le transport des voyageurs, bestiaux, denrées, marchandises et objets quelconques qui lui seront confiés.

Les colis, bestiaux et objets quelconques seront inscrits, à la gare d'où ils partent et à la gare où ils arrivent, sur des registres spéciaux, au fur et à mesure de leur réception; mention sera faite, sur les registres de la gare de départ, du prix total dû pour le transport.

Pour les marchandises ayant une même destination, les expéditions auront lieu suivant l'ordre de leur inscription à la gare de départ.

Toute expédition de marchandises sera constatée, si l'expéditeur le demande, par une lettre de voiture dont un exemplaire restera aux mains du concessionnaire et l'autre aux mains de l'expéditeur. Dans le cas où l'expéditeur ne demanderait pas de lettre de voiture, le concessionnaire sera tenu de lui délivrer un récépissé qui énoncera la nature et le poids du colis, le prix total du transport et le délai dans lequel ce transport devra être effectué.

Art. 50. Les animaux, denrées, marchandises et objets quelconques seront expédiés et livrés de gare en gare, dans les délais résultant des conditions ci-après exprimées :

1^o Les animaux, denrées, marchandises et objets quelconques, à grande vitesse, seront expédiés par le premier train des voyageurs comprenant des voitures de toutes classes et correspondant avec leur destination, pourvu qu'ils aient été présentés à l'enregistrement trois heures avant le départ de ce train.

Ils seront mis à la disposition des destinataires, à la gare, dans le délai de deux heures après l'arrivée du même train.

2^o Les animaux, denrées, marchandises et objets quelconques, à petite vitesse, seront expédiés dans le jour qui suivra celui de la remise; toutefois, l'administration supérieure pourra étendre ce délai à deux jours.

Le maximum de durée du trajet sera fixé par l'administration, sur la proposition du concessionnaire, sans que ce maximum puisse excéder vingt-quatre heures par fraction indivisible de cent vingt-cinq kilomètres.

Les colis seront mis à la disposition des destinataires dans le jour qui suivra celui de leur arrivée effective en gare.

Le délai total résultant des trois paragraphes ci-dessus sera seul obligatoire pour le concessionnaire.

Il pourra être établi un tarif réduit, approuvé par le ministre, pour tout expéditeur qui acceptera des délais plus longs que ceux déterminés ci-dessus pour la petite vitesse.

Pour le transport des marchandises, il pourra être établi, sur la proposition du concessionnaire, un délai moyen entre ceux de la grande et de la petite vitesse. Le prix correspondant à ce délai sera un prix intermédiaire entre ceux de la grande et de la petite vitesse.

L'administration supérieure déterminera, par des règlements spéciaux, les heures d'ouverture et de fermeture des gares et stations, tant en hiver qu'en été, ainsi que les dispositions relatives aux denrées apportées par les trains de nuit et destinées à l'approvisionnement des marchés des villes.

Lorsque la marchandise devra passer d'une ligne sur une autre sans solution de continuité, les délais de livraison et d'expédition au point de jonction seront fixés par l'administration, sur la proposition du concessionnaire.

Art. 51. Les frais accessoires non mentionnés dans les tarifs, tels que ceux d'enregistrement, de chargement, de déchargement et de magasinage dans les gares et magasins du chemin de fer, seront fixés annuellement par l'administration, sur la proposition du concessionnaire.

Art. 52. Le concessionnaire sera tenu de faire, soit par lui-même, soit par un intermédiaire dont il répondra, le factage et le camionnage, pour la remise au domicile des destinataires de toutes les marchandises qui lui sont confiées.

Le factage et le camionnage ne seront point obligatoires en dehors du rayon de l'octroi, non plus que pour les gares qui desserviraient soit une population agglomérée de moins de cinq mille habitants, soit un centre de population de cinq mille habitants, situé à plus de cinq kilomètres de la gare du chemin de fer.

Les tarifs à percevoir seront fixés par l'administration, sur la proposition du concessionnaire. Ils seront applicables à tout le monde sans distinction.

Toutefois, les expéditeurs et destinataires resteront libres de faire eux-mêmes et à leurs frais le factage et le camionnage des marchandises.

Art. 53. A moins d'une autorisation spéciale de l'administration, il est interdit au concessionnaire, conformément à l'article 14 de la loi du 15 juillet 1845, de faire directement ou indirectement avec des entreprises de transport de voyageurs ou de marchandises par terre ou par eau, sous quelque dénomination ou forme que ce puisse être, des arrangements qui ne seraient pas consentis en faveur de toutes les entreprises desservant les mêmes voies de communication.

L'administration, agissant en vertu de l'article 33 ci-dessus, prescrira les mesures à prendre pour assurer la plus complète égalité entre les diverses entreprises de transport dans leurs rapports avec le chemin de fer.

TITRE V. — STIPULATIONS RELATIVES À DIVERS SERVICES PUBLICS.

Art. 54. Le concessionnaire ne pourra être assujéti envers l'Etat à un service gratuit ou à une réduction du prix des places.

Néanmoins, la faculté de traiter avec le concessionnaire est réservée à l'administration pour les transports qui intéressent l'Etat.

Art. 55. Les fonctionnaires ou agents chargés de l'inspection, du contrôle et de la surveillance du chemin de fer seront transportés gratuitement dans les voitures du concessionnaire.

La même faculté est accordée aux agents des contributions indirectes et des douanes chargés de la surveillance des chemins de fer dans l'intérêt de la perception de l'impôt.

TITRE VI. — CLAUSES DIVERSES.

Art. 56. Dans le cas où le gouvernement ordonnerait ou autoriserait la construction de routes impériales, départementales ou vicinales, de chemins de fer ou de canaux qui traverseraient la ligne objet de la présente concession, le concessionnaire ne pourra s'opposer à ces travaux; mais toutes les dispositions nécessaires seront prises pour qu'il n'en résulte aucun obstacle à la construction ou au service du chemin de fer, ni aucuns frais pour le concessionnaire.

Art. 57. Toute exécution ou autorisation ultérieure de route, de canal, de chemin de fer, de travaux de navigation dans la contrée où est situé le chemin de fer objet de la présente concession, ou dans toute autre contrée voisine ou éloignée, ne pourra donner ouverture à aucune demande d'indemnité de la part du concessionnaire.

Art. 58. Le gouvernement se réserve expressément le droit d'accorder de nouvelles concessions de chemins de fer s'embranchant sur le chemin qui fait l'objet du présent cahier de charges, ou qui seraient établis en prolongement du même chemin.

Le concessionnaire ne pourra mettre aucun obstacle à ces embranchements, ni réclamer, à l'occasion de leur établissement, aucune indemnité quelconque, pourvu qu'il n'en résulte aucun obstacle à la circulation, ni aucuns frais particuliers pour le concessionnaire.

Les compagnies concessionnaires de chemins de fer d'embranchement ou de prolon-

gement auront la faculté, moyennant les tarifs ci-dessus déterminés et l'observation des règlements de police et de service établis ou à établir, de faire circuler leurs voitures, wagons et machines, sur le chemin de fer objet de la présente concession, pour lequel cette faculté sera réciproque à l'égard desdits embranchements et prolongements.

Dans le cas où les diverses compagnies ne pourraient s'entendre entre elles sur l'exercice de cette faculté, le gouvernement statuerait sur les difficultés qui s'élèveraient entre elles à cet égard.

Dans le cas où une compagnie d'embranchement ou de prolongement joignant la ligne qui fait l'objet de la présente concession n'aurait pas de la faculté de circuler sur cette ligne, comme aussi dans le cas où le concessionnaire de cette dernière ligne ne voudrait pas circuler sur les prolongements et embranchements, les compagnies seraient tenues de s'arranger entre elles, de manière que le service de transport ne soit jamais interrompu aux points de jonction des diverses lignes.

Celle des compagnies qui se servira d'un matériel qui ne serait pas sa propriété payera une indemnité en rapport avec l'usage et la détérioration de ce matériel. Dans le cas où les compagnies ne se mettraient pas d'accord sur la quotité de l'indemnité ou sur les moyens d'assurer la continuation du service sur toute la ligne, le gouvernement y pourvoirait d'office et prescrirait toutes les mesures nécessaires.

Le concessionnaire pourra être assujéti, par les décrets qui seront ultérieurement rendus pour l'exploitation des chemins de fer de prolongement ou d'embranchement joignant celui qui lui est concédé, à accorder aux compagnies de ces chemins une réduction de péage ainsi calculée :

10 Si le prolongement ou l'embranchement n'a pas plus de cent kilomètres, dix pour cent (10 p. 100) du prix perçu par la compagnie ;

20 Si le prolongement ou l'embranchement excède cent kilomètres, quinze pour cent (15 p. 100) ;

30 Si le prolongement ou l'embranchement excède deux cents kilomètres, vingt pour cent (20 p. 100) ;

40 Si le prolongement ou l'embranchement excède trois cents kilomètres, vingt-cinq pour cent (25 p. 100).

Art. 59. Le concessionnaire sera tenu de s'entendre avec tout propriétaire de mines ou d'usines qui, offrant de se soumettre aux conditions prescrites ci-après, demanderait un nouvel embranchement ; à défaut d'accord, le gouvernement statuera sur la demande, le concessionnaire entendu.

Les embranchements seront construits aux frais des propriétaires de mines et d'usines, et de manière à ce qu'il ne résulte de leur établissement aucune entrave à la circulation générale, aucune cause d'avarie pour le matériel, ni aucuns frais particuliers pour le concessionnaire.

Leur entretien devra être fait avec soin, aux frais de leurs propriétaires et sous le contrôle de l'administration. Le concessionnaire aura le droit de faire surveiller par ses agents cet entretien, ainsi que l'emploi de son matériel sur les embranchements.

L'administration pourra, à toutes époques, prescrire les modifications qui seraient jugées utiles dans la soudure, le tracé ou l'établissement de la voie desdits embranchements, et les changements seront opérés aux frais des propriétaires.

L'administration pourra même, après avoir entendu les propriétaires, ordonner l'enlèvement temporaire des aiguilles de soudure, dans le cas où les établissements embranchés viendraient à suspendre en tout ou en partie leurs transports.

Le concessionnaire sera tenu d'envoyer ses wagons sur tous les embranchements autorisés destinés à faire communiquer des établissements de mines ou d'usines avec la ligne principale du chemin de fer.

Le concessionnaire amènera ses wagons à l'entrée des embranchements.

Les expéditeurs ou destinataires feront conduire les wagons dans leurs établissements pour les charger ou décharger et les ramèneront au point de jonction avec la ligne principale, le tout à leurs frais.

Les wagons ne pourront, d'ailleurs, être employés qu'au transport d'objets et marchandises destinés à la ligne principale du chemin de fer.

Le temps pendant lequel les wagons séjourneront sur les embranchements particuliers ne pourra excéder six heures, lorsque l'embranchement n'aura pas plus d'un kilomètre. Le temps sera augmenté d'une demi-heure par kilomètre en sus du premier, non compris les heures de la nuit, depuis le coucher jusqu'au lever du soleil.

Dans le cas où les limites de temps seraient dépassées nonobstant l'avertissement spécial donné par le concessionnaire, il pourra exiger une indemnité égale à la valeur du droit de loyer des wagons, pour chaque période de retard après l'avertissement.

Les traitements des gardiens d'aiguille et des barrières des embranchements autorisés par l'administration seront à la charge des propriétaires des embranchements. Ces gar-

diens seront nommés et payés par le concessionnaire, et les frais qui en résulteront lui seront remboursés par lesdits propriétaires.

En cas de difficulté, il sera statué par l'administration, le concessionnaire entendu.

Les propriétaires d'embranchement seront responsables des avaries que le matériel pourrait éprouver pendant son parcours ou son séjour sur ces lignes.

Dans le cas d'exécution d'une ou de plusieurs des conditions énoncées ci-dessus, le préfet pourra, sur la plainte du concessionnaire et après avoir entendu le propriétaire de l'embranchement, ordonner par un arrêté la suspension du service et faire supprimer la soudure, sauf recours à l'administration supérieure et sans préjudice de tous dommages-intérêts que le concessionnaire serait en droit de réclamer pour la non-exécution de ces conditions.

Pour indemniser le concessionnaire de la fourniture et de l'envoi de son matériel sur les embranchements, il est autorisé à percevoir un prix fixe de douze centimes (0 fr. 12 c.) par tonne pour le premier kilomètre, et, en outre, quatre centimes (0 fr. 4 c.) par tonne et par kilomètre en sus du premier, lorsque la longueur de l'embranchement excédera un kilomètre.

Tout kilomètre entamé sera payé comme s'il avait été parcouru en entier.

Le chargement et le déchargement sur les embranchements s'opéreront aux frais des expéditeurs ou destinataires, soit qu'ils les fassent eux-mêmes, soit que le concessionnaire du chemin de fer consente à les opérer.

Dans ce dernier cas, ces frais seront l'objet d'un règlement arrêté par l'administration supérieure, sur la proposition du concessionnaire.

Tout wagon envoyé par le concessionnaire sur un embranchement devra être payé comme wagon complet, lors même qu'il ne serait pas complètement chargé.

La surcharge, s'il y en a, sera payée au prix du tarif légal et au prorata du poids réel. Le concessionnaire sera en droit de refuser les chargements qui dépasseraient le maximum de trois mille cinq cents kilogrammes déterminé en raison des dimensions actuelles des wagons.

Le maximum sera révisé par l'administration, de manière à être toujours en rapport avec la capacité des wagons.

Les wagons seront pesés à la station d'arrivée par les soins et aux frais du concessionnaire.

Art. 60. La contribution foncière sera établie en raison de la surface des terrains occupés par le chemin de fer et ses dépendances ; la cote en sera calculée, comme pour les canaux, conformément à la loi du 25 avril 1803. Les bâtiments et magasins dépendants de l'exploitation du chemin de fer seront assimilés aux propriétés bâties de la localité. Toutes les contributions auxquelles ces édifices pourrout être soumis seront, aussi bien que la contribution foncière, à la charge du concessionnaire.

Art. 61. Les agents et gardes que le concessionnaire établira, soit pour la perception des droits, soit pour la surveillance et la police du chemin de fer et de ses dépendances, pourrout être assermentés, et seront, dans ce cas, assimilés aux gardes champêtres.

Art. 62. Un règlement d'administration publique désignera, le concessionnaire entendu, les emplois dont la moitié devra être réservée aux anciens militaires de l'armée de terre et de mer libérés du service.

Art. 63. Il sera institué près du concessionnaire un ou plusieurs inspecteurs ou commissaires, spécialement chargés de surveiller les opérations du concessionnaire pour tout ce qui ne rentre pas dans les attributions des ingénieurs de l'Etat.

Art. 64. Le concessionnaire sera soumis, pour les frais de contrôle, aux dispositions de l'art. 2 de la loi sur les chemins de fer d'intérêt local.

Art. 65. Avant la signature qui ratifiera l'acte de concession, le concessionnaire sera tenu de déposer au trésor public une somme de quatre-vingt mille francs (80,000 fr.) en numéraire ou en rentes sur l'Etat, calculées conformément à l'ordonnance du 19 janvier 1825, ou en bons du trésor ou autres effets publics, avec transfert, au profit de la caisse des dépôts et consignations, de celles des valeurs qui seraient nominatives ou à ordre.

Cette somme formera le cautionnement de l'entreprise.

Art. 66. Le concessionnaire devra faire élection de domicile à Rennes.

Dans le cas où il ne l'aurait pas fait, toute notification ou signification à lui adressée sera valable lorsqu'elle sera faite au secrétaire général de la préfecture d'Ille-et-Vilaine.

Art. 67. Les contestations qui s'élèveraient entre le concessionnaire et l'administration au sujet de l'exécution et de l'interprétation des clauses du présent cahier des charges serout jugées administrativement par le conseil de préfecture du département d'Ille-et-Vilaine, sauf recours au conseil d'Etat.

Art. 68. Le présent cahier des charges ne sera passible que du droit fixe de un franc. Arrêté à Paris, le 6 août 1865.

Le ministre de l'Agriculture, du commerce et des travaux publics,

Signé : ARMAND BÉLIC.

Cahiers de 89, recueil de remontrances et de propositions que les membres du clergé, de la noblesse et du tiers-état, convoqués aux états généraux, étaient autorisés à présenter au roi, au nom des électeurs des divers bailliages. Ces documents de notre histoire, qui permettent de suivre pas à pas la marche progressive des aspirations d'un peuple, apparaissent pour la première fois à la tenue des états de 1355 et de 1363, sous le nom de *cahiers de doléances*. Jusqu'en 1789, les députés de la noblesse et du clergé rédigeaient les leurs séparément et les remettaient au roi, debout et découverts, pendant que les députés du tiers venaient humblement offrir, à genoux, ceux qu'ils avaient préparés de leur côté. Mais le temps avait marché, et, au sein des assemblées préparatoires réunies dans les provinces, les élus des trois ordres se montrèrent animés de l'esprit de rénovation et de progrès, et entrèrent résolument dans le mouvement national d'où devait sortir la Révolution française. Aussi, cette fois, ce ne fut plus à genoux que se présentèrent les mandataires du peuple. On était déjà loin de l'époque où M^{me} de Sévigné pouvait écrire : « Les états ne doivent pas être longs ; il n'y a qu'à demander ce que veut le roi ; on ne dit mot, voilà qui est fait. Une infinité de présents, des pensions, des réparations de chemins et de villes, quinze ou vingt grandes tables, un jeu continu, des bals éternels, des comédies trois fois la semaine, une grande braverie, voilà les états. » La comédie allait tourner au drame, la nuit du 4 août remplaça les bals de Trianon, et le serment du Jeu de paume faire oublier tous les jeux.

Tout était préparé pour la lutte que le peuple allait livrer à ses oppresseurs, et il faut rendre cette justice à la noblesse d'alors, que les *cahiers*, autrement dit les *Pouvoirs et instructions* que les députés de cet ordre reçurent de leurs commettants, respirent, pour la plupart au moins, une véritable tendance démocratique et égalitaire. Les aspirations de ce genre, les revendications contre les abus et les préjugés, les désirs en fermentation, les germes des améliorations sociales les plus hardies sont exposés d'une façon si vive, qu'on est tout surpris d'entendre des gentilshommes défendre, avec l'énergie de tribuns convaincus, la cause de l'égalité, de la liberté et de la justice.

C'est ainsi que, dans l'assemblée de Privas, en dépit des anciens usages, en dépit des édit royaux qui avaient prétendu poser les règles irrévocables de la représentation nationale des états généraux, l'ordre de la noblesse trancha à l'unanimité la question si ardue des votes par tête, la même qui, six mois après, devait soulever à Versailles les premiers conflits et se résoudre révolutionnairement, aux yeux de la cour ébahie, par le serment du *Jeu de paume*.

Les résolutions qu'on y vota portent, en effet :

« Que, quoiqu'il y ait trois ordres en France, il n'y a cependant que deux intérêts particuliers, qu'il serait juste de réduire à un seul, relativement aux charges publiques ;

« Que, dans l'état actuel des choses, ces deux intérêts forment deux classes de citoyens : celle des privilégiés, comprenant la noblesse et le clergé, et celle des non-privilégiés, renfermant le tiers état ;

« Qu'il est essentiellement juste que le tiers état ait un nombre de représentants égal à celui du clergé et de la noblesse réunis ;

« Que la proportion adoptée dans la formation des états généraux est absolument inadmissible, etc., etc. »

Dans les *Cahiers* de la noblesse du Vivarais, on voit apparaître une foule de théories qui ont servi plus tard à asseoir les principes du droit public moderne : la théorie du suffrage universel, la théorie de l'uniformité des poids et mesures : « Il sera établi dans tout le royaume un même poids et une même mesure ; » la théorie de l'avancement à l'ancienneté : « Dorénavant, le plus ancien capitaine deviendra de droit lieutenant-colonel de régiment ; » la publicité des débats parlementaires : « Les délibérations des états généraux et celles de chaque ordre, si on y délibère par ordre, seront publiées chaque jour par la voie de l'impression ; » l'abolition des ordres monastiques, sinon formellement réclamée, au moins demandée comme une réforme utile : « Les moines, qui, en des temps reculés, autorisèrent l'établissement des corps monastiques ne subsistant plus, et ces corps, en s'éloignant eux-mêmes de l'esprit de leur institut, ayant rendu également nuisibles à l'Etat leur existence et leur opulence, il sera demandé qu'il soit défendu aux corps religieux non dévoués à l'enseignement de recevoir des novices. » Ces mêmes *cahiers* contenaient enfin une longue réclamation contre les abus que présentait la procédure civile et criminelle. Dans presque toutes les assemblées de province, les *cahiers* de la noblesse signalaient d'autres abus, indiquaient d'autres réformes.

Le clergé avait suivi le mouvement. Bien que le maintien des privilèges ecclésiastiques fût demandé par la plupart des députés de cet ordre, il n'en est pas moins vrai qu'au fond nous retrouvons les aspirations et les vœux formulés par la noblesse et par le tiers état.

Aussi, à la lecture des *cahiers* rédigés dans les réunions préparatoires, Mirabeau put-il s'é-

crier : « C'est plus que nous ne pouvions espérer ; la patrie peut être sauvée encore. »

Mûrement réfléchis et discutés par leurs rédacteurs, les *cahiers* de 89 offrent le plus haut intérêt. On y trouve, en effet, avec l'exposé de trop longues souffrances, l'esprit de nos pères, la situation de l'ancienne France et l'expression la plus parfaite des idées sous l'empire desquelles s'est faite la Révolution.

Nous croyons devoir donner ici une analyse succincte de ces *cahiers*, en laissant de côté les points secondaires pour nous attacher aux idées fondamentales, à peu près unanimement exprimées, et en prenant pour base les *cahiers* du tiers, qui sont à coup sûr les plus importants.

— **Forme du gouvernement.** Le gouvernement monarchique, héréditaire de mâle en mâle suivant l'ordre de primogéniture, est le gouvernement de la France. La personne du roi est inviolable et sacrée. Dans le cas d'extinction de la race régnante, il appartient à la nation seule de choisir celui qui devra être mis à la tête de l'Etat.

— **Distinction des pouvoirs.** Les pouvoirs de l'Etat doivent être clairement définis et limités, de telle sorte qu'il ne puisse y avoir ni empiètement ni confusion. Le pouvoir exécutif appartient au roi, chef de la nation. Il a le commandement des forces de terre et de mer ; il fait la guerre ou la paix, et il est chargé de pourvoir à la défense du territoire. Avant de faire la guerre, il doit déclarer quelle est la destination des troupes qu'il met en mouvement. Ces troupes ne peuvent être employées que pour la défense du pays, et jamais contre les citoyens, excepté dans certains cas déterminés par la loi. Les troupes étrangères prises à solde doivent être casernées près de la frontière. Le roi nomme à tous les grades et emplois militaires, civils et administratifs. Il a le droit de grâce. Ses ministres sont responsables envers la nation, et le mode de leur responsabilité est déterminé par les états. Le pouvoir législatif doit être exercé par les députés de la nation, réunis en états généraux, conjointement avec le roi ; les états doivent siéger à époques périodiques et déterminées. Ils pourvoient à l'état de régence en cas de nécessité ; ils sont chargés de faire les lois, qui doivent être sanctionnées par le roi ; ils fixent la quotité des impôts et les subsides nécessaires dans l'intervalle des législatures. Tout impôt, tout emprunt est illégal sans leur consentement, c'est-à-dire sans celui de la nation. Ils ont la haute main sur tout ce qui concerne l'administration financière et surveillent les caisses nationales. Ce sont eux qui reconnaissent et vérifient la dette publique, déclarée nationale et acquittée par paiements réels, car aucun papier-monnaie ne saurait être établi. Enfin ils fixent le contingent de l'armée, les dépenses départementales, etc. Le pouvoir judiciaire sera exercé par des magistrats qui ne pourront en aucun cas participer ni s'opposer aux actes législatifs, de même que leurs fonctions resteront indépendantes de tout acte du pouvoir exécutif. Ces juges seront nommés par le roi, inamovibles, et ne pourrout être destitués que dans les seuls cas de forfaiture et de prévarication établies par un jugement ; la vénalité des charges sera abolie. Une cour de cassation devra être instituée à Paris, et un tribunal supérieur dans chaque province. Les commissions extraordinaires seront interdites comme illégales.

— **Religion.** Le catholicisme est la religion dominante du royaume ; elle doit s'exercer conformément aux libertés de l'Eglise gallicane. Toutefois, les cultes dissidents, non catholiques, seront réintégrés dans leur état civil, leurs propriétés et leur liberté.

— **Droits individuels.** Une déclaration des droits de tous les hommes devra constater leur liberté et leur sûreté. Il faut abolir la servitude de la glèbe où elle existe, ainsi que la traite et l'esclavage des noirs. Tout individu a droit de voyager et de se fixer où bon lui semble. Nul ne peut être distrait de ses juges naturels ; la police doit être entre les mains des juges, même en cas d'émeute. Les tribunaux d'attribution ou d'exception, les privilèges de *committimus*, les arrêts de surseance, etc., seront abolis, ainsi que les prisons d'Etat et les lieux de détention illégale. Que des peines sévères frappent les exécuteurs de tout arrêt arbitraire. Les juridictions inutiles seront supprimées. La justice doit être gratuite. Que dans chaque bailliage un conseil de défenseurs gratuits soit institué pour les pauvres ; que l'instruction soit publique ; que chacun ait le droit de plaider lui-même. En matière criminelle, le jury sera établi. Quant aux peines, elles devront être proportionnelles au délit ou au crime, et égales pour tous. Les peines corporelles, la torture, la question seront supprimées ; on restreindra les cas de peine de mort ; le sort des prévenus et des prisonniers sera amélioré. On respectera la liberté individuelle dans l'enrôlement des troupes, et l'on permettra de convertir le service militaire en prestations pécuniaires.

— **Droits et devoirs sociaux.** Tous les citoyens sont égaux devant la loi. Ils sont tous soumis à la loi et doivent payer l'impôt ; tous sont susceptibles de parvenir à tous les emplois ecclésiastiques, civils et militaires. La noblesse ne doit être accordée que pour récompenser d'importants services rendus à l'Etat ; aucune profession utile n'y peut faire déroger.

Le droit de propriété est inviolable. Il ne saurait y être porté atteinte que dans le seul cas d'utilité publique et moyennant une juste et préalable indemnité. La confiscation sera abolie. Il importe que la liberté du travail, du commerce et de l'industrie soit assurée. Les maîtrises, jurandes et autres privilèges de la même nature seront supprimés, et les douanes reportées aux frontières. La presse doit être entièrement libre, sauf dans les cas où elle pourrait mettre en péril l'ordre public et qui seront précisés par la loi. La censure sera abolie. Le secret des lettres devra être respecté, car sa violation est une atteinte à la foipublique.

—**Droits politiques.** Tout individu, sous certaines conditions, pourra directement ou indirectement prendre part aux affaires publiques, élire ses mandataires ou être élu. Outre les états généraux, il sera établi dans tout le royaume des états provinciaux et des municipalités électives. Les états provinciaux, entre autres fonctions, seront chargés de répartir les impôts consentis par la nation, proportionnellement entre les contribuables. Le montant de leur produit, le compte de leur emploi et celui des charges de l'Etat devront être annuellement rendus publics.

—**Educational, amélioration du sort du peuple.** C'est par l'éducation seule que le peuple apprendra à connaître ses droits et ses devoirs de citoyen. Il faut donc l'étendre aux villes et aux campagnes. La condition misérable du peuple nécessite les plus énergiques mesures. Il faut abolir définitivement la corvée, les dîmes et les droits féodaux si multiples et si vexatoires qui pèsent sur l'agriculture et les transactions; les droits de cens, de lods et ventes, de terrage ou champart, agrier, tasque, de bordelage, de marçage, de dîmes infodées, de parçage, de carpot, de banalités, de banvin, de blairie, de péages, de bails, de leyde, de chemins, d'eaux, de fontaines, de routiers, de pêche, de chasse, de garennes, de colombiers, de franc-fief, etc.; il faut détruire les capitaineries royales attentatoires à la liberté et les règlements de police arbitraires, arriver à une perception moins onéreuse des impôts, établir des filatures dans les campagnes pour la morte saison et des greniers publics dans les baillages pour combattre les disettes; perfectionner l'agriculture, augmenter les travaux publics, dessécher les marais, défricher les terres incultes, prévenir les inondations, répartir les hôpitaux par districts, créer des ateliers de charité pour remplacer les dépôts de mendicité, fonder des caisses de secours, des établissements pour les aveugles, les sourds-muets, les enfants trouvés; etc.

Tel est, dans son ensemble, l'esprit dominant des vœux émis par les cahiers de 89. Comme le dit Chateaubriand, ces cahiers constituent « un document précieux de la sagesse de la France. Là se trouvent consignés, avec une connaissance profonde des choses, tous les besoins de la France, de sorte que si l'on avait suivi exactement les instructions des cahiers, on aurait obtenu tout ce que nous avons acquis par la Révolution, moins les crimes révolutionnaires. » Oui, monsieur le vicomte, moins les crimes; mais ces crimes, sur qui donc doit en peser la lourde, la sanglante responsabilité? Assurément, si les vœux formulés dans les cahiers eussent été loyalement accomplis, la Révolution n'était pas possible, puisque dans ce cas elle n'eût eu aucune raison d'être. La nation avait parlé, il n'y avait plus qu'à obéir. Le prince, alors comme aujourd'hui, n'était que le premier mandataire du peuple. Son mandat, il ne sut pas le remplir, et il fallut laisser passer la justice du peuple. Cette justice fut terrible, nous en convenons; mais quand un corps est gangrené, gangrené jusqu'aux os, gangrené jusqu'à la moelle, un remède anodin serait impuissant à l'assainir. Comme le disait Chamfort : « On ne nettoie pas les corps écoriés d'Augias avec un plumage. » Le corps social ressemble au corps humain : il est des cas où l'amputation est, hélas ! nécessaire ; on déplore l'extrémité des moyens ; mais il n'y a pas d'atémiolement, de capitulation possibles avec la nécessité.

CAHIER DE GERVILLE (Bon-Claude), homme d'Etat français, né à Bayeux en 1752, mort dans la même ville en 1796. Il était avocat au parlement de Paris quand éclata la Révolution. Il en adopta franchement les principes, et devint, en 1789, procureur-syndic adjoint du département de Paris. Porté au ministère par les Amis de la constitution, il fut présenté, le 27 novembre 1791, au roi, ayant quelques préventions contre ce nouvel homme d'Etat, lui dit : « Vous vous chargez là, monsieur, d'une tâche bien difficile. — Sir, répondit Cahier de Gerville, il n'y a rien d'impossible à un ministre populaire auprès d'un roi patriote. » Cahier de Gerville donna sa démission le 24 mars 1792, à la suite d'un rapport sur l'état de la France qui l'avait brouillé avec tous les partis, et dans lequel il proposait, d'un côté, qu'on prit des mesures énergiques pour déconcerter les espérances contre-révolutionnaires ; de l'autre, qu'on fermât les clubs. Il demanda aussi à l'Assemblée constituante, au nom de la municipalité de Paris, que l'état civil des citoyens ne fût plus constaté par le clergé. Il a publié un *Mémoire sur l'état civil des protestants en France*, et un *Compte rendu* de son administration.

CAHIERE s. f. (ka-iè-re — autre forme du mot *cadrière*). Ancienne espèce de grande chaise à bras.

CAHINCA ou **CAHINCA** s. m. (ka-ain-ka, ka-ain-sa). Bot. V. CAINCA.

CAHIN-CAHA adv. (ka-ain-ka-a — lat. *qua hinc qua hac*, par-ci par-là). Fam. Par-ci par-là, tant bien que mal, péniblement : *Je m'acheminai CAHIN-CAHA*. (Dider.) *J'avais une très-froide et très-bonne tête, et le cœur CAHIN-CAHA pour les trois quarts et demi du genre humain*. (Chateaub.) *Un certain fatal dimanche, nos deux vénérables époux revenaient CAHIN-CAHA chez eux*. (F. Soulié.) *Quand je suis là, ça va CAHIN-CAHA ; la migraine redouble*. (F. Soulié.) *Agathe était arrivée CAHIN-CAHA jusqu'à l'âge de quarante ans, sans s'appuyer sur le bras d'un homme*. (E. About.) *Les deux roues mal graissées grinçaient, et au-dessus le tonneau, CAHIN-CAHA, chancelait comme ture*. (Nadar.)

Cahin-caha j'avais monté ma bête.

LA FONTAINE.

Cabin-caba (LES), titre de neuf charmants couplets de Panard, formant une partie des divertissements qui accompagnent une comédie en un acte et en prose, de l'abbé d'Alainval, représentée au Théâtre-Italien en 1726. Comme ces couplets du spirituel chansonnier étaient infiniment supérieurs à tout le reste, ils ont étouffé le titre de la pièce : le *Tour de carnaval*, et la comédie de d'Alainval a été débaptisée de par l'autorité du public, qui n'a plus appelé le *Tour de carnaval* que les *Cabin-caba* : l'accessoire a tué le principal ; on a savouré voluptueusement la sauce, et le poisson a été mis dédaigneusement à l'écart. Cette chanson de Panard est de tous points ravissante, et nous aimerions à la voir remettre en honneur par les amateurs de la franche gaieté gauloise. Quant à l'analyse du *Tour de carnaval*, nous croyons devoir l'épargner à nos lecteurs, qui n'y trouveraient qu'une intrigue dénuée d'intérêt.

Allegretto.

UN VIEILLARD. Dans ma jeunesse.

— se, Gaiement le temps pas-sait. On se di-ver-tis-

— sait, A-vec grâce on dan-sait Dans un bal on fai-

— sait Ad-mi-rer son a-dres - se. Ajour-

— d'hui, ce n'est plus ce - la. Ce n'est qu'in-do-

— len-ce, langueur, négligence; Les grâces, la

dan-se Sont en dé-ca - den - ce, Et le bal

va Ca - hin - ca - ha! Et le bal

va Ca - hin - ca - ha!

LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse,

La vérité régnait,

La vertu dominait,

La constance brillait,

La bonne foi régnait.

L'aman et la maîtresse.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela !

Ce n'est qu'injustice,

Trahison, malice,

Changement, caprice,

Détours, artifice,

Et l'amour va

Cahin-caha !

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse,

Les veuves, les mineurs

Avaient des défenseurs.

Avocats, procureurs,

Jugés et rapporteurs

Soutenaient leur faiblesse.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela !

L'on gruge, l'on pille

La veuve, la fille,

Majeure et pupille ;

Partout l'on grappille ;

Et Thémis va

Cahin-caha !

LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse,

Quand deux cours amoureux

S'unissaient tous les deux,

Ils sentaient mêmes feux.

De l'hymen les doux nœuds

Augmentaient leur tendresse.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela !

Quand l'hymen s'en mêle

L'ardeur la plus belle

N'est qu'une étincelle ;

L'amour bat de l'aile ;

Et l'époux va

Cahin-caha !

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse,

On voyait des auteurs,

Érudits producteurs,

Enchanter leurs lecteurs,

Charmar les spectateurs

Par leur délicatesse.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela !

Les vers assoupissent,

Les scènes languissent,

Les Muses gémissent,

Succombent, périssent.

Pégase va

Cahin-caha !

LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse,

Les papas, les mamans,

Sévères, vigilants,

En dépit des amants,

De leurs tendrons charmant

Conservaient la sagesse.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela !

L'aman est habile,

La fille docile,

Le père imbécile ;

Et l'honneur va

Cahin-caha !

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse,

L'homme, sobre et prudent,

Au plaisir moins ardent,

Se bornait sagement ;

Et le ménage

Retardait sa vieillesse.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela !

Honteux d'être sage,

Le libertinage

Des quinze ans l'engage.

A vingt, il fait rage ;

A trente, il va

Cahin-caha !

LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse,

Les femmes, des vingt ans,

Renonçaient aux amants.

De leurs engagements

Les devoirs importants

Les occupaient sans cesse.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela !

Plus d'une grand'mère

S'efforce de plaire,

Et veut encore faire

Un tour à Cythère !

La vieille y va

Cahin-caha !

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse,

Des riches partisans

Les trésors séduisants,

Les fêtes, les présents

N'étaient pas suffisants

Pour vaincre une maîtresse.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela !

Un commis, sans peine,

Gagne une Clémence ;

Et, dès qu'à Vincenne

En fâche il la mène,

La vertu va

Cahin-caha !

CAHIZ s. m. (ka-iz). Métrol. Mesure de capacité usitée dans plusieurs parties de l'Espagne, et valant à Alicante 246 litres, 412.

CAHOANE s. f. (ka-o-a-ne). Erpét. Espèce de tortue de mer. V. CAOUANNE.

CAHON s. m. (ca-on). Econ. rur. Nom que l'on donne, dans certaines contrées de la France, aux grumeaux qui se trouvent dans le lin en botte, et qui le rendent inégal : *Le lin où il se trouve beaucoup de CAHONS est difficile à filer*.

CAHORE s. f. (ka-or-de). Courge. ¶ Vieux mot. Il on disait aussi CAHOURDE.

CAHORS s. m. (ka-or — nom de ville). Hortie. Variété de raisin noir, qui croît aux environs de la ville de Cahors.

CAHORS (*Divona, Cadurcorum Civitas*), ville de France (Lot), ch.-l. de département, d'arrondissement et de deux cantons, à 596 kilom. S. de Paris, sur la rive droite du Lot, par 44° 26' de lat. N., et 0° 53' de long. O.; pop. aggl. 11,706 hab. — pop. tot. 14,115 hab. L'arrondissement comprend 12 cantons, 130 communes, 117,448 hab. Evêché suffragant d'Albi, grand séminaire, lycée impérial, écoles primaires, bibliothèque publique; tribunaux de première instance et de commerce; ch.-l. de la 4^e subdivision de la 12^e division militaire. Faïencerie, tannerie, filature de coton; commerce de truffes du pays, de noix et huile de noix; entrepôt des vins récoltés sur les coteaux des deux rives du Lot.

L'ancienne capitale du Quercy, située dans une presqu'île formée par le Lot, s'étend en amphithéâtre sur une colline qui rend ses rues tortueuses et escarpées; cependant, de récentes constructions ont ouvert quelques rues plus régulières, et les quais se sont bordés de maisons élégantes.

L'origine de Cahors se perd dans la nuit des temps. Capitale des Cadurci, avant la conquête des Romains qui l'appellèrent *Civitas Cadurcorum*, puis *Divona*, elle fut agrandie et embellie par les conquérants. Vers 300, elle devint le siège d'un évêché, dont le titulaire était seigneur temporel de la ville. Après avoir subi le fléau de la grande invasion des

barbares, elle fut à plusieurs reprises saccagée par les rois de France qui la disputaient aux Visigoths. Théodébert, fils de Chilpéric, s'en empara, fit piller les édifices sacrés et détruisit les remparts, que l'évêque saint Géraud fit reconstruire en 645. Pépin le petit et la devasta en 763; les Normands la ravagèrent en 824; enfin le honteux traité de Breteigny la livra aux Anglais, ainsi que tout le Quercy; mais bientôt l'énergie et la valeur des habitants délivrèrent la ville du joug étranger et lui procurèrent quelques années de paix pour réparer de si nombreux désastres. Les troubles religieux qui suivirent la Réforme firent tomber sur Cahors de nouveaux malheurs : le massacre de la Saint-Barthélemy ne s'étendit pas sur cette ville, parce que les religieux n'y trouvaient pas assez de forces pour empêcher l'exécution des ordres de Catherine de Médicis, mais Cahors refusa de reconnaître Henri IV. Alors le roi de Navarre vint attaquer la ville, s'en rendit maître après six jours de combat dans les rues, et la livra au pillage de ses soldats, qu'une résistance si opiniâtre avait rendus furieux. Cahors possédait autrefois une université, fondée en 1322 par le pape Jean XXII, où Cujas enseigna et où Pénelon fit ses études; elle fut réunie à celle de Toulouse en 1751. Cette ville est la patrie de Jean XXII, de Clément Marot et de La Calprenède.

— **Monuments.** Cahors est traversée dans toute sa longueur par la route de Paris à Toulouse, transformée en boulevard et nommée les *Fossés*, parce qu'elle est en partie établie sur l'emplacement des anciens fossés de la ville. Ce quartier est assez élégant pour donner de Cahors une opinion avantageuse que le voyageur perdrait bientôt s'il visitait les autres quartiers, surtout celui des Badernes. Le seul monument intéressant est la *CATHÉDRALE* (Saint-Etienne). Cette église est un des rares édifices de style romano-byzantin qui subsistent en France. L'époque de sa fondation, que quelques archéologues font remonter au vi^e siècle, n'est probablement pas antérieure au x^e. La consécration du maître-autel par le pape Calixte II, vers le milieu du x^e siècle, coïncide sans doute avec l'entier achèvement de l'édifice. Saint-Etienne n'a qu'une seule nef, de 85 m. 50 de longueur, sur 33 m. 50 de largeur. Cette nef est entièrement abritée par deux voûtes en coupole, de 19 m. de diamètre, que soutiennent six piliers, hauts de 19 m. 60 sur 4 m. 40 de base, rangés sur deux lignes parallèles. Les arcades à plein cintre qui joignent les piliers ont 18 m. de largeur sur 19 m. de hauteur sous clef. Les coupoules, construites en moyen appareil, ont une grande hardiesse; l'une a 32 m. d'élevation, l'autre 25 m. seulement. Elles étaient éclairées, dans le principe, par quatre fenêtres percées aux quatre points cardinaux; deux de ces fenêtres ont été fermées depuis. Au rectangle formé par la base des deux coupoules est juxtaposée l'abside, dont l'axe est différent de celui de la nef. Cette circonstance, reproduite dans plusieurs édifices d'une haute perfection monumentale, dit M. l'abbé Bourassé, atteste, quoi qu'on en dise, une intention formelle. On voulait exprimer ainsi l'acte solennel de la rédemption : *Et inclinatio capite reddidit spiritum*. La voûte à tiers-point qui recouvre l'abside est de 1293; l'architecte qui l'a construite, en s'appuyant sur les travaux de ses devanciers, a décoré le lourd pilastre roman de colonnes sveltes et groupées, et a percé la muraille de deux étages de fenêtres ogivales, couronnées d'une gracieuse dentelure et ornées de vitraux peints, presque entièrement détruits aujourd'hui. Pour donner plus de jour à la nef, on avait, de bonne heure, ouvert deux fenêtres romanes dans les arcades; plus tard, on en perça d'autres à ogives, et on eut la malencontreuse idée de remplacer une des baies cintrées par une rosace gothique. Les trois petites chapelles de l'abside sont du commencement du x^e siècle; leur architecture est plus ornée que celle du reste de l'édifice. D'autres chapelles, construites aux xiii^e, xiv^e et xv^e siècles, s'ouvrent de chaque côté de la nef, entre les piliers qui soutiennent les coupoules; elles modifient le plan primitif d'une manière désagréable. Dans celle de la Vierge se trouve le tombeau du fondateur, Sicard de Montaignu, évêque de Cahors, mort en 1300. Les couchers de badigeon, dont l'intérieur de Saint-Etienne a été enduit à diverses reprises, ont fait disparaître d'anciennes peintures murales qui eussent été fort intéressantes à étudier pour l'histoire de l'art chrétien. A l'extérieur, les tours romanes qui couronnaient l'édifice ont été masquées par une charpente disgracieuse, et on a élevé, pendant la période gothique, un clocher insignifiant. Un narthex du xii^e siècle, récemment mis à découvert, est une des parties les plus remarquables de l'édifice : les sculptures, représentant le *Christ adoré par les anges*, la *Vierge*, les *Apôtres*, la *Lapidation de saint Etienne* et plusieurs scènes de la *Vie de saint Géraud*, premier évêque de Cahors, sont traitées avec soin et entourées d'ornements variés d'une exquise délicatesse de travail. On doit remarquer aussi, dans l'arc de la porte du nord, une frise sculptée en fort relief, et qui représente des combats et des chasses d'animaux féroces.

Parmi les autres édifices de Cahors, nous citerons : les anciens remparts, classés au

nombre des monuments historiques; les restes du Pont-Vieux, dont on attribue la construction aux Romains; le pont de Valentié, qui porte trois hautes tours à mâchicoulis (XIII^e siècle); le nouveau pont, d'une coupe hardie; la tour du pape Jean XXII, massive construction du XIII^e siècle; la maison dite de *Henri IV*; la tour du Lycée, bâtie en briques, terminée par trois rangs d'arcades superposées, et une sorte de campanile; la fontaine des Chartreux, avec ses trois digues, ses trois cascades et ses trois réservoirs, et à laquelle la ville dut son nom romain de *Divona*; l'Ermitage, ancien couvent qui s'élève sur une colline voisine de la ville; les restes du théâtre romain des Cadourques, et les traces d'un bel aqueduc.

CAHORSAIN, AINE ou CAHORSIN, INE s. et adj. (ka-or-sain, è-ne, ka-or-sain, i-ne). Géogr. Habitant de Cahors; qui appartient à cette ville ou à ses habitants: Les CAHORSINS. La population CAHORSAIN.

— Par ext. Nom donné, dans le moyen âge, à des marchands fameux par leurs usures. Usurier en général: Comment s'est-elle rangée à la fin du côté des publicains, des CAHORSINS, des lombards, des juifs? (Proudh.) — s. m. Cahorsin, Pays de Cahors, appelé plus tard Quercy.

CAHOSSET s. m. (ka-o-sè). Pêch. Syn. de CLOSET.

CAHOT s. m. (ka-o — mot formé sans doute par onomatopée). Heurt, saut, bond que fait une voiture en roulant sur un terrain inégal, mal uni ou pierreux: Un rude CAHOT. Les CAHOTS nous feront verser. Les orniers de cette route font faire beaucoup de CAHOTS. (Acad.) J'ai trouvé les chemins étranges; j'ai pensé que vous aviez essayé tous ces CAHOTS. (Mme de Sév.) La douleur s'accroissait par la dureté de la voiture, par l'inégalité des chemins, et, à chaque CAHOT, je poussais un cri aigu. (Dider.) Ête parut pressée de reprendre son somme, sans aucun souci des CAHOTS et des aventures du chemin. (G. Sand.) La capote de la patache n'était qu'un tissu d'osier, enduit à l'intérieur de boue et de terre gâchée, dont chaque CAHOT un peu accentué détachait des fragments sur la tête des voyageurs. (G. Sand.) Les CAHOTS épouvantables qu'on recevait dans une voiture si mal suspendue ne l'inquiétaient nullement. (G. Sand.) Des CAHOTS à décrocher le cœur le plus solidement chevillé me jetaient le nez en avant. (Th. Gaut.) Les voyageurs souvent risquaient d'être leurs chapeaux contre la tête de son cabriolet par les violents CAHOTS de la route. (Balz.)

Ces horribles CAHOTS m'ont brisé la poitrine. ETIENNE.

— Par ext. Inégalité de terrain qui produit le cahot: Nous avons trouvé bien des CAHOTS dans ce pays-là. (Acad.) Nous donnons cette acception du mot sur la foi de l'Académie, mais nous penchons à croire qu'elle n'est pas française.

— Fig. Difficulté, obstacle: C'est une affaire difficile et qui aura bien des CAHOTS. Nous avons été arrêtés par mille CAHOTS.

— Homonymie. CHAOS.

CAHOTAGE s. m. (ka-o-ta-je — rad. cahoter). Action de cahoter, suite ou répétition de cahots; secousses fréquentes occasionnées par le cahotement: Je ne puis souffrir le CAHOTAGE d'une voiture.

— Fig. Changement brusque et fréquent; allure pénible et souvent répétée: Que devient cependant le théâtre avec tous ces CAHOTAGES perpétuels? (Journ.)

CAHOTANT (ka-o-tan) part. prés. du v. Cahoter: La voiture allait grand train, nous CAHOTANT à nous rompre l'épine du dos.

CAHOTANT, ANTE adj. (ka-o-tan, an-te — rad. cahoter). Qui cahote, qui fait des cahots: Voiture CAHOTANTE. Qui fait des cahots par ses inégalités: Sur un chemin pavé ou CAHOTANT, une voiture non suspendue, traînée rapidement, éprouve de fortes secousses. (Encycl.)

— Par anal. Qui imprime des secousses semblables à des cahots; qui expose à des secousses de ce genre: Vers six heures du matin, on l'a portée en triomphe; c'était justice; mais je crois qu'elle se serait volontiers passée d'une gloire aussi CAHOTANTE. (***)

— Fig. Rempli d'obstacles, embarrassé de difficultés fréquentes: Il était impossible de mener le théâtre français dans des orniers plus stériles et plus CAHOTANTES. (***)

CAHOTÉ, ÉE (ka-o-té) part. pass. du v. Cahoter. Secoué par des cahots: Une personne CAHOTÉE. Une voiture CAHOTÉE. Nous avons été bien CAHOTÉS dans le chemin. (Acad.) Il y avait, dans la chaise roulante, un jeune homme grossièrement vêtu; c'était un visage rond et frais, qui respirait la douceur et la gaieté. Sa petite femme, brune et assez agréablement, était CAHOTÉE à côté de lui. (Volt.)

Visitez donc les grands, durablement CAHOTÉS Sur les nobles coussins d'un char numéroté. C. DELAVIGNE.

— Fig. Ballotté, tourmenté: Être CAHOTÉ par la fortune, par le sort.

CAHOTEMENT s. m. (ka-o-te-man — rad. cahoter). Action de cahoter; mouvement, agitation de ce qui est cahoté: Le CAHOTEMENT d'une voiture.

— Fig. Vicissitude, agitation en sens contraires:

A nous les longs procès sans justice et sans bout; Tous les cahotements, tous les projets arides Qui lésardent nos fronts de soucieuses rides.

CAHOTER v. a. ou tr. (ka-o-té — rad. cahot). Ballotter, secouer par des cahots: Cette voiture nous CAHOTAIT horriblement. Une charrette traînée par de forts chevaux CAHOTÉ d'autres blessés. (Th. Gaut.) Ces routes, ornées de boue, qui CAHOTENT si durement le chariot de poste attelé de petits chevaux échelonnés et maigres. (Th. Gaut.)

Le froment répandu, l'homme attelle la herse: Le sillon raboteux la cahote et la herce.

CAHOTER, EUSE adj. (ka-o-teu, eu-ze — rad. cahot). Qui fait éprouver des cahots: Route CAHOTÉE. Chemin CAHOTÉ. En suivant cette traverse un peu CAHOTÉE, nous évitons un long circuit. (G. Sand.)

CAHOUA s. m. (ka-ou-a). Huissier à verge, employé à la cour d'un pacha.

CAHOUE s. f. (ka-ou-a-ne). Erpét. Espèce de tortue de mer. V. CAQUARNE.

CAHOURS (Auguste-André-Thomas), chimiste français, né en 1813, entra en 1833 à l'Ecole polytechnique et suivit quelque temps la carrière des armes. Ayant donné sa démission en 1836, il se livra à l'enseignement et fut nommé successivement professeur de chimie à l'Ecole centrale, répétiteur de chimie et examinateur à l'Ecole polytechnique, et essayeur à la Monnaie de Paris. Grâce à ses belles recherches en chimie organique, M. Cahours a conquis une place distinguée parmi nos savants. Au nombre de ses travaux, nous citerons: ses *Etudes sur les propriétés de l'huile de pomme de terre ou alcool amylique*, et d'un grand nombre de ses dérivés; ses *Mémoires et ses communications Sur les huiles essentielles d'anis, de badiane, de cummin, de fenouil, etc.*; Sur l'essence de gaultheria procumbens; Sur la densité de vapeur de l'acide acétique selon les températures; Sur les composés sulfurés de l'éthyle et du méthyle; Sur une série de bases phosphatées, etc., etc. Outre ces travaux, qu'on trouve exposés dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* à partir de 1836, M. Cahours a fait paraître, sous le titre de *Leçons de chimie élémentaire*, (1855, 1856, 2 vol. in-12), un ouvrage fort estimé dans lequel il a exposé l'état actuel de nos connaissances en chimie, avec autant de clarté que de méthode.

CAHUAN s. m. (ka-u-an). Ancienne forme du mot CHAT-HUANT.

CAHUÉ s. m. (ka-u-é). Nom que l'on donna d'abord à l'infusion de café, simplement appelée CAFÉ aujourd'hui.

CAHUET s. m. (ka-u-è). Bonnet, capuchon. Vieux mot.

CAHUETTE s. f. (ka-u-è-te). Ancienne forme du mot CAHUTE.

CAHUTAHU s. m. (ka-ui-ta-u). Ornith. Un des noms du kamichi.

CAHUSAC (Louis DE), auteur dramatique français, né à Montauban vers 1700, mort à Paris en 1759. Après avoir été secrétaire de l'intendance de Montauban et secrétaire des commandements du comte de Clermont, il vint se fixer à Paris pour se livrer entièrement à ses goûts littéraires. Il a composé un assez grand nombre de pièces de théâtre, parmi lesquelles on trouve des tragédies: *Pharamond* (1736), et le *Comte de Warwick* (1742); des comédies: *Zénobie* (1742), qui est longtemps restée au répertoire; l'*Algerien* (1744); et des poèmes d'opéras qui ont eu la bonne fortune d'être mis en musique par Rameau: tels sont les *Fêtes de Polymnie* (1745); *Zais* (1748); les *Fêtes de l'hymen* (1748); *Nais* (1749); *Zoroastre* (1749); *Anacréon* (1754); la *Naissance d'Osiris* (1754). Ces libretti sont les meilleures œuvres théâtrales de Cahusac. Ils sont en effet remarquables par l'entente de la coupe lyrique et par l'heureuse adresse avec laquelle l'auteur savait faire naître le merveilleux de circonstances amenées sans effort. Cahusac, qui devint membre de l'Académie des sciences et belles-lettres de Berlin, a publié un roman intitulé *Grigri* (1749, in-12), et la *Danse ancienne et moderne ou Traité de la danse* (La Haye, 1754, 3 vol. in-12).

CAHUTE s. f. (ka-u-té — formé de ca préfixe péjorative, et de hute. On rattache généralement ce mot aux langues germaniques, qui offrent plusieurs formes similaires, avec des significations identiques: en allemand, *kuth*, cabane, chaumière; en anglais, *cottage*; en islandais, *kot*; en hollandais, *kajuit*, cabine; en suédois, *kajuyta*; en danois, *kahyt*, etc.). Hute misérable, habitation très-petite et très-pauvre: Les CAHUTES arabes sont de boue et de paille. (Lamart.)

L'anachorète rustique alla vivre au désert, et se construisit dans les bois une CAHUTE de ramée. (G. Sand.)

Je vous ai fait passer la nuit dans ma cahute.

LA FONTAINE.
Ta cahute, au niveau du fossé de la route, Offre son toit de mousse à la chèvre qui broute.

V. HUO.
— Par ext. Édifice mesquin, habitation étroite et misérable: Ce n'est pas là une maison, c'est une CAHUTE. Le vice-consul allemand, logé dans une méchante CAHUTE de plâtre, m'offrit à souper. (Chateaub.) Les églises, à Athènes, sont des CAHUTES dont les bergers ne veulent pas. (E. About.)

— Mar. Syn. de CABANE.

— Rem. L'orthographe adoptée pour ce mot par l'Académie nous donne une fois de plus l'occasion de reprocher son inconséquence à la compagnie qui se glorifie du titre de gardienne de la langue. Elle écrit *hute* par deux t; nous le voulons bien. Pourquoi alors n'en met-elle qu'un à *cahute*, qui est évidemment le composé de *hute*? Pourquoi? C'est un mystère. Nous ne tenons pas aux deux t; mais nous demanderons pour quelle raison, ayant écrit *cahute* par un t, elle n'a pas écrit de même *hute*. Dans ses premières éditions, l'Académie avait admis *cahute*; l'analogie aurait dû la décider pour les deux t.

— Antonymes. Châteaue, hôtel, palais, maison de plaisance, villa.

CAHUZAC, bourg et commune de France (Tarn), arrond. et à 22 kilom. N.-O. de Gaillac, sur la Vère; 1,691 hab. Beau château de Salette.

CAÏA, nom donné à la fiancée chez les Romains, dans la cérémonie du mariage. Il n'était pas permis aux époux de prendre leurs noms de famille; le fiancé s'appelait *Caïus* et la fiancée *Caïa*, en mémoire de *Caia-Cecilia*, femme de Tarquin I^{er}. Plutarque, dans ses *Questions romaines*, explique ainsi la cause de cet usage: «Pourquoi, quand l'époux fait entrer sa nouvelle épouse dans la maison, fait-on dire à celle-ci: «Puisque vous êtes *Caïus*, je suis *Caïa*? Est-ce pour marquer qu'elle y entre, à condition qu'elle partagera avec lui l'autorité sur le ménage? Le sens de ces paroles est: «Comme vous êtes le maître et le père de famille, je suis, moi, la maîtresse et la mère de famille. » Ou est-ce parce que *Caia-Cecilia* était si recommandable par sa vertu et par sa probité, qu'on lui dressa, dans un temple, une statue qui portait des sandales, et qui tenait un fuseau, marque qu'elle devait garder la maison et y travailler de ses propres mains? »

CAÏAGE s. m. (ka-ia-je). Syn. de COAGE.

CAIBARIEN, port des Antilles, sur la côte septentrionale de l'île de Cuba, à 302 kilom. E. de la Havane, avec laquelle il est en communication par une ligne de steamers. Le village de Caibarien, malgré son important commerce avec toutes les nations, ne renferme que 1,000 hab., mais il est tête d'une ligne de chemin de fer qui l'unit aux villes de Remedios et de Sancti-Espiritu. En 1865, ce chemin de fer a transporté 55,647 passagers, et ses recettes ont été de 17,033 piastres (90,274 fr.). Le sucre, le tabac, le bois de construction et le bétail sont les produits qu'on exporte à Caibarien.

CAÏC ou CAÏQUE s. m. (ka-ik). Mar. Petite embarcation en usage dans le Levant. Dans l'Archipel et à Constantinople, Petit canot à fond plat qui ne va qu'à l'aviron: Les cosaques de la mer Noire ont rendu célèbre le CAÏC en s'en servant pour la piraterie.

— Encycl. Les gracieuses et légères embarcations connues sous le nom de *caïcs* ou *caïques* sont principalement en usage à Constantinople et dans le Bosphore. La singulière disposition de la ville, qui est séparée de ses faubourgs par la Corne-d'Or, le Bosphore et la mer de Marmara, expose à de perpétuels trajets nautiques. Le *caïque* est donc un objet de première nécessité, comme la gondole à Venise; mais il lui est bien supérieur pour l'élégance et la rapidité. En voici la description d'après M. Théophile Gautier; ceux qui ont vu les gondoles vénitiennes pourront faire la comparaison: «Le *caïque* est une barque de quinze à vingt pieds de long sur trois de large, taillée comme un patin, se terminant à chaque extrémité de manière à pouvoir marcher dans les deux sens. Le bordage est fait de deux longues planches sculptées à l'intérieur d'une frise représentant des feuillages, des fleurs, des fruits, des nœuds de rubans, des carquois en sautoir et autres menus ornements. Deux ou trois planches, découpées à jour, et formant arc-boutant, divisent la barque et en soutiennent les flancs contre la pression de l'eau; un bec de fer orne la proue. Toute cette installation est en bois de hêtre ciré ou verni, et relevé parfois de quelques filets de dorure d'une propreté et d'une élégance extrêmes. Les *caïdjs* qui manient chacun une paire de rames, renflée près de la poignée pour faire contre-poids, s'assoient sur une petite banquette transversale, garnie d'une peau de mouton, afin qu'ils ne glissent pas en tirant l'aviron, et leurs pieds s'appuient contre un tasset de bois. Les passagers s'accroupissent au fond de la barque, du côté de la poupe, afin de faire lever un peu le nez à la proue, ce qui rend la nage plus facile; on pousse même la précaution jusqu'à graisser l'extérieur de la barque pour que l'eau n'y adhère pas. Un tapis plus ou moins

précieux garnit l'arrière du *caïque*, où il est nécessaire de garder la plus complète immobilité, car le moindre mouvement un peu brusque ferait chavirer l'embarcation, ou tout au moins se heurter les poignets des *caïdjs*, qui rament une main sur l'autre. Le *caïque* est sensible comme une balance, et il incline comme une balance au moindre oubli de l'équilibre. La gravité des Turcs, qui ne bougent non plus que des idoles, s'accommodent à merveille de cette contrainte, pénible d'abord aux pétulants *gïajours*, mais à laquelle on s'accoutume bientôt avec l'habitude. On peut tenir quatre, en se faisant face, dans un *caïque* à deux rames. Malgré l'ardeur du soleil, ces barques n'ont pas de tendelet, ce qui retarderait la marche, et serait contraire à l'étiquette turque, le tendelet étant réservé aux *caïques* du sultan; mais l'on emporte un parasol, sauf à le fermer lorsqu'on passe trop près des résidences impériales. Une pareille embarcation suit un cheval lancé au grand trot sur la rive, et quelquefois même le dépasse. Les *caïdjs*, qui d'un bras sûr et robuste conduisent ces gracieuses embarcations, sont également bien différents des gondoliers vénitiens, qui s'en vont flânant paresseusement en chantant des vers du Tasse. Ce sont de superbes gaillards d'une beauté mâle et d'une vigueur herculéenne; sous l'air et le soleil qui les brunissent sans pitié, ils prennent la couleur de statuettes de bronze, dont ils ont la force et la solidité. Leur costume leur donne un cachet tout particulier: ils portent de larges caleçons de toile d'une grande blancheur et une chemise de gaze rayée, à manches fendues, pour avoir les mouvements plus libres. Un fez rouge abrite leur tête, et une ceinture de laine rayée jaune et rouge complète leur accoutrement. Leur sobriété, comme celle de tous les méridionaux, est excessive; ils ne mangent que du pain, des concombres et des fruits, et, les jours de jeûne du Ramadan, rament du matin au soir sans avaler même une gorgée d'eau. Le gondolier vénitien et le *lazzarone* napolitain sont plus délicats, ils ajoutent des poissons aux fruits et aux concombres. Les *caïques* et les gondoles vénitiennes s'en vont; les ponts en fer, les bateaux à vapeur tendent à les remplacer; et bientôt on ne regardera plus que comme une curiosité ces frêles embarcations si longtemps indispensables à deux puissantes cités.

CAÏCA s. m. (ka-i-ka). Ornith. Un des noms de la perruche à tête noire de la Guyane.

— s. m. pl. Section du genre perroquet, ayant pour type le *caïca*.

CAÏCHE s. f. (kè-che). Mar. Petit bâtiment à un pont, mâté comme le yacht, et qui porte une corne: Il faut que vous sachiez bâtir deux ou trois CAÏCHES de six, huit et douze pièces de canon, pour servir de galioles à donner des avis dans les armées navales, et faire la guerre aux petits corsaires. (Colbert.)

CAÏCUS, petit fleuve de l'ancienne Asie Mineure, dans la Mysie, coulait de l'E. au S.-O., passait près de Pergame, et versait ses eaux dans la mer Egée, en face de l'île de Lesbos. Il porte aujourd'hui le nom de Berghamak.

CAÏD s. m. (ka-id — de l'ar. *kaid*, chef). Nom donné, dans le Maroc, au gouverneur d'une ville, d'une province, ou à l'officier commandant une troupe d'au moins cinq cents hommes: La France a maintenu en Algérie l'institution des CAÏDS, mais en s'en réservant la nomination. (Bouillet.)

CAÏD (LE), opéra bouffon en deux actes et en vers libres, paroles de M. Sauvage, musique de M. Ambroise Thomas, représenté sur le théâtre de l'Opéra-Comique le 3 janvier 1849. Un amusant poème, une musique gaie, légère, heureuse, bientôt devenue populaire, assurément à cet ouvrage un rapide succès. Cependant, à notre avis, l'ensemble a un caractère de vulgarité, de familiarité et de parodie qui n'est pas celui de l'opéra bouffon, ni même de l'ancien opéra-comique. La partition fourmille assurément de motifs charmants; on retrouve dans l'harmonie, sous des dehors purquants, les formes scientifiques les plus pures; l'instrumentation est ravissante. D'où vient donc l'impression dont nous avons parlé? Probablement des costumes et du genre de pièces dont les hommes de goût ont vu avec peine le succès toujours croissant en France. Dans ces pièces, nul sentiment vrai et humain ne vient reposer l'esprit du spectateur des bouffonneries et des cascades des acteurs. Une alliance aussi persistante d'un art délicat et noble avec les côtés infimes du caractère humain nous paraît regrettable. Si elle n'a pas empêché M. Ambroise Thomas d'écrire une partition brillante, qui a assuré le succès d'une œuvre lyrique telle que le *CAÏD*, elle a inspiré une quantité vraiment trop considérable de méchantes opérettes qui ont imprimé à l'art un caractère trivial, en désaccord avec l'esprit français.

Un barbier venu en Algérie ne trouve pas à exercer son industrie; dans l'espoir d'obtenir 20,000 boudjous de récompense, il propose au *caïd* de lui faire connaître les gens qui se permettent de lui donner des coups de bâton pendant l'exercice nocturne de ses fonctions de magistrat. Le *caïd* accepte le marché, se promettant *in petto* de substituer la main de sa fille aux 20,000 boudjous. Mais le cœur de Biroteau appartient à M^{lle} Virginie, modiste de la rue Vivienne, qui est allée venue chercher fortune en Algérie, tandis que, de son côté, la fille du *caïd* est éprise d'un

tambour-major français. Pour abrégé : après une scène de méprise dans laquelle le barbier administre lui-même au caïd les coups de bâton dont il devait le préserver, le malheureux est amené à payer les 20,000 boudjous en échange d'un pot de pomnade, recette infail-
lible contre la bastonnade.

L'ouverture est vive et originale; les couplets de la diane, l'Amour ce dieu profane, et l'air le Tambour-major, ont de la rondeur et de la verve; le duo entre le barbier et la modiste est un morceau charmant. Le premier acte se termine par un excellent quintette, de voix seules d'abord, accompagnées ensuite par l'orchestre. Le second acte renferme une jolie romance accompagnée par la harpe; un nocturne gracieux pour soprano et basse : *O ma gazelle!* l'air si souvent chanté dans les concerts : *Plaignez la pauvre demoiselle*, qui est très-brillant; le trio comique dans lequel se trouvent quelques traits d'un goût douteux, imposés au compositeur par la nature du sujet. Le finale est un chef-d'œuvre de comédie musicale. Le succès du *Caid* s'est maintenu depuis dix-huit ans, et tout lui présage encore une longue et brillante carrière. Le rôle de Virginie a été un des meilleurs de Mme Ugalde. Hermann Léon chantait et jouait très-bien celui du tambour-major. Mlle Decroix, Sainte-Foy et Henri complétaient le personnel de la représentation. Nous allons donner deux morceaux extraits de ce charmant opéra, que tous les amateurs de bonne et spirituelle musique trouveront chez M. Léon Escudier, éditeur à Paris, rue de Choiseul.

CAID (CHANT ORIENTAL DU). De tous les charmants morceaux qui composent la partition du *Caid*, la romance de l'aimée, que nous transcrivons, et le joli chœur de femmes qui en scinde les deux couplets, sont à coup sûr les pièces les mieux réussies et les plus originales, au point de vue artistique, bien qu'elles soient moins populaires que les strophes d'*Al-Bajou* ou les chansons *rayonnantes* du tambour-major. M. Thomas, dans ces deux pages, a fait infidélité à sa muse toute française pour reproduire, avec un rare bonheur, la grâce voluptueusement rêveuse des langueurs orientales.

1^{re} STROPHE.

Je veux lui plai-re!

je veux lui plai-re! De parfums et d'es-

-sen-ce embau-inez mes cheveux! Es-say-

-ez, sur mon front, cet-te ga-zo-lé-

-gé-re; Fai-tes-moi bien belle à ses

yeux! Oh! que je sois bel-le, bien!

belle à ses yeux! Je veux lui

plai-re, je veux lui plai-re!

2^e STROPHE.

Je veux lui plai-re!

je veux lui plai-re, Je le sens, ouï! mon

cœur est ja-loux à son tour! A toute

autre au-jour-d'hui son-a-mour me pré-

te-re! Ah! pour con-ser-ver cet a-

-mour, Pour con-ser-ver tout son a-

-mour, Tout son amour, Je veux lui

plai-re; je veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

veux lui plai-re; Je veux, je

CAIE (COUPLETS DU). A cette Virginie, cette lingère fantaisiste, cette Parisienne goguenarde, lancée au milieu du carnaval algérien, Mme Ugalde avait donné, à force de verve et de cranerie, des proportions épiques. Avec quel mordant et quelle audace elle détaillait ces jolis couplets d'entrée, les spectateurs de l'Opéra-Comique, en l'an de grâce 1849, en ont gardé le souriant souvenir. On n'a pas remplacé la grande artiste dans ce rôle! La remplacera-t-on jamais?

Allegro.

Com-me la fau-vet-te, Tou-jours guille-

-ret-te, Lin-gè-re vi-ve et co-

-quet-te, Si-lôt le ma-tin, De sa chan-son-

-net-te Ro-dit gai-ment le re-

-train: Tra la la la la la la la la

la! Ah!

Tra la la la la la la la la

la! Ah!

Veut-on que l'acheteur donne? Voi-ci

le moy-en cer-tain: C'est de pa-ter sa per-

-son-ne, Au-tant que son ma-ga-sin!

DEUXIÈME COUPLET.

La toilette et l'étalage

Charment le cœur et les yeux,

Montrons donc, selon l'usage,

Ce que nous avons de mieux!

Comme la fauvette, etc.

Et à propos de ces deux petites perles, un

mot important. Nos lecteurs connaissent sans

doute le vague qui plane encore sur les lois

relatives à la propriété littéraire. Le *Grand*

Dictionnaire a-t-il ou non le droit d'emprunter

aux opéras dont il fait l'analyse une romance,

une chansonnette, enfin un morceau de son

choix? Question très-difficile à résoudre,

même par le juge Bridois, dont la méthode

expéditive est pourtant passée en proverbe.

Nous hésitions donc à entrer dans cette voie

semée de chausse-trappes. M. Léon Escu-

dier nous a généreusement tiré d'embarras

en nous permettant d'emprunter quelques

motifs aux chefs-d'œuvre dont il est l'heureux

et intelligent éditeur. Nous lui en témoignons

ici publiquement notre bien vive reconnais-

sance, et nous avons quelle raison de croire

que ses honorables confrères, qui sont aussi

les nôtres, ne seront pas moins bienveillants

que lui. On commence déjà à comprendre en

France que la lourde entreprise du *Grand*

Dictionnaire est une œuvre de dévouement

tout à fait étrangère à l'industrialisme, et les

sympathies intelligentes lui arrivent; voilà

tout ce qu'il demandait.

CAIDBEJA s. m. (ka-id-bé-ja). Bot. Syn. de

FORSKALÉE.

CAIDJI s. m. (ka-id-ji — de l'arabe *kaïd*, chef).

Batelier turc qui gouverne un caïque : *Après*

une nage vigoureuse d'une demi-lieue contre un

courant assez rapide, nos caïdjis nous débar-

quèrent au pied du château. (Th. Gaut.) *Les*

caïdjis sont de superbes gaillards, Arnautes

ou Armatoles pour la plupart, d'une beauté

mûle et d'une vigueur herculéenne. (Th. Gaut.)

CAÏDOS, héroïne grecque moderne, née à

Souli. Elle prit une part glorieuse à la guerre

que soutinrent, en 1792, les Souliotes contre

Ali-Pacha; et, quand ses compatriotes vou-

lurent traiter avec leur perfide ennemi, elle alla

se renfermer au monastère de Sainte-Véné-

rande, où Samuel s'était déjà retiré avec trois

cents Souliotes. Elle montra encore sa valeur

dans d'autres combats, et, après la bataille, elle

chantait les beaux faits d'armes en improvis-

ant des vers chaleureux, qu'elle accompa-

gnait de sa lyre. Elle mourut avant d'avoir vu

les Grecs reconquérir leur indépendance.

CAÏE adj. (ka-ie). Tranquille, paisible. Il

Vieux mot.

CAÏE s. f. (ka-ie). Mar. Nom que l'on donne en

Amérique à tous les bancs plats et à fleur d'eau.

CAÏENS adv. Ancienne forme du mot **CAÏENS**.

CAÏEPUT s. m. (ka-ie-putt). Syn. de **CAÏEPUT**.

CAÏER s. m. (ka-ie). Feuille de parchemin.

Il Paquet. Il Vieux mot.

CAÏÈRE s. f. (ka-iè-re — autre forme du

mot *cadrière*). Chaise; chaire à prêcher.

CAÏET (Pierre-Victor-Palma), historien et

érudit français. V. CAYET.

CAÏETA, ville de l'Italie ancienne, dans le

Latium, à l'O. de Minturnes, sur la mer Tyr-

rhénienne. Elle tirait son nom de la nourrice

d'Enée, à laquelle le héros phrygien avait élevé

un tombeau en cet endroit. C'est aujourd'hui

la ville de Gaëte.

CAÏETE, nom de la nourrice d'Enée, qui

suit ce prince dans ses voyages, et mourut

en arrivant en Italie. Enée lui éleva un tom-

beau sur la côte de la Grande Hespérie, à l'en-

droit même où se trouve aujourd'hui Gaëte,

dérivé du latin *Caïeta*, qui a pris son nom de

la nourrice d'Enée. Une semblable attention

ne doit pas étonner dans l'antiquité, où le rôle

joué par les nourrices était bien plus considé-

rable qu'il ne l'est aujourd'hui. Le sentiment

maternel, sentiment tout chrétien, était peu

développé chez les dames grecques et ro-

maines, dont la principale occupation consis-

ta à faire travailler leurs esclaves, et à s'oc-

cuper de leur toilette. La mère véritable, c'est

la nourrice; c'est elle qui reçoit l'enfant à sa

naissance et l'accompagne parfois jusqu'à son

dernier séjour. Presque nulle part, dans les

historiens comme dans les poètes, on ne re-

trouve la trace de la mère, tandis que celle de

la nourrice est partout. La mère des Gracques

ne s'est pas seulement distinguée par son cou-

rage et ses vertus, mais encore pour avoir été

la vraie mère de ses enfants.

CAÏEU ou **CAYEU** s. m. (ka-iéu). Bot. Petit

bourgeon ou bulbe qui se forme sur le côté

d'un bulbe ou oignon, comme dans la jacinthe :

La reproduction des arbres se fait par bou-

tures, celle des plantes par racines ou par

caïeux. (Buff.)

CAÏFFA ou **HAÏFA**, ville de la Turquie d'A-

sie, en Syrie, sur la Méditerranée, au pied du

mont Carmel, à 10 kilom. S. de Saint-Jean

d'Acre; 2,700 hab. Petit port avec un bon

mouillage, défendu par un fort. Prise par

Kléber en 1799.

CAÏGE s. f. (kè-je — lat. *caza*, même sens).

Maison, habitation. Il Vieux mot.

CAÏGNARD (Jean-Pierre), littérateur fran-

çais, né à Rouen vers le milieu du xvi^e siè-

cle, était chef du bureau des passe-ports à la

mairie de cette ville avant la Révolution. Il a

publié : *Voyage dans l'île de Man, avec des*

réflexions sur l'histoire des habitants, par Da-

vid Robertson, traduit de l'anglais (Rouen,

an XI, in-8°); *Fragments d'un manuscrit cel-*

tique trouvé à Rouen (Rouen, in-8°), fiction

dans laquelle l'auteur fait allusion à l'état de

la France sous le consulat de Bonaparte, et

aux avantages qu'elle doit recueillir du réta-

blissement de l'ordre et du culte.

CAÏGNART DE MAILLY, jurisconsulte et

révolutionnaire français, né à Mailly vers

1750, mort en 1823. Il était avocat lorsque

éclata la Révolution, dont il adopta avec ar-

deur les principes. Nommé administrateur du

département de l'Aisne, il montra une exalta-

tion démocratique qui le fit poursuivre comme

terroriste après le 9 thermidor. Il se rendit

alors à Paris, où il devint un des rédacteurs

du journal *l'Ami de la patrie*, et, bientôt après,

il fut nommé, grâce à Merlin de Douai, chef

du bureau des émigrés au ministère de la po-

lice. Destitué lors du coup d'État du 18 bru-

maire, il suivit la carrière du barreau jusqu'à

sa mort. D'après le *Dictionnaire des ouvrages*

anonymes de Barbier, Caïgnart est l'auteur des

tonnes XVI et XVII de *l'Histoire de la Révo-*

lution par deux amis de la liberté. Il fut l'édi-

teur des *Annales maçonniques dédiées à S. A. S.*

le prince de Cambacérès (1807, 8 vol, in-8°).

CAÏGNE s. f. (kè

marier. Ajoutons que Napoléon vint en aide à cette infortunée noblesse supportée. Caillava, retiré à Sceaux, y conserva longtemps sa santé et sa communicative bonne humeur. Fanatique enthousiaste de Molière, il parlait à tout propos de ce grand génie, et, concurremment avec M. Lenoir, il lui avait érigé un monument sur la façade de la maison où l'on a cru que Poquelin avait reçu le jour. Il montrait fièrement une bague dans laquelle était enchâssée une dent plus ou moins authentique de Molière. En 1779, il avait fait paraître le *Discours prononcé par Molière, le jour de sa réception posthume à l'Académie*; en 1802, il publia des *Études* sur l'auteur du *Misanthrope* et parvint à faire jouer, en 1803, le *Dépit amoureux*, qu'il avait refait en cinq actes. Le *Théâtre de Caillava* (Paris, 1781, 2 vol. in-80) contient les pièces suivantes : le *Jeune presomptueux* ou le *Nouveau débarqué*, comédie en vers et en cinq actes (représentée le 2 août 1769); le *Tuteur dupé*, comédie en prose et en cinq actes (représentée pour la première fois sur le théâtre de la Nation le 30 septembre 1765); les *Étreintes de l'amour*, comédie-ballet, en prose et en un acte (représentée pour la première fois sur le théâtre de la Nation le 1er janvier 1769); le *Mariage interrompu*, comédie en trois actes et en vers (même théâtre, 10 avril 1769); *Arlequin Mahomet* ou le *Cabriolet volant*, drame philosophico-comique-tragique extravagant, en trois actes et en prose (joué pour la première fois par les comédiens italiens ordinaires du roi, en 1770), avec une suite intitulée : *Arlequin cru fou*; le *Nouveau marié*, opéra-comique en un acte (1770); la *Bonne fille*, opéra-comique en trois actes (17 juin 1775); l'*Égoïsme*, comédie en cinq actes et en vers (19 juin 1777). Plusieurs de ces pièces sont précédées de préfaces, et en tête du recueil est un travail intitulé : *Mémoires historiques sur ses pièces*. Dans ces mémoires, l'auteur fait le naïf et plaisant récit de ses tribulations comiques; cette espèce d'avant-propos, qui n'est pas la plus mauvaise pièce du recueil, n'amusa guère les comédiens. On ne trouve pas dans les deux volumes de ses œuvres les *Mémoires grecs*, comédie en quatre actes et en prose (1791), ni le vaudeville de *Zist et Zest* (1796), ni *Athènes pacifiée* (1797, in-80), pièce dédiée à Agathopartès (Bonaparte). Outre ses œuvres théâtrales et les écrits déjà cités, Caillava a publié : le *Remède contre l'amour*, poème en quatre chants (Paris, 1762, in-80); le *Soupir*, ouvrage moral (Londres et Paris, 1772, in-12); *Contes en vers et en prose de feu l'abbé de Colibri*, ou le *Souper* (Paris, 1797, 2 vol. in-18), fantaisies plus que livres; *Essai sur la tradition théâtrale* (Paris, 1798, in-89); *Œuvres badines* (Paris, 1798, 2 vol. in-18); l'*Enlèvement de Ragotin* et de *Madame Bouillon* ou le *Roman comique déguisé*, comédie en deux actes, en prose (Paris, 1799, in-80), pièce non représentée. Caillava a laissé des *Mémoires* relatifs à sa vie, dont sa fille confia la révision et la publication à Lamoignon-Langon, contrariété et ami de l'auteur. Cet ouvrage renferme quantité de portraits littéraires et d'anecdotes relatives aux célébrités de l'époque.

CAILLA (Albert), troubadour albigeois du xiii^e siècle. On a de lui une *Satire contre les femmes*, pièce remplie de termes grossiers et obscènes.

CAILLAGE s. m. (ka-lla-je, 11 ml. — rad. cailler). Action de cailler ou de se cailler. Le *CAILLAGE* du lait.

CAILLARD (Abraham-Jacques), juriconsulte français, né en 1734, mort en 1776. Il fut l'élève et l'ami du célèbre Pothier, et devint un des meilleurs avocats du barreau de Paris. Il était si habile à saisir les affaires les plus compliquées et il les expédiait si promptement, que ses confrères l'avaient surnommé le *Mouton à quatre pattes*. Sous le parlement Maupeou, il fut un des quatre avocats qui consentirent à plaider et qu'on appela les *Quatre mendiants*, parce qu'on supposait qu'ils n'étaient mus que par le désir de gagner de l'argent.

CAILLARD (Antoine-Bernard), diplomate français, né en 1737 à Aignay (Bourgogne), mort à Paris en 1807. Il se forma aux affaires sous Turgot, son ami et son ancien condisciple, qui lui fit confier le poste de secrétaire de légation à Cassel (1773), à Copenhague (1775), puis à Saint-Petersbourg (1780). Il fut ensuite et successivement chargé d'affaires à La Haye (1785), ministre plénipotentiaire près des états généraux (1792), à la diète de l'empire, enfin à Berlin (1795), où il obtint de la Prusse la reconnaissance de la rive gauche du Rhin comme limite de la République. Sous le Consulat, il fut nommé chef des archives des relations extérieures et remplit un moment l'intérim du ministère des affaires étrangères. Il coopéra à la traduction des *Essais sur la physiognomie* de Lavater, et écrivit, un excellent morceau historique : *Mémoire sur la révolution de Hollande en 1787*, publié par M. de Ségur.

CAILLASSE s. f. (ka-lla-se, 11 ml.). Miner. Nom donné par les carriers aux couches fragiles des dépôts marins et lacustres de la partie inférieure du terrain tertiaire ou quaternaire, pierres très-dures qui servent quelquefois de pierres à aiguiser, et qui sont employées avec succès pour l'empierrement des routes très-fréquentées. Le mortier n'adhérant que très-imparfaitement à cette pierre, son emploi dans les maçonneries est proscrit.

CAILLAT s. m. (ka-lla, 11 ml. — rad. cailler). Lait caillé. || Vieux mot usité encore dans le Midi.

CAILLAU (Jean-Marie), médecin français, né à Gaillac en 1765, mort en 1820. Il sortit, en 1787, de la congrégation de la doctrine chrétienne, dont il faisait partie, s'établit à Bordeaux, y fit d'abord quelques éducations particulières et commença l'étude de la médecine en 1789. Après avoir exercé quelque temps son art pendant la Révolution, à l'armée des Pyrénées, il se rendit à Paris, où il prit le grade de docteur (1803). De retour à Bordeaux, il fit des cours publics, tout en se livrant à la pratique médicale, et fut nommé successivement dans cette ville vice-directeur de l'Ecole de médecine en 1815 et directeur en 1816. On a de lui un grand nombre d'opuscules, de mémoires et d'ouvrages, parmi lesquels nous nous bornerons à citer : *Avis aux mères de famille sur l'éducation et les maladies des enfants* (Bordeaux, 1796, in-12); *Journal des mères de famille* (Paris, 1797-1799, 4 vol. in-80); *Mémoire sur la dentition* (Paris, 1801, in-80); *Essai sur l'endurcissement du tissu cellulaire chez les nouveau-nés* (Paris, 1805, in-80); la *Callipédie* ou l'*Art d'avoir de beaux enfants* (1799, in-80).

CAILLAVET, sieur de Monplaisir, poète français du xvi^e siècle, né à Condom. Il servit d'abord dans les armées et fit les campagnes d'Italie. Il devint ensuite avocat au parlement de Bordeaux. La vive passion qu'il ressentait pour une dame nommée Mélinde le rendit poète, et ses pièces de vers ont été publiées à Paris pour la seconde fois en 1634.

CAILLE s. f. (ka-lla, 11 ml. — onomatopée, nom donné à l'oiseau à cause de son chant; ce mot se reproduit à peu près dans toutes les langues, avec des prononciations qui se rapprochent et des orthographe qui ne diffèrent qu'en apparence : hus lat., *quaglia*; pic, *coaille*; prov., *caïla*; catal., *qualla*; ital., *quaglia*, d'où s'est probablement formé le franc. *caille*. Les étymologistes renforcés, à qui cette rubrique banale : *Mot formé par onomatopée*, donne ordinairement le mal de mer, sont priés de recourir aux cent lignes qui terminent l'encyclopédie de *caille*. S'ils trouvent ces détails insuffisants, c'est qu'ils y mettront de la mauvaise volonté, ou que leur passion pour la science étymologique est décidément une maladie incurable). Ornith. Genre de gallinacés, voisin des perdrix ou, d'après quelques auteurs, sous-genre de perdrix comprenant un assez grand nombre d'espèces, dont une, qui est un oiseau de passage, est très-commune en France et fort estimée comme gibier : Si l'Angleterre a ses combats de coqs, la Chine a ses luttes de grilons et de caillies. (Journ.) Les CAILLIES ne se tiennent en Europe que l'été. (Buff.) Les CAILLIES ne s'appartiennent point : la foule des mâles éblouissants troublerait les mariages. (Buff.) La CAILLE prend le vent pour faire les grandes traversées. (Buff.) Les CAILLIES se plaisent beaucoup dans les hautes montagnes. (Brill. Sav.) La CAILLE est, parmi le gibier proprement dit, ce qu'il y a de plus mignon et de plus aimable. (Brill. Sav.) Les bois retentissent du chant monotone des CAILLIES. (Chateaub.) Enfin la CAILLE, invisible et obstinément tapie dans l'herbe, faisait entendre sa note stridente et claire, dont le grincement métallique des cigales semblait former la basse continue. (Alex. Dum.)

— Fam. Terme d'amitié dont on se sert avec les enfants et quelquefois avec les jeunes femmes : Viens ici, ma CAILLE. Baïse-moi, ma petite CAILLE.

— Loc. fam. *Caille coiffée*, Femme galante. Cette locution a vieilli; il en est resté le mot *caillette*, qui se prend souvent dans le même sens.

— Loc. prov. *Chaud comme une caille*, Très-chaud : Ce bébé, dans sa pelisse fourrée, est CHAUD comme une CAILLE.

Pour l'amour et la liberté, Il était plus chaud qu'une caille.

BÉRANGER.

|| Buffon a reconnu qu'il y a plus de chaleur dans les caillies que dans les autres oiseaux; c'est de là certainement qu'est venue l'expression proverbiale; et c'est sur cette propriété qu'Antoine Mizauld, médecin français du xvi^e siècle, a basé, dans un des livres de ses *Centuries*, la précieuse recette suivante : « Mâris qui voulez être aimés de vos femmes, vous n'avez qu'à prendre un couple de caillies dont vous extrairez les deux cœurs pour les porter sur vous, à savoir : le mari celui du mâle, et la femme celui de la femelle, et vous pouvez compter que vous ferez très-bon ménage. »

— Hist. ecclés. *Évêque des caillies*, Nom que l'on avait donné à l'évêque de l'île de Caprée, parce qu'il percérait la dîme sur la vente des caillies qui foisonnent dans son île, ce qui lui constituait, dit-on, un revenu annuel de 40 et même de 50,000 fr.

— Erpét. *Caille-tortue*. A Lyon, syn. de TORTUE.

— Homonymes. Caille, caillies et caillent, du v. Cailler.

— Encycl. Les *caillies* forment, dans l'ordre des gallinacés, un genre voisin des perdrix, auxquelles plusieurs auteurs les ont même réunies comme simple section. Elles ont pour

caractères essentiels : un bec court, plus large que haut, à mandibule supérieure courbée; des narines latérales, à moitié fermées par une membrane; les yeux n'ont jamais, en arrière ni sur le pourtour, d'espace dépourvu de plumes, comme chez les vraies perdrix; les ailes, de longueur médiocre, ont le plus souvent la deuxième penne plus longue que les autres; la queue est courte, ordinairement composée de quatorze pennes étagées et arrondies; enfin les pieds ont des tarses lisses et dépourvus d'éperons.

Les *caillies* habitent en général les régions chaudes de l'ancien continent; celles qui s'approchent le plus des contrées froides les quittent aux approches de l'hiver, pour gagner des climats plus doux. Une seule espèce se trouve en Europe, encore même y est-elle seulement de passage; c'est la *caille vulgaire*. Cet oiseau, long de 20 centimètres environ, a le haut de la tête varié de noir et de rougeâtre avec trois bandes longitudinales; le dos brun, varié de jaunâtre et de noir; la gorge entourée de deux bandes d'un brun noirâtre; la poitrine et les flancs roux clair; le ventre blanchâtre; le bec et les pieds couleur de chair. Les vieux mâles ont la gorge d'un brun noirâtre, mais sans bandes autour. La femelle a la gorge blanche, sans bandes, le dos plus foncé et le plumage d'un roux clair. Enfin, on trouve des variétés accidentelles blanches ou blanchâtres, en tout ou en partie. Quant à la variété noire, elle ne se produit qu'en domesticité, et paraît due au chènevis qui forme la nourriture de ces oiseaux.

La *caille* diffère de la perdrix, non-seulement par ses caractères, mais aussi par ses mœurs. Ses instincts peu sociables la portent à vivre dans l'isolement; elle est polygame; les mâles ne passent avec les femelles que le temps de l'amour, et les abandonnent au moment de la ponte; ces dernières font beaucoup d'œufs et sont seules chargées de les soigner. Plus robustes que les jeunes perdrix, les caillies, à peine éclos, commencent à courir, et ne tardent pas à pouvoir se passer des soins de la mère. Alors toute la famille se disperse, et, à partir de ce moment, les *caillies* se trouvent rarement réunies; elles ne se rapprochent de nouveau qu'à l'époque des voyages, pour lesquels elles choisissent un vent favorable qui les aide à franchir les mers; mais si le vent vient à changer durant la traversée, elles ne peuvent arriver jusqu'à terre et tombent en foule. S'il se trouve un navire à leur portée, on les voit s'abattre dessus par bandes innombrables. Comme elles ont rarement cette bonne fortune, elles sont englouties par les flots, après avoir lutté quelque temps à la surface par un effort désespéré.

On a cru autrefois que les *caillies*, voyageant par couples, se reposaient en pleine mer lorsqu'elles étaient fatiguées; elles descendaient à la surface de l'eau, s'y posaient sur le côté, et, étendant l'aile opposée comme une voile, glissaient sur la mer comme une embarcation au gré des vents. D'après plusieurs naturalistes, elles poussaient même la précaution jusqu'à se munir, en partant, d'un petit morceau de bois qui leur servait de radeau quand elles étaient lasses de voler. Pliny leur fait porter trois petites pierres dans le bec pour se lester contre le vent. D'après Oppien, au contraire, la *caille* laisse tomber une à une ces trois pierres, pour s'assurer qu'elle a dépassé la mer. Bien des personnes croient encore qu'aux approches des froids, ces oiseaux s'enfoncent dans des trous creusés en terre pour y passer l'hiver, comme les marmottes. On a été jusqu'à dire que les *caillies* s'engendraient des vents jetés sur le rivage par la mer, et qu'elles revêtent diverses formes successives en grossissant, jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à leur état définitif. Nous n'en finirions pas si nous voulions rapporter tous les contes défilés à ce sujet. Rapportons néanmoins encore un préjugé trop répandu : en même temps que les *caillies*, part et arrive le rôle des genêts, oiseau solitaire et voyageur comme elles; on l'a pris pour leur guide et leur chef; de là le nom de *roi des caillies* qu'on donne au rôle dans nos campagnes.

Les *caillies* commencent à nous quitter vers le mois de septembre; c'est vers le soir et pendant une partie de la nuit qu'elles se disposent à partir. Elles traversent la Méditerranée pour se rendre en Afrique, où elles se répandent, dit-on, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Elles se reposent sur les îles et les rochers qu'elles rencontrent dans leur traversée. C'est une grande source de revenu pour les habitants de la Morée et des îles du Levant; la fatigue qu'elles ont éprouvée dans la route paralyse leurs mouvements et permet de les prendre avec la plus grande facilité; aussi ces peuples disent-ils que la Providence leur envoie ces oiseaux, qu'elle prive dans ce but de la faculté de voler. Là, on les prend en grand nombre pour les saler et les expédier dans divers pays. La dîme perçue sur les *caillies* qui arrivent dans l'île de Caprée s'est élevée jusqu'à la somme de 50,000 francs. Quant aux causes de ces voyages, nous renverrons, pour de plus amples détails, aux articles généraux OISEAUX et MIGRATIONS. Quelques individus retardataires passent l'automne et l'hiver dans notre pays, en choisissant les situations les mieux abritées. C'est au commencement d'avril qu'on voit paraître dans nos provinces méridionales les premiers individus émigrants, et vers la fin de ce mois qu'ils arrivent dans le nord de l'Europe. Les

jeunes, qui viennent quelques jours plus tôt, se tiennent dans les prairies, et ont pour cette raison reçu des chasseurs le nom de *caillies vertes*. Plus tard, ces oiseaux se répandent dans les moissons, les chènevières, les genêts, les bruyères, les champs de sarrasin, les buissons, très-rarement dans les bois; on leur donne alors le nom de *caillies grasses*.

Les *caillies*, surtout les individus du sexe mâle, sont d'un naturel très-quarrelleur; et depuis longtemps on a exploité cet instinct pour en faire un objet d'amusement, en dressant ces oiseaux à se battre; ces sortes de combats étaient en grande faveur chez les anciens, et paraissent même avoir été, en quelques endroits, une institution pour ainsi dire politique. Ainsi, Solon voulut que les jeunes gens pussent assister aux combats de *caillies*, afin d'y puiser des leçons de courage. Il est parlé dans Pétrole de deux choses que Trimalcion aimait, dit-il, par-dessus tout : les danses de corde et les combats de *caillies*. Les combats de *caillies* étaient fort à la mode chez les Romains; plusieurs empereurs se plaisaient puérilement à ces étranges spectacles, et faisaient élever des *caillies* exprès pour avoir le plaisir de les voir se battre et s'entre-tuer. Il n'est pas étonnant que Néron ait eu ce goût-là; mais il l'est davantage qu'Auguste et même Antoine aient, eux aussi, pris grand plaisir à voir combattre des *caillies* et des coqs, comme le rapporte Plutarque, dans sa *Vie d'Antoine*. On raconte même qu'Auguste punit de mort un préfet d'Égypte coupable d'avoir fait servir sur sa table une *caille* que ses victoires avaient rendue célèbre. Cette fantaisie était si commune, qu'on lui avait donné un nom propre, *εραυαρία* (la manie des *caillies* ou la caillomanie), comme on l'apprend d'Athénée (liv. XI, ch. iii). Il y avait des maîtres pour exercer les *caillies* à se battre, et qui gagnaient de quoi vivre dans ce singulier métier. Les combats de *caillies* sont encore fort goûtés de nos jours dans quelques villes d'Italie.

La Bible nous apprend que les *caillies* servaient de nourriture au peuple juif dans le désert, après sa sortie d'Égypte (Exode, 16, 13; — Nombres, 11, 31; — Psaumes, 105, 40). Les historiens anciens, en effet, et entre autres Diodore de Sicile, nous disent qu'à l'Arabie Pétrée et les parties de l'Égypte limitrophes sont visitées à certaines époques de l'année par des quantités innombrables de *caillies*, qui ne volent qu'à quelques pieds de terre, ce qui permet aux habitants de les prendre à la main (Hérodote, 2, 77). Des recherches faites par des savants modernes, il résulte que la *caille* dont il est fait mention dans la Bible ne répond pas précisément à la *caille* de nos pays (*trao colurnia*), mais à une espèce particulière, nommée par les Arabes *katha*. Le *katha*, ou *caille* arabe, vit dans l'ancien pays des Moabites et des Édomites; dans la Syrie tout entière, et principalement aux environs d'Alep. Ces oiseaux s'y rencontrent en troupes immenses et sont de la grosseur d'une tourterelle. Les populations arabes de la Syrie en tuent de grandes quantités à coups de bâton et s'en régalaient. Bien que leur chair soit sèche et flandreuse.

Les *caillies* dont il est parlé dans la Bible, comme nous venons de le dire, ont été de la part des savants l'objet d'assez vives discussions. Quelques auteurs ont prétendu que le mot hébreu *selou*, dont la Bible se sert, ne désigne nullement un oiseau; les uns ont voulu y voir des sauterelles (ou saut, en effet, que plusieurs peuples, et entre autres les Arabes, sont grands amateurs de ces insectes — v. le mot SAUTERELLE); Rudbeck et Ehrenberg ont voulu y voir des poissons volants. Mais ces hypothèses sont entièrement gratuites; et, du reste, il y a une preuve concluante qui doit servir à déterminer l'identité du *selou* en question, c'est que le mot arabe *selou*, qui en est la transcription exacte, est encore aujourd'hui employé dans le sens de *caille*. Un autre fait qui a encore donné lieu à quelques explications divergentes, c'est qu'après avoir mangé de ces *caillies*, un grand nombre d'Israélites moururent. On a dit que ces *caillies* s'étaient empoisonnées en se nourrissant de graines d'ellébore ou d'autres plantes vénéneuses, fait rapporté par plusieurs écrivains de l'antiquité (Pliny, 10, 33); mais il est beaucoup plus simple et aussi plus vraisemblable de penser que ces cas de mort subite ont été déterminés par de véritables indigestions, souvent mortelles dans les pays chauds, et qui s'expliquent par la voracité avec laquelle les Israélites se jetèrent sur cette nourriture inattendue, après un jeûne long et pénible.

Nos *caillies* ont le vol plus vif que les perdrix, mais elles ne se décident à prendre leur essor que dans le cas d'un danger imminent. Pendant le jour, elles se tiennent dans les chaumes des blés et dans les couverts; elles se laissent approcher de très-près, se contentant de courir devant le chasseur avec une grande agilité, ou se tenant immobiles, bloties au soleil. En général, elles ne consentent à se lever que lorsqu'on est sur le point de les prendre avec la main.

Comme ces oiseaux ont la réputation justement méritée d'être un de nos meilleurs gibiers, comme leur chair, de l'aveu de tous les gourmets, est des plus exquis, l'homme a inventé mille moyens pour les prendre. La véritable saison pour la chasse des *caillies* est en août et septembre, époque où les caillies

teaux ont ordinairement pris toute leur croissance, et où les individus des années précédentes ont acquis tout leur embonpoint. Cette chasse a lieu au fusil ou avec des filets, dont les principaux sont le *halier* et la *tirasse*. La chasse au fusil se fait de la même manière que pour les perdrix; mais, comme les *cailles* sont presque toujours seules, ou au plus deux ou trois ensemble, excepté aux époques de leur départ et de leur arrivée, on n'en fait guère lever plus d'une à la fois. Elles partent presque sans bruit d'ailes, en faisant entendre un petit cri d'effroi et en volant en ligne droite assez près de terre. Il n'est pas difficile de les tuer; pourtant, lorsqu'elles prennent leur vol, il vaut mieux les laisser filer quelques pas avant de tirer, parce qu'au départ elles font deux ou trois petits crochets. La chasse au fusil est très-usitée dans les environs de Marseille, à l'époque où les *cailles* se disposent à retourner en Afrique. On y fait usage le plus souvent d'appeaux vivants, auxquels on a eu la barbarie de crever les yeux. Ces appeaux sont de jeunes mâles que l'on conserve d'une année à l'autre. Enfermés dans des cages que l'on suspend aux endroits où la chasse doit avoir lieu, ils chantent tout le long du jour, attirant autour d'eux de nombreuses victimes. Deux heures après le soleil levé, le chasseur se rend sur les lieux, sans chien, il bat les vignes doucement et à petit bruit; puis, après cette première tournée, il en fait une seconde accompagnée d'un chien, afin de faire lever les *cailles* qui ne sont pas encore parties. Quelques-uns disposent autour du terrain où sont placés les appeaux, des filets dans lesquels les *cailles* viennent se jeter à mesure qu'on les fait partir. De cette manière, on peut prendre jusqu'à 1,500 ou 2,000 *cailles* pendant les cinq ou six semaines que dure cette chasse. Mais ces filets, qui sont de soie verte, coûtent très-cher, et il n'y a que les gens riches qui les emploient dans les vignes encloses de murs qui environnent leurs bastides. La chasse au halier se pratique de deux manières: avec un appeau ou une *chanterelle*, c'est-à-dire une *caille* femelle qui sert d'appelant. Pour habiter cette *caille* à chanter, on l'enferme dans un lieu obscur où, soir et matin, on lui donne du millet à la lueur d'une lampe allumée; on bat de temps en temps l'appeau auprès d'elle pour lui apprendre à rappeler. Lorsqu'elle est instruite, on la porte au champ où l'on veut chasser, et on la place dans une cage autour de laquelle on dispose des haliers. La chanterelle ne tarde pas à attirer dans le piège tous les mâles qui sont à portée de l'entendre. Comme la précédente, la chasse à la tirasse se pratique de deux manières: avec un appeau ou un chien couchant. Dans le premier cas, elle a lieu une heure avant le coucher du soleil, moment du jour où les femelles se promènent, et où les mâles les recherchent avec le plus d'empressement. Elle se fait dans les prairies et les blés verts. Le chasseur étend le filet sur les herbes et se cache derrière un buisson, ou se couche à plat ventre contre terre; là, il se sert de l'appeau pour attirer insensiblement les *cailles* sous la tirasse, et, à mesure qu'elles approchent, il diminue graduellement le son; enfin, lorsqu'il juge qu'elles sont sous le filet, il se lève vivement et y jette quelque chose, afin de les effrayer et de les forcer à s'élever. Cette chasse n'est possible que par un temps sec, parce que les *cailles* n'aiment point à se mouiller dans les herbes. On ne doit pas répondre avec l'appeau à tous les mâles qu'on entend chanter, parce qu'ils n'ont pas tous la même voix; il vaut mieux s'attacher à ne répondre qu'au premier que l'on a entendu. Une *caille* manquée ne se reprend jamais; on dit alors qu'elle est *rabattue*. La chasse au halier avec l'appeau ou la chanterelle, ainsi que celle à la tirasse avec l'appeau, se pratique au printemps, à l'époque des amours. En automne, on chasse à la tirasse avec un chien couchant bien instruit à arrêter la plume. On choisit un temps calme, et on a soin de quêter sous le vent. Dès que le chien est en arrêt, deux hommes déploient la tirasse, s'avancent doucement jusqu'à ce que le chien en soit couvert, et font un certain bruit de manière à forcer le gibier à prendre son essor. S'il n'y a qu'une seule personne, elle se servira d'un bâton long de 1 m. à 1 m. 50, et garni à son bout d'une pointe de fer qui sert à l'enfoncer en terre. Le chasseur plante ce bâton à droite ou à gauche du chien, à une distance égale à la moitié de la largeur de la nappe; il y attache un des cordeaux de ce filet à 20 ou 25 centimètres de terre, et, tenant le bout opposé, il s'éloigne du piquet de toute la longueur de la corde, afin de déployer la nappe; il la ramène ensuite vers le chien, jusqu'à ce que le piquet, le chien et lui-même se trouvent sur une seule ligne. Il abandonne alors son cordeau et effraye le gibier pour s'en emparer.

— Linguist. Le mot *caille* est d'origine germanique; le français n'a pas cru devoir, pour le nom de cet oiseau, créer un dérivé du latin *coturnix*, que nous examinerons tout à l'heure. Les autres langues néo-latines ont agi sur ce point comme le français, et le vocabulaire germanique mis à contribution a passé dans l'italien *quaglia*, l'ancien espagnol *coaila*, le portugais *calha*, le catalan *guatla*. Les patois français nous offrent des variantes intéressantes: le picard *coaille* et *caille*, le wallon *quate*, le provençal *calha*, identique à la forme espagnole. Tous ces mots supposent un primitif *quagila*, qu'on retrouve, en effet, sous

cette forme dans le bas latin. Quelques autres langues romanes semblent avoir directement formé le nom de la *caille* par onomatopée; telles sont le valaque *prepelstet* ou *pitpelacc*, le sarde *circuri*, le piémontais *cerlach*. *Quagila* n'est pas autre chose que la transcription d'un mot germanique sous une forme flamande, *quackele*, qui doit probablement se rattacher aux formes germaniques parallèles *wachala* et *wachiel*, que présentent l'ancien haut-allemand et l'allemand moderne. M. Pictet rapproche *wachala* du mot sanscrit *wartaka*, espèce de *caille*, plus exactement nommée *perdia olivacea*, le *r* est remplacé par *l*, et le *k* aurait changé de place. Or, le mot sanscrit *wartaka* a une étymologie à peu près certaine. M. Pictet fait dériver ce mot de la racine *urt* ou *vart*, tourner, retourner (comparez le latin *vertere*), par allusion à l'habitude de la *caille* de se rouler à terre comme la perdrix. M. Pictet cite, à l'appui de son explication, l'observation suivante, consignée par Aristote dans son *Traité des animaux*: « Les oiseaux qui n'ont pas l'aile bonne, dit-il, et qui s'élèvent peu de terre, aiment à se rouler dans la poussière; tels sont la poule, la perdrix, l'attagas, l'alouette, le faisan, etc. » Le nom sanscrit de la *caille* ne se retrouve pas seulement dans les langues germaniques. Il a encore passé en indoustani, où il est devenu *bater*, en persan *wardaj*, *wardidj*, *watak*, en kourde *wardi*; comparez encore l'afghan *vordek* et *verdek*, et le turc *ördek*, qui désignent, non pas la *caille*, mais le canard. Le grec lui-même nous fournit un élément de comparaison avec un nom de la *caille*: *ortux*. En effet, *ortux*, qui doit être écrit avec un digamma *Fortux*, équivalant à *ortux*, suppose un thème *Fortugo* ou *vortugo*, qui lui-même suppose rigoureusement une forme sanscrite *vartaga*. *Vartaga* n'est pas, à la vérité, précisément *wartaka*; cependant, au fond, c'est la même racine, le suffixe avec lequel elle est composée diffère seul. *Ga* veut dire qui va, et se retrouve, par exemple, dans le nom commun à la grenouille et au singe, *plava-ga*, qui va en sautant, *pata-ga*, oiseau, qui va en volant; *varta-ga*, qui va en se roulant. Les langues slaves, elles aussi, ont utilisé ce radical, mais elles l'ont approprié à l'alouette; la confusion entre deux espèces aussi voisines se conçoit et s'explique facilement.

Le latin *coturnix*, que nous avons vu tout à l'heure, reste en dehors de ce groupe étymologique, bien que quelques philologues aient prétendu y voir une altération du mot grec *ortux*, *ortugos*. Festus dit que ce nom a été donné à la *caille* à cause de son cri; cette assertion se trouve confirmée d'une façon inattendue par les résultats de la science moderne de la philologie. Si l'on admet l'ingénieuse théorie de M. Pictet, *coturnix* correspondrait phonétiquement à un mot sanscrit *katurana*, se décomposant en *katur*, après, après, percant, et *rana* ou *ranaka*, cri, son, de ran, sonner. Dans cette hypothèse, *coturnix* serait pour *coturanix*. M. Pictet invoque les analogies de *katur-rana*, littéralement: qui a le cri percant, un des noms sanscrits de la grenouille. Cette racine *ran* aurait encore fourni aux langues celtiques des dérivés désignant la *caille*; par exemple, le cymrique *rhinc*, le cornique *rinc*, *caille*, *rinciau*, crier comme une *caille*. Le sens primitif de crier est, en effet, très-apparent dans cette locution cymrique *rhinc y tes*, le criard de la chaleur, du foyer, c'est-à-dire le grillon.

Un autre nom de la *caille*, qui est encore fort caractéristique, est le sanscrit *lava* ou *lava*, qui s'applique en même temps à l'action de faucher, de moissonner. La *caille* a été ainsi appelée la moissonneuse, parce qu'on avait remarqué que, comme la perdrix et l'alouette, elle coupe les épis avec son bec pour manger le blé. Par suite d'une bizarre coïncidence, c'est de cette même racine *lav* ou *lav*, détruire, couper, d'où vient *lava*, qu'il faut, suivant M. Pictet, faire venir le nom européen du lion, le destructeur par excellence, *leo*. Ainsi, la *caille* et le lion ont reçu le même nom. C'est ce qui explique pourquoi *lauch*, en persan, désigne non-seulement la *caille*, comme en sanscrit, mais encore le milan; ce sont deux destructeurs dans des ordres différents. A côté de *lava*, il a dû exister un thème *lavara*, comme le prouve suffisamment la présence de l'arménien *tor*, *caille*. C'est à *lavara* que doit être rattachée toute la série germanique des noms de la *caille*, que nous avons déjà vue confondue tout à l'heure pour la terminologie avec l'alouette. L'anglo-saxon *lawere*, l'écosse *lawerock*, le néerlandais *leaverck*, l'allemand *lerche*, l'anglais *lark*, le suédois *lerka*, supposent, en effet, un diminutif de *lavara*, qui serait *lavarak*. Nous terminerons cette étude générale sur les différents noms de la *caille* par une remarque curieuse faite par M. Pictet: c'est que les termes qui désignent la *caille* sont en général des onomatopées, et que, lors même qu'ils ont un sens spécial, ils revêtent ordinairement la forme d'un dactyle, une longue et deux brèves, imitatif du cri de l'oiseau; ce qu'on pourrait encore exprimer musicalement, pour le rythme, bien entendu, par une noire et deux croches. Ainsi le sanscrit *wartaka*, le persan *karkarak*, *karchagar*, l'ancien allemand *wachala*, le lithuanien *paipala*, *putpela*, le russe *perepoit*, le bas latin *quagilla*, le géorgien *intgeri*, l'éthiopien *phorporath*, le basque *pospolint*, l'abonais *potpoloshke*, sont tous de trois syllabes.

Caille (CHANT DE LA), paroles françaises de J. Barbier, musique de Beethoven. Après l'*Adélaïde*, la *Caille* est la mélodie la plus développée de Beethoven; nous disons *mélodie* parce qu'il existe de ce maître des airs détachés d'une dimension encore plus étendue. Tout a été dit sur le *Chant de la Caille*; ce serait puérilité ou sottise vanité de notre part d'entrer dans une analyse minutieuse de ce chef-d'œuvre, que nos lecteurs connaissent par cœur et ont commenté en eux-mêmes d'une manière qui nous dispense de toutes réflexions.

Larghetto.

En-tendez-vous, dans le sil-lon loin-

- tain? Crai-gnez Dieu! crai-gnez

Dieu! Chan-te la cail-le au ma-tin.

En vo-le-tant de buisson en buis-

- son, Au la-bou-reur el-le dit sa chan-

- son: Ai-mez Dieu! aimez Dieu! Ce Dieu si

ten-dre, Si clé-ment et si

bon! Si clé-ment et si

bon! Chant clair et

doux qui, parfois dit en-cor: Lou-ez

Dieu! louez Dieu! Ce Dieu vous garde un tré-

- sor! Sa bonté répand ses dons sur vos

pas. Fils de la terre, ne l'ou-bli-ez

pas. Gloire à Dieu! gloire à Dieu!

Qui vous nour-rit i-ci-bas,

Qui vous nour-rit i-ci-bas!

Allegro molto.

Quand la tem-

Adagio.

- pé-te mugit en cour-roux, Pri-ez

Dieu! pri-ez Dieu! C'est lui qui veille sur

Allegro.

vous. Si les com-

Allegretto.

- bats glacent ton cœur d'ef-froi,

2

Crois en Dieu! Crois en

Dieu! Ses an-ges sont a-vec

toi. Quand la tem-pé-te mu-

- git en courroux, Pri-ez

Dieu! pri-ez Dieu!

Si les com-bats glacent ton cœur d'ef-

troi, Crois-en Dieu! crois en

Dieu! Crois en Dieu! Ses

an-ges sont a-vec toi;

Ses an-ges mé-me se-ront a-vec

toi! Crois en

Dieu! crois en Dieu! Crois en

Dieu! Ses an-ges mé-

me se-ront a-vec toi!

CAILLE (Jean DE LA), littérateur français, né à Paris, mort en 1720. Il exerça la profession d'imprimeur, puis celle de libraire, et publia une *Histoire de l'imprimerie et de la librairie* (Paris, 1689, in-4), ouvrage peu estimé, auquel il ajouta, vers 1694, sous forme de cartons, des additions rectificatives ou complémentaires. On lui doit en outre une *Description de la ville et des faubourgs de Paris en vingt-quatre planches*, etc. (Paris, 1714, in-fol.).

CAILLE (DE LA), célèbre astronome français. V. LACAILLE.

CAILLÉ, ÉE (ka-llé; il mil.) part. pass. du v. Cailler. Congulé, figé: Lait CAILLÉ. Sang CAILLÉ. Le lait CAILLÉ est acide, parce qu'il s'est formé un acide particulier appelé lactique. (A. Rion.) Son corps était couvert de meurtrissures, livide et teint de sang CAILLÉ.

— Temps caillé. En Normandie, Etat du ciel, lorsque les nuages sont moutonnés, formés en petites masses qui ressemblent à des grumeaux.

— s. m. Lait coagulé: Nous avons mangé du CAILLÉ. Le CAILLÉ est raffraichissant. Matière caseuse qui reste dans le lait, après la séparation de la crème et du petit-lait.

— Chim. Nom que l'on donne quelquefois à des précipités blancs qui ont la consistance du lait caillé.

CAILLÉ ou **CAILLIÉ** (René), voyageur français, né à Mauzé en 1799, mort en 1838, était fils d'un boulanger. Il perdit fort jeune ses parents et reçut, pour toute instruction, quelques notions de lecture et d'écriture. Le *Robinson Crusé* de Daniel de Foë lui étant tombé par hasard entre les mains, il sentit naître en lui cette passion ardente des voyages qui devait remplir sa vie. A peine âgé de seize ans, et n'ayant que 60 fr. pour toutes ressources, il se rendit à Rochefort, où il s'embarqua pour le Sénégal. De là, il passa à la Guadeloupe, retourna à Saint-Louis en 1818, fit partie de l'expédition conduite par Adrien Partarrien dans le Bondou, à travers les pays de Djolaf et de Foutah, puis revint en France afin de se guérir de la fièvre. Dès qu'il eut recouvré la santé, Caillé conçut le projet de pénétrer dans les régions inconnues de l'Afrique centrale. Entraîné par son idée fixe, il reprit, en 1824, la route du Sénégal. Il passa près d'une année chez les Maures de la tribu de Berakera pour y apprendre l'arabe, les mœurs du désert et s'initier aux pratiques de l'islam, se fit indigotier afin de ramasser quelque argent qu'il convertit en marchandises, et résolut alors d'aller à Tombouctou, d'où nul voyageur n'était encore revenu. Dans ce but, il revêtit le costume arabe, prit le nom d'Abdallahi, se fit passer pour un esclave égyptien, enlevé d'Alexandrie par l'armée française, puis conduit au Sénégal, affranchi par son maître et cherchant à cette heure à regagner sa patrie, il se rendit, en 1827, à Cacondy, où il se mêla à une caravane de marchands mandingues qui partait pour le Niger. Un négociant français, dont il avait fait la connaissance, l'avait recommandé à un chef noir nommé Ibrahim, qui allait à Cambaya. Ce fut avec ce guide qu'Abdallahi, ou René Caillé, se mit en route, avec une petite quantité d'objets d'échange, pesant à peu près cent livres; un fellah ou foulah portait sur sa tête le mince bagage du pauvre et courageux voyageur. Il traversa le pays d'Irnanke, puis le Foutah-Dialon, et, le 10 mai, après un mois de route, arriva à Cambaya, lieu de naissance d'Ibrahim: il s'y reposa jusqu'au 30 mai, puis se dirigea vers le Kankara avec une quinzaine de compagnons conduits par un vieux noir nommé Lamfia. Le 11 juin, il arriva sur les bords du Niger, large en cet endroit de neuf cents pieds, qu'il traversa dans un bateau en une demi-journée. Malgré la saison pluvieuse et une blessure qu'il avait au talon, l'intrépide voyageur se mit en marche et arriva au village d'Ouassoulo, puis, le 3 août, à celui de

Timé, l'a, sa blessure se rouvrit, et pour comble de malheur il fut atteint du scorbut, le 10 novembre, et ne dut la vie qu'aux soins d'une bonne vieille qui lui avait offert l'hospitalité.

Le 9 janvier 1828, l'intrépide voyageur se remit en route, avec une escorte de cinq cents nègres et négresses, suivie de quatre-vingts ânes qui portaient les bagages de la caravane. Pendant deux mois de marche vers le nord, Cailié traversa le pays des Foutahs Bambaras, qui lui firent bon accueil; il entra enfin le 21 février sur le territoire du roi de Djenné. Le 11 mars, après avoir traversé deux branches du Niger (ou Dholi-bâ), il arriva à Djenné, ville enclavée dans une grande île. Le chef de la ville reçut fort bien Cailié et lui permit de demeurer à Djenné. Il fit, en outre, la connaissance d'un chérif qui lui prit en amitié et lui facilita les moyens de vendre sa pacotille et d'acheter des étoffes du pays, qui étaient d'un grand débit à Tombouctou. Ce chérif lui procura, en outre, une embarcation pour Tombouctou, avec une lettre de recommandation pour un négociant de cette ville, et des provisions. Cailié lui donna en retour son fameux parapluie, qui, paraît-il, avait produit à Djenné un merveilleux effet et qui combla tous les vœux du chérif. Le 23 mai, Cailié s'embarqua sur un petit bateau chargé de marchandises sèches et d'une vingtaine d'esclaves à vendre (les esclaves valent à Djenné de 35 à 40,000 cauris, c'est-à-dire 150 à 200 fr.). « Vers deux heures, dit le *Journal* de Cailié, nous atteignîmes le majestueux Niger, qui vient lentement de l'ouest à l'est; très-profond en cet endroit, il a trois fois la largeur de la Seine au Pont-Neuf; ses rives sont très-basses et très-découvertes. » Deux jours après, la cargaison fut transportée sur un bateau plus grand, faisant partie d'une flottille de six autres, allant tous à Cabra. Le 1^{er} avril, après cinq semaines d'une navigation fort pénible, Cailié arriva au vaste lac Debo (Dhibou, Dyebo, Dibbi), où il remarqua trois îles auxqueltes, suivant l'usage des navigateurs, il donna des noms : il les appela *Îles Saint-Charles, Marie-Thérèse* et *Henri*, en l'honneur du roi de France, de sa fille et du duc de Bordeaux. Le 12, la flottille arriva à Cabra, port de Tombouctou; il en partit le lendemain, à trois heures, et arriva enfin, à la fin du jour, à cette capitale du Soudan, à cette fameuse et mystérieuse ville de Tombouctou, le but de ses desirs depuis longtemps. Parfaitement reçu par le négociant auquel il était adressé, Cailié, toujours sous le nom d'Abdallahi, put se livrer à ses observations sur la ville et ses habitants, en ayant soin toutefois d'employer les plus grandes précautions. Cailié demeura quinze jours à Tombouctou, puis il quitta son hôte, qui lui donna des vivres pour le long voyage qu'il avait à faire à travers le désert pour s'en retourner, et une magnifique couverture de coton. Il partit le 4 mai 1828, assis sur un chameau qu'il avait loué du produit des étoffes achetées à Djenné, avec une nombreuse caravane, qui ne devait pas tarder à s'augmenter graduellement et à devenir forte de 1,400 chameaux. A six jours de marche de Tombouctou, on montra à Cailié l'endroit où, deux années auparavant, gisaient les corps du major anglais Laing, abandonné aux oiseaux de proie du désert; il recueillit les détails de sa mort. Déjà, à Tombouctou, on lui avait raconté ce funeste événement; la maison qu'il occupait n'était séparée que par la largeur de la rue de celle qu'avait habitée Laing en 1826. Notre voyageur mit trois mois à traverser le Sahara et le Maroc, et, pendant ce long voyage, il eut cruellement à souffrir de la soif, ainsi que des mauvais traitements de ses compagnons de route; enfin, il arriva le 7 septembre 1828 à Tanger, où le consul de France, M. Delaporte, l'accueillit avec les égards dus à son énergie et à son courage. Il revint en France sur une goëlette mise à sa disposition par le commandant de la station française qui bloquait alors Cadix, et débarqua le 8 octobre à Toulon. Le 5 décembre suivant, la Société de géographie décernait à Cailié-Abdallahi le grand prix de 10,000 fr. promis à celui qui visiterait le premier Tombouctou. Cailié reçut, en outre, la croix de la Légion d'honneur et une pension du gouvernement. Il se retira alors dans la Charente-Inférieure, où il devint maire de sa commune et où il mourut des suites de la maladie qu'il avait contractée en Afrique. M. Jomard a mis en ordre et publié les notes et les observations recueillies par Cailié, sous le titre de : *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Djenné dans l'Afrique centrale* (Paris, 1830, 3 vol.).

CAILLEAU (André-Charles), littérateur français, né en 1731, mort en 1798, exerça à Paris la profession d'imprimeur-libraire. Il a composé un grand nombre de pièces de théâtre, aujourd'hui oubliées, des recueils grivois ou bouffons et beaucoup d'autres ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Spectacle historique ou Manuel des principaux événements tirés de l'histoire universelle* (Paris, 1764, 2 vol. in-12); *les Soirées de la campagne*, recueil de chansons (Paris, 1766, in-12); *Théâtre satirique et bouffon* (1766, in-12); *Principes philosophiques de consolation*, traduits de l'Allemand Weitenkampf (1778, 2 vol.); *Lettres et épitres d'Héloïse et d'Abailard* (1781, 2 vol. in-12); *Dictionnaire bibliographique, historique et critique des livres rares* (1790, 3 vol. in-8°), dont

Duclos avait fourni la matière et auquel Brunet ajouta un supplément en 1802; *Chefs-d'œuvre de poésies philosophiques et descriptives des auteurs qui se sont distingués dans le XVIII^e siècle* (1801, 3 vol. in-16), ouvrage posthume publié par Boinvilliers.

CAILLEBOT s. m. (ka-lle-bo; 11 mll.). Bot. Nom vulgaire de la viornne obier ou boule-de-neige.

— Hortie. Variété de prune.

CAILLEBOTE ou CAILLEBOTTE s. f. (ka-lle-bo-te; 11 mll.). — rad. *caillebotis*. Mar. Petit morceau de bois de chêne que l'on cloue sur une membrure, pour couvrir quelques vide. Il adent pratiqué sur la mèche, des mâts d'assemblage, pour s'emboîter avec une entaille creusée dans une jumelle.

CAILLEBOTEUX, EUSE adj. (ka-lle-bo-teux, eu-ze; 11 mll.). Raboteux. Vieux mot.

CAILLEBOTIN s. m. (ka-lle-bo-tain; 11 mll.). Techn. Panier sans anses, fond de chapeau ou les cordonniers mettent leur fil et leurs alènes. On dit aussi CAILBOTIN.

CAILLEBOTIS ou CAILLEBOTISS s. m. (ka-lle-bo-ti; 11 mll.). Mar. Espèce de panneau à jour, formé de petites lattes, de différentes épaisseurs, clouées en treillis les unes sur les autres à angles droits, et servant à fermer les écoutilles : *Le CAILLEBOTIS sert à donner de l'air et du jour aux entre-ponts.* (Bouillet.)

CAILLEBOTTE s. f. (ka-lle-bo-te; 11 mll.). — rad. *caillet*, et *botte* ou *bot*, bout, extrémité, morceau. Etym. fort doute. Masse de lait caillé. *Manger des CAILLEBOTTES.*

CAILLEBOTTE, ÉE (ka-lle-bo-té) part. pass. du v. Caillebotter : *Son lait pourrait être trop épais et CAILLEBOTTE.* (A. Paré.)

CAILLEBOTTER v. a. ou tr. (ka-lle-bo-té; 11 mll.). — rad. *caillebotter*. Mettre en caillots, réduire en caillots : *Le vinaigre CAILLEBOTTE le lait.* (Acad.)

— Intransitiv. Se prendre en caillots : *Il faut éviter que le sang ne CAILLEBOTTE et congèle dans le corps.* (A. Paré.)

Se caillebotter v. pr. Se former en caillots, se coaguler : *De crainte que le lait ne se CAILLEBOTTE et corrompe aux mamelles.* (A. Paré.)

— Avec suppression du pronom réfléchi : *Faire CAILLEBOTTER du lait.*

CAILLEBOTISS s. m. v. CAILLEBOTIS.

CAILLEL s. m. (ka-lle-l; 11 mll.). Anc. forme du mot CAILLOU.

CAILLE-LAIT s. m. Bot. Genre de plantes, de la famille des rubiacées, dont une espèce, la caille-lait jaune, est employée à colorer en jaune le beurre et certains fromages, mais n'a nullement la propriété qu'on lui avait attribuée de faire cailler le lait : *Le CAILLE-LAIT est une plante commune dans nos campagnes.* (V. de Bomare.) On l'appelle aussi CAILLER.

— Encycl. Le genre *caille-lait* ou *quillet* (*galium* de Linné), qui fait partie de la famille des rubiacées, renferme des plantes herbacées, à feuilles verticillées, à fleurs blanches ou jaunes, à fruits lisses ou hérissés. Presque toutes contiennent dans leurs parties souterraines une matière colorante jaune ou rouge, analogue, mais inférieure à celle que fournit la garance, qui appartient à la même famille. Ces plantes ont eu une certaine réputation en médecine, comme astringentes et céphaliques.

Le *caille-lait* des marais (*galium uliginosum*), commun dans les lieux humides, ou *grateron* (*galium aparine*), est connu par ses fruits hérissés, qui s'attachent aux habits des passants et au poil des animaux.

CAILLEMENT s. m. (ka-lle-man; 11 mll.). — rad. *caillet*. Action de cailler; transformation du lait ou de tout autre liquide qui se caille : *Les femmes nouvellement accouchées sont sujettes au CAILLEMENT du lait dans les seins.* (Encycl.)

CAILLER v. a. ou tr. (ka-lle; 11 mll.). — du lat. *coagulare*, même sens. — L'origine de ce mot serait difficile à retrouver, tant il diffère du mot latin qui lui a donné naissance, si nous n'avions pas la série parallèle des termes correspondants, tels que nous les offrent les autres langues néo-latines : le *caagliare* ou *quagliare* de l'italien, le *cuajar* de l'espagnol, le *coalhar* du portugais, nous mettent bien vite sur la véritable piste. Tous ces mots viennent du latin *coagulare*, dont la formation ne présente en elle-même rien d'obscur. La forte contraction qu'a éprouvée ce mot, avant d'arriver aux formes sous lesquelles nous le retrouvons aujourd'hui, s'explique sans peine : la contraction de *coa* en *ca* est normale, et la présence de l'accent tonique sur l'avant-dernière syllabe de *coagulare* ayant amené la suppression de l'*u* qui la pré-

cède immédiatement, le *g* se trouvant au contact de l devant a pris le son mouillé que le français représente orthographiquement par *ill* et l'italien par *gli*; de sorte que la série des transformations qu'a éprouvées ce mot peut s'exprimer hypothétiquement par la formule suivante : *coagulare, cagulare, caglare, cagliare, caillare, caillar, cailler*. Il est fort vraisemblable que le cymrique *caul*, présure, et l'armoricain *kaùl*, *kaouled*, sont empruntés au latin. Le procédé employé pour faire cailler le lait au moyen de divers astringents parait, dit M. Pictet, avoir été connu de toute antiquité, et appliqué en vue d'assurer la conservation de ce précieux aliment, en lui donnant une forme solide. Ainsi le sanscrit a un nom particulier pour désigner la présure qui sert à cette opération; c'est *kvala*, dans lequel M. Pictet voit une altération de *kwala*, mot désignant le fruit du *styzphus jujuba*. Le mot *kwala* est lui-même pour *kwara*, qui signifie astringent, en parlant du goût. A *kwara*, M. Pictet rapporte le cymrique *cywer* ou *cywaire*, et aussi l'anglais *curd*, caillebotte.) Faire prendre en caillot, coaguler, ager : *La présure CAILLE le lait.* (Acad.)

Se cailler v. pr. Se former en caillots, se coaguler : *Le lait se CAILLE. Beaucoup de saucés se CAILLENT en se refroidissant. Le sang se CAILLE si tôt qu'il est hors des veines et sans chaleur.* (Trév.) On craint le lait caillé : *c'est une folie, puisque l'on sait que le lait se CAILLE toujours dans l'estomac.* (J.-J. Rouss.)

— S'emploie aussi avec ellipse du pronom se : *Faire CAILLER du lait. Laisser CAILLER une sauce. Pausanias raconte qu'Aristote fut le premier qui trouva le secret de faire CAILLER le lait.* (De Rochefort.) *Les nymphes lui ont appris à faire CAILLER le lait des troupeaux.* (Val. Flaire.)

CAILLER v. n. ou intr. (ka-lle; 11 mll.). — rad. *caille*. Chasser aux cailles. Vieux mot.

CAILLER s. m. (ka-lle; 11 mll.). — rad. *caille*. Oiseau. Engin à prendre les cailles. Appeau qui contrafait le cri des cailles.

CAILLER (Louise-Joséphine), héroïne de l'amour pendant la tourmente révolutionnaire. En ce temps-là, l'Europe entière était coalisée contre la France, parce que, dans un mouvement de courageuse révolte, celle-ci venait de jeter bas le manteau de plomb que durant dix-huit siècles elle avait porté. C'était en 1794; les armées ennemies, et dans ces armées il y avait des Français, couvraient les frontières et menaçaient de les franchir. La patrie est en danger; il fallait conjurer ce danger; la République était en péril, il fallait la sauver. Et le mot d'ordre fut : « Pas de pitié. » Voilà (et si ce n'est une excuse, que ce soit du moins une explication), voilà la cause du règne de la Terreur; voilà pourquoi elle faucha tant de têtes, et parmi elles tant d'innocentes.

Maintenant, nous pouvons raconter l'histoire touchante de l'une de ces victimes, dont le nom, quoique moins retentissant que ceux de Mme de Lamballe et de Mme Elisabeth, méritait pourtant d'être consigné dans ce dictionnaire, et qui n'apporte pas ici l'ombre de la passion, et qui n'a pour amis et pour ennemis que ceux qui le sont de la justice et de la vérité.

Louise Cailler était toute jeune encore, elle était belle aussi et elle aimait. Son amant, un nommé Boyer, est arrêté comme suspect et jeté dans les prisons de Saint-Lazare; elle se fait arrêter et emprisonner avec lui. Boyer, conduit devant le tribunal révolutionnaire, est condamné à mort. Louise, dès lors, est déçue à mourir aussi; mais, douce et bonne jusqu'en son dévouement, elle se montre calme et cache la résolution qu'elle a prise à son ami, qui va du moins à l'échafaud avec l'espoir que n'y montera pas celle qu'il aime. Cependant un des prisonniers de Saint-Lazare a cru remarquer que la tranquillité de Louise n'est qu'apparente, il a deviné que sa résignation cache un sinistre projet; il ne la quitte plus des yeux; il épie ses démarches en secret et parvient à intercepter une lettre qu'en se cachant a écrite la jeune femme, et qui contient, il n'en doute pas, une preuve à l'appui de ses soupçons. Cette lettre, en effet, était adressée à l'accusateur public, et ainsi conçue : « Citoyen, il est inutile de vous déguiser plus longtemps les opinions les plus chères de mon cœur, et les vœux les plus ardents que je forme pour le retour de la royauté. Je consacrerai toutes mes forces et tous mes efforts à ce retour si désiré, et mon dernier soupir sera ranimé par l'espérance de voir un jour mes vœux réalisés : *Vive le roi!* » Tranquille depuis qu'elle a écrit cette lettre, elle attend l'heure où elle sera appelée à la barre de Fouquier-Tinville; mais personne ne vient, elle est sans nouvelles. Alors, craignant que la lettre ne soit parvenue à son adresse, niais; alors ce serait une seconde; elle fait un second appel à la mort. Cette fois, bien sûre, par les précautions qu'elle a prises, que cet appel sera entendu, elle songe à passer les dernières heures de sa vie auprès de celui à qui elle a voué tout entière cette vie qu'elle ne veut plus conserver, de celui pour qui elle va la donner; elle lit une à une toutes les lettres de son amant, et sur ces chers souvenirs elle passe toute la nuit à pleurer.

Au matin, c'était l'heure du déjeuner, et tous les prisonniers étaient rassemblés autour de la même table. Louise entend la cloche

d'appel, et elle s'écrie joyeuse : « C'est moi que l'on vient chercher. Adieu mes amis, je suis heureuse, je vais le suivre. » Et ayant coupé les tresses de ses beaux cheveux blonds, elle les partage entre les compagnes de sa captivité, puis elle se rend, calme et fière, au tribunal : « Etes-vous bien, lui demanda l'accusateur public, l'auteur de la lettre qui m'a été adressée sous votre nom? — Oui, répond-elle, c'est moi qui vous l'ai adressée; vous avez assassiné mon amant, frappez-moi à mon tour, je vous apporte ma tête. » Elle fut condamnée à mort. Arrivée sur l'échafaud, elle dit à l'exécuteur : « C'est ici qu'il a péri hier, je vois son sang; allons, bourreau, hâte-toi d'y mêler celui de son amante. »

CAILLET (Guillaume), paysan français, né à Mello, dans le Beauvoisis, mort en 1359, fut le chef de la formidable jacquerie qui ensanguinta la France en 1358, pendant la captivité du roi Jean. Il reçut le surnom de *Jacques Bonhomme*, dénomination dont se servaient les nobles et les révoltés eux-mêmes pour personnifier le malheureux peuple des campagnes. Après avoir égorgé un grand nombre de gentilshommes, pillé et brûlé les châteaux, les Jacques, en général tous paysans, furent vaincus et presque entièrement anéantis par la noblesse, qui avait à sa tête le dauphin, et par le roi de Navarre Charles le Mauvais, qui en tua plus de trois mille. Guillaume Caillet, s'étant rendu près de ce dernier pour solliciter la paix, fut pris et eut la tête tranchée.

CAILLET (Paul), écrivain français, dont la vie est totalement inconnue, composa et fit paraître à Orange, en 1635, un ouvrage intitulé : *Tableau du mariage représenté au naturel, enrichi de rares curiosités, figures et emblèmes.* Ce livre est un grave traité de jurisprudence et de morale, et non, comme on l'a dit légèrement sur la seule inspection du titre, un livre de médecine ou bien encore un écrit facétieux.

CAILLET (Bénigne), littérateur français, né à Dijon vers 1644, mort en 1714. Il professa la rhétorique au collège de Navarre, à Paris, et publia dans différents recueils de petites pièces de vers latins et français. Il a laissé à l'état de manuscrits un assez grand nombre de morceaux de poésie et des ouvrages dramatiques, formant 2 vol. in-8°, qui se trouvent à la Bibliothèque impériale.

CAILLEPAGE s. m. (ka-lle-ta-je; 11 mll.). — rad. *cailletier*. Bavardage, propos de caillettes : *Quel ennuyeux CAILLEPAGE! N'écoutez pas tous ces CAILLEPAGES. Le vieil uniforme et simple des religieux, leur petit CAILLEPAGE de parloir, tout cela ne pouvait flatter un esprit toujours en mouvement.* (J.-J. Rouss.) C'était des CAILLEPAGES à nous faire sécher d'ennui. (Mme de Créquy.) *Le ton de ces lettres est petit, assez commun; c'est proprement du CAILLEPAGE.* (Ste-Beuve.)

CAILLETEAU s. m. (ka-lle-to; 11 mll.). — dimin. de *caille*. Ornith. Petit de la caille, jeune caille : *On nous a servi des CAILLETEAUX.* (Acad.) *Les cailles et les CAILLETEAUX lui font parfois sentir les joies d'un autre temps.* (Grimod de la Reynie.)

CAILLETER v. n. ou intr. (ka-lle-té; 11 mll.). — rad. *caillette*, double le t devant une syllabe muette : *Je caillette, tu cailletteras, il cailletterait.* Faire la caillette, bavarder comme une caillette.

CAILLETOT s. m. (ka-lle-to; 11 mll.). Ichthyol. En Normandie, Nom vulgaire du jeune turbot.

CAILLETTE s. f. (ka-lle-té; 11 mll.). — dimin. de *caille*. Ornith. Petite caille. || Nom vulgaire du pétrel.

CAILLETTE s. f. (ka-lle-té; 11 mll.). — rad. *caillet*, parce qu'on y trouve la présure, liquide propre à cailler le lait). Anat. Quatrième estomac des animaux ruminants.

— Encycl. La *caillette* est intermédiaire, pour le volume, entre la panse et le feuillet, et se trouve à droite de cette dernière poche. Ses parois sont très-épaisses et ridées; elle communique avec l'intestin par l'orifice pylorique. C'est le premier estomac qui se développe chez les ruminants, le seul qui existe tant que le jeune animal tette; alors, il n'y a pas de rumination. Sa surface interne, irrégulièrement plissée, est continuellement humectée par un liquide, qui est le suc gastrique. Chez les jeunes sujets, on trouve dans cet estomac la *présure*, qui sert à faire cailler le lait; de là le nom de *caillette*.

CAILLETTE s. f. (ka-lle-té; 11 mll.). — Sui-vant quelques étymologistes, dimin. de *caille*, oiseau qui fait entendre continuellement son cri; selon d'autres, de *cail*, qui, en celtique, désigne une jeune fille de village. Au temps de Marot, ce mot était employé dans le sens de peureux, timide, niais; alors ce serait une allusion à *Caillette*, fou de François I^{er}, qui offrait ce double caractère). Femme bavarde, qui cause sans cesse, à tort et à travers : *Propos de CAILLETES. On a dit de madame de Sévigné qu'elle était une CAILLETTE. La CAILLETTE de qualité ne se distingue de la CAILLETTE bourgeoise que par certains mots d'un meilleur usage.* (Duclos.) « Précieuse, femme légère, femme galante : *Il ne peut y avoir que quelques esprits rampants et subalternes et quelques CAILLETES qui daignent modeler leur façon de penser sur la sienne.* (Montesq.) *Les CAILLETES et les imbeciles du*

bel air, qu'il ne faut jamais écouter, ni en fait d'ouvrage d'esprit ni en autre chose, cherchent à mordre sur tout. (Volt.) *Des amis qui ont quelque poids, et qu'on met dans le secret, font autant de bien qu'une lecture publique chez une CAILLETTE fait de mal.* (Volt.) *Madame de La Fayette était une femme d'esprit d'assez mauvaise humeur, qui n'était point aimable, mais qui n'était point CAILLETTE.* (M^{me} du Deffand.)

... La moindre caillette a plus de consistance Que vous, dont tout l'esprit n'est qu'un air d'im-
[portance].
DESMALIS.

Il brille encor, malgré son poil grison,
Et n'est caillette en honnête maison
Qui ne se pâme en sa douce faconde.
En vérité, caillettes ont raison :
C'est le pédant le plus joli du monde.

J.-B. ROUSSEAU.

Se dit, par analogie, d'un homme bavard ou léger comme une caillette : *Cet homme est une franche CAILLETTE.* *Caillac lui reprocha la futilité de son esprit, et son incapacité d'affaires et de secrets, et qu'en un mot il n'était qu'une CAILLETTE.* (St-Sim.) *En vraie curieuse et CAILLETTE, elle écrivait tout ce qu'elle voyait et entendait à son ami Devaux, autre CAILLETTE.* (Ste-Beuve.)

— *Caillette-maman*, Nom qu'on donnait autrefois à un petit garçon habitué à se tenir comme une fillette auprès de sa mère, au lieu d'aller jouer avec ses camarades.

— adj. m. et f. Bavard, léger, inconsistant, en parlant d'un homme ou d'une femme : *Une femme CAILLETTE n'a ni principes, ni passions, ni idées.* (Duclos.) *C'était l'homme le plus bavard, le plus curieux, le plus CAILLETTE, le plus menteur qu'on puisse imaginer.* (E. Sue.)

CAILLETTE, fou de Louis XII et de François I^{er}, né dans la seconde moitié du x^e siècle. Il remplissait à la cour de France le rôle de bouffon en même temps que Triboulet ; mais, contrairement à celui-ci, qui amusait parfois par ses saillies plaisantes et qui aimait à tourmenter les pages, Caillette paraît avoir cumulé l'idiotisme et la folie et s'être borné à l'emploi de souffre-douleur. Bonaventure des Perriers, dans sa nouvelle des *Trois fols*, *Caillette, Triboulet et Polite*, raconte un trait qui donne une idée de l'intelligence du pauvre hère. Des pages se donnèrent un jour le cruel plaisir de clouer par l'oreille Caillette à un poteau, et lui déclarèrent qu'il était condamné à rester dans cette position jusqu'à la fin de sa vie. Le fou se soumit sans protestation. Lorsqu'on vint le délivrer, on lui demanda qui lui avait joué un pareil tour. — Je n'en sais rien, répondit-il. — Sont-ce les pages ? — Oui. — Reconnaissez-vous les coupables ? — Oui. On fit venir les pages, et chacun d'eux défila devant Caillette en disant : « Je n'y étais pas. » Lorsque le dernier fut passé : « Eh bien ! dit-on au fou, parlez à votre tour. — Moi, je n'y étais pas non plus, » dit Caillette. *La Nef des fols*, imprimée en 1497, donne le portrait de Caillette comme patron des modes nouvelles. Rabelais parle fréquemment de lui, et le bibliophile Jacob en a fait l'un des héros de son roman intitulé les *Deux fous*, dans lequel il tient fort peu compte de la vérité historique. Le nom du bouffon de François I^{er} est passé dans la langue, d'abord comme synonyme de fou, d'imbécile, puis comme synonyme de bavard, d'indiscret. C'est dans le premier sens que Marot a écrit ces vers :

Bref, si jamais j'en tremble de frisson,
Je suis content qu'on m'appelle Caillette.

Jean-Baptiste Rousseau, dans une de ses épigrammes, dirigée contre Fontenelle, nous a donné un exemple de ce mot pris dans la signification actuelle :

En vérité, caillettes ont raison :
C'est le pédant le plus joli du monde.

CAILLEUR s. m. (ka-lleur ; il mll. — rad. *cailier*, chasser aux cailles). Chasseur aux cailles. Vieux mot.

CAILLEU-TASSART s. m. (ka-lleu-ta-sar ; il mll.). Ichthyol. Poisson de la famille des cyprinoides, genre mégalo, très-voisin des harengs, qui se pêche dans les mers chaudes de l'Inde, de la Chine et de l'Amérique, et dont la chair, qui se rapproche de celle de la sardine, est fort estimée : *Le CAILLEU-TASSART a la dorsale prolongée en un filament et la bouche un peu différente de celle des autres poissons de la même famille.* *Le CAILLEU-TASSART se trouve dans la mer des Indes et dans celles de l'Amérique.* (V. de Bomare.)

— *Encycl.* Les *cailleux-tassarts* forment un genre de poissons voisins des harengs, dont ils se distinguent par le dernier rayon de leur dorsale, qui se prolonge en un filet plus ou moins long. Leur bouche est dépourvue de dents, ce qui les différencie des mégalo. Valenciennes les divise en deux groupes : les uns ont le museau court et la lèvre supérieure échancree, comme les aloses ; les autres ont le museau allongé et saillant, comme les anchois. On trouve ces poissons dans les mers de l'Inde ou de l'Amérique. L'espèce la plus commune est connue à la Jamaïque sous le nom de *sprat*. Ce poisson est long de 2 décimètres en moyenne, sur 4 centimètres environ de largeur ; il a le dos convexe et le ventre aminci en forme de carène dentelée ; sa couleur est d'un bleu verdâtre en dessus, et d'un

blanc argenté sur les côtés, où l'on ne distingue pas de ligne latérale ; les nageoires sont blanches. Le *cailleu-tassart* habite la mer des Antilles ; il se tient ordinairement à une petite distance du rivage, entre les racines des mangliers, dans les lieux vaseux, ombragés et où abondent les varechs. Il se nourrit d'œufs de poissons et de petits animaux marins. On le prend d'habitude au filet. Les habitants des Antilles le recherchent comme un mets délicat.

CAILLEUX (François-Marie), membre de la Commune de Paris, l'un des électeurs de 1789 qui formèrent la première Commune, au bruit du canon de la Bastille ; il joua un rôle actif dans ces grandes journées et devint ensuite officier municipal, puis administrateur de police. (On sait que la police dépendait alors du conseil de la Commune.) Il fut surnommé par les royalistes *Verrou* (*Cailleux-Verrou*), pour avoir fait garnir de ferrements les portes du palais du Luxembourg, transformé en prison. On comprend d'ailleurs que sa fonction l'obligeait à prendre quelques précautions pour empêcher l'évasion des prisonniers, qui étaient placés sous la responsabilité de la Commune. Comme la plupart des révolutionnaires de ce temps, Cailleux était un paisible bourgeois de Paris, un marchand rubanier. Il était né en 1761. Il montra beaucoup d'intelligence et d'activité dans l'exercice de ses fonctions, et contribua notamment à déjouer les complots noués pour délivrer les prisonniers du Temple et qui avaient des complices jusque dans le conseil de la Commune. En 1793, il fut envoyé en mission dans l'Eure pour comprimer le fédéralisme. Arrêté un moment après la chute de Robespierre, il ne tarda pas à être mis en liberté. On le vit reparaitre sous le Directoire parmi les adhérents à la conspiration de Babeuf. Impliqué dans le coup de main tenté par le parti révolutionnaire contre le camp de Grenelle, il fut condamné à mort le 19 septembre 1796.

CAILLEUX (Alexandre-Achille-Alphonse DE CAILLOUX, dit DE), artiste français, né à Rouen en 1788, s'adonna à la peinture, et, après avoir exposé quelques tableaux au Salon de 1822, il collabora au *Voyage pittoresque de l'ancienne France*. C'est à lui qu'on doit la partie intitulée *l'Ancienne Normandie*, dont il fournit à la fois le texte et les dessins. Nommé, sous la Restauration, secrétaire général des musées, il devint successivement directeur adjoint, puis directeur général des beaux-arts en 1841, et il conserva ces fonctions jusqu'en 1848. Il a été appelé, en 1845, à faire partie de l'Académie des beaux-arts en qualité de membre libre.

CAILLI s. m. (ka-lli ; il mll. — de *Cailli*, nom d'une localité). Bot. Variété de cresson, qui croît aux environs de Rouen.

CAILLIAUD (Frédéric), voyageur français, né à Nantes en 1787. Fils d'un serrurier mécanicien, il apprit seul les premiers éléments de la minéralogie, pour laquelle il se sentait un goût décidé, et vint à Paris en 1809, afin d'y étudier les sciences naturelles. La passion des voyages s'étant emparée de lui, il visita successivement, de 1813 à 1815, la Hollande, l'Italie, la Sicile, une partie de la Grèce, la Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie, en faisant le commerce des pierres précieuses et en réunissant des collections de minéraux. Arrivé en Egypte en 1815, il fut très-bien accueilli par Méhémet-Ali, qui le chargea d'explorer les déserts situés à l'orient et à l'occident du Nil. Parti d'Edfou, dans la haute Egypte, M. Cailliaud s'avança vers la mer Rouge, et trouva dans le désert, d'abord un petit temple égyptien, riche en peintures et en hiéroglyphes, puis, à environ 28 kilom. de la mer, les immenses carrières à émeraudes du mont Labarah, qui jadis avaient été exploitées, mais qui, depuis de longs siècles, avaient été délaissées. En pénétrant dans les profondes excavations creusées dans la montagne, il découvrit des instruments d'exploitation antiques, des lampes, des leviers, des cordages, etc., remontant à l'époque des Ptolémées. Près de ces mines, il vit les restes d'une petite ville, qui vraisemblablement était habitée par les ouvriers chargés de les exploiter. Après avoir pris à Labarah des échantillons d'émeraudes, il continua son voyage à travers le désert, retrouva l'ancienne route de Coptos à Bérénice pour le commerce de l'Inde, et, malgré l'élévation tropicale de la température (38 degrés centigrades), il n'hésita pas à s'avancer, au mois de juin 1818, à travers le désert aride et brûlant pour arriver à la Grande Oasis. Lorsqu'il eut parcouru plus de 200 kilomètres, il atteignit enfin le but de son excursion. Il découvrit dans l'Oasis des monuments anciens, dont Browne et Hornemann n'avaient point fait mention, notamment les débris de sept temples de style gréco-égyptien. Au mois de février 1819, M. Cailliaud débarqua en France avec une précieuse collection de minéraux, d'inscriptions, d'antiquités du plus haut intérêt, que le gouvernement acheta pour le Muséum, ainsi que ses notes de voyage. Ces notes furent remises à M. Jomard, qui publia en 1821 le *Voyage à l'oasis de Thèbes et dans les déserts situés à l'orient et à l'occident de la Thébade* (2 vol. gr. in-fol.). Encouragé par le succès, M. Cailliaud repartit pour l'Egypte en 1819, mais cette fois avec une mission et accompagné de M. Letorze. S'étant dirigé vers le désert de la Lybie, il

parvint à l'oasis de Syouah et au temple de Jupiter Ammon, dont il leva le plan ; puis il visita successivement l'oasis de Falafra, qu'un voyageur européen n'avait encore explorée, celle de Dakei, et Khargh, chef-lieu de l'oasis de Thèbes. De retour de son voyage, il envoya en France les documents, les objets d'histoire naturelle et les antiquités qu'il avait recueillis, et à l'aide desquels M. Jomard rédigea le *Voyage à l'oasis de Syouah* (1823, in-fol.). M. Cailliaud, qui n'avait pas quitté l'Egypte, accompagna, en 1821, Ismaël-Bey, fils de Méhémet-Ali, dans une expédition contre la haute Nubie. Grâce à cette circonstance exceptionnelle, il put pénétrer jusqu'au 10^e degré de latitude, dans une région montagneuse, presque inaccessible, habitée par des peuplades idolâtres et féroces, et il en rapporta des documents et des notions du plus haut intérêt pour la géographie, l'archéologie et l'histoire naturelle. De retour en France en 1822, il publia lui-même la relation de son *Voyage à Méroé, au fleuve Blanc, au delà de Fazogl, dans le midi du royaume de Sennar, à Syouah et dans cinq autres oasis, de 1819 à 1822* (Paris, 1826-1827, 4 vol. in-8°), ornés de figures coloriées et accompagnés d'un atlas. Le gouvernement lui acheta une collection de plus de cinq cents pièces, au nombre desquelles se trouve une momie, présentant des caractères hiéroglyphiques avec la traduction grecque à côté. Aussi cette momie servit-elle beaucoup à Champollion le jeune, dans ses recherches sur l'alphabet en caractères phonétiques. Depuis cette époque, M. Cailliaud s'est fixé à Nantes, où il occupe les fonctions de conservateur du musée de cette ville, et où il a composé ses intéressantes *Recherches sur les arts et métiers, les usages de la vie civile et domestique des anciens peuples de l'Egypte, de la Nubie et de l'Ethiopie, suivies de détails sur les mœurs et costumes des peuples modernes des mêmes contrées* (Paris, 1831-1837, in-4°), avec figures.

CAILLIÉ, voyageur français. V. **CAILLÉ**.
CAILLIÉE s. f. (ka-llî-é ; il mll. — de *Caillié*, voyageur français). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses et de la tribu des mimosées, comprenant un petit nombre d'espèces qui croissent dans les régions tropicales de l'Asie et de l'Afrique.

CAILLIER s. m. (ka-llî ; il mll.). Archéol. Substance de qualité inférieure que l'on employait, au moyen âge, pour faire des vases à boire, et que l'on suppose avoir été une poterie à glaçure brillante, ou un bois dont la nature est inconnue : *Roulin Guillet vit quatre hanaps de CAILLIER.* (Titre de 1383.) Vase à boire fait de caillier : *A Guillaume Tireverge, bouteillier, pour un estuy de cuir bouilly... pour mettre et porter xij CAILLIERS pour boire vin nouvel.* (Titre de 1390.) Quant à la forme, elle était basse et permettait d'embottier plusieurs CAILLIERS ensemble. (Laborde.) On écrit aussi **CAILLER**.

CAILLIÈRES (François DE). V. **CALLIÈRES**.
CAILLOS s. m. (ka-llou ; il mll.). Ancien : forme du mot **CAILLOU**.

CAILLOT s. m. (ka-llou ; il mll. — Le t ne se lie pas ordinairement — rad. *cailier*). Gru-nneau, petite masse de liquide coagulé : *Un CAILLOT de lait, d'albume, de sang. Cracher des CAILLOTS de sang.*

— Physiol. Partie solide qui se forme dans le sang, lorsque, sous certaines influences, le sérum ou partie liquide se sépare de la masse : *Après une saignée, le sang mis en repos se sépare en deux parties : le sérum et le CAILLOT.* (Chomel.) *L'eau chaude favorise les écoulements sanguins ; l'eau froide les arrête souvent en favorisant la formation du CAILLOT.* (Duytrens.)

... Le sang qui durcit en caillots.
LAMARTINE.

CAILLOT (Joseph), célèbre acteur et chanteur de la Comédie-Italienne, né à Paris en 1732, mort en 1816. Il n'était âgé que de cinq ans quand son père, orfèvre de son métier, tomba en faillite et fut mis en prison pour dettes. Les créanciers vendirent tout ce qui était dans la maison, et l'enfant fut mis sur le pavé. Des porteurs d'eau recueillirent Caillot et lui donnèrent du pain. Son père, ayant été rendu à la liberté, obtint un infime emploi dans la maison du roi, suivit Louis XV dans la campagne de Flandre, et emmena avec lui le petit Joseph, dont les manières gracieuses et la vivacité d'esprit furent fêtées par tous les grands seigneurs de l'armée. Le maréchal de Villeroi, qui l'avait pris lui-même en amitié, voulut un jour le présenter à Louis XV, qui demanda à l'enfant comment il s'appelait : « Sire, répondit celui-ci, je suis le protecteur de monseigneur de Villeroi. » Louis XV rit beaucoup de cette méprise, et il attacha le jeune Caillot au spectacle des petits appartements pour y remplir le rôle de l'Amour. Caillot avait une jolie voix ; on lui donna un maître de chant qui eut bientôt épuisé sa science avec un élève si avide d'apprendre et si heureusement doué. A l'époque de la mue de sa voix, Caillot quitta la cour et parcourut quelque temps la province. Enfin, sa réputation étant parvenue à Paris, Caillot y fut appelé et débuta à la Comédie-Italienne en 1760, par le rôle de Colas dans *Ninette à la cour*. L'étendue de sa voix, qui réunissait les deux registres du baryton et du ténor (avantage que posséda plus tard le fameux Martin, dont le

nom qualifia les rôles écrits pour ces voix exceptionnelles), sa diction soignée, sa physiologie expressive, l'éloquence de ses gestes, lui procurèrent un véritable triomphe, et il fut presque immédiatement reçu sociétaire à ce théâtre. Le talent mimique de Caillot, au dire de Grimm et de La Harpe, était plus flexible et *plus varié* que celui de Lekain lui-même ; mais Caillot semblait ignorer toute l'étendue de son mérite ; il ne se considérait que comme acteur comique, et ce fut Garrick qui, pendant son séjour en France, lui apprit qu'il posséderait la corde pathétique quand il le voudrait. En effet, dans certains rôles, Caillot, avec une sobriété de moyens digne des plus grands éloges, entraînait le spectateur jusqu'aux dernières limites de l'émotion. Les rôles les plus brillants de Caillot furent ceux du *Sorcier*, de Mathurin dans *Rose et Colas*, d'Alexis dans le *Déserteur*, du *Huron*, de *Sylvain*, de Blaise dans *Lucile*, et de Richard dans le *Roi et le fermier*. Un enrouement, qui vint à l'improviste le saisir sur la scène, détermina Caillot, dans toute la maturité de son talent, à se retirer du théâtre, bien qu'il eût à peine quarante ans. En l'an IV, il partagea, avec La Chabaussière, Mazade, etc., l'administration de l'Opéra, devenu le théâtre de la République et des arts. Il fut admis, en 1800, au nombre des correspondants de la quatrième classe de l'Institut. En 1810, les acteurs de l'Opéra-Comique, informés de l'existence précaire de Caillot, lui assurèrent une pension de 1,200 fr., à laquelle vint se joindre une autre rente de 1,000 fr., que le roi Louis XVIII lui donna sur sa cassette particulière. Caillot succomba, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, à une attaque de paralysie, laissant le souvenir d'un des plus parfaits acteurs qui aient paru sur la scène française.

CAILLOT (Antoine), prêtre et littérateur français, né vers 1757, mort vers 1830, fut emprisonné pendant la Terreur et n'échappa à la mort que grâce à une confusion de noms. Il se fit ensuite successivement maître de langues, libraire et auteur. On lui doit une foule de productions médiocres et de compilations, entre autres : le *Rousseau de la jeunesse* (1808) ; le *Voltaire de la jeunesse* (1808) ; le *Holbin de la jeunesse* (1809, 2 vol.) ; *Voyage autour de ma bibliothèque* (1809, 3 vol.) ; *Précis de l'histoire de France depuis 1780* (1812) ; *Précis de l'histoire de Russie* (1819) ; *Recherches sur les assemblées du Champ de Mars et du Champ de Mai* (1815) ; *Curiosités de la Chine* (1818, 2 vol.), etc.

CAILLOTEUX, EUSE adj. (ka-llou-teu, eu-ze ; il mll. — rad. *caillot*). Formé en caillots, caillé. Vieux mot.

CAILLOTIS s. m. (ka-llou-ti ; il mll. — rad. *caillo*). Comm. Sorte de soude formée en fragments qui ressemblent à des cailloux.

CAILLOT-ROSAT s. m. (ka-llou-ro-sa ; il mll.). Hortic. Variété de poire, ainsi nommée parce qu'elle est pierreuse et qu'elle a un goût de rose.

CAILLOU s. m. (ka-llou ; il mll. — L'origine de ce mot est obscure, bien qu'il ne soit nullement isolé dans le lexique commun aux langues cœ-latines, et qu'il existe, au contraire, dans les autres idiomes ou dialectes romans de nombreuses formes parallèles. Les patois surtout nous offrent sur ce point une très-riche synonymie : en provençal *caliau*, en rouci *caliau*, en picard *cailieu*, en berrichon *caille*, *chillou*, *chailou* ; le portugais *calhao* se lie directement à la forme provençale. On trouve, dans les anciens textes français, la forme *chaillo*. Des celtologues ont immédiatement proposé le celtique *cal*, dur ; mais on sait combien on doit se déier des étymologies celtiques. Un des premiers mots auxquels on pense est le latin *calculus*, caillo, pierre ; mais il se présente dans cette dérivation des obstacles qui doivent faire reculer tout philologue prudent. M. Littré penche, faute de mieux, vers cette étymologie. De *calculus*, accentué sur la première syllabe, seraient venues successivement les formes contractées *calc'us* et *caelus*. Mais deux objections graves se présentent : la disparition, contraire aux règles, du premier *i*, et la difficulté d'expliquer la formation de la désinence *ou*, devant correspondre à une désinence latine en *aus*. On a encore pensé à rapprocher *caillo* du flamand *kai* ou *kei*, même sens. Enfin Diez a émis une opinion très-ingénieuse, c'est que *caillo* appartiendrait réellement à la même famille que *cailier* avec lequel il présente, à première vue, des signes frappants de ressemblance. *Cailier*, qui vient, comme on l'a vu, de *coagulare*, contracté en *coaglare*, a donné naissance à *cailot*, petite masse de sang coagulé. *Caillo* serait, pour la forme aussi bien que pour le sens, proche parent de *cailot*. Diez émet l'opinion très-ingénieuse que le caillo ou été d'abord considéré comme le résultat d'une véritable aggrégation siliceuse, et il appuie son opinion sur l'étymologie de l'allemand *kiesel*, qui offre précisément ce sens originnaire. M. Littré élève contre cette étymologie une objection qui, jusqu'ici du moins, ne nous semble pas fondée : « Si, dit-il, *caillo* avait la même origine que *cailier*, on trouverait quelquefois dans les anciens textes *caillo*. » En effet, à l'article **CAILLER**, M. Littré cite un texte du xiv^e siècle donnant la forme *cailliiez* pour *caillez* ; mais on peut répondre à cela qu'il existe peut-être une forme *caillo*, qu'on n'a pas encore retrouvée jusqu'ici : que d'ai-

leurs M. Littré n'a pas trouvé davantage de forme parallèle *caillot* pour *caillot*, où il n'hésite pas cependant à voir un dérivé immédiat de *cailler*. Diez pense que la terminaison ou de *caillou* présente la même texture organique que dans *verrou*, *genou*, pour *verrouil*, *genouil*; *verroil*, *genoil*. Fragment de pierre dure, et particulièrement de pierre siliceuse, qui donne du feu lorsqu'on la bat avec un briquet : *Un gros caillou*. *Un petit caillou*. La plupart des oiseaux avaient des cailloux. (Buff.) Chaque grain de sable peut être considéré comme un petit caillou. (Buff.) Pas plus que moi, le caillou qui roule sous mes pieds n'a été créé en vain. (Jouffroy.) C'était en jetant des cailloux à la mer que se créaient les grands capitaines de l'antiquité. (Alex. Dum.) Le pavé surtout faisait notre désespoir; ces cailloux, qui présentent sans cesse la pointe, ont l'air d'être en réaction continuelle contre ceux qui passent. (Alex. Dum.)

Des veines d'un caillou qu'il frappe au même instant, il fait jaillir un feu qui petite en sortant.

BOILEAU.

Son cœur est satisfait si, lancé d'un bras sûr, Le caillou sur les eaux court, tombe et se relève.

DELILLE.

— Objet sans valeur en général : *Paures cailloux sans valeur, pourquoi craindre le la-pidaire?* (M^{me} E. de Gir.)

— Fig. Lourd chagrin, pénible inquiétude : *Je suis tout étonné de ne plus trouver, sur mon cœur, ce caillou que vous m'y avez mis par l'inquiétude de votre accouchement.* (M^{me} de Sév.) — Obstacle, embarras, inconvénient : *La route de l'homme est semée d'épines et de cailloux.*

— Loc. fam. *Dur comme un caillou*, Excessivement dur : *Ce pain est dur comme un caillou.* — Fig. Insensible, inexorable : *Avoir le cœur dur comme un caillou.* — On dit DE CAILLON dans le même sens :

Tous ces gens-là, monsieur, ont des cœurs de caillou.

REGNARD.

— *Être un caillou*, Être dur, inexorable, sans pitié : *J'eus beau dire, j'eus beau prier Pampano de m'aider du moins d'une dizaine de pistoles, le bonhomme fut inexorable; c'est un caillou que le cœur d'un intendant.* (Le Sage.)

— Minér. Nom donné par les lapidaires et les sculpteurs à diverses roches employées par eux, et que nous allons énumérer : *Caillou d'Alençon*, de *Bristol*, de *Cayeune*, du *Médoc*, du *Rhin*, ou *diamant d'Alençon*, etc. Nom que l'on donne tour à tour, selon leur provenance, à des fragments de quartz hyalin généralement roulés en amande, et qui imitent assez bien le diamant après qu'ils ont été taillés : *Souvent des dames font ainsi en cachette remplacer leurs diamants par des cailloux du Rhin.* (E. Sue.) — *Caillou d'Égypte*, Fragment de jaspe arrondi, que l'on trouve à Suez et dans les déserts d'Égypte, et qui est marqué de zones irrégulières, concentriques, d'un brun jaunâtre sur un fond jaune fauve : *Selon Cordier, le caillou d'Égypte a fait partie d'une brèche composée de fragments de pierres dures, dont les couches constituent la plus grande partie du sol où le caillou est répandu par suite de la décomposition de cette brèche.* — *Caillou ferrugineux*, Nom donné par Brochant à une variété de quartz, dont le caractère distinctif est d'être pénétrée d'une si grande quantité d'oxyde de fer jaune ou rouge, qu'elle en devient opaque. On le trouve en masses dans les flancs des montagnes primitives. Quelquefois il est en petits cristaux disséminés dans les terrains secondaires, notamment en Espagne, près de Compostelle. Dans ce cas, on lui donne quelquefois le nom d'*hyacinthe de Compostelle*. — *Caillou de Rennes*, Brèche dure, formée de fragments anguleux de différentes couleurs, liés par un ciment de jaspe. On l'emploie dans l'ornementation. — *Caillou du Rhin*, On désigne ainsi le minéral dont nous venons de parler sous le nom de *caillou de Bristol*.

— Géol. Nom donné à tout fragment de roche dure, et plus spécialement à ceux qui ont été arrondis par l'action des eaux qui les ont roulés : *La Crau est une vaste plaine toute couverte de cailloux roulés. Lorsque les cailloux roulés sont réunis par un ciment, ils forment des poudingues.* (C. Prévost.) — *Cailloux triangulaires d'Auhaldite*, Nom donné par Henckel à des minéraux trouvés sur les rives de la Baltique, et que d'autres géologues ont pris pour des haches en silex.

— Techn. Caillou plat, servant à décrasser le creuset des ouvriers en cuivre. — *Liquor des cailloux*, Dissolution de silicate et de potasse employée comme vernis incombustible. — *Caillou couenneux*, Nom donné, dans les carrières de pierres à fusil, au silex qui se refuse à la taille. — *Caillou franc*, Silex qui est propre à cette taille. — *Caillou grainé*, Silex qui s'y prête mal.

— Encycl. Géol. Les géologues appellent *cailloux* des fragments de toute espèce de roches, principalement de silex, qui ont été usés et plus ou moins arrondis par l'action des eaux courantes, et dont la grosseur, variant de celle d'une gomme à celle d'un melon, n'est pas assez grande pour qu'on puisse leur donner le nom de *blocs*. Toutefois, quelques savants n'appliquent la dénomination de *cailloux* qu'aux fragments arrondis qui font feu sous le briquet, mais cette manière de voir compte très-peu de partisans; elle est d'ailleurs peu rationnelle. Les *cailloux* sont des

débris tombés dans le lit des torrents, ou que les eaux pluviales ou celles des neiges fondues y ont entraînés. Ces débris, emportés par les courants, ont été violemment frottés les uns contre les autres jusqu'à ce que leurs angles aient été arrondis. Les *cailloux* ainsi formés ont leur surface régulièrement courbe et ne présentent ni stries ni bosses. Il existe des dépôts immenses de ces *cailloux roulés*, ainsi appelés parce que l'on a supposé qu'ils avaient été roulés ou arrondis par les eaux. Mais ils ne se trouvent pas seulement sur le bord des rivières et dans les plaines avoisinantes; on les a rencontrés aussi dans des lieux où le cours d'aucun fleuve ne peut les avoir transportés, et leur présence a donné lieu à plusieurs problèmes intéressants de la géologie. Ce n'est pas qu'il n'existe des pierres de différent genre dont la forme est naturellement arrondie : on peut citer, entre autres, des silex, des gèodes, des concrétions calcaires ou siliceuses. Mais ces pierres se distinguent des *cailloux roulés*, dont la structure n'a aucune analogie avec leur surface extérieure. On n'a d'ailleurs qu'à examiner le lit d'un torrent; toutes les pierres qu'il entraîne dans sa course ont les angles adoucis, les formes arrondies; celles, au contraire, qui se trouvent sur le bord et qui sont de même nature, conservent leurs arêtes vives, et témoignent de l'action des eaux sur celles qui sont entrainées. Les rochers situés sur le bord de la mer en sont aussi une preuve irrefutable; rien de poli, d'arrondi comme leur base, frottée sans cesse par les vagues agitées; rien, au contraire, d'abrupt, de déchiré comme leur partie supérieure, qui conserve encore cette apparence de déchirure qu'elle avait lorsqu'elle jaillit du sein de la terre, chassée par une force mystérieuse et irrésistible. La présence de ces *cailloux roulés* dans des plaines éloignées de toute rivière, sur des montagnes élevées de plusieurs centaines de pieds au-dessus de tout fleuve, de ces *cailloux* entièrement étrangers au sol qui les portait et sur lequel ils n'avaient pu croître comme des truffes ou des grains de blé, a fort embarrassé les géologues. Ils ont rapproché ce fait de celui des *blocs erratiques*; c'est-à-dire de ces blocs de granit qui se trouvent depuis des siècles transportés par une main inconnue sur un sol auquel ils sont complètement étrangers, et sur lequel ils ont été déposés doucement, loin d'y être projetés avec force par une éruption de volcan. Certains de ces blocs ont une dimension très-grande, et sur le mont Salève, près de Genève, on en voit un qui mesure 1,200 pieds cubes. La plupart des naturalistes, Saussure entre autres, ont rapporté ces phénomènes à la catastrophe qui débarrassa notre sol des eaux de l'océan qui le couvraient, et le rendit habitable. Par une convulsion de la nature, dont la cause reste et restera probablement toujours inconnue, les Alpes déchirèrent l'enveloppe terrestre et surgirent un jour avec leurs arêtes, leurs sommets et leurs profondes vallées. Aussitôt, les eaux qui couvraient cette partie du sol, comme elles couvrent le fond de la mer, s'y échappèrent tumultueuses et pressées, entraînant roches, pierres, limon, creusant lacs et vallées; c'est ainsi que la longue vallée du Valais reçut sa configuration, que le lac de Genève fut formé, que le lit du Rhône fut creusé entre le mont Vouchet et le mont Jura. A mesure que leur course était plus longue, leur force d'impulsion se perdait peu à peu; les larges blocs de granit furent abandonnés les premiers, et, en effet, ils ne dépassent guère Genève; les *cailloux roulés* allèrent plus loin; et enfin, en approchant de la mer, il ne se trouva plus que le limon qui vint féconder la vallée du Rhône, et lui donna sa fertilité. Tel est le roman inventé par la géologie, pour expliquer la présence des *cailloux roulés* et des blocs erratiques; roman assez vraisemblable d'ailleurs, et auquel on peut ajouter les grandes marées de ces époques primitives, dont l'effort pouvait se faire sentir jusque vers les sommets du mont Blanc. D'autres, au contraire, soutiennent que ces blocs erratiques et ces *cailloux roulés* ont été apportés par les glaciers. D'après le système de ces derniers, époque historique, dans notre contrée, aurait été précédée par une période glaciaire; le sol eût été couvert d'un manteau de glace qui, descendant du haut du mont Blanc, se serait étendu jusque dans les plaines que nous voyons aujourd'hui fertiles et couvertes de moissons. Comme les glaciers, loin de rester immobiles, ainsi qu'on le croit généralement, ont, au contraire, un continuel mouvement de descente; ils auraient entraîné avec eux ces *cailloux* légers, ces blocs énormes, et les auraient déposés loin de leur sol natal. Une nouvelle hypothèse succéderait peut-être bientôt à celle-là; les savants en seront quittes pour changer leur manière de voir; mais ils y sont tellement habitués, que la chose ne doit plus rien leur faire.

— Technol. La *liqueur de cailloux* est une dissolution de silicate de potasse ou de soude dans l'eau. Elle est ainsi nommée parce que les anciens chimistes se servaient des *cailloux* ou silex pour la préparer. Concentrée jusqu'à consistance sirupeuse et appliquée au pinceau sur du bois ou de la toile, la *liqueur de cailloux* se dessèche rapidement et forme un enduit vitreux. Chauffée dans une capsule jusqu'à siccité, elle fournit une masse blanche, vitreuse, translucide, qui est insoluble dans l'eau froide, mais lentement soluble dans l'eau

chaude, et que l'on appelle *verre soluble*. Nous dirons ailleurs quelques mots des applications remarquables que l'industrie a su faire de cette substance.

— Allus. hist. *Cailloux de Démosthène*, Allusion à une particularité de la vie de Démosthène, et qui montre les difficultés que le grand orateur eut à vaincre pour pouvoir aborder la tribune. V. DÉMOSTHÈNE.

CAILLOUASSE s. f. (ka-lou-a-se; 11 mil. — péjorat. de *caillou*). Minér. Fragment arrondi d'une variété de pierre meulière blanche et très-dure.

CAILLOUÉ (Denis), écrivain français du xvi^e siècle, appartenait à une famille d'imprimeurs et de libraires de Rouen. Il alla habiter Londres vers 1650, et publia, en faveur de Charles II, plusieurs écrits qu'on peut consulter avec fruit pour connaître l'état de l'Angleterre à cette époque. Nous citerons, entre autres ouvrages : *Eikon basiliké*, le *Portrait du roi de la Grande-Bretagne, fait de sa propre main durant sa solitude et sa souffrance*, traduit de l'anglais (La Haye [Londres], 1649, in-12); *Prediction où se voit comme le roy Charles II... doit être remis aux royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande...* (Rouen, 1650, in-18); *Boscobel ou Abrégé de ce qui s'est passé dans la retraite mémorable de Sa Majesté Britannique, après la bataille de Worcester*, traduit de l'anglais (Rouen, 1676, in-12).

CAILLOUËTE (Louis-Denis), sculpteur français, né à Paris en 1791, fut initié à l'art statuaire par les leçons de Cartellier; il a produit un petit nombre d'œuvres estimables. Nous citerons, entre autres : *Psyché abandonnée* (1834); l'architecture, bas-relief en marbre fait pour la décoration du grand escalier du Louvre; *Sainte Elisabeth* (1840); la *Vierge et l'Enfant Jésus* (1847); *Marie de Médicis* (1847), statue en marbre qu'on voit au jardin du Luxembourg; et plusieurs bustes, notamment ceux de Ruysdaël, du marquis de La Caille, du marquis de Toiras, de Cortot, etc.

CAILLOUEUX, EUSE adj. (ka-lou-eu, euse — rad. *caillou*). Plein de cailloux. — Vieux mot.

CAILLOUTAGE s. m. (ka-lou-ta-je; 11 mil. — rad. *caillouter*). Ouvrage fait de cailloux : *Grotte de Cailloutage*. *Chemin de Cailloutage*. Les murs sont ainsi composés : un lit de grosses pierres, une maçonnerie mêlée, une couche de CAILLOUTAGE. (Chateaub.) — Amas de cailloux :

Sur un creux vert de mousse, où dans le cailloutage S'échappe en bouillonnant la source du village.

LAMARTINE.

— Techn. Terre à pipe, variété d'argile qui est propre à la fabrication des pipes. — Poterie faite avec cette même argile, et qu'on appelle aussi FAÏENCE FINE ou FAÏENCE ANGLAISE. V. FAÏENCE.

— Chem. de fer. Empièrrement qu'on établit dans l'espace compris entre les deux rails qui forment la voie, sur les chemins de fer où la traction est faite par des chevaux. — On dit aussi CAILLOUTIS.

CAILLOUTÉ, ÉE (ka-lou-té; 11 mil.) part. pass. du v. *Caillouter*. Garni de cailloux; fait en cailloutage : *En entrant, on apercevait, dans une petite cour cailloutée, les treillages verts qui servaient de clôture au jardin.* (Balz.) *C'était bien la réelle verna d'Espagne, qui se compose d'un espace caillouté avec une espèce de gallet qui vous broie les pieds.* (Alex. Dum.)

— Comm. Faïence cailloutée, Faïence fine en terre de pipe ou cailloutage.

— s. m. Genre de croisement des fils, usité pour la fabrication de certaines étoffes. — Armure ou dessin imitant les cailloux.

CAILLOUTÉE s. f. (ka-lou-té; 11 mil. — rad. *caillouté*). Techn. Faïence cailloutée, faïence en terre de pipe.

— Jard. Sorte d'enjolivement pittoresque fait de cailloux de diverses couleurs, qu'on emploie pour orner les jardins.

CAILLOUTER v. a. ou tr. (ka-lou-té; 11 mil. — rad. *caillou*). Ponts et chauss. Couvrir, garnir de cailloux : *CAILLOUTER un chemin, une route.*

— Fam. Remplir de cailloux : *Phébus s'écria : « Une bourse dans votre poche, Jehan! pardieu gageons que ce sont des cailloux! — Jehan répondit froidement : Voilà les cailloux dont je cailloute mon gilet. » Et il vida son escarcelle sur la table.* (V. Hugo.) — Inus.

CAILLOUTEUR s. m. (ka-lou-teur; 11 mil. — rad. *caillouter*). Ouvrier qui cailloute, qui empièrre les chemins. — Ouvrier qui taille les pierres à fusil. — On dit aussi CAILLOUTIER dans ce dernier sens.

— Encycl. Le silex employé par le *caillouteur* est disséminé, en masses globulaires du poids de 1 à 10 kilogrammes, dans des lits de pierres calcaires, de marnes et de craies solides, où il forme des bancs horizontaux. Il a une cassure conchoïde, avec un aspect gras luisant, et le grain d'une finesse si grande qu'il est imperceptible. Sa couleur varie du brun clair au brun noirâtre. Enfin, sa pesanteur spécifique est de 2,59 à 2,61, et sa dureté est un peu supérieure à celle du jaspe et inférieure à celle des agates. Les outils à l'usage du *caillouteur* sont au nombre de quatre : 1^o une

petite masse de fer à tête carrée, pesant 1 kilogramme; 2^o un marteau à deux pointes, qui est d'acier bien trempé et pèse environ 500 grammes; 3^o un second marteau, également d'acier trempé, dont la tête est un disque plein, ce qui lui a valu le nom de *roulette*; 4^o un ciseau d'acier non trempé, qui est taillé en biseau des deux côtés, et qui est implanté dans un bloc de bois ou billot servant d'établi à l'ouvrier. Voici maintenant comment le *caillouteur* procède. Après avoir, au moyen de la masse, divisé le caillou en portions de 500 à 750 grammes, il prend chacune de ces portions et l'*écaille*, c'est-à-dire en détache, à l'aide du marteau à deux pointes, des éclats ou *écailles* de la longueur, de la grosseur et de la forme des pierres à fusil qu'il s'agit d'obtenir. Il ne reste plus alors qu'à façonner ces éclats, opération qui consiste à les travailler, l'un après l'autre, sur le ciseau, en les frappant à petits coups, avec la roulette, afin de donner à leurs bords la disposition convenable. Les plus gros blocs ne fournissent pas plus de cinquante bonnes pierres à fusil, et un ouvrier habile peut en faire cinquante par jour. Le silex réunissant toutes les qualités requises pour le travail du *caillouteur* ne se trouve que dans un petit nombre de localités privilégiées. En France, on le rencontre particulièrement dans une dizaine de communes de la vallée du Cher, telles que celles de Meusnes, Couffy, Pouillé, Châtillon, Noyers, Langon, etc. Il en existe aussi des gisements, mais de qualité très-inférieure, à Cérilly, dans l'Yonne; à la Roche-Guyon, dans l'Oise; à Moyessey et à Saint-Vincent, dans l'Ardenne. Du reste, depuis l'adoption des armes à percussion, l'art du *caillouteur* a presque complètement disparu.

CAILLOUTEUX, EUSE adj. (ka-lou-teu, eu-ze; 11 mil. — rad. *caillou*). Plein de cailloux, semé de cailloux : *Chemin caillouteux*. *Route caillouteuse*. *Le fleuve (la Meuse) coule avec cascades dans une ornière caillouteuse, sous une avenue double et triple de pins.* (Chateaub.) *La terre caillouteuse résonnait sous le galop des chevaux.* (P. de Castellane.) *Dans les vallées des Alpes, pendant les chaleurs de l'été, les plages caillouteuses sont presque à sec.* (L. Figuier.) *Il entendait avec un certain plaisir mêlé d'humeur les sabots de la servante qui éclaquaient sur le petit pavé caillouteux.* (Balz.)

CAILLOUTIS s. m. (ka-lou-ti; 11 mil. — rad. *caillouter*). Ponts et chauss. Mœnus cailloux ou cailloux concassés, dont on se sert pour empièrre les routes : *Le soleil du midi faisait briller le CAILLOUTIS de la place.* (Th. Gaut.) *Les plaines de la Champagne ne fournissent point de cailloux assez gros pour faire un pavage en CAILLOUTIS.* (Balz.)

— Chem. de fer. Empièrrement de l'espace compris entre les deux rails formant la voie, sur les chemins de fer où la traction est faite par des chevaux. — On dit aussi CAILLOUTAGE.

CAILLY, petite rivière de France (Seine-Inférieure), naît au village du même nom, arrond. de Rouen, parcourt la riche vallée de Deville, et se jette dans la Seine à 3 kilom. au-dessous de Rouen, après un cours de 35 kilom., pendant lequel elle fait mouvoir plus de cent cinquante établissements industriels.

CAILLY (Jacques de), poète épigrammatique français, connu sous le nom de *chevalier de Cailly*, et dans les lettres sous le pseudonyme anagrammatique de *chevalier d'Acailly*, né à Orléans en 1604, mort en 1673. Il se disait allié à la famille de Jeanne Darc, et il a ceci de commun avec un autre poète, un de nos contemporains, dont la famille est également originaire de l'ancien Orléanais : nous voulons parler d'Alfred de Musset. On ignore l'époque où de Cailly vint se fixer à Paris, mais on sait qu'il figura au nombre des gentilshommes littérateurs qui s'attachèrent à la fortune de Colbert et vécurent dans son intimité. Nombre de pièces du chevalier sont dédiées au grand ministre de Louis XIV.

La vie de Cailly paraît avoir été consacrée entièrement aux Muses, comme on disait alors, c'est-à-dire aux plaisirs et aux soins frivoles de la vie mondaine; aucun événement mémorable ne s'y rattache, et les notices que donnent de ce personnage les divers recueils biographiques n'offrent qu'un médiocre intérêt. Les mémoires du temps, que nous avons mis à contribution, nous permettent de consacrer à de Cailly un article plus digne de son talent gracieux. Pendant longtemps, ce rimeur de salons, cet esprit fin, railleur et satirique sans amertume, ce frondeur badin des vices, des travers et des ridicules du temps, fit des vers par boutades, comme en se jouant et sans paraître y attacher une grande importance; cependant, ayant vu que ses épigrammes étaient goûtées, applaudies, qu'elles provoquaient le rire, il se décida à les réunir et à les publier en volume sous le titre modeste de : *Diverses petites poésies du chevalier d'Acailly* (Paris, chez Cramoisy, 1667, in-12). L'ouvrage eut le succès qu'il méritait et qu'on peut comparer à celui qu'obtinrent les charmants madrigaux de La Sablière, les épigrammes de Gombault, et, plus tard, les agréables badinages du galant marquis de Boufflers. De Cailly se mit à distribuer libéralement bon nombre d'exemplaires dans la haute société, disant, par manière de plaisanterie, que l'ouvrage se donnait. Pour justifier la facilité, il avait fait

précéder ses vers de deux pièces en guise de préambule. Voici la seconde :

Dialogue d'un Gascon et d'un libraire.

LE GASCON.

Pour nous donner ces vers, c'est donc votre personne que choisit d'Acilly, cet auteur obligeant ?

LE LIBRAIRE.

Oui, monsieur, c'est moi qui les donne... Quand on me donne de l'argent.

Le volume ne coûtait, au surplus, que trente sols. Le débit fut rapide, pour deux raisons : à cette époque, les poésies étaient fort goûtées des gens de cour, et le roi Louis XIII, surnommé le Juste, dit plaisamment le *Ménagiana*, parce qu'il tirait bien de l'arbalète, avait permis à l'éditeur Cramoisy d'établir sa boutique au Louvre. Ces *Diverses petites poésies* sont offertes à Colbert au moyen d'un sixain de vers de huit syllabes.

Les vers du chevalier sont d'une facture aisée, ils brillent par leur naturel, leur netteté toute française, leur bon sens exquis, leur tour simple en même temps qu'élegant, leur malice de bon aloi. Ce sont de vrais modèles à proposer en matière de poésie épigrammatique. Jamais la liberté que s'arroge notre écrivain ne va jusqu'à la licence, et si, parfois, le sujet frise le scabreux, l'expression ne cesse point d'être décente. Ces faciles badinages ont été réimprimés dans le *Recueil de pièces choisies, tant en prose qu'en vers*, publié par La Monnoye en 1714, et dans le *Recueil de pièces galantes en prose et en vers de M^{me} de la Suze et de Pelisson* (1748). N'oublions pas le *Nouveau recueil des épigrammatistes français*, par B. L. M. (Bruzen de la Martinière), qui donne jusqu'à soixante-seize pièces du chevalier de Cailly. Nous devons, en outre, une édition de poésies choisies du rimeur orléanais à Charles Nodier, dans une charmante collection dite des *Petits poètes français*, éditée avec un luxe et un soin incomparables par Delangle. Ces *Petits classiques*, ces *Poeta minores*, sont merveilleusement choisis. Parmi eux figurent Senece et La Sablière. On voudrait y trouver Ogier de Gombauld, Bernhart, Maynard et l'élite de nos épigrammatistes du xvii^e siècle ; pléiade, selon nous, trop peu mise en évidence.

On ne possède aucun détail sur la mort de de Cailly, qui arriva en 1673. Le chevalier avait alors soixante-neuf ans. Quel bienheureux temps pour les poètes que le xvii^e siècle et le xviii^e ! On pouvait conquérir la célébrité par un quatrain (madrigal ou épigramme) ; les exemples abondent. Prenons-en deux au hasard, entre mille :

L'abbé Colin figure dans la plupart des recueils. Qu'y trouve-t-on de lui ? Cette fadeur madrigalesque, et rien de plus :

Iris est rendue à ma foi,

Qu'est-elle fait pour sa défense ?

Nous n'étions que nous trois : elle, l'amour et moi, Et l'Amour fut d'intelligence.

D'autre part, on sait que le marquis de Sainte-Aulaire n'est connu que par la mièvrerie suivante. Il participait, chez M^{me} du Maine, à certains petits jeux de société, et la duchesse lui ayant demandé son secret, il se mit à improviser ce quatrain galant, en réponse à un compliment de la dame, qui comparait son hôte à Apollon :

La divinité qui s'amuse

A me demander mon secret,

Si j'étais Apollon, ne seroit point ma Muse ;

Elle seroit Thésis, et le jour noirait.

Ce préambule était nécessaire pour montrer qu'il fallait bien peu de chose pour exciter l'admiration de nos pères, lesquels décernaient très-facilement des brevets d'esprit et même d'immortalité.

De Cailly a produit cent fois plus que Coctin et que le marquis de Beupol de Sainte-Aulaire ; eh bien ! la postérité a oublié une foule de jolies pièces et ne répète qu'un quatrain dirigé contre l'érudition pédantesque de Gilles Ménage, sans se soucier de l'auteur, dont le plus souvent on ignore le nom :

Alfana vient d'équus sans doute,

Mais il faut avouer aussi

Qu'en venant de là jusqu'ici,

Il a bien changé sur la route.

Nous avons remarqué, dans l'œuvre de de Cailly, deux autres épigrammes sur ce même mot d'*alfana*, mais inférieures à celle que nous venons de rapporter, ce qui prouve qu'à cette époque la science étymologique était à l'ordre du jour. En y réfléchissant, on s'explique le fait : le chevalier guerroyait en vers pour son patron Colbert, opposé à Ménage, qui ne put, à cause de cette prévention, entrer à l'Académie. Le poète avait une consigne et l'exécutait très-fidèlement. L'étymologie d'un autre mot occupa également l'épigrammatiste courtois :

Depuis deux jours on m'entretient

Pour savoir d'où vient *chantepleure*.

Du chagrin que j'en ai, je meure !

Si je savais d'où ce mot vient,

Je t'y renverrais tout à l'heure.

La queue de l'épigramme nous semble suffisamment aiguë. La verve satirique et humoristique de de Cailly rappelle parfois celle de Voltaire, et peut, jusqu'à un certain point, soutenir la comparaison pour les bluettes. Elle s'attaque résolument aux folies et aux sottises, et s'exerce sur les petits événements du temps.

Voici quelques-unes des épigrammes du chevalier de Cailly :

En mon cœur la haine abonde ;

J'en regorge à tout propos :

Depuis que je hais les sots,

Je hais presque tout le monde.

Voici une épigramme lancée contre les balances de Thémis :

Devant ce juge, hélas ! tu ne m'as intenté

Nul procès qu'il ne vide, et que tu ne l'emportes.

Le bon droit est de mon côté,

Mais tes perdrix sont les plus fortes.

Les avocats, surtout, ne sont pas épargnés :

Ne vous fiez nullement

A cet avocat célèbre :

Je vous assure qu'il ment

Plus serré qu'un compliment

Et qu'une oraison funèbre.

Le sexe ne pouvait être oublié ; négliger ce champ plantureux de l'épigramme, ce serait mouiller sa poudre quand on part pour la chasse. De Cailly s'escrima donc d'estoc et de taille contre les cocottes de l'époque, les Philis, les Iris, les Chloris, les Amaryllis, etc. :

Lise est en couche, en faut-il rire

Et si fort y trouver à dire ?

Cesse-t-on, pour si peu, d'être fille de bien ?...

L'enfant que Lise a fait n'est pas plus grand qu'en.

La causticité du chevalier n'épargna pas même le cardinal de Richelieu ; mais, avant de lancer son trait, le poète jugea prudent d'attendre que le lion fût mort :

Je sais bien qu'un homme d'Eglise

Qu'on redoutoit fort en ce lieu,

Vient de rendre son âme à Dieu...

Mais je ne sais si Dieu l'a pris.

Voici une toute petite anecdote racontée de deux façons différentes par le *Ménagiana* et par Tallemant des Réaux. Commencons par la version du *Ménagiana* :

« M. Lambert battoit son cheval, qui lui donnoit des ruades et ne vouloit pas avoir le dernier. M. de Bautre, qui étoit présent, dit à M. Lambert : « Monsieur, montrez-vous le plus sage. » Comme on racontait cela devant M. Talon, il dit : « Je sais mieux l'histoire que vous ; ce n'étoit pas à M. Lambert, mais au cheval à qui Bautre disoit cela. »

Version de Tallemant :

« Le vieux Pena, célèbre médecin, estoit tout de travers sur son mulet, et ne prenoit pas trop garde où il se mettoit. Un jour, il se fourra dans un boubier ; il ne savoit comment s'en tirer et disoit à son mulet : « Courage, mon amy, sors-moi d'icy, montre-toy le plus sage. »

Cette anecdote inspira au chevalier de Cailly l'épigramme qui suit :

Sur son cheval Jean se ruoit ;

Contre Jean le cheval ruoit,

Et tous deux écumolent de rage.

Mathurin, qui pour lors passoit,

Dit à l'homme qu'il connoissoit :

« Eh ! Jean ! montrez-vous le plus sage. »

De Cailly ayant lu, dans les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, l'anecdote suivante :

« On dit que, comme la princesse de Conty prioit M. de Guise, son frère, de ne jouer plus, puisqu'il perdoit tant : — Ma sœur, lui dit-il, je ne jouerai plus quand vous ne ferez plus l'amour. — Ah ! le meschant ! reprit-elle, il ne s'en tiendra jamais. »

Le chevalier de Cailly improvisa, au pied levé, ce sixain :

Mon cher frère, disoit Sylvie,

Si tu quittois le jeu que je serois ravie !

Ne le pourras-tu point abandonner un jour ?

— Oui, ma sœur, j'en perdrai l'envie

Quand tu ne feras plus l'amour.

— Ah ! méchant, tu joudras tout le temps de ta vie.

Le chevalier de Cailly ne relevait que du caprice du moment et ne préparait rien d'avance ; il l'a déclaré à plusieurs reprises, notamment dans ces quatre vers :

Qui de moi, voudra de beaux vers,

Que jamais il ne les demande ;

Je ne fais rien que de travers

Quand la besogne est de commande.

Le recueil de vers signé d'Acilly atteste une constante préoccupation de l'auteur. Il craint qu'on ne l'accuse d'avoir copié l'antiquité et s'en défend de toutes ses forces en plusieurs endroits, et cette crainte nous a valu la petite perle suivante :

Dis-je quelque chose assez belle,

L'antiquité, tout en cervelle,

Me dit : « Je t'ai dite avant toi.

C'est une plaisante donzelle.

Que ne venoit-elle après moi,

J'aurais dit la chose avant elle !

L'insoucieux chevalier se moquait de l'avenir comme du passé ; la poésie suivante le montre :

Je ne suis pas inquieté

De ce que la postérité

Jugera du fruit de ma veine.

Qu'elle en dise mal ou bien,

Pourquoi m'en mettrois-je en peine ?

Je n'en saurais jamais rien.

Le chevalier de Cailly ne fit point partie de l'Académie française, bien qu'il fût l'ami de Colbert et de Conrart, à qui il a dédié des vers ; pourtant, il était supérieur, pour l'épigramme, à son contemporain Gombauld, qui

eut les honneurs du fauteuil. Au surplus, il eut le malheur, pour sa gloire, de vivre sous le règne du grand roi. Alors, les poètes majeurs accaparaient toute l'attention du public, qui n'avait guère le loisir de s'occuper des poètes mineurs, de Cailly, Gombauld, La Sablière, Montreuil, etc. Pourtant, les incontestables qualités de ces écrivains, voués à un genre modeste, leur assurent un rang distingué dans notre littérature du siècle de Louis XIV.

CAILLY (Adrien-Guillaume), poète et littérateur français, né en 1727, mort en 1800, à Paris. Elève distingué du collège de Beauvais, cet auteur de vers trop libres, surtout ceux qui datent des dernières années de sa vie, prit d'abord du service dans l'armée de l'artillerie, en qualité de volontaire, et combattit à Fontenoy, bataille qu'il a célébrée. Amené à Paris par le comte d'Eu, qui le fit intendant général ou trésorier de ses domaines, il remplit cet emploi de confiance jusqu'au moment de la mort de son protecteur, puis se voua exclusivement à la culture des lettres. Il passait d'ordinaire l'été dans une petite maison de campagne et, de là, il envoyait ses vers à l'*Almanach des Muses*. On a de ce rimeur de second ordre : *Don Alvar et Mineto*, opéra en trois actes (sujet emprunté au roman de *Gil Blas*), joué au Théâtre-Italien en 1770, et qui échoua complètement ; l'*Educacion d'un prince* (même théâtre) ; le *Temple de Gnide*, grand opéra en trois actes ; le *Jugement de Paris*, fort joli conte, où il a concilié la décence et la grâce ; *Mon radotage* ou *Mes vieilles fredaines* (poème inachevé) ; *Contes en vers, chansons et pièces fugitives* (Paris, 1800, in-18). Cailly a collaboré non-seulement à l'*Almanach des Muses*, mais encore aux *Etrennes d'Apollon* et au *Journal des Muses* de M^{me} Mérard de Saint-Just. Il fit partie de la Société des belles-lettres de Paris. Son fils obtint qu'il fût enterré à Belleville dans le jardin où gisait, depuis plusieurs années, la dépouille mortelle de l'avart, ami et émule de l'auteur. Bien que Cailly n'ait pas laissé une grande réputation littéraire, il avait de l'esprit, et nombre de ses chansons furent attribuées à Boufflers et à Beaumarchais. Ce rimeur fut hostile aux idées révolutionnaires, qui n'allaient pas à ses goûts. Nous citerons, pour faire connaître sa manière, la pièce suivante, qui a pour titre : le *Prévoyant* ou *l'Amour à la mode*. Elle fut mise en musique par Albanèse, chanteur et compositeur italien, musicien de la chapelle du roi, venu à Paris en 1747 :

Je viens de quitter ma Chloris,

Pour reprendre Glycère.

Chloris en jette les hauts cris ;

Je ne saurais qu'y faire.

On est bien en règle, je crois,

Lorsque pour une belle

On a brôlé quatre grands mois

D'une ardeur éternelle.

Je veux lui donner mon ami,

Jeune et beau comme un ange.

Glycère lui rend son mari ;

Chloris gagne à l'échange.

Mais rien ne peut calmer l'humeur

De cette beauté fêre.

A qui j'ai ravi la douceur

De rompre la première.

J'ai su la prévenir d'un jour :

Demain j'avais mon compte ;

Car déjà sur un autre amour

Elle avait un a-compte.

Que dans trois mois mon successeur

La quitte, ou qu'on le chasse :

Peut-être aurai-je le bon cœur

De reprendre la place.

Voilà comme on aime aujourd'hui ;

C'est la grande méthode.

Le bon ton écarte l'ennui

D'une intrigue à la mode :

Le cœur, bientôt las de jouer,

Languit dans la constance ;

L'amour n'est pas fait pour vieillir,

Son bel âge est l'enfance.

Cette pièce, un peu délurée, qui se trouve dans l'*Almanach des Muses* de 1778, peint admirablement l'époque.

CAILLY (Charles), magistrat français, né à Vire en 1752, mort en 1821. Il embrassa la carrière du barreau, remplit, au commencement de la Révolution, plusieurs fonctions, entre autres celle de commissaire du Directoire près des tribunaux de Caen, et fut nommé, en 1797, par le Calvados, député au conseil des Anciens. Etant entré dans la magistrature après le 18 brumaire, il devint président de chambre à la cour de Caen. Son principal ouvrage a pour titre : *Dissertation sur le préjugé qui attribue aux Egyptiens l'honneur des premières découvertes dans les sciences et les arts* (1802, in-80).

CAIM s. m. (ka-imm). Gardien d'une mosquée : *Nul étranger non mahométan ne peut pénétrer dans les mosquées sans être escorté par un caim*. (Complém. de l'Acad.)

CAIMACAN s. m. (ka-i-ma-kan — mot arabe formé de *kaim*, tenant, et *makam*, lieu). Lieutenant du grand vizir ou de quelque autre grand dignitaire ottoman : *Le CAIMACAN de Moldavie. L'un des CAIMACANS est gouverneur de Constantinople et n'en sort jamais*. (Acad.)

CAIMAN s. m. (ka-i-man — corrupt. du mot caraihe *acouyaman*). Erpét. Genre de reptiles sauriens, voisin des crocodiles, ou, selon quel-

ques auteurs, sous-genre de crocodiles : *Les nègres font beaucoup de cas de la graisse des CAIMANS. Cette rivière était remplie de CAIMANS*. (Chateaub.)

— s. m. pl. Famille de reptiles émydosauriens, comprenant les genres à museau large et court.

— Fig. Homme intraitable, inabordable, d'un caractère dur et sauvage : *Je me suis embourqué dans cette affaire sur la parole de ce vieux CAIMAN de Grandet*. (Balz.) 1 Homme cruel, dangereux : *Tu étais sauvé, j'étais perdu ; et c'est toi qui rentres volontairement dans la gueule du CAIMAN, parce qu'elle a gémé après avoir rugi*. (V. Hugo.)

— Encycl. Les *caimans* ou alligators appartiennent à l'ordre des sauriens et à la famille des crocodiliens que Cuvier place à la tête de l'ordre. Les *caimans* ont souvent été confondus avec les crocodiles ; ils s'en distinguent par les caractères suivants : Leur tête est d'un tiers plus large que longue, et le crâne forme le quart de sa longueur totale ; le museau est court, et les dents inégales entre elles ; la quatrième, de chaque côté de la mâchoire inférieure, est plus longue, et se loge dans des fosses ou creux de la mâchoire supérieure, où elle reste cachée quand l'animal ferme la bouche ; celles de la première paire sont dans le même cas, et, avec l'âge, les unes et les autres finissent presque toujours par percer la mandibule et se faire jour au-dessus du museau. Les *caimans* ont les jambes et les pieds de derrière arrondis, et n'ayant à leurs bords ni crêtes ni dentelures ; leurs pieds sont à demi palmés, la membrane qui unit les doigts étant assez courte et n'atteignant guère que la moitié de leur longueur. Ce genre renferme un petit nombre d'espèces, qui toutes habitent l'Amérique. La plus remarquable est le *caiman* à museau de brochet (*alligator lucius* de Cuvier), appelé aussi *alligator de la Floride* et *crocodile de la Louisiane*. Il a quatre dents à chaque mâchoire. Sa longueur totale, d'après Bartram, atteint quelquefois 7 m. 50. Le plus grand qu'on ait vu au Muséum d'histoire naturelle, où l'espèce a été apportée par Michaux, avait près de 3 m. de longueur. La partie supérieure du corps est noire ou brun verdâtre très-foncé, avec des bandes jaunâtres transversales qui paraissent s'effacer avec l'âge ; la partie inférieure est d'une couleur de paille sale, ou blanc verdâtre, et les flancs sont rayés assez régulièrement de blanc et de vert.

Les *caimans* habitent du préférence le rivage des grands fleuves et les bords des lacs marécageux ; ils remontent le Mississipi jusqu'à la rivière Rouge. Bartram en a vu dans des ruisseaux d'eau chaude et vitriolique ; mais on assure qu'ils évitent les eaux saumâtres et ne descendent jamais à la mer, dans la crainte d'y rencontrer des requins ou d'autres ennemis. On les trouve souvent réunis en grandes troupes. Ils passent pour vivre très-longtemps.

La voracité du *caiman* est extrême ; il ouvre largement sa gueule, et saisit ainsi les mammifères et les oiseaux aquatiques, les grenouilles, et surtout les poissons, qui forment sa principale nourriture, ce qui le porte à fréquenter de préférence les endroits poissonneux. On assure qu'il ne mange jamais dans l'eau, mais qu'il noie sa victime et la retire ensuite pour la dévorer. Tous les animaux qu'il peut happer lui sont bons ; les chiens, les cochons et même les bœufs ne sont pas à l'abri de ses attaques ; il les saisit, dit-on, au museau et aux jambes quand ils vont boire, et les entraîne dans l'eau pour les noyer. Il s'en prend rarement à l'homme, quoi qu'en dise Bory de Saint-Vincent, qui lui attribue une préférence marquée pour la chair du nègre sur celle du blanc. Ce que Bartram rapporte des combats que ses compagnons armés soutinrent contre un de ces reptiles doit donc paraître au moins fort exagéré. Catesby dit s'être souvent amusé, dans la Caroline, à faire sortir de leurs retraites et accourir vers lui les *caimans*, en faisant aboyer son chien de chasse sur les bords des rivières. Il les laissait quelquefois approcher pour leur donner quelques coups de bâton, ce qui ne paraissait pas les effrayer beaucoup. Jamais ils n'ont cherché à l'attaquer, et ils se retiraient gravement quand ils voyaient qu'il n'y avait rien à gagner pour eux autour de lui.

Quoique lourds, les *caimans* nagent avec facilité ; mais leurs mouvements deviennent encore plus pesants quand ils sont à terre ; aussi, dès que les nègres de la Caroline aperçoivent des *caimans* qui se sont trop éloignés de leur retraite, ils leur coupent le chemin, se mettent plusieurs à leur poursuite, les tuent à coups de hache et se régaler de la queue de ces sauriens. Les cadavres mutilés répandent une odeur si infecte, que les vautours eux-mêmes les abandonnent dès que la chair est arrivée à un certain degré d'altération. Le nombre des ennemis capables de détruire les alligators est très-restreint lorsque ceux-ci ont acquis toute leur force. Le même voyageur ajoute que, lorsque le *caiman* se laisse emporter au courant de l'eau, il ressemble à un tronc d'arbre dont l'immobilité trompe les autres animaux. Mais la nature a mis un obstacle à la voracité de cet animal destructeur, en lui refusant l'agilité et la faculté de se mouvoir autrement qu'en ligne droite ; aussi lui arrive-t-il souvent d'être privé de nourriture, ce quo, du reste, il supporte pendant

assez longtemps. On trouve fréquemment, dans son estomac, des cailloux de diverses grosseurs, qui semblent servir, soit à triturer les aliments, soit peut-être à distendre les intestins, quand ils sont vides, pour les empêcher de se contracter.

Les caïmans se creusent des trous ou terriers très-profonds, le plus souvent placés dans les marais, et où jusqu'à ce jour on n'a pu les saisir au moyen des pièges placés à l'entrée. On les prend toutefois assez facilement, en Caroline, avec des oiseaux ou de petits mammifères vivants, qu'on lie à un gros hameçon attaché à un arbre par une chaîne de fer. Dans la Floride, où la population est moins nombreuse et la chaleur plus forte, les caïmans se trouvent en bien plus grande abondance; Bartram, dans la relation de son voyage sur la rivière Saint-Jean, rapporte en avoir vu les eaux couvertes sur des espaces considérables, au point de gêner, parfois même d'interrompre la navigation.

A la Louisiane, d'après La Coudrenière, l'alligator, aux approches de l'hiver, s'enfonce dans la boue des marais, où il s'engourdit sans être gelé; il tombe dans une espèce de sommeil léthargique qui lui ôte toute apparence de sensibilité. L'intensité de cet engourdissement varie avec la température: l'hiver est-il interrompu par quelques journées très-chaudes, l'alligator se réveille: le froid devient-il au contraire très-rigoureux, la léthargie de l'animal est si profonde qu'on le hacherait en morceaux plutôt que de l'en faire sortir. Il faut donc à ce reptile une température assez élevée. Les individus que l'on conserve au Muséum sont à demi plongés dans des cuves toujours chaudes; mais ils témoignent rarement une grande activité. On a remarqué que le caïman a toujours la gueule fermée pendant son sommeil. Au printemps, il se réveille et pousse d'horribles mugissements, surtout le soir, dans les forêts marécageuses, où Bosc a entendu ces animaux faire un *tintamarre effroyable*; son cri est fort, assez semblable à celui du taureau, et rarement redoublé; c'est à l'époque des amours qu'il arrive à son maximum d'intensité.

La femelle pond des œufs blanchâtres, à coque résistante, et à peine égaux en volume à ceux d'une poule d'Inde. Elle les dépose par couches, qu'elle sépare les unes des autres par des lits de terre gâchée, et qu'elle surveille avec soin. C'est du moins ce qui a lieu chez le caïman à musée de brochet. D'autres espèces mettent leurs œufs sous des sortes de meules qu'elles élèvent dans les endroits humides, en accumulant des feuilles et des tiges herbacées; la fermentation de ces substances procure aux œufs une douce chaleur, nécessaire à leur éclosion, qui a lieu sans le secours de la mère. Ces œufs ont pour ennemis les grandes tortues, qui en détruisent un grand nombre, et les indigènes, qui les recherchent pour les manger, malgré l'odeur musquée assez forte qu'ils exhalent.

La mère surveille également ses petits pendant les premiers mois qui suivent l'éclosion. Les jeunes alligators, qui se jettent à l'eau dès leur naissance, sont exposés aux attaques des tortues, de quelques poissons ou amphibiens voraces, et même, dit-on, des vieux caïmans. Ceux qui survivent restent très-petits et faibles pendant la première année; ils ne cherchent pas à mordre lorsqu'on les prend avec les mains, et ne se nourrissent que de très-petits poissons et de larves d'insectes. Ils n'attaquent jamais qu'une proie vivante et en mouvement, et se jettent dessus avec beaucoup de vivacité; quelquefois on en voit plusieurs se disputer la même proie. Dans le courant de la seconde année, leur mâchoire s'arme de dents redoutables, et leur crâne devient assez épais pour les rendre insensibles aux coups. Ils n'offrent plus alors qu'un petit nombre d'endroits vulnérables, notamment le dessous du ventre. Joseph Acosta assure avoir vu des hommes ayant assez de résolution et de présence d'esprit pour se glisser, en nageant, sous un alligator, lui percer le ventre avec un couteau de chasse, et se retirer après l'avoir blessé à mort.

On trouve chez ces reptiles, sur les bords du menton et du cloaque, des glandes jaunes, ayant la forme et la grosseur d'une olive; ces glandes renferment une matière onctueuse, qui s'échappe par une petite ouverture et exhale une très-forte odeur de musc. Cette odeur se communique, du reste, à toute la chair de l'animal, et ne se perd pas entièrement par la cuisson, ce qui n'empêche pas qu'on ne la mange quelquefois en Amérique; la queue, comme nous l'avons dit, est le morceau le plus recherché. Les nègres font beaucoup de cas de la graisse des caïmans, employée en frictions dans le traitement des entorses et des douleurs rhumatismales. En réalité, elle n'a pas plus de vertus que la graisse de tout autre animal, et l'action mécanique du frottement a ici beaucoup plus d'influence que la nature de la substance employée.

Le caïman à lunettes (*alligator sclerops*) est ainsi nommé à cause d'une sorte de crête transversale qui s'étend en avant des orbites et semble réunir la saillie circulaire du rebord des paupières, offrant ainsi l'apparence de besicles; ses mœurs sont à peu près les mêmes que celles du précédent; il nous suffira donc de le mentionner. La même observation s'applique aux autres espèces, qui sont encore moins connues.

CAÏMAND ou **CAYMAND**, **CAÏMANDER** ou **CAYMANDER**, **CAÏMANDERIE** ou **CAYMANDERIE**, **CAÏMANDEUR** ou **CAYMANDEUR**. Anciennes formes des mots **QUÉMAND**, **QUÉMANDER**, **QUÉMANDERIE**, **QUÉMANDEUR**.

CAÏMANS ou **CAYMANS** (îles), groupe de trois petites îles de la mer des Antilles, au S. de l'île de Cuba, à 200 kilom. N.-O. de la Jamaïque. Ces trois îles, Grand-Caïman, Petit-Caïman et Caïman-Brac, célèbres dans l'histoire des flibustiers, font partie des possessions anglaises; le Grand-Caïman est la seule de ces îles qui soit habitée; sa côte S.-O. offre un bon ancrage; le climat est sain, mais le sol peu fertile. Ses habitants s'adonnent surtout au pilotage et à la pêche à la tortue.

CAÏM-BIAMZILLAH (AHMED, surnommé), vingt-sixième calife abbasside, mort en 1075. Il succéda, en 1031, à son père Cader-Billah, et, comme lui, bon, instruit, mais faible, il n'exerça qu'une autorité purement religieuse et nominale. Incapable de comprimer la révolte de Bessassyry, un de ses principaux officiers, il implora le secours du célèbre fondateur de la dynastie des Seldjoucides, Thogroul-Bey, qui vint de conquérir la Perse. Celui-ci, saisissant cette occasion d'étendre sa puissance, marcha sur Bagdad (1060), rétablit le calife, comprima une révolte des habitants, que les excès de son armée avaient soulevés, et s'empara du pouvoir, que devait conserver sa dynastie. Jusqu'à sa mort, Caïm ne cessa de jouir en paix du califat, d'abord sous la tutelle de Thogroul, qui avait épousé sa fille et jeté en prison le dernier sultan de la dynastie des Bouïdes, puis sous celle des successeurs de Thogroul, Alp-Arslan, qui prit le titre de sultan, et Melek-Schah. Caïm transmit la dignité de calife à son fils Mactady.

CAÏMÉ s. m. (ka-i-mé). Banq. Papier fiduciaire du gouvernement turc : *Pour comble de malheur, la machine à vapeur qui servait à la confection des caïmés a éclaté avant-hier, de sorte que nous allons avoir un temps d'arrêt dans l'émission du papier-monnaie, qui était toujours une ressource.* (A. Gault.)

CAÏMIRI s. m. (ka-i-mi-ri). Mamm. Espèce de sagouin d'Amérique, appelé aussi saïmiri.

CAÏMITE s. m. (ka-i-mi-te). Hist. relig. Membre d'une secte de gnostiques qui s'attribuait un pouvoir surnaturel.

CAÏMITIER s. m. (ka-i-mi-tié). Bot. Genre d'arbres, de la famille des sapotacées, renfermant une trentaine d'espèces, qui croissent en Amérique, et dont les fruits sont comestibles : *Le caïmitier a feuilles glabres croît dans les bois.* (V. de Bomare.) *On emploie le bois du caïmitier dans les ouvrages de charpente.* (Dutour.)

— Encycl. Le genre *caïmitier*, dont le nom scientifique est *chrysophylle* (feuillage doré), fait partie de la famille des sapotacées. Il comprend des arbres ou de grands arbrisseaux, à feuilles alternes, entières, d'un vert gai en dessus, chargées, à la face inférieure, d'un duvet soyeux jaune doré; les fleurs, groupées en ombelles axillaires, ont un calice à cinq sépales imbriqués; une corolle campanulée, rotacée, à limbe partagé en cinq divisions étalées; cinq étamines, à filets grêles; un ovaire surmonté d'un style court terminé par un stigmate aplati. Le fruit est une baie à cinq ou dix loges, quelquefois uniloculaire par avortement, renfermant des graines solitaires et aplaties.

Ce genre comprend une trentaine d'espèces, qui habitent l'Amérique tropicale, et dont huit ou dix sont cultivées dans nos serres chaudes. Ce sont des arbres remarquables par l'élégance de leur port et la beauté de leur feuillage, et qui sécrètent un suc laiteux. Leur bois dur, compacte, est employé à divers usages, et leurs fruits sont comestibles. L'espèce la plus répandue est le *caïmitier* pomiforme ou *caïmito*; c'est un arbre de 10 à 15 m. de hauteur, à cime très-rameuse, large et élégamment étalée; ses feuilles, longues de 0 m. 20, larges de 0 m. 10, sont d'un beau vert foncé et luisant en dessus, et leur face inférieure est couverte d'un duvet fin, soyeux, ferrugineux, à reflets dorés. Ses fruits rouges, globuleux, de la grosseur d'une pomme de reinette, contiennent une pulpe jaunâtre, d'une odeur fade, dans laquelle sont logés cinq à dix noyaux bruns, renfermant chacun une amande blanche. Cet arbre est répandu aux Antilles, où il croît à peu près partout. Son bois est blanc, plus mou que dans les autres espèces; on l'emploie dans les constructions, et il est d'une assez longue durée, pourvu qu'on le mette à l'abri du soleil et de la pluie. Ses fruits, dont on distingue plusieurs variétés d'après la couleur, sont doux, rafraîchissants, d'une saveur agréable, et les habitants les préfèrent souvent aux sapotes; l'amande est amère. « On assure, dit V. de Bomare, que ses feuilles appliquées sur une plaie, du côté vert, divisent, atténuent les humeurs, et procurent une suppuration abondante, tandis qu'elles en arrêtent le flux immodéré, et qu'elles resserrent les fibres, si on les applique du côté soyeux, qui est l'inférieur. »

Nous citerons encore : le *caïmitier argenté*, à feuilles blanches en dessous, et dont les fruits, semblables à de très-grosses olives, ont une saveur vineuse agréable; le *caïmitier glabre*, dont le bois passe pour être incorruptible et sert à faire des poteaux d'une longue durée, et le *caïmitier macoucou*, dont les fruits

ont un goût plus agréable que ceux des autres espèces.

CAÏN (nom qui, en langue hébraïque, signifie *possession*, d'après Josephé, et, d'après d'autres, *forger* ou *batteur*), premier-né d'Adam et d'Eve, et, par conséquent, le second homme de la création, selon la Genèse. D'après le récit très-succinct de la Bible, auquel l'historien Josephé ajoute quelques détails, qui paraissent puisés à d'autres traditions, Caïn se livra à la culture de la terre, pendant que son frère Abel s'adonnait à la vie pastorale. Les deux frères ayant fait un jour une offrande au Seigneur, celui-ci préféra l'offrande d'Abel, et Caïn en ressentit un vif sentiment de jalousie. Dieu, qui à cette époque conversait en personne avec les hommes, essaya de le calmer en lui donnant un avertissement salutaire. Loin d'en tenir compte, Caïn se mit à la recherche d'Abel et commit le premier fratricide qui ait ensanglanté la terre. — « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? lui dit alors le Seigneur. — Je ne sais, suis-je le gardien de mon frère? répondit-il. — La voix du sang de ton frère crie vers moi. Maintenant, sois maudit sur la terre qui a ouvert son sein pour boire le sang de ton frère. Lorsque tu cultiveras le sol, il ne te donnera plus ses fruits; tu seras agité et fugitif sur la terre. » Caïn avoua son crime et manifesta la crainte d'être tué lui-même; mais Dieu le rassura en lui disant que celui qui le tuerait serait exposé à une sextuple vengeance, et, pour le préserver, il lui imprima un signe sur le front. A partir de cet arrêt, il n'est plus question de Caïn dans la Genèse. D'après la tradition relatée par Josephé, il n'osa plus reparaitre devant son père. Après avoir erré à l'aventure, il arriva dans la terre de Nod, à l'est d'Eden, et il s'y établit avec sa femme, qu'il avait prise on ne sait où, et le nombre de ses enfants s'étant multiplié, il fonda une ville qu'il appela Hénoch ou Anoch, du nom du seul de ses fils dont parle la Bible. Toujours d'après Josephé, Caïn fut en contact avec une population sortie d'une autre race que celle d'Adam. Il l'opprima, s'enrichit à ses dépens par ses rapines et par la violence, et périt à la chasse de la main de son neveu Lamech. Selon une autre version, il vécut jusque vers l'époque du déluge.

Ce serait une tâche trop longue et trop fastidieuse que de vouloir énumérer les nombreuses suppositions auxquelles se sont livrées les commentateurs de toute secte sur ce personnage d'une époque antéhistorique, et qui n'a peut-être jamais existé. Pour n'en citer qu'un exemple, voici de quelle façon les musulmans racontent l'histoire de Caïn. Ils prétendent qu'Eve ayant deux fils, Caïn et Abel, et deux filles, Aclima et Lébuda, voulut marier Caïn à Lébuda et Abel à Aclima; mais Caïn était amoureux d'Aclima et désirait s'unir avec elle. Adam, pour mettre ses deux fils d'accord, leur proposa un sacrifice, dans lequel l'offrande d'Abel fut agréée de Dieu, celle de Caïn, au contraire, fut repoussée. Caïn ne se tint pas pour battu, et pour posséder plus sûrement Aclima, il résolut de tuer Abel; mais son embarras fut extrême, et il ne savait comment s'y prendre. Le diable vint à son secours, comme il était venu à celui d'Eve dans le Paradis terrestre en lui enseignant à cueillir la pomme. Pour lui donner une leçon, il prit un oiseau, posa la tête de l'oiseau sur une pierre, et l'écrasa ensuite avec une autre pierre. Caïn, instruit par cet exemple, guetta le moment où son frère dormait, et lui laissa tomber une grosse pierre sur le front. Loin de diminuer, son embarras ne fit que redoubler, et il ne savait que faire du corps. Il l'enveloppa dans une peau de bête, et l'emporta sur ses épaules durant quarante jours. Le diable vint encore à son aide; il se déguisa en oiseau de proie, tua un corbeau et fit un trou dans la terre pour l'enterrer; ainsi agit Caïn pour le cadavre de son frère Abel. Là où les commentateurs ont erré et se sont perdus en suppositions plus ou moins absurdes, les poètes ne se sont pas trompés; ils y ont vu avec raison le symbole de la vengeance divine poursuivant le crime par la voix de la conscience. Les vers suivants de M. Victor Hugo ne sauraient être passés sous silence dans un article sur Caïn :

Lorsqu'avec ses enfants, vêtus de peaux de bêtes, Echeveld, livide au milieu des tempêtes, Caïn se fut enfilé de devant Jéhova, Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva Au bas d'une montagne en une grande plaine. Sa femme, fatiguée, et ses fils, hors d'haleine, Lui dirent : « Couchons-nous sur la terre et dormons. » Caïn ne dormait pas, songeait au pied des monts. Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres, Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres, Et qui le regardait dans l'ombre fixement. « Je suis trop près », dit-il avec un tremblement. Il réveilla ses fils dormants, sa femme lasse, Et se remit à fuir, sinistre, dans l'espace. Il marcha trente jours, il marcha trente nuits. Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits, Fortif, sans regarder derrière lui, sans trêve, Sans repos, sans sommeil : il atteignit la grève Des mers dans le pays qui fut depuis Assur. « Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr, Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes. » Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes L'œil à la même place, au fond de l'horizon. Alors il tressaillit, en proie au noir frisson. « Cachez-moi ! » cria-t-il, et le doigt sur la bouche, Tous ses fils regardaient trembler l'aveul farouche. Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont

Sous des tentes de poil dans le désert profond : « Étends de ce côté la toile de la tente. » Et l'on développa la muraille flottante; Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb : « Vous ne voyez plus rien? » dit Taïlla, l'enfant blond, La fille de ses fils, douce comme l'aurore. Et Caïn répondit : « Je vois cet œil encore ! » Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs, Soufflant dans les clairons et frappant les tambours Cria : « Je saurais bien construire une barrière. » Il fit un mur de bronze, et mit Caïn derrière. Et Caïn dit : « Cet œil me regarde toujours ! » Hénoch dit : « Il faut faire une enceinte de tours Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle. Bâtissons une ville avec sa citadelle, Bâtissons une ville, et nous la fermerons. » Alors Tubalcaïn, père des forgerons, Construisit une ville énorme et surhumaine. Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine, Chassaient les fils d'Enos et les enfants de Seth; Et l'on crevait les yeux à quiconque passait. Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles. Le granit remplaça la tente aux murs de toiles, On lia chaque bloc avec des nœuds de fer, Et la ville semblait une ville d'enfer. L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes; Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes; Sur les murs on grava : Défense à Dieu d'entrer. Quand ils eurent fini de clore et de murir, On mit l'aleu au centre, en une tour de pierre; Et lui restait lugubre et hagard. « O mon père, L'œil a-t-il disparu? » dit en tremblant Taïlla; Et Caïn répondit : « Non, il est toujours là. » Alors il dit : « Je veux habiter sous la terre, Comme dans son sépulcre un homme solitaire; Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. » On fit donc une fosse, et Caïn dit : « C'est bien ! » Puis il descendit seul sous cette voûte sombre, Quand il se fut assis sur sa chaise, dans l'ombre, Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

Maintenant que nous avons raconté la légende de Caïn au point de vue biblique, nous allons lui appliquer la méthode critique de la science moderne. Essayons avant tout, comme il convient, de trouver l'origine des noms d'Abel et de Caïn; s'ils ont une signification précise, nous pourrions peut-être trouver là un renseignement utile pour l'analyse de ce mythe. Restitutions d'abord ces deux noms dans leur forme primitive et originale. Le nom d'Abel est écrit en hébreu *Hébel*, et celui de Caïn *Kayin*. Le premier a le sens de *vapeur légère*, et quelques commentateurs pensent qu'il rappelle, par allusion, la brièveté de l'existence d'Abel. L'étymologie du nom de Caïn a donné lieu à des hypothèses plus nombreuses, et aussi plus intéressantes. On a voulu y voir d'abord un dérivé de *kanah*, acquérir, ce qui ne donnerait pas un sens très-satisfaisant. Gesenius a plus ingénieusement rapproché *Kayin* du mot identique *kayin*, qui veut dire en hébreu *ance* : le savant hébraïsant croit y trouver l'indication de l'acte violent exécuté par le frère d'Abel. Enfin de Bohlen, dans son *Introduction à la Genèse*, rapproche ce nom du mot arabe *kain*, de la racine *kāna*, battre le fer, forger, mot qui désigne un *forgeron*. On sait que les descendants de Caïn sont regardés comme les inventeurs des arts industriels, et l'hypothèse de de Bohlen est assez séduisante.

Arrivons maintenant à l'interprétation symbolique de cette tradition.

Les ethnographes ont cherché à déterminer la position géographique de cette terre de Nod, où s'enfuit Caïn après son meurtre. Le nom même de ce pays semble avoir une valeur symbolique, car il signifie en hébreu : *exil*, *fuite*. De Bohlen a essayé de l'identifier avec le nom de l'Inde, et son hypothèse, bien hardie, se base sur un mode de lecture arbitraire du mot hébreu représenté par ce groupe de consonnes : *HND*, qu'on prononce habituellement *He-No-D*, la terre de Nod. De Bohlen voudrait, lui, le lire ainsi : *HIND*, ce qui est le nom par lequel plusieurs nations sémitiques désignent l'Inde. La seule indication positive fournie par le récit biblique sur la position de cette contrée, c'est qu'elle était située à l'est de l'Eden; or, il faudrait préalablement déterminer la place de l'Eden lui-même, ce qui n'est pas moins controversé. Knobel, qui adopte une interprétation ethnographique pour l'histoire des Caïnites, place le pays de Nod dans l'extrême Orient, à l'est de l'Asie. Il essaye même, mais avec peu de bonheur, de rapprocher le nom de la *Chine*, de celui de *Caïn*. Une seule chose certaine dans tout cela, c'est que, dans la distribution de la famille sémitique, les descendants de Caïn sont placés à l'ouest relativement aux descendants de Seth. On a tenté de préciser davantage les données si vagues de la Bible en cherchant l'identification de cette ville, *Hénoch*, construite par Caïn et portant le nom de son fils; les uns ont voulu y retrouver les *Hénoki*, tribu du Caucase, d'autres *Arachia*, ville de la Susiane; de Bohlen, conséquence avec sa première hypothèse, propose *Chanoge*, ancienne ville de l'Inde, Ewald, *Scanium*, ville où l'on honorait le roi déifié *Annacus*.

La marque placée sur Caïn a aussi causé bien des tortures aux commentateurs. Différentes explications, toutes plus ou moins invraisemblables et que nous épargnerons à nos lecteurs, ont été proposées.

Un détail capital ferait supposer qu'à l'époque de Caïn il existait un grand rassemblement d'hommes organisés en société plus ou moins rudimentaire. En effet, il est positive-

ment dit que Cain redoutait d'être puni pour le meurtre qu'il avait commis, d'être tué pour avoir tué. Cette crainte du châtiment, venue d'une manière sponatnée, suppose l'existence de répresseurs autres qu'Adam, Eve et l'Éternel, dont Cain n'avait pas eu encore l'occasion de connaître la sévérité. Joseph, dans ses *Antiquités judaïques*, explique cette terreur en disant qu'elle était causée, non par les hommes, mais par les bêtes sauvages. Cette solution a servi de point de départ à de très-curieuses légendes rabbiniques consignées dans le Talmud. Les descendants de Cain sont énumérés jusqu'à la sixième génération. Knoch et de Bohlen ont tenté d'établir un parallélisme artificiel entre cette généalogie et celle des Sethites, ou descendants de Seth. Ils suppléent aux lacunes par quelques additions trop arbitraires pour être acceptées.

L'origine des métiers et des arts semble être intimement liée à la tradition de Cain. Abel était un berger, Cain un agriculteur. Les descendants de Seth, qui remplace Abel, contiennent les traditions de la vie pastorale et nomade qui caractérisent encore aujourd'hui certaines fractions importantes de la race sémitique. Les descendants de Cain, au contraire, inventent tous les arts et métiers qui constituent un des caractères les plus frappants de la vie sédentaire : Cain fonde la première ville. Lamech institue la polygamie, Jubal invente les instruments de musique, Tubalcain est le premier forgeron ; le langage de Lamech révèle les premiers essais de la métrique et du rythme poétique. Les noms mêmes des femmes de ces personnages plus ou moins historiques sont singulièrement significatifs ; l'une s'appelle *Kaama*, charmante, l'autre *Zillah*, ombre ; celle-ci *Adah*, ornée. Évidemment tous ces mots semblent avoir trait à un état de civilisation relativement assez avancé. Mais, en même temps que l'habileté manuelle, cette race a eu partage, au dire du livre Hébreu qu'on doit peut-être à bon droit dans ce cas soupçonner de partialité, la violence et l'impunité. Nous connaissons déjà, par l'exemple de la profonde scission existant entre la branche indienne et la branche iranienne de la famille indo-européenne ou aryenne, ces haines séculaires qui séparent les races. En effet, comme le remarque fort judicieusement M. William Bovan, les Sethites et les Cainites semblent être divisés surtout par le contraste de leur état social et religieux. Les Sethites, qui sont les seuls dont nous ayons l'avis, chargent naturellement leurs frères ennemis d'une foule de méfaits et les flétrissent dès l'origine par une légende inventée peut-être pour satisfaire des inimitiés. Ils ne peuvent cependant s'empêcher de rendre hommage à la haute civilisation de leurs ennemis. Il serait curieux de retrouver ce qu'ont pu dire à leur tour les Cainites sur les Sethites. Malheureusement, il y a peu d'espoir de retrouver jamais un monument analogue à la Bible et nous fournissons une série de traditions servant de corollaires à celles du peuple hébreu.

— Allus. hist. Cain, qu'as-tu fait de ton frère ? Mots que Dieu, suivant le récit de la *Genèse*, fit entendre à Cain après le meurtre d'Abel, et qu'il faut peut-être considérer comme une éloquente personification de la conscience, comme le cri implacable du remords, qui retentissait dans le cœur du fratricide.

Cette phrase est devenue proverbiale, et elle sert à formuler énergiquement le compte que l'on demande à quelqu'un d'une personne, d'une chose qui aurait dû lui demeurer sacrée. On trouvera plus loin plusieurs exemples de ce sens métaphorique.

Le récit biblique ajoute que Dieu marqua le front de Cain d'un sceau de réprobation, et l'on fait aussi allusion à cette circonstance ; mais, avant de donner les applications que les écrivains font de ces deux épisodes de la vie de Cain, abordons la solution d'un problème historique.

Ces mots : Cain, Cain, qu'as-tu fait de ton frère ? ont été l'expression d'une des plus noires calomnies ; d'une des plus criantes injustices qui aient marqué la fin du dernier siècle. André Chénier fut envoyé à l'échafaud par le tribunal révolutionnaire. Son frère, Marie-Joseph, que l'on croyait alors en relations avec Robespierre, fut accusé de n'avoir rien fait pour prévenir la condamnation de son frère. Laissons ici la parole à M. Ch. Labitte : « Ce fut une guerre sanglante, acharnée, sans trêve, une guerre qui dura trois ans. L'essai bourdonnant enveloppa sa victime et ne la quitta plus ; nous allons voir quelles cruelles piqures il lui fit, quels aiguillons restèrent dans la plaie.

Marie-Joseph avait beaucoup d'ennemis. Les inconnus lui en voulaient de sa célébrité, les ingrats des services rendus, les envieux de ses succès. Il fut immolé avec une animosité, une fureur, une rage persistantes, dont il n'y a peut-être pas eu d'autre exemple. L'abbé Morellet couvrit le premier de l'autorité de son nom cette lâche invention, qui n'avait encore circulé que dans quelques feuilles obscures, et qui, au milieu même des colères contemporaines, n'avait pas été appuyée une seule fois sur un fait, sur une preuve quelconque. Morellet eut l'indignité d'écrire cette phrase : « Sultan Chénier, auriez-vous rapporté de Constantinople (les deux Chénier étaient nés en Turquie) les mœurs des Ot-

• tomans, qui croient ne pouvoir régner qu'en étranlant leurs frères ? » Voilà, dès le début, le ton vraiment féroce de cette polemique. Aussitôt les folliculaires à gages, toute la cohue des journaux, répéterent à l'envi le grâuit et infâme mensonge, comme s'il eût été avéré et patent. Un des premiers, Michaud, attaqua la vie politique de Chénier dans la *Quotidienne* ; Chénier riposta par quelques vers mordants. A son tour, Michaud se vengea, il faut le dire, avec une étrange cruauté. Pendant une année tout entière son journal, la *Nonne sanglante*, comme on le surnommait, contient presque tous les jours quelque diatribe nouvelle avec cette épigraphe permanente : Cain, qu'as-tu fait de ton frère ?

• Bientôt les vengeances secrètes s'inspirèrent de ces vengeances publiques. Tous les jours Chénier recevait, sous les formes les plus variées, une lettre anonyme qui reproduisait l'épigraphie des articles de Michaud : Cain, qu'as-tu fait de ton frère ? Pendant une année tout entière, le mystérieux billet arriva au poète avec une régularité que la haine la plus cruelle avait pu seule combiner : il le trouvait sous sa porte, dans sa correspondance, sur le tabouret de sa loge, et une fois même sous son chevet. On ne sut jamais l'auteur de cette infâme persécution, digne du supplice de Dante. Jusque-là le mépris l'avait emporté dans le cœur ulcéré de Marie-Joseph ; mais, à la fin, l'indignation eut le dessus : c'est alors que parut l'*Épître sur la Calomnie*.

• Mais, se l'imaginait-on ? le rédacteur de la *Quotidienne* ne croyait pas le premier mot de l'imputation horrible qu'il contribuait plus que personne à propager. Un jour que Ginguéné causait avec lui de Chénier, il convint que tout cela n'avait été qu'une stratégie de presse, puis il ajouta crûment : « Il fallait bien le démonstrer ; après tout, » avouez que c'est un fameux chat que nous lui avons jeté dans les jambes. »

Il est prouvé aujourd'hui, même d'après le témoignage des plus cruels ennemis de Joseph Chénier, que lui-même avait à défendre sa tête quand son malheureux frère porta la sienne à l'échafaud, et qu'il tenta les démarches les plus actives et les plus compromettantes pour arracher cette chère victime à la Révolution.

Terminons par ces beaux vers, sortis du cœur de Marie-Joseph, et qui expriment une mélancolie touchante et vraie :

Auprès d'André Chénier avant que de descendre, J'élevrai la tombe... où manquera sa cendre, Mais où vivront du moins et son doux souvenir, Et sa gloire, et ses vers, dictés pour l'avenir. LA, quand de thermidor la septième journée Sous les feux du Cancer ramènera l'année, O mon frère ! je veux, relisant tes écrits, Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits. LA, souvent tu verras, près de ton mausolée, Tes frères gémissants, la mère désolée, Quelques amis des arts, un peu d'ombre et des fleurs, Et ton jeune laurier grandir sous mes pleurs.

Voici quelques-unes des allusions que l'on fait, en littérature, aux deux circonstances dont nous avons parlé plus haut :

« Un Espagnol, un descendant de Pélagé ! un homme qui a eu dans sa famille des grands de première classe, ne peut agir comme vous autres Français. Lorsqu'un jour du jugement, ses ancêtres lui demanderaient : Cain, qu'as-tu fait de ton frère ? qu'as-tu fait de la maison ? qu'as-tu fait de la galerie de tableaux ? qu'as-tu fait du château ? voudriez-vous qu'il répondît : « Je les ai vendus ? »

FÉLICIEN MALLEVILLE, *Mémoires de Don Juan*.

« Quand je repris mes sens, ma sœur était encore immobile et sans souffle sur le lit ! Je me remis à genoux devant, la tête sur son corps, priant Dieu, priant tous les anges et tous les saints, priant ma mère surtout de la ressusciter et de me prendre à sa place. C'est alors que j'entendis là, comme je m'entends, la voix de ma mère dans mon oreille ; mais sa voix plus sévère que je ne l'avais entendue pendant sa vie, qui me dit : « Cain, Cain, qu'as-tu fait de ta sœur ? » comme elle m'avait lu ces mots dans sa Bible. » LAMARTINE, *Geneviève*.

« Pharisiens ! votre société s'est vantée quand elle s'est personifiée dans le type ignoble de Robert Macaire ! Le type de votre société, c'est Cain, à qui l'on peut demander ce qu'il a fait de son frère ; non pas qu'il le tue, mais il le laisse mourir à sa porte de misère et de faim ! » TOUSSENEL, *les Juifs*.

« Ces hommes, aujourd'hui qu'ils sont vaincus et désarmés, invoquent une générosité qu'ils ne connurent jamais ; ils réclament l'oubli d'un passé toujours présent à leur mémoire ; ils réclament l'amnistie de la Charte pour des crimes qui lui sont postérieurs, comme si les forfaits devaient jouir d'une éternelle impunité, comme si l'auguste pardon dont ils étaient couverts, semblable au sceau de réprobation placé par l'Éternel au front du premier fratricide, suspendait la vengeance des hommes pour les réserver aux vengeances éternelles. »

DE LA BOURDONNAIS, *Discours à la chambre des députés*, 1817.

« Cromwell, en signant l'ordre d'exécution de Charles I^{er}, barbouilla d'encre le visage de Henry Martyn, qui signait après lui ; le régicide Henry Martyn rendit jeu pour jeu à son camarade de forfait : cette encre était du sang ; elle leur laissa la marque qu'on voyait au front de Cain. »

CHATEAUBRIAND, *Mélanges politiques et littéraires*.

Surtout des vieux scrutins épurant la morale, Repoussez à jamais de l'urne électorale Ces Lameth, ces Agier, ces Jars, ces Rambuteau, Que le peuple a déjà frappés de son veto.

Je dirai devant tous par quels indignes votes Ils ont meurtri neuf mois leurs frères patriotes, Et, sauvant l'avenir des maux que nous souffrons, De ces *Cafar* publics je marquerai les fronts.

BARTHÉLEMY, *la Chambre des députés (Némésis)*.

Cain, tragédie anglaise ou mystère en trois actes, de lord Byron. Cette tragédie, qui parut en 1821, devint immédiatement un sujet de scandale exploité à l'envi par tous ceux qui s'étaient crus désignés dans la *Lettre à Murray*, comme faisant partie de la grande coterie des tartufes religieux, moralistes ou politiques. Les théologiens d'Oxford et de Cambridge crièrent au manichéisme et à l'athée ; les apôtres de la morale, à l'inceste. Le noble lord osa, comme Milton, mettre en scène les anges, Satan et la première famille du monde ! Il méritait la mort, comme le fils d'Abinadab pour avoir touché à l'arche sainte. Les rabbins avaient prouvé que la femme de Cain était la sœur jumelle d'Abel ; lord Byron affectait de croire qu'Adah, au contraire, avait été la sœur jumelle du fratricide. Des menaces anonymes furent adressées à l'éditeur Murray : et, un libraire ayant publié une contre-façon de Cain, l'éditeur porta vainement sa plainte à la cour de chancellerie. Le lord chancelier déclara que le livre n'était pas de nature à être protégé par la loi. Grâce à cette législation absurde, le poison prétendu put circuler au loin, et fut mis à la portée de tout le monde par la modicité du prix. « On pourrait, dit M. Amédée Pichot, définir Cain une théorie dialoguée de l'origine du mal. Ce mystère est donc à peu près tout métaphysique. Il est certain que la plupart des arguments de Lucifer et de Cain contre la bonté ou le pouvoir de la Providence restent sans réponse. Lord Byron dit qu'il ne pouvait faire parler Lucifer comme un ministre en chaire. Soit, mais il manque parmi les interlocuteurs un ange théologien pour éclaircir, sinon pour résoudre la question. Le troisième acte seul émeut vivement par la catastrophe, amenée avec un talent admirable. C'est donc le seul acte qui soit vraiment dramatique. Le sombre caractère de Cain est une grande conception. Son mécontentement, sa farouche et orgueilleuse inquiétude, vont au-devant de chaque sophisme du tentateur : Lucifer n'est guère que le démon de sa propre imagination personifiée. Ce ne sont point des causes accidentelles qui poussent Cain au blasphème et au meurtre : son crime est le fatal résultat de cette espèce de maladie morale, de cette soif de science devenue une passion, qui fait délirer son âme et lui inspire le mépris du bonheur. » Il y a beaucoup à admirer dans cette tragédie. La première entrevue de Lucifer et de son disciple est sublime : il n'est pas de tableau plus touchant que celui où Cain et Adam s'approchent de l'enfant endormi. Cain fut commencé à Ravenne, le 16 juillet 1821, achevé le 8 septembre, et publié dans le même volume que *Sardanapale* et les *Deux Foscari*, au mois de décembre de la même année. Aucun ouvrage de lord Byron, dit M. B. Laroche, n'a peut-être excité autant d'admiration sous le rapport de la capacité déployée par l'auteur ; aucun ne l'a exposé à autant d'attaques et de récriminations. Non-seulement Cain fut l'objet des critiques les plus sévères dans les journaux de l'époque, mais il donna naissance à un écrit spécial intitulé : *Remontrances à M. Murray sur une publication récente, par un Oxonien*. En apprenant que cet éditeur était menacé de poursuites sérieuses, par suite de la publication du mystère, lord Byron écrivit à M. Murray : « Pise, 8 février 1821. Je devais m'attendre à des attaques ; mais je lis dans les journaux qu'on vous attaque également. Comment et de quelle façon pouvez-vous être responsable de ce que j'écris ? C'est ce que je suis encore à m'expliquer. Si Cain est un ouvrage blasphématoire, le *Paradis perdu* l'est également, et les expressions du gentleman d'Oxford (dans l'ouvrage cité) : « Mal, sois mon bien, » sont précisément tirées de ce poème. Lucifer ne dit rien de plus dans mon mystère. Cain n'est point une thèse de théologie, mais un drame, et rien que cela. Si Lucifer et Cain parlent comme l'on peut supposer qu'ont dû parler le premier meurtrier et le premier rebelle, pourquoi les autres personnages ne parleraient-ils pas selon leurs caractères ? On n'a jamais refusé au drame le droit de faire agir les passions les plus violentes. J'ai même évité de faire intervenir la divinité, comme elle paraît dans l'Écriture et chez Milton, mais à tort, selon moi ; le l'ai remplacée par un ange, de peur de choquer certaines susceptibilités, en donnant une idée imparfaite de ce que doit se figurer l'homme le plus prosaïque du langage de Jéhovah ; les anciens mystères

le mettaient en scène très-fréquemment, j'ai évité cela dans celui de Cain. La tentative d'intimidation qu'ils essayent sur vous, parce qu'ils savent bien qu'elle ne réussirait pas avec moi, me paraît une des lâchetés les plus odieuses qui puissent déshonorer une époque. Quoi ! lorsque les éditeurs de Gibbon, Hume, Priestley, Drummond, ont été laissés en paix depuis soixante-dix ans, vous seriez attaqué pour un ouvrage de fiction ! Il doit y avoir quelque chose au fond de tout ceci, quelque inimitié personnelle ; autrement ce serait incroyablement. Je ne puis que dire : *Me adsum qui feci*. Renvoyez-moi, je vous en prie, toutes les attaques dirigées contre vous ; je veux et je dois les subir toutes. Que si vous avez perdu de l'argent dans cette publication, je vous rendrai l'équivalent de votre déficit, ou la totalité du prix du manuscrit ; je désire que vous disiez que vous étiez, ainsi que M. Gifford et M. Hobhouse, opposé à la publication de ce mystère, que moi seul je l'ai voulu, et que moi seul dois en supporter la responsabilité légale, ou de toute autre sorte, que l'on voudra m'imposer. Si ces poursuites se continuaient, je viendrais en Angleterre, afin qu'on sût à qui s'adresser ; tenez-moi au courant ; je ne permettrai jamais que vous éprouviez aucun dommage à cause de moi. Faites de cette lettre l'usage que vous voudrez. BYRON. » On sait que sir Walter Scott accepta la dédicace de cette œuvre.

Cain et sa race maudits de Dieu, groupe en marbre, de M. Etex, musée de Lyon. Le meurtrier, maudit par le Seigneur, s'est assis à terre, pensif et comme écrasé par le poids de son crime ; son front, bas et sombre, se baisse sous la réprobation divine ; mais on y lit encore la haine ; ses regards sont mornes et farouches. De la main gauche, il serre contre lui sa femme, qui s'est précipitée sur ses genoux, éperdue, échevelée, et qui, dans son mouvement, a laissé tomber son enfant à la mamelle. De la main droite, il devrait étreindre aussi, ce me semble, son fils aîné, qui est debout près de lui et qui semble vouloir le soutenir ; mais cette main est celle qui a commis le forfait, il la cache derrière lui, comme s'il craignait en elle son accusateur. Ce groupe, qui fonda la réputation de M. Etex, dont le modèle en plâtre fut exposé pour la première fois au salon de 1833, fit une grande sensation, à cette époque où l'école française, secouant le jong des traditions académiques, s'élançait hardiment à la recherche du mouvement et de la vie. Les critiques les plus autorisées, tout en faisant des réserves au sujet de certaines parties de l'œuvre de M. Etex, jugèrent l'ensemble très-favorablement. Voici comment s'exprimait M. Charles Lenormand : « Le groupe forme une belle pyramide, dans laquelle la compression des lignes ne nuit en rien au développement fort des mouvements. C'est ici un art perdu que M. Etex nous fait retrouver, un art que possédaient à un degré éminent les anciens sculpteurs français, les Coysevox, les Coustou, les Lepaute ; à l'exemple de ces maîtres, M. Etex a produit une composition monumentale. Du premier pas, il se rattache comme un rejeton plein d'espérance à cette grande famille, qui, par Michel-Ange, remonte à Phidias. M. Etex tiendra-t-il cette promesse ? Acquerira-t-il ce qu'il faut de science pour remplir une tâche aussi vaste, pour devenir un Coustou avec le goût et la correction de plus, l'effort et la fausse ampleur de moins ? Telle est la question que M. Etex pose lui-même par son groupe, sans la résoudre complètement, ni en bien ni en mal. Si je considère la conception elle-même, M. Etex me semble avoir commis une erreur assez grave. Son Cain n'est pas l'homme de la création primitive ; l'homme oriental est toujours divinement beau, même après son crime : c'est un mélange de gladiateur et de sauvage, un Germain aux cheveux rouges ; ce n'est point là l'inspiration de la Bible ; c'est celle du groupe Ludovisi ou de la figure du Capitole. Le jeune garçon est tant soit peu tudesque comme son père ; mais le sentiment de la tête, la vérité du mouvement et de l'exécution, surtout dans la jambe qui porte le poids du corps, méritent des éloges sans restriction : la femme surtout nous semble vraiment admirable : conception, disposition, exécution, rien ne se dément dans cette figure ; on a rarement, chez les modernes, uni si bien la force à la grâce. Cette femme seule serait la vie d'un sculpteur : pour M. Etex, j'aime à croire que ce n'est qu'un engagement. Je suis loin de regarder le groupe de M. Etex comme un ouvrage complet ; mais, tel qu'il est, il faut le classer à part de toute l'école moderne : c'est une âme et non plus seulement une main de statuaire qui se révèle. » Le sévère Gustave Planche tempéra par quelques critiques judicieuses les louanges décernées à l'œuvre de M. Etex. « Le groupe de Cain, dit-il, excite une attention générale ; c'est, en effet, un ouvrage important. Si l'on considère, d'ailleurs, que c'est le début de l'auteur, on doit espérer pour lui un avenir glorieux ; seulement je redoute les éloges et les flatteries qui ne lui manqueront pas... La seule figure qui satisfasse dans ce groupe, c'est la femme de Cain : encore l'exécution n'est-elle pas complète. Le Cain est laid et ignoble, sans être horrible ni repentant. Son fils, placé à sa droite, pourrait se détacher sans laisser aucun regret ; sa pose n'est pas heureuse ; son bras se place péniblement sous

l'aisselle de Cain; sa jume s'infléchit comme si les os étaient ramollis. Je ne crois pas que la sculpture permette ces mesquines pauvretés, quand bien même la nature les donnerait. La main droite de Cain, qui semble vouloir indiquer l'idée de l'abatement, mérite le même reproche. En résumé, ce groupe, dont la face antérieure et postérieure satisfait aux conditions de la sculpture, pêche évidemment par un défaut d'harmonie dans les faces latérales. Ces défauts, sensibles dans le modèle en plâtre, ont été corrigés, ou pour mieux dire atténués dans le groupe de marbre. Un nouveau modèle de cet ouvrage figura à l'exposition universelle de 1855, et, suivant l'expression de M. Théophile Gautier, « il parut aussi beau, après vingt-deux ans écoulés, que le premier jour. » Si nous en croyons M. Maxime Du Camp, les murailles de Paris, en 1848, étaient tapissées d'affiches sur lesquelles on lisait : « Nommons le grand sculpteur Elex, qui, dans son groupe de Cain, a voulu symboliser les douleurs du prolétaire. » M. Du Camp s'est moqué à bon droit de ces prétentions à l'allégorie politique et sociale : « O symboles faits après coup, dit-il, comme on vous découvre facilement le lendemain des révolutions !... Ce prétendu symbole du Cain m'a toujours singulièrement choqué. Cain, mû par un sentiment de jalousie, tua son frère à coups de bâton, voilà l'histoire. Cain représente donc l'assassin, le plus fort, celui qui aime mieux tuer que convaincre, celui qui veut tout prendre pour lui, celui qui croit à ses muscles et non point à son cerveau. Ce lui-là n'est point le prolétaire, et c'est faire injure à ce dernier que de le symboliser par ce violent personnage. Entre ces deux hommes, dont l'un assomme l'autre, le prolétaire ne fut point Cain. Les aînés de la famille humaine sont rarement les opprimés. L'explication de ce groupe est mauvaise, j'engage M. Elex à en chercher une autre. Quant au groupe lui-même, abstraction faite de l'idée qu'on a voulu indiquer lui rattacher, il a de bonnes qualités. »

CAIN (Auguste), sculpteur français, né à Paris en 1822, étudia son art dans l'atelier de Rude, et, laissant de côté l'homme pour les animaux, il consacra son talent à reproduire ces derniers, dans des études et des groupes qu'il a exposés pour la plupart aux Salons de sculpture depuis 1846. Devenu en 1852 gendre du sculpteur Mène, qui s'est adonné à la même spécialité, il s'est associé avec lui pour éditer ses bronzes de fantaisie. Nous citerons parmi ses œuvres : *Le Lait et les fauvelles* (1846); *Les Grenouilles voulant un roi* (1850); *L'Aigle chassant un vautour* (1857); *Kaïnan surpris par une fouine* (1859); *L'aigle chassant des lapins, et Combat de coqs* (1861); *Buse chassant aux perdreaux* (1863); *Lionne du Sahara, et Combat de coqs* (1864), etc.

CAÏNAN, fils d'Enos, nommé dans la généalogie de Marie; devint père, à cent soixante-dix ans, de Malakel; il est mort à l'âge de neuf cent dix ans, selon la Bible. Il est le quatrième des dix patriarches hébreux qui, d'après la Genèse, vécurent avant le déluge.

CAÏNAN, patriarche hébreu, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, est nommé dans la généalogie de Marie comme fils d'Arphaxad, tandis que, dans les généalogies de la Genèse et des *Chroniques* (Gen., x, 24; xi, 12), le fils d'Arphaxad est nommé Sala, et aucune mention n'est faite de ce Caïnan. Ces deux noms ne pouvant être pris l'un pour l'autre, les interprètes varient sur le moyen de concilier les listes. Les manuscrits et les anciennes versions ne lèvent point la difficulté. Une interpolation, une faute de copiste ne peuvent guère être admises; comment les copistes auraient-ils substitué le nom de Caïnan au nom si différent de Sala? D'autres ont cru que l'erreur était venue de ce que le nom de Caïnan s'était glissé du verset 37 dans le précédent; d'autres que le fils d'Arphaxad avait porté les deux noms; l'erreur serait plus forte, puisque saint Luc aurait nommé deux fois le même personnage. Inutile de rapporter les adresses grammaticales et les transpositions de lettres qui ont été proposées. Selon un auteur considérable, saint Luc écrivait principalement pour cette classe de fidèles qui lisaient la traduction de Septante de préférence à l'original; il a donc préféré leur version, qu'il ajoute le nom de Caïnan à la généalogie de Sem.

CAÏNCA s. m. (ka-ain-ka). Bot. Arbrisseau de la famille des rubiacées, tribu des coffeacées, appartenant au genre *chiococca*. On le trouve dans les régions chaudes de l'Amérique, où il est préconisé contre la morsure des serpents. Il On écrit aussi CAHINCA, CAHINÇA, KAHINCA, KAHINCA.

CAÏNÇATE s. m. (ka-ain-ka-te — rad. *caïncat*). Chim. Sel résultant de la combinaison de l'acide caïncique avec une base.

Encycl. V. CAÏNCIQUE.

CAÏNCIQUE adj. m. (ka-ain-si-ke — rad. *caïncat*). Chim. Se dit d'un acide découvert en 1830 par Pelletier.

— **Encycl.** L'acide caïncique s'extrait de la racine de caïncat, plante que l'on emploie dans le Brésil contre la morsure des serpents. On trouve aussi cette substance dans la racine d'une plante dont on fait un grand usage aux Antilles pour combattre le rhumatisme et la

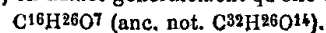
syphilis, et dont le nom botanique est *chiococca racemosa*.

Pour extraire l'acide caïncique de la racine de caïncat, on épuise cette racine avec de l'alcool bouillant, on concentre la solution alcoolique, on y mêle de l'eau et l'on filtre; on ajoute ensuite un lait de chaux à la liqueur filtrée, jusqu'à ce que cette dernière ait entièrement perdu son amertume. Il se précipite dans ces conditions un caïncat de calcium basique, que l'on recueille et que l'on décompose par une solution alcoolique bouillante d'acide oxalique. La solution alcoolique filtrée donne de l'acide caïncique, sous forme d'aiguilles cristallines, en se refroidissant.

Lorsqu'on veut se servir de la *chiococca racemosa* pour préparer l'acide caïncique, on épuise l'écorce de la racine de cette plante par l'alcool, on filtre et l'on verse dans la liqueur de l'acétate neutre de plomb; il se forme un précipité de cafétannate plombique, qui renferme un peu de caïncat et un peu de phosphate de plomb. On filtre une seconde fois, et l'on précipite avec du sous-acétate de plomb. Le nouveau précipité qui se forme est du caïncat de plomb presque pur. On le recueille sur un filtre, on le lave bien et on le décompose par l'acide sulfhydrique en présence de l'eau. La liqueur filtrée et convenablement évaporée laisse se déposer des aiguilles brillantes d'acide caïncique en se refroidissant. On purifie ce corps en le soumettant à des cristallisations répétées dans l'eau légèrement alcoolisée.

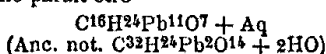
L'acide caïncique est inodore; la saveur en paraît nulle au premier abord; mais, au bout de quelques instants, on s'aperçoit qu'elle est franchement amère. Ce corps est peu soluble dans l'eau et l'éther; l'alcool le dissout, au contraire, très-facilement; il rougit sensiblement le tournesol. A 100° ses cristaux perdent 9 pour 100 d'eau de cristallisation. Sous l'influence d'une chaleur plus forte, il se ramollit, se carbonise et donne un sublimé cristallin qui n'est point amer. Les acides étendus et les alcalis concentrés transforment l'acide caïncique en acide quinoïque.

La formule de l'acide caïncique est douteuse; on admet généralement qu'elle est



Les caïncates sont peu connus; ils ont, comme l'acide caïncique, une saveur amère. Les sels neutres de potassium, d'ammonium, de baryum et de calcium sont solubles dans l'eau, déliquescents et incristallisables. Le sel neutre de chaux en solution aqueuse donne un abondant précipité de sel basique du même métal lorsqu'on le traite par l'eau de chaux. Ce sel basique est fort soluble dans l'alcool, d'où il se dépose sous la forme de flocons blancs très-alcalins sous l'influence de l'eau.

Le caïncat neutre de plomb s'obtient en précipitant une solution alcoolique concentrée d'acide caïncique par l'acétate de plomb. Sa formule paraît être



On connaît aussi des sels polyphéniques du même acide.

CAÏNE s. f. (kè-ne). Ancienne forme du mot CHAÏNE.

CAÏNITE s. m. (ka-i-ni-te — rad. *Caïn*). Hist. relig. Membre d'une secte de gnostiques qui vénéraient Caïn et les Sodomités, et possédaient un Evangile qu'ils attribuaient à Judas.

— **Encycl.** La secte des caïnites fut ainsi nommée à cause de la vénération qu'ils avaient pour Caïn; elle prit naissance vers l'an 159. Voici quelle en fut l'origine : Pendant le 1er siècle, et au commencement du 2e, on s'était beaucoup occupé à éclaircir l'histoire de la création et à expliquer l'origine du mal. Les uns s'étaient prononcés pour la doctrine des émanations, les autres pour le système des deux principes. Une simple hypothèse, quelque peu fondée qu'elle soit, devient bientôt un principe incontestable dans l'esprit de ceux qui l'adoptent; on ne s'inquiète plus alors de la prouver ou de l'étayer, on s'en sert comme d'une vérité fondamentale pour expliquer les phénomènes. C'est ce qui arriva pour le système des émanations et pour celui des deux principes. Afin d'expliquer tous les phénomènes, chacun se crut en droit de supposer plus ou moins de génies ou de principes et de mettre dans leur puissance, dans leurs productions et dans leur manière d'agir toutes les différences qui lui paraissaient nécessaires pour faciliter cette explication.

Plusieurs sectes antérieures aux caïnites avaient expliqué l'origine du bien et du mal en supposant une intelligence bienfaisante, qui tirait de son sein des esprits heureux, innocents, et une intelligence malaisante, qui emprisonnait ces esprits dans des organes matériels. Mais d'où venait la différence qui existe entre les esprits et les caractères? Cette différence restait toujours un mystère, quand, parmi les sectateurs des deux principes, s'éleva quelqu'un qui entreprit de donner cette explication. Selon lui, les deux principes avaient produit Adam et Eve, puis chacun d'eux ayant revêtu un corps, avait eu commerce avec Eve; de cette union étaient sortis des enfants qui avaient le caractère de la puissance à laquelle ils devaient la vie. Par ce moyen on comprenait la différence du caractère de Caïn et d'Abel et de tous les hom-

mes. Comme Abel s'était montré très-soumis au Dieu créateur de la terre, il était regardé comme l'ouvrage d'un Dieu qu'ils appelaient *Histère*. Caïn, au contraire, le meurtrier d'Abel, était l'ouvrage de la sagesse et du principe supérieur; il devait être vénéré comme le premier des sages. Les partisans de cette doctrine, conséquents avec eux-mêmes, honoraient tous ceux que l'Ancien Testament avait condamnés, Caïn, Esau, Coré, les Sodomités, qu'ils regardaient comme des enfants de la sagesse et des ennemis du principe créateur. Judas ne pouvait être oublié, ils avaient pour lui un culte particulier. Selon les caïnites, Judas savait seul le mystère de la création des hommes, et c'est pour cela qu'il avait livré le Christ à ses ennemis. Par là il avait rendu un grand service à l'humanité, car le Christ voulait réconcilier les hommes avec le Dieu créateur, alors qu'il fallait, au contraire, envenimer la haine des hommes contre celui-ci. Certains disaient que la mort de Jésus devant procurer de grands biens au monde, Judas avait fait une bonne action en précipitant cette mort, que les puissances amies du créateur voulaient empêcher. Ainsi, de toute manière, Judas était loué comme un homme admirable et devenait naturellement l'objet d'une vénération spéciale. Les caïnites prétendaient que la perfection consistait à commettre le plus d'infamies possibles. Au rapport de Théodore, ils disaient que chacune des actions infâmes avait un ange tutélaire, et ils invoquaient cet ange en la commettant. Les caïnites avaient des livres apocryphes, comme l'Evangile de Judas, et un autre écrit intitulé *L'Ascension de saint Paul*; il s'agit dans ce livre du ravissement de cet apôtre, et les caïnites y avaient inséré des choses horribles. Une femme de cette secte, nommée Quintille, étant venue en Afrique du temps de Tertullien, s'y fit beaucoup d'adeptes, qui prirent le nom de quintillanistes. Tertullien dit que Quintille avait ajouté des pratiques abominables aux infamies des caïnites.

Philostrius fait une secte particulière de ceux qui honoraient Judas. L'empereur Michel avait une grande vénération pour Judas et voulait le faire canoniser. Hornebec parle d'un anabaptiste qui pensait sur Judas comme les caïnites.

CAÏNORFICA s. f. (kè-nor-fi-ka). Mus. Sorte de grande harpe posée sur un piano, et dont l'archet est mis en mouvement par les touches : *Les sons moyens de la CAÏNORFICA rappelaient ceux du violoncelle.* (Dezobry.)

CAÏNS s. m. (kaïnss). Ceinture. || Vieux mot.

CAÏNSK, ville de la Russie d'Asie. Voir KAINSK.

CAÏOUMERS ou **KEÏOUMERS**, personnage appartenant plutôt au domaine fabuleux qu'au domaine historique, et qui est regardé par les Persans comme le premier roi, non-seulement de leur nation, mais encore de la terre. Lorsque les Persans adoptèrent l'islamisme, ils cherchèrent à confondre Caïoumers avec l'Adam sémitique, ou du moins à le classer parmi les patriarches reconnus par le Coran à l'instar de la Bible. Par exemple, quelques auteurs le regardent comme le frère de Seth et le fils d'Adam; d'autres comme le fils de Malakel; d'autres encore le considèrent comme postérieur au déluge et en font le fils de Sem, et même son petit-fils.

Au milieu de ces opinions diverses, il est, toutefois, impossible de méconnaître que Caïoumers est un personnage essentiellement persan, auquel se rattachent des légendes analogues à celles que tous les peuples possèdent sur leurs législateurs et leurs souverains primitifs.

Les historiens persans nous le présentent, en effet, comme le premier organisateur, comme le premier qui ait eu l'idée de créer un gouvernement et de donner des lois aux peuples. Pendant un règne fabuleusement long, il enseigna aux hommes la construction des maisons, des monuments et des villes, le tissage des étoffes, la fabrication des armes, en un mot la plupart des arts élémentaires. On dit même que ce fut lui qui bâtit les villes de Balkh, d'Istikhar, de Damavend, etc. Il demeura habituellement dans la province actuelle de l'Azerbaïdjan.

On regarde généralement Caïoumers comme le fondateur et le chef de la dynastie persane dite des Fichadiens ou Fischadiens. Cette dynastie comprend les différents rois qui régnèrent en Assyrie, à Babylone, en Médie et en Perse. Caïoumers serait même l'inventeur de l'écriture orientale, dont les règles sont si rigoureuses; c'est lui qui, le premier, aurait établi l'usage de baisser les pieds du souverain (*patous*: pat, pied; *bous*, baisser) et de se prosterner la face dans la poussière devant lui (*rouizémin*: roui, face; *zémin*, poussière). On rapporte aussi sur ce prince une tradition qui expliquerait quelque peu la confusion qu'on a établie entre lui et Adam. Il se serait, dit-on, fait donner, comme titre honorifique, le nom d'Adam, et se serait fixé de préférence dans la province de l'Azerbaïdjan, parce que c'est en cet endroit que Noé et sa famille se seraient établis après leur sortie de l'arche. On attribue également à Caïoumers la création du culte du feu; voici dans quelles circonstances il l'aurait institué. Fatigué de la longueur de son règne, il se serait retiré dans une caverne pour s'y livrer en paix à la vie contem-

plative, après avoir transmis le pouvoir à son second fils, Siamek. (Le premier, nommé Natchek, avait été tué par des brigands dans les montagnes de Damavend.) Siamek succomba dans une lutte contre des géants et fut tué. Son père Caïoumers fut forcé de reprendre en main le sceptre. Il vengea la mort de son fils, et, après avoir fait ensevelir son corps, il fit entretenir perpétuellement sur son tombeau un bûcher allumé. De là le culte du feu.

Il existe un livre nommé *Caïoumersnamé*, dans lequel on attribue une origine fort bizarre à Caïoumers. Adam, chassé du paradis et séparé de sa femme (d'après les légendes talmudistes et musulmanes), s'endormit sur une montagne. Il eut pendant son sommeil une pollution nocturne, qui donna naissance à Caïoumers. On peut rapprocher cette étrange tradition des croyances rabbiniques qui regardent les djinns ou démons comme provenant de la même manière, soit du célibat d'Adam avant ses rapports avec Eve, soit de sa continence causée par la douleur que lui inspira la mort d'Abel.

CAÏPA-SCHORA s. f. (ka-i-pa-sko-ra). Bot. Genre des cucurbitacées du Malabar, qui produisent des espèces de calabasses.

CAÏPHE ou **CAÏPHAS**, grand prêtre et souverain sacrificateur des Juifs pendant le ministère du Christ et les commencements de celui des apôtres, fut investi de cette dignité par Valérius Gratus, gouverneur de Judée, prédécesseur de Pilate, vers l'an 19 de notre ère. Il épousa une fille d'Anne, qui avait été grand prêtre, se montra le plus ardent ennemi du Christ, et chercha tous les moyens d'arrêter, par un exemple terrible, la propagation des nouvelles doctrines religieuses. Ce fut lui qui, dans l'assemblée du sanhédrin, appelé à demander son conseil, s'écria qu'il était bon qu'un homme mourût pour le peuple. Aux approches de la fête de Pâques, il présida la séance du sanhédrin où la mort du Christ fut résolue. Jésus ayant été saisi à Gethsémani, fut conduit de la maison d'Anne devant Caïphe, et, d'après le récit de saint Jean, Caïphe lui fit subir un interrogatoire. Il espérait, par ses questions insidieuses, constater que la nouvelle doctrine était contraire à celle de Moïse, et trouver dans les réponses de Jésus un prétexte pour le déclarer, lui et ses disciples, rebelles et factieux.

Dès le point du jour, le sanhédrin ouvrit sa séance; des témoins furent appelés et virent un blasphème dans la parole par laquelle Jésus avait prédit sa mort. Le Christ dédaigna de répondre; enfin Caïphe prenant la parole : « Je t'adjure, dit-il, par le Dieu vivant, de nous déclarer si tu es le Christ, le fils de Dieu. » Sur la réponse affirmative de Jésus, Caïphe feignit d'être indigné, déchira ses vêtements, déclara que, après un pareil blasphème, il était inutile d'entendre d'autres témoignages, et, d'une voix unanime, le sanhédrin prononça la mort. Mais, comme ce jugement ne pouvait être exécuté sans la sanction préalable du préfet romain, Jésus fut conduit devant Pilate. Dans les autres faits qui s'accomplirent ce jour-là et le lendemain, il n'est plus question de Caïphe, mais celui-ci prit évidemment part aux diverses circonstances dans lesquelles l'autorité sacerdotale fut en jeu.

Après la mort du Christ, le grand prêtre des Juifs, ainsi que l'attestent les *Actes des apôtres*, ne cessa de poursuivre les disciples des doctrines nouvelles. Il condamna saint Etienne à mort, fit fouetter saint Pierre et saint Jean et ordonna de les jeter en prison. Selon les *Actes des apôtres*, un ange les délivra et leur ordonna de répandre partout leurs prédications.

Caïphe, apprenant l'évasion des disciples de Jésus, assembla le sanhédrin et le sénat, ou conseil des Anciens, envoya des huissiers au temple, où déjà les apôtres étaient réunis. On amena ceux-ci devant l'assemblée; Caïphe les accusa de fomenter la discorde parmi le peuple et de l'exciter contre les juges du Christ. Il alla jusqu'à vouloir les mettre à mort; mais l'avis plus doux de Gamaliel prévalut.

Caïphe continua à poursuivre les premiers chrétiens jusqu'à ce que Vitellius, gouverneur de Syrie, lui eût enlevé sa dignité, l'an 36 de J.-C. On ignore quand et comment il mourut; l'incertitude, du reste, ne plane pas seulement sur cette époque de sa vie. Dans les *Evangiles*, Caïphe est nommé par saint Matthieu, mais il ne l'est pas par saint Marc. Saint Luc prétend qu'Anne et Caïphe étaient grands prêtres au moment de la prédication de Jean-Baptiste sous le tétarchat d'Hérode, bien qu'il n'y ait jamais eu deux souverains pontifes à la fois. D'après saint Jean, Caïphe était pontife lors de l'arrestation de Jésus-Christ. Toutefois, c'est chez le pontife Anne, destitué par Gratus, et beau-père de Caïphe, qu'il fut d'abord conduit avant d'être amené devant ce dernier. Pour expliquer ce double pontificat, les commentateurs s'accordent en général à dire que celui qui avait été revêtu de la dignité de grand prêtre en conservait toujours le titre. Enfin, quand on consulte la liste très-précise des pontifes juifs de cette époque, que donne l'historien Flavius Josèphe, on n'y trouve pas de grand prêtre du nom de Caïphe. On a cru pouvoir identifier avec celui-ci le pontife qu'il appelle Joseph, et qui occupa cette dignité dix-huit ans, de l'an 19 à l'an 36.

CAÏPON s. m. (ka-i-pon). Bot. Nom vulgaire d'un grand arbre peu connu, qui croît à Saint-Domingue.

CAÏQDI ou **CAÏKJI** s. m. (ka-ik-ji — rad. *caïque*). Mar. Nom des matelots arnautes ou albanais employés à conduire les caïques.

CAÏQUE s. m. (ka-i-ke — turc *kaik*, même sens). Mar. Embarcation longue et étroite à deux proues, qui borde de deux à seize avirons, et qui est en usage dans le Bosphore : *Le sultan seul a le droit de border seize avirons à ses CAÏQUES, qui sont ordinairement surmontés d'un tendelet en soie cramoisie. Des volées de CAÏQUES turcs, petites barques qui servent de voitures dans les rues maritimes de cette ville amphibie, circulaient entre ces grandes masses, se heurtant sans se renverser. (Lamart.) Il embarquait ses ustensiles de pêche dans son CAÏQUE peint de couleurs éclatantes. (Lamart.) Le CAÏQUE est assurément la plus gracieuse embarcation qui ait jamais sillonné l'eau bleue de la mer. (Th. Gaut.) Les CAÏQUES n'ont pas de gouvernail. (Th. Gaut.) Sorte d'avisio qui était autrefois attaché au service des escadres de galères. Il On écrit aussi CAÏQUE et CAÏC.*

CAÏQUES, groupe d'îles, d'îlots et de rochers dans l'archipel de Bahama, au N. de Saint-Domingue, par 28° et 21° de lat. N. et 73°-75° long. O. On compte dans le groupe quatre îles principales : Grande-Caïque, Petite-Caïque, Caïque du Nord et Caïque de la Providence, situées entre l'île Mariguana à l'O. et les îles Turques à l'E.; 1,500 hab. Récolte de coton et sucre.

CAÏR v. n. ou intr. (ka-ir — lat. *cadere*, même sens). Tomber, ancienne forme du mot **CHOIR**.

Ca ira. Chanson populaire demeurée fameuse dans les fastes de la grande Révolution. Suivant toutes les probabilités, elle date de mai ou juin 1790. Nous voyons du moins qu'elle fut chantée avec enthousiasme par les deux cent mille Parisiens transformés en terrassiers et qui préparèrent le Champ-de-Mars pour la fête nationale du 14 juillet, la grande fédération commémorative de la prise de la Bastille. Dès son apparition, elle excita un enthousiasme universel, fut chantée d'un bout de la France à l'autre, exécutée sur tous les théâtres, introduite dans la musique militaire, élevée enfin à la hauteur d'un chant national, comme la *Carmagnole*, la *Marseillaise* et le *Chant du départ*.

Les paroles du *Ca ira* étaient adaptées au *Carillon national*, air de contredanse composé par Bécourt et qui était alors en grande vogue. On rapporte que Marie-Antoinette le trouvait si entraînant et si gai, qu'elle se plaisait à le jouer sur son clavecin. Quel est l'auteur de ces paroles? C'est une question à laquelle il serait difficile de répondre avec certitude. Suivant M. Chiglamel (*Histoire-musée de la Révolution*), on les aurait attribuées à Dupuis, auteur de *l'Origine de tous les cultes*; mais c'est là une conjecture qui semble un peu trop hasardée. Même incertitude relativement au texte authentique. Un chanteur ambulancier nommé Ladré, espèce de rapsode de place publique, en a revendiqué l'honneur. Nous avons eu sous les yeux l'extrait d'une lettre adressée par lui au Comité de sûreté générale en nivôse de l'an II, et dans laquelle il demande une récompense nationale « comme auteur des paroles du *Ca ira* de 1790 et de plusieurs autres chansons révolutionnaires. » A cette pièce était joint un petit recueil de chansons, parmi lesquelles celle-ci, dont nous reproduisons le titre complet : « *Ah! ça ira*, dictum populaire; air de la nouvelle contredanse dite le *Carillon national*. » Elle a cinq couplets, avec des refrains variés, et commence ainsi :

Ah! ça ira, ça ira, ça ira!
Le peuple en ce jour sans cesse répète :
Ah! ça ira, ça ira, ça ira!
Malgré les mutins, tout réussira.

Dumersan, dans ses *Chansons nationales et populaires de la France*, donne le texte entier de cette chanson en l'attribuant effectivement à Ladré. On le trouvera à la fin de cet article.

M. Michelet (*Revol.*, t. II, p. 185) paraît admettre le même texte comme original. Cependant, il peut y avoir quelque doute, et peut-être avons-nous affaire ici à l'une de ces ballades populaires qui s'enrichissent successivement. Ainsi, dans la chanson telle que l'a fixée Ladré, le titre de *Dictum populaire*, et les mots le *Peuple en ce jour sans cesse répète* semblent établir assez péremptoirement que la ritournelle *ca ira* était déjà en vogue. Et c'est d'ailleurs ce que l'on sait positivement.

Un de nos journaux politiques donne cette curieuse origine au *Ca ira* révolutionnaire : « Ce réquisitoire de la lanterne, dit-il, nous vient du nouveau monde. Franklin, ce bon sens en lunettes, l'avait apporté dans une poche de son habit brun. Comme chaque jour on lui demandait des nouvelles de la révolution américaine, et que cela était un acquit de volitasse et une question d'habitude, le bonhomme économiste répondait avec un sourire : *Ca ira, ça ira*. La Révolution ramassa le mot et en fit un hymne. »

Tous les témoignages s'accordent en effet pour indiquer cette origine. *Ca ira* était donc une devise consacrée, un *dictum populaire*, un cri de vaillance et de foi avant d'être une

chanson. Le texte primitif de cette chanson peut avoir subi des modifications, et il ne nous est pas connu d'une manière bien précise; il est probable qu'il a été amalgamé dans la composition de Ladré, qui semble un peu postérieure. Le chant des travailleurs du Champ-de-Mars n'avait peut-être qu'un seul couplet, et, dans tous les cas, il se résumait dans une idée unique :

Ca ira!
La liberté s'établira;
Malgré les tyrans, tout réussira.

Nous ne croyons pas qu'alors il fût question des aristocrates à la lanterne. Le temps des exécutions populaires était passé, et les cœurs s'ouvraient aux plus vastes espérances. « Le sang ne coulait pas à cette époque, dit encore Mercier; l'amour pour la Révolution était entier, l'énergie était pure, l'idée du meurtre ne s'y mêlait point; on répétait *Ca ira* d'un concert unanime. »

Plus tard, les trahisons, les résistances, les complots amenèrent les jours de colère, les luttes acharnées; et la ballade populaire, écho des passions publiques, s'accroît de notes terribles : *Les aristocrates à la lanterne! les aristocrates on les pendra!*

Tel paraît avoir été le sentiment de M. Michelet, dont nous citerons en terminant un passage admirable, qui se rapporte à la marche des fédérés des départements, en route sur Paris pour assister à la grande fête du 14 juillet 1790.

« En traversant par bandes les villages ou les villes, ils chantaient de toutes leurs forces, avec une gaieté héroïque, un chant que les habitants sur leurs portes répétaient. Ce chant, national entre tous, rimé pesamment, fortement, toujours sur les mêmes rimes, comme les commandements de Dieu et de l'Eglise, marquait admirablement le pas du voyageur qui voit s'abréger le chemin, le progrès du travailleur qui voit la besogne avancer. Il a fidèlement suivi l'allure de la Révolution elle-même, pressant la mesure lorsque ce terrible voyageur se précipitait. Abrégé, concentré dans une ronde de fureur et de vertige, il devint le meurtrier *Ca ira!* de 1793. Celui de 1790 eut un autre caractère :

« Pour le voyageur qui, des Pyrénées ou du fond de la Bretagne, venait lentement à Paris sous le soleil de juillet, ce chant fut un viatique, un soutien, comme les proses que chantaient les pèlerins qui bâtaient révolutionnairement, au moyen âge, les cathédrales de Chartres et de Strasbourg. Le Parisien le chanta avec une mesure pressée, une vivacité violente, en préparant le champ de la fédération, en retournant le Champ-de-Mars. Parfaitement plane alors, on voulait lui donner la belle et grandiose forme que nous lui voyons. La ville de Paris y avait mis quelques milliers d'ouvriers faimés, à qui un pareil travail aurait coûté des années. Cette mauvaise volonté fut comprise. Toute la population s'y mit. Ce fut un étonnant spectacle. De jour, de nuit, des hommes de toute classe, de tout âge, jusqu'à des enfants, tous citoyens, soldats, abbés, moines, acteurs, sœurs de charité, belles dames, dames de la halle, tous maniaient la pioche, roulaient la brouette ou menaient le tombereau. Des enfants allaient devant, portant des lumières; des orchestres ambulants animaient les travailleurs; eux-mêmes, en nivelant la terre, chantaient ce chant nivelé : *Ah! ça ira! ça ira! ça ira! Celui qui s'élève on l'abaissera!*

« Le chant, l'œuvre et les ouvriers, c'était une seule et même chose, l'égalité en action. Les plus riches et les plus pauvres, tous unis dans le travail. »

Ah! ça i - ra, ça i - ra, ça i - ra, ça i - ra!
- ra! Le peuple, en ce jour, sans cesse ré-
- pe-te : Ah! ça i - ra, ça i - ra, ça i - ra, ça i - ra!
- ra! Mal-gré les mutins, tout ré-us-si - ra!
Nos en-ne-mis con-fus en res-
- tent là; Et nous al-lons chan-ter al-le-lui-
- al! Ah! ça i - ra, ça i - ra, ça i - ra, ça i - ra!
- ra! Quand Boileau ja-dis du cler-gé par-
- la, Comme un pro-phé-te il a prédit ce-
- la : En chan-tant ma chan-son-not-

- te, A - vec plai-sir on di-
- ra : Ah! ça i - ra, ça i - ra, ça i - ra, ça i - ra,
ça i - ra! Mal-gré les mu-tins,
tout ré-us-si - ra! Ah! ça i -

DEUXIÈME COUPLET.

Ah! ça ira, ça ira, ça ira!
Suivant les maximes de l'Evangile,
Ah! (ça ira, ter)
Du législateur tout s'accomplira.
Celui qui s'élève, on l'abaissera;
Et qui s'abaisse, l'on élèvera.
Ah! (ça ira, ter)
Le vrai catéchisme nous instruira,
Et l'affreux fanatisme s'éteindra.
Pour être à la loi docile,
Tout Français s'exercera.
Ah! (ça ira, ter).

TROISIÈME COUPLET.

Ah! (ça ira, ter)
Pierrette et Margot chantent à la guinguette;
Ah! (ça ira, ter)
Réjouissons-nous, le bon temps viendra!
Le peuple français, jadis à quia;
L'aristocrate dit : mea culpa!
Ah! (ça ira, ter)
Le clergé regrette le bien qu'il a;
Par justice la nation l'aura.
Par le prudent Lafayette,
Tout trouble s'apaisera.
Ah! (ça ira, ter).

QUATRIÈME COUPLET.

Ah! (ça ira, ter)
Par les flambeaux de l'auguste assemblée,
Ah! (ça ira, ter)
Le peuple armé toujours se gardera.
Le vrai d'avec le faux l'on connaîtra;
Le citoyen pour le bien soutiendra.
Ah! (ça ira, ter)
Quand l'aristocrate protestera,
Le bon citoyen au nez lui rira,
Sans avoir l'âme troublée,
Toujours le plus fort sera.
Ah! (ça ira, ter).

CINQUIÈME COUPLET.

Ah! (ça ira, ter)
Petits comme grands sont soldats dans l'armée,
Ah! (ça ira, ter)
Pendant la guerre aucun ne trahira.
Avec cœur tout bon Français combattra;
S'il voit du loup, hardiment parlera.
Ah! (ça ira, ter)
Lafayette dit : « Viens qui voudra!
Le patriotisme leur répondra! »
Sans craindre ni feu ni flamme,
Le Français toujours vaincra!
Ah! ça ira, ça ira, ça ira!

CAIRD (James), agronome anglais, né en 1816, fit ses études à Edimbourg. En 1849, durant les débats qui eurent lieu sur la question du libre échange et du système protectionniste, il fit paraître un livre sur la *Culture en grand*, comme le meilleur équivalent de la protection (8 édit.). Sur la fin de la même année, et à la requête de sir Robert Peel, il visita l'ouest et le sud de l'Irlande, et soumit au gouvernement ses vues au sujet du nouvel essor à imprimer aux entreprises agricoles dans ce pays abattu et découragé. Un volume qu'il publia en 1850 sur les ressources agricoles de la contrée y fit entreprendre en effet des établissements considérables. De 1850 à 1851, il parcourut, pour le compte du *Times*, les divers comtés d'Angleterre, dans le but de faire une enquête privée sur l'état de l'agriculture nationale; et ses lettres, d'abord insérées dans le *Times*, reparurent en un volume aux États-Unis. En 1858, M. Caird publia la *Relation d'un voyage aux prairies du Mississippi*. Dans les années 1853-1855, il adressa au *Times* une série de lettres sur les récoltes de la saison, et prévint les conséquences matérielles d'une panique alimentaire. Membre du parlement depuis 1857, M. Caird vota avec les libéraux et intervint avec la compétence de l'homme pratique dans les questions d'agriculture.

CAIRE s. m. (kè-re). Comm. Filasse extraite du brou de coco, qui sert à faire des cordages et même des étoffes extrêmement grossières : *Cordes de CAIRE. Il se mit à faire une mèche avec son CAIRE, pour mettre dans son lampion.* (B. de St-P.)

— Par ext. Brou de coco, enveloppe filamenteuse qui entoure le coco : *Le coco simple, dépouillé de son CAIRE, offre avec ses trois trous une parfaite ressemblance avec une tête de nègre.* (B. de St-P.)

CAIRE s. m. (kère). Ancienne forme du mot **CHAR**.

CAIRE s. m. (kè-re — du lat. *caro*, chair). Visage. « Vieux mot usité encore dans quelques patois.

CAIRE (LX), capitale de l'Egypte moderne. La ville du Caire porte chez les Arabes un

grand nombre de noms différents. Les historiens orientaux nous apprennent que les Egyptiens l'appelaient *Monf* (c'est probablement de là que les Grecs ont fait leur Memphis). On voit ainsi que le Caire a une haute antiquité; mais la ville actuelle n'est évidemment pas située au même endroit que la cité ancienne. En effet, elle change plusieurs fois de place, et à chacun de ces changements correspond un nom différent. Un des plus anciens de ces noms est celui de *Misr*, actuellement encore usité, et servant aussi à désigner l'Egypte tout entière (les Hébreux appelaient les Egyptiens *Mesraïm*). A l'époque des conquêtes d'Alexandre le Grand et de la fondation d'Alexandrie, le Caire fut appelé *Babylon* (*Babylone* d'Egypte). L'an 18 ou 19 de l'hégire, le commandant arabe *Amrou-ben-el-Ass* (v. ce mot) s'en empara sous le khalifat d'Omar. Non loin de Babylon, le vainqueur fit construire une ville à l'endroit où il avait campé pendant le siège, et il lui donna le nom de *Fostat* (tente, pavillon). Cette ville forme encore un faubourg du Caire actuel. Plus tard, Djahur, général arabe au service des fatimites, voulut bâtir une ville qui servirait de capitale à l'Egypte qu'il venait de conquérir. En cinq ans le travail fut terminé, et, comme la nouvelle cité avait été fondée d'après toutes les règles de l'astrologie, et placée sous la protection de Mars, surnommé en arabe *Kahir* (Puissant, Victorieux), elle fut appelée *El-Kahira* (la Puissante, la Victorieuse). C'est de ce mot que, par corruption, nous avons fait *Caire*. Entre *Fostat* et *El-Kahira*, une troisième ville intermédiaire s'éleva, qui fut appelée *Kebach*. Aujourd'hui le Caire est ordinairement nommé par les Orientaux *Misr-el-Kahira*. Du reste, il a conservé le souvenir matériel des anciennes villes par l'agglomération desquelles il s'est constitué. Ainsi, on distingue parfaitement dans la ville actuelle un quartier, mal famé du reste, qui porte le nom de *Baboul* ou de *Baboulouk*, et un autre qui porte celui de *Fostat*, et qui comprend ce qu'on appelle le Vieux-Caire. Plusieurs auteurs arabes ont reçu le surnom de *Misri*, *El-Misri*; ce surnom signifie natif du Caire, ou Egyptien. Le Caire est situé dans la basse Egypte, à 170 kil. S.-E. d'Alexandrie, à 118 kilom. O. de Suez, et à 1,250 kilom. S.-O. de Constantinople, par 30° 2' de lat. N., et 28° 55' de long. E., au pied et sur le penchant du mont Mokattam, à 1 kilom. de la rive droite du Nil, sur lequel s'élèvent ses deux faubourgs, Baboul et le Vieux-Caire, le premier en aval, le second en amont de la ville. En réduisant, suivant des calculs vraisemblables, les évaluations hyperboliques des indigènes, sa population actuelle peut être fixée à 360,000 hab. Ce chiffre était probablement plus élevé lorsque tout le commerce avec l'Orient suivait la route de la Méditerranée et de la mer Rouge; mais, depuis la découverte du cap de Bonne-Espérance, la population a baissé; le retour à la route primitive, conséquence future du percement de l'isthme de Suez, ne pourrait que restaurer et accroître son antique prospérité. Quoi qu'il en soit de cet avenir, le Caire est, dès aujourd'hui, le centre d'un mouvement commercial de premier ordre.

— *Commerce et industrie.* Les marchandises d'Europe et de tout le littoral septentrional d'Afrique lui parviennent par Alexandrie; de là, elles remontent, soit par le chemin de fer qui aboutit au Caire, soit par le canal Mahmoudieh, le Nil jusqu'à Baboul. Les caravanes du Maroc, de l'Algérie, de la Tunisie, de la Tripolitaine lui arrivent à travers le désert africain, en stationnant aux oasis de Augilah et de Sioua; elles apportent des burnous, des tarbouches, des tapis grossiers et des cuirs marocains dont on fait les souliers les plus estimés dans cette ville. Elles rapportent en retour des étoffes de l'Inde, des noix de galle, des gommes, de la parfumerie, des tissus, des perles, du café de l'Yemen, des pelleteries, des armes. Les caravanes de Damas approvisionnent les bazars d'étoffes de soie et de coton, d'huile et de fruits secs; la haute Egypte y envoie des dattes; la Nubie, du coton; l'Abyssinie, le Sennar, le Kordofan, le Darfour, de l'ivoire, de la poudre d'or, des plumes d'autruche, des gommes; enfin, l'Arabie dirige sur ce marché les aromates, les épices, les perles, le café destinés à l'Europe. Ajoutons, pour compléter le tableau de l'immense mouvement commercial de la capitale de l'Egypte, que toutes les malles chargées des dépêches de l'Orient suivent aujourd'hui la route d'Egypte ou de terre, l'Ouerland. Malgré son caractère essentiellement commercial, le Caire ne reste pas étranger à toute industrie; on peut y distinguer les opérations de la petite industrie et celles de la grande. La première, de tout temps familière aux populations indigènes, tresse des nattes et des passementeries; tourne le bois, l'ivoire et l'ambre; tisse le lin, le coton, la soie, la laine; distille les parfums; prépare et teint les cuirs; fabrique de la poterie, du sel ammoniac, de la poudre à canon, etc. La grande industrie, quoique encore peu productive, a été inaugurée, à grands efforts de volonté et avec d'énormes sacrifices par Méhémet-Ali et son fils Ibrahim. Elle consiste principalement en raffineries de sucre, filature de coton, typographie et fabrication de papier. Ces diverses usines sont le complément des écoles polytechnique, de dessin, de médecine, d'arts et métiers, d'art vétérinaire, de langues vivan-

tes, etc., instiguées par l'énergique réformateur de l'Egypte.

— *Aperçu historique.* Gowher, général des sultans fatimites du Moghreb, après avoir conquis l'Egypte au nom d'El-Moëz, son souverain, l'an 358 de l'hégire ou 969 de l'ère chrétienne, y fit élever, un peu au-dessous de la ville arabe de Postat, appelée aujourd'hui Vieux-Caire, une nouvelle cité, qu'en souvenir de sa conquête il nomma El-Kahira (la Victorieuse), mot dont les Européens ont fait par corruption le Caire. Dès l'année 973, les fatimites y avaient transporté leur résidence, et elle était reconnue pour la capitale de l'Egypte. Aux murailles de briques dont le fondateur l'avait entourée, Saladin substitua, vers 1176, une muraille de pierre, en même temps qu'il construisait la citadelle, et qu'il étendait considérablement la ville du côté du sud. L'aqueduc en pierre qui y amène l'eau du Nil fut construit en 1500, sous le règne d'El-Ghour. C'est aussi sous Saladin que des marchands chrétiens obtinrent l'autorisation de s'établir au Caire, et donnèrent naissance au quartier franc nommé *Mousky*. Aucun fait notable ne signala l'histoire de la capitale égyptienne dans les siècles suivants, jusqu'à l'époque de l'expédition française. La bataille des Pyramides nous livra la ville, dont l'armée prit possession le 28 juillet 1798. Quelques mois plus tard, le 21 octobre, à la pointe du jour, éclata cette sanglante révolte qui coûta la vie à 300 Français, au nombre desquels se trouva le général Dupuy. L'insurrection dura deux jours. Au premier bruit de cette désastreuse nouvelle, Napoléon, qui était allé le matin même, avec son état-major, visiter l'île de Boudah, accourut en toute hâte et châtia les rebelles d'une manière terrible : 4,000 insurgés périrent dans cette malheureuse affaire. Le calme rétabli, de vastes plans d'améliorations et d'assainissement avaient été conçus par nos ingénieurs, mais les événements qui amenèrent l'évacuation ne nous laissèrent pas le temps d'exécuter ces projets ; quelques-uns ont été réalisés sous le gouvernement de Méhémet-Ali.

— *Aspect général.* (Portes, places, rues, bazars, fontaines, etc.) — Marilhat, notre célèbre peintre orientaliste, qui a trouvé en Egypte le motif de tant de délicieux tableaux, a fait du Caire la description suivante, admirable de netteté et de finesse, reproduite par M. Th. Gautier dans la *Revue des Deux-Mondes* : « La ville se présente à vous comme les mille petites tourelles dentelées d'un édifice gothique au pied d'une montagne blanchâtre assez escarpée et flanquée d'une citadelle à tours et à dômes blancs, dans le goût turc. D'une part, vers la montagne, le désert avec toute son aridité, sa désolation, et, pour y ajouter encore, la ville des tombeaux, espèce de cité qui a ses rues, ses maisons, ses quartiers, ses palais, et n'a d'habitants vivants que quelques reptiles, quelques oiseaux solitaires et d'innombrables vautours placés sur les minarets comme les vedettes de cette triste population. De l'autre part, vers le Nil, les champs couverts d'une verdure brillante, et (du moins à l'époque où nous y étions) de charmantes pièces d'eau, restes de l'inondation, miroitant au sein de cette verdure ; des jardins couverts d'arbres épais et noirs, d'où s'élevaient comme autant d'aigrettes des milliers de palmiers avec leurs belles grappes rouges ou dorées. Au milieu de ce contraste se trouve la ville, tout à fait en harmonie avec ce paysage bizarre, immense ramas d'édifices à toits plats sans tuiles, noircis par la fumée et couverts de poussière : de loin en loin, un édifice neuf, blanc et scintillant, jaillit de ce tas de maisons grisâtres, de ces rues étroites et noires, où se remue un peuple sale, quoique très-brillant et bariolé, de cette poussière, de cette fumée bleue s'élançant vers l'air libre mille et mille minarets, comme les palmiers des jardins, minarets couverts d'ornements légers à l'arabe et cerclés de leurs trois galeries de dentelles superposées. C'est un admirable spectacle, fait pour enthousiasmer un peintre. »

Cette vaste cité, la plus belle de l'Orient musulman après Constantinople, est limitée à l'E. et au S. par les terrains sablonneux qui s'étendent au pied du Mokattam, et par la plaine couverte de décombres qui la sépare du Vieux-Caire ; la ville touche du côté de l'O. à de vastes plantations de palmiers, à de magnifiques avenues d'acacias et de sycomores, qui s'étendent du Nil jusqu'au port de Babouï, et se prolongent au N. par de vertes prairies vers les riches campagnes du Delta. Elle a dans son ensemble la forme d'un carré oblong, dont la plus grande étendue, du S.-O. au N.-E., est d'environ 4 kilom., sur 2 kilom. de large. Un canal (*Khalig*), dérivé du Nil un peu au-dessous du Vieux-Caire, la traverse dans toute sa longueur, et une branche du même canal l'enveloppe à l'O. ; un grand nombre de ponts, presque tous en pierre, mais dont l'architecture n'a rien de remarquable, traversent ce canal et facilitent la circulation.

Le Caire n'est plus, comme il l'a été autrefois, entièrement entouré d'une enceinte fortifiée ; les agrandissements de la ville dans plusieurs directions, au N. et à l'O. notamment, ont dépassé sur beaucoup de points l'enceinte primitive. Là où elle s'est conservée, du côté de l'E. et du S., elle présente une muraille épaisse, flanquée de tours rondes ou carrées, et percée de portes munies aussi

d'ouvrages de défense. On compte aujourd'hui soixante et onze portes ; plusieurs, à cause de l'agrandissement de la ville, se trouvent actuellement dans l'intérieur. Celles qu'on cite comme les plus belles sont : *Bab-el-Foutouh* (la porte des Victoires), *Bab-el-Nasr* (la porte de la Conquête), situées toutes deux près de l'angle N.-E. de l'enceinte ; enfin, *Bab-el-Touloun*, dans sa partie S. La citadelle, vers l'angle S.-E., domine la ville, mais elle est elle-même dominée par un mamelon presque contigu, sur lequel Méhémet-Ali a fait élever un fortin. Malgré cela, le Caire ne possède pas les éléments d'une défense sérieuse.

Le Caire compte quatre grandes places : l'*Esbekyeh*, dans le quartier européen ; le *Birket-el-Fil*, dans le quartier arabe ; le *Roumeïleh* et le *Karameidan*, au pied de la citadelle. — L'*Esbekyeh*, centre de la vie européenne et principal lieu de réunion de la ville, mérite une description particulière : c'est un grand jardin entouré d'une belle avenue à peu près circulaire et coupé d'allées qui rayonnent du centre. Des cafés en plein air, disséminés le long de ces allées, attirent la foule à toute heure du jour et de la nuit. Cette belle promenade a été plantée par Ibrahim-Pacha. Marilhat en a reproduit la physionomie pittoresque dans un de ses meilleurs tableaux exposé en 1834, et MM. Cammas et André Lefèvre (la *Vallée du Nil*, 1862) en ont donné la description suivante : « L'*Esbekyeh* tient des Champs-Élysées... Vers deux heures, quand la chaleur commence à diminuer, on entend dans le Caire un bruit vague, joyeux comme le gazouillement des oiseaux à l'aurore ; la sieste est finie, la ville s'éveille ; des orchestres européens et arabes s'installent dans les cafés de l'*Esbekyeh*, et la foule accourt à leur appel. Toutes les nations se rencontrent, se mêlent ou se groupent à part ; chacune a son café de prédilection ; la sympathie ou l'habitude nouent des relations ; des cercles se forment ; on se rend des visites. Ces réunions un peu bruyantes, parfois même tapageuses, respirent la cordialité ; il n'y a pas d'étrangers : chacun parle et on lui répond ; chacun fait part aux voisins de ses impressions et reçoit à son tour des confidences sur les mœurs et les anecdotes locales... Dans la foule bigarrée, on distingue les marchands d'antiquités, d'articles de Syrie ou du Soudan, qui circulent jusqu'à la nuit parmi les groupes, parant leurs curiosités de beaux discours, et cédant à vil prix ce qu'ils voulaient vendre au poids d'or ; les psylls avec des colliers et des ceintures de serpents ; les bateleurs qui agitent d'étranges marionnettes avec leur genou ; les Francs nés dans le pays, les Grecs et les Juifs, les marchands de concombres, les bouquetiers chargés de fleurs ; enfin, les femmes riches, Levantines portées par des ânes ou des mules ferrées d'argent, ce qui est rare, cadiques et kharounes surveillées par des femmes et des eunuques, ouvrant de grands yeux qui disent : Je m'ennuie. » A l'extrémité méridionale de l'*Esbekyeh* commence le *Mousky*, grande et belle rue qui se dirige en droite ligne jusqu'au cœur de la ville ; cette rue, bordée de nombreuses boutiques et pourvue par endroits de galeries couvertes, est le quartier franc. Le commerce arabe occupe les bazars, en grand nombre aux environs du *Mousky*. Ces bazars sont une des grandes curiosités du Caire, disent MM. Cammas et Lefèvre : « En général, ils ont chacun une spécialité : on trouve dans le Kams-Awi les draps, les porcelaines et la verrerie ; le café et le tabac dans le Gemanieh ; les armes dans le Souk-et-Selâh. Il y a, entre le *Mousky* et la citadelle, un curieux bazar où l'on ne vend que des chaussures. La sellerie et le cuir brodé, encore si remarquables, occupent le Serougeh. Le bazar turc, le plus beau de tous, réunit les bijoux, les pierres précieuses et l'orfèvrerie du Soudan, de la Syrie et de la Perse ; tout auprès est le bazar des chaussures. »

Outre le *Mousky*, il y a au Caire sept ou huit autres grandes rues d'où se détachent une multitude de ruelles et d'impasses étroites, sinueuses, remplies de poussière ou de boue, suivant le temps. Dans certains quartiers, principalement dans le quartier juif, les ruelles ont à leurs extrémités des portes que l'on ferme chaque soir, et qui ont chacune leur gardien. Le quartier arabe a aussi sa physionomie particulière : les maisons, construites en briques, par bandes alternativement rouges et blanches, ont leurs façades ornées de grands balcons sculptés et de grilles de bois, du dessin le plus capricieux, et de petits vitraux de couleur, derrière lesquels on entrevoit de temps à autre les formes vagues, fugitives, des captives du harem. Les balcons font saillie sur la rue, et lorsque cette saillie n'est pas suffisante pour empêcher le soleil d'arriver jusqu'aux passants, on tend des toiles d'une maison à l'autre. Les bains publics abondent dans les divers quartiers ; ils sont généralement construits en briques et plus ou moins richement décorés ; les plus importants sont ceux d'El-Tambaléh, Hamam-Yesbak, El-Moeyed, El-Soukerieh. Chacun a aussi des abreuvoirs, composés d'un seul bassin, d'une niche, d'une arcade, d'un portique et d'un premier étage occupé le plus souvent par une école, et des fontaines ornées de colonnes et de grilles.

— *Monuments.* Du milieu de ce dédale de ruelles jaillissent d'innombrables minarets, que

domine la CITADELLE (*El-Kal'ah*). Cette vaste construction, sorte de petite ville isolée au milieu de la grande, sur un mamelon au pied duquel coule le Nil, est accessible par deux entrées. L'une de ces entrées, nommée *Bab-el-Azab*, est un magnifique spécimen d'architecture sarrasine ; c'est une porte à ogive surbaissée, flanquée de deux énormes tours dont les murailles sont divisées en larges bandes horizontales, alternativement rouges et blanches. Un sentier étroit et sinueux conduit de cette porte à la partie haute de la citadelle ; c'est dans ce défilé que les mameluks furent massacrés par ordre de Méhémet-Ali, le 1^{er} mars 1811 ; on rencontre encore à quelque distance, sur la plate-forme occidentale, une terrasse surmontée le *Saut du Mameluk*, parce que ce fut de cet endroit qu'Emin-Bey, le seul des chefs qui échappa à la mort, lança son cheval à travers une brèche des murailles. On entre aujourd'hui à la citadelle par une rampe qui entoure les murailles du côté N.-E., et dont la pente est assez bien ménagée pour être accessible aux voitures. Cette citadelle se compose de trois parties distinctes, entourées chacune de murailles et de tours crénelées. Ce fut le célèbre Saladin qui commença ces fortifications, au milieu desquelles il fit élever un palais et une mosquée. Ces édifices, détruits par l'explosion de la poudrière en 1823, ont été remplacés par de nouvelles constructions sous Méhémet-Ali. Aujourd'hui encore, la citadelle est le siège du gouvernement et des principales administrations de l'Egypte ; elle renferme dans son enceinte les ministères, l'hôtel des Monnaies, l'école militaire, une imprimerie, une fonderie de canons, une manufacture d'armes blanches et des ateliers d'équipement. — Le château ou PALAIS du vice-roi, construit par Méhémet-Ali, sur l'emplacement du divan de Saladin, est peu remarquable au dehors ; l'intérieur offre un véritable chaos de richesses ; l'art et le mauvais goût s'y livrent un perpétuel combat, et les plus délicats ornements y enlèvent de vilaines grisailles. — La Mosquée de MÉHÉMET-ALI, qui a remplacé celle de Saladin, a été terminée il y a quelques années seulement : bâtie dans le style des mosquées de Constantinople, elle est surmontée d'une vaste coupole entourée de quatre demi-coupoles à dômes octogones, et de deux minarets élancés. Elle est précédée d'une cour spacieuse, entourée d'un joli cloître, et est revêtue, à l'intérieur et à l'extérieur, d'albâtre oriental du plus bel effet ; cette matière ne recouvre, il est vrai, que la partie inférieure des piliers ; on a vainement cherché à en imiter avec la peinture, dans les parties hautes, la transparence et la teinte ambrée. A l'entrée de la mosquée, à gauche, une grille dorée enferme le tombeau de Méhémet, que recouvre un riche tapis, selon la coutume musulmane, qu'entourent des lampes toujours allumées. Dans la cour, en face de la fontaine aux ablutions, la galerie est couronnée par un pavillon carré, construit en fer, et où se trouve une horloge donnée par Louis-Philippe à Méhémet-Ali. Du haut de ce pavillon, on jouit d'une vue admirable sur le Caire et ses environs. Une autre curiosité de la citadelle est le Puits de Joseph, ainsi appelé de Joseph, fils d'Ayoub, autrement dit de Saladin, et non, comme le prétend une légende populaire, de Joseph fils de Jacob. Ce puits, destiné à fournir de l'eau en cas de siège, est creusé dans le roc, sur un plan carré, à une profondeur de 93 m. ; il est divisé en deux étages séparés par un palier ; on descend jusqu'à ce palier par une rampe en spirale assez douce, dit-on, pour qu'un cheval puisse s'y engager. Deux manèges, placés à différentes hauteurs, permettent de monter l'eau : cette eau a un goût saumâtre. Indépendamment du puits de Joseph, il existe un aqueduc qui date à peu près du même temps, et qui amène à la citadelle les eaux du Nil ; cet aqueduc a près de 4 kilom. de longueur et est construit en pierres calcaires. Sur les pentes de la colline qui porte la citadelle, du côté du Vieux-Caire, on montre une maison d'aspect misérable où la tradition veut que la Vierge ait trouvé un refuge lors du massacre des Innocents : cette maison s'élève au-dessus d'une chapelle souterraine, desservie par des moines sales, qui donnent à une multitude d'enfants en guenilles une instruction douteuse.

Les mosquées du Caire sont au nombre de plus de quatre cents ; on en trouve presque dans chaque rue. Nous ne décrivons que les principales. La première mosquée à citer par ordre de date est :

La Mosquée d'AMROU, située à l'E. du Vieux-Caire, et fondée en 642 par Amrouben-Abbas, sur le modèle de celle de la Mecque. Elle forme un carré immense, bâti sur trois côtés : au fond s'élève le sanctuaire, galerie couverte à six rangs de colonnes, contenant la chaire à prêcher (*manbar*), la tribune de la prière (*khatib*), et la petite niche (*mehrab*) qui marque la direction de la Mecque ; de doubles portiques latéraux, à deux rangs de colonnes, bordent une vaste cour, au milieu de laquelle est une fontaine couverte ; ces portiques sont destinés à servir d'asile aux pauvres, aux voyageurs, aux dévots musulmans qui s'y retirent pendant plusieurs jours pour s'y livrer entièrement à la prière. Les colonnes, au nombre de 249, sont des monolithes de granit, de porphyre et de cipolin : elles ont été tirées pour la plupart des ruines de Memphis ; quelques-unes, à chapiteaux corinthiens, doivent provenir d'Héliopolis.

Les arcades présentent le caractère ogival, ce qui est tout à fait digne de remarque dans une construction d'une époque aussi ancienne. Les minarets paraissent avoir été élevés assez longtemps après le reste de l'édifice, peut-être sous le règne des sultans Kaloun et Bibars, qui firent restaurer la mosquée. Ce monument, l'une des plus imposantes productions de l'art arabe, est aujourd'hui abandonné ; mais, par son style et sa simplicité, il n'était pas susceptible de dégradations importantes. Le dernier vice-roi en avait projeté la restauration, et l'on croit que son successeur est dans l'intention de mettre ce projet à exécution. Au reste, les musulmans ont le plus grand respect pour tout ce qui a appartenu à leur religion. Quand, pour un motif ou pour un autre, ils sont obligés d'abandonner une mosquée, ils laissent au temps le soin de consommer l'œuvre de destruction, et considéreraient comme un sacrilège d'en retirer un grain de poussière : « Au milieu d'une salle dont les plafonds chancelent, dont les murs couverts de saintes maximes s'inclinent, chaque jour rapprochés de la terre, le passant aperçoit les chaires d'où l'imam expliquait la parole du Prophète. Les fenêtres béantes invitent les animaux vagabonds à s'établir dans ces demeures, et les chiens s'emparent du gîte qu'on ne leur dispute pas. Une administration nommée le *Wakouf* veille au respect des ruines saintes. » (Cammass et Lefèvre.) Autrefois le Coran entier se lisait, gravé en lettres d'or, sur les murailles de la mosquée d'Amrou ; des arbres ombrageaient la fontaine, et de riants parterres ornaient la vaste enceinte. Quinze cents lampes, suspendues entre les colonnes, éclairaient les galeries, et, au dire des anciens chroniqueurs arabes, on y brûlait chaque nuit 11,000 quintaux d'huile épurée... Bel exemple d'exagération orientale !... La mosquée d'Amrou a été surnommée par les Arabes la *Couronne des mosquées* ; bien qu'elle soit abandonnée, elle jouit encore d'une grande réputation : c'est dans son enceinte que, sur l'invitation du vice-roi, les prêtres de toutes les religions tolérées au Caire vont se ranger avec leurs coreligionnaires pour invoquer le secours du ciel, lorsque la crue du Nil est tardive et que l'Egypte est menacée d'une disette pour l'année suivante.

La Mosquée de TOULOUN, située au S.-O. de la ville, dans l'ancien quartier d'El-Asker (du Soldat), au milieu de ruelles sales et tortueuses où fourmille la plus abjecte populace, semble se dérober aux investigations des voyageurs. « Rien ne trahit son existence, — a dit M. Aug. de Couffon de Kerdellec, dans une intéressante étude sur les mosquées du Caire, publiée par la *Revue contemporaine*, — rien, si ce n'est son minaret ruiné ; mais on n'y arrive qu'après des détours interminables. A la fin pourtant, le guide s'arrête devant un grand portail dont l'aspect misérable s'harmonise avec le quartier. Un gardien vénal l'ouvre, et le plus saisissant contraste vous surprend tout à coup. Une cour immense, infinie, se présente à l'œil étonné ; au milieu, une énorme fontaine avec dôme, et dans le fond, bien loin, un grand minaret en ruine, tronqué et décapité. Tout autour de l'enceinte règne une vaste galerie formée de piliers massifs, ornés chacun de quatre petites colonnes et allégés, à leur partie supérieure, par une élégante fenêtre semi-ogivale, ornée aussi de quatre colonnettes. Tel est le monument fameux que le sultan Ahmed-Ebn-Touloun bâtit en 877 avec un trésor qu'il avait trouvé, dit-on, parmi les ruines des anciennes villes égyptiennes. L'architecte fut un chrétien, homme de génie, qui, par son plan, dispensa le sultan d'employer des colonnes, trop difficiles à réunir en nombre suffisant pour un si vaste édifice. Des lampes de bronze furent suspendues aux voûtes ; les plafonds furent faits en bois de sycamore incorruptible, et le Coran tout entier fut inscrit en caractères kouffiques sur une frise au-dessus de ce plafond. Il reste encore des traces de ces caractères sacrés. Au milieu de l'enceinte s'élevait un pavillon, au dôme soutenu par dix colonnes de marbre et entouré de seize colonnes pareilles. Le pavé était une mosaïque, et au milieu il existait un bassin orné d'un jet d'eau... Aujourd'hui, ce beau monument est dans le plus déplorable état ; ses vastes dépendances, ses longues galeries, sont affectées au logement d'une innombrable multitude de pauvres gens qui y pullulent dans une affreuse malpropreté. » La mosquée de Touloun est construite en briques recouvertes d'une épaisse couche d'enduit ; les ornements et les moulures sont en stuc ; le sanctuaire est fermé par une grille en bois et recouvert d'une coupole peinte de diverses couleurs. Le minaret qui s'élève à l'angle N.-O. de l'enceinte est carré dans la moitié de sa hauteur, et circulaire dans la partie supérieure : l'escalier en spirale qui conduit au sommet a ses rampes en dehors, et la pente en est si douce que le sultan Touloun a pu, dit-on, la gravir à cheval. Sur la petite coupole qui couronne le minaret, on a placé une barque en bronze au lieu du croissant accoutumé.

La Mosquée d'EL-AZHAR ou Mosquée des fleurs, située au N.-O. du Caire, au milieu de constructions qui la masquent de tous côtés, a été fondée vers 972 par Djouhar, caïd ou général des armées du calife El-Moëz. C'est la mosquée sainte par excellence, le collégo sacré où accourent de tous les points du monde musulman ceux qui veulent s'instruire à fond

dans la théologie et la jurisprudence de l'islamisme. Toutes les nations mahométanes y possèdent des appartements et des bibliothèques à l'usage de leurs étudiants. L'enseignement est gratuit et embrasse la grammaire, la rhétorique, la versification, la logique, la théologie, l'exposition du Coran, la jurisprudence, l'arithmétique, l'algèbre et le calcul du calendrier. Les professeurs ne reçoivent aucun traitement pour les cours publics; ils ne vivent que de l'enseignement qu'ils peuvent être appelés à donner chez les particuliers et de la copie des livres. Le nombre des étudiants est d'environ 1.500. 300 étudiants aveugles sont entretenus et logés dans la mosquée, aux frais de fondations pieuses: ils se distinguent généralement par un fanatisme farouche qu'explique leur infirmité. La mosquée d'El-Azhar est précédée d'une grande cour pavée, entourée de portiques dont la disposition est à peu près la même que celle des portiques de la mosquée d'Amrou; les murs, dentelés bizarrement, présentent un aspect fantastique; les colonnes, au nombre d'environ 380, en marbre, en granit, en porphyre, ont des bases et des chapiteaux enlevés à d'anciens monuments de l'époque romaine; le sanctuaire est éclairé par plus de 1.200 lampes; les fenêtres et les arcades sont à arc aigu et à deux colonnes. La mosquée a quatre ou cinq entrées, dont une forme une jolie porte, dans une rue étroite, voisine du Mousky. Le plan de l'édifice a d'ailleurs perdu de sa régularité primitive par l'adjonction d'oratoires, de logements et d'autres constructions accessoires, qui donnent à la mosquée l'apparence d'une immense hôtellerie.

La Mosquée d'EL-HAKEM, située à l'extrémité N.-E. de la ville, a été bâtie en 1015 par le calife féroce dont elle porte le nom. Elle est en partie ruinée et ressemble, par son étendue considérable et ses dispositions générales, à celle de Touloun: ses deux minarets, élevés sur de hautes et larges bases quadrangulaires, ont été fortifiés pendant l'occupation française; ils sont tombés depuis dans un état de complète dégradation.

La Mosquée de BARROUK, située à une petite distance de la ville, du côté du désert, a été construite en 1149 par le calife dont elle porte le nom. Son enceinte est carrée et flanquée de deux édifices surmontés d'un dôme et servant de tombeaux, l'un au fondateur et l'autre à sa famille. Elle renferme en outre divers logements pour les étrangers, pour les cheiks et pour certains dignitaires: les harems sont installés au-dessus des portiques qui forment les faces latérales de la cour. La corniche qui couronne la porte d'entrée est ornée de petites niches triangulaires de la hauteur d'une assise, placées en saillie les unes au-dessus des autres, disposition reproduite pour les pendentifs des voûtes et les balcons des minarets. Ceux-ci, bâtis en pierre et décorés avec beaucoup de recherche et de goût, sont surmontés de barques en bronze. La mosquée est construite par assises réglées en pierres calcaires, blanches et rouges alternativement; il en est de même des piliers carrés destinés à supporter les arcs aigus à deux courbures qui forment les portiques. Les salles d'audience des divers logements sont toutes d'égale grandeur; elles ont chacune, dans leur milieu, une petite cour avec jet d'eau et bassin, et, sur un des côtés, un enfoncement assez grand pour contenir le siège du prince qui donnait l'audience. L'appareil des claveaux découpés est un jeu de la science: entre les arcs sont de petites calottes ou voussures en briques, et des lampes sont suspendues aux tirants qui soutiennent l'écartement des voûtes. Dans le sanctuaire se trouve une chaire d'un admirable travail et d'un goût exquis. Cette magnifique mosquée, qui semble avoir été construite d'un seul jet, offre, par la régularité de sa construction et de son ornementation, un des plus beaux modèles de l'architecture arabe, à la deuxième époque. Bien qu'elle soit à peu près abandonnée, elle n'a pas subi de dégradations trop considérables: il serait à souhaiter pourtant que le gouvernement égyptien veillât sérieusement à sa conservation.

La Mosquée d'HASSAN, fondée en 1360 par le sultan de ce nom (Malec-el-Naser-Abou-l-Maali-Hassan-ben-Mohamed-ben-Kalaoun), est située sur la rue du bazar des armes (Souk-et-Selah). Elle a été construite en trois ans, et a coûté 20.000 drachmes par jour. C'est un des plus vastes et des plus beaux monuments des pays musulmans. La porte d'entrée, qui s'ouvre sur toute la hauteur de l'édifice, est admirable de proportions; elle donne accès à un passage qui conduit dans une cour carrée, de 22 m. de largeur sur 35 m. de longueur, entourée de hautes murailles bordées de trifles d'un très-bel effet, et au milieu de laquelle s'élève une fontaine lustrale composée d'une sphère de 8 m. de diamètre, supportée par des colonnes: cette sphère, qui représente le monde, est peinte en bleu et surmontée d'un croissant. Quatre immenses enfoncements de forme ogivale se dessinent sur les quatre côtés de la cour; celui du sud-est forme la partie sainte ou sanctuaire de la mosquée. La voûte de ce sanctuaire a 21 m. de largeur dans œuvre et 28 m. de hauteur sous clef. Un grand nombre de lampes de formes et de matières différentes sont suspendues à la voûte ou accrochées aux murs. Le pavé en marbre est caché par des tapis précieux et par des nattes. La chaire

à prêcher, antrefois ornée des dessins les plus délicats, rehaussée d'or et de vives couleurs, conserve à peine quelques traces de cette élégante ornementation. La corniche qui règne le long de la façade est formée par encorbellement de petites niches triangulaires et circulaires. La coupole du tombeau du sultan Hassan et les minarets qui l'accompagnent sont d'un fort beau caractère; le minaret du sud a 86 m. d'élévation. La mosquée que nous venons de décrire est laissée, comme beaucoup d'autres, dans un fâcheux état d'abandon: Méhémet-Ali ayant confisqué les biens dont les revenus étaient employés à l'entretien de ces édifices, les dons des croyants suffisent à peine aux réparations les plus urgentes.

La Mosquée d'EL-MOYED, fondée en 1420 par le sultan mameluk El-Mahmoudi (El-Malec-Abou-Nasr-El-Mahmoudi), de la famille des Dahérites, est située près du bazar aux épices (El-Soukérieh). Sa haute et longue façade, rayée de grandes bandes blanches et rouges, est coupée par de larges pilastres et percée irrégulièrement de fenêtres à meneaux et d'autres rondes, avec une corniche très-fouillée, régnant seulement entre les pilastres. Une vaste porte, dépassant l'édifice en hauteur, donne accès dans la cour intérieure, entourée d'un portique, double sur trois faces et quadruple du côté du sanctuaire. Celui-ci est couvert de plafonds en charpente, que soutiennent des colonnes de marbre tirées de Memphis ou d'Héliopolis. Les murs sont ornés d'incrustations de marbre à hauteur d'appui. Tout cet ensemble est très-grand et très-riche.

La Mosquée de KAÏT-BEY, bâtie en 1490 par le sultan de ce nom, est l'un des monuments les plus gracieux du Caire. Elle s'élève, à l'est de la mosquée de Touloun, sur la limite du désert et des tombeaux des Maheluks. Elle possède une jolie galerie extérieure, un minaret des plus élégants, et un dôme orné d'arabesques délicates. Les plafonds, peints en or, noir et rouge, sont d'un éclat incomparable. L'intérieur offre une ornementation très-riche et du meilleur goût. Le pavé et les murs sont décorés de mosaïques; la chaire à prêcher est en bois sculpté avec une exquise finesse. Les murs qui soutiennent le dôme sont percés de quatre grandes arcades; les sculptures des pendentifs de la coupole et la coupole elle-même offrent des traces de peintures. Le gardien montre pieusement, dans une petite niche, la trace des deux pieds de Mahomet incrustée dans une pierre dure de couleur verte, et dans une autre niche la place d'un pied seulement. La cour de la mosquée est à ciel ouvert, comme celles d'Hassan, d'El-Moeyed, d'El-Azhar, mais avec cette différence notable qu'une galerie en bois règne tout autour, en forme de coupole ouverte, et rétrécit considérablement l'ouverture. Cette galerie est d'un beau travail et d'une grande légèreté, mais elle a beaucoup souffert, comme le reste de l'édifice, par suite de l'incurie vraiment déplorable du gouvernement égyptien.

Les deux Mosquées de CHEYKHOUN ou de CHARHOUN, bâties en 1354 par le sultan Hassan, et qui se font pendant l'une à l'autre, dans une large rue voisine de la citadelle, méritent l'attention. « Ce sont deux sœurs jumelles d'égale grandeur, toutes deux à ciel ouvert, dit M. de Kerdellech. La plus grande, qui est aussi la plus riche, a une triple galerie couverte d'un côté, des colonnes de marbre à chapiteau corinthien, dévouées d'Héliopolis, et une grande fontaine octogone à colonnettes de marbre.... Le plafond de la *kibla*, ou lieu de la prière, est élégant et en assez bon état. L'architecte y a ménagé deux petites coupes à jour avec plafonds et balustrades; ces plafonds sont détachés pour laisser passer la lumière au-dessous d'eux.... Cette disposition de coupes ouvertes dans le plafond de la *kibla* n'est d'ailleurs pas rare au Caire. »

La Mosquée d'EL-GHOURI, bâtie en 1506, est de petite dimension, mais très-richement décorée. Le pavé en mosaïque est de la plus grande beauté, et les murs sont incrustés de marbres précieux. Le minaret, à base carrée, était autrefois orné, dans toute la partie supérieure, de faïences bleues dont il reste encore un grand nombre. De la mosquée on passe immédiatement, par un vestibule magnifique, dans le tombeau du sultan Ghouri, fondateur de l'édifice. « La magnificence de ce sépulcre, dit encore M. de Kerdellech, semble narguer la mort dans son propre domaine. Les murs sont incrustés de marbres précieux, le pavé en mosaïque est d'un riche travail; de très-beaux vitraux où domine le bleu complètent la décoration. Cet édifice est peut-être le plus splendide du Caire; malheureusement, il est mal tenu et en désordre, comme presque tous les autres. »

Citons encore: la charmante Mosquée de *Lasbeh*, dont le toit est percé d'une ouverture octogone, garnie de treillis de fer; le plafond est orné d'arabesques du dessin le plus varié et de la couleur la plus éclatante; — la Mosquée d'El-Hassanein, édifice de médiocre grandeur, qui a une belle porte de bronze et quarante-deux colonnes portant des arcades, et qui renferme les tombeaux de plusieurs descendants du Prophète; — la Mosquée de *Sitt-Zenab*, où est enterrée, dit-on, une sainte musulmane de ce nom, fille de l'imam Ali, et

petite-fille de Mahomet; le tombeau est entouré de belles grilles de bronze; la propreté la plus recherchée règne dans toutes les parties de la mosquée, qui est la plus confortable du Caire; — la Mosquée du sultan *Mirdani*, vaste édifice du XIII^e siècle, où l'on remarque, au-dessus des murs du portique, quatre larges cassolettes en pierre où, tous les vendredis, on brûle des parfums; — la Mosquée *Atab*, charmante chapelle, située dans un quartier pauvre, et laissée par suite dans un triste abandon; elle est comme divisée en deux, une moitié étant de plain-pied avec la porte d'entrée, et l'autre plus élevée d'au moins 1 m.; la chaire est incrustée de nacre de perle. Les autres monuments du Caire qui ont droit à une mention spéciale sont: le grand couvent des Derviches, fondé à une époque très-ancienne, et reconstruit au siècle dernier par Moustapha-Aga, vèkil du sultan Sélim; l'hôpital de Kass-El-Ain, auquel est attachée l'école de médecine fondée par notre compatriote Clot-Bey. — Le Caire possède plusieurs palais modernes, dont l'architecture et l'ornementation sont généralement du plus mauvais goût. Quant au palais vice-royal de Choubra, élevé par Méhémet-Ali, sur les bords du Nil, au nord de la ville, il n'a de remarquable que ses magnifiques jardins, au milieu desquels s'élève une fontaine entourée d'une balustrade, ornée de vases, de colonnes de marbre et de kiosques, le tout construit par des architectes italiens, dans un style qui ne saurait convenir à l'Egypte.

CAIRE (Esprit), négociant de Marseille qui, sous l'empire, fut mêlé aux intrigues du parti royaliste. En 1815, il fut un des principaux fondateurs de l'espèce de chambre ardente connue à Marseille, sous le nom de *Cercle de la fidélité*. L'année suivante, lorsqu'on eut annoncé le voyage que devait faire dans le Midi le duc d'Angoulême, Caire s'empoisonna en prenant une dose considérable d'arsenic. On ne connaît pas les motifs qui purent le porter à cet acte de désespoir.

CAIRE DU LAUZET (Alexis, comte DE), gentilhomme provençal, qui, après avoir émigré, vint s'associer aux efforts des royalistes vendéens et reçut le grade de capitaine dans l'état-major de M. de Puisaye. Il se réfugia ensuite à la Martinique, et, pendant les Cent-Jours, revint en France pour soulever de nouveau les départements de l'Ouest.

CAIRELS (Elias), troubadour périgourdin, né à Sarlat, mort vers 1260. Il exerçait la profession d'orfèvre lorsque, entraîné par son goût pour la poésie, il se fit jongleur et troubadour. Selon l'usage du temps, il parcourut les cours et les résidences princières, s'attacha vers 1220 à l'empereur Frédéric II, alors dans le Milanais, eut médiocrement à se louer de la générosité de ce souverain, et finit par le quitter pour se rendre à la cour de Guillaume IV, marquis de Montferrat. Là, il s'éprit d'une femme poète, nommée Isabelle, qui devint la dame de ses pensées et qu'il chanta dans ses vers. Cairels excita, dans plusieurs de ses pièces, les princes chrétiens à partir pour la croisade, et lui-même fit un long voyage en Syrie. Milot cite de lui seize morceaux dont les vers sont très-courts. Tantôt il redouble les rimes, tantôt il commence son couplet par les derniers mots du précédent. La Bibliothèque impériale possède dix pièces manuscrites de ce troubadour.

CAIRINE s. f. (kè-rî-ne). Ornith. Genre d'oiseaux palmipèdes, formé aux dépens du genre oie, et ayant pour type l'oie bronzée ou de Coromandel. Syn. de ANATIGRALE.

CAIRIRS, grande tribu de sauvages du Brésil, qui dominait la Cordillère de Borburéma. Lorsque les premiers colons portugais pénétrèrent au-delà de cette Cordillère et rencontrèrent des sauvages appartenant aux Cairiris, errants sur une autre montagne nommée Aarape, ils les appelèrent Cairiris-Novos. La plupart de ces sauvages ont été civilisés. Ceux qui avaient des instincts plus indomptables suivirent les Topinambas dans leur fameuse émigration vers les Amazones. Les Cairiris-Novos furent de ce nombre, mais la peuplade qui resta sur la place fut délogée et contrainte à émigrer, vers la fin du dernier siècle, pour les dunes de Ceara, où elle fonda le village nommé Monte-Mor, à 10 kilom. de la mer.

CAIRN s. m. (kèrn — du gaél. *carn* ou *cairn*, tas de pierre). Antiq. Monticule de terre et de pierres élevé par les Celtes: Les CAIRNS sont des tombeaux de chefs gaulois, que l'on trouve en Bretagne, en Ecosse et en Irlande.

CAIRNS (sir Hugh MAC-CALMONT), magistrat anglais, né en 1819, en Irlande, fut reçu avocat à Londres en 1844, et ne tarda pas à se créer une clientèle de premier ordre. En 1852, la ville de Belfast, qu'il représentait encore, l'envoya au parlement. Nommé avocat conseil de la reine et élu bâtonnier de la faculté de Middle-Temple, en 1856, il devint, deux ans après, sous l'administration de lord Derby, procureur général. Dans l'exercice de ces fonctions, il déploya une aptitude peu commune, et prononça des discours que l'on considère comme des modèles d'éloquence.

CAIRO, ville du royaume d'Italie, province de Gènes, à 16 kilom. N.-O. de Savone, sur la rive gauche de la Bormida; 3.500 hab. Victoire des Français sur les Autrichiens, battus déjà à Montenotte, en 1794. || Bourg des Etats-

Unis d'Amérique, dans l'Etat de New-York, comté de Green, à 17 kilom. O. d'Athènes, près de la rive droite de l'Hudson; 3.727 hab.

CAIRO (François), peintre italien, né dans le Milanais en 1598, mort en 1675, étudia son art dans l'atelier de Morazzone, dont il fut l'élève favori. Ayant attiré l'attention du duc de Savoie, Victor-Amédée, par ses tableaux où le charme de l'expression s'unit à l'élégance des formes, il fut appelé à la cour de ce prince, et, en récompense de ses travaux, il fut nommé chevalier de l'ordre de Saint-Maurice, en même temps qu'il recevait une pension. Cairo se rendit alors à Rome où, par l'étude des maîtres, il perfectionna son talent. Depuis cette époque, il adopta un style plus simple, et s'attacha davantage au coloris. Parmi ses meilleurs tableaux on cite, à Milan, les *Quatre fondateurs de l'église Saint-Victor*; le *Saint Jean-Baptiste*, à San-Giovanni-Decollato; le *Martyre de saint Etienne*, à San-Stefano-Maggiore; enfin une *Venus sur son lit*, qu'on voit au musée de Dresde.

CAIRON s. m. (kè-ron). Techn. Sorte de pierre servant à former les bords de la chaudière des savonniers.

CAIS (Jacques), amiral italien, né à Nice au commencement du XIII^e siècle. Il se fit de bonne heure remarquer à la cour de Provence par ses brillantes qualités et par ses connaissances en fait de marine. Lorsque Charles d'Anjou s'embarqua pour la Terre sainte, le grand prieur de Saint-Gilles confia à Jacques Cais le commandement des galères des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Dans cette expédition périlleuse, Cais déploya, comme guerrier et comme marin, une habileté et une bravoure qui lui acquirent une grande réputation. De retour en Provence, il fut, en récompense de ses services, élevé au grade d'amiral et chargé de l'exécution des projets que le comte avait formés pour l'augmentation de ses forces maritimes. Le 15 mai 1265, Charles d'Anjou s'embarqua au port de Marseille, pour son expédition contre le royaume de Naples. L'amiral Jacques Cais, faisant croisière, sut tromper, par d'habiles manœuvres, la vigilance des flottes réunies des Pisans et des Génois, et donna ainsi le temps à une armée française d'avancer rapidement sur le Milanais; Charles d'Anjou put alors débarquer heureusement à l'embouchure du Tibre et réaliser ses projets de conquête.

CAISNE s. f. (kè-sne). Ancienne forme du mot CHIENNE.

CAISSE s. f. (kè-sse — du lat. *capsa*, coffre). Coffre de bois servant à l'emballage et au transport des marchandises: Une CAISSE pleine de livres, de raisins. Charger des CAISSES sur un camion. Remplir des CAISSES. Emballer un piano dans une CAISSE. Il se pourrait bien que ce livre eût été enlevé de la CAISSE; car elle n'était ni emballée ni cachetée, mais très-mal ficelée. (J.-J. Rouss.)

— Par ext. Contenu du même coffre: Achever une CAISSE de raisin. Une CAISSE de figues, d'oranges, de vins, de liqueurs, de savon.

— Comm. Raisins de caisse, Raisins secs et en grappes, que l'on expédie dans de grandes boîtes ou caisses.

— Fin. Coffre dans lequel on serre l'argent, les bijoux, les valeurs de toute espèce: Forcer la CAISSE d'un banquier, d'un commerçant. Laisser ouverte la CAISSE de son bureau. Avoir beaucoup de valeurs en CAISSE. L'argent en CAISSE ne produit rien. || Avoir réalisé, argent ou valeurs que l'on a actuellement entre les mains: Epuiser les CAISSES de l'Etat. La CAISSE a son compte à part dans les livres de commerce. C'est un jeune homme obscur, inconnu, le fils d'un négociant, dont tous les titres sont dans la CAISSE de son père. (Scribe.) M. Laffitte tira de sa CAISSE deux millions qu'il prêta sans aucune garantie. (E. de Gir.) Et jamais de sa caisse un denier ne s'absente.

C. DELAVIGNE.
Mon cœur est enflammé, mais il songe au solide;
Il languirait bientôt si ma caisse était vide.

DESTOUCHES.
Je veux qu'à votre gré vous puisiez dans ma caisse,
Sans crainte, à pleines mains, sans soins de l'avenir.
V. HUGO.

|| Bureau où se font les recettes et les paiements: Passez à la CAISSE. La CAISSE est fermée le dimanche. || Livre de caisse, Celui des livres de commerce où sont inscrits tous les mouvements de fonds. || Garçon de caisse, Garçon qui est aux ordres du caissier pour les diverses opérations relatives à la caisse: Le GARÇON DE CAISSE recevra le montant de ces billets. Envoyez-moi le GARÇON DE CAISSE. || Tenir la caisse, Diriger les opérations de la caisse; se dit familièrement pour Avoir le maniement de l'argent: C'est elle qui TIENNE LA CAISSE du ménage. || Faire la caisse, Compter la recette et faire les divers calculs qui doivent servir à établir ou à vérifier l'état de la caisse: Si vous avez donné vingt francs de trop, je m'en apercevrai ce soir en FAISANT MA CAISSE.

— Fin. et administr. Etablissement financier ou administratif qui reçoit des fonds en dépôt et les administre ou les fait valoir: CAISSE d'escompte, CAISSE hypothécaire, CAISSE des dépôts et consignations, CAISSE d'amortissement, CAISSE de l'armée, CAISSE des invalides de la marine. || Caisse des pensions, Fonds affectés au paiement des pensions de retraite. || Billets de caisse, Billets payables à vue qu'é-

mettait autrefois la Caisse d'escompte, et qui ont été remplacés par les billets de Banque. *■ Caisse d'épargne.* Etablissement financier qui reçoit de très-petites sommes et sert de faibles intérêts, avec faculté laissée au prêteur de les capitaliser : *Le premier essai de CAISSE D'ÉPARGNE fait en France ne remonte qu'à 1818.* (J. Sim.) *La CAISSE D'ÉPARGNE est la banque de dépôt du pauvre.* (Proudh.) *La CAISSE D'ÉPARGNE est sans entrailles pour ceux qui n'ont rien à lui donner, et c'est justement pour eux qu'elle est faite.* (Proudh.) *La CAISSE D'ÉPARGNE est la mère de l'économie, le trésor de l'artisan, la salle d'asile du pauvre, le remède de la mendicité, le reproducteur des capitaux et le levier du crédit national. Elle est la providence des classes manufacturières : c'est leur maison de refuge, l'asile de leur vieillesse.* (Cormenin.) *Les CAISSES D'ÉPARGNE détruisent peu à peu tous les sentiments généreux.* (A. Guyard.) *Il ne faut pas s'étonner si les CAISSES D'ÉPARGNE reçoivent moins de l'ouvrier que du domestique.* (Michelet.)

— Mus. Cylindre d'un tambour; tambour, ou instrument de percussion du genre du tambour : *Battre la CAISSE. Crever sa CAISSE. Les voyageurs battent de la CAISSE pour empêcher les éléphants d'approcher.* (Buff.)

Amour, voulant lever un régiment.
Battait la caisse autour de ses domaines.

J.-B. ROUSSEAU.

■ *Caisse roulante.* Sorte de tambour ordinaire, et qui rend un son plus grave; il est employé surtout dans la musique militaire. Se dit aussi de l'artiste qui bat cette caisse. *■ Il est CAISSE ROULANTE au sé de ligne.* *■ Grosse caisse.* Espèce de très-grand tambour en usage dans la musique militaire, et que l'on bat avec une espèce de gros tampon; artiste qui bat cet instrument : *Les tambours lèvent leurs baquettes, la GROSSE CAISSE son tampon.* (Th. Gaut.) *■ Fam. Battre la caisse, la grosse caisse, faire grand bruit, grand éclat, dans un but de publicité ou de réclame : Les pièces de 20 francs sont comme les soldats : on les rassemble en BATTANT LA CAISSE. Il faut qu'Artémise réussisse, c'est le cas de DONNER DE LA GROSSE CAISSE à se démancher le bras.* (L. Reybaud.) *■ Prov. Battre tantôt la caisse, tantôt le tambour, varier dans ses idées, se contredire fréquemment.*

— Mar. *Caisse à eau.* Grand vaisseau en fer dans lequel on met l'eau douce nécessaire pour le voyage. *■ Morceau de bois qui renferme le rouet de la poulie, et qui a, en général, la forme d'un ellipsoïde aplati.* *■ Caisse d'un mât.* Partie quadrangulaire qui sert de pied à un mât de hune, de perroquet ou de cacatois, et passe par les élongs du mât inférieur.

— Chem. de fer. *Caisse à eau.* Réservoir en tôle et en forme de fer à cheval, qui fait partie du tender et renferme l'eau nécessaire à l'alimentation de la locomotive. On lui donne ordinairement une capacité assez grande pour qu'elle puisse contenir cinq à six mille litres d'eau, quantité qui suffit en général pour un parcours de cinquante à soixante kilomètres. *■ Caisse-finances.* Nom des coffres qui servent à envoyer au siège de l'administration centrale les recettes des diverses stations d'une ligne.

— Pyrotechn. *Caisse aérienne.* Ballon rempli de fusées et d'artifices divers, qui doivent faire explosion en l'air. *■ Caisse de fusées.* Coffre qui contient des fusées que l'on veut faire partir à la fois.

— Archit. Renforcement carré entre les modillons de la colonne corinthienne.

— Min. *Caisse de criblage.* Appareil servant à cribler le minéral broyé, crible. *■ Caisse allemande, ou Caisson allemand, ou Caisse à tombeau.* Appareil de criblage consistant en une longue caisse rectangulaire en bois, qui est plus ou moins inclinée et dont l'extrémité inférieure est percée de trous dans toute sa hauteur. L'eau portant en suspension le minéral broyé est amenée à sa partie supérieure, d'où elle s'écoule en nappe et disparaît par les trous de la partie opposée, en déposant les sables métallifères sur le fond. *■ Caisse pointue.* Appareil spécialement destiné au criblage des sables fins et des schlamms; c'est un distributeur disposé de manière à amener sur les tables de lavage l'eau tenant en suspension des grains de grosseur aussi uniforme que possible, et débarrassés des particules argileuses des gangues.

— Techn. Boîte qui renferme le mouvement d'un ouvrage d'horlogerie : *La CAISSE d'une montre, d'une pendule.* *■ Pièce qui sert à renforcer un mouvement d'horlogerie.* *■ Boîte qui recouvre le marbre sur lequel on bat l'or.* *■ Coffret en bois qui reçoit le sucre que l'on gratte dans les raffineries.* *■ Assemblage de pièces qui, dans le métier Jacquard, supportent les lames de la griffe.* *■ Réservoir qui sert à recevoir le velours à mesure qu'il sort des machines à couper.* *■ Corps d'une voiture; sorte de boîte ou sont établies les banquettes des voyageurs ou qui reçoit les cols et les marchandises : De magnifiques roches égratignaient au passage la caisse de la voiture.* (V. Hugo.) *■ Caisse de cimentation.* Caisse en tôle ou en briques dans laquelle on met le fer que l'on veut cémenter. (V. CÉMENTATION.) *■ Caisse des marches.* Coffret que traverse le boulon qui enfle les marches de l'ourdissoir dans un métier à tisser. *■ Caisse*

de dépôt. Auge en pierre dans laquelle le papetier conserve sa pâte jusqu'au moment où il doit l'employer. *■ Caisse à sable.* Coffre de bois dans lequel le fondeur met le sable nécessaire à la confection des moules.

— Art culin. Papier plié en carré avec rebords, où l'on fait cuire les biscuits et certains mets délicats : *Champignons en CAISSE. Biscuits de CAISSE. CAISSE de fôte gras.*

— Hortie. Sorte de grand vase, le plus souvent en planches et de forme carrée, où l'on cultive quelques grandes herbes, les arbustes et même des arbres sensibles au froid, et que l'on a besoin, à un moment donné, de transporter dans les serres : *Des CAISSES d'orangers, de citronniers, de grenadiers, de lauriers-roses. Autour du massif on plaçait, pendant la belle saison, des CAISSES de lauriers, de grenadiers et de myrtes.* (Balz.) *Il y a un bois entier d'orangers dans de grandes CAISSES.* (Mme de Sév.) *■ Caisse à semis.* Sorte de grande boîte dans laquelle on sème les graines qui ne lèveraient pas ou lèveraient mal en pleine terre.

— Phys. *Caisse catoptrique.* Instrument d'optique servant à grossir de petits corps très-rapprochés.

— Chir. Boîte à compartiments contenant des médicaments ou les instruments nécessaires pour pratiquer certaines opérations : *CAISSE à amputation. CAISSE de trépan. CAISSE à médicaments.*

— Anat. *Caisse du tympan.* Cavité demi-sphérique qui se trouve en arrière de la membrane du tympan, et qui contient les osselets de l'oreille. *■ On l'appelle aussi TAMBOUR.*

— Encycl. *Caisse des dépôts et consignations.* On appelle ainsi un établissement financier chargé de recevoir, sous sa responsabilité et avec la garantie de l'État, les dépôts et consignations obligatoires ou volontaires qui lui sont confiés, et, en outre, d'administrer les fonds appartenant à divers services publics.

Dès le principe, elle avait pour objet essentiel d'offrir un emploi aux fonds provenant des consignations judiciaires. Plus tard, elle a été autorisée à recevoir les dépôts volontaires des particuliers, des départements et des communes; à percevoir les revenus de la Légion d'honneur et à les distribuer entre les ayants droit; à centraliser les retenues exercées sur les traitements des fonctionnaires, retenues qui constituent les fonds de retraites; enfin, à faire valoir, dans l'intérêt des dépositaires, les fonds provenant des caisses d'épargne.

Avant d'entrer dans les détails de son organisation et de faire connaître les attributions multiples qui lui sont confiées, il nous paraît utile de dire quelques mots de l'origine de l'institution. Elle remonte à l'édit par lequel Henri III plaça des receveurs des *dépôts et consignations* auprès de toutes les cours de justice du royaume. Voici le texte de cet édit, dont les considérants exposent avec clarté l'objet et l'utilité de cette création :

« Comme nous avons cy-devant reçu plusieurs plaintes particulières de nos subjects, des abus qui se commettent en ce royaume au maniement des deniers qui sont par ordonnance de nos juges et officiers journellement consignés, mis en garde ou dépôt, soit en mains des greffiers notaires, tabellions, commissaires, huissiers, sergents et autres, combien par leur établissement et provision de leurs offices, nous ne leur ayons attribué aucun pouvoir de recevoir et garder ladite nature de deniers. Jusques à présent ont esté lesdites consignations faites à l'opinion de nos juges, qui y auroient commis telles personnes que bon leur avoit semblé; lesquels, pour estre payez de la garde desdits deniers, déposent, consignez et sequestrent, font infinites exactions. Quelquefois sont aussi déposés et consignés entre les mains des marchands, la plupart desquels sont parens et allies de nos juges et officiers.

« Par lesquels, au cas que les parties ne condescendent à leur payer ce qu'ils veulent exiger d'eux, se font faire taxes excessives pour leursdites gardes, trafiquant desdits deniers avec nosdits officiers : ou bien les baillent à profit ou intérêt, s'assurant que nosdits officiers feront prolonger le proces le plus qu'ils pourront, pour ce pendant eux aider desdits deniers. Et advient le plus souvent que lorsque lesdits dépositaires sont condamnés vider leurs mains desdits deniers, nosdits subjets colligistes contrains faire procéder par saisies et emprisonnements de leurs personnes et biens. Pendant lesquelles longues poursuites l'on a veu arriver que lesdits marchands ont fait cession de biens et s'en sont fuis avec lesdits deniers, ou les ayant prestés, les ont si mal assurés qu'il n'y a moyen d'une part ny d'autre d'en pouvoir tirer quelquefois la moitié.

« Et aux regards desdits huissiers ou sergents, convoitises de toucher deniers pour eux en ayder, reçoivent tous opposans et le plus souvent suscitent personnes pour s'opposer à la délivrance des deniers procédant des exécutions par eux faites, ou consignez entre leurs mains. Au moyen de quoy, les parties sont contraintes remettre leurs droits et quitter la plus grande part de leurs deniers pour avoir l'autre, et obvier auxdits proces, à la suscitation, ainsi que dit est, desdits huissiers ou sergents, qui n'en veulent vider leurs mains, encore que sur lesdites opposi-

tions soient intervenues sentences ou arrests, recherchant autres subtilitez, et se trouvent enfin les huissiers et sergents ordinairement insolubles. Joint qu'il est notoire que la caution qu'ils baillent n'excede point deux cents livres au plus : desquelles consignations et dépôts ainsy faits que dit est, nos subjects et les marchands estrangers trafiquans en ce royaume, à faute d'y avoir cy-devant donné l'ordre qui y estoit requis, et spécialement d'avoir commis pour faire ladite recette gens de bien, cautionnez et certifiez solvables et suffisants, ayant presté serment à nous et justice, ont souffert grandes et inestimables pertes.

« A quoy désirons pourvoir et relever nos subjects de telles vexations et pertes, et faire en sorte que les deniers qui seront cy-après consignés, déposés, garnis ou sequestrez, soient fidèlement et à la conservation du droit de chacun de nosdits subjects, gardés en la même nature et espèces qu'ils seront bailliez et délivrés sans aucunes exactions, savoir faisons que les susdites causes et autres à ce nous mouvans, de l'avis des gens de notre conseil privé, avons par édit perpétuel et irrévocable, créé et érigé...

« La suite de cet édit, on créa des receveurs qui, moyennant un droit de garde de six deniers pour livre sur le montant des dépôts et en fournissant un cautionnement, furent seuls autorisés à recevoir les consignations judiciaires et les dépôts volontaires.

La Révolution de 1789 trouva, à quelques modifications près, l'institution dans l'état où l'avait laissée Henri III; mais, comme la charge de recevoir était un privilège, ces offices disparurent et les attributions des caissiers furent transférées aux directoires des districts. Cette mesure, provisoire d'abord, devint définitive en vertu de la loi du 23 septembre 1793, qui ordonna toutefois que les consignations judiciaires seraient, à l'avenir, versées dans les *caisses* du Trésor pour Paris, et pour les départements dans les *caisses* de districts.

La loi des 28 nivôse et 8 pluviôse an XIII, centralisant les services, confia la garde des dépôts à la *caisse* d'amortissement, à la charge par elle de se faire représenter par des agents, partout où la chose serait reconnue nécessaire. Un progrès réel fut en même temps réalisé. On obligea la *caisse* d'amortissement, devenue dépositaire des fonds, à bonifier aux déposants un intérêt de 3 pour 100, depuis le sixième et unième jour du dépôt jusqu'à celui du remboursement.

La réunion dans les mêmes mains du service de l'amortissement et de celui de la garde des consignations judiciaires n'était pas sans inconvénients. Les embarras qui résultèrent de cette situation anormale, tolérable seulement à titre provisoire, devinrent de jour en jour plus nombreux. La loi des finances de 1816, pour remédier à cet état de choses, sépara les deux services et créa définitivement la *caisse des dépôts et consignations* sur les bases d'après lesquelles elle fonctionne encore aujourd'hui. Les dépôts furent exclusivement réservés à la nouvelle institution, et il fut interdit à la *caisse* d'amortissement de recevoir aucune consignation, soit judiciaire soit volontaire. Les attributions de la *caisse des dépôts et consignations* ont pris, depuis 1816, une extension considérable. Elles sont aujourd'hui fort variées, et nous croyons utile de les faire connaître en détail. Mais auparavant, et en principe, disons que l'importance exagérée donnée à la *caisse des dépôts et consignations* s'explique surtout, si nous en croyons M. Coquelin, « par l'absence presque absolue, en France, d'institutions de crédit propres à recueillir et à utiliser les fonds inactifs de quelque source qu'ils proviennent. En Angleterre, une partie des fonds qui affluent chez nous à la *caisse des dépôts et consignations* sont reçus en dépôt par la Banque de Londres; par exemple, les cautionnements versés par les compagnies de chemins de fer. L'emploi qu'en fait la Banque de Londres n'est peut-être pas plus utile et plus fructueux que celui que la *caisse des dépôts* en fait en France, et ces fonds profitent encore moins aux déposants, parce que la Banque de Londres, institution privilégiée, remplit elle-même très-mal les fonctions dont elle se charge; mais il est facile de comprendre un état de choses qui donnerait à cet égard une satisfaction plus étendue et plus complète. « Et si l'on veut savoir maintenant la cause de ce petit nombre d'institutions de crédit, constaté avec peine par tous les économistes, on la trouvera dans ce fait, qu'il n'est pas permis de fonder une seule banque sans l'autorisation spéciale du gouvernement, et dans l'obligation imposée aux compagnies naissantes ou en projet de réunir, dès leurs débuts, tous les capitaux dont elles pourraient avoir besoin par la suite. Que, de ce côté encore, le gouvernement donne à chacun la liberté la plus entière, et l'on verra renaitre la confiance et abonder les fonds trop longtemps inactifs.

Nous allons indiquer ci-après les diverses attributions de la *caisse des dépôts et consignations* et l'organisation de ce service, que le public est intéressé à connaître. Nous suivrons, pour cela, le travail de M. Block.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, les dépôts faits à la *caisse* sont obligatoires ou facultatifs.

Les consignations obligatoires se composent des consignations judiciaires énumérées dans l'art. 2 de la première ordonnance du 3 juillet

1816, de consignations administratives prescrites par des lois ou ordonnances que nous ferons connaître plus loin, et des dépôts opérés par certaines sociétés anonymes, dûment autorisées, qui se sont imposés ces versements par leurs statuts.

L'art. 2 de l'ordonnance précitée énumère comme il suit les consignations judiciaires qui doivent être versées dans la *caisse des dépôts et consignations* :

1° Les deniers offerts réellement, conformément aux art. 1257 et suivants du code Napoléon; ceux que voudra consigner un acquéreur ou donataire, dans le cas prévu par les art. 2183, 2184, 2186 et 2189 : le montant des effets de commerce dont le porteur ne se présente pas à l'échéance, lorsque le débiteur voudra se libérer, conformément à la loi du 6 thermidor an III; et, en général, toutes sommes offertes à des créanciers refusants par des débiteurs qui veulent se libérer;

2° Les sommes qu'offriront de consigner, suivant la faculté que leur accordent les art. 2041 du code Napoléon, 167, 542 du code de procédure, 117 du code d'instruction criminelle, et autres dispositions des lois, toutes personnes qui, astreintes, soit par lesdites lois, soit par des jugements ou arrêts, à donner des cautions ou garanties, ne pourrissent ou ne voudraient pas les fournir en immeubles;

3° Les deniers remis par un débiteur à un garde de commerce exerçant une contrainte par corps, pour éviter l'arrestation, conformément à l'art. 14 du décret du 14 mars 1808, et ceux qui, dans les mêmes circonstances, seraient remis à un huissier exerçant la contrainte par corps dans les villes et lieux autres que Paris, lorsque le créancier n'aura pas voulu recevoir lesdites sommes dans les vingt-quatre heures accordées auxdits officiers ministériels pour lui en faire la remise;

4° Les sommes que les débiteurs incarcérés doivent, aux termes de l'article 798 du code de procédure, déposer es mains du geôlier de la maison de détention pour être mis en liberté, lorsque le créancier ne les aura pas acceptées dans le délai de vingt-quatre heures;

5° Les sommes dont les cours et tribunaux ou les autorités administratives, quand ce droit leur appartient, auraient ordonné la consignation; faute par les ayants droit de les recevoir ou réclamer, ou le séquestre en cas de prétentions opposées;

6° Le prix que doivent consigner, conformément à l'art. 209 du code de commerce, les adjudicataires des bâtiments de mer vendus par autorité de justice;

7° Les deniers comptants saisis par un huissier chez un débiteur contre lequel il exerce une saisie-exécution, lorsque, conformément à l'art. 590 du code de procédure civile, le saisissant, la partie saisie et les opposants, ayant la capacité de transiger, ne seront pas convenus d'un séquestre volontaire dans les trois jours du procès-verbal de saisie; et ceux qui se trouveront lors d'une apposition de scellés ou d'un inventaire, si le tribunal l'ordonne ainsi sur le référé provoqué par le juge de paix;

8° Les sommes saisies et arrêtées entre les mains des dépositaires ou débiteurs, à quelque titre que ce soit; celles qui proviendraient de biens meubles de toute espèce, par suite de toute sorte de saisies, ou même de ventes volontaires, lorsqu'il y aura des oppositions dans les cas prévus par les art. 656 et 657 du code de procédure;

9° Le produit des coupes et des ventes de fruits pendans par les racines sur des immeubles saisis réellement; celui des loyers ou fermages des biens non affermés lors de la saisie, qui seraient perçus au profit des créanciers dans les cas prévus par l'art. 688 du code de procédure : ensemble tous les prix de loyers, fermages ou autres prestations, échus depuis la dénonciation au saisi, au fur et à mesure des échéances;

10° Le prix ou portion de prix d'une adjudication d'immeubles vendus sur saisie immobilière, bénéfice d'inventaire, cession de biens, faillite, que le cahier des charges n'autoriserait pas l'acquéreur à conserver entre ses mains, si le tribunal ordonne cette consignation sur la demande d'un ou de plusieurs créanciers;

11° Les deniers provenant des ventes des meubles, marchandises des faillis et de leurs dettes actives, dans le cas prévu par l'art. 489 du code de commerce;

12° Les sommes d'argent trouvées dans une succession vacante ou provenant de ventes et recouvrements dans une succession bénéficiaire, lorsque, sur la demande de quelque créancier, le tribunal en aura ordonné la consignation;

13° Les sommes de deniers trouvées dans une succession vacante ou provenant du prix des biens d'école, conformément à l'avis du conseil d'Etat du 13 octobre 1809;

14° Enfin, toutes les consignations ordonnées par des lois, même dans les cas qui ne sont pas rappelés ci-dessus, soit que lesdites lois n'indiquent pas le lieu de la consignation, soit qu'elles désignent une autre *caisse*, et notamment ce qui peut être encore dû par les anciens commissaires aux suites réelles, conformément au décret du 12 février 1812, lequel continuera de recevoir son exécution.

Afin d'assurer l'exécution des dispositions qui précèdent, la même ordonnance :

1° Défend aux cours, tribunaux et administrations quelconques, d'autoriser et d'ordonner des consignations en d'autres caisses ou dépôts publics ou particuliers, même d'autoriser les débiteurs, dépositaires, tiers saisis à les conserver sous le nom de séquestre ou autrement;

2° Déclare nulles et non libératoires les consignations ainsi faites;

3° Enjoint, sous des pénalités sévères, à tous officiers ministériels de verser à la *caisse* les sommes dont ils pourraient devenir détenteurs dans les cas prévus dans l'art. 2 de ladite ordonnance;

4° Autorise le directeur général à décerner ou faire décerner des contraintes par les préposés de la *caisse* contre toute personne qui serait en retard d'opérer les versements auxquels l'obligent les lois.

Ainsi, dit M. Block, les tribunaux, les parties, les intermédiaires forcés, le directeur général de la *caisse*, c'est-à-dire tous ceux qui, d'une manière quelconque, se trouvent en rapport avec les sommes à déposer, sont chargés par intérêt ou par devoir de veiller à l'exécution de la loi.

— *Consignations administratives.* La même pensée qui attribua à la *caisse des dépôts* la conservation des consignations judiciaires a dû également faire charger cet établissement de la garde des consignations administratives.

Le décret du 23 septembre 1806 avait conféré à la *caisse* d'amortissement la *succession des militaires décédés*; la loi du 28 avril 1810 a transporté cette attribution à la *caisse des dépôts et consignations*.

La *caisse des dépôts* reçoit du trésorier ou autre officier comptable le produit des successions des militaires décédés, en attendant les réclamations des héritiers. Le remboursement ne peut en être fait que d'après l'autorisation du directeur général, qui le fait opérer sans frais, dans le lieu du domicile des ayants droit, sur la justification de leur qualité. La *caisse* doit l'intérêt des sommes versées, à raison de 3 pour 100.

Ces dispositions ont été confirmées et développées par les ordonnances royales des 19 mars 1823, art. 788 et 790; 20 décembre 1824, art. 611 à 631; 1^{er} avril 1831, art. 935 à 946, et 23 janvier 1833, art. 1^{er}.

Cette même ordonnance du 19 mars 1823, que nous venons de citer, charge, dans son art. 848, la *caisse des dépôts* du service des fonds de masse des militaires congédiés pendant qu'ils se trouvent à l'hôpital, ou en congé limité, si leur éloignement ne permet pas ce paiement dans le lieu de la garnison; ces fonds sont versés à la *caisse* par les comptables des corps respectifs auxquels appartiennent les militaires congédiés, et avis en est donné au maire de leur domicile.

Pour toucher son fonds de masse, le militaire congédié n'a qu'à remettre au préposé de la *caisse* le mandat acquitté qui lui a été délivré par le conseil administratif du corps auquel il a appartenu. Les mandats sont payables, en France, quarante jours après leur date, et ceux qui proviennent de l'Algérie, quatre-vingt-dix jours.

L'instruction générale du 1^{er} décembre 1851, du directeur général de la *caisse*, indique d'ailleurs les formalités à remplir relativement aux dépôts provenant des militaires décédés ou congédiés.

L'art. 41 du code pénal prescrit de diviser le produit du travail des prisonniers en trois parties, dont l'une est destinée à former un fonds de réserve, afin que le montant lui en soit remis à l'expiration de sa peine. Ce sont ces fonds retenus sur les salaires des prisonniers qui doivent être versés à la *caisse des dépôts et consignations*, conformément à l'ordonnance royale du 2 avril 1817.

Les commandants des bâtiments de la marine militaire sont autorisés à recevoir, pour les transporter en France, des valeurs de toute nature appartenant au commerce. Ces valeurs doivent être remises dans les ports aux trésoriers-payeurs généraux et aux receveurs particuliers des finances, en leur qualité de préposés de la *caisse des dépôts*. Ces préposés en font dresser un procès-verbal contenant la description détaillée et le montant estimatif. Ils gardent les valeurs qui sont susceptibles d'être réclamées immédiatement et envoient les autres à la *caisse des dépôts*, à Paris.

Aux termes d'une ordonnance du 29 juillet 1829, un fonds commun de 150,000 fr. a été destiné à assurer aux lycées les indemnités pour la partie des dommages qui seraient légalement à leur charge par suite d'incendie. La *caisse*, dépositaire de ce fonds, tient compte des intérêts à chaque lycée, au prorata de la somme pour laquelle il aura contribué au fonds commun.

Les référendaires au sceau sont les seuls officiers ministériels dont les cautionnements soient admis actuellement à la *caisse des dépôts et consignations*. Les cautionnements sont de 500 fr. de rentes sur l'Etat, et ne peuvent être retirés que dans les formes prescrites pour les autres cautionnements.

En rentrant dans le port, les capitaines de navires doivent faire déposer dans les magasins de l'Etat les poudres qu'ils ont à bord, et

ils peuvent les faire redemander à leur départ. Ces dépôts restent quelquefois indéfiniment entre les mains de l'administration des contributions indirectes; mais, lorsqu'il y a lieu de présumer qu'aucune réclamation ne sera faite, ces dépôts sont livrés à la direction des poudres, qui utilise le salpêtre qu'ils contiennent et en paye le prix. En vertu d'une décision du 4 février 1833, le montant du prix du salpêtre doit être versé à la *caisse des dépôts et consignations*, pour y demeurer à la disposition des ayants droit.

L'ordonnance du 24 octobre 1833 a réglé ce qui concerne les dépôts faits dans les caisses des consulats. L'art. 8 de cette ordonnance porte :

« Aucun dépôt fait d'office ou volontairement ne doit être conservé dans les caisses consulaires au delà de cinq ans, à compter du jour du dépôt; à l'expiration de ce délai, la valeur en est transmise, pour le compte de qui de droit, à la *caisse des dépôts et consignations* de Paris. » Cette disposition doit être relatée dans les actes volontaires.

Un arrêté du ministre des finances, du 1^{er} juin 1839, dispose que les cautionnements en numéraire; que les adjudicataires de fournitures et travaux entrepris au compte de l'Etat et du département étaient tenus de verser jusqu'alors au trésor, seront reçus et conservés par la *caisse des dépôts et consignations* ou par ses préposés.

Ces cautionnements sont considérés comme consignation forcée, et portent, à partir du sixième et unième jour, un intérêt de 3 pour 100.

L'ordonnance royale du 18 décembre 1839 renferme les dispositions suivantes :

Tout directeur d'un établissement privé consacré au traitement des aliénés doit, avant d'entrer en fonctions, fournir un cautionnement, dont le montant est déterminé par l'ordonnance d'autorisation. Ce cautionnement est versé en espèces à la *caisse des dépôts et consignations*, et a pour but de pourvoir aux besoins des aliénés pensionnaires, lorsque, par une cause quelconque, le service de l'établissement se trouverait suspendu. Dans ce cas, le préfet pourrait constituer, à l'effet de remplir les fonctions de directeur responsable, un régisseur provisoire, entre les mains duquel la *caisse*, sur le mandat du préfet, verserait ce cautionnement en tout ou en partie, pour l'appliquer au service des aliénés.

L'instruction générale sur le service de la comptabilité, arrêtée par le ministre des finances sous la date du 17 juin 1840, mentionne en outre les consignations administratives suivantes :

Cautionnement des fermiers d'octroi des villes;

Reliquat du prix de vente des marchandises non retirées des douanes dans les délais déterminés;

Sommes dues par l'Etat en raison d'expropriation ou d'occupation temporaire des propriétés privées nécessaires aux travaux des fortifications ou pour cause d'utilité publique.

On peut encore ajouter :

Cautionnement des agents comptables des caisses d'épargne et d'autres établissements publics;

Inscriptions de rentes achetées par des caisses d'épargne pour le compte de déposants qui ne se sont pas présentés à ces caisses pendant trente ans.

La *caisse des dépôts et consignations* reçoit encore les fonds appartenant à des compagnies auxquelles leurs statuts prescrivent de déposer une partie de leur capital social.

Les dépôts volontaires sont régis par la deuxième ordonnance royale du 3 juillet 1816 et par un décret du 1^{er} mai 1831. Voici les principales dispositions de ces deux actes :

La *caisse* est autorisée à recevoir des dépôts des particuliers et des départements, communes ou établissements publics. Les dépôts des départements, communes et établissements publics peuvent être reçus par les préposés de la *caisse*; mais les dépôts des particuliers, étant susceptibles d'être refusés, ne peuvent être effectués qu'à Paris. Le déposant devra donc être domicilié dans cette ville.

Les fonds déposés à la *caisse des dépôts et consignations* portent intérêt à 3 pour 100, à partir du trente et unième jour. De plus, si la *caisse* ni ses préposés ne peuvent, sous aucun prétexte, exiger des droits de garde ni aucune rétribution, sous quelque dénomination que ce soit, tant lors du dépôt que lors de sa restitution. Les dépôts peuvent être retirés sans autre formalité, sur la simple présentation de l'acte de dépôt, et en donnant quittance. Les caissiers et autres préposés qui, sans motif légal, refuseraient de faire un remboursement, seraient personnellement condamnés à bonifier les intérêts à la partie prenante sur le pied de 5 pour 100, et poursuivis par voie de contrainte par corps, tant pour le capital que pour les intérêts, sans préjudice du recours du créancier contre la *caisse*, qui devra elle-même lui faire bonification du retard, comme garantie du fait de ses préposés et sauf son recours contre eux.

Les sommes déposées ne peuvent être saisies ni arrêtées que dans les cas, les formes et sous les conditions prévus par les articles 557 et suivants du code de procédure. Toute-

fois, ces formes peuvent ne pas être observées :

1° De la part d'un déposant qui déclarerait avoir perdu son récépissé. L'opposition formée par le réclamant devra être insérée, à ses frais et à sa diligence, dans le *Moniteur*, et, un mois après, la *caisse* est valablement libérée en remboursant le montant du dépôt sur sa quittance motivée;

2° De la part des agents ou syndics d'un failli, comme il est dit dans l'art. 149 du code de commerce.

La loi du 18 juin 1850 a chargé la *caisse des dépôts et consignations* de gérer la *caisse* des retraites pour la vieillesse.

Cette *caisse* a de même la gestion et la responsabilité des fonds appartenant à divers établissements publics. En vertu de la loi du 31 mars 1837, elle reçoit et administre, sous la garantie du Trésor public, les fonds des caisses d'épargne. Les caisses d'épargne régulièrement autorisées sont seules admises à verser leurs fonds en compte courant. Les receveurs des finances, en leur qualité de préposés de la *caisse des dépôts et consignations*, tiennent les comptes particuliers des caisses d'épargne sur un livre spécial. Dans aucun cas, ils ne doivent être constitués en avances envers ces caisses.

La *caisse des dépôts et consignations* est chargée du recouvrement des rentes et des autres produits dont se compose la dotation de la Légion d'honneur; le paiement des traitements des légionnaires et des autres dépenses du service de la Légion d'honneur est fait, d'après les mandats de la grande chancellerie, à Paris par le caissier de la *caisse des dépôts*, et dans les départements par les receveurs des finances.

Avant la loi de 1853 sur les pensions civiles, la *caisse des dépôts* était chargée de la gestion des fonds des caisses de retraites particulières supprimées par ladite loi. Il ne lui est resté que les fonds appartenant aux caisses de retraites des employés de préfectures et sous-préfectures, ainsi que les fonds de quelques caisses communales.

Aux termes de l'art. 6 de la loi du 15 juillet 1850, lorsque les fonds réunis dans la *caisse* d'une société approuvée de secours mutuels composée de plus de cent membres s'élèveront au-dessus de la somme de 3,000 fr., l'excédant sera versé à la *caisse des dépôts et consignations*. Si la société est composée de moins de cent membres, ce versement pourra avoir lieu lorsque les fonds réunis dans sa *caisse* dépasseront 1,000 fr. Le taux de l'intérêt des sommes déposées est fixé à 4 1/2 pour 100 jusqu'à ce qu'il ait été autrement statué par une loi.

Ces dispositions ont été reproduites par l'art. 13 du décret du 26 mars 1852.

Afin de pouvoir remplir ses nombreuses obligations, la *caisse* doit faire fructifier les fonds qu'elle est chargée d'administrer. A cet effet, plusieurs moyens sont mis à sa disposition : elle peut placer ses fonds en rentes sur l'Etat, en compte courant, en bons du Trésor; elle peut aussi consentir des prêts à des départements, des communes ou de simples particuliers. Cependant le placement en rentes est réglé par quelques dispositions particulières. Les fonds appartenant à la Légion d'honneur, à la Compagnie des canaux, aux prisonniers, aux sociétés anonymes, et quelques autres sont nécessairement placés en rentes sur l'Etat. Toutefois, ces fonds ne forment qu'une faible partie des sommes qui lui sont confiées. Elle trouve souvent avantageux de placer sur l'Etat une partie des fonds dont elle a la libre disposition. La *caisse* ne peut acheter ou vendre des rentes sans l'autorisation du ministre des finances. Ces opérations doivent avoir lieu avec publicité et concurrence. Les rentes achetées par la *caisse* doivent être inscrites à son nom sur le Grand-Livre de la dette publique. Elle ne pourrait se faire délivrer des inscriptions au porteur sans contrevenir aux dispositions de l'ordonnance royale du 29 avril 1833 et de la loi du 31 mars 1837, qui ne renferment toutefois cette prohibition que d'une manière implicite.

Les prêts demandés à la *caisse des dépôts et consignations*, soit par les départements, soit par les communes, sont soumis à certaines formalités et conditions déterminées par les instructions du 20 août 1840 et du 23 janvier 1841, modifiées par une décision du conseil de surveillance du 25 janvier 1854. Tout emprunt demandé par un département ou une commune doit être autorisé par une loi ou un décret. Cette autorisation obtenue, c'est le préfet pour le département, ou le maire pour la commune, qui doit faire la demande de l'emprunt à la *caisse des dépôts et consignations*. Cette demande doit être accompagnée, entre autres pièces, d'une copie dûment certifiée de la délibération du conseil général ou du conseil municipal qui a motivé la loi ou le décret, ainsi que d'une copie de la délibération de l'un ou l'autre de ces conseils conférant au préfet ou au maire le pouvoir nécessaire pour traiter de l'emprunt. Si la loi ou le décret autorisant l'emprunt imposait au département ou à la ville l'obligation d'une adjudication publique avant de pouvoir traiter avec la *caisse*, cette dernière ne pourrait faire droit à la demande qu'après avoir reçu l'assurance que le vœu de la loi a été rempli. Si l'option entre ces deux modes d'emprunt était facultative, le préfet ou le

maire serait dispensé de donner cette assurance à la *caisse*. Le retrait des fonds empruntés et leur remboursement doivent toujours avoir lieu à Paris, sans aucuns frais à la charge de la *caisse*.

Les conditions des prêts sont établies ainsi qu'il suit :

La période de l'amortissement des emprunts peut être fixée au choix des emprunteurs, dans la limite de douze années. L'intérêt est réglé à 4 1/2 pour 100 lorsque les emprunts ne dépassent pas le terme de huit ans; au delà de ce terme, il est de 5 pour 100. Les emprunteurs peuvent souscrire, à leur choix, soit des obligations pour le remboursement du capital et des coupons semestriels d'intérêt, soit des annuités comprenant l'intérêt et l'amortissement du capital.

Les retraits de fonds ne doivent être demandés que les 5, 15 et 25 du mois; si ces jours étaient fériés, les retraits seraient renvoyés au lendemain; dans le mois de décembre ils ne peuvent avoir lieu que le 5 et le 25.

Aucun versement ne peut être fait par la *caisse* qu'après qu'elle a reçu les obligations et coupons souscrits conformément aux instructions.

En contre-valeur des fonds empruntés, c'est le préfet agissant au nom du département, ou le receveur municipal au nom de la commune, qui doit souscrire, pour le capital, une ou plusieurs obligations conformes au modèle indiqué.

Pour le règlement des intérêts afférents à chaque à-compte demandé à la *caisse*, le préfet ou le receveur municipal doit souscrire des coupons échelonnés de six mois en six mois, aux échéances des 31 mars et 30 septembre de chaque année.

Les intérêts portent d'abord sur le montant de l'a-compte versé et décroissent ensuite au fur et à mesure des remboursements partiels.

Toute somme demandée par un préfet ou un maire sur un emprunt consenti par la *caisse* est toujours versée exactement par cette *caisse* au Trésor public, au crédit du trésorier-payeur général du département qui emprunte ou dans lequel est située la commune qui se trouve dans le même cas.

En échange de la somme versée, la *caisse des dépôts* reçoit du caissier central du Trésor un récépissé et une déclaration de versement. S'il s'agit d'un emprunt départemental, elle adresse aussitôt cette déclaration au ministre de l'intérieur pour servir à la délivrance de son ordonnance de délégation au préfet; s'il s'agit d'un prêt communal, cette déclaration est adressée au maire.

La *caisse* fait des prêts à des particuliers, mais seulement sur dépôts d'effets publics et actions de compagnies industrielles, ou enfin sur première hypothèque.

Tous les placements, toutes les opérations de la *caisse* sont soumis au contrôle de la commission de surveillance.

— *Organisation de la caisse des dépôts et consignations.* L'administration centrale de la *caisse des dépôts et consignations* est composée d'un directeur général, d'un sous-directeur et d'un caissier, nommés par l'empereur, et de chefs et employés nommés par le directeur général.

Le directeur général ordonne toutes les opérations et règle les diverses parties du service; il prescrit les mesures nécessaires pour la tenue régulière des livres et des *caisses*; il ordonne les paiements; il vise et arrête les divers états de toute nature et signe la correspondance générale. Il présente, avant la fin de l'année, à la commission de surveillance un état détaillé et certifié par lui des dépenses administratives à faire pour l'année suivante. Cet état, revêtu de l'avis de la commission, est soumis par le ministre des finances à l'approbation de l'empereur.

Le directeur général est responsable de la gestion et du détournement des deniers de la *caisse*, s'il y a contribué ou consenti.

Le sous-directeur remplace le directeur général en cas d'absence et de maladie; mais il a des attributions spéciales en dehors même de celles qui pourraient lui être déléguées par le directeur général. C'est lui qui est chargé du contrôle. Pour effectuer ce contrôle, le sous-directeur a sous ses ordres trois contrôleurs particuliers, dont le premier est placé à la *caisse* des recettes, le second à la *caisse* des paiements, et le troisième, sous le titre de contrôleur central, est chargé de la centralisation des résultats.

Le contrôle est chargé de constater contradictoirement toutes les recettes et dépenses du caissier et les diverses opérations des *caisses* qui engagent la direction générale. Ce contrôle s'effectue :

En enregistrant successivement chacun des actes relatifs à l'entrée et à la sortie des fonds et valeurs;

En visant immédiatement les récépissés ou reconnaissances de toute nature délivrés par le caissier, et en en séparant et retenant les talons;

En visant également les acquits de tous les bons, mandats ou effets à recevoir, passés à l'ordre du caissier;

En s'assurant que les paiements ont eu lieu en vertu d'autorisations régulières.

Les résultats ainsi obtenus par les contrô-

leurs de la recette et de la dépense sont résumés tous les soirs par le contrôleur central, et le relevé général certifié par lui est remis immédiatement au sous-directeur, qui le compare, sans délai, tant avec les feuilles de recette et de dépense du caissier qu'avec celles de l'entrée et de la sortie des effets et valeurs que ce comptable remet tous les jours à la comptabilité après la fermeture de la caisse.

Le caissier est responsable, sauf force majeure, du maniement des deniers, des erreurs et du déficit. Cette responsabilité est rendue effective par un cautionnement de 100,000 fr. en numéraire, qu'il est obligé de fournir avant de prêter serment devant la cour des comptes. Il est chargé de la recette et de la conservation des deniers et valeurs actives déposés entre ses mains à quelque titre que ce soit. Il acquitte toutes les dépenses et solde tous les effets payables à la caisse. Il tient pour chaque *caisse* des journaux distincts sur lesquels il inscrit, jour par jour, ses recettes et ses dépenses. Il présente à la nomination du directeur général les employés attachés à la *caisse*.

Ces fonctionnaires supérieurs sont secondés dans l'administration de la *caisse* par un conseil d'administration dont ils font partie et qui comprend, en outre, les chefs des diverses divisions qui composent l'administration centrale. Ce conseil donne son avis sur toutes les questions de service qui lui sont soumises par le directeur général; il est obligatoirement consulté sur tout ce qui concerne le personnel et les traitements.

La *caisse des dépôts et consignations* a des préposés ou agents dans toutes les villes où siège un tribunal de 1^{re} instance. Ces préposés sont, en France, les trésoriers-payeurs généraux et les receveurs particuliers des finances; en Algérie, les trésoriers-payeurs; dans les colonies, les trésoriers. C'est par l'intermédiaire des trésoriers-payeurs généraux que la *caisse* effectue, dans les départements, les recettes et les dépenses qui la concernent.

Les trésoriers-payeurs généraux sont comptables envers la *caisse* des recettes et dépenses qu'elle leur confie; ils sont responsables des erreurs par eux commises, ainsi que des recettes et des dépenses qui n'ont pas été valablement justifiées.

Les taxations allouées aux trésoriers-payeurs généraux sont de 1/2 pour 100 sur les recettes qu'ils effectuent dans l'arrondissement chef-lieu; de 1/6 pour 100 sur celles faites par les receveurs particuliers dans les autres arrondissements du département; de 1/2 pour 100 sur les paiements effectués tant au chef-lieu que dans les arrondissements, à la charge par eux de tenir compte aux receveurs particuliers de 1/4 pour 100 sur le montant des consignations remboursées par leur entremise dans les arrondissements autres que celui du chef-lieu.

Les taxations bonifiées aux receveurs particuliers sont de 1/3 pour 100.

Les recettes et paiements concernant les *caisses d'épargne* ne donnent lieu à aucune taxation.

Un premier degré de surveillance est établi par le contrôle journalier dont le sous-directeur est chargé. Le second consiste dans une comptabilité particulière tenue tant par l'administration centrale que par les préposés dans les départements, et qui rend les comptables de la *caisse* justiciables de la cour des comptes. Cette comptabilité, dont les principes sont tracés par les articles 527 et suiv. de l'ordonnance royale du 31 mai 1838, permet de suivre les opérations de la *caisse* et de ses agents, et de s'assurer à chaque instant de sa situation.

Mais la surveillance proprement dite est exercée par une commission spéciale composée, conformément au décret du 27 mars 1852, d'un sénateur, d'un membre du conseil d'Etat, d'un membre du Corps législatif, d'un président de la cour des comptes, nommés pour trois ans par l'empereur; du gouverneur de la Banque de France, du président de la chambre de commerce de Paris et du directeur du mouvement des fonds au ministère des finances. Le président de la commission de surveillance est nommé pour un an par l'empereur. Les fonctions des membres de cette commission sont gratuites.

La *caisse* n'est, à proprement parler, placée dans les attributions d'aucun ministre; seulement quelques-uns de ses actes doivent être autorisés par le ministre des finances.

Les décrets concernant la *caisse des dépôts et consignations* sont rendus par l'empereur, sur la proposition du ministre des finances, chargé de veiller à leur exécution.

Telles sont les attributions et l'organisation de la *caisse des dépôts et consignations*.

Examinons maintenant jusqu'à quel point cette institution est utile, jusqu'à quel point surtout elle est apte à remplir les fonctions qui lui sont confiées.

En ce qui touche aux consignations judiciaires, dit M. Coquelin, l'utilité de cette institution ne saurait être mise en doute. Les consignations de cette espèce, on l'a vu, sont de leur nature forcées. Les consignataires ne sont pas libres de déposer ou de ne pas déposer leurs fonds. Ils sont tenus de les laisser, pendant un intervalle de temps plus ou moins long, en des mains tierces, en attendant que l'autorité qui en a ordonné le dépôt les dé-

gage, et sans pouvoir même, durant ce temps, exercer aucun contrôle sur leur emploi. Il est donc juste et nécessaire que la loi institue pour recevoir ces fonds un établissement spécial, fonctionnant sous la garantie de la puissance publique. Cela est d'autant plus nécessaire qu'il faut aussi que l'autorité, soit judiciaire, soit administrative, qui a ordonné le dépôt, puisse retrouver ces fonds quand elle le veut. A ce point de vue, on ne peut qu'applaudir à l'institution de la *caisse des dépôts et consignations*; si elle n'existait pas, il faudrait évidemment créer quelque chose d'équivalent pour la remplacer.

Mais on ne peut se dissimuler qu'un établissement de cette nature n'est guère propre à faire un bon et fructueux emploi des sommes qui lui sont momentanément confiées. A quoi les emploiera-t-il, en effet, retenu comme il l'est dans les liens administratifs qui l'enserrent de toutes parts? Il n'a guère d'autre ressource que le placement sur les fonds publics, et ce placement, outre qu'il n'est pas toujours sûr, est naturellement borné; il le serait même davantage sans le développement excessif de notre dette publique.

C'est, en effet, en achats de rentes sur l'Etat que la *caisse des dépôts et consignations* emploie la plus grande partie des fonds qui lui sont remis. Elle les utilise cependant encore de diverses autres manières. Elle fait parfois des avances en compte courant, soit au Trésor, soit aux trésoriers-payeurs généraux des départements, soit à quelques entreprises d'utilité publique. Elle fait aussi des prêts d'une plus longue durée aux départements et aux communes spécialement autorisés à contracter des emprunts; mais les prêts et avances de cette nature, qui ne peuvent jamais s'effectuer qu'en vertu d'une autorisation spéciale ou d'une loi, sont nécessairement lents, pénibles, embarrassés par des formalités de toutes sortes, et par conséquent beaucoup moins productifs et plus coûteux que ne le sont les placements libres faits par des maisons particulières ou par des banques publiques. Ce serait une raison pour restreindre les fonctions d'un établissement de ce genre à ce qui est strictement nécessaire, et on est vraiment étonné de le voir investi en France de tant et de si importantes attributions.

Que la *caisse des dépôts et consignations* soit chargée de recevoir les consignations judiciaires, rien de mieux. Il y a à la sorte de nécessité, on vient de le voir. Il y a de plus convenance. En effet, que les propriétaires de ces dépôts ne reçoivent qu'un faible intérêt de leurs fonds, c'est un mal peut-être, mais un mal inévitable et auquel ils doivent se résigner dans la position particulière où ils se trouvent. D'un autre côté, ces dépôts ne pouvant pas être retirés à volonté, mais seulement à mesure qu'ils sont dégagés par des décisions judiciaires, il n'y pas de danger que la *caisse* dépositaire soit exposée à un retrait brusque et général. Il est déjà beaucoup moins convenable qu'elle soit chargée du dépôt des cautionnements versés par les compagnies de chemins de fer; car les sommes provenant de cette source peuvent être, dans certains cas, retirées par grandes masses, ce qui mettrait la *caisse* dépositaire dans l'embarras. On l'a bien vu en 1848, lorsque, forcée de restituer en peu de temps une somme de 41,200,000 fr. versée par les compagnies de chemins de fer, la *caisse des dépôts* n'a pu faire face à ses obligations qu'en empruntant à la Banque une somme de 30 millions sur dépôt de rentes; mais ce qui est bien moins convenable encore, c'est qu'elle soit chargée de centraliser chez elle les sommes qui affluent par toute la France dans les *caisses d'épargne*. C'est un fardeau beaucoup trop lourd pour un établissement de ce genre, et même, disons-le tout de suite, pour un établissement unique, de quelque genre qu'il soit. Nous n'insisterons pas sur ce sujet; mais nous ferons remarquer en passant que le gouvernement et la législature ont eux-mêmes virtuellement reconnu l'insuffisance de la *caisse des dépôts et consignations* pour la tâche qu'on lui avait confiée, en prenant, à diverses reprises, des mesures très-sévères, très-rigoureuses, pour restreindre le plus possible la masse des fonds provenant de cette source.

— *Caisses d'épargne.* Les *caisses d'épargne*, dont l'existence ne remonte pas au delà de la fin du XVIII^e siècle, ont d'abord fonctionné à Berne, en Suisse, où on les trouve en 1787. A la suite de quelques tentatives infructueuses à Tottenham et à Bath, elles furent introduites en Angleterre en 1810. Le succès qu'elles obtinrent dans ce pays inspira, en 1818, aux administrateurs de la Compagnie royale d'assurances maritimes, la pensée de doter Paris d'un établissement de ce genre. Une société s'organisa à cet effet sous leurs auspices. Elle prit la forme anonyme, bien que son but n'eût rien de commercial; mais la loi semblait prise au dépourvu par le projet qu'il s'agissait de réaliser. Des personnages considérables par leur naissance, leur position financière ou industrielle, s'inscrivirent parmi les membres de la société, à laquelle ils fournirent un capital important, et l'ouverture de la *caisse d'épargne* de Paris fut autorisée par ordonnance royale du 29 juillet 1818. Les principales villes des départements tinrent à honneur d'imiter Paris, et voulurent avoir leur *caisse d'épargne*. Les unes la durent à des sociétés anonymes, qui surgirent du

concert de tous les citoyens éminents, fonctionnaires de l'ordre administratif, magistrats, officiers publics, riches propriétaires, grands commerçants; les autres, au zèle de leurs conseils municipaux, qui assignèrent aux *caisses* des ressources suffisantes sur le budget communal. Ailleurs, les *caisses d'épargne* furent créées comme annexes des monts-de-piété. Mais ce système, qui livrait en compte aux monts-de-piété les fonds reçus par les *caisses d'épargne*, était essentiellement vicieux. A l'inverse des besoins des monts-de-piété, il faisait affluer les capitaux dans les temps de prospérité, et les retirait en temps de crise. La forme anonyme avait aussi quelque chose d'incorrect. Cette forme implique, en effet, l'existence d'un capital divisé en actions et versé dans un esprit de gain. Or les *caisses d'épargne* n'ont jamais aspiré à réaliser des bénéfices au détriment des déposants dont elles reçoivent les économies. Le capital formé par leurs souscripteurs n'a jamais été conservé en propriété par eux ni divisé en actions. La forme anonyme était donc, dans l'espèce, détournée de son but ou plutôt n'existait que de nom. Le système reposant sur l'initiative des conseils municipaux répondait mieux à l'esprit de l'institution; aussi a-t-il été définitivement adopté, et toutes les *caisses* anciennes sont-elles réorganisées sur ce principe.

Les opérations des *caisses d'épargne* furent, dès l'origine, régies par les dispositions suivantes: Le minimum des dépôts était fixé à un franc. Les dépôts produisaient un intérêt fixé par les statuts de chaque *caisse*, et capitalisé à la fin de l'année. Ils étaient remboursables en numéraire à la volonté des déposants, dans un délai de quinzaine à compter de la demande. Toutefois, lorsque le crédit d'un déposant atteignait la somme nécessaire pour l'achat d'une inscription de rente, on procédait à cette conversion. Pour faciliter ces opérations, le minimum des inscriptions fut abaissé, par la loi de finances du 17 août 1832, de 50 fr. à 10 fr. de rente, et une ordonnance du 30 octobre suivant autorisa les *caisses d'épargne* à en bénéficier. Cette mesure eut pour effet de multiplier à l'excès les transferts, et une autre ordonnance, en date du 14 mars 1836, autorisa la *caisse d'épargne* à acheter chaque semaine, en masse et en son nom, le montant des rentes auxquelles les déposants auraient droit. Ces rentes devaient être ensuite transférées du compte général au nom des déposants, à la première réclamation produite par ces derniers. Ce placement en rentes de capitaux éventuellement remboursables en numéraire entraînait un mouvement incessant d'achat et de vente d'inscriptions. Les ordonnances du 3 juin 1829 et du 16 juillet 1833 remédièrent à cet état de choses, en élevant à 2,000 fr. le crédit total des déposants, en portant à 300 fr. par semaine le maximum de chaque versement, et en autorisant les *caisses* à verser leurs fonds en compte courant au Trésor. Enfin intervint la loi du 5 juin 1835 qui, bien que modifiée et complétée par un grand nombre d'actes postérieurs, est restée la grande charte des *caisses d'épargne*. De cette époque date, en réalité, le régime actuel de cette institution, dont le crédit va sans cesse croissant. La crise de 1848 a été impuissante à en arrêter l'essor. Pourtant la situation était pleine de dangers. Les nécessités financières obligèrent le gouvernement à imposer à ces établissements une liquidation complète, et à consolider en rentes tous les comptes des déposants. Les *caisses*, manquant à leurs engagements, se virent forcées de rembourser en rentes au lieu de le faire en numéraire, forcées même d'effectuer des remboursements qui n'étaient pas demandés. La confiance ne put être ébranlée par cette secousse, et la haute utilité des services qu'elles rendent a fait oublier cette périlleuse épreuve.

Les règles relatives à l'organisation et à l'administration des *caisses d'épargne* sont l'objet d'un certain nombre de lois, de décrets, d'ordonnances et d'instructions ministérielles. Chaque *caisse* a, en outre, des règles particulières déterminées par ses statuts. Ces statuts doivent être approuvés par le gouvernement. Les *caisses d'épargne* sont instituées par avis du conseil d'Etat. Depuis la loi de 1835, l'initiative de leur création appartient exclusivement aux conseils municipaux. Il est bien permis à tous les citoyens de la provoquer; leur concours est même sollicité, soit pour doter les *caisses* d'un capital propre, au moyen de souscriptions et de donations, soit pour prendre part à l'administration de ces établissements; mais la pratique de l'administration supérieure n'admet plus de création de *caisses d'épargne* en dehors de l'intervention des conseils municipaux. Cette pratique a sa raison d'être dans le caractère d'établissements d'utilité publique reconnu par la loi aux *caisses d'épargne*. Par suite de la perpétuité qui en est la conséquence, leur existence doit être garantie contre deux éventualités périlleuses que l'expérience oblige à prévoir. D'abord il arrive très-souvent que les frais excèdent les produits de la retenue que les *caisses* sont autorisées à prélever sur les intérêts dus aux déposants. Or, d'un côté, les ressources que la générosité des particuliers procure pour suppléer à l'insuffisance de la retenue sont essentiellement aléatoires; d'un autre côté, les ressources, si considérables qu'elles puissent être, sont toujours susceptibles d'être absorbées par des dépenses extraordinaires et imprévues. La prudence interdit donc de compter sur elles

sans restriction; et il est dès lors indispensable qu'un engagement, contracté vis-à-vis de la *caisse d'épargne* par une institution douée comme elle de la vie civile à perpétuité, lui assure en cas de besoin les moyens de pourvoir à son service. Les communes, représentées par leurs corps municipaux, peuvent seules prendre de tels engagements.

En second lieu, il ne faut pas perdre de vue que la direction de chaque *caisse* appartient à des administrateurs élus et successivement renouvelés. Lorsque les *caisses d'épargne* étaient fondées sur l'initiative directe de particuliers, l'élection des directeurs était déferée soit à l'assemblée générale des bienfaiteurs, soit aux directeurs demeurés en fonction. Or, il arrivait que tantôt le renouvellement régulier devenait souvent impraticable par l'extinction du corps électoral ou par la négligence des bienfaiteurs à se rendre aux assemblées, ou que tantôt, les directeurs se retirant tous sans choisir leurs successeurs, il ne se trouvait plus assez d'hommes dévoués pour consentir à remplir ces fonctions: les *caisses d'épargne* pouvaient être exposées à périr faute de directeurs valablement nommés. La loi a pu à cet inconvénient en plaçant l'institution sous le patronage des conseils municipaux, qui nomment les directeurs et en prennent un tiers au moins dans leur sein. De la sorte, les électeurs ne sauraient manquer, non plus que les éligibles, puisque, au refus des citoyens de bonne volonté de prendre part à l'administration des *caisses*, le fardeau de cette administration retomberait sur les conseillers municipaux.

Les conseils municipaux qui demandent la création de *caisses d'épargne* doivent, au préalable, établir les statuts destinés à les régir, et prendre l'engagement de voter chaque année les sommes nécessaires aux frais de gestion. Ces statuts règlent, entre autres choses: la formation et l'emploi du capital propre de la *caisse*, la composition et les fonctions du conseil des directeurs, le minimum des versements, les livrets, l'emploi du capital en cas de dissolution. L'autorité supérieure, qui a sur tous ces points des doctrines arrêtées, s'attache à ce qu'en toutes les matières essentielles ces statuts soient uniformes et ramenés à un petit nombre de dispositions consacrées par l'expérience. Le décret d'autorisation de la *caisse d'épargne* et d'approbation des statuts est ensuite rendu, après avis du conseil d'Etat.

Avant de commencer leurs opérations, les *caisses d'épargne* doivent pourvoir à leur administration. Cette administration est essentiellement gratuite. Ses membres ne peuvent recevoir aucun traitement, même sous forme détournée de jetons de présence. Le conseil se compose du maire et de quinze directeurs élus pour trois ans et renouvelés par tiers chaque année. Les directeurs sortants sont indéfiniment rééligibles. Cinq d'entre eux au moins sont choisis dans le conseil municipal, et les autres parmi les citoyens les plus recommandables de la ville, et particulièrement parmi les souscripteurs. Ils sont nommés par le conseil municipal. A Paris, par exception, le conseil des directeurs se compose de vingt-cinq membres se renouvelant par cinquième chaque année. Les membres restés en exercice pourvoient au remplacement des membres sortants. Ces choix doivent être soumis à l'approbation du ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux Publics.

Le conseil des directeurs se réunit au moins une fois par mois, et toutes les fois que le président le juge nécessaire ou que trois membres le demandent par écrit. Le maire en est le président. Le vice-président et le secrétaire sont élus par le conseil pour deux ans; ils peuvent être réélus. Les délibérations se prennent à la majorité. Chaque conseil arrête un règlement d'administration intérieure, qui est soumis à l'approbation du ministre. Le taux de la retenue à prélever au profit de la *caisse* sur l'intérêt alloué aux déposants est déterminé au mois de décembre pour l'année suivante. Cette retenue ne peut être moindre de un quart pour cent, ni supérieure à un demi pour cent, sauf à Paris où elle peut s'élever à un pour cent. Les modifications à apporter aux statuts doivent être approuvées par le gouvernement.

Le conseil peut déléguer l'administration à un bureau composé de cinq de ses membres, dont au moins un conseiller municipal; il peut également, pour les détails du service, nommer un nombre indéterminé de directeurs adjoints, sur la présentation d'un ou plusieurs membres titulaires. Ces directeurs ont au conseil voix consultative. Ils sont élus pour un an et rééligibles. Le conseil nomme et révoque les employés salariés auxquels la gestion est confiée en sous-ordre; il fixe leur traitement. Ces employés peuvent être assujettis à fournir un cautionnement. Ce cautionnement est obligatoire pour les caissiers et sous-caissiers. Le chiffre en est fixé par le ministre. Il ne peut être inférieur à deux pour cent de la recette d'une année moyenne, calculée d'après les recettes effectuées pendant les cinq dernières années, en tenant compte tant des sommes versées par les déposants que des retraits de fonds opérés à la caisse des consignations. Le maximum en est fixé à 20,000 fr. dans les départements et à 40,000 fr. à Paris. Ces cautionnements doivent être faits en numéraire; néanmoins, le ministre peut en autoriser la

réalisation en rentes sur l'Etat. Le montant des rentes à verser est déterminé par l'arrêté d'autorisation.

Les *caisses d'épargne* rémunèrent leurs employés salariés et pourvoient à leurs autres dépenses au moyen de leurs propres ressources. Ces ressources se composent de la retenue annuelle d'un quart à un demi pour cent, prescrite par la loi du 30 juin 1851 sur l'intérêt alloué aux déposants, des subventions des conseils municipaux et des conseils généraux, du produit des dépôts frappés de déchéance trentenaire, des intérêts des capitaux de dotation et de réserve. Ce sont là les ressources ordinaires. Les souscriptions, dons et legs composent les ressources extraordinaires. A la fin de chaque année, l'excédant des ressources ordinaires sur les dépenses, s'il y en a, est porté au capital de réserve. Le maximum de ce fonds est communément fixé à la somme moyenne des dépenses annuelles d'administration. Cette moyenne est établie au mois de janvier de chaque année d'après les dépenses acquittées pendant les trois dernières années. Chaque *caisse d'épargne* place ce fonds de réserve comme elle l'entend. Les *caisses* qui n'ont pas de fonds de réserve doivent employer leurs excédants de recettes à constituer un fonds dit de dotation. Une fois le fonds de réserve arrivé au maximum, l'excédant des recettes est porté au fonds de dotation. Les souscriptions, dons et legs s'appliquent aussi à ce fonds. Le capital en est placé soit en rentes sur l'Etat, soit en immeubles. Il ne peut être aliéné sans l'autorisation du gouvernement. Le fonds de réserve, au contraire, reste à la disposition des directeurs pour supporter soit l'avance des frais de gestion, soit les excédants de dépenses.

Voici maintenant quel est le mécanisme des opérations avec le public. Les *caisses d'épargne* reçoivent de toutes personnes des fonds auxquels elles accordent un intérêt qui est capitalisé à la fin de chaque année et produit des intérêts pour l'année suivante. Ces fonds sont tenus à la disposition des clients, qui doivent en être remboursés dans la quinzaine de leur demande. Chaque déposant a un livret nominatif. On ne peut avoir qu'un seul livret. Quiconque parviendrait frauduleusement à s'en faire délivrer plusieurs, soit par la même *caisse*, soit par diverses *caisses*, soit sous son nom, soit sous des noms supposés, perdrait l'intérêt de ses dépôts. Le minimum des versements est fixé à un franc et le maximum à 300 fr. par semaine. Nul versement n'est reçu sur les comptes dont le crédit atteint 1,000 fr., soit en capital, soit en accumulation des intérêts. Lorsque, par suite du règlement annuel des intérêts, un compte excède le maximum de 1,000 fr., si le déposant ne ramène pas son compte au-dessous du maximum avant le 1^{er} avril, la *caisse d'épargne* lui achète sans frais 10 fr. de rentes sur l'Etat, en 4 1/2 pour 100 lorsque le prix en est au-dessous du pair, et, dans le cas contraire, en 3 pour 100. Il y a néanmoins trois exceptions à ces règles : 1^o La première concerne les sociétés de secours mutuels. Aux termes du décret du 25 mars 1852, leur crédit peut s'élever jusqu'à 8,000 fr. en capital et intérêts. Lorsque ce maximum est dépassé, ce crédit doit y être ramené comme un crédit ordinaire. Si c'est par voie d'achat de rentes d'office, cet achat doit s'élever à 100 fr. de rentes. Les sociétés de secours mutuels reconnues comme établissements d'utilité publique peuvent avoir un crédit égal au maximum de 1,000 fr. multiplié par le nombre total de leurs membres; les achats de rentes opérés d'office, s'il y a lieu, pour ramener ce crédit au-dessous du maximum sont d'autant de fois 10 fr. de rente que la société a de membres; 2^o Les marins portés sur les contrôles de l'inscription maritime peuvent déposer en un seul versement le montant de leur solde, décomptes et salaires; si ce versement dépasse le maximum de 1,000 fr., l'excédant est immédiatement employé en rente; 3^o Les remplaçants dans les armées de terre et de mer peuvent déposer en un seul versement le prix stipulé dans l'acte de remplacement, quelle qu'en soit la somme. Ce dépôt peut s'accroître par la capitalisation des intérêts et d'autres versements. Le montant en reste à la disposition des déposants jusqu'à l'expiration de leur engagement. A cette échéance, il doit être ramené au maximum de 1,000 fr. Les remboursements des dépôts provenant de legs et donations, faits au profit de mineurs, peuvent dans certains cas être différés jusqu'à leur majorité ou leur mariage, si ces conditions ont été stipulées par les donateurs. L'intérêt est alloué sur toute somme ronde de 1 fr. Il court à partir du septième jour qui suit le versement. Son taux est le même que celui de l'intérêt alloué aux *caisses d'épargne* par la caisse des consignations, c'est-à-dire de 3 pour 100, sauf la déduction de la retenue au profit des *caisses*. Tout déposant peut réclamer le remboursement de la totalité de son avoir, y compris les intérêts acquis, ou de telle quotité qui lui convient. Les remboursements sont dus en espèces; néanmoins, tout déposant dont le crédit est de somme suffisante pour acheter 10 fr. de rente au moins, peut faire opérer cet achat sans frais par la *caisse d'épargne*. Les inscriptions de rente, achetées soit d'office, soit sur demande, doivent être conservées par les *caisses d'épargne* tant que la remise n'en est pas exigée. Les arrérages en sont portés comme versements reçus au crédit des déposants. Ces inscriptions une fois passées entre les mains des

ayants droit ne peuvent être reprises en dépôt. Les déposants ont le droit d'exiger le transfert de leur crédit d'une *caisse* à une autre. Les dépôts non réclamés au bout de trente ans sont convertis en rentes, et remis en cet état à la *caisse* des consignations. Les sommes que leur insuffisance ne permet pas de convertir en rentes sont acquises à la fortune propre des *caisses d'épargne*.

Les fonds reçus par les *caisses d'épargne* doivent être placés en compte courant, dans les vingt-quatre heures, à la *caisse* des dépôts et consignations. Les directeurs ne doivent conserver que les sommes indispensables pour assurer le service jusqu'au plus prochain jour de recettes. A son tour, la *caisse* des dépôts rembourse aux *caisses d'épargne* sur première réquisition leur compte courant. Les opérations de versement et de remboursement se font à des jours et heures déterminés : la présence d'un directeur est indispensable pour leur validité. Quiconque fait un premier versement déclare son nom et ses prénoms, sa demeure et sa profession, et donne sa signature s'il sait écrire. Les femmes mariées produisent en outre les justifications exigées par le code Napoléon pour la validité de leurs actes. Les tiers doivent, autant que possible, produire l'autorisation des personnes pour lesquelles ils versent. Les remboursements sont, autant que possible, demandés par écrit, soit en personne, soit par un fondé de pouvoirs. Les remboursements de sommes appartenant à des femmes mariées sont faits aux deux époux ou à l'un d'eux nanti du consentement écrit et signé de l'autre. Les saisies-arrêts de fonds déposés aux *caisses d'épargne* ne peuvent être pratiquées que dans certaines conditions spéciales.

Les *caisses d'épargne* sont responsables vis-à-vis des déposants des sommes qu'elles en reçoivent. Cette responsabilité est couverte par celle de l'Etat pour les sommes versées et retenues à la *caisse* des consignations; mais au delà de cette mesure, les *caisses d'épargne* étant des établissements d'utilité publique, et non des établissements publics, l'Etat n'est pas responsable de leurs opérations. La responsabilité des *caisses* ne s'étend pas aux directeurs, qui à raison de leur gestion ne contractent aucune obligation personnelle et solidaire. Ils répondent seulement de l'exécution de leur mandat, c'est-à-dire qu'ils sont tenus d'y apporter une prudence ordinaire et les mêmes lumières et soins qu'à leurs affaires propres. Tous les ans, le ministre du commerce et des travaux publics adresse à l'empereur un compte rendu des opérations. Jusqu'en 1845, le maximum des dépôts qu'on était autorisé à verser aux *caisses d'épargne* resta fixé à 3,000 fr. Mais l'organisation uniforme donnée en 1835 par la loi à ces établissements en augmenta énormément l'importance. Les petits capitaux n'avaient pas alors les occasions de placements que leur offrent aujourd'hui les valeurs industrielles. Ainsi, de 1836 à 1846, le chiffre des livrets s'éleva de 56,000 à près de 336,000, et celui des dépôts de 24 millions à près de 400 millions. Pendant les trois années 1845, 1846 et 1847, Paris figura dans ces dépôts pour 100 et 110 millions. L'énormité des engagements que cette situation faisait à la dette flottante inquiéta les pouvoirs publics, et la loi de 1845 limita à 2,000 fr. le maximum des dépôts. La masse de ces dépôts se maintint néanmoins à près de 400 millions. La révolution de Février 1848, comme nous l'avons déjà dit, obligea le gouvernement provisoire et l'Assemblée constituante à consolider la plus grande partie de ces dépôts. En 1850 et 1853, on crut pouvoir écarter les petits capitaux des *caisses d'épargne*, en diminuant l'intérêt alloué aux dépôts, et en limitant à 1,000 fr. la plus grande partie de ces dépôts. Le nombre des déposants était alors de moins de 700,000 et le chiffre des dépôts de moins de 180 millions. Depuis lors, les *caisses d'épargne* ont participé à l'accroissement de la richesse générale; elles ont vu s'augmenter leur nombre et l'importance de leurs opérations. A la fin de 1863, il y avait 485 *caisses* et 392 succursales; le nombre des déposants était de près de 1,500,000, et le chiffre des dépôts de plus de 447 millions, dont 359 millions au-dessous de 1,000 fr. Ces dépôts sont bien autrement disséminés que ne l'étaient ceux de 1846 et 1847. Ainsi le solde de Paris, qui à cette époque était de 100 et 112 millions, n'est plus aujourd'hui que de 50 millions.

Les *caisses d'épargne*, malgré l'état prospère dans lequel elles se trouvent, n'ont pas encore pris tout le développement auquel elles sont appelées. Il n'en existe pas encore dans tous les chefs-lieux d'arrondissement, et sur nos 2,900 chefs-lieux de canton, 136 seulement en sont pourvus. Une des conditions essentielles de succès pour l'institution est de venir d'elle-même solliciter les versements, de se mettre le plus possible à la disposition des déposants et d'enlever ainsi tout semblant de raison aux prétextes derrière lesquels se retranchent l'indifférence, l'apathie ou le mauvais vouloir; et, à ce sujet, nous sommes heureux de constater que le bureau central de Paris reçoit des dépôts chaque jour. C'était là une réforme réclamée depuis longtemps, et nous espérons la voir réaliser bientôt pour tous les bureaux succursalistes. Ce sera le meilleur moyen de sauver le petit pécule des tentations sans nombre auxquelles une longue semaine peut l'exposer. Peut-être aussi serait-il utile d'introduire une modification dans le délai de remboursement. Beaucoup de petites bourses hésitent à placer leurs économies à la *caisse d'épargne*, parce

qu'il est impossible aux déposants de retirer avant un délai de quinze jours la somme qu'ils ont versée, et qui peut leur faire défaut s'il surgit un besoin pressant et imprévu. Pourquoi ne pas rembourser à vue? Il est difficile d'admettre que la comptabilité ne puisse se plier à cette exigence.

En Angleterre, les pouvoirs publics, moins timides que dans tant d'autres pays, ont fait des bureaux de poste autant de *caisses d'épargne*. En 1864, le solde des dépôts de ces établissements était de près de 1,100 millions de francs. Les *caisses d'épargne* sont aussi très-nombreuses en Belgique, en Suisse et en Allemagne. L'Italie, dont la situation économique a fait tant de progrès depuis qu'elle a commencé à s'unifier, en comptait 154 à la fin de 1864, dont 42 établies depuis 1860.

— *Caisse d'escompte*. L'institution de crédit ainsi nommée fut fondée en 1776 et supprimée en 1793. Pendant cette durée de dix-sept ans, la *caisse d'escompte* prit une importance que la Banque de France a eu longtemps peine à égaler. Au XVIII^e siècle, l'Angleterre, l'Italie, les Pays-Bas possédaient des banques florissantes, et la France en manquait. Bien que le souvenir de Law dû entourer la création d'établissements semblables d'insurmontables difficultés, un banquier genevois, Panchaud, entreprit de combler cette lacune. De concert avec Turgot, il rédigea les statuts de la nouvelle compagnie. Le mot de banque éveillait alors des souvenirs si funestes qu'on l'évitait. L'établissement projeté prit un nom plus modeste, mais au fond c'était une véritable banque; il n'y avait de changé que le nom.

L'arrêt du conseil pour l'établissement de cette *caisse* fut rendu le 24 mai 1776. Les opérations de la *caisse* devaient consister à escompter des lettres de change et autres effets commerciaux, à la volonté des administrateurs, à un taux d'intérêt ne pouvant excéder 4 pour 100 l'an; à faire le commerce des matières d'or et d'argent; à se charger en recette et en dépense des deniers, *caisses* et paiements des particuliers qui le désiraient, sans aucune commission. La compagnie s'interdisait, en outre, de contracter aucun engagement qui ne fût à vue, et toutes opérations autres que celles que nous venons d'énumérer. Le capital était fixé à 15 millions de livres, divisé en 5,000 actions de 3,000 livres chacune. Sur ce capital, 5 millions devaient servir à commencer les opérations d'escompte, et les autres 10 millions devaient être déposés au Trésor royal comme garantie des engagements de la *caisse*. Le Trésor, il est vrai, s'engageait à rembourser ces 10 millions, capital et intérêts, en treize ans, à raison de 500,000 livres par semestre. Le produit de la ferme des postes était affecté à la sûreté de ce paiement. Les opérations devaient être régies par sept administrateurs élus en assemblée générale, à la pluralité des suffrages. Chaque administrateur devait être propriétaire de 50 actions. Au delà de 150,000 fr. de bénéfices par semestre, les administrateurs étaient autorisés à prélever le dixième de la somme excédant 150,000 fr. et à se la partager par portions égales.

Dans cette constitution, plusieurs clauses sont de nature à fixer l'attention. Le droit d'émettre des billets au porteur et à vue n'y est pas considéré comme un privilège; il n'est même mentionné nulle part dans les statuts. On se borne à déclarer que la compagnie n'entend contracter aucun engagement qui ne soit payable à vue. Pourquoi cette interdiction d'émettre d'autres valeurs, ou plutôt à quoi bon parler de billets à vue lorsque l'émission de ces billets est considérée comme étant de droit commun? On déclare que le but de l'institution doit être de faire baisser l'intérêt de l'argent, et on s'interdit de faire des escomptes au-dessus de 4 pour 100. Le gouvernement exige de la compagnie le versement au Trésor des deux tiers du capital, mais il s'engage à rembourser cette somme par annuités, de manière à mettre au bout d'un certain temps la compagnie en possession de la plénitude de son capital. Où sera alors la garantie? La compagnie doit être gouvernée par des administrateurs librement élus par les actionnaires, et il n'est nullement question de gouverneur nommé par le roi, ni d'aucune autre immixtion du pouvoir dans l'administration de la *caisse*. C'est la compagnie qui s'interdit toutes opérations autres que celles de l'escompte et du dépôt. Le conseil d'Etat n'intervient que pour homologuer ses statuts.

Turgot ayant quitté le ministère moins de six semaines après cet arrêt du conseil, la confiance des capitalistes s'altéra et la souscription des actions se ralentit. Les concessionnaires de la *caisse d'escompte* en profitèrent pour demander à être dispensés du versement des 10 millions. Un nouvel arrêt du conseil du 22 septembre 1776, rendu sur le rapport de Clugny, successeur de Turgot, ordonna la restitution des 2 millions versés en avance sur les 10 millions, et réduisit le fonds social à 12 millions divisés en 4,000 actions de 3,000 livres. Ces mesures rétablirent la confiance; les actions furent rapidement souscrites; les opérations de la *caisse* commencèrent, mais les premiers billets à vue ne se répandirent dans le public qu'avec une certaine lenteur.

Le 7 mai 1779, afin de rompre toute tentative de monopole de la part des gros banquiers, un avis du conseil porta le nombre des

administrateurs de sept à treize, et rendit l'accès à ces fonctions plus facile en réduisant à vingt-cinq au lieu de cinquante le nombre des actions qu'ils devaient posséder. En même temps, sur l'offre faite par les administrateurs existants, leurs fonctions furent déclarées gratuites.

Bien que la *caisse d'escompte* n'eût aucun rapport direct avec l'Etat, Necker lui fit une place considérable dans son fameux compte rendu de 1781. Voici en quels termes il en expliquait le mécanisme et le succès : « La *caisse d'escompte*, disait-il, est formée d'un fonds effectif de 12 millions fourni par les actionnaires; ce fonds est employé par leurs représentants à escompter sur le pied de 4 pour 100 des lettres de change à deux ou trois mois de terme. Un pareil intérêt, dont il faut déduire beaucoup de frais et quelquefois des pertes, n'aurait pu suffire à des capitalistes; mais ils ont espéré, d'après l'exemple d'une ancienne *caisse d'escompte* établie à la Compagnie des Indes, que par simple commodité on prendrait souvent des billets de leur *caisse* au lieu d'argent, pourvu qu'on fût certain d'en recevoir le paiement au moment où on l'exigerait; et comme les principaux banquiers de Paris sont à la tête de cet établissement, ils ont pu donner à ces mêmes billets un peu plus d'étendue en convenant entre eux de les admettre sans difficulté dans les divers paiements qu'ils auraient à faire, et à leur imitation il s'est introduit volontairement dans la circulation jusqu'à concurrence à peu près de 12 millions de billets de *caisse*. Cette somme, jointe aux 12 millions de fonds effectif formé par les actionnaires, a doublé le capital applicable aux escomptes et permis aux actionnaires de se distribuer un bénéfice de 6 pour 100. »

Necker indiquait encore un des nombreux avantages de ces billets. « L'on ne peut, disait-il, disconvenir que l'argent que l'on promène tous les jours de *caisse* en *caisse* dans les rues de Paris ne soit un fonds absolument mort et stérile; c'est le tirer d'inaction que de suppléer en partie à ces versements journaliers par des billets de *caisse*, et, sous ce point de vue, c'est encore un service rendu à la circulation. » Aux appréhensions d'un public accoutumé à solder ses transactions avec des espèces métalliques, Necker faisait observer que personne n'avait lieu de se plaindre, puisque ces billets n'étaient donnés qu'à ceux qui les préféraient, et qu'à chaque instant on pouvait en recevoir la valeur en argent, car le capital représenté était toujours dans la *caisse*, en espèces ou en lettres de change à court terme, facilement réalisables, et qu'en outre de ce capital il y avait celui de 12 millions fournis par les actionnaires et la partie des bénéfices qu'ils laissaient en *caisse*.

La faveur dont l'Etat n'avait cessé d'entourer la *caisse d'escompte*, la protection qu'il lui accordait ouvertement, faisaient supposer entre eux une connivence qui devait devenir le sujet de grandes inquiétudes. Le gouvernement, il est vrai, ne faisait pas d'emprunts à la *caisse d'escompte*; au contraire, il lui remettait constamment les fonds de *caisse*, lui demandant en échange des billets à l'aide desquels il effectuait ses propres paiements. Mais cette raison devait précisément faire craindre qu'en se chargeant ainsi de répandre ces billets, le gouvernement ne se préparât les moyens de contraindre un jour les populations à les recevoir en paiement. Necker repoussa la supposition d'une telle éventualité comme une injure. Elle devait cependant se réaliser.

En septembre 1783, la *caisse* avait en circulation 43 millions de billets; les bénéfices de ses actionnaires avaient été portés à 8 pour 100. Cette prospérité devait entraîner de nombreux révers. Aucune réserve métallique n'étant alors exigée par les statuts, les prêts se multiplièrent à tel point que le capital fut absorbé presque tout entier. Le contrôleur général d'Ormesson choisit ce moment pour faire à la *caisse* un emprunt secret de 6 millions. La chose ayant transpiré, il n'en fallut pas davantage pour déterminer la crise. Les billets se présentèrent en foule au remboursement. La *caisse* réclama vainement les 6 millions. Le gouvernement lui répondit par un arrêt du conseil du 27 septembre 1783, suspendant les paiements en espèces jusqu'au 1^{er} janvier 1784. Cette mesure eut le plus fâcheux effet. Les marchandes de mode inventèrent pour les dames des chapeaux à la *caisse d'escompte*, ainsi nommés parce qu'ils n'avaient pas de fonds. D'Ormesson tomba sous les brocards. Calonne, son successeur, fit rétablir les paiements en espèces, par arrêt du 10 décembre 1783. Cet arrêt fut rendu sur la demande même des administrateurs de la *caisse*, qui, tout en procédant à l'extinction successive de leurs dettes, n'avaient pas discontinué leurs secours au commerce et aux particuliers. Les paiements à bureau ouvert avaient même été repris avant l'arrêt.

Cette suspension de moins de deux mois avait éveillé l'attention des actionnaires. Leur assemblée générale avait formé une commission chargée d'examiner les causes de la crise et les moyens d'en prévenir le retour. Cette commission proposa de nouveaux statuts, en vertu desquels le capital fut porté de 12 à 15 millions, complété par un fonds de réserve de 2,500,000 livres prélevés sur les bénéfices. En même temps, on établit pour la première

fois une proportion entre l'encaisse métallique et la circulation fiduciaire. Voici comment s'exprime à ce sujet l'article 3 des statuts : « Quoiqu'il soit de l'essence de cet établissement de ne mettre en circulation aucun billet dont la caisse n'ait reçu la valeur, soit en argent effectif, soit en effets pris à l'escompte; que, par conséquent, le capital ne soit représentatif d'aucun de ces engagements, en même temps qu'il est responsable de tous, et qu'ainsi cette masse de responsabilité soit plus que suffisante pour constater la validité entière des billets, cependant, pour assurer que la caisse est constamment en état de satisfaire à l'obligation étroite de payer les billets à présentation, il y sera toujours gardé un fonds suffisant d'espèces effectives, dans une proportion qui ne pourra jamais être moindre du tiers au quart de la somme des billets en circulation. »

De plus, le règlement intérieur portait que les administrateurs ne pourraient jamais solliciter de nouveaux arrêts du conseil, sans autorisation expresse de l'assemblée générale. Les prêts permanents étaient interdits; aucun billet ne devait être admis à l'escompte s'il n'était revêtu de deux bonnes signatures au moins; il ne devait rien être escompté à plus de quatre-vingt-dix jours de terme; la somme des comptes courants devait être ajoutée aux billets en circulation pour former le total des engagements de la caisse. En parlant de cette suspension des paiements et des modifications qui s'ensuivirent dans l'organisation intérieure, Necker dit : « On voulait profiter inconsiderément des secours que la *caisse d'escompte* pouvait fournir, et les administrateurs de cet établissement n'eurent ni la prudence ni la fermeté nécessaires pour remplir convenablement les devoirs de leur place. On a bien fait de les faire environner de plus près par les actionnaires. »

Le résultat de ces modifications fut, en effet, de faire monter les bénéfices des actionnaires à 13 pour 100, et les actions à 8,000 fr. en 1785. Ce succès donna lieu à un très-grand agiotage tant sur les actions que sur les dividendes. Afin de refréner cet agiotage, un arrêt du conseil du 16 janvier 1785 ordonna que le dividende ne pourrait être fixé que d'après les bénéfices réalisés sur le semestre écoulé, et que de la masse des bénéfices portés en compte seraient déduits, comme non acquis et non partageables, les bénéfices résultant de l'escompte des effets non échus. Cet esprit de spéculation effrayait pour l'avenir les plus sages des administrateurs de la *caisse d'escompte*. Panchaud, le fondateur de l'établissement, que depuis longtemps on avait écarté, fit venir de Londres Mirabeau, avec lequel il était en relations, et il lui fournit tous les documents nécessaires pour écrire sa fameuse brochure sur la *caisse d'escompte*. Dans cette brochure, Mirabeau flétrit les moyens employés pour obtenir une hausse excessive sur les actions. Un des procédés qu'il signale ne le cède en rien à ceux que la spéculation emploie de nos jours. « Les marchands d'actions, dit-il, ont habilement résolu de perdre sur les dividendes pour gagner sur les actions. Un calcul très-simple leur en a donné l'idée; chaque 10 livres d'augmentation sur le dividende devait augmenter le prix de l'action sur le marché de 400 fr.; car 10 livres de dividende pour un semestre font présumer 20 livres par an, et 20 livres d'intérêt annuel représentent, sur le pied du denier vingt, 400 livres de capital. Supposons donc que le dividende du dernier semestre de 1784 dût être de 140 livres; que devait-il arriver en achetant les dividendes à 195, 190, 185 ou 180 livres? les acheteurs s'exposaient à perdre 55, 50, 45 ou 40 livres par action; mais, en revanche, comme le public ne devait pas que ces achats fussent faits pour y perdre, car on lui persuadait par là que le dividende serait fixé à 200 livres au moins, le prix des actions s'élevait en conséquence. Les spéculateurs gagnaient donc une somme considérable par action, tandis qu'ils ne pouvaient perdre que 40 à 50 livres par dividende. » En devenant une puissance, la *caisse d'escompte*, comme plus tard la Banque de France, visait au monopole. Du monopole de fait dont elle était investie, elle conclut bien vite au monopole de droit. Sur ce terrain, Mirabeau fit encore obstacle à son ambition. « Sans doute, dit-il, les banquiers de Paris tenteront d'empêcher la fondation d'établissements semblables en province; mais, comme ils n'auront pas une seule bonne raison à donner, tandis qu'il en est une foule d'excellentes à leur opposer, leurs efforts ne réussiront probablement pas. » Les événements ont, sur ce point, donné tort à Mirabeau. Selon lui, il y avait encore place à Paris pour un établissement rival. « Si une *caisse*, disait-il, se formait à Paris par des capitalistes qui se fissent une loi de ne pas commencer leurs actions et de rechercher un bénéfice plus assuré que considérable, la principale confiance se tournerait évidemment vers eux. Il n'y a donc pas même de probabilité que la *caisse d'escompte* de Paris soit toujours la seule. Aucun privilège, aucune raison d'Etat, aucune convenance ne s'opposent à ce qu'il s'en élève plusieurs autres. » A cette occasion, Mirabeau invoquait, comme de nos jours le font les partisans de la liberté des banques, l'exemple de la Grande-Bretagne. « Il y a des banques, disait-il, dans toutes les villes des trois royaumes. Ces banques sont indépendantes les unes des autres,

et ce sont ces banques aussi multipliées qui font fleurir le commerce et les manufactures. »

La *caisse d'escompte* traversa cette nouvelle épreuve, et, en 1786, bien qu'elle n'eût encore aucun privilège, sa circulation fiduciaire s'élevait à environ 60 millions, divisés en billets de 1,000, 600, 300 et 200 livres; mais les leçons de l'expérience furent perdues, et elle devait oublier que la prospérité lui avait déjà porté malheur.

En 1787, Calonne, à bout de ressources, imagina de vendre le privilège de l'émission à la *caisse*. Sur son instigation, une assemblée générale vota la transformation complète de l'institution. Le capital fut porté à 100 millions par l'émission d'actions nouvelles; sur cette somme, 30 millions seulement devaient rester dans la *caisse* de la compagnie, et 70 millions devaient être versés au Trésor royal, à charge d'en servir l'intérêt à 5 pour 100, comme cautionnement des engagements de la *caisse* envers le public. A ces conditions, un privilège exclusif de trente ans était accordé. Ces arrangements furent ratifiés par arrêt du conseil, et les 70 millions furent réalisés sans difficulté et versés au Trésor public au mois de juin 1787. Le public, qui avait favorisé les commencements de cette transformation au point de laisser se produire une hausse nouvelle sur les actions, finit par s'alarmer. Les billets se présentèrent au remboursement. Le gouvernement qui, en 1783, n'avait pu rembourser 6 millions, pouvait encore moins, en 1788, en rembourser 70. Quatorze mois après la transformation de la *caisse*, et l'élévation de son capital de 70 à 100 millions, M. de Brienne, successeur de M. de Calonne, faisait prononcer, le 18 août 1788, la suspension des paiements en espèces.

Une fois engagé dans cette voie, il ne fut plus possible d'en sortir. Necker, qui était rentré au pouvoir, fut obligé de suivre les errements de ses prédécesseurs. Il fit à la *caisse d'escompte* des emprunts secrets et prolongea ainsi indéfiniment le cours forcé de ses billets. En novembre 1789, les prêts faits à l'Etat s'élevaient à 155 millions. Necker pensa à indemniser la *caisse d'escompte* de ses longs sacrifices en la constituant en Banque nationale privilégiée. Ce projet échoua. Bien qu'elle fût, en principe, favorable à l'établissement d'une banque d'Etat, l'Assemblée constituante ne voulait pas de privilèges : « Vous êtes venus ici pour détruire les privilèges, dit Dupont (de Nemours), vous n'en établirez pas. »

Après avoir, pendant deux ans, servi à battre monnaie pour le compte de l'Etat, la *caisse d'escompte* fut abandonnée pour un mode d'émission plus directe d'assignats. Elle essaya de reprendre ses anciennes affaires, mais le gouvernement révolutionnaire, qui ne pouvait souffrir dans la circulation d'autre papier que le sien, la supprima en 1793. L'année suivante, Lavoisier et d'autres administrateurs de la *caisse* monterent sur l'échafaud. M. Lafond-Ladebat fut chargé de la liquidation, opération immense et difficile, qui ne fut terminée que sous l'Empire. La conception de la *caisse d'escompte* était habile, et, malgré ses privilèges, malgré son monopole, la Banque n'avait pas atteint, après trente ans, la situation à laquelle était arrivée la *caisse d'escompte* dans les dix premières années de son existence.

— *Caisses des invalides de la marine*. Cette *caisse* est destinée à pourvoir au paiement des pensions de retraite des marins, de leurs veuves et des orphelins non majeurs. Son budget est complètement distinct du budget de l'Etat, et ses ressources sont employées en secours à la population maritime. C'est à Colbert que revient le mérite de cette fondation. L'ordonnance du 23 septembre 1673 prescrivit une retenue de 6 deniers par livre sur les appointements et solde de l'état-major et des équipages de la marine royale, retenue qui devait être employée à la création de deux hôpitaux de marine : l'un à Rochefort, pour le pontant; l'autre à Toulon, pour le levant. Mais le casernement a toujours été incompatible avec les habitudes des marins, qui ont ordinairement une famille. Il leur serait pénible, sinon impossible, de s'enfermer dans un hôpital des Invalides, comme les soldats de l'armée de terre, qui presque toujours sont célibataires. Aussi, pour ne pas éloigner les marins de leur foyer domestique, on résolut de leur faire distribuer des secours à domicile, et, en 1689, un édit organisa ce mode de distribution. Dans ce but, on assura à la *caisse des invalides de la marine* des ressources provenant d'une retenue de 3 deniers par livre sur les prises; des deux tiers des soldes, parts de prise et succession de gens morts en mer lorsque, après deux ans, il n'y aurait pas eu de réclamation; de la moitié des bris et naufrages, et du tiers du produit de la vente des navires de commerce capturés par la marine de l'Etat. En 1782, cette *caisse*, qui n'avait été jusqu'alors qu'une *caisse* de secours, fut chargée de la comptabilité des gens de mer. Les fonds destinés aux paiements des levées et conduites de marins, à leur solde, à leurs parts de prise et gratifications, furent perçus et distribués par des trésoriers. Deux ans après, en 1784, la *caisse* fut chargée de payer tous les trois mois, entre les mains des familles, un tiers du salaire des marins employés sur les bâtiments de l'Etat.

L'Assemblée constituante codifia la législation relative à la *caisse des invalides* par la loi du 13 mai 1791. La Convention nationale

réunit un instant le service de la *caisse* à celui de la trésorerie nationale; mais cette mesure, qui faisait perdre à la *caisse* le tiers du produit des prises faites par les bâtiments de l'Etat et une retenue de 4 deniers pour livre sur toutes les dépenses de la marine, suscita de nombreuses réclamations. La loi du 9 messidor an III y fit droit et sépara de nouveau le service de la *caisse* de celui de la trésorerie nationale.

Sous l'Empire, la *caisse*, dont la comptabilité avait été auparavant jugée administrativement, fut astreinte à soumettre cette comptabilité à la Cour des comptes, et divers décrets la chargèrent de payer la totalité des pensions qui jusque-là avaient été servies par le budget de la marine. En 1811, un décret plaça cette *caisse* sous la double autorité du ministre de la marine et du ministre du Trésor public. L'ordonnance du 22 mars 1816, qui en réorganisa les services, la fit rentrer exclusivement dans les attributions du ministre de la marine.

Aux termes de cette ordonnance, qui ne fait d'ailleurs que répéter la loi du 13 mai 1791, la *caisse* est un dépôt confié au ministre de la marine; elle est placée sous sa surveillance immédiate et exclusive; elle est, en outre, essentiellement distincte du Trésor public. Les fonds en sont spécialement et uniquement destinés à la récompense des officiers militaires et civils, matelots, officiers marins, matelots, novices, mousses, sous-officiers, soldats, ouvriers et tous autres agents ou employés, entretenus ou non entretenus, du département de la marine, et au soulagement de leurs veuves et de leurs enfants, de leurs pères et de leurs mères; la *caisse* pourvoit aussi aux dépenses concernant l'administration et la comptabilité de l'établissement. Elle compte trois services distincts : 1° la *caisse des invalides* proprement dite; 2° la *caisse des gens de mer*; 3° la *caisse des prises*.

La *caisse des invalides* a été dotée par l'ordonnance du 22 mai 1816 des ressources suivantes : 1° d'une retenue de 0 fr. 03 par franc sur toutes les dépenses de la marine, tant pour le personnel que pour le matériel; 2° de 3 pour 100 des gages des marins du commerce naviguant à salaires; sur les gages des mêmes marins naviguant à la part, d'un droit de 2 fr. par mois par chaque capitaine, 1 fr. pour chaque officier marinier, 0 fr. 75 pour chaque matelot, 0 fr. 50 par novice et 0 fr. 25 par chaque mousse; sur les gages des marins faisant la petite pêche, 0 fr. 80 par mois pour chaque patron, 0 fr. 50 pour chaque matelot, 0 fr. 30 pour chaque novice et 0 fr. 15 pour chaque mousse; 3° de la solde entière des déserteurs des bâtiments, arsenaux, chantiers et ateliers de l'Etat; de la moitié des salaires des déserteurs des bâtiments du commerce, des parts de prises des marins déserteurs de la marine de l'Etat ou des corsaires; de celles des marins des corsaires qui prennent un faux nom ou indiquent un faux domicile; 4° du produit non réclamé des personnes mortes en mer, des parts de prises, gratifications, salaires, journées d'ouvriers et autres objets concernant le service maritime; 5° des dépôts provenant de bris ou naufrages non réclamés dans un an et un jour, et versés par ordre à la *caisse des invalides*; 6° des droits réglés sur le produit des prises faites par les bâtiments de l'Etat et les corsaires; 7° de la plus-value des rôles d'armement et de désarmement des navires de commerce; 8° du produit des amendes et confiscations prononcées pour contraventions aux lois et règlements maritimes tant en France qu'aux colonies; 9° du produit des prises non répartissables; 10° des arrérages des rentes appartenant à la *caisse*; 11° du droit d'un centime par franc, pour le transport des fonds privés d'un trésorier à un autre; enfin de diverses retenues sur les appointements des chefs et employés du ministère, et sur la solde des officiers civils et militaires en congé.

La *caisse des gens de mer* reçoit, pour les marins absents du pour leurs familles, les valeurs, objets et produits auxquels ils ont droit, et elle conserve ce qu'elle a ainsi reçu pendant les délais déterminés par les règlements. Au mois de février de chaque année, cette *caisse* verse à la *caisse des invalides* les sommes qui, au 31 décembre précédent, n'avaient pas été réclamées dans le délai légal; mais les ayants droit ne sont frappés d'aucune déchéance. La *caisse* des prises reçoit en dépôt le produit brut de toutes les prises faites par les navires de l'Etat, jusqu'à la clôture des liquidations administratives qui en déterminent l'emploi. Cette *caisse* reçoit aussi le produit des ventes provisoires des prises faites par les corsaires, lorsque la nature de la cargaison du navire capturé ne permet pas d'attendre, pour opérer la vente, que le jugement sur la validité de la prise ait été rendu. Si la prise n'est pas validée, le produit de la vente est restitué aux personnes indiquées par le conseil des prises pour le recevoir; si, au contraire, la prise est déclarée valable, la *caisse* des prises, lorsque la liquidation a été arrêtée, paye les frais de vente et les autres dépenses allouées en taxe, puis verse dans la *caisse* des gens de mer les parts revenant à l'équipage capteur, et dans la *caisse des invalides* le montant des retenues établies dans son intérêt.

Les fonds des trois *caisses* sont confiés à un trésorier général résidant à Paris, et à des

trésoriers particuliers résidant dans les différents arrondissements maritimes. Ces trésoriers sont en même temps caissiers des prises et caissiers des gens de mer. Les consuls de France à l'étranger, et dans les colonies les trésoriers payeurs, remplissent ces fonctions.

La *caisse des invalides* est administrée par un fonctionnaire qui a rang de directeur au ministère de la marine. La *caisse* est, en outre, placée sous la surveillance d'une commission supérieure composée de cinq membres nommés par l'empereur pour trois ans. Le directeur de la *caisse* fait partie de cette commission comme secrétaire et y a voix délibérative. Chaque année, cette commission fait sur la situation de l'établissement un rapport que le ministre annexe aux comptes soumis au Corps législatif et au Sénat. Le budget de la *caisse des invalides*, étant composé de retenues ou du produit de retenues et de confiscations établies par des lois permanentes, n'est point soumis au vote annuel des chambres; les recettes et dépenses ne figurent que pour ordre dans les tableaux du budget de l'Etat. La comptabilité est néanmoins soumise au contrôle de la Cour des comptes.

Les pensions desservies par cette *caisse* reposent sur les bases suivantes : il faut avoir vingt-cinq ans de service, soit sur les bâtiments de l'Etat ou du commerce, soit dans les établissements et chantiers de la marine, et avoir en outre soixante ans d'âge. La pension, fixée au quart des appointements, est réversible sur les veuves. Des secours annuels peuvent, en outre, selon les circonstances, être alloués aux enfants ou aux pères et mères des marins.

Indépendante, inaliénable, sans rapport avec le Trésor public, la *caisse des invalides de la marine*, riche des énormes versements alimentaires qu'elle cumule, est la propriété exclusive de ses titulaires.

D'après le dernier compte publié, la *caisse* avait, en 1852, 30,122 pensionnaires, dont 1,563 touchaient 1,000 fr. et au-dessus, et 28,554, une somme inférieure à 1,000 fr.

En outre, elle avait distribué, cette même année, des secours à 4,567 parents et à 2,791 enfants, ce qui, avec les 105 pensionnaires entretenus à l'Hôtel des invalides, formait un nombre total de 37,566 personnes secourues ou pensionnées par la *caisse*. Remarquablement administrée, ses recettes sont toujours en harmonie avec ses dépenses; ainsi, en 1852, elle avait reçu 9,479,612 fr. 77 et dépensé 9,368,393 fr. 06.

Aujourd'hui, les ressources annuelles de la *caisse* s'élèvent à 17 millions de francs.

— *Caisses des retraites pour la vieillesse*. Cette institution, toute moderne, a pour objet de constituer, à un âge déterminé, aux personnes ayant fait un ou plusieurs versements, une rente viagère calculée d'après le montant de ces versements.

L'ouvrier, par les conditions mêmes dans lesquelles il se trouve placé, est imprévoyant; vivant au jour le jour, il s'habitue à ne pas regarder au delà, à ne pas songer au lendemain. De sorte que si, par une raison quelconque (la maladie, la cessation de travail, les infirmités), son travail n'est pas assuré, il souffre, et, quand arrive la vieillesse, il n'a pas de pain pour ses vieux jours. En cela, il se distingue malheureusement du travailleur agricole, qui cache, enfouit, grossit à chaque instant son petit trésor, jusqu'à ce qu'il ait réalisé un rêve longtemps poursuivi, l'achat d'un coin de terre.

La qualité essentielle qu'il faut donner à l'ouvrier, c'est donc la prévoyance; il faut lui montrer le bien-être en perspective et l'habituer à se créer, par ses propres économies, quelque faibles qu'elles soient, une ressource future.

La *caisse des retraites pour la vieillesse*, instituée par la loi du 18 juin 1850, et dont nous faisons connaître en détail l'organisation, remplit ce but. Ainsi que l'on pourra facilement s'en convaincre par la lecture des dispositions légales qui suivent, la retraite est acquise par l'ouvrier lui-même, au moyen de ses épargnes successives et continues, auxquelles on a assuré un emploi sûr, commode, et qu'il a toujours sous la main. Rien n'a été négligé pour que les intérêts sacrés de la classe laborieuse fussent respectés. La pension est fixée d'après un tarif calculé sur les chances de mortalité et sur l'accumulation progressive du capital et des intérêts. Toutes les personnes, hommes et femmes, sont admises à se la constituer; et, pour éloigner ceux qui ne doivent pas profiter des facilités ouvertes aux classes qui ne vivent que de leur travail quotidien; le maximum en a été déterminé de manière à ne pouvoir jamais dépasser les besoins alimentaires de ces classes.

La question résolue en 1850 n'était pas nouvelle. Déjà, en 1846, elle avait été sérieusement étudiée par une commission du conseil général du commerce. Cette commission, composée de MM. Delessert, président, d'Eichthal, Louis Reybaud, Arles-Dufour, Reverchon, Isaac Koëchlin, Randoing et Chavannes, avait pour rapporteur M. Ortolan.

Il nous semble intéressant de placer sous les yeux des lecteurs une partie du remarquable rapport présenté par le savant juriste. C'est ce travail-là, d'ailleurs, qui a servi de base à la loi actuelle, tant il est vrai que, à quelque parti qu'ils appartiennent, tous

les hommes de cœur se rencontrent dès qu'il s'agit d'un bien à réaliser.

Bien que l'institution de la *caisse des retraites pour la vieillesse* répondit à un besoin général, elle fut longtemps repoussée par ceux-là mêmes qui avaient donné aux classes laborieuses les preuves les plus éclatantes de leur sollicitude. C'est qu'ils voyaient une question philosophique là où n'était qu'une question pratique. Les trois objections par lesquelles on combattait le projet soumis à la commission du conseil général du commerce étaient celles-ci : on accusait l'institution d'être immorale, dangereuse pour l'Etat, illusoire pour les ouvriers.

M. Ortolan examine une à une les trois objections et réfute la première en ces termes : « L'institution est immorale, a-t-on dit, car elle repose sur un placement viager, à fonds perdu, qui a son principe dans l'égoïsme, qui déshérite la famille, qui en détruit l'esprit ; qui prend sur la part de la femme et des enfants pour faire un sort au mari ; qui, une fois le titulaire mort, laisse la femme et les orphelins sans ressources.

« Nous admettons tout cela pour le placement viager d'un capital important ; pour cette combinaison qui permet à un homme d'accroître ses jouissances, de transformer l'aisance en luxe, de dévorer à la fois, jour par jour, son fonds avec son revenu, de telle manière que sa fortune n'ait profité qu'à lui seul et qu'elle s'éteigne avec lui. Mais comment la pensée peut-elle venir d'en dire autant du placement successif des minimes retenues, faites volontairement et avec persévérance sur le salaire de chaque semaine ; dont le chiffre ne doit pas dépasser la somme de 1 fr. 50 c. par semaine ou de 4 fr. par mois ; qui iraient se perdre le plus souvent, sans cette louable prévoyance, en de condamnables dissipations ; et qui ont pour but d'assurer, quoi ? une pension alimentaire, le strict nécessaire au chef de la famille quand il sera devenu vieux et incapable de continuer son labeur. N'est-ce pas là un intérêt de famille ? N'est-ce pas une chose d'éternelle justice que le fruit du travail accompli dans l'âge viril donne du moins la nourriture au travailleur devenu vieux ? Et quel esprit de famille, quelle sorte d'affection ou de désintéressement prétend-on imposer à cette femme, à ces enfants, lorsqu'on veut les pousser à disputer, comme une fraude qui leur aurait été faite, cette dernière nourriture du vieillard, acquise, goutte par goutte, à la sueur de son front ?

« Mais si ce reproche d'égoïsme est vrai partout, il est vrai dans ces associations mutuelles entre ouvriers, que chacun s'accorde à trouver si méritantes et à vouloir encourager ; il est vrai dans toutes nos administrations publiques, où chaque fonctionnaire, au moyen de retenues successives, acquiert des droits à une pension de retraite.

« Que les choses sont loin, heureusement, de se passer comme on le dit ! Que le sentiment de la famille est bien au-dessus du portrait que l'on veut en faire ! Ces pensions de retraite, acquises par des retenues, sont considérées comme un bienfait dans le ménage. La femme et les enfants se reposent sur cette perspective ; le chef de famille est à l'abri pour ses vieux jours, tout le monde l'est pour lui et avec lui.

Et, en supposant que la mort empêche le titulaire d'un livret de jouir de sa pension, le capital si péniblement amassé n'est pas perdu pour la famille. Les enfants sont devenus eux-mêmes des hommes ; ils travaillent à leur tour, et la seule personne dont on doive se préoccuper, c'est la femme. Or, la loi a réservé tous les intérêts, et, ainsi qu'on le verra par le texte lui-même, le déposant a le choix entre deux natures de rentes : une rente avec abandon du capital, une rente dont le capital est remboursable à ses héritiers. Il ne tient donc qu'à lui de faire profiter sa femme de la sécurité que l'Etat lui assure. Eloignons même ce cas, et examinons seulement quelle est, dans la classe laborieuse, la situation des vieillards devenus, par leur âge ou leurs infirmités, incapables de travailler. « Les enfants, dit M. Ortolan, ne se cotisent qu'à grand-peine ou avec répugnance, pour subvenir imparfaitement à leurs besoins. Ils sont dans la famille une cause de privation, une charge. Aussi les voit-on peu soignés, trop souvent abandonnés. Avec leur pension alimentaire, au contraire, ils y apportent une sorte d'aisance, ils y sont utiles jusqu'à leur dernier moment, ils y reçoivent les soins qui ne devraient jamais leur manquer. Pour produire cet heureux effet, pour prévenir ce déplorable abandon, il a suffi plus d'une fois d'un faible secours de huit francs par mois, alloués à un vieillard.

« Loin de détruire les liens de famille, l'institution aura donc pour effet direct de les resserrer. »

Passons maintenant à la seconde objection : L'institution, disait-on, ne sera autre chose qu'une assurance à primes, une sorte de spéculation faite par l'Etat. Dans l'impossibilité absolue de calculer à l'avance les tarifs d'une manière rigoureuse, l'Etat perdra ou gagnera : S'il perd, où s'arrêtera-t-il ? S'il gagne, quel gain odieux ! — A cela le ministre des finances répondait avec raison : « Qu'il y ait perte ou qu'il y ait gain, les tarifs pourront toujours être révisés par la loi,

et l'on s'en inquiétera assez tôt pour que le mal, s'il existe, d'un côté ou de l'autre, soit promptement arrêté. » Quant aux embarras qui, d'après les contradicteurs du projet, devaient en résulter pour l'administration des finances déjà aux prises avec des difficultés sans nombre, l'Etat a tranché la question en confiant la gestion de la *caisse des retraites pour la vieillesse* à l'administration de la caisse des dépôts et consignations. Il ne figure dans l'organisation que comme centre et garantie supérieure.

Reste la dernière objection, celle tirée de l'intérêt des ouvriers : L'institution, a-t-on dit, n'a pour les ouvriers que des désavantages, ou, tout au moins, les avantages qu'elle promet sont illusoire.

« Remarquons, dit M. Ortolan, que rien n'est forcé. Tout est volontaire, tout est libre et spontané. Il suffirait de vouloir contraindre à recourir à l'institution pour que, à l'instant même, elle fût discréditée et impossible. Mais, ajoute-t-on, l'ouvrier ne peut thésauriser, retenir sur un salaire déjà insuffisant la prime qu'il devra verser ; il ne peut prendre pour un si long temps un engagement aussi régulier ; la caisse sera appelée *caisse des retraites pour la classe laborieuse*, et ce sera vraiment une caisse pour la classe aisée ; si l'ouvrier s'arrête, s'il suspend le paiement de sa prime, et combien de causes accidentelles ne viendront pas l'y forcer ! que deviendront les versements qu'il aura faits ?

« A tout cela, quelques réponses de bon sens. La pension devra être limitée, dans son taux le plus élevé, à une somme telle qu'elle ne dépasse jamais les besoins alimentaires des classes à qui elle est destinée ; il devra en être établi divers taux, au choix de celui qui voudra se la constituer, afin que l'institution se plie aux facultés les plus étroites des classes laborieuses ; le paiement des primes, comme celui de la pension, devra se diviser mois par mois et pourra même l'être semaine par semaine, à l'aide du concours de quelques intermédiaires ; les retenues à faire ainsi sur les salaires se renfermeront, au gré du contractant, dans la limite de 1 fr. 50 c. à 4 fr. par mois tout au plus. Il n'est pas un de nos ouvriers, nous ont dit les manufacturiers de diverses villes, qui ne soit à même de s'imposer ce prélèvement, bien inférieur à celui qui va se perdre en journées de dissipation.

« On a remarqué trop souvent que, pour un grand nombre d'ouvriers, l'augmentation de salaire, si un emploi de prévoyance n'y est pas assigné, tourne en oisiveté, en ivrognerie ; il y a plus : on a remarqué que l'ouvrier, fort souvent, règle son travail et le salaire qu'il veut en obtenir sur la dépense strictement nécessaire à son entretien ; quand cet entretien lui paraît assuré pour quelques jours, il quitte l'atelier, il chôme jusqu'à ce que le besoin le ramène au travail. Offrez-lui une économie incessante et nécessaire, dans laquelle il s'engage pour assurer son avenir, ce sera pour lui tout profit.

Et si l'on ajoute que les ouvriers n'ont pas confiance dans la garantie de l'Etat, nous répondrons qu'ils sont libres de lui confier ou non leurs économies. La loi du 18 juin 1850 a prévu toutes ces difficultés, réservé tous les intérêts. Nous en reproduisons les principales dispositions, en nous appuyant sur l'excellent travail de M. Legoyt.

— *Versements.* Les versements à la *caisse des retraites* doivent être de 5 francs au moins et sans fraction de franc.

Ceux qui sont effectués au profit de deux conjoints doivent être de 10 francs au moins et multiples de 2 francs.

Ils peuvent être faits au profit de toute personne âgée de plus de trois ans et jouissant de la qualité de Français. Toutefois, les étrangers peuvent faire des versements, s'ils sont admis en France à jouir des droits civils, conformément à l'art. 13 du code Napoléon. La même faculté est attribuée aux mineurs nés en France de parents étrangers ne jouissant pas des droits civils, ou à des mineurs nés à l'étranger de parents français ayant perdu cette qualité, à la charge de remplir les conditions prescrites par les art. 9 et 10 du code Napoléon et par la loi du 22 mars 1849.

Les versements opérés par les mineurs de moins de dix-huit ans doivent être autorisés par leur père, mère ou tuteur. Le versement opéré antérieurement au mariage reste propre à celui qui l'a fait. Le versement fait pendant le mariage par l'un des conjoints profite séparément à chacun d'eux par moitié. En cas de séparation de corps ou de biens, le versement postérieur profite séparément à l'époux qui l'a opéré. En cas d'absence ou d'éloignement d'un des conjoints depuis plus d'une année, le juge de paix peut, suivant les circonstances, accorder l'autorisation de faire des versements au profit exclusif du déposant. Sa décision est susceptible d'appel devant la chambre du conseil. Non-seulement un déposant marié ne peut priver son conjoint du bénéfice de la division des versements, mais encore il ne peut y renoncer pour son propre compte. Cependant, dans le cas où l'un des époux aurait atteint le maximum de rente viagère fixée par la loi (600 francs), les versements ultérieurs pourraient avoir lieu, jusqu'à la même limite, au profit exclusif de l'autre conjoint. Les versements inscrits au compte d'une même personne ne peuvent excéder 2,000 francs dans

le cours d'une année. Les versements effectués par les sociétés de secours mutuels au profit de leurs membres ne sont pas soumis à cette limite.

La *caisse* rembourse sans intérêt : 1° toute somme versée irrégulièrement, par suite de fausse déclaration sur les noms, nationalités, qualités civiles et âges des déposants, ou par défaut d'autorisation ; 2° les sommes qui, lors de la liquidation définitive, sont insuffisantes pour produire une rente viagère de 5 francs, ou qui dépasseraient soit la somme de 2,000 fr. par année, soit le capital nécessaire pour constituer une rente de 600 francs ; 3° toute somme versée au profit d'une personne morte au jour du versement ou atteinte de la maladie dont elle est morte dans les vingt jours du versement.

Les versements peuvent être effectués à la caisse des dépôts et consignations ou chez ses préposés dans les départements (les trésoriers-payeurs généraux et les receveurs particuliers), soit par les intéressés eux-mêmes, soit à leur profit par des tiers, soit enfin par les caisses d'épargne, sociétés de secours mutuels ou autres intermédiaires choisis par les déposants. Les déposants ne sont pas obligés d'opérer leurs versements entre les mains du même préposé. Ainsi les versements commencés dans un département peuvent être continués dans un autre.

— *Des pièces et des déclarations à produire au premier versement.* Ces pièces sont les suivantes : l'acte de naissance dûment légalisé du déposant, constatant sa qualité de Français ; l'application du décret d'admission à la jouissance des droits civils, s'il est étranger ; s'il est marié, non séparé de corps et de biens, l'acte de naissance de son conjoint, dûment légalisé (en cas d'impossibilité de produire les actes de naissance, il peut y être suppléé par des actes de notoriété) ; l'autorisation accordée par le juge de paix ou par la chambre du conseil, s'il y a lieu, de faire des versements au profit exclusif du déposant en cas d'absence ou d'éloignement de son conjoint depuis plus d'une année. En cas de séparation de corps ou de biens, l'extrait du contrat de mariage ou du jugement de séparation. Ce dernier doit être accompagné des certificats et attestations prescrits par l'art. 548 du code de procédure civile, et en outre, s'il y a eu un jugement de séparation de biens, des justifications établissant que la séparation a été exécutée. En cas de versement fait par un mineur âgé de moins de dix-huit ans, l'autorisation du père, de la mère ou du tuteur, ou, à défaut, celle du juge de paix. Si le tuteur n'est pas le père ou la mère, l'extrait de la délibération du conseil de famille qui l'a nommé. Enfin, dans le cas de versement par un tiers au profit d'une femme mariée, l'acte de consentement du mari.

Les actes de l'état civil dont la production est exigée doivent être libellés *in extenso* ; des extraits ou bulletins n'auraient pas un caractère suffisant d'exactitude et d'authenticité. En ce qui concerne les actes de naissance, des copies ou expéditions pourront être admises, lorsqu'elles seront délivrées *in extenso* par des officiers publics, soit sur les originaux, soit sur des expéditions authentiques dont ils se trouveront dépositaires. Les actes de naissance, certificats, actes de notoriété, et en général toutes les pièces justificatives produites, soit pour les premiers versements, soit à l'occasion de versements subséquents, doivent être délivrés gratuitement par les maires, greffiers et autres fonctionnaires, et sont dispensés du droit de timbre et d'enregistrement.

Tout premier versement effectué, soit directement, soit par intermédiaire, est accompagné de la déclaration des nom, prénoms, âge, profession et domicile du titulaire, consignée sur une feuille spéciale, sur laquelle est en outre constaté, d'après la déclaration des parties : 1° si le capital est abandonné, c'est-à-dire si, au décès du titulaire, le capital devient la propriété de l'Etat, ou s'il est réservé au profit soit des héritiers ou légataires du titulaire, soit du tiers déposant ; 2° à quelle année d'âge accompli le titulaire veut entrer en jouissance de la rente viagère.

Si le déposant est marié, il faut les mêmes déclarations en ce qui concerne son conjoint, et pour la portion des versements qui doit profiter à celui-ci. A défaut de déclaration sur l'abandon ou la réserve du capital et sur l'âge fixé pour l'entrée en jouissance, les conditions de la déclaration que le déposant fait pour lui-même deviennent communes à son conjoint.

Dans le cas de versements effectués par des mineurs âgés de dix-huit ans, l'autorisation du père, de la mère ou du tuteur, exigée par la loi, peut être consignée sur la feuille de déclaration. Elle doit s'appliquer aux conditions du versement relatives soit à l'âge d'entrée en jouissance de la rente viagère, soit à l'abandon du capital, s'il a été stipulé. Elle peut être donnée d'une manière générale pour tous les versements subséquents, sauf la révocation qui pourra toujours avoir lieu. A défaut de père, mère ou tuteur, ou en cas d'empêchement, cette autorisation peut être donnée par le juge de paix.

Aucune autorisation n'est nécessaire si le versement est fait par un tiers et de ses deniers au profit d'un mineur. Lorsqu'un versement est fait par un tiers donateur, les nom, prénoms et domicile de celui-ci sont indiqués dans la déclaration de versement. Le tiers

déposant doit faire connaître, en outre, s'il entend stipuler le retour du capital au décès du titulaire, soit au profit des héritiers de celui-ci, soit à son propre profit. Si le versement est fait par un tiers au profit d'une femme mariée, le consentement du mari peut être consigné sur la feuille de déclaration. Dans ce cas, la production d'un acte de consentement cesse d'être nécessaire. Lorsqu'un versement est fait en vertu d'une autorisation donnée par un juge de paix, un père, une mère, un tuteur ou un mari, il est nécessaire d'indiquer dans la déclaration de versement si cette autorisation est applicable aux versements ultérieurs, ou bien si elle est spéciale au versement actuel seulement.

Lorsqu'un versement est effectué des deniers d'une autre personne que celle qui a déposé précédemment, ou lorsque le déposant veut soumettre de nouveaux versements à d'autres conditions que celles des versements antérieurs, une nouvelle déclaration de versement devient nécessaire et doit être faite conformément aux règles ci-dessus indiquées pour tout premier versement.

S'il survient un changement dans les qualités civiles d'un déposant, il est tenu de le déclarer au premier versement qui suit. Il produit en même temps les justifications qui pourraient être nécessaires pour constater le changement survenu. Si un déposant veut soumettre de nouveaux versements à des conditions autres que celles qu'il a fixées pour les versements antérieurs, il est tenu d'en faire la déclaration. Tous les versements faits avant cette nouvelle déclaration restent soumis aux conditions des déclarations précédentes.

Les déclarations ci-dessus sont consignées sur une feuille spéciale pour chaque déposant. Cette feuille est signée par le déposant ou par son intermédiaire, ainsi que par le caissier de la caisse des dépôts et consignations, à Paris et dans le département de la Seine, et par le préposé de la caisse dans les autres départements. Si le déposant ne suit pas signer, il en est fait mention. Les diverses pièces justificatives exigées par la loi sont annexées à ladite feuille. Les feuilles spéciales, ainsi que les pièces justificatives à l'appui, sont réunies à la caisse des dépôts et consignations et y demeurent déposées. Elles servent à l'établissement du registre matricule de tous les déposants, contenant le compte de chacun d'eux.

Lors du premier versement, il est remis à chaque déposant un livret revêtu du timbre de la caisse des dépôts et consignations. Le livret porte un numéro d'ordre ; il énonce, pour chaque titulaire, ses nom et prénoms, la date de sa naissance, ses profession, domicile, qualités civiles, et généralement tous les faits et conditions résultant des déclarations et productions prescrites. Il est disposé de manière qu'en cas de mariage il puisse y être ouvert un compte pour chacun des conjoints. Il doit contenir, en outre, les dispositions législatives et réglementaires en vigueur. Le livret peut être retiré et représenté soit par le titulaire lui-même, soit par un intermédiaire.

En cas de perte du livret, il est pourvu à son remplacement dans la forme prescrite par le décret du 3 messidor an XII pour le remplacement des rentes sur l'Etat. En exécution de ce décret, le déposant qui a perdu son livret en fait la déclaration devant le maire de la commune de son domicile, en présence de deux témoins qui constatent son individualité. Cette déclaration est remise au directeur général de la caisse des dépôts et consignations, qui en fait constater la régularité et autorise la délivrance d'un nouveau livret.

Le montant de chaque versement est constaté par un enregistrement porté au livret et signé par le caissier ou le préposé qui reçoit le versement. Cet enregistrement ne forme titre envers l'Etat qu'à la charge par le déposant de soumettre, dans les vingt-quatre heures de la date du versement, le livret, à Paris et dans le département de la Seine, au visa du contrôleur près la caisse des dépôts et consignations, et dans les autres départements au visa du préfet ou du sous-préfet. Les préfets ou sous-préfets relèvent sur un registre spécial et adressent, tous les mois, un extrait dudit registre tant à la caisse des dépôts et consignations qu'au ministre des finances, pour servir d'élément de contrôle. Deux mois après le versement effectué, le déposant ou le porteur de son livret a le droit de demander l'inscription sur le livret de la rente viagère correspondante.

Nous avons vu que s'il survient un changement dans l'état civil d'un titulaire de livret, la déclaration doit en être faite au premier versement qui suit. Ce changement doit, en outre, être mentionné sur le livret. Le livret porte également la mention des nom, prénoms et domicile du tiers donateur. Enfin, lorsqu'un versement a été fait avec l'autorisation du juge de paix, d'un père, d'une mère, d'un tuteur ou d'un mari, et qu'il a été déclaré que cette autorisation est ou non valable pour les versements ultérieurs, mention doit en être faite sur le livret. Le livret est retiré à l'époque de l'entrée en jouissance de la rente viagère, lorsque le montant en a été définitivement fixé et inscrit au Grand-Livre de la dette publique.

Le montant de la rente viagère est fixé d'après des tarifs qui tiennent compte : 1° de l'intérêt composé du capital à raison de 4 1/2

pour 100 par an; 2° des chances de mortalité en raison de l'âge des déposants et de l'âge auquel commence la retraite, calculées d'après les tables dites de *Département*; 3° du remboursement, au décès, du capital versé, si le déposant en a fait la demande au moment du versement. Ainsi le déposant a le choix entre deux natures de rentes : une rente avec abandon, une rente avec réserve du capital à son décès. On comprend sans peine que les rentes demandées avec réserve du capital soient moins élevées, avec les mêmes versements, que celles auxquelles donne droit l'abandon du capital.

Les tarifs sont établis sur l'unité de franc et calculés par trimestre pour le versement, et par année pour la jouissance. Pour leur application, les trimestres commencent les 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre. L'âge du déposant est calculé comme s'il était né le premier jour du trimestre qui a suivi la date de la naissance. L'intérêt de tout versement n'est compté qu'à partir du premier jour du trimestre qui suit la date du versement.

Le déposant qui a demandé le remboursement à son décès du capital versé peut, à l'époque fixée pour l'entrée en jouissance, faire l'abandon de tout ou partie de ce capital, à l'effet d'obtenir une augmentation de rente, sans qu'en aucun cas le montant total puisse excéder 600 francs.

S'il veut profiter de cette faculté, il doit, lors de la transmission de son livret et du certificat de vie, exigé pour la liquidation définitive de la rente viagère, constater son intention par une déclaration signée de lui ou de son mandataire. Cet abandon ne peut jamais donner lieu au remboursement anticipé d'une partie du capital déposé.

Au décès du titulaire de la rente, avant ou après l'époque de l'entrée en jouissance, le capital déposé est remboursé sans intérêt aux ayants droit, si la réserve en a été faite au moment du dépôt, et s'il n'a pas été fait usage de la faculté d'abandon total ou partiel au moment de l'entrée en jouissance.

Les certificats de propriété destinés aux retraits de fonds doivent être délivrés dans les formes et suivant les règles prescrites par la loi du 28 février 1875.

Le capital réservé reste acquis à la *caisse des retraites*, en cas de déshérence, ou par l'effet de la prescription, s'il n'a pas été réclamé dans les trente années qui auront suivi le décès du titulaire de la rente.

L'entrée en jouissance peut être fixée, au choix du déposant, à partir de chaque année d'âge accomplie depuis cinquante ans (cinquante, cinquante et un, cinquante-deux ans, etc.), sans fraction trimestrielle, et le versement doit précéder de deux ans au moins l'époque fixée pour la jouissance de la rente. Il résulte de ces deux dispositions qu'un déposant âgé de cinquante ans trois mois, par exemple, ne peut demander la jouissance de sa rente pour un âge plus rapproché que cinquante-trois ans. Il ne peut la demander pour cinquante-deux ans, puisqu'il n'y aurait que vingt et un mois entre la date du versement et celle de la jouissance; et, d'un autre côté, il ne peut fixer cette dernière époque à un âge fractionné comme cinquante-deux ans trois mois. Par une faveur toute spéciale, l'année d'âge est toujours considérée comme accomplie pour les sexagénaires, à l'expiration des deux années qui doivent précéder l'entrée en jouissance, lors même que l'époque de cette expiration ne correspondrait pas à une année d'âge accomplie. Ainsi, un déposant âgé de cinquante-huit ans six mois peut entrer en jouissance de sa rente à soixante ans six mois.

La législation a fait une autre exception en faveur des sociétés de secours mutuels qui, en versant au profit de leurs membres, peuvent demander pour ceux-ci la jouissance immédiate de leur rente viagère.

En cas de blessures graves ou d'infirmités prématurées, régulièrement constatées, entraînant une incapacité absolue de travail, la pension peut être liquidée même avant cinquante ans et en proportion des versements faits avant cette époque.

Les versements faits pendant les deux années qui précèdent l'époque fixée par le déposant pour l'entrée en jouissance de sa rente viagère sont compris dans la liquidation de cette rente, pourvu qu'ils n'excèdent pas le quart de l'ensemble des versements antérieurs, c'est-à-dire ne dépassent pas, à l'époque de la liquidation définitive, le cinquième du total des versements.

La rente viagère commence à courir du premier jour du trimestre qui suit celui dans lequel le déposant a accompli l'année d'âge à laquelle il a déclaré vouloir entrer en jouissance de la rente. Si donc, par exemple, un déposant qui a demandé à entrer en jouissance à cinquante-cinq ans accomplit sa cinquante-cinquième année le 15 février 1860, c'est-à-dire dans le milieu du premier trimestre de l'année, sa rente viagère ne commencera à courir qu'à partir du 1^{er} avril; et, comme elle n'est payable qu'à la fin de chaque trimestre accompli, il touchera le premier arrérage au 1^{er} juillet.

Les rentes liquidées au profit de personnes âgées de plus de soixante ans sont liquidées comme si elles n'en avaient que soixante.

A l'époque de l'entrée en jouissance, le

montant de la rente viagère est définitivement fixé et inscrit au Grand-Livre de la dette publique, conformément aux règles de la comptabilité publique. A cet effet, le titulaire du livret doit, comme nous l'avons dit plus haut, en faire l'envoi au directeur général de la caisse des dépôts et consignations, en l'accompagnant de son certificat de vie. Les certificats de vie à produire, soit pour l'inscription des rentes viagères, soit pour le paiement des arrérages desdites rentes, sont exemptés des droits de timbre et peuvent être délivrés soit par les notaires, soit par le maire de la résidence du rentier. Il ne peut être inscrit sur la même tête une rente viagère supérieure à 600 francs.

Les rentes viagères de la *caisse des retraites* sont incessibles et insaisissables jusqu'à concurrence seulement de 300 francs. Les arrérages sont payés par trimestre.

Nous avons vu que la *caisse* rembourse sans intérêt les sommes qui, lors de la liquidation définitive, sont insuffisantes pour produire une rente viagère de 5 francs. Toutefois, les rentes viagères inférieures à 5 francs peuvent, lors de la liquidation définitive, et sur la demande du titulaire du livret, être réunies au montant de la rente à liquider ultérieurement, au profit du même titulaire, pour d'autres versements, sans que cette réunion puisse donner droit à un rappel d'arrérages.

Lors du retrait du capital, par suite de la liquidation définitive de tous les versements, il est délivré, s'il y a lieu, aux ayants droit un certificat constatant le chiffre du capital réservé.

Une commission permanente est chargée de veiller à la bonne administration de la *caisse des retraites*. Cette commission se compose de quinze membres nommés pour trois ans par l'empereur, sur la proposition du ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics et du ministre des finances. Elle présente chaque année un rapport sur la situation morale et matérielle de la *caisse*. Ce rapport est communiqué au Corps législatif.

Ainsi qu'on a pu le constater, il est peu de dispositions légales plus prévoyantes, plus sages et répondant mieux aux besoins pour la satisfaction desquels elles ont été prises. Grâce à la loi du 18 juin 1850, on vient au secours de l'ouvrier, non avec les ressources d'autrui (ce qui serait l'aumône; moyen d'assistance auquel il ne faut recourir qu'en cas de nécessité absolue, quelque respectable qu'il puisse être), mais avec ses propres économies, avec le fruit de ses faibles épargnes. Et non-seulement on lui crée ainsi un petit capital matériel et on lui assure une ressource pour ses vieux jours, mais on relève son moral, on le fortifie en lui donnant des idées d'économie et d'ordre.

La *caisse des retraites pour la vieillesse* est le digne complément des belles institutions de prévoyance qui, chaque jour, prennent chez nous une extension nouvelle: nous voulons parler des *caisses d'épargne* et des sociétés de secours mutuels.

Une des belles qualités des ouvriers, une de leurs vertus les plus communes est cette disposition spontanée à se secourir mutuellement, cette générosité d'intuition qui les porte non-seulement à s'entraider, mais à voler au secours de quiconque a besoin d'eux. On n'aura plus rien à leur demander le jour où ils professeront l'amour de *soi-même* comme ils entendent l'amour du prochain.

— *Caisse commune*. On appelle *caisse commune* l'institution annexée à la chambre syndicale des agents de change de Paris, et administrée par cette chambre.

Chaque agent de change est obligé, avant son entrée en fonctions, de verser dans la *caisse commune* une somme de 50,000 francs. En dehors de cette contribution, les ressources de la *caisse* se composent : 1° d'un droit de timbre payé par chaque agent pour le papier servant à ses négociations à terme; 2° de l'abandon fait par chaque agent du droit de certificat des comptes de retour; 3° du prix des carnets délivrés à tous les agents par la chambre syndicale; 4° des produits éventuels, tels que droits de rachats officiels, amendes disciplinaires, taxes de réception.

L'institution de la *caisse commune* remonte à 1819. Ses statuts, comme ceux de la chambre syndicale, ont été rédigés par les agents de change eux-mêmes. L'autorité gouvernementale à laquelle ils ont été soumis les a acceptés, sans jamais les approuver ou les imposer officiellement.

La *caisse* est administrée par la chambre syndicale. Les produits des fonds sont répartis tous les semestres, aux mois de juillet et de décembre, entre les membres de la compagnie. Ces produits se composent des intérêts des sommes prêtées aux agents dans des situations difficiles, et, en outre, de bénéfices réalisés par des placements divers effectués avec les fonds disponibles. Il est d'usage d'utiliser ces fonds en reports.

La *caisse commune*, qui dispose d'un capital de plusieurs millions prêt à parer aux éventualités et aux désastres, est ainsi une assurance mutuelle entre les agents de change contre les chances de la spéculation à laquelle ils prêtent tous leur ministère. S'ils se conforment scrupuleusement aux lois et règlements émanés de l'autorité publique, ils ne devraient courir aucune espèce de risques.

Leur cautionnement, porté en 1863 à 250,000 fr., répondrait largement aux conséquences d'une infraction accidentelle ou d'une imprudence. Mais, en matière de marchés à terme, les agents de change se contentent trop souvent d'une garantie consistant dans le dépôt entre leurs mains, et comme couverture, de titres d'une valeur égale à celle des opérations engagées. Dans les circonstances ordinaires, à défaut de paiement de la part du client, l'agent se paye de ses propres mains. Mais il peut arriver que, croyant à la solvabilité de son client, l'agent de change néglige cette précaution, ou qu'une baisse imprévue diminue dans des proportions considérables la valeur de la couverture. Alors, bien que ne recevant rien de son client, l'agent de change doit cependant exécuter ses engagements vis-à-vis de ses confrères. Les conséquences d'une inexécution seraient ruineuses pour le crédit et la considération de la compagnie et désastreuses pour l'agent, qui, en cas de faillite, devrait, aux termes de la loi, être poursuivi comme banqueroutier. C'est afin de conjurer ces périls, qui n'ont du reste d'autre cause que l'inexécution de la loi, qu'a été imaginée la création de la *caisse commune*.

Cette institution n'a rien de commun avec les bourses communes usitées dans les diverses compagnies d'officiers ministériels, tels que les agrées, les commissaires priseurs, les avoués, les huissiers, les notaires. Toutes ces bourses ont été autorisées par les lois ou par des règlements émanés de l'autorité publique; tandis qu'il n'y a aucune loi, ordonnance ou arrêté qui ait jamais autorisé la *caisse* des agents de change. M. Jeannotte Bozérien, dans son livre intitulé *la Bourse*, examinant l'institution de cette *caisse* au point de vue des principes généraux du droit, la déclare illégitime. D'après lui, elle est contraire à l'ordre public; elle a pour but ou au moins pour résultat de favoriser les spéculations dangereuses, en rendant les agents moins timides à prêter leur ministère à des opérations prohibées.

— *Phys. Caisse catoptrique*. Tout le monde a remarqué l'effet merveilleux que produit la réflexion de la lumière sur plusieurs miroirs dans une chambre dont les murs sont tapissés de glaces. Les images des objets et surtout des flammes s'y multiplient à l'infini, de manière à former devant les yeux de longues files qui remplissent des avenues interminables. Rétrécissez la chambre, ramenez-la aux dimensions d'une boîte portative, et vous aurez le joujou connu sous le nom de *caisse catoptrique* (V. CATOPTRIQUE, RÉFLEXION DE LA LUMIÈRE). Cette *caisse* est en carton : un miroir est appliqué à chacune de ses faces latérales. On a préalablement disposé dans l'intérieur de petits modèles d'arbres, d'animaux, de soldats, de navires, etc. De minces ouvertures, pratiquées dans le haut de chaque miroir, permettent de regarder dans l'intérieur de la *caisse* et de jouir de la vue surprenante d'une forêt immense, ou d'immenses troupeaux, ou d'innombrables armées, ou de flottes pareilles à celle de Xerxès...

Pour que le champ de vue présente une distribution symétrique, il faut, ou que la trace des miroirs sur le fond de la *caisse* forme un polygone régulier, ou, si ce polygone n'est pas régulier, que ses angles aient entre eux certains rapports déterminés par les lois de la réflexion et variables selon le nombre des miroirs. La première condition, étant la plus facile à remplir, est celle qui préside ordinairement à la construction des *caisses catoptriques*.

— *Acoust. Caisses des instruments à cordes*. Il n'est personne qui n'ait observé la différence de son produit par une corde vibrante, suivant que le bois dans le voisinage duquel elle est tendue est plein ou creux. Si le bois est plein, les sons produits sont à peine sensibles, parce qu'ils résultent des seules vibrations de la corde et du peu d'air qu'elle frappe; tandis que si le bois forme une *caisse* pleine d'air, les sons de la corde sont renforcés, c'est-à-dire qu'ils sont accompagnés du son produit par les vibrations des parois de la *caisse* et de l'air qu'elle renferme. La corde est en contact avec la *caisse* par l'intermédiaire d'un *chevalet* (violin) ou simplement par ses extrémités (harpe). Les vibrations peuvent donc passer de la corde à la *caisse* et de celle-ci à l'air enfermé. Le son produit sort par des orifices pratiqués, soit aux extrémités (harpe), soit sur la table supérieure (violin). Ainsi, la corde, la *caisse* et l'air qu'elle contient forment un système vibrant, dont chaque partie doit se mettre à l'unisson des deux autres, pour imprimer au son un timbre particulier qui produise le renforcement, sans détruire l'accord. V. CORDE, VIBRATION, VIOLON.

— *Mar. Les caisses* qui figurent dans le matériel d'un navire sont de plusieurs espèces. Ce sont des coffres dans lesquels on enferme des armes, des munitions, des approvisionnements de toutes sortes, tels que les vivres et l'eau par exemple. Elles sont généralement de trois grandeurs différentes, afin de pouvoir être logées les unes dans les autres lorsqu'elles sont vides. L'emploi des *caisses* à eau en fer est assez récent; il remonte à l'année 1816, où on les voit remplacer pour la première fois les pièces ou fûts dans lesquelles l'eau prenait un goût très-désagréable. Les *caisses* d'amarrage sont de grandes *caisses* en bois

mouillées dans les rades et dans les ports, et armées de grosses boucles de fer auxquelles les navires peuvent fixer un câble. On se sert encore dans la marine du mot *caisse* pour désigner certaines parties d'un mât et d'autres objets.

— *Hortic. On* emploie dans le jardinage trois sortes de *caisses* : les unes, destinées à la culture des arbres et arbustes de serre ou d'orangerie; les autres, au semis de plantes exotiques; les dernières, au transport et à l'expédition des végétaux. Les premières sont de dimensions et de formes variables; les anciennes étaient cubiques; depuis quelque temps, on leur préfère les *caisses* coniques ou *bacs*. Elles doivent être munies d'anneaux qui servent à les transporter d'un endroit à l'autre. C'est dans ces *caisses* que l'on cultive les orangers, les lauriers-roses, les grenadiers, que l'on met en plein air dans les jardins pendant la belle saison, pour les rentrer en orangerie durant l'hiver. Elles sont construites de manière à pouvoir se démonter, lorsqu'on veut renouveler la terre ou nettoyer les racines. Les *caisses* de la deuxième catégorie servent à recevoir les graines de végétaux délicats, que l'on ne peut semer en pleine terre; elles offrent l'avantage de pouvoir transporter à volonté le semis dans l'endroit le plus favorable. Enfin, les *caisses* qui servent au transport des végétaux sont des espèces de serres portatives, dans lesquelles les plantes peuvent se conserver pendant un certain temps et supporter ainsi des voyages plus ou moins longs. On préfère aujourd'hui les *caisses* Ward, ainsi appelées du nom de leur inventeur. Voir, pour plus de détails, les mots BACS, CHÂSSIS, COFFRE, SEMIS.

— *Allus. Littér. Sauveons la caisse*. Expression empruntée à la pièce des *Saltimbanques*. Bilboquet, dans une circonstance critique, s'écrie : *Sauveons la caisse*, c'est-à-dire pardons tout, pourvu que la bourse soit sauve. C'est le *foris l'honneur* de François I^{er}, sauf qu'ici la *caisse* a remplacé l'honneur.

« Le rapporteur nous paraît s'exalter un peu et paraphraser avec trop d'éloquence le fameux mot : *Sauveons la caisse!* » dit-il à ses confrères : « Le jour où la Société des gens de lettres aura trouvé dans son organisation même les éléments d'une commune richesse, ce jour-là, vous serez et vous ferez quelque chose de grand : vous serez la véritable association des lettres, et vous ferez plus d'une fois de véritables littérateurs. »

LOUIS VEUILLON.

« L'art est une chimère. L'illustre Bilboquet a formulé la théorie en trois mots immortels : *Sauveons la caisse!* » et tous les directeurs de théâtres, lyriques ou non lyriques, ou antilyriques, que la pudeur lyrique ou non de les nommer, tous les directeurs de notre monde sont de l'école de l'illustre Bilboquet. »

HECTOR BERLIOZ.

CAISSETIN s. m. (kè-se-tain — dimin. de *caisse*). Comm. Petite *caisse* de sapin dans laquelle on envoie de Provence les raisins secs dits *raisins de caisse*.

— *Techn. Petite armoire divisée, dans laquelle l'ouvrier en soie range les dorures et les soies qu'il emploie. Il l'apporte fixée à l'arrière des banques des métiers à tisser, et qui sert à contenir les cannettes ou les tuyaux.*

CAISSIER, IÈRE s. (kè-sié, iè-re — rad. *caisse*). Fin. Employé, dans un établissement de banque ou de commerce, chargé de diriger les opérations relatives à l'entrée et à la sortie des fonds : *Le principal caissier de la Banque, d'un chemin de fer. Le caissier d'une maison de commerce. Le caissier d'un magasin de nouveautés.*

Le dimanche, un caissier est libre comme l'air.

C. DELAVIGNE.

— *Par ext. Personne qui administre des fonds ayant une destination spéciale : Le caissier d'une société de secours mutuels. L'évêque, en moins d'un an, devint le trésorier de tous les bienfaits et le caissier de toutes les détresses.* (V. Hugo.)

— *Administr. Caissier des monnaies*. Nom que l'on donnait autrefois à un employé chargé, dans chaque monnaie, de tout ce qui était relatif à l'entrée des métaux en lingots, et à la sortie des métaux monnayés.

— *Encycl. Caissiers des monnaies*. Antérieurement à l'ordonnance royale du 26 décembre 1827, on appelait *caissier des monnaies* l'agent comptable de chaque monnaie, chargé, sous sa responsabilité, de la recette des matières au change, de leur remise au directeur de la fabrication pour être converties en espèces, de la délivrance desdites espèces fabriquées, du paiement des bons aux porteurs de matières, de la justification des opérations de caisse, de l'acquittement des dépenses des hôtels des monnaies sur les ordonnances du ministre des finances, du versement du produit des retenues pour droits de fabrication, d'affinage et d'essai, enfin de toutes les opérations de comptabilité concernant sa gestion, dont les comptes étaient apurés à la fin de chaque année par la Cour des comptes, d'après le mode établi par l'arrêté du 10 floréal an XI (30 avril 1803).

L'ordonnance royale du 26 décembre 1827 qui a remplacé par une commission l'administration des monnaies, a supprimé les *caissiers* en reportant la responsabilité qui leur incombait matériellement sur le directeur de la fabrication, dépositaire et seul possesseur des matières destinées à être fabriquées. Pour conserver au gouvernement et au public les garanties nécessaires à leur sécurité, l'ordonnance a décidé que les cautionnements versés par les directeurs de la fabrication remplaceraient ceux que versaient précédemment les *caissiers*, et que ces derniers, sous la dénomination de *contrôleurs au change*, exerceraient sur l'enregistrement et le mouvement des matières et des espèces une surveillance telle, que chaque jour et à chaque instant, la situation positive et matérielle des travaux du directeur pût être constatée.

CAISSON s. m. (kè-son — rad. *caisse*). Art milit. Grande caisse placée sur un train à quatre roues, et destinée au transport des blessés, des vivres ou des munitions de guerre : *Les caissons de l'artillerie. Saint-Frémont fut détaché avec presque tous les caissons de l'armée, sous prétexte d'aller quérir un grand convoi au fort Louis.* (St-Sim.) *Un caisson d'artifice.* Sorte de mine volante qui ressemble à la fougasse.

— Mar. Banquette servant d'armoire à servir des provisions de table.

— Archit. Nom donné à des compartiments ou renforcements ornés de moulures, dont on décore les plafonds et les voûtes : *Le plafond était formé de poutres de châtaignier qui composaient des caissons intérieurement ornés d'arabesques.* (De Balz.)

— Ponts et chauss. Grande caisse de charpente dont on se sert pour la construction des ouvrages hydrauliques en maçonnerie, tels que les piles et les culées d'un pont, les murs de quai, d'écluse, etc. : *Il y a deux systèmes de caissons : les caissons avec fond et les caissons sans fond.*

— Techn. Bout de tringle ajusté haut et bas à un volet. *Un petit coffre ménagé dans certaines voitures servant au transport des marchandises ou des voyageurs : Les voituriers servent dans le caisson les valeurs qu'on leur confie.*

— Encycl. Art milit. Le *caisson* de l'armée est une voiture soigneusement fermée, qui sert à transporter les munitions. Il est composé de deux parties, un avant-train et un arrière-train, chacune reposant sur un essieu muni de deux roues ; il porte trois coffres, sur l'avant-train et deux sur l'arrière-train, qui sont divisés intérieurement en compartiments destinés à recevoir les munitions, et dont le couvercle, qui est plat, sert de siège à un certain nombre de canonniers.

— Ponts et chauss. Les *caissons*, dont le nom seul indique la forme, s'emploient pour fonder les ouvrages d'art à de grandes profondeurs sous l'eau ; on les construit avec fond ou sans fond, suivant la nature géologique du lit de la rivière.

— *Caisson avec fond.* Les *caissons échouables* ou avec fond se construisent en bois et se composent d'une plate-forme très-épaisse, à laquelle on fixe, dans le plan vertical, des bords mobiles rendus étanches par un calfatage soigné, et suffisamment élevés au-dessus du fond pour que les petites crues ne les recouvrent pas après l'échouage du *caisson* sur la tête des pilotis, que l'on a battus à l'avance pour consolider le sol.

Le fond du *caisson*, appelé à avoir une durée illimitée, doit être établi en bois de la meilleure qualité ; quant aux bords mobiles, qui ne servent que quelques mois, on se contente de bois d'une qualité ordinaire.

On construit généralement le *caisson* sur la rive, sur un bûti en bois assez élevé pour que l'on puisse visiter le fond et le calfatier convenablement ; quand il est terminé, on le fait glisser sur une cale inclinée jusqu'à ce qu'il flotte ; on l'amène alors près de la rive et l'on exécute dans son intérieur le cube de maçonnerie nécessaire pour qu'il plonge presque à la profondeur à laquelle les pilotis ont été recépés ; ce travail achevé, on l'amène à l'emplacement qu'il doit occuper, on y introduit l'eau pour le faire échouer sur les pieux, et on le charge de matériaux pour le maintenir en place. Quand sa position est bien fixée, on épuise l'eau qu'il contient, et on finit ensuite d'élever la maçonnerie.

Ce système de fondation paraît avoir été employé pour la première fois à la construction des piles du pont de Westminster, en 1750 ; depuis, il a servi à fonder bien des ponts, entre autres ceux de la Concorde (1787), d'Austerlitz (1805), d'Iéna (1811), de Sévres, d'Ivry, des Invalides (1854), de l'Alma (1855), de Libourne (1848), etc.

Le fond d'un *caisson* d'une pile du pont d'Ivry, présentant une surface de 66 mètres carrés, a coûté 4,627 fr. 16, soit 70 fr. 18 le mètre carré.

— *Caisson sans fond.* Lorsque le fond du lit de la rivière est un roc très-dur, dans lequel il y a impossibilité d'enfoncer des pilotis, ou que le rocher sur lequel on doit fonder se trouve à une trop grande profondeur au-dessous du niveau de l'eau, et par suite, qu'il deviendrait trop dispendieux d'établir des batteaux, on a recours à un *caisson sans fond*,

construit sur le chantier, et dont les parois sont formées de poteaux et de palplanches, le tout maintenu par plusieurs cours d'entre-toises horizontales. Le *caisson*, mis à l'eau comme le précédent, est amené sur l'emplacement de la fondation, et on le fait échouer en le chargeant convenablement, puis on établit à l'intérieur le massif de béton qui doit servir de base à la maçonnerie de la pile à élever.

Les *caissons sans fond* ont été employés pour la première fois pour la fondation de plusieurs ponts construits sur le chemin de fer de Tours à Bordeaux, par M. Beaudemoulin, ingénieur en chef des ponts et chaussées. En 1857, M. Vaudrey appliqua à la fondation du pont Saint-Michel à Paris le système des *caissons sans fond* ; depuis cette époque, tous les ponts construits à Paris ont été fondés suivant ce mode, tels sont les ponts de Solferino (1858), aux Châges (1859), Louis-Philippe (1860-1861) et celui de Bercy (1864).

Les *caissons sans fond* sont de plusieurs espèces : ils peuvent être *étanches*, *non étanches* ou en partie *étanches* et *non étanches*.

Le *caisson étanche* s'emploie lorsque le rocher sur lequel doit reposer la fondation est recouvert de sable ou de vase, en couches assez fortes pour nécessiter des dragages, ou bien encore lorsque l'on veut exécuter la fondation partie en béton et partie en maçonnerie.

Lorsqu'il y a peu de dragages à faire pour mettre le rocher à découvert, et que par suite on ne craint pas l'envahissement du *caisson* par la vase, on a recours au *caisson non étanche*.

Le plus généralement, on emploie le *caisson en partie étanche et non étanche* ; la partie supérieure, calfatée convenablement, permet d'arrêter le massif de béton à un niveau notablement inférieur à celui de l'eau, parce que alors elle forme un véritable batardéan étanche, dans l'intérieur duquel on peut épuiser au-dessus du béton et poser à sec les premières assises de la maçonnerie.

Pour la construction des *caissons sans fond*, on emploie le bois ou le fer, suivant le degré d'étanchéité que l'on désire obtenir. Au viaduc de Nogent-sur-Marne, construit pour la traversée de la vallée de la Marne par le chemin de fer de Paris à Mulhouse, M. Pluyette a établi un *caisson sans fond* en tôle pour la construction de la pile en rivière sur laquelle viennent retomber des voûtes en plein cintre de 25 m. de rayon. Ce *caisson* très-étanche a permis de descendre les maçonneries aussi bas que possible au-dessous du niveau de l'eau, et d'exécuter en libages le parement extérieur du massif de fondation.

Les *caissons* en tôle présentent un avantage sur ceux en bois, sous le rapport de la rapidité et de la facilité avec laquelle on peut épuiser l'eau qu'ils contiennent ; mais ils ont l'inconvénient de manquer d'orifices pour l'écoulement des laitances qui se forment au fur et à mesure que l'on coule le béton, et d'exposer le massif immergé aux *flaques* ou à être vicié en détail.

Le pont construit sur le Rhin, à Kehl, pour établir la communication entre les voies ferrées de France et de Prusse, a été fondé au moyen de *caissons* en tôle, sur lesquels on a élevé la maçonnerie au fur et à mesure de la descente dans les graviers qui forment le fond du lit du fleuve jusqu'à des profondeurs de 20 à 30 mètres.

— Archit. D'après les théoriciens qui veulent que la cabane de bois des peuples primitifs ait servi de type à l'architecture classique, les *caissons* auraient eu pour origine les renforcements que laissent entre elles les solives d'un plafond. Il résulterait de là, suivant Quatremère de Quincy : 1^o que la forme des *caissons* ne saurait être aussi arbitraire qu'il a plu à bien des décorateurs de le croire, et que celle qui se rapprochera le plus du système de la charpente sera la plus conforme à la vérité comme au bon goût ; 2^o que la disposition des *caissons* et leur emploi doivent dépendre des besoins et de la convenance des lieux, et qu'on ne doit jamais les appliquer à tout ce qui ne comporte pas l'idée de plafond ou de couverture ; 3^o que la décoration des *caissons*, de quelque manière qu'on les fasse, doit être telle qu'on puisse supposer possible dans la réalité tout ce que l'on se permet dans l'imitation.

Le point de départ admis, ces trois principes devraient, en effet, guider les architectes ; mais l'examen des monuments des différents âges montre combien ils ont été méconnus dans la pratique. Les formes de *caissons* sont extrêmement variées. La forme généralement adoptée dans les édifices romains des beaux siècles est la forme carrée : c'est celle que nous offrent le panthéon d'Agrippa, les arcs de triomphe et les soffites du temple de Mars Vengeur, etc. Les *caissons* en forme de losange ou de carré long n'ont guère été employés que par les modernes ; en revanche, on trouve des exemples fréquents, à toutes les époques, de *caissons* circulaires, hexagones ou octogones. On voit, dans les monuments de Balbek et de Palmyre, des *caissons* qui présentent les combinaisons les plus capricieuses et les plus irrégulières.

« Au milieu de tous les compartiments subdivisés qui les composent », dit Quatremère, l'on cherche en vain la forme essentielle du *caisson* ; elle disparaît, confondue

dans toutes les figures que l'artiste s'est plu à y tracer, et l'on croit voir dans tous ces entrelacs plutôt le dessin fantastique d'un pavé ou d'une mosaïque que la représentation des solives d'un plancher. Ce genre d'abus a été porté par les modernes à un degré bien plus incroyable... Il n'est point de formes régulières, grotesques et tourmentées que le délire des architectes n'ait enfantées dans le dessin de ces *caissons*. Losanges, guillochis, entrelacs les plus ridicules, mélange monstrueux et choquant de toutes les figures géométriques, contre-sens absurdes d'exécution, invraisemblance de détails, incohérence d'objets, impossibilité même d'exister sans les ressorts cachés et la supercherie d'un mécanisme maladroit : voilà ce que l'on voit dans une multitude de plafonds en bois, dont les compartiments bizarres n'appartiennent à aucun ordre de choses. Le dernier siècle épuisa dans ce genre toute la fécondité du mauvais goût. » Tout en faisant la part du classicisme exagéré qui a inspiré ces réflexions, on ne peut méconnaître que certains architectes ne soient tombés dans le maniérisme et l'incohérence, sous prétexte d'innover dans le dessin des *caissons*. Voici, d'après les monuments les plus remarquables, quels sont les principes généralement observés dans ce genre d'ornements :

Dans les plafonds des entablements des ordres, le *caisson* a d'ordinaire presque toute la largeur du modillon ; mais, dans le plafond d'une salle, la proportion la plus heureuse consiste à donner aux *caissons* le double de la largeur des solives : c'est le rapport que Serlio a observé dans son beau plafond de la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise. Dans les voûtes, la dimension des *caissons* peut être plus considérable encore relativement aux pleins ou aux solives qui les séparent. Tantôt le *caisson* ne forme qu'un renforcement simple, comme au plafond de Sainte-Marie-Majeure, à Rome, et de la bibliothèque de Saint-Marc ; tantôt il est formé de deux ou de trois degrés qui vont diminuant de largeur ou d'épaisseur à mesure qu'ils approchent du fond, comme sont les *caissons* du temple de la Paix et du Panthéon, à Rome.

La peinture et la sculpture ont concouru de tout temps à la décoration des *caissons*. Le temple d'Eleusis, celui de Thésée à Athènes, et le Panthéon, avaient des *caissons* à fond bleu, sur lequel se détachaient des étoiles d'or. On trouve encore des traces de peinture et de dorure appliquées à ce genre d'ornements dans plusieurs édifices romains. Saint-Pierre de Rome est, de tous les monuments modernes, celui où la décoration des *caissons* a le plus de richesse : on y a employé des marbres précieux rehaussés par l'éclat de l'or et des couleurs les plus vives. Les ornements dont la sculpture revêt les *caissons* sont très-variés : celui qu'on emploie le plus fréquemment pour le fond est une espèce de fleuron ou de rosace qui, dans les monuments d'un goût pur, n'exécute jamais en saillie la hauteur du renforcement. A la place de cette rosace on rencontre, dans beaucoup d'édifices, de petits bustes, des figures allégoriques, des mascarons, des patères, des attributs de toute espèce. Les degrés qui forment les renforcements des *caissons* et les plates-bandes ou solives qui les séparent sont susceptibles aussi de recevoir des ornements ; mais il importe que ces ornements soient légers, pour mieux faire valoir le motif essentiel de la décoration, qui a sa place marquée au fond même du *caisson*. Les châteaux de Chambord, de Fontainebleau, de Versailles, l'Hôtel de ville de Paris, le Panthéon, les églises de Notre-Dame de Lorette et de Saint-Vincent-de-Paul offrent des *caissons* très-variés dans leurs formes et leur ornementation.

CAISSOTE s. f. (kè-so-te). Casserole. *Un vieux mot.*

CAISSOTTI DE SAINT-VICTOR (Ch.-Louis), jurisconsulte et homme politique italien, né en 1694, mort en 1779, débuta dans la carrière du barreau et devint, en 1750, ministre d'Etat de Charles-Emmanuel III. C'est lui qui rédigea la partie civile du code Victorin.

CAISTOR, ville d'Angleterre, comté et à 25 kilom. N.-E. de Lincoln ; 2,309 hab. Ville très-ancienne, fondée, croit-on, par le Saxon Hengist. Château de construction anglo-saxonne.

CAITAIA s. m. (ka-i-ta-ia — nom brésilien). Mamm. Nom vulgaire du saïmiri.

CAIT-BEY, vingt-sixième sultan des mameluks circassiens, mort en 1496. Acheté comme esclave en Circassie, il fut amené en Egypte, affranchi par Malek-al-Daher-Giacmak, et ne tarda pas à signaler son mérite au milieu des révolutions qui déchiraient alors ce pays. Les mameluks, ayant renversé le sultan d'Egypte, Timur-Bogha (1468), choisirent pour son successeur Cait-Bey, qui occupa le trône pendant vingt-neuf ans. Bienfaisant, éclairé, courageux, il se montra digne de sa haute fortune. Il vainquit Bajazet II, prince de Mésopotamie, comprima la révolte des esclaves éthiopiens, et, par la modération de sa conduite, il sut apaiser et maintenir sous sa puissance les différents partis entre lesquels étaient divisés les turbulents mameluks. Enfin, il fit construire un grand nombre d'édifices religieux et utiles, et il mérita les éloges unanimes de tous les historiens arabes, ses contemporains.

CAITHNESS (comté de), division administrative de l'Ecosse, à son extrémité N.-E., bornée à l'O. par le comté de Sutherland, à l'E. et au S. par la mer du Nord, au N. et au N.-O. par l'Océan Atlantique. Superficie 160,100 hectares, dont le quart seulement est en cultures ; le reste, presque complètement stérile, est occupé par des montagnes à l'O. et au S., par des sables et des marais au N. et à l'E. ; 36,643 hab. Capitale, Wick ; villes principales, Thurso et Cannisbay. Le sol produit de l'avoine, des pommes de terre et des pâturages qui nourrissent un nombreux bétail ; ses habitants, d'origine scandinave, parlent l'anglais, et non le gaélique ; ceux des côtes se livrent à la pêche des harengs. Le comté nomme un député et donne le titre de comte à la famille de Sinclair.

CAITHNESS (James SINCLAIR, comte de), inventeur anglais, né en 1821. Il est lieutenant du comté de Caithness, a exercé une charge de cour sous l'administration de lord Palmerston, et siège dans la chambre des lords depuis 1858. Le comte de Caithness figure ici comme inventeur d'une locomotive destinée à marcher sur les routes macadamisées ordinaires, machine qu'il conduit lui-même. On lui doit encore le perfectionnement d'un métier à tisser les lacets, qui est maintenant employé dans les fabriques du Lancashire.

CAITIER s. m. (ka-i-tié). Bot. Plante d'Amérique dont les graines rouges servent aux nègres pour se faire des colliers.

CAITIF, IVE adj. et s. (kè-tif, i-ve). Ancienne forme du mot *CAPTIF*.

CAITIVEL adj. m. (kè-ti-vèl). Chétif, misérable. *Un vieux mot.*

CAITIVETÉ s. f. (kè-ti-ve-té). Ancienne forme du mot *CAPTIVITÉ*.

CAITIVISSON s. f. (kè-ti-vi-son — rad. *caitif*). Prison, captivité ; misère. *Un vieux mot.*

CAÏUMARATH, Adam, ou le premier homme et le premier roi dans la religion des Perses. Suivant la tradition, il vécut mille ans et en régna cinq cent soixante. On en fait un magicien, et, par conséquent, on le regarde comme l'inventeur de la magie. Des savants de l'Asie donnent une autre origine à Caïumarath ; ils en font un fils d'Adam. Notre premier père, disent-ils, s'étant endormi, crut caresser Ève, et cette illusion produisit une plante, laquelle devint un homme ; cet homme était Caïumarath.

CAÏUS, fils de Marcus Agrippa et de Julie, fille d'Auguste, né à Rome l'an 734 de sa fondation, c'est-à-dire dix-neuf ans avant notre ère. Il fut adopté par Auguste, à l'âge de trois ans, nommé consul à quinze, fait prince de la jeunesse et envoyé en Germanie pour y servir sous les ordres de Tibère. A son retour, il fut chargé, en qualité de proconsul, de se rendre en Asie. Il se conduisit brillamment dans deux expéditions qu'il fit contre les Arméniens ; mais, pendant la seconde, il fut blessé traitreusement par Addon, gouverneur de la ville d'Artagrate, dans une conférence avec ce dernier, et, depuis lors, sa santé ne cessa de s'affaiblir. Rappelé par Auguste, il reprit la route de Rome, malgré ses répu gnances à y revenir, et il mourut en chemin dans la ville de Lyznire en Lycie, âgé seulement de vingt-trois ans. D'après Tacite et Dion, Livie et Tibère, qui redoutait en lui un compétiteur, furent soupçonnés de ne pas être restés étrangers à sa mort.

CAÏUS ou **GAÏUS**, disciple de saint Paul, reçut chez lui cet apôtre lorsqu'il vint à Corinthe, et le suivit jusqu'à Ephèse. Là, dans une sédition excitée par l'orèvre Démétrius, Caïus fut entraîné sur le théâtre de la lutte et y courut de grands dangers. Origène affirme qu'il devint ensuite évêque de Thessalonique.

CAÏUS, théologien, vivait au temps d'Antonin-Caracalla, fils de Sévère. Eusèbe dit de Caïus qu'il était très-éloquent, et ne lui attribue aucun degré dans le ministère ecclésiastique. Mais, selon Photius, Caïus aurait été prêtre de l'Eglise de Rome sous les papes Victor et Zéphyrin ; Photius cite même une note d'un anonyme plus ancien que lui, où il est dit que Caïus était prêtre et demeurait à Rome. Au rapport du même auteur, Caïus avait été ordonné, vers 210, évêque des nations, pour aller prêcher la foi dans les pays infidèles, sans avoir aucun diocèse limité. Il y a aussi quelque raison de croire qu'il fut un des disciples de saint Irénée ; car, à la fin des *Actes* de saint Polycarpe, on lit ces mots : « Ceci a été transcrit sur la copie de saint Irénée, disciple de Polycarpe, par Caïus, lequel a conversé avec Irénée. » Mais ce qui a rendu Caïus justement célèbre, c'est sa dispute avec Procle ou Proculus, un des chefs des montanistes. On pense que ce Procle est le même qui avait écrit contre les valentiniens, et dont Tertullien loue l'éloquence et la vertu. Cette fameuse conférence de Caïus avec Procle eut lieu sous le règne de Caracalla ; Caïus avait pour but de convaincre Procle de la fausseté des nouvelles prophéties de Montan. Caïus écrivit un livre sur cette discussion, en grec probablement, puisque Eusèbe en rapporte plusieurs fragments sans dire qu'il les eût traduits du latin. Cet ouvrage existait encore du temps d'Eusèbe et de saint Jérôme ; malheureusement il n'est pas venu jusqu'à nous. Eusèbe dit que Caïus, en reprenant dans cet

écrit la témérité des montanistes, qui ajoutaient aux anciennes Ecritures les prophéties de Montan, de Priscille et de Maximille, compte seulement treize épîtres de saint Paul, et ne parle point de l'épître aux Hébreux. Cet historien a emprunté au livre de Caius une foule de détails sur les tombeaux des apôtres, fondateurs de l'Eglise de Rome, dont l'un, dit-il, est au Vatican, et l'autre sur le chemin d'Ostie. Sur le rapport de Caius, Eusèbe raconte encore que l'apôtre saint Philippe mourut et fut enterré à Hiéracle, que ses quatre filles s'étaient conservées vierges jusque dans la vieillesse, et qu'elles avaient prophétisé dans cette même ville; que saint Jean l'évangéliste portait au front une corne et fut enterré à Ephèse. Eusèbe cite un autre endroit de ce dialogue, au sujet des millénaires; Caius soutient que ces révélations, qui servaient de base à leurs idées, n'étaient pas de saint Jean l'apôtre, mais de Cérinthe. En effet, Cérinthe composa une Apocalypse.

Outre la conférence avec Procle, Caius écrivit un traité spécial contre Cérinthe, pour réfuter les idées de cet hérétique touchant le règne de mille ans. On lui a attribué aussi un livre intitulé *le Labyrinthe*, et un discours sur la substance de l'univers. Photius le désigne comme auteur de cet ouvrage, en se fondant sur une note d'un écrivain anonyme. Ces deux livres ont pour objet la réfutation des idées de Platon et d'un nommé Alcinoüs; l'auteur cherche aussi à démontrer que la nation juive est beaucoup plus ancienne que celle des Grecs. On y trouve des propositions comme celles-ci : l'homme est composé de feu, de terre et d'eau; il a une âme qui a la figure du corps humain; quant au Christ et à sa génération, ce sont à peu près les idées chrétiennes. Photius donne comme sortant de la plume du même Caius un traité contre l'hérésie d'Artemon.

CAIUS (saint), vingt-deuxième pape, de 283 à 295. Dalmate d'origine et proche parent de l'empereur Dioclétien, il fut appelé à succéder à saint Eutychien. Quand éclata la persécution ordonnée par Dioclétien, il s'enfuit de Rome, et aussi courageux alors qu'il avait été prudent, il ne cessa, du fond de l'Asie où il s'était caché, d'encourager les confesseurs et les martyrs. On ignore par quels actes Caius signala son passage au souverain pontificat; toutefois on lui attribue l'usage de s'élever à l'épiscopat que les prêtres ayant préalablement passé par les sept ordres inférieurs.

CAIUS (Thomas), théologien anglais, mort en 1572. Il fut placé à la tête du collège d'Oxford, et on lui doit : une traduction anglaise d'une *Paraphrase sur saint Marc* d'Erasme, d'autres traductions d'ouvrages grecs, et une dissertation intitulée : *Assertio antiquitatis Oxoniensis Academiae*.

CAIUS, KAYE ou KEY (Jean), médecin anglais, né à Norwich en 1510, mort en 1573. Après avoir commencé ses études de médecine à Cambridge, il partit en 1529 pour l'Italie, afin de se perfectionner dans son art. Arrivé à Padoue, il assista aux leçons de Montanus, et, après s'être fait recevoir docteur dans cette ville, il revint en Angleterre en 1544. La réputation qu'il s'acquit bientôt lui valut d'être successivement le premier médecin d'Edouard VI et des reines Marie et Elisabeth. Caius fit reconstruire à ses frais l'ancien collège de Gonville, à Cambridge, et il y fonda vingt-trois bourses pour les étudiants pauvres. On lui doit la découverte de quelques manuscrits inconnus d'Hippocrate et de Galien. Il a donné des éditions d'ouvrages de médecine, telles que : *De medendi methodo*, ex *Cl. Galeni Pergameni et Joannis Baptiste Montani*, etc. (Bâle, 1544, in-8°); *Cl. Galeni Pergameni libri aliquot graece*, etc. (Bâle, 1544, in-8°). Parmi les ouvrages de sa composition, nous citerons : *De ratione victus secundum Hippocratem* (1550, in-8°); *De canibus britannicis* (1570); *De rariorum animalium et stirpium historia* (1570); *De antiquitate Cantabrigiensis academiae libri duo* (Londres, 1568), etc.

CAIUS MUTIUS, architecte romain, qui vivait dans le 1^{er} siècle avant notre ère, fut chargé par Marius de construire le temple de l'Honneur et de la Vertu. Dans l'ancienne enceinte de Rome, près de l'église Saint-Eusèbe, on voit quelques ruines qu'on croit être celles de ce temple.

CAIUS POSTHUMIUS, architecte romain, contemporain d'Auguste, était un affranchi qui s'acquit une grande réputation en faisant aux environs de Naples, avec son élève Cocceius Auctus, diverses constructions dont Agrippa l'avait chargé. C'est lui qui fit creuser, dans les rochers, les routes souterraines qui vont, l'une de Naples à Pouzzole, l'autre du lac Arverno à Cumès. Quelques écrivains lui ont attribué le percement de la célèbre voie romaine connue aujourd'hui sous le nom de *Grotte de Paustippe*, qui a 130 pas de longueur sur 30 de largeur et 50 de hauteur; mais d'autres écrivains prétendent qu'elle fut creusée par les habitants de Cumès antérieurement au siècle d'Auguste.

CAIUS, jurisconsulte romain. V. GAIUS.

Caius Gracchus, tragédie en trois actes de M.-J. Chenier. V. GRACCHUS.

Caius Gracchus, tragédie italienne de Monti. V. GRACCHUS.

CAIVE s. f. (kè-ve — lat. cavea, fosse). Caverne, loge. || Vieux mot.

CAIZ s. m. (kè). Ancienne forme du mot QUAL.

CAJAC s. m. (ka-jak). Hist. Gentilhomme d'un corps de marine fondé en 1663 par Cajac, seigneur de Ham. || On les appelait aussi VERMANDOIS.

CAJACE s. f. (ka-ja-se). Navig. Petite barque employée à la navigation sur le Nil.

CAJADO (Hermicus ou Henri, d'après Erasme), poète portugais, mort en 1508. Il s'adonna d'abord à l'étude de la jurisprudence, que lui enseigna son parent Nonius Cajado, puis s'occupa presque entièrement de poésie et des belles-lettres. Désireux de connaître le célèbre Ange Politien, il se rendit à Florence, au moment même où celui-ci venait de mourir (1494). Cajado n'en fit pas moins un long séjour en Italie et entra en relations avec les hommes les plus distingués du temps, notamment avec Philippe Borsallo. On a de Cajado des poésies latines, très-vantées par ce dernier ainsi que par Erasme, et qui ont été publiées sous le titre de *Ecloga et silva et epigrammata* (Bologne, 1501, in-4°).

CAJAN s. m. (ka-ja-n). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des phaséolées, comprenant deux espèces, confondues autrefois avec les cytises, et originaires, l'une de l'Amérique, l'autre de l'Asie tropicale.

CAJANÉ, ÉE adj. (ka-ja-né — rad. *cajan*). Bot. Qui ressemble à un cajan; qui se rapporte au cajan.

— s. f. pl. Section de la tribu des phaséolées, dans la famille des légumineuses, ayant pour type le genre cajan.

CAJANI (Angelo), mathématicien italien, qui vivait au xvi^e siècle, est le premier qui ait traduit en italien les œuvres d'Euclide, publiées sous le titre de *I quindici libri degli elementi di Euclide*, etc. (Rome, 1545, in-8°).

CAJANO ou POGGIO-A-CAJANO, village du royaume d'Italie, province de 18 kilom. N.-O. de Florence, sur l'Ombroze; 709 hab. Belle villa d'Ambra construite par Laurent de Médicis, sur les dessins de San-Gallo, et renfermant de magnifiques peintures d'André del Sarto et du Pontorno.

CAJANTE s. f. (ka-ja-n-te). Etoffe appelée aussi PLOMETTE, qui se fabriquait en Flandre.

CAJANUS (Daniel), géant finlandais, né en 1703 à Kajana, d'où il prit son nom, mort en Hollande en 1743, n'avait pas moins de 2 m. 40. Il parcourut toute l'Europe en se montrant pour de l'argent, et amassa une fortune considérable, qu'il laissa en mourant à des établissements de bienfaisance. C'était montrer surabondamment qu'il n'était pas moins grand au moral qu'au physique. Lors de son passage à Potsdam, le roi Frédéric-Guillaume eut un instant l'idée de l'enrôler dans la garde, célèbre par la taille des soldats qui la composaient; mais le prince dut renoncer à cette idée grandiose par l'étrange raison que la taille exceptionnelle de Cajanus jetterait du discrédit sur tout le régiment. Il en est de la grandeur comme de la vertu : faut de la grandeur, pas trop n'en faut. Notre géant finlandais se consola de cette disgrâce en faisant faire son portrait de taille naturelle, qu'il dédia au régiment dont il n'avait pu faire partie. C'était se plaindre eloquemment de cette grandeur qui l'attachait au rivage. Lorsque Cajanus mourut, on le mit dans un cercueil qui avait 3 m. de long, et le géant Cajanus, comme beaucoup d'autres grands hommes, fut plus grand après sa mort que pendant sa vie.

CAJARC, bourg de France (Lot), ch.-l. de cant., arrond. et à 25 kilom. S.-O. de Figeac; pop. aggl. 1,130 hab. — pop. tot. 1,917 hab. Vieille tour dans l'intérieur de la ville, et dans le voisinage, ruines d'un hôpital muré où l'on enfermait les lépreux.

CAJASEIRA s. m. (ka-ja-sé-i-ra — n. brésil.). Bot. Grand arbre fruitier du Brésil, appartenant à la famille des térébinthacées.

— Encycl. Le *cajaseira* (*spondias venulosa*) est un arbre gigantesque qui se reproduit par bouture, soit qu'on l'extrait des branches, soit qu'on l'extrait des racines. Il offre cette particularité que, lorsqu'on arrache un vieux arbre, chaque racine pousse un rejeton, de sorte qu'en peu de temps on voit autour de l'arbre abattu, et à une distance considérable, un bouquet de rejetons de la même espèce. Ces petites racines donnent naissance, à leur extrémité, à des pommes de terre qui croissent en longueur comme celles du manioc. Les indigènes en mangent dans les temps de famine. L'écorce présente des rides longitudinales très-profondes, formant une superficie hérissée. Intérieurement, elle est de couleur rose, très-compacte et cependant facile à travailler, pouvant se prêter admirablement à la confection des planches pour les petites gravures. Ses fruits, d'un jaune vif et gros comme des pruneaux allongés, sont agréables au goût et d'un parfum délicat, et fournissent une boisson alcoolique recherchée sous le nom d'eau-de-vie de *caja*.

CAJAZZO, ville du royaume d'Italie, dans la Terre de Labour, district et à 20 kilom. S. de Piedimonte, près du Volturne; 3,981 hab. Agréablement située sur une colline, Cajazzo

est défendue par un château fort construit par les Lombards, et possède une cathédrale remarquable. Récolte de bons vins.

CAJEPUT s. m. (ka-je-putt — de *cajaputa*, nom malais). Bot. Huile que l'on extrait du mélaleuque à bois blanc. || Arbre même qui produit cette huile : *L'huile de CAJEPUT est réputée stimulante*. (C. D'Orbigny.)

— Encycl. Le *cajeput* (*mela-leuca leucodendron*) sert dans les Indes à la préparation d'une essence qu'on obtient en distillant les feuilles de cette plante avec de l'eau. Cette essence était jadis fort employée en médecine, soit pour l'usage externe, soit pour l'usage interne. On ne s'en sert presque plus de nos jours. L'essence de *cajeput* se rencontre difficilement pure, à moins qu'on ne l'achète des mains de droguistes en gros. Telle qu'elle est introduite en Europe, elle présente une coloration verte légère, qui ressemble à celle d'une dissolution de chlorure chromique. Cette coloration est due à la présence d'une résine que l'essence contient en très-petite quantité.

La couleur verte de l'huile essentielle de *cajeput* impure est en partie due au cuivre dont on peut y démontrer la présence, et qui provient soit des vases de cuivre dans lesquels les Indous pratiquent leur distillation, soit d'une sophistication volontaire ayant pour but de conserver à l'huile sa coloration verte. Au bout de quelques temps, en effet, l'huile non falsifiée passe du vert au brun rougeâtre par suite d'un phénomène d'oxydation, et cesse alors d'être vendable pour les usages médicaux. On ne peut douter cependant que l'essence n'ait par elle-même une couleur verte, puisqu'elle conserve cette nuance même lorsqu'on l'a débarrassée de tout le cuivre qu'elle contient, à l'aide d'un courant d'hydrogène sulfuré.

L'essence de *cajeput* est principalement formée par l'hydrate d'un hydrocarbure isomérique avec l'essence de térébenthine. Sa densité égale 0,96 à 10 degrés centigrades. Lorsqu'on la soumet à la distillation fractionnée, les deux tiers du liquide passent entre 175 et 178 degrés. C'est le dihydrate de *cajeputène*. Au-dessus de cette température, il passe une petite quantité de produits de décomposition probablement dont le point d'ébullition s'élève jusqu'à 240 degrés. A 240 degrés, il reste un résidu verdâtre qui renferme une matière carbonée et du cuivre métallique. Ce résidu abandonné à l'alcool une résine verte, soluble dans la portion de l'essence qui distille entre 175 et 178 degrés, à laquelle elle restitue sa couleur verte primitive.

CAJEPUTÈNE s. m. (ka-je-put-è-ne — rad. *cajeput*). Chim. Carbone d'hydrogène isomère de l'essence de térébenthine, que l'on prépare au moyen de l'essence de *cajeput*.

— Encycl. 1. *Cajeputène* et ses isomères. Le *cajeputène* s'obtient en même temps que deux hydrocarbures isomères, lorsqu'on chauffe pendant une demi-heure l'hydrate de *cajeputène* avec de l'anhydride phosphorique et qu'on distille ensuite; il passe entre 160 et 175 degrés centigrades, tandis que l'isocajeputène distille entre 176 et 178 degrés centigrades et le paracajeputène de 310 à 316 degrés centigrades.

Le *cajeputène* répond à la formule C₁₀H₁₆ (anc. not. C₂₀H₃₂). Il ne s'altère pas à l'air, et l'iode est sans action sur lui à la température ordinaire; mais à chaud, sous l'influence de ce réactif, il perd de l'hydrogène et se convertit en une huile brune et visqueuse. Une huile également brune et visqueuse se produit lorsqu'on fait agir le brome sur le *cajeputène*. Cette dernière action est extrêmement vive. Sous l'influence de l'acide chlorhydrique gazeux, le *cajeputène* forme un liquide d'une belle couleur violette, qui n'abandonne pas de cristaux même à — 10 degrés centigrades. Un mélange d'acide sulfurique et d'acide azotique ordinaires agit sur cet hydrocarbure avec violence, et produit une résine jaune et amère. Le *cajeputène* est insoluble dans l'alcool. L'éther et l'essence de térébenthine le dissolvent facilement.

L'isocajeputène répond également à la formule C₁₀H₁₆ (anc. not. C₂₀H₃₂). On l'obtient, comme il a été dit à l'occasion du *cajeputène*, ou encore en distillant l'hydrate de *cajeputène* avec l'acide sulfurique concentré. Il constitue une huile qui bout entre 176 et 178 degrés centigrades, d'une odeur moins agréable que celle du *cajeputène*, et qui devient très-piquante et aromatique par le contact prolongé de l'air atmosphérique, lequel communique en même temps à l'hydrocarbure une couleur jaune. Sa densité égale 0,857 à 10 degrés centigrades, et sa densité de vapeur a été trouvée égale à 4,82 ou à 4,52.

L'iode, le brome et le mélange d'acides sulfurique et azotique agissent sur l'isocajeputène comme sur le *cajeputène*; mais l'acide sulfurique, l'acide chlorhydrique et l'acide azotique dilués, qui sont sans action sur ce dernier corps, transforment au contraire l'isocajeputène en un liquide visqueux et noirâtre. Comme le *cajeputène*, l'isocajeputène est insoluble dans l'eau et l'alcool, et miscible en toute proportion avec l'éther et l'essence de térébenthine.

— Paracajeputène. Le paracajeputène est un polymère des deux hydrocarbures précédents. Sa formule est C₂₀H₃₂ (anc. not. C₄₀H₆₄). On l'obtient, comme nous l'avons déjà dit, en recueillant les portions qui passent entre 310 et 316 degrés, lorsqu'on distille l'hydrate de cu-

jeputène avec l'anhydride phosphorique. C'est un liquide visqueux, d'une couleur jaune citron et dichroïque. Sa densité de vapeur a été trouvée par l'expérience égale à 7,96; sa densité théorique pour la formule C₂₀H₃₂ étant 9,43, il est probable que ce corps se décompose à la haute température à laquelle on est obligé de le chauffer pour déterminer sa densité de vapeur, et que c'est là la cause de l'immense différence qui sépare la densité observée de la densité théorique.

Au contact de l'air, le paracajeputène s'oxyde rapidement; il prend alors une couleur rouge et sa consistance devient résineuse. Un mélange d'acide sulfurique et d'acide azotique n'agit pas sur lui avec autant de violence que sur ses deux isomères. L'acide chlorhydrique gazeux le transforme en un liquide visqueux et brun qui n'abandonne pas de cristaux à — 10 degrés centigrades. Il est insoluble dans l'eau et l'alcool, et très-soluble dans l'essence de térébenthine et l'éther.

— Dichlorhydrate, C₁₀H₁₆. 2HCl (anc. not. C₂₀H₃₂Cl₂). Lorsqu'on fait passer un courant d'acide chlorhydrique à travers de l'essence de *cajeput* rectifiée, mêlée avec un tiers de son volume d'alcool ou d'acide chlorhydrique liquide concentré, on obtient de beaux groupes de cristaux disposés en rayons autour d'un centre commun, qui fondent à 55 degrés et se solidifient à 30 degrés. Ces cristaux n'ont ni odeur ni saveur; à la distillation sèche, ils abandonnent de l'acide chlorhydrique qui commence à se dégager vers 60 degrés, et se décomposent en plusieurs corps, au nombre desquels se trouve le monochlorhydrate

C₁₀H₁₆Cl (anc. not. C₂₀H₃₂Cl).

On enlève aussi au dichlorhydrate la moitié de son acide chlorhydrique en le chauffant avec de la potasse aqueuse ou alcoolique. L'eau ne le dissout pas. L'alcool le dissout peu à froid, et mieux à chaud; l'éther le dissout facilement.

II. Composés du *cajeputène* considéré comme radical. Le *cajeputène* fonctionne à la manière d'un radical tétramérique. Il donne, avec le brome, l'acide chlorhydrique et l'eau des composés qui correspondent à son atomité maxima, et des produits non saturés dans lesquels il manifeste une capacité de saturation égale à 2. Le paracajeputène, C₂₀H₃₂, résultant de l'union des deux radicaux tétramériques C₁₀H₁₆ devrait être hexatomique, et tout porte à croire qu'il l'est en effet, puisque son isomère, le térébenthène, dérivé de l'essence de térébenthine, manifeste une atomité égale à 6; mais jusqu'ici on ne connaît que des dérivés non saturés de ce corps, dans lesquels il fonctionne comme divalent seulement. Dans le tableau suivant sont groupés méthodiquement les dérivés du *cajeputène* et du paracajeputène; pour éviter les complications, nous y employons exclusivement les formules atomiques :

DÉRIVÉS DU CAJEPUTÈNE OU DE L'ISOCAJEPUTÈNE.

Composés saturés.	Composés non saturés.
C ₁₀ H ₁₆ Br ₄ .	C ₁₀ H ₁₆ Cl ₂ .
Tétrabromure de <i>cajeputène</i> .	Dichlorure de <i>cajeputène</i> .
C ₁₀ H ₁₆ 2 H ₂ O.	C ₁₀ H ₁₆ H ₂ O.
Dihydrate de <i>cajeputène</i> .	Monohydrate de <i>cajeputène</i> .
C ₁₀ H ₁₆ H ₂ Cl ₂ .	C ₁₀ H ₁₆ HCl.
Dichlorhydrate de <i>cajeputène</i> .	Monochlorhydrate de <i>cajeputène</i> .
	C ₁₀ H ₁₆ HI.
	Monoiodyhydrate de <i>cajeputène</i> .

DÉRIVÉS DU PARACAJEPUTÈNE.

Dérivés saturés.	Dérivés non saturés.
—	C ₂₀ H ₃₂ H ₂ O 5.
	Monohydrate de paracajeputène.

A ces composés il faut ajouter l'iodhydrate hydraté, C₂₀H₃₂ I₂O, que l'on pourrait peut-être considérer comme un dérivé saturé du paracajeputène; il serait, dans cette hypothèse, la diiodhydrine du trihydrate inconnu : C₂₀H₃₂ 3H₂O.

C₂₀H₄₂ 3H₂O + 2H₂O — 2HI = C₂₀H₃₂ H₂O 2HI

Hydrate saturé Eau. Acide Diiodhydrine.

de paracajeputène. iodhydrique.

10 Composés saturés de *cajeputène* ou d'isocajeputène. Ces composés, indiqués dans la première colonne du tableau, renferment le radical C₁₀H₁₆; mais, comme nous ignorons si le radical y entre dans l'état qu'il affecte dans le *cajeputène* ou dans celui qu'il affecte dans l'isocajeputène, nous les indiquons par le nom dubitatif : composés de *cajeputène* ou d'isocajeputène.

Dibromure, C₁₀H₁₆ Br₄ (anc. not. C₂₀H₃₂ Br₈). On l'obtient en faisant agir directement le brome sur l'huile de *cajeput*. A cet effet, on fait tomber le brome goutte à goutte dans cette essence préalablement rectifiée. Une vive action se manifeste, et les parois du vase se recouvrent d'aiguilles jaunes qui se redissolvent d'abord. Si l'on continue l'addition du brome jusqu'à ce que de nouvelles portions de cet élément ne donnent plus de réaction, il se forme un liquide brun visqueux qui, après quelques semaines, laisse déposer une substance granuleuse. On exprime cette substance

et on la traite par l'alcool bouillant, pour la séparer d'une huile lourde insoluble dans ce liquide. L'alcool, en se refroidissant, dépose le bromure de *cajeputène* sous forme de cristaux mous, d'un éclat gras, qui ressemblent beaucoup à la cholestérine.

Le dibromure de *cajeputène* fond à 600 centigrades, et ne reprend l'état solide qu'à 320; il présente donc le phénomène de la surfusion. Lorsqu'on le distille, on obtient un liquide qui cristallise de nouveau dans les parties froides de la cornue. L'alcool bouillant et l'éther le dissolvent. Une solution aqueuse de potasse ne l'altère pas à l'ébullition.

L'huile de cajeput rectifiée donne, lorsqu'on l'agit avec l'eau de brome, une résine d'où l'on peut extraire une substance cristallisée en petits prismes blancs déliquescents et facilement décomposables.

Un autre composé bromé (probablement le bromhydrate, analogue à l'iodhydrate) se produit par un procédé analogue à celui qui fournit l'iodhydrate.

Ces deux derniers bromures n'ont point été analysés.

Dihydrate. C¹⁰H¹⁶, 2H²O + aq (anc. notation C²⁰H³², 4H²O). Il se produit lorsqu'on fait agir l'acide sulfurique étendu d'eau sur le monohydrate de *cajeputène*, ou même sur l'huile brute de cajeput. On ajoute deux parties d'acide sulfurique dilué à une partie d'huile brute, et l'on agite le mélange pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que le liquide ait acquis une nuance jaune. On abandonne alors le mélange à lui-même pendant dix jours environ, au bout desquels on trouve des touffes de cristaux déposés sur les parois du vase qui renferme le liquide. Ces cristaux se dissolvent un peu dans l'alcool froid, et beaucoup plus dans le liquide bouillant. Ils fondent à 120°, et se solidifient à 85°. Distillés, ils donnent une huile qui se prend de nouveau en cristaux sur les parties froides de l'appareil. Cette matière doit être le dihydrate anhydre, C¹⁰H¹⁶, 2H²O (anc. not. C²⁰H³², 4H²O).

²⁰ Composés non saturés de *cajeputène* ou d'*isocajeputène*. Ces composés sont le bichlorure, le monohydrate, le monochlorhydrate et le moniodhydrate.

Bichlorure. C¹⁰H¹⁶Cl² (anc. not. C²⁰H³²Cl²). On obtient ce corps en soumettant l'essence de cajeput rectifiée à l'action du chlore naissant. A cet effet, on mêle cette essence avec de l'acide azotique étendu, et l'on dirige un courant de gaz acide chlorhydrique à travers le mélange. On voit bientôt alors se produire un abondant dégagement de chlore et de vapeur nitreuse, et, si l'on continue le courant gazeux pendant un temps suffisant, il tombe au fond du vase un liquide brun huileux, que l'on sépare des acides dont il est souillé, en le distillant sur de la potasse caustique. Le bichlorure de *cajeputène* a une odeur forte et peut être conservé pendant longtemps sans éprouver d'altération. La distillation, toutefois, le décompose en partie. Bouilli avec de l'azotate d'argent, il détone, et du chlorure d'argent prend naissance pendant la réaction.

Monohydrate. C¹⁰H¹⁶, H²O (anc. notation C²⁰H³², 2H²O). Ce corps est, comme nous avons eu déjà l'occasion de le dire (v. CAJEPUT), le principal constituant de l'huile de cajeput; il passe entre 175° et 178°, lorsqu'on soumet cette essence à la distillation, fractionnée; après plusieurs rectifications, il se présente sous la forme d'une huile incolore, dont le point d'ébullition est situé à 175° d'une manière constante. Sa densité est égale à 0,903 à 15°, et sa densité de vapeur a été trouvée par l'expérience égale à 5,33. Le calcul exige 5,33 pour la formule à deux volumes de vapeur. L'alcool, l'éther et l'essence de térébenthine le dissolvent aisément.

Exposé à l'air humide, le monohydrate de *cajeputène* se transforme à la longue en une huile rougeâtre, qui finit par acquérir une réaction acide bien prononcée. L'iode se dissout dans ce corps, et, dans certaines circonstances, donne naissance à des composés cristallisés. Le brome agit avec énergie et se comporte comme l'iode, quand les conditions de l'expérience sont les mêmes. Le chlore amène une élévation de température lorsqu'on le fait passer à travers l'huile de cajeput, mais la réaction s'arrête bientôt. On peut, toutefois, obtenir le chlorure de *cajeputène* en dirigeant un courant d'acide chlorhydrique gazeux à travers de l'acide azotique étendu, tenant en suspension de l'essence de cajeput, le chlore agissant alors à l'état naissant. Chauffé avec de l'acide phosphorique anhydre, le monohydrate de *cajeputène* perd son eau et se transforme en un mélange de *cajeputène*, d'*isocajeputène* et de paracajeputène. Le chlorure de zinc le déshydrate aussi, mais moins complètement. L'acide sulfurique très-concentré l'attaque peu à la température ordinaire; mais, si la température s'élève, il se dégage de l'anhydride sulfureux: l'huile noircit et finit par se décomposer complètement; si l'on arrête l'action à temps, on peut obtenir un acide sulfo-conjugué, dont le sel barytique est soluble dans l'eau. L'acide sulfurique enlève la moitié de son eau au monohydrate de *cajeputène*, à la température de l'ébullition, et donne naissance à de l'hydrate de paracajeputène. Le même acide étendu et bouillant donne lieu, au contraire, à un phénomène d'hydratation et détermine la formation du dihydrate, C¹⁰H¹⁶, 2H²O. + au

(anc. not. C²⁰H³², 4H²O + 2H²O). L'acide disulfurique (acide sulfurique de Nordhausen) donne naissance à un liquide épais et brun, qui bout à 360° environ. L'acide azotique fumant attaque vivement l'huile de cajeput à la température ordinaire, une oxydation se produit et de l'acide oxalique prend naissance. L'acide azotique étendu et bouillant produit le même effet; mais, à froid, son action oxydante ne se manifeste qu'au bout d'un temps fort long, par la coloration rouge qu'il communique à l'essence. Le peroxyde de plomb ne paraît pas attaquer le monohydrate de *cajeputène*; mais, lorsqu'on fait bouillir ce corps avec du permanganate potassique, ou avec un mélange d'acide sulfurique et de bichromate de potasse, il se forme un liquide épais et résineux. En présence de la potasse aqueuse, ou mieux de la potasse fondue, il donne un sel alcalin dont on peut précipiter un acide résineux par l'acide chlorhydrique. Avec le sodium, l'huile de cajeput donne une masse cristalline soluble dans l'eau et l'alcool, qui consiste en un mélange de soude et d'une substance organique, que les acides précipitent de sa solution alcaline sous la forme d'une résine odorante.

Lorsqu'on fait passer de l'huile de cajeput en vapeur sur de la chaux sodée, portée au rouge, il distille une huile jaune dont l'odeur est tout autre que celle de l'essence primitive; on trouve en outre, à la fin de l'opération, que la chaux sodée s'est carbonatée, et qu'il s'est déposé du charbon dans la masse. L'huile jaune soumise à la distillation fractionnée donne un produit volatil entre 180° et 185° centigrades, et dont les analyses fournissent des nombres qui concordent à peu près avec ceux qu'exige la formule C²⁰H³²O² (anc. not. C⁴⁰H⁶⁴O⁴).

Monochlorhydrate. C¹⁰H¹⁶, HCl (anc. not. C²⁰H³², HCl). On obtient ce corps en soumettant le dichlorhydrate de *cajeputène* à la distillation sèche, et en recueillant la portion du liquide qui passe à 160°. On peut encore préparer ce produit en absorbant pendant plusieurs jours le dichlorhydrate au contact d'une solution aqueuse, ou mieux alcoolique, de potasse. Toutefois, son odeur n'est plus la même alors que lorsqu'on l'obtient par la simple distillation, et ressemble à celle de l'éther pélargonique.

Moniodhydrate. C¹⁰H¹⁶, HI (anc. notation C²⁰H³², HI). Pour préparer ce corps, on dissout de l'essence de cajeput et de l'iode dans du sulfure de carbone, et l'on ajoute à la liqueur une solution de phosphore dans le même liquide: les liqueurs s'échauffent, rougissent, laissent déposer de l'oxyde rouge de phosphore, et donnent des vapeurs qui contiennent probablement de l'acide sulfhydrique. Après dix ou douze jours, elles abandonnent des cristaux de moniodhydrate. La réaction peut être exprimée peut-être par l'équation suivante:

FORMULES ATOMIQUES :

6 (C ¹⁰ H ¹⁶ , H ² O)	+ 6 Pi
Monohydrate de <i>cajeputène</i> .	Iodure de phosphore.
= 6 C ¹⁰ H ¹⁷ IO	+ P ² O
Monohydrate anhydre hypophosphoreux.	
+ P ² O ⁵	+ 2 PH ³
Anhydride phosphorique.	Hydrogène phosphoré.

FORMULES EQUIVALENTES :

6 (C ²⁰ H ³² , H ² O)	+ 6 Pi
Essence de cajeput.	Iodure de phosphore.
= 6 C ²⁰ H ³³ II	+ 2 PH ³
Monohydrate de <i>cajeputène</i> .	Hydrogène phosphoré.
+ 2 PO	+ 2 P ² O ⁵
Anhydride hypophosphoreux.	Anhydride phosphorique.

Ces cristaux de moniodhydrate possèdent un éclat métallique, sont stables au point de n'être point altérés par la potasse bouillante, et se dissolvent dans l'alcool et l'éther.

³⁰ Composés de paracajeputène. On ne connaît de ce groupe qu'un hydrate et une iodhydrate.

Hydrate de paracajeputène (hemihydrate de cajeputène). C²⁰H³², H²O (anc. not. C⁴⁰H⁶⁴, 2H²O). Lorsqu'on fait tomber goutte à goutte de l'acide sulfurique ordinaire dans de l'huile de cajeput bouillante, une vive ébullition se manifeste bientôt, et s'accompagne d'un bruit de craquement particulier. Si, dès que ce dernier phénomène est observé, on diminue le feu et que l'on n'ajoute plus l'acide qu'avec les plus grandes précautions, en s'arrêtant lorsque le liquide prend subitement une teinte noire qui s'étend en un instant de la surface jusque dans l'intérieur de la masse, on obtient un liquide noir et huileux qui, séparé de l'acide au-dessus duquel il surnage et soumis à la distillation, après avoir été bien lavé à l'eau, passe entre 170° et 175°. Si l'on n'arrête pas l'opération au moment où la masse noircit, on donnerait lieu à une décomposition plus avancée, qui s'accompagnerait d'un abondant dégagement d'anhydride sulfureux. Le liquide huileux qui distille entre 170° et 175° n'est autre que l'hydrate de paracajeputène. Il a une densité de vapeur qui a été trouvée égale à 5,17-5,19, la formule C²⁰H³², H²O, rapportée à deux volumes, exigeant 10,4. Ce nombre étant double de celui que l'on a trouvé

expérimentalement, on en déduit que la molécule C²⁰H³², H²O se dissocie probablement à une haute température en paracajeputène, C²⁰H³², et eau, H²O, occupant chacun deux volumes.

Dihydrate de l'hydrate saturé hypothétique de paracajeputène. C²⁰H³², H²O, 2H²O (anc. not. C²⁰H³², 2H²O, 2H²O). Ce corps, qui porte encore le nom d'*iodhydrate d'hémihydrate de cajeputène*, prend naissance lorsqu'on ajoute de l'iode par petites portions à de l'essence de cajeput, en agitant continuellement, jusqu'à ce que la température se soit élevée à 40°. Dès que cette température est atteinte, on plonge le vase dans l'eau froide. Il s'y dépose alors des cristaux noirs que l'on recueille sur un filtre, et que l'on purifie en les comprimant à la presse entre des doubles de papier buvard, les faisant recristalliser dans l'éther, et répétant ces pressions et ces purifications jusqu'à ce que le produit soit pur. On obtient ainsi des prismes d'un vert jaunâtre, qui possèdent l'éclat métallique et qui fondent à 80° centigrades, en donnant un liquide qui ne cristallise plus par le refroidissement. La potasse agit sur ces cristaux, en leur enlevant une partie de leur iode à froid et la totalité à chaud. L'iodhydrate de l'hydrate saturé de paracajeputène est insoluble dans l'eau, qui ne le décompose pas. L'alcool et l'éther le dissolvent facilement.

CAJETAN ou **CAËTAN** (Henri), cardinal, Italien de naissance, mais sujet du roi d'Espagne, né en 1550, mort en 1599, était frère du duc de Sermonetta. Envoyé en France par Sixte-Quint en qualité de légat à latere (1589), avec la mission de contribuer à l'élection d'un prince catholique, à l'exclusion de Henri de Navarre, il entra avec passion dans les vues des ligueurs, et fit vainement les plus grands efforts pour amener le triomphe du parti espagnol. Quelques historiens rapportent que ce fut lui qui, pendant le siège de Paris, donna l'idée de fabriquer du pain avec des ossements pulvérisés. C'est du moins lui qui imagina l'expédient non moins bizarre de relever le courage du peuple par ces processions de moines et de religieux armés, dont la *Satire Ménippée* a donné une si plaisante description. Malgré ses intrigues, Cajetan ne réussit point à atteindre son but. Les affaires de la Ligue prirent une tournure de plus en plus inquiétante; Sixte V lui-même manifesta à son légat son mécontentement de ce qu'il attisait l'incendie au lieu de chercher à l'éteindre, et finit par le rappeler (1590). « Il partit laissant, dit de l'Étoile, pour bonne odeur de sa légation, une fumée de bénédictions, dont il avait repu le peuple, qu'il faisait mâcher à vide, » et trouva, en arrivant en Italie, Sixte V mort. Peu de temps après, il fut envoyé en Pologne pour déterminer Sigismond à réunir contre les Turcs ses forces à celles des impériaux; mais, cette fois encore, il en fut pour ses frais d'éloquence, et ne réussit pas mieux à Varsovie qu'à Paris. Pendant son séjour dans cette dernière ville, il avait publié divers écrits, entre autres : *Lettre à la noblesse de France* (1590, in-8°), *Lettre aux archevêques, évêques et abbés du royaume* (1590, in-8°), et *Missive envoyée à la Faculté de théologie* (1591, in-8°).

CAJETAN (Constantin), savant italien, né à Syracuse en 1560, mort en 1650, était fils du prince de Cassano. S'étant fait bénédictin à Catane en 1586, il s'adonna aux travaux littéraires, mais il est surtout connu par le zèle peu intelligent qu'il déploya pour illustrer son ordre, en y faisant entrer des personnages qui n'avaient jamais songé à en faire partie, tels que le pape saint Grégoire, Ignace de Loyola, saint François d'Assise, saint Thomas d'Aquin, etc.; ce qui fit dire spirituellement à un cardinal : « Je crains que Cajetan ne transforme bientôt saint Pierre en bénédictin. » Cette nouvelle application du *Compelle intrare* parut si ridicule aux moines du Mont-Cassin qu'ils crurent devoir désavouer publiquement ce singulier prosélytisme. Toutefois, Cajetan n'en devint pas moins abbé de Saint-Burone, et il fut appelé à Rome par le pape Paul V, qui en fit son secrétaire. Il termina sa vie au Vatican, dont Clément VII l'avait nommé bibliothécaire. Cajetan a fourni à Baronius des matériaux pour ses *Annales*, publié diverses éditions d'auteurs, notamment celle des *Œuvres de Pierre Damien* (Rome, 1606, 4 vol. in-fol.), fait paraître les *Vies d'Isidore l'Espagnol*, d'*Ildefonse de Tolède*, de *Grégoire d'Ostie* (1616, in-4°), etc., et quelques autres écrits, dans l'un desquels il cherche à prouver que l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* est un nommé Jean Gessen ou Gersen, prétendu abbé de son ordre.

CAJETAN (Octave), écrivain ecclésiastique né à Syracuse en 1566, mort à Palerme en 1600, faisait partie de l'ordre des jésuites. On lui doit, outre des *Remarques sur les lettres du moine Théodose* au sujet du siège de Syracuse, publiées dans le recueil de Muratori, deux ouvrages posthumes : *Vita sanctorum Siculorum* (Palerme, 1652, in-fol.), et une *Introduction à l'histoire ecclésiastique de Sicile*, sous le titre de *Isagoge ad historiam, etc.* (Palerme, 1707, in-4°).

CAJETAN (Mario), écrivain religieux, né à Bergame, mort vers 1746. Il entra dans l'ordre des capucins et composa un nombre considérable d'ouvrages, de traités, de sermons, etc., sur des sujets de dévotion, pro-

fondement empreints de l'ascétisme monacal. Nous nous bornerons à citer, parmi ces élocubrations oubliées, la *Morale evangelica predicata ed espota con le sentenze della divina Scrittura, etc.* (Padoue, 1743, in-4°).

CAJETAN (Thomas de Vio, dit), théologien italien, ainsi surnommé de la ville de Cajette ou Calette (aujourd'hui Gaète), où il naquit en 1470, mort en 1554. Il entra dans l'ordre des dominicains, professa la philosophie et la théologie à Brescia, à Pavie et à Rome, et fut élu général de son ordre en 1500. Il gagna la faveur de Jules II en faisant avorter le projet d'un concile contre ce pontife, et fut nommé par Léon X, cardinal, puis légat en Allemagne (1517), avec la mission de ramener Luther dans la communion romaine. Il échoua, comme on le sait, dans cette mission, à laquelle, d'ailleurs, son esprit exclusif le rendait peu propre. Il fut ensuite chargé de diverses négociations, fut fait prisonnier lors du sac de Rome en 1527, et ne recouvra sa liberté que moyennant une énorme rançon. On a de lui divers ouvrages, entre autres : *Commentaire de la Bible* (Lyon, 1639), où se rencontrent des appréciations fort singulières, et qui fut censuré par la Faculté de théologie de Paris; *Commentaire sur la Somme de saint Thomas* (Anvers, 1577); *De l'autorité du pape*, sorte de manuel des doctrines ultramontaines, publié avec ses *Opuscles* (Lyon, 1581), et qui fut également censuré par la Sorbonne. Bossuet l'estimait peu comme théologien.

CAJETAN (Palma), historien et controversiste. V. CAYET.

CAJOLABLE adj. (ka-jo-la-ble — rad. *cajoler*). Que l'on peut cajoler; qui mérite qu'on le cajole : *Mme de Warens se mit à cajoler Grossi, qui pourtant n'était pas cajolable, car c'était bien le plus caustique et le plus brutal monsieur que j'aie jamais connu.* (J.-J. Rouss.)

CAJOLANT (ka-jo-lan) part. prés. du v. *Cajoler* : *Un amant cajolant sa maîtresse. Les brûlots ennemis ne pouvaient, en cajolant et en se laissant dériver aux courants, que présenter la proue ou la poupe aux vaisseaux français.* (Jal.) *Les brûlots ennemis ayant manqué leur coup, les vaisseaux qui les avoient escortés et qui les suivoient furent fort mal traités. Ils ne pouvaient, en cajolant et en se laissant dériver aux courants, présenter que la proue ou la poupe à ceux des vaisseaux français qui leur présentaient le costé.* (Relat. du combat de la Hougue, 1692, mss.)

CAJOLÉ, ÊE (ka-jo-lé) part. pass. du v. *Cajoler*. Adulé, flatté, caressé : *Un enfant cajolé de tout le monde. La justice ressemble à une vierge déguisée : elle est sollicitée par le plaideur, tourmentée par le procureur, cajolée par l'avocat, et soutenue par le juge, qui finit par la violer.* (S. Arnould.) *A Rome, quiconque volait aux comices était couronné, cajolé de toutes les manières.* (Mérime.)

Je souffris sans aboi, et j'en fus cajolé. SCARRON.

CAJOLER v. a. ou tr. (ka-jo-lé. — Comme nous l'avons démontré au mot *cage*, *cajoler* et *enjôler*, qui lui est parallèle, se rattachent au mot latin *cavea*, transformé en *cabbia*, *gabbia*, *gaggia*. En effet *gabbia* donne, en italien, un diminutif *gabbuola*, correspondant en espagnol à *gajola*, et en vieux français à *jaiote* et *gaole*, d'où le français moderne *gêole*. Seulement *cajoler* n'a pas subi la forte contraction que nous présente *gêole*. Mais comment est-on passé du sens de petite cage à celui si différent que possède le verbe que nous étudions? *Cajoler* quelqu'un, c'est lui faire des caresses comme à un oiseau en cage, ou bien chanter comme un oiseau en cage. Ce dernier sens nous semble le plus plausible, et pour deux motifs. Le premier motif, c'est que l'oiseau en cage qui a donné lieu à cette métaphore est très-probablement l'appendant dont se servent les oiselleurs pour attirer et prendre au piège d'autres oiseaux; ce qui expliquerait parfaitement bien la nuance très-sensible de tromperie, ou tout au moins de séduction, comprise dans la signification générale de *cajoler*. Le second motif, c'est que l'examen des anciens textes est concluant et prouve à posteriori que *cajoler* avait primitivement le sens pur et simple de chanter. M. Littré rapporte à ce sujet quelques locutions entièrement concluantes; par exemple celles-ci : « Ils piolent comme poullets, ils *cajoient* comme les gais.... *Cajoler* un vau-de-vire.... » La première citation nous offre même une orthographe, *cageoler*, qui rattache directement le mot à *gêole* et par conséquent à *gabbuola*. Flatter doucement; entretenir de choses agréables : *CAJOLER un vieillard pour se faire nommer dans son testament. Une jeune marchande cajole un homme une heure entière pour lui faire acheter un paquet de cure-dents.* (Montesq.) *On voit souvent un factieux cajoler la populace pour égarer les riches.* (Fourrier.) *Elle se jeta au cou de sa mère, l'embrassa; la cajola.* (G. Sand.)

Ce n'est point mon métier de *cajoler* personne. LA FONTAINE.

Le vaincu, qui le *cajolat*, En faisait tout ce qu'il voulait. VIENNET.

Vos héros avec leurs phalanges, Ce sont des contes plus étranges. Qu'un renard qui *cajole* un corbeau sur sa voix. LA FONTAINE.

Se dit particulièrement des soins amoureux, des propos galants par lesquels on s'efforce de gagner une femme ou de lui plaire : *Le compliment est d'un amant adroit, et vous avez entendu dire qu'il fallait CAJOLER les mères pour obtenir les filles.* (Mol.) *Il ne CAJOLE point sa femme.* (La Bruy.) *L'hôtelier est ravi de posséder une jolie femme, et de voir qu'on la CAJOLE.* (Le Sage.) *L'ami, on m'a dit que vous vous méliez de venir CAJOLER ma maîtresse que voilà.* (Campistr.)

Va, bienheureux amant, cajoler ta maîtresse.
CORNEILLE.

Il cajolait la jeune bachelette.
LA FONTAINE.

Voit cajoler sa femme et n'en témoigner rien,
Se pratique aujourd'hui par force gens de bien.
MOLIÈRE.

La femme la moins folle
Ne se plaint pas lorsqu'un fou la cajole.
VOLTAIRE.

D'une adroite loupange appuyant sa tendresse,
L'amant, en soupirant, cajole sa maîtresse.
VIENNET.

Poët. Caresser, effleurer, frôler, en parlant des vents :
Les coqs ne chantent point, je n'entends aucun bruit,
Sinon quelques zéphyrs, qui le long de la plaine,
Vont cajolant tout bas les nymphes de la Seine.
RACAN.

Mar. *Cajoler le navire*, Le faire marcher contre le vent, en profitant d'un courant. Il s'emploie aussi intransitivement : *Le navire CAJOLE.*

Intransitiv. Dire des douceurs, tenir de galants propos : *Loziers CAJOLAIENT partout, et CAJOLAIENT d'une façon pitoyable; vous eussiez dit qu'il prononçait un arrê.* (Tal. des Réaux.)

Tudieu! comme avec lui votre langue cajole!
MOLIÈRE.

Et je m'assure aussi tellement en sa foi,
Que, bien que tout le jour il cajole avec toi,
Mon esprit te conserve une amitié si pure,
Que sans être jaloux je le vois et l'entends.
CORNEILLE.

Syn. *Cajoler, amadouer, ragorner.* V. AMADOUER.

CAJOLER v. n. ou intr. (ka-jo-lé — rad. cage, d'où l'on a fait d'abord cageoler). S'est dit du cri du geai : *Ils piaient comme poullets, ils cageolaient comme les geais, ils cacabent comme perdrix.* (A. Paré.)

CAJOLERIE s. f. (ka-jo-le-ri — rad. cajoler). Action de cajoler, paroles et manières flatteuses qu'on emploie pour gagner quelqu'un ou pour lui plaire : *Séduire les personnes innocentes et simples par des CAJOLERIES affectées.* (Fléch.) *Ces assemblées étaient un rendez-vous tumultueux de vanité, de curiosité, de CAJOLERIE.* (Fléch.) *J'ai répondu au roi de Prusse avec la CAJOLERIE qu'il faut mettre dans les lettres qu'on écrit à des rois victorieux.* (Volt.) *Voltaire n'écrit, il me persuade, peut-être me fera-t-il périr à la fin; grande merveille, avec cent mille livres de rente, tant d'amis puissants à la cour et tant de si basses CAJOLERIES contre un pauvre homme dans mon état.* (J.-J. Rouss.) *La nécessité apprend la complaisance et la CAJOLERIE aux âmes les plus libres et les plus altières.* (Balz.)

Je n'ai point tant d'esprit pour tant de menterie;
Je ne puis m'adonner à la cajolerie.
RÉGNIER.

Se dit particulièrement des paroles tendres, des discours amoureux que l'on adresse à une femme à qui l'on veut plaire : *Si tu veux me suivre sans l'arrêter aux CAJOLERIES de ma rivale, je te rendrai illustre.* (D'Ablanc.)

Je craindrais bien plutôt que la cajolerie
Ne mit le feu dans la maison.
LA FONTAINE.

Antonymes. Bourrade, brusquerie.

CAJOLEUR, EUSE s. (ka-jo-leur, eu-ze — rad. cajoler). Personne qui cajole, qui fait ou se plaît à faire des cajoleries : *C'est un CAJOLEUR. Elle n'eut pas la force de chasser tous ces CAJOLEURS.* (Scarron.) *Je trouve beaucoup plus d'honneur à copier chez moi de la musique à tant la page qu'à couvrir de porte en porte pour y souffrir les rebuffades des valets, les caprices des maîtres, et faire partout le métier de CAJOLEUR et de complaisant.* (J.-J. Rouss.)

Et ce beau cajoleur,
Avec qui je t'ai vue en douce confidence.
HAUTEROCHER.

Adjectiv. Qui cajole, qui aime à cajoler.
Toujours mondain, cher duc, et toujours enjoleur.
E. AUGIER.

Antonymes. Bourru, brusque, brutal, rébarbatif, rude.

CAJOPHORE s. f. (ka-jo-fo-re — du gr. *kaiô*, je brûle; *phoros*, porteur). Bot. Genre de plantes, de la famille des loasées, formé aux dépens de *loasa*, et comprenant quelques espèces qui croissent au Pérou et au Chili. Elles sont ainsi nommées à cause des poils roides qui les couvrent, et qui produisent une cuisson douloureuse, comme ceux de l'ortie.

CAJOT s. m. (ka-jo). Pêch. Espèce de cuva où l'on met les foies de morue dont on veut extraire l'huile.

CAJOT (dom Jean-Joseph), archéologue et

critique français, né à Verdun en 1726, mort en 1779. Il entra fort jeune au couvent de Hautvillers, où il prononça ses vœux de bénédictin, se livra avec ardeur à l'étude et acquit une remarquable érudition. Ses principaux ouvrages sont : les *Antiquités de Metz* (Metz, 1760, in-8°), où l'on trouve de curieuses recherches, mais dont le style est lourd et fatigant; l'*Histoire critique des coqueluchons* (Cologne, 1762, in-12), écrit dirigé contre la grande diversité des habits religieux; *Plagiats de M. J.-J. R. de Genève sur l'éducation* (Paris, 1766, in-12), où il essaya de démontrer avec beaucoup d'érudition, mais contrairement à la vérité, que l'*Émile* de Rousseau était une pure compilation, faite avec des passages tirés d'auteurs anciens et modernes; *Examen philosophique de la règle de Saint-Benoît* (Avignon, 1768), écrit qui fut vivement attaqué par les religieux de son ordre. Enfin, on lui attribue l'*Éloge de l'âne* (1782, in-12).

CAJOT (dom Charles), frère du précédent, né à Verdun en 1731, mort en 1807, entra comme lui dans la congrégation des bénédictins de Saint-Vannes, professa la philosophie et la théologie, et laissa quelques ouvrages, dont le principal est intitulé : *Recherches historiques sur l'esprit primitif et les anciens collèges de l'ordre de Saint-Benoît*, etc. (Paris, 1787, 2 vol. in-8°).

CAJOTTE s. m. (ka-jo-te). Pipe dont le fourneau n'a pas de talon. Il On dit aussi CAJOTTE.

CAJOU s. m. (ka-jou — nom malais). Bot. Terme générique employé dans la Malaisie et dans plusieurs de nos colonies, pour désigner les arbres en général et le bois qu'on en tire. On le fait entrer dans un grand nombre de noms d'arbres, comme CAJOU-baradân, CAJOU-boba, CAJOU-lobe, etc., etc. Il On dit aussi CAJU, CAZOU et CAZE.

CAJU-BESSI s. m. (ka-ju-bé-si — nom malais). Bot. Nom vulgaire d'un grand arbre qui croît aux Moluques, et qui paraît être un métrosidéros.

CAJUÉLITE s. f. (ca-ju-é-li-te — de *Cajueto*, nom de lieu). Miner. Variété de titane rutile que l'on rencontre en Espagne, à Cajueto, près de Buytrage, dans la Nouvelle-Castille, en gros cristaux implantés dans le quartz.

CAJUPUTI s. m. (ka-ju-pu-ti). Bot. Syn. de MÉLALOUQUE.

CAJUTE s. f. (ka-ju-te — holland. *kajuit*, même sens). Mar. Cabane, petite chambre dans un navire. Il Chambre du capitaine. Il lit en forme d'annexe.

ÇAKA s. f. (sa-ka). Chronol. Ere indienne qui commence environ 78 ans après Jésus-Christ, et qu'on l'on dit avoir été fondée par Çalivahana.

ÇAKATOCCHA s. m. (ka-ka-to-ka). Syn. de CACATOES.

CAKE s. m. (kè-ke). Sorte de gâteau que l'on fabrique en Angleterre, avec de la pâte, du beurre, du lait, du sucre, des raisins de Corinthe. Il *Cake de la fiancée*, Enorme gâteau de noces que l'on partage entre les invités de la noce.

CAKILE s. m. (ka-ki-le — mot arabe). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, section des siliculeuses, comprenant un certain nombre d'espèces, qui croissent en Europe et en Amérique : *Le CAKILE des sables abonde dans les environs de Doulogne-sur-Mer, et on le brûle pour en retirer de la soude.* (Focillon.)

CAKILINÉ adj. (ka-ki-li-né — rad. *cakile*). Bot. Qui ressemble à un cakile.

— s. f. pl. Tribu de la famille des crucifères, ayant pour type le genre cakile.

ÇAKYA-MOUNI, nom patronymique du Bouddha. V. ce nom.

CAL s. m. (kal — du lat. *calus*, callosité). Durillon qui se forme par le frottement prolongé sur quelque partie du corps : *Avoir des CALS aux mains, aux pieds, aux genoux. Il vient des CALS aux mains à force de travailler, et aux pieds à force de marcher.* (Acad.)

Chir. Espèce de soudure qui rejoint les fragments d'un os à la suite d'une fracture : *La formation du CAL.*

Syn. *Cal, callosité, calus*. Le *cal* est un durillon unique et distinct. La *callosité* a plus d'étendue, c'est une plaie durcie plutôt qu'un *cal* proprement dit. *Calus* appartient à la chirurgie, il désigne proprement la soudure qui se fait à l'endroit où les parties d'un os rompu se réunissent; par extension, il désigne aussi un simple durillon, mais il est d'un emploi moins vulgaire que *cal*, et peut se prendre au figuré pour exprimer l'endurcissement du cœur.

Homonymes. Cale, et cale, cales, calent (du verbe *caler*).

Encycl. Pathol. Les physiologistes et les anatomo-pathologistes de toutes les écoles sont d'accord sur ce point, que la consolidation des os fracturés s'opère par l'interposition d'un tissu de nouvelle formation, véritable tissu cicatriciel de l'os. Ce tissu cicatriciel est le *cal*. Le désaccord commence dès qu'il s'agit d'expliquer le mode de production, la genèse du *cal* osseux. L'opinion la plus anciennement répandue, telle qu'Ambrôise Paré l'a formulée, attribuait la formation du *cal* à l'exsudation d'un suc osseux pour ainsi dire inorganique,

suivant des extrémités fracturées de l'os et les agglutinant ensemble à la façon d'une colle forte. J. Hunter attribuait la production du tissu cicatriciel au sang extravasé. Ant. Heid, Magdonald et John Howship se sont rattachés à cette opinion. Dethléef et Haller, et avec eux Camper, Troja, John Bell, Beclard et Miescher, regardaient le suc osseux cicatriciel comme une matière gélatineuse, s'ossifiant avec le temps. Miescher surtout a nettement formulé cette théorie par l'observation microscopique du *cal*. Suivant ce physiologiste, il se fait d'abord un épanchement de sang et de sérosité au voisinage de la fracture; le tissu cellulaire se gonfle et se condense; les muscles voisins adhèrent au périoste; enfin, du canal médullaire exsude une masse rougeâtre, fibroïde, transparente, qui envahit l'espace vide et s'unit aux parties voisines. C'est cette masse qui passe bientôt à l'état de cartilage naissant, différenciant peu, par sa structure, des cartilages d'ossification. Dès le septième jour naissent dans ce cartilage des points d'ossification : ils sont rougeâtres, étoilés, et s'étendent par voie de substitution. A la surface cependant, le cartilage n'a plus la même structure; les points d'ossification s'y étendent par envahissement, et le cartilage lui-même se prolonge au loin sur le périoste. L'envahissement de l'ossification sur cette surface cartilagineuse lui donne souvent un aspect irrégulier; elle présente même de véritables stalactites osseuses qui se résorbent avec le temps. Scarpa, André Bonn, Bichat et Larrey ont admis que la régénération de l'os se faisait, comme dans les plaies des parties molles, par l'émission de bourgeons charnus qui s'élevaient d'une surface à l'autre et se rejoignaient. Il appartenait à Dupuytren de préciser d'une manière plus complète les phénomènes qui se rattachent à la production du *cal*.

Suivant Dupuytren, il y a deux *cals*; l'un est provisoire, l'autre est définitif. Le *cal provisoire* est composé de deux parties : 1° d'une virole osseuse qui se forme autour de l'os et semble n'être qu'une exsudation du périoste; 2° d'un bouchon central osseux qui semble sortir du canal médullaire (on prend toujours pour exemple la consolidation des os longs), et paraît formé aux dépens de la membrane médullaire de l'os. La formation de ce premier *cal* est complète au trentième ou quarantième jour. Le *cal définitif* résulte de la soudure des deux os et se forme au fur et à mesure que le *cal* provisoire est résorbé. Sa formation est complète au bout de dix à douze mois. Breschet et Villermé ont confirmé et développé la théorie de Dupuytren; ils ont vu, dans la série de ces phénomènes, six périodes. La première dure huit à dix jours; elle est caractérisée par l'épanchement sanguin et l'augmentation de consistance des tissus ambiants, qui deviennent lardacés et gélatiniformes. La crépitation des fragments persiste pendant cette période. Dans la deuxième période, qui dure huit à dix jours, les tissus reviennent à l'état normal, sauf le tissu cellulaire qui reste engorgé; le *cal extérieur* est fibre-cartilagineux, puis osseux; le *cal intérieur* oblitère le canal médullaire. Le *cal* est toujours flexible, mais il n'y a plus de crépitation. La troisième période s'étend jusqu'au vingtième ou vingt-cinquième jour, quelquefois au trentième, quarantième et même soixantième jour. Durant cette période, le *cal* s'ossifie, mais la section de la fracture ne se change; il n'y a qu'une virole osseuse à l'extérieur, une cheville osseuse à l'intérieur. Dans la quatrième période, qui s'étend jusqu'au cinquième ou sixième mois, la virole externe devient compacte, l'intérieur se durcit; mais le *cal* définitif s'est formé. Enfin, la dernière période, qui s'étend du quatrième ou sixième mois, au huitième ou douzième mois, est caractérisée par la résorption du *cal* provisoire et le rétablissement de l'état normal de l'os par la formation du *cal* définitif. MM. Duhamel et Cruveilhier se sont rattachés à cette théorie, et M. Flourens, confirmant les observations de Dupuytren par de nombreuses expériences, a mis hors de doute la faculté reproductrice du périoste osseux.

La théorie de Dupuytren, aussi bien que celles que nous avons exposées précédemment, ne rend pas compte de tous les phénomènes qui peuvent accompagner la formation du *cal*; elles ne répondent qu'à des cas particuliers.

Toutes les fois, par exemple, que les surfaces fracturées sont éloignées les unes des autres, toutes les fois que le périoste est détruit dans une certaine étendue, qu'il existe un foyer de suppuration communiquant avec l'extérieur, la théorie de Dupuytren est insuffisante à expliquer la formation de ces *cals* latéraux, véritables jetées osseuses qui s'étendent d'un fragment à l'autre. John Hunter, Richerand, et surtout Breschet et Villermé, ont formulé une théorie nouvelle, qui ne fait que résumer les principaux modes d'interprétation des phénomènes de production du *cal*. Suivant ces physiologistes, le *cal* se forme tantôt aux dépens d'une lymphe plastique extravasée qui s'épaissit, se vascularise et devient cartilagineuse; tantôt par bourgeons charnus qui passent à l'état cartilagineux, puis osseux. Et ce ne sont pas encore là les seuls éléments de la formation du *cal*; le tissu cellulaire ambiant, le sang extravasé, le périoste osseux, les muscles mêmes des parties voisines contribuent, selon les cas, à la production de ce tissu cicatriciel. C'est ce qui résulte des observations des physiologistes dont nous avons cité les noms, et des expériences

de MM. Flourens, Haime et Olier. Quant à la part que prend chacun de ces éléments à la production du *cal*, elle est entièrement subordonnée aux circonstances qui accompagnent la fracture; elle dépend, par exemple, du degré d'éloignement des fragments, de l'état du périoste, des conditions dans lesquelles se trouve le foyer de la fracture, etc.

La connaissance des phénomènes qui accompagnent la production du *cal* n'est pas indifférente aux chirurgiens, et les théories que nous venons d'exposer sont, au contraire, fécondes en applications pratiques. La chirurgie réparatrice des fractures doit avoir pour objet la production des conditions propres à favoriser la production d'un *cal* régulier et rapide : assurer l'immobilité et le rapprochement des fragments pendant tout le temps nécessaire à la réparation; par la compression, faciliter la résorption du *cal* provisoire; enfin, rétablir à chaque instant les rapports des fragments, alors même que le travail réparateur est commencé, ce qui sera toujours possible grâce à la flexibilité du premier *cal*; tels sont les moyens d'action indiqués par la théorie et justifiés par la pratique de tous les temps.

Chir. Il est des conditions favorables, comme il est des conditions défavorables à la formation d'un *cal* rapide et régulier dans les fractures osseuses. On doit considérer comme conditions défavorables : 1° le défaut de coaptation des fragments; 2° l'absence de vitalité de ces fragments en raison de leur petitesse, par exemple; 3° le défaut d'immobilité pendant le travail réparateur; 4° la présence, chez le blessé, d'un vice syphilitique, scorbutique ou cancéreux; d'une nécrose ou d'une carie des fragments; 5° la grosseur; 6° les fractures comminutives et la présence des séquestres nécrosés; 7° enfin les plaies communicantes. Toutes les fois que ces conditions défavorables se produisent, il pourra en résulter un défaut absolu de consolidation, ou seulement un *cal vicieux* ou une fausse articulation.

Les *cals vicieux* présentent plusieurs variétés :

1° *Cals difformes*. Ils résultent du défaut de coaptation des fragments, et ont pour conséquence une déformation du membre, si c'est un membre qui a été lésé, et un raccourcissement plus ou moins considérable entraînant la claudication, si c'est un membre inférieur que l'accident s'est produit. Le redressement du *cal*, alors qu'il n'est encore que cartilagineux, est le meilleur mode de traitement à opposer à cette infirmité; la rupture du *cal*, la section du *cal*, un séton, ont été proposés pour remédier aux *cals* difformes après leur consolidation vicieuse.

2° *Cals fibreux*. Il faut entendre sous cette dénomination les consolidations défectueuses par *cals* non ossifiés. Cette variété se rapporte aux fausses articulations dont nous avons déjà parlé. V. ARTICULATION.

3° *Cals douloureux*. On peut comprendre sous ce nom les *cals* difformes qui emprisonnent un nerf, le nerf radial par exemple, accident qui s'accompagne de névralgies persistantes. Cette variété de *cal* réclame l'intervention des moyens chirurgicaux; il faut ruginer l'os et dégager le nerf, ou réséquer une portion du *cal*. Les *cals* peuvent être et rester douloureux comme beaucoup de cicatrices; c'est une indication à replacer l'appareil à fractures, et à ajourner les mouvements dans le membre blessé.

4° *Cals fongueux*. Cette variété dépend du développement de fongosités dans le foyer des fractures compliquées de plaies pénétrantes. La répression des bourgeons fongueux est le seul traitement à employer.

CALA (Fernand le Stocco, plus connu sous le nom de), historien italien, né à Cosenza, en Calabre, au XVIII^e siècle. Il s'est fait connaître par une histoire de Souabe, aujourd'hui fort rare, qu'il publia sous le titre de *Istoria del Svevi nel conquista del regni di Napoli e di Sicilia per l'imperatore Enrico VI, con la vita del D. Gio. Cala* (Naples, 1660, in-fol.). Cette histoire, écrite dans le but de flatter la famille de Cala, contient à la fin, ainsi que l'indique le titre, la vie d'un saint Cala qui n'avait jamais existé que dans l'imagination de l'auteur. Non content de cette invention, il exhiba les reliques de son saint, qui n'étaient autre chose que des ossements d'âne, et il y joignit, dit-on, ce vers latin :

Felices asini, quantos meruistis honores!

L'inquisition romaine, ayant été instruite de cette supercherie, fit saisir et brûler les prétendues reliques, qui commençaient à faire leur chemin dans le monde, et elle supprima l'ouvrage de Cala.

CALABA s. m. (ka-la-ba). Bot. Genre d'arbres, de la famille des cusiées, tribu des calophyllées, renfermant un certain nombre d'espèces qui croissent dans les régions tropicales de l'ancien continent, et dont les divers produits sont usités en médecine : *Le fruit du CALABA est sphérique et du volume d'une cerise.* (Flore médic.) Il Syn. CALOPHYLLE, TACAMAHAKA, TACAMAUQUE.

CALABAR. Par ce nom, les géographes désignent : 1° un petit Etat de la Nigritie sur la côte de la Guinée supérieure; 2° une partie de la côte du golfe de Guinée, et 3° deux rivières qui arrosent le royaume de même nom. L'Etat

de Calabar, situé au fond du golfe de Biafra, entre le royaume de ce nom, à l'E., et le royaume de Oru, à l'O., a pour capitale Duketown; il est arrosé par les branches orientales du Kouara et par les deux rivières appelées, l'une le Vieux-Calabar, l'autre le Nouveau-Calabar, à l'O. de la première. Les sources de ces deux cours d'eau n'ont pas été explorées. Ce pays est fertile en canne à sucre et fait un commerce important d'ivoire, coton, huile de palme, poivre dit de *Cayenne*, etc. On a donné le nom de *côte de Calabar* à la partie des côtes du golfe de Guinée qui s'étend de l'embouchure du Vieux-Calabar, à l'E., au cap Formose, à l'O., point de séparation des golfes de Biafra et de Bénin. Il se faisait autrefois un grand commerce d'esclaves sur la côte du Calabar, dont les habitants, généralement bien faits, fournissaient au trafic honneux de la traite des produits recherchés.

CALABER (Quintus), poète grec. V. **QUINTUS**.
CALABIDE s. f. (ka-la-bi-de — gr. *kalabis*, même sens). Antiq. Hymne que l'on chantait pendant l'accouchement des femmes, chez les Grecs, pour implorer l'assistance de Diane. « Dansé que l'on exécutait pendant certaines fêtes célébrées en l'honneur de Diane.

CALABOZZO, ville de l'Amérique du Sud, dans la république de Venezuela, province et à 210 kilom. S.-O. de Caracas, sur la rive gauche du Guarico; 5,000 hab. Elève et commerce de bétail; les marais des environs abondent en tortilles. Célèbre victoire de Bolívar sur le général espagnol La Torre, le 24 juin 1821.

CALABRAIS, **AISE** s. et adj. (ka-la-brè, è-ze). Geogr. Habitant de la Calabre; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Un Calabrais*. *Les Calabrais*. *C'était le fils d'un paysan Calabrais*. (Scribe.) « Quelques-uns disent aussi **CALABROIS** : *Il avait un long chapeau Calabrois tout bariolé de rubans blancs et rouges*. (Alex. Dum.)

— Linguist. L'un des dialectes de l'italien, parlé dans la Calabre.

Calabraise (LA). Cette romance, autant sous le rapport littéraire que sous le rapport mélodique, peut être considérée comme une des plus charmantes compositions de notre recueil. C'est plein de désinvolture et d'abandon naïf. Nos chansons populaires de la France ont, parfois, de ces bonnes fortunes de paroles et de musique; mais la vie, l'expansion méridionale, qui anime la *Calabraise*, sont trop souvent absentes de nos œuvres, qui, la plupart du temps, mordent plus qu'elles ne sourient. Nous dépeignons tant d'esprit, nous autres Gaulois, qu'il nous reste peu de chose pour la vraie gaieté.



DEUXIÈME COUPLET.
Et je lui dis : Bonsoir, la belle Calabraise!
Pourriez-vous pas me donner un peu d'eau?
De la chaleur je sens un grand malaise;
Quelque peu d'eau serait un grand cadeau.

TROISIÈME COUPLET.
Elle me dit alors, la belle Calabraise :
— Bien volontiers! usez de cette eau-ci,
Parlez! si j'ai de plus quoi qui vous plaise,
Mon bon monsieur, c'est à votre merci!

CALABRE s. m. (ka-la-bre — nom géogr.). Comm. Nom que l'on donne, à Cette et dans le Languedoc, à un mélange de moût et d'alcool, avec lequel on imite les vins liquoreux de Madère, de Malaga, d'Alicante, de Rivesaltes, de Grenache, etc. « On dit aussi **VIN DE CALABRE**.

CALABRE s. f. (ka-la-bre). Econ. rur. Brebis qui a perdu ses dents et qui n'est plus bonne qu'à tuer.

CALABRE, presque du royaume d'Italie, formant l'extrémité méridionale de la péninsule italique, comprise entre 37° 51' et 40° 6' de lat. N., et entre 13° 20' et 14° 54' de long. E., baignée à l'E. par le golfe de Tarente et la mer Ionienne, au S. par la Méditerranée, à l'O. par la Méditerranée et le détroit de Messine, qui la sépare de la Sicile, et limitée au N. par la Basilicate. Sa longueur du N.-E. au S.-O. est de 232 kilom., et sa largeur varie de 82 à 86 kilom. Superficie, 17,630 kilom. carrés; 1,032,616 hab., dont un grand nombre d'Arnautes.

— **Aspect général.** Sur les côtes, généralement assez plates, et qui ne sont échan-crées

profondément que par les golfes de Santa-Eufemia et de Squillace, on rencontre les caps dell' Alice, Colonne, Rizzuto, di Stilo, Spartivento, dell' Armi et Vaticano. Les montagnes calabraises, dernières ramifications des Apennins, sont divisées en groupes distincts, formés jadis par l'expansion de forces volcaniques; ils séparent les unes des autres de profondes vallées, et atteignent en général leur point extrême d'élévation sur les côtes occidentales. Le Monte-Pallino, au nord, s'élève à 2,233 mètres; au centre, le Monte-Selicella atteint 1,700 mètres, et, au sud, les pics d'Aspromonte n'ont pas moins de 2,000 mètres d'élévation.

— **Climat, productions.** Les sommets les plus élevés de ces montagnes sont couverts de neige de novembre en mars, et sont soumis à un froid rigoureux. Les pluies commencent en automne et continuent pendant une grande partie de l'hiver. Les montagnes, couvertes d'épaisses forêts peuplées principalement de châtaigniers, offrent dans la région inférieure de beaux et d'excellents pâturages; à leur base, on cultive la vigne et l'olivier. La plaine présente un aspect moins riant, surtout pendant les chaleurs, qui deviennent encore plus insupportables lorsque le sirocco souffle, ce qui est assez fréquent pendant l'été. Ce vent pernicieux flétrit la végétation, détruit les saines les plus robustes, en ajoutant son action méphitique aux émanations délétères des eaux stagnantes, qui enfantent des fièvres et rendent les plaines presque inhabitables. Pendant cette triste période de l'année, les habitants aisés se retirent dans les montagnes, ne laissant dans les plaines que quelques familles indigentes, bien souvent victimes des maladies qui y règnent. Mais aux premières pluies d'automne, les émanations pestilentielles se dissipent, le sirocco brûlant ne désolant plus ces contrées, l'air devient plus doux et la terre se couvre d'une nouvelle végétation; les habitants reviennent dans les plaines.

La Calabre produit la canne à sucre, l'agave, le palmier, l'orange, le citronnier et des céréales de toute espèce. Son territoire est fertile en vins excellents et produit de l'huile d'olive en très-grande quantité. La réglisse croît sans culture dans les terrains abandonnés, et les frênes donnent une manne très-estimée; les habitants s'adonnent à la culture du coton, à l'élevage du ver à soie, et nourrissent de nombreux troupeaux de gros et menu bétail et une grande quantité de porcs; ils élèvent aussi des chevaux de belle race, des mulets et des ânes très-estimés. Le gibier abonde dans les forêts, et on pêche sur les côtes une grande quantité de poissons, principalement d'espadons, qui suffit pendant plusieurs mois de l'année à la nourriture d'une partie des habitants; la pêche du thon et de la sardine alimente un commerce actif. Le sol renferme des richesses minérales jusqu'ici mal exploitées; l'or, l'argent, le plomb, le fer, le marbre, l'albâtre, le sel, et surtout le soufre, promettent d'enrichir les habitants de cette contrée qui voudront se livrer aux exploitations industrielles, dont ils ont été détournés jusqu'à ce jour par l'ignorance et l'incurie de l'administration.

Quoique cette contrée ne possède aucun bon port, elle fait cependant un commerce d'exportation assez considérable en productions du pays, principalement en huile d'olive. A l'exception d'un petit nombre de localités, les villes et les bourgs de la Calabre offrent un aspect très-misérable, par suite des nombreux tremblements de terre que ce pays a éprouvés. Parmi les cataclysmes fréquents qui ont désolés cette contrée, nous devons rappeler celui de février 1783, qui détruisit plus de 300 villes ou villages et fit périr près de 30,000 habitants.

— **Aperçu historique, caractère des habitants, divisions administratives.** La Calabre correspond à l'ancien Brutium et à une partie de la Lucanie des Romains. Elle reçut de bonne heure de nombreuses colonies grecques qui la rendirent florissante, et fit partie de la contrée appelée Grande-Grèce par les anciens. En 260 av. J.-C., elle fut conquise par les Romains, et après la chute de l'empire, elle appartint successivement aux Hérules, aux Ostrogoths et à l'empire d'Orient. Les Sarrasins en occupèrent la plus grande partie lorsque les Normands, au XI^e siècle, en firent la conquête et fondèrent la monarchie sicilienne. Depuis lors, la Calabre a suivi constamment le sort du royaume des Deux-Siciles. Les derniers événements d'Italie l'ont fait entrer dans le concert de l'unité italienne, et bien que, par la nature du sol, les gorges profondes de la Calabre soient encore le refuge des partisans bourbons, tout fait espérer la pacification complète de ce pays et sa participation aux bienfaits d'une nouvelle organisation politique.

Le Calabrais, bien qu'il ne soit guère qu'à 80 kilom. de Naples, est grossier et ignorant, mais sincère, hospitalier et très-sensible au point d'honneur; ce dernier trait le rend vindicatif et très-souvent injuste. A côté d'un petit nombre de riches, la contrée ne contient guère que des gens en proie à la plus grande pauvreté. Les hommes sont de taille peu élevée, mais bien proportionnée; ils ont les yeux expressifs, les traits prononcés et le teint basané; ils portent, comme les Espagnols, de grands manteaux qui donnent à leur physionomie un aspect sombre. Les femmes

généralement ne sont pas belles, se marient de bonne heure, vieillissent tôt, et sont, de la part de leurs maris, l'objet de la plus jalouse surveillance. La superstition domine dans toutes les classes de la société. Le bandit lui-même porte sur sa poitrine une relique dont il invoque l'appui tutélaire au moment où il va perpétrer un crime, et cette aberration inepte trouve son principal soutien dans un clergé et des légions de moines en général aussi ignorants que corrompus.

Au point de vue administratif et statistique, la Calabre se divise en trois provinces : la Calabre Citérieure, au N., ch.-l. Cosenza; elle touche au N. à la Basilicate, et est séparée au S. par le Savuto et la Fiumenica de la Calabre Ulérieure, qui se subdivise elle-même en deux parties : la Calabre Ulérieure Ire, à l'extrémité méridionale de la péninsule, ch.-l. Reggio, et la Calabre Ulérieure Ite, au N. de la précédente, ch.-l. Catanzaro. La première de ces trois provinces est subdivisée en quatre districts : Cosenza, Castrovillari, Paola et Rossano; la Calabre Ulérieure Ire est subdivisée en trois districts : Reggio, Gerace et Palmi; enfin la Calabre Ulérieure Ite est subdivisée en quatre districts : Catanzaro, Monteleone, Nicastro et Cotrone. V. chacun de ces mots.

— **Ethnographie et linguistique.** On peut, d'après les renseignements fournis par les historiens et les géographes de l'antiquité, diviser le peuple qui habitait cette partie de l'Italie en deux familles distinctes, les Messapiens et les Sallentiens. Cependant il est fort probable que ces deux familles appartenaient à une seule et même race. C'est surtout à la différence des époques auxquelles ces deux peuples vinrent s'établir dans la Grande-Grèce qu'il faut attribuer cette distinction. On les rattache généralement à cette grande race pré-hellénique, dont les Pélasges furent les représentants les plus considérables. Mommsen, dans ses savantes recherches sur les dialectes italiens secondaires, a établi d'une façon très-ingénieuse que la langue parlée par les Calabrais les rapprochait bien plus de la race grecque que des peuples d'origine osque ou aousienne. Les documents que nous possédons sur cette langue sont, il est vrai, peu nombreux, mais d'autant plus précieux; ils se composent presque exclusivement de quelques mots conservés par le grammairien alexandrin Seleucus, et d'un nombre assez considérable d'inscriptions funéraires datant, pour la plupart, des dernières années de la république romaine. Du reste, cette langue semble avoir joui d'une assez grande vitalité, car Strabon nous apprend qu'elle était encore en vigueur à son époque. Comme le fait fort justement remarquer Smith, cette parenté des habitants de la Calabre avec les Grecs explique la facilité avec laquelle ils adoptèrent la civilisation des Grecs, bien que ceux-ci les regardassent comme des barbares.

Le dialecte des Calabrais est difficile à comprendre, mais plein d'expressions originales et caractéristiques, qui, dans la classe instruite, donnent au langage une facilité et une chaleur des plus heureuses.

CALABRE (Edme), prêtre de l'Oratoire, né à Troyes en 1655, mort en 1710. Il dirigea longtemps le séminaire de Soissons, et il se distingua par son zèle, sa charité, son talent pour la chaire. On a de lui des *Paraphrases* de psaumes, plusieurs fois réimprimées.

CALABRESE (Mattia PRETI, dit le), peintre italien, né en 1613, mort en 1699. Il vit le jour à Taverna, dans la Calabre, d'où lui vient le surnom italien de *Calabrese* (Calabrais), que nous avons francisé, et sous lequel on le désigne communément. Il était d'une famille noble et reçut l'éducation d'un gentilhomme; mais, entraîné par sa vocation pour l'art, il quitta la maison paternelle à l'âge de dix-neuf ans, et rejoignit à Rome son frère aîné, Gregorio Preti, qui s'était adonné lui-même à la peinture et qui lui en enseigna les premiers éléments. Mattia fit ensuite de sérieuses études de dessin d'après l'antique et d'après les œuvres des artistes modernes les plus estimés, notamment d'après Lanfranc, qui fut, non pas son maître, comme Baldinucci l'a prétendu, mais un de ses modèles préférés. Ce fut le Guerchin, qu'il alla trouver à Cento (près de Bologne), qui le forma à l'art de peindre. Après avoir travaillé pendant quelque temps sous la direction de cet illustre artiste, le Calabrese visita successivement Venise, Milan, Paris, Anvers. En France, il fit la connaissance de Vouet et de Mignard, et en Belgique, il se lia d'amitié avec Rubens. De retour à Rome, il obtint les bonnes grâces de dona Olimpia Aldobrandini, veuve de Paul Borghèse, et fut présenté par elle au pape Urbain VIII, qui lui conféra la dignité de chevalier de Malte. Peu de temps après, un fameux maître d'armes, qui avait été le professeur de l'empereur Léopold, ayant adressé un défi à toute la noblesse romaine, le Calabrese accepta la lutte et vainquit le provocateur; mais il dut tout aussitôt quitter Rome pour échapper aux poignards des bravi soudoyés par l'ambassadeur d'Allemagne, furieux de la défaite de son compatriote. Il s'embarqua secrètement pour Malte, où, en sa double qualité d'artiste et de chevalier, il fut parfaitement accueilli par le grand maître; mais une sorte de fatalité le poursuivait : à

peine eut-il exécuté deux ou trois tableaux qu'il eut une dispute avec un chevalier et le tua. Il s'enfuit en toute hâte à Livourne, où il trouva un nonce du pape, qui l'emmena avec lui en Espagne. Il ne fit dans ce pays qu'un séjour d'assez courte durée, et revint en Italie, près du Guerchin, qui lui fit confier la décoration de la coupole de l'église des Carmes, à Modène. Il y représenta le *Paradis* avec la sainte Trinité dispensant des grâces aux frères du Carmel, par l'intermédiaire de la Vierge et du prophète Elie. Il retourna ensuite à Rome, où, par le crédit de son ancienne protectrice, dona Olimpia, il fut chargé, en remplacement de Lanfranc, qui venait de mourir, d'exécuter, dans la tribune de Saint-André della Valle, des fresques représentant divers sujets de la vie du saint patron de cette église. Ces fresques, qui se trouvaient placées en regard de peintures très-remarquables du Dominiquin, furent l'objet des plus vives critiques : le Calabrese s'emporta jusqu'à frapper violemment un des raiileurs, et dut de nouveau prendre la fuite. Il prit la route de Naples; mais, arrivé aux portes de cette ville, où la peste venait d'éclater et autour de laquelle on avait établi un cordon sanitaire, il se prit de querelle avec un soldat qui voulait l'empêcher de passer et il le perça d'un coup d'épée. Arrêté et traduit devant un conseil de guerre, il fut condamné à mort; le vice-roi lui fit grâce et lui infligea pour toute peine de décoration gratuitement les portes de la ville. Le Calabrese s'acquitta de cette tâche avec succès; la décoration de la porte du Santo-Spirito, représentant un épisode de la peste de Naples, fut son chef-d'œuvre. Il peignit ensuite, dans l'église de San-Pietro-a-Majella, les actions glorieuses de saint Pierre Célestin et celles de sainte Catherine d'Alexandrie. En 1657, il fut appelé à Malte, où il passa le reste de sa vie et où il exécuta beaucoup de peintures décoratives dans les églises, notamment dans celle de Saint-Jean, et une foule de tableaux qu'il envoya à Venise, en France, en Espagne, dans les Pays-Bas. Le grand maître le récompensa en lui donnant la commanderie de Syracuse et une pension considérable. Dans les dernières années de sa longue carrière, il ne travaillait que pour les pauvres, et quand on lui représentait qu'un laboureur aussi obstiné altérerait sa santé, il disait : « Que deviendraient mes pauvres si je ne travaillais point? » Il avait, du reste, une facilité qui tenait du prodige; suivant Marietti, « il peignait avec un tel feu et une telle rapidité qu'à la façon dont il distribuait ses teintes sur la toile et dont il maniait le pinceau, on aurait cru qu'il jouait du tambour. » Expression bizarre, mais significative. L'abbé de Fontenay vante la variété de ses inventions, la richesse de ses ornements et l'art avec lequel il disposait ses ajustements. Mais, d'après le jugement du savant Lanzi, il eut dans son dessin plus de vigueur que de délicatesse, et manqua aussi d'agrément dans son coloris. « Sauf quelques nuances, dit M. Charles Blanc, le Calabrese représente dans l'école napolitaine ce que furent le Caravage à Rome, le Guerchin à Bologne, Valentin en France, Zurbaran en Espagne. Il a été, comme ces maîtres, un dessinateur savant et ferme, mais sans choix, un coloriste sans finesse et sans transparence. Environnées d'ombres opaques et pour ainsi dire noyées d'encre, ses figures relient çà et là au sein des ténèbres et ne perdent un peu de leur vulgarité qu'en se cachant dans la poésie de la nuit. » Les fresques du Calabrese forment la partie la plus remarquable de son œuvre; nous avons cité les plus importantes. On rencontre de ses tableaux de chevalet dans les principales galeries de l'Europe. Le Louvre possède : *Saint Paul et saint Antoine dans le désert*; et le *Martyre de saint André*; le musée de Bordeaux : un *Homme jouant de la guitare*; le musée de Nîmes : *Jésus et les docteurs*; le musée de Nantes : les *Aveugles de Jéricho*; le musée de Naples : *Saint Nicolas de Bari en extase*, le *Retour de l'enfant prodigue*, *Judith et Holopherne*, la *Monnaie du tribut*, *Jésus précipitant le démon du haut de la montagne*; le palais Royal, à Gênes : *Saint Jean dans le désert*; le musée Brera, à Milan : l'*Institution de la confirmation*; le palais Doria, à Rome : un *Concert*; le palais Rospigliosi : la *Mort de Sophonisbe*, l'un des meilleurs ouvrages du maître; l'Académie des beaux-arts, à Venise : le *Martyre de saint Barthélemy*; le musée de Dresde : *Saint Pierre délivré par l'ange*; la pinacothèque de Munich : *Madeleine repentante*; le Belvédère, à Vienne : l'*Incrédulité de saint Thomas*; le musée de Bruxelles : *Job visité par ses amis*; le musée de Madrid : l'*Eau du rocher*, *Sainte Elisabeth*, *Saint Zacharie* et *Saint Jean*, etc.

CALABRIE, nom donné à la partie de l'ancienne Grande-Grèce habitée par les Calabres et qui était comprise dans l'Apagie. Sous l'empire romain, on donna ce nom à l'Apagie entière.

CALABRISME s. m. (ka-la-bri-sme — du gr. *kalabrismos*, même sens). Antiq. Dans le thrace fort lascive. « On dit aussi **COLABRISME** et **CALATHISME**.

CALABRITTO, bourg du royaume d'Italie, dans la principauté Citérieure, district et à 15 kilom. N.-E. de Campana, ch.-l. de canton, sur la Sèle; 2,427 hab.

CALABRO-SICILIEN, **IENNE** adj. (ka-la-bro-si-si-li-ain, i-è-ne). Qui appartient à la

Calabre et à la Sicile : *Vapeurs CALABRO-SICILIENS*.

CALABURE s. f. (ka-la-bu-re). Bot. Syn. de MUNTINGIE.

CALAC s. m. (ka-lak). Bot. Genre d'arbrisseaux épineux de l'Inde et de l'Arabie, appartenant à la famille des lilacées, et auxquels on a attribué des propriétés merveilleuses.

CALACES ou **CALADES**, peintre athénien qui vivait dans le ive siècle avant notre ère, et qui, au dire de Plin, représentait avec beaucoup d'art des sujets comiques dans de petits tableaux, *in comicis tabellis*. Cette expression de Caylus, parce que, selon quelques-uns, le mot *comicus* semble indiquer que ces tableaux figuraient sur la scène, dans les comédies, ou bien encore qu'ils représentaient des scènes jouées sur le théâtre. On ne sait presque rien sur la vie de cet artiste. Il y eut aussi un sculpteur du même nom, qui fit la statue de la courtisane Nérée.

CALACHON s. m. (ka-la-chon). V. CALAS-CRONE.

CALACUCCIA, bourg de France (Corse), ch.-l. de canton, arrond. et à 24 kilom. O. de Corte, à l'entrée de la vallée du Niolo; 843 hab. Elève de bétail, fabrication de draps de poil de chèvre et de toiles de lin.

CALADARIS s. m. (ka-la-da-riss). Comm. Fine toile de coton rayée ou carrelée, qui nous vient des Indes, et particulièrement du Bengale.

CALADE s. f. (ka-la-de — de l'ital. *calata*, même sens; de *calare*, caler, laisser tomber). Manég. Terrain en pente que l'on exerce les chevaux à descendre, pour donner de la souplesse à leurs hanches et leur apprendre à former leur arrêt. Il on dit aussi *CHALADE*.

— Pavé, dans tout le midi de la France. Il A Lyon, Parvis d'une église.

CALADÉNIE s. f. (ka-la-dé-ni — du gr. *calos*, beau; *adén*, glande). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des arctostaphyloïdes, comprenant une trentaine d'espèces, qui croissent en Australie.

CALADIÉ, **ÉE** adj. (ka-la-di-é — rad. *caladion*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au caladion.

— s. f. pl. Tribu de la famille des arctostaphyloïdes, ayant pour type le genre caladion, et renfermant en outre les genres colocase, peltandra, acotias, philodendron, etc.

CALADION s. m. (ka-la-di-on — du gr. *calathion*, petite corbeille; ou de l'arabe *kelady*, nom de la plante en Egypte). Bot. Genre de plantes, de la famille des arctostaphyloïdes, et type de la tribu des caladiées, comprenant un petit nombre d'espèces, qui croissent généralement en Amérique : *Presque tous les CALADIONS sont herbacés et parasites*. (Thiébaut de Berneaud.)

— Encycl. Les *caladions* sont de grandes plantes herbacées, vivaces, à feuilles larges, peltées, hastées, à fleurs réunies en un spadice qu'entoure une spathe droite, blanchâtre, roulée en cornet. Ce sont en général des plantes à feuillage ornemental, que l'on cultive dans nos serres, et dont on sait tirer depuis quelques années un excellent parti pour la décoration des squares et des jardins publics, où on en forme des massifs en plein air durant l'été. Le *caladion* bicolor est surtout remarquable par ses larges feuilles d'un rouge vif au centre et bordées d'un beau vert vouté. Plusieurs variétés de cette espèce, ainsi que des espèces voisines, ont des feuilles élégamment marbrées de rouge ou de blanc. Le *caladion* comestible est une colocase.

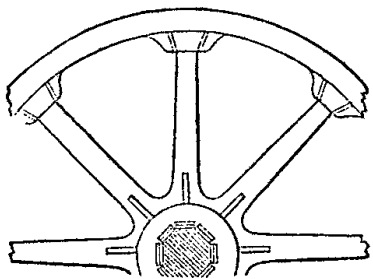
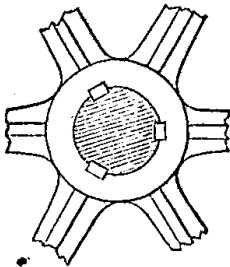
CALADO (le P. Manóil), historien portugais, né à Villa-Viciosa vers 1584, mort en 1654. Il embrassa la vie monastique, et, après avoir passé quelque temps dans un monastère situé dans les montagnes d'Ossa, il s'embarqua pour le Brésil, où il demeura environ trente ans. On a de lui un ouvrage dans lequel il célèbre les exploits de Fernandez Vieira, et qui est intitulé : *O valoroso luciderno e triumpho da liberdade* (Lisbonne, 1648, in-fol.).

CALAF s. m. (ka-laf). Bot. Arbrisseau qui croît en Egypte et en Syrie, et que sa ressemblance extérieure avec les saules a fait rapporter à ce genre par quelques auteurs. On en retire une eau distillée, qui a une grande réputation comme fébrifuge, antiaphrodisiaque, etc. : *Le CALAF n'est-il pas un chafef?* (V. de Bomare.)

CALAGE s. m. (ka-la-je — rad. *caler*). Techn. Action de caler, de fixer ou d'arrêter au moyen d'une ou plusieurs cales : *Le CALAGE d'un meuble, d'une pierre*. *Le CALAGE d'une voiture, d'un wagon*. Il Opération qui a pour but de fixer une pièce sur une autre, au moyen de cales, c'est-à-dire de coins ou clavettes que l'on enfonce dans l'espace ménagé à dessein entre les deux pièces qu'on veut rendre solidaires : *Le CALAGE des roues d'engrenage sur leur axe*.

— *Calage des soupapes*, Opération par laquelle, les soupapes ne pouvant plus souffler, il est possible d'élever la pression dans les machines à vapeur : *Le CALAGE DES SOUPAPES des locomotives est formellement interdit et puni sévèrement dans les compagnies de chemins de fer*.

— Encycl. Les roues des machines industrielles sont, le plus souvent, indépendantes des arbres sur lesquels elles sont montées. Lorsqu'une roue doit tourner autour d'un arbre fixe, elle est dite *folle* sur son arbre; lorsque, au contraire, elle doit en recevoir le mouvement ou le lui transmettre, elle est dite *calée* sur son arbre. Les figures ci-dessous indiquent deux modes de *calage* d'une roue. Dans la première, le contour de l'arbre est resté arrondi et le *calage* est obtenu au moyen de coins en fer, enfoncés dans des rainures; dans la seconde, le contour de l'arbre a la forme d'un polygone régulier, et les coins sont en bois.



CALAGES (Marie PECH DE), femme poète française, née à Toulouse, où elle vivait au commencement du xvi^e siècle. Elle s'adonna à la poésie, remporta plusieurs fois des prix aux jeux floraux et composa un poème en huit chants, intitulé *Judith ou la Délivrance de Bétulie*, qui fut publié après sa mort (Toulouse, 1660, in-4^e) et dédié à Marie-Thérèse, reine de France. Composé avant l'apparition du Cid, à une époque où les poèmes épiques alors en renom étaient écrits en un style si souvent barbare et ridicule, le poème de *Judith* est extrêmement remarquable par la simplicité et la correction du style, par une noblesse sans emphase et généralement par un bon goût qui contraste avec celui du temps. On trouve dans Racine certains vers qui semblent inspirés des vers de *Judith*. On lit, par exemple, dans ce poème :

Qu'un soin bien différent l'agite et la décore. Et Phèdre dit (acte II, scène v) :

Qu'un soin bien différent me trouble et me dévore. On peut citer encore ce vers de la *Judith* :

Il se cherche lui-même et ne se trouve plus. et celui de Racine, également dans *Phèdre* :

Maintenant je me cherche et ne me trouve plus. Savigny a réimprimé ce poème dans le *Parnasse des Dames*, mais en y faisant diverses corrections de style, « afin, dit-il, avec un comique achevé, de faire mieux goûter notre ancienne poésie. »

CALAGNONE s. f. (ka-la-gno-ne; gn mll. — du gr. *calagnon*, même signification). Moll. Un des noms de la coquille appelée plus communément *ARCHE DE NOÉ*.

CALAGORRIS, ville de l'ancienne Gaule, dans la Narbonnaise Ire, chez les Volces Tectosages. C'est aujourd'hui Cazères.

CALAGUALA s. m. (ka-la-gou-la). Bot. Espèce de fougère, du genre polypode, qui croît au Pérou, et qu'on emploie en médecine : *Le CALAGUALA croît dans les régions montagneuses du royaume du Pérou*. (A. Richard.) On distingue trois sortes de racines de CALAGUALA. (V. de Bomare.) Il On dit aussi CALAHUALA.

— Encycl. Le nom de *calaguala*, donné à plusieurs fougères, doit surtout s'appliquer à une espèce de polypode, qui croît dans les régions montagneuses du Pérou. C'est une plante vivace, dont le rhizome horizontal, rampant, flexueux, émettant des fibres radicales grêles et rameuses, donne naissance à des frondes alternes, entières, lancéolées, étroites, longues de 0 m. 20 à 0 m. 35, et portant sur leur face inférieure des sporules réunies en petits groupes arrondis. La racine de *calaguala* jouit en médecine d'une certaine réputation; mais elle est beaucoup moins usitée en France qu'en Espagne et en Portugal. Cette racine, telle que le commerce la fournit, est allongée, rougeâtre, écailleuse et mamelonnée; sa saveur est huileuse et désagréable. Elle contient une matière gommeuse, une résine rougeâtre âcre et amère, de l'amidon, une matière sucrée, de l'acide malique, quelques sels et du ligneux. On en fait usage en Amérique depuis fort longtemps. Elle a été surtout préconisée comme sudorifique dans le traitement du rhumatisme chronique et de la syphilis constitutionnelle. En France, l'expérience n'a pas confirmé la haute réputation faite à cette plante; et comme, d'ailleurs, nous ne man-

quons pas de bons sudorifiques, le *calaguala* est peu employé de nos jours.

CALAGURRIS, ville de l'Espagne ancienne, dans la Tarraconaise, chez les Vascons, au N.-E. de Numance, sur la rive droite de l'Ebre (l'Ebre). Elle prit parti pour Sertorius et fut deux fois assiégée par Pompée. Patrie de Quintilien. C'est actuellement Calahorra. Plin appelle cette ville *Calagurris Nassica*, pour la distinguer de *Calagurris Fibularenis*, autre ville de l'Espagne Tarraconaise, aujourd'hui Loharra.

CALAHORRA (autrefois *Calagurris Nassica*), ville d'Espagne, province et à 50 kilom. E. de Logrono, près de l'embouchure du Cidacos dans l'Ebre; 6,745 hab. Evêché; récolte de vins, grains, huile et lin. Cette ville fut fortifiée par les Arabes, qui la laissèrent tomber entre les mains de don Garcia, roi de Navarre, en 1054. Il Bourg d'Espagne, province de Grenade, à 15 kilom. S. de Guadix, au pied de la Nevada; 2,000 hab.

CALAIS s. m. (ka-lé). Panier d'une forme particulière, dont se servent les marchands des halles de Paris. Il Mesure adoptée par les mêmes marchands, pour certains légumes, et valant 12 têtes : *Un CALAIS de chicorée sauvage*.

— Techn. Plaque de tôle servant à fixer les lisses d'un tapis.

CALAIS (*Calesium*), ville de France (Pas-de-Calais), ch.-l. de cant., arrond. et à 33 kilom. N.-E. de Boulogne-sur-Mer, à 272 kilom. N.-E. de Paris, 377 par le chemin de fer; port de mer sur le Pas de Calais, vis-à-vis et à 30 kilom. de Douvres; pop. aggl. 11,103 hab. — pop. tot. 12,727 hab. Tribunal et chambre de commerce, consulats étrangers, bibliothèque, école d'hydrographie. La principale industrie de Calais et de Saint-Pierre-lès-Calais, son annexe, est la fabrication du tulle de soie et de coton, dont les produits annuels dépassent 25 millions; on y trouve aussi des ateliers pour la construction des métiers, des filatures de lin, savonneries, scieries, pêcheries, moulins à blé et à huile, chantiers de constructions navales. Les bords de mer y sont très-fréquentés.

Le port de Calais, qui est le port français le plus rapproché des côtes d'Angleterre, peut contenir une centaine de navires de 5 à 600 tonneaux, et communique par un canal avec les villes de l'intérieur. Le mouvement de la navigation a été, en 1861, entrées et sorties réunies, de 3,136 navires, jaugeant 445,058 tonneaux. L'importation a surtout pour objet la houille, la fonte, les laines, bois de sapin, cotons filés, peaux brutes, grains et sels. Les articles qui alimentent l'exportation sont : les chevaux belges pour l'Angleterre, vins de Champagne, spiritueux, fruits, légumes, œufs, volaille, blanches, baïstes, soieries, salaisons, pierres, tourteaux. Transit important.

Calais, défendu par une citadelle et plusieurs forts, renfermé dans une enceinte assez restreinte, est une ville agréable, bien bâtie, aux rues larges, propres, bien pavées et bordées de trottoirs. La Place d'armes, au centre de la ville, les remparts plantés d'arbres, les quais et les deux môles qui forment le port sont autant d'agréables promenades. Parmi les édifices remarquables de Calais, on doit placer : l'église principale, bel édifice gothique en forme de croix latine, construit à l'époque de la domination anglaise, avec un clocher très-élevé, qui s'aperçoit de loin en mer et qui sert de phare; on admire à l'intérieur un magnifique tableau de Van Dyck, représentant l'Assomption. L'hôtel de ville, restauré en 1740, est dominé par la tour de l'Horloge, d'une architecture légère et gracieuse; l'hôtel de Guise, bâti par Edouard III, offre encore quelques restes de l'architecture connue en Angleterre sous le nom de *style Tudor*.

Contrairement à l'opinion de d'Anville, qui place à Calais l'*Ultior Portus* des Romains, il est établi que cette ville ne remonte qu'au ix^e siècle. Dans l'origine, c'était un petit port formé par la nature, fréquenté par des pêcheurs et des marins dont les cabanes s'élevaient sans ordre sur l'emplacement des quais de la ville actuelle; deux tours, construites en 997 par ordre de Baudouin IV, comte de Flandres, formaient toute la défense de cette petite bourgade. En 1224, Philippe de France, comte de Boulogne, entoura la ville d'une enceinte garnie de tours et protégée de fossés. En 1346, Edouard III d'Angleterre vint mettre le siège devant la ville (V. ci-dessous) commandée par Jean de Vienne. Tout le monde connaît le dévouement d'Eustache de Saint-Pierre et de ses cinq compagnons. Les Anglais gardèrent Calais jusqu'en 1558, époque où le duc de Guise s'en empara. En 1595, cette ville tomba au pouvoir des ligueurs; trois ans après, elle revint sous l'autorité royale; enfin, en 1804, elle fut bombardée par les Anglais. Il Petite ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat du Maine, à 270 kilom. N.-E. de Portland; 4,700 hab. Bois de construction.

Calais (SIÈGE DE). « L'immense malheur de Crécy, dit M. Michelet, ne fit qu'en préparer un plus grand : l'Anglais s'établit en France. » Quoique l'intérieur du royaume fût ouvert à ses entreprises, Edouard III usa de sa victoire avec plus de prudence et de sagacité. Le péril qu'il venait de courir lui avait fait comprendre la nécessité de s'assurer d'une place d'armes, d'un lieu de débarquement au nord, qui devint pour lui la clef de la France, et Calais, com-

mandant ce fameux *Pas* maritime qui n'est qu'à 28 kilom. de Douvres et des côtes d'Angleterre, s'offrait naturellement à ses ambitieux desseins. Il s'achemina donc directement sur Calais à travers le Boulonnais, et s'établit devant cette ville dès le 3 septembre (1346). Les principales villes maritimes d'Angleterre, Douvres, Bristol, Winchelsea, Weymouth, Plymouth, Yarmouth, etc., exaspérées contre les hardis corsaires calaisiens, fournirent à l'envi des vaisseaux à Edouard. La ville avait pour gouverneur un vaillant chevalier bourguignon, Jean de Vienne, et était défendue par une garnison nombreuse et redoutable, sans compter les bourgeois, tous gens de résolution, aguerris par les périls de la mer. Aussi tous les assauts livrés par Edouard aux assiégés furent-ils vigoureusement repoussés. Quand il eut reconnu l'impossibilité d'emporter la place de vive force, le monarque anglais résolut de l'affamer. Il fit élever entre Calais, la rivière de Maye et le pont de Nieulay, une véritable ville de bois qu'il appela *Ville-Neuve-la-Hardie*, comme s'il eût dû séjourner là dix ou douze ans, car son inébranlable résolution était de ne point partir que Calais ne fût en son pouvoir. Les débuts de ce blocus furent terribles : le gouverneur, Jean de Vienne, fit sortir des murs 1,700 personnes, vieillards, femmes et enfants, que l'impitoyable Edouard laissa mourir de misère et de froid entre la ville et son camp. Le roi d'Angleterre semblait avoir pris racine devant Calais : au printemps de 1347, il appela auprès de lui la reine Philippa, Manu, Derby, tous les plus vaillants chevaliers anglais. Déjà plus de huit mois s'étaient écoulés depuis l'ouverture du siège, et l'armée ennemie, bien abritée, bien nourrie, bien pourvue de toutes choses dans sa ville de bois, ne donnait aucun signe de fatigue ni d'ennui, tandis que les assiégés, affamés, mais soutenus dans leur héroïque résistance par le sentiment national, se maintenaient à la hauteur de l'indomptable ténacité des Anglais. Jusqu'alors le blocus n'avait pas été complet, et les populations maritimes des côtes picardes avaient fait, à vingt reprises, des prodiges d'adresse et d'audace pour ravitailler Calais. Edouard trouva moyen de mettre un terme à ces secours, qui menaçaient d'éterniser le siège; il construisit, au lieu où est maintenant le fort Risbank, un château de bois bien muni d'artillerie, qui commandait le port et le havre de la ville, de manière à ce que rien ne pût entrer ni sortir. Dès lors Calais n'eut plus d'espoir que dans l'arrivée du roi de France.

Il y avait pour Philippe de Valois une grande et urgente nécessité à secourir Calais; mais le trésor était si épuisé, la noblesse tellement abattue et découragée depuis la catastrophe de Crécy, que l'armée féodale ne fut pas en état de marcher avant la mi-juillet. A cette date, Calais était réduit à la dernière extrémité. Une lettre du gouverneur, adressée au roi de France pour implorer un prompt secours, et interceptée par les Anglais, s'exprimait en termes déchirants sur la situation de cette malheureuse ville : « Tout est mangé, chiens et chats et chevaux, et de vivres nous ne pouvons plus trouver en la ville si nous ne mangeons *chair de gens*. » Philippe, cependant, était parvenu à concentrer une armée aussi puissante que celle qui avait été battue à Crécy; mais il trouva les Anglais fortifiés, retranchés, couverts de palissades, de fossés profonds, protégés du côté de la terre ferme par de vastes marais dont les chausses étaient rompues ou hérissées de retranchements, et il put se convaincre de l'impossibilité de forcer des lignes aussi formidables. Les dunes, du côté de Boulogne, étaient sous le feu d'une flotte anglaise; du côté de Gravelines, les passages étaient gardés par les Flamands, qui tenaient ainsi entre leurs mains le destin de la guerre. S'ils eussent cédé aux brillantes propositions de Philippe, Edouard, assailli à la fois par le levant et par le couchant, eût subi un épouvantable désastre, qui aurait largement vengé la France de celui de Crécy. Mais Philippe s'humilia inutilement devant ces *villains* qu'il avait tant humiliés; ils refusèrent d'ajouter foi à sa parole et prirent même l'offensive contre lui. Le roi de France s'avança alors par la route de Boulogne, jusqu'au mont de Sangatte, entre Calais et Wisant. « Quand ceux de Calais, du haut de leurs murailles, les virent poindre et apparoir sur la montagne, et leurs bannières et pennons flotter au vent, ils eurent grande joie et crièrent tantôt être délivrés (27 juillet 1347). » Mais les maréchaux de France, après avoir attentivement observé la position, déclarèrent qu'il était impossible de s'ouvrir un passage sans exposer l'armée à une perte certaine. Philippe essaya alors de négocier; Edouard s'y refusa, malgré la médiation de deux légats du pape. Le roi de France envoya défer le monarque anglais par quatre chevaliers; mais Edouard, malgré sa fierté, était trop habile pour exposer au hasard d'un combat singulier le fruit de tant de sacrifices : « Je suis venu ici pour prendre Calais, répondit-il, et non pour me battre. Si le roi de France veut batailler, c'est à lui de voir comment il pourra m'y contraindre. » Philippe, si dédaigneusement bravé, n'eut d'autre parti à prendre que de revenir en arrière, et, tout frémissant de colère et de honte, il donna l'ordre de la retraite, abandonnant la malheureuse ville à la triste perspective de sa chute prochaine et inévitable. Ce fut un terrible désespoir dans Calais af-

famé, lorsque les habitants, du haut des remparts, virent s'éloigner toutes ces bannières de France, toute cette grande armée dans l'apparition de laquelle ils avaient salué le signal de leur délivrance. « Ils furent si déçus qu'il n'y a si dur cœur au monde qui n'en eût eu pitié; ils étoient à si grand détresse de famine, que le plus fort se pouvoit à peine soutenir. » Le gouverneur, Jean de Vienne, se vit enfin forcé de capituler; il offrit de rendre la ville, à condition que la vie des habitants serait respectée; mais les envoyés d'Edouard répondirent que le roi voulait avoir les Calaisiens à sa merci, pour les rançonner ou les mettre à mort, selon son bon plaisir. Les mœurs barbares de cette époque autorisaient à croire, en effet, que le roi d'Angleterre, après s'être ennuyé un an tout entier devant Calais, après avoir, en une seule campagne, dépensé la somme, énorme alors, de 10 millions de notre monnaie, se donnerait la sanglante satisfaction de passer les habitants au fil de l'épée. Mais ses chevaliers lui déclarèrent nettement que, s'il traitait ainsi les assiégés, ses capitaines n'oseraient plus s'enfermer dans les places, par crainte de représailles. Cette considération frappa Edouard, qui répondit : « La plus grande grâce que le capitaine de Calais et les siens puissent trouver en moi, c'est que partent de la ville six des plus notables bourgeois, les *chefs* nus, les pieds déchaux, la hart au col, et les clefs de la ville et du château en leurs mains; de ceux-là je ferai ma volonté, le demeurant je prendrai à merci. »

Lorsque le gouverneur eut appris la réponse d'Edouard, il se rendit sur la place du marché et fit sonner la cloche; puis il exposa aux habitants les impitoyables conditions du monarque anglais. Un morne silence succéda aux lugubres paroles de Jean de Vienne; puis des cris de désespoir, des pleurs et des sanglots s'élevèrent du sein de ce peuple abattu et consterné. Après quelques moments, le plus riche bourgeois de la ville, qu'on appelait messire Eustache de Saint-Pierre, se leva du milieu de la foule et parla ainsi : *Je ne laisserai point périr mes concitoyens, quand je puis les sauver. J'ai si grande espérance d'avoir pardon de Notre Seigneur si je meurs pour ce peuple, que je veux être le premier.* « Secondement, un autre très-honnête bourgeois, qui avoit deux belles damoiselles pour filles, se leva et dit qu'il feroit compagnie à son compère sire Eustache : on appeloit celui-ci Jehan d'Aire. Après se leva Jacques de Wissant, homme riche de meubles et d'héritages, et dit qu'il tiendrait compagnie à ses deux cousins, Eustache et Jehan; ainsi fit Pierre de Wissant, son frère, puis un cinquième et un sixième bourgeois. « A peine ces six généreux citoyens eurent-ils fini de parler, que chacun, dit le naïf Froissard, « alla les *aourer* (adorer) de pitié, et plusieurs hommes et femmes se jetoient à leurs pieds, pleurant tendrement. »

Jean de Vienne les conduisit alors jusqu'à l'une des portes, où redoublèrent les pleurs de cette population désolée, puis il les remit entre les mains du sire Gautier de Manni, qui les conduisit devant le roi. Leur dévouement magnanime arracha des larmes aux chevaliers anglais eux-mêmes, émus de pitié et d'admiration. Seul, Edouard, le visage sombre et courroucé, demeura inflexible, et comme tous se pressaient autour de lui pour implorer la grâce des nobles victimes, le roi grigna des dents, rapporte le chroniqueur, et dit : « Qu'on fasse venir le coupe-têtes. Vainement le prince de Galles, se joignant aux supplications des seigneurs anglais, se jeta aux genoux de son père; Edouard allait flétrir ses lauriers par une barbare vengeance, lorsqu'on vit paraître la reine : « Adonc la noble reine d'Angleterre, qui étoit moult enceinte et pleuroit si tendrement qu'elle ne se pouvoit soutenir, se jeta à genoux devant le roi son seigneur, et dit : Ah ! gentil sire, depuis que je repussai la mer en grand péril, je ne vous ai rien requis et demandé; or, vous prie humblement et requiers, en propre don, que pour le fils de sainte Marie et pour l'amour de moi vous veuillez avoir de ces hommes merci. »

« Le roi attendit un peu à parler et regarda la bonne dame sa femme; si lui amollit le cœur, car *amis* (malgré lui) l'eût-il *courroucé* (chagriné) au point où elle étoit; si dit : Ah ! dame ! j'aimerois mieux que vous fussiez autre part qu'ici; vous me priez si fort que je ne vous ose éconduire; et, combien que je le fasse malgré moi, je vous la donne; faites-en votre plaisir. » La généreuse princesse se leva alors, remplie de joie, emmena les six bourgeois dans son appartement, où elle leur fit servir à diner, puis les renvoya sous bonne escorte. Le lendemain, Edouard entra triomphant dans Calais; Jean de Vienne et les autres chevaliers de la garnison furent envoyés prisonniers en Angleterre avec quelques-uns des principaux bourgeois; et les soldats, ainsi que les habitants, se virent expulsés de la ville, qui fut peuplée d'Anglais.

Les clefs de Calais étoient celles de la France, dit M. Michelet. Calais, devenue anglaise, fut pendant deux siècles une porte ouverte à l'étranger. L'Angleterre fut comme rejointe au continent; il n'y eut plus de détroit. L'éminent historien que nous venons de citer refuse son admiration au noble dévouement d'Eustache de Saint-Pierre et de ses compagnons, sous un prétexte qu'il nous paraît difficile de prendre au sérieux : « Les populations des côtes, qui, tous les jours, bra-

vent la colère de l'océan, n'ont pas peur de celle d'un homme. Il se trouva sur-le-champ, dans cette petite ville dépeuplée par la famine, six hommes de bonne volonté pour sauver les autres. Il s'en présente tous les jours autant et davantage dans les mauvais temps, pour sauver un vaisseau en danger. Cette grande action, j'en suis sûr, se fit tout simplement, et non piteusement, avec larmes et longs discours, comme l'imagine le chapelain Froissart. » Il nous semble que c'est faire trop bon marché d'un généreux sacrifice, dont s'honore justement notre histoire. Autre chose est de braver la colère de l'océan, lorsque le courage est surexcité par l'appât du gain, autre chose de se présenter en chemise et la corde au cou devant un monarque persécuteur que l'on sait impitoyable, avec la perspective de tomber frappé à mort par la main du bourreau. M. Michelet professe une insurmontable aversion pour les sentiers battus, et la tournure de cet esprit poétique et philosophique à la fois nous a valu une foule d'aperçus tour à tour ingénieux et profonds, des pages magnifiques, marquées au coin d'une hardie, d'une puissante originalité; mais nous ne pouvons nous empêcher de regretter ici qu'il n'ait vu dans une action si universellement admirée qu'une plate vulgarité de sentiments.

Nous devons dire, en terminant, que le dévouement d'Eustache de Saint-Pierre a soulevé de graves objections dans ces derniers temps, et que certains critiques n'ont vu dans le récit que nous venons de présenter à nos lecteurs qu'une légende dépourvue de tout caractère authentique. On trouvera, à l'article EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, de curieux documents relatifs à ce touchant épisode de notre histoire nationale.

Pendant deux cent dix ans, Calais demeura au pouvoir des Anglais, sorte de vomitoire par lequel ces éternels ennemis de la France lançaient leurs armées sur nos provinces du Nord, formidable point d'appui et de diversion en faveur de quiconque attaquait notre frontière. Contraste admirable et qui montre bien quelles inépuisables ressources un chef intelligent sait trouver dans cette nation française, que l'on accuse si souvent et si gratuitement de se laisser abattre au moindre revers, ce fut au lendemain d'une sanglante défaite que le duc de Guise, d'autres disent Henri II lui-même, conçut le hardi projet d'arracher Calais à la domination anglaise. La bataille de Saint-Quentin et la prise de cette ville avaient jeté la consternation jusque dans Paris, qui s'attendait à chaque instant à voir les Espagnols paraître à ses portes. Mais l'excessive circonspection de Philippe II sauva la France. Qui aurait voulu croire que l'entrepriise éclatante du siège de Calais pût se présenter à l'esprit des vaincus, dans un tel moment d'épouvante? Ce fut précisément cette prévention que le duc de Guise sut habilement exploiter. Au reste, cette idée hardie, suggérée depuis longtemps par Sennartout, gouverneur de Boulogne, avait été profondément méditée par Coligny, et le brave maréchal Strozzi avait fait plus que de conseiller : accompagné d'un habile ingénieur italien, son compatriote, il s'était introduit dans la place à la faveur d'un déguisement, et il répondait de la prendre. Le duc de Nevers fut envoyé sur la Meuse, à la tête d'un corps d'armée considérable, afin d'attirer l'attention de l'ennemi du côté du Luxembourg; puis il tourna tout à coup à l'ouest et se dirigea par une marche rapide vers la Picardie maritime, où le duc de Guise avait conduit le reste des troupes françaises, sous prétexte de ravitailler Doullens, Boulogne et Ardres.

Les Anglais n'avaient pas conçu le plus léger soupçon; d'ailleurs, après avoir reconstruit les remparts selon les progrès de la science militaire, ils croyaient Calais si bien gardé par sa seule réputation, qu'ils avaient placé sur une des portes l'inscription suivante :

Il sera vraisemblable que Calais on assiège
Quand le fer ou le plomb nagera comme liège.

Aussi leur surprise égala leur frayeur lorsque, le 1^{er} janvier 1558, l'armée française se présenta inopinément devant Calais; il n'y avait que 800 hommes de garnison dans la ville, sans vivres ni munitions. Les abords de Calais étoient défendus par deux forteresses; l'une, dite le fort de Nieulay, défendant du côté de la terre la seule chaussée aboutissant à la ville à travers les marais qui l'avoisinaient; la seconde, le fort de Risbank, s'élevant à l'entrée des dunes et dominant le port et la mer. Une partie de l'armée s'arrêta devant le fort de Nieulay, tandis que le reste allait s'établir devant le Risbank. Les approches furent poussées si rapidement, que, dès le 3 janvier au point du jour, une double batterie fondroya les deux forteresses anglaises. Les défenseurs de Nieulay durent presque aussitôt évacuer leur poste pour se réfugier dans la ville, et le Risbank, malgré son importance qui le rendait maître des communications avec l'Angleterre, fut forcé, une heure après, de se rendre à d'Andelot, frère de Coligny. Le corps de la place se vit aussitôt attaqué avec une irrésistible impétuosité, et pendant trois jours la ville et le château de Calais furent battus en brèche. Le 6 janvier au soir, les Français, le duc de Guise en tête, traversèrent le port à la marée basse, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et marchèrent jusqu'au château, qu'ils emportèrent de vive force. Les Anglais essayèrent de le reprendre

à la faveur de la nuit; mais ils furent repoussés avec de sanglantes pertes. Le gouverneur, lord Wentworth, reconnut alors l'impossibilité de résister plus longtemps, et le 8 janvier il se rendit aux plus dures conditions. Lui-même demeura prisonnier de guerre avec cinquante des principaux Anglais; le reste de la garnison et les habitants eurent la liberté de se retirer en Angleterre ou en Flandre, mais en abandonnant argent, meubles, artillerie, armes, enseignes et munitions. Il ne resta pas un Anglais dans la ville, qui fut repeuplée de Français. Une semaine avait suffi au duc de Guise pour rentrer en possession d'une conquête qui avait coûté jadis un an d'efforts à Edouard III. La prise de Guines, qui eut lieu quelques jours après (21 juin), acheva d'effacer les derniers stigmates de la domination insulaire, et couronna l'œuvre héroïque de Jeanne Darc.

Lorsque cette grande nouvelle : Calais est assiégé! Calais est pris! éclata parmi la population française, à peine remise de l'effroi du désastre de Saint-Quentin, il y eut dans tout le royaume une explosion de joie délirante; l'Angleterre, elle, en pleura de honte et de rage. Morne, humiliée, ulcérée dans son orgueil, elle se prit d'une implacable haine contre la reine qui avait laissé perdre Calais; Marie Tudor elle-même ne se consola jamais de cet affront : en mourant, elle répétait encore que, si l'on ouvrait son cœur, on y trouverait gravé le nom de Calais.

CALAIS (canal de), commence au Weest, sur la rivière d'Aa, se dirige sur Calais, envoie à gauche un embranchement de 5 kilom. à Ardres et un autre de 6 kilom. à Guines, et se termine à l'écluse du Crucifix, dans le port de Calais. Son parcours est de 30,050 mètres, la pente de 1 m. 80, rachetée par l'écluse d'Hennuin; le tirage d'eau varie de 1 m. 65 à 1 m. 90. La charge moyenne est de 50 tonnes; mouvement de la navigation en 1862 : 414,866 tonneaux à la descente, et 5,258,705 tonneaux à la remonte.

CALAIS (SAINT-), ville de France (Sarthe), ch.-l. d'arrond. sur l'Anille, à 45 kilom. S.-E. du Mans; pop. aggl. 3,003 hab. — pop. tot. 3,648 hab. L'arrond. a 6 cant., 56 comm. et 65,460 hab. Fabriques de serges, étamines, toiles, tanneries, corroyeries et tanneries. Commerce de grains, vins, bois, volailles et bestiaux. Saint-Calais possède une église gothique du xiv^e siècle, classée au nombre des monuments historiques; une ancienne abbaye qui sert aujourd'hui d'hôtel de ville et de prison; deux jolies promenades. Dans les environs, on voit deux dolmens, et les ruines d'une tour féodale appelée vulgairement dans le pays le *Pot à beurre*. On dit que Mérovée, fils de Chilpéric I^{er}, résida quelque temps à l'abbaye de Saint-Calais.

CALAIS ou CARELEFUS (saint), né en Auvergne, mort en 541, fut le compagnon de saint Avit et fonda l'abbaye d'Anisole ou Anille, qui donna naissance à la ville de Saint-Calais (Sarthe), où se trouvent, dit-on, ses reliques. La reine Ultrogothe, femme de Childbert, ayant voulu visiter son monastère, interdit aux femmes, il eut la fermeté de lui en refuser l'entrée.

CALAIS s. f. (ka-la-iss). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des sternoxes, voisin des taupins, et renfermant six espèces qui vivent au Sénégal ou aux Indes orientales : *Les CALAIS ont le corselet dépourvu de taches ocellées.* (Chevrolat.)

■ On dit aussi CALAIDE.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des chioracées, renfermant un petit nombre d'espèces, qui croissent en Californie. ■ On dit aussi CALAIDE.

CALAISIEN, IENNE s. et adj. (ka-lè-zi-ain, i-è-ne). Géogr. Habitant de Calais; qui appartient à Calais ou à ses habitants : *Un CALAISIEN.* Une CALAISIENNE. *Les CALAISIENS.* La population CALAISIENNE.

CALAISIS (le), petit pays de France, dans l'ancienne province de Picardie; le ch.-l. était Calais, et les autres villes, Guines et Ardres. En 1558, après l'expulsion des Anglais, on le nomma le *pays reconquis*. Aujourd'hui, le Calaisis est compris dans le département du Pas-de-Calais, et forme la partie septentrionale des arrondissements de Boulogne et de Saint-Omer.

CALAISON s. f. (ka-lè-zon — rad. *caler*). Mar. Degré de tirant d'eau d'un navire, en raison de son chargement : *Ce navire a vingt pieds de CALAISON.*

CALAÏTE s. f. (ka-la-i-te). Minér. Variété de turquoise bleu clair ou verdâtre.

— Encycl. La *calaïte* est une substance compacte ou terreuse, donnant un peu d'eau et décrépitant par la calcination, en laissant une matière noire; infusible, inattaquable par les acides; rayant le verre, mais rayée par le quartz. Pesanteur spécifique : 2,86 à 3,60. La *calaïte* est un phosphate d'alumine et de chaux. On la trouve aux environs de Nischapour, dans le Khorassan, en Perse.

CALALOUS, m. (ka-la-lou). Bot. Nom donné, dans les colonies, à diverses plantes servant à préparer un mets qui porte la même dénomination. Telles sont les amarantes, la *ketmie* comestible ou gombo, la morelle noire, etc. ■ On dit aussi CALLALUH et KAROULOU.

— Art culin. Sorte de ragoût très-apprécié aux Antilles : *Les feuilles du chou caraïbe, associées au petit concombre épineux des savanes, aux épinards doux, aux fruits du gombo, aux feuilles de morelle, au pourpier, aux bourgeons de melon, etc., constituent le CALALOU, mets cher aux créoles, et auquel les nouveaux venus s'habituent vite.* (Fonssagrives.)

— Encycl. Bot. Le *calalou* ou *karoulou* est une cucurbitacée, probablement une variété de giraumont, fort répandue dans toutes les régions de l'Amérique centrale. C'est une plante rampante, à feuilles très-larges et à fleurs jaunes. Les Portugais l'appellent *guin-gombo*, ce qui l'a fait confondre quelquefois avec le *gombaut*, plante de la famille des malvacées. Le fruit du *calalou* a une chair tendre, remplie de petites graines à teste mucilagineuse. Les créoles et les naturels en font une grande consommation. On en distingue plusieurs variétés de volume et de couleur, que l'on mange de différentes manières. Le fruit des *calalous* ordinaires se récolte tandis qu'il est encore peu développé, et sert à faire des salades; on le recommande alors aux convalescents ou aux personnes qui ont l'estomac faible. Quand on l'a laissé parvenir à son entière maturité, on le met dans la soupe, ou bien on le fait cuire au four ou sous la braise; on en fait aussi des purées et des beignets. Mais la manière la plus ordinaire de le préparer consiste à le hacher menu avec les feuilles mêmes de la plante et à faire cuire le tout avec du lard; c'est un mets que les dames créoles servent de préférence aux personnes les plus distinguées. Les variétés à fruit volumineux ont une chair fine, d'un jaune pâle, ferme, sucrée, d'une saveur analogue à celle de la citrouille, mais plus relevée. On réserve et l'on préfère surtout ces variétés pour faire des confitures sèches. Dans ce but, on taille la chair sous diverses formes, de telle sorte que les morceaux figurent des poires ou autres fruits; aussi les personnes qui ne les connaissent pas sont-elles d'abord très-étonnées de voir des fruits dépourvus de pépins; on confit ces morceaux à sec et avec fort peu de sucre, parce que la chair du *calalou* est naturellement sucrée. Il y a aussi des variétés légèrement musquées, ce qui en relève encore la saveur. De quelque manière qu'on les prépare, ces fruits constituent un très-bon aliment, d'une saveur douce, agréable et rafraîchissante. Le *calalou* n'est pas cultivé en Europe, parce que nous possédons plusieurs autres cucurbitacées susceptibles de le remplacer.

CALAM ou CALAME s. m. (ka-lan-m, ka-la-me — lat. *calamus*, même sens). Archéol. Petit roseau taillé comme une plume et dont les anciens se servaient pour écrire sur le papyrus et le parchemin : *Palettes d'écrivain avec les CALAMS et les deux couleurs noire et rouge.* (Champollion-Figeac.)

CALAMA, ville de l'Afrique ancienne dans la Numidie. C'est près de là que le propriétaire Aulus Posthumius fut défait par Jugurtha. Aujourd'hui Guelma, dans la province de Constantine.

CALAMAC s. m. (ka-la-ma). Haricot de Madagascar.

CALAMAGROSTIDE s. f. (ka-la-ma-gro-sti-de — du gr. *kalamos*, roseau; *agrostis*, chiendent). Bot. Genre de plantes vivaces, de la famille des graminées, tribu des arundinées, renfermant une douzaine d'espèces, qui croissent pour la plupart en Europe et dans l'Amérique du Nord : *Les CALAMAGROSTIDES lanceolés et filiformes croissent dans les prés ou sur le bord de la mer.* (A. Richard.) ■ On dit aussi CALAMAGROSTIS, s. m. : *Le CALAMAGROSTIS est mangé par les bestiaux.* (Thiébaud de Berneaud.)

— Encycl. Les auteurs ne sont pas d'accord sur la place que doit occuper ce genre de graminées et sur les espèces qu'il doit renfermer. Il comprend des plantes vivaces, à souche rampante ou longuement traçante, à feuilles planes ou enroulées, à fleurs groupées au sommet de la tige en épi ou en panicule rameuse, formée d'épillets uniflores. Le *calamagrostis* lanceolé, vulgairement nommé *roseau à plumet*, forme des touffes qui atteignent la hauteur de 1 mètre; ses feuilles sont longues, roides et sèches au toucher; ses fleurs forment une panicule spiciforme très-allongée, interrompue, panachée de vert et de violet foncé dans le premier âge, plus tard d'un blanc jaunâtre, et chargée de longs poils soyeux très-abondants. Cette plante est très-commune dans les bois, ou dans les marais herbeux; elle y couvre souvent des espaces considérables. Mais les bestiaux la repoussent ordinairement, et lorsque, pressés par la faim, ils en mangent, elle leur donne la dysenterie. On fait des ap-peaux pour la pipée avec ses feuilles, et des balais ou plumetoux avec ses panicules.

Le *calamagrostis* commun, dont le nom scientifique est *epigeios*, est une espèce très-voisine, peut-être même une simple variété du précédent, dont il partage les propriétés; il croît surtout dans les haies. L'espèce la plus intéressante est le *calamagrostis* des sables, plus communément appelé *roseau des sables*. Cette plante atteint près de 1 mètre de hauteur; elle forme des touffes épaisses et gazonnantes; ses feuilles sont dures, piquantes au sommet et roulées en dessus; ses fleurs forment un long épi cylindrique, jaunâtre et un peu velu. Elle croît dans les sables fluvia-

tilles et maritimes, le long des côtes de la Méditerranée, en Dauphiné, sur les bords de l'Océan et de la Manche, où on l'appelle *hoyat*, et en Belgique, où elle porte le nom de *helm*. Linné l'a même observée en Laponie, tandis que Poirét l'a trouvée sur les côtes de Barbarie. C'est donc un végétal très-rustique, et qui ne craint ni le froid ni le chaud. Le *calamagrostis* des sables a une végétation très-rapide, une grande durée, des racines nombreuses et longuement traçantes, et, de plus, il n'éprouve aucun dommage d'avoir le pied de ses toulles couvert d'une couche épaisse de sable. Tous ces avantages le rendent éminemment propre à fixer le sol mouvant des dunes; on le cultive depuis longtemps dans ce but en Belgique et en Hollande. De temps immémorial, les habitants du Jutland et ceux de la Zélande le sèment en lignes très-serrées pour affermir les dunes qui défendent contre l'irruption de l'Océan leurs rives, dont le niveau est inférieur à celui des hautes eaux. C'est aussi à cette graminée que Brémontier a eu recours pour fixer les sables des landes de Gascogne et les rendre aptes à recevoir des semis de pins, qui achevèrent l'œuvre commencée. La culture du roseau des sables est des plus faciles; elle consiste simplement à arracher des drageons ou des éclats de toulles dans les lieux les moins exposés à l'action des vents ou des flots, et à les planter à 0 m. 3 de profondeur dans l'endroit que l'on désire garnir. La première et même quelquefois la seconde année, il n'est pas en état de défendre; mais, dès la troisième, il peut résister aux vents, et ensuite il peut braver l'action des flots, à moins qu'elle ne soit par trop violente. On ne saurait trop recommander aux propriétaires de dunes, non-seulement de faire des plantations de ce roseau, mais encore de les entretenir et de les augmenter tous les ans du côté de la mer, lorsqu'il s'y produit de nouveaux amas de sable; sans quoi la mer, attaquant une place dégarnie, mine le reste par-dessous, et emporte le tout dans un moment de furie. On peut donner ce *calamagrostis* à manger aux bestiaux; on le convertit en engrais.

Nous citerons encore le *calamagrostis* des montagnes, grande plante à panicules rougeâtres, et le *calamagrostis* des bois, dont les fleurs sont d'un blanc verdâtre ou rougeâtre; ces deux espèces croissent dans les bois montagneux.

CALAMAGROSTIDÉ, ÉE adj. (ka-la-ma-gro-sti-dé — rad. *calamagrostide*). Bot. Qui ressemble à un *calamagrostis*.

— s. f. pl. Famille de graminées ayant pour type le genre *calamagrostis*.

CALAMAIRE s. f. (ka-la-mè-re — du lat. *calamus*, gr. *calamos*, roseau). Bot. Syn. d'ISOËTE.

CALAMANDE s. f. (ka-la-man-de). Comm. V. CALMANDE.

CALAMANTHE s. m. (ka-la-man-te — du gr. *calamos*, roseau; *anthos*, nom d'un petit oiseau). Ornith. Genre d'oiseaux formé aux dépens des cysticotes et voisin des farlouses, comprenant deux espèces, qui vivent en Australie, dans les roseaux. || On l'a nommé aussi PRATICOLE.

CALAMAR s. m. (ka-la-mar — du lat. *calamus*, plume). Écriture. || Vieux mot.

CALAMAR s. m. (ka-la-mar — du lat. *calamus*, plume; *mare*, mer). Moll. Nom donné par les vieux auteurs au *calmar*.

CALAMARIEN s. f. (ka-la-ma-ri-é — du lat. *calamus*, plume, fétu). Erpét. Genre de petits serpents qui vivent dans l'Inde.

CALAMARIÉ, ÉE adj. (ka-la-ma-ri-é — du lat. *calamus*, roseau). Qui ressemble au roseau, qui se rapproche ou qui tient du roseau. — s. f. pl. Genre de plantes ayant plus ou moins d'analogie avec les roseaux. C'étaient, pour Linné, les genres de la famille actuelle des cyperacées, avec les joncs et quelques autres; pour Endlicher, les genres préle et calamite, qui composent aujourd'hui la famille des équisétacées.

CALAMARIEN, IENNE adj. (ka-la-ma-ri-ain, i-ène — rad. *calamarie*). Erpét. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *calamarie*.

— s. m. pl. Famille de petits serpents de l'Inde, ayant pour type le genre *calamarie*.

CALAMAS, petite rivière de la Turquie d'Europe, dans l'Albanie, prend sa source dans la partie septentrionale du pachalik de Janina, coule du N. au S.-O. et se jette dans le canal de Corfou après un cours de 92 kilom.

CALAMATA ou **KALAMATA** (autrefois *Phère*), ville du royaume de Grèce, dans la Morée, ch.-l. du nome de Messénie, au fond du golfe de Coron; 6,000 hab. Port de commerce assez actif; pêche, exportation de laine, fromage, huile et soie brute; évêché grec. Cette ville fut donnée à Villehardouin après la quatrième croisade, et devint une baronnie qui passa ensuite aux Acciajuoli. Elle fut brûlée en 1825 par Ibrahim-Pacha. Les Français y débarquèrent en 1828.

CALAMATTA (Louis), graveur, né à Civita-Vecchia (Italie) en 1802, apprit les premiers éléments de l'art qui devait illustrer son nom de deux artistes de sa ville natale, MM. Marchetti et Georgiaco. Doué des plus brillantes dispositions, ses progrès furent rapides,

et bientôt ses maîtres, voyant un égal dans le jeune artiste, furent les premiers à lui conseiller de venir à Paris prendre les leçons de l'école française. Il suivit cet avis et se rangea, dès son arrivée dans la capitale de la France, sous la bannière artistique de M. Ingres. Son début, en 1827, fut fort remarqué. Il avait pris pour sujet de gravure le tableau de Dedreux-Dorcy : *Bajazet et le Berger*. En 1831, il donna un magnifique portrait de Paganini, qui acheva de le classer au nombre des meilleurs artistes de notre époque. Depuis lors, les compositions de M. Calamatta ont confirmé la haute idée qu'avaient donnée de lui ses débuts. Citons ici : le *Veu de Louis XIII* et le portrait du duc d'Orléans, d'après M. Ingres; *Françoise de Rimini* et le portrait de Lamennais, d'après Ary Scheffer; le portrait de M. Guizot, d'après Paul Delaroche; le portrait de Fourier, d'après M. Gigou, et celui du roi d'Espagne, d'après le peintre espagnol Madrazo. Sa gravure de la *Vision d'Eschiel*, de Raphaël; celle de la *Joconde*, de Léonard de Vinci; le portrait de M. Molé, d'après M. Ingres, ont figuré avec éclat à l'Exposition universelle de 1855. Il a donné, au Salon de 1857, la *Cenci*, d'après le Guide; les *Paysans*, tableau de M. Madou; diverses gravures tirées des dessins de Raphaël; un portrait de Rubens, d'après lui-même. Toutes ces productions sont autant d'œuvres éminentes. N'oublions point de mentionner ici une œuvre capitale de M. Calamatta, qui a rendu son nom populaire, et qui a été peut-être la mieux accueillie, nous voulons parler de la gravure du masque de Napoléon, moulé à Sainte-Hélène par le docteur Antomarchi. Enfin on a pu admirer, à l'Exposition de 1857, deux portraits célèbres exécutés par le grand artiste, d'après ses propres dessins, ceux de Mme G. Sand et de M. Ingres. M. Calamatta a été l'objet de distinctions méritées de la part des divers gouvernements. Il est décoré de la plupart des ordres de l'Europe; des médailles d'honneur lui ont été décernées à la suite de plusieurs expositions. Chevalier de la Légion d'honneur en 1837, il a été nommé en 1855 officier du même ordre. — Sa femme, Mme Joséphine CALAMATTA, s'est adonnée avec un certain succès à la peinture. Comme son mari, elle cherche avant tout la correction du dessin, la pureté des lignes, la grandeur du style; mais il lui arrive fréquemment de tomber dans la sécheresse et de produire des œuvres ternes et froides, faute d'y répandre ce sang de la peinture qui s'appelle la couleur. Parmi ses meilleures productions, nous citerons : *Eudoxe et Cymodocée* (1844); *Sainte Cécile* (1846); *Eve* (1848); *Sainte Véronique* (1852).

CALAMBA s. m. (ka-lan-ba). Bot. Espèce d'agalliche dont le bois, qui est odorant, est employé dans la tabletterie. Nom du bois lui-même, plus connu sous le nom de BOIS D'ALOËS : *Le cèdre, le calamba et le palo d'aquila ne sont rien au prix*. (Voiture.) || On dit aussi CALAMBAC, CALAMBART, CALAMBOU, CALAMBOUC et CALAMPART.

CALAMBOURG ou **CALAMBOUR** s. m. (ka-lan-bour). Bot. Sorte de bois verdâtre et odorant qui nous vient de Chine et qui ressemble un peu au calamba : *On emploie le calambourg en ouvrages de tabletterie, et dans les bains de propreté*. (V. de Bomare.)

— Homonyme. Calembourg.

CALAMBRES s. f. pl. (ca-lan-bre). Pathol. Nom donné, dans les mines de mercure d'Almaden, en Espagne, à l'affection dite tremblement mercuriel, quand elle est accompagnée de douleurs et de convulsions : *Les douleurs de CALAMBRES sont aiguës, lancinantes et quelquefois d'une vivacité intolérable; quant aux convulsions, de même que chez les choréiques, elles ne sont pas continues, elles augmentent sous la moindre émotion morale*. (A. Tardieu.)

CALAMBRISTE s. m. (ka-lan-bri-ste — rad. *calambres*). Pathol. Personne atteinte de l'affection appelée calambres : *Chez les CALAMBRISTES, les fonctions sont plus ou moins altérées, suivant le degré auquel est arrivé le mal*. (A. Tardieu.)

CALAME s. m. (ka-la-me). V. CALAM.

CALAME (Romain), chronologiste français, né à Marteau, en Franche-Comté, mort en 1707, entra en 1644 dans la congrégation des bénédictins de Saint-Vannes et professa tour à tour la littérature, la philosophie et la théologie. Il a composé en latin de nombreux ouvrages sur la chronologie et l'archéologie, qui sont tous restés manuscrits.

CALAME (Alexandre), peintre et graveur suisse, né à Vevay en 1810, mort en 1864. Il montra de bonne heure des dispositions artistiques, et il était encore un enfant lorsqu'il se rendit à Genève, où il étudia la peinture sous la direction de Diday. Il ne tarda pas à surpasser son maître, et à prendre rang parmi les plus remarquables paysagistes de notre temps. Observateur infatigable de la nature, il a excellé à reproduire, avec autant d'énergie que de vérité, les paysages si variés de la Suisse, avec ses montagnes, ses glaciers, ses lacs, ses riches vallées, et il a donné, avec son pinceau, les plus saisissantes représentations de la nature alpestre et de ses magnificences. Outre ses constantes excursions dans les montagnes, il fit un ou deux voyages en France, habita quelque temps l'Italie, en 1843, et devint mem-

bre des Académies de Saint-Petersbourg et de Bruxelles. Nous citerons parmi ses nombreux tableaux : le *Mont Blanc*, la *Jungfrau*, le *Lac de Brienz*, la *Chaîne neigeuse du mont Rosa* et du *Mont Cervin*, la *Chute de la Ganderck*, l'*Oberland bernois*, les *Ruines de Postum*, qu'il peignit lors de son voyage en Italie; *Midi d'été*, le *Soir d'automne*, la *Nuit d'hiver*, les *Quatre saisons*, les *Quatre heures du jour*, le *Lac des Quatre-Cantons*, etc. Calame a produit, outre ses tableaux, un grand nombre de lithographies et d'eaux-fortes remarquables, parmi lesquelles on cite surtout dix-huit *Vues de Lauterbraun* et *Meiringen* (1842), et vingt-quatre feuilles de *Paysages des Alpes*, d'après nature (1845).

CALAMÉ, ÉE adj. (ka-la-mé — du latin *calamus*, roseau). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au rotang (*calamus*).

— s. f. pl. Tribu de la famille des palmiers, ayant pour type le genre rotang ou *calamus*.

CALAMÉDON s. m. (ka-la-mé-don). Fracture d'os en bec de flûte.

CALAMÉES s. f. pl. (ka-la-mé — du gr. *kalamos*, roseau, chaume). Antiq. gr. Fêtes que l'on célébrait à Cyzique en l'honneur de Cérès, pour en obtenir d'abondantes moissons.

CALAMENT s. m. (ka-la-man — gr. *kalamintha*, même sens; de *kalos*, beau; *minthé*, menthe). Bot. Genre de plantes odorantes, de la famille des labiées, voisin des thymus, et dont l'espèce la plus connue est le *calament officinal*: *On fait usage de trois ou quatre espèces de CALAMENT*. (V. de Bomare.) On donne aussi ce nom à la mélisse officinale ou citronnelle, et celui de *calament en arbre* à la sarriette de montagne.

— Encycl. Les *calaments* sont des plantes herbacées ou des sous-arbrisseaux, à fleurs réunies en grappes lâches, terminales. Ce genre est intermédiaire entre les thymus et les mélisses. Le *calament officinal*, vulgairement appelé *menthe des montagnes*, est une plante vivace, velue dans toutes ses parties, à odeur suave, à fleurs purpurines; elle croît dans les parties ombragées des bois. Le *calament à grandes fleurs* s'en distingue surtout par l'ampleur de ses corolles; il habite les bois montagneux. Le *calament népéta* est répandu dans les lieux secs et pierreux, où son odeur forte décèle sa présence; ses fleurs sont petites et d'un bleu clair. Le *calament acinos* est annuel; il orne les champs et les lieux incultes de ses petites fleurs purpurines. Le *calament des Alpes*, qui lui ressemble beaucoup, mais qui est vivace et gazonnant, est surtout répandu sur les hautes montagnes. Le *calament clinopode*, vulgairement nommé *grand basilic sauvage*, et dont plusieurs auteurs font un genre distinct sous le nom de *clinopode*, est une plante vivace, à fleurs assez grandes, blanches ou pourpres; il habite les taillis et les buissons. Toutes les espèces que nous venons de nommer habitent nos climats; elles sont plus ou moins aromatiques, et la médecine les emploie quelquefois comme stimulantes; elles participent d'ailleurs aux propriétés générales des labiées. Le *calament écarlate*, originaire de l'Amérique du Nord, est cultivé dans nos jardins comme plante d'ornement.

CALAMIANES, îles de l'Océanie, dans la Malaisie, partie de l'archipel des Philippines, au S.-O. de l'île de Mindoro, par 120° 5' de lat. N. et 118° long. E.; 50,000 habitants. Les principales de ces îles sont : Calamiane et Busvagon. Le sol, très-accidenté au centre, produit en abondance du riz, cacao, sucre, coton, poivre, indigo, etc. Sur les côtes, établissements espagnols pour la pêche des perles.

CALAMIDE adj. (ka-la-mi-de — du gr. *kalamos*, chaume; *eidos*, aspect). Hist. natur. Qui ressemble à un tuyau de chaume.

— s. m. pl. Famille de polyptères dont le corps est en forme de tuyau de chaume.

CALAMIFÈRE adj. (ka-la-mi-fè-re — du lat. *calamus*, chaume, plume; *fero*, je porte). Didact. Qui porte des appendices en forme de chaume ou de plumes à écrire.

CALAMIFORME adj. (ka-la-mi-for-me — du lat. *calamus*, plume, et de *forme*). Hist. nat. Se dit des animaux, des végétaux ou de ceux de leurs organes qui ont la forme d'un tuyau de plume. Tels sont le corps des pennatiles, les feuilles de certaines ficoides, etc.

CALAMINAIRE adj. (ka-la-mi-nè-re — rad. *calamine*). Minér. Qui tient de la calamine. || *Pierre calaminaire*, syn. de CALAMINE.

CALAMINE s. f. (ka-la-mi-ne — du gr. *kalamé*, chaume). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, formé aux dépens des anthistries et des apludes, et qui n'a pas été adopté. || On donne ce nom, dans certaines localités, à la cameline.

CALAMINE s. f. (ka-la-mi-ne — bas lat. *calamina*, même sens). Minér. Nom donné d'abord à un silicate, puis à un carbonate de zinc : *La CALAMINE est un carbonate de zinc souvent accompagné par de l'oxyde et par du silicate de ce même métal*. (Malaguti.) Les CALAMINES constituent le minerai de zinc le plus important par l'abondance de ses gîtes et la facilité de son exploitation. (Delafosse.)

— Encycl. Le silicate de zinc, ou *calamine* de Beudant, a été décrit par Huby sous le nom de zinc oxydé siliceux. C'est une substance lithoïde, dont la couleur ordinaire est le blanc;

cependant, le mélange de matières étrangères la colore parfois d'une nuance jaunâtre plus ou moins foncée. D'après les analyses de Smithson, ce minéral contient sur 100 parties 25,49 de silice; 67,06 d'oxyde de zinc et 7,45 d'eau. Il cristallise dans le sous-système pyramido-rhombique, qui dérive du système rhombique par une hémiedrie spéciale. Les cristaux, d'ailleurs peu communs, sont habituellement striés longitudinalement; leur surface est très-brillante, et, dans certaines variétés originaires de Sibérie, elle est remarquable par une sorte de chatiment. Leur densité est égale à 3,5, et on représente leur dureté par le nombre 5. Le plus souvent, le silicate de zinc se présente en masses terreuses offrant une structure variée. Il présente deux gisements différents : les filons et les amas. Les filons sont très-rare et traversent les terrains anciens ou de transition; on ne peut guère citer que les filons de Mollak, dans le Derbyshire, en Angleterre. Les amas ou gisements irréguliers, sont beaucoup plus communs : on les rencontre dans des terrains de sédiments d'âge varié. De pareils amas existent dans les Mendips-Hills, en Angleterre; à Tamowitz, en Silésie, et à Allenberg, ou la Vieille-Montagne, près de Moresnet, en Belgique, sur la frontière et à peu de distance d'Aix-la-Chapelle. Ce dernier gisement, qui est très-important, existe au milieu du calcaire carbonifère. Disons, en terminant ce sujet, que la France possède à Montalet, près d'Uzès, et à Combecave, près de Figeac, des gîtes de silicate de zinc inexploités jusqu'ici, mais dont on pourrait peut-être tirer parti.

Le second minéral auquel on donne le nom de *calamine* est le carbonate de zinc : c'est la *calamine proprement dite* de la plupart des minéralogistes modernes. C'est aussi, et de beaucoup, le plus important des minerais de zinc, car il fournit à la consommation plus des quatre cinquièmes du zinc produit dans les usines métallurgiques. La *calamine* a un aspect lithoïde, une couleur ordinairement blanche ou jaunâtre, une cassure subvitreuse; elle est tantôt opaque et tantôt translucide sur les bords. Elle contient, sur 100 parties, 35,5 d'acide carbonique et 64,5 d'oxyde de zinc. Le plus souvent elle est amorphe; mais parfois aussi elle prend une forme régulière appartenant au système rhomboédrique. Les variétés amorphes sont très-souvent impures par suite du mélange de plusieurs carbonates parmi lesquels il faut citer les carbonates de fer, de manganèse, de cadmium et de cuivre. Elles sont aussi souvent mêlées au silicate de zinc dont nous avons parlé ci-dessus, et quelquefois à la zinconise, qui est un hydrocarbonate de zinc. La *calamine* présente sensiblement les mêmes gisements que le silicate de zinc. Le plus considérable de tous est celui de la Vieille-Montagne, que nous avons déjà cité.

CALAMINTHE s. f. (ka-la-main-te). Syn. de CALAMET.

CALAMINUS (George), érudit allemand, né en Silésie en 1547, mort en 1595, porta d'abord son nom de famille RORICH (en allemand : *De roseau*), qu'il latinisa, selon l'usage alors répandu, dès qu'il fut devenu un savant. Après avoir successivement étudié à Breslau, à Heidelberg et à Strasbourg, il devint précepteur du comte d'Andolet, puis il fut appelé à professer le grec à Lintz, en 1578. Outre une traduction en vers latins des *Phéniciennes* d'Euripide (Strasbourg, 1577), et de quelques tragédies grecques, on a de lui, également en latin : *Héli*, tragédie sacrée; *Rodolphe-Ottocare*, tragédie autrichienne; un recueil d'anagrammes, etc.

CALAMIS, sculpteur et orfèvre grec, qu'on croit avoir vécu au 7^e siècle et avoir été contemporain de Phidias. Tout en excellent dans les ouvrages d'orfèvrerie, auxquels il savait donner autant de légèreté que de grâce, il s'acquies une réputation sans rivale dans l'art de représenter les chevaux. Aussi fut-il maintes fois chargé d'exécuter ceux de plusieurs chars, dont les statues étaient faites par d'autres artistes, ce qui eut lieu notamment pour le char de Gélon, roi de Syracuse, dont Onatas d'Égine avait exécuté la statue. Malgré cette spécialité, Calamis n'en réussissait pas moins dans la représentation du corps humain. Pausanias cite un grand nombre d'œuvres remarquables sorties des mains de ce statuaire, entre autres : le colosse d'*Apollon*, que Lucullus envoya d'Apollonie à Rome, où il fut placé dans le Capitole; une statue d'*Apollon*, également transportée plus tard d'Athènes à Rome; la *Vénus* placée à Athènes à côté de la lionne d'airain élevée en l'honneur de Lemna, maîtresse d'Aristogiton, poète athénien; une *Victoire* aptère, placée à Olympie, un *Jupiter Ammon*, un *Bacchus*, une *Alcmène*, etc. Ces statues étaient pour la plupart en bronze. Calamis se servait avec le même succès du marbre et des métaux, et l'on cite de lui une statue d'Esculape en or et en ivoire. Les œuvres de ce grand statuaire étaient fort recherchées. On en vantait la justesse des proportions et l'aspect agréable. Toutefois, Cicéron lui reproche un peu de sécheresse.

CALAMISTRÉ, ÉE (ka-la-mi-stré) part. pass. du v. Calamistrer. Frisé, bouclé : *Cheveux CALAMISTRÉS*. Les *cheveux calamistrés* de Cérés ont la rudesse virile que l'art antique pré-

fait aux coiffures des divinités androgynes. (P. de St-Victor.)

— Par ext. Léché, poli, lustré : *Dans vos réduits où tout est peigné, ajusté, arrangé, CALAMISTRÉ.* (Dider.)

CALAMISTRER v. a. ou tr. (ka-la-mi-stré — lat. *calamistrare*, de *calamistrum*, ou du gr. *kalamis*, fer à friser, à cause de la forme cylindrique de cet instrument, qui l'avait fait comparer à une tige de chaume, en gr. *kalamos*). Friser, mettre en boucles : *Faire CALAMISTRER ses cheveux.* || Ce mot a vieilli.

CALAMISTRUM s. m. (ka-la-mi-strômm — mot lat. V. l'étym. de *calamistrer*). Antiq. Fer à friser les cheveux.

— **Encycl.** Les Romains avaient donné le nom de *calamistrum* à un ustensile de toilette, en fer creux comme un roseau (*calamus*), et qui remplissait absolument le même rôle que notre fer à friser les cheveux. Lorsque les anciens voulaient rouler les cheveux à l'aide du *calamistrum*, ils le faisaient chauffer dans des cendres brûlantes, et l'esclave chargé de ce soin portait le nom caractéristique de *ciniflo*, ou *cinerarius* (Horace). On retrouve le *calamistrum* en usage de très-bonne heure chez les Romains (Plaute, *Asin.*, III, 3, 37), et il fut plus tard aussi fréquemment employé que chez nous. A l'époque de Cicéron, qui en parle à différentes reprises, les jeunes gens romains, aussi bien que les matrones, paraissent avoir eu la coquetterie de porter leurs cheveux ainsi reculés (*calamistrati*). Plusieurs bustes et statues de l'antiquité, entre autres ceux du Musée Campana, nous ont conservé de très-curieux exemples de cheveux crépés, ondulés, roulés, frisés, etc.

CALAMITA, golfe de la Russie d'Europe, sur la côte occidentale de la Crimée, entre le cap Chersonèse et le cap Baba au N. La rivière de l'Alma, célèbre dans les fastes de la guerre de Crimée, déverse ses eaux dans le golfe de Calamita; dans une baie qui fait partie de ce golfe, se trouve aussi le port et la ville de Sébastopol.

CALAMITE s. f. (ka-la-mi-te — du lat. *calamus*, chaume, roseau). Minér. Nom commun à deux variétés d'amphibole de couleur verte, de structure bacillaire, à base de magnésie, de chaux et de fer, que l'on trouve particulièrement à Wermelande et en Suède, et dont l'une se rapporte à la tremolite, l'autre à l'actinote. || *Calamite blanche*, Espèce de marne ou d'argille blanche.

— Comm. Espèce de gomme-résine; qualité inférieure de storax, ainsi nommée parce qu'on la recueille dans des tiges de roseau : *Poudre de CALAMITE.*

— Zooph. Nom donné à des polypiers fossiles, du genre caryophyllie.

— Bot. Genre de végétaux fossiles, dont la place dans la classification n'est pas certaine, quoique l'on s'accorde assez généralement à le ranger dans la famille des équisétacées : *Les CALAMITES sont d'une taille beaucoup plus élevée que nos prêles.* (Lallement.)

— Erpét. s. m. Espèce de crapaud de couleur olivâtre, avec une ligne jaune sur le dos.

— Mar. s. f. Nom donné anciennement à l'aiguille aimantée, parce que, suivant quelques étymologistes, dans les premières boussoles, l'aiguille était placée sur des brins de paille ou de roseau (*calamus*), et flottait dans des vases remplis d'eau; ou, suivant d'autres étymologistes, du mot grec *kalamitès*, grenouille, parce que, une fois placée sur les brins de paille ou de roseau, l'aiguille aimantée flottait sur l'eau comme une grenouille. Voilà une origine tirée de bien loin, et

L'on ne s'attendait guère

À voir grenouille en cette affaire

Pourquoi ne pas dire tout simplement que l'aiguille aimantée a été tout d'abord nommée *calamite*, en souvenir de la pierre (*calamita*) qui lui avait communiqué sa vertu directrice? Pourquoi, pourquoi? demandons-nous; eh! iron Dieu! c'est parce qu'un étymologiste vraiment digne de ce nom se croirait déshonoré en souscrivant à une étymologie aussi naturelle.

— **Encycl.** On a depuis longtemps donné le nom de *calamites* à des tiges de végétaux fossiles, qu'on avait crus d'abord analogues aux roseaux (*calamus* des anciens), ou aux rotangs (*calamus* des botanistes modernes). Un examen plus approfondi a fait reconnaître dans ces tiges les restes de végétaux cryptogames, voisins des prêles, en sorte que la meilleure idée qu'on puisse se faire des *calamites* est de se les représenter comme des prêles arborescentes. Les tiges des *calamites* sont striées dans leur longueur; de distance en distance, ces stries sont interrompues par des anneaux transversaux régulièrement espacés, et correspondant à des cloisons ou diaphragmes intérieurs; on peut donc les considérer comme articulées. Les *calamites* se rencontrent très-fréquemment dans les terrains houillers; leur surface extérieure est formée par une couche de charbon régulière et uniforme, mais d'une épaisseur très-variable, dont la nature et le rôle physiologiques ne sont pas bien connus, mais qui paraît devoir représenter le système cortical. Il y a, suivant les espèces, analogie complète ou différences plus ou moins grandes entre l'apparence superficielle de cette couche extérieure et celle du noyau central (système ligneux) qu'elle recouvre. Souvent on trouve,

III.

au-dessus et au-dessous de chaque articulation, un verticille de petits tubercules qui paraissent être les bases ou les rudiments de racines ou de feuilles. Enfin une espèce, la *calamite* rayonnée, présente à chaque articulation une gaine dentée, ce qui complète l'analogie qui existe entre ce genre de végétaux disparus et les prêles actuellement vivantes. Mais, à côté de ces ressemblances extérieures, on trouve, si l'on pénètre dans les détails de l'organisation, des différences très-sensibles. Aussi M. Brongniart, l'un des botanistes qui se sont le plus occupés de l'étude des végétaux fossiles, serait-il porté à considérer les *calamites* comme devant former une famille distincte, voisine des conifères et des cycadées. « Les *calamites*, dit le savant professeur, constituent un des genres les plus fréquents dans les terrains houillers; il n'y a pas de mine de houille qui n'en présente, et leur abondance peut faire supposer qu'elles ont contribué efficacement à la production de la houille. »

CALAMITÉ s. f. (ka-la-mi-té — du lat. *calamitas*, qui a signifié primitivement *orage, grêle*, rompant les tuyaux de blé, du mot gr. *kalamos*, en lat. *calamus*. C'est de cette signification, restreinte à un malheur particulier, que ce mot en est venu, par extension, à exprimer toute sorte de malheurs; et même, comme les poètes dramatiques ne connaissent pas de plus redoutable désordre que les sifflets et les huées, la chute d'une pièce, dans *Térence*, est appelée *calamitas*). Malheur public, infortune qui atteint toute une contrée, ou toute une catégorie, une masse d'individus : *Le bonheur des méchants est une CALAMITÉ pour les gens de bien.* (Prov. lat.) *La famine, la guerre, la peste, sont des CALAMITÉS.* (Acad.) *Job déplore les diverses CALAMITÉS qui affligent la vie humaine.* (Boss.) *La perte d'un grand homme est une CALAMITÉ publique.* (Fléch.) *Les victoires entraînent toujours après elles autant de CALAMITÉS pour un État que les plus sanglantes défaites.* (Mass.) *Des orages nouveaux se formeront; on croit pressentir des CALAMITÉS qui l'emporteront sur les affections dont nous avons été accablés.* (Chateaub.) *Les CALAMITÉS, sous la république, servirent au salut de tous.* (Chateaub.) *De toutes les CALAMITÉS possibles, la plus insoutenable est le malheur méprisé.* (De Ségur.) *L'indigence de gibier, pour un peuple qui se respecte, est la plus désastreuse des CALAMITÉS.* (Toussenel.) *Dans nos vignobles, trois années d'abondance sont une CALAMITÉ pour le vigneron.* (Proudh.) *Dans les CALAMITÉS publiques, les Éthiopiens faisaient un massacre général de leurs prêtres, afin que ceux-ci pussent aller prier les dieux de plus près.* (L'*)

— Par ext. Infortune, grand malheur privé : *Cette princesse a soutenu ses CALAMITÉS avec constance.* (Boss.) *Insensés que nous sommes! nous nous en prenons aux hommes, comme s'ils étaient les auteurs de nos CALAMITÉS.* (Mass.) *Il épuisa toutes les CALAMITÉS attachées à toutes les conditions de la vie humaine.* (Barthé.) *Je pense que de ces souffrances méprisées, de ces CALAMITÉS des humbles et des petits, se forment, dans les conseils de la Providence, les causes secrètes qui précipitent du faite le dominateur.* (Chateaub.) *La CALAMITÉ qui réduit un scélérat à l'impuissance de nuire est un bien pour la société.* (Mme Guizot.)

— Par exagér. Grande contrariété :

Le repos est pour elle une calamité.

— **Syn.** *Calamité, catastrophe, désastre, infortune, malheur.* Une *calamité* est un fléau, un événement qui répand la désolation. Une *catastrophe* est un grand malheur subit qui bouleverse, qui brise. Le *désastre* produit un grand dégât et quelquefois une ruine irréparable. L'*infortune* est proprement l'état de celui que la fortune ne favorise pas, elle est le résultat des événements malheureux chez ceux qui les subissent. *Malheur* est le terme le plus général, il peut servir à définir les quatre autres mots, et se dit des personnes aussi bien que des choses, mais il est moins solennel qu'*infortune*; on dit bien les *infortunes* des rois, on doit dire les *malheurs* du pauvre, et non ses *infortunes*.

CALAMITÉE s. f. (ka-la-mi-té — du lat. *calamus*, roseau). Bot. Genre de végétaux fossiles, regardé, avec quelque doute, comme voisin des calamites.

— s. f. pl. Groupe de végétaux fossiles, comprenant les genres calamite et calamitée, et appartenant, pour plusieurs botanistes, à la famille des équisétacées, tandis que d'autres en font une famille distincte.

— **Encycl.** Les *calamitées* sont des tiges de végétaux fossiles, qui se trouvent dans les mêmes terrains que les calamites. Après les avoir considérées comme un genre distinct, on a été conduit à les regarder comme l'axe interne, le système ligneux de tiges dont les calamites constitueraient le système cortical. Les tiges des *calamitées* ont une moelle centrale très-volumineuse, souvent aplatie, elliptique ou linéaire, suivant qu'elles ont été plus ou moins comprimées. Cette moelle est entourée de lames rayonnantes qui s'étendent jusqu'à l'écorce, et dont l'analogie avec les rayons médullaires des dicotylédones a fait regarder ces végétaux comme appartenant à une famille voisine des conifères.

CALAMITEUSEMENT adv. (ka-la-mi-teu-ze-man — rad. *calamiteux*). D'une façon ca-

lamiteuse : *Une série de malheurs CALAMITEUSEMENT enchaînés.*

CALAMITEUX, **EUSE** adj. (ka-la-mi-teu, eu-ze — rad. *calamité*). Très-malheureux, qui a le caractère d'une calamité : *Ce dernier chapitre prend des proportions vraiment CALAMITEUSES pour le budget de la Grande-Bretagne.* (Journ.) *L'Empire, avec ses foudroyantes campagnes, ses trônes élevés et renversés, son prodigieux agrandissement, sa CALAMITEUSE et retentissante chute, sera de loin un grand spectacle.* (A. Carrel.) *Sire, je demande pardon à Votre Majesté de la CALAMITEUSE nouvelle que je lui apporte.* (V. Hugo.) || Accompagné de calamités : *Temps CALAMITEUX. Siècle CALAMITEUX. Règne CALAMITEUX. M^{me} de Maintenon vanta la longueur de la pénitence de Villeroy, sa désolation de ne pouvoir être auprès du roi dans des moments si CALAMITEUX.* (St-Sim.) || Qui subit de grands et nombreux malheurs : *La plus CALAMITEUSE et fragile de toutes les créatures, c'est l'homme.* (Montaigne.) Ce dernier sens a vieilli.

CALAMO, petite île du royaume de Grèce, dans le groupe des îles Ioniennes, à l'E. de Sainte-Maure, et séparée du continent par un canal étroit.

CALAMOBIE s. m. (ka-la-mo-bi — du gr. *calamé*, chaume; *bios*, vie). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères longicornes, formé aux dépens des sapèdes, dont l'espèce type, appelée communément *saperde des blés*, vit dans l'intérieur des chaumes des céréales, et cause beaucoup de dégâts dans les moissons.

CALAMOCHA, ville d'Espagne, province et à 45 kilom. N.-O. de Teruel, sur la rive droite du Xiloca, chef-lieu de juridiction civile; 2,700 hab. Papeterie, mines de cuivre aux environs.

CALAMODYTE s. m. (ka-la-mo-di-te — du gr. *calamos*, roseau; *duîs*, qui est caché). Ornith. Syn. de ROUSSEROLLE.

CALAMOHERPE s. m. (ka-la-mo-èr-pe — du gr. *calamos*, roseau; *èrps*, je me glisse). Ornith. Syn. de ROUSSEROLLE.

CALAMOPHILE s. m. (ka-la-mo-fi-le — du gr. *calamos*, roseau; *philés*, j'aime). Ornith. Genre d'oiseaux, formé aux dépens des mésanges, vivant parmi les roseaux et ayant pour type la mésange moustache. V. MÉ-SANGÈ.

CALAMOPHYLLE adj. (ka-la-mo-fi-le — du gr. *calamos*, chaume; *phylon*, feuille). Bot. Qui a des feuilles semblables à celles des graminées.

CALAMOPORE s. m. (ka-la-mo-po-re — du lat. *calamus*, roseau, et de *porus*). Zooph. Genre de polypiers, de la famille des milleporées, et qui n'a pas été adopté, comme réunissant à tort les genres alvéolite et favosite.

CALAMOSPIZE s. m. (ka-la-mo-spi-ze — du gr. *kalamos*, roseau; *spiza*, pinson). Ornith. Genre d'oiseaux, de la famille des fringilles ou gros-becs : *Le CALAMOSPIZE bicolor habite l'Amérique du Nord.* (Lafresnaye.)

— **Encycl.** Ce genre de passereaux a été formé aux dépens des fringilles ou gros-becs. Il est caractérisé surtout : par des ailes plus courtes et plus obtuses que chez les gros-becs ordinaires, les quatre premières plumes étant presque égales, et les tertiaires ou scapulaires atteignant presque l'extrémité des primaires; par des ongles, surtout celui du pouce, plus longs et moins arqués; enfin, par une queue coupée carrément. L'espèce type, appelée *calamospize* bicolor, ressemble beaucoup, sauf la coloration, à la fringille pourpre ou bouvreuil violet de la Caroline. Elle habite les plaines occidentales de l'Amérique du Nord, et appartient au groupe des fringilles marcheuses; ses mœurs sont peu connues.

CALAMOTA, petite île de l'empire d'Autriche, dans l'Adriatique, sur les côtes de Dalmatie, à 2 kilom. O. de Raguse; 279 hab.

CALAMOXYLON s. m. (ka-la-mo-ksi-lon — du gr. *kalamos*, roseau; *xylon*, bois). Bot. Nom donné à des végétaux fossiles, appartenant, suivant les divers auteurs, à la famille des cycadées ou à celle des lycopodiées. || On dit aussi CALAMOXYLE.

— **Encycl.** Voici encore un de ces genres ambigus de végétaux fossiles, dont la place, dans la méthode naturelle, n'est pas bien marquée, dont l'existence même est douteuse. Il est fondé sur une tige cylindrique, striée et formée extérieurement de vaisseaux rayés, disposés sans ordre et dépourvus de rayons médullaires. La seule espèce connue a été trouvée dans le terrain houiller de Chomlé; son nom semblerait indiquer un genre voisin des calamites; néanmoins, l'auteur de ce genre le rapprocherait plutôt des cycadées. D'après M. Brongniart, le prétendu *calamoxyle* appartiendrait aux lycopodiées et ne serait que l'axe ligneux d'un lépidodendron dépouillé de son écorce.

CALAMPÉLIS s. m. (ka-lan-pé-liss — du gr. *kalos*, beau; *ampelos*, vigne). Bot. Genre de plantes grimpantes, de la famille des bignoniacées, tribu des ecrémocarpées, renfermant un petit nombre d'espèces, qui croissent au Chili.

CALAMULE s. f. (ka-la-mu-le). Petite plume, petit roseau servant à écrire.

CALAMUS s. m. (ka-la-muss — du gr. *kalamos*, roseau). Bot. Nom scientifique d'un genre de palmiers appelé vulgairement ROTANG. || Tige de roseau dont les Romains se servaient pour écrire.

— *Calamus aromaticus*, Nom que donnent les pharmaciens au rhizome ou racine de l'arcore.

— Anat. *Calamus scriptorius* (plume à écrire), Petit canal du quatrième ventricule du cerveau, qui a la forme d'une plume taillée pour écrire.

— Pharm. *Calamus verus* (calamus vrai). Nom que les pharmaciens donnent au nard.

— **Encycl.** Les Romains appelaient *calamus* le jonc ou roseau dont ils se servaient pour écrire, absolument comme nous nous servons de nos plumes. Au musée de Naples, on en voit plusieurs qui ont été retrouvés à Pompéi. L'Égypte fournissait la plupart de ces roseaux, dont Martial se plaignait, les appelant *nodosa arundo*. Les Orientaux faisaient, il n'y a pas longtemps encore, le même usage de certaines cannes qu'ils tiraient des bords du golfe Persique, et qu'ils laissaient durcir pendant six mois dans le fumier, pour leur donner ce beau vernis noir et jaune qui les faisait rechercher. Les Indiens se servent encore d'un roseau appelé *bambou*, qu'ils fendent et taillent comme nous taillons nos plumes d'oie. C'est ainsi, d'ailleurs, qu'en usaient les anciens avec le *calamus*, qu'une ancienne épigramme appelle : *roseaux fendus dans le milieu*, et dont l'erso disait :

Dilutas querimur gemina quod fistula guttas.

CALAMY (Edmond), théologien anglais, né à Londres en 1600, mort en 1666. Il devint le chapelain de l'évêque d'Ély, qui s'était fait son protecteur en voyant sa passion pour l'étude; puis, après avoir rempli en divers lieux des fonctions ecclésiastiques, il se rangea ouvertement dans le parti des non-conformistes et se rendit à Londres en 1639. Il devint ministre de Sainte-Marie-Aldermanbury, prit une part de plus en plus active aux controverses religieuses et fut, en 1641, un des auteurs d'un traité célèbre dirigé contre la doctrine de l'épiscopat, et désigné sous le titre de *Smectymnus*, mot formé des initiales des noms des dix écrivains qui l'avaient rédigé. En 1641, Calamy fut nommé par la chambre des Lords membre du comité de religion. Tout en adoptant les idées politiques des hommes qui combattaient le despotisme royal, il s'opposa, de tout son pouvoir, à la condamnation et à la mort de Charles I^{er}, combattit l'avènement de Cromwell, et, lors de la restauration, fut nommé chapelain du roi Charles II. Quand parut, en 1662, l'acte d'uniformité qui faisait triompher le haut clergé, Calamy s'empressa de protester et fut immédiatement destitué de ses fonctions. Il mourut des suites du saisissement qu'il avait éprouvé à la vue de l'incendie de Londres en 1666. On a de lui plusieurs sermons et des traités religieux imprimés à Londres (1683, in-12). — Son fils, Benjamin CALAMY, suivit aussi la carrière ecclésiastique et devint chapelain ordinaire du roi.

CALANAS, bourg et municipalité d'Espagne, province et à 50 kilom. N. d'Huelva; 2,830 hab. Eaux minérales.

CALANCA, vallée de la Suisse, dans le canton des Grisons, à l'O. de la vallée de Missoco et à l'E. du mont Biasca. Elle a 20 kilom. de long sur 6 de large, et est arrosée par une petite rivière de même nom, affluent du Tessin. Fertile en grains, lin et pâturages.

CALANCHA (fey Antonio de LA), écrivain péruvien, né à Chuquisaca vers la fin du xvie siècle. Il entra dans un couvent de Lima, et il était, en 1619, prieur d'une maison d'augustins à Truxillo, lorsque cette ville fut en partie détruite par un tremblement de terre. Chargé d'écrire l'histoire de son ordre au Pérou, Calancha, qui avait parcouru les régions péruviennes et qui connaissait un grand nombre de monuments antiques aujourd'hui disparus, consigna tout ce qu'il avait vu dans sa *Cronica moralizada del orden de San-Agustín en el Peru*. Cette chronique, dont le style est diffus, mais qui offre un grand intérêt, fut achevée en 1629 et imprimée à Barcelone en (1639, in-fol.). Il en existe une traduction française, dans laquelle on a supprimé de curieux détails et qui a paru sous le titre pompeux de *Histoire de l'Eglise du Pérou aux antipodes, etc.* (Toulouse, 1653, in-4°).

CALANCHOE s. m. (ka-lan-ko-é). Bot. V. BRYOPHYLLE.

CALANDA, bourg et municipalité d'Espagne, province et à 63 kilom. N.-E. de Teruel, à 10 kilom. S.-O. d'Alcaniz, à l'embouchure de la petite rivière de son nom dans la Guadalupe; 2,000 hab. Moulins, métiers à tisser la laine et le lin.

CALANDAR (Charaf-bou-Ali), illuminé musulman, né à Panipat dans le xiii^e siècle. Il se rendit, à l'âge de quarante ans, à Delhi, où il se livra à l'étude des sciences; puis, s'étant imaginé un jour qu'il était illuminé de la lumière divine, il jeta tous ses livres dans le fleuve Jempha. Il se rendit alors dans l'Asie Mineure, entra en relation avec le célèbre poète persan Chams-Tabriz et avec le philosophe musulman Maulavi-Roum, fondateur de l'ordre des Maulavi, et enfin, de retour dans l'Inde, il vécut dans la retraite jusqu'à sa mort. Calandar se fit une grande réputation

de sainteté et devint le personnage le plus célèbre de l'Inde musulmane. Un grand nombre de gens affirmèrent qu'ils avaient été témoins de ses miracles, et, encore aujourd'hui, son tombeau est un lieu de pèlerinage des plus fréquentés.

CALANDO adv. (ka-lan-do — motital.). Mus. En ralentissant la mesure et diminuant la voix.

CALANDRA (Jean-Baptiste), peintre mosaïste italien, né à Vercelli en 1568, mort en 1644 ou 1648. Il prit des leçons du Provenzale et vint exercer son art à Rome. A cette époque, les belles peintures à l'huile exécutées dans Saint-Pierre de Rome commençaient à se détériorer sous l'action de l'humidité. On songea à y substituer des mosaïques sous le pontificat d'Urbain VIII, et Calandra fut chargé d'en exécuter un assez grand nombre. C'est à cet artiste qu'on doit le premier tableau d'autel de ce genre qu'ait possédé la grande basilique, le *Saint Michel* d'après Arpino. Il l'orna également de mosaïques faites d'après les cartons de Lanfranc, de Sacchi, de Pellegrini, etc. Se voyant mal rétribué, Calandra exécuta pour les particuliers des portraits ou des copies de tableaux. Parmi ces dernières, on cite sa *Madone*, d'après Raphaël.

CALANDRAGE s. m. (ka-lan-dra-je — rad. calandr.).

— Techn. Action de calandrer les étoffes, de les passer à la calandre : *Le CALANDRAGE des étoffes*.

CALANDRE s. f. (ka-lan-dre — bas lat. *calandra*, même sens, formé de *cylindrus*, cylindre). Techn. Appareil formé de deux cylindres entre lesquels on fait passer certaines étoffes pour leur donner du lustre : *Mettre, passer, presser des étoffes à la CALANDRE*. *J'étais à l'étendage, dans la chambre de la CALANDRE*. (J.-J. ROUSS.) La CALANDRE fut introduite en France par Colbert. (Bouillet.)

— Encycl. La calandre sert à lustrer, glacer, moirer, gaufrer, plisser et repasser les tissus. Elle se compose toujours d'au moins deux cylindres ou rouleaux, entre lesquels on fait passer l'étoffe, et qui sont disposés de manière à pouvoir tourner dans une direction opposée. Ces cylindres sont en bois ou en fonte, unis ou gravés, suivant l'effet particulier que l'on veut obtenir. Enfin, l'appareil est appelé *machine à lustrer, à moirer, à gaufrer, etc.*, suivant qu'il doit être spécialement employé pour le lustrage, le moirage, le gaufrage, etc. C'est en Angleterre, au commencement du XVII^e siècle, que la calandre a été, dit-on, appliquée, pour la première fois, au travail des tissus.

Quant aux calandres que l'on emploie pour opérer le foulage, le séchage et le lustrage des étoffes, elles sont de deux espèces : les *calandres à table* et les *calandres à cylindre*. Les premières sont composées d'un cylindre horizontal, creux et chauffé à la vapeur ou à l'eau chaude, que l'on roule entre des guides sur la table en métal qui porte l'étoffe à calandrer ou à sécher. Dans les secondes, on a remplacé la table par un cylindre également creux et chauffé comme le précédent ; avec ce système de laminage, on obtient une compression plus grande, et l'étoffe, au lieu de tomber, peut aller s'enrouler sur un tambour après sa sortie des rouleaux calandriers, sans qu'il y ait crainte de gâter le travail qu'ils ont produit.

Aux Etats-Unis, on emploie des *calandres* pour réduire le caoutchouc vulcanisé en plaques ou feuilles de dimensions déterminées ; ils se composent de quatre cylindres dont la compression très-énergique amincit et allonge les plaques aux longueurs que l'on juge convenable.

CALANDRE s. f. (ka-lan-dre — lat. *calandrus*, même sens). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, aux dépens desquels il a été formé : *Les CALANDRES marchent très-lentement*. (Duponchel.) La CALANDRE *palmiste* vit dans la moelle du palmier et a quelquefois six centimètres de long ; les indigènes de la Guyane la font griller et la mangent. (Focillon.)

— Encycl. Les calandres forment, dans la grande famille des charançons, un genre caractérisé par des antennes fortement coudées, insérées près de la base de la trompe, et composées de huit articles, dont le dernier forme une massue ovoïde ou trigone ; la trompe est cylindrique, longue et un peu courbée ; les pattes fortes ; le corps allongé, elliptique, très-aplati en dessus. Ces insectes ont la démarche lente. Ce genre renferme un grand nombre d'espèces, la plupart exotiques ; l'Europe en possède quelques-unes, notamment la *calandre du blé*, qui n'est malheureusement que trop connue par les dégâts qu'elle exerce sur les céréales conservées dans les greniers ; celle-ci a le corps allongé, brun, avec le corselet peu élevé, et aussi long que les élytres. A l'état parfait, l'insecte est peu nuisible, et s'il se trouve alors dans les tas de blé, c'est moins pour s'en nourrir que pour y déposer ses œufs ; mais sa présence n'en est pas moins désastreuse, car, suivant quelques naturalistes, le nombre de ces œufs, pour une seule femelle, ne s'élève pas à moins de 2 à 10,000. C'est vers le mois d'avril, du moins dans le midi de la France, que la ponte commence, pour se continuer jusqu'à l'automne. La femelle pique alors l'enveloppe du grain ; sous la pellicule soulevée, qui forme une faible saillie, elle creuse un

trou ovale, où elle dépose un seul œuf ; puis elle bouche l'ouverture avec une matière glutineuse de la couleur du blé, de telle sorte qu'il devient alors très-difficile de reconnaître les grains attaqués ; on y arrive néanmoins en soulevant sur la main ces grains, qui sont plus légers que les autres, ce dont on s'assure surtout par l'immersion dans l'eau ; ces grains surnagent sur le liquide, tandis que les grains sains vont au fond. Peu de temps après, l'œuf donne naissance à une petite larve blanche, allongée, molle, munie de deux fortes mandibules, à l'aide desquelles elle agrandit continuellement sa demeure, tout en dévorant la substance farineuse qui favorise son accroissement. Lorsque celui-ci est arrivé à son terme, la larve se transforme en nymphe, et, après être restée huit à dix jours dans cet état, elle devient insecte parfait, et sort du grain en perçant l'enveloppe. Comme pour tous les insectes, la durée de chaque transformation est plus courte quand il fait chaud, plus longue quand il fait froid. La température influe beaucoup aussi sur l'accouplement ; il faut au moins 10 degrés centigrades pour que les sexes se rapprochent ; au-dessous de cette température, la copulation n'a pas lieu, et même l'animal peut rester engourdi, en présentant tous les caractères d'une mort apparente. Avant qu'on eût bien observé les mœurs des calandres, on croyait que ces insectes provenaient, par génération spontanée, des grains de blé imprégnés d'humidité. Plus tard, on a pensé que les œufs, déposés dans les épis encore verts, étaient ainsi transportés dans les greniers. C'est à Lœwenhock que revient le mérite d'avoir rétabli la vérité des faits. Pendant l'hiver, les calandres se réfugient dans les angles et les fentes des murs ou des boiserie, pour s'abriter contre le froid, qui néanmoins en fait périr un grand nombre ; au printemps, celles qui ont survécu retournent aux tas de blé ; mais ce n'est pas à la surface qu'elles pondent ; elles s'enfoncent à une certaine profondeur, et ne quittent cette retraite que lorsqu'elles sont inquiétées. La fécondité de ces insectes est réellement effrayante, et les dégâts qu'ils commettent dans les céréales sont pour ainsi dire incalculables. On s'est donc occupé de chercher des moyens de préservation ou de destruction ; de nombreux procédés ont été proposés. Voici les seuls qui soient réellement pratiques et efficaces. On entretient dans les greniers, par une ventilation convenable, une température assez basse pour engourdir les calandres et empêcher ainsi leur accouplement et même leur développement ; on dessèche l'air à l'aide de la chaux, et l'on fait ainsi périr les œufs, les larves ou les insectes, qui ont besoin d'humidité ; on dresse dans le grenier un petit tas de blé ou mieux d'orge, auquel on ne touche plus ; puis, dès le premier printemps, on remue fréquemment tout le reste à la pelle ; les calandres, troublées dans leur repos, se réfugient sous le tas resté intact ; lorsqu'il y en a en quantité suffisante, on les fait périr en les inondant avec de l'eau bouillante. Ce moyen, qui suffit pour éloigner ou détruire les insectes parfaits, n'a aucune action sur les larves ; on ne peut donc l'employer qu'avant la ponte. Si, en dépit de toutes les précautions, les grains sont attaqués, il est indispensable de recourir à des remèdes plus énergiques. Parmi les procédés destinés à faire périr les larves des calandres et des autres insectes qui attaquent le blé ordinairement nos récoltes, le meilleur est sans contredit le suivant, qui, à l'avantage d'être pour ainsi dire infailible, joint celui de n'enlever absolument rien à la qualité du blé. On sait depuis longtemps que certains agents anesthésiques, tels que le chloroforme, la benzine, le sulfure de carbone, jouissent de la propriété de tuer rapidement tous les petits animaux, de quelque nature qu'ils soient. Cette observation a conduit un naturaliste français, M. Doyère, à faire usage de cette propriété pour détruire la calandre du blé. L'agent qu'il a choisi est le sulfure de carbone. La manière de l'employer est très-simple. On prend un tonneau très-grand, dans lequel on introduit une quantité de grains telle qu'il reste un certain espace vide. On se procure ensuite une de ces boîtes ovoïdes, en fil de fer tissé, à mailles serrées, d'un demi-litre de capacité. Cette boîte est remplie de coton sur lequel on verse du sulfure de carbone, dans la proportion de 500 grammes par 1,000 kilogr. de blé à traiter. On la met dans le tonneau après l'avoir fermée et on roule celui-ci pendant quelques instants ; douze heures après, on agit de nouveau ; enfin, au bout de vingt-quatre heures, on vide le tonneau pour opérer sur une nouvelle quantité de grains.

La calandre du riz a des mœurs analogues à celles de la calandre du blé. D'autres espèces vivent dans l'intérieur des tiges ou des racines ; telles sont la *calandre* de Guérin, qui vit dans les baquios (*pandanus*) ; la *calandre* ponctuée, dans l'agave du Mexique ; la *calandre* de la zanie, dans les cycadées ; la *calandre* abrégée, dans les roseaux ; et surtout la *calandre* palmiste, dont la larve, connue sous le nom de *ver palmiste*, habite la moelle de la tige des palmiers, et se métamorphose en nymphe dans une coque qu'elle se construit avec les fibres qui entourent cette moelle ; les naturels de la Guyane, et même les créoles, la font griller et la regardent comme un mets très-délicat. Enfin, nous citerons la *calandre* linéaire, trouvée quelquefois dans les caisses de conserve de tamarin venant d'Amérique,

ce qui semblerait indiquer des mœurs toutes spéciales.

CALANDRE s. f. (ka-lan-dre — du gr. *calandra*, espèce d'alouette). Ornith. Espèce d'alouette, devenue pour plusieurs auteurs le type d'un sous-genre ou même d'un genre particulier : *La CALANDRE est répandue dans les pays chauds*. (V. de Bomare.) *La CALANDRE brise son grain avant de l'avalier*. (V. de Bomare.)

Ores qu'il est calandre devenu.

Il contrefait tous les oiseaux du monde.

CL. MAROT.

■ On l'appelle aussi GROSSE ALOUETTE et SENTINELLE.

— Encycl. La calandre est aussi connue sous le nom de *grosse alouette* ; c'est en effet la plus grande des espèces de ce genre qui habitent notre pays. Elle ressemble assez à l'alouette commune ; elle est beaucoup moins répandue, et ne se trouve guère en abondance que dans les contrées méridionales peu éloignées de la mer. C'est un oiseau chanteur par excellence ; sa voix est forte, sonore, agréable, et il s'élève très-haut pour la faire entendre. La calandre arrive facilement, en captivité, à imiter le chant de plusieurs oiseaux et à retenir les airs qu'on lui apprend. Les calandres vont par bandes ; on les prend, comme l'alouette, soit dans des filets tendus au bord des eaux où elles vont boire, soit avec des collets ou tout autre piège.

CALANDRÉ, ÉE (ka-lan-dré — part. pass. du v. Calandrer. Passé à la calandre : *Drap CALANDRÉ*. *Toile CALANDRÉE*. *Taffetas CALANDRÉ*. *Etoffes CALANDRÉES*).

CALANDRÉIDE adj. (ka-lan-dré-i-de — de calandre, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'insecte nommé calandre.

— s. m. pl. Section de la famille des charançons, ayant pour type le genre calandre.

CALANDRELLE s. f. (ka-lan-dré-le — dimin. de calandre). Ornith. Nom vulgaire de l'alouette des sables.

CALANDRELLE s. f. (ka-lan-dré-le). Espèce de chaussure que portent à Rome certains prêtres séculiers.

CALANDRELLI (Joseph), astronome italien, né à Zagarolo en 1749, mort en 1827. Il étudia d'abord la jurisprudence ; puis, tout en professant la philosophie au séminaire de Magliano, il s'adonna à l'étude des sciences physiques et naturelles, qui l'occupa bientôt tout entier. Appelé à Rome, en 1774, pour y professer les mathématiques à la place du célèbre Jacquier, il y publia plusieurs ouvrages importants et fut mis à la tête de l'observatoire fondé par le cardinal Zelada. Ce fut lui qui, le premier, fit élever des paratonnerres au-dessus du palais pontifical. Les jésuites ayant repris possession du collège romain en 1824, Calandrelli quitta l'observatoire, qu'il dirigeait depuis 1787, se retira au collège de Saint-Apollinaire et y mourut bientôt après. Outre divers ouvrages sur les mathématiques, on a de lui plusieurs *Mémoires* et des *Opuscoli astronomici*, en collaboration avec son savant ami, l'abbé Conti (Rome, 1818, in-fol.).

CALANDRER v. a. ou tr. (ka-lan-dré — rad. calandre). Techn. Passer à la calandre : *CALANDRER du taffetas, de la toile*.

Se calandrer v. pr. Être calandré : *Toutes les étoffes ne se CALANDRENT pas*.

CALANDRETTE s. f. (ka-lan-dré-te — dimin. de calandre). Ornith. Nom vulgaire d'une petite grive.

CALANDREUR s. m. (ka-lan-dre — rad. calandre). Techn. Ouvrier qui met les étoffes sous la calandre pour les lustrer ou les moirer.

Calandria (LA), comédie du cardinal Bibbiena (Bernardo Dovizio). C'est la première pièce composée en italien, à l'imitation et selon les règles des anciens, et la plus ancienne comédie moderne qui nous reste. Elle fut représentée à Urbain en 1508, avec une grande magnificence, et plus tard au Vatican, devant le pape et toute la cour pontificale, à l'occasion d'une fête donnée par Léon X à Isabelle d'Este, princesse de Mantoue. Le Peruzzi, célèbre peintre et architecte, avait été chargé de décorer la salle, et cette fois il s'était surpassé. La *Calandria*, dont Ginguéné donne une analyse étendue dans son *Histoire littéraire d'Italie*, « ressemble, dit-il, aux comédies de Plaute : ses *Ménechmes* en ont sans doute fourni l'idée, et l'on aperçoit dans quelques endroits des imitations sensibles ; mais des ménechmes de différent sexe sont encore plus piquants que les siens, et donnent lieu à des scènes, graveleuses il est vrai, mais plus vives. » La comédie de Bibbiena est écrite en prose, parce que, dit-il dans son prologue, et on l'a répétée de notre temps, les hommes parlent en prose et non en vers. Le style, du reste, au jugement de l'auteur de l'*Histoire littéraire*, est excellent, plein d'une élégance facile, et de ces tournures vraiment toscanes qui ressemblent à l'atticisme des Grecs et à l'urbanité romaine. Le titre de la *Calandria* est tiré du Calandro, personnage ridicule de la pièce.

CALANDRIE s. f. (ka-lan-dri — altér. de calandre). Syn. de CALANDRE, insecte. ■ On donne aussi ce nom à la larve du charançon.

CALANDRINI (Jean-Louis), savant suisse, né à Genève en 1703, mort en 1758. Il professa successivement les mathématiques et la philosophie dans sa ville natale, et devint con-

seiller d'Etat en 1750. Profondément versé dans les sciences exactes et observateur plein de sagacité, Calandrini a tenu dans la science un rang distingué, et Bonnet le cite fréquemment avec éloges. Outre d'assez nombreux *Mémoires*, il a publié plusieurs ouvrages, dont le plus important est intitulé : *De végétation et generatione plantarum* (Genève, 1736).

CALANDRINII s. f. (ka-lan-dri-ni — de *Calandrini*, botan. ital.). Bot. Genre de plantes, de la famille des portulacées et type de la tribu des calandrinées, comprenant un grand nombre d'espèces, qui croissent pour la plupart dans l'Amérique australe : *La CALANDRINIE discolor est recherchée pour la beauté de son feuillage*. (C. Lemaire.)

— Encycl. Les calandrinies sont des plantes herbacées ou des sous-arbrisseaux qui ont assez d'analogie avec les pourpier. La *calandrinie à ombelles*, originaire du Chili, est vivace ; mais on la cultive souvent comme annuelle. Ses tiges rugueuses, très-rameuses, se terminent par des ombelles ou des corymbes de fleurs d'un rouge violet éclatant. Abondamment répandue dans nos jardins, elle est rustique et peut passer cinq ou six ans en pleine terre, si l'on a la précaution de la garantir, pendant les grands froids, avec de la paille longue ou toute autre couverture légère. On en fait des massifs, des corbeilles ou des bordures de la plus grande beauté. Comme elle supporte mal la transplantation, il faut, autant que possible, la semer en place. Les fleurs se succèdent pendant tout l'été, et ne s'épanouissent qu'en plein soleil ; leur couleur est alors si vive, et elles sont d'ailleurs si nombreuses, qu'il est difficile d'en supporter l'éclat, tant l'effet en est éblouissant. Les calandrinies élégantes et à grandes fleurs sont aussi vivaces ; mais on ne les cultive guère en plein air que comme annuelles. Elles sont, ainsi que la précitée, originaires du Chili. La *calandrinie* de Lindley est annuelle, et croît en Californie ; c'est une des plus belles espèces du genre, par ses fleurs d'un rouge violacé disposées en grappes ; elle convient beaucoup à l'ornementation des parterres.

CALANDRINIÉ, ÉE adj. (ka-lan-dri-nié — rad. calandrinie). Bot. Qui ressemble à une calandrinie.

— s. f. pl. Tribu de la famille des portulacées, ayant pour type le genre calandrinie.

CALANDRITE adj. (ka-lan-dri-te — rad. calandre). Entom. Qui ressemble à l'insecte nommé calandre.

— s. m. pl. Section de la famille des charançons, ayant pour type le genre calandre.

CALANDRONE s. m. (ka-lan-dro-ne). Mus. Chalumeau rustique à deux clefs, en usage en Italie.

CALANDROTE s. f. (ka-lan-dro-te — rad. calandre). Ornith. Nom vulgaire de la litorne et de quelques autres espèces du genre grive.

CALANDRUCCI (Piacinto), peintre italien, né à Palerme en 1646, mort en 1709. Il eut pour maître Carlo Maratta, peintre romain. Plusieurs églises de Rome possèdent de lui des tableaux remarquables ; et, lorsqu'il fut rappelé à Palerme, il y composa, pour l'église de Saint-Sauveur, un grand tableau représentant la *Vierge entourée de saint Basile et de plusieurs autres saints*. — On connaît encore deux autres peintures du même nom : DOMENICO, son frère, et GIAN-PAULISTO, son neveu.

CALANE s. m. (ka-lane). Nom que les Japonais donnent à une espèce de sabre d'honneur. ■ On l'appelle aussi CATANE.

— Crust. Genre de crustacés de la famille des monocles, très-voisin des cyclopes.

CALANGAGE s. m. (ka-lan-ga-je). Querelle, dispute ; contradiction. ■ Vieux mot.

CALANGE s. f. Syn. de CALENGUE.

CALANGER ou **CALANGIER** v. tr. Syn. de CALENGER, CALENGUE.

CALANGUE s. f. (a-lan-ghe). Géogr. Nom que les marins de la Méditerranée donnent aux criques ou petites baies : *Nous descendîmes rapidement à la plage pour nous plonger dans la mer et nager quelques minutes dans une petite CALANGUE, dont le salin fin brillait à travers la transparence d'une eau profonde*. (Lamart.) ■ On dit aussi CALANQUI, CARANGUE et CARANGUE.

CALANI (Carlo), peintre et sculpteur italien, né à Parme, mort en 1812. Ses principaux ouvrages sont : le tableau du maître-autel de Colorno, des statues à Saint-Antoine de Padoue, et les caratides de la grande salle du palais royal de Milan. — Sa fille MARIA, née en 1781, morte en 1804, avait remporté le second prix au grand concours de peinture de Milan en 1801. On a d'elle un *Baptême du Christ*, une *Libé* et des portraits.

CALANNA (Pierre), franciscain et philosophe italien, né à Termini (Sicile) vers 1531, mort en 1606. Dans un temps où Aristote régnait en maître sur toutes les écoles de philosophie, il osa se déclarer pour ces idées de Platon, et il publia un ouvrage qui fut vivement attaqué. David Clément le mentionne dans sa *Bibliothèque curieuse*, mais il est aujourd'hui devenu fort rare.

CALANQUE s. f. (la-lan-ke — rad. caler). Mar. Cale, petit coin servant à assujettir un objet. ■ V. aussi CALAPGUE.

CALANSON (Giraud de), troubadour et jongleur gascon, mort vers 1226. Il se rendit suc-

cessivement à la cour du roi de Castille et à celle du roi d'Aragon, ainsi qu'auprès du vicomte de Montpellier et de Marie de Ventadour. Ses poésies, qui se composent de chansons d'amour et d'espèces de satires contre les vices et les mœurs de son temps, ont de la verve et du goût, et portent l'empreinte d'une jeune et vive imagination. Il nous reste quinze pièces de lui, dont l'une surtout est très-intéressante. C'est une instruction sur l'art des jongleurs, dans laquelle il nomme les divers instruments et exercices en usage parmi eux.

CALANT (ka-lan) part. prés. du v. Caler.

CALANT, ANTE adj. (ka-lan, an-te — rad. caler). Techn. Qui sert à caler, à mettre de niveau : *Vis CALANTS. Le dernier cercle de la boussole de déclinaison est supporté par un pied pourvu de vis CALANTS.* (Dictionnaire français illustré.)

CALANTAN, ville et port de mer de la presqu'île de Malacca, sur la côte orientale, dans le royaume de Tringany, à 73 kilom. S.-E. de Patani, par 6° 10' de lat. N. et 104° 40' long. E. Commerce important de poivre.

CALANTHE s. m. (ka-lan-te — du gr. *kalos*, beau, *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des *vandées*, comprenant une vingtaine d'espèces, qui presque toutes croissent dans l'Inde : *Le CALANTHE se cultive chez nous en serre chaude.*

CALANTHÉE s. f. (ka-lan-té — du gr. *kalos*, beau; *anthos*, fleur). Bot. Syn. de COLICODENDRON.

CALANTIQUÉ s. f. (ka-lan-ti-ke). Antiq. Sorte de coiffe que portaient les femmes égyptiennes, grecques et romaines, et dont les plis, qui tombaient sur les épaules, pouvaient être ramenés devant le visage. *On disait aussi CALVATIQUE.*

CALANTIQUÉ s. f. (ka-lan-ti-ke — du lat. *calantica*, coiffe). Bot. Nom vulgaire d'un agaric à chapeau blanc.

CALANTUS, gymnosophe indien, vivait au temps de la conquête d'Alexandre le Grand, qui l'attacha à sa suite. Il était fort âgé, et, se sentant accablé par les fatigues aussi bien que par le changement de climat, il fit dresser un bûcher, et, suivant l'usage de son pays, se brûla pour abréger une vie devenue trop douloureuse.

CALANUS (Juvencus-Colius), historien hongrois, né en Dalmatie, dans la seconde moitié du xiii^e siècle, devint, en 1197, évêque des Cinq-Eglises en Hongrie. On a de lui : *Attila, rex Hunorum* (Venise, 1502, in-fol.).

CALAO s. m. (ka-la-o). Ornith. Genre d'oiseaux, du groupe des passereaux syndactyles : *Cuvier a établi deux sections dans le genre CALAO. (Lafresnaye.) Les CALAOs sont des oiseaux d'un naturel taciturne. (C. d'Orbigny.) La chair des CALAOs est délicate. (C. d'Orbigny.) Les CALAOs appartiennent uniquement aux contrées chaudes de l'ancien continent. (V. de Bomare.) Le CALAO trompette habite la partie la plus méridionale de l'Afrique. (P. Gervais.) Une espèce de CALAO particulière aux Molouques ne mange que des muscades, ce qui donne à sa chair un goût très-agréable. (Fouillon.)*

— **Encycl.** Les *calaos* se font remarquer, dans le groupe des passereaux syndactyles, par leur taille relativement colossale, et surtout par leur bec allongé, gros, plus haut que large et légèrement courbé. Chez la plupart des espèces, ce bec est surmonté d'un *casque*, c'est-à-dire d'une protubérance cornée qui s'accroît avec l'âge. La substance de ce bec, très-consistante dans la jeunesse de l'oiseau, devient plus légère à mesure que celui-ci grandit, au point que chez l'adulte elle est souvent presque transparente et creusée de conduits et de cavités cellulaires qui, se croisant dans tous les sens, communiquent avec les narines et facilitent l'entrée de l'air; aussi le bec des *calaos* est-il très-léger, malgré son volume apparent, et on ne voit pas qu'il gêne le moins du monde leurs mouvements. Les ailes sont amples, mais de médiocre longueur. Les pieds, courts, musculeux, robustes, à plante élargie, ont les tarses courts, couverts de larges écailles et les doigts réunis en partie par une membrane; les *calaos* ont ainsi un ferme appui quand ils perchent; mais ils marchent difficilement, et, quand ils veulent aller à terre, ils ne peuvent le faire qu'en sautillant, comme les corbeaux. Toutes les espèces de ce genre n'ont pas le bec surmonté d'une protubérance; de là leur division en deux groupes. Parmi les espèces à casque, on remarque d'abord le *calao rhinocéros*, dont la longueur totale est d'environ 1 m. 30, depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue; le bec lui-même a près de 30 centimètres de longueur, et il est surmonté d'un casque allongé et recourbé en haut, de manière à simuler une corne. Cet oiseau se trouve dans l'Inde, à Java, à Sumatra et aux Iles Philippines; le *calao à cimier*, presque aussi grand que le précédent, a le bec d'un jaune vif, garni à la base de ses mandibules, d'une seconde couche cornée, couverte de rides transversales; il habite l'île Célèbes; le *calao trompette*, moitié plus petit que le premier, à plumage généralement noir et lustré de vert foncé, avec le ventre blanc, vit dans la partie méridionale de l'Afrique, où les colons lui donnent le nom d'oiseau trompette.

Parmi les autres espèces de ce groupe,

nous citerons le *calao bicorne*, le *calao blanc*, des Iles des Larrons; le *calao à casque sillonné*, des archipels des Philippines et des Mariannes; le *calao à casque plat*, des Philippines; enfin, le *calao à bec blanc*, qui vit dans l'Inde, à Java et à Sumatra.

Les *calaos* à bec nu sont moins nombreux; les plus remarquables sont le *calao tock*, qui habite le Sénégal, et le *calao cingala*, qu'on trouve dans l'Inde et à Ceylan. Les *calaos* vivent en bandes nombreuses dans les forêts des régions chaudes de l'ancien continent et de l'Australie. Ce sont des oiseaux tristes et taciturnes, d'un vol lourd et de peu de durée, et que leur marche sautillante paraît fatiguer beaucoup; aussi se tiennent-ils de préférence sur les arbres élevés, en choisissant ceux dont le feuillage est peu épais, ou même les branches sèches. En volant, ils battent fréquemment des ailes et font claquer leurs mandibules; il en résulte un bruit assez fort, qui, lorsqu'on l'entend dans l'ombre et sans en connaître la cause, a quelque chose d'étrange et même d'inquiétant. A ces traits généraux, il faut joindre les particularités que présentent certaines espèces; ainsi, le *calao à cimier* a le vol élevé et par suite fréquente les hautes montagnes boisées, en perchait toujours à la cime des arbres. En temps ordinaire, le cri des *calaos* est une espèce de mugissement sourd, quelquefois entrecoupé d'un petit gloussement aigu.

Essentiellement omnivores, ces oiseaux se nourrissent, suivant les circonstances, de fruits, de graines, d'insectes, d'œufs, de rats et de souris, de chair fraîche ou de charogne; les grandes espèces suivent, dit-on, les chasseurs, pour manger la chair, les intestins ou les autres débris de cerfs, de vaches, de sangliers, etc., qu'on veut bien leur abandonner. Lorsque la proie est d'assez petite taille, quand elle ne dépasse pas, par exemple, le volume d'un rat, le *calao* la serre pendant quelque temps dans son bec pour la ramollir; puis il la jette en l'air, la reçoit dans son large gosier et l'avale tout entière.

Les *calaos* passent en tout temps la nuit dans les creux des grands arbres; c'est là qu'ils font leur nid. La femelle pond quatre ou cinq œufs d'un blanc sale, qu'elle couve, alternativement avec le mâle. Les parents ont grand soin de leurs petits, qui ne les quittent qu'à un âge avancé. Le *calao* s'élève facilement en domesticité; on le nourrit de pain, de riz ou de viande cuite, mais il s'accommode de toutes sortes d'aliments. Dans l'Inde, on les nourrit dans les maisons, où ils détruisent les rats et les souris. Aussi certaines espèces sont-elles en grande vénération dans ce pays. La chair des *calaos* est très-délicate; on estime particulièrement le *calao* des Molouques, qui doit aux noix muscades, dont il fait sa principale nourriture, un fumet très-agréable et fort prisé des gourmets.

CALAOUN. V. KÉLAOUN.

CALAPAN, ville de l'Océanie, dans l'île de Mindoro, archipel des Philippines, située sur une petite presqu'île que forme la côte N.-E. de l'île, par 118° 48' long. E. et 15° 25' de lat. N.; 2,879 hab.

CALAPÉ s. m. (ka-la-pé — mot américain). Art culin. Ragout fait avec de la chair de tortue grillée dans l'écaille.

CALAPITE s. f. (ka-la-pi-te). Concrétion pierreuse qui se forme dans l'intérieur des noix de coco, et que les naturels des Molouques portent enchaînée comme une amulette.

CALAPPE s. m. (ka-la-pe). Crust. Genre de crustacés décapodes brachyours, de la famille des oxystomes, comprenant une dizaine d'espèces, disséminées dans toutes les mers : *Le CALAPPE granulé est très-abondant sur les côtes de l'Algérie. (H. Lucas.) Le corps des CALAPPEs est presque ovale et toujours concave en dessous. (**) Quelques auteurs donnent à ce nom le genre féminin.*

— **Encycl.** Les *calappes* constituent un genre de crustacés très-voisins des crabes. Ils ont, comme ces derniers, quatre antennes, dont les deux intermédiaires sont plées sous le chaperon; leur corps est court, plus large en arrière, avec les bords latéraux postérieurs très-dilatés, saillants et tranchants, en forme de demi-voûte; ils ont dix pattes onguiculées, qui se retirent, dans le repos, sous les cavités des côtés du corps; les deux antérieures, terminées en pincettes, ont les mains aplaties et en crete. C'est surtout ce dernier caractère qui, joint à la forme de leur corps, distingue les *calappes* des crabes. Le dernier article des antennes est bifide; les yeux sont très-rapprochés, peu saillants, et placés sur la partie antérieure du corselet.

Le *calappe granulé*, appelé aussi *coq de mer*, *crabe honteux*, *migrane*, *cancro ours*, est commun dans la Méditerranée, et, d'après Rondelet, ce serait l'espèce mentionnée par Aristote et Athénée sous le nom de *crabe ours*, donné à ce *calappe*, parce que, ainsi que l'ours, il cache ses yeux avec ses larges pincettes, contracte ses pattes sous la saillie creuse de son corselet, et reste ainsi comme mort tant qu'il a quelque danger à craindre. D'après Risso, le *calappe granulé* se tient ordinairement dans les fentes des rochers des côtes, et il en sort vers le crépuscule, pour chercher sa nourriture. Les *calappes* s'accouplent au printemps, et la femelle pond ses œufs en été. Leur chair est bonne à manger.

Parmi les autres espèces, nous citerons le *calappe* marbré, qui habite l'Océan; les *calappes* blanchâtre, flammé, etc., de la mer des Indes.

CALAPPIEN, IENNE adj. (ka-la-pi-ain, i-é-ne — rad. *calappe*). Crust. Qui ressemble ou qui se rapporte aux calappes.

— s. m. pl. Tribu de la famille des oxystomes, dans les crustacés décapodes brachyours, ayant pour type le genre *calappe*.

CALARDROTE s. f. (ka-lar-dro-te). Ornith. Syn. de CALANDROTE.

CALARIÉTAN s. m. (ka-la-ri-é-tan). Philol. Dialecte de Sardaigne, qui tient de l'italien, de l'espagnol et du latin, et qui est surtout répandu dans la bonne société de Cagliari.

CALARIÉ, ville de Sardaigne. V. CAGLIARI.

CALAS (Jean), commerçant de Toulouse, né à La Caparède (Languedoc) en 1698; il était protestant et père d'une famille nombreuse. Le 13 octobre 1761, Marc-Antoine Calas, son fils aîné, jeune homme adonné à la débauche et d'un esprit sombre et déréglé, fut trouvé pendu dans la maison paternelle. Des calomnieux répandirent aussitôt l'accusation horrible que ce malheureux avait été étranglé par son père parce qu'il voulait abjurer le protestantisme et rentrer dans la foi catholique. En même temps, on excita avec une habileté perfide le fanatisme populaire. Les dominicains allèrent jusqu'à ériger au suicide un catafalque surmonté d'un squelette tenant une palme de martyr. Ni la probité bien connue de Calas, ni sa tendresse pour ses enfants, ni sa faiblesse physique, comparée à la force herculéenne de sa prétendue victime, ni la pension qu'il payait à un autre de ses fils devenu catholique, ni les mille invraisemblances que révéla l'enquête, rien enfin ne fut capable d'éclairer les juges, et le malheureux vieillard fut condamné au supplice de la roue par le parlement de Toulouse, à la pluralité de huit voix contre cinq, et exécuté le 9 mars 1762. Voltaire, alors à Ferney, recueillit sa veuve et se dévoua à la réhabilitation de cette famille infortunée. On sait quelle magnanimité et quel courage le sublime vieillard, le grand athlète de la tolérance et de la justice, déploya dans cette lutte vraiment homérique. Des historiens dignes de foi assurent que pendant trois ans que se fit attendre la révision du procès, Voltaire n'eût pas le reproché à l'instant même comme un crime. Il triompha enfin, et la vérité avec lui, entraîna le public, le barreau, la cour, et obtint la révision du jugement. Un tribunal extraordinaire de cinquante maîtres des requêtes cassa l'arrêt du parlement de Toulouse, réhabilita la mémoire de Calas et ordonna que sa famille fût indemnisée (9 mars 1765).

Dans la famille Calas, le deuil fut immense, et l'inconsolable veuve déploya l'énergie d'une matrone romaine. Depuis vingt-huit ans que son mari avait subi l'épouvantable supplice de la roue, elle n'avait jamais quitté le deuil; sa montre, arrêtée sur l'heure de la sanglante agonie de son mari, n'avait jamais été remontée. La femme qui la servait, ayant remarqué qu'elle était douloureusement affectée toutes les fois qu'elle entendait crier un arrêt de mort, descendait précipitamment pour prier les crieurs de se détourner de la rue qu'habitait sa maîtresse, ou du moins de passer sous ses fenêtres sans élever la voix.

Calas, tragédie en cinq actes, en vers, de F.-L. Laya, représentée pour la première fois sur le théâtre de la Nation, à Paris, le 18 décembre 1790. Il y avait vingt-cinq ans que Voltaire avait obtenu la réhabilitation de la mémoire du malheureux Calas, lorsque le théâtre s'empara de l'événement et en profita pour battre en brèche le fanatisme religieux. La liberté dont jouissaient alors les spectacles permettait aux écrivains dramatiques de toucher à ces sujets, d'autant plus émouvants qu'ils appartenaient à l'histoire contemporaine. Après l'*Honnête criminel* de Fenouillot de Falbaire, le *Calas* de Laya venait encore montrer l'intolérance et la passion conduisant à l'injustice. Le fait douloureux qui forme le fond de l'ouvrage est trop connu pour qu'une analyse soit ici nécessaire; quelques détails suffiront pour faire apprécier le mérite d'une œuvre qui obtint un assez grand succès dans son temps.

A la suite d'une journée laborieusement remplie, la famille protestante des Calas va se livrer au repos : on lit des vers de Voltaire, et Jean Calas, vieillard de soixante-trois ans, après s'être expliqué sur le fanatisme et avoir dit comment il comprend la tolérance, parle de la pension qu'il accorde à son fils Louis, quoique ce dernier se soit fait catholique, et des chagrins que lui cause l'atné de ses enfants, Marc-Antoine Calas, esprit sombre et rêveur qui lui donne les plus vives inquiétudes. Il se fait tard, et Levasse, jeune homme fiancé à la fille aînée de la maison, va se retirer, lorsqu'on entend pousser des cris affreux : Calas et Levasse se précipitent à l'endroit d'où ils partent. On devine ce dont il s'agit : Marc-Antoine Calas s'est étranglé dans la maison paternelle. Sa mort, bientôt connue, donne des armes contre le malheureux vieillard à la haine du capitoul David, persécuté déclaré des protestants, et ennemi particulier de la famille Calas. Ce David, homme dur et intraitable, fait conduire en prison Jean Calas, comme

prévenu du meurtre de son propre fils. Nous le répétons, Jean Calas était protestant, et son fils allait se convertir au catholicisme lorsqu'il se tua, ce qui fit que la population égarée de Toulouse accepta aisément l'idée de son assassinat, en attendant que les juges délibérassent sous cette impression. Pour étayer de preuves cette atroce accusation, le capitoul essaya d'acheter le témoignage d'une servante; cette tentative de séduction produisit un mouvement très-dramatique, où la servante dénonça David comme ayant voulu la gagner. Malheureusement, cette dénonciation n'est point admise par les juges; Calas est replongé dans son cachot. Il supporte le coup qui le frappe avec résignation, et c'est moins par attachement pour la vie que par amour pour les siens, que déjà il aperçoit dans l'avenir voués à l'infamie, qu'il proteste de son innocence. Un magistrat, nommé La Salle, fait de vains efforts pour sauver la famille Calas; mais les intrigues du capitoul triomphent de son éloquence et de son dévouement. Le magistrat est récusé, et le parlement condamne le malheureux père au supplice de la roue. Le contraste de la férocité de David et de la résignation de Calas est frappant. Ce dernier se montre plein de grandeur et de tranquillité fermée surtout dans deux situations : au quatrième acte, lorsqu'il refuse de sauver ses jours par la fuite, moyen que le vieillard regarde comme indigne de l'innocence; et au cinquième, lorsqu'il reçoit les adieux de sa famille et qu'il jure qu'il n'est pas coupable. La cloche funèbre vient de sonner sa dernière heure : il bénit ses enfants, et le geôlier lui lie les mains; il marche au supplice, et sa femme s'évanouit.

« On a reproché à l'auteur d'avoir dénaturé les faits, dit le *Moniteur* du 29 décembre 1790. Ce n'est pas le seul défaut de l'ouvrage; mais il les rachète par des beautés réelles, par des situations attachantes et des développements vrais, par un intérêt entretenu et ménagé avec goût, par le style même, qui n'est quelquefois que trop exalté. » Il était de mode alors de mettre au théâtre les prêtres, les moines, les archevêques, et toutes les pièces en étaient remplies depuis quelque temps; mais la municipalité, qui avait maintenant la surveillance des spectacles, avait empêché dans *Calas* la mise en scène d'un moine jacobin. Voici la lettre que Laya écrivit à cette occasion à la *Chronique de Paris* : « J'ai été aussi étonné que vous de voir paraître au dénouement de ma pièce *Jean Calas* un docteur de Sorbonne, où je croyais voir un jacobin. Mais j'ai été bien plus étonné encore quand j'ai appris que cette fuite venait des ordres de M. le maire, qui, à l'instant de la représentation, a cru devoir faire dépouiller à M. Grandmélil l'habit d'un honnête religieux, pour lui faire revêtir celui d'un docteur, comme si le plus beau privilège de la religion n'était pas d'assister l'infortuné ! Au reste, j'abandonne ceci, messieurs, à vos réflexions. » Laya publia sa pièce, en la faisant précéder d'une préface historique sur Jean Calas et suivie d'un nouveau cinquième acte.

Le 17 décembre 1790, c'est-à-dire la veille même du jour où la pièce de Laya fut jouée au théâtre de la Nation, Lemierre d'Argy avait donné sur la scène du Palais-Royal, ancien théâtre de Molière, consacré aux variétés amusantes, qui devint le Théâtre-Français de la rue de Richelieu, *Calas* ou le *Fanatisme*, drame en quatre actes, en prose, qui garda assez longtemps l'affiche. La veuve de Calas et ses filles habitaient alors Paris, ce qui ajoutait à l'intérêt des pièces composées sur ce triste sujet; toutefois, ces exhibitions dramatiques n'étaient pas faites pour calmer l'immense douleur de la pauvre femme. Ces détails et bien d'autres encore, avidement accueillis par la sympathie populaire, se répétaient et augmentaient l'intérêt déjà si poignant attaché à cette lugubre histoire. C'est ainsi que des pièces qui n'ont pas survécu ont pu attirer la foule, un moment, sur les scènes les plus diverses, et jouir d'une vogue que rien ne semble expliquer aujourd'hui, lorsqu'on les relit à froid.

Calas (Jean) ou l'*Ecole des Juges*, tragédie en cinq actes et en vers, de Marie-Joseph Chenier, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la rue de Richelieu, le 7 juillet 1791. La pensée de faire un drame sur les malheurs de la famille Calas n'était pas venue seulement à Laya et à Lemierre d'Argy, mais à bien d'autres aussi, notamment à Chenier; ce dernier s'étant laissé devancer, sa pièce n'obtint qu'une médiocre attention, quoique fort intéressante, très-dramatique et écrite avec une certaine force et une grande élégance. Le sujet étant le même que celui déjà traité par Laya, offrait nécessairement les mêmes personnages. L'auteur, en se soumettant d'une façon trop absolue aux proportions de la tragédie classique, s'est privé des effets que ne manqueraient pas de trouver nos écrivains dramatiques contemporains dans les libras allures du drame moderne. L'arrêt de mort qui frappe son héros, arrêté trop connu d'avance, forme le seul noeud de l'ouvrage, et la seule scène qui ait de l'empire sur le spectateur est celle où Mme Calas veut se donner la mort pour suivre son mari au tombeau. Un suicide ! C'est déjà un suicide qui a motivé l'accusation sous le poids de laquelle est écrasé Jean Calas, et le « vieillard, dont la fermeté est inaltérable,

rappelle à sa femme qu'elle doit vivre pour venger sa mémoire et pour veiller sur leurs autres enfants. Avons-nous besoin d'ajouter que Chénier, dans sa pièce, qu'il appelle à dessein *"Vole des juges"*, a essayé de peindre, lui aussi, le fanatisme religieux qui provoqua la condamnation de Jean Calas? Plusieurs passages de la tragédie furent applaudis avec enthousiasme. Le vers suivant, que Calas, marchant au supplice, adresse à son confesseur, ne manquait jamais son effet sur l'auditoire :

Eh quoi! vous me plaignez, et vous êtes un prêtre!

La Salle, ce magistrat tolérant que nous avons vu déjà dans le *Calas* de Laya, reparait sous la plume de Chénier et fait contraste par sa modération avec les autres juges, malheureusement impressionnés par les injustes soupçons de la fanatique population toulousaine. Ce personnage, d'un beau caractère, excita des bravos chaleureux, notamment dans la scène qui a trait à Voltaire, et dans laquelle il parle ainsi, en s'adressant à celle qui bientôt va être veuve :

... Il est, près des monts helvétiques,
Un illustre vieillard, fléau de fanatiques,
Ami du genre humain; depuis cinquante hivers
Ses sublimes travaux ont instruit l'univers.
A ses contemporains prêchant la tolérance,
Ses écrits sont toujours des bienfaits pour la France.
La gloire, ce durable et précieux trésor,
La gloire, et la vertu plus précieuse encor
Couronnent à la fin le déclin de sa vie
Et de leur double éclat importunent l'envie.

MADAME CALAS.

Mais quels droits aurons-nous?

LA SALLE.

La vertu, le malheur!
Tous les infortunés ont des droits sur son cœur.
Courrez vous prosterner aux genoux de Voltaire;
Vous serez accueillis sous son toit solitaire;
Il vous tendra les bras; ses yeux dans cet écrit
Liront de vos revers un fidèle récit.

MADAME CALAS.

Il nous protégera contre la tyrannie?

LA SALLE.

De ce devoir sacré j'ai sommé son génie.
Sous de nombreux tyrans le monde est abattu;
Mais un sage, un grand homme, ami de la vertu,
Faisant aux préjugés une immortelle guerre,
Fut créé pour instruire et consoler la terre.

Talma, jusqu'alors réduit aux rôles subalternes, interprétait cette fois celui du magistrat La Salle; le talent du jeune acteur, que la rigueur des réglemens condamnait à l'obscurité, avait eu récemment une occasion de se mettre en lumière dans cette tragédie fameuse du même Chénier, *Charles IX*, qui avait soulevé tant d'orages à la Comédie-Française. Cette nouvelle création, dans laquelle il montra toute la chaleur et toute l'énergie de son jeu admirable, accrut de beaucoup sa réputation naissante.

Calas, drame en trois actes, en prose, de Victor Ducange, représenté à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, en 1819. Les amateurs se rappellent cet ouvrage, qui eut un immense succès au boulevard, et que nous ne raconterons point cependant : d'abord parce que le sujet en est connu; ensuite parce que le style de Victor Ducange, quoiqu'il ait arraché plus de larmes que n'en firent jamais verser à eux trois, Corneille, Racine et Voltaire, n'est pas de celui dont on parle. L'auteur de *Trente ans* ou la *Vie d'un joueur* avait une imagination puissante, et ses auditeurs l'applaudissaient comme un maître et comme un apôtre; mais les plus émouvantes inventions, les pièces les mieux charpentées, les mélodrames les plus étonnants n'ont qu'un jour, s'ils ne sont pas soutenus par ce quelque chose qui ne meurt pas : la poésie; par ce je ne sais quoi qui conserve : le style. Disons donc, et que cela suffise, que *Calas* est une des œuvres principales de Victor Ducange, une des trois ou quatre dont le souvenir flotte encore dans la mémoire de nos pères. Un ancien acteur du théâtre de la Cité, nommé Villeneuve, y brillait, préluant à Frédéric-Lemaître comme Victor Ducange préluait à Victor Hugo. Ce brave artiste, qui mourut à Bicêtre, âgé de quatre-vingt-deux ans, et dont la femme faisait d'assez mauvaises pièces à la Cité, régnait sur le parterre de la Restauration. Tout Paris a pleuré, dans *Calas*, sur ses vertus et sur son infortune. Rien qu'à l'entendre dire à sa femme : « Epouse infortunée, le ciel en ses desseins, etc. », les assistants fondaient en larmes.

CALASANZO (Joseph), fondateur des *écoles pies* en Italie, né dans l'Aragon en 1556, mort en 1648. Il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, se consacra à l'éducation des enfants du peuple, fonda une congrégation et des écoles en Italie (1597) et resta pendant cinquante ans à la tête de cette entreprise philanthropique, à laquelle il consacra ses veilles, sa fortune, et qu'il eut la consolation de voir prospérer avant sa mort. Il avait reçu plusieurs évêchés et même le chapeau de cardinal. Clément XIII le mit au nombre des saints en 1767.

CALASCIONE s. m. (ka-la-chio-né). Mus. Sorte de mandoline napolitaine à deux ou trois cordes. On dit aussi COLASCIONE, et vulgairement CALACHON ou COLACHON.

CALASIO (Mario de), lexicographe et hé-

braisant italien, né dans la petite ville de Calasio vers 1550, mort en 1620. S'étant fait franciscain, il s'adonna à l'étude de l'hébreu avec un tel succès, que Paul V le nomma docteur en théologie, le chargea de professer l'hébreu, et lui donna toutes les facilités nécessaires à l'exécution de ses travaux sur la Bible. Outre une *Grammaire hébraïque* et un *Dictionnaire hébraïque*, on a de lui, sous le titre de *Concordantie sacrorum bibliorum*, etc. (1621, 4 vol. in-fol.), un travail qui lui coûta quarante ans de sa vie et qui fut publié aux frais de Paul V et de Grégoire XV. Les *Concordances hébraïques* de Calasio sont l'ouvrage le plus remarquable qui existe en ce genre.

CALASIRIE s. m. (ka-la-zi-ri — du gr. *kalasirios*, même sens). Hist. Nom donné en Egypte à ceux qui suivaient le métier des armes. Nom d'une des deux divisions de l'armée, division qui comptait 250,000 hommes.

— **Encycl.** Les Egyptiens étaient partagés en sept classes : les prêtres, les gens de guerre, les bouviers, les porchers, les marchands, les interprètes et les pilotes ou gens de mer. Les gens de guerre, qui habitaient des provinces distinctes, se divisaient en deux classes : les hermotybes et les *calasiries*. Les provinces habitées par les hermotybes étaient celles de Busiris, Sais, Chemmis, l'île Prosopitis, Paprémis et la moitié de Natho. Elles fournissaient à peu près 160,000 hommes, qui exerçaient exclusivement le métier des armes, sans y joindre aucune profession mécanique. Les *calasiries* occupaient les nomes de Thèbes, Bubastis, Aphthis, Tanis, Mendès, Sebennis, Athribis, Pharbœtis, Thumis, Onuphis, Anysis, Miecphoris, île située vis-à-vis de Bubastis. Cette classe de guerriers, qui était la plus nombreuse, fournissait 250,000 hommes. Ceux qui la composaient ne pouvaient avoir d'autre métier que celui de la guerre, et le fils y succédait à son père. « Je ne saurais affirmer, dit Hérodote, si les Grecs tiennent cette coutume des Egyptiens, parce que je la trouve établie parmi les Thraces, les Scythes, les Perses, les Lydiens; en un mot, parce que, chez la plupart des Barbares, ceux qui apprennent les arts mécaniques, et même leurs enfants, sont regardés comme les derniers des citoyens, au lieu qu'on estime comme les plus nobles ceux qui n'exercent aucun art mécanique, et principalement ceux qui sont consacrés à la profession des armes. Tous les Grecs ont été élevés dans ces principes, et particulièrement les Lacédémoniens; j'en excepte, toutefois, les Corinthiens, qui font beaucoup de cas des artistes. Chez les Egyptiens, les gens de guerre jouissaient seuls, à l'exception des prêtres, de certaines marques de distinction. On donnait à chacun 12 aroures, exemptes de charges et de redevances. L'aroure est une pièce de terre qui contient 100 coudées d'Egypte en tous sens, et la coudée d'Egypte est égale à celle de Samos. Cette portion de terre leur était à tous particulièrement affectée; mais ils jouissaient tour à tour d'autres avantages. Tous les ans, 1,000 *calasiries* et 1,000 hermotybes allaient servir de gardes au roi; pendant leur service, outre les 12 aroures qu'ils avaient, on leur donnait par jour, à chacun, 5 mines de pain, 2 mines de bœuf et 4 arustères de vin. On donnait toujours ces choses-là à ceux qui étaient de garde. Plus d'une fois les *calasiries*, mécontents, se révoltèrent comme les prétoriens, et détrônèrent les rois qui refusaient de satisfaire à toutes leurs exigences. Rien de plus ordinaire que ces soulèvements chez les nations où l'armée forme une classe à part. Il suffit de rappeler, chez les anciens, la garde prétorienne des empereurs romains, et, chez les modernes, ces milices insubordonnées qui faisaient et défaisaient les rois : les strélitz en Russie, les janissaires en Turquie, les mameluks en Egypte. Les révolutions militaires de l'Espagne et les *pronunciamientos* mexicains prouvent une fois de plus que celui dont l'unique fonction est de porter le fer en sa main s'en sert presque toujours dans son propre intérêt.

CALASIRIS s. f. (ka-la-zi-riss — mot gr.). Antiq. égypt. Selon Hérodote, Vêtement de lin que portaient les Egyptiens.

CALASPARRA, bourg et municipalité d'Espagne, prov. et à 58 kilom. N.-O. de Murcie, juridiction et à 24 kilom. N.-E. de Caravaca, sur la rive droite de la Segura; 4,940 hab. Riz, vin, huile.

CALASPIDE s. f. (ka-la-spi-de — du gr. *kalos*, beau; *aspis*, bouclier, écusson). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des chrysomèles, formé aux dépens des cassides.

CALATABELLOTA, ville du royaume d'Italie, dans la Sicile, province et à 42 kilom. N.-O. de Girgenti, district et à 12 kilom. N.-E. de Sciacca; 4,800 hab. Cette ville, située sur la petite rivière de son nom (le Crimisus des anciens), en grande partie ruinée par un tremblement de terre en 1693, occupe l'emplacement de l'ancienne Tricala, résidence de Tryphon, chef des esclaves romains révoltés, en 106 av. J.-C. Aux environs, Timoléon vainquit les Carthaginois en 340 av. J.-C.; Roger 1^{er} y défait les Sarrasins en 1070.

CALATAFIMI, ville du royaume d'Italie, dans la partie occidentale de l'île de Sicile,

province et à 32 kilom. S.-E. de Trapani, district et à 12 kilom. S.-O. d'Alcamo; 10,800 h. Cette ville, bâtie par les Sarrasins sur l'emplacement de l'ancienne Longarum, près des ruines de Ségeste, possède une belle église avec mosaïques remarquables. Territoire très-fertile.

CALATAGIRONI, ville du royaume d'Italie, dans l'île de Sicile, province et à 52 kilom. S.-O. de Catane, ch.-l. de district et du canton de son nom; 19,327 hab. Evêché, lycée académique, plusieurs églises, nombreux couvents. Les habitants passent pour les plus habiles de la Sicile dans les arts mécaniques. Fabriques de poteries renommées; commerce important.

CALATANAZOR, bourg d'Espagne, province et à 32 kilom. S.-O. de Soria; 1,900 hab. Vic-toire des chrétiens sur les Maures, commandés par Almanzor, en 988.

CALATANISSETTA, ville du royaume d'Italie, dans l'île de Sicile, ch.-l. de la province et du district de son nom, près du Salso, à 100 kil. S.-E. de Palerme; 17,100 hab. Evêché, siège de la cour criminelle et du tribunal civil de la province. Située dans une plaine vaste et fertile, percée de rues droites, larges et bien pavées, Calatanissetta est défendue par un château fort et possède sur son territoire les souffrères les plus importantes de l'Europe, des sources de pétrole et de gaz hydrogène. On croit que cette ville est bâtie sur l'emplacement de la Nissa des Romains.

CALATANISSETTA (province de), division administrative du royaume d'Italie, dans l'île de Sicile, comprise entre les provinces de Noto et de Catane à l'E., celle de Palerme au N., celle de Girgenti à l'O., et la Méditerranée au S.; ch.-l. Calatanissetta. Superficie 396,720 hectares; 185,531 hab. Couvert par les ramifications des monts Neptuniens, arrosé par le Salso, le Terranova et le Manfrin, le sol de cette province est fertile en grains, vins, huile, lin et fourrage, amandes, pistaches et noisettes; élève importante de bétail; extraction de soufre, de soude, pétrole, etc.

CALATASCIBETTA, ville du royaume d'Italie, dans l'île de Sicile, province et à 25 kilom. N.-E. de Calatanissetta; 5,000 hab. Prieuré de bénédictins; sources sulfureuses.

CALATAYUTURO, ville du royaume d'Italie, dans l'île de Sicile, province et à 56 kilom. S.-E. de Palerme, district de Termini; 3,408 h. Dans les environs, mines de jaspe.

CALATAYUD, ville d'Espagne, province et à 60 kilom. S.-O. de Saragosse, au confluent du Xalon et du Xiloca; 9,500 hab. Fabriques de savon, tanneries. Belle église du Saint-Sépulchre. Agréablement située dans un fertile vallon, Calatayud, dont le nom signifie en arabe *château d'Ayoub*, fut fondée au VIII^e siècle par le chef maure Ayoub, près des ruines de l'antique Bilbilis. Alphonse 1^{er}, roi d'Aragon, l'enleva aux Maures en 1118; elle passa aux rois de Castille en 1362.

CALATEUR s. m. (ka-la-teur—lat. *calator*, même sens). Antiq. rom. Esclave public qui était, pour les magistrats et les pontifes, une sorte d'appariteur. « Valet d'armée. » Esclave qui était chargé de prévenir les personnes invitées par ses maîtres.

CALATHE s. m. (ka-la-te—du gr. *kalathos*, corbeille). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, tribu des carabiques, comprenant environ vingt-cinq espèces, disséminées dans l'hémisphère nord : *Le CALATHE cisteloïde* se trouve à la fois en France et en Perse. (Duponchel.)

— **Encycl.** Les *calathes* sont des insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques et de la tribu des carabiques. Ce genre, formé aux dépens des *feronies*, présente les caractères suivants : labre presque carré, non échancré; palpes à dernier article allongé et presque cylindrique; une dent bifide au milieu de l'échancrure du menton; corselet au moins aussi long que large, presque carré ou trapézoïde, et non rétréci à la base; pas d'ailes membraneuses sous les élytres; tarses (chez les mâles) ayant les trois premiers articles dilatés et les crochets dentelés en dessous. Ce genre, qui présente beaucoup d'analogie avec les harpales, comprend environ vingt-cinq espèces, qui habitent l'Europe, ainsi que le nord de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. Ce sont des insectes de taille moyenne, atteignant à peine 1 centimètre et demi de longueur. Ils ont le corps déprimé et d'une couleur sombre, très-rarement métallique. Les *calathes* vivent d'ordinaire cachés sous les pierres, les écorces, les débris de végétaux, et en général sous tous les objets qui peuvent leur offrir un abri; ils recherchent les lieux obscurs, froids et humides. Mal conformés pour le vol, ils sont très-vifs et excellents coureurs, et on les voit souvent sur le sol faisant une chasse active aux petits insectes. L'espèce type et la plus commune est la *calathe cisteloïde*, qui se trouve à la fois en France et dans la Perse occidentale; la *calathe* à tête noire est commune aux environs de Paris.

CALATHÉE s. f. (ka-la-té — du gr. *kalathos*, corbeille). Bot. Genre de plantes, de la famille des anomées, tribu des cannées, renfermant une vingtaine d'espèces herbacées, de grande taille, qui croissent dans les régions tropicales de l'Amérique.

CALATHIANA s. f. (ka-la-ti-a-na — du gr. *kalathos*, corbeille). Bot. Ancien nom de deux espèces de gentiane.

CALATHIDE s. f. (ka-la-ti-de—du gr. *kalathos*, corbeille). Bot. Nom donné à l'inflorescence des composées, telles que dahlia, reinemarguerite, etc. On dit plus souvent CAPITULE.

— **Encycl.** Chacune des pièces colorées que l'on observe dans un dahlia ou une reinemarguerite est une véritable fleur munie d'un calice, d'une corolle et d'organes sexuels. Toutes ces fleurs sont réunies sur un réceptacle commun, ordinairement concave, et leur ensemble est entouré d'un involucre composé, dans la plupart des cas, de folioles vertes et herbacées. Le tout figure donc assez bien une corbeille de fleurs. De là le nom de *calathide*, que plusieurs botanistes ont donné à ce genre d'inflorescence. Il est à regretter que ce terme, qui a une signification précise et rappelle d'ailleurs une idée gracieuse, n'ait pas été généralement adopté; on le remplace ordinairement par le mot *capitule*.

CALATHIDIOLÉRE adj. (ka-la-ti-di-flo-re — de *calathide*, et du lat. *flos*, fleur). Bot. Se dit, dans les composées, de l'involucre qui entoure une calathide.

CALATHIFORME adj. (ka-la-ti-for-me — du gr. *kalathos*, corbeille, et de *forme*). Bot. Qui a la forme d'une corbeille, une forme concave et hémisphérique.

CALATHIN, IN 2^e adj. (ka-la-tain, i-re — du gr. *kalathos*, corbeille). Bot. Qui a la forme d'une corbeille ou d'une coupe.

CALATHIPHORE adj. (ka-la-ti-for-re — du gr. *kalathos*, corbeille, *phoré*, je porte). Bot. Qui porte des calathides : *Receptacle CALATHIPHORE*. On dit aussi CALATHIPÈRE, mais c'est une forme hybride qui doit être abandonnée.

CALATHISME s. m. (ka-la-ti-sme — du gr. *kalathismos*, même sens; de *kalathos*, corbeille). Antiq. D'ense religieuse usitée chez les Grecs dans les fêtes de Cérès, et où l'on portait des corbeilles ou calathus.

CALATHITE adj. (ka-la-ti-te — rad. *calathe*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au calathe.

— s. m. pl. Section de la tribu des carabiques, ayant pour type le genre CALATHÈ.

CALATHUS s. m. (ka-la-tuss—lat. *calathus*, même sens). Antiq. Corbeille qu'on portait sur un char de cérémonies dans les fêtes de Cérès.

— **Encycl.** Le *calathus* était une corbeille mystérieuse qui servait dans les Thesmophories, fêtes célébrées à Athènes en l'honneur de Cérès. Le seizième jour du mois pyanepsion, et le second de la fête des Thesmophories, était le plus solennel de la fête; c'était un jour de jeûne général, et les femmes le passaient entier auprès de la statue de la déesse, assises à terre, sans manger. Vers le soir, la pompe secrète se mettait en marche, et on voyait des milliers d'Euleusis le *calathus* sur un char tiré par quatre chevaux blancs. Ce nombre de quatre désignait celui des saisons, sur lesquelles cette mystérieuse corbeille devait influer; la couleur blanche signifiait qu'elle les rendrait heureuses. L'objet de la procession était de porter le *calathus* du temple d'Euleusis au Thermophorion, lieu secret, accessible aux femmes seules, et où il restait caché jusqu'aux mystères de l'année suivante. Cette cérémonie du *calathus*, tantôt exposé aux yeux de tous, tantôt soigneusement écarté de tous les regards, était un symbole du blé, tantôt enfoui dans le sein de la terre, tantôt s'élevant au-dessus du sol. Le *calathus* faisait partie des objets consacrés au culte; il était défendu d'oser le regarder d'un lieu qui le dominât et qui permit de voir ce qu'il renfermait; lorsqu'il passait, on devait descendre ce char ou de cheval, et ne le regarder que de loin ou assis. Semblable marque de respect avait été exigée de la part des Romains par Caligula; mais si l'empereur ne voulait pas qu'on le regardât d'en haut, c'était pour qu'on ne pût s'apercevoir de sa calvitie. Hespérus avait seul le droit de regarder d'en haut la corbeille de Cérès, parce que c'était lui qui avait engagé la déesse à rompre le jeûne et à signer auquel elle s'était condamnée lorsqu'elle cherchait sa fille. Il ne faut pas confondre le *calathus* avec les corbeilles appelées *canistræ*, que les canéphores portaient sur leur tête à cette même fête des Thesmophories. Ces *canistræ* des canéphores, d'abord en jonc avaient par la suite été façonnées en or imitant le jonc. Le soin de les porter était confié aux jeunes filles des meilleures familles, et Thucydide rapporte que la révolution qui chassa les Pisistratides d'Athènes eut pour cause principale le ressentiment d'Harmodius contre Hipparque, parce que ce tyran avait empêché sa sœur de figurer dans cette solennité.

CALATRAVA-VIEJA (anciennement *Oretum*), ville ruinée d'Espagne, dans la province de Ciudad-Real, à 4 kilom. de Carrion de Calatrava, à peu de distance de la Guadiana. En 1147, elle était très-fortifiée et importante par sa situation frontalière, lorsqu'elle fut prise sur les Maures par les Castillans. C'est pour défendre cette place que fut fondé l'ordre de Calatrava, dont les chevaliers possédèrent dans cette ville un château magnifique, aujourd'hui en ruine.

CALATRAVA (ordre de), ordre de chevalerie espagnol, auquel donna naissance la défense de l'Espagne contre les invasions des Maures. Sanche III, roi de Castille, avait, en 1148, conquis la ville de Calatrava sur les Maures; il en confia la garde aux templiers, et ceux-ci, pendant dix ans, protégèrent la ville; mais, en 1158, à la nouvelle qu'une puissante armée s'avancait pour les assiéger, ils perdirent courage et désespérèrent de pouvoir soutenir la lutte. Ils rendirent la ville au roi don Sanche III, qui, ne sachant comment la sauver, la promit en toute propriété à qui voudrait la défendre. Deux moines de l'abbaye de Cîteaux, don Raymon de Bover et don Diego Velasquez, se présentèrent et furent admis. On leur fournit de l'argent, des armes et des munitions; eux-mêmes prêchèrent une croisade et promirent le pardon de tous les péchés à ceux qui contribueraient à la défense de Calatrava. Leur entreprise réussit; l'ennemi dut battre en retraite, et don Diego le poursuivit avec avantage. Le roi tint toutes ses promesses, et fit même aux vainqueurs de nouvelles donations qui furent confirmées par son petit-fils Alphonse IX. A partir de 1158, les sauveurs de Calatrava, ayant reçu cette ville en fief, organisèrent un ordre dans lequel presque toute la noblesse navarraise et castillane s'empessa d'entrer. Le pape Alexandre III confirma, en 1164, les statuts qu'on forma, et par lesquels les chevaliers se séparaient des moines et élisaient pour grand maître don Garcia de Redon. L'ordre, à dater de ce jour, devint purement militaire, et s'acquit dans les combats une gloire immortelle et des richesses colossales. Les chevaliers suivaient la règle de Cîteaux; mais ils se firent dispenser du vœu de chasteté par le pape Paul III. Cet état de prospérité dura assez longtemps; mais les divisions intérieures ayant ébranlé l'ordre jusque dans ses bases, le pape Innocent VIII, par une bulle de 1489, donna l'administration de l'ordre à Ferdinand le Catholique; et peu après le pape Alexandre VI adjugea à perpétuité la grande maîtrise à la couronne de Castille. L'ordre put se relever après cette réorganisation. Aujourd'hui encore il est un des plus importants de l'Espagne, quoiqu'il ne soit plus guère qu'une institution de cour. Il possède environ quatre-vingts commanderies fort riches. Les insignes de l'ordre consistent en une croix rouge fleurdelisée, que les chevaliers portent brodée sur le côté gauche de l'habit, ou suspendue à un ruban rouge. Dans ce cas, la croix, surmontée d'un heaume sur un trophée d'armes, est placée sur un losange en or. Le costume de cérémonie consiste en un manteau blanc.

CALATRAVA (don José-Maria), homme d'Etat espagnol, né à Mérida en 1781, mort en 1846, se fit d'abord connaître comme un des avocats les plus distingués de Badajoz. Ayant été élu député aux cortès, il s'acquit rapidement la réputation d'un éloquent et intrépide défenseur des libertés publiques, ce qui le fit comprendre, en 1840, dans la proscription qui frappa les plus énergiques soutiens de l'indépendance nationale. Les événements de 1820 lui permirent de revenir en Espagne. Envoyé aussitôt aux cortès, il siégea parmi les constitutionnels les plus ardents et fut nommé ministre de l'intérieur en juillet 1822. Pendant l'invasion française, en 1823, il remplit les fonctions de ministre de la justice sous les ordres des cortès; mais, après le rétablissement de Ferdinand VII dans son pouvoir absolu, il s'enfuit en Angleterre, où il resta jusqu'en 1830. De retour en Espagne, il prit part aux divers événements politiques qui amenèrent, en 1837, la révision de la constitution. Il reprit alors le portefeuille de la justice, qu'il garda quelques mois, et fut élevé à la dignité de sénateur en 1843.

CALATTI s. m. (ka-la-ti). Ornith. Espèce d'oiseau d'Amérique.

CALAU (Benjamin), peintre allemand, né à Friedrichstadt en 1724, mort à Berlin en 1785. Il devint peintre en titre de la cour de Saxe, et il est surtout connu comme ayant retrouvé la cire punique dont se servaient les anciens et qui est mentionnée par Pline.

CALAUDEE s. f. (ka-lô-dé — altérat. du vieux fr. *carade*). Patois. Action de calauder, causerie oiseuse : *Allons, je m'en vais; voilà encore une bonne CALAUDEE de faite*.

CALAUDEUR v. n. ou intr. (ka-lô-dé — altérat. du vieux fr. *carader*). Patois. Jaser, perdre son temps en bavardages, en commérages; se dit surtout des femmes : *Cette femme, au lieu de s'occuper de son ménage, va souvent CALAUDEUR chez ses voisines*.

CALAUDIER, **IERE** s. (ka-lô-dié, iè-re). Personne qui aime à calauder, à perdre son temps en causeries : *Voilà une grande CALAUDIERE*. Le masculin est peu usité.

CALAUURIE, île de la Grèce, sur la côte orientale de la Morée, au S. d'Egine, unie à l'île de Poros par un banc de sable; le sol est montagneux et couvert d'orangers. On y voit les ruines du temple de Neptune où s'empoisonna Démétrius.

CALAVIUS PACUVIUS, Romain qui reçut Annibal après la bataille de Cannes. V. PACUVIUS.

CALAVON (la), petite rivière de France, prend sa source près de Banon, dans l'arrondissement de Forcalquier, département des Basses-Al-

pes, forme de jolies cascades dans la profonde et sauvage vallée d'Oppedette, entre dans le département de Vaucluse, baigne Apt, passe sous le Pont Julien, un des ponts romains les plus remarquables de France, reçoit la Limerque et se jette dans la Durance à 4 kilom. en aval de Cavaillon, après un cours de 84 kilom.

CALAVRYTA, ville du royaume de Grèce. V. KALAVRYTA.

CALAWÉE s. m. (ka-la-oué). Bot. Arbre de Sumatra, dont l'écorce fournit une matière textile.

CALAYA, nom donné par les Indiens à une prétendue montagne d'argent, qui est le troisième des cinq paradis qui composent leur ciel. C'est là que réside le dieu Ixora, qui est éternellement à cheval sur un bœuf. Le bonheur des élus consiste à servir Ixora : les uns le rafraîchissent avec des éventails; d'autres portent devant lui un flambeau pour l'éclairer la nuit; quelques-uns lui présentent des crachoirs d'argent quand il veut expectorer.

CALAYCAGUAY s. m. (ka-lé-ka-goué). Bot. Nom indigène d'une poincillade des Philippines.

CALAYIACAY s. m. (ka-la-ia-ké). Bot. Nom indigène d'un safran des bords du Gange.

CALBAS s. m. (kal-ba). Mar. Syn. de CALÉBAS.

CALBE, ville de Prusse. V. KALBE.

CALBÈS s. f. pl. (kal-bé — lat. *calbæ*, même sens). Antiq. rom. Bracelets militaires que l'on offrait comme une récompense aux triomphateurs.

CALBIS, petite rivière de l'ancienne Asie Mineure, dans la Carie, prend sa source au versant occidental du Taurus, coule d'abord du S. au N., puis se dirige vers le S.-O. et se jette dans la Méditerranée après un cours de 135 kilom. Cette rivière porte aujourd'hui le nom de Doloman.

CALBOA s. m. (kal-bo-a — de *Calbo*, nom pr.). Bot. Syn. de QUAMOCUIT.

CALBOTIN s. m. (kal-bo-tain). Techn. Panier sans anses, ou fond de chapeau, dans lequel le cordonnier met son fil et ses aîenés. On dit aussi CALLEBOTIN.

CALCA ou **ZAMORA**, ville de l'Amérique du Sud, dans le Pérou, province et à 76 kilom. N.-E. de Cuzco, sur la Vilcabamba; 2,705 hab.

CALCABLE adj. (kal-ka-ble — du lat. *calcare*, fouler). Qui l'on peut passer : *Endroit CALCABLE*. Vieux mot.

CALCAGNI (Antonio), connu sous le surnom de *le Ferrarale*, sculpteur italien, né à Recanati en 1536, mort en 1593. Il eut pour maître Girolamo Lombardo et se rangea parmi les bons sculpteurs de son temps. On cite, entre ses meilleures œuvres, les *Douze apôtres*, exécutés en argent dans la Santa-Casa de Loreto, et la belle statue en bronze de *Sixte-Quint*, destinée à orner la place de cette ville.

CALCAGNI ou **CALCAGNINUS** (Roger), théologien italien, né à Florence, mort en 1290. Il entra dans l'ordre des dominicains et s'acquit une grande réputation comme prédicateur. Appelé à l'évêché de Castro en 1240, et nommé inquisiteur de la foi dans la Toscane, il poursuivit avec ardeur les hérétiques, assista aux deux conciles de Lyon, en 1245 et en 1274, et alla terminer sa vie au couvent d'Arezzo. On lui a attribué le livre des *Vertus et des vices*; mais il a simplement traduit en italien cet ouvrage, écrit en vieux français par le P. Laurent, confesseur de Philippe III, et dont le succès fut très-grand lors de son apparition.

CALCAGNI (Tiberio), sculpteur florentin du xvi^e siècle. Michel-Ange estimait son talent, et il lui confia le soin de terminer plusieurs morceaux de sculpture, lorsque son grand âge ne lui permit plus de manier le ciseau avec assez de fermeté.

CALCAGNINI (Celio), philosophe, poète et astronome italien, né à Ferrare en 1479, mort en 1541. Il servit d'abord quelque temps dans les armées de Maximilien et de Jules II, puis fut employé dans diverses missions diplomatiques à Rome et en Hongrie. De retour à Ferrare vers 1520, il entra dans les ordres, devint chanoine de la cathédrale et professa les belles-lettres à l'université de sa ville natale, où il termina sa vie. Il légua en mourant sa riche bibliothèque aux dominicains, et à son élève Monferrati la vieille mule qui l'avait porté dans ses voyages, à la charge d'en avoir tout le soin que méritait un pareil animal. Calcagnini s'était acquis une grande réputation de savant par ses nombreux ouvrages sur la grammaire, la morale, les antiquités, l'histoire naturelle, et même par ses poésies latines. Ils sont écrits dans un style prolixe et avec un grand étalage d'érudition. Le plus important a pour titre : *Questionum epistolarum libri III* (1608), et renferme des dissertations sur la plupart des questions philosophiques et scientifiques qui occupaient alors les esprits. Une de ces dissertations a pour titre : *Quomodo calum etet, terra moveatur*, ce qui prouve que Calcagnini avait eu avant Galilée l'idée du mouvement de la terre. Ses œuvres complètes ont été publiées à Bâle (1544, 1 vol. in-fol.).

CALCAGNO (Laurent), en latin *Calcanus*, jurisconsulte et théologien italien, né à Brescia, mort en 1478. On lui doit, entre autres ou-

vrages : *De commendatione studiorum; De septem peccatis; De conceptione sancte Mariæ; Concilia*.

CALCAIRE adj. (kal-kè-re — dulat *calcaeris*, même sens, de *calc*, chaux). Minér. et géol. Qui est de la nature de la chaux, qui contient de la chaux ou des carbonates de chaux : *Terrain CALCAIRE. Matière, substance CALCAIRE. Concrétion CALCAIRE. Pour l'incrédule, les montagnes sont des protubérances de pierres CALCAIRES ou vitrescibles*. (Chateaub.)

— s. m. Minér. Nom générique de tous les carbonates de chaux naturels : *Le CALCAIRE carbonifère forme, dans le nord de l'Angleterre, de hautes montagnes*. (L. Figuier.)

Les marbres, les granits, le schiste, le calcaire, Les ossements du globe entrent en fusion.

A. BARBIER.

— **Encycl.** Géol. Le calcaire peut être considéré, soit comme espèce minérale, soit comme roche. Dans le premier cas, il comprend un grand nombre de variétés, connues sous les noms de spath, d'albâtre, de marbre, de craie, de murne, de pierre à chaux, etc. Nous ne l'envisagerons que sous sa seconde forme, c'est-à-dire comme roche ou masse minérale. Ces roches jouent un très-grand rôle dans la composition de l'écorce solide du globe, car on les rencontre dans les couches les plus anciennes, au contact des roches primitives, comme dans les terrains les plus récents. Elles sont essentiellement composées de chaux carbonatée et se dissolvent plus ou moins complètement avec effervescence dans un acide concentré. Du reste, leur composition, leurs caractères extérieurs, leurs propriétés et leur mode de formation sont extrêmement variés. Ainsi, les unes sont uniquement de la chaux carbonatée, cristallisée, incolore (marbre statuaire, stalactite, albâtre); dans d'autres, cette substance est intimement combinée avec de la magnésie et de la silice (dolomie, quelques travertins); ailleurs, ce sont des mélanges en proportions très-variables d'argile et de sable avec des particules de chaux carbonatée de diverses grosseurs, détachées de roches préexistantes ou de corps organisés. Les calcaires argileux se reconnaissent facilement à leur cassure conchoïde et à leur disposition schisteuse. Ils fournissent la chaux hydraulique. Les calcaires siliceux sont de plusieurs sortes. Les uns contiennent une certaine quantité de silice répandue dans leur pâte à l'état d'extrême division; ils constituent des roches dures, résistantes, difficiles à travailler. D'autres sont presque entièrement composées de silice dont les interstices seuls renferment du calcaire pulvérulent ou sans continuité. La roche présente alors cette texture rugueuse et raboteuse que l'on utilise pour la confection des meules de moulin. Quelquefois la silice, au lieu d'être intimement mélangée avec le calcaire, en est nettement séparée, de manière à constituer des tablettes, des veines ou des rognons irréguliers qui rendent ces roches absolument impropres aux constructions et surtout à produire de bonne chaux. Les masses calcaires sont aussi très-souvent mélangées de débris de végétaux fossiles, d'animaux divers et principalement de mollusques : ce sont alors des calcaires carbonifères ou coquilliers, dont la texture est très-variée. Quand les matières végétales et animales sont confusément mélangées à la pâte de la roche et en notable quantité, le calcaire est désigné par la qualification de *félide*, parce qu'il développe sous le choc ou par l'action de la chaleur une odeur très-prononcée et bien reconnaissable. Les oxydes métalliques, notamment le fer hydroxydé, donnent à certaines espèces de calcaires une coloration qui varie du jaune au rouge, tandis que les matières végétales les font passer du gris au noir.

Au degré le plus bas de leur formation géologique, les calcaires reposent généralement sur les granites, les schistes cristallins, les porphyres et d'autres roches d'origine ignée; ils fournissent le plus souvent des matériaux à grains fins, compactes, grenus ou lamellaires, qui sont susceptibles de recevoir un beau poli ou d'être exploités comme marbres. A un niveau plus élevé, les calcaires ont plus ordinairement une texture confuse. On les désigne sous le nom de calcaires jurassiques ou oolithiques lorsque leur pâte présente l'aspect d'une agglomération de petits points blancs ou jaunâtres assez semblables à des œufs de poisson. Si, au contraire, la pâte est fine et la texture serrée, ce sont des calcaires lias et lithographiques. Plus haut encore, dans la formation crétacée, les calcaires présentent une texture confuse et généralement friable; ils constituent la craie ou les tuffeux résistants. Les terrains tertiaires renferment des calcaires grossiers, compactes ou cellulux, utilisés comme pierres d'appareil ou meulons et comme pierres à chaux. Enfin, les travertins produits par des sources incrustantes, telles que la fontaine Saint-Allyre, à Clermont en Auvergne, fournissent tantôt un calcaire compact, parsemé de nombreuses cavités vermiculées et très-propre aux constructions, tantôt des amas pulvérulents qui servent à amender les terres argileuses.

— **Origine des roches calcaires.** La formation des roches calcaires a soulevé des conjectures de toutes sortes et donné naissance aux systèmes les plus divers. Parmi ces systèmes, nous citerons seulement les deux suivants :

Le premier, qui s'est produit alors que la science géologique était à peine créée, nous paraît impuissant à expliquer l'origine de l'immense quantité de calcaire qui existe sur la surface du globe; cependant il compte, même de nos jours, un certain nombre de partisans. D'après les savants qui en ont été ou qui en sont encore les défenseurs, la formation des roches calcaires serait due à l'accumulation des débris des coquilles marines, au tribut de carbonate de chaux apporté par les sources et enfin à la décomposition superficielle des roches tant primitives que produites par épanchements ou par éruptions volcaniques. Dans le second système, qui est le plus généralement adopté aujourd'hui, les roches calcaires sont considérées comme ayant tous les caractères d'un dépôt chimique, sans exclure absolument, bien entendu, le concours réel, mais très-accessoire, des causes énumérées dans la théorie précédente. Du reste, les partisans de l'action chimique ne s'accordent pas entre eux sur la manière dont elle s'est exercée, ni sur les éléments qu'elle a mis en œuvre. Suivant M. Rossi, membre de l'Athénée de Paris et de la Société scientifique de Draguignan, le calcaire serait principalement le résultat de la précipitation d'un sel formé d'acide carbonique et de calcium; les éléments accidentels fournis par les érosions et les débris auraient bien pu en augmenter la masse, mais jamais la constituer à eux seuls. D'après MM. Cordier et Leymerie, les roches calcaires et dolomitiques sédimentaires auraient été formées par la dissolution des chlorures de calcium et de magnésium, dont l'océan est un vaste réservoir. Cette décomposition aurait eu lieu, depuis l'origine des choses, par l'intermédiaire des carbonates à base de soude, ou, pour une portion excessivement faible, à base de potasse. L'origine de ces deux carbonates serait facile à trouver dans les sources minérales tant continentales que sous-marines et dans les émanations qui précèdent, accompagnent ou suivent les éruptions volcaniques.

— **Sols calcaires.** Une terre porte généralement le nom de calcaire lorsque le carbonate de chaux entre pour plus de 50 pour 100 dans sa composition. Cette substance joue un rôle très-important en agriculture; car, tandis que la silice et l'argile se bornent à offrir un point d'appui aux plantes, le calcaire, tout en remplissant la même fonction mécanique, contribue pour une large part à l'alimentation des végétaux. Associé à l'argile dans des proportions variables, il forme les sols argilo-calcaires, souvent remarquables par leur fécondité. Son action, dans ce cas, consiste particulièrement à diminuer la froideur et le tassement si nuisibles à la végétation dans les sols purement argileux. Mélangé aux terres sablonneuses, le calcaire leur communique souvent une haute valeur en les rendant propres à la culture des plantes maraichères et pivotantes. Les terres où l'élément calcaire prédomine sont lentes à s'échauffer au printemps et la végétation y est tardive, parce que leur couleur généralement blanchâtre s'oppose à l'absorption du calorique émis par les rayons solaires. Durant l'été, au contraire, la propriété qu'elles ont de réfléchir ces mêmes rayons fait que la partie aérienne des plantes est quelquefois réellement brûlée. Ces terres deviennent boueuses sous les pluies, mais se séchent très-vite par suite de leur porosité. Elles n'ont pas de ténacité; la gelée les soulève, et, quand le dégel arrive, la terre abandonne les racines en s'écroulant, de sorte que celles-ci restent à nu. Si la couche arable est exclusivement calcaire, c'est le sol-sol qui décide de l'aptitude productive. Lorsqu'il est facilement perméable, comme dans la Champagne poudreuse, les terres sont généralement stériles; lorsqu'il est argileux et par conséquent difficilement perméable, comme dans la Touraine et la haute Normandie, elles peuvent devenir très-fertiles par la culture des plantes fourragères, telles que le sainfoin, les brèmes, la lupuline, etc. On peut encore, si le climat le permet, y cultiver la vigne avec succès. Les parties disposées en pente un peu prononcée devront être plantées d'arbres verts, de vernis du Japon, de frênes, de noyers ou de cerisiers, afin d'empêcher les ravissements que le peu de consistance des terres calcaires rend très-fréquents et très-désastreux.

— **Constr.** La définition technologique donnée plus haut montre que nous devons étudier ici les matériaux de construction principalement formés de carbonate de chaux. Nous en séparons les marbres, qui seront traités au mot MARBRE. Cette distinction est-elle facile? Pratiquement oui, puisque, nous l'avons déjà dit, la dénomination de *marbre* réunit dans un même groupe les divers calcaires employés à un même usage, la décoration des monuments. Dans un article consacré aux calcaires en général, la difficulté est plus grande. On a l'habitude de définir ainsi le marbre : tout calcaire compact, susceptible de recevoir un beau poli. Cette définition n'est pas complètement exacte. Beaucoup de calcaires susceptibles de recevoir le poli ne doivent pas être rangés parmi les marbres. On en peut voir de nombreux exemples à Paris pour la pierre du Jura, entre autres les parapets du pont de Solferino, et, en ce moment même, à l'Exposition universelle de 1867, pour la pierre de Château-Landon.

— *Généralités.* Sans nous étendre davantage sur ces définitions, nous allons nous occuper des matériaux de construction ordinairement groupés sous le nom de *calcaires*. Ce sont ceux qui ont servi à édifier la plupart des villes. On est même porté à considérer comme une des conditions à peu près indispensables au développement, surtout au développement primordial, d'une grande cité, une situation à portée de carrières, abondantes et faciles à exploiter, de pierres de taille et autres matériaux *calcaires*; telle a été, en effet, la condition dans laquelle se sont trouvées la plupart des villes considérables, anciennes et modernes. Rome et Paris nous en offrent un exemple. De plus, à mesure que les carrières les plus proches se trouvaient épuisées, à mesure aussi que l'importance de la cité rendait plus difficile pour le choix des matériaux, il a fallu pour ces deux villes aller chercher les pierres au loin. C'est ainsi qu'en étudiant les matériaux de construction employés à Rome et à Paris, on se trouve passer en revue les pierres de toute l'Italie et de la France entière. Après avoir employé à la construction de leur ville les pierres tendres « comme sont les rouges d'autour de Rome et celles qu'on appelle paillasses, fidénaires, albanes » (Vitruve) et les pierres dures de Tivoli, les Romains allèrent prendre des matériaux de choix dans toute l'Italie, les pierres du Picentin et de Venise, et les excellentes pierres dures exploitées auprès du lac de Balsère.

Paris a dû sans aucun doute, au moins en grande partie, le développement et l'importance de ses constructions aux abondantes carrières sur les excavations desquelles presque toute sa partie méridionale s'est successivement étendue. Pour être complet, ajoutons qu'au même point de vue cette ville se trouve favorisée par l'abondance et l'excellente qualité de son plâtre, unique au monde, et qu'elle exporte même en Angleterre.

Paris ne s'est pas contenté des pierres *calcaires* du département de la Seine, du *calcaire* grossier de Bagneux, de Châtillon, de Clamart, de Vitry, de Gentilly, d'Arcueil. Le perfectionnement des voies de communication, l'extension des canaux et des chemins de fer permettent maintenant d'y faire venir des pierres *calcaires* de meilleure qualité, qui s'exploitent à une assez grande distance, comme celles de Commercy, de la Ferté-Milon, de Clamecy, etc. En d'autres termes, après les pierres *calcaires* de la Seine, puis de Seine-et-Marne (Château-Landon et Souppes), sont venues les pierres de l'Yonne, de la Bourgogne, de la Lorraine, du Jura, de Caen, voire celles de Chavigny et du Poitou.

Marseille, Dijon, Bordeaux, Caen sont aussi favorisés, nous pouvons encore citer Lyon, qui ne doit la hauteur, peut-être excessive, de ses maisons, qu'au voisinage de l'excellente pierre de Choin.

Quand les pierres *calcaires* se trouvent dans un pays, il est rare, sauf pour certaines parties des édifices ou pour des constructions spéciales destinées à une très-longue durée, qu'on ait recours à d'autres matériaux. L'influence de la proximité de couches *calcaires* sur la situation des villes doit nécessairement être moindre dans les pays peu abondamment pourvus de sédiments *calcaires* : c'est le phénomène qui se présente pour Londres, pour Edimbourg et pour la plupart des autres villes de la Grande-Bretagne, surtout bien partagée en grès ou autres pierres siliceuses, et en granites. On n'y peut d'ailleurs faire usage que de *calcaires* de choix, l'atmosphère de tout le pays, et surtout de Londres, étant on ne peut moins favorable à cette espèce de pierre. Les matériaux employés à la construction de Londres sont : les *calcaires* de Portland, de Bath et de Caen (*limestones*) pour les édifices publics; les granites et les autres matériaux siliceux désignés par le nom générique de *sandstones*; enfin les briques.

Nous avons montré l'importance de l'élément *calcaire* pour la plupart des villes, et nous avons dit qu'en étudiant cet élément à Paris, on se trouvait faire une étude complète de la question qui nous occupe. C'est par là que nous terminerons, donnant aussi quelques détails sur l'emploi du *calcaire* à Londres, qui se trouve, nous l'avons vu, dans de tout autres conditions.

Il y aurait également à étudier l'influence de l'abondance et de la qualité du *calcaire* sur les productions de l'architecture d'un pays. Ce n'est pas ici le lieu d'aborder cette question générale, qui trouvera sa place ailleurs.

— *Examen des divers calcaires.* Nous diviserons les *calcaires* en *calcaires* durs et en *calcaires* tendres. Nous occupant d'abord de ceux des environs de Paris, puis élargissant le cercle, nous étudierons ceux qu'on y a successivement amenés des divers points de la France.

Les *calcaires* durs des environs de Paris sont : les *liais*, le *cliquart*, les *bancs de roche*. Le *liais* est de formation moderne; il a l'avantage de ne contenir aucune empreinte de fossiles; il se taille bien et résiste parfaitement aux intempéries de l'air.

On distingue trois espèces de *liais* : le *liais dur* est un *calcaire* à grain fin, à texture compacte et uniforme. Cette pierre des anciennes carrières de la barrière Saint-Jacques et du clos des Chartreux s'extraient maintenant des carrières de Bagneux et d'Arcueil; elle est

particulièrement employée pour les marches d'escalier, les cimaises, les tablettes et les acrotères des balustrades, etc., etc. Le *liais Ferault* ou *faux liais* est à grains un peu plus gros que le précédent. Le *liais rose*, qui se tire des carrières de Maisons-Alfort et de Créteil, est moins dur que les deux variétés qui précèdent. En général, on donne le nom de pierres de *liais* à toutes les pierres de bas appareil. La hauteur du banc varie de 0 m. 25 à 0 m. 30 pour le *liais dur* et le *liais rose*; elle est de 0 m. 35 à 0 m. 40 pour le *faux liais*.

On désigne sous le nom de *cliquart* une pierre d'un grain fin et égal, renfermant peu de débris coquilliers. Cette pierre commence à devenir rare.

Les *bancs de roche* sont formés d'une pierre très-dure, quelquefois coquilleuse. La meilleure *roche* se tire des carrières de Bagneux, de Châtillon et de la Butte-aux-Cailles, près de Bièvre. L'épaisseur de son banc varie de 0 m. 45 à 0 m. 70.

Les pierres tendres, qui se distinguent des précédentes en ce qu'on peut les débiter à sec à la scie à dents, sont très-employées à Paris. Celles des environs de Paris sont la *lambourde*, le *vergelet*, le *confans* et le *parmin*. La *lambourde* la plus recherchée provient des carrières de Saint-Maur; on en extrait aussi à Gentilly, à Nanterre, etc., etc.; elle porte 0 m. 65 à 0 m. 95 de hauteur de banc. Le *vergelet* et le *saint-leu* s'extraient sur les bords de l'Oise. Ces pierres, qui portent 0 m. 50 à 0 m. 80 d'épaisseur de banc, ont été employées à la construction des gares de Lyon et de l'Est, de la bibliothèque Sainte-Genève, du ministère des affaires étrangères, des bâtiments du Timbre, etc., etc. Le *confans* est une très-belle pierre, extraite des carrières de Confans; une de ses variétés, le *banc royal*, fournit des pierres de toutes dimensions; nous citerons celles des angles du fronton du Panthéon, taillées dans des blocs de 14 m. cubes.

Le *parmin*, analogue au *saint-leu*, s'extraient de carrières situées dans le voisinage de l'Isle-Adam.

On fait grand usage à Paris de pierres venant du département de Seine-et-Marne, de la pierre de Château-Landon et de celle de Souppes, d'ailleurs complètement analogues. Ce *calcaire* a été employé à la construction de l'arc de triomphe de l'Étoile, de la fontaine du Château-d'Eau, de celle de la place Saint-Sulpice, du pont au Change, etc., etc. L'inspecteur général des ponts et chaussées, M. Félène-Romany, vient, à propos d'une expérience très-remarquable, de constater que ces pierres peuvent porter 400 kilogrammes par centimètre carré (*Annales des ponts et chaussées*, juillet et août 1856). Cette expérience, faite dans la carrière par les ordres du préfet de la Seine, a consisté à établir un arc de 37 m. 886 de portée, de 2 m. 215 de flèche seulement. Cet arc à grande portée et à flèche réduite a parfaitement résisté aux diverses épreuves : il n'a que 1 m. 10 d'épaisseur à la clef. On doit l'établir au-dessus du barrage éclusé de la Monnaie, pour un pont qui reliera la nouvelle rue de Rennes à la rue du Louvre. Une porte monumentale, élevée dans le parc de l'Exposition universelle de 1867, montre que cette pierre peut recevoir un très-beau poli, qui en fait un marbre de qualité inférieure.

On fait encore usage à Paris des pierres de Soissons, de Senlis, dont nous avons parlé précédemment. La pierre tendre commençant à manquer dans les environs, on va la chercher, comme nous l'avons vu, sur les bords de l'Oise : citons encore, parmi celles-là, la belle pierre du *banc royal* de l'abbaye du Val (Seine-et-Oise), qui ne porte que 80 kilogrammes par centimètre carré.

La pierre de Tonnerre et, en général, les *calcaires* du département de l'Yonne, donnent lieu à d'importantes exploitations. Les plus remarquables sont celles qui sont situées près des communes de Pacé et de Lezinnes, et qui ont été ouvertes, en 1824, lors des travaux du canal de Bourgogne. La pierre de Tonnerre, *calcaire* compacte, homogène, appartient au troisième étage jurassique ou étage corallien, et s'emploie pour carreaux et dalles, venant ainsi remplacer le *liais* de Créteil, dont les bancs sont épuisés. Cette pierre, qu'on emploie aussi beaucoup en marches d'escalier, sert à faire les filtres les plus habituellement en usage à Paris, à étamer les glaces, à couvrir les tables qui dans l'imprimerie portent le nom de marbres et celles dont on se sert pour corroyer dans les tanneries. Elle est très-propre à l'architecture, surtout pour les parties sculptées. Employée en grande quantité à Paris, elle s'exporte dans toute la France, en Angleterre, en Belgique et jusqu'aux États-Unis. On pourrait citer encore les carrières de Courson (Yonne); celles de Grimault et de Chassignelles fournissant les *liais fins* du *Lanys*, magnifique *calcaire* qui porte 350 kilogrammes par centimètre carré.

La pierre de Caen jouit d'une réputation séculaire. Sa couleur est uniforme, son grain est très-fin et elle se prête admirablement à la sculpture la plus délicate. De 1407 à 1450, les Anglais, maîtres de Caen, mirent cette pierre en interdit au profit de l'Angleterre : on en construisit Westminster. Les habitants de Caen ne purent plus bâtir qu'en bois. L'interdit levé, les exportations en Angleterre

n'en ont pas moins continué. C'est évidemment à la présence de cette pierre que l'Angleterre et la Normandie doivent leurs belles églises gothiques. La plus remarquable carrière d'où l'on extrait ces pierres est située à Allemagne, tout près de Caen : le mètre cube pris sur la carrière vaut de 12 à 15 fr. Cette pierre, dont la France exporte plus de 15,000 tonnes par an, principalement en Angleterre, s'emploie dans toutes les villes de France, en Belgique, en Allemagne et même en Amérique : l'église Saint-Georges de New-York, par exemple, est en pierre d'Allemagne. C'est surtout cette dernière pierre qui est employée à Paris.

Les bonnes pierres dures de Lorraine, aujourd'hui employées à Paris, dans beaucoup de cas, sont tirées d'Euville, Lérrouville et Méorin, près de Commercy (Meuse). On fait un usage très-restreint à Paris des belles pierres que fournissent les carrières du Poitou : l'emploi en est très-répandu dans tout l'ouest de la France. Parmi ces pierres, la plus remarquable est la pierre de Chauvigny, dont on a vu de très-beaux échantillons à l'Exposition universelle de Paris (1867). On emploie aussi à Paris la pierre de Saint-Ylie (Jura). Ce *calcaire*, susceptible d'un beau poli, présente des veines rougeâtres qui le font rechercher pour la décoration des monuments : on en fait principalement usage pour les balustrades et les parapets des ponts (pont et fontaine Saint-Michel, etc.).

Nous avons dit que les *calcaires* étaient peu répandus en Angleterre. Les plus importantes carrières sont celles de Portland : elles fournissent une pierre brune employée à la construction de beaucoup d'édifices de Londres, parmi lesquels nous pouvons citer : la cathédrale de Saint-Paul, Goldsmith's Hall, etc., etc. La pierre de Bath, d'un gris un peu plus clair, analogue à la pierre de Caen, est aussi souvent employée (Buckingham New-Palace).

Nous voudrions dire ici quelques mots sur la manière dont l'architecte doit se guider dans le choix du *calcaire* qu'il devra mettre en œuvre.

En France, où les *calcaires* abondent, il n'y a généralement, après avoir établi la liste des *calcaires* qui présentent la résistance nécessaire à la compression, qu'à prendre celui qui revient le meilleur marché. Même pour un monument important, on n'a guère que l'embaras du choix. En Angleterre, la situation est toute différente. On doit s'occuper avant tout de trouver un *calcaire* qui résiste bien au climat. Le rapport fait à la commission des *woods and forests*, pour le choix d'un *calcaire* destiné à la construction des nouvelles chambres du Parlement, conclut à l'adoption du *calcaire* magnésien de Anston, concurrent avec la pierre de Caen. Nous aurions désiré citer ce remarquable rapport; mais la place nous manque, et nous nous contenterons de renvoyer ceux des lecteurs que ce document pourrait intéresser à l'excellente *Encyclopédie d'architecture* de Joseph Gwilt, où ils trouveront la question étudiée dans tous ses détails. Nous devons, en effet, nous réserver quelques lignes pour parler de l'emploi des *calcaires* à la construction du nouvel Opéra, où nous trouverons un résumé de toutes les sortes de matériaux en usage à Paris. Les innovations de l'architecte, M. Charles Garnier, dans le choix des matériaux, portent surtout sur l'emploi vraiment nouveau, en France du moins, qu'il a fait des marbres : nous n'avons pas à nous en occuper ici. Les *calcaires* employés proviennent généralement de la Bourgogne et de la Lorraine. Les pierres de Bourgogne comprennent le *liais* de Larry, le *liais* de Ravière et la pierre d'Austrude, et ont coûté 132 fr. le mètre cube en œuvre. Les pierres de Lorraine proviennent des carrières d'Euville et de Lérrouville, et ont coûté, les premières, 106 fr., les secondes 100 fr. le mètre cube. On a aussi fait usage, mais en petite quantité, de la pierre de Saint-Ylie, qui est revenue à 154 fr. le mètre cube; enfin, comme pierre tendre, on a adopté le *vergelet*. L'emploi des pierres dures à l'Opéra est considérable. On conçoit parfaitement qu'on puisse trouver de l'économie à employer des matériaux plus chers, mais en moins grande quantité : c'est ce que M. Garnier démontre dans un rapport adressé au ministre des Beaux-Arts, que nous avons sous les yeux.

C'est guidé par des calculs de ce genre qu'il a été conduit à adopter dans beaucoup de cas la pierre dure, quand il pouvait faire usage du *vergelet*. Parmi les *calcaires* qui lui ont présenté la résistance nécessaire, M. Garnier a d'ailleurs choisi ceux qui lui coûtaient le moins cher. « Je dois dire en outre, ajoute-t-il, que les pierres de Bourgogne et de Lorraine, se trouvant en très-grandes masses, sont saines, n'ont ni fils ni moies, et ont en délit une résistance égale à celle qu'elles ont sur leur lit, avantage considérable, qui évite bien des discussions pour la pose et bien des erreurs. » Ces conditions se trouvent dans beaucoup d'autres pierres : citons seulement le *calcaire* de Château-Landon.

Sous le rapport de la dureté, depuis le *calcaire* le plus dur, on passe par tous les degrés pour arriver à la *craie*. A Paris, et dans la plupart des villes où on emploie le *calcaire* pour les constructions, on fait usage de pierre dure pour les édifices importants et pour les monuments publics. La pierre tendre en usage présente elle-même plus de solidité qu'une variété de *calcaire* exclusivement employée dans une partie de la France, la Touraine;

Les admirables châteaux qui bordent la Loire sont construits en *tuffeau*, *calcaire* très-tendre. Si la facilité qu'on a eue d'y prodiguer tous les ornements de la sculpture sont une des causes de leur beauté, d'un autre côté la fragilité des matériaux employés est la principale source de leur détérioration. La cathédrale de Tours, le château de Chaumont, le château de Chambord, etc., etc., sont en *tuffeau*. On dépense chaque année des sommes considérables aux réparations de ce dernier édifice; il y reste beaucoup à faire.

Terminons en réjetant que nous n'avons considéré ici le *calcaire* que comme pierre de construction, et que c'est ailleurs qu'il faudra aller chercher des détails sur les marbres, l'albâtre *calcaire*, le spath d'Islande, la craie, les marnes *calcaires*, etc., etc.

CALCAMAR s. m. (kal-ka-mar). Ornith. Genre de manchots du Brésil, dont l'espèce type est de la grosseur d'un pigeon.

CALCAN s. m. (ka-kan). Art milit. Bouclier turc au moyen âge.

CALCANÉEN, **ÉE** adj. (kal-ka-né-ain, é-ne — rad. *calcanum*). Anat. Qui a rapport au calcaneum : *Coulisse* **CALCANÉENNE**. Le *vestigium* du cheval est dû à une dilatation de la gaine synoviale de la coulisse **CALCANÉENNE**. (Lecocq.)

CALCANÉO-ASTRAGALIEN, **IENNE** adj. (kal-ka-né-o-a-strag-a-li-ain, i-é-ne). Anat. Qui appartient, qui est commun au calcaneum et à l'astragale : *Ligament* **CALCANÉO-ASTRAGALIEN**. *Articulation* **CALCANÉO-ASTRAGALIENNE**.

CALCANÉO-CURDIEN, **IENNE** adj. (kal-ka-né-o-ku-bo-i-di-ain, i-é-ne). Anat. Qui appartient au calcaneum et au cuboïde : *Ligaments* **CALCANÉO-CURDIENS**.

CALCANÉO-EX-NÉTATARSIIEN adj. m. (kal-ka-né-o-èk-sm(-ta-tar-si-ain)). Anat. Se dit d'un muscle qui lie le calcaneum à la face externe du métatarsus, dans le pied de la grenouille.

— Substantif. Nom du même muscle : *Le* **CALCANÉO-EX-MÉTATARSIIEN**.

CALCANÉO-SCAPHOÏDIEN adj. m. (kal-ka-né-o-ska-fo-i-di-ain). Anat. Se dit d'un muscle qui lie le calcaneum à la face au scaphoïde.

— Substantif. Nom du même muscle : *Le* **CALCANÉO-SCAPHOÏDIEN**.

CALCANÉO-SOUPHALANGIEN adj. (kal-ka-né-o-sou-fa-lang-i-ain). Anat. Se dit de deux muscles du pied qui lient le calcaneum avec le gros orteil et le petit orteil en dessous, et d'un autre muscle qui li le calcaneum à tous les orteils dans la même situation.

— Substantif. Nom des mêmes muscles : *Les* **CALCANÉO-SOUPHALANGIENS**.

CALCANÉO-SUS-MÉTATARSIIEN adj. m. (kal-ka-né-o-su-sm(-ta-tar-si-ain)). Anat. Se dit d'un muscle qui lie le calcaneum à la face supérieure du métatarsus.

— Substantif. Nom du même muscle : *Le* **CALCANÉO-SUS-MÉTATARSIIEN**.

CALCANÉO-SUS-MÉTATARSIIEN adj. m. (kal-ka-né-o-su-sfa-an-jé-ti-ain). Anat. Se dit d'un muscle qui lie le calcaneum avec la partie supérieure des phalanges des orteils.

CALCANÉUM s. n. (kal-ka-né-om — mot lat. formé de *calcare*, fouler). Anat. Os gros et court qui fait partie du tarse, et constitue la partie osseuse du talon : C'est le **CALCANÉUM** qui soutient le poids du corps dans la station et la marche. (Bouillet.) *Pichgreuvenleva* d'un coup de dents à un *ex gendarme* qui l'arrêta d'une partie du **CALCANÉUM**. (Ch. Nod.)

— Encycl. Anat. L'os *calcanéum*, chez l'homme, forme la partie postérieure du tarse, celle qui correspond au talon. Il a la forme d'un parallélogramme irrégulier, à faces arrondies et angles mousseux; on lui considère six faces. La face supérieure est concave d'avant en arrière et convexe de dehors en dedans; elle répond au tissu cellulaire qui entoure le tendon d'Achille. Sa partie antérieure porte la tubérosité antérieure du *calcanéum* et sert d'attache à des ligaments et au muscle *pedieus*; elle présente aussi les facettes articulaires de l'articulation astragalo-calcanéenne. La face inférieure de l'os porte en arrière les deux tubérosités qui servent de point d'insertion aux muscles abducteur et adducteur du petit orteil, en même temps qu'à l'aponévrose plantaire. La face antérieure est plus petite et constitue la facette d'articulation au calcaneus-cuboïdienne. La face postérieure est convexe et rugueuse, sert d'insertion au tendon d'Achille; la face externe est creusée d'une entaille pour les tendons des péroniers latéraux; enfin, la face interne est large, convexe et porte la gouttière de passage des nerfs et des vaisseaux du pied.

Le *calcanéum* sert à unir l'astragale au cuboïde; il est l'os essentiel du talon et contribue à soutenir le corps dans la station debout, en fournissant le point d'appui principal.

CALCAR s. m. (kal-ka — du lat. *calcar*, éperon). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéroptères mélasomes, formé aux dépens des troglodytes, et comprenant une seule espèce, qui vit sur les côtes occidentales de la Méditerranée.

— Moll. Syn. d'IPERON. « Nom latin par lequel on désignait autrefois l'ergot du coq et d'autres oiseaux. »

CALCAR, ville de la Prusse rhénane, à 11 kilom. S.-E. de Clèves, sur le Ley; 2,107 hab. Belle église du xiv^e siècle, avec un tableau d'autel de Jean de Calcar et d'antiques sculptures sur bois très-curieuses. Patrie de Seydlitz, le fameux général de Frédéric II, et du peintre Jean de Calcar.

CALCAR, CALKAR, CALKER ou KALCKAER (Johan-Stephen von), peintre hollandais, né en 1499 à Calcar, dans le duché de Clèves, mort à Naples en 1546, est désigné par Vasari sous le nom de *Giovanni Fiamingo* ou de *Giovanni di Calcare*. Sorti de l'école de Jean de Bruges, il se rendit en Italie et resta longtemps à Venise, où il prit des leçons du Titien. Il adopta la manière et le style de ce maître, qu'il imita avec une grande perfection, mais n'en conserva pas moins son originalité. Choissant sans cesse ses modèles dans la nature, Calcar produisit des œuvres éminentes et hautement estimées. Rubens admirait à tel point son talent, qu'il ne se séparait jamais d'un petit tableau de ce peintre, représentant une *Adoration des bergers*, et qui est aujourd'hui au musée de Vienne. Calcar finit ses jours à Naples, où il s'était fixé après avoir habité longtemps Venise. Nous citerons, parmi ses meilleures productions, outre le tableau déjà mentionné, la *Mater dolorosa*, qui faisait jadis partie de la collection Boissier, et un excellent portrait d'homme, qu'on voit au Louvre. Les dessins de ce peintre sont à la hauteur de ses tableaux. C'est à lui qu'on doit les magnifiques figures anatomiques qui accompagnent les *Institutiones academicae* d'André Vésale, et, bien qu'il y ait encore des doutes à cet égard, on lui attribue généralement les portraits qui ornent les *Vies des peintres* de Vasari.

CALCAR (Henri). V. **KALCAR**.

CALCARATA s. m. (kal-ka-ra-ta — du lat. *calcaratus*, éperonné). Ornith. Syn. de **BRUANT DE LAPONIE**.

CALCARÉO-FERRUGINEUX, EUSE adj. (kal-ka-ré-o-fer-ru-ji-neu, eu-ze). Minér. Qui contient de la chaux et de l'oxyde de fer : *Amphibole calcaréo-ferrugineuse*.

CALCARÉO-MAGNÉSIEEN, IENNE adj. (kal-ka-ré-o-ma-gné-zi-ain, i-ène; ga ml.). Minér. Qui contient du calcaire et du magnésium.

CALCARÉO-SABLEUX, EUSE adj. (kal-ka-ré-o-sa-bleu, eu-ze). Minér. Qui contient du calcaire et du sable.

CALCARÉO-SILICEUX, EUSE adj. (kal-ka-ré-o-si-li-seu, eu-ze). Minér. Qui contient du calcaire et de la silice.

CALCARÉO-TRAPPÉEN, ENNE adj. (kal-ka-ré-o-tra-pé-ain, è-ne). Minér. Qui contient du calcaire et du trapp.

CALCAREUX, EUSE adj. (kal-ka-reu, eu-ze — rad. *calcare*). Géol. Qui contient de la chaux ou du calcaire : *Roches calcareuses*.

CALCARIFÈRE adj. (kal-ka-ri-fè-re — du lat. *calcar*, éperon; *fero*, je porte). Hist. nat. Qui est muni d'un éperon, d'un appendice en forme d'éperon.

— Minér. Qui contient de la chaux.

CALCARIFORME adj. (kal-ka-ri-for-me — du lat. *calcar*, éperon, et de *forme*). Bot. Se dit de tous les appendices d'organes floraux prolongés en forme d'éperon, comme la corolle dans les capucines, les pieds-d'alouette, etc.

— Minér. Qui a la forme d'un sel de chaux.

CALCARINE s. f. (kal-ka-ri-ne — du lat. *calcar*, éperon). Moll. Genre de petites coquilles foraminifères, ayant la forme d'une molette d'éperon, et vivant sur les bancs de coraux des îles océaniques : *M. d'Orbigny* réunit aux *CALCARINES* les *siderolites* de Lamarck.

CALCASU ou CALCASIEU, petit fleuve des États-Unis d'Amérique, prend naissance dans la partie S.-O. de la Louisiane, donne son nom à une paroisse de cet État, forme le lac de même nom, et va déverser ses eaux dans le golfe du Mexique, après un cours de 275 kilom. Sa profondeur n'est pas suffisante pour permettre la navigation.

CALCÉAIRE s. f. (kal-sé-è-re — du lat. *calcearium*, chaussure). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, qui paraît devoir être réuni au genre *corysanthe*.

CALCÉDOINE ou CHALCÉDOINE s. f. (kal-sé-doi-ne — du gr. *chalkédon*, ville de Bithynie). Minér. Variété d'agate caractérisée par une nébulosité laiteuse plus ou moins intense et diversement colorée de blanc, de jaune pâle, de rose, de bleu, de gris, de brun et de presque toutes les autres couleurs : *Les calcédoines fines servent à faire des coupes, des tabatières, des cachets et autres objets de luxe*. (Bouillet.)

— Encycl. Les *calcédoines* se trouvent en masses globuleuses empâtées dans des roches de diverses natures, et surtout sous forme de stalactites, qui tapissent les cavités de certaines roches. Quelquefois, elles revêtent une apparence cristalline; mais dans ces cas, d'ailleurs assez rares, elles ne donnent lieu qu'à de simples pseudomorphoses, les molécules siliceuses ayant exactement remplacé les molécules constitutives dans un cristal quelconque. On observe quelquefois aussi la *calcédoine* en couches fort minces également réparties sur la surface de certains cristaux. La cassure des *calcédoines* distingue nettement ces pierres des

autres variétés d'agate : cette cassure est creuse et unie, quelquefois écaillée, mais jamais elle n'est lisse comme celle des autres silex. On trouve le minéral qui nous occupe dans un grand nombre de localités, entre autres à Oberstein sur le Rhin et dans les îles *Féroé*. On en a observé de bleues à l'Islande et à Madgyar-Lapos, en Transylvanie. L'Islande en fournit qui sont disposées en couches minces, marquées de zones plus ou moins translucides et parfaitement droites et parallèles.

CALCÉDONIEUX ou CHALCÉDONIEUX, EUSE adj. (kal-sé-do-ni-eu, eu-ze — rad. *calcédoine*). Qui est d'un blanc laiteux ou marqué de taches de cette nuance, en parlant des pierres fines : *Rubis calcédonieux*. On disait aussi *calcédonieux* ou *chalcédonieux*.

CALCÉDONIQUE ou CHALCÉDONIQUE adj. (kal-sé-do-ni-ke — rad. *calcédoine*). Minér. Qui a l'apparence d'une *calcédoine*.

CALCÉDONIX ou CHALCÉDONIX s. m. (kal-sé-do-niks — rad. *calcédoine*). Minér. Variété de *calcédoine* à bandes blanches et bandes sombres alternant régulièrement.

CALCÉIFORME adj. (kal-sé-i-for-me — du lat. *calceus*, soulier, et de *forme*). Hist. nat. Qui a la forme d'une pantoufle.

CALCÉOLAIRE s. f. (kal-sé-o-lè-re — du lat. *calceolus*, petit soulier). Bot. Genre de plantes, de la famille des personnées, chez lesquelles la corolle rappelle assez l'aspect d'une chaussure, et qui renferme environ soixante espèces, propres au Chili et au Pérou : *Les calcéolaires ont été et seront toujours des plantes très-recherchées*. (Vilmorin.)

— Encycl. Ce genre tire son nom de la forme singulière des fleurs, qui ressemblent à un petit soulier, *calceolus*. Il renferme un assez grand nombre d'espèces, toutes originaires des régions tempérées de l'Amérique du Sud. Ce sont des plantes herbacées ou ligneuses, à feuilles opposées ou ternées, très-rarement alternes, très-entières ou légèrement dentées, tomenteuses et veloutées; à pédoncules unimuliflores, alaires, axillaires, en corymbes terminaux; à fleurs jaunes, blanches ou pourpres. On en cultive environ une vingtaine dans les jardins d'Europe, où plusieurs d'entre elles ont produit un assez grand nombre de variétés qui font les délices des amateurs. Les variétés herbacées sont les plus nombreuses, et les semis faits chaque année en donnent si facilement de nouvelles, de plus en plus riches, qu'on néglige de les nommer et de conserver les anciennes. On possède depuis quelques années une race distincte, connue sous le nom de *calcéolaire hybride naine*, dont les variétés ne dépassent pas en hauteur 0 m. 30; les rameaux, parfaitement réguliers, portent des fleurs très-grandes. — Voici les plus belles espèces primitives encore cultivées : 1^o *Calcéolaire à feuilles rugueuses*. C'est un arbrisseau du Chili qui peut atteindre 1 m. de haut. Ses feuilles, ovales, lancéolées, rugueuses, sont munies en dessous, dans leur jeunesse, de scutelles jaunes ou rougeâtres. Les fleurs sont nombreuses, d'un jaune d'or, disposées en corymbe; 2^o *Calcéolaire violacée*. Celle-ci, également originaire du Chili, est un sous-arbrisseau très-rameux, à feuilles nombreuses, petites et persistantes; à fleurs en ombellules terminales, représentant une bouche béante à deux lèvres presque égales, d'un violet pâle, avec une macule jaune au milieu de la gorge; 3^o *Calcéolaire en corymbe*. Cette espèce est vivace, à tiges annuelles; à feuilles radicales, en cœur, ovales, obtuses; à pédoncules longs et visqueux; à fleurs jaunes, petites, dont la lèvre supérieure est d'un tiers moins grande que l'inférieure; 4^o *Calcéolaire de Young*. Sa tige est frutescente. Ses feuilles en rosette, presque spatulées, dentées en scie, sont blanches et longues de 0 m. 8 à 0 m. 10. Les fleurs en faux corymbes, grosses, jaunes, ont la base et le sommet de la lèvre inférieure d'un pourpre foncé. La lèvre supérieure est quatre ou cinq fois plus petite que l'inférieure. C'est de cette espèce que sont sorties les nombreuses variétés *hybrides herbacées* que l'on cultive aujourd'hui. Les *calcéolaires* redoutent surtout la sécheresse et le grand soleil; elles exigent une température douce et humide. On les tient pendant l'hiver en serre tempérée.

CALCÉOLAR s. m. (kal-sé-o-lar — du lat. *calceolus*, petit soulier). Bot. Syn. d'**IONIA**.

CALCÉOLARI ou CALCÉOLARIUS (Francois), naturaliste italien qui vivait à Vérone au xiv^e siècle. Elève de Lucas Ghini, il se fit pharmacien et se lia avec les plus célèbres naturalistes de son temps, notamment avec Mathiote, Bauhin, Aldrovande, etc. Ayant visité avec ces deux derniers le mont Baldo, situé près du lac de Garde et renommé pour la variété de ses espèces végétales, Calcéolari confia les observations qu'il avait faites pendant cette excursion à J.-B. Oliva, qui s'en servit pour écrire l'ouvrage publié d'abord à Venise, en italien (1566), puis en latin, sous le titre de *Iter Baldi montis* (1571). On doit à Calcéolari un abrégé en latin des *Commentaires de Mathiote sur Dioscoride*. Il avait réuni un cabinet, riche en raretés de tout genre, dont la description, commencée par Ceruti, fut achevée par Chiocci, et dédiée par le petit-fils de Calcéolari à Ferdinand de Gonzague, duc de Mantoue. Le P. Feuillée a

donné, en l'honneur de ce savant naturaliste, le nom de *calceolaria* à un genre de plantes qu'il avait trouvé au Chili.

CALCÉOLE s. f. (kal-sé-o-le — du lat. *calceolus*, petit soulier). Moll. Genre de mollusques brachiopodes, voisin des térébratules et comprenant un petit nombre d'espèces, toutes fossiles : *La calcéole élargie est remarquable par la solidité et l'épaisseur de son test*. (Sander Rang.)

— Bot. Section du genre *coleus*.

— Encycl. Les *calcéoles* sont des coquilles fossiles et dont l'animal est, par conséquent, inconnu. Ce genre, qui appartient à la classe des mollusques acéphales et à l'ordre des brachiopodes, présente les caractères suivants : coquille épaisse, trigone, équilatérale, à charnière droite, à deux valves inégales, la supérieure aplatie en forme d'opercule, l'inférieure très-grande, pyramidale, adhérent aux corps voisins par sa face postérieure. Les *calcéoles*, qui doivent leur nom à leur forme, ont été classées d'abord à côté des anomies, puis parmi les rudistes; on sait aujourd'hui que ce genre est voisin des térébratules. La *calcéole sandaline* et les deux autres espèces se trouvent en Allemagne.

CALCÉOLÉ, ÉE adj. (kal-sé-o-lé — rad. *calcéole*). Moll. Qui ressemble à une *calcéole*.

— s. m. pl. Famille de coquilles bivalves, ayant pour type le genre *calcéole*.

CALCÉOLIFORME adj. (kal-sé-o-li-for-me — du lat. *calceolus*, pantoufle, et de *forme*). Hist. nat. Qui est en forme de pantoufle.

CALCET s. m. (kal-sé — du lat. *carchesium*, hune). Mar. Pièce de bois qui était placée au haut des mâts de galères, et dont la tête recevait les poulies.

— *Mots d'alcet*. Ceux qui sont carrés à la tête et portent une antenne.

CALCEZ adj. m. (kal-sé). Chaussé. *« Vieux mot.*

CALCHANTE s. f. (kal-kan-te — du gr. *chalkos*, cuivre). Minér. Nom donné par les anciens minéralogistes au sulfate de cuivre naturel, cuivre sulfaté de Hall, cyanose des minéralogistes actuels. *« La véritable orthographe serait CHALCANTE.*

CALCHAS, devin grec, né à Mégare, où Agamemnon alla en personne l'engager à accompagner les Grecs au siège de Troie. Ce fut lui qui prédit que la grande cité asiatique ne tomberait que dans la dixième année, qui ordonna le sacrifice d'Iphigénie, et qui conseilla l'expédition décisive du cheval de Troie. De retour en Grèce, il se donna la mort, pour se délivrer de la honte d'avoir été vaincu par Mopsus dans l'art de la divination.

Pour les écrivains, Calchas est resté le type du devin chez les anciens, et on rapproche quelquefois de ce personnage, avec une intention plus ou moins ironique, un homme qui a des prétentions à la sagacité, qui se flatte de prédire les événements. C'est ainsi que nous lisons, dans un des numéros des *Actes des Apôtres* :

« Un seul homme absorbe toutes nos facultés et nos respects. L'universalité des vertus de M. le comte de Mirabeau nous force, malgré nous, à rappeler sans cesse l'attention de nos lecteurs sur cet être admirable. Il semble réaliser les merveilles de la Fable. *Calchas* ne perceait pas mieux l'avenir; Protée ne se déguisait pas sous une plus grande quantité de formes, et de formes plus aimables; Alcibiade était moins modeste; et Fabricius n'arriva jamais à un pareil degré de désintéressement; nul n'eut plus le désir d'être utile sans être remarqué. Si la plupart de ses collègues sont étrangers à tout, il n'est, lui, étranger à rien : arithmétique, politique, marine, finances, diplomatie, agriculture, commerce, population, en un mot, tout ce que le globe enserré est englobé dans sa tête vaste et profonde. »

— Allus. littér. *Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas*. Allusion au vers qui termine le troisième acte d'*Iphigénie*, tragédie de Racine. Clytemnestre, mère d'Iphigénie et épouse d'Agamemnon, apprend que celui-ci va immoler la jeune princesse sur l'autel de Diane, pour obéir à la volonté des dieux, qui demandent ce sacrifice par la bouche du devin Calchas. Dans sa détresse, elle implore la protection d'Achille, à qui Iphigénie a été promise en mariage, et le héros lui répond :

Madame, à vous servir je vais tout disposer, Dans votre appartement allez vous reposer. Votre fille vivra, je puis vous le prédire. Croyez, du moins, croyez que, tant que je respire, Les dieux auront en vain ordonné nos trépas : *Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.*

On cite d'ordinaire ce vers pour caractériser avec énergie la confiance absolue que l'on a dans la réalisation d'un événement :

« L'empire byzantin, dont M. Deloche se plait à prévoir la résurrection prochaine, me paraît devoir être relégué au rang des fantaisies poétiques ou des curiosités archéologiques. Il faut laisser au journal l'*Éclair* la responsabilité de ses désirs, qu'il prend pour des réalités, et ne pas confondre avec les aspirations sérieuses d'une nationalité oppri-

mée les amplifications sibyllines d'un publiciste athénien :

Cet oracle est moins sûr que celui de Calchas. — GUSTAVE D'HUGUES.

« Au même instant, et comme si la colère céleste s'appesantissait sur l'homme, je suis tombé sans connaissance sur le pavé : un coup de feu parti de la barricade venait de me labourer la poitrine. Mon médecin me prédit qu'avant quinze jours je serai rétabli. Puisse cet oracle être plus sûr que celui de Calchas! » ALBÉRIC SECOND.

« L'avenir donnera raison à ceux qui, comme moi, pensent que l'individu social est l'homme et la femme, et que c'est à l'individu social de faire la loi destinée à régler, à harmoniser les rapports des sexes et à fonder la famille. *Cet oracle est infiniment plus sûr que celui de Calchas.* » LOUIS JOURDAN.

« L'Amérique sollicite très-vivement, à l'heure où nous sommes, l'attention de l'Europe. La forte race qui a constitué les États-Unis subit le châtiment de la faute qu'elle commit le jour où elle fonda le magnifique édifice de sa démocratie, en laissant subsister l'esclavage à la base du monument. L'Union américaine craque par son côté faible. Rien de ce qui est établi sur l'iniquité ne peut durer. L'esclavage doit disparaître du nouveau monde, comme il a disparu du monde ancien. *Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.* » OSCAR COMETTANT.

CALCHI (Tristan), historien italien, né à Milan vers 1462, mort vers 1507 ou 1516. Il fut secrétaire du duc François Sforza, ainsi que de ses successeurs, et nommé, en 1502, historiographe de sa ville natale. Chargé de continuer l'*Histoire des Visconti*, commencée par son maître Merula, il reconnut que celui-ci, faute d'avoir les documents nécessaires, était tombé dans de graves erreurs. Il résolut de composer une nouvelle histoire de Milan à partir de sa fondation, et la mena jusqu'à l'année 1323. Cet ouvrage a été publié à deux reprises et en deux parties, la première sous le titre de *Calchi historia patrie*, etc. (1623, in-fol.), et la seconde sous celui de *Calchi residua*, etc. (1644, in-fol.).

CALCIATA, nom latin de Caussade.

CALCICHLORÉ s. m. (kal-si-klo-re — du lat. *calx*, calcais, chaux, et de *chlora*). Minér. Chlorure de calcium naturel. Cette substance ne se trouve qu'en dissolution dans les eaux qui contiennent des chlorures de sodium et de magnésium.

CALCICO (kal-si-ko). Chim. Forme latine de l'adjectif *calciqve*, indiquant, dans certains mots composés, la combinaison d'un sel calcique avec un autre sel, déterminé par la seconde partie du mot. Voici la série de ces adjectifs composés, qui n'ont pas besoin d'autre définition : *Calcico-ammonique, calcico-argente, calcico-barytique, calcico-magnésique, calcico-potassique, calcico-sodique, calcico-strontique*. Toute autre combinaison d'un sel avec un sel calcique donnera lieu à un autre nom analogue.

CALCIDES s. m. pl. (kal-si-de — du lat. *calx*, calcais, chaux, et du gr. *eidōs*, aspect). Chim. Famille de corps simples qui ont quelque analogie avec le calcium.

CALCIFÈRE adj. (kal-si-fè-re — du lat. *calx*, calcais, chaux; *fero*, je porte). Minér. Qui contient de la chaux. S'est dit des canalicules qu'on reconnaît dans les os à l'aide du microscope, et que l'on a cru à tort pleins de sels calcaires.

CALCIFICATION s. f. (kal-si-fi-ka-si-on — rad. *calcifère*). Didact. Transformation en carbonate de chaux.

CALCIFÈRE, ÉE adj. (kal-si-fi-é — du lat. *calx*, calcais, chaux; *facere*, faire). Minér. Qui est converti en carbonate de chaux.

CALCIFRAGE s. f. (kal-si-fra-je). Bot. Ancien nom de la criste marine.

CALCIGÈNE adj. (kal-si-jè-ne — du lat. *calx*, calcais, chaux, et du gr. *gennā*, j'engendre). Hist. nat. Qui se développe sur le carbonate de chaux. Ce mot ainsi formé est d'abord hybride, et de plus sa signification étymologique : *Qui engendre la chaux*, est en contradiction avec le sens usuel; la vraie forme serait *CALCICOLÉ*.

CALCILITHE s. f. (kal-si-li-te — du lat. *calx*, calcais, chaux, et du gr. *lithos*, pierre). Minér. Pierre qui contient des parties de chaux compacte.

CALCIN s. m. (kal-sain — rad. *calciner*). Techn. Débris de verre pulvérisé qui provient de l'écrémage ou du curage des creusets, ainsi que des rognures et autres déchets de la fabrication : *On ajoute du CALCIN aux compositions de verre à gobelaterie, dans le but d'augmenter la malléabilité du verre pendant le travail et son élasticité après le recuit.* On l'appelle aussi *casson*.

CALCINABLE adj. (kal-si-na-ble — rad. *calciner*). Qui peut être calciné : *Matières CALCINABLES. Une pointe de rocher escarpé ferma le*

passage à Annibal sur le haut des Alpes. Les historiens disent qu'il la rendit calcinable, ou du moins facile à briser par le fer, en l'échauffant par un grand feu et en y versant du vinaigre. (Volt.)

— Chim. Qui peut être réduit en chaux ou en un autre oxyde métallique.

CALCINAJA, bourg du royaume d'Italie, province et à 21 kilom. E. de Pise, près de l'Arno; 2,342 hab. Fabrication de poterie.

CALCINATION s. f. (kal-si-na-si-on — rad. calciner). Action de calciner : La **CALCINATION** du bois.

— Chim. et techn. Transformation, par l'action du feu, du carbonate de chaux en chaux ou protoxyde de calcium, ou en général d'un métal en oxyde : Par la simple **CALCINATION**, on augmente le poids du plomb de près d'un quart. (Buff.) Cent livres de plomb produisent, après la **CALCINATION**, jusqu'à cent dix livres de minium. (Volt.) Dès le milieu du XVIII^e siècle, on n'ignorait point l'augmentation de poids que les métaux acquièrent par la **CALCINATION**. (Cuv.) La **CALCINATION** des corps se fait à l'air libre. (Cournot.) Un très-petit nombre de métaux résistent à l'action de l'air par la **CALCINATION**. (Focillon.)

— Encycl. La **calcination** des matériaux de construction, tels que : les chaux, le plâtre, les briques, les carreaux, les poteries, les ciments et les pouzzolanes, s'opère dans des fours, qui varient de forme avec la nature des combustibles que l'on emploie. Ces fours sont à feu continu ou discontinu ; à petite flamme ou à longue flamme, suivant que les localités dans lesquelles on doit opérer la cuisson fournissent le bois de corde, le fagot, la bryère, les houilles sèches, le coke, l'anthracite, les lignites ou la tourbe ; très-rarement on fait usage du charbon de bois.

La **calcination** a une grande influence sur la bonne qualité et le prix de revient des matériaux ; si elle a trop d'intensité, on n'obtient que des matières vitrifiées et cassantes ; si, au contraire, elle n'est pas poussée assez loin, les produits renferment encore une certaine quantité d'eau qui leur a fait donner le nom de crus ou d'incuits.

Soumis à la cuisson, les carbonates de chaux ou pierres calcaires produisent la **chaux vive** ; les calcaires argileux donnent immédiatement des chaux hydrauliques connues sous le nom de **chaux-ciment** ou de **ciment romain**. Le sulfate de chaux calcifié ou de gypse produit par la **calcination** le **plâtre**, l'un des matériaux les plus utiles dans les constructions. La cuisson de l'argile commune, préparée et moulée à l'avance, fournit les briques, les carreaux, les tuiles, les tuyaux de drainage et les poteries. Un composé de 1 à 3 parties de chaux pour 7 à 9 d'argile, soumis à l'action d'un four chauffé au rouge sombre, donne la **pouzzolane artificielle**.

CALCINATO, ville du royaume d'Italie, province et à 16 kilom. S.-E. de Brescia, district et à 4 kilom. N.-E. de Montechiaro, sur la rive gauche de la Chiese; 4,000 hab. Victoire des Français sur les impériaux, le 19 avril 1706.

CALCINATOIRE s. m. (kal-si-na-toi-re — rad. calciner). Four à chaux. Vieux mot.

CALCINE s. f. (kal-si-ne — du lat. *calx*, *calcis*, chaux). Techn. Oxyde métallique en poudre qu'on emploie pour faire les émaux. Se dit particulièrement d'un mélange d'oxyde de plomb et d'étain qui, dans les fabriques de faïence, constitue l'émail blanc, et qui est ordinairement composé de 20, 25 et quelquefois 30 parties d'étain sur 100 de plomb.

— Encycl. Le stannate de plomb connu sous le nom de **calcine**, et qui sert à la préparation de l'émail, s'obtient en faisant brûler à l'air un alliage formé ordinairement de 15 parties d'étain et de 100 de plomb. On pulvérise le produit de l'opération, on le délaye dans l'eau, et l'on termine en en recueillant, par décantation, les parties les plus ténues. Ce sont ces parties qui constituent la **calcine**.

CALCINÉ, Æ (kal-si-né) part. pass. du v. **Calciner**. Brûlé, desséché par l'action du feu : La houille **CALCINÉE** s'appelle du coke.

Ce roc perçait les cieux, sous les coups de la foudre. Il tombe **calciné**. J.-B. Rousseau.

— Par exagér. En partie desséché par l'action d'une forte chaleur : Des plantes **CALCINÉES** par le soleil. Pas une goutte d'eau dans les profondeurs interstices de ce lit **CALCINÉ** par le soleil brûlant de la Syrie. (Lamart.) Des rochers fauves, fendillés de sécheresse, **CALCINÉS** de chaleur. (Th. Gaut.) Les froides régions qui habitent le Caucase et le Scandnave furent **CALCINÉES** par des étés brûlants. (G. Sand.) Plusieurs feuillettes prétendent que les eaux lustrales ne rafraîchissent pas souvent leur peau **CALCINÉE**. (Balz.)

Tous ces rocs calcinés sous un soleil rougeur Brûlent et font haïr les pas du voyageur. A. CHÉNIER.

■ Trop cuit et presque carbonisé : Un rôti **CALCINÉ**. ■ Violentement échauffé : Le corps de cet homme est **CALCINÉ** par l'abus des liqueurs. Mon sang est **CALCINÉ**, la fièvre me consume. J.-J. Rouss.)

— Fig. Renda insensible :

D'un cœur tout **calciné** les précoques dégoûts. LAMARTINE.

— Chim. Réduit en chaux ou en oxyde mé-

talique ; le mot chaux, employé aujourd'hui pour désigner un oxyde de calcium, s'étant étendu autrefois à tous les oxydes métalliques : Or, argent **CALCINÉ**. Quand le carbonate de protoxyde de calcium ou carbonate de chaux est **CALCINÉ**, il devient de la chaux.

— Comm. Se dit des cocons de vers à soie dans lesquels le ver, après avoir achevé son travail, est mort d'une maladie spéciale qui tantôt pétrifie son corps, et tantôt le réduit en poudre.

CALCINELLE s. f. (kal-si-nè-le). Moll. Nom vulgaire d'une coquille du genre came, que l'on trouve dans les sables vaseux du Niger.

CALCINEMENT s. m. (kal-si-ne-man — rad. calciner). Se disait autrefois pour **CALCINATION**.

CALCINER v. a. ou tr. (kal-si-né — du lat. *calx*, *calcis*, chaux). Dessécher par l'effet d'une excessive chaleur : **CALCINER** du bois, de la houille, du salpêtre, des minerais.

— Chim. Transformer en chaux ou en un autre oxyde métallique, tous les oxydes ayant porté autrefois le nom de chaux : **CALCINER** du plomb, de l'or, de l'argent.

— Par exagér. Dessécher en partie par l'effet d'une excessive chaleur : Le soleil a **CALCINÉ** la terre. Le vent brûlant du midi a **CALCINÉ** les jeunes plantes. ■ Brûler un rôti, le cuire à l'excès : Vous allez **CALCINER** ce gigot. ■ Échauffer à l'excès : L'étude lui a **CALCINÉ** le sang. L'abus de l'alcool lui **CALCINE** le corps. En Orient, les femmes s'étiolaient à l'ombre des harems, car le soleil les **CALCINERAIT**. (G. Sand.)

Se **calciner** v. pr. Être réduit à un état de **calcination** : Cette pierre s'est **CALCINÉE** dans le feu. (Acad.) La pierre à plâtre se **cuit** et se **CALCINE** à une médiocre chaleur. (Buff.) Le gypse blanc se **CALCINE** comme tous les autres plâtres. (Buff.)

— Par exagér. S'échauffer à l'excès, être brûlé, desséché : Plus loin, ce sont les murs de la ville, des dômes, des minarets, des constructions étranges comme le rêve, et se **CALCINANT** sous un implacable soleil. (Th. Gaut.)

— **Calciner** à soi : N'allez pas vous **CALCINER** le sang.

CALCINITRE s. m. (kal-si-ni-tre — du lat. *calx*, *calcis*, chaux, et de *nitre*). Minér. Syn. d'AZOTATE DE CHAUX.

CALCIO, bourg du royaume d'Italie, province et à 25 kilom. S.-E. de Bergame, sur la rive droite de l'Olgio; 5,000 hab. Ce bourg donne son nom à une petite province, la Calcina, qui, pendant plusieurs siècles, se gouverna d'après ses propres institutions.

CALCIPHYRE s. m. (kal-si-fi-re — du lat. *calx*, *calcis*, chaux ; *phurô*, je pétris). Minér. Nom générique des calcaires feldspathiques, pyroxéniques et amphiboliques.

CALCIPHYTE s. m. (kal-si-fi-te — du lat. *calx*, *calcis*, chaux, et du gr. *phuton*, plante). Bot. Nom donné à certains végétaux inférieurs encroûtés de matière calcaire.

— s. m. pl. Groupe de végétaux inférieurs, comprenant les corallines et quelques autres genres, dont la substance, encroûtée de matière calcaire, les a fait autrefois réunir aux polypiers.

CALCIQUE adj. (kal-si-ke — du lat. *calx*, *calcis*, chaux). Minér. Qui a rapport à la chaux ou au calcium.

CALCIS s. m. (kal-siss). Ornith. Espèce de faucon nocturne.

CALCITE s. f. (kal-si-te — du lat. *calx*, *calcis*, chaux). Minér. Nom donné d'abord par MM. Haidinger et Naumann à la chaux carbonatée rhomboédrique ou calcaire, et ensuite par M. Freiesleben à une variété de gypse.

— Encycl. La **calcite** de M. Freiesleben se présente en petits cristaux aigus, mal conformés, d'un blanc jaunâtre sale, présentant la forme de navette ou de grain d'orge aplati. Le minéralogiste que nous venons de nommer les considère comme étant une pseudomorphose provenant de cristaux qu'il suppose avoir été des cristaux de gypse qui auraient perdu son eau et son carbonate de soude. M. Descloizeaux les regarde, au contraire, comme provenant du moulage de la chaux carbonatée dans le vide laissé par la disparition de cristaux de célestine (ou sulfate de strontiane) de la variété que Haüy appelle *apotome*. C'est à Obersdorf, près de Sangerhausen, en Thuringe, que ces petits cristaux ont été d'abord découverts ; depuis, on les a retrouvés en Hongrie et en Danemark.

CALCITIS s. m. (kal-si-tiss — du lat. *calx*, *calcis*, chaux). Minér. Nom donné par les anciens chimistes au sulfate de fer et quelquefois au sulfure de cuivre.

CALCITRAPE s. f. (kal-si-tra-pe — du lat. *calcitrapa*, chausse-trape). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées et de la tribu des carduacées, qu'on s'accorde généralement à regarder comme une simple section du genre centauree : La **CALCITRAPE** hybride. La **CALCITRAPE** laineuse. ■ Le nom vulgaire est CHAUSSE-TRAPE.

CALCITRAPÉ, ÈE ou **CALCITRAPOÏDE** adj. (kal-si-tra-pé, kal-si-tra-po-i-de — rad. *calcitrape*). Bot. Qui ressemble à une calcitrape.

— s. f. pl. Section du genre centauree, ayant pour type l'espèce plus particulièrement nommée chausse-trape.

CALCITRER v. n. ou intr. (kal-si-tré — lat. *calcitrare*, même sens). Ruer, regimber ; résister. ■ Vieux mot, dont le composé **Récalcitrer** n'a pas cessé d'être usité.

CALCIUM s. m. (kal-si-omm — du lat. *calx*, *calcis*, chaux). Chim. Métal blanc jaunâtre rappelant la couleur de l'or allié à l'argent, et que l'on peut obtenir en chauffant de la chaux dans un courant de vapeurs de potassium ou de sodium.

— Encycl. I. HISTOR. Le mot **oxyde de calcium**, étant le nom scientifique de la chaux, devait nécessairement être étudié sous la rubrique **calcium** ; c'est pourquoi nous traiterons ici de tout ce qui se rapporte à cet important oxyde, nous proposant à l'article chaux de renvoyer à **calcium**. Le lecteur ne devra donc pas s'étonner si, dans le cours de l'article, il retrouve rarement le mot **calcium**, qui nous sert de titre.

La chaux ou oxyde de calcium était connue dans les époques les plus éloignées, et fut employée par les anciens dans la fabrication du mortier. Blank, en 1756, fit le premier ressortir la différence entre la chaux brûlée et la chaux non brûlée. Le **calcium**, qui a été découvert par Seebeck en 1807, fut d'abord incomplètement isolé par Davy en 1808 ; il a été récemment obtenu à l'état pur par Matthiessen.

Le **calcium** est le plus généralement répandu des métaux alcalino-terreux. Le carbonate se présente sous une grande variété de formes ; comme pierre calcaire, il forme des montagnes entières ; le sulfate, le fluorure, le phosphate et le silicate sont aussi abondamment fournis par la nature. Moins fréquents sont le chlorure, le nitrate, l'arséniate et le tungstate. Le **calcium** existe encore comme carbonate et phosphate dans les os des animaux. Les écailles des mollusques sont presque entièrement composées de carbonate. Dans le tronc des plantes, le **calcium** existe en combinaison avec divers acides organiques.

— II. PRÉPARATION. Davy obtint le **calcium** à l'état impur par l'électrolyse comme pour le baryum ; il l'obtint encore en faisant passer de la vapeur de potassium sur de la chaux fortement chauffée. Matthiessen prépare ce métal pur de la manière suivante : un mélange de 2 atomes de chlorure de calcium, de 1 atome de chlorure de strontium et d'une petite quantité de chlorure d'ammonium (ce mélange étant plus fusible que le chlorure de calcium seul) est fondue dans un petit creuset de porcelaine dans lequel on place un charbon servant d'électrode positif, pendant qu'un mince fil métallique en traverse un plus épais que lui, qui plonge juste au-dessous de la surface du sel fondu pour former le pôle négatif. Le **calcium** est alors réduit en grains qui restent suspendus à la fine corde. On les sépare, en retirant le pôle négatif toutes les deux ou trois minutes en même temps que la petite croûte formée autour de lui. Une plus sûre méthode pour obtenir ce métal, bien qu'en très-petits grains, consiste à placer un fil métallique pointu de manière à ce qu'il touche la surface du liquide : la grande chaleur développée due à la résistance du courant fait fondre le métal qui tombe de chaque point de la corde, et le grain est expulsé du liquide par une spatule de fer. On peut aussi employer le même appareil que pour la réduction du strontium.

— III. PROPRIÉTÉS. Le **calcium** est un métal léger, et d'un jaune qui rappelle la couleur de l'or allié à l'argent. Sur une surface fraîchement coupée, le lustre affaiblit la teinte jaune, qui devient plus apparente quand la lumière est réfléchie plusieurs fois sur deux surfaces de **calcium**, ou quand la surface est visiblement oxydée ; il est à peu près aussi dur que l'or, très-ductile ; il peut être taillé, filé et travaillé en feuilles ayant l'épaisseur du papier le plus fin. Son poids spécifique est 1,5778. A l'air sec, ce métal conserve sa couleur et son éclat pendant plusieurs jours ; mais, à l'air humide, la masse entière est lentement oxydée ; chauffé sur une lame de platine ou à la lampe à alcool, il brûle en donnant une flamme brillante. A la température ordinaire, il n'est pas attaqué par le chlorure sec ; mais quand il est chaud, il brûle dans ce gaz avec une lumière brillante. Il en est de même dans le brome, l'iode, l'oxygène, le soufre, etc. Avec le phosphore, il se combine sans flamme et forme du phosphure de calcium. Le **calcium** décompose l'eau avec rapidité et agit plus énergiquement encore sur les acides azotique, chlorhydrique et nitrique étendus. L'acide azotique concentré n'agit pas sur ce métal au-dessous de son point d'ébullition. Chauffé, le mercure le dissout en formant un amalgame blanc. Dans le circuit voltaïque avec l'eau comme élément, le **calcium** est négatif par rapport au potassium et au sodium, mais positif par rapport au magnésium. Le poids atomique du **calcium** égale 40, son équivalent égale 20.

— IV. COMPOSÉS DU CALCIUM. Ce métal est diatomique. Comme tel, il se combine avec les éléments monoatomiques en formant par exemple un chlorure CaCl_2 , un bromure CaBr_2 , un iodure CaI_2 et un fluorure CaF_2 . Il s'unit aussi aux éléments diatomiques et forme des corps correspondant à la formule CaR_2 , comme l'oxyde CaO et le sulfure CaS . Mais il peut aussi arriver que le **calcium** et l'oxygène ou un de ses congénères s'unissent par un seul de leurs centres d'attraction et forment

les radicaux diatomiques oxycalcyle CaO'' et sulfocalcyle CaS'' , ainsi que le montre la figure $\text{Ca} \begin{smallmatrix} \square \\ \square \end{smallmatrix} \begin{smallmatrix} \square \\ \square \end{smallmatrix} \text{O}$. On connaît des composés d'oxy-

calcyle tels que le bioxyde de calcium ou oxyde d'oxycalcyle $\text{CaO}''\text{O}$ et le chlorure d'oxycalcyle CaOCl_2 (chlorure de chaux). On connaît également un bisulfure de calcium qui n'est autre que le sulfure de sulfocalcyle.

— Chlorure de calcium, CaCl_2 (anc. not. CaCl). Ce composé existe dans l'eau de mer, dans l'eau de rivière et dans l'eau de source. On peut l'obtenir en faisant passer du chlore sur de la chaux rougie, ou même en dissolvant de la chaux ou du carbonate de chaux dans de l'acide chlorhydrique et en évaporant. Il est produit en grande quantité dans la préparation de l'ammoniaque, au moyen du sel ammoniac et de la chaux éteinte.

FORMULES ATOMIQUES.

$2\text{AZH}^4\text{Cl} + \text{Ca} \begin{smallmatrix} \square \\ \square \end{smallmatrix} \text{O}_2 = \text{CaCl}_2 + 2\text{AZH}^3 + 2\text{H}_2\text{O}$
Chlorure Chaux Chlorure d'Ammo- Eau.
d'ammonium. éteinte. calcium. niaque.

FORMULES ÉQUIVALENTES.

$\text{AZH}^4\text{Cl} + \text{CaO.HO} = \text{CaCl} + \text{AZH}^3 + 2\text{HO}$
Chlorure Hydrate de Chlorure d'Ammo- Eau.
d'ammonium. chaux. calcium. niaque.

Le résidu est traité par l'eau ; la solution, qui est toujours alcaline, est neutralisée par de l'acide chlorhydrique et le résidu évaporé à siccité.

La solution aqueuse, fortement concentrée, dépose le chlorure hydraté, $\text{CaCl}_2 \cdot 6\text{H}_2\text{O}$ (anc. not. $\text{CaCl}_2 \cdot 6\text{H}_2\text{O}$), en prismes à six pans terminés par des pyramides ; il est amer au goût. Les cristaux perdent 2 molécules d'eau dans le vide sec, en laissant l'hydrate $\text{CaCl}_2 \cdot 2\text{H}_2\text{O}$ (anc. not. $\text{CaCl}_2 \cdot 2\text{H}_2\text{O}$). Cet hydrate conserve la forme originale des cristaux, mais il est opaque et a l'apparence du talc. A 200°, il perd la totalité de son eau, laissant le chlorure anhydre sous la forme d'une masse blanche poreuse.

Le chlorure anhydre fond au rouge sombre ; s'il est alors exposé au soleil, il apparaît ensuite lumineux à l'obscurité. Il fut appelé, du nom de son auteur, phosphore de Horenberg. Lorsqu'il s'enflamme au contact de l'air, il est partiellement converti en oxyde et en carbonate de calcium. Il en résulte que le chlorure poreux, desséché à environ 200°, est mieux adapté pour absorber l'eau dans les analyses organiques que le chlorure fondu. Ce dernier, contenant de la chaux, absorbe l'acide carbonique aussi bien que l'eau.

Le chlorure de calcium anhydre absorbe l'eau très-facilement ; c'est une des substances les plus déliquescentes. Le chlorure cristallisé fond aussi rapidement, et se dissout dans la moitié de son poids d'eau, à 0° centigrades ; dans un quart de son poids d'eau à 6°, et en toute proportion dans l'eau chaude. La dissolution du chlorure anhydre dans l'eau s'obtient avec un développement de chaleur considérable ; mais le chlorure hydraté, en se dissolvant, abaisse la température du liquide. Un mélange de chlorure de calcium cristallisé et de neige produit un degré de froid suffisant pour congeler le mercure.

Le chlorure anhydre et le chlorure hydraté se dissolvent promptement dans l'alcool ; 10 parties d'alcool absolu à 80° centésimaux dissolvent 6 parties de chlorure de calcium anhydre ; la solution, évaporée dans le vide à une température d'hiver, cristallise en lames rectangulaires contenant 59 pour 100 d'alcool, correspondant à la formule $2\text{CaCl}_2 \cdot 7\text{C}_2\text{H}_5\text{O}$. L'alcool, dans ce composé, tient la place de l'eau de cristallisation. Il forme également des composés avec les alcools méthylique et amylique.

Le chlorure de calcium se combine avec l'ammoniaque et forme le composé $\text{CaCl}_2 \cdot 8\text{AZH}_3$. Il ne peut d'après cela servir à dessécher le gaz ammoniac. Il se combine aussi avec l'acide chromique, et avec l'acétate et l'oxalate de potassium.

Une solution de chlorure de calcium, bouillie avec de la chaux éteinte, dissout cette substance, et la solution filtrée dépose un oxychlorure de calcium, $\text{CaCl}_2 \cdot \text{CaO} + 15\text{H}_2\text{O}$, qui est décomposé par l'eau pure et par l'alcool.

— Bromure de calcium, CaBr_2 (anc. not. CaBr). Il se forme par l'union directe du **calcium** et du brome, ou en dissolvant la chaux ou le carbonate de chaux dans de l'acide bromhydrique. La solution produit, par l'évaporation, des aiguilles soyeuses, incolores, de bromide hydraté, qui donnent le bromure anhydre par la chaleur. Il est déliquescent et très-soluble dans l'alcool.

— Iodure de calcium, CaI_2 (anc. not. CaI). On le prépare en chauffant le **calcium** dans la vapeur d'iode, ou en dissolvant la chaux ou le carbonate calcaire dans l'acide iodhydrique, évaporant et fondant le résidu dans un vase fermé. De même que le chlorure, il fond au-dessous de la chaleur rouge, et s'il est soumis au contact de l'air, il se décompose avec formation de chaux et séparation d'iode. Il est très-soluble et déliquescent ; le sodium le décompose à la chaleur rouge. L'hydrate cristallise en longues aiguilles.

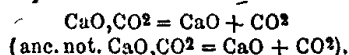
— Fluorure de calcium, CaF_2 (anc. not. CaF). Ce composé se rencontre abondamment dans la nature, quelquefois massif, quelquefois cristallisé en octaèdres, cubes et autres formes du système régulier. Il fait partie d'un grand nombre de filons métallifères. Il est généra-

lement répandu en petite quantité (étant mêlé, pour une valeur de plusieurs millièmes, avec du phosphate de calcium), dans les os des animaux, et quelquefois en grande quantité dans l'émail des dents. On le trouve aussi en petite quantité dans la cendre des plantes et dans le dépôt terreux formé dans l'eau de mer par l'ébullition. On peut le préparer artificiellement comme une masse gélatineuse, en précipitant un sel de calcium soluble avec du fluorure de potassium ou de sodium, ou à l'état de grains, en neutralisant l'acide fluorhydrique avec du carbonate de calcium.

Le fluorure de calcium se dissout dans environ 2,000 parties d'eau à 15° centigrades, et un peu plus abondamment dans l'eau chargée d'acide carbonique. De là sa présence dans l'eau de mer. Il se dissout dans l'acide fluorhydrique libre et dans l'acide chlorhydrique concentré. Il est précipité sous forme d'une gelée transparente par l'ammoniaque. Il fond à une haute température et cristallise par le refroidissement. Il est décomposé à une température élevée par la vapeur d'eau, et forme de la chaux et de l'acide fluorhydrique. Pondue avec de l'hydrate ou du carbonate de potassium ou de sodium, il forme du carbonate de calcium et un fluorure alcalin. L'acide sulfurique concentré ne le décompose pas à la température ordinaire; mais, en chauffant la masse, on obtient l'acide fluorhydrique, et il reste le sulfate de calcium. En faisant passer un courant de vapeur de sulfure de carbone sur un mélange de spathfluor et de charbon de bois chauffé à la chaleur rouge, le fluorure se décompose complètement en formant un sulfure de calcium et un composé volatil de fluor. Il est aussi décomposé, à la chaleur rouge, par le chlore.

Le spathfluor est employé comme fondant dans les opérations métallurgiques, spécialement dans le traitement des minerais de cuivre, et aussi dans la réduction de l'aluminium.

— *Oxyde de calcium, chaux*, CaO (anc. not. CaO). On obtient de la chaux vive ou anhydre en chauffant au rouge le carbonate, le nitrate, ou tout autre sel de calcium contenant un acide facilement expulsé par la chaleur; mais, pour la préparation usuelle, on emploie généralement le carbonate. Dans un vase fermé, capable de résister à la pression, le carbonate de calcium peut être fondu sans décomposition; mais, chauffé au rouge à la pression atmosphérique ordinaire, il perd de l'hydrogène carbonique et laisse la chaux en liberté:



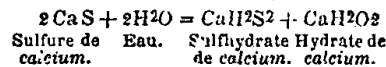
Sur une petite échelle, la décomposition peut s'opérer dans un creuset chauffé sur un fourneau. Pour obtenir la chaux parfaitement pure, on peut se servir du carbonate cristallisé, tel que le marbre de Carrare. Sur une large échelle, les masses de pierre calcaire sont brûlées au four; le minéral s'y mélange avec le charbon ou autres matières combustibles. En général, un décalitre de charbon suffit pour produire cinq ou six décalitres de chaux. Les pierres calcaires et magnésiennes exigent moins de combustible que les pierres calcaires pures. Lorsque la pierre à chaux contient beaucoup d'aluminium ou de silice, il faut prendre garde que le feu ne soit pas trop intense, car alors elle se vitrifie aisément. Le four qui sert à brûler ces pierres calcaires doit être pourvu d'un étouffoir. La chaux pure forme une masse blanche, dure et poreuse, dont le poids spécifique est de 2,3 à 3,08. Elle supporte la plus grande chaleur sans se décomposer, et fond seulement dans la flamme du chalumeau à gaz tonant, ou dans le circuit voltaïque. Une de ses plus remarquables propriétés est l'avidité avec laquelle elle absorbe l'eau: lorsqu'on fait couler de l'eau sur de la chaux pure, elle est absorbée instantanément, et en quelques secondes la chaux devient chaude, dégage une grande quantité de vapeur et se réduit en poudre; celle-ci est appelée *chaux éteinte*. Sur une grande masse, le développement de chaleur et le dégagement de vapeur est très-fort. La chaux qui s'éteint aisément est appelée *chaux grasse*. La chaux impure, et spécialement celle qui contient de l'argile, agit lentement sur l'eau; cette chaux est dite *maigre*. L'action de l'eau sur la chaux produit l'hydrate de calcium, ou hydrate de chaux CaH_2O_2 (anc. not. CaO, HO). C'est une poudre blanche, molle, qui perd son eau à la chaleur rouge et est alors reconvertie en chaux vive. Elle est peu soluble dans l'eau, plus soluble dans l'eau froide que dans l'eau chaude. Il en résulte que l'eau saturée de chaux à froid dépose de l'hydrate par l'ébullition. Une solution évaporée dans le vide sur l'acide sulfurique dépose de l'hydrate en prisme hexagonal. Selon Dalton, l'eau de chaux saturée entre 50 et 130° contient 5 centigrammes de chaux anhydre, en 33,948 et 83,50 grammes d'eau. La solution appelée eau de chaux est alcaline, et a un goût caustique; elle précipite les oxydes métalliques de leurs solutions; tous ceux-ci, en effet, sont insolubles dans l'eau. De même, les acides carbonique, borique, silicique et phosphorique, donnent un précipité lorsqu'on les mêle à des dissolutions neutres ou alcalines, ou à un excès de solutions acides des sels de chaux. Si on l'expose à l'air, l'eau de chaux se couvre aussitôt d'une pellicule de carbonate de calcium. L'hydrate solide absorbe aussi l'acide carbonique de

l'eau, et forme, selon Fuchs, l'hydrocarbonate $(\text{CaCO}_3)_2, \text{CaH}_2\text{O}_2$ (anc. not. $(\text{CaOCO}_2)_2, \text{CaHO}$). La chaux se dissout lentement dans les acides nitrique, chlorhydrique et acétique. L'hydrate, exposé à l'action du chlore, forme un mélange de chlorure et d'hypochlorite de calcium, communément appelé chlorure de chaux; le chlore n'agit pas sur la chaux anhydre ou sur le carbonate calcique.

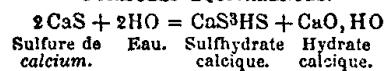
— *Peroxyde de calcium*. Il est seulement connu à l'état d'hydrate, et se produit sous forme de fines écailles lorsqu'on mêle l'eau de chaux avec de l'eau oxygénée.

— *Sulfures de calcium*. On prépare le monosulfure, CaS : 1° en décomposant le sulfate par le charbon de bois; 2° en décomposant le sulfate à la chaleur rouge par l'oxyde de carbone: $\text{CaSO}_4 + 4\text{CO} = \text{CaS} + 4\text{CO}_2$ (anc. not. $\text{CaO, SO}_3 + 4\text{CO} = \text{CaS} + 4\text{CO}_2$); 3° en faisant passer de l'hydrogène sulfuré sur de la chaux chauffée au rouge; de l'eau se forme en même temps. Il est blanc, amorphe, d'un goût hépatique et de réaction alcaline; il est peu soluble dans l'eau, et s'y décompose par l'ébullition, en formant un sulfhydrate et un hydrate de calcium.

FORMULES ATOMIQUES.



FORMULES ÉQUIVALENTES.



Mélangé avec l'eau, il est aisément décomposé par l'acide carbonique; il donne du carbonate de calcium et de l'acide sulfhydrique. Le monosulfure, après qu'il a été chauffé à la chaleur rouge, brille dans l'obscurité; il a été nommé *phosphore de Canton*.

— *Disulfure de calcium*, CaS_2 . On l'obtient en faisant bouillir un lait de chaux avec du soufre et de l'eau, mais pas assez longtemps pour permettre à la chaux d'être complètement saturée. Le liquide filtré dépose, en se refroidissant, des cristaux dont la composition correspond à la formule $\text{CaS}_2, 3\text{H}_2\text{O}$ (anc. not. $\text{CaS}_2, 3\text{H}_2\text{O}$).

— *Pentasulfure de calcium*. On l'obtient en faisant bouillir, pendant très-longtemps, de l'hydrate de calcium avec un excès de soufre; il absorbe l'oxygène avec avidité. Lorsqu'on emploie l'hydrate de calcium, il y a aussi formation d'un oxydisulfure représenté par la formule $\text{Ca}_2\text{S}_5\text{O}$, $2\text{H}_2\text{O}$ ou $5\text{CaS, CaO, 2H}_2\text{O}$ (anc. not. $5\text{CaS, CaO, 2H}_2\text{O}$).

— *Sulfhydrate de calcium*, CaH_2S_2 (anc. not. CaSHS). Il se forme en même temps que l'hydrate, lorsqu'on chauffe à plusieurs reprises le monosulfure avec l'eau. Le meilleur mode de préparation consiste à faire passer de l'hydrogène sulfuré à travers l'hydrate ou le sulfure de calcium en suspension dans une quantité d'eau considérable, aussi longtemps que ce gaz est absorbé, en agitant bien pendant tout le temps. La solution ainsi formée a un goût caustique, amer, hépatique, une réaction alcaline et une légère causticité. Le composé ne peut en être séparé à l'état solide, étant réduit en hydrogène sulfuré et sulfure de calcium par l'évaporation dans le vide ou dans l'hydrogène. Si la solution elle-même est chauffée dans une cornue contenant de l'air, l'acide sulfhydrique s'échappe et l'oxydisulfure de calcium se dépose.

— *Phosphore de calcium*, CaP . On le prépare en faisant passer de la vapeur de phosphore sur de la chaux rouge. Une excellente méthode consiste à placer quelques morceaux de phosphore dans un tube à combustion fermé par le haut, à remplir le tube avec de petits pains de chaux vive (ce sont de petites boulettes fabriquées avec de la poudre de chaux et calcinées), à chauffer alors au rouge la partie du tube qui contient la chaux, et à faire passer un courant de vapeur de phosphore en chauffant avec précaution le bout du tube. Si l'on veut en préparer une grande quantité, on remplit un creuset, ayant un trou au milieu, avec de petites boules de chaux; on le place sur la grille d'un fourneau, et on met une fiole contenant du phosphore sous la grille elle-même, en faisant passer le goulot à travers le trou du creuset. On allume alors le feu, et, aussitôt que le creuset est rouge, le phosphore qui est dans la bouteille s'échauffe graduellement, de manière à ce que la vapeur puisse ensuite passer à travers la chaux. Le produit est une masse brune qui consiste, selon Thénard, en hémiphosphure et pyrophosphate de calcium; et selon Gmelin, en un mélange de monophosphure et de phosphates tribasiques de calcium. Il est possible que ces deux réactions aient lieu l'une après l'autre. Lorsqu'on jette le produit dans l'eau, il est immédiatement décomposé, avec évolution d'hydrogène phosphoré spontanément inflammable. La réaction qui donne lieu à ces corps paraît être très-compliquée.

— *Sulfate de chaux* SO_4^{2-} (anc. notation CaO, SO_3). On le trouve: 1° à l'état anhydre (anhydrite des minéralogistes); 2° à l'état de sulfate de chaux hydraté répondant à la formule $\text{ScaO, H}_2\text{O}$. C'est le gypse, ou pierre à plâtre. Ces deux minéraux se rencontrent dans les terrains de trias, mêlés ordinairement au sel gemme; on en rencontre des masses con-

sidérables dans les terrains tertiaires des environs de Paris, qui fournissent aussi le calcaire grunni ou pierre à bâtir. La pierre à plâtre se trouve dans cette même formation géologique. Le gypse, par l'étage géologique auquel il appartient, paraît être une formation d'eau douce. Il y a aussi du gypse à Aix qui est identique avec celui de Paris. Le sulfate de chaux hydraté se rencontre quelquefois à l'état de cristaux bien déterminés, ordinairement hémisphériques, qui appartiennent au cinquième système cristallin; on les reconnaît à leur peu de dureté. Des cristaux du même genre se déposent, dans les bâtiments de graduation, sur les fagots où l'on concentre les eaux des sources salées. Un autre genre d'hémisphère donne des masses lenticulaires aux faces légèrement inclinées qui se clivent, parallèlement aux deux axes obliques, en prenant la forme d'une lance, ce qui a fait donner à ce minéral le nom de *gypse en fer de lance*. On peut le cliver en lames extrêmement minces, qui se brisent facilement dans le sens de deux autres clivages; ces deux derniers clivages leur donnent la forme rhomboïdale.

Des cristaux de sulfate de chaux hydraté, d'une composition différente de celle du gypse, se forment souvent dans les chaudières des machines à vapeur à haute pression. La formule de cet hydrate est $(\text{ScaO}_4)_2 + \text{H}_2\text{O}$.

La pierre à plâtre est formée par une aggrégation de cristaux de gypse, le plus souvent mêlés de matières étrangères. La pierre à plâtre des environs de Paris donne à l'analyse:

Sulfate de chaux	70,39
Eau	18,77
Carbonate de chaux	7,63
Argile	3,21
	100,00

Le sulfate de chaux est peu soluble dans l'eau, et sa solubilité diminue avec la température. A la température ordinaire, 1,000 parties d'eau en dissolvent environ 2 parties. Sa plus grande solubilité est à 35°. La dissolution du sulfate de chaux, évaporée lentement, dépose de petits cristaux de même forme que le sulfate hydraté naturel.

Le gypse, chauffé à 120° ou 130° centigrades, abandonne son eau et se change en sulfate de chaux anhydre; il conserve en même temps la propriété de reprendre son eau, pourvu qu'il n'ait pas été fortement chauffé. C'est sur cette dernière propriété du gypse, de perdre et de reprendre son eau, qu'est fondé l'emploi du plâtre dans les constructions. Le plâtre, déshydraté et réduit en poudre fine, est mélangé avec l'eau avec laquelle il tend aussitôt à entrer en combinaison. Lorsque le mélange ne forme encore qu'une pâte liquide, si l'on veut en façonner des meules, on verse cette pâte dans un moule; les parcelles de sulfate de chaux anhydre absorbent l'eau, qui disparaît peu à peu dans la combinaison et forme une masse solide ayant exactement la forme en relief de toutes les cavités du moule. De même, sur un mur de pierres présentant des inégalités, on étend du plâtre cuit et gâché avec l'eau, de façon à remplir toutes les anfractuosités de la pierre, et l'on obtient une surface parfaitement plane. On emploie de cette manière une grande quantité de plâtre pour revêtir les murs, les plafonds, etc.

Le sulfate de chaux anhydre ne se combine pas avec l'eau; il fond à la chaleur rouge et se solidifie par le refroidissement en une masse cristalline dont les clivages sont semblables à ceux de l'anhydrite.

Pour fabriquer le plâtre destiné aux constructions, on opère de la manière suivante: on entasse dans un hangar fait exprès le plâtre à cuire; celui-ci est placé sur de petites voûtes successivement disposées au moyen de pierres à plâtre; on garnit le dessous de fagots, et on allume le feu. Il faut avoir soin que la température ne s'élève pas trop, comme nous l'avons dit. Lorsque la cuisson est achevée, on sépare les morceaux brûlés et ceux imparfaitement cuits. Quant au plâtre cuit, il est réduit en poudre fine, passé au crible, emballé dans de petits sacs, et, dans cet état, livré au commerce.

— *Carbonate de chaux*. On le rencontre répandu dans la nature, en grande quantité, sous la forme de petits cristaux parfaitement terminés et affectant deux formes incompatibles: (c'est le premier cas de dimorphisme constaté). La plus ordinaire est un rhomboïdre présentant un angle de 105°, tel est le carbonate appelé spath d'Islande. On en rencontre un grand nombre de formes dérivées, présentant trois clivages, qui conduisent au rhomboïdre de 105°. La seconde forme est un prisme droit à base rectangulaire; elle appartient au quatrième système cristallin. Le sulfate de chaux qui apparaît sous cette forme est connu des minéralogistes sous le nom d'*aragonite*.

Pour obtenir artificiellement ces deux formes, on ajoute, pour la première, un carbonate alcalin à une dissolution froide d'un sel de chaux; il se forme un précipité grenu dans lequel on peut reconnaître au microscope de petits rhomboïdres. Pour obtenir la seconde, on verse, au contraire, une dissolution bouillante d'un sel de chaux dans une dissolution chaude de carbonate d'ammoniaque. On obtient une poudre blanche qui laisse voir au microscope de petits cristaux d'aragonite. Pour opérer sur ceux-ci une nouvelle trans-

formation, on les chauffe jusqu'à désagrégation; on les voit brusquement tomber en poussière sans que la matière ait subi aucune altération; seul le système cristallin s'est transformé: les cristaux sont devenus des rhomboïdres.

Les stalactites et stalagmites qui forment les parois des grottes où filtrent des sources naturelles sont constituées par le carbonate de chaux contenu dans l'eau de ces sources, qu'un excès d'acide carbonique tenait en dissolution et qui se dépose à l'air libre. A mesure que l'acide carbonique se dégage, il se produit alors des incrustations calcaires qui ne sont autre chose que du carbonate de chaux cristallisé. Une goutte d'eau, traversant les fentes du rocher, reste un moment suspendue, laisse dégager une partie de son acide carbonique et dépose une partie de son carbonate de chaux. La même goutte, tombant sur le sol, y dépose une nouvelle production calcaire. Ces deux incrustations coïncident et tendent à se joindre; de là ces colonnes que l'on trouve dans certaines grottes. La stalactite descend des parois supérieures de la voûte, et la stalagmite s'élève à partir du sol.

Le carbonate de chaux se trouve, à l'état de cristaux fortement aggrégés, dans le marbre saccharoïde; les diverses roches calcaires qu'on rencontre dans les terrains de sédiment renferment du carbonate de chaux à des degrés de compacité très-variés. Les roches calcaires des terrains de transition et des terrains secondaires sont très-compactes; celles des terrains tertiaires le sont moins. Ces dernières renferment un grand nombre de mollusques. La craie est une roche calcaire de la formation tertiaire.

Les os des animaux, la coquille d'œuf et la carapace d'écrevisse renferment aussi une certaine quantité de carbonate de chaux.

Le carbonate de chaux se décompose ordinairement avant de fondre; mais si on le chauffe dans un tube scellé hermétiquement, la haute pression empêche le dégagement d'acide carbonique, et le carbonate fond sans se décomposer. Le calcaire ainsi fondu prend, en se refroidissant, une texture cristalline et ressemble alors au marbre saccharoïde. Le carbonate de chaux ne se dissout pas sensiblement dans l'eau pure; l'eau chargée d'acide carbonique le dissout en notables proportions.

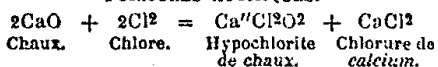
— *Azotate de chaux*. L'azotate de chaux est un sel déliquescent. On l'obtient en dissolvant du carbonate de chaux dans l'acide azotique; la liqueur, concentrée par la chaleur, se prend par le refroidissement et forme une masse cristalline.

— Hypochlorite de chaux.

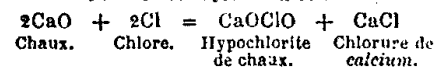


Le chlorure de chaux, ou chlorure décolorant, est un mélange d'hypochlorite de chaux et de chlorure de calcium, que l'on obtient en traitant de l'hydrate de chaux solide, ou du lait de chaux, par le chlore.

FORMULES ATOMIQUES.



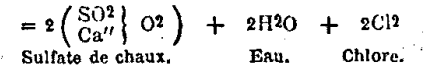
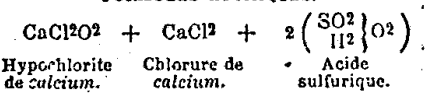
FORMULES ÉQUIVALENTES.



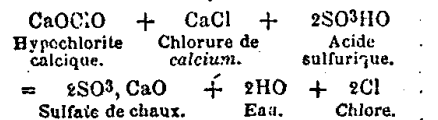
Blanc, amorphe, pulvérulent, il exhale une odeur de chlore; il est soluble dans l'eau en grande quantité.

Mis en présence d'un excès d'acide, il donne de l'eau et du chlore, comme on le voit dans les deux formules suivantes:

FORMULES ATOMIQUES.



FORMULES ÉQUIVALENTES.



Tout le chlore absorbé par la chaux se dégage ainsi à l'état de liberté, sous l'influence des acides. C'est pourquoi souvent on remplace le chlore par le chlorure de chaux, qui contient, sous un petit volume, des quantités considérables de chlore. La dissolution aqueuse de chlorure de chaux est décomposée, même à froid, par le contact du bioxyde de manganèse, des deutoxydes de cuivre et de mercure, du sesquioxyde de fer: il se produit un courant continu d'oxygène, jusqu'à ce que tout le chlorure de chaux ait été transformé en chlorure de calcium.

Dans les laboratoires, on prépare le chlorure de chaux en faisant arriver un courant de chlore dans un lait de chaux ou sur de la chaux éteinte. Il faut avoir soin de maintenir un excès de chaux pour que l'hypochlorite ne se transforme pas en chlorate.

Quand on prépare le chlorure de chaux en grande quantité, il faut employer des précau-

tions particulières, soit pour empêcher l'élévation de la température, pendant la combinaison, température qui ne doit pas dépasser 50°, soit pour favoriser l'absorption du chlore par la chaux. On a des appareils spéciaux qui remplissent ces conditions.

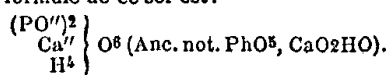
On évite, dans la construction de ces appareils, l'emploi du fer, qui serait rapidement attaqué par le chlore. Ils sont ordinairement en grès, ou en maçonnerie enduite de bitume.

Le chlorure de chaux est employé en quantité considérable pour blanchir la pâte à papier, ou comme rongeur dans la fabrication des toiles peintes.

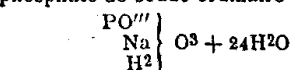
On s'en sert aussi comme désinfectant, dans les hôpitaux, etc., mais en petite quantité. Un excès de chlore pourrait exercer une influence fâcheuse sur les organes respiratoires.

— **Phosphates de chaux.** Ceux des phosphates de chaux qui correspondent à l'acide phosphorique normal sont les mieux connus.

Lorsqu'on traite de la cendre d'os par l'acide sulfurique, il se forme du sulfate de chaux qui se sépare. La liqueur renferme un phosphate de chaux appelé biphosphate de chaux qui, si la liqueur est suffisamment concentrée, se sépare en paillettes cristallines. La formule de ce sel est :

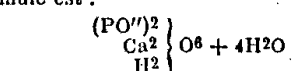


On le désigne sous le nom de phosphate suracide de chaux. Si l'on verse une dissolution de phosphate de soude ordinaire



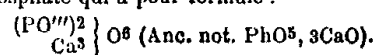
(Anc. not. PhO⁵NaO²HO + 24HO)

dans la dissolution d'un sel de chaux, on obtient un précipité blanc, gélatineux, dont la formule est :

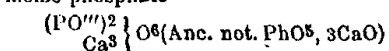


(Anc. not. PhO⁵CaO, HO + 4HO).

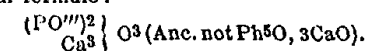
Si on laisse digérer ce précipité avec de l'ammoniaque, il se dédouble en acide phosphorique, qui se fixe sur l'ammoniaque, et en un phosphate qui a pour formule :



Le même phosphate



se précipite quand on verse un excès d'acide phosphorique dans une dissolution de chlorure de calcium et qu'on sursature avec de l'ammoniaque. Les cendres d'os contiennent les quatre cinquièmes de leur poids de phosphate de chaux et un cinquième de carbonate de chaux. Le phosphate de chaux des os a pour formule :



Ces divers phosphates sont insolubles dans l'eau, à l'exception du phosphate suracide. Le phosphate de chaux se trouve combiné dans le minéral appelé *apatite* à une petite quantité de chlorure et de fluorure de calcium.

Le phosphate suracide de chaux fond à la chaleur rouge en une matière qui reste vitreuse et insoluble dans l'eau après refroidissement. Le produit calciné est du métaphosphate de chaux.

— **V. CARACTÈRES DISTINCTIFS DES SELS DE CHAUX.** Le chlorure hydraté, chauffé au chalumeau sur un fil de platine, donne à la flamme une couleur rouge semblable à celles produites par les sels de strontium, mais moins intense ; la couleur disparaît aussitôt que le sel est déshydraté, et elle ne se produit pas du tout s'il y a présence de baryum. L'alcool brûlé sur un sel de calcium soluble donne une flamme rouge teintée de jaune.

Le spectre d'une flamme dans laquelle on brûle un composé volatil de calcium se distingue, suivant la méthode de Bunsen et de Kirchhoff, par une ligne verte brillante, placée environ entre la ligne verte et la ligne jaune du spectre solaire ordinaire, et une ligne orange plus près de la ligne rouge qui termine le spectre que de la bande orange du strontium, et environ entre les deux lignes C et D du spectre solaire. La réaction s'observe surtout avec le chlorure, le bromure et l'iodure de calcium. Le sulfate ne la produit pas jusqu'à ce qu'il soit devenu basique ; le carbonate la donne plus distinctement après que l'acide carbonique a été chassé. Les composés de calcium avec les acides non volatils doivent être décomposés, généralement par l'acide chlorhydrique. Pour obtenir la réaction avec les silicates indécomposables par l'acide chlorhydrique, on mélange, sur une lame de platine, une petite quantité de minéral en poudre fine avec un excès de fluorure d'ammonium, et on chauffe doucement jusqu'à ce que tout le fluorure soit volatilisé. Le résidu est alors humecté avec de l'acide sulfurique, et l'excès de cet acide est chassé. Si le reste de la substance est chauffé dans la flamme, comme il est dit ci-dessus, le spectre caractéristique des métaux

alcalins (s'ils sont présents) est aperçu le premier, et ensuite celui du strontium et du calcium. S'il se trouve seulement une trace de calcium, il faut que le grain soit réduit pendant quelques minutes à la flamme du chalumeau ; on l'humecte alors avec de l'acide chlorhydrique et on le brûle ensuite dans l'hydrogène.

— **Reactions par voie humide.** Les sels de chaux donnent, en présence des carbonates alcalins, un précipité qui se dissout dans l'eau, à la faveur d'un grand excès d'acide carbonique, mais qui se dépose de nouveau par l'ébullition de la liqueur ; toutefois, l'eau pure dissoudrait, d'après M. Pélégot, 0,02 de carbonate neutre de chaux par litre.

Les sulfates solubles et l'acide sulfurique les précipitent en blanc ; mais, comme le sulfate de chaux se dissout dans environ 500 parties d'eau, on n'obtient pas de précipité avec les dissolutions très-étendues ; le sulfate de chaux se dissout dans l'eau acidulée par de l'acide chlorhydrique un peu plus facilement que dans l'eau pure.

L'acide oxalique et les oxalates solubles y produisent un précipité grenu d'oxalate de chaux, insoluble dans l'eau, l'acide acétique et la solution aqueuse de chlorhydrate d'ammoniaque, mais soluble dans l'acide azotique et l'acide chlorhydrique.

L'acide hydrofluosilicique ne trouble pas la dissolution des sels de chaux.

Le chlorure de calcium et l'azotate de chaux sont facilement solubles dans l'alcool.

— **Dosage du calcium.** Le calcium peut être dosé, soit à l'état de carbonate, soit à l'état de sulfate. La meilleure méthode de précipitation, pour le plus grand nombre de cas, consiste à employer l'oxalate d'ammonium, l'oxalate étant le moins soluble de tous les sels de calcium. Si la solution contient un excès d'un acide énergique, tel que l'acide chlorhydrique ou l'acide nitrique, il faut neutraliser avec l'ammoniaque avant d'ajouter l'oxalate d'ammonium, parce que l'oxalate de calcium est soluble dans les acides forts. Le précipité, après avoir été lavé avec de l'eau et ensuite séché, est chauffé sur la lampe, en ayant soin de ne pas l'ôter avant qu'il soit rouge. Il est par là converti en carbonate de calcium contenant 40,15 pour 100 de calcium, ou 56,12 de chaux. Si toutefois la solution contient un autre acide, qui forme avec la chaux un composé insoluble dans l'eau, l'acide borique ou phosphorique, par exemple, cette méthode de précipitation ne peut être adoptée, parce que, en neutralisant avec l'ammoniaque, on précipiterait la chaux en combinaison avec cet acide, et on ne pourrait la convertir en oxalate par l'addition de l'oxalate d'ammonium. Dans ce cas, le calcium peut être précipité comme sulfate, en ajoutant au sel calcique une solution d'acide sulfurique pur dans l'alcool. Le sulfate séché contient 41,25 pour 100 de chaux. Le métal peut toutefois être précipité des solutions acides de phosphate de calcium par l'oxalate d'ammonium, avec addition d'acétate d'ammonium, l'oxalate de calcium étant insoluble dans l'acide acétique qui dissout facilement le phosphate.

— **Séparation du calcium d'avec les autres éléments.** Le calcium est facilement séparé des métaux du premier groupe par l'acide sulfurique, et de ceux du second par le sulfure d'ammonium. On sépare le calcium des métaux alcalins, soit par l'oxalate d'ammonium, soit par l'acide sulfurique et l'alcool. On sépare le calcium du baryum en précipitant à la fois les terres à l'état de carbonates, dissolvant les carbonates dans l'acide nitrique, évaporant à siccité et faisant digérer le résidu dans l'alcool absolu qui dissout le nitrate de calcium, mais qui ne dissout pas le nitrate de baryum ; les métaux peuvent aussi être séparés de la même manière à l'état de chlorures, mais la séparation est moins complète, le chlorure de baryum n'étant pas tout à fait insoluble dans l'alcool absolu.

On sépare le calcium du strontium par un procédé semblable, l'azotate de strontium étant également insoluble dans l'alcool.

Lorsque la baryte, la strontiane et la chaux sont mélangées, on sépare d'abord la baryte au moyen de l'acide hydrofluosilicique. La strontiane et la chaux qui restent en dissolution sont alors converties en sulfates, et ces derniers sels en carbonates, soit par la fusion avec du carbonate de sodium, soit par une ébullition prolongée avec une solution aqueuse du même réactif. On calcine en dernier lieu les carbonates, et l'on détermine la quantité de baryum et de strontium comme il suit : soit x le poids du strontium, y le poids du calcium, S le poids des sulfates et C celui des carbonates, on pose les équations :

$$\frac{\text{SrSO}_4}{\text{Sr}} x + \frac{\text{CaSO}_4}{\text{Ca}} y = S;$$

$$\frac{\text{SrCO}_3}{\text{Sr}} x + \frac{\text{CaCO}_3}{\text{Ca}} y = C$$

ou

$$183,5 x + \frac{136}{40} y = S; \quad 147,5 x + \frac{100}{40} y = C.$$

On peut aussi dissoudre les carbonates dans l'acide azotique et séparer les oxalates au moyen de l'alcool absolu, comme il a été dit précédemment.

— **VI. TECHNOLOGIE DE LA CHAUX.** La chaux est appliquée à un grand nombre d'usages, tels que dans les suivants : 1° dans la fabrication du mortier. La chaux à l'état d'hydrate est mélangée avec 2 parties de sable gros et 3 parties de sable fin, et formée avec l'eau une pâte qui, lorsqu'elle est sèche, absorbe lentement l'acide carbonique de l'air et se transforme en une masse dure d'hydrate et de carbonate qui relie les pierres entre elles. Le principal usage du sable est de prévenir par sa masse la trop grande contraction du mortier pendant la dessiccation ; 2° dans le tannage. La chaux y favorise la séparation du poil de la laine, de la graisse et autres parties charnues d'avec la peau ; 3° dans la préparation des alcalis caustiques au moyen de leurs carbonates ; 4° dans la saponification des corps gras en vue de la préparation des bougies stéariques ; 5° dans la défécation du sucre ; 6° comme engrais. Les terrains qui contiennent beaucoup d'argile sont souvent mélangés de chaux qui, par l'absorption de l'eau et de l'acide carbonique, se gonfle et se dissocie, et rend ainsi le sol plus léger. On s'en sert aussi pour décomposer l'argile, en rendant le silicate de potassium soluble.

Si le sulhydrate calcique peut être obtenu un jour à bon marché, on pourra s'en servir pour détacher le poil des peaux dans le tannage.

Parmi les sels de chaux, le plâtre et le carbonate sont les plus employés.

Le plâtre sert à former des empreintes servant ensuite de moules pour les médailles ou autres objets d'art.

Pour mouler une médaille, on commence par l'entourer d'un rebord de cire ou de carton, puis on l'enduit avec de l'huile, de manière à ce que le plâtre s'en détache facilement ; alors on y passe un pinceau trempé dans une bouillie de plâtre très-claire de manière à ce qu'elle adhère parfaitement aux cavités les plus fines, puis on la recouvre d'une bouillie plus épaisse jusqu'à la hauteur du rebord. Quand le plâtre est séché et solidifié, on rabat la médaille qui s'en détache, et l'on a ainsi une empreinte en creux qui permet de reproduire un grand nombre d'exemplaires.

Pour prendre les objets en ronde bosse, une main par exemple, il faut que le moule se compose de diverses parties faciles à séparer ; à cet effet, la main, préalablement huilée, est posée sur une serviette ; on tend au-dessus un fil de soie un peu fort et on applique au pinceau une bouillie de plâtre très-claire, et avant qu'il y ait pu avoir prise, on ajoute une bouillie plus épaisse, en ayant soin de faire pénétrer dans toutes les cavités. On ajoute ainsi des couches successives jusqu'à l'épaisseur de plusieurs centimètres. Après quelques minutes, on soulève verticalement le fil de soie, qui coupe le plâtre en deux parties égales. Après entière consistance, on détache les deux parties afin de retirer la main : les deux parties réunies, lubrifiées d'huile, composent un moule dans lequel on coule du plâtre gâché pour reproduire la main. On moule ainsi des statues et autres ornements. Le moule alors se compose d'un plus grand nombre de parties maintenues par une armature extérieure nommée *coquille*.

Le plâtre destiné au moulage doit être plus pur que celui qu'on emploie dans les constructions. On se sert à Paris du gypse en fer de lance qui forme de petites couches dans les terrains de Montmartre. Ce gypse, concassé très-fin, est cuit dans des fours avec le plus grand soin.

Le stuc qui sert à remplacer le marbre dans les ornements, telles que colonnes, cheminées, etc., s'obtient en gâchant de ce plâtre ainsi préparé et tamisé avec une dissolution de gélatine ou colle forte.

Si l'on veut avoir un stuc blanc, on emploie une colle incolore ; pour les stucs colorés, on ajoute un mélange d'oxydes métalliques, tels que sesquioxides de cuivre, de manganèse, etc. Ce plâtre ainsi gâché est appliqué en couche sur l'objet que l'on veut figurer. Après consistance, on le mouille avec de l'eau et on le frotte à la pierre ponce ; on y applique alors avec un pinceau une couche très-mince de plâtre gâché avec une dissolution gélatineuse plus forte que celle du plâtre primitif : on l'étale complètement avec la main, et quand elle est sèche, on la polit au tripoli avec un tampon de toile fine en mouillant de temps à autre avec de l'huile d'olive.

Depuis quelques années, on emploie pour mouler les objets d'art le *plâtre aluné*. Il prend plus de dureté que le plâtre ordinaire et présente un plus bel aspect. Pour le préparer, on donne au plâtre une première cuisson qui le prive de son eau de cristallisation, puis on le jette dans un bain d'eau saturé d'alun. Après six heures, on le retire, et on le chauffe au rouge brun pour achever la cuisson ; on le pulvérise ensuite. Ce plâtre s'emploie à la manière ordinaire avec une dissolution d'alun au lieu d'eau. Le plâtre aluné remplace le stuc avec avantage ; mélangé avec une quantité égale de sable, il forme une matière très-dure dont on se sert pour fabriquer des dalles.

Le carbonate de chaux, comme marbre, sert à fabriquer des objets de luxe ; comme pierre à bâtir, il entre dans les constructions ; comme pierre à chaux, il sert à la fabrication de la chaux caustique.

— **VII. THÉRAPEUTIQUE.** La chaux est em-

ployée : 1° comme caustique à l'extérieur ; elle entre dans la pâte de Vienne et de Filloz, et dans la pâte d'Elise, qui est un caustique de Vienne opiacé ; 2° comme épilatoire. Böttger recommande de se servir à cet effet du sulhydrate de calcium à la place du sulfure d'arsenic. On peut le préparer, par exemple, en faisant passer de l'hydrogène sulfuré dans un lait de chaux léger jusqu'à ce que la masse acquière une couleur gris bleu (cette nuance tient à un mélange de sulfure de fer). Une couche de cette pâte ainsi formée est appliquée, sur l'épaisseur d'une ligne, sur la surface de laquelle on veut ôter le poil, et on l'enlève au bout d'une ou deux minutes avec un canif émoussé ; le poil s'enlève toujours avec elle.

La pommade des frères Mahon, que l'on croit être composée de 4 parties de chaux éteinte, 6 parties de carbonate de soude et 32 parties d'axonge, réussit contre la teigne. Les frères Mahon l'appliquaient sur la tête, puis on épilait. L'épilation permet alors de faire pénétrer dans l'épiderme les pommades toxiques qui tuent les parasites. Outre la propriété épilatoire, la pommade alcaline s'oppose au développement de la teigne, puisque le champignon qui la constitue ne peut germer que sur un milieu acide ; 3° on emploie l'eau de chaux à l'extérieur comme agent de substitution au même titre que les solutions de carbonate de soude et de borax. On emploie l'eau de chaux ordinairement pure ; toutefois, on fabrique aussi un liniment oléo-calcaire composé d'une moitié d'huile et d'une moitié de chaux ; ce liniment, qu'on peut faire opiacer, réussit très-bien dans les engelures, sur lesquelles on fait des onctions le soir en se couchant. La promptitude avec laquelle les engelures se résolvent sous l'influence de ce médicament est étonnante ; il sert aussi dans le traitement de l'eczéma aigu déterminé par le mercure, il le fait promptement céder. Ce liniment réussit encore contre la brûlure des deux premiers degrés surtout. Enfin, il est utile dans toutes les affections subaiguës et même aiguës de la peau. Il combat les gerçures du mamelon, des mains, des lèvres, etc. Quant à l'eau de chaux pure, on en fait des lotions et fomentations dans les maladies subaiguës de la peau, surtout celles qui sont accompagnées de démangeaison. Elle réussit dans les injections vaginales, dans les leucorrhées et les ulcérations du col ; en lavement, dans la diarrhée chronique apyrétique ; en collyre contre les taies de la cornée ; en gargarismes, dans la gingivite chronique, les aphthes, le muguet, où il faut détruire l'acidité de la bouche.

L'eau de chaux s'emploie aussi à l'intérieur, à la dose de 30 à 60 grammes, dans de l'eau sucrée, du sirop, pour combattre la dyspepsie acide ; elle convient mieux que les pastilles de Vichy et que la magnésie, lorsque les acidités sont accompagnées de diarrhée ; sa deuxième indication à l'intérieur est en effet contre les diarrhées et les dysenteries chroniques. De plus, M. Bretonneau a proposé d'ajouter, surtout pendant l'été, 30 à 60 grammes d'eau de chaux par litre dans le lait que l'on donne aux enfants élevés au biberon, pour empêcher l'acidité que donne le muguet.

Sels de chaux, sucrés. Il s'obtient en mettant de la chaux pulvérisée dans le sirop de sucre ; il se dissout une quantité considérable, et la solution a une réaction et une saveur très-alcalines. Le sucraté de chaux se donne à la dose de 5 à 10 grammes dans une tasse de lait dans les mêmes cas que l'eau de chaux.

Le carbonate de chaux se prépare en précipitant le carbonate de soude par le chlorure de calcium ; il s'administre à la dose de 0,50 à 4 grammes, soit en poudre, soit en potion, soit en pilules, etc. Il s'emploie dans les mêmes cas que l'eau de chaux ou le sucraté de chaux à l'intérieur.

Le phosphate de chaux était administré autrefois sous le nom de *corne de cerf calcinée* ; aujourd'hui on prend le phosphate de chaux dans les laboratoires. Il est en petits trochisques blancs, insoluble dans l'eau, mais soluble dans un meilleur acide, et par conséquent dans le suc gastrique, ce qui le rend absorbable. Après son absorption, il est saturé par les carbonates alcalins du sang et se dépose dans les os pour plus tard être éliminé par l'urine. Le phosphate peut aussi être précipité dans les intestins, où il fait mastic ; aussi l'a-t-on employé contre la diarrhée sous le nom d'*apozème antidiarrhéique de Sydenham*. Il se compose de phosphate de chaux, de gomme, de mie de pain, d'eau de fleur d'orange et d'eau ; le phosphate y entre à la dose de 4 grammes par litre. Outre cette action locale, le phosphate de chaux a été donné, à cause de son action dynamique, dans les fractures dont on veut hâter la consolidation, contre le rachitisme, et enfin contre la phthisie et les scrofules, parce que, dans toutes ces maladies, on élimine beaucoup plus de sel que dans l'état ordinaire, ce qui indique qu'il faut réparer cette perte. Puis on a songé à donner le phosphore en nature, à la dose de 0,01 à 0,10, dans une potion huileuse et éthérée qui se prend par cuillerées dans la journée ; elle détermine tous les effets du phosphore.

CALCÉDIEN, IENNE adj. (kal-ko-i-di-ain, i-ène). Anat. Mot par lequel quelques-uns ont traduit la dénomination latine des trois os du tarse, *calcœda* (ossa). On dit aussi *CUNCI-FORME*.

CALCONDYLE (Damasius), philosophe d'éloquence grecque au 3^e siècle. V. CHALCONDYLE.

CALCOTRIK s. m. (kal-ko-triks — du gr. *kalikos*, ouvrier; *triks*, cheveu). Bot. Genre d'algues filamenteuses, à aspect brillant et métallique. On écrit mieux **CHALCOTRIK**.

CALCOTT (lady), femme de lettres anglaise, née en 1788, morte en 1843. Fille du contre-amiral George Dundas, elle épousa, en 1809, le capitaine Graham, qui mourut en mer en 1822, et se remaria, cinq ans plus tard, avec son neveu, Augustus Calcott. Intrepide voyageuse, elle passa plusieurs années dans l'Inde et dans l'Amérique du Sud, et visita deux fois l'Italie, sur laquelle elle a publié deux ouvrages : *Trois mois dans les environs de Rome* et les *Mémoires du Poussin*. Lady Calcott a également publié une *Histoire d'Espagne*, une *Histoire d'Angleterre*, un *Essai sur l'histoire de la peinture*, etc. Depuis longtemps malade, elle a succombé à ses souffrances, laissant une réputation de talent, d'esprit et de bienfaisance.

CALCUL s. m. (kal-kou). Ornith. Syn. de **COURCOU**.

CALCUL s. m. (kal-kul — du lat. *calculus*, caillou, parce qu'anciennement on comptait avec de petits cailloux). Mathém. Opération que l'on fait pour trouver le résultat de la combinaison de plusieurs nombres ou de plusieurs quantités : **CALCUL exact**. **CALCUL faux**. **CALCUL arithmétique**, **algébrique**. **CALCUL astronomique**. Se **livrer à de longs calculs**. **Faites votre calcul**. **Sauf erreur de calcul**. Les hommes occupés de calculs et d'affaires épineuses ont ordinairement l'imagination stérile. (Volt.) Le calcul est l'ouvrage du génie, le serviteur de l'âme; mais, s'il devient le maître, il n'y a plus rien de grand ni de noble dans l'homme. (Mme de Staël.) La philosophie doit reposer sur deux bases : la morale et le calcul. (Mme de Staël.) Le calcul est la pierre de touche de toutes les théories. (Arago.)

J'étais à mon calcul soumettez la lumière.

L. RACINE.

Enfin aux calculs qu'on entasse,
Si les dieux n'obéissent pas,
Plus d'une erreur passe et repasse
Entre les branches d'un compas.

BÉRANGER.

— Combinaisons susceptibles d'être réduites en formules, et donnant la solution générale des cas semblables : Dans le siècle dernier, l'invention des nouveaux calculs avait produit une révolution dans les sciences mathématiques. (Condorcet.)

— Art ou manière de résoudre les problèmes de l'arithmétique : Dans cette école, on apprend le français, l'histoire et le calcul. Je ne m'y retrouve plus ! C'est insupportable !... Je n'entendrais jamais rien au calcul. (Scribe.)

— **Calcul différentiel**. Calcul analytique dans lequel, considérant toute quantité comme engendrée par d'autres quantités, dont chacune n'a, avec la précédente, que des différences infiniment petites ou nulles, on arrive à mettre en équation et à résoudre des quantités que l'on n'aurait pu calculer directement, à cause du défaut de rapport commensurable entre les données et l'inconnue : **Leibnitz découvrit en même temps que Newton le calcul différentiel**. (Lerminier.) **Calcul intégral**. Calcul inverse du précédent, par lequel on revient des différentielles aux quantités finies qui leur ont donné naissance. **Calcul des différences partielles** ou **finies**. Celui dans lequel on recherche les différences des quantités données, pour remonter aux fonctions d'où ces différences dérivent : Il dit que d'Alembert a le premier résolu, d'une manière générale, le problème des cordes vibrantes, et qu'il a inventé le calcul des différences partielles. (Volt.)

— Fig. Ensemble de moyens que l'on combine, que l'on compare, que l'on discute dans son esprit, pour arriver à son but : Vous avez fait un faux calcul. *Scipin*, elle obéit à sa mère, je suis perdu ; il y a de l'erreur de calcul. (Regnard.) Mon choix est une erreur de calcul. (J.-J. Rouss.) Accoutumez l'homme à raisonner juste en tout ; le vice comble la vertu est un faux calcul. (Mme de Malintén.) Tout dans la vie est sujet au calcul ; il faut tenir la balance entre le bien et le mal. (Napoleón I^{er}.) Toutes les fois qu'on a mêlé un calcul à une bonne action, le calcul ne réussit pas. (Mme de Staël.) Un abîme sépare ceux qui se conduisent par le calcul de ceux qui se conduisent par le sentiment. (Mme de Staël.) Les hommes sont ingrats par intérêt, et les princes par calcul. (La Rochef.-Doud.) Nos vices et nos crimes sont des erreurs de calcul. (Senancourt.) Il n'y a pas de calculs plus rapides que ceux de l'égoïsme. (Boiste.) L'habileté, la prévision, le calcul précis, la vigueur de l'exécution assurent le triomphe. (Ste-Beuve.) C'est souvent le propre et l'illusion des esprits réfléchis ; et vrais, que de prendre leur penchant pour un choix, et de croire que leurs entraînements ont été des calculs. (Ch. de Rémusat.) Elle avait donc atteint, de mécomptes en calculs, d'espérances en déceptions, l'époque où les femmes n'ont plus d'autre rôle à prendre dans la vie que celui de mère. (Balz.) Le calcul de la sagesse consiste à sacrifier la minute, actuelle à l'heure suivante. (E. Pelletan.) Il est bien rare, Dieu merci ! en politi-

tique comme en tout le reste, que les mauvaises actions ne soient pas de mauvais calculs. (Peyrat.) La foi est un instinct, non un calcul, et le génie pressent l'avenir sans en deviner la marche mystérieuse. (Napol. III.) Le naturel domine dans les défauts ; le calcul dans les vices. (Laténa.)

On ne saurait flétrir avec trop de rigueur
Le règne du calcul dans les choses du cœur.

PONSARD.

— De calcul fait. Tout bien compté, tout calculé : De calcul fait, il en sera pour dix mille francs. (Acad.)

— Prov. L'erreur de calcul ne se couvre point. On peut toujours revenir sur une erreur de calcul.

— Jurispr. **Erreur de calcul**. Calcul erroné, dont les lois admettent la rectification : La maxime équitable : *Erreur ne fait pas compte*, est applicable en matière de transaction : lorsque l'erreur est de calcul, elle peut être rectifiée. En matière d'ordre, le règlement définitif peut être rectifié pour cause d'erreurs matérielles et, a fortiori, de calcul.

— Chronol. **Calcul pisan**. Comput qui fait commencer l'ère chrétienne à l'incarnation, et non à la naissance de Jésus-Christ.

— Mécan. **Calcul des nombres**. Supputation des rapports des diamètres des roues et des pignons, pour arriver à la connaissance du rapport de la vitesse du moteur avec la vitesse du mobile.

— Encycl. Mathém. Tout calcul a toujours pour objet la reproduction, sur les symboles représentatifs des grandeurs en question, de transformations correspondant à celles que l'esprit a eues en vue sur ces grandeurs elles-mêmes, et qu'il a dû préalablement concevoir d'une façon concrète.

C'est donc une manière très-imparfaite de concevoir la possibilité d'appliquer le calcul à la découverte des lois du monde physique que d'observer simplement que les grandeurs sont mesurables, c'est-à-dire capables d'une représentation numérique, et que les nombres pouvant être soumis au calcul, les spéculations sur les grandeurs reviennent à des spéculations sur les nombres.

Ce n'est pas des opérations numériques que dérivent les opérations concrètes ; au contraire, ce n'est que de l'observation attentive des faits physiques que l'on peut induire les opérations arithmétiques qui peuvent mener des données aux inconnues de la question qu'on traite. En sorte que l'invention de nouvelles combinaisons numériques ne prend jamais son origine que dans de nouvelles études rebelles aux méthodes antérieures.

Lorsqu'un phénomène quelconque s'accomplit, les causes qui agissent produisent des effets qui en dépendent. Les relations des causes agissantes aux effets qu'elles produisent sont les lois du phénomène.

Les éléments d'une théorie sont : 1^o les relations des causes qui peuvent y être considérées aux effets qu'elles produisent en agissant isolément ; 2^o les lois suivant lesquelles ces causes associent leurs effets lorsqu'elles coexistent. Ces lois primordiales ne peuvent jamais résulter que de l'observation ou de l'expérience ; elles sont le fruit de l'analyse.

Lorsque les phénomènes étudiés sont assez simples, on parvient aisément à traduire en formules les lois qu'on a observées, c'est-à-dire à les noter de telle sorte que, l'énergie de la cause étant donnée en nombre, la formule indique les opérations arithmétiques à faire pour arriver à la mesure numérique de l'effet produit.

Mais le plus souvent la dépendance entre l'effet et la cause, rendue évidente par l'observation des faits, étudiée attentivement par l'expérimentateur, n'en reste pas moins complètement mystérieuse.

Ainsi, pour graduer nos exemples, quand nous écrivons que le chemin parcouru par un mobile tombant librement sous l'influence de la pesanteur est :

$$e = \frac{1}{2} g t^2,$$

nous notons une loi telle que, si l'on donne le temps en secondes, g étant 9 m. 8083, nous pourrions en quelques instants estimer en mètres le chemin parcouru.

Lorsque nous évaluons par un logarithme le travail que la vapeur transmet au piston d'une locomotive, nous notons un calcul que nous pourrions, si c'est vrai, effectuer, mais qui serait assez pénible déjà pour qu'il convienne de recourir à une table qui le donne tout fait.

Nous pourrions représenter par une formule notée, mais dont le calcul approximatif deviendrait bien plus laborieux, la longueur d'un arc d'ellipse dont les extrémités auraient des abscisses connues.

Nous ne pouvons plus noter que comme inverse de la précédente la formule qui donnerait l'abscisse de la seconde extrémité d'un arc d'ellipse, connaissant celle de la première extrémité et la longueur de l'arc.

Enfin, si nous voulions exprimer que deux grandeurs dépendent l'une de l'autre, comme la tension maximum de la vapeur d'eau dépend de sa température, nous pourrions le noter à l'aide d'un signe conventionnel ; mais le signe adopté alors ne correspondrait qu'à une opération arithmétique complètement inconnue.

— **Calcul algébrique**. L'algèbre est la théorie abstraite des lois. Lorsque les lois d'un phé-

nomène ont pu être notées, l'algèbre enseigne à en transformer l'expression de toutes les manières possibles ; elle a pour principal objet de permettre d'en renverser l'usage, c'est-à-dire que lorsque des grandeurs, d'abord considérées comme effets, ont été exprimées au moyen de celles qu'on considérerait alors comme causes, l'algèbre fournit les moyens d'exprimer, en sens contraire, celles-ci au moyen de celles-là.

Plus généralement, tant de grandeurs que l'on voudra se trouvant mêlées dans l'expression des lois d'un phénomène, l'algèbre donne les moyens d'exprimer, au moyen des autres, autant de ces grandeurs qu'on a exprimé de lois ou de relations.

Mais rien dans ce qui vient d'être dit ne suppose que les formules des relations soient notées au moyen des signes des opérations arithmétiques ; elles peuvent l'être au moyen des signes d'opérations concrètes, et c'est ainsi, en effet, qu'elles l'ont été jusqu'à l'époque de la renaissance.

Les géomètres grecs notaient les constructions de sommes ou de différences de longueurs, de quatrièmes, de troisièmes, de moyennes proportionnelles, etc. ; non pas les résultats d'additions, de soustractions, de multiplications, de divisions ou d'extractions de racines, et l'on aurait pu tout aussi bien, quoique avec certains désavantages, continuer leur tradition.

Quoi qu'il en soit, nos relations entre grandeurs concrètes peuvent toujours aisément être ramenées à une forme telle que les opérations qui s'y trouvent indiquées puissent être considérées comme devant être effectuées sur ces grandeurs elles-mêmes, non plus sur leurs mesures. Ce n'est même que de la fin de l'avant-dernier siècle qu'on s'est définitivement habitué à substituer toujours aux grandeurs elles-mêmes leurs mesures numériques, dans la notation des formules.

Mais, de quelque manière qu'on lise les formules de lois notées dans la langue algébrique, la condition essentielle que doivent remplir ces formules est de permettre, sans altération du sens qui y est attaché, une variabilité indéfinie et corrélatrice aux grandeurs, causes ou effets qui entrent dans leur composition ; or cette condition exige que les grandeurs y soient représentées par des symboles généraux et non plus, comme en arithmétique, par des nombres effectifs, invariables par leur nature même. C'est de cette condition que l'algèbre emprunte son caractère essentiel.

— **Calcul arithmétique**. Lorsque la mesure de l'inconnue de la question que l'on avait à traiter a été exprimée algébriquement au moyen des mesures des grandeurs dont elle dépendait, l'évaluation effective de la mesure de cette inconnue, au moyen des valeurs numériques attribuées aux données, est du ressort propre de l'arithmétique ; mais l'arithmétique ne peut intervenir qu'à ce moment et dans ce but seul.

On voit par là combien le calcul arithmétique diffère du calcul algébrique.

— **Calcul des dérivées**, **calcul différentiel**. Lorsque des grandeurs variables sont assujetties à satisfaire constamment à une ou plusieurs relations, les accroissements positifs ou négatifs qu'elles prennent simultanément dépendent naturellement les uns des autres, en raison de ces relations mêmes ; c'est-à-dire qu'on peut bien concevoir que certaines de ces grandeurs varient tout à fait arbitrairement, mais que les variations des autres, en nombre égal au nombre des relations supposées, se trouvent par suite complètement déterminées.

Lorsque les variations simultanées que subissent toutes les grandeurs considérées restent finies, les relations qui lient entre elles ces variations offrent une complication au moins égale à celle des relations entre les grandeurs elles-mêmes, parce qu'alors, dans l'accroissement total d'une des grandeurs que l'on regarde comme dépendant des autres, toutes les parties sont finies, et par conséquent de même ordre de grandeur ; en sorte que, bien qu'il puisse y avoir entre elles des différences même considérables, on ne peut cependant en négliger aucune.

Au contraire, lorsque les accroissements simultanés que l'on considère sont excessivement petits, on conçoit que, en pratique, on puisse se borner à calculer la partie essentielle de l'accroissement que l'on veut évaluer, et que, en théorie, lorsque les accroissements considérés deviennent infiniment petits, on puisse, en toute rigueur, négliger complètement toutes les parties autres que la principale, ou les principales, s'il y en a plusieurs, qui restent comparables entre elles à la limite.

Un exemple bien simple rendra parfaitement clair ce qui vient d'être dit.

Considérons deux grandeurs y et x liées entre elles par la relation :

$$y = x^m ;$$

si x prend un accroissement h et que k désigne l'accroissement correspondant de y , on aura donc :

$$y + k = (x + h)^m,$$

ou, d'après la formule du binôme,

$$y + k = x^m + mx^{m-1}h + \frac{m(m-1)}{1 \cdot 2} x^{m-2}h^2 + \frac{m(m-1)(m-2)}{1 \cdot 2 \cdot 3} x^{m-3}h^3 + \dots,$$

et par suite :

$$k = mx^{m-1}h + \frac{m(m-1)}{1 \cdot 2} x^{m-2}h^2 + \frac{m(m-1)(m-2)}{1 \cdot 2 \cdot 3} x^{m-3}h^3 + \dots$$

Si h est fini et assez grand, il est clair que, dans l'évaluation de k , il n'y aura aucune raison de négliger un terme plutôt qu'un autre ; il faudra faire la somme de tous les termes écrits.

Si h est extrêmement petit, on pourra se borner, dans la pratique, et pour une évaluation approximative, à calculer les deux ou trois premiers termes de la valeur de k , parce que les suivants, contenant les puissances supérieures de h , décroîtront très-rapidement et bientôt n'influenceront plus d'une manière sensible sur le résultat.

Mais si h est infiniment petit, alors, en théorie, on pourra rigoureusement réduire k à $mx^{m-1}h$, en négligeant complètement tous les termes qui suivent. Toutefois, il est bien clair qu'après cette suppression faite, il ne faudra donner à l'équation restante,

$$k = mx^{m-1}h,$$

que le sens que lui attribue l'ensemble des conceptions développées dans ce qui précède : elle signifiera simplement que la limite du rapport de l'accroissement de y à celui de x est :

$$\lim \frac{k}{h} = mx^{m-1}.$$

Les accroissements correspondants et infiniment petits de grandeurs dépendant les uns des autres sont leurs différentielles. On note la différentielle d'une grandeur par la même lettre qui désigne la grandeur elle-même, mais précédée de d . Dans l'exemple précédent, on noterait les relations :

$$k = mx^{m-1}h, \text{ et } \lim \frac{k}{h} = mx^{m-1}$$

sous la forme :

$$dy = mx^{m-1} dx, \text{ ou } \frac{dy}{dx} = mx^{m-1}.$$

Lorsqu'une grandeur y , considérée comme dépendante ou comme fonction, n'est liée qu'à une seule variable, sa différentielle est nécessairement de la forme :

$$dy = P dx,$$

P désignant une fonction de x , ou plus généralement de x et de y dans ce cas, P est la dérivée de y par rapport à x .

Mais lorsqu'une fonction z est liée à plusieurs variables x, y , etc., sa différentielle totale dz dépend des différentielles dx, dy , etc., de x, y , etc. Mais, dans ce cas, on peut aussi imaginer que l'on ne fasse varier à la fois qu'une seule des variables indépendantes x, y , etc., et l'accroissement correspondant que prend alors la fonction est sa différentielle partielle, par rapport à la variable indépendante qu'on a fait varier ; le rapport de cette différentielle partielle à la différentielle de la variable indépendante qu'on a considérée est la dérivée partielle de la fonction par rapport à cette même variable indépendante.

La dérivée d'une fonction prise par rapport à l'une des variables dont elle dépend est elle-même une fonction de ces variables

(ainsi, dans l'exemple cité plus haut, $\frac{dy}{dx}$, exprimé par mx^{m-1} , dépend de x , c'est-à-dire on est une fonction) ; elle peut donc être de nouveau dérivée soit par rapport à la même variable, soit par rapport à une autre ; sa dérivée, à elle, peut encore être dérivée à son tour et ainsi de suite. On parvient ainsi à la notion des dérivées des divers ordres des fonctions. La dérivée tierce d'une fonction u de x, y, z , prise successivement par rapport à x, y et à z , se note :

$$\frac{d^3u}{dx dy dz} ;$$

la dérivée quarte, prise une fois par rapport à x , deux fois par rapport à y et une fois par rapport à z , se noterait :

$$\frac{d^4u}{dx^2 dy dz} ;$$

La notion des différentielles d'ordres successifs n'est pas plus difficile à acquérir.

La différentielle partielle d'une fonction u de x, y, z , par rapport à x , sera représentée par une expression de la forme :

$$du = P dx,$$

P désignant une fonction de x, y, z . Cette différentielle partielle dépendra donc de x, y et z ; on pourra donc concevoir qu'on y donne à l'une de ces variables un nouvel accroissement, d'où résultera pour la différentielle du premier ordre un accroissement correspondant qui sera la différentielle du second ordre de la fonction.

Si c'est y que l'on fait varier dans P , l'accroissement de P aura la forme :

$$dP = Q dy ;$$

par suite, celui de du sera :

$$d^2u = Q dx dy = \frac{d^2u}{dx dy} dx dy ;$$

si c'est au contraire z que l'on fait de nouveau varier, on lui donnera de préférence un second

accroissement égal au premier; l'accroissement de P aura alors la forme :

$$dP = R dx,$$

et celui de du sera :

$$d^2u = R dx^2 = \frac{d^2u}{dx^2} dx^2.$$

Chacune des deux différentielles secondes qu'on vient de considérer pourra être à son tour différentiée, et ainsi de suite.

On voit que les deux notions des dérivées et des différentielles des divers ordres marchent parallèlement.

Toutes ces définitions abstraites sont parfaitement claires; mais il n'en résulte pas immédiatement la conception des avantages que peut procurer l'introduction dans le calcul des étres qu'elles ont fait connaître. Il nous reste, en effet, à fournir la partie la plus importante des explications nécessaires à une entente nette et précise du but que l'on s'est proposé en créant l'analyse infinitésimale et de la révolution que cette création a amenée dans la science.

Pour cela, nous distinguerons deux cas totalement différents, où le calcul différentiel s'applique d'ailleurs avec une égale facilité et un égal succès.

Le premier et le plus simple est celui où une loi notée algébriquement étant donnée, il s'agit de l'étudier plus profondément; le calcul différentiel, dans ce cas, suffit à tout et donne avec la plus grande facilité les réponses voulues à toutes les questions.

Le second est celui, au contraire, où il s'agit de parvenir à l'expression des lois d'un phénomène défini. Dans ce cas, à la condition que l'on soit déjà en possession des lois élémentaires qui lient les causes qui seront à considérer aux effets qu'elles produisent agissant seules, et que l'on sache d'ailleurs comment ces causes associent leurs effets lorsqu'elles coexistent; à cette condition, disons-nous, le calcul différentiel donne toujours simplement les moyens de poser la question; mais il ne la résout pas : c'est le calcul intégral, l'inverse du calcul différentiel, qui permet, après rarement alors et par des procédés toujours très-pénibles, d'achever la solution.

Supposons donc d'abord le premier cas. Une relation algébriquement notée est définie, mais elle n'est pas par cela même connue; l'algèbre enseigne à la transformer, mais cela ne suffit pas encore : puisqu'il s'agit d'une relation entre grandeurs simultanément variables, il est clair que la première question, dont son étude approfondie exige la solution, est de savoir ce que sont les uns par rapport aux autres les accroissements simultanés que prennent ces variables.

Par exemple, il sera intéressant de savoir dans quels intervalles la fonction varie dans le même sens que l'une des variables dont elle dépend. On répondra à cette question en déterminant le signe de la dérivée partielle de la fonction par rapport à la variable; car si cette dérivée est positive, comme elle exprime le rapport des accroissements considérés, il est bien clair que ces accroissements seront de même signe, tandis qu'ils seraient de signes contraires, si la dérivée était négative.

On pourra demander à quels instants la fonction cesse de croître ou de décroître pour commencer à décroître ou à croître, la variable progressant toujours dans le même sens. On répondra à cette question, qui n'est autre que celle de la détermination des valeurs maximum et minimum d'une fonction, en observant que, à cet instant, en vertu de la réponse à la première question, la dérivée doit être sur le point de changer de signe, c'est-à-dire doit être nulle ou infinie, car une grandeur continue ne peut changer de signe qu'en passant par zéro ou par l'infini. La question sera donc ramenée à une question d'algèbre, puisqu'il ne s'agira que de résoudre les équations de la dérivée à zéro ou à l'infini.

La grandeur numérique de la première dérivée d'une fonction indique si cette fonction est dans une période de croissance rapide ou lente, par rapport à la marche de la variable elle-même; mais cette dérivée varie en même temps que la variable, ce qui revient à dire que la fonction varie plus ou moins vite, par rapport à sa variable, à des instants différents : on pourra donc demander si la rapidité de la marche de la fonction tend à s'accroître ou au contraire à diminuer. On répondra à cette question que si la dérivée seconde de la fonction est positive, la dérivée première tend à croître, et que, par conséquent, il y a accélération dans la marche de la fonction, tandis que ce serait le contraire si la dérivée seconde était négative, etc., etc.

Les questions, encore abstraites, qui viennent d'être traitées, se rattachent d'elles-mêmes et de la façon la plus naturelle à celles qui concernent, soit les tangentes aux courbes représentées par des équations, dans le système de coordonnées de Descartes ou dans tout autre, soit leurs points singuliers, leurs courbures, les plans tangents aux surfaces, les plans osculateurs aux courbes à double courbure, etc.

Les explications qui précèdent montrent donc bien déjà quelles ressources nouvelles on peut demander au calcul différentiel, mais elles ne suffisent cependant pas encore à en donner une idée complète.

Pour simplifier ce qui nous reste à dire, nous pourrions supposer que la fonction ne dépende que d'une seule variable; il n'en résulterait aucune restriction effective; car les variables, en quelque nombre qu'elles soient, ne variant jamais que séparément, dans les différentiations ou dérivations successives, si l'on fait successivement varier une même variable, plusieurs fois de suite, ce sera à ces variations successives que se rapportera ce que nous allons dire, tandis que si on ne l'avait fait varier qu'une fois, nous n'aurions rien à ajouter à ce qui a été dit plus haut.

Cela posé, si l'on se reporte à la définition des différentielles d'ordres successifs d'une fonction d'une seule variable, on verra immédiatement que la première différentielle se rapporte à la considération simultanée de deux états consécutifs infiniment voisins du phénomène étudié; que la seconde différentielle est née de la comparaison de trois états consécutifs de ce phénomène, infiniment voisins et équidistants par rapport à la variable indépendante; et ainsi de suite. Il en résulte qu'une relation entre une variable indépendante, la fonction dont elle dépend et les dérivées de cette fonction jusqu'à l'ordre n , c'est-à-dire une équation différentielle de l'ordre n , est une relation entre $(n+1)$ états consécutifs infiniment voisins du phénomène où la variable est cause et la fonction effet, ces $(n+1)$ états consécutifs, d'ailleurs, étant équidistants entre eux par rapport à la variable indépendante.

Ainsi les équations entre quantités finies traduisent en gros les lois des phénomènes, elles peuvent bien fournir d'intervalles en intervalles les valeurs conjointes des variables, mais sans continuité possible; au contraire, les équations différentielles mettent en évidence les plus intimes détails de ces lois, elles nous font en quelque sorte assister à l'accroissement même des phénomènes.

Cherchons maintenant à nous rendre compte de l'aptitude propre du calcul différentiel à faciliter au moins la réduction à des questions abstraites des questions concrètes en apparence les plus compliquées.

Cette aptitude spéciale sera complètement mise en évidence par une remarque bien simple.

La différentielle partielle d'une fonction, par rapport à l'une des variables dont elle dépend, est une fonction de ces variables, mais elle ne changera qu'infiniment peu, par rapport à elle-même, si les variables avaient été prises dans un état infiniment voisin de celui où on les a considérées.

Il en résulte d'abord que, dans la dérivation successive d'une fonction par rapport à quelques-unes des variables dont elle dépend, l'ordre des dérivations est toujours indifférent :

$$\frac{d^2u}{dx dy} = \frac{d^2u}{dy dx}.$$

Mais une conséquence bien autrement importante est celle-ci : c'est que, pour obtenir l'accroissement total que prendrait une fonction, lorsque toutes les variables dont elle dépend varieraient en même temps, il suffirait toujours de faire la somme des accroissements partiels qu'elle subirait si l'on ne faisait varier ces variables que séparément et successivement

$$du (\text{total}) = \frac{du}{dx} dx + \frac{du}{dy} dy + \frac{du}{dz} dz + \dots$$

Il est aisé de voir ce que cette simple remarque donne d'aisance pour traduire sous forme d'équations différentielles les conditions des questions les plus compliquées.

La résolution complète de la question, si elle avait pu être obtenue, donnerait en effet, sous forme finie, la loi suivant laquelle l'effet total dépend à la fois de toutes les causes, en sorte que c'est la simultanéité de l'action de ces causes qui donne naissance à toutes les difficultés de la question. Or c'est justement cette simultanéité d'action que la méthode permet d'écarter dès l'abord.

À la vérité, il faut bien en convenir, la découverte des équations différentielles d'une question ne constitue nullement la résolution même de cette question, et le plus souvent les équations différentielles obtenues ne nous apprennent rien par elles-mêmes.

Mais on peut au moins se proposer de remonter ensuite, des équations différentielles obtenues, aux équations en quantités finies, et l'on y réussit quelquefois. C'est le but du calcul intégral.

On remarquera que nous avons pu avec avantage, dans la première partie de nos explications, emprunter successivement à Leibnitz, à Newton et à Lagrange les idées fondamentales de leurs théories distinctes, et même les termes dont ils se sont servis : lorsque l'on borne les applications de l'analyse infinitésimale aux questions où le calcul intégral n'a pas à intervenir, les trois méthodes en effet sont équivalentes; même, si l'on veut, celle de Leibnitz a le désavantage, sous le rapport de la rigueur; mais la conception de Leibnitz est seule propre, au contraire, à porter à la fois la clarté et l'élégance dans la formation des équations différentielles des questions compliquées qui ressortissent au calcul intégral.

À quelque méthode que l'on s'arrête, l'ensemble des deux calculs inverses porte toujours le nom commun de *calcul infinitésimal*; le premier prend celui de *calcul différentiel* dans la théorie de Leibnitz, de *calcul des fluxions*

dans celle de Newton, et de *calcul des dérivées* dans celle de Lagrange; quant au second, qui reste habituellement désigné, dans les trois théories, sous le nom de *calcul intégral*, emprunté à la méthode de Leibnitz, il devrait porter dans les deux autres les noms de *calcul inverse des fluxions* ou des *dérivées*.

— *Calcul intégral.* Le calcul intégral a pour objet l'intégration des équations différentielles, c'est-à-dire le retour des équations entre les variables indépendantes, les variables dépendantes et les dérivées de celles-ci par rapport à celles-là, aux équations correspondantes entre les variables et les fonctions ou inconnues.

Lorsque les fonctions inconnues dépendent de plusieurs variables indépendantes, ce sont généralement leurs dérivées partielles, par rapport à ces variables, qui entrent dans les équations.

Les équations sont alors dites *aux différentielles partielles*. C'est le cas le plus difficile.

Lorsque les fonctions ne dépendent que d'une seule variable indépendante, ce sont leurs dérivées des divers ordres, par rapport à cette variable, qui entrent dans les équations. Ces équations doivent être en nombre égal à celui des fonctions inconnues; elles sont simultanées; leur intégration exige en général la séparation préalable des inconnues, c'est-à-dire la transformation des équations proposées en d'autres, en pareil nombre, qui ne contiennent plus chacune qu'une fonction inconnue.

Lorsque la question ne comporte qu'une inconnue ne dépendant que d'une seule variable, on a affaire à une équation différentielle dont l'intégration est d'autant plus difficile que l'ordre des dérivées y est plus élevé.

Les équations différentielles du premier ordre ne contiennent que la variable indépendante, la fonction inconnue et sa dérivée première; elles sont donc de la forme

$$f(x, y, \frac{dy}{dx}) = 0;$$

l'intégration en est d'autant plus difficile que, dans ces équations ramenées à la forme entière, au moins par rapport à $\frac{dy}{dx}$, cette dérivée entre à un degré plus élevé.

Les équations différentielles du premier ordre et du premier degré ont la forme

$$M \frac{dy}{dx} + N = 0,$$

ou

$$M dy + N dx = 0,$$

M et N désignant des fonctions quelconques de x et de y .

On est encore obligé de distinguer, parmi ces dernières, les équations homogènes, c'est-à-dire où M et N sont des fonctions homogènes de x et de y , et les équations linéaires, c'est-à-dire de la forme

$$P \frac{dy}{dx} + Qy + R = 0,$$

P, Q et R ne désignant plus que des fonctions de x seul.

On peut en effet toujours, dans ces derniers cas, ramener l'intégration de l'équation proposée à l'intégration d'une équation de la forme

$$\frac{dy}{dx} = f(x) \quad \text{ou} \quad dy = f(x) dx,$$

intégration que l'on regarde comme toujours possible, parce qu'elle peut toujours se faire arithmétiquement, sinon algébriquement.

L'intégration d'une équation de la forme

$$dy = f(x) dx$$

prend le nom de *quadrature*.

Il est facile de voir que l'équation

$$dy = f(x) dx$$

ne peut pas déterminer complètement y en fonction de x , car elle ne donne que l'accroissement infiniment petit de y , pour chaque système de valeurs de x et de son accroissement dx ; en sorte que l'on peut bien la regarder comme capable de donner la suite des accroissements de y , ou par suite l'accroissement total de y , d'une valeur particulière x , de x à une valeur quelconque de cette variable; mais elle ne peut évidemment pas servir à donner la valeur y , de y correspondant à x .

L'intégration ne peut donc donner y que sous la forme

$$y = y_0 + F(x),$$

y_0 restant complètement arbitraire.

Au reste, on voit par ces quelques mots que l'intégration d'une équation de la forme

$$dy = f(x) dx$$

n'est autre chose que la sommation des éléments infiniment petits qui composent $y - y_0$; c'est pourquoi l'intégration se note par le

signe \int qui signifie somme

$$dy = f(x) dx$$

donne

$$y = \int f(x) dx,$$

l'intégrale $\int f(x) dx$ est dite *indéfinie*, parce

qu'en effet rien, dans la notation, n'indique

quelle valeur elle prend pour une valeur définie x , de x ; elle représente donc simplement une fonction de x , $F(x)$, telle que la dérivée de cette fonction soit $f(x)$; si l'on connaît une pareille fonction, on peut y ajouter une constante arbitraire : ainsi

$$\int f(x) dx = F(x) + C.$$

La constante reste disponible pour le cas où l'on voudrait déterminer la valeur y_0 de l'intégrale, pour $x = x_0$.

Quand on veut déterminer complètement l'intégrale, on indique, dans la notation, les limites entre lesquelles la sommation doit se faire :

$$\int_{x_0}^x f(x) dx,$$

(somme de x_0 à x de $f(x) dx$) désigne la somme faite des éléments de l'intégrale depuis x_0 jusqu'à x , c'est-à-dire que pour $x = x_0$, l'intégrale part de son origine; elle est encore nulle à cet instant. La valeur de cette intégrale est évidemment

$$F(x) - F(x_0)$$

et la constante arbitraire disparaît.

Une intégrale ainsi limitée est dite *définie*; elle n'est cependant pas pour cela complètement déterminée, au moins en général : on a reconnu en effet dans ce siècle, et cette découverte a été l'origine des plus belles recherches, qu'une intégrale définie a le plus souvent une infinité de valeurs formant une progression arithmétique dont la raison, appelée *période de l'intégrale*, est du reste une valeur particulière et remarquable de cette intégrale. Mais ce cas n'est même encore que particulier : une intégrale peut avoir deux, trois, etc., périodes et tomber dans une complète indétermination. On aurait pu aisément prévoir l'existence des périodes des intégrales; il était, en effet, impossible d'imaginer que l'intégrale destinée à fournir une portion d'une grandeur finie et limitée de toutes parts ne donnât pas cette portion augmentée d'un nombre quelconque de fois la grandeur totale. On ne comprendrait pas, par exemple, que l'intégrale représentative d'un arc ou d'un segment d'ellipse ne donnât pas cet arc ou ce segment augmentés de multiples quelconques entiers de la circonférence totale ou de l'aire totale de l'ellipse.

On a vu que la fonction intégrale

$$y = \int f(x) dx$$

n'est jamais déterminée qu'à une constante près : l'intégration d'une équation différentielle de l'ordre n

$$f(x, y, \frac{dy}{dx}, \frac{d^2y}{dx^2}, \dots, \frac{d^ny}{dx^n}) = 0$$

doit laisser subsister une indétermination encore plus considérable dans la valeur de la fonction. Il est aisé de reconnaître en effet que l'intégrale générale d'une pareille équation doit contenir n constantes arbitraires. En effet, de toutes les valeurs

$$y, \left(\frac{dy}{dx}\right), \left(\frac{d^2y}{dx^2}\right), \dots, \left(\frac{d^{n-1}y}{dx^{n-1}}\right), \left(\frac{d^ny}{dx^n}\right),$$

de la fonction et de ses dérivées, jusqu'à l'ordre n , qui doivent correspondre à $x = x_0$, l'équation donnée ne peut en déterminer qu'une, au moyen des autres et de x_0 , par exemple

$$\left(\frac{d^ny}{dx^n}\right) \text{ au moyen de } y, \left(\frac{dy}{dx}\right), \dots, \left(\frac{d^{n-1}y}{dx^{n-1}}\right),$$

et de x_0 ; elle n'assujettit donc à aucune condition les n constantes $y_0, \left(\frac{dy}{dx}\right)_0, \dots, \left(\frac{d^{n-1}y}{dx^{n-1}}\right)_0$;

et par suite l'intégrale générale de cette équation doit renfermer ces n constantes, ou d'autres équivalentes.

Au reste, la vérification inverse de cette proposition est bien simple : si l'on avait une équation

$$f(x, y, C_1, C_2, \dots, C_n) = 0$$

entre deux variables x et y et n constantes C_1, C_2, \dots, C_n on en tirerait, par différentiations successives, jusqu'à l'ordre n , n nouvelles équations entre lesquelles, en se servant de la proposée, on pourrait éliminer les n constantes; or, toute équation différentielle de l'ordre n pouvant être considérée comme provenant d'une pareille élimination, si l'on veut lui donner le sens le plus étendu qu'elle comporte, il en résulte que son intégrale doit contenir les n constantes que la dérivation aurait pu faire disparaître.

L'intégration algébrique des équations différentielles n'est qu'exceptionnellement possible, mais l'intégration arithmétique l'est généralement, en ce sens que la fonction peut être, au moyen de l'équation qui la définit, développée suivant la série de Taylor, qui ne comporte d'exceptions que de distance en distance, c'est-à-dire pour de certaines valeurs initiales de la variable.

Le théorème de Taylor (voyez l'article TAYLOR) consiste en ce qu'une fonction y , dont

la valeur est y , pour $x = x_0$ et dont les dérivées sont alors $\left(\frac{dy}{dx}\right)_{x_0}$, $\left(\frac{d^2y}{dx^2}\right)_{x_0}$, etc., est représentée par la série

$$y = y_0 + \left(\frac{dy}{dx}\right)_{x_0} \frac{(x-x_0)}{1} + \left(\frac{d^2y}{dx^2}\right)_{x_0} \frac{(x-x_0)^2}{1.2} + \left(\frac{d^3y}{dx^3}\right)_{x_0} \frac{(x-x_0)^3}{1.2.3} + \dots$$

L'emploi de cette série est, il est vrai, sujet à bien des difficultés, mais que l'on peut regarder comme levées par les derniers travaux sur la matière.

Ainsi, en premier lieu, la série ne fournit qu'une valeur de la fonction, qu'elle plus souvent est multiple; mais on peut obtenir les autres en répétant de proche en proche l'emploi de la série, c'est-à-dire en s'en servant pour passer d'une valeur initiale x_0 à une autre x_1 , qui conduira à une troisième x_2 , et ainsi de suite, de manière à pouvoir, si on voulait, revenir même au point de départ x_0 , mais de façon à trouver alors pour valeur de y chacune, à volonté, des autres valeurs de cette fonction qui correspondent à $x = x_0$.

En second lieu, la série ne peut généralement pas conduire d'une valeur x_0 donnée à une autre valeur x_1 , choisie arbitrairement : la série peut devenir divergente lorsque l'intervalle $(x_1 - x_0)$ est trop grand. On évite encore aisément cet embarras en resserrant davantage les intervalles.

Toutefois, il reste le cas où soit la fonction, soit l'une de ses dérivées, se trouve infinie au point de départ $x = x_0$. Alors l'emploi de la série est impossible. Quoi qu'il en soit, il n'en reste pas moins clair que, sauf des cas exceptionnels, la fonction y définie par une équation différentielle de l'ordre n peut être représentée, jusqu'à une distance plus ou moins grande du point de départ, et du moins pour l'une des valeurs dont elle est capable, si elle est multiple, par la formule :

$$y = y_0 + \left(\frac{dy}{dx}\right)_{x_0} \frac{(x-x_0)}{1} + \left(\frac{d^2y}{dx^2}\right)_{x_0} \frac{(x-x_0)^2}{1.2} + \dots$$

y_0 , $\left(\frac{dy}{dx}\right)_{x_0}$, $\left(\frac{d^2y}{dx^2}\right)_{x_0}$, ..., $\left(\frac{d^{n-1}y}{dx^{n-1}}\right)_{x_0}$ restant complètement arbitraires (ce qui s'accorde avec ce qui a été dit relativement aux constantes qui doivent entrer dans l'intégrale générale); mais

$\left(\frac{d^n y}{dx^n}\right)_{x_0}$, $\left(\frac{d^{n+1}y}{dx^{n+1}}\right)_{x_0}$, etc., devant être, bien entendu, tirées de l'équation proposée et de ses dérivées successives.

L'intégration des équations différentielles de la forme

$$M dx + N dy = 0$$

s'obtient par la recherche d'un facteur dont l'introduction en rende le premier membre une différentielle exacte : si l'on différentie une équation

$$f(x, y) = 0,$$

ce qui donnera

$$\frac{df}{dx} dx + \frac{df}{dy} dy = 0,$$

l'équation aura évidemment pour intégrale

$$f(x, y) = 0;$$

mais les fonctions $\frac{df}{dx}$ et $\frac{df}{dy}$ satisfont alors à une certaine condition, puisqu'elles seront provenues d'une même fonction $f(x, y)$; les fonctions M et N ne remplissent généralement pas cette condition, c'est-à-dire que l'équation

$$M dx + N dy = 0$$

n'est généralement pas immédiatement intégrable; mais on établit aisément l'existence d'un facteur V , tel que MV et NV satisfassent à la condition d'intégrabilité. Il est clair, d'ailleurs, que la découverte de ce facteur rend aussitôt la question beaucoup plus simple; elle la fait rentrer dans celle des quadratures.

Nous avons dit que, dans le cas où l'on a à traiter des équations différentielles simultanées, on doit d'abord commencer par chercher à séparer les fonctions inconnues. Il nous sera facile de montrer ici d'une manière générale comment peut toujours se faire cette séparation.

Considérons, par exemple, deux équations différentielles du $n^{\text{ème}}$ ordre servant à définir deux fonctions y et z par rapport à une variable x : si on les différentie p fois chacune, on introduira les dérivées de y et de z jusqu'à l'ordre $n+p$; mais on aura alors

$$2 + 2p$$

équations, et si

$$2 + 2p - 1 = n + p + 1,$$

c'est-à-dire si

$$p = n,$$

on pourra éliminer x par exemple et toutes ses dérivées.

On a vu que les équations différentielles ordinaires ne déterminent les fonctions inconnues qu'à quelques constantes près; les équations aux différentielles partielles laissent peser sur ces fonctions une indétermination d'un tout autre ordre.

Considérons, en effet, une équation finie entre x, y et z , mise sous la forme

$$\varphi(x, y, z) = 0,$$

φ et f_i désignant deux fonctions connues de x, y et de z ; si on la différentie successivement par rapport à x et z d'abord, par rapport à y et z ensuite, de manière à introduire les dérivées partielles $\frac{dz}{dx}$ et $\frac{dz}{dy}$ de z par rapport à x et à y , on aura :

$$\frac{d\varphi}{dx} \left(\frac{df}{dx} + \frac{df}{dz} \frac{dz}{dx} \right) + \frac{d\varphi}{dy} \left(\frac{df}{dy} + \frac{df}{dz} \frac{dz}{dy} \right) = 0,$$

et

$$\frac{d\varphi}{dy} \left(\frac{df}{dy} + \frac{df}{dz} \frac{dz}{dy} \right) + \frac{d\varphi}{dz} \left(\frac{df}{dz} + \frac{df}{dx} \frac{dz}{dz} \right) = 0,$$

ou, par division,

$$\frac{\frac{df}{dx} + \frac{df}{dz} \frac{dz}{dx}}{\frac{df}{dy} + \frac{df}{dz} \frac{dz}{dy}} = \frac{\frac{df}{dx} + \frac{df}{dz} \frac{dz}{dx}}{\frac{df}{dy} + \frac{df}{dz} \frac{dz}{dy}},$$

équation où il ne reste pas trace de la fonction φ .

On voit ainsi qu'une équation aux différentielles partielles, du premier ordre, entre une fonction z et les deux variables x et y dont elle dépend, entendue dans sa plus grande généralité, doit conduire à une équation entre x, y et z , où se trouve une fonction arbitraire φ .

— *Calcul des différences.* Le calcul des différences finies a pour objet principal la formation de règles propres à simplifier les calculs numériques destinés à donner les résultats des substitutions, dans une fonction d'une variable, de valeurs de cette variable formant habituellement une progression arithmétique.

Considérons une suite de nombres

$$u_0, u_1, u_2, u_3, \dots, u_m$$

on nomme différences premières de ces nombres les différences

$$u_1 - u_0, u_2 - u_1, u_3 - u_2, \dots$$

Ces différences premières sont représentées par les symboles

$$\Delta u_0, \Delta u_1, \Delta u_2, \dots, \Delta u_{m-1}$$

On nomme différences secondes des nombres composant la suite les différences

$$\Delta^2 u_0 = \Delta u_1 - \Delta u_0, \Delta^2 u_1 = \Delta u_2 - \Delta u_1, \dots$$

on les représente par

$$\Delta^2 u_0, \Delta^2 u_1, \Delta^2 u_2, \dots, \Delta^2 u_{m-2}$$

et ainsi de suite.

Une différence de l'ordre m dépend de $(m+1)$ termes, ainsi $\Delta^m u_0$ dépend de

$$u_0, u_1, u_2, \dots, u_m$$

par réciprocity, un terme de la suite dépend d'un terme précédent et des différences de ce terme précédent jusqu'à l'ordre marqué par la différence des rangs des deux termes, c'est-à-dire que u_m dépend de

$$u_0, \Delta u_0, \Delta^2 u_0, \dots, \Delta^m u_0$$

Nous commencerons par chercher les formules qui traduisent ces relations importantes.

Exprimons d'abord une différence de l'ordre m en fonction des termes dont elle dépend :

$$\Delta u_0 = u_1 - u_0$$

par définition même; d'un autre côté,

$$\Delta u_1 = u_2 - u_1$$

il en résulte, par soustraction,

$$\Delta^2 u_0 = \Delta u_1 - \Delta u_0 = u_2 - 2u_1 + u_0$$

La formule de $\Delta^2 u_0$, en y augmentant les indices d'une unité, donne

$$\Delta^2 u_1 = u_3 - 2u_2 + u_1$$

si maintenant on retranche $\Delta^2 u_0$ de $\Delta^2 u_1$, il vient

$$\Delta^3 u_0 = \Delta^2 u_1 - \Delta^2 u_0 = u_3 - 3u_2 + 3u_1 - u_0$$

La formule de $\Delta^3 u_0$ donne de même

$$\Delta^3 u_1 = u_4 - 3u_3 + 3u_2 - u_1$$

d'où, en retranchant

$$\Delta^4 u_0 = u_4 - 4u_3 + 6u_2 - 4u_1 + u_0$$

On pourrait continuer ainsi indéfiniment; mais la loi de formation des différences successives ressort assez clairement de ce qui précède : les coefficients des différents termes qui composent une différence de l'ordre m sont les coefficients de la puissance m du binôme, c'est-à-dire que

$$\Delta^m u_0 = u_m - mu_{m-1} + \frac{m(m-1)}{1.2} u_{m-2} - \dots$$

Pour le démontrer d'une manière rigoureuse, supposons que la loi ait été vérifiée jusqu'à

$$\Delta^m u_0 = u_m - mu_{m-1} + \dots$$

la formule qui aura servi à obtenir $\Delta^m u_0$ donnera aussi bien

$$\Delta^m u_1 = u_{m+1} - mu_m + \frac{m(m-1)}{1.2} u_{m-1} - \dots$$

or, de la soustraction de ces deux formules, on tire immédiatement

$$\Delta^{m+1} u_0 = u_{m+1} - (m+1)u_m + \frac{m(m-1)}{1.2} u_{m-1} - \dots$$

Ainsi la loi s'étend de la différence de l'ordre m à celle de l'ordre $m+1$, et par conséquent elle est générale.

Cherchons maintenant l'expression d'un terme quelconque en fonction d'un terme précédent et de ses différences successives.

On a, par définition,

$$u_1 = u_0 + \Delta u_0$$

$$\Delta u_1 = \Delta u_0 + \Delta^2 u_0;$$

en ajoutant ces deux formules, il vient

$$u_1 + \Delta u_1 = u_0 + u_1 + 2\Delta u_0 + \Delta^2 u_0,$$

Cette nouvelle formule, en y augmentant les indices d'une unité, donne

$$u_2 = u_1 + 2\Delta u_1 + \Delta^2 u_1;$$

ou en conclut, par soustraction,

$$u_2 - u_1 = \Delta u_1 = \Delta u_0 + 2\Delta^2 u_0 + \Delta^3 u_0,$$

mais, en ajoutant Δu_1 à u_1 , il vient

$$u_2 = u_1 + 3\Delta u_1 + 3\Delta^2 u_1 + \Delta^3 u_1$$

Cette formule donne, en y augmentant les indices d'une unité,

$$u_3 = u_2 + 3\Delta u_2 + 3\Delta^2 u_2 + \Delta^3 u_2,$$

il en résulte, par soustraction,

$$u_3 - u_2 = \Delta u_2 = \Delta u_1 + 3\Delta^2 u_1 + 3\Delta^3 u_1 + \Delta^4 u_1;$$

d'où, en ajoutant u_2 et Δu_2 ,

$$u_3 = u_2 + 4\Delta u_2 + 6\Delta^2 u_2 + 4\Delta^3 u_2 + \Delta^4 u_2;$$

la formule générale est :

$$u_m = u_0 + m\Delta u_0 + \frac{m(m-1)}{1.2} \Delta^2 u_0 + \dots$$

dont la généralisation se ferait comme dans le cas précédent.

Lorsque les nombres qui forment la suite que l'on considère sont les résultats des substitutions de différentes valeurs données à la variable dans une fonction $f(x)$, si x_0, x_1, x_2, \dots sont les valeurs attribuées à x , on a un type général et algébrique des nombres considérés, ce type est $f(x)$, puisque les nombres désignés par u_0, u_1, u_2, \dots sont :

$$f(x_0), f(x_1), f(x_2), \dots$$

On peut se proposer d'obtenir de même une formule algébrique des différences premières, puis une autre pour représenter les différences secondes, et ainsi de suite; mais la première condition de réussite dans cette recherche est évidemment de fixer une loi de variation pour x . Il est clair, en effet, que si les nombres x_0, x_1, \dots, x_m sont complètement indépendants les uns des autres, on ne pourra établir aucun lien entre les différences premières de la fonction, ni par conséquent exprimer ces différences au moyen d'une même formule. Nous supposons donc, ce qui est la loi la plus simple et la seule pratique, que les valeurs de x soient en progression par différence.

Dans ce cas, le type général des différences premières de la fonction sera évidemment

$$\Delta f(x) = f(x+h) - f(x).$$

Si en effet on donne successivement à x les valeurs $x_0, x_1, x_2, \dots, x_m$, celles de :

$$f(x_1) - f(x_0), f(x_2) - f(x_1), \dots$$

seront

$$f(x_1) - f(x_0), f(x_2) - f(x_1), \dots$$

qui sont bien les différences premières des résultats des substitutions faites dans $f(x)$.

Considérons maintenant la différence h comme constante, et x comme seul variable, nous pourrions regarder la formule des différences premières, $f(x+h) - f(x)$, comme une fonction de x et la représenter par $\varphi(x)$; mais alors il est évident que le type général des différences secondes de la fonction sera de même

$$\Delta^2 f(x) = \varphi(x+h) - \varphi(x);$$

cette formule, à son tour, sera une fonction de x qu'on pourra représenter par $\psi(x)$, et alors les différences troisièmes de la fonction seront représentées par $\psi(x+h) - \psi(x)$ et ainsi de suite.

Si l'on suppose que la fonction $f(x)$ soit développable par la formule de Taylor, dans

x	valeurs de x	$f(x)$	$\Delta f(x)$	$\Delta^2 f(x)$	$\Delta^3 f(x)$	$\Delta^4 f(x)$	$\Delta^5 f(x)$	$\Delta^6 f(x)$	$\Delta^7 f(x)$
1	15	4	5	13	67	200	489	1030	
2	11	1	13	49	133	289	541		
3	12	12	36	84	159	252			
4	0	24	48	72	96				
5	24	24	24	24					
6	0	0	0	0	0	0	0	0	0

Les résultats, obtenus directement, des substitutions sont 4, 5, 13, 67 et 200; les différences de ces résultats sont 1, 13, 49 et 133; les différences secondes sont 12, 36 et 84; les différences troisièmes, 24 et 48; enfin la différence quatrième est 24, qui est bien égal à :

$$4.3.2.1.1.1 = m(m-1) \dots 2.1.A_0 h^m$$

Toutes les différences quatrièmes ayant pour valeur constante 24, 24 est donc la différence

l'intervalle des substitutions, on pourra écrire

$$\Delta f(x) = f(x+h) - f(x) = f'(x)h + f''(x)\frac{h^2}{1.2} + \dots$$

On aura de même

$$\Delta^2 f(x) = f(x+h) - f(x) = f''(x)h^2 + f'''(x)\frac{h^3}{1.2} + \dots$$

$$+ f^{(4)}(x)\frac{h^4}{1.2.3} + \dots$$

$$+ f^{(5)}(x)\frac{h^5}{1.2.3.4} + \dots$$

$$+ f^{(6)}(x)\frac{h^6}{1.2.3.4.5} + \dots$$

$$+ f^{(7)}(x)\frac{h^7}{1.2.3.4.5.6} + \dots$$

$$+ f^{(8)}(x)\frac{h^8}{1.2.3.4.5.6.7} + \dots$$

$$+ f^{(9)}(x)\frac{h^9}{1.2.3.4.5.6.7.8} + \dots$$

$$+ f^{(10)}(x)\frac{h^{10}}{1.2.3.4.5.6.7.8.9} + \dots$$

$$+ f^{(11)}(x)\frac{h^{11}}{1.2.3.4.5.6.7.8.9.10} + \dots$$

$$+ f^{(12)}(x)\frac{h^{12}}{1.2.3.4.5.6.7.8.9.10.11} + \dots$$

$$+ f^{(13)}(x)\frac{h^{13}}{1.2.3.4.5.6.7.8.9.10.11.12} + \dots$$

$$+ f^{(14)}(x)\frac{h^{14}}{1.2.3.4.5.6.7.8.9.10.11.12.13} + \dots$$

$$+ f^{(15)}(x)\frac{h^{15}}{1.2.3.4.5.6.7.8.9.10.11.12.13.14} + \dots$$

$$+ f^{(16)}(x)\frac{h^{16}}{1.2.3.4.5.6.7.8.9.10.11.12.13.14.15} + \dots$$

$$+ f^{(17)}(x)\frac{h^{17}}{1.2.3.4.5.6.7.8.9.10.11.12.13.14.15.16} + \dots$$

$$+ f^{(18)}(x)\frac{h^{18}}{1.2.3.4.5.6.7.8.9.10.11.12.13.14.15.16.17} + \dots$$

$$+ f^{(19)}(x)\frac{h^{19}}{1.2.3.4.5.6.7.8.9.10.11.12.13.14.15.16.17.18} + \dots$$

$$+ f^{(20)}(x)\frac{h^{20}}{1.2.3.4.5.6.7.8.9.10.11.12.13.14.15.16.17.18.19} + \dots$$

$$+ f^{(21)}(x)\frac{h^{21}}{1.2.3.4.5.6.7.8.9.10.11.12.13.14.15.16.17.18.19.20} + \dots$$

$$+ f^{(22)}(x)\frac{h^{22}}{1.2.3.4.5.6.7.8.9.10.11.12.13.14.15.16.17.18.19.20.21} + \dots$$

$$+ f^{(23)}(x)\frac{h^{23}}{1.2.3.4.5.6.7.8.9.10.11.12.13.14.15.16.17.18.19.20.21.22} + \dots$$

$$+ f^{(24)}(x)\frac{h^{24}}{1.2.3.4.5.6.7.8.9.10.11.12.13.14.15.16.17.18.19.20.21.22.23} + \dots$$

$$+ f^{(25)}(x)\frac{h^{25}}{1.2.3.4.5.6.7.8.9.10.11.12.13.14.15.16.17.18.19.20.21.22.23.24} + \dots$$

$$+ f^{(26)}(x)\frac{h^{26}}{1.2.3.4.5.6.7.8.9.10.11.12.13.14.15.16.17.18.19.20.21.22.23.24.25} + \dots$$

$$+ f^{(27)}(x)\frac{h^{27}}{1.2.3.4.5.6.7.8.9.10.11.12.13.14.15.16.17.18.19.20.21.22.23.24.25.26} + \dots$$

$$+ f^{(28)}(x)\frac{h^{28}}{1.2.3.4.5.6.7.8.9.10.11.12.13.14.$$

vera respectivement, pour les valeurs suivantes de $\Delta^2 f(x)$, $\Delta^3 f(x)$, $\Delta^4 f(x)$, enfin $f(x)$: 96, 252, 541 et 1030, qui sera la valeur de la fonction pour $x=6$, et ainsi de suite.

Le même tableau initial peut aussi servir à former les résultats des substitutions descendantes $-1, -2, \dots$. En effet, puisque 24 est la valeur constante des différences quatrièmes, la première différence troisième calculée étant d'ailleurs 24, la précédente devrait être 0. Cette nouvelle première différence troisième étant 0, la nouvelle seconde différence seconde devait être 12, etc. En remontant ainsi, on trouve que 15 est le résultat de la substitution de -1 à x dans le polynôme proposé, et l'on continuait ainsi indéfiniment.

Il n'y a que les polynômes algébriques dont les différences d'ordres supérieurs finissent par devenir toutes nulles, en sorte que ce qui vient d'être dit relativement à la formation du tableau des résultats des substitutions semblerait ne devoir être applicable qu'aux fonctions algébriques entières; mais, l'une des applications de la théorie des différences a pour objet la construction d'expressions algébriques entières capables de remplacer, d'intervalle en intervalle, et avec une suffisante approximation pour les besoins de la pratique, toutes sortes de fonctions.

La fonction algébrique entière, destinée à remplacer une fonction plus compliquée, étant une fois obtenue, c'est à cette fonction entière qu'on applique la méthode qui vient d'être exposée.

— **Calcul des variations.** Le calcul des variations est entièrement dû à Lagrange; c'est du reste une des plus belles conceptions de ce grand géomètre. Pour la mettre immédiatement dans tout son jour, il suffira de dire que ce calcul va jusqu'à déterminer non plus des grandeurs ou des fonctions, mais des espèces. Lagrange se propose de déterminer les fonctions arbitraires qui entrent dans la composition d'une formule type, de manière que cette formule satisfasse à de certaines conditions. Ce que nous appelons formule type est la formule générale d'une classe de grandeurs, comme par exemple la formule des longueurs, celle des surfaces, celles des volumes, des poids des corps, etc., formules toutes infinitésimales.

Un exemple suffira pour éclaircir ce qui vient d'être dit. Supposons une surface courbe donnée et deux points marqués sur cette surface : on pourra, entre les deux points, tracer sur la surface une infinité de courbes; la courbe tracée aura plus ou moins d'étendue, on pourrait donc se proposer de trouver la plus courte ligne qui pût joindre les deux points sur la surface donnée. Ce serait là un problème de minimum déjà fort compliqué.

Mais imaginons maintenant que la surface proposée change ainsi que les deux points, on trouvera une nouvelle courbe minimum. Cependant toutes les courbes les plus courtes que l'on puisse tracer sur toutes les surfaces imaginables ont quelque chose de commun, elles forment une espèce particulière de courbes; c'est cette espèce que Lagrange se propose de déterminer.

Dans cette question, la grandeur qui doit satisfaire à une condition est une longueur, la formule type à considérer est donc celle des longueurs, cette formule est

$$\int \sqrt{dx^2 + dy^2 + dz^2}$$

x, y, z désignant les coordonnées d'un point de la courbe, et dx, dy, dz les différentielles de ces coordonnées.

Cela posé, la méthode de Lagrange consiste à considérer les fonctions arbitraires entrant dans la formule type (dans l'exemple, ce seraient si l'on voulait y et z qui seraient des fonctions arbitraires de x) comme capables d'une variation continue dans leur forme et à traiter les fonctions infinitésimales qui constitueraient les accroissements qu'elles auraient subis dans leur forme comme des différentielles ordinaires, de façon à les soumettre par conséquent aux règles du calcul infinitésimal.

Lagrange a appliqué sa méthode aux deux plus hautes questions que nous puissions concevoir aujourd'hui : celle des maxima et minima des intégrales et celle de l'équilibre des corps déformables soumis en chacun de leurs points à l'action d'une force. Nous allons développer ces deux applications, qui jusqu'ici restent isolées dans la science.

DES MAXIMA ET MINIMA DES INTÉGRALES.

La question posée en termes analytiques consiste à déterminer les fonctions d'une même variable indépendante qui feraient prendre à une intégrale, de forme déterminée, ses valeurs maximum ou minimum.

Ainsi, si l'on choisissait arbitrairement y, z , etc., en fonction de x , l'intégrale

$$\int_a^b F(x, y, z, \dots, \frac{dy}{dx}, \frac{dz}{dx}, \dots, \frac{d^2y}{dx^2}, \frac{d^2z}{dx^2}, \dots) dx$$

prendrait une certaine valeur dépendant de la forme de F , forme qui sera supposée fixe; si l'on choisissait ensuite d'autres fonctions pour exprimer y, z, \dots en x , l'intégrale prendrait une autre valeur : on peut donc se proposer de déterminer les fonctions de x qui,

mises à la place de y, z , etc., rendraient l'intégrale maximum ou minimum.

Pour que l'intégrale soit maximum ou minimum pour certaines valeurs en x de y, z , etc., il faut qu'elle prenne pour ces valeurs de y, z , etc., une valeur plus petite ou plus grande que pour toutes autres valeurs en x de ces fonctions, ou, du moins, que pour toutes valeurs infiniment voisines, arithmétiquement, de celles auxquelles correspond le maximum ou le minimum.

Cela posé, si nous désignons par y, z, \dots , les fonctions cherchées, et par $y + \omega, z + \omega', \dots$, des fonctions de x qui diffèrent infiniment peu de y, z , etc., pour toutes valeurs arithmétiques de x , la condition à exprimer sera que la variation que subirait l'intégrale lorsque l'on substituerait les fonctions $y + \omega, z + \omega', \dots$ aux fonctions y, z, \dots , soit constamment négative ou constamment positive.

Quelquefois, outre les fonctions y, z, \dots , on a encore à déterminer les limites x_0 et x_1 , assujetties seulement à de certaines conditions, concurrentement avec y, z , et y_1, z_1 : nous les supposons donc inconnues, et si x_0 et x_1 sont les limites cherchées et x, z, x_0, x_1 , des quantités infiniment voisines de x_0 et x_1 , il faudra que la variation de l'intégrale conserve encore le même signe lorsqu'on remplacera à la fois y, z, \dots par $y + \omega, z + \omega', \dots$ et les limites x_0 et x_1 par $x_0 + \delta x_0$ et $x_1 + \delta x_1$. Ainsi la différence

$$\int_{x_0 + \delta x_0}^{x_1 + \delta x_1} F(x, y + \omega, z + \omega', \dots, \frac{dy}{dx}, \frac{dz}{dx}, \dots, \frac{d^2y}{dx^2}, \frac{d^2z}{dx^2}, \dots) dx - \int_{x_0}^{x_1} F(x, y, z, \dots, \frac{dy}{dx}, \frac{dz}{dx}, \dots, \frac{d^2y}{dx^2}, \frac{d^2z}{dx^2}, \dots) dx,$$

devra conserver le signe + ou le signe -, quelles que soient les fonctions infiniment petites ω, ω', \dots et quelles que soient les quantités infiniment petites δx_0 et δx_1 .

La quantité placée sous le signe \int dans la première intégrale peut être développée suivant la formule de Taylor : en bornant le développement aux termes infiniment petits du premier ordre, c'est-à-dire aux termes en $\omega, \omega', \dots, \delta x_0, \delta x_1, \dots$, qui sont tous comparables entre eux, on remplacera cette première intégrale par la somme des suivantes :

$$\begin{aligned} & \int_{x_0 + \delta x_0}^{x_1 + \delta x_1} F(x, y, z, \dots, \frac{dy}{dx}, \frac{dz}{dx}, \dots, \frac{d^2y}{dx^2}, \frac{d^2z}{dx^2}, \dots) dx \\ & + \int_{x_0 + \delta x_0}^{x_1 + \delta x_1} F'_y(x, y, z, \dots, \frac{dy}{dx}, \frac{dz}{dx}, \dots, \frac{d^2y}{dx^2}, \frac{d^2z}{dx^2}, \dots) \omega dx \\ & + \int_{x_0 + \delta x_0}^{x_1 + \delta x_1} F'_z(x, y, z, \dots, \frac{dy}{dx}, \frac{dz}{dx}, \dots, \frac{d^2y}{dx^2}, \frac{d^2z}{dx^2}, \dots) \omega' dx \\ & + \int_{x_0 + \delta x_0}^{x_1 + \delta x_1} F'_{dx}(x, y, z, \dots, \frac{dy}{dx}, \frac{dz}{dx}, \dots, \frac{d^2y}{dx^2}, \frac{d^2z}{dx^2}, \dots) \frac{d\omega}{dx} dx \\ & + \int_{x_0 + \delta x_0}^{x_1 + \delta x_1} F'_{dz}(x, y, z, \dots, \frac{dy}{dx}, \frac{dz}{dx}, \dots, \frac{d^2y}{dx^2}, \frac{d^2z}{dx^2}, \dots) \frac{d\omega'}{dx} dx \\ & + \dots \dots \dots \end{aligned}$$

La différence entre

$$\int_{x_0 + \delta x_0}^{x_1 + \delta x_1} F(x, y, z, \dots, \frac{dy}{dx}, \frac{dz}{dx}, \dots, \frac{d^2y}{dx^2}, \frac{d^2z}{dx^2}, \dots) dx$$

et

$$\int_{x_0}^{x_1} F(x, y, z, \dots, \frac{dy}{dx}, \frac{dz}{dx}, \dots, \frac{d^2y}{dx^2}, \frac{d^2z}{dx^2}, \dots) dx$$

se réduit évidemment, en négligeant les termes d'ordres supérieurs, à la différence entre les valeurs de

$$F(x, y, z, \dots, \frac{dy}{dx}, \frac{dz}{dx}, \dots, \frac{d^2y}{dx^2}, \frac{d^2z}{dx^2}, \dots) \delta x,$$

pour $x = x_0$ et pour $x = x_1$, δx recevant en même temps les valeurs δx_0 et δx_1 ; on note cette différence sous la forme

$$[F(x, y, z, \dots, \frac{dy}{dx}, \frac{dz}{dx}, \dots, \frac{d^2y}{dx^2}, \frac{d^2z}{dx^2}, \dots) \delta x]_{x_0}^{x_1}.$$

Les limites, dans les autres intégrales, peuvent être ramenées à x_0 et x_1 , parce que ces intégrales sont déjà infiniment petites, comme contenant chacune sous le signe \int deux fac-

teurs infiniment petits, dx et l'une des quantités de même ordre $\omega, \omega', \dots, \frac{d\omega}{dx}, \frac{d\omega'}{dx}, \dots, \frac{d^2\omega}{dx^2}, \frac{d^2\omega'}{dx^2}, \dots$. La somme de ces intégrales peut donc être réduite à

$$\begin{aligned} & \int_{x_0}^{x_1} F_y(x, y, \dots, \frac{dy}{dx}, \dots) \omega dx \\ & + \int_{x_0}^{x_1} F'_z(x, y, \dots, \frac{dy}{dx}, \dots) \omega' dx \\ & + \int_{x_0}^{x_1} F'_{dy}(x, y, \dots, \frac{dy}{dx}, \dots) \frac{d\omega}{dx} dx \\ & + \int_{x_0}^{x_1} F'_{dz}(x, y, \dots, \frac{dy}{dx}, \dots) \frac{d\omega'}{dx} dx \\ & + \dots \dots \dots \\ & + \int_{x_0}^{x_1} F'_{dx^2}(x, y, \dots, \frac{dy}{dx}, \dots) \frac{d^2\omega}{dx^2} dx \\ & + \int_{x_0}^{x_1} F'_{dz^2}(x, y, \dots, \frac{dy}{dx}, \dots) \frac{d^2\omega'}{dx^2} dx \\ & + \dots \dots \dots \end{aligned}$$

Cela posé, la méthode consiste à transformer les intégrales qui contiennent les dérivées des fonctions infiniment petites ω, ω', \dots , en d'autres qui ne contiennent plus que ces fonctions elles-mêmes, de façon à pouvoir réduire la variation totale de l'intégrale primitive, d'une part, à des parties toutes calculées où n'entrent que les valeurs des variations ω, ω', \dots , aux limites, et de l'autre à une somme d'intégrales qui ne contiennent, sous le signe, l'une que ω , l'autre que ω' , etc. On y arrive très-simplement par le procédé d'intégration par parties.

Ne nous occupons, pour le moment, que des intégrales qui contiennent $\frac{d\omega}{dx}$ ou $\frac{d\omega'}{dx}$, le calcul se ferait de la même manière pour celles qui contiennent $\frac{d^2\omega}{dx^2}$, $\frac{d^2\omega'}{dx^2}$, etc.

Prenons d'abord l'intégrale

$$\int_{x_0}^{x_1} F'_{dy}(x, y, \dots, \frac{dy}{dx}, \dots) \frac{d\omega}{dx} dx,$$

en y considérant $\frac{d\omega}{dx} dx$ comme la différentielle exacte et intégrant par parties, on la remplacera par

$$\begin{aligned} & \left[F'_{dy}(x, y, \dots, \frac{dy}{dx}, \dots) \omega \right]_{x_0}^{x_1} \\ & - \int_{x_0}^{x_1} \omega \left[F'_{dy}(x, y, \dots, \frac{dy}{dx}, \dots) \right]' dx. \end{aligned}$$

Considérons maintenant l'intégrale

$$\int_{x_0}^{x_1} F'_{dz}(x, y, \dots, \frac{dy}{dx}, \dots) \frac{d\omega'}{dx} dx,$$

en intégrant de même par parties, en considérant $\frac{d\omega'}{dx} dx$ comme la différentielle exacte on la remplacera d'abord par

$$\begin{aligned} & \left[F'_{dz}(x, y, \dots, \frac{dy}{dx}, \dots) \omega' \right]_{x_0}^{x_1} \\ & - \int_{x_0}^{x_1} \omega' \left[F'_{dz}(x, y, \dots, \frac{dy}{dx}, \dots) \right]' dx; \end{aligned}$$

mais, en redoublant l'intégration par parties, on remplacera la dernière intégrale, précédée de son signe -, par

$$\begin{aligned} & - \left\{ \omega \left[F'_{dz}(x, y, \dots, \frac{dy}{dx}, \dots) \right]' \right\}_{x_0}^{x_1} \\ & + \int_{x_0}^{x_1} \omega \left[F'_{dz}(x, y, \dots, \frac{dy}{dx}, \dots) \right]'' dx. \end{aligned}$$

Ainsi l'intégrale en question se trouvera encore remplacée par une somme de parties dépendant des variations aux limites et d'une intégrale ne contenant plus sous le signe que ω au lieu de sa dérivée seconde.

La même méthode réussirait évidemment de la même manière à transformer semblablement les intégrales qui porteraient primitivement sur les dérivées d'ordres supérieurs de ω . Quant aux intégrales portant sur les dérivées de ω' , on les réduira de la même manière.

Cela posé, pour simplifier l'écriture, désignons par M, N, P, \dots , les dérivées de

$$F(x, y, z, \dots, \frac{dy}{dx}, \frac{dz}{dx}, \dots, \frac{d^2y}{dx^2}, \frac{d^2z}{dx^2}, \dots)$$

par rapport à $y, \frac{dy}{dx}, \frac{d^2y}{dx^2}, \dots$, qui entrent dans les expressions précédentes, et de même par M', N', P', \dots , les dérivées de la même fonction par rapport à $z, \frac{dz}{dx}, \frac{d^2z}{dx^2}, \dots$.

Représentons, par suite, par $\frac{dM}{dx}, \frac{dN}{dx}, \frac{dP}{dx}, \dots$, les dérivées de M, N, P, \dots , par rapport à x , en y considérant y, z, \dots , comme des fonctions de x , et de même par $\frac{dM'}{dx}, \frac{dN'}{dx}, \frac{dP'}{dx}, \dots$, celles de M', N', P', \dots .

La variation totale de l'intégrale proposée sera alors représentée par

$$\begin{aligned} & \left(F(x, y, \dots, \frac{dy}{dx}, \frac{dz}{dx}, \dots) \delta x \right. \\ & \quad + \omega N + \omega' N' + \dots \\ & \quad + \frac{d\omega}{dx} P + \frac{d\omega'}{dx} P' + \dots \\ & \quad \left. - \omega \frac{dP}{dx} - \omega' \frac{dP'}{dx} - \dots \right)_{x_0}^{x_1} \\ & + \int_{x_0}^{x_1} \left[M\omega + M'\omega' - \omega \frac{dN}{dx} - \omega' \frac{dN'}{dx} - \dots \right. \\ & \quad \left. + \omega \frac{d^2P}{dx^2} + \omega' \frac{d^2P'}{dx^2} - \dots \right] dx. \end{aligned}$$

Or, pour que cette quantité ne change pas de signe quels que soient ω, ω', \dots et $\delta x_0, \delta x_1$, il faut qu'elle soit nulle d'elle-même, car autrement elle changerait de signe en même temps que $\omega, \omega', \dots, \delta x_0$ et δx_1 .

Mais elle se compose de deux parties-essentiellement distinctes : la partie finie, dont la valeur ne dépend, outre δx_0 et δx_1 , que des valeurs, aux limites, de $\omega, \omega', \dots, \frac{d\omega}{dx}, \frac{d\omega'}{dx}, \dots$ et l'intégrale qui dépend principalement des valeurs intermédiaires à leurs valeurs limites de ω, ω', \dots . Pour que la somme soit nulle, il faut donc que les deux parties soient séparément nulles.

Mais ω, ω', \dots sont complètement indépendants les uns des autres; il faut donc, pour que la somme des intégrales

$$\begin{aligned} & \int_{x_0}^{x_1} \omega dx \left(M - \frac{dN}{dx} + \frac{d^2P}{dx^2} - \dots \right), \\ & \int_{x_0}^{x_1} \omega' dx \left(M' - \frac{dN'}{dx} + \frac{d^2P'}{dx^2} - \dots \right), \end{aligned}$$

soit nulle, que chacune le soit séparément, c'est-à-dire que y, z, \dots , satisfassent aux équations simultanées

$$\begin{aligned} M - \frac{dN}{dx} + \frac{d^2P}{dx^2} - \dots &= 0, \\ M' - \frac{dN'}{dx} + \frac{d^2P'}{dx^2} - \dots &= 0, \end{aligned}$$

Ces équations, lorsqu'on pourra les intégrer, feront connaître y, z, \dots , en fonction de x .

L'autre condition servira à déterminer les limites x_0 et x_1 , et y_0 et y_1 , z_0 et z_1 , etc.

Si les fonctions y, z , etc., étaient liées d'avance à x par une condition

$$\varphi(x, y, z, \dots) = 0,$$

l'une d'elles ne serait plus arbitraire, non plus que sa variation, qui devrait satisfaire à la condition

$$\frac{d\varphi}{dx} + \frac{d\varphi}{dy} + \dots = 0.$$

Dans ce cas, ou bien on éliminerait préalablement cette fonction, s'il était possible, ou bien on ne la considérerait jamais que comme déterminée au moyen des autres et de x ; rien d'ailleurs ne serait changé à la théorie.

Il arrivera aussi fréquemment que les fonctions y, z , etc., soient assujetties à la condition qu'une certaine intégrale, différente de celle dont on cherche les maxima et minima, doive rester constante : les problèmes d'isopérimètres en offrent un exemple. Dans ce cas, on devra exprimer que la variation de cette nouvelle intégrale est nulle comme celle de la principale : or, si les équations de ces variations à zéro sont, en supposant que la question ne comporte qu'une seule inconnue y ,

$$V = M - \frac{dN}{dx} + \frac{d^2P}{dx^2} - \dots = 0,$$

$$V_1 = M_1 - \frac{dN_1}{dx} + \frac{d^2P_1}{dx^2} - \dots = 0,$$

on satisfera évidemment à la fois aux deux conditions en faisant $\frac{V}{V_1}$ égal à une constante λ , déterminant y en fonction de x par l'équation différentielle $\frac{V}{V_1} = \lambda$, reportant y exprimé au moyen de x et de λ dans l'intégrale qui

doit être constante et déterminant la constante λ en conséquence.

M. Cauchy a au reste établi que $\frac{V}{V_0}$ ne pourrait pas être une fonction de x .

— *Equilibre d'un système déformable.* Pour bien faire comprendre la méthode de Lagrange, nous supposons d'abord qu'il s'agit d'un nombre limité de points (x, y, z) , (x', y', z') , ..., liés les uns aux autres mécaniquement, de telle sorte que leurs coordonnées doivent constamment satisfaire à des équations

$$A = 0, B = 0, C = 0, \dots$$

en nombre moindre que le triple du nombre de ces points.

Les mêmes conditions $A = 0, B = 0, C = 0, \dots$, pourraient être rendues obligatoires de bien des manières différentes, c'est-à-dire par l'établissement de bien des systèmes équivalents de liaisons; mais, quels que soient les liens qui unissent effectivement les points considérés les uns aux autres, les conditions d'équilibre des forces qui les sollicitent seront toujours les mêmes. Ces conditions d'équilibre sont toutes renfermées dans l'équation de d'Alembert

$$(1) \quad \sum (X \delta x + Y \delta y + Z \delta z) = 0$$

où X, Y, Z désignent les composantes parallèles aux axes, supposés rectangulaires, de la force appliquée en l'un des points (x, y, z) , $\delta x, \delta y, \delta z$ les variations que subissent les coordonnées de ce point par suite d'un déplacement virtuel quelconque du système, compatible avec ses liaisons, où enfin le signe \sum indique la sommation à faire pour tous les points du système des sommes partielles telles que

$$(X \delta x + Y \delta y + Z \delta z)$$

L'équation doit rester satisfaite quel que soit le déplacement virtuel que l'on imagine, et par conséquent quelles que soient les variations $\delta x, \delta y, \delta z, \dots$, correspondantes.

Le déplacement imaginaire devant être compatible avec les liaisons du système, il en résulte que les coordonnées $x + \delta x, y + \delta y, z + \delta z, x' + \delta x', y' + \delta y', z' + \delta z', \dots$, des points, dans leurs nouvelles positions doivent continuer de satisfaire aux conditions $A = 0, B = 0, \dots$; par suite, les variations $\delta x, \delta y, \delta z, \delta x', \delta y', \delta z', \dots$, doivent elles-mêmes satisfaire aux équations différentielles des équations $A = 0, B = 0, \dots$, c'est-à-dire aux équations.

$$(2) \quad \left\{ \begin{array}{l} \frac{dA}{dx} \delta x + \frac{dA}{dy} \delta y + \frac{dA}{dz} \delta z + \dots = 0 \\ \frac{dB}{dx} \delta x + \frac{dB}{dy} \delta y + \frac{dB}{dz} \delta z + \dots = 0 \\ \dots \end{array} \right.$$

Ainsi les conditions d'équilibre seront que l'équation

$$(1) \quad \sum (X \delta x + Y \delta y + Z \delta z) = 0$$

reste constamment satisfaite, quelles que soient les variations $\delta x, \delta y, \dots$, pourvu qu'elles satisfassent aux équations (2).

Supposons que les points

$(x, y, z), (x', y', z'), \dots$, soient au nombre de m , et les équations $A = 0, B = 0, \dots$, au nombre de n , les $3m$ variations des coordonnées des points du système n'étant assujetties qu'à n conditions seulement, il y en aura donc $(3m - n)$ qui pourraient être choisies arbitrairement sans que les liaisons du système fussent rompues, les n autres variations étant, bien entendu, déterminées par les équations (2). Il en résulte évidemment que les conditions d'équilibre, dans ce cas, devraient être au nombre de $(3m - n)$.

Ces $(3m - n)$ conditions, au reste, seraient toujours aisées à obtenir; en effet, si des équations (2), qui sont linéaires, on tirait n des variations en fonction (linéaire) des autres, et qu'on les remplaçât dans la somme

$$\sum (X \delta x + Y \delta y + Z \delta z),$$

comme cette somme devrait être nulle quelles que fussent les $(3m - n)$ variations restantes, il faudrait évidemment que les coefficients de ces variations restantes fussent séparément nuls. On trouverait donc de cette manière les $(3m - n)$ conditions cherchées.

On peut les exprimer d'une autre manière en faisant l'élimination des variations arbitraires au moyen de la méthode des coefficients indéterminés.

Si l'on multiplie les équations (2) par des indéterminées λ, λ', \dots , et qu'on les ajoute à l'équation (1), on pourra ensuite éliminer n des variations en déterminant λ, λ', \dots , de manière que les coefficients de ces variations soient nuls; cela fait, et les λ, λ', \dots , étant remplacés par leurs valeurs, il ne resterait, pour obtenir les conditions cherchées de l'équilibre, qu'à annuler encore les coefficients des autres variations.

Ainsi les conditions d'équilibre sont renfermées dans les équations

$$(3) \quad \left\{ \begin{array}{l} X + \lambda \frac{dA}{dx} + \lambda' \frac{dB}{dx} + \dots = 0, \\ Y + \lambda \frac{dA}{dy} + \lambda' \frac{dB}{dy} + \dots = 0, \\ Z + \lambda \frac{dA}{dz} + \lambda' \frac{dB}{dz} + \dots = 0, \\ X' + \lambda \frac{dA}{dx'} + \lambda' \frac{dB}{dx'} + \dots = 0, \\ \dots \end{array} \right.$$

dont on éliminerait λ, λ', \dots .

Mais les quantités λ, λ', \dots , sont en réalité des inconnues de la question, comme on va le voir, et les équations (3) les fournissent en même temps que les conditions d'équilibre.

Ces équations (3), en effet, contiendraient encore les conditions d'équilibre des m points proposés, entre lesquels la relation $A = 0$, viendrait à être supprimée, pourvu qu'en même temps ces points vissent à être soumis à de nouvelles forces dont les composantes fussent, pour le point (x, y, z) :

$$\lambda \frac{dA}{dx}, \lambda \frac{dA}{dy}, \lambda \frac{dA}{dz},$$

pour le point (x', y', z')

$$\lambda \frac{dA}{dx'}, \lambda \frac{dA}{dy'}, \lambda \frac{dA}{dz'},$$

La condition $A = 0$ équivaut donc à l'introduction de ces forces, ou, en d'autres termes, les liens matériels qui obligent les points considérés à remplir la condition $A = 0$ réagissent sur ces points, et leurs réactions ont pour composantes, au point (x, y, z) :

$$\lambda \frac{dA}{dx}, \lambda \frac{dA}{dy}, \lambda \frac{dA}{dz},$$

au point (x', y', z')

$$\lambda \frac{dA}{dx'}, \lambda \frac{dA}{dy'}, \lambda \frac{dA}{dz'},$$

Il en serait de même séparément de chacune des autres conditions $B = 0, C = 0, \dots$

Les équations précédentes donnent lieu à une autre remarque importante. La condition $A = 0$, par exemple, pourrait être considérée comme l'équation d'une surface sur laquelle chacun des points, dont les coordonnées x, y, z entrent, pourrait se déplacer, les autres restant fixes, sans que les liens fussent rompus.

Si, par exemple, on y regardait x, y, z comme seuls variables, ce serait l'équation d'une surface sur laquelle le point (x, y, z) pourrait se déplacer, les autres restant fixes, en tant au moins qu'on n'aurait égard qu'à cette seule relation $A = 0$.

Or il est facile de voir que la force appliquée au point (x, y, z) que l'on obtiendrait en composant $\lambda \frac{dA}{dx}, \lambda \frac{dA}{dy}, \lambda \frac{dA}{dz}$ et qui, comme on l'a vu, équivaudrait, pour le point (x, y, z) , à la réduction des liens qui assujettissent les points du système à l'équation $A = 0$, il est facile, disons-nous, de voir que cette force serait normale à la surface que représenterait l'équation $A = 0$ si l'on y regardait x, y, z comme seules variables.

Les coefficients angulaires du plan tangent à cette surface au point (x, y, z) seraient en effet $\frac{dA}{dx}, \frac{dA}{dy}, \frac{dA}{dz}$; par conséquent, les équations de la normale à ce plan seraient

$$\frac{x}{\left(\frac{dA}{dx}\right)} = \frac{y}{\left(\frac{dA}{dy}\right)} = \frac{z}{\left(\frac{dA}{dz}\right)}$$

et, par conséquent, cette normale serait parallèle à la résultante des trois forces

$$\lambda \frac{dA}{dx}, \lambda \frac{dA}{dy}, \lambda \frac{dA}{dz}.$$

Considérons maintenant une suite de points matériels contigus formant une ligne flexible, extensible ou non, ou une surface aussi flexible, et de même extensible ou non, ou enfin un volume variable de figure compressible ou non.

Les composantes de la force appliquée en chaque élément de la ligne, de la surface ou du volume seront données en fonction des coordonnées de l'un des points de l'élément (parce qu'elles ne pourraient pas varier d'une manière appréciable, dans l'intérieur de cet élément) et rapportées d'ailleurs à l'unité de longueur, de surface ou de volume. Les composantes de la force véritablement appliquée à cet élément seront donc ces mêmes fonctions connues des coordonnées d'un de ses points, multipliées respectivement par l'étendue de l'élément.

En désignant donc d'une manière générale par x, y, z les coordonnées d'un des points de la masse, et par d l'élément dont ce point fera partie, les composantes de la force qui y sera appliquée auront pour expressions les produits de trois fonctions X, Y, Z des coordonnées x, y, z par d . Ce seront

$$Xd\epsilon, Yd\epsilon, Zd\epsilon.$$

Cela posé, les conditions d'équilibre exigeraient que, la masse des points considérés venant à subir un déplacement quelconque compatible avec ses liaisons, la somme des travaux correspondants des forces qui les sollicitent fût constamment nulle.

Or, pour déterminer le mouvement de la masse entière, on pourra imaginer que les coordonnées d'un point quelconque de la masse subissent des variations extrêmement petites représentées par des fonctions $\delta x, \delta y, \delta z$ de ses coordonnées x, y, z ; en sorte que ce serait le choix de ces fonctions qui déterminerait le déplacement d'ensemble de la masse entière.

Dans cette hypothèse, on devra avoir

$$\sum (X \delta x + Y \delta y + Z \delta z) = 0,$$

quelles que soient les fonctions $\delta x, \delta y, \delta z$, pourvu que le déplacement correspondant au choix de ces trois variations soit compatible avec les liaisons du système, et la somme, qui sera une intégrale simple, double ou triple, selon qu'il s'agira de points formant une ligne, une surface ou un volume, s'étendant à toute l'étendue de la masse.

Si le lieu des points considérés était extensible ou compressible, la loi suivant laquelle l'extension ou la compression dépendrait, en chaque point, de la pression exercée, établirait des relations entre les variations des points de l'ensemble, voisins les uns des autres, relations qui rempliraient ici l'office des équations $A = 0, B = 0, \dots$, du paragraphe précédent.

Supposons, pour plus de simplicité, qu'il s'agisse d'un fil inextensible: la condition à laquelle devront alors satisfaire deux points infiniment voisins sera que leur distance mutuelle reste constante.

Si x, y, z et $x + dx, y + dy, z + dz$ sont les coordonnées de deux points infiniment voisins du fil, dans la position d'équilibre, le premier venant en $(x + dx), (y + dy), (z + dz)$ par suite du déplacement virtuel; le second parviendra en

$$x + dx + \delta(x + dx), y + dy + \delta(y + dy), z + dz + \delta(z + dz);$$

les caractéristiques δ désignent ici des fonctions infiniment petites et d'ailleurs distinctes de x, y et de z , qui restent les mêmes lorsqu'elles portent sur $x + dx, y + dy, z + dz$; tandis que la caractéristique d désigne pour x un accroissement constant et arbitraire, et pour y et z des accroissements correspondants, mais qui dépendent de dx , en raison de la figure affectée par le fil.

Or, concevons à δx une forme $\varphi(x)$, $\delta(x + dx)$ sera représenté alors par

$$\varphi(x + dx) \text{ ou } \varphi(x) + \varphi'(x) dx,$$

c'est-à-dire par

$$\varphi(x) + d[\varphi(x)],$$

ou, pour abréger, par $\delta x + d(\delta x)$.

$$x + dx + \delta(x + dx)$$

pourra donc s'écrire:

$$x + \delta x + dx + d(\delta x);$$

de même

$$y + dy + \delta(y + dy)$$

et

$$z + dz + \delta(z + dz)$$

seront exprimés respectivement par

$$y + \delta y + dy + d(\delta y)$$

et

$$z + \delta z + dz + d(\delta z).$$

Cela posé, la condition que deux points infiniment voisins aient conservé leur distance mutuelle s'exprimera par l'équation

$$dx^2 + dy^2 + dz^2 = (dx + d\delta x)^2 + (dy + d\delta y)^2 + (dz + d\delta z)^2,$$

ou bien

$$0 = dx.d(\delta x) + dy.d(\delta y) + dz.d(\delta z),$$

en négligeant la somme

$$[d(\delta x)]^2 + [d(\delta y)]^2 + [d(\delta z)]^2$$

qui serait du quatrième ordre, tandis que la précédente est du troisième.

L'équation précédente, que l'on peut écrire

$$\frac{dx}{ds} d(\delta x) + \frac{dy}{ds} d(\delta y) + \frac{dz}{ds} d(\delta z) = 0,$$

devrait être supposée répétée pour chacun des points de la corde. Il faudrait, pour continuer l'analogie, en multiplier les formules successives par des indéterminées λ, λ', \dots , ajouter les résultats à l'équation

$$\sum (X \delta x + Y \delta y + Z \delta z) = 0$$

et évaluer séparément à zéro les coefficients de toutes les variations.

Mais l'indéterminée λ qui multiplierait l'équation

$$\frac{dx}{ds} d(\delta x) + \frac{dy}{ds} d(\delta y) + \frac{dz}{ds} d(\delta z) = 0,$$

qui se rapporte au point (x, y, z) , cette indéterminée, obtenue, s'il était possible, par la méthode applicable au cas d'un nombre limité de points, varierait continuellement avec x, y, z ; en d'autres termes, si la solution pouvait être obtenue par ce procédé, elle fournirait λ en fonction de x, y, z .

Il est donc naturel de substituer à la recherche impossible de la valeur numérique de λ correspondant à chaque point du fil celle de la fonction propre à la représenter.

Dans ce nouvel ordre d'idées, la somme qu'on aurait dû faire de

$$\lambda \left[\frac{dx}{ds} d(\delta x) + \frac{dy}{ds} d(\delta y) + \frac{dz}{ds} d(\delta z) \right] + \lambda' \left[\frac{dx'}{ds} d(\delta x') + \frac{dy'}{ds} d(\delta y') + \frac{dz'}{ds} d(\delta z') \right] + \dots$$

devient l'intégrale

$$\int \lambda \left[\frac{dx}{ds} d(\delta x) + \frac{dy}{ds} d(\delta y) + \frac{dz}{ds} d(\delta z) \right] ds$$

et l'équation de l'équilibre elle-même est alors

$$\int ds (X \delta x + Y \delta y + Z \delta z) + \int \lambda \left[\frac{dx}{ds} d(\delta x) + \frac{dy}{ds} d(\delta y) + \frac{dz}{ds} d(\delta z) \right] ds = 0;$$

mais l'intégration par partie donne

$$\int \lambda \frac{dx}{ds} d(\delta x) = \lambda \frac{dx}{ds} \delta x - \int \delta x d \left(\lambda \frac{dx}{ds} \right),$$

$$\int \lambda \frac{dy}{ds} d(\delta y) = \lambda \frac{dy}{ds} \delta y - \int \delta y d \left(\lambda \frac{dy}{ds} \right),$$

$$\int \lambda \frac{dz}{ds} d(\delta z) = \lambda \frac{dz}{ds} \delta z - \int \delta z d \left(\lambda \frac{dz}{ds} \right),$$

En faisant la substitution, ordonnant par rapport à $\delta x, \delta y$ et δz séparément et indiquant les limites, l'équation d'équilibre devient

$$0 = \left[\lambda \frac{dx}{ds} \delta x + \lambda \frac{dy}{ds} \delta y + \lambda \frac{dz}{ds} \delta z \right]_{x, y, z} + \int_{x, y, z} \delta x \left(X ds - d \left(\lambda \frac{dx}{ds} \right) \right) + \delta y \left(Y ds - d \left(\lambda \frac{dy}{ds} \right) \right) + \delta z \left(Z ds - d \left(\lambda \frac{dz}{ds} \right) \right)$$

(x, y, z) et (x', y', z') désignant les coordonnées des extrémités du fil.

Or, pour que cette somme soit nulle quelles que soient les fonctions $\delta x, \delta y$ et δz , il faudra évidemment qu'on ait en chaque point

$$\left\{ \begin{array}{l} X ds - d \left(\lambda \frac{dx}{ds} \right) = 0, \\ Y ds - d \left(\lambda \frac{dy}{ds} \right) = 0, \\ Z ds - d \left(\lambda \frac{dz}{ds} \right) = 0, \end{array} \right.$$

(car on pourrait supposer toutes les variations, autres que celles qui se rapportent au point x, y, z , infiniment petites par rapport à celles-ci).

Ces trois équations entre (x, y, z) , (X, Y, Z) et λ , si on pouvait en éliminer λ (qui du reste, en vertu de la théorie exposée dans le paragraphe précédent, représente la tension du fil en chaque point), donneront ou bien les rapports deux à deux des composantes X, Y, Z de la force appliquée en chaque point, si la figure du fil est donnée; ou bien ce seront les équations mêmes de la courbe affectée par le fil si c'est la force qui est donnée en fonction de x, y, z .

— *Application.* Cherchons, par exemple, la forme d'équilibre affectée par un fil flexible, fixé par ses deux extrémités et soumis seulement à l'action de la pesanteur.

L'axe des x étant pris vertical et dirigé de bas en haut, X et Y seront identiquement nuls; Z , en supposant la densité du fil égale à 1 sera $-g$; les équations à résoudre seront donc

$$\frac{d \lambda \frac{dx}{ds}}{ds} = 0,$$

$$\frac{d \lambda \frac{dy}{ds}}{ds} = 0,$$

$$g ds + d \left(\lambda \frac{dz}{ds} \right) = 0,$$

qui donnent immédiatement

$$\lambda \frac{dx}{ds} = C, \quad \lambda \frac{dy}{ds} = C', \quad \lambda \frac{dz}{ds} = -gs + C''.$$

Les deux premières divisées membre à membre donnent

$$\frac{dy}{dx} = \frac{C'}{C},$$

équation qui montre que la courbe cherchée est plane, ce qui permet d'introduire une simplification; en supposant qu'on ait pris pour place des x le plan vertical passant par les deux points fixes, les équations se réduisent alors à

$$\lambda \frac{dx}{ds} = C \quad \text{et} \quad \lambda \frac{dz}{ds} = -gs + C'',$$

d'où l'on tire par élimination de λ

$$C \frac{dz}{dx} = -gs + C'',$$

ou

$$C \frac{d^2 z}{dx^2} = -g.$$

$$\sqrt{1 + \left(\frac{dz}{dx} \right)^2}$$

C'est l'équation différentielle de la chaînette (v. CHAÎNETTE).

— *Calcul des probabilités.* Le calcul des probabilités a été regardé par quelques bons esprits comme une chimère, et même comme une chimère dangereuse. Il est bien certain que tous les événements sont dus à des causes; qu'un phénomène qui s'est accompli devait s'accomplir, qu'il n'était pas seulement probable, mais certain, et que ce n'est que notre ignorance des causes qui peut nous permettre de craindre ou d'espérer; mais c'est précisément parce que nous ignorons quelle sera la cause qui obtiendra effet, que nous cherchons à nous rendre compte du nombre de celles qui nous seraient favorables, et du nombre de celles qui nous seraient contraires.

D'un autre côté, le calcul des probabilités n'a pas pour objet la prédiction de l'avenir; l'événement attendu pourra, sans doute déjouer tous les calculs une fois, deux fois,

même un grand nombre de fois de suite; mais, si les causes dont il a été tenu compte sont les plus importantes, l'expérience, à la longue, justifiera les prévisions du géomètre.

Quand le géomètre prononce que la probabilité d'être atteint par les éclats d'une bombe varie en raison inverse du carré de la distance au point où elle éclate, il ne fait que donner une forme scientifique à l'expression d'un fait dont le sentiment intime met en activité les jambes du plus ignorant comme du plus ergoteur.

On trouvera, aux articles ASSURANCES, JEUX, LOTERIES, etc., les applications diverses du calcul des probabilités; nous nous bornons ici aux axiomes et aux principes.

On regarde comme également possibles, c'est-à-dire comme ayant mêmes chances d'arriver ou même probabilité, tous les événements entre les causes desquels on n'aperçoit pas de différence. Par exemple, si l'on a mis dans une urne des boules de même diamètre, de même surface, etc., qui enfin ne se distinguent qu'à la vue, qu'on ait agité ces boules et qu'on doive en tirer une les yeux fermés, on dira qu'elles ont toutes, avant le tirage, la même probabilité de sortir.

Si les boules que renferme l'urne sont les unes blanches au nombre de m , et les autres noires en nombre n , la probabilité qu'il sorte une boule blanche sera $\frac{m}{m+n}$.

Si toutes les questions étaient aussi simples que celle-là, il n'y aurait pas de théorie des probabilités. Le calcul des probabilités a pour but de ramener les questions compliquées de chances à ce degré de simplicité. La méthode consiste à ramener tous les événements à une même probabilité, et à réduire ensuite le nombre des chances favorables et celui des chances défavorables.

Le principe qui sert le plus souvent à effectuer ces transformations consiste en ce que l'on peut multiplier ou diviser par un même nombre les nombres d'événements favorables et défavorables, supposés tous également possibles, sans que la probabilité d'un événement de l'une ou l'autre espèce en soit aucunement altérée.

Pour expliquer ce principe, concevons qu'au lieu de m boules blanches et n noires, nous mettions dans l'urne mp boules blanches et np boules noires, mais que les mp boules blanches soient divisées en m groupes de p boules, offrant un caractère distinct, à la vue seulement, et que les np boules noires soient groupées de la même manière; il est évident qu'on fait nous aurons dans l'urne m groupes blancs et n noirs, présentant tous les mêmes chances d'être touchés par l'une des p boules qui les composent: la probabilité de tirer une blanche sera donc la même que de toucher un des groupes blancs, c'est-à-dire $\frac{m}{m+n}$.

Le second principe se rapporte aux événements composés.

Lorsqu'un événement résulte de deux ou plusieurs autres qui doivent avoir lieu simultanément ou successivement, on l'appelle événement composé: la probabilité d'un événement composé, ou la probabilité d'un événement composé, est le produit des probabilités des événements partiels.

Quelques exemples simples suffiront pour justifier ce second principe.

Supposons qu'on ait mis dans une urne 3 boules blanches et 7 noires, qu'on doive en tirer une, la remettre, et refaire un nouveau tirage; il pourra sortir deux blanches, ou deux noires, ou une blanche et une noire; on demande la probabilité pour qu'il sorte deux blanches. Comme une même boule peut sortir deux fois de suite, le nombre des accouplements est 10×10 ou 100; d'un autre côté, le nombre des accouplements favorables est 3×3 ou 9: la probabilité cherchée est donc $\frac{9}{100}$ ou $\frac{3}{10} \times \frac{3}{10}$, c'est-à-dire le carré de la probabilité simple pour la sortie d'une blanche. La probabilité de la sortie de deux noires serait de même $\frac{49}{100}$ ou $\frac{7}{10} \times \frac{7}{10}$. La probabilité de la sortie d'une noire et d'une blanche serait $\frac{21}{100}$ ou $\frac{3}{10} \times \frac{7}{10}$.

Supposons, en second lieu, qu'on demande la probabilité de tirer d'un jeu de 32 cartes un roi et ensuite une dame, la première carte tirée ne devant pas être remise dans le jeu: le nombre des accouplements possibles sera 32×31 , et celui des accouplements favorables sera 4×4 ; la probabilité cherchée sera donc $\frac{4 \times 4}{32 \times 31}$ ou $\frac{4}{32} \times \frac{4}{31}$, c'est-à-dire le produit des probabilités simples.

Considérons encore le cas où ayant m boules blanches et n noires dans une urne, m' blanches et n' noires dans une autre urne, on voudrait tirer successivement une blanche de l'une et l'autre urne: le nombre des accouplements est $(m+n)(m'+n')$; d'un autre côté, le nombre des accouplements favorables est mm' : la probabilité cherchée est donc $\frac{mm'}{(m+n)(m'+n')}$ ou $\frac{m}{m+n} \times \frac{m'}{m'+n'}$, c'est-à-dire toujours le produit des probabilités simples.

Dans ces différents exemples, les événements simples, qui forment l'événement composé, sont indépendants les uns des autres. Supposons que, dans une grande urne, se trouvent m petites urnes blanches et n noires; que dans chaque urne blanche il se trouve m' boules blanches et n' noires, et dans chaque urne noire m'' blanches et n'' noires; proposons-nous de calculer la probabilité pour que l'on tire d'abord une urne blanche, puis, de cette urne, une boule blanche.

On ne changera ni la probabilité d'amener une urne, ni celle d'en tirer ensuite une boule blanche, si l'on multiplie, dans toutes les urnes blanches, les nombres de boules blanches et noires par $(m'+n')$, et, dans toutes les urnes noires, les nombres de boules blanches et noires par $(m'+n')$. On aura alors m urnes blanches et n noires, contenant, les premières $m'(m'+n')$ blanches et $n'(m'+n')$ noires; les autres, $m''(m'+n')$ blanches et $n''(m'+n')$ noires.

Le nombre des boules dans toutes les urnes sera: $(m'+n')(m''+n'')$.

Cela posé, tous les événements étant devenus également possibles, puisque toutes les petites urnes contiennent le même nombre de boules, il suffit de compter le nombre total des événements et le nombre des événements favorables.

Le nombre total des événements composés est:

$$(m+n)(m'+n')(m''+n''),$$

puisque il y a $(m+n)$ urnes contenant chacune $(m'+n')(m''+n'')$ boules; le nombre des événements composés favorables est d'ailleurs:

$$mm'(m''+n''),$$

puisque il y a m urnes blanches contenant chacune $m'(m'+n')(m''+n'')$ boules blanches.

La probabilité cherchée est donc: $\frac{mm'(m''+n'')}{(m+n)(m'+n')(m''+n'')}$ ou $\frac{m}{m+n} \times \frac{m'}{m'+n'} \times \frac{m''}{m''+n''}$, c'est-à-dire encore le produit des probabilités des événements simples: tirage d'une urne blanche, et tirage d'une boule blanche de cette urne blanche.

La démonstration précédente s'étendrait sans peine au cas d'un événement composé d'une série d'un nombre quelconque d'événements successifs se gouvernant les uns les autres. En effet, l'événement complet pourra être regardé comme composé du dernier et de l'ensemble de tous les autres; la probabilité de ce dernier étant déjà le produit des probabilités des événements simples précédents, la probabilité de l'événement total sera bien le produit de toutes les probabilités simples successives.

Ainsi, la probabilité d'un événement composé d'un nombre quelconque d'événements simples, réglés les uns par les autres, s'obtient en multipliant la probabilité du premier événement par la probabilité que, le premier étant arrivé, le second arrivera, puis par la probabilité que, les deux premiers étant arrivés, le troisième arrivera, et ainsi de suite.

Le troisième principe se rapporte à des événements différents, mais considérés comme tous favorables: la probabilité totale est la somme des probabilités partielles.

Ainsi, supposons qu'on ait dans une urne m boules blanches, p bleues, p rouges, etc., s vertes, enfin t noires: la probabilité qu'il sorte une blanche sera $\frac{m}{m+n+p+\dots+t}$, la probabilité d'amener une bleue sera:

$$\frac{n}{m+n+p+\dots+t},$$

et la probabilité de ne pas amener une noire sera:

$$\frac{m}{m+n+p+\dots+t} + \frac{n}{m+n+p+\dots+t} + \dots + \frac{s}{m+n+p+\dots+t} + \frac{t}{m+n+p+\dots+t}$$

c'est-à-dire la somme des probabilités d'amener une blanche, ou une bleue, etc., ou une verte.

Le dernier principe que nous énoncerons se rapporte à la comparaison des causes.

Supposons que des causes inégalement probables, mais dont les probabilités seront données, puissent produire des nombres différents et connus d'événements, les uns favorables les autres défavorables, mais dont un seul doit arriver, et cherchons à déterminer la probabilité d'un événement favorable.

Soient m, m', m'', \dots les probabilités des différentes causes, p et q les nombres d'événements favorables et défavorables que la première cause peut produire, p' et q' , p'' et q'' , etc., les nombres analogues relatifs à la seconde cause, à la troisième, etc.

Il est clair d'abord que la probabilité de l'événement favorable ne sera pas changée si, à la place des causes dont les probabilités sont m, m', m'', \dots , nous supposons m causes de la première espèce, m' causes de la seconde, m'' causes de la troisième, etc., pourvu que toutes les causes soient maintenant également probables.

D'un autre côté, on ne changera pas la

probabilité de l'événement favorable, quelle que soit la cause qui doit se trouver en action, si on multiplie les nombres d'événements favorables et défavorables que chacune peut produire par le produit des nombres d'événements que toutes celles d'espèces différentes peuvent produire séparément.

Or, cela fait, on n'aura plus à considérer que des causes également probables, pouvant toutes produire le même nombre d'événements; tous les événements seront donc devenus également possibles, et par conséquent il ne restera plus qu'à compter le nombre total des événements et le nombre des événements favorables.

Soit P le produit $(q+q')(q''+q'') \dots$ qui représente maintenant le nombre d'événements que peut produire une quelconque des causes, le nombre total des événements sera:

$$(m+m'+m''+\dots)P;$$

d'un autre côté, le nombre des événements favorables sera:

$$\frac{mpP}{p \times q} + \frac{m'p'P}{p' \times q'} + \frac{m''p''P}{p'' \times q''} + \dots;$$

la probabilité d'un événement favorable sera donc:

$$\frac{mp}{(p+q)(m+m'+m''+\dots)} + \frac{m'p'}{(p'+q')(m+m'+m''+\dots)} + \dots;$$

la probabilité sera donc exprimée par la somme des produits de la probabilité de chaque cause par la probabilité qu'elle fait acquiescer à l'événement favorable.

Tels sont les principes du calcul des probabilités; nous n'en donnerons ici que l'application à la solution d'un problème célèbre, connu sous le nom de problème de Pétersbourg.

Un joueur joue à *cercle* ou *pile*, il peut parier successivement d'amener pile au premier coup, ou au second coup seulement, ou au troisième seulement, etc., enfin au $n^{\text{ième}}$ seulement: on suppose qu'il suit convenu qu'on lui donnera 2 fr. dans le premier cas, 2² fr. dans le second, 2³ fr. dans le troisième, etc., 2ⁿ fr. dans le $n^{\text{ième}}$; on demande quelle doit être sa mise à chaque partie.

A la seconde partie, la probabilité qu'a le joueur de gagner est $\frac{1}{2}$. Sa mise doit donc être $\frac{1}{2} \times 2$ fr. ou 1 fr.

A la première partie, la probabilité qu'a le joueur de gagner est $\frac{1}{2} \times \frac{1}{2}$ ou $\frac{1}{4}$, et comme on parie contre lui 2² fr., sa mise doit être 2² $\times \frac{1}{4}$ ou 1 fr.

De même, à la troisième partie, la probabilité qu'a le joueur de gagner est $\frac{1}{8}$, et puisqu'on parie contre lui 2³ fr., sa mise doit être encore 1 fr., et ainsi de suite.

D'Alembert rejetait la solution du problème de Pétersbourg, parce que, en supposant n infini, l'enjeu du parieur devrait être infini; mais la probabilité de gagner, pour le joueur, serait alors nulle, ce qui fait compensation.

CALCUL s. m. (kal-kul — lat. *calculus*, petit caillou). Antiq. rom. Sorte de jeton dont les Romains se servaient pour apprendre à compter. Le nom que les Romains donnaient à de petites tessères ou jetons blancs et noirs, dont ils se servaient pour absoudre ou pour condamner dans les causes portées sur la place publique. Sorte de dame ou de fêche que les Romains employaient à un jeu analogue à celui des échecs. Le moindres des poids en usage chez les Romains.

— Minér. *Calculus* ou *dragées de Tivoli*. Petites concrétions calcaires de forme ronde, qui se trouvent au fond des eaux de Tivoli.

— Chir. Concrétion pierreuse qui se forme dans quelques parties du corps de l'homme et des animaux, et particulièrement dans la vessie: *CALCULS URINAIRES*. *CALCULS BILIAIRES*. Un régime trop animalisé, l'usage de vins trop généreux, et surtout de vins chargés de tartre, prédisposent à la formation des CALCULS. (Nysten.) Maladie déterminée par la présence des mêmes concrétions: *Le Calcul de la vessie n'attaque presque jamais que les hommes*. (Chomel.)

— Encycl. Antiq. rom. Les jetons que les anciens nommaient *calculus* ne furent d'abord que de petits cailloux plats dont ils se servaient, soit pour les comptes ordinaires, soit pour les calculs nécessaires dans l'astronomie et la géométrie. Telle est l'origine de notre mot *calcul* appliqué aux sciences des nombres, à l'arithmétique, à l'algèbre. Ces jetons servaient encore à exprimer les suffrages dans les assemblées et dans les jugements. Chez les Grecs, ces *calculus* furent d'abord des coquilles de mer, qu'on remplaça depuis par des pièces d'airain de la même figure. Ces jetons différaient de forme et de couleur: les uns, blancs et unis, étaient destinés à absoudre; ceux, au contraire, qui portaient condamnation étaient noirs et percés par le milieu. On comptait les *calculus* qui se trouvaient dans l'urne, et c'étaient ceux

dont le nombre était le plus grand qui décidaient du sort de l'accusé. Ces *calculus* servaient aussi pour tirer les athlètes au sort dans les jeux publics et les appareils. Voici, d'après Lucien, comment la chose se pratiquait aux jeux Olympiques: « On place, dit-il, devant les juges une urne d'argent, consacrée au dieu en l'honneur de qui se célèbrent les jeux. On met dans cette urne des ballottes de la grosseur d'une fève, et dont le nombre répond à celui des combattants. Si le nombre est pair, on écrit sur deux ballottes la lettre A, sur deux la lettre B, sur deux autres la lettre I, et ainsi du reste. Si le nombre est impair, il y a de toute nécessité une lettre qui n'est inscrite que sur une seule ballotte; ensuite les athlètes s'approchent l'un après l'autre, et, ayant invoqué Jupiter, chacun met la main dans l'urne et en tire une ballotte. Mais un des mastigophores ou porte-verges, lui retenant la main, l'empêche de regarder la lettre marquée sur cette ballotte, jusqu'à ce que tous les autres aient tiré la leur. Alors un des juges, faisant la ronde, examine la ballotte de chacun, et apparie ceux qui ont des lettres semblables. Si le nombre des athlètes est impair, celui qui a la lettre unique est mis en réserve pour se battre contre le vainqueur. Des Grecs, les *calculus* passèrent aux Romains, qui, outre ces usages divers, s'en servirent comme d'un almanach commémoratif: ils marquèrent leurs jours heureux avec un *calculus* blanc et les malheureux avec un *calculus* noir. Les *calculus* servirent aussi à jouer; ils étaient employés dans le *ludus duodecim scriptorum*, qui est notre tricot moderne, et le *ludus latrunculorum*, qui est notre jeu de dames. Entre Joinville et Saint-Lizier, dans les ruines d'une ville gauloise soumise aux Romains, on a trouvé deux ou trois cents de ces *calculus*; ce sont des morceaux d'ivoire ou d'os, ressemblant aux jetons modernes, excepté par leur épaisseur et leur forme un peu convexe.

— Path. Il importe d'établir la distinction qui existe entre un *calculus* et une concrétion. Le *calculus* se forme aux dépens des liquides excrémentiels ou récrémentiels, et prend naissance au sein des cavités revêtues intérieurement d'une membrane muqueuse, c'est-à-dire au sein des canaux ou des réservoirs des liquides humoraux. Les concrétions, au contraire, se forment au sein des organes mêmes et seulement aux dépens de fluides anormalement sécrétés.

Les *calculus* sont plus fréquents dans la vésicule biliaire, les conduits biliaires, le foie, la vessie urinaire; on les trouve moins fréquemment dans d'autres réservoirs. Leur grosseur varie depuis celle d'une tête d'épingle jusqu'à celle de la tête d'un fûtus à terme. Ils sont arrondis ou ovoïdes, et, lorsqu'ils sont multiples dans une même cavité, ils se présentent avec des faces polygonales, concaves ou convexes, quelquefois moulées sur les parois des conduits excréteurs qui les contiennent. Leur surface est lisse ou rugueuse, leur cassure cristalline, résineuse ou terreuse, rudiée, feutrée ou présentant des couches concentriques. Les *calculus* sont libres dans le réservoir qui les contient ou enchaînés dans ses parois. Leur composition est très-variable; mais, ordinairement, elle rappelle la composition du liquide qui leur a donné naissance; on y trouve, le plus ordinairement, une matière organique animale unie à des sels calcaires en proportions variables.

Les conditions qui donnent naissance ou qui favorisent la formation des *calculus* ne sont pas toujours très-concrètes; on invoque habituellement, pour expliquer ces productions anormales, la stagnation des liquides au sein desquels ils prennent naissance, l'étroitesse naturelle ou acquise des conduits excréteurs, les sinuosités de ces conduits ou l'écoulement du liquide par une fissure. La présence du mucus qui lubrifie les muqueuses des réservoirs d'excrétion ne doit pas être étrangère à la formation des *calculus*, car tous en contiennent une certaine quantité. En général, toute influence pathologique capable d'augmenter, de diminuer ou de modifier dans sa composition le fluide sécrété, les modifications mêmes des organes sécréteurs, sont les causes qui peuvent être invoquées. Cependant il convient de faire remarquer que les altérations pathologiques des organes de sécrétion sont plus souvent consécutives qu'antérieures à la formation du *calculus*.

On regarde comme capable de provoquer la formation des concrétions calculeuses la présence d'un corps étranger qui devient le noyau du *calculus*; on signale aussi d'autres influences plus générales. La vieillesse, le sexe féminin, l'hérédité, le vice arthritique ou goutteux, la goutte et la gravelle; enfin, il est hors de contestation que les calculeux sont soumis à l'influence d'une prédisposition plus spéciale, s'il est possible, d'une diathèse calculeuse et dont l'étiologie est encore fort obscure: Van Helmont admettait toutefois l'existence d'une force pétrifiante.

Les *calculus* n'ont pas de symptômes qui leur soient propres; ils ne se révèlent que par les accidents que détermine leur présence comme corps étranger. Un corps venu du dehors et placé dans les mêmes conditions au sein de nos organes donnerait lieu aux mêmes manifestations symptomatiques. L'inflammation des tissus les plus voisins, les altérations de structure de l'organe affecté, les troubles dans sa

fonction, tels sont les signes accusateurs de la présence du calcul. Ils ne se manifestent guère que par le déplacement du corps étranger, ou lorsqu'il s'engage dans un conduit ou un orifice trop étroit pour le recevoir. Enfin, il est des conséquences plus éloignées et souvent plus graves; ce sont l'ulcération, la perforation des cloisons des réservoirs, les abcès, les inflammations chroniques et l'enkystement du calcul. La marche des affections calculieuses est toujours chronique; quelquefois les accidents disparaissent brusquement par l'éloignement ou la sortie du corps étranger.

Le traitement des calculs ne présente que deux indications: les faire disparaître et empêcher leur retour. La thérapeutique des calculs emprunte ses moyens d'action à la chimie, à la chirurgie, à l'hygiène. La chimie, s'appuyant sur la connaissance de la composition chimique des calculs, recherche les dissolvants qui peuvent leur être opposés; la chirurgie se propose pour mission d'extraire ceux qui ne peuvent être attaqués par les dissolvants, et applique à cette extraction des procédés très-divers appropriés à la nature et au siège de l'organe lésé; enfin, l'hygiène, s'appliquant à déterminer les conditions du développement des affections calculieuses, enseigne l'art de combattre les prédispositions acquises ou héréditaires qui leur donnent naissance. Mais, dans l'état actuel de nos connaissances, l'étiologie des calculs est encore trop obscure pour que la prophylaxie puisse en être établie d'une manière certaine.

En égard aux organes qu'ils peuvent affecter, les calculs sont extrêmement nombreux, et se rencontrent chez les animaux aussi bien que chez l'homme; il s'en faut même de beaucoup qu'ils soient tous connus, et les études d'anatomie pathologique comparée nous révéleront sans doute l'existence d'un bien plus grand nombre de ces productions anormales. Nous donnerons une énumération rapide de ceux qu'on rencontre chez l'homme.

1° *Calculs des amygdales.* Ils sont dus à l'épaississement du liquide sécrété, et sont composés de mucus uni à des phosphates calcaires. Ils distendent, par leur présence, les cryptes qui les contiennent et sont ordinairement visibles au dehors.

2° *Calculs du conduit auditif.* Ils sont constitués par l'endurcissement du cérumen devenu comme pierreux.

3° *Calculs arthritiques.* Ce sont plutôt des concrétions composées d'acide urique et d'urate de soude, et siégeant au voisinage des articulations.

4° *Calculs biliaires.* La cholestérine et les matières colorantes de la bile forment la base de ces calculs; on les rencontre dans la vésicule et les voies biliaires et dans le foie même. On les décrit quelquefois sous le nom de *cholelithes*.

5° *Calculs de la conjonctive.* Ils siègent dans les glandules de la conjonctive et de Meibomius, et ont pour origine la transformation calcaire du liquide sécrété. L'affection calculieuse de la conjonctive porte quelquefois le nom de *lithiase de la conjonctive*.

6° *Calculs de l'estomac.* Ils sont analogues à ceux de l'intestin et ont probablement la même origine.

7° *Calculs des fosses nasales.* Ces calculs se forment spontanément autour des corps étrangers introduits dans les fosses nasales; ils sont constitués par un dépôt de mucus uni à des phosphates de chaux et de magnésie, à des carbonates de chaux et de carbonate de soude.

8° *Calculs des glandes mammaires.* Siégeant dans les conduits de la glande mammaire, ces calculs sont constitués d'une matière pierreuse provenant du lait dont la partie liquide a été résorbée; cette affection est assez commune chez les femelles des animaux mammifères.

9° *Calculs intestinaux, entérolithes, bézoards des animaux.* Ils sont souvent pourvus d'un noyau constitué par un corps étranger, ou formés d'une boule de poils agglutinés par du mucus concret; souvent aussi ce ne sont que des calculs biliaires; quelquefois enfin ils sont composés de phosphate de chaux.

10° *Calculs lacrymaux, calculs du sac lacrymal ou des conduits lacrymaux.* Le phosphate de chaux les constitue presque entièrement.

11° *Calculs du larynx.* Il n'en existe dans la science que quelques cas fort rares et mal étudiés.

12° *Calculs du pancréas.* Ils sont analogues aux calculs salivaires.

13° *Calculs de la glande pinéale.* On a signalé des concrétions pierreuses ayant leur siège dans ce petit organe; leur origine est inconnue.

14° *Calculs du poulmon.* Ce sont encore des concrétions calcaires plutôt que des calculs. Ils sont composés de carbonate et de phosphate de chaux ou de magnésie unis à une matière animale. On les trouve dans le poulmon et les ganglions bronchiques; ils se développent à la suite de la transformation crétaée des tubercules bronchiques ou pulmonaires.

15° *Calculs de la prostate.* Ce sont des concrétions noirâtres, fines comme du sable fin, ou atteignant la grosseur d'un pois; ils sont

composés de carbonate ou de phosphate de chaux, avec un noyau formé de corpuscules organiques; ils se développent dans les conduits prostatiques, où ils s'enkystent quelquefois.

16° *Calculs des reins.* Ces calculs se développent en vertu d'une disposition générale du sujet affecté, d'une inflammation ou d'une dégénérescence des reins. Ils sont formés d'acide urique ou d'acide xanthique, d'oxalate de chaux ou de cystine, de phosphate ammoniaco-magnésien, ou enfin de sels terreux avec noyau d'acide urique. Ils siègent dans les calices du rein.

17° *Calculs salivaires.* Ces calculs se trouvent assez souvent dans les conduits des glandes salivaires, rarement dans la glande même; ils sont formés de phosphate calcaire uni à une matière animale.

18° *Calculs de l'utérus.* Les calculs qu'on trouve dans la matrice sont ordinairement calcaires, et doivent se former dans les glandules du col.

19° *Calculs des vésicules séminales.* Leur composition et leur origine sont peu connues.

20° *Calculs urinaires, calculs rénaux, uréthiques, vésicaux, urétraux, pierres dans la vessie, pierres cystiques.* Ce sont, de tous les calculs, les plus importants comme les plus communs. Ils sont composés d'acide urique; d'urates d'ammoniaque, de potasse, de soude ou de chaux, d'acide xanthique, de cystine, de phosphate de chaux, de phosphate ammoniaco-magnésien, de carbonate de chaux ou de magnésie, d'oxalate de chaux, de silice, etc., toutes substances unies à une matière animale de composition variable. Ces calculs siègent dans toutes les portions des voies urinaires: dans les reins, les uréthères, la vessie ou l'urètre; leur grosseur varie depuis celle du fin gravier (gravelle) jusqu'au volume d'une noix ou du poing (pierre).

21° *Calculs des veines ou phlébolithes.* Concrétions de nature diverse, mais peu connues. Nous nous contentons de cette rapide énumération, et, pour de plus longs détails, nous renvoyons aux articles que nous consacrons à l'étude pathologique de chaque organe. V. BILIAIRE, GRAVELLE, INTESTIN, LACRYMAL, SALIVAIRE, URINAIRE, etc.

— Art vétér. Chez nos animaux domestiques, les calculs varient du volume d'un grain de sable à celui d'un bolet de douze et au delà. Les plus petits prennent le nom de sédiments, de graviers, et se conservent aussi longtemps que les conduits excréteurs leur donnent passage. N'étant pas toujours entraînés avec les liquides expulsés, ces graviers se déposent dans les réservoirs, s'y accumulent et peuvent donner lieu à des phénomènes morbides. Leur poids absolu et spécifique présente d'assez grandes fluctuations que leur volume. Tous les animaux domestiques sont sujets aux affections calculieuses. La chèvre, que l'on en croyait exempte, en a présenté jusqu'à ce jour un seul exemple. Les calculs ont été distingués, d'après les organes dans lesquels ils séjournent, en salivaires, biliaires, pancréatiques, gastriques, intestinaux, urinaires, séminaux, mammaires et vasculaires. Aux calculs se rattachent les concrétions constituées par des fibres végétales, celles qui ont les poils pour base, et que l'on connaît sous le nom d'*égagropiles*. Les calculs salivaires ont été rencontrés chez le cheval, l'âne, le mulet et la bête bovine; leur siège le plus commun est le canal de Sténon; on les trouve aussi dans les conduits de Warthon et de Rivinus. Les calculs biliaires se forment dans l'appareil hépatique du cheval, du mouton, du porc, du chien, du chat, et de préférence dans celui du bœuf. Les calculs pancréatiques n'ont été rencontrés que dans les canaux excréteurs du pancréas de l'espèce bovine; leur diamètre ne dépasse pas celui d'une noisette, et le poids a pour limite 3 grammes. Les calculs gastriques se trouvent dans l'estomac du cheval et du chien. Le cheval en présente deux variétés, distinguées par la nuance en calculs gris rougeâtre et gris bleu; ils sont toujours solitaires. L'unique espèce du chien, d'un blanc jaunâtre, est multiple. Les concrétions intestinales n'ont été rencontrées que chez le cheval. On en distingue quatre variétés: les calculs jaune brun, les gris, les brunâtres et les bleuâtres. Les idées les plus étranges ont été émises sur les causes et le mode de formation de ces calculs; mais aujourd'hui on considère le phosphate de magnésie, abondant dans le périoste des os, comme la source probable des entérolithes qui se forment lorsque le son entre pour une forte proportion dans l'alimentation du cheval. Les calculs rénaux ont été observés sur le cheval, l'âne, le bœuf, le mouton et le chien. On en distingue cinq variétés: les grands, les corallins, les sphériques, les lamelleux et les sédimenteux. On a rencontré les calculs vésicaux chez le cheval, l'âne, le bœuf, le mouton, le porc et le chien. On les a ramenés, chez le cheval, à cinq variétés: les blancs jaunâtres, les bruns, les blancs durs, les sédimenteux et les graviers. Ces calculs ont un poids de 390 à 590 grammes. Les calculs urétraux sont très-fréquents chez le taureau; la vache en présente peu ou point d'exemples. La forme et la couleur autorisent à les ramener à six variétés, qui sont: les verts brillants, les blancs arrondis, les réticulés, les blancs jaunâtres, les bruns jaunes et les blancs sales. — Les concrétions prépucales se forment dans la

cavité du fourreau ou du prépuce du cheval et du porc; chez le bœuf et le mouton, les sels se concrètent autour des poils qui surmontent le prépuce. Chez la vache, on admet trois variétés de calculs mammaires: les calculs vrais, les pseudo-calculs et les concrétions. Enfin les calculs vasculaires, appelés *phlébolithes*, sont rares chez nos animaux domestiques.

— Minér. On donne le nom de *calculs de Tivoli* à des pisolithes calcaires que l'on rencontre aux bords de Saint-Philippe, en Toscane, en Hongrie, en Silésie et dans quelques autres lieux. Ce sont des concrétions sphéroïdales, formées de couches concentriques très-distinctes, ayant le plus souvent pour noyau un grain de sable ou un corps étranger de nature quelconque. Ils ont, en général, la grosseur d'un pois (d'où leur nom de pisolithe) et présentent ordinairement une couleur blanchâtre. Les pisolithes calcaires forment quelquefois des couches continues; nous citerons, par exemple, celles de Carlsbad en Bohême, qui ont chacune un grain de sable pour noyau.

CALCULABLE adj. (kal-ku-la-ble — rad. calculer). Qui peut être calculé: *L'infini n'est pas calculable.*

— Antonyme. Incalculable.

CALCULANT (kal-ku-lan) part. prés. du v. Calculer: *Un avaré calculant sa dépense.*

Il passait les jours et les nuits
A compter, calculer, supputer sans relâche;
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche;
Car il trouvait toujours du mécompte à son tait.
LA FONTAINE.

CALCULANT, ANTE adj. (kal-ku-lan, ante — rad. calculer). Qui se livre à des calculs, à des opérations sur les nombres ou les quantités:

C'est un plaisir de voir.
Ces étourdis calculants en finances,
Et ces bourgeois qui gouvernent la France.
VOLTAIRE.

Il Qui résout des questions sur les nombres ou les quantités: *La partie CALCULANTE de la machine se compose d'une rangée de quinze axes verticaux.* (C. Laboulaye.)

— Qui suppose, combine, conjecture: *Il vous aime et vous conjure d'être toujours habile, comptante, calculante et supputante.* (Mme de Sév.) *Les prodiges d'industrie que cette situation a fait naître ont quelque chose de séduisant et d'admirable, qui a trompé l'Europe entière, au point de lui faire regarder cette activité CALCULANTE comme la source de toute prospérité pour la nation.* (Mirabeau.)

CALCULATEUR, TRICE s. (kal-ku-la-teur, tri-se — rad. calculer). L'homme qui fait, qui sait faire des calculs: *Un CALCULATEUR distingué. Un habile CALCULATEUR.*

— Fig. Personne qui combine ses moyens dans sa pensée, qui cherche à prévoir ou à modifier l'avenir pour le faire concourir à ses plans: *Les meilleurs CALCULATEURS sont souvent démontés par l'imprévu. Que vous êtes un mauvais CALCULATEUR!* (Alex. Dum.) *La plupart de ceux qui se livrent à ce jeu sont des CALCULATEURS imbéciles.* (Balz.) *Le hasard fit donc que ce mariage, dans lequel les CALCULATEURS voyaient une folie, fut, sous le rapport de l'intérêt, une excellente affaire.* (Balz.) *Les grands CALCULATEURS seuls pensent qu'il ne faut jamais dépasser le but.* (Balz.) *Cette jeunesse est assez CALCULATRICE pour ne rien faire en voyant l'inutilité du travail.* (Balz.)

Tristes calculateurs des misères humaines,
Ne me consolez point, vous aggravez mes peines.
VOLTAIRE.

Il Se dit particulièrement d'une personne qui combine avec attention l'emploi utile ou avantageux qu'elle peut faire de son argent: *Son amour pour Natalie la fit en un moment aussi habile CALCULATRICE qu'elle avait été jusqu'alors insouciant en fait d'argent et gaspilleuse.* (Balz.)

— Mécan. Machine à calculer: *Le CALCULATEUR de Pascal.*

— Mar. *Calculateur marin*, Instrument proposé, en 1793, par l'Américain Fitch-John, pour faire connaître l'espace parcouru par un navire sous un rumb de vent quelconque. Il *Calculateur des courants*, Instrument inventé, en 1859, par M. de la Ronce, officier de notre marine, pour mesurer la vitesse des courants sous-marins.

— Adjectiv. Dans les divers sens qui précèdent: *L'astronomie CALCULATRICE a bien moins besoin de connaître exactement les volumes que les masses et les distances.* (Humboldt.) *Enfin elle devient CALCULATRICE, avare, altérée d'or.* (P. Soulié.) *Cet esprit raisonneur et CALCULATEUR a contribué beaucoup plus qu'on ne pense aux désastres des sociétés.* (Michaud.) *Plus l'homme, au dehors, a la vie tendue; soignée, CALCULATRICE et militante, plus, au dedans, il a besoin de bonté.* (Michelet.) *Ses yeux noirs lançaient des flammes qu'on n'eût jamais cru voir couler dans une tête si froide et si CALCULATRICE.* (G. Sand.) *Elle ignorait le mensonge, et se livrait sans détour à ses impressions; elle les avouait brutalement, elle les laissait deviner sous le manège de la petite et CALCULATRICE coquetterie des jeunes filles de Paris.* (Balz.) *Nous sommes dans une époque CALCULATRICE.* (Balz.)

— Allus. littér. *Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint.* Allusion à un

des passages les plus satiriques du fameux monologue de Figaro, dans le *Mariage de Figaro*, acte V, scène III. Figaro se retracé les vicissitudes de sa vie, les obstacles de toute nature contre lesquels se sont brisées toutes ses entreprises: « Le désespoir m'allait saisir; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre: *Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint.* »

Dans l'application, on fait usage de cette mordante antithèse chaque fois que l'on veut rappeler le peu de justice et surtout le peu de discernement qui préside en général à la distribution des emplois:

« M. Bezerra, ministre des finances au Brésil, était, dit-on, un homme rempli de connaissances tout autres que celles qui étaient nécessaires à la place qu'il occupait: *Il fallait un mathématicien, ce fut un danseur qui l'emporta.* »
J. ARAGO.

« Il fallait un mathématicien, on prit un danseur. Il nous fallait, à nous, un ministre de la justice, et l'on vient de nommer à ce poste un tout jeune homme, qui pouvait raisonnablement aspirer à une place de substitut du procureur du roi dans une petite ville de province. »
(Gazette de France.)

« Il se peut que M. Neffizer soit du nombre de ceux qui prennent un danseur quand il faut un calculateur. Cette manière de se conduire n'est pas la nôtre: quand il faut un calculateur, nous prenons un calculateur, et quand il faut un danseur, nous prenons un danseur. »
E. DE GIRARDIN.

« Maintenant on confie les places les plus importantes à ceux qui y ont le moins d'aptitude, et, comme le dit avec vérité l'abominable Figaro: *On avait besoin d'un architecte, on fit choix d'un danseur*, phrase qu'il avait volée à l'*Espion dévalisé*, qui avait dit avant lui: « Dans ce pays, on ne regarde jamais si la cheville va au trou, on commence par l'y planter. »
HATY, Hist. de la presse.

— Rem. Oh! nous en demandons bien pardon au savant et respectable auteur de l'*Histoire de la presse*: cet axiome, on ne peut mieux buriné, appartient bien, et en toute propriété, au spirituel auteur de Figaro. Que cette pensée, que les injustices du favoritisme ont rendue banale, ait été exprimée un million de fois avant lui, rien de plus vrai et même rien de plus naturel; mais c'est Beaumarchais qui l'a frappée pour la jeter ensuite dans la circulation. Pensez-vous, cher monsieur Haty, que notre mère Eve n'ait pas dit à Adam dans un de ses moments de mauvaise humeur: « Mon cher mari, vous vous vantez d'une chose que tout le monde pourrait faire. » Eh bien! il y avait là en germe, et je souligne le mot à dessin, ce fameux vers de notre grand Corneille:

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

CALCULATION s. f. (kal-ku-la-si-on — rad. calculer). Action de calculer; calcul. Il Vieux mot. Il On disait aussi CALCULEMENT s. m.

CALCULATOIRE adj. (kal-ku-la-toi-re — rad. calculer). Qui sert à calculer: *Machine CALCULATOIRE.* Il Qui appartient, qui est relatif au calcul: *Opérations CALCULATOIRES.*

CALCULÉ, ÉE (kal-ku-lé) part. pass. du v. Calculer. Trouvé par le calcul: *Des machines CALCULÉES.* Les éclipse sont CALCULÉES longtemps à l'avance. La vitesse du son, ayant été CALCULÉE, elle peut faire connaître à peu près à quelle distance la foudre tombe. (A. Martin.) *La pensée ne peut être CALCULÉE ni mesurée.* (H. Heine.)

— Fig. l'événement combiné, disposé: *Des démarches bien CALCULÉES.* Sous le despotisme, toutes les lois sont CALCULÉES pour profiter à l'oppression. (De Custine.) *L'éducation des femmes est la chose du monde la mieux CALCULÉE pour éloigner le bonheur.* (H. Beyle.) *En industrie, tout est CALCULÉ pour économiser le temps; en politique, il semble que tout soit CALCULÉ pour le perdre.* (E. de Gir.) Il Qui calcule, suppose, combine, pour faire réussir ses plans: *C'était la femme du monde la mieux CALCULÉE pour son profit ou son agrément personnel.* (Mme de Créquy.) Il Régie, proportionnée, coordonnée: *Votre dépense doit être CALCULÉE sur vos revenus.* Le divers langage des hôtes du désert nous paraît CALCULÉ sur la grandeur ou le charme du lieu où ils vivent. (Chateaub.) Il Prémédité, voulu, fait avec intention: *Une méchanceté CALCULÉE.* Toutes les surprises CALCULÉES sont de mauvais goût. (Balz.) *Il fallait avoir l'âme de Julie pour sentir comme elle l'horreur d'une caresse CALCULÉE.* (Balz.)

Malheur à qui se fio
Aux amours calculés de la diplomatie!
C. DELAVIGNE.

CALCULER v. a. ou tr. (kal-ku-lé — rad. calculer). Supputer, compter, chercher par le calcul: *CALCULER la prix d'une chose. C'est lui qui a CALCULÉ toutes ces sommes.* (Acad.) Il Déterminer par le calcul: *CALCULER une éclipse.* *CALCULER le point et le moment de la rencontre de deux mobiles.* *CALCULER la longueur du pendule à secondes.* Il Dresser, établir par une suite de calculs: *CALCULER*

des tables astronomiques, une table de logarithmes, une table de mortalité.

— Par ext. Arriver à connaître par le calcul : On calcule qu'il faut trois hectolitres de blé pour l'alimentation d'un homme. (Bastiat.) Ainsi, ma bonne mère, je vais de ce pas chez Franz le prêtre de me prêter la petite somme que j'ai calculé m'être nécessaire. (Alex. Dum.)

— Régler avec attention, avec parcimonie : CALCULER sa dépense. CALCULER l'argent que l'on donne aux pauvres.

— Coordonner, proportionner : CALCULER son élan sur l'espace que l'on veut franchir. CALCULER les dimensions d'une jetée sur la pression des eaux. CALCULER sa dépense d'après son revenu.

— Fig. Réfléchir, délibérer, chercher à prévoir, se rendre compte des résultats d'une démarche ou d'une entreprise avant de prendre un parti : CALCULER les chances de succès. CALCULER les avantages de la guerre et de la paix. Il y a des gens qui passeraient leur vie à CALCULER des événements. (Montesq.) Il est des instants où la crise du mal ne permet pas de CALCULER les inconvénients du remède. (Raynal.) Le propre d'un grand caractère est de ne CALCULER les difficultés que pour les vaincre. (La Rochef.-Doud.) Le premier qui CALCULA les droits de son père fut un fils ingrat. (Mignet.) L'époque de la noce approchait, et je CALCULAIS déjà mon départ. (Scribe.) La mer, qu'une fois CALCULÉ tout avec une profondeur étudiée. (Balz.) N'admirez-tu pas le flegme de cet homme, qui CALCULAIT sa fortune sur la chute d'un empire, et cela à soixante-dix ans. (F. Soulié.)

L'adroît joueur calculait un hasard incertain.

DELLILLE.

Les talents ne sont plus qu'un vain jeu de mémoire ; on calcule aujourd'hui tout, excepté la gloire.

VOLTAIRE.

Je n'achèverai pas cette plaisanterie.

Calculez, mon cher duc, où cela mènera.

A. DE MUSSET.

Trahissez tout, l'amour, le devoir, l'amitié, Mais calculez du moins vos dangers, votre perte.

GUINERT.

Il Préméditer, faire avec intention : Il calcule ses paroles, ses gestes, son regard.

— Absol. : Passer les jours et les nuits à CALCULER. Bien CALCULER. Mal CALCULER. C'est un homme habile et qui sait CALCULER. Vous calculez mal. CALCULONS bien avant d'agir. On calcule presque toujours mal, quand on compte avec la crainte ou l'espérance. (Mme de Main.) Les bons cœurs ne CALCULENT jamais. (La Bruy.) La crainte ne CALCULE ni ne raisonne. (Miraumont.) Il y a des maîtres qui aiment sans aucune espèce de calcul, et il y a des sages qui CALCULENT en aimant. (Balz.) L'amour ne CALCULE pas. (Scribe.) Comment! monsieur, c'est vous qui me conseillez un arrangement! — Oh! vous allez jeter les hauts cris, je le sais; mais CALCULONS un peu. (Scribe.) Nous étions pauvres tous deux, mais au village on ne CALCULE pas, et nos parents furent bientôt d'accord pour notre mariage. (E. Sue.)

C'est la satiété qui calcule et qui pense.

A. DE MUSSET.

— Fam. Calculer quelqu'un. Supputer la fortune qu'il peut avoir, pour en tirer avantage : Il ne vous aime pas, ma chère; il vous calcule comme s'il s'agissait d'une affaire. (Balz.)

Se calculer v. pr. Être calculé : Cela peut se calculer de tête. Il n'y a pas de tonne ou les probabilités de vie ou de mort se calculent avec plus de sagacité que dans les bureaux; l'intérêt y étouffe toute pitié comme chez les enfants. (Balz.) Lyon, ville probe et pure, mais ville d'argent où tout se calcule et où les idées ont la pesanteur et l'immobilité des intérêts. (Lamart.)

— Fig. Être déterminé, apprécié, arrangé, combiné, réglé : Les bonnes lois doivent se CALCULER longtemps à l'avance. L'amour, comme tous les principes, ne se calcule pas; il est l'infini de notre âme. (Balz.) Il Être réglé, proportionné : Les opinions du commun des hommes se CALCULENT sur la moyenne du chiffre de leur fortune. (Lamart.)

— Syn. Calculer, compter, supputer. Compter est le terme vulgaire, celui qui présente l'opération de la manière la plus simple et sans y joindre l'idée de science ou de difficulté. Calculer, c'est compter avec art, par des procédés appris et souvent en faisant usage de chiffres; le calcul mental lui-même suppose presque toujours que l'on pense des chiffres, quoiqu'on ne les écrive pas. Supputer suppose aussi quelque chose de difficile, mais le résultat que l'on cherche n'est pas un nombre précis, c'est une approximation ou bien c'est tout autre chose; par exemple, on suppute le temps, non pour indiquer des nombres, mais pour dresser des calendriers. Au figuré, compter marque une simple prévision; calculer, une prévision basée sur un travail d'esprit où l'on a pesé toutes les circonstances; supputer ne s'emploie presque jamais.

CALCULEUX, EUSE adj. (kal-ku-leu, eu-ze — lat. *calculosus*, même sens, de *calculus*, calcul). Méd. Qui a rapport aux concrétions animales, et spécialement aux calculs de la vessie : Affection CALCULEUSE. Concrétions CALCULEUSES. Qui est affecté de calculs urinaires : Ce vieillard est CALCULEUX.

— Substantif. Personne atteinte d'une affection calculieuse : Un CALCULEUX.

CALCULIFRAGE adj. (kal-ku-li-fra-je — du lat. *calculus*, calcul; *frangere*, briser). Chir. Qui brise les calculs de la vessie. Il On dit aussi LITHOTRIPTIQUE.

CALCUT (concile de), tenu en 787 par le roi de Northumbrie, Elfuold, et auquel assistèrent les seigneurs et les évêques du pays. Ce concile avait été provoqué par l'arrivée de Grégoire, évêque d'Ostie, que le pape Adrien I^{er} avait envoyé en Angleterre. A cette réunion, célèbre dans l'histoire ecclésiastique de l'Angleterre, on dressa vingt canons, qui formèrent la discipline de l'Eglise : 1^o le premier, recommandait la foi de Nicée et des six conciles généraux; le septième, qui se tenait cette année-là même, n'était pas encore connu dans la Grande-Bretagne; 2^o le deuxième canon ordonnait de ne baptiser qu'à Pâques, hors le cas d'une évidente nécessité; 3^o le troisième prescrivait la réunion de deux conciles chaque année; 4^o le quatrième engageait les clercs à observer, dans leur manière de vivre et de s'habiller, les usages de l'Eglise romaine, et les moines ceux des monastères orientaux, afin qu'il y eût entre eux et les chanoines une distinction; 5^o on élira, de l'avis de l'évêque diocésain, les abbés et des abbesses d'une vertu éprouvée dans le monastère même où le défunt remplissait sa charge; 6^o les évêques n'ordonneront prêtres ou diacres que des personnes d'une vie exemplaire; 7^o les heures canonicales seront récitées en leur temps et avec dévotion dans toutes les églises; 8^o on conservera aux églises les privilèges qui leur auront été accordés par le saint-siège, mais on abrogera ceux qui seraient contraires aux institutions canoniques; 9^o les ecclésiastiques ne mangeront point en cachette les jours de jeûne; 10^o les ministres de l'autel ne célébreront pas la messe ayant les jambes nues; les fidèles offriront un pain tout entier, et non une croûte; on ne célébrera pas le saint sacrifice avec des calices ou des patènes de cornes de bœuf; les évêques ne jugeront point les affaires séculières dans leurs conciles ou synodes; 11^o les rois seront exhortés à s'acquiescer de leurs devoirs et à gouverner chrétiennement; 12^o les rois seront élus par les évêques et les seigneurs; ils seront choisis parmi ceux qui sont nés en légitime mariage; il est défendu de conspirer contre eux ou d'attenter à leur vie; un évêque ou un autre clerc qui se rend coupable d'un pareil crime sera privé de ses fonctions et excommunié; 13^o les grands et les riches sont exhortés à juger selon la justice; 14^o on défend les fraudes, les rapines, les violences, les tributs injustes sur l'Eglise, et l'on recommande la paix et la concorde à tous ses membres, rois, évêques, prêtres et laïques; 15^o on lance l'anathème contre tous ceux qui contractent des mariages incestueux et illégitimes; 16^o on défend aux bâtards d'hériter de ceux qui les ont mis au monde; 17^o les fidèles payeront la dîme, comme étant ordonnée de Dieu; l'usure et les faux poids sont défendus; 18^o les chrétiens accompliront fidèlement les vœux qu'ils auront faits; 19^o on extirpera toutes les vieilles superstitions du rit païen; 20^o si quelqu'un meurt sans confession ni pénitence, on ne priera point pour lui.

Ces canons, où l'on remarque, naïvement exprimée, la touchante sollicitude que l'Eglise a ressentie de tout temps pour ses intérêts, furent proposés par les légats du pape, puis signés par le roi Elfuold, par l'archevêque de York, Embold, et par tous les assistants.

CALCUTTA, capitale de l'Indoustan anglais et de la présidence de son nom ou du Bengale, sur la rive gauche de l'Hougly, un des bras du Gange, à 120 kilom. N. du golfe du Bengale, par 22° 33' de latitude N. et 86° de longitude E.; pop. aggl. dans la ville proprement dite : 500,000 h., dont environ 16,000 Européens, Anglais, Portugais et autres; le reste est composé d'Indous et de musulmans — pop. tot. de la ville, des faubourgs et des villages qui s'y reliait, 1,600,000 hab. Siège du vice-roi ou gouverneur général des Indes anglaises, de la cour suprême de justice, d'une cour provinciale d'appel; évêché anglican métropolitain des Indes; vicariat général de l'évêque catholique de Madras; séminaire théologique protestant, medressah ou université musulmane fondée en 1781, avec un cours de médecine; collège sanscrit-indou, collège anglo-indien appelé Vidyalajar, nombreuses écoles élémentaires; observatoire, jardin botanique magnifique; nombreuses sociétés savantes ou littéraires, parmi lesquelles nous devons citer la célèbre Société asiatique fondée en 1784 par William Jones. Il se fait, en outre, à Calcutta, un grand nombre de publications périodiques, politiques et littéraires, tant en anglais qu'en bengali. L'industrie de Calcutta est active; ses principaux produits sont les tissus de coton et de soie, les ouvrages en or et en argent, la préparation du tabac, les constructions de navires de tous tonnages. Mais c'est surtout à son commerce immense que Calcutta doit son importance. Le mouvement commercial de cette ville est puissamment favorisé par plusieurs institutions de crédit, entre autres la banque du Bengale, par un réseau de chemins de fer qui se complète tous les jours et qui met en communication Calcutta avec l'intérieur de l'Inde, et enfin par un bon port qui fait de cette ville l'entrepôt le plus considérable de l'Asie. Bien que ce port ne puisse recevoir que des bâtiments de 600 tonneaux (les autres stationnent

au-dessous de la ville), le mouvement maritime de Calcutta s'est accru dans des proportions considérables depuis un quart de siècle. En 1864, il est entré dans le port de Calcutta 1,173 navires jaugeant ensemble 572,814 tonneaux, et il en est sorti 1,192 d'un tonnage total de 595,359 tonneaux. En 1840, le total des échanges ne dépassait pas 341 millions de fr.; en 1864, il est arrivé à 810 millions.

L'Angleterre domine dans le commerce dont Calcutta est le centre; ensuite, mais bien en arrière, vient la France. Les villes hanséatiques, la Hollande, l'Italie n'ont qu'une part insignifiante. La Chine, le Pégu et Singapour présentent des transactions qui ne sont pas sans importance.

Un fait digne d'attention, c'est que les produits importés sont, pour la majeure partie, d'origine anglaise; tandis que les exportations se dirigent surtout vers d'autres pays que la Grande-Bretagne.

L'indigo tient le premier rang parmi les exportations du Bengale; viennent ensuite les salpêtres, les cotons, dont la qualité est inférieure à ceux de Bombay et de Madras, la jute, sorte de chanvre indien que l'on convertit en Europe en cordages. Les graines oléagineuses jouent, dans les exportations du Bengale, un rôle qui s'est agrandi depuis quelques années. Les exportations de sucre ont aussi acquis, depuis vingt-cinq ans environ, un développement considérable. La soie entre également pour un chiffre important dans les exportations de Calcutta. L'opium donne lieu à des affaires très-considérables. Cet article est monopolisé par le gouvernement, qui réalise habituellement, chaque année, 25 à 35 millions de bénéfices sur cette drogue qu'on expédie en Chine et dans les îles de la Sonde, malgré ses effets désastreux sur la santé et les prohibitions sévères dont elle est l'objet. Il en a vendu, en 1856, près de 3 millions de kilogrammes, dont la valeur était estimée 97,204,000 fr.

Quand un voyageur approche de Calcutta, en remontant l'Hougly, il est frappé d'étonnement à l'aspect de cette ville, quise découvre pour ainsi dire tout entière à ses yeux. Une vaste citadelle, à la suite de laquelle s'étend une place immense, cernée de deux côtés par de somptueux édifices; un palais, siège du gouvernement, qui réunit la grandiose et l'élégance; une agglomération considérable de maisons, du milieu desquelles s'élèvent les flèches et les aiguilles des temples chrétiens et indigènes; et en vue de la ville, sur un fleuve de 3 kilom. de large, une longue file de vaisseaux de toute dimension et de toute espèce, sur lesquels flottent les pavillons de toutes les nations; tout concourt à présenter le coup d'œil le plus majestueux et le plus imposant. Tout ce qui constitue la partie européenne de Calcutta est situé au midi. A l'extrémité du glacis du fort Williams, et à peu de distance de la rive, se trouvent le palais de justice et l'hôtel de ville, devant lequel est élevée une statue de Warren Hastings; plus loin le palais du gouverneur général et une suite de beaux bâtiments qui forment de ce côté la ligne du quartier européen. A l'est du fort Williams et de l'esplanade, qui est d'une étendue immense, se trouve le quartier qu'on appelle Tchouringhy; il se compose de maisons magnifiques, d'architecture grecque, dont la plupart méritent le nom de palais; elles sont habitées par les plus riches Européens. Ces maisons sont éloignées les unes des autres par un grand espace, entourées de jardins, et ont toutes sur le devant de beaux portiques ou galeries ouvertes, supportées par des colonnes et qu'on appelle *verandahs*. La partie indienne de Calcutta est située le long du fleuve, au nord de la ville européenne. Quelques riches naturels habitent de belles maisons construites dans le style européen; d'autres en ont de moins somptueuses, mais vastes et commodées, qui sont bâties en briques et élevées de deux étages; elles sont revêtues d'une sorte de mortier que fabriquent les indigènes et qu'ils nomment *chuan*; de même que les premières, elles ont un toit formant terrasse. Les habitations des gens du peuple ne sont, à bien dire, que des cahutes, dont les murs sont en bambou et en bousillage, recouvertes de chaume. La douceur du climat permet de se contenter de ces modestes demeures, qui, d'ailleurs, sont d'autant plus misérables que celles des gens riches sont plus somptueuses; mais, élégantes ou misérables, les maisons du quartier indien forment des rues étroites, tortueuses et tout entrecoupées d'une innombrable quantité de réservoirs, d'étangs et de jardins. Les rues de la capitale de l'Inde anglaise, quoique bien moins animées que celles des grandes cités européennes, présentent un aspect des plus variés. La face noire des Indous, le teint olivâtre des Maures, y contrastent avec les traits roses et blancs des Anglais; les carrosses, les phaétons et les cabriolets de l'Europe s'y croisent avec les palanquins des naturels.

Malgré tous les travaux que l'ex-compagnie des Indes orientales a fait exécuter pour assainir la ville, Calcutta est, à cause du grand nombre de marais qui l'entourent, souvent affligée par des maladies pestilentielles. Les faubourgs et les villages situés en aval sur la rivière, qui emporte les immondices de la ville, sont surtout ravagés par ces terribles fléaux; aussi n'ont-ils qu'une faible population, et il ne s'y trouve pas d'Européens.

Ceux, au contraire, qui sont situés au N. de la ville, dans des plaines salubres et fertiles, contiennent une population nombreuse et sont entourés de charmantes villas, dont les jardins ont pour clôture des haies d'aloès et de sapins. Parmi ces villages, on distingue celui de Barackpour, où se trouve le palais d'été du gouverneur général, sur le bord du fleuve, en face de la jolie petite ville danoise de Sérampour; le parc de ce palais est surtout remarquable par une ménagerie où l'on voit plusieurs tigres de la plus forte race. La saison pluvieuse commence ordinairement à Calcutta vers le 15 juin et finit vers le 25 octobre; la température la plus agréable est d'octobre en mars; à partir de ce dernier mois, les chaleurs sont excessives; le thermomètre monte quelquefois à 38 degrés centigrades, et le minimum de la chaleur en décembre est de 17 degrés centigrades.

Calcutta occupe l'emplacement de plusieurs villages indous, et doit son nom à l'un d'eux, Caly-Cutta, où se trouvait un temple célèbre dédié à la déesse Caly, femme de Siva, troisième personne de la trimourty ou trinité indoue. En 1689, Chounock, agent anglais dans le Bengale, obtint d'Aurengzeb la permission d'établir un comptoir de sa nation sur la rivière Hougly, le bras le plus occidental du Gange. Il choisit le village de Caly-Cutta, quoiqu'il fût éloigné de la mer de 120 kilom. et que ce lieu fût un des plus malsains du Bengale. En 1696, une révolte ayant eu lieu au Bengale, les Anglais en profitèrent pour demander et obtenir l'autorisation de fortifier leur factorerie, et ils bâtirent l'ancien fort Williams. Bientôt après, le petit-fils d'Aurengzeb leur ayant cédé trois villages voisins, l'établissement de la colonie anglaise prit une grande importance. En 1756, le fort Williams fut envahé aux Anglais par Seradji-el-Daoula, et toute la garnison périt; mais, l'année suivante, les Anglais reprirent la forteresse, que lord Clive remplaça par la citadelle actuelle, la plus belle du Bengale; cette citadelle, qui a coûté 50 millions de fr., peut recevoir sur ses bastions 400 pièces d'artillerie et renfermer une garnison de 20,000 hommes. Depuis cette époque, Calcutta a pris de prodigieux développements, a vu ses environs assainis par de gigantesques travaux, et, en moins de deux siècles, est devenu une des villes les plus importantes de l'Asie.

CALCUTTA (présidence de). V. BENGALIE.

CALDAQUES (Raymond, comte de), général espagnol, servit d'abord dans les armées françaises, passa aux Etats-Unis avec le comte de Rochambeau, revint en France et obtint, en 1791, le grade de lieutenant-colonel. Il alla servir en Espagne en 1792, devint brigadier, puis maréchal de camp et général en chef de l'armée de Catalogne; mais alors il fut fait prisonnier par les Français et ne recouvra sa liberté qu'à la Restauration. En 1815, il essaya de produire dans nos départements du midi un mouvement favorable à la cause des Bourbons, et il fut nommé lieutenant général et commandant de la 10^e division militaire. Peu de temps après, son âge le força à prendre sa retraite.

CALDAÏQUE, ancienne orthographe du mot CHALDAÏQUE :

Bonnet sut la langue hébraïque

Aussi bien que la caldaïque,

Mais en latin le bon abbé

N'y entendait ni A ni B. Du BELLAY.

Il V. CHALDAÏQUE.

CALDANI (Léopold-Marco-Antoine), anatomiste italien, né à Bologne en 1725, mort à Padoue en 1813. Il professa l'anatomie dans ces deux villes et fit des expériences pour démontrer l'insensibilité des tendons. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Institutiones physiologicae* (Padoue, 1773); *Institutiones anatomicae* (Venise, 1787), etc.; ses *Icones anatomicae* (Venise, 1801-1813, 4 vol. in-fol.) présentent une collection de planches fort exactes.

CALDANI (Pétrone-Marie), mathématicien italien, frère du précédent, né à Padoue en 1735, mort en 1808, obtint, après un brillant concours, en 1763, la chaire de mathématiques à l'université de Bologne. Ayant été attaché, en qualité de secrétaire, à la légation que cette ville envoya à Rome, il en repré-senta seul les intérêts de 1795 à 1799, pendant la maladie de l'ambassadeur Gozzadini, puis il se retira dans sa ville natale, où il termina sa vie. On lui doit divers articles remarquables, publiés dans l'*Antologia romana* de 1785 à 1787, et plusieurs mémoires sur les hautes mathématiques, notamment celui qu'il publia en 1782, sous le titre de : *Della proporzione Bernoulliana fra il diametro del circolo*, et qui lui valut d'être appelé par d'Alémber le premier géomètre et algébriste de l'Italie.

CALDARA (Antonio), compositeur italien, né à Venise en 1678, mort en 1763. Il n'était âgé que de dix-huit ans quand il fit représenter son premier opéra. Simple chanter à la chapelle ducale de Saint-Marc à Venise, puis maître de chapelle à Mantoue, il fut, en 1718, nommé vice-maître de chapelle de la cour impériale à Vienne. Après la représentation dans cette ville, en 1736, de son opéra *Temistocle*, Caldara, découragé par l'insuccès de son œuvre, renonça au théâtre. Il passa encore deux années à Vienne; puis, en 1738, retourna à Venise, où il vécut dans la retraite jusqu'au moment de sa mort. Les compo-

tions dramatiques et religieuses de cet auteur sont innombrables. Ses opéras principaux sont au nombre de soixante-neuf; ses ouvrages dans le genre religieux, messes, oratorios, morceaux détachés ne peuvent s'énumérer. Comme compositeur dramatique, Caldara manque d'invention et se contente d'être imitateur jusqu'au scrupule; mais, dans ses œuvres de musique sacrée, il a laissé des pages fort remarquables qui sauvent son nom de l'oubli.

CALDARA (Polydore), peintre. V. CARAVAGE.

CALDARIUM s. m. (kal-da-ri-omm — mot lat. formé de *calidus*, chaud). Antiq. rom. Étuve de bain.

— **Encycl.** On donnait le nom de *caldarium* à la pièce qui, dans les thermes antiques, servait à prendre les bains de vapeur. Cette salle se composait de trois parties principales : le fond était un hémicycle entouré de trois gradins et garni tout à l'entour de niches étroites, qui contenaient chacune un siège; le milieu de la pièce était formé d'un espace vide, et à l'autre extrémité se trouvait un bassin d'eau chaude. Dans la partie centrale, le baigneur soulevait des poids ou se livrait à toute autre espèce d'exercices gymnastiques propres à faciliter la transpiration; mais généralement il n'avait pas besoin de tant d'efforts, il n'avait qu'à s'asseoir sur un des sièges de l'hémicycle pour éprouver une transpiration abondante : le parquet de la salle était creux en dessous et soutenu par de bas piliers de briques, et les murs garnis de tuyaux, de telle sorte que toute la pièce était entourée d'air chaud, sans parler des tourbillons de vapeur qu'un réservoir d'eau bouillante y accumulait sans cesse. Lorsque l'intensité de la chaleur était trop grande, on donnait une issue à la vapeur par une ouverture pratiquée au centre du plafond et fermée avec un bouclier rond de bronze, qu'on faisait jouer comme une soupape. Les thermes de Pompéi et les peintures trouvées dans ceux de Titus montrent que dans tous les bains, soit publics, soit particuliers, la disposition du *caldarium* était la même.

CALDERONE ou **CALDERONE** (Jean-Jacques), médecin et chimiste italien, né à Palerme en 1651, mort en 1731. Ses connaissances approfondies dans les sciences naturelles le firent nommer inspecteur des pharmacies du royaume de Sicile et des lieux adjacents. C'est à cette circonstance qu'il faut attribuer sans doute la composition d'un ouvrage estimé qu'il publia sous le titre de : *Pretia simplicium*, etc. (Palerme, 1697, in-4°).

CALDAS, mot espagnol qui signifie sources chaudes, et qui entre dans la composition du nom de plusieurs localités d'Espagne et de Portugal.

CALDAS, ville du Brésil, de la province de Minas-Geraes, célèbre par la supériorité de l'or qu'on extrait de son territoire et par les eaux thermales qui jaillissent dans les environs. On donne même ce nom à certains endroits qui renferment des sources de cette nature, tels que : *Caldas-de-Santa-Catharina*, dans la province de ce nom, et *Caldas-de-Santa-Cruz*, dans la province de Goyas. Ces sources jaillissent à différents degrés de chaleur; la plus haute température atteint presque 100 degrés.

Cette partie du monde est une des plus favorisées sous le rapport des sources thermales; on en trouve dans toutes les provinces; mais on ne se sert que très-rarement de ce puissant moyen de guérison préparé par la nature; cependant on commence à sentir la nécessité d'y recourir. Une des plus remarquables de ces sources jaillit dans la vallée nommée *Bamburral*, et fournit les eaux du *Miracle*, comme on les appelle vulgairement. Parmi les racines d'un vieux tronc d'arbre, on voit une brèche de 0 m. 30 à 0 m. 40 pratiquée dans le sol, et par laquelle s'échappe l'eau avec force, formant un jet d'une faible élévation. Après avoir rempli un bassin de 2 m. de profondeur et assez large pour que six personnes puissent y nager, le bassin déverse son trop-plein par un canal naturel, qui conduit ses eaux dans un ruisseau voisin. Quelquefois les baigneurs, en s'enfonçant dans l'eau, se trouvent en présence de quelque crocodile, qui leur dispute la possession du bain à coups de queue; mais ordinairement ces maîtres naturels de la source du *Bamburral* s'échappent rapidement à l'approche d'une personne. Ils habitent le ruisseau voisin et vont à la source pendant la nuit, attirés par la chaleur de l'eau.

On n'a pas encore fait l'analyse chimique des eaux du *Bamburral*. Quant à l'aspect physique, elles ressemblent aux eaux de Ragatz, en Suisse, c'est-à-dire qu'elles sont de couleur d'opale lorsque la nappe d'eau devient d'une certaine profondeur. Quand on les regarde de près, elles sont si transparentes qu'on distingue au fond de la source du *Bamburral* les grains de sable siliceux et le moindre objet de couleur différente. Elles n'ont pas de saveur désagréable. Leur température peut s'élever à 40 degrés centigrades. Elles sont employées avec succès dans les cas d'hémiplégie.

CALDAS (Francisco-José DE), savant américain, né vers 1770 à Popayan (Nouvelle-Grenade), mort en 1816, offre un exemple remarquable de ce que peut la passion pour

la science lorsqu'elle est servie par une inébranlable volonté. Bien qu'il n'eût ni maîtres, ni livres, ni instruments, Caldas devint un botaniste, un chimiste, un astronome, et fabriqua lui-même les instruments dont il avait besoin. Après avoir fait, soit avec Mutis, soit seul, d'importants voyages d'exploration, notamment dans les Andes, il fut nommé directeur de l'observatoire de Santa-Fé de Bogota. Lors du soulèvement qui eut lieu dans la Nouvelle-Grenade en faveur de l'indépendance (1816), Caldas se prononça pour la liberté de son pays et fut mis à mort par l'ordre de Morillo. Ce savant distingué avait fondé, en 1807, sous le titre de : *Semenario de la Nueva Granada*, un recueil dans lequel il a déposé un grand nombre d'observations scientifiques d'un haut intérêt, et qui a été réimprimé à Paris en 1849.

CALDAS-DA-RAINHA, bourg de Portugal, province d'Estremadura, à 82 kilom. N. de Lisbonne; 1,778 hab. Sources thermales sulfureuses et bains les plus fréquentés du royaume. Fabrication de faïence.

CALDAS-DE-CUNTIS, bourg d'Espagne, province et à 29 kilom. N. de Pontevedra, sur la Gallesmonde; 1,790 hab. Eaux thermales, sulfureuses sodiques, connues dès l'époque romaine. Elles émergent par vingt sources du terrain primitif. Leur température varie de 20° à 60°. Les établissements sont au nombre de cinq. Celui de la Era, récemment construit, est le plus élégant et le mieux distribué.

CALDAS-DE-MONTBUY, bourg d'Espagne, province et à 28 kilom. N. de Barcelone, sur la rivière de Montbuy; 2,903 hab. Fabriques de draps, distilleries d'eau-de-vie. Sources thermales et bains.

CALDAS DE PEREIRA (Jean), jurisconsulte espagnol, né dans la Galice à la fin du xvi^e siècle. Il professa le droit à Coimbra, et on lui doit : *Quæstiones forenses et controversia civiles* et *Syntagma de universo jure emphyteutico*, réunis en 4 vol. in-fol. (Francfort, 1612).

CALDAS-DE-REYES, bourg d'Espagne, province et à 25 kilom. N. de Pontevedra, sur l'Umia, ch.-l. de juridiction civile; 3,297 hab. Tour gothique de 20 m. de hauteur; inscription romaine sur la porte de la Casa Davila. Eaux thermales sulfureuses iodiques, connues très-anciennement. Elles émergent par six sources du terrain primitif. Leur température est de 46°, 8.

CALDASIE s. f. (kal-da-zi — de *Caldas*, botaniste). Bot. Genre de plantes, de la famille des polémoniacées, comprenant une seule espèce, qui croît au Mexique.

CALDAS PEREIRA DE SOUZA (Antoine), poète brésilien, né à Rio de Janeiro en 1762, mort en 1814. Il fit son éducation à l'université de Coimbra, en Portugal, et se rendit en France, puis à Rome, où il embrassa l'état ecclésiastique. Quelque temps après, il retourna au Brésil, faisait un nouveau voyage en Portugal, et enfin il allait achever ses jours dans sa terre natale. Il a publié en espagnol un recueil de *Poésies sacrées et profanes* qui renferme d'admirables morceaux, notamment l'ode sur *l'Homme sauvage*. On a aussi de lui un poème sur les *Oiseaux*.

CALDEIRAO (SIERRA-DE-), chaîne de montagnes du Portugal, qui traverse la partie N.-E. de la province d'Algarve, sur une étendue d'environ 36 kilom.; elle se rattache à l'O. à la sierra de Monchique et se termine à l'E. à la Guadiana. Le point culminant ne dépasse pas 752 mètres.

CALDELARI, sculpteur, vivait à Paris sous le premier Empire. On a de lui plusieurs bustes, entre autres celui de l'empereur; *Androctès* ou le *Lion reconnaissant*, bas-relief en plâtre; une statue du général Moreau, et *Narcisse*, statue de marbre exposée en 1814.

CALDELUVIE s. f. (kald-klu-vi — du nom d'un botaniste anglais). Bot. Arbrisseau, de la famille des saxifragées, qui croît au Chili.

CALDENBACH (Christophe), professeur à l'université de Tubingue, né à Schwibus (basse Silésie) en 1613, mort en 1698. C'était un latiniste très-distingué, qui publia plusieurs ouvrages remarquables sur les classiques latins. Son *Compendium rhetorice* a été longtemps en usage dans toutes les écoles du Wurtemberg.

CALDER, rivière d'Angleterre, dans le comté de York, West-Riding, affluent de l'Aire à Castleford; baigne Wakefield; parcours, 64 kilom., presque entièrement canalisé et navigable.

CALDER ou **CAWDOR**, bourg d'Ecosse, comté et à 9 kilom. S. de Nairn; 1,185 hab. Le château de Calder, qui date du xvi^e siècle, est encore habité; c'est un curieux échantillon des forteresses féodales. D'après la tradition locale, ce serait dans ce château que Macbeth aurait assassiné Duncan. On montrait encore aux étrangers, il y a quelques années, la chambre et le lit où le crime avait, disait-on, été commis; mais un incendie y a éclaté, et il n'en reste que les murs.

CALDER (John), littérateur anglais, né à Aberdeen vers 1733, mort en 1815. Il fut d'abord ministre d'une congrégation de dissidents. Il rédigea le *Babillard* en collaboration avec Jean Nichols, travailla à l'édition in-fol-

lio de l'*Encyclopédie* de Rees et à la nouvelle édition de la *Biographie anglaise*.

CALDER (sir Robert), amiral anglais, né à Elgin en 1745, mort en 1818. Il se distingua, comme capitaine de vaisseau, à la bataille navale du cap Saint-Vincent (1797), fut nommé contre-amiral en 1799, et chargé, deux ans plus tard, de poursuivre avec son escadre l'amiral Gantheaume, qui était envoyé en Egypte par le gouvernement français pour approvisionner l'armée. En 1805, il bloqua les ports de la Corogne et du Ferrol, et rentra en Angleterre, à la suite d'un engagement avec l'escadre franco-espagnole, commandée par les amiraux Villeneuve, Dumanoir et Gravina. Blâmé sévèrement par les lords de l'Amirauté pour avoir opéré sa retraite, il n'en fut pas moins appelé, en 1813, aux fonctions d'amiral du port de Portsmouth.

CALDERARI (pluriel de l'italien *calderaro*, chaudronnier), société secrète san-fédiste, qui a joué un rôle funeste dans le royaume de Naples pendant les premières années de la restauration des Bourbons. Les *calderari* (ou chaudronniers, par opposition aux *carbonari*, charbonniers) s'engageaient par serment à soutenir la monarchie absolue, à écraser les *carbonari*, les francs-maçons, les muratistes, les libéraux. Cette société secrète se composait en grande partie de scélérats sortis des prisons pendant les désordres de 1799, d'hommes qui s'étaient signalés par leurs excès dans ces jours d'anarchie, par leurs brigandages pendant l'occupation française, et enfin des galériens de Ponzia et de Pantelleria lâchés dans le royaume de Naples. Depuis 1799 jusqu'en 1816, un grand nombre de ces misérables avaient péri par le fer ou par la corde, mais il en restait encore trop. Au retour des Bourbons, le trop fameux prince de Canosa s'était mis à leur tête; déjà reconnu comme leur chef, lorsqu'il devint ministre de la police, il les agita par tous les moyens secrets que lui offrait l'organisation de cette société, en augmenta le nombre, leur distribua des brevets et des armes, leur donna des instructions et des ordres. Il n'attendait qu'une occasion favorable pour éclater à Naples et dans les provinces, et pour tomber en même temps sur les partis opposés. Mais toute l'hypocrisie de ce misérable ne couvrit pas ses desseins d'un voile assez épais. Avant le jour fixé pour éclater, les *calderari* commirent des vols, des meurtres, des assassinats; les villes étaient encombrées de mauvais sujets, les campagnes de brigands; les carbonari attaqués rendirent le mal pour le mal; les autorités étaient menacées, les lois foulées aux pieds, la force publique complice des malfaiteurs ou impuissante à les réprimer. On rechercha les causes de cette situation alarmante, et on remonta jusqu'au prince de Canosa, dont les manœuvres furent découvertes par la saisie de ses lettres et par l'arrestation des émissaires qu'il avait dirigés dans les provinces. Le peuple s'émut, la diplomatie insista, et le roi dut, bien qu'à contre-cœur, révoquer Canosa de ses fonctions de ministre, en lui laissant une forte pension. Canosa quitta le royaume. L'agitation intérieure se prolongea quelque temps encore, mais plus faible et plus cachée, et ce revers des *calderari* eut pour résultat d'augmenter le nombre et de ranimer l'audace des *carbonari* triomphants.

CALDERARI (Giovanni-Maria), peintre italien, né à Pordenone (Frioul) dans le xvi^e siècle. Elève du célèbre Regillo, dit *Pordenone*, il a fait preuve d'un talent remarquable, et cependant, il est à peu près inconnu. La raison de cette obscurité vient de ce que presque tous ses travaux ont été exécutés dans le Frioul, et qu'on les a fréquemment attribués à d'autres peintres. Nous citerons notamment ses belles fresques de la cathédrale de Pordenone et celles de l'église de Montecale, dont on a fait longtemps honneur, les premières à Amalteo, les secondes à Pordenone.

CALDERARI (Ottone), un des meilleurs architectes italiens du xvi^e siècle, né à Vicence en 1730, mort en 1803, se forma surtout par l'étude des ouvrages et des monuments de l'illustre Palladio, et orna le Viceroin de palais dont son maître n'eût point désavoué la richesse et l'élégance. On cite, parmi ses œuvres les plus remarquables, les palais Bonini, Loschi, Cordellina, Antisola à Vicence, et le séminaire de Verone, qui passe pour un chef-d'œuvre. Membre de plusieurs Académies d'Italie et membre associé de l'Institut de France, Calderari a publié un *Traité d'architecture*, ainsi qu'un précieux recueil de ses plans, sous le titre de *Opere di architettura* [Venise, 1807-1817, 2 vol. in-fol.].

CALDERE s. f. (kal-dè-re). Ancienne forme du mot CHAUDIÈRE.

CALDERIA ou **CALDIERA** (Jean), médecin italien, né à Venise, où il mourut en 1474, devint professeur de médecine à Padoue, et composa pour sa fille, sous le titre de *Concordantia poetarum, philosophorum et theologorum*, etc. (Venise, 1547, in-8°), un traité de théologie mystique des plus singuliers. Dans cet ouvrage, il rapporte aux idées et aux mystères du christianisme toutes les fables de la mythologie grecque et romaine. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, qui prouve plus en faveur de son imagination que de son bon sens, Calderia, examinant le mythe des noces de Thétis et de Pélée, s'efforce de démontrer que Protée est Dieu le Père, Jupiter le Christ,

Pélée le peuple chrétien ou l'Eglise romaine, et que Junon, Vénus et Pallas sont les trois Vertus théologiques; enfin il n'hésite pas à reconnaître saint Paul dans le berger Pâris.

CALDERINA (Bettina), femme jurisconsulte italienne, qui vivait dans la seconde partie du xvi^e siècle. Fille d'un jurisconsulte de Bologne, elle étudia le droit et fit de tels progrès dans cette science, qu'ayant épousé Jean de Saint-Georges, professeur de droit à l'université de Padoue, elle put le suppléer dans sa chaire et faire des leçons publiques.

CALDERINO ou **CALDERINUS** (Domizio), érudit italien, né à Torri, près de Calderio, vers 1447, mort en 1478. Il fit des progrès tellement rapides, qu'en 1471 il était nommé par le pape Paul II professeur de belles-lettres à Rome. Sixte IV l'appela aux fonctions de secrétaire apostolique, et, après un voyage qu'il fit à Avignon avec le cardinal de la Rovère, il mourut à Rome de la peste, ou, selon quelques-uns, par suite d'excès de travail, à l'âge de trente et un ans. L'Académie de Rome lui fit de pompeuses funérailles. On a de lui plusieurs bonnes éditions d'auteurs anciens, avec des commentaires, entre autres : *Martial* (Venise, 1474, in-fol.); les *Satires de Juvenal* (Venise, 1475, in-fol.); *Stace, Ovide, Propertius*, etc., et une édition de la *Géographie* de Ptolémée (Rome, 1478, in-fol.), remarquable surtout en ce qu'elle contient les premiers cartes gravées sur cuivre.

CALDERON s. m. (kal-de-ron). Mamm. Nom donné par les anciens auteurs à une espèce ou variété de baleine de très-grande taille.

Calderon (BATAILLE DE), gagnée par les Espagnols sur les Mexicains, le 17 janvier 1811. La guerre de l'indépendance mexicaine a duré dix ans, comme le siège de Troie, et la journée de Calderon, ainsi appelée du nom d'un pont qui, durant la bataille, fut l'objectif des combattants, peut être regardée comme un des épisodes les plus remarquables de cette longue épopée, qui attend encore son Homère, mais qui ne l'aura probablement jamais. Rien, cependant, n'a manqué à cette lutte héroïque; Espagnols et insurgés ont bravé la mort avec la même audace. Chez les Mexicains néanmoins, la superstition ranima plus d'une fois le courage des combattants. L'effigie de la Vierge de *los Remedios*, costumée en généralissime, était portée en tête de l'armée émancipatrice. Des prêtres et des moines étaient généraux et colonels. Un curé, dont le nom est resté célèbre, Hidalgo, exerçait sur ces bandes fanatiques un pouvoir presque dictatorial. A côté de lui marchaient de vaillants capitaines, Allende, Aldama, Absalo. Chez les Espagnols, c'étaient l'implacable général Calleja et le fougueux comte de la Cadena, qui se trouvaient au premier rang. Des deux côtés, les chefs se valaient; néanmoins, la discipline devait avoir l'avantage sur le désordre, et 6,000 Espagnols, façonnés aux rudes travaux de la guerre, mirent en déroute 100,000 Mexicains, lancés pêle-mêle au combat par des capitaines inexpérimentés. Le comte de la Cadena est une des plus célèbres victimes de cette funeste journée. Emporté par une de ces rages implacables qu'éveille seule la furie des longues mêlées, le comte s'était jeté avec 12 dragons à la poursuite des Mexicains fugitifs. On ne le vit pas revenir, mais on reconnut son cadavre parmi ceux qui jonchaient la plaine. Nul ne s'était précipité au-devant des insurgés avec une fougue plus cruelle. Les chefs mexicains avaient d'ailleurs tenu tête à ce rude adversaire avec une bravoure digne d'un meilleur sort. Sur une éminence, Hidalgo s'était tenu pendant l'action et avait dirigé tous les mouvements de sa tumultueuse armée. C'était là que ses lieutenants venaient prendre leurs instructions, tandis que cent pièces d'artillerie tonnaient contre les Espagnols; c'était là aussi que la nouvelle d'une défaite inattendue avait surpris l'impétueux curé, devenu généralissime.

CALDERON (don Rodrigue), né à Anvers, mort en 1621, était fils d'un soldat de Valladolid et d'une Flamande nommée Marie ou Maro Sandelen. Doué d'une vive et souple intelligence, il attira l'attention du duc de Lerme, qui le prit à son service et dont il devint bientôt le favori. Lorsque le duc fut appelé au poste de premier ministre de Philippe III, il chargea Calderon d'une partie du poids des affaires publiques, et, en récompense de ses services, il le combla de titres, d'honneurs, et lui fit acquiescer 100,000 ducats de rente. Devenu marquis de Siele-Iglesias, comte d'Olivá et secrétaire d'Etat, Calderon se montra altier, plein de morgue, et ne tarda pas à changer en haine universelle la jalousie qu'il inspirait aux courtisans moins heureux. Le duc de Lerme étant tombé en disgrâce en 1618, Calderon fut aussitôt accusé de meurtre, de concussion, de sorcellerie, et jeté en prison, où on le laissa deux ans et demi. Au bout de ce temps, le duc d'Olivares, qui était arrivé au pouvoir à l'avènement de Philippe IV, ordonna qu'on terminât le procès de l'ancien favori. Calderon, après avoir été mis à la torture, fut condamné comme coupable du meurtre de deux gentilshommes et décapité *mors hispanica*, c'est-à-dire par devant, les traits seuls étant alors décapités par derrière en Espagne.

CALDERON (don Serafin-Estevan DE), poète et romancier espagnol, né à Malaga en 1801.

Il étudia les lois à l'université de Grenade, et, en 1822, fut nommé à la chaire de rhétorique et de belles-lettres de cette même université. C'est vers cette époque qu'il publia un recueil de vers, œuvre de début, qui, pour la forme, annonçait déjà un poète de premier ordre. Après quelques tentatives infructueuses pour se pousser dans le barreau, M. de Calderon revint à Malaga, où il publia, dans le cours de 1830, des poèmes intitulés : *El Solitario* (le Solitaire). Bientôt après parurent des scènes de mœurs andalouses, sous le titre de *Escenas andaluzas por el Solitario* (Scènes andalouses par le Solitaire), qui furent très-remarquées pour l'exactitude et le piquant des descriptions. En 1833, à l'instigation du gouvernement, il écrivit une série de mémoires sur les principes de l'art gouvernemental. Trois ans après, en 1836, il fut nommé gouverneur civil de Logrono. Il revint cette même année à Madrid, où il publia un roman intitulé : *Cristianos y Moriscos* (Chrétiens et Maures), et commença à rassembler les vieux *Cancioneros* et *Romanceros* nationaux. En 1837, il obtint le poste important de gouverneur de Séville, où il a jeté les fondements d'une vaste bibliothèque et d'un musée fort curieux. Les événements politiques de 1838 l'ont obligé à rentrer dans la vie privée, et depuis ce temps M. de Calderon poursuit ses remarquables études sur la littérature des Maures. Il a fait paraître : *Literatura de los Moriscos* (la Littérature des Maures), et *Escenas andaluzas* (Scènes andalouses, 1847). M. Eng. de Ocha a publié un choix de ses œuvres en vers et en prose dans sa *Bibliothèque des écrivains espagnols contemporains*.

CALDERON, général espagnol. V. CALLEJA.

CALDERON COLLANTES (Saturino), homme d'Etat espagnol, né à Reinos vers la fin du siècle dernier. Il étudiait encore à l'université de Valladolid, lorsque, en 1820, il fut élu membre des cortès. Il se rangea dans le parti libéral et prit une part active aux événements qui agitérent la péninsule jusqu'en 1823. Écarté de la vie politique par le mouvement réactionnaire qui suivit, il se remit à prendre part aux affaires après la mort de Ferdinand VII. La province d'Orense l'envoya aux cortès, où il se signala comme un des plus fermes défenseurs des principes constitutionnels. Depuis cette époque, il n'a cessé de faire partie des grands corps politiques de l'Espagne, du congrès, puis du sénat, et enfin du conseil royal. Devenu ministre de l'intérieur, il se retira pour ne pas souscrire aux exigences d'Espartero, qui demandait le brevet de général pour son aide de camp Linage, après une insulte publique faite par ce dernier au ministre de la guerre. M. Calderon a été chargé depuis lors de plusieurs portefeuilles dans des cabinets présidés par Narvaez ou par O'Donnell, et, en dernier lieu, de celui des affaires étrangères en 1858. Dans ce poste, il s'efforça d'augmenter l'importance des relations diplomatiques de l'Espagne avec les autres puissances, évita d'engager la politique du cabinet dans la question si délicate des affaires de Rome, et répondit avec plus d'habileté que de netteté aux interpellations qui lui furent adressées à ce sujet en 1861. Lors de la discussion qui s'éleva en 1863 dans les chambres, au sujet de l'expédition du Mexique, M. Calderon défendit le général Prim, qui, après la convention de Soledad, s'était séparé de la politique de la France et avait fait renvoyer les troupes espagnoles. Ses explications n'ayant pas paru satisfaisantes aux cortès, il quitta le ministère.

CALDERON DE LA BARCA (don Pedro), célèbre poète dramatique espagnol, né à Madrid le 17 janvier 1600, mort dans la même ville le 26 mai 1681. Il était noble, par son père, don Diego Calderon, issu d'une famille de gentilshommes de la vallée de Carriedo, dans les montagnes de Burgos, retirée ensuite à Tolède, et par sa mère, dona Maria-Ana de Henaio y Riano, d'une maison noble des Flandres, établie depuis longtemps en Espagne. Les Rianos sont d'Asturie. Comme il faut toujours qu'il y ait eu quelque chose de remarquable dans la naissance des hommes célèbres, on raconte que Calderon soupirait déjà dans le sein maternel; c'est sa sœur, la vénérable Dorothea, religieuse du couvent de Sainte-Claire, qui s'est permis de faire ce conte; elle ajouta, quoique religieuse, que c'était la Muse du poète qui commençait à s'éveiller. Le nom de Calderon, assure un vieil auteur, vient du mot *caldron*, chaudron, parce que, vers le XIII^e siècle, un membre de la famille, né prématurément et cru mort, allait être enterré, lorsqu'on le plongeait dans une chaudière d'eau bouillante; ses cris témoignèrent que la vie ne l'avait pas encore abandonné, et il était en effet destiné à une longue et brillante existence. Ce gentilhomme, d'un mérite supérieur, gagna la faveur des rois Ferdinand et Alphonse, et sa famille, à laquelle il acquit une haute considération, porta depuis, en reconnaissance, cinq chaudrons dans ses armes, et adopta le nom de Calderon. Cette part faite à la légende, revenons bien vite à la réalité.

Calderon avait perdu de bonne heure son père, secrétaire des finances sous Philippe II et Philippe III. On le mit au collège des Jésuites à l'âge neuf ans, puis il passa, suivant l'usage d'alors, à l'université de Salamanque. C'était déjà un esprit vif, appliqué; on le vit briller à la fois dans la philosophie, les mathématiques, l'histoire politique et sacrée, la

droit civil et le droit canon. Ses études littéraires surtout annonçaient une grande précocité; il fit, à treize ans, une comédie bizarre, où l'action se passe entre le ciel et la terre, et qui a pour titre : *El Carro del cielo* (le Char du ciel). A dix-neuf ans, il avait déjà fait représenter plusieurs pièces très-appreciées, et il figura avec honneur parmi les poètes d'un fameux concours qui eut lieu, en 1620, à propos de la béatification de saint Isidore. Lope de Vega le mentionna de la façon la plus élogieuse, et, au concours de 1622, Calderon obtint plusieurs prix. De dix-neuf à vingt ans, à Salamanque, on le voit cultiver la société des grands seigneurs, des personnages de la cour; en 1625, il entra dans la maison du duc d'Albe et embrassa la profession militaire. Il servit une dizaine d'années dans le Milanais et les Flandres, et on peut remarquer que c'est toujours de ces pays lointains qu'il fait revenir ses héros de comédie; c'est à peu près tout ce que sa carrière militaire lui rapporta. Il n'est fait mention que deux fois de Calderon par don Jose Pulicer y Torar, le chroniqueur d'Aragon : la première fois pour relater une blessure reçue par notre poète dans une rixe à coups de couteau, élevée dans une fête à la représentation d'une de ses pièces; la seconde fois au sujet d'une mission d'organisation militaire fort peu importante dont il avait été chargé par le marquis de la Hinojosa. Cette mention lui donne le titre de chevalier de Saint-Jacques. Calderon était rentré depuis 1635 en Espagne, où le roi Philippe IV, qui avait le goût des représentations théâtrales, le nomma surintendant de ses plaisirs, ordonnateur des fêtes de la cour, comme Molière le fut de celles de Louis XIV, avec cette différence toutefois que Calderon n'était pas comédien; loin de là, il était à cette époque capitaine de cuirassiers, et prit encore quelque part à la guerre pendant l'insurrection de Catalogne. En 1651, il entra dans les ordres, et, deux ans après, fut nommé par le roi chapelain de la chapelle dite *des rois nouveaux de Tolède*, sépulture richement dotée de Henri de Transtamare. Ces fonctions le retenaient trop souvent éloigné de la cour, où il était toujours surintendant des fêtes; Philippe IV le rappela en le nommant son chapelain d'honneur. Calderon passa alors par tous les degrés de la prébende, et parvint à la charge de directeur de la congrégation de Saint-Pierre, office qu'il sut remplir avec autant de sagesse que de distinction.

C'est au milieu de cette triple carrière de soldat, de prêtre, de surintendant des fêtes du roi, que se développa le génie dramatique de Calderon. On se rendra compte de l'importance qu'il prit en songeant que la littérature espagnole n'a que deux branches : son romancero et son théâtre. Au moment des débuts de Calderon (1621), le sceptre théâtral, tenu à la fois par Tirso de Molina, Rojas, Moreto, Alarcon, allait être abandonné par le plus brillant de tous, Lope de Vega. C'est une époque splendide, une magnifique éclosion de génies. Moins facile, moins abondant que l'inarrissable Lope de Vega, moins comique que Tirso, moins serré et moins philosophique qu'Alarcon, Calderon a plus qu'eux tous l'éclat et le coloris du langage, la grandeur des conceptions. Les pièces de Lope ne sont, à vrai dire, que d'admirables petits romans, dialogués avec une aisance et une fluidité de style qu'augmente encore le mètre comode adopté pour le théâtre, le vers de huit pieds, avec ou sans rime, entremêlé de sonnets et de madrigaux de mesure différente. Calderon serre ses histoires d'amour, ses péripéties sont émouvantes; le dénouement est plus difficile, plus compliqué. Ce qu'il peint surtout, c'est le caractère espagnol, le sentiment chevaleresque dans son expression la plus élevée. L'hidalgo typique du XVII^e siècle, ne connaissant au monde que trois choses : son Dieu, son roi et sa dame, est représenté là sous toutes ses faces. C'est une école de galanterie honnête : « Sois homme d'honneur et chevalier courtois, » il semble que ce soit là toute la morale, dans le théâtre de Calderon, et il est même étonnant qu'il ait trouvé une telle variété dans un fonds si uniforme et une poésie si éclatante avec deux notes. Dans la peinture d'amoureux passionnés et jaloux, de femmes tout à tour légères ou insoucieuses, hautaines, audacieuses dans la passion, de la femme sous tous ses aspects, Calderon n'a d'égal que Shakespeare. Mais la rigidité même de cette morale, appuyée du sentiment religieux et de l'honneur; cette inflexibilité du mari qui ne transige jamais et qui laisse apercevoir, derrière la femme en faute, la hache du bourreau ou la dague du justicier, tout cela a pour nous, qui vivons au milieu de mœurs plus faciles, quelque chose de douloureux et qui nous inspire presque de la répulsion. La cruauté, du reste, est dans le caractère espagnol, et le théâtre de Calderon, mieux que tout autre, porte l'empreinte de ce cachet particulier. On Calderon brille surtout, c'est dans la poésie, le pittoresque de l'exposition. Ses premières scènes sont presque toujours des chefs-d'œuvre. Voyez, par exemple, sa *Martina*; des qu'elle entre en scène, la nature entière est conviée à lui souhaiter la bienvenue. « Ruisseaux, soyez pour elle des miroirs, courez, courez! Oiseaux, sautez sous son visage, volez! Fleurs, jetez-vous sous ses pas, vivez! vivez! » Dans quel pays enchanté vous transporte le poète! Dans l'*Alcade de Zalamea*, c'est une halte de soldats en marche qui ouvre la pièce; la Chispa (l'Étincelle) chante

une ronde du pays en jouant des castagnettes. On ne pourrait pas dire si ce sont des réalités ou des rêves, ces personnages si poétiques des *Matins d'avril et mai*; c'est à la fois fantastique et réel, comme le *Songe d'une nuit d'été* ou *Comme il vous plaira*, cette intrigue amoureuse qui se poursuit sous le masque, à travers les allées du parc royal, à Madrid. Et quelle magnifique entrée à cette conception lugubre de la *Dévotion de la croix*, que ce duel à mort, entre le frère et l'amant, dans un site désolé! Malheureusement, à toutes ces grandes qualités, à un génie dramatique de premier ordre, à une poésie étincelante, Calderon joint l'affectation, la recherche, l'impropriété des termes; il est obscur, même pour les Espagnols; nous devons ajouter cependant qu'il était parfaitement entendu de son temps, dont il parlait admirablement le jargon précieux, plein de métaphores étranges, de concetti, de grongorismes; mais, chose bizarre! le sens de beaucoup de ces expressions s'est entièrement perdu en deux siècles. En d'autres endroits, le sens est clair, mais le mauvais goût est poussé aussi loin que possible : d'une femme qui se peigne, cette chose si vulgaire, Calderon vous dira que « le navire de sa main court dans l'océan de ses cheveux; » il appellera les cinq doigts « les cinq jasmins, » etc. La faute en est à son temps; on y était si raffiné de goût, de mœurs, de style! Cette afféterie se trouve d'ailleurs assez à sa place dans les comédies de cape et d'épée, pleines de galanteries et de madrigaux à la mode; et puis, c'est toujours un peu le goût espagnol; on chante encore maintenant en Espagne cette seguidille : « Entre les ondes de tes cheveux — navigue un peigne, — et dans les vagues qu'il fait — dort mon amour. » Et cette autre si gracieuse : « Tes lèvres sont deux rideaux — de velours cramoisi. — Entre rideau et rideau, — Petite, dis-moi oui. » En outre, une grande partie des obscurités de Calderon doit être attribuée à la négligence de ses anciens éditeurs, qui se débarrassaient ses pièces les uns aux autres, défiguraient les titres, quelquefois les scènes, elle-mêmes, afin de se les approprier. Calderon ne revit jamais, paraît-il, les épreuves que de deux de ses pièces. Ce ne fut qu'après sa mort que son ami, don Juan de Vera Tassis, réunit toutes celles qu'il put trouver, tant imprimées que manuscrites, et en donna une édition à peu près complète, exempte au moins de fautes trop grossières. Le Calderon de la collection Rivadaneira (Madrid, 1850, 4 vol. gr. in-8°) a seul pu faire oublier cette première édition intelligente de l'œuvre du grand poète.

On attribue à Calderon cent vingt ouvrages dramatiques, indépendamment des *Autos sacramentales*, qui s'élèvent à un nombre à peu près égal, et on prétend même qu'il en composa un bien plus grand nombre qui sont perdus. Ces *Autos* sont des pièces religieuses, jouées dans les églises de Madrid, de Tolède, de Séville, de Grenade, le jour de la cérémonie de la Fête-Dieu. Calderon fut, pendant trente-sept ans, le fournisseur breveté de ces sortes d'ouvrages allégoriques, qui acquirent beaucoup sa réputation. Une première partie de ces pieuses compositions fut publiée à Madrid, en 1677, sous le titre de : *Autos sacramentales allegoricos y historiales, dedicados a Cristo Nuestro Señor*. En 1716 et 1717 parut, en six volumes, une édition de ces pièces, qui ont toutes, du reste, une certaine uniformité; les personnages en sont ordinairement la Foi, l'Espérance, la Charité, le Matin, la Grâce, le Pêché, le Judaïsme, etc.; mais la poésie est éclatante. Il serait à désirer que deux ou trois de ces pièces, la *Nave del Mercader*, par exemple, et la *Vina del Señor* fussent traduites en français pour donner au public littéraire une idée de ce genre de composition.

Parmi ses pièces profanes, il y a des comédies et des drames; ses comédies ont entre elles, malgré la diversité des intrigues, des traits fréquents de ressemblance. Presque toujours l'amoureux, et *galan*, qui arrive des Flandres ou de l'Italie, rencontre quelque femme voilée poursuivant dans la rue, et met l'épée à la main pour la défendre. Une seule de ses pièces est appelée *El Escondido* et la *Tapada* (le Galant caché et la Dame voilée); mais ce titre conviendrait à presque toutes. Calderon en convient lui-même en plaisantant : « Ceci ressemble à une pièce de Calderon, dit un de ses personnages; il doit nécessairement y avoir un cavalier caché et une dame voilée. » Tels sont, en effet, les premiers éléments de ses comédies d'intrigues, pleines de grâce et d'esprit, de caprice et de hasard. Dans ses drames, Calderon a moins de laisser aller; il sacrifie plus à la combinaison, il contient sa verve et la dirige, il dispose les effets et marche vers un but bien déterminé. En un mot, les comédies de Calderon ont l'attrait du rêve; ses drames sont saisissants et quelquefois cruels, comme la vie. Le sentiment que Calderon a peint avec le plus d'énergie, c'est le sentiment de l'honneur. Nul autre poète n'a tracé un tableau plus vif et plus terrible des vengeances de l'orgueil espagnol, quand il est offensé. Il a aussi représenté la jalousie sous les plus sombres couleurs.

En 1640, don José Calderon, frère de l'auteur, publia un volume intitulé : *Primera parte de las comedias de don Pedro Calderon de la Barca, recogidas y sacadas de sus verdaderos originales* (Première partie des comédies de don Pedro Calderon de la Barca, recueillies

et tirées de leurs véritables originaux). Cette première partie contient les douze pièces suivantes : *la Vida es un sueño*; *Casa con dos puertas*; *el Purgatorio de san Patricio*; *la Gran Cenobia*; *la Devoción de la cruz*; *la Puente de Mandible*; *Saber del mal y del bien*; *Lances de amor y fortuna*; *Peor esta que estaba*; *el Sitio de Breda*; *el Principe constante*.

La Vida es un sueño (la Vie est un songe) est une des plus étranges et des plus attrayantes comédies de Calderon. C'est un peu le thème de *Si j'étais roi*. Un fils de prince, élevé dans les solitudes de la Pologne, est transporté pendant son sommeil dans le palais de son père et se réveille, pour un jour, au milieu de toutes les pompes et de tout le luxe de la royauté. Le poète a su tirer de cette invention, digne des *Mille et une Nuits*, des scènes d'une fantaisie brillante, empreintes d'une haute philosophie. *La Casa con dos puertas* (la Maison à deux portes) est une comédie d'intrigues, un chassé-croisé d'aventures amoureuses. Un jour plus sombre se répand sur le beau drame de la *Devoción de la cruz* (la Dévotion de la croix). Cette pièce peint à merveille les mœurs superstitieuses de l'ancienne Espagne. Un homme se souille de tous les crimes; mais, comme il ne manque jamais d'adorer la croix, qu'une croix d'ailleurs a présidé à sa naissance et le couvre comme d'une ombre fatale, il peut enlever et violer les femmes, assassiner leurs frères, tuer et rançonner les passants, la croix le protégera toujours, même dans le crime, et à sa mort il sera absous par Dieu. Il est impossible de peindre sous des couleurs à la fois plus sombres et plus vraies cette triste époque, où les pratiques du culte matériel étaient comptées pour presque tout dans la religion du peuple, en Espagne. Pourvu qu'on n'oubliât pas d'égrener son rosaire, on pouvait donner un libre cours à ses passions; l'important était de ne pas manquer aux exercices prescrits par l'Eglise et surtout de racheter ses fautes par de pieuses fondations. *La Dama duende* (la Dame revenant), comédie très-amusante, a été imitée en vers, d'abord par d'Ouville, sous le titre de *l'Esprit follet*; puis par Hauteroche, qui en fit la *Dame invisible*; enfin, sous le titre de *Diabolo ou femme*, par M. Hippolyte Lucas. Cette pièce a été jouée à l'Odéon. La comédie de Le Sage, *Don César des Ursins*, est une imitation libre de *Peor esta que estaba*, comédie que M. Damas-Hinard a traduite sous ce titre : *De mal en pis*. *El Principe constante* (le Prince constant), comédie historique, a pour héros le prince de Portugal, don Fernand, mort captif en Afrique à la suite d'une expédition malheureuse, et regardé comme un saint. M. Schlegel a traduit ce drame en allemand et l'a fait jouer avec succès. Nous nous bornons à indiquer les sources où l'on peut puiser des renseignements, en donnant ça et là un court aperçu des pièces qui nous paraissent le mieux faire connaître le vrai caractère du poète. On trouvera, d'ailleurs, dans le *Grand Dictionnaire*, une analyse des plus importantes à leur ordre alphabétique. Enfin, nous dirons une fois pour toutes que celles que nous mentionnons ont été traduites par M. Damas-Hinard dans ses *Chefs-d'œuvre du théâtre espagnol* (Gosselin, 1841), et réunies postérieurement dans le *Calderon* de la bibliothèque Charpentier (3 vol. in-18).

La seconde partie des comédies de Calderon, recueillies par son frère, contient : *el Mayor incanto amor*; *Argenis y Poliandro*; *el Galan fantasma*; *Judas Macabeo*; *el Médico de su honra*; *la Virgen del sacario*; *el Mayor monstruo los celos*; *el Hombre pobre todo es traza*; *A secreto agravio, secreta venganza*; *el Astrologo fingido*; *Amor, honor y poder*; *los Tres mayor prodigios*.

Dans cette série, il faut distinguer *el Médico de su honra* (le Médecin de son honneur), *el Mayor monstruo los celos* (la Jalousie est le plus grand fléau), pièce qui porte aussi le titre de *Tétrarque de Jérusalem*, et *A secreto agravio, secreta venganza* (A outrage secret, secrète vengeance), trois admirables pièces, dans lesquelles Calderon a peint la jalousie avec une énergie puissante. *L'Orphée* de Shakespeare lui-même, plus poétique et plus complet sans doute, pâlirait à côté des caractères si vigoureusement dessinés de don Gutierre, de don Lope et d'Hérode.

La troisième partie, qui parut à Madrid en 1644, par les soins de don Sebastian Ventura de Vergara Salredo, ami de l'auteur, contient : *En esta vida, todo es verdad y todo mentira*; *el Maestro de danzas*; *Mananas de abril y maio*; *los Hijos de la fortuna*; *Afectos de odio y amor*; *la Hija de la eare*; *Ni amor se libra de amor*; *el Laurel de Apolo*; *la Purpura de Rosa*; *la Fiera*; *el Rayo y la Piedra*; *Tambien hay duelo en las damas*. La première de ces pièces (*En esta vida, tout est vérité et tout est mensonge*) a donné lieu à un bruyant débat littéraire au XVIII^e, sur la question de savoir si Corneille avait imité Calderon, ou si Calderon avait copié Corneille. Nous examinerons cette question à propos de l'*Héraclius* de Corneille. On sait qu'à cette occasion Voltaire a traduit en vers libres ou plutôt travestis la comédie fameuse de Calderon; toutes les pièces espagnoles du temps portent le titre de comédie fameuse, et il n'y avait pas là de quoi tant s'égarer. La plus jolie pièce de cette série est assurément les *Matins d'avril et de mai*, une conception d'une fantaisie, d'un caprice, d'une fraîcheur que Calderon n'a pas dépassée.

La quatrième partie, publiée en 1672 pour la première fois, et rééditée, comme les précédentes, en 1682, 1684 et 1688, se compose de : *el Postrer duelo de Espana; Eco y Narciso; el Monstruo de los jardines; el Incanto sin incanto; la Nina de Gomes Arias; el Gran principe de Fes; Faeton; el hijo del Sol; la Aurora encapacabana; el Conde Lucanor; Apollo y Clime; el Golfo de las sirenas; Finesa contra finesa.*

Deux de ces pièces seulement ont été traduites en français : le *Dernier duel en Espagne*, par La Beaumelle, dans le tome VII de son *Théâtre étranger*, et la *Magie sans magie*, par Lambert, en 1680. Le *Prince de Fes*, le *Comte Lucanor* et la *Fille de Gomez Arias* surtout mériteraient d'être connus.

La cinquième partie, publiée en 1682, s'appelle la *véritable* cinquième partie, dans l'édition de Sébastien Salredo, parce qu'il avait été imprimé une autre cinquième partie, très-fautive et désavouée par le poète. La véritable est ornée d'un portrait de Calderon, et, ce qui vaut mieux encore, précédée d'une notice sur sa vie et ses œuvres, par don Juan de Vera Tassis. On y trouve les comédies suivantes : *Hado y divisa de Leonide y Marfisa; los Dos amantes del cielo; Muger, llora y vincerás; Agrader y non amar; De una causa dos efectos; Cual es mayor perfeccion? el Jardin de Salerina; la Sibila del Oriente; No hay burlas con el amor; Gustos y disgustos son no mas que imaginacion; Amigo, amante y leal; Basta callar.* La pièce de *Hado y divisa de Leonide y Marfisa* (Aventures de Léonide et de Marfise) passe pour être la dernière que Calderon ait composée, à l'âge de quatre-vingt ans, pour une fête donnée devant L.L. M.M. Charles II et Marie-Louise, le 3 mars 1680. Il existe à la bibliothèque de l'Arsenal un manuscrit de cette pièce, avec la description de la fête, le ballet et la saynète dont elle fut accompagnée. L'intermède est intitulé : *la Tia (la tante); le ballet, las Flores (les fleurs); la saynète, el Labrador gentilhomme.* C'est tout simplement une scène du *Bourgeois gentilhomme*. On doute que cette saynète soit de Calderon; cependant, rien ne prouve le contraire; un des personnages se vante d'avoir visité la France dix ans auparavant, et c'est peut-être là qu'on a pris l'idée d'un voyage de Calderon dans notre pays. Ces mots : « Tu es le bourgeois gentilhomme, » qu'on trouve en français dans cette petite scène, sont orthographiés de la façon suivante dans ce manuscrit : *Tu es le bourgeois chantillon.* La comédie *Non hay burlas con el amor* a été traduite par Linguet sous ce titre : *On ne badine pas avec l'amour*, qui est celui d'une jolie pièce d'Alfred de Musset, laquelle n'a aucun rapport avec la comédie de Calderon. Linguet croit que Molière en a eu connaissance et qu'il y a puisé quelques traits de ses *Femmes savantes*.

Dans la sixième partie, on trouve : *Fortunus de Andromeda y Perseo; el Joseph de las mugeres; los Empeños de un acaso; Primero soy yo; la Estatua de Prometeo; el Secreto a voces; Dar tiempo al tiempo; el Magico prodigioso san Cipriano; Mejor esta que estava; Fieras a femina amor; Dicha y desdicha del nombre; Para vencer a amor querer vencerle.* Thomas Corneille a imité les *Empeños de un acaso*, sous le titre des *Engagements du hasard*. La plupart des comédies de Thomas Corneille ont leur source dans le théâtre espagnol, tantôt indiqué par lui, tantôt passé sous silence. Le *Secreto a voces* est devenu *Il y a du mieux*, dans la traduction de Linguet, mais Linguet a plutôt fait des réductions que des traductions. La pièce la plus curieuse du volume est certainement *el Magico prodigioso*. C'est une sorte d'acte sacramental, où le diable en personne vient apprendre la magie à saint Cyprien. En tête de cette sixième partie se lit une approbation du P. Manuel de Guerra y Ribera, qui, anathématisant avec les Pères de l'Eglise tout le théâtre antique, fait l'éloge de la comédie moderne, surtout de la comédie espagnole et catholique. Il divise les pièces en comédies *saintes, historiques et amoureuses*, c'est-à-dire de cape et d'épée; les deux premières classes renferment à ses yeux un enseignement profitable, et la dernière est sans danger, à cause de l'honnêteté avec laquelle elle est traitée. Il rend ensuite justice au génie sévère et élevé de Calderon, et à l'intelligence de l'éditeur, don Juan de Vera Tassis, qui a délivré le marché littéraire des méchantes copies que l'on faisait de ses chefs-d'œuvre.

La septième partie (1682-1715) comprend : *Auristela y Lisidante; Fuego de Dios en el querer bien; el Secundo Scipion; la Exaltacion de la cruz; Non hay cosa como callar; Celos, aun del aire, matan; Manana sera otro dia; Dar lo todo y no dar nada; la Desdicha de la voz; el Pintor de su deshonra; el Alcade de Zalamea; el Escondido y la Tapada.* La bibliothèque de l'Arsenal possède un manuscrit du *Second Scipion*, qui prouve que cette pièce fut représentée dans la quinzième année du règne de Charles II, à une fête donnée à cette occasion, en 1674, et non en 1677 comme le pense M. Hartzembuch. *El Pintor de su deshonra* et l'*Alcade de Zalamea* sont deux pièces excellentes, des meilleures de Calderon. Nous en donnerons une analyse. La dernière a été imitée par Collot d'Herbois sous le titre du *Paysan magistrat*. La vie et le mouvement qui y règnent, la fierté des caractères, la ma-

gie du style en font un chef-d'œuvre. Linguet a fait connaître *el Escondido y la Tapada* (l'*Amant caché et la Femme voilée*) sous le titre de : *la Cloison*. C'est une des plus jolies comédies amoureuses.

La huitième partie, imprimée en 1684, comprend les pièces suivantes : *la Cisma de Inglaterra; las Manos blancas no offendan; los Cabellos de Absalon; No siempre lo peor es cierto; las Cadenas del demonio; los Tres afectos de amor, piedad, desmayo y valor; la Banda y la flor; Con quien vengo, vengo; Guardate del agua mansa; el Alcade de si mismo; Luis Perez el Gallego* (1^{re} partie); *Antes que todo es mi dama.*

La *Cisma de Inglaterra* (le *Schisme d'Angleterre*) retrace les querelles d'Henri VIII avec la papauté et les mariages sanglants de ce Barbe-Bleue couronné. Ses amours avec Anne de Boulen en sont le principal objet; Calderon n'a pas fait d'Anne de Boulen la femme mélancolique et romanesque de certaines créations modernes; c'est, au contraire, un génie remuant et astucieux, tout politique, que le poète espagnol a peint en quelques traits sobres, suivant son habitude, avec une grande vigueur. Il y a là des situations dramatiques intéressantes. Le dénouement est terrible et ne pourrait pas être tenté sur notre scène, même après les cinq cercueils de Lucrèce Borgia. Le cadavre d'Anne de Boulen, couvert d'une draperie, est jeté au bas du trône et sert de degré à Marie la Sanglante, la fille de cette Catherine qu'Anne de Boulen a fait chasser. *No siempre lo peor es cierto*, que Linguet a traduit sous le titre de : *Ne pas se fier aux apparences*, et La Beaumelle sous celui de : *Il ne faut pas toujours croire au pire*, est, ainsi que *Guardate del agua mansa*, une amusante comédie de cape et d'épée. *Luis Perez de Galice* et l'*Alcade de si mismo*, dont Thomas Corneille a fait le *Gedtier de soi-même*, sont des compositions plus sévères.

La neuvième partie (1691-1698) — c'est toujours la date de publication que nous donnons — a en tête un beau portrait de Calderon, gravé par Sosman, mais sans signature du graveur. Elle comprend : *las Armas de la hermosura; Amado y aborrecido; la Senora y la criada; Nadie fe su secreto; las Tres justicias en una; Amar despues de la muerte; un Castigo en tres venganzas; Duelos de amor y lealtad; Cefalo y Procris; el Castillo de Lindaridis; Bien vengas, mal si vienes solo; Cada uno para si.* Les *Armes de la beauté* retracent le drame de Coriolan et de Veturie, bien changé, bien travesti au point de vue historique; ces libertés, prises on ne sait pourquoi, gâtent la pièce. Calderon avait désavoué ce drame saisissant d'*Aimer après la mort* (*Amar despues de la muerte*), publié d'abord, plein de fautes, sous le titre de : *el Tazano de las Apunjaras*. Don Juan de Vera Tassis se vante d'avoir rétabli le texte véritable. C'est un épisode très-dramatique des guerres civiles de Grenade. Les *Trois châtimens en un seul* et le *Châtiment en trois vengances* retracent encore cette passion, terrible sous la plume de Calderon, la jalousie maritale, et le poète en tire encore de puissants effets.

Ici se termine l'édition de don Juan de Vera Tassis. Il annonce un dixième volume, dans lequel devaient paraître *el Carro del cielo*, pièce composée à treize ans par Calderon, *la Celestina*, comédie inspirée par l'œuvre de Rojas, et un *Don Quichotte de la Manche*, d'après le célèbre roman de Cervantes. Ces pièces se sont perdues, et la dernière surtout est infiniment regrettable. Ce serait une chose curieuse de voir comment Calderon avait compris la figure du vaillant hidalgo. Un nouvel éditeur, en 1763, réimprima la collection de Tassis, mais en intervertissant l'ordre des pièces. Une meilleure édition parut en 1827, à Leipzig, par les soins de Jean-Jorge Kell, en 4 volumes. Enfin une collection plus complète, réunissant toutes les éditions antérieures, avec des commentaires de M. Hartzembuch, un poète dramatique distingué, forme quatre tomes de la *Biblioteca de los autores espanoles*, éditée par M. Rivadaneira. Elle contient cent vingt-deux comédies de Calderon et quatorze intermèdes.

Calderon, arrivé au terme d'une existence si bien remplie, s'éteignit à l'âge de plus de quatre-vingts ans. Son acte de décès, conservé dans la paroisse San-Salvador de Madrid, montre qu'il fut inhumé dans l'église même le 26 mai 1681, « en la chapelle de don Diego de Guevara, qui est à main gauche quand on entre par la porte principale de cette église. » Ses cendres, exhumées en 1840 — l'église San-Salvador tombait en ruine — reposent définitivement, depuis 1841, au cimetière de la porte d'Atocha, où un magnifique monument fut élevé par souscription nationale.

CALDERON DELA BARCA (Vincent), peintre espagnol, né à Guadalajara en 1762, mort en 1794. Parent, selon toute probabilité, du célèbre poète dramatique de ce nom, il étudia la peinture sous Goya, et s'adonna surtout au genre du paysage. Il ne réussit pas moins bien dans le portrait, où l'on trouve également ses qualités dominantes : la vérité et la grâce. Calderon donnait les plus brillantes espérances lorsqu'il mourut, à peine âgé de trente-deux ans. On cite, parmi ses meilleures toiles, la *Naissance de saint Robert*, qu'on voit chez les prémontrés d'Avila.

CALDERWOOD ou CALWOOD (David), théologien écossais, né en 1576, mort en 1651.

Profondément versé dans la connaissance de l'Ecriture sainte et des Pères, il devint, en 1604, ministre à Crealing. Vers cette époque, Jacques I^{er} d'Angleterre ayant voulu étendre à l'Ecosse l'organisation de l'Eglise anglicane, Calderwood se prononça avec énergie contre ce système, notamment aux assemblées de Glasgow (1610) et d'Aberdeen (1616). Cité devant une haute commission présidée par le roi, pour avoir signé une protestation, il se défendit avec autant de fermeté que de présence d'esprit. Jacques I^{er} lui ayant demandé s'il obéirait, dans le cas où on le rendrait à la liberté : « J'obéirai, répondit-il, ou je dirai mes raisons pour ne pas obéir. » Jeté en prison et dépouillé de son bénéfice, il fut, peu de temps après, banni du royaume, et il se retira en Hollande. C'est là qu'il fit paraître, sous le pseudonyme d'*Edwardus Didactavius*, son célèbre traité intitulé *Altare Damascenum*, etc. (1623, in-4°), qui est considéré comme l'ouvrage de controverse le plus complet sur les points qui divisent, dans le Royaume-Uni, les protestants anglicans et les dissidents. Il quitta la Hollande, en 1636, et retourna en Ecosse, où il contribua au développement du presbytérianisme. Devenu ministre à Pencailand, près d'Edimbourg, il rédigea une *Histoire de l'Eglise d'Ecosse depuis la Réformation*. Cet ouvrage, qui forme 6 vol. in-fol., n'a point été imprimé.

CALDEUX, EUSE adj. (kal-deu, eu-ze). Géogr. Ancienne forme du mot CHALDEEN, ENNE.

CALDEY, Ile d'Angleterre, comté de Pembroke, dans le canal de Bristol, près de la côte méridionale du pays de Galles; 1,600 mètres de long, sur 1 kilom. de large. Ruines d'un ancien prieuré; récolte d'excellent blé; sur la côte N., bonne rade pouvant contenir 200 navires.

CALDIERA (Jean). V. CALDERIA.

CALDIERO, village du royaume d'Italie, dans la Vénétie, à 15 kilom. E. de Vérone; sources thermales sulfureuses, connues dès l'époque romaine. Le 12 novembre 1796, Masséna et Augereau, sous les ordres de Bonaparte, attaquèrent vainement l'armée autrichienne retranchée sur les hauteurs de Caldiero; mais le 30 octobre 1805, l'armée d'Italie, commandée par Masséna, y défit les Autrichiens que commandait l'archiduc Charles.

CALDORA (Jacques), condottiere italien, né dans le royaume de Naples, mort en 1439.

Après s'être fait connaître par sa bravoure sous le règne de Ladislas, roi de Naples, il sut s'attirer la faveur de Jeanne II, qui, après la mort de Sforza, l'envoya combattre Braccio de Montone. Celui-ci, ayant été vaincu et tué à la bataille d'Aquila en 1424, Caldora fut élevé aux plus hautes dignités de l'Elat. A la mort de Jeanne (1435), il appuya les prétentions au trône de René d'Anjou, qui le nomma grand connétable du royaume. Quelque temps après, il mourut subitement, et son fils ANTOINE, abandonnant le parti de René, passa avec toute son armée au service d'Alphonse d'Aragon.

CALDOUACH s. m. (kal-dou-ak). Linguist. L'un des deux sous-dialectes de la langue gauloise parlée dans le Highland.

CALDWELL ou CHALDWELL (Richard), médecin anglais, né vers 1513 dans le comté de Stafford, mort en 1585. Successivement censeur et président du collège des médecins de Londres, il fonda dans cet établissement une chaire de chirurgie, et se fit, comme praticien, une grande réputation. Il publia, en 1585, une traduction en anglais des *Tables de chirurgie* du Florentin Horace More.

CALDWELL, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de New-York, sur l'Hudson, à 95 kilom. N. d'Albany; 3,700 hab. Bois de construction, cuirs et viandes salées. Bourg et circonscription communale des Etats-Unis, dans l'Etat de New-Jersey, à 16 kilom. N.-O. de Newark; 2,376 hab. C'est aussi le nom de plusieurs comtés des Etats-Unis : un dans le Texas, un autre dans le Kentucky, un troisième dans l'Etat de Missouri et un quatrième dans la Louisiane.

CALDWELL (sir James LILLIMAN), général anglais, né en 1770, l'un des derniers survivants de l'armée qui combattit dans l'Inde sous les ordres de Cornwallis et Wellesley. Il servit avec distinction dans la guerre contre Tippou-Saïb (1790), puis assista à l'attaque du camp du sultan et à la prise de Bangalore (1791), au combat d'Arckerry, aux sièges et à la prise de plusieurs forteresses, notamment aux deux sièges de Seringapatam, où il fut blessé en montant à l'assaut. Lors de la prise de l'Ile de France, il prit part, comme lieutenant-ingénieur, à un combat naval de quatre heures entre la frégate anglaise *Cezlon* et la frégate française *Vénus*, qui furent l'une et l'autre totalement séparées. Créé grand-croix de l'ordre du Bain en 1848, il a été promu au grade de général d'armée en 1854.

CALDWELL (Charles), médecin américain, né à Orange (Caroline du Nord) en 1772, mort en 1853. Après s'être initié, en quelque sorte seul, aux premières notions des lettres et des sciences, il se rendit à Philadelphie, où il étudia la médecine. En 1795, il publia son premier ouvrage scientifique, une traduction des *Eléments de physiologie* de Blumenbach. Ar-

dent, actif, chercheur infatigable, écrivain fécond, il écrivit de nombreux mémoires qui lui occasionnèrent de fréquentes controverses. En 1819, il s'établit dans le Kentucky et devint professeur de médecine à l'université de Lexington (Transylvanie). Après dix-huit ans d'un brillant professorat, diverses circonstances l'obligèrent à se démettre de son emploi pour aller occuper un poste analogue à Louisville. En 1849, il quitta la vie active et les lettres scientifiques pour se livrer à la composition de ses *Mémoires*, qui furent publiés deux ans après sa mort. On a de lui un grand nombre d'ouvrages et de dissertations sur l'éducation physique, l'unité de l'espèce humaine, les exhalaisons paludéennes, etc., et surtout sur la phrénologie, dont il était devenu, vers la fin de sa vie, un des plus fervents adeptes.

CALE s. f. (ka-le — lat. *cala*, bois, bûche). Menu fragment de bois ou d'autre matière que l'on met sous un objet pour lui donner l'assiette, le niveau, ou une certaine inclinaison; *Mettre une cale sous le pied d'un meuble, d'une table. Mettre une pierre de niveau avec des cales.*

— Mécan. Coin que l'on introduit entre deux pièces, dans un espace ménagé à dessin, pour rendre ces pièces solitaires.

— Ch. de fer. Coin de bois ou de fer employé dans la pose des rails pour les fixer dans les coussinets.

— Typogr. Coin de grande dimension que l'on emploie pour arrêter sous presse une forme dont le châssis est beaucoup plus petit que le marbre de la presse.

CALE s. f. (ka-le. — Ce mot est un des nombreux termes de marine d'origine germanique. On le retrouve sous différentes formes : dans l'ancien haut allemand, *kial*, carène, quille; dans l'anglo-saxon, *ceol*, *ceol*; dans l'allemand moderne, *kiel*; dans l'anglais, *keel*; dans le suédois et le danois, *kiel*; dans l'islandais, *kial*; le hollandais, *kiel*, etc. Ces quelques rapprochements font voir immédiatement que le mot *quille* n'est qu'une variante de prononciation du mot *cale*, et doit être rattaché à la même racine. L'italien dit *cala*, pour *cale*, et *chiglia*, pour quille; l'espagnol *cala* et *quilla*). Mar. Partie la plus basse de l'intérieur d'un navire, celle qui est comprise entre le dernier pont et la quille : *La cale se remplissait d'eau.* Chacun des compartiments destinés à divers usages, dans la cale d'un navire : *La grande cale. La cale au vin. La cale à l'eau.*

— A fond de cale. Dans le fond de la cale, tout au fond du navire : *Descendre à fond de cale. Mettre des prisonniers à fond de cale. Le mousse courait se cacher à fond de cale en poussant des cris.* (Chateaub.) Fig. Dans l'état le plus misérable, à la dernière extrémité : *Mon argent est à fond de cale. Le pauvre homme est à fond de cale.*

— Code marit. Châtiment, supprimé depuis 1848, qui consistait à suspendre le patient à la vergue d'un grand mât, et à le plonger plusieurs fois dans la mer, avec un bâton attaché entre les jambes : *Donner la cale. Condamner à la cale. Subir la cale.* On dit aussi CALE MOUILLÉE, par opposition à la cale sèche, châtiment qui consistait à précipiter le patient d'une vergue, après l'avoir attaché avec des cordes qui l'empêchaient d'atteindre, dans sa chute, jusqu'au pont du navire. *Grande cale.* Autre châtiment qui consistait à faire passer le patient sous la quille du navire.

— A signifié aussi Crique, petit abri pour les navires sur le bord de la mer : *Le vaisseau, battu par la tempête, se sauva dans une cale.* (Acad.)

— Pêch. Morceau de plomb qu'on attache à l'extrémité d'une ligne, pour faire couler jusqu'au fond la partie qui porte l'hameçon.

— Constr. marit. Partie inclinée d'un port, d'un quai, ménagée pour faciliter le chargement et le déchargement des bateaux : *René, escorté d'un détachement de soldats de marine, débarqua à la cale du port.* (Chateaub.) Plan incliné sur lequel on construit ou radoub les bâtiments, et d'où on les lance ensuite à la mer : *Souvent les cales sont couvertes d'un hangar.* *Cale flottante.* Sorte de ponton de radoub que l'on peut immerger pour amener au-dessus des navires à radoub, et qui, en se relevant, soulève le navire et le met à sec. *Cale d'abordage.* Plan incliné fait en terre, et mieux encore en charpente ou en maçonnerie que l'on recouvre d'une chaussée pavée ou d'un empierrement en cailloutis, établi le long des rives naturelles de la mer et des fleuves, ou le long des quais, ports et bassins, pour faciliter l'accès des hommes et le transbordement des marchandises du vaisseau à la rive, et réciproquement. *Cale de radoub.* Cale ou plan incliné disposé dans un port maritime pour faciliter le radoub des vaisseaux. *Cale sur le bord extérieur des canaux.* Navig. Bassin que l'on creuse à l'embouchure d'un cours d'eau que l'on est obligé de recevoir dans un canal, afin que les cailloux, les sables et les limons que charrie ce cours d'eau viennent s'y déposer et ne puissent former d'atterrissements dans le canal.

— Encycl. Le supplice de la cale est encore infligé aux matelots dans certaines marines. *La cale*, ou estrapade marine, dit Guillet

(1678-1683), est un supplice ordonné aux gens de l'équipage quand ils sont convaincus de larcin, de jurement ou de rébellion. Elle se distingue en *cale* ordinaire et en *cale* seiche. Pour donner la *cale*, on conduit le criminel vers le plat-bord au-dessous de la grande vergue, et on le fait asseoir sur un baston qui est passé entre ses jambes. Ce baston est attaché à un cordage qui va répondre à une poulie suspendue à un des bouts de la vergue. Le criminel empoigne le cordage pour se soulager autant qu'il est possible, tandis que trois ou quatre matelots viennent hisser cette corde de toute leur force, jusqu'à ce que le patient soit guindé à la hauteur de la vergue. Alors ils lâchent tout à coup le cordage, et précipitent le coupable dans la mer. Le plus souvent, pour rendre la chute plus rapide, on lui attache un boulet de canon à ses pieds. Les matelots le guident encore, et le laissent tomber autant de fois que la sentence le porte; ce qui ne passe guère cinq fois. La *cale* seiche est ainsi nommée à cause que le patient ne plonge pas dans la mer, parce qu'il est suspendu à une corde raccourcie, et qui ne descend qu'à cinq ou six pieds de la surface de l'eau. Le supplice est rude et va à tordre les bras. Il y avait en Hollande une troisième espèce de *cale*, la grande *cale*, qui consistait à faire passer le criminel par-dessous la quille du navire, de telle sorte, qu'entrant dans la mer d'un côté du bâtiment, il en sortait de l'autre. Ce châtiment est rude et dangereux, dit Aubin (1702), car le moindre défaut de diligence ou d'adresse de la part de ceux qui tirent la corde, ou quelque autre petit accident, peut être cause que celui qu'on tire se rompe ou bras ou jambe, et même le cou, ou quelque autre partie du corps; si bien qu'on le met aux rang des peines capitales.

La punition des crimes par l'immersion est très-ancienne. Les Germains plongeaient dans l'eau les faibles et les infâmes. Un certain Turnus Hernodius, coupable d'avoir tenu des propos méprisants sur Tarquin le Superbe, fut condamné à être plongé dans l'eau, où il mourut. Un édit de Richard Cœur de Lion porte que tout homme qui en battrait un autre serait plongé trois fois de suite dans la mer. La même peine était infligée à ceux des matelots de Richard qui jouaient à des jeux de hasard. « A Bordeaux », dit Clairac (*Jugements d'Oleron*), les macquereaux, les macquereilles et les putains et garçons infâmes et malheureux, sont pour ces crimes ordinairement condamnés d'être baignées; à cet effet sont enfermées, dépouillées en chemise, en une grande cage de fer, amarrée par haut à la vergue et palanquin d'une barque bien au large, et calées plusieurs fois en la rivière.

CALE s. f. (ka-le — forme dérivée de *calotte*, dont elle aura part être le radical, bien que ce dernier dérive du lat. *calanitia*). Anc. cost. Sorte de calotte plate, que les clercs portaient autrefois. « Bonnet plat, couvrant les oreilles, échancré par devant, orné d'une bordure de velours, que portaient les femmes de certaines provinces : On nous a dit, entre autres merveilles, que beaucoup de Limousines de la première bourgeoisie portent des chaperons de drap rose sèche, sur des CALES de velours noir. (La Font.)

Un matin, ma servante à cale,

Fit entrer dans ma chambre sale

Votre laquais vert, jeune ou gris.

SCARRON.

■ On l'appelait aussi BONNETTE.

— Par ext. Petite paysanne, petite sou-brette : Il entreprit de prouver que Gombault, qui se piquait de n'aimer qu'en bon lieu, coiffait une petite CALS crasseuse. (Tal. des Réaux.)

... Si tôt qu'un valet,
Une cale, un bavolet
Montrait au doigt ce grand homme,
Son cœur s'épanouissait.

Lucain travest.

CALE ou **PORTUS-CALE**, ville de l'ancienne Espagne, dans la Lusitanie, près de l'embouchure du Durius; aujourd'hui Porto. C'est, dit-on, de son nom et du mot *Portus* que s'est formé le mot *Portugal*.

CALÉ, ÉE (ka-lé) part. pass. du v. *Caler*. Mar. Abaissé : Voile CALÉE.

CALÉ, ÉE (ka-lé) part. pass. du v. *Caler*. Assujéti avec une cale : Pierre mal CALÉE. Allons! démarrons! dit le voiturier au facteur, qui ôta les pierres avec lesquelles les roues étaient CALÉES. (Balz.)

— Fam. Carré, bien assis, mollement étendu : Je me rendis chez moi au pas officiel, et bientôt CALÉ dans mon sofa, je me préparai à éprouver une sensation nouvelle. (Brill.-Sav.)

— Pop. Qui a quelque aisance, qui est en bonne position, qui est cossu : On voit bien que monsieur est CALÉ. (X. de Montépén.) Ce pauvre jeune homme n'était pas bien CALÉ non plus. (E. Sue.) Pendant les jours gras, les plus CALÉS sont quelquefois gênés. (E. Sue.)

— Substantif. Personne riche, cossue : Je crois que nous aurons du joli monde, des CALÉS. (Jaime.)

CALÉACTE s. f. (ka-lé-ak-te — de *calée*, et du gr. *aktis*, rayon). Bot. Section du genre *calée*, comprenant celles de ces plantes qui ont des capitules rayonnés.

CALÉAN s. m. (ka-lé-an). Art. milit. Bouchier turc en bois de figuier.

CALÉANE s. f. (ka-lé-a-ne). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des aréthusées, comprenant un petit nombre d'espèces qui croissent en Australie.

CALÉB, en langue hébraïque, le *Brave*, un des héros israélites de la conquête de Chanaan, et un des chefs de la tribu de Juda. D'après la tradition mosaïque, envoyé comme espion dans la Terre promise, il ne se laissa pas décourager par l'exemple de ses compagnons, et crut toujours qu'Israël finirait par triompher des Chananéens. Aussi, pour le récompenser de sa confiance, Jéhovah lui accorda la faveur de ne point mourir au désert et d'entrer dans le pays de Chanaan : de tous ceux qui étaient sortis d'Égypte, Caléb fut le seul, avec Josué, qui put prendre part à la conquête. Il reçut en partage la ville et les environs d'Hébron, et ce territoire, qu'il agrandit considérablement par des guerres heureuses contre les tribus chananéennes voisines, porta longtemps son nom.

CALÉB, personnage de la *Fiancée de Lam-mormoor* de Walter Scott, qui est devenu le type du serviteur fidèle et dévoué. Tout le caractère de Caléb éclate au moment où Edgar, s'éloignant pour aller se battre en duel avec le colonel Ashton, lui dit : « Vous n'avez plus de maître, Caléb; pourquoi vous attacher à un édifice qui s'écroule? — Je n'ai plus de maître! répète Caléb; j'en aurai un tant qu'il existera un Rawenswood; je suis votre serviteur, j'ai été celui de votre père, celui de votre aïeul; je suis né dans la famille, j'ai vécu pour elle et je mourrai pour elle... »

En littérature, on fait souvent allusion au dévouement et à la fidélité de Caléb :

« Ce Joseph devait être une espèce de Caléb dont je vous fais grâce. On a tellement abusé du serviteur sentimental, qu'il faut reléguer leur biographie à tous dans l'histoire des chiens fidèles. » J. SANDAUB.

Caleb Williams, roman anglais de Godwin, publié en 1794. Le titre exact est celui-ci : *Les Choses comme elles sont, ou Aventures de Caleb Williams*. Ce roman occupe un rang distingué dans la littérature anglaise. Nous allons en parler d'après les meilleurs critiques d'outre-Manche.

Tout d'abord, une remarque générale sur l'esprit de ce roman. Le but de l'auteur fut de l'impregner de ses principes libéraux, et d'y dévoiler l'ensemble des aspects que prend le despotisme domestique, qui fait de l'homme le destructeur de l'homme. Le héros, Williams, nous raconte les souffrances et les préjudices subis par l'innocence persécutée, que le pouvoir aristocratique et la partialité des administrateurs de la justice conduisent à deux doigts de la mort et de l'infamie; mais l'histoire de Caléb est si entraînante, que l'on perd de vue la satire sociale, et qu'on pense seulement aux personnages et aux péripéties qui passent devant les yeux. Falkland, par exemple, est un des plus beaux types inventés par les romanciers anglais.

Caleb Williams, jeune paysan intelligent, est appelé dans la maison de M. Falkland, le seigneur du château, en qualité de secrétaire particulier. Son maître est bon et compatissant, mais altier et solennel dans ses manières. Un air de mystère l'environne : son maintien est froid et ses sentiments restent impénétrables. Il a, sans motifs, des accès de jalousie et de violence tyrannique. Un jour, Williams le surprend dans un cabinet, où il entend un profond gémissement d'angoisse, puis le bruit d'un coffre fermé à la hâte et le grincement d'une serrure. Se voyant découvert, Falkland entre dans un transport de rage et menace l'intrus d'une mort immédiate s'il ne se retire. Le jeune homme stupéfait sort aussitôt, rêvant à cette scène étrange. Sa curiosité une fois éveillée, il apprend une partie de l'histoire de Falkland, que lui confie un vieux serviteur : comment son maître était autrefois le plus gai des hommes; comment il avait acquis au loin de la considération et de l'honneur, jusqu'à ce qu'une maligne destinée s'acharnât à le poursuivre depuis son retour. Son proche voisin Tyrrel, homme d'une fortune égale à la sienne, mais d'un esprit grossier et d'un tempérament violent, était devenu jaloux des talents supérieurs et des hautes qualités de Falkland, puis il lui avait voué une haine mortelle. La suite des événements, qui montre le progrès de cette mutuelle animadversion, entre autres l'épisode de miss Melville, se déroule avec un art consommé, et toujours d'une manière honorable pour le noble et chevaleresque Falkland. La conduite de Tyrrel devient enfin si blâmable, que les gentlemen du pays évitent sa société. Cependant, il s'introduit dans une assemblée; une altercation s'élève, et Falkland, après s'être répandu en amers reproches, le somme de se retirer. C'est ce que fait Tyrrel, que pressent les murmures et les apostrophes de l'assemblée; mais il rentre peu après, la tête échauffée par la boisson, et d'un coup de poing asséné par un bras musculeux, il renverse Falkland à ses pieds. Cet acte de violence se renouvelle, jusqu'à ce qu'enfin l'agresseur soit chassé de la réunion. Cette aggravation d'insultes, cet outrage public, exaspèrent le fier et sensible Falkland : il quitte l'assemblée. Or un nouvel épisode termine les incidents de cette soirée : on trouve Tyrrel mort dans la rue, percé d'un coup de couteau, à

une distance de quelques mètres seulement du lieu de la réunion.

Depuis que cette crise est survenue dans l'histoire de Falkland, une sombre mélancolie s'est emparée de cet homme : la vie lui est à charge. Une enquête particulière a fait constater les circonstances du meurtre; mais une fièvre et éloquente dénégation de la bouche de Falkland sur la connaissance du crime a suffi pour le laver de tout soupçon et le faire acquiescer au bruit des applaudissements. Quelques semaines après, un paysan, nommé Hawkins, et son fils, qui avaient été autrefois victimes des vexations de Tyrrel, sont arrêtés sur des indices de suspicion, accusés, condamnés et exécutés comme coupables. La justice avait obtenu satisfaction, mais une tristesse de plus en plus sombre s'empare de Falkland et le ronge.

Williams apprend tous ces faits, et compatit sincèrement aux nobles souffrances de son maître. Mais un soupçon terrible pénètre dans sa pensée : « Après tout, ne se peut-il que son maître soit le meurtrier? » Cette idée s'implante dans son esprit. Un aiguillon le pousse sans relâche à se tenir aux aguets auprès de Falkland.

Des circonstances imprévues concourent à irriter cette curiosité nerveuse. Enfin, un incendie se déclare dans la maison en l'absence de Falkland; Williams se dirige vers la chambre renfermant le coffret mystérieux. Sa tentation est si forte qu'il se résout à un abus de confiance : déjà sa main soulève le couvercle, quand survient Falkland, farouche, essouffé, éperdu. Le premier mouvement du maître est de diriger un pistolet vers la tête du jeune homme; ce premier mouvement est vite réprimé. Sur un ordre bref, Williams se retire. Le lendemain, Falkland lui découvre son secret. « Je suis un exécration scélérat, le meurtrier de Tyrrel, l'assassin des deux Hawkins ! » Il obtient par serment une promesse qui lui garantit le silence : il ne reculerait devant aucune extrémité pour protéger et conserver l'honneur de son nom.

Williams se soumet, quoique son esprit se révolte. Il s'enfuit de la maison. Bientôt il est retrouvé et accusé, sur le témoignage de Falkland, d'avoir enlevé des valeurs considérables du coffre forcé par lui le jour de l'incendie. Emprisonné, il parvient à s'échapper. Dévalisé et retenu par une bande de voleurs, il réussit à se sauver de leurs mains; il prend divers déguisements; incarcéré de nouveau, il s'échappe encore, sans cesse poursuivi par la misère et l'iniquité. Un second ennemi s'acharne à sa perte : c'est un bandit du nom de Gines, qui, de voleur de grand chemin, s'est fait limier de police; les efforts incessants de ce misérable, qui le traque de refuge en refuge, comme le fait un chien de chasse, sont décrits avec un bonheur peu ordinaire. Toutes ces aventures s'enchaînent par un intérêt qui devient de l'anxiété. L'innocence de Williams et les manifestations de ce caractère honnête et bon, mûri par des leçons sévères, attirent et entraînent irrésistiblement le lecteur. Quand Falkland et Williams se retrouvent en présence, le dernier en qualité d'accusateur de son ancien maître, la scène a lieu chez le magistrat du chef-lieu du comté de Falkland.

Ce roman se recommande et se distingue par divers mérites, mais surtout par l'entente dramatique et la vigueur du ton. Le récit y est aussi coulant et la vraisemblance aussi réelle que dans les fictions de Foë ou de Swift.

Les stratagèmes que, poussé par une curiosité dévorante, Caléb imagine pour parvenir à son but, sont un curieux modèle d'analyse psychologique et surpassent les tours de force d'Edgar Poë et d'Hawthorne. Enfin la scène où Caléb fait servir à ses curieuses investigations une circonstance accidentelle et imprévue, l'interrogatoire d'un meurtrier, mérite d'être citée. Voici quelques passages de cet épisode dramatique :

« On amena devant lui (Falkland), en sa qualité de juge de paix, un villageois prévenu d'avoir tué son compagnon..... J'assisai, dit Caléb, à l'interrogatoire de ce villageois. Une idée soudaine me frappa. Je conçus la possibilité de faire servir cet incident à la grande recherche qui absorbait toutes les facultés de mon esprit. Cet homme, dis-je en moi-même, est accusé de meurtre, et le meurtre est le ressort principal qui fait vibrer toutes les émotions dans l'âme de M. Falkland. Je le surveillerai sans relâche. Je suivrai tous les replis de sa pensée. Sans doute, en un pareil instant, ses secrètes angoisses devront se trahir. Sans doute, s'il n'y a pas de faute, je serai enfin capable de découvrir le véritable état de sa conscience devant le tribunal de l'infailible justice.

« Je pris mon poste de la manière la plus favorable à l'objet que j'avais en vue. Je pus apercevoir dans les traits de M. Falkland, lorsqu'il entra, une profonde répugnance pour les fonctions qu'il allait remplir; mais il n'y avait pas moyen de s'y soustraire. Sa physionomie était embarrassée et inquiète : il ne distinguait presque personne. L'interrogatoire était à peine commencé qu'il tourna par hasard les yeux vers l'endroit de la salle où je me tenais. Nous échangeâmes en silence un regard par lequel nous nous dîmes l'un à l'autre des volumes. Le visage de M. Falkland pâlit et rougit tour à tour. Je compris parfaitement

ses sensations, et j'aurais voulu me retirer; mais cela était impossible. Mes passions étaient trop fortement émuës; j'avais pris racine à ma place; quand même ma propre vie, celle de mon maître ou de presque toute la nation en auraient dépendu, il était hors de mon pouvoir de bouger. Pendant que l'accusateur faisait sa déposition, le prévenu manifestait tous les indices de la plus poignante sensibilité. Je n'ajamais vu d'homme d'une physionomie moins féroce. Il était grand, bien fait et d'une belle figure. Près de lui se tenait une jeune fille, sa bonne amie, extrêmement agréable dans sa personne, et dont les regards témoignaient combien vivement elle s'intéressait au sort de son amant.

« Forcé de se battre par un homme qui le poursuivait de sa haine, malheureusement, le premier coup porté par lui avait été mortel.

« Le prévenu ajouta qu'il ne se souciait point de ce qui arriverait de lui. Peut-être serait-ce de la part de leur part de le faire pendre sur-le-champ; car sa conscience le tourmenterait jusqu'à son dernier jour, et la figure du défunt, tel qu'il était tombé, immobile et inanimé à ses pieds, le poursuivrait éternellement. Il avait aimé de tout son cœur la pauvre fille qui était la cause innocente de la querelle; mais, désormais, il ne pourrait plus soutenir sa vue. Son aspect éveillerait en lui tous les tourments de l'enfer... »

« Tel fut le récit dont M. Falkland se vit contraint d'être l'auditeur. Tantôt il tressaillait d'étonnement, et tantôt il changeait de posture, comme un homme incapable de supporter le poids des sensations qui l'oppressent; puis il s'efforçait de reprendre une attitude impassible. Je pouvais voir, tandis que ses muscles conservaient leur inflexibilité, des larmes de douleur couler le long de ses joues. Il n'osait jeter un coup d'œil vers l'endroit de la salle où je me tenais, et cette précaution donnait un air d'embaras à toute sa figure. Mais quand le prévenu vint à parler de ses émotions et à peindre la ferveur de son repentir pour une faute involontaire, il ne put résister plus longtemps. Il se leva soudain, et, avec tous les signes de l'horreur et du désespoir, se précipita hors de la salle.

Cet épisode entier est un chef-d'œuvre d'observation, d'étude et de peinture vraie du cœur humain. Il constitue la partie la plus neuve et la plus originale du livre, et l'on doit reconnaître que c'est dans l'admirable développement de cette situation que réside le mérite réel et incontestable du roman. Walter Scott, et d'autres censeurs inspirés par sa critique, n'admettent pas le principal ressort de l'action et y trouvent une raison pour contester le bon goût de l'auteur : savoir, qu'un gentilhomme passionnément épris des manières de l'ancienne chevalerie ne devait pas déchoir jusqu'à l'assassinat nocturne, lorsqu'une revanche honorable était en son pouvoir. Il était facile d'opposer à la critique de Walter Scott le faux que, dans un de ses romans, il fait accomplir à Marmion, non moins bon gentilhomme que Falkland.

Comme on a pu le voir par le simple exposé du plan, cet ouvrage porte une empreinte d'originalité qui le distingue des productions de ce genre. Il fait partie du très-petit nombre de fictions qui prouvent que, si l'amour est une source puissante d'émotions dans le roman comme dans le drame, on peut aussi exciter un grand intérêt sans recourir à la peinture de cette passion. Les divers incidents de ce récit tendent à montrer le vice des lois humaines. L'histoire de Caléb est, à proprement parler, la lutte du faible contre le puissant, sujet d'un intérêt poignant et éternel : ce cadre sert au développement de deux caractères également remarquables et neufs, et jamais peut-être, depuis Cervantes, on n'a employé plus d'art à faire ainsi valoir deux caractères l'un par l'autre.

Au reste, *Caleb Williams* a obtenu tous les genres de succès. Outre de nombreuses éditions en Angleterre et d'innombrables contrefaçons à l'étranger, il a été traduit en plusieurs langues et a fourni à Colman le sujet d'une pièce intitulée le *Coffre de fer* (*The Iron Chest*), drame que Laya a imité dans son *Falkland*, dont le rôle principal fut, sous le Directoire, un des triomphes de Talma. Nous possédons aussi en français une excellente traduction de ce roman par M. Amédée Pichot.

CALEBAS s. m. (ka-le-ba — de *caler* et *bas*). Mar. Cordage qui, amarré à l'un des pacis et à un organeau établi au pied du mât, sert à amener les vergues des pacis. Il Petit palan qui sert à rider le grand étai. ■ On dit aussi CALBAS et CARGUEBAS.

CALEBASSE s. f. (ka-le-ba-se). Grosse courge qui, séchée et vidée, est employée à divers usages : Une CALEBASSE pleine de vin. De grosses CALEBASSES pour s'aider à nager. Les nègres fabriquent avec les CALEBASSES des ustensiles de ménage. Les Arabes se servent d'ustensiles de CALEBASSE. (Raynal.) *Chactas* présentait à René la CALEBASSE de l'hospitalité. (Chateaub.) On boit dans de grandes CALEBASSES le suc de l'étable. (Chateaub.) *Messire*, dit piteusement Gringoire, c'est en effet un prodigieux accoutrement, et vous m'en voyez plus penaud qu'un chat coiffé d'une CALEBASSE. (V. Hugo.) ■ Fruit du calebassier. ■ Fruit du baobab.

— *Calebasses de Saint-Jacques*, Calebasses de forme particulière, que les pèlerins portaient au bout de leur bâton ; se disait par allusion aux nombreux pèlerins qui se rendaient à Saint-Jacques de Compostelle : *Les vases dans lesquels on nous servit le vin étaient tout à fait semblables aux calebasses de Saint-Jacques*. (De Retz.)

— Pop. Tête humaine : *Quelle calebasse ! Il n'a rien dans la calebasse*.

— Pharm. *Sirop de calebasse*, Sirop extrait du fruit du calebassier, espèce de calebasse d'Amérique.

— Pyrotechn. Syn. de *PELOTE*.

— Bot. Genre de cucurbitacées dont les fruits sont des calebasses : *Les calebasses exigent un terrain léger et assez amendé*. (Duchesne.)

— Hort. Nom d'une variété de poire. Il Nom donné aux prunes qui se développent avant les autres, acquièrent un plus gros volume et tombent avant leur maturité, phénomène qui paraît dû à la larve d'un charançon.

— Encycl. La *calebasse* est une plante annuelle, surmenée et grimpante à l'aide de vrilles. Ses feuilles sont réniformes, presque rondes, un peu velues et molles au toucher ; elles exhalent, lorsqu'on les presse entre les doigts, une odeur de musc assez forte. Les fleurs, blanches, monoïques, ont cinq pétales presque libres. Les fruits varient de forme et de grandeur, selon les races. Il y en a qui dépassent à peine le volume d'un œuf de pigeon, tandis que d'autres atteignent fréquemment la grosseur d'un beau poir.

La *calebasse* est originaire de l'Inde, mais elle est connue en Europe depuis au moins deux mille ans, car plusieurs auteurs latins, Plin et Columelle entre autres, l'ont décrite avec exactitude sous le nom de *cucurbita*. On distingue aujourd'hui plusieurs races et variétés, parmi lesquelles on doit particulièrement remarquer :

1° La *grande calebasse d'Afrique*, dont le fruit a quelquefois plus de 1 m. 50 de tour. Ce fruit présente à peu près la forme d'une bouteille ou plutôt d'une ampoule ventrue, à deux renflements inégaux séparés par une sorte de col. Les nègres en font des vases et des ustensiles de toute sorte, presque aussi solides que s'ils étaient en bois. Cette belle variété ne mûrit pas en France ;

2° La *calebasse proprement dite* ou *courge-bouteille*, qui est le type de l'espèce. Son fruit est moins gros que celui de la grande *calebasse*, mais il a généralement une forme bien plus parfaite ;

3° La *calebasse massue* ou *calebasse trompette*, dont le fruit cylindrique et de grosseur variable a quelquefois plus de 1 mètre de long. Dans certaines contrées, notamment dans les pays chauds, ce fruit constitue un aliment assez estimé ; en Europe, ce n'est qu'un objet de curiosité ;

4° La *calebasse plate*, petite et si déprimée qu'elle ressemble à un disque ou un palet dont les bords seraient arrondis.

Indépendamment des différences qui existent entre eux, sous le rapport de la forme et de la grandeur, les fruits des diverses espèces de *calebasses* diffèrent encore par la saveur. Il y en a dont la chair est douce : ceux-là sont comestibles. D'autres, au contraire, sont extrêmement amers : ces derniers sont souvent vénéneux, bien qu'ils soient employés comme drastiques dans la médecine populaire de certains pays. Nous avons vu que les fruits de la grande *calebasse d'Afrique* servent à faire des vases d'une certaine solidité. Ceux de la *calebasse proprement dite* ou *courge-bouteille* sont fréquemment employés, dans le midi de l'Europe, en guise de bouteilles pour conserver momentanément le vin et les liqueurs. Ces sortes de vases étaient déjà en usage du temps des Romains ; au moyen âge, ils étaient l'accompagnement obligé des soldats, des voyageurs et des pèlerins. V. *CALEBASSIER*.

CALEBASSIER s. m. (ka-le-ba-si — rad. *calebasse*). Bot. Genre de plantes, de la famille des bignoniacées, type de la tribu des crescentiées : *Le calebassier fournit la plus grande partie des petits meubles de ménage*. (V. de Bonnier.) *Les cuillers étaient faites d'une branche de calebassier marron*. (Rog. de Beauv.) — *Calebassier du Sénégal*, Nom vulgaire du baobab. — *Calebassier rampant*, Nom vulgaire de la courge ou calebasse, dans les colonies françaises.

— Encycl. Les caractères du *calebassier* sont les suivants : arbrée à feuilles alternes, simples, rarement trifoliolées, et dans ce cas, à pétiole ailé ; fleurs solitaires ou réunies en grappes ; calice caduc à deux divisions ; corolle à limbe divisé en cinq lobes ondulés ; quatre étamines didymes ; fruit uniloculaire, à péricarpe ligneux renfermant une pulpe abondante. Les *calebassiers* appartiennent aux régions chaudes de l'Amérique. L'espèce la plus intéressante est le *calebassier à longues feuilles* ; viennent ensuite les *calebassiers acuminés*, à feuilles larges ; puis le *calebassier ailé*, dont les feuilles ont trois folioles.

Le *calebassier* à longues feuilles croît au Mexique, aux Antilles et à la Guyane. C'est un arbre de la taille d'un pommier, à fleurs blanchâtres d'une odeur désagréable, auxquelles succèdent des fruits dont le volume varie de la grosseur d'un œuf à celle d'une

citrouille ; c'est du moins ce qu'assurent certains auteurs, qui ont peut-être confondu plusieurs espèces. Leur forme, généralement oblongue ou sphérique, peut être modifiée par des moyens artificiels ; ainsi les habitants du pays serrent fortement ce fruit avec une ficelle, lorsqu'il est à moitié mûr, suivant la configuration qu'ils veulent lui donner. On reconnaît que les calebasses sont mûres quand le pédoncule se fêtit et noircit. Alors on les détache de l'arbre et on les creuse, ou plutôt on les vide, en jetant dans leur intérieur de l'eau bouillante ; la pulpe macérée et ramollie se détache alors sans peine. Quelquefois on met de petites pierres avec l'eau, pour mieux les nettoyer. On assure même qu'en mettant ces fruits dans un four ou sous la cendre chaude, on en liquéfie la pulpe, qu'on fait ainsi sortir plus aisément. Ces fruits ainsi préparés servent alors à faire des bouteilles, des pots, des assiettes, des plats, des verres, des seaux, même des cuillers, en un mot des ustensiles de toute sorte et des vases assez résistants pour qu'on puisse y faire chauffer de l'eau. Le *gogtigo* ou *coyemboue*, si utile aux nègres et aux sauvages pour conserver leurs vivres, est une calebasse vidée et percée d'une ouverture assez grande pour qu'on puisse y passer le main. Les naturels dessinent sur ces fruits des figures diverses avec du rocot et de l'indigo.

D'après Lémery, les calebasses servent aux cannibales à faire de petits vases, qu'ils emploient dans leurs cérémonies religieuses ; après les avoir vidés, ils les remplissent de maïs ou autres graines, ou même de petites pierres, et les ornent de plumes ; puis ils les percent par le bas et les mettent sur un petit bâton, qu'ils plantent en terre. Ils gardent ainsi chez eux, avec beaucoup de respect, trois ou quatre de ces fruits ainsi arrangés, qu'ils appellent *maraka* ou *tamaraka*. Dans certaines circonstances, ils manient ces fruits, et le bruit que font les petites pierres est pour eux la réponse de leur dieu Toupan. Les *paigis* ou dévins les entretiennent dans cette superstition, en leur faisant croire qu'avec le parfum du tabac et quelques simagrées ou enchantements, ils donnent à leur *tamaraka* une vertu divine.

Les Américains regardent la pulpe de la calebasse comme une véritable panacée ; ils l'emploient contre l'hydropisie, la diarrhée, les contusions, les chutes, les coups de soleil, les maux de tête, les brûlures, etc. Ils en tirent une sorte de limonade. Le *sirop de calebasse*, que l'on obtient en faisant bouillir cette pulpe et en y ajoutant du sucre, après l'avoir passée à travers un linge, a une grande réputation en Amérique et même en Europe comme pectoral et laxatif. La pulpe desséchée et, d'après Lémery, le goût du pain d'épice. Les oiseaux sont très-friands de ces fruits. On fait encore des instruments de musique avec les diverses espèces et variétés de calebasses. Enfin, le bois des *calebassiers* est blanc, dur, coriace, et sert à faire des meubles et d'autres objets d'économie domestique.

CALEBOTIN s. m. (ka-le-bo-tain). Techn. Panier ou fond de chapeau dans lequel le cordonnier met son fil et ses alènes. Il On écrit aussi *CAILLEBOTIN* et *CALBOTIN*.

CALEBRACHYDE s. f. (ka-le-brach-i-de — du gr. *kalos*, beau ; *brachus*, court). Syn. de *CALYDERME*.

CALECA ou **CALECAS** (Manuel), théologien grec du xiv^e siècle. Il entra dans l'ordre des Dominicains et prit une part active aux controverses théologiques de son temps. Dans la grande question de la réunion ou de la séparation de l'Eglise grecque et de l'Eglise latine, il fut du petit nombre des grecs qui se prononcèrent pour la réunion, et il adopta les opinions de l'Eglise latine sur la procession du Saint-Esprit. Parmi ses principaux ouvrages de controverse, qui ont été traduits du grec en latin et qui sont aujourd'hui dépourvus de tout intérêt, le plus important est intitulé : *Quatre livres contre les erreurs des grecs touchant la procession du Saint-Esprit* (Ingolstadt, 1616).

CALECHAUBON s. m. (ka-le-chô-bon — forme corrompue de *calehauban*). Mar. Ancien nom des galhaubans.

CALÈCHE s. f. (ka-lè-che — du bohém. *kolésa*, même sens). Voiture suspendue, à quatre roues, très-légère et ordinairement découverte sur le devant : *Se promener en calèche*. *Enfin, ma fille, me voilà prête à monter dans ma calèche ; voilà qui est fait, je vous dis adieu*. (M^{me} de Sév.) *Une élégante calèche attelée de deux magnifiques chevaux anglais*. (Balz.) *Telle jolie femme ne nous regardera pas si notre calèche est de mauvais goût*. (H. Boyle.) *Il était mollement étendu dans une bonne calèche anglaise à doubles ressorts*. (Alex. Dum.) *Quand les nuages de poussière se furent dissipés, j'aperçus une calèche anglaise du goût le plus élégant*. (Scribe.) *Les dames se placèrent dans des calèches découvertes pour suivre la chasse, et les hommes montèrent à cheval*. (E. Sue.) *C'était une calèche à quatre chevaux, conduits par deux petits postillons d'égale taille*. (E. Sue.)

Marquis, allons au cours faire voir ma calèche.

MOLIERE.

— Cost. Ancienne coiffure de femme qui se repliait sur elle-même comme la capote d'une calèche : *Qu'as-tu sur la tête, qui te la rend*

grosse comme une citrouille ? — C'est une calèche. *Nous savons bien ce qui nous va, et croyez bien qu'une calèche a ses petits avantages*. (Dider.)

CALEÇON s. m. (ka-le-son — bas lat. *calcio*, chaussure). Vêtement de dessous, à peu près semblable au pantalon, mais qui descend moins bas : *CALEÇON de laine, de flanelle*. *Porter des caleçons*. *Etre en caleçon*. *Un instant après, il apparaissait en simple caleçon, à l'une des portes de cette petite cour changée en parloir*. (Alex. Dum.)

— *Caleçon de bain*, Caleçon fort court à l'usage des baigneurs et des nageurs.

CALEÇONNIER s. m. (ka-le-so-nié — rad. *caleçon*). Techn. Ouvrier qui fait des caleçons.

CALEÇON-ROUGE s. m. Ornith. Nom vulgaire d'un couroucou, ainsi appelé à cause de la couleur rouge de son ventre et de ses cuisses.

CALECTASIE s. f. (ka-lèk-ta-si — du gr. *kalos*, beau ; *ektasis*, développement). Bot. Genre d'arbrisseaux, placé à la suite de la famille des joncées, et comprenant une seule espèce, qui croît en Australie.

CALECTASIÉ, **ÉE** adj. (ka-lèk-ta-si-é — rad. *calectasie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la calectasie.

— s. f. pl. Tribu de la famille des joncées, ayant pour type le genre calectasie.

CALED, lieutenant de Mahomet. V. **KHALED**.

CALÉDONIE, nom par lequel les Romains désignaient la contrée marécageuse de l'Ecosse située au nord du golfe de Forth et de la Clyde, et que Julius Agricola, qui vainquit les Calédoniens, assigna pour limites à la province romaine appelée *Britannia*, limites qu'il fallut d'ailleurs dans la suite porter plus au sud, du golfe de Solway à l'embouchure de la Tyne.

Deux opinions se sont produites sur l'étymologie de ce nom : l'une prétend qu'il vient du mot breton *caled* (dur), à cause du caractère féroce des habitants de cette contrée ; l'autre le fait dériver du mot *Kaldes*, nom d'une des nombreuses tribus calédoniennes. Toutes ces tribus, indépendantes les unes des autres, mais unies par une sorte de confédération, appartenaient à la race gaélique, quoique Tacite les dise d'origine germanique. Sauvages et féroces, vivant presque nus et habitant sous des tentes ou de misérables cabanes, les habitants de la Calédonie furent désignés aussi sous le nom de *Pictes*, parce qu'ils avaient l'habitude de se peindre le corps ; à partir du iv^e siècle, cette dénomination remplace même complètement l'ancien nom de Calédoniens. A côté d'eux vivaient les Scots, dont le nom apparaît pour la première fois dans la seconde moitié du iv^e siècle, et qui avaient émigré d'Irlande dans la partie du territoire désignée de nos jours sous le nom de comté d'Argyle.

Quand les Romains parurent en Bretagne, les Bretons avaient depuis longtemps des luttes acharnées à soutenir contre les Calédoniens, qui envahissaient fréquemment leur territoire. Les Romains ne furent pas traités avec plus de ménagement ; mais Agricola défait complètement, au pied des monts Grampiens, les tribus calédoniennes commandées par Galgacus, et prit de grandes précautions pour empêcher ces peuples de redevenir redoutables. Les successeurs d'Agricola dans le gouvernement de la Bretagne n'ayant pas eu la même vigilance, les Calédoniens recommencèrent leurs invasions avec tant d'audace, que l'empereur Adrien ne crut pas devoir conserver la ligne de frontière choisie par Agricola, et fit construire, plus au sud, entre le golfe de Solway et l'embouchure de la Tyne, un énorme retranchement garni de tours, pour arrêter l'invasion des barbares. Dans la suite, Antonin le Pieux fit élever des retranchements semblables sur l'emplacement des anciens camps retranchés d'Agricola, et Sévère fit bâtir une troisième ligne de fortifications un peu au nord du mur d'Adrien. Ces murailles n'arrêtèrent qu'un moment les Calédoniens ; la retraite des Romains, en 411, laissa cette contrée plus exposée que jamais aux attaques des Calédoniens, chez lesquels commençaient à dominer les Scots, dont le nom a servi à former les dénominations d'*Ecosse* et d'*Ecosse*.

Nous renvoyons le lecteur à ces deux mots pour l'histoire de la Calédonie, à partir du ve siècle. Toutefois, nous devons signaler ici deux Calédoniens illustres qui appartiennent au iii^e siècle : le célèbre Pingal, roi de Morven (comté de Caithness), et son fils, l'illustre barde Ossian.

CALÉDONIE (canal de), canal d'Ecosse, dans le comté d'Inverness, qu'il coupe en deux parties presque égales, en se dirigeant du N.-E. au S.-O., mettant ainsi en communication la mer du Nord avec l'océan Atlantique. Il commence près d'Inverness, dans le golfe de Murray, formé par la mer du Nord, traverse les lacs Ness, Lochy, et se termine près du fort William, au lac d'Eil, qui communique par celui de Linnhe avec l'océan Atlantique. Ce canal, creusé sous George III pour éviter la navigation dangereuse des Orcades, a 96 kilom. de longueur, dont 37 de navigation artificielle et 59 de lacs ; largeur, 40 m. ; profondeur, 6 m. 66. Vingt-huit grandes écluses rachètent les différences de niveau le long du parcours.

CALÉDONIE (NOUVELLE-), contrée de l'Amérique du Nord, faisant partie des possessions anglaises connues sous le nom de Nouvelle-Bretagne, et comprise entre le versant occidental des montagnes Rocheuses à l'E., l'Amérique russe et les terres arctiques au N., l'océan Pacifique à l'O. et les États-Unis au S., par 48° et 57° de lat. N., et 120° 15' et 135° 25' de long. O. Sa longueur, du N. au S., est évaluée à 950 kilom., sur une largeur d'environ 620 kilom. Superficie, 595,320 kilom. carrés, sans compter les nombreuses îles situées sur les côtes accidentées de la Nouvelle-Calédonie, dont les principales sont : l'île de Banks, l'île de la Princesse-Royale, de la Reine-Charlotte, de Quadra-et-Vancouver. Cette contrée peu connue, habitée par des Indiens sauvages et par quelques Européens, dont il serait difficile de dire, même approximativement, le nombre, comprend le Nouveau-Norfolk, le Nouveau-Cornouailles, le Nouvel-Hanovre et la Nouvelle-Georgie.

La Nouvelle-Calédonie est presque entièrement couverte par les ramifications des montagnes Neigeuses qui envoient leurs nombreux contre-forts jusque sur les côtes de l'Océan. Ces divers rameaux sont séparés par de larges et profondes vallées, arrosées par de nombreux cours d'eau, dont les plus importants sont : le Prezer, la rivière du Saumon et la rivière Simpson. Le territoire est de nature sablonneuse et siliceuse ; il est néanmoins fertile en certaines parties de la côte, où l'on récolte des céréales et des légumes en abondance. L'intérieur du pays est presque partout couvert de belles forêts de pins, de chênes rouges et de mélèzes, de sassafras et de bouleaux américains. L'ours gris, le bison, le daim, l'élan, des renards de différentes espèces, le castor, la martre, l'hermine, la loutre et l'écureuil composent la faune de cette contrée, dont le climat au N. est à peu près celui des régions arctiques, mais qui jouit dans la partie méridionale d'une température assez douce.

La Nouvelle-Calédonie paraît avoir été découverte par les Espagnols, qui l'auraient reconnue les premiers. Il est certain que, dès 1741, elle fut signalée par Behring et Tchirikow ; en 1775, Francisco de Quadra parvint jusqu'au 55° degré de lat. ; plus tard, Vancouver et Cook en visitèrent de nouveaux les côtes. Enfin, l'Anglais Vancouver en prit possession au nom de son souverain.

CALÉDONIE (NOUVELLE-), île de l'Océanie, dans la Mélanésie, à l'E. du continent australien, dans le Grand océan Pacifique, entre 20° et 22° 30' de lat. S., et 161° 45' — 164° 30' de long. E. 360 kilom. de long, sur 50 kilom. de large ; 600 kilom. de périmètre, sans comprendre la petite île des Pins, située à la pointe S.-E., ni les petites îles Haat, formant une chaîne qui s'étend presque jusqu'au 19° degré de lat. La Nouvelle-Calédonie est entourée de récifs formés de plateaux de madrépores reliés entre eux par des bancs de sable, qui rendent la navigation côtière très-difficile et très-périlleuse. Le long des côtes s'élèvent en amphithéâtre des collines dénudées de végétaux ; l'intérieur de l'île est traversé dans le sens longitudinal par une chaîne de hautes montagnes, dont plusieurs sommets ont jusqu'à 2,000 m., et dont le point culminant atteint 2,500 m. Des torrents se précipitent en cascades de ces hauteurs et forment plusieurs rivières, dont les plus importantes sont celles de Diahot, de la Mission et de Kwa, navigables sur une grande partie de leur cours.

Le sol de cette île est d'une fertilité plus grande que ne le ferait supposer la vue des côtes ; la grande vallée située au centre de l'île, le territoire de Balade, de Hienghen et celui de Kanala, présentent une végétation luxuriante. L'arbre le plus commun est le miaoou, dont l'écorce sert à faire des nattes, des chapeaux, etc. Les produits les plus abondants sont : l'igname, la canne à sucre, le bananier, le tabac, l'orange, le cocotier, le choupalmiste, le gingembre, l'arbre à pain, enfin presque toutes les productions de la zone torride. Les forêts qui couvrent les parties méridionales de l'île possèdent des arbres d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses, qui peuvent fournir de précieuses ressources pour les constructions navales. Le climat est sain ; on ne connaît à la Nouvelle-Calédonie aucune maladie endémique ; pourtant les blessures y prennent facilement un caractère alarmant, peut-être à cause de la mauvaise nourriture dont on y fait généralement usage. Les côtes abondent en tortues, huttes à perles et poissons ; mais, parmi ces derniers, on a remarqué trois espèces vénéneuses. On n'a trouvé dans cette île aucun grand quadrupède. Les chiens et les porcs qu'on y rencontre y ont été apportés par les Européens. Les oiseaux les plus communs sont une espèce de pies et de corbeaux, et quelques pigeons plus gros que nos pigeons de colombe.

La population indigène de la Calédonie a été évaluée à 60,000 hab. Le Calédonien, élancé, grand, le nez épaté, les pommettes saillantes, les cheveux laineux, le teint couleur chocolat, semble tenir le milieu entre la race nègre et le type chinois ou mongol. Indolent, ennemi de tout exercice autre que la danse et la guerre, il professe la polygamie et était naguère anthropophage. Les missionnaires, ces pionniers de la civilisation européenne, ont déjà fait disparaître à peu près l'horrible coutume de manger la chair hu-

maïne. Les armes de ces insulaires sont des massues, des zagales longues de 4 m., et des frondes. Ils vivent de coquillages, de fruits, et d'une espèce d'araignée qu'ils nomment *mouqui*.

La Nouvelle-Calédonie fut découverte par Cook, qui mouilla, au N.-E., dans le port de Balade, le 4 septembre 1774; d'Entrecasteaux fit le tour de l'île en deux campagnes, en 1793 et 1794. Depuis, plusieurs navigateurs français ont à plusieurs reprises exploré ces parages; enfin, le 24 septembre 1853, le vice-amiral Febvrier-Despointes, commandant en chef les forces navales françaises de l'Océanie, prit solennellement possession de la Nouvelle-Calédonie et de ses dépendances. Depuis lors, divers établissements y ont été fondés, et des travaux exécutés pour retirer de cette possession tous les avantages qu'elle peut donner.

CALÉDONIEN, *ienne* s. et adj. (ka-lé-do-ni-ain, i-é-ne). Géogr. Habitant de la Calédonie; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Les bardes calédoniens. Avec sa jolie toilette calédonienne, sa tournure de sylphide...* (Ch. Nod.)

CALÉDONITE s. f. (ka-lé-do-ni-te — de *Calédonie*, nom ancien de l'Ecosse). Miner. Combinaison naturelle de sulfate et de carbonate de plomb avec le carbonate de cuivre.

— *Encycl.* La *calédonite* se présente en petits cristaux très-brillants, dont la couleur varie du vert grisâtre au bleu verdâtre. Ils sont transparents et dérivent d'un prisme droit à base rhombe. Leur dureté est représentée par 2,5; leur densité est égale à 6,4. Soumis à l'analyse, ils donnent, sur 100 parties, 55,8 de sulfate de plomb, 32,8 de carbonate de plomb et 11,4 de carbonate de cuivre. Cette substance a été découverte en Ecosse dans les mines de Leadhills; le Harz et la Hongrie en fournissent aussi des échantillons.

CALÉE s. f. (ka-lé — du gr. *kalos*, beau). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénecionidées, comprenant plusieurs espèces qui croissent dans l'Amérique équatoriale : *Les calées sont en général des arbustes garnis de feuilles opposées.* (J. De-cainse.)

CALÉFACTEUR s. m. (ka-lé-fak-teur — rad. *caléfaction*). Appareil destiné à la cuisson économique des aliments ou à la conservation de l'eau chaude.

— Adjectif. *Appareil caléfacteur.*

— *Encycl.* Le *caléfacteur* a été inventé, en 1822, par le grammairien Lemare. Il se compose essentiellement d'un foyer entouré d'une double enveloppe métallique remplie d'eau chaude, et d'une autre enveloppe en étoffe ouatée que l'on place sur la première quand l'eau y a été versée; on fixe dans l'intérieur le vase qui renferme les objets à cuire ou à chauffer. D'après un rapport rédigé par une commission de l'Académie des sciences, 250 grammes de charbon suffisent pour cuire 3 kilogrammes de viande et faire 4 litres 1/4 d'excellent bouillon. Le *caléfacteur* de Lemare a été le point de départ de tous les appareils analogues qui existent aujourd'hui, et parmi lesquels nous citerons seulement les *cuisines* et les *cordons bleus* à compartiments, c'est-à-dire disposés de manière à opérer, avec un foyer unique, la cuisson de plusieurs mets à la fois. Ces appareils varient, du reste, de forme, de dimensions, etc., suivant l'usage particulier qu'on veut en faire, surtout suivant le caprice des fabricants et la nature du combustible qui doit servir à les alimenter.

CALÉFACTION s. f. (ka-lé-fa-ksi-on — lat. *caléfactio*, même sens; de *calor*, chaleur; *facere*, faire). Action d'élever la température; chaleur produite par le feu : *Il suffit d'une légère caléfaction pour évaporer ce liquide. La brûlure est un excès de caléfaction.* (Proudh.) ■ Évaporation particulière qu'éprouve un liquide lorsqu'on le verse dans un creuset ou sur une plaque métallique dont la température a été portée au rouge.

— *Encycl.* Quand on projette de l'eau goutte à goutte sur une plaque métallique modérément chauffée, elle s'étale, se met à bouillir et s'évapore très-rapidement. Les choses sont bien différentes lorsque le métal est incandescent. On voit alors le liquide s'arrondir sur son contour et prendre la forme de globules sphériques qui restent transparents sans qu'il y ait apparence d'ébullition, et qui, s'évaporant avec une grande lenteur, ne disparaissent qu'au bout d'un temps assez long. Quelquefois, ces globules restent en repos; mais, le plus souvent, ils tournent avec rapidité sur eux-mêmes. Dans tous les cas, ils ne sont pas en contact avec la plaque. Ce fait remarquable se constate d'une manière fort simple, en projetant sur une lame horizontale d'argent chauffée au rouge un globe d'eau rendue opaque par du noir de fumée. Si l'on place une bougie allumée derrière la lame, on aperçoit distinctement la flamme en regardant, du côté opposé, entre la surface inférieure du globe et la surface supérieure du métal. On a aussi observé qu'un courant électrique ne peut passer du globe dans l'argent, ce qui suffit pour prouver l'absence de contact. Quoi qu'il en soit, lorsqu'on laisse refroidir la plaque incandescente, il arrive un moment où l'eau vient à la toucher; aussitôt les globules entrent en ébullition, une espèce d'explosion se produit, et le liquide est lancé de toutes parts avec violence.

Le phénomène que nous venons de décrire est désigné sous le nom de *phénomène de caléfaction*, et l'on dit que les gouttes liquides passent à l'état *sphéroïdal* quand elles prennent la forme globulaire. Ce phénomène paraît avoir été observé pour la première fois par Eller en 1746. Il fut ensuite étudié par Leidenfrost, Klaproth, Rumfort et autres; mais ce sont les expériences des physiciens de nos jours, particulièrement celles de MM. Boutigny, Baudrimont, Pouillet, Laurent, etc., qui ont le plus contribué à répandre la lumière sur les circonstances au milieu desquelles il se produit, et sur les conséquences qui en découlent.

L'eau n'est pas le seul corps qui passe à l'état sphéroïdal. La plupart des autres liquides possèdent aussi cette propriété : on a surtout expérimenté avec l'alcool, l'acide sulfurique, l'éther, l'esprit de bois, le sulfure de carbone, l'essence de térébenthine; mais le degré de chaleur auquel il faut porter la plaque métallique est d'autant plus bas que le liquide est plus volatil, c'est-à-dire que son point d'ébullition est moins élevé. Ainsi, tandis que l'alcool, qui bout à 78°, prend la forme globulaire sur une plaque ou dans un creuset métallique chauffé à 134 degrés, il faut, pour l'eau, dont le point d'ébullition est 100 degrés, porter la température du métal au delà de 200 degrés, et, dans ce dernier cas, les globules se maintiennent jusqu'à 142 degrés.

Bellani a prouvé que, dans les expériences de *caléfaction*, on peut remplacer le corps métallique par un liquide très-chaud. En opérant d'après ce principe, M. Pelouze a vu une goutte d'eau rester sur de l'essence de térébenthine très-chaude, quoique beaucoup plus dense qu'elle, et M. Boutigny, de l'eau, de l'alcool et de l'éther se maintenir sur de l'acide sulfurique presque bouillant. Ce dernier est même parvenu, avec certaines précautions, à empiler plusieurs liquides les uns sur les autres. Enfin, M. Choron a fait prendre la forme sphéroïdale à de l'éther projeté sur de l'eau, du mercure, de l'huile, de l'acide azotique fumant, à la température de 54 degrés au moins.

En cherchant à déterminer la température des sphéroïdes, M. Boutigny a trouvé qu'elle est inférieure au point d'ébullition, quelle que soit d'ailleurs la température du corps qui les contient. Cette observation l'a conduit à une belle expérience, qu'on ne voit jamais sans surprise, et qui consiste à changer de l'eau en glace dans un creuset chauffé au rouge blanc. Voici comment on procède : après avoir élevé le creuset à la température convenable, on y introduit quelques grammes d'acide sulfurique anhydre. Ce liquide passe aussitôt à l'état sphéroïdal, et si l'on y plonge un petit matras rempli d'eau, on retire ce matras avec l'eau congelée. L'eau simplement versée sur l'acide se congèle de même. L'explication de ce fait est très-simple. A la température ordinaire, l'acide sulfurique bout à — 10 degrés. Sa température à l'état sphéroïdal est donc inférieure à ce point. Par conséquent, l'eau qu'on met en contact avec lui, quand il est dans le creuset, doit se solidifier absolument comme elle le ferait à l'air libre. M. Faraday a fait une autre application du même principe : il a réussi à congeler le mercure dans un mélange d'acide carbonique et d'éther, qui avait pris la forme globulaire dans un creuset ardent. Il introduisit dans le creuset, d'abord l'éther, puis l'acide carbonique, et, enfin, une petite capsule métallique contenant 31 grammes de mercure, qui se congela en deux ou trois secondes. Dans cette expérience, le globe avait probablement une température de — 100 degrés.

Les phénomènes dits de *caléfaction* ne se manifestent pas seulement quand on opère sur de petites quantités liquides; ils peuvent aussi avoir lieu en présence de grandes masses. C'est ainsi que M. Pouillet a rempli entièrement d'eau un grand creuset de platine porté au rouge blanc, et l'y a conservée pendant des heures sans que son poids diminuât d'une manière notable. Perkins a également vu, dans des cylindres de bronze chauffés au rouge, l'eau refuser de passer à travers une fente faite accidentellement à la paroi inférieure. Dans une autre expérience, ce physicien adapta un tuyau en fer muni d'un robinet à la partie inférieure d'un générateur à vapeur, puis, ayant fait rougir ce dernier, il y introduisit de l'eau. Aucune parcelle de liquide ne pénétra dans le tube, dont le robinet était maintenu ouvert, tant que la température de la chaudière resta élevée, mais un jet de vapeur s'en échappa avec une extrême violence aussitôt que l'appareil fut refroidi.

On a fait de nombreuses études pour expliquer les deux circonstances capitales des phénomènes de *caléfaction*, savoir : l'absence de contact entre le liquide et la surface chauffée, et la lenteur d'échauffement de ce même liquide.

En ce qui concerne la première circonstance, il faut se souvenir, ainsi qu'on le démontre en physique, qu'un liquide cesse de mouiller une surface lorsque sa cohésion propre est plus grande que le double de sa cohésion pour cette surface. Or cette dernière cohésion est diminuée par la chaleur, à tel point qu'un liquide qui mouille le verre cesse de le mouiller à une température suffisamment élevée. Alors, non-seulement il n'y a plus de contact entre les deux corps, mais il s'exerce une certaine répulsion. Deux expériences de M. Boutigny démontrent l'existence de cette répulsion. En

premier lieu, si l'on verse quelques gouttes d'eau dans un panier en fil de platine incandescent, l'eau n'y tombe pas par les mailles. En second lieu, si l'on imprime un mouvement de rotation rapide à une capsule incandescente renfermant un liquide, la force centrifuge ne peut produire le contact, et ce n'est que lorsque la capsule s'est refroidie que la vaporisation s'opère, ce que l'on reconnaît en voyant se former un nuage annulaire de vapeur. Quand le contact est détruit, la vapeur qui se produit par la surface inférieure de chaque globe concourt à l'écartier de la surface chauffée, et, en s'échappant sur le pourtour d'une manière inégale, elle fait exécuter aux sphéroïdes les mouvements giratoires dont nous avons parlé plus haut. M. Person a établi que la tension de cette vapeur interposée est toujours égale à la pression atmosphérique augmentée du poids d'une colonne du liquide ayant pour hauteur l'épaisseur du globe. D'autres physiciens ont reconnu qu'elle semble elle-même être repoussée par la surface chauffée. Ainsi, il résulte des travaux de M. Boutigny que l'acide azotique n'attaque pas une capsule d'argent incandescente, que ce même acide et l'ammoniaque sont également sans action sur une capsule de cuivre, et qu'il en est de même de l'acide sulfurique sur une capsule de fer ou de zinc. Dans tous ces cas, on conçoit que le liquide, qui ne touche pas le métal, ne l'attaque pas; mais les vapeurs interposées devraient exercer leur action chimique, si elles ne subissaient pas elles-mêmes une répulsion qui les empêche de venir au contact.

L'absence de contact une fois expliquée, il reste à savoir comment il se fait que la masse liquide reçoive assez peu de chaleur pour que, l'évaporation l'enlevant à chaque instant, la température ne puisse atteindre au point d'ébullition. D'abord, dirons-nous avec M. Daguin, la chaleur n'arrive au liquide que sous forme de rayons émanant de la surface chaude : une partie de ces rayons est réfléchiée par la surface du liquide; l'autre pénètre; mais, comme le liquide est diathermané, cette chaleur le traverse en grande partie sans être absorbée, et la portion absorbée est d'autant plus petite que la température est plus élevée. Le liquide s'échauffe donc difficilement, et comme la chaleur lui est enlevée par l'évaporation d'autant plus rapidement qu'il est plus volatil, sa température sera d'autant plus basse que son point d'ébullition est lui-même plus bas. M. Amstron signale, en outre, une cause qui empêche l'ébullition du globe; c'est que la chaleur rayonnée sur sa surface inférieure est employée presque totalement à produire à cette surface une évaporation abondante. Nous voyons donc que les phénomènes qui se passent dans les vases incandescents s'expliquent naturellement... Cependant M. Boutigny croit nécessaire, pour les expliquer, d'admettre un quatrième état des corps, qu'il nomme l'état *sphéroïdal*, et sous lequel ils manifesteraient des propriétés particulières. A ce compte-là, le mercure serait à l'état sphéroïdal à la température ordinaire dans des vases de verre, de fer, de platine, etc.; l'eau serait à cet état dans un vase recouvert de noir de fumée, sur les surfaces grasses, sur les feuilles de certaines plantes. Tous ces phénomènes dépendent simplement du rapport entre la cohésion propre du liquide et sa cohésion pour le corps sur lequel il s'appuie; la chaleur modifie ce rapport en diminuant la dernière, et quand celle-ci est moindre que le double de la cohésion propre du liquide, il n'y a plus contact, et la chaleur ne peut plus pénétrer qu'en petite quantité dans le liquide. Le seul fait qui semble difficile à expliquer, c'est que, dans les vases incandescents, l'ébullition ne se fait pas, même dans le vide. M. Boutigny l'a constaté sur l'acide sulfurique même, en prenant la précaution d'entourer la capsule de bioxyde de plomb sec, pour absorber les vapeurs produites. Mais il faut remarquer que, dans le vide, l'évaporation se fait très-rapidement, en enlevant par conséquent beaucoup de chaleur au liquide.

En second lieu, nous savons que l'ébullition peut ne pas avoir lieu, même sous une pression très-faible et à une haute température, dans un liquide dont on a chassé tout l'air. Or un liquide renfermé dans un vase incandescent doit perdre très-rapidement l'air dissous, surtout quand on le met dans le vide. ■ On doit aux travaux de M. Boutigny la confirmation et l'explication de certains faits très-curieux. Ainsi, il est bien constant que l'on peut, sans se brûler, plonger la main dans un bain de plomb, de cuivre ou de fonte en fus on. On peut aussi, et toujours impunément, prendre la barre de fer incandescent ou la passer sur la langue. On peut encore malaxer avec les mains du verre en fusion plongé dans l'eau. Ces faits étaient connus depuis longtemps des fondeurs et des saltimbanques; mais ceux qui ne les avaient pas vus refusaient d'y croire, et ceux qui avaient eu occasion de les voir les regardaient comme entachés de supercherie. M. Boutigny les a constatés avec soin, puis il les a éprouvés par lui-même. Quant à l'explication qu'il en a donnée, elle n'est en réalité que le développement des idées que le physicien Tilloch avait émises au commencement de ce siècle. On sait que la surface de la peau humaine est toujours humide. Or, au moment de l'expérience, il se forme, sous l'influence de la chaleur, et aux dépens de cette humidité naturelle, une couche de vapeur qui entoure la peau et l'empêche de toucher le corps incandescent. Il est évi-

dent qu'il ne faut prolonger l'épreuve que pendant un temps excessivement court. De plus, comme M. Boutigny le fait observer, il importe de n'aller ni trop vite ni trop lentement, parce que, dans le premier cas, le choc de la main contre le métal chaud pourrait vaincre la répulsion et produire le contact, et que, dans le second, la couche de vapeur ne serait pas assez épaisse pour arrêter longtemps la communication de la chaleur. Pour plus de sûreté, M. Boutigny recommande aux expérimentateurs de tremper préalablement la main dans l'eau ou dans une dissolution de sel ammoniac. En mouillant la main avec de l'éther, on peut la plonger impunément dans l'eau bouillante, et cela, pour la même raison que ci-dessus, l'éther passant à l'état sphéroïdal sur l'eau à la température de 100 degrés.

CALEFAT s. m. (ka-le-fa). Frère cuisinier dans un couvent grec.

CALÉFICIENT adj. m. (ka-lé-fi-si-an). Employé dans le même sens que *CALÉFACTEUR* : *Le nouvel appareil inventé pour l'incubation, par M. Séguier, se distingue de ceux qui l'ont précédé en ce que les œufs soumis à l'incubation artificielle n'y sont pas tenus dans un milieu chaud comme dans les fours ou étuves des Égyptiens, ou dans des couches de fumier, mais réellement couvés par un organe CALÉFICIENT. Placés, comme dans la nature, sur des corps mauvais conducteurs du calorique, tels que paille, foin, brindilles de bois, les œufs y sont échauffés de haut en bas, par rayonnement, comme dans l'incubation naturelle.* (J. Rambosson.)

CALEFRÈRE v. a. ou tr. (ka-le-fré-té). Prendre, dérober, piller, emprunter. ■ Vieux mot.

CALEGARI (Antonio), sculpteur italien, né à Brescia en 1699, mort en 1777. Il apprit la sculpture sous la direction de son père, qui exerçait cet art, et il s'est fait connaître par des œuvres exécutées avec beaucoup de science. On a de lui un assez grand nombre de statues dans les églises de Bologne et surtout de Brescia. Parmi ses meilleures œuvres, qui se trouvent dans cette dernière ville, nous citerons le *Saint Gaudente* et le *Saint Octavien*, dans la cathédrale, et la statue allégorique de *Brescia*.

CALÈGE s. f. (ka-lè-je). Arg. des voleurs. Femme publique en chambre : *La calège vend très-cher ce que la ponante et la dossière livrent à un prix modéré; elle a une toilette fratche, des manières relativement polies; elle donne le cancan au bal Musard, boit du champagne et a pour amant de cœur un escroc ou un faiseur.*

CALEGUEJERS, les plus redoutables génies, selon la croyance indoue. Ils sont tous de taille gigantesque et habitent l'enfer.

CALHAUBAN ou **CALHAUBAN** s. m. (ka-lé-ban — de *caler* et *hauban*). Mar. Cordage qui sert à maintenir le mât de hune. ■ *CALHAUBAN* est plus usité, quoique moins régulier.

CALÉIDOPHONE s. m. (ka-lé-i-do-fo-ne — du gr. *kalos*, beau; *eidōs*, forme; *phōnē*, voix). Phys. Instrument inventé par Wheatstone et qui rend visibles à l'œil les vibrations nécessaires pour la production des sons.

CALÉIDOSCOPE s. m. V. *KALÉIDOSCOPE*.

CALÉINÉ, *ÉE* adj. (ka-lé-i-né — rad. *calée*). Bot. Qui ressemble à une calée.

— s. f. pl. Section de sénecionidées ayant pour type le genre calée.

CALELLA, ville d'Espagne, province et à 50 kilom. N.-E. de Barcelone, sur la Méditerranée, à l'embouchure de la Gura, dans une très-belle situation; 3,400 hab. Fabrication de blanches, dentelles, filets de pêche; distilleries d'eau-de-vie; préparation d'anchois et sardines.

CALEM s. m. (ka-lèmm — lat. *calamus*, même sens). Roseau dont les Orientaux se servent pour écrire.

— Par ext. Bureau du département des finances, à Constantinople.

CALEMAR s. m. (ka-le-mar). Syn. de *CALAMAR*.

— Erpét. Syn. de *CALAMARIS*.

CALENBERG (le curé de), personnage bouffon dû à l'imagination railleuse de l'Allemagne du moyen âge, et dont le véritable nom était Weigand von Theben. Chaque époque a ses types privilégiés, qui sont en ses mains comme une arme dont elle se sert pour se venger de ceux qui la dominent et l'oppriment. Le xvi^e siècle trouva Gargantua et Pantagruel; le xviii^e, Figaro; le règne de Louis-Philippe a eu Mahieu et M. Frudhomme. En Allemagne, le curé Calenberg fut l'expression de la haine que toute la nation portait aux cardinaux, aux évêques et à Rome. ■ Avant de raconter les hauts faits du curé de Calenberg et de Pierre Lew, surnommé le *second Calenberg*, dit M. Philartète Chasles, qui le premier les a révélés à notre littérature, signalons d'abord le rôle démocratique joué ici par le clergé. On traite les prêtres comme l'Espagne traita ses barbers et la France ses clercs de la basoche; on leur attribue toutes les railleries qui voltigent dans l'atmosphère. Ils sont du peuple, ils plaisent au peuple; peu scrupuleux, passablement immoraux, ils se font accepter par leurs vices mêmes, comme le héros du curé de Meudon. Les vices que l'on attribuait au clergé étaient de ces bons gros vices que le peuple ne déteste pas : gourmandise, ivrognerie, tours de

pas-passe, farces mêlées d'égoïsme et de friponnerie. La sympathie pour Panurge a toujours été réelle, et je ne sais si le matérialiste Sancho ne s'est pas fait plus d'amis que le spiritueliste don Quichotte. Tout au contraire, les crimes dont on gratifiait les évêques froissaient l'amour-propre et l'égoïsme publics : on pouvait mépriser les uns, on abhorrait les autres. » Ces paroles s'appliquent aussi bien à Figaro, à Balboquet, à Robert Macaire qu'au curé Calemberg, et, à toutes les époques, ceux qui ont eu le privilège de faire rire la foule se sont ressemblés. On va le voir en lisant les exploits du curé Calemberg, dont l'existence est historique, et à qui Luther, dans son *Commentaire de l'Ecclesiaste*, a accordé plusieurs fois les honneurs de la citation. Il ne faut pas s'en étonner, car notre curé était sérieux à ses heures. Un jour, on lui reprocha de n'avoir pas, comme il l'avait promis, fait de sermon sur la diversité des opinions humaines : « Demain, dit-il, je vous satisferai, et je vous donnerai un sermon qui sera en même temps un drame et un symbole. » Le lendemain, il remplit un panier de crânes pris dans le cimetière, monta sur la colline qui domine le village de Calemberg, puis, faisant rouler tous les crânes à la fois : « Chers frères, s'écria-t-il en s'adressant aux villageois assemblés au pied du coteau, vous m'avez demandé un beau sermon sur la variété infinie des opinions des hommes : voyez ces pauvres crânes qui n'ont plus la souffie vital ; comme ils roulent ! comme ils se dispersent ! comme chacun suit sa voie et son parti ! Ce serait bien pire s'ils étaient vivants, si le poids de leurs préjugés, de leurs intérêts, de leurs caprices, les emportait dans des routes différentes. » Ces éclaircissements philosophiques étaient rares chez lui, et c'était à des tours d'adresse qu'il devait sa réputation et sa fortune. N'étant encore que valet au service d'un bourgeois de Vienne, il suivit un jour son maître au marché. Tout le monde s'attroupe autour d'un poisson énorme : « Parbleu ! s'écrie Calemberg, je vais l'acheter pour le duc notre maître. » Aussitôt fait que dit ; et, muni de son acquisition, le voilà qui se présente aux portes du palais du duc d'Autriche, Othon le Joyeux, dont la garde lui refuse absolument l'entrée : « Que me donnerez-vous, lui dit enfin le concierge, vaincu par ses obsessions ? — Ce que vous voudrez, lorsque le duc n'aura récompensé. — Soit ; convenons que la moitié du présent m'appartiendra. » Calemberg y consent et est aussitôt introduit auprès du prince, qui est enchanté du présent, et lui demande quelle récompense il veut : « Pas grand-chose, Altesse, répond celui-ci ; une certaine de coups de fouet bien appliqués. » Et comme le duc lui demandait la cause de cette fantaisie, Calemberg lui explique le marché conclu avec le concierge, marché qui fut exécuté de point en point, surtout pour ce qui regardait ce dernier. Dès ce moment, Calemberg resta auprès du prince, qu'il égaya par ses facéties. Un beau jour, un curé du voisinage vient à mourir, et on lui donne sa cure pour récompense ; en ce temps, une cure ou un évêché se donnait comme aujourd'hui un bureau de tabac ou une recette générale. Devenu curé, Calemberg ne fut pas moins adroit que lorsqu'il était valet. La première fois qu'il mit le pied dans son église, il en trouva la toiture endommagée : « Arrangeons-nous, dit-il à ses paroissiens : vous vous chargerez d'une partie des réparations et moi de l'autre. La pluie tombe sur la nef et sur les bas côtés, l'autel n'est pas moins exposé aux injures de l'air. Partageons le différend en deux : est-ce le dessus de l'autel ou la voûte de la nef que je dois réparer ? De quelle partie vous chargez-vous ? — Nous allons réparer le dessus de l'autel, » répondirent les paroissiens, qui espéraient de cette façon s'en tirer à meilleur compte. Le curé les laissa faire, et, quand la voûte de l'autel fut réparée, qu'il fut bien à l'abri, il oubliât de faire sa part de travaux et laissa ses paroissiens se mouiller tout à leur aise. Un autre jour, il se joua d'eux d'une façon encore bien plus sensible pour leur bourse. Voici le fait, tel qu'il est rapporté par les auteurs du temps : « Or il est bon que vous sachiez que le curé de Calemberg avait dans son cellier un vin détestable, qui s'était gâté avec le temps et dont il ne savait comment se débarrasser. Il s'avisait d'une merveilleuse invention qui lui réussit. Il fit proclamer à son de trompe dans les villages environnants qu'il avait trouvé le moyen de voler ; que, Dieu aidant, il avait fabriqué à cet effet une belle paire d'ailes ; et que, le prochain dimanche, il prendrait son essor du sommet du clocher, traverserait la rivière, et irait se poser sur le faite du clocher d'un autre village, situé à quelques milles de là. Après quoi, il fit fabriquer deux grandes ailes couvertes de plumes de paon, et apporter dans le chœur de l'église les tonneaux remplis de son mauvais vin. Le bedeau reçut l'ordre de vendre ce vin aussi cher que possible aux paroissiens, pour leur faire attendre de meilleure grâce le moment où le curé prendrait son essor. Le moment arriva, et l'on accourut de toutes parts pour voir le miracle. Debout sur son clocher et essayant ses ailes, cet ange de nouvelle espèce sembla prêt à partir, mais il se garde bien de commencer le voyage. Toutes les naïves figures populaires, nez en l'air et bouche béante, se tournent du côté du clocher. Le soleil les brûle, la soif les prend, le bon prêtre ne vole pas encore : « Attendez encore, chers amis, criez-ils du haut du clocher le

III.

moment approche, et vous verrez avec surprise ce qu'il en adviendra. » Cependant la soif augmentait avec la chaleur, et l'on était heureux de trouver dans le chœur de l'église les rafraîchissements nécessaires. Ce détestable vin paraissait excellent dans la circonstance ; tout fut épuisé en quelques minutes, et une émeute fut sur le point d'éclater lorsque le dernier tonneau se trouva vide. Le bedeau, ennuyé de n'avoir rien à répondre à des gens qui lui criaient : « A boire ! à boire ! » monte au clocher, et demande au curé : « Que faut-il faire ? tout votre vin est vendu. — Bien vendu ? — Très-bien. — Bien payé ? — Bien payé. — A la bonne heure ! » Les deux ailes du prêtre s'agitèrent vivement ; alors, s'approchant sur le bord de la balustrade qui entourait le clocher : « Bonnes gens, cria-t-il au peuple, quel est celui d'entre vous qui a jamais vu un homme voler. — Personne ! personnel cria-t-on de toutes parts. — Eh bien ! personne ne le verra. Allez dire à vos femmes, vous tous, fils de bonne mère, que vous venez d'acheter le vin du curé de Calemberg trois fois plus cher qu'il ne lui a coûté. Vos écus sont bons, vos écus sont très-bons ; je ne me plains pas de vous, et bonsoir, mes amis ! » Villains et paysans, très-courroucés, menacèrent, mais en vain, de leur vengeance le curé fripon, qui se moqua d'eux, et transforma en bon vin les pièces d'argent et d'or que lui avaient valu ses mauvaises futilités.

Chaque jour, c'était nouveau tour du curé de Calemberg, qui, en qualité de pasteur, préparait le plus grand plaisir à tondre la laine sur le dos de son troupeau. Il tondait le cou aux coqs et aux poules qu'il renvoyait, puis, les plongeant dans le ruisseau, il les faisait passer pour noyés, afin d'en dégoûter ses paroissiens ; avec un siphon placé dans sa cave, il allait puiser dans les tonneaux du voisin. Le bruit de ces exploits arriva jusqu'aux oreilles de l'évêque, qui voulut sévir contre lui et qui, pour le ramener à l'obéissance des saints canons, commença par lui ordonner de ne pas choisir de servante qui n'eût au moins quarante ans. Le curé de Calemberg en prit deux dont chacune était âgée de vingt ans, ce qui, selon lui, devait revenir absolument au même.

Certains étymologistes ont pensé que les mots *calembour* et *calembredaine* avaient pris leur origine dans le nom du curé factieux. Sans nous prononcer, constatons que le succès de cette légende fut si grand en Allemagne, que les imitations surgirent de tous côtés ; la plus réussie de ces satires fut faite par Achille-Jean Widmann et est intitulée : *Histoire du curé Pierre Lew de Hall, le second Calemberg*.

On ne peut parler du curé de Calemberg sans rappeler le souvenir du curé Amis, autre Figaro ecclésiastique, qui date de la même époque, et dont le nom et les aventures ne sont pas moins populaires. Le curé Amis, qui avait également plus d'esprit que d'argent, avait trouvé le moyen de faire rapporter à sa cure un large revenu. Voyant cela, l'évêque, qui était très-intéressé, se dit à part lui : « Si je puis convaincre cet homme d'incapacité, je le mettrai à la porte ; et puisque sa cure est d'un si bon rapport, je m'arrangerai avec son successeur. » Le prélat arrive donc et fait au brave curé toutes sortes de questions, auxquelles celui-ci répond par des plaisanteries si bien tournées qu'il est impossible de s'en fâcher. Enfin, fatigué de cette lutte où il n'est pas le plus fort, l'évêque s'écrie : « Quel est le point central du globe terrestre ? — C'est mon église, répond l'imperturbable curé. — Qu'apprenez-vous à vos ouailles ? continue l'évêque. — Tout ce que je peux ; mais ce sont des ânes. — Et ces ânes, vous les instruisez ? — De mon mieux. — Servante, crie le prélat hors de lui, faites venir un âne, et voyons ce que M. le curé pourra lui apprendre. — Il faut vingt ans pour l'éducation d'un homme, j'en demande trente pour celle d'un âne, répond le curé. — Dans huit jours, je reviendrai savoir quels progrès aura faits cette éducation importante ; et si l'âne est resté âne, un plus habile aura la cure. » Sur ces mots, l'évêque s'en va, bien décidé à avoir raison de ce curé obstiné. Quant au curé Amis, il ne perd pas son temps ; il prend un bel in-folio, intercale des chardons entre les pages, et le place devant l'âne qu'il veut instruire. L'instinct de l'animal se réveille ; l'odeur bien connue du chardon l'attire et lui fait tourner les pages avec son museau. Pendant les huit jours, ces exercices se répètent ; enfin l'évêque arrive, il jette un regard malin sur le prélat dont il pense triompher facilement, et ordonne qu'on amène l'âne en sa présence. Celui-ci arrive gravement et le volume est placé devant lui ; il le reconnaît, et, pensant y trouver sa nourriture accoutumée, il tourne lentement les feuilles ; mais, arrivé au bout sans rien trouver, il se met à braire avec désespoir. Le curé s'adressant alors à l'évêque : « C'est sa manière de prononcer la lettre A ; il n'en est encore qu'à cette lettre, et vous voyez qu'il la prononce à l'allemande avec un accent circonflexe. » L'évêque s'avoua vaincu, et renonça à trouver en défaut un homme aussi adroit.

Malgré les secrets que possédait le curé Amis pour faire venir l'eau au moulin, comme il aimait fort les dépenses, il fut bientôt ruiné et forcé de vendre son presbytère ; il se mit alors à voyager, et se fit marchand de pardons et d'indulgences, métier qui rapportait beaucoup à cette époque. Pour cela, il se munit d'un vieux crâne, qu'il baptisa du nom de saint

Brandon, puis il alla trouver le curé d'un petit village, lui promettant la moitié des bénéfices en échange de la permission d'exploiter dans son église. Tout étant ainsi convenu, après la messe Amis exhiba le crâne de saint Brandon, fit un panégyrique, se dit chargé de construire un monastère en son honneur, fit appel à la générosité des fidèles, et termina son discours par cette péroraison : « Contribuez à cette œuvre charitable, chers frères, ouvrez-vous la porte du paradis. Mais si quel qu'un d'entre vous a péché en secret contre les lois de la sainteté et de la vertu, qu'il n'approche pas de moi, qu'il se garde de déposer son offrande ; saint Brandon le repousserait avec horreur. » Inutile de dire que les dons affluèrent dans les mains du madré curé, qui s'en alla la bourse pleine. En sortant de là, il se dirigea vers la ville de Paris, et se rendit tout droit au palais du roi. Il se donna pour peintre et pour sorcier, et offrit de couvrir de belles figures les murs d'un palais encore nu : « Seulement, dit-il, je vous préviens que mon œuvre merveilleuse ne peut être appréciée que par les nobles de race pure ; elle restera invisible pour les bâtards. » Pendant un mois, il s'enferma dans les salles qu'il devait couvrir de peintures, et, au bout de ce temps, le premier admis à les contempler, ce fut le roi lui-même. Celui-ci n'aperçut, bien entendu, que les quatre murs vierges de toute espèce de peintures ; mais, ne voulant pas passer pour un bâtard, il donna les plus grands éloges à l'artiste et le complimenta sur la vérité des poses, la grandeur de la conception, le bonheur de l'exécution. Tous les courtisans imitèrent le roi, et l'heureux curé quitta la cour, chargé d'éloges et de présents.

Comme tout a une fin, le curé Amis s'amenda après de nombreux exploits dignes de la police correctionnelle ; à l'exemple du diable, sur ses vieux jours, il se fit ermite ; avec ses économies, il bâtit un monastère, il prêcha la morale, et un beau jour mourut en odeur de sainteté. C'est ainsi que les barons de cette époque, après une vie consacrée au pillage et à la violence, édifiaient des églises où ils étaient honorés comme des saints.

Ces deux types, du curé de Calemberg et du curé Amis, longtemps populaires en Allemagne, offrent un grand intérêt historique ; ils expriment bien cet esprit d'opposition sourde et acharnée qui devait aboutir un jour à la Réforme.

CALEMBOUR s. m. (ka-lan-bour — étymol. contestée. V. ci-dessous l'article encyclopédique). Jeu de mots fondé sur deux acceptions différentes d'un même terme, ou sur une similitude de sons représentant un double sens, sans égard pour l'orthographe : *Cicéron devait affectionner les CALEMBOURS, car il en a semé ses plaisirs les plus solennels. Les chansons, les quolibets, les CALEMBOURS se renouvellent chaque matin contre le parlement et ses défenseurs.* (Guizot.) *Jésus-Christ a fait un CALEMBOUR sur saint Pierre, Moïse sur Isaac, Eschyle sur Polydice, Cléopâtre sur Octave.* (V. Hugo.)

Le calembour, enfant gâté
Du mauvais goût et de l'oisiveté,
Qui va guettant, dans ses discours baroques,
Des jargons nouveaux les termes équivoques,
En se jouant des phrases et des mots,
D'un terme obscur fait tout l'esprit des sottis.

DELLILLE.

— Jeux. *L'ami en calembours*, Nom d'un petit jeu de société dont voici le mécanisme, que nous plaçons ici par exception, pour conserver l'unité nécessaire à la partie encyclopédique : l'un des joueurs, ordinairement désigné par le sort, se rend dans un coin du salon, pendant que les autres, assis en rond, choisissent un certain nombre de mots, un pour chacun, tous commençant par la même syllabe. Ce choix terminé, l'exilé vient se placer au centre du cercle, et il faut qu'il devine la syllabe convenue. Pour cela, il dit successivement à ses camarades : « Comment l'aimez-vous ? » et chacun lui répond par la partie de son mot qui vient après la syllabe initiale. C'est en étudiant ces réponses qu'il trouve ce qu'il cherche. Si, par exemple, la syllabe adoptée est *tu*, à la question : « Comment l'aimez-vous ? » le premier interpellé peut répondre : « Moi, je l'aime *be* ; » le second : « Moi, je l'aime *ile* ; » le troisième : « Moi, je l'aime *ni* ; » le quatrième : « Moi, je l'aime *yau*, » etc., ce qui donne *tube, tuile, tunique, tuyau*. Si le devin ne trouve pas le mot au premier tour, il donne un gage, et l'on recommence en changeant le mot. Si, au contraire, il devine, celui qui l'a fait deviner paye l'amende et devient devin à sa place. — On joue encore *l'ami en calembours* d'une manière opposée, c'est-à-dire qu'au lieu de trouver la première syllabe des mots, c'est la dernière qu'il faut deviner. Dans ce cas, si la syllabe choisie est, par exemple, *lon*, à la question : « Comment l'aimez-vous ? » les réponses sont : « Moi, je l'aime *sa* ; moi, je l'aime *vie* ; moi, je l'aime *me* ; moi, je l'aime *ta*, etc. » ce qui fournit les mots *salon, violon, melon, talon*, etc.

On comprend que ce jeu offrirait plus d'attrait, si chaque joueur répondait par un mot emprunté, du moins quant au son, à la langue. Par exemple : « Je l'aime *chique*, *daine*, *frot*, *galement*, *gueule*, *jaune*, *litre*, *mol*, *nin*, *quille*, etc. » On comprend qu'il s'agit ici de la syllabe initiale *bé*.

— Epithètes. Fin, ingénieux, spirituel, heureux, agréable, charmant, plaisant, divertissant, étourdissant, gai, joyeux, grossier, bur-

lesque, méchant, mauvais, insipide, plat, ridicule, ennuyeux, froid, forcé, tiré.

— Encycl. Le mot *calembour* est une expression toute moderne, et l'on peut dire que c'est le marquis de Bièvre qui l'a mise à la mode. Quelques-uns font dériver ce mot du composé italien *calamajo burlare*, qui signifie badiner avec la plume. En effet, si le *calembour* peut être compris par des oreilles habituées à ce genre de plaisanterie, il est encore plus facile à saisir par l'œil, qui en devine très-vite l'intention cachée. « Notre langue, dit M. Boissonade, est toute pleine d'homonymes. De cette foule de mots qui ont des différences de signification avec des similitudes de son et d'orthographe naît notre malheureuse facilité pour les équivoques, les jeux de mots, les *calembours*. Sans nos innombrables homonymes, le marquis de Bièvre n'eût jamais eu le triste talent de dire tant de sottises ; nous n'aurions pas été possédés, il y a quelques années, de cette fureur épidémique de *calembours* qui empoisonnait toutes les conversations, et aujourd'hui encore quelques tréteaux subalternes n'auraient pas une vogue contre laquelle le bon goût et la raison réclament vainement. »

Tout cela est très-bien sous la plume d'un membre de l'Institut ; mais il n'en est pas moins vrai que, sans le *calembour*, M. de Bièvre n'eût été qu'un simple marquis, moins célèbre que le marquis de Carabas, tandis que son nom passera aux races futures. Oui, qui qu'en dise le savant helléniste, toutes les langues se sont plus ou moins prêtées à ces équivoques, à ces jeux de mots, dans lesquels se complaisent les esprits ingénieux. Homère lui-même, dans l'ancre de Polyphème, nous en donne l'exemple, comme on le verra plus loin. Aristophane, non plus, ne se faisait pas faute de jouer avec les mots, et dans plus d'un passage de ses comédies se trouvent de plaisantes équivoques ; dans plusieurs mots de la langue grecque, la ressemblance des sons y prêtait : Un certain bavard racontait à la cour d'Asie Gnathéon le voyage qu'il venait de faire dans l'Hellas ; « Que qu'eniriez-vous, lui dit-elle, dans la première ville de la côte ? — La quelle ? — Sigée. » Gnathéon jouait sur les mots *Σιγίω*, *Σιγέ*, et *σῆγῃ*, *silence*. Plus encore que les Grecs, les Latins se permettaient de semblables amusements ; dans le *Soldat*, de Plaute, on trouve les vers suivants :

*Maris causa, Herce, istoc ego oculo uti minus :
Nam si abstinuisssem a mare, tanquam hoc uter.*

« Si je m'étais abstenu de la mer (a mare) ; mais il faut entendre : « Si je m'étais abstenu d'amer (amare). » Nous avons un jeu de mots souvent cité, qui rappelle celui de Plaute : « Sais-tu pourquoi tu aimes la chicorée ? — Non. — C'est parce qu'elle est amère (ta mère). » Les maladroits, et le nombre est grand de ceux qui ne sauraient même répéter un *calembour* sans le gâter, s'en vont colportant celui-là, en se l'attribuant, bien entendu, et ils ne manquent jamais de dire : « Savez-vous pourquoi vous aimez la chicorée ? — Non. — C'est parce qu'elle est votre mère ! »

Chez les Romains, Cicéron était connu par ses jeux de mots ; Macrobe rapporte le suivant, qui se rapproche assez des nôtres : La sœur de Faustus avait à la fois deux amants, Fulvius, fils d'un foulon, et Pompeius Macula. « Je m'étonne, disait quelquefois Faustus, que ma sœur ait *Macula* (en latin ce mot veut dire une tache), elle qui a un foulon. *Mirror sororem meam habere maculam, cum fullonem habeat.* »

Nous parlons tout à l'heure d'Homère, nous pourrions aller plus haut — sans comparaison — et citer Jésus-Christ, qui, dans l'Evangile, fait bel et bien un *calembour*. « Tu es *Pierre*, dit-il à un de ses disciples, et sur cette *pierr*e je bâtirai mon église. » C'est sans doute en souvenir de cet exemple qu'un pape se permit le suivant. Voyant à Rome quelques Anglo-Saxons amenés par des missionnaires, il s'écria en apprenant leur nationalité : *Non Angli, sed angeli* ; ce ne sont pas des *Angles*, mais des *anges*. Le pape Grégoire XVI, lui aussi, se permettait le jeu de mots à l'occasion. Se trouvant un jour à une fenêtre du Vatican avec le cardinal B..., la princesse D..., alors dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, vint à passer sur la place. Le cardinal fit remarquer à Sa Sainteté la belle croix d'or qui brillait au soleil sur la gorge demi-nue de la princesse : « *E più bello il calvario che la croce*, » répondit le Saint-Père en souriant. « Le calvaire est encore plus beau que la croix. »

Mais c'est en France surtout qu'il faut chercher du *calembour* les plus nombreux et les plus fameux spécimens. Nous avons déjà parlé du marquis de Bièvre, et nous ne reviendrons pas sur cet article, d'ailleurs, il est loin d'être le créateur du genre, qui existait bien avant lui ; il l'a popularisé tout au plus. Théophile, le poète du xvi^e siècle, eût été digne de prendre place dans l'Académie de nos plus fameux calembouristes. Un jour, en se mettant à table, il trouva sous son assiette une mauvaise épi-gramme ; il y répondit aussitôt par l'impromptu suivant :

Cette épigramme est magnifique,
Mais défectueuse en cela
Que, pour la bien mettre en musique,
Il faut dire : un sol la mi la (un sol la mi la).

On connaît ce distique sur Nostradamus, attribué à Jodelle :

*Nostra damus cum falsa damus ; nam fallere nos
Et cum falsa damus, nil nisi Nostradamus.*

17

Une fois l'impulsion donnée, on ne s'arrêta plus : Deveau de Caros publia, en 1630, l'*Histoire de ma mie* de pain mollet; et, vers cette époque, le comte de Cramail écrivit, dans le même style, presque tout son volume des *Jeux de l'Inconnu*.

Comme il n'est rien ici-bas qui ne soit susceptible de progrès, même le calembour, un anonyme donna, en 1752, l'*Histoire de Camouflet*, joli petit volume, très-bien imprimé et doré sur tranche. Le côté curieux de cette histoire, c'est qu'en sautant les mots en italique qui forment calembour, on a un petit roman très-habilement arrangé. Comme l'ouvrage est fort rare, nous en donnons le commencement à nos lecteurs :

« Le prince de Camouflet était un roi de trêfle, dans un vaste pays de cocagne, sous un beau ciel de lit. Il régnait sur d'excellents sujets d'anatomie; il les aimait et ne songeait qu'à soutenir leurs intérêts au denier quatre. Il avait une belle figure de rhétorique, un port de mer majestueux. Il n'était ni petit collet ni grand Mogol. Sa tête d'épingle était bien posée sur son cou de Jarnac. »

Et il y a plusieurs centaines de pages de la même farine.

Mais le vrai calembour, c'est le calembour parlé, celui qui naît de la conversation ou que suggère un événement politique; celui-là, tous se le permettent, et l'on pourrait en trouver dans l'histoire de tous les grands hommes. Charles-Quint, l'astucieux politique, ne dédaignait pas les jeux de mots. Lorsqu'il vint à Gand pour punir la révolte de cette ville, il demanda conseil à ses généraux sur le châtiment à infliger aux coupables. Le fameux duc d'Albe ayant répondu qu'une ville rebelle devait être ruinée, Charles-Quint le prit par le bras et l'entraîna de l'hôtel de ville, où se tenait le conseil, tout au haut du beffroi de Gand. Là, il lui montra cette ville immense, et il lui dit : « Combien croyez-vous qu'il faudrait de peaux d'Espagne pour faire un gant de cette grandeur ? » (En espagnol, le mot *peau* signifie aussi *village*.) Le même empereur disait avec jactance : « Je mettrais Paris dans mon gant. » Pendant la première guerre d'Italie, Bonaparte assiégeait Milan; des envoyés de la ville étant venus pour parlementer, le jeune général les reçut avec hauteur et leur dit d'une voix qui n'admettait pas de réplique : « Il faut se rendre ou combattre. » Un des commissaires ayant fait observer au général qu'il était bien jeune pour prendre un ton si assuré : « Je suis bien jeune aujourd'hui », répondit-il, mais demain j'aurai Milan (mille ans). » C'est aussi un calembour de cet acabit que nous devons au spirituel crayon du *Charivari*. Nous sommes aux environs de Thèbes; les sables apparaissent au loin; quatre pyramides, dont celle de Chéops, occupent le tableau, et sont surmontées chacune d'un oiseau du genre faucon, bien connu. L'armée française bivouaque sur ces sables brûlants de l'Afrique. Le petit Caporal s'avance et prononce d'une voix sonore ces paroles mémorables : « Soldats, du haut de ces pyramides, quatre milans (mille ans) vous contemplent. »

L'histoire de France pourrait tout entière s'écrire avec des calembours : l'esprit français a de tout temps trouvé des saillies heureuses pour tous les événements gais ou tristes, agréables ou ennuyeux. Ils chantent, ils payeront, disait Mazarin des Français; il aurait pu tout aussi bien dire : « Ils font des calembours, ils payeront. » A toutes les époques, sous tous les gouvernements, un trait, une pointe a suffi pour calmer les ressentiments de la foule, et on ferait dans ce genre un recueil très-intéressant. Les mémoires écrits aux diverses époques de notre histoire fourniraient à chacune de leurs pages des documents précieux. « Le jour de la réception de M. d'Aguesseau à l'Académie française n'est pas encore fixé, dit Grimm dans sa *Correspondance*; mais le public a déjà fait les deux discours, celui du récipiendaire et de la réponse du directeur. Le premier, M. d'Aguesseau, dira : « Je suis ici pour mon grand-père. — Et moi, lui répondra M. de Beauzée, je suis ici, pour ma *grammaire*. »

Après un long séjour à Ferney, Voltaire, de retour à Paris, fut bien surpris du jargon qu'il trouva dans la société, et de l'abus que les jeunes gens surtout faisaient du calembour. Son jugement si droit s'insurgea, et il qualifia ce jeu de mots de fléau de la bonne conversation, d'éteignoir de l'esprit. Il essaya même de former une ligue contre l'intrus, et pria la spirituelle Mme du Deffand de se joindre à lui pour bannir le calembour de la conversation. « Ne souffrons pas, lui dit-il avec la verdeur de ses quatre-vingts ans, ne souffrons pas qu'un tyran si bête usurpe l'empire du grand monde. » Que dirait donc Voltaire aujourd'hui?

Vers la fin du siècle dernier, une centaine de gentilshommes s'étaient cotisés pour donner un banquet; la fête devait avoir lieu dans l'hôtel de la fameuse Guimard, et l'on était convenu de jouer les comédies les plus lestes de Collé. L'archevêque en fut instruit, et obtint du roi, au nom des bonnes mœurs, que cette fête fût défendue. On distribua les vivres aux pauvres, et les souscripteurs en furent quittes pour quelques calembours qu'on fit sur leur compte; on les appela les *nouveaux chevaliers de cinq louis* (c'était le prix de la cotisation).

Avant que le roi Louis XVI eût écrit à la noblesse pour l'engager à se réunir à l'Assemblée nationale, plusieurs députés de cet ordre, et

M. le duc d'Orléans à leur tête, s'y étaient déjà réunis. « Ce sont là, disaient les faiseurs de calembours, des nobles avant la lettre. »

Les scènes terribles de la Révolution ne glacèrent pas la verve des faiseurs de calembours, et plusieurs pièces de cette époque sont faites tout entières avec des équivoques et des mots à double sens. On connaît le mot de cette dame de première noblesse qui, arrivée sur la plate-forme de l'échafaud, dit en fixant le bourreau : « Toi tu m'appelles Sanson; eh bien, regarde (et elle lui montrait le peuple), voilà sans farine. »

Le journaliste Martainville, d'opinion légitimiste fort nettement accusée, avait été traduit devant le tribunal révolutionnaire. Le président, pour l'incriminer davantage, affectait de l'appeler de Martainville; celui-ci, impatienté, lui dit : « Citoyen président, je suis ici pour qu'on me *raccourcisse* et non pour qu'on me *rallonge*. — Eh bien, dit un jacobin du prétoire en belle humeur, qu'on l'*élargisse*. » Fouquier-Tinville lui-même ne put s'empêcher de rire, et un trait de cet esprit qui ne perd jamais ses droits chez nous sauva le journaliste.

Le règne de Louis-Philippe ne fut pas moins célèbre par les bons mots qu'il vit naître que par ses orateurs politiques. On sait que deux des présidents de la Chambre des députés, M. Dupin et M. Sauzet, ne pouvaient ouvrir la bouche sans faire un calembour. Aujourd'hui, le calembour est complètement démodé; il est devenu le partage de la petite presse et des petits théâtres, le principal esprit des commis-voyageurs, et on le vend sur le boulevard à trois cents pour un sou.

Faisons maintenant la physiologie du calembour chez les anciens et chez les modernes.

— Du calembour chez les anciens. On dit : *Vieux comme Hérode*; c'est *vieux comme le calembour* qu'il faudrait dire. L'origine du calembour se perd dans la nuit des temps. Si l'on en croit l'historien Josèphe, c'est une femme, c'est-à-dire la plus incompréhensible de toutes les énigmes, qui a commis le premier calembour. Adam dit un jour à Eve : « Je suis le premier homme (*rhum*) du monde. — Ah bah ! répondit Eve, qui était sur les liqueurs... forte, et qui, en ce temps-là, aimait déjà à contredire son mari; bah ! tu n'es cependant pas né à la Jamaïque. »

Suivant Hérodote, dont le nom est lui-même un jeu de mots, à cause des *radotages* dont ses histoires sont remplies, l'origine du calembour serait beaucoup moins ancienne, et *dix nations* (pardonnez cet imparfait du subjonctif) se disputeraient l'honneur de lui avoir donné naissance. Ce qui place le calembour bien au-dessus d'Hérode, qui ne se vit disputer que par *sept villes*, sans compter la capitale de l'Andalousie. Mais les plus grandes probabilités sont en faveur des Egyptiens, qui auraient inventé le calembour à l'époque où ils construisaient les pyramides; et ce qui donne du crédit à cette opinion, c'est qu'alors, en Egypte, on terminait tout en *pointes*. Si vous voulez maintenant mon opinion sur cette grave question, je vous dirai que vingt-trois années de pénibles recherches dans le domaine si ardu des origines et des étymologies m'ont convaincu que le calembour a pris naissance à la tour de Babel; et voici le raisonnement sur lequel je m'appuie. La langue que parlaient les ouvriers de Babel était un patois imitatif, qui ne se composait que de monosyllabes. Or, plus une langue est pauvre, plus elle se prête au calembour. La même syllabe eut une quantité de fonctions différentes à remplir; de là une foule d'homonymes, source inépuisable d'équivoques. L'esprit ne tarda pas à s'en amuser; mais jouer avec le calembour, c'est jouer avec le feu, et les descendants de Noé, qui s'étaient insensiblement habitués à ne parler que par calembours, en arrivèrent à ne plus s'entendre. Par exemple, un compagnon disait à son gâcheur : « Apporte-moi la *chaux*. — Lachaud, répondait le gâcheur, il fait écla-ter en ce moment, dans une chambre de *Tulle*, les vertus conjugales d'une charmante petite dame qui a guéri son mari d'une maladie de langueur en mettant dans sa tisanne une pincée de sucre brut. — Brute toi-même, répondit le compagnon; et tous les ouvriers de Babel de rire, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au 9999^e étage. Un tel charivari ne pouvait pas durer; aussi les hommes songèrent-ils à se séparer. Un beau matin, chacun prit son sac — c'est pourquoi le mot *sac* est le seul qui soit resté dans toutes les langues — et ils se dispersèrent en maintes directions. De là cette émigration du genre humain si connue dans l'histoire sous le nom de *dispersion des peuples*.

En se séparant, les hommes avaient été mordus du calembour, et ils en emportaient partout la blessure avec eux :

... *Eternum servans sub pectore vulnus.*

Aussi, l'écriture ne leur fut pas plus tôt connue, qu'ils tracèrent sur le papyrus des calembours célèbres qui sont parvenus jusqu'à nous. Le plus fameux faiseur de calembours était un nommé Sphinx, sorte de loustic qui débâtait sa marchandise en plein vent, aux barrières de la ville de Thèbes, entre un rocher et la mer.

Œdipe, un des descendants de Thésée, et qui, comme lui, avait le *fil*, osa se présenter pour deviner l'énigme que Sphinx voudrait

bien lui proposer. Sphinx, qui avait un faible pour faire des calembours sur la locomotion, lui dit : « Quel est de tous les hommes celui qui est le moins solide sur ses jambes ? — C'est l'abbé Quille (la béquille), » répondit Œdipe. Alors le pauvre Sphinx, vexé au delà de toute expression, fut assez sot pour en faire un dans la mer, afin d'y cacher sa honte; le froid le saisit et il en mourut. C'est depuis cette tragique aventure que l'on dit mourir de *saisissement*.

Mais Œdipe ne s'en tint pas là. Au moyen d'une alliance... de mots qui causa tous les siens, il parvint à embrouiller la langue d'une façon indéchiffrable : il épousa sa mère, fut son beau-père, eut deux fils, qui étaient ses frères, et une fille, qui était sa sœur. On voit qu'Œdipe était dans de mauvais draps; mais, par compensation, il pouvait se vanter d'avoir *vaincu Loth*, qui pourtant avait perfectionné l'embrouillement conjugal jusqu'à devenir le grand-papa des deux fils de ses deux femmes. Tout cela mit du noir... de fumée dans le caractère d'Œdipe, et comme la mélancolie n'engendre pas le calembour, il ne fit plus qu'une seule pointe pendant tout le reste de sa vie. Un peintre en bâtiments, qui était très-peu versé dans les lettres, lui dit un jour : « Est-ce vous qui vous appelez O-dipe ? — O-u-i, » répondit-il. Ce fut son dernier trait : il mourut quelques années après, et comme il était aveugle depuis longtemps, sa fille Antigone eut le regret de ne pouvoir lui fermer les yeux. Mais le calembour ne périt pas avec lui.

A moins de deux siècles de là, un autre aveugle, nommé Homère, qui s'en allait chantant dans les rues — la mode s'en est continuée — composa un cantique en vingt-quatre couplets, si longs, mais si beaux, qu'il a toujours été impossible de les chanter tous sans s'endormir. Or il raconte, dans un de ces couplets, qu'Ulysse, son héros, ne dut, dans une circonstance difficile, son salut qu'à un calembour.

Polyphème demande à Ulysse quel est son nom : Ulysse, qui était né à Ithaque, en Normandie, répondit :

Personne est le nom fortuné

Que jadis, en naissant, mon parrain m'a donné.

Puis, après ces premiers compliments, Ulysse qu'on appelle Polyphème en lui racontant l'histoire de Cendrillon enlevée à son mari par Riquet-la-Houppie, et en lui versant d'énormes rasades de vin de Suresnes. Ensuite il lui crève l'œil, manière anodine de le réveiller; l'œil droit, suivant Hippocrate; l'œil gauche, suivant Galien; d'où cette phrase proverbiale : *Hippocrate dit oui, et Galien dit non*. M. Babinet, dans un mémoire très-savant qu'il vient d'adresser à l'Académie des sciences, prouve que ce n'est ni l'œil droit ni l'œil gauche, attendu que Polyphème n'avait qu'un œil unique planté au milieu du front. Polyphème, éveillé en sursaut, jette des cris si horribles qu'il attire tous les cyclopes; ceux-ci demandent le nom du moucheur maladroît qui s'est permis d'éteindre sa chandelle :

POLYPHÈME.

Personne, ô mes amis ! personne, je me meurs !

LES CYCLOPES.

Si personne en ces lieux n'a causé tes douleurs, Dans ce tourment fatal où ton corps est en proie, Soumets-toi, Polyphème, au dieu qui te l'envoie.

Ainsi, voilà un calembour qui sauva un homme; en voici un autre qui sauva toute une ville.

Les Athéniens, attaqués par Xerxès, consultèrent l'oracle de Delphes. Apollon leur conseilla de se réfugier dans des *murailles de bois*. Personne ne comprenait, et les Athéniens, qui étaient les Parisiens de ce temps-là, chansonnaient déjà l'oracle, quand Thémistocle, un de leurs chefs, auquel Eurybiade venait de donner le *bdton*... de maréchal de France, leur fit comprendre que les murailles de bois désignées par Apollon étaient leurs vaisseaux. En effet, les Perses furent vaincus à la bataille navale de Salamine, et la république dut son salut à un calembour.

Philippe, roi de Macédoine, avait été averti par l'oracle qu'il périrait tué par une *charrette*. Sur ce, le prudent Philippe exile de son royaume non-seulement les charrettes, mais encore les carrosses et les cabriolets. Tous les Macédoniens et les Madédoniennes se promenaient à dos d'âne. Quant à Philippe, il n'allait que monté sur ce fameux *mulet*, qui en aurait revendu à Vauban dans l'art de prendre les citadelles. Il se croyait bien en sûreté avec son mulot, et, chaque fois qu'il rencontrait l'oracle, il ne manquait jamais de lui crier ironiquement : « Eh ! la charrette ! (lâche, arrête !) » Mais, comme il assistait à un grand festin, il reçut la mort de la main de Pausanias, qui portait une *charrette* gravée sur la garde de son épée.

Un jour, ce même oracle dit au poète Eschyle, qui était plus chauve que le mont Calvaire : « Mon vieux, tu mourras de la chute d'une maison. — Merci de l'avis, répondit le tragique; mais un homme averti en vaut deux, et, à partir d'aujourd'hui, je promets une mèche de mes cheveux à celui qui m'attrapera dans une ville. » Et voilà Eschyle qui prend son bonnet de nuit et s'en va vivre en pleine campagne. Mais un beau matin, un aigle qui planait au haut des airs, tenant dans ses serres

une tortue qu'il avait enlevée, aperçut le crâne nu du vieux poète, qu'il prit pour un rocher. Il laissa tomber la tortue, espérant en briser la carapace et s'en repaître. L'oracle était accompli, et, en mourant, Eschyle put s'avouer qu'Apollon en savait plus que lui en matière de calembour.

Les Romains étaient d'une force colossale sur le calembour. Ennius dit un jour à Nasica : « Je te donne un œuf de phénix — c'était le merle blanc de l'époque — si tu me dis quel est le personnage le plus vénéré de l'histoire romaine. — Parbleu ! répondit Scipion, c'est Cincinnatus (saint Cinnatus). » Ennius, qui ne s'attendait pas à être deviné, devint triste comme Job; il en perdit la raison, et restait des mois entiers assis sur un fumier. C'est depuis cette époque que l'expression *fumier d'Ennius* est passée en proverbe.

C'est aussi un calembour qui causa la ruine de Carthage. Le sénat avait promis de ne point détruire la *cité* ; mais, depuis cette promesse, la haine des Romains s'était accrue au point de regarder l'engagement du sénat comme contraire aux intérêts de la patrie. Après avoir longtemps médité sur cette importante question, un sénateur nommé Talleyrandus-Escobardus monta à la tribune, et dit qu'à la vérité, on avait promis de ne point détruire la *cité (ciuitatem)* , mais que la *cité* étant là où se trouvaient les citoyens, il n'y aurait point de parjure à détruire la ville (*urbem*). Cette motion fut adoptée à l'unanimité, et le télégraphe transatlantique annonça à Scipion qu'il pouvait détruire Carthage.

César, le grand César, avait l'habitude de faire une douzaine de calembours entre deux victoires; il était de force à en dicter cinq en même temps à ses secrétaires, sur cinq sujets différents. En voici un de lui qui est peu connu. Votius avait fait enterrer son père dans un champ près de Rome, et à peine le corps du vieillard fut-il refroidi, que Vettius laboura son champ et y planta des pommes de terre, d'autres disent des ananas : « *Hoc est vere memoriam patris colere*. — Voilà ce qui s'appelle cultiver la mémoire de son père, » dit César à ce sujet.

Mais le plus fort de tous, c'est Cicéron, dont le nom lui-même prouve qu'il n'en était pas *chiche*... de calembours. Ses fameuses *Verrines* offrent une foule de plaisanteries contre Verrès, dont le nom, en latin, signifiait *porc*. Du reste, les mœurs de l'adversaire du grand orateur autorisaient assez ces jeux de mots, et l'infâme prêteur avait, par ses actions, mérité cent fois le nom ignoble qu'il portait.

— Du calembour chez les modernes. Le calembour est vieux comme Eve, nous l'avons surabondamment prouvé; mais le mot est tout récent; c'est le comte de Kalenberg, de Westphalie, envoyé à Paris en ambassade, sous Louis XV, qui en est l'inventeur involontaire. Les Parisiens de cette époque ne comprenaient l'allemand pas plus que ceux d'aujourd'hui, et notre comte, pour se faire entendre, était obligé de parler français dans sa langue westphalienne, ce qui pour lui n'était pas un mince embarras; aussi lui échappait-il force *cuirs* ou *velours*, qui blessaient les fines oreilles françaises et fournissaient matière à autant de jeux de mots, auxquels on donna le nom de *kalenberg*, qui dégénéra en *calembour*. Malheureusement, aucun des jeux de mots du comte de Kalenberg n'a été conservé; il n'a pas jugé à propos de consigner ses titres de gloire sur ses tablettes, et pourtant c'est à eux seuls qu'il doit l'illustration de son nom auprès de la postérité.

Les Romains de la décadence ne cultivèrent guère le calembour; pendant toute la durée du moyen âge, il fut totalement oublié; dans ces siècles de guerre, de barbarie et d'ignorance, nos pères ne connurent de *pointes* que celles de leurs épées, et se firent un *jeu des maux* de leurs ennemis. Mais, à l'époque de la Renaissance, le calembour, semblable au phénix, renaquit de ses cendres et remonta sur le trône d'où l'avaient chassé les barbares. Rabelais en France, Dante en Italie, Shakspeare en Angleterre, saupoudrèrent, comme moyen de conservation, leurs ouvrages des *calembours* les plus salés. A partir de cette époque, le calembour devint une fièvre, une épidémie, une rage; les épicuriens en inscrivirent dans leurs boutiques et le prirent pour enseigne : *A l'épi scié*; un fermier de la Beauce fit écrire sur la porte de son écurie : *Honni soit qui mal y PANSE*.

Enfin, Bièvre vint...

Il perfectionna l'art du calembour et s'empara du sceptre de l'équivoque. Alors on vit la lettre spirituelle de M. du Bois-Flotté à la comtesse Tation, le mariage de lady Ligence avec lord Nièrre, les infortunes de ce pauvre M. Prault, qui était un *Prault-Blème*, et sa femme une *Prault-Fanée*. De Bièvre ne s'en tint pas là, et il fit un tour de force dont lui seul était capable. Il s'en alla, avec les seules ressources de son esprit, fonder un couvent dans la Béotie, en société avec l'abbé Aussi; chemin faisant, il rencontra l'abbé Bernard (*la Bernard*), l'emmena avec lui et le préposa à la garde de la basse-cour. Bienôt les abbés accoururent en foule, et le couvent ne tarda pas à être au grand complet. L'abbé I (*l'abbaye*) et l'abbé C (*A b c*) montrèrent à lire aux petits enfants qui fréquentaient l'école du couvent; l'abbé Car (*bécarre*) et l'abbé Mol (*bémoi*) enseignaient la musique; l'abbé Daine

(bedaine), très-habile coureur, prenait des cerfs à la course et fournissait de gibier le couvent; l'abbé Casse (bécasse) soignait et fendait le bois; l'abbé Ration, disciple de Carême, surveillait la cuisine et présidait à la distribution des vivres; l'abbé Litre (bélitre) remplissait les fonctions de sommelier et d'échanson; l'abbé Jaune (béjaune) passait une partie de son temps à visiter les malades et l'autre à égayer le couvent avec des contes bleus; l'abbé Laid (Belley) remplissait l'office de Croquemitaine et faisait peur aux enfants méchants et indociles; l'abbé Querelle (Becquerel) était chargé d'apaiser les disputes intestines du couvent; l'abbé Nain (bénin) avait pour fonction d'amuser les enfants sages aux heures de récréation et de leur montrer les prouesses de Polichinelle; enfin chaque abbé, sans en excepter l'abbé Cassine, l'abbé Chamel et l'abbé Tic, remplissait des fonctions en rapport avec l'équivoque que M. de Bièvre savait toujours trouver dans son nom.

Eh bien, M. de Bièvre, ce grand vulgarisateur du calembour, cet homme prodige qui aurait dû être académicien, professeur en Sorbonne, et même rédacteur en chef du *Tintamarre*, cet Hercule du calembour ne figure ni à l'Hôtel de ville, ni au Louvre, ni même aux Invalides, parmi les statues qui décoraient ces monuments. Quand on en parle, c'est pour en rire et s'en moquer. Hélas! on proclame les noms des destructeurs du monde, et l'on s'inquiète à peine de ceux qui délectent l'humanité. Chacun sait qu'Érostrate brûla le temple d'Éphèse, et l'inventeur du cure-dent restera toujours ignoré! Graves auteurs, vous me direz quel est le héros qui ruina Carthage, et vous ne savez pas le nom du premier homme qui a mis le pot-au-feu; vous vantez Pizarre et Cortez, qui ont fait périr en Amérique des millions d'Indiens, et si je vous demande les noms de ceux qui ont inventé le lait de poule et la sauce Robert, vous me répondrez nonchalamment : « Je ne sais pas. » Vous savez que Vestris a donné son nom à une gavoite; mais, si je vous demande les noms de ceux qui ont perfectionné le calembour, vous serez aussi embarrassés que s'il s'agissait de m'apprendre si la matière est incréée et comment s'opère l'action de ma volonté sur mes mouvements. Disons donc avec Virgile, pour placer une sentence qui convienne au sujet :

Felix qui potuit verum cognoscere causas!

Ainsi le nom de celui qui a inventé le calembour est et demeure encore inconnu, et si l'Académie des inscriptions et belles-lettres ne s'en mêle pas en décrétant le prix Montyon à celui qui résoudra cette haute question, c'est à désespérer du progrès, en l'an de grâce 1867; et pourtant le calembour a de nobles parchemins : il a envahi jusqu'aux sociétés savantes. C'était aux premières années de l'Empire. Monge était revenu de la campagne d'Égypte; l'abbé Grégoire venait de se laisser nommer comte de l'Empire, Chaptal interrogeait ses cornues et leur demandait du sucre, Larrey suivait nos armées, ce qui ne l'empêchait pas de venir entre deux victoires occuper son fauteuil au club des ANES, car il s'agit ici du club des ANES. Chaque membre s'appelait MEMBRANE (membre âne). Les artistes les plus célèbres de l'époque avaient taillé dans le marbre Balaam sur son ânesse, et Silène, et Sancho, et ce bon roi d'Yvetot, tous montés sur le bourriquet traditionnel. Ces groupes ornaient les quatre pans de la salle. Au centre du plafond on voyait l'âne de Buridan discutant avec lui-même s'il devait aller à l'aube de droite ou au picotin de gauche, et mourant logiquement de faim et de soif, selon les règles les plus rigoureuses de la dialectique. En outre du nom général de *membrane*, Gaspard Monge, profond mathématicien et dont la femme s'appelait *Lise*, avait nom *Anatise*; Chaptal s'appelait *Anagramme*; Larrey, *Anapeste*; l'abbé Grégoire, fils de Jean-Baptiste, *Anabaptiste*; de Fontanes, grand maître de l'Université et ex-professeur, *Anathème*. Le maréchal Lannes occupait le fauteuil. Un très-petit homme frappa un jour à la porte et fut admis sous le nom de *Basane*. Plusieurs personnes illustres durent être refusées, faute d'un nom qui remplît les conditions exigées par le règlement.

Le lecteur bienveillant s' imagine peut-être que le *Grand Dictionnaire* en a fini avec le calembour. Ah bien, oui! tout ce que nous avons dit jusqu'ici n'est qu'une simple entrée en matière; à peine avons-nous pénétré sous le vestibule. On n'a encore contemplant que le tambour-major. Garde à voi! Voilà le régiment qui va défilé. Les trois coups sont frappés : levons le rideau. Plusieurs centaines d'acteurs vont se présenter sur la scène et chacun d'eux s'appelle *calembour*.

Le duc d'Ayen disait, à l'occasion de la nomination d'un vice-chancelier : « Je ne vois dans tout cela qu'un vice de plus dans l'Etat. »

A l'époque de la Révolution, Pie VII ayant succédé à Pie VI, une dame d'esprit dit : « La religion va de Pie en Pie (pis en pis). »

Quelqu'un disait à Fontenelle, vieux et

cassé : « Comment cela va-t-il? — Cela ne va pas, répondit-il; cela s'en va. »

Lors du divorce de Joséphine, on dit qu'elle avait pris un nom anglais, qu'elle s'appelait lady Vorcey (la divorcée).

Vingt personnes viennent de m'assurer que je suis trompé, disant un mari à sa femme. « Tue-les, mon ami, tue-les (tu l'es). »

Parlant d'un homme qui avait deux sœurs fort brunes, M. de Bièvre disait : « J'aime beaucoup ses noirceurs (noires sœurs). »

Un duc, qui ne l'était que par brevet, jouait un jour malheureusement. Un Gascon qui le voyait jouer dit : « Il est duc et perd (pair). »

Martainville, plaçant contre un homme fort maigre qui s'appelait Grassot, dit de lui : « Mon contradictoire, qui ne justifie que la moitié de son nom... »

Un moine, le P. Pech, monta un jour dans un ballon, ce qui fit dire à un homme d'esprit : « Voilà le seul religieux détaché des biens de la terre. »

Mlle Arnould disait en voyant jouer une actrice fort maigre : « Il n'est pas nécessaire d'aller à Saint-Cloud pour voir jouer les eaux (os). »

Louis XVIII, étant à toute extrémité et voyant sur la figure des médecins qu'il n'avait plus rien à espérer, leur dit : « Allons, finissons-en, Charles attend (charlatans). »

Comme on s'étonnait dans un cercle, en 1815, de l'immense fortune de M. de Talleyrand : « Il n'y a rien là de surprenant, dit quelqu'un, il a vendu tous ceux qui l'ont acheté. »

On montrait à une jeune fille un anneau qui avait été porté par Guillaume Tell, le libérateur de la Suisse. « Oh! dit-elle naïvement, il y a longtemps que je connais la bague à Tell. »

M. de Bièvre avait une cuisinière appelée Inès, qui brisait chaque jour une pièce de vaisselle. Le spirituel marquis l'appelait plaisamment Inès de Castro (casse trop).

On demandait à un amateur de comédie lequel il préférerait de *Carlin* ou de *Lekain*. « Tous deux, dit-il, sont de bons acteurs; mais Arlequin a un art que Lekain n'a pas. »

« Ne vous convertirez-vous jamais complètement? disait un confesseur à un militaire. — Je le crains, répondit celui-ci, un soldat ne fait que des *quarts* de conversion. »

La reine demanda un jour à M. de Bièvre de faire un calembour sur elle; il lui dit : « Madame, l'univers est à vos pieds. » Elle avait des souliers verts.

M. le duc d'Orléans père, qui était fort gros, racontait qu'il avait failli tomber dans un fossé. Un courtisan répartit : « Monseigneur, il eût été comblé de vous recevoir. »

Le comte de... n'avait que 1,000 écus de rente et en donnait autant à son coureur. « J'ai trouvé le moyen, disait-il, d'avoir toujours une année de mon revenu devant moi. »

Voulez-vous gagner 50 pour 100? Prenez une pièce de 1 fr., mettez-la dans de l'eau-forte, laissez-l'y quelque temps, et vous aurez bientôt un franc *dissous* (dix sous).

Un abbé, nommé Lesueur, étant allé consulter Voltaire sur un ouvrage : « Ah! monsieur, lui dit celui-ci, que vous portez un beau nom... en peinture! »

A Etretat un pêcheur ayant tenté plusieurs fois de se pendre, Alphonse Karr disait en parlant de lui : « Il ira dans le ciel, car Dieu est plein de miséricorde pour le pêcheur qui se repent. »

Bassompierre, prisonnier à la Bastille, tournait brusquement les feuillets d'un livre. « Que cherchez-vous donc? lui demanda le geôlier. — Un passage, répondit Bassompierre, que je ne saurais trouver. »

« Enseignez-moi donc, disait un pauvre diable, le chemin qui mène à la fortune. — Rien de plus facile, lui répondit quelqu'un, prenez à droite, prenez à gauche, prenez de tous les côtés... Voilà tout. »

A une fête donnée par la reine d'Espagne, tout à coup le ciel devint sombre. L'ambassadeur de France dit à son voisin : « Le ciel se

donne des airs de grand d'Espagne; il se couvre devant la reine. »

Quelqu'un disait à un berger : « Ne faites jamais tondre vos moutons. — Pourquoi donc? — Cela les rend poussifs. — Poussifs? — Certainement, puisqu'ils ont perdu l'haleine (la laine). »

Un créancier écrivait à un débiteur récalcitrant : « J'ai usé dix plumes d'oie à vous écrire sans obtenir de réponse; peut-être serai-je plus heureux avec une plume de canne : j'en essayerai. »

Un juge remettait une cause à huitaine. L'avocat sollicitait pour qu'elle fût entendue immédiatement. « De quoi s'agit-il? dit le magistrat. — De six pièces de vin. — Oh! alors plaidez, c'est facile à *vider*. »

Un jour que le grand peintre Vernet se promenait au Salon, où il avait exposé plusieurs toiles, M. de Bièvre, le rencontrant, lui dit mystérieusement : « Je parie, monsieur, que ce n'est pas sans *dessain* que l'on vous trouve ici. »

On disait un jour devant le marquis de Bièvre que le comédien Molé, bien connu par ses manières de petit-maitre, était tombé malade : « Quelle fatalité (fat alité)! » s'écria le célèbre calembouriste.

Mlle C***, retirée depuis longtemps de l'Opéra, vivait avec un fermier général nommé Rollin. Quelqu'un demanda à Mlle Arnould qui elle était : « C'est, répondit-elle, l'histoire ancienne de Rollin. »

Un jeune provincial, voyant au Musée d'artillerie la fameuse armure de François Ier, demanda à l'employé sous quel règne ce conquérant faisait ses exploits : « Il faisait sous lui, » répondit l'employé.

« Ah! que je me suis mal marié, disait un jour un paysan à l'un de ses amis. — Tu es bien heureux d'être si mal marié, lui répondit son confrère; pour moi, ce dont je me plains, c'est de l'être trop bien. »

Philippe IV, qui perdit le Roussillon, les Flandres, le Portugal et la Catalogne, avait été surnommé *le Grand*, lorsqu'il monta sur le trône; aussi lui donna-t-on pour emblème ironique un *fossé* avec cette devise : Plus on lui ôte, plus il est grand.

Dans un dîner, M. de Bièvre proposa de trouver la différence qu'il y a entre l'histoire de France et une poire. Comme personne ne répondait : « C'est, dit M. de Bièvre, que l'histoire de France n'a qu'un Pépin, et qu'une poire en a plusieurs. »

Dans un duel, un des deux adversaires reçut une balle en pleine poitrine; mais le projectile s'aplatissant sur une pièce de cinq francs qu'il avait dans son gilet ne lui fit aucun mal; ce que voyant, un des témoins lui dit : « Parbleu, monsieur, vous aviez là de l'argent bien placé. »

On demandait dans une société quels sont ceux qui ont le plus de peine dans le monde : Quelqu'un répondit que c'étaient les fabricants d'allumettes et les pâtisseries, puisqu'ils souffrent et pâtissent souvent; un troisième répliqua : « Eh bien, les bateliers les *passent* encore. »

L'abbé Trublet, doué d'un physique peu agréable, ne s'en vantait pas moins d'avoir fait beaucoup de conquêtes. « Un jour, en prêchant, disait-il, j'ai fait tourner la tête à toutes les femmes. — De l'autre côté, » répondit d'Alembert.

On sait que Racine ne fut pas toujours heureux dans ses amours avec la Champmeslé. Comme elle l'avait quitté pour le comte de Clermont-Tonnerre, les plaisants firent sur ce petit événement le calembour suivant : « *Le tonnerre l'a déracinée*. »

Une très-jolie femme se plaignait du peu de chance qu'elle avait au jeu. Comme elle était fort échauffée, elle tira son mouchoir et s'esuya le visage. « Cette fois, madame, dit un galantin, vous ne pouvez dire que vous essuyez un vilain coup. »

On demandait à un bohème qui logeait au troisième étage d'une maison, dont un commissionnaire au mont-de-piété occupait le second, si ce voisinage ne lui était pas désagréable? « Au contraire, répondit-il, je suis toujours au-dessus de mes affaires. »

Une femme, peu contente des assiduités de son mari, lui disait : « Ah! mon ami, tu étais bien différent dans le *printemps* de ton âge et les feux de ton *été*. — Oui, » répondit le mari,

je conviens qu'à présent c'est mon automne (monotone). »

Un Anglais et un Français se battaient au pistolet. Le premier, au moment de tirer n'étant pas encore bien décidé à se battre, dit : « *Parlementons*. — Soit, » dit l'autre. Et sa balle vint briser la *machoire inférieure* de son adversaire.

Un jeune étourdi s'était échappé de la maison paternelle, et l'enfant prodigue n'était rentré qu'après quelques jours d'escapade. « Ah! dit-il en se jetant sur un fauteuil, je tombe de fatigue. — Oui, reprit le père, je vois que vous êtes un enfant *affaissé* (à fesser). »

Une actrice du Vaudeville, dont la maigreur était proverbiale, se plaignait d'avoir éprouvé une indigestion de moules. « Il n'y a rien là d'étonnant, dit un mauvais plaisant à demi voix; c'est que mademoiselle n'est pas faite *au moule*. »

Apprenant qu'un fameux médecin avait quitté la religion réformée pour embrasser le catholicisme, Henri IV dit au duc de Sully, qui était avec lui : « Mon ami, il faut que ta religion soit bien malade, puisque les médecins l'abandonnent. »

Santeuil, disputant un jour avec le grand Condé sur quelque ouvrage d'esprit, le prince dit au poète : « Sais-tu, Santeuil, que je suis prince du sang? — Oui, monseigneur, je le sais; mais je sais aussi que je suis prince de bon sens. »

On s'étonnait, devant M. de Talleyrand, de l'audace avec laquelle un petit voleur en guenilles avait osé se mettre une magnifique cravate qu'il venait d'escamoter. « Parbleu! dit le prince, ne voyez-vous pas que c'était pour mieux cacher son *coups* (cou). »

Un Gascon étant tombé malade se fit porter à l'Hôtel-Dieu; un de ses amis vint le voir et lui dit : « Permetts-moi de te demander si tu es bien avec Dieu? — Apparemment, lui répondit le malade, puisqu'il me donne un appartement dans son hôtel. »

Henri IV, visitant une fois son arsenal, un seigneur lui demanda si l'on pouvait trouver au monde d'aussi bons canons que ceux qu'ils voyaient là : « Ventre-saint-gris, répondit le roi, je n'ai jamais trouvé de meilleurs canons que ceux de la messe. »

La comtesse de La Motte, ayant reçu sur le dos l'empreinte d'un fer rouge, fut reconduite en prison. Quelques jours après, un de ses gardiens la fit évader; et, au moment de lui ouvrir la porte, lui dit : « Madame, prenez garde de vous faire remarquer. »

Peu de jours après son arrivée à la Bastille, Linguet voit entrer dans sa chambre un grand homme sec qui lui causa quelque frayeur. « Qui donc êtes-vous, monsieur? lui dit-il. — Je suis le barbier de la Bastille. — Parbleu! vous auriez bien dû la *raser*. »

Un officier français rencontre trois jolies femmes en chaise de poste : « Mesdames, dit-il, votre coureur ne se nomme-t-il pas *Bénédicté*? — Bénédicté! pourquoi donc, monsieur? — C'est, répondit le galant officier, que le *bénédicté* précède toujours les *grâces*. »

Voltaire avait publié la *Physique de Newton*, mise à la portée de tout le monde. Desfontaines parodia le sous-titre et annonça l'ouvrage dans son journal en ces termes : « La *Physique de Newton* mise à la porte de tout le monde, par Marie-Françoise à rouer. »

« Savez-vous, disait quelqu'un à Désaugiers, que les Autrichiens sont maîtres de Mâcon? — Hélas! oui, et cela devait être. — Pourquoi? — Parce que l'ennemi a attaqué avec des *pièces* de vingt-quatre, et que les habitants n'avaient que des *pièces* de vin pour se défendre. »

Une vieille femme qui allait épouser un jeune homme, voulant lui faire broder des gilets, dit à l'ouvrière : « Pensez-vous que ce serait mieux au tambour (mode passée) qu'au crochet? — Madame, il convient mieux, à votre âge, de broder au *passé* le *présent* du *futur*. »

Louis XVI, au milieu d'un gros de courtisans, laissa échapper un bruit d'affection vaine. « Bonne marque, » s'écria le marquis de Bièvre, présent, voilà des bruits de paix qui courent à Versailles. — Assurément, reprend un autre seigneur, ils n'ont pas lieu sans fondement. »

Quelqu'un disait à M. de Richelieu, qui, quoique très-vieux, faisait encore la cour aux dames : « Vous êtes donc toujours papillon,

monieur le maréchal? — Est-ce parce que j'ai fait cette chenille? » reprit-il en montrant son fils, le jeune de Fronsac, qui était présent, et qui était lui-même un assez mauvais sujet.

Quelqu'un, à qui l'on reprochait la rareté de ses visites, s'en excusa en disant qu'il avait été malade, mais que maintenant il se portait parfaitement bien, grâce aux soins intelligents d'un médecin homéopathe. — Tiens, dit en riant un des assistants, je croyais que le docteur était un nommé Gigon.

Un général, un peu brusque dans ses façons d'agir, prenait souvent la licence de battre sa femme. — Un de ses aides de camp dit à un de ses amis : « Je croyais servir sous un général, et point du tout, je suis aide de camp d'un tambour. — Que veux-tu dire? répliqua l'autre. — Eh! oui, tous les jours il bat la générale. »

Une jolie femme s'étant évanouie au théâtre des Variétés, on la transporta dans le foyer. Potier, passant par là, entendit quelqu'un qui disait : « Mais elle est fort jolie, cette femme. » Potier riposta : « Voyez comme les femmes sont contrariantes! c'est assez qu'on la trouve bien pour qu'elle se trouve mal. »

L'affiche du théâtre de Rouen annonçait : les *Calicots*. Ravel entre en scène, et son entrée est saluée par une triple salve de sifflets, qui ne laissait aucun doute sur la composition du parterre rouennais; Ravel s'avance alors devant la rampe, s'incline et dit : « Messieurs, si les calicots augmentent, la toile va baisser. »

Le successeur de M. le duc de Vendôme dans son gouvernement de Provence accepta la bourse de 1,000 louis qui lui fut présentée, selon l'usage et pour la forme, à son entrée. — Mais, lui dirent les magistrats, votre prédécesseur l'avait refusée. — Oh! répliqua le nouveau gouverneur, ce M. de Vendôme était un homme *inimitable*.

Piron, se trouvant en loge à l'Opéra à côté d'une femme d'une réputation douteuse, ne cessait de porter sur elle des yeux malins. Celle-ci, impatientée, dit au poète avec humeur : « Qu'avez-vous donc, monsieur, à me considérer comme cela? — Madame, je vous regarde, répondit Piron, je ne vous considère pas. »

M. de Bièvre, lorsqu'on lui annonça la mort du maréchal de Conflans, s'écria : « Fausse nouvelle! » On lui reprocha de ne pas croire à un événement dont on avait la certitude. — Je ne doute pas, répondit-il, que cela ne soit vrai; mais il l'est aussi que c'est une *nouvelle fosse* qu'on aura à faire, et voilà ce que je veux vous dire.

M. Orry, alors qu'il était contrôleur des finances, parlait un jour à un officier général de la multitude d'employés qu'il avait sous ses ordres. — Savez-vous, monsieur, lui disait-il, que je suis à la tête d'une véritable armée, et que si je rassemblais tous mes employés dans un camp... — Oui, interrompit vivement le général, cela ferait un beau camp volant.

Lorsque le célèbre sculpteur Pradier eut achevé le monument de la fontaine Molière, il chargea un jeune praticien de graver le titre des principales pièces du grand comique sur le rouleau que celui-ci tient à la main. L'apprenti sculpteur gratifia carrément le mot *avare* de deux r, ce qui fit dire à un passant : « Voilà un *avare* qui a un r mis en trop (air misanthrope). »

Un jeune homme se présente aux examens du baccalauréat. Un examinateur lui demande ce que c'est qu'un cap; notre candidat répond d'une manière satisfaisante. — Fort bien, monsieur; maintenant, veuillez me citer quelques caps. — Le jeune homme reste coi. — Comment, monsieur, poursuit l'examinateur avec un fin sourire, vous vous présentez au baccalauréat, et vous n'avez pas de *cap à citer*!

A la mort de Ducis, Michaud et Camponon se disputèrent son fauteuil à l'Académie française. Camponon, prenant l'avance, fit cette épigramme contre son concurrent :

Au fauteuil de Ducis on a porté Michaud;
Ma foi, pour l'y placer, il faut un ami chaud.

Michaud répliqua :

Au fauteuil de Ducis aspire Camponon :
A-t-il assez d'esprit pour qu'on l'y campe? non.

Un écrivain, aussi remarquable par la douceur de son caractère que par la laideur de sa figure, allait tous les jours dans un certain café. Dès qu'il apparaissait, la maîtresse du lieu affectait de crier en souriant : « Versez du café au lait (laid). » Choqué de ce perpétuel refrain, l'homme de lettres lui dit un jour : « Madame, vous avez de très-bon café, mais vous n'avez guère de bon thé (bonté). »

Un personnage avait longtemps et inutile-

ment sollicité quelques-unes de ces décorations étrangères qui s'accordent cependant avec assez de facilité. Dans une soirée, lorsqu'un lui ayant imprudemment demandé où il en était de ses démarches. — Apprenez, répondit-il avec suffisance, que je ne reçois d'ordres de personne. — J'espère bien, monsieur, répliqua l'autre pour l'adoucir, qu'on ne s'avisera jamais de vous en donner.

Un de ces auteurs inépuisables, dont la fertile plume peut tous les mois sans peine enfanter un volume, consultait un de nos plus spirituels critiques sur un nouvel ouvrage dont il menaçait le public. — Parlez-moi franchement, lui disait-il, car si cela ne vaut rien, j'ai d'autres fers au feu. — Dans ce cas, lui répondit le malin aristarque, je vous conseille de mettre votre manuscrit où vous avez mis vos fers.

Après la rentrée des Bourbons, en 1815, l'abbé de Montesquiou fut pendant quelque temps ministre de l'intérieur. M. Guizot, alors secrétaire général du ministère, ne trouva rien de mieux, pour faire sa cour à Son Excellence, que d'engager les employés à commencer leurs travaux par une prière. Ces messieurs composèrent la suivante :

Opérez un miracle, et faites, ô mon Dieu!
Que l'abbé Montesquiou devienne un Montesquiou.

Sophie Arnould, discutant un jour avec un membre de l'Institut sur le nouveau système des poids et mesures, en approuvait bien l'uniformité, mais en blâmait les dénominations. — On aura beau faire, dit-elle, les hommes auront toujours deux poids et deux mesures. — Puis, prenant un ton plaisant, elle ajouta : « Cette nomenclature scientifique ne pourra jamais se loger dans la tête des femmes; elles aimeront bien le centimètre, mais comment leur parler de *stère* (de se taire). »

Un chevalier d'industrie, traduit devant la police correctionnelle, avait revendiqué un titre suspect et un nom usurpé.

Comment, lui demande le président, vous prétendez encore que vous êtes un vrai comte?

Le PRÉVENU, avec emphase. — Oui, monsieur le président. Ce titre m'a été transmis par ma noble famille. Il s'est perpétué jusqu'à moi de mâle en mâle.

Le PRÉSIDENT. — Ah! il s'est perpétué jusqu'à vous de mâle en mâle?... Il serait plus exact de dire qu'il s'est perpétué de mal en pis.

Un étudiant, qui avait passé une partie de ses trois années de droit au bal et l'autre au café, se présente à son examen de licence. — Monsieur, lui demande un examinateur un peu rébarbatif, qu'est-ce qu'une caution? — Une caution, monsieur, une caution... une caution... qui... sert à garantir... contre une éventualité... fâcheuse, qui peut se produire. — En ce cas, monsieur, dit l'examinateur d'un air narquois, un parapluie est une caution? — Oh! non, monsieur, répartit l'étudiant, né malin, dans ce cas un parapluie est une *précaution*. — Bien, jeune homme, reprit l'examinateur tout à fait déridé, vous êtes du bois dont on fait les présidents.

Si l'on remontait à la source
Des biens nouvellement acquis,
On retrouverait à la Bourse
Tous ceux qui la coupaient jadis.

Ma foi, Jean, vous avez raison,
De nommer moitié votre femme;
Car, lorsque vous sortez hors de votre maison,
S'il vient quelque galeux lui témoigner sa flamme,
Et qu'il ait comme vous part à son amitié
Elle n'est à vous qu'à moitié.

Tout fier de quelques prix qu'au Louvre il remporta,
Du nombre des quarante Argan se croit déjà.
— Oui, j'en jure, dit-il, si la troupe immortelle,
Ne m'a pas, à trente ans, au fauteuil installé,
Je veux me brûler la cervelle...
— Mes chers amis, c'est un cerveau brûlé.

Un officier jeune et vaillant
Vantait son illustre naissance.
Un tapissier, lourd mais brillant,
Lui dit avec cet air d'aisance
Que donne toujours l'opulence :
« Pourquoi tant vanter vos aïeux?
Les miens les valaient bien, je pense,
Si pourtant ils ne valaient mieux.
— Ma foi, dans cette circonstance,
Répartit galement l'officier,
Le fait, monsieur le tapissier,
Paraît clair jusqu'à l'évidence :
Nous avons, je n'en doute pas
Tous deux les mêmes privilèges :
Mes aïeux livraient des combats
Quand les vôtres faisaient des *stéges*.

Un jour tombé dans une panne extrême,
Après avoir mangé son dernier sou,
Un pauvre diable, ayant tout mis au clou,
Avait fini par s'y mettre lui-même :
Il se pendit. Un ami vint à point,

Coupe le lacs, lui fait rentrer la langue,
Et lui débite une belle harangue.
Qui, par malheur, ne le convertit point...
Deux jours après, il revient chez notre homme :
Le malheureux rajustant son licou,
Était en train d'y repasser son cou,
Car il était entêté Dieu sait comme!
« Quoi! dit l'ami, morbleu! je t'y reprends!
Quel repentir! n'as-tu point de vergogne?
Lors le perdu, poursuivant sa besogne :
« Eh bien! dit-il, tu vois, je me repends. »

Souvent le *calembour* se présente sous un autre aspect : la forme interrogative prend la place de la forme narrative, et alors le jeu de mots tient tout à la fois de l'énigme et du *calembour*.

Quelle est le saint du paradis qui a le moins de moelle? — C'est saint Ovide (os vides).

Quelle est la chose que l'on commence par la fin? — C'est un bon repas (par la faim).

Quelle est la plante la plus utile à l'homme? — La plante des pieds.

Quelle était la voiture la plus légère au sacre de Charles X? — C'était celle du nonce (d'une once).

D'où vient le son de la trompette? — Il vient d'Asie, car la trompette a le son perçant (persan).

Quelle différence y a-t-il entre une reine de France et un chat angora? — Le chat fait le gros dos, la reine le dauphin (dos fin).

Pourriez-vous dire pourquoi, à Hambourg, les soldats ne sont pas en uniforme? — Parce qu'ils sont en *bourgeois* (Hambourgeois).

Quel est le peuple qui a inventé les gants? — Les Carthaginois, parce qu'ils craignaient les Romains (l'air aux mains).

Quel est le commerçant qui se rapproche le plus d'un chanoine? — C'est un épicière, car il a beaucoup de théologie (thé au logis).

Quelle est la chose que l'on met sur la table, que l'on coupe, que l'on sert et que l'on ne mange pas? — C'est un jeu de cartes.

Quelle ressemblance y a-t-il entre une pomme cuite et un menteur? — C'est qu'ils ne sont *crus* ni l'un ni l'autre.

Savez-vous quel est l'événement historique qui a fait le plus renchérir les draps? — C'est l'enlèvement d'Hélène (des laines).

Dans quel pays les habitants peuvent-ils le plus facilement se passer de montre? — Dans le département de l'Eure (de l'heure).

Quelle est la chose qui ressemble le plus à la boîte de Pandore? — C'est un dictionnaire; comme elle il renferme tous les mots (tous les maux).

Quel est le peuple le plus pauvre de la terre? — C'est le peuple *génétois*, parce qu'il vit continuellement dans l'état de *gêne* (l'État de Gènes).

Quel est de tous les animaux celui qui a le meilleur caractère? — C'est le chien, parce que, lorsqu'on lui fait une *niche*, il est toujours content.

Pourriez-vous dire combien il faudrait de temps pour rebattre tous les matelas de Paris? — Quinze minutes, parce que c'est l'affaire d'un *quart d'heure* (cardeur).

On demandait à Piron quelle différence il y a entre une femme et une glace : « C'est, dit-il, qu'une femme parle sans réfléchir et qu'une glace réfléchit sans parler. — Sauriez-vous me dire, monsieur, riposta alors une dame, quelle différence il y a entre un homme et une glace?... Vous ne répondez point. Eh bien, c'est qu'une glace est polie et qu'un homme ne l'est pas toujours. »

Quelquefois enfin le *calembour* est inconscient et naît d'un rapprochement fortuit, comme dans les exemples suivants. On sait que la loi oblige les écrivains à signer les écrits qu'ils publient dans les journaux. Cette signature, apposée à la fin d'un article, peut parfois en altérer le sens d'une manière assez bizarre. Si messieurs les journalistes dont nous allons citer les noms jugent à propos de réclamer contre l'authenticité de ces rapprochements ultracomiques, nous leur déclarons ici carrément que nous n'aurons rien, oh! mais rien à répondre à leurs justes protestations.

Extrait du *Journal des Débats* :
« La reine de Portugal vient d'accoucher

d'un fils. Le roi son auguste époux est au comble de la joie d'avoir un nouveau-né. » CAMUS.

Extrait de l'*Opinion nationale* :
« Depuis l'envoi de la dernière note, le prince Gortschakoff nous regarde d'un mauvais oeil. » PAUCHET.

Extrait des *Feuilletons* :
« Le luxe fait des progrès effrayants, les denrées ont renchéri; il faut de grands efforts pour soutenir un ménage. Aussi les jeunes gens sont peu portés au mariage, et malheur aux pères qui n'ont que des filles. » SANDEAU.

Extrait du *Constitutionnel* :
« Oui, le luxe fait des progrès effrayants; l'existence de nombreuses familles est un véritable problème. Chacun vit, il est vrai; mais à chacun on pourrait demander comment. » VITU.

Extrait du même journal :
« On a exposé au Musée impérial le portrait d'un illustre personnage. Cette toile porte le cachet de l'artiste qui l'a ornée. Quel coloris! quelle figure! » BONFACÉ.

Extrait du même journal :
« Nous n'avons pas de phrases calculées ni de réticences officieuses, nous sommes habitués à parler haut. » GRENIER.

Extrait du *Figaro* :
« Les rédacteurs du *Nain Jaune* attaquent sans ménagement nos illustrations nationales; c'est bien la guerre des nains contre les géants; mais ces messieurs ne doutent de rien; ils sont habitués à se donner des gants. » JOUVIN.

Extrait du *Sicèle* :
« Les cléricaux nous accusent d'être hostiles à la religion catholique; quelle calomnie! Entre le Christ et Renan, nous sommes, il est vrai, pour Barrabas; mais c'est par un pieux entraînement, car nous sommes dévoués à la religion et au culte. » DELORD.

Extrait du même journal :
« Quoi qu'on en dise, nous ne sommes pas des hypocrites; nous ne cherchons pas à égarer l'opinion publique; tout ce qui brille ici est bien or. » DURIER.

Extrait du même journal :
« Mon cher Jourdan,
Je vois avec satisfaction que vous progressez toujours à votre manière : *Jordanis conversus est retrorsum*. Pour moi, je vais noyer les graves préoccupations de la politique dans les distractions de la chasse. J'ai oublié tout mon attirail à Paris; mais ici, à Thorigny-sur-Vire, des amis me procureront un fusil avec des chiens, et je suis sûr de trouver chez nos nombreux admirateurs plus d'un sac. » HAVIN.

Extrait de l'*Union* :
« Le projet de faire un port à Paris a été accueilli avec joie par tous les habitants des quais de la Seine, surtout par ceux du quartier du Louvre. Ils seront ainsi beaucoup plus rapprochés de la mer. » MOREAU.

Extrait du même journal :
« Ici nous bornons nos citations et nos exemples, car la proposition que nous avons émise, nous croyons l'avoir prouvée. » NETTEMONT.

Extrait de la chronique théâtrale de l'*Illustration* :
« L'actrice chargée du rôle de la princesse Fatma ne laisse rien à désirer sous le rapport de la beauté. Elle est grande, trop grande même, bien découpée, avec un air naïf et surpris. Il n'y a parmi le public qu'un mot sur son compte... » BELLOY.

Extrait du *Charivari* :
« Que voulez-vous, répondit Pâteferme à Castorine; il faut bien que tout le monde vive... » LEROY.

Extrait du *Monde* :
« Rien de grand et de stable ne peut être fondé sans le concours de la morale. Les déclamations furibondes des philosophes auront beau retentir autour de nous, on ne nous verra jamais sortir de là... » COQUILLE.

Extrait de la *Patrie* :
« M. N.... doit, dit-on, prendre la parole dans la prochaine séance. Il y avait longtemps que nous ne l'avions entendue... » BELLET.

Il nous est parfois arrivé d'égayer un article un peu sombre en jetant à travers quelques rayons de ce soleil gaillards qui s'appelle le franc rire. Aujourd'hui, ce sera une tout autre paire de manches : nous éprouvons le besoin d'attrister un sujet beaucoup trop folichon, et c'est le père même du *calembour* qui va nous fournir la matière de cette oraison funèbre; car il ne s'agit ici de rien moins que des

FUNÉRAILLES DE M. DE BIEVRE.
Bons Français, versez des larmes,
Monsieur de Bièvre n'est plus...

Les lecteurs qui seraient friands de savourer la suite de cette complainte sont priés de s'adresser à un vieux de la vieille, s'il en reste encore, à un ancien soldat de ce maréchal à poil, dont

La jambe, par un boutel,
Fut emportée z'en effet.

Comment mourut le marquis de Bièvre ? Il mourut d'une myriade de calembours rentrés. Il aimait trop le calembour, c'est le calembour qui l'a tué. Du reste, cette fin tragique avait été prédite à sa mère dès sa naissance, et voici à quelle occasion. Lorsque l'enfant vint au monde, toutes les matrones du pays — le lieu natal de M. de Bièvre est resté totalement inconnu ; c'est un mystère profond, aussi impénétrable que le secret des sources du Nil ; toutefois, le *Grand Dictionnaire* soupçonne que ce pays devait appartenir à l'ancienne Auvergne, et l'on verra tout à l'heure que cette supposition n'est pas sans fondement — toutes les matrones du pays, disons-nous, félicitaient la sage-femme de l'heureuse délivrance. Tout à coup on entendit une sorte de bruissement, de vagissement, si l'on veut, qui pouvait se traduire par ces mots : « Oui, cela n'a pas été tiré par les cheveux. » Il se cachait sous ces mots un calembour renforcé, et l'on sait que l'Auvergne n'est pas la patrie du calembour. Qui donc avait pu commettre celui-là dans un moment aussi solennel ? Il y avait certainement quelque chose de mystérieux dans la naissance de cet enfant. Or, à cette époque, s'ouvrait, à environ 50 stades de Riom, au pied du mont Dore, une caverne profonde, obscure, redoutable, environnée d'une sainte terreur. C'était l'antre d'une sibylle renommée dans tout le pays. On l'appelait la sibylle du mont Dore. Elle était déjà célèbre au temps de César, car voici ce que rapportent les Chroniques de Frédégaire : « Un jour que, la serpe d'or à la ceinture et la feuille de chêne mêlée à ses noirs cheveux, la sibylle parcourait une forêt épaisse plantée d'arbres séculaires, elle rencontra, sur les bords d'un lac limpide, un jeune chasseur qui mirait sa tête blonde dans les eaux que le cerf aux abois venait de teindre de son sang. « Enfant, lui dit-elle, tu as été cruel, on sera sans pitié pour toi, et cette tête qui se reflète si belle et si fière dans le lac transparent, un jour viendra où elle sera tranchée par la main d'un vil esclave et livrée aux applaudissements de la populace romaine. » Ce chasseur, ce jeune homme, cet enfant, était le dernier rejeton d'une noble famille des Arvernes : il s'appelait VERCINGÉTORIX !

On va voir comment ces troncans historiques se relient aux péripéties du drame que nous esquissons. M^{me} de Bièvre s'en alla consulter la sibylle du mont Dore ; elle arriva vers le soir.

*Excelsum Arvernæ Intus ingens rupis in antrum
Quo latè ducunt aditus centum, ostia centum,
Unde ruunt totidem voces, responsa Sibyllæ.
..... Cui talia fanti
Ante fores, subito non vultus, non color unus,
Non complate mansere comæ, sed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument.*

« Là est un antre immense, creusé dans le roc auvergnat : cent larges avenues y conduisent : on y trouve cent portes d'où se précipitent cent voix qui donnent les réponses de la sibylle.... La prêtresse lutte d'abord contre l'influence du dieu qui va parler par sa bouche ; mais elle se laisse enfin entraîner par l'inspiration. — Elle s'écrie : Le dieu vient, voici le dieu ! *Deus, ecce deus !* Et tandis qu'elle parle devant le sanctuaire, soudain ce ne sont plus sur son visage les mêmes traits, ce n'est plus dans son teint la même couleur ; ses cheveux en désordre se hérissent, son sein haultant se soulève, la fureur transporte ses farouches esprits, sa taille semble grandir, et quand le dieu l'anime enfin de son souffle puissant, elle n'a plus rien de mortel dans la voix. »

Une terreur glacée court dans les os de M^{me} de Bièvre, qui adresse à la sibylle une courte, mais fervente prière.... Cependant celle-ci, farouche, lutte encore contre l'esprit prophétique qui la presse ; elle s'agit au fond de son antre pour le repousser ; mais plus elle résiste, plus le dieu fatigue sa bouche écumanante, si imprime dans son cœur rebelle et la soumet enfin docile à ses inspirations. Déjà les cent portes de l'antre s'ouvrent, et ces paroles retentissent dans les airs : *Quand tu auras été vaincu par tes propres armes, malheur à toi si tu retournes au combat !*

Cette aventure fut exactement racontée au jeune de Bièvre lorsqu'il eut atteint l'âge de dix ans. Quelques années plus tard, il cultivait le calembour avec frénésie, et comme il avait toujours présente à la mémoire la fatale prédiction de la sibylle, il s'attachait à river le clou à tous ceux qui osaient se mesurer avec lui et à ne jamais rester court. Un jour, le roi Louis XVI ne craignit pas de le provoquer en lui disant : « A quelle secte, monsieur le marquis, appartiennent les pucés ? — Parbleu ! s'écria celui-ci, voilà qui est bien malin ! à la secte d'*Epicure*. » A votre tour, sire : De quelle secte sont les poux ? » Sa Majesté resta coite, et le marquis triomphant ajouta : « De la secte d'*Epicète*. »

La supériorité du marquis ne se démentit pas un seul instant pendant près de trente années, et il comptait vivre éternellement ; mais il comptait sans le peintre Carle Vernet, qui maniait le calembour aussi bien que le pinceau. On connaît celui qu'il fit contre son émule le baron Gros. Ce dernier était d'une humeur noire qui présageait à ses amis la triste fin de l'illustre auteur des peintures qui décoraient la coupole du Panthéon. Vernet faisait tout son possible pour le déridier un peu, mais sans y réussir. Un jour que, suivant sa

coutume, le baron était arrivé dans la salle de l'Institut une demi-heure avant la séance, et qu'il se tenait tout morose dans un coin, Vernet s'approche et lui dit gaiement, en lui frappant familièrement sur le ventre : « Bonjour, ma vieille. » Pour toute réponse, Gros articula en grognant : « Laisse-moi, tu me scies. — C'est bien, repartit Vernet, alors tu es *Gros scie* (grossier). »

Or, c'est avec ce même Vernet que M. de Bièvre se trouva un soir à souper chez le fameux comte de Lauraguais. « Messieurs, dit celui-ci en s'adressant à ses convives, il y a quarante-huit heures que je n'ai mangé, et je me mets à table avec une faim canine. — Vous voulez dire une *faim de comte*, repartit l'instant M. de Bièvre. — Allons donc, riposta Vernet, puisqu'il y a quarante-huit heures que Monsieur n'a rien pris, c'est une faim (fin) de non-recevoir. Tout le monde applaudit, excepté M. de Bièvre, bien entendu. Wantant reprendre l'avantage et frapper un grand coup, il montra à Vernet un énorme morceau de pain placé sur son assiette, en lui disant : « Voilà qui est bien *peint* (pain). — Cela, riposta dédaigneusement le peintre, ce n'est qu'une *croûte*. » Ce jeu de mots, qui renchérissait de nouveau sur le sien, impressionna vivement notre faiseur de calembours et lui fit l'effet d'un coup de poing dans l'estomac. Il se remit cependant. Quand on en fut au rôti, le chef de service apporta sur la table un magnifique lièvre qui avait été criblé de grains de plomb. « Voilà, dit M. de Bièvre, un lièvre qui a été bien piqué. — Il n'y a rien là de surprenant, répliqua Vernet, c'est un effet de l'art (*lard*). » M. de Bièvre fut abasourdi : il était vaincu, et, jusqu'à la fin du repas, il n'ouvrit plus la bouche, pas même pour déguster un excellent moka. De retour chez lui, rouge de colère et bien résolu à verser sa mauvaise humeur sur quelqu'un, il ne trouve au logis que sa servante : « Inès de *Casse trop*, cria-t-il, apporte-moi le mémoire du mois.... » A l'article *lait*, le marquis lit : *Laitière*, 30 fr. « Comment ! je dois 30 fr. à ma laitière ! — Eh ! pardine, riposta Inès, monsieur ignore donc qu'il n'y a rien qui *monte* comme le lait ? » Vaincu par sa servante ! c'était le coup de grâce. M. de Bièvre vit flamboyer dans son esprit la prédiction de la sibylle, et il prit avec lui-même l'engagement de ne plus commettre un seul calembour.

A partir de ce jour, sa vie ne fut plus qu'un supplice. Comme personne n'était dans le secret de sa résolution, on s'obstinait à vouloir trouver un double sens dans ses moindres paroles. C'est ainsi qu'un jour qu'il demandait des épinards à table, la maîtresse de la maison fit la sourde oreille en s'opiniâtrant à découvrir un calembour dans cette demande banale, et lui dit : « Ma foi, monsieur, en voilà un que je ne comprends pas. » Ses gens eux-mêmes paraissaient être de la conspiration. « Potiron, dit-il un jour à son valet, apporte-moi ma robe de chambre. — Monsieur, répondit Potiron, ceci demande de réflexion. » Tout cela pousse l'exaspération de M. de Bièvre jusqu'au paroxysme. Les humeurs noires s'en mêlent, et la Faculté jugea prudent d'envoyer le marquis à Spa. Là devait s'accomplir de point en point la prédiction de la sibylle. Les amis du marquis se pressaient autour de son lit ; un commencement de délire annonçait la gravité du mal. L'un d'eux lui demandait comment il se trouvait, le naturel revint au galop, et le marquis répondit d'une voix mourante : « Mes amis, je m'en vais de ce pas (Spa). » L'imprudent ! la fièvre lui avait fait oublier l'oracle ; il risquait un dernier calembour ! Cinq minutes après, il rendait le dernier soupir.

CALEMBOURISTE s. m. (ka-lam-bou-ri-ste — rad. calembour). Personne qui fait, qui a la manie ou le talent de faire des calembours : *Le pire de tous les saltimbanques de salon, c'est le CALEMBOURISTE.* (Boitard.) LE CALEMBOURISTE et son bagage ennuyé ne sont plus de mise que dans la petite bourgeoisie. (Boitard.) *De nos jours, le célèbre peintre Carle Vernet et le romancier Balzac ont eu une grande réputation de CALEMBOURISTES.* (Bouillet.) || On dit aussi CALEMBOURDIER : *Nous ne saurions voir dans cet être joufflu, CALEMBOURDIER, rieur, payant ses contributions, notre employé de Paris.* (Balz.)

CALEMBREDAINE s. f. (ka-lam-bre-dè-ne — rad. calembour). Fam. Bourde, vain propos, faux-fuyant ; se dit surtout au pluriel : *Lire des CALEMBREDAINES. On lui parle sérieusement, et il répond par des CALEMBREDAINES. Vous étudiez mes questions par des CALEMBREDAINES.* (Acad.) *Partout où il y a ignorance et impossibilité de faire accepter une CALEMBREDAINE comme vérité, il y a anarchie.* (Colius.) || Sottise, action folle et légère : *Il vous raconte je ne sais quoi et fait des CALEMBREDAINES.* (H. Castille.)

CALEMIYÉ s. m. (ka-lé-mi-yé). Administr. ottom. Droit de 10 pour 100 qui se perçoit sur les fermes à vie. || Bureau de perception du même droit.

CALEN s. m. (ka-lain — rad. caler). Mar. Grand carreau que l'on place à l'avant d'un petit navire, et que l'on peut retirer à volonté au moyen d'un contre-poids. || On l'appelle aussi VENTURON.

CALENCAR s. m. (ka-lan-kar). Comm. Sorte de toile peinte des Indes. || On dit aussi CALENCAS.

CALENCE s. f. (ka-lan-se. — Ce mot est peut-être une corruption de *carence*, du lat. *carere*, manquer). Argot typogr. Action de caler, de ne pas travailler : *N'entre pas dans cette maison, il y a trop de CALENCE.* *Cette quinzaine, la banque a été médiocre, j'ai eu quatre jours de CALENCE.* || Il est bon de faire remarquer que la *calence* ne vient jamais de la faute de l'ouvrier ; elle est produite par le manque de copie ou de caractères, ou par toute autre cause indépendante de sa volonté.

CALENDA s. f. (ka-lain-da). Chorégr. Danse lascive en usage chez les Espagnols en Amérique.

CALENDARIER s. m. (ka-lan-dè-re — lat. *calendarium*, même sens, formé de *calendæ*, calendes). Ancienne et véritable forme du mot calendrier, qui n'est que la forme corrompue. — Antiq. rom. Officier (en lat. *calendarius*) qui était sous les ordres du curateur du calendrier.

— Anc. liturg. Registre où l'on inscrivait les noms des bénéficiaires d'une église, et ceux des abbés et des religieux.

Calendal, poème en patois provençal, publié à Avignon en 1867, par Frédéric Mistral. Comme dans *Mireille*, c'est encore la Provence que chante le poète. Au début, nous voyons le héros de l'épopée, Calendal, implorant l'amour d'une jeune et belle femme, et, comme d'autant de bagues, lui couvrant chaque doigt d'un bouquet de baisers. Mais la jeune femme résiste à ses douces paroles et refuse de s'unir à lui. Egaré par la douleur, Calendal croit voir en elle la fée Estérelle, cette fée qui donne la fécondité aux femmes, et se plaît à allumer dans le cœur et dans les sens des hommes un feu qu'elle ne veut pas assouvir. Il va l'immoler, lorsqu'elle se jette dans ses bras et arrête sa main. « Tu veux savoir pourquoi je ne puis être à toi, dit-elle, c'est que sur mon cou pèse une lourde chaîne qui m'accable et m'empêche de te suivre : je suis mariée ! » Puis, entraînant Calendal dans une grotte à stalactites, elle lui apprend qu'elle est la descendante des princes de Baux, les premiers parmi les plus nobles de la Provence, et lui raconte sa jeunesse en quelques pages belles comme une description antique. « Presque tous les jours, au saut du lit, dit-elle, à travers les campagnes je volais à cheval, je venais hardiment surprendre l'épanouissement des fleurs et éveiller les lièvres dans leur gîte. Fièvre, animée par la course, j'allais, libre, heureuse, dégaïée, mêler ma joie à la grande fête, qui n'a pour célébrants que les arbres de Dieu. Et des forêts frémissant d'audacieusement l'odorante ramée, je secouais avec mon front la rosée du matin, et mon coursier troublait la sainte Vierge, qui filait, comme l'on dit, et suspendait les perles de l'aurore à son fil de satin. » Elle repousse tous les hommages, la belle héritière de Provence ; se savoir belle, être adorée et croire à la durée des roses, où est la femme que n'étourdirait point un grain d'ivresse ? Plus la perle est recherchée, plus elle est précieuse. Mais une nuit d'orage un cavalier frappe à la porte et demande l'hospitalité. C'est un capitaine faisant la guerre au roi de France, le comte Sévèran. Il touche ce cœur jusqu'alors insensible, et obtient la main de la châtelaine. Tout à coup, au milieu du repas de noces, arrive un mendiant qui dit à la princesse de Baux : « Cet homme vous a trompée ; ce n'est pas un capitaine d'armes, c'est un capitaine de brigands, un bandit infâme. » La fiancée éperdue s'enfuit à travers les plaines, les landes et les monts, allant devant elle sans reconnaître sa route, et prise partout par la fée Estérelle. Calendal ému par la surprise du bandit au milieu de sa troupe et de le mettre à mort. Sans retard, il part à travers la Provence, et ses courses ouvrent à nos yeux un immense panorama, dont les paysages semblent étinceler de rubis et d'émeraude. Il rencontre enfin le fourbe dans les gorges de l'Esteron, se vautrant dans l'orgie, et il le provoque en lui racontant sa vie, ses aventures et ses amours. C'est un récit à la façon d'Homère. Sévèran, pour se venger, tente de corrompre sa vertu en l'invitant à un festin sardanapalesque dans le château même qu'il a volé à sa femme. Il faut voir Fortunette, une des odalisques du brigand, danser le pas des abeilles. En émoi pour éviter l'insecte qui bourdonne à son oreille, elle arrache son chapeau bordé d'un galon d'or, sa blanche coiffe catalane ; les tresses de ses cheveux roulés flottent en boucles pendant qu'elle se débat. Mais elle a beau courir, elle sent sa petite tête se glisser sous son vêtement. Affolée par la terreur, elle arrache sa mantille, et ses épaules, veloutées comme une pêche, provoquent le regard avide. Le bourdonnement de l'insecte semble lui donner des ailes. Il n'y a qu'un cri et qu'un éclair, quand, brusquement elle porte la main à son corsage ondulé, se délace impétueusement et laisse rebondir une éclosion voluptueuse. L'auteur a eu le bon goût de ne pas s'avancer plus loin sur ce terrain glissant.

Loin d'être tenté par le plaisir, Calendal se révolte à la vue de cette orgie dans le château de celle qu'il a laissée gémissante au milieu des champs. Au moment où il provoque le traitre Sévèran, les coupe-jarrets du bandit le saisissent et le plongent dans une prison. Mais la danseuse aux abeilles s'est éprise de

lui et le sauve. Le bandit est tué, et la noble fille des princes de Baux est délivrée par Calendal, que, moins cruelle que la fée Estérelle, elle ne laissera pas se consumer des feux de l'amour. « Voilà comment, dit Mistral en terminant, un enfant du pays, un simple pêcheur d'anchois, pour avoir été de Vence à Arles l'homme le plus vaillant de la Provence, devint prince de la jeunesse, possesseur d'Estérelle et consul de Cassis-la-Blanche. »

En somme, le récit, composé sans art, est un tissu inextricable où il est fort difficile de se reconnaître, et où l'on ne trouve qu'une pâle imitation des anciens troubadours et des poèmes d'aventure. Les détails valent mieux que l'ensemble, et sont les seuls qui attestent le talent du poète.

Indépendamment de cette faiblesse du fond, que rachètent à peine de belles descriptions et d'heureuses pages, *Calendal* a un défaut plus grand, défaut qui le condamnerait à l'oubli, fût-il aussi parfait que la *Jérusalem délivrée* ou l'*Enéide* : celui d'être écrit dans une langue qui n'en est pas une. Si, imitant Chatterton, Mistral eût écrit dans l'ancienne langue des troubadours, c'eût été un tour de force inutile, mais son œuvre eût pris place à côté de celles qui restent de cet idiome disparu, souvenir historique d'une nationalité éteinte ; il n'en est pas ainsi : la langue qu'il parle lui appartient en propre, c'est lui qui lui a donné sa règle, la souplesse nécessaire pour se prier à tous ses caprices, et ses compatriotes aux-mêmes ne reconnaissent pas ce patois qu'on a voulu transformer en langue poétique. Sans doute, il appartient aux grands poètes de former et d'enrichir une langue, mais il faut que ce soit pour le besoin de tous ; quand ils sont seuls à la parler et à la comprendre, ils courent grand risque d'être aussi les seuls à la lire, malgré la traduction qu'ils ont le soin de mettre en regard.

CALENDARIO (Philippe), sculpteur et architecte vénitien, florissant vers le milieu du xiv^e siècle. Chargé par le doge Marino Faliero de la construction du palais ducal, il exécuta les magnifiques portiques, soutenus de colonnes de marbre, qu'on voit sur le quai des Esclavons, ainsi que les six premières arcades en retour sur la Piazzetta, et il fit orner les chapiteaux du premier ordre de belles figures allégoriques sculptées. En récompense de ces travaux, qui excitèrent une admiration générale, Calendario fut largement rétribué par la république, et le doge n'hésita pas à l'honorer de son alliance par un mariage. Calendario paya cher cet honneur. Accusé d'avoir trempé dans la conspiration de son protecteur, il périt sur l'échafaud en 1355.

CALENDEAU s. m. (ka-lan-do — mot provençal qui signifie *bûche des calendes*). Nom donné à une grosse bûche de chêne, qu'on arrose de vin et d'huile et qu'on fait brûler dans la cheminée la veille de Noël. On criait autrefois en la plaçant : *Calene ven, tout ven ben*, c'est-à-dire : *Calende vient, tout va bien*. || On dit aussi CALIGNAU.

— Encycl. Les fêtes du *calendau* sont un souvenir des anciennes libations, transportées, comme tant d'autres cérémonies païennes, dans les pratiques des chrétiens. Il n'est pas étonnant d'en retrouver les traces dans cette Provence, où fleurit pendant si longtemps la civilisation antique, que la croisade des Albigeois extirpa impitoyablement. C'est le chef ou le plus âgé de la famille qui doit mettre le feu à cette bûche. La flamme qui jaillit du feu ainsi arrosé s'appelle *caco fuech*, c'est-à-dire *feu d'amis*. La Noël est, en effet, chez les Provençaux, la fête de l'amitié, par l'entraîne et la gaieté qui y régnent.

CALENDE ou plutôt **CALENDES** s. f. pl. (ka-lan-de — lat. *calendæ*, de *calandus*, devant être appelé, parce que, avant la publication des fastes, on convoquait solennellement le peuple de Rome, chaque 1^{er} du mois, pour lui faire connaître les jours fériés). Chronol. Premier jour du mois, chez les Romains, servant à compter les derniers jours du mois précédent, depuis les ides (13^e ou 15^e jour du mois) : *Le jour des CALENDES de mars. La veille des CALENDES de septembre. Le sixième jour avant les CALENDES de juin. Vous faites un bel éloge du jour de l'an, mais je vous aime toute l'année, et tous les jours sont pour moi les CALENDES de janvier.* (Volt.) Les CALENDES étaient consacrées à Junon et considérées comme des jours de fête. (Bouillet.)

— Loc. fam. *Calendes grecques*, Epoque à venir imaginaire, qui ne doit jamais arriver, les Grecs n'ayant pas fait usage des calendes dans leur chronologie : *Renvoyer ses créanciers aux CALENDES GRECQUES. Ma commission de capitaine ne me fut délivrée que quatre mois après ; je courus même risque d'être renvoyé aux CALENDES GRECQUES.* (Le Sage.) *Ce payement, que l'on croyait remis aux CALENDES GRECQUES, va s'effectuer.* (Alex. Dum.) || *Renvoyer aux calendes*, Envoyer ou laisser bien loin de soi :

Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire, J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint, Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes, Et leur fait arpenter les landes.

LA FONTAINE.

|| Inus. Cet emploi, dérivé du précédent, nous en paraît trop éloigné par le sens ; il est difficile d'admettre que le mot *calendes* puisse figurer un nom de lieu. Quant au sens de tromper, ruser, que l'on a voulu voir dans cette

locution de La Fontaine, il est d'abord moins naturel encore que celui que nous avons adopté, et, de plus, ne s'accorde pas avec le texte, où il s'agit d'une course rapide, et non de ruses pour dépister les chiens.

— Droit canon. Assemblées que tiennent les curés et les clercs, avec l'autorisation ou sur la convocation de l'évêque, pour conférer sur leurs devoirs ou sur des questions théologiques soumises à leur examen : *Il est allé aux calendes*. Les calendes se tiennent dans cette paroisse. (Acad.) Il Vieilli. On dit généralement aujourd'hui CONFÉRENCE.

— Hist. relig. *Frères des calendes*, Société répandue en France et en Allemagne, pendant le 19^e siècle, et dont les membres se réunissaient le 1^{er} de chaque mois pour régler les exercices de piété auxquels ils devaient vaquer durant le mois. Ces frères s'appelaient aussi CALENDRES, et, dans ce sens, on peut employer le singulier : Un CALENDRE.

— Rem. La Fontaine a écrit *calende* au singulier :

C'était jour de *calende*, et nombre de confrères
Devaient dîner chez lui. LA FONTAINE.

— Antonyme. Ides, nones.

— Encycl. Chez les Romains, le mois était divisé en trois parties : les *Calendes* (*calendæ*), les *Ides* (*idus*) et les *Nones* (*nonæ*). Les *calendes* tombaient le 1^{er}, les *ides* le 13 ou le 15, et les *nones* le neuvième jour avant les *ides*. Le mot *nones* n'est évidemment autre chose que l'adjectif *nonus*, neuvième. On fait venir *ides* de l'étrusque *idua*, partager, parce qu'en effet elles partageaient le mois en deux parties à peu près égales. Les *calendes* étaient consacrées à Junon et fixées pour le paiement des dettes. Des *calendes* aux *nones*, il y avait quatre jours dans les mois de janvier, février, avril, juin, août, septembre, novembre et décembre, et six dans ceux de mars, mai, juillet et octobre. On comptait ces jours par leur éloignement des *nones*. Ainsi le 2 janvier était le 4 des *nones*, et le 3 octobre le 5 des *nones*. Les *ides* arrivaient le 13 des mois où les *nones* étaient le 5, et le 15 de ceux où elles étaient le 7. Les autres jours du mois se comptaient par leur éloignement des *calendes* du mois suivant, de la même manière que les jours avant les *nones*, en observant si le mois avait trente ou trente et un jours, et en comptant le jour où l'on était et celui des *calendes*. Par exemple, le 14 janvier, c'est-à-dire le lendemain des *ides* de janvier, était le 19 des *calendes* de février; le 24 février était le 6 des *calendes* de mars; le 16 de mars était le 17 des *calendes* d'avril; le 14 novembre était le 18 des *calendes* de décembre; le 24 décembre était le 9 des *calendes* de janvier. Cette manière de compter venait de ce que les jours se rapportaient à la nouvelle lune (des *calendes* aux *nones*), au deuxième quartier (des *nones* aux *ides*) et les *ides* à la pleine lune. On donnait le nom de *veille* au jour avant les *calendes*, les *nones* et les *ides*, et l'on disait *pridie calendas*, *pridie nonas*, *pridie idus*, en sous-entendant *ante*. D'après cela, dans le mois de janvier, le 4 se nommait *pridie nonas*; le 12, *pridie idus*; et le 31 était le *pridie calendas* de février. Les mois grecs n'avaient point de *calendes*. De là, les Romains firent le dicton : *Ad calendas grecas solvere*, Payer aux calendes grecques, qui signifiait ne jamais payer. De là aussi notre locution proverbiale : *Renvoyer aux calendes grecques*, qui veut dire Remettre une chose à une époque qui n'arrivera pas.

— *Calendes de janvier*. Les Romains faisaient comme nous un jour de fête du renouvellement de l'année; ils croyaient des signes certains attachés au commencement de chaque chose, et regardaient les *calendes* de janvier comme le passage, heureux ou fatal, du reste de l'année. Ce jour-là ils se visitaient, se faisaient toutes sortes de vœux, ayant bien soin d'éviter les paroles de mauvais augure. Ces visites étaient accompagnées de présents réciproques nommés *strenæ*, d'où est venu notre mot *étrennes*. Ces présents consistaient ordinairement en dattes, figues sèches et miel blanc, symbole de la douceur et de la saveur qui devaient accompagner chacun des jours de l'année. On joignait à ces dons de petites pièces de monnaie comme présage de richesse. Personne, même parmi les plus pauvres, ne se dispensait de donner des étrennes. Les clients peu fortunés apportaient à leurs patrons un as de cuivre et une datte recouverte d'une mince feuille d'or. Les riches eux-mêmes offraient ces fruits consacrés par l'usage, mais ils y joignaient de magnifiques présents. Quand l'empire fut établi, et que tous les citoyens furent devenus les clients de l'empereur, le jour des *calendes* de janvier, les Romains se portèrent en foule vers la maison palatine pour rendre leurs devoirs au chef de l'Etat et lui offrir ses étrennes. L'empereur, assis dans l'atrium de sa maison, recevait tous ceux qui se présentaient; on défilait devant lui, et en passant chacun déposait son offrande à ses pieds. Ces étrennes consistaient ordinairement en une pièce d'argent : cette générosité n'était pas désintéressée, car on savait qu'Auguste rendait à tous une somme supérieure à celle qu'il avait reçue. Quand il était absent, le peuple venait au Capitole défilait devant sa chaise curule et jeter son offrande à ses pieds comme s'il eût été présent. Cette bassesse des Romains rappelle le mot si dur et si vrai de Charles XII; comme on lui demandait d'en-

voyer quelqu'un pour présider les sénateurs en son absence : « Envoyez-leur ma botte, répondit-il, jamais ils n'auront eu de meilleur président. » Tibère, ennuyé de cette représentation forcée des *calendes* de janvier, finit par s'absenter de Rome ce jour-là, et se dispensa ainsi de l'obligation de rendre des étrennes. C'était aussi aux *calendes* de janvier que les consuls entraient en charge. Ces nouveaux magistrats allaient au Capitole recevoir de leurs prédécesseurs les insignes de leur dignité, puis ils descendaient au forum, et là, du haut des rostrs, en présence du peuple assemblé, ils prêtaient serment de fidélité aux lois, dévouant à la colère des dieux eux et leur maison s'ils venaient à y manquer. Une sage coutume avait établi que la première moitié seulement du jour devait être néfaste, et que la seconde devait être employée au travail. Consacrer au travail quelques heures de ce premier jour de l'année leur paraissait avec raison d'un bon présage contre l'oisiveté et la paresse.

Les *calendes* de mars étaient également signalées par une fête spéciale appelée les *matronales* : c'étaient les saturnales des esclaves du sexe féminin. Les matrones leur donnaient des festins, où elles servaient elles-mêmes. Cette fête avait été instituée pour engager les esclaves à mettre plus de soin dans leur service. Les hommes envoyaient des présents aux matrones, que l'on honorait ainsi pour rappeler le souvenir des Sabines, qui avaient ce jour-là réconcilié leurs époux avec leurs pères.

CALENDER s. m. (ka-lan-dér — mot arabe qui signifie *or pur*, et que Joussouf, fondateur de l'ordre des calenders, se donna pour surnom). Hist. relig. Derviche d'un ordre particulier : *Nous restâmes seuls pendant un quart d'heure à peu près à causer comme les trois calenders* des Mille et une Nuits. (Alex. Dum.)

— Encycl. Joussouf, dit *Calender*, était un derviche que sa ferveur aussi bien que l'austérité excessive de ses mœurs firent chasser de l'ordre des bektachis, et qui eut alors l'idée de fonder un nouvel ordre dont la sévérité devait faire oublier tout ce que la loi musulmane avait inspiré de plus saint. Mais cette institution ne tarda pas à dégénérer étrangement. L'ordre des *calenders*, qui doit avoir pris naissance dans la seconde moitié du 14^e siècle, reçut de son fondateur des règlements plus dévots que sages : voyager perpétuellement et sans chaussures, vivre d'aumônes, vouer aux derviches une haine implacable, telles furent les prescriptions de Joussouf. Grâce à ces règles, l'ordre débuta sous les yeux de Joussouf avec une austérité outrée; mais, avant même la mort du fondateur, ce zèle avait perdu de son ardeur, et peu après les *calenders* tombèrent dans le dévergondage. Après avoir pratiqué la débâche d'abord, puis le vol et l'assassinat, ils en vinrent à ériger ces belles pratiques en maximes. Logiques dans le vice et dans le crime, ils se sont attachés à prouver que le crime et le vice sont aussi indifférents pour le salut que la vertu et la sainteté. Pour eux, la souillure du mal est une tache purement matérielle, dont on peut se purifier par quelques ablutions. Il n'est même pas nécessaire, paraît-il, d'employer à ce saint baptême une grande quantité d'eau. Et l'on ne sait rien de plus infect au monde que le corps des *calenders*, si ce n'est peut-être les haillons qui les couvrent lorsqu'ils sont couverts, et les bouges qui leur servent d'ermitages.

On conçoit que ces singuliers religieux ne soient pas en grande vénération auprès de leurs coreligionnaires. Toutefois, bien que la société turque ne soit pas très-hère des *calenders* et qu'elle les repousse de son sein avec un dégoût fort naturel, ces ermites ne sont pas tout à fait aussi méprisés qu'on pourrait le croire. Ils ont conservé, non certes la sainteté de leur fondateur, mais du moins certaines macérations publiques dont il leur avait recommandé la pratique; ils y ont ajouté quelques tours de presse-passe qui rendent ces macérations plus innocentes en réalité et plus cruelles en apparence. Par ces moyens ils ont conservé, et il est probable qu'ils conserveront longtemps encore un ascendant religieux en Perse et en Turquie, où fleurissent de nos jours les enfants de Joussouf *Calender*. Ce n'est pas cependant que ces religieux n'offrent quelques dangers pour la sécurité publique. Ils s'enivrent de liqueurs et d'opium, et, sous l'influence de l'ivresse, il n'est pas rare d'entendre dire qu'ils ont tué quelqu'un. Le fanatisme d'ailleurs est pour eux une cause non moins fréquente d'abominables excès : l'un d'eux tenta d'assassiner le sultan Bajazet II; un autre a fait, par ses vols et ses assassinats sans nombre, le sujet des chansons du pays; le fils de celui-ci, à la tête d'une troupe de brigands, livra plusieurs combats sanglants contre Ahmed I^{er}, etc., etc. Et pourtant on assure qu'en Orient plusieurs princes ont abandonné la vie des cours pour embrasser celle de ces vagabonds. L'Orient est le pays de la superstition et du fanatisme, et l'on sait que ces deux vices, qui sont frères, expliquent bien des choses inexplicables.

CALENDRE s. f. (ka-lan-dre). Techn. Nom d'une machine employée à Saint-Etienne pour faire marcher les pompes d'épuisement dans les mines exploitées par fendues. Elle se compose d'une roue dentée horizontale, engré-

nant dans des lanternes dont l'axe se termine par une manivelle qui fait mouvoir des varlets et, par suite, les tirants des pompes.

CALENDRE ou QUALENDE, poète français, qui vivait au 13^e siècle, composa en vers, sur l'invitation du duc de Lorraine Ferri I^{er}, une *Histoire des empereurs romains*, dont la Bibliothèque impériale possède le manuscrit. C'est une sorte de chronique rimée, qui va de la fondation de Rome jusqu'à la prise de cette ville par Alaric, et dont le style ne manque ni de clarté, ni parfois de souffle poétique.

CALENDRIER s. m. (ka-lan-dri-é — lat. *calendarium*, même sens, formé de *calendæ*, *calendes*). Chronol. Ensemble des divisions du temps, et particulièrement de l'année civile : *La réforme du CALENDRIER*. Le CALENDRIER égyptien, grec, romain, russe, mahométan. De tous les produits du travail, aucun peut-être n'a coûté de plus longs, de plus patients efforts que le CALENDRIER. (Proudh.) Le CALENDRIER est devenu pour tous une des choses les plus nécessaires. (Proudh.) Le prêtre égyptien inventa le CALENDRIER. (E. Pelletan.) Il Tableau, livre, catalogue indiquant les divisions de l'année en saisons, mois, semaines et jours, donnant le plus souvent l'ordre des fêtes religieuses, annonçant certains phénomènes astronomiques comme lunaisons, marées, éclipses, etc. : *Acheter un CALENDRIER*. Consulter le CALENDRIER. Cette fête n'est pas indiquée dans le CALENDRIER. (Acad.) Il étendit la main vers un CALENDRIER suspendu près de la glace. (Alex. Dum.)

Pendant ces trois mois de tempête,

Que faire sans *calendrier* ?

Comment placer les jours de fête ?

Comment les différencier ? GRASSAT.

— Par anal. Moyen quelconque de connaître les saisons : *Les oiseaux, les quadrupèdes, les poissons servent de baromètre, de thermomètre, de CALENDRIER aux sauvages*. (Chateaub.)

— *Vieux calendrier ou Calendrier Julien*, Calendrier romain réformé par Jules César et qui resta en vigueur en Europe jusqu'à la réforme grégorienne : *La Russie persiste à conserver le CALENDRIER JULIEN, en retard aujourd'hui de douze jours sur le soleil*. (Proudh.) Il *Nouveau calendrier ou Calendrier grégorien*, Celui qui fut réglé en 1582 par ordre du pape Grégoire XIII : *Le NOUVEAU CALENDRIER avance de douze jours sur l'ancien, que suivent encore les Grecs et les Russes*. (Arago.) Il *Calendrier républicain*, Calendrier institué par la République française en 1793, lequel commençait à l'équinoxe d'automne. Il *Calendrier perpétuel*, Série de calendriers calculés sur les jours où doit tomber la fête de Pâques, et qui, contenant la période entière des variations de ce jour, peut servir perpétuellement à le connaître. Il *Calendrier américain*, Petit volume composé de 365 feuillets, un pour chaque jour de l'année, contenant chacun les indications suivantes : la date du mois, le jour de la semaine, le saint et l'éphéméride du jour, l'ordre numérique du jour à partir du commencement et de la fin de l'année, la marche de la lune, la croissance ou la décroissance des jours. Ces feuillets, collés à la partie supérieure, sont appliqués sur un petit carton, et chaque matin on enlève le feuillet du jour précédent. Il *Calendrier en bois*, Genre de calendrier en usage au 17^e siècle en France, en Angleterre et dans les contrées du nord de l'Europe. Il se composait uniquement d'un morceau de bois de forme parallépipédique et d'une certaine longueur, dont chacune des quatre faces contenait une période de trois mois; des entailles d'égale grandeur, faites sur les quatre arêtes, indiquaient les jours; l'entaille du septième jour de chaque semaine était un peu plus large, et celle du premier jour du mois plus longue que les autres. La lettre dominicale n'était point marquée. Le nombre d'or, au-dessous de 5, était représenté par des points; le chiffre 5 était indiqué par une ligne ayant au sommet une sorte de crochet angulaire; au delà, jusqu'à 10, on ajoutait des points; 10 était désigné par une croix, 15 par une croix surmontée d'un crochet, 19 par une double croix. On avait adopté, pour l'indication des fêtes, des signes symboliques, tels que les suivants : une étoile pour l'Épiphanie (6 janvier), un cœur pour les fêtes de la Vierge, une harpe pour la Saint-David (1^{er} mars), des clefs pour la Saint-Pierre (29 juin), un gril pour la Saint-Laurent (10 août), etc., etc. On suspendait ces calendriers aux montants des cheminées; il y en avait de plus petits que l'on portait dans la poche et quelques-uns même servaient de têtes de canne ou de bâton. Il *Calendrier anglo-saxon*, Ancien calendrier en usage chez les Saxons lors de la conquête normande, et d'après lequel ce peuple appelait décembre le premier mois, janvier le deuxième de l'année, etc. : On conserve en Angleterre un curieux CALENDRIER ANGLO-SAXON, où des illustrations, qui ne manquent pas d'élégance, représentent les travaux agricoles de chaque mois. (E. Clément.) Il *Calendrier arabe*, Calendrier suivi par tous les peuples mahométans. Il est entièrement basé sur le cours de la lune, et le premier jour de chaque mois doit correspondre toujours à une nouvelle lune. On prétend que, grâce à l'ignorance de ces peuples, qui ne se fient qu'aux apparences, il suffit de la présence d'un nuage au-devant de la lune pour

que le commencement d'un mois soit retardé. Aussi la détermination du commencement de leurs mois est si variable qu'il est souvent impossible de trouver sur notre calendrier le jour correspondant.

— Loc. fam. *Réformer le calendrier*, Tenter de changer ce qui est bien. C'est un reproche indirect adressé à la réforme républicaine du calendrier vulgaire, et ce que nous dirons bientôt du calendrier républicain montrera que le reproche est loin d'être d'une justice rigoureuse. Il *Figurer sur le calendrier de quelqu'un, Être un saint de son calendrier*, Être bien vu de lui : *Cette personne ne figure pas sur votre CALENDRIER, n'est pas un saint de votre CALENDRIER*. S'emploie surtout avec la négation.

— Jeux. *Calendrier perpétuel*, Sorte de jeu de société où les joueurs représentent les années, les mois et les jours.

— Ant. rom. Livre de commerce où les usuriers inscrivaient les dettes de leurs débiteurs. Il *Curateur du calendrier*, Officier public chargé, dans les colonies, de tenir les livres où étaient inscrites les créances des villes.

— Hist. ecclésiast. Catalogue où étaient inscrits les noms des saints et des personnages vénérés dans l'Eglise.

— Bot. *Calendrier de Flore*, Tableau contenant des noms de plantes classées par l'ordre de leur floraison successive dans le cours de l'année. Il Jardin. Parterre où les fleurs sont échelonnées selon l'époque de leur floraison.

— Syn. *Calendrier, almanach*. V. ALMANACH.

— Encycl. — I. Le *calendrier* n'étant que le tableau de l'année, il doit nécessairement y en avoir autant d'espèces que l'on a imaginé d'années différentes. On appelle *calendriers solaires* ceux qui, par l'intercalation d'un jour tous les quatre ans, ramènent, avec plus ou moins de précision, mais toujours dans la même saison et à la même époque, le commencement de l'année, de manière à avoir pour année moyenne une durée de 365 jours 1/4, temps que met la terre pour exécuter son mouvement de rotation apparent autour du soleil. Tel est le *calendrier* en usage chez tous les peuples chrétiens. Les *calendriers luni-solaires* emploient aussi une année moyenne de 365 jours 1/4, mais ils règlent leurs mois sur le cours de la lune, les faisant, autant que possible, commencer et finir avec une lunaison. Dans ce système, pour que le renouvellement de chaque année puisse se retrouver dans la même saison et à la même époque, on est obligé, de temps à autre, d'ajouter un treizième mois, de manière qu'après un certain nombre d'années, dont la réunion se nomme *cycle*, le commencement de l'année ait lieu dans les mêmes circonstances physiques. Les *calendriers* de ce système sont donc solaires dans leur ensemble et lunaires dans leurs détails. Tels étaient, dans l'antiquité, les *calendriers* employés par les Grecs. Tels sont encore aujourd'hui les *calendriers* des Chinois, des Mongols, des Indiens et des Juifs. Tel est, enfin, le *calendrier* dont se sert l'Eglise pour déterminer ses grandes solennités. Les *calendriers lunaires* n'ont absolument égard qu'au cours de la lune; seulement, les durées plus ou moins longues de chacun de leurs mois sont réglées de manière que leur commencement puisse répondre à peu près avec une nouvelle lune naturelle. En réunissant un nombre quelconque d'années de *calendriers* de ce genre, on doit toujours avoir une année moyenne de 354 jours 8 heures environ. A cette catégorie appartient le *calendrier* arabe, qui a été adopté par tous les peuples musulmans. Enfin, on donne le nom de *calendriers vagues* à tous les *calendriers* qui, composant l'année d'un nombre de jours quelconque, mais toujours le même, comportent des divisions qui parcourent successivement toutes les saisons, et ne peuvent se retrouver à leur point de départ qu'après de très-longues périodes. Les *calendriers* des Perses, des Arméniens et de quelques autres nations de l'antiquité, étaient réglés de cette manière. On distingue encore les *calendriers civils, religieux, agricoles*, etc.; mais ce sont tout simplement des *calendriers* ordinaires dans lesquels on a introduit des indications particulières, afin de les rendre propres à certaines applications spéciales. Enfin, on appelle *calendrier perpétuel et universel* un tableau qui fournit les indications nécessaires pour construire à volonté le *calendrier* d'une année quelconque, et pour résoudre rapidement et sans erreur toute difficulté relative à la connaissance des temps.

En droit ecclésiastique, le mot *calendrier* a une acception particulière; il désigne le catalogue ou les fastes que l'on gardait anciennement dans chaque église, et où étaient inscrits les saints que l'on y honorait en général ou en particulier, avec les noms de ses évêques et de ses martyrs. Chaque église avait son *calendrier*, qui était fort distinct du *calendrier* ou martyrologe général à l'usage de toutes les églises. Il existe encore plusieurs de ces *calendriers*, qui sont assez curieux : un, entre autres, de l'église de Rome, fait à peu près vers le 1^{er} siècle; il contient à la fois les fêtes des papes et celles des chrétiens; les premières sont bien plus nombreuses que les secondes. Le P. Mabillon a fait imprimer celui de Carthage, qui a été fait vers la fin du 4^e siècle.

—II. *Calendriers des principaux peuples.* Aux articles ANNÉE, COMPUT, CYCLE, ÈRE, JOUR, etc., il est traité des différentes questions qui se rattachent à chacun de ces mots. Nous nous bornerons ici à exposer sommairement, au point de vue historique, les systèmes employés par les nations les plus importantes pour régler leurs années civiles.

10 *Calendrier égyptien.* D'après tous les documents historiques, les Égyptiens connaissent, dès la plus haute antiquité, la véritable longueur de l'année solaire pour leur climat, et les savants pensent qu'à une époque excessivement reculée cette longueur était réellement de 365 jours 1/4 pour le méridien de Thèbes. Quand Hérodote visita la vallée du Nil, il y avait déjà longtemps que l'année civile égyptienne se composait de 365 jours, divisés en 12 mois de 30 jours chacun, suivis de 5 jours complémentaires. Les noms des mois étaient : premier, *thôt*; deuxième, *paophi*; troisième, *athyr*; quatrième, *choiac*; cinquième, *tybi*; sixième, *méchi*; septième, *phamenoth*; huitième, *pharmouthi*; neuvième, *pachôn*; dixième, *pagni*; onzième, *épiphi*; douzième, *mesori*, et jours *épagomènes*. Ainsi réglée, l'année égyptienne rétrogradait de six heures environ tous les ans sur l'année solaire, et d'un jour entier tous les quatre ans. Les prêtres égyptiens ne l'ignoraient pas, mais ils voulaient que, au moyen de cette rétrogradation, le commencement de l'année civile arrivant tous les quatre ans un jour plus tard, et par conséquent aussi toutes les fêtes attachées au quantième des jours, tous les jours de l'année fussent sanctifiés. Cela arrivait, en effet, dans l'espace de 1,461 années de 365 jours, qui ont la même durée que 1,460 années de 365 jours 1/4. On appelait *vague* ou *erratique* l'année de 365 jours, et *fixe* celle de 365 jours 1/4. Enfin, on donnait le nom de *période* ou d'année *sothiaque* à la réunion des 1,461 années, parce qu'au bout de ce temps le commencement de l'année coïncidait de nouveau parfaitement avec le lever de l'étoile Sothis, notre Sirius. L'année vague de 365 jours fut en usage jusqu'au règne d'Auguste. Ce prince la rendit fixe en attachant le 1^{er} thôt au 29 août julien et en admettant l'intercalation bissextile au moyen d'un sixième épagomène tous les quatre ans, mais à la fin de la troisième année de chaque période de quatre ans, de telle sorte que l'année égyptienne commençait le 30 août julien dans chacune des années bissextiles juliennes. Cette modification de l'année égyptienne par Auguste est désignée par les auteurs sous le nom d'année *alexandrine*.

20 *Calendrier des Juifs.* Les Juifs se servaient d'une année lunaire de 354 jours, qu'ils divisaient en 12 mois alternativement *caves* et *pleins*, c'est-à-dire de 29 et de 30 jours. Voici les noms des mois : premier, *nisan* ou *abib*; deuxième, *siar* ou *ziv*; troisième, *siban*; quatrième, *thamouz*; cinquième, *ab*; sixième, *eloul*; septième, *tischri* ou *attanhim*; huitième, *marcheschwan* ou *boul*; neuvième, *kislaw*; dixième, *tebeth*; onzième, *shebath* ou *chebat*; douzième, *adar*. L'année juive commençait d'abord vers l'équinoxe de printemps, en commémoration de la sortie d'Égypte, qui avait eu lieu à cette époque, et il leur était ordonné d'offrir des épis d'orge mûrs à Dieu le 16 du premier mois, qui était celui d'abib (mars-avril). Mais comme cette année était tous les ans en retard d'un peu plus de 11 jours sur l'année solaire, cette rétrogradation faisait bientôt recommencer l'année trop tôt relativement à la maturité de l'orge; il fallut imaginer quelque expédient pour remédier à ce désordre.

C'est au III^e et au IV^e siècle de notre ère que

le *calendrier juif* a été fixé d'une façon définitive. Il nous a été conservé par le Talmud, et il est aujourd'hui encore en vigueur parmi les Juifs pour la détermination des fêtes. Nous allons en donner les dispositions principales, en renvoyant, pour les détails, à l'excellente notice que Terquem a publiée sur ce sujet dans le troisième volume de la *Bible* de Cahen.

Le jour talmudique est d'une durée invariable; il commence à 6 heures du soir et finit le lendemain à la même heure du soir. Le jour se divise en 24 heures, qui se comptent de suite depuis 1 à 24. L'heure est partagée en 1,080 parties. On a admis ce nombre 1,080 parce qu'il admet 18 diviseurs. La partie compte 76 instants. La semaine comprend 7 jours, et commence le samedi à 6 heures du soir. Le mois ou *lunaison* est le temps écoulé entre une conjonction et la suivante. Comme moyen de maintenir toutes les fêtes annuelles dans leurs saisons déterminées, le Talmud a adopté le cycle d'or inventé par l'Athénien Méton. Le cycle d'or est formé de 19 années solaires qui équivalent à 235 lunaisons moyennes. La première année de la création est la première du premier cycle. En répartissant les 235 lunaisons sur les 19 années du cycle, on est convenu qu'il y aurait 12 années de 12 mois et 7 années de 13 mois. En effet (12 x 12) + (7 x 13) = 235. On appelle années *simples* les années de 12 mois, et années *embolismiques* les années de 13 mois. On est convenu aussi de rendre embolismiques les 7 années suivantes : 3. 6. 8. 11. 14. 17. 19.

Une année du monde étant donnée, pour voir si elle est simple ou embolismique, on n'a donc qu'à diviser le nombre par 19; le quotient marque le nombre des cycles écoulés, le reste indique le quantième de l'année dans le cycle courant; si ce quantième est un des nombres mentionnés plus haut, l'année est embolismique, sinon elle est simple.

Le mois proprement dit (*chodesch*) est un espace de temps comprenant 29 ou 30 jours entiers. Comme on l'a vu plus haut, l'année comprend 12 ou 13 de ces mois.

Nous avons donné plus haut le nom de ces mois dans l'ordre qui leur était assigné pour l'année religieuse; mais nous devons dire ici que l'année civile en diffère en ce que, au lieu de commencer par *nisan* ou *abib*, l'année civile commence avec le mois de *tischri* vers l'équinoxe d'automne. Elle est donc ainsi distribuée : *Tischri*, 30 jours; *marcheschwan*, 30 ou 29 jours; *kislaw*, 30 ou 29 jours; *tebeth*, 29 jours; *shebath*, 30 jours; *adar*, 29 jours; *nisan*, 30 jours; *ijar*, 29 jours; *sirvan*, 30 jours; *thamouz*, 29 jours; *ab*, 30 jours; *eloul*, 29 jours. Quand l'année est embolismique, le sixième mois (*adar*) prend le nom de *readar* ou *adar second* et est toujours de 29 jours, et, entre ce mois et le cinquième, on intercale un mois de 30 jours qui porte le nom d'*adar premier*.

Ces préliminaires posés, il s'agit maintenant de construire le *calendrier* d'une année quelconque d'après les bases posées dans le Talmud. Il faut avant tout trouver le premier jour de l'année. On calcule le *moled* de *tischri* (premier mois). Ce *moled* renferme trois parties : des jours, des heures et une fraction d'heure; le jour initial de l'année est donné par la partie diurne. Cette règle est modifiée par cinq exceptions : 1^o Quand la partie horaire est 18 ou plus grande que 18, on augmente la partie diurne d'une unité; 2^o quand la partie diurne est 1, ou 4, ou 6, on porte le jour de l'an à 2, 5, 7 (lundi, jeudi, samedi); 3^o quand les deux exceptions précédentes sont réunies, on augmente la partie diurne de deux unités; 4^o quand l'année est simple et que la partie diurne du

moled est 3, si la partie qui suit est égale à 9 heures 204 parties ou plus grande, le jour de l'an est mis au 5; 5^o lorsque l'année est simple et précédée d'une année pleine et que le moled est 2, suivi de 15 heures 589 parties ou plus, le jour de l'an est mis au 3. Le jour de l'an une fois trouvé, on en déduit la longueur de l'année, et voici comment : on retranche le chiffre du premier jour de l'an du dernier, ou du dernier plus 7; s'il reste 2, l'année est de 353 jours, et les deux mois variables (*marcheschwan* et *kislaw*) ont 29 jours; s'il reste 3, l'année est de 354 jours, *marcheschwan* ayant 29 jours et *kislaw* 30; s'il reste 4, l'année a 355 jours quand elle est simple, et 383 quand elle est embolismique; s'il reste 5, l'année a 384 jours; s'il reste 6, elle est de 385 jours.

Pour terminer cette notice, nous donnerons la date des grandes fêtes juives. Le jour de l'an se célèbre au 1^{er} *tischri*; le jour du Grand Pardon, le 10 *tischri*; la fête des Tabernacles commence le 15 *tischri*; Pâques commence le 15 *nisan*, et la fête des Semaines, le 6 *sirvan*.

30 *Calendrier des Grecs.* La plupart des peuples de la Grèce avaient des *calendriers* particuliers, mais celui des Athéniens est le seul sur lequel on possède des renseignements assez complets. Les Athéniens se servaient d'abord d'une année lunaire de 354 jours, divisée en 12 mois, les uns caves et les autres pleins, et ainsi nommés : premier, *hécateombéon*; deuxième, *métagitinion*; troisième, *boédromion*; quatrième, *pyanestion*; cinquième, *mémactérion*; sixième, *posidéon*; septième, *gaméllion*; huitième, *anthestérion*; neuvième, *élaphebolion*; dixième, *munychion*; onzième, *thargélion*; douzième, *skrophorion*. Le mois d'hécateombéon, ou premier mois de l'année attique, coïncidait à peu près avec notre mois de juillet. Plus tard, quand on se fut aperçu que l'année lunaire rétrogradait sur le retour périodique des saisons, on consulta l'oracle, qui ordonna de régler les mois sur la lune et l'année sur le soleil, ce qui voulait dire d'intercaler le nombre de jours nécessaire pour que la durée de l'année fût en rapport avec la révolution annuelle du soleil. On adopta donc l'intercalation d'un mois de 30 jours, mois qui fut appelé *second posidéon*, et pour la rendre aussi exacte que possible, on arrêta qu'elle aurait lieu trois fois en huit ans. En effet, huit années de 354 jours, avec trois mois intercalés de 30 jours, sont égales à huit années de 365 jours 1/4 ou 2,922 jours. Par ce procédé, on ramena le premier jour, le premier mois et la première année de chaque olympiade vers la nouvelle lune qui suivait le solstice d'été. L'année interpolée se nommait *triétéride*, et la période de huit ans *octaétéride*. Il est à remarquer que l'année athénienne ne fut définitivement réglée de cette manière que 430 ans avant notre ère. Ce fut alors aussi que l'année commença régulièrement par *hécateombéon* : elle commençait précédemment par *gaméllion*.

40 *Calendrier macédonien.* Ce *calendrier* est peu connu. On sait seulement que les Macédoniens faisaient usage de l'année lunaire, divisée en 12 mois, et que ces mois se nommaient et se succédaient ainsi qu'il suit : premier, *dios*; deuxième, *apelléos*; troisième, *audinéos*; quatrième, *péritios*; cinquième, *diystros*; sixième, *xanthicos*; septième, *artémisios*; huitième, *desios*; neuvième, *panémios*; dixième, *loos*; onzième, *gorpée*; douzième, *hyperbérétéos*. L'année commençait en automne, et son premier mois correspondait partie à octobre, partie à novembre. Après les conquêtes d'Alexandre, les noms des mois macédoniens furent imposés à la Syrie et aux villes

grecques de l'Asie, mais on ne sait pas au juste quel effet produisit la même influence sur la nature et la division du *calendrier* employé jusqu'alors par les localités. Les Ptolémées, en Égypte, se servirent aussi du *calendrier* macédonien, concurrentement avec le *calendrier* égyptien, comme le prouve la célèbre inscription de Rosette, qui est datée du 18 méchyr égyptien concourant avec le 4 xanthicos macédonien.

50 *Calendrier romain.* Il paraîtrait, d'après des témoignages assez authentiques, que, dès les premiers temps historiques de Rome, le *calendrier* romain fut et dut être le même que celui des Albains, des Sabins et des autres peuples italiotes. L'année était lunaire, mais elle ne comprenait que 304 jours, divisés en dix mois. Ces mois se composaient, les uns de 30 jours, et les autres de 31 jours. Le premier se nommait *martius*; venaient ensuite successivement : *aprilis*, *maius*, *junius*, *quintilis*, *sextilis*, *september*, *october*, *november* et *december*. Il résultait de la courte durée de l'année que chaque mois passait rapidement à travers toutes les saisons. Suivant quelques auteurs, on évitait cet inconvénient au moyen de deux mois intercalaires, qui n'avaient point de nom particulier, mais le fait est fort douteux. Dans tous les cas, c'est à Numa que l'on attribue généralement la première réforme du *calendrier* romain. Ce prince institua une année de 355 jours, c'est-à-dire plus longue d'un jour que l'année lunaire. Il obtint ce résultat en ajoutant d'abord le mois de janvier (*januarius*), de 29 jours, puis celui de février (*februarius*), de 28 jours; en ne laissant 31 jours qu'aux anciens mois de mars, mai, *quintilis* et octobre, et fixant tous les autres à 29 jours. Numa voulut aussi mettre son année lunaire en rapport avec l'année solaire. Pour y parvenir, il ordonna, pour chaque intervalle de quatre ans, une intercalation de 22 jours la seconde année, et une autre de 24 jours la quatrième année. Ce petit mois, placé après février, s'appelait *mercedonius* ou *mercedinus*. Il résultait de cette addition une série de 1,464 jours pour les quatre années, et cependant quatre années de 365 jours 1/4 ne contiennent que 1,461 jours. Il y avait donc une superfétation de 4 jours. Cette superfétation devint peu à peu la cause d'un grand désordre, à la suite duquel toute relation disparut entre les mois, les saisons et les récoltes. Jules César mit fin à cette confusion l'an 46 avant notre ère, en supprimant le mois intercalaire, et en rendant l'année conforme au cours du soleil. Pour cela, il ajouta 10 jours à l'année, qui compta dès lors 365 jours, et il les distribua entre les mois de 29 jours, de telle sorte que janvier, *sextilis* et décembre furent augmentés de deux jours, et les autres d'un seulement. Enfin, pour les six heures que César considérait comme complétant l'année vraie, il fut décidé qu'à la fin de chaque période de quatre ans, on ajouterait un jour après le 24 février, ou 6 des calendes de mars. Ce jour fut appelé le *second six* (*bissextus*) de ces *calendes*, et l'année qui le prenait reçut le nom de *bissextile*. Après ces changements, le *calendrier* romain fut appelé *julien*, à cause de son réformateur. La même raison fit changer le nom du mois de *quintilis* en celui de *julius* (juillet). Un peu plus tard, Auguste substitua son nom à celui de *sextilis*, qui devint ainsi *augustus* (août).

Le moyen le plus court, et en même temps le plus sûr, de donner une idée juste et complète de l'ancien *calendrier* romain est de le représenter dans toutes ses parties, comme nous le faisons dans le tableau suivant, partagé en cinq colonnes :

CALENDRIER DES ROMAINS

JANVIER (Januarius mensis).					FÉVRIER (Februarius mensis).					MARS (Martius mensis).				
SOUS LA PROTECTION DE JANUS.					SOUS LA PROTECTION DE NEPTUNE.					SOUS LA PROTECTION DE MINERVE.				
A	F	1	KAL. Januarii.	Sacrifices à Janus, à Junon, à Jupiter et à Esculape.	h	N	1	KAL. Februar.	Jour consacré à Junon Sos-pita (tutéliaire, secourable), à Hercule, à Diane, aux fêtes lucaries.	d	NP	1	KAL. Mart.	Les Matronales.
b	F	2	IV Non. jan.		A	N	2	IV Non. feb.		e	F	2	VI Non. mart.	Jour cons. à Junon Lucina. Fêtes des Anciles.
c	C	3	III —		b	N	3	III —		f	C	3	V —	
d	C	4	Pridie Non.		c	N	4	Pridie —		g	C	4	IV —	
e	F	5	NON. januar.		d	N	5	NON. feb.	Jour consacré à Auguste, surnommé Père de la Patrie.	h	C	5	Pridie —	Les Vestales.
f	C	6	VIII Idus jan.		e	N	6	VIII Idus feb.		A	NP	6	NON. mart.	Jour consacré à Jupiter.
g	C	7	VII —		f	N	7	VII —		b	F	7	VIII Idus mart.	
h	C	8	VI —	Sac. à Bacchus (Bacchanales).	g	N	8	VI —		c	F	8	VII —	
A	9	V —			h	N	9	V —		d	C	9	VI —	
b	EN	10	IV —	Agonales.	A	N	10	IV —		e	C	10	V —	
c	NP	11	III —	Compitales.	b	N	11	III —		f	C	11	IV —	
d	C	12	Pridie —		c	N	12	Pridie —		g	C	12	III —	
e	NP	13	ID. jan.		d	NP	13	ID. februar.	Jour cons. à Faune et à Jupiter. Défaite et mort des Fabiens.	h	EN	13	II —	Les Equiries sur le Tibre.
f	EN	14	XIX cal. feb.		e	C	14	XVI cal. mart.		A	NP	14	Pridie —	Jour cons. à Anna Perenna.
g	C	15	XVIII —	Sacrifices à Carmenta, Porrima et Postverta.	f	NP	15	XV —		b	NP	15	ID. martii	
h	C	16	XVII —	Sacrifices à la Concorde.	g	END	16	XIV —	Les Lupercales.	c	C	16	XVII cal. april.	Les Libérales ou les Bacchanales. Les Agonales.
A	C	17	XVI —		h	NP	17	XIII —		d	NP	17	XVI —	Les Quinquagies de Minerve pendant cinq jours
b	C	18	XV —		A	NP	18	XII —	Quirinales, Fornacales, Férales aux dieux Mânes.	e	C	18	XV —	
c	C	19	XIV —		b	C	19	XI —	Les Carisies.	f	N	19	XIV —	
d	C	20	XIII —		c	C	20	X —		g	C	20	XIII —	
e	C	21	XII —		d	C	21	IX —	Les Terminales.	h	C	21	XII —	
f	C	22	XI —		e	C	22	VIII —	Le Regifugium.	A	NP	22	XI —	Le Tubilustrum.
g	C	23	X —	Fêtes sementines ou des semailles.	f	NP	23	VII —		b	NP	23	X —	
h	C	24	IX —		g	N	24	VI —		c	QR	24	IX —	Hilaries à la Mère des dieux.
A	C	25	VIII —		h	C	25	V —		d	C	25	VIII —	
b	C	26	VII —	Sacrifices à Castor et Pollux.	A	EN	26	IV —		e	C	26	VII —	Les Mégalesies.
c	C	27	VI —		b	NP	27	III —	Équiries au champ de Mars. Les Tarquins vaincus.	f	NP	27	VI —	
d	C	28	V —		c	C	28	Pridie —		g	C	28	V —	
e	F	29	IV —	Équiries et Pacanales.						h	C	29	IV —	
f	F	30	III —							A	C	30	III —	Jour cons. à Salus, à la Paix.
g	F	31	Pridie —	Sacrifices aux dieux Pénates.						b	C	31	Pridie —	Jour consacré à Diane.

AVRIL (Aprilis).				MAI (Mai mensis).				JUN (Junii mensis).						
SOUS LA PROTECTION DE VÉNUS.				SOUS LA PROTECTION D'APOLLON.				SOUS LA PROTECTION DE JUPITER.						
c	N	1	KAL. April.	Jour cons. à Vénus avec des fleurs et du myrte, à la Fortune virile.	A	N	1	KAL. Maii.	J. c. à la Bonne Déesse, aux Les Compitales.	h	N	1	KAL. Jun.	Jour cons. à Junon Moneta, à Tempestas. Fabaries.
d	C	2	IV Non. april.		b	F	2	VI Non. maii.		a	F	2	IV Non. jun.	Jour cons. à Mars, à Carna.
e	C	3	III —		c	C	3	V —		b	C	3	III —	Jour consacré à Bellone.
f	C	4	Pridie —	Jeux mégalesiens.	d	C	4	IV —		c	C	4	Pridie —	J. cons. à Hercule, au Cirque.
g	C	5	NON. april.		e	C	5	III —		d	C	5	NON. jun.	— à la Foi, à Jupiter Sponsor.
h	NP	6	VIII Idus apr.	J. cons. à la Fortune publique. Naiss. d'Apollon et de Diane.	f	N	6	Pridie —		e	N	6	VIII Idus jun.	— à Vesta. [à Fidius.]
a	N	7	VII —	Jeux pour les victoires de César.	g	N	7	NON. maii.		f	N	7	VII —	Joux Piscatoriens. A Mens.
b	N	8	VI —		h	F	8	VIII Idus maii.	Les Lémuriennes de nuit.	g	N	8	VI —	
c	N	9	V —		a	C	9	VII —		h	N	9	V —	Jour cons. à Jupiter Pistor.
d	N	10	IV —	Les Céréales. Les jeux Circenses (du Cirque).	b	C	10	VI —		a	N	10	IV —	
e	N	11	III —	Joux en l'honneur de Cérés.	c	N	11	V —		b	N	11	III —	Jour cons. à la Concorde, à Matuta.
f	NP	12	Pridie —	Jour consacré à Jupiter Vainqueur et à la Liberté.	d	NP	12	IV —	J. cons. à Mars Vengeur, au Les Lémuriennes. [Cirque.]	c	N	12	Pridie —	J. cons. à Jupiter Invictus.
g	N	13	ID. april.	Les Fordicidies.	e	N	13	III —	Jour consacré à Mercure.	d	N	13	ID. jun.	Le petit Quinquatrius.
h	N	14	XVIII cal. maii	Auguste salué empereur.	f	C	14	Pridie —	Jour consacré à Jupiter. Fête des marchands.	e	N	14	XVIII cal. jul.	On nettoie le temple de Vesta.
a	N	15	XVII —		g	NP	15	ID. maii		f	QS	15	XVII —	
b	N	16	XVI —		h	F	16	XVII cal. jun.		g	C	16	XVI —	
c	N	17	XV —		a	C	17	XVI —		h	C	17	XV —	
d	N	18	XIV —	Les Equiries.	b	C	18	XV —		a	C	18	XIV —	Jour consacré à Minerve.
e	N	19	XIII —	Les Céréales.	c	C	19	XIV —		b	C	19	XIII —	Jour consacré à Sumannus.
f	N	20	XII —	Les Palilias.	d	C	20	XIII —		c	C	20	XII —	
g	NP	21	XI —		e	NP	21	XII —	Les Agonales, à Janus.	d	C	21	XI —	
h	NP	22	X —	Vinalies à Vénus.	f	N	22	XI —	Jour consacré à Vêjovis.	e	C	22	X —	
a	N	23	IX —	Ruine de Troie.	g	NP	23	X —	Les Fêtes de Vulcain.	f	C	23	IX —	
b	C	24	VIII —		h	QR	24	IX —	Le second Regifugium.	g	C	24	VIII —	Jour cons. à la Fortune forte.
c	NP	25	VII —		a	C	25	VIII —	J. cons. à la Fortune publique.	h	C	25	VII —	
d	F	26	VI —	Les Robigalies.	b	C	26	VII —		a	C	26	VI —	Jour cons. à Jupiter Stator.
e	NP	27	V —	Les Fêtes latines.	c	C	27	VI —		b	C	27	V —	Jour cons. à Quirinus.
f	NP	28	IV —	Les Florales.	d	C	28	V —		c	C	28	IV —	
g	F	29	III —		e	C	29	IV —		d	F	29	III —	Jour cons. à Hercule et aux Muses.
h	F	30	Pridie —	Jour cons. à Vesta Palatine. Les premières Parentales.	f	C	30	III —		e	F	30	Pridie —	
					g	C	31	Pridie —						

JULIET (Julii mensis ou quintilis).				SEXTILE ou AOUT (Augusti mensis).				SEPTEMBRE (September).						
SOUS LA PROTECTION DE JUPITER.				SOUS LA PROTECTION DE CÉRÈS.				SOUS LA PROTECTION DE VULCAIN.						
f	N	1	KAL. Jul.	Changements de logis, terme des déménagements romains.	e	N	1	KAL. Aug.	Jour cons. à Mars, à l'Espérance.	d	N	1	KAL. Sept.	J. cons. à Jupiter Mæmactès.
g	NP	2	VI Non. jul.		f	C	2	IV Non. aug.		e	N	2	IV Non. sept.	Victoire d'Auguste.
a	N	3	V —		g	C	3	III —		f	NP	3	III —	
b	N	4	IV —		h	C	4	Pridie —	Jour consacré à Salus.	g	C	4	Pridie —	
c	N	5	III —		a	F	5	NON. aug.		h	F	5	NON. sept.	
d	N	6	Pridie —	Incendie du Capitole.	b	F	6	VIII Idus aug.		a	C	6	VIII Idus sept.	
e	N	7	NON. jul.	Jour cons. à Junon Caprotina.	c	C	7	VII —		b	C	7	VII —	Prise de Jérusalem par Titus.
f	NP	8	VIII Idus jul.	Fête des servantes. Disparition de Romulus.	d	C	8	VI —		c	C	8	VI —	
g	EN	9	VII —		e	NP	9	V —	Jour cons. à Ops et à Cérés.	d	C	9	V —	
a	N	10	VI —	Joux Apollinaires.	f	C	10	IV —		e	C	10	IV —	
b	NP	11	V —	Naissance de Jules César.	g	C	11	III —	Jour cons. à Hercule.	f	C	11	III —	
c	C	12	IV —		h	C	12	Pridie —	J. cons. à Diane, à Vertumne.	g	NP	12	Pridie —	Cérémonie du clou fiché par le préteur.
d	C	13	III —		a	NP	13	ID. aug.	Fête des esclaves.	h	NP	13	ID. sept.	Dédicace du Capitole.
e	NP	14	Pridie —	Jour cons. à Castore et Pollux.	b	F	14	XIX cal. sept.		a	F	14	XVIII cal. oct.	Les grands jeux.
f	C	15	ID. jul.		c	C	15	XVIII —		b	C	15	XVII —	
g	C	16	XVII cal. aug.		d	C	16	XVII —	Les Portunales, à Janus.	c	C	16	XVI —	
a	C	17	XVI —		e	C	17	XVI —	Consuales. Enlèvement des Mort d'Auguste. [Sabines.]	d	C	17	XV —	
b	NP	18	XV —	Journée de l'Alia. Dies atra.	f	NP	18	XV —	Vinalies rustiques.	e	C	18	XIV —	Jour consacré à Thoth.
c	C	19	XIV —	Origine des choses.	g	C	19	XIV —		f	C	19	XIII —	Naissance de Romulus.
d	C	20	XIII —		h	C	20	XIII —		g	C	20	XII —	
e	C	21	XII —		a	NP	21	XII —	Les grands mystères.	h	C	21	XI —	
f	C	22	XI —		b	EN	22	XI —	Les Vulcanales.	a	C	22	X —	
g	C	23	X —		c	NP	23	X —	Jour cons. à Ops-Consiva.	b	NP	23	IX —	
a	NP	24	IX —		d	C	24	IX —		c	C	24	VIII —	Jour consacré à Vénus.
b	NP	25	VIII —		e	NP	25	VIII —	Les Vulturales.	d	C	25	VII —	
c	C	26	VII —	Neptunales, jeux en l'honneur de Neptune.	f	CP	26	VII —	Fête d'Harpocrate.	e	C	26	VI —	
d	C	27	VI —		g	NP	27	VI —	Secondes Vulcanales.	f	C	27	V —	
e	C	28	V —		h	NP	28	V —		g	C	28	IV —	
f	C	29	IV —		a	F	29	IV —		h	C	29	III —	
g	C	30	III —		b	F	30	III —	Naissance de Germanicus.	a	F	30	Pridie —	Les Méditrinales.
a	C	31	Pridie —		c	F	31	Pridie —		b	F			

OCTOBRE (October ou Octobris mensis).				NOVEMBRE (November).				DÉCEMBRE (December).						
SOUS LA PROTECTION DE MARS.				SOUS LA PROTECTION DE DIANE.				SOUS LA PROTECTION DE VESTA.						
b	N	1	KAL. Oct.	Pyanepties.	A	N	1	KAL. Novembris.	Joux du Cirque.	g	N	1	KAL. Decembris.	Jour cons. à la Fortune des femmes.
c	F	2	VI Non. oct.		b	F	2	IV Non. nov.		a	N	2	IV Non. dec.	
d	C	3	V —		c	C	3	III —		b	N	3	III —	Jour cons. à Minerve et à Les Faunales. [Neptune.]
e	C	4	IV —		d	C	4	Pridie —		c	N	4	Pridie —	
f	C	5	III —		e	C	5	NON. nov.		d	F	5	NON. dec.	
g	C	6	Pridie —		f	C	6	VIII Idus nov.		e	C	6	VIII Idus dec.	
h	F	7	NON. oct.		g	C	7	VII —	Jour consacré à Bacchus.	f	C	7	VII —	
a	C	8	VIII Idus oct.		h	F	8	VI —	Clôture de la mer.	g	C	8	VI —	
b	C	9	VII —	Les Ramales.	a	F	9	V —		h	C	9	V —	Jour cons. à Junon Jugale.
c	C	10	VI —		b	C	10	IV —		a	NP	10	IV —	
d	NP	11	V —		c	C	11	III —	Les Pithégies.	b	EN	11	III —	
e	NP	12	IV —		d	C	12	Pridie —	Joux Plébéiens.	c	NP	12	Pridie —	
f	NP	13	III —		e	NP	13	ID. nov.		d	NP	13	ID. dec.	Les Brumales.
g	NP	14	Pridie —	[de Virgile.]	f	NP	14	XVIII cal. dec.		e	F	14	XIX cal. jan.	
h	NP	15	ID. oct.	Jour cons. à Mercure. Naiss. On immole un cheval à Mars.	g	NP	15	XVII —		f	NP	15	XVIII —	
a	F	16	XVII cal. nov.		h	NP	16	XVI —		g	C	16	XVII —	Commencement des Saturnales.
b	C	17	XVI —		a	F	17	XV —	Les Libérales.	h	C	17	XVI —	Les Opalies.
c	NP	18	XV —		b	C	18	XIV —	Jour cons. à Pluton et à Proserpine.	a	NP	18	XV —	
d	C	19	XIV —		c	C	19	XIII —	Les Brumales.	b	C	19	XIV —	Les Angéronales. [Lares.]
e	C	20	XIII —	Jour consacré à Minerve.	d	NP	20	XII —		c	NP	20	XIII —	Les Comptales aux dieux.
f	C	21	XII —		e	C	21	XI —		d	C	21	XII —	Les Laurentiales.
g	C	22	XI —		f	C	22	X —		e	C	22	XI —	Les grands Jeux.
h	C	23	X —		g	C	23	IX —		f	C	23	X —	
a	C	24	IX —		h	C	24	VIII —		g	C	24	IX —	
b	C	25	VIII —		a	C	25	VII —		h	C	25	VIII —	
c	C	26	VII —		b	C	26	VI —		a	C	26	VII —	
d	C	27	VI —		c	C	27	V —		b	C	27	VI —	
e	C	28	V —	Les petits mystères.	d	C	28	IV —		c	C	28	V —	
f	C	29	IV —		e	C	29	III —		d	C	29	IV —	
g	C	30	III —	Jour consacré à Vertumne.	f	C	30	II —		e	F	30	III —	
h	C	31	Pridie —		g	C	31	Pridie —		f	F	31	Pridie —	J. cons. à Janus et à Saturne.

La première colonne contient les lettres *nundinales*; la seconde marque les jours *fastes*, *nefastes*, *entre-coupés* et *comptaux*; la troisième présente, en chiffres arabes, la suite des jours des mois selon notre manière de compter; la quatrième partage les mois en *calendes*, *nones* et *ides*, suivant celle des anciens Ro-

ains; la cinquième comprend leurs principales fêtes ou commémorations. V. *NUNDINES*, *FASTES*, *CALENDAS*, *NONES*, *IDES*.

Nous donnerons cependant ici, de ces mois mêmes, une courte explication, nécessaire pour l'intelligence du calendrier romain. Le jour des *Calendes* (*Calendæ*), celui des *Nones*

(*Nonæ*) et celui des *Ides* (*Idus*), étaient trois jours fixes, auxquels se rapportaient tous les autres jours du mois, qui se comptaient en rétrogradant et prenant le nom du point dont on s'écartait. Prenons pour exemple le mois de janvier. Le premier jour, comme celui de tous les autres mois, était nommé de ce nom

pluriel de *calendes* (*calendæ*); c'était le jour des *calendes* de janvier. Passé ce premier jour, il n'était plus question, en janvier, des *calendes* de janvier, qui avaient servi à compter, depuis le 14 décembre précédent, les jours mêmes de ce mois de décembre, et comme, depuis ce jour (14 décembre) jusqu'au

1^{er} janvier, il y a 19 jours, ce même jour, 14 décembre selon notre manière de compter, était marqué et nommé chez les Romains de cette manière : XIX CAL. JAN., c'est-à-dire non pas le 14 décembre, mais le 19 des calendes de janvier. Le jour suivant, le 15 décembre selon notre calendrier, était le dix-huitième avant celui des calendes de janvier, était le dix-huitième des calendes de janvier ou plutôt le 18 avant les calendes de janvier : XVIII calendas janvuaris, où il faut suppléer ante, avant calendas. On agissait de même pour compter les jours des nones et ceux des ides. De sorte que, à mesure qu'on approchait des calendes d'un mois, on diminuait d'une unité le nombre précédent, jusqu'à la veille qu'on marquait et qu'on nommait pridie calendas janvuaris, le jour d'avant les calendes de janvier.

Le jour des calendes étant passé, on nommait les jours suivants en considérant un autre point fixe, savoir les nones (nonæ), qui étaient le cinquième jour des mois de janvier, de février, d'avril, de juin, d'août, de septembre, de novembre et de décembre, et le septième jour des mois de mars, de mai, de juillet et d'octobre. Nonarum alia quintana, alia septimana, dit Varro, et il ajoute : Sex maius nonas, october, jultus et mars; quatuor at reliqui (mars, mai, juillet et octobre ont six jours avant les nones; les autres n'en ont que quatre). Or, comme on comptait les nones, comme les calendes, du point le plus éloigné en avançant vers le point fixe, le 2 janvier selon notre manière de compter correspond au 4 des nones ou d'avant les nones de janvier, et se marquait : IV NONAS JANUARIAS; le 3 janvier, III NON. JAN. (toujours sous-entendu ante), c'est-à-dire le 3 avant les nones de janvier; puis, le 4 janvier, pridie non. jan., c'est-à-dire le jour d'avant les nones de janvier, et enfin le 5 janvier, le jour même des nones, nona januaria.

Le lendemain des nones, on comptait par ides, ou avant les ides, et il y en avait huit jours dans tous les mois. On les comptait de la même manière que les calendes et les nones, du plus haut chiffre jusqu'au pridie ante. Les ides tombaient invariablement le 15, selon notre manière de compter, dans les mois de mars, de mai, de juillet et d'octobre, et le 13 dans tous les autres mois. Ainsi, le jour d'après les nones était, dans tous les mois, le 8 des ides ou d'avant les ides. En janvier, le 6 était nommé VIII idus jan. (le 8 des ides de janvier); le 7, VII idus jan. (le 7 des ides); le 8, VI idus jan. (le 6 des ides), et ainsi des autres jours des ides, en retranchant chaque jour une unité du nombre précédent, jusqu'à la veille des ides (12 janvier), pridie idus janvuaris, c'est-à-dire le jour d'avant les ides de janvier. Le jour même des ides, qui suivait, était le dernier qui portait le nom du mois; car, à partir du lendemain, on commençait à compter par les calendes du mois suivant. Ainsi, le jour des ides de janvier tombant le 13 de ce mois, selon notre manière de compter, le jour d'après, le 14 janvier était, chez les Romains, le 19 des calendes de février, XIX calendas februaris, c'est-à-dire le dix-neuvième jour avant les calendes de février, parce que, depuis ce jour, il y en avait dix-neuf à courir jusqu'au 1^{er} du mois de février. Le reste du mois se comptait, comme nous venons de le dire pour les calendes du mois de janvier. Il faut pourtant remarquer que le lendemain des calendes était quelquefois désigné par postidie calendas, c'est-à-dire le jour d'après les calendes. Ainsi, dans le mois de janvier, par exemple, cette dénomination tenait lieu du 4 des nones, et désignait le 2, selon notre manière de compter. On usait de même quelquefois du postidie pour le lendemain des nones et pour celui des ides, mais jamais d'une manière générale. Il nous faut ajouter ici l'explication des lettres initiales qui sont dans la seconde colonne : F signifie fastus dies, jour faste, c'est-à-dire jour dans lequel on pouvait plaider et traiter des affaires civiles; N, nefastus dies, jour néfaste, c'est-à-dire jour où il n'est pas permis de le faire, jour malheureux auquel la superstition romaine attachait l'interdiction des affaires; C, comitalis dies, jour de comices ou d'assemblées; FP, fastus prima, sous-entendu parte diei : faste dans la première partie du jour, c'est-à-dire qu'on pouvait plaider et parler d'affaires dans la matinée; NP, nefastus prima (prima parte diei) : néfaste dans la première partie du jour, c'est-à-dire qu'on ne le pouvait pas dans la matinée, mais qu'on le pouvait dans la seconde partie du jour; EN, endotercisus, entrecoupé, c'est-à-dire qu'on ne le pouvait pas dans d'autres : proprement, EN était l'abréviation de eundo ter cisus, ce qui indiquait qu'il était en allant trois fois coupé, en d'autres termes qu'il y avait trois interruptions qui constituaient néfastes de certaines heures d'un même jour, laissant à d'autres la qualité de fastes; QR, quando rex, sous-entendu sacrificus comitis interfuit fastus (quand le roi sacrificateur a pris part aux comices, faste), c'est-à-dire qu'après l'assemblée où le roi sacrificateur s'était trouvé, on pouvait plaider, etc.; QS, quando stercus, sous-entendu delatum, fastus (quand les ordures ont été ôtées, faste), c'est-à-dire que, quand on nettoie le temple de Vesta, on ne pouvait plaider tant qu'on était occupé de ce soin, mais qu'on le pouvait quand on en avait enlevé les ordures. Quand on parcourt le calendrier romain, on ne voit pas sans étonne-

III.

ment les nombreuses fêtes qu'il indiquait. Ovide nous a dit dans ses Fastes, qui sont un véritable calendrier poétique, avec quelle solennité elles étaient célébrées. Janvier n'avait que des fêtes peu importantes, sauf la cérémonie des étrennes et l'installation des magistrats, dont nous avons parlé au mot CALENDE. Rome ne voyait pas d'autre grande solennité durant ce mois, qui était le plus froid de l'année, comme elle n'en voit pas aujourd'hui pendant ceux de juillet et d'août à cause des grandes chaleurs. En février, c'étaient les folles Lupercales, qui correspondaient au carnaval moderne; puis venaient les feralia ou fête des morts; époque de cérémonies sombres et funèbres, durant lesquelles les mariages étaient interdits, comme aujourd'hui pendant la durée du carême. Le 1^{er} mars, autrefois le premier jour de l'année, voyait se renouveler les étrennes, les cadeaux, les visites. Puis venaient les fêtes de Minerve, qui duraient cinq jours, et se terminaient par une mascarade. Le mois d'avril, qui à Rome est celui du printemps, était une fête continue; il y avait quinze jours de jeux publics, sans compter quatre grandes fêtes, les fordicia, les palilia, les vinalia et la fête de la déesse Robigo, toutes fêtes relatives aux fruits et aux moissons. Mai voyait les fameuses fêtes de Flore, qui avaient pour but d'obtenir l'abondance de toutes les productions de la terre. C'est durant ces fêtes que les courtisanes paraissaient nues sur la scène, et que Caton sortait du théâtre pour ne pas priver les Romains d'un spectacle qui leur était cher. Interrompues à la fin de mai, durant les grandes chaleurs, les fêtes reprenaient leur cours au commencement d'août, et se succédaient en aussi grand nombre durant les derniers mois de l'année. Ceux qui jugent tout au point de vue des idées modernes se demanderont peut-être comment des fêtes si multipliées pouvaient cadrer avec les mille besoins d'une grande ville et d'une civilisation avancée. Pour se l'expliquer, il ne faut pas oublier que les conditions économiques n'étaient pas du tout les mêmes qu'aujourd'hui. Le commerce et tout ce qui regardait la vie matérielle était fait par les esclaves, pour qui ce n'était jamais fête. Pour les Romains, il n'y avait qu'une affaire importante, la guerre. Quand elle avait lieu, plaisirs et intérêts restaient suspendus, la vie civile était interrompue. Pendant les intervalles de paix, les luttes du forum, les discussions devant le préteur étaient le seul souci des citoyens; ils y consacraient la matinée, et donnaient le reste du jour aux distractions et aux plaisirs. Quand l'empire fut venu, sa politique multiplia les fêtes et les spectacles pour ôter aux Romains dégénérés jusqu'au souvenir des affaires publiques; il leur ravit la liberté, mais leur donna du pain et les jeux du Cirque.

Les Romains avaient des calendriers illustrés tout comme nous; voici de quelle manière ils désignaient chacun des mois de l'année. Le mois de janvier était symbolisé par un consul en habit consulaire : on sait que c'est le premier jour de ce mois que les magistrats entraient en charge. Le mois de février, qui est un mois pluvieux, était représenté par une femme auprès de laquelle une urne versait de l'eau en abondance. Le mois de mars était reconnaissable à une peau de louve, en l'honneur de Mars, à qui il était consacré, en même temps qu'à Minerve, comme l'indique le tableau. En tête d'avril on voyait un homme dansant avec des cotrales, symbole des nombreuses fêtes célébrées durant ce mois. Mai était habillé d'une tunique fort large, et portait une corbeille pleine de fleurs, en souvenir des jeux floraux. Juin, tout nu, montrait une horloge solaire, pour signifier qu'en ce mois le soleil commençait à descendre. Juillet, dans le même costume, laissait tomber de sa bourse des pièces d'or, pour signifier les paiements qui étaient faits dans ce mois. Août plongeait sa bouche dans une grande tasse de verre pour y chercher des rafraichissements. Septembre portait à la main un lézard suspendu à une ficelle, distraction fort goûtée des anciens Romains. Octobre poursuivait un lièvre et avait un panier de raisins à ses pieds. Novembre était représenté par un prêtre d'Isis, et décembre par un esclave, en souvenir des saturnales, qui se célébraient durant ce mois. C'est aux Egyptiens qu'on a emprunté la manière de compter les jours par semaine, en désignant chacun de ces jours par le nom latin du dieu auquel il était consacré. En tête du calendrier se trouvait une barque dans laquelle on voyait les sept dieux, dans l'ordre de leur jour. C'était d'abord Saturne ou le samedi, qui commençait la semaine; ensuite venaient Apollon, Diane, Mars, Mercure, Jupiter et Vénus, à qui chacun des autres jours était consacré. Les modernes n'ont pas inventé les almanachs; de toute antiquité les prophètes et les astrologues se étaient chargés de prédire le temps à venir, et de désigner le jour de la semaine propre aux diverses fonctions de la vie ordinaire. Ainsi, un ancien vers nous apprend qu'on devait se rogner les ongles le jour de Mercure; couper la barbe celui de Jupiter, et tailler les cheveux le jour de Vénus; ce qui inspira à Ausone la spirituelle boutade suivante : « Mercure, voleur de son métier, aime ses ongles et ne souffrira point qu'on les rogne; Jupiter, que sa barbe rend vénérable, et Vénus, à qui les cheveux servent d'ornement, empêcheront bien qu'on ne leur coupe ce qui

leur est si cher. Mars aime ceux qui sont sans barbe, et la Lune les chauves; on peut donc prendre leur jour pour se faire la barbe et les cheveux. Le Soleil et Saturne n'empêcheront point qu'on se rogne les ongles. » L'histoire ne nous dit pas si les almanachs romains portaient, comme ceux du moyen âge, la mention suivante, si réjouissante au cœur des maris : Bon battre sa femme. Les Romains, il est vrai, ne s'en faisaient pas faute, et, de tous les privilèges que leur accordaient leurs barbares loix, celui-là n'était assurément pas le moins goûté.

— **Calendrier des peuples scandinaves.** Chez les peuples du Nord, le calendrier reposait uniquement sur l'observation très-exacte de la lune. On avait l'habitude de marquer les différentes phases de son cours sur un bâton carré appelé all-mon-acht. L'époque de la nouvelle lune leur parut propice à toutes sortes d'entreprises; c'est à ce moment qu'ils tenaient leurs assemblées; c'est à ce moment aussi qu'ils livraient leurs batailles. La nouvelle lune était célébrée par des sacrifices, des fêtes, des repas, des danses. Un pareil calendrier devait nécessairement être fort vague, et ne pouvait présenter au chronologiste et à l'historien que très-peu d'indications. Les Germains, Tacite le fait remarquer dans plus d'un endroit, comptaient par nuits et arrivaient ainsi à former la période lunaire ou le mois. Quant à la division en sept jours ou en semaines, elle remonte très-haut et appartient en commun à tous les peuples sémitiques. C'est encore du fond de l'Asie, ce berceau de toutes les nations, de toutes les langues de tous les arts et de toutes les sciences, que nous est arrivé le calendrier. Le mot allemand woche (semaine) dérive évidemment du gothique wîk, que l'évêque Ulfilas emploie dans le sens d'ordre, ou de cours régulier. Chez les anciens Saxons, sept dieux ou déesses président aux sept jours de la semaine. Quelques historiens ont pensé que les noms des jours avaient existé chez les peuples du Nord longtemps avant le christianisme; or, non-seulement on n'en trouve aucune trace, ni dans les nombreux détails que Tacite nous a laissés sur ce pays, ni dans aucun autre historien, mais il est tout à fait curieux de constater l'analogie qui existe entre les dénominations gréco-romaines et allemandes. Il est donc plus admissible de penser que le christianisme seulement a introduit l'usage de donner un nom à chaque jour de la semaine et que les Germains, suivant en cela l'exemple des Romains, ne s'en sont écartés qu'en appliquant des noms à eux propres et connus à la place des mots latins. Le premier jour fut voué au soleil et appelé de son nom Sonntag (tag, jour, Sonne, soleil), en anglais encore Sunday. Le soleil, ce jour-là, devait avoir une influence toute particulière. On l'adorait sous la figure d'un homme à moitié nu, le visage entouré d'une auréole, appuyé sur le socle d'une colonne et tenant dans ses deux bras une roue de feu, symbole du cours du soleil. A Lottvedel, on a retrouvé une pareille idole, et plusieurs localités en Allemagne portent encore des noms qui proviennent de ce culte. Le second jour fut dédié à la lune, et prit d'elle sa dénomination de Montag (en anglais Monday). Son image était représentée par une femme revêtue d'un habit d'homme fort court, probablement pour indiquer l'incertitude dans laquelle on était sur le véritable sexe de la lune. Elle avait en outre des souliers à pointe et un bonnet muni de deux grandes oreilles; les souliers, on les retrouve plus tard dans les modes du moyen âge, où ils ne sont portés que par des nobles; le bonnet à oreilles est donné aux fous pour désigner l'inconstance et la variabilité de leurs pensées. On a donc voulu, selon quelques commentateurs ingénieux, indiquer par ces deux attributs le rang de la lune et les phases changeantes de son apparition : le proverbe Etre lunaïque, être variable comme la lune, est resté dans la langue actuelle. Mardi, le

troisième jour (Martii dies) était voué à Thuisko, une des plus vieilles et en même temps une des plus curieuses divinités des Germains. Tis, Tuis, Thus, Tüht, Teuth, Trut, Tot, Tyr ou Thuisko, — car le même dieu porte dans les langues des différentes peuplades ces appellations diverses, — est la force première, l'auteur de toute existence, celui qui a produit le monde et les hommes. Il est représenté sous la figure d'un homme vêtu d'une peau de bête fauve; il a une grande barbe grise, dans sa main droite il tient un sceptre, symbole de sa puissance, et il étend la gauche, comme pour imposer silence et demander la parole. Les Allemands tirent évidemment leur nom d'aujourd'hui de cette idole, car le mot Deutsch s'écrivait, il y a un siècle encore, avec un T. En anglais, mardi se dit Tuesday; l'étymologie saute aux yeux; en Allemagne, de nos jours, on dit Dienstag, par corruption peut-être, à moins qu'on n'admette comme racine de ce nom le vieux mot ding, qui veut dire droit, justice, ce qui alors représenterait le mardi comme le jour où se débattaient les procès et les affaires litigieuses chez les principaux peuples du Nord. Le quatrième jour a perdu son ancienne dénomination; et si le français mercredi dérive du latin Mercurii dies, l'allemand Mittwoch veut simplement dire le milieu de la semaine. L'anglais Wednesday, par contre, a gardé trace de son origine, car ce jour était voué à Wodan ou à Odin, et se nommait Wodenstag ou Odensdag. Le dieu est représenté comme un guerrier tenant une épée nue d'une main et un bouclier de l'autre. Il porte la couronne en qualité de chef d'armée et de roi du pays, et, comme la lune, il a des souliers à pointe, autrement dits des souliers à la pouline, qui, plus tard, devaient être un signe de noblesse. Jeudi (Jovis dies) s'appelle en allemand Donnerstag (le jour du tonnerre), en anglais Thursday. Jupiter avait le tonnerre dans ses attributs; le dieu scandinave Thor ou Thunar avait le même privilège. Avec son puissant marteau il ébranlait le monde et foudroyait ses ennemis; lui aussi avait une couronne sur la tête et le sceptre à la main; douze étoiles brillantes entouraient en outre son front comme une auréole. C'est ainsi qu'on pouvait le voir dans son temple, assis sur un trône splendide. Frigga ou Freya, la déesse de l'amour, présidait à la sixième journée, au Freytage, que les Romains vouaient à Vénus (Veneris dies), et qu'on appelle encore vendredi. Tous les mariages se faisaient sous ses auspices, et le mot allemand freien (épouser) dérive évidemment de son nom. Malgré ses attributions bien définies, on n'est pas d'accord sur son sexe, et si elle portait une robe longue, elle avait par contre le haut du corps couvert d'une armure. Dans la main elle tenait un arc, et aux pieds elle portait des souliers à la pouline. Le dernier jour de la semaine enfin, le samedi (Saturni dies), en allemand moderne s'appelle Samstag, une contraction du mot Sabbathsag, ou jour du sabbat. L'anglais Saturday indique encore l'origine et la dénomination primitive du jour auquel présidait le dieu Satur. Tête nue, malgré de figure, tenant dans sa main gauche une roue, et dans sa droite un seau d'eau rempli de fleurs et de fruits; il était posé sur un socle, un phoque à ses pieds. La roue était le symbole du temps qui fuit; la tête nue, celui de son cœur franc et ouvert. Voilà comment la semaine était complète. Les mois, nous l'avons dit, se réglaient sur les phases de la lune; aucun des noms dont se servaient les premiers Germains pour les distinguer ne subsiste aujourd'hui. On avait généralement emprunté les désignations aux pratiques de l'agriculture, à l'état des saisons, ou bien encore on avait mis le mois sous le patronage d'un dieu ou d'une déesse. Le calendrier romain a prévalu, et c'est lui qui, depuis des siècles, est en usage en Allemagne. Voici d'ailleurs un tableau qui donne les différents noms qu'ont portés les mois :

	Aujourd'hui.	Primitivement.	Plus tard.
Janvier . . .	Janner . . .	Thormonat (mois du dieu Thor) . . .	Eismonat (mois de glace) . . .
Février . . .	Februar . . .	Goyemonat	Thaunonat (mois de rosée) . . .
Mars	Marz	Blidemonat (mois de la fleuraison) . . .	Lenzmonat (mois du printemps) . . .
Avril	April	Ostermonat (mois de la déesse Ostera) . . .	Ostermonat (mois de la déesse Ostera) . . .
Mai	Maï	Mojemonat	Wonnemonat (mois des délices) . . .
Juin	Juni	Freyamonat (mois de la déesse Freya) . . .	Brachmonat . . .
Juillet	Juli	Rodmonat	Heumonat (mois de la fenaison) . . .
Août	August . . .	Weidemonat (mois du pâturage) . . .	Erndtemonat (mois de la moisson) . . .
Septembre . .	September .	Halegmonat	Herbstmonat (mois de la vendange) . . .
Octobre . . .	October . . .	Blotamonat (mois des sacrifices) . . .	Weinmonat (mois du vin) . . .
Novembre . .	November .	Wintermonat (mois d'hiver)	Wintermonat (mois d'hiver) . . .
Décembre . .	Dezember .	Juelmonat (mois de la fête Juel) . . .	Christmonat (mois du Christ) . . .

Il est à peu près impossible aujourd'hui de connaître le sens exact de tous ces vieux mots qui appartiennent à des dialectes divers.

Les fêtes étaient assez nombreuses dans l'année. La principale était précisément cette fête de Juel qui se célébrait vers le 21 décembre, et qui correspond à notre Noël. Au mois d'avril, c'était le tour du dieu Odin, qu'on fêtait avec beaucoup d'éclat, par des jeux guerriers et des réjouissances militaires. Il y avait encore les fêtes de la moisson, de la vendange, etc. Pourtant le calendrier n'a

jamais existé à l'état de science sérieuse chez les peuples du Nord avant l'introduction du christianisme ou au moins avant l'influence de la conquête romaine. On s'est borné à nationaliser la donnée étrangère.

— **Calendrier grégorien.** Les chrétiens adoptèrent le calendrier julien, malgré son origine païenne; ils se contentèrent d'y introduire quelques légers changements pour l'adapter à leurs usages, mais ils conservèrent l'arrangement général de l'année, les noms

des mois avec le nombre de leurs jours, et l'intercalation bissextile. Toutefois, en fixant l'année solaire à 365 jours 6 heures, César lui avait donné une longueur trop grande de 11 minutes 10 secondes $\frac{4}{10}$, ce qui donne une différence d'un jour entier en 130 ans. Avec le temps, cette erreur produisit une perturbation entre l'ordre des fêtes, au xvi^e siècle, les jours et les mois se trouvaient en retard de 10 jours entiers sur l'époque des mouvements du soleil et de la lune. Une nouvelle réforme était donc nécessaire. Elle fut accomplie en 1581 par le pape Grégoire XIII, d'après les avis de l'astronome italien Louis Lilio. Afin de regagner les jours en retard, il fut ordonné que le lendemain du 4 novembre 1582 serait le 15, et ainsi de suite; et, pour empêcher le retour du même fait, on convint de retrancher à l'avenir trois bissextiles dans l'espace de 400 ans. Dans le but de donner à la régularité à cette diminution dans le nombre des intercalations, il fut décidé que l'on supprimerait les bissextiles dans toutes les années séculaires dont le nombre dénominateur ne serait pas divisible par 400. D'après cela, l'an 1600 fut bissextile, tandis que les années 1700 et 1800 ne le furent point. L'an 1900 ne sera pas non plus bissextile, mais l'an 2000 le sera. Le nouveau calendrier reçut le nom de *calendrier grégorien*. Il fut adopté par tous les peuples catholiques, mais les nations protestantes le rejetèrent pendant longtemps, probablement à cause de son origine pontificale. Les Anglais ne s'y conforment qu'en 1752, époque à laquelle ils comptèrent le 14 septembre le lendemain du 2. Aujourd'hui, il n'y a plus que les Russes et les chrétiens du rit grec qui persistent à se servir du *calendrier julien*. Il en résulte qu'ils se mettent de plus en plus en arrière sur les autres peuples, en continuant de compter les bissextiles supprimés par ces derniers. Actuellement, leurs dates retardent de 12 jours sur les nôtres, en sorte que lorsque nous sommes au 1^{er} janvier, ils ne sont encore qu'au 20 décembre, et, pour s'entendre avec nous, ils sont obligés d'inscrire concurremment les dates selon les deux calendriers, le *calendrier grégorien* ou *nouveau style*, et le *calendrier julien* ou *vieux style*.

Un *calendrier grégorien* se compose ainsi qu'il suit : 1^o *quantité* ou ordre des jours, pour chaque mois dans l'ordre déterminé, commençant par le mois de janvier; 2^o *noms* des jours de la semaine; 3^o *épithème* des saints et fêtes pour chacun de ces jours. A ces éléments d'un usage universel se joignent quelques indications : les unes purement astronomiques, les autres destinées à faire connaître le jour de la fête de Pâques et des autres fêtes mobiles. V. *compr.*

L'importance du *calendrier grégorien* nous fait un devoir d'exposer son mécanisme avec quelques détails. L'année commence au 1^{er} janvier, et le 1^{er} janvier commence lui-même à l'heure de minuit qui précède le lever du soleil, 79 ou 80 jours avant l'équinoxe du printemps. Quelques peuples font commencer le jour, non à minuit, mais à l'heure du coucher du soleil. L'année s'ouvre donc chez eux à l'instant qui pour nous est le 31 décembre, vers quatre heures un quart du soir. Pourquoi ce jour du 1^{er} janvier, que ne signale aucun événement astronomique, a-t-il été adopté pour le premier de l'an ? Parce que cela a plu à Numa Pompilius, qui lui-même voulait plaire au dieu Janus, dieu éminemment propre, par le privilège de son double visage, à surveiller l'écoulement du temps. On a divisé l'année de trois manières distinctes, qui ne concordent pas entre elles : la division en 365 jours, la division en 52 semaines, la division en 12 mois. Nous avons suffisamment expliqué, au mot *ANNÉE*, et dans le présent article, le long enlacement de la division en 365 jours. Une série de 7 jours compose le groupe divisionnaire suivant, appelé *semaine*. Pourquoi la semaine est-elle de 7 jours ? C'est, répond l'Eglise, en mémoire des 6 jours que Dieu consacra à l'édification de l'univers, et du septième qu'il prit pour son repos. C'est, ajoute la science moderne, parce que la période hebdomadaire représente le quart d'une lunaison, à peu près la durée d'une phase lunaire. Ainsi, pendant que le soleil crée l'année, c'est la lune qui crée la semaine, cinquante-deuxième partie de l'année. Quand on dit cinquante-deuxième partie de l'année, c'est une façon de parler que l'esprit, pressé par le besoin de logique, a imposée au langage, car si l'année se composait de 52 semaines juste, elle ne dépasserait pas 364 jours, tandis qu'elle en compte 365 ou 366. C'est pour cela qu'elle ne débute jamais deux fois de suite par des jours de même nom. *Le jour qui commence une année quelconque est, dans l'ordre hebdomadaire, le lendemain ou le surlendemain de celui qui a ouvert l'année précédente*, selon que cette année a été commune ou bissextile. Exemples : 1^o Le premier jour de l'année bissextile (de 366 jours) 1864 était un vendredi. Si, à partir de cette date, on compte 52 semaines, chaque semaine doit toujours commencer par un vendredi et finir par un jeudi. Le dernier jour de la cinquante-deuxième semaine, qui est en même temps le 364^e de l'année, sera donc un jeudi; par suite le 365^e sera un vendredi, le 366^e un samedi, et le 1^{er} janvier 1865 un dimanche. Par un raisonnement identique, on voit que, l'année 1865 commençant un dimanche, son 364^e jour

sera un samedi, son 365^e un dimanche, et le 1^{er} de l'an 1866 un lundi, etc. On sait que le premier jour de la semaine est désigné par le nom du Seigneur (*dies dominica*, dimanche), et que les six autres jours portent les noms de six planètes. Les mois de notre *calendrier* sont distribués comme il suit :

Jours.	Jours.	Jours.	Jours.
Janvier..... 31	Juillet..... 31		
Février..... 28 ou 29	Août..... 31		
Mars..... 31	Septembre... 30		
Avril..... 30	Octobre..... 31		
Mai..... 31	Novembre... 30		
Juin..... 30	Décembre... 31		

Pour aider à retenir le nombre de jours affecté à chaque mois, on donne la règle suivante : Fermez la main, et, sans tenir compte du pouce, comptez les mois par les racines des quatre doigts et par les trois creux qui les séparent, en comptant l'index pour janvier, le creux suivant pour février, le médus pour mars, etc., et en recommençant la série à l'index lorsqu'elle est épuisée. Tous les mois qui tomberont sur les doigts auront 31 jours, et ceux qui tomberont dans les intervalles n'en auront que 30. Il faut toutefois excepter le mois de février, qui n'a que 28 jours dans les années communes, et 29 dans les années bissextiles.

Le moyen âge nous a laissé des *calendriers* dont la forme matérielle mériterait l'attention des curieux. Dans l'un d'eux, on remarque, au milieu de chaque colonne, une petite miniature qui rappelle une circonstance de cette partie de l'année. Ainsi, un jeune homme portant un flambeau signale la *Chandeleur*. En mars, on voit un jardinier; en avril, un jeune homme tenant une fleur; en mai, un chevalier le faucon au poing; en juin, des échelles pour la vigne; en juillet, la fenaison; en août, les moissons; en septembre, les semailles; en octobre, les vendanges; en novembre, la vente des porcs, et en décembre, un cheval qu'on ferre.

Au siècle dernier, on trouva un singulier *calendrier* en démolissant un pignon du château de Couëdic, en Bretagne. C'était un morceau de bois de cinq pouces et demi de long, sur trois de large et six lignes d'épaisseur. Ce *calendrier* avait deux faces, dont chacune était divisée en six parties, correspondant aux douze mois de l'année. Sur chacune de ces parties se trouvaient autant de points que le mois qu'elle renfermait contenait de jours, et ces points étaient accompagnés de caractères ou de marques servant à indiquer les principales fêtes de l'année. Comme les fêtes ainsi désignées étaient toutes fixes, on n'avait pas besoin de le renouveler chaque année, et il pouvait servir indéfiniment. L'absence complète de noms et de figures donnait à ce *calendrier* une grande ressemblance avec ceux de Norvège appelés *primstafs*, qui servaient de fastes aux peuples de ces pays-là, et où les fêtes principales n'étaient désignées que par des traits et des points, souvent très-déssemblables entre eux. Le moins qui avait imaginé le *calendrier* dont nous parlons s'était avisé d'un expédient assez ingénieux pour distinguer les fêtes entre elles. Celles de Jésus-Christ étaient marquées d'une croix; celles de la Vierge d'une fleur de lis; comme saint Jean est toujours représenté avec un calice, l'auteur lui avait conservé cet attribut; saint Pierre avait sa clef, saint Eloi son marteau, saint Laurent son gril, et ainsi de suite pour les autres. C'était la symbolique du moyen âge, telle qu'on la voit dans la sculpture des cathédrales.

Aujourd'hui, nos *calendriers* illustrés sont ornés de mauvaises gravures qui n'ont aucun cachet artistique; il n'en était pas ainsi durant les deux derniers siècles. On peut en trouver de magnifiques dans la collection Gaignières. « S'ils sont gravés quelquefois d'une façon un peu sauvage, dit M. Feuillel de Conches, il en est aussi beaucoup d'excellents, de très-curieux. C'étaient de grandes pancartes où le *calendrier* occupait un très-petit espace et laissait le reste de la feuille à une vaste composition représentant un ou plusieurs sujets de l'histoire de l'année précédente. Quatre ou cinq artistes différents exécutaient tous les ans de ces sortes d'almanachs, dont il paraissait une vingtaine par année. Une collection un peu complète de *calendriers* historiques constituerait un recueil des plus précieux documents en portraits et en scènes historiques. »

— *Calendrier de l'ordre du Temple*. Les templiers avaient adopté un *calendrier* qui avait beaucoup d'analogie avec celui des Juifs. Ils faisaient commencer leur ère à la fondation de l'ordre; leur année lunaire commençait à la lune de Pâques et se composait de 12 mois dans les années ordinaires et de 13 avec le mois intercalaire. C'étaient *nisan*, *tab*, *sivan*, *tammuz*, *aab*, *elul*, *tschri*, *marshevan*, *cisleu*, *tebeth*, *schebet*, *andar* et *veddar*, mois intercalaire. Lorsque, en 1810, l'ordre du Temple tint une assemblée, il remit en vigueur ce *calendrier*, et le procès-verbal qui fut dressé le 18 mai à cette occasion est daté de cette manière.

Calendrier musulman. Les musulmans se servent d'une année rigoureusement lunaire, qui se divise en 12 mois, et se compose, dans chaque période de 30 ans, dix-neuf fois de 354 jours et onze fois de 355 jours. Les années de 355 jours, ou *années extraordinaires*, sont les 2^e, 5^e, 7^e, 10^e, 13^e, 16^e, 18^e, 21^e, 24^e, 26^e et 29^e de la période. Voici les noms et l'ordre de succession des 12 mois : premier

moharrem, deuxième *saphar*, troisième *réby-el-ewwel*, quatrième *réby-el-sany*, cinquième *djournadi-el-ewwel*, sixième *djournadi-el-sany*, septième *redjeb*, huitième *schaban*, neuvième *ramadhan*, dixième *schewal*, onzième *doulkaadah*, douzième *doulhedjah*. En raison même de la nature de l'année, les mois parcoururent toutes les saisons, en rétrogradant, dans l'espace de trente-trois ans. De plus, comme l'année et les mois doivent commencer avec une nouvelle lune, et aussitôt après la première apparition de cet astre, il en résulte de grandes variations dans la longueur respective des mois, et même des erreurs sur la véritable époque de leur commencement, puisque la justesse des observations dépend de la disposition des localités ou de circonstances accidentelles, comme un nuage, une montagne, qui peuvent empêcher d'apercevoir le phénomène. Aussi n'est-il pas rare que le mois commence dans une ville plus tard ou plus tôt que dans une autre : il y a souvent une différence d'un jour ou deux, quelquefois même de trois. Par suite de cet usage, si, dans une date musulmane, on n'indique pas le jour de la semaine, il est impossible d'en donner avec précision le correspondant julien ou grégorien.

— *Calendrier républicain*. Les motifs de son établissement furent non-seulement de corriger les erreurs du *calendrier* grégorien, mais encore de marquer l'ère nouvelle dans laquelle entra la France, et de créer un *calendrier* purement civil, et qui, n'étant subordonné aux pratiques d'aucun culte, convint également à tous.

La Convention chargea son comité d'instruction publique de cette réforme, à laquelle coopérèrent Romme, le principal auteur de cette nouvelle division du temps, Lagrange, Monge, Dupuis, Guyton de Morveau, enfin Lalande et les géomètres et astronomes de l'Académie des sciences, qui furent consultés.

Romme présenta le projet à la Convention le 20 septembre 1793. Il fut adopté le 5 octobre suivant, sauf la nomenclature des mois et des jours, qui auraient porté des noms particuliers, comme *régénération*, *jeu de paume*, *bastille*, *niveau*, *bonnet*, *pique*, etc. L'Assemblée préféra la dénomination ordinaire, *premier*, *deuxième*, *troisième*, etc. L'année était divisée en 12 mois de 30 jours chacun, et complétée par 5 jours épagrammes ou *surajoutés* (6 dans les années *sextiles*). La semaine, qui ne mesure exactement ni les lunaisons, ni les mois, ni les saisons, ni l'année, et qui ne rappelle que les superstitions astrologiques de la haute antiquité, fut supprimée, et le mois divisé en trois *décades* ou fractions de 10 jours; enfin, le jour fut divisé en dix parties, et chaque partie en dix autres, pour compléter le système de numération décimale. Mais cette dernière disposition, ajournée à cause des changements qu'elle nécessitait dans l'horlogerie, ne fut jamais appliquée. Le commencement de la nouvelle ère fut fixé au 22 septembre de l'année précédente (1792), jour de la proclamation de la république, et par un accord singulier, jour où le soleil arrivait à l'équinoxe vrai d'automne. Ce jour fut donc le premier de la première année républicaine (les années suivantes, le premier tombait tantôt au 22, tantôt au 23 ou au 24 septembre). Avant la confection du *calendrier*, l'Assemblée avait fixé par décret le commencement de la seconde année républicaine au 1^{er} janvier 1793, réduisant ainsi la première année à 3 mois et quelques jours, afin de pouvoir reprendre l'ordre du *calendrier* ancien. Elle annula nécessairement cette disposition en adoptant le projet de Romme, et décida que les actes déjà datés de l'an II et passés de janvier au 22 septembre 1793 seraient regardés comme appartenant à la première année de la République. Il est donc nécessaire de ne pas oublier cette circonstance quand on rencontre des dates historiques se rapportant à cette période.

Bienôt on sentit ce qu'avait de confus et de vicieux l'emploi exclusif de la dénomination ordinaire. C'est ainsi, par exemple, qu'on était obligé de dire : le premier jour de la première *décade* du premier mois de la première année... On sentit qu'il fallait donner quelque chose de moins abstrait à l'âme populaire, qui se nourrit surtout d'images et de symboles; et, tout en conservant la base scientifique de Romme et des mathématiciens, on chargea cette fois un poète, l'ingénieux Fabre d'Églantine, de trouver une dénomination caractéristique pour les mois et les jours. Fabre présenta son rapport le 25 octobre. Sa nomenclature est basée sur la nature elle-même, qui raconte en quelque sorte, dans la langue charmante de ses fruits et de ses fleurs, toutes les phases de l'année. L'ensemble formait comme une sorte de manuel de travail pour l'homme des champs, un code d'instruction rurale. Les noms des mois, très-expressifs et très-harmonieux, étaient tirés de la température ou de la récolte de l'époque correspondante : *ventôse* (de *vindemia*, vendanges); *brumaire*, temps des brouillards et des brumes basses dans les régions moyennes de la France; *frimaire*, des froids ou *frimas*; *nivôse* (de *nix*, neige); *pluviose*, temps où la pluie tombe généralement avec le plus d'abondance; *ventôse*, époque des giboules et des vents; *germinal*, moment de la fermentation de la sève et de la germination des semences; *floréal*, appellation charmante du temps où les fleurs commencent à s'épanouir; *prairial*, où

les prairies, dans toute leur beauté, sont abattues par la faux; *messidor* (messis, moisson), où les épis dorés couvrent les champs; *thermidor* (temps de la chaleur et des bains; *fructidor* (fructus, fruit), de la maturité des fruits. Outre leur signification, ces mots avaient aussi une harmonie invitante dans leurs désinences : pour l'automne (vendémiaire, etc.), un son grave et une mesure moyenne; pour l'hiver (nivôse, etc.), un son lourd et une mesure longue; pour le printemps (germinal, etc.), un son gai et une mesure brève; pour l'été (messidor, etc.), un son sonore et une mesure large. Les jours de la *décade* s'exprimaient ainsi : *primidi* ou premier jour, *duodi*, *tridi*, *quartidi*, *quintidi*, *sextidi*, *septidi*, *octidi*, *nonidi*, *décadi*. Ces dénominations offraient l'avantage de faire trouver sans effort le quantième. En effet, du moment, par exemple, qu'on savait être au *tridi*, on n'avait qu'à choisir entre le 3, le 13 ou le 23, et comme on sait toujours à peu près si le mois est au commencement, au milieu, ou à la fin, il était facile de se déterminer. Tous les jours de l'année recevaient, à la place des saints du *calendrier* romain, les noms des productions de la terre, des instruments aratoires et des animaux domestiques, placés à peu près au temps où les premières se recueillent et où les autres sont employés par l'agriculture. A chaque quantidi ou demi-décade était inscrit un animal domestique, à chaque *tridi* un instrument. Le mois de nivôse, où la végétation est nulle, était rempli par les substances du règne minéral et par les animaux utiles à l'agriculture. Les jours complémentaires étaient nommés *sans-cultivides*, afin d'honorer un nom dont l'aristocratie avait prétendu faire une injure. Ils formaient une demi-décade et étaient consacrés comme fêtes nationales à la *Vertu*, au *Génie*, au *Travail*, à l'*Opinion*, aux *Récompenses*. La fête de l'Opinion était une sorte de carnaval politique pendant lequel il serait permis de dire et d'écrire, sur les hommes publics, tout ce qu'il plairait au peuple et aux écrivains d'imaginer; c'était une sorte de frein moral contre les abus de pouvoir, qui rappelle l'esclave qui suivait le triomphateur romain. La période de quatre ans qui ramène une année *sextile* était une *franciade*, et le jour complémentaire, qu'il était nécessaire d'ajouter aux cinq autres, était la *sans-cultivide* par excellence. Il devait alors se célébrer des jeux en l'honneur de la Révolution. Plus tard on ajouta des *fêtes décadaires*.

Le *calendrier* républicain fut en vigueur jusqu'au 1^{er} janvier 1806, c'est-à-dire pendant 12 ans 2 mois 27 jours, à dater du jour où il fut adopté (5 octobre 1793), et sans compter l'année qui s'était écoulée depuis l'établissement de la République et qui fut désignée, à *posteriori*, comme la première de l'ère nouvelle. C'est ce qui fait qu'on était entré dans l'an XIV lors de la suppression.

Avant même d'être empereur, Napoléon était bien résolu à sacrifier à la cour de Rome le *calendrier* national, dont il avait lui-même illustré tant de dates. En avril 1802, la loi relative à la réorganisation des cultes déterminait dans un de ses articles que le repos des fonctionnaires publics serait fixé au dimanche. Le 13 floréal suivant (3 mai), un simple arrêté des consuls prescrivait que les publications de mariages ne pourraient avoir lieu que le dimanche. Cette substitution de la semaine à la *décade* était un pas considérable vers la restauration intégrale du *calendrier* grégorien. Enfin, le 15 fructidor an XIII (2 septembre 1805), Regnaud de Saint-Jean d'Angely et Mounier, orateurs du gouvernement, présentèrent aux délibérations du sénat un projet de sénatus-consulte qui remplaçait purement et simplement les choses en l'état où elles étaient avant la loi du 5 octobre 1793. Les orateurs officiels ne dissimulèrent point d'ailleurs les imperfections de l'ancien *calendrier*, que personne, disaient-ils, n'oserait aujourd'hui proposer, *s'il était nouveau*, mais qui a pour lui la puissance de l'habitude et l'avantage d'être commun à presque toutes les nations de l'Europe. Le sénat nomma pour la forme une commission, qui choisit pour rapporteur l'illustre Laplace; et le 22 fructidor an XIII (9 septembre 1805), le projet du gouvernement impérial fut ratifié sans discussion. Le *calendrier* romain fut officiellement rétabli le 1^{er} janvier suivant (1806), qui correspondait au 11 nivôse de l'an XIV. Cet an XIV n'avait eu qu'une durée de 100 jours.

Nous allons maintenant donner les tables de concordance des deux *calendriers*, afin qu'on puisse retrouver sur-le-champ les dates vulgaires des nombreux événements, tragiques ou glorieux, qui ont marqué cette période de notre histoire nationale. Ces tables commencent naturellement à l'an II, puisque dans la première année républicaine le *calendrier* n'était pas constitué, et on y comptait encore d'après l'ancien *calendrier*, en ajoutant simplement *première année républicaine*. Nous mettrons, comme simple objet de curiosité, les noms de fruits, de fleurs, etc., qui avaient remplacé les saints. Il est inutile de faire observer que ces noms sont les mêmes pour toutes les années et que, conséquemment, il n'est pas nécessaire de les faire figurer plus d'une fois. Pendant la réaction anticatholique, sous la Terreur, un certain nombre de révolutionnaires substituèrent à leur nom de baptême le nom de légume, de fleur ou de fruit, etc., qui correspondait à la date de la fête de leur patron; ainsi, le général Doppet

fructification des plantes ou de l'emploi des instruments agricoles, etc. Puisque nous savons que le mois était divisé en 3 décades, dont nous connaissons les dénominations (*primidi, duodi*, etc.), il est également inutile de faire figurer à nos tables ces dénominations, qui se répèteraient trois fois chaque mois.

CALENDRIER RÉPUBLICAIN (ANNÉE 1793)

VENDEMIER AN II.			Sept. 93.			BRUMAIRE AN II.			Oct. 93.			FRIEMAIRE AN II.			Nov. 93.			NIVOSE AN II.			Déc. 93.		
1 ^{re} DÉCADE.	Primidi.	1	Raisin.	22	1	Pomme.	22	1	Raiponce.	21	1	Tourbe.	21	1	21								
—	Duodi.	2	Safran.	23	2	Céleri.	23	2	Turneps.	22	2	Houille.	22	2	22								
—	Tridi.	3	Châtaigne.	24	3	Poire.	24	3	Chicorée.	23	3	Bitume.	23	3	23								
—	Quartidi.	4	Colchique.	25	4	Betterave.	25	4	Néfle.	24	4	Soufre.	24	4	24								
—	Quintidi.	5	Cheval.	26	5	Oie.	26	5	Cochon.	25	5	Chien.	25	5	25								
—	Sextidi.	6	Balsamine.	27	6	Héliotrope.	27	6	Mâche.	26	6	Lave.	26	6	26								
—	Septidi.	7	Carotte.	28	7	Figue.	28	7	Choufleur.	27	7	Terre végétale.	27	7	27								
—	Octidi.	8	Amarante.	29	8	Scorsonère.	29	8	Miel.	28	8	Fumier.	28	8	28								
—	Nonidi.	9	Panais.	30	9	Alisier.	30	9	Genièvre.	29	9	Plâtre.	29	9	29								
—	Décadi.	10	Cuvr.	1	10	CHARBON.	1	10	Cins.	30	10	Grain.	30	10	30								
2 ^e DÉCADE.	Primidi.	11	Pomme de terre.	1	11	Salsifis.	1	11	Cins.	1	11	Argile.	1	11	1								
—	Duodi.	12	Immortelle.	2	12	Macre.	2	12	Raifort.	2	12	Ardoise.	2	12	2								
—	Tridi.	13	Potiron.	3	13	Topinambour.	3	13	Cédr.	3	13	Gres.	3	13	3								
—	Quartidi.	14	Réséda.	4	14	Endive.	4	14	Sapin.	4	14	Lapin.	4	14	4								
—	Quintidi.	15	Ane.	5	15	Dindon.	5	15	Chevreuil.	5	15	Silex.	5	15	5								
—	Sextidi.	16	Belle-de-nuit.	6	16	Chervis.	6	16	Ajone.	6	16	Marne	6	16	6								
—	Septidi.	17	Citrouille.	7	17	Cresson.	7	17	Cypres.	7	17	Pierre à chaux.	7	17	7								
—	Octidi.	18	Sarrasin.	8	18	Dentelaire.	8	18	Lierro.	8	18	Marbre.	8	18	8								
—	Nonidi.	19	Tournesol.	9	19	Grenade.	9	19	Sabine.	9	19	VAN.	9	19	9								
—	Décadi.	20	PRESSOIR.	10	20	HERSE.	10	20	Hoya.	10	20	Pierre à plâtre.	10	20	10								
3 ^e DÉCADE.	Primidi.	21	Chanvre.	11	21	Bacchante.	11	21	Erable.	11	21	Sel.	11	21	11								
—	Duodi.	22	Pêche.	12	22	Azerole.	12	22	Bruyère.	12	22	Fer.	12	22	12								
—	Tridi.	23	Navet.	13	23	Garance.	13	23	Roseau.	13	23	Cuivre.	13	23	13								
—	Quartidi.	24	Amaryllis.	14	24	Orange.	14	24	Oseille.	14	24	Chat.	14	24	14								
—	Quintidi.	25	Bœuf.	15	25	Pain.	15	25	Pignon.	15	25	Etain.	15	25	15								
—	Sextidi.	26	Aubergine.	16	26	Pistache.	16	26	Liège.	16	26	Plomb.	16	26	16								
—	Septidi.	27	Piment.	17	27	Macjone.	17	27	Truffe.	17	27	Zinc.	17	27	17								
—	Octidi.	28	Tomate.	18	28	Coing.	18	28	Olive.	18	28	Mercur.	18	28	18								
—	Nonidi.	29	Orge.	19	29	Cornier.	19	29	PELLÉ.	19	29	CRIBLE.	19	29	19								
—	Décadi.	30	TORNEAU.	20	30	ROULEAU.	20	30		20	30		20	30</									

CONCORDANCE DU CALENDRIER RÉPUBLICAIN AVEC LE CALENDRIER GRÉGORIEN
(1794-1805).

Vendém. an III.	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30
Brumaire an III.	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30
Fructidor an III.	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30
Sep. 1794.	22	23	24	25	26	27	28	29	30	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21
Octobre 1794.	23	24	25	26	27	28	29	30	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22
Novembre 1794.	24	25	26	27	28	29	30	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23
Décembre 1794.	25	26	27	28	29	30	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24
Janvier 1795.	26	27	28	29	30	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25
Fevrier 1795.	27	28	29	30	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26
Mars 1795.	28	29	30	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27
Avril 1795.	29	30	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28
Mai 1795.	30	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29
Jun 1795.	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30
Juillet 1795.	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31
Aug. 1795.	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32
Sep. 1795.	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33
Octobre 1795.	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34
Novembre 1795.	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35
Décembre 1795.	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36
Janvier 1796.	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37
Fevrier 1796.	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38
Mars 1796.	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39
Avril 1796.	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40
Mai 1796.	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41
Jun 1796.	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42
Juillet 1796.	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43
Aug. 1796.	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44
Sep. 1796.	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45
Octobre 1796.	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46
Novembre 1796.	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47
Décembre 1796.	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48
Janvier 1797.	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49
Fevrier 1797.	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50
Mars 1797.	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51
Avril 1797.	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52
Mai 1797.	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53
Jun 1797.	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54
Juillet 1797.	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54	55
Aug. 1797.	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54	55	56
Sep. 1797.	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54	55	56	57
Octobre 1797.	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54	55	56	57	58
Novembre 1797.	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54	55	56	57	58	59
Décembre 1797.	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54	55	56	57	58	59	60
Janvier 1798.	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30
Fevrier 1798.	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31
Mars 1798.	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32
Avril 1798.	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33
Mai 1798.	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34
Jun 1798.	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35
Juillet 1798.	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36
Aug. 1798.	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37
Sep. 1798.	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38
Octobre 1798.	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39
Novembre 1798.	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40
Décembre 1798.	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38			

[illegible]

* Du 17 au 22 septembre 1799 et du 18 au 22 septembre 1800, jours complémentaires appelés *Sans-Culottides* par décret du 7 fructidor an III.

[illegible]

* Du 18 au 22 septembre 1801, jours complémentaires appelés *Sans-Culottides* par décret du 7 fructidor an III.

[illegible]

* Du 18 au 22 septembre 1802 et du 18 au 23 septembre 1803, jours complémentaires appelés *Sans-Culottides* par décret du 7 fructidor an III.

Vendém. an XII.	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30
Septembre 1803.	24	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29
Bromaire an XII.	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30
Octobre 1803.	24	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29
Novembre 1803.	23	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29
Décembre 1803.	23	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29
Janvier an XII.	22	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29
Pluviose an XII.	22	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29
Février 1804.	21	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29
Mars 1804.	22	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29
Avril 1804.	21	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29
Mai 1804.	21	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29
Juin 1804.	20	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29
Juillet 1804.	20	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29
Mois 1804.	21	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29
Thermidor an XII.	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30
Séptembre 1804.	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30
Octobre 1804.	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30
Novembre 1804.																														
Décembre 1804.																														
Janvier an XII.																														
Pluviose an XII.																														
Février 1805.																														
Marché 1805.																														
Avril 1805.																														
Mai 1805.																														
Juin 1805.																														
Juillet 1805.																														
Mois 1805.																														
Thermidor an XII.																														
Séptembre 1805.																														
Octobre 1805.																														
Novembre 1805.																														
Décembre 1805.																														
Janvier an XII.																														
Pluviose an XII.																														
Février 1806.																														
Marché 1806.																														
Avril 1806.																														
Mai 1806.																														
Juin 1806.																														
Juillet 1806.																														
Mois 1806.																														
Thermidor an XII.																														
Séptembre 1806.																														
Octobre 1806.																														
Novembre 1806.																														
Décembre 1806.																														
Janvier an XII.																														
Pluviose an XII.																														
Février 1807.																														
Marché 1807.																														
Avril 1807.																														
Mai 1807.																														
Juin 1807.																														
Juillet 1807.																														
Mois 1807.																														
Thermidor an XII.																														
Séptembre 1807.																														
Octobre 1807.																														
Novembre 1807.																														
Décembre 1807.																														
Janvier an XII.																														
Pluviose an XII.																														
Février 1808.																														

* Du 18 au 22 septembre 1804, jours complémentaires appelés *Sans-Culottides* par décret du 7 fructidor an III.

		Voici un petit tableau de concordance entre les deux calendriers. Les années bissextiles y sont marquées d'un astérisque.																										
		ANNÉES DE L'ÈRE RÉPUBLICAINE.																										
		AN. DE L'ÈRE VULO.																										
Germinal an XIII.	Mars 1805.	Floréal an XIII.	Avril 1805.	Prairial an XIII.	Mai 1805.	Messidor an XIII.	Juin 1805.	Julien 1805.	Fruclidor an XIII.	Août 1805.	Vendém. an XIV.	Septembre 1805.	Brumaire an XIV.	Octobre 1805.	Frimaire an XIV.	Novembre 1805.	Nivôse an XIV.	Décembre 1805.	1 ^{er} Janvier 1806, rétablissement du Calendrier grégorien.	1 ^{er} pluv. an XIV.	2 ^{er} vent. an XIV.	3 ^{er} germ. an XIV.	4 ^{er} flor. an XIV.	5 ^{er} prair. an XIV.	6 ^{er} mess. an XIV.	7 ^{er} ther. an XIV.	8 ^{er} fruct. an XIV.	
1	22	1	21	1	21	1	20	1	20	1	19	23	1	23	1	22	1	22	1	22	1	22	1	22	1	22	1	
2	23	2	22	2	22	2	21	2	21	2	20	24	2	24	2	23	2	23	2	23	2	23	2	23	2	23	2	
3	24	3	23	3	23	3	22	3	22	3	21	25	3	25	3	24	3	24	3	24	3	24	3	24	3	24	3	
4	25	4	24	4	24	4	23	4	23	4	22	26	4	26	4	25	4	25	4	25	4	25	4	25	4	25	4	
5	26	5	25	5	25	5	24	5	24	5	23	27	5	27	5	26	5	26	5	26	5	26	5	26	5	26	5	
6	27	6	26	6	26	6	25	6	25	6	24	28	6	28	6	27	6	27	6	27	6	27	6	27	6	27	6	
7	28	7	27	7	27	7	26	7	26	7	25	29	7	29	7	28	7	28	7	28	7	28	7	28	7	28	7	
8	29	8	28	8	28	8	27	8	27	8	26	30	8	30	8	29	8	29	8	29	8	29	8	29	8	29	8	
9	30	9	29	9	29	9	28	9	28	9	27	1	9	1	9	30	9	30	9	30	9	30	9	30	9	30	9	
10	31	10	30	10	30	10	29	10	29	10	28	2	10	2	10	1	10	1	10	1	10	1	10	1	10	1	10	1
11	1	11	1	11	1	11	31	11	31	11	30	3	11	3	11	2	11	2	11									

* Du 18 au 22 septembre 1805, jours complémentaires appelés *Sans-Culottides*.

CALENDRIER POSITIVISTE

Le calendrier positiviste a été inventé par Auguste Comte en 1849, surtout en vue de la religion dite *positive*. On sait que cette religion substitue à l'*humanité* le Dieu comme objet d'auguste prière et public. L'*humanité* est, selon Auguste Comte, l'Etre suprême de l'avenir. Les dieux chimériques de toutes les religions qui ont précédé l'avènement du positivisme doivent céder la place à ce *trai grand Etre*. En lui se résume l'ordre universel; il est le moteur de chaque existence individuelle ou collective, l'unique centre désormais possible des bons et nobles sentiments. De même que le positivisme n'entend pas être la négation, la condamnation révolutionnaire du passé, mais le terme normal de toute l'évolution religieuse, philosophique et scientifique de l'humanité, le *calendrier positiviste* se présente à nous comme le perfectionnement final du système des supputations du temps. Ce perfectionnement consiste dans la division de l'année en treize mois égaux, composés chacun de quatre semaines (vingt-huit jours), lesquels ne laissent en dehors d'eux qu'un jour complémentaire dans les années ordinaires, et deux dans les années bissextiles. Mais laissons Auguste Comte expliquer lui-même cette innovation :

« Avant d'instituer le culte public où l'humanité se trouve directement adorée, je dois expliquer le *calendrier* qu'il exige. Ce préambule systématise une construction qui, fondée sous le fétichisme, resta nécessairement empirique jusqu'à l'avènement du positivisme. Une date consiste à distinguer chaque jour par le

rang qu'il occupe dans l'ensemble des temps écoulés depuis l'ère adoptée. Mais si cette indication devenait directe et simple, elle exigerait des nombres trop grands, même envers la durée de la vie personnelle, et surtout de l'existence sociale. La désignation doit donc, comme dans la numération, être indirecte et composée en groupant les jours, sans pourtant offrir plus de trois termes simultanés, sous peine de confusion. Parmi ces périodes à la fois artificielles et naturelles, la moindre est seule devenue pleinement unanime jusqu'ici, d'après les propriétés subjectives du nombre 7. Le positivisme, en expliquant les attributs de la semaine, systématisa cette institution spontanée, qui remonte au fétichisme même nomade; mais, quoiqu'il y rapporte l'ensemble du culte public, il concorde, en le régularisant, l'usage simultané de périodes supérieures sans lesquelles la date exigerait encore de trop grands nombres. Il les rattache autant que possible à la semaine, afin de faciliter les comparaisons numériques, et surtout de perfectionner l'harmonie des célébrations. Cette double condition se trouve remplie en combinant sagement les deux périodes usitées (mois et années) suivant leur vraie nature subjective d'une part, objective de l'autre. On doit regarder toutes les divergences relatives au *calendrier* comme résultées surtout d'une insuffisante appréciation de cette diversité nécessaire. Faute de l'avoir sentie, nos ancêtres fétichistes instituèrent la coordination des temps en puisant au dehors les deux périodes supérieures, d'après les mouvements apparents de la lune et du soleil. Le

premier prevailu spontanément dans l'état nômade, et se second sous l'astrologie proprement dite, le calendrier babylonien par évaluation. Mais, le désaccord numérique se manifesta bientôt et força de renoncer à leur combinaison objective, pour instituer une liaison subjective. Elle comportait deux modes incompatibles suivant celle des deux périodes qui devenaient artificielle, quoique la première (le mois) ne l'ait jamais été suffisamment. De la résultèrent les deux institutions du *calendrier lunaire* et du *calendrier solaire*, où tantôt l'année se subordonne au mois, tantôt le mois à l'année. Quel que fût le mode adopté, la liaison se trouva toujours déterminée d'après le culte, où la période hebdomadaire était incorporée depuis l'astrologie. C'est aussi par là que le positivisme établit la coordination finale, en conservant d'abord la préférence unanime des Occidentaux envers le *calendrier solaire*, qui combine directement les deux mouvements simultanés de la planète humaine. La théocratie fonda leur harmonie générale en instituant le temps moyen, et la transition occidentale la completa d'après l'intercalation bissextile d'abord julienne, puis grégorienne. En adoptant entièrement l'heureuse concordance ainsi résultée d'une légère altération des deux périodes naturelles (le jour et l'année), la religion positive la consacra à manifester la subordination fondamentale du subjectif à l'objectif, base universelle du dogme final. D'après cette constitution occidentale de l'année solaire, l'ensemble des fêtes du Grand Être se reproduit avec les principaux phénomènes d'abord cosmologiques, puis bio-

logiques, se pressent au milieu planétaire qu'il amène en le respectant. Nos divers ancêtres ayant ainsi coordonné les deux périodes naturelles (le jour et l'année), il faut compléter l'institution du *calendrier* en établissant une suffisante harmonie entre leurs deux liens artificiels (la semaine et le mois). Toute relation à la lune étant éliminée, et le mois devenant aussi subjectif que la semaine, on reconnaît bientôt la nécessité de le composer toujours de quatre semaines, ce qui conduit à partager l'année en treize mois. Le jour complémentaire qui se trouve ainsi terminer chaque année ne doit porter aucun indice hebdomadaire ou mensuel non plus que le jour additionnel qui le suit dans les années bissextiles.

En les désignant par les lettres A, B, C, les fêtes principales, on obtient la perpétuité du *calendrier* positiviste, où tous les mois, commençant toujours par un lundi, finissent par un dimanche. Il conserve d'ailleurs l'origine actuelle de l'année occidentale placée de manière à représenter un renouvellement, puisque les jours y commencent à croître dans le principal hémisphère de notre planète.

Ainsi, l'année positiviste commence le 1^{er} janvier comme l'année grégorienne. De plus, la période hebdomadaire est conservée par le fondateur de la religion positive en raison des *propriétés subjectives du nombre 7*, qui expliquent l'antique origine et l'universelle adoption de cette division du temps. Quelles sont ces propriétés merveilleuses du nombre 7 ? Elles dérivent, suivant Auguste Comte, de celles des trois premiers nombres, 1, 2,

3. « Un représente toute systématisation, deux distingue toujours la combinaison, et trois définit partout la progression. Une existence quelconque, dynamiquement considérée, offre trois états successifs, un commencement, un milieu et une fin; statiquement envisagée, sa constitution résulte du concours permanent entre deux éléments opposés, mais comparables. Conçue dans son ensemble, elle se présente toujours comme une. Ainsi toute construction où ne prévaut pas l'unité de principe, toute combinaison plus que binaire, et toute succession dépassant trois degrés, sont nécessairement vicieuses, l'opération étant mal constituée ou restant inachevée. Ces propriétés fondamentales des seuls nombres que l'on conçoive sans signes ont dû être spontanément senties à une époque où la numération naissante concentrait l'attention sur les rudiments arithmétiques. Toutes les spéculations philosophiques sur les nombres résultent de la subordination des autres envers ceux-là. Elles doivent donc concerner surtout ceux qui, ne comportant aucun partage, sont justement qualifiés de premiers, comme racines universelles. On explique ainsi la prédilection spontanée qu'ils inspirent partout. Il suffit ici de la spécifier envers le nombre 7, qui dérive doublement des trois radicaux en faisant suivre ou précéder d'une synthèse, tantôt un couple de progressions, tantôt une progression de couples, suivant que sa destination est statique ou dynamique. Telle est à nos yeux la véritable origine universelle de la semaine. Cette source essentiellement subjective peut seule expliquer comment elle précède partout l'astrolâtrie, à laquelle on rattache vainement sa formation objective. J'ose assurer que des observations rationnelles la retrouveront chez des peuplades qui n'ont pas encore remarqué le nombre des planètes. »

La principale innovation qu'apporte le calendrier positiviste consiste dans le partage de l'année en 13 mois égaux, et dans celui du mois en 4 semaines, partage qui fait disparaître la discordance des dates hebdomadaires et mensuelles, et qui, en mettant hors de toute période artificielle le dernier jour de l'an dans les années ordinaires, les deux derniers dans les années bissextiles, en n'accordant à ce jour ou à ces jours complémentaires d'autre désignation que

celle des fêtes auxquelles ils sont consacrés, établit la fixité et la perpétuité du calendrier. Il faut remarquer que ce résultat avait été obtenu avec les décades par les auteurs du calendrier républicain. On a vu qu'ils divisaient l'année en douze mois égaux composés chacun de trente jours ou de trois décades, et qu'ils laissaient hors de leurs mois et de leurs décades cinq jours complémentaires dans les années ordinaires, et six jours dans les années bissextiles. Rejetant la décade et conservant la semaine, Auguste Comte devait être naturellement conduit à ce nombre de treize mois, qui lui paraît d'ailleurs exigé par les besoins du culte abstrait de l'humanité. En effet, ce culte, qui consiste dans l'idéalisation systématique des liens moraux, des phases historiques et des fonctions sociales, réclame treize célébrations fondamentales, *ni plus ni moins*. Il faut d'abord célébrer la nature fondamentale du Grand Etre, puis sa préparation nécessaire, enfin son existence normale. Sous le premier aspect, on doit consacrer le mois initial à l'adoration synthétique de l'humanité. Cette célébration directe du lien public doit être complétée par la consécration spéciale de chacun des rapports privés sur lesquels il repose. Or ils sont au nombre de cinq : le mariage, la paternité, la filiation, la fraternité, la domesticité, rangés suivant l'intimité décroissante et la généralité croissante; ils conviennent respectivement aux cinq mois placés après le premier. Le culte statique étant ainsi complet, l'ensemble des célébrations dynamiques exige trois autres mois spécialement consacrés aux trois phases essentielles de la préparation humaine, d'abord fétichique, puis polythéique, enfin monothéique. Les quatre derniers mois doivent développer l'adoration directe de la vraie providence morale représentée par la femme, de la providence intellectuelle représentée par le sacerdoce, de la providence matérielle représentée par le patriciat, et de la providence générale représentée par le prolétariat. « C'est ainsi, ajoute Auguste Comte, que les treize mois de l'année positiviste devenaient nécessaires à la sociolâtrie pour idéaliser suffisamment la sociologie et la sociocratie. »

Le tableau suivant nous montre cette relation des treize mois du calendrier positiviste avec le culte abstrait de l'humanité.

LIENS FONDAMENTAUX.	1 ^{er} mois.	L'Humanité.
	2 ^e mois.	Le Mariage.
	3 ^e mois.	La Paternité.
	4 ^e mois.	La Filiation.
	5 ^e mois.	La Fraternité.
ÉTATS PRÉPARATOIRES.	6 ^e mois.	La Domesticité.
	7 ^e mois.	Le Fétichisme.
	8 ^e mois.	Le Polythéisme.
FONCTIONS NORMALES.	9 ^e mois.	Le Monothéisme.
	10 ^e mois.	La Femme ou la Providence morale.
	11 ^e mois.	Le Sacerdoce ou la Providence intellectuelle.
JOURS EXCEPTIONNELS.	12 ^e mois.	Le Patriciat ou la Providence matérielle.
	13 ^e mois.	Le Prolétariat ou la Providence générale.
JOURS EXCEPTIONNELS.	Jour complé.	Fête universelle des Morts.
	Jour additionnel des années bissextiles.	Fête générale des saintes Femmes.

Reste la question de la nomenclature des mois et des jours. Auguste Comte tire celle des mois de leur relation avec le culte concret de l'humanité. Ce culte consiste dans la glorification des meilleurs serviteurs du Grand Etre, c'est-à-dire des grandes individualités qui marquent en quelque sorte les degrés du progrès humain depuis la théocratie jusqu'à l'avènement du positivisme. Ainsi le premier mois, consacré au type le plus éminent de la théocratie, prend le nom de *Moïse*; le second mois celui d'*Homère*, qui représente la poésie ancienne; le troisième celui d'*Aristote*, qui personnifie la philosophie ancienne; le quatrième celui d'*Archimède*, qui personnifie la science ancienne; le cinquième celui de *César*, qui représente la civilisation militaire; le sixième celui de *saint Paul*, qui, pour Auguste Comte, est le véritable fondateur du christianisme; les sept mois suivants empruntent leurs noms à

Charlemagne, Dante, Gutenberg, Shakespeare, Descartes, Frédéric, Bichat, en qui se personnifient la civilisation féodale, l'épopée moderne, l'industrie moderne, le drame moderne, la philosophie moderne, la politique moderne et la science moderne. Outre ces treize consécration principales, qui fournissent la nomenclature des mois, Auguste Comte introduit dans le culte concret de l'humanité des consécration hebdomadaires et des consécration quotidiennes; de sorte que le calendrier positiviste nous donne un tableau de l'histoire universelle, ou plutôt de la philosophie positiviste de l'histoire. Les quatre types auxquels sont consacrés les quatre dimanches du premier mois, ou, pour parler le langage parfois bizarre d'Auguste Comte, les quatre chefs hebdomadaires du premier mois, dont la glorification vient se joindre à celle de Moïse, sont Numa, Bouddha, Confucius et Mahomet. Pour les quatre chefs hebdomadaires des mois d'*Homère*, d'*Aristote*, d'*Archimède* de *César*, de *saint Paul*, de *Charlemagne*, de *Dante*, de *Gutenberg*, de *Shakespeare*, de *Descartes*, de *Frédéric*, de *Bichat*, voir le tableau ci-dessous. Les treize consécration mensuelles et les cinquante-deux consécration hebdomadaires sont définitivement arrêtées; quant aux types quotidiens, ils doivent être choisis parmi les précurseurs, émules et successeurs de chaque chef hebdomadaire; ce choix d'ailleurs reste facultatif. Auguste Comte a pris soin d'ajouter lui-même au tableau de son calendrier quelques noms à ceux qu'il avait d'abord indiqués pour les consécration quotidiennes.

Le calendrier positiviste conserve la nomenclature traditionnelle des jours. « Les noms actuels des jours, dit l'auteur de la *Politique positive*, doivent être soigneusement conservés parce qu'ils rappellent l'ensemble de l'initiation humaine, d'après leur institution fétichique, leur consécration polythéique et leur adoption monothéique, et parce qu'ils représentent les différents astres liés à la planète humaine. » Des noms nouveaux : *Maridi* (le Mariage), *Patridi* (la Paternité), *Filidi* (la Filiation), *Fratri* (la Fraternité), *Domidi* (la Domesticité), *Matridi* (la Femme ou l'Amour), *Humandidi* (l'Humanité), tirés des liens fondamentaux, avaient été adoptés et recommandés par Auguste Comte dans son *Catéchisme positiviste*. Plus tard, il rejeta cette innovation.

		Premier mois : Moïse. La Théocratie initiale.	Deuxième mois : Homère. La Poésie ancienne.	Troisième mois : Aristote. La Philosophie ancienne.	Quatrième mois : Archimède. La Science ancienne.
Lundi.	Maridi.	1 Prométhée.	Hésiode.	Anaximandre.	Théophraste
Mardi.	Patridi.	2 Hercule. <i>Thésée</i> .	Tyrée. <i>Sapho</i> .	Anaximène.	Hérophile.
Mercredi.	Filidi.	3 Olympe.	Anacréon.	Héraclite.	Érasistrate.
Jeudi.	Fratri.	4 Olympe.	Pindare.	Anaxagore.	Celse.
Vendredi.	Domidi.	5 Lycurgue.	Sophocle. <i>Euripide</i> .	Démocrite. <i>Leucippe</i> .	Galien.
Samedi.	Matridi.	6 Romulus.	Théocrite. <i>Longus</i> .	Hérodote.	Avicenne. <i>Averroès</i> .
DIMANCHE.	HUMANIDI.	7 NUMA.	ESCHYLE.	THALÈS.	HIPPOCRATE.
Lundi.	Maridi.	8 Bélus. <i>Sémiramis</i> .	Scopas.	Solon.	Euclide.
Mardi.	Patridi.	9 Sésostris.	Zeuxis.	Xénophane.	Aristée.
Mercredi.	Filidi.	10 Manou.	Ictinus.	Empédocle.	Théodose de Bithynie.
Jeudi.	Fratri.	11 Cyrus.	Praxitèle.	Thucydide.	Héron. <i>Clésibius</i> .
Vendredi.	Domidi.	12 Zoroastre.	Lyssippe.	Archytas. <i>Philolaüs</i> .	Pappus.
Samedi.	Matridi.	13 Les Druides. <i>Ossian</i> .	Apelles.	Apollonius de Tyane.	Diophante.
DIMANCHE.	HUMANIDI.	14 BOUDDHA.	PHIDIAS.	PYTHAGORE.	APOLLONIUS.
Lundi.	Maridi.	15 Fo-hi.	Esopé. <i>Pilpai</i> .	Aristippe.	Eudoxe. <i>Aratus</i> .
Mardi.	Patridi.	16 Lao-Tseu.	Plaute.	Antisthène.	Fythéas. <i>Néarque</i> .
Mercredi.	Filidi.	17 Mong-Tseu.	Térence. <i>Ménandre</i> .	Zénon.	Aristarque. <i>Bérose</i> .
Jeudi.	Fratri.	18 Les Théocrates du Thibet.	Phédre.	Cicéron. <i>Pline le Jeune</i> .	Ératosthène. <i>Sostigène</i> .
Vendredi.	Domidi.	19 Les Théocrates du Japon.	Juvénal.	Épicure. <i>Arrien</i> .	Ptolémée.
Samedi.	Matridi.	20 Manco-Capac.	Lucien.	Tacite.	Albategnius. <i>Nassir-Eddin</i> .
DIMANCHE.	HUMANIDI.	21 CONFUCIUS.	ARISTOPHANE.	SOCRATE.	HIPPARQUE.
Lundi.	Maridi.	22 Abraham. <i>Joseph</i> .	Ennius.	Xénocrate.	Varron.
Mardi.	Patridi.	23 Samuel.	Lucrèce.	Philon d'Alexandrie.	Columelle.
Mercredi.	Filidi.	24 Salomon. <i>David</i> .	Horace.	Saint Jean l'Évangéliste.	Vitruve.
Jeudi.	Fratri.	25 Isala.	Tibulle.	Saint Justin. <i>Saint Irénée</i> .	Strabon.
Vendredi.	Domidi.	26 Saint Jean-Baptiste.	Ovide.	Saint Clément d'Alexandrie.	Frontin.
Samedi.	Matridi.	27 Haroun-al-Raschid.	Lucain.	Origène. <i>Tertullien</i> .	Plutarque.
DIMANCHE.	HUMANIDI.	28 MAHOMET.	VIRGILE.	PLATON.	PLINE L'ANCIEN.
		Cinquième mois : César. La Civilisation militaire.	Sixième mois : Saint Paul. Le Catholicisme.	Septième mois : Charlemagne. La Civilisation féodale.	Huitième mois : Dante. L'Épopée moderne.
Lundi.	Maridi.	1 Miltiade.	Saint Luc. <i>Saint Jacques</i> .	Théodoric le Grand.	Les Troubadours.
Mardi.	Patridi.	2 Léonidas.	Saint Cyprien.	Pélagé.	Boccace. <i>Chaucer</i> .
Mercredi.	Filidi.	3 Aristide.	Saint Athanase.	Othon le Grand.	Rabelais.
Jeudi.	Fratri.	4 Cimon.	Saint Jérôme.	Saint Henri.	Cervantes.
Vendredi.	Domidi.	5 Xénophon.	Saint Ambroise.	Villiers. <i>La Valette</i> .	La Fontaine. <i>Robert Burns</i> .
Samedi.	Matridi.	6 Phocion. <i>Epaminondas</i> .	Saint Monique.	Don Juan de Léopante. <i>J. Sobieski</i> .	Fœ. <i>Goldsmith</i> .
DIMANCHE.	HUMANIDI.	7 THÉMISTOCLE.	SAINT AUGUSTIN.	ALFREDO.	ARIOSTE.
Lundi.	Maridi.	8 Périclès.	Constantin.	Charles Martel.	Léonard de Vinci. <i>Le Titien</i> .
Mardi.	Patridi.	9 Philippe.	Théodose.	Le Cid. <i>Tancrede</i> .	Michel-Ange. <i>Paul Véronèse</i> .
Mercredi.	Filidi.	10 Démosthène.	Saint Chrysostôme. <i>Saint Basile</i> .	Richard. <i>Saladin</i> .	Holbein. <i>Rembrandt</i> .
Jeudi.	Fratri.	11 Ptolémée Lagus.	Sainte Pulchérie. . <i>Marcien</i> .	Jeanne d'Arc. <i>Marina</i> .	Poussin. <i>Lesueur</i> .
Vendredi.	Domidi.	12 Philopœmen.	Sainte Geneviève de Paris.	Albuquerque. <i>Walter Raleigh</i> .	Velazquez. <i>Murillo</i> .
Samedi.	Matridi.	13 Polybe.	Saint Grégoire le Grand.	Bayard.	Téniers. <i>Rubens</i> .
DIMANCHE.	HUMANIDI.	14 ALEXANDRE.	HILDEBRAND.	GODEFROI.	RAFAEL.
Lundi.	Maridi.	15 Junius Brutus.	Saint Benoît. <i>Saint Antoine</i> .	Saint Léon le Grand.	Froissart. <i>Joinville</i> .
Mardi.	Patridi.	16 Camille. <i>Cincinnatus</i> .	Saint Boniface. <i>Saint Austin</i> .	Gerbert.	Camoëns. <i>Spenser</i> .
Mercredi.	Filidi.	17 Fabricius. <i>Régulus</i> .	Saint Isidore de Séville. <i>Saint Bruno</i> .	Pierre l'Ermite.	Les Romanciers espagnols.
Jeudi.	Fratri.	18 Annibal.	Lanfranc. <i>Saint Anselme</i> .	Suger.	Chateaubriand.
Vendredi.	Domidi.	19 Paul-Emile.	Héloïse. <i>Beatrice</i> .	Alexandre III.	Walter Scott. <i>Cooper</i> .
Samedi.	Matridi.	20 Marius. <i>Les Gracques</i> .	Les architectes du moyen âge.	Saint François d'Assise.	Manzoni.
DIMANCHE.	HUMANIDI.	21 SCIPION.	SAINT BERNARD.	INNOCENT III.	TASSE.
Lundi.	Maridi.	22 Auguste. <i>Mécène</i> .	Saint François-Xavier.	Sainte Clotilde.	Pétrarque.
Mardi.	Patridi.	23 Vespasien. <i>Titus</i> .	Saint Charles Borromée.	Sainte Bathilde.	Thomas à Kempis.
Mercredi.	Filidi.	24 Adrien. <i>Nerva</i> .	Sainte Thérèse.	Saint Etienne de Hongrie.	Mme de La Fayette.
Jeudi.	Fratri.	25 Antonin. <i>Marc-Aurèle</i> .	Saint Vincent de Paul.	Sainte Elisabeth de Hongrie.	Fénelon.
Vendredi.	Domidi.	26 Papinien. <i>Ulpian</i> .	Bourdaloue.	Blanche de Castille.	Klopstock.
Samedi.	Matridi.	27 Alexandre Sévère.	W. Penn.	Saint Ferdinand III.	Byron.
DIMANCHE.	HUMANIDI.	28 TRAJAN.	BOSSUET.	SAINT LOUIS.	MILTON.

		Neuvième mois : Gutenberg. L'Industrie moderne.	Dixième mois : Shakspeare. Le Drame moderne.	Onzième mois : Descartes. La Philosophie moderne.	Douzième mois : Frédéric. La Politique moderne.
Lundi.	Maridi.	1 Marco-Polo Chardin.	Lope de Vega.	Albert le Grand.	Marie de Molina.
Mardi.	Patridi.	2 Jacques Cœur Gresham.	Moreto.	Roger Bacon Raimond Lulle.	Côme de Médicis l'ancien.
Mercredi.	Filidi.	3 Gama Magellan.	Rojas.	Saint Bonaventure. Joachim.	Philippe de Comines.
Jeudi.	Fratriidi.	4 Néper Briggs.	Otway.	Ramus Cusa.	Isabelle de Castille.
Vendredi.	Domidi.	5 Lacaille Delambre.	Lessing.	Montaigne Erasme.	Charles-Quint Sixte-Quint.
Samedi.	Matridi.	6 Cook Tasman.	Gœthe.	Campanella Morus.	Henri IV.
DIMANCHE.	HUMANIDI.	7 COLOMB.	CALDERON.	SAINT THOMAS D'AQUIN.	LOUIS XI.
Lundi.	Maridi.	8 Benvenuto Cellini.	Tirso.	Hobbes Spinoza.	Coligny L'Hôpital.
Mardi.	Patridi.	9 Amontons Wheatstone.	Vondel.	Pascal Giordano Bruno.	Barneveldt.
Mercredi.	Filidi.	10 Harrison.	Racine.	Locke Malebranche.	Gustave-Adolphe.
Jeudi.	Fratriidi.	11 Dollond Graham.	Voltaire.	Vauvenargues.	De Witt.
Vendredi.	Domidi.	12 Arkwright Jacquart.	Métastase Alfieri.	Diderot Duclos.	Ruyter.
Samedi.	Matridi.	13 Conté.	Schiller.	Cabanis Georges Leroy.	Guillaume III.
DIMANCHE.	HUMANIDI.	14 VAUCANSON.	CORNEILLE.	FRANÇOIS BACON.	GUILLAUME LE TACITURNE.
Lundi.	Maridi.	15 Stévin Torricelli.	Alarcon.	Grotius Cujas.	Ximénès.
Mardi.	Patridi.	16 Mariotte Boyle.	Mme de Motteville.	Fontenelle Maupertuis.	Sully Oxenstiern.
Mercredi.	Filidi.	17 Papius.	Mme de Sévigné.	Vico Herder.	Colbert Louis XIV.
Jeudi.	Fratriidi.	18 Black.	Le Sage Sterne.	Fréret Winckelmann.	Walpole Mazarin.
Vendredi.	Domidi.	19 Jouffroy Fulton.	Mme de Staël.	Montesquieu D'Aguesseau.	D'Aranda Pombal.
Samedi.	Matridi.	20 Dalton Thilorier.	Fielming Richardson.	Buffon Oken.	Turgot.
DIMANCHE.	HUMANIDI.	21 WATT.	MOÏSSE.	LEIBNITZ.	RICHÉLIEU.
Lundi.	Maridi.	22 Bernard de Palissy.	Pergolèse Palestrina.	Robertson Gibbon.	Sidney Lambert.
Mardi.	Patridi.	23 Guglielmini.	Sacchini Gretry.	Adam Smith Dunoyer.	Franklin Hampden.
Mercredi.	Filidi.	24 Duhamel (de Monceau).	Glück Lulli.	Kant Fichte.	Washington Kosciusko.
Jeudi.	Fratriidi.	25 Saussure Bouguer.	Beethoven Hændel.	Condorcet Ferguson.	Jefferson Madison.
Vendredi.	Domidi.	26 Coulomb Borda.	Rossini Weber.	J. de Maistre Bonald.	Bolívar Toussaint Louverture.
Samedi.	Matridi.	27 Carnot Vauban.	Bellini Donizetti.	Hegel Sophie Germain.	Francia.
DIMANCHE.	HUMANIDI.	28 MONTGOLFIER.	MOZART.	HUME.	CROMWELL.
Treizième mois : Bichat. La Science moderne.					
Lundi.	Maridi.	1 Copernic Tycho-Brahé.	8 Viète Harriot.	15 Bergmann Scheele.	22 Harvey Ch. Bell.
Mardi.	Patridi.	2 Képler Halley.	9 Wallis Fermat.	16 Priestley Davy.	23 Boerhaave Stahl.
Mercredi.	Filidi.	3 Huyghens Varignon.	10 Clairaut Poinot.	17 Cavendish.	24 Linné Bernard de Jussieu.
Jeudi.	Fratriidi.	4 Jacques Bernouilli.	11 Euler Monge.	18 Guyton de Morveau. Geoffroy.	25 Haller Vicq-d'Azyr.
Vendredi.	Domidi.	5 Bradley Roemer.	12 D'Alembert Daniel Bernouilli.	19 Berthollet.	26 Lamarck Blainville.
Samedi.	Matridi.	6 Volta Sauvœur.	13 Lagrange Joseph Fourier.	20 Berzélius.	27 Broussais Morgagni.
DIMANCHE.	HUMANIDI.	7 GALILÉE.	14 NEWTON.	21 LAVOISIER.	28 GALL.

CALENDRIER DE M. LARROQUE

« Le calendrier actuel des chrétiens, dit M. Larroque dans son ouvrage intitulé : *Rénovation religieuse* (1860), est encore barbare. Il n'a aucun rapport avec la marche des saisons ; il fait commencer l'année dans le courant de l'hiver au lieu de la faire commencer à l'équinoxe du printemps, comme l'exigent tous les faits de l'ordre naturel. La période mensuelle n'a de rapport exact avec rien, ni avec les saisons, ni avec la révolution annuelle, ni même avec les lunaisons, d'où elle tire son nom pourtant et qui fournissent, du reste, une mesure très-imparfaite pour supputer le temps, quoique ce soit celle qu'emploient tout d'abord les peuples enfants, comme la plus facile. Ajoutez à cela que plusieurs mois ont des noms d'une origine mythologique, devenue insignifiante, et que les quatre derniers ont conservé des dénominations qui n'étaient vraies qu'avant l'introduction des mois de janvier et février dans le calendrier romain, mais qui depuis sont devenues fausses, puisque les mois auxquels elles s'appliquent sont les neuvième, dixième, onzième et douzième de l'année, et que leurs noms de *septembre*, *octobre*, *novembre*, *décembre* signifient septième, huitième, neuvième et dixième mois. Enfin la période hebdomadaire a une signification absurde. Les Juifs, qui l'avaient empruntée aux Égyptiens, chez lesquels elle remontait à une haute antiquité, l'ont transmise aux chrétiens, en donnant, pour fondement au repos et à la sanctification du septième jour l'idée du repos qu'aurait pris Dieu après avoir créé le monde pendant six jours. Or, cette idée est encore plus déraisonnable que celle qui avait fait consacrer dans l'antiquité les sept jours de la semaine à ce que l'on appelait les sept planètes, parmi lesquelles figuraient le soleil et la lune, mais non pas la terre, qui passait pour le centre immobile de l'univers. »

Après cette critique du calendrier grégorien vient celle du calendrier républicain : « Le calendrier républicain avait le défaut de la division de l'année en 12 mois. Copiant sur ce point le calendrier égyptien, il faisait ces douze mois de 30 jours chacun, ce qui lui laissait 5 jours complémentaires (6 dans les années bissextiles), dont il ne savait que faire. Il faisait commencer l'année à l'équinoxe d'automne, le 22 septembre, par la raison que l'abolition de la royauté avait été décrétée le 21, ce qui était, je le veux bien, une raison pour établir une ère nouvelle, mais non pour faire commencer l'année à son milieu réel. Je ne dis rien ni de son informe terminologie amalgamée de grec, de latin et de français, contrairement aux règles de formation des mots nouveaux, ni de son idée très-peu ingénieuse de se régler sur le climat de Paris pour dénommer les mois, ni de la ridicule parodie qu'il faisait du calendrier grégorien en consacrant les différents jours de l'année aux légumes de nos potagers ou aux brutes de nos basses-cours. »

Donc M. Larroque n'entend ni conserver le calendrier grégorien ni revenir au calendrier républicain. Auguste Comte avait coordonné les quatre périodes du temps : jour, semaine, mois, année, en subordonnant le mois à la

semaine, c'est-à-dire en faisant de la semaine une division précise et exacte du mois. M. Larroque rejette les divisions de l'année par périodes hebdomadaires et mensuelles, divisions qu'il déclare insignifiantes ou fondées sur des considérations fausses. Il n'y a, dit-il, de périodes naturelles du temps, de périodes applicables aux usages ordinaires de la vie, que celles de l'année et du jour ; mais comme il serait peu commode de compter par l'ordre consécutif des 365 jours de l'année commune, on est obligé d'introduire dans la durée annuelle quelque période artificielle. Or il est impossible d'en trouver de plus convenable que celle qui est établie sur la division décimale. On partagera donc les 365 jours dont se compose l'année commune en 36 périodes et 1/2 de 10 jours chacune. Comme il faut donner un nom à ces périodes, et qu'on ne peut pas les appeler des semaines, puisque ce nom de *semaine* signifie espace de sept jours, il est tout naturel de les appeler *décades*. Il faut aussi désigner par des signes particuliers chacun des jours de la décade. Personne aujourd'hui sans doute ne tient à les consacrer à la Lune, à Mars, à Mercure, à Jupiter, à Vénus, à Saturne, ni par conséquent à leur conserver des noms qui exprimeraient cette consécration. On pourrait leur donner des noms tirés du grec, comme ceux de *Prothémère*, *Deuthémère*, etc., qui voudraient dire *premier jour*, *deuxième jour*, etc., mais qui le diraient d'un air prétentieusement savant ; mais on peut faire beaucoup mieux encore en les désignant tout uniment par les chiffres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10. N'a-t-on pas appliqué cette idée très-simple, dans le système administratif, à la désignation des grandes routes, des régiments, des divisions militaires, etc. ? Les partisans de la tradition peuvent d'ailleurs remarquer que cette innovation n'est qu'un retour à un antique usage. Les Grecs désignaient les jours de leurs décades simplement par les adjectifs numéraux *πρῶτος*, *δευτερος*, etc., en sous-entendant le mot *ἡμέρα*. Les Hébreux désignaient le jour de la semaine entre les sabbats ou jours du repos par premier, deuxième, troisième, quatrième, cinquième et sixième jours du sabbat ou après le sabbat. La liturgie chrétienne n'a jamais adopté les noms païens de plusieurs jours de la semaine actuelle. Après avoir conservé le nom du sabbat des Juifs pour le samedi et institué son *dimanche* ou jour du Seigneur, comment a-t-elle désigné et continue-t-elle aujourd'hui de désigner les cinq autres jours ? Encore par de simples nombres. Partant du dimanche, qui est sa *première fête*, elle appelle les lundi, mardi, mercredi, jeudi et vendredi, *seconde*, *troisième*, *quatrième*, *cinquième* et *sixième fête*.

Ainsi, suivant M. Larroque, on ne doit placer entre le jour et l'année que la décade. L'année étant partagée en 36 décades et 1/2, on comptera depuis la première décade jusqu'à l'épuisement de la série. On dira, par exemple : *Elle est née le 3 de la quinzième décade de telle année ; j'ai vu voir le 10 de la vingtième décade ; il partira le 1er de la dernière demi-décade de l'année prochaine*, etc. Quoique ces désignations s'écar-

tent de nos habitudes actuelles et paraissent peut-être singulières à des esprits irréfléchis, elles n'ont rien en réalité de plus étrange que celles-ci : *Elle est née le vendredi 25 avril de telle année ; j'ai vu voir le dimanche 1er septembre ; il partira le mercredi 19 octobre de l'année prochaine*, etc. ; elles portent promptement et facilement l'esprit sur les divers points de la durée, et rien ne paraîtra plus simple que leur emploi une fois qu'il sera devenu familier. Les esclaves de la routine regretteront pendant quelque temps, sans doute, leurs douze mois, comme ils regretteront leur semaine et ses sept jours ; ils diront que les noms des mois étaient plus commodes et leur rappelaient mieux le point de l'année dont ils voulaient parler et ses rapports avec les saisons. Les noms des mois n'ont, au contraire, aucun rapport, ni avec les divers points de la période annuelle ni avec les saisons. Le nombre rond de 12 ne correspond à aucune réalité, puisque le nombre de jours dont se compose l'année ne saurait se diviser par 12 ; aussi, pour se retrouver dans

ce mauvais compte, a-t-on été obligé de faire ces 12 mois les uns d'une dimension, les autres d'une autre. La prétendue indication des saisons, que l'on croit trouver dans les noms, seuls des mois est manifestement une fiction, ces noms n'ayant par eux-mêmes aucune signification relative aux saisons. Il n'y a là qu'un résultat de l'habitude que nous avons prise d'associer les noms des mois avec l'idée des saisons dont ils font partie. Or on s'habitue aussi facilement à associer l'idée des saisons avec les groupes de numéros des décades qui leur correspondent. Bien plus, l'époque précise du commencement des saisons étant donnée, l'indication des divers points de la durée se trouvera dans le numéro seul des décades.

Le tableau suivant permet de saisir d'un coup d'œil le système de supputation du temps proposé par M. Larroque. Ce *calendrier* est appliqué à l'année solaire qui s'est écoulée de l'équinoxe du printemps de l'année grégorienne 1858 à l'équinoxe du printemps de l'année grégorienne 1859.

SAISONS.	DÉCADES.	JOURS DE CHAQUE DÉCADE.
PRINTEMPS. Le printemps a commencé la veille du 1er de la 1re décade, à 9 heures 42 minutes du soir.	1re décade	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	2me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	3me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	4me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	5me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	6me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	7me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	8me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	9me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	10me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
ÉTÉ. L'été a commencé le 3 de la 10me décade, à 6 heures 23 minutes du soir.	11me décade	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	12me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	13me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	14me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	15me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	16me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	17me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	18me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	19me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	20me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
AUTOMNE. L'automne a commencé le 7 de la 19me décade, à 9 heures 34 minutes du soir.	21me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	22me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	23me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	24me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	25me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	26me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	27me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	28me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	29me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	30me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
HIVER. L'hiver a commencé le 7 de la 28me décade, à 2 heures 21 minutes du matin, et finit le lendemain du 5 de la dernière demi-décade à 3 heures 29 minutes du matin.	31me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	32me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	33me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	34me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	35me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	36me —	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
	Dernière demi-décade	1, 2, 3, 4, 5.

Comme il est facile de le voir en se reportant au tableau ci-contre, M. Larroque ne se borne pas à remplacer la semaine par la décade et à supprimer le mois; il introduit dans le *calendrier* une autre innovation: au lieu de conserver, comme Auguste Comte, l'origine actuelle de l'année *occidentale*, il en place le commencement au jour qui suit l'équinoxe du printemps. « L'ouverture du printemps, dit-il, est le commencement réel de l'année, comme l'indique le mot même (printemps, *primum tempus*). La nature sort alors de l'engourdissement: tout renaît véritablement. » Il fait remarquer que l'année n'a pas toujours commencé en France le 1^{er} janvier; que, pendant plusieurs siècles, et jusqu'en 1565, elle s'ouvrait à la fête de Pâques, et, par conséquent, à une époque qui se rapprochait de l'équinoxe du printemps, en présentant, il est vrai, l'inconvénient majeur de n'être pas fixe. A cette objection, que notre printemps est l'automne des parties de la surface du globe situées dans l'hémisphère austral, il répond que, dans quelque système de supputation du temps que ce soit, on ne saurait appliquer, dans les hémisphères boréal et austral, les mêmes dénominations, à moins de faire commencer l'année, pour l'un de ces hémisphères, six mois plus tôt ou plus tard que pour l'autre; que l'année, quoi qu'on fasse, ne saurait commencer dans les deux hémisphères aux mêmes époques solaires et avec les mêmes désignations; que cet inconvénient serait d'autant plus grave que les nombres des hommes vivant dans chacun des hémisphères approcheraient davantage de l'égalité; mais qu'un simple coup d'œil jeté sur une mappemonde fait voir que la portion habitée de l'hémisphère austral est très-minime relativement à celle de l'hémisphère boréal.

La substitution de la décade à la semaine soulève la question de la succession et de l'alternance du travail et du loisir. On ne saurait accorder à M. Larroque que le jour et l'année sont les deux seules périodes applicables aux usages ordinaires de la vie. La durée de la période immédiatement supérieure au jour ne saurait être indifférente. Par son caractère essentiellement économique, cette division du temps touche aux intérêts les plus chers des hommes. Or la semaine, a-t-on dit, qu'elle soit due à une révélation divine, ou à l'expérience des premiers âges, ou au génie de Moïse, ne nous donne-t-elle pas la proportion normale du labeur au repos? C'est l'opinion soutenue par Proudhon dans sa *Célébration du dimanche*. Il suppose que Moïse tira cette proportion d'une science des sciences, d'une harmonie transcendante, espèce de métaphysique du rythme et du nombre, que possédait l'antiquité et dont Pythagore ne fut que l'introduit. Cette science, dit-il, ne peut être reconstruite à l'aide de fragments spéciaux, mais elle peut être induite de l'esprit général des croyances et des institutions. C'est à cette science que Moïse eut recours pour régler dans sa nation les œuvres et les jours, les repos et les fêtes, les travaux du corps et les exercices de l'âme, les intérêts de l'hygiène et de la morale, l'économie politique et les subsistances. La certitude de cette science est démontrée par l'institution de la semaine. Diminuez la semaine d'un seul jour, le travail est insuffisant comparativement au repos; augmentez-la de la même quantité, il devient excessif. Établissez tous les trois jours une demi-journée de relâche, vous multipliez par le fractionnement la perte de temps; et, en scindant l'unité naturelle du jour, vous brisez l'équilibre numérique des choses. Accordez au contraire 48 heures de repos après 12 jours consécutifs de peine, vous tuez l'homme par l'indolence, après l'avoir épuisé par la fatigue. J'omets la foule de considérations du même genre que pourrait suggérer l'intervertissement des relations de famille et de cité, et qui ferait ressortir bien d'autres inconvénients. « Comment donc, ajoute Proudhon, Moïse rencontra-t-il si juste? Il n'inventa pas la semaine, mais il fut, je crois, le premier et le seul qui s'en servit pour un si grand usage. Aurait-il adopté cette proportion s'il n'en eût calculé d'avance toute la portée? Du reste, quant à supposer que le hasard l'eût si prodigieusement secondé, je crois plutôt à une révélation spéciale qui lui en aurait été faite, ou à la fable d'une truite écrivant l'*Iliade* avec son groin. »

Cette opinion sur l'importance de la période hebdomadaire, au point de vue économique et moral, est loin d'être partagée par M. Larroque: « Voyons, dit-il, abstraction faite de toute idée égyptienne, juive ou chrétienne, quelle portion du temps il conviendrait d'affecter raisonnablement au repos, et comment ce repos devrait être distribué. On comprend que j'ai particulièrement en vue ici les classes du peuple occupées à des travaux manuels et qui constituent la presque totalité de la population. Les 52 dimanches actuels des chrétiens et une quinzaine de fêtes font 67 jours, c'est-à-dire près d'un cinquième des jours de l'année, que ces classes, d'ailleurs retenues dans l'ignorance et exténuées par un travail d'une trop longue durée, passent dans un désordre étourdissant et une honteuse crapule. Je ne dis rien des nations qui ont encore annuellement, outre les 52 dimanches, une quarantaine de fêtes au lieu d'une quinzaine; ce qui fait un quart des jours de l'année qu'elles passent dans l'oisiveté. Le système du *calendrier* ré-

publicain avait 9 jours consécutifs de travail sur 10. Ce n'eût pas été trop si le travail eût été modéré et bien réglé; mais, en réalité, c'était excessif, parce que les ouvriers étaient condamnés alors, comme ils le sont encore aujourd'hui, à travailler 12 heures et souvent 15 heures par jour. Aussi l'usage s'était-il bientôt introduit d'ajouter au repos légal du dixième jour de la décade une moitié du cinquième. En interrompant ainsi tous les cinq jours le cours régulier des occupations, on retomrait dans le système que l'on venait d'abandonner et auquel on avait reproché de ne pas laisser une part suffisante de temps au travail. Il faudrait donc tout à la fois interrompre moins souvent qu'on ne le fait maintenant les séries des jours de travail et se reposer davantage dans chaque jour de travail, afin de prévenir la lassitude et l'épuisement, mais de telle sorte cependant que l'artisan, ayant par jour quelques heures de plus qu'aujourd'hui à donner soit à son instruction, soit à sa famille, ne prolongeât pas son repos assez pour être exposé comme à présent à l'ennui, à la débauche et à tous les vices qui marchent à leur suite. Après que le fardeau habituel des jours ouvrables aurait été convenablement allégé, ne serait-ce pas assez de se reposer le dixième jour entier de chaque décade, en ajoutant extraordinairement à ce repos périodique le premier jour de chacune des quatre saisons? Nous aurions alors par an 40 jours de repos légal, et nous rendrions ainsi au travail modéré 27 jours, pendant lesquels aujourd'hui les ouvriers, non-seulement n'amaissent pas, mais dissipent... Je m'attends bien à ce que de bonnes âmes cherchent à leur faire croire qu'en changeant la distribution actuelle de leur temps de travail et de repos, on ne ferait en définitive qu'augmenter la somme de leurs fatigues. Cela serait vrai si j'entendais que, dans la société nouvelle, ils dussent continuer de travailler comme les *Y* obligés encore le régime actuel; mais il n'en est rien: dans ma pensée, ils travailleraient moins longtemps par jour qu'ils ne le font aujourd'hui, et cela, bien entendu, par suite de conventions qui devraient demeurer toujours entièrement libres; car il ne peut être ici question de porter atteinte à la liberté des transactions, pas plus que de mesurer la tâche que voudra remplir un ouvrier travaillant chez lui ou au dehors, pour son propre compte ou à la pièce. »

— *Calendrier de Flore*. Linné a eu le premier l'idée d'établir sous ce nom le tableau des plantes qui fleurissent dans chaque mois de l'année. On comprend que ce tableau doit varier suivant les climats. Nous donnerons ici le *calendrier* de Flore pour le climat de Paris. *Janvier*: peuplier blanc, perce-neige, violette. *Février*: anémone hépatique, daphné bois gentil, laurêole, noisetier. *Mars*: anémone sylvie, giroflée-jaune, narcissus, primevère. *Avril*: couronne-impériale, jacinthe, lilas, petite pervenche, tulipe. *Mai*: filipendule, iris, muguet, pivoine. *Juin*: bluets, nénuphar, nielle des blés, pavot, pied-d'alouette. *Juillet*: catalpa, chicorée sauvage, laurier-rose, menthe, oseille. *Août*: balsamine, laurier-tin, magnolia, myrte, scabieuse. *Septembre*: cyclamen d'Europe, colchique d'automne, amaryllis jaune, lierre, réséda. *Octobre*: aralia épineux, chrysanthème de l'Inde, topinambour. *Novembre*: anémone du Japon, éphémère, verveine. *Décembre*: ellébore noir (rose de Noël), lopézée, ibérède (thlaspi d'hiver), mousses. On comprend qu'il serait facile d'allonger de beaucoup cette liste, surtout pour les mois du milieu de l'année. D'une manière plus générale, on divise les fleurs, suivant la saison dans laquelle elles s'épanouissent, en printanières, estivales, automnales et hivernales. On a dressé de même des *calendriers* des feuillaisons et des fructifications, qui peuvent être de quelque utilité en agriculture; mais il faut tenir compte des légères variations qui peuvent se produire d'une année à l'autre.

— *Jeux*. Le *calendrier perpétuel* est un jeu d'esprit qui se joue quelquefois dans les réunions d'hiver. Voici en quoi il consiste, d'après la description très-complète qu'en a donnée Mme Celnart. Un des joueurs, qui s'appelle le *Temps*, s'assied devant un paravent ou un rideau tendu, et sur un siège un peu plus élevé que les autres. Douze autres joueurs prennent chacun le nom d'un mois, et sept autres le nom d'un jour de la semaine. Si l'un d'eux, ils représentent les années, et se nomment par exemple 1885, 1886, etc. Tous ces personnages se tenant debout derrière le *Temps*, celui-ci ouvre le jeu en disant: « Reposons-nous un moment, je me lasse à la fin de voler sans relâche; reposons-nous... au grand regret, à la grande satisfaction des hommes, dans leurs diverses et rapides situations. Beaucoup gémissent: qu'importe? je n'ai pas l'habitude de les écouter; amusons-nous à voir ce que je leur prépare. Holà! mes enfants, accourez. 1885, dis-moi ce que tu réserves aux hommes. » Le joueur qui représente 1885 paraît aussitôt, se place en face du *Temps* et fait d'une manière agréée les prédictions qui lui conviennent. Son rôle est d'autant plus facile qu'il se tient dans les généralités, et, s'il a de l'esprit, il peut, dans ces prévisions de l'avenir, faire une foule de plaisanteries piquantes, de critiques ingénieuses du passé. Quand il a terminé son récit: « C'est fort bien, dit le *Temps*, mais tout cela est un peu vague, j'aime les détails;

que tes enfants m'en donnent successivement, transmetts mon désir à ton fils aîné. » Alors, l'Année appelle Janvier, et s'assied à la droite du *Temps*. Janvier s'avance aussitôt, se place debout devant le *Temps*, et raconte ce qui doit lui arriver, c'est-à-dire une histoire en rapport avec ce que l'on fait habituellement pendant le premier mois de l'année. Sa narration achevée, il s'assied à côté de l'Année, qui, sur l'invitation du *Temps*, appelle Février. Le joueur qui porte ce nom s'avance comme l'a fait le précédent, et raconte à son tour une anecdote relative à son caractère, par exemple, une scène de carnaval. A mesure qu'il parle, Janvier se glisse à petits pas derrière lui, et disparaît derrière le paravent quand celui-ci prononce les derniers mots de son discours. Le *Temps* manifeste encore son approbation et fait quelques réflexions qui se terminent par l'apparition de Mars. Comme ses deux frères, Mars raconte une histoire en rapport avec les idées et les occupations qu'il rappelle, après quoi Février se retire de la même manière que Janvier. Le jeu continue ainsi pour les autres mois; mais, comme chacun doit faire un récit différent de ceux qu'on a déjà entendus, certains joueurs peuvent se trouver dans l'embarras. Les mois qui sont dans ce cas sont libres de garder le silence, en donnant pour excuse qu'ils n'offriraient rien de remarquable. Ils ont aussi le droit d'appeler les jours de la semaine à leur aide, et de faire avec eux une histoire dialoguée, à peu près dans le genre du roman improvisé. Dans les deux circonstances, le *Temps* peut exiger un gage du joueur paresseux qui se refuse. Quand tous les mois et tous les jours ont payé leur tribut, ils se prennent par la main, forment une ronde et sautent en tournant trois ou quatre fois autour du *Temps*, en chantant:

Ah! l'amour fait passer le temps!

A quoi le *Temps* répond en branlant la tête:

Ah! le temps fait passer l'amour!

La ronde achevée, tout le monde reprend la place qu'il occupait avant de commencer le jeu; le *Temps* appelle une seconde année, et les mois et les jours repaissent de nouveau, après avoir échangé leurs noms entre eux. Ce deuxième tour est beaucoup plus difficile que le premier, parce qu'il est interdit de faire une histoire semblable à celles que l'on a faites. Toute violation de cette règle entraîne le paiement d'un gage.

Calendrier du berger (18), poème anglais, par Edmond Spenser. Le poète a imaginé, dans son *Calendrier du berger*, d'adapter une élogie à chaque mois de l'année, et de ces douze pastorales, il a formé une œuvre originale. Au sortir de l'université, Spenser tomba éperdument amoureux d'une certaine Rosalinde, qui célébrait dans ses pastorales, et sur la cruauté de laquelle il a écrit tant de plaintes pathétiques. Le *Calendrier du berger* est tout rempli des louanges de cette inhumaine beauté. Il publia ce poème en 1579 (il avait alors vingt-six ans) et le dédia à son protecteur Sidney. La publication de ces pastorales fit époque, si l'on doit s'en rapporter au langage des contemporains. L'idée première de l'auteur, celle d'adapter une pastorale à chaque mois de l'année, était agréable et originale, bien qu'il ait souvent négligé d'avoir égard aux saisons, lors même qu'elles abondaient le plus en images; mais le *Calendrier* possède une autre espèce d'originalité, du moins quand on le compare à d'autres pastorales de l'époque. Ce genre de composition était devenu tellement à la mode dans les cours, qu'on croyait que le seul langage qui lui convînt était celui des courtisans: ce langage de convention; avec toutes ses fausses beautés de pensées et d'expressions, avait donc été transporté dans la bouche des bergers. On en avait vu récemment un exemple frappant dans l'*Aminata*, et Spenser fit preuve de jugement aussi bien que de génie lorsque, au lieu de lutter dans un idiomme, comparativement rude et incolore, avec l'exquise élégance du Tasse, il imagina un nouveau genre de pastorale beaucoup plus naturel et par conséquent plus agréable, en tant que l'imitation de la nature est une source de plaisir poétique. Il faut avouer pourtant qu'il se jeta dans l'extrême opposé, en donnant à son dialogue une rudesse qui blesse un goût délicat. Le dialecte de Théocrite est musical et exempt de vulgarité; on n'en peut dire autant de la rusticité sauvage et provinciale de Spenser. On l'a blâmé avec moins de raison d'avoir parsemé son poème d'allusions à l'histoire politique et aux différends religieux de son temps; un ingénieux critique a même prétendu que la description de la grande et belle nature, avec des scènes bien choisies de la vie champêtre, réelle mais non pas grossière, sont les seuls éléments qui doivent entrer dans la poésie pastorale. Ces restrictions, néanmoins, s'accordent mal avec l'usage des poètes et le goût public; et si Spenser est blâmable d'avoir introduit l'allégorie dans ses pastorales, c'est un défaut qu'il partage avec la plupart des poètes qui ont imité les rustiques pipeaux. Plusieurs des éloges de Virgile, et ce sont les meilleures, ont une plus haute portée que les simples chansons du hameau; et il était notoire que les romans pastoraux des Portugais et des Espagnols, si populaires du temps de Spenser, étaient remplis de portraits tracés d'après nature, et n'étaient quel-

quefois que le miroir d'une histoire réelle. Le genre pastoral ne deviendrait-il pas insipide, s'il n'empruntait quelque chose à la vie réelle ou à une philosophie élevée? Le poème de Spenser offre en beaucoup de passages de la verve et de l'éclat, mais il est peu lu aujourd'hui. Il n'en était pas de même autrefois. Webbe, dans son *Discours sur la poésie anglaise* (1586), appelle Spenser le meilleur poète anglais qu'il eût jamais lu, et pense qu'il aurait surpassé Théocrite et Virgile « si la rudesse de l'idiome n'avait été pour lui un obstacle que les autres ne rencontrèrent point dans leurs langues si belles et si pures. » Dryden assure que, depuis Virgile, on n'a jamais rien vu de si parfait dans ce genre, et Drayton dit: « Maître Edmond Spenser aurait assez fait pour immortaliser son nom, ne nous eût-il donné que son *Calendrier du berger*, chef-d'œuvre s'il en fut. » Ce poème a été traduit en latin par Dove, du temps de Spenser.

CALENDULACÉ, ÉE adj. (ka-lan-du-la-sé — rad. *calendula*). Bot. Qui ressemble à une calendule, à un souci.

— s. f. pl. Tribu de la famille des synanthérées, ayant pour type le genre *calendula* ou souci.

CALENDULE s. f. (ka-lan-du-le — lat. *calendula*, même sens). Bot. Nom scientifique du genre souci.

— Ornith. Genre d'oiseaux, formé aux dépens des alouettes, et dont le type est l'alouette à gros bec d'Afrique.

CALENDULÉ, ÉE adj. (ka-lan-du-lé — rad. *calendula*). Bot. Qui ressemble à une calendule.

— s. f. pl. Section de la tribu des calendulacées, ayant pour type le genre souci.

CALENDULINE s. f. (ka-lan-du-li-ne — rad. *calendula*). Chim. Substance mucilagineuse extraite des fleurs du souci.

CALENDUS, citoyen romain fort riche, qui, si l'on en croit Tzetzes, mourut, lors d'une famine, pendant dix-huit jours, la ville de Rome. En récompense, l'on donna son nom à dix-huit jours du mois, et c'est de là, d'après l'auteur précité, que serait venu le nom de *calendes*.

CALENDYME s. m. (ka-lan-di-me — du gr. *kalos*, beau; *endyma*, vêtement). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères malacodermes, voisin des mélérides, et comprenant une seule espèce, qui vit au Chili.

CALENE s. m. (ka-lé-ne — nom mythologique). Ornith. Syn. de *nicombar*, genre de pigeons.

— Entom. Genre de coléoptères tétra-mères, famille des chrysomèles, ayant pour type une espèce qui vit au Brésil.

CALENE s. f. (ka-lé-ne). Espèce de gâteau que l'on mange en Provence la veille de Noël.

— *Faire calène*, Faire le grand souper de famille en usage en Provence la veille de Noël, comme le *réveillon* à Paris, mais qui en diffère en ceci que le repas provençal précède la messe, au lieu que le réveillon parisien est censé la suivre.

CALENGE s. f. (ka-lan-je). Syn. de *CALANGAGE*.

CALENGER v. a. ou tr. (ka-lan-jé). Accuser, reprendre, saisir au corps. || Vieux mot. On dit aussi *CALENGIER*.

CALENSON (Giraut de), troubadour. V. *CALANSON*.

CALENTER s. m. (ka-lan-tér). Nom que l'on donne en Perse aux trésoriers et receveurs des finances provinciales.

CALENTIUS ou **CALENZIO** (Elisée), poète latin, né dans la Pouille, mort vers 1508. Ami de Pontanus, de Sannazar et d'Altilio, et précepteur de Frédéric, roi de Naples, il s'adonna avec succès à la poésie latine. A dix-huit ans, il avait fait une imitation du poème de la *Batrachomyomachie* d'Homère, que l'abbé Saas a insérée dans ses *Fables de La Fontaine*, mises en vers latins (1738). Les épiques, les élégies, les épigrammes, les satires, les fables, qu'il a composées, ont été réunies en un volume in-folio, publié à Rome en 1503.

CALENTURE s. f. (ka-lan-tu-re — espagnol *calentura*, fièvre; de *calere*, être chaud). Pathol. Sorte de délire furieux qui s'empare souvent des navigateurs sous la zone torridale, et dont un des principaux caractères est le désir de se jeter à la mer.

Comme deux anges que torturaient
Une implacable *calentura*,
Dans le bien cristal du matin
Suivons le mirage lointain.

BAUDELAIRE O.
Pharm. *Bois de calenture*. Nom donné dans les Indes espagnoles, à divers bois fébrifuges.

— *Encycl. Méd.* Cette maladie singulière, et regardée même comme fabuleuse, est sans doute fort anciennement connue; mais elle n'a été signalée que dans le dernier siècle comme une affection spéciale aux marins qui voyagent dans les régions tropicales. C'est une maladie fébrile, s'accompagnant d'un délire furieux dans lequel le malade parle constamment de se jeter dans la mer. Le mal débute brusquement, quelquefois pendant le sommeil, après une journée dont la chaleur a été étouffante. Le malade éprouve de l'anxiété, une agitation extrême, des tinte-

ments d'oreilles, des frissons et enfin un délire accompagné d'hallucinations. Il cherche presque toujours à se jeter à la mer, sans doute pour calmer la chaleur brûlante qui le dévore. Suivant Olivier, bien des gens de mer ont disparu sans qu'on sache ce qu'ils sont devenus; c'étaient, vraisemblablement, de malheureux malades pris subitement de cette singulière affection. Elle se manifeste par accès paroxystiques, séparés souvent par des intervalles durant lesquels le malade a perdu tout souvenir de ce qui s'est passé. Au bout de douze à quarante-huit heures, la maladie se termine par la guérison: une sueur profuse, des urines copieuses et un besoin invincible de sommeil annoncent cette heureuse terminaison.

Le traitement de cette affection consiste principalement dans l'emploi des émissions sanguines, qui calment si bien les accès fébriles et le délire, qu'on voit les symptômes rétrocéder au fur et à mesure qu'on donne issue au sang, qui est toujours épais et visqueux. Les vomitifs, les purgatifs et surtout l'émétique ont aussi paru très-efficaces; mais une précaution essentielle à prendre est d'empêcher les malades de céder à leur désir de se jeter à l'eau, car c'est à peu près là l'unique danger qu'ils aient à courir.

Sur les différents points qui se rapportent à l'étiologie, au traitement et aux symptômes de cette maladie, les médecins qui ont pu l'observer sont assez d'accord; mais il n'en est pas de même en ce qui concerne l'interprétation qu'ils donnent de ces faits. Les uns, avec Couteau, veulent y voir une inflammation encéphalique ou méningitique; d'autres, tels que Beisser, admettent qu'avec la méningite existe concurremment une inflammation du cœur et des gros vaisseaux. Il est cependant douteux que des inflammations siégeant dans les membranes du cerveau et les parois des gros vaisseaux puissent se terminer d'une manière aussi constamment bénigne; l'efficacité de la saignée semble indiquer qu'on aurait plutôt affaire à une forme fébrile de la congestion cérébrale.

CALENTYN (Pierre), théologien flamand, mort vers 1563. Il a publié plusieurs ouvrages de dévotion mystique: *Via crucis a domo Patris ad Calvariam montem* (Louvain, 1563); *Sept heures de la sagesse éternelle par Henri Suso, nouvellement traduites en flamand* (Louvain, 1578); et une traduction, flamande, de: *Méthode pour faire spirituellement le voyage en Terre sainte*, de Paschasius (Louvain, 1563).

CALENUM. V. CALÈS.

CALENUS (Olenus), fameux devin étrusque qui vivait vers l'époque de la fondation de Rome, et qui, suivant Plinius, prédit la grandeur future de Rome quand on lui eut montré la tête humaine qu'on avait trouvée en creusant les fondations du Capitole.

CALENUS (Quintus-Fusius), général romain, mort l'an 41 avant notre ère. Après avoir été tribun du peuple, l'an 61, et avoir essayé, en cette qualité, de soustraire Clodius à la condamnation dont il était frappé, pour avoir violé les mystères de la bonne déesse, il fut nommé préteur, l'an 59, grâce à César, dont il devint depuis lors un des plus chauds partisans. En l'an 52, il se rangea parmi les vengeurs de Clodius, tué par Milon; puis il accompagna César dans les Gaules et en Espagne. Envoyé par celui-ci en Achale, il s'empara de plusieurs villes qui s'étaient prononcées pour Pompée, notamment de Thèbes, d'Athènes, de Mézène et de Patras, où Caton s'était réfugié. Pour le récompenser de ses services, César le fit élever au consulat l'an 47. Après la mort du dictateur, Calenus se rangea du côté d'Antoine. Au milieu des proscriptions qui eurent lieu à cette époque, Varron, le plus savant des Romains, se trouva inscrit sur les listes fatales. Calenus n'hésita pas à le cacher dans sa propre maison, malgré le péril auquel il s'exposait. Mis à la tête des légions qui adhéraient au parti d'Antoine dans l'Italie septentrionale, il se disposait à marcher contre Octave lorsqu'il mourut subitement.

CALENUS, jurisconsulte allemand. V. KAHLE.

CALENZANA, petite ville de France (Corse), ch.-l. de cant., arrond. et à 13 kilom. S.-E. de Calvi, dans un riant vallon, près de la mer; 2,700 hab. Elève d'abeilles; commence de fromages de brebis et de chèvre, vins, fruits, oranges.

CALENZIO, poète latin. V. CALENTIUS.

CALEPE s. m. (ka-lé-pe). Entom. Section du genre hispe, érigée en genre par quelques auteurs.

CALEPIN s. m. (ka-le-pain — du nom de Calepino, auteur d'un dictionnaire polyglotte). Dictionnaire composé par Ambroise Calepin; Consulter son CALEPIN. || Dictionnaire en général:

Très-souvent, pour comprendre un poète latin, j'ai besoin d'implorer l'aide d'un calepin.

Berchoud.

|| Dans ce sens, ce mot est aujourd'hui tout à fait usité.

— Par ext. Carnet, agenda, sur lequel une personne recueille des notes pour son usage: Prendre une note sur son calepin. Consulter son CALEPIN. || *Il venait chaque nuit et ne se mettait au lit qu'après avoir noté sur un calepin tout ce qu'il avait dit et fait dans la journée.* (J. Sandeau.)

— Loc. fam. *Cela n'était pas dans son calepin*, il ne s'attendait pas à cela. || *Mettez cela sur votre calepin*, souvenez-vous de cela! Que cela vous serve de leçon!

CALEPINE s. f. (ka-lé-pi-ne). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, comprenant une seule espèce qui croît dans le midi de l'Europe et en Orient.

CALEPINO ou **DA'CALEPIO** (Ambroise), lexicographe italien, né à Bergame en 1435, mort en 1511. Il était moine augustin et consacra sa vie entière à la rédaction de son fameux *Dictionnaire des langues latine, italienne, etc.*, qui parut à Reggio en 1502, et dont les éditions se multiplièrent à l'infini. Augmenté et complété successivement par Passerat, La Cerda, Laurent Chifflet, Facciolati, ce lexique polyglotte est resté pendant longtemps le meilleur travail en ce genre. L'édition de Bâle (1590) ne comprend pas moins de onze langues, en comptant le hongrois et le polonais; celle de Lyon (1586, 2 vol. in-fol.) n'en renferme que dix.

L'importance de ce lexique polyglotte l'avait fait regarder comme un abrégé de la science universelle. De là est venue l'expression proverbiale: *Consulter son calepin*. Dans la *Satire Ménippée*, lorsque le cardinal de Pellevé a terminé sa harangue, le prieur des carmes improvise ce quatrain:

Son éloquence il n'a pu faire voir,
Faute d'un livre où est tout son savoir;
Seigneurs Etats, excusez ce bonhomme,
Il a laissé son calepin à Rome.

Aujourd'hui, le mot *calepin* désigne un recueil d'extraits et de notes.

CALEPTÉRYX s. m. (ka-lé-pté-riks — du gr. *kalos*, beau; *pteryx*, aile). Entom. Syn. du genre *AGRIUS*.

CALEQUIN s. m. (ka-le-kain — de l'angl. *kilderkin*, qui vient lui-même du flamand *kinnekin*). Petit cuvier, dans le dialecte de certaines contrées de la France.

CALER v. a. ou tr. (ka-lé — rad. *cale*). Etayer, assujettir, mettre d'aplomb ou de niveau avec des cales: *CALER un meuble, une pierre. Les éléphants vont d'eux-mêmes chercher des pierres pour CALER un tonneau.* (Buff.)

— Mar. Baisser: *CALER une vergue, une voile. CALER le mât de hune, de perroquet.* || Plonger dans l'eau par la cale, d'une certaine quantité: *Ce navire CALER vingt brasses. Tout navire qui CALER dix pieds d'eau peut y venir charger en toute sécurité.* (Journ.)

— Fig. *Caler la voile*, Rabattre de ses prétentions, se radoucir, céder: *Je vous conseille de CALER LA VOILE. Avec lui, le plus sûr est de CALER LA VOILE.*

— Techn. et chem. de f. *Caler les soupapes d'une machine à vapeur*, les empêcher de se soulever lorsque la pression est au-dessus du nombre réglementaire de kilogrammes: *Si on CALER LES SOUPAPES, on expose les chaudières à faire explosion.*

— Pêch. Enfoncer dans l'eau: *CALER une tessure. Faire CALER une ligne en mer.*

— Jeux. *Caler une bille*, La lancer en faisant ressort avec les doigts.

— v. n. ou intr. Mar. Enfoncer dans l'eau, en parlant d'un navire: *Un bâtiment CALER plus ou moins, suivant qu'il descend plus ou moins profondément dans la mer. Il est sur le nez ou sur le cul, suivant qu'il CALER trop de l'avant ou de l'arrière.*

Se caler v. pr. Etre calé: *Les voiles se CALENT par un mauvais temps.*

— Etre lancé, en parlant des billes: *Les jeux dans lesquels les billes se CALENT sont le pot, la poursuite et le triangle.*

CALER v. n. ou intr. (ka-lé — corrupt. de *caner*; du lat. *canis*, chien). Pop. Reculer, faire le poltron: *Il a été obligé de CALER.* (Acad.) *La reine Anne était une fine Bretonne, de sorte qu'il fallut à madame de Bourbon CALER et laisser à la reine sa belle-sœur tenir son rang.* (Brantôme.) *Ce fut à lui à CALER, et faire non du prince, mais du simple gentilhomme.* (Brantôme.) *Puis elle lui dit, sans CALER aucunement, qu'il avait tort.* (G. Sand.)

— Argot typogr. Cesser de travailler, rester oisif: *Si le compositeur n'est pas en train de jaser, il rêve; sa plus grande jouissance est de CALER.* (J. Ladimir.) || Signifie surtout Ne pas travailler par manque de copie: *Les compositeurs aiment à être embauchés dans les ateliers du Grand Dictionnaire: la copie afflue, et l'on n'y CALER jamais.*

— Rem. Plusieurs lexicographes voient, ce qui est vrai, dans ce mot, une corruption de *caner*, et le font venir de *cane*, canard, sous le prétexte spécieux que cet animal se plonge dans l'eau au moindre bruit qu'il entend. A ce titre, ce mot pourrait tout aussi bien venir d'*oise*, de *cygne*, de *sarcelle*, volatiles qui ne jouissent pas non plus, que nous sachions, d'une grande réputation de bravoure. Nous croyons que l'idée de manquer de courage rattache plutôt ce mot à *cagnard*, et que l'on devrait dire étymologiquement *cagner*, il *cagne*. Cette faute, si fautive il y a, doit être attribuée à l'habitude que l'on a d'user de la syncope dans une conversation rapide: *lène, nefe, trêfe*, pour *légne, nefse, trêse*, seraient, dans le même cas. Du reste, dans beaucoup de nos provinces, entre autres en Bourgogne

et en Franche-Comté, on ne dit jamais que *caner*: IL CANE.

CALERA, bourg d'Espagne, province et à 74 kilom. O. de Tolède, près de la rive droite du Tage; 2,821 hab.

CALÈRE s. f. (ka-lé-re — rad. *cale*). Pêch. Grand carreau qu'on place à l'avant d'un petit bateau et qu'on relève au moyen d'une cale.

CALERT (Michel), théologien allemand, né à Zeitz en 1603, mort en 1655. Il étudia la philosophie à Leipzig et fut nommé, en 1633, directeur du gymnase de Misnie; puis il remplit successivement les fonctions de pasteur luthérien et de surintendant ecclésiastique à Bischofswerda et à Weissenfels, où il termina sa vie. On a de lui un grand nombre de traités et de discussions sur des points de théologie. Nous nous bornerons à indiquer deux de ses ouvrages, dans lesquels il prend à partie Bellarmine: *Disputatio theologica de crimine legis et Evangelii*, etc. (Leipzig, 1634, in-4°), et *Aphorismi theologici de conciliis oppositi assertioibus*, etc. (Leipzig, 1656, in-4°).

CALÈS ou **CALENUM**, ville de l'Italie ancienne, sur la voie Appienne, au S.-E. de Theanum. Près de Calès étaient les fameux vignobles de Falerne. Détruite par les Sarrasins au VIII^e siècle, cette ville a été rebâtie depuis et porte aujourd'hui le nom de Calvi.

CALÈS (Jean-Marie), jurisconsulte et conventionnel français, né à Toulouse, mort en 1834. Avocat dans sa ville natale au moment où éclata la Révolution, il embrassa avec ardeur les idées, et fut successivement envoyé par la Haute-Garonne à l'Assemblée législative et à la Convention. Lors du procès du roi, il vota pour la mort. Envoyé en mission auprès de l'armée des Ardennes (1793), il fut rappelé peu de temps après. Par sa sagesse et sa modération, il contribua, après le 9 thermidor, à rétablir l'ordre dans le département de la Côte-d'Or, puis il marcha contre les sections au 13 vendémiaire. Membre du conseil des Cinq-Cents jusqu'en 1798, il vécut dans la retraite sous le gouvernement de Napoléon. En 1815, il fut appelé à siéger dans la Chambre des représentants; mais, bientôt après, il fut exilé comme républicain. Il se retira d'abord en Suisse, puis à Liège, qu'il ne quitta plus.

CALÈS (Godefroi), médecin français et ancien représentant du peuple, né à Saint-Denis en 1799, neveu du précédent. Il étudia la médecine, et, après avoir été reçu docteur à Montpellier, il commença à se faire connaître par un savant mémoire sur la pellagre, maladie assez répandue dans le Midi. Depuis de longues années, M. Calès s'était établi à Villefranche, dans la Haute-Garonne, où il exerçait sa profession avec autant de savoir que de désintéressement, lorsque éclata la révolution de 1848. Il s'empressa de proclamer la république, fut mis à la tête de l'administration municipale, dont il faisait déjà partie comme conseiller, et 51,000 suffrages l'envoyèrent siéger à la Constituante. M. Calès, qui était depuis longtemps connu comme ayant des opinions franchement radicales, prit place à l'extrême gauche, à côté de son ami Joly, et vota presque constamment avec la Montagne. Après l'élection du 10 décembre, M. Calès s'associa à la vive opposition que la Montagne fit au président de la République, et signa notamment la mise en accusation du président et de ses ministres, au sujet de l'occupation de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, M. Calès a repris depuis lors à Villefranche l'exercice de sa profession de médecin.

Calesera (LA), chanson espagnole, paroles françaises d'E. de Lonlay, musique d'Yradier. Mme Viardot et Mme Nantier-Didé ont mis à la mode les charmantes chansons d'Yradier, si pleines d'accent et de couleur locale. Ces petits chefs-d'œuvre exigent la réunion du talent mimique à l'habileté vocale, et sont d'une exécution très-difficile, qui les rend presque inabordable aux amateurs de troisième ordre et aux virtuoses habituels des salons.

Allegro.

De tes deux mu - les co-quet-tes,
Qu'avec es - poir je re - gar-de,
Qu'avec es - poir je re - gar-de,
J'entends le bruit des clo-chettes,
Qui re-ten - tit dans Gre-na - del.
Qui re-ten - tit dans Gre-na - del.
del! Fil-le de l'An-da-lou - si-e,

Par ton re - tour cap - ti - vé - e,
Par ton re - tour cap - ti - vé - e,
Der - riè - re la ja-lou - si - e,
Der - riè - re la ja-lou - si - e,
J'ai - ten-dais ton ar - ri - vé - e,
J'ai - ten-dais ton ar - ri - vé - e,
el! Près de toi, si d'es-pé - ran-ce
mon cœur sans ces - se s'en - - -
l - vre, Sans te voir, je ne puis
vi - vre; Quand tu pars, je me
meurs de souf-frap - cel.

DEUXIÈME COUPLET.

Sur la promenade sombre,
Le ciel parsemé d'étoiles (bis)
Pour nous parler seuls dans l'ombre
Prête encor assez d'étoiles! (bis)
Voici l'heure si propice
Aux cœurs épris qui s'entendent! (bis)
La fleur ouvre son calice (bis)
D'où les parfums se répandent. (bis)
Près de toi, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Tu pinces de la guitare
Et donnes des sérénades (bis)
Comme on le fait en Navarre,
A damner tous les alcaldes! (bis)
De moi tu te fais entendre;
Dans ta voix passe ton âme, (bis)
Et mon cœur se laisse prendre (bis)
A ton doux accent de flamme! (bis)
Près de toi, etc.

CALÉSIN s. m. (ka-lé-zain — mot espagn.). Sorte de carrosse non suspendu, qui est en usage en Espagne: *Un CALÉSIN contient ordinairement une manola et son amie, avec son manolo, sans préjudice d'une grappe de muchachos (gamins) pendue à l'arrière-train.* (Th. Gaut.) || On dit également CALÉSINE s. f. *Le grand genre parmi les manolas, qui sont les grisettes de Madrid, est d'aller en CALÉSINE à la plaza de Toros.* (Th. Gaut.) *Les CALÉSINES rappellent les corricolis de Naples: de grandes roues rouges, une caisse sans ressort, ornée de peintures plus ou moins allégoriques, et doublée de vieux damas ou de serge passée avec des franges et des effilés de soie, et par là-dessus un certain air roccoco de l'effet le plus amusant; le conducteur est assis sur le brancard.* (Th. Gaut.) || On trouve aussi CALÉSIN et CALÉSINE: *A travers les bêtes pensives, les CALÉSINES flaient à grand bruit de grelots.* (Du Mesnil.) *Notre guide avait eu la précaution de faire partir, la veille au soir, une mule qui devait nous attendre à mi-chemin, pour relayer la bête attelée à notre CALÉSINE.* (Th. Gaut.)

CALESIIUM, nom latin de Calais.

CALESJAM s. m. (ka-léss-jamm — nom malais). Bot. Grand arbre du Malabar, dont l'écorce a quelque réputation en médecine: *Le CALESJAM donne du fruit depuis dix ans jusqu'à cinquante.* (V. de Bonmare.)

— Encycl. Le *calesjam* est un arbre d'environ 20 m. de hauteur, à feuilles ovales, lancéolées, entières, glabres, d'un vert brillant; à fleurs en grappes terminales, auxquelles succèdent des baies oblongues, vertes, contenant un noyau aplati qui renferme une amande blanche. Cet arbre habite le Malabar. Son bois, flexible, d'un grain uni, d'une couleur pourprée, est employé dans l'industrie. Son écorce, pulvérisée et mêlée avec du beurre, est un remède préconisé contre les ulcères malins et les douleurs de goutte. Cette même écorce, ainsi que les feuilles, prises en infusion théiforme, passe pour faciliter les accouchements.

CALETENSIS AGER, nom latin du pays de Caux.

CALÈTES, **CALETI** et **CALETA**, peuple de l'ancienne Gaule, dans la Lyonnaise II^e, entre l'Océan au N., les Ambians à l'E., les Vellécasses au S. et les Lexovii à l'O. Leur capitale était Julibona, aujourd'hui Lillebonne; leur territoire forma plus tard le pays de Caux, actuellement compris dans le département de la Seine-Inférieure.

CALETTI (Giuseppe), surnommé le *Cremone*, peintre italien, né à Ferrare en 1600, mort en 1660. Il se perfectionna dans son art à Venise, et fut surtout vivement impressionné par les œuvres du Titien, dont il adopta le style et la manière. De retour dans sa ville natale, il peignit des tableaux d'église ainsi que de petits tableaux d'histoire pour les galeries particulières, des sujets décoratifs, etc. Parmi ses œuvres, la plus remarquable est un admirable *Saint Marc*, qui se trouve dans l'église Saint-Benoît, à Ferrare.

CALÉTUM, nom latin de Calais.

CALÉUR, **EUSE** s. (ka-leur, eu-ge — rad. *caler*). Pop. Celui qui cale, qui cède, qui recule; lâche, poltron : *C'est un CALÉUR. Elle n'est pas CALÉUSE.* || Flâneur, paresseux.

CALÈVE s. f. (ka-lé-1 — de *Caley*, botaniste anglais). Bot. Syn. de **CALÈNE**.

CALFA (Ambroise), également connu sous le nom de *Yousouf-Bey*, littérateur arménien, né à Constantinople en 1830. Petit-fils du chef de mameluks Yousouf-Bey, qui périt à Austerlitz, il fut envoyé au célèbre collège des mekhitaristes de Venise, où il apprit plusieurs des langues de l'Occident. À l'âge de dix-huit ans, il partit pour Paris. Là il devint professeur, puis préfet des études au collège Moirat, et le quitta pour prendre la direction du collège national arménien de Granelle, dont il fut un des principaux fondateurs. Au bout de trois ans, il abandonna cette position pour pouvoir se livrer tout entier aux travaux littéraires. M. Calfa est membre de la Société asiatique de Paris et de l'Institut historique. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Histoire universelle* (Venise, 1851, 5 vol.); *Traité d'arithmétique* (Venise, 1853); *Calligraphie arménienne* (1854); *Histoire sainte* (1860); *Dictionnaire arménien-français* (Paris, 1860); *Dictionnaire français-arménien*, etc. Citons encore de lui, outre de nombreux articles dans la *Revue arméno-française* : la *Colombe du Massis*, et une série de *Guides de la conversation* en arménien et autres langues; les traductions en arménien des ouvrages français : *L'Éducation des filles*, de Fénelon (Venise, 1850); le *Télémaque* (Paris, 1859), et *Paul et Virginie* (Paris, 1856).

CALFA (Corène), poète arménien, frère du précédent, né à Constantinople en 1835, fit également ses études au collège des mekhitaristes de Venise, où il devint professeur des novices. Etant venu rejoindre son frère à Paris, il fut associé par lui à ses fonctions et à ses travaux. Ancien rédacteur du journal *Polyhistor*, créé par Aivazowski, il a pris part à la rédaction de divers recueils arméniens, dans lesquels il a publié des poésies originales et s'est également fait connaître par la composition de plusieurs chants nationaux. Il a traduit, en outre, dans sa langue maternelle, les *Harmonies poétiques* de M. de Lamartine (Paris, 1859), et publié une *Histoire d'Arménie* (Paris, 1860); une *Grammaire arménienne* (Paris, 1860), et enfin un *Dictionnaire arménien-français* (1861).

CALFAT s. m. (kal-fé — rad. *calfater*). Mar. Fer long et étroit, espèce de ciseau servant au calfat pour enfoncer l'étoupe entre les joints.

— *Calfait à clou*. Celui dont le tranchant a peu de largeur. || *Calfait à écart*. Celui dont le tranchant est taillé en biseau. || *Calfait double*. Celui dans lequel le tranchant est remplacé par un bord épais, coupé en son milieu par une rainure en demi-cercle.

CALFAT s. m. (kal-fa — Pour l'étym. v. **CALFATER**). Ouvrier chargé de l'entretien du calfatage d'un navire, c'est-à-dire d'aveugler les voies d'eau qui peuvent s'y produire, d'enduire les carènes des préparations propres à les défendre de l'attaque des vers, etc., de placer le doublage en cuivre, de visiter et de chauffer le navire, ainsi que de l'entretien des pompes : *C'est un modeste et laborieux CALFAT qui est confié la dangereuse mission d'aller, dans le fort d'un combat, boucher en dehors du vaisseau les larges crevasses faites au ras de l'eau par les boulets ennemis. On n'entend plus le maillet du CALFAT qui enfonçait l'étoupe entre deux bordages.* (A. Jal.) Cette galerie était destinée à faciliter le service des CALFATS et des charpentiers pendant le combat. (E. Sue.) On ne peut juger du nombre des marins, cordiers, CALFATS, peintres, menuisiers, charpentiers, qui vivent du mouvement naval. (Blanqui.)

— Adjectiv. : Les ouvriers CALFATS et les ouvriers cordiers de Saint-Malo, prévenus du délit de coalition, ont été cités devant le tribunal de police correctionnelle de cette ville. (Journ.)

— Ornith. Nom vulgaire d'une espèce de sénégal (*lozia oryzivora*).

CALFATAGE s. m. (kal-fa-ta-je — rad. *calfater*). Mar. Opération qui consiste à enfoncer de l'étoupe entre les joints des bordages : *Les cordages détériorés se transforment en étoupe pour le CALFATAGE des navires.* (Journ.)

CALFATÉ, **ÉE** (kal-fa-té) part. pass. du v. *Calfater*. Qui a subi l'opération du calfatage : *Navire CALFATÉ.*

— Par ext. Couvert, rempli dans tous les interstices : *Montagnes CALFATÉES de mousses, de fleurs, d'hélices, d'arbrisseaux.* (R. Belleau.) || Inus.

CALFATER v. a. ou tr. (kal-fa-té — de

l'arabe *calafta*, même sens). Mar. Remplir d'étoupe et couvrir de suif, de poix, de goudron les joints de : *CALFATER un navire, une chaloupe, une barque. CALFATER des sabords. Les lois sont faites après coup, comme on CALFATE des vaisseaux qui ont une voie d'eau.* (Volt.)

CALFATIN s. m. (kal-fa-tain — dimin. de *calfat*). Mar. Jeune marin qui sert les calfats; apprenti calfat.

CALFEUTRAGE s. m. (kal-feu-tra-je — rad. *calfautrer*). Action de calfeutrer; résultat de cette action : *Le CALFEUTRAGE des portes et fenêtres.*

CALFEUTRANT (kal-feu-tran) part. prés. du v. *Calfautrer* : *Sentant par les oppositions qu'on leur fait où loge la difficulté, ils vont CALFEUTRANT ces endroits de quelque pièce fautive.* (Montaigne.)

CALFEUTRÉ, **ÉE** (kal-feu-tré) part. pass. du v. *Calfautrer* : *Fenêtre, porte CALFEUTRÉE. Maison bien CALFEUTRÉE. Le mauvais air pénètre les portes et les fenêtres les mieux CALFEUTRÉES* (Mme de Simiane.) *Nous étions partis dans un bon bateau russe, dont les moindres fentes étaient soigneusement CALFEUTRÉES de fourrures.* (L. Viardot.)

— Par ext. Enfermé : *Se tenir CALFEUTRÉ chez soi.*

CALFEUTRER v. a. ou tr. (kal-feu-tré — forme corrompue du mot *calfater*, dont l'idée de *feutre* est venue modifier la composition). Boucher des fentes ou des joints avec des étoupes ou d'autres matières qu'on y introduit, comme l'on fait pour les bordages des navires : *CALFEUTRER une porte, une fenêtre avec des lièvres, des étoupes, du papier, des bourrelets. Chaque fois qu'on fermait la porte, la fenêtre s'ouvrait en faisant voler au milieu de la chambre les manteaux destinés à la CALFEUTRER.* (Alex. Dum.)

— Par ext. Boucher soigneusement : *CALFEUTRER ses oreilles avec du coton.*

— Fam. Tenir étroitement enfermé : *Ainsi donc, au lieu d'aller trouver brutalement M. Fouquet, de l'appréhender au corps et de le CALFEUTRER, je vais tâcher de me conduire en homme de bonnes façons.* (Alex. Dum.)

— Fig. Soustraire à quelque influence, à quelque impression extérieure : *Cependant, quand le nom du roi intervenait parfois au milieu de tous ces quolibets, une espèce de bâillon CALFEUTRAIT toutes ces langues moqueuses.* (Alex. Dum.) *M. de Richelieu se leva avec la ferme résolution de CALFEUTRER ses narines contre le parfum des louanges, de même qu'Ulysse bouchait son oreille avec de la cire contre le chant des sirènes.* (Alex. Dum.)

Se calfeutrer v. pr. Être, devenir calfeutré : *La bise souffle, toutes les maisons commencent à se CALFEUTRER.*

— Par ext. Se tenir enfermé, retiré : *A partir de ce moment, il ne sortit plus seul, et se CALFEUTRA chez lui.* (Alex. Dum.)

CALF-OF-MAN, petite île d'Angleterre, dans la mer d'Irlande, à 4 kilom. S.-O. de l'île de Man. Cette île, propriété d'une seule famille, a 8 kilom. de périmètre, et abonde en gibier, surtout en lapins et oiseaux de mer.

CALGOUËF, île de la Russie. V. **KALGOUËV**.

CALHANA, savant indien, qui vivait probablement dans le xix^e siècle de notre ère. Il composa en vers sanscrits la première partie de l'histoire du Cachemire, connue sous le nom de *Râdjatarangini*, traduite en français par le capitaine Trayer.

CALHOUN (John CALDWELL), homme d'Etat américain, né dans le district d'Abbeville, Etat de la Caroline du Sud, le 18 mars 1782, mort en 1850. Il était d'origine irlandaise, à la fois du côté paternel et du côté maternel. Son père, Patrick Calhoun, avait émigré fort jeune en Pensylvanie, s'était ensuite rendu dans la Virginie occidentale; avait accompagné le général anglais Braddock dans son expédition contre l'établissement français désigné sous le nom de fort Duquesne, et, après la malheureuse issue de cette expédition, était allé s'établir dans la Caroline du Sud (1756), où il avait pris une part active aux guerres contre les Indiens, et où, pendant la plus grande partie de sa vie, il avait été membre de la législature de son Etat.

À l'âge de treize ans, le jeune John Calhoun fut confié aux soins de son beau-frère le docteur Waddell, qui lui donna une instruction préparatoire. En 1802, il entra au collège d'Yale, dans le Connecticut, et, après de brillantes études, il en sortit en 1804, pour aller étudier le droit à l'école de Litchfield. Trois ans après, Calhoun était admis au barreau de Charlestown, dans la Caroline du Sud; mais il ne tarda pas à abandonner la pratique des lois pour la politique. La guerre étant sur le point d'éclater, à cette époque, entre l'Angleterre et les Etats-Unis, il se signala tellement dans diverses réunions, qu'il fut envoyé, en 1808, à la législature de la Caroline du Sud. Après y avoir siégé pendant deux sessions, et y avoir fait preuve d'autant de capacité politique que de talent oratoire, il fut élu, en 1811, représentant au congrès. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, durant une période d'environ quarante ans, il ne quitta pour ainsi dire plus la capitale des Etats-Unis, où l'attachaient tantôt ses fonctions de membre du congrès, tantôt celles qu'il exerça dans le cabinet de Washington. Peu d'hommes d'Etat

américains ont fait preuve d'une aussi grande expérience et d'une aussi grande habileté politiques que Calhoun. Lorsqu'il entra au congrès, le conflit anglo-américain semblait devoir amener des hostilités prochaines. Il se rangea immédiatement du côté du parti démocratique, qui voulait entraîner le président Madison à une déclaration de guerre. Nommé membre du comité des affaires étrangères, il exposa son opinion dans un remarquable discours, qui fut applaudi d'une voix unanime, et la guerre fut déclarée en juin 1812. Il prit alors une part active aux mesures qui furent adoptées pendant et après la lutte, en s'occupant de toutes les questions d'intérêt général, et notamment en devenant un des fondateurs de la Banque nationale de l'Union et le créateur du système des fonds nationaux. En 1817, lorsque se forma le ministère Montroë, il devint secrétaire d'Etat de la guerre, et il administra ce département, pendant sept années, non-seulement avec une grande habileté, mais encore il sut faire cesser le désordre qui régnait dans les diverses branches de l'administration et réaliser des économies considérables. En 1825, il fut nommé vice-président des Etats-Unis, sous la présidence de John-Quincy Adams, et de nouveau, en 1829, sous celle du général Jackson. Cependant il ne tarda pas à se séparer de la politique de ce dernier et à lui faire une vive opposition. Une loi sur les tarifs et la banque, qui fut promulguée en 1828 et qui portait atteinte aux intérêts du Sud, fut la cause de cette rupture et l'entraîna dans une voie funeste, qui devait amoindrir sa valeur comme homme d'Etat, et surtout comme patriote. C'est alors, en effet, qu'il exposa sa célèbre théorie de l'annulation, par laquelle il prétendit que l'union des Etats-Unis n'est pas l'union d'un peuple, mais seulement une confédération d'Etats souverains, indépendants les uns des autres et pouvant, quand bon leur semble, se séparer. Cette funeste doctrine, que devait adopter plus tard Jefferson Davis et qui devait être si fatale aux Etats-Unis, faillit, dès cette époque, amener la guerre civile, car Calhoun n'avait point hésité à envoyer des proclamations en ce sens dans les Etats du Sud. Grâce à des mesures énergiques, Jackson empêcha la guerre d'éclater. Bien que Calhoun eût été déclaré traître à la patrie, il ne fut point arrêté. Il put même défendre sa doctrine dans un débat sans pareil dans les annales législatives, et, pour conjurer momentanément le danger, une réconciliation, plus apparente que réelle, eut lieu entre Calhoun et ses adversaires. Lorsque le général Hayne quitta, en 1831, le sénat pour devenir gouverneur de la Caroline du Sud, Calhoun, qui s'était démis de ses fonctions de vice-président, fut nommé sénateur par son Etat, et, à l'expiration de son mandat, il rentra volontairement dans la vie privée. Sous la présidence de M. Tyler, il accepta le portefeuille de secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères (1844). Il coopéra activement à l'annexion du Texas, et, durant cette période de son existence politique, loin d'être hostile aux gouvernements européens, il prit une guerre avec l'Angleterre à propos de la question de l'Orégon. Envoyé de nouveau au sénat, en 1845, il continua à y défendre avec la même ardeur les intérêts du Sud, et, malheureusement pour sa gloire, il ne cessa de se prononcer, comme par le passé, en faveur de l'esclavage, chaque fois que l'annexion de territoires nouveaux faisait surgir cette terrible question. Calhoun conserva jusqu'à la fin de sa vie son siège au sénat, et mourut à Washington, peu de temps après avoir prononcé un dernier discours sur l'émancipation des provinces du Sud. Bien qu'adversaire de l'Union et partisan de l'esclavage, Calhoun n'a pas moins laissé la réputation d'un des hommes d'Etat les plus habiles, les plus intègres et surtout les plus éloquents des Etats-Unis. « L'éloquence de Calhoun, dit un de ses plus grands adversaires politiques, M. Daniel Webster, était une partie intégrante de son intelligence; elle procédait directement des qualités de son esprit; large, forte, sage, précise, concise, passionnée quelquefois, sévère toujours. Rejetant tout artifice de langage, il tirait toute sa puissance de la clarté de ses propositions, de la rigueur de sa logique, de la véhémence et de l'énergie de sa manière, de son débit oratoire. C'est, je pense, à cet ensemble de qualités qu'il doit d'avoir pu, pendant un si grand nombre d'années, parler aussi souvent, et néanmoins toujours commander l'attention. » Les œuvres de Calhoun ont été publiées après sa mort, à New-York (1851-1860), en 6 vol. in-8°. Elles se composent d'un traité sur la *Science du gouvernement*, de ses mémoires ou brochures politiques, d'une discussion des lois des Etats-Unis et de ses principaux discours.

CALI, ville de l'Amérique du Sud, dans la république de la Nouvelle-Grenade, département de Caica, à 80 kilom. N. de Popayan; 3,000 hab. Commerce actif, ville florissante au milieu d'un terrain bien cultivé, sur le versant oriental de la Cordillère occidentale.

CALI, reine des démons et sultane de l'enfer indien. Elle est représentée sous la forme d'une négresse, avec un collier de crânes d'or. On lui offrait jadis des victimes humaines.

CALIANO, bourg de l'empire d'Autriche, dans le Tyrol, sur la route de Roveredo à Trente, à 20 kilom. S. de cette dernière ville. En 1796, Bonaparte y battit les Autrichiens et

enleva 25 canons à Wurmser, qui laissa 6,500 prisonniers entre les mains des Français.

CALI-APOCARO s. m. (ka-li-a-po-ka-ro). Bot. Nom d'un arbuste du Malabar.

CALIARI (Paul), célèbre peintre italien, plus connu sous le nom de **VÉRONESE**. V. ce mot.

CALIARI (Benott), peintre de l'école vénitienne, né en 1538, mort en 1598. Il était frère du grand Paul Véronèse, qui lui apprit son art, et il passa sa vie près de lui, l'aidant surtout à peindre les ornements et l'architecture de ses tableaux. Lorsque Paul fut mort, Benott travailla soit avec ses neveux, soit seul. Dans ces derniers ouvrages, on retrouve la manière de son frère; mais ce qu'il ne put leur donner, c'est l'imagination et la puissance. Parmi ses meilleurs tableaux, on cite ceux qu'il a peints dans la cour des Mocenighi, et surtout sa *Sainte Agathe en prison*, qui se trouve dans l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul, dans l'île de Murano.

CALIARI (Gabriel), peintre de l'école vénitienne, né en 1568, mort en 1631. Fils aîné de Paul Véronèse, il reçut des leçons de son père, et, après la mort de celui-ci, acheva, concurremment avec son frère Charles et avec son oncle Benott, divers tableaux que son père n'avait pu terminer. D'après Ridolfi, il travailla surtout aux parties architecturales, et il a laissé fort peu de tableaux. Lorsque son frère fut mort, il abandonna la peinture pour vivre dans le repos ou pour s'adonner au commerce. Son œuvre la plus remarquable est un *Trait de la vie d'Alexandre III*, qu'il peignit dans la salle du Grand Conseil, à Venise.

CALIARI (Charles), dit *Carletto*, peintre de l'école vénitienne, né en 1570, mort en 1596. Il était le second fils de Paul Véronèse, qui, après lui avoir donné quelques leçons, le mit dans l'atelier de Giacomo da Ponte, dit le *Bassan*, afin qu'il développât librement son originalité. Doué des facultés les plus heureuses, Carletto répondit aux espérances paternelles. Bien qu'il n'eût que dix-huit ans à la mort de Paul, il était déjà un peintre distingué. Ce fut lui qui peignit les parties les plus difficiles dans les œuvres inachevées de Véronèse, et il a laissé quelques tableaux, notamment son *Saint Augustin* et la *Sainte Catherine* du musée de Florence, où il joint au coloris de son père la force du Bassan. Peut-être eût-il surpassé sur quelques points Véronèse lui-même, s'il n'était mort à peine âgé de vingt-six ans.

CALIAS s. m. (ka-li-ass). Mar. Syn. de **CALFAT** dans certains ports.

CALIBAN, personnage fantastique que Shakespeare a introduit dans sa pièce intitulée la *Tempête*, un des plus singuliers ouvrages du poète. Caliban tient à la fois du gnome et du démon; c'est la personnification de la brute obligée d'obéir à une puissance supérieure, toujours en révolte contre le pouvoir qui la domine et qui n'a quelques lueurs d'intelligence que pour le mal; en effet, toutes les actions de ce génie malfaisant, d'une difformité monstrueuse, né d'une sorcière et d'un démon, sont empreintes d'une malice infernale. Voici comment M. Guizot, dans l'analyse qu'il a faite de la *Tempête*, s'est exprimé à propos de cette création : « N'est-ce pas un prestige de la magie que cette demi-intelligence qui paraît luire dans le grossier Caliban? et ne semble-t-il pas qu'en mettant le pied hors de l'île désenchantée où il va être laissé à lui-même, nous allons le voir retomber dans son état de masse inerte, s'assimilant par degrés à la terre dont il est à peine distinct? — On rencontre fréquemment dans les écrivains des passages où il est fait allusion à ce personnage.

CALIBARI s. m. (ka-li-ba-ri). Techn. Nom vulgaire du tissage au fouet, dans plusieurs départements. || On dit aussi **CARRIBARI**.

CALIBÉ s. m. (ka-li-bé). Ornith. V. **CALYBÉ**.

CALIBRAGE s. m. (ka-li-bra-je — rad. *calibrer*). Action de calibrer : *Le CALBRAGE des bouches à feu.*

— Techn. Manière de façonner les pièces rondes de poterie, qui consiste à approcher de la pièce ébauchée, et placée sur le tour en mouvement, un calibre fait d'une feuille de métal découpée, qui la creuse selon la forme voulue.

— Mar. Mesurage des calibres.

— Encycl. Céram. Le *calibrage* est un mode de façonnage que l'on emploie pour la fabrication des pièces de service qui ont la forme d'un solide de révolution, et qui doivent se faire en grand nombre avec des dimensions et une épaisseur absolument égales. Il consiste à abaisser sur la pièce, préalablement ébauchée, un calibre fixe et rigide qui présente à son bord interne le profil exact, découpé dans une lame d'acier, de la forme, soit du dedans, soit du dehors de la pièce, suivant le cas, de manière à donner à celle-ci, avec une exactitude parfaite, l'épaisseur et les contours qu'elle doit avoir. A Sévres, on ne fait pas autrement les assiettes de toute dimension, unies ou à reliefs.

CALIBRAQUE s. f. (ka-li-bra-ke — du gr. *kalos*, beau; *brakai*, braies). Bot. Plante du Mexique, qui ressemble à un lisier.

CALIBRE s. m. (ka-li-bré — arabe *kalab*, moule). Diamètre d'un cylindre, et particulièrement diamètre d'un cylindre creux : *Le*

dont la matière est facultative, et qu'ils ne consacrent point.

Après que la communion sous les deux espèces eut été retirée aux fidèles pour être réservée aux prêtres seuls, il s'éleva maintes fois des réclamations, et ce fut, on le sait, un des griefs articulés par les premiers partisans de la Réforme. Il y avait eu une secte spéciale de dissidents qui soutenaient que la communion sous les deux espèces était absolument nécessaire pour participer à la sainte Eucharistie; que sans cela le sacrement n'était pas complet, et qu'on ne pouvait séparer le sang du corps de Jésus-Christ. On les appela les *calistins*. V. ce mot.

Calice et Croix, air de la Passion; paroles de M. Bourges, musique de Bach. C'est beau! c'est grandiose, nous en sommes convaincus; mais la vie est absente de ces grands tableaux académiques, et, sans l'étincelle de la passion, il n'est point d'art.

— Ah! je veux pren-

— dre, sans crain - te, Le ca-

— lice et la croix sain - te!

— Je bois après mon sau - veur!

Où, je veux pren - dre, sans

crain - te, sans crain - te, Mal - tre!

Où, je veux pren - dre, sans

crain - te, Ton ca - li - ce,

ta croix sain - te! Je

bois a - près mon sau - veur! Je

bois a - près mon sau -

veur! Oui, je les pren - drai,

sans crain - te, Ton ca -

li - ce, ta croix sain - te!

Je bois a - près toi, Sei - gneur!

Car ta bou - che, Sur le bord

qu'el - le tou - che, Ré - pand

sa dou - leur; Et ta levre ef -

fa - ve La tra - ce De

la dou - leur! Car ta

bou - che, Sur le bord qu'el - le

tou - che, Ré - pand sa dou -

leur; Et ta levre ef - fa - ce

La tra - ce De la dou - leur!

CALICÉ, ÉE adj. (ka-li-sé — rad. *calice*).

Bot. Muni d'un calice : *Fleurs calicées*.

CALICÈRE et **CALICÉRE**. V. *CALYÈRE* et *CALYÈRE*.

CALICHE s. m. (ka-li-che — mot espagnol). Miner. Nom donné par quelques auteurs à l'azotate de soude du Pérou.

Comm. Mélange de sable et de substances salines qui recouvrent le guano.

CALI-CHIROU s. m. (ka-li-chi-rou). Bot. Nom indigène de la solandre et de l'indigo commun.

CALICHON s. m. (ka-li-chon). Mus. Sorte d'ancien luth qui était monté sur cinq cordes.

CALICIÉ, ÉE adj. (ka-li-si-é — rad. *calice*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au calice.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des lichens, ayant pour type le genre *calicion*, et rangée autrefois parmi les champignons : *Les calicières vivent le plus souvent sur le bois mort*. (C. Montagne.)

CALICIFLORE adj. (ka-li-si-flô-re — du lat. *calix*, *calicis*, calice; *flor*, fleur). Bot. Dont le calice ressemble à une corolle.

CALICIFORME adj. (ka-li-si-for-me — de *calice* et de *forme*). Bot. Qui est en forme de calice.

CALICIN, INE adj. (ka-li-sain, i-ne — rad. *calice*). Bot. Qui est de la nature du calice : *Involucre calicin*.

CALICINAIRE adj. (ka-li-si-nè-re — rad. *calice*). Bot. Qui provient du calice par transformation : *Pétales calicinaires*.

CALICINAL, ALE adj. (ka-li-si-nal, a-le — rad. *calice*). Bot. Qui appartient au calice, qui fait partie du calice : *Folioles calicinales*. Préfaisson *CALICINAL*. Ce polyptère offre des centres *CALICINAUX* distincts. (Migne-Edwards.)

CALICINIEN, IENNE adj. (ka-li-si-ni-ain, i-è-ne — rad. *calice*). Bot. Se dit des enveloppes du fruit qui proviennent du calice persistant, comme dans la jussamine, la sauge, etc. : *Induvie calicinienne*.

CALICION ou **CALYCIION** s. m. (ka-li-si-on — du gr. *kaluz*, calice). Bot. Genre de végétaux cryptogames, de la famille des lichens, renfermant une vingtaine d'espèces européennes : *Les calicions habitent sur le bois mort ou sur la croûte de quelques lichens*. (C. Montagne.)

CALICIPARE adj. (ka-li-si-pa-re — du lat. *calix*, *calicis*, calice; *pario*, j'enfante). Bot. Se dit d'une fleur dans laquelle tous les organes ont pris la forme du calice.

CALICISTE s. m. (ka-li-si-ste — rad. *calice*). Didact. Botaniste qui classe tous les végétaux par l'absence, la présence et la forme du calice dans la fleur.

CALICOT s. m. (ka-li-ko — de *Calicut*, ville de la côte de Malabar où l'on a d'abord fabriqué cette étoffe). Comm. Toile de coton qui ressemble à la percale, mais qui est moins fine : *Pièce de calicot*. Des chemises de *calicot*. Acheter du *calicot*, 25 mètres de *calicot*. Si quelque beau tapis s'étendait dans la chambre, les rideaux de croisées montreraient les rosaces d'un ignoble *calicot* imprimé. (Balz.) Des rideaux de *calicot* blanc avec une bordure verte aux fenêtres. (Balz.)

— Pop. Commis marchand de nouveautés, commis marchand dans les magasins de tissus en général, par allusion à une pièce de Scribe et Dupin (V. COMBAT DES MONTAGNES), où figure un personnage ridicule de cette profession, qui porte le nom de *calicot* : *Le calicot qui vient de toucher son gris et de quitter son rayon*. (Edm. Robert.) *La grisette devenue lorette cultive avec frénésie les falbalas, les volants et les calicots qui les aident*. (Edm. Robert.) *Triple escadron! le calicot s'insurrectionne*. (F. Brel.)

— Encycl. Indust. Le *calicot* est considéré comme le point de départ de tous les autres tissus de coton, et, ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il est encore celui dont la consommation est la plus considérable. Il doit cet avantage à son prix peu élevé, le perfectionnement des machines diminue de plus en plus, à ses propriétés hygiéniques, que personne aujourd'hui ne conteste, et, enfin, à la facilité avec laquelle il se prête aux applications les plus diverses. Ainsi, on l'emploie pour la confection des ameublements et des vêtements, aussi bien que pour celle du linge de table et du linge de lit.

Le *calicot* est livré à la consommation sous deux états, tantôt en blanc, tantôt après avoir été préalablement soumis à la teinture ou à l'impression. Les variétés les plus lisses et les plus fortes, et que l'on emploie presque exclusivement en blanc, sont désignées sous le nom de *madapolans*.

Le nom de *calicot* vient de ce que les premiers tissus de cette sorte nous sont venus de Calicut, par l'intermédiaire des Anglais. Aujourd'hui, la fabrication de ces étoffes est très-développée dans toute l'Europe; mais ses progrès n'ont commencé qu'au siècle dernier, c'est-à-dire à l'époque de la filature et du tissage mécaniques.

En France, on fait du *calicot* dans plus de cinquante départements. Toutefois, les lieux principaux de cette fabrication se trouvent dans nos anciennes provinces de Normandie, d'Alsace et de Picardie. Après ces trois grands centres, viennent la Mayenne, le Nord et la partie du département du Rhône qui cor-

respond à l'ancien Beaujolais. Les *calicots* de qualité supérieure sont fournis par l'Alsace et les Vosges. Les sortes communes et les sortes ordinaires, qui alimentent la consommation générale, sortent des manufactures de la Normandie, du Beaujolais et de la Mayenne.

— Mœurs et cout. Mainte et mainte fois des journalistes, des écrivains ont aligné des phrases sonores, des raisonnements spécieux à l'effet de jeter le blâme sur les grands magasins de nouveautés qui emploient des hommes à la montre et à la vente des étoffes, au lieu de se servir de femmes, ainsi que la logique semblerait de prime abord le demander; mais, pour peu que l'on veuille approfondir la question, on se convaincra de l'erreur que l'habitude trop générale de juger les choses superficiellement a tant de fois fait commettre.

L'état de montreur et de mesureur d'étoffes — vulgairement et populairement désigné par le nom un peu ironique de *calicot* — n'est, dans la vie de l'homme destiné au commerce, qu'un état de transition, comme, dans l'existence des insectes, celui du ver ou de la chenille : tout papillon, tout insecte parfait, complet, doit préalablement passer par l'état de larve ou de nymphe. On ne peut pas plus faire que le papillon naisse directement de l'œuf, qu'on ne peut espérer voir sortir un commerçant habile des bancs de l'école.

Le *calicot* n'est pas ce qu'un vain peuple pense.

Le *calicot* est en passe d'arriver à tout, et on en voit chaque jour des preuves par centaines. Il devient chef de maison, directeur du goût parisien, créateur de modes universelles. On rencontre des juges au tribunal de commerce, des conseillers municipaux, des maires, des députés et même des sénateurs, qui ont commencé par être *calicots*.

Les a-t-on assez ridiculisés, chansonnés, mis en pièces, ces pauvres *calicots*? Il est vrai que, bien souvent aussi, ils prêtent le flanc à la plaisanterie, quand, après la fermeture de leurs magasins, ils outrepassent le laisser-aller des étudiants, ou singent les ridicules des *gandins* et des *petits crevés*. Mais ne faut-il pas que jeunesse se passe?

Tous les employés des maisons de détail de tissus sont compris sous le nom collectif de *calicots*. Il y en a au moins 20,000 à Paris; on en porte même le nombre à 70,000, mais il n'y en a en réalité que 20 à 25,000 inscrits à la société *l'Union du commerce*; c'est donc une fraction de la société avec laquelle on doit compter. Et, si les *calicots* avaient aujourd'hui la fantaisie de faire grève, demain toutes nos dames prendraient le deuil et s'enfermeraient dans leur boudoir.

D'où vient le *calicot*? Le *calicot* a une origine multiple. Horace parle d'un charpentier qui délibère « si une bûche qu'il vient d'abattre sera *banc* ou *divinité* ». Notre grand fabuliste, lui, met en scène un statuaire qui, à la vue d'un bloc de marbre, formule ainsi son indécision :

« Sera-t-il dieu, table ou cuvette ? »

C'est un raisonnement analogue que se tiennent d'ordinaire les parents, dès que leurs enfants ont atteint leur dixième année. Seront-ils commerçants, banquiers, colonels, magistrats ou archevêques?

Nous ne sommes plus, Dieu merci, au temps où l'on croyait que le sang d'un noble était de qualité supérieure à celui d'un ouvrier, ce qui légitime toutes les ambitions. Or, en attendant que la vocation du jeune homme se décide, ou que le chef de la famille ait pris un parti, comme il est convenu que les études mènent à tout, l'enfant est tout d'abord envoyé au collège. Ceci, pour expliquer que, contrairement à l'opinion généralement formulée, les *calicots* ne se recrutent pas exclusivement parmi les enfants des artisans, et que tous ne sortent pas des écoles primaires dirigées par des frères ou par des laïques. Un très-grand nombre de *calicots* ont fait leurs humanités dans les collèges, et plus d'un pourrait justifier d'un diplôme de bachelier; on voit même parmi eux des peintres et des architectes en rupture d'atelier, lesquels tirent un merveilleux parti de leurs connaissances sérieuses ou superficielles de ces deux branches de l'art pour l'édification des étalages, pour la disposition à donner aux dessins des nouveautés, pour la direction des modes à créer. Il en est aussi qui sont musiciens, pianistes, compositeurs de romances à leurs moments perdus. Parmi les *calicots* de Paris on comptait, en 1866, une centaine au moins de nobles, barons, vicomtes, comtes, sans comprendre les noms à part. Il est entendu que ces messieurs escamotent leur titre ou leur particule pendant tout le temps de leur stage.

Qu'est-ce qu'un *calicot*? Celui qui ne le voit qu'au moment où il fait l'article, exhibant et mesurant des tissus, répondra : « C'est un jeune homme imberbe ou rasé à neuf chaque matin, frisé comme un caniche, rayé à l'occiput, sanglé par le cou dans un col guillotine, carcassé ou cassé, étiérait ses lèvres dans un sourire perpétuel, et faisant la bouche en cœur pour lancer ce banal refrain : « Et avec ça, madame? » l'ut dièse de toutes les péroraisons de son éloquence commerciale. Mais cette définition, qui dépeint un personnage quasi ridicule, n'est vraie que par rapport à un temps très-court dans l'existence du *calicot*; car on n'est pas *calicot* à vie. Quand il aura passé par les transformations successives que nous allons énumérer, on verra le

calicot, comme d'ailleurs tous les autres citoyens, accomplir sa mission sociale. Certes, à comme dans toutes les autres classes, il y a des non-valeurs; et l'homme qui, à trente ans, n'a pas su se faire une position, perd son titre de *calicot* et rentre forcément dans la catégorie des ouvriers. Mais ne parlons ici que de la majorité. Voici donc ce qui se passe : par la fréquentation de ses camarades et l'exemple de ses aînés, le *calicot* prend de l'initiative; par le commerce et les relations quotidiennes avec une nombreuse clientèle d'acheteurs et de fabricants, il se fait une éducation nouvelle et une philosophie bien autrement usuelle et pratique que celle qui lui a été inculquée dans les collèges ou autres établissements d'instruction publique. Lorsque son temps d'apprentissage sera expiré, il retournera dans sa ville natale ou dans son village, il y apportera, dirigera et propagera les idées de la capitale en matière de nouveautés. Ayant appris à obéir, il aura en même temps appris à commander. Il sera l'homme du progrès commercial et du libéralisme politique. Il concourra de toute la force de son intelligence à l'édifice de la civilisation.

Si les études classiques sont éminemment utiles, ne fût-ce que parce qu'elles exercent la mémoire et développent l'intelligence, les études commerciales du *calicot* ont un but analogue et d'une portée non moins grande : elles procurent l'activité, l'exactitude, la ponctualité; elles rompent le corps au travail, domptent les écarts de la fantaisie, développent le goût du beau et l'intelligence des moyens les plus propres à plaire au public.

L'existence commerciale du *calicot* comprend cinq étapes : le stage, le surnumérariat, la formation à la vente, la formation à l'achat, et le *neq plus ultra*.

1^{re} ÉTAPE. *Le stage*. Le collégien, l'écolier, le bachelier; en un mot le jeune homme qui entre dans le commerce des tissus au détail prend le nom de *bistot*. Dans la maison qui le reçoit, le *bistot* paye une pension pour sa nourriture et son logement. On le met à toutes sauces : il époussette rayons et marchandises; fait le débailage des tissus, aide à placer symétriquement devant le magasin ces énormes ballots remplis de vide, fait tout ce qu'il faut pour qu'aucun détail de l'administration intérieure d'une maison de commerce ne lui soit étranger. Avant l'emploi de l'éclairage au gaz, c'était à lui qu'incombait l'entretien des lampes. Le stage dure un an, souvent deux ans, quelquefois trois ans, rarement.

2^{me} ÉTAPE. *Le surnumérariat*. Au bout de son temps de stage, le *bistot* passe employé au pair; il ne paye plus, mais il ne reçoit pas encore d'apprentements; cependant il continue à être logé et nourri. Ses occupations consistent à plier et à emmagasiner les tissus, à confectionner les paquets, science indispensable.

3^{me} ÉTAPE. *Formation à la vente*. Selon qu'il a montré plus ou moins d'aptitude, de zèle, et, disons le mot, d'intelligence, l'employé au pair devient plus ou moins vite *calicot* proprement dit. Toujours logé et nourri, il reçoit un traitement basé sur sa valeur intrinsèque de vendeur. Quelquefois on lui accorde un intérêt sur les ventes qu'il fait, ou sur les bénéfices d'inventaire du rayon dont on l'a nommé troisième, second ou premier vendeur. (Cette part de bénéfice qui lui est attribuée s'appelle *guelte*, par corruption du mot allemand *geld*, argent, mot importé par les juifs allemands.) Quand le *calicot* a prouvé qu'il sait faire mousser une nouveauté, écouler un solde de classiques, et vendre les *rossignols* de la saison précédente, pierre de touche de son habileté et de son éloquence; quand il a prouvé que sa connaissance des divers genres de tissus ne pouvait être mise en défaut, toutes qualités qu'on n'acquiert qu'après une longue étude, il passe *chef de rayon*, ce qui équivaut au grade de général d'armée.

4^{me} ÉTAPE. *Formation à l'achat*. De premier vendeur, le *calicot* devenu *chef de rayon* est chargé de l'achat des marchandises et de l'alimentation de son rayon. Il faut qu'il soit au courant de tout ce qui se fabrique, qu'il sache où trouver les lots de tissus dont il a besoin, qu'il soit à la piste des soldes à bon marché, lesquels doivent allécher sa clientèle d'acheteurs, etc., etc.

5^{me} ÉTAPE. *Neq plus ultra*. Quand, acheteur sur place, il a justifié d'un goût sûr et éclairé, d'une entente artistique irréfutable, que lui a fait acquiescer son rôle d'intermédiaire intelligent entre les consommateurs et les producteurs, on l'élève au rang d'acheteur à commission. Quel que soit le pays qui l'a vu naître, l'acheteur à commission est essentiellement Parisien. Sa devise invariable doit être : « Toujours en avant ! » C'est sur lui que repose tout le succès de la saison : il donne le *la* à tous les fabricants de France. Pas d'idées préconçues, mais du tact, beaucoup de tact. Et c'est ainsi qu'un *calicot*, qui a commencé *bistot*, peut arriver un jour à diriger le goût universel; mais ici, comme dans les autres carrières, beaucoup d'appelés et peu d'élus. D'ordinaire, après la quatrième étape, le *calicot*, s'il ne fonde pas un magasin à Paris ou en province, est devenu homme à pouvoir embrasser toute autre carrière que ce soit et à y réussir.

Il est aisé de voir, par le tableau que nous venons de tracer, que ce travail de « montreur et mesureur d'étoffes » est indispensable pour parfaire l'éducation du *calicot*; et que, dans

cette partie, les femmes ne peuvent pas plus suppléer les *calicots* qu'elles ne pourraient suppléer les lycéens dans leurs études universitaires.

D'ailleurs, prenez des jeunes filles et infligez-leur ce supplice de rester debout quatorze heures durant à manier des étoffes souvent fort pesantes, vous les verrez résister à ce rude labeur pendant trois semaines peut-être, mais la quatrième?...

Enfin, la carrière du *calicot* à ceci de bon : qu'il n'y a pas de passe-droit ; que la protection ne s'accorde pas à l'imbécillité dorée, comme cela se pratique dans tant d'administrations ; que l'avancement est tout entier accordé à l'activité, à l'intelligence, au mérite, et que chacun y est fils de ses œuvres : *Quod erat demonstrandum*.

Le patron, le commerçant, ne dépend de personne : il n'a pas de « gros bonnets » à ménager ; il y va de son argent et de son honneur. S'il agissait autrement, il aurait trop à perdre.

Nous venons de montrer le beau côté de la médaille; mais, comme toutes les médailles, celle-ci a son revers. Un *calicot* intelligent peut devenir un commerçant habile, sans doute; mais sera-t-il un commerçant honnête, dans la rigoureuse acception du mot? cela est loin d'être démontré; car, l'intelligence du *calicot* se mesure ordinairement au talent qu'il montre pour écouler des marchandises d'une qualité douteuse, pour exploiter la coquetterie des clientes en étalant sous leurs yeux des étoffes plus brillantes que solides, et en les séduisant par un flux de paroles inarrissables. Si c'est là de la philosophie, comme nous nous en disons en plaisantant, ce n'est ni de la morale, ni de la plus saine philosophie. On enseigne dans les écoles publiques que le moraliste, nous avons eu raison de le dire aussi; mais qu'est-ce que cela prouve? Que notre siècle est celui du clinquant et non de l'or pur.

CALICULAIRE adj. (ka-li-ku-lè-re — rad, *calicule*). Bot. Qui tient du calicule, qui ressemble au calicule.

... — *Préfloraison caliculaire*, Celle dans laquelle les pièces extérieures de l'involucre ne recouvrent que la base des pièces intérieures, comme le ferait un calicule ; c'est ce qui a lieu dans le séneçon.

CALICULE s. m. (ka-li-ku-le — dimin. de *calice*). Bot. Sorte d'involucre qui entoure une fleur, de manière à figurer un second calice externe, en général plus petit que le calice proprement dit : *On trouve un CALICULE dans les mauves, les guimauves, les fraisiers, etc.* (A. Richard.) || On donne quelquefois improprement ce nom au rang extérieur des bractées qui forment l'involucre de certaines composées, telles que la cacalie, la lampsrane, le sénéceon, le souci, etc.

CALICULÉ, ÉE adj. (ka-li-ku-lé — rad. *calicule*). Bot. Accompagné d'un calicule, comme la fleur de la mauve, de l'œillet, etc. || Se dit aussi, mais improprement, de certaines composées chez lesquelles les bractées extérieures de l'involucre simulent un calicule : *Les fleurs du souci sont CALICULÉES.* (T. de Berneaud.)

CALICUT, ville de l'Inde anglaise, présidence et à 604 kilom. S.-O. de Madras, sur la mer d'Oman, ch.-l. du district de son nom, 15° 45' de lat. N. et 73° 25' long. E.; 25.500 hab. Située dans une contrée basse et marécageuse elle renferme environ 6.000 maisons construites en bois de tortueuses, sales et étroits. Son port, quoique comble d'eau, ne présente un abri assez sur, mais on n'y voit plus guère de navires européens; des bâtiments du golfe Arabique viennent y charger du bois. La ville est d'ailleurs industrielle et on y fabrique des toiles de coton, et elle a donné son nom à une espèce de tissu qu'on appelle *calicot*. Elle exporte des épices récoltées dans ses environs, et la plupart des tissus qu'elle fabrique. Calicut était jadis une cité beaucoup plus importante; mais, submergée et complètement détruite par la mer, elle n'a jamais recouvré son ancienne splendeur, malgré les efforts du gouvernement anglais. Ce fut le premier port indien où abordèrent des Portugais, lorsque, en 1498, Vasco de Gama trouva le chemin des Indes, et ce fut de là aussi que fut expédié pour l'Europe le premier vaisseau chargé des riches produits de cette contrée. En 1776, la ville fut prise par Hyderabad, qui en chassa tous les négociants et fit détruire toutes les plantations des environs. Quelques années plus tard, Tipu-Saïb détruisit le port et la ville, et força les habitants à se retirer à Sellura; mais, en 1790, Calicut fut reprise par les Anglais, qui rappelèrent les négociants exilés et s'efforcèrent de ramener la prospérité au sein de cette cité industrielle.

CALIDASA, poète indien fort remarquable, à l'usage duquel la critique n'a pu encore assigner de date certaine. Les uns le font vivre au commencement de Jésus-Christ, d'autres à l'an 1050 de notre ère. Un poète sur lequel tous sont d'accord, c'est le mérite poétique de ses œuvres, et le degré de civilisation avancée et d'exquise politesse dont elles témoignent. Le poète est toujours l'expression de son époque, et ce n'est pas chez une nation ignorante ou barbare qu'on trouve des sentiments comme ceux qu'expriment les vers suivants : « La courtoisie rehausse la fortune. — La conversation est le commencement de l'amitié. — Les

grandes âmes sont comme les nuages, elles ne ramassent qu'afin de répandre... Des épouses femmes de bien sont l'instrument d'apaisement des bonnes œuvres. Le style est le capitaine qui dirige les pensées soit justes, et on sait avec quel bonheur les Orientaux traitent la métaphore. Menâ, voulant détourner sa fille d'embrasser la voie de pénitence qu'elle n'aurait pas la force de supporter, lui dit : « Qu'a de commun ton faible corps, ma fille, avec les austérités de l'anachorète? La tendre fleur de cirisha peut soutenir le poids d'une abeille, mais non celui d'un oiseau! » Les premiers savants qui étudièrent la littérature indienne se demanderont si le théâtre des Grecs n'avait pas servi de modèle à celui des Indous; on sait aujourd'hui que ce sont les Indous qui ont servi de modèle en tout aux Grecs, dans les lettres comme dans la civilisation et dans la religion. Ce théâtre offre une particularité remarquable, c'est l'emploi simultané de deux idiomes bien distincts : le sanscrit, réservé aux héros, aux rois et aux dieux; le prâcrit, abandonné aux personnages d'un rang inférieur, et aux femmes, de quelque condition qu'elles soient.

Parmi les principaux ouvrages de Calidasa, il faut d'abord citer *Sakuntala*, dont le sujet est déjà connu de tous les lecteurs un peu lettrés. Nous renvoyons à ce mot pour les détails, nous contentant de citer cette pensée, mise dans la bouche d'un roi : « Le sceptre est dans nos mains comme le manche d'une ombrelle que nous portons pour abriter les autres. » L'idée n'est pas moins heureuse que la métaphore. Le drame de *Vikrama et Urvaci* ne présente qu'une mince valeur comme forme mais il intéresse singulièrement par le charme des accessoires et la grâce des détails : c'est une peinture naïve des mœurs du gynécée dans les voluptueux palais de l'Inde. On voit le vent porter aux pieds de la reine la feuille de bûbô, à laquelle Urvaci a confié sa déclaration d'amour. Il y a, entre autres, un sacrifice à la lune qui, sur nos théâtres, fournirait matière aux plus riches décors. Le *Crouta-Boudha* est une espèce d'art poétique, sous la forme légère des *Lettres à Émilie sur la mythologie*, de Demoustier. Le poète indien a moins de retenue que l'auteur français ; mais n'oublions pas ce que Montequieu a dit de la différence des climats. Le *Ritou-Sanhard* est un poème encyclopédique des saisons. Calidasa s'est borné à décrire la riche et magnifique nature étalée sous ses yeux, et il en a égalé parfois les brillantes couleurs. Le *Megha-Douta* est une élégie tendre et mélancolique : c'est un génie, éloigné de celle qu'il aime, qui charge un nuage de lui porter ses vœux et ses espérances. On y trouve de brillantes descriptions et des pensées fines, comme la suivante : La confusion d'une femme devant celui qu'elle aime est souvent son premier mot d'amour. Enfin, le *Leaghar-Vand* est une collection de légendes de toutes sortes, et de vifs rejets de Raghu. On en trouve de curieuses, comme, par exemple, celle de cet empereur qui, au lieu de se faire épouser, se fit emporter par son pasteur, de vaches pour obtenir un fils par la bienveillance de Nandini, vache au plus inestimable de laquelle on traitait tout ce que l'on désire ; c'est encore la vierge Indoukmit qui se choisit un époux entre cinquante jeunes et beaux souverains. Ces récits sont semés des expressions les plus heureuses, des images les plus brillantes, des métaphores les plus neuves : « Parfumé dans les branches des arbres en fleur, baigné dans les ondes fraîches de la Sarayou, le vent des bosquets de la ville où régnèrent ses aïeux vint lui-même au-devant du monarque et de ses troupes fatiguées. — Une robe est si fine, qu'elle peut être enlevée d'un soupir. — Mourir est un malheur commun à tous ceux qui naissent ; c'est à la terre qu'il te faut songer, car la terre est la véritable épouse des rois. »

Mais ce sont surtout les idées religieuses du poète indien qui sont dignes d'attention : — Inquiète, tu es le monde fini : il n'est rien dont tu n'aies besoin, et tout ce que l'on désire vient de toi. Tu connais tout et tu es inconnu ; tu es la cause de tous les êtres, et tu es l'être existant par soi-même ; tu es le maître de tout et tu n'as point de maître ; tu es un, et tu fais partie de toutes les formes. La terre et les cieux qui t'environnent, c'est là, de ta grandeur, ce qui est exposé aux yeux, mais aucune limite ne peut la circoncrire ! Quel langage tenir sur toi, absolue Perfection, en s'appuyant même sur les raisonnements des plus sages autorités ! Si la vie se fait dans la mort, si la grandeur est dans l'obscurité, si les faibles, non, elle s'est arrivés au nombre infixe de tes qualités. Qui parle ainsi ? est-ce un père de l'Eglise ou un adorateur de Siva ? Et l'étonnement augmente encore quand, aussi bien chez lui que chez les autres écrivains hindous, on trouve nettement définis les dogmes de la trinité et de la rédemption, dogmes que l'Occident a reçus de l'Orient, et qui remontent à une antiquité très-reculée.

M. Fauche a donné, en 1860, une traduction complète des œuvres de Calidasa, en 2 vol. in-8°, ouvrage dans lequel nous avons emprunté plus d'un document pour composer cette notice.

CALIDICTYON s. m. (ka-li-di-kti-on — du gr. *kalos*, beau; *dictyon*, filet). Bot. Genre d'algues floridées, dont les frondes rouges présentent un réseau nu et articulé.

CALIDITÉ s, f. (ka-li-di-té — du lat. *caliditas*; de *calidus*, chaud). Chaleur. || Vieux mot.

CALIDRIS s. m. (ka-li-driss). Ornith. Nom scientifique des maubèches, sous-genre de bécasseaux. V. MAUBÈCHE.

CALIDUC s. m. (ka-li-duk — du lat. *calidus*, chaud; *ducere*, conquière). Archit. Tuyau, canal qui porte la chaleur du foyer à un point qui en est éloigné.

CALIÉ s. m. (ka-li-é). Pirogue de guerre double, particulière à Tongatabou, et dont la longueur varie entre 15 et 27 m. || On écrit aussi KALIA.

CALIENDRE s. m. (ka-li-an-dre — lat. *caliendrum*, même sens). Antiq. rom. Tour de cheveux, coiffure usitée chez les dames romaines.

CALIER s. m. (ka-lié — rad. *cale*). Mar. Matelot, ouvrier spécialement attaché aux travaux de la cale : Anciennement les CALIERS passaient, dans l'opinion des matelots, pour des esprits supérieurs, versés dans les secrets de la science cabalistique. Ils leur attribuaient des connaissances médicales et les consultaient préférentiellement au docteur du bord. Les mineurs, les CALIERS et autres individus qui sont condamnés à vivre dans l'obscurité, souffrent beaucoup au moment où ils s'exposent au jour. (Journ.)

CALIETTE s. f. (ka-li-è-te). Bot. Champignon du genévrier.

CALIFAL, KHALIFAL ou KHALIPHAL, ALE adj. (ka-li-fal, a-le — rad. *calife*). Qui se rapporte aux califes : *Puissance CALIFALE.*

CALIFAT, KHALIFAT ou **KHALIPHAT** s. m. (ka-li-fa — rad. *calife*). Dignité de calife : *Briguer le CALIFAT*. Il Exercice de l'autorité de calife : *Sous le CALIFAT d'Aboul-Abbas*.

CALIFE, KHALIFE ou KHALIPHÉ s. m. (ka-li-fe — de l'arabe *khalifa*, successeur ou (vicar). Titre que prennent les souverains musulmans. « Tu, après Muezzin, le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel », dit le *Coran*. « C'était un pontife-roi qui tenait dans la même main l'épée et l'encensoir. (Vot. Malgré toute la puissance des CALIFES, la mesure d'un degré du méridien faite par leur ordre est le seul monument qui reste de leur grandeur. (Condorc.) Le pape n'est pas un CALIFE; il lui est défendu de commander ses armées. (Proudh.)

— La ville des califes, Cordoue. A l'extrémité de ce sentier, nous débouchâmes dans une prairie, puis dans une petite plaine, à l'extrémité de laquelle, c'est-à-dire à mille pas de nous à peu près, nous voyions s'étendre, dans la forme la plus pittoresque du monde, la muraille mauresque qui aujourd'hui encore ceint la VILLE DES CALIFES. (Alex. Dum.)

— **Enceyl.** A mesure que la domination musulmane s'étendit, le pouvoir se subdivisa et donna naissance à divers califats, dont les trois principaux sont ceux d'Orient ou de Bagdad, d'Espagne ou de Cordoue, et d'Egypte ou du Caire. Le premier, fondé par Abou-Bekr à la Mecque en 632, puis transporté à Bagdad par les Abbassides, finit avec Mostazeim en 1258; le second, fondé à Cordoue par Abde-rhaman 1^{er} en 756, finit avec Hescham III en 1031; le troisième, fondé en Egypte en 909 par Obeïdallah, chef des *cafis* fatimites, finit en 1171 avec Adhed-Ledinalah. Le titre de *calife* est encore porté aujourd'hui par les sultans de Constantinople; mais il a perdu une grande partie de son prestige; en Afrique, il est tombé dans une sorte de dégradation, puisque de nos jours il avait été pris par d'obscurs lieutenants d'Abd-el-Kader.

Nous allons donner ici la liste des *califes* depuis Abou-Bekr (632) jusqu'à Adhed-Ledi-
millah (1160-1171) :

CALIFES D'ORIENT.	
Abou-Bekr	632
Omar	634
Oumman	644
Ali	656
Hacan	661
Moaviah Ier, Onmiade	661
Yezid Ier	680
Moaviah II	683
Merwan I	684
Abdel-Malek	685
Walid Ier	705
Soliman	715
Omar II	717
Yezid II	720
Hescham	724
Walid II	743
Yezid III	744
Ibrahim	744
Merwan II	744
Abou-Abbas, pte des Abbasides	750
Abou-Giafar-Almanzor	754
Mohammed-Mandi	775
Hadi	785
Haroun-al-Raschid	786
Amyr	809
Al-Maimoun	813
Motassem	833
Vatek-Billah	842
Motawakkel	847
Mostanser	861
Moussin-Billah	862
Motaz	866
Motadi-Billah	869
Motammed-Billah	870
Motaded-Billah	892
Moctafi-Billah	902
Moctader-Billah	908
Kaher	932

Radi.	934
Motaki.	940
Mostaki.	944
Mothi.	946
Thafi.	951
Kader-Billah	951
Kaim - Biamrillah.	1031
Motadi-Biamrillah.	1075
Mostadher.	1094
Mostarched.	1118
Rasched.	1135
Motafi.	1136
Mostandjed.	1160
Mosthadi	1170
Nasser.	1180
Daher.	1225
Mostanser.	1226
Mostasem.	1243-1258

CALIFES DE CORDOUE.

Abdérâme Ier.	756
Hescham Ier.	787
Al-Hakem Ier.	796
Abdérâme II.	822
Mohammed Ier.	852
Almoundhir.	885
Abdallah.	910
Abdérâme III.	989
Al-Hakem II.	961
Hescham II.	976
<i>Déposé.</i>	1006
Mohammed-al-Mahadi	1006
<i>Déposé.</i>	1009
Soliman.	1009
Mohammed, de nouveau.	1010
Hescham, de nouveau.	1012
Hamond.	1015
Kasim ou Racem.	1017
Yayah.	1018
Hescham III.	1027-1031

CALIFES FATIMITES.

Obeidollah	909
Kaïem-Aboul-Kacem	936
Almanzor	945
Moez-Ledinillah	953
Azis	975
Hakem-Biamrillah	996
Daher	1021
Abou-Tamin-Mostanser	1036
Aboul-Kacem-Mostali	1094
Aboul-Mansor-Amër	1101
Haphed-Ledinillah	1130
Daher-Biamrillah	1149
Fayez-ben-Nasrillah	1155
Adhed-Ledinillah	1160-1171

Calife de Bagdad (L.E), opéra-comique en un acte, paroles de Saint-Just, musique de Boieldieu, représenté sur le théâtre de l'Opéra-Comique le 16 septembre 1801. Le sujet est emprunté aux *Contes arabes*, à quelque analogie avec celui de *Jeune de Paris* : Ismaou voyage, comme ce dernier, sous un nom supposé. Le dialogue est spirituel, la musique abondante et d'une grande fraîcheur. L'ouverture est une des meilleures productions instrumentales de Boieldieu. Cet ouvrage a eu près de huit cents représentations et continue encore de loin en loin à occuper l'affiche du théâtre de l'Opéra-Comique.

Parmi les ravissantes mélodies qui émaillent la partition de Boieldieu se détache en première ligne cet air exquis : *Je vous attends à l'ombre dâ la nuit*. Il y a là une couleur méridionale et une saveur qui font penser à l'arioso des *Marioniers*, dans les *Nozze de Figaro*. Mme Ugalde et, après elle, Mme Mignan-Carvalho ont fait remettre en scène, à l'Opéra-Comique, le *Calife*, pour se donner la satisfaction de chanter cette adorable romance échue à un personnage secondaire de la partition.



CALIFORNIE, nom donné à deux contrées de l'Amérique du Nord, situées sur la côte occidentale du nouveau continent, entre le cap San-Lucas, par 22° 52' de lat. N. et la pointe Saint-Georges, par 42° de lat. N., différant toutes deux par leur configuration, leur constitution physique et leur organisation politique : la Nouvelle ou Haute-Californie et la Vieille ou Basse-Californie.

CALIFORNIE (NOUVELLE ou HAUTE-), un des Etats de la confédération américaine, située au N. de la Basse-Californie, sur l'océan Pacifique, qui la baigne à l'O., tandis qu'elle est bornée au N. par le territoire de l'Oregon, à l'E. par le territoire de la Nevada et le Nouveau-Mexique, dont elle est séparée par le Rio Colorado; sa frontière méridionale est formée par une ligne partant de l'embouchure du Rio Colorado et aboutissant au cap San-Miguel. Cet Etat, de forme entièrement irrégulière, est compris entre 32° et 42° de lat. N. et entre 117° et 126° 50' de long. O. Sa plus grande longueur du N.-O. au S.-O. est évaluée à 1,100 kilom. et sa largeur de l'O. à l'E. varie de 225 à 475 kilom. D'après la dernière statistique officielle (de 1863), sa superficie est de 188,982 milles carrés ou 514,965 kilom. carrés, renfermant une population qui était, en 1850, de 92,597 hab., et qui s'élève aujourd'hui à 379,994 hab. Cap. Sacramento-city.

— *Aspect général, orographie, hydrographie.* Avant l'année 1848, la Californie, dont le nom magique a éveillé et éveillé encore tant d'échos, était presque complètement ignorée; son nom figurait à peine, sans limites déterminées, sur quelques cartes consciencieuses de l'Amérique du Nord; mais le puissant intérêt que présente cette contrée n'a pas tardé à la faire connaître, et si les études se continuent encore, du moins les résultats déjà acquis portent-ils cette empreinte d'exactitude scientifique qui distingue les découvertes géographiques modernes.

D'après les rapports du major Emory, chef de la section astronomique américaine créée pour l'exploration du territoire et la fixation des limites de la Californie, cette contrée fait partie de l'immense plateau qui traverse du N. au S. toute la région occidentale du continent américain. Deux chaînes principales hérissent le sol californien : les Cordillères de Californie ou la chaîne côtière (*Coast Range*) et la Sierra Nevada à l'O. qui est, comme l'indique son nom, une suite de montagnes escarpées couvertes de neiges. La chaîne côtière, sur une étendue très-considérable, se dresse en pentes abruptes à partir de la mer. Dans toute la longueur de la côte, elle reste en vue du navigateur, présentant un panorama aussi imposant que varié. Les points culminants sont le mont Linn, placé sous le 40° parallèle, d'une altitude de 2,785 mètres; le mont du Diable, à l'E. de San-Francisco; qui s'élève à 1,260 m. Près des confins septentrionaux de la Nouvelle-Californie, on trouve un chaînon qui rejoint la Sierra Nevada; c'est le Schasta, d'une hauteur de 4,401 m. et qui à long temps été regardé comme le pic le plus élevé de cette contrée. L'exploration scientifique faite en septembre 1864 par plusieurs membres du service géologique, dans la Sierra Nevada, a modifié l'opinion des géographes à cet égard. D'après le rapport du professeur Whitney, la Sierra Nevada doit être regardée désormais comme la plus élevée de tout le système américain, de même qu'elle en est la partie la plus sauvage et de l'aspect le plus imposant. Une des hautes cimes de la Nevada fut gravie le 6 juillet 1864 par M. King, non sans de grandes difficultés. D'après ses observations, elle dépassait 4,500 m. Cinq autres pics atteignaient la même hauteur et deux la dépassaient. Ces cimes gigantesques sont situées entre les sources du King et du Kern, un peu au N. du bord septentrional du lac Owen. Il semble donc, poursuit le professeur Whitney, que, dans le district qu'ils viennent d'explorer, les membres de la commission géologique ont découvert la plus puissante masse de montagnes qu'on ait reconnue jusqu'à présent dans la limite des Etats-Unis et peut-être de toute l'Amérique du Nord. Que le fait soit resté si longtemps ignoré, cela s'explique par la nature extraordinairement sauvage et difficile de cette partie du pays, où aucun homme de science n'avait jamais pénétré, ni même, autant que nous sachions, aucun chasseur ni chercheur d'or. La Sierra, dans cette partie, de même que plus au N., renferme une grande quantité d'anciens glaciers d'une étendue peu ordinaire.

Entre la chaîne côtière et la Sierra Nevada, se déroule une belle et large vallée qui se prête admirablement à un riche développement de cours d'eau que la nature a refusés à la Vieille-Californie. Le Rio Sacramento arrive du N., coule presque parallèlement à la côte et sert de déversoir à plusieurs lacs et rivières secondaires, avec une profondeur telle que les plus gros navires peuvent en remonter le cours jusqu'à une distance de 300 kilom. Son embouchure, comme celle du San-Joaquin, est située dans la baie de San-Francisco, un des rares ports creusés par la nature au milieu des falaises qui bordent la côte sur toute sa longueur. Le San-Joaquin prend sa source au S., dans la Sierra Nevada, contrairement au Rio Sacramento, coule du S. au N., traversant les deux lacs de Tulare, auxquels il sert de déversoir ainsi qu'à un grand

nombre d'autres cours d'eau qui descendent de la Sierra ou de la Cordillère californienne. Après ces deux fleuves, le plus considérable est le Rio de San-Felipe, dont l'embouchure est située dans la baie de Monterey. Nous passons sous silence un grand nombre de cours d'eau de moindre importance.

— *Climat, productions agricoles, faune.* Cette contrée a été douée par la nature du plus heureux climat. D'après des observations très-exactes faites à San-Francisco et au fort Ross, la température de toute l'année, sur ces points extrêmes, varie au sud entre 10° et 20° Réaumur, au nord entre 7° et 11° 1/2. Les chaleurs de l'été y sont notablement adoucies par les brises de mer et par d'épais brouillards; néanmoins, l'air est pur et frais : Respirer, dit un voyageur, est dans ce pays une véritable jouissance. Aussi les étrangers n'ont-ils pas à redouter les inconvénients résultant d'un changement de température, et qui leur sont en général si nuisibles. Bien que les saisons suivent la même cours qu'en Europe, l'année se divise en deux parties bien distinctes : la saison des pluies et la saison sèche. La saison des pluies commence en octobre et finit en mars. En hiver, il pleut tous les jours dans l'après-midi, mais rarement la nuit. Dans quelques matinées de décembre et de janvier, on trouve du verglas et des gelées blanches. Si l'hiver n'est pas aussi froid comparativement que celui de la France, cela tient aux vents du sud-est qui soufflent le plus communément pendant cette période de l'année. La saison sèche commence fin mars ou dans les premiers jours d'avril, et ne finit qu'à la fin de septembre ou en octobre. Pendant cette période de six mois, les vents du nord-est rafraîchissent la température au point d'obliger quelquefois les habitants à faire du feu, en plein été, dans les maisons situées au bord de la mer. Les orages sont fort rares en Californie, et l'on passe des années entières sans entendre gronder le tonnerre; les ouragans sont cependant très-violents sur la côte.

Les heureuses conditions climatiques dans lesquelles se trouve placée la Nouvelle-Californie expliquent la vigueur et la richesse de végétation qui y frappent partout les regards, et qui, pour le voyageur arrivant de la Californie méridionale, semblent tenir du prodige. La vue peut à peine embrasser les vastes prairies qui s'étendent sur les plaines et les collines jusqu'aux points les plus reculés de l'horizon; les flancs des montagnes et les plateaux sont couverts des plus magnifiques forêts de chênes, de cèdres rouges, de platanes, de cyprès et de diverses sortes d'agaves. Les stations fondées par les missionnaires espagnols trouveront là un sol extrêmement favorable à l'agriculture et se prêtant admirablement à la culture des diverses céréales d'Europe, qui y donnent des produits presque fabuleux. Les fruits les plus recherchés viennent en abondance sous ce climat tempéré : l'olive y est d'une qualité remarquable; la vigne y réussit au delà de toute espérance; elle fournit déjà un vin d'assez bonne qualité, qui pourra devenir l'objet d'un commerce productif. Le dattier, le cotonnier n'y réussissent pas moins bien. Les vastes et gras pâturages qu'on rencontre partout y favorisent l'élevage du bétail, immédiatement pratiqué avec succès par les missionnaires, qui introduisirent dans la contrée tous les animaux domestiques de l'Europe. Les bêtes à cornes et les chevaux y sont aujourd'hui presque à l'état sauvage, et pour s'en procurer il faut leur faire la chasse. Un nombreux gibier de toutes espèces : ours, cerfs, chevreuils, daims, lièvres, peuple les forêts; on prend des renards en quantité, et leur peau constituait naguère un des plus notables articles d'exportation. Il en est de même des marmottes, si nombreuses sur les côtes, et que des bâtiments russes venaient fréquemment y chercher autrefois.

— *Richesses minérales.* Les terrains aurifères de la Nouvelle-Californie sont devenus si fameux dans ces dernières années qu'il serait presque superflu d'en parler si nous n'étions tenus de consigner ici tous les produits du pays qui nous occupe. Au surplus, si l'or californien est connu de tout le monde, si le mot Californie est devenu synonyme de trésor inépuisable, il n'est pas inutile de rappeler en peu de mots l'histoire de cette découverte qui a produit une révolution dans le monde économique, et de citer quelques chiffres à l'appui de l'immense réputation des placers américains.

Dès 1578, un intrépide voyageur, Francis Drake, en frappant du pied le sol de la Nouvelle-Californie, s'était écrié : « Ce n'est pas de la terre, c'est de l'or. » Mais nul ne s'était ému à ces paroles. Il y a lieu de croire cependant que les premiers missionnaires et le gouvernement espagnol avaient eu connaissance de l'existence de ces trésors, oubliés depuis; mais divers motifs portèrent le cabinet de Madrid à les tenir secrets ou du moins à ne point les exploiter tout de suite. En 1829, M. Erman, professeur à Berlin, en visitant ce pays, fut conduit par l'analogie qu'il remarqua entre les terrains de cette contrée et les roches aurifères de l'Oural, à supposer que ce sol recélait dans ses profondeurs d'immenses trésors; cependant le hasard seul vint les en faire jaillir. Un officier de la garde suisse de Charles X, le capitaine Sutter, originaire du duché de Bade, rayé, en 1830, des cadres de

l'armée, alla chercher fortune en Amérique. Il se rendit d'abord dans l'Oregon, puis dans la Nouvelle-Californie, où trente lieues de terrain lui furent gratuitement concédées, dans la vallée du Sacramento, sur les bords de la rivière de la Fourche, l'un des affluents de ce fleuve.

Sutter établit sa résidence sur un monticule et y construisit un fort pour commander le pays. Plus tard, en 1847, il fit élever un moulin destiné à faire mouvoir une scierie. Le sas de la roue de ce moulin s'étant trouvé trop étroit, on décida, pour épargner la main-d'œuvre, qu'on laisserait à la chute d'eau le soin de se creuser elle-même un passage. Les graviers et les sables du fond du sas remués, soulevés, lancés sur les deux bords, étalèrent aux yeux une grande quantité de pépites et de paillettes d'or. Vainement le capitaine Sutter voulut tenir la découverte secrète; en quelques semaines quelques centaines d'individus étaient accourus, et, trois mois après, la population des chercheurs d'or dépassait, sur les bords de la Fourche, 4,000 individus. L'étendue des terrains aurifères est immense et les limites ne peuvent en être exactement déterminées. La grande vallée qui s'étend du versant occidental de la Sierra Nevada jusqu'à la grande chaîne côtière, le territoire de l'Oregon, au N. la Californie, quelques parties occidentales du Nouveau-Mexique jusqu'à la Vieille-Californie, c'est-à-dire une étendue de plus de 1,200 kilom. de long sur 150 de large, telle est la mine inépuisable livrée par le hasard à l'exploitation humaine. Aussi la nouvelle de cette heureuse découverte fut-elle partout accueillie avec enthousiasme et répétée par des millions de voix; les deux mondes s'en émuirent; le choc galvanique des idées révolutionnaires qui agitaient les esprits fut un instant amorti, oublié; des récits merveilleux, fabuleux, circulèrent avec la rapidité de l'éclair de l'extrême Occident jusqu'à l'Orient; de tous les points du globe, des légions d'émigrants : Européens, Chinois, Indiens, Américains, franchissant les mers et les continents, se dirigèrent à la hâte, se ruèrent vers cet Eldorado, ce jardin des Hespérides, cette Colchide aux toisons d'or. Mais, hélas! que de déceptions attendaient ceux que la soif de l'or avait ainsi poussés vers ce point de la terre! Cette immense agglomération d'hommes soudainement produite sur un même point où tout, agriculture, navigation, transports, vivres, avait été abandonné pour le travail des mines, enfanta une famine que tout l'or trouvé ne pouvait faire cesser. C'est alors qu'un œuf se payait 125 fr., une petite boîte de sardines 200 fr.; la livre de farine 50 fr. et une caisse de raisins secs fut vendue littéralement au poids de l'or. Il en était de même pour les instruments de travail et les matériaux de tout genre : une bêche se vendait 150 fr., une mauveuse pelle 250. Un cheval qui valait 40 à 50 fr. avant l'heureuse nouvelle se louait 500 fr. L'Indien, payé autrefois un réal (12 sous et demi) par jour, ne voulait plus travailler s'il ne recevait 100 et même 150 fr. pour prix de sa journée. Cet état de choses était encore aggravé par l'absence de police, le manque de sécurité; les écumeurs de mer, les rôdeurs mexicains, les Indiens insoumis, les *convicts*, les aventuriers d'Europe trouvaient plus facile de dépouiller les mineurs isolés que de travailler eux-mêmes aux mines. Les placers étaient sans cesse sillonnés par d'adroits voleurs qui épiaient le chercheur d'or heureux, le tuaient au fond de sa mine et emportaient sa riche dépouille. Si la sécurité manquait aux travailleurs des placers, la ville n'était pas sans danger pour leur vie et leur fortune. Là les attendaient le jeu et l'incendie. Les *bar-rooms*, maisons de jeu, restaient ouvertes nuit et jour et ne désesemplaient jamais. Les incendies, souvent volontaires, se répétaient fréquemment dans une ville de planches, comme l'était San-Francisco. Un pareil état social ne pouvait durer : les Etats-Unis, devenus maîtres de la Californie, ont apporté quelque réglementation au milieu de cette foule de travailleurs dorés, de ces commerçants enrichis d'hier, exploités les uns et les autres par d'audacieux voleurs. Aujourd'hui, la Californie est entrée dans la voie commune, le calme s'est établi partout, aux placers comme dans les villes; le mode d'extraction de l'or est bien différent de ce qu'il était il y a dix ans. Le mineur ne travaille plus isolément; il ne cherche plus des pépites. Des compagnies se sont formées; l'amalgamation en grand par le mercure, le broyage, la force hydraulique, ont remplacé le travail purement manuel; de nouveaux perfectionnements se produisent chaque jour. Les moulins pour broyer le quartz, gangue ordinaire de l'or californien, étaient, en 1860, au nombre de 221, mettant en mouvement 2,800 pilons. Quant aux canaux construits dans les régions aurifères pour y amener, malgré tous les obstacles naturels, les eaux nécessaires au lavage des terres, ils mesurent une étendue de 7,280 kilom. et ont coûté ensemble 70 millions de francs. Il est difficile de se faire une idée exacte de la quantité d'or que la Californie a versée sur les deux continents depuis 1848. Pour s'en tenir à la période de 1848 à 1856, le chiffre d'ensemble de l'exportation annuelle, de près de 250 millions, représentant seulement les valeurs déclarées, doit être augmenté du tiers en sus de cette somme pour les valeurs non déclarées, ainsi que pour la poudre d'or, pépites, or monnayé restant dans le

pays pour les besoins de la consommation locale. D'après cela, la Californie aurait à elle seule jeté sur les divers marchés du monde, pendant cette période de huit ans, la somme énorme de 2 milliards et demi. D'autres calculs portent même ce chiffre à 3 milliards 3 dixièmes. En 1857, l'exportation totale de l'or figure dans les documents officiels pour 264 millions de francs; en 1858, pour 254 millions; en 1859, pour 257 millions. Les documents du premier semestre de 1860, les seuls qui nous soient encore parvenus, font prévoir les mêmes résultats pour cette dite année.

Si les mines d'or de la Californie sont inépuisables, ce pays possède aussi des mines de mercure réputées plus riches que toutes celles qu'on a jusqu'ici connues. La mine de New-Almaden, située à environ 80 kilom. S. de San-Francisco, a réduit de plus de moitié le prix de ce précieux métal. Les actions anglo-mexicaines qui, en 1850, se cotaient 15 à 20,000 fr. ne se cèdent aujourd'hui à aucun prix. De plus, à 30 kilom. environ de Monterey, on vient de découvrir un autre gisement de cinabre qu'on dit très-abondant. La production, limitée à dessein par la compagnie, a été, en 1854, de 1,449,000 livres, vendues 3,620,000 fr. En moyenne, la production annuelle est maintenant de 32,000 *fasks* ou bouteilles. La Californie possède, en outre, un grand nombre de mines d'argent, cuivre, étain, plomb, fer, houille, bitume, soufre. On exploite le sel, le salpêtre et le borax, le marbre, la pierre meulière. Le sol californien possède aussi des eaux minérales en grande abondance et de différentes qualités; aussi la petite île de Napa a-t-elle pu être surnommée le Baden-Baden du Pacifique.

— *Industrie, commerce.* Le développement industriel de cette contrée a suivi le rapide accroissement de la population. Nulle avant 1848, l'industrie californienne comptait, en 1860, 146 moulins à farine, mais par la vapeur, pouvant mouler 866,800 kilogr. de farine par jour; 368 scieries, 20 fonderies de fer, indépendamment de celles qui appartiennent au gouvernement fédéral; un hôtel des monnaies à San-Francisco, où se frappent annuellement des pièces d'or et d'argent, dont la valeur s'est élevée en 1860 à 87 millions de francs. Enfin, pour compléter cette liste, nous pouvons ajouter une raffinerie de sucre, une fabrique de sel, 25 tanneries, 3 grandes distilleries; plusieurs fabriques d'amidon, chandelles, bougies, savons, briques, etc., et de nombreuses brasseries dont les produits sont très-estimés.

Le mouvement commercial de la Nouvelle-Californie correspond à son importance industrielle et à l'immigration extraordinaire de cette contrée. En 1858, l'importation s'est élevée à 48 millions de francs, et l'exportation à 26 millions, non compris la sortie de l'or. Parmi les nombreux articles importés, figurent surtout les denrées coloniales : thé, café, sucre, mélasse, tabac, épices; les vins de Bordeaux et de Champagne, les spiritueux, le sel, les salaisons, les jambons et les huiles, les produits pharmaceutiques et chimiques; la poudre à tirer, le fer, la quincaillerie, les vêtements confectionnés, les chaussures, les tissus de soie et de coton, les meubles, etc. Les principaux articles qui constituent l'exportation sont : les bois, lattes, doutes, cuirs, peaux, pelleterie, laine, suif, cornes, saumon, mercure et or. L'exportation californienne présente un fait bien digne d'attention : il y a dix ans, non seulement cette contrée n'exportait rien, mais elle importait tout en fait de denrées alimentaires; or le *Monteur* a cité tout récemment des exportations de céréales californiennes, à destination de Liverpool et d'autres centres européens, ayant donné profit aux expéditeurs. La Californie possédait, à la fin de 1860, une flotte composée de 451 bâtiments jaugeant ensemble 87,412 tonneaux; en outre, cette terre de merveilles commence à être sillonnée en tous sens de routes et de voies navigables; les fils de la télégraphie électrique s'étendent sur une longueur de près de 2,000 kilom. Des paquebots partant de San-Francisco et de Monterey mettent en communication directe la Californie avec les principaux ports du globe. Tous ces moyens de transport, toutes ces voies de communication se complètent, se relient chaque jour, et font présumer que bientôt, au point de vue industriel et commercial, le Californie figurera aux premiers rangs.

— *Histoire, organisation politique.* La côte de la Nouvelle-Californie, découverte par Cabrillo en 1542, explorée par Francis Drake en 1578, n'a été occupée par les Espagnols qu'en 1602; mais ce ne fut qu'en 1642 qu'on essaya de la coloniser. Les jésuites dirigèrent la mission et la colonisation, jusqu'à leur expulsion en 1767, époque où ils furent remplacés par les franciscains. En 1768, la Nouvelle-Californie fut occupée par une expédition envoyée de Mexico et colonisée par l'établissement de nombreuses stations de missions, qui parvinrent à un certain degré de prospérité. On y trouvait, en outre, des points militaires fortifiés au nombre de quatre, qui étaient en même temps les chefs-lieux des quatre districts que comprenait cette contrée. Les agitations politiques du Mexique eurent de funestes conséquences pour ce territoire. Formant depuis 1823 une province de la république mexicaine, elle reçut un gouverneur dont la plupart des missionnaires refusè-

rent de reconnaître l'autorité; bientôt le gouvernement mexicain se vit obligé de revenir au système des missions; mais le parti démocratique supprima complètement les missions par un décret en date du 17 août 1833, et projeta l'organisation d'une grande immigration en Californie. Un petit nombre d'émigrés s'y furent à peine installés que l'arrivée au pouvoir de Santa-Anna vint encore compliquer la situation de ce pays. Les colons mexicains furent expulsés, les missions momentanément rétablies; mais, à partir de cette époque, l'hostilité exista constamment entre la Californie et le gouvernement mexicain, jusqu'au moment où les entreprises des Américains du Nord firent passer cette contrée sous les lois de l'Union américaine, par le traité conclu le 2 février 1848 entre le Mexique et le cabinet de Washington. Une constitution fut rédigée en 1849 par une assemblée réunie à Monterey; dans les premiers jours de décembre 1849, Peter Burnett fut élu en qualité de gouverneur de la Nouvelle-Californie, et le 7 septembre 1850, la Californie fut solennellement admise dans l'Union américaine du Nord comme Etat distinct et indépendant.

La constitution de la Californie est l'une des plus libérales parmi celles qui régissent les États américains. L'esclavage y est prohibé. Le pouvoir exécutif est séparé du pouvoir législatif et judiciaire. La législature est composée : d'un sénat, dont les membres, au nombre de seize, sont élus tous les trois ans; d'une assemblée dont les représentants sont élus pour un an. Un gouverneur, dont les fonctions durent deux ans, est placé à la tête du pouvoir exécutif; après lui vient un sous-gouverneur, président du sénat. La puissance judiciaire est exercée par une cour suprême à laquelle ressortissent un certain nombre de tribunaux de comtés; les juges de paix forment une juridiction inférieure. Cet Etat envoie trois représentants au congrès de Washington; les élections ont lieu le premier jeudi de septembre.

— Archéol. Le grand bassin qui se trouve au milieu du territoire californien n'est pas encore connu, dit le *San-Francisco Herald*. Des aventuriers et quelques montagnards à demi sauvages en ont fait le tour; mais, excepté M. Beale et le célèbre capitaine Ives Walker, personne n'a encore traversé cette étendue de terrain. Au rapport du capitaine Walker, il n'y a pas de lacs dans ce vaste territoire. Le Rio Colorado Chiquito le traverse d'un bout à l'autre à 100 milles de la Gila, qui lui est parallèle, et n'y trouve aucun affluent. Le pays est triste, sauvage et désolé; on n'y rencontre pas un seul habitant. Cependant, quelque abandonné qu'il soit dans ce moment, de précieux vestiges marquent qu'il fut autrefois peuplé par une nation nombreuse et civilisée. Tout le pays compris entre la Gila et San-Juan est couvert de villes et d'habitations ruinées. Le hardi explorateur dont nous parlions, le capitaine Walker, reconnut un édifice imposant, autour duquel gisaient les restes d'une cité ayant eu, d'après ses calculs, un mille de long. Des traces d'éruption volcanique, des blocs carbonisés ou vitrifiés attestent le passage dans cette contrée d'un fléau terrible. Au centre de cette ville, véritable Pompei américaine, s'élève un rocher de vingt à trente pieds de haut, portant encore des débris de constructions cyclopéennes. L'extrémité sud de cet édifice semble sortir d'une fournaise; le rocher qui le supportait porte lui-même des traces de fusion; le tracé des rues et l'alignement des maisons étaient encore parfaitement visibles. Dans les environs, il existe aussi un nombre considérable de ruines analogues. Il est singulier que les Indiens n'aient conservé aucune tradition relativement aux sociétés jadis établies dans cette région. En considérant ces tristes restes, ils sont saisis d'un religieux effroi, mais ils ne savent rien touchant leur histoire. Quelle est l'origine de ces ruines et à quel peuple ont-elles appartenu? C'est ce que les antiquaires seuls pourront dire après avoir eux-mêmes examiné les lieux. Les Aztèques que Fernand Cortez trouva au Mexique prétendaient être venus du Nord; il se pourrait dès lors qu'il s'agit ici de leurs ancêtres. La tradition aztèque rapporte que ce peuple déserta son territoire septentrional sous la direction de ses prophètes, qui lui ordonnèrent de marcher jusqu'à ce qu'il rencontrât un aigle perché sur un cactus avec un serpent dans ses griffes. Ce symbole sacré leur apparut à l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville de Mexico, et c'est là qu'ils s'établirent. Cette légende, du reste, a été conservée intacte : elle est le sujet représenté sur les monnaies mexicaines. Peut-être que les Pimos, qui campent au sud de la Gila, sont un démembré des Aztèques, laissés en arrière à l'époque de leur émigration vers le sud. Les Pimos passent pour être inférieurs aux Indiens de Mexico; ils cultivent admirablement le coton et s'en servent avec art pour fabriquer leurs vêtements.

CALIFORNIE (VIEILLE ou BASSE-), vaste presqu'île de l'Amérique du Nord, formant un des territoires du Mexique, bornée au N. par la Nouvelle-Californie dont elle est séparée par un isthme de 123 kilom. de largeur, baignée à l'O. par l'océan Pacifique, au S. et à l'E. par le golfe de Californie; entre 22° 32' et 32° de lat. N., et entre 111° 41' et 118° 48' de long. O. Elle mesure 1,200 kilom. de long, sur une largeur de 50 à 100 kilom. Superficie :

38,000 kilom. carr.; 36,000 hab. Capit. La Paz; villes principales : Loreto, Real-Antonio.

Cette presqu'île présente des côtes découpées par de profondes anfractuosités, formant des baies et des ports naturels d'un bon mouillage, et de nombreux caps. Les principales de ces baies sont celles de San-Ramon, de San-Fernando, de Magdalena, de La Paz et de la Visitation; ses principaux promontoires sont ceux de San-Lucar, terminant l'extrémité S. de la péninsule; celui de Palmo et de San-Felipe, sur la côte orientale; ceux de San-Lazaro, de San-Eugenio et San-Miguel, sur la côte occidentale. Un très-grand nombre d'îles sont semées sur les côtes de la Vieille-Californie; les plus importantes sont : Cedros, Santa-Margarita, Espíritu-Santo, San-José, Carmen, Santa-Cruz, Angel de la Guardia et San-Ignacio.

Topographie, climat, productions végétales et minérales. Les prolongements de la grande chaîne côtière de la Nouvelle-Californie constituent l'ossature de la Basse-Californie, et forment des plateaux qui, au sud, s'avancent roides et escarpés vers la mer, où ils forment de nombreux promontoires. Le point culminant en est le Cerro de la Giganta, qui atteint une élévation de 1,206 mètres, sur la côte orientale, par 26° de lat. N., à peu de distance de la ville de Loreto. Plus au N., mais toujours sur la même côte, on rencontre l'unique volcan existant dans ces contrées, le volcan de las Virgines, dont la dernière éruption remonte à 1746. On rencontre cependant, sur quelques autres points de ces montagnes, des indices certains d'origine et de nature volcaniques. Les chaînes qui longent les deux côtes de la presqu'île envoient à droite et à gauche des contre-forts qui forment de petites vallées dont quelques-unes sont arrosées par de petits cours d'eau; mais, en général, les crêtes escarpées, agglomérées les unes contre les autres, ne laissent pas de place pour la formation de grandes vallées et pour un développement fluvial de quelque importance. Les étroites plaines des côtes sont traversées par des filets d'eau, sans nom connus; mais, dans la partie la plus large de la presqu'île, on trouve des sources en assez grand nombre. En revanche, le climat y est excellent, et là où le sol est arrosé par le moindre cours d'eau ou par une source, on voit se développer rapidement la plus belle végétation. Dans de tels endroits, toutes les cultures réussissent : les différentes espèces de fruits d'Europe introduites par les missionnaires, la vigne, la canne à sucre, le maïs, le chanvre, le lin. Les environs du cap San-Lucar sont surtout fertiles et présentent les seuls points boisés de la péninsule, qui manque généralement de bois. L'élevage des chevaux, des bœufs et des moutons réussit bien dans les parties basses des vallées; dans les parties montagneuses, on chasse des jaguars, des loups, des castors, des porcs-épics et sur les côtes des tortues dont l'écaille est estimée. On y trouve un grand nombre de reptiles dont plusieurs sont venimeux. Citons encore les richesses remarquables des côtes où l'on pêche des baleines, des thons, de nombreuses tortues et des huîtres à perles. Le règne minéral de la Vieille-Californie n'a pas donné jusqu'ici les résultats qu'avait fait espérer la proximité de cette contrée avec la Nouvelle-Californie et le Mexique; cependant les mines argentifères de Moleje et de San-Antonio, quoique très-imparfaitement exploitées, font présumer que le sol de la presqu'île correspond, au point de vue minéralogique, à celui du continent mexicain situé en face. Les lavages d'or qu'on y a opérés ont donné jusqu'à ce jour d'assez faibles rendements.

— **Aperçu historique, commercial et industriel.** Fernand Cortez fit explorer la Vieille-Californie à deux reprises différentes; en 1532, par Diego Hurtado de Mendoza; l'année suivante, par Diego Bercera; il en reconnut lui-même un peu plus tard les côtes et le golfe qui depuis cette époque a porté dans quelques livres le nom de mer de Cortez. Les jésuites, arrivés dans ce pays en 1642, avaient civilisé un grand nombre d'indigènes, bâti 16 villages et mis en produit de notables étendues de territoire où ils faisaient cultiver avec assez de succès par les Indiens le maïs, la vigne et les dattes; ils avaient divisé cette contrée en missions, dont le nombre était de 18. Depuis leur expulsion, ces missions ont été dirigées par les dominicains de Mexico, qui, moins habiles ou moins heureux, ont laissé dépérir ces établissements dont le principal était Loreto, alors considéré comme chef-lieu du territoire. Les Indiens, revenus ou demeurés à l'état sauvage, montrent un grand dégoût pour la civilisation, vivent de pêche ou de chasse, vendent aux Européens des peaux, des écailles, des perles et quelques quantités peu importantes de maïs et de fruits secs. Dès qu'ils ont pourvu aux nécessités de leur propre existence, semblables aux lazzaroni napolitains, ils passent le reste du jour étendus à terre, exposés aux rayons brûlants du soleil.

CALIFORNIEN, IENNE s. et adj. (ka-li-for-ni-an, i-e-ne). Géogr. Habitant de la Californie; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : Un CALIFORNIEN. Une CALIFORNIENNE. Les placers CALIFORNIENS.

— Fam. Riche, opulent, lucratif : Jamais la chronique moustache n'a été aussi riche, aussi CALIFORNIENNE que pendant le mois qui s'est écoulé. (Le Siècle.) Si peu CALIFORNIENNE que soit cette pièce de théâtre, elle rend de nom-

breux et d'importants services. (Figaro.) La jeune fille regretta de ne pouvoir garder pour elle cette bonne fortune CALIFORNIENNE. (X. de Montépin.)

CALIFOURCHON s. m. (ka-li-four-cho-n — du bas lat. *calofurcium*, fourches, gîte). Position d'un homme placé à cheval avec le corps de l'animal entre ses jambes écartées.

— Fig. Marotte, manie, dada : C'est son CALIFOURCHON. La science des livres est le plus aimable de mes CALIFOURCHONS. (Ch. Nod.)

Chacun a son califourchon, A dit Sterne, et Sterne a raison.

A. CHARLEMAGNE.

— Loc. adv. A califourchon, Jambes de çà jambe de là, dans la position d'un homme à cheval : Aller à CALIFOURCHON. Se mettre à CALIFOURCHON. Etre à CALIFOURCHON sur un bâton. Le conducteur de l'éléphant se met à CALIFOURCHON sur le cou. (Buff.) M. de Bouillon s'était donné la plate satisfaction de brûler le maréchal de Noailles en effigie de paille et de carton, à CALIFOURCHON sur son petit châteaudeau d'Agen. (St-Sim.) D'abord parurent des canons sur lesquels des harpies, des larronnes, des filles de joie montées à CALIFOURCHON tenaient les propos les plus obscènes et faisaient les gestes les plus immondes. (Chateaub.) La fille de ferme montait l'un de ces chevaux à cru et à CALIFOURCHON. (E. Sue.)

— Loc. fam. Etre à califourchon sur, Ne pas démordre de, tenir mordicus à, être inébranlable sur : Il est à CALIFOURCHON sur cette idée. On dit plus souvent Etre à cheval sur.

CALIGE s. m. (ka-li-je — du lat. *caliga*, sandale). Crust. Genre de crustacés siphonostomes, renfermant environ quinze espèces : Les CALIGES paraissent subir dans leur jeune âge des changements de forme très-considérables. (H. Lucas.) Le CALIGE des poissons habite l'Océan. (H. Lucas.) Le corps des CALIGES est composé de deux pièces écailleuses. (Bosc.) — s. m. pl. Syn. de CALIGIENS : Le groupe des CALIGES ou caligulés est fort abondant en espèces. (Bosc.)

— Encycl. Les caliges sont des crustacés à corps allongé, aplati et comme divisé en deux parties : l'antérieure, recouverte par un bouclier d'une seule pièce, appelé improprement chaperon; la postérieure ovale ou oblongue, abdominale, terminée par deux longs filets, et souvent ayant, à l'extrémité, des appendices lamelliformes. La tête présente deux antennes très-petites; deux yeux écartés, situés sur le bord antérieur du premier bouclier; une bouche formant un suçoir en bec conique, fléchi en dessous. Les pattes, au nombre de dix à quatorze, sont de deux sortes : les antérieures munies de crochets; les postérieures en lames natatoires divisées, pectinées et portant des branches. Ces crustacés, vulgairement nommés poux de mer, vivent cramponnés sous les écailles des poissons, à l'aide de leurs pattes antérieures, et là ils restent, avec leur trompe, le sang dont ils se nourrissent. Ordinairement, dit Bosc, ils restent très-longtemps, peut-être toujours, fixés au même endroit; mais lorsque, par l'effet de leur volonté ou d'une cause étrangère, ils quittent leur place, ils savent fort bien courir sur le corps du poisson pour en chercher une autre, et même nager pour retrouver un autre poisson, lorsqu'ils ont été forcés d'abandonner le leur. Il y a lieu de croire cependant que, dans ce dernier cas, ils parviennent rarement à leur but; car ils nagent lentement, et le nombre des ennemis qu'ils peuvent rencontrer est considérable. Essentiellement parasites, les caliges périssent lorsqu'on les laisse pendant quelques heures dans une petite quantité d'eau, où ils ne trouvent plus à se nourrir.

CALIGE s. f. (ka-li-je — lat. *caliga*, même sens). Antiq. Sandale, ou, selon d'autres, botte garnie de clous pointus, que portaient les soldats romains : Le fils de Germanicus, élevé dans les camps, dut son surnom de Caligula à la chaussure militaire appelée CALIGE.

— Encycl. La calige était par excellence la chaussure des gens de guerre; elle consistait en une grosse semelle, à laquelle étaient attachées des bandes de cuir pour l'arrêter au pied. Ces bandes faisaient quelques tours au-dessus de la cheville, et tout l'espace qui était entre elles restait à nu.

La calige était la marque distinctive du simple soldat; Sénèque, voulant peindre la fortune extraordinaire de Marius, dit qu'il était arrivé de la calige au consulat. Suetone désigne plusieurs fois les simples soldats par le seul mot de *caligati*. Entre autres passages, pour peindre l'abattement et la consternation de Vitellius, il dit qu'il embrassait tous les soldats qu'il rencontrait, même ceux qui n'étaient que *caligati*. Le *campagus*, chaussure des officiers et plus tard des empereurs, différait de la calige en ce que celle-ci était une simple semelle ou sandale liée sur le pied avec des courroies, tandis que le *campagus* avait un rebord cousu tout autour de la semelle, qui couvrait le talon et le tour du pied, en laissant découvert seulement le cou-de-pied. Le *campagus* n'était pas sans analogie avec le *cothurne*, qui avait été choisi comme chaussure tragique justement parce qu'il était celui des princes et des héros. La semelle de la calige était armée de clous petits, rapprochés, très-pointus, afin de fixer le pied du soldat sur les terrains glissants. Ces clous étaient quelquefois de fer, mais plus souvent de bronze,

et parfois d'or après le pillage des villes très-riches.

— *Caliga speculotaria*. On appelait ainsi la chaussure des soldats qui servaient d'espions. Comme ils devaient cacher leurs démarches, étouffer le bruit de leurs pas, leurs souliers étaient déguisés de clous et doublés de matières molles et sourdes.

— *Caliga Maximiani*. Mot devenu proverbe comme le *piéd de roi*; il rappelait l'histoire de Maximien, qui, du dernier degré de la milice, était arrivé à l'empire. Il servait aussi à désigner un homme grand et sot, parce que Maximien n'était pas moins célèbre par sa sottise que par sa haute taille.

CALIGIDE adj. (ka-li-ji-de — de *caliga*, et du gr. *eidos*, aspect). Crust. Qui ressemble à un calige; qui se rapporte aux caliges.

— s. m. pl. Tribu de crustacés siphonostomes, ayant pour type le genre calige. On dit aussi CALIGIDIEN, CALIGIEN, CALIGITE et CALIGULÉ.

CALIGINIEUX, EUSE adj. (ka-li-ji-neu, eu-ze — lat. *caliginosus*, de *caligo*, brouillard). Ténébreux, obscur comme un brouillard. Vieux mot.

CALIGINOSITÉ s. f. (ka-li-ji-no-zité — rad. *caliginieux*). Obscurité. Vieux mot.

CALIGNI s. m. (ka-li-gni; gn. mll.). Bot. Genre d'arbre de la Guyane.

CALIGNON (Soffrey DE), poète français, né à Saint-Jean-de-Voirion en 1550, mort en 1606. Successivement secrétaire de Lesdiguières et chancelier de Navarre, il inspira la plus grande confiance à Henri IV, qui l'employa dans les négociations les plus difficiles. Zélé protestant, il fut profondément affecté de l'abjuration du roi; il fut un des rédacteurs de l'édit de Nantes. On a de lui : *Journal des guerres faites par François de Bonne, duc de Lesdiguières*, manuscrit in-folio, conservé à la Bibliothèque impériale; une satire remarquable par sa verve, sous le titre de : *Le Mépris des dames*; en outre, on lui attribue, quoique ce soit un point fort discuté, l'*Histoire des choses remarquables et admirables advenues en ce royaume de France* des années dernières 1587, 1588, 1589, ouvrage publié en 1590, (in-4°).

CALIGNY (Jean-Antenor HUB DE), ingénieur militaire français, né en 1657, mort en 1731. Fils d'un directeur du corps du génie, qui fit exécuter à Belle-Île les fortifications projetées par Vauban, il embrassa la même carrière et assista à la plupart des sièges de son temps, notamment à ceux de Courtrai, Furnes, Dixmude, etc. Nommé ingénieur en chef à Ypres et à Knock, il dirigea dans cette première place des travaux qui ont fait l'admiration du Beldor; puis il compléta la défense de Calais et de Dunkerque, construisit la grande écluse sur l'Aa, à Gravelines, éleva les forts bastionnés de Furnes, et travailla enfin au canal de Bourgogne, lorsqu'il fut directeur des fortifications de cette province. On a de lui un ouvrage, resté manuscrit, qu'il écrivit d'après le désir de Vauban, sous le titre de : *Histoire des guerres causées par le partage de la monarchie*, etc., jusqu'en 1703.

CALIGNY (Hercule HUB DE), également connu sous le nom de *Laugruac*, né en 1665, mort en 1725, était frère du précédent et, comme lui, ingénieur. Il s'est surtout fait connaître par les travaux de défense qu'il exécuta à la Hogue et à l'île Radehon, en qualité de directeur des places et forts de la Normandie. Il assista à de nombreux sièges, notamment à celui de Rhénberg (1702), qu'il défendit en qualité d'ingénieur en chef.

CALIGNY (Louis-Roland HUB DE), appelé le *chevalier de Caligny*, frère des précédents et ingénieur comme eux, né en 1677, mort en 1748, succéda en 1728 à son frère Hercule comme directeur des places de la Normandie. Dans ce poste, il exécuta des travaux utiles dans les ports de Dieppe, de Honfleur, du Havre, de Cherbourg, etc. C'est également à lui qu'on doit les fontaines du Havre. Après avoir assisté à plusieurs sièges, il fut mis à la tête des ingénieurs de l'armée de la Meuse en 1741-1742, et de Bavière en 1743.

CALIGO s. m. (ka-li-go — mot lat. qui signifie *brouillard*). Méd. Tache nébuleuse devant la pupille.

CALIGO, déesse des ténèbres, mère du Chaos et de la Nuit.

CALIGULA (Calus-Cæsar-Augustus-Germanicus), troisième empereur romain, né l'an 13 de notre ère, à Antium selon les uns, suivant d'autres en Germanie, au milieu des camps romains, mort l'an 41. Fils de Germanicus et d'Agrippine, et petit-fils de Tibère par adoption, il avait passé son enfance au milieu des soldats, dont il était devenu l'idole, et qui lui avaient donné le surnom de *Caligula*, petite calige, parce qu'il portait la *caliga*, chaussure de l'infanterie romaine. Après la mort de son père, il vécut plusieurs années à la cour de Tibère, où il assista impassible au meurtre de sa mère et de ses deux frères, et où il fit preuve de la plus profonde dissimulation. Tibère devina, dit-on, le naturel féroce du jeune homme. Il lui arriva de dire : « Je nourris le serpent du peuple romain et le Phœton de l'univers. » Et, satisfait sans doute d'avoir trouvé un successeur qui ferait regretter même sa tyrannie, il lui laissa l'empire lorsqu'il mourut, l'an 37. Caligula était alors âgé de vingt-quatre ans.

Son avènement fut accueilli par une joie universelle, et il sembla vouloir d'abord dépasser toutes les espérances en faisant revivre les vertus de Germanicus. C'est ainsi qu'il rappela les exilés, abolit les impôts vexatoires, promit solennellement de ne jamais prêter l'oreille aux délateurs, et ne donna d'abord que des preuves de modération, d'équité et de grandeur. Mais huit mois s'étaient à peine écoulés, qu'un changement radical s'opéra en lui, à la suite d'une maladie grave qui mit ses jours en péril. Soit que cette maladie eût dérangé son cerveau, soit qu'il eût été frappé de ce vertige dont sont si souvent saisis ceux qui peuvent tout faire impunément, Caligula n'eut pas plutôt recouvré la santé, qu'il révéla tout entière la férocity de son caractère par des actes dignes de son prédécesseur. Après avoir adopté son neveu Tibère, fils de Drusus, il le contraignit peu après à se donner la mort. Il fit également mourir Silanus, son beau-père, Gemellus, petit-fils de Tibère, Macron, préfet du prétoire, ainsi qu'une multitude de citoyens et de sénateurs dont il convoitait les richesses. Un jour qu'il ne se trouvait pas de criminels pour combattre les bêtes féroces, il fit exposer dans le Cirque des personnes prises au hasard parmi les spectateurs. Une autre fois, dans le seul but de faire quelque chose d'extraordinaire, il fit jeter un pont de bateaux sur la mer entre Baïes et Pouzzoles; puis, après avoir inauguré ce monument par des orgies, il fit précipiter dans la mer un grand nombre des spectateurs de cette scène. Avidé de spectacles horribles, il faisait souvent mettre en pièces ou périr dans les tortures des malheureux qui n'étaient accusés d'aucun crime, obligeait les parents des victimes à assister à l'exécution, et le plus souvent les faisait périr ensuite. Tous les dix jours, il dressait la liste de ceux qu'il voulait faire exécuter, ce qu'il appelait *apurer ses comptes*, et, en montrant ses victimes, il répétait à ses bourreaux : *Faites en sorte qu'ils se sentent mourir*. Un soldat, habile à couper les têtes, exerçait son talent en sa présence sur tous les prisonniers indifféremment. Comme la viande coûtait trop cher pour nourrir les animaux du Cirque, il les fit nourrir avec la chair des criminels, qu'on leur donnait à déchirer vivants. Il poussait, dit-on, la démenche jusqu'à déplorer que son règne ne fût pas marqué par quelque grande calamité publique, et on l'entendait souhaiter que le peuple romain n'eût qu'une tête, afin de pouvoir l'abattre d'un seul coup. Souvent aussi il répétait ces paroles d'un vieux poète : *Oderint dum metuant!* « Qu'ils me haïssent pourvu qu'ils me craignent! » Son avidité et sa lâcheté égalaient sa férocity. Après un simulacre d'expédition sur les bords du Rhin, à la tête de 200,000 hommes, il revint triomphalement sans avoir combattu un seul ennemi, se fit proclamer sept fois *imperator* par ses troupes, épuisa la Gaule par ses extorsions, et ensanglanta ce malheureux pays, en envoyant au supplice une foule de ses habitants, dont il confisquait les biens pour les vendre ensuite en personne aux prix qu'il fixait lui-même. Avant de revenir à Rome, il annonça le dessein d'envahir la Grande-Bretagne, mais il se borna à rassembler son armée au bord de l'Océan, et commanda aux soldats de ramasser des coquillages, qu'il rapporta au Capitole comme les dépouilles de l'Océan vaincu. Il écrivit alors à Rome, afin qu'on lui préparât un triomphe digne de la gloire qu'il prétendait avoir acquise, et il choisit dans la Gaule des hommes de haute taille, destinés à représenter des prisonniers germaniques. Il eut un instant la pensée de massacrer les légions qui s'étaient mutinées jadis, lorsque Germanicus était à leur tête; mais, ayant vu des légionnaires, qu'il avait fait entourer par de la cavalerie, courir aux armes, il fut saisi de terreur et s'enfuit aussitôt vers Rome, où il rentra bientôt après. Là, il fit retomber toute sa fureur contre le Sénat, défendit qu'aucun de ses membres vînt à sa rencontre, se contenta de l'ovation en différant son triomphe, mais ne se plaignit pas moins avec amertume qu'on ne le lui eût point décerné. Il résolut de se retirer à Antium ou à Alexandrie, après avoir exterminé tout ce qu'il y avait d'illustre dans les deux premiers ordres de l'Etat. En attendant, il continua à se livrer à tous les excès. Sa conduite tout entière est celle d'un monstre, qui doit être cloué au pilori de l'histoire, ou plutôt d'un fou furieux s'abandonnant sans entraves, grâce au pouvoir absolu, au déchaînement de ses passions dévorantes. Epileptique dès l'enfance, jamais il ne dormait plus de trois heures, et encore son sommeil était troublé par les plus extravagantes visions. Tour à tour plein de confiance et de crainte, il méprisait les dieux, dit Suétone, et, lorsqu'il entendait le bruit du tonnerre, il courait se cacher sous son lit. Ivre d'orgueil, il proclama lui-même sa propre divinité, se bâtit un temple, se fit adorer par un collège sacerdotal, auquel il associa son cheval Incitatus, ordonna de décapiter les statues des dieux, auxquelles il fit mettre sa tête, se montra en public avec les attributs d'Apollon, de Mars, etc.; enfin il poussa la démenche jusqu'à commander d'arrêter les œuvres d'Homère, de Virgile, de Tite-Live, etc. Dans ses vêtements, il n'avait rien d'un homme. Il se présentait le plus souvent en public avec des habits de femme et une barbe d'or, ou s'habillait en Vénus. Erudit et éloquent, surtout dans la colère et dans les invectives, il était tour à tour chanteur, danseur, gladiateur et cocher. Il lui arrivait parfois de danser de toute sa

force sur le théâtre, en habit de musicien. Il était tellement attaché à la faction des cochers verts qu'il mangeait et couchait très-souvent avec eux dans leur écurie. Pris d'une belle passion pour son cheval Incitatus, il lui fit faire une écurie en marbre, des colliers de perles, lui donna une maison complète, voulut qu'on allât manger chez lui, et fut même sur le point de le nommer consul. Lorsqu'il eut dépensé les trésors amassés par Tibère en prodigalités inouïes, il eut recours, pour avoir de l'argent, aux extorsions de toute espèce, s'empara des héritages, et inventa des impôts inconnus et tellement multipliés, qu'il n'y avait ni personne ni chose qui ne fût taxée. Nous avons déjà parlé de sa férocity sanguinaire. Quant à ses mœurs, elles atteignirent les dernières limites de la dépravation. Il eut un commerce incestueux avec toutes ses sœurs, qu'il prostitua souvent à ses favoris. Il ne respecta aucune des femmes les plus distinguées de Rome, qu'il ordonna à leurs maris de lui amener. Il passa également pour avoir aimé d'un amour infâme le pantomime Lépides Mnester, Valérius Catulus et quelques jeunes otages. Enfin il établit des lieux de débauche dans son palais, chargea des esclaves d'aller inviter les jeunes gens et les vieillards à s'y rendre, et augmenta par ce moyen, si digne de lui, les revenus impériaux.

Tel était le spectacle que Caligula donnait au monde, lorsque quelques citoyens prirent enfin la résolution de mettre un terme à ses monstrueux excès et à ses exécrables folies. A la tête des conjurés se trouvait le préteur Cassius Chereas. Il frappa le premier Caligula, qui tomba percé de trente coups de poignard. Sa femme Césionne, célèbre par sa lubricité éhontée, fut tuée en même temps que lui, et leur fille fut broyée contre les murailles. Caligula avait régné quatre ans.

Caligula, tragédie en cinq actes, avec prologue, de M. Alexandre Dumas, représentée à Paris, sur le Théâtre-Français, le 26 décembre 1837. Il n'est pas d'époques plus favorables aux épisodes tragiques que celles où le passé ne suffit plus et où l'avenir est impatientement attendu; car alors tous les éléments d'ordre et de désordre sont en présence. Les puissants exploitent le présent avec une avidité sans bornes; les grands cèdent à la peur ou à l'ambition; ceux que la corruption trouve rebelles sont immolés; le sanctuaire de la famille, violé par la force brutale ou profané par les délateurs, recèle la haine et prépare la vengeance. Enfin le peuple souffre, émeut et se révolte, parce que c'est toujours sur lui que retombe le fardeau le plus pesant. Telle était la société romaine quand régnait sur elle ce porte-couronne extravagant, disons le mot, ce monstre bien digne d'un peuple avili, qu'on appelait Caligula. Une donnée puissante et féconde ajoute à ce tableau, puisqu'une organisation nouvelle de la société venait alors d'être promulguée par le Christ. M. Alexandre Dumas avait donc un heureux sujet sous sa plume lorsqu'il écrivit, en tête de son manuscrit, ce nom qui éveille tant de sombres souvenirs : *Caligula*. Mais a-t-il bien choisi parmi le pêle-mêle de faits que les annales lui ont offert? A-t-il su dérouler dans une œuvre unitaire la signification morale de cette société décrépite qui s'en allait en lambeaux, et prêtait si aisément le flanc à la dent sanguinaire de la tyrannie? Pour faire un drame qui montre toute une époque à sa surface comme dans ses profondeurs, pour résumer sur la scène toute une histoire, il faut s'appesantir sur tous les éléments qui doivent entrer dans l'œuvre et l'animer; en un mot, il faut étudier et méditer. L'étude et la méditation ont en partie manqué à l'auteur, qui nous apprend pourtant, dans une préface *ad hoc*, qu'il fit tout exprès un voyage en Italie, afin, suivant sa propre expression, de faire descendre à ses yeux la nation togée de son piédestal et de lui faire revêtir une forme palpable. Voici, du reste, le sujet de la pièce. Nous parlerons ensuite de l'exécution.

La toile se lève sur une rue de Rome donnant accès au Forum. Il fait nuit; l'affranchi Protogène vient s'installer dans la boutique d'un barbier, qu'il sait être le rendez-vous des jeunes oisifs et des débauchés. C'est là que se débitent les épigrammes et les propos satiriques dirigés contre le gouvernement impérial. Les trônes mal équilibrés se sont toujours beaucoup reposés sur les délateurs. Protogène compte faire son profit des dangereuses indiscretions que ne manqueront pas de commettre les clients du barbier. A la pointe du jour, une porte s'ouvre sur la rue; c'est celle du pavillon de plaisance où la jeune Messaline débute dans sa vie de luxure et de honte. Elle fait sortir sans bruit son amant de l'heure, Chéréa, tribun des gardes prétoriennes qui, à peine après avoir murmuré un dernier adieu à sa maîtresse, est rencontré par trois jeunes Romains ivres, Annus, Sabinus et Lépides, qui s'amusaient à chasser à coups de fouet les cohortes de la nuit. Après un échange de quelques mots, Chéréa poursuit son chemin, désigné par les trois jeunes gens comme l'amant de Messaline, et ceux-ci entrent chez le barbier pour se faire épiler. Lépides commence à lancer quelques traits contre le jeune César de vingt-neuf ans, Caligula, l'indigne fils du grand Germanicus. Protogène écoute; Sabinus et Annus s'aperçoivent du piège que leur a tendu l'affranchi; ils avertissent Lépides; mais il est trop tard, et celui-ci, sachant bien le

sort qui lui est réservé, trompe la joie cruelle de l'affranchi en recourant au suicide. Bientôt le jour arrive et de joyeuses fanfares se font entendre. C'est Caius César qui fait son entrée triomphale dans la ville et qui traverse le Forum pour se rendre au Capitole. Tel est le prologue, qui n'a d'autre but que de faire passer successivement sous les yeux du spectateur tous les personnages qui figureront dans les actes suivants. Il est, du reste, plein de verve, d'esprit et de bons vers; et c'est à lui seul un petit drame.

Au premier acte, l'auteur nous introduit dans la maison de Junia, la nourrice de l'empereur qui attend sa fille Stella. Celle-ci arrive bientôt suivie de son fiancé Aquila, jeune Gaulois qui, depuis cinq ans, ne l'a pas quittée. Dans les Gaules, Stella s'est faite chrétienne. A peine les premiers épanchements sont-ils terminés, que Caligula, annoncé par un licteur, se présente; il vient rendre visite à sa nourrice ou plutôt à sa sœur de lait Stella, que Protogène lui a dit être belle : « Comment as-tu donc pu te séparer cinq ans d'une si belle fille? » demande l'empereur à Junia : Hélas! répond la mère

Souviens-toi de Tibère et de ses derniers jours, Lorsque, pour réchauffer ses débiles amours, Le vieux bouc de Caprée, au sein de nos familles, Par de vils affranchis faisait voler nos filles.

Mais maintenant Junia ne craint plus rien; Caligula protégerait sa sœur, elle n'en doute pas. L'infortunée ne voit pas que César n'est venu que pour s'assurer si Stella est digne de son amour; un instant après, la pauvre enfant est enlevée, et son fiancé jeté en prison. A partir de ce moment, c'est Messaline qui sera, si toutefois l'expression convient à un tel monstre, l'ange gardien de Stella. Messaline tremble qu'une autre la remplace auprès de l'empereur; aussi fait-elle en sorte que Caligula ne puisse triompher de la jeune fille. Mais on ne résiste pas impunément au dieu César, et Stella est livrée au bourreau sous les yeux de sa mère et de son fiancé. Ceux-ci n'ont plus alors qu'une idée, se venger : il leur faut la vie de l'empereur; c'est encore Messaline qui, aidée du tribun Chéréa, facilite à Aquila et à Junia l'exécution de leur projet. Ici se place une scène d'un effet terrible : Aquila et Junia, prêts à assassiner César, s'écrient : « Où nous cacherons-nous pour le tuer? » Messaline paraît et dit : « Chez moi! » En effet, l'appartement de l'impératrice leur est ouvert. La nuit vient. Tout dort dans le palais. Aquila se glisse auprès de Caligula abruti par l'ivresse et l'étrangle; lorsque Chéréa, un conspirateur sans énergie, Annus et Sabinus arrivent attirés par les derniers cris du tyran, ils ne trouvent plus qu'un cadavre. Aussitôt ils songent, Chéréa en tête, lui qui n'a pas osé faire le coup lui-même, ils songent à se rendre maîtres de Rome, mais ils ont compté sans Messaline, qui a tout mené, tout favorisé, sans doute, mais dans un but personnel. En ce moment, le palais est envahi, et Protogène donne aux gardes l'ordre d'emmener les coupables et de les précipiter des remparts. Puis les soldats du prétoire acclament Claudius, le vieux et stupide Claudius, comme successeur de Caligula : « A moi l'empire! » s'écrie-t-il. « A moi l'empire et l'empereur, » se dit Messaline. Désormais Rome sera gouvernée par une courtesane et un imbécile.

Pour animer le tableau dont nous venons d'esquisser une esquisse rapide, M. Alex. Dumas a cherché à représenter les mœurs, les habitudes romaines dans ce qui forme exclusivement la couleur locale. Le *Monde dramatique* disait à ce propos, en 1837 : « Il a été décorateur, comme l'artiste qui a prêté ses pinceaux aux belles toiles de cette mise en scène. Celui-ci, en effet, a reproduit les belles fresques d'Herculanum et de Pompéi, et M. Dumas n'a pris dans les historiens que ce qui forme le côté poétique de leurs beaux livres. Il s'est extasié devant la couleur et n'a pas songé à gratter le mur pour en étudier les assises et la solidité. Aussi le prologue de *Caligula* est ce qu'il y a de mieux : ici, un crieur qui appelle au bain; là, un épilleur qui boucle la chevelure de jeunes débauchés; à côté, le lupanar de Messaline avec des guirlandes appendues à la porte; au milieu de la rue, des Romains, braves et jeunes, devisant sur les affaires et comprenant l'existence comme Epicure, tout en l'aimant avec l'indifférence de Caton. Puis le cortège impérial qui rencontre un cadavre que vient de faire la crainte de la délation. Oui, tout cela fait revivre et met en relief l'existence de la grande cité sous la puissance terrible de la tyrannie. Mais quand le drame se développe, quand M. Dumas met dans la bouche chrétienne de Stella des vers pleins de grâce et de simplicité, en lui faisant raconter la touchante histoire de Madeleine, alors on croit que les idées venues de l'Orient deviendront un des éléments du drame; mais on se trompe : cette Stella n'est qu'un personnage accessoire; c'est presque une comparse qui pose comme ornement, ou comme une nécessité *bien peu nécessaire* dans le tableau en quelque sorte biographique des faits et gestes de Caligula. Plus tard cependant, l'étoile elle-même jaillit de cette cendre, et l'espérance revient à l'esprit des spectateurs. Stella fait descendre l'eau du baptême sur la tête d'Aquila; Aquila est chrétien; mais où conduit cet épisode? Ne crie-t-il pas toujours vengeance! vengeance! et n'assassine-t-il pas l'empereur? Chéréa est un caractère sans

portée, sans signification; et pourtant son long récit à la manière de Tibulle, qui est un des beaux morceaux du prologue et de la pièce, attire l'attention sur lui; on croit qu'il agira; on pense qu'un courage énergique se voile sous de complaisantes amours. Mais il n'en est rien : ici encore le spectateur est trompé; car l'amant de Messaline est presque un autre Claudius. Toutefois, M. Dumas a esquissé un caractère énergique, celui d'un jeune Romain qui rêve les beaux jours de la république, quand la république a cessé d'exister. Mais le mérite principal du drame n'est pas dans cet épisode; il est dans le prestige de cette couleur locale que M. Dumas a su largement étendre sur son sujet, et dont la plus grande part de vérité est due à la reproduction de quelques morceaux de Juvénal, et à de gracieuses imitations de Tibulle et d'Horace. « *Caligula*, écrivait de son côté M. Théophile Gautier, est la seule œuvre poétique et consciencieuse qui ait paru en 1837. Nous ne voulons pas dire que ce soit une œuvre sans défaut, mais, à coup sûr, elle méritait de la part de la critique un accueil plus bienveillant... La critique ne trouve que des objections et des réserves contre un ouvrage d'une valeur et d'une portée littéraires incontestables. » La critique fut, en effet, fort sévère pour *Caligula*, mais le public le fut davantage.

Quoi qu'il en soit, la représentation de *Caligula* est restée célèbre; elle forme un chapitre à part de l'histoire de la Comédie-Française, et qui n'est pas le moins curieux. L'auteur, secondé par l'administration du Théâtre-Français, avait fait tout ce qu'il avait pu pour frapper un grand coup; toutes les loges avaient été retenues à l'avance et étaient occupées par ses amis. Dans la loge du roi, on remarquait le duc et la duchesse d'Orléans, la princesse Clémentine et les jeunes princes. Si l'on en croit le spirituel vicomte de Launay (Mme Emilie de Girardin), chroniqueur de la *Presse* : « *Caligula*, c'est une royauté qu'on méprise. Caligula, c'est un empereur qu'on assassine... Nous pensons donc qu'il n'est pas convenable que les princes assistent, ostensiblement du moins, aux premières représentations, et nous sommes bien persuadé que M. le duc d'Orléans, qui n'avait peut-être pas cette idée il y a deux jours, est tout à fait de notre avis aujourd'hui. Mais on savait d'avance l'ingénieuse surprise, l'hommage gracieux que l'auteur avait préparé en l'honneur de madame la duchesse d'Orléans; on savait que le manuscrit du poète, copié par lui-même, chef-d'œuvre d'écriture et peut-être de style (Ah! vicomte, vicomte, on sent ici le persiflage), enrichi de charmants dessins de Boulanger, de Dauzat, etc., serait déposé, par l'ouvreuse, dans la loge royale, comme un libretto ordinaire; on était flatté de cette attention pleine d'élégance et de bon goût, et l'on ne voulait pas faire manquer la surprise, en refusant d'assister au succès de l'ouvrage... Après les princesses royales, venaient les princesses du théâtre. Dans les belles premières loges étaient toutes les actrices de Paris : Mlle Elssler, Mme Dorval, Mlle Falcon, Mme Volny, Mlle Anaïs, Mlle Georges, Mlle Pauline Leroux, Mme Dabadie... Tous les acteurs de Paris et même de Versailles étaient là aussi. »

Caligula fut en définitive le grand événement de la fin de l'année 1837. Le lendemain de la représentation au Théâtre-Français, le théâtre des Variétés reprit un *Caligula* de sa façon qui avait eu, cinq ans auparavant, sous les traits d'Odry, un grand succès de bouffonnerie. A cette reprise, l'empereur des Variétés débita les quatre vers suivants :

Messieurs, depuis cinq ans, vous savez tous cela, Nous avons en ces lieux joué *Caligula*. Je vous ai fait frémir dans cette tragédie : Vous pourriez, aux Français, en voir la parodie.

Ensuite le barbier Scévola vint à cheval, et fit au public l'annonce que voici :

Au Théâtre-Français, ils n'ont pas de chevaux, Ils n'ont pas d'écurie, après tant de remises! Si les acteurs n'ont pas les couronnes promises, Que les bêtes du moins obtiennent vos bravos.

En effet, un galop dansé par seize Romains, à cheval terminait gaiement cette parodie, qui se trouvait, par un singulier hasard, avoir été faite cinq ans avant la tragédie de M. Dumas. Cette tragédie burlesque, œuvre de Dumersan et Brazier, avait été jouée cent fois de suite dans sa nouveauté; elle obtint à cette reprise un grand succès de fou rire. Quant au *Caligula* de M. Dumas, il disparut de l'affiche après quelques représentations, enrichissant le répertoire du Palais-Royal d'une expression nouvelle : « Tu me caligulades, » répondit un soir le bon Grassot à un de ses camarades qui l'importunait. Le mot fit fortune. Il contenait une satire. Aujourd'hui, le mot est mort et le vain bruit qui lui donna naissance est éteint. Mais la pièce reste. Oubliions soigneusement tout le tapage que fit son père en la lançant dans le monde; et, maintenant qu'elle a atteint l'âge de raison, allons la relire dans le coin le plus silencieux de notre bibliothèque, pour peu que nous aimions encore les beaux vers bien rythmés, bien rimés, d'une facture cornélienne et d'une saveur tout antique. Ah! si M. Dumas était plus modeste, que de génie il aurait!

Acteurs qui ont créé *Caligula* : Ligier, Caligula; Mlle Noblet, Messaline; Menjaud, Lépides; Beauvallet, Aquila; Firmin, Chéréa; Mlle Ida, Stella; Mme Paradol, Junia, etc.

CALIGULE s. f. (ka-li-gu-le — du lat. *caligula*, dimin. de *caliga*, sandale). Ornith. Peau qui recouvre le tarse des oiseaux.

CALIGULER v. a. ou tr. (ka-li-gu-lé — rad. *Caligula*). Ennuyer, fatiguer. Néologisme, aujourd'hui oublié, mis en circulation par Odry, quelques jours après la représentation, nous pourrions dire la chute, de *Caligula*, tragédie de M. Alexandre Dumas. Au milieu d'une scène des saltimbanques, et au moment où il lançait un coup de pied dans le postérieur de son paillasse, le célèbre comique accompagna l'action de ces mots : *Tu me caligules*. L'exclamation fit fortune. On a dit aussi tu me caligulades, et substantivement caligulade, comme syn. d'Ennuir, embêtement : *Je suis allé hier au théâtre, où j'ai subi une caligulade de cinq heures*.

CALIMANDE s. f. (ka-li-man-de — rad. *li-mande*). Ichtyol. Nom vulgaire d'une espèce de plie, qu'il ne faut pas confondre avec la limande.

CALIMBÉ s. m. (ka-lain-bé). Ceinture de toile ou d'une autre étoffe, que les nègres de la Guyane portent pour tout vêtement.

CALIMÉRIE s. f. (ka-li-mé-ri-de — du gr. *kalos*, beau, *meris*, partie). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des astérées, renfermant une dizaine d'espèces, la plupart originaires de Sibérie.

CALIN, INE adj. (ka-lain, ine — peut-être une corruption de *calin*). Cette conjecture est appuyée par le wallon *calin*, qui a exactement le sens de *cunin*. On peut invoquer aussi le roman-wallon *calingnier*, se plaindre, et *calenge*, plainte faite en justice. Ce dernier mot se trouve dans Froissart. Il est possible encore de ne voir dans ce mot qu'une contraction de *catelin*, dérivé de *cat*, chat. Faisons maintenant la part des étymologistes anecdotiers : *Calin* est dérivé des paroles adressées par l'exécuteur des hautes œuvres à don Carlos, infant d'Espagne, pour l'engager à ne pas se débattre au moment où il allait l'étrangler par ordre d'un père barbare : *Calla, calla, señor don Carlos! todo lo que se hace es por su bien*. « Tout doux, tout doux, seigneur don Carlos! tout ce qui se fait est pour votre bien. » Flateur et caressant, cajoleur : *Un enfant calin. Une femme caline. Est-il calin! Les abbés étaient petits, trapus, ronds, bien mis, calins, complaisants, curieux, gourmands, alertes, insinuants*. (Brill.-Sav.) *Eh bien, te voilà donc au mieux avec M. Morel, calin que tu es?*

Trompés par des flatteurs calins,
Que de rois se disent les pères
D'enfants qui se croient orphelins!

BÉRANGER.

■ Qui appartient, qui convient, qui est habituel aux personnes calines : *Air calin. Manières calines. Quelle grâce caline et indifférente à la fois, pour ne pas trop marquer le but dans la grande querelle de la femme honnête et de la courtisane!* (Th. Gaut.) *Il était si séduisant! ses manières étaient si calines!* (Balz.)

— Particulièrement. Indolent, paresseux et niais. *Il est trop calin pour réussir*. ■ Qui favorise la paresse, qui est accompagné d'indolence : *Comment renoncer aux usances calines, au confort, au bien-être indolent de la vie?* (Chateaub.)

— Substantif. Personne caline, caressante, enjouée : *Il a pour femme une petite caline des plus gentilles*. ■ Personne indolente, paresseuse : *Va travailler, au lieu de faire le calin*. ■ Vieux dans ce dernier sens.

— Antonymes. Bourru, brusque, brut, brutal, rebatbaif, rude.

CALIN s. m. (ka-lain). Comm. Etain que l'on tire de Siam et de Malacca, et dont on fait des boîtes à thé.

— Pêch. Piquet que l'on place à l'entrée de certains filets.

CALINAGE s. m. (ka-li-na-je — rad. *calin*). Action de caliner, manières calines : *Elle s'imagina qu'avec un peu de calinage et de cajolerie, elle ferait revenir son mari de cette résolution*. (F. Soulié.)

CALINANT (ka-li-nan) part. prés. du v. Caliner : *Aussitôt qu'il entra, les deux femmes lui souhaitèrent une bonne année, sa fille en lui sautant au col et le CALINANT, Mme Grandet avec dignité*. (Balz.)

CALINÉ, ÉE (ka-li-né) part. pass. du v. Caliner. Caressé, cajolé : *Un enfant caliné par sa mère. Ah! ah! mademoiselle... nous aimons à dire calinée*. (Balz.) *Caliné par M. de Baryeton, caliné par Louise, servi par les domestiques avec le respect qu'ils ont pour les favoris de leurs maîtres, Lucien resta dans l'hôtel*. (Balz.)

CALINÉE s. f. (ka-li-né). Bot. Syn. de DOLOCARPE. ■ On l'appelle aussi CALINIER.

CALINER v. a. ou tr. (ka-li-né — rad. *calin*). Cajoler, caresser d'une façon mignarde : *CALINER un enfant, une femme. Aimer à se faire caliner*.

— Absol. : *Il aime à caliner*.
— v. n. ou intr. Être indolent, faire la paresseux : *Il passe le jour à caliner*. ■ Ce sens vieillit.

■ **Se caliner** v. pr. Rester dans l'indolence, dans l'inaction : *Il passe le temps à se caliner dans un fauteuil*. (Acad.) ■ N'est guère usité.

— Antonymes. Bourrer, orusquer, brutaliser, malmenier, maltraiter, rabrouer, rembarrer, rudoyer.

CALINERIE s. f. (ka-li-ne-ri — rad. *calin*). Action de caliner; cajoleries, manières calines : *Méfiez-vous de ses CALINERIES*. (Acad.) *Cette voix continuait à déployer toutes ses CALINERIES*. (Balz.) *Marivaux a fait très-bien jouer tous les ressorts de coquetterie, de perfidie et de CALINERIE féminines*. (Ste-Beuve.) *Oh! dit Albert, avec toute la CALINERIE dont il était capable, vous ne ferez pas cela, n'est-ce pas, mon cher comte?* (Alex. Dum.) *On n'a pas idée de toutes les séduisantes CALINERIES qu'une mauvaise conscience inspire*. (E. Sue.) *Il employa tantôt la CALINERIE moqueuse, tantôt la force ouverte pour le retenir à table*. (G. Sand.) *Tu calineries le fait paraître encore plus sot que tu n'es*. (G. Sand.) ■ Douceur aimable : *Ne faut-il pas déployer pour son hôte toutes les châtteries, toutes les CALINERIES de la vie?* (Balz.)

CALINGAPATAM, ville de l'Indoustan anglais, présidence de Madras, province des Circars, district et à 165 kilom. S.-O. de Gandjam, sur le golfe du Bengale; 3,700 hab.

CALINGER v. n. ou intr. (ka-lain-jé — corrupt. de *caliner*). Pop. Barguigner, balancer, hésiter : *Il faut partir, il n'y a pas à calinger*. ■ Être incertain, en parlant du temps : *Le temps calinge*.

CALINGES, ancien peuple de l'Inde, en deçà du Gange, sur la côte E.; le territoire des Calinges est aujourd'hui compris dans la présidence de Madras et a pour capitale la petite ville de Calingapatam.

CALINO, principal personnage d'une pièce de vaudeville, qui remplissait un rôle niais et naïf, et dont le nom est devenu commun pour désigner un homme de ce caractère : *L'artiste était ennuagé par une espèce de CALINO qui était réellement plus bête que le bon Dieu n'est saint*. (Le Figaro.)

Nous allons rapporter quelques-unes des naïvetés qui caractérisent cette variété de notre Jocrisse :

« Pourquoï ne m'as-tu pas écrit pendant ton séjour à Chandernagor? disais *Calino* à un ami. — Franchement, j'avais oublié ton adresse. — Bon! il fallait m'écrire pour me la demander. »

Calino, tirant sa montre devant l'horloge de l'Hôtel de ville, s'aperçoit qu'il avance; il est d'abord surpris : « C'est bien malin, s'écrie-t-il en se ravisant, le cadran est plus grand. »

Calino se présente un jour à l'hôtel de la rue Jean-Jacques-Rousseau pour réclamer une lettre. « Votre nom, monsieur, dit l'employé. — Eh! parbleu, vous le verrez bien, puisqu'il est sur l'adresse de la lettre que je vous demande. »

Calino entre, à neuf heures du matin, chez un de ses amis; il le trouve au lit. « Comment? grand paresseux! tu es encore couché!... » Écoute donc, mon ami, je me suis couché hier à minuit... — Belle raison! moi qui te parle je ne suis pas couché du tout, et pourtant je suis déjà levé! »

Le père de *Calino* conseillait à son fils de prendre femme; *Calino*, effrayé du mariage, se mit à pleurer : « Eh! grand bête, lui dit son père, est-ce que tout le monde ne se marie pas? est-ce que moi-même je ne me suis pas marié? — Oui, mais toi, papa, répondit naïvement *Calino* et toujours en pleurant, toi, c'est bien différent! tu t'es marié avec ma mère, et moi, tu veux que je me marie avec une femme que je ne connais pas!... »

CALINUX s. m. (ka-li-nukss). Bot. Syn. de PYROLAIRE.

CALIORNE s. f. (ka-li-or-ne — de l'ital. *caliorna*, corrupt. de *carnale*, sorte de palan). Mar. Sorte de fort palan formé de deux grosses poulies réunies par un cordage passé et repassé à plusieurs reprises dans chacune des poulies : *Les CALIORNES servent à soulever de lourds fardeaux, comme canons, embarcations, etc. Une CALIORNE de bas mâit de vaisseau est l'appareil principal qui enlève la flasque*. (Illustr.) ■ On dit aussi CAYORNE.

CALIPHYLLE s. m. (ka-li-fi-le — du gr. *kalos*, beau; *phyllon*, feuille). Bot. Syn. de PORPHYRION.

CALIPPE ou **CALLIPPE**, astronome grec, né à Cyzique, vivait vers 330 av. J.-C. Il rectifia le cycle ou nombre d'or de Métou, en le quadruplant et en lui donnant une durée de soixante-seize ans. Cette période fut appelée *callippique*, et la plupart des astronomes l'adoptèrent. Suivant les calculs d'Ideler, elle commença le 28 juin 330 av. J.-C.

CALIPPIQUE. Fausse orthographe du mot CALLIPPIQUE.

CALISAYA s. m. (ka-li-za-ia). Pharm. Variété jaune de quinquina, qu'on tire du Pérou.

CALISAYNE s. f. (ka-li-za-i-ne — rad. *calisaya*). Chim. Alcali découvert dans le quinquina calisaya.

CALISAYQUE adj. (ka-li-za-i-ke — rad. *calisaya*). Chim. Se dit des sels à base de calisayne : *Sels CALISAYQUES*.

CALISPERME s. m. (ka-li-spér-me — du gr. *kalos*, beau; *sperma*, semence). V. CALLISPERME.

CALISSOIRE s. f. (ka-li-soi-re). Techn. Poêle de fer que l'on remplit de feu, pour s'en servir à lustrer les étoffes.

CALISSON s. m. (ka-li-son). Sorte de pâtisserie ou fruit confit que l'on fabrique à Aix en Provence. ■ On dit aussi CANISSON.

Caliste ou la **Belle pénitente**, tragédie traduite de l'anglais, par M. de Mauprié, représentée sur le Théâtre-Français en 1750, puis mise en vers par Colardeau en 1770. Nous ne citons que pour mémoire cette pièce d'un tissu assez compliqué, et qui, du reste, a disparu depuis longtemps du répertoire. La versification de Mauprié était maigre, heurtée et sans couleur. On sait, au contraire, avec quelle élégance, avec quelle harmonie le traducteur l'héroïne d'*Héloïse* et *Abailard* savait frapper le vers. C'est sous ce rapport seulement que la tragédie de *Caliste* mérite encore le suffrage de tous les connaisseurs.

CALISTO, nymphe de Diane. V. CALLISTO.

CALISTOR s. m. (ka-li-tor). Hortic. Variété de raisin noir.

CALITRI, ville du royaume d'Italie, dans la principauté Ulérieure, district et à 25 kilom. E. de San-Angelo de Lombardi, sur l'Ofanto; 5,200 hab. Belle église paroissiale et couvent de bénédictines. Élevé et commerce de gros bétail et de moutons.

CALIX, ville d'Espagne, province et à 50 kilom. N. de Castellon de la Plana; 3,000 hab. Cette petite ville, située dans une contrée fertile, près de la source du Vinaroz, possède plusieurs moulins à huile et récolte d'excellents vins. Il Deux villages et paroisses de Suède portent le même nom; l'un, CALIX (Neder), est situé sur la rive gauche et à l'embouchure du fleuve Calix, dans le golfe de Bothnie; l'autre, CALIX (Oxver), est situé aussi sur la même rivière et sur le petit lac de même nom, à 80 kilom. N. du premier.

CALIX, fleuve de Suède, sort du petit lac Kalde, dans la Bothnie septentrionale, par 60° 10' de long. E. et 67° 40' de lat. N., coule d'abord de l'ouest à l'est, puis se dirige vers le sud, baigne les deux villages qui portent son nom, et, après avoir traversé plusieurs lacs, se jette dans le golfe de Bothnie, à 100 kilom. O. de Tornéo. Cours de 356 kilom. Pêche considérable de saumon.

CALIXÈNE s. f. (ka-li-ksè-ne). V. CALIXÈNE.

CALIXHYMÈNE s. f. (ka-li-ksi-mè-ne). Bot. V. CALYMÈNE.

CALIXTE ou **CALLISTE** 1^{er} (saint), pape de l'an 217 ou 218 à 222. Il était esclave, et, suivant un document récemment publié et écrit en grec par un évêque contemporain, la première partie de sa vie n'aurait pas été exemplaire. On attribue fort gratuitement à Calixte l'institution du jeûne des Quatre-Temps. Ce qui paraît plus certain, c'est qu'il fut le fondateur ou le restaurateur du cimetière chrétien désigné aujourd'hui sous le nom de *Catacombe de Saint-Sébastien*. On le compte parmi les martyrs, malgré le silence d'Eusebe, et quoique l'histoire ne parle d'aucune persécution à cette époque.

CALIXTE ou **CALLISTE** II (Gui de Bourgogne), pape de 1119 à 1124. Fils de Guillaume Tête-Hardie, duc de Bourgogne, il était né à Quingey vers le milieu du XI^e siècle et occupait, depuis 1088, le siège archiepiscopal de Vienne, lorsqu'il fut appelé à succéder au pape Gélase II, mort à l'abbaye de Cluny, après avoir été contraint de quitter Rome. Déterminé à mettre fin aux troubles qui déchiraient l'Eglise depuis cinquante ans, au sujet de la querelle des investitures, il assembla à Reims, l'année même de son avènement, un concile ayant pour but de rétablir la paix et de réformer les mœurs du clergé. En 1120, il se rendit à Rome, dont s'était emparé, sous le nom de Grégoire VIII, l'antipape Maurice Bourdin, qu'il reléguait dans un monastère, et il donna l'investiture de la Pouille et de la Calabre au Normand Guillaume. Les négociations poursuivies depuis le concile de Reims pour terminer la querelle des investitures aboutirent enfin, en 1122, à une réconciliation solennelle entre l'empire et la papauté. Henri V se réserva le droit de faire faire les élections en sa présence et d'investir l'élu par le sceptre, pendant que le pape gardait celui de l'investiture par la croix et par l'anneau. En 1123, Calixte tint le premier concile général de Latran, y annula les ordinations faites par l'antipape Bourdin et y fit décider l'envoi de secours aux chrétiens d'Asie. Non-seulement il paya la rançon de Baudouin II, roi de Jérusalem; mais ce fut encore presque entièrement à ses frais que les Vénitiens armèrent une flotte pour le défendre. Il envoya également des secours à Alphonse VI d'Espagne, en lutte avec les Maures, fit la guerre à Roger de Sicile, qui tomba entre ses mains, et signala enfin son pontificat par quelques embellissements à Rome et par la destruction des repaires de plusieurs petits tyrans féodaux, qui mettaient la contrée au pillage.

CALIXTE ou **CALLISTE** III (Alphonse Borghia), pape de 1455 à 1458. Né à Valence en Espagne, en 1377, il était archevêque de sa ville natale, lorsqu'il fut élevé au trône pon-

tifical. Le seul acte marquant de son règne, c'est la nomination d'une commission ecclésiastique, chargée, en 1456, de reviser le procès de Jeanne d'Arc. Cette commission déclara que l'héroïne était morte martyre pour la défense de la religion, de sa patrie et de son roi. En conséquence, des expiations religieuses furent faites à Rouen sur son tombeau. Calixte était très-enclin à thésauriser. A sa mort, on ne trouva pas moins de 50,000 écus d'or dans ses coffres. Enfin il eut l'inspiration malheureuse d'appeler près de lui son neveu, le trop fameux Roderic Borgin, dont il s'empessa de faire un cardinal et qui fut depuis le pape Alexandre VI.

CALIXTE III, antipape. V. ALEXANDRE III, pape.

CALIXTE ou **CALIXTUS** (George), théologien célèbre. V. CALLIXEN.

CALIXTINS s. m. pl. (ka-lik-stain — du lat. *calix*, calice). Hist. relig. Sectaires ainsi nommés parce qu'ils voulaient que le calice fût donné à tous les fidèles, même aux enfants.

— Encycl. Les *calixtins*, sectaires du XVI^e siècle, soutenaient qu'on ne pouvait communier que sous les deux espèces et par conséquent en faisant usage du *calice*, d'où est venu leur nom. Pour divers motifs, l'Eglise avait cru devoir retirer aux simples fidèles la communion sous l'espèce du vin, pour ne la réserver qu'aux prêtres. Cette innovation ne paraît guère avoir trouvé d'adversaires jusqu'au temps où l'esprit de révolte qui couvait depuis longtemps dans l'Eglise d'Allemagne, arrivé à chaque instant par de nombreux abus, finit par éclater. Jean Huss venait à peine d'expier son double crime, d'avoir eu le courage de ses convictions et cru à la parole de ses adversaires, lorsqu'on vit s'élever les deux sectes des *calixtins*, sous Roquesane, et des tabortistes, sous Zizka. Ils formulèrent leurs prétentions en quatre points. Le premier concernait la coupe ou la communion sous les deux espèces; les trois autres, la correction des péchés publics et particuliers, dans laquelle ils portaient la sévérité à l'excès, la libre prédication de la parole de Dieu, qu'on ne pouvait interdire à personne, les biens ecclésiastiques contre lesquels ils s'élevaient. Le concile de Bâle régla la question d'une manière qui convint aux deux partis; il accorda aux *calixtins* la coupe, en leur imposant certaines conditions qu'ils acceptèrent. Cet accord, connu sous le nom de *compactum*, est fameux dans l'histoire de Bohême; mais il ne dura pas longtemps, et bientôt les *calixtins* refusèrent de reconnaître que la coupe n'était ni nécessaire ni recommandée par Jésus-Christ, etc. L'ambition vint augmenter l'ardeur de la dispute; Roquesane avait espéré obtenir l'archevêché de Prague; se voyant préférer Budovix, il se fit archevêque de sa propre autorité, et s'installa lui-même sur le siège qu'il avait convoité. Les *calixtins* durèrent jusqu'à Luther, auquel ils se réunirent. On prétend cependant qu'il en existe encore quelques-uns répandus en Pologne.

On a aussi donné le nom de *calixtins* aux partisans d'un célèbre théologien protestant du nom de George Calixte, mort vers le milieu du XVII^e siècle. C'était un de ces esprits hardis qui tentèrent, à différentes époques, de relever l'homme, de faire une plus large part à son activité, en lui donnant une plus haute idée de sa puissance et de son intelligence. Il se déclara l'adversaire de saint Augustin, au sujet de la prédestination, de la grâce et du libre arbitre; aussi range-t-on ses partisans parmi les semipélagiens. Il estimait qu'il y a dans l'homme un certain degré d'intelligence et de puissance aidées d'un certain fonds de connaissance naturelle, lesquelles étant bien employées, Dieu ne peut manquer de nous donner les moyens nécessaires pour arriver à la perfection dont le chemin nous a été montré par la révélation. George Calixte fut encore l'un des hommes, trop rares de son temps, qui eurent le courage de prêcher la tolérance en matière de religion; bien plus jaloux de la dignité du christianisme en général que de celle de telle secte en particulier, il aurait voulu établir entre les catholiques, les luthériens et les calvinistes, sinon l'union de la doctrine, du moins l'union de la charité. Malheureusement, ce projet tout évangélique, qui aurait dû lui attirer l'admiration de tous, n'eut d'autre résultat que de le discréditer dans l'esprit même de ses partisans, dont le nombre diminua au lieu de s'accroître.

CAL-JONGHAM s. m. (kal-jon-gam). Chronol. Fastes, annales des Chinois.

CALKAR, peintre hollandais. V. CALCAR.

CALKEN, bourg et commune de Belgique, province de Flandre orientale, arrond. et à 10 kilom. O. de Termonde, sur l'Escaut; 4,950 hab. Blanchisseries, huileries, farines.

CALKOËN (Jean-Frédéric VAN BEER), astronome néerlandais, né à Groningue en 1772, mort en 1811. Il professa l'astronomie et les mathématiques à Leyde et à Utrecht (1805), fut chargé par le roi Louis Bonaparte du règlement des poids et mesures, et fit partie de l'Institut national hollandais, dès sa fondation. On a de lui, entre autres ouvrages, une dissertation latine sur les horloges des anciens, et une réfutation (en hollandais) de l'*Origine des cultes*, de Dupuis, au point de vue astronomique. Lalande estimait beaucoup

ce savant modeste et bon, et faisait grand cas de ses observations astronomiques.

CALL (kal — gr. *kalos*, beau ou *kalds*, d'une belle manière). Ce préfixe grec introduit une idée de beauté dans les composés auxquels il appartient; mais pourquoi les Grecs, dans les composés de ce genre, ont-ils écrit *kall* et non-pas *kal*? Certains étymologistes ont vu dans ce préfixe le substantif *kallos*, beauté, et non pas l'adjectif *kalos*, beau, ou l'adverbe *kalds*, bellement. Leur système ne nous paraît pas admissible, car le mot qui entre en composition avec *kallos* est un substantif que l'adjectif qualifierait, un verbe ou un adjectif qui devraient être modifiés par un adverbe. Ex.: *kallipteros*, qui a de belles ailes, de *kalos*, beau, et *piéron*, aile; mais que voudraient dire *beauté* et *aile*? *Calligraphéin*, bien écrire, de *kalds*, bien, et *graphein*, écrire; que signifieraient *beauté* et *écrire*? *Calliphanés*, qui a une beauté éclatante, de *kalds*, bellement et *phanés*, éclatant; mais beauté éclatante aurait un autre sens. Peut-être les radicaux *kalon*, bois, et *kalos*, corde, qui entrent aussi en composition, ont-ils rendu nécessaire cette irrégularité qui évite des amphibologies; ce n'est qu'une conjecture que nous abandonnons aux hellénistes. Quant à la diversité des orthographes des mots qui, ayant le même radical, s'écrivent les uns par *cal* et les autres par *call*, elle est assez justifiée par cette circonstance que le grec lui-même n'est pas exempt de cette anomalie; toutefois, la forme *call* étant de beaucoup la plus fréquente en grec, il eût été préférable de s'y arrêter en français.

CALL ou **CALLIUS** (Jean van), dessinateur et graveur hollandais, né à Nimègue en 1653, mort en 1703, était fils d'un horloger. Il apprit, sans le secours d'aucun maître, le dessin, la perspective et l'anatomie, et s'exerça d'abord à copier les paysages de Breughel, de Prill, etc. Désireux d'étudier la nature, il parcourut les environs de Nimègue et les bords du Rhin, en dessinant des paysages qui obtinrent un grand succès; puis il visita successivement la Suisse, l'Italie, l'Allemagne, et vint enfin se fixer à la Haye, où il grava à l'eau-forte un grand nombre de ses dessins. Son œuvre la plus estimée est une suite de *Vues du cours du Rhin*, en 72 planches. — Son fils, Pierre van CALL, mort vers 1760, s'adonna à la peinture et acquit, comme paysagiste, une assez grande réputation en Hollande. Frédéric II, roi de Prusse, lui fit représenter à l'aquarelle, de 1745 à 1748 toutes les forteresses et les champs de batailles dont le nom se rattachait à la guerre de Flandre, sous Louis XV.

CALLA s. f. (ka-la). Ancien nom du brou de noix, mot qui a été conservé dans quelques provinces.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des aroïdées, type de la tribu des callées, comprenant un petit nombre d'espèces : *La calla des marais croît dans les tourbières des montagnes des Vosges*. (A. Richard.)

— Encycl. Les *callas* sont des plantes herbacées vivaces, à spathe ordinairement presque plane, entourant un spadice nu dans le bas, et couvert, dans la partie supérieure, de longues étamines entremêlées de pistils; l'ovaire est à une seule loge pluriovulée; le fruit est une réunion de baies. Ces plantes croissent en général dans les marais; leur aspect est triste, leur odeur désagréable, leur suc âcre et vénéneux. La *calla* des marais croît dans les Vosges; sa racine, ou plutôt son rhizome, épais et charnu, contient une fécule abondante et nutritive, mêlée à un principe âcre et délétère, dont on la débarrasse par des lavages, comme pour la plupart des aroïdées. C'est une ressource pour l'alimentation dans certains pays pauvres.

CALLA (Chrétien-François), mécanicien français, né vers 1802. Il est à la tête d'une grande usine de fonte. En 1854, il a exécuté, sur les dessins de M. Duban, les candélabres qui décoraient la cour du Louvre, et a obtenu trois médailles d'or à diverses expositions. Il est secrétaire de la Société d'encouragement, et il a rédigé plusieurs rapports, entre autres celui qui a pour objet l'exposition de Bruxelles (1844), inséré dans les *Annales du commerce extérieur*.

CALLABIDE s. f. (ka-la-bi-de). Antiq. Syn. de CALABIDE.

CALLAC, bourg de France (Côtes-du-Nord), ch.-l. de canton, arrond. et à 30 kilom. S.-O. de Guingamp; pop. aggl. 1,216 hab. — pop. tot. 3,361 hab. Céréales, fourrages, minoteries.

CALLACÉ, ÉE adj. (ka-la-sé — rad. *calla*). Bot. Qui ressemble à une *calla*.

— s. f. pl. Sous-famille d'aroidées ayant pour type le genre *calla*.

CALLADE s. f. (ka-la-de). Jeux. Au trois-sept ou tré-sept, Coup dans lequel deux joueurs associés font toutes les levées : *Gagner par callade*.

CALLADON s. m. (ka-la-don). Jeux. Au trois-sept ou tré-sept, Napolitaine accompagnée de trois cartes de même valeur, comme trois trois, trois deux, trois as, etc. Il *Gagner par calladon*, Gagner en montrant un jeu de ce genre.

CALLADONDRION s. m. (ka-la-don-dri-on).

Jeux. Au trois-sept ou tré-sept, Napolitaine suivie de sept cartes de même couleur dans l'ordre hiérarchique. Il *Gagner par calladondrion*, Gagner en montrant un jeu de ce genre.

CALLÉAS s. m. (kal-lé-ass). Ornith. Espèce de pie.

CALLAH (EL-), ville d'Algérie, province d'Oran, à 22 kilom. N.-E. de Mascara, sur une montagne. Importante fabrique de tapis et burnous. Ruines et antiquités romaines.

CALLAÏCI ou **CALLAÏQUES**, ancien peuple de l'Espagne ancienne, dans la Tarraconaise; il a laissé son nom à la partie occidentale de la péninsule ibérique qui forma la province de Galice. On appelait Alpes Callaïques la partie des Pyrénées comprise dans cette province, c'est-à-dire depuis la Navia jusqu'au cap Finistère.

CALLAÏS s. f. (ka-la-iss — mot lat.). Minér. Nom donné par les anciens à une pierre précieuse d'une couleur vert de mer, qu'ils tiraient du Caucase, et que l'on croit être une variété de turquoise.

CALLALUH s. m. (kal-la-lu). Bot. Espèce d'amarante d'Amboine, qui se mange en épinars dans ce pays.

CALLAMARD ou **CALLAMAR** (Charles-Antoine), statuaire français, né en 1776, mort à Paris en 1821. Elève de Pajou, il obtint, en 1797, le grand prix de sculpture. Parmi ses productions assez nombreuses, on cite surtout deux statues, qui sont aujourd'hui au musée du Louvre : *L'innocence réchauffant un serpent*, et le *Hyacinthe blessé*, qui lui fut commandé par Napoléon. Ces œuvres ont figuré successivement aux Salons de 1810 et de 1812. Son style est assez correct, mais un peu froid. Attaqué d'une fièvre nerveuse, il se laissa aller au désespoir et se donna volontairement la mort.

CALLAN, ville d'Irlande, comté et à 15 kilom. S.-O. de Kilkenny, sur le King's-River, au milieu d'une belle plaine; 3,200 hab. Commerce de grains. L'origine de cette petite ville remonte à une haute antiquité; elle fut jadis entourée de murs, dont on voit encore des vestiges près des restes de ses châteaux fortifiés que démantela Cromwell en 1650. Les autres antiquités de Callan se trouvent dans l'enceinte de l'abbaye, située sur la rive gauche du King's-River; elles comprennent les intéressantes ruines du couvent des augustins, en face desquelles s'élevait le couvent moderne et la chapelle des augustins.

CALLANAN (Jean-Jacques), poète irlandais, né à Cork en 1795, mort en 1829. Il fut élevé dans la religion catholique, et destiné de bonne heure à entrer dans les ordres; mais, ne se trouvant pas la vocation nécessaire, il quitta, en 1816, le collège de Maynooth, où il étudiait la philosophie. Après avoir été quelque temps gouverneur des enfants d'une honorable famille de Cork, il se livra à l'étude des lois au collège de la Trinité de Dublin. Ce fut vers cette époque que se déclara son goût pour la poésie. Il écrivit successivement plusieurs poèmes, qui furent jugés favorablement par quelques critiques. Dégouté bientôt de l'aride étude des coutumes et des lois de son pays, il quitta le collège au bout de deux ans, et, privé de ressources pécuniaires, s'engagea dans le Royal-Irlandais, qui allait s'embarquer pour Malte; mais, quelque temps après, des amis vinrent à son secours et se cotisèrent pour obtenir son remplacement. Il reprit ses études de droit, qu'il abandonna de nouveau pour parcourir en touriste son comté natal, recueillant des légendes et se livrant en toute liberté à son goût pour la poésie. Vers cette époque, il devint collaborateur du *Blackwood Magazine* et du *Bolster's Magazine*, dans lesquels il publia quelques poèmes, qui furent remarqués. Le soin de sa santé et le délabrement de ses affaires l'obligèrent cependant, en 1827, à suivre à Lisbonne une riche famille, en qualité de gouverneur. Durant son séjour en Portugal, il étudia la langue de ce pays et publia plusieurs traductions de poésies portugaises. Cependant sa santé déclina si rapidement, qu'il résolut de retourner en Irlande; mais il mourut dans la traversée, en vue des côtes verdoyantes de son pays. Callanan était un vrai poète : ses ballades, empreintes d'une grâce mélancolique, ont un charme inexprimable, et l'on y remarque de fort belles pensées, rendues plus saisissantes encore par de grandes beautés de style. De remarquables descriptions, des peintures des mœurs irlandaises pleines de relief et de couleur, prouvent également que Callanan était doué d'un rare talent d'observation. Ses *Poésies complètes* ont été publiées à Cork en 1829.

CALLANDER (James), publiciste, né en Ecosse, mort aux Etats-Unis en 1805. Il a fait paraître deux ouvrages estimés : *Essai politique sur les progrès de l'Angleterre ou Histoire impartiale des abus du gouvernement de l'empire britannique en Europe, en Asie et en Amérique*, etc.; et *Recherches sur l'histoire d'Amérique*. Ces ouvrages, écrits en anglais, ont été publiés à Philadelphie.

CALLAO-DE-LIMA ou **SAN-FELIPE-DEL-CALLAO**, ville de l'Amérique du Sud, dans le Pérou, sur l'océan Pacifique, à 9 kilom. O. de Lima, dont elle est le port, près de l'embouchure de la Rimac, par 12° 3' de lat. S. et 79° 24' de long. O.; 16,000 hab. Port militaire

de la république péruvienne, place forte; commerce considérable; paquebots à vapeur pour le Chili, Panama, la Californie et le Mexique. En 1746, un violent tremblement de terre, suivi d'un grand débordement de la mer, détruisit entièrement Callao, dont les constructions nouvelles font oublier cet ancien désastre. En 1820, la rade de Callao fut le théâtre d'un combat naval entre les Espagnols et les indépendants du Chili; ces derniers remportèrent la victoire.

Il paraît que par un temps calme on peut apercevoir les ruines de l'ancien Callao au fond de la mer, dans cette partie de la baie qu'on appelle *mar braba*. La ville actuelle est protégée par une citadelle convenablement armée, et principalement destinée à mettre la capitale à l'abri d'un débarquement. Derrière le fort, on aperçoit un rideau de montagnes qui s'élève par gradins et se termine à l'horizon par l'imposante chaîne des Andes, dont les pics s'élèvent au-dessus des nuages. Rien de plus beau que le panorama qui se déploie sous le regard de l'observateur placé sous les hauteurs de Callao; à l'heure où le soleil se couche, mais après que l'ombre s'est étendue sur la plaine, les dômes et les clochers des églises de Lima brillent encore dans le lointain, éclairés par les rayons de l'astre à son déclin, et lorsque la capitale est à son tour prolongée dans l'obscurité, la crête des Andes, toujours illuminée, se détache sur l'horizon comme un phare gigantesque allumé par les mains de la nature.

CALLAPATIS s. m. (ka-la-pa-tiss). Comm. Sorte de toile de coton des Indes.

CALLARD DE LA DUQUERIE (Jean-Baptiste), médecin et botaniste français, né en 1630, mort à Caen en 1718 suivant les uns, en 1746 suivant d'autres, qui le font ainsi vivre cent seize ans. Il fut professeur de médecine à Caen et doyen de la faculté. Ses ouvrages ont été estimés en leur temps, notamment son *Lexicon medicum universale*, etc., dont la meilleure édition est celle de Caen (1715, in-fol.).

CALLARIAS s. m. (kal-la-ri-ass). Ichtyol. Nom donné par les Latins à un poisson de la Méditerranée, qui paraît être une espèce de gade, peut-être le merlan.

CALLAS, bourg de France (Var), ch.-l. de cant., arrond. et à 10 kilom. N.-E. de Draguignan; pop. aggl. 1,853 hab. — pop. tot. 1,961 hab. Vins, huile d'olive, blé. Belle chapelle moderne de Notre-Dame de Pennefort, renfermant un vieux tableau de la Vierge.

CALLAT s. m. (ka-la — du lat. *callis*, sentier). Nom donné, dans certaines contrées de la France, à un petit chemin dans la neige.

CALLAVAYAS, tribu indigène de l'Amérique méridionale (Bolivie). Cette tribu est une des plus curieuses qu'il soit possible de trouver en Amérique. Les Callavayas ou Junguenos sont les seuls qui, sur une vaste étendue de l'Amérique du Sud, exercent la médecine. L'art de guérir se transmet chez eux de père en fils depuis un temps immémorial. Ils habitent Charanasi, Consata et Quirba, situés dans les vallées et les *barrancos* de Parecaja, district placé au nord de la Paz (Bolivie), sur le versant de la plus orientale des cinq grandes chaînes des Andes boliviennes. Les Callavayas se réunissent périodiquement en grand nombre pour escalader les montagnes du nord-est de la Paz, qui sont couvertes de bois immenses et qui, de la base au sommet, offrent toutes les températures. Les produits du règne végétal y sont merveilleusement riches et variés. Les Callavayas s'approvisionnent d'écorces, de gommes, de baumes, de résines et de plantes, qui possèdent d'efficaces vertus médicinales. Après avoir rempli leurs besaces de ces précieux produits, qu'ils chargent sur leur dos, ils traversent deux à deux ou trois à trois les montagnes du Pérou, de l'Equateur et les pampas de Buenos-Ayres, en exerçant leur profession héréditaire. Un voyage de cette espèce dure de deux à trois ans. On est d'ordinaire averti de loin de l'approche des Callavayas par l'odeur qu'exhalent leurs aromates. Les Callavayas ont toute la ruse des charlatans de l'Europe, mais ils opèrent souvent des cures merveilleuses. Ils observent un certain mystère orthodoxe dans la pratique de leur art. Comme les anciens exorcistes, ils profitent des superstitions populaires, et attribuent à des sorcelleries certaines maladies légères, afin d'accroître l'importance de leurs services et de s'assurer une rétribution considérable. En voyage, ils ne suivent jamais le chemin ou le sentier tracé; mais ils vont en ligne droite, côtoyant les *barrancos* comblés de neige, franchissant des montagnes solitaires, des savanes, des déserts de sable ou de pierre. Cette manière de voyager s'appelle *haqui tuppu*, mots qui signifient *route des Indiens*, en langue aymara. Les Callavayas ne dorment jamais sous un toit; ils s'étendent sur la terre nue pour passer la nuit, soit dans les lieux les plus élevés et les plus froids, soit dans les plus bas et les plus chauds. Quoiqu'ils n'aient ni linge ni vêtements de rechange, ils ne souffrent aucunement des variations de la température. Une constitution robuste et une santé inaltérables sont la récompense ordinaire de leur sobriété et de la régularité de leurs habitudes. Les Callavayas atteignent généralement un âge très-avancé. C'est au point qu'une personne de trente ans est regardée chez eux

comme un enfant, et qu'il faut avoir quarante ou cinquante ans pour mériter le nom d'homme.

CALLCOTT (Jean WALL), compositeur anglais, né à Kensington en 1766, mort en 1821. Il étudia d'abord la médecine; mais, n'ayant pu surmonter la répugnance instinctive que lui causaient les opérations chirurgicales, il abandonna cet art pour se livrer à l'étude de la musique, vers laquelle le portait un vif penchant naturel. Il se forma sans aucun maître, en assistant avec assiduité aux solennités religieuses et aux concerts de la capitale. Reçu en 1790 docteur en musique à l'université d'Oxford, il publia, à partir de cette époque, un grand nombre de compositions qui furent, en général, fort bien accueillies, et qui devinrent rapidement populaires en Angleterre. Un *Choix* a paru après sa mort (Londres, 1824, 2 vol.). On lui doit aussi une *Grammaire musicale* (Oxford, 1805), qui a servi de type à tous les ouvrages de ce genre édités depuis lors en Angleterre.

CALLCOTT (Augustus WALL), peintre célèbre de l'école anglaise, né à Kensington en 1770, mort dans la même ville en 1844. Il eut d'abord, en ses jeunes années, de telles dispositions pour la musique, que sa famille le mit sous la direction du docteur Cooke, savant musicien et professeur distingué. La fraîcheur de sa voix et ses progrès rapides le firent choisir avant l'âge pour chanter, comme enfant de chœur, à l'abbaye de Westminster. C'est la vivacité de son intelligence qui avait ainsi donné le change sur ses véritables aptitudes; car il était né peintre bien plus que musicien, et il était loin d'en douter encore, quand le hasard vint lui révéler tout à coup sa vocation en lui mettant sous les yeux les illustrations du *Robinson Crusoe*. Ces dessins, où Stothard a montré tant d'humour et d'étrange poésie, firent sur Callcott une impression profonde. Les croches et les doubles croches avaient disparu soudain; désormais rien ne lui parut plus beau que d'être peintre, de dessiner d'un crayon hardi ces plages indiennes tout empanachées de palmiers élégants, ces mers transparentes et légères; de savoir y lancer en quelques traits rapides une svelte frégate ou un trois-mâts imposant. Aussi, pour atteindre à ce merveilleux résultat, le jeune Wall travailla-il avec ardeur. Grâce à ses efforts, il put bientôt entrer dans l'atelier de John Hoppner. Ce maître, qui peignait surtout le portrait, était alors fort à la mode, et à juste titre, car les portraits qu'il a laissés sont la plupart aussi beaux que ceux de Lawrence. Comme Callcott, il avait aussi beaucoup aimé la musique; il avait même été choriste à la chapelle royale. Cette similitude de destinée rapprocha naturellement le maître et l'élève, et ce dernier se mit à peindre avec ardeur le portrait et la grande figure; mais il sentit peu à peu cependant, en avançant dans le métier, que la non plus n'était point encore sa véritable voie. Le paysage avait pour lui de plus grandes séductions et semblait lui promettre de plus vives jouissances; il fit des paysages. Vivement encouragé par le succès de ses premières études, et n'écoulant plus que ses instincts puissants, il produisit successivement plusieurs tableaux excellents qui firent sensation. Membre de l'Académie de peinture en 1810, il ne cessa dès lors d'envoyer à toutes les expositions, et il eut à chacune de très-beaux succès.

De tous les historiens et biographes qui ont parlé de Callcott, et le nombre en est grand, pas un ne mentionne ses voyages à l'étranger. Il est pourtant certain qu'il était en Italie en 1832 ou 1833, puisque l'un de ses bons tableaux, la *Vue de Pise*, porte la date de cette année. Il est aussi fort probable qu'il a vu la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, car il a peint une *Vue de l'Escaut près d'Anvers*, une *Vue de Gand*, plusieurs *Vues de Dordrecht* et des *Côtes de la Hollande*. En revenant de ce tour d'Europe, il jeta un coup d'œil par-dessus les Pyrénées et fit une excellente *Vue du nord de l'Espagne*. Ajoutons enfin que les montagnes d'Ecosse ne lui furent pas non plus inconnues, puisqu'il peignit, avec sir Edwin Landseer, une *Scène de moisson dans les Highlands*. Cette toile charmante, qui appartenait à M. John Naylor, fut très-remarquée à la dernière Exposition de Manchester.

De 1810 à 1835, Callcott peignit ses meilleurs tableaux. Il ne faut pas franchir cette limite pour le juger sainement. Durant ces vingt-cinq années, il est également fort juste qu'en ses moindres productions. La plus remarquable des peintures de cette époque, et peut-être de son œuvre tout entier, est, à notre avis, une immense *Vue de la Tamise couverte de navires*, que possède le marquis de Lansdown. Cette toile, qui mesure plus de 2 m. de largeur, est d'une exécution large et solide; peinte dans la pâte, elle a des premiers plans rugueux et encroûtés, mais dont la saisissante réalité fait valoir toutes les finesses d'un ciel lumineux et plein d'air. S'il n'a pas cette allure magistrale dans ses petits tableaux, il y est, en revanche, plus fin de ton, plus lumineux peut-être et plus distingué. Il rappelle alors Bonington, comme dans ses deux charmantes toiles du musée de Kensington, un *Port de mer* et une *Scène de côte* avec des pêcheurs de crevettes, si pittoresques de silhouette et si fins d'intention. Dans la belle galerie de lord Overstone, il y a aussi deux esquisses splendides et d'un ton superbe. Malheureusement ce peintre de talent, et d'un talent très-sérieux, ne fut pas sans défaillances. Il eut, en reve-

nant d'Italie, l'idée de reprendre les sujets poétiques, historiques et allégoriques qu'il avait sagement oubliés depuis vingt-cinq ans. Callcott mit alors au jour des productions au-dessous du médiocre et où l'on chercherait vainement les traces de son talent. Le *Milton et ses filles*, qu'il exposa en 1840, fut son *Attila*. De ces pauvres peintures, il n'y a guère à citer que *Raphaël et la Fornarina*, exposé vers 1837, et dont Lumbstocks a fait une gravure. Callcott, en cette même année, fut fait chevalier par la reine Victoria, et, en 1844, nommé conservateur des collections royales en remplacement de M. Séguier; mais il ne put garder longtemps cette fonction lucrative, car il mourut quelques mois après.

Contemporain de Constable et de Turner, Callcott s'est fait une place fort honorable entre ces maîtres; toutefois il ne saurait leur être comparé, ainsi que l'ont fait à tort des Anglais trop enthousiastes. Turner est poète en ses moindres tableaux; son exécution merveilleuse, l'élevation de ses idées, autorisent et justifient l'épithète de ses compatriotes qui le nomment le *Claude anglais*. Callcott est froid, sans passion, sans poésie. Son mérite, c'est une facture large et facile, une grande justesse de ton, de la bonne et franche lumière; mais Constable et Turner possèdent aussi ces qualités excellentes; en outre, ils voient plus loin que Callcott, et de plus haut. Les œuvres les plus remarquables de ce peintre se trouvent à Londres, dans la Galerie nationale, où l'on voit notamment son beau paysage : l'Entrée de Pise, qu'il a peint en 1833. — Sa femme, Marie DUNDAS, née en 1788, morte en 1842, s'est fait connaître en littérature par diverses publications, au nombre desquelles nous citerons : *Trois mois en Italie*; les *Mémoires de Poussin*, et *Essai sur l'histoire de la peinture* (1836).

CALLÉ s. f. (ka-le). Techn. Pièce de bois qui soutient une autre pièce que l'on travaille.

— Anc. art milit. Calotte de métal ou appareil formé de deux bandes de fer disposées en croix que l'on mettait sur une autre coiffure.

— Mar. Machine servant à retirer les bâtiments de l'eau pour les radoubes.

— Bot. Syn. de CALLA : La CALLE des marais se trouve jusque dans les Vosges. (Lallement.) La CALLE des marais a une racine épaisse et charnue qui contient une fécule abondante et nutritive. (Focillon.)

CALLE (LA), petite ville et port de commerce sur la côte d'Algérie, province de Constantine, arrond. et à 200 kilom. E. de Bone, près de la frontière de l'Etat de Tunis, à 494 kilom. E. d'Alger, érigée en commune en 1857; 1,200 hab. Cette ville, bâtie sur un rocher qui s'avance dans la mer, ne communique avec le continent que par une étroite langue de terre, au S. Le port, défendu par un fort, est le point de relâche pour les corailleurs des côtes de Barbarie; la richesse de cette commune consiste surtout dans l'exploitation de vastes forêts de chênes-lièges et de mines de plomb argentifère. La CALLE avait été, de 1594 à 1799, le chef-lieu des établissements français pour la pêche du corail et le centre du commerce de la Compagnie d'Afrique, à laquelle appartenait ces établissements; cédée de nouveau à la France après 1815, elle fut complètement détruite par les Arabes en 1836, lorsque les troupes françaises occupèrent ce point de la côte algérienne. Cette position militaire importante assure la sécurité de la frontière tunisienne.

CALLÉ, EE adj. (ka-lé — rad. *calla*). Bot. Qui ressemble à une calla.

— s. f. pl. Subdivision du groupe des callacées, qui renferme le genre calla.

CALLEBRANCHE s. f. (ka-le-bran-che). Hort. Variété d'anémone.

CALLÉE s. f. (ka-lé). Comm. *Cuirs de Cal-lée*. Cuirs que l'on tire de Bone en Algérie.

CALLÉIDE s. f. (ka-lé-i-de — du gr. *kalos*, beau; *eidos*, aspect). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, comprenant environ vingt-cinq espèces, la plupart originaires d'Amérique.

CALLEJA ou **CALLEJAS** (don Félix DEL REY), comte de Calderon, général espagnol, né en 1750, mort en 1820. Parti fort jeune pour l'Amérique, où il reçut d'abord le titre de fiscal des Indes, il commandait, en qualité de maréchal de camp, la garnison de Saint-Louis de Potosi, au Mexique, lorsque éclata, contre la domination espagnole, l'insurrection dirigée par le célèbre curé Hidalgo (1810). Chargé par le vice-roi Venegas de marcher au secours de Mexico, qui menaçait l'armée des insurgés, il atteignit ceux-ci sur une montagne, près d'Aculco, les tua en pièces (1810); puis, se mettant à la poursuite des vaincus, il s'empara d'un défilé qu'ils avaient fortifié, leur prit vingt-cinq canons et entra en même temps qu'eux dans Guanaxoato. Après que ses soldats eurent saccagé la ville, Calleja publia un décret prononçant la peine de mort contre tous les individus qui se réuniraient au nombre de trois ou qui ne rendraient pas leurs armes dans les vingt-quatre heures. Loin de produire l'effet d'intimidation qu'attendait le général espagnol, ces mesures odieuses, jointes au massacre de quatorze mille habitants, ne firent qu'accroître la haine des patriotes contre l'étranger. Plusieurs provinces se soulevèrent, et bientôt quatre-vingt mille hommes se trouvèrent réunis sous les ordres

d'Hidalgo. Calleja marcha contre eux, les rencontra au pont de Calderon (1811), et, encore une fois, la victoire se prononça contre la juste cause; les patriotes furent vaincus et massacrés. L'insurrection nationale semblait écrasée, de toutes parts, se levèrent de nouveaux défenseurs de l'indépendance. Calleja continua à faire preuve de talents militaires incontestables; mais, en même temps, il déshonorait ses succès par ses cruautés et ses ordres sanguinaires. Pendant qu'il envoyait le général Cruz s'emparer de Valladolid, il marcha lui-même sur Zitacuaro, où Rayon avait formé une junte, entra dans la ville (1812), la fit raser et ordonna de passer au fil de l'épée tous les habitants. Cet acte de barbarie acheva de soulever la nation tout entière. Morelos, devenu le premier chef militaire de la république, assembla à Apatzingan un congrès, où fut rédigé un projet de constitution. Pendant ce temps, les généraux sous les ordres de Calleja éprouvaient des échecs successifs, et lui-même, ayant essayé de prendre d'assaut Cuautla-Amilpas, vit ses efforts se briser contre l'héroïque résistance de Morelos et des habitants enthousiasmés. Toutefois, des renforts arrivés d'Espagne et la famine contraignirent Morelos à évacuer la place avec ses troupes et une grande partie des habitants, après soixante-cinq jours de la plus vigoureuse résistance. Le général espagnol se mit à la poursuite des Mexicains et massacra plus de quatre mille hommes: ce fut son dernier fait d'armes. L'insurrection n'avait fait que s'étendre et la guerre continua, dans le pays dévasté, avec des chances à peu près égales. Nommé, en 1813, vice-roi du Mexique, Calleja continua pendant quelque temps encore son système de répression. Il parvint à s'emparer de Morelos, qu'il fit fusiller. Comptant l'impuissance de ses moyens de coercition, il chercha à mettre fin à la guerre en publiant une amnistie. Cette amnistie ne fit que fortifier le parti des indépendants, dont il s'était fait d'irréconciliables ennemis. En 1817, le gouvernement espagnol le remplaça dans la vice-royauté du Mexique par don Ruiz de Apodaca, chargé d'adopter des mesures conciliatrices, propres, croyait-on, à ramener les esprits à la cause royale. Bien que ses excès fussent la cause principale de son rappel, Calleja, de retour en Espagne, fut on ne peut mieux accueilli par le roi, qui le fit comte de Calderon (1818), en souvenir de la victoire qu'il avait remportée en 1811. L'année suivante, malgré ses soixante-dix ans, il reçut le commandement du corps d'armée rassemblée à Cadix et à l'île de Léon pour aller combattre les indépendants du Paraguay. Arrivé à Cadix, il adressa à ses troupes une proclamation qui contrastait vivement, par sa modération, avec ses actes antérieurs. Il achevait ses préparatifs lorsque, le 1^{er} janvier 1820, l'armée s'insurgea tout à coup contre le pouvoir absolu de Ferdinand VII, et proclama la constitution libérale de 1812. Le colonel Riego fit arrêter le comte de Calderon, qui fut envoyé à l'île de Léon, où il resta prisonnier pendant plusieurs mois. Depuis cette époque, Calleja vécut dans une retraite si profonde qu'on n'entendit plus parler de lui et qu'on ignore même la date de sa mort.

CALLEMANDE s. f. (ka-le-man-de). Comm. Syn. de CALMANDE. ■ On écrit aussi CALLEMANDRE.

CALLENBERG (Gérard), amiral hollandais, né à Willemstadt en 1642, mort en 1722, commandait le vaisseau que montait Ruyter, lorsque ce grand amiral fut mortellement blessé. Nommé vice-amiral, il déborda en 1694 le port de Barcelone, bombarde Saint-Martin dans l'île de Ré en 1696, et commanda en chef la flotte hollandaise qui, avec celle des Anglais, attaqua et prit Gibraltar en 1704. Dans un engagement qui eut lieu peu après dans la baie de Cadix avec les Français, son vaisseau fut mis hors de combat et sur le point de sauter. De retour en Hollande, Callenberg remplit, dans les dernières années de sa vie, les fonctions de bourgmestre à Vlaerdingen.

CALLENBERG (Jean-Henri), orientaliste et théologien, né en 1694, dans le pays de Saxe-Gotha, mort à Halle en 1760. Il professa la philosophie et la théologie à l'université de Halle, déploya un grand zèle pour le succès des missions protestantes de l'Orient, et consacra sa fortune à l'établissement d'une imprimerie arabe et hébraïque dans le but d'édition des Bibles et d'autres livres de piété à l'usage des nouveaux convertis. Il composa lui-même, à cet effet, un assez grand nombre d'ouvrages et de traductions. Nous nous bornerons à citer les deux suivants, écrits en allemand, dans lesquels il raconte l'origine des missions protestantes : *Relation d'une tentative pour ramener le peuple juif aux vérités du christianisme* (Halle, 1728-1739, 3 vol.), et *Relation d'une tentative pour ramener à Jésus-Christ les mahométans abandonnés* (Halle, 1739, in-8°).

CALLENBERG (George-Alexandre-Henri-Hermann, comte DE), littérateur allemand, né à Muskau dans la haute Lusace en 1744, mort en 1795. Elevé par son père et doué des dispositions les plus heureuses, il se rendit à Genève, où il connut Bonnet, Saussure, Tronchin, et où son esprit reçut la vive empreinte des idées de Voltaire. A partir de cette époque, il voyagea successivement en Italie, en France, en Suède, en Angleterre, devint conseiller intime de l'électeur de Saxe; puis, s'é-

tant retiré dans ses terres, il s'occupa du bien-être de ses vassaux et se montra zélé protecteur de la Société patriotique de la haute Lusace. On a de lui quelques traductions en allemand d'ouvrages français ou suédois, et une traduction en français de la *Ligue des princes*, de Muller.

CALLENDER, village d'Ecosse, comté de Perth, à 25 kilom. N.-O. de Stirling, sur la rive gauche du Teith; 1,800 hab. Près de Callender se trouve une sorte de rempart de 4 à 5 m. d'élevation, flanqué de bastions à distances égales et disposé sur le plan d'un demi-cercle dont la corde est formée par la rivière. Un monticule commande l'enceinte, à l'une des extrémités. On n'a aucun renseignement historique sur l'origine de cette construction, et il a même été impossible de découvrir le lieu d'où avaient pu être tirés les matériaux. Les habitants du pays veulent que ce soit là un camp romain; mais l'appareil n'est pas celui qu'employaient les Romains dans leurs constructions militaires.

CALLEY (J.-M.), sinologue français, mort en 1862. Profondément versé dans la connaissance de la langue chinoise, il fit partie, en qualité d'interprète, de la mission en Chine de 1844, puis devint secrétaire interprète de l'empereur Napoléon III. Outre d'assez nombreux articles, publiés dans divers recueils, notamment dans la *Nouvelle revue encyclopédique*, on a de lui quelques ouvrages dont les plus importants sont : *Dictionnaire encyclopédique de la langue chinoise* (1842, in-8°); *Insurrection en Chine depuis son origine jusqu'à la prise de Nankin* (1853); la *Galerie royale de peinture de Turin* (1854), etc.

CALLES (Sigismond), historien allemand, mort vers 1760. Il appartenait à l'ordre des jésuites, et il a laissé quelques ouvrages historiques, dont les principaux sont : *Annales Austriennes* (Vienne, 1750, 2 vol. in-fol.), et *Annales ecclesiastici Germaniae* (4 vol.).

CALLESCHROS ou **CALLAESCHROS**, architecte grec, qui florissait à Athènes dans la seconde partie du VI^e siècle avant notre ère. Il fut un des architectes chargés par Pisistrate de la construction du fameux temple de Jupiter Olympien, qui ne fut achevé que sous le règne d'Adrien.

CALLESSON s. m. Ancienne orthographe du mot CALÇON.

CALLET (Antoine-François), peintre, né à Paris en 1741, mort en 1823. Il est, avec Vien et quelques autres, un de ceux qui essayèrent de régénérer l'art français et qui préparèrent les réformes de David. Il cherchait la correction et la rencontrait quelquefois; mais il manquait de style et de coloris. Ses œuvres les plus estimées sont : un portrait de Louis XVI, gravé par Bervic; le *Levier de l'Aurore*, plafond de la galerie du Luxembourg; *Venus blessée par Diomède*; la *Bataille de Marengo*; *Curtius se dévouant pour sa patrie*; *Achille traînant le corps d'Hector*; *Flora et Zéphire couronnant Cybèle*, plafond de la galerie d'Apollon au Louvre, etc. Callet avait remporté le grand prix de Rome à dix-huit ans. L'Académie des beaux-arts le reçut parmi ses membres en 1780.

CALLET (Jean-François), mathématicien, né à Versailles en 1744, mort en 1798. Il fut professeur d'hydrographie à Vannes et à Dunkerque, puis professeur des ingénieurs géographes du Dépôt de la guerre. En 1783, il publia son édition des *Tables de Gardiner*, rééditées en 1795 sous le titre de *Tables de logarithmes*, et portées à une grande correction et à la perfection typographique par le stéréotypage de Firmin Didot. On y trouve les logarithmes des nombres jusqu'à 108,000. On a encore de Callet : *Supplément à la Trigonométrie sphérique* et à la Navigation de Bezout (1798).

CALLET (Pierre-Auguste), publiciste français, né à Saint-Etienne en 1812. Il se rendit fort jeune à Paris, où il collabora à la *Gazette de France* jusqu'en 1840, et à l'*Encyclopédie du XIX^e siècle*. Nommé, en 1848, membre de l'Assemblée constituante par le département de la Loire, il vota la constitution républicaine et appuya, néanmoins, après l'élection présidentielle, la politique de Louis-Napoléon. Réélu à l'Assemblée législative, il finit par faire partie des membres de la majorité qui se déclarèrent contre le pouvoir exécutif; aussi, lors du coup d'Etat du 2 décembre, dut-il se réfugier en Belgique, où il s'adonna de nouveau aux travaux littéraires. Il reçut en 1853 l'autorisation de rentrer en France, et, bientôt après, il subit une condamnation pour avoir distribué des brochures qu'il avait fait paraître en Belgique. On a de lui, sous le titre de : *Etudes morales* (Paris, 1851), un recueil de ses principaux articles.

CALLEUX, EUSE adj. (ka-leu, eu-zo — rad. *cal*). Qui a des callosités : *Pieds CALLEUX*. Mains CALLEUSES. Nos paysans, avec leurs mains CALLEUSES, manient le fer chaud comme ils veulent. (Montesq.) La peau de l'éléphant est rude, épaisse et CALLEUSE. (Buff.)

— Fig. Endurci, insensible à tout : *Une conscience CALLEUSE*. Cela ne touche ni le cœur de Camizard ni celui d'Alphonse; l'un CALLEUX d'immoralité raisonnée, l'autre cuirassé de débauche vaniteuse. (F. Soulié.)

— Pathol. *Ulcère calleux*, Ulcère dont les bords sont épais et durs.

— *Corps calleux*, Grande bande de matière

médullaire, qui réunit les deux lobes du cerveau : La glande pinéale et le corps CALLEUX, dans lesquels Descartes a voulu mettre le siège des sensations, ne tiennent point aux nerfs. (Buff.)

— Encycl. Anat. Le corps calleux, ou méso-lobe de Chaussier, peut être regardé comme une commissure établissant une communication entre les deux hémisphères du cerveau. C'est une portion de substance cérébrale d'un blanc nacré, épaisse, formant comme une voûte au-dessus des ventricules latéraux et moyens; elle est plus large en arrière qu'en avant, convexe dans le sens antéro-postérieur, légèrement concave transversalement et offrant, sur les côtés, trois prolongements qui répondent aux trois cornes des hémisphères. L'épaisseur de cette bandelette est plus considérable aux extrémités antérieure et postérieure qu'à la partie moyenne; cette épaisseur mesure 6 à 7 millimètres au niveau du bourrelet postérieur, 4 à 5 millimètres au bourrelet antérieur, et seulement 3 millimètres au milieu du corps.

On considère au corps calleux deux faces, deux extrémités et deux bords latéraux.

La face supérieure présente, sur la ligne médiane, un léger sillon antéro-postérieur, accompagné de chaque côté de tractus blancs. Ce sont les nerfs de Lancisi qui coupent transversalement d'autres tractus moins apparents. La face inférieure est convexe au milieu, concave sur les côtés, et présente aussi quelques tractus transversaux; libre dans la plus grande partie de son étendue, cette face est en rapport, en avant, avec le *septum lucidum* et le corps strié, et, en arrière, elle se confond avec le trigone cérébral ou voûte à trois piliers.

Les bords latéraux sont constitués par des fibres dirigées en bas et en dehors, et qui, réunies à celles du côté opposé, forment une sorte de noyau central de réunion des deux hémisphères. L'extrémité antérieure, échan-crée transversalement, présente une partie convexe appelée genou du corps calleux; sa portion réfléchie, beaucoup plus mince, porte le nom de bec. Deux cordons blancs qui se dirigent vers la substance perforée terminent en avant le corps calleux; Vicq d'Azyr désignait ces cordons sous le nom de pédoncules du corps calleux. L'extrémité postérieure est concave et plus épaisse; elle porte le nom de bourrelet du corps calleux et donne naissance à quatre prolongements, dont deux sont postérieurs et vont recouvrir l'ergot de Morand, et deux latéraux et externes, et vont recouvrir les cornes d'Ammon.

En résumé, les connexions anatomiques du corps calleux et le prolongement des fibres de sa face inférieure jusque dans les circonvolutions cérébrales, établissent le caractère de cet organe, que beaucoup d'anatomistes regardent comme une commissure réunissant les deux hémisphères du cerveau. Cette opinion est combattue cependant par M. Foville, qui regarde les hémisphères cérébraux comme absolument indépendants l'un de l'autre; elle a été soutenue avec avantage par M. Ludovic Hirschfeld, dont les travaux anatomiques ont été si appréciés dans ces derniers temps.

— Physiol. Les usages du corps calleux sont restés, jusqu'à ce jour, aussi obscurs et aussi inconnus qu'ils l'étaient aux physiologistes du siècle dernier; mais les expériences et les observations des modernes ont permis de faire justice des hypothèses erronées et des rêveries des anciens expérimentateurs.

La Peyronie et, avec lui, Louis, Chopart et Saucerotte, avaient fait du corps calleux le siège de l'âme; propriété que Descartes attribuait à la glande pinéale et Willis au corps strié. Cette opinion paraissait basée sur des expériences desquelles il résultait que les lésions du corps calleux anéantissaient les manifestations de la vie et produisaient immédiatement une léthargie complète. Cependant les expériences de MM. Serres, Longet, Magendie et Flourens, loin d'avoir confirmé les assertions de Saucerotte et de La Peyronie, n'ont donné que des résultats négatifs et peu propres à éclairer les physiologistes sur le rôle du corps calleux.

Tréviranus, s'appuyant sur quelques observations qu'il avait faites lui-même et sur celles qu'avait rassemblées La Peyronie, soutient que le corps calleux est un lien nécessaire entre les deux hémisphères cérébraux; que les altérations pathologiques de cet organe sont inmanquablement suivies de la perte de l'intelligence, et que les opérations de comparaison mentale, par exemple, nécessitent l'activité fonctionnelle des deux hémisphères réunis par leurs commissures. Mais on peut objecter à cette manière de voir que les oiseaux, dépourvus de corps calleux, ainsi que de pont de Varole, sont néanmoins, tout comme les mammifères, en état de comparer leurs idées.

Les altérations pathologiques du corps calleux ne rendent pas davantage raison des opinions avancées par Tréviranus, La Peyronie et les autres physiologistes anciens. Le corps calleux peut manquer accidentellement chez l'homme sans qu'il en résulte un préjudice notable pour l'entretien de la vie, la perception des idées et les manifestations sensorielles : Reil, Solly, Foerg, Chatto et Paget en ont cité des exemples. Enfin, l'autopsie cadavérique a révélé des altérations morbides du corps calleux compatibles avec l'intégrité des fonctions cérébrales, toutes les fois qu'il

n'existait pas concurremment des lésions encéphaliques capables d'expliquer les troubles fonctionnels.

CALLIACHI (Nicolas), savant grec, né à Candie en 1645, mort en 1707. Il fit ses études à Rome, où il devint docteur en philosophie et en théologie; puis il alla professer successivement à Venise (1666) le grec, le latin, la philosophie, et à Padoue (1677) la philosophie et la rhétorique. Dans son enseignement, il s'occupa de commenter Aristote. Le plus intéressant de ses ouvrages est un traité sur le théâtre grec et latin, intitulé : *Syntagma de ludis scenicis mimorum, etc.* (Padoue, 1713). On trouve des dissertations de lui sur les gladiateurs, les supplices des esclaves, etc., dans le *Utriusque thesauri antiquitatum, etc.*, de Pohleni.

CALLIANASSE s. f. (kal-li-a-nasse — n. mythol.). Crust. Genre de crustacés macroures fousseurs, comprenant deux espèces, qu'on trouve sur nos côtes : *La callianasse se tient enfoncée dans le sable.* (H. Lucas.)

— Encycl. Les *callianasses* sont des crustacés décapodes macroures. Ce genre, voisin des homards et des écrevisses, présente les caractères suivants : Antennes intérieures à premier article volumineux; antennes extérieures ne présentant à leur base aucun vestige d'écaïlle mobile; pédoncules ocellaires presque lamelleux; bec du test fort court; corps allongé; carapace petite, n'occupant guère plus du tiers de la longueur du corps; six branches presque lamelleuses, sur chaque côté; abdomen très-grand, long, étroit, cylindrique, à nageoire terminale petite; les deux paires bien formées; les pattes de la troisième paire monodactyles et très-élégantes vers le bout. C'est surtout ce dernier caractère qui distingue les *callianasses* et marque leur place parmi les macroures fousseurs. En effet, l'extrémité élargie des pattes de la troisième paire forme une sorte de bêche, à l'aide de laquelle le crustacé creuse le sable et s'y enfonce, en ne laissant apparaître que la pointe de son rostre et l'extrémité de ses serres. Ce genre, que plusieurs auteurs ont réuni aux thalassines, ne renferme jusqu'à ce jour que deux espèces. *La callianasse souterraine*, ainsi appelée de sa manière de vivre, habite les côtes de l'Angleterre, de la France et de l'Italie, où elle se tient enfoncée dans le sable, à quelque distance du rivage.

CALLIANDRE s. f. (kal-li-an-dre — du gr. *kalos*, beau, *aner*, andros, homme, organe mâle). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des mimosées, comprenant plusieurs espèces qui croissent en général dans l'Amérique du Sud : *Les calliandres doivent leur nom générique à la beauté des aigrettes éramoises que forment leurs étamines.*

CALLIANIDE s. f. (kal-li-a-ni-de). Crust. Genre de crustacés macroures fousseurs, comprenant une seule espèce : *La callianide type, a pour patrie les côtes de la Nouvelle-Irlande.* (H. Lucas.)

CALLIANIRE s. f. (kal-li-a-ni-re — n. mythol.). Zooph. Genre d'acalèphes ciliogrades, voisins des béroés, comprenant un grand nombre d'espèces, disséminées dans presque toutes les mers : *Les callianires sont des animaux pélagiques.* (P. Gervais.) *La callianire triploptère est lumineuse la nuit.* (Guérin-Mèneville.)

— Encycl. Les *callianires* sont des acalèphes ciliogrades, voisins des béroés. Ce sont des animaux gélatineux, mollasses transparents, à corps presque cylindrique et comme tubuleux, obtus aux deux extrémités, muni, sur les côtés, de deux espèces de nageoires opposées, formées chacune de deux ou trois feuillets membraneux, contractiles et bordés de cils. Ce genre renferme un assez grand nombre d'espèces, de taille peu considérable, répandues à peu près dans toutes les mers. L'Europe en possède plusieurs espèces; mais c'est surtout dans les régions chaudes qu'on les rencontre, nageant par troupes nombreuses à une faible profondeur. *La callianire triploptère est lumineuse pendant la nuit.*

CALLIANIRIDÉ, ÉE adj. (kal-li-a-ni-ri-dé — rad. *callianire*). Zooph. Qui ressemble ou qui se rapporte à la callianire.

— s. f. pl. Famille d'acalèphes ciliogrades, ayant pour type le genre callianire.

CALLIANO, bourg de l'empire d'Autriche : V. CALLIANO.

CALLIANTHÈME s. m. (kal-li-an-tè-me — du gr. *kalos*, beau; *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes, de la famille des renonculacées, formé aux dépens des renonculées, et renfermant un petit nombre d'espèces vivaces, qui croissent dans les montagnes de l'Europe.

CALLIANTHIE s. f. (kal-li-an-ti — du gr. *kalos*, beau; *anthos*, fleur). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères malacodermes, renfermant quatre-vingts espèces, presque toutes originaires d'Amérique.

CALLIANT ou **KALIANI**, ville de l'Indoustan anglais, présidence et à 30 kilom. N.-E. de Bombay, sur la rivière de l'Houas, au pied des monts Gates, ch.-l. du district de son nom; 4,900 hab. Fabrication de coton, articles de cuivre et poteries; commerce d'huile et de noix de coco.

CALLIANTHRE. Orthographe vicieuse de CALLIANIRE.

CALLIAS, poète dramatique grec, surnommé *Schœsion*, parce que son père Lysimaque exerçait la profession de cordier (*Schoinoplokos*). Il composa des tragédies et des comédies, dont il reste à peine quelques fragments et dont Suidas nous a transmis les titres : les *Cyclopes*, *Atalante*, les *Esclaves*, les *Grenouilles*, etc.

CALLIAS, athlète grec, fils de Phénippe, de la famille des Eumolpides, qui vivait vers le milieu du v^e siècle avant notre ère. Il remporta à Olympie, l'an 564 av. J.-C., le prix de la course des chars et le second prix de la course des chevaux. Possesseur d'une grande fortune, il fut le seul Athénien qui se présenta pour acheter les biens de Pisistrate, lorsqu'ils furent mis en vente. Il dota richement ses trois filles et les laissa complètement libres dans le choix de leur époux.

CALLIAS, surnommé le *Mauvais riche*, petit-fils du précédent, vivait dans la première partie du v^e siècle avant notre ère. Il faisait partie des préteurs d'Eleusis, en qualité de dardouce, c'est-à-dire de porte-flambeau. Lors de la bataille de Marathon, un barbare le prenant pour un roi, à cause de sa longue chevelure et de ses bandelettes sacerdotales, lui demanda la vie en lui offrant en échange un trésor qu'il avait enfoui dans un fossé. Callias tua le Perses et s'empara de l'argent, ce qui lui fit donner les surnoms de *Cacoploutos* (mauvais riche) et de *Lacoploutos* (puits d'or). Nommé chef de l'ambassade que les Athéniens envoyèrent à Suse, l'an 469 av. J.-C., il conclut avec Artaxerce le célèbre traité de paix qui reconnaissait la liberté des villes grecques de l'Asie, et par lequel le roi des Perses s'engageait à tenir ses troupes à une journée de distance des côtes et à ne pas envoyer ses vaisseaux dans les mers comprises entre les îles Chélidoniennes et les roches Cyanées. De retour à Athènes, Callias fut accusé de s'être laissé corrompre par Artaxerce. Il fut acquitté; toutefois, on le condamna à payer cinquante talents, lorsqu'il rendit ses comptes.

CALLIAS, surnommé le *Riche* ou le *Prodigue*, et petit-fils du précédent, vivait au iv^e siècle avant notre ère. Dadouque comme ses ancêtres, il était chef des hôpites athéniens à Corinthe, lorsque Iphicrate vainquit les Spartiates en 392 av. J.-C., et il fut mis, en 372, à la tête de l'ambassade envoyée à Sparte pour conclure la paix. Callias s'est surtout rendu fameux par ses prodigalités. Xénophon, dans le *Banquet*, a décrit le repas qu'il donna à l'occasion de la victoire qu'Autolyce avait remportée aux Panathénées dans la lutte au pancrace. Sa maison était constamment ouverte aux courtisanes et aux sophistes, à qui il prodiguait l'argent. Il finit par dissiper entièrement son immense fortune et tomba, vers la fin de sa vie, dans un état voisin de l'indigence. C'est lui qui, au rapport d'Hérodote, trouva, vers 407, le cinabre, en cherchant à séparer l'or qu'il croyait exister dans le sable rouge du minerai d'argent.

CALLIAS, historien grec, né à Syracuse vers l'an 316 avant notre ère. Il était contemporain d'Agathocle, à qui il vendit ses louanges. Son histoire, fréquemment citée par les anciens, avait pour titre : *Histoire du règne d'Agathocle*, et elle s'étendait de l'an 317 à l'an 289 avant notre ère. Il en reste à peine quelques fragments.

CALLIAS, architecte grec, né en Phénicie, vivait dans le iv^e siècle avant l'ère chrétienne. Il inventa une sorte de grue au moyen de laquelle on pouvait soulever de terre une tour roulante, appelée *hélepole*, dont se servaient, à cette époque, les assiégeants pour battre en brèche les murailles d'une ville. Cette invention parut tellement ingénieuse aux Rhodiens, qu'ils enlevèrent à l'architecte de la ville, Diognète, la pension qu'il recevait du trésor public, pour en gratifier Callias. Démétrius Poliorcète, étant venu faire le siège de Rhodes, chargea un architecte d'Athènes, appelé Epimachus, de paralyser l'effet de l'invention de Callias en construisant une hélepole si puissante qu'il fût impossible de la soulever. En présence de l'énorme machine, les Rhodiens effrayés recoururent à leur premier ingénieur Diognète. Celui-ci fit creuser une mine sous l'endroit où l'hélepole d'Epimachus devait passer, de telle sorte que la terrible machine, quand on la dirigea sur la ville, s'enfonça dans le sol et ne put servir aux assiégeants. Privé de cet engin, dont il attendait des résultats décisifs, Démétrius se décida à lever le siège. Diognète fut regardé comme le sauveur de sa patrie pendant que Callias tombait dans un profond oubli.

Callias ou Nature et patrie, drame héroïque en un acte et en vers, mêlé de musique, poème d'Hoffmann, musique de Grétry, représenté sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 19 septembre 1794. Callias vient d'unir son fils Antenor à la jeune Cléone. La noce est interrompue par le bruit des armes, et Antenor s'arrache des bras d'une tendre épouse pour voler au combat. Les Perses sont sur le point d'être vainqueurs; mais Antenor, qui a rallié l'armée des Grecs, décide de la victoire; toutefois il paye cette gloire de sa vie. Callias gémit d'abord; bientôt la patrie l'emportant sur la nature, il rend grâce aux dieux, avec ses

concitoyens, de ce que la république est sauvée.

Cet ouvrage, dans lequel Hoffmann fit acte de civisme littéraire, présente sur la scène des Grecs de Marathon et de Salamine plutôt que des Français de l'an II de la République. On a fort remarqué ce beau vers que Callias adresse à l'envoyé de Xerxès :

Quand nous serons soumis nous n'existerons plus.

Grétry prétend, dans les *Essais sur la musique*, qu'il a cherché à donner à la partition une couleur antique en employant de préférence des intervalles de quarte. « Dans l'air de Callias, dit-il, la basse monte d'abord à la quarte, et les compositeurs savent que cette marche appartient au chant grégorien. A la fin de cet air, le trait exécuté par le chant et par le basson est purement ecclésiastique; je ne me serais pas servi d'autres intonations si j'avais parlé de la religion sainte qui unit nos cœurs à la Divinité. » Cette prétention était au-dessus du talent de Grétry, auquel les sujets gracieux et tendres convenaient mieux que les sujets antiques. Le célèbre chanteur Elleviou déclama avec beaucoup d'art les vers du poète.

CALLIASPIDE s. f. (kal-li-a-spi-de — du gr. *kalos*, beau; *aspis*, bouclier, écusson). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des chrysomèles, formé aux dépens des cassides, et comprenant quatre espèces qui vivent à la Guyane.

CALLIASTRE s. m. (kal-li-a-s-tre — du gr. *kalos*, beau; *aster*, étoile). Zooph. Section du genre astérie ou étoile de mer.

CALLIAT (Victor), architecte français, né à Paris en 1801. Élève de l'École des beaux-arts de 1819 à 1824, il fut d'abord employé aux travaux publics, comme architecte, puis nommé successivement premier inspecteur des travaux exécutés à l'Hôtel de ville de Paris, en 1845, et inspecteur de la ville. A la fois dessinateur et graveur, M. Calliat a publié : *Hôtel de ville de Paris mesuré, dessiné et gravé* (1846, 27 pl. in-fol.); *Eglise Saint-Eustache* (1850, 125 pl. in-fol.); *Eglise Saint-Eustache* (1850, 11 pl. in-fol.). Il a commencé à faire paraître, en 1850, un recueil mensuel, intitulé *l'encyclopédie d'architecture*, dont il a pris la direction.

CALLIBLÉPHARON s. m. (kal-li-blé-fa-ronn — gr. *kalliblépharon*, même sens; de *kalos*, beau, et *blépharos*, paupière). Ant. Sorte d'onguent dont les anciens se servaient pour entretenir la fraîcheur des paupières, ou pour les teindre en noir.

CALLIBOTRYS s. m. (kal-li-bo-triss — du gr. *kalos*, beau; *botrys*, grappe). Bot. Section du genre bruyère.

CALLIBRYON s. m. (kal-li-bri-on — du gr. *kalos*, beau; *brion*, mousse). Bot. Syn. de *CATHARINUS*.

CALLICARPE s. m. (kal-li-kar-pe — du gr. *kalos*, beau; *karpos*, fruit). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des verbénacées, comprenant un assez grand nombre d'espèces, qui croissent pour la plupart en Asie et en Australie; et dont plusieurs sont cultivées dans nos serres : *Le callicarpe produit un assez fort effet lorsqu'il est en fleur.* (Bosc.)

CALLICÉPHALE s. m. (kal-li-sé-fa-le — du gr. *kalos*, beau; *képhalé*, tête). Entom. Bot. Sous-genre de centaurées, syn. de *PHALOLEPIDES*.

CALLICÉRAS s. m. (kal-li-sé-ras — du gr. *kalos*, beau; *keras*, corne). Entom. Genre d'insectes hyménoptères oxyures, voisins des céraphrons, et comprenant un petit nombre d'espèces, qui vivent en Europe.

CALLICÈRE s. m. (kal-li-sè-re — du gr. *kalos*, beau; *keras*, corne). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères brachélytres, réuni aujourd'hui aux homalotes.

— s. f. Genre d'insectes diptères brachocères, voisins des céries, et comprenant une seule espèce : *Le callicère cuivreuse se trouve depuis le nord de l'Allemagne jusqu'en Italie.* (Duponchel.)

CALLICHEN s. m. (kal-li-kènn — du gr. *kalos*, beau; *ichnos*, pied). Ornith. Genre de canards, syn. de *BRANTE*.

CALLICHLORIS s. m. (kal-li-klo-riss — du gr. *kalos*, beau; *chloros*, vert). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères lamellicornes, comprenant une espèce, qui vit au Chili.

CALLICHRONA s. m. (kal-li-kro-na — du gr. *kalos*, beau; *chroa*, couleur). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénecionidées, comprenant une seule espèce : *Le callichrone est originaire de la Californie.* (J. Decaisne.)

CALLICHROME s. f. (kal-li-kro-me — du gr. *kalos*, beau; *chroma*, couleur). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères longicornes, voisin des capricornes et renfermant environ vingt-cinq espèces, qui vivent pour la plupart en Amérique : *Les callichromes ont une odeur de rose très-prononcée.* (Duponchel.) *Les callichromes sont des insectes à couleurs métalliques très-brillantes.* (A. Fercheron.)

— Encycl. Les *callichromes*, ainsi nommées à cause de la beauté de leurs couleurs, sont

des insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes et de la tribu des cérambyx. Ils sont ainsi caractérisés : Tête percée en avant; antennes glabres; palpes terminées par un article plus grand, obconique, allongé et comprimé; les labiaux et les maxillaires plus courts que les labiaux et ne dépassant pas l'extrémité des mâchoires; mandibules longues, rétrécies et amincies, terminées en pointe fine, un peu courbée; corps déprimé; corselet uni, tuberculeux ou épineux. Ce genre, formé aux dépens des cérambyx, comprend de nombreuses espèces, souvent d'assez grande taille, ornées de couleurs métalliques brillantes, et répandant pour la plupart une odeur agréable. Les *callichromes* habitent surtout l'Europe et l'Amérique. Leurs larves vivent dans l'intérieur du tronc des arbres, et l'insecte parfait se tient habituellement sur ces mêmes arbres, où son odeur le fait découvrir. *La callichrome Rosalie* ou des Alpes, longue de trois à quatre centimètres, est d'un bleu cendré, avec des taches et des bandes noires. Assez commune dans les Alpes, rare aux environs de Paris, elle répand une odeur de musc caractéristique. Il en est de même de la *callichrome musquée*, d'un vert bronzé brillant, quelquefois bleuâtre, très-commune sur les saules dans les environs de Paris. Les *callichromes* du Brésil se distinguant par l'odeur de rose très-prononcée qu'elles exhalent.

CALLICHTHE s. m. (kal-lik-te — du gr. *kalos*, beau; *ichthys*, poisson). Ichthyl. Genre de siluroïdes à corps cuirassé, comprenant une douzaine d'espèces, qui vivent sous les herbes, dans la vase des marais : *Les callichthes ont le corps presque entièrement cuirassé.* (A. Guichenot.)

— Encycl. Les *callichthes* sont des poissons malacoptérygiens abdominaux, de la famille des siluroïdes. Ils ont le corps presque entièrement cuirassé sur les côtés par quatre rangées de pièces écaïlleuses; il y a aussi sur la tête un compartiment de ces pièces; mais le bout du museau est nu, ainsi que le dessous du corps; la bouche est peu fendue, et les dents à peine visibles; les barbillons sont au nombre de quatre; les yeux sont petits et latéraux; la première dorsale est faible et courte, et la seconde n'a qu'un rayon dans son bord antérieur. Ce genre, formé aux dépens des cataphractes, comprend une douzaine d'espèces. Ce sont des poissons à formes courtes, qui se tiennent sous les herbes ou dans la vase des marais, et y creusent des trous assez profonds dans lesquels ils se cachent. Ils aiment cependant les eaux limpides et courantes; mais ils peuvent aussi vivre longtemps à sec, comme les anguilles, et ils profitent de cette faculté pour aller à une assez grande distance, en rampant ou en sautillant, chercher à travers les prairies d'autres eaux, quand les chaleurs ont desséché les marais où ils vivaient. Ils peuvent même, dit-on, percer les digues des étangs, et par cela même devenir très-nuisibles. Leur chair est agréable au goût. L'espèce la plus connue habite l'Amérique du Nord; elle atteint à peine la longueur de trois à quatre décimètres; sa couleur générale est brune, avec des taches brunâtres et des nuances jaunes sur la nageoire caudale; elle est estimée comme aliment.

CALLICLÈS, statuaire grec, né à Mégare dans le v^e siècle av. J.-C. Il était fils de Théocome, sculpteur lui-même, qui s'était acquis une grande réputation par sa statue de Jupiter, un des ornements de Mégare. Calliclès, dont Pausanias vante beaucoup le talent, exécuta surtout des statues des vainqueurs aux Jeux olympiques. On estimait beaucoup, parmi ses ouvrages, la statue de l'athlète *Diagoras*, vainqueur au pugilat.

CALLICLÈS, peintre grec, qui parait avoir vécu vers l'an 320 av. J.-C. Il était fils de trois petits tableaux, qui n'avaient pas plus de trois pouces de circonférence, et qui appartenaient par conséquent au genre qui a été appelé miniature. D'après Varron, cet artiste aurait rivalisé avec Euphranor, s'il avait voulu produire de grandes compositions.

Calliclès (DISCOURS CONTRE), prononcé par Démosthène l'an 263 av. J.-C. Ce plaidoyer, est curieux à consulter, car le talent de Démosthène s'y révèle sous une nouvelle forme. Lorsqu'on parle du grand orateur, dont le nom, comme on l'a si bien dit, est synonyme d'éloquence, l'idée qui vient à l'esprit est celle du grand citoyen dont le génie n'était qu'une arme consacrée à la défense de sa patrie, et plus redoutable pour Philippe que les forces réunies de la Grèce. Dans le *Discours contre Calliclès*, nous trouvons un nouveau Démosthène, Démosthène avocat, pliant son style à toutes les arguties de la péroration. Ses propriétés, voisines de celles de Calliclès, en étaient séparées par un chemin et une montagne. L'eau, découlant de cette montagne, a causé quelques dégâts sur les terres de Calliclès, qui accuse Démosthène d'avoir bouché un canal de déversement qui mettait ses biens à l'abri de l'inondation. Le grand orateur adopte cinq chefs principaux de défense : 1^o ses terres ont été entourées de murs par son père, sans soulever aucune réclamation de la part de son adversaire; 2^o la simple inspection des lieux suffit pour démontrer que le prétendu canal n'a jamais existé que dans l'imagination de Calliclès; 3^o de tous ses voisins, son adversaire est le seul qui se plai-

gne; 40 pour la confondre, il n'aurait qu'à lui interdire une demande reconventionnelle, car, lui aussi a élevé des murs et jeté au dehors des décombres embarrassants; 50 les dommages sont si minimes qu'à peine pourrait-on les constater : les exigences de Calliclès sont donc ridicules, et il doit être débouté de sa demande. Démosthène, jusqu'ici, n'a fait que discuter le point de vue légal de la question. Tout à coup il s'élève à une grande hauteur, sa véhémence habituelle se donne carrière, et il foudroie son adversaire en l'attaquant dans son honnêteté. Le but des chicanes qu'il lui a suscitées, c'est l'envahissement de ses biens; Calliclès n'est que l'instrument d'un parti ennemi de l'Etat qui voudrait expulser Démosthène du territoire pour trahir plus sûrement la patrie. Il termine par une prière adressée aux juges de ne pas sacrifier le défenseur d'Athènes à la mauvaise foi et à la cupidité de sa partie adverse.

Toute la partie technique de ce plaidoyer est un chef-d'œuvre de lucidité; si les raisons ne sont pas très-concluantes en elles-mêmes, l'art avec lequel l'orateur les relie entre elles leur prête une grande force. La seconde partie et la péroraison du discours, lorsque, élargissant la question, d'une contestation de mur mitoyen, Démosthène fait un affaire qui intéresse le salut de l'Etat, présentent le talent de l'orateur dans son véritable jour. Raisonnement serré, véhémence, style nerveux, éclaircis d'éloquence qui frappent comme la foudre, invectives mordantes, aucune ressource n'est négligée, et, après l'habile appel à la justice du tribunal effrayé qui croit déjà voir son défenseur dans l'exil, nul doute que Calliclès n'eût préféré supporter des dégâts dix fois plus considérables que ceux dont il se plaint plutôt que de passer par les verges vengeresses de l'éloquence de Démosthène.

CALLICNÉMIS s. m. (kal-li-kné-miss — du gr. *kalos*, beau; *knémis*, bottine). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères lamellicornes, comprenant une seule espèce : *Le Callicnémis de Latreille habite la Barbarie*. (Duponchel.)

CALLICODON s. m. (kal-li-ko-don — du gr. *kalos*, beau). Bot. Section du genre bruyère.

CALLICOME s. m. (kal-li-ko-me — du gr. *kalos*, beau; *komé*, chevelure, feuillage). Bot. Arbrisseau de la famille des saxifragées, tribu des cunoniées, originaire de l'Australie.

CALLICOQUE s. m. (kal-li-ko-ke — du gr. *kalos*, beau; *kokkos*, coque, graine). Bot. Section du genre cébélis.

CALLICORNE s. f. (kal-li-kor-ne — rad. *kalos*, beau, et *corne*). Bot. Syn. d'ASTÉROPTÈRE.

CALLICRATE, sculpteur grec, qui ciselait des ouvrages d'ivoire d'une dimension imperceptible. On rapporte qu'il pouvait graver plusieurs vers d'Homère sur un grain de millet, et qu'il sculpta un char d'ivoire à quatre chevaux qu'on pouvait cacher sous l'aile d'une mouche. En tout temps, ces tours de force ont été exécutés par les calligraphes. V. ce mot.

CALLICRATE, architecte grec, qui vivait dans le ve siècle av. J.-C. Il commença, avec Ictinus et sur l'ordre de Périclès, le Parthénon d'Athènes, dont Phidias dirigea les décorations et les sculptures. D'après Plutarque, c'est également lui qui fut chargé par Périclès de la construction des murs qui relient Athènes à ses ports.

CALLICRATE, stratège de la ligue achéenne, né à Léontium, dans l'Achaïe, mort à Rhodes en 149 av. J.-C. Il se vendit aux Romains, et fut un des principaux instruments de l'asservissement de la Grèce. Député à Rome l'an 179 av. J.-C., afin de défendre les Achéens, au sujet des bannis de Lacédémone, il parla contre la cause en faveur de laquelle il était chargé de plaider, et alla jusqu'à conseiller au sénat de ne point tolérer qu'on délibérât sur les ordres émanés de lui. La vie de Callistrate ne fut qu'une série d'attentats contre les intérêts de sa patrie. En 174, lors de la conquête de la Macédoine par les Romains, il dénonça plus de mille de ses compatriotes, qui furent emmenés captifs en Italie, et parmi lesquels se trouvait l'historien Polybe. Envoyé vers l'an 149 en ambassade à Rome, Callistrate termina dans l'île de Rhodes une vie si honteuse et si funeste à la Grèce entière.

CALLICRATIDAS, général lacédémonien, fut envoyé à Ephèse vers la fin de la guerre du Péloponèse, l'an 406 av. J.-C., pour commander la flotte en remplacement de Lysandre. Il se mit alors à la poursuite de Conon, et, après l'avoir vaincu, l'assiégea dans Mytilène, où il s'était réfugié. A la nouvelle de cette défaite, les Athéniens envoyèrent cent cinquante vaisseaux pour dégager Conon. De beaucoup inférieur en forces, Callicratidas, qui avait conservé tout entier l'ancien caractère spartiate avec sa rude et mâle virilité, marcha contre l'ennemi, et se trouva bientôt en face de la flotte athénienne; il fut vaincu et tué à la bataille navale des Arginuses (406 av. J.-C.).

CALLICRÉTÉ, femme grecque qu'Anacréon, dans une de ses odes, cite pour sa grande habileté dans l'art de triompher des cours. Platon parle aussi d'elle dans son *Théagès*, lorsqu'il rappelle les vers d'Anacréon. C'était

probablement une de ces nombreuses courtisanes que comptait l'Ionie.

CALLICYSTHE s. m. (kal-li-siste — du gr. *kalos*, beau; *kusthos*, vulve). Bot. Section du genre vigna.

CALLIDÉE s. f. (kal-li-dé — du gr. *kalos*, beau; *idea*, forme). Entom. Genre d'insectes hémiptères, très-voisin des scutellères, et comprenant une vingtaine d'espèces, qui vivent aux Indes orientales et en Afrique : *Les Callidées sont de jolis insectes parés de couleurs vives et métalliques*. (Blanchard.)

CALLIDICE s. f. (kal-li-di-se — nom mythol.). Entom. Espèce de papillon.

CALLIDIE s. f. (kal-li-di — du gr. *kalos*, beau; *idea*, forme). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères longicornes, voisin des capricornes, et comprenant une trentaine d'espèces, disséminées dans presque toutes les régions du globe : *Les Callidies ont les antennes insérées à côté de l'échancrure de l'aile*. (Duponchel.) || Quelques auteurs font ce nom masculin : *Le Callidie sanguin*. *Le Callidie argué*. (A. Percheron.)

— Encycl. Les *callidies* sont des insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes et de la tribu des cérambyx. Elles ont pour caractères : une tête penchée en avant, obtuse et arrondie dans sa partie antérieure; des antennes filiformes, égalant à peine la longueur du corps; les palpes à dernier article plus grand, presque triangulaire ou en forme de hache; les yeux en croissant; le corselet arrondi sur les côtés, et plus ou moins déprimé en dessus; les élytres voûtés; les pattes fortes, avec les cuisses allongées et brusquement renflées en massue. Ce genre, formé aux dépens des capricornes ou cérambyx, et qui lui-même a subi plusieurs démembrements, renferme encore une trentaine d'espèces.

La femelle, chez les *callidies*, possède, à l'extrémité de son abdomen, une sorte de tarière, qui lui sert à percer le bois pour y déposer ses œufs. Les larves qui en naissent sont des vers mous et allongés, dont la bouche est armée de deux fortes mandibules, à l'aide desquelles ces larves rongent et réduisent en poudre le bois qui leur sert d'aliment : le cou est très-renflé; le corps, composé de douze segments, porte six paires aculeuses, à peine visibles. Elles changent plusieurs fois de peau, et, au bout de deux ans, se métamorphosent en nymphes courtes, ramassées, à travers l'enveloppe desquelles on peut distinguer les élytres. Les amateurs d'entomologie, pour se procurer les belles espèces qui abondent dans ce genre, nourrissent ces larves avec de la farine, et ils parviennent souvent ainsi à leur faire parcourir toutes les phases de leur existence. On dit aussi, mais c'est douteux, que ces insectes vivent quelquefois sur les fleurs en ombelles. A l'état parfait, les *callidies* se trouvent dans les forêts, sur le tronc vermoulu des vieux arbres, ou dans les chantiers; quelques-unes continuent à vivre dans les provisions de bois, entassées dans les bûchers, ou même dans les vieilles boiseries, et se trouvent ainsi dans l'intérieur de nos habitations. Ces insectes ont en général des couleurs brillantes et veloutées qui les font rechercher par les collectionneurs. Leur vol est rapide et soutenu. Quand on les saisit ou qu'on les inquiète, ils font entendre un bruit particulier produit par le frottement du thorax sur l'écusson. La *callidie sanguine* a la tête et le corps noirs, le corselet et les élytres d'un rouge de sang. Cette espèce, commune aux environs de Paris, se trouve fréquemment, aux premiers beaux jours, dans les bûchers et les appartements. Il en est de même de la *callidie* arquée, noire, à bandes jaunes, que l'on range aujourd'hui dans le genre clyte. Les *callidies* luride et clavipède, dont la couleur générale est noire, sont assez répandues dans les chantiers. La *callidie* porte-faix, longue d'environ 0 m. 02, d'un brun foncé avec un duvet grisâtre, se rencontre dans presque toutes les régions du globe. La *callidie* variable présente, comme son nom l'indique, des couleurs diverses, ou dominant le brun cuivré ou le vert bronzé.

CALLIDINE s. f. (kal-li-di-ne — du gr. *kalos*, beau; *dinos*, tournolement). Infus. Genre de systolides, voisins des rotifères.

CALLIDIUS. V. LOOS.

CALLIDRYADE s. f. (kal-li-dri-a-de — du gr. *kalos*, beau, et *de dryade*). Entom. Genre de lépidoptères diurnes, formé aux dépens des coliadés : *La Callidryade eubule est très-commune au Brésil*. (Duponchel.)

CALLIDRYNE s. m. (kal-li-dri-ne). Bot. Genre de végétaux non encore décrit et partant peu connu.

CALLIE s. f. (kal-li — du gr. *kallos*, beauté). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères longicornes, comprenant six espèces, qui vivent dans l'Amérique du Sud.

CALLIÉPIE s. f. (kal-li-é-pi — du gr. *kalos*, beau; *épos*, parole, style). Gramm. Style élégant, style académique. || Peu usité.

CALLIER s. m. (ka-lié). Sorte d'ancien vase à boire, conformed de telle sorte qu'on pouvait en emboîter plusieurs l'un dans l'autre. || La substance dont ces vases étaient fabriqués se nommait CALLIER. V. ce mot.

CALLIER ou **CAILLIER** (Raoul), poète fran-

çais, né à Poitiers dans le xvi^e siècle. Neveu du poète Nicolas Rapin, il composa, comme lui, des poésies, dont quelques pièces sont en vers mesurés, et qu'il fit imprimer avec celles de son oncle. D'après l'abbé Goujet, il est l'auteur des *Infidèles fidèles*, *fable boscaire de l'invention du pasteur Calianthe* (Paris, 1603). — Sa fille SUZANNE a composé quelques vers mesurés, qui ont été imprimés dans le recueil de Nicolas Rapin.

CALLIÈRES (Jacques ds), général français, mort en 1697. Il fut maréchal de bataille des armées de Louis XIV et commandant de Cherbourg. C'était, suivant d'Alembert, un homme d'esprit, à qui l'on doit divers ouvrages, dont le principal, fort curieux bien qu'inexact, a pour titre : *Histoire de Jacques de Matignon, maréchal de France, etc.* (Paris, 1661, in-fol.)

CALLIÈRES (François ds), fils du précédent, diplomate français, né à Thorigny en 1645, mort à Paris en 1717. Attaché à la maison de Longueville, il fut envoyé par elle en Pologne pour négocier l'élection au trône du jeune prince de Longueville, qui fut tué la même année au passage du Rhin (1672). Il prépara ensuite la paix avec la Hollande, fut nommé ministre plénipotentiaire au congrès de Ryswick, et contribua à la conclusion du traité. Louis XIV le récompensa de ses services par le titre de secrétaire du cabinet et par de nombreuses faveurs. En 1689, il entra à l'Académie française. On a de lui quelques ouvrages, dont le plus estimé est une sorte de manuel diplomatique, plusieurs fois réimprimé et traduit, et qui a pour titre : *De la manière de négocier avec les souverains, etc.* (1716). Citons également : *Des mots à la mode et des façons de parler* (Paris, 1690), ouvrage qui eut un grand succès, et qui contribua à faire abandonner beaucoup d'expressions impropres. Il fut complété par le livre intitulé : *Du bon et du mauvais usage dans les manières de s'exprimer, etc.* (1693). Comme le précédent, cet ouvrage peut être encore consulté avec fruit; on y trouve des observations judicieuses sur la langue et d'intéressantes notions sur les mœurs du temps.

CALLIÈRES DE L'ÉTANG (P.-J.-G.), avocat au parlement de Paris, né vers 1725, devint, à l'époque de la Révolution, électeur, puis officier municipal. Il avait embrassé les principes nouveaux avec toute la chaleur d'un jeune homme. En décembre 1789, il présenta au district des Cordeliers, dont il était membre, un projet pour l'organisation d'un bataillon de vieillards composé de 540 soldats volontaires, à raison de 9 par district. Son plan fut accueilli avec faveur. Il le fit agréer au roi le mois suivant, et organisa lui-même ce bataillon, dont il fut élu commandant. Cette troupe de vieux patriotes armés de piques de 2 m., de pistolets et d'un sabre, vêtus d'un uniforme de fantaisie dans le genre troubadour, aux couleurs nationales, eut un succès de curiosité sympathique. Les soldats, quand ils étaient de garde, devaient avoir la longue barbe. Ceux à qui la nature avait refusé cet appendice vénérable étaient tenus de s'en mettre une postiche. Cela faisait partie de l'uniforme. Les Parisiens, qui rient de tout, même des barbes postiches, appelaient ce bataillon le régiment de *Royal-Pituite*, par opposition à celui de *Royal-Bonbon*, composé d'enfants.

Callières de l'Étang se présenta le 10 juillet 1792, au nom de son bataillon, à la barre de l'Assemblée, pour réclamer la réintégration de Pétion et la mise en accusation de La Fayette. Désigné comme l'un des jurés du tribunal du 17 août, il fut envoyé en Vendée l'année suivante comme commissaire de la Commune, et tomba pendant quelques jours au pouvoir des royalistes. De retour à Paris, il se présenta devant la Convention pour déplorer la mort de Marat, et mourut quelque temps après.

CALLIERGUS, **CALLIERGI** ou **CALLIOERGI** (Zacharie), philologue grec, né dans l'île de Crète vers la fin du xvi^e siècle. Envoyé fort jeune à Venise, il acquit des connaissances aussi variées qu'étendues, et composa son remarquable *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, publié sous le titre de *Etymologicum magnum* (Venise, 1449, in-fol.). Sa réputation le fit appeler à Rome, où il reçut la direction de l'imprimerie grecque fondée par Aug. Chigi. Alors sortirent de ses presses plusieurs éditions d'auteurs grecs, renommées pour la correction du texte autant que pour la beauté de l'impression. On cite surtout celles de *Pindare* (1495, in-4^o) et de *Théocrite* (1516, in-8^o).

CALLIETTE, théologien français, qui vivait dans la seconde partie du xviii^e siècle. On a de lui des *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique, civile et militaire du Vermandois* (Cambrai, 1771-1772, 3 vol.), et une *Histoire de la vie, du martyre et des miracles de saint Quentin* (1767).

CALLIFÈRE adj. (kal-li-fè-re — du lat. *callus*, callosité; *fero*, je porte). Hist. nat. Qui a des callosités.

— Conchyl. Se dit d'une coquille bivalve dont les crochets sont calleux, et d'une coquille univalve dont l'ombilic est marqué d'une callosité, ou qui porte une couronne de callosités sur le dernier tour de sa spire.

CALLIGAN s. m. (kal-li-gan). Comm. Sorte

de toile de coton qu'on fabrique dans les Indes.

CALLIGÉE s. f. (kal-li-jé — du gr. *kalos*, beau, et du lat. *geum*, benoite). Bot. Section du genre benoite.

CALLIGÈNE, médecin de Philippe V, roi de Macédoine. Ce prince étant atteint d'une maladie mortelle en 179 av. J.-C., Calligène fit secrètement prévenir son fils Persée, qui était en fuite depuis qu'il avait assassiné son frère Démétrius, et la mort de Philippe fut tenue secrète jusqu'à l'arrivée du prince, qui put ainsi prendre possession du trône de son père, quoique son crime l'en eût rendu indigne.

CALLIGONE s. m. (kal-li-go-ne — du gr. *kalos*, beau; *gonu*, articulation). Bot. Genre de plantes, de la famille des polygonées, comprenant quelques arbrisseaux qui croissent en Orient. || Syn. du genre TRACHYTELLE.

Calligone ou *Traité du beau et de ce qui plait*, par Jean-Gottfried Herder. Le philosophe allemand ne s'est pas contenté, dans ses idées sur l'*Histoire de l'humanité*, de prendre rang parmi les fondateurs de la philosophie de l'histoire; il touche aussi à la littérature, à la poésie et à la philosophie pure. Son *Calligone* est un essai de critique esthétique dirigé surtout contre le livre de Kant intitulé *la Critique du jugement*. Selon Kant, le beau est l'image de l'infini; il est absolu et ne dépend point de la diversité des goûts. Herder, sans chercher à ébranler cette théorie, fait dépendre davantage la notion du beau de la perception du sentiment. Il la prend au point de vue subjectif, au lieu de ne la considérer qu'objectivement et comme une abstraction purement métaphysique. Chez Herder, ce qui domine, c'est un sentiment harmonieux, ennemi des vaines subdivisions, et embrassant l'art comme la nature d'une manière concrète. C'est ainsi qu'au lieu de distinguer le beau du sublime, à la manière de Kant et des rhéteurs, il ne voit dans le sublime que le beau à sa suprême puissance. Il a été un des premiers à nous révéler que la poésie n'est point un jeu de l'imagination, mais bien l'expression sérieuse, nécessaire, d'une âme enthousiaste et passionnée. La même idée d'harmonie qui découle de son livre sur la philosophie de l'histoire, Herder l'a introduite dans son esthétique, et c'est par cette idée qu'il vivifie l'abstraction jusqu'alors scolastique et rhétorique du beau. Ainsi, il a contribué à réformer la pensée et la poésie modernes, en les dégagant des catégories conventionnelles et en les replaçant dans le sentiment humain, dans l'inspiration originale. C'est ce qui l'a fait appeler le *Fenelon de l'Allemagne*.

CALLIGRAPHE s. (kal-li-gra-fe — du gr. *kalos*, d'une belle manière; *graphô*, j'écris). Personne experte en calligraphie, personne qui a une belle écriture : *Un calligraphe distingue. Une habile calligraphe. Je voudrais bien qu'il trouvât cette pièce sur son chemin, bien écrite par quelque habile calligraphe!* (J. de Maistre.) *Mahmoud était un habile calligraphe, et, comme tous les Orientaux, il tirait vanité de ce talent*. (Th. Gaut.)

— Adjectiv. : *Je ne suis pas CALLIGRAPHE, mais j'écris lisiblement*.

— Antiq. gr. Esclave chargé de l'office de secrétaire; écrivain employé à la copie des livres dans une bibliothèque.

— Au moyen âge, Copiste de manuscrits : *Angé Vergèce, le plus célèbre CALLIGRAPHE du xvi^e siècle, donna lieu, dit-on, au proverbe* : *Ecrire comme un ange*.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des chrysomèles, comprenant une trentaine d'espèces, vivant toutes en Amérique.

— Encycl. V. CALLIGRAPHIE.

CALLIGRAPHIE s. f. (kal-li-gra-fi — rad. *calligrapho*). Belle écriture; art de ceux qui ont une belle écriture : *Un expert en calligraphie disait : « Je ne conçois pas l'enthousiasme de certaines personnes pour Napoléon; j'ai vu l'écriture de ce prétendu grand homme, à peine s'il formait ses déliés. »* (Figaro.) *Je devoue mes firmans, j'en suis avec plaisir l'élégante CALLIGRAPHIE*. (Chateaub.) *Bientôt je vis naître sous ses doigts une série bizarre d'hieroglyphes qui n'appartenaient évidemment à la CALLIGRAPHIE d'aucun peuple*. (Gér. de Nerv.)

— Encycl. Nos maîtres d'écriture modernes se plaisent à donner à leur art le nom de *calligraphie*, qui avait autrefois une acception plus étendue et indiquait un art plus relevé. Certains calligraphes ont eu une réputation méritée d'habileté : au moyen âge, Girolamo Rocco à Venise, Augustin à Sienne, Greci à Milan, le Curion à Rome, A-Kempis dans les Pays-Bas; dans les temps modernes : en Angleterre, Eillard et Bales; en France, Rossignol, Michel, Lesgret, Ahalis, Jossierand, Beauchesne, Barbador, Legaigneur, Jarry, et, de nos jours, Saint-Omer, Verdet, Favarger, etc. On sait à quel point a été poussé chez les Chinois le goût de la *calligraphie*. Au premier rang des plus anciens calligraphes du Céleste-Empire, il faut placer Wan-Hi-Che, magistrat illustre, qui vécut sous la dynastie des Ts'in, vers la fin du iii^e siècle de notre ère. Les caractères sortis du pinceau de ce Jarry chinois sont empreints d'un cachet unique et inimitable, qui fait immédiatement recon-

naître à l'œil exercé les autographes vrais des nombreux faux que la spéculation n'a pas manqué de jeter dans la circulation depuis quinze siècles. Mais autant Wan-Hi-Che excellait dans l'art d'écrire, autant il était avare de ses autographes. On raconte que la plupart de ceux qu'il a laissés et dont son pays s'enorgueillit étaient dus à l'adresse d'un bonze qui, connaissant le goût tout particulier de l'artiste pour les oies, alléchant sa gourmandise par un cadeau de ces grasses volatiles sous la condition qu'il tracerait quelques caractères. Les oies sans doute étaient alors une rareté en Chine, et le mandarin calligraphe était pauvre et simple de mœurs. M. Feuillet de Conches assure qu'on couvrirait aujourd'hui de pâtes de foies gras une partie de la grande muraille avec le prix des autographes du grand Wan-Hi-Che; car un seul, bien authentique, se vend de 400 à 800 taëls (le taël vaut environ 8 fr. de notre monnaie), soit : de 3,200 fr. à 6,400 fr. Les Arabes, les Turcs, les Indiens, les Persans, ont également porté très-loin le goût de la calligraphie. Les Perses célèbrent les autographes des fameux calligraphes Imad et Dervich, qui florissaient il y a près d'un siècle. On en suppute la valeur par lettre, et chaque lettre, dans une pièce autographe, est portée de 5 à 10 fr., suivant la beauté des caractères. Vers 1860, de petits autographes de ces *khochewis* (c'est ainsi qu'on appelle les calligraphes persans) se sont payés 50 toman (le toman vaut 44 fr. 44 c.); encore n'étaient-ils pas d'une conservation parfaite. Il existe en langue turque un livre spécial sur la calligraphie.

S'il faut en croire les auteurs de l'antiquité, les Grecs et les Latins offraient des prodiges de calligraphie. Élien parle d'un homme qui, après avoir écrit un distique en lettres d'or, pouvait le renfermer dans l'écorce d'un grain de blé; un autre traçait des vers d'Homère sur un grain de millet. Cicéron, dit Plinius, rapporte avoir vu l'Iliade écrite sur parchemin et pouvant se renfermer dans une coquille de noix. Ce fait a trouvé beaucoup d'incrédulité parmi les modernes, malgré une expérience que fit un jour le savant Huet devant le Dauphin et sa cour pour démontrer qu'un morceau de vélin assez mince, de 27 centimètres de haut sur 21 et 1/2 de large, pouvait, recto et verso, contenir environ quinze mille vers, et se renfermer facilement dans une coquille de noix de moyenne grandeur.

Voici du reste un calcul que chacun peut vérifier, et qui ne laissera aucun doute, dit M. Ludovic Lalanne dans ses *Curiosités bibliographiques*. Il suffit d'admettre (ce que certainement personne ne songera à contester) que l'on puisse donner à l'écriture le même degré de finesse qu'aux caractères d'imprimerie. Les *Maximes* de La Rochefoucauld, imprimées en caractères microscopiques, chez Didot le jeune, en 1829, renferment 26 lignes de 44 lettres par page de 951 millimètres carrés. L'Iliade se compose de 15,210 vers, et chaque vers d'environ 33 lettres; ce qui donne un total de 501,930 lettres. Or, si l'on prend un carré de papier de 435 millimètres de côté, c'est-à-dire de 189,225 millimètres carrés, on trouvera, par un calcul très-simple, que le verso et le recto, contenant 378,450 millimètres carrés, offriraient une superficie plus que suffisante pour renfermer l'Iliade entière; et rien n'est plus facile que de faire tenir un papier de pareille dimension dans une de ces noix où, il y a quarante ans, les femmes mettaient leurs gants de bal. Il est bien entendu qu'il n'est pas nécessaire de faire le moindre usage d'abréviations.

Quelques exemples prouveront que les calligraphes modernes n'ont point été inférieurs à ceux de l'antiquité lorsqu'il s'est agi de donner à leur écriture une finesse microscopique. On montre au collège Saint-Jean, à Oxford, un croquis de la tête de Charles I^{er}, composé de caractères d'écriture qui, vus à une très-petite distance, ressemblent à un trait de burin. La figure et la fraise contiennent les *Psalmes*, le *Credo* et le *Pater*. Le British Museum de Londres possède un dessin de la largeur de la main représentant la reine Anne et, comme le précédent, entièrement formé par des lignes d'écriture; chaque fois qu'on le montre, on a soin de faire voir en même temps un volume in-folio dont il reproduit exactement le contenu. Ménage parle de figures et de portraits tracés de cette manière, comme celui de la Dauphine, traînée dans un char, couronnée par une Victoire en l'air.

Il y avait aussi, dit-il, d'autres figures hiéroglyphiques qui avoient du rapport à elle et à Monseigneur. Tout cela formait un tableau en carré d'un pied et demi; et ce qui paraissait être fait de traits et de linéaments ordinaires ne l'était que de petites lettres majuscules d'une délicatesse si surprenante qu'il n'y avait point de taille-douce qui fût plus belle, et dans les figures et dans le visage même de Mme la Dauphine, qui étoit très-ressemblant. Enfin, toutes ces lettres composaient un poème italien de plusieurs milliers de vers à la louange de cette princesse. L'auteur étoit un officier du nonce, le cardinal Ranucci.

On cite un grand nombre de dessins de ce genre, tels que le portrait du général Koenigsmark, renfermant en latin la vie de ce guerrier, et le Christ de Pozzo, où on lit la Passion selon saint Jean. La bibliothèque impériale de Vienne garde un feuillet d'environ 58 cen-

timètres de hauteur sur 44 de largeur, dont une seule face contient cinq livres de l'Ancien Testament, écrits par un Israélite, savoir : *Ruth*, en allemand; l'*Ecclésiaste*, en hébreu; le *Cantique des cantiques*, en latin; *Esther*, en syriaque, et le *Deutéronome*, en français. Ajoutons que le célèbre calligraphe anglais P. Bales présenta, en 1575, à la reine Elisabeth, une bague dont le chaton, de la grandeur d'un demi-sou anglais, contenait, écrits d'une manière très-lisible, le *Pater*, le *Credo*, les *Dix commandements*, deux courtes prières latines, son nom, une devise, le jour du mois, l'année de Jésus-Christ et celle du règne d'Elisabeth. Il y a loin de ces œuvres de patience aux manuscrits latins du i^{er} siècle dont les caractères avaient une si grande dimension que saint Jérôme les appelait des *fardeaux écrits*.

La calligraphie peut être envisagée au point de vue : 1^o des formes de l'écriture; 2^o de la matière de l'écriture; 3^o de la substance sur laquelle elle est appliquée; 4^o des ornements, miniatures et vignettes dont elle est accompagnée.

I. Des formes de l'écriture. Les peuples de l'antiquité avaient, on le sait, divers genres d'écriture abrégée que nos calligraphes ont quelquefois cherché à imiter. Les bénédictins, auteurs du *Nouveau traité de diplomatique*, ont découvert, dans un manuscrit de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, actuellement à la bibliothèque de la rue de Richelieu, plusieurs fragments de Virgile écrits en *sigles* (lettres d'un mot au moyen desquelles on représente ce mot entier ou en partie). On ne conçoit pas trop l'usage auquel pouvait être employé un livre où tous les vers étaient écrits comme celui-ci :

Tityre, t p r a i f
Tityre, tu patula recubans sub tegmine fagi.

Ce manuscrit est connu sous le nom de *Virgile d'Asper*.

Dans nos plus anciens manuscrits, les signes abrégés sont extrêmement rares, mais ils se multiplièrent à partir du vi^e siècle. Au x^e siècle, on n'avait pas oublié cette manière d'écrire. Le fameux terrier d'Angleterre, dressé par ordre de Guillaume le Conquérant, en est une preuve. Ce manuscrit en deux volumes, que les Anglais appellent *domesday-book*, fut écrit en lettres antiques et en sigles. Ces sigles néanmoins n'y sont pas, à beaucoup près, aussi fréquents que dans le *Virgile d'Asper*. Inutile d'ajouter que l'emploi des sigles a causé un grand nombre d'erreurs et a souvent jeté une grande confusion dans l'histoire. En juillet 1304, Philippe le Bel essaya de remédier à cet abus dans une ordonnance relative aux tabellions et aux notaires. Mais ce fut en vain, car, au x^e siècle et surtout dans la première moitié du x^e, on rencontre une foule d'actes tellement remplis d'abréviations, qu'ils sont à peu près illisibles.

Les écritures dont on s'est servi en France depuis l'invasion des barbares ont été divisées chronologiquement en deux périodes : l'une s'étendant jusqu'à la fin du x^e siècle, l'autre depuis le commencement du x^e siècle jusqu'au xiv^e. Sans nous engager dans le domaine de l'écriture, sujet qui sera traité en son temps, disons que les écritures de la première période se divisent en écritures *capitale*, *onciale*, *minuscule*, *curtive* et *mixte*. L'écriture *capitale*, dit l'auteur des *Curiosités bibliographiques*, n'est autre que la majuscule employée encore aujourd'hui pour les frontispices et les titres de livres. Elle se présente rarement sous une forme régulière dans les manuscrits, qui ne peuvent être postérieurs au vi^e siècle, quand ils sont tout entiers en lettres capitales. L'écriture *onciale* est une écriture majuscule dont la plupart des contours sont arrondis, et qui diffère de la capitale par la forme de quelques lettres, notamment A, D, E, G, H, M, Q, T, V. Tout manuscrit (à l'exception des ouvrages de liturgie et de luxe) entièrement écrit en onciale est antérieur au ix^e siècle. L'écriture *minuscule* correspond au romain de nos imprimeries. Employée sous les mérovingiens, elle atteignit un haut degré de perfection et d'élégance sous Charlemagne et ses successeurs. L'écriture *curtive* devait différer très-peu de la cursive romaine. Elle se rencontre dans tous les diplômes des rois de la première race. On rattache à la cursive une écriture extrêmement grêle et d'une hauteur démesurée, à laquelle on donne le nom d'*allongée*, et qui fut en usage du vi^e au x^e siècle, et l'écriture *tremblante*, où les contours de toutes les lettres rondes sont affectés de tremblements. Cette dernière écriture, née dans le vi^e siècle, devint rare à la fin du x^e, et fut abandonnée au siècle suivant. L'écriture *mixte* est ainsi nommée parce qu'elle emprunte ses lettres aux écritures mentionnées plus haut. Les écritures de la seconde période, auxquelles on a donné fort improprement le nom de *gothiques*, ont été, comme les premières, divisées en capitale, minuscule, curtive et mixte. L'écriture *capitale*, très-fréquente dans les inscriptions lapidaires ou métalliques, est fort rare dans les manuscrits des xiii^e, xiv^e et x^e siècles. L'écriture *minuscule* se distingue par le brisement des lignes, qui étaient droites ou courbes dans l'écriture des siècles précédents. Elle a été employée dans les livres d'église depuis saint Louis jusqu'à Henri IV. L'écriture *curtive*, qui date de la deuxième

moitié du x^e siècle, a pour caractères distinctifs la négligence des formes, l'irrégularité des lettres et des abréviations. L'écriture *mixte*, postérieure aux premières années du x^e siècle, participe à la fois de la minuscule et de la cursive.

Ce n'est guère qu'à la première ligne des pages que paraissent les grandes lettres dans les plus anciens manuscrits. Les lettres initiales des chapitres, des alinéas, y sont d'un goût fort simple et dépassent rarement celles du texte. Les lettres historiées se rencontrent en petit nombre, et il est reconnu, en principe, que leur rareté dans les livres que distingue d'ailleurs une certaine recherche de l'élégance est en proportion de leur antiquité.

Les lettres en broderies, d'après le *Nouveau traité de diplomatique* des bénédictins, commencent à relever les manuscrits du vi^e siècle. Au vi^e, elles deviennent plus fréquentes et remplissent quelquefois la première page d'un livre; elles y forment de temps en temps des lignes d'un pouce de haut. Depuis le milieu du vi^e siècle, ces lignes s'allongent et s'amaigrissent; souvent elles sont terminées par des filigranes en volute; souvent des poissons en font partie; quelquefois elles sont entièrement composées. Aux lettres brodées succéda en France la mode des lettres en treillis ou à mailles; leur massif commença par recevoir des chaînettes. Bientôt celles-ci se multiplièrent au point de produire des lettres tressées et entrelacées. Le règne de ce caractère désigne le vi^e et le vii^e siècle.

Les lettres ornées, employées pour le titre des ouvrages et les divisions principales, pour les initiales des chapitres, affectèrent bientôt les formes les plus bizarres et les plus variées, représentant, tantôt des hommes grotesques avec des difformités monstrueuses, tantôt des animaux, des plantes, des fruits.

II. De la matière de l'écriture. Outre les encres noire, rouge, bleue, verte et jaune, les anciens calligraphes connaissaient les encres d'or et d'argent. Les *chrysographes*, ou écrivains en or, formaient une classe particulière, tout à fait distincte non-seulement des *tachygraphes* qui écrivaient avec rapidité, mais aussi des *calligraphes*, qui écrivaient à main posée. La bibliothèque de la rue de Richelieu possède plusieurs Évangiles grecs, et les *Heures* de Charles le Chauve, entièrement écrits en or. On trouve en Allemagne, en Italie et en Angleterre, des diplômes écrits de la même manière. L'encre d'or a été principalement employée du vi^e au x^e siècle. L'écriture en caractères d'or devait être assez fréquemment en usage sous Justinien, puisque, dans ses *Institutes* (liv. II, tit. rer. 33), cet empereur enseigne que les lettres d'or appartiennent au propriétaire des papiers et des parchemins, comme les édifices au propriétaire du sol sur lequel ils ont été construits. On ne possède que peu de manuscrits écrits en lettres d'argent. Les plus célèbres en ce genre sont : l'*Évangélaire* d'Ulphilas, connu sous le nom de *manuscrit d'argent*, et le *Psautier* de Saint-Germain des Prés; l'or n'y paraît qu'au titre et à certaines lettres initiales. L'écrivain qui traçait les caractères d'argent ne traçait pas toujours les caractères d'or. On conserve à l'évêché du Puy un manuscrit donné par Théodulphe, évêque d'Orléans, et contenant l'Ancien Testament, la *Chronographie* de saint Isidore et autres morceaux : une partie est sur des feuilles de vélin ordinaire avec lettres noires et rouges et quelques lettres d'or; l'autre partie est sur vélin teint en pourpre, en lettres d'or et d'argent ornées en style byzantin. Pour préserver les caractères d'or et d'argent, Théodulphe avait placé entre les pages des tissus d'origine indienne, et qui ont peu d'analogues parmi les tissus modernes. L'emploi de l'or se retrouve principalement dans les livres liturgiques, et plus spécialement dans ceux qui étaient destinés aux souverains. Un des plus curieux exemples de cette magnificence appliquée aux manuscrits étrangers à la liturgie nous est fourni par le cartulaire de l'abbaye de Winchester, composé en 966 et conservé dans la bibliothèque Cottonienne. Les lettres d'or devinrent d'un usage plus rare aux x^e, x^e et x^e siècles. Au siècle suivant, elles revinrent à la mode et furent appliquées surtout aux *Heures* des personnes de distinction.

L'or destiné à l'ornementation des manuscrits était réduit en encres et étendu au moyen de la plume, ou bien on l'appliquait par feuilles sur un apprêt qui le fixait au vélin. Une troisième méthode obtint la préférence aux xiv^e, x^e et x^e siècles; elle consistait à réduire l'or en poudre et à l'agglomérer au moyen de la gomme arabique. La couleur rouge fut assez généralement affectée au titre des livres, à la première lettre d'un alinéa. Dans les rescrits impériaux, la formule de la date est rouge. C'est en rouge que sont écrits aussi, dans les livres de loi, les noms des jurisconsultes. En Chine, l'usage de l'encre rouge, dans les écrits officiels, est encore réservé à l'empereur. L'encre bleue fut fréquemment employée et alterna d'une façon régulière avec l'encre rouge; la jaune s'est presque toujours mal conservée. Les lettres vertes ont été d'un usage plus restreint; dans les manuscrits pourpres où on les rencontre, elles paraissent n'être que le résultat de la décomposition de l'écriture en argent. Les tuteurs des empereurs signaient avec une

encre verte; il existe à Orléans une charte de Philippe I^{er} écrite en encres de cette couleur.

III. De la substance sur laquelle est appliquée l'écriture. L'usage de teindre en pourpre le vélin remonte pour le moins au i^{er} siècle, puisque Jules Capitolin rapporte que Calpurnie, mère de Maximin le Jeune, fit don à ce dernier des poèmes d'Homère écrits sur pourpre en lettres d'or, vers le commencement du i^{er} siècle; l'évêque Théonas recommande au grand chambellan de l'empereur de ne point faire écrire sur pourpre et en lettres d'or des manuscrits entiers pour la bibliothèque impériale, à moins d'un ordre exprès de l'empereur. Le vélin pourpre était réservé aux empereurs byzantins et d'Occident, à l'époque carlovingienne, comme de nos jours la couleur blanche est réservée chez nous pour les affiches du gouvernement. Son emploi était assez commun du temps de saint Jérôme. Jusqu'au viii^e siècle, son usage fut très-répandu. Sa décadence commence au ix^e siècle; alors le pourpre devient obscur et tire sur le brun. Ajoutons qu'il existe peu de manuscrits entièrement teints en pourpre. Cette teinture n'occupe d'ordinaire que certaines parties du livre, comme le frontispice, les titres, les endroits les plus remarquables, notamment les canons de la messe dans les missels. Disons ici que les anciens ne paraissent pas avoir distingué le vélin du parchemin. Outre les parchemins pourpre, blanc et jaune, diverses bibliothèques d'Europe conservent des parchemins bleus ou violets. Ces derniers étaient destinés comme le pourpre à recevoir des caractères d'or et d'argent. En général, on peut regarder comme antérieur au x^e siècle le parchemin qui joint la blancheur à la finesse.

IV. Des ornements, miniatures et vignettes employés dans la calligraphie. L'art de peindre l'écriture, d'en tracer les caractères avec un degré particulier d'élégance, est aujourd'hui en beaucoup plus grand honneur chez les Orientaux que chez nous. Les Arabes et les Chinois semblent même ne pas mettre le mérite du calligraphe qui produit un manuscrit d'une belle écriture fort au-dessous de celui de l'écrivain qui compose un ouvrage d'un beau style. L'Orient conserva longtemps le goût et le secret de la peinture appliquée à la décoration des manuscrits. En Occident, l'invasion des barbares porta à l'art calligraphique, comme à tous les autres arts, un coup mortel. Pendant longtemps, les ornements des manuscrits ne consistèrent qu'en entrelacs, dessinés à la plume à l'encre noire, avec quelques filets de couleurs diverses. Les ornements et les enluminures dans les manuscrits ne se présentent guère avant le vi^e siècle, bien que l'on en puisse faire remonter l'usage beaucoup plus haut, témoin le vers suivant de Tibulle :

Judicet ut nomen littera picta tuum.

Au viii^e siècle, dans le *Sacramentaire* de Gellone, on voit reparaitre les miniatures à personnages, confiées en général à d'autres mains qu'à celles du copiste. Une Bible latine du ix^e siècle, dite de *saint Paul*, à la bibliothèque Saint-Calixte, de Rome, peut encore être citée comme offrant un grand intérêt par la multitude des ornements qui décorent les initiales et encadrent les figures. Rappelons en outre l'*Évangélaire* de Saint-Riquier, à Abbeville, et celui de Saint-Sernin, connu sous le nom d'*Heures de Charlemagne*, offert à Napoléon I^{er} par la ville de Toulouse, et conservé au Louvre. Les dernières traditions du goût s'effacèrent pendant les siècles du x^e siècle; le sentiment du grotesque, à cette époque, fut le seul qui inspira les miniaturistes. A peine peut-on retrouver de cette période quelques lettres ornées avec une certaine perfection. Au x^e siècle, la miniature était encore dans l'enfance. Le mot *miniature*, qui veut dire peinture au *minium* (oxyde de plomb), s'appliqua d'abord, avons-nous besoin de le dire? aux *rubriques*, c'est-à-dire aux lettres de couleur rouge que les calligraphes du moyen âge exécutaient, ainsi qu'on l'a déjà dit plus haut, dans les manuscrits au commencement des chapitres, des paragraphes et des alinéas. On l'étendit ensuite aux lettres ornées d'arabesques, d'enroulements, de feuilles de vigne (d'où est venu le nom de *vignettes*) et enfin aux enluminures, ou sujets peints, qui prirent la place de ces lettres. Nous venons de dire que la miniature était encore dans l'enfance au x^e siècle; vainement on a cité comme preuve du contraire deux vers que Dante adresse à l'ombre d'Oderici de Gubbio; vainement on a dit que ceux qui s'y livraient étaient déjà si fameux au x^e siècle que de toutes parts on envoyait à Paris pour y faire faire les plus beaux livres *illuminés*. La vérité est que la peinture des manuscrits était encore, chez nous, empreinte d'un profond cachet de barbarie. Il reste assez de manuscrits du x^e siècle pour qu'on puisse l'affirmer avec certitude. Ce n'est qu'au siècle suivant que les manuscrits s'enrichissent de dessins qui, malgré la roideur des figures, dénotent un certain goût. Au x^e siècle, les progrès sont plus sensibles encore. Les dernières années de ce siècle et la première moitié du x^e, dit Hyacinthe Langlois, virent enfin éclore, sous le pinceau des miniaturistes, ces exquises productions, aujourd'hui si recherchées; et, comme si l'on eût voulu faire regretter la calligraphie, qu'allaient achever de proscrire la typographie et

la gravure, on produisit à l'encre, dans nos derniers manuscrits, des chefs-d'œuvre d'un si haut prix, que des princes seuls purent s'en procurer la jouissance. »

On distingue, parmi les enlumineurs dont le concours a été le plus précieux à la calligraphie : Flamel, Jean Fouquet, Louis Duguerre, Frédéric Brantel; et, parmi les œuvres remarquables : le *Livre des tournois*, peint par René d'Anjou; le *Missel de Juvénal des Ursins*, exécuté en 1449 et 1457 pour Jacques-Juvénal des Ursins, fils de l'ancien prévôt des marchands de Paris, et le *Recueil des rois de France*, de Dutillet. La plupart des œuvres calligraphiques du moyen âge sont déparées par une recherche exagérée de la bouffonnerie, par l'amour de la monstrosité, par un oubli complet de la vérité historique, et trop souvent aussi, même dans les ouvrages où l'on devrait le moins s'y attendre, par des licences grossières. Nous n'en devons pas moins aux peintures des manuscrits la conservation d'un grand nombre de portraits historiques qui, s'ils ne sont pas toujours bien ressemblants, nous donnent au moins une idée fort suffisante des costumes d'autrefois.

Les chefs-d'œuvre de calligraphie se trouvent principalement, parmi les ouvrages de liturgie. C'est grâce à eux, a-t-on dit avec raison, que, malgré les progrès de la typographie, l'art du calligraphe a continué de créer des œuvres admirables et charmantes presque jusqu'à nos jours. Citons, entre autres, les *Heures* de la reine Anne de Bretagne; les *Sentences tirées de l'Ecriture sainte*, enluminées par Petrus Ubalchini pour lady Lamley, par ordre du chancelier Bacon; la superbe *Évangélaire* qui servait à la messe du couronnement des rois à Reims, exécuté au xvi^e siècle, et que posséda la bibliothèque de cette ville; l'*Office de la bienheureuse Vierge Marie*, exécuté pour Anne d'Autriche (1656, in-12, sur velin), avec des miniatures de Petitot, par le célèbre calligraphe Nicolas Jarry, le plus habile de tous les calligraphes français, l'auteur de la *Guirlande de Julie* (1641, in-folio de 30 feuillets), magnifique ouvrage composé pour le duc de Montausier, qui l'offrit à Julie de Rambouillet; *Missale solenne* (1641, in-folio), écrit en rouge et noir et sur deux colonnes avec chant noté; l'*Adoration à Jésus naissant*, écrite et présentée à la reine (1643, in-12); les *Heures de Notre-Dame écrites à la main* (1647, in-folio, avec 7 miniatures); *Preces Christianæ* (1652, in-12), avec frontispice et vignettes tous dus au même Jarry; enfin le *Graduel* de dom Daniel d'Eaubonne (1682), conservé à la bibliothèque de Rouen. Citons aussi les livres liturgiques écrits du temps de Louis XVI pour l'usage de la chapelle de Versailles. Quelques manuscrits sont devenus célèbres, quoiqu'ils n'eussent d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue. Tel était le *Liber Passionis D. N. J.-C.*, cum figuris et characteribus ex nulla materia compositis. Les feuilles de ce livre étaient de parchemin, sur lequel on avait découpé tous les traits de lettres que l'on a coutume d'écrire ou d'imprimer sur le papier; de sorte qu'en mettant entre les feuilles un papier noir, ou bien en les regardant par le revers au grand jour, tous les mots pouvaient en être lus distinctement. Ce livre singulier se voyait, en 1640, dans la bibliothèque du prince de Lingen, et on prétend que l'empereur Rodolphe en offrit une somme considérable.

La calligraphie a perdu de nos jours son importance artistique. Ce n'est plus, à proprement parler, qu'un métier. Les calligraphes ne s'occupent plus que de pratiquer toutes les sortes d'écritures en usage chez nous : la *batarde*, la *curieuse*, l'*anglaise*, la *ronde*, la *coulée*, la *gothique*, etc. On a souvent raillé les prétentions des professeurs d'écriture, et l'on sait que M. Joseph Prudhomme, le type si naïvement ridicule créé par Henri Monnier, s'intitule avec orgueil « professeur de calligraphie », élève de Brard et Saint-Omer. Pourtant, c'est à nos modernes calligraphes que revient d'ordinaire l'expertise des documents autographes en justice. Cette expertise a parfois une grande importance, quoique la science des maîtres calligraphes, que les tribunaux appellent pour décider à quelle main doit être attribuée une pièce écrite, soit souvent en défaut. Aussi, dans certain procès, l'avocat de l'accusé, appliquant aux experts le mot fameux de Cicéron à l'égard des augures, s'écria-t-il qu'il ne comprenait pas comment deux experts en écriture pouvaient se regarder sans rire. V. ÉCRITURE, COPISTES.

Pour l'étude de la calligraphie des anciens manuscrits, on peut consulter : *Histoire de l'art par les monuments*, de d'Agincourt; le *Nouveau traité de diplomatique*, des bénédictins; *Essai sur la calligraphie des manuscrits au moyen âge*, par Hyacinthe Langlois (Rouen, 1841, in-80); *Paléographie universelle*, par Sylvestre; *Fac-simile des peintures et ornements des manuscrits français du viii^e au xiv^e siècle*, par A. de Bastard (Paris, 3 vol. in-40); *Institutions liturgiques*, par dom Guéranger, tome III; *Images et écritures des anciens temps*, par Kopp (Mannheim, 1819-1821, 2 vol. in-40); *Missel de Jacques-Juvénal des Ursins*, par Amb. Firmin Didot (Paris, 1861, br. in-80); *Causeries d'un curieux*, par Fouquet de Conches (1862, tome II); *Curiosités bibliographiques*, par Ludovic Lalanne (1857).

CALLIGRAPHIER v. n. ou intr. (kal-li-gra-

III.

fi-é — rad. *calligraphie*). Ecrire comme un calligraphe, avoir une belle écriture.

CALLIGRAPHIQUE adj. (kal-li-gra-fi-ke — rad. *calligraphie*). Qui a rapport, qui appartient à la calligraphie : *Exercices CALLIGRAPHIQUES*. *Entrelacements CALLIGRAPHIQUES*. (Th. Gaut.)

CALLIMACHI, prince et diplomate ottoman, de naissance phanariote, fils du prince Charles Callimachi, deux fois hospodar de Moldavie et l'une des victimes des massacres de 1821. Après avoir terminé ses études en Russie, à l'université de Kiew, il fit divers voyages en Europe, et, de retour à Constantinople, en 1829, il obtint du sultan Mahmoud la restitution des biens et titres de sa famille. Attaché d'abord à l'ambassade de Réchid-Pacha à Paris, comme conseiller, il devint successivement ministre plénipotentiaire à Londres (1848), et à Paris (1849), où il eut à négocier le premier emprunt ottoman. En janvier 1853, il refusa le poste de prince (gouverneur général) de l'île de Samos, et se retira à Versailles. En 1855, Réchid-Pacha obtint pour lui l'ambassade de Vienne. Le prince Callimachi occupa un rang distingué dans le corps diplomatique ottoman. Il est le premier sujet chrétien du sultan qui ait été élevé à la dignité de bala, la plus haute dans la hiérarchie, après celle de mouchir. Il a reçu ce titre en 1861, et il est, depuis 1856, grand-officier de la Légion d'honneur.

CALLIMACHUS ou **CALLIMACHO EXPE-RIENS**. V. BUONACCORSI.

CALLIMALA s. f. (kal-li-ma-la). Nom que les Florentins donnaient autrefois à l'industrie et au commerce des laines.

— *Encycl.* La *callimala*, à Florence, était, avec la banque, la principale source de richesse pour cette grande cité. Cette industrie se divisait en deux parties bien distinctes : la première comprenait les marchands qui se livraient exclusivement au commerce des draps, qu'ils tiraient bruts de France, de Flandre et d'Espagne. Ils donnaient une plus grande valeur à ces étoffes en les faisant tondre, calender, teindre et reteindre par les ouvriers florentins. Ces préparations aux étoffes étaient données selon les goûts et la mode des peuples chez lesquels elles devaient être exportées. Tout le littoral de la Méditerranée, la Grèce et l'Asie inférieure étaient approvisionnés par ses marchands, qui faisaient dans ces opérations des bénéfices considérables. C'est dans ce commerce que les Médicis commencèrent leur prodigieuse fortune. L'autre branche de commerce, dite *l'art de la laine*, avait pour objet la fabrication des étoffes de laine à Florence même, et leur vente en Italie et chez diverses nations étrangères. C'est la première de ces deux industries qui était appelée *callimala*, du nom d'une vieille rue de Florence où logeaient les principaux marchands. Ils n'étaient qu'un nombre de vingt, mais leurs affaires étaient considérables, puisqu'ils faisaient venir par an pour 300,000 florins d'or de draps de Flandre et de France.

CALLIMAQUE, statuaire et architecte corinthien, vivait dans le vi^e siècle av. J.-C. On lui attribue l'invention du chapiteau, qui caractérise l'ordre corinthien. Voici en quels termes Vitruve rapporte l'origine de ce genre de sculpture : « Une jeune fille de Corinthe étant morte au moment de se marier, plusieurs objets auxquels elle avait été attachée durant sa vie furent pieusement recueillis par sa nourrice, qui les déposa sur la tombe de sa jeune maîtresse, après les avoir placés dans une corbeille qu'elle couvrit d'une tuile pour les mettre à l'abri des injures de l'air. Dans ce lieu se trouvait par hasard une racine d'acanthe. Au printemps, cette plante poussa des tiges et des feuilles qui entourèrent la corbeille; mais les extrémités de ces feuilles, rencontrant les bords de la tuile, furent forcées de se recourber, ce qui leur donna la forme de volute. Le sculpteur Callimaque, passant près de ce tombeau, vit la corbeille et remarqua la manière gracieuse avec laquelle ces feuilles naissantes la couronnaient. Cette forme nouvelle lui plut; il l'imita dans les colonnes qu'il eut à sculpter par la suite à Corinthe, et c'est d'après ce modèle qu'il établit les règles et les proportions de l'ordre corinthien. » Selon Plinie, Callimaque inventa aussi une lampe dont la même brûlait une année et n'était sans doute qu'une espèce d'amiante. Il est probable que cette dernière découverte ne l'eût pas fait passer à la postérité. L'architecte corinthien doit donc toute sa gloire au tombeau de la jeune fille et à la pieuse attention de la nourrice.

CALLIMAQUE, guerrier athénien, qui vivait au commencement du vi^e siècle avant notre ère, était polémarque, ou troisième archonte, lorsque les Perses envahirent l'Attique. Dans un conseil de guerre qui fut tenu pour savoir si on livrerait ou non bataille à l'ennemi, Callimaque se rangea à l'avis de Miltiade, qui se prononçait pour l'affirmative, puis il commanda l'aile droite des Athéniens à Marathon (490), se conduisit avec la plus grande valeur, et, si l'on en croit la tradition, fut trouvé parmi les morts, percé d'un si grand nombre de traits que son corps, soutenu par eux, était resté debout sur le champ de bataille. Dans le tableau du Pœcile, où Polignote représenta

cette mémorable victoire, on voyait Callimaque peint dans une attitude indiquant qu'il surpassait en valeur tous les Grecs.

CALLIMAQUE, grammairien et littérateur grec, né à Cyrène vers 324 av. J.-C. Il enseigna avec éclat les belles-lettres au musée d'Alexandrie, et compta, au nombre de ses élèves, le célèbre Apollonius de Rhodes, qui devint plus tard son ennemi. A la fois érudit, critique et poète, il jouit de la plus grande faveur sous Ptolémée Philadelphe, qui lui fit quitter son école du bourg d'Eleusis, et il ne trouva pas moins de bienveillance dans le successeur de ce prince, Ptolémée Evergète. Il avait composé une multitude d'ouvrages, huit cents environ, dont la plupart sont perdus : des poèmes épiques, des élégies, qui le firent placer au rang des premiers élégiaques grecs, divers traités, un poème de la *Chevelure de Bérénice*, que Catulle a traduit en vers latins; un poème intitulé *Ibis*, qu'il composa contre Apollonius de Rhodes, ainsi que divers autres poèmes; enfin des épigrammes et des hymnes, la seule partie de ses œuvres qui nous soit parvenue en entier. Les hymnes sont précieux pour l'étude de la mythologie à cette époque et dans ce pays. Ce qui nous reste de Callimaque a été souvent réimprimé. Une des bonnes éditions est celle de M. Boissonade (1824). On compte aussi plusieurs traductions en latin, en italien, en français, etc. Parmi ces dernières, nous citerons la traduction en prose de La Porte du Theil (1775), et la traduction en vers de M. de Wailly (1843). — Son neveu, connu sous le nom de **CALLIMAQUE** le Jeune, florissait vers l'an 250 av. J.-C. Il composa plusieurs ouvrages aujourd'hui perdus, ainsi que des épigrammes, qui se sont confondues avec celles du précédent.

CALLIMARTYRE adj. et s. f. (kal-li-mar-ti-re — du gr. *kalos*, beau, et de *martyr*). Titre donné par les auteurs ecclésiastiques grecs aux jeunes martyres, et appliqué quelquefois par des auteurs modernes à des jeunes filles grecques victimes d'un beau dévouement : *Les CALLIMARTYRES de la guerre de l'indépendance*.

CALLIMATION s. m. Entom. Syn. de **CALYMMATION**.

CALLIME s. m. (kal-li-me — du lat. *callimus*). Miner. Nom donné par les Romains au noyau intérieur des attéites.

CALLIMÉDON, orateur athénien, qui vivait dans la seconde partie du iv^e siècle avant notre ère. Moins connu par son éloquence que par son amour pour la bonne chère, il dut à son goût pour les crabes le surnom de *Carabus*, et devint le président d'un société de soixante joyeux convives, qui se réunissaient dans le temple d'Hercule à Diomies, bourg de l'Attique. Philippe de Macédoine, grand amateur de gais propos, demanda qu'on prit note des bons mots et des plaisanteries qui se disaient dans leurs réunions et qu'on les lui envoyât. Exilé d'Athènes, comme partisan de la cause macédonienne, après la mort d'Alexandre, Callimédon se réfugia près d'Antipater, l'an 313; mais, lorsque les Grecs furent vaincus en Thessalie, il revint dans sa ville natale. Antipater étant mort en 317, les Athéniens recouvrèrent un moment leur liberté, et comprirent, dans le procès fait à Phocion, Callimédon, qui n'échappa à la mort que par la fuite.

CALLIMÈNE s. f. (kal-li-mè-ne). Entom. Syn. de **BRADYPORÉ**.

CALLIMICRE s. f. (kal-li-mi-kre — du gr. *kalos*, beau, *micris*, petit). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des sternoxytes, comprenant deux espèces qui vivent au Brésil.

CALLIMOME s. m. (kal-li-mo-me — du gr. *callimos*, très-beau). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la famille des chalcidiens, comprenant un grand nombre d'espèces européennes : *Les CALLIMOMES se font remarquer par leurs antennes fusiformes*. (Blanchard.)

CALLIMORPHE s. f. (kal-li-mor-fe — du gr. *kalos*, beau; *morphé*, forme). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, voisins des arcties ou écaillés, et comprenant un petit nombre d'espèces européennes : *Les CALLIMORPHES sont des lépidoptères à corps svelte*. (Duponchel.) *La CALLIMORPHE du sénégal est noire*. (H. Lucas.)

— *Encycl.* Les *callimorphes* sont de très-beaux insectes lépidoptères nocturnes, voisins des arcties ou écaillés, et qui sont ainsi caractérisés : antennes longues et simples dans les deux sexes, un peu moins grêles chez le mâle; palpes écartés, peu velus, pointus, un peu plus longs que la tête; trompe très-développée; tête et corselet écaillés; corps svelte; ailes assez grandes relativement; abdomen lisse et cylindrique. Les chenilles ont seize pattes, sont hérissées de poils courts et ornées de couleurs variées; elles se cachent pendant le jour et vivent sur les plantes basses dont elles se nourrissent. Elles se transforment, dans un léger réseau qu'elles filent quelquefois en commun, en chrysalides cylindro-coniques, dont l'extrémité anale est garnie de petits crochets. A l'état parfait, les *callimorphes*, presque nommées, se distinguent par des formes sveltes et élégantes, des couleurs éclatantes et variées, et volent en plein jour dans les endroits les plus exposés au soleil; elles rivalisent ainsi, sous plu-

sieurs rapports, avec les plus beaux papillons diurnes, et les personnes étrangères à l'étude de l'entomologie auraient peine à croire que ce sont de véritables nocturnes. Elles paraissent ordinairement vers le commencement de l'été, et se reposent volontiers sur les fleurs, notamment sur celles des chardons, dont elles sucent le suc mielleux à l'aide de leur trompe, autre point de ressemblance avec les papillons de jour. Ce beau genre, malgré les démembrements qu'il a subis, renferme encore un assez grand nombre d'espèces, dont trois seulement habitent l'Europe. La *callimorphe* dominule est un fort joli papillon de 0 m. 05 à 0 m. 06 d'envergure; les ailes supérieures sont d'un vert foncé et presque noir, avec une douzaine de taches blanches ou jaunâtres; les inférieures, ainsi que l'abdomen, sont d'un beau rouge taché de noir. Cette espèce est répandue dans toute l'Europe, et n'est pas rare aux environs de Paris; elle habite surtout les endroits marécageux. La *callimorphe* chinée est aussi assez commune en France. Quant à la *callimorphe* donna, elle n'a jusqu'à ce jour été trouvée qu'en Italie.

CALLIMOSOME s. m. (kal-li-mo-so-me — du gr. *callimos*, très-beau; *soma*, corps). Entom. Genre d'insectes coléoptères carabiques, formé aux dépens des pambores, et comprenant une seule espèce qui vit en Australie.

CALLINICUM, ville de l'ancienne Mésopotamie. V. NICEPHORIUM.

CALLINICUS, prince de Comagène, était fils d'Antiochus IV, dernier roi de Comagène, qui quitta ses États vers l'an 72 de notre ère, lorsqu'ils furent envahis par une armée romaine sous le commandement de Papius. Ne pouvant se résigner à fuir devant les Romains sans combattre, Callinicus rassembla quelques troupes, ainsi que son frère Epiphane, se battit vaillamment et ne déposa les armes que lorsque ses soldats se rendirent, en apprenant qu'Antiochus renonçait à la couronne. Les deux frères se réfugièrent alors auprès du roi des Parthes, Vologèse. Celui-ci ne se contenta pas de les accueillir de la façon la plus honorable, il intercédait auprès de Vespasien en faveur des deux princes et de leur père. En ce moment, Antiochus était conduit en Italie, prisonnier et enchaîné. Vespasien donna l'ordre de le mettre en liberté, et l'ancien roi de Comagène alla s'établir à Rome avec sa famille. Depuis cette époque, Callinicus témoigna un sincère attachement pour les Romains. Son frère Epiphane combattit près de Crémone pour l'empereur Othon, et au siège de Jérusalem sous les ordres de Titus.

CALLINICUS, surnommé *Sutorius*, rhéteur syrien ou arabe qui vivait vers l'an 260 de notre ère, sous le règne de Gallien. Il enseigna l'éloquence à Athènes et composa en grec plusieurs ouvrages perdus, notamment une *Histoire d'Alexandrie*. Il reste de cet auteur le fragment d'un éloge de Rome, publié par Allatius dans ses *Excerpta*.

CALLINICUS ou **CALLINIQUE**, architecte, né à Héliopolis, en Egypte, dans le vi^e siècle de l'ère chrétienne, passe, peut-être à tort, pour l'inventeur du *feu grégeois*, dont il fit l'épreuve sous l'empereur Constantin Pogonat, en brûlant la flotte des Sarrasins, à la bataille de Cyzique (660).

CALLINIQUE s. m. (kal-li-ni-ke — du gr. *kalos*, beau; *niké*, victoire). Antiq. gr. Air de danse qui s'exécutait avec des flûtes.

CALLINOTE s. m. (kal-li-no-te — du gr. *kalos*, beau; *notos*, dos). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, comprenant deux espèces qui vivent au Brésil.

CALLINUS, orateur et poète grec, originaire d'Ephèse, paraît avoir vécu dans le vi^e siècle avant J.-C., lors de l'irruption des Cimmériens, qui s'emparèrent de la ville de Sardes. Il reste de ce poète des fragments d'une grande beauté, écrits en vers élégiaques, dans lesquels il stimule l'ardeur guerrière de ses compatriotes pour repousser les envahisseurs. Ces fragments, publiés dans les *Poeta graeci minores*, ainsi que dans d'autres recueils, ont été traduits en vers français par M. Firmin Didot. Callinus est généralement regardé comme le créateur de l'élégie patriotique.

CALLIODON s. m. (kal-li-o-don — du gr. *kalos*, beau; *odon*, dent). Ichthyol. Section du genre *scare*, comprenant environ dix espèces, caractérisées par leurs dents antérieures imbriquées. Ce sont des poissons de la mer des Indes ou d'Amérique : *Le CALLIODON à dents épineuses ressemble beaucoup aux scares proprement dits*. (A. Guichenot.)

— *Encycl.* Les *calliodons* sont des poissons acanthoptérygiens, de la famille des labroides. Ce genre, formé aux dépens des scares, s'en distingue par les dents antérieures imbriquées sur plusieurs rangs comme des tuiles, tandis que les latérales sont écartées et pointues. Le corps de ces poissons est oblong et recouvert; ainsi que la tête, de grandes écailles. On en connaît une dizaine d'espèces qui ressemblent aux scares par leur conformation et leur manière de vivre, et qui habitent les mers des Indes ou de l'Amérique. Le type est le *calliodon* à dents épineuses, poisson d'un décimètre de longueur, et d'une

couleur verdâtre, avec le sommet de la tête brun et des taches rougeâtres sur le corps.

CALLIOMORE s. m. (kal-li-o-mo-re — du gr. *kallion*, très-beau; *mōros*, indolent). Ichtyol. Genre de poisson, syn. du genre *PLATYCEPHALE*.

CALLIONYME s. m. (kal-li-o-ni-me — du gr. *kalos*, beau; *onoma*, nom). Ichtyol. Genre de poissons acanthoptérygiens, comprenant une vingtaine d'espèces, dont moitié environ vivent dans nos mers : *Le CALLIONYME lyre* est un beau poisson de nos mers septentrionales. (Valenciennes.) *Le CALLIONYME dragonneau* habite les mêmes mers. (A. Guichenot.)

— **Encycl.** Le genre *callionyme* comprend des poissons à peau nue et sans écailles; la tête est oblongue; la bouche, petite et protractile; le palais, lisse, les mâchoires, armées de dents en fer de lance; les ouïes ouvertes par un seul trou de chaque côté de la nuque. Les nageoires ventrales sont écartées et plus larges que les pectorales. *Le callionyme lyre* doit son nom à la ressemblance qu'on a voulu trouver entre les sept rayons de sa première nageoire dorsale et les sept cordes de la lyre. Il vit dans la Méditerranée et atteint la longueur d'un mètre; sa chair est délicate et de très-bon goût. *Le callionyme dragonneau* vit dans les mêmes eaux et ressemble assez au *callionyme lyre* pour que les anciens auteurs l'aient pris pour la femelle de celui-ci.

CALLIOPE s. f. (kal-li-o-pe — nom mythol.). Mamm. Section du genre antilope.

— **Ornith.** Espèce de fauvette.

— **Astron.** Planète télescopique, découverte le 16 novembre 1852, par M. Hind, astronome anglais, et dont les principaux éléments sont : mouvements moyens diurnes, 715", 1219; durée de la révolution sidérale, 1,812 jours 2754; distance moyenne au soleil, 2,909,049 (la distance de la Terre étant 1).

CALLIOPE, la première des neuf Muses, celle qui présidait à l'éloquence et à la poésie épique. Elle était vierge comme ses sœurs; cependant divers mythes la font mère de plusieurs enfants, entre autres Linus, Orphée et les sirènes. Elle exerçait une sorte de prééminence sur les autres Muses, et Hésiode l'appelle la plus noble de toutes. On la représente sous les traits d'une jeune fille, avec un air majestueux, le front ceint d'une couronne d'or ou de lauriers, et ornée de guirlandes de fleurs. Sa main droite tient la trompette qui fait retentir les exploits héroïques; sa main gauche, un poème épique. A ses pieds, on voit *l'Iliade*, *l'Odyssée*, *l'Enéide*, etc.

Les poètes appellent souvent le nom de cette Muse; elle est une de celles qu'ils ont le plus célébrées.

Quand j'aurais, en naissant, reçu de Calliope
Les dons qu'à ses amants cette Muse a promis...

LA FONTAINE.

Calliope, accordant la lyre avec la voix,
Eternise en ses vers d'héroïques exploits.

DANCHET.

De la superbe Calliope
La trompette frappe les airs.
Que vois-je? elle me développe
Les secrets du vaste univers.
Les cieux, les mers, le noir Coocyte,
L'Elysée où la paix habite,
A son gré s'offrent à mes yeux.
Sa voix enfante les miracles,
Et pour triompher des obstacles,
Dispose du pouvoir des dieux.

LA MOTTE.

— **Iconog.** Une des plus belles statues antiques que l'on ait de *Calliope* se voit au musée Pio-Clementin, à Rome; la Muse de la poésie épique, assise sur les rochers du Parnasse, un coude sur une cuisse, un pied en avant, penche légèrement son corps et sa tête charmante; elle appuie sur ses genoux des tablettes et paraît plongée dans la méditation. Elle est chaussée de brodequins (*soccus*) et a le corps couvert d'une triple draperie. Cette statue a été trouvée à Tivoli. Parmi les autres représentations antiques de Calliope, nous citerons une statue de marbre, à Florence, qui nous montre la déesse tenant un rouleau de papier (*volumen*), et le bas-relief d'un sarcophage, au Louvre, où on la voit tenant un style d'une main et une tablette de l'autre, occupée à écrire les vers héroïques d'une épopée. Les artistes modernes ont eu soin généralement de se conformer aux indications fournies par les monuments antiques pour représenter Calliope; une des peintures les plus agréables et les plus connues que nous ayons de cette Muse est un tableau de Le Sueur, qui nous la fait voir couronnée de fleurs, assise sur un tertre ombragé et jouant de la harpe; ce tableau, qui est au Louvre, a été gravé par Picart, par Laurent et Audouin.

CALLIOPÉE s. f. (kal-li-o-pé). Bot. Section du genre crépide.

CALLIOPSIDE s. m. (kal-li-o-psi-de — du gr. *kalos*, beau; *opsis*, aspect). Bot. Section du genre pélagonium. Section du genre coréopside, de la famille des composées, élevée au rang de type générique par quelques auteurs, et comprenant deux espèces cultivées dans nos jardins. V. **CORÉOPSIDE**.

CALLIPATIRA, femme athénienne, fille du célèbre athlète Diagoras, vivait vers le milieu du ve siècle avant J.-C., et a légué son nom à l'histoire par un trait charmant,

tout maternel. Elle avait eu de son mariage avec Callianax deux fils, Eucles, qui obtint le prix du pugilat aux Jeux olympiques, et Pisidore, qui était tout enfant à la mort de son père. Pisidore devait combattre aux Jeux olympiques; en son amour, en son aveuglement de mère, elle sait qu'il sera vainqueur, elle en est sûre et veut assister à son triomphe. Or il était défendu aux femmes d'assister aux jeux institués par Hercule; ce ne pouvait être un obstacle pour Callipatira : elle s'habille en maître d'escrime, et, sous ce déguisement, peut enfreindre la défense, tromper les commissaires éleus. Mais Pisidore est victorieux, il est acclamé, couronné, et Callipatira, n'ayant pas la force de refouler en son cœur la joie qu'elle éprouve, se trahit en franchissant la barrière. Les juges lui pardonnèrent; mais, à partir de ce jour, les maîtres d'escrime furent obligés de paraître nus dans l'arène comme les athlètes qu'ils avaient instruits et qu'ils y conduisaient : c'était couper le mal dans sa racine. Quelques auteurs ont attribué le fait que nous venons de raconter à Bérénice, sœur de Callipatira.

Callipe (DISCOURS CONTRE). Lycon, avant de mourir, avait déposé chez le banquier Pasion une certaine somme pour remettre à Céphisiade. Lors du règlement de la succession de Pasion, Callipe, riche magistrat, prétendit que l'argent avait été indûment payé entre les mains de Céphisiade, tandis qu'il devait lui revenir. Démosthène, au nom d'Apollodore, fils de Pasion, repousse cette réclamation. Callipe et l'ami qu'il propose pour arbitre auraient dû réclamer lors du décès de Lycon; son client est tout prêt à affirmer ses droits par serment, tandis que rien ne peut appuyer les prétentions de Callipe, qui connaissait à peine Lycon. La péroraison de ce plaidoyer est fort belle : Apollodore fait appel à la justice du tribunal au nom du respect dû à la mémoire de son père; il s'indigne de l'entendre soupçonner d'avoir voulu se prêter à une machination qui dût profiter à Céphisiade au détriment du puissant Callipe. En défendant l'honorabilité de son père, il trouve des accents qui durent exciter une profonde émotion dans l'auditoire.

CALLIPÉDIE s. f. (kal-li-pé-di — du gr. *kalos*, beau; *pais*, *paidos*, enfant). Physiol. Art de procurer de beaux enfants : *M. B...., médecin d'ailleurs distingué, et auteur d'un traité de CALLIPÉDIE, n'eut qu'un fils qui était d'une laideur monstrueuse.* Il Titre d'un poème latin composé par un abbé (Claude Quillet, de Chinon en Touraine), qui le dédia à un cardinal (Mazarin).

CALLIPÉDIQUE adj. (kal-li-pé-di-ke — rad. *callipédie*). Physiol. Qui a rapport, qui appartient à la callipédie : *Moyens CALLIPÉDIQUES.* *Traité CALLIPÉDIQUE.*

CALLIPÉLTIS s. m. (kal-li-pél-tiss — du gr. *kalos*, beau; *péltis*, bouclier). Bot. Genre de plantes, de la famille des rubiacées, tribu des étoilées, comprenant une espèce qui croît en Espagne et en Orient : *Le CALLIPÉLTIS du capuchon est une petite plante fort curieuse.* (C. Lemaire.)

CALLIPÉPLE s. f. (kal-li-pé-ple — du gr. *kalos*, beau; *peplos*, voile). Entom. Genre d'oiseaux, formé aux dépens du genre colin, considéré aujourd'hui comme une simple section du genre perdrix.

— **Entom.** Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des chrysomèles, comprenant deux espèces qui vivent à la Nouvelle-Guinée.

CALLIPHLOX s. m. (kal-li-floks — du gr. *kalos*, beau; *phlox*, flamme). Ornith. Syn. de *RUBIS*, section du genre colibri.

CALLIPHORE s. f. (kal-li-fo-re — du gr. *kalos*, beau; *phoreos*, qui porte). Entom. Genre d'insectes diptères, formé aux dépens des mouches, et ayant pour type la mouche de la viande (*musca vomitoria* de Linné); ce genre renferme une vingtaine d'espèces qui habitent pour la plupart l'Europe ou l'Amérique du Nord : *Les CALLIPHORES d'Europe sont d'un noir bleuté* (Duponchel.) *Les larves des CALLIPHORES sont blanches.* (Duponchel.)

— **Encycl.** On s'explique difficilement comment ce nom de *calliphore*, qui évoque une idée de beauté, a été donné à un genre d'insectes diptères, de la tribu des muscides, qui a pour type l'insecte disgracieux appelé *mouche de la viande*. Il est vrai que si les espèces européennes de ce genre sont d'un noir bleuté ou cendre, celles qui habitent l'Amérique sont ornées de bleu azuré, de bleu hyacinthe ou de vert émeraude. On connaît une vingtaine de *calliphores*, partagées à peu près en nombre égal entre les deux continents. Celles qui vivent au voisinage des eaux ont généralement des teintes plus pâles ou plus ternes. Les détails qui concernent ces insectes trouveront leur place au mot *MOUCHE*.

CALLIPHYSÉ s. f. (kal-li-fi-zé — du gr. *kalos*, beau; *phusa*, vessie). Bot. Section du genre calligone, de la famille des polygonées.

CALLIPIDAS ou **CALLIPIDÈS**, acteur d'Athènes, qui vivait vers la fin du ve siècle avant J.-C. Son habileté à reproduire les ridicules de la vie réelle, ou, d'après une autre version, son jeu exagéré et trivial lui fit donner le surnom de *Singo* (*Pithecos*). Il avait la plus haute idée de son mérite; et comme, un jour, Agésilas, qui se trouvait près de lui, ne

lui accordait aucune attention, il lui demanda s'il ne le connaissait point. — Oui, répondit Agésilas, je sais que tu es un histrion. Lors du retour d'Alcibiade à Athènes, Callipidas, revêtu des habits de comédien, donnait les ordres aux ramours. — Un autre **CALLIPIDÈS**, simple bouffon, s'était exercé à faire, sans changer de place, tous les mouvements d'un homme qui court rapidement. Son nom devint proverbial pour désigner ceux qui se donnent beaucoup de mal pour ne rien faire.

CALLIPOGON s. m. (kal-li-po-gon — du gr. *kalos*, beau; *pogon*, barbe). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères longicornes, dont l'espèce type vit au Mexique et a les mandibules garnies d'un duvet épais.

CALLIPOLIS, nom ancien de Gallipoli.

CALLIPPE, astronome grec. V. **CALIPPE**.

CALLIPPE ou **CALLIPPUS**, d'Athènes, tyran de Syracuse, dont il usurpa le gouvernement par le meurtre de Dion, son ami, et comme lui ancien disciple de Platon (353 av. J.-C.). Chassé par Hipparchus, frère de Denys le Jeune, il alla s'emparer de Rhégium et fut lui-même assassiné par Leptines et un autre de ses officiers (351).

CALLIPPIQUE adj. (kal-li-pi-ke — de *Callippe*, astronome athénien). Se dit d'une période lunaire de soixante-seize ans, inventée par Callippe pour corriger le cycle de Méton.

CALLIPPUS, général athénien, fils de Mœrocles, vivait au III^e siècle avant J.-C. Lorsque les Gaulois envahirent la Grèce, l'an 279, Callippus releva le courage abattu des Athéniens, qui le choisirent pour général, et, à la tête d'un corps d'armée, il se porta vers les Thermopyles pour en garder les passages. Les Gaulois, ayant retrouvé le sentier qu'avait jadis suivi l'armée de Xerxès, prirent tout à coup les Grecs à dos. C'en était fait de ceux-ci, si Callippus n'avait eu la prévoyance de placer les vaisseaux près de la côte, de sorte que les Athéniens purent s'embarquer sur-le-champ. Selon toute vraisemblance, car sur ce point on ne possède aucun document positif, Callippus et ses compatriotes prirent part à la défaite des Gaulois, à Delphes. Pour perpétuer le souvenir de ses services, les habitants d'Athènes mirent dans le sénat l'image de Callippus, faite par Olbiades.

CALLIPRORE s. f. (kal-li-pro-re — du gr. *kalos*, beau; *prora*, proue). Bot. Genre de plantes, de la famille des liliacées, tribu des agapanthées, comprenant une seule espèce qui croît en Californie.

CALLIPTÉRIDE s. f. (kal-li-pté-ri-de — du gr. *kalos*, beau; *ptéris*, fougère). Bot. Syn. de **DIPLAZIE**.

CALLIPYGE adj. (kal-li-pi-ge — du gr. *kalos*, beau; *pygè*, fesse). Antiq. gr. Qui a de belles fesses. C'était sous ce titre que Vénus était adorée à Syracuse dans un temple élevé par la piété reconnaissante de deux jeunes filles, très-bien avantageées de ce côté. On a donné le même titre à plusieurs statues de Vénus.

— **Moll.** Se dit d'une coquille qui porte à sa base une tache blanche, en forme d'étoile.

— **Encycl.** On a donné le nom de *Vénus callipyge*, c'est-à-dire *aux belles fesses*, à une célèbre statue antique de Vénus, trouvée dans la maison dorée de Néron, et actuellement au musée Bourbon, de Naples. La déesse, debout, relève sa tunique pour admirer la beauté de ses contours, qui sont, en effet, ce qu'il y a de mieux réussi dans la statue, car la tête est moderne et les plis de la tunique accusent un peu de roideur. L'idée de montrer Vénus dans cette singulière posture a sans doute été fournie au sculpteur par l'anecdote suivante que raconte Athénée : « Dans ces siècles reculés, on fut tellement livré au plaisir des sens qu'on bâtit un temple à Vénus *callipyge*. En voici l'occasion : un campagnard avait deux belles filles; elles se disputaient un jour sur la beauté de leurs fesses, chacune voulant les avoir plus belles que l'autre, et se rendirent ainsi au grand chemin. Vient à passer un jeune homme dont le père était déjà vieux. Aussitôt elles se soumettent au jugement de ses yeux, et il prononce en faveur de l'aînée; mais, en même temps, il en devient si amoureux qu'à peine arrivé à la ville il en tombe malade, garde le lit et raconte à son jeune frère ce qui lui était arrivé. Celui-ci vole aux champs pour contempler ces jeunes filles et se sent pris d'amour pour la plus jeune. Le père veut en vain les engager à s'allier à de meilleures familles. Obligé de céder, il obtient le consentement du père des deux sœurs, qu'il fait aussitôt venir des champs pour les marier avec ses fils. Cet événement fit donner aux deux épouses le nom de *callipyges* parmi leurs concitoyens. Ces deux femmes, devenues riches, firent élever un temple à Vénus, qu'elles appelèrent la déesse *Callipyge*. » Si nous avons parlé de la Vénus *callipyge*, ce n'est pas seulement parce qu'elle a sa place parmi les œuvres que l'antiquité nous a laissées, mais aussi parce qu'elle peint bien la manière de voir d'une époque si dissemblable de la nôtre. Aujourd'hui, une idée doit présider à toute création artistique; jadis, on ne demandait à une œuvre que d'être belle, et ce mérite remplaçait tous les autres.

CALLIRHIPE s. m. (kal-li-ri-pi-de — du gr. *kalos*, beau; *rhapis*, éventail). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, voi-

sin des taupins, et comprenant environ quinze espèces qui vivent pour la plupart en Amérique. On dit aussi **CALLIRHIPI**.

CALLIRHOÉ s. f. (kal-li-ro-é — n. mythol.). Zooph. Genre d'acalèphes médusaires, comprenant quelques espèces, qui vivent pour la plupart sur les côtes de l'Australie : *La CALLIRHOÉ bastérienne se trouve dans la mer du Nord.* (Guérin-Ménéville.)

— **Moll.** Nom donné à une portion de béliemite, prise pour un genre distinct.

— **Bot.** Section du genre amaryllis. On a aussi donné ce nom à une section du genre mauve.

— **Encycl.** Les *callirhoés* sont des acalèphes discophores, voisins des méduses et des cyanoïdes; elles sont caractérisées, comme genre, par un corps orbiculaire, gélatineux, transparent, garni de bras en dessous, mais privé de pédoncules et le plus souvent de tentacules au pourtour. Elles ont quatre ovaires chenillés à la base de l'estomac, et quatre longs bras autour de la bouche; ce dernier caractère seul les distingue des océanides. On en connaît deux espèces, larges de 0 m. 04 à 0 m. 05, qui toutes deux vivent sur les côtes de l'Australie et nagent à la surface des mers. La plus remarquable est la *callirhoé bastérienne*, qui, d'après quelques auteurs, se trouve aussi dans la mer du Nord.

CALLIRHOÉ, ville de l'ancienne Arabie Pétrée, chez les Moabites; aujourd'hui Lasa.

CALLIRHOÉ. Ce mot, qui signifie *belle fontaine*, servit primitivement à désigner plusieurs ruisseaux ou fontaines, et, par suite, on l'appliqua aux nymphes qui les personnifiaient. C'est ce qui explique pourquoi la Fable parle de plusieurs personnages différents ayant porté ce nom. Il y avait une Callirhoé qui était fille de l'Océan, et qui, selon Hésiode, épousa Chrysaor, et en eut Geryon, le fameux géant à trois têtes. Une autre Callirhoé, femme de Tros, fut mère d'Illus, d'Assaracus et de Ganymède. Mais, parmi toutes celles qui ont porté ce nom, deux surtout sont célèbres par leurs aventures tragiques. La première était fille du roi de Calydon; elle eut le malheur de plaire à Coréus, prêtre de Bacchus; de là toutes ses infortunes. Le prêtre essaya de tous les moyens pour la rendre sensible à son amour; mais prières, promesses, présents, tout fut inutile. Insensible à toutes ces avances, elle refusait de l'écouter et lui déclarait qu'elle ne voulait point de lui. Coréus, dans son désespoir, eut recours à Bacchus et implora son aide; ce dieu écouta sa prière et frappa les Calydoniens d'une espèce d'ivresse furieuse qui les faisait tous mourir dans une agitation extrême. Les habitants de Calydon allèrent consulter l'oracle de Dodone, qui déclara que, pour apaiser Bacchus, auteur du mal, il fallait livrer à Coréus, ou Callirhoé, ou quelqu'une autre qui se dévouât à sa place, pour être immolée devant l'autel. Le roi de Calydon abandonna sa fille, comme Agamemnon dans une semblable circonstance. Déjà Callirhoé était au pied de l'autel, prête à tomber sous le couteau sacré pour satisfaire à la vengeance du dieu, ou plutôt de son ministre; Coréus, en la voyant, sentit se rallumer tout son amour; il se repentit, mais trop tard, de son vœu insensé. Ne pouvant la sauver qu'en substituant une autre victime à sa place, il résolut de la remplacer et se tua lui-même au pied de l'autel. Callirhoé fut touchée d'une preuve d'amour si peu équivoque; elle se sentit attendrie pour celui qu'elle avait autrefois méprisé; et, ne voulant pas être en reste de générosité avec lui, elle se tua auprès d'une fontaine, qui depuis a porté son nom. Un monument antique nous la représente au moment où, les yeux levés au ciel, elle se donne le coup fatal. Cette fable, comme toutes celles qui ont été imaginées par l'ingénieuse antiquité, n'était pas sans renfermer un sens profond et caché : elle faisait évidemment allusion au libertinage des prêtres païens et à l'abus qu'ils faisaient de leur autorité. Sous Tibère, les prêtres d'Isis furent chassés de Rome pour des intrigues de cette nature; on connaît au moyen âge la réputation des moines, et Victor Hugo n'a eu que l'embarras du choix pour trouver un modèle à Claude Frolo, l'archidiacre de *Notre-Dame de Paris*. Et pour ne citer qu'une aventure moderne se rapprochant de celle de Callirhoé, on sait que la fille de la fameuse courtisane Impéria, qui était une femme très-chaste mariée à Sienna, fut obligée de se donner la mort pour échapper aux poursuites du cardinal Petrucci, gouverneur de cette ville, qui en était tombé amoureux et qui eût infailliblement trouvé le moyen de contenter sa passion.

L'autre Callirhoé était fille du fleuve Achéloüs et femme d'Alcméon, qui tua sa mère Eriphyle. Ayant entendu parler du fameux collier dont Vénus elle-même avait fait présent à Eriphyle, elle voulut le posséder, et déclara à Alcméon qu'elle vivrait séparée de lui tant que ce collier ne serait pas en son pouvoir. Alcméon, qui savait par expérience combien il est difficile de résister au désir d'une femme, alla trouver Phégéus, père de sa première épouse, et lui demanda le collier sous prétexte d'en faire une offrande au temple de Delphes; Phégéus le lui livra; mais quand il eut appris que le fameux collier était destiné à Callirhoé, il ordonna à ses deux fils d'aller tuer Alcméon, ce que ceux-ci firent aussitôt. Callirhoé ressentit vivement cette injure, plutôt par amour

propre que par attachement pour son mari. Un jour, elle demanda à Jupiter, dans un moment où celui-ci ne pouvait rien lui refuser, que ses deux enfants, qui étaient encore tout petits, devinssent en un moment hommes faits, afin de pouvoir venger leur père. Le dieu consentit à sa demande; ses deux fils rencontrèrent les assassins d'Alcméon, les tuèrent, allèrent ensuite égorger Phégéus, et se retirèrent en Epire, où ils fondèrent une colonie. Quant à Callirhoé, l'histoire n'en dit pas autre chose, sinon que le collier lui porta malheur, comme cela était arrivé à toutes celles qui l'avaient eu en leur possession, semblable en cela à l'or de Toulouse et au cheval de Séjan, funestes à tous leurs possesseurs.

Callirhoé, tragédie-opéra, paroles de Roy, musique de Destouches, représentée à l'Académie de musique en 1712. Le sujet de la pièce est tiré des *Actaia* de Pausanias. On ne s'explique pas le goût de Louis XIV pour la musique de Destouches, qui n'eut qu'un véritable succès. *Issé*, opéra joué en 1697. Un couplet satirique du temps montre que les partisans et les détracteurs de la musique de Destouches étaient en nombre à peu près égal. On fit courir contre cet opéra le couplet satirique suivant :

Roy sifflé,
Pour l'être encore,
Fait éclore
Sa *Callirhoé*,
Et Destouche
Met sur ses vers
Une couche
D'insipides airs.
Sa musique,
Quoique étique,
Platte et pique
Le goût des badauds
Heureux travaux
L'ignorance
Récompense
Deux nigauds.

CALLISACE s. f. (kal-li-za-se — du gr. *kalos*, beau; *sakos*, bouchier). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des *peucedanéas*, comprenant une espèce qui croît dans la Daourie, et qui ressemble à une angélique.

CALLISAURE s. m. (kal-li-so-re — du gr. *kalos*, beau; *sauros*, lézard). Bot. Genre de reptiles sauriens, de la famille des iguaniens, comprenant une seule espèce, qui vit en Californie : *M. de Blainville place les callisaures parmi les draconiens*. (P. Gervais.)

— **Encycl.** Ce genre de reptiles sauriens ne renferme qu'une espèce, assez peu connue, et qui présente un ensemble un peu anormal de caractères. Par la dentition, il se rapproche des phrynosomes; par la forme générale, il se rapporte plutôt aux dragons; aussi est-ce près de ces derniers, dans la famille des draconiens, que Blainville l'a rangé, tandis que Wiegmann le réunit aux hypsibates, et que Duméril et Bibron le classent parmi les iguaniens. Les *callisaures* ont la peau plissée sous le cou et le long des flancs, des écailles homogènes et des pores apparents sur les cuisses. Le *callisaure* dragon habite la Californie.

CALLISÈME s. f. (kal-li-zè-mé — du gr. *kalos*, beau; *sémata*, étendard). Bot. Genre de végétaux ligneux, de la famille des légumineuses, tribu des *dalbergiées*, comprenant plusieurs espèces, qui croissent au Brésil.

CALLISEN (George), plus connu sous son nom latinisé de *Callixtus*, l'un des plus grands théologiens du protestantisme, né en 1588 à Meelby (Holstein), mort en 1656, puisa dans les leçons de son père, qui était prêtre et disciple de Melancthon, un esprit doux et conciliant, et un amour ardent pour les sciences libres. Envoyé à l'université de Hælmstadt dans le Brunswick, moins entachée que les autres universités allemandes de préjugés et d'intolérances, il y étudia la philosophie, principalement celle d'Aristote, et la théologie. Il voyagea ensuite en France, en Hollande et en Angleterre, où, s'étant mis en rapport avec les Eglises catholique et réformée, il apprit à estimer ce qu'il y avait de bon dans chacune d'elles. En 1613, Callisen fut nommé professeur de théologie à Hælmstadt, et, dès l'année suivante, il acquit une grande réputation de théologien par la victoire qu'il remporta sur le jésuite Turrianus, dans une controverse. Malgré les offres avantageuses qui lui furent faites alors, Callisen, sur les instances du duc Frédéric Ulric, continua à professer à Hælmstadt, et, peu de temps après, le duc Auguste le nomma abbé de Kœnigslatte et conseiller ecclésiastique. Aussi remarquable par l'ampleur de ses vues que par son éloquence, Callisen s'efforça de pénétrer la théologie d'un nouvel esprit. Abandonnant les discussions dogmatiques inutiles, il remonta jusqu'aux premiers siècles de l'Eglise, pour y saisir la véritable essence du christianisme. Il constata qu'elle existait au fond des trois confessions, catholique, réformée et luthérienne, bien qu'elle se trouvât développée avec plus de pureté dans la dernière, d'où il conclut qu'on devait travailler à établir entre elles, sinon une union commune, du moins un accord fraternel. Le parti théologique dominant alors s'éleva contre lui, et Callisen dut se livrer à une polémique des plus vives, surtout en 1639, lorsque le prêtre hanovrien Büscher prit la plume pour le combattre, et, en 1645,

pour répondre aux deux fanatiques luthériens de Saxe, Caloy et Hülsemann, qui n'avaient pu voir sans irritation ses rapports d'amitié avec les théologiens réformés aux conférences de Thorn (1645). On l'accusa d'intelligences secrètes avec le papisme et le calvinisme, de vouloir propager le syncrétisme, ou le mélange des religions et l'indifférentisme; on le traita d'hérétique, par exemple, lorsqu'il enseigna que le dogme de la Trinité se trouvait clairement révélé dans le Nouveau Testament, et que, brisant avec la routine traditionnelle, il soutint que la morale n'était qu'une discipline théologique indépendante. On a de lui, entre autres ouvrages : *Epitome theologiae moralis* (1634). Les docteurs catholiques, notamment Bossuet, avouent que ses traités sur l'autorité de l'Ecriture, sur la transsubstantiation, le mariage des prêtres, la suprématie papale, etc., sont ce que le protestantisme a produit de plus profond contre les doctrines catholiques.

CALLISEN ou **CALLIXTUS** (Frédéric-Ulric), théologien protestant, né en 1692 à Hælmstadt, mort en 1701, était fils du précédent. Il étudia d'abord la médecine, puis s'adonna à la théologie, assista au colloque de Thorn (1645), visita successivement la Saxe, l'Autriche, la Hongrie, l'Italie, où il entra en relation avec plusieurs cardinaux, enfin la France, et retourna alors dans sa patrie. Nommé conseiller de l'Eglise en 1664, professeur de controverse religieuse en 1681, abbé de Kœnigslatte en 1684, Callisen eut de nombreuses querelles sur des points de théologie, s'occupa beaucoup des travaux de son père et écrivit un grand nombre de traités. Nous citerons, parmi ses ouvrages, son *Historia immaculatae conceptionis* (Hælmstadt, 1696).

CALLISEN (Henri), célèbre chirurgien danois, né en 1740, mort en 1824. Après avoir fait ses études à l'université de Copenhague et passé quelques années près des facultés étrangères, il fut nommé professeur de chirurgie et directeur général de la chirurgie en Danemark; puis conseiller de conférence, un des plus hauts titres de la hiérarchie civile, et commandeur de l'ordre du Danebrog. Il fonda, en 1722, la société médicale de Copenhague, devint professeur à l'université en 1773, et, en 1794, directeur général de l'Académie de chirurgie. Callisen a exercé une influence considérable sur le développement des sciences chirurgicales dans son pays, où ses ouvrages étaient, de son temps, les seuls employés pour l'enseignement. Il en fut de même dans toute l'Allemagne. On a de Callisen : *Institutiones chirurgicae hodiernae* (1777); *Principia systematis chirurgiae hodiernae* (1798-1800); *Systema chirurgiae hodiernae* (1815-1817). Les *Institutiones chirurgicae*, notamment, sont un ouvrage aussi remarquable par la méthode que par la clarté de l'exposition. Il a été considérablement augmenté dans plusieurs éditions successives et traduit en allemand, en russe, en français, etc.

CALLISEN (Adolphe-Charles-Pierre), médecin et bibliographe, né en 1786 à Gluckstadt (Holstein), neveu du précédent. Lorsqu'il eut achevé ses études de médecine à Copenhague, il entra dans le corps des chirurgiens militaires (1808), puis il parcourut, pour son instruction, une partie de l'Europe. De retour en Danemark, il a été nommé successivement professeur suppléant (1816) et professeur titulaire à l'Académie de chirurgie de Copenhague (1829), conservateur de la bibliothèque, et enfin conseiller d'Etat en 1839. En 1842, M. Callisen s'est démis de toutes ses fonctions pour se retirer à Altona. On lui doit un vaste recueil de bibliographie, très-exact et très-estimé, consacré aux travaux écrits sur les sciences médicales par les auteurs spéciaux contemporains. Ce recueil, immense répertoire d'informations et le plus complet pour l'époque, a pour titre : *Dictionnaire littéraire des médecins, chirurgiens, accoucheurs, pharmaciens et naturalistes vivants de tous les peuples* (Copenhague, 1829-1845, 33 vol.).

CALLISIE s. f. (kal-li-zè — du gr. *kallos*, beauté). Bot. Genre de plantes, de la famille des commelinées, renfermant un petit nombre d'espèces, qui croissent dans l'Amérique du Sud.

CALLISPERME ou **CALISPERME** s. m. (kal-li-spér-me — du gr. *kalos*, beau; *sperma*, semence). Bot. Arbrisseau grimpant, qui croît en Cochinchine, et dont la place dans la classification n'est pas encore bien déterminée.

CALLISPHYRE s. m. (kal-li-sfi-re — du gr. *kalos*, beau; *sphura*, marteau). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères longicornes, voisin des capricornes, et comprenant une seule espèce, qui vit dans l'île de Chiloé.

CALLISTACHYDE s. f. (kal-li-sta-ki-de — du gr. *kalos*, beau; *strachus*, épi). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des podalyriées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent en Australie.

CALLISTACHYDE s. f. (kal-li-sta-ki — du gr. *kalos*, beau; *strachus*, épi). Bot. Nom donné à deux genres; synonymes, l'un du genre ISOTROPIS, l'autre du genre PEDEROTE.

CALLISTE s. m. (kal-li-sté — du gr. *kalistos*, très-beau). Ornith. Syn. du genre *AGLAE* ou *CALOSPIZE*. V. ces mots.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères carabiques, formé aux dépens des

carabes, et renfermant trois espèces, dont une européenne : *Les callistes sont des insectes de petite taille*. (Duponchel.) *Les callistes mâles sont remarquables par les articles dilatés de leurs tarses*. (H. Lucas.)

— **Encycl.** Les *callistes* sont des insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques et de la tribu des carabiques. Ce genre, formé aux dépens des *feronies*, s'en distingue par des palpes à dernier article allongé, ovalaire et terminé en pointe; un corps oblong et un corselet en forme de cœur tronqué. Les mâles ont les articles dilatés de leurs tarses garnis, en dessous, d'une brosse très-serrée. Les *callistes* sont des insectes de petite taille, mais de couleurs variées et assez vives. Ils se cachent, pendant le jour, dans les lieux obscurs ou sous les pierres; ils courent, avec beaucoup d'agilité, après les petits insectes dont ils font leur proie. Le *calliste* lunulé, espèce type du genre, est répandu dans toute l'Europe.

CALLISTE s. f. (kal-li-sté — du gr. *kallistos*, très-beau). Moll. Nom générique sous lequel on a voulu réunir les cythérées et les mactres, et qui n'a pas été adopté.

— Bot. Section du genre bruyère, genre de la famille des orchidées, comprenant une espèce, qui croît en Cochinchine.

CALLISTE, nom de trois papes. V. CALIXTE.

CALLISTÈES s. f. pl. (kal-li-sté-1 — du gr. *kallisteion*, dérivé de *kallistos*, le plus beau, superl. de *kalos*, beau). Antiq. gr. Fêtes grecques dans lesquelles toutes les femmes qui prétendaient au prix de la beauté s'assemblaient à Lesbos, dédié à Vénus.

— **Encycl.** Au jour marqué pour cette singulière fête, toutes les femmes qui avaient des prétentions à être la plus belle se réunissaient, armées de leurs seuls attraits. Une semblable fête ne doit pas étonner chez une nation si amoureuse de la beauté, qu'elle en avait presque fait une vertu, et qu'elle avait mis Vénus au premier rang parmi les déesses, parce qu'elle était la plus belle.

Voici de quelle façon Athénée en parle : « Je sais aussi qu'il y a eu plusieurs endroits où les femmes venaient disputer le prix de la beauté. Nicias parle de cette lutte dans ses *Arcaïques* : Ce fut, dit-il, Cypselé qui l'établit dans la ville qu'il avait fait bâtir au milieu de la plaine bordée par l'Alphée. Quelques *Farrasiens*, étant venus s'y fixer, y consacrent un temple et un autel à Vénus Eleusine. C'était le jour de sa fête que les femmes y venaient disputer le prix de la beauté : sa femme, Héroclée, le remporta la première. La même lutte subsiste encore; et l'on appelle *chrysophores* celles qui remportent le prix. Selon Théophraste, la même chose se fait parmi les hommes chez les Eléens, et le jugement y est porté avec la plus grande attention. Les vainqueurs y reçoivent pour prix des armes qui, selon Denys de Leuctres, sont consacrées à Minerve. Les amis les parent de rubans et les mènent au temple en grande pompe, puis on leur donne une couronne de myrte. » A ces concours de beauté, Athénée oppose les mœurs de ceux qu'il appelle barbares, c'est-à-dire des Gaulois, qui ont des fêtes semblables où ils couronnent la sagesse et les vertus domestiques. Comme on le voit, les prix Montyon ne datent pas d'aujourd'hui.

CALLISTEMME s. m. (kal-li-sté-me — du gr. *kalos*, beau; *stemma*, couronne). Bot. Syn. de *CALLISTEPHE*.

CALLISTEMON s. m. (kal-li-sté-mon — du gr. *kalos*, beau; *stémôn*, filot, étamine). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des myrtacées, tribu des leptospermées, formé aux dépens des *métrosiérotes*, et renfermant un assez grand nombre d'espèces; toutes originaires de l'Australie. V. *MÉTROSIDÉROS*.

CALLISTEPHE s. m. (kal-li-sté-fe — du gr. *kalos*, beau; *stephos*, couronne). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des astérées, formé aux dépens du genre *aster*, et dont l'espèce type est bien connue sous le nom de *reine-marguerite*. V. *ASTER*.

CALLISTHÈNE s. m. (kal-li-sté-ne — du gr. *callisthénês*, robuste). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères carabiques, formé aux dépens des *calosomes*, et qui n'a pas été adopté.

— Bot. Genre d'arbres, de la famille des *vochysiées*, comprenant trois belles espèces, qui croissent au Brésil. On dit aussi *CALLISTHÉNIE*.

CALLISTHÈNE, philosophe et historien grec, né à Olynthe en Thrace vers 365 av. J.-C., mort en 338. Petit-neveu d'Aristote, qui avait dirigé son éducation et qui l'avait placé près d'Alexandre, comme un compagnon d'études, Callisthène suivit le jeune conquérant en Asie. Il ne tarda pas, dit-on, à le blesser par ses remontrances, quand Alexandre s'adonna au faste oriental et voulut introduire l'humiliant cérémonial usité à la cour des Perses; il l'irrita de plus en plus par la fierté de son caractère et par son refus de le reconnaître pour fils de Jupiter, et il fut impliqué, à tort ou à raison, dans le complot d'Hermolaüs. Les historiens varient sur le supplice qui lui fut infligé. Suivant une version, Alexandre le fit étrangler après l'avoir fait mettre à la torture. Ce fut Callisthène qui envoya de Babylone à Aristote les observations astronomiques des prêtres chaldéens. Outre plusieurs ouvrages historiques aujourd'hui perdus, il avait com-

posé une *Histoire d'Alexandre*, dont il ne reste que quelques fragments. On lui a attribué un roman de la vie d'Alexandre, dont les différentes versions, très-répandues au moyen âge, sont désignées par les érudits sous le nom de *pseudo-Callisthène*. Le texte grec a été publié pour la première fois en 1846. On croit y reconnaître l'œuvre de quelque rhéteur alexandrin.

Callisthène, tragédie de Piron, représentée le 15 mars 1730. Le sujet est tiré de Justin, de même que le morceau oratoire de Montesquieu, intitulé *Lysimaque*. Alexandre le Grand, voulant se faire adorer comme le fils de Jupiter, compte sur la complaisance du philosophe Callisthène pour faire accepter cette paternité divine à ses compagnons d'armes. Irrité de son refus, il jure de le faire périr, malgré les prières de Lysimaque, amoureux de la sœur du philosophe. Ne pouvant obtenir la grâce de son ami, Lysimaque lui apporte un poignard afin qu'il puisse se soustraire au supplice, et Callisthène se frappe après avoir récompensé ce dévouement par le don de la main de sa sœur, laissant Alexandre en proie aux remords.

L'intrigue et les caractères sont invraisemblables. L'intérêt se partage entre trois personnages qui sont d'une grandeur démesurée. Alexandre apparaît comme un scélérat, et la vérité historique constate que ce conquérant, naturellement généreux, n'a jamais été criminel que par emportement. Les événements s'enfassent de telle façon que, d'après l'expression de Maupertuis, « ce n'est pas la représentation d'un événement en vingt-quatre heures, mais la représentation de vingt-quatre événements en une heure. » La versification est dure et rocailleuse, le style négligé, mais on trouve des passages dignes d'un maître. Piron avait un grand talent, mais, en composant une tragédie, il sortait de sa voie et forçait son naturel; aussi, malgré les changements à vue de sentiments et de position des principaux acteurs de la pièce, plusieurs passages semblent-ils froids, et la poésie paraît-elle plutôt venir de la tête que du cœur.

Toutefois, il faut remarquer avec Fontenelle « que le *Callisthène* de Piron se distingue par la noblesse et l'élevation des sentiments, souvent heureusement exprimés, comme dans ces vers :

Alexandre dit à Callisthène :
Mais un roi qui s'abaisse à se justifier
N'en devient que plus grand en daignant s'oublier.

Lysimaque s'écrit, en parlant du philosophe :

Puisque je l'aime encore, il n'est pas criminel.

Callisthène répond à Alexandre :

Je vous aime encor trop pour vous déshonorer.

On remarque deux heureuses imitations : Alexandre, s'adressant à Callisthène pour redemander son affection et son cœur en ces termes :

C'est votre ancien ami, c'est moi qui vous en prie.
rappelle le :

Soyons ami, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

Et cette exclamation d'Alexandre repentant :

O Destin ! je te cède et je te rends les armes,
Admire et reconnais ton triomphe et mes larmes.

fait souvenir des imprécations d'Oreste :

Mon malheur passe mon espérance,
Où, je te loue, ô ciel, de ta persévérance.

La chute de *Callisthène* au théâtre fut encore accélérée par un incident risible, que Piron a raconté lui-même. Le poignard qu'on présenta à Callisthène et dont il devait se percer le sein se trouva en si mauvais état, qu'en passant de la main de Lysimaque dans la sienne, le manche, la poignée, la garde et la lame, tout se déjoignit et se sépara, de façon que l'acteur reçut l'arme pièce à pièce, et fut obligé de tenir tous ces morceaux le mieux qu'il put, tandis que, gesticulant, il déclarait pompeusement nombre de vers qui précédaient la catastrophe. Les plaisants du parterre tirèrent bon parti du contre-temps risible de ce poignard en pièces, enfermé dans la main du déclamateur. Ces chuchotements firent éclore par degrés la risée générale, et, au moment fatal où Callisthène doit réellement se poignarder, le comédien jeta au loin l'arme meurtrière en quatre ou cinq morceaux, et il se poignarda héroïquement... d'un coup de poing. Décidément, Piron était voué au comique.

CALLISTHÈNE, général athénien, qui vivait au iv^e siècle av. J.-C. Il vainquit Perdicas, roi de Macédoine, et conclut avec lui une paix avantageuse, ce qui n'empêcha pas les Athéniens de le condamner à mort. Aristote, dans sa *Rhetorique*, nous apprend qu'ils regretteront ensuite cette condamnation injuste.

CALLISTHÈNE, orateur athénien, qui vivait dans la seconde partie du iv^e siècle avant notre ère. Comme Démosthène, son contemporain, il se prononça avec énergie contre la domination macédonienne. Après la prise de Thèbes, l'an 335, Alexandre le comprit au nombre des huit citoyens d'Athènes, qu'il exigeait qu'on lui livrât. Toutefois, grâce à l'intervention de Démaïde, Callisthène put rester dans sa patrie.

CALLISTHÉNIE s. f. (kal-li-sté-né — du gr. *kalos*, beau; *sthenos*, force). Ensemble

d'exercices de gymnastique appropriés à l'éducation physique des jeunes filles.

— Bot. Syn. de CALLISTHÈNE.

CALLISTITE adj. (kal-li-si-te — rad. *cal-liste*). Entom. Qui ressemble à l'insecte appelé calliste.

— s. m. pl. Section de la tribu des coléoptères carabiques, ayant pour type le genre calliste : *Les CALLISTES sont des coléoptères de moyenne taille*. (Duponchel.)

CALLISTO ou **CALISTO** s. f. (kal-li-sto, ka-li-sto — n. mythol.). Astr. Constellation plus connue sous le nom de Grande-Ourse. V. OURSE.

CALLISTO, nymphe chasseresse, compagne de Diane, fut aimée de Jupiter, qui la rendit mère d'Arcas. Elle fut changée en ourse par Junon et tuée par Diane. Jupiter la plaça au ciel, où elle forma la constellation de la Grande-Ourse ou du Chariot. *CALLISTO (la plus belle)* est aussi un des surnoms de Diane.

CALLISTODERME s. f. (kal-li-sto-dér-me — du gr. *kalistos*, très-beau; *derma*, peau). Moll. Nom donné aux coquilles du genre calliste.

CALLISTOGRAPHIE s. f. (kal-li-sto-gra-fi — du gr. *kalistos*, très-beau; *graphô*, j'écris). Didact. Dans la classification d'Ampère, Partie de la technesthétique élémentaire qui traite du beau en général.

CALLISTOLE s. f. (kal-li-sto-le — du gr. *kalos*, beau; *stolé*, robe). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des chrysomèles, voisins des anisodères, et comprenant une seule espèce, trouvée dans l'île de Waigou.

CALLISTHATE, poète athénien du vi^e siècle av. J.-C. Il est désigné comme l'auteur de la fameuse chanson en l'honneur d'Harmodius et d'Aristogiton.

CALLISTRATE, orateur athénien du iv^e siècle av. J.-C., dont l'éloquence entraîna Démosthène dans la carrière oratoire. Rival de Chabrias et de Timothée, il les poursuivit de ses accusations, et fut lui-même accusé et condamné à l'exil après une ambassade à Sparte (363 av. J.-C.). Il se retira alors en Thrace, où il fonda une ville, nommée *Datus*, que vinrent habiter beaucoup de ses concitoyens. Par la suite, ayant osé revenir à Athènes sans y avoir été appelé, il fut arrêté et mis à mort.

CALLISTRATE, général athénien, mort en 413 av. J.-C. Envoyé en Sicile pour commander un corps de cavalerie dans l'expédition dirigée par Nicias, il prit part à la bataille de l'Asinarus (l'an 414), où les Athéniens furent vaincus et Nicias fait prisonnier. Callistrate, s'étant fait jour à travers les ennemis, gagna Catane avec sa troupe; puis, revenant par le chemin de Syracuse, il fonda sur les vainqueurs qui pillaient son camp, en fit un grand carnage et périt glorieusement, après avoir vengé la défaite de l'Asinarus.

CALLISTRATE, grammairien d'Alexandrie, qui vivait au i^{er} siècle avant notre ère. Il était disciple d'Aristophane de Byzance et s'occupait surtout de commenter les poètes grecs, Homère, Pindare, Eschyle, etc. Il ne reste que quelques fragments de ses observations critiques.

CALLISTRATE, sophiste grec, qui vivait vers la fin du i^{er} siècle de notre ère. On a de lui une *Description* intéressante de seize cités antiques. Insérée dans toutes les éditions de Philostrate, elle a été traduite en français par Blaise de Vigenère.

CALLISTRATE, jurisconsulte romain du i^{er} siècle. Il vivait sous les empereurs Sévère et Caracalla, et l'on trouve de lui de nombreux fragments dans le Digeste.

CALLITHAMNIE s. f. (kal-li-tam-ni — du gr. *kalos*, beau; *thamnion*, arbrisseau). Bot. Genre de végétaux cryptogames, de la famille des floridées, tribu des cérâmies, comprenant environ cent dix espèces, répandues dans toutes les mers, et dont plus des deux tiers appartiennent à l'Europe : *La consistance des CALLITHAMNIES est membraneuse et délicate*. (C. Montagne.)

— Encycl. Les *callithamnies* sont des algues à fronde filamenteuse, fixée à sa base; à filaments articulés, composés d'un tube extérieur hyalin, à articles cylindriques simples, séparés par des cloisons le plus souvent transparentes. Les différents modes de ramification que présentent ces algues leur donnent ces formes variées, mais élégantes, auxquelles elles doivent leur nom générique. Leur consistance est membraneuse et délicate, et leur couleur offre les plus belles nuances, depuis le rose jusqu'au minium. Ce genre est très-nombreux en espèces; on en connaît aujourd'hui environ cent vingt, dont plus des deux tiers appartiennent aux mers de l'Europe. Les autres sont disséminées dans toutes les mers et à presque toutes les latitudes.

CALLITHAUME s. m. (kal-li-té-me — du gr. *kalos*, beau; *thauma*, merveille). Bot. Genre de plantes, de la famille des narcissées, comprenant une seule espèce, qui croît dans l'Amérique centrale.

CALLITHÉE s. f. (kal-li-té — du gr. *calê*, belle; *thêa*, déesse). Entom. Genre de lépidoptères diurnes, formé aux dépens des va-

nesses, et comprenant une belle espèce, qui vit au Brésil.

CALLITHÈRE s. m. (kal-li-tè-re — du gr. *kalos*, beau; *thêr*, bête sauvage). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des clairons, comprenant une seule espèce, qui vit à Madagascar.

CALLITRIC s. m. (kal-li-trik — du gr. *kalos*, beau; *thriz*, *trichos*, cheveu). Bot. Genre de plantes aquatiques, de la famille des haloragées, comprenant un assez grand nombre d'espèces, répandues dans toute l'Europe et dans l'Amérique boréale : *Il croît dans nos environs deux espèces de CALLITRICS*. (C. d'Orbigny.) *Les CALLITRICS abondent dans les eaux stagnantes*. (T. de Berneaud.) V. CALLITRICHEES.

— Encycl. Les *callitrics*, type de la famille des callitrichees, sont des plantes annuelles, à feuilles entières, glabres, opposées et réunies en rosettes. Les fleurs, hermaphrodites ou monoïques, ont pour toute enveloppe deux bractées opposées, pétaloïdes, d'un blanc sale. Les mâles consistent en une seule étamine, à filet long et grêle; les femelles, en un ovaire surmonté de deux styles. Le fruit est une petite capsule indéhiscence, à quatre loges monospermes. Les *callitrics* croissent sur les bords ou au sein des eaux douces stagnantes ou peu rapides, où ils forment, avec les canillées, de larges tapis de verdure. On les trouve en Europe et dans l'Amérique du Nord. Ils ne peuvent guère servir qu'à l'amendement des terres.

CALLITRICHACÉ adj. (kal-li-tri-ka-sé). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à un callitric. On dit aussi CALLITRICHS et CALLITRICHINÉ.

— s. f. pl. Groupe de plantes ayant pour type le genre callitric, et réuni par la plupart des botanistes à la famille des haloragées.

— Encycl. Les *callitrichacées* sont des plantes aquatiques, à tiges grêles, filiformes, rameuses, munies de feuilles opposées. Les fleurs, peu apparentes, sont axillaires, solitaires, hermaphrodites ou dioclines, entourées d'un involucre formé de deux bractées opposées et transparentes. Dépourvues de calice et de corolle, elles présentent une ou deux étamines hypogynes, saillantes, à anthères uniloculaires; un ovaire à quatre loges uniovulées, surmonté de deux styles subulés, terminés chacun par un stigmata. Le fruit est une petite capsule, qui se sépare à la maturité en quatre coques à dos caréné, renfermant chacune une graine à embryon entouré d'un albumen épais et charnu. Cette famille ne renferme que le seul genre callitric, dont les espèces croissent dans nos mares et nos ruisseaux, et n'ont d'autre utilité que de servir d'engrais là où elles sont abondantes.

CALLITRICHE s. f. (kal-li-tri-che — du gr. *kalos*, beau; *thriz*, *trichos*, cheveu). Mamm. Nom d'une espèce de guénon et du singe vert.

— Moll. Nom générique sous lequel on a proposé de réunir les genres moule, modiole et lithodome, et qui n'a pas été adopté.

— Encycl. Mamm. Les *callitriches* forment, dans l'ordre des quadrumanes ou singes et dans la division des sagouins, un genre des plus remarquables, dont les caractères principaux sont : tête petite, arrondie; museau court; angle facial de 60 degrés; trente-six dents, savoir : vingt-quatre molaires, quatre canines, médiocres, huit incisives, les inférieures verticales et contiguës aux canines; oreilles grandes et déformées; corps assez grêle; pelage agréablement coloré; queue un peu plus longue que le corps et couverte de poils courts. On connaît aujourd'hui huit ou dix espèces de *callitriches*, qui habitent les forêts de l'Amérique équatoriale. Ces animaux vivent réunis en troupes nombreuses, et se nourrissent surtout d'insectes et de fruits. C'est un des genres de quadrumanes les mieux doués sous le rapport de l'intelligence; d'un autre côté, les *callitriches* surpassent les autres singes par la beauté de leur pelage, qui leur a valu leur nom générique. L'espèce la plus intéressante est la *callitriche écarlate*, appelée aussi *singe écarlate*, *sapajou aurore*. A la Guyane, les Galibis lui donnent le nom de *saimiri*, tandis que sur les bords de l'Orénoque on l'appelle *titi*. Ce singe a environ 0 m. 30 de longueur, depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue, qui est un peu plus longue. Son pelage est d'un gris olivâtre, à reflets fauves; les bras et les jambes sont d'un roux vif, et le museau noirâtre; les oreilles sont velues et un peu pointues; le nez, élevé à sa base, est aplati aux narines. Le saimiri vit par petites troupes au Brésil et à la Guyane. Il marche ordinairement à quatre pattes, mais il se tient aisément sur ses pieds de derrière. Sa queue est à demi prenante, et, bien qu'il s'aide de cet organe pour monter et descendre, il ne peut s'en servir pour s'attacher fortement ni pour saisir et attirer à lui les objets qu'il convoite. Il vit d'insectes, qu'il sait prendre avec beaucoup d'adresse. C'est sans contredit le plus élégant, le plus joli, le plus mignon de tous les singes; c'est aussi le plus intelligent. Sa physionomie, dit Geoffroy-Saint-Hilaire, est celle d'un enfant; c'est la même expression d'innocence, quelquefois le sourire malin, et constamment la même rapidité dans le passage de la joie à la tristesse; il ressent aussi vivement le chagrin, et, comme l'enfant, le témoigne en

pleurant. Ses yeux se mouillent de larmes lorsqu'il est inquiet ou effrayé. Il est recherché par les habitants pour sa beauté, ses manières aimables et la douceur de ses mœurs. Il étonne par son agitation continuelle; cependant ses mouvements sont pleins de grâce. On le trouve sans cesse occupé à jouer, à sauter et à prendre des insectes, surtout des araignées, qu'il préfère à tous les aliments végétaux. Humboldt a souvent remarqué que le saimiri reconnaissait visiblement des portraits d'insectes, qu'il distinguait même sur des gravures en noir, et qu'il cherchait à les saisir avec ses petites mains. Ces preuves de discernement, ajoute M. P. Gervais, ne sont pas les seules que ces intéressants animaux aient fournies aux observateurs; on en a vu que nos discours suivis prononcés devant eux occupaient au point qu'ils suivaient des yeux les gestes de l'orateur, et qu'ils s'approchaient souvent de sa tête pour toucher sa langue ou ses lèvres. Parmi les autres espèces, on remarque la *callitriche veuve*, à pelage noirâtre, avec la gorge et les mains antérieures blanchâtres, qui habite le Brésil et vit dans les forêts, le long des rivières et sur les montagnes granitiques; la *callitriche* à masque, à pelage gris fauve, avec la tête et les mains noirâtres et la queue rousse, qui vit aussi au Brésil, le long des cours d'eau; la *callitriche moloch*, à pelage cendré, qui habite le Para, etc. Quant au singe que Buffon a nommé *callitriche*, c'est une espèce de guénon.

CALLITRIS s. m. (kal-li-triss). Bot. Genre d'arbres, de la famille des conifères, tribu des cupressinées, formé aux dépens des thuias, et comprenant plusieurs espèces qui croissent en Afrique et en Australie. Syn. de FRESNELIE.

— Encycl. Le genre *callitris*, de la famille des conifères et de la tribu des cupressinées, a été formé aux dépens des thuias. Il comprend des arbres et arbrisseaux à rameaux nombreux, articulés, striés, couverts de feuilles très-petites et squamiformes, articulées à leur base, striées, opposées ou verticillées, imbriquées; les bourgeons sont nus, et les fleurs monoïques et disposées en chatons. Les espèces, peu nombreuses, habitent le nord et l'est de l'Afrique et l'Australie. La plus connue est la *callitris quadrivalve*, appelée par les anciens *thua articulé*. C'est un grand arbrisseau, ou plutôt un petit arbre, d'environ 10 m. de hauteur sur 1 m. de tour, dont les branches, étalées en angle droit, sont très-ramifiées. Ce végétal habite l'Afrique septentrionale; il paraît préférer le séjour des régions montagneuses, comme celles de l'Atlas. Desfontaines dit en avoir vu des forêts dans la régence d'Alger; c'est ce botaniste qui le premier l'introduit en France. Le *callitris* quadrivalve fournit la matière résineuse bien connue sous le nom de *sandaraque*, fréquemment employée, comme on sait, pour empêcher le papier de boire. Comme cette substance a des usages assez importants dans l'industrie et les arts, on a eu l'idée de cultiver et de naturaliser chez nous le végétal qui la produit; mais il ne peut croître en pleine terre dans nos provinces méridionales; dans le nord, il exige l'orangerie.

CALLIXÈNE s. m. (kal-lix-sè-ne — du gr. *kalos*, beau; *zenos*, étranger). Bot. Genre de plantes, de la famille des lilacées, tribu des smilacées, comprenant un arbrisseau, qui croît dans l'Amérique australe. On écrit aussi CALLIXÈNE.

CALLIXÈNE, orateur athénien, de la fin du ve siècle avant J.-C. Ce fut lui qui fut condamné par le peuple les généraux vainqueurs aux îles Arginuses (406), parce qu'ils avaient laissé les morts sans sépulture. Bientôt après, le peuple, revenu de son erreur, força Callixène à fuir, et celui-ci mourut misérablement.

CALLIXÈNE, courtisane de Thessalie et maîtresse de Philippe, roi de Macédoine. Elle était, à ce que rapporte Athénée, d'une beauté si merveilleuse, qu'Olympias pardonna à Philippe ses infidélités. On rapporte que cette orgueilleuse fille des Epirotes, cette superbe mère d'Alexandre le Grand, qui, la première peut-être entre les femmes, défia une autre femme en un combat singulier, alla plus loin encore, et prudente comme Solon, introduisit Callixène auprès du futur conquérant de l'Asie. Mais Alexandre, dit-on, ne céda point aux séductions, aux caresses de la beauté qui avait soumis sous son joug le roi de Macédoine. L'aventure fit du bruit et le peuple grec, spirituel et méditant, attribua cet acte à la simplicité et surnomma le jeune Joseph *Morgité*, c'est-à-dire *imbécile*, se vengeant par avance de tout le mal que bientôt allait lui causer le successeur de Philippe.

CALLIXTE. V. CALIXTE et CALLISTE.

CALLIZONE s. m. (kal-li-zo-ne — du gr. *kalos*, beau; *zonê*, ceinture). Entom. Nom proposé pour un genre d'insectes coléoptères, de la famille des charançons, qui a été réuni aux prépoles.

CALLMAR s. m. (kal-mar). Erpét. Syn. de CALAMARIE.

CALLOBATE. Entom. V. CALOBATE.

CALLOCÉPHALE s. m. (kal-lo-sé-fa-le — du gr. *kalos*, beau; *kephalê*, tête). Ornith. Section du genre cacoètes.

CALLÉE s. m. (kal-lé). Ornith. Syn. de GLAUCOPE.

CALLOET (Gabriel GUERBRAT), agronome français, né à Lannion au commencement du xvi^e siècle. Il remplit les fonctions d'avocat général à la cour des comptes de Nantes, en 1642, devint plus tard conseiller d'Etat et s'occupa des moyens d'améliorer les différentes espèces d'animaux domestiques. On a de lui plusieurs opuscules à ce sujet, notamment : *Moyen pour augmenter les revenus du royaume de plusieurs millions*, etc. (Paris, 1666).

CALLOIGNE (Jean-Robert), sculpteur flamand, né à Bruges en 1775, mort en 1830. Fils d'un maître charpentier, qui le mit en apprentissage chez un potier, il ne tarda pas à révéler une véritable vocation artistique. Son père lui fit alors suivre les cours de l'Académie de Bruges, où il remporta un premier prix en 1802, et, quelques mois après, il obtint à Gand une médaille dans un concours ouvert au sujet d'un buste de Van Eyck. Arrivé à Paris pour y compléter ses études, Calloigne remporta le deuxième grand prix de sculpture en 1806, et partit pour Rome en qualité de pensionnaire du gouvernement. C'est dans cette ville qu'il exécuta sa *Vénus Aphrodite*, aussi remarquable par l'élégance que par la pureté des formes. De retour à Bruges, il devint inspecteur des travaux publics et membre de l'Institut des Pays-Bas. On cite, parmi les meilleures œuvres de cet artiste, aussi distingué que modeste, sa belle statue en marbre de Van Dyck dans le musée de Bruges.

CALLOMYE s. f. (kal-lo-mi — du gr. *kalos*, beau; *myia*, mouche). Entom. Genre d'insectes diptères brachocères, renfermant six espèces, qui vivent dans l'Europe centrale; et sont remarquables par la beauté de leurs couleurs.

CALLOMYEN, **YENNE** adj. (kal-lo-mi-iain, iè-ne — rad. *callomy*). Mamm. Qui ressemble ou qui se rapporte au chinchilla ou callo-mys.

— s. m. pl. Tribu de mammifères rongeurs américains, renfermant les genres chinchilla (*callomys*), viscacha, etc.

CALLOMYS s. m. (kal-lo-miss — du gr. *kalos*, beau; *mys*, rat). Mamm. V. CHINCHILLA et VISCACHE.

CALLON, sculpteur grec, natif d'Elis, vivait au ve siècle av. J.-C. Sa ville natale possédait de lui une statue de *Mercur* portant un caducée, et il devait surtout sa réputation à ses statues en bronze de trente jeunes Siciliens, qui s'étaient noyés dans le détroit de Messine.

CALLON DE SAINT-REMI (Simon-Remi), romancier français, né à Reims en 1712, mort en 1756. Il fut attaché comme secrétaire à l'ambassade de France à Turin. On lui doit un roman bien écrit, dans lequel il dépeint le caractère milanais, et qui a pour titre : *Angelina ou Histoire de don Matteo* (Milan, 1752, 2 vol.).

CALLONDRIEN s. m. (kal-lon-dri-on). Jeux. Au trois-sept ou tré-sept, Coup d'une napolitaine dixième, entre les mains du premier en carte.

CALLOO, bourg et commune de Belgique, dans la Flandre orientale, arrond. et à 30 kil. N.-E. de Termonde, à 8 kilom. O. d'Anvers, sur la rive gauche de l'Escaut; 2,229 hab. Tourbières dans les environs; fort de Liefkenshoek, sur l'Escaut, construit par les Anglais en 1683 et pris par le duc de Parme en 1584.

CALLOPE s. m. (kal-lo-pe — du gr. *kalos*, beau; *pous*, pied). Mamm. Nom donné par d'anciens auteurs à quelques antilopes.

CALLOPHORE s. f. (kal-lo-fo-re — du lat. *callus*, cal; et du grec *phorô*, je porte). Bot. Section du genre wédélie, de la famille des composées.

CALLOPILOPHORE s. m. (kal-lo-pi-lo-fo-re — du gr. *kalos*, beau; *pilos*, chapeau; *phorô*, je porte). Zooph. Nom donné à l'acétabule de la Méditerranée.

CALLOPISME s. f. (kal-lo-pi-sme — du gr. *kalos*, beau; *opisma*, suc). Bot. Genre de plantes, de la famille des gentianées, tribu des chironiées, comprenant quelques espèces qui croissent au Brésil.

CALLORHYNQUE s. m. (kal-lo-rain-ke — du gr. *kalos*, beau; *rugchos*, bec). Ichtyol. Genre de poissons chondroptérygiens, voisin des chimères : *On ne connaît qu'une seule espèce de CALLORHYNQUE*, le *CALLORHYNQUE antarctique*. (Valenciennes.) *Les CALLORHYNQUES offrent de grands rapports avec les scélériens*. (A. Guichenot.)

— Encycl. Les *callorhynques* sont des poissons cartilagineux ou chondroptérygiens, de la famille des esturgeons. Ce genre, formé aux dépens des chimères, est caractérisé sur-

tout par la disposition des branchies, qui s'ouvrent à l'extérieur par un seul trou apparent de chaque côté du cou, toutefois avec un rudiment d'opercule caché sous la peau; le museau est terminé par un lambeau charnu dont la forme rappelle celle d'une houe. Les mâles portent en outre, sur la tête, au-dessus de ce prolongement, une sorte de tubercule allongé et terminé en boule. La seule espèce connue habite les mers australes; elle a les mœurs des chimères.

CALLOSA-DE-ENSARRIA, ville d'Espagne, province et à 45 kilom. N.-E. d'Alicante, sur l'Alvir, ch.-l. de juridiction civile; 5,790 hab. Récolte d'excellents vins, d'amandes et autres fruits.

CALLOSA-DE-SEGURA, ville d'Espagne, province et à 40 kilom. S.-O. d'Alicante, à 6 kilom. N.-E. d'Orihuela, près de la rive gauche de la Segura, ch.-l. de juridiction civile; 4,500 hab. Importante préparation de *granitza*, charbon fait avec des tiges de chanvre et employé à la fabrication de la poudre de guerre.

CALLOSITÉ s. f. (kal-lo-zi-té — lat. *callositas*, même sens; de *callus*, cal). Induration accidentelle de l'épiderme ou de la peau, produite le plus souvent par le frottement; peau, épiderme ainsi durci : *La callosité des mains est le résultat nécessaire du travail manuel. Les personnes dévotées ont souvent des callosités aux genoux.* Production dure qui se forme sur les vieux ulcères, les anciennes plaies.

— Par anal. Production dure qui se développe naturellement sur quelques parties du corps de certains animaux : *Un grand nombre de singes ont aux fesses des callosités colorées. Le chameau a une grosse et large callosité aussi dure que la corne.* (Buff.)

— Fig. Endurcissement du cœur : *CALLOSITÉ morale.*

— Bot. Renflement dur, raboteux à la surface de certaines plantes, développé naturellement ou accidentellement.

— Hortie. Bourrelet qui se forme, au printemps, à l'origine des nouvelles branches et des nouvelles racines.

— Syn. *Callosité, cal, calus. V. CAL.*

— Encycl. Méd. Les *callosités*, appelées aussi *cali* ou *calus*, peuvent exister sur des points divers de la surface du corps, et présenter des degrés d'étendue variables. Une *callosité* de petite dimension et nettement limitée sous forme d'une bosselle prend le nom de *durillon*; une *callosité* étendue sur une vaste surface prend le nom de *bourrelet calleux*. Le *cor* se rapproche par son apparence et son origine du durillon; mais il s'en éloigne par son mode de structure essentiellement différent (v. *COR*). Bourrelets calleux, cors ou durillons, les *callosités* sont constituées par un épaississement de l'épiderme disposé en une série de couches superposées. Leur origine est toujours un frottement ou une pression permanente sur un point de la surface cutanée. La peau dispose en quelque sorte d'un procédé spécial pour résister à la pression continue qui tend à la désorganiser par voie d'usure. Les personnes adonnées aux travaux manuels, et qui fatiguent plus particulièrement certaines parties, sont atteintes de durillons et de callosités qui se développent spontanément sur les points soumis à la pression. En conséquence, on verra surtout les *callosités* de la face palmaire de la main chez les ouvriers qui travaillent au marteau : charbons, serruriers, tailleurs de pierre, etc. Elles se développeront encore dans la région palmaire droite, chez les chapeliers; sur la main gauche, chez les piqueuses de bottines; à l'avant-bras et à la paume de la main gauche, chez les blanchisseuses; à la face dorsale de la main droite et sur les phalanges de l'index, chez les menuisiers, par la pression de la varlope, au bord radial de l'index gauche, par l'action du ciseau, chez les menuisiers et les ébénistes; sur le ponce et l'index des coiffeurs, par la pression des fers à friser. Les cochers, écrivains ou expéditionnaires, tourneurs en bois, graveurs sur métaux, corroyeurs, etc., seront encore porteurs de diverses *callosités* produites par l'action compressive des outils qu'ils mettent en usage; les tailleurs, toujours accroupis sur leur établi, présentent une tuméfaction des malléoles externes, et un calus sur le cinquième orteil; les cordonniers, outre les *callosités* développées dans leur main, porteront encore un calus étendu sur la cuisse où ils battent la semelle. Les *callosités* de la plante des pieds se développent chez les gens qui marchent pieds nus; celles des genoux, chez les personnes pieuses; les cors et durillons des phalanges, chez ceux qui portent des chaussures mal faites ou trop étroites. On comprend, sans qu'il soit besoin d'insister sur ce sujet, toute la valeur que l'on peut tirer en médecine légale de ces signes caractéristiques des professions; ils servent, en effet, dans un grand nombre de cas, à la recherche et à la constatation de l'identité des personnes, soit pendant la vie, soit sur le cadavre, après la mort.

Les *callosités* ne prennent même pas rang parmi les affections pathologiques les plus légères; leur présence ne comporte aucune conséquence fâcheuse, quoique, cependant, le frottement et la contusion des durillons de

la main soient quelquefois l'origine des abcès de cette région.

CALLOSTOME s. m. (kal-lo-sto-me — du gr. *kalos*, beau; *stoma*, bouche). Entom. Genre d'insectes diptères brachocères, comprenant une seule espèce trouvée à Smyrne.

CALLOSTYLIDE s. f. (kal-lo-sti-li-de — du gr. *kalos*, beau; *stulos*, style). Bot. Syn. de *TYLOSTYLIDE*.

CALLOT s. m. (kal-lo — rad. *calotte*). Nom donné anciennement à une classe de mendiants qui feignaient d'avoir été guéris de la teigne et disaient revenir de Sainte-Reine, où ils avaient été délivrés miraculeusement de ce mal. Ils étaient ainsi appelés probablement à cause de la *calotte* de poix que l'on appliquait sur la tête des teigneux.

— Grosse bille en pierre dont les enfants se servent pour jouer. On écrit aussi *CALOT*.

— Techn. Masse de pierre brute extraite d'une ardoisière. On écrit aussi *CALOT*.

CALLOT (Jacques), peintre et graveur, né à Nancy en 1593, mort en 1635, était le onzième enfant de Jean Callot, premier hérald d'armes de Lorraine. Son grand-père, Claude, avait épousé une petite-niece de la Pucelle d'Orléans, et, pour sa bravoure, avait été anobli par le duc de Lorraine Charles III.

A huit ans, Jacques Callot dessinait et colorait des armoiries sous les yeux de son père. La passion de dessiner le tenait à ce point, qu'à l'école, apprenant à écrire, il fit un dessin de chaque lettre de l'alphabet. L'A, c'était le pignon de la maison de sa famille; le B, la girouette de leur voisin, et ainsi des autres; préludes charmants de cette facilité merveilleuse à produire, qui a fait de Callot un homme étonnant pour sa fécondité.

A douze ans, cet enfant a déjà crayonné toutes les figures grotesques ou bouffonnes qu'il a vues à Nancy : soldats fanfarons, pélerins aïeux de Tartufe, monstres d'ours, chanteurs, saltimbanques, bohémiens. Un beau jour, le désir de voir l'Italie, dont on lui parlait tant, le saisit au cœur; il part, avec ses douze ans; il marche droit devant lui, couchant sur la paille fraîche, sur le grabat du cabaret, quelquefois, sans doute, à la belle étoile, mais libre, s'enivrant par les yeux du plus pittoresque des spectacles, le va-et-vient du voyageur sur les routes de la Suisse et du Milanais. A Lucerne, il est recueilli par une troupe de bohémiens. Le hasard a parfois la main heureuse. Callot, enfant choyé par des bohémiens! Il les illustra un jour; il se souviendra de Lucerne. Grâce à son burin immortel, nous pouvons voir tout à notre aise cette troupe curieuse en halte et en route.

Dans la première eau-forte, couronnée de ces vers

Ces pauvres gens, pleins de bonadventures,
Ne portent rien que des choses futures,

les bohémiens nous apparaissent à pied, à cheval ou en charrette. Le tableau est des plus piquants; les chevaux donnent l'idée du cheval de l'Apocalypse; les hommes sont coiffés de chapeaux hyperboliques, les femmes ne sont guère vêtues que de *choses futures*. Pourpoints usés de chevaliers fièrement portés, défroques de moine lamentables, enfants à la mamelle, petits bohémiens à peine sévrés, tout cela marche, vit, se coudoie, grouille péle-mêle, joue son *rollet*. C'est l'épopée des libres bohémiens que vous avez là sous les yeux; mais, à côté du rire, du grotesque, voyez le côté philosophique. Callot, en homme d'esprit, qui grave de l'histoire, s'est bien gardé de brider les chevaux; en effet, peu importe où ils iront. Où vont-ils? d'où viennent-ils? Ils ne le savent pas eux-mêmes. Alors, à quoi bon une bride pour guider les chevaux? Ils s'avancent au hasard. L'âne seul est bridé, car l'âne est têt, et qui sait s'il voudrait suivre la compagnie?

Dans la seconde eau-forte de la jeunesse de Callot, nous assistons à une *Halte de bohémiens* dans un cabaret de village. Sur le premier plan, un homme à pied et une femme à cheval arrivent avec un grand renfort de butin : lapins, poulardes, agneaux. La femme va descendre de cheval; un galant bien équipé lui offre la main; comme contraste, son compagnon d'aventure est bien le plus splendide coquin qu'on puisse imaginer. Les cochons fuient et renversent tout. Les enfants grimpent sur le toit, un chat va sauter sur un oiseau; un chien va mordre la queue du chat; un bâton bien lancé va frapper le chien. Sous l'échelle où grimpent les enfants, reconnaissez-vous le chapeau à plumes de notre ami Jacques Callot, assis à côté d'une des jolies bohémiennes? L'artiste a bien voulu nous dire qu'il était là; mais il n'a pas voulu montrer la figure qu'il y faisait.

A Florence, Callot quitta ses bohémiens. Un gentilhomme piémontais, officier du grand-duc, surpris de voir sa figure délicate et les nobles façons de cet enfant égaré au milieu de cette troupe, lui offrit son appui et l'aïda à gagner Rome.

Déjà il pouvait voir les murs de la ville éternelle, quand des marchands de Nancy, amis de sa famille, le reconnuent et l'emmenèrent de force avec eux, en Lorraine. Il s'échappa de nouveau et revint encore l'Italie, mais ramené une seconde fois sous le toit paternel par son frère aîné, son obstination vainquit les résistances de sa famille, et il suivit

l'ambassade de Lorraine qui allait annoncer au pape l'avènement au trône d'Henri II. Jacques Callot n'avait que quinze ans; il revindra glorieux, riche, créateur d'un genre auquel il a donné son nom, ami des grands-ducs de Florence et recherché du roi de France Louis XIII.

Ce grand peintre de mœurs, mort jeune, a laissé une quantité innombrable de planches : on ne les évalue pas à moins de 1,600. Fougues esprit, impatient génie, il abandonna vite le burin et adopta le genre de l'eau-forte, procédé plus pittoresque, plus expéditif, moins rebelle à la rapidité de ses conceptions. Il travailla sous plusieurs maîtres, mais n'écoula jamais que lui-même. A force de faire de légers croquis, de représenter, comme le vieux Timante, beaucoup de choses dans un petit espace, il sentit vaguement que son avenir n'était pas dans la peinture; d'ailleurs alors, malgré les nobles tentatives des Carrache, la peinture était en décadence. Il entra à l'atelier de Thomassin, vieux graveur français, qui s'était fixé à Rome. La gravure était encore un art au berceau; hormis Albert Dürer et quelques artistes flamands, tous les graveurs prenaient pour modèle et pour maître Thomassin. Avec un talent assez médiocre, il avait fait fortune à Rome. Il gravait des sujets religieux, où et là un sujet profane. Callot s'ennuyait parfois de toujours graver des saints en extase; alors il lâchait la bride à son imagination et retrouvait ses bohémiens, les routes superbes de la haute Italie, le soleil, la liberté, l'imprévu sous toutes les formes. Il donnait le premier trait à sa cour des Miracles, à cette grande œuvre légère et profonde, bouffonne et sérieuse, plus triste que gaie, qu'il nous a laissée pour étude. Sous Thomassin, il a gravé au burin; de ces estampes d'alors, on ne remarque guère que les *Sept péchés mortels*, d'après un maître florentin. Mais, nous l'avons dit, le burin était une arme trop lente pour un homme qui avait tant à créer; il ne travailla bientôt plus qu'à l'eau-forte. Dans ce genre de gravure, une découverte le servit beaucoup : il trouva que le vernis des luthiers, qui sèche à l'instant, allait mieux à son travail que le vernis mou, laissant au graveur le loisir de garder ses planches inachevées et de mieux creuser le trait. Il rencontra Alphonse Farigi, peintre vauv; puis, il se lia avec les peintres Stella et Napolitain, et peignit, à Florence, quelques sujets dans le style flamand : la *Vie du soldat*, douze petites toiles bien connues par les lithographies qu'on en a faites. La galerie de Florence possède un spécimen du talent de Callot comme peintre; c'est un tableau placé dans la salle des Allemands et des Hollandais. Il représente un guerrier vu à mi-corps, costumé à l'espagnole, avec une coiffure à panache. On retrouve la manière piquante du graveur dans ce petit tableau; c'est la même pureté de dessin, la même touche fière et fine, la même grâce ingénieuse de composition. On dirait presque une page légère de Terburg.

Du reste, il ne faut pas s'y méprendre, Callot n'a jamais été un peintre, pas plus que Jean-Jacques n'a été un musicien. L'effet du hasard et du caprice ne doit guère compter dans les arts. Callot demeura dix ans à Florence. Cosme II étant mort, Ferdinand lui accorda également sa protection. Comme les beaux génies du grand-duché, il portait une médaille d'or suspendue à une chaîne précieuse. Durant ces dix années de labeur, il grava, entre autres sujets dignes de son talent : le *Puits et le pargatoire*, le *Voyage de la Terre sainte*, le *Massacre des innocents*, la *Four de l'imprimerie*, la *Grande pastorale*, la *Vie du soldat*, et mille autres fantaisies charmantes et grotesques, toujours originales. Ces planches sont presque toutes des merveilles de l'art; Callot y est arrivé à des effets magiques, inconnus avant lui, inconnus après lui, même pour ses imitateurs.

Jamais le cuivre ne résistait à sa main puissante; sur le cuivre, il créait. On peut pousser l'image jusqu'à dire qu'il tira un monde du chaos, un triste monde, il est vrai. Il ne fut pas un créateur sévère et naïf, car il voyait tout à travers le prisme de sa fantaisie. Peut-être, en grand poète, a-t-il compris que tout se touche dans la vie, le grandiose et le grotesque, la douleur et la joie, la boue et l'or; que, dans les pages les plus sérieuses de ce grand livre, il y a toujours le mot pour rire. Callot revint à Nancy, s'y maria avec une veuve, Catherine Kuttinger, et il devint dévot; il passait tous les soirs une heure en prière.

Son talent avait un immense retentissement. A Paris, à la cour même, on admirait ses prodigieuses fantaisies. Louis XIII, près de partir pour le siège de La Rochelle, voulut que le graveur lorrain fit partie de sa suite. Jacques Callot obéit, mais sans plaisir. Après le siège, il revint à Paris achever les gravures de ce fait d'armes. Il fut logé au Luxembourg, où il retrouva son ami Sylvestre Israel, et où il se lia avec quelques décorateurs du palais, tels que Rubens, Simon Vouet, Poussin, Philippe de Champagne et Lesueur.

Malgré ces amitiés illustres, il quitta Paris; Nancy l'attirait. La Lorraine était heureuse : les beaux règnes de Charles III et d'Henri II avaient fait prospérer le duché. Toutefois, Charles IV avait dévié de la sage politique de ses deux prédécesseurs, et le grand cardinal de Richelieu épiait le moment de lui ravir

sa couronne. Callot continuait alors sa grande et triste épopée qui a pour titre : les *Misères et malheurs de la guerre*, le plus éloquent réquisitoire qu'on ait formulé contre cet horrible fléau, et où il déploya un incomparable talent. Il gravait les *Malheurs de la guerre*, au moment où ils semblaient devoir fondre sur sa chère patrie. Charles IV ayant accordé sa sœur en mariage à Gaston d'Orléans, le cardinal de Richelieu voulut châtier l'allié de son ennemi et vint mettre le siège devant Nancy. La capitale de la Lorraine, protégée par quatre bastions gigantesques, chefs-d'œuvre d'Orphée de Galéas, semblait impenable. La ruse opéra ce que la force n'eût pu faire. Le duc Charles se rendit, sur la foi jurée, au camp des Français, où il fut arrêté; on lui arracha l'ordre d'ouvrir les portes de la ville. Jacques Callot s'était déclaré pour une énergique défense de la ville. Quand Louis XIII y fut entré, il fut surpris de ne pas voir Callot. « Il a donc oublié mes bienfaits? » dit-il. Il fallut un ordre de Charles IV pour amener Callot au palais. Le roi l'accueillit très-gracieusement : « Maître Callot, vous représenterez le siège de Nancy, de même que vous avez retracé pour les siècles futurs la prise de l'île de Rhé et le siège de la Rochelle. » — Callot releva fièrement la tête : « Sire, répondit-il, je suis Lorrain, je me couperais plutôt le pouce! Un moment, on crut à un châtement pour ces fâcheuses paroles. Mais Louis XIII : « Monsieur Callot, votre réponse vous honore, » lui dit-il; et, se tournant vers les courtisans : « Le duc de Lorraine est bien heureux d'avoir de tels sujets. »

Ce fut aux portes du tombeau que Jacques Callot exécuta ce chef-d'œuvre qui s'appelle la *Tentation de saint Antoine*, poème burlesque et grandiose, dont presque toutes les pages sont dignes de l'Arioste et de Dante. L'idée de la *Tentation* lui vint à la lecture de Dante : il relut le grand poète italien; il alluma son imagination aux rayons lumineux et fantastiques de cet astre de poésie, enfin il créa à son tour un poème par la fougue, la force et le délire, poème étrange qui sent bien son enfer et qui ferait peur au diable lui-même. A ses derniers jours, il eut comme un ressouvenir de jeunesse, et, avec tout le feu de ses meilleures années, il grava la planche connue sous le nom de la *Petite treille*. Callot acheva de mourir le 25 mars 1635, âgé de quarante-deux ans; on l'inhumait dans le cloître des cordeliers; on lui éleva un tombeau fastueux parmi les sépultures de la famille des ducs de Lorraine, tombeau surmonté d'une pyramide où était suspendu le portrait de l'artiste, peint sur marbre noir par son ami Michel Lasne. Callot était représenté avec des cheveux noirs partagés sur le front et coupés à la manière des curés de sa paroisse, une touffe de barbe en pointe au menton, des yeux ardents, un teint coloré. Il était vêtu d'un pourpoint noir, avec large fraise et manchettes retroussées. Enfin, il avait au cou la chaîne d'or et la médaille du grand-duc de Florence.

Raphaël, voyant les gravures sur bois d'Albert Dürer, lui demanda son portrait en lui envoyant le sien. Van Dyck, voyant les merveilles de Callot, voulut peindre ce maître à son voyage en Flandre; ils firent aussi un échange : pendant que Van Dyck peignait, Callot dessinait son peintre. Callot gravait avec une agilité merveilleuse; quelquefois une planche en un jour. Il avait la passion de créer des gueux, des matamores, des scararmouches, comme d'autres ont celle de jouer; c'était presque de l'ivresse; quand il veillait, il disait à ses amis qu'il passait la nuit en famille.

Génie hardi et fantasque, Callot a une manière très-rigoureuse de dessin et très-fine de gravure : aussi il exprime sans nulle confusion les mille actions tourbillonnantes des foires, des sièges, des camps, des spectacles. Venu après Albert Dürer et avant Rembrandt, Callot, malgré tout son génie, s'efface un peu entre ces deux grands maîtres dans l'art de peindre et de graver. Son *Carnaval*, en somme, est éblouissant; c'est de la féerie. En même temps, c'est l'histoire de l'antique gaieté italienne, qui a jeté son premier chant dans l'Arioste et dont le dernier éclat de rire retentit au XVIII^e siècle dans les pièces de Gozzi. Nul n'a si abondamment que Callot moissonné avec une faucille d'or dans le pays verdoyant de la fantaisie.

CALLOT (François-Joseph), médecin, né à Nancy en 1690, mort en 1773. Arrière-petit-fils du précédent, il se fit recevoir docteur en médecine à Montpellier et fut successivement professeur agrégé à Pont-à-Mousson, médecin ordinaire du duc Léopold de Lorraine (1732), et médecin en second du duc François (1729). Il s'était signalé trois ans auparavant (1726) dans l'épidémie qui ravageait le pays de Saint-Dié. On lui doit quelques pièces de vers en l'honneur de la maison de Lorraine, des dissertations latines, notamment une fort estimée sur le *Diabète*, et un traité intitulé : *L'idée et le triomphe de la vraie médecine* (Commercy, 1742).

CALLUNA s. m. (kal-lu-na — du gr. *kalunô*, je balaye, parce qu'on fait des balais avec les tiges de la plante). Bot. Genre de plantes, de la famille des éricacées, établi par Salisbury. On dit aussi *CALLUNE*.

— Encycl. Le *calluna* est une espèce de bruyère qui croît surtout dans le nord de

l'Europe, où il couvre quelquefois des espaces immenses d'un sol noirâtre ou rougeâtre. Il a pour principaux caractères les suivants : rameaux ascendants, effilés, très-ramifiés, formant des buissons touffus; fleurs unilatérales en groupes assez denses; six bractées opposées par paires. Les pauvres se servent des tiges pour faire des balais, des lits, et pour couvrir le toit de leurs chaumières.

CALLUNDBORG, ville de Danemark. V. KALLUNDBORG.

CALLUNE s. f. V. CALLUNA.

CALLUS s. m. (kal-luss — mot. lat. *callus*, cal, calus). Bot. Organe qui forme une sorte de bourrelet à la base des fleurs des graminées.

CALLUTANNIQUE adj. m. (kal-lu-ta-ni-que). Chim. Se dit de l'acide tannique extrait du calama vulgaris.

— **Encycl.** Chim. On donne ce nom à l'acide tannique du calluna vulgaris :

$C^{14}H^{14}O^9$ ou $C^{24}H^{20}O^{18}$

(Anc. not. $C^{28}H^{14}O^{18}$ ou $C^{28}H^{10}O^{18}$).

Pour l'obtenir, on mêle avec de l'eau l'extrait alcoolique des parties vertes de la plante (sans la racine); le liquide, filtré et séparé de son précipité vert de matières grasses, de chlorhydrate, etc., est précipité par l'acétate de plomb; le produit lavé est traité par de l'acide acétique très-dilué, dans lequel il n'est que partiellement soluble. On ajoute à la liqueur un excès de subacétate de plomb; il en résulte un précipité jaune, que l'on décompose par l'hydrogène sulfuré. On filtre et on évapore le liquide dans un bain de chlorure de calcium, dans une atmosphère d'anhydride carbonique; l'acide *callutannique* reste alors sous la forme d'une masse inodore couleur d'ambre. Cet acide ne forme aucun sel défini avec les métaux alcalins, les métaux alcalino-terreux ou l'argent, car ses solutions dans les alcalis ou les terres alcalines absorbent vivement l'air, et il réduit immédiatement l'oxyde d'argent. Rocheleder a obtenu deux sels de plomb auxquels il attribue des formules peu probables, et un sel stannique. L'acide *callutannique* est employé pour teindre la laine. On mêle la solution aqueuse avec du chlorure stannique et quelques gouttes d'acide chlorhydrique, et on chauffe jusqu'au point d'ébullition. La laine que l'on a préalablement mordancée à l'alun est teinte dans cette solution en jaune de soufre ou jaune de chrome, suivant la force de la solution ou le temps de l'immersion.

CALLUXANTINE s. f. (ka-lu-kzan-ti-ne). Chim. Substance provenant de la décomposition de l'acide callutannique par les acides.

— **Encycl.** La *calluxantine*

$C^{14}H^{10}O^7$ (Anc. not. $C^{28}H^{10}O^{14}$)

est une substance jaune, floconneuse, que l'on obtient en faisant bouillir de l'acide callutannique avec des acides minéraux dilués. Elle est faiblement soluble dans l'eau froide et aisément dans l'eau chaude et dans l'alcool; elle se dissout aussi dans les liqueurs alcalines, mais la solution absorbe vivement l'oxygène et est alors précipitée par des acides dilués en flocons rouge sang.

CALLY (Pierre), philosophe et théologien français, né au Mesnil-Hubert, près d'Argentan, mort en 1709. Nommé professeur de philosophie et d'éloquence à Caen, en 1660, principal du collège des Arts dans la même ville en 1675, et curé de la paroisse de Saint-Martin en 1684, il se fit beaucoup d'ennemis en professant, le premier en France, la philosophie cartésienne. Il fut exilé à Moulins, de 1686 à 1688, et se signala par ses conférences, destinées à convertir les protestants. Ses principaux ouvrages sont : un traité de philosophie, dédié à Bossuet sous le titre de : *Universæ philosophiæ institutio* (Caen, 1695, 4 vol.); *Durand commenté ou l'Accord de la philosophie avec la théologie touchant la transsubstantiation* (1700). On lui doit également une édition avec commentaire du traité de Boèce : *De consolatioe philosophiæ*.

CALLY-NUDDIE ou **NUDDY**, rivière de l'Indoustan anglais, prend sa source à 36 kilomètres E. de Saharampour, dans la province de Delhi, arrose cette province du N. au S., entre ensuite dans celle d'Agra et se jette dans le Gange, un peu au-dessus de Kanodje, après un cours de 440 kilomètres.

CALYNTRE s. f. (kal-lain-tre — du gr. *calynton*, parure). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéronèmes, de la famille des mélasomes, comprenant quatre espèces, qui toutes vivent dans l'Amérique du Sud.

CALMANDE s. f. (kal-man-de). Comm. Ancienne espèce d'étoffe de laine, lustrée d'un côté comme le satin : *Où est mon ancien, mon humble, mon commode lambeau de CALMANDE?* (Dider.) La fabrication des ratines, des camelots, des CALMANDES n'existe presque plus nulle part. (Chaptal.) Il On dit aussi CALAMANDE.

— **Encycl.** Cette étoffe était tantôt de laine pure, tantôt ayant la chaîne formée d'un mélange de laine et de soie, ou de laine et de poil de chèvre. L'usage en était autrefois très-répandu pour la confection des vêtements et des ameublements. La *calmande* était lustrée d'un côté comme le satin. De plus, elle était croisée en chaîne, en sorte que la croisure ne

se montrait qu'à l'envers. On faisait des *calmandes* unies; et des *calmandes* façonnées. Il y avait aussi des *calmandes* en-écru; mais la plupart de ces étoffes étaient teintes et rayées de couleurs variées.

CALMANT (kal-man) part. prés. du verbe Calmer : *L'âge donne la paix de l'âme en CALMANT les passions.*

CALMANT, ANTE adj. (kal-man, an-te). Méd. Qui calme, qui adoucit, qui apaise la surexcitation ou la douleur : *Potion CALMANTE. Remède CALMANT. Un chirurgien, ayant écrit une potion CALMANTE dans laquelle devait entrer un peu de laudanum, ne connaissant ce nom que de mémoire, écrivit l'eau d'an.* (Récréations grammaticales.)

— s. m. Médicament adoucissant : *Prendre un CALMANT. L'emploi des CALMANTS. Les CALMANTS apaisaient ses douleurs, lui rendaient des forces, et, en lui donnant la faculté de s'occuper encore, lui étaient l'idée de tout ce qu'il allait perdre et de tout ce qu'il allait laisser.* (Condorcet.)

— Fig. Ce qui calme, adoucit la surexcitation ou la douleur morale : *Le sommeil et l'espérance sont les deux CALMANTS que la nature accorde à l'humanité.* (Frédéric II.) *Il me semble que vous êtes un CALMANT pour moi.* (G. Sand.) *Soit dans les maladies physiques, soit dans les affections morales, y a-t-il un CALMANT plus efficace que l'espérance en Dieu?* (Carrière.) *Le vrai CALMANT, disait-il, ma chère demoiselle, serait un bel et bon mari.* (Balz.)

— **Antonymes.** Exacerbant, excitant, incitant, irritant, mordant ou caustique, stimulant, violent.

— **Encycl.** Méd. L'épithète de *calmant*, attribuée à certains médicaments réputés propres à diminuer ou calmer la douleur, pourrait s'étendre à un grand nombre de moyens thérapeutiques, par l'emploi desquels on arrive directement ou indirectement au même but. Ainsi des révulsifs, tels que les vésicatoires, les moxas, les cautères, dont l'application comporte cependant une aggravation de la douleur dans les premiers moments de leur installation; des antiphlogistiques, tels que sangsues, ventouses ou saignées; des opérations même, telles que le massage, le catérisme, la section de nerfs affectés, jusqu'à des amputations, tous ces moyens d'action empruntés à la chirurgie méritent, en certains cas, d'être regardés comme des moyens *calmans*. L'usage a cependant prévalu, et à juste raison, de réserver le nom de *calmans* à des préparations médicamenteuses employées en topiques ou à l'intérieur, dans le but direct de calmer les douleurs qui accompagnent certaines maladies. Encore devons-nous faire remarquer que le mot *calmant* n'indique que le résultat général de la médication, et non la nature ou le mode d'action intime des médicaments; c'est ainsi que, dans cette classe, se rangent à la fois, pour ainsi dire pêle-mêle, des substances de nature très-différente, tels sont les médicaments désignés dans les pharmacopées anciennes sous les dénominations diverses d'adoucissants ou parégoriques, d'anodins ou narcotiques faibles, d'antispasmodiques, d'hypnotiques et de narcotiques; on peut y joindre les népenthiques, si célèbres dans l'antiquité, les anesthésiques plus employés des modernes, les cyaniques, médicaments minéraux dont l'acide prussique forme la base, les sédatifs de la circulation, du système nerveux, etc.; signalons enfin l'hypnotisme de Braid et les pratiques magnétiques employées à titre d'anesthésiques.

— **Médication calmante.** Elle comprend l'emploi des moyens de nature diverse que nous venons d'énumérer. Quel que soit le mode d'action intime du médicament employé à titre de *calmant*, le résultat direct que l'on cherche à obtenir par son application est de calmer la vivacité ou l'acuité des douleurs; c'est à ce seul point de vue purement empirique que nous parlerons de la médication *calmante*.

Le plus ordinairement, l'emploi des *calmans* est vivement sollicité par les malheureux malades qui, pressentant, trop souvent à tort, qu'une maladie calmée est à moitié guérie. Le médecin, en butte à des sollicitations pressantes, ne peut souvent s'empêcher d'y céder; il trouve dans la reconnaissance de son malade une satisfaction qu'il est si naturel d'obtenir! Malheureusement, si les moyens *calmans* dont on dispose en thérapeutique sont de nature à combler les vœux du malade; si leur efficacité reconnue est une excuse à leur très-fréquent usage; si, grâce à cette incontestable efficacité, ils semblent fournir le plus solide argument à opposer aux sceptiques, il ne faut pas manquer de remarquer que leur action n'est ordinairement que passagère et purement palliative, et que même, dans certains cas, leur emploi est un véritable danger et un obstacle sérieux à la guérison. Dans d'autres circonstances, au contraire, l'élément douleur est l'élément prédominant de la maladie : calmer ou supprimer cette douleur est la première et la plus essentielle indication. Dans cette catégorie de maladies se rangent, à des titres divers : les névralgies, la colique hépatique et la colique néphrétique, toutes les maladies dont la cause ou la source nous est inconnue et qui ne se traduisent pour nous que par leurs manifestations extérieures, enfin toutes celles qui,

incurables de leur nature, ne réclament qu'un traitement palliatif, seule consolation laissée aux malades.

Nous passerons en revue, d'une manière rapide et abrégée, les différents moyens *calmans* qui sont aujourd'hui d'une application vulgaire, et dont l'efficacité est reconnue.

Contre les douleurs de tête (céphalalgie), l'eau sédative de Raspail, l'éther acétique et le chloroforme en applications externes sont les médicaments les plus employés; aux névralgies de la face on oppose les mêmes moyens, ainsi que les applications externes de cyanure de potassium, les vésicatoires et les mouches d'opium, en même temps qu'on administre à l'intérieur les opiacés, l'aconit, le sulfate de quinine ou les antispasmodiques. La névralgie dentaire réclame l'application locale des teintures alcooliques de cannelle ou de musc, de chloroforme, de créosote, d'acide phénique; on a vanté l'application de l'aimant, de l'électricité, etc. Les douleurs de cou accompagnant le torticolis sont traitées par les applications de baume tranquille et de laudanum; les douleurs musculaires et superficielles du tronc réclament l'emploi des cataplasmes émollients, des topiques opiacés, des vésicatoires, des ventouses et des bains d'eau ou douches de vapeur; le lumbago ou douleur rhumatismale des reins est traité par les applications révulsives, les ventouses, les douches de vapeurs et les opiacés; les coliques et crampes d'estomac, par les applications révulsives et opiacées et l'usage intérieur des potions calmantes avec l'eau de fleurs d'oranger, l'eau de laurier-cerise, la morphine, l'opium et surtout le chloroforme et l'éther; les coliques abdominales et les névralgies du ventre réclament l'emploi intérieur du chloroforme, des opiacés, des antispasmodiques et les applications externes de l'onguent belladonné, du chloroforme alcoolisé, du laudanum, du baume tranquille et des cataplasmes émollients. Les douleurs internes de l'oreille sont calmées fréquemment par l'emploi du chloroforme et du laudanum, tandis que le véritable *calmant* pour les yeux, c'est la belladone. Les gargarismes émollients et narcotiques conviennent aux douleurs de la cavité buccale. Contre les démangeaisons générales de la peau et les douleurs situées dans les organes profonds, on emploiera avec avantage les bains adoucissants; aux douleurs de la brûlure et des plaies extérieures, on opposera l'emploi des cataplasmes, du cérat, du liniment oléo-calcaire des opiacés et tous les moyens qui mettent à l'abri de l'air les parties blessées.

Tels sont les moyens thérapeutiques réputés *calmans* et qu'on regarde comme propres à être opposés à l'élément douleur dans les maladies. Mais il ne faut pas oublier que la première et la principale indication, dans toutes les maladies, est de guérir, plutôt que de calmer. D'ailleurs, le médicament curatif devient souvent un *calmant* lorsqu'il est appliqué dans les cas qui indiquent son emploi : ainsi, l'iode ou le potassium ou le mercure peuvent devenir de véritables *calmans* dans les affections douloureuses qui dépendent du vice sympathique; les bains sulfureux calmeront les douleurs qui accompagnent certaines maladies de peau; le sulfate de quinine supprimera les névralgies qui se présentent à l'état intermittent; enfin certaines opérations ou des applications prophylactiques pourront être employées à titre de *calmans*, toutes les fois que la douleur dépendra d'un obstacle mécanique.

CALMAR s. m. (kal-mar — lat. *calamarius*, même sens; de *calamus*, plume à écrire). Etnol. pour mettre des plumes à écrire; encrier. Il Vieux mot. On disait aussi CALAMAR et CALEMAR.

— **Moll.** Genre de mollusques céphalopodes, caractérisé surtout par une lame cornée intérieure, semblable à une plume : *Connu des anciens Grecs, le CALMAR n'était pas moins célèbre que la seiche.* (C. d'Orbigny.) *C'était un déshonneur d'être comparé aux CALMARS.* (C. d'Orbigny.) *Les CALMARS sont des mollusques très-voraces et agiles, qui habitent la haute mer.* (Sander Rang.) *Thémistocle, parlant aux Grecs, leur dit que, semblables aux CALMARS, ils ont une épée et pas de cœur.* (A. d'Orbigny.)

— **Erpét.** Syn. de CALAMARIE.

— **Encycl.** Le *calmar* appartient à la classe des mollusques céphalopodes, comme le poulpe et la seiche; il diffère du premier, en ce que sa tête est entourée de dix tentacules, dont deux beaucoup plus longs, et de la seiche par la forme cylindrique de son corps et par sa coquille interne, réduite à un rudiment corné, mince, transparent, élargi et aplati en forme de plume. Il présente l'aspect d'un sac allongé, charnu, à extrémité postérieure terminée en pointe, et munie de deux grandes nageoires, dont la réunion constitue un rhombe ou losange.

Le *calmar* était connu des anciens : Aristote, Ovide, Pliny, Varron ont longuement décrit ses habitudes et ses mœurs, et énoncé sur ce sujet quelques vérités mélangées de beaucoup d'erreurs. Les Grecs l'appelaient *theutos* ou *thetis*, et les Latins *lotigo* ou *lotium*. Le nom de *calmar* vient, suivant les uns, de *calamus*, plume, vu la forme de la coquille interne; suivant les autres, de *theca calamaria*, encrier. Les *calmars*, en effet, ont, comme les seiches, la faculté de répandre

à volonté une liqueur noire tout à fait analogue à l'encre, et qui leur sert sans doute à troubler l'eau pour se soustraire aux poursuites de leurs ennemis. Au fond, ces deux opinions peuvent très-bien se concilier. Le nom grec du *calmar* se retrouve plus ou moins altéré dans les locutions italiennes ou provençales *tothena* ou *tante*. Sur les côtes du Languedoc, ce mollusque est appelé *glaujol*, et, dans le golfe de Gascogne, *corniche*, *cornet* ou *encornet*. Les *calmars* sont des mollusques très-agiles et d'une grande voracité. La tempête les force à se rapprocher des côtes, comme les anciens l'avaient remarqué.

« Nous avons beaucoup observé, dit Sander Rang, ces animaux dans la haute mer, et nous avons été quelquefois témoin de l'agilité avec laquelle ils poursuivent les petits mollusques ou s'élancent tout à coup sur eux du fond des eaux. Nous avons vu aussi ces mollusques, lorsque la mer était agitée, s'élever hors de l'eau à une telle hauteur, que parfois ils tombaient dans les porte-haubans de notre navire. Cette remarque a déjà été faite par Pliny; mais il était d'autant plus essentiel de la confirmer, que certains naturalistes avaient paru en douter. Au surplus, cette faculté de s'élever comme une flèche n'appartient pas exclusivement à ce genre de céphalopodes; il convient seulement de dire qu'il la possède à un plus haut degré que les autres, sans doute à cause de sa légèreté et de sa forme élancée. Cet élanement n'a jamais lieu pendant le repos de l'individu, mais bien dans sa course et lorsqu'il a acquis déjà un certain degré de vitesse, qu'il doit sans doute à la puissance de ses nageoires. Il est le résultat d'une contraction forte et subite de son sac, qui repousse l'eau en dehors; le mollusque s'échappe alors, l'extrémité postérieure en avant; puis, arrivé hors de l'eau, au terme de son élanement, il retombe, pour prendre dans son élément une nouvelle vitesse. »

Le genre *calmar* renferme plus de vingt espèces, dont trois vivent dans les mers d'Europe. Leur taille est très-variable; il y en a de très-petits, tandis qu'on en a trouvé, à l'île de la Réunion, qui avaient une longueur de 0 m. 80, les bras non compris. Leur fécondité est très-grande; les œufs sont réunis en rangées de tubes ou en grappes cylindriques, qui partent en rayonnant d'un centre commun; on a compté environ quarante mille œufs dans une de ces masses de grappes.

La chair du *calmar* est assez estimée; les anciens en faisaient usage. Apicius et Rondelet ont fait connaître les préparations culinaires de ce mollusque usées de leur temps. C'est surtout une grande ressource pour les classes peu aisées qui habitent les bords de la mer. Dans les grandes pêches de Terre-Neuve, on se sert du *calmar* comme appât. La liqueur noire qu'il renferme donne une encre qui peut être avantageusement employée pour les arts; on peut donc ranger les *calmars* au nombre des mollusques les plus utiles.

CALMAR, ville de Suède, chef-lieu de la préfecture de son nom, à 64 kilom. N.-E. de Carlskrona, à 42 kilom. S.-O. de Stockholm, sur le détroit de son nom, qui sépare l'île d'Öland du continent, par 56° 40' de lat. N. et 14° de long. E., 6,000 hab. Evêché, gymnase; importante fabrication de toiles, chantiers de constructions navales, fabriques d'étoffes de laine, miroirs, cuirs, tabac et potasse; port de commerce en communication directe par bateaux à vapeur avec Lübeck et Stockholm; les exportations ont surtout pour objet le goudron, les planches de sapin et de chêne, pierres à bâtir, fer, alun et ocre rouge.

Située sur la côte occidentale du détroit de son nom, cette ville a un de ses faubourgs dans la petite île de Quarnholm, qui renfermait autrefois la ville entière, et qui est défendue par un château fort, regardé comme une des clefs du royaume; un pont de bateaux relie Quarnholm à la ville, qui est bâtie en forme de croissant; ses rues, propres et bien percées, sont bordées de maisons en bois; une double muraille et des fossés défendent la ville du côté de la terre, tandis que les forts de Grimskoer et de Frédericksantz la protègent du côté de la mer. Les principaux édifices publics sont : la cathédrale, l'hôtel de ville, la préfecture, l'académie et le collège.

L'origine de Calmar se perd au milieu des ténèbres qui couvrent les commencements des monarchies scandinaves; il n'est fait mention de cette ville pour la première fois qu'au x^e siècle, après l'introduction du christianisme en Suède. C'est là que fut signé, en 1397, le traité fameux qui réunissait les couronnes de Danemark, de Suède et de Norvège sur la tête de Marguerite de Waldemar, et qui est connu sous le nom d'*union de Calmar*. En 1520, Gustave Vasa y débarqua pour délivrer sa patrie du joug de l'étranger; près d'un siècle plus tard, en 1611, une bataille célèbre, où les Danois battirent les Suédois, eut lieu sous les murs de cette ville. En 1800, cent cinquante maisons furent réduites en cendres par un désastreux incendie. En 1804, le comte de Lille, depuis Louis XVIII, y séjourna pendant quelque temps, et c'est lui qui, pour conserver la mémoire du débarquement de Gustave Vasa, composa l'inscription qu'on voit encore sur une pierre érigée à l'endroit où le roi de Suède avait pris terre.

CALMAR (préfecture de), province administrative de Suède, sur la Baltique, entre les préfectures de Linköping au N., de Jonköping et de Kronoberg à l'O., et de Blekinge au S. Superficie : 103,520 hectares; 212,565 h. Chef-lieu, Calmar; villes principales Westervik et Rosenfors. La côte, bordée d'îlots et de rochers, se creuse en baies profondes et criques nombreuses, fréquentées par les pêcheurs; le sol, accidenté, est entre-coupé de plusieurs lacs poissonneux et arrosé par plusieurs rivières, dont la principale est l'Amn, qui baigne cette province du N.-O. au S.-E. La partie méridionale de cette contrée, mise en culture, fournit d'abondantes récoltes de céréales; tandis que les autres, couvertes de prairies et de forêts, nourrissent un nombreux bétail et fournissent une grande quantité de bois de construction. L'exploitation de plusieurs mines de cuivre, de fer et de plomb alimentaire, de nombreuses usines métallurgiques, dont les produits, joints aux denrées agricoles, au bois et au goudron, sont la base des transactions commerciales de cette province.

CALMAR (défroit de) ou **CALMAR-SUND**, détroit formé dans la mer Baltique par les côtes de Suède, préfecture de Calmar, et par la côte occidentale de l'île d'Öland; il a environ 120 kilom. de long sur 6 à 24 de large; en hiver, on le traverse sur la glace. Pendant les autres saisons, il est fréquenté par un grand nombre de pêcheurs.

CALMAR (union de), un des plus grands événements de l'histoire des pays scandinaves, et même de l'histoire générale de l'Europe, au moyen âge. La reine Marguerite, qu'on a surnommée la *Sémiramis du Nord*, s'étant affirmée sur son triple trône, convoqua à Calmar des députés de la Suède, de la Norvège et du Danemark, pour assister au couronnement de son neveu, Erik de Poméranie, et confirmer l'union qu'elle avait déjà préparée à Nyköping. L'acte fut dressé au château de Calmar, le 20 juillet 1397, et signé par les dix-sept membres les plus illustres de l'assemblée. D'après cet acte, la Suède, la Norvège et le Danemark étaient unis à l'avenir sous un seul roi, élu par les mandataires des trois royaumes. Chaque royaume conservait ses lois et sa constitution propres, de même que ses droits et privilèges; aucune guerre ne pouvait éclater entre eux, mais ils devaient se soutenir mutuellement contre un ennemi commun. Tout individu condamné dans l'un des royaumes était censé l'être aussi dans les deux autres et ne pouvait y trouver aucun refuge, etc. Cette union, fondée dans le but d'assurer la concorde et la paix entre les trois pays, devint au contraire, par suite de l'impéritie des souverains, de leur partialité pour le Danemark, des tendances oligarchiques de la noblesse suédoise, une source de querelles, de guerres et de calamités de tout genre qui durèrent plus d'un siècle. Enfin, après avoir été vainement renouvelée, en 1436, dans une assemblée d'États tenue à Calmar, l'union fut définitivement dissoute, à l'avènement de Gustave Vasa au trône de Suède, en 1523.

CALMARET s. m. (kal-ma-rè — dimin. de *calmar*). Moll. Genre de mollusques céphalopodes, voisins des calmars, dont ils se distinguent surtout par leur consistance gélatineuse ou membraneuse; il comprend cinq espèces, qui vivent dans les régions chaudes de l'Atlantique et du grand Océan : Les *CALMARETS* sont généralement diaphanes. (A. d'Orbigny.) On n'a encore rencontré aucun reste de *CALMARETS* à l'état fossile. (A. d'Orbigny.)

CALME adj. (kal-me. — On désignait autrefois par ce mot la tranquillité de la mer, des flots, etc., et c'est par extension qu'on l'a pris dans une acception morale et figurée; le sens spécial de *calme* s'est conservé plus pur dans la forme *acalmie*. La signification primitive de ce mot le rattache naturellement au *calm* de l'anglais et de l'allemand, et au *kalm* du hollandais, qui s'appliquent précisément à l'état tranquille et paisible des flots). Qui est tranquille, qui n'est point agité : Une mer, une eau CALME. Un air, un ciel CALME. Une nuit CALME.

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis;
L'air était calme, et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.

BÉRANGER.

— Par anal. Qui est moins surexcité, qui souffre moins, en parlant d'un malade : Le malade est plus CALME.

Le roi que j'ai laissé plus calme dans son lit...

RACINE.

— Fig. Qui n'est point livré au trouble et à l'agitation : Une vie CALME. Un pays CALME et tranquille. Tout est calme, tout est tranquille; les passions sont vaines, les vents sont bridés, toutes les tempêtes apaisées. (Boss.) Pour des études CALMES, il faut des esprits CALMES. (G. Sand.) Qui ne s'empêche point, qui se possède, qui est maître de ses passions ou de son ardeur : Un homme CALME. Un esprit CALME. Le peuple était CALME au milieu du désordre. (Fléch.) L'assemblée était très-digne, dans une CALME et ferme attitude. (Michelet.) On ne vit CALME et serein que dans le vrai. (Raspail.) Elles ont l'air CALMES, mais au fond je suis sûr qu'elles sont désespérées. (E. Sue.) Saint Cyprien, le plus aimable et le plus CALME des grands hommes chrétiens de

son temps, marche tout au moins l'égal de saint Jérôme. (Ph. Chasles.) Notre grand peintre David demandait un jour au premier consul comment il voulait être représenté : « CALME sur un cheval fougueux, » répondit le vainqueur d'Arcole.

La solitude est chère à qui jamais n'en sort,
Elle a mille douceurs qui rendent calme et fort.

SAINT-BEUVE.

— Comm. Qui manque d'activité, d'animation; qui languit : Les affaires sont CALMES en ce moment. La Bourse d'hier a été extrêmement CALME.

— Syn. Calme, posé, rassis, tranquille. Calme diffère d'abord de tranquille en ce qu'il exprime un état relatif plutôt qu'absolu; ce qui est calme actuellement a pu être ou pourra devenir agité; ce qui est tranquille l'est par nature et d'une manière stable. Posé et rassis, dans le sens où ils sont synonymes des deux autres mots, ne se disent que des personnes ou de ce qui s'y rapporte; posé emporte l'idée d'une certaine lenteur qui fait supposer la réflexion; rassis annonce formellement une agitation antérieure qui s'est calmée et après laquelle on est rentré dans son état naturel.

— Antonymes. Bruyant, agité, bouillant, chaud, colère et colérique, emporté, exaspéré, fougueux, furieux, impatient, impressionné, irascible, irrité, orageux, rageur, transporté, tumultueux, turbulent, vif, violent.

CALME s. m. (kal-me — v. l'étym. du mot précédent). Défaut d'agitation, de mouvement dans les éléments : Le CALME de l'air, des eaux, de l'Océan. Le CALME de la nature. Elle mande qu'elle vous a mis dans votre bateau par un temps et par un CALME admirables. (Mme de Sév.) Le vent nous manqua et nous passâmes la nuit en CALME sous la côte d'Asie. (Chateaub.)

Dans l'Aulide arrêté par un calme soudain...

RACINE.

Le bruit du zéphyr et de l'onde
Se fait entendre seul dans le calme du monde.

SAINT-LAMBERT.

— Calme plat, Calme absolu qui laisse la mer plate, unie, tranquille : Les marins redoutent presque autant le CALME PLAT que la tempête. Fig. Suppression, absence complète d'activité, de mouvement : Tout est dans un CALME PLAT. On dit aussi CALME simplement dans le même sens : Les affaires sont dans un grand CALME.

— Par ext. Suppression, cessation de l'excitation de l'organisme ou de la douleur physique : Le CALME d'un malade. Il jouit maintenant d'un grand CALME, d'un CALME parfait.

— Par anal. Absence de trouble, de désordre, d'agitation : Aimer, chercher le CALME. Rétrograder le CALME dans un Etat. L'assemblée l'écouta dans le plus grand CALME. (Acad.) En politique comme en mer, il y a des CALMES trompeurs. (Balz.) La nature a mis le CALME dans l'écueil de l'infortune, comme une couche molle au fond de l'abîme, pour adoucir la sensation de la chute aux infortunés. (Lamart.)

Par moi Jérusalem goûte un calme profond.

RACINE.

Le calme endort l'esprit, le trouble le réveille.

BALZAC.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie;
Je viens chercher vivant le calme du Léthé.

LAMARTINE.

Songeurs durant le calme, ainsi que dans l'orage,
Que les biens ont leur utilité,
Et les maux leurs indemnités.

LEMERRE.

— Fig. Paix de l'âme, tranquillité d'esprit, absence de passions, d'inquiétude ou d'emportement : Le CALME ou l'agitation de notre humeur ne dépend pas tant de ce qui nous arrive de plus considérable dans la vie que d'un arrangement commode ou désagréable de petites choses qui arrivent tous les jours. (La Rochef.) Le CALME est préférable au trouble des passions les plus séduisantes. (J.-J. Rousseau.) Le CALME est beau quand il vient de l'énergie qui fait supporter ses propres peines; mais, quand il naît de l'indifférence envers celles des autres, le CALME n'est rien qu'une personnalité dédaigneuse. (Mme de Staël.) On ne respecte pas celui qui s'agit; le CALME seul est imposant. (Mme de Staël.) La liberté produit le CALME. (B. Const.) Le vrai bonheur est dans le CALME de l'esprit et du cœur. (Ch. Nod.) Le CALME, c'est le plus grand bienfait de la Divinité; le CALME, c'est Dieu! (G. Sand.) Je n'ai point vu de physiologie d'un CALME plus anémique. (G. Sand.)

Nulle paix pour l'impie; il la cherche; elle fuit,
Le calme dans son cœur ne trouve point de place.

RACINE.

Le calme inaltérable empreint sur son visage
De la paix de son cœur est la tranquille image.

BÉRANGER.

Le roi, vous le savez, flotte encore incertain.
Je sais par quels ressorts on le pousse, on l'arrête,
Et fais, comme il me plaît, le calme et la tempête.

RACINE.

— Du calme! du calme! Expression dont on se sert tantôt sérieusement, tantôt ironiquement, pour ramener quelqu'un à des sentiments plus modérés, à un état plus paisible.

— Syn. Calme, paix, quiétude, repos, tranquillité. Les deux mots *calme* et *tranquillité* marquent une qualité, une manière d'être des personnes ou des choses considérées en elles-mêmes; mais la *tranquillité* est plus stable, plus constante, tandis que le *calme* peut n'être

que passer et semble mis en opposition avec des états de trouble et d'agitation antérieurs ou postérieurs. La *paix* est l'opposé de la guerre, elle ne peut régner qu'entre plusieurs personnes considérées dans leurs rapports mutuels, ou dans l'âme considérée comme pouvant être agitée par des mouvements contraires. *Quiétude* ne se dit que de l'âme, et il marque un état de tranquillité parfaite, mêlée d'un abandon plein de charme. Enfin, le *repos* est proprement l'opposé du travail, de la peine; il suppose une fatigue antérieure, et il en annonce le soulagement et la fin.

— Antonymes. Brouhaha, bruit, cohue, fracas, tintamarre, tumulte. — Colère, Courroux, éclat, effervescence, émoi, émotion, emportement, exaspération, fougue, fureur, impatience, irascibilité, irritabilité, rage, transport, violence. — Bourrasque, gros temps, orage, ouragan, tempête.

Calme plat, musique de Schubert. Quelle lugubre mélodie! Les notes lourdes et appesanties tombent comme les coups du marteau clouant un cercueil! Pas de variation dans le rythme; une implacable monotonie de dessin mélodique reflète fidèlement la désespérante rigidité de l'océan. Aucune page musicale ne saurait égaler la désolation de ce terrible *De profundis*.

Très-lent et douloureusement.

Tous les vents fai - saient si -

- len - ce : De la mer dor - maient les

- flots. Cal - me affreux! plus d'es -

- ran - ce Dans le cœur des ma - te - lots!

En voy - ant ce lac im - men - se,

Il a pâ - lis - sent de ter - reur.

Len - te - ment la mort s'a - van - ce.

U ne mort qui fait hor - reur!

DEUXIÈME STROPHE.

Le vaisseau soudain s'arrête,
Et pourtant le ciel est beau!
Un soleil de jour de fête
Vient briller sur leur tombeau!
En pleurant, chacun regrette
Ceux qui vont l'attendre au port.
A mourir chacun s'apprête!
Dieu, lui seul, connaît leur sort!

Calme (LE), tableau de Wilhelm van de Velde. « La mer était pour Wilhelm van de Velde une maîtresse adorée, dit M. Ch. Blanc; il en aimait les caprices, la mobilité fantasque, les caresses et la fureur. Cependant son humeur personnelle, son tempérament lui faisaient préférer les moments de calme. C'est alors qu'il imite les eaux de la mer avec un talent vraiment magique, soit qu'elles présentent ces rides légères, cette faible ondulation qu'on appelle en Hollande *kabbeling*, et qu'elles viennent mourir à petit bruit sur le sable fin du rivage, soit que, plus agitées, elles soulèvent des franges d'écume qui se détachent avec des nuances nacrées sur le flanc brun des navires. Ses eaux, transparentes et vraies, ne sont pas d'un ton cru de vert et de bleu, comme celles de la Méditerranée; elles sont jaunâtres et blondes comme les mers du nord; la teinte en est généralement froide, à moins qu'elles ne soient échauffées par un rayon doré du soleil couchant. » De tous les peintres, en effet, W. van de Velde est celui qui a représenté avec le plus de vérité et de poésie les effets de calme sur mer : il semble s'être complu dans cette catégorie de sujets, et, comme le fait remarquer le savant Waagen, il y a remporté ses plus grands triomphes. La plupart des musées d'Europe ont des chefs-d'œuvre de lui en ce genre. Le musée d'Amsterdam en a deux, dont l'un, — le plus petit et le plus harmonieux, — représente au premier plan un navire et quelques barques, près d'une estacade en planches qui avance dans la mer. Au musée Van der Hoop, de la même ville, une peinture claire, simple et d'une exquise finesse, nous montre la mer, unie et tranquille, éclairée par les blondes lueurs du soleil couchant; à droite, des dunes de sable, au-dessus desquelles on aperçoit la flèche d'une église (celle de Scheveningue); un pêcheur s'avance avec des filets, d'autres chargent une barque; au loin, de petits bateaux de pêche. La pinacothèque de Munich, le musée de La Haye, le palais de Hampton-court possèdent aussi des Calmes, de Van de Velde, d'une grande beauté; mais aucun de ces tableaux n'a l'importance du chef-d'œuvre qui fait partie de la galerie de lord Hertford, et qui a été exposé à Manchester en 1857; ce

chef-d'œuvre, une des plus grandes marines que W. van de Velde ait peintes (2 m. 50 environ de large sur 2 m. de haut), représente une *Mer calme* avec beaucoup de navires, dont plusieurs sont assez grands pour qu'on en distingue tous les détails peints à la perfection, et tous les hommes d'équipage occupés à divers travaux. Quant à la *Marine par un temps calme*, qui est inscrite dans le catalogue du Louvre comme étant une œuvre de W. van de Velde, quelques connaisseurs, M. Ch. Blanc entre autres, pensent qu'elle doit être attribuée à Simon de Vlieger, qui fut le maître de Van de Velde, et qui nous a laissé lui-même plusieurs Calmes d'une couleur harmonieuse et vraie, parmi lesquels nous citerons celui qui est au Louvre (n° 549, signé du nom de l'auteur), et celui du musée d'Anvers.

CALMÉ, ÉE (kal-mé) part. pass. du v. Calmer. Apaisé, rendu tranquille après avoir été livré à un violent mouvement : Flots CALMÉS. Tempête CALMÉE. La violence des vents est un peu CALMÉE.

... Ces vœux dans l'orage formés,
Qu'efface un prompt oubli quand les flots sont calmés.

CORNEILLE.

— Par ext. Rendu à la paix, à la tranquillité; soustrait au trouble, à l'effervescence : Nous verrons bientôt l'Europe CALMÉE. (Mass.) Le peuple était répandu çà et là et paraissait CALMÉ. (Thiers.)

— Fig. Adouci, apaisé : Des passions CALMÉES. Des fureurs APAISÉES. Oh! que de douleurs profondes peuvent être CALMÉES par une simple parole! (B. de St-P.)

Répandez vos chagrins dans le sein d'un ami,
Des malheurs confiés sont calmés à demi.

A. SOUMET.

CALMEIL (Juste-Louis), médecin français, né à Poitiers en 1793. Il fut d'abord interne à la Salpêtrière sous Esquirol, puis à Charenton sous Royer-Collard. La thèse qu'il soutint pour le doctorat, en 1824, et qui avait pour sujet les *Rapports de causes et d'effets qu'ont entre elles l'épilepsie et la folie*, attirait l'attention des aliénistes. En 1826, il publia un travail sur la *Paralytie considérée chez les aliénés*. Depuis, M. Calmeil est toujours resté attaché à l'établissement de Charenton, dont il est devenu médecin en chef. Ses principaux ouvrages, outre les travaux dont nous avons déjà parlé, sont : *De la folie considérée sous le point de vue pathologique, philosophique, historique et judiciaire* (1845, 2 vol. in-8°); *Traité des maladies inflammatoires du cerveau, etc.* (1859, 2 vol. in-8°). Il a, de plus, fourni un grand nombre d'articles et de mémoires à diverses publications savantes.

CALMELET (Michel-François), ingénieur français, né à Langres en 1782, mort en 1817. Il devint ingénieur en chef des mines, et publia dans le *Journal des Mines* un grand nombre de mémoires de 1804 à 1815. Nous citerons, parmi les plus importants : *Conjecture sur quelques points de la théorie métallurgique; Mémoire statistique sur les richesses minérales du département de Rhin-et-Moselle; Essai sur les roches cornéennes, et les Descriptions géologiques, etc.*, des mines de Weiden, de Bergzabon, de Cretnich, de l'Obssan, de l'arrondissement de Prüm, etc.

CALMELS (Antoine-Célestin), sculpteur français, né à Paris en 1825. Élève de Elshoet, de Bosisi et de Pradier, il obtint, en 1839, le second prix de Rome. Il a exécuté depuis lors un assez grand nombre de groupes, de statues, de bustes estimés. Nous citerons : les groupes décoratifs de la *Guerre et de l'Industrie*; les statues de *Gutenberg* (1848), de *Denis Papin* (1850), de *Saint Clément*, de *Masséna*, de *Psyché* (1857), de *Calypto*; les bas-reliefs de la *Présentation au temple* et de la *Naissance de la Vierge*, pour l'église Saint-Maurice, à Lille; les statuettes du général *Lawestine*, du prince *Albert*, de *Mmes Rose Chéri, Doche*; les bustes de *Ballanche*, du docteur *Moutin*, de *Tisserant*, d'*Oudot*, de *Napoléon III*, de *Montaubry*, etc. Depuis quelques années, M. Calmels s'est fixé à Lisbonne, où il est devenu membre de l'Académie royale des beaux-arts, et où il a exécuté plusieurs travaux importants, entre autres une statue équestre de dom Pedro IV, qui a été fondue en bronze pour la décoration d'une place de la ville de Porto. Un modèle en plâtre de cette statue a figuré à l'Exposition universelle de 1867.

CALMER v. a. ou tr. (kal-mé — rad. *calme*). Apaiser, rendre tranquille ce qui était livré à de violents mouvements : CALMER les flots. CALMER la tempête. CALMER les orages.

— Par anal. Rendre paisible ce qui était livré au trouble et à l'agitation : CALMER un mouvement populaire.

— Par ext. Adoucir, rendre moins intense ou moins souffrant : CALMER la fièvre, la douleur, la souffrance. Cette potion a CALMÉ le malade. La bonté est un penchant naturel à prévenir ou à CALMER la souffrance. (Latena.)

Et cette fête, avec ses gais refrains,
Calma le cri de mes premiers chagrins.

BÉRANGER.

— Fig. Soustraire à l'emportement, diminuer l'ardeur de : CALMER les désirs, les passions. CALMER la colère. CALMER les impatiences. CALMER le désespoir. Quand la sagesse et la vertu parlent, elles CALMENT toutes les

passions. (Fén.) *Il faut tâcher de CALMER et de posséder un peu son âme.* (Mme de Sév.) *Il s'élève des regrets dans mon cœur, que les réflexions ont bien de la peine à CALMER.* (Mme de Simiane.) *Les jouissances de l'esprit sont faites pour CALMER les orages du cœur.* (Mme de Staël.) *Le premier effet des remèdes est de CALMER l'imagination.* (Mme de Staël.) *La patience épure le sang et CALME l'esprit.* (Rulhière.) *Rien ne CALME le cœur de l'homme comme le devoir.* (St-Marc Gir.) *C'est en fatiguant le corps qu'on parvient à CALMER l'âme.* (Pétiet.) *Toujours un petit doute à CALMER, voilà ce qui fait la vie de l'homme heureux.* (H. Bayle.)

Calmez, reine, calmez la frayeur qui vous presse.

RACINE.

J'ai cru que des présents calmeraient son courroux.

RACINE.

Qu'entends-je ? son trépas n'a point calmé la reine !

RACINE.

Tes remords te suivront comme autant de furies ; Tu croiras les calmer par d'autres barbaries.

RACINE.

— Absol. : *Cela n'est pas propre à CALMER. Etudiez-vous à CALMER, au lieu de chercher à aigrir.*

— v. n. ou intr. Mar. Devenir calme : *Le vent, la mer CALME, à beaucoup CALMÉ.* Il s'employait autrefois de la même manière, dans le langage ordinaire :

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde ; Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde Que toujours quelque vent empêche de calmer.

MALHERBE.

Se calmer v. pr. Devenir calme ; s'apaiser : *Le vent, la mer SE CALME. L'orage s'EST un peu CALMÉ.*

— Perdre de son intensité : *La fièvre s'EST CALMÉE peu à peu.*

— Fig. S'adoucir, devenir moins furieux, moins violent ou moins vif : *La fureur des factions commença à SE CALMER.* (Volt.) *Mon agitation, loin de SE CALMER, ne fait qu'augmenter de jour en jour.* (J.-J. Rouss.) Depuis que l'enthousiasme pour les ballons s'est un peu CALMÉ, rien n'a plus occupé les esprits que le magnétisme animal. (La Harpe.) *La terreur bouleverse les esprits ; ah ! la, la, mon enfant, CALME-TOI.* (Picard.) *Les orages du cœur et ceux de la nature SE CALMENT au souffle de Dieu.* (Alex. Dum.)

— Syn. Calmer, apaiser, pacifier. V. APAISER.

— Antonymes. Agacer, agiter, aguilonner, asticoter, attiser, aviver, courroucer, déchaîner, émouvoir, exciter, inciter, irriter, stimuler, surexciter.

CALMET (dom Augustin), écrivain et commentateur français, né à Mesnil-la-Horgne, près de Commercy, en 1672, mort en 1757, entra de bonne heure dans l'ordre des bénédictins de Saint-Vannes, dont il a été depuis l'une des lumières. Il montra, dès sa première jeunesse, de grandes dispositions pour les langues orientales. A peine âgé de dix-huit ans, il enseignait déjà la philosophie et la théologie à ses jeunes confrères, et, en 1704, ses supérieurs, qui savaient apprécier son mérite, l'envoyèrent en qualité de sous-prieur à l'abbaye de Munster. Il fonda, au sein de cet établissement, une sorte d'Académie, composée d'une dizaine de religieux uniquement occupés de l'étude des livres saints. C'est là qu'il composa une partie de ses commentaires, entouré de ces dévoués collaborateurs. Il avait commencé à les publier en latin ; mais, docile aux avis de Massillon, il se détermina à les faire paraître en français. Promu successivement abbé de Saint-Laurent de Nancy, puis de Senones, nommé deux fois président général de sa congrégation, il refusa un évêché, que le pape Benoît XIII, grand admirateur de son profond savoir, lui avait fait offrir. La vie de ce savant religieux se résume dans ses immenses travaux, car elle s'est écoulée tout entière dans le silence du cloître, sans jamais être mêlée aux événements du dehors. Comme il était doué d'une activité prodigieuse, l'étude ne lui faisait point négliger l'administration du temporel de son abbaye, dans laquelle il introduisit des améliorations et des réformes, et qu'il dota d'une bibliothèque très-riche en ouvrages théologiques et historiques. C'est au milieu de cette retraite qu'il mourut, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Dom Calmet a laissé un grand nombre d'ouvrages, où l'on remarque une vaste érudition, à laquelle on pourrait, toutefois, appliquer de temps en temps le reproche d'être imparfaitement digérée. On lui a reproché également d'avoir négligé les sources rabbiniques, et de manquer de critique ainsi que de méthode. Son style est lourd et incorrect. Ce savant homme n'en fut pas moins un des plus illustres érudits de son ordre. Son *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament* (Paris, 1707-1716, 26 vol. in-40), plusieurs fois réimprimé, a été l'objet de vives critiques. En effet, c'est un grand répertoire, où les philosophes vont chercher leurs objections contre l'Écriture sainte. La préface, réimprimée séparément en 1720, avec dix-neuf dissertations nouvelles, est la partie la plus agréable et la plus recherchée du *Commentaire* de dom Calmet. Il y a, il est vrai, plus de faits que de réflexions ; mais comme ces faits intéressent la curiosité des érudits, ce recueil a été parfaitement accueilli. *L'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament pour servir d'introduction à l'Histoire ecclésiastique de Fleury* (1718,

2 vol.) a eu une immense publicité. L'auteur y a conservé la complète simplicité des écrivains sacrés.

Dans le *Dictionnaire critique, historique et chronologique de la Bible* (1725, avec un suppl. en 1728, 4 vol. in-fol.), dom Calmet a résumé par ordre alphabétique tout ce qui était répandu dans ses *Commentaires*. C'est un ouvrage où la science théologique, celle des langues, des antiquités saintes et profanes, concourent à répandre des lumières sur des points obscurs de l'Écriture. Il est à regretter que l'érudition l'emporte souvent sur l'exactitude et sur une critique sévère, et qu'on y trouve la plupart des défauts du *Commentaire*. Dom Calmet a écrit, en outre, une *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine* (1728), la meilleure qui ait été publiée sur cette province ; *Bibliothèque des écrivains de Lorraine* (1751) ; *Histoire généalogique de la maison du Châtelet, branche puînée de la maison de Lorraine* (1741) ; *Histoire universelle sacrée et profane* (1735-1761, 9 vol. in-40), ouvrage inachevé, mais savant et assez détaillé, dans lequel l'auteur copie un peu trop les historiens modernes, au lieu de remonter aux sources ; *Trésor d'antiquités sacrées et profanes* (1722, 3 vol.) ; *Dissertations sur les apparitions des anges et sur les revenants et vapeurs* (1746) ; *Sur la terre de Gessen et sur le royaume de Tanis en Égypte* (1756), et une foule d'autres ouvrages, tous imprimés qu'inédits, qui, réunis, donneraient à peu près la matière de 120 vol. in-8°, et qui sont relatifs, soit à l'histoire de la Lorraine, soit aux abbayes de cette ancienne province.

CALMETTE (François), médecin français, né à Rodez, se fit recevoir docteur à Montpellier en 1684, et professa quelque temps avec succès dans cette ville. On a de lui un *Abrégé de médecine thérapeutique*, publié en latin, à Genève, en 1677.

CALMI s. m. (kal-mi). Comm. Sorte de toile peinte que l'on fabrique dans le Mogol.

CALMI, **IE** (kal-mi) part. pass. du v. Calmir : *Vents CALMIS.*

CALMIE s. f. (kal-mi). Mar. V. ACCALMIE.

CALMINA, ville d'Afrique, dans la Guinée supérieure, royaume de Dahomey, à 30 kilom. S.-E. d'Abomey ; 15,000 hab.

CALMIR v. n. ou intr. (kalmir — autre forme de calmer). Mar. Devenir calme : *La mer CALMIT. Les vents CALMISSENT.*

— Impersonnel. *Il calmit*, il fait un temps calme. *Il Vieux mot.*

CALMO (André), auteur dramatique vénitien, né vers 1510, mort en 1571. Ses comédies, qui eurent à Venise un succès prodigieux, ont été plusieurs fois réimprimées. Calmo est un des plus habiles écrivains qui aient fait usage du dialecte efféminé, mais spirituel des langues. Il n'était pas seulement un poète facétieux et original, c'était encore un très-bon acteur comique, qui excellait surtout dans le rôle de Pantaloon. Outre ses comédies, il a composé des poésies diverses, des pastorales dialoguées, des éloges, des stances, des sonnets, etc., et on a de lui un recueil de lettres sous ce titre : *Lettere piacevoli* (Venise, 1572).

CALMON (Jean), administrateur français, né à Carluet en 1774, mort à Paris en 1857. Il était fils d'un avocat qui avait été membre de l'Assemblée législative en 1792. Après avoir terminé ses études à Paris, il reçut un emploi au ministère de la guerre, fit quelque temps partie de l'armée, et entra, en 1798, dans l'administration de l'enregistrement et des domaines. Devenu inspecteur général, il fut chargé par Napoléon de plusieurs missions, notamment d'organiser l'administration à Corfou, de liquider la dette publique de l'ancien évêché de Munster, et de procéder à la vente des biens du clergé en Westphalie. Sous la Restauration, il fut nommé membre du conseil d'Etat, directeur général de l'enregistrement, et signala son passage dans cette partie de l'administration par de sages règlements et établit des concours pour l'admission aux emplois. Envoyé par le département du Lot à la Chambre des députés, en 1821, il y siégea pendant dix-sept ans, fut élu plusieurs fois vice-président, vota avec le centre gauche et refusa deux fois le portefeuille des finances. En 1848, il résigna ses fonctions et vécut depuis lors dans la retraite.

CALMONTIUM, nom latin de Chaumont-en-Bassigny.

CALMOUCK, E s. et adj. (kal-mouk — mot russe). Géogr. Peuple de race mongole, qui habite la Russie, la Chine et la Perse : *Les CALMOUCKS forment quatre grandes tribus. Une famille CALMOUCKS en voyage est curieuse à étudier.*

s. m. Comm. Etoffe de laine qui se fabrique en France : *Il se fabrique encore à Abbeville quelques étoffes en laine, dont les uns, velvets, sont les CALMOUCKS et espagnolettes, les autres, rasés, s'appellent tourcoums et grenadines.* (Dict. de Comm.) Il On dit aussi CALMOUK, KALMOUCK et KALMOUK.

— Encycl. Géogr. L'histoire des *Calmoucks* se lie étroitement à celle de ces fameux conquérants venus de la haute Asie, depuis Attila jusqu'à Tamerlan ; mais on ne saurait dire au juste dans quelles proportions ils figuraient parmi ces hordes envahissantes, qui se manifestèrent sous les noms de Huns, Mongols,

Tatars et Tures. Depuis, ils n'ont entrepris aucune expédition guerrière ; ceux qui relèvent du sceptre russe sont chargés de défendre l'empire du côté de l'Asie.

Les *Calmoucks* sont de haute taille, maigres et d'une laideur repoussante. Ils ont la chevelure épaisse et noire, la tête large et plate, les os des joues saillants, les yeux petits et fort distants l'un de l'autre, le nez écrasé, presque point de sourcils, les oreilles énormes, les lèvres épaisses, le teint olivâtre. Leur langage est âpre et guttural ; tout leur extérieur d'une malpropreté extrême. Cependant, des mariages qu'ils contractent avec les Cosaques, le seul peuple qui les estime assez pour cela, naissent des femmes d'une remarquable beauté.

Les *Calmoucks* mènent la vie nomade ; ils campent sous des tentes de forme circulaire, couvertes en feutre ou en étoffe de laine grossière. La chair de cheval est leur principale nourriture ; ils la font sécher au soleil ou mortifier sous la selle de leurs montures. Leur boisson de prédilection est le *koumiss*, sorte d'eau-de-vie faite avec du lait de jument. Leurs chevaux sont excellents et ils sont eux-mêmes, hommes et femmes, d'intrepides et infatigables cavaliers.

Paresseux et joueurs, les *Calmoucks* passent leur vie à se divertir ; ils perdent souvent au jeu, dans une seule séance, tout ce qu'ils possèdent et jusqu'au vêtement qui les couvre. Du reste, ils sont doux, hospitaliers, mais très-rusés. La chasse, la lutte, le tir à l'arc, les courses à cheval sont leurs exercices favoris ; ils cultivent aussi la musique et la danse, et possèdent même un poème héroïque national, dont ils récitent les chants dans leurs longues veillées d'hiver. Depuis un temps immémorial, ils connaissent l'art de fabriquer la poudre. Cependant les armes à feu ne sont guère, chez eux, que des armes de luxe et comme des signes de distinction. Leurs armes ordinaires sont la lance, l'arc, les flèches, le poignard et le sabre, dont ils se servent avec une force et une dextérité merveilleuses.

A l'exception d'un petit nombre, qui sont mahométans, les *Calmoucks* professent le dalaï-lamisme. Leurs prêtres ont une certaine doctrine théologique, dont les traits essentiels sont tirés des livres sacrés de la Chine et du Thibet. Le culte auquel ils président n'est pas sans grandeur ; mais il s'y mêle naturellement beaucoup de superstitions. Une cérémonie d'une simplicité sauvage est celle du mariage. Elle se célèbre à cheval : la jeune fille monte la première sur un cheval qu'elle lance à toute bride ; son prétendant la poursuit, et, s'il l'atteint, elle devient sa femme ; le mariage est consommé sur-le-champ, et les deux époux reviennent à leur tente. Lorsque la jeune fille ne veut pas épouser celui qui la poursuit, il essaye en vain de l'atteindre ; elle court, elle vole jusqu'à ce qu'elle lui ait échappé ou que le cheval du prétendant tombe de fatigue. On n'a jamais vu d'exemple du contraire.

Bien que les *Calmoucks* mènent la vie aventureuse des peuples nomades, ils n'en sont pas moins astreints à des dépenses normales, et la monnaie ne leur est pas moins indispensable qu'à tout autre peuple sédentaire. Un économiste russe, qui a étudié de près ceux qui habitent son pays, s'est plu à dresser dans ses moindres détails le budget annuel d'une famille *calmoucke*, manière très-curieuse de nous faire pénétrer dans son existence intime. On suppose une famille composée du mari, de la femme et d'un enfant mâle ou femelle (*barantchouk*). La première dépense qui lui incombe est le tribut payé à l'Etat (*alban*), soit 8 fr. 60 ; puis le tribut payé au chef (*zatsang*), 2 fr. 40. Vient ensuite le tribut sacré perçu au profit du temple (*kouroul*), des idoles et de leurs prêtres (*bourkhanes*). Ce tribut est facultatif quant à l'objet à offrir : celui-ci offre un mouton, celui-là du lait caillé, un autre une simple fleur. Admettons, ce qui arrive généralement, que la famille ne puisse offrir qu'un quart de mouton ; comme elle doit l'acheter, elle paye de ce chef 2 fr. Voici maintenant les employés de la couronne, si avides, et en même temps si fins, si rusés ; le nomade ne leur échappe pas, et, ainsi que tout habitant relevant de leur autorité, il est rançonné. Notre économiste estime cette rançon à 36 fr. 20. Passons aux frais du ménage : toute famille *calmoucke* doit acheter chaque année un cheval et un chariot, ce qui coûte environ 11 fr. 20 ; pour sa nourriture, son entretien, etc., il lui faut : 10 quatre sacs de blé à 20 fr. le sac, soit 80 fr. ; 20 vingt-quatre briques de thé à 4 fr. 20 la brique, 105 fr. 60 ; 30 dix livres de savon à 0 fr. 72 la livre, 3 fr. 20 ; 40 cinq livres de craie pour le nettoyage des fourrures à 0 fr. 20 la livre, 1 fr. ; 50 deux chaudrons coûtant ensemble 6 fr. et servant pendant deux ans, soit par an 3 fr. ; 60 un chenet servant deux ans, 1 fr. 60 ; 70 quatre pièces de feutre pour couvrir la tente, 8 fr. ; 80 pour les repas de famille ou d'amis que les *Calmoucks* ont l'habitude de donner aux grandes fêtes, six moutons au moins par an, à 8 fr. pièce, 48 fr. ; 90 tabac à fumer, nécessité impérieuse pour le *Calmouk* et sa femme, 6 fr. ; 100 eau-de-vie de grains, un vedro au moins, 18 fr. ; 110 réparation ou achat des divers ustensiles de ménage, tels que tasses, cuillers, brocs, puits, couvertures, cousins, autel d'idoles, permis de circulation, etc., ensemble, 40 fr. ; 120 habillement du mari : un surtout ou pourpoint de nankin doublé, 4 fr. ;

trois caleçons de coton, 4 fr. 80 ; trois bandes d'étoffe pour envelopper les pieds, 2 fr. 40 ; trois paires de bottes, 24 fr. ; deux pantalons de nankin 16 fr. ; *bechinnet* (autre pourpoint de nankin), 6 fr. ; veste, 1 fr. 60 ; *tchiptan*, sur-tout en tissu de poil de chameau, 12 fr. ; pelisse durant deux ans, 12 fr. ; deux bonnets, dont un d'été et l'autre d'hiver, 4 fr. ; une ceinture de nankin, 1 fr. 20 ; un pantalon en tissu de poil de chameau, 4 fr. ; 130 habillement de la femme : deux chemises, 9 fr. 60 ; deux pantalons, 4 fr. 80 ; deux paires de chausses, 1 fr. 60 ; deux paires de bottes, 8 fr. ; deux robes, 12 fr. ; deux bonnets servant deux années, 4 fr. ; deux étuis en peluche pour enrouler les cheveux, 2 fr. 80 ; deux mouchoirs ou fichus, 2 fr. 40 ; une pelisse de mouton ordinaire, au prix de 12 fr., et une autre en peau d'agneau à 32 fr., servant deux années, ensemble 22 fr. Quant à l'enfant, on estime qu'il coûte 16 fr. 30. Ainsi donc, tout compris, c'est à la somme de 530 fr. 40 que s'élève le budget d'une famille *calmoucke*, composée de trois membres, pour la durée d'une année. Comment y pourvoit-elle ? Notre économiste ne le dit pas. C'est là évidemment le secret de la vie nomade.

CALNE, ville et paroisse d'Angleterre, comté de Willt, à 25 kilom. N.-E. de Bath, à 126 kilom. O. de Londres, sur le Marlan ; 5,100 hab. Manufacture de draps ; aux environs, magnifique château de Bowood, résidence du marquis de Lansdowne. Un concile se tint dans cette ville en 978. Dans les premiers temps de l'établissement de la hiérarchie ecclésiastique, les moines empiétaient surtout sur les privilèges des prêtres séculiers, officiaient et prêchaient comme eux, donnaient la communion et l'ordination. Une série de conciles tenus dans tous les pays, et pendant près de deux cents ans, s'occupa de ces usurpations de pouvoirs. Celui de Calne fut de ce nombre ; saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry, assisté de plusieurs évêques, du clergé et des grands du royaume, réunit cette assemblée, qui se prononça en faveur des prêtres séculiers et contre les moines.

CALNERIA, nom latin de Chaulnes.

CALNIACUM, nom latin de Chaunay.

Caloandre fidèle (Lé), roman italien de Marini (Venise, 1641). Ce roman, le plus célèbre du XVII^e siècle, parut d'abord sous le titre de *Eudimiro pris pour Uranus* (*Eudimiro credito Uranio*) et sous le nom de J.-M. Indres, bohémien ; puis sous celui de *Caloandre inconnu*, et enfin de *Caloandre fidèle*, qui lui est resté. On a dit que Marini était le premier qui eût décrit en prose les mœurs et les usages de l'ancienne chevalerie ; mais est-ce là un grand mérite dans un pays où le nombre des romans de ce genre en vers est si prodigieux ? Le mérite réel de cet ouvrage, c'est qu'il est plein d'imagination, que les caractères en sont habilement diversifiés ; que l'intrigue, bien que trop compliquée, se déroule avec art et excite l'intérêt jusqu'à la fin. Il fit la même impression sur les étrangers que sur les Italiens. Scudéry en traduisit une partie (Paris, 1668) ; mais il le dénatura par sa proximité et par les discours qu'il y ajouta, au point de mériter les honneurs de la citation dans le fameux combat du *Lutrin* :

Oh ! que d'éclats obscurs, de livres ignorés,
Furent dans ce grand jour de la poudre tirés !
Vous en fîtes tirés, Almerinde et Simandre.
Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre,
Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois,
Tu vis le jour alors pour la première fois.

Le comte de Caylus en donna ensuite une édition plus fidèle (Amsterdam, 1740). Vulpis en a publié une autre en allemand, en changeant le plan de l'original et en enrichissant d'une foule de détails curieux. Ce qui fait le plus d'honneur à ce roman, c'est d'avoir fourni à Thomas Corneille le sujet de son *Timocrate*, et à La Calprenède l'épisode d'Alcamène, l'un des meilleurs morceaux de sa *Cléopâtre*.

CALOBATE s. m. (ka-lo-ba-te — du gr. *kalos*, bien ; *baté*, je marche). Ornith. Genre d'oiseaux, de la famille des coucous, comprenant une seule espèce, qui vit à Bornéo ; elle a des pieds très-longs, une course sautillante et se tient constamment à terre : *Le CALOBATE radieux a sa place entre les coucous et les malcohas.* (La Fresnaye.) On écrit aussi, mais à tort, CALLOBATE.

— s. f. Entom. Genre d'insectes diptères brachycères, comprenant cinq espèces qui vivent en Europe ; elles ont une marche élégante et mesurée, et plusieurs peuvent courir sur l'eau : *La CALOBATE filiforme se trouve dans les bois.* (H. Lucas.) *La CALOBATE pétonnelle, ou mouche de saint Pierre, doit son nom à la faculté qu'elle possède de marcher sur l'eau, comme le fit saint Pierre.* (Bouillet.)

— Encycl. Ornith. Les *calobates* sont des oiseaux grimpeurs, intermédiaires entre les coucous et les malcohas. Ce genre est ainsi caractérisé : bec long, robuste, comprimé, pointu, un peu courbé à l'extrémité ; narines placées vers le milieu du bec, recouvertes et presque entièrement fermées par une plaque cartilagineuse ; ailes médiocres, très-arroondies ; pieds très-longs, à tarses écaillés, à doigts et ongles courts. *Le calobate radieux*, qui habite Bornéo, doit son nom aux couleurs vives et brillantes dont les deux sexes sont ornés ; il se tient constamment à terre, où il guette les vers, et fuit le danger par une

course sautillante et très-rapide, sans jamais monter sur les arbres.

— Entom. Ce genre d'insectes diptères, formé aux dépens des mouches, est ainsi caractérisé : tête ovoïde ou presque globuleuse; yeux sessiles; antennes en palette, à troisième article presque arrondi; balanciers à découvert; corps et pattes grêles et très-allongés; ailes couchées sur le corps. Ce genre renferme cinq ou six espèces, dont la plupart habitent l'Europe, et qui vivent sur le feuillage des arbrisseaux et sur les fleurs, notamment sur celles des composées. Les *calobates* se font remarquer par leur démarche élégante et mesurée, qui leur a valu leur nom générique. Plusieurs espèces ont la faculté de courir sur les eaux, ce qui leur a fait donner le nom vulgaire de *mouches de saint Pierre*.

CALOBÈ s. m. (ka-lo-be). Fausse orthographe du mot *COLOBÈ*. || On écrit aussi *CALOBRE*.

CALOBOTE s. f. (ka-lo-bo-te — du gr. *kalos*, beau; *botos*, fourrage). Bot. Section du genre *lebeckia*.

CALOBOTRYE s. f. (ka-lo-bo-tri — du gr. *kalos*, beau; *botrys*, grappe). Bot. Syn. de *COBOSME*, section du genre *grosellier*.

CALOCALAIS s. f. (ka-lo-ka-la-iss — du gr. *kalos*, beau). Bot. section du genre *calais*. || On dit aussi *CALOCALAÏDE*.

CALOCAMPE s. f. (ka-lo-kam-pe — du gr. *kalos*, beau; *kampê*, chenille). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, formé aux dépens des noctuelles, et dont les chenilles sont remarquables par leurs belles couleurs. V. *NOCTUELLE*.

— Encycl. Ce genre de lépidoptères nocturnes, formé aux dépens des noctuelles, présente les caractères suivants : antennes épaisses et un peu crénelées chez les mâles, simples chez les femelles; palpes courts, droits, à dernier article velu, très-court; trompe longue; toupet frontal épais, marqué de deux sillons; corselet robuste, carré; abdomen aplati; pattes courtes, fortes; ailes supérieures étroites, se croisant l'une sur l'autre dans le repos et pouvant envelopper le corps inférieurement. Ce genre comprend deux espèces assez communes en France. Les *calocampes* ont des couleurs ternes, et, quand elles sont au repos, les ailes à demi roulées autour du corps, elles ressemblent tout à fait à un morceau de bois mort. Leurs chenilles sont au contraire très-belles; de là le nom du genre. Leur corps lisse et allongé est d'un beau vert, avec des lignes longitudinales bien tranchées, les unes rouges carmin, les autres jaune citron, entre lesquelles sont placés des points blancs cerclés de noir. Ces chenilles vivent à découvert sur les plantes basses, et s'enfoncent profondément en terre pour se transformer en chrysalides, qui sont renfermées dans une coque grossière composée de terre et de quelques fils. Le papillon paraît en septembre. L'espèce la plus commune a 0 m. 06 d'envergure; les ailes supérieures couleur bois mort, et les inférieures d'un gris foncé.

CALOCÉPHALE adj. (ka-lo-sé-fa-le — du gr. *kalos*, beau; *kephalê*, tête). Hist. nat. Qui a une belle tête ou une belle sommité.

— s. m. Mamm. Genre de mammifères carnassiers amphibies, formé aux dépens des phoques, et comprenant une douzaine d'espèces, qui habitent les mers du nord : Le *CALOCÉPHALE à queue blanche* a les formes du phoque commun. (Lesson.) Le *CALOCÉPHALE veau marin* se rencontre fréquemment sur nos côtes. (Lesson.) V. *PHOQUE*.

— Genre de plantes, de la famille des composées et de la tribu des sénécionées : Les *CALOCÉPHALES habitent la Nouvelle-Hollande*. (J. Decaisne.)

CALOCER, aventurier, né dans l'île de Chypre au sixième siècle de notre ère. D'abord conducteur de chameaux, il se jeta vite de cette vie obscure, se mêla à une bande de brigands, dont il ne tarda pas à devenir le chef, et finit par prendre le titre de roi de Chypre. L'empereur Constantin envoya contre lui son neveu, Dalmatius. Calocer, ayant été battu et pris, fut brûlé vif vers l'an 324.

CALOCÈRE s. m. (ka-lo-sé-re — du gr. *kalos*, beau; *keras*, corne). Bot. Genre de champignons, voisin des clavaires, dont il diffère par sa structure cornée. Plusieurs espèces croissent en France.

CALOCHE s. f. (ka-lo-che). Ancienne forme du mot *GALOCHE*.

CALOCHE s. m. (ka-lo-chi-le — du gr. *kalos*, beau; *chilos*, fourrage). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des néoties, comprenant trois espèces qui croissent en Australie.

CALOCORTE s. m. (ka-lo-kor-te — du gr. *kalos*, beau; *chortos*, herbe). Bot. Genre de plantes bulbeuses, de la famille des liliacées, comprenant plusieurs espèces qui croissent dans l'Amérique du Nord.

CALOCROA s. m. (ka-lo-kro-a — du gr. *kalos*, beau; *chroa*, couleur). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères carabiques, formé aux dépens des cicindèles, et dont l'espèce type, qui habite Java, est remarquable par la beauté de ses couleurs.

CALOCROME s. m. (ka-lo-kro-me — du gr. *kalos*, beau; *chroma*, couleur). Genre d'in-

sectes coléoptères pentamères malacodermes, voisin des lampyres, comprenant une espèce qui vit en Australie.

CALOCITTE s. f. (ka-lo-si-te — du gr. *kalos*, beau; *kitta*, feai). Ornith. Genre d'oiseaux, faisant partie du groupe des geais, et comprenant les espèces de pies bleues à longue queue, d'Amérique.

CALOCLEADIE s. f. (ka-lo-kla-di — du gr. *kalos*, beau; *kladon*, rameau). Bot. Genre d'algues floridées, comprenant trois espèces exotiques, à fronde comprimée, d'un beau rouge pourpre. || Syn. de *BOWÏÉSIE*.

CALOCNÉMIS s. m. (ka-lo-kné-miss). Entom. Syn. de *CALICNÉMIS*.

CALO-COLA s. m. (ka-lo-ko-la). Mamm. Nom d'un mammifère du genre chat. || On dit aussi *COLOCOLLO*.

— Encycl. Ce carnassier est de la taille de l'ocelot; il a près de 1 mètre de longueur, non compris la queue; son pelage est blanc grisâtre, avec des bandes longitudinales plus ou moins flexueuses, noires et bordées de fauve; des demi-cercles noirs se succèdent sur toute la longueur de la queue; les jambes, jusqu'aux genoux, sont d'un gris foncé. Cet animal habite le Chili et la Guyane; on le trouve surtout dans les forêts, où il fait sa nourriture habituelle de souris et d'oiseaux. Mais il lui arrive souvent de s'approcher des habitations pendant la nuit, et de s'introduire dans les poulaillers, dont les hôtes deviennent sa proie.

CALOCOME s. m. (ka-lo-ko-me — du gr. *kalos*, beau; *komê*, chevelure). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères longicornes, comprenant deux espèces qui vivent en Amérique.

CALODÈME s. m. (ka-lo-dè-me — du gr. *kalos*, beau; *demas*, corps). Entom. Section du genre *stigmère*, comprenant une magnifique espèce, qui vit en Australie.

CALODENDRON s. m. (ka-lo-dain-dron — du gr. *kalos*, beau; *dendron*, arbre). Bot. Genre de la famille des diosmées, établi d'après un arbre qui croît au cap de Bonne-Espérance.

CALODÈRE s. m. (ka-lo-dè-re — du gr. *kalos*, beau; *dérê*, cou). Ornith. Syn. de *CHALAMYDÈRE*.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères brachélytres, comprenant une vingtaine d'espèces qui vivent en Europe. || Autre genre syn. de *CARDIOPHORE*.

CALODION s. m. (ka-lo-di-on — dimin. du mot *kalos*, corde). Bot. Syn. du genre *CAS-SYTHE*.

CALODISE s. f. (ka-lo-di-ze — du gr. *kalos*, beau; et de *dise*). Section du genre *dise*.

CALODRACON s. m. (ka-lo-dra-con — du gr. *kalos*, beau; et de *draco*). Bot. Section du genre *dracocéphale*.

CALODROME s. m. (ka-lo-dro-me — du gr. *kalos*, beau; *dromeus*, coureur). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, comprenant une espèce qui vit à Manille et sur la côte de Coromandel; c'est le *calodrome* de Melly.

— Encycl. Ce genre d'insectes est caractérisé par une tête assez courte, ainsi que les antennes, qui sont terminées en massue un peu aplatie; un corps allongé; un corselet comprimé antérieurement et aussi long que l'abdomen; un bec très-court; mais surtout par la structure singulière des pattes postérieures, où le tibia s'oblitére presque complètement, tandis que le premier article du tarse acquiert un développement tel qu'il égale ou surpasse même en longueur le corps entier; en sorte que l'insecte paraît marcher sur des échasses, ce qui lui a valu son nom générique. « Ce singulier insecte, dit A. Percheron, est-il sauteur? Pourquoi alors cet allongement du tarse plutôt que du fémur, comme il arrive dans les autres espèces douées de cette faculté? Cet organe est-il seulement propre au mâle et destiné à saisir la femelle dans l'accouplement? Mais alors, pour conserver la position habituelle, il repousserait ses pattes en dessous de son corps, saisi par peut-être la femelle avec par les côtes, tandis que les autres paires se maintiendraient sur son dos; les crochets de ses tarses parviendraient alors jusqu'au-dessus de sa tête. Il est probable que cette organisation tient à son habitat et à la manière de prendre sa nourriture, que nous ne pouvons deviner faute de renseignements sur ses mœurs. » Il habite le Coromandel.

CALODRYON s. m. (ka-lo-dri-on — du gr. *kalos*, beau; *dryon*, bosquet). Genre d'arbrisseaux, de la famille des méliacées, comprenant une seule espèce qui croît à Madagascar.

CALÉNAS s. m. (ka-lé-nass). Ornith. Genre de pigeons. Syn. du genre *NICOBAR*.

CALOFARO, nom d'un tourbillon de mer dans le détroit de Messine; c'est le Charybde des anciens, si redouté des navigateurs.

CALOGERA ou **CALOGIERA** (Ange), littérateur et philologue italien, né à Padoue en 1699, mort en 1768, était issu d'une ancienne famille originaire de Corfou. Il fit ses études chez les jésuites, qu'il quitta, à l'âge de dix-sept ans, pour entrer dans la congrégation des camaldules, au monastère de Saint-Michel, près de Venise. Ayant été envoyé à Ra-

venne en 1721, pour y étudier la théologie, il puisa, dans une riche bibliothèque qui lui fut ouverte, de vastes connaissances, surtout en littérature; et, après avoir passé quelques années à Ravenne, à Venise et à Vicence, il entra dans son couvent, dont il devint abbé en 1756, et où il termina sa vie. Constatment occupé de recherches et de travaux littéraires, il conçut l'idée de réunir et de publier les actes des Académies italiennes. Aidé de Pierre Zeno, de Vallisneri, de Manni, de Muratori, etc., il fit paraître périodiquement sa *Raccolta d'opuscoli scientifici e filologici* (Venise, 1728-1754, 51 vol.), suivie d'une *Nuova raccolta d'opuscoli*, etc. (Venise, 1775-1778, 24 vol.), dont les neuf derniers volumes furent publiés par son frère. Cette collection renferme un grand nombre de morceaux précieux qu'on chercherait vainement ailleurs. On a de Calogera beaucoup d'autres ouvrages et des notices littéraires intitulées : *Memorie per servire alla storia letteraria* (1753-1761, 18 vol.), des traductions de *Télémaque*, de *Gulliver*, de l'*Histoire littéraire d'Europe*, etc.

CALOGNATHE s. m. (ka-logh-na-te — du gr. *kalos*, beau; *gnathon*, mâchoire). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des mélasomes, remarquables par le développement extraordinaire de leurs mandibules, et comprenant une seule espèce qui vit à Madagascar.

CALOGNONE s. f. (ka-lo-gno-ne; gn mill.). Moll. Syn. de *CALAGNONE*.

CALOGYNE s. f. (ka-lo-gi-ne — du gr. *kalos*, beau; *gynê*, femme, et, par ext., organe femelle, pistil). Bot. Genre de plantés, de la famille des goodeniacees, comprenant une seule espèce, qui croît en Australie.

CALOIR v. n. ou intr. (ka-loir). Forme ancienne du mot *CHALOIR*.

CALOMARDA ou **CALOMARDE** (don François Thadée), homme d'Etat espagnol, né à Villele (Aragon) en 1775, mort à Toulouss en 1842. Ce personnage, qui fut l'âme de la politique espagnole après le rétablissement de l'absolutisme par Ferdinand VII, remplit d'abord les fonctions de premier secrétaire du favori Lardizabal, que Ferdinand, en rentrant en Espagne après la chute de Napoléon, avait placé à la tête du ministère des Indes. Mais, dès l'année suivante, la disgrâce du favori entraîna l'exil de Calomarda. Oublié pendant quelques années, il reparut sur la scène politique, lorsque le duc d'Angoulême vint, à la tête d'une armée, prêter main-forte à la réaction (1823). Zélé absolutiste, Calomarda fut bien accueilli à la cour, nommé secrétaire du conseil de Castille, appelé en janvier 1824 au ministère de grâce et de justice, et, depuis cette époque jusqu'en 1832, il eut l'habileté de se maintenir au pouvoir et de conserver une influence prépondérante sur les déterminations du sombre Ferdinand VII. Le plus souvent il l'accompagnait seul dans ses excursions en dehors de la capitale, et lorsqu'il y avait à réprimer des troubles dans les provinces; bientôt même il devint en quelque sorte le ministre unique, car ce n'était que par son intermédiaire que ses collègues pouvaient faire parvenir leurs rapports au roi, même lorsqu'ils suivaient la cour à l'Escorial et dans les autres résidences royales. Devenu l'âme du parti rétrograde, et puissamment soutenu par la camarilla, il fit obtenir aux jésuites, malgré le vœu unanime des conseils d'Etat et de Castille, deux décrets royaux, dont l'un les autorisait à entrer dans toutes les écoles du royaume, les universités exceptées, et dont l'autre plaçait leurs écoles hors de la surveillance de la direction générale des études. Malgré ces preuves non équivoques de dévouement à ses principes, le parti apostolique finit par trouver Calomarda trop tiède; il obtint même, pendant quelques heures, sa destitution. A plusieurs reprises, le ministre dut défendre la puissance royale contre ce parti, qui fit, en 1827, une levée de boucliers en Catalogne, et à qui il refusa d'accorder le rétablissement de l'inquisition. Tout gouvernement despotique, même dans une nation enervée par le système clérical, ne peut se maintenir et durer que par le terrorisme. Sous l'administration de Calomarda, l'autorité militaire s'arrogée le droit de juger les délits de presse, proscrivit les constitutionnels, jeta en prison les libéraux; et, pour avoir constamment sous la main des hommes prêts à mettre toutes ses volontés à exécution, le ministre arma des volontaires royaux qui coûtaient deux fois autant que le reste de l'armée, et qui se livrèrent à toutes sortes d'excès. Calomarda prit part, en 1830, au décret par lequel Ferdinand abolissait la loi salique en Espagne, et punit, avec une sévérité voisine de la cruauté, les diverses tentatives des carlistes; mais lorsqu'en 1832 Ferdinand devint si gravement malade qu'on le crut mort, Calomarda fut le premier à saluer don Carlos du titre de roi. Il se réunissait aux partisans de ce dernier pour faire signer au moribond un décret mettant à néant la déclaration de 1830; toutefois, la reine Christine ayant été déclarée régente, il fut exilé dans ses terres, et il alla être arrêté, lorsqu'il s'enfuit en France, où il vécut dans une profonde retraite jusqu'à sa mort.

CALÔME s. f. (ka-lô-me). Nom que l'on donne, dans l'Isère, à une réunion de plusieurs ramasses ou tralaeux groupés en triangle, la pointe en avant. || *Grande calôme*! Cri d'avertissement aux ramasseurs isolés sur le par-

cours de la calôme, d'avoir à se dérober si leur marche est incertaine, ou à accélérer leur course en s'aidant des mains pour éviter le choc.

CALOMÉCON s. m. (ka-lô-mé-kon — du gr. *kalos*, beau; *mekon*, pavot). Bot. Section du genre pavot.

CALOMEL s. m. (ka-lo-mél — du gr. *kalos*, bon, et *melas*, noir). Chim. et Pharm. Nom vulgaire du protochlorure de mercure, appelé encore *calomèlas*, *mercure doux*, *mercuriale* de mercure, *aquila alba*, etc.

— Encycl. Suivant son mode de préparation, le protochlorure de mercure se présente sous la forme d'une poudre impalpable ou sous celle de prismes à quatre pans. Il est blanc, mais la lumière le noircit, parce qu'elle le décompose en chlore et en mercure; toutefois, la décomposition s'arrête à la surface. Il est insoluble dans l'eau, l'alcool et l'éther, et très-soluble dans l'eau de chlore. L'acide azotique et l'acide chlorhydrique l'attaquent facilement. Ce dernier le fait même passer entièrement à l'état de sublimé corrosif. Il éprouve la même transformation sous l'action des chlorures alcalins. Le *calomel* s'obtient, soit en précipitant l'azotate de mercure par du sel marin, soit en chauffant ensemble 4 parties de sublimé corrosif et 3 parties de mercure, ou bien 6 parties de sulfate de protoxyde de mercure et 4 parties de sel marin. Ce corps est connu depuis au moins le xiii^e siècle. Les alchimistes du moyen âge l'appelaient *panacée mercurielle*, à cause des vertus merveilleuses qu'ils lui attribuaient. Il doit son nom actuel à Turquet de Mayerne, médecin français du xvii^e siècle, qui le lui a donné en l'honneur d'un jeune nègre, qui lui servait d'aide dans ses opérations chimiques. La médecine moderne s'en sert comme altérant, anthelminthique, dépuratif, antisyphilitique, fondant, diaphorétique, sialagogue, suivant les doses et les circonstances. On l'emploie en pilules, en frictions, en pommades, en collyres, etc. A cause de l'action qu'exercent sur lui les chlorures alcalins, on ne doit jamais l'ingérer peu de temps avant ou après avoir mangé des aliments salés.

CALOMÉLANE s. m. (ka-lo-mé-la-ne — du gr. *kalos*, beau; *melas*, noir). Bot. Syn. de *GYMNOGRAMME*.

CALOMÉLAS s. m. (ka-lo-mé-lâss). Chim. V. *CALOMEL*.

CALOMÉLISSE s. f. (ka-lo-mé-li-se — du gr. *kalos*, beau, et de *mélisse*). Bot. Section du genre *mélisse*.

CALOMÉRIE s. f. (ka-lo-mé-ri — du gr. *kalos*, beau; *mérís*, partie; traduction grecque du mot Bonaparte, en ital. *Bona-partie*). Bot. Syn. de *HUMEX*.

CALOMICRE s. m. (ka-lo-mi-kre — du gr. *kalos*, beau; *mikros*, petit). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des chrysomèles, formé aux dépens des cicriocres.

CALOMMATE s. m. (ka-lom-ma-te — du gr. *kalos*, beau; *omma*, œil). Arachn. Genre d'arachnéides tétrapneumones, comprenant une seule espèce, trouvée à Bahía.

CALOMNIABLE adj. (ka-lo-mni-a-ble — rad. *calomnier*). Qu'on peut calomnier : *Il n'est pas CALOMNIABLE : il a fait pis que tout ce qu'on peut dire de lui*.

CALOMNIATEUR, **TRICE** s. (ka-lo-mni-ateur, tri-se — lat. *calumniator*, *trix*, même sens; de *calumniare*, calomnier). Personne qui calomnie : *Un infâme CALOMNIATEUR. Une CALOMNITRICE. Si d'une main on soutient les innocents opprimés, on doit, de l'autre, écraser les CALOMNIATEURS*. (Volt.) *Les vertus qu'on a réellement perissent-elles sous les mensonges d'un CALOMNIATEUR?* (J.-J. Rousseau.) *Fasciné par un CALOMNIATEUR de génie*. (Chateaub.) *La calomnie n'est pas l'accusation du calomnié, c'est l'excuse du CALOMNIATEUR*. (Chateaub.) *David compare le CALOMNIATEUR à l'aspic qui porte son poison sous sa dent*. (Toussent.) *Mépriser le CALOMNIATEUR, c'est le punir deux fois, car c'est du même coup l'abaisser et s'élever*. (E. de Gir.) *Chez les Romains, la lettre x était imprimée avec un fer chaud sur le front du CALOMNIATEUR*. (Bouillet.) *Ne pouvant s'élever jusqu'à l'honnête homme, le CALOMNIATEUR tente, en le difamant, de l'abaisser jusqu'à lui*. (Livry.) *Le CALOMNIATEUR est plus infâme que le faux témoin*. (Livry.) *Il se demanda si sa sœur n'était pas une CALOMNITRICE infâme*. (G. Sand.)

Le calomniateur donne à chacun son vice.

LAMOTTE.

— Adjectif. : *Etre ouvertement injuste, perfide, CALOMNIATEUR. Vous faites avant d'honneur aux belles-lettres que tous ces écrivains mercenaires et CALOMNIATEURS y jettent de honte et d'opprobre*. (Volt.) *La vanité est, de sa nature, CALOMNITRICE; elle déprécie pour se donner du relief*. (Boiste.)

Calomniateur (le), drame en cinq actes, par Kotzebue, joué à Dresde le 8 décembre 1793. On croit généralement en France que cette pièce ne renferme que quatre actes, parce que son traducteur, Tranchant de Laverne, la réduisit à quatre actes pour l'accommoder à la scène française, lorsqu'il la fit représenter en 1802. Le sujet offre une certaine analogie avec le *Tartuffe* de Molière, qui probablement l'a inspiré. Albrand, le ca-

l'omniatueur, nourrit une passion coupable pour Emilie, la femme de son ami, le syndic Morland, et cherche par tous les moyens à triompher de sa vertu. Il dresse ses batteries, et son plan de campagne est assez ingénieux : écarter Morland, le plus sérieux obstacle à ses coupables desseins, et lui faire croire à l'infidélité de sa femme pour les désunir, tel est le double but auquel il tend et espère arriver à l'aide de la calomnie. Dépeignant sous un faux jour le zèle du syndic pour son pays, il le fait passer aux yeux du ministre pour un rebelle et jeter en prison. Auparavant il a eu soin d'inspirer à Morland des doutes sur la fidélité de sa femme en l'avertissant, comme un ami jaloux de son honneur, qu'elle passe publiquement pour la maîtresse du prince. Le soupçon germe dans le cœur du syndic malgré lui, et une imprudente dénégation d'Emilie vient justifier en apparence les insinuations du calomniateur. Liée avec la femme du major Ellfeld, que la misère accable, toutes les nuits Mme Morland va travailler avec son amie; Albrand fait croire au malheureux mari que sa femme s'absente pour aller trouver le prince. Emprisonné, se croyant trahi, le syndic veut se séparer de sa femme; mais, comme le théâtre doit toujours être une école de moralité, le vice ne va pas tarder à recevoir sa punition et la vertu sa récompense. Mme Morland a élevé près d'elle une jeune sœur, Jenny, dont un lord anglais est tombé amoureux. Afin d'étudier de plus près le caractère de cette aimable fille, il s'est introduit dans la maison du syndic, dont il est devenu le secrétaire sous le nom de Smith. Il a pénétré les coupables artifices du calomniateur et se rend chez le ministre, auquel il découvre le complot dont on voulait le rendre complice. Ce dernier, indigné d'avoir été le jouet d'un vil intrigant, fait jeter Albrand dans les fers à la place de Morland, auquel il rend son amitié, sa position et sa tranquillité en le rassurant sur la fidélité de sa femme, et, comme toute bonne pièce doit finir par un mariage, Smith voit ses services et son amour récompensés par la main de sa chère Jenny.

Le rôle du calomniateur, dit M. Vincent Saint-Laurent, est très-bien soutenu jusqu'à la fin. La scène où Smith lève son incognito, en déclarant son amour à Jenny, celle où le traître Albrand, après avoir arraché à la crédulité et au désespoir de Morland une demande en séparation contre Emilie, cherche à triompher par ses perfides insinuations de la vertu de la femme de son ami, l'originalité de Smith, les vertus douces et la noble fertilité d'Emilie, l'intérêt qui résulte de la probité confiante sacrifiée à l'intrigue et à la méchanceté, forment des tableaux parfaitement imaginés et admirablement peints. Le reproche sensible que l'on peut adresser à cette pièce, c'est de confondre trop souvent les formes, le ton et le langage de la comédie avec ceux du drame. La peinture des mœurs est un peu vague; les caractères, excepté celui du calomniateur, manquent de profondeur. En revanche, Ferdinand de Kotzebue, d'après la judicieuse remarque de son traducteur, Tranchant de Laverne, possède une intelligence parfaite des effets du théâtre et une imagination des plus richement douées. — Malheureusement, dit Mme de Staël, il ne sait pas assez se dégager du présent pour faire revivre le passé. Un reproche plus grave doit encore être adressé au *Calomniateur* : le style pèche souvent par l'incorrection, et le fond si touchant n'aurait pu que gagner à être développé dans un style plus pur, plus harmonieux et surtout plus ferme. Il se ressent trop du génie nébuleux de l'Allemagne.

CALOMNIATION s. f. (ka-lo-mni-a-si-on — rad. *calomnier*). Action de calomnier. Il Vieux mot.

CALOMNIE s. f. (ka-lom-ni — lat. *calumniā*, même sens). Imputation mensongère, accusation fautive et connue pour telle par son auteur; vice de ceux qui font ordinairement des imputations de ce genre. *Reprocher une calomnie. Avoir recours à la calomnie. La calomnie, c'est la haine servie par le mensonge. La calomnie est le fléau du monde; elle a tué les plus grands hommes, elle a détruit des villes entières.* (Ménandre.) *Il n'y a rien dont il soit aussi difficile de se défendre, comme d'une calomnie travaillée de main de courtisan.* (Sully.) *Parmi les moyens dont s'est prévalu plus d'un ambitieux pour arriver aux grandeurs, la calomnie ne fut pas un des moins efficaces.* (Machiavel.) *On ne triomphe de la calomnie qu'en la dédaignant.* (Mme de Mainten.) *Il faut se résoudre à payer toute sa vie quelque tribut à la calomnie.* (Volt.) *La calomnie marche à tire-d'aile.* (Volt.) *Quand une fois la calomnie est entrée dans l'esprit du méchant, elle n'en déloge pas.* (Volt.) *La calomnie diffère de la médisance en ce que celle-ci publie le mal d'autrui et que l'autre l'invente.* (De Brueys.) *La calomnie s'étend comme une tache d'huile; on s'efforce de l'ôter, mais la marque reste.* (Mlle de Lespinasse.) *Tel trait de calomnie est plus cruel que le poignard de l'assassin.* (Dider.) *Les blessures de la calomnie ne sont dangereuses que sous le despotisme.* (Robespierre.) *La calomnie est comme la guêpe qui vous importune, et contre laquelle il ne faut faire aucun mouvement, à moins qu'on ne soit sûr de la tuer.* (Chamfort.) *La calomnie est l'arme des envieux.* (De Ségur.) *Les morts se moquent de la calomnie, mais les vivants peuvent en mourir.* (Chateaub.)

Par les égarements trop réels de sa vie, il (Mirabeau) est un peu coupable même des calomnies inventées contre sa mémoire. (Villem.) *Il faut laisser la calomnie retomber sur elle-même.* (Ste-Beuve.) *La calomnie n'est qu'un mensonge de plus; c'est une arme qui tente; tout menteur l'a dans son fourreau.* (Ste-Beuve.) *La médisance est un vice dangereux; la calomnie est un crime abominable.* (Boitard.) *Quand on veut remonter à la source de la calomnie, on ne trouve personne à mettre au bout de son épée, et l'honneur d'un galant homme devient le jouet d'une foule de lâches, d'impulsants et de jaloux.* (H. Custille.) *On écoute avidement, on dévore la calomnie, parce qu'elle soulage les tourments de l'orgueil.* (Lamenn.) *Qu'importe d'avoir contre soi la calomnie lorsqu'on a pour soi la logique?* (E. de Gir.) *La calomnie est un serpent ailé qui tantôt rampe et tantôt vole.* (E. de Gir.) *Il n'y a pas d'arme qui tue plus sûrement que la calomnie.* *Un quaker, est-il dit dans un apologue, passant sur une grande route, son cheval marcha sur un chien qui lui mordit la jambe, ce qui faillit démonter le cavalier. Celui-ci dit froidement au chien : « Je ne porte point d'armes; je ne tue pas; mais je te donnerai mauvaise renommée. » Là-dessus, ayant aperçu des gens qui travaillaient près de là dans les champs, il se mit à crier : « Au chien enragé ! » Dans l'instant, le chien fut assommé.*

C'est là son privilège, on croit la calomnie.

DUCIS.

Plus une calomnie est difficile à croire, Plus pour la retenir les sots ont de mémoire.

C. DELAVIGNE.

Depuis que je suis né, j'ai vu la calomnie Exhaler les venins de sa bouche impunie. Chez les républicains comme à la cour des rois.

VOLTAIRE.

Rois, chassez la calomnie;

Scs criminels attentats

Des plus paisibles Etats

Troublent l'heureuse harmonie.

RACINE.

— Par ext. Les calomniateurs : *Confondre la calomnie. Il n'est pas mal de couper une tête de l'hydre de la calomnie, dès qu'on en trouve une qui remue.* (Volt.) *La calomnie n'est pas absurde, elle cherche un peu de vraisemblance pour colorer ses noirceurs.* (Mirab.) *J'inventai des couleurs, j'armai la calomnie.*

RACINE.

Près du trône on a vu s'asseoir la calomnie.

MURVILLE.

J'ai vu la calomnie, en arrière et dans l'ombre,

S'asseoir à mon foyer comme une hôteesse sombre.

A. BARBIER.

... La noire calomnie

Flétrit de ses poisons les lauriers du génie.

C. DELAVIGNE.

— Epithètes. Abominable, absurde, atroce, noire, impure, envenimée, infâme, grossière, vile, ignoble, lâche, perfide, timide, sourde, secrète, cachée, répandue, détruite, confondue.

— **Encycl.** Droit pén. A Rome, la loi Remoncia, portée 149 av. J.-C., et à laquelle Cicéron fait allusion dans son plaidoyer pour Roscius, ordonnait de marquer les calomniateurs au front de la lettre K; d'où la phrase : *Integræ frontis homo*, pour désigner un honnête homme. L'abrogation de cette loi, prononcée par Constantin, fut confirmée par Justinien (*Digeste*, liv. XLVIII, tit. xvi).

L'Eglise a différé aux calomniateurs, comme aux meurtriers, la communion jusqu'à la mort. Le concile de Latran a jugé les calomniateurs indignes de l'état ecclésiastique. Le pape Adrien les condamna à être foudroyés.

Nous ne trouvons pas dans les lois pénales françaises de peines spéciales contre la calomnie, qui a toujours été confondue avec la diffamation : quelques articles du Code pénal de 1810, où le mot de calomnie était écrit, ont été abrogés par la loi du 17 mai 1819. Le principe de notre législation en pareille matière étant que l'imputation d'un vice déterminé ou d'un fait honteux constitue par elle-même un délit, lors même que l'imputation ne porterait pas à faux, il n'y a pas à pour suivre la calomnie. Le diffamé ne peut pas plus faire la preuve de son innocence que le diffamateur ne peut prouver que l'imputation est exacte : prévenir et punir la diffamation, c'est par cela même prévenir et punir la calomnie. Celle-ci devient un délit distinct lorsqu'elle prend la forme d'une dénonciation aux autorités judiciaires. V. DIFFAMATION, DÉNONCIATION CALOMNEUSE.

Calomnie (LA), comédie en cinq actes et en prose, par Eugène Scribe, représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français le 20 février 1840. D'abord un bruit léger rasant le sol comme l'hirondelle avant l'orage, *plantissimo* murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et *piano, piano*, vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait; il germe, il rampe, il chemine, et, *rinforzando* de bouche en bouche, il va le diable; puis tout à coup, ne sais comment, vous voyez calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient, grâce au ciel, un cri gé-

néral, un *crescendo* public, un chorus universel de haine et de proscription. Voilà ce qu'est la calomnie, selon Beaumarchais. Scribe a pensé qu'une telle définition ne suffisait pas; il en a fait une en cinq actes, et,

... Si parva licet componere magnis,

nous allons la résumer en quelques lignes, afin de mettre les deux en présence.

Le ministre Raymond arrive à Dieppe afin d'assister au mariage de sa pupille Cécile de Mornas avec son ami Lucien de Villefranche. Le journal de la localité fait son métier en calomniant le ministre, et Mme de Savenay, la tante de Cécile, sous les yeux de laquelle tombe un numéro de cette feuille, prétend sentencieusement qu'il n'y a pas de fumée sans feu, que la calomnie renferme toujours quelque chose de vrai, et qu'on ne risque rien en croyant au moins la moitié de ce qui se dit. Cécile prend chaudement la défense de son tuteur sans se douter, la pauvre, qu'elle va bientôt, elle-même, sentir sur son front virginal le souffle brûlant de la calomnie. En effet, Guibert, le beau-frère du ministre, qui est venu pour assister au mariage, croit reconnaître, en la fiancée, l'héroïne d'une aventure galante dont il a été le confident l'année précédente, à Rouen. C'est un jeune débâché de ses amis, M. de Saint-André, qui en était le héros, et justement André arrive à Dieppe le jour même. Guibert fait part très-vaguement de la chose à sa femme, une coquette sans cœur, qui se hâte d'enjoliver l'histoire pour la raconter à Coqueret, un imbécile habitant de Dieppe, dont le premier soin est de colporter l'aventure déjà considérablement enflée. Il n'est pas jusqu'à Belleau, le garçon de bains, qui ne sache tous les détails de l'affaire, et naturellement les oreilles de Lucien ne tardent pas à tinter. Il déclare immédiatement qu'il refuse de donner son nom à Cécile; mais la calomnie ne s'est pas arrêtée à donner un amant à la pauvre fille; elle lui en a donné deux, trois, parmi lesquels, Raymond lui-même, son tuteur. Raymond démontre bien à Lucien la stupidité de pareilles imputations, mais celui-ci ne veut rien entendre et provoque son ami. Heureusement le duel n'a pas lieu. Cependant, Mme Guibert déclare avoir vu, de ses propres yeux vu, un homme sortir, à cinq heures du matin, de la chambre de Mlle Cécile de Mornas, dans un château où elle se trouvait. Tout le monde est désormais convaincu du peu d'innocence de la pauvre Cécile, excepté son tuteur, qui sait trop, en sa qualité de ministre, ce que c'est que la calomnie pour s'effrayer de si peu et abandonner sa pupille. D'ailleurs, tout s'explique, et on découvre bientôt qu'il n'y a eu qu'un amant, M. de Saint-André, et que l'héroïne de l'aventure de Rouen s'appelle Mme Guibert, celle qui souffrait avec tant d'ardeur le feu de la calomnie. Cécile de Mornas est pure, et, pour le prouver à tout le monde, son tuteur Raymond lui offre sa main, qu'elle accepte avec bonheur et reconnaissance. Cédons la parole à M. J. Janin. Son opinion est absolument conforme à la nôtre, et nous ne saurions l'exprimer aussi bien : « Voilà, dit-il, l'œuvre dramatique la plus pénible, la plus embrouillée, la plus remplie de fautes de français et la plus triste qu'ait jamais produite l'auteur. Cette fois, l'auteur de tant de charmantes petites comédies a été cruellement trahi par cette facilité merveilleuse qui en a fait le plus grand auteur de ce siècle. Dans ces cinq actes, longs, diffus, prétentieux, plus mal écrits que de coutume, où l'observation manque aussi bien que le tact et l'esprit, vous cherchiez en vain l'invention, l'habileté, l'adresse ordinaires de l'auteur. C'est que, tout simplement, ce sujet-là était impossible à traiter; c'est qu'une pareille comédie devait rester nécessairement sans conclusion. Mais aussi quelle hardiesse de vouloir faire une comédie avec la terrible et sifflante définition de la calomnie par Beaumarchais, et comment M. Scribe, d'un tact si fin, n'a-t-il pas vu que lorsque Beaumarchais parlait ainsi, le père de Figaro n'avait guère envie de rire, que sa colère était sérieuse, qu'il s'agissait, dans ces lignes terribles, non pas des autres, mais de lui-même, et qu'il était blessé au cœur ? » Le matin même du jour de la première représentation de la *Calomnie*, M. Flourens avait été préféré à Victor Hugo par la majorité de l'Académie, et c'est à ce propos que M. J. Janin s'écrie, en finissant l'article que nous venons de citer : « Ah ! la journée du 20 février 1840 sera marquée dans nos annales d'un caillou noir. L'éloquence et les belles-lettres de ce pays auront subi ce jour-là un rude échec. Quelle malheureuse journée pour l'Académie française, je vous prie ! Une si incroyable injustice le matin ! une si mauvaise comédie le soir ! »

Calomnie (AIR DE LA), extrait du *Barbier de Séville*, musique de Rossini. Dussions-nous être en opposition avec le sentiment général, nous avouerons en toute franchise que nous ne partageons point l'engouement public pour cette page du *Barbier*. Ces morceaux descriptifs, tous calqués sur le fameux récit de *Leporello* dans *Don Juan*, sont d'une très-désagréable monotonie. Cela languit et laisse froid l'auditeur, qui attend impatientement un dessin mélodique, une note dramatique et accentuée éclairant ce grisâtre récitatif que l'orchestre s'évertue en vain de colorer. Le début, jusqu'au mot *piano*, et le finale, à partir du premier *Et bientôt chargé de haine*,

nous semblent seuls dignes d'une admiration sans réserve.

Allegro.

La ca-lom-ni-e,

Sœur de l'en-vi-e, Voi-le d'a-

-bord sa per-fi-di-ci;

Mais, bientôt, de sa fu-ri-e

Le léger bru-is-se-ment Gron-de,

s'en-fle, hur-le, sif-flé, au loin s'é-

-tend! Pia-no, pia-no,

ter-re à ter-re, Sous les ombres

du mystè-re, Des haine meurtri-

-è-re Se dis-pu-ent les poi-sons.

— Puis, a-lors que tout som-meil-le, De sa

four-be, de sa four-be sans pa-

-reil-le, El-le glis-se à vo-tre o-

-reil-le Les hor-ri-bles sic-ti-

-ons. El-le glis-se à vo-tre o-

-reil-le Les hor-ri-bles sic-ti-ons.

Le bruit devient plus in-tense,

Il ac-quièrt de l'im-por-tan-ce;

De bou-che en bou-che il s'é-lance,

Ré-pé-té par mil-le é-

-chos. Tout à coup, dres-sant la

tête, te. Monstre af-freux que rien n'ar-

-ré-te, C'est la fou-dre, la ten-

-pé-te Ru-gis-san-tes sur les

flots. Puis, en-fin, de sa co-

-lère Im-pla-ca-ble et san-gui-

-nai-re, Im-pla-ca-ble et san-gui-

-nai-re, Ainsi qu'un coup de ton-

-ner-re Re-ten-tis-sent les é-

-clats Et la trombe é-pouvan-

- ta - ble, Dans sa cour-se re - dou -

- ta - ble, Me - na - çan-te et for - mi -

- da - ble, Par - tout se - me le tré -

- pas. Et la trom-be é - pou - van -

- ta - ble, Dans sa cour-se re - dou -

- ta - ble, Me - na - çan-te et for - mi -

- da - ble, Partout se - me le tré - pas.

Et, bien - tôt, chargé de

hai - ne, Sous les coups de l'in-hu -

- mai-ne, Du mal - heur trai - nant la

chai - ne, Quoi-que pur de tous for -

- fais, L'honnête homme qu'elle op -

- pri - me, De sa ra - ge, hé - las ! vic -

- ti - me, Jus-qu'au fond du noir a -

- bi - me, Ter - ras - sé, tom-be à ja -

- mais; Et bien - tôt chargé de

hai - ne, Sous les coups de l'in-hu -

- mai-ne, Du mal - heur trai - nant la

chai - ne, Quoi-que pur de tous for -

- fais, L'honnête hom - me qu'elle op -

- pri - me, De sa ra - ge, hé - las ! vic -

- ti - me, Jus-qu'au fond du noir a -

- bi - me, Ter - ras - sé, tom-be à ja -

- mais; Jus - qu'au fond du noir a -

- bi - me, Ter - ras - sé, tom-be à ja -

- mais; Jus - qu'au fond du noir a -

- bi - me, Ter - ras - sé, Tom-be à ja -

- mais; Tom-be à ja - mais, tom-be à ja -

- mais, ton-be à ja - mais!

Calomnie (LA), célèbre tableau d'Apelle qui, d'après Lucien, doit son origine à la circonstance suivante : Le peintre Antiphile, envieux de la gloire d'Apelle et des grands égards que le roi Ptolémée lui témoignait,

l'accusa d'avoir pris part à une conspiration ourdie par une Tyrienne, nommée Théodota; il assura au roi qu'un homme de sa connaissance avait vu le peintre mangeant et buvant avec Théodota, et lui parlant à l'oreille pendant tout le repas, et que la révolte de Tyr et la prise de Péluse avaient eu lieu sur les instigations d'Apelle. Ptolémée entra alors dans une grande colère contre Apelle, et c'en était fait du célèbre peintre, si un des conjurés n'eût complètement disculpé Apelle, et dévoilé ainsi la basse calomnie d'Antiphile. Ptolémée, revenu de ses soupçons, fit présent de 100 talents à Apelle, et lui abandonna Antiphile comme esclave. C'est cette circonstance qui inspira au grand artiste l'idée du tableau qui fait le sujet de cet article. A droite était assis un homme à longues oreilles, à peu près semblables à celles du roi Midas; cet homme avançait la main vers la Calomnie, qui s'approchait de lui; il avait à ses côtés deux femmes : l'Ignorance et la Médisance. Puis venait la Calomnie : c'était une très-belle femme, qui paraissait émue, irritée et comme ayant la rage dans l'âme; elle tenait de sa main gauche une torche ardente, et de la droite traînait par les cheveux un jeune homme, qui, tendant les mains vers le ciel, prenait les dieux à témoin. Devant elle marchait un homme pâle et difforme, qui avait des yeux perçants, semblable à quelqu'un qui relève d'une longue maladie; il est assis de comprendre que c'est l'Envieux. Deux autres femmes allaient de compagnie, qui paraissaient encourager la Calomnie : c'étaient l'Embûche et la Tromperie. Venait ensuite une autre femme, la Repentance, vêtue de noir, et portant des habits tout déchirés; elle tournait la tête en arrière, fondait en larmes, et regardait avec honte la Vérité qui s'approchait d'elle. Le personnage représenté avec les oreilles de Midas était le roi Ptolémée lui-même, à qui Apelle n'avait pas pardonné son injuste défiance.

Nous ne pouvons pas parler de la manière dont était exécuté ce tableau, puisque la peinture des anciens ne nous est connue que par quelques vagues appréciations, toujours incomplètes; mais il nous suffit de savoir que le tableau de la Calomnie était sorti du pinceau d'Apelle pour être certain qu'il devait y avoir là un chef-d'œuvre. Ce que nous pouvons encore affirmer avec assurance, c'est l'aspect grandiose, vrai, saisissant, poétique sous lequel l'artiste a su représenter la Calomnie. Peu de sujets sont aussi heureux que celui-là, et ce que nous souhaitons à nos artistes contemporains, c'est d'en trouver de temps en temps quelques-uns où l'idée puisse se montrer à la hauteur de l'exécution.

Calomnie (LA), célèbre dessin de Raphaël, conservé au musée du Louvre. Raphaël s'est conformé exactement à la description que Lucien a donnée du tableau d'Apelle. La Crédulité, sous la figure de Midas, le roi aux longues oreilles, est assise sur un trône de marbre; son visage exprime l'hébétément et la satisfaction cruelle d'un tyran empressé à accueillir la délation. Dans sa main gauche elle tient le sceptre royal, et elle tend la droite vers la Calomnie. A ses côtés sont placés ses deux conseillers intimes : à droite, l'Ignorance personnifiée par une femme dont le visage garde quelque reste de beauté, mais dont l'embonpoint précoce trahit des instincts grossiers; à gauche le Soupçon, jeune femme, pâle et morne, dont la chevelure et le front tout entier disparaissent sous d'épais bandeaux, et dont les mains sont jetées en arrière comme pour écarter un danger imaginaire, tandis que la tête se penche et s'allonge par-dessus l'épaule de la Crédulité, et que ses lèvres entr'ouvertes murmurent des paroles trompeuses. Au pied même du trône se dresse l'Envie, vieillard décrépit, au regard louche, au visage pâle et décharné, dont le corps grelotte de froid et de tiévre sous des haillons sordides. Ce triste personnage appelle de son regard oblique la Calomnie. Celle-ci s'avance, traînant d'une main sa victime, et présentant au monarque imbecile son autre main armée d'une torche à la lueur sinistre. Elle a pris les formes séduisantes d'une femme jeune et belle; son visage est animé par une feinte indignation; son attitude est pleine d'énergie; sa tunique, en glissant sur son bras droit, a découvert l'épaule et la gorge. Deux autres femmes accompagnent la Calomnie et lui prodiguent leurs soins : l'une arrange son épaisse chevelure; elle est fort belle elle-même, mais son visage exprime bien la Perfidie; l'autre, presque entièrement enveloppée d'un voile, personnifie la Fraude. Soutenue par de tels auxiliaires, la Calomnie se présente hardiment devant le trône royal. Le malheureux roi s'élève par les cheveux, désarmé, tout nu, tend en vain ses bras vers le ciel pour protester de son innocence. A distance se présente le Repentir, tardif, sous les traits d'une vieille femme éplorée, vêtue de longs habits de deuil, regardant avec effroi la Vérité qui s'avance derrière elle, radieuse, sans voile, belle d'une jeunesse éternelle, et ouvrant ses bras à l'innocence. « Un pareil sujet, a dit M. Gruyer dans son excellent livre sur *Raphaël et l'Antiquité* (Paris, 1864), un pareil sujet, il faut en convenir, était loin d'être simple; l'allégorie pouvait aisément s'y égarer au milieu de subtilités métaphysiques incompatibles avec la véritable inspiration. Et cependant rien n'est moins froid, moins déclamatoire, moins

complicé, moins pédant que le dessin de Raphaël; rien n'est plus clair et plus facile à saisir. Toutes les figures sont vivantes, et vivantes de leur propre vie, ou plutôt animées par le propre génie du peintre; et en même temps chacune d'elles exprime, dans un langage aussi simple que beau, une idée générale qui est de tous les temps. Les différents termes de cette satire morale et philosophique se groupent et s'enchaînent avec une logique qui défie toute contradiction. Nulle part l'esprit de méthode ne se montre avec plus de justesse et d'harmonie. Le dessin de Raphaël est exécuté à la plume et lavé à la sépia; il a beaucoup souffert par suite d'une trop longue exposition à la lumière.

Raphaël n'est pas le seul artiste qu'ait inspiré la Calomnie d'Apelle. Avant lui, un des plus grands maîtres florentins du xve siècle, Sandro Botticelli, avait fait sur ce sujet une peinture que l'on conserve au musée des Offices. Ce tableau, qui, suivant l'expression de Vasari, doit être regardé comme un des plus beaux ouvrages de l'époque où il a été exécuté (*bella quanto posse essere*), renferme assurément des morceaux du style le plus énergique et le plus savant, mais il a été bien dépassé par le dessin de Raphaël sous le rapport de la grandeur de la conception et de l'intelligence de l'antiquité. Nous ne pouvons mieux faire que de citer encore M. Gruyer, qui s'est livré à un examen approfondi des deux compositions. « Si j'étudie les personnages qui entrent dans la composition de Botticelli, dit cet écrivain, je ne saurais rien dire contre le roi crédule, instrument docile des perfidies qui l'entourent; la Crainte et l'Inquiétude, qui le précipitent dans les bras de la Calomnie, sont parfaitement rendues. L'Envie m'apparaît aussi comme le terrible emblème d'un exécrable vice. C'est bien là l'image de la méchanceté misérable, farouche, arrogante et cruelle qui a voué une haine implacable à tout ce qui ne partage pas sa misère et sa haine. La vieille femme qui figure le Remords me semble également irréprochable; mais dès que je considère l'Ignorance et le Soupçon qui assiègent les longues oreilles du monarque, dès que je regarde dans l'une ce lourd chignon et ces traits abrutis, dans l'autre ces cheveux épars et ce visage enflammé, je cherche en vain sous ces hideux portraits l'idée générale et élevée des deux fléaux qui assiègent éternellement l'âme humaine. Dans la Calomnie, je reconnais trop aisément le visage d'une jeune fille très-familière au maître. La Fraude et la Perfidie sont encore deux reproductions charmantes du même type. Ces trois figures sont, d'ailleurs, trop naïves, trop chastes et trop comiques vis-à-vis de leur victime. Dans la Vérité elle-même, je vois toujours la même femme. Je retrouve partout ce regard plein de tendresse et de douceur, ces pommettes trop saillantes et cette bouche aux lèvres accentuées et un peu épaisses. C'est le même modèle vivant qui poursuit Botticelli d'un bout à l'autre de son œuvre, et dont il fait indifféremment une Vierge, une Vénus, une Vertu ou un Vice. Enfin, en regardant le malheureux traîné et vilipendé par ses destructeurs, je me représente un de ces pauvres diables que le peintre aura pris de la tête aux pieds dans un des hôpitaux de Florence; mais la grande idée de l'innocence ne me vient pas à l'esprit. Ainsi, la plupart de ces personnages respirent une vie tout individuelle, qui nuit à la grandeur et à l'universalité des sentiments qu'ils doivent exprimer. Ajoutons bien vite que toutes ces figures sont admirables de dessin, superbes de mouvement, irréprochables peut-être sous le rapport de la vérité naturelle, et que les différents groupes se relient les uns aux autres avec un art voisin déjà de la perfection. Donc rien de plus intéressant que ce tableau, et par là même rien de plus propre à faire voir ce qui manquait encore à la Renaissance pour toucher le but qu'elle poursuivait depuis si longtemps. Pourquoi la conception de l'Urbinate, bien que privée de l'auxiliaire de la couleur, est-elle plus puissante que celle de Sandro? C'est que Raphaël a dégagé la science de Botticelli des liens individuels qui la confinaient dans le domaine d'une école à part, spéciale, facile à définir et arrêtée dans sa marche malgré la grandeur de ses aspirations; c'est que le dessin du Louvre est plus savant encore que le tableau des Offices; que, de plus, la science, sans rien perdre de ses droits imprescriptibles, y montre des allures moins sèches, revêt une autorité d'une souplesse qui manquait au xve siècle, et que, tout en témoignant d'un égal respect pour la nature, elle prouve une complète indépendance vis-à-vis du modèle vivant. Il y a un monde entre ces deux œuvres : l'une est en possession de l'antiquité, l'autre la cherche encore. Botticelli, sous les dehors du naturalisme florentin, accuse l'accent spécial d'un pays et d'un temps. Raphaël, véritablement touché de la grâce antique, parle la langue universelle du beau. » Botticelli avait donné son tableau à un gentilhomme florentin, Antonio Segni, son meilleur ami, qui écrivit au bas les vers suivants :

*Indicio quonquam ne falso ladere tentent
Terrarum reges parva tabella monet.
Hinc similem Egypti regi donavit Apelles.
Rex fuit et dignus munere, minus eo.*

Le palais Pitti, à Florence, possède un ta-

bleau dans lequel Franciabigio a également représenté la Calomnie; mais, sans être dépourvue de mérite, cette œuvre est bien loin d'approcher des compositions de Raphaël et de Botticelli. Mocetto, qui a tenté aussi de refaire le tableau d'Apelle, est plus loin encore de l'antiquité. Il a naïvement placé ses personnages sur la place des Saints-Jean-et-Paul, à Venise, en présence de la statue de Coleone; sa composition est charmante, mais elle appartient exclusivement au xve siècle. Albert Dürer a traité le même sujet dans les peintures murales de la grande salle de l'hôtel de ville de Nuremberg, et, si nous en croyons M. Waagen, il a personifié très-ingénieusement les nombreuses allégories indiquées par Lucien. Citons enfin un tableau de la galerie de Dresde, attribué à Ambroise Franck, et représentant l'Innocence et la Calomnie devant le tribunal d'un juge inique.

CALOMNIE, ÊE (ka-lo-mni-é) part. pass. du v. Calomnier : *Femme CALOMNIEE. Conduite CALOMNIEE. J'ai été CALOMNIEE. La gloire d'un souverain consiste à être CALOMNIÉ pour avoir fait le bien.* (Christine de Suède.) *Il n'y a pas de langage plus naturellement élevé que celui de l'innocent CALOMNIÉ.* (Hoiste.)

— Substantif. Personne qui est ou qui a été en butte à la calomnie : *Il faut être aussi humble que ces humbles CALOMNIÉS pour souffrir un mensonge calomnieux.* (PASC.) *Une calomnie atroce fait toujours plus de bien que de mal au CALOMNIÉ.* (Voltaire.)

CALOMNIER v. a. ou tr. (ka-lo-mni-é — rad. calomnie; prend deux i de suite aux deux prem. pers. pl. de l'imp. de l'ind. et du prés. du subj. : *Nous calomnions, que vous calomniez.*) Dire sciemment et fausement du mal de : *CALOMNIER quelqu'un. On vous a indignement CALOMNIÉ. L'opresseur CALOMNIE toujours la victime pour justifier l'oppression.* (E. Pelletan.) *CALOMNIEZ, CALOMNIEZ! s'il en reste quelque chose dans le présent, il n'en restera rien dans l'avenir.* (E. de Gir.) « Dénaturer sciemment par de fausses allégations, par des interprétations mensongères : *CALOMNIER la conduite, les mœurs, les intentions de quelqu'un. L'envie, irritée par sa supériorité, CALOMNIE ses mœurs, et réussit à noircir sa vie.* (Vauven.) *La haine va même jusqu'à CALOMNIER les grands crimes.* (Lamenn.)

— Accuser fausement :

Et sévère aussitôt, courant à la vengeance,
M'irait calomnier de quelque intelligence.
CORNEILLE.

— Attaquer injustement :

Vous osez sur Cécile attacher vos morsures,
Et lui calomnier les vertus les plus pures.
MOIERS.

— Ces deux sens sont également hors d'usage.

— Fig. Livrer à de fausses accusations, à un déshonneur immérité : *Ses aveux le CALOMNIENT; il n'est point si mauvais qu'il le dit lui-même. La conscience des mourants CALOMNIE leur vie.* (Vauven.) *La Russie est un pays où le malheur CALOMNIE sans exception tous ceux qu'il frappe.* (De Custine.)

— Absol. : *Se plaire à CALOMNIER. Il ne parle que pour CALOMNIER. Un moyen sûr de ne jamais CALOMNIER, c'est de ne jamais médire. Homme du genre niais : les individus de cette classe veulent avoir réponse à tout; plutôt que de se taire, ils CALOMNIENT.* (Bail.)

Quelque grossier qu'un mensonge puisse être,
Ne craignez rien, calomniez toujours.
J.-B. ROUSSEAU.

— Loc. fam. *Calomnier à dire d'experts.* Calomnier sans retenue, sans hésitation, en affirmant le mal avec assurance, comme une personne parfaitement renseignée.

Se calomnier v. pr. Dire de soi un mal qui n'est pas vrai, se faire plus mauvais qu'on n'est réellement : *Le pouvoir qui se CALOMNIE n'a pas de plus grand ennemi que lui-même.* (E. de Gir.) *Tout siècle semble prendre plaisir à se CALOMNIER lui-même.* (Jourdan.) *Quand on fait le bilan de la situation criminelle d'un pays, il faut être exact; on ne doit pas se CALOMNIER soi-même.* (De Malleville.)

— Réciproq. S'attaquer l'un l'autre par des imputations fausses et injurieuses : *SE CALOMNIER à qui mieux mieux.*

— Allus. littér. *Calomnies, calomnies; il en restera toujours quelque chose.* Allusion à la devise de Basile dans le *Barbier de Séville*. On connaît cette fameuse tirade du second acte, scène VIII :

BASILE, à Bartholo. « La calomnie, monsieur? vous ne savez guère ce que vous déclamez; j'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien; et nous avons ici des gens d'une adresse!... D'abord un bruit léger, rasant le sol de la terre, comme l'hirondelle avant l'orage, *pianissimo* murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné; telle bouche le recueille, et *piano, piano* vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait, il germe, il rampe, il chemine, et *rincando*, de bouche en bouche, il va le diable; puis tout à coup, ne suis-je pas, vous voyez la calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient, grâce au ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus universel* »

de haine et de proscription. Qui diable y résisterait ?

Cette fameuse théorie a été condensée dans cette devise proverbiale : *Calomniez, calomniez ; il en restera toujours quelque chose*. Du reste, ce proverbe avait été formulé longtemps avant Beaumarchais. On le trouve dans un traité de Bacon : *De la dignité et de l'accroissement des sciences* (liv. VIII, chap. II). Voici ce passage littéralement traduit du texte latin : *Val ! calomnie hardiment, et il en restera quelque chose*.

Beaucoup plus près de Beaumarchais, et en France, un de nos poètes a rimé la même idée. On lit dans la première épître de J.-B. Rousseau :

Messieurs, disait un fameux délateur
Aux courtisans de Philippe, son maître :
Quelque grossier qu'un mensonge puisse être,
Ne craignez rien, calomniez toujours.
Quand l'accusé confondrait vos discours,
La plaie est faite ; et, quoiqu'il en guérisse,
On en verra du moins la cicatrice.

Ainsi, le très-spirituel auteur du *Barbier de Séville* se permettait de glaner ça et là, et, comme Molière, de prendre son bien où il le trouvait.

On fait de fréquentes allusions à la devise de Basile :

« Cette réponse indirecte avait la menaçante tournure des phrases jetées à dessein pour amener une explication. Or, le principe fondamental de la diplomatie de ménage est d'éviter les explications comme la peste. L'explication ressemble à la calomnie de Beaumarchais ; il en reste toujours quelque chose. »

PAUL FÉVAL.

« On raconte des scènes de pillage, de massacre, d'incendie, que sais-je ? Qu'on produise ces accusations, qu'on précise les faits, qu'on désigne les magasins pillés, qu'on nomme les personnes égorgées de sang-froid, et, certes, les conseils de guerre feront justice de tous ces crimes. Mais on se retranche dans les généralités ; on n'a pas oublié son Basile : *Calomniez, calomniez ; il en reste toujours quelque chose*. »

GUIZOT.

« Nous trouvons dans le *Journal des Villes et Campagnes* des récits d'homocides, de conspirations ; cette feuille les produit sous toutes réserves, ce qui ne l'empêche pas d'ajouter : « Si la révolution italienne est encore capable de commettre de pareils crimes, que ne doit-on pas en attendre pour l'avenir ? » *Calomniez ; il en restera toujours quelque chose*. »

E. DE LA RÉDOLLIÈRE.

« *Calomniez, calomniez*. Qu'un prince commette une faute, on l'accuse de tous les crimes ; on accumule les mensonges ; les faiseurs d'anas s'en emparent ; les corbeaux littéraires fondent sur le cadavre ; la malignité le dévore ; les imputations scandaleuses, improbables, sont répétées par mille voix, accréditées par le temps, recueillies par la postérité. *C'est la calomnie de Basile*, elle va le diable ; *calomniez, calomniez*. »

NAPOLEON I^{er}.

« Ils chantaient ensemble tous les jours ; ils vivaient dans les roudades et les cadences d'un duo interminable. En pareil cas, la musique chantée à deux ressemble à la calomnie ; il en reste toujours quelque chose. Pour Stephen et Mignon, il en resta beaucoup d'amour et beaucoup de peine. »

L. LURINK, le *Cœur de Mignon*.

CALOMNIEUSEMENT adv. (ka-lo-mni-eu-ze-man — rad. calomnieux). D'une manière calomnieuse : *Il fut accusé CALOMNIEUSEMENT. L'amour qui y règne est celui que nous avons CALOMNIEUSEMENT appelé socratique*. (Boissonade.)

CALOMNIEUX, **EUSE** adj. (ka-lo-mni-eu, eu-ze — lat. calumniosus, même sens ; de calumnia, calomnie). Qui a le caractère d'une calomnie : *Un écrit, un discours, un langage CALOMNIEUX. Des paroles CALOMNIEUSES. Des mensonges CALOMNIEUX. Des imputations CALOMNIEUSES. Il est CALOMNIEUX d'avancer ce qu'on ne peut légalement prouver*. (Beaumarch.)

— Dr. pén. *Dénonciation calomnieuse*. L'article 374 du Code pénal punit d'un emprisonnement d'un mois à un an et d'une amende de 100 fr. à 3,000 fr. celui qui par écrit dénonce calomnieusement un tiers aux officiers de justice ou de police judiciaire ou administrative. La jurisprudence exige que la dénonciation, pour constituer un délit, soit faite de mauvaise foi, avec intention de nuire, qu'elle soit adressée ou remise par écrit et qu'après enquête il soit démontré que les faits dénoncés sont faux. La déposition d'un témoin, quoique contraire à la vérité, ne peut être assimilée à une dénonciation. Il n'est pas nécessaire que les faits dénoncés soient réprimés par la loi pénale ; il suffit qu'ils exposent leur auteur, s'ils étaient vrais, à des mesures disciplinaires ou à une disgrâce administrative.

CALOMNIOPHAGIE s. m. (ka-lo-mni-o-gra-fee — de calomnie, et du gr. graphein, écrire). Celui qui écrit des calomnies. « Ce mot

hybride, créé par Voltaire, n'a certainement pas été donné sérieusement par le grand écrivain.

CALON s. m. (ka-lon). Sorte de boisson que les Indiens extraient du cocotier. « On écrit aussi CALOU.

CALONÈME s. m. (ka-lo-nè-me — du gr. kalos, beau ; nema, fil, tissu). Bot. Section du genre calodénie.

CALONESUS, nom latin de Belle-Ile-en-Mer.

CALONIERE s. f. (ka-lo-ni-è-re). Grav. Espèce de tuyau où sont enroulés plusieurs petits outils que le touret met en mouvement.

CALONIUS (Mathias), juriconsulte suédois, né en Finlande le 27 janvier 1738, mort le 13 septembre 1817, fut d'abord professeur de jurisprudence à l'université d'Abo, puis, de 1793 à 1800, membre de la haute cour de Stockholm et du comité chargé de rédiger le code forestier. Après la conquête de la Finlande par la Russie (1808-1809), il remplit dans son pays, jusqu'en 1816, les fonctions de procureur du sénat, avec le titre de conseiller d'Etat. Calonius est considéré comme un des légistes les plus distingués de la Suède ; et soit par les emplois qu'il a occupés, soit par ses savants ouvrages, il y a exercé une utile influence sur les études et la pratique du droit. Il avait l'esprit élevé, le caractère plein de droiture et une très-grande fermeté de principes. Lorsque, la guerre de 1808-1809 étant terminée, les employés du grand-duché s'empresèrent de prêter serment de fidélité à l'empereur Alexandre, le consistoire de l'université d'Abo, présidé alors par Calonius, refusa, à son instigation, de se soumettre à cette formalité jusqu'à ce que le traité de paix eût sanctionné officiellement la séparation de la Finlande d'avec la Suède.

CALONNE (Charles-Alexandre DE), contrôleur général et l'un des hommes d'Etat les plus célèbres de l'ancienne monarchie, dont il accéléra la chute par ses opérations financières, né à Douai en janvier 1734, mort à Paris en 1802. Son père, président au parlement de Flandre, l'envoya faire ses études à Paris, où le jeune de Calonne exerça ensuite pendant quelque temps la profession d'avocat. De bonne heure, il devint procureur général à Douai, et, dès 1763, arriva au poste de maître des requêtes. Divers rapports qu'il eut à présenter en cette dernière qualité l'avaient déjà fait remarquer, lorsqu'un incident de la plus haute gravité acquit à son nom une notoriété précoce. Plusieurs membres du parlement de Rennes, notamment La Chalotais, auteur du célèbre livre intitulé : *Compte rendu des constitutions des jésuites*, furent mandés à Versailles, à l'instigation de l'ordre puissant qu'il avait attaqué, pour rendre compte au chancelier Maupeou de leurs aspirations libérales. Calonne se fit l'ami, le confident de La Chalotais, en discutant avec lui sur le vieux droit breton et surtout sur les finances. Il capta ainsi la confiance de l'illustre magistrat, qui lui confia un certain nombre d'écrits compromettants que Calonne *oublia* sur le bureau même du chancelier. De ce jour, La Chalotais et ses amis furent perdus, et ils allèrent expier leurs sentiments généreux dans les cachots du Mont-Saint-Michel. Quand un homme se fait dénonciateur par de tels moyens, sa moralité est jugée. Un intrigant vulgaire eût obtenu un emploi de confiance dans les bas-fonds de la police ; Calonne fit de cette ignominie un marchepied à son élévation.

Vers cette époque, il fit la conquête de la belle Mme d'Harvelay, dont le mari était banquier de Vergennes, ministre des affaires étrangères. Ses nouveaux amis obtinrent d'abord pour lui l'intendance de Metz, puis ordirent une intrigue, aussi habile qu'audacieuse, pour le faire arriver du premier coup au poste de contrôleur général des finances. Un jour, pendant que la cour était à Fontainebleau, d'Harvelay, sous l'inspiration de sa femme, écrivit à Vergennes une lettre confidentielle où il parle du péril de la monarchie dans des termes effrayants ; un seul homme peut sauver l'Etat, c'est Calonne ! Cette lettre fut communiquée au roi, le soir, à l'heure où, se retirant au sein de sa famille, il ne prenait plus conseil des courtisans. Le lendemain, les destinées de la France étaient aux mains de Calonne. Ce qu'il y eut de vraiment étrange dans cette élévation soudaine, insensée, c'est que le nouveau ministre, ainsi qu'on l'a su plus tard, s'était prêt à ces manœuvres parce qu'il devait 200,000 écus qu'il ne pouvait payer.

Tel était l'homme auquel Louis XVI confiait le poste le plus difficile d'une administration autour de laquelle grondait déjà sourdement la tempête. Nous reconnaissons cependant qu'il n'en est pas de la capacité de Calonne comme de sa moralité ; ici il y a deux opinions. M. Louis Blanc, dans son *Histoire de la Révolution française*, veut que, chez ce ministre, la frivolité n'ait été qu'à la surface, et qu'il ait suivi un dessein profond et un plan fortement conçu. C'est là une opinion à laquelle il nous semble difficile qu'on puisse se ranger quand on s'est rendu compte du caractère léger et aventureux de l'homme. Il avait un esprit séduisant, une remarquable facilité de conception et de travail et un don singulier de fascination ; mais il n'en est pas moins certain qu'il s'est laissé emporter lui-même aux illusions dont il berçait les autres, ou bien sa légèreté perverse a joué les destinées de l'Etat au jour le jour dans un grand jeu de hasard. « Le succès du moment est toujours le dernier terme de

voire vue ; jamais votre horizon d'idées ne s'étend plus loin. » Voilà ce que lui écrivait Mirabeau dans un jour de colère, et Mirabeau le connaissait bien. Quoi qu'il en soit, Calonne prit la chose d'autant plus gaiement que ses affaires étaient en fort mauvais état, et qu'il sut y trouver un prompt remède dans la charge dont on l'investissait. Il raconta même à un grave personnage, le vieux Machault, que, dans sa première entrevue avec le roi, il avait avoué à Louis XVI 220,000 livres de dettes exigibles. « Un contrôleur général, avait-il dit au roi, peut trouver facilement le moyen de s'acquitter ; mais je préfère tout devoir aux bontés de Sa Majesté. » Louis XVI, sans répondre un mot, alla prendre 230,000 livres en actions de la Compagnie des eaux de Paris, et les remit à Calonne, qui garda les actions et sut payer autrement ses dettes. Cette anecdote est racontée par Montyon, dans ses *Particularités sur les ministres des finances*. Nous sommes bien loin du rigide Colbert.

Calonne n'avait aucun plan ; il appliqua aux affaires de l'Etat le système des fils de famille audacieux, aimables et sans écu : emprunter d'abord ; dépenser fastueusement le produit du premier emprunt ; éblouir et faire croire à une solvabilité qui n'existe pas ; contracter un second emprunt, qui devient moins difficile à réaliser que le premier ; continuer bruyamment, en vrai gentilhomme, et ne pas s'occuper du reste : telle fut la marche que suivit Calonne. Lorsqu'il entra aux affaires, le Trésor était vide ; il n'y avait que 360,000 fr. en caisse, encore le nouveau contrôleur, pour produire plus d'effet, dit-il dans son *Mémoire* au roi qu'il n'avait trouvé que deux sacs de 1,200 écus. En deux ans et demi, depuis la chute de Necker, la dette consolidée s'était augmentée de 345 millions, sans parler d'un arriéré de 220 millions sur la marine, de 170 millions sur divers autres objets, de 174 millions d'anticipation et de 80 millions de déficit sur l'année courante, présentant un formidable total de 646 millions de dette flottante exigible. Calonne débuta par quelques mesures habiles, qui lui attirèrent la confiance générale, et il profita de ce premier succès pour contracter des emprunts à des conditions séduisantes pour les prêteurs, mais ruineuses pour le Trésor. Sa véritable théorie économique consistait à dépenser beaucoup pour paraître riche, et à paraître riche pour pouvoir emprunter beaucoup. En un mot, il appliquait en grand la maxime de La Fontaine : *mangeant le fonds avec le revenu*, avec cette différence assez notable, toutefois, que Jean ne mangeait que son propre fonds et son propre revenu, tandis que Calonne mangeait celui des autres. Le Trésor est alors ouvert sans réserve à la reine, aux princes, aux personnes en crédit. Marie-Antoinette a d'abord fait un accueil douloureux au nouveau contrôleur : vite on achète Saint-Cloud pour la reine, et, par l'empressement avec lequel on vole au-devant de ses moindres desirs, on s'assure de sa haute bienveillance. Tout le monde connaît cette réponse de Calonne à la femme de Louis XVI : « Madame, si c'est possible, c'est fait ; si c'est impossible, cela se fera. » On a quelquefois mis en doute l'authenticité de ces paroles, mais nous croyons pouvoir affirmer qu'elles sont historiques, car on y trouve une allusion directe dans une lettre de la reine au comte de Mercy-Argenteau (16 août 1791), lettre restée longtemps enfouie dans les archives secrètes de Vienne, avec beaucoup d'autres ayant la même origine, et dans laquelle Marie-Antoinette se plaint vivement des *émigrants*, qui ne voulaient pas, à ce qu'il paraît, recevoir le mot d'ordre, mais le donner.

« Ils veulent, dit-elle, nous forcer de nous livrer à M. de Calonne (alors un des meneurs de l'émigration), qui, sous tous les rapports, ne peut pas nous convenir, et qui, je crains bien, ne suit en tout ceci que son ambition, ses haines particulières et sa légèreté ordinaire, en croyant toujours possible et fait tout ce qu'il désire. »

Le prince de Guéméné avait fait une banqueroute de 30 millions, ce qu'on appelle la *serénissime banqueroute* ; on lui racheta à un prix exorbitant le domaine de Lorient et d'autres propriétés féodales de Rohan, afin qu'il pût apaiser ses créanciers. Tout grand seigneur obéré auquel il restait une terre venait offrir à Louis XVI, et on la lui achetait à des conditions désastreuses ; c'était le Trésor public qui payait, et elle ne profitait à personne. Mais la noblesse devait, comme les saints de La Fontaine, que nous aimons à citer parce qu'il a un stigmate pour tous les abus, la noblesse, disons-nous, devait profiter du bénéfice de cet adage :

Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être aïeux.

Necker payant 300,000 livres les employés de la trésorerie n'était qu'un homme à idées étroites ; Calonne le paye 3 millions. L'Etat dépensait annuellement une somme assez forte pour les opérations secrètes de la diplomatie ; Calonne porte cette dépense, en 1785, jusqu'à 130 millions, dont 21 en quittances au porteur. Ce chapitre, par sa nature même, échappe à la juridiction de la cour des comptes ; c'était au mieux !

Et comme tout réussit à ce financier qui gaspillait en gentilhomme les revenus de la France ! Il veut contracter un emprunt de 100 millions, la somme tombe dans sa caisse. Il rétablit la banque d'amortissement, et jure

que son fonctionnement régulier fera disparaître avant peu la dette tout entière. Il repare les forts et les routes ; il commence Cherbourg. La cour est en liesse, les fêtes se succèdent, on paye l'arrière sans chicaner, l'or coule à flots.

Au milieu de cet océan de bonheur, le contrôleur général se met à la tête de la folle orgie et y dépasse tout le monde en prodigalité.

Mais l'opinion publique commençait à s'émouvoir ; le second emprunt de 125 millions n'avait pas été aussi favorablement reçu que le premier ; l'horizon s'obscurcissait, et le ministre en était arrivé aux mesures violentes. Le sage Necker avait essayé, dans un écrit sur l'*Administration des finances*, de montrer à la nation le précipice vers lequel elle marchait ; on avait exilé l'écrivain. Le parlement chicanait sur les édits ; on les enregistrait quand même et toujours. Cette dernière façon d'agir n'était plus, du reste, qu'une affaire de tradition, une habitude. Arriva l'instant où il était impossible d'aller plus loin. En dix années, la royauté avait dévoré 1 milliard 338 millions d'emprunts, et en trois années de paix Calonne avait accru le déficit annuel de 35 millions, malgré l'augmentation de 140 millions obtenue par Turgot.

Calonne ne perdit nullement la tête ; sans hésitation, et avec une assurance inouïe, il s'empara des idées du tiers et entra résolument dans la voie des réformes les plus radicales. Il fit franchement au roi, qui l'aimait, une confession générale et lui développa des plans qui laisserent le monarque abasourdi : « Mais c'est du Necker tout pur que vous me donnez là, dit le roi. — Sire, dans la situation des choses, c'est ce qu'on peut vous donner de mieux, » répliqua le ministre ; et les notables furent convoqués.

Calonne apporta dans la réunion des notables la légèreté dont ses actes étaient toujours empreints. Il ne craignit pas de comprendre dans la liste ses plus cruels ennemis.

Quand les membres de l'assemblée arrivèrent à Versailles, rien n'était prêt ; le ministre s'amusa, donnait des fêtes, au lieu d'apurer les comptes. Chacun s'installa de son mieux dans les auberges de Versailles. Cette attente dura trois semaines et fut mise à profit par les ennemis du ministre. Au moment de la séance royale d'ouverture, Vergennes était mourant ; la dissipation, la débauche l'avaient brisé ; quant à Calonne, son compagnon de fête, il n'était guère en meilleur état. Il se présenta néanmoins avec son assurance ordinaire ; jamais il n'avait été aussi plein d'audace, aussi étincelant d'à-propos. Il ne déguisa point la profondeur du mal ; au contraire, il prit plaisir à assombrir la situation en faisant remonter son origine jusqu'aux ministères de Turgot et de Necker, et même jusqu'à l'abbé Terray. Mais quand il parla du remède à apporter au mal, les murmures commencèrent : à cette assemblée de privilèges, il ne demanda rien moins que l'abolition des privilèges et l'égalité devant l'impôt.

La haine contre le ministre éclata. On commença à éplucher ses comptes et à scruter sa conduite. Un pamphlet imprimé à Bruxelles, et intitulé : *Monsieur de Calonne tel qu'il est*, l'accusa des déprédations les plus effroyables ; il tint bon. Il lança un manifeste révolutionnaire, l'adressa à tous les curés, et le fit lire en chaire dans toutes les paroisses. Evidemment, néanmoins, le terrain se dérobait sous lui ; mais il eut encore assez de crédit pour faire renvoyer le garde des sceaux, M. Romesnil, et le faire remplacer par M. de Lamoignon, cousin de Malesherbes, et président au parlement de Paris. Calonne, en homme qui sait profiter de la victoire, voulut également faire congédier Breteuil, ministre de la maison du roi, mesure à laquelle Louis XVI parut d'abord disposé à se prêter. Cependant il crut devoir en prévenir la reine, qui protégeait Breteuil. A cette nouvelle, Marie-Antoinette éclata. « Elle s'écria que ce n'était pas Breteuil qu'il fallait renvoyer, mais Calonne, qui avait compromis l'autorité du roi en appelant les notables, et qui, maintenant, ne savait ni les contenir ni les gagner ; elle s'emporta, elle pria, elle pleura. Le faible roi, qui était venu chez Marie-Antoinette pour signifier le congé de Breteuil, chargea Breteuil de porter à Calonne sa destitution ; mais il garda, en renvoyant Calonne, le garde des sceaux que Calonne venait de faire (8-9 avril 1787). » (H. Martin.)

Calonne s'éloigna, poursuivi de huées dans toutes les villes qu'il traversait, menacé de la corde, et disant qu'il l'accepterait volontiers si on voulait la partager entre lui et ses *augustes complices*.

La légèreté du ministre tombé ne l'abandonna jamais ; il considérait son exil comme une feinte de la cour, et il eut l'audace de se présenter aux élections de Baillieux comme candidat lors de la convocation des états généraux. Il échoua, heureusement pour son parti.

Il y eut contre Calonne des poursuites judiciaires qu'on doit relater. Il fut impliqué dans une affaire Veymeranges et renvoyé devant le tribunal civil de la Seine, sur un rapport fait au conseil des Cinq-Cents par Pelet de la Lozère. La réclamation contenue dans ce procès remontait à son ministère et s'élevait à 11 millions 500,000 fr. Enfin l'Assemblée constituante elle-même le condamna à restituer à l'Etat, solidairement avec le comte d'Espagnac, une somme de 1 million. Il faut rendre

à Calonne cette justice, c'est que, malgré toutes ses opérations clandestines sur les fermes, sur la refonte des monnaies, sur les terrains que l'Etat avait à Bordeaux, etc., etc., l'orgie faite aux dépens de la France avait été complète, splendide, le festin luxueusement servi; mais Calonne, en vrai gentilhomme, n'avait rien glissé dans sa poche.

L'administration de Calonne fut tout simplement, on le voit, une aventure inattendue arrivée à l'ancienne monarchie; une quasi-mystification acceptée lestement, sans souci, et qui n'appartint au roi que le jour où la députation des notables lui apprit que le déficit était plus élevé d'un tiers que le ministre ne l'avait annoncé. Le roi, poussé à bout, s'écria : *Ce coquin de Calonne ! je devrais le faire pendre*. Ce n'était pas à la fin du siècle de Voltaire et de Montesquieu, au moment où, suivant une expression célèbre, le tiers était tout, que princes, ministres et grands seigneurs pouvaient impunément entraîner l'Etat dans une aventure où les exactions se mêlaient à la gaminerie financière. Le soulèvement de l'opinion publique fut formidable; Brienne, appelé au ministère, ne fit que passer, et la monarchie fut emportée dans la tempête.

Un siècle s'est écoulé en quelques années. Nous retrouvons Calonne à Coblenz, toujours charmant et plus heureux que jamais. Mme d'Harvelay, celle à l'affection de laquelle il a dû son élévation subite, est devenue veuve; elle offre à son oublioux protégé sa main et sa fortune. L'ex-ministre redevient l'ami des princes auxquels il a si généreusement prodigué les deniers de l'Etat, et c'est au milieu de nouveaux plaisirs qu'on trame sur la terre étrangère la ruine de la Révolution.

L'Assemblée législative était au courant de toutes les intrigues ourdies contre elle sur le Rhin, et, la veille du jour où elle déclara la guerre à la coalition, elle décréta d'accusation Calonne et les princes.

A partir de ce moment, l'ancien ministre devient l'homme d'action, mais aussi l'enfant terrible de l'émigration. La police française, de son côté, ne le quitte pas d'un instant, le suit dans ses pérégrinations continuelles. Quand on songe à la difficulté des voyages à cette époque, on est étonné de l'activité de cet homme. Les princes avaient des représentants dans toutes les cours : ainsi d'Havre à Vienne, Polignac à Madrid, etc., etc.; Calonne court de capitale en capitale stimuler leur zèle. Au mois de septembre 1792, il est à Coblenz, d'où il envoie aux journaux anglais une note tendant à établir que les étrangers ne sont point en sûreté à Paris. Ce brandon de discorde allumé, il se rend à Bruxelles, puis débarque à Douvres, et on le retrouve, dans le courant du mois d'octobre, en conférence avec Pitt à Walmer-Castle. Au mois de janvier, la police française le suit à Madrid, où il loue une maison, achète des meubles et s'installe auprès de Polignac. Bientôt il part pour l'Italie sur un cutter anglais et séjourne à Vicence chez le banquier Torredo, où il reçoit ses lettres sous le couvert du consul d'Angleterre. Pendant ce temps, sa correspondance est saisie en rade de Cette sur un navire marchand, et compromet diverses personnes. Il part bientôt pour Rome, où le pape l'entretient longuement. Il se rend à Vienne près de l'empereur; nous le retrouvons en juillet 1794 à Hambourg, transportant au nord de l'Europe son agitation et ses intrigues. Il s'embarque à Lübeck pour Saint-Petersbourg, où il anime l'impératrice Catherine contre la Révolution; enfin, il retourne à Londres auprès des princes, pendant qu'on saisit de nouveau sa correspondance à Calais, entre les mains de Smith, son ancien courrier.

La fortune de la veuve d'Harvelay est déjà dévorée, et les créanciers de Coblenz poursuivent à Londres celui que les émigrés appellent le *ministre des princes*. Peu importe! il lui reste une dernière ressource, la fausse monnaie!

Calonne fut chargé de préparer les faux assignats que les émigrés devaient emporter à Quiberon; déjà il avait fabriqué en Allemagne des bons royaux revêtus de sa signature. Cette fois, on contrefit purement et simplement la signature de la France; le crime de faux fut complet.

Le crédit de Calonne dans l'émigration ne survécut guère à cette étrange opération d'un ancien contrôleur général des finances. Un écrit relatif à la succession au trône, soi-disant vacant, de Louis XVII, lui valut la disgrâce des princes.

Sans songer aux nouveaux comptes qu'il avait à rendre à raison du papier-monnaie saisi à Quiberon, il osa demander au Directoire sa radiation de la liste des émigrés. Le premier consul fit droit plus tard à cette demande, et Calonne, avec son incroyable infatuation, revint la tête haute à Paris, où il excita un moment la curiosité générale (novembre 1801). Il y tint un langage de nature à faire croire qu'il ne serait pas longtemps sans entrer en relations avec le gouvernement consulaire. Déjà même on allait répétant qu'il allait devenir pour les finances ce que M. de Talleyrand était pour la diplomatie, le grand seigneur rallié, prêtant son expérience et l'influence de son nom au génie du premier consul. Bientôt Calonne se vit assailli de visites et entouré de créatures comme au moment le plus brillant de sa fortune et de son crédit;

on le crut déjà élevé au ministère, et il vit fondre chez lui une telle nuée de solliciteurs, qu'il dut aller chercher à la campagne un refuge contre leurs obsessions. Mais l'engouement fut de courte durée. On raconte que le consul Lebrun, qui aimait Calonne, proposa à Bonaparte d'utiliser les talents de l'ancien ministre de Louis XVI, mais que le premier consul, avec ce tact profond qu'il mettait à juger les hommes, répondit de manière à lui ôter l'envie de revenir à la charge. Et jusqu'à sa mort, qui arriva quelques mois après, Calonne ne joua plus que le rôle d'un personnage complètement effacé.

CALONNE (abbé DE), frère du précédent, mort au Canada en 1822. Il émigra pendant les orages de la Révolution française, se retira à Londres et concourut à la rédaction d'un journal intitulé : le *Courrier de l'Europe*. Il alla ensuite fonder une petite colonie au Canada, et y remplit les fonctions de curé.

CALONNE (Claude-François DE), agronome français, de la même famille que les précédents. On lui doit un *Essai d'agriculture, en forme d'entretien sur les pépinières des arbres étrangers et fruitiers* (Paris, 1779).

CALONNE (Pierre-Fabius DE), littérateur français, né à Paris en 1794. Il embrassa la carrière de l'enseignement, fut pendant plusieurs années professeur au collège Henri IV, à Paris, et compta parmi les membres de la plus joyeuse société littéraire de France, le Caveau, pour lequel il a composé des chansons où l'on retrouve le vieil esprit gaulois. On doit à M. de Calonne, outre des brochures intitulées : *De l'Université et du Clergé*; *les Jésuites et l'Université*, une traduction de *Cornélius Nepos*, dans la collection Panckoucke, et un *Traité de la narration*, etc. (1825), qui a eu plusieurs éditions.

CALONNE (Ernest DE), poète et auteur dramatique français, né à Paris en 1822, est fils du précédent. Il débuta dans la carrière littéraire par la publication d'un poème, *l'Amour et Psyché* (1842). Quelques années après, il présenta à l'Odéon et fit jouer, comme une pièce de Molière qu'on aurait retrouvée, une comédie en un acte et en prose, intitulée : *le Docteur amoureux*. La critique se laissa généralement prendre à cette innocente supercherie, qui toutefois ne tarda pas à donner lieu, dans les journaux, à une vive polémique. Depuis lors, M. de Calonne est entré dans l'enseignement universitaire et a fait jouer à Alger, où depuis 1850 il était professeur de rhétorique, une comédie en vers, intitulée : *Berthe et Suzanne* (1853).

CALONNE (vicomte Alphonse-Bernard DE), publiciste et littérateur français, né à Béthune en 1818. Après la révolution de 1848, il publia des brochures politiques, et fut un des rédacteurs du *Lamton*. Plus tard, il publia, dans *l'Opinion publique*, des articles sur les questions d'art. L'un de ces articles amena un duel entre MM. Fiorentino et Am. Achard et fit prononcer contre lui une amende par le tribunal correctionnel. En 1855, il devint propriétaire de la *Revue contemporaine*, à la rédaction de laquelle il collaborait depuis quelque temps. On lui doit, en outre : *Hérangère*, nouvelle (1852); *Voyage au pays de Bohème*; *la Minerve de Phidias restaurée* (1855); *Pauvre Mathieu*, les *Frais de la guerre*, etc.

CALONYCTION s. m. (ka-lo-nik-tion — du gr. *kalos*, beau; *nuktios*, nocturne). Bot. Genre de plantes, de la famille des convolvulacées, formé aux dépens des lisérans, et comprenant un certain nombre d'espèces grimpanes, qui croissent dans les régions tropicales de l'Asie et de l'Amérique.

CALOPAPPE s. m. (ka-lo-pa-pe — du gr. *kalos*, beau; *pappos*, aigrette). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des mutisidées, comprenant une seule espèce, qui croît au Chili.

CALOPE s. m. (ka-lo-pe — du gr. *kalos*, beau; *pous*, pied). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, famille des sténélitres, comprenant une seule espèce, qui vit en Suède et dans les Alpes : *Le Calope serraticorne est d'un brun clair*. (H. Lucas.)

— **Encycl.** Les *calopes* sont des insectes coléoptères hétéromères, de la famille des sténélitres. Ce genre, formé aux dépens des capricornes ou cérambyx, présente les caractères suivants : devant de la tête un peu avancé en forme de museau; antennes en scie; lèvres profondément échancrées; corps très-allongé; abdomen plus large que la tête et le corselet; pattes assez grêles et assez courtes. Les *calopes* se rapprochent des capricornes, et ont aussi beaucoup de ressemblance avec les cistèles. Le *calope serraticorne* est long de 0 m. 02; d'un brun clair ou grisâtre pubescent. On le trouve en Suède, dans les bois.

CALOPÉTALON s. m. (ka-lo-pé-ta-lon — du gr. *kalos*, beau; *petalon*, feuille, pétale). Bot. Genre de plantes grimpanes, famille des pittosporées, et dont l'espèce type, originaire d'Australie, est remarquable par la beauté de ses fleurs.

CALOPHANE s. m. (ka-lo-fa-ne — du gr. *kalos*, beau; *phainé*, je fais luire). Bot. Genre de plantes, de la famille des acanthacées, tribu des ruellées, renfermant quelques espèces qui croissent dans le nord de l'Amérique. On dit aussi **COLOPHANE**.

CALOPHAQUE s. m. (ka-lo-fa-ke — du gr.

kalos, beau; *phaké*, lentille). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des lotées, comprenant une seule espèce, qui croît sur les bords du Volga.

CALOPHÈNE s. m. (ka-lo-fè-ne — du gr. *kalos*, beau; *phainé*, je fais luire). Entom. Syn. du genre *cordiste*.

CALOPHYLLE adj. (ka-lo-fi-le — du gr. *kalos*, beau; *phullon*, feuille). Bot. Qui a de belles feuilles ou un feuillage élégant.

— s. m. Bot. Genre d'arbres, de la famille des clusiacées, type de la tribu des calophyllées, renfermant une douzaine d'espèces, qui croissent dans les régions tropicales du globe, et parmi lesquelles on remarque le calaba, le *tacamahaca*, etc. : *Le CALOPHYLLE inophylle croît dans les lieux stériles et sablonneux des Indes orientales*. (Clavé.)

— **Encycl.** Les *calophylles* ou *calabas*, qui doivent leur premier nom à la beauté de leur feuillage, appartiennent à la famille des clusiacées, où ils forment le type de la tribu des calophyllées. Ce sont des arbres à feuilles opposées, entières, coriaces, luisantes, remarquables surtout par leur nervation, qui consiste en une nervure longitudinale, de laquelle partent de nombreuses nervures secondaires fines et serrées. Les fleurs, ordinairement blanches et odorantes, sont très-nombreuses et réunies en grappes ou en panicules terminales. Elles présentent un calice à deux ou quatre sépales; une corolle à deux ou quatre pétales; des étamines assez nombreuses, à filets grêles et courts. Le fruit est une drupe globuleuse, monosperme. Ce genre comprend une douzaine d'espèces, qui croissent dans les régions tropicales. La plus intéressante est le *calophylle tacamahaca*, grand arbre qui habite les lieux stériles et sablonneux de l'Inde et des îles australes de l'Afrique. Le bois de ce végétal est assez dur et d'un beau grain; il sert aux constructions civiles et navales, au charbonnage, etc. Son tronc épais, couvert d'une écorce noirâtre et fendillée, laisse écouler, quand on l'entame, une matière résineuse, visqueuse, verte, qui se solidifie à l'air. C'est la *gomme ou résine de tacamahaca*, dont l'odeur forte et pénétrante est assez agréable, et la saveur un peu amère. Elle a eu autrefois une grande réputation en médecine, comme vulnérinaire; on l'emploie beaucoup moins aujourd'hui. On s'en sert plus souvent dans l'industrie, pour la préparation des vernis. Le *calophylle calaba* croît aux Indes orientales, et se fait remarquer par ses fruits rouges, assez semblables, pour la forme et le volume, à ceux du cornouiller. On les mange dans le pays. Les amandes fournissent par expression une huile bonne à brûler. Le *calophylle sauvage*, vulgairement nommé *bitanger*, habite les endroits montagneux des Moluques et de l'île de Java.

Les *calophylles* sont de très-beaux arbres d'ornement, et on en cultive plusieurs dans nos jardins; mais ils exigent la serre chaude.

CALOPHYLLÉ, ÉE adj. (ka-lo-fi-lé — rad. *calophylle*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux calophylles.

— s. f. pl. Tribu de la famille des clusiacées, ayant pour type le genre calophylle.

CALOPHYSE s. m. (ka-lo-fi-ze — du gr. *kalos*, beau; *phusa*, vessie). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des mélastomacées, tribu des miconiées, comprenant une seule espèce, qui croît au Brésil.

CALOPHYTES s. f. pl. (ka-lo-fi-te — du gr. *kalos*, beau; *phuton*, plante). Bot. Nom proposé pour une classe de végétaux qui renfermerait les familles ou les groupes actuels des légumineuses et des rosacées.

CALOPODE s. m. (ka-lo-po-de — du gr. *kalos*, beau; *pous*, *podos*, pied). Bot. Nom donné à la spathe des arôidées.

CALOPOGON s. m. (ka-lo-po-gon — du gr. *kalos*, beau; *pôgon*, barbe). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des aréthusées, comprenant un petit nombre d'espèces, qui croissent dans l'Amérique du Nord.

CALOPSIDE s. f. (ka-lo-psi-de — du gr. *kalos*, beau; *opsis*, aspect). Bot. Genre de plantes, de la famille des restiacées, qui doit être réuni au genre *restio*.

CALOPSITTE s. m. (ka-lo-psi-te — du gr. *kalos*, beau; *psittakos*, perroquet). Ornith. Genre de perroquets, syn. de *NYMPHIQUE*.

CALOPTÈRE adj. (ka-lo-pté-re — du gr. *kalos*, beau; *ptéron*, aile). Zool. Qui a de belles ailes.

— s. m. Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères carabiques, formé aux dépens des férionies, et comprenant six espèces.

CALOPTÉRON s. m. (ka-lo-pté-ron — du gr. *kalos*, beau; *ptéron*, aile). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères serricornes, voisin des lampyres, et comprenant six belles espèces, qui vivent dans l'Amérique centrale : *Les CALOPTÉRONS diffèrent des dictyoptères par la forme de leur tête non prolongée en museau*. (Duponchel.)

CALOPTILION s. m. (ka-lo-pti-li-on — du gr. *kalos*, beau; *ptilon*, duvet). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, comprenant une seule espèce, qui croît au Mexique.

CALOR s. f. (ka-lor — not lat.). Ancienne forme du mot **CHALEUR**.

CALORAMPHE s. m. (ka-lo-ran-fe — du

gr. *kalos*, beau; *ramphos*, bec). Ornith. Genre d'oiseaux de l'Inde, de la famille des barbus, renfermant une espèce, qui a beaucoup d'analogie avec les barbions.

CALORE, rivière du royaume d'Italie, prend sa source près de Bagnuoli, dans la Principauté Ulérieure, passe à Bénévent, et se jette dans le Volturno, à 9 kilom. E. de Cajazzo, après un cours de 85 kilom. C'est le Calore des Romains, près duquel les Carthaginois remportèrent une victoire sur les légions romaines, en 215 av. J.-C. Il Autre rivière du royaume d'Italie, dans la Principauté Citérieure, affluent gauche de la Sele, à 8 kilom. de son embouchure dans la Méditerranée; cours de 72 kilom.

CALORHABDE s. f. (ka-lo-rab-de — du gr. *kalos*, beau; *rhabdos*, rameau). Bot. Genre de plantes, de la famille des personnées, tribu des vérionécées, comprenant une espèce, qui croît au Népal.

CALORHEXIE s. f. (ka-lo-rek-si — du gr. *kalos*, beau, et de *rhexie*). Bot. Section du genre *rhexie*.

CALORICITÉ s. f. (ka-lo-ri-si-té — rad. *calorique*). Physiol. Faculté que possèdent les êtres organisés de développer une chaleur propre, qui a reçu, au moins chez les animaux, le nom de *chaleur vitale*.

— **Encycl.** La production de la chaleur ne manque à aucun des degrés de l'échelle animale. Seulement, chez beaucoup d'espèces, la chaleur développée est si minime qu'elle échappe à une observation superficielle. De là le nom d'*animaux à sang froid* donné à tous les animaux dont la température est peu différente de celle du milieu dans lequel ils vivent, par opposition à celui d'*animaux à sang chaud*, qui s'applique aux oiseaux et aux mammifères. De tous les animaux, les oiseaux, et plus particulièrement les passereaux, sont ceux dont la température est la plus élevée : elle atteint jusqu'à 44° cent., et ne s'abaisse jamais au-dessous de 38°. Celle des mammifères, qui vient ensuite, oscille entre 36° et 40°. Chez l'homme, elle varie suivant les différentes parties du corps qu'on examine, mais elle est, en moyenne, de 37°. On a constaté que la température du corps humain est la même sous tous les climats, et qu'elle n'est presque pas influencée par l'âge et par le changement des saisons dans le même pays, tandis qu'elle est, au contraire, très-sensiblement élevée par l'exercice musculaire et par une alimentation abondante. On a également remarqué que, chez l'homme, la température éprouve tous les soirs un abaissement, qui correspond à une activité moindre des fonctions respiratoires. On attribue généralement la production de la chaleur animale aux combinaisons chimiques qui ont lieu, non-seulement dans les poumons, comme on le croyait autrefois, mais encore dans l'organisme tout entier. Cependant quelques physiologistes pensent que le système nerveux y joue aussi un rôle, qui, suivant quelques-uns d'entre eux, serait prépondérant; mais ces derniers sont évidemment dans l'erreur. V. **CALORIFICATION**.

CALORIDORE s. m. (ka-lo-ri-do-re). Appareil ayant pour objet d'utiliser la chaleur des bains de teinture épuisés.

CALORIE s. f. (ka-lo-ri — du lat. *calor*, chaleur). Phys. Unité adoptée dans l'évaluation des quantités de chaleur : *La CALORIE est égale à la quantité de chaleur nécessaire pour élever d'un degré la température de 1 kilogr. d'eau*. (Focillon.)

— **Encycl.** La quantité de chaleur qu'il faut communiquer à un corps de masse déterminée pour que sa température augmente de 1° s'appelle *capacité calorifique* ou *chaleur spécifique* de ce corps. Pour estimer numériquement cette capacité calorifique, on est convenu de prendre pour unité de mesure, et d'appeler *calorie* la capacité calorifique de l'eau, c'est-à-dire la quantité de chaleur nécessaire pour augmenter de 1° la température de 1 kilogr. d'eau. Dans ce sens, le mot *calorie* est fréquemment sous-entendu. Quand on dit, par exemple, que la capacité calorifique du mercure est d'un trentième, cela veut dire un trentième de *calorie*; et l'on doit entendre que, pour élever de 1° la température de 1 kilogr. de mercure, il ne faut qu'un trentième de la chaleur qui est nécessaire pour élever de 1° la température de 1 kilogr. d'eau. On voit, par ce seul exemple, qu'un même effet thermométrique peut être le résultat de différents nombres de *calories*; et qu'il faut, par conséquent, se garder de confondre la *calorie* avec l'unité de température ou le degré thermométrique.

Si la capacité calorifique de l'eau variait avec la température, comme il arrive à beaucoup de substances, il faudrait rapporter la définition de la *calorie* à une température déterminée. C'est pourquoi certains auteurs définissent la *calorie* : *La quantité de chaleur nécessaire pour élever de 0° à 1° la température de 1 kilogr. d'eau*. Mais les expériences de M. Regnault ont montré que, tant que l'eau reste liquide sous la pression ordinaire, sa capacité calorifique ne varie pas sensiblement; c'est ce qui permet de l'adopter, en toute circonstance, comme terme de comparaison.

CALORIFÈRE adj. (ka-lo-ri-fè-re — du lat. *calor*, chaleur; *féro*, je porte). Qui porte, qui conduit la chaleur : *Tuyaux CALORIFÈRES*.

— s. m. Appareil composé d'un foyer qui chauffe de l'air, de la vapeur ou de l'eau, et d'un système de tubes qui les distribuent dans les pièces que l'on veut chauffer : Des CALORIFÈRES répandaient à tous les étages et dans tous les appartements une douce chaleur. (Scribe.) *L'hiver approchait, Mercedes n'avait pas de feu, elle dut un CALORIFÈRE aux mille branches chauffait autrefois la maison, depuis les antichambres jusqu'au boudoir.* (Alex. Dum.)

— Encycl. Phys. Il y a trois espèces de calorifères, suivant que la chaleur anénée par

l'appareil est produite par de l'air, de l'eau ou de la vapeur.

— I. *Calorifères à air chaud.* Les calorifères à air chaud se construisent d'après deux systèmes différents. Dans l'un, l'air s'échauffe en traversant l'intérieur d'un tuyau; dans l'autre, il s'échauffe au contact extérieur du tuyau. Nous allons entrer dans quelques explications.

1° Dans les sous-sols de l'édifice dont on se propose de chauffer les diverses pièces, on construit un fourneau (fig. 1), dans l'intérieur

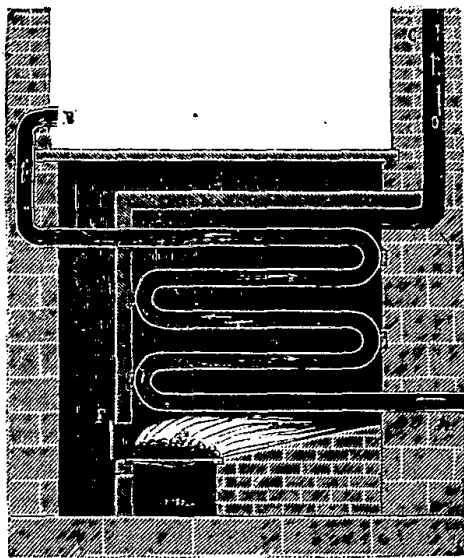


Fig. 1.

duquel on dispose un système de tubes en fonte à plusieurs courbures. L'orifice inférieur A, appelé prise d'air, est situé dans le mur et reçoit l'air du dehors. Cet air s'échauffe dans le tube, perd de sa densité et monte en passant par tous les replis du tube, où il continue de s'échauffer. Il arrive ainsi, par différentes ramifications, aux bouches de chaleur, telles que B, d'où il se répand dans une chambre et en élève la température. Le fourneau se termine par une cheminée C, qui emporte les produits de la combustion.

2° Dans le second système, les calorifères à air chaud fonctionnent à peu près comme les poêles, dont les tuyaux, directement échauffés par la flamme intérieure, échauffent à leur tour l'air du dehors qui vient les toucher. Le foyer est toujours dans une cave; il

contient aussi un système de tubes plusieurs fois recourbés. Seulement, ces tubes n'ont pas de prise d'air à l'extérieur; la flamme et la fumée entrent par l'orifice inférieur comme dans un tuyau de poêle, et les produits de la combustion vont se perdre dans une cheminée qui reçoit l'orifice supérieur. Pendant ce temps-là, l'air, échauffé dans l'intérieur du foyer au contact du tuyau, monte dans la partie supérieure, d'où il arrive, par différents tubes, aux bouches de chaleur qui ouvrent dans les pièces à échauffer.

Ce dernier genre de calorifères se prête à des dispositions qui permettent d'en installer dans de très-petits espaces. Tels sont les poêles-calorifères et les foyers à bouches de chaleur. Dans les poêles (fig. 2), l'air s'introduit par le socle A; il s'élève et s'échauffe dans

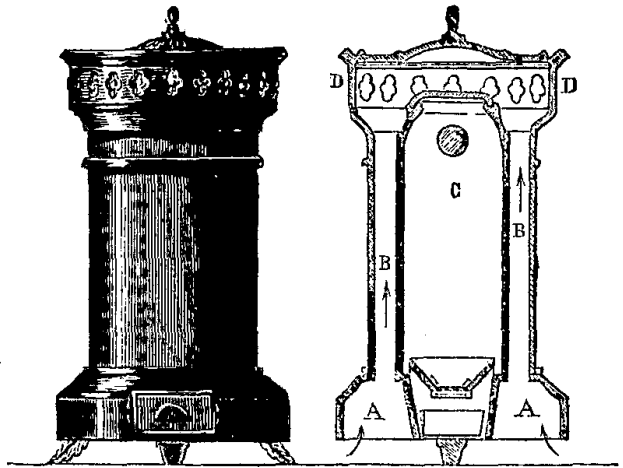


Fig. 2.

l'espace B compris entre le foyer C et l'enveloppe extérieure, et vient ressortir horizontalement par la galerie D placée au sommet. Les foyers à bouches de chaleur sont en fonte et à double fond. On les adapte devant les ouvertures des cheminées. L'air s'échauffe en circulant entre les deux enveloppes.

— II. *Calorifères à eau chaude.* La disposition de ces appareils, imaginés par Bonnemain vers la fin du XVII^e siècle, et perfectionnés par M. Léon Duvoir, peut se comprendre aisément sans le secours d'une figure. L'eau s'échauffe dans une chaudière placée dans les caves, et surmontée d'un tube qui se rend à un réservoir, sorte de poêle d'eau, installé dans la pièce qu'on veut chauffer. Elle monte donc, en vertu de sa légèreté spécifique, dans le réservoir, en suivant le tube qui en atteint presque le faite pour empêcher l'eau de revenir par le même chemin. Arrivée là, elle se refroidit en cédant de sa chaleur aux parois du réservoir et à l'air de la chambre. Devenue plus dense, elle redescend par un autre tube, et revient à la partie inférieure de la chaudière d'où elle est sortie. Si la pièce qui est la première échauffée occupe l'étage le plus élevé de l'édifice, l'eau peut, en descendant, chauffer un ou plusieurs poêles par étage, cédant à chacun d'eux une partie de la chaleur qui lui reste.

Ce mode, connu encore sous le nom de *chauffage par circulation d'eau chaude*, offre l'avantage de donner une température douce qui se conserve longtemps, à cause de la lenteur avec laquelle se refroidit la masse d'eau en circulation. Il est surtout employé pour les serres,

les étuves et les couvoirs artificiels. On remplace souvent la chaudière et les réservoirs par des tubes contournés en hélice; l'eau passe alors d'une hélice à l'autre en traversant un tube droit.

— III. *Calorifères à vapeur.* Les parties essentielles d'un calorifère à vapeur sont : 1° une chaudière à vapeur; 2° des tuyaux destinés à transporter la vapeur qui sort de la chaudière, et par lesquels, grâce à une pente convenablement ménagée, revient l'eau formée par la condensation; 3° des récipients à grande surface, destinés à condenser la vapeur et à recueillir la chaleur qu'elle abandonne par le fait de son changement d'état. Ces récipients forment ainsi des poêles contre les parois desquels s'échauffe l'air de la pièce qui les contient. Le palais de la Bourse et celui de l'Institut, à Paris, sont chauffés par des calorifères à vapeur. V. CHAUFFAGE.

CALORIFICATION s. f. (ka-lo-ri-fi-ca-si-on — du lat. *calor*, chaleur; *facere*, produire). Physiol. Production de la chaleur dans les corps organisés : C'est l'air, avec le feu, qu'il contient, qui alimente principalement la CALORIFICATION animale. (Bautain.) En été, les aliments de CALORIFICATION nous sont interdits par l'hygiène. (F. Pillon.)

— Encycl. Physiol. Tout être vivant, animal ou végétal, jouit d'une faculté remarquable qui le distingue des matières inorganiques qui l'environnent : il ne se met pas en équilibre de température avec le milieu ambiant qui lui sert d'habitat; il se maintient, au contraire, à une température toujours supérieure.

Cette chaleur propre, cette chaleur qui lui appartient en tant qu'être vivant, et qu'il possède tant que l'existence se manifeste en lui, cette chaleur est facile à constater par le simple toucher chez les mammifères et les oiseaux. Il n'en est pas de même chez les autres animaux et chez les végétaux. Ici, il est nécessaire de se mettre à l'abri des causes perturbatrices, et, de plus, il devient opportun d'employer des moyens d'appréciation plus délicats que le simple toucher. La physiologie moderne a triomphé de ces obstacles. Aujourd'hui, l'existence d'une chaleur propre, produite au sein même de l'être vivant, est regardée comme une vérité incontestable, et les physiologistes ont donné le nom de *calorification* à l'acte fonctionnel par lequel les animaux et les végétaux produisent leur chaleur propre. Beaucoup d'entre eux, cependant, ne regardent pas la calorification comme une fonction proprement dite; pour eux, c'est un acte vital subordonné à l'existence de plusieurs autres fonctions; ce n'est, à proprement parler, qu'un résultat, et nullement une fonction déterminée s'accomplissant au sein d'un appareil spécial. La calorification, il est vrai, ne peut pas être comparée à la digestion, par exemple, ou à la circulation, qui s'opèrent, en quelque sorte isolément, par le seul jeu des organes circulatoires et respiratoires; la calorification, privée d'appareil spécial, se fait un peu partout dans l'organisme vivant, et se subordonne à l'accomplissement des autres fonctions de nutrition. Son étude n'offre pas moins le plus grand intérêt au physiologiste et au médecin. Elle a permis d'éclaircir les questions les plus obscures de la nutrition des êtres vivants; elle a éclairé d'une vive lumière la symptomatologie de plusieurs affections et mis sur la voie d'une thérapeutique plus rationnelle; enfin, elle a fourni une des plus brillantes applications de la théorie dynamique de la chaleur.

— I. **MOYENS D'APPRECIATION DE LA CHALEUR PRODUITE PAR LES ÊTRES VIVANTS.** Pour les mammifères et les oiseaux, le thermomètre ordinaire suffit à la détermination de la quantité de chaleur produite. La boule du thermomètre, appliquée sur les parties extérieures de l'animal, ou introduite dans les cavités naturelles, la bouche, le rectum, etc., fournira des indications suffisantes. Sans doute, toutes les parties du corps ne sont pas à la même température, et la chaleur doit être et est en effet plus considérable au fur et à mesure que l'on s'approche de l'organe central de la circulation, c'est-à-dire des parties les plus profondes du tronc; mais les mesures thermométriques, fournies par l'exploration des cavités naturelles ouvertes à l'extérieur, donnent une idée très-suffisante et une évaluation très-rapprochée de la température intérieure du corps.

À l'égard des animaux dits à sang froid, des invertébrés et des végétaux, il est impossible de procéder de la même manière. Ces êtres ne produisent qu'une faible quantité de chaleur, très-variable d'ailleurs, suivant le degré de température du milieu ambiant. On peut se servir du thermomètre chaque fois qu'il est possible d'en introduire la boule dans les cavités naturelles; mais encore faut-il faire usage d'appareils très-sensibles. Les animaux de très-petite dimension ne se prêtent pas à ce genre d'examen; on apprécie quelquefois le degré de chaleur qu'ils fournissent, en prenant la température d'un vase clos dans lequel on a renfermé une grande quantité de ces êtres. Mais ce procédé, excellent pour mettre hors de doute la chaleur produite par les animaux inférieurs, entraîne néanmoins une erreur inévitable : l'air confiné s'échauffe, en effet, à un degré toujours supérieur à la chaleur propre de l'animal en expérience, et les indications recueillies par ce moyen sont nécessairement fautes. La pile thermo-électrique fournit des évaluations beaucoup plus acceptables. Melloni et Nobili, dans leurs expériences, se servaient du thermo-multiplieur qui porte leurs noms. Ils présentaient une des extrémités polaires à l'animal dont on voulait apprécier la chaleur propre, et l'aiguille du galvanomètre accusait, par son mouvement, l'existence d'une source de calorifique, en même temps que l'étendue de la déviation de cette aiguille traduisait l'intensité de cette chaleur. Nous devons à M. Dutrochet un perfectionnement remarquable de cette méthode d'appréciation. L'aiguille à soudure latéro-terminale de M. Dutrochet est formée d'un fil de fer recourbé sur lui-même, représentant les trois quarts d'un cercle; aux extrémités libres de ce fil de fer sont soudés deux fils de cuivre de même diamètre, en communication avec un galvanomètre. Les soudures forment ainsi un angle rentrant, ou même une pointe, destinée à être mise en rapport, d'un côté avec l'animal dont on veut déterminer le pouvoir calorifique, de l'autre avec un milieu à température constante. Ce petit couple thermo-électrique présente plusieurs avantages : en premier lieu, il est doué d'une extrême sensibilité, et la rapidité avec laquelle se produisent ses indications le rend très-commode pour les recherches expérimentales; enfin, il faut encore noter l'avantage de pouvoir faire pénétrer les pointes des soudures jusque dans les organes circulatoires sans y occasionner de lésions préjudiciables au jeu fonctionnel de ces organes. Avant de se servir de l'appareil, on a soin d'en établir la graduation; c'est-à-dire qu'après avoir mis les deux fils

de cuivre en rapport avec les extrémités polaires d'un galvanomètre, on observe les degrés de déviation marqués par l'aiguille aimantée, en même temps que les soudures sont plongées dans des milieux de températures connues; par ce moyen, il est facile de créer une table thermométrique indiquant la différence de température entre les deux soudures. Les choses étant ainsi préparées, on enfonce l'une des soudures dans le corps d'un animal vivant, et l'autre dans celui d'un animal semblable, mort depuis quelque temps, et choisi de même taille et de même grosseur. La différence de température entre les deux corps se traduit par la déviation de l'aiguille et s'évalue comme nous venons de le dire.

L'observation de la production de chaleur chez les végétaux est également facile à l'aide de l'appareil de Dutrochet : il suffit d'enfoncer l'une des pointes dans le tissu d'un végétal encore vivant, dans une asperge en terre, par exemple, tandis que l'autre est introduite dans le tissu d'un végétal semblable, de même taille, de même grosseur, etc., mais privé de vie et séparé du sol.

— II. **RÉSULTATS FOURNIS PAR L'OBSERVATION; QUANTITÉ DE CHALEUR PRODUITE PAR LES ÊTRES VIVANTS.** 1° *Mammifères et oiseaux.* Nous avons dit qu'il suffisait de l'observation la plus superficielle pour établir le fait de la production de chaleur par les mammifères et les oiseaux. En effet, ces êtres ont la propriété de se maintenir à une température constante, et toujours plus élevée que celle du milieu ambiant, malgré la déperdition incessante qu'ils subissent. Ils émettent donc une chaleur qui leur est propre, ils sont donc eux-mêmes sources de chaleur. Les oiseaux, en raison de l'activité de leur respiration et de leur double circulation, en raison aussi de la couche de plumes qui les entoure et qui les préserve du refroidissement extérieur, sont, de tous les animaux, ceux qui accusent la plus grande quantité de chaleur propre. Leur température varie de 40 à 44°. Les mammifères présentent une moins grande élévation de température : celle-ci varie de 36 à 40°. Enfin, chez l'homme, on observe une température presque constante, oscillant à peine dans des limites étroites de 36,5 à 37,5. On conçoit que la chaleur observée varie aux différentes parties de son corps, et en effet elle peut s'élever à 41° ou descendre à 32°. Mais (et c'est là le point fondamental de la question qui nous occupe) le caractère le plus saillant des animaux supérieurs réside dans cette propriété curieuse, dont ils sont doués sans exception, de produire une chaleur propre qui se maintient à 1° près, au sein des températures les plus extrêmes. Ainsi, suivant les observations du capitaine Farry, dans les régions arctiques, quelques animaux accusent 41, 42 ou 43° au-dessus de zéro, l'important ainsi de 76 à 79° sur la température ambiante.

2° *Reptiles.* C'est fort improprement que ces animaux ont été appelés *animaux à sang froid*. En réalité, le sang des reptiles possède une certaine chaleur; mais le premier résultat fourni par l'observation est que, à l'instar des matériaux inorganiques, ces êtres suivent les variations de température de l'atmosphère ambiante. Leur température propre n'est donc pas constante, et il convient de les appeler *animaux à température variable*. En tous cas, la chaleur propre qu'ils produisent se traduit par une faible élévation de température au-dessus de celle du milieu qui leur sert d'habitat, et c'est à déterminer cette différence que s'appliquent les expériences thermométriques.

La température d'un reptile est très-peu élevée au-dessus de celle du milieu ambiant : on a trouvé 09,04 pour la grenouille comme température inférieure, et 8,12 (*lacerta agilis*) comme température extrême. Pour un animal (*proteus anguinus*), elle peut varier de 24,65 à 59,67, c'est-à-dire de 3° et plus. D'autres circonstances, peu habituelles, peuvent être l'origine de plus grandes variations encore : telle est l'incubation chez les serpents couveurs.

3° *Poissons.* Leur température, très-variable, oscille entre 09,20 (poisson volant) et 39,89 (bréchet); mais les expériences de J. Davy ont mis hors de contestation la production de chaleur par les poissons. Ainsi, plusieurs de ces animaux (bonite, pélagides) ont accusé dans leurs parties musculaires intérieures une élévation de température de 69,11 à 79,22 au-dessus de celle de l'eau de mer environnante.

4° *Insectes.* On sait vulgairement que les ruches d'abeilles, à certains moments, s'échauffent considérablement jusqu'à 12 et 15° au-dessus de l'air extérieur; si même on excite ces animaux et qu'ils s'agitent à l'intérieur de leur habitation, la température peut atteindre 21° et jusqu'à 37°. Cette observation est de nature à mettre hors de doute la production de chaleur par les animaux inférieurs, mais elle ne fournit aucune notion sur la température propre de l'être. Les expériences directes, à l'aide des thermo-multiplieurs, ont démontré que la température propre des insectes peut varier depuis quelques fractions de degré jusqu'à 50,80 au-dessus de celle du milieu atmosphérique (grillon).

5° *Mollusques et zoophytes.* Ces animaux s'élèvent rarement à 1° de température au-dessus de l'air ou de l'eau qui les environne. La limace a fourni cependant jusqu'à 10,11.

Plusieurs expériences ont paru donner des résultats contradictoires ou tout au moins différents de ceux que nous venons de citer; ainsi, on a pu trouver des reptiles, des poissons, des mollusques présentant une température égale ou même inférieure à celle du milieu ambiant. J. Davy a observé chez un *blatta orientalis* jusqu'à 40,4 au-dessous de la température extérieure. Ces exceptions apparentes s'expliquent si l'on tient compte des causes perturbatrices dont la plus puissante est l'évaporation incessante, d'où résulte une continuelle déperdition de chaleur. La preuve en est que, suivant l'observation de M. Dutrochet, si l'on opère au sein d'une atmosphère confinée et saturée d'humidité, les résultats sont tout différents.

60 *Végétaux*. Les expériences de Van Beck, de Bergsma et de Dutrochet ont établi d'une manière incontestable l'existence d'une source de chaleur dans les végétaux vivants. On emploie, avons-nous dit, à cette constatation, les mêmes procédés que pour les insectes. Tout le monde connaît, du reste, le développement de chaleur qui s'opère dans les chaudières des brasseries où l'on fait germer l'orge destinée à la fabrication de la bière. La floraison s'accompagne aussi d'une production de chaleur qui, pour un *bigonia radicans*, a été jusqu'à 0°, 5. C'est Lamarck qui a fait connaître le développement considérable de chaleur du spadice de *l'arum italicum* au moment de l'épanouissement de la spathe. Il se manifeste, en effet, dans cette plante, une sorte de fièvre quotidienne avec accès diurnes, produisant une élévation de température qui atteint à son maximum 100,4 au-dessus de l'air ambiant. La fleur de *colocasia odora* atteint jusqu'à 22° de température. Les tiges, les feuilles, etc., ne produisent pas une chaleur très-appreciable, mais chez les champignons, la température propre atteint 0°, 10 et jusqu'à 0°, 45, comme on l'a observé dans le *boletus aureus*.

— III. CAUSES DU DÉVELOPPEMENT DE CHALEUR CHEZ LES ÊTRES VIVANTS. Trop évidente chez les animaux supérieurs pour avoir été méconnue, dit M. Gavarret, la production de chaleur a toujours occupé une grande place dans l'histoire de l'homme sain et de l'homme malade. Aussi, dès la plus haute antiquité, les physiologistes et les médecins de toutes les écoles ont tenté d'en découvrir les causes et de faire rentrer les phénomènes de la *calorification* dans le cercle de leurs explications. Plusieurs opinions, diamétralement opposées quelquefois, se sont partagées la faveur publique. Pour à tour adhésives avec enthousiasme ou renversées sans retour, ces diverses théories n'ont plus pour nous qu'un intérêt purement historique; aussi passerons-nous rapidement sur ces théories, pour arriver aux immortels travaux de Lavoisier, qui ont définitivement fixé les principes sur lesquels repose aujourd'hui la doctrine de la combustion respiratoire qui fait autorité dans la science.

19 *Opinions diverses sur les causes de la chaleur animale*. D'après l'opinion des anciens, formulée par Arétée et Galien, la chaleur était innée, et son foyer était au cœur; — les iatrochimistes de Le Boë (Sylvius), Van Helmont, Lancisi, Helvétius, Viëssens, Stevenson, Hamberger, etc., professaient qu'elle avait pour causes les transformations chimiques qui s'accomplissent au sein des liquides humoraux; — Hales, Haller et les iatro-mécaniciens en attribuaient la production au frottement des molécules du sang contre les parois des vaisseaux; Hunter pense qu'il existe une force spéciale de *calorification* dont le siège est à l'estomac; — Bichat, dont les travaux sont cependant postérieurs à ceux de Lavoisier, admet que la cause de la chaleur animale réside dans le développement de calorique latent qui accompagne les transformations des liquides en solides, dans la transformation du sang en chair, par exemple. Ce grand esprit, un instant fourvoyé, ne voyait pas qu'au sein de l'organisme il s'accomplit autant de transformations de liquides en solides qu'il s'en fait de solides en liquides; — Boerhaave, la chaleur animale comme une propriété vitale, et s'abstient de toute autre explication; — Brodie y voit une action spéciale de l'encéphale; — Chossate attribue cette production au grand sympathique; — enfin, de La Rive, si connu par ses travaux sur l'électricité, pense que la chaleur animale n'a d'autre cause que l'échauffement qu'éprouvent les conducteurs nerveux parcourus par les courants électriques, en raison de la difficulté de leur transmission.

20 *Théorie de la combustion respiratoire*. C'est à Lavoisier que nous devons cette remarquable théorie, aujourd'hui acceptée dans la science et considérée à juste titre comme une des plus brillantes découvertes de la physiologie expérimentale. Les chimistes, au temps même de Lavoisier, avaient déjà établi ce fait que les combustions qui s'accomplissent à l'air ne sont que des phénomènes d'oxydation qui s'accompagnent d'un dégagement de lumière et de chaleur. Le corps combustible emprunte à l'air l'oxygène nécessaire à la combustion, et le produit de la réaction est nécessairement un corps oxydé. Ainsi, le carbone et l'hydrogène brûlant à l'air se transforment en acide carbonique et en eau, corps oxygénés et produits de combustion; mais, à côté des phénomènes d'oxydation vive auxquels on réserve le nom de *combustion*, et qui se manifestent par la production de flamme

et de chaleur, viennent se placer les phénomènes similaires dits de combustion lente. Certains corps combustibles jouissent, en effet, de la propriété de se combiner spontanément à l'oxygène de l'air, en donnant naissance à des corps oxydés, véritables produits de combustion : tels sont le charbon, le phosphore, les matières végétales accumulées, etc. La combustion lente de ces matières s'accompagne toujours d'une certaine émission de chaleur proportionnelle à la quantité de matière consumée, et quelquefois même de lumière; la seule différence est que la combustion s'accomplit avec une certaine lenteur, sous l'influence de conditions spéciales différentes de celles qui président à la combustion vive, et, le plus ordinairement, sans dégagement de lumière.

Lavoisier ne put s'empêcher de remarquer que l'acte respiratoire introduit de l'oxygène dans l'économie, puisque l'air qui sort du poulmon par l'expiration est toujours moins riche en oxygène que celui qui y est entré dans l'inspiration. D'autre part (la quantité d'azote restant la même), la proportion d'acide carbonique dans l'air expiré est considérablement augmentée : la conclusion naturelle qui surgissait à l'esprit en présence de ces faits, c'est que l'oxygène disparu avait été employé à brûler du carbone au sein de l'organisme, et que l'acide carbonique exhalé n'était autre chose que le produit brûlé de cette combustion lente. Ainsi s'expliquait la production de chaleur au sein de l'organisme, en l'absence de tout dégagement de lumière : telle fut l'hypothèse posée par Lavoisier, telle fut la première idée de la combustion respiratoire, confirmée depuis par la plus éclatante démonstration.

Lavoisier n'ignorait pas non plus que la fonction respiratoire ne s'accomplissait pas au poulmon seulement; il savait qu'à la peau s'exerçait un acte fonctionnel comparable à la respiration pulmonaire, et que cet acte fonctionnel ne le cédait pas en importance à celui qui s'accomplit au poulmon. Si, en effet, on plonge un animal tout entier dans un gaz délétère, alors même que la tête est maintenue en dehors de ce gaz, il est empoisonné aussi sûrement que s'il l'avait respiré par les poulmons. La peau, dans les conditions normales de l'existence, agit donc par absorption sur les gaz qui constituent le milieu respiratoire normal; elle absorbe de l'oxygène et exhale de l'acide carbonique tout comme la muqueuse intra-pulmonaire. Armé de cette seule connaissance, Lavoisier était en état de trouver une solution au problème qu'il s'était posé. Calculant la quantité d'acide carbonique dégagée par le poulmon et par la peau d'un animal pendant un temps donné, calculant encore la quantité d'oxygène absorbée pendant ce même temps, on en déduisait facilement la quantité de carbone brûlé. Calculant alors la quantité de chaleur émise par l'animal pendant le même espace de temps déterminé, si cette quantité se trouvait égale à celle que fournirait, en brûlant dans l'oxygène, la quantité de carbone consumé pendant ce même temps, la question était résolue dans le sens de l'hypothèse primitive de Lavoisier. L'éminent chimiste procéda à l'expérience sur ces données premières. Il calcula, par l'emploi du calorimètre à glace, quelle était la quantité de chaleur fournie normalement par un animal en un temps donné. Enfermant alors l'animal tout entier dans une cloche contenant une quantité connue d'air, il pouvait calculer quelle était, pendant la durée de l'expérience, la quantité d'oxygène absorbé par la peau et le poulmon, ainsi que la quantité d'acide carbonique exhalé en ces deux points. Voici quelle fut pour Lavoisier la moyenne de plusieurs expériences : un cochon d'Inde brûlait en dix heures 3 gr. 333 de carbone; or, 3 gr. 333 de carbone, en brûlant, produisent une quantité de chaleur évaluée par le calorimètre à glace à 326 gr. 75 de glace fondue, tandis que le cochon d'Inde, placé pendant dix heures dans le calorimètre, faisait fondre 402 gr. 27, quantité plus grande que celle indiquée plus haut. A quoi tenait cette différence? Lavoisier reconnut l'existence de deux causes perturbatrices : 1° le cochon d'Inde placé dans un calorimètre dont la température ne peut s'élever au-dessus de zéro, devait nécessairement se refroidir, de sorte qu'il ne possédait plus à la fin de l'expérience la même chaleur qu'au début; 2° le carbone n'est pas le seul élément brûlé par l'acte de la combustion respiratoire. L'air sortant du poulmon est, en effet, saturé d'humidité, tandis qu'en entrant il ne contient qu'une quantité variable de vapeur d'eau qui ne va pas jusqu'à la saturation. Le corps de l'animal exhale, de même, une quantité d'eau plus considérable que celle qu'il absorbe; il résulte de là qu'à l'instar du carbone, l'hydrogène brûle au sein de l'organisme pour donner naissance à de l'eau; il suit de là qu'il faudrait ajouter à la chaleur produite par la combustion des 3 gr. 333 de carbone, celle que produit la combustion de l'hydrogène pendant le même temps. En tenant compte de ces causes perturbatrices, Lavoisier pensa qu'il fallait réduire les 404 gr. 27 de glace fondue à 341 gr. 08, ce qui donnait le rapport suivant :

Quantité de chaleur produite par la respiration pendant un temps donné.	326,75
Quantité de chaleur perdue pendant ce même temps.	341,08
	— 0,96

Lavoisier retrouvait ainsi les 96 centièmes de la chaleur produite, et cette erreur de 4 centièmes, quoique peu considérable, l'inquiétait. Il sentait qu'il était sur la voie d'une brillante et notable découverte, mais il ne se dissimulait pas les lacunes que présentait sa méthode d'expérimentation. Dulong et Despretz reprirent plus tard ces expériences. Ils substituèrent un calorimètre à eau au calorimètre à glace de Lavoisier, et, précisant plus nettement le rapport précédent, ils établirent que la chaleur produite est à la chaleur perdue comme 9 est à 10. Il restait toujours une erreur qui provenait, en premier lieu, du refroidissement qu'éprouvait l'animal enfermé dans le calorimètre, et, en second lieu, de ce que les chiffres exprimant les quantités de chaleur fournies par la combustion de l'hydrogène et du carbone étaient erronés. Les recherches postérieures de deux expérimentateurs habiles, MM. Favre et Silbermann, eurent pour effet de détruire en partie cette seconde cause d'erreur; ces physiologistes déterminèrent d'une manière précise les chiffres qui doivent exprimer les quantités de chaleur produites par les combustions du carbone et de l'hydrogène (v. CALORIMÉTRIE), et il y eut encore un progrès; mais la méthode imaginée par Lavoisier, cette méthode si remarquable par sa simplicité et la netteté des résultats qu'elle fournit, était nécessairement entachée d'erreurs que ces corrections ne pouvaient faire disparaître entièrement.

Il est un fait physiologique de la plus grande importance dans la question qui nous occupe : Lavoisier l'avait déjà soupçonné; Crawford, physiologiste anglais, l'annonçait de son côté, et Lagrange, en France, instituait les expériences qui devaient en donner la complète démonstration. La chaleur de combustion intra-organique ne pouvait, suivant ces expérimentateurs, se produire exclusivement au poulmon; cette chaleur eût été insupportable pour l'organe au sein duquel elle se serait produite. Au reste, les éléments de combustion manquant la commune ailleurs, il n'existe pas au poulmon de carbone et d'hydrogène libres. Les éléments de combustion ne sont autres, en effet, que les aliments eux-mêmes amenés dans le torrent circulatoire, c'est-à-dire des substances hydrocarbonées ternaires et des substances azotées quaternaires que l'oxygène brûle en totalité ou en partie; mais quel est alors le lieu même où s'accomplit cette combustion? Evidemment l'appareil circulatoire lui-même, et plus spécialement le système des capillaires généraux. Les preuves de ce fait sont surabondantes : 1° Magnus démontra expérimentalement la présence de gaz libres dans le sang. Ces gaz sont l'oxygène, l'azote, l'acide carbonique; mais la proportion de ces gaz n'est pas la même dans le sang veineux et dans le sang artériel, ce qui ressort des chiffres fournis par les expériences de Magnus :

QUANTITÉ D'ACIDE CARBONIQUE :

Dans le sang veineux : 72,1; 79,2; 65,7; 76,6.
Dans le sang artériel : 55,1; 55,6; 68,6; 64,8.

QUANTITÉ D'OXYGÈNE.

Dans le sang veineux : 18,9; 18,9; 13,2; 13,9; 13,0.
Dans le sang artériel : 19,4; 25,2; 21,6; 26,1; 28,8.

Il faut donc admettre que l'acide carbonique se trouve tout formé et libre dans le sang veineux, et que celui-ci ne fait que dégager au poulmon l'excès de gaz qu'il contient. L'oxygène, à son tour, est absorbé par le sang au sein des vaisseaux pulmonaires et fixé sur les globules sanguins, qui le transportent aux confins de l'organisme. (V. ARTÉRIALISATION.) Durant ce trajet s'accomplissent alors les phénomènes de combustion qui ont pour résultat la production de la chaleur animale, et le sang, artérialisé par l'absorption de l'oxygène au poulmon, s'en dépeuple peu à peu; de sorte que, revenu à l'état de sang veineux, il contient le minimum d'oxygène et le maximum d'acide carbonique. Voici donc un premier fait résultant directement de l'expérience; 2° faisons encore remarquer que l'animal qui s'alimente de substances combustibles, mais peu oxygénées, ne rejette que des résidus brûlés, c'est-à-dire arrivés au degré le plus élevé d'oxydation; 3° enfin, n'a-t-il pas été remarqué que toute cause qui augmente l'activité des fonctions assimilatrices augmente en même temps la chaleur animale; que toute lésion qui frappe ces fonctions diminue la *calorification*; que l' inanition, particulièrement, amène ce dernier résultat?

Admettons donc que la combustion interstitielle ne brûle pas de l'hydrogène et du carbone en nature, mais des produits hydrocarbonés complexes. Cependant la méthode instituée par Lavoisier, la *méthode directe*, ne calculait les quantités de chaleur produites que d'après les quantités de chaleur dégagées dans la combustion du carbone et de l'hydrogène. Il n'y a pas ici parité. Les corps composés hydrocarbonés ne donnent pas, en brûlant, des quantités de chaleur proportionnelles aux quantités de carbone et d'hydrogène qu'ils contiennent; c'est ce que les recherches de Favre et Silbermann ont amplement démontré. Ainsi l'alcool, en brûlant, donne 7 186,6 calories, tandis que le calcul de la chaleur fournie par la combustion de ses éléments : $C^8H^{10} + H^2O_2$, donne 7 212,3 calories. Cependant les éléments combustibles du

sang sont précisément des composés hydrocarbonés, tels que l'alcool, la graisse, le sucre, l'albumine, la fibrine, etc., et l'expérience est encore loin d'avoir réussi à déterminer les quantités de chaleur fournies par la combustion de tous ces corps. Ce n'est pas tout. Les expérimentateurs par la méthode directe avaient toujours supposé que la combustion était complète, ce qui serait vrai si les déjections de l'animal étaient exclusivement composées d'eau et d'acide carbonique; mais il n'en est pas ainsi. L'animal rejette dans ses excréments de l'urée, de l'acide urique, la matière extractive de l'urine, les acides hydrotique, choléique, etc., etc. Ce sont là des produits brûlés, mais incomplètement brûlés; ils résultent de combustions incomplètes des principes combustibles; mais il est impossible, dans l'état actuel de nos connaissances, de calculer la quantité de chaleur produite par ces demi-combustions.

La méthode directe était donc incapable de résoudre complètement la question; elle ne pouvait qu'en faire entrevoir la solution et poser les données du problème. Il appartenait à la *méthode indirecte*, imaginée par M. Boussingault, de fournir une solution plus précise ou, tout au moins, plus acceptable.

Cette méthode repose en entier sur les principes suivants : un animal adulte est soumis à la ration d'entretien, c'est-à-dire qu'il est astreint, pendant toute la durée de l'expérience, à des conditions de nutrition telles que son poids n'augmente ni ne diminue. Les matériaux fournis par les aliments entrent, se fixent dans l'organisme, en se modifiant, pour remplacer ce qui est journellement éliminé par le jeu des fonctions. Cependant l'expérimentateur tient compte de tout ce que l'animal introduit sous forme solide ou liquide dans le tube digestif, de tout ce qu'il expulse au dehors en excréments solides et liquides, et retranche cette seconde quantité de la première. Le reste représente nécessairement, en nature et en poids, ce que l'animal a perdu par les organes respiratoires et par la peau, car il n'a fixé aucun des éléments empruntés à l'atmosphère. L'air, en effet, ne fournit pas de carbone, et l'oxygène absorbé est entièrement éliminé à l'état d'acide carbonique et d'eau; quant à l'azote, les expériences de MM. Dulong et Despretz, et celles plus récentes et plus rigoureuses de M. Regnault, ont démontré que l'animal, au lieu d'emprunter de l'azote à l'atmosphère, exhale au contraire une partie de celui qu'il reçoit des aliments. Si, cependant, les matières alimentaires fournies à l'animal pendant l'expérience ont été analysées, ainsi que les matières excrémentielles; si l'on a soin de faire entrer en ligne de compte les proportions relatives d'oxygène, d'hydrogène et de carbone qui entrent dans la composition de l'eau et de l'acide carbonique, on appréciera directement, par ce procédé expérimental, non-seulement la quantité de carbone brûlé au sein de l'économie, mais la quantité d'hydrogène consumé. Ce résultat au poulmon être atteint par la méthode directe imaginée par Lavoisier; cependant (ce qui est une preuve certaine que la méthode directe fournissait des résultats approximatifs), les nombres qui représentent la quantité de carbone brûlé par le même animal pendant un temps donné se sont trouvés, par l'une ou par l'autre méthode, très-rapprochés. Depuis les premières expériences de M. Boussingault, nombre d'expérimentateurs ont vérifié la valeur de sa méthode; nous citerons plus particulièrement MM. Regnault et Reiset, qui, expérimentant au sein d'un appareil extrêmement ingénieux, et s'entourant de toutes les précautions qui pouvaient assurer le succès de leur tentative, ont trouvé des chiffres analogues et ont pleinement confirmé les premiers résultats obtenus. Il reste cependant, nous le répétons, une lacune à combler. Il faudrait savoir quelle chaleur se développe par la combustion de l'hydrogène et du carbone empruntés aux matériaux de l'alimentation, en tenant compte de la nature des combinaisons dans lesquelles l'élément combustible est engagé. Dans l'état actuel de la science, nous l'avons dit, cette question ne saurait être pleinement résolue; mais il est à remarquer que ces *desiderata* ne trouble pas d'une manière sensible les résultats obtenus, lorsque l'expérimentateur ne se propose d'autre but que la détermination évaluative des quantités de chaleur produites par un être vivant en un temps donné. Si, en effet, les conditions générales de la nutrition ne diffèrent pas d'une manière très-sensible chez les animaux appartenant à la même classe zoologique, on est en droit d'en conclure que la quantité de chaleur produite est proportionnelle à la quantité d'eau et d'acide carbonique exhalés. C'est à cette règle que les physiologistes se sont arrêtés.

30 *Théorie relative à la chaleur développée dans les végétaux*. Cette théorie n'est, à proprement parler, qu'un corollaire de la précédente. Comme les animaux, les végétaux produisent de l'acide carbonique, dans la graine au moment de la germination, dans la fleur au moment de la floraison; toutefois, le dégagement du gaz carbonique n'a lieu que pendant la nuit. On avait professé, il est vrai, que le végétal jouissait de deux respirations distinctes : l'une réductive, qui produit de l'oxygène sous l'influence de la lumière solaire, autre combustible, qui produit l'acide carbonique pendant l'obscurité des nuits. Cette manière de voir est aujourd'hui abandonnée.

La nuit, la respiration végétale cesse de s'accomplir; le végétal ne décompose plus l'acide carbonique pour fournir de l'oxygène, et une endosmose gazeuse s'établit entre lui et l'atmosphère; endosmose d'échange qui a pour résultat le dégagement de l'acide carbonique que le végétal contient dans les vacuoles de son tissu. Si l'on s'en tient à ce que nous venons de dire, la respiration des plantes serait donc caractérisée par un phénomène inverse de ceux que nous avons constatés dans la respiration animale; si là, en effet, s'arrêtaient les phénomènes physico-chimiques de la nutrition dans ces deux classes d'êtres, les animaux produiraient constamment de la chaleur, et les végétaux, par un effet inverse, produiraient du froid et resteraient à une température toujours inférieure à celle du milieu ambiant; mais il n'en est pas ainsi. La plante ne vit que d'éléments minéraux qu'elle emprunte au sol et à l'atmosphère, et, à l'aide de ces matériaux, elle doit former au sein de ses tissus cette masse de principes immédiats ternaires et quaternaires qui serviront de nourriture aux animaux. À côté de la réduction de l'acide carbonique et de l'eau, il se passe donc, dans les végétaux, un grand travail de composition et des réactions chimiques importantes; ce sont ces réactions chimiques si multipliées et si diverses qui fournissent au végétal la chaleur nécessaire pour décomposer l'acide carbonique et l'eau, évaporer ses liquides et maintenir sa température au-dessus de celle des milieux ambiants.

— IV. CONSÉQUENCES DE LA CALORIFICATION POUR LES ÊTRES VIVANTS. Ainsi que le démontrent les expériences et les considérations théoriques que nous venons d'invoquer, la fonction de *calorification* n'est donc bien réellement qu'un résultat nécessaire des transformations chimiques qui s'accomplissent au sein de l'économie vivante, comme la chaleur de nos foyers n'est que le résultat des combinaisons qui s'opèrent entre l'oxygène de l'air et les combustibles de toutes sortes. Mais ce résultat devient à son tour cause d'autres phénomènes, et c'est là une conséquence qui ne peut nous étonner, aujourd'hui que la science a reconnu et proclamé l'indestructibilité de la force créée. La chaleur animale, comme toutes les autres forces physiques, ne peut donc que se transformer, et se transforme en effet en mouvement: non-seulement elle crée le mouvement musculaire locomoteur, mais elle est l'origine et la source des mouvements moléculaires qui s'accomplissent au sein de l'organisme. Après avoir considéré la chaleur animale dans ses causes, nous avons donc à l'étudier dans ses conséquences ou ses effets.

La chaleur animale est indispensable à l'intégrité des fonctions chez les êtres vivants. Si la chaleur animale disparaît avec la vie, au moment où cessent de s'accomplir les transformations chimiques qui lui donnent naissance, il n'en faut pas moins reconnaître qu'elle est à la fois la conséquence et la cause même de ces transformations. Il y a là un véritable cercle dont l'être vivant ne peut s'écarter: sans combustion interstitielle, point de *calorification*; sans chaleur produite, point d'actions moléculaires. Si la vie vient à cesser, le foyer de la chaleur s'éteint avec elle; mais si la chaleur animale produite est soustraite à l'être vivant au fur et à mesure de sa production, par une conséquence inverse et prévue, les actes physico-chimiques de l'organisme cessent de s'accomplir, et la vie s'éteint. Dans le cadavre lui-même, tant que le refroidissement n'est pas trop considérable, nous voyons encore s'accomplir quelques fonctions chimiques: par exemple, les transformations digestives qui s'opèrent dans l'intestin. Mais dès que le refroidissement atteint un certain degré, tout est fini pour cette chimie vivante, et les matériaux constitutifs de l'organisme obéissent à d'autres lois.

Dans l'être vivant, la *calorification* est donc une fonction primordiale, essentielle à la vie et féconde en résultats. Par elle s'opèrent des actions moléculaires qui ne peuvent s'accomplir qu'à une certaine température; c'est elle qui fournit la chaleur nécessaire à l'évaporation incessante des liquides, évaporation indispensable au renouvellement des matériaux de l'organisme; c'est elle qui règle et régit le mouvement du sang dans les vaisseaux capillaires; c'est elle qui fournit au mouvement musculaire; enfin (et c'est là le résultat le plus saisissant et le plus palpable), c'est elle qui permet à l'être vivant de résister aux influences de température des milieux extérieurs.

— V. VARIATIONS DE LA PRODUCTION DE CHALEUR ANIMALE. Dans les conditions normales, un homme de trente-cinq à quarante ans, de constitution moyenne et en santé, produit environ 47 gr. 803 d'acide carbonique, contenant ensemble 13 gr. 038 de carbone brûlé. Dans le même temps, cet homme absorbe 42 gr. 225 d'oxygène, dont 34 gr. 725 sont employés à brûler les 13 gr. 038 de carbone; le reste, 7 gr. 460 est employé à produire de l'eau: il y a donc, dans le même temps, 0 gr. 933 d'hydrogène brûlé, et nous aurons en vingt-quatre heures 212 gr. 912 de carbone brûlé et 22 gr. 392 d'hydrogène; ce qui, calcul fait, donne 1 720 calories pour le carbone, et 761 environ pour l'hydrogène; au total, 2 481 calories. Mais puisque l'homme possède en tout temps une température constante d'environ 37°, ces calories ne s'accumu-

lent pas; il faut donc, de toute nécessité, qu'elles soient dépensées au fur et à mesure de leur production. Or, en mettant à part les quantités de chaleur, d'ailleurs très-faibles, qui peuvent être utilisées pour la production des mouvements moléculaires intérieurs, il existe pour l'homme des causes de refroidissement, c'est-à-dire de perte extérieure. Ce sont: 1° le rayonnement, comme il existe pour tous les corps chauds qui tendent continuellement à se mettre en équilibre de température avec les milieux ambiants; 2° l'évaporation de l'eau à la surface extérieure du corps et des muqueuses intérieures; 4° enfin, l'ingestion des aliments, surtout des boissons, et l'introduction dans les poumons d'un air toujours plus froid que les cavités splanchniques. Mais pour que, dans ces conditions, l'homme maintienne sa température à un degré presque invariable, pour qu'il contre-balance avec cette précision si extraordinaire l'action des causes de refroidissement très-variables dans leur intensité, il faut, de toute nécessité, que la production de chaleur animale varie incessamment. C'est, en effet, ce que l'expérience a démontré. Foyer de chaleur intelligent, l'homme produit une quantité de chaleur proportionnelle à l'intensité des causes de refroidissement dont il subit l'action, et de là naissent des variations incessantes dont nous nous rendons aisément compte par l'observation des influences de toutes sortes auxquelles est soumis l'être vivant. Ces influences, très-variées d'ailleurs, peuvent se rapporter à deux divisions principales: 1° influence des conditions physiologiques; 2° influence des conditions pathologiques.

— Influence des conditions physiologiques. 1° Influence de la classe zoologique. Nous avons déjà montré que les divers animaux ne produisaient pas des quantités de chaleur égales, qu'ainsi les oiseaux produisaient beaucoup plus de chaleur que les autres animaux, les mammifères plus que les animaux à sang froid, et qu'enfin les animaux placés au plus bas degré de l'échelle animale sont aussi ceux qui produisent le moins de chaleur; mais, dans la même classe zoologique, les animaux ne jouissent pas d'une *calorification* également active. Si l'on rapporte, comme on doit le faire, la quantité de chaleur produite par un mammifère à l'unité de poids de l'animal, on voit qu'il existe sous ce rapport de notables différences. Certains animaux, comme le mouton par exemple, produisent plus de chaleur que l'homme; d'autres, comme le cheval, en produisent moins. Ces différences tiennent au volume de l'animal. Plus l'animal est petit, plus il offre de surface au refroidissement; à poids égal, il doit donc produire plus de chaleur pour résister au refroidissement; c'est ainsi qu'il est juste de dire que les quantités de chaleur produites par les animaux d'une même classe zoologique, et soumis aux mêmes causes de refroidissement, sont inversement proportionnelles à leur volume.

2° Influence de la région du corps. Toutes les parties du corps ne produisent pas et n'accusent pas une même production de chaleur, et, toutes choses égales d'ailleurs, la quantité de chaleur produite est en raison de la richesse du système capillaire, de la rapidité de la circulation et de l'intensité des réactions chimiques dont la région observée est le siège. Pendant la contraction musculaire, par exemple, la température s'accroît au sein des muscles en contraction, ce qui n'étonnera pas si l'on sait que tout travail moteur s'accompagne d'une oxydation des muscles mis en mouvement.

3° Influence de l'âge. La quantité de chaleur émise variant avec l'activité de la respiration et de l'acte physico-chimique qui l'accompagne, il est naturel de penser que le jeune animal et que l'enfant produisent une quantité de chaleur supérieure à celle que produit l'adulte. Cependant les causes de refroidissement atteignent plus facilement le jeune âge, en raison de ce que, chez l'enfant et l'animal imparfaitement développé, la surface du corps est plus grande relativement au poids absolu.

4° Influence du sexe. Nous retrouvons encore ici les mêmes conditions de variation. La femme, par exemple, résistera au froid avec moins d'énergie que l'homme, en raison de l'activité moins grande des fonctions respiratoires et du développement moindre du système musculaire.

5° Influence de l'état de veille ou de sommeil. La température de l'homme pendant le sommeil baisse d'environ 1 degré, et l'on sait vulgairement qu'en cet état l'être vivant est moins apte à résister aux causes de refroidissement, ce qui tient encore à la moindre activité de la fonction respiratoire.

6° Influence de l'état de repos ou de mouvement. Les mêmes observations seront applicables à l'état temporaire de mouvement ou de repos. Le mouvement musculaire, en donnant une activité plus grande à la respiration, provoque le développement d'une plus grande quantité de chaleur; c'est ce qui résulte des expériences répétées de Lassaigue, de Valentin et de Vierordt, et c'est aussi ce qui explique comment, au sein des mêmes conditions climatiques, des hommes ont pu résister à des causes puissantes de refroidissement par le travail corporel et un exercice musculaire incessant. En 1633, raconte M. Bouchardat

dans sa conférence sur le travail, la Compagnie hollandaise du Groënland fit laisser dans ce pays sept braves matelots dans le but de se procurer des observations sur le climat. On avait tiré des vaisseaux de quoi les pourvoir abondamment de provisions de toute espèce. Rien n'était donc à désirer du côté de l'alimentation; mais ils ne surent, en restant dans l'inaction commandée par la nécessité des études, se défendre de la continuité d'action du froid, et ils périrent tous scorbutiques. Ils n'avaient point été éclairés par l'exemple de huit Anglais qui furent laissés sur la même côte glacée, en 1630, par un accident de mer, et qui, dépourvus, depuis le mois de juillet jusqu'au mois de mai suivant, de toute autre subsistance que de celle que leur propre industrie pouvait leur procurer, furent à l'abri du scorbut et survécurent tous à leur désastre. Ces Anglais n'avaient ni pain ni biscuit; ils étaient absolument dépourvus de végétaux et de liqueurs; ils ne buvaient que de l'eau et ne mangeaient que la chair des ours, des rennes et autres bêtes fauves qu'ils pouvaient tuer. Pour pourvoir à leur subsistance, les Anglais furent toujours en mouvement, tandis que les Hollandais, ayant de suffisantes provisions, restèrent inactifs. L'influence pernicieuse du repos dans les contrées glaciales est donc bien évidente.

7° Influence de l'alimentation. La quantité et la qualité influent d'une manière très-directe sur la production de la chaleur animale. Nous rappellerons que les aliments ont été divisés en aliments plastiques et en aliments respiratoires. (V. ALIMENTS.) A ces derniers, les physiologistes ont attribué la fonction spéciale de servir d'aliment à la combustion respiratoire: telles sont les matières grasses, les matières amylacées, le sucre, l'alcool, etc. Quoique, aujourd'hui, au point de vue physiologique, cette délimitation entre les aliments respiratoires et les aliments plastiques ne soit pas très-rigoureuse, et qu'elle soit en effet rejetée de la science par un bon nombre de physiologistes, on ne peut nier néanmoins l'influence très-évidente qu'exercent certains aliments sur la combustion respiratoire. Les sucres et les matières amylacées augmentent la proportion d'acide carbonique exhalée; sous l'influence des aliments gras, l'acide carbonique diminue au contraire, mais l'exhalation d'eau est augmentée, la quantité d'oxygène absorbé restant la même. Mais comme de l'expérience directe il résulte que la quantité de chaleur développée par la combustion de l'hydrogène est supérieure à celle que fournit la combustion du carbone, il faut en conclure que l'alimentation grasse est éminemment propre à développer la chaleur animale, ce qui explique la prédilection que les peuples septentrionaux ont toujours montrée pour les aliments huileux et les graisses animales.

La quantité des aliments absorbés en un temps donné n'a pas moins d'influence. L'animal privé de nourriture est obligé d'emprunter à lui-même les aliments de la combustion respiratoire, de vivre de sa propre substance; il produit ainsi moins de chaleur. Cependant il s'épuise dans cette lutte, il s'use et se détruit sans profit pour lui-même, ne réussissant qu'à peine à maintenir sa température normale. Si l' inanition se prolonge, il se refroidit plus sensiblement, et, n'ayant perdu que de trois à cinq dixièmes de son poids, il arrive au dernier degré de refroidissement et meurt littéralement de froid, et sans lésions d'organes.

8° Influence des saisons et des climats. La différence des saisons et des climats est assez grande sur la terre pour influer d'une manière sensible sur la température des milieux extérieurs à l'être vivant. On conçoit aisément que l'animal ne peut se mettre en état de lutter contre ces influences extérieures qu'à la condition de produire des quantités de chaleur proportionnelles à ses besoins. Mais ici de notables différences se présentent entre les diverses espèces animales. Tous les animaux, dit M. Gavarret, quelle que soit leur place dans l'échelle zoologique, absorbent de l'oxygène, détruisent ou modifient les matières alimentaires par des combustions lentes pour suffire aux besoins de leur nutrition, et produisent de la chaleur. On est donc la cause d'une si remarquable différence dans la manière dont les mammifères et les oiseaux d'une part, et, d'autre part, l'immense groupe des animaux inférieurs se conduisent en hiver? Elle réside tout entière dans le degré différent de perfection de leur système respiratoire. Chez les mammifères et chez les oiseaux, l'appareil respiratoire est assez bien organisé pour que sa fonction puisse se prêter à des modifications considérables, et s'élever, dans des circonstances données, à un très-haut degré d'activité. Ces animaux jouissent de la faculté d'activer ou de ralentir la consommation d'oxygène, l'intensité des combustions et la production de chaleur, à mesure que la température extérieure s'abaisse ou s'élève autour d'eux. Cette admirable perfection du poumon leur fournit le moyen de mettre, en tous temps et en tous lieux, leur organisme en harmonie avec les conditions thermiques du milieu ambiant, et de se maintenir, en présence de toutes les causes extérieures de refroidissement, à une température sensiblement constante et assez élevée pour que, sous toutes les latitudes et dans toutes les saisons, ils jouissent du plein et libre exercice de leurs fonctions. Les animaux inférieurs ont un sys-

tème respiratoire moins parfait; l'absorption d'oxygène ne peut pas, chez eux, dépasser certaines limites très-restreintes; ils ne peuvent pas produire assez de chaleur pour se rendre indépendants des causes extérieures de refroidissement. Par une conséquence nécessaire, leur température variable, quoique lui restant supérieure, suit, toujours de très-près celle du milieu ambiant, et l'activité de leurs fonctions est essentiellement subordonnée à la quantité de chaleur qui lui arrive du dehors.

Ainsi, soumis à une température plus basse que la température normale moyenne des régions tempérées, l'homme, le mammifère, l'oiseau, activeront leur respiration pour soutenir la lutte et consommeront plus d'oxygène en un temps donné; d'ailleurs, l'air étant plus froid sera plus dense et mieux approprié aux besoins d'une respiration active. L'augmentation de la consommation des aliments et un exercice plus considérable fourniront encore à l'animal les moyens de résister au froid: Mais si ces moyens ne suffisent pas à parer aux déperditions, il lui reste encore la ressource de se soustraire aux causes de refroidissement: l'oiseau a sa couche de plumes, le mammifère sa robe ou sa toison; mais l'homme trouve de plus puissantes ressources dans son industrie. L'art avec lequel il sait se confectionner des vêtements et des abris; l'art avec lequel il sait se pourvoir d'une chaleur supplémentaire empruntée à des foyers de combustion, lui permettent de résister à des froids excessifs, et de s'acclimater sous des latitudes où la température descend à — 48°, — 49° et — 56° de froid. Privé au contraire de ces moyens de résistance, l'animal est incapable de résister longtemps à une température à 0°. Avant qu'il n'ait perdu un tiers de sa chaleur (soit 14 à 15°), il meurt par refroidissement. L'âge et le sexe apportent peu de changement à ces résultats, mais les animaux plus gras résistent davantage: en premier lieu, parce que la couche de graisse qui double la peau est pour le corps une enveloppe protectrice; en second lieu, parce qu'elle fournit, pendant un certain temps, des aliments à la combustion respiratoire. Quant aux animaux inférieurs, s'ils ne peuvent se soustraire au refroidissement, ils meurent promptement: c'est le sort de la plupart des insectes.

Mais comment les choses se passent-elles lorsque la température s'élève au-dessus de la température normale, au-dessus de 37° par exemple, comme il arrive en certains climats? Franklin a démontré que, dans ces conditions, si les pertes par rayonnement et contact sont diminuées et même supprimées, par contre, l'évaporation des surfaces pulmonaires et cutanées est augmentée. La sueur est ordinairement liquide; mais elle passe promptement à l'état de vapeur sous l'influence d'une température extérieure excessive. L'eau absorbe, pour passer à l'état gazeux, une quantité de chaleur évaluée en physique à 540 calories; c'est cette évaporation incessante qui suffit à rétablir l'équilibre. D'après l'expérience de Franklin, une grenouille placée dans une étuve sèche et chauffée à + 50° et + 60°, n'en a pas moins maintenu sa température à + 37°. Les animaux supérieurs et l'homme lui-même peuvent résister à de hautes températures pendant quelques heures, et supporter même, pendant quelques minutes, des températures de 90°, 100° et même 110°. Cependant il va de soi que ces températures excessives ne peuvent être infligées à l'être vivant que pendant de courts instants; aussitôt que, par l'action d'un milieu trop chaud, la température propre d'un animal s'est élevée de 6° à 7° au-dessus de la température normale, l'animal succombe à cet excès de chaleur.

9° Incubation. L'incubation, chez la plupart des animaux, même chez les serpents, s'accompagne d'une élévation de la température; c'est une véritable fièvre qui se développe chez l'animal et aide à l'accomplissement de cette importante fonction. Il n'en est pas de même de la grossesse: chez la femme, du moins, la chaleur produite diminue pendant la gestation.

10° Hibernation. C'est là une des conditions particulières de résistance à l'action des milieux ambiants. Les animaux inférieurs ne trouvent pas dans leur organisation assez de ressources pour maintenir leur température sensiblement constante, et conservent toute l'activité de leurs fonctions au milieu des saisons les plus rigoureuses; alors ils s'endorment, ils tombent dans un engourdissement conservateur, et passent d'une vie active à une vie obscure et latente. L'engourdissement hibernant, ou hibernation, est, pendant la saison froide, l'état normal et physiologique de tout animal à température variable. Les animaux hibernants commencent par se soustraire aux causes ordinaires de refroidissement en s'abritant dans des retraites cachées; puis leurs fonctions respiratoires et circulatoires s'alanguissent. Le pouls, qui pouvait donner 90 et 100 pulsations par minute, n'en donne plus que de 8 à 10; la consommation d'oxygène par la respiration est réduite aux quatre dixièmes de ce qu'elle était; c'est dire que la température propre de ces animaux s'abaisse et descend au-dessous de ce qu'elle était pendant leur état actif. V. HIBERNATION.

— Influence des conditions pathologiques. Il est aisé de concevoir que les troubles fonction-

nels, avec ou sans lésions d'organes, mais s'accompagnant d'une modification des phénomènes chimiques de l'organisme, exercent une influence considérable sur la *calorification*. En effet, suivant les observations de Doyère, de Hannover, d'Hervier de Saint-Léger, la chaleur animale produite variera dans de sérieuses proportions. Elle est diminuée dans le choléra, le typhus, la dysenterie, les diarrhées chroniques, les suppurations, la fièvre typhoïde et la phthisie; de là l'indication, dans quelques-uns de ces cas, d'employer, comme moyens curatifs, ou tout au moins comme adjuvants de la médication spéciale, les aliments respiratoires les plus actifs; c'est ce qui justifie, par exemple, l'emploi de l'huile de foie de morue et de l'alcool dans la phthisie pulmonaire. La chaleur animale augmente dans les maladies inflammatoires, érythème, érysipèle, début des fièvres typhoïdes, des scarlatines, des rougeoles; dans le scorbut, le purpura, la fièvre intermittente. Il n'y a d'exceptions que les phlegmasies qui se compliquent d'une gêne de la respiration, comme la pleurésie, la pneumonie ou la péricardite. Une observation curieuse qui a été faite, c'est que les sensations éprouvées par le malade ne sont pas toujours de nature à fournir des indications sur la quantité de chaleur produite; ainsi, pendant le stade de froid de la fièvre intermittente, la chaleur est réellement augmentée.

Cette augmentation anormale de chaleur ne dépasse pas du reste quelques degrés. On a pu penser qu'elle pouvait aller exceptionnellement jusqu'à produire l'inflammation spontanée des tissus, mais cette opinion est peu soutenable. Les circonstances au milieu desquelles se sont produits les cas si étranges dits de combustion spontanée permettent au contraire d'invoquer l'action des causes extérieures et doivent faire, jusqu'à preuve du contraire, rejeter toute idée de spontanéité. V. COMBUSTION SPONTANÉE.

Nous avons vu que les végétaux, sous l'influence des conditions physiologiques au milieu desquelles ils se trouvent, subissent les mêmes variations dans leur température propre. Nous avons vu comment la germination et la floraison particulièrement augmentaient la production de chaleur d'une manière très-sensible. Nous n'avons pas à insister sur ce sujet, et nous aborderons une dernière question que les progrès actuels de la science mettent légitimement à l'ordre du jour.

— VI. TRANSFORMATION DE LA CHALEUR ANIMALE EN TRAVAIL MUSCULAIRE. Il était impossible de passer sous silence une des plus remarquables applications qui aient été faites dans ces derniers temps de la théorie dynamique de la chaleur. On sait que cette théorie, désormais acceptée dans la science, est regardée comme une des plus brillantes découvertes de la physique moderne; elle proclame et démontre l'indéstructibilité de la force, qui jamais ne se crée, qui jamais ne se perd.

« Si une machine thermique, dit M. Sée dans ses leçons, produit un certain travail mécanique, c'est aux dépens d'une quantité correspondante de chaleur; en d'autres termes, s'il se produit du travail, il disparaît de la chaleur. De plus, la quantité de chaleur disparue et la quantité correspondante de travail apparue ont entre elles un rapport qui est toujours le même, quelles que soient les conditions dans lesquelles le phénomène se produit; c'est ce rapport constant, unique, qu'on appelle l'équivalent mécanique de la chaleur. »

Il ne peut pas en être autrement au sein de l'économie vivante. S'il se produit un travail musculaire actif, il doit nécessairement disparaître une quantité correspondante de chaleur. Et qui fournirait à cette dépense, sinon la chaleur animale propre à l'être, et produite au sein même de l'organisme? Seulement il importe de distinguer le travail positif du travail négatif. Si, par exemple, un homme monte sur une montagne, il élève le poids de son corps à une certaine hauteur et produit un travail positif: il consomme de la chaleur; s'il descend, au contraire, c'est un travail négatif: il ne consomme pas de la chaleur, il en produit. L'expérience instituée par M. Hirn, et souvent invoquée, démontre péremptoirement le fait.

L'expérimentateur s'enferme dans une chambre close, ayant à ses pieds une roue à palettes mue par un moteur extérieur. Des agitateurs mélangent les couches d'air de la chambre. Il est facile de calculer, par les procédés appropriés, la quantité d'oxygène absorbée dans un temps donné, et la quantité d'acide carbonique exhalée. Ce calcul fait en temps utile et conformément aux règles établies pour ces sortes d'expériences, l'expérimentateur se met en mouvement en posant ses pieds sur les palettes de la roue, ce qui revient (on raison du mouvement des palettes) à l'action de monter. Le nombre de tours accomplis par la roue indique la quantité dont le poids du corps a été élevé. Appliquons maintenant les données du calcul à cette curieuse expérience. Admettons que le poids du corps équivaille à 75 kilogr., et que le corps ait été élevé à 400 mètres en l'espace d'une heure; pendant ce temps, 100 grammes d'oxygène ont été brûlés. Chaque gramme d'oxygène, en brûlant, produisant 5 calories, 100 grammes produisent 500 calories, tandis que par la mesure directe on n'en retrouve que 30; les 70 calories perdues ont donc été transfor-

mées en travail moteur, et ce travail équivaut, à raison de 425 kilogrammètres par calorie, à 30,000 kilogrammètres. Si l'on descend, au contraire, on retrouve la chaleur produite, plus 70 calories.

D'autres expériences ont encore servi à établir ce fait. Lehman a montré qu'un homme en repos fournissait 32 grammes d'urée; pendant et après le travail, la production d'urée s'élève à 36 et 37 grammes; il y a donc une plus entière combustion musculaire, puisque les produits de cette combustion se montrent plus abondants dans les sécrétions. MM. Beigel et Speck ont confirmé ces résultats. Matteucci enferme des grenouilles en égal nombre dans deux bocaux, mais celles du premier bocal sont soumises à l'action d'une pile qui excite chez elles des contractions musculaires; une grande quantité d'acide carbonique se dégage dans ce bocal. La production de l'acide carbonique est donc une conséquence du travail musculaire; c'est ce gaz qui, se produisant en excès chez les animaux surmenés, s'accumule dans leur sang et les asphyxie.

Si ces résultats sont admis, on est donc forcé de reconnaître que l'organisme vivant est une véritable machine à feu dans laquelle la chaleur est transformée en travail. Comme le fait remarquer M. Sée dans ses leçons sur les anémies: dans l'organisme en mouvement, comme dans une machine à vapeur, même combustible, le carbone; mêmes produits de combustion, l'eau et l'acide carbonique. Dans l'organisme comme dans la machine, même absorption d'oxygène, même production de travail, même transformation de cette chaleur en travail utile. On peut même aller plus loin, selon M. Cazin, et affirmer que, dans les conditions ordinaires de son activité fonctionnelle, l'homme, considéré comme machine thermique, est la plus puissante et la plus parfaite machine qu'il soit possible d'imaginer. « En appliquant les nombres trouvés par M. Hirn à la suite des expériences que je viens de décrire, dit M. Cazin dans ses leçons sur la chaleur, j'ai trouvé que, pour faire à pied l'ascension du mont Blanc, un homme ordinaire consomme 2,244 grammes d'oxygène, tandis qu'une machine à vapeur qui serait employée à l'élever au sommet en consumerait deux fois plus environ, cet oxygène servant à faire brûler le charbon sur la grille du foyer. »

Cette théorie n'a pu cependant se produire dans la science sans soulever de nombreuses objections; elle a dû même provoquer les répugnances légitimes des anciens physiologistes, habitués à professer que le travail musculaire développe de la chaleur au lieu d'en absorber. On sait, en effet, que le travail musculaire élève la température du corps. Si l'on monte sur une montagne, on perçoit bien distinctement cette production surabondante de chaleur; elle peut même devenir inconcommodable. La nouvelle théorie accepte ces faits, et ne craint pas de reconnaître qu'un surcroît d'activité dans les fonctions respiratoire et circulatoire est la cause d'une surélévation de température que les expériences thermométriques ont d'ailleurs démontrée. Mais ces faits n'infirment pas l'absorption d'une certaine quantité de cette chaleur produite; quantité fort minime d'ailleurs, eu égard à la suractivité de la *calorification*. Il est encore vrai que MM. Becquerel, Breschet et Helmholtz, dans leurs expériences, ont constaté que, dans un muscle en contraction, il y avait augmentation locale de la chaleur produite; mais ils n'ont pas tenu compte de la nature du travail produit. M. Bécclard a dernièrement institué des expériences plus probantes; il a démontré que le muscle qui élève un poids perd de la chaleur, tandis que s'il abaisse ce même poids il n'en perd pas, il en acquiert même. « Il résulte, dit cet auteur, d'un grand nombre d'expériences tentées, soit à l'aide de poids libres, soit à l'aide d'un appareil dont je donne la description dans mon mémoire, que la contraction musculaire statique développe toujours une quantité de chaleur supérieure à la contraction musculaire accompagnée d'effets mécaniques extérieurs. D'où je tire cette conclusion, que la contraction musculaire n'est pas une source de chaleur à la manière dont les physiologistes le pensent, mais qu'il n'y a que la partie de la force musculaire non utilisée comme travail mécanique qui apparaisse sous forme de chaleur. »

Nous n'insisterons pas davantage sur les points attaquables de la théorie dynamique de la chaleur appliquée à la physiologie; nous n'ignorons pas que la lumière n'est pas encore complètement faite sur un sujet qui appelle de nouvelles expériences. Mais nous pouvons affirmer que cette remarquable application ne peut tarder à s'établir définitivement dans le domaine de la physiologie, grâce aux efforts persévérants des expérimentateurs, qui semblent aujourd'hui concentrés sur ce point.

CALORIFIQUE adj. (ka-lo-ri-fi-ke — du lat. *calor*, chaleur; *facere*, produire). Phys. Qui produit de la chaleur: *Puissance calorifique*. *Phénomènes calorifiques*. *Rayons calorifiques*. *Trente-trois siècles n'ont apporté aucun changement aux propriétés lumineuses ou calorifiques du soleil*. (Arago.) *La femme, l'enfant et le vieillard ont un pouvoir calorifique bien inférieur à celui de l'homme adulte*. (F. Pillon.)

— Antonymes. Frigorifique, psychrique.

CALORIMÈTRE s. m. (ka-lo-ri-mè-tre —

du lat. *calor*, chaleur; du gr. *metron*, mesure). Phys. Appareil propre à mesurer la capacité des corps pour la chaleur, et, en général, la quantité de chaleur fournie par une cause quelconque: **CALORIMÈTRE de Lavoisier**. **CALORIMÈTRE de Rumford**. Le **CALORIMÈTRE** est un des appareils les plus essentiels de la nouvelle chimie. (Cuv.)

— **Encycl.** Le **calorimètre** auquel Rumford a donné son nom est une petite caisse de cuivre rouge, au fond de laquelle est un tuyau terminé d'un côté par un entonnoir. On verse dans la caisse une quantité d'eau d'une température connue et l'on allume du feu sous l'entonnoir. Le poids calculé du combustible brûlé, celui de l'eau et de son accroissement de température donnent la somme de chaleur développée.

Lavoisier et Laplace ont également imaginé un **calorimètre** moins parfait, et par conséquent moins exact, quoique celui de Rumford laisse encore beaucoup à désirer à cause des pertes résultant du rayonnement. V. **CALORIMÉTRIE**.

CALORIMÉTRIE s. f. (ka-lo-ri-mé-tri — rad. *calorimètre*). Phys. Partie de la physique qui a pour objet la mesure de la quantité de chaleur contenue dans les corps.

— **Encycl.** Phys. L'objet de la **calorimétrie** est d'évaluer numériquement la quantité de chaleur nécessaire pour faire varier d'un nombre de degrés connu la température des corps, ou pour les amener à changer d'état. Cette quantité de chaleur, que les physiciens désignent à peu près indifféremment par les noms de *capacité calorifique*, *capacité pour la chaleur*, *chaleur spécifique*, s'estime par comparaison avec la *chaleur spécifique* de l'eau, ou *calorie*. La **calorimétrie** se propose donc la solution du problème suivant: *La quantité de chaleur nécessaire pour élever de 1° la température de 1 kilogramme d'eau étant représentée par 1, trouver la quantité de chaleur qu'il faut pour élever de 1 degré la température de 1 kilogramme d'un corps quelconque*. Cette quantité de chaleur, ou *chaleur spécifique*, étant connue, on en déduit immédiatement quelle est la quantité de chaleur capable de porter et de maintenir un corps, dont le poids est *m*, à une température de *t*°. Soit, en effet, *c* la *chaleur spécifique* de ce corps. Pour augmenter de 1 degré la température de 1 kilogramme de ce corps, il faut *c* calories; pour augmenter de *t* degrés la température de 1 kilogramme de ce corps, il faut *ct* calories; pour augmenter de *t* degrés la température de *m* kilogrammes, de ce corps, il faut *cm* calories (1).

Cette formule suppose que les quantités de chaleur sont proportionnelles aux poids des substances sur lesquelles elles produisent le même effet, et, en outre, proportionnelles aux variations de la température. La première de ces hypothèses peut être admise comme évidente; mais la seconde, approximativement exacte pour l'eau et pour la plupart des corps, se trouve en défaut à l'égard d'un assez grand nombre de substances, surtout au delà de 100°.

V. **CHALEUR SPÉCIFIQUE**.
Si le corps, étant à *t*° et possédant *cm* calories, passe à une autre température *t'*°, il en possède alors *cm'*. Le nombre de calories qu'il a gagné, si *t'*° est plus grand que *t*°, est donc

$$cm' - cm = cm(t' - t).$$

Si, au contraire, il s'est refroidi, le nombre de calories perdu est *cm(t - t')*.
Le produit *cm*, qui désigne l'état calorifique d'un corps (ce qu'il ne faut pas confondre avec la température, effet de cet état calorifique), comprend trois nombres, dont deux, *m* et *t*, sont faciles à connaître en tout temps par la balance et le thermomètre. Reste à déterminer *c*. Nous allons passer en revue les principales méthodes appliquées à cette détermination.

— I. *Méthode des mélanges*. Cette méthode, imaginée par Black, employée par Wilcke et Crawford, perfectionnée par Dulong et Petit, puis par M. Pouillet, est devenue, entre les mains de M. Regnault, le plus parfait des procédés calorimétriques. Nous allons l'exposer telle que M. Regnault la pratique dans les cas ordinaires.

AA (fig. 1) est une étuve représentée en coupe fig. 2, et composée de trois compartiments concentriques en fer-blanc. Dans l'intérieur du compartiment central est suspendue, par des fils de soie, une corbeille en toile de laiton qui contient, réduite en petits fragments, la substance dont on cherche la *chaleur spécifique*. Du milieu de ces fragments s'élève un thermomètre qui en indique la température, et dont la partie supérieure sort par le bouchon qui ferme le compartiment. Les fils qui soutiennent la corbeille de laiton sont disposés de façon à pouvoir être facilement décrochés; la corbeille va dès lors tomber, et passera dans la chambre B à travers le fond de l'étuve, que l'on peut ouvrir à volonté à l'aide d'un registre à coulisse.

Le deuxième compartiment se reçoit par un tube D un courant de vapeur destiné à élever, par l'effet du rayonnement, la température du corps placé dans la corbeille. Cette vapeur sort par le tube E, qui la conduit dans un serpentin où elle se condense.

Enfin, le troisième compartiment est rempli de ouate, ou simplement d'air pour empêcher le refroidissement.

La chambre B n'est pas en contact direct

avec l'étuve; elle en est séparée par une plaque d'un corps mauvais conducteur, tel que du liège; elle est de plus à parois doubles, formant un réservoir qu'on maintient rempli d'eau à la température ordinaire: tout cela pour empêcher le rayonnement calorifique provenant de l'étuve et des autres parties de l'appareil, et pour maintenir à la température ordinaire l'espace enfilé par la chambre F. Le registre *r* sert à ménager une ouverture par laquelle passera la main qui décrochera ou coupera les fils qui soutiennent la corbeille.

Devant l'entrée de la chambre B, on voit le **calorimètre** F. C'est un vase cylindrique en laiton très-mince, rempli d'eau dans laquelle plonge un thermomètre. Il repose sur un petit chariot qu'on fait glisser dans une rainure, et qui apporte ainsi le **calorimètre** dans la chambre au-dessous de l'étuve, et l'en fait ensuite sortir à volonté. Un thermomètre fixe, qui se voit à gauche du **calorimètre**, donne la température de l'air ambiant. Les niveaux de chaque thermomètre s'observent à l'aide d'un cathétomètre.

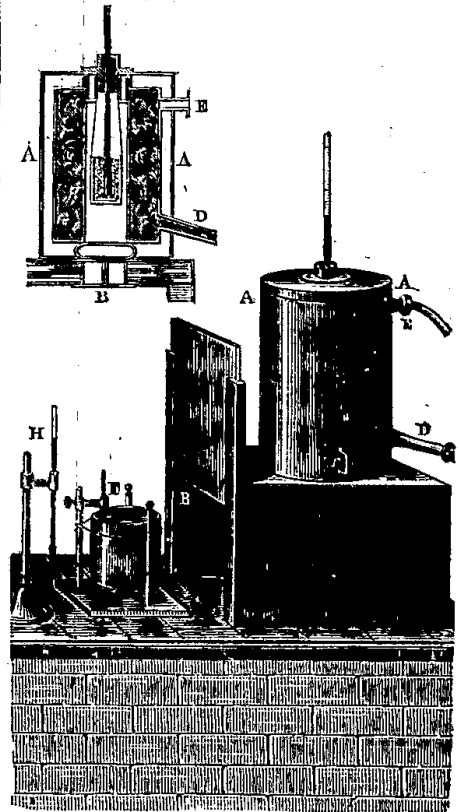


Fig. 1 et 2.

Ces dispositions étant prises, voici comment l'expérience doit être conduite. On chauffe dans l'étuve AA la substance, préalablement pesée, dont on cherche la *chaleur spécifique*. Au bout de deux heures environ, elle a atteint une température qui reste constante. Soient donc:

- P le poids de la substance;
- T sa température finale;
- x* la *chaleur spécifique* à déterminer.

Maintenant, on remplit le **calorimètre** F d'un poids connu d'eau *p*; on note la température *t* de cette eau. Soulevant alors l'écran qui ferme la chambre B, on amène le **calorimètre** au-dessous de l'étuve; on ouvre la communication entre l'étuve et la chambre, on décroche la corbeille, la substance tombe dans le **calorimètre**, qu'on ramène à sa première place. On agite l'eau et la corbeille; le corps cède de la chaleur à l'eau, qui s'échauffe et atteint, au bout d'environ une demi-heure, une température constante *t*. Le corps s'est refroidi depuis T jusqu'à *t*; sa température finale est donc T - *θ*, et la quantité de chaleur qu'il a perdue est, d'après la formule établie plus haut,

$$xP(T - \theta).$$

La chaleur gagnée par le **calorimètre** peut se décomposer en quatre parties:

- 1° La chaleur de l'eau étant 1, son poids *p*, et sa température finale *t* - *θ*, on a: chaleur gagnée par l'eau égale à *p*(*t* - *θ*);
- 2° Le poids du vase **calorimétrique** étant *p'*, la substance de ce vase ayant pour *chaleur spécifique* *c'*, la température finale est évidemment égale à celle de l'eau, et l'on a: chaleur gagnée par le vase égale à *p'c'*(*t* - *θ*);
- 3° Le verre du thermomètre plongé dans l'eau et le verre de l'agitateur pesant ensemble *p''*, et ayant pour *chaleur spécifique* *c''*, on a encore: chaleur gagnée, par le verre égale à *p''c''*(*t* - *θ*);
- 4° Enfin, chaleur gagnée par le mercure du thermomètre égale à *p'''c'''*(*t* - *θ*).

Toutes ces données étant calculées avec soin, nous admettrons comme évident que la chaleur gagnée par le **calorimètre** est précisément celle que le corps a perdue, et nous écrirons:

$$xP(T - \theta) = p(t - \theta) + c'p'(t - \theta) + c''p''(t - \theta) + c'''p'''(t - \theta),$$

d'où

$$x = \frac{(p + c'p' + c''p'' + c'''p''')(t - \theta)}{P(T - \theta)}.$$

Cette équation semble, au premier abord, une pétition de principes, puisque, destinée à fournir la chaleur spécifique d'une substance, elle suppose connues les chaleurs spécifiques c' , c'' , c''' d'au moins trois autres substances. Mais, outre que ces chaleurs spécifiques ont pu être déterminées par d'autres méthodes, il est aisé de les déduire de l'expérience même de M. Regnault par trois déterminations effectuées successivement sur les substances qui entrent dans l'appareil. Supposons, ce qui est le cas ordinaire, que le vase calorimétrique soit en laiton, on cherchera l'une après l'autre les chaleurs spécifiques du laiton, du verre et du mercure, et l'on aura ainsi trois équations à trois inconnues.

On désignant la chaleur spécifique d'un corps dont le poids est p , la quantité de chaleur nécessaire pour échauffer ce corps de 1° sera, d'après la formule (1), $cp \times 1$, ou simplement cp . D'autre part, si l'on se rappelle qu'il faut une unité de chaleur pour élever de 1° la température de 1 kilogramme d'eau, on voit que cp unités de chaleur échaufferont de 1° un poids d'eau représenté par cp ; de sorte que, pour une même variation de température, le corps, dont le poids est p et la chaleur spécifique c , et l'eau, dont le poids est cp et la chaleur spécifique 1, mettent en jeu la même quantité de chaleur, ou, comme on dit, s'équivalent. C'est pourquoi le produit cp est appelé l'équivalent en eau du corps, ou le poids du corps réduit en eau. Dans la valeur x trouvée plus haut, $c'p'$ est l'équivalent en eau du poids du vase; $c''p''$ est l'équivalent en eau du poids du verre, etc. Si donc on pose

$$p + c'p' + c''p'' + c'''p''' = M,$$

le nombre M représente le poids réduit en eau de l'eau, du calorimètre, du verre et du mercure réunis. Et l'on a ainsi :

$$x = \frac{M(\theta - t)}{P(T - \theta)}$$

Dans la description de l'expérience, nous avons signalé la présence d'un thermomètre fixe H , qui donne la température de l'air ambiant, mais dont le rôle paraît jusqu'à présent avoir été inutile. Voici en quoi il contribue à la rigoureuse exactitude du résultat. Pendant le temps qui s'écoule entre l'instant où le vase calorimétrique reçoit le corps et l'instant où l'on note la température finale θ , temps dont la durée est d'environ une demi-heure, le calorimètre perd, par le rayonnement une certaine quantité de chaleur. La méthode des mélanges étant fondée sur ce fait, que la chaleur perdue par le corps immergé dans l'eau est tout entière reçue par cette eau, ainsi que par la substance du vase, par le verre et le mercure du thermomètre, l'expérience se trouve viciée, si ces derniers corps en transmettent une partie aux alentours. Il faut donc empêcher cette perte de chaleur, ou, si l'on ne peut l'empêcher, il faut la calculer, pour en tenir compte dans la formule. D'abord, l'expérience est faite dans une pièce aussi nue que possible, dont la température indiquée par le thermomètre H est maintenue uniforme, et aussi près que possible de la température du mélange, que l'on a prévue approximativement. Le vase calorimétrique, mince et bien poli, est suspendu par des cordons de soie dans l'intérieur d'un second vase en laiton, dont la surface interne, polie avec soin, lui renvoie les rayons qu'il émet. Enfin, Rumford a imaginé un moyen de faire gagner au calorimètre, avant l'immersion du corps, autant de chaleur qu'il en doit perdre après l'immersion. Pour cela, soit A la température de l'air. On emploie de l'eau qui ait une température t inférieure à celle de l'air. Cette eau s'échauffe avec une vitesse proportionnelle à l'excès $A - t$. Le poids du corps A est choisi de façon qu'après son immersion dans l'eau la température θ du mélange surpasse celle de l'air d'autant de degrés que celle-ci surpassait celle de l'eau au commencement de l'expérience. Si l'on a $\theta - A = A - t$, le calorimètre perd précisément, et dans le même temps, toute la chaleur qu'il avait gagnée; il y a donc compensation, et l'on peut, dans la formule, lui attribuer la température moyenne, qui est celle de l'air :

$$A = \frac{\theta + t}{2}$$

Malheureusement il est à peu près impossible que les deux différences $\theta - A$ et $A - t$ soient parfaitement égales; par suite, on ne peut compter sur une compensation parfaite. Il faut donc, pour comble de précaution, calculer par la loi de Newton (v. CHALEUR) la chaleur que le rayonnement soustrait au calorimètre après l'immersion du corps.

Pour cela, soit toujours A la température de l'air ambiant, que nous considérerons comme invariable. A partir de l'instant où le corps est tombé dans le calorimètre, on observe, de demi-minute en demi-minute, le thermomètre qui y est plongé, et l'on note les différentes températures :

$$\theta_1, \theta_2, \theta_3, \dots, \theta_m,$$

jusqu'à ce que le maximum ait été atteint. Pendant chaque demi-minute, les températures moyennes sont :

$$\frac{\theta_1 + \theta_2}{2}, \frac{\theta_2 + \theta_3}{2}, \dots$$

Or, d'après la loi de Newton, les variations de température sont proportionnelles aux dif-

férences des températures du calorimètre et de l'enceinte, c'est-à-dire aux nombres

$$\frac{\theta_1 + \theta_2}{2} - A, \frac{\theta_2 + \theta_3}{2} - A, \dots$$

De plus, le rapport $\Delta\theta$ de la variation de température à chacune des différences moyennes ci-dessus énoncées est une quantité constante C , c'est-à-dire que l'on a toujours

$$\frac{\Delta\theta}{\frac{\theta_1 + \theta_2}{2} - A} = C.$$

Donc les variations de température, pendant chaque demi-minute, peuvent être représentées par les quantités

$$C\left(\frac{\theta_1 + \theta_2}{2} - A\right), C\left(\frac{\theta_2 + \theta_3}{2} - A\right), \dots$$

On fera donc, à la fin de l'expérience, la somme de ces variations pour les ajouter à la chaleur θ du calorimètre, ou pour les en retirer, si l'appareil a gagné de la chaleur au lieu d'en perdre.

M. Regnault a souvent modifié certaines parties de son appareil suivant les substances soumises à l'épreuve. On conçoit cependant qu'il puisse servir, tel que nous l'avons décrit, pour déterminer les chaleurs spécifiques des liquides; il suffit de les renfermer dans un tube de verre ou de métal dont on connaît la chaleur spécifique et le poids.

— II. *Méthode du calorimètre à glace.* On sait que, pour se fondre, 1 kilogramme de glace exige l'intervention de 79,25 calories. Partant de ce fait, Black a imaginé une méthode de calorimétrie que nous allons exposer telle qu'elle a été pratiquée par Lavoisier et Laplace. La fig. 3 représente en coupe l'appareil de ces deux savants. Il se compose de trois vases minces s'enveloppant l'un l'autre.

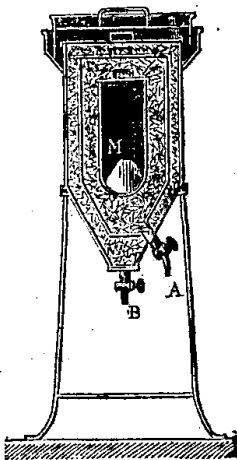


Fig. 3.

Le vase central contient le corps M qui a été déposé là rapidement, au sortir d'un bain (eau chaude, huile chaude ou vapeur) dont la température T est connue. L'intervalle qui sépare le vase central du second est rempli de glace pilée, dont l'eau de fusion s'écoule par le robinet A ; pareillement, l'intervalle qui sépare le second vase du troisième est rempli de glace, dont l'eau de fusion s'écoule par le robinet B . Grâce à cette disposition, le calorimètre extérieur, arrêté par la première couche de glace, ne peut agir ni sur la seconde couche ni sur le corps; de même, le calorimètre du corps ne peut dépasser la couche de glace qui l'enveloppe. Il n'y a donc pas ici de perte de chaleur à calculer. Soient :

T la température du corps au moment où il entre dans le calorimètre;

P son poids;

x sa capacité calorifique.

Soit aussi, après que l'écoulement a cessé, p le poids en kilogr. de l'eau sortie par le robinet A , poids qui représente évidemment celui de la glace fondue par l'effet de la chaleur que le corps M a cédée. Puisque 1 kilogr. de glace, en se fondant, gagne 79,25 calories, p kilogr. en ont gagné $79,25 \times p$. D'un autre côté, quand l'écoulement s'arrête, le corps M est à la température de la glace, c'est-à-dire à 0° . Il a par conséquent perdu xPT calories. Donc

$$xPT = 79,25 p, \text{ d'où } x = \frac{79,25 p}{PT}$$

Cette méthode, précieuse par sa simplicité, n'est cependant pas à l'abri de toutes les causes d'erreur. Une partie de l'eau de fusion reste adhérente aux fragments de glace et ne peut par conséquent être évaluée. De plus, il entre par le robinet A une certaine quantité d'air qui contribue à fondre un peu de glace.

Si l'on opère sur un liquide, on le renferme dans un vase dont le poids P' , la capacité calorifique c , et la température T' soient connus. Alors on a

$$xPT + cPT' = 79,25 p,$$

d'où

$$x = \frac{79,25 p - cPT'}{PT}$$

— III. *Méthode du refroidissement.* Cette méthode, très-médiocre pour les corps solides, est excellente pour les liquides. A (fig. 4) est un cylindre de plomb, dans lequel on peut faire le vide par le tube B mis en communica-

tion avec une machine pneumatique. Dans ce cylindre pénètre un thermomètre dont le réservoir plonge dans un petit vase d'argent doré, dont la contenance, le poids et la chaleur spécifique sont connus, et qui contient le liquide soumis à l'expérience. Après avoir porté le vase et le liquide à une température supérieure à la température ambiante, on les introduit dans l'enceinte de plomb, plongée elle-même dans un bain de température constante. On fait le vide, et l'on observe le temps que le thermomètre met à descendre d'un nombre constant de degrés, par exemple 5° .

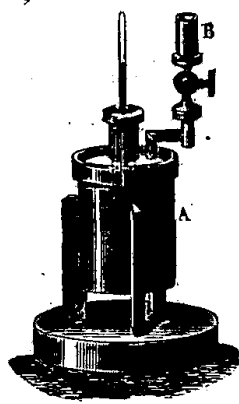


Fig. 4.

D'après la loi de Newton, les quantités de chaleur perdues sont proportionnelles aux durées du refroidissement. Soient donc :

P le poids du liquide sur lequel on opère;

x sa chaleur spécifique;

P' le poids d'un égal volume d'eau (dont la chaleur spécifique est 1);

p et c le poids et la chaleur spécifique du vase d'argent;

p' et c' le poids et la chaleur spécifique de la portion immergée du thermomètre.

Les quantités de chaleur perdues, pour un abaissement de t° , sont, quand on opère sur le liquide,

$$xPT + cpt + c'p't = (xP + cp + c'p')t;$$

et, quand on opère sur l'eau,

$$P't + cpt + c'p't = (P' + cp + c'p')t.$$

Enfin appelons E le temps qu'il faut au liquide éprouvé pour que sa température diminue de t° , et E' le temps qu'il faut à l'eau pour le même effet. On a

$$\frac{xP + cp + c'p'}{P' + cp + c'p'} = \frac{E}{E'},$$

ou, posant $cp + c'p' = M$, pour réduire en eau les poids réunis du vase et du thermomètre, il vient finalement

$$\frac{xP + M}{P' + M} = \frac{E}{E'}$$

d'où

$$x = \frac{E'P' + M(E - E')}{PE'}$$

On peut ainsi obtenir successivement les chaleurs spécifiques de tous les liquides, en ayant soin de remplacer le vase d'argent par un autre d'une substance différente, si l'argent devait être sensible à l'action chimique du liquide éprouvé.

Quand on veut expérimenter sur des solides, on les réduit en poudre très-fine, que l'on tasse dans le vase d'argent; mais les poudres étant des corps mauvais conducteurs, le thermomètre n'accuse guère que la chaleur des parties adjacentes, et, comme la conductibilité des poudres dépend de leur degré de tassement, on conçoit qu'un même corps doit manifester des chaleurs spécifiques différentes, suivant qu'il est faiblement ou fortement tassé. C'est ce que M. Regnault a reconnu sur l'argent, dont la poudre, inégalement pressée, a indiqué, dans une première expérience, une capacité de 0,085, et, dans une seconde, de 0,057. C'est pourquoi la méthode du refroidissement n'est plus appliquée aux corps solides.

— IV. *Mesure des chaleurs spécifiques des gaz.* Les corps gazeux, par l'instabilité continue de leur température, de leur état hygrométrique et de la pression qu'ils supportent, ainsi que par la faiblesse de leur densité, ont fait le désespoir de tous les physiciens qui en ont cherché les chaleurs spécifiques. Malgré les précautions minutieuses dont ils se sont efforcés d'entourer leurs expériences, les résultats obtenus laissent beaucoup à désirer, et attendront probablement encore pendant longtemps une correction définitive. On a tour à tour employés les trois méthodes que nous avons exposées. Comme il est plus facile d'estimer numériquement le volume d'une certaine quantité de gaz que son poids, c'est souvent au volume que l'on rapporte les chaleurs spécifiques des gaz, et alors on définit cette chaleur spécifique : La quantité de chaleur nécessaire pour élever de 1° la température de l'unité de volume d'un gaz soumis à une pression déterminée. Cette quantité de chaleur étant connue, on en déduit aisément la capacité calorifique rapportée à l'unité de poids. En effet, appelons

k la chaleur spécifique rapportée à l'unité de volume;

c la chaleur spécifique rapportée à l'unité de poids;

V le volume dont le poids est p .

Puisque le volume 1 a pour capacité k , le volume V a pour capacité Vk .

D'autre part, puisque le poids 1 a pour capacité c , le poids p a pour capacité cp .

Or cp et Vk représentent la même quantité de chaleur. Donc,

$$cp = Vk, \text{ d'où } c = \frac{Vk}{p} = \frac{Vk}{V\delta} = \frac{k}{\delta}$$

en appelant δ la densité du gaz.

Dans les expériences qui vont suivre, le gaz sera supposé à pression constante, et, par conséquent, à volume variable.

— V. *Expériences de Bérard et Delaroche.* En 1812, l'Académie des sciences couronnait un beau travail dont nous nous bornons à mentionner les dispositions essentielles.

Un grand vase de Mariotte (v. MARIOTTE), convenablement disposé, donne un écoulement d'eau uniforme qui détermine un écoulement d'air pareillement uniforme. Cet air vient s'accumuler dans un ballon contenant une vessie pleine de gaz soumis à l'expérience. Ainsi comprimé, le gaz s'échappe avec une vitesse constante, pour se rendre dans un manchon qui est échauffé par de la vapeur d'eau. Au sortir du manchon, où il a pris une température soigneusement constatée, il pénètre dans un serpentin entouré d'eau qui compose le calorimètre. Là, il se refroidit et échauffe l'eau.

Au sortir du serpentin, le gaz, qui a pris la température de l'eau, rentre dans une vessie vide semblable à celle d'où il est sorti, et, comme elle, contenue dans un ballon de verre. Ce ballon est, comme le premier, mis en communication avec un autre vase de Mariotte; en sorte que, quand tout le gaz de la première vessie est arrivé dans la deuxième, on peut le renvoyer de celle-ci dans la première, toujours en passant par le manchon et le serpentin, grâce à un système de tubes disposés à propos. On peut ainsi, avec la même quantité de gaz, répéter l'expérience autant de fois que l'on veut.

Il reste ensuite à évaluer, comme nous l'avons fait dans la méthode des mélanges, la quantité de chaleur perdue par le gaz, et à l'égaliser à la quantité gagnée par le calorimètre, en ayant soin de ne pas négliger le refroidissement de l'appareil.

Par ce procédé, Bérard et Delaroche mesurèrent le rapport de la capacité de chaque gaz à celle de l'air, puis ils cherchèrent le rapport de la capacité de l'air à celle de l'eau; ils trouvèrent ce rapport égal à 0,2669.

L'habileté remarquable des deux physiciens ne put défendre leurs expériences de plusieurs causes d'erreurs dont la plupart, il faut le dire à leur gloire, tenaient à l'imperfection des instruments et des procédés de dosage employés de leur temps. Le thermomètre n'avait pas la précision qu'il a acquise depuis. L'endosmose n'était pas découverte; or, en vertu des lois de l'endosmose, l'air pénétrait dans l'intérieur des vessies et y apportait l'humidité dont il s'était chargé au contact de l'eau.

— VI. *Expériences de MM. de La Rive et Marcet.* Qu'on se figure un vase cylindrique de cuivre mince, traversé par un serpentin de cuivre dont les extrémités reçoivent deux tubes, l'un pour l'entrée, l'autre pour la sortie des gaz. Un thermomètre est placé dans l'axe du serpentin. Ce vase, muni du serpentin et du thermomètre, est maintenu à une température constante. Le vase calorimétrique étant rempli d'essence de térébenthine, dont la capacité est connue, on le plonge dans le ballon, on fait le vide dans ce ballon, puis on observe la durée du temps nécessaire pour que le thermomètre descende d'une température fixe t à une autre température également fixe t' . Cette observation se fait trois fois : d'abord pendant que le refroidissement s'effectue par le rayonnement seul, sans circulation d'air ni de gaz; ensuite pendant la circulation de l'air; enfin pendant la circulation du gaz éprouvé. On va voir comment, de l'observation de ces trois durées, ainsi que de la détermination des poids p et P de l'air et du gaz, qui traversent le serpentin dans les deux dernières expériences, MM. Marcet et de La Rive ont déduit les rapports des capacités calorifiques des gaz comparées à celle de l'air.

Appelons V la vitesse du refroidissement qui a lieu par le seul effet du rayonnement, sans circulation d'air ni de gaz; et d la durée de temps correspondante; V' la vitesse de refroidissement pendant la circulation de l'air, dans le temps d' ; V'' et d'' les quantités de même nature pendant la circulation du gaz. Dans chacune des deux dernières expériences, le rayonnement seul agit, concurremment avec l'air ou le gaz, pour enlever de la chaleur à l'appareil. La vitesse V' se compose donc de deux vitesses : 1° celle qui correspond à la chaleur enlevée par le rayonnement seul; 2° celle qui correspond à la chaleur enlevée par l'air en circulation. La vitesse de refroidissement de l'air seul en circulation est donc évidemment égale à $V' - V$. Pareillement, la vitesse de refroidissement du gaz seul est $V'' - V$.

Or, les quantités de chaleur cP et $c'P'$ perdues par le gaz et l'air sont, d'après la loi de

Newton, proportionnelles aux vitesses de refroidissement. On a donc

$$\frac{cP'}{cP} = \frac{V'' - V}{V' - V},$$

d'où

$$\frac{c}{c'} = \frac{(V'' - V)P'}{(V' - V)P} \quad (1)$$

Maintenant, rappelons les deux formules de Newton.

En désignant par θ la différence qui existe, au commencement de l'expérience, entre la température de l'appareil et celle de l'enceinte, et par k une quantité constante pour un corps donné, mais variable d'un corps à un autre, elles peuvent s'écrire, en conservant les autres notations que nous avons adoptées,

$$t = \theta e^{-d} \quad (2) \quad \text{et} \quad V = M \log kt \quad (3)$$

M (V, LOGARITHME ET MODULE) est égal à 2,302585.

De la formule (2) on tire

$$\log k = \frac{\log \theta - \log t}{d} \quad (4)$$

En substituant cette valeur dans la formule (3), il vient

$$V = \frac{Mt (\log \theta - \log t)}{d}$$

On aurait de même :

$$V' = \frac{Mt (\log \theta - \log t')}{d'}$$

$$V'' = \frac{Mt (\log \theta - \log t'')}{d''}$$

$$\text{donc } V'' - V = \frac{Mt (\log \theta - \log t) (d - d'')}{dd''}$$

$$V' - V = \frac{Mt (\log \theta - \log t) (d - d')}{dd'}$$

$$\frac{V'' - V}{V' - V} = \frac{(d - d'') d'}{(d - d') d''}$$

En substituant dans la relation (1), il vient enfin

$$\frac{c}{c'} = \frac{(d - d'') d' P'}{(d - d') d P}$$

Il suffit donc, comme on voit, de bien observer les trois durées d, d', d'' , et d'évaluer

avec soin les poids P et P' du gaz et de l'air.

— VII. *Expériences de M. Regnault.* Mesurer exactement le poids d'un gaz, noter sans erreur le moment où ce gaz entre dans un tube et le moment où il est entièrement sorti, ne sont pas choses aussi faciles qu'il peut sembler au premier abord. Il ne faut donc pas s'étonner que notre incomparable expérimentateur ait repris, après tant d'illustres devanciers, le problème ardu de la *calorimétrie* des gaz. La solution qu'il en a publiée en 1853, après quinze années de recherches, est celle qui mérite le mieux la confiance.

Le gaz, après avoir été purifié et desséché, arrive, refoulé par une pompe, dans le réservoir R (fig. 5). Il y prend la température d'un bain qui entoure le réservoir et dont la masse est continuellement brassée au moyen de lames annulaires. Il y prend aussi une certaine pression dont la mesure est donnée par un manomètre à air libre communiquant au tube A. Du réservoir, le gaz se dirige vers le serpentin S. Mais pour que, dans le trajet, la vitesse d'écoulement reste constante malgré la diminution de pression, le tube de passage présente en B une disposition ingénieuse figurée à part (fig. 6), qui permet d'augmenter ou

θ , la température initiale du *calorimètre* ;

θ sa température finale ;

M son équivalent en eau ;

c la chaleur provenant du rayonnement des objets extérieurs.

La quantité de chaleur abandonnée par la vapeur peut se décomposer en trois parties :

1° La chaleur cédée dans l'abaissement de température $T - t$,

$$xP(T - t);$$

2° La chaleur latente, λ ;

3° La chaleur cédée dans l'abaissement de température $t - \theta$,

$$cP(t - \theta).$$

Maintenant, pour avoir la quantité de chaleur gagnée par le *calorimètre*, il faut commencer par déduire de la température finale θ la chaleur émise par le rayonnement, ce qui réduit à $\theta - \epsilon$ la température finale du *calorimètre* seul. Alors, le gain est

$$M[(\theta - \epsilon) - \theta].$$

Donc

$$xP(T - t) + \lambda + c(t - \theta) = \frac{M}{P}[(\theta - \epsilon) - \theta].$$

Pour atténuer les causes d'erreur, M. Regnault refaisait plusieurs fois l'expérience, en portant la vapeur à des températures différentes, T, T', T'' ... Il obtenait ainsi plusieurs équations avec des données diverses ; il prenait ensuite la moyenne des valeurs trouvées pour chaque inconnue.

— IX. *Mesure de la chaleur latente de fusion.*

Lorsqu'un corps solide passe à l'état liquide, il absorbe une certaine quantité de calories ; si, inversement, de l'état de liquide le même corps passe à l'état solide, il dégage le même nombre de calories que dans le phénomène précédent. C'est ce nombre de calories, mises en jeu par le seul fait du changement d'état d'un corps, qu'on a appelé *chaleur latente de fusion*, parce qu'il n'affecte en rien la température de la substance éprouvée. V. CHALEUR LATENTE.

Pour évaluer la chaleur latente de fusion d'un corps qui, comme la glace, est liquide à la température ordinaire, le procédé général est celui-ci :

Soit P le poids du liquide. On fait congeler ce liquide en le portant à une température $-t$; puis on le plonge dans un *calorimètre* contenant de l'eau chauffée à T_0 , température supérieure au point de fusion τ de la substance. Soit x la chaleur latente cherchée, c la capacité du corps solidifié, c' la capacité du même corps liquide, et θ la température finale du mélange opéré dans le *calorimètre*. La chaleur que le corps absorbe, avant d'être tout entier fondu, peut se décomposer en trois parties :

1° En s'élevant de $-t$ à τ , il absorbe $cP(t + \tau)$;

2° En se fondant, il absorbe Px ;

3° En s'élevant de τ à θ , il gagne encore $c'P(\theta - \tau)$.

Maintenant M représentant le poids du *calorimètre* estimé en eau (1), en descendant de T à θ , le *calorimètre* a perdu $M(T - \theta)$. Donc,

$$c(t + \tau) + x + c'(\theta - \tau) = \frac{M}{P}(T - \theta),$$

équation de laquelle on tire x quand on connaît c et c' .

Pour calculer c , M. Person fait une première observation avant que la fusion ait commencé. La glace est dans une bouteille de métal de laquelle sort un thermomètre. Quand on plonge la bouteille dans le *calorimètre*, elle est à $-t$, et celui-ci est à T . Au bout de quelques instants, mais avant toute liquéfaction, la bouteille est montée à $-t'$, et le *calorimètre* est descendu à T' . Et alors on a

$$cP(t - t') = M(T - T'),$$

équation qui donne c , dont on introduit la valeur dans l'équation précédente. C'est ainsi que, pour la glace, M. Person a trouvé $c = 0,504$ et $x = 79,2$.

S'il s'agit d'opérer sur un corps qui est solide à la température ordinaire, on commence par le faire fondre ; puis on le plonge, une fois liquéfié, dans un *calorimètre* plein d'eau froide, et l'on calcule par le procédé ordinaire la quantité de chaleur qu'il perd, pour l'égaliser à celle que l'appareil a gagnée. Dans chaque cas, on a toujours le soin de corriger la température finale de l'influence du rayonnement.

— X. *Mesure de la chaleur latente de vaporisation.* On appelle *chaleur latente de vaporisation* ou *d'élasticité* le nombre de calories qu'absorbe un liquide en se vaporisant, ou que dégage une vapeur en se liquéfiant. Pour une même substance, le nombre de calories dégage par le fait de la liquéfaction est égal au nombre absorbé par le fait de la vaporisation, et ce nombre est appelé *latent*, parce qu'il est inappréciable pour nos sens et pour nos appareils.

Ce nombre est particulièrement utile à connaître quand il s'agit de la vapeur d'eau, une des plus précieuses forces motrices dont l'homme dispose. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait été l'objet des recherches de nos plus habiles physiciens, au nombre desquels, comme toujours, M. Regnault s'est distingué

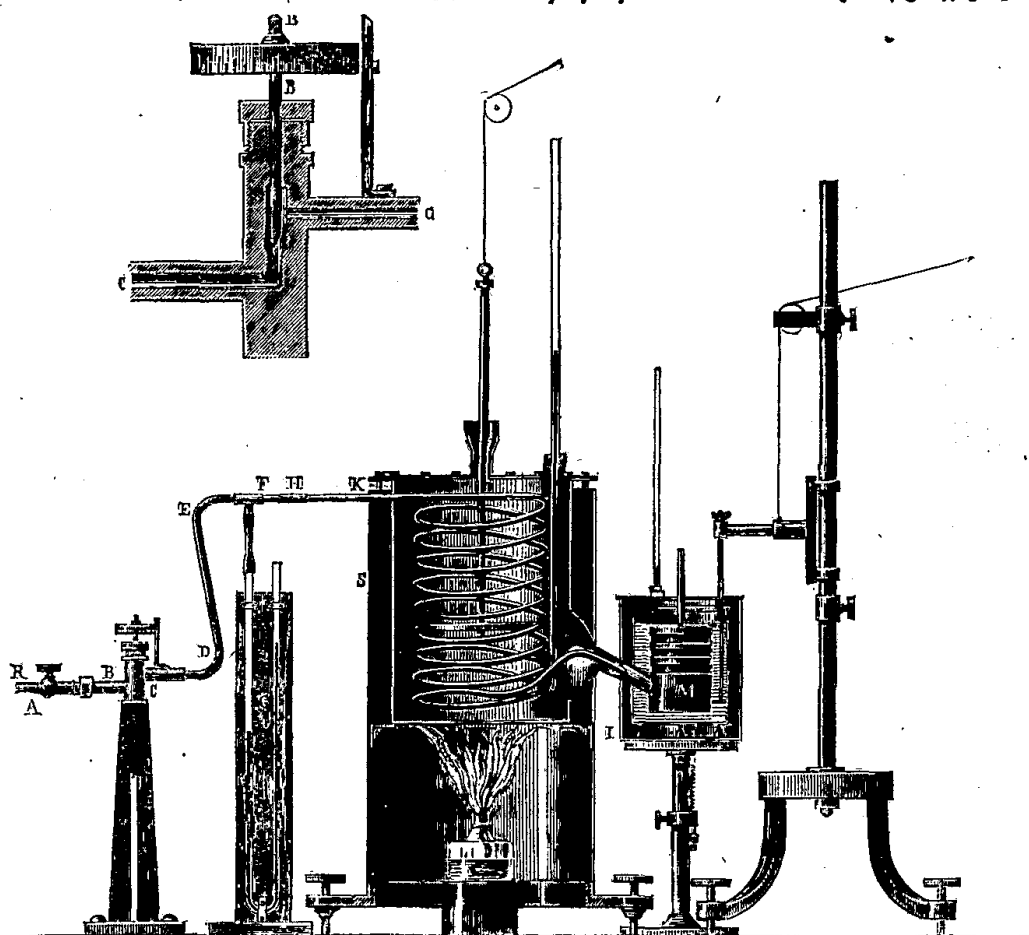


Fig. 5 et 6.

de diminuer à volonté le courant : c'est une vis BB dont l'extrémité inférieure, terminée en cône, peut fermer plus ou moins l'orifice C, et laisser ainsi passer plus ou moins de gaz. Grâce à cet artifice, la sortie du gaz en C peut être ménagée de manière que la pression dans le conduit DEF soit constante ; elle est mesurée par le manomètre à eau G. En F, le tube se rétrécit, et reprend en H sa première dimension ; en sorte que la pression est toujours un peu plus grande dans la partie DEF que dans la partie HK, ainsi que dans le reste du conduit. Si donc, les yeux fixés sur le manomètre G, l'opérateur tourne convenablement la vis B, il rend constant l'excès de pression du gaz qui est en DEF, et, par là, il rend uniforme l'écoulement du gaz à travers tous les conduits qui suivent. Les choses se passent donc comme si la pression du gaz, telle qu'elle est donnée par le manomètre G, restait constante dans le réservoir.

La vitesse du courant étant ainsi réglée, quel est le poids du gaz écoulé pendant un temps déterminé ? Pour le calculer, M. Regnault ne pouvait recourir à la loi de Mariotte, dont il avait démontré l'inexactitude. Il se fit, par des tâtonnements intelligents, une formule empirique qui lui donna le poids du gaz sorti du réservoir à une température t , pour une diminution de pression $h - h'$. Cette formule est

$$p = \frac{A(h - h') + B(h^2 - h'^2) + C(h^3 - h'^3)}{1 + at}$$

a représentant le coefficient de dilatation du gaz ; A, B, C étant des constantes qui se calculent au moyen de trois équations résultant de trois expériences séparées, dans lesquelles les pressions ont toujours été prises très-différentes les unes des autres.

Du tube, le gaz, dont le poids est maintenant connu, pénètre dans un serpentin S, plongé dans un bain d'huile chaude continuellement agitée, dont la température est indiquée par un thermomètre. Là, il s'échauffe,

prend la température du bain d'huile et va ensuite se refroidir dans le *calorimètre* I. Ce *calorimètre* est protégé contre le refroidissement par une enveloppe de laiton, polie intérieurement, sans aucune communication avec le dehors, et remplie d'eau entretenue dans un continu état d'agitation. Il se compose de plusieurs boîtes superposées, dont chacune contient intérieurement un long conduit contourné en spirale. Le gaz parcourt donc cette suite de spires ; lorsqu'il sort en M, il a eu le temps de prendre la température de l'eau. Cette eau a été préalablement pesée dans un ballon à la température de θ . Il est vrai que, dans le *calorimètre*, elle n'a pas θ ; mais, à mesure que sa température augmente, son poids diminue dans une proportion inverse, en sorte que la quantité de chaleur PT, qu'elle représente, reste à peu près invariable.

Maintenant, pour les calculs, désignons par x la capacité calorifique du gaz, celle de l'eau étant 1 ;

P le poids du gaz qui a traversé le *calorimètre* ;

M l'équivalent en eau de l'ensemble du *calorimètre* ;

T la température du gaz à son entrée dans le *calorimètre* ;

t la température initiale du *calorimètre* ;

θ sa température finale ;

$$\frac{t + \theta}{2} \text{ sa température moyenne.}$$

La quantité de chaleur cédée par le gaz est :

$$xP(T - \frac{t + \theta}{2}).$$

Mais la température finale θ du *calorimètre* provient du gaz et du rayonnement des objets extérieurs. Il faut donc, dans l'évaluation de la chaleur gagnée par l'appareil, retrancher la chaleur 20ϵ apportée par le rayonnement, et considérer la température finale comme

étant $\theta - \epsilon$. La chaleur gagnée est alors

$$M[(\theta - \epsilon) - t].$$

Donc

$$xP(T - \frac{t + \theta}{2}) = M[(\theta - \epsilon) - t].$$

La valeur de x , positive ou négative, se calcule par la méthode que nous avons exposée à la fin du paragraphe 1er de cet article.

En décrivant ce procédé général, nous omettons quantité de détails que M. Regnault diversifiait selon la nature des gaz et selon leurs pressions.

— VIII. *Cas des vapeurs.* M. Regnault a appliqué sa méthode à la recherche des chaleurs spécifiques des vapeurs ; mais il a été le premier à signaler l'incertitude des résultats numériques qu'il a trouvés, incertitude qu'il faut attribuer à la complexité de la question. En effet, la mesure des chaleurs spécifiques des vapeurs implique une donnée de plus que lorsqu'il s'agit des gaz : c'est la détermination préalable de la quantité de chaleur, appelée *chaleur latente*, qu'abandonne une vapeur pour passer de l'état gazeux à l'état liquide.

Supposons cette question connue :

Le liquide étant en ébullition dans le réservoir R, on fait arriver sa vapeur dans le serpentin, où on le surchauffe de 10 ou 15 degrés au-dessus de la température d'ébullition d'où il sort. Elle se refroidit dans le *calorimètre*, s'y condense et forme une quantité de liquide dont le poids est égal à celui de la vapeur employée. Appelons

x la chaleur spécifique de la vapeur ;

t la température d'ébullition du liquide ;

T la température maximum de la vapeur dans le serpentin ;

P le poids de cette vapeur ;

λ sa chaleur latente ;

c la chaleur spécifique du liquide qui a fourni la vapeur ;

par la minutieuse précision de ses expériences. Obligé de nous imposer une limite, nous nous bornerons à représenter dans son en-

semble l'appareil perfectionné de M. Regnault, appareil fondé d'ailleurs sur la méthode que nous avons développée au § VIII. La vapeur sort d'une chaudière A (fig. 7), et se rend par

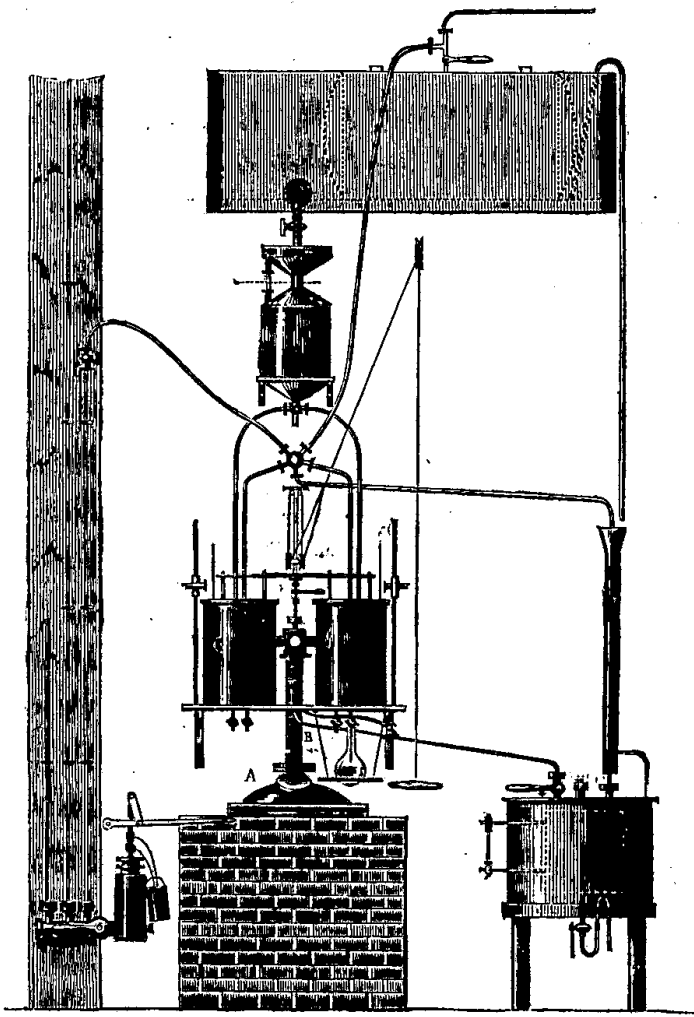


Fig. 7.

le tube B dans les calorimètres C, dont l'intérieur est figuré à part (fig. 8). Avant d'arriver aux calorimètres, elle passe par un robinet de distribution D (fig. 8), qui ouvre sur trois

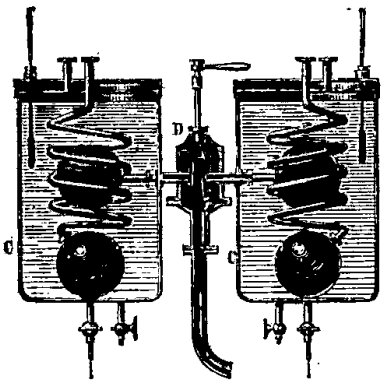


Fig. 8.

issues, mais qui peut, à volonté, en fermer deux, pour contraindre la vapeur à se rendre soit dans l'un ou l'autre des calorimètres, soit

dans le condenseur qui se voit à droite et en bas de la figure 7. Ce condenseur, entouré d'eau froide qui vient d'un réservoir supérieur, a pour but de recevoir la première vapeur qui est chargée de gouttelettes d'eau.

Au sortir du serpentin, la vapeur se condense. On la recueille avec soin, on la pèse. On observe la température de l'eau, celle de la vapeur, celle du calorimètre; on calcule la quantité de chaleur perdue ou gagnée par le rayonnement (§ 1^{er}). On évalue le poids du calorimètre en eau, celui de la vapeur, et l'on déduit de ces données la quantité de chaleur abandonnée par 1 kilogramme d'eau, dans les conditions de l'expérience. Un réservoir d'air comprimé ou dilaté, mis en communication avec l'appareil, a permis à M. Regnault de mesurer la chaleur latente de la vapeur d'eau depuis un cinquième d'atmosphère jusqu'à 13 3/5 atmosphères.

Appareil de MM. Favre et Silbermann. De tous les appareils inventés pour mesurer soit les chaleurs spécifiques, soit les chaleurs latentes, voici celui qui mérite le mieux le nom de calorimètre, car il donne directement, par le mouvement du mercure dans un tube gradué, le nombre de calories mises en jeu. Un ballon en verre ou en fer A (fig. 9) est

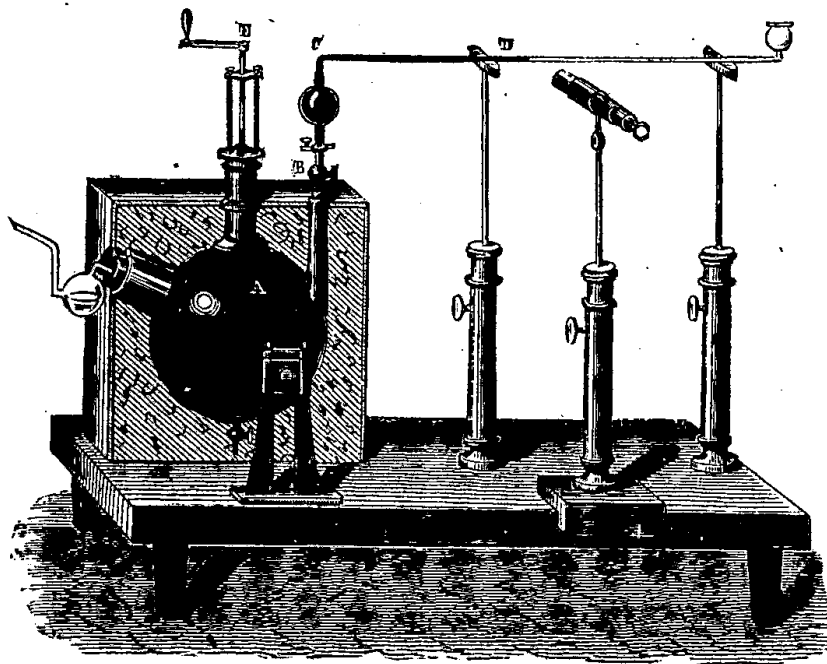


Fig. 9.

rempli de mercure. Dans la masse du mercure pénètre une éprouvette en platine, dont l'ori-

fice ouvre à l'extérieur, de manière à recevoir soit un liquide, soit de la vapeur. Du côté op-

posé, le ballon communique avec un tube étroit BCD, divisé en parties d'égale capacité, et dans lequel la marche du mercure est observée au moyen d'une lunette. Un piston plongeur E, mû par une vis, sert à chasser ou à rappeler le mercure dans le tube BCD, de manière à ramener le sommet de la colonne au zéro des divisions. La tête de la colonne mercurielle étant au point 0, voici comment on gradue le tube BCD. On introduit dans l'éprouvette A, à l'aide d'une pipette, un poids connu P d'eau à T degrés. Quand cette eau a pris la température t du mercure, et a perdu par conséquent P (T - t) calories, le sommet D du mercure s'est déplacé d'un certain nombre n de divisions. Donc, pour une calorie, le déplacement est

$$\frac{n}{P(T-t)},$$

quantité qui sert d'unité de longueur à la graduation.

L'appareil étant gradué, supposons que l'on veuille mesurer la chaleur latente x d'une vapeur dont le poids est p. La vapeur est d'abord introduite et maintenue dans l'éprouvette. Pour se condenser, elle perd px calories. Le liquide condensé se trouve alors à t; pour arriver à la température t du mercure, il perd encore p(t - t), en tout px + p(t - t). Si alors le mercure s'est déplacé de m divisions, cela indique une dépense totale de m calories. Donc

$$px + p(t - t) = m$$

d'où

$$x = \frac{m - p(t - t)}{p}.$$

L'instrument de MM. Favre et Silbermann exige des mains habiles, mais il a l'avantage de rendre les observations indépendantes de toutes corrections relatives aux capacités calorifiques des différentes parties de l'appareil.

— XI. Mesure de la chaleur dégagée dans les actions chimiques. Toute action chimique dégage ou absorbe, tantôt par la combinaison des éléments matériels, tantôt par leur ségrégation, une certaine quantité de chaleur qui peut être comparée et mesurée comme les chaleurs spécifiques et les chaleurs latentes. Les premiers travaux faits sur ce sujet remontent à Lavoisier et Laplace (1786), qui s'occupèrent surtout de la chaleur dégagée dans la combustion. Ces deux savants brûlaient, dans l'intérieur de leur calorimètre (§ II), un poids connu d'une certaine substance, par exemple, de charbon. Le courant d'air qui fournissait l'oxygène nécessaire à la combustion, ainsi que les produits gazeux qui en résultaient, était ramené à zéro, en circulant dans des tuyaux entourés de glace. La chaleur dégagée se calculait au moyen de la quantité d'eau fondue, tant dans le calorimètre qu'autour des tuyaux. Mais la difficulté était de ne laisser perdre aucune fraction de cette chaleur. Rumford (1814), Despretz (1823), et plusieurs autres savants reprirent les expériences et traitèrent la question sans pouvoir néanmoins en donner une solution complètement satisfaisante. A la difficulté de tenir rigoureusement compte de la totalité de la chaleur dégagée se joignait celle du dosage exact des gaz, de leur purification, de leur dessiccation, etc. Au moment de sa mort, Dulong avait en train un grand travail sur la chaleur dégagée par la combustion; et les rares fragments de ce travail, conservés sur quelques papiers et dans la mémoire d'un ami, font vivement regretter qu'il n'ait pu être mené à terme. Le problème, étant donc toujours à résoudre, fut, en 1841, mis au concours par l'Académie des sciences de Toulouse, et, en 1842, par celle de Paris. A ce double appel répondirent de remarquables travaux dont le compte rendu nous entraînerait trop loin, et en tête desquels se placent les belles expériences (1844) des deux savants avec lesquels nous venons de faire connaissance, MM. Favre et Silbermann (§ X). Il faut lire, dans les *Annales de chimie et de physique*, 3^e série, tom. XXXIV, XXXV, XXXVII, l'énumération détaillée des soins qu'ils apportèrent à la construction de leur appareil et des précautions qu'ils prirent pour obtenir une combustion active avec des substances parfaitement pures, sans laisser rien perdre de la chaleur dégagée ni des produits de la combustion. La combustion avait lieu dans une chambre en cuivre doré, où l'oxygène se renouvelait incessamment, de manière à conserver la même pression. Les combustibles liquides étaient placés dans des vases métalliques de formes appropriées. Les produits de la combustion s'écoulaient au dehors par un serpentin, ou se condensaient dans un réservoir. La chambre et le serpentin étaient suspendus dans un bain d'eau continuellement agitée, et protégée contre le refroidissement par une épaisse couche de duvet et par une dernière enveloppe liquide; ce qui n'empêchait pas de calculer encore, par la loi de Newton, la chaleur enlevée par le rayonnement. On connaissait le poids du calorimètre évalué en eau, sa température avant et après la combustion, le poids de l'oxygène absorbé, ainsi que le poids du combustible; et l'on en déduisait, d'après les méthodes que nous avons indiquées, les quantités de chaleur produites. Nous donnons, aux mots CHALEUR DE COMBUSTION, les résultats numériques de cette belle expérience.

En modifiant convenablement leur appareil et en variant les conditions de l'expérience, MM. Favre et Silbermann ont pu calculer le nombre de calories mises en jeu dans un grand nombre de combinaisons et de décompositions. Ils ont démontré qu'il y a souvent, contrairement à ce qui était généralement cru, de la chaleur dégagée dans la ségrégation de certains composés. Ce phénomène peut singulièrement compliquer la recherche de la chaleur dégagée ou absorbée dans une action chimique. Aussi voit-on que les corps isomères, c'est-à-dire qui sont formés des mêmes éléments combinés dans les mêmes proportions, donnent presque toujours en brûlant des quantités de chaleur différentes. De plus, une combinaison est presque toujours le résultat de plusieurs actions successives, dont chacune met en jeu une certaine quantité de chaleur qu'il est impossible d'évaluer au moment où son rôle apparaît. En analysant, par exemple, l'acte de combinaison du soufre et du charbon, on trouve qu'il se divise en trois opérations: 1^o les deux corps passent à l'état gazeux: *absorption de chaleur*; 2^o ils se combinent: *dégagement de chaleur*; 3^o le sulfure de carbone passe à l'état liquide: *dégagement de chaleur latente*. Or c'est l'effet seul de ces actions inverses, dont aucune n'a pu être évaluée isolément, que le calorimètre peut indiquer.

S'agit-il de calculer la chaleur des combinaisons effectuées par voie humide, le problème devient encore plus complexe. En effet, il y a d'abord changement d'état des corps, puis combinaison, dissolution, souvent combinaison, avec l'eau, d'un ou plusieurs des éléments et toujours variation de la capacité calorifique du mélange liquide.

Parmi les expérimentateurs qui ont le plus heureusement traité ce sujet délicat, il faut citer M. Hess de Saint-Petersbourg, MM. Andrews et Graham, et surtout MM. Favre et Silbermann, qui ont su tirer un précieux parti de leur appareil déjà décrit. MM. Favre et Silbermann trouvèrent le moyen d'opérer un grand nombre de combinaisons par voie humide dans l'éprouvette de leur calorimètre, et de mesurer ainsi les effets calorifiques produits.

— XII. Mesure de la chaleur animale. Sans rechercher les causes encore inconnues de la chaleur fournie par un animal, la calorimétrie s'est occupée de mesurer cette chaleur. Lavoisier et Laplace ont soumis un cochon d'Inde, comme un corps ordinaire, à l'épreuve de leur calorimètre. Ils avaient auparavant pris la température de l'animal, en lui maintenant pendant quelque temps la boule d'un thermomètre sous la langue.

Plus tard, Despretz et Dulong s'occupèrent du même sujet et le traitèrent à peu près de la même façon. Dulong plaçait un lapin dans une cage en osier, suspendue dans une caisse de cuivre mince, plongée dans une grande masse d'eau continuellement agitée. L'air nécessaire à la respiration arrivait uniformément et en quantité connue d'un gazomètre; les produits de la respiration étaient conduits au dehors, recueillis et analysés. Le poids de toutes les pièces du calorimètre était évalué en eau. Au bout d'environ deux heures, on retirait l'animal, et, par l'élevation de température de l'eau, on jugeait, après toutes corrections faites, d'après les méthodes connues, quelle était la quantité de chaleur animale dégagée. Dulong et Despretz ont ainsi déterminé ces quantités de chaleur avec une grande précision sur des individus de différentes espèces et de différents âges.

De même que dans les animaux, la vie dans les végétaux est accompagnée d'une production de chaleur dont la quantité n'a pu être encore déterminée numériquement. On a reconnu que la spathe de l'*arum vulgare*, à une certaine époque de la floraison, présente, vers le soir, une température supérieure de 7^o à la température du milieu ambiant. Saussure a constaté que le phénomène de la fécondation, chez un certain nombre de fleurs, est accompagné d'une surélévation de température. Ce fait, qu'il serait si intéressant de mettre en évidence, confirmerait à merveille les nouvelles idées que l'on se fait maintenant des causes de la chaleur, à savoir que la chaleur est un résultat, ou plutôt un mode de mouvement. Que le mouvement appartienne à l'ordre des faits physiques, ou chimiques, ou physiologiques, il engendre de la chaleur, et ce n'est que l'imperfection de nos méthodes calorimétriques qui nous empêche de la calculer.

Nous verrons, en exposant la théorie mécanique de la chaleur, que les procédés de la calorimétrie sont appelés à entrer dans une voie progressive, par l'adoption d'une nouvelle unité empruntée à la mécanique. Dans cette théorie, en effet, une quantité de chaleur donnée ne se mesure point par l'élevation de température qu'elle est capable de procurer à 1 kilogramme d'eau, mais par un effet mécanique équivalent.

CALORIMÉTRIQUE adj. (ka-lo-ri-mé-tri-ke — rad. *calorimètre*). Phys. Qui a rapport à la calorimétrie: *Expériences calorimétriques*. *Unité calorimétrique*.

CALORIMOTEUR s. m. (ka-lo-ri-mo-teur — du lat. *calor*, chaleur, et de *moteur*). Phys. Appareil électrique dont le fonctionnement développe une grande quantité de calorique.

CALORINÈSE s. f. (ka-lo-ri-nè-se — du lat. *calor*, chaleur, et du gr. *nosos*, maladie). Pathol. Maladie qui se manifeste par une altération de la chaleur vitale. Ce mot deux fois barbare devrait être changé en CALORIMORBS ou THERMATONOSE.

CALORIPÈDE s. m. (ka-lo-ri-pè-de — du lat. *calor*, chaleur; *pes*, *pedis*, pied). Appareil propre à chauffer les pieds.

CALORIQUE s. m. (ka-lo-ri-ke — du lat. *calor*, *caloris*, chaleur). Phys. Agent que l'on suppose être un fluide impondérable, et qui est le principe de la chaleur : *Le calorique, quelle que soit sa nature, est le premier et le plus important des stimulants.* (Broussais.) *Les végétaux absorbent du calorique autant et plus que les animaux.* (Raspail.) *Le froid extérieur nous soustra du calorique; il l'appelle à la surface du corps.* (Raspail.) *Il n'est pas sûr que les degrés de l'échelle thermométrique, tous égaux entre eux, correspondent à des additions égales de calorique.* (Proudh.) *Calorique libre.* Celui qui produit une élévation sensible de la température. *Calorique latent.* Celui qui, étant absorbé par un corps qui change d'état, n'en élève pas sensiblement la température. *Calorique spécifique.* Quantité relative de calorique absorbé par un corps, pour passer d'une température donnée à une température plus élevée.

— **Encycl.** Lors de la réforme de la nomenclature chimique, vers la fin du XVIII^e siècle, le nom de *calorique* fut donné à l'agent insaisissable qu'on supposait être la cause des sensations de froid et de chaud, et de tous les phénomènes de la chaleur. Pour plus de développements, v. CHALEUR.

CALORNIS s. m. (ka-lor-niss — du gr. *kalos*, beau; *ornis*, oiseau). Ornith. Syn. de STOURNE.

CALOROPHE s. m. (ka-lo-ro-fe — du gr. *kalos*, beau; *rophos*, breuvage). Bot. Genre de plantes, de la famille des restiées, qui paraît devoir être réuni au genre resti.

CALOSACME s. f. (ka-lo-zak-me — du gr. *kalos*, beau; *akmé*, pointe, tranchant). Bot. Section du genre chirit.

CALOSANTHE s. m. (ka-lo-zan-te — du gr. *kalos*, beau; *anthos*, fleur). Bot. Genre d'arbres, de la famille des bignoniacées, formé aux dépens des bignonies, et comprenant une seule espèce : *Le CALOSANTHE indien est un bel arbre des parties tropicales de l'Asie.* (C. Lemaire.)

CALOSAURE s. m. (ka-lo-so-ré — du gr. *kalos*, beau; *sauros*, lézard). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des lacertiens ou lézards, comprenant une petite espèce, qui vit dans l'Inde.

CALOSIRE s. m. (ka-lo-zi-re). Antiq. Nom que l'on donnait à des soldats égyptiens, qui, avec les hermotybes, composaient la garde du roi.

CALOSME s. m. (ka-lo-sme — du gr. *kalos*, beau; *osmè*, odeur). Bot. Syn. de BENJOIN.

CALOSOME s. m. (ka-lo-so-me — du gr. *kalos*, beau; *soma*, corps). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, formé aux dépens des carabes, et renfermant une trentaine d'espèces, disséminées dans toutes les parties du monde : *Les CALOSOMES ressemblent aux carabes.* (Duponchel.) *Le plus commun en Europe est le CALOSOME sycophante.* (Duponchel.) *Le CALOSOME inquisiteur vit sur le chêne.* (H. Lucas.)

— **Encycl.** Les *calosomes*, dont le nom évoque l'idée de la beauté des formes et des couleurs, sont des insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabes, et de la tribu des carabiques. Ce genre, formé aux dépens des carabes, s'en distingue par les caractères suivants, qui, à la vérité, n'ont pas une très-grande valeur : Antennes à troisième article un peu plus long, légèrement comprimé et tranchant en dehors; mandibules plus larges à leur base et striées en dessus; élytres rectangulaires; ailes, quand elles existent, bien développées et propres au vol; jambes des deux dernières paires arquées, surtout chez les mâles; les jambes antérieures non échancrees.

Quel que soit le peu d'importance et de fixité de ces caractères, les *calosomes* sont, à première vue, faciles à distinguer des carabes; ils ont un faciès différent, une forme plus carrée. La plupart d'entre eux ont de véritables ailes, dont ils se servent à l'occasion pour voler; aussi sont-ils plus agiles, et, tandis que les carabes courent toujours sur le sol, les *calosomes* se tiennent plus habituellement sur les arbres. Enfin, ils sont plus voraces, et font une guerre acharnée aux autres insectes, et surtout aux chenilles. Quant à leurs larves, on n'a bien étudié leurs mœurs que sur une seule espèce, qui est le type du genre, et dont nous parlerons plus loin.

Le genre *calosome* comprend environ trente espèces, réparties en nombre à peu près égal entre les deux continents. L'Europe en possède pour sa part sept ou huit. Ce sont en général des insectes d'assez grande taille, la plupart ornés de couleurs métalliques très-brillantes; aussi occupent-ils une place distinguée dans les collections des amateurs. Le plus remarquable est sans contredit le *calosome sycophante*,

appelé par Geoffroi *bupreste carré couleur d'or*; cet insecte est long d'environ trois centimètres; il a la tête, les antennes et les pattes noires; le corselet bleuâtre; les élytres finement striées et ponctuées, d'un vert doré à reflets cuivrés; le dessous du corps d'un noir bleuâtre. Le *calosome sycophante* est un de nos plus beaux insectes indigènes; il est assez commun dans toute l'Europe; on le trouve, en juin, sur les chênes, particulièrement sur ceux qui sont infestés de chenilles processionnaires; sa présence, d'ailleurs, se décèle d'assez loin par une odeur forte, pénétrante et désagréable. Il est d'une grande utilité, en ce qu'il détruit des chenilles très-nuisibles aux forêts, notamment celles du bombyx processionnaire et du bombyx moine. Sa larve rend également sous ce rapport d'inappréciables services. Voici ce que le savant Réaumur a écrit à ce sujet : « Un des insectes les plus redoutables pour les chenilles est un ver noir qui a seulement six jambes écaillées, attachées aux trois premiers anneaux. Il devient aussi long et plus gros qu'une chenille de médiocre grandeur. Le dessous du corps est d'un beau noir lustré; il semble que ses anneaux soient écaillés ou crustacés; ils sont pourtant plus mous que les anneaux écaillés de la plupart des insectes; sur le devant de la tête, il porte deux pincées écaillées (les mandibules) recourbées en croissant l'une vers l'autre, avec lesquelles il a bientôt percé le ventre d'une chenille; car c'est ordinairement par le ventre qu'il les attaque. La plus grosse chenille suffit à peine pour le nourrir un jour; il en tue et en mange plusieurs dans la même journée, quand il en trouve. Ces vers gloutons savent se placer à merveille pour que la proie ne leur manque pas; ils savent trouver les nids des processionnaires et s'y établir. Il ne m'est guère arrivé de défaire un nid de ces chenilles où je n'aie rencontré quelques vers de cette espèce, et souvent j'y en ai trouvé cinq ou six. » On dirait que ce *calosome* a été créé pour s'opposer à la trop grande propagation des chenilles processionnaires, car il les détruit même quand elles sont transformées en chrysalides.

On sait que les chenilles processionnaires vivent en société et subissent leurs métamorphoses sous une toile commune; cette circonstance permet à la larve du *calosome* d'exercer plus facilement ses instincts carnassiers. Mais sa voracité lui devient fatale. Quand elle est repue au point que la peau distendue de son ventre est près de crever, elle tombe dans un état de torpeur, qui dure aussi longtemps qu'elle n'est pas entièrement vidée et que sa digestion n'est pas faite. Elle reste alors dans une immobilité complète. Dans cet état, elle devient souvent la proie des autres larves de la même espèce, qui la préfèrent même aux chenilles comme aliment.

Le *calosome inquisiteur*, que Geoffroi appelle *bupreste carré couleur de bronze antique*, a deux centimètres de longueur; le dessus du corps est d'une couleur bronzée un peu verdâtre et quelquefois bleuâtre; le corselet est court et marqué d'une ligne longitudinale peu profonde; les élytres sont striées, avec trois rangs de petits points sur le milieu et les côtés d'un vert brillant; les antennes et les pattes sont noires. Cet insecte se trouve, en mai, sur les chênes. Il poursuit avec acharnement, surtout pendant la nuit, les chenilles du bombyx moine. On a vu souvent un *calosome* inquisiteur monter douze fois en moins d'une heure au sommet d'un arbre, saisir une chenille et la dévorer.

Le *calosome chercheur*, intermédiaire, pour la taille, entre les deux précédents, habite, comme eux, l'Europe centrale et se trouve aux environs de Paris; mais il y est beaucoup plus rare; il est noir, avec le corselet arrondi et relevé sur les bords, et les élytres lisses, marquées de trois rangées de points enfoncés et cuivrés.

Le *calosome* à points dorés ou carabe soyeux est d'un vert ou d'un noir bronzé en dessus. Le *calosome réticulé* est noir, quelquefois avec des élytres d'un vert bronzé. Ces deux carabiques habitent l'Allemagne. Les espèces qui précèdent sont bien connues des forestiers de ce pays, qui ont essayé, pour propager ces insectes précieux, d'en former des espèces de colonies.

Parmi les espèces étrangères à l'Europe, nous citerons le *calosome rétus*, un des plus grands du genre, car sa longueur dépasse quatre centimètres; il est bronzé en dessus, avec les antennes verdâtres cuivrées; on le trouve aux terres Magellaniques.

CALOSPIZE s. f. (ka-lo-spi-ze — du gr. *kalos*, beau; *spiza*, pinson). Ornith. Genre d'oiseaux, de la famille des tanguaras. Syn. de AGLAË et de CALLISTE.

CALOSSIA, nom latin du pays de Chalosse.

CALOSTEMME s. m. (ka-lo-stèm-me — du gr. *kalos*, beau; *stemma*, couronne). Bot. Genre de plantes, de la famille des narcissées, comprenant quelques espèces originaires de l'Australie.

CALOSTIGMA s. m. (ka-lo-stigh-ma — du gr. *kalos*, beau; *stigma*, stigmate). Bot. Genre de plantes, de la famille des asclépiadées, renfermant un arbrisseau, qui croît au Brésil. On donne aussi ce nom à une section du genre philodendron.

CALOSTOME s. m. (ka-lo-sto-me — du gr.

kalos, beau; *stoma*, bouche). Bot. Genre de champignons, syn. de MITROMYCE.

CALOT s. m. (ka-lo — forme masculine du mot *calotte*). Cost. milit. Partie supérieure du shako.

CALOT s. m. (ka-lo — rad. *caler*). Techn. Morceau de bois servant à caler.

— **Jeux.** Espèce de grosse bille en pierre avec laquelle jouent les enfants : *Les CALOTS se roulent et ne se calent pas. La poursuite a lieu souvent avec des CALOTS. C'est avec des CALOTS que l'on joue à la trime.* On écrit aussi CALLOT.

CALOTE s. m. (ka-lo-te). Erpét. Genre de reptiles sauriens, voisin des iguanes, comprenant plusieurs espèces, qui vivent dans l'Inde.

CALOTE s. f. (ka-lo-te — du gr. *calotés*, beauté). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, syn. de CÉRATANDRE.

CALOTHAMNE s. m. (ka-lo-tam-ne — du gr. *kalos*, beau; *thamnos*, arbrisseau). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des myrtacées, tribu des leptospermées, renfermant quelques espèces qui croissent dans le sud-ouest de l'Australie.

CALOTHEQUE s. f. (ka-lo-tè-ke — du gr. *kalos*, beau; *théké*, étui). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des avénées, comprenant un petit nombre d'espèces qui croissent dans l'Amérique du Sud. On a donné aussi ce nom à un autre genre de la même famille, qui rentre dans le genre sporobole.

CALOTHORAX s. m. (ka-lo-to-rak-s — du gr. *kalos*, beau; *thorax*, poitrine). Ornith. Genre d'oiseaux, du groupe des colibris, syn. de LUCIFER.

CALOTHRIX s. m. (ka-lo-trik-s — du gr. *kalos*, beau; *thrix*, cheveu). Bot. Genre de plantes cryptogames, de la famille des algues, tribu des oscillaires, comprenant environ quinze espèces, qui croissent dans les eaux douces ou salées : *Les CALOTHRIX forment des touffes filamenteuses assez élégantes.* (C. Montagne.)

— **Encycl.** Les *calothrix* sont des algues filamenteuses, de forme élégante et de couleurs variées. Ce genre, qui appartient à la tribu des oscillaires, comprend environ quinze espèces, dont les deux tiers croissent dans les eaux douces, et les autres dans les eaux salées. Elles vivent attachées aux pierres ou aux tiges des plantes immergées. Le *calothrix* tordu forme, dans les eaux limpides, des touffes d'un beau vert bleuâtre, tandis que le *calothrix* roux s'étend, sur les pierres inondées, comme un tapis brun rougeâtre. Le *calothrix* des conforvies vit en parasite sur les plantes marines. Ces algues, quand on les voit au microscope, paraissent articulées.

CALOTIN ou **CALOTTIN** s. m. (ka-lo-tain — rad. *calotte*, à cause de la calotte que portent généralement les ecclésiastiques). Par dénigr. Ecclésiastique : *A bas les CALOTIKS! Je ne veux pas que mon fils soit un CALOTIN et un jésuite!* (E. Sue.)

— **Hist.** Société des *calotins*. V. CALOTTE (régiment de la).

— **Techn.** Pièce de cuivre d'un corps de pompe, dite aussi CALOTTE D'ASPIRATION.

CALOTINE ou **CALOTTINE** s. f. (ka-lo-tine — rad. *calotin*). Hist. littér. S'est dit d'une pièce de vers satirique.

CALOTINISER ou **CALOTTINISER** v. a. ou tr. (ka-lo-ti-ni-zé — rad. *calotin*). Enrôler dans le régiment de la calotte.

CALOTIS s. m. (ka-lo-tiss — du gr. *kalotés*, beauté). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des astérées : *Les CALOTIS croissent à la Nouvelle-Hollande.* (J. Decaisne.)

CALOTROPIS s. m. (ka-lo-tro-piss — du gr. *kalos*, beau; *tropis*, carène). Bot. Genre de plantes, de la famille des asclépiadées, tribu des cynanchées, formé aux dépens du genre asclépiade, et renfermant un petit nombre d'espèces, qui croissent dans l'Asie méridionale. V. ASCLÉPIADE. On donne aussi ce nom à un genre de la famille des légumineuses et de la tribu des lotées, formé aux dépens des galégas, mais qui n'a pas été généralement adopté.

— **Encycl.** Les *calotropis* sont des plantes herbacées ou des arbrisseaux dressés, très-glabres, lactescents, à feuilles opposées, amples, ovales, oblongues ou lancéolées, à grandes fleurs disposées en corymbes axillaires. Ce genre, qui appartient à la famille des asclépiadées et à la tribu des cynanchées, est très-voisin des asclépiades, aux dépens desquelles il a été formé. Les espèces, peu nombreuses, croissent en Perse ou aux Indes orientales, et plusieurs sont cultivées dans nos serres, pour la beauté et l'odeur agréable de leurs fleurs. La plus remarquable est le *calotropis gigantesque*, originaire de l'Inde, où on l'appelle *mudar*. C'est un arbrisseau de deux mètres de hauteur environ, dont les fleurs sont blanches et lavées de pourpre violacé, d'un aspect très-agréable. C'est, dit M. Hofer, le fameux arbre des Orientaux, qui, piqué par les insectes, laisse couler du miel. Ce végétal paraît néanmoins être très-

véneux et très-nuisible aux bestiaux. Il doit ses propriétés énergiques à son suc laiteux, tellement corrosif qu'on s'en sert en Egypte pour dépiler le cuir. Les voleurs l'emploient pour changer la couleur du pelage des animaux qu'ils ont dérobés. Ce suc constitue un médicament très-actif et fréquemment employé chez les Orientaux. On l'a donné, dans ces derniers temps, comme pouvant remplacer, pour les usages industriels, le caoutchouc et la gutta-percha. Dans ce but, on fait d'abord évaporer ce suc; quand il est d'une certaine consistance, on le manipule dans l'eau chaude, pour le débarrasser du principe âcre qu'il contient. Il devient alors, comme la gutta-percha, dur dans l'eau froide et flexible dans l'eau chaude. Il est peu ou point altéré par l'alcool, le vinaigre ou l'acide chlorhydrique; l'acide sulfurique le carbonise, tandis que l'acide nitrique le transforme en une substance résineuse jaunâtre. Il se dissout dans l'essence de térébenthine, et forme une sorte de glu visqueuse. Il s'unit parfaitement avec la véritable gutta-percha, et, comme celle-ci, il prend toutes les formes possibles et se prête très-bien au moulage. D'après le docteur Rid-del, auteur de cette découverte, vingt-deux plantes de taille ordinaire fourniraient un kilogramme de suc. La racine du *calotropis* doit ses propriétés à un alcaloïde, appelé *mudarine*, qui est soluble dans l'eau et dans l'alcool; elle renferme, en outre, de la résine, de la gomme, de l'amidon, de l'albumine, de l'huile grasse, du caoutchouc muqueux, de la fibre ligneuse, etc. Son écorce est un médicament très-énergique, d'un usage fréquent dans la médecine indienne, mais jusqu'à ce jour peu connu en Europe, vu la difficulté qu'on éprouve à se le procurer. Les fibres de cette plante sont d'une ténacité telle, qu'elles dépassent, sous ce rapport, toutes les autres matières textiles tirées du règne végétal. Malheureusement, leur préparation est assez difficile et surtout très-couteuse; le rouissage nuisant à leur bonne qualité, on est forcé, dans l'Inde, de les extraire à la main, après avoir coupé les tiges en morceaux longs de trente à cinquante centimètres et en avoir soigneusement retiré l'écorce. M. Madinier pense que l'emploi de machines à teiller modifierait beaucoup le traitement de ces tiges et qu'on en obtiendrait des filaments bien supérieurs. Les autres *calotropis* possèdent des propriétés plus ou moins analogues à celles du précédent.

CALOTTE s. f. (ka-lo-te — dimin. de *cale*). Sorte de bonnet de forme basse, souvent sphérique, qui ne couvre ordinairement que le sommet de la tête : *CALOTTE de laine.* *CALOTTE de cuir.* *CALOTTE de satin.* Sa tête était coiffée d'une petite CALOTTE d'or brodée de perles. (Alex. Dumas.) *La plupart des peuples de l'Orient portent la CALOTTE, tantôt seule, tantôt entourée d'un turban.* (Bouillet.) *En Orient, quelques femmes portent au sommet de la tête une CALOTTE d'or ciselée, en forme de coupe renversée.* Il se dit particulièrement de la coiffure de ce genre que portent les ecclésiastiques, et surtout de la coiffure rouge qui est un signe distinctif de la dignité des cardinaux : *Le cardinal de Richelieu est le premier qui ait porté en France la CALOTTE rouge. Je ne sais pourquoi cette grande CALOTTE de l'évêque de Meaux m'inspire du respect.* (Louis XIV.)

— **Par ext.** Cardinalat, dignité de cardinal : *Le pape lui a donné la CALOTTE. Le courrier du pape arriva avec la CALOTTE pour l'évêque d'Orléans.* (Saint-Sim.) On dit plus ordinairement aujourd'hui BARRETTE ou CHAPEAU.

— **Par dénigr.** Classe des ecclésiastiques, clergé, parti prêtre : *A bas la CALOTTE! Il a donné dans la CALOTTE. Il est pour la CALOTTE.* Prêtre, ecclésiastique, cardinal : *De la grandeur à l'émence il n'y a qu'un pas, et, entre l'émence et la sainteté, il n'y a que la fumée d'un scrutin. Toute CALOTTE peut rêver la tiare.* (V. Hugo.)

— *Calotte à oreilles*, Calotte qui couvre les oreilles, qui peut se rabattre sur les oreilles.

— **Par anal.** Hémisphère, objet qui a la forme d'une calotte : *Une CALOTTE de cuivre, de plomb. Si le dôme est petit, ce n'est plus qu'une ignoble CALOTTE.* (Chateaub.) *Bientôt m'apparaît l'immense CALOTTE de fumée qui couvre la ville de Londres.* (Chateaub.) *A quatre heures après midi éclate un orage épouvantable; la CALOTTE des nuages semble tomber tout à coup sur les montagnes qui sont à notre droite.* (Lamart.)

— **Fain.** *Sous la calotte des cieux*, Dans l'univers, sur la terre : *Il n'y a pas une bayadère pareille sous LA CALOTTE DES CIEUX.* (E. Sue.)

— **Pop.** Soufflet, tape, coup donné sur la tête avec le plat de la main : *Donner, recevoir une CALOTTE. Il lui a donné des CALOTTES. Foi d'homme! tu es une bonne fille; je t'ai donné une CALOTTE, tu m'as rendu un coup de ciseaux, c'était de jeu.* (E. Sue.) *Je ne crois pas, quoi qu'en disent les vieillards, qu'on regrette jamais ces longues et interminables années de collège, émaillées de pensums et jaspées de CALOTTES et de coups de poing de camarades.* (Privat d'Anglemon.)

— **Loc. prov.** *Avoir besoin d'une calotte de plomb*, Avoir la tête fort légère. Cette locution a vieilli.

— **Hist.** *Régiment de la calotte*, Nom d'une

société de beaux esprits satiriques du xviii^e et du xix^e siècle. V. ci-après.

— Hist. litt. Pamphlet, satire : *Que dites-vous d'une infâme CALOTTE qu'on a faite contre M. de la Popelinière ?* (Volt.) « Se disait par allusion au régiment de la calotte. »

— Anat. *Calotte du crâne*, Partie supérieure de la boîte crânienne. « *Calotte aponévrotique*, Aponévrose des muscles occipito-frontaux. »

— Chir. Emplâtre agglutinatif dont on recouvrait autrefois la tête d'un teigneux, et qu'on arrachait ensuite avec les cheveux et les croutes de teigne. « Appareil ou médicament destiné à être appliqué sur la partie supérieure du crâne : CALOTTE de taffetas gommé. CALOTTE de glace. »

— Géom. *Calotte sphérique*, Partie de la sphère déterminée par un plan qui coupe la sphère. La calotte sphérique ne peut excéder la demi-sphère.

— Archit. Voûte en forme de calotte sphérique : *On parvient à la croix de Saint-Pierre de Rome par un escalier qui rampe entre les deux CALOTTES de la coupole.* (H. Bayle.)

— Mécan. *Calotte d'aspiration*, Pièce circulaire d'un corps de pompe, qui renferme le clapet.

— Horlog. Boîte qui renferme le mouvement d'une montre.

— Techn. Partie de la garde d'une épée où l'on place le bouton. « Pièce de métal qui forme la couverture d'un bouton. » Partie supérieure de la concavité d'une voûte sphérique dans les gazomètres. « Forme de chapeau dans laquelle le fondeur met le plomb séparé de sa branche. »

— Homonymes. Calotte, calottes, calottent (du verbe calotter).

— Chir. La calotte est un ancien traitement de la teigne. On coupait les cheveux aussi court qu'il était possible et on appliquait sur la tête une masse emplastique agglutinative, dans la composition de laquelle entraient : la farine de seigle, la poix noire, la poix résine, la poix blanche, le vert-de-gris et le vinaigre. Cette masse emplastique, étendue sur une peau ou un linge, formait sur la tête une sorte de calotte qu'on laissait adhérer pendant quelques jours. C'est alors qu'on arrachait violemment l'appareil qui, du même coup, emportait les cheveux et rendait possible la guérison d'une cruelle affection. Il est inutile d'ajouter que cette opération est extrêmement douloureuse et aussi pénible pour le patient qui l'endure que pour le chirurgien qui l'exécute. Elle est aujourd'hui absolument abandonnée et remplacée par l'épilation à la pince, poil par poil, opération beaucoup moins douloureuse et remplissant la même indication. Cependant il est à remarquer que l'emploi du chloroforme ou des autres anesthésiques pourrait permettre aujourd'hui de remettre en vigueur l'ancien procédé, plus sûr et certainement plus expéditif.

— Anat. *Calotte du crâne*. On appelle ainsi la partie supérieure de la cavité du crâne, ou, plus spécialement la couche aponévrotique intermédiaire au muscle frontal et au muscle occipital; l'ensemble constitue le muscle occipito-frontal.

« *Calotte ou coiffe* désigne encore la partie supérieure interne de la masse de chaque pécunole cérébrale. »

CALOTTE (régiment de la). L'histoire de cette association spirituellement burlesque et satirique, longtemps oubliée, a été retracée par le général Ambert, qui l'a étudiée et travaillée sur les documents originaux, la plupart manuscrits; et c'est d'après cette étude consciencieuse, insérée au *Moniteur* en novembre 1864, que nous esquissons la monographie de ce régiment idéal, qui n'a jamais compté dans l'effectif de l'armée française, mais qui n'en a pas moins fait beaucoup de bruit dans le monde et exercé une influence plus grande qu'on ne l'imaginait.

Dans nos régiments, le plus ancien sous-lieutenant, sous le titre de *chef de calotte*, est investi d'une sorte de magistrature fraternelle pour veiller à la police de la table, à l'apaisement des querelles naissantes, à la bonne harmonie entre les officiers.

Eh bien, cette magistrature semi-joviale, et le nom même de *calotte*, dont la tradition est à peu près perdue, remontent à la fin du règne de Louis XIV, et eurent pour origine une plaisanterie d'écervelés.

En 1702, une société de jeunes officiers et de courtisans, assemblés chez M. de Torsac, exempt des gardes du corps, frondaient à l'envi les ridicules de la cour. Un seul des convives était silencieux et morose, le maître du logis tourmenté d'une violente migraine, il ne répondait que par des plaintes aux rires et aux quolibets de ses convives; il avait, disait-il, la tête emprisonnée dans une *calotte* de plomb, qui le rendait comme fou. « Eh! qui donc n'a pas sa *calotte*? qui donc n'est pas fou en ce monde? s'écria le garde du corps Aymond, porte-manteau du roi. Toutes les sottises que nous voyons nous prouvent suffisamment que si l'on formait un régiment de tous les gens dont la cervelle est détraquée par cette *calotte* idéale, ce serait assurément le plus nombreux de tous les régiments de la terre. »

Tel serait, paraît-il, le point de départ de

cette institution, et cette première séance fut désignée dans l'histoire du régiment sous le titre de *séance de la migraïne*.

Sous la forme anecdotique de ce récit que nous abrégons, on peut voir une espèce de protestation de la jeunesse contre la morgue et le bigotisme qui régnaient alors dans la société telle que l'avaient faite le vieux roi et Mme de Maintenon, une sorte de franc-maçonnerie du rire, une révolte, ou plutôt une fronde de la gaieté nationale trop longtemps comprimée.

La bande joviale saisit en effet l'idée et arrêta, séance tenante, qu'il serait formé un *régiment de la calotte*, comprenant, qu'ils le voulaient ou non, tous ceux qui se signalaient par quelque belle sottise ou quelque ridicule éclatant. Aymond fut désigné comme le généralissime du burlesque régiment, le joyeux Alexis Piron comme orateur, l'abbé Desfontaines comme aumônier, etc. On composa des armoiries, une lune d'argent, astre des lunatiques (en opposition au soleil d'or du grand roi), les attributs de Momus, une *calotte* à grelots, des singes en costume d'apparat, une girouette, etc. On rédigea un règlement; on adopta un étendard, un sceau; enfin l'on prit pour devise : *C'est régner que de savoir rire*; et encore : *Favet Momus, luna infuit*.

Bientôt on délivra des brevets en vers ou en prose à une foule de personnages, qui furent promus d'office, à divers grades, sans l'avoir sollicité, comme on le pense bien, et même en dépit de leurs véhémentes réclamations. Ces brevets commençaient par ces vers :

De par le dieu portant marotte,
Nous, généraux de la calotte....

Le roi laissait faire; il lisait même, dit-on, les brevets en daignant sourire. Un jour, il demanda à Aymond s'il ne ferait jamais défiler son régiment devant lui : « Sire, répondit ce jeune fou, il n'y aurait plus personne pour le voir passer. »

Les brevets, dont la plupart circulaient manuscrits, mais dont un certain nombre étaient imprimés à la presse clandestine, énonçaient les motifs de la promotion, et souvent en termes d'une crudité qui n'en permettait pas la reproduction et avec des notes pleines de révélations cruelles. Personne n'était épargné. Le régent, Louis XV, Marie Leszcynska, les cardinaux Dubois et Fleury, eurent leurs brevets. L'Académie formait une compagnie des invalides du régiment. Voltaire lui-même fut breveté. Aussi, dans son *Mémoire sur la satire*, publié en 1739, parle-t-il avec beaucoup d'humeur de l'irrévérencieux régiment, qui l'a élu grosse caisse, détaché au service du roi de Prusse en qualité de trompette.

Il n'est pas besoin de dire si les dames galantes de la cour étaient lestement traitées. Le général Ambert assure que la rédaction de la plupart de leurs brevets est du Piron à haute dose. Ces messieurs du régiment de la *calotte* parlaient, à ce qu'il paraît, un langage fort salé, et naturellement les pièces de leur chancellerie s'en ressentaient. Il existe, comme nous l'avons dit, un nombre considérable de morceaux en vers ou en prose relatifs au régiment ou publiés en son nom, nouvelles, contes, comédies, chansons, mandements, épitaphes, arrêts, satires, mémoires, enfin toute une littérature *calottine*, archives de scandales et de boutades folles qui tiennent leur place dans l'histoire anecdotique du xviii^e siècle.

Les principaux auteurs de ces factums étaient Aymond, Saint-Martin, l'abbé Gacon, poète satirique, Piron, l'abbé Desfontaines, l'abbé Maçon, le poète Roy, Grecourt, qui, par parenthèse, avait le grade de confesseur des vestales du régiment, etc.

Après de longues années de rires, d'épigrammes et de pamphlets, après avoir été pendant près d'un demi-siècle l'arroyage de la folie et une espèce de Sainte-Wehne burlesque, le régiment de la *Calotte* passa tout à fait de mode, et, par une singulière métamorphose, finit par se transformer en une espèce de tribunal militaire qui n'exerçait sa juridiction que dans l'armée. Les abbés libertins et les poètes avaient porté leur verve ailleurs; il n'était resté que les officiers, qui dès lors approprièrent la *calotte* à l'armée et en firent une institution purement militaire.

A la fin du xviii^e siècle, le conseil de la *Calotte* se composait encore des premiers lieutenants de chaque régiment, c'est-à-dire des plus anciens, présidés par le premier lieutenant du premier régiment; cette espèce de conseil de famille jouait les contestations entre les officiers, se prononçait sur les questions d'honneur, de délicatesse ou de simple convenance, exerçait, en un mot, une censure fraternelle acceptée de tous, quoiqu'elle n'eût aucun caractère légal. Les généraux, les chefs de corps regardaient cette institution comme utile et morale et la protégeaient ouvertement. Souvent même ils s'en servaient comme d'un instrument, quand ils voulaient influencer sur l'armée sans commettre leur autorité dans des affaires de détail et des questions qui n'intéressaient point directement la discipline militaire et les règlements.

Lors de la Révolution, ce tribunal d'anciens parut entaché d'aristocratie à la jeune armée plébéienne, et le conseil de la *Calotte* fut supprimé. Il paraît, d'ailleurs, que cette fronde de l'ancien régime se montrait alors fort con-

servatrice, et que, sous prétexte de traditions, elle s'opposait sourdement à des réformes regardées comme utiles et justes. Mais la *calotte* ressuscita sous un autre nom, la *camaraderie*, toutefois dans des proportions beaucoup plus modestes. A l'époque où florissait la *calotte*, les simples soldats avaient aussi leur tribunal, qu'ils nommaient la *savate*, appellation énergique qui rappelait le châtimement infligé à ceux qui avaient forfait à l'honneur. Il en reste quelque chose dans les régiments.

Sous l'Empire, où tout simulacre d'association paraissait suspect, les dernières traces de la *calotte* disparurent, mais se ravivèrent plus tard. En 1821, en effet, un procès jugé à Versailles révéla l'existence de la *calotte* dans la compagnie des gardes du corps d'Havre. Le dernier souvenir de cette institution vivace est dans le chef de *calotte* de chaque régiment, dont la juridiction, d'ailleurs assez mal définie, ne s'exerce guère qu'à la table des officiers.

CALOTTÉ, ÉE (ka-lo-té) part. pass. du v. Calotter. Coiffé d'une calotte : *Un prêtre CALOTTÉ.*

— Pop. Qui a reçu des calottes, des coups de plat de main sur la tête : *Un enfant CALOTTÉ par sa mère.*

CALOTTER v. a. ou tr. (ka-lo-té — rad. *calotte*). Mettre une calotte sur la tête de : *Un évêque qui officie a des clercs pour le coiffer, le mitrer, le CALOTTER.* « Peu usité. »

— Pop. Donner des calottes, frapper sur la tête avec la main ouverte : *CALOTTER un enfant. Veux-tu que je te CALOTTE ? Tu vas te faire CALOTTER.*

— Absol. : *Cet enfant aime à CALOTTER. Il ne fait que CALOTTER.*

Se calotter v. pr. Se donner mutuellement des calottes : *Ces enfants SE SONT CALOTTÉS.*

CALOTTIER s. m. (ka-lo-ti-é — rad. *calotte*). Techn. Ouvrier qui fait des calottes.

CALOTTIER s. m. (ka-lo-ti-é). Bot. Nom du noyer dans certaines provinces.

CALOTTIN, CALOTTINE, CALOTTINISER. V. CALOTIN, CALOTINE, CALOTINISER.

CALOTTINE. V. CALOTINE.

CALOTYPIE s. f. (ka-lo-ti-pt — du gr. *kalos*, beau; *typos*, empreinte). Nom donné, vers 1835, par M. Fox Talbot, amateur anglais, à la photographie sur papier.

CALOU s. m. (ka-lou). Liqueur extraite du cocotier. « On dit aussi CALON. »

CALOUASSE s. f. (ka-lou-a-se). Ornith. Nom vulgaire de la pie-grièche grise, en Sologne.

CALOV ou **CALOVIVUS** (Abraham), théologien allemand, né à Mohrungen en 1612, mort en 1685. Successivement prédicateur et professeur à Königsberg, recteur à Dantzic et professeur de théologie à Wittemberg, il passa la plus grande partie de sa vie à soutenir de longues et violentes controverses avec les théologiens de son temps, notamment avec George Callisen. On a de lui un grand nombre de dissertations et de pamphlets contre ses adversaires; mais, de tous ses ouvrages, les seuls qui méritent encore d'être cités sont : *Biblia illustrata*, où il attaque Grotius, et *Tractatus de methodo docendi et disputandi* (Rostock, 1637).

CALOYER, YÈRE s. (ka-lo-i-é, iè-re — du gr. *kalos*, beau, honorable; *gérôn*, vieillard). Moine grec, religieuse grecque de l'ordre de Saint-Basile : *Les CALOYERS se trouvent principalement du côté du mont Athos et dans l'Archipel.* (Acad.)

— Encycl. Les *caloyers* ont, en Orient, une importance bien autrement grande que celle de nos congrégations religieuses; non-seulement ils jouissent plus que ces dernières de la considération et de l'estime que le peuple, surtout le peuple d'Orient, est naturellement porté à accorder à ceux qui vivent loin de lui, dans une lutte perpétuelle contre les lois de la nature, mais encore ils ont le monopole incontesté des grandes dignités ecclésiastiques. C'est toujours parmi eux qu'on choisit les évêques, les archevêques et les patriarches, ce qui ne contribue pas peu à établir leur supériorité sur le clergé séculier, qui, en Orient, est fort peu considéré. Les *caloyers* sont, du reste, les seuls hommes qu'on trouve dans l'Eglise grecque un peu instruits dans les matières théologiques. Ils font généralement leurs études dans les fameux monastères du mont Athos et dans celui de l'île de Pathmos. Outre l'Ecriture et les divers ouvrages de théologie composés par les hommes les plus fameux de leur ordre, ils lisent avec le plus grand soin les Pères de l'Eglise grecque et latine, et même les traductions grecques de Bossuet et des principaux théologiens français, allemands et italiens. Malheureusement, cet esprit de subtilité que Montesquieu reproche aux anciens moines grecs paraît s'être perpétué parmi eux; leurs écoles sont livrées à des joutes théologiques continuelles, à de puériles discussions, qui rappellent et dépassent celles de nos anciennes facultés. Ajoutons, avec Montesquieu, que la recherche de la vérité est loin d'être la cause principale de ces disputes, et que l'esprit de contradiction et d'intrigue y préside presque toujours.

Les *caloyers* possèdent encore quelques monastères dans la Morée et une douzaine aux îles Ioniennes. Dans ceux-ci, le travail manuel et

les mortifications tiennent la première place; l'instruction y est très-négligée, et ne consiste guère que dans la lecture de l'Ecriture sainte et des Pères. La théologie y est considérée, non sans motif, comme un tissu de chicanes. L'ignorance des religieux de la Morée est bien connue, et l'on ne s'avise que rarement de prendre parmi eux un évêque ou tout autre haut dignitaire ecclésiastique. Ils suivent, du reste, dans toute sa rigueur, la règle de saint Basile. On les voit, couverts de haïres et de cilices, appliqués aux travaux de la terre, couchant sur la dure, se flagellant plusieurs fois par semaine. L'usage de la viande leur est interdit, et ils ne mangent du pain qu'autant qu'ils l'ont gagné par leur travail. Il en est qui ne prennent de la nourriture que tous les trois jours, ou même seulement deux fois par semaine. On comprendra que toutes ces privations exagérées éteignent en eux les facultés intellectuelles.

Tous les *caloyers* observent par an quatre carêmes, sans compter divers autres jeûnes qui sont imposés par la discipline de l'Eglise grecque. Ce qu'ils appellent le grand carême dure sept semaines, et, pendant tout ce temps, ils passent la plus grande partie des nuits à pleurer et à gémir sur leurs propres péchés et sur les péchés des autres. Comme nos moines, ils font les trois vœux de continence, d'obéissance et de pauvreté, ce qui ne les empêche pas d'accumuler d'immenses richesses; car, outre les revenus du casuel et des aumônes, qui, pour les *caloyers*, sont toujours considérables, ils ont encore les dotations de leurs couvents. Cette pauvreté opulente n'est pas inconnue en Europe, et le poète en a donné une très-pieuse explication :

Dieu prodigue ses biens....

Le costume des *caloyers* consiste en une simple soutane noire ou brune, avec une ceinture de même couleur, et en un bonnet noir de forme plate, d'où pend quelquefois sur le dos une pièce de drap noir; il ne diffère de celui des *papas*, ou prêtres séculiers, que par une bande blanche que ceux-ci portent au bas de leur bonnet. Ce costume, d'ailleurs, est aussi sale que leur personne; car, parmi tant de moines, dont la malpropreté est devenue proverbiale, les *caloyers* passent pour être les plus puants.

Le nom de *caloyer* n'appartient pas indistinctement à tous les religieux; il est réservé aux frères, à l'exclusion tant des novices, qui sont reçus dans l'ordre dès l'âge de dix ou douze ans et restent encore dans le noviciat deux ans après la prise d'habit, que de ceux qui sont arrivés à la prêtrise; ceux-ci prennent le titre de *sacrificateurs* et n'officent qu'aux jours de grande fête; aussi les *caloyers* ont-ils dans leurs couvents des *papas* qu'ils entretiennent pour les offices particuliers.

Outre les *caloyers cénobites* dont nous venons de parler, il y a encore des *caloyers ermites* qui vivent seuls, et des *caloyers anachorètes* qui vivent dans la plus grande retraite. Ils sont ordinairement au nombre de trois ou quatre, réunis dans une petite maison voisine du monastère; mais on en trouve aussi qui vont habiter les rochers isolés et presque inaccessibles de l'Archipel, ce qui a fait donner à ces lieux le nom de *caloyero*, ou demeure des *caloyers*.

On a de tout temps reproché aux moines le peu de soin qu'ils prenaient de leur personne; certains ordres surtout se sont fait, sous ce rapport, une triste réputation, et les *caloyers* sont de ce nombre. Ils sont ordinairement fort sales, et ne soignent ni leur barbe ni leurs cheveux; ils peuvent fournir un bon exemple de plus à citer à ceux qui voudraient prouver par des faits la coexistence perpétuelle de la malpropreté avec les habitudes monastiques.

Comme dans l'Eglise latine, il existe, dans l'Eglise grecque, des religieuses qui se cloîtent dans des monastères et suivent, en l'adaptant à leur sexe, la règle établie par un fondateur d'ordre. Ainsi, outre des *caloyères*, on trouve encore, en Orient, des *caloyères*. Vêtues de laine noire avec un manteau de même couleur, les *caloyères* ont la tête rasée et sont couvertes jusqu'au bout des doigts. Elles vivent dans des cellules séparées, soumises à une supérieure ou abbesse, et suivent la même règle que les *caloyers*. Chose curieuse! leur maison, qui est fermée aux *papas* ou prêtres séculiers, est ouverte aux Turcs, qui y vont acheter les différents ouvrages d'aiguille qu'elles confectionnent. La chasteté des *papas* serait-elle plus suspecte que celle de ces infidèles polygames? Outre ces *caloyères* qui vivent en communauté, il est une classe de veuves qui portent le même nom. Elles ne font d'autres vœux que ceux de porter un voile noir et de ne point se remarier.

CALP s. m. (kalpp). Minér. Variété de calcaire contenant une forte proportion de silice, d'argile et de fer, et en outre du bitume.

— Encycl. Le nom de *calp* a été donné, par le minéralogiste anglais Kirwan, à un calcaire qui ne se trouve qu'en masse compacte, d'un gris bleu d'ardoise. Il est entremêlé de quelques veines de calcaire lamellaire. Sa cassure est plane, quelquefois un peu conchoïde; elle se divise assez facilement en larges parallélipèdes. Sa densité est égale à 2, 7.

CALPA s. f. (kal-pa — du gr. *kalpè*, urne). Bot. Nom donné à l'urne des fontaines, genre de mousses.

CALPAK s. m. (kal-pak). Fausse orthographe du mot **CALBACK**.

CALPANDRIE s. f. (kal-pan-dri — du gr. *kalpé*, urne; *aner*, *andros*, homme, organe mâle). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des méliacées, comprenant une espèce, qui croît à Java.

CALPAR s. m. (kal-par — mot latin). Antiq. rom. Vin nouveau, dont on offrait les prémices aux dieux. Il vase de terre dans lequel on tenait le vin.

CALPE s. f. (kal-pe — du gr. *kalpé*, urne). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, type et genre unique de la tribu des calpides, comprenant un petit nombre d'espèces qui vivent en Europe ou dans l'Amérique du Nord.

CALPE, ville de l'ancienne Asie Mineure, dans la Bithynie, sur les côtes du Pont-Euxin, à 180 kilom. O. d'Héraclée, à l'embouchure d'une petite rivière de même nom. Cette ville, d'après Xénophon, était défendue par un rocher qui s'avance dans la mer. Les Argonautes y abordèrent, et Pollux y combattit et tua Amycus, roi des Bébryces. Il Nom ancien d'une montagne d'Espagne, mentionnée par Plin, Strabon et Ptolémée, et située près du détroit qui joint la Méditerranée à l'Océan; c'était l'une des deux fameuses colonnes d'Hercule, en face d'Abyla. C'est sur ce même rocher qu'est bâti G'oraltar.

CALPÉ s. f. (kal-pé — gr. *kalpé*, même sens, proprement *jument*). Antiq. gr. Nom que l'on donnait à l'un des trois genres de courses de chevaux usités dans les Jeux olympiques.

— **Encycl.** Voici, selon Pausanias, en quoi consistait la course appelée *calpé*: il fallait courir avec deux juments, dont on montait l'une, tandis qu'on menait l'autre en main. Sur la fin de la course, on mettait pied à terre, on prenait les deux juments par le mors, et l'on achevait ainsi la carrière. Les Eléens, qui avaient imaginé cette course vers la LXXIX^e olympiade, la proscrivirent environ vers la LXXXIV^e. Ils s'en dégoutèrent même si vite, qu'un certain athlète ayant remporté le prix du *calpé*, ils ne daignèrent pas insérer son nom sur leurs registres, quoiqu'il eût une statue dans le bois sacré de Jupiter à Olympie. Du mot grec *καλπε*, est venu notre mot français **CALPE** et **CALOPER**.

CALPÉ s. m. (kal-pé — nom gr. de l'un des deux promontoires du détroit de Gibraltar). Zooph. Genre d'acalèphes diphydes, trouvés, ainsi que le genre *abyla*, dans la Méditerranée, près de Gibraltar.

CALPURNIUS (Jean), critique italien, né à Brescia au xve siècle. Professeur de langue grecque à Venise, puis à Padoue, de 1478 à 1502, il s'est moins fait connaître par quelques poèmes et des satires de sa composition, que par ses éditions d'*Ovide* (1474), de l'*Heautontimorumenos* de Térence, avec un commentaire (1474), de *Catulle*, *Tibulle*, *Propertius*, et des *Silves* de *Stace* (1481).

CALPICARPE s. m. (kal-pi-kar-pe — du gr. *kalpé*, urne; *karpós*, fruit). Bot. Syn. du genre **CERBERE**.

CALPIDE adj. (kal-pi-de — rad. *calpe*). Qui ressemble à une calpe, qui se rapporte au genre calpe. Il On dit aussi **CALPITRE**.

— s. f. pl. Tribu de lépidoptères nocturnes, comprenant le seul genre calpe.

CALPIDIE s. f. (kal-pi-di — du gr. *calpis*, calpidos, petit vase). Bot. Syn. du genre **PISONIX**, pour la plupart des auteurs.

CALPIN s. m. (kal-pain). Art milit. Morceau de peau ou d'étoffe grasse, dont on enveloppe la balle que l'on introduit dans la carabine.

CALPRENÈDE (LA), écrivain français. V. LA **CALPRENÈDE**.

CALPURNE s. f. (kal-pur-ne). Moll. Genre de mollusques gastéropodes, qui doit être réuni au genre ovule.

CALPURNIA, nom d'une famille célèbre de l'ancienne Rome. Quoique plébéiens, les Calpurnius faisaient remonter leur origine à *Calpurn*, prétendu fils de Numa Pompilius. Cette famille ne parvint au consulat que l'an 574 de Rome. Dès lors, elle porta le surnom de *Piso*, auquel une des branches ajouta celui de *Cassinius*. L. Calpurnius Piso, consul en 621, fut surnommé *Frugi*, à cause de la pureté de ses mœurs. Cette épithète non-seulement passa à ses descendants, mais il paraît que toutes les branches des Pisons s'en décorèrent. Jusqu'à la mort d'Auguste, il y eut onze Pisons qui parvinrent au consulat.

CALPURNIA, fille de Calpurnius Bestia et femme d'Antistius; se donna la mort pour ne pas survivre à son mari, proscrit par Marius.

CALPURNIA, fille de Lucius Piso, épouse, l'an 59 avant J.-C., Jules César, dont elle fut la quatrième femme. Elle prit peu de part aux affaires de la république et supporta philosophiquement les amours publiques de son mari avec Cléopâtre, quand celle-ci vint à Rome l'an 46. Elle ressentait cependant une sincère affection pour le dictateur. La nuit même qui précéda le meurtre de César, elle eut un songe au milieu duquel elle vit son époux égorgé entre ses bras. Elle s'efforça alors, mais en vain, de faire partager à César ses appréhensions et ses pressentiments; elle ne put le détourner de se rendre au sénat. Après la mort du dictateur (44 av. J.-C.), elle se retira auprès de Marc-Antoine et lui apporta ses

trésors, pour le mettre en état de poursuivre les meurtriers de son mari.

CALPURNIA, femme de Plin le Jeune. Quoique beaucoup moins âgée que lui, elle avait voué à son illustre époux un attachement aussi tendre que délicat. Plin en a fait dans ses lettres un portrait charmant. Il lui avait inspiré le goût des lettres, et, dans son ingénieuse tendresse, elle apprenait par cœur les ouvrages de son mari; lorsqu'il parlait en public, elle se cachait pour l'entendre.

CALPURNIANA CASTRA, nom latin de Bujalance.

CALPURNIE s. f. (kal-pur-ni — de *Calpurnius*, auteur latin). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des sophorées, formé aux dépens des genres robinier et virgilier, et comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Inde et au Cap de Bonne-Espérance.

CALPURNIUS (Titus), poète bucolique latin, né en Sicile, vivait dans le i^{er} siècle de notre ère. On ne sait rien de bien certain sur sa vie. Il reste de lui plusieurs élogues imités de Virgile, et qui ont quelque valeur littéraire, mais dont le principal mérite est de fournir à l'histoire des arts et des mœurs des détails curieux et instructifs. La septième églogue, notamment, est un récit fait par un berger qui vient de Rome, des grands jeux du Cirque donnés par Carin en 284, récit qui a toute la valeur d'un document historique, et dont Gibbon a tiré parti. Les idylles de Calpurnius ont été imprimées plusieurs fois. M. Cabaret-Dupaty en a donné une traduction française dans la deuxième collection Panckoucke.

CALPURNIUS BESTIA (Lucius), consul romain, l'an 110 av. J.-C. Ayant été mis à la tête de l'armée envoyée contre Jugurtha, il se laissa corrompre par celui-ci et conclut avec lui un honteux traité. Un exil perpétuel fut le châtiment de la vénalité de Calpurnius.

CALPURNIUS FLACCUS, rhéteur latin, qui parait avoir vécu au commencement du i^{er} siècle, sous Adrien et Antonin le Pieux. Il est l'auteur d'un recueil de 51 *Déclamations* ou exercices de rhétorique, que Pierre l'Éthou a publiés en 1580, sous le titre de *Calpurnii Flacci excerpta declamationes*. Ces exercices, de beaucoup inférieurs à ceux qui sont arrivés jusqu'à nous sous le nom de Sénèque le Rhéteur et de Quintilien, roulent presque entièrement sur des sujets judiciaires. Loin de racheter par la forme la monotonie et, le plus souvent, la puérilité du fond, ils sont écrits dans un style plein d'afféterie et de mauvais goût, et dans cette langue de décadence, qui croit pouvoir cacher le vide de l'idée par la recherche et la bizarrerie des expressions.

CALPURNIUS FLAMMA (Marcus), tribun militaire romain, dont le nom mérite de figurer près de ceux des Curtius et des Décimus. Pendant la première guerre punique, le consul Atilius s'étant laissé envelopper par l'armée carthaginoise dans un défilé, Calpurnius, à la tête de 300 soldats, se dévoua pour sauver l'armée romaine et y réussit, en attirant sur lui et sa petite troupe tout l'effort des Carthaginois. Par une sorte de miracle, il échappa seul à la mort, quoique couvert de glorieuses blessures.

CALPURNIUS PISO, jurisconsulte et orateur romain. V. **PISON**.

CALQUAGE s. m. (kal-ka-je — rad. *calquer*). Action de calquer : Le calquage est-il un bon moyen pour apprendre à dessiner?

CALQUAS s. m. (kal-ka). Ancienne forme du mot **CARQUOIS**.

CALQUE s. m. (kal-ke — v. l'étym. de *calquer*). Dessin au trait que l'on obtient en plaçant sur l'original une feuille transparente, et suivant ensuite avec un crayon, ou toute autre matière propre à dessiner, les contours du dessin placé en dessous : Faire le calque d'une gravure, d'une carte de géographie.

— **Fig.** Reproduction exacte; imitation servile : *Peut-être aujourd'hui met-on trop de prix à la ressemblance, et, pour ainsi dire, au calque de la physionomie de chaque époque.* (Chateaub.) Werther réunit à la vérité d'un portrait fidèle comme le calque de l'artiste l'originalité d'une création. (Ch. Nod.) Un calque est plus ou moins spirituel, en raison de celui qui l'a fait. (Duchesse.) Après le calque, il n'y a rien de plus facile que le contre-pied. (Ste-Beuve.) Ce que ce peintre doit chercher avant tout, c'est l'interprétation et non le calque des objets; qu'il rende l'apparence et non la réalité. (Th. Gaut.)

CALQUÉ, ÉE (kal-ké). Copié, reproduit en calque; se dit de l'original aussi bien que de la copie : Dessin **CALQUÉ**. Estampe, gravure **CALQUÉE**. Cela a été **CALQUÉ** à la vitre. Cette lettre a été **CALQUÉE**. Ce dessin a été habilement **CALQUÉ**.

— **Fig.** Exactement reproduit ou servilement imité : Ces modes sont **CALQUÉS** sur les modes parisiennes. Pendant vingt ans, en histoire naturelle, tout fut **CALQUÉ** sur l'ouvrage principal de Linnæus. (Cuv.) Presque tous les vocabulaires sont **CALQUÉS** sur le Dictionnaire de l'Académie. (Ch. Nod.) Les Juifs revinrent au xiii^e siècle, non au chaldéen, mais à une langue **CALQUÉE** sur l'hébreu. (Renan.)

CALQUER v. a. ou tr. (kal-ké — du lat. *calcare*, fouler). Dessiner reproduire en calque; se dit de la copie et de l'original :

CALQUER un dessin, une estampe, une gravure. **CALQUER** une lettre pour en faire le fac-similé.

— **Fig.** Reproduire d'une manière exacte; imiter servilement : Ils **CALQUENT** les modes françaises sur l'habit romain. (J.-J. Rouss.) M. de Dangeau a dû nécessairement donner une couleur semblable à tout ce qu'il décrit : c'est ce qui arrive lorsqu'on CALQUE des événements au lieu d'écrire des souvenirs. (Mme d'Abrantès.) J'ai **CALQUÉ** le poème de Milton à la vitre. (Chateaub.) Bentivoglio, en Italie, CALQUA Tite-Live. (Chateaub.) Les Girondins CALQUAIENT Mirabeau. (Lamart.) Rivarol sent le génie de Dante; mais il ne le rendra pas, il ne le CALQUERA pas religieusement. (Sainte-Beuve.)

— Absol. : Il y a plusieurs manières de **CALQUER**. **CALQUER** à la pointe, au fusain. **CALQUER** à la vitre.

Se **calquer** v. pron. Être calqué : Ces dessins se **CALQUENT** malaisément, à cause de l'épaisseur du papier.

— **Encycl.** On s'imaginerait assez généralement que le calque est un moyen facile de dessiner; c'est en réalité un moyen expéditif, mais qui n'est point du tout à l'usage de ceux qui ne savent pas dessiner. Cela entendu, voici les diverses manières de *calquer*. On *calque* sur papier ou sur toile, au crayon sec, ou sur verre, au gras. Dans les deux premiers cas, on peut produire des calques directs, c'est-à-dire qu'il n'est pas besoin de reporter le calque sur une autre toile ou un autre papier; voici comment : on frotte l'envers du dessin à *calquer* avec de la mine de plomb, de la sanguine ou une autre poudre colorée, et l'on pose ce dessin sur le papier ou la toile qui doit recevoir l'impression. En suivant alors les contours du dessin avec une pointe sèche, la mine de plomb ou la sanguine le reproduisent sur la feuille placée dessous.

Les graveurs suivent un procédé plus délicat : ils attaquent le dessin avec une pointe sèche, de façon à produire des raies sur le papier, qu'ils couvrent ensuite de sanguine. Ils essuient cette poudre, et il n'en reste que dans les endroits mordus par la pointe. En renversant ensuite sur la planche vernie le papier ainsi préparé, on obtient un calque renversé, ce qui convient parfaitement à la gravure, puisque le tirage redressera le dessin.

Le calque sur verre, au moyen du crayon gras, donne de même un dessin retourné. Il ne permet pas beaucoup de finesse dans le trait, mais il a l'avantage de placer le dessin sous un transparent qui ne laisse rien à deviner et permet de tout voir.

CALQUEUR s. m. (kal-ke-ron). Techn. Nom des leviers qui, dans les métiers à tisser, sont placés en dessous des lisses et dans le même sens.

CALQUEUR, EUSE s. (kal-keur, eu-ze — rad. *calquer*). Personne qui fait des calques, qui reproduit par des calques des dessins ou de l'écriture : Il avait eu pendant six mois le goût des lettres autographes; le commandant employait alors un **CALQUEUR** très-habile. (H. Beyle.) Il obtint facilement de son **CALQUEUR** des copies qu'il était difficile de distinguer des originaux. (H. Beyle.)

CALQUIER s. m. (kal-ki-é). C. mm. Sorte de taffetas orné de dessins en forme de flammes, que l'on tirait anciennement de l'Inde. Il On l'appelait aussi **POINT** de HONGRIE ou **POINT** à LA TURQUE. Il Adjectif : Taffetas **CALQUIER**.

CALQUIER s. m. (kal-kouar — rad. *calquer*). Pointe mousse que l'on emploie pour calquer : **CALQUIER** d'acier, d'ivoire, de bois. **CALQUIER** de cuivre, d'argent.

— Grand verre plan, enchâssé dans un cadre en bois, fixe ou mobile, derrière lequel on place les dessins que l'on veut calquer.

CALSCHISTE s. m. (kal-chi-ste — du lat. *calx*, chaux, et de *schiste*). Minér. Roche composée de calcaire et de schiste, dont la texture est schistoïde, et qui est, suivant les localités, de couleur grisâtre, bleuâtre, verdâtre ou rougeâtre, quelquefois avec des veines ou des taches blanches. Le calschiste se trouve en abondance dans les Alpes et les Apennins. Une variété, appelée *calschiste régulière*, fournit des feuillets assez semblables à l'ardoise, qui servent à couvrir les maisons.

CALSTRONBARYTE s. f. (kal-stron-ba-ri-te — du lat. *calx*, chaux; de *stron*, abréviation de *strontiane*; et de *baryte*). Minér. Nom donné par Shépart à une substance composée de barytine ou sulfate de baryte, de carbonate de strontiane et de carbonate de chaux, qui a été trouvée à Schoharie ou Schohanée, dans l'Etat de New-York, en Amérique.

CALTANISSETTA, ville de Sicile. V. CALATANISSETTA.

CALTHE s. m. (kal-te — du gr. *kalathos*, corbeille). Bot. Genre de plantes, de la famille des renonculacées, syn. de **POPULAGE** : *Le calthe des marais est employé comme détersif.* (T. de Berneaud.)

CALTHOÏDE s. m. (kal-to-i-de — de *calthé*, et du gr. *eidos*, aspect). Bot. Syn. du genre **OTORRHE**.

CALTHULE s. f. (kal-tu-le — du lat. *caltha*, souci). Antiq. Petit manteau court, en étoffe, couleur de souci, que portaient les femmes de Rome.

CALUIRE-ET-CUIRE, ville et commune de France (Rhône), cant. de Neuville-sur-Saône, arrond. et à 4 kilom. N. de Lyon, sur la rive gauche de Saône; pop. aggl. 3,591 hab. — pop. tot. 9,182 hab. Teinturerie, impressions sur foulards.

CALUMBÉ s. m. (ka-lon-bé). Bot. Ancien nom de la racine de colombo.

CALUMET s. m. (ka-lu-mè. — Ce mot dérive probablement du latin *calamus*, chalumeau, tuyau, etc.; de la même façon que *pipe* provient d'une racine germanique ayant également le sens de tuyau. Pour plus de détails, v. au mot **PIPE**). Grande pipe à long tuyau dont se servent les Indiens de l'Amérique du Nord : *Fumer le calumet. Offrir le calumet de paix. Je viens leur apporter le calumet de la paix.* (Volt.) *Un Caraïbe faisait fumer, en signe de paix, des matelots dans son calumet.* (B. de St-P.) *Le calumet est, pour les Indiens, le symbole de la paix, et comme le sceau de toutes les entreprises.* (Bouillet.)

— Fam. Pipe quelconque : *Mon calumet va s'éteindre.*

Tandis que la troupe céleste
Lui présente le calumet,
Et qu'il fêlé le tabac y met. . . **PIRON**.

— Bot. Nom donné dans les colonies à plusieurs végétaux, notamment à des roseaux et autres graminées dont les tiges servent à faire des tuyaux de pipes.

— **Encycl.** Nous empruntons la description du *calumet* au livre du P. Hennepin, intitulé : *Nouvelles découvertes dans l'Amérique septentrionale*. « Le *calumet* est une grande pipe à fumer, de marbre rouge, noir ou blanc. Elle ressemble assez à un marteau d'armes : la tête en est bien polie; et le tuyau, long de deux pieds et demi, est une canne assez forte, ornée de plumes de toutes sortes de couleurs, avec plusieurs nattes de cheveux de femme entrelacés de plusieurs manières. On y attache deux ailes, et cela le rend assez semblable au caducée de Mercure, ou à la baguette que les ambassadeurs de paix portaient autrefois à la main. Cette canne est fourrée dans des cous de huars, qui sont des oiseaux tachetés de blanc et de noir, gros comme nos oies, ou dans des cous de canards branchus; ces canards sont bigarrés de trois ou quatre couleurs différentes. Chaque nation embellit le *calumet* selon son usage ou selon son inclination particulière. Le *calumet* sert d'assurance à tous ceux qui vont chez les alliés des nations qui le donnent. C'est un symbole de paix; et l'on est généralement persuadé qu'il arriverait de grands malheurs à celui qui violerait la foi du *calumet*. C'est le sceau de toutes les entreprises, des affaires importantes et des cérémonies publiques. » Houtau, de son côté, nous apprend que le tuyau du *calumet* a 4 ou 5 pieds de long, que le corps de la pipe a 6 pouces de diamètre, et la bouche où l'on met le tabac, 3. Le *calumet* est dans la plus grande vénération parmi les sauvages, si l'on en croit les récits de tous les voyageurs; ils respectent cet instrument comme un don précieux que le soleil a fait aux hommes.

On distingue le *calumet* de guerre et le *calumet* de paix. Le *calumet* de paix est rouge; celui de guerre est mêlé de blanc et de gris. Lorsque les sauvages sont sur le point de partir pour la guerre, un des principaux guerriers donne à toute l'armée une espèce de bal que l'on nomme la danse du *calumet*, et qu'on peut mettre à juste titre au nombre des cérémonies religieuses. Si l'on est alors en été, on choisit dans la campagne un vaste emplacement et on l'entoure de feuillage qui forme une ombre agréable. On couvre cette place d'une natte de jonc, bigarrée de diverses couleurs; on y expose le dieu favori de celui qui donne le bal. A la droite de cette divinité paraît le *calumet*, environné d'arcs, de fleches, de haches et d'armes de toute espèce qui forment un trophée. Avant d'ouvrir le bal, les guerriers s'avancent vers la divinité et lui rendent hommage, en lui offrant de la fumée de tabac en guise d'encens. Toutes ces cérémonies préliminaires terminées, un des guerriers les plus distingués de la troupe commence à danser, tenant le *calumet* dans ses deux mains, et pendant la danse, tantôt il montre aux assistants cet instrument vénéré, tantôt il l'offre au soleil; quelquefois il le penche vers la terre, et lui fait faire plusieurs autres mouvements qui probablement sont symboliques. Après avoir dansé quelque temps, il défie à un combat singulier le plus vaillant de l'assemblée. Alors un jeune sauvage se lève, va prendre des armes cachées exprès sous la natte, et revient se battre en cadence contre celui qui tient le *calumet*. Ce dernier, après quelques instants de combat, demeure victorieux; et, enfié de ce succès, il commence à vanter ses prouesses devant les assistants, et tout en faisant son panegyrique, il frappe de temps en temps à grands coups de massue sur un poteau planté au milieu de l'emplacement; après quoi le plus ancien de l'assemblée lui donne une belle robe de castor pour prix de sa valeur. Chacun des guerriers prend à son tour le *calumet* et répète la même cérémonie.

Le *calumet* est aussi en usage chez les peuples de la Virginie. Lorsque quelques étrangers doivent arriver dans leur pays, le *wé-towance*, ou prince, accompagné de ses gens,

va au-devant d'eux, à quelque distance du lieu de sa résidence, les prie de s'asseoir sur des nattes que ses gens portent exprès, et les invite en même temps à la cérémonie du *calumet*, laquelle est suivie d'une petite conversation. Après cela, on se rend à la demeure du wérowance, qui ordonne de leur laver les pieds, les régale, et leur donne ensuite un divertissement composé de chansons et de danses grotesques.... L'heure venue de se coucher, on choisit deux jeunes filles des plus belles pour avoir soin de l'ambassadeur ou des principaux étrangers. Ces filles le déshabillent, et sitôt qu'il est au lit, s'y glissent doucement, une de chaque côté de l'ambassadeur. Elles croient violer les droits de l'hospitalité si elles ne satisfaisaient à tous ses desirs; et leur réputation souffre si peu de cette complaisance que les autres filles leur portent envie. Cela ne s'observe qu'à l'égard des étrangers de la première distinction.

Le musée céramique de Sèvres possède un de ces *calumets*, qui lui a été donné par le docteur Harlan, de Philadelphie, et qui vient des Indiens Catawba, de la Caroline du Sud. Il est presque cylindrique, avec deux têtes d'animaux et quelques ornements ou dessins ponctués; il est poli par le frottement. Sa tête a intérieurement 0 m. 11 de profondeur, 0 m. 07 de diamètre. Le canal a 0 m. 0,018 d'ouverture.

CALUMNIA (de). Se disait, dans le droit romain, d'un serment imposé aux plaideurs, lesquels devaient jurer que leur action ou leur défense était conforme à la justice. Ce serment a été introduit en 529 (après J.-C.) pour remplacer une action de *calumnia* tombée en désuétude: il avait pour but d'effrayer les plaideurs téméraires par la crainte des peines attachées au parjure. Les avocats des deux parties y furent également astreints. (*Institutes*, liv. IV, tit. xvi; *Code de Justinien*, liv. II, tit. lxx.) Ce serment fut plus tard imposé en France aux avocats par la législation canonique: quoique le canon I du concile de Melun, de 1216, paraisse être le premier document qui relate cette obligation, il est probable que, dès avant cette époque, les juges ecclésiastiques en faisaient une loi soit aux plaideurs, soit à leurs défenseurs. Les parties litigantes en furent bientôt dispensées, et les avocats seuls y restèrent astreints. Le serment de *calumnia* se transforma au xiii^e siècle et devint le serment professionnel qui s'est maintenu jusqu'à nos jours.

CALUMNIE, ou **CALUNIE**. Anciennes formes du mot **CALOMNIE**.

CALUNDRONIUS s. m. (ka-lon-dro-ni-uss). Magie. Pierre magique qui passait pour avoir la vertu d'éloigner les esprits malins, de détruire les enchantements et de chasser l'humour noir.

CALUNJER v. n. ou intr. (ka-lon-jé). Combattre, disputer. || Vieux mot.

CALURE s. m. (ka-lur-je). Du gr. *kalos*, beau; *oura*, queue). Ornith. Syn. de **COURROU-COU**.

CALURGE s. f. (ka-lur-je). Anc. cout. Plainte en justice, débat. || Vieux mot.

CALUS s. m. (ka-lu — rad. *cal*). L'Académie donne pour prononciation de ce mot ka-luss; naturellement cette prononciation est adoptée par tous les lexicographes, y compris M. Littré. Le *Grand Dictionnaire* ne partage pas cette opinion. La prononciation doit avant tout être basée sur l'usage, et quand l'usage a parlé, il n'y a aucune règle à établir. Le mot dont il s'agit ici nous fournit l'occasion d'un petit développement; nous la saisissons avec empressement. Notre langue offre à peu près une cinquantaine de mots qui se terminent par *us*. Voici ceux où *s* est dur, c'est-à-dire où il se prononce : *agnus, angelus, anus, blacus, carulus, chorus, convulsus, crocus, cubitus, fetus, hiatus, humerus, morbus* (choleura), *motus, olibrius, omnibus, oremus, quibus, quitus, radius, rebus, sus, us, uterus, virus*. — Voici maintenant ceux où *s* est doux, ou, pour mieux dire, nul : *abus, cabus, camus, confus, dessus, diffus, inclus, infus, intrus, jus, obus, par-dessus et pardessus, perclus, plus, pus, rebus, refus, surplus, talus, verjus*. Ainsi, voilà quarante et quelques mots en *us* dont dix-neuf se prononcent *u*, et vingt-quatre *us*. Où sera la règle? où sera l'exception? Le seul régulateur ici est donc l'usage, et, pour en revenir à notre mot *calus*, c'est en nous appuyant sur l'usage que nous croyons pouvoir dire : Prononcez *calu* et non *caluss*. Durillon qui se forme par le frottement sur quelque partie du corps : Avoir des **CALUS** aux mains, aux pieds, aux genoux. En peu de temps, il eut les mains noires et pleines de **CALUS**. (Bussy-Rab.) Le seul produit de la terre cultivée par des mains laborieuses, endurcies de **CALUS** et mouillées de larmes, doit des tributs à la puissance législative et exécutive. (Voll.)

Saints *calus* du travail honnête, On y cherche en vain votre trace.

TH. GAUTIER.

— Fig. Endurcissement du cœur : *L'impie se fait un CALUS contre les remords de sa conscience*. (Acad.)

— Chir. En ce sens, syn. de **CAL** : *Quand on a l'os de la jambe rompu, il ne faut pas se remuer que le CALUS ne soit fait*. (Acad.) **V. CAL**.

— Hortie. Excroissance saillante et solide, occasionnée par la soudure d'une branche rompue, d'une écorce déchirée ou d'une incision faite à dessein. || Syn. de **BOURRELET**.

— Bot. Nom donné par les auteurs anciens aux renflements que présentent les articulations des tiges de certaines plantes, notamment des graminées.

— Ichtyol. Nom populaire du merlan dans certains endroits de nos côtes.

— Syn. **Calus**, **cal**, **callosité**. **V. CAL**.

— Encycl. **V. CALLOSITÉ**.

CALUSO, ville du royaume d'Italie, province et à 15 kilom. S. d'Ivrée, ch.-l. de mandement; 3,347 hab. Collège communal; récolte de soie.

CALUSO, savant piémontais. **V. VALPERGA**.

CALVADOS, chaîne de rochers de la Manche, sur les côtes de France, dans le département auquel cette chaîne donne son nom, s'étendent de l'E. à l'O. sur une longueur d'environ 24 kilom., depuis l'embouchure de l'Orne jusqu'à celle de la Vire. Ces falaises doivent leur nom à un navire espagnol de l'Invincible Armada, qui y fit naufrage, en 1588, le *Salvador*, écrit d'abord *Calvador*, puis *Calvados* et enfin *Calvados*.

CALVADOS (département du), division administrative de la France, qui tire son nom de celui des rochers qui hérissent cette partie des côtes de la Manche. Formé de petits pays de l'ancienne Normandie, le Bessin, le Bocage, la campagne de Caen, les pays d'Auge et de Lieuvin, compris entre 48° 47' et 49° 25' de lat. N., et entre 1° 25' et 3° 27' de long. O., ce département est limité, au N., par la Manche; au S., par ceux de la Manche et de l'Orne; à l'E., par celui de l'Eure; à l'O., par celui de la Manche. Sa configuration est approximativement celle d'un quadrilatère, dont le plus grand côté, de l'E. à l'O., est de 128 kilom., tandis que la plus grande largeur, du N. au S., n'est que de 70 kilom.; sa superficie, de 552,073 hectares, est divisée en six arrondissements : ch.-l. : Caen, Pont-l'Évêque, Lisieux, Falaise, Vire et Bayeux; 37 cantons; 767 communes, renfermant une population de 460,992 hab. Evêché à Bayeux (suffragant de Rouen); cour impériale et académie à Caen; 35 subdivisions de la 2^e division militaire; et 15^e conservation des forêts (dont la direction est à Alençon).

Pays de plaines et de vallées, le département du Calvados ne présente point de montagnes proprement dites; celles qui ondulent le sol dans la partie méridionale ne sont que des collines peu élevées, dernières assises des hauteurs qui séparent les bassins de la Seine et de la Loire. Il est baigné au N. par la Manche, qui y forme deux ports importants : Honfleur et Caen; six ports d'une moindre importance, parmi lesquels Trouville, et trois stations de pêche; il est arrosé par un grand nombre de rivières, dont les principales sont : l'Orne, la Vire, la Touque, la Dives, etc. Sous le rapport géologique, le Calvados offre une grande variété; trois zones de terrains de natures différentes s'étendent à peu près parallèlement du S. au N. : la plus occidentale, celle du Bocage, est du terrain dit de transition avec grès de houille; la deuxième zone, qui comprend le bassin de l'Orne et le pays Bessin, est du terrain jurassique; enfin, la troisième, la plus orientale, appartient au terrain parisien. Cette diversité de terrains donne lieu à des exploitations minières très-variées : houille, grès, pierre à bâtir, pierre à chaux, terres argileuses pour poteries, tuileries, terre à foulon, ardoise, tourbe. Il existe aussi plusieurs sources d'eaux minérales, dont les plus renommées sont celles de Brucourt, dans l'arrondissement de Pont-l'Évêque.

Le sol du Calvados, gras et fertile, abonde en céréales et surtout en pâturages, dont les produits les plus renommés sont le fromage de Livarot, le beurre d'Isigny et de la vallée d'Auge. La vigne manque, mais des pommiers et des poiriers innombrables fournissent un bon cidre dont il se fait un commerce important. L'élevage du bétail est une des principales richesses de ce département : excellents chevaux, dits *chevaux normands*, immense quantité de bêtes à cornes, moutons, porcs et volailles de toutes espèces. Le gibier est peu abondant; mais, en revanche, les rivières sont très-poissonneuses, et la pêche sur la côte fournit une grande quantité de poissons et de crustacés.

L'industrie manufacturière et commerciale du Calvados consiste dans la filature des laines et des cotons, la fabrication des draps fins et communs, étoffes et couvertures de laine, siamoises, molletons, flanelles, toiles de coton, etc. Les blanches de Caen et les dentelles de Bayeux ont de la réputation. On y trouve aussi quelques usines pour le travail du fer, des papeteries, tanneries, tuileries, raffineries, distilleries, corderies et des fabriques de produits chimiques.

CALVADOSSIEN, **IENNE** s. et adj. (kalva-do-si-ain, i-è-ne — rad. *Calvados*). Géogr. Habitant du Calvados; qui appartient, à un rapport au Calvados ou à ses habitants : *Les CALVADOSSIENS. L'industrie, la fabrication CALVADOSSIENNE*.

CALVAERT ou **CALVART** (Denis), dit *Denis le Flamand*, peintre, né à Anvers en 1552

ou 1555, mort à Bologne en 1619. Il vint fort jeune en Italie et s'arrêta à Bologne, où il montra quelque talent pour le paysage et fut protégé par la famille Bolognini. Il étudia ensuite la perspective architecturale sous la direction de Fr. Fontana, et apprit à dessiner la figure sous Lorenzo Sabbatini. Il suivit ce dernier à Rome et l'aida dans ses travaux du Vatican. Revenu à Bologne, après deux ans d'absence, il fonda dans cette ville une école d'où sortit une foule d'artistes distingués, parmi lesquels il faut citer, en première ligne, le Guide, le Dominiquin et l'Albane. Il enseignait ses disciples avec un soin assidu et leur donnait ses leçons d'après des cartons ou des copies des maîtres les plus célèbres. Il possédait lui-même un dessin correct et agréable, une connaissance profonde de l'anatomie, une grande intelligence de la perspective, un coloris riche et harmonieux, qualités qu'il sut communiquer à plusieurs de ses élèves et auxquelles il dut d'être un des restaurateurs de l'école bolonaise. « S'il y a un peu d'affectation dans sa manière de peindre, dit Lanzi; si, dans ses figures, on trouve quelque mouvement ou trop vif, ou trop éloigné de la bienséance, l'un de ces défauts doit être attribué à son siècle, l'autre à son propre caractère, que l'histoire nous dépeint comme naturellement ardent et fougueux. Les galeries d'Italie contiennent un nombre considérable de ses petits tableaux, peints sur cuivre pour la plupart, et représentant des faits évangéliques. Ils plaisent par la multitude des figures, par l'esprit de la composition et la suavité des teintes. » Lanzi ajoute que ces petites peintures étaient extrêmement recherchées par les religieux, qui les plaçaient dans leurs cellules, et que Calvaert en faisait faire par ses élèves des copies qu'il retouchait ensuite; on reconnaît celles que lui firent l'Albane et le Guide à une grande hardiesse d'exécution, jointe à du savoir et à de la facilité. Calvaert exécuta aussi avec succès des peintures de grande dimension, parmi lesquelles nous citerons : à Mantoue, le *Martyre de sainte Agnès* (fresque) dans l'église dédiée à cette sainte; à Reggio, la *Vierge et l'Enfant Jésus adorés par sainte Apolline*; à Bologne, le *Paradis* (œuvre capitale), dans l'église des servites; une *Madone entourée de saints*, dans l'église de Saint-Jacques-Majeur; la *Présentation au temple* et l'*Annonciation*, dans l'église de Saint-Dominique; l'*Apparition du Christ à la Madeleine* et la *Flagellation*, à la pinacothèque, etc.; à Florence, une *Assomption*; à Plaisance, le *Martyre de saint Laurent*; à Milan, l'*Assomption de la Madeleine*; à Parme, la *Transfiguration*, etc. Les œuvres de Calvaert sont assez rares hors d'Italie; le Louvre n'en a pas; le musée de Caen a un *Saint Sébastien*; celui de Dresde, une copie de la *Sainte Cécile entourée de saints*, de Raphaël; celui de Vienne, une *Tête d'homme*; celui de Saint-Petersbourg, une *Visitation*. Augustin Carrache et Sadeler ont gravé à l'eau-forte plusieurs des ouvrages de Calvaert. Le véritable nom de ce maître, suivant M. Siret, est **CALVAERT**.

CALVAIRE s. m. (kal-vè-re). Hist. relig. Nom de la montagne au sommet de laquelle Jésus-Christ subit le supplice de la croix : *Le CALVAIRE est un lieu de fréquents pèlerinages pour les chrétiens*.

— Par compar. Eminence, artificielle ou naturelle, sur laquelle on a planté des croix, pour figurer le vrai Calvaire, et où l'on établit souvent des chapelles et des stations qui rappellent les différentes scènes de la passion. *Le CALVAIRE du mont Valérien a été remplacé par un fort. Le CALVAIRE du mont Valérien, près de Paris, attirait autrefois un grand concours de fidèles pendant la semaine sainte*. (Bouill.) Suite de tableaux qui représentent les diverses scènes de la passion. On dit plus ordinairement **CHÉMIN DE LA CROIX**. || Chapelle disposée le vendredi saint dans une église pour rappeler aux fidèles la passion de Jésus.

— Par ext. Douleurs que Jésus souffrit sur le Calvaire : *Ne sortons pas les yeux secs de ce grand spectacle du CALVAIRE*. (Boss.) *Dieu lui-même, pour remonter au ciel, passa par le CALVAIRE*. (Ancelet.)

— Fig. Succession de douleurs comparables à celles que Jésus souffrit sur le Calvaire : *Combien de généraux sang a été répandu avant que ne se levât le jour de la victoire! De combien de stations a été marqué ce douloureux CALVAIRE de la liberté!* (Journ. des Débats.) *A entendre M. Buloz, la gloire est un CALVAIRE où le poète est crucifié. En vérité, s'il n'était, par sa profession de romancier, habitué à confondre l'invention et la réalité, nous serions saisi de compassion; mais il est probable que la gloire est à Londres, comme à Paris, une croix très-douce à porter*. (Gust. Planche.) *Pour moi, je ne me plaindrai plus : je subirai, sinon vaillamment, du moins avec résignation, la destinée que je me prépare; je gravirai solitairement mon CALVAIRE, m'arrêtant parfois pour contempler à mes pieds la vallée où j'aurais pu vivre avec la compagne de mon amour*. (J. Sand.) *Ceux-là qui triomphent avec tant de grandeur ont enfin gravi leur CALVAIRE!* (E. Sue.)

Qu'un autre, aux rois déshus donnant un nom sévère, Fasse un vil pilori de leur fatal calvaire.

V. RUO.

Les bons et les meilleurs seront-ils donc toujours Torturés dans leurs nuits, méconnus dans leurs jours? Monteront-ils tous au Calvaire?

Mlle DE POLIGNY.

— Poët. Eglise de Jésus-Christ : *L'Olympe foudroyait; le Calvaire pardonne*.

SOUMET.

— Hist. ecclés. *Notre-Dame du Calvaire*, Ordre de femmes fondé par Antoinette d'Orléans et par le capucin D. Joseph, si connu par son intimité avec Richelieu. || *Prêtres du Calvaire*, congrégation fondée par le P. Charpentier, en 1634, au Calvaire du mont Valérien, près de Paris.

— Encycl. Hist. relig. Le *Calvaire* s'appelle en hébreu *Golgotha*, c'est-à-dire *crâne* ou *tête chauve*, dont le mot latin n'est qu'une traduction. L'origine de ce nom est fort controversée. En effet, les uns prétendent que la montagne fut ainsi appelée parce que son sommet était sans verdure; les autres, parce qu'il avait la forme arrondie de la tête de l'homme; d'autres enfin, parce qu'on y voyait les crânes blanchis des criminels qu'on y avait mis à mort. Quoi qu'il en soit, le Golgotha était le lieu ordinaire où la justice juive faisait exécuter les condamnations capitales. Depuis le jour de la rédemption, ce lieu d'infamie est devenu, pour les chrétiens, un objet de respect et d'adoration. On appelle *Vie douloureuse* la route que suivit Jésus-Christ pour s'y rendre de la maison de Pilate. Le *Calvaire* est compris dans l'enceinte de l'église du Saint-Sépulchre, dont il occupe une partie de l'aile droite. On montre encore le trou où fut plantée la croix. Dans son *Voyage dans le Levant*, le comte de Forbin fait ainsi la description du Golgotha : « Je marchai pendant une heure, visitant toutes les stations, qui m'étaient expliquées par des religieux italiens : ici Jésus-Christ avait été battu de verges, plus loin une couronne d'épines avait été enfoncée sur son front; plus loin encore ses vêtements avaient été tirés au sort. Montant par un escalier qui tournait autour d'un énorme pilier, nous entrâmes dans une autre église, dont chacun baisait respectueusement le pavé : c'était Golgotha. Un religieux, tout en récitant des prières, me montrait, à travers les grilles, la fente du rocher où fut placé l'instrument de supplice de Jésus. » Lorsque l'empereur Adrien rétablit Jérusalem, il profana le tombeau de Jésus-Christ, et mit à la place les statues des dieux; mais l'impératrice Hélène rendit à ces lieux leur forme première, et bâtit l'église du Saint-Sépulchre que l'on voit encore aujourd'hui. Pour la construire, il a fallu aplanir ou élever plusieurs parties du roc. On a pourtant eu soin de ne pas toucher aux endroits que la tradition indiquait comme ayant été sanctifiés par les souffrances de Jésus-Christ, et on a respecté la place où l'on dit qu'il fut élevé sur la croix. L'église contient douze ou treize sanctuaires : l'un est celui où les soldats outragèrent le Sauveur; l'autre, celui où ils partagèrent ses vêtements; le troisième, l'endroit où il fut renfermé pendant qu'on élevait la croix. La place où il fut cloué sur l'instrument de son supplice, celle où l'on embauma son corps, celle enfin où il apparut à Marie Madeleine sont également révérees des fidèles. Pendant longtemps les religieux de toutes les sectes chrétiennes obtinrent des Turcs de célébrer leurs mystères dans ces lieux sacrés. Louis XIV, plus intolérant que les infidèles eux-mêmes, fit réserver ce privilège aux seuls catholiques. Au sommet du *Calvaire*, on montre le trou où fut plantée la croix de Jésus-Christ. Ce trou est à peine large d'un pied. Comme l'indiscrète pitié des fidèles en emportait une multitude de morceaux, on a entouré le trou de la croix d'une platine d'argent qui a la forme d'un chapeau. Un peu au-dessous du trou de la croix, on voit la crevasse du rocher qui se fendit lors du tremblement de terre de la Passion. On prétend que c'est par cette fente, qui descend à une profondeur inconnue, que le sang de Jésus-Christ ruissela sur le premier homme pour le purifier. Au-dessous est une chapelle dédiée à Adam. Les femmes qui vont visiter les lieux saints arrachent leurs cheveux et les jettent par cette fente, coutume superstitieuse dont on ignore l'origine. Quelques théologiens, le P. Goujon entre autres, affirment que cette fente est assez profonde pour aller jusqu'aux enfers. Quelques critiques prétendent que l'endroit où s'élève l'église du Saint-Sépulchre n'est pas celui où Jésus-Christ fut crucifié. Dans sa *Vie de Jésus*, M. Renan, qui a visité les lieux saints, en parle ainsi : « On ne sait pas avec certitude l'emplacement du *Calvaire*. Il était sûrement au nord ou au nord-ouest de la ville, dans la haute plaine inégale qui s'étend entre les murs et les deux vallées de Cédron et de Hinnom, région assez vulgaire, attristée encore par les fâcheux détails du voisinage d'une grande cité. Il est difficile de placer le Golgotha à l'endroit précis où, depuis Constantin, la chrétienté entière l'a vénéré. Cet endroit est trop engagé dans l'intérieur de la ville; et on est porté à croire qu'à l'époque de Jésus il était compris dans l'enceinte des murs. »

La croix étant le symbole par excellence de la religion chrétienne, la piété des fidèles multiplia autant que possible la représentation de ce drame sanglant, qui sauva le monde. Au moyen âge, il n'était presque pas

de paroisse qui n'eût son *calvaire*. La Bretagne en possède encore un grand nombre, et ceux qui l'ont visitée savent qu'ils sont une des curiosités les plus caractéristiques de ce pays si profondément attaché à ses croyances et à ses coutumes. On ne peut se figurer l'effet surprenant de ces trois croix dressées sur une éminence, et des diverses stations que l'imagination des artistes a ornées de détails pleins de charme et de naïveté. Dans les environs de Paris, le *calvaire* le plus célèbre était celui du mont Valérien, sur lequel M. Collin de Plancy donne d'intéressants détails. Sur ce *calvaire* on voyait trois crucifix de grandeur naturelle. Pendant la semaine sainte et aux fêtes de la Croix, il y avait un grand concours de Parisiens, de dévots et de mendiants. Des pèlerinages nocturnes se faisaient par le bois de Boulogne la nuit du jeudi au vendredi saint. Les uns y portaient des croix pesantes, et se faisaient fustiger en chemin; mais d'autres y allaient moins saintement, et Dufaure prétend que pèlerins et pèlerinages faisaient dans le bois des stations bien différentes de celles du *Calvaire*.

Le *Calvaire* du mont Valérien était desservi par une congrégation, dite des *Prêtres du Calvaire*, que l'archevêque de Paris dut supprimer en 1697, à la suite des abus que nous venons de signaler. La pieuse congrégation se consola de cette mesure en se livrant avec le plus grand succès, jusqu'à la Révolution, à la fabrication des bas de soie. Sous la Restauration, les jésuites fondèrent au *Calvaire* une maison et une mission, qui furent supprimées l'une et l'autre après 1830. Voici comment un écrivain raconte son pèlerinage à ce *calvaire* en 1819 : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit : c'est ainsi que doit commencer la relation d'un voyage entrepris à l'occasion de la retraite annuelle pour la fête de l'Invention de la Sainte-Croix. Je voulais faire mes stations, et voir les reliques de Jérusalem; je suis parti pour le mont Valérien. Arrivé au pied de la montagne, j'y trouvai une procession, et des jeunes filles qui chantaient des cantiques sacrés sur des airs qui ne l'étaient pas. Je ne m'arrêtai ni aux marchands de crucifix ni aux chapelles; j'allai droit à la croix, et je considérai longtemps le *calvaire*, élevé sur un rocher factice. J'entrai ensuite dans une espèce de grotte pratiquée au-dessous de la croix, et dans laquelle se trouve Notre-Seigneur Jésus-Christ, couché nu sur des fleurs. Des fidèles venaient l'adorer. Je vis une femme lui baiser les pieds, les genoux, le sein et les cuisses. Je visitai après cela les différentes chapelles des stations. Dans l'une se trouvent des figures colossales en terre, représentant l'arrestation de Jésus-Christ au jardin des Olives; dans l'autre, la Vierge. Ailleurs ce sont d'autres figures. Toutes présentent à l'argent des fidèles un énorme tronc, qui sans doute ne manque pas de se remplir. Je me rendis à la chapelle où se trouvent les reliques apportées de la Terre sainte par M. l'abbé Janson. Je distinguai celles-ci, dont je copie littéralement les étiquettes : *Croix trouvée dans le château de David, à Jérusalem*. — *Pierre de l'escalier de la Visitation*. — *Bois de l'olivier où l'on dit que l'on a pris la croix*. — *Bois de l'olivier des pasteurs de Bethléem*. — *Pierre de l'église des Machabées*. — *Pierre de la maison de la sainte Vierge, au Caire*. — *Eau de la mer Morte*. — *Eau du Jourdain, prise au lieu du baptême de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, eau dont je ne dirai pas la couleur par respect pour le Jourdain. C'est très-gravement que l'auteur énumère toutes ces reliques, et il termine sa relation en se promettant bien de retourner quelquefois à ce *calvaire* pour y faire ses dévotions.

Terminons par deux anecdotes, dont la première est empruntée à La Harpe :

« Il y a environ cinquante ans qu'un chevalier de Modène, homme d'esprit et d'un esprit fort original, avait fait une centaine de stances contre l'usage des chaises à porteurs. Il les récitait à Versailles, dans une société où était l'abbé de Boismon, prédicateur du roi, et qui, ce jour-là même, devait monter en chaire. On vint l'avertir qu'il est l'heure de se rendre à la chapelle, et que ses porteurs sont là. Il s'excuse auprès du chevalier sur la circonstance qui le prive du plaisir d'entendre le reste des stances. — Monsieur l'abbé, encore une, et je vous laisse aller :

Double spectacle bien contraire.

Jésus porte sur le *Calvaire*.

La croix où son sang va couler;

Les successeurs des Chrysoctomes

Sont portés par ces mêmes hommes

Pour qui Jésus va s'immoler.

— Monsieur le chevalier, je vous entends. Qu'on renvoie mes porteurs; j'irai à pied. »

Notre seconde anecdote est un peu plus profane; mais elle est fournie par un pape, ce qui ne peut manquer de la sanctifier :

Benoît XIII, étant à la promenade avec un de ses cardinaux, vit passer auprès de lui une dame assez décolletée, dotée d'une gorge plantureuse, sur laquelle brillait une magnifique croix en diamants : « La belle croix ! » s'écria le cardinal. « Et combien plus beau encore le *calvaire* ! » répondit le saint-père, qui se souvenait que l'esprit est prompt, mais que la chair est faible. Nous avons déjà mis cette anecdote au mot CALVEMBOUR; mais le *Grand Dictionnaire* croit sincèrement qu'on lui pardonnera cette répétition : *Bis repetita placent*.

Calvaire (LE), tableau de Paul Véronèse; musée de Dresde. Le divin Crucifié laisse tomber sa tête sur sa poitrine et rend le dernier soupir. A sa droite et à sa gauche, les deux larrons sont accrochés à des croix moins hautes que la sienne; celui qui est à sa droite tourne le dos au spectateur; l'autre est vu de face. Leurs formes robustes et vigoureusement accusées contrastent avec les formes nobles et élégantes de l'Homme-Dieu, qu'éclaire une lueur céleste perçant la demi-obscurité qui plane sur le reste du tableau. Debout au pied de la croix qu'elle étreint de la main gauche, la Madeleine, les cheveux épars, la tête renversée en arrière, regarde avec une tendresse exaltée le sublime martyr. Au premier plan, la Vierge, écrasée par la douleur, s'affaisse entre les bras de saint Jean et d'une sainte femme. Plus à gauche, saint Longin, couvert de sa cuirasse, à genoux et la main sur sa poitrine, lève les yeux vers le Christ et semble douter de sa mort; son cheval, placé près de lui, baisse la tête et regarde la Vierge, comme s'il comprenait cet immense désespoir. Au fond s'élève une potence, et on aperçoit dans le lointain la ville de Jérusalem. Ce tableau, de petite dimension, est excellent et bien conservé; il a été lithographié par Hanfstengl.

Calvaire (LE), ou le *Christ entre les larrons*, tableau de Mantegna, au Louvre. Le Christ, vu de face, la tête penchée sur l'épaule droite, est cloué, les bras en croix, sur l'instrument du supplice. A droite et à gauche, les deux larrons, liés à leur croix par des cordes, ont les mains relevés et attachés derrière la tête. Saint Jean, debout sur la gauche, joint les mains et contemple avec désespoir son divin Maître; un peu plus loin, la Vierge éplorée est soutenue par les saintes femmes. A droite, on voit deux officiers à cheval : l'un, au premier plan, lève les yeux vers Jésus; l'autre regarde des soldats qui jouent aux dés les vêtements du divin crucifié. Sur le devant du tableau, un soldat, vu à mi-corps, la lance à la main et le casque en tête, cause avec un personnage dont on n'aperçoit que le haut du visage : on prétend que Mantegna s'est peint sous la figure de ce soldat. D'autres hommes, armés de lances et de boucliers, se voient dans le fond, à l'entrée d'un chemin taillé dans le roc que suivent de nombreuses figures, et qui conduit à une ville située au sommet d'une montagne escarpée. Ce petit tableau, peint à la détrempe (*a tempera*), offre une admirable fermeté de dessin et une profonde expression de tristesse. « Rien n'était plus favorable au génie de Mantegna qu'un tel sujet, dit M. Ch. Blanc, parce qu'il devait y mettre en scène des figures chrétiennes et des personnages antiques, qu'il avait à préciser à la fois le sentiment religieux dans les premiers disciples du Christ et le caractère païen dans les soldats d'Hérode. L'étude des bas-reliefs pouvait s'y combiner avec l'observation de la nature, et l'auguste dignité du style sculptural avec la tendresse des émotions évangéliques. C'est le mélange de ces deux éléments qui est ici admirable, parce que le contraste naturel, que l'événement même justifie, les met en relief l'un et l'autre et l'un par l'autre... Mantegna concilie à merveille l'énergie du pathétique avec le choix des mouvements superbes et des attitudes nobles et élégantes, en exprimant la douleur dans les visages contractés, dans les mains crispées de saint Jean et des trois Marie, tandis qu'il donne une grâce benigne au jeune proconsul (l'officier du premier plan), qui, assis avec aisance sur un cheval robuste, assiste au supplice, impassible, et hautain par la seule habitude du commandement. Il est des jours où, en regardant ce tableau, le spectateur en est si fortement saisi, qu'il se demande quels progrès la peinture du xve siècle avait à faire, et s'il était bon qu'elle en fit. » Le *Calvaire* faisait partie d'un triptyque qui décorait le gradin d'un maître-autel de l'église de San-Zeno, à Venise; il a été gravé au burin par Giacinto Maina, et sur bois par M. J. Robert, dans l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*. Les deux autres compartiments du triptyque sont conservés au musée de Tours.

Calvaire (LE), tableau d'Antonello de Messine, au musée d'Anvers. Ce tableau n'est pas seulement précieux parce qu'il est un des rares ouvrages du maître qui importa en Italie les procédés de la peinture à l'huile, retrouvés par les Van Eyck, il a encore une valeur considérable au point de vue de l'exécution et du style de la composition, qui s'éloigne tout à fait de la manière dont le Calvaire est ordinairement représenté par les peintres. La scène se passe dans un vaste paysage, éclairé par un brillant soleil. Le Christ est cloué, les pieds superposés, selon la tradition flamande, sur une croix qui s'élève au centre de la composition; sa tête, couronnée d'épines, s'incline sur l'épaule droite. Les larrons ne sont pas fixés sur des croix, mais liés par des cordes à des troncs d'arbres dépouillés de leurs cimes; ils se débattaient dans les convulsions de l'agonie, et animent par leurs mouvements fortement accusés la droite et la gauche du tableau; — celui de droite, accroché par les poignets au sommet du tronc d'arbre, nous montre son dos violemment contorsionné et sa tête renversée en arrière; — celui de gauche, adossé à l'arbre qui se bifurque derrière ses épaules, a les jambes attachées à une branche; tout son corps sem-

ble disloqué; ses cuisses se roidissent, son abdomen se creuse, sa poitrine se renfle, son cou se tord, sa tête se renverse et regarde le ciel. Au pied de l'arbre qui sert de gibet à ce dernier misérable, la Vierge est assise, le haut de la tête et les épaules couvertes d'un voile, les mains jointes et appuyées sur les genoux. A droite, saint Jean, vu de profil, joignant les mains et ayant un genou en terre, contemple son divin Maître avec une expression de tendresse et de douleur parfaitement rendue. Des crânes, des fleurs, un hibou, un lièvre, un serpent se voient à l'avant-plan du tableau. Le lointain représente une riante campagne, dominée par des châteaux forts, et des collines disposées en amphithéâtre autour d'un lac. Des piétons et des cavaliers, des cerfs et d'autres animaux, de proportions microscopiques, animent ce paysage. Le panneau qui couvre cette peinture n'a pas plus de 0 m. 58 de largeur sur 0 m. 42 de hauteur. Le coloris est beau et vigoureux; l'exécution unit la finesse et la fermeté. « A la précision minutieuse de l'ancienne école flamande, dit M. Bürger, s'ajoute le caractère grandiose et tourmenté des maîtres italiens. On y sent un compatriote et un contemporain des Bellini, et presque un précurseur de Michel-Ange dans les contorsions des suppliciés attachés à des troncs d'arbre. » Le tableau porte l'inscription suivante tracée en caractères microscopiques sur un cartel : 1475, ANTONELLUS MESSANEUS ME O O (oleo) PINXIT (pinxit). On a beaucoup discuté à propos du millésime : le troisième chiffre ressemble bien aujourd'hui à un 7, mais, comme ce 7 est plus petit que le reste, quelques connaisseurs veulent que le chiffre véritable soit un 4, dont la partie supérieure aurait été effacée par un nettoyage maladroit. Cette opinion, mise en avant par M. de Bast, a été suivie par MM. Crow et Cavalcaselle (dans *Anciens peintres flamands*, traduct. Delapierre, I, 219). Le *Calvaire* d'Antonello a été légué au musée d'Anvers par M. Van Erthorn. Il a été gravé par M. Ch. Onghena, dans le *Messager des sciences et des arts*, journal belge (1823).

Calvaire (LE), célèbre fresque de Fra Beato Angelico de Fiesole, dans la salle du chapitre du couvent de Saint-Marc, à Florence. Cette peinture occupe une surface de 10 m. environ de largeur sur une hauteur presque égale. Le Christ est attaché sur la croix, au centre de la composition; la beauté du visage et la noblesse des formes suffiraient pour révéler l'homme-Dieu. Le nu n'est pas traité avec l'ampleur et la science de modèle qui distinguent les chefs-d'œuvre des maîtres du xve siècle, mais la roideur même du style ajoute ici à l'austérité de l'expression. Le bon larron et le mauvais larron, crucifiés à droite et à gauche, ont des formes plus matérielles et pour ainsi dire plus humaines : le premier laisse voir sur son visage la joie que lui cause le pardon de ses fautes; l'autre, au contraire, est sombre, désespéré, farouche. Au pied de la croix du Rédempteur, à droite, la Vierge s'évanouit, soutenue par saint Jean et par une des saintes femmes; la Madeleine, dans un mouvement plein d'élan, se penche vers elle et la reçoit dans ses bras; ce groupe est des plus pathétiques. Tout autour se pressent les saints les plus vénérés en Italie et particulièrement à Florence : saint Jean-Baptiste, montrant du doigt le Messie qu'il annonçait dans le désert; saint Marc, agenouillé et tenant le livre des Evangiles; saint Laurent, saint Cosme et saint Damien, patrons des Médecins; — à gauche, saint Dominique, agenouillé au pied de la croix et plongé dans une douloureuse extase; saint Zanobi, évêque de Florence, ou plutôt saint Ambroise, archevêque de Milan, méditant sur les saintes Ecritures; saint Jérôme, vieillard à barbe blanche, épuisé par le jeûne plus encore que par l'âge; saint Augustin, écrivant et méditant; saint François d'Assise, prosterné dans l'attitude de la plus vive douleur; saint Benoît, le fondateur de la grande famille bénédictine; saint Bernard, pressant l'Evangile sur son cœur et regardant avec tendresse le Crucifié; saint Romuald, pliant sous le poids des années; saint Jean Gualbert, éclatant en sanglots; saint Thomas d'Aquin, et saint Pierre, martyr de l'ordre des dominicains. « Toutes ces têtes sont admirables de style, d'expression et de vie, a dit M. l'abbé Azais (*Mémoires de l'Académie du Gard*). Chaque coup de pinceau, chaque trait semblent autant de mouvements d'amour et de compassion qui s'échappent du fond de l'âme vivement émue de l'artiste chrétien et viennent se peindre sur le mur qui reproduit cette scène. La pitié, la tristesse, le regret, la componction d'âme, tout cet ordre d'émotions profondes qui peuvent remuer le cœur humain est rendu avec une intensité d'expression des plus saisissantes. Le peintre semble avoir épuisé dans cette composition tous les sentiments, toutes les impressions de l'âme sous le poids d'une immense affliction... Cette grande fresque respire la solennelle tristesse du Calvaire... Fra Angelico devait avoir longtemps médité au pied du crucifix; il devait avoir pleuré abondamment lorsqu'il entreprit cette œuvre si touchante... Que de vérité et de vie il y a dans cette peinture où l'on rencontre des beautés de premier ordre! Quelle admirable figure que celle du religieux agenouillé, essayant du revers de sa main un de ses yeux mouillés de larmes ! Et cet autre qui détourne la tête et cache

dans ses mains son visage inondé de larmes ! Comme cette tête de saint Bernard est sublime de foi, d'ardeur et de pureté, et comme celle de saint Thomas reflète la pleine intelligence de la grandeur du mystère ! C'est vraiment le poème de la Passion. » Nous ajouterons, avec le P. Marchese, que le bienheureux Angelico pouvait seul apporter dans la composition de ce poème une conviction aussi ardente, une inspiration aussi haute, un frémissement de pitié et de douleur aussi profond (*tanto fremitto di pietà e dolore*). Au point de vue de l'exécution, l'artiste s'est montré bien supérieur aussi à ses contemporains. Il a su varier les attitudes et les types de ses personnages; ses draperies ne manquent ni d'élégance ni de souplesse; le dessin, un peu négligé dans les extrémités, a de l'ampleur et de la fermeté dans les grandes lignes. Il est à regretter que, dans beaucoup de parties, la peinture ait subi des retouches maladroites; ce qui est plus fâcheux encore, c'est que le fond, qui était primitivement d'un bleu tendre et distingué, a été repeint, nous ne savons à quelle époque, dans des tons roux fort désagréables, et que les contours des figures ont été altérés dans ce travail de restauration. Pour compléter sa composition, Fra Angelico a représenté dans dix compartiments hexagones, formant bordure, des demi-figures de *Prophètes* et de *Sibylles*, tenant des banderoles où se lisent les textes de l'Ecriture qui prophétisent la Passion. Dix autres médaillons, placés au-dessous de la fresque, contiennent les portraits de saint Dominique et de divers personnages de l'ordre des Frères prêcheurs, auquel appartenait Fra Angelico. Telle est dans son ensemble cette peinture monumentale, si simple et pourtant si saisissante, que l'art chrétien peut citer comme un de ses plus beaux chefs-d'œuvre.

CALVAIRE (filles du), congrégation de religieuses qui suivaient la règle de saint Benoît. Etablies à Poitiers par Antoinette d'Orléans, de la maison de Longueville, elles furent installées ensuite à Paris, dans une maison près du Luxembourg; par Marie de Médicis (1621). Le P. Joseph contribua à leur faire bâtir, au Marais, un couvent. Une rue et un boulevard de Paris en gardèrent le nom de rue et boulevard des *Filles-du-Calvaire*.

CALVAIRE (LE), nom qu'on donnait autrefois au mont Valérien près de Paris, à cause des stations que faisaient les pèlerins aux nombreuses chapelles desservies par des ermites établis sur cette colline. L'ermitage fut détruit en 1791, les chapelles disparurent en 1830, et un fort imposant couronne ces hauteurs qui commandent la Seine.

CALVAIRIENNES s. f. pl. (kal-ve-ri-è-ne — rad. *calvaire*). Hist. relig. Sœurs de l'ordre de Notre-Dame du Calvaire.

CALVANIEN s. m. (kal-va-ni-é). Agric. Nom donné, dans certaines localités, à des hommes qu'on loue pendant le temps de la moisson, pour décharger les gerbes et les ranger en grange ou en meule.

CALVART. V. CALVAERT.

CALVATIQUE s. f. (kal-va-ti-ke — lat. *calvatia*; de *calva*, chauve). Antiq. Espèce de mitre dont se coiffaient les dames romaines.

CALVE adj. (kal-ve). Ancienne forme du mot CHAUVÉ.

CALVEL (Etienne), agronome français, mort vers 1830. Il fut directeur de la pépinière du Luxembourg, etc. Il a publié des travaux estimables, notamment : *Considérations sur le glanage* (1804); *Manuel pratique des plantations* (1804); *Du melon et de sa culture* (1805); *De la betterave et de sa culture* (1808); *Recherches et expériences sur l'éducation et la culture du mûrier blanc* (1812), etc. On lui doit en outre quelques ouvrages purement littéraires, dont le meilleur est : *Encyclopédie littéraire ou Dictionnaire d'éloquence et de poésie* (Paris, 1777, 3 vol.). Il était prêtre, et, en 1804, il présenta ses ouvrages d'agriculture au pape Pie VII, en lui adressant un discours latin auquel le pontife fit un accueil très-bienveillant.

CALVELLO, ville du royaume d'Italie, dans la Basilicate, district et à 20 kilom. S. de Potenza; 6,550 hab. Belle église et deux couvents.

CALVERT, nom d'une célèbre famille anglaise, issue d'une noble et antique maison flamande du même nom, et dont l'histoire, pendant plusieurs générations, se mêle à celle de la colonisation d'une partie de l'Amérique du Nord.

CALVERT (sir George), premier baron de BALTIMORE, né à Kipling, dans le comté d'York (Angleterre), vers 1582, mort en 1632. Il quitta l'université d'Oxford, où il avait fait de brillantes études, pour voyager sur le continent, et, à son retour en Angleterre, il devint secrétaire de Robert Cecil, ministre de Jacques I^{er}. Il s'attira bientôt l'estime et la confiance du roi, qui le nomma chevalier en 1617, secrétaire d'Etat en 1619, et le gratifia d'une pension annuelle de 1,000 liv. sterl. (25,000 fr.). En 1624, il embrassa le catholicisme. En annonçant son changement de religion au roi, il se démit de sa charge; mais Jacques voulut qu'il conservât son rang au conseil privé, et le nomma, l'année suivante,

baron de Baltimore dans le comté de Longford (Irlande), titre qui lui conféra la dignité de pair. Depuis longtemps, Calvert nourrissait l'idée de fonder des colonies en Amérique. Il avait obtenu du roi Jacques une chartre qui lui concédait en toute propriété une portion de l'île de Terre-Neuve, désignée alors sous le nom de *Ferryland*. Il y envoya une colonie en 1621, dépensa 625,000 fr. (25,000 liv. sterl.) pour l'établir, et s'y rendit en personne en 1625, à peu près au moment de la mort de Jacques I^{er}; mais son désappointement fut grand en abordant à Terre-Neuve, dont le climat ne convenait aucunement à la constitution des Anglais, et dont le sol était trop ingrat pour être défriché avec avantage. D'un autre côté, le voisinage des Français n'était pas un moindre obstacle à la colonisation. De Lavade ravagea ses pêcheries avec des troupes de débarquement. Après avoir armé deux vaisseaux, donna la chasse aux Français et rétabli les pêcheries, Calvert résolut d'abandonner le territoire et se mit à la recherche d'un pays plus clémente. Les établissements de la Virginie, qu'il visita en 1628, l'aspect enchanteur du fertile pays baigné par les eaux de la baie de Chesapeake et par les cours d'eau qui viennent s'y déverser le séduisirent. Toutefois, l'accueil que Calvert, en sa qualité de catholique, reçut des réformés de la colonie virginienne ne fut rien moins que cordial, et il se vit forcé de chercher un établissement plus méridional. De retour en Angleterre en 1632, il obtint de Charles I^{er}, le 20 juin de la même année, une nouvelle charte qui lui concédait tout le territoire formant actuellement les Etats de Delaware et de Maryland; mais il mourut avant que ses lettres d'envoi en possession lui eussent été délivrées. — Au mot BALTIMORE, nous avons consacré quelques mots à ce personnage, qui est surtout connu sous ce nom en Angleterre. Toutefois, nous avons cru devoir en parler ici de nouveau, d'une façon plus étendue, avant de donner la biographie des autres membres importants de sa famille.

CALVERT (Cecil), fils aîné du précédent et deuxième baron de Baltimore, né en 1623, mort en 1678. V. BALTIMORE (Cecil).

CALVERT (Léonard), frère puîné du précédent, et premier gouverneur du Maryland, mort en 1647. Il quitta l'Angleterre en 1633, avec le premier convoi d'émigrants, qui comprenait environ deux cents personnes, toutes catholiques. Parmi elles se trouvaient trois jésuites, dont l'un, le père White, correspondait avec le général de son ordre à Rome, et nous a laissé des détails intéressants sur cette première tentative de colonisation. L'expédition, partie de Cowes (île de Wight) le 22 novembre 1633, arriva à destination le 27 mars 1634. Tandis que les missionnaires se faisaient des amis parmi les Indiens, Léonard Calvert lutait contre un certain William Clayborne, qui avait occupé l'île de Kent, située dans la baie de Chesapeake, presque au centre de la province concédée à lord Baltimore, et qui fut, pour le gouverneur, et pendant toute la vie de ce dernier, une source toujours renaissante d'inquiétudes et de tracasseries. Aussitôt après l'arrivée de Léonard, Clayborne, au lieu de se soumettre, déclara ouvertement la guerre aux nouveaux colons; mais, ayant été pris les armes à la main, il fut envoyé en Angleterre, où il réclama vainement la possession de l'île de Kent au nom du droit de premier occupant. Peu de temps après, il regagna l'Amérique, et se fixa dans la Virginie en attendant une occasion favorable pour se venger. Pendant ce temps, la colonie traversait une ère de complète anarchie. Lord Baltimore, tout en restant en Angleterre, n'en était pas moins, en vertu de la charte concédée par Charles I^{er}, l'unique législateur de la colonie. Les lois et les règlements qu'il édictait ainsi de loin et qu'il calquait sur ceux de l'Angleterre manquaient complètement leur but, et menaçaient d'anéantir la colonie, au lieu de la faire prospérer. Lord Baltimore eut le bon sens de comprendre la cause du mal, et, avec un sentiment de justice qui l'honore, il n'hésita pas à sacrifier son pouvoir législatif. Il permit donc aux colons de rédiger eux-mêmes leurs propres lois, se réservant seulement pour lui ou pour son délégué la faculté du veto. Le Maryland se hâta de constituer une assemblée législative, dont l'un des premiers actes fut de déclarer le catholicisme romain religion de l'Etat; mais, chose très-remarquable en ce siècle d'intolérance, permission fut en même temps accordée à tous les chrétiens d'adorer Dieu selon leur conscience. Pendant les neuf années qui s'étaient écoulées depuis le débarquement des premiers colons dans le Maryland, un grand changement s'était accompli dans les affaires politiques de l'Angleterre. Le roi Charles I^{er} avait été privé de toute autorité et avait entrepris cette guerre civile qui devait lui coûter le trône et la vie. Les événements qui s'accomplissaient dans la métropole ne pouvaient manquer de produire une grande agitation dans les colonies. En 1643, Léonard Calvert se rendit en Angleterre pour s'entendre avec son frère sur la conduite à tenir. Son vieil ennemi Clayborne profita de son absence pour envahir la colonie. A son retour, en 1644, Léonard trouva toutes choses dans la plus grande confusion. Bien qu'il fût en possession d'une charte nouvelle accordée à son frère, Clayborne refusa de déposer les armes, reprit pos-

session de l'île de Kent, et força Léonard Calvert à se réfugier en Virginie (1645). Deux ans après il revint dans le Maryland avec une force militaire assez considérable, reprit l'île de Kent et rétablit son autorité sur la province entière. Il ne jouit pas longtemps de son succès. Le chagrin que lui avait causé l'état des affaires en Angleterre et les soucis de son gouvernement hâtèrent sa fin. Les circonstances de sa mort sont inconnues; on sait seulement qu'il nomma pour son successeur, comme gouverneur, Thomas Green.

CALVERT (Frédéric), lord Baltimore, né en Angleterre en 1731, mort en 1771, appartenait à la famille des précédents. On a de lui un *Voyage dans le Levant avec des remarques sur les Turcs et Constantinople*, et un recueil de vers, aujourd'hui fort rare, intitulé : *Gaudia poetica, in latina, anglica et gallica lingua composita* (Naples, 1796, in-8°).

CALVERT (sir James), général anglais, entra dans l'armée en 1778. Après avoir servi en Amérique et en Hollande, il fut créé baronnet en 1818. Il prit une grande part à l'établissement des écoles militaires en Angleterre, et il est le fondateur de l'asile royal de Chelsea. Il est mort en 1826.

CALVERT (George-Henry), homme de lettres américain, né à Baltimore dans le Maryland en 1803. Son grand-père, Bénédicte Calvert, un ancien loyaliste de la révolution américaine, était l'ami intime du général Washington. George Calvert prit ses degrés au collège d'Harvard en 1823, et vint en Europe étudier à l'université de Göttingue, où il acquit cette profonde connaissance de la littérature allemande dont on voit des traces évidentes dans ses ouvrages. De retour en Amérique, il publia un *Cours de phrénologie* en 1832; puis, l'année suivante, une *Vie d'Herbert Barclay*. En 1836, il fit paraître une traduction du *Don Carlos* de Schiller, la tragédie du *Comte Julien* en 1840, et, en 1845, une traduction de la correspondance de Goethe avec Schiller. Il publia ensuite, en 1846 et 1852, des *Scènes de la vie européenne*. Enfin il a été nommé, en 1853, maire de Newport (Rhode-Island).

CALVET (Esprit-Claude-François), médecin, archéologue et naturaliste, né à Avignon en 1728, mort dans sa ville natale en 1810. Il fit ses études chez les jésuites, obtint le grade de docteur en médecine en 1745, et fut pourvu bientôt après d'une chaire d'anatomie. Pendant un voyage qu'il fit à Paris, s'étant trouvé en relation avec les personnes les plus recommandables de cette ville par leur savoir, il y sentit naître et se développer son goût pour les livres, et sa vocation de naturaliste et d'archéologue. L'esprit orné d'une foule de connaissances dues à des études sérieuses, Calvet parlait le latin et l'écrivait aussi facilement que sa propre langue. De tous les ouvrages qu'il a publiés, le plus important a pour titre : *Dissertation sur un monument singulier des Utriculaires de Cavaillon, où l'on éclaircit un point intéressant sur la navigation des anciens* (Avignon, 1766, in-8°). Calvet a laissé une masse considérable de manuscrits sur divers sujets, principalement sur des sujets d'archéologie et d'histoire naturelle. Il avait un médaillier, riche d'environ 12,000 pièces. A sa mort, il légua à la ville d'Avignon : sa bibliothèque, ses manuscrits, son cabinet avec tous les monuments antiques et modernes, et tous les objets d'histoire naturelle qui en font partie; enfin, tous ses biens, évalués à 200,000 fr., pour être employés en fondations de bienfaisance.

CALVET (Jean-Jacques), homme politique français, mort en 1820. Garde du corps quand éclata la Révolution, il fut élu député à la Législative par le département de l'Ariège, et se fit surtout remarquer par sa modération et son attachement à la constitution de 1791. Le 20 juin, il s'opposa vainement à l'admission des insurgés du faubourg Saint-Antoine à la barre de l'Assemblée; le 8 août, il faillit être assassiné pour avoir combattu le décret d'accusation lancé contre La Fayette, et, après la journée du 10 août, il quitta l'Assemblée pour s'enfermer dans une profonde retraite. Jusqu'en 1813, il resta complètement étranger aux affaires politiques. A cette époque, le département de l'Ariège l'envoya siéger au Corps législatif, et lui renouvela son mandat sous la Restauration. Dans cette dernière période de sa vie, Calvet, bien que devenu ministériel, ne s'en montra pas moins un des plus chauds défenseurs de la liberté individuelle et de la liberté de la presse.

CALVI, ville de France (Corse), ch.-l. d'arr. sur la côte N.-O. de l'île, à 83 kilom. N. d'Ajaccio, par 40° 34' de lat. N. et 6° 25' de long. E.; pop. aggl. 1,814 hab. — pop. tot. 1,884 hab. L'arrondissement comprend 6 cantons, 35 communes et 25,124 hab. Tribunal de 1^{re} instance; collège communal; port de commerce avec une bonne rade protégée par le fort Mozzello, presque impenetrable. Commerce de vins, huile d'olives, cire, bois, peaux de chèvre, etc. Cette ville, appelée autrefois *Situs Casia* ou *Sinus Casali*, d'où, par contraction, Calvi, est bâtie sur les collines qui dominent la mer à l'O. de la citadelle, position plus avantageuse par la proximité des fontaines, et plus saine par l'éloignement des marais. La nouvelle ville date du XIII^e siècle, et sa fondation est due aux guerres civiles. Vers

l'an 1288, Giovanninello de Pictra-Allera, en lutte avec Giudice de la Rocca, se retrancha sur le rocher avec ses partisans; la guerre terminée, il l'abandonna; mais quelques familles y restèrent. Elles devinrent tributaires des Avoghari, seigneurs de Nonza, jusqu'à l'arrivée des Génois. Ceux-ci bâtirent le château et les fortifications qui existent encore. Calvi garda fidèlement la foi jurée à Gênes, qui lui laissa ses magistrats particuliers et lui donna un acte de privilège si étendu, qu'elle était une véritable république sous le protectorat plutôt que sous la domination de Gênes. Cette fidélité fut soumise à de terribles épreuves, et Calvi mérita toujours l'inscription que les Génois firent graver sur la porte de la citadelle : *Civitas Calvi semper fidelis*. En 1400, les Aragonais s'en emparèrent; la même année, excitée par Pierre Baglioni, la population les chassa. Dans son enthousiasme, elle anoblit son libérateur, et lui donna pour nom le cri de *Libertat*, auquel il l'avait soulevée. Moins de deux cents ans plus tard, un de ses descendants délivra Marseille des chefs ligues qui voulaient livrer cette ville aux Espagnols. En 1553, Calvi résista seule aux armées corso-françaises, dirigées par Des Ursins et Sampiero. En 1794 enfin, Calvi, assiégée par terre et par mer par l'armée anglaise, fut prise après une résistance héroïque. C'est là que Nelson, alors sous les ordres de l'amiral Hood, perdit son bras. La population émigra en masse à Toulon plutôt que de se soumettre, et ne reentra qu'avec les Français.

Vue de la mer, Calvi paraît complètement isolée de la terre ferme, à laquelle la relie un isthme très-étroit. Bâtie sur un rocher granitique en forme de cône, elle se trouve entre deux golfes : le golfe de Calvi à l'E., et celui de Revellata à l'O., qui forment un vaste demi-cercle fermé au N.-E. par le cap Speno, et à l'O. par la pointe Revellata, que surmonte le phare. C'est une des places les plus fortes de l'île. Les remparts sont flanqués de cinq bastions épais, de tous points inaccessibles; très-élevée, elle ne peut être battue du côté de la terre que des hauteurs du col Mozzello; on y a construit deux forts dont les feux viennent croiser ceux de la citadelle. Le port, situé au S.-E. de la ville, est très-beau, large et profond; une escadre peut y mouiller à l'aise. La ville se divise en deux parties : la citadelle, où se trouvent les édifices publics, tels que l'ancien palais des gouverneurs, transformé en caserne; l'église primatiale, dont la coupole n'a pas été réparée depuis que les boulets anglais l'ont percée à jour, et qui contient le tombeau des Baglioni; le tribunal, la mairie et le collège. La basse ville, sur l'isthme qui joint le rocher à la terre ferme, est habitée par les pêcheurs et les commerçants.

Paoli, pour punir Calvi de sa fidélité à Gênes, bâti en 1758, à 24 kilom. au N., une nouvelle ville, l'île-Rousse, et quand les premières maisons s'élevèrent, il dit : *J'ai planté les potences pour pendre Calvi*. Depuis, Calvi, ruinée par la guerre, laissa sa rivale accaparer le commerce de la province de Bologne; mais lorsque le désert de Gênes, qui court au S. le long de la côte, sera repeuplé, Calvi redeviendra la capitale et le centre du commerce de cette riche province. La colère d'un homme ne peut défaire l'œuvre de la nature, et Calvi, avec sa belle position, sa proximité du continent français, son beau port et sa citadelle, absorbera à son tour l'île-Rousse, qui ne sera plus que ce qu'elle fut toujours, une rade foraine. Calvi se vante d'avoir donné le jour à Christophe Colomb, mais cette prétention est fort contestée. Ville du royaume d'Italie, province de la Terre de Labour, district et à 20 kilom. N.-O. de Caserte; 50 hab. Siège de l'évêché uni de Calvi-et-Teano, dont le titulaire réside à Pignataro. Cette ville, autrefois importante, la *Cales* des Romains, fut détruite au VIII^e siècle par les Arabes, sortit de ses ruines, et fut renversée quelques années plus tard par les secousses de violents tremblements de terre. Les Français, commandés par Macdonald, s'emparèrent de Calvi le 9 décembre 1798, après avoir battu sous ses murs l'armée napolitaine.

CALVI (Lazare), peintre italien, né à Gênes en 1502, mort en 1607. Fils d'Augustin Calvi, qui substitua un des premiers dans ses peintures les fonds colorés aux fonds dorés, il passa de l'atelier de son père dans celui de Pierino del Vaga, lorsque celui-ci vint s'établir à Gênes en 1527. Sous la direction de cet artiste distingué, Lazare fit de grands progrès, et commença sa réputation par des peintures dont Pierino lui dessina les cartons. Aidé de son frère Pantaléon, peintre comme lui, il exécuta à Gênes de belles fresques dans le palais Doria, dans le palais Grimaldi, etc., puis fut appelé à Naples et à Monaco, où il laissa également des œuvres importantes. A la fois plein d'ambition et d'envie, Lazare ne pouvait souffrir les succès des autres artistes. Il fit empoisonner Jacques Barbone, dont le mérite lui portait ombrage. S'étant vu préférer Luca Cambiaso pour des peintures à Saint-Mathias, il en ressentit une si grande douleur, qu'il renonça pendant près de vingt ans à peindre. Pendant ce temps, il fit de la nautique et de l'escrime. Ayant repris enfin ses pinceaux, il travailla jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans; mais les œuvres qui datent de cette époque, notamment ses peintures de la coupole de Sainte-Catherine, sont

exécutées avec sécheresse et froideur. Il mourut à l'âge de cent cinq ans.

CALVI (Donat), biographe italien, né à Bergame au XVII^e siècle. Étant entré dans l'ordre des augustins, il devint vicaire général de sa congrégation pour la Lombardie. On lui doit un ouvrage biographique, curieux et aujourd'hui fort rare, sous le titre de : *Scena litteraria degit scrittori Bergamaschi* (Bergame, 1664, 2 vol. in-4°).

CALVI (Jean), médecin italien, né à Crémone vers 1715, mort vers 1766. Il exerça successivement la médecine à Florence, à Milan, et enfin à l'université de Pise, où il fut appelé à professer en 1763. On a de lui plusieurs ouvrages en latin. L'un d'eux, fort estimé, et publié sous le titre de : *De hodierna etrusca clinice Commentarius* (Florence, 1748), expose l'état de la médecine en Toscane à l'époque où il vivait.

CALVIÈRE (Charles-François, marquis DE), littérateur français, né à Avignon en 1693, mort en 1777. Il suivit la carrière des armes, devint lieutenant général en 1748, et, après quarante-quatre ans de service, il se retira, en 1755, dans son château de Vezénobre. A la fois poète, antiquaire, homme de goût, grand amateur des beaux-arts, Calvière fut nommé membre honoraire de l'Académie de peinture en 1747. Il avait réuni une riche collection de tableaux, de dessins, etc., et écrit plusieurs mémoires sur les vieux monuments d'Arles, de Nîmes, d'Orange. On a de lui : *Recueil de fables diverses* (1792, in-18).

CALVIÈRE ou **CALVIÈRES** (Jules, baron DE), né à Nîmes vers 1775. Lors du retour de Napoléon, en 1815, il joua un rôle actif dans les mouvements royalistes qui ensanglantèrent les départements du Midi, et dont le fameux Trestailon fut un des plus fanatiques instigateurs. Il fut ensuite nommé député, et vota constamment avec la majorité réactionnaire. Sous le ministère Villèle, il fut successivement nommé aux préfectures des départements de Vaucluse et de l'Isère.

CALVIFRONS s. m. (kal-vi-frons — du lat. *calvus*, chauve; *frons*, front). Ornith. Genre d'oiseaux, syn. de GYMNOCEPHALE.

CALVIL ou **CALVILLE** s. m. (kal-vil). Hortic. Variété de pomme : *CALVILLE rouge*. *CALVILLE blanc*. *Compote de CALVILLES*. ■ *Calvil* est peu usité. ■ Quelques lexicographes ont écrit *vil* le font féminin :

La calville, pendant au flexible brachage,
Mêle un pourpre douteux au vert de son feuillage.
MICHAUD.

CALVIMONT (Jean-Baptiste-Albert, vicomte DE), littérateur et administrateur français, né à Périgueux en 1804, mort en 1858. Il fit ses études de droit à Paris, puis il entra au ministère des finances en 1827. Peu de temps après la révolution de Juillet, il abandonna son emploi, se fit journaliste, publia quelques romans, et, quoiqu'il eût manifesté ouvertement des opinions légitimistes, il accepta en 1841 le poste de sous-préfet à Nontron. Destitué en 1848, il fut nommé sous-préfet de Bergerac dès l'année suivante, puis préfet de la Dordogne et maître des requêtes en 1851. On cite parmi les romans du vicomte de Calvimont : *Veillées vendéennes* (1832), et *A l'ombre du clocher* (1842).

CALVIMONTIUM, nom latin de Chaumont-en-Bassigny.

CALVIN (Jean), fondateur de la Réforme en France et l'un des pères de notre langue, naquit à Noyon, en Picardie, le 10 juillet 1509, et mourut à Genève le 27 mai 1564. Il était d'une famille originaire de Pont-l'Évêque. Son grand-père exerçait à Noyon la profession de tonnelier, et son père, Gérard Chauvin ou Cauvin, — Calvin vient du mot latin *Calvinus* par lequel l'auteur traduisait son nom Chauvin, — avait échangé le métier de tonnelier contre les fonctions de notaire apostolique, procureur fiscal du comté, promoteur du chapitre et secrétaire de l'évêque de Noyon Charles de Hangest. Il était pauvre et chargé d'une nombreuse famille; mais sa charge auprès de l'évêque pouvait lui faire espérer pour le jeune Calvin une carrière dans l'Eglise. L'enfant montrait des dispositions précieuses secondées par sa mère Jeanne Le-franc, de Cambrai, qui l'accoutuma de bonne heure à une piété austère et à un genre de vie tout à fait isolé. Une bonne éducation était nécessaire; on le plaça au collège des Capettes, où il fit preuve « de bon esprit, d'une promptitude naturelle à concevoir et inventif en l'étude des lettres humaines, » suivant Desmay, docteur de Sorbonne, auteur de *Remarques* sur la vie de Calvin. Un parent de l'évêque, le seigneur de Mommor, avait un précepteur habile; le père du jeune Calvin obtint que son fils en partagerait les leçons. A d'autres égards, le séjour du jeune homme dans un milieu aristocratique comme la maison de M. de Mommor devait avoir pour son éducation d'autres avantages très-appreciables... « Quant au danger, dit M. Bungenier (*Vie de Calvin*), n'aurait pu avoir pour bien d'autres ce séjour dans une maison opulente, son naturel sérieux l'en sauva. La sévérité de son père contribua aussi à le maintenir timide, craintif, compression fatale à certaines âmes, mais utile à d'autres, et féconde pour elles en éléments d'audace et d'énergie. » Mais Calvin fut « nourri en la

compagnie des enfants de la maison de Mom-mor, aux dépens toutefois de son père, » dit de Bèze. Le père, trouvant la dépense trop lourde à porter, sollicita pour son fils de l'évêque d'Angers la charge de chapelain de la chapelle dite la *Gésine*. L'enfant n'avait que douze ans. Il n'y avait là rien d'extraordinaire pour le temps. Odet de Châtillon, frère de l'amiral de Coligny, devait être bientôt cardinal à l'âge de seize ans, et le pape Léon X, qui mourut l'année même où Calvin obtint un bénéfice, avait été archevêque d'Aix à l'âge de cinq ans. Six ans plus tard, c'est-à-dire à dix-huit ans, le protégé de l'évêque de Noyon fut nommé à une cure qu'il échangea aussitôt contre une autre dont il percevait le revenu quoiqu'il ne fût pas même engagé dans les ordres. Envoyé à l'Université de Paris, il étudia successivement dans les collèges de la Marche et de Montaigu. Il devint un humaniste distingué et acquit des connaissances fortes. Son inclination naturelle, autant que le devoir de sa vocation, le portait vers les matières théologiques. Il y était enfoncé avec piété, avec plaisir, avec succès, lorsque son père vint l'en arracher. Cet homme prudent crut, en voyant le clergé décliner dans la faveur publique, que son fils trouverait plus d'avantage à suivre la carrière des lois. Jean Calvin entra avec déférence, mais non sans quelque regret, dans les vues de son père. Il se rendit tour à tour aux universités d'Orléans et de Bourges. Il apprit le droit dans l'une, sous Pierre de l'Etoile; dans l'autre, sous le célèbre Milanais André Alciat. A Bourges, il trouva un helléniste allemand nommé Melchior Wolmar qui lui enseigna le grec. Théologien, humaniste, jurisconsulte, helléniste, il devait plus tard compléter à Bâle le trésor de ses connaissances en y ajoutant l'acquisition de l'hébreu. C'est à Orléans qu'il fut initié par Robert Olivetan aux doctrines nouvelles qu'il embrassa dès lors avec ardeur. Voici en quels termes il raconte lui-même ces premiers temps de sa vie dans la préface de son travail sur les *Peaux* : « Dieu m'a tiré de très-petits commencements. Comme j'étais petit enfant, mon père m'avait destiné à l'étude de la théologie; mais, voyant que celle des lois enrichissait le plupart de ses sectateurs, cette espérance lui fit changer de dessein : de sorte que, quittant la philosophie, je fus contraint de m'attacher à la jurisprudence. Quoique pour seconder les volontés de mon père je faisais mes efforts de m'y appliquer tout de bon, il arriva néanmoins que Dieu, par un secret ressort de sa providence, me fit prendre une autre route. En premier lieu, comme j'étais trop opiniâtrement plongé dans les superstitions du papisme pour me tirer aisément d'un si profond borborygme par une conversion soudaine, il ploya à la docilité mon esprit, qui s'était exclusivement endurci pour l'âge où j'étais, et ayant eu quelque goût pour la vraie piété, je fus rempli d'une telle ardeur d'y profiter que, quoique je n'abandonnasse pas mes autres études, je les poursuivis plus froidement. »

Après la mort de son père, survenue en 1531, Calvin quitta Bourges et l'étude du droit. Rendu à ses penchants théologiques, il vint de nouveau à Paris. Il y publia, à l'âge de vingt-trois ans, un commentaire sur le livre de la *Clémence* de Sénèque, travail d'érudition remarquable, et en même temps appel indirect à la pitié envers les protestants que François Ier livrait alors aux supplices. En même temps qu'il s'essayait à la composition, Calvin débutait dans la prédication, et déployait le zèle le plus actif à exhorter les réformés. « Au milieu de ses livres et de son étude, dit Pasquier, il étoit d'une nature remuante le possible pour l'avancement de sa secte. Nous vîmes quelquefois nos prisons regorgées de pauvres gens abusés, lesquels, sans entrecroise, il exhortoit, consolait, confirmait par lettres, et ne manquait de messagers auxquels les portes étoient ouvertes nonobstant quelques diligences que les geôliers apportassent au contraire. Voilà les procédures qu'il tint du commencement, par lesquelles il gagna pied à pied une partie de notre France. »

Étroitement lié avec le recteur de l'Université, Nicolas Cop, il l'engagea en 1532 à hasarder une démonstration publique en faveur des idées nouvelles qu'il prêchait dans les assemblées secrètes, et à leur prêter l'appui de son autorité. Il rédigea la harangue que Cop consentit à prononcer à l'octave de la Saint-Martin, et que le parlement poursuivit. Cette démarche faillit leur devenir funeste à l'un et à l'autre. Cop, obligé de prendre la fuite, se retira à Bâle. Calvin échappa par le plus heureux hasard à des recherches qui furent dirigées contre lui dans le collège de Fortet, et se réfugia en Saintonge. Il s'établit chez Louis du Tillet, chanoine d'Angoulême, qui partageait ses opinions. La persécution étant devenue plus ardente en 1534, il résigna ses bénéfices, qu'il avait gardés jusqu'alors, et « voyant, dit Théodore de Bèze, le pauvre état du royaume de France, quant à la religion, il délibéra de s'en absenter pour vivre plus paisiblement et selon sa conscience. » Il se rendit, accompagné de Louis du Tillet, d'abord à Strasbourg et ensuite à Bâle, avec le désir d'y vivre dans l'étude et l'obscurité. « J'étais, dit-il, de mon naturel, peu fait pour le monde, ayant toujours aimé le repos et l'ombre... et n'avois d'autre intention que de passer ma vie dans mon loisir, sans que je fusse connu... A ce dessein, je quittai ma

patrie et m'en allai en Allemagne pour y trouver en quelque coin obscur le repos que je n'avois pu trouver pendant un long temps en France. »

Calvin vécut inconnu à Bâle, où il continua ses études. Pour le tirer de la retraite, « il fallait, dit M. Michelet, un coup imprévu, une manifeste nécessité morale, la violence du ciel et de la conscience; si j'osais dire, la tyrannie de Dieu. » Il voyait persécuter et brûler en France par François Ier, comme luthériens, ceux que ce même François Ier présentait à ses alliés, les luthériens d'Allemagne, comme des anabaptistes ennemis de tout culte et de tout gouvernement. Le cri de la justice sortit de son cœur contre l'hypocrisie et la cruauté de cette politique. Il publia le livre de l'*Institution chrétienne*, qu'il adressa par une préface à François Ier. « J'entreprends, dit-il dans cette préface, la cause commune de tous les fidèles et même celle de Christ, laquelle aujourd'hui est en telle manière du tout déchirée et foulée en votre royaume, qu'elle semble être désespérée. » Il terminait son épître au roi par ces frères et belles paroles : « Si les détracteurs des malveillants empêchent tellement vos oreilles que les accusés n'aient aucun lieu de se défendre; si ces impétueuses furies, sans que vous y mettiez ordre, exercent toujours cruauté par prisons, fouets, géhennes, coupures, brûlures, nous, certes, comme brebis dévouées à la boucherie, serons jetés en toute extrémité; tellement néanmoins qu'en notre patience nous posséderons nos âmes et attendrons la main forte du Seigneur, laquelle sans doute se montrera en sa saison, et apparaîtra tout armée tant pour délivrer les pauvres de leur affliction que pour punir les contempteurs qui s'égayent si hardiment à cette heure! Sire, le Seigneur roi des rois veuille établir votre trône en justice, et votre siège en équité! »

Fidèle à ses projets d'obscurité, Calvin avait publié l'*Institution chrétienne* sans y mettre son nom. Mais sa vie était dès lors changée sans retour, et il ne pouvait échapper à la réputation et à la lutte qu'il semblait fuir. Sur cette grande force qui venait de se révéler, tous avaient les yeux ouverts; il appartenait désormais au parti qu'il avait défendu, et cet homme d'étude, timide, ami du repos, devenu malgré lui homme d'action, ne devait plus trouver de paix que dans la mort. « Dieu, dit-il, m'a conduit en telle sorte par divers détours, que jamais il ne m'a permis de me reposer, tant que, contre mon génie, j'ai été tiré en une pleine lumière. » Voici comment s'opéra ce changement si décisif dans sa vie et dans l'histoire du protestantisme.

La Réforme, prêchée en Suisse par Zwingli en 1517, avait bientôt trouvé de puissants propagateurs dans les réfugiés français dispersés par la persécution, et surtout dans Farel, le fougueux et ardent apôtre de la Suisse française. La ville de Genève, rendue indépendante des ducs de Savoie par une première révolution, et peu après de ses évêques par une seconde, avait embrassé la Réforme. Farel y dirigeait le mouvement réformé lorsque Calvin, revenant d'un voyage à Ferrare, vint à y passer dans les premiers jours d'octobre 1536. Farel, dit M. Michelet, n'était pas écrivain, le savait, se rendait justice; c'était une flamme, rien de plus. Il ne se sentait nullement le pesant et puissant génie de fer, de plomb, de bronze, qui pouvait transformer Genève. Averti de l'arrivée du savant jeune homme qui avait tous ces dons, il se transporta sur-le-champ auprès de lui, et l'invita à lui prêter le concours de ses lumières et de son ministère. Calvin s'en excusa en alléguant ses goûts qui l'entraînaient vers l'étude, et son caractère qui l'éloignait des agitations et des luttes humaines. « Là-dessus, dit-il, Farel, tout brûlant d'un zèle incroyable d'avancer l'Evangile, déploya toutes ses forces pour me retenir, et, ne pouvant rien gagner par ses prières, il en vint jusqu'à l'imprécation, afin que Dieu maudît ma vie retirée et mon loisir, si je me retirais en arrière, ne voulant lui aider en telle nécessité. L'effroi que j'en reçus, comme si Dieu m'eût saisi alors du ciel par un coup violent de sa main, me fit discontinuer mon voyage, en telle sorte pourtant que, sachant bien quelle étoit ma timidité et mon humeur réservée, je ne m'engageai point à faire une certaine charge. » Cette charge, qu'il refusait alors et qu'il accepta plus tard, fut celle de prédicateur. Il ne consentit d'abord à rester à Genève que pour y professer la théologie. Il ne tarda pas à être élu pasteur et docteur de l'Eglise de Genève. De concert avec Farel, il présenta une confession de foi qui fut jurée publiquement et dont les points principaux étaient : 1° la Bible, seule règle à suivre, sans y mêler aucune chose, sans y ajouter ni diminuer; 2° un seul Dieu; aucunes « cérémonies ni observations charnelles, comme s'il se délectoit en de telles choses; 3° la loi de Dieu seule pour toutes. » Comme il est le seul seigneur et maître, nous confessons que toute notre vie doit être réglée aux commandements de sa sainte loi, et que nous ne devons avoir autre règle de bien vivre ni inventer autres bonnes œuvres pour complaire à lui que celles qui y sont contenues; 4° l'homme en sa nature. On doit le considérer comme « en ténèbres d'entendement... » pervers de cœur, incapable de s'adonner à bien faire, s'il n'est « illuminé de Dieu » et « redressé à l'obéissance de la justice de

Dieu. » Calvin, comme on voit, est théorique-ment, comme il le deviendra en pratique, un autoritaire de la meilleure souche : il faut une main de fer pour gouverner les hommes; 5° l'homme, en soi damné, est obligé de « chercher autre part qu'en soi le moyen de son salut; 6° le salut en Jésus-Christ. La mission de Jésus-Christ est contenue « au symbole qui est récité en l'Eglise. » Suivent quinze autres propositions toutes extraites du symbole. Calvin y professe que l'excommunication « des contempteurs de Dieu et de sa parole... est une chose sainte et salutaire; » quant aux magistrats civils, ils viennent de Dieu, et leur autorité doit être respectée « en toutes les ordonnances qui ne contreviennent pas aux commandements de Dieu. » On conçoit que Bossuet ait pensé et quelquefois dit tant de bien de Calvin : l'un et l'autre avaient la même trempe de caractère.

Calvin n'entendait pas se borner à la réforme du dogme et du culte; il entreprit de réformer les mœurs, alors d'autant plus dissolues à Genève que cette ville avait renfermé beaucoup de prêtres et de moines dont la vie, à cette époque, était fort relâchée. C'était pour épurer et fortifier la conscience, non pour ôter un joug aux passions, qu'il avait supprimé l'autorité du pape, la messe, le célibat, la confession, les cérémonies. Faire une révolution dans les mœurs n'était pas tâche facile. Un parti puissant s'opposait à cette conséquence de la Réforme. Ce parti conservateur des vieilles mœurs et des vieilles franchises, désigné sous le nom de parti des *libertins*, fit à l'austère discipline que Calvin voulait introduire à Genève une résistance vive, prolongée, et qui fut un moment victorieuse. Le 23 avril 1538, Farel et Calvin quittèrent la ville à la suite d'une sentence de bannissement que le petit conseil porta contre eux parce qu'ils avaient refusé de distribuer la cène.

Calvin se retira d'abord à Berne, d'où les réformés de Strasbourg parvinrent à l'attirer au milieu d'eux. Calvin profita de son séjour dans cette ville pour étudier les hommes et les choses de l'Allemagne. Il assista à plusieurs diètes, notamment à celle de Worms où se débattaient les intérêts politiques comme les intérêts religieux de toute l'Europe centrale; mais Calvin fit peu d'effet dans ce milieu nouveau. Il était à la fois étranger aux mœurs et à la langue du pays; il n'avait pas non plus les mêmes opinions que la plupart de ceux qui l'entouraient. Aussi, quand les Genevois au bout de trois ans le rappellèrent parmi eux, n'hésita-t-il point à y retourner. Durant son absence, Genève était tombée dans une anarchie effrayante. La lettre des Genevois est très-humble : « Monsieur notre bon frère et singulier ami, écrivait-ils, très-affectueusement à vous nous nous recommandons pour ce que nous sommes entièrement informés que votre désir n'est autre sinon l'accollement et l'avancement de la gloire et honneur de Dieu et de sa sainte parole. De la part de notre petit, grand et général conseil, lesquels de ceci faire nous font grandement admonester, vous prions très-affectueusement vous vouloir transporter par devers nous et en votre pristine place et ministère retourner, et espérons en l'aide de Dieu que ce sera un grand bien et fruit à l'augmentation de la sainte Eglise, voyant que notre peuple grandement vous désire, et feront avec vous de sorte que vous aurez occasion vous contenter. » C'était lui dire qu'il agirait désormais à Genève comme il l'entendrait.

Calvin, à peine de retour, se mit à l'œuvre; il commença par créer une hiérarchie religieuse. C'est l'objet des *Ordonnances ecclésiastiques*. Il y a, disent-elles, quatre ordres ou espèces de charges que Notre-Seigneur a institués pour le gouvernement ordinaire de son Eglise, savoir les pasteurs, puis les docteurs, après les anciens, quartement les diacres. Au sommet de la hiérarchie, Calvin place un consistoire chargé d'administrer les intérêts religieux de la république de Genève. Les membres du consistoire sont les pasteurs et les anciens. Les pasteurs, « que l'Ecriture nomme aussi aucunes fois surveillants ou évêques anciens et ministres, » sont chargés « d'annoncer la parole de Dieu pour endoctriner, admonester et reprendre, tant en public qu'en particulier, administrer les sacrements et faire avec les anciens les censures ecclésiastiques. » Ils sont douze, ce qui porte, avec douze laïques ou anciens, à vingt-quatre le nombre des membres du consistoire. L'organisation précédente n'était qu'un préliminaire. Le nouveau législateur de Genève entendait étendre son action sur toutes les branches de l'administration, au temporel comme au spirituel. D'une part, il statue sur la forme des prières, sur les prêches; il indique la manière de célébrer la cène, de baptiser, d'enterrer les morts; de l'autre, il fait recueillir par les magistrats de la cité, placés sous ses ordres ou son influence directe, les lois civiles et ecclésiastiques promulguées par lui et Farel depuis l'établissement de la Réforme; il y retranche, ajoute, corrige et, le travail mené à point, fait approuver son œuvre par l'assemblée des citoyens.

Cette législation est restée en vigueur à Genève jusqu'à notre époque. Une autre institution due à Calvin est l'établissement d'une chambre consistoriale investie du droit de censure et d'excommunication. Qu'on appelle ce tribunal comme on voudra, ses attri-

butions étalent les mêmes que celles du saint-office; mais, chez Calvin, le législateur et l'administrateur n'avaient pas fait disparaître le moraliste toujours courroucé contre les mœurs de son siècle. En 1545, au plus fort de ses travaux d'organisation religieuse et politique, il reprend sa vieille thèse de l'*Institution chrétienne* contre le monde et les caractères pusillanimes, « ces gens qui n'offrent à Dieu, pour tout potage, qu'un cœur timide et lâche, qu'une foi dont ils n'osent faire profession devant les hommes. » Il y en a de quatre sortes : 1° ceux qui ne veulent pas scandaliser les faibles, comme si mentir à sa conscience n'était pas le plus grand des scandales; 2° les délicats, « bien contents d'avoir l'Evangile et d'en deviser avec les dames, moyennant que cela ne les empêche point de vivre à leur plaisir; 3° les philosophes. Il entend par là les gens de lettres, sans que pourtant « toutes gens de lettres en soient. » Ce sont des sceptiques qui dissimulent le vide de leur cœur et l'atonie de leur intelligence sous un langage très-épluché, d'ailleurs habillés à préférer l'*Enéide* à l'Evangile, et qui donnent ainsi la mesure de leur caractère, puisqu'ils préfèrent un valet d'Auguste à l'auteur de l'Evangile; 4° les marchands. Ce sont des hommes d'argent, c'est-à-dire des animaux à l'engrais, « qui se trouvent bien de leur ménage, » et « se fâchent qu'on les vienne inquiéter. »

Après avoir invoqué pour lui-même la liberté de penser, la première et la plus inviolable des libertés de l'homme, Calvin se prononce contre elle avec autant de violence que les docteurs les plus exclusifs du catholicisme. Il reprit à son profit et proclama hautement la doctrine en vertu de laquelle quiconque possède la vérité en matière de religion peut l'imposer par la force et punir de mort les dissidents. Calvin, naturellement convaincu qu'il possédait la vérité, s'empressa de mettre en pratique la théorie qui fait de la Saint-Barthélemy le plus saint et le plus méritoire des actes. Il fit peser sur Genève une insupportable tyrannie. Tous ceux qui, soit en religion, soit en politique, lui firent une opposition quelconque et lui portèrent ombrage furent impitoyablement brisés. Son esprit régnait dans le conseil de la ville comme dans le consistoire, de telle sorte que les juges n'hésitèrent jamais à punir ceux qu'il leur désignait. Jérôme Bolsec, pour avoir adopté et publié les idées de Pélagus sur la liberté métaphysique; Castillon, pour avoir voulu disputer contre lui; Okin, Blandrata, etc., furent bannis; Gentili faillit être brûlé; le brave capitaine Ami Perrin, un de ceux qui avaient contribué à son rappel, n'échappa à la mort qu'en s'enfuyant; Bertelier, Gruet et beaucoup d'autres furent envoyés au supplice, etc. La plus illustre victime de l'implacable et irascible sectaire fut Michel Servet (v. ce nom), qu'il avait secrètement dénoncé aux magistrats catholiques de Vienne, et qu'il fit brûler à Genève, où ce malheureux s'était réfugié.

Plusieurs théologiens de la Réforme ont essayé d'excuser le meurtre de Servet, en absolvant Calvin de la sentence prononcée contre lui. Dès 1546, Calvin écrivait à son confrère Viret : « Servet m'a envoyé dernièrement un gros manuscrit de ses rêveries, m'avertissant, avec une fauleuse arrogance, que j'y verrais des choses étonnantes. Il m'offre de venir ici, si cela me plaît; mais je ne veux pas y engager ma parole, car, s'il venait, je ne souffrirais pas, pour peu que mon autorité eût de poids, qu'il sortît vivant de Genève. » On voit quels étaient les sentiments du réformateur contre ceux qu'il considérait comme des hérétiques. Servet vint à Genève en 1553, et fut brûlé vif. C'était conforme à la doctrine constamment professée par Calvin, et qu'on peut voir exposée dans le livre de Théodore de Bèze de la même année (1553), sous le titre : *De la punition des hérétiques par le magistrat civil*. Calvin ne se repentait pas du traitement infligé à Michel Servet, car il écrivait bientôt à M. Dupont qu'il qualifie *général de la religion dans le Dauphiné* : « Que le roi fasse ses processions tant qu'il voudra, il ne pourra empêcher les progrès de notre foi; les harangues en public ne feront aucun fruit que d'émouvoir des peuples déjà trop portés au soulèvement... Ne faites faute de défrayer le pays de ces zélés faquins, qui exhortent les peuples par leurs discours à se roidir contre nous, noircissent notre conduite et veulent faire passer pour réverie notre croyance. Pareils monstres doivent être étouffés, comme fis ici en l'exécution de Michel Servet, Espagnol. A l'avenir ne pense pas que personne s'avise de faire chose semblable. »

Débarassé de tous dissidents, maître absolu, et, comme on disait, *pape* de Genève, Calvin usa d'un pouvoir qui n'était plus contesté pour faire de cette ville le séminaire du protestantisme, en y érigeant un collège où furent fondées sept classes et une académie qui eut trois chaires : d'hébreu, de grec et de philosophie sous la direction de Théodore de Bèze. Il provoqua l'établissement d'autant d'Eglises étrangères qu'il le put dans Genève. En effet, outre l'Eglise française, il s'y forma des Eglises italienne, espagnole, anglaise, écossaise, flamande, au moyen des réfugiés religieux de ces divers pays qui y attendirent le moment où ils pourraient porter le culte institué par Calvin à leurs nations respectives. Jusqu'à la fin de sa vie, Calvin s'occupait de

la propagation extérieure de sa doctrine, inondant de ses livres et de ses missionnaires la France, les Pays-Bas, l'Angleterre, l'Ecosse, la Pologne. Mais sa force physique n'était pas au niveau de la tâche immense qu'il s'était imposée; elle cessa bientôt de répondre à sa puissante volonté. Le 2 février 1564, il fit sa dernière leçon et le dimanche suivant son dernier sermon. Depuis longtemps il éprouvait de violentes douleurs qui ne lui arrachaient que ces mots : *Seigneur, jusques à quand?* Avant de mourir, il voulut adresser successivement ses adieux et ses dernières recommandations aux syndics, aux membres du petit conseil et du consistoire. Après avoir dit que Farel, qui était octogénaire, voulait venir de Neuchâtel pour le voir encore une fois, il lui écrivit pour l'en détourner la lettre suivante : « Adieu, très-bon et très-dévot frère, et puisqu'il plaît à Dieu que vous demeuriez dans ce monde après moi, vivez en vous souvenant de notre union, qui a été très-utile à l'Eglise et dont le fruit nous attend au ciel. Je ne veux pas que vous vous fatigiez à cause de moi : déjà je respire avec peine, et j'attends d'un moment à l'autre que le souffle me manque. Il me reste la consolation de vivre et de mourir en Christ qui ne manque aux siens ni dans la vie ni dans la mort. » Mais Farel, malgré le poids de son âge, se mit en route et vint visiter son ami mourant. Le 19 mai, avant-veille de la Pentecôte, Calvin désira assister à la censure que les ministres exerçaient les uns sur les autres pour se préparer à la cène et au repas fraternel qu'ils prenaient après en commun, en signe d'amitié. La censure et le repas eurent lieu dans sa maison, selon son désir. Il se fit porter de son lit à la table autour de laquelle étaient ses collègues auxquels il dit en entrant : *Mes frères, je viens vous voir pour la dernière fois.* Il bénit les viandes, essaya de manger et se fit remporter avant la fin du repas dans son lit pour n'en plus sortir. Le 27 mai, il expira vers les huit heures du soir, sans éprouver aucune douleur; il avait conservé jusqu'à la fin sa présence d'esprit. « Et voilà, dit Théodore de Bèze, comment en un même instant, ce soir-là le soleil se coucha, et la plus grande lumière qui fut en ce monde pour l'adresse de l'Eglise de Dieu en fut retirée. »

Les portraits que nous avons de Calvin le représentent avec un visage pâle, jaune, décharné et avec une longue barbe, taillée en pointe. Le réformateur était d'une santé extrêmement délicate. Il s'était marié, toutefois, en 1540, mais beaucoup moins par goût que pour protester contre le célibat. Il avait épousé la veuve d'un anabaptiste converti, Idelette de Bures, qu'il perdit en 1549 et dont il eut un fils, mort en bas âge.

Il vivait modestement, dans une maison de peu d'apparence, avec cent écus d'appointements auxquels il ne voulait jamais permettre que le conseil ajoutât quelque chose. Il dormait fort peu, dictait une partie de la nuit, ne prenait qu'un repas en vingt-quatre heures, à la suite duquel, après s'être promené un quart d'heure, il retournait à l'étude. On peut avec justice accuser son caractère chagrin, impérieux, violent, vindicatif, mais il faut reconnaître et admirer son désintéressement, sa sobriété, son activité infatigable. « Mes ennemis, disait-il, s'imaginent que je suis en non-règne parce que je suis accablé de travail. Si, pendant que je suis en vie, quelques-uns ne se peuvent persuader que je n'aie de grandes richesses, un jour ma mort le fera voir. — J'avoue, ajoutait-il fièrement, que je ne suis pas pauvre, parce que je ne souhaite que ce que j'ai. »

Le système religieux de Calvin, que nous exposerons ailleurs (v. CALVINISME), se distingue des autres doctrines protestantes par les caractères suivants : origine démocratique de l'autorité religieuse; suppression complète des cérémonies; négation absolue de la tradition; dogme de la prédestination; réduction des sacrements au baptême et à la cène.

La sacralité maîtresse en Calvin, c'est la *volonté*. Cette volonté réfléchie, qui connaît son but et qui y marche en droite ligne sans s'arrêter, sans se détourner, fait contraste avec la spontanéité impétueuse de Luther. Cette force de volonté se révèle dans l'austérité et la tempérance de Calvin, dans son mépris du corps, des sens, de la nature, dans sa dureté pour soi-même et pour les autres, dans son intolérance cruelle, que ne fléchit aucun sentiment, dans sa persévérance infatigable à lutter contre les obstacles sans jamais faire de concession, dans sa conception du gouvernement divin, dans le caractère antiféminin qu'il imprime au dogme et au culte en n'accordant rien à l'imagination, aux sens, au cœur, dans sa fermeté stoïque en face de la mort, dans son travail prodigieux et régulièrement organisé, dans sa conviction étroite, âpre, absolue que ne vient jamais traverser le doute, dans son intelligence ouverte à un seul point de vue, et incapable d'admettre des contradictions, dans sa logique puissante, dans son talent méthodique, et jusque dans son style précis qu'on peut appeler un style de *caractère*. La personnalité de Calvin inspire de la répulsion en même temps qu'elle oblige au respect; elle fait, pour ainsi dire, violence à l'admiration. Qui pourrait aimer cet homme qui semble n'avoir jamais aimé? La physiologie de Luther est plus sympathique, plus attrayante, parce qu'elle est plus humaine. Si nous voulons comparer ces hommes de la Réforme

avec les hommes de la Révolution, nous retrouvons dans Mirabeau, Luther; Calvin fait penser à Robespierre ou à Saint-Just. Simple et mâle, le christianisme de Calvin, avec sa haine des idoles et son Dieu tout-puissant, à volonté arbitraire et à justice terrible, semble ressusciter la religion de Jéhovah, le *Jaloux*; il ne compatit pas à la faiblesse, il n'a ni sourire ni larmes; il ignore la bonté, la douceur, l'onction et la mélancolie évangéliques. C'est un retour à ce qu'on peut appeler le monothéisme despotique. Calvin paraît s'être inspiré de Moïse et non de Jésus.

Si maintenant nous considérons en Calvin un des pères de la langue française, nous devons remarquer que c'est une bonne fortune pour cette langue d'avoir reçu l'empreinte d'un tel génie. Ce logicien qui écrivait pour convaincre, non pour s'amuser ni pour amuser, lui a donné le sérieux, la gravité, la dignité, la force, en un mot a fait un langage viril, instrument merveilleux de la raison, de ce qui n'avait offert jusqu'à lui qu'un babillage naïf et enfantin.

Le recueil le plus complet que l'on possède des ouvrages de Calvin fut publié à Amsterdam (1667 et années suiv., 9 vol. in-fol.). Le plus important de ses ouvrages est l'*Institution chrétienne*, dont nous avons déjà parlé et qui sera l'objet d'un article spécial (v. INSTRUCTION CHRÉTIENNE). Nous citerons, en outre, un traité assez recherché des amateurs, la *Psychopannychie*, écrit par Calvin en 1554, contre certains protestants qui enseignaient le sommeil de l'âme jusqu'au jour du jugement dernier. Plusieurs grandes bibliothèques, notamment celle de Genève, conservent des lettres et autres manuscrits originaux de Calvin.

Terminons cette biographie par les jugements de quelques auteurs sur Calvin.

Bossuet (*Histoire des variations*). « Je ne sais si le génie de Calvin se serait trouvé aussi propre à échauffer les esprits et à émouvoir les peuples que le fut celui de Luther : mais, après les mouvements excités, il s'éleva en beaucoup de pays, principalement en France, au-dessus de Luther même.... Calvin raisonnait plus conséquemment que Luther; mais il s'engageait aussi à de plus grands inconvénients, comme il arrive nécessairement à ceux qui raisonnent sur de faux principes.... La différence entre Luther et Calvin, quand ils se vantent, c'est que Luther, qui s'abandonnait à son humeur impétueuse, sans jamais prendre aucun soin de se modérer, se louait lui-même comme un emporté; mais les louanges que Calvin se donnait sortaient par force du fond de son cœur, malgré les lois de modération qu'il s'était prescrites, et rompaient violemment toutes ces barrières.... Donnons à Calvin la gloire d'avoir aussi bien écrit qu'homme de son siècle, mettons-le même, si l'on veut, au-dessus de Luther : car encore que Luther eût quelque chose de plus original et de plus vif, Calvin, inférieur par le génie, semblait l'avoir emporté par l'étude. Luther triomphait de vive voix : mais la plume de Calvin était plus correcte, surtout en latin; et son style, qui était plus triste, était aussi plus suivi et plus châtié.... Ils excellaient l'un et l'autre à parler la langue de leur pays; l'un et l'autre étaient d'une véhémence extraordinaire; l'un et l'autre, par leur talent, se sont fait beaucoup de disciples et d'admirateurs; l'un et l'autre, enfiés de ce succès, ont cru pouvoir s'élever au-dessus des Pères; l'un et l'autre n'ont pu souffrir qu'on les contredit, et leur éloquence n'a été en rien plus féconde qu'en injures.... Les adversaires de Calvin ne sont jamais que des *frippons*, des *fous*, des *méchants*, des *ivrognes*, des *furieux*, des *enragés*, des *lauréaux*, des *dûes*, des *chiens*, des *pourceaux*; et son beau style est souillé de toutes ces ordures à chaque page. Catholiques et luthériens, rien n'est épargné.... Après de cette violence, Luther était la douceur même; et s'il faut faire la comparaison de ces deux hommes, il n'y a personne qui n'aimât mieux essuyer la colère impétueuse et insolente de l'un que la profonde malignité et l'amertume de l'autre, qui se vante d'être de sang-froid quand il répand tant de poisons dans ses discours.... Ceux qui ont vu les variations infinies de Luther pourront demander si Calvin est tombé dans la même faute. A quoi je répondrai que, outre que Calvin avait l'esprit plus suivi, il est vrai d'ailleurs qu'il a écrit longtemps après le commencement de la Réforme prétendue; de sorte que les matières ayant déjà été fort agitées, et les docteurs ayant plus de loisir de les digérer, la doctrine de Calvin paraît plus uniforme que celle de Luther. »

VOLTAIRE (*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*). « Calvin écrivait mieux que Luther et parlait plus mal : tous deux laborieux et austères, mais durs et emportés; tous deux brûlant de l'ardeur de se signaler et d'obtenir cette domination sur les esprits qui flatte tant l'amour-propre et qui d'un théologien fait une espèce de conquérant. Les catholiques peu instruits, qui savent en général que Luther, Zwingli, Calvin se marient, que Luther fut obligé de permettre deux femmes au landgrave de Hesse, pensent que ces fondateurs s'insinueront par des séductions flatteuses, et qu'ils ôteront aux hommes un joug pesant pour leur en donner un très-léger; mais c'est tout le contraire : ils avaient des mœurs farouches : leurs discours respiraient le fiel. S'ils condamnaient le célibat des prêtres, s'ils

ouvrirent les portes des couvents, c'était pour changer en couvent la société humaine : les jeux, les spectacles furent défendus chez les réformés; Genève, pendant plus de cent ans, n'a pas souffert chez elle un instrument de musique.... On ne réussit guère chez les hommes, du moins jusqu'aujourd'hui, en ne leur proposant que le facile et le simple : le maître le plus dur est le plus suivi; ils étaient aux hommes le libre arbitre, et l'on courait à eux. Ni Luther, ni Calvin, ni les autres ne s'entendirent sur l'eucharistie; l'un voyait Dieu dans le pain et dans le vin comme du feu dans un fer ardent; l'autre, comme le pigeon dans lequel était le Saint-Esprit.... Le calvinisme est conforme à l'esprit républicain, et cependant Calvin avait l'esprit tyrannique.... Il avait d'abord prêché la tolérance; mais il changea d'avis dès qu'il se livra à la fureur de sa haine théologique; il demandait la tolérance dont il avait besoin pour lui en France, et il s'armait de l'intolérance à Genève.... Les vices des hommes tiennent souvent à des vertus. Cette dureté de Calvin était jointe au plus grand désintéressement. »

J.-J. ROUSSEAU (*Lettres écrites de la montagne*). « Quel homme fut jamais plus tranchant, plus impérieux, plus décisif, plus divinement infallible à son gré que Calvin, pour qui la moindre opposition, la moindre objection qu'on osait lui faire, était toujours une œuvre de Satan, un crime digne du feu ! »

GUIZOT (*Musée des protestants célèbres*). « Luther vint pour détruire, Calvin pour fonder, par des nécessités égales, mais différentes.... Calvin fut l'homme de cette seconde époque de toutes les grandes révolutions sociales, où, après avoir conquis par la guerre le terrain qui doit leur appartenir, elles travaillent à s'y établir par la paix, selon les principes et sous les formes qui conviennent à leur nature.... L'idée générale selon laquelle Calvin agit en trahissant Servet était de son siècle, et on a tort de lui imputer. »

MIGNET (*Mémoire sur l'établissement de la Réforme à Genève*). « Calvin fut, dans le protestantisme, après Luther, ce qu'est la conséquence après le principe; dans la Suisse, après Farel, ce qu'est la règle après une révolution. La Providence fait arriver les choses en leur temps, et les hommes pour les choses; aussi Calvin prit le rôle qui convenait à son époque et à ses facultés.... Il aurait été incapable de soutenir la formidable lutte que Luther engagea avec un courage mêlé de tant d'adresse contre un adversaire qui n'avait jamais été vaincu. Il manquait de l'audace qui renverse, du génie qui invente, de la flexible habileté qui conduit, et même, on peut le dire, de l'éloquence qui entraîne, toutes qualités que Luther avait à un degré éminent. Il aurait été tout aussi peu propre à convertir la Suisse française, comme l'avait fait Farel, et à gagner une à une ses vallées et ses villes, pendant douze ans d'un aventureux apostolat. Mais s'il n'avait ni le génie de l'invention ni celui de la conquête; s'il n'était ni un révolutionnaire comme Luther ni un missionnaire comme Farel, il avait une force de logique qui devait pousser plus loin la réforme du premier, et une faculté d'organisation qui devait achever l'œuvre du second. C'est par là qu'il renouvela la face du protestantisme et qu'il constitua Genève. »

PIERRE LEROUX (*Encyclopédie nouvelle*). « Calvin ne voulut pas donner à la Réforme, comme Luther un signal de liberté, mais un signal d'ordre et d'organisation. Il essaya de diriger et de contenir les flots que Luther avait soulevés. Luther fut le vengeur de Jean Huss, et Calvin dressa le bûcher de Servet.... Semblable à ces hommes de notre Révolution devenus cruels à force d'être inquiets sur le triomphe de la cause à laquelle ils s'étaient voués, Calvin fut inexorable et sans pitié.... Calvin s'était attaché à la Réforme comme à quelque chose de complet et d'absolu, il ne concevait pas que l'esprit humain allât plus loin, et, comme tous ceux qui veulent organiser dans le désordre d'une révolution et qui n'ont pas un assez vif sentiment de l'avenir, il chercha dans le passé même, et dans ce qu'on venait de renverser, un modèle pour reconstruire. Genève lui tomba sous la main, il en fit une Rome.... Quelle différence entre Luther et Calvin ! il ne s'agit pas de les comparer sous le rapport du génie. C'étaient deux génies trop divers pour être mis en parallèle : l'un fut un poète et l'autre un légiste, l'un avait du guerrier et l'autre de l'homme d'Etat. Mais combien Luther est plus grand dans l'histoire ! C'est un homme tourné vers l'avenir.... La philosophie peut accepter Luther pour son introducteur. Il est en marche avec l'humanité. Mais Calvin, c'est quelque chose de restreint et d'isolé, comme un roc escarpé et solitaire; c'est un homme qui s'arrête et qui veut arrêter la caravane humaine; un mécontent, qui n'a ni tradition ni postérité, en lutte avec le passé, en lutte avec l'avenir. »

NISARD (*Histoire de la littérature française*). « Je ne vois pas sans admiration, à l'entree même des trois grands siècles de notre littérature, deux hommes si profondément divers, et toutefois si français, Rabelais et Calvin. L'un épicurien, exagérant trop souvent les excès du dernier du troupeau, au visage enjoué et fleuri, chargé sur la fin de sa vie de tout l'embonpoint qu'il reprochait aux moines; l'autre, une sorte de stoïcien chrétien, petit et maigre de corps, au visage

pâle, exténué, où la vie ne se révélait que dans le regard, représentant l'esprit de discipline jusqu'au point où il devient tyrannie, de même que Rabelais représente l'esprit de liberté jusqu'au point où il devient licence. Ces contrastes si frappants, ces caractères et ces tours d'esprit si opposés, qui se produisent à la même époque et sous les mêmes influences, je n'imagine pas que ce soit par hasard. Je cherche s'il n'y a pas là comme une double personnification et une double tradition des deux grands caractères de l'esprit français, la rigueur logique et cette liberté aimable que la logique a réglée sans la gêner.... Calvin ne perfectionna pas seulement en l'enrichissant la langue générale, il créa une langue particulière, dont les formes, très-diversement appliquées, n'ont pas cessé d'être les meilleures, parce qu'elles ont été tout d'abord les plus conformes au génie de notre pays, je veux dire la langue de la polémique. C'est ce style de la discussion sérieuse, plus habituellement nerveux que coloré et qui a plus de mouvement que d'image, son objet n'étant point de plaire, mais de convaincre; instrument formidable par lequel la société française allait conquérir un à un tous ses progrès, et faire passer dans les faits tout ce qu'elle concevait par la raison. »

CALVINIEN, IENNE adj. (kal-vi-ni-ain, i-è-ne — rad. Calvin). Qui appartient au calvinisme : *Les Eglises CALVINIENNES*. (Boss.)

CALVINISME s. m. (kal-vi-ni-sme — rad. Calvin). Doctrine religieuse de Calvin : *Celui de ses adeptes qui avait embrassé le CALVINISME fut obligé d'abandonner sa patrie*. (Condorcet.) *Le CALVINISME fut la religion de tous les insurgés*. (Mignet.) *Le papisme pousse au calibat, le CALVINISME pousse à la famille*. (Balz.) C'est, selon eux, prêcher un calvinisme horrible.

BOILEAU.

J'ai vu naître autrefois le calvinisme en France.

VOLTAIRE.

— Par ext. Ensemble des personnes qui professent le calvinisme : *Louis XIV, qui avait pros crit le CALVINISME avec tant de hauteur, fit la paix, sous le nom d'amnistie, avec un garçon boulanger*. (Volt.)

— Encycl. I. — EXPOSITION SOMMAIRE DE LA DOCTRINE CALVINISTE. Pour donner une idée générale de la doctrine calviniste, il convient d'abord de citer Bossuet.

« Par son esprit pénétrant et par ses décisions hardies, Calvin, dit l'auteur de l'*Histoire des variations*, raffina sur tous ceux qui avaient voulu, en ce siècle-là, faire une Eglise nouvelle, et donna un nouveau tour à la Réforme prétendue. Elle roulait principalement sur deux points, sur celui de la justification et sur celui de l'eucharistie. Pour la justification, Calvin s'attacha, autant pour le moins que Luther, à la justice imputative, comme un fondement commun de toute la nouvelle réforme; et il enrichit cette doctrine, de trois articles importants. Premièrement cette certitude, que Luther reconnaissait seulement pour la justification, fut étendue par Calvin au salut éternel; c'est-à-dire qu'au lieu que Luther voulait seulement que le fidèle se fût assuré, d'une certitude infallible, qu'il était justifié, Calvin voulut qu'il fût pour certaine avec sa justification sa prédestination éternelle : de sorte qu'un parfait calviniste ne peut non plus douter de son salut qu'un parfait luthérien de sa justification.... De là s'ensuivit un second dogme : c'est qu'au lieu que Luther demeurait d'accord que le fidèle justifié pouvait choir de la grâce, Calvin soutient au contraire que la grâce, une fois reçue, ne se peut plus perdre : ainsi qui est justifié et qui reçoit une fois le Saint-Esprit est justifié et reçoit le Saint-Esprit pour toujours. C'est ce dogme qui est appelé l'immuabilité de la justice. Il y eut encore un troisième dogme que Calvin établit comme une suite de la justice imputée : c'est que le baptême ne pouvait pas être nécessaire au salut, comme le disent les luthériens.... Si nous sommes justifiés par la seule foi, le baptême n'est nécessaire ni en effet ni en vœu. C'est pourquoi Calvin ne veut pas qu'il opère en nous la rémission des péchés ni l'infusion de la grâce, mais seulement qu'il en soit le sceau et la marque que nous l'avons obtenue. Il est certain qu'en disant ces choses, il fallait dire en même temps que les petits enfants étaient en grâce indépendamment du baptême. Aussi Calvin ne fit-il point de difficulté de l'avouer. C'est ce qui lui fit inventer que les enfants des fidèles naissaient dans l'alliance, c'est-à-dire dans la sainteté que le baptême ne faisait que sceller en eux.... Quand je regarde Calvin comme l'auteur de ces trois dogmes, je ne veux pas dire qu'il soit absolument le premier qui les ait enseignés; car les anabaptistes et d'autres encore les avaient déjà soutenus, ou en tout ou en partie, mais je veux dire qu'il leur a donné un nouveau tour, et a fait voir mieux que personne le rapport qu'ils ont avec la justice imputée.... Jusqu'ici Calvin s'est élevé au-dessus des luthériens, en tombant aussi plus bas qu'ils n'avaient fait. Sur le point de l'eucharistie, il s'éleva non-seulement au-dessus d'eux, mais encore au-dessus des zwingliens; et, par une même sentence, il donna le tort aux deux partis qui divisaient depuis si longtemps toute la nouvelle réforme. Il y avait quinze ans qu'ils disputaient sur le point de la présence réelle, sans jamais avoir pu convenir, quoi qu'on ait pu faire pour les met-

tre d'accord, lorsque Calvin, encore assez jeune, décida qu'ils ne s'étaient point entendus, et que les chefs des deux partis avaient tort : Luther, pour avoir trop pressé la présence corporelle; Zwingle et (Ecolampade, pour n'avoir pas assez exprimé que la chose même, c'est-à-dire que le corps et le sang étaient joints aux signes; parce qu'il fallait reconnaître une certaine présence de Jésus-Christ dans la cène qu'ils n'avaient pas bien comprise. Il y eut un dernier point qui donna à Calvin grand crédit parmi ceux qui se piquaient d'avoir de l'esprit. C'est la hardiesse qu'il eut de rejeter les cérémonies beaucoup plus que n'avaient fait les luthériens; car ils s'étaient fait une loi de retenir celles qui n'étaient pas manifestement contraires à leurs nouveaux dogmes. Mais Calvin fut inexorable sur ce point. Il condamnait Mélanchthon qui trouvait à son avis les cérémonies trop indifférentes; et si le culte qu'il introduisit parut trop nu à quelques-uns, cela même fut un nouveau charme pour les beaux esprits qui crurent par ce moyen s'élever au-dessus des sens et se distinguer du vulgaire.

De nos jours, M. Mignet a, d'un crayon sûr, esquissé la physiologie générale du calvinisme. Nous trouvons, dans son intéressant *Mémoire sur l'établissement de la Réforme à Genève*, une exposition sommaire de la théologie calviniste qui mérite de fixer l'attention. Comme Bossuet, M. Mignet constate d'abord que toute l'originalité de Calvin est dans la coordination logique et la systématisation rigoureuse des principes émis par ses devanciers. « Calvin, dit-il, n'inventa rien. En effet, il prit à Luther sa théorie de la justification chrétienne, à Zwingle sa théorie de la présence spirituelle, aux anabaptistes leur théorie de l'innéité du Saint-Esprit ou de la grâce quand on l'avait une fois reçue. De ces trois dogmes très-légalement modifiés et très-habilement fondus ensemble, il composa un système qui fut à lui, et qui prit son nom. »

Pour assigner à ce système de Calvin les caractères qui lui appartiennent, et marquer les différences qui le séparent des autres doctrines protestantes, M. Mignet s'arrête à considérer les origines et les caractères généraux du protestantisme, l'essence du christianisme primitif et les développements qu'avait pris le culte, c'est-à-dire l'application du christianisme, sous l'action prolongée du sacerdoce. C'était, dit-il, sur le dogme de la rédemption que reposait le christianisme. D'après ce dogme l'homme, porté au mal et condamné à la mort éternelle par l'effet de son origine et l'inclination vicieuse, avait eu besoin que Dieu envoyât son Fils sur la terre et le sacrifiât sur la croix pour lui afin qu'il pût échapper au mal et acquérir l'immortalité. Cette rédemption de l'homme par le Fils de Dieu avait eu pour conséquences les dogmes de la trinité, de l'incarnation, de la double nature de Jésus-Christ, etc., qui formaient son essence, ou le christianisme par rapport à Dieu; et les sacrements qui formaient son application, ou le christianisme par rapport à l'homme. Les hérésies des cinq premiers siècles avaient attaqué l'essence même du christianisme, parce qu'elles écartaient une protestation de l'esprit philosophique contre les croyances incompréhensibles de la foi; les hérésies du xvi^e siècle l'attaquèrent que l'application du christianisme à l'homme, parce qu'elles furent une protestation de l'esprit moral contre les abus qu'en avait faits le sacerdoce. La querelle entre Luther et le pape naquit, en effet, comme on sait, d'une question d'application du christianisme, c'est-à-dire de la distribution des indulgences. Le clergé romain avait singulièrement étendu les moyens de rachat. Ces moyens étaient réduits, dans la primitive Eglise, à quelques sacrements, fondés eux-mêmes sur des paroles précises de Jésus-Christ. Ils étaient les signes de l'action de Dieu sur l'homme pour le régénérer; ils exigeaient la foi et commandaient la vertu. Ainsi le baptême était à l'homme sa tâche originelle par la communication de l'esprit de Dieu, en vertu de ces paroles : *Quiconque aura été baptisé, et croira en moi, ne mourra point éternellement*. La pénitence, fondée sur ces autres paroles de Jésus-Christ à ses apôtres : *Tout ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans le ciel*, offrait à l'homme qui, malgré sa régénération, avait manqué aux préceptes de la loi chrétienne, un moyen de redevenir juste. L'eucharistie, instituée d'après la cène de Jésus-Christ avec ses apôtres et qu'il avait recommandé de renouveler, en disant que le pain était son corps et le vin son sang, mettait l'homme en rapport complet avec Dieu par la communication de sa propre substance. Ce système aurait été imparfait si le baptême, qui introduisait l'homme dans la société rachetée en lui donnant l'esprit de Dieu; l'eucharistie, qui l'y maintenait fortement en le pénétrant de son essence même; la pénitence, qui l'y faisait rentrer quand, malgré ces appuis, il avait succombé aux faiblesses de sa nature, ne lui avaient pas été conférés par les prêtres successeurs du pouvoir de Jésus-Christ. C'est à quoi avait pourvu le sacrement de l'ordre, fondé sur la mission que Jésus-Christ avait lui-même donnée aux apôtres d'aller prêcher par toute la terre, de baptiser, de délier et de renouveler la cène. Mais l'Eglise avait étendu ce système. Afin qu'aucun acte et qu'aucun moment de l'existence n'échappassent à l'action de Dieu et ne manquassent d'un moyen de salut, la confirmation, le

mariage et l'extrême-onction avaient été ajoutés aux quatre autres sacrements. On était allé encore plus loin. On avait créé des moyens de salut qui devaient suivre l'homme après la mort même. On avait admis, sous le nom de purgatoire, un lieu d'attente et d'épreuve, où les âmes punies temporairement pouvaient recevoir du prêtre, sans leur coopération, le pardon de leurs fautes et la rémission de leur châtiment. Par suite de cette nouvelle tendance sacerdotale, le salut n'avait pas été attaché aux sacrements seuls, mais souvent encore à des œuvres sans vertu, à des actes sans repentir, à des pratiques sans résultats. Des pèlerinages, l'invocation des saints, l'abstinence des viandes, certains vœux, des messes, des absolutions achetées, des indulgences répandues à profusion et à prix d'argent avaient affaibli la morale en facilitant le salut, sans exiger la régénération de l'homme. C'est contre cette justification pécuniaire et extérieure, qui ne changeait pas la vie, qui n'améliorait pas la conduite, qui assurait au chrétien son salut moyennant l'acquiescement d'un impôt établi sur ses désordres, qui substituait l'action du sacerdoce à l'action de la foi, et des formes impuissantes à une croyance intérieure et élevée que s'était prononcé Luther.

Après avoir montré le développement, au sein de l'Eglise et par l'Eglise, de l'appareil formaliste et sacramentaire, la végétation touffue et stérile des pratiques et des observances, M. Mignet caractérise la réforme de Luther. Cette réforme plaçait la justification du chrétien dans la foi seule. Luther avait fait, contre les pratiques sacerdotales, ce que saint Paul avait fait, quinze cents ans avant lui, contre le judaïsme, réduit aussi à des cérémonies qui accablèrent la foi, et dont l'observance semblait dispenser de la vertu. Saint Paul avait dit : *Nous devons reconnaître que l'homme est justifié par la foi sans les œuvres de la loi*. Luther avait également condamné les œuvres au nom de la foi, et proclamé que l'homme ne gagnait pas son salut par sa conduite. Selon lui l'homme, placé sous la main de Dieu, recevait la foi de sa grâce, et le salut de son supplice sur la croix. Il n'était pour rien ni dans sa foi ni dans son salut : créature faible, il était condamné au mal et à la mort, si la miséricorde de Dieu ne l'arrachait pas à l'un et à l'autre par un acte gratuit de sa puissance. De cette justification par la foi, et de cette foi qui venait de Dieu et non pas de l'homme, étaient découlées des conséquences considérables. Dans la philosophie chrétienne, l'action de la grâce avait été substituée à celle de la volonté, c'est-à-dire l'intervention de Dieu au libre arbitre de l'homme, pour l'accomplissement du salut, qui était la fin même du christianisme. Dans la pratique morale, les indulgences, les pèlerinages, les viandes défendues, le purgatoire, les vœux monastiques, le débat des prêtres avaient été abolis. Une règle plus sévère dans ses prescriptions et plus conforme à la nature humaine dans son exercice avait remplacé l'accomplissement de beaucoup d'actes stériles ou la recherche d'une perfection si extrême et si peu accessible aux forces de l'homme, qu'elle le faisait souvent tomber, des hauteurs où elle voulait l'élever, dans des chutes plus profondes. Cette règle exigeait qu'on devint meilleur, moins pour se sauver que pour se conformer à la volonté de Dieu. Dans le culte, les sacrements étaient considérés comme les signes de l'action de Dieu, et non comme les instruments du salut de l'homme. Ils disposaient au salut, mais ils ne le conféraient pas. Leur nombre avait été réduit de sept à trois. Luther n'avait conservé que le baptême, la pénitence, la cène. Il avait changé le caractère de la cène, en ajoutant l'usage de la coupe à celui du pain et en rejetant la transformation complète des espèces, tout en y admettant la présence corporelle de Dieu. Dans le gouvernement de l'Eglise, l'unité de pouvoir avait été détruite. Luther avait proclamé que le pape n'était pas de droit divin, et n'avait conservé la juridiction religieuse que dans l'épiscopat, dont les membres demeuraient égaux sous un seul chef qui était Jésus-Christ. Le choix des évêques ou visiteurs avait été accordé au prince.

M. Mignet arrive enfin au calvinisme, après ce long mais inévitable détour, et nous montre Calvin complétant le système luthérien de la foi justificative et y introduisant encore plus de suite, de rigueur et d'exagération. Luther avait prétendu que le chrétien se sauvait par la foi et qu'il était certain par elle de sa justification; mais il avait ajouté que s'il ne pouvait pas acquiescer tout seul son salut, il pouvait le perdre, et que pour être certain de sa justification momentanée, il ne l'était point de sa justification irrévocable. Il admettait la pénitence, puisqu'il reconnaissait la possibilité de la chute. C'est ici que Calvin le dépassa par une logique extrêmement hardie. Il dit que l'homme, une fois assuré de sa justification par la foi, l'était aussi de sa sanctification, parce que Dieu ne pouvait pas lui donner et lui retirer sa grâce, le rendre alternativement l'objet de son choix et de sa réprobation. Le chrétien justifié fut élu de Dieu, il devint saint, il ne put ni faillir ni se perdre. Cette doctrine, qui poussait la grâce de Luther jusqu'à la prédestination de Calvin, la justification du premier jusqu'à la sanctification du second, eut à son tour d'inévitables suites dans le culte, dans le gouvernement, dans la mo-

rale. Les sacrements réduits à trois par Luther furent à deux par Calvin : le baptême et la cène. Ces sacrements eux-mêmes se trouvèrent dépouillés de leur ancienne efficacité ou de leur mystérieuse grandeur. Les enfants des élus, et ici Calvin se rapproche des anabaptistes, n'eurent pas besoin du baptême pour entrer dans la société rachetée; ils y furent compris par leur descendance seule, comme, avant la venue du Christ, l'homme, par sa descendance seule, avait été frappé de réprobation et de mort. Quant à la cène, adoptant l'opinion de Zwingle, il n'y fit communiquer Dieu qu'en esprit, de la même manière que Dieu était communiqué dans la prédication de sa parole et dans le baptême. Calvin n'admit point la pénitence, parce que, d'après son principe, le véritable élu, ne pouvant pas tomber, n'avait pas besoin de se relever. Il abolit l'épiscopat, comme Luther avait aboli la papauté, et confia le choix du ministre du culte, non au magistrat civil, mais à la société religieuse. Il établit l'égalité sur les ruines de la hiérarchie sacerdotale. Il introduisit les laïques, sous le nom d'anciens, dans l'assemblée du consistoire qui conservait les doctrines et jugeait les mœurs. Son christianisme étant tout spirituel, il supprima comme inutiles les cérémonies que Luther avait laissées subsister comme indifférentes. Sa morale fut d'autant plus rigide que l'homme, une fois, selon lui, pénétré de la grâce de Dieu, dut s'en rendre digne par la pureté de ses mœurs et les vertus de sa vie. Elu de Dieu, il dut suivre son exemple et éviter d'autant plus de pécher, qu'il ne trouva plus la possibilité d'être absous. C'est ainsi que, poussant jusqu'aux extrêmes les principes de Luther, Calvin fit avec exagération une doctrine de logiciens, un culte et une morale de puritains, un gouvernement de démocrates.

M. Mignet remarque que Calvin voulut soumettre le pouvoir civil au pouvoir religieux, contrairement à ce qui s'était pratiqué jusque-là dans la réformation. « En Angleterre, dit-il, le roi s'était emparé de la suprématie religieuse. En Allemagne, les princes et les villes impériales ne s'étaient pas, selon l'expression de Mélanchthon, mises en peine de la doctrine, mais seulement de la domination et de la liberté (*De doctrina religionis nihil laborant, tantum de regno et libertate sunt solliciti*). En Suisse, les chefs de la réformation se plaignirent que le magistrat se fût fait pape. Chaque pays avait modelé le gouvernement de l'Eglise réformée sur celui de l'Etat. Calvin, qui se trouvait prosaïque et placé dans une ville en possession récente de sa souveraineté, n'eut aucun ménagement pour l'autorité civile, et parvint à la dompter, parce qu'il la trouva plus faible que lui. Ayant l'exil pour point de départ, il eut pour but la soumission du pouvoir politique. Il subordonna l'Etat à l'Eglise, la société civile à la société religieuse. M. Mignet a très-bien vu que cette conception théocratique des rapports de la société civile et de la société religieuse est un des traits les plus caractéristiques du calvinisme. Mais il se trompe, selon nous, en l'attribuant exclusivement à l'exil de Calvin et à la faiblesse de l'autorité civile à Genève. Elle dérive très-logiquement de la doctrine calviniste. La papauté, dans le catholicisme, est la clef de voûte de l'édifice sacerdotal, la source du pouvoir religieux. En supprimant le sacrement de l'ordre et en abolissant la papauté, Luther enlevait à l'Eglise le principe d'une organisation et d'une vie indépendantes de l'Etat; elle recevait de l'Etat sa forme et sa fonction; elle cessait de se mouvoir et de se développer par elle-même. La conservation de l'épiscopat surtout était incompatible avec l'existence d'un pouvoir spirituel indépendant. Que pouvaient, que peuvent être des évêques séparés du pape, sinon des serviteurs de l'autorité civile. Ainsi le protestantisme tendait à subordonner la religion à la politique, et cela d'autant plus qu'il était moins radical, et qu'il s'éloignait moins du catholicisme. Calvin voulut que l'Eglise, que la société religieuse eût une individualité propre, une vie propre, qu'elle fût un organisme et non un organe; il comprit que la foi était la condition d'un prosélytisme durable, il comprit que pour remplir cette condition il fallait placer en elle la source du pouvoir religieux, de l'autorité enseignante et dirigeante, et que cette source du pouvoir religieux, la papauté étant exclue, ne pouvait être placée que dans la communauté des fidèles. C'était le principe de la souveraineté du peuple introduit dans la constitution de l'Eglise. Ce principe, en faisant dériver le mandat sacerdotal de la volonté des fidèles, effaçait toute distinction essentielle entre les membres de l'Eglise enseignante et même toute distinction essentielle entre l'Eglise enseignante et l'Eglise enseignée; il permettait de se passer, pour reconstruire une autorité religieuse, et du sacrement de l'ordre, et de la papauté, et de l'Etat. Enfin il s'accordait parfaitement avec cet autre principe calviniste : que la Bible, la parole écrite, doit être considérée comme la règle unique et absolue du dogme et du culte, et qu'il faut repousser absolument tout usage, toute cérémonie, toute croyance qu'on prétend y ajouter au nom de la tradition. La démocratie religieuse instituée par Calvin devait naturellement conduire à la démocratie politique, l'Eglise calviniste réalisant un type social qui devait fixer l'attention et sur lequel un Etat dont les citoyens étaient calvinistes devait tendre à se modeler. Ainsi,

par la constitution démocratique de l'Eglise calviniste, constitution qui assurait son autonomie, s'expliquent tout à la fois le prosélytisme de cette Eglise et le caractère révolutionnaire de ce prosélytisme. De là les tentatives républicaines du calvinisme signalées par divers écrivains. « Le parti qui porte le nom de Calvin, dit Bossuet, fut extraordinairement haï par tous les autres protestants, qui le regardèrent comme le plus fier, le plus inquiet et le plus séditieux qui eût encore paru. » « L'Ecosse et l'Angleterre puritaines, dit Voltaire, voulaient s'élever en république. C'était l'esprit du calvinisme : il tenta longtemps en France cette grande entreprise, il l'exécuta en Hollande. » M. Michelet a très-bien montré ce qu'il y a de faux dans l'opinion qui, en France, lie la cause de l'aristocratie à celle du calvinisme et qui célèbre, dans la victoire du catholicisme sur la Réforme, celle de la démocratie sur la féodalité.

Un autre trait caractéristique du calvinisme sur lequel nous devons nous arrêter, c'est l'intolérance. On a souvent dit, et avec raison, que la démocratie et la liberté ne sont pas des compagnes inséparables. L'autorité démocratique est très-forte et peut être très-despotique; elle l'est même avec d'autant moins de scrupule qu'elle puise dans son impersonnalité, dans l'intérêt général et dans la passion collective au nom desquels elle prononce, une sorte de légitimité, tout au moins d'irresponsabilité pour ses actes les plus excessifs. « La tyrannie d'un corps, dit Voltaire, est toujours plus impitoyable que celle d'un roi : il y a mille moyens d'apaiser un prince, il n'y en a point d'adoucir la féroce d'un corps entraîné par les préjugés. Chaque membre, enivré de cette fureur commune, la reçoit et la redouble dans les autres membres, et se porte à l'inhumanité sans crainte, parce que personne ne répond pour le corps entier. » Trop souvent séparés ailleurs, l'esprit démocratique et l'esprit libéral le sont d'une manière spécialement frappante dans le calvinisme. Il ne faut certainement pas demander à la réforme luthérienne, ni aux autres sectes protestantes, cet esprit de tolérance et de liberté qui est né du mouvement tout païen de la Renaissance, et qui s'est développé, en dehors de la théologie, par la littérature, la science et la philosophie profanes; mais on peut dire que le calvinisme se distingue des autres sectes protestantes par le caractère systématique qu'il a donné à l'intolérance. Le fait s'explique non-seulement par le génie et le caractère du fondateur, mais encore par la consistance de l'autorité religieuse qu'il a établie, et surtout par la conception calviniste du gouvernement divin, par le dogme de la prédestination.

Le calvinisme ne considère en Dieu que la toute-puissance et la justice, une justice aussi terrible que contraire à notre raison. « Ce Dieu, dit Michelet, qui d'avance sauve ou damne dans un arbitraire si terrible, diffère peu du royal législateur, comme on le trouve dans nos violentes ordonnances, ou dans la loi de Charles-Quint. » En niant la bonté en Dieu, le calvinisme la détruisait dans le cœur de l'homme. En posant le dualisme : *prédestinés au salut, prédestinés à la damnation*; en déclarant à jamais certaines et fixes dans la volonté divine les deux conditions d'élu et de damné; en élevant entre elles une barrière infranchissable, il supprimait le repentir et le pardon, et ne laissait subsister entre les bons et les méchants, entre les fidèles et les infidèles, d'autre relation que celle de la haine et de la guerre. Il faut voir en quels termes ce principe de la haine aux méchants, aux ennemis de Dieu, est exprimé par les disciples de Calvin : « Non, je n'ai point oublié, écrit Renée de France, duchesse de Ferrare, au réformateur, ce que vous m'avez écrit : que David a haï les ennemis de Dieu de haine mortelle, et je n'entends point contrevenir ni déroger en rien à cela; car, quand je saurais que le roi mon père, et la reine ma mère, et feu monsieur mon mari, et tous mes enfants, seraient réprouvés de Dieu, je les voudrais haïr de haine mortelle, et leur désirer l'enfer, et me conformer à la volonté de Dieu entièrement, s'il lui plaisait m'en faire la grâce. » Si le calvinisme inspirait de tels sentiments à une femme, est-il étonnant qu'il ait allumé le bûcher de Servet?

— II. HISTOIRE DU CALVINISME. Calvin, dit M. Mignet, prépara dans Genève une croyance et un gouvernement à tous ceux en Europe qui rejetteraient la croyance et s'insurgeraient contre le gouvernement de leur pays. C'est ce qui arriva en France sous la minorité de Charles IX; en Ecosse, sous le règne troublé de Marie Stuart; dans les Pays-Bas, lors de la révolte des Provinces-Unies; et en Angleterre, sous Charles I^{er}. Le calvinisme, religion des insurgés, fut adopté par les *Augenots* de France, les *gueux* des Pays-Bas, les *presbytériens* d'Ecosse, les *puritains* et les *indépendants* d'Angleterre. Expression du grand besoin de croire avec liberté qu'éprouvait alors le genre humain, il fournit un modèle et un moyen de réformation aux peuples dont les gouvernements ne voulaient pas l'opérer par eux-mêmes, sans être toutefois assez forts pour l'empêcher. Introduit d'abord à Genève, le système de Calvin devait agiter soixante ans la France, servir à opérer la réformation d'Ecosse, contribuer à l'émancipation de la Hollande, présider à la révolution d'Angleterre. Traçons une esquisse rapide des destinées du calvinisme en ces divers pays,

— *Le calvinisme à Genève.* V. CALVIN.

— *Le calvinisme en France.* Dès son entrée en France, la Réforme avait été accueillie par la persécution ; mais, sous la persécution, les calvinistes se multipliaient, et la religion allait s'étendant au milieu des supplices. Sous Henri II, elle portait à deux mille le nombre de ses églises et prenait place au parlement. Henri II vint en personne y écouter une discussion sur ses édits contre les réformés. L'honnêteté courageuse de Dufaur et d'Anne Dubourg ne fut pas intimidée par la présence du roi. Ils s'élevèrent contre ces persécutions si peu chrétiennes, et le second, opposant au crime imaginaire de protestantisme les crimes plus réels de parjure et de débauche, parut ainsi désigner hautement le triste souverain qui prétendait à l'honneur de défendre l'Eglise romaine. Dubourg fut arrêté et brûlé vif en place de Grève.

Sous François II, les deux religions se trouvèrent pour la première fois en présence, formant deux partis prêts à la lutte : les calvinistes avaient pour chef le roi de Navarre et son frère le prince de Condé, tandis que le catholicisme se personnifiait dans la puissante maison de Lorraine, dans les Guises. Un coup de main faillit livrer le pouvoir aux réformés. Le prince de Condé, l'amiral de Coligny et un grand nombre de gentilshommes protestants préparèrent l'enlèvement du roi qu'on espérait surprendre à Amboise. V. AMBOISE (*Conjuration d'*). Mais l'entreprise fut prévenue et déjouée ; les protestants conjurés furent égorgés isolément sur les chemins ; quelques-uns, réservés pour une exécution solennelle, furent décapités devant le roi et la cour.

L'avènement de Charles IX suspendit un instant les vengeances. Catherine de Médicis, qui redoutait les Guises, enflés par leur récente victoire, s'appuya contre eux sur le vénérable chancelier de L'Hôpital qui, égaré en ce temps de guerre civile et de mutuelle intolérance, souffrait de tous les coups portés par les deux partis, soit à l'unité nationale, soit aux droits de la conscience. Mais les passions religieuses, emportant les esprits d'un côté ou de l'autre, devaient rendre cette politique longtemps impuissante. Après l'inutile colloque de Poissy (v. POISSY (*Colloque de*)), qui mit en présence les théologiens des deux religions, le massacre des protestants à Vassy par les gens du duc de Guise donna le signal de la guerre civile (v. VASSY (*Massacre de*)). Chaque parti appelle l'étranger sans scrupule. Les Guises recevaient les conseils et les secours du roi d'Espagne ; les Anglais occupaient le Havre au nom des réformés. Rouen, emporté par les catholiques, fut pillé huit jours, pendant que les protestants attaquaient Paris, défendu par les Espagnols. Une bataille décisive fut livrée à Rennes : les protestants y furent vaincus. Le duc de Guise vint assiéger Orléans et l'eût pris, si un protestant fanatique ne l'eût tué par trahison dans son camp. Les deux partis affaiblis, l'un par une défaite et l'autre par un meurtre, laissèrent Catherine de Médicis conclure la paix à Amboise avec le prince de Condé. La paix d'Amboise ne fut qu'une courte trêve. Un an après, la lutte recommença. La bataille indécise de Saint-Denis fut suivie de la paix de Longjumeau. Cependant la ruse et la violence étaient devenues les seules règles de la politique de la cour. On voulait frapper à la tête le parti protestant, surprendre Condé, Coligny, Jeanne d'Albret. Le coup de main fut manqué, et la guerre se ralluma. La bataille de Jarnac, dans laquelle périt le prince de Condé, et celle de Moncontour semblèrent accabler les calvinistes ; ils obtinrent pourtant, grâce à l'habileté et à l'énergie de Coligny, des conditions avantageuses, par la paix de Saint-Germain, conclue le 15 août 1570. On leur accordait, outre le libre exercice du culte et l'égalité d'admission à tous les emplois, quatre places fortes livrées à des garnisons protestantes, et la main de la sœur du roi pour le jeune Henri de Navarre. Mais cette paix recouvrait la Saint-Barthélemy (v. ce mot), l'épisode le plus horrible du XVI^e siècle et de toute notre histoire. « Si le souvenir de cette journée », dit M. Prévost-Paradol, ne peut s'effacer de la mémoire des hommes, c'est que jamais un crime public n'a été aussi solennellement préparé, aussi cruellement accompli, aussi imprudemment justifié. Ce conseil des chefs de l'Etat organisant dans la cité l'assassinat et le pillage, ce jeune roi rassurant, par des embrassements hypocrites, ceux qu'il a désignés pour le meurtre, ce peuple ivre de sang, cette cour qui va en grande pompe voir à Montfaucon ce qui reste du corps de Coligny, le massacre ranimé à Paris par un prétendu miracle, propagé dans toute la France par les ordres exprès du roi, officiellement applaudi par le roi d'Espagne et par la cour de Rome ; ce mélange repoussant de ferveur religieuse et de rage sanguinaire, de crédulité ridicule et d'impitoyable politique, tout contribue à donner à la Saint-Barthélemy la première place parmi les événements à la fois les plus déplorables et les plus instructifs qu'ait causés en Europe la lutte du protestantisme et de l'Eglise romaine. » Charles IX était mort, l'imagination frappée de son crime. Sous Henri III, les calvinistes reprirent les armes et arrachèrent au gouvernement de nouveaux traités. Plus occupé de ses plaisirs que de la lutte des deux religions, Henri III secondait plutôt les pacifiques desseins du parti politique que la haine

impérieuse et pressante des catholiques et de leurs chefs. Ces derniers, voyant le peu de zèle du gouvernement et l'inconstance égoïste de sa politique, résolurent de ne plus compter que sur eux-mêmes, et la Ligue naquit. Elle s'appuyait sur l'Espagne, sur le saint-siège et sur la formidable puissance des passions populaires ; son objet principal et avoué était le maintien et la défense de la religion catholique. Son véritable chef était Henri de Guise, dont elle voulait faire le successeur des Valois, sans respect du principe dynastique. L'ambition du duc de Guise touchait au but ; une insurrection de Paris lui avait donné la réalité du pouvoir royal en attendant qu'il en eût le titre. Mais le faible Henri III, qu'il avait forcé de s'enfuir du Louvre et qui n'avait plus qu'une autorité nominale, se vengea de son humiliation en la faisant assommer (1588). La mort du duc de Guise eut pour résultat de jeter le pouvoir royal dans une alliance nécessaire avec le parti protestant, et la Ligue dans une sorte d'opposition démocratique contre le pouvoir royal.

Cette situation politique se révéla d'une manière plus claire et plus décisive encore lorsque la mort d'Henri III, assassiné par le moine Jacques Clément, le 31 juillet 1589, fit du roi de Navarre l'héritier légitime du trône. On vit l'Eglise catholique, poussée par l'instinct de conservation et faisant violence à son génie monarchique, invoquer hautement en France la souveraineté populaire contre le principe légitimiste, le droit de la nation contre l'hérésie du souverain, en même temps qu'en Autriche, en Espagne, dans les Pays-Bas, elle invoquait la souveraineté royale contre l'hérésie des peuples. Henri IV eut donc à joindre, comme l'a dit Voltaire, le droit de conquête à son droit de naissance. Après avoir remporté successivement les victoires d'Arques (1589) et d'Ivry (1590), il vint assiéger Paris. La population parisienne, excitée chaque jour par des cérémonies religieuses et par des prédications ardentes, se défendit avec acharnement. Le prince de Parme et les Espagnols, venus des Pays-Bas, forcèrent Henri IV à lever le siège. Mais la division était entrée dans la capitale et y préparait la paix ; l'intervention de l'Espagne avait compromis la Ligue, et le sentiment national, réveillé et blessé par la perspective de la domination de Philippe II, ne tarda pas à balancer dans les âmes le sentiment religieux. Henri IV, qui par la nature et les tendances de son esprit appartenait plutôt au parti des politiques qu'à celui des protestants, leva tout obstacle à son avènement au trône en se faisant catholique. La Réforme s'était vue au moment de monter sur le trône avec lui. Il crut s'acquiescer envers elle par l'édit de Nantes [v. NANTES (*Edit de*)]. Cet édit, le plus célèbre de la monarchie, donna à la religion catholique la suprématie officielle, à la religion protestante la liberté. Egale admission des protestants et des catholiques à toutes les charges, possession garantie de plusieurs places de sûreté, libre exercice du culte dans les châteaux et dans un certain nombre de villes, établissement d'une chambre protestante au parlement de Paris, et de chambres mi-partie à Castres, Bordeaux et Grenoble, faculté de se réunir par députés pour traiter avec le gouvernement des intérêts de la religion protestante : tels furent les droits que l'édit de Nantes accorda aux calvinistes.

Sous Louis XIII, les protestants, menacés par de Luynes, qui avait rétabli le catholicisme dans le Béarn, se réunirent en une grande assemblée siégeant à la Rochelle, et décidèrent de commencer une guerre nouvelle dont le but était l'établissement d'une sorte de république analogue à celle des Provinces-Unies. Mais cette tentative républicaine, confondue avec les soulèvements anarchiques de l'aristocratie, ne trouva aucun appui dans la nation. L'inégalité des forces, la terreur qu'inspiraient les cruautés de l'armée royale, et surtout la défection des nobles qui se vendirent à la cour, réduisirent les protestants à subir la paix de Montpellier. Les assemblées leur furent défendues, leurs places furent démantelées, sauf Montauban et la Rochelle qui restèrent inviolables. D'ailleurs les garanties les plus nécessaires stipulées par l'édit de Nantes furent confirmées.

L'édit de Nantes avait donné et la paix de Montpellier avait laissé aux protestants non-seulement la liberté de conscience, mais encore des garanties matérielles et une indépendance politique qui mettaient obstacle à l'unité de la nation, en formant un Etat dans l'Etat. Richelieu entreprit de leur ôter cette indépendance politique ; il y réussit par la prise de la Rochelle et des autres villes de refuge (1628) ; l'édit de Nantes ne fut plus dès lors qu'une simple charte religieuse, et les calvinistes, désarmés, privés de toute force politique et militaire, n'eurent plus d'autre garantie que la parole royale. Bien faible garantie que respecta Mazarin, fidèle à la tradition d'Henri IV et de Richelieu, mais qui ne les protégea point contre l'intolérance aussi impolitique qu'odieuse de Louis XIV.

Poussé par les jésuites et par Mme de Maintenon, secondé par les préjugés des catholiques éclairés, unanimes alors contre la liberté de conscience, Louis XIV entreprit de ramener la France à l'unité religieuse. Le gouvernement, mû par une seule volonté, se mit à l'œuvre ; on n'employa d'abord que l'argent et la ruse, puis on trouva que ces moyens agis-

saient trop lentement ; l'impatience d'un pouvoir habitué à ne rencontrer aucune résistance fit recourir à la violence ouverte. Alors commença la plus honteuse et la plus dure des persécutions. On dérobait aux réformés leurs enfants pour les élever dans la religion catholique ; on déclarait leurs mariages nuls, afin de les réduire par la douleur de ne pouvoir légitimer leurs enfants ; les dragons, logés chez les protestants, étaient les missionnaires chargés de hâter les conversions, et Louvois les dirigeait dans cette besogne. Enfin, l'édit du 22 octobre, révoquant l'édit de Nantes, vint achever l'œuvre commencée en proclamant l'interdiction du culte public, l'expulsion des ministres, la démolition des temples et des écoles des réformés. La révocation de l'édit de Nantes eut deux résultats : l'émigration de plus de deux cent mille protestants, qui allèrent porter aux ennemis de la France, avec les secrets de notre industrie, le secours de leur ressentiment et de leur courage ; et les sanglantes guerres des Cévennes, qui donnèrent à l'Europe le spectacle d'une Saint-Barthélemy prolongée.

Après avoir reparu sous Louis XV, en 1746, dans le Dauphiné et le Languedoc, et subi de nouvelles persécutions, les calvinistes virent enfin luire le jour de cette tolérance que, sous l'influence des philosophes, l'opinion réclamait avec une énergie croissante pour toutes les sectes. Malesherbes, dans un mémoire aussi noble qu'éloquent, demanda pour eux l'état civil en 1785. Ce droit leur fut accordé, sur le rapport du duc de Breteuil, et l'édit fut enregistré dans la séance royale de 1787. Fille de la philosophie du XVIII^e siècle, la Révolution de 1789 consacra le grand principe de la liberté des cultes, inscrit depuis lors dans toutes nos constitutions. Depuis 1802, le culte calviniste est reconnu par l'Etat, qui en salarie les ministres. Enfin la charte de 1830, en cessant de reconnaître le catholicisme comme religion de l'Etat, a proclamé l'entière égalité de tous les cultes devant la loi.

Parmi les causes qui ont empêché le triomphe du calvinisme en France, on peut en signaler deux principales : la résistance du pouvoir royal à une révolution religieuse, et la formation du parti des politiques. La résistance de la royauté à la réformation religieuse fournit un obstacle d'autant plus redoutable à son établissement et à son progrès, que l'autorité monarchique en France était sortie triomphante de toutes les luttes du moyen âge, s'était fortement organisée et avait acquis un ascendant irrésistible. Mais d'où venait cette résistance de la royauté ? D'un juste sentiment de son intérêt. Elle comprenait très-bien qu'elle n'avait rien à gagner et qu'elle avait beaucoup à perdre à la Réforme. « Qu'avaient à gagner les rois, dit très-bien M. Mignet, en adoptant la nouvelle religion ? Leur indépendance de la cour de Rome ? Ils l'avaient conquise depuis Philippe le Bel. L'obéissance de leur clergé ? Ils l'avaient rendu gallican par la pragmatique sanction qui l'avait soustrait à l'influence politique du pape ; monarchique, par le concordat de Léon X, qui l'avait placé sous la main du roi. L'acquisition de ses biens ? Ils en disposaient par la nomination aux bénéfices, par la possibilité de s'en approprier les revenus ou même de les vendre. Ainsi la Réforme ne tentait pas leur ambition, mais de plus elle excitait leur crainte. Ils étaient parvenus à détruire le caractère féodal de la noblesse, la tendance ultramontaine du clergé, les constitutions républicaines des villes ; ils ne voulaient pas laisser pénétrer dans leurs Etats des idées d'indépendance et des causes de contestation qui pourraient aider la noblesse à reconstituer la féodalité, le clergé à reconnaître la suprématie romaine, les villes à rétablir la démocratie municipale. » Il faut ajouter que le culte catholique avec la pompe de ses cérémonies, la morale catholique avec les inépuisables pardons et les moyens de salut multipliés qu'elle offrait aux désordres, la hiérarchie catholique avec sa distinction tranchée d'une Eglise enseignée purement passive et d'une Eglise enseignante gouvernée par un petit nombre de chefs supérieurs, s'adaptait bien mieux à l'organisation d'une grande monarchie, à l'éclat, au luxe et aux vices d'une cour, que la hiérarchie élective et démocratique, le culte simple et nu, la morale sévère et intraitable du calvinisme.

La seconde cause que nous avons assignée à l'échec de la Réforme en France est également importante. Placée entre l'Espagne de Charles-Quint et de Philippe II et l'Angleterre de Henri VIII et d'Elisabeth, la France ne pouvait adopter une politique exclusivement religieuse sans se subordonner à l'une ou à l'autre de ces puissances ; aussi s'affranchit-elle tout d'abord dans sa politique extérieure de toute préoccupation théologique, et se trouva-t-elle appelée par la nature des choses à défendre en Europe l'équilibre des deux religions, au lieu de favoriser le triomphe de l'une d'elles. Cette politique d'équilibre, qui était au fond la politique de la liberté religieuse, cette politique indifférente en matière de dogme, qui niait le fanatisme, le droit et le devoir absolu de la foi, devait forcément réagir à l'intérieur. Dès le commencement de la lutte entre catholiques et huguenots, il se forma un tiers parti qui voulut rendre cette lutte inutile, et qui, sans avoir combattu, finit par remporter la victoire. Ce tiers parti, dit des politiques, devait naturellement grandir, parce qu'il représentait l'intérêt français, le sentiment national, et aussi la modération, le

bon sens, l'humanité, l'esprit philosophique et juridique, contre l'exclusivisme des deux partis religieux opposés. Sa tendance n'était pas de changer la religion de l'Etat, mais de séparer la politique de la religion à l'intérieur comme à l'extérieur, et par là de rendre l'unité nationale indépendante de l'unité religieuse. « Faible à ses débuts, dit M. Prévost-Paradol, le parti politique alla croissant tous les jours, et devint avec le temps maître des affaires publiques ; il s'appliquait à distinguer dans la Réforme l'indépendance politique de la liberté religieuse, pour sacrifier la première au pouvoir royal et pour conserver la seconde aux consciences ; il se réjouit de la prise de la Rochelle, il gémit de la révocation de l'édit de Nantes, et parvint ainsi jusqu'à la Révolution française, où il consacra la liberté des cultes et leur égalité devant la loi. »

— *Le calvinisme en Ecosse et en Angleterre.* Le calvinisme avait de bonne heure pénétré en Ecosse. Il s'y affirmait sous la direction énergique de Jean Knox, qui apportait de Genève le fanatisme et la rigueur de Calvin. Un covenant avait resserré l'union des seigneurs écossais pour la défense de la Réforme, et l'appui d'Elisabeth les avait délivrés de la présence des troupes françaises, qui inquiétaient les réformateurs. Adopté, en 1560, par un vote solennel du parlement écossais, organisé par le *Livre de la discipline*, qui confiait le culte à de simples ministres, égaux entre eux et élus par les fidèles, imposé par l'éducation aux générations futures, le calvinisme presbytérien était maître du présent et de l'avenir du pays. Il pouvait défer les plus habiles et les plus vigoureux adversaires ; il défait en se jouant les tentatives de l'infortunée Marie Stuart, exposée, puis abandonnée par la France catholique et par le roi d'Espagne. Il est vrai que Marie Stuart, avec son cœur changeant, ses passions vives, son caractère tour à tour faible et emporté, n'était pas faite pour rétablir la fortune du catholicisme en Ecosse, ni pour lui ouvrir l'Angleterre, dont on lui faisait imprudemment revendiquer la couronne. Il est vrai encore que le calvinisme écossais trouva, dans le voisinage de l'Angleterre protestante et dans le génie et le caractère d'Elisabeth, un appui bien autrement efficace que celui sur lequel pouvait compter l'Ecosse catholique de la part de la France, de l'Espagne et du saint-siège.

Pendant le règne d'Elisabeth, anglicans et calvinistes avaient été réunis, malgré les différences qui les séparaient dans les dogmes, dans le culte et dans la discipline, parce qu'ils avaient les mêmes ennemis à combattre : le saint-siège et la puissance espagnole. Chacune des deux religions avait d'ailleurs son territoire distinct, l'Ecosse et l'Angleterre formant deux royaumes séparés. Après la mort d'Elisabeth, l'union des deux pays sous un même sceptre mit les deux religions en présence, et, ouvrant une carrière nouvelle à leur prosélytisme, ne tarda pas à développer leur antagonisme naturel. L'anglicanisme, qui avait gardé la hiérarchie épiscopale, cet héritage du catholicisme, représentait l'autorité, l'esprit traditionnel, monarchique, aristocratique ; le calvinisme, avec ses ministres élus, égaux entre eux, à peine distingués du reste des fidèles, représentait la liberté, la démocratie, la révolution. On comprend qu'ils se soient associés, le premier à toutes les prétentions de la couronne, le second à toutes les revendications du peuple. C'est ainsi que la révolution anglaise nous offre deux conflits : un grand conflit politique entre la royauté et la nation, un grand conflit religieux entre l'Eglise établie d'Angleterre et les sectes dissidentes animées par l'esprit calviniste. Délivrée de la crainte du papisme et protégée par la royauté, l'Eglise établie poursuivait, au profit de sa domination, l'unité religieuse, et pour l'atteindre armait le pouvoir contre les non-conformistes. Ceux-ci ne cessaient de faire des progrès ; au lieu de se laisser abattre par les persécutions, ils y puisaient de nouveaux motifs de s'attacher à leur foi, qui se fortifiait de leurs ressentiments. La secte puritaine se distinguait entre toutes par l'opiniâtreté de ses croyances et la dureté de son génie. Grands lecteurs de la Bible, les puritains se pénétraient de l'esprit d'indomptable ténacité et d'invincible espérance du peuple juif ; ils voyaient dans le roi, chef de l'Eglise anglicane, un de ces despotes asiatiques que maudissaient les prophètes et que combattaient les héros d'Israël.

Notre intention n'est pas de retracer ici les diverses péripéties de la grande révolution à laquelle l'Angleterre doit sa liberté ; il suffit de rappeler comment l'esprit calviniste a inspiré, soutenu et, en réalité, accompli cette révolution. Écoutons Voltaire : « Charles I^{er} voulut remplir les projets de son père dans la religion comme dans l'Etat. L'épiscopat n'avait point été aboli en Ecosse au temps de la réformation, avant Marie Stuart ; mais ces évêques protestants étaient subjugés par les presbytériens. Une république de prêtres égaux entre eux gouvernait le peuple écossais. C'était le seul pays de la terre où les honneurs et les richesses ne rendaient pas les évêques puissants. La séance au parlement, les droits honorifiques, les revenus de leur siège leur étaient conservés ; mais ils étaient pasteurs sans troupeaux et pairs sans crédit. Le parlement écossais, tout presbytérien, ne laissait subsister les évêques que pour les avilir. Les anciennes abbayes étaient entre les mains des séculiers, qui entraînaient au parlement en vertu de ce titre d'abbé. Peu à peu

le nombre de ces abbés titulaires diminua. Jacques I^{er} rétablit l'épiscopat dans tous ses droits. Le roi d'Angleterre n'était pas reconnu chef de l'Eglise en Ecosse; mais, étant né dans le pays et prodiguant l'argent anglais, les pensions et les charges à plusieurs membres, il était plus maître à Edimbourg qu'à Londres. Le rétablissement de l'épiscopat n'empêcha pas l'assemblée presbytérienne de subsister. Ces deux corps se choquèrent toujours, et la république synodale l'emporta toujours sur la monarchie épiscopale. Jacques, qui regardait les évêques comme attachés au trône, et les calvinistes presbytériens comme ennemis du trône, crut qu'il réunirait le peuple écossais aux évêques en faisant recevoir une liturgie nouvelle, qui était précisément la liturgie anglicane. Il mourut avant d'accomplir ce dessein, que Charles, son fils, voulut exécuter. La liturgie consistait dans quelques formules de prières, dans quelques cérémonies, dans un surplus que les célébrants devaient porter à l'église. A peine l'évêque d'Edimbourg eut fait lecture dans l'usage des canons qui établissaient ces usages *indifférents*, que le peuple s'éleva contre lui en fureur, et lui jeta des pierres. La sédition passa de ville en ville. Les presbytériens firent une ligue, comme s'il s'était agi d'un renversement de toutes les lois divines et humaines. D'un côté, cette passion si naturelle aux grands de soutenir leurs entreprises, et de l'autre la fureur populaire, excitèrent la guerre civile.

On reconnaît le puissant railleur. Il faut remarquer que Voltaire, voyant les faits à travers son mépris des passions religieuses, sa tendance à rapporter les grands événements à de petites causes, et peut-être un certain goût du *bel ordre monarchique*, ne paraît pas bien saisir la portée du mouvement calviniste ni lui rendre justice. Jacques ne se trompait pas en regardant les évêques comme attachés au trône et les calvinistes presbytériens comme ennemis du trône; cette question de la liturgie, des cérémonies n'était pas indifférente, parce qu'elle menaçait la *calvinisme*; s'il ne s'agissait pas du renversement de toutes les lois divines et humaines, il s'agissait de l'abaissement du *calvinisme*, à la destinée duquel était liée celle de la liberté parlementaire.

Les Ecosseis armèrent. Charles fut obligé de demander au parlement anglais des subsides pour les combattre. Il fut heureux alors pour la révolution et la liberté que le parlement ne considérât pas comme futile, méprisable, injuste, le motif qui avait mis les armes aux mains des puritains écossais. Vainqueur de cette insurrection, Charles eût inauguré le pouvoir absolu, et la Grande-Bretagne eût été réduite à la servitude politique, en même temps qu'amenée à l'unité religieuse. La chambre des Communes comprit la solidarité qui unissait sa cause à celle des puritains; elle vit dans les Ecosseis des frères qui lui enseignaient à défendre ses droits, et non des ennemis; et, au lieu d'aider le roi à se venger de l'irruption qu'ils avaient faite en Angleterre, elle vota des subsides à leur armée. Dès lors, entre le parlement, composé en grande partie de puritains, soutenu par les puritains écossais et anglais, et le roi, appuyé sur la majorité de la noblesse, sur l'épiscopat anglican et sur les catholiques des trois royaumes, toute transaction sérieuse devint impossible, et la guerre commença.

Les combats de Worcester et d'Edgehill furent d'abord favorables à la cause du roi; mais les parlementaires ne furent point découragés; ils sentaient leurs ressources : « Tout vaincus qu'ils étaient, remarque Voltaire, ils agissaient comme des maîtres contre lesquels le roi était révolté. On voyait, ajoute-t-il avec un étonnement que l'histoire de notre grande Révolution ne permet plus aujourd'hui de partager, une compagnie plus ferme et plus inébranlable dans ses vœux qu'un roi à la tête de son armée. » Peu à peu, sous l'habile direction de Cromwell, Hampden, Ludlow, s'organisa une armée nationale, redoutable par l'enthousiasme et par la discipline, qui s'instruisit à la guerre par la défaite même, et qui, victorieuse successivement à Newburg, à Marston-Moor, à Naseby, finit par détruire l'armée royale, par abattre la royauté et par dominer le parlement. On comprend que ce parlement, par la nature des éléments contre lesquels il avait à lutter, et par celle des éléments sur lesquels il s'appuyait pour soutenir cette lutte, devait être naturellement conduit à l'établissement de la république. De la république, l'Angleterre passa promptement à la dictature militaire, qui fut suivie d'une restauration de la monarchie, de l'aristocratie et de l'anglicanisme. Les Stuarts voulurent pousser cette restauration jusqu'à celle du pouvoir absolu et du catholicisme; ils ne réussirent qu'à tourner contre eux les forces réunies de l'Eglise anglicane et des sectes puritaines, de l'aristocratie et du peuple. « Soutenus, dit Prévost-Paradol, par l'Eglise anglicane, que la domination puritaine des républicains avait agrie jusqu'à lui faire ériger en dogme le droit divin de la royauté et le devoir de l'obéissance absolue pour les peuples, les Stuarts eurent l'art de réduire cette Eglise et ces docteurs de la monarchie absolue à la triste alternative de chasser le roi ou de sanctionner la destruction du protestantisme. Entourés par une aristocratie que les niveleurs avaient humiliée jusqu'à la rendre amie de la toute-puissance royale, ils trouvèrent moyen de la contraindre à s'unir

aux ennemis de la monarchie, sous peine de se voir imposer, avec l'apostasie religieuse, la servitude et la ruine. » Une seconde révolution les renversa du trône, et vint apporter à l'Angleterre la paix civile et religieuse, en consacrant une sorte de transaction et d'équilibre entre les éléments religieux et politiques opposés. Le *calvinisme*, qui avait un moment républicanisé la Grande-Bretagne, perdit la domination en gardant la liberté, et reentra dans ses anciennes limites, comme un fleuve débordé rentre dans son lit.

Le grand obstacle qui a empêché le *calvinisme* d'obtenir en Angleterre un triomphe durable, c'est l'aristocratie, comme en France c'est la monarchie unie au parti des politiques. L'aristocratie anglaise, dont l'influence traditionnelle, un moment annulée par la nécessité de soutenir et de servir le pouvoir absolu ou la révolution, retrouva bientôt sa puissance modératrice et directrice dans une société lasse d'agitation et de guerres civiles, devait s'accommoder bien mieux d'une religion faite à son image, d'une religion aristocratique telle que l'anglicanisme, que d'une religion démocratique à esprit égalitaire telle que le *calvinisme* presbytérien. En cette aristocratie, d'ailleurs, l'esprit politique qui s'arrête aux transactions domina peu à peu et de plus en plus, grâce à l'adoucissement des mœurs et au progrès des lumières, l'esprit religieux, toujours prêt à poursuivre des solutions radicales et conformes aux principes d'une foi absolue. Ces choses profanes et laïques, le bel esprit, la littérature, la science et la philosophie, amenant, avec la tiédeur et l'indifférence religieuse, la tolérance intellectuelle et passionnelle, devaient nécessairement faire reculer le sombre fanatisme et l'austère morale des calvinistes puritains. Si l'on songe que tel était le développement naturel des idées et des tendances, on comprendra facilement que le *calvinisme*, qui soumettait la politique à la religion, et faisait de la foi la règle des esprits, des consciences et du gouvernement, ait été finalement vaincu par une religion qui semble, par son origine et par sa nature, une création de la politique plutôt que de la foi.

Le *calvinisme* aux Pays-Bas. Les persécutions de Charles-Quint avaient effacé des Pays-Bas la réforme luthérienne et l'anabaptisme venus de l'Allemagne; mais le terrain était resté préparé à recevoir une nouvelle semence protestante. De Genève vint le *calvinisme*, et, par le *calvinisme*, l'indépendance politique. Philippe II entendait être souverain absolu dans les Pays-Bas, comme il l'était en Espagne. Il voulut abroger toutes les lois, imposer des taxes arbitraires, créer de nouveaux évêques, enfin mettre son despotisme au service des décrets du concile de Trente en établissant l'inquisition. « La seule crainte de l'inquisition, dit Voltaire, fit plus de protestants que les livres de Calvin. » Les principaux seigneurs s'unirent d'abord pour représenter leurs droits et exprimer leurs plaintes à la régente des Pays-Bas, Marguerite de Parme, fille naturelle de Charles-Quint. La cour leur envoya le duc d'Albe avec des troupes espagnoles et italiennes, et avec l'ordre d'employer les bourreaux autant que les soldats. Cent mille personnes abandonnèrent un pays qui allait être couvert d'échafauds. Un conseil des troubles, justement flétri sous le nom de *conseil de sang*, poursuivit et fit exécuter plus de dix-huit mille personnes; le peuple et la plus haute noblesse payèrent également tribut à la vengeance du roi d'Espagne. Le comte de Hornes et le comte d'Egmont montèrent sur l'échafaud le 4 juin 1568. Cependant Guillaume de Nassau, prince d'Orange, s'était retiré pour organiser la résistance. Il n'avait ni troupes ni argent pour résister à un monarque tel que Philippe II : l'exaspération populaire lui en donna. En 1570, nous le voyons, après plusieurs tentatives malheureuses, entrer avec une petite armée dans le Brabant, puis en Zélande et en Hollande. Il y trouve un peuple décidé par le désespoir à tous les sacrifices. Deux cent cinquante *gueux de mer*, comme on les appelait, repoussés des côtes d'Angleterre et jetés par la tempête à l'embouchure de la Meuse, emportent la forteresse de la Brille. Aussitôt la Hollande se souleva toute entière, et se presse autour de ce berceau que la fortune vient d'offrir à la liberté. Guillaume est nommé stathouder par les états, assemblés à Dordrecht. En même temps on abolit la religion romaine, afin de n'avoir plus rien de commun avec le gouvernement espagnol. Ces peuples, qui n'avaient point passé jusque-là pour guerriers, le devinrent tout d'un coup. Toutes les forces de Philippe II s'usèrent sans effet contre leur résistance. Fondée en 1579 par l'union d'Utrecht, la république calviniste des Provinces-Unies ne put être remplacée sous le joug espagnol, malgré les efforts des généraux successivement envoyés contre les rebelles, le duc d'Albe, le commandeur de Requesens, don Juan d'Autriche, Alexandre Farnèse, malgré l'assassinat du prince d'Orange, lâchement commandé et récompensé par Philippe II.

Après avoir contribué à l'affranchissement de la Hollande au xvi^e siècle, le *calvinisme* y manifesta son intolérance au xvi^e. La religion réformée et en même temps la république se trouvèrent divisées en deux partis : le parti *arminien*, qui attaquait le dogme de la prédestination, et le parti gomariste, parti du

calvinisme orthodoxe, fidèle aux enseignements du réformateur genevois. Le parti gomariste, soutenu par la puissance du stathouder Maurice, l'emporta. Il fit assembler un concile calviniste à Dordrecht, qui condamna les arminiens, et cette condamnation fut suivie de persécutions violentes. Pour cette partie de l'histoire du *calvinisme*, nous renvoyons aux mots ARMINIENS, GOMARISTES.

CALVINISTE adj. (kal-vi-ni-ste — rad. *calvinisme*). Qui appartient, qui est propre au calvinisme : *La religion CALVINISTE. Les doctrines CALVINISTES.* « Qui a embrassé, qui professe le calvinisme : *Ne soyons ni papistes ni CALVINISTES, mais frères, mais adorateurs d'un Dieu clément et juste.* (Volt.)

— Substantif. Celui, celle qui suit la doctrine de Calvin : *En France, les CALVINISTES furent d'abord appelés huguenots.*

Vit-on le *calviniste*, au pied de ses autels.
Armer les Ravallins, les Cléments, les Châtels ?
VIENNET.

CALVINO (Joseph-Marc), poète italien, né à Trapani en 1785, mort en 1833, était issu d'une riche famille. Doué des plus heureuses dispositions, il s'adonna à l'étude des belles-lettres et révéla son talent poétique en publiant plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citons : *Poesie liriche* (1826); une traduction en patois sicilien de la *Batrachomyomachie* d'Homère (1827); deux poèmes : *Industria trapanese* (1828), et *Dio nella natura*, ce dernier fort estimé. On lui doit, en outre, quelques pièces de théâtre.

CALVINUS (Jean), dont le véritable nom est *Kabli*, jurisconsulte allemand du xvi^e siècle. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il fit son droit à Heidelberg. Il a composé plusieurs ouvrages sur la jurisprudence. L'un, intitulé *Lexicon juridicum* (Francfort, 1609, 2 vol. in-fol.), est estimé pour l'exactitude des définitions.

CALVISANO, bourg du royaume d'Italie, province et à 25 kilom. S.-E. de Brescia; 3,000 hab. Ville déchue, autrefois importante et peuplée.

CALVISIUS SABINUS, riche Romain qui forma avec Iturius un complot pour perdre Agrippine dans l'esprit de Néron. Les deux conspirateurs furent exilés; mais ils furent rappelés après la mort d'Agrippine. Ce Calvisius Sabinus est probablement le même dont parle Sénèque, et qui payait fort cher des esclaves chargés de lui rappeler les vers des poètes les plus célèbres. Il se glorifiait de connaître parfaitement ces poètes, parce que ses esclaves les avaient appris de mémoire et pouvaient les réciter d'après ses ordres.

CALVISIUS (Seth), astronome, musicien et poète allemand, né à Groschleben, en Thuringe, en 1556, mort en 1615. Fils d'un pauvre paysan, il s'appliqua d'abord à la musique, et devint assez habile dans cet art pour se procurer des ressources, à l'aide desquelles il put étudier dans diverses universités les langues, la chronologie et l'astronomie, ou plutôt l'astrologie, car il était persuadé, comme beaucoup d'autres savants de son temps, que nos destinées sont écrites dans le ciel. Ayant trouvé, par ses calculs, qu'il devait subir un grand malheur un certain jour de l'année 1602, il s'entoura des plus grandes précautions, et l'excès même de ces précautions lui fit faire une chute dans laquelle il se cassa la jambe, ce qui le rendit boiteux. Il acquit une certaine célébrité par de savantes publications en latin sur la chronologie et sur la réforme du calendrier. Il donna aussi une traduction des psaumes en vers allemands, un dictionnaire latin et un ouvrage sur la musique.

CALVISSON, bourg de France (Gard), canton de Sommières, arrond. et à 17 kilom. S.-O. de Nîmes, pop. aggl. 2,144 hab. — pop. tot. 2,510 hab. Commerce considérable de vins blancs muscats; brasseries, distilleries d'eaux-de-vie; fabriques d'huiles, chapeaux, draps, toiles, gants de soie et de fil. Le sommet de la colline dite des *Moulins à vent*, d'où l'on découvre un vaste horizon, servit, au xvi^e siècle, d'observatoire à Cassini lors de la confection de la grande carte de France.

CALVITIE s. f. (kal-vi-si — lat. *calvitie*, même sens; de *calvus*, chauve). Etat de celui qui a la tête chauve; absence de cheveux : *CALVITIE précoce. La CALVITIE n'atteint pas toujours la vieillesse. Malgré les promesses des charlatans, la CALVITIE est une infirmité généralement incurable.* (Bouillet.)

— *Calvitie des paupières*. Absence des cils ou poils qui bordent les paupières.

— Fam. Etat de ce qui a perdu ses poils : *Elle fit apporter les deux banquettes de son antichambre, malgré la CALVITIE du velours, qui comptait déjà vingt-quatre ans de services.* (Balz.)

— Encycl. Hist. La *calvitie*, bien connue dans l'antiquité, était déjà, comme de nos jours, l'objet de la raillerie. Les anciens distinguaient deux sortes de calvitie : celle qui affectait plus particulièrement le devant de la tête, et qui portait en grec le nom de *phalacrodis*; celle qui affectait l'occiput valait à celui qui la présentait le nom de *anaphalan-tias*. Chez les Hébreux, la *calvitie* était connue, quoique peu commune. On sait ce qu'il en coûta à quarante enfants pour s'être permis de crier *chauve* à Elisée. On voit que les prophètes n'étaient pas endurants, et qu'il ne

faisait pas bon leur rappeler leurs infirmités. Hérodote (III, xii) nous apprend qu'il était très-rare de voir un homme chauve chez les Egyptiens; il attribue cette immunité à l'habitude, encore en vigueur dans la majorité des pays orientaux, qu'ils avaient de se raser la tête. C'était et c'est encore par mesure de propreté. Un détail extrêmement curieux, c'est que les Egyptiens connaissent l'usage de la perruque, et nous ajouterons même avec Smith, pour convaincre les incrédules, qu'on a retrouvé dans les ruines de Thèbes plusieurs échantillons de cette *bizarre* partie de la toilette égyptienne. Contrairement à la coutume généralement adoptée par la plupart des nations orientales, les Egyptiens, c'est encore Hérodote qui nous l'assure, laissent croître leurs cheveux en signe de deuil; ils les rasaient, au contraire, en signe de réjouissance et dans la vie ordinaire. On observe la même habitude chez les Chinois et les Egyptiens modernes.

Dans l'antiquité classique, la *calvitie* était également tournée en ridicule; elle constituait un des détails caractéristiques de la description de Thersite. On sait que César, qui était chauve et qui avait la prétention de ne pas passer pour ressembler à Thersite, supportait de fort mauvaise grâce cette infirmité, *calvitii deformitatem taquistissime ferre*, dit Suétone. Il prenait grand soin de la dissimuler autant que possible.

Un usage assez répandu autrefois a consisté à se priver volontairement de l'ornement de sa chevelure, soit pour accomplir un vœu, soit pour manifester sa douleur. Hérodote nous apprend que plusieurs nations à moitié sauvages, entre autres les Abantès, qui passaient dans les combats la plus grande partie de leur existence, se rasaient toute la partie antérieure de la tête, afin de ne pas offrir de prise à leurs adversaires pendant la lutte. Cette précaution est encore en usage de nos jours chez différentes peuplades sauvages de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie.

— Méd. La *calvitie* n'est, en réalité, qu'une forme avancée et irrémédiable de l'alopecie; elle en est la plus fâcheuse terminaison, puisque sa présence implique l'idée d'une dénudation aussi complète que possible du cuir chevelu. Il faut noter aussi que le mot *alopecie*, d'un sens plus étendu, s'applique à la perte ou à la chute des divers éléments du système pileux, tandis que le mot *calvitie* n'indique que la perte des cheveux; on la désigne quelquefois, dans ce cas, sous la dénomination de *calvitie céphalique*.

On distingue deux formes principales de la *calvitie* : la *calvitie congénitale* et la *calvitie acquise*.

1° *Calvitie congénitale*, ou *alopecie congénitale*. Dans cette forme, il y a absence de toute espèce de poils, barbe et cheveux; cependant, cette dénudation des téguments peut être complète ou seulement partielle. Dans quelques cas, le système pileux est encore représenté par de rares poils follets qui parsèment le cuir chevelu, et, à la puberté, il survient quelquefois un développement tardif du système pileux. Les enfants affectés de l'alopecie congénitale sont, en général, faibles, délicats, timides, craintifs et doués d'une mauvaise vue; les garçons présentent jusqu'à un âge assez avancé une apparence efféminée.

2° *Calvitie accidentelle* ou *acquise*. Celle-ci est la conséquence d'une alopecie persistante ou récidivée plusieurs fois, et se distingue en *calvitie idiopathique*, survenant spontanément par les progrès de l'âge (*calvitie sénile*), et en *calvitie symptomatique* ou *prématurée*, se développant à un âge plus ou moins avancé, sous l'influence de causes spéciales. La première de ces deux formes est très-généralement connue et n'a d'autres causes que l'usage lent qui s'opère dans l'organisme par les progrès de l'âge. Elle est plus commune chez l'homme que chez la femme, sans qu'il soit possible de se rendre compte de cette préférence. On voit ordinairement les hommes conserver une demi-couronne de cheveux à la partie postérieure de la tête, tandis que le sommet du crâne s'est entièrement dénudé. Chez les femmes, ce sont les tempes qui se dégarnissent en premier lieu.

La *calvitie* prématurée, souvent héréditaire, peut se déclarer chez des personnes d'ailleurs bien portantes et sans causes connues. On a remarqué, cependant, que les personnes chauves de bonne heure accusent une chaleur constante à la tête, qui est toujours le siège d'une transpiration abondante. La *calvitie* prématurée peut être consécutive à l'alopecie symptomatique et reconnaître alors les mêmes causes (v. *ALOPECIE*). Elle succède ainsi à un grand nombre d'affections : la phthisie, la chlorose, les sueurs profuses, le typhus, la fièvre typhoïde, la syphilis, le vice gouteux héréditaire. Cette forme est toujours plus rare que la *calvitie sénile*, en raison de ce qu'elle est plus curable. Les maladies parasitaires du cuir chevelu, cependant, et les inflammations du derme de cette région peuvent être l'origine d'une *calvitie* consécutive beaucoup plus cruelle et plus irrémédiable; tels sont le psoriasis, le pityriasis, l'eczéma, l'impétigo, l'acné sébacée concrète, la teigne favéuse, l'herpès tonsurant et surtout la pelade, qui peut faire disparaître tous les poils du corps.

D'autres causes agissent d'une manière plus

obscur; il est reconnu que les veilles prolongées, les travaux de l'esprit et les chagrins font tomber les cheveux avant l'âge. En ces derniers temps, on a cru devoir accuser l'usage des chapeaux de soie, parce que la *calvitie* prématurée paraît plus commune dans les villes que dans les campagnes. Cette opinion est peu acceptable, quoique le chapeau de soie ne constitue pas une coiffure très-saïe. Mais anciennement, alors que l'usage du chapeau était inconnu, la *calvitie* n'en était pas moins très-répandue, ce qui pourrait être attribué, du reste, à l'existence plus commune de la lèpre.

La *calvitie* n'a pas d'inconvénients sérieux. Elle expose quelquefois les personnes chauves à des refroidissements du cuir chevelu et leur occasionne des douleurs névralgiques et rhumatismales, des coryzas, etc. Mais, en général, la *calvitie* n'a d'autres conséquences regrettables que celle de priver la tête d'un ornement très-recherché et qui donne à la physionomie humaine une partie de sa beauté. Les peuples anciens faisaient un cas extrême d'une belle chevelure, et attachaient une grande valeur à la possession de ce simple ornement. Ils y voyaient un signe de valeur et de virilité, l'histoire de Samson et celle de nos rois chevelus témoignent amplement de l'importance dont jouissait la chevelure chez nos aïeux. Cependant, aujourd'hui que la tonsure n'est plus une marque d'infamie et de stérilité, nous sommes encore témoins des désespoirs que fait naître tous les jours la perte prématurée des cheveux. Aussi n'est-il pas d'infirmité qui ait autant exercé l'imagination des jongleurs et des charlatans; c'est par centaines qu'il faudrait compter les spécifiques souverains qui font « repousser les cheveux sur le crâne dénudé. » Depuis la pommade du Lion jusqu'à l'eau de Lob, combien de ces préparations ont été vantées, appréciées, puis abandonnées et remplacées par d'autres! Que devons-nous donc penser de la valeur de ces prétendus spécifiques? La physiologie a définitivement jugé la question. Le cheveu prend naissance dans un follicule, véritable racine, sans lequel il ne saurait exister, et qu'aucune pommade ne saurait créer. Toutes les fois que le follicule producteur est détruit, la *calvitie* est donc absolument incurable, et nul cosmétique n'est en état de rendre au cuir chevelu l'élément qui lui fait défaut. Mais lorsque, au contraire, la chute des cheveux n'est qu'un accident comparable à ces desquamations superficielles qui accompagnent certaines maladies, lorsque l'alopecie, véritablement symptomatique, n'est que la conséquence passagère d'une maladie passagère elle-même, et qui ne porte pas atteinte au follicule pileux, dans ce cas, la *calvitie*, quel qu'en soit le degré, est un accident curable. Ainsi s'expliquent les merveilleux succès, les miracles accomplis par ces fameux cosmétiques tant vantés, miracles qui n'ont rien de surnaturel, car, dans les cas précités, quelle que soit la préparation qu'on emploie (à moins qu'elle ne soit nuisible au développement des cheveux), après les maladies fébriles qui en ont provoqué la chute, on voit ceux-ci repousser avec vigueur, souvent plus beaux et plus fournis qu'auparavant. Le traitement de l'alopecie est donc subordonné à la cause qui en a provoqué le développement. Toutes les fois qu'elle est symptomatique d'une affection coexistante, en même temps qu'on met en usage les moyens curatifs propres à être opposés à cette affection, on dirige un traitement actif contre l'alopecie elle-même. On se hâte de raser ou de couper très-courts les cheveux qui restent, puis l'on applique sur le cuir chevelu une pommade astringente, tonique ou excitante, convenablement choisie. Ces pommades, curatives de l'alopecie symptomatique, sont très-nombreuses, quoique d'une efficacité quelquefois contestable. La plus célèbre est celle qui porte le nom de Dupuytren, et qui a pour base la teinture de cantharides. Les autres pommades employées dans les mêmes cas contiennent divers excitants ou toniques astringents, tels que l'huile de ricin, l'huile de croton, les essences aromatiques, le tannin, l'acide galique, le rhum, le sulfate de quinine, etc. Enfin, les personnes chauves qui redoutent les conséquences d'un refroidissement et sont affligées d'une *calvitie* incurable ont imaginé de se couvrir la tête de calottes, de perruques ou de chevelures artificielles, de faux toupets, etc.; ces moyens peuvent être regardés comme constituant le traitement palliatif de la *calvitie* dans sa forme incurable.

— *Calvitie des paupères*. Affection caractérisée par la chute des cils. V. BLÉPHARITE CHILIAIRE.

CALVO (Boniface), troubadour. V. BONIFACE CALVO.

CALVO (Marco-Fabio), médecin italien, né à Rome en 1527. Sur l'ordre du pape Clément VII, il donna une des premières traductions latines des œuvres d'Hippocrate. On lui doit aussi : *Antique urbis Romæ cum regionibus simulacrum* (Bâle, 1558, in-fol.).

CALVO ou CALVI (Jean), médecin espagnol, qui vivait au xvi^e siècle. Il fut professeur à l'université de Valence, et donna par son enseignement une assez vive impulsion aux études médicales dans son pays. Son principal ouvrage est intitulé : *Primer y segunda parte de la chirurgia universal y particular del*

corpo humano (Séville, 1580, in-4^o). Il traduisit en espagnol la *Chirurgie française* de Gui Cauliac.

CALVO ou GUALBE (Juan-Salvador de), capitaine andorran, né vers 1625 à Soldou dans la vallée d'Andorre, sur la frontière française du département de l'Ariège, mort à Deinsse en 1690. C'est à tort que tous les biographes font naître Calvo en Catalogne, à Barcelone; ce personnage reçut le jour dans la petite et séculaire république des Pyrénées, sous un humble toit montagnard, que l'on ne manque jamais de montrer au voyageur qui descend du port ou col de Fray-Miquel pour explorer le sauvage val d'Andorre. Cité par Saint-Simon, surnommé le *brave Calvo*, à cause de sa valeur éprouvée, il joua un certain rôle dans l'histoire militaire du règne de Louis XIV. Résumons en quelques lignes cette existence guerrière si bien remplie et si dévouée à la France, pays d'adoption de l'Andorran.

On ignore comment Calvo débuta dans la carrière et comment il obtint de l'avancement. Toujours est-il qu'il passa au service de la France après la soumission de la Catalogne (1641), qu'il commanda un régiment de cavalerie française qui portait son nom, et qu'il coopéra à la conquête de la Franche-Comté (1668), ce qui prouve bien qu'il n'était pas Espagnol. Il combattit à Seneff (1673); puis, assiégué dans Maëstricht (1676), où il avait le grade de maréchal de camp, il réunit autour de lui les ingénieurs, à qui il adressa ces simples mots, bien dignes d'un soldat : « Messieurs, je vous avertis que je n'entends absolument rien à la défense d'une place; tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne veux pas me rendre. Agissez en conséquence. » Il ne se rendit point, en effet, se maintint avec succès derrière les remparts pendant plus d'un mois, exécuta des sorties brillantes, et donna ainsi à Schomberg le temps de venir le dégager et de chasser les Hollandais, que commandait le prince d'Orange (1676). Calvo fut alors nommé lieutenant général et conserva le commandement de Maëstricht jusqu'en 1679. La surprise de Leaw, la prise de Clèves, le passage du Têt et l'assaut de Gironne mirent le sceau à la réputation de Calvo. Il exerça des commandements importants sous les maréchaux de Créquy, de Bellefonds, d'Humières, de Luxembourg, et, après maintes actions d'éclat, périt de la mort de l'homme de guerre, à Deinsse, à la tête du corps de troupes placé sous ses ordres.

On attribue cette parole à Louis XIV, monarque qui était si bon appréciateur de tous les mérites, de tous les talents : « Je suis sans inquiétude quand le *brave Calvo* défend une place. » C'est là le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un soldat.

CALVOER ou CALVOR (Gaspard), théologien et historien allemand, né à Hildesheim en 1650, mort en 1725. Il exerça les fonctions d'inspecteur des écoles de Clausthal et de surintendant ecclésiastique de Gruberhagen. On lui doit : *Fissuræ Sionis, hoc est de schismatibus ac controversiis quæ Ecclesiam agitarunt* (Leipzig, 1690); *Saxonia inferior, antiqua, gentilis et christiana* (Gosslar, 1714), et plusieurs autres ouvrages. — Son fils, Henning ou Henri CALVOER, lui succéda dans la direction des écoles et fut ensuite pasteur à Altenau. Il publia, en latin, une description fort intéressante des machines employées pour l'exploitation des mines dans le Harz.

CALVUS (Caius-Licinius), poète et orateur romain, dont le nom fut, chez les anciens, célèbre à l'égal de celui de Catulle comme poète, et presque de celui d'Hortensius comme orateur, vivait au temps de Cicéron et de Jules César. Il était de la famille Licinia, que les Crassus, les Lucullus, les Murena avaient rendue une des plus célèbres de Rome. Le père de Calvus, Caius-Licinius-Macer, était lui-même un orateur distingué, dont Cicéron parle avec éloge dans son *Brutus*, et qui transmit à son fils, comme un héritage, le goût des lettres et de l'éloquence. Au témoignage de tous ses contemporains, Calvus naquit poète, et il excella surtout dans l'épigramme; mais la causticité de son esprit le porta également vers la satire. Il y a moins de distance qu'on ne croit entre ces deux genres pour les natures douées d'une vive sensibilité. Il attaqua ce qu'il y avait de plus puissant à Rome, et il acquit bientôt de la célébrité par sa hardiesse à stigmatiser les vices des plus grands personnages. Il composa contre Jules César des épigrammes sanglantes qui firent beaucoup de bruit dans Rome. Suétone en parle dans sa *Vie de Jules César*. « J'omets, dit-il (chap. XLIX), les vers très-connus de Calvus Licinius (*Omitto Calvi Licinii notissimos versus*). » Mais il nous apprend plus loin (ch. LXXIII) que César, ayant appris que Calvus, touché sans doute par l'éclat des victoires du grand capitaine, se repentait de ses épigrammes, et avait témoigné à des amis communs le désir de se réconcilier avec lui, prit les devants et écrivit le premier à Calvus. Celui-ci, du reste, n'avait pas plus épargné Pompée que César dans les premiers jets de sa verve; mais il ne paraît pas qu'il se soit réconcilié avec ce dernier. On trouve encore quelques autres mentions de ce goût de Calvus pour la satire, et Cicéron, dans ses *Lettres* (livre VII, épit. IV), parle d'une épigramme contre Tigellius, com-

posée par Calvus, qu'il qualifie de très-mordante. Il paraît cependant que ce n'était pas de ce côté que le portait le plus naturellement son talent. Tout en plaçant et en brillant au barreau, il aimait à chanter ses amours : Catulle et Propertius parlent avec éloge des vers qu'il fit pour Quintilia. Il était particulièrement lié avec ces deux écrivains, et Catulle a parlé de Calvus plus d'une fois, avec toute l'affection d'un véritable ami. Ses poésies, quoique pleines de tendresse, l'étaient aussi de belles tournures et de gaieté. Sénèque les appelle *carmina joca*. Catulle lui a adressé la jolie épigramme qui commence ainsi :

*Ni te plus oculis meis amarem,
Jucundissime Calve....*

et c'est à Calvus qu'il s'adresse dans cette autre pièce, où il lui dit : « J'ai fait avec plaisir pour toi ce poème : »

Hoc jucunde tibi poema feci.

Catulle et Calvus ont été comparés, de leur temps, et mis sur la même ligne, par un juge dont personne ne contestera la compétence. Dans sa dixième satire du premier livre, Horace en a dit :

Nil præter Calvum et doctus cantare Catullum.

Propertius les joint dans la pièce où il se plaint des rigueurs de sa maîtresse (Élég. XIX, livre II) :

*Ita meis fiet notissima forma libellis,
Calve, tua venia; pace, Catulle, tua.*

Ceux-là étaient contemporains du poète, et l'on est touché de voir combien ces rivaux d'esprit et de talent étaient unis, et se rendaient justice les uns aux autres.

Pliny le Jeune, dans la vingt-septième lettre du livre II, rapporte des vers d'un poète de son temps, Lentius Augurinus, où Calvus et Catulle sont mis sur un pied égal : « Je compose, dit-il, des poèmes en petits vers, comme en faisaient autrefois et mon Catulle et Calvus : »

*Canto carmina versibus minutis,
His olim quibus et meus Catullus
Et Calvus....*

Enfin, Aulu-Gelle (livre XIX, ch. XXIX) introduit des Grecs, très-versés dans les belles-lettres grecques et latines, qui ne trouvaient, dans tous les poètes latins que Catulle et Calvus que l'on put comparer à Anacréon.

L'orateur, en Calvus, selon quelques auteurs, égalait le poète; mais Cicéron, qui paraît assez mal disposé en sa faveur, ne lui accorde guère que la qualité de savant.

C'était l'éloquence attique d'Isocrate qu'il avait prise pour modèle, et c'est à ce souci constant d'imitation que Cicéron attribue une partie de sa faiblesse. « La finesse étudiée et l'extrême délicatesse de son style, étaient goûtes des gens doctes et attentifs; mais ce n'était rien pour la foule et au forum, au service duquel est née l'éloquence. »

Dans le dialogue de *Oratoribus*, Cicéron dit que, de vingt et un livres de discours que cet orateur a laissés, à peine y en a-t-il quelques-uns dont on puisse être content; que c'est ainsi qu'en pense tout le monde; que personne ne s'avise de lire ce qu'il a écrit contre Asinius ou contre Drusus; il avoue cependant que les gens de lettres ne cessent d'admirer avec raison ses harangues contre Vatinius, et surtout la seconde, dont il parle avec le plus grand éloge (*ac præcipue secunda ex his oratio*). Il paraît que cette harangue de Calvus contre Vatinius, perdue pour nous comme toutes les autres, était tenue en ce temps, par les plus difficiles critiques, pour un véritable chef-d'œuvre. Catulle l'a célébrée dans l'épigramme suivante :

*Risi nescio quem modo in corona
Qui cum mirifice Vatiniæ
Meus crimina Calvus explicasset,
Admirans, ait, hæc, manusque tollens,
Di magni, salapucium disertum!*

Ces vers nous apprennent que Calvus était d'une très-petite taille, car c'est ce qu'exprime le mot de *salapucius*, terme dont se servaient les nourrices romaines lorsqu'elles caressaient les enfants qu'elles allaitaient. Sénèque, qui cite ces mêmes vers pour prouver que Calvus était d'une très-petite stature, ajoute que Vatinius, effrayé de l'éloquence de son accusateur, l'interrompt en s'écriant : « Est-ce que, parce que celui-ci parle bien, pour cela je serai condamné? (*Rogor vos, judices: num, si iste disertus est, ideo me damnari oportet?*) »

Dans les temps postérieurs, le nom de Calvus est également cité par les meilleurs écrivains; Quintilien surtout vante son éloquence. « J'en ai vu, dit-il, qui, sur la foi de Cicéron, croyaient qu'il éternait son style en se rendant trop difficile dans sa composition et en se chicanant lui-même; mais sa manière n'est pas moins solide que sévère, et souvent ne laisse pas d'être mâle. Il a écrit dans le goût attique, et la mort, qui nous l'a ravi si tôt, a fait tort à son éloquence, supposé qu'il l'eût perfectionnée en y ajoutant sans en rien retrancher. »

On voit par ce passage que Calvus mourut jeune. Il devait être un des plus considérables citoyens de Rome, puisque la maison qu'il habitait fut, depuis, occupée par Auguste, comme nous l'apprend Suétone dans la vie de cet empereur.

Quelques savants ont avancé que Calvus l'orateur était différent du poète Calvus; mais ils n'auraient pas fait cette distinction s'ils avaient lu avec plus d'attention Catulle, et

s'ils avaient réfléchi sur ce qu'en dit Sénèque, qui, après avoir parlé de Calvus comme orateur, ajoute que ses vers n'étaient pas moins remarquables que ses discours. « Ses vers aussi, dit-il, étaient pleins de mouvement et d'esprit (*Carmina quoque ejus plena sunt ingentis animi*). » Il en cite pour preuve ces deux vers très-mordants contre Pompée, montrant d'ailleurs par là combien les écrits de l'orateur et du poète Calvus étaient alors familiers aux lettrés romains :

*Fasciola qui crura ligat, digito caput uno
Scalpit; quid credas hunc sibi velle? Virum.*

La perte des ouvrages de Calvus ne nous permet pas de contrôler tous ces témoignages; nous croyons cependant que la postérité l'eût placé, non entre Horace et Virgile, mais certainement à ce rang, élevé encore, où sont placés les Catulle, les Tibulle et les Propertius. C'est parmi eux surtout qu'il figurerait dignement, car il fut principalement, comme tout l'indique, poète élégiaque, bien qu'il ait cultivé aussi, et avec grand succès, la satire; peut-être, à ce dernier titre, pourrait-il figurer de même à côté ou un peu au-dessous de Persius.

Aucune biographie, pas plus les encyclopédies allemandes et anglaises que les encyclopédies françaises, ne mentionne même le nom de Calvus. Cette biographie est une véritable résurrection; décidément le *Grand Dictionnaire* va se mettre à faire des miracles. Disons toutefois que certaines biographies lui consacrent quelques lignes au mot LICINIUS.

CALVUS MONS, nom latin de Chaumont-en-Bassigny.

CALVY DE LA FONTAINE (François), écrivain français du xvi^e siècle. Il était lié avec Charles Fontaine, et on lui doit : une traduction du *Traité de la félicité humaine*, de Philippe Béroalde; la *Manière de bien et heureusement instituer et composer sa vie et forme de vivre*; une traduction en vers français de l'*Épître d'Ovide sur la Complainte du noyer*; une *Éplogue sur le retour de Bacchus*, etc.

CALYBE s. m. (ka-li-be — nom mythol.). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères carabiques, voisins des tachypes, comprenant une seule espèce, qui vit à Cayenne.

CALYBÉ s. m. (ka-li-bé — nom mythol.). Ornith. Oiseau du genre cassian : Le *Calybé* n'a point à la queue ces deux longues plumes. (V. de Bomare.) On écrit aussi CALYBÉE s. f.

CALYBION s. m. (ka-li-bi-on — du gr. *kalubion*, petite cabane). Bot. Genre de fruits auquel appartient le gland de chêne.

CALYBITE s. et adj. m. (ka-li-bi-te — gr. *kalubites*, même sens; de *kalubé*, hutte). Hist. ecclésiast. Surnom des chrétiens primitifs qui vivaient isolés dans des huttes : *Saint Jean Calybite*.

CALYCADÉNIE s. f. (ka-li-ka-dé-ni — du gr. *kalux*, calice; *adén*, glande). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, comprenant quatre espèces, qui croissent en Californie.

CALYCANDRE s. f. (ka-li-kan-dre — du gr. *kalux*, calice; *anér*, *andros*, homme, organe mâle). Bot. Syn. de CORDYLE.

CALYCANDRIE s. f. (ka-li-kan-dri — du gr. *kalux*, calice; *anér*, *andros*, homme, organe mâle). Bot. Douzième classe du système de Richard, comprenant les plantes ayant plus de dix étamines insérées sur le calice; elle est constituée par une partie de la dodécandrie et de l'icosandrie de Linné. V. SEXUEL (système).

CALYCANTHE s. m. (ka-li-kan-te — du gr. *kalux*, calice; *anthos*, fleur). Bot. Genre type de la famille des calycanthées : Les CALYCANTHES font l'ornement de nos jardins. (Clavé.)

— *Encycl.* Le genre *calycanthe* a pour principaux caractères : périanthe simple, coloré, à tube urcéolé, à limbe multipart; étamines nombreuses, insérées sur un anneau charnu qui forme la gorge du périanthe; plusieurs ovaires uniloculaires et uniovulés; styles terminaux à stigmates obtus; akènes enveloppés par le tube périanthien devenu charnu et cornacé.

Les *calycanthes* sont des arbrisseaux aromatiques originaires de l'Amérique septentrionale. Il y a cinq ou six espèces, toutes susceptibles de croître en pleine terre dans nos climats. Leur élégance et l'odeur suave de leurs fleurs en font des plantes d'agrément fort recherchées des amateurs. Elles ne demandent presque aucun soin et réussissent bien dans tous les terrains, pourvu qu'ils soient exposés au nord et ombragés. Les espèces les plus généralement cultivées en France sont le *calycanthe* de la Californie et celui de la Caroline. Ce dernier atteint quelquefois plus de 2 m. de haut. Ses fleurs, magnifiques, d'un rouge brun, exhalent une odeur de pomme de reinette et de melon. On le cite avec raison comme un exemple curieux de l'excès où peut parvenir la flatterie; en effet, Buchoz en fit un genre qu'il dédia à la marquise de Pompadour, et qu'il appela *pompadour*.

CALYCANTHÉ, ÉE adj. (ka-li-kan-té — rad. *calycanthe*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux calycanthes. Il On dit aussi CALYCANTHACE, BÉ.

— s. f. pl. Famille de plantes détachée de la famille des rosacées, et qui a pour type le genre *calycanthe*.

— *Encycl.* Les *calycanthées* sont des arbris-

seaux à tiges tétragones, ainsi que les rameaux, qui portent des feuilles opposées, pétiolées, entières et dépourvues de stipules. Les fleurs sont solitaires, axillaires ou terminales; elles présentent un calice à tube court, urcéolé, épais, à limbe composé d'un grand nombre de sépales imbriqués sur plusieurs rangs; des étamines très-nombreuses, insérées sur un disque charnu qui entoure la gorge du calice; des ovaires nombreux et distincts, uniovulés, insérés sur toute la surface du tube calicinal, et terminés chacun par un style et un stigmate simples. Les fruits sont des osselets, renfermant chacun une graine à embryon dépourvu d'albumen.

Les *calycanthées* sont des arbrisseaux aromatiques, à fleurs plus ou moins précoces. Cette famille ne renferme que deux genres, *calycanthé* et *chimonothe*, dont plusieurs espèces sont cultivées dans nos jardins.

CALYCANTHÈMES s. f. pl. (ka-li-kan-ta-mes — du gr. *kaluz*, calice; *anthem*, fleur). Bot. Nom d'une famille, dans l'essai de méthode naturelle proposée par Linné, qui renfermait onze genres, répartis depuis dans les familles des onagrarées, mélastomacées, salicariées et rubiacées. Ce nom a été diversement appliqué par d'autres auteurs.

Calycée, titre d'une chanson dont parle Aristoxène dans son *Traité de la musique*, et qui était très-populaire chez les dames grecques. C'était l'histoire d'une fille nommée Calycée, amoureuse d'un jeune homme qu'elle suppliait Vénus de lui donner pour époux; mais le jeune homme l'ayant méprisée, elle se précipita du haut du rocher de Leucade. Le poète, dit Athénée, peignait le caractère de la jeune fille avec tous les traits de l'honnêteté; il la représentait ne voulant pas avoir de commerce illégitime avec son amant, mais s'unir avec lui par les liens du mariage, ou renoncer à la vie si elle n'y pouvait parvenir. Comme on le voit, la romance ne date pas d'aujourd'hui, et les Grecs, quoi qu'en disent certains esprits exclusifs, nous donnent souvent des leçons de haute moralité.

CALYCÈRE ou **CALICÈRE** s. f. (ka-li-sè-re — du gr. *kaluz*, ou du lat. *calix*, calice). Bot. Genre de plantes, type de la famille des calycérées, renfermant un petit nombre d'espèces, qui croissent au Chili.

CALYCÉRÉ ou **CALICÉRÉ**, ÉE adj. (ka-li-sè-ré — rad. *calycère*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux calycères. Syn. de *BOOPIÉ*.

— s. f. pl. Famille de plantes intermédiaire entre celles des composées et celle des dipsacées, et comprenant quatre genres (*calycère*, *boopide*, *actacarphe* et *gamocarphe*), qui habitent les régions septentrionales de l'Amérique. On les appelle aussi *BOOPIÉES*.

— Encycl. La famille des *calycérées*, appelée aussi des *boopidées*, renferme des plantes herbacées à feuilles alternes, à fleurs petites et réunies en capitules globuleux entourés d'un involucre commun. Le réceptacle florifère est garni d'écaillés foliacées qui se soudent quelquefois avec les fleurs, de manière à n'en être pas distinctes. Les fleurs ont un calice adhérent à limbe divisé; une corolle monopétale tubuleuse et régulière; cinq étamines, soudées à la fois par les filets et par les anthères, et au-dessous cinq glandes nectarifères; un ovaire infère, à une seule loge uniovulée, couronné par un disque épigyné, et surmonté d'un style simple, que termine un stigmate hémisphérique. Le fruit est un akène, couronné par les dents épineuses du calice; la graine renferme un embryon renversé, entouré d'un albumen ou endosperme charnu.

CALYCIÉ, ÉE. V. *CALICIE*.

CALYCIFLORE adj. (ka-li-si-fi-lo-re — du lat. *calix*, calice; *flos*, fleur). Bot. Se dit des plantes dont les pétales, libres ou soudés entre eux, sont insérés sur le calice.

— s. f. pl. Deuxième classe de la méthode de de Candolle, comprenant toutes les familles à corolle polypétale ou monopétale insérée sur le calice.

CALYCION s. m. (ka-li-si-on — dimin. du gr. *kaluz*, calice). Bot. Syn. d'*HÉTÉROTHÈQUE* et de *CALICION*.

CALYCOBOLE s. m. (ka-li-ko-bo-le — du gr. *kaluz*, calice; *bolos*, action de jeter). Bot. Syn. de *BOUQUÈRE*, genre de plantes dans lequel la corolle tombée de si bonne heure qu'elle semble être rejetée par le calice.

CALYCOCORSE s. m. (ka-li-ko-kor-se — du gr. *kaluz*, calice; *korsè*, chevelure). Bot. Syn. de *WILLEMÉTIE*.

CALYCOGONIE s. f. (ka-li-ko-go-ni — du gr. *kaluz*, calice; *gonia*, angle). Bot. Genre de végétaux, de la famille des mélastomacées, tribu des miconiées, comprenant deux espèces qui croissent aux Antilles.

CALYCOMIDE s. f. (ka-li-ko-mi-de). Bot. Syn. du genre *CALICOME*.

CALYCOPHYLLE s. m. (ka-li-ko-fi-le — du gr. *kaluz*, calice; *phylon*, feuille). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rubiacées, tribu des cinchonées, formé aux dépens du genre *macrodonis*, et comprenant quelques espèces qui croissent aux Antilles.

CALYCOPTÉRIDE s. f. (ka-li-ko-pté-ri-de — du gr. *kaluz*, calice; *ptéris*, fougère). Bot. Syn. des genres *CALYCOGONIE* et *GETHONIE*.

III.

CALYCOSTÉMONE adj. (ka-li-ko-sté-mo-ne — du gr. *kaluz*, calice; *stemon*, filet, étamine). Bot. Se dit d'une plante dont les étamines sont insérées sur le calice. || Syn. de *FÉRIGNÈ*.

— s. f. pl. Classe de plantes ayant les étamines insérées sur le calice.

CALYCOTHRIX s. m. (ka-li-ko-triks — du gr. *kaluz*, calice; *thrix*, cheveu). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des myrtacées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent en Australie.

CALYCOTOME s. m. (ka-li-ko-to-me — du gr. *kaluz*, calice; *tome*, section). Bot. Syn. des genres *CONOSTÉGIE*, *CYTISE* et *MÉLIOSPERME*.

CALYDERME s. m. (ka-li-der-me — du gr. *kaluz*, calice; *derma*, peau). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénecionées, comprenant cinq espèces, qui croissent au Mexique. || Ce nom a été donné aussi au genre *nicandrea*. || Ce mot est irrégulièrement formé; c'est *CALYCODERME* qu'il faudrait dire.

CALYDON, ville de la Grèce ancienne, dans l'Étolie, aujourd'hui la Livadie, sur la rive gauche de l'Évenus, actuellement nommé Fidiari, à 8 kilom. de la mer. Célèbre par un sanglier énorme que tua Méléagre.

CALYDONIEN, IENNE s. et adj. (ka-li-doni-ain, i-è-ne — rad. *Calydon*). Géogr. anc. Habitant de Calydon; qui appartient à cette ville ou à ses habitants.

— Myth. Surnom de Bacchus et de Méléagre.

CALYLOPHE s. m. (ka-li-lo-fe — du gr. *kaluz*, calice; *lophos*, aigrette). Bot. Genre de plantes, de la famille des onagrarées, formé aux dépens des *énothères* ou *onagrites*, et comprenant deux espèces, qui croissent en Amérique. || Il faudrait dire *CALYCOLOPHE*.

CALYLOPHIDE s. m. (ka-li-lo-fi-de — du gr. *kaluz*, calice; *lophos*, étau d'une aigrette). Bot. Syn. de *MÉRIOLIX*. || On dirait mieux *CALYCOLOPHIDE*.

CALYMELLE s. f. (ka-li-mél-le). Bot. Syn. de *PLATYZOME*.

CALYMÈNE s. f. (ka-li-mè-ne — du gr. *kalos*, beau; *hymén*, membrane). Crust. Genre de crustacés trilobites, et type de la famille des calyméniens, comprenant une vingtaine d'espèces.

— Encycl. Les *calymènes* sont des crustacés fossiles de l'ordre des trilobites. Ce genre, type de la tribu des calyméniens, présente les caractères suivants: corps contractile, presque hémisphérique; bouclier portant plusieurs plis ou tubercules; tête à peu près demi-circulaire, profondément divisée par deux sillons longitudinaux; yeux à cornée réticulée, de forme semi-lunaire, situés sur les lobes latéraux; anneaux du thorax moins distincts que ceux de l'abdomen. On connaît une vingtaine d'espèces de *calymènes*, toutes marines et qui caractérisent en général les terrains de transition, où elles sont très-abondantes. Le type est la *calymène* de Blumenbach, qu'on trouve en Angleterre et en Allemagne.

CALYMÉNIE s. f. (ka-li-mè-ni — du gr. *kaluz*, calice; *hymén*, membrane). Bot. Syn. d'*OXYBAPHÈ*. || On dit aussi *CALIXHYMÈNE*, et mieux *CALYXHYMÈNE* ou *CALYXYMÈNE*.

CALYMÉNIN, IENNE adj. (ka-li-mè-ni-ain, i-è-ne — rad. *calymène*). Crust. Qui ressemble ou qui se rapporte aux calymènes.

— s. m. pl. Famille de crustacés trilobites, qui renferme les genres *calymène*, *asaphe* et *homalonothe*.

CALYMMAPHORE s. m. (ka-lim-ma-fo-re — du gr. *kalumma*, couverture; *phoros*, porteur). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, formé aux dépens du genre *praside*, et comprenant deux espèces trouvées au Tucuman. || Il faudrait dire *CALYMMATOPHORE*.

CALYMMATION s. m. (ka-lim-ma-ti-on — du gr. *kalummaton*, petite enveloppe). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères longicornes, comprenant une espèce, qui vit à Madagascar.

CALYMNÈ s. m. (ka-lim-mè-ne — de *Calymina*, nom mythologique). Zooph. Genre d'acaléphes et énoéphores, comprenant une seule espèce qui vit dans la mer du Sud, près de l'équateur: Le *CALYMNÈ* a le corps ovale, comprimé, plus large que haut. (Dujardin.)

CALYMNODON s. m. (ka-lim-mo-no-don — du gr. *kalumma*, enveloppe; *odon*, dent). Bot. Genre de fougères, voisin des *grammitis*, et comprenant une seule espèce trouvée à Java.

CALYMPÈRE s. m. (ka-lym-pè-re — du gr. *kalumma*, couverture; *coiffe*, *peiro*, je transperce). Bot. Genre de mousses acrocarpes assez semblables aux orthotriches, comprenant six espèces, qui croissent en général dans les régions intertropicales.

CALYPTÉOPSIDE s. f. (ka-li-pé-o-psi-de — du gr. *kalupto*, je couvre; *opsis*, aspect). Moll. Genre de coquilles, de la famille des calyptaciens, voisin des calyptères, et comprenant une seule espèce, trouvée sur les côtes du Pérou.

CALYPLECTE s. m. (ka-li-plèk-te — du gr. *kaluz*, calice; *plektos*, tressé). Bot. Section du genre *lafoensia*. || On dirait mieux *CALYCOPECTE*.

CALYPOGÉE s. f. (ka-li-po-jé — du gr. *kaluz*, calice; *hupo*, sous; *gê*, terre). Bot. Genre de plantes cryptogames, de la famille

des hépatiques, voisin des *longermannes*, et comprenant trois espèces, dont deux croissent en Europe, il faudrait dire *CALYPOGÉE*, ou trouver un nom moins barbare.

CALYPOGIE s. f. (ka-li-po-ji — du gr. *kaluz*, calice; *hupo*, sous; *gê*, terre). Bot. Syn. de *GEOCALICE*.

CALYPSO s. f. (ka-li-pso — nom mythol.). Crust. Genre de crustacés fondé sur une espèce douteuse, et qui n'a pas été adopté.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées et de la tribu des vandées, formé aux dépens des *cyripèdes*, et comprenant une seule espèce, qui croît dans les régions boréales des deux continents, la *calypso* boréale. || Syn. du genre *FALACIE*.

CALYPSO (île de), appelée Ogygie par Homère dans son immortel poème de l'*Odyssée*, et sur la situation de laquelle les géographes ne sont point d'accord. Quelques-uns placent cette île au S. de la Sicile, et au N.-O. de Malte, position qui correspond à l'île nommée aujourd'hui Gozzo; d'autres, et ce sont les plus nombreux, placent l'île de Calypso à l'E. du Brûtiûm, dans la mer Ionienne près du cap Lacissium, le cap Colonna des modernes, non loin duquel se trouve un rocher qui semble peu correspondre aux brillantes descriptions que l'auteur de l'épopée grecque et Fénelon nous ont laissées sur le séjour de la demi-déesse. L'île de Calypso, comme l'île d'Armide, paraît être une fiction poétique.

CALYPSO, nymphe qui régnait dans l'île d'Ogygie, où, suivant Homère, elle accueillait Ulysse après son naufrage. Calypso offre l'immortalité à Ulysse, s'il consent à rester dans son île; mais, pour obéir au Destin, Ulysse l'abandonne et retourne à Ithaque. Télémaque, qui est à la recherche de son père, aborde à son tour dans l'empire de la déesse, qui l'y retient pendant sept années, et qui a la douleur de voir le fils lui échapper comme le père.

La littérature fait de fréquentes allusions à l'île de Calypso et à l'abandon dont la nymphe fut deux fois l'objet:

« C'est cette amazone, cette belle guerrière qui, sacrifiant l'illustre maréchal (de Saxe) au jeune poète, enleva un matin Marmontel à ses sociétés de Paris, et le transporta d'un coup de baguette dans sa solitude d'Avenay, où elle le garda plusieurs mois enfermé au milieu des vignes de Champagne comme dans une île de Calypso. »

SAINTÉ-BRUYE.

« Quand on a été tout à coup amené dans les régions enchantées par la main d'une femme, on peut s'en arracher peut-être, comme *Télémaque de l'île de Calypso*, si un Mentor vous pousse à la mer par les épaules; mais on a beau faire, on n'en revient jamais tout entier, et l'on y laisse toujours une part de son cœur. »

L. ENAULT.

« Calixte pria son amie, à qui sa position permettait de suivre Dalberg dans le monde d'actrices, de roués et de viveurs où Rudolph le poussait, de le surveiller, non dans un but de jalousie mesquine, mais par une sorte de sollicitude maternelle. Florence accepta la charge de servir de mentor à ce *Télémaque*, avec recommandation secrète de le précipiter la tête dans l'onde amère s'il s'acquiesçait trop longtemps dans quelque île de Calypso. »

TH. GAUTIER.

« L'objet de votre inextinguible flamme sera désormais sacré pour moi. Revenons à votre voyage; vous voilà donc parti, laissant votre *Calypso* plus ou moins inconsolable. Après? — Mon père m'oblige à retourner en Lorraine, me disais-je en route, mais il sera bien habile s'il m'oblige à y rester. »

CH. DE BERNARD.

« En voyant une fille jeune et belle servir d'appui à son vieux père, je me trouvai subitement épris de cette jeune Antigone. Du reste, ma passion était d'une qualité si pure, si distinguée, que je ne songeai seulement pas à me demander si ce n'était point là une de ces *Calypso* dont M. Ratin m'avait tant parlé. »

TOPFFER.

CALYPTÉ s. m. (ka-li-pté — du gr. *kaluptos*, couvert, caché). Entom. Syn. de *BRACHISTE*.

CALYPTER s. m. (ka-li-ptér — du gr. *kaluptér*, couverture). Méd. Excroissance charnue qui couvre accidentellement la veine hémorrhoidale. || Peu usité.

CALYPTÈRE, ÉE adj. (ka-li-pté-ré — du gr. *kalupto*, je cache). Entom. Se dit des insectes diptères, de la famille des myodaires, qui ont des cuillerons larges, à double écaille, et recouvrant les balanciers. Les mouches sont dans ce cas.

— s. f. pl. Famille d'insectes diptères myodaires, comprenant les genres qui présentent le caractère ci-dessus.

CALYPTÉRIDE s. f. (ka-li-pté-ri-de — du gr. *kaluptér*, couverture). Bot. Genre peu connu de plantes parasites de la Nouvelle-Guinée.

CALYPTÉRIE s. f. (ka-li-pté-ri — du gr. *kaluptra*, voile). Ornith. On désigne sous ce

nom, chez les oiseaux, les rectrices caudales ou d'autres termes les plumes de la queue qui recouvrent les autres. || On dit aussi *CALYPTÈRE*.

CALYPTÉRION s. m. (ka-li-pté-ri-on — du gr. *calupterion*, couvercle). Bot. Genre de fougères, syn. d'*ONOCLEA*.

CALYPTOBIE s. m. (ka-li-pté-bi — du gr. *caluptos*, caché; *bios*, vie). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, xylophages, comprenant deux espèces, dont une qui vit en Lombardie.

CALYPTOCARPE s. m. (ka-li-pté-kar-pe — du gr. *kalupto*, je couvre; *karpos*, fruit). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des hélianthées, comprenant plusieurs espèces, toutes exotiques.

CALYPTOCÉPHALE s. m. (ka-li-pté-sé-fa-le — du gr. *kalupto*, je couvre; *kephalè*, tête). Herpét. Genre de batraciens, comprenant une seule espèce, qui vit au Chili.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères malacodermes, voisin des lampyres, et comprenant trois espèces qui vivent à la Guyane.

CALYPTOMÈNE s. m. (ka-li-pté-mè-ne — du gr. *kaluptos*, caché; *ménè*, je demeure). Ornith. Genre de gallinacés, formé aux dépens des coqs de roche, et comprenant une seule espèce, qui vit à Java.

CALYPTOPS s. m. (ka-li-ptops — du gr. *kaluptos*, couvert; *ops*, ceil). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, comprenant une espèce, qui vit au Cap de Bonne-Espérance.

CALYPTOPSIDE s. m. (ka-li-pté-psi-de — du gr. *kaluptos*, couvert; *opsis*, vue). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, comprenant une seule espèce, qu'on croit trouvée en Grèce.

CALYPTORHYNQUE s. m. (ka-li-pté-rai-nke — du gr. *kaluptos*, caché; *rugchos*, bec). Ornith. Genre de perroquets, formé aux dépens des cacatoès, et renfermant les cacatoès noirs de l'Australie. || Syn. de *BANKSIEN*.

CALYPTRACÉ, ÉE adj. (ka-li-pté-ré — rad. *calyptrée*). Moll. Qui ressemble ou qui se rapporte aux calyptrées. || On dit aussi *CALYPTRACIEN*, IENNE.

— s. m. pl. Famille de mollusques gastéropodes, ayant pour type le genre *calyptrée*. Les *calyptraciens* de Lamarck correspondent aux deux familles actuelles des cabochons et des patelloïdes.

CALYPTRAIRE s. f. (ka-li-pté-ra — du gr. *kaluptra*, coiffe). Bot. Genre de la famille des mélastomacées, comprenant des arbres et des arbrisseaux, qui croissent sur le versant des Andes.

CALYPTRANTHE s. m. (ka-li-pté-ra-n-té — du gr. *kaluptra*, coiffe; *anthos*, fleur). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des myrtacées, tribu des myrtées, comprenant une vingtaine d'espèces, qui croissent dans les régions tropicales de l'Amérique. || On a aussi donné ce nom au genre *syzygie*.

CALYPTRE s. f. (ka-li-ptre — du gr. *kaluptra*, coiffe). Antiq. Voile dont les prêtres se couvraient la tête pendant la célébration des mystères. || Coiffe de femme.

— Entom. Syn. de *CALPE*.

— Bot. Nom donné à la coiffe des mousses et des hépatiques.

CALYPTRE s. f. (ka-li-ptre — du gr. *kaluptra*, coiffe). Moll. Genre de mollusques gastéropodes, type de la famille des calyptraciens, comprenant une vingtaine d'espèces vivantes ou fossiles: Les *CALYPTRES* sont de fort jolies petites coquilles marines. (C. d'Orbigny.) La *CALYPTRE* scabre est commune dans les mers de l'Inde. (Duclos.)

— Encycl. Ce genre de mollusques gastéropodes est caractérisé par une coquille univalve, irrégulière, conoïde, à sommet vertical et en pointe; à ouverture très-irrégulière, arrondie ou oblongue; elle présente au fond de sa cavité une lame diversement conformationnée, sur laquelle se trouve une impression musculaire de forme variable. Les *calyptrées* sont de charmantes petites coquilles généralement fragiles et incolores. On en connaît une douzaine d'espèces vivantes, la plupart des régions tropicales. Les mers d'Europe n'en possèdent que trois, dont une habite aussi la mer des Indes. Les espèces fossiles, au nombre de huit, appartiennent presque toutes aux terrains tertiaires.

CALYPTRIDION s. m. (ka-li-ptri-di-on — dimin. du gr. *caluptra*, coiffe). Bot. Genre de plantes, de la famille des portulacées, tribu des calandrinées, comprenant une seule espèce, qui croît en Californie.

CALYPTRIFORME adj. (ka-li-ptri-for-me — du gr. *kaluptra*, coiffe, et de *forme*). Bot. Se dit de tout organe qui a la forme d'une coiffe: La corolle, dans la vigne, est *CALYPTRIFORME*. (A. Richard.)

CALYPTRION s. m. (ka-li-ptri-on — dimin. du gr. *kaluptra*, coiffe). Bot. Genre d'arbrisseaux grimpants, de la famille des violariées, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent dans les régions tropicales de l'Amérique.

CALYPTROCALYX s. m. (ka-li-ptro-ka-lyks — du gr. *kaluptra*, coiffe; *caluz*, calice). Bot.

Genre de palmiers, formé aux dépens du genre arec.

CALYPTROCARPÉ s. m. (ka-li-ptro-kar-pé — du gr. *kalyptra*, coiffe; *karpos*, fruit). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées; comprenant une seule espèce, qui croît au Mexique.

CALYPTROCARPÉ s. f. (ka-li-ptro-kar-pi — du gr. *kalyptra*, coiffe; *caruq*, noyer). Bot. Section du genre scierie.

CALYPTROSPERMÉ s. m. (ka-li-ptro-spér-me — du gr. *kalyptra*, coiffe; *spérma*, semence). Bot. Syn. de *microspora*.

CALYPTROSTYLÉ s. m. (ka-li-ptro-sti-le — du gr. *kalyptra*, coiffe; *stulos*, style). Bot. Section du genre naplostylé.

CALYPTURE s. m. (ka-li-ptu-re — du gr. *kaluptos*, caché; *gura*, queue). Ornith. Syn. de MANAKIN.

CALYSPHYRE s. m. (ka-li-sfi-re — du gr. *kalux*, calice; *sphuron*, pied). Bot. Arbrisseau qui croît dans le nord de la Chine, et dont la place dans la classification n'est pas encore bien fixée. Il a quelque affinité avec les rubiacées.

CALYSSOPORE s. m. (ka-li-sso-pore — du gr. *kalux*, calice; *spora*, semence). Bot. Genre de champignons microscopiques : *Le calyssopore bicolor* croît sur les chaumes desséchés des graminées (Léveillé). Ce mot est un barbarisme; il faudrait dire *calycospora*.

CALYSTÉGIE s. f. (ka-li-sté-gi — du gr. *kalux*, calice; *stégia*, toit, couverture). Bot. Genre de plantes, de la famille des convolvulacées, formé aux dépens des *liserons*; et comprenant une vingtaine d'espèces, qui croissent dans les régions tempérées de l'hémisphère nord. V. liseron. *Le calystégie* se serait plus régulier.

— **Encycl.** Le genre *calystégie*, de la famille des convolvulacées, a été formé aux dépens des *liserons*, dont il se distingue par les deux ou quatre bractées qui recouvrent le calice, et par son ovaire à deux loges inégales, devenant uniloculaire à la maturité. Il comprend environ vingt espèces, répandues dans les régions tempérées de l'hémisphère nord. Le type est bien connu sous le nom de *liseron des haies*. *La calystégie* soldanelle habite le midi de la France. *La calystégie* pubescente, originaire de Chine, est une plante grimpante, fréquemment cultivée dans nos jardins à cause de ses jolies fleurs roses.

CALYTHRIX s. m. (ka-li-triks — du gr. *kalux*, calice; *thrix*, cheveu). Bot. Syn. de *calycotrix*.

CALYTRIPLEX s. m. (ka-li-tri-plèks — du gr. *calux*, calice; *triplex*, triple). Bot. Syn. de *HERPES*. *La forme régulière* serait *CALY-COTRIPLEX*.

CALYTHYMÉNIE s. f. (ka-li-ksi-mé-ni — du gr. *kalux*, calice; *hymén*, membrane). Bot. Syn. de *CALYTHYMÉ*.

CALZA (ordre de la). V. CHAUSSE.

CALZA (Antonio), peintre italien, né en 1653 à Vérone, mort à Bologne en 1714. Il reçut les leçons de Carlo Cignani à Bologne et du Bourguignon à Rome, essaya de peindre des batailles comme ce dernier maître; puis, voyant qu'il y réussissait peu, il s'adonna presque entièrement au paysage historique. Plusieurs de ses paysages, qui rappellent le genre de Poussin, sont très-estimés.

CALZADA, bourg d'Espagne, province et à 35 kilom. N.-E. de Badajoz, près de la rive droite de la Guadiana; 2,500 h.

CALZADA (don Bernard-Marie de), littérateur espagnol, né vers 1750. Il fut employé au ministère de la guerre, traduisit plusieurs ouvrages français, et composa un écrit satirique qui le fit jeter dans les prisons de l'inquisition, d'où il ne sortit qu'avec la défense d'habiter Madrid. Ses principales productions sont : *Montezuma*, tragédie, et des traductions de diverses pièces de théâtre, des fables de La Fontaine, du poème de la *Religion*, de la *Logique* de Condillac, etc. Il composa aussi plusieurs romans dans la langue espagnole.

CALZADA-DEL-REY, ville d'Espagne, province et à 25 kilom. S. de Ciudad-Real; 4,300 h. Dans les environs, célèbre couvent de Collado, appartenant à l'ordre de Calatrava.

CALZADA (SANTO-DOMINGO DE LA), ville d'Espagne, province et à 52 kilom. S.-O. de Logroño; chef-lieu de juridiction civile; 4,000 h.

CALZOLA (Pierre), historien ecclésiastique, né à Buggiano (Toscane) vers 1500, mort à Rome en 1580. Il appartenait à l'ordre des bénédictins du Mont-Cassin, et il publia une histoire des ordres monastiques sous le titre de *Historia monastica, seu tractatus per modo di dialogo*. Ce savant bénédictin est aussi connu sous les noms de *Petrus Florentinus*, *Petrus Rugiano* et *Petrus Ricordatus*.

CALZOLARI (Henri), ténor italien, né Parme en 1823. Il entra à l'âge de treize ans dans une maison de commerce, sans interrompre ses études sur la musique, qu'il avait commencées dès son plus bas âge. Son premier professeur de chant fut un Allemand nommé Burchardt. Calzolari débuta dans un concert donné par la Société philharmonique de Parme, sous la protection de l'archiduchesse Marie-Louise. L'effet que produisit le jeune artiste dans ce concert fut tel, qu'il obtint une pension pour

aller à Milan perfectionner ses études de chant sous la direction de Panizza, lequel donna tous ses soins à l'éducation de son élève et en fit un chanteur de la bonne école. En 1845, il contracta un engagement de trois ans avec l'impresario Merelli, et, le 11 mars de cette même année, il débuta à la Scala de Milan dans l'*Ernani* de Verdi, avec un succès prodigieux. Deux jours après, Merelli le fit partir pour Vienne, où il chanta, pendant la saison de printemps, l'*Due Foscari*, l'*Italiana in Algeri*, la *Sonnambula* et *Maria di Rohan*. Pendant les trois années que dura son contrat avec Merelli, il parcourut l'Italie et même l'Espagne, recueillant partout force applaudissements. Le contrat expiré, il fut engagé pour Bruxelles (1848-1849), où il rencontra de splendides ovations dans *Lucresia Borgia*, *Ernani*, *Lucia di Lammermoor*, *Don Pasquale* et la *Favorita*. De Bruxelles, Calzolari vint à Paris, où il se borna presqu'exclusivement aux rôles de demi-caractère : *Lucia*, *Le Barbier*, qu'il vocalisait d'une façon ravissante, *Don Pasquale*, la *Sonnambula*, *Linda di Chamouni*. Il avait abandonné également le répertoire de Verdi, moins favorable à son organe; car sa voix, légèrement gutturale, devenait rocailleuse quand il forçait et qu'il donnait les coups de gosier qu'exige l'opéra d'*Il Trovatore*. Calzolari a été le dernier ténor qui ait, à Paris, chanté avec l'ampleur qu'il exige le rôle d'Almaviva. Comme acteur, il était faible; mais son timbre était si fondé dans la *mezza voce*, sa voix si bien dirigée, sa vocalisation si légère et si fluide, qu'on pardonnait aux insuffisances du geste pour n'entendre que le charmant chanteur. Dans la *Linda*, qu'il jouait à côté de Mme Sontag, il avait l'habitude d'introduire au deuxième acte une cavatine du *Corrado d'Alamora*, de Ricci (croyais-je), dont il faisait une merveille d'exécution. Calzolari a quitté Paris, en 1854, et, depuis cette époque, nul ne l'a remplacé dans les rôles de chant proprement dit.

CAM, petite rivière d'Angleterre, prend sa source dans le comté de Cambridge, baigne la ville du même nom, et va se perdre dans l'Ouse, après un cours de 38 kilom.

CAM (Jacques ou Diego). V. CANO.

CAMA, nom d'un pays d'Europe. V. KAMA.

CAMAA s. m. (ka-ma — du gr. *cam*, nom donné par les Hottentots à l'éléphant marin). On dit aussi *CAMA*.

CAMAGAN adj. et n. m. (ka-ma-kai). Un des idiomes parlés au Brésil. *Dans le langage camagan, il y a beaucoup de mots longs et de consonnes palatales gutturales.*

CAMACÉ, ÉE adj. (ka-ma-sé — rad. *came*). Moll. Qui ressemble, ou qui se rapporte, aux *camés*. On écrit aussi *GHAMACÉ*.

— s. m. pl. Famille de mollusques acéphales, à coquille bivalve, ayant pour type le genre *camé*.

— **Encycl.** Les *camacés* appartiennent à la classe des mollusques acéphales et à l'ordre des dimyaires. L'animal à la manteau ouvert à sa partie inférieure; seulement pour le passage du pied; les bords du manteau, adhérents et finement frangés, réunis en arrière par une bande transversale percée de deux orifices, l'un pour la respiration, l'autre pour les déjections excrémentielles. La coquille est régulière ou irrégulière; inéquilatérale, à valves égales ou inégales; la charnière a dent grossière ou nulle; l'impression palléale peu apparente. Cette famille renferme des genres marins (*came*, *isocarde*, *iridacne*, *hippée*), fluviatiles (*éthère*), d'autres enfin qui n'existent qu'à l'état fossile (*dicerate*, *caprine*). Du reste, les divers auteurs ne sont pas d'accord sur l'étendue de cette famille et les genres que l'on doit y classer.

CAMADU s. m. (ka-ma-du). Bot. Ortie de Java.

CAMAGNE s. f. (ka-ma-gne; gn. mill.). Mar. Nom que les marins donnent dans leur argot aux lits qui sont embottés autour du navire.

CAMAGNOC s. m. (ka-ma-gnok; gn. mill.). Altération de CAMANOC. V. ce mot.

CAMAHÉU s. m. (ka-ma-heu). Forme ancienne du mot CAMAIEU.

CAMAIEU s. m. (ka-ma-iéu — v. l'étym. de CAMÉE). Pierre fine à deux couches superposées et diversement colorées, que l'on grave de façon à ce que l'une des couches serve de fond, et que la figure soit taillée dans l'autre. V. l'ancien en ce sens. V. CAMÉE.

— **Peint.** Genre de peinture dans lequel on emploie une seule couleur, ce qui donne aux ouvrages ainsi exécutés quelque ressemblance avec les camées : *Tableau peint en camaieu*. *Peinture en camaieu*. *La peinture en camaieu était fort à la mode au siècle dernier pour imiter les bas-reliefs dans les dessus de porte et les ornements.* (Bouillet.) *Au-dessus des portes, les quatre saisons étaient peintes en camaieu.* (Th. Gaut.) *Peinture monochrome, exécutée avec une seule couleur : De beaux camaieus verts, rouges, bleus. Le conducteur a bien ri des camaieus de peinture que vous comparez à l'histoire de France en madrigaux.* (Mme de Sév.) *La bibliothèque royale possède de superbes Heures de Louis XIV, dont chaque page est entourée d'un camaieu de couleur différente.* (Dumérison.)

— **Par dénigr.** Peinture fade et monotone : *Ces peintres affectent les camaieus, ces tableaux sont des camaieus de cette couleur.*

— **Par anal.** Composition littéraire dont le style est insipide et monotone : *Il faut que celui qui n'a qu'un style se donne de garde de faire une comédie. Rien n'est plus insipide au théâtre que ces fades camaieus, où tout est bleu, où tout est rose, où tout est l'auteur, quel qu'il soit.* (Beaumarch.)

— **Grav.** Genre de gravure qui imite le dessin au lavis : *Graver en camaieu.*

— **Comm.** Toile peinte à une seule couleur : *Ideaux en camaieu.*

— **Encycl.** La peinture en camaieu était connue des anciens, qui lui donnaient le nom de *monochroma*. Il paraît même, si l'on en croit Platon, que ce fut, à l'origine, le seul genre de peinture pratiqué par les artistes de la Grèce. Les dessins que Cléopâtre, de Corinthe, colorait avec de la terre, qu'elle réduisait en poussière, étaient de véritables camaieus. On a découvert à Herculanum et à Pompéi quelques spécimens de peintures monochromes, à une couleur plus ou moins vive, tranchant sur un fond également monochrome. Au moyen âge, la peinture en camaieu ne fut guère en usage; il existe, toutefois, plusieurs manuscrits dont les miniatures, dessinées d'abord à la plume, sont lavées à l'encre de Chine ou à la sépia; et présentent ainsi tous les caractères de la grisaille. Au xve siècle, nous voyons ce genre d'ouvrages remis en honneur en Italie et dans la Flandre. Les artistes de ce dernier pays ornèrent fréquemment de peintures en grisaille le revers des triptyques. Le magnifique tableau de la cathédrale d'Aix, dont le sujet central représente le *Buisson ardent* (v. buisson), a ses volets décorés extérieurement d'un camaieu figurant l'*Annunciation*. La même scène, accompagnée des figures de *Saint Sébastien* et de *Saint Antoine*, est exécutée, à l'aide du même procédé, sur le revers du *Jugement dernier*, de Rogier van der Weyden l'aîné, qui appartient à l'hôpital de Beaune. Memling excella dans le camaieu, comme on peut en juger par une *Sainte Geneviève* qu'il a peinte au revers d'un tableau de la collection d'Ambras, à Vienne, représentant le *Pêche original*. Les Italiens donnaient à la peinture en camaieu le nom de *clair-obscur* (*chiaroscuro*). Lanzi rapporte que les frères Pietro et Polito, qui florissaient à Naples vers le milieu du xvie siècle, se distinguèrent dans l'art de figurer des guirlandes, des trophées et des ornements divers, en clair-obscur et en manière de bas-relief, art qui n'avait pas encore été cultivé avec autant de succès. Le camaieu fut porté à sa perfection par Polidore de Caravage; cet artiste peignit, à l'imitation des bas-reliefs antiques, des sujets sacrés ou profanes, qui obtinrent un grand succès. Jamais, au dire de Lanzi, on ne vit rien de plus parfait en ce genre, soit pour la composition, soit pour la touche, soit pour le dessin. Le Vatican renferme d'admirables camaieus, exécutés par Polidore de Caravage et par plusieurs autres peintres italiens du grand siècle. Ce genre de peinture continua, d'ailleurs, à être employé, aux époques suivantes, non-seulement en Italie, mais encore en Allemagne, et surtout en France, où le goût en fut apporté par les maîtres italiens qui décorèrent Fontainebleau. Les grisailles furent, particulièrement à la mode au xviii^e siècle; les artistes français y déployèrent beaucoup d'habileté; mais ils furent surpassés par les Italiens, et les vœux de la mode au xviii^e siècle furent accomplis. Les plus remarquables sont celles de M. Abel de Pujol, représentant les principaux traits de la vie de Joseph, fils de Jacob, et diverses scènes de la vie civile des Égyptiens. Le même artiste a décoré de grisailles justement estimées la voûte de la grande salle de la Bourse, à Paris; Eugène Delacroix, de son côté, a peint en camaieu, à la Chambre des députés, des figures allégoriques personnifiant les mers et les principaux cours d'eau de la France; mais le célèbre coloriste a médiocrement réussi dans ces ouvrages. De la dessin, dit M. Clément de Ris, ne possède pas cette précision roide, mais tranquille, nécessaire aux figures isolées de la peinture monumentale et surtout à celles qui doivent prétendre à l'imitation de la sculpture. Ce qui choqua le plus les amateurs, admis à les voir pour la première fois, ce fut le sans-façon de l'auteur, rompant avec la tradition de trompe-l'œil les voûtes en grisaille du Louvre et de la Bourse. Avant de songer à abuser les sens des badauds, l'artiste avait voulu mettre la teinte de ces figures en harmonie avec le reste de la décoration, et donner à chacune un caractère en rapport avec son symbole. C'était voir. Ce crime de lèse-grisaille est de bon, qu'il fit comprendre toute l'infatigable enfantillage dont nous venons de parler. Il serait véritablement pueril de faire consister dans des effets de trompe-l'œil tout le mérite de la peinture en camaieu; ce n'est pas ainsi, assurément, que ce genre a été compris par ceux qui y ont excellé; Polidore de Caravage,

entre autres, a fait voir qu'à l'habileté de limitation, le camaieu devait joindre, comme toute autre peinture, la science de la composition, l'expression des physionomies, la netteté des détails. V. GRISAILLE, MONOCHROME.

La peinture en camaieu n'est plus guère usitée que dans la décoration des monuments. Autrefois, plusieurs artistes l'ont employée pour exécuter des tableaux portatifs, et principalement des esquisses. Fra Bartolommeo avait, dit-on, la coutume de préparer tous ses tableaux en clair-obscur, et il fut imité en cela par Raphaël Mengs. On possède aussi de charmantes esquisses de Rubens et de Van Dyck, peintes de la même façon. Les dessins au crayon sont de véritablement camaieus; mais, on ne donne habituellement ce nom qu'aux dessins à la sanguine, à la sépia, à l'encre de Chine, comme, en général, à toute peinture monochrome. Les Heures de Louis XIV, à la Bibliothèque impériale, peignent, à chaque page, un camaieu de couleur différente. L'art céramique fait souvent usage de la peinture en camaieu pour la décoration de la faïence. Les beaux camaieus bleus des faïences de l'ancienne fabrique de Deffont ont été peints sur le cru, c'est-à-dire sur la poterie d'émail délayée à l'eau et répandue sur la terre cuite avant la vitrification, de manière que l'émail et la peinture n'ont eu à subir qu'une seule cuisson au grand feu.

On appelle *gravures en camaieu* ou en *clair-obscur* les gravures sur bois à plusieurs tailles. L'Allemand Johan-Ulric Pilgrim passe pour être l'inventeur des gravures à deux tailles; il fut imité par Lucas Cranach, Hans Burgkmair, Baldung Grün, etc. Les gravures en camaieu, à trois et à plusieurs tailles, sont de l'invention de l'Italien Hugo da Carpi; cet artiste employait ordinairement trois planches de bois ou tailles, sur lesquelles il gravait différents sujets d'un même dessin et qu'il appliquait successivement sur un fond déjà coloré; la première planche laissait en blanc les lumières; la deuxième donnait les demi-teintes; la troisième, les tons foncés, les contours et les ombres les plus vigoureux. Les Parmesan, Baldassare Peruzzi, Antonio Fantuzzi de Trento, Domenico Beccafumi, Giuseppe Nicolo Vicentini, Andrea Andreani, Bartolommeo Caprioglio, perfectionnèrent tellement la gravure en clair-obscur qu'il a été impossible de les surpasser. Les estampes de ces maîtres sont devenues rares et se vendent fort cher. Cette méthode de gravure fut reprise, au xviii^e siècle, notamment par Nicolas Lesueur; en France, par Jackson, en Angleterre, par Zanetti, à Londres; seulement on imagina, à cette époque, de substituer une planche de cuivre à une des planches de bois.

CAMAIL s. m. (ka-mail; l'ail. — du vieux fr. *cap*, tête; *mail*, armure de mailles). Art milit. anc. Armure de mailles qui se plaçait sur la tête sous le casque, et descendait jusque sur les épaules.

— **Petit manteau à capuchon**, descendant seulement jusqu'à la ceinture; que les ecclésiastiques portant au chœur pendant l'hiver. Les chanoines ne commencent à se servir du CAMAIL que vers la fin du xve siècle. (Bouillet.) *Le petit manteau du même genre, avec ou sans capuchon, que portent les évêques, les chanoines et autres ecclésiastiques privilégiés. Les évêques étaient en rochet et CAMAIL.* (Bossu.)

— **Par anal.** Vêtement d'homme ou de femme semblable au camail des évêques : *Les femmes prennent, quittaient et reprennent le CAMAIL. Les pèlerins sont plus heureux sous leurs grossiers CAMAILS à coquilles que les rois sous leur pourpre.* (Th. Gaut.) On dit plutôt *PÈLERIN* aujourd'hui, à cause du camail que portaient les pèlerins.

— **Sorte de capote en laine ou en toile**, qui enveloppe la tête et l'encolure du cheval, et qui est munie de gânes en corne renversée pour les oreilles, de vides circulaires pour les yeux et de liens qui servent à le retenir : *L'usage du CAMAIL pour les chevaux est une importation anglaise qui nous est venue en même temps que le cheval de course.*

— **Ornith.** Oiseau du genre tangara, qui habite la Guyane. On l'appelle aussi TANGARA à CRAVATE NOIRE. V. TANGARA.

— **Blas.** Espèce de lambrequin en forme de petit manteau, qui couvrait anciennement les casques et les écus des chevaliers. V. LAMBREQUIN.

— **Encycl.** Le vêtement ecclésiastique appelé *camail* est un vêtement de chœur qui varie de forme, de grandeur, de matière et de couleur, suivant le rang et la dignité de celui qui en est revêtu. Plusieurs textes prouvent que l'on n'a commencé à s'en servir en France que vers la fin du xve siècle ou au commencement du xvie, mais un canon du concile de Salzbourg, tenu en 1386, prouve qu'on en faisait usage en Allemagne avant cette époque. Aujourd'hui, le camail est porté par tous les ecclésiastiques indistinctement, ainsi que par les chantes et les enfants de chœur; la coutume en est établie. On le prend ordinairement aux premières vêpres de la Toussaint et on le quitte aux complies du samedi saint. Toutefois, les chanoines et les prêtres le gardent toute l'année. Le camail des prêtres ordinaires est de drap noir, et généralement muni, dans les pays froids, d'un capuchon assez grand pour envelopper la tête. Celui des chantes et des enfants de chœur est éga-

lement, de drap, mais, le plus souvent, d'une autre couleur. Le *camail* des chanoines et des évêques se nomme *mosette*; il diffère des précédents en ce qu'il est de soie, qu'il est beaucoup plus court et qu'il n'a point de capuchon ou en a un très-petit. Les chanoines ont la mosette noire, ordinairement doublée de rouge. Quant aux évêques, ils la portent violette dans la circonscription de leur diocèse. Quand ils se trouvent dans un diocèse étranger, ou quand ils sont en deuil, ils la portent noire.

CAMAIL (ordre du). V. Ponce-Éric (ordre du).

CAMAILLE (Saint-Aubin), acteur et auteur. V. CAMAILLE.

CAMAIRE s. f. (ka-mè-re — du gr. *kamara*, voûte). Entom. Genre d'insectes coléoptères, hétéroptères, famille des sténélytres, comprenant environ vingt-cinq espèces, presque toutes du Brésil.

CAMAJORE-DI-VERSILIA, ville du royaume d'Italie, préfecture et à 28 kilom. N.-O. de Lucques, sur la petite rivière de son nom; 2,450 hab. Récolte de soie et fabrication de toiles.

CAMALDOLI, célèbre monastère du royaume d'Italie, dans l'ancien duché de Toscane, province d'Arezzo, à 12 kilom. N. de Stia, sur une des cimes de la chaîne des Apennins. Ce monastère est le berceau de l'ordre des Camaldules, fondé l'an 1000 par saint Romuald.

CAMALDULE s. m. et f. (ka-mal-du-le — de *Camaldoli*, localité de la Toscane où cet ordre fut d'abord établi). Hist. relig. Nom des religieux bénédictins établis au commencement du XI^e siècle par saint Romuald et des religieuses de la même règle. L'ordre des Camaldules. Les rois et les empereurs avaient accordé d'immenses privilèges aux religieux Camaldules. (Encycl.) *Ragotzi s'était retiré aux Camaldules de Grosbois.* (St-Sim.)

— s. m. Rosaire institué par Michel de Florence, religieux de l'ordre des Camaldules.

— s. f. Maison de l'ordre des Camaldules : *Il y avait une Camaldule près de cette ville.* (Acad.)

— Encycl. Saint Romuald ne donna pas une règle nouvelle à l'ordre qu'il fonda; il se contenta de lui imposer celle de saint Benoît, à laquelle il imprima un plus grand caractère d'austérité, surtout en ce qui concernait les ermites. Ils vivaient dans des cellules séparées, d'où ils ne sortaient que pour assister aux offices, qui étaient seulement psalmodiés. Encore les *rectus* n'avaient-ils pas même cette consolation; ils ne sortaient jamais du lieu de leur reclusion. Pendant tout le carême, ils jeûnaient au pain et à l'eau, excepté les dimanches; ce jeûne était encore obligatoire pour le reste de l'année; les lundis, mercredis, vendredis de chaque semaine; le plus souvent encore le mardi et le samedi; le dimanche et le jeudi, ils mangeaient des légumes.

La rigueur excessive de cette règle s'explique par le caractère même de son auteur. Serge, son père, devenu veuf, s'était retiré dans un monastère; quelque temps après, il voulut quitter un état qu'il n'avait pas embrassé par vocation. Romuald l'apprent, accourut auprès de lui et ne cessa de l'obséder jusqu'à ce qu'il eût promis de persévérer dans la vie monastique.

La règle de saint Romuald était trop rigoureuse pour pouvoir subsister longtemps en Occident; si l'imagination exaltée des Orientaux admettait facilement tout ce qui sort des règles ordinaires de la vie, le bon sens occidental s'accommodait fort peu de ces pratiques de liberté que dans l'ordre primitif; mais des relations trop fréquentes avec les laïques et les séculiers ne tardèrent pas à introduire quelque relâchement parmi les moines. Au XVI^e siècle, dom Ambrosio da Portico, plus généralement connu sous le nom de *Camaldule*, se fit le réformateur de cette congrégation, qui a donné à l'Eglise plusieurs prélats distingués. Sous le pontificat de Pie VI, la congrégation de Ponte-Avillani, établie en l'an 1000, par Hadolphe, évêque d'Égubio, se confondit avec elle.

Au XVIII^e siècle, les ermites, fatigués des prétentions excessives des observants et des conventuels, se séparèrent à leur tour de l'ordre général et chargèrent Thomas Justiniani, de Venise, de rédiger leurs nouvelles constitutions, qui furent approuvées par le supérieur Delphino, sous le nom de *règle de la vie érémitique*. En 1520, un bref du pape Léon X exempta la nouvelle congrégation, établie dans l'ermitage de Massaccio, de la juridiction des supérieurs de l'ordre des Camaldules. Enfin, en 1528, les ermites de saint Romuald prirent le nom qui leur est définitivement resté d'ermite du mont de la Couronne; c'est sur ce mont, situé dans les États de l'Eglise, à 10 milles de Venise, qu'ils établirent à cette époque leur

maison principale. Ils prospérèrent si bien que, en 1718, ils possédaient vingt-huit convents, en Italie, en Autriche et en Pologne.

La congrégation des Camaldules de Turin est la moins connue; tout ce qu'on en sait, c'est qu'elle fut fondée en 1601, sous les auspices de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, par le père Alexandre de Léva, qui mourut dans un âge avancé, en 1612.

Enfin, en 1626, fut fondée la congrégation des Camaldules de France, ou de Notre-Dame de la Consolation, par le père Boniface-Antoine, de Lyon. Les premiers établissements furent Notre-Dame-de-Capet, dans le diocèse de Vienne, et Notre-Dame de la Consolation, qui lui donna son nom, dans le diocèse de Lyon. Plus tard, elle posséda encore le couvent d'Yverre, qu'elle dut à la générosité de Charles de Valois, duc d'Angoulême (1643). Elle fut successivement reconnue comme congrégation spéciale par deux papes, Urbain VIII (1635), et Innocent V (1650). En 1673, elle perdit son fondateur, le père Boniface-Antoine. Les Camaldules de France eurent encore un établissement très-près de Paris; ils occupèrent pendant deux années, de 1671 à 1673, le mont Valérien ou Calvaire. Cette congrégation n'a pas du reste jeté un grand éclat.

Les services rendus par l'ordre des Camaldules sont, on peut le dire, nuls; leurs partisans les plus déclarés ne peuvent leur accorder d'autre mérite que celui d'avoir, par leurs prières et leurs mortifications, fléchi la colère de Dieu contre les pécheurs, évité les fléaux que sans eux Dieu aurait peut-être lancés sur la terre, et contribué au salut des âmes. Pour les esprits anfranchis de ces considérations mystiques, et qui croient que chacun doit contribuer activement, dans la mesure de ses forces, au bien matériel et moral de la société, l'ordre des Camaldules n'est qu'une de ces institutions trop nombreuses qui condamnent l'homme à des efforts et à des luttres stériles, sans aucun résultat pour le bien de l'humanité.

CAMALER s. m. (ka-ma-lér). Membre d'une secte philosophique de l'Inde.

CAMALODUNUM, ville de l'ancienne Grande-Bretagne, aujourd'hui Colchester.

CAMAMU, ville de l'Amérique du Sud, dans l'empire du Brésil, province et à 170 kilom. S.-O. de Bahia, sur l'Acarahy, à 12 kilom. de son embouchure dans la petite baie de Camamu. Commerce de café, manioc, eau-de-vie, bois de construction, riz et cacao.

CAMANA, ville de l'Amérique du Sud, dans le Pérou, ch.-l. de district, à 110 kilom. O. d'Arequipa, sur la côte; 2,000 hab. Cette petite ville, située dans une plaine agréable et fertile, était jadis très-florissante; mais la plupart de ses habitants l'ont abandonnée pour se retirer à Arequipa.

CAMANIAC s. m. (ka-ma-ni-ok — rad. *manio*). Bot. Espèce ou variété de manioc, dont les racines peuvent se manger sans avoir besoin d'être râpées ou pressées, comme celles du manioc ordinaire, parce qu'elles sont dépourvues de suc vénéneux. On dit aussi, par corruption, CAMOYNO.

— Encycl. On désigne sous le nom de *camaniac* une espèce de manioc (genre d'euphorbiacées, remarquable en ce que ses racines ne renferment pas de suc vénéneux, et peuvent, par conséquent, être consommées telles qu'elles sortent du sol; c'est-à-dire sans être râpées, pressées ni réduites en farine. On les mange bouillies, cuites au four ou sous les cendres. Elles servent aussi à la nourriture des bestiaux. On cultive cette plante à la Guyane, et on récolte ses racines au bout de sept mois. Laissez plus longtemps en terre, elles ne sont bonnes qu'à être réduites en farine; toutefois, cette farine est préférée à celle du manioc, et on en fait une sorte de pain.

CAMANUSALI, connu aussi sous les noms de *Atcama*, *Cenamusali* et *Mosati*, médecin arabe, qui exerçait son art à Bagdad en 1258. Il s'occupait spécialement des maladies des yeux, et il a recueilli tout ce qu'avaient dit à ce sujet les médecins arabes, chaldéens, indiens et juifs, dans un ouvrage qui fut traduit en latin sous ce titre : *De passionibus oculorum liber*, et imprimé à la suite du *Traité de chirurgie* de Guy de Chauliac (Venise, 1499).

CAMARA s. f. (ka-ma-ra — du gr. *kamara*, voûte). Mar. Petit navire dont se servent les pirates grecs, et dont les bords s'élèvent vers le milieu en forme de croix. On dit aussi CAMERA.

— Encycl. Le mot *camera*, qui a passé sous différentes formes dans presque toutes les langues européennes, est grec d'origine. La forme grecque est *kamara*. La *kamara* est proprement une voûte courbée. Hérodote désigne même sous le nom de *kamara* une voiture couverte. On appelait également *kamara* une espèce particulière de petit bateau employé par les populations qui habitaient le long des côtes du Bosphore et de l'Euxin. Ce nom leur venait probablement de la forme voûtée de leur pont. Ils devaient ressembler à des espèces de pirogues; l'avant et l'arrière étaient semblables, de sorte qu'on pouvait changer le sens de leur marche sans les faire virer de bord. Ils étaient encore employés du temps de Tacite, qui en a décrit exactement la construction.

CAMARAIY MURGA (Christophe de LA), prélat espagnol, né à Arciniega, mort à Sala-

manque en 1644. Il professa l'écriture sainte à Tolède, fut ensuite nommé évêque des Canaries, puis de Salamanque. On trouve la plus ancienne histoire des établissements fondés par les Espagnols aux Canaries dans son livre intitulé : *Constituciones sinodales del obispado de Canaria, su primera fundacion y translacion, vidas de sus obispos y breve relacion de las islas* (Madrid, 1634).

CAMARADE s. f. (ka-ma-ra-de — de l'esp. *camarada*, forme de *camara*, chambre; qui est lui-même emprunté au lat. *camera*, voûte, chambre voûtée. S'est dit d'abord des soldats de la même chambre. Personne qui vit avec une autre et qui a le même genre de vie, les mêmes occupations : *Camarade d'atelier, de régiment, de collège, de pension, de classe, d'études, de couvent. Elles sont bonnes camarades. Le petit-bonhomme rebondi ne fait qu'un saut, et court embrasser son camarade.* (Volt.) *La cloche du déjeuner sonna et me réunit à mes nouveaux camarades.* (E. Sue.) *Lorsque le czar Pierre I^{er} alla visiter les Invalides, à Paris, il voulut assister au dîner de ces vieux soldats. Ce prince goûta de leur soupe, et, prenant un verre de leur vin : « A la santé, dit-il, de mes camarades. »*

Cette embrassade
A réchauffé le cœur de ton vieux camarade.

C. DELAVIGNE.

En avant! Partons, camarades,
L'arme au bras, le fusil chargé.

BÉRANGER.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit.

Le rat de ville détalé,
Son camarade le suit.

LA FONTAINE.

— Particulièrement. Campagnon de théâtre, acteur dans la même troupe : *Molière et ses camarades.*

— Par ext. Confrère, compagnon, égal, personne de même condition, qui fait ou subit quelque chose en même temps qu'un autre, aussi bien qu'un autre : *Camarades de voyage, de fortune, de malheur. Si nous sommes maltraités en cette occasion, nous avons bien des camarades.* (Acad.) *Le père qui s'efforce de devenir le camarade de son fils abaisse la dignité de son caractère.* (St-M. Girard.)

Je l'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourants, ou malades.

LA FONTAINE.

Camarade éponger prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.

LA FONTAINE.

— *Camarades de lit*, Personnes, et particulièrement soldats qui couchent ensemble dans un même lit : *Des raisons de santé ont fait supprimer les camarades de lit dans les régiments français. J'ai eu un camarade de lit, brave soldat du reste, qui a passé roi.* (E. Sue.) *Le sergent, surpris et touché de l'attention de son camarade de matelas, lui dit : « Merçi, mon vieux ! »* (E. Sue.) *« Camarades de chaîne, »* Se dit de deux forçats attachés à une même chaîne, et qui ne peuvent ainsi se déplacer l'un sans l'autre : *C'est mon camarade de chaîne!* (Balz.) *Ils étaient décidés à tout risquer pour aller voir, sur le banc des accusés, M. Benedetto, l'assassin de son camarade de chaîne.* (Alex. Dum.) *« Camarades d'enfance, »* Personnes qui sont liées depuis leur enfance, ou qui ont été liées pendant leur enfance.

— Pop. Ami : *C'est mon camarade. Ils se sont remis camarades.*

Mon camarade,
Tiens, bois rapide.

BÉRANGER.

— *N'être pas, n'être plus camarade*. Avoir de l'antipathie l'un pour l'autre, être brouillés : *Cet homme me déplaît; nous ne sommes pas camarades. Depuis qu'il m'a insulté, nous ne sommes plus camarades. Si tu fais cela, nous ne serons plus camarades.*

— S'emploie comme terme de familiarité envers des personnes de condition égale ou inférieure, surtout lorsqu'elles sont inconnues : *Mon camarade, dites-moi le nom de cette rue. Camarade, voulez-vous porter cette malle? Eh! camarade, donnez-moi un coup de main. Camarade, viens ici que je te parle.* S'emploie aussi quelquefois, par antiphrase, en signe de menace : *Mon camarade, n'y revenez pas.*

— Fig. Accompagnement nécessaire :

Que le bon soit toujours camarade du beau :
Des demain je chercherai femme.

LA FONTAINE.

— Artill. Se dit des coups de canon tirés de diverses positions vers le même but.

— Syn. *Camarade, compagnon. Camarade* suppose la familiarité; il se dit de ceux qui font ensemble les petites choses de la vie; on est *camarade* de lit quand on couche ensemble; les écoliers sont *camarades* quand ils jouent ensemble, quand ils font souvent leurs devoirs ensemble, quand ils souffrent ensemble des sévérités de la discipline, etc. *Compagnon* est plus général ou plus relevé; deux hommes qui font la même action quelconque dans le même lieu sont *compagnons*; deux soldats de la même armée sont *compagnons* de gloire.

CAMARADERIE s. f. (ka-ma-ra-de-ri — rad. *camarade*). Familiarité, union qui existe entre camarades : *C'est Chamfort qui a créé le mot CAMARADERIE; d'autres disent de La Touche. La plupart des liaisons de société, la camaraderie, etc., tout cela est à l'amitié ce que le stigisme est à l'amour.* (Chamfort.)

Une sorte de CAMARADERIE enfantine et rieuse s'établit entre eux. (G. Sand.)

— Par dénigr. Union, liaison, coterie de personnes, et particulièrement d'écrivains ou d'artistes qui se soutiennent, se prônent, se font valoir mutuellement par l'intrigue : *La CAMARADERIE littéraire. Le charlatanisme et la CAMARADERIE l'emportent sur les droits légitimes de l'inventeur véritable.* (Dauvergne.) *La CAMARADERIE, mot créé par un homme d'esprit, corrode les plus belles âmes; elle rouille leur fermeté, tue le principe des grandes œuvres, et consacre la lâcheté de l'esprit.* (Balz.) *La secte philosophique du XVIII^e siècle était une véritable CAMARADERIE philosophique, comme l'hôtel de Rambouillet avait été une CAMARADERIE littéraire.* (Dumersan.) *Si l'Académie continue à fermer ses portes au mérite éclatant, pour les ouvrir à je ne sais quelle CAMARADERIE politique, il est à craindre qu'elle ne décourage la littérature.* (J. Levallois.)

— Encycl. On donne assez généralement à ce mot une définition qui conviendrait tout aussi bien, ce nous semble, à celui de *coterie*. On dit, par exemple : *« Camaraderie, Association secrète d'intérêts formée entre des hommes intelligents et peu scrupuleux pour se faire avancer réciproquement dans le monde, en s'appuyant et se vantant les uns les autres. »* Sans nous arrêter sur cette qualification d'hommes intelligents accordée si libéralement à tous ceux qui font acte de *camaraderie*, depuis le lycéen fort en thème jusqu'au voyou fort en gueule, depuis le conscript jusqu'à l'académicien, rappelons-nous ce qu'un homme d'esprit, Artaud, pensait des coteries, et nous verrons que, s'il fallait en croire ce qu'on dit des *camarades* dans nos modernes encyclopédies, il y aurait entre les deux choses des rapports assez étroits. Qu'est-ce que les coteries? demande Artaud. Et il répond : *« Ce sont des assurances mutuelles par lesquelles un certain nombre d'associés se promettent secours et assistance pour se faire valoir les uns les autres, en toute occasion et par tous les moyens dont ils peuvent disposer. Sans doute, avec un peu de cet esprit d'aventure et de cet aplomb imperturbable, qu'on semble puiser dans les eaux de la Garonne ou sur les bords du Lot, tel, venu à Paris sans ressources, pourra s'y pousser, se mettre en vue, et, à force de démarches, de souplesse et de persévérance, finir par y faire grande figure. Mais, si ce qu'il dit intérieurement de lui-même est répété par vingt bouches différentes qui ne se lassent pas, quel immense avantage n'aurait-il pas sur le prétendant isolé, quelque savoir-faire que celui-ci ait d'ailleurs? Voilà le service que rendent les coteries. Ce sont les trompettes retentissantes qui proclament en tous lieux le mérite de leurs affiliés. »* On le voit, ces deux mots : *coterie, camaraderie*, sont de la même famille; si l'un est plus nouveau que l'autre, le fait qu'ils indiquent est vieux comme le monde, et il existera sans doute aussi longtemps que lui. Sans remonter plus haut que nos souvenirs classiques, remarquons-nous les épiques de Lucien et celles de Martial contre les Mœviens et les Baviens, *camarades* excellents qui, tous deux, s'arrogeaient le droit de poursuivre de leurs communs critiques les deux plus grands poètes de leur siècle, Horace et Virgile; rappelons-nous le vieux dicton thérapeutique : *Passes-moi la rhubarbe et je te passerai le sénat*. Molière, dans les *Femmes savantes*, nous donne, dans un vers devenu proverbe :

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis,

la maxime fondamentale des coteries savantes et littéraires qui réglaient tout autrefois. La Bruyère a esquissé les travers et le jargon de ces petites républiques, où l'on ne trouve rien de bien dit ou de bien fait que ce qui part des siens. Cet esprit de *camaraderie*, qui n'est que ridicule quand il n'est pas sublime, quand il n'est pas inspiré par la raison et le talent, se retrouve en politique, en littérature, dans les sciences, dans les arts, partout enfin, en haut comme en bas, à toutes les époques; il a joué et joue encore son rôle au théâtre, à l'Académie, dans les affaires publiques et privées; il a créé de petits cénacles qu'on a vus survivre à tous les événements, à toutes les transformations; il a laissé au premier rang des individualités qui, sous tous les régimes et au milieu de toutes les débâcles, n'ont pas cessé de protéger, de pousser en avant, de couvrir les fidèles, les initiés, les *camarades*, et d'en faire des ambassadeurs, des préfets, des récepteurs généraux, etc., etc.

Ce mot de *camaraderie*, que l'on nous donne comme ayant été créé par Henri de Latouche, — ce qui est faux, puisque Mme de Sévigné disait déjà dans une de ses lettres : *Cette camaraderie, de vous et de Mlle Duplessis*, — ce mot, disons-nous, exprime donc à l'heure qu'il est, dans le sens mondain, à peu près la même idée que *coterie*, avec cette réserve que la *camaraderie* a presque toujours lieu entre des personnes du même âge, du même rang, du même état, qui aspirent à un but commun. Il a exprimé quelques instants un des plus doux penchants de l'âme humaine : l'admiration pour ceux qu'on aime. On l'appliquait alors à ce qu'on a appelé le *cénacle*, c'est-à-dire aux coryphées du romantisme naissant et à leurs élèves enthousiastes. Ce furent les premiers *camarades*, écrivait M. Théophile Gautier le 15 juillet 1844, et nous nous glorifions d'avoir été un de ceux-là. Nous et plusieurs autres

nous aimions et nous admirions un grand poète à qui il ne manque que de mourir pour être immortel; nous chantions ses louanges aux quatre vents, nous en parlions tout le jour, parce que nous lisions ses vers toute la nuit; pour défendre ses pièces, que nous trouvions et que nous trouvons encore les plus belles du théâtre moderne, nous soutenions des luttes et des querelles contre les adversaires qui, en France, ne font jamais défaut à toute idée neuve. La plupart de nous n'avaient de leur vie aperçu l'homme pour lequel avaient lieu les combats littéraires les plus vifs et les plus acharnés qui se soient livrés dans le parterre d'un théâtre. Le génie a ce noble privilège de se faire partout des amis inconnus, de se créer des Séides heureux d'en-trevoir de loin leur Mahomet, et qui se dévouent à lui sans aucun espoir de retour.

Un esprit fin, mordant, mais quelque peu chagrin, un de ces écrivains qu'on pourrait classer dans la maussade catégorie des refragés, Henri de Latouche, mécontent, irrité contre ceux à qui la camaraderie avait, selon lui, trop bien réussi, publia, dans la *Revue de Paris* de 1829, un article qui fit beaucoup de bruit. Cet article, intitulé la *Camaraderie littéraire*, nous paraît froid, tortueux et pénible aujourd'hui; mais il n'en a pas moins valu à son auteur la réputation usurpée de créateur du mot qui nous occupe. Gustave Planche riposta à de Latouche par un morceau vigoureusement écrit, sous ce titre : *De la haine littéraire*. Ce ne furent pas les seules représailles qui atteignirent le rédacteur en chef du *Figaro*, représentées qu'il aurait évitées s'il s'était contenté de s'attaquer sans arrière-pensée à la camaraderie en général, comme à une des causes ordinaires du plus grand nombre des réputations promptes et faciles; mais d'obliques méchancetés contre des hommes d'un mérite incontestable lui furent durement reprochées. D'ailleurs, le point de vue exclusif auquel il s'était placé, et le ton agressif qu'il avait pris, rendirent stériles ses remontrances et ses colères. Son article, loin de briser les liens du groupe romantique, sembla les resserrer davantage. Le mot camaraderie fut relevé fièrement par la nouvelle école, et ce mot, si peu connu jusque-là qu'on le traitait de néologisme, devint rapidement d'un emploi général. Cela dit, laissons parler celui qui, pour n'avoir pas créé le mot, l'a du moins mis en relief et lui a, pour ainsi parler, imposé une signification spéciale qui devait lui rester. Aussi bien, le travail de de Latouche est un document qui a son intérêt au point de vue de l'histoire littéraire :

« L'amitié, dit-il, est une des calamités de notre époque littéraire. Elle glisse sur tous lieux ses partialités dangereuses et peut développer au sein de quelques hommes, réservés peut-être à de brillantes destinées, le sentiment le plus infertile qu'ils puissent cultiver, l'amour de soi. » Après avoir établi que ce n'est pas en faveur de « ce public distrait, tyran sublime et vulgaire », qu'il stipule, mais dans l'intérêt des arts, de Latouche ajoute : « C'est aux seuls poètes que nous nous adressons. La complaisance des juges les égare sans pitié et étouffe le progrès de leurs talents. On s'endort sur un lit de lauriers tout fait. On se couronne de palmes inodores, et le moindre rimeur, subissant le sort de *Vert-Vert*, va périr sous les dragées de la critique. Quelques hommes de franchise et de solitude commencent à se révolter contre tant de déceptions, et contre la morgue et la fatuité qui sont la conséquence de ces apologies. Qui donc a changé nos mœurs littéraires au point de faire qu'on ne rencontre plus que des princes et des courtisans, des grands hommes et leurs serviteurs, ou plutôt des charlatans et des compères ? » Regretant qu'on ait rayé des tables de nos libertés l'épigramme et la satire, il déclare que la guerre civile des vieux d'avant Noëau, comme écrivait un philologue de nos jours, entretenait le courage et retrempeait les talents. « Ce mal procédé peut-être, je le sais, de la meilleure cause et du meilleur sentiment. Il se sera rencontré une petite société d'apôtres, qui, se disant persécutée dans la pratique d'un nouveau culte, se sera renfermée en elle-même pour s'encourager. Les apôtres se seront aimés, car on commence toujours par s'aimer dans les catacombes, quitte à devenir ensuite persécuteurs et haineux. Ils se seront appuyés les uns sur les autres pour leur utilité réciproque, et, pensant ensuite qu'il était temps de reconquérir sur mille préjugés l'indépendance pratique, ils auront bien une juste cause avec zèle et quelquefois avec succès. Mais, le danger passé, l'amitié sera devenue une spéculation; la vanité aura servi de lien social, et la charité, commencée par soi-même, aura fini exactement où elle avait commencé. Entre tout adopte rencontré par un autre adopte il s'échange toujours un regard qui veut dire : *Frère, il faut nous louer !* tout cela n'aurait été que fort innocent si les catéchumènes, respectant les autres croyances, n'avaient pas attaqué toutes les gloires dont se compose la gloire du pays. Pourquoi détruire avant d'avoir fondé ? Ne peut-on se chatouiller doucement entre soi sans qu'il en coûte d'autre sacrifice que celui de la modestie, et sans qu'il y ait d'autres chances à courir que celles de devenir un peu ridicule ? Si les militaires de l'Empire n'ont pu échapper au petit inconvénient des fatuités, qui paraît être un travers de ce siècle;... si nos braves s'applaudissaient à tort

en face d'eux-mêmes sur de très-petits théâtres, il faut avouer du moins que c'était après quelques triomphes; et il y a des esprits chagrins qui ne savent encore où prendre des journées de Marengo et d'Austerlitz pour la littérature contemporaine. » Attaquant vivement l'école nouvelle à laquelle il reproche son peu de respect pour « nos antiques réputations de poésie », de Latouche s'écrie : « Si nous nous renversons nous-mêmes, que nous restera-t-il ? sont-ce des compositions récentes, tellement affranchies du naturel et de toute raison, même poétique, qu'on se demande, après les avoir lues, qui marche à la folie de l'auteur ou du lecteur ? Puis quelques fanfares gasconnes au lieu de victoire; puis des ovations et point de conquêtes; puis des préfaces et point de livres ! En vérité, notre littérature deviendra une imitation de cette précaution des architectes, qui masquent toujours par des toiles menteuses et des planches fragiles l'endroit où manque l'édifice... » Les chefs du romantisme, dont les noms se dressent sous sa plume sans qu'il ait besoin de les écrire, n'ont mis, selon lui, leur camaraderie en commun que pour nous doter d'inepties indéchiffrables. Mais laissons-le parler, et remarquons qu'à travers une évidente malveillance et des critiques injustes dont le temps a fait justice, il se trouve quelques observations fines et sensées : « La camaraderie a de tels inconvénients, dit-il, que nous pouvons citer de nobles caractères, des auteurs longtemps purs d'immobilité, qui, à force de hanter des convives enivrés d'eux-mêmes, ont fini par s'exagérer leur importance et leur talent. Echappés aux séductions du pouvoir, on les a vus sombrer dans la dépendance des flatteurs. Rougissant alors de leur candeur passée, ils ont dû, sous les embrassements de leurs confrères, se trouver enfin tout barbouillés de fard. Un autre camarade, craignant de n'avoir pas assez de camarades, ne s'est-il pas adressé à la sensibilité publique, comme les pauvres ingénieux qui s'enrichissent par des plaies postiches ? Il n'a pas reculé devant la gloire, un peu hasardeuse, qui s'attache à la pulmonie; et parce qu'un immortel génie est noblement tombé sur un échafaud, il a fait le mort sur la place. Si l'on expire ainsi par métaphore avant son livre, on risque de n'être admiré que sous bénéfice d'inventaire et de suivre son convoi tout seul. » Avons-nous besoin d'ajouter qu'il est fait allusion dans ces lignes, annulées par un succès décisif, aux poésies de Joseph Delorme, publiées par M. Sainte-Beuve alors à ses débuts. Continuons notre exhumation : « Ces mutuelles compagnies d'assurance pour la vie des ouvrages ne sont-elles pas, nous le répétons, que par leur influence sur l'avenir des lettres ? Du reste, elles sont douces et commodes. Si elles nuisent à l'art, elles font peut-être le bonheur de l'artiste. Cette banque de vanité escompte les mérites futurs, et permet de réaliser des jouissances qui suffisent aux exigences du moment. Des poètes *encamarent* des musiciens, des musiciens des peintres, des peintres des sculpteurs : on se chante sur la plume et sur la guitare; on se rend en madrigaux ce qu'on a reçu en vignettes; on se coule en bronze de part et d'autre; chacun peut, à l'heure qu'il est, se suspendre à sa cheminée et se constituer le dieu lare de son foyer... »

Ainsi parlait, en 1829, cet ennemi déclaré de la camaraderie littéraire, qui, afin sans doute d'être conséquent avec ses principes, s'en alla mourir obstinément invisible à tous le monde dans sa retraite de la Vallée-aux-Loups. Il vécut assez longtemps pour voir ce qu'avait produit cette camaraderie, dont il avait eu peur. La terre promise où il n'avait pu pénétrer, lui, s'était largement ouverte devant ces camarades qui sont devenus illustres, non parce qu'ils étaient camarades, mais parce qu'ils avaient du génie ou du talent, et l'écho des journaux, que son œil mécontent parcourait, lui apportait dans sa solitude les noms acclamés de Victor-Hugo, le grand poète, d'Eugène Delacroix, le grand peintre, d'Auguste Prédault, le grand sculpteur. Est-ce à dire que nous jugeons l'esprit de camaraderie absolument irréprochable ? Non; mais ce qui suffit à écarter de nos lèvres toute parole de blâme à son endroit, c'est cette considération fort simple, que jamais les efforts de la camaraderie n'ont pu faire triompher la médiocrité, sinon par surprise et pour quelques instants seulement. Elle n'est donc pas si dangereuse qu'on le dit, et si nous avions un reproche à lui adresser, ce ne serait pas certes celui d'avoir aidé à renverser autrefois l'école classique, mais bien de n'être plus aujourd'hui qu'un souvenir, en littérature. Oui, on pourrait dire à l'heure présente de la camaraderie entre gens de lettres, entre artistes, ce que Brutus disait de la vertu, qu'elle n'est qu'un vain mot. Aussi n'avons-nous plus sujet de nous attaquer à elle. Balzac, qui n'était guère moins ombrageux du succès des autres que le peu sociable Henri de Latouche, prétendait quelque part que la camaraderie corrode les plus belles âmes. « Elle rouille, dit-il, leur fierté, tue le principe des grandes œuvres et consacre la lâcheté de l'esprit. » Cela n'est vrai qu'en apparence, et l'encens d'un camarade, brûlé sous le nez d'un Pradon, ne fera jamais de ce dernier un Racine. De même un Racine, par cela même que des camarades le défendront contre un Pradon et sa clique, n'en restera pas moins un poète de génie. Aussi, loin de trouver que

la camaraderie soit dangereuse, nous dirions volontiers qu'il en faudrait user largement quand il s'agit de faire triompher un principe nouveau; une idée nouvelle. L'homme qui pense, qui cherche, qui crée, a besoin de se sentir soutenu, appuyé, défendu contre la routine, dont les bastions sont blindés, crénelés et cadencés. Quand Scribe, dans un vaudeville sans couplets, est venu attaquer ce sois-disant travers, qu'il prétendait corriger en riant, il montrait une fois de plus que le terre-à-terre bourgeois était son élément. Les hommes de sa trempe n'ont pas besoin qu'on se batte pour eux, leur talent est à la portée de toutes les bourses et de toutes les intelligences, comme l'orviète de l'opérateur Barry; ils n'ont jamais douté de la réussite, jamais eu la fièvre des novateurs; chasseurs diligents d'un gibier vulgaire, ils n'ont jamais braconné sur les terres inexplorées, où, derrière chaque buisson, un ennemi vous guette pour vous punir de votre audace, et jamais, par conséquent, des mains dévouées ne leur ont été nécessaires; ils ont pu apprécier la toute-puissance des coteries, où le salaire est le prix de la fidélité, où tout se réduit aux mesquines proportions de l'intérêt privé; ils n'ont jamais inspiré ces étonnantes camaraderies, qui avaient l'enthousiasme artistique pour soutien, l'enivrement poétique pour mobile, le triomphe d'une idée pour but, et qui croyaient, dans leur désintéressement juvénile, que le génie a le droit d'être ingrat, parce qu'il a fait un présent immense à ses défenseurs, un présent qu'ils ne pourront jamais lui rendre, en leur causant de vives et profondes émotions, en les consolant dans leurs tristesses, en leur disant le secret de leurs cœurs, et en leur montrant tout réalisé l'idéal qu'ils cherchaient en tâtonnant le long des chemins obscurs. Virgile, Shakespeare, Raphaël, Mozart n'étaient-ils pas plus les amis de ces camarades du romantisme que des gens qui leur auraient prêté de l'argent, rendu des services ou fait avoir des places, et faut-il donc frapper d'anathème ces jeunes gens chevelus qui scalpèrent les classiques à perruque et rompirent les banquettes de la Comédie-Française aux tumultueuses soirées d'Hernani ? Hélas ! si la camaraderie existait, disait un jour M. Théophile Gautier, à propos d'une reprise de la pièce de Scribe, ce serait, non pas une satire, mais un dithyrambe qu'elle mériterait. Nous croyons peu, pour notre part, à ces assurances mutuelles de succès; on est inquiet et trop jaloux, dans ce temps, pour se prêter, même à charge de revanche, à la réussite d'un autre. On aurait trop peur que, parvenu au faite, il ne renversât sur vous l'échelle que vous lui teniez. Si choses qu'on arrive, c'est par la force des choses, c'est par ce mystérieux arrangement que les uns nomment le hasard, et les autres la Providence, toutes les combinaisons possibles n'y font rien, un flot inconnu enlève notre esquif, les habiles font semblant de le diriger, mais ils savent bien qu'ils ne sont qu'emportés. Il n'y a plus, d'ailleurs, ni camarades ni ennemis, on n'a plus la force ni d'aimer ni de haïr. Un jeune homme de beaucoup d'esprit, ayant à se plaindre de quelqu'un, s'était proposé, ne sachant que faire, de le haïr pour passer le temps, et de lui nuire par tous les moyens possibles. L'ayant rencontré quelque six mois après, nous lui demandâmes : « Eh bien, votre haine, comment se porte-t-elle ? — Mal, nous répondit-il; si je trouvais mon ennemi au café de Paris, je serais capable de l'inviter à dîner. » Le grand malheur de l'époque, c'est l'indifférence.

Camaraderie (LA) ou la Courte échelle, comédie en cinq actes et en prose, par Eugène Scribe, représentée sur le Théâtre-Français le 29 janvier 1837. Trois amies, trois compagnes inséparables ont grandi dans un pensionnat de la capitale : Adèle, Agathe et Zoé. Adèle avait un frère, Edmond de Varennes, qui souvent venait la voir et entourait de prévenances ses deux amies. Bientôt même il se prit d'amour pour Agathe, fille du comte de Miremont, veuf et pair de France. Agathe s'en aperçut avec plaisir et le paya dans son cœur du plus tendre retour. Dans cette même pension était une sous-maitresse, Césarine Rigaud, fille d'un petit marchand de bois de Villeneuve-sur-Yonne. Elle se persuada qu'elle seule était la cause des visites assidues d'Edmond; mais tout en resta là au moment où le monde réclama ces demoiselles. Zoé épousa un M. de Montluc, gentilhomme de lettres aussi ambitieux que nul, et Césarine sut si bien captiver le père d'Agathe par un système de coquetterie longtemps suivi, que le comte de Miremont offrit un jour à la sous-maitresse ses soixante-douze ans et son nom. Une fois dans cette position, Césarine, au moyen d'un journal très-répandu qu'elle fait acheter à son mari, devient la cheville ouvrière du ministère; elle donne ou retire des voix, fait ou défait vingt réputations dans la même soirée, et enfin fonde une coterie littéraire, artistique, scientifique, politique, etc., une sorte de société d'admiration mutuelle à l'usage d'un certain nombre d'apprentis grands hommes, de génies en herbe qui se font la courte échelle pour arriver chacun dans sa spécialité. De ce nombre sont Montluc, le mari de Zoé; Durand, un paysagiste romantique; Oscar Rigaud, un avocassier ridicule qui fait des poésies élégiaques; le docteur Bernardet;

Saint-Estève, un autre homme de lettres, aussi bête que le premier et non moins prétentieux; Dutillet, un libraire, et *tutti quanti*. En ce moment, la société fonctionne et fait pululer les génies. C'est alors seulement que l'action commence, mais les explications préliminaires étaient nécessaires au reste du récit.

Edmond de Varennes est devenu avocat. Il a du talent et le prouve par quelques succès au Palais, mais la réputation ne vient pas à lui, et encore moins les clients. C'est qu'il ne fait pas partie de la coterie de ces messieurs. Il arrive chez Zoé de Miremont et y trouve Agathe, pour laquelle il vient de gagner un procès. Les deux femmes le pressent de se porter candidat à la députation dans l'arrondissement de Saint-Denis. Il hésite, il fait le modeste, il refuse. « Mon père disait hier, insinue perfidement Agathe, qu'il ne serait pas du tout éloigné de donner sa fille à un député. — O ciel ! je serai député ! s'écrie Edmond. » Et sur l'avis que lui donne Zoé, il attend l'avis de M. Montluc pour lui demander sa protection. Ah ! bien oui ! Montluc est candidat lui-même. Ce pauvre Edmond pense sérieusement à quitter la vie, quand il rencontre Oscar Rigaud, son ancien camarade de classe, avocat comme lui, mais prôné et encensé par...

ses amis de la coterie; car il en fait partie. « Tu veux être député ? dit-il à Edmond. Rien de plus simple. Je vais te présenter à mes amis, et nous le ferons nommer. Ça n'est pas plus difficile que cela. A demain. » Et il lui donne rendez-vous chez lui, où il attend à déjeuner le lendemain tout le jeune phalange. Tout le monde est exact au rendez-vous. Il s'agit d'avoir un député dévoué corps et âme à la coterie, car « si ça ne fait pas de bien, dit Césarine, ça ne peut pas... ». Ainsi donc on procède au choix de celui qu'on devra porter à la députation. Tous les avortons de génie que nous citons en commençant arrivent à la file, et, après eux, Edmond de Varennes. Mais le candidat jeune homme est bientôt honteux du milieu dans lequel il se trouve, et il sort en accablant de son mépris la phalange indignée. On vote enfin; chacun dépose son bulletin, mais l'opération est à recommencer : chacun s'est donné sa voix. Un second tour de scrutin désigne Oscar comme le candidat à nommer. Mais cette fois Edmond est bien décidé à mourir, et il a eu la précaution de l'écrire à Zoé, qui s'est empressée de venir communiquer la triste nouvelle à Agathe.

Alors les deux femmes jurent de sauver leur ami et forment, à leur tour, une ligue, une camaraderie touchante, en faveur d'Edmond. Il faut à tout prix qu'il soit nommé député. Mais comment faire ? Heureusement, Zoé se souvient que, dans le temps, Césarine s'imagine être aimée d'Edmond; c'est même à cause de l'indifférence que celui-ci lui a témoignée qu'elle est aujourd'hui son ennemie la plus acharnée. Il faut qu'elle devienne son plus puissant protecteur. En effet Zoé, par une fausse confiance, rallume l'amour au cœur de Césarine; elle lui fait croire qu'Edmond l'a toujours aimée et qu'il va mourir, s'il ne reçoit pas d'elle un signe d'intérêt; et comme précisément il y a un député à nommer à Saint-Denis... Le succès est assuré. Césarine, enchantée, répond de rendre à Edmond l'amour de la vie, et aussitôt elle dresse ses batteries. Au moment où M. de Miremont, son mari, se dispose à partir avec Oscar à Saint-Denis pour le présenter aux électeurs et l'appuyer de son autorité, Césarine, à l'aide de petits manèges habilement calculés, jette quelque inquiétude dans l'âme jalouse du vieillard, et celui-ci, furieux, croyant sa dignité maritale menacée, abandonne Oscar à lui-même. Aussitôt Césarine fait promettre au ministre certaines voix dont il a besoin pour le vote d'une loi importante; à la condition qu'il fera nommer Edmond de Varennes député de Saint-Denis. Tout le monde l'abandonne et la raille, et Edmond est élu député : ce qui prouve qu'on arrive quand on a des amis... et qu'on reste en route quand on a du talent.

De tout temps, ou à peu près, il y a eu des coteries que les sarcasmes et les railleries n'ont jamais épargnées. Vers 1829, une nouvelle société s'organisa, formée d'une foule de jeunes gens bouffis d'orgueil et de prétentions ambitieuses, qui prétendaient envahir toutes les places, forcer la réputation, violenter le succès en leur faveur, à la condition de se faire mutuellement la courte échelle. C'est contre ce ridicule que Scribe a voulu réagir, et il y a réussi. La plupart de ses personnages sont bien observés et heureusement dessinés, principalement ceux d'Oscar Rigaud, de Bernardet le docteur et de M. de Miremont, le mari de Césarine. Quant au dialogue, rarement l'auteur l'a semé de plus d'esprit et y a mis plus de verve; le mot succède au mot, les saillies aux saillies, et on peut dire que, sauf quelques taches, comme l'emploi de moyens peu vraisemblables et certaines plaisanteries

douteuses, la *Camarderie* est une des meilleures pièces de l'auteur.

CAMARD, ARDE adj. (ka-mar, ar-de. — V. l'étym. du mot CAMUS). Plat et écrasé, en parlant du nez : Un nez CAMARD. A nez CAMARD, grosse tabatière est une loi presque sans exception. (Balz.) Son nez CAMARD et pointu le faisait ressembler par moments à une fourche. (Balz.)

Un nez camard est signe de luxure.

T. THORE.

Qui a le nez plat et écrasé : Un enfant CAMARD. Une fille CAMARDE. Une figure CAMARDE. C'était une grosse fille écrasée, brune, laide, CAMARDE, avec de l'esprit. (St-Sim.) Ce misérable état plus CAMARD que la Mort elle-même. (Th. Gaut.) Elle avait des traits rappelant le type CAMARD du sphinx. (Th. Gaut.)

— Substantif. Personne camarde : Un vilain CAMARD. Une petite CAMARDE.

— Fam. La camarde, La mort, parce qu'on la figure généralement par un squelette, et, par conséquent, dépourvue de nez : La CAMARDE m'enlève au plus beau, au plus charmant, au plus poétique époux du monde. (Balz.)

Il fut complimenté d'abord

Par le Sommeil et par la Mort;

Pour lui faire honneur, la camarde

Contre son humeur fut gaillardie.

SCARRON.

— Pêch. Camarde, Nom que l'on donne, sur les marchés de la Charente-Inférieure, aux soles de forte dimension.

CAMARE s. m. (ka-ma-re). Manég. Caveçon particulier qu'on employait autrefois pour dompter les chevaux fougueux, et qui était armé de petites pointes de fer très-aiguës.

CAMARE s. f. (ka-ma-re — du gr. *kamara*, voûte). Bot. Genre de fruits capsulaires provenant de plusieurs pistils contenus dans la même fleur, comme dans l'aconit, le pied-d'alouette. Le peu usité. Nom d'une espèce de jantane, employé quelquefois comme synonyme du genre.

CAMARÉE s. f. (ka-ma-ré — de *Camara*, ministre brésilien). Bot. Genre de plantes, de la famille des malpighiacées, tribu des mélo-témonées, renfermant six espèces, qui croissent au Brésil.

CAMARÉS, bourg de France (Aveyron), ch.-l. de cant., arrond. et à 25 kilom. S. de Sainte-Affrique, sur un coteau baigné par le Dourdou; pop. aggl. 1,512 hab. — pop. tot. 2,163 hab. Bons fruits, moutons rennards, truites estimées; tanneries, mégisseries; eaux minérales froides, bicarbonatées sodiques, ferrugineuses, gazeuses ou seulement ferrugineuses et gazeuses. Elles émergent par cinq sources. Leur température varie de 10° à 12°.

CAMARET, commune maritime de France (Finistère), arrond. et à 44 kilom. N.-O. de Châteaulin, dans la baie de même nom; 1,232 h. Petit port de commerce; pêche de sardines, cabotage. Pointe et fort de Toulquiguet, entre cette pointe et Camaret, remarquable enceinte druidique dont la forme et l'étendue rivalisent avec le monument de Carnac.

CAMARET (Louis DE), écrivain religieux, né à Avignon en 1626, mort dans la même ville en 1693. Étant entré chez les jésuites, il passa par diverses charges de son ordre et devint provincial de la province de Lyon et de celle de Champagne. Les ouvrages que l'on connaît de lui sont : le *Pur et parfait christianisme en l'imitation de N.-S. J.-C.* (1675-1677, 3 vol. in-8°); la *Morale de J.-C. tirée de ses maximes et de ses exemples, selon l'explication des Pères de l'Eglise, en forme d'exhortations* (1692, 3 vol. in-8°); *Procotrophium in Avenionensi urbe totiusque Venascino comitatu excell. abbatibus Nicolini, Avenionensis prolegati, cura institutorum brevis narratio latina* (1684, in-4°).

CAMARGO s. f. (ka-mar-gho — du nom de la célèbre danseuse). Chorégr. Figure particulière de contredanse : Il craint en coupant une tête de voir l'ombre d'un torse danser la CAMARGO à son chevet. (H. Monnier.)

— Loc. adv. A la Camargo, Comme la Camargo : Coiffure à LA CAMARGO. Chaussures à LA CAMARGO.

CAMARGO (Alphonse DE), navigateur espagnol du XVI^e siècle. En 1539, il fut chargé de commander une flottille de trois navires qui devait explorer le détroit de Magellan. L'année suivante, il parvint à franchir le premier goulet et vit la croix qu'avait plantée Magellan sur une hauteur; mais le plus grand de ses navires fut brisé, et l'équipage eut beaucoup de peine à gagner la terre. On a supposé que les marins espagnols, échappés ainsi au naufrage, s'établirent dans l'intérieur des terres et furent l'origine d'un peuple appelé *Césariens*, dont l'existence n'a jamais été bien constatée. Camargo, après avoir été exposé à de grands dangers, put enfin traverser le détroit et vint aborder au port d'Arequipa, dans le Pérou.

CAMARGO (Marie-Anne CUPPI, dite), célèbre danseuse, née à Bruxelles le 15 avril 1710, morte à Paris le 28 avril 1770. On croit communément et l'on dit que la Camargo était de grande noblesse; que, sur sa courte jupe de danseuse, elle pouvait fièrement étaler un nombre infini de quartiers, et que, par pur caprice seulement, pour l'amour de l'art, elle passa de la cour, où lui était dû un tabouret, sur les planches du théâtre. Point du tout; le

nom de *Camargo* est inscrit, il est vrai, sur le Livre d'or de l'Espagne; mais ce nom, la danseuse n'avait point droit de le porter, car il était simplement celui de la famille dans laquelle son grand-père avait choisi une épouse. La Camargo, elle, était fille d'un maître de danse et de musique, nommé Ferdinand Cuppi; c'était un pauvre diable d'artiste, un vrai bohémien, aimant sa fille sans doute, mais d'avantage encore les d'és et le vin, et trop souvent oubliant celle-là pour ceux-ci, la maison pour le cabaret. Marie-Anne était si jolie, dit l'historien fantaisiste du XVIII^e siècle (Grimm), que la princesse de Ligne l'appela la Fille des fées. Légère comme un oiseau, on la voyait bondir et s'envoler dans les charmes. Jamais biche, en matinale gaieté, n'eut des mouvements plus doux et plus capricieux; jamais daim blessé par le chasseur ne bondit avec plus de force et de grâce. Quand elle eut dix ans, la princesse de Ligne jugea que cette jolie merveille revenait de droit à Paris; Paris, la ville des merveilles, Paris où l'Opéra prodiguait alors mille et mille enchantements. Il fut décidé que Mlle de Camargo serait danseuse à l'Opéra.

Et c'est ainsi qu'un jour Marie-Anne s'envola du nid paternel, car déjà elle avait des ailes, et vint frapper à la porte de Mlle Prévost, la reine, la déesse de la danse, la Terpsichore de ce temps. Après trois mois de leçons, Marie-Anne revint à Bruxelles, où, quoique tout enfant encore, mais déjà pleine de grâces, légère comme un sylphe, une fée, elle est admise au théâtre. Bientôt, et durant trois années, elle y régna. De Bruxelles, la Camargo va à Rouen. De Rouen, et après un assez long séjour en cette ville, elle se rend à Paris; à Paris, qui, depuis si longtemps, miroitait à travers sa jeune imagination, comme un rêve doré, et où elle devait réaliser son rêve.

Ce fut le 5 mai 1726 que la Camargo débuta, non sans peine. Mlle Prévost, jalouse et méchante, qui avait reconnu en sa jeune élève une rivale, fit tous ses efforts pour la tenir au second rang, cachée, méconnue. Mais un jour que le danseur Dumoulin ne se trouvait pas dans les coulisses au moment où les musiciens attaquaient la première note d'un pas qu'il devait danser seul, Marie-Anne s'élança du rang des figurantes où elle se trouvait reléguée; elle bondit et rebondit, capricieuse, folle, charmante, elle s'abaisse, elle glisse, elle vole... et, à cette inattendue et scintillante apparition, devant ce tourbillon de grâce et de beauté, à ce rêve, tous les spectateurs applaudissent. La déchéance de Mlle Prévost était prononcée, et proclamée la royauté de Mlle Marie-Anne Cuppi, qui, dès lors, crut pouvoir prendre le nom que portait sa grand-mère et surmonter de la couronne qu'on venait de lui décerner le blason de ses aïeux.

Alors commença pour la Camargo cette vie ambrée et dorée, insoucieuse, folle, qui nous étonne un peu, nous réalistes du XIX^e siècle, quand nous ouvrons les mémoires du XVIII^e siècle. Cette vie, nous ne la raconterons pas; ce fut celle de la Clairon, de la Guimard, de Sophie Arnould, de Gaussin, de Marion, celle de Lais et de Phryné, celle de l'hétaïre, de l'hétaïre créée par les dieux pour la volupté de l'âme, ainsi qu'a dit Démétrius.

Qu'un autre cherche donc dans les *Amusements du cœur et de l'esprit*, dans les gazettes et les almanachs royaux, les anecdotes plus ou moins scandaleuses et vraies mises sur le compte de Mlle de Camargo, les noms de ses « mille » amants et le nombre de duels dont sa beauté fut cause. Pour nous, disons seulement qu'elle fut aimée, adorée (sans dire si elle répondit à leur amour) de tous les gentilshommes d'épée et de plume de son temps, de tous ceux pour qui n'était pas indifférente la beauté, surtout lorsque cette beauté était rehaussée par l'esprit et par le cœur : du duc de Richelieu et du comte de Melun, de Pont de Veyle et de Duclos, de d'Aubigny, d'Helvétius, de Voltaire lui-même; car tout le monde connaît du spirituel seigneur de Ferney le madrigal suivant :

Ah! Camargo, que vous êtes brillante!

Mais que Sablé, grands dieux! est ravissante!

Que vos pas sont légers, et que les siens sont doux!

Elle est inimitable, et vous toujours nouvelle;

Les nymphes sautent comme vous,

Et les Grâces dansent comme elle.

Comme on le voit, Voltaire faisait d'une pierre deux coups.

Et tandis que les poètes faisaient de l'honneur de la reine du théâtre se becqueter les rimes galantes, les peintres les plus célèbres de l'époque, pour elle aussi, broyaient sur leur palette les plus chatoyantes couleurs; Lancret, Pater, Vanloo ont essayé de fixer sur la toile la belle figure de la Camargo, belle et jolie aussi, car ses traits purs et réguliers, ses grands yeux noirs aux longs cils, son teint mat étaient tempérés par un sourire plein de douceur et de charme. C'était, en un seul type, les types espagnol et français.

Donc, et dès le soir du 5 mai 1726, Marie-Anne fut acclamée, aimée, adorée, imitée. On ne porta plus que des coiffures à la Camargo, des manchettes à la Camargo, voire même des jupes à la Camargo, des jupes courtes, très-courtes et non de longues robes comme en avaient porté jusqu'alors les danseuses. Et, à ce propos, écouté la spirituelle boutade de Grimm :

« Cette invention utile, qui met les amateurs en état de juger avec connaissance de cause les jambes des danseuses, pensa alors occasionner un schisme très-dangereux. Les jansénistes du parterre criaient à l'hérésie et au scandale, et ne voulaient pas souffrir les jupes raccourcies; les molinistes, au contraire, soutenaient que cette innovation nous rapprochait de l'esprit de la primitive Eglise, qui répugnait à voir des gorgouilles et des piroquettes embarrassées par la longueur des cotillons. La Sorbonne de l'Opéra fut longtemps en peine d'établir la saine doctrine sur ce point de discipline qui partageait les fidèles. » En vérité, on ne jurait plus que par la Camargo. La Camargo était reine. Mais sa royauté dura ce qu'avait duré la royauté de sa devancière, Mlle Prévost, ce que durent les royautés de théâtre. En 1734, et nous ne savons pour quelle cause, elle quitta subitement l'Opéra; mais elle y revient en 1740 et ne se retire définitivement qu'en 1751, après avoir obtenu une pension de retraite de 1,500 livres, 1,500 livres pour celle qui avait jusqu'alors jeté l'or sans compter, insoucieusement, comme le jet d'eau épanché ses perles autour de lui, c'était presque la misère : elle s'y résigna.

Mais un dernier trait manque à notre esquisse; il nous semble qu'il y aurait un enseignement à suivre dans la nouvelle et pauvre condition de la reine Camargo. Celle que nous avons vue tout à l'heure applaudie, heureuse, triomphante, suivons-la donc. Un matin, raconte M. Arsène Houssaye, un matin Grimm, Pont de Veyle, Duclos, Helvétius se présentèrent gaiement à l'humble logis de la célèbre danseuse. Elle demeurait alors dans une vieille maison de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Une servante centenaire vint ouvrir. « Nous désirons parler à Mlle de Camargo, » dit Helvétius, qui avait beaucoup de peine à tenir son sérieux. La gouvernante les fit tous entrer dans un salon d'un ameublement original et grotesque. Les boiseries étaient couvertes de pastels représentant Mlle de Camargo dans toutes ses grâces et dans tous ses rôles. Cependant, elle n'ornait point à elle seule le salon : on y voyait un *Christ au mont des Oliviers*, une *Madeleine au tombeau*, une *Vierge au voile*, une *Vénus à Cythère*, les *Trois Grâces*, des amours à demi cachés, et les buis bénits des madones couvertes de trophées d'opéra.

La déesse du lieu ne se fit pas longtemps attendre. Une porte s'ouvrit; une demi-douzaine de chiens de toute espèce se précipitèrent dans le salon. Elle apparut à leur suite, portant dans ses bras, en guise de manchon, un chat angora de la plus belle venue. Comme elle ne suivait plus la mode depuis dix ans, elle avait l'air de revenir de l'autre monde. « Vous le voyez, dit-elle en montrant ses chiens, voilà toute ma cour aujourd'hui; mais, en vérité, ces courtisans-là en valent bien d'autres. »

Marie-Anne de Camargo mourut le 28 avril 1770. Comme toutes les belles pécheresses, depuis Madeleine et Agnès Sorel, elle était devenue dévote sur ses derniers jours, et, ce qui vaut encore mieux, très-charitable; les pauvres seuls s'aperçurent qu'elle n'était plus; car, pour le monde, il l'avait oubliée, et, pour Grimm, l'enterrement de celle qui avait été plus que son amie ne fut que l'occasion d'une raillerie de plus : Chacun, dit-il, admirait cette tenture blanche, symbole de candeur dont les personnes non mariées sont en droit de se servir dans leur cérémonie funéraire.

CAMARGUE s. m. (ka-mar-ghé). Econ. rur. Nom donné à des chevaux d'une race particulière, qu'on élève dans le delta de la Camargue et dans les marais des environs : Les CAMARGUES sont généralement blancs. Nom donné à des bœufs demi-sauvages, qui habitent la Camargue et les marais voisins : Presque tous les CAMARGUES sont noirs.

— Adjectif. : Chevaux CAMARGUES. Bœufs CAMARGUES.

— *Encycl.* Chevaux camargues. La Camargue possède, à l'état demi-sauvage, une race chevaline qui descend, dit-on, des chevaux orientaux ou africains. Si l'on en croit la tradition, la race numide y aurait été introduite par les Romains d'abord, et ensuite par les Sarrasins. Le cheval *camargue* a, en effet, l'air étranger; il rappelle assez bien le type tartare ou cosaque. Quelques auteurs, au contraire, le croient indigène. Enfin, d'après M. Huzard père, l'origine de la race *camargue* serait beaucoup moins ancienne; elle remonterait seulement au haras libre fondé en 1755 par l'ordre de Louis XV. Quelle que soit la vérité sur ce fait, un point est pour nous hors de doute, c'est que le cheval *camargue* est le produit à peu près exclusif des influences du milieu dans lequel il se perpétue de temps immémorial. Indigène ou importée, la race *camargue* ne paraît pas avoir jamais eu une grande importance économique. Il est certain toutefois que les Camisards, dans leur lutte contre Louis XIV, l'utilisèrent avec succès pour former leur cavalerie. D'un autre côté, le duc de Newcastle, qui écrivait en 1660, plus de vingt ans avant le soulèvement des Camisards, dit que les gentilshommes des bords de la Méditerranée achetaient tous les ans des chevaux barbes de l'âge de deux, trois ou quatre ans, à Frontignan, à Marseille, etc., où on les débarquait; qu'ils les mettaient parmi les poulains de leurs haras et les vendaient ensuite indistinctement comme

chevaux, nés en Afrique, tant était grande la ressemblance qui existait entre les uns et les autres. En outre, Quinquarand de Beaujeu, évêque de Senes, écrivait en 1600, dans son livre intitulé *Fleurs de la Camargue*, que les métayers faisaient castrer leurs poulains de bonne heure et qu'ils ne gardaient que les plus belles juments pour dépiquer les grains. D'après son calcul, on comptait à cette époque, dans l'île seulement, environ 4,000 juments portières, nombre vraiment extraordinaire, si on le compare à celui d'à présent, qui ne s'élève guère à plus de 1,800. De ces témoignages il résulte que le cheval *camargue* a dû être, à une certaine époque, l'objet d'un commerce assez étendu dans la Provence et les contrées les plus voisines des bords du Rhône. De nos jours, les choses ont bien changé : il naît, vit et meurt dans son île. On ne garde guère que les mâles pour les travaux du dépiquage, et on ne les châtré jamais. L'incurie, le manque d'une nourriture suffisante sont cause que la race dégénère et s'abâtardit de plus en plus. Est-ce à dire pour cela qu'elle soit destinée à disparaître entièrement? Nous ne le pensons pas. Le dépiquage, qu'elle effectuait autrefois exclusivement, s'exécute maintenant, il est vrai, en grande partie à l'aide du rouleau à dépiquer; mais le progrès agricole, qui chaque jour fait un pas, dans la Camargue comme ailleurs, ne tardera pas à lui créer des aptitudes et des emplois nouveaux. Mieux soigné, mieux nourri, le cheval *camargue*, tout en conservant ses bonnes qualités d'autrefois, la rusticité, l'énergie, la vigueur, pourra devenir propre à tous les services. Quant à présent, dit M. Gayot, « il est petit; sa taille varie peu et mesure de 1 m. 32 à 1 m. 34; rarement il grandit assez pour atteindre à l'arme de la cavalerie légère; il a toujours la robe gris blanc. Quoique grosse et parfois busquée, sa tête est généralement carrée et bien attachée; les oreilles sont courtes et écartées; l'œil est vif, à fleur de tête; l'encolure droite, grêle, parfois renversée; l'épaule est droite et courte, mais le garrot ne manque pas d'élevation; le dos est saillant; le rein est large, mais long et mal attaché; la croupe est courte, avalée, souvent tranchante comme chez le mulet; les cuisses sont maigres; les jarrets sont étroits et clos, mais épais et forts; les extrémités sont sèches, mais trop minces; l'articulation du genou est faible et le tendon est failli; les paturons sont courts; le pied est très-sûr et de bonne nature, mais large et quelquefois un peu plat. Le cheval *camargue* est agile, sobre, vigoureux, capable de résister aux longues abstinences comme aux intempéries. Il se reproduit toujours le même, malgré l'état de détresse dans lequel le retiennent l'oubli et l'incurie. Les manades de l'île, moins nombreuses et moins multipliées qu'autrefois, sont composées de vingt à cent têtes de chevaux, juments et poulains de tous les âges. Chacune d'elles a son gardien qui la surveille à cheval. Les gardiens ne manquent pas d'un certain art, de ce qu'on peut appeler la science pratique du cheval. Nés et élevés au milieu des troupeaux, ils en connaissent les mœurs et montrent une dextérité toute particulière quand il s'agit d'approcher et de saisir un sujet désigné dans la troupe indomptée. Ils exercent sur lui une sorte de magnétisme qui attire et maîtrise les plus rebelles. Ils pratiquent une équitation instinctive pleine de puissance et d'audace, dont le mérite et la solidité ressortent dans les courses ardentes, échevillées de la ferrade. » Ces divers exercices sont une sorte d'épreuve pour les chevaux entiers qui y prennent part. Ceux qui se distinguent le plus par leur vigueur et leur agilité passent à l'état de *grignons* ou étalons de manade. L'habileté et le savoir des gardiens auraient pu être employés avec succès au dressage des chevaux. Ils sont doux, patients, expérimentés, remplis de tact; mais personne n'y a songé. Et cependant le cheval *camargue* montre, quand on s'en occupe, bien plus d'indépendance que d'indocilité, et d'intelligence que de sauvagerie. Si la brutalité le révolte et l'exaspère, la douceur peut tout obtenir de lui. D'importantes ressources ont été mises à la disposition des propriétaires de l'île; l'administration des haras ne leur a épargné ni les conseils ni les exemples. Une manade entièrement semblable à celles du pays a été formée dans l'île et a donné, moyennant un surcroît de soins, des résultats qu'on pourrait à bon droit qualifier de merveilleux. Mais tout a échoué contre l'indifférence et l'apathie des cultivateurs. Le petit établissement modèle a été supprimé; néanmoins, l'administration tient toujours à la disposition des éleveurs qui veulent s'en servir des étalons anglais ou arabes. Contrairement à ce que nous avons dit plus haut, le savant professeur M. Magne pense que le cheval *camargue* a bien décidément fait son temps. « Elevés dans des terrains incultes, ce cheval a, dit-il, sa raison d'être autant dans la facilité avec laquelle il est produit que dans son utilité. Dans l'étude de sa production, il serait superflu de parler d'en améliorer le régime; il faut qu'il vive à l'état sauvage, dans l'abondance en été, et dans la privation, la misère, en hiver. On ne peut pas même espérer que le progrès agricole lui sera favorable. La Camargue est à la veille d'éprouver une grande transformation, mais le premier effet de l'amélioration, de l'assainissement du sol sera la disparition des chevaux. » En Provence et sur tout le littoral de la Méditerranée

né, où le type *camargue* se retrouve avec diverses modifications, les essais d'amélioration ont eu bien plus de succès. Le cheval y grandit et s'y développe chaque jour davantage à la faveur des croisements et d'un régime plus substantiel.

— **Boeufs camargues.** Les marais de la Camargue nourrissent une race bovine à demi sauvage qui se distingue par des caractères bien tranchés. La race *camargue*, dit M. Moll, est de petite taille, 1 m. 30 en moyenne, noire comme le buffle, sauf quelques individus à poil rupe, comme le bœuf de Salers; elle a la tête allongée, le museau étroit, les cornes rapprochées par la pointe et formant l'arc, l'œil farouche, l'encolure mince, le ventre très-développé, le cuir épais, résistant aux piqûres des myriades de gros cousins, qui s'évertuent des marais; la chair dure et coriace, l'allure vive et rapide comme celle du zébre. Les bêtes bovines de la Camargue vivent en troupeaux comme les chevaux; elles n'entrent jamais à l'étable. Pendant les grands froids seulement, on les conduit dans une sorte de parc appelé *buau* et fermé par une muraille de pierre et de fagots, où quelques rations de foin leur sont distribuées. En tout autre temps, elles demeurent sous la conduite de gardiens à cheval. Les vaches, tout aussi sauvages que les mâles, sont gardées séparément. A mesure qu'elles velent, on conduit les veaux dans un endroit sec, à portée des marais, où ils sont attachés à des piquets. Les mères viennent d'elles-mêmes leur donner à têter et s'en retournent ensuite au marais. Pour reconnaître les animaux appartenant à des propriétaires différents, on les marque avec un fer rouge. C'est dans l'accomplissement de cette opération difficile, connue sous le nom de *ferrade*, que les habitants de l'île, tout à la fois pasteurs et cavaliers, font assaut d'adresse, de vigueur et de présence d'esprit. Les bœufs employés au travail quittent les marais sous la direction de leurs gardiens et y retournent de même après avoir fini leur tâche. Les mandes ou troupeaux de boeufs de la Camargue étaient autrefois bien plus nombreuses qu'aujourd'hui. Au xiv^e siècle, dit-on, l'île nourrissait environ quinze mille têtes de gros bétail; mais, à la suite d'une épidémie, on dut appeler pour la repeupler des animaux de la race de Salers, dont quelques individus rappellent encore le type. On voit, par ce qui précède, qu'il s'agit ici d'une race naturelle, sur laquelle la domesticité n'a encore exercé aucune influence. Elle est ce que l'on fait les circonstances au milieu desquelles elle vit. Ne coûtant rien ou presque rien, on doit chercher à la conserver, à l'améliorer même, par la sélection, jusqu'à ce que les progrès de l'industrie agricole lui enlèvent sa raison d'être, en permettant de mettre à sa place des animaux perfectionnés, mieux nourris et d'un meilleur rapport. La race bovine *camargue* est donc destinée à disparaître, et ce n'est que justice. Quant à la transformer par le croisement, il n'y faut pas songer. On a vu, il est vrai, en 1858, au concours régional d'Arles, des vaches de cette race qui n'avaient plus rien de sauvage. On a vu aussi des métis, issus de *camargues* purs et du taureau durham-charolais, qui étaient déjà fort remarquables comme animaux de boucherie. Mais qui ne comprend que si de pareils essais, fort coûteux du reste, peuvent avoir quelque mérite à titre d'expérimentation scientifique, ils sont et seront toujours en dehors de la zootechnie industrielle et pratique.

CAMARGUE (la), fle ou delta formé par la bifurcation du Rhône, un peu au-dessus d'Arles, jusqu'à son embouchure dans la Méditerranée. Quelques auteurs reconnaissent le nom de Marius (*Catt Marii ager*) dans celui de cette île, où le vainqueur des Cimérides fit creuser un canal dont il reste encore quelques vestiges. Les deux branches du fleuve qui renferment la Camargue se nomment le *Grand* et le *Petit Rhône*. Celui-ci forme une partie des limites du département du Gard et de celui des Bouches-du-Rhône, dont l'île fait partie. On évalue la longueur de la Camargue à 40 kilom. du N. au S., sa plus grande largeur à 30 kilom., sa superficie à 55,000 hectares, dont un cinquième seulement est en culture. Le sol, généralement fertile, est coupé d'une infinité de marais, de ruisseaux, de canaux et d'étangs; il produit, année moyenne, 80,000 hectolitres de blé; ses gras pâturages nourrissent 110,000 bêtes à laine, 600 bêtes de trait, 700 taureaux sauvages et 1,300 chevaux indigènes, qui descendent, dit-on, de ceux que les Sarrasins laisserent dans la contrée. Ces chevaux, pleins de feu, rapides, hardis, n'ont avec les chevaux arabes d'autres rapports de forme que leur petitesse. Les eaux, et les sables des marais et des étangs, dont le plus considérable est l'étang de Vaccarès, sont exploités pour l'extraction du sel et de la soude.

Le terrain de la Camargue ne consiste qu'en dépôts limoneux, sans mélange de pierres, à quelque profondeur que l'on pénètre. Le mode de formation n'a donc pas été le même que celui des atterrissements dont on est témoin aux embouchures des fleuves, où les galets que roule le Rhône vont former des poudingues analogues à ceux de la Craie. Ce sont les eaux de la surface et, non celles du fond, qui ont déposé les débris dont les couches superposées indiquent facilement l'origine. Les observations géologiques ont retrouvé dans la

Camargue ce qui n'est qu'à l'aux, débordements de l'une des rivières affluentes. Certaines couches proviennent en entier de la Saône, d'autres de l'Isère, etc. Dans quelques autres, les débris des diverses régions ne sont pas distincts, mais s'offrent pêle-mêle aux yeux de l'observateur. Ajoutons que si la mer a apporté, dans la formation de cette île, son contingent de sel et de coquilles, ce n'est qu'accidentellement, lorsque les vents du sud soufflaient avec assez de violence pour que les lames pussent franchir les digues formées le long de la côte par les mouvements opposés des eaux du fleuve et de celles de la mer. La Camargue n'en est pas moins l'ouvrage du Rhône presque seul. Cette île, malgré un sol bas et marécageux, chauffé par le brûlant soleil du midi, jouit d'un climat très-sain, grâce au souffle puissant du mistral qui emporte les exhalaisons délétères, et soustrait ainsi les bergers et leurs troupeaux à la funeste influence des marais. Elle renferme neuf communes, un grand nombre de belles maisons de campagne et trois à quatre cents fermes appelées *mas*.

CAMARHYNOUE s. m. (ka-ma-rain-ke — du gr. *kamarā*, voûte; *ruchos*, bec). Ornith. Section du genre *geopelia*.

CAMARIE s. f. (ka-ma-ri — du gr. *kamarā*, voûte). Entom. Genre de coléoptères sténélytres, qui comptent vingt-trois espèces du Brésil, de Cayenne et de Java.

CAMARIEN, IENNE adj. (ka-ma-ri-ain, i-ène — rad. *camare*). Bot. Sé dit des fruits de la nature de la camare.

CAMARIGNE s. f. (ka-ma-ri-gne; gn mll.). Syn. de CAMARINE.

CAMARILLA s. f. (ka-ma-ri-la — mot esp. dimin. de *camara*, chambre). Nom donné dans la péninsule et dans d'autres pays monarchiques au conseil intime du roi, à son entourage, composé le plus souvent de courtisans et de flatteurs, et dont l'influence occulte n'est pas toujours favorable aux affaires publiques.

— Par dénigr. Troupe de courtisans, de favoris, intrigants qui dirigent l'État, par l'influence qu'ils exercent sur l'esprit du souverain : *A bas les courtisans! les hommes de la Camarilla qui ont condamné les sergents de la Rochelle!* (E. Sue.) *Ils ont si bien fait l'un et l'autre, la Camarilla aidant, qu'il n'y a plus parmi nous de probité politique.* (Cormen.)

CAMARIN s. m. (ka-ma-rain). Ornith. Espèce de plongeon.

CAMARINAS, ville d'Espagne, province et à 72 kilom. S.-O. de la Corogne, sur la baie de son nom; 2,000 hab. Port sûr, mais d'un accès difficile; commerce de cabotage.

CAMARINE s. f. (ka-ma-ri-ne — du nom portugais *camarinheira*). Bot. Genre de plantes, rangé pendant longtemps dans la famille des éricinées, formant aujourd'hui le type de celle des empétrées et renfermant de petits arbustes, toujours verts, à baies acidules et comestibles : *La Camarine à fruits noirs croît sur les hautes montagnes.* (C. d'Orbigny.)

— **Encycl.** Ce genre, rapporté autrefois à la famille des éricinées ou bruyères, et qui forme aujourd'hui le type de celle des empétrées, comprend de petits arbrisseaux couchés, rameux, ayant le port des bruyères, et portant des feuilles alternes; mais très rapprochées et comme verticillées; linéaires; obtuses, d'un vert noirâtre, à bords roulés, en dessous. Les fleurs, petites, solitaires et sessiles à l'aiselle des feuilles, entourées de bractées imbriquées, ont un calice à trois sépales coriaces; une corolle à trois pétales; trois étamines saillantes; à filets grêles; un ovaire à plusieurs loges uniovulées, inséré sur un disque charnu, et surmonté d'un stigmate presque sessile. Le fruit est une baie ou mieux une petite drupe déprimée, contenant plusieurs noyaux, dont chacun renferme une graine à testa membraneux. Ce genre, commun en général dans les régions tempérées, froides, polaires ou montagneuses. *La camarine* à fruits noirs (*empetrum nigrum*), est un petit arbrisseau rampant, qui ressemble à la bruyère commune; il porte des fleurs d'un rouge pâle, auxquelles succèdent des baies noirâtres. Il est très-répandu dans les régions montagneuses ou boréales de l'ancien et du nouveau continent, où il habite surtout les forêts et les tourbières; dans quelques localités, il paraît contribuer à la formation de la tourbe. Ses fruits ont une saveur acidule assez agréable; on les mange dans le Nord, et ils constituent souvent une grande ressource pour les habitants des régions polaires. Ils servent d'aliment aux oiseaux, et surtout aux coqs de bruyère, qui en sont très-friands. On en prépare une sorte de limonade, et les Groënländais, en obtiennent, par la fermentation, une boisson alcoolique. En médecine, ils sont réputés fébrifuges. Comme les excréments des renards et des autres animaux qui s'en nourrissent sont colorés en rouge, on a présumé que les baies de la *camarine* pourraient fournir une matière tinctoriale. On s'en sert en effet pour teindre les étoffes en pourpre noir ou en rouge cerise. Les Kamtschadales les font bouillir dans l'huile de baleine avec de l'alun, et emploient le bain qui en résulte pour colorer les peaux de castors et de martes zibelines, qu'ils vendent, ensuite, beaucoup plus cher à ceux qui ne les connaissent pas. Les feuilles de cet ar-

brisseau passent pour antiscorbutiques. Cette *camarine* est rustique et d'une culture facile; mais, comme elle produit peu d'effet, on ne la cultive guère que dans les jardins botaniques; elle demande les mêmes soins que les aïnelles. *La camarine* à fruits blancs, dont on a fait aujourd'hui le genre *corème*, croît en Portugal; ses baies sont acidules, agréables au goût et employées aussi comme fébrifuges. *La camarine* à fruits rouges croît sur les rives du détroit de Magellan.

CAMARINE, ville de la Sicile ancienne, sur la côte S.-O., à l'embouchure du Gela; c'est actuellement le village de Torre di Camarina.

CAMAROTA (Matthieu), rhéteur grec du xve siècle, né à Thessalonique. Il était professeur de philosophie à Constantinople lorsque cette ville fut prise par les Turcs en 1453. Il raconta cet événement dans une longue lettre qu'on trouve dans le recueil de Crisostome intitulé : *Turco-Græci*. On a encore de lui un livre sur la rhétorique, traduit en latin par Jean Scheffer, sous le titre de *Compendium rhetoricae et synopsis Hermogenis* (1595), et d'autres écrits.

CAMARISTE s. f. (ka-ma-ri-ste — espagn. *camarista*, de *camara*, chambre). Mot employé par Beaumarchais pour désigner une camariste espagnole : *Il vous mangiait de vous adresser, sans respect pour votre marraine, à sa première camariste.* (Beaumarchais.)

CAMARONÈS, rivière d'Afrique, dans la haute Guinée; elle se jette dans le golfe de Biafra, entre les côtes de Gabon et de Biafra. Cette rivière, en grande vénération parmi les tribus nègres des environs, est incomplètement connue des Européens, qui ne se sont pas encore avancés jusqu'à sa source.

CAMARONÈS, ville d'Afrique, dans la haute Guinée, située dans une île formée par la rivière du même nom; sur la côte de Bénin. Centre d'un commerce très-important : huile de palme, gomme, poivre et ivoire. Non loin de cette ville, au N., on trouve une chaîne de montagnes qui porte le même nom, et dont le point culminant s'élève à 1,100 m.

CAMAROSE s. f. (ka-ma-ro-zé — du gr. *kamarā*, voûte). Chir. Fracture du crâne, dans laquelle les fragments sont disposés de manière à former une voûte.

CAMAROTE s. m. (ka-ma-ro-te — du gr. *kamarā*, voûte). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, comprenant deux espèces, qui vivent dans l'Amérique du Sud.

CAMAROTE s. f. (ka-ma-ro-te — du gr. *kamarā*, voûte). Entom. Genre d'insectes diptères brachycères, de la tribu des muscides, dont l'espèce type habite surtout le midi de la France.

CAMAROTIDE adj. (ka-ma-ro-ti-de — de *camarote* et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte aux camarotes. — s. m. pl. Groupe d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, ayant pour type le genre *camarote*.

CAMAROTIDE s. f. (ka-ma-ro-ti-de — du gr. *kamarā*, voûte; *ous*, *dior*, oreille). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des vandées, comprenant une seule espèce, qui croît dans l'Inde.

CAMASSIE s. f. (ka-ma-si). Bot. Genre de plantes, de la famille des liliacées, tribu des asphodèles, formé aux dépens des phalangères, et qui paraît devoir être réuni au genre *cyanoïde*.

CAMAYA, chaîne de montagnes du Brésil, qui s'étend depuis l'Océan, entre les provinces de Ceara et Rio-Grande do Norte vers le sud, jusqu'à la Cordillère d'Araripe, avec laquelle elle se lie par une série de contre-forts. Elle prend différents noms, tels que celui d'Apodi et de Saint-Cosme, ou simplement Cosmos et Serra do Pereiro. Ce fut de cette chaîne de montagnes que Camavan, de la tribu des Tapuyas et frère du cacique Jacauna, marcha en 1630 avec huit cents sauvages de sa tribu contre les Hollandais, qui avaient envahi Fernambuco, et à l'expulsion desquels il contribua si puissamment, qu'il se fit un nom célèbre dans l'histoire du Brésil.

CAMAX s. m. (ka-makss — du gr. *kamax*, pieu). Bot. Syn. de RAPOURÉE.

CAMBABOS, ville d'Espagne, province et à 23 kilom. S.-O. de Pontevedra, à l'embouchure de l'Uria et sur la côte S. de la petite baie d'Arosa; 3,347 hab. C'est le chef-lieu d'une juridiction civile.

CAMBACÈRES (l'abbé de), prêtre français, né à Montpellier en 1721, mort en 1802. Il était fils d'un conseiller à la cour des comptes du Languedoc. Étant entré dans les ordres, il se livra à la prédication et y obtint des succès. En 1757, il prêcha devant Louis XV un sermon où il s'éleva avec une courageuse hardiesse contre les déréglés de la cour elle-même donnait l'exemple. Plus tard, il prononça devant l'Académie française un panegyrique de saint Louis qui arracha des applaudissements à ses auditeurs, quoique le respect pour le lieu saint eût dû les contenir. Outre ce panegyrique, on a de l'abbé de Cambacères trois volumes de sermons.

CAMBACÈRES (Jean-Jacques-Régis, de), jurisconsulte et homme d'État, né à Montpel-

lier en 1753, mort à Paris en 1824. Il était conseiller à la cour des aides de sa ville natale au moment de la Révolution, dont il parut embrasser les principes, remplit diverses fonctions publiques, et fut nommé en 1793 représentant du département de l'Hérault à la Convention nationale. Politique éclairé, savant jurisconsulte, doué d'un esprit juste et lumineux, mais plus habile qu'enthousiaste et moins ardent que circonspect, Cambacères, au milieu des événements prodigieux qui accompagnaient la submersion du vieux monde, au milieu des luttes de principes et de partis, ne fut préoccupé que de sa propre conservation, évita les froissements en se tenant éloigné du combat, et resta en quelque sorte caché dans le comité de législation, absorbé dans les affaires contentieuses et les questions juridiques. Il sortit un moment de sa réserve en contestant à l'Assemblée le droit de juger Louis XVI; mais, après avoir reconnu la culpabilité, il vota avec tant d'ambiguïté sur l'application de la peine, qu'on n'a jamais pu décider clairement s'il était ou non républicain. Suivant lui, Louis était coupable, la Convention devait décréter qu'il avait encouru les peines portées contre les conspirateurs, mais suspendre l'exécution de son décret jusqu'à la paix, à moins d'invasion de la France par les ennemis de la République. A la paix, il serait définitivement statué sur le sort du roi. Cinquante ans auparavant, Voltaire avait défini ainsi cette manière prudente d'exprimer, en réalité, son opinion : « Quand celui qui l'on parle ne comprend pas, et que celui qui parle ne se comprend plus, c'est de la métaphysique. » Ce vote fut, bien entendu, écarté parmi les votes d'absolution. Après le 31 mai, il vota avec la majorité la proscription des girondins, présenta dès cette époque un travail étendu pour la confection d'un *Code civil*, projet qu'il développa et reproduisit plusieurs fois depuis, présida la Convention après le 9 thermidor, entra ensuite au comité de Salut public, et joua dès lors un rôle moins effacé, mais souvent encore équivoque. Après le 13 vendémiaire, il fut accusé de royalisme sur quelques mots d'une lettre du marquis d'Entraigues saisie chez un agent de l'émigration, fut écarté du Directoire, entra aux Cinq-Cents, fut nommé ministre de la justice par l'influence de Sieyès et choisi par Bonaparte comme deuxième consul après le 18 brumaire. Il prit, comme on sait, une part importante à la confection du Code civil, dont il rédigea le discours préliminaire, et dont il avait été le promoteur, présida souvent le sénat, et fut pendant tout l'Empire l'instrument docile de Napoléon, qui appréciait d'ailleurs son habileté pratique et ses capacités. On veut qu'il se soit, dans le conseil, opposé à diverses mesures impolitiques dont le résultat aurait ensuite justifié ses prévisions. Quoi qu'il en soit, dans ses actes publics, il ne se montra pas moins adulateur que les autres notabilités du régime impérial, et fut nommé successivement archichancelier, prince, duc de Parme, grand-aigle, altesses sérénissimes, conseiller d'État, membre de la haute-cour impériale, grand commandeur de la Couronne de fer, etc., etc. En 1814, comme président du conseil de régence, il détermina l'impératrice régente à quitter Paris et à se retirer au delà de la Loire, mesure funeste qui précipita la dissolution du gouvernement et rendit plus impossible encore la défense de la capitale, mais dont Napoléon avait d'ailleurs donné éventuellement l'ordre. Quelques jours après, acceptant, comme toujours, les arrêts de la victoire, il envoya de Blois son adhésion à la déchéance de l'empereur, qui le rétablit néanmoins dans ses titres et dignités pendant les Cent-Jours. A la deuxième Restauration, il fut exilé comme républicain, malgré l'ambiguïté calculée de son vote dans le procès de Louis XVI, obtint sa grâce en 1818 et reprut même le titre de duc. Toutefois, malgré ses dispositions à servir encore, on le laissa achever ses jours dans la vie privée. A sa mort, le gouvernement se saisit d'une partie de ses papiers. Dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, Cambacères est représenté comme un homme capable et habile, mais fort attaché aux préjugés de l'ancien régime et aux institutions aristocratiques. On peut ajouter qu'il fut un de ces hommes libres de toute conviction, dont on peut admirer le talent, mais dont il est difficile d'honorer le caractère public. Comme jurisconsulte, il avait plus de science que de génie et d'originalité; mais il mit fort judicieusement à profit les travaux des maîtres et particulièrement ceux de Pothier. La part considérable qu'il eut à la rédaction du Code civil est restée son principal titre de gloire. Il avait commencé des *Mémoires* que sa famille n'a point publiés; c'est une preuve de tact.

CAMBACÈRES (Etienne-Hubert de), cardinal français, né à Montpellier en 1756, mort en 1833, était frère du précédent. Il ne prit aucune part aux événements de la Révolution, mais il profita largement de la haute position à laquelle son frère était parvenu : il fut nommé archevêque de Rouen en 1802, et reçut l'année suivante le chapeau de cardinal. Tant que dura la puissance de Napoléon, il ne cessa de lui prodiguer les adulations les plus enthousiastes dans les mandements qu'il écrivait à l'occasion des victoires. Les désastres de 1813 et de 1814 refroidirent singulièrement ce zèle de commande, et depuis la Restauration le cardinal

archevêque ne s'occupa plus que de l'administration de son diocèse.

CAMBACÈRES (le baron), général français, neveu des précédents, né en 1778, mort en 1826. N'entra dans l'armée qu'en 1793, fit les campagnes du Rhin, de la Vendée, combattit à Austerlitz et à Jena, fut nommé général de brigade en 1806, prit part à la guerre d'Espagne, fut chargé de commander le département du Mont-Tonnerre, se distingua à Lutten, Bautzen et Dresde, puis fut mis à la retraite sous la Restauration.

CAMBACÈRES (Marie-Jean-Pierre-Hubert, duc de), sénateur français, né à Montpellier en 1798, neveu de l'archichancelier du premier empire. Il entra en 1812 parmi les pages de Napoléon I^{er}. Sous la Restauration, il se livra à l'étude du droit, et se fit inscrire au tableau des avocats à la Cour royale de Paris. Il était en Suisse lors de la révolution de 1830, il revint bientôt en France, se rallia à la monarchie nouvelle et fut nommé colonel de la 1^{re} légion de la garde nationale. Une ordonnance royale le fit entrer, en 1835, à la Chambre des pairs, qui bientôt le nomma l'un de ses secrétaires. Il est aujourd'hui sénateur et grand maître des cérémonies de la maison de l'empereur.

CAMBAGE s. m. (kan-ba-je). Nom que l'on donnait autrefois aux brasseries. *Droit de cambage*, Droit que l'on percevait sur les brasseries.

CAMBALE s. m. (kan-ba-le). Entom. Genre de myriapodes, voisin de Jules, ayant pour type le cambale lactaire, dont la patrie est inconnue.

CAMBANTE s. f. (kan-ba-nt). Bot. Syn. d'AGLAE, genre de méliacées.

CAMBARDI (Mathilde CHAMPARD, dite), cantatrice française, née à Lyon en 1833, morte à Vichy en 1861. Cette artiste apprit à Lyon les éléments du chant, sous la direction de Mme Monville, professeur distingué, qui l'engagea à se présenter au Conservatoire de Paris. Admise dans cet établissement, elle remporta au concours de 1850 le second prix de chant et un accessit d'opéra, puis, l'année suivante, le premier prix de chant et le second prix d'opéra. Quelque temps après, elle fit ses débuts au Grand Théâtre de Lyon, dans *Fernand Cortez*, la *Vestale* et le *Comte Ory*. En quittant cette ville, elle fut engagée au Théâtre-Italien de Paris en qualité de *seconda donna*, et s'y fit remarquer dans les rôles d'Adalgisa de la *Norma*, d'Elvira dans *Don Giovanni*, et de Vespia dans *Le Nozze d'Alary*, qui, en témoignage de reconnaissance, composa plus tard pour elle divers morceaux détachés, entre autres la *Pianhéra* et la célèbre romancée *l'Etranger*, sur une poésie de M^{me} de Girardin. Elle pouvait aspirer légitimement au titre de *prima donna*, lorsque tout à coup la direction des Italiens passa entre les mains de M. Calzad. Ce directeur laissa partir la chanteuse, qui se consacra entièrement aux concerts, et fit les délices des salons de Paris et des sociétés philharmoniques de province. Auxerre, où elle était adorée, garde pieusement un buste de la cantatrice, modelé par Etex, offert par M^{me} Cambardi à ses nombreux admirateurs, et qui figure dans toutes les solennités musicales de cette ville. En 1856, après avoir passé par une désastreuse série de chanteuses, le directeur des Italiens fit l'appel à M^{me} Cambardi. Elle reentra au théâtre avec l'espoir d'occuper bientôt le rang de *prima donna assoluta*; mais M. Calzad en avait décidé autrement. Un procès s'ensuivit, et si l'artiste succomba devant les juges, sa cause fut gagnée devant le public.

Il trouva alors fureur. Un soir, la Fenco se trouva subitement indisposée, et le rôle de Leonora fut offert à M^{me} Cambardi, avec un délai de vingt-quatre heures pour l'étudier. L'entreprise était audacieuse; la cantatrice accepta, et dix représentations successives justifiaient le courage de la débutante. Ainsi arriva-t-il pour *Ernani*, qui valut à M^{me} Cambardi un succès égal à celui qu'elle avait obtenu dans *Il Trovatore*. Un moment, pendant les représentations de Tamberlick dans *Otello*, on offrit le rôle de Desdemona à M^{me} Cambardi, qui mit à son acceptation des conditions qui furent repoussées. Un tel état de guerre ne pouvait durer plus longtemps. M^{me} Cambardi quitta le Théâtre-Italien et rejoignit, à Milan, le ténor Giulini, qui avait imposé cet engagement à l'administration de la Scala, en reconnaissance du valeureux concours que lui avait prêté à Paris, lors de ses débuts, sa vaillante partenaire. Les triomphes de la cantatrice dans *Mosé* et dans *Ernani* donnèrent raison à Giulini. De Milan, l'artiste, fortifiée par les conseils du professeur Lamperti, passa au théâtre d'Ancone, dont elle mit le public littéralement en ébullition; puis, la saison terminée, elle parcourut, en reine du chant, les principaux établissements d'eaux thermales de la vallée du Rhin. Elle venait d'arriver à Vichy pour y prendre quelques jours de repos, quand la maladie l'emporta brusquement à l'âge de vingt-huit ans.

M^{me} Cambardi n'a point encore été remplacée dans les seconds emplois, au Théâtre-Italien. Nul doute que, sans cette mort prématurée, elle ne se fût créée une place au premier rang. Sa voix chaude et bien timbrée de soprano dramatique, sa figure vivement accentuée, lui donnaient des droits au *primo cantello*, et les leçons de Lamperti avaient encore

assoupli sa vocalisation, naturellement brillante. La critique parisienne, sans exception, a rendu un tel hommage à ce beau talent méconnu dans sa fleur, qu'en son mari, M. Emile Badoche, rédacteur en chef du *Journal de Vichy*, eut au moins la consolation de voir que la grandeur de sa perte avait été vivement ressentie par toutes les intelligences d'élite et que la sympathie générale avait accompagné l'artiste au cercueil.

CAMBASSI, sculpteur italien. V. GONELLI.

CAMBAY, ville de l'Indoustan anglais, présidence et à 320 kilom. N. de Bombay, prov. de Guzerate, à 130 kilom. N.-O. de Surate, au fond du golfe de son nom; 40,000 hab. Belle mosquée, reste d'un temple indou d'origine bouddhique. Cette ville faisait autrefois un grand commerce d'exportation de soie, d'or et d'étoffes; aujourd'hui, ses manufactures sont en grande partie abandonnées et son port est presque entièrement comblé par les sables.

CAMBAY (golf de), *Barygaza sinus*, forme par la mer d'Oman, sur la côte de la province de Guzerate, présidence de Bombay, entre 20° et 22° lat. N., et 68°-70°-35' de long. E. Les atterrissements qui s'y forment en rendent la navigation difficile.

CAMBAYE s. f. (kan-ba-ye — nom géogr.). Comm. Sorte de toile de coton qui se fabrique à Madras, au Bengale et sur la côte de Comandul. On dit aussi CAMBAYER, s. m.

CAMBE s. f. (kan-be). Ancienne forme du mot JAMBE.

— A. signifie BRASSERIE. V. CAMBAY.

CAMBÉE s. f. (kan-bé). Bot. Syn. de CARRÉE.

CAMBELLAGE, **CAMBILLAN**, **CAMBERLAN**, anciennes formes des mots CHAMBELLAGE et CHAMBELLAN. V. ces mots.

CAMBERIACUM et **CAMBERIUM**, noms latins de CHAMBERY.

CAMBERLYN (Jean-Baptiste-Guillaume), poète latin moderne, né à Gand en 1760, mort en 1833. Il était juge au tribunal civil de Gand, et ce fut en 1815 seulement qu'il se mit à composer des poésies latines. La première de ces poésies fut adressée à Louis XVIII, que le retour de Napoléon avait forcé de se réfugier à Gand, et elle valut à son auteur le ruban de la Légion d'honneur. Il en adressa ensuite beaucoup d'autres à plusieurs princes, dans l'espoir sans doute d'obtenir de nouvelles faveurs du même genre. Ces poésies, écrites l'ayant rendu habile à composer des vers latins, il aborda des sujets plus sérieux et produisit divers poèmes : *In cadem Eghonidi*; *Ars Costeriana*, sur l'origine de l'imprimerie; *Eychii immortalis genio*; *Bukelingii genio*. Tous ces morceaux ont été réunis dans un volume intitulé *Miscellanea* (Gand, 1828).

CAMBERT (Robert), musicien français, né à Paris vers 1628, mort en 1677, étudia la clavecin sous la direction de Chambonnières, le plus célèbre maître de l'époque. Son mérite lui valut la place d'organiste de l'église Saint-Honoré; et, quelque temps après, vers 1668, il fut nommé surintendant de la musique de la reine Anne d'Autriche, mère de Louis XIV. Cambert est le premier musicien français qui ait écrit un opéra; voici dans quelles circonstances. Perrin, introducteur des ambassadeurs près de Monsieur, frère de Louis XIV, frappé de succès qu'il avait obtenu, dans *Orfeo ed Euridice*, la troupe italienne que le cardinal Mazarin avait appelée en France, résolut de créer un spectacle identique. Il écrivit une pièce intitulée la *Pastorale*, première comédie française en musique, et chargea Cambert d'en composer la musique. Cette pièce fut représentée au château d'Ussy, au mois d'avril 1659, et obtint un tel succès que Louis XIV désira qu'elle fût exécutée à Vincennes. Encouragé par la bienveillance de Mazarin, les deux auteurs écrivirent un opéra, *Ariane* ou le *Marriage de Bacchus*; dont la mort de Mazarin arrêta la représentation. Néanmoins l'idée de Perrin, relative à la création en France d'un théâtre lyrique, aujourd'hui par divers événements, reçut son exécution en 1669. Au mois de juin de la même année, l'Académie royale de musique fut créée par lettres patentes, et le privilège en fut conféré à Perrin, qui s'associa aussitôt Cambert. De cette association naquit le premier opéra français digne de ce nom, intitulé *Pomone*, qui eut un succès extraordinaire (1671). L'année suivante, Cambert écrivait la musique d'une pastorale en cinq actes, poème de Gilbert, les *Peines et les plaisirs de l'amour*, quand le privilège de l'Opéra fut retiré à Perrin et donné à Lulli, qui jouissait d'une faveur sans égale auprès de Louis XIV. Irrité de cette injustice, Cambert se retira en Angleterre (1673), où il reçut le titre de *maître de la deuxième compagnie des musiciens de Charles II*. Il n'exerça pas longtemps ces fonctions, car, quatre ans après sa nomination, le chagrin le conduisit au tombeau. Des fragments de l'opéra de *Pomone* ont été publiés par Ch. Ballard, in-fol.

CAMBERWELL, ville d'Angleterre, comté de Surrey, à 5 kilom. S. de Londres, dont elle est regardée comme un faubourg, 600 hab. Sites agréables, riches villas; belle église gothique; antiquités romaines.

CAMBESEDEE s. f. (kan-bé-sé-dé — de

Cambessedes, botan. fr.). Bot. Syn. des genres *bourque* et *buchanan*.

CAMBESEDEE s. f. (kan-bé-sé-dé — de *Cambessedes*, botan. fr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des mélastomacées, tribu des laivoisières, comprenant une douzaine d'espèces, qui croissent dans l'Amérique du Sud.

CAMBEUR s. in. (kan-jeur). Ancienne forme du mot CHANGEUR.

CAMBIAGI (Joachim), historien italien, né en Toscane en 1740, mort à Florence en 1805. Il se destina tout d'abord à l'état ecclésiastique; mais son esprit entreprenant lui fit bientôt abandonner cette carrière. Un riche mariage lui permit de se livrer tout entier aux études littéraires.

A cette époque, l'Europe entière s'intéressait à la lutte que les Corses soutenaient contre Gènes pour leur liberté. Cambiagi se lia d'amitié avec Paoli et les autres chefs, les aida de sa bourse, de ses conseils, et se servit de la considération que lui donnaient son nom et sa fortune pour les protéger contre les vexations de certains agents subalternes du gouvernement toscan. C'est là, pour lui, un titre plus puissant à la reconnaissance des Corses que l'ouvrage qu'il publia sur les documents que lui fournirent les insurgés; car son *Istoria del regno di Corsica, arricchita di documenti* (Livourne, 1770-1772, 4 vol. in-4°), n'a qu'une médiocre valeur. C'est une compilation composée de nombreux matériaux, mais faite à la hâte, sans ordre ni goût. Cambiagi glisse sur des faits importants pour s'étendre complaisamment sur des points futiles ou inconnus. En outre, son ouvrage renferme des inexactitudes sur les événements même contemporains. Ne voulant pas admettre entièrement les récits des réfugiés corses, Cambiagi ne s'est pas occupé de les corroborer par les relations génoises. De cette critique fantaisiste, il ne pouvait résulter que beaucoup d'erreurs. Le style en est fatigué et lourd, de cette lourdeur verbeuse si commune aux prosateurs italiens.

Telle qu'elle est cependant, l'œuvre de Cambiagi est précieuse pour les nombreux documents authentiques, actes, ou chartes, qu'il y donne. Les Corses, juges naturels en cette matière, n'y trouveront qu'un abrégé de leur histoire nationale. Filippini, dépourvu de la charmante naïveté de son style et de son récit, Cambiagi, avec une modestie qui donne une haute idée de son caractère, recommença entièrement son ouvrage; mais les Corses avaient accepté la domination française et s'étaient absorbés en elle; l'enthousiasme ne soutenait plus Cambiagi, et son nouveau travail ne fut jamais terminé. Frappé de la communauté de destinées qui lia longtemps la Corse à la Sardaigne, il avait entrepris une histoire de ce dernier pays : *Istoria del regno di Sardegna* (Florence, 1773, 1 vol. in-4°). Ce volume, le seul qui ait paru, s'arrête à l'année 1457. C'est une œuvre fort imparfaite, une compilation dépourvue d'intérêt et bien digne de l'oubli dans lequel elle est tombée.

CAMBIATORE (Thomas), écrivain italien, né à Reggio, florissait au xve siècle. A la fois jurisconsulte, moraliste et poète, il reçut à Parme, en 1439, la couronne poétique des mains de l'empereur Sigismond. Cambiature composa des *Ballades* publiées dans un recueil de vers (Venise, 1518), et une traduction en vers de *Vénus*, revue par J.-P. Vasio (Venise, 1532).

CAMBIHLOM (Jean), théologien allemand du commencement du xvie siècle. Il entra dans l'ordre des jésuites à Graz (Styrie), puis sortit de la célèbre congrégation et en devint un des adversaires les plus acharnés. Ses principaux écrits sont : *Relatio de studiis jesuitarum abstrusioribus* (1608, in-8°); *Sur le Dieu des jésuites* (Gera, 1614, in-4°); et *Novum novum jesuiticum* (1610, in-4°). Ils ont tous paru sous le voile de l'anonymat.

CAMBINING-OUTANG s. m. (kan-bin-goutan). Mamm. Syn. d'ANTILOPE de Sumatra.

CAMBINI (Jean-Joseph), compositeur italien, né à Livourne en 1746, mort à l'hospice de Bicêtre vers 1826. Il étudia à Bologne le contre-point sous la direction du P. Martini, et, après trois années d'études passées près de ce maître, il devint amoureux d'une de ses compatriotes, avec laquelle il s'embarqua pour aller s'unir dans leur ville natale. Grimm raconte en ces termes le triste événement qui devait séparer pour toujours les deux amants : « Ce pauvre Cambini n'est pas né sous une étoile heureuse. Il a éprouvé, avant d'arriver dans ce pays-ci, des infortunes plus fâcheuses qu'une chute à l'Opéra. S'étant embarqué à Naples avec une jeune personne dont il était éperdument amoureux, et qu'il allait épouser, il fut pris par des corsaires et mené captif en Barbarie; ce n'est pas encore le plus cruel de ses malheurs. Attaché au mât du vaisseau, il vit cette maîtresse, qu'il avait respectée jusqu'alors avec une timidité digne de l'amour de Sophronie, il la vit violer en sa présence par ces brigands, et en fut le triste témoin. » Heureusement, un riche négociant vénitien eut pitié du pauvre artiste, qu'il racheta d'un négat espagnol et qu'il mit en liberté. Cambini vint à Paris en 1770, et, sur la recommandation du prince de Conti, se fit agréer de Gossec, alors directeur du concert des Amateurs. Gossec procura à Cambini l'occasion de s'acquérir

quelque renom en faisant exécuter plusieurs symphonies et trois opéras. Ces compositions furent parfaitement accueillies, et l'opéra de la facilité tour italienne qui y brillait. Cambini abusa alors de sa prodigieuse fécondité pour écrire, en quelques années, plus de soixante symphonies, une immense quantité de musique instrumentale, des motets et des oratorios. Ces compositions trop hâtives renferment de gracieuses idées, mais rien de ferme ni d'arrêté. La forme en est flottante, l'harmonie banale, le style indéfini, et la précipitation de l'auteur s'y fait sentir, à chaque mesure, dans les développements. La seule œuvre de Cambini qui lui mérite l'estime des musiciens, c'est sa collection de quatuors de violon, quatuors fort remarquables pour l'époque où ils furent écrits, et beaucoup plus soignés que toutes ses autres productions. Appelé en 1788 à la direction musicale du théâtre de Beaujolais, Cambini, qui avait vu successivement tomber son ballet des *Romans*, à l'Académie royale de musique, et son opéra *Rose d'Amour* et *Calpurnia*, au Théâtre-Italien, finit par obtenir du succès à son théâtre dans divers ouvrages de sa composition : la *Croisée*, en deux actes (1787); les *Quatre-vingts de Malakine*, en un acte (1788); *Coriolan*, la *Prêtresse du Soleil*, en trois actes (1789); *Adèle et Edmon*, en trois actes (1789); les *Deux Trères* ou la *Revanche*, en trois actes (1790); *Nanthilde et Dagobert*, en trois actes (1791); les *Trois Gascons*, en un acte (1793). Après la ruine du théâtre de Beaujolais, Cambini devint chef d'orchestre du théâtre Louvois, sur lequel il fit représenter deux ouvrages qui furent bien accueillis. Malheureusement, l'administration du théâtre Louvois fit faillite en 1794, et Cambini tomba dans la misère. Un riche fournisseur, Armand Seguin, vint alors à son secours en lui confiant la direction de ses concerts particuliers, aux appointements de 4,000 fr.

Quelques années après, Cambini perdit encore cette ressource. Vers la fin de sa vie, cet artiste, digne d'un sort plus heureux, était aux gages des éditeurs de musique et faisait pour eux des *arrangements* d'opéras en vogue. Ces travaux, mal rétribués, ne purent le tirer de la détresse, car on le vit entrer, comme *bon pauvre*, à l'hospice de Bicêtre, où il mourut. Quelques personnes prétendent qu'il mit fin à ses jours par le poison.

Cambini doit figurer également au nombre des écrivains musicaux; car, en 1810 et 1811, il collabora à la rédaction du journal les *Tablettes de Polymnie*, que Gardeau venait de fonder. A une connaissance étendue de l'art musical, Cambini joignait un esprit mordant, dont les boutades ont souvent fait de profondes blessures aux artistes de l'époque.

CAMBION s. m. (kan-bin-on). Démon. Peut-être démon né du commerce d'un démon incubé avec un démon succube.

— Encycl. Les auteurs qui ont traité de la démonologie, entre autres Delancre et Bodin, croient que les démons incubes peuvent s'unir aux démons succubes, et nomment *cambions* les enfants nés de ce commerce hideux. Ces enfants sont horribles et repoussants, ils sont plus pesants que les autres, et avaient des quantités énormes de nourriture sans jamais engraisser. Luther, qui prétend en avoir vu, dit qu'ils ne vivent que sept ans, qu'ils sont toujours tristes et moroses, et ne rient que lorsqu'il arrive un sinistre dans la maison qu'ils habitent. Un autre auteur rapporte qu'un mendiant excitait la pitié des passants en tenant un *cambion* sur ses genoux.

Il n'y a plus de nos jours, bien entendu, ni *cambions* ni démons succubes et incubes, mais il fallait mentionner ces êtres surnaturels, à l'existence desquels tant d'auteurs graves et sérieux ont ajouté foi.

CAMBOYENSES, nom d'un ancien peuple de la Gaule, placé par quelques écrivains sur le territoire de Chambon, département de la Creuse, par d'autres dans le pays de Bourbon-Lancy. D'Anville et Walekenaer combattent cette dernière opinion, fondée sur la table de Peutinger, mais inadmissible par la comparaison des lieux et des distances.

CAMBIS (Marguerite de), baronne d'Aigremont, femme auteur, qui vivait à la fin du xvie siècle. Elle traduisit de l'italien les deux ouvrages suivants : *Épître du seigneur Tivino*, de la vie que doit tenir une dame veuve (Lyon; 1554); *Épître consolatoire de l'exil*, envoyée par Jean Boccace au seigneur Pino de Rossi (Lyon; 1556).

CAMBIS (Richard-Joseph de), sir de Fargues, historien et biographe français, qui vivait à Avignon au xvie siècle. Il a écrit et publié, outre des vies de saints, des *Mémoires sur les troubles et séditions arrivées dans Avignon depuis 1661 jusques et incluses l'année 1665*.

CAMBIS-VELLERON (Joseph-Louis-Dominique, marquis de), historien et bibliographe français, né à Avignon en 1706, mort en 1772. Il fut d'abord capitaine de dragons, puis lieutenant général de l'infanterie du pape, qui régnait alors sur le comtat Venaissin. Comme il avait toujours eu un goût très-prononcé pour les lettres, et se forma une bibliothèque riche en manuscrits curieux et en bons livres, et il en publia le *Catalogue raisonné*. On lui doit aussi une *Relation* d'un miracle de saint François-Xavier, des *Dissertations* sur un panegyrique de saint Agricole; des *Détails historiques* sur Roger de Saint-Lary de

Bellegarde; les *Annales du comitat Venaissin*; une *histoire d'Avignon*, et, en manuscrit, plusieurs vies de saints personnages.

CAMBIERIE s. f. (kan-bi-ze-ri). Echange, vente. || Vieux mot.

CAMBISTE s. m. (kan-bi-ste — de l'ital. *cambio*, change). Banquier qui se livre aux opérations de change. || Ce mot a vieilli; on dit aujourd'hui *agent de change*. V. AGENT.

CAMBIUM s. m. (kan-bi-om — du bas lat. *cambio*, je change). Bot. Nom donné aux tissus en voie de formation, et lorsqu'ils sont encore mous et gélatineux. Se dit particulièrement du tissu nouveau qui se forme tous les ans entre le bois et l'écorce, et se change en deux couches, l'une ligneuse, l'autre corticale : *Le cambium a l'apparence d'un mucilage*. (Duhamel.) *Le cambium est un véritable tissu à l'état naissant*. (A. Richard.)

— **Encycl.** Bot. On a donné le nom de *cambium*, du bas latin *cambiare*, changer, à une matière mucilagineuse qu'on a regardée comme l'origine, le premier état, la matrice, en quelque sorte, des nouveaux tissus qui se forment dans les êtres organisés. C'est surtout en botanique que l'on a usé et abusé de ce terme, dont la signification et la valeur sont encore loin d'être bien déterminées. C'est sur la tige et la racine des arbres que le *cambium* a été plus particulièrement étudié. Chacun a pu remarquer qu'au printemps, lorsque la sève recommence à se mettre en mouvement, l'écorce des jeunes rameaux adhère fort peu au bois sous-jacent. Si on l'enlève, ce qui peut se faire très-facilement, on trouve en dessous un liquide mucilagineux, qui, suivant l'expression très-juste de Richard, paraît en même temps réunir et séparer l'écorce et le bois; c'est le *cambium*, qui joue, d'après la plupart des physiologistes, un rôle considérable dans les phénomènes de la vie des végétaux, et surtout dans l'accroissement des tiges, mais que plusieurs ont regardé à tort comme un liquide extravasé, dont l'apparition accidentelle n'a lieu que si l'on met à nu une partie du végétal en train de s'accroître. « Pour moi, dit Duhamel, je crois que la substance mucilagineuse, ou le *cambium végétal* qu'on trouve entre l'écorce et le bois, n'est pas un suc extravasé, mais un *cambium* aussi bien organisé que celui qu'on aperçoit dans les plaies des animaux, lorsqu'elles se cicatrisent. Je ne puis imaginer qu'une liqueur extravasée puisse produire un corps organisé; et il me paraît plus naturel de croire, avec Grew, qu'il se développe entre le bois et l'écorce des vaisseaux et du tissu cellulaire, et que ces substances, extrêmement remplies de sucs, sont aussi tendres que les vaisseaux les plus mous des animaux. Si le *cambium* a l'apparence d'un mucilage, on n'en doit pas conclure qu'il n'est pas organisé. »

D'après Mirbel, le *cambium* n'est d'abord qu'un mucilage amorphe et homogène. Il passe ensuite à l'état de *cambium globuleux*; dans cette première ébauche d'organisation, il figure un amas de globules étroitement unis entre eux. Il devient ensuite *cambium globuleux cellulaire*, et laisse voir au centre de chaque globule un point obscur, indice d'une cavité qui s'accroît de plus en plus. Enfin, dans son état définitif, toute trace de mucilage disparaît; c'est alors le *cambium cellulaire*, formé par un tissu cellulaire continu, qui, à son tour, donnera naissance aux utricules, aux fibres et aux vaisseaux. Le *cambium*, ou matière régénératrice, suivant ce physiologiste, est l'alliance, mais non la confusion d'un organisme naissant, produit d'un organisme antérieur, joint à un suc alimentaire qui pénètre incessamment la masse du jeune tissu, et l'accroît par la nutrition.

Le *cambium* se dépose de diverses manières dans les différentes parties du végétal, et sert à l'accroissement latéral des organes; c'est lui qui produit, entre le bois et l'écorce de nos arbres, les nouvelles couches ligneuses qui augmentent tous les ans le diamètre de la tige. D'après Richard et quelques autres botanistes, le *cambium* est le produit du latex ou des sucs élaborés qui circulent dans le végétal, mais presque uniquement dans la zone intérieure de l'écorce, en se répandant de proche en proche dans tous les organes en contact avec cette partie.

Le *cambium* joue un rôle important dans deux opérations très-usitées dans l'arboriculture et le jardinage : la greffe et le bouturage. C'est par l'intervention du *cambium* que la branche ou le bourgeon greffés reprennent une vie nouvelle; cette opération ne peut s'accomplir que par la rencontre et la soudure du *cambium* de l'ente avec celui du pied mère. De même, pour qu'une bouture s'enracine, il faut que le *cambium* se forme à sa base. Si l'on n'en a pas, à une époque convenable et avec toutes les précautions requises, des portions de branches ligneuses ou herbacées, un mouvement sévère s'établit, des sucs nourriciers s'élèvent dans les feuilles, ou à leur défaut dans la jeune écorce, ils descendent de proche en proche de la partie supérieure à la partie inférieure, et alimentent le tissu qui produira ensuite le *cambium*. Ce tissu naissant débordera à la base, soit immédiatement sous la forme de racines, soit sous celle de mamelons gélatineux, qui plus tard, devenant utriculaires, formeront un bourrelet et produiront des racines. On peut assister à la production de ces divers

phénomènes en observant attentivement des boutures faites dans un vase de verre rempli d'eau. Nous ne devons pas dissimuler toutefois que cette théorie du *cambium* a été, dans ces derniers temps, fortement battue en brèche par les travaux de Gaudichaud sur l'accroissement des végétaux.

CAMBLITE, **CAMBLETE**, **CAMBÈTE** ou **CAMBUSIUS**, roi de Lydie, qui vivait vers 1400 avant Jésus-Christ. Les historiens qui se sont occupés de ces temps éloignés racontent que ce prince, ayant offensé les dieux, fut tourmenté d'une faim dévorante que rien ne pouvait satisfaire. Une nuit, il se jeta sur sa jeune femme, qui dormait à côté de lui, et la mangea tout entière, à l'exception d'un bras. A son réveil, lorsqu'il aperçut ce triste reste de celle qu'il avait aimée, il devint fou de désespoir, courut au temple, et, après avoir maudit les dieux, se perça de son épée.

CAMBO s. m. (kan-bo). Comm. Sorte de thé très-parfumé, de couleur violette.

CAMBO, bourg et commune de France (Basses-Pyrénées), arrond. et à 20 kilom. S.-E. de Bayonne, sur une colline escarpée de la rive gauche de la Nive; 1,467 hab. Fabrique de chocolat; ruines d'une ancienne forteresse. Eaux thermales, sulfatées, calcaires et ferrugineuses, connues dès le xiv^e siècle. En 1635, elles étaient très-fréquentées par les Français et les Espagnols. Elles émergent par deux sources vers la limite du calcaire sédimentaire et presque à son point de contact avec le granit, d'un côté, et le schiste de transition de l'autre. Non loin des sources, et à l'ouest, existe une carrière de gypse contigu au schiste de transition et à des ophiolites. Leur densité est de 1,003 et leur température varie de 15° à 23°.

CAMBODUNUM, nom de deux villes de l'empire romain : une dans la partie méridionale de la Vindélicie; c'est aujourd'hui la petite ville de Kempten; l'autre dans l'ancienne Grande-Bretagne, actuellement Huddersfield, dans le comté de York.

CAMBOGE ou **CAMBODGE**, contrée de l'Asie méridionale, comprise en grande partie dans les royaumes d'Annam et de Siam, par 30° 30' et 15° 5' de lat. N., et 105°-109° de long. E.; limitée au N. par le Laos, à l'E. par la Cochinchine, au S. par la mer de Chine et le golfe de Siam, et à l'O. par le royaume de Siam proprement dit. Superficie évaluée à 240,000 kilom. carrés; 1,000,000 d'hab. bouddhistes, au milieu desquels vivent quelques chrétiens. Ce pays, fort peu connu des Européens, est bordé à l'E. et à l'O. par deux grandes chaînes de montagnes entre lesquelles s'étendent de vastes et fertiles vallées, arrosées du N. au S. par le May-Kong, un des plus grands fleuves de l'Asie, et par un autre cours d'eau considérable, la rivière de Saigon.

Le Cambodge jouit d'un climat sain et d'une température élevée, aussi dépourvue-t-il toutes les richesses de la plus belle végétation tropicale. Ses immenses forêts produisent de beaux bois d'ébénisterie et des bois de teinture, des arbres qui donnent la laque et la gomme-gutte, ou gomme cambodge, le bois de tek, le bois de sandal, etc. Ailleurs on cultive l'arac, le poivre, le riz, la canne à sucre. Le bétail abonde, et l'on rencontre dans les déserts des éléphants, des rhinocéros, des buffles, des panthères et des tigres. Le pays renferme quelques mines d'or, d'étain et de pierres précieuses. Les exportations du Cambodge sont considérables; elles consistent en bois de senteur, de teinture, d'ébénisterie, gomme-gutte, laque, noix d'arac, nacre de perle, ivoire, peaux et poissons secs. On y importe de la soie, des laques chinoises, du thé, de l'étain et du fer-blanc. Cette vaste contrée formait autrefois un des plus puissants royaumes de la presqu'île d'Indo-Chine; vers le milieu du siècle dernier, il devint tributaire des Annamites; en 1809, il fut envahi par les Siamois et les Annamites, partagés entre ces deux nations, et, durant un quart de siècle, appartenit en majeure partie au royaume d'Annam. Mais, en 1835, plusieurs de ses provinces ont recouvré leur indépendance pendant la guerre des États d'Annam et de Siam, et, de nos jours, elles constituent un petit État sous le nom de Cambodge, dans la partie méridionale de l'ancien royaume du même nom. Le souverain actuel du Cambodge, devenu l'allié de la France, peut être d'une grande utilité pour nos intérêts coloniaux dans la Cochinchine.

CAMBOGE, **CAMBODGE** ou **LEVEK**, ville d'Asie, dans le pays de son nom, dont elle était autrefois la capitale, sur le May-Kong, à 300 kilom. de son embouchure, à 450 kilom. S.-E. de Siam. Cette ville, jadis très-considérable, mais bien déchue, possède encore au milieu de ses maisons en bois plusieurs belles pagodes et l'ancien palais royal. Les Hollandais y ont eu un comptoir jusqu'en 1643.

CAMBOGE, rivière d'Asie. V. MAY-KONG.

CAMBOGIER s. m. (kan-bo-ji-é — de *Cambodge*, non géogr.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des clusiacees ou guttifères, dont une espèce produit la gomme-gutte; c'est un grand arbre appelé aussi *guttier*, qui croît aux Indes orientales. Plusieurs botanistes le réunissent au genre mangostan.

CAMBOULAS (Jean de), juriconsulte et magistrat français, mort en 1670. Il fut nommé

président du parlement de Toulouse, et il publia les *Décisions notables du parlement de Toulouse* (1671), recueil très-estimé dans notre ancien barreau.

CAMBOLECTRI, nom de deux peuples de l'ancienne Gaule : l'un habitait dans les environs de Gap; l'autre dans l'Aquitaine, près de Cambo (Hautes-Pyrénées).

CAMBOLIVE (Edouard), avocat au parlement de Toulouse, né à Montpellier, mort en 1766. Après la révocation de l'édit de Nantes, cet homme courageux rendit de grands services à ses coreligionnaires, qu'il affermait dans leur foi, et auxquels il donnait des instructions religieuses que la loi leur refusait. Signalé comme rebelle à la volonté royale, il fut arrêté en 1684, jeté en prison et condamné aux galères par le présidial de Montpellier, le 8 mai de la même année; il en appela au parlement de Toulouse, qui commua sa peine, mais le bannit du ressort de la sénéchaussée de Montpellier. Errant au milieu des montagnes, exposé à rencontrer les dragons, qui gardaient tous les passages, Cambolive, qui ne trouvait plus d'asile en France, se réfugia à Genève, où il écrivit un livre dont voici le titre : *Histoire de divers événements, contenant en abrégé les persécutions exercées en France, les moyens diaboliques dont on s'est servi pour détruire les protestants; plusieurs jugements de Dieu sur quelques-uns des persécuteurs; des faits nouveaux fort curieux, etc.* (Amsterdam, Isaac du Main, 1698, in-12).

CAMBON s. m. (kan-bon — du lat. *campus*, champ, et de *bon*). Champ fertile. || Vieux mot.

CAMBON (Jean-Louis-Auguste-Emanuel), magistrat français, né à Toulouse en 1737, mort en 1807. Il fut successivement conseiller, avocat général, président à mortier, procureur général, et premier président au parlement de Toulouse. Il émigra sous la Révolution pour échapper aux poursuites dont il était l'objet; mais sa femme, qui crut pouvoir rester en France, fut une des victimes de la Terreur. Après le 8 brumaire, Cambon put rentrer dans sa patrie et recouvra même la plus grande partie de ses biens.

CAMBON (Joseph), homme politique, né à Montpellier en 1754, mort exilé à Bruxelles en 1820. Fils d'un négociant, il accueillit la Révolution avec l'enthousiasme ardent que partageait alors toute la France, et fut nommé député à l'Assemblée législative, où il s'occupa surtout des questions de finances. Elu à la Convention nationale, il vota la mort du roi sans appel ni sursis, s'opposa à la création du tribunal révolutionnaire, combattit d'abord la Commune de Paris, dont il se rapprocha quelque temps après, essaya vainement de faire repousser le décret contre les girondins, entra au comité des finances, puis au comité de Salut public, et dirigea les finances avec beaucoup de capacité et de désintéressement. Parmi ses mesures et ses innovations les plus importantes, il faut citer la création du grand-livre de la dette publique, qui est entièrement son ouvrage. Il fit partie de cette fraction de la Montagne qui contribua à la chute de Robespierre, qu'il attaqua même avec courage dès le 8 thermidor. Il n'en fut pas moins attaqué lui-même par les réacteurs pour avoir défendu Billaud-Varennes et Colot-D'Herbois, mais surtout pour sa résistance à leurs projets contre-révolutionnaires, et fut enfin décrété d'accusation sur la motion de Bourdon de l'Oise. And. Dumont, Tallien, etc. Il échappa aux proscriptions et vécut caché dans un grenier de la rue Saint-Honoré jusqu'à l'amanisation du 4 brumaire an IV. Il se retira alors dans son département, où il s'occupa d'agriculture, repaissant pendant les Cent-Jours dans la chambre des représentants, où il montra beaucoup d'indépendance et prit part aux discussions relatives au budget et aux réquisitions. Exilé par la Restauration comme régicide (1816), il se retira à Bruxelles et ne revint jamais la France. On a de lui de remarquables *Rapports* sur diverses questions de finances ou de politique.

CAMBON (Auguste, marquis de), homme politique, fils du président du parlement de Toulouse, mort en 1835. Il fut élu député de la Haute-Garonne en 1824 et en 1827, et prononça à la tribune plusieurs discours fort remarquables, dans lesquels il attaquait vivement la politique de M. de Villèle. A la révolution de 1830, il rentra dans la vie privée.

CAMBON (Charles-Antoine), peintre, né à Paris en 1802. Elève de Cicéri, il est un des artistes contemporains les plus renommés pour les décorations de théâtre. Il est peu de pièces célèbres par leurs décors, représentées depuis vingt ans, à Paris, qui ne renferment de lui des morceaux dont un certain nombre sont de véritables chefs-d'œuvre.

CAMBORITUM, nom latin de CAMBRIDGE.

CAMBOUIS s. m. (kan-boui — prov. *camots*, boue, souillure. On disait autrefois *camboi*). Huile ou matière grasse qui, employée pour adoucir le frottement des roues et des machines, prend la consistance de la boue et se mêle d'une certaine quantité de métal qui lui donne une couleur noire : *Les taches de cambois sont très-tenaces*. *La veuve avait une robe verte garnie de chinchilla, qui lui allait comme une tache de cambois sur le voile d'une mariée*. (Balz.) *Les taches de cambois ne peu-*

vent être enlevées que par l'essence de stéarène thine. (Bonillet.)

— Art vétér. Matière sébacée qui s'accumule souvent à l'intérieur du fourreau de la verge du cheval.

CAMBOUISÉ, ÉE adj. (kan-boui-zé — rad. *cambois*). Se dit des pièces d'une batterie de fusil rendues crasseuses par la formation du cambois : *Platine CAMBOUISÉE*.

CAMBOULAS s. m. (kan-bou-la). Comm. Etoffe de chanvre et de laine que l'on fabrique en Provence.

CAMBOULI s. m. (kan-bou-li). Bot. Mûrier de la côte de Coromandel.

CAMBOUNET DE LA MOTHE (Jeanne de), femme biographe française, qui vivait dans la seconde moitié du xviii^e siècle. Elle entra, comme ursuline dans un couvent de Bourg-en-Bresse et composa : *Journal des illustres, religieuses de l'ordre de Sainte-Ursule, tiré des chroniques de l'ordre et autres mémoires de leur vie* (Bourg, 1684, 4 vol. in-4°).

CAMBOURNE, ville d'Angleterre, comté de Cornouailles, à 529 kilom. S.-O. de Londres, et à 20 kilom. N.-O. de Falmouth; 7,696 hab. Commerce de bestiaux; mines de plomb et de cuivre.

CAMBRAGE s. m. (kan-bra-je — rad. *cambrer*). Action de cambrer : *Le CAMBRAGE des chaussures*.

CAMBRAI s. m. (kan-bré — n. de ville). Comm. Sorte de toile de lin, blanche, fine et claire, qui se fabriquait anciennement à Cambrai et aux environs : *Les CAMBRAIS présentaient quelques rapports, pour la qualité, avec les toiles de Bretagne appelées quintins, mais ils étaient réellement supérieurs à ces derniers*. (Bezon.) On l'appelait aussi CAMBRESIN. || Dentelle faite à la mécanique et non aux fuseaux, imitation, fausse dentelle : *Accher du CAMBRAI, deux mètres de CAMBRAI*.

CAMBRAI (*Cambracum*) ville de France (Nord), ch.-l. d'arrond. et de deux cant., à 48 kilom. S. de Lille, à 168 kilom. N.-E. de Paris, sur un bras de l'Escaut et à l'origine du canal de Saint-Quentin; pop. aggl. 14,560 h. — pop. tot. 22,207 hab. L'arrond. renferme 7 cant., 118 comm. et 193,855 hab. Place de guerre de 2^e classe, archevêché, tribunaux de 1^{re} instance et de commerce, collège communal, école de musique, de dessin et de peinture; bibliothèque publique, composée de 35,000 volumes. Fabriques de linons, batistes, toiles fines, tulles et dentelles de coton, dont le produit est évalué à 8 millions et demi par an; bonneterie, huiles, potasse, savons, raffineries de sucre, brasseries, clouteries, distilleries, peausseries, teintureries, commerce de céréales, bestiaux, houblon, beurre, laines, graines oléagineuses, houille.

Cambrai possédait, avant 1789, plusieurs anciennes églises, riches en monuments curieux, mais les excès révolutionnaires n'ont pas su respecter les chefs-d'œuvre d'art gothique que renfermaient l'ancienne cathédrale et d'autres églises de cette ville. Néanmoins on remarque encore à Cambrai : quelques maisons du moyen âge; les fortifications, flanquées de tours rondes, défendues par une citadelle construite par Charles-Quint et restaurée par Louis XIV; l'église Saint-Aubert, avec un tableau de Rubens et des statues en chêne sculpté, et le beffroi Saint-Martin, construction du xve siècle, d'une élévation de 61 m.

Quoi qu'en disent les chroniqueurs flamands, qui attribuent à Cambrai une origine fabuleuse, cette ville est nommée pour la première fois dans l'Itinéraire d'Antonin comme se trouvant sur la route d'Arras à Buvai, cité autrefois florissante et réduite aujourd'hui aux proportions d'un simple village. Au moment où les chefs des Francs prennent possession de la Gaule romaine, nous voyons Clovis se débarrasser, par un nouvel assassinat, de Regnacaire, descendant de Clodion, qui régnait à Cambrai, puis cette ville passer sous la dépendance des mérovingiens. Après la mort de Charlemagne, elle subit les ravages des Normands, les assauts des Hongrois qui ne purent s'en rendre maîtres. Pendant le moyen âge, elle fut gouvernée par des évêques placés sous la suzeraineté des empereurs d'Allemagne. Ce fut pendant cette domination cléricale que se constitua péniblement la commune de Cambrai. Les bourgeois de cette cité montrèrent à plusieurs reprises, dans les luttes qu'ils soutinrent pour leur émancipation, un courage et une persévérance remarquables dans ces temps d'anarchie sociale. Tant d'efforts et de dévouement aboutirent enfin aux plus beaux privilèges concédés par Philippe de Valois et Jean II. Après avoir longtemps fait partie des possessions de la maison de Bourgogne, Cambrai fit retour à la couronne de France, après la mort de Charles le Téméraire. Charles-Quint, qui s'empara de cette ville, y fit construire, sur le mont aux Bœufs, la fameuse forteresse qu'on y voit encore et que Louis XIV prit, après neuf jours de tranchée ouverte, en 1677. Un article du traité de Nimègue en assura la possession à la France. Cambrai fut vainement assiégé par les Autrichiens, en 1793; les Anglais l'occupèrent en 1815. Dès le ve siècle, cette ville devint le siège d'un évêché, érigé en archevêché sous la domination espagnole, et illustré par le brillant évêque de Fénélon, qui eut plus tard pour indigne successeur le cardinal Dubois.

En 1792, sur l'initiative du cardinal Dubois, il se tint à Cambrai un congrès. Le bruit, l'animation, les plaisirs de toute sorte y abondèrent, et, à cette occasion, on conte une anecdote peu connue, et pourtant intéressante, car c'est Voltaire qui en est le héros. L'auteur de la *Henriade* était venu dans cette ville pour y accompagner la belle marquise de Rupelmonde, que la curiosité y avait attirée. Un soir, Voltaire soupait avec la marquise chez Mme de Saint-Contest, femme du plénipotentiaire français, et chez qui se trouvait une brillante société. Tout le monde témoignait le désir de voir jouer *Edipe*, la pièce en vogue du moment; mais, par suite de l'absence de l'obstacle : la comédie des *Plaideurs*, de Racine, demandée par M. de Vindisgratz, plénipotentiaire de l'empire, avait été annoncée pour le lendemain. La compagnie pressa Voltaire de demander au seigneur allemand la représentation désirée. Le poète prit aussitôt la plume, et, sans quitter la table, rima le placet suivant :

Seigneur, le congrès vous supplie
D'ordonner tout présentement
Qu'on nous donne une tragédie
Demain pour divertissement.
Nous vous le demandons au nom de Rupelmonde :
Rien ne résiste à ses desirs,
Et votre prudence profonde
Doit commencer par ses plaisirs
A travailler pour le bonheur du monde.

Voltaire se chargea d'aller porter lui-même sa requête, qui eut un plein succès; non-seulement le comte de Vindisgratz accorda ce qu'on lui demandait, mais il renvoya à la marquise de Rupelmonde le placet, ainsi apostillé de sa propre main :

L'Amour vous fit, aimable Rupelmonde,
Pour décider de nos plaisirs :
Je n'en sais pas de plus parfait au monde
Que de répondre à vos desirs.
Sitôt que vous parlez on n'a point de réplique,
Vous avez donc *Edipe* et même sa critique;
L'ordre est donné pour qu'en votre faveur,
Demain l'on joue et la pièce et l'auteur.

En effet, on joua *Edipe* et la parodie qu'en avait faite le Théâtre-Italien. Les deux œuvres obtinrent beaucoup de succès, et la représentation fut d'autant plus intéressante que, outre les plénipotentiaires des principaux souverains de l'Europe, on y voyait Voltaire, dont le nom et le talent étaient déjà populaires.

— **Monuments.** Cambrai est vaste, mais irrégulièrement bâti. Les ravages commis au temps de la Terreur lui ont fait perdre le cachet original que lui avait laissé l'occupation espagnole. Sous la ville s'étendent de vastes souterrains, anciennes carrières exploitées au moyen âge, et deux aqueducs, en partie de construction romaine, qui prennent les eaux de l'Escaut avant son entrée dans la ville, pour les lui rendre à sa sortie, et qui alimentent les différents quartiers. — Il ne subsiste aucun monument de la vieille cité gallo-romaine, mais des fouilles ont fait découvrir, à une certaine profondeur, des restes de murailles antiques, remarquables par leur épaisseur et leur solidité.

Les fortifications de Cambrai, construites en partie par Charles-Quint, achevées et complétées par Vauban, sont flanquées de tours rondes et percées de plusieurs portes, dont les principales sont : la *porte Notre-Dame*, ainsi nommée d'une statue de la Vierge, patronne de Cambrai, qui fut placée dans la partie supérieure de la façade construite par les Espagnols, en 1623; près de cette porte, on reconnaît les vestiges de la voie romaine de Bavai, et on voit deux menhirs, appelés les *Pierres jumelles*, qui ont 3 m. 50 de hauteur, 0 m. 80 de largeur et 0 m. 50 d'épaisseur; — la *porte Robert*, qui sert de poterne pour arriver à une partie des fortifications nommée les casernes Robert; — la *porte du Saint-Sépulcre* ou de *Paris*, qui reçut le premier de ces noms d'une abbaye voisine; cette porte, défendue extérieurement par deux tours, datée du xve siècle; — la *porte de Cantimpré*, rétablie en 1537, à la suite d'une inondation qui en avait miné les fondements; elle doit aussi son nom à un monastère qui existait autrefois dans le voisinage; — la *porte de Selles*, comprise actuellement dans les constructions du château de Selles, et dont l'origine est inconnue. Le CHÂTEAU DE SELLES est un fort, construit en grès et en briques, relié aux remparts par des courtines et baigné par l'Escaut du côté du nord; il défend les ponts qui donnent accès dans la ville, ainsi que les moulins qui, en temps de siège, pourvoient à l'alimentation des habitants. Il a servi d'hôpital militaire en 1815. L'époque de sa construction est inconnue. La CITADELLE, bâtie par Charles-Quint, sur la montagne de Saint-Géry, en 1543, fut prise par Louis XIV, en 1677, et rétablie par Vauban. C'est une forteresse carrée, flanquée de quatre bastions.

Cambrai possédait autrefois une belle cathédrale, commencée par l'architecte Villart de Honnecourt, vers le milieu du xiii^e siècle, sur l'emplacement d'une ancienne église fondée par saint Waast. Cet édifice, d'architecture ogivale, entouré de vingt et une chapelles et soutenu par 68 piliers, fut consacré en 1182, mais terminé seulement en 1472; il avait 105 mètres de longueur sur 27 mètres de largeur, y compris les collatéraux. Vendu comme domaine national, en 1796, il fut démoli peu de temps après, à l'exception du clocher, qui

III.

s'écroula en 1809. L'ancienne église abbatiale du Saint-Sépulcre, qui est devenue, en 1804, l'église métropolitaine de Cambrai, a été construite au xve siècle, restaurée et agrandie à diverses époques, principalement au commencement du xviii^e siècle, et dévastée en 1859, par un incendie qui a obligé d'y suspendre les exercices du culte. La façade principale, établie en forme de placage, fut élevée en 1703 et réparée maladroitement en 1826; un regrutage inintelligent fit disparaître les cannelures et les autres ornements qui mettaient ce frontispice en harmonie avec la riche décoration de l'intérieur. L'église avait un clocher du xve siècle qui fut démoli en 1798. La longueur totale de l'édifice est de 76 mètres; la largeur au transept, de 42 mètres; la grande nef a 9 m. 15 de largeur, et chacun des bas-côtés 4 m. 55. Les bras du transept se terminent en hémicycle et sont occupés par des chapelles. Parmi les œuvres d'art qui ont échappé à l'incendie de 1859, nous devons citer les neuf tableaux en grisaille de J. Geraert, d'Anvers, et son élève Denis Sauvage, de Tournai, ont peints, de 1756 à 1760, au prix de 1,000 livres chacun. Ces tableaux, qui imitent d'une manière frappante la sculpture en bas-relief, ont été exécutés, non pas sur place, comme on l'a prétendu, mais dans l'atelier de Geraert, éclairé à cet effet dans les mêmes conditions que le transept qui devait les recevoir; ils représentent les compositions originales de Rubens : la *Visitation*, l'*Annonciation*, la *Présentation au temple*, la *Vierge au rosaire*, *Jésus au jardin des Oliviers*, le *Christ en croix*, la *Descente de croix*, le *Christ au tombeau* et l'*Ange apparaissant aux saintes femmes*. L'église possédait encore un curieux tableau sur bois de cèdre, représentant *Notre-Dame de Grâce*, dont on attribue l'exécution à saint Luc, et qui, pour ce motif, est l'objet d'une très-grande vénération de la part des fidèles; cette relique fut apportée de Rome, en 1440, par l'archidiacre Purcy de Bruille. Un monument bien autrement précieux et digne d'attention est le mausolée de François de Salignac de la Motte de Fénelon, archevêque de Cambrai. Ce monument, qui a été élevé pour remplacer le tombeau de l'illustre prélat, détruit par la tourmente révolutionnaire, a été inauguré le 7 janvier 1826 : les sculptures sont dues au ciseau de David d'Angers. Fénelon est représenté à demi couché sur son lit de mort, prêt à rendre sa belle âme à Dieu; le devant du stylobate est orné de trois bas-reliefs dont les sujets sont : *Fénelon instruisant le jeune duc de Bourgogne*; *Fénelon pansant les blessés après la bataille de Malplaquet*; *Fénelon ramenant à de pauvres villageois la vache dont ils pleuraient la perte*. Ce mausolée recouvre, outre les cendres de Fénelon, celles de quatorze religieux du Saint-Sépulcre, morts pendant le xviii^e siècle, celles d'un marquis de Cabarobias, gouverneur de Cambrai sous la domination espagnole, les cercueils en plomb où sont renfermés les restes des évêques et archevêques exhumés en 1822 des caveaux de l'ancienne cathédrale, et enfin la sépulture de Mgr Belmas, évêque de Cambrai, mort en 1841. La statue de ce dernier prélat, érigée avec les produits d'une souscription et inaugurée le 22 juillet 1848, est encore une œuvre de David d'Angers; elle nous montre Mgr Belmas, assis, revêtu de ses habits épiscopaux, tenant sa crosse de la main gauche et donnant, de la main droite, la bénédiction pastorale.

La CHAPELLE DU GRAND SÉMINAIRE (autrefois collège des jésuites), qui sert d'église métropolitaine, depuis l'incendie de 1859, est un édifice de la fin du xvii^e siècle. « Sans avoir l'aspect mystique de nos cathédrales du moyen âge, dit M. l'abbé Carion, cette église est cependant d'un style grave et sévère qui ne rappelle en rien la coquetterie déplacée des temples du siècle de Louis XV : le caractère religieux a laissé partout ici son empreinte. » Les voûtes s'appuient sur dix belles colonnes et deux demi-colonnes, d'ordre composite, en pierre bleue, disposées sur deux rangs et correspondant à autant de pilastres du même ordre. Au-dessus de chaque colonne sont placés des médaillons en bas-relief. Le chœur, éclairé par quatre grandes fenêtres, est richement décoré; les arêtes de la voûte reposent sur des cariatides représentant des séraphins, et la calotte, ornée des armes de l'archevêque Vanderburch, est ciselée avec une extrême délicatesse. Deux chapelles dédiées, l'une à la Vierge, l'autre à saint Vincent de Paul, sont patiquées des deux côtés du chœur. Le tombeau de Mgr Vanderburch, transporté de la chapelle des jésuites dans l'ancienne cathédrale et mutilé lors de la destruction de cette dernière église, pendant la Révolution, a été rapporté à sa place primitive et restauré, en 1845, par M. A. de Baralle, qui l'a établi dans une arcade ménagée sur l'un des côtés de la nef. Sur le sarcophage est placée la statue du prélat, revêtu de ses ornements épiscopaux, la tête appuyée sur un coussin, et dormant du sommeil de l'éternité. Les statues de l'*Espérance* et de la *Charité* et les symboles de la *Foi* accompagnent ce monument remarquable par l'élégance de son style et la finesse de son exécution. Au milieu du plein cintre de l'arcade sont sculptées les armes du duc de Cambrai, comte de Cambrésis, et la devise : *Unitas libertatis ars*.

L'ÉGLISE DE SAINT-GÉRY, autrefois église abbatiale de Saint-Aubert, a été brûlée à diverses reprises et reconstruite une dernière

fois en 1148 : le chœur, toutefois, a été refait de 1739 à 1745; il se rattache à la nef par deux groupes d'anges, de proportions colossales, qui voient les endroits où le raccord serait désagréable à l'œil. La coupole repose sur quatre colonnes d'ordre corinthien en marbre noir, non poli; elle se manifeste à l'extérieur par un dôme de forme élégante. Transformée en musée pendant la Révolution, l'église de Saint-Géry dut à cette circonstance d'échapper à la destruction ou tout au moins aux mutilations. On y admire encore un riche jubé en marbre, des boiseries du travail le plus délicat, représentant des traits de la vie de saint Aubert et des autres patrons de l'abbaye, et divers tableaux d'Arnaud Dûe, provenant de l'église des Jésuites.

Parmi les édifices religieux de Cambrai, nous citerons encore : l'ancienne église des Récollets, servant aujourd'hui de magasin aux fourrages pour l'armée, et qui renferme un jubé soutenu par quatre colonnes en grès et un plafond sculpté; — la petite chapelle du Refuge de Vaucelles, salle haute, voûtée à nervures; — l'église en style roman construite dernièrement dans un des faubourgs de la ville.

De l'ancien palais archiepiscopal, établi dans les bâtiments de l'abbaye du Saint-Sépulcre, reconstruit en partie par Fénelon et ruiné pendant la Révolution, il ne reste que trois portes séparées par des colonnes cannelées, qui supportent un fronton orné de sculptures. Le nouveau palais est un ancien couvent de bénédictins, derrière lequel s'étendent de vastes jardins. — L'HÔTEL DE VILLE, situé sur la Place-d'Armes ou Grande-Place, a une belle façade construite en 1786 par Antoine, architecte de l'Hôtel des monnaies de Paris; elle consiste en un avant-corps que décorent quatre colonnes corinthiennes élevées sur un soubassement de trois arcades, orné de refends et surmonté d'une balustrade; au-dessus de cet avant-corps règne un grand entablement qui domine un fronton, couronné par un élégant campanile au-dessus duquel sont placés Martin et Marthe, les deux Jacquemarts de l'ancien beffroi. Les piles de l'édifice sont décorées de deux ordres de colonnes superposées, ionique au premier étage, corinthien au second : ces colonnes, engagées dans la muraille, forment seize travées percées de fenêtres. Des panneaux renforcés et des guirlandes complètent la décoration de cette façade, dont la corniche de couronnement est terminée par une balustrade à jour. A l'intérieur de l'hôtel de ville, on remarque le grand escalier, la jolie salle elliptique dite du Consistoire et la salle du tribunal civil ornée de boiseries richement sculptées. Le beffroi Saint-Martin, construit en 1736, à la place d'un élégant clocher qui menaçait ruine, renferme trois cloches, dont la plus grande, dite *cloche du gret*, pèse 5,600 kilogr. environ.

Les autres édifices et établissements remarquables de Cambrai sont : le *Mont-de-Piété* qui, par ses tourelles hexagones, ses fenêtres à meneaux croisés et ses hauts pignons, accuse nettement le style architectural de la première moitié du xvii^e siècle, époque où il a été construit; — l'hôpital Saint-Julien, le seul des anciens hôpitaux de la ville qui subsiste encore; — l'hôpital militaire qui a été installé dans les dépendances du château de Selles; — les restes de l'hôtel de Saint-Fol, édifié en 1442 par Loys de Luxembourg, comte de Saint-Pol; — le théâtre, construit récemment sur les plans de M. de Baralle; — la bibliothèque publique, installée dans la chapelle de l'ancien hôpital de Saint-Jean, et qui contient 35,000 volumes environ et 1,000 manuscrits parmi lesquels les *Chroniques de Grégoire de Tours* et les *Chroniques de Saint-Denis*, annotées par Froissart; — la fontaine Notre-Dame, autrefois but de promenade favori des Cambraisiens; ruinée par la guerre, cette fontaine fut reconstruite en 1714, mais, à la place de l'image de la Vierge, qui lui avait donné son nom, l'architecte s'avisait, nous ne savons pourquoi, de substituer une *Nymphé des eaux*.

Cambrai (LIGUE DE), ligue formée par les soins du pape Jules II contre les Vénitiens, avec l'intention secrète de la faire tourner contre la France, lorsque ses projets seraient accomplis du côté de Venise. Les principaux acteurs de cette ligue, qui fut signée à Cambrai le 10 décembre 1508, étaient l'empereur Maximilien I^{er}, le roi de France Louis XII, le roi d'Aragon Ferdinand le Catholique, le pape et presque tous les princes d'Italie. Vaincus à Agnadell par Louis XII, les Vénitiens firent d'adroites concessions et réussirent à détacher de la ligue le pape d'abord, puis Ferdinand, puis Maximilien, et le roi de France, resté seul, se vit réduit à combattre non plus seulement les Vénitiens, mais encore ses anciens alliés.

Cambrai (PAIX DE), ou *Paix des dames*. Elle fut signée par Louise de Savoie, mère de François I^{er}, et Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint (5 août 1529). La France abandonnait Asti et le royaume de Naples, la Flandre, l'Artois et le Charolais, mais gardait la Bourgogne et la Picardie.

Cambrai (CONCILE DE); concile tenu dans cette ville au mois d'août 1565 par Maximilien de Bergues, archevêque de Cambrai, qu'assistaient les évêques de Tournai, d'Arras, de Saint-Omer et de Namur. On y confirma les décrets du concile de Trente, puis on rédigea un règlement en vingt et un chapitres

subdivisés en articles. Le premier concerne les livres des hérétiques et les ouvrages suspects ou défendus; le second, les leçons de théologie qu'on ordonne aux clercs de faire dans les églises cathédrales et dans les maisons religieuses; le troisième, les écoles, leur établissement, leur entretien; le quatrième, les séminaires; le cinquième, la prédication de la parole de Dieu; les curés prêcheront tous les dimanches et toutes les fêtes solennelles, ils témoigneront beaucoup de charité en traitant des questions de controverse, et ils se contenteront d'expliquer ce qu'il faut croire, sans injurier les hérétiques. Le sixième chapitre parle de l'office divin et des cérémonies du culte, qu'il faut célébrer selon les ordonnances du concile de Trente; le septième, des ministères ecclésiastiques, des ordinations et des fonctions; le huitième, de la vie et de la moralité des prêtres; le neuvième, de l'élection des évêques; le dixième, de l'élection et de la nomination des curés; le onzième, de la résidence des évêques, qui ne peuvent s'absenter plus de trois mois de leur diocèse, et sur la résidence des curés; le douzième, de la visite que les prélats doivent faire dans les monastères et dans les cures; le treizième établit le pouvoir et la juridiction ecclésiastiques; le quatorzième recommande aux curés de tenir en grand respect le sacrement du mariage, et de le faire célébrer par leurs paroissiens dans l'église; le quinzième traite des dîmes et des offrandes; le seizième, du purgatoire, dont le concile de Trente a proclamé l'existence; le dix-septième, des monastères d'hommes et de femmes; le dix-huitième, de l'invocation des saints; le dix-neuvième, des reliques saintes; le vingtième, du culte des images, et le vingt et unième enfin, des indulgences. Ces articles furent signés par tous les assistants.

Cambrai (ATTAQUE DE). Lorsque les Autrichiens se furent rendus maîtres de Valenciennes (1793), ils réunirent leurs troupes de siège à celles du camp de Pamars, et s'avancèrent ensuite successivement vers Héris, Cisoing, Saint-Aubert et Manières. Les Français n'avaient à opposer à la masse de leurs forces que vingt-huit bataillons et environ 2,500 hommes de cavalerie, occupant les camps de César, de Paillancourt et la ville de Cambrai. Dans une position si périlleuse, c'eût été le comble de la témérité que de chercher à couvrir Cambrai, et le général Kilmaine, qui commandait l'armée française, ne nourrit aucune illusion à cet égard; il ne chercha donc qu'à conserver intact, par une habile retraite, le prestige de nos armes. L'inondation de l'Escaut avait alors favorisé notre position défensive; mais les digues de Bouchain s'étaient rompues le 6 août (1793), nous perdîmes une partie de ces avantages. Dès le lendemain, les Autrichiens se présentèrent sur l'Escaut, et un corps de 22,000 hommes s'avancèrent vers Crèvecœur pour nous envelopper. Le général Kilmaine n'attendit pas le résultat de cette manœuvre : après avoir pourvu à la défense de Cambrai dans la mesure des faibles ressources qui étaient à sa disposition, il sortit de cette place et commença aussitôt son mouvement de retraite vers Biache, en repliant tous les petits camps disséminés sur l'Escaut et sur la Censée. Il affecta une fière contenance dans sa marche, qu'ouvrait l'infanterie précédée de l'artillerie et des équipages; son arrière-garde seule fut inquiétée; mais elle résista vaillamment à toutes les attaques d'un ennemi quatre fois supérieur en nombre. Averti que deux de ses bataillons, restés en arrière, allaient être enveloppés par la cavalerie autrichienne et forcés de mettre bas les armes, il vola à leur secours, fit charger impétueusement la cavalerie ennemie, et fut assez heureux pour dégager ses bataillons. En ce moment, un désordre inexplicable, s'il n'était pas le résultat de la malveillance, se produisit à l'avant-garde; des voix effrayées poussèrent le cri de *saute qui peut!* et aussitôt quelques bataillons, frappés d'une soudaine épouvante, se précipitèrent en tumulte vers Arras. Mais le reste de l'armée conserva le courage calme qui la faisait respecter des ennemis, et ne tarda pas à arriver, en bon ordre, dans les champs de Douai et de Biache, et à se réunir dans le camp d'Arleux, en avant d'Arras.

Cette belle retraite n'en laissait pas moins Cambrai à découvert. Le général autrichien commandant les avant-postes ennemis investit aussitôt la place, et somma son commandant, le général de Claye, de lui ouvrir les portes, lui offrant d'ailleurs la capitulation la plus honorable, et cherchant à l'effrayer par l'impossibilité de la résistance. Le général de Claye répondit fièrement qu'il ne savait pas se rendre, mais qu'il savait bien se battre; et, pour le prouver, il exécuta une sortie vigoureuse dans laquelle il fit essuyer de sanglantes pertes aux assiégeants. Le général autrichien n'en fit pas moins commencer les opérations méthodiques du siège, mais sans y apporter l'énergie d'un homme décidé à briser tous les obstacles. Son ardeur affectée s'évanouit devant l'attitude résolue de la garnison, et, après avoir échangé quelques coups de canon avec la place, il leva ce siège à peine commencé (10 août 1793).

CAMBRAISIEN, IENNE s. et adj. (kan-bré-zain, iène). Géogr. Habitant de Cambrai; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : Les CAMBRAISIENS. La société CAMBRAISIENNE.

CAMBRANT (kan-bran) part. prés. du v.

Cambrai : CAMBRANT les reims, penchant le cou, elle s'arrête sur la porte. (Th. Gaut.) Voilà un bel état dit le commis en se levant de toute sa belle taille et en se CAMBRANT devant un petit miroir. (F. Soulié.)

CAMBRAY (Baptiste), tisserand de XIII^e siècle, vivait au village de Cantany en Cambrésis, et fut l'inventeur de la toile connue sous le nom de *batiste*. La fabrication de cette toile a enrichi la petite province qu'habitait ce simple paysan, sur la vie duquel l'histoire ne nous a transmis aucun autre détail.

CAMBRAY (Alexis-Anne-Pierre), général français, né à Douai en 1763, mort à Plaisance en 1799. Il servit dans les armées des Pyrénées-Orientales, de l'Ouest, des côtes de l'Océan. Après avoir été réformé en 1798, il fut presque aussitôt remis en activité, alla en Italie sous les ordres de Macdonald, et fut blessé mortellement à la bataille de la Trébia.

CAMBRAY-DIGNY (Louis-Guillaume de), financier et mécanicien, né en Picardie en 1723, mort à Florence vers la fin du XVIII^e siècle. Il suivit en Toscane, à l'âge de vingt-deux ans, la *Compagnie Okelly*, société française à laquelle le grand-duc avait confié la régie des sels, des tabacs et des douanes. Devenu directeur des comptes, il rendit de grands services au pays sous les ducs Pierre-Léopold et Ferdinand. C'est lui qui donna les plans de la première machine à feu construite en Italie, destinée à amener les eaux de la mer dans les salines de Castiglione, et qui a servi de modèle à celle de Chaillet (1766). — Son fils, le comte de CAMBRAY-DIGNY, s'est livré spécialement à l'étude des beaux-arts et de l'architecture, et fut chargé de la direction générale des bâtiments de Toscane.

CAMBRE s. f. (kan-bre — lat. *camera*, même sens). Ancienne forme du mot CHAMBRE.

CAMBRE s. f. (kan-bre — rad. *cambrer*). Syn. de CAMBRURE, dans le langage des architectes et des tailleurs : *Ce profil n'a pas assez de CAMBRE. Monsieur a beaucoup de CAMBRE.*

CAMBRÉ, ÉE (kan-bré) part. pass. du v. *Cambrer*. Arqué, courbé : *Taille CAMBRÉE. Souliers CAMBRÉS.*

Je suis né voyageur ; je suis actif et maigre ; J'ai, comme un Bédouin, le pied sec et cambré. MAX. DU CAMP.

Jetant les bras au vent, tordant les reins cambrés, Tu dardes les éclairs de tes yeux enivrés Dans les nerveux élan de ta danse hardie. H. CANTEL.

Il Qui a la taille cambrée : *Ce grand officier était CAMBRÉ comme une danseuse, éperonné comme un coq de combat.* (G. Sand.) *C'était une belle fille, mince et CAMBRÉE sur des hanches hardies.* (F. Soulié.) *C'est une jolie brune, une vraie Parisienne, une femme CAMBRÉE, mince.* (Balz.)

CAMBRELAGE, ancienne forme des mots CHAMBELLAGE et CHAMBELLAN.

CAMBRÈMENT s. m. (kan-bre-man — rad. *cambrer*). Action de cambrer : *Le CAMBRÈMENT des bottes.*

CAMBRÈMER, bourg de France (Calvados), ch.-l. de canton, arrond. et à 21 kilom. S.-O. de Pont-l'Évêque; pop. aggl. 464 hab. — pop. tot. 1,123 hab. Cambrèmer possède une tour romane du XII^e siècle, surmontée d'une flèche octogone en bois. Aux environs, manoir féodal du Bois.

CAMBRER v. a. ou tr. (kan-bré — du lat. *camerare*, voir, rad. *camer*, voir). Arquer, courber en arc : *CAMBRER une semelle de botte. CAMBRER un profil trop droit.* Il se dit particulièrement du corps que l'on courbe en arrière, en poussant les reins et l'estomac en avant : *CAMBRER sa taille pour se donner un air guerrier.*

Se cambrer v. pr. Devenir cambré, se courber : *Cette poutre commence à se CAMBRER.* — Cambrer sa taille, lui donner de la courbure : *Affecter de se CAMBRER. Il se CAMBRÉ comme un officier. Elle se rengorgeait, se CAMBRAIT, se redressait sur la pointe de ses petits pieds.* (E. Sue.) *La Mauresque affecte de se CAMBRER, comme un cheval ensellé qui fait le beau devant son maître.* (Feydeau.)

— Fig. Se plier, céder : *Il vaut mieux se CAMBRER insensiblement que d'être forcé de rompre par la violence.* (Sallentin.)

CAMBRÉSIE s. m. (kan-bré-zi-ain — rad. *Cambrai*, n. de ville). Numism. Nom d'une ancienne monnaie de la Flandre, qui eut cours jusque vers la fin du XIII^e siècle, et qu'on trouve plusieurs fois citée dans les écrits de cette époque.

CAMBRÉSINE s. f. (kan-bré-zi-ne — rad. *Cambresis*, n. de pays). Comm. Nom d'une toile de lin qui se fabriquait anciennement dans la province de Cambrésis. Syn. de CAMBRAI.

— Par ext. Toile fine qui se fabrique en Egypte et dans le Levant. Il on dit aussi CAMBRASINE : *Les camacanis sont des espèces de CAMBRASINES.* (Complém. de l'Acad.)

CAMBRÉSIS (*Camerensis Pagus*), ancien petit pays de France, compris aujourd'hui dans le département du Nord, et faisant autrefois partie de la province de Flandre. Il était borné à l'E. et au N. par le Hainaut, à l'O. par l'Artois et au S. par la Picardie; superficie, 96,985 hectares. Ch.-l., Cambrai; villes principales, Cateau-Cambrésis et Solesmes. L'histoire de

cette petite contrée est la même que celle de Cambrai, sa capitale.

CAMBREUR s. m. (kan-breur — rad. *cambrer*). Techn. Ouvrier qui cambre les cuirs des chaussures, qui leur donne la courbure convenable.

CAMBRIA, nom latin du pays de Galles.

CAMBRIDGE (*Camboritum*, *Cantabrigia*), ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de même nom, à 82 kilom. N.-E. de Londres, sur la Cam et le chemin de fer de l'Est; 24,000 hab. Commerce de chevaux, laine, cuirs, fromages, fers, blé, charbon, huiles, etc. Cette ville doit son importance à sa célèbre université, rivale de celle d'Oxford et la plus ancienne du royaume britannique; elle fut, en effet, fondée par Sigebert, roi d'Est-Anglie, en 631, organisée par Edouard I^{er}, puis par Elisabeth en 1571.

— **Monuments.** « Ce qui frappe l'étranger à son entrée dans une ville anglaise, dit M. Germain Leduc (*l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande*, Paris, 1838), ce sont les maisons de plaisance entourées de jardins, qui en forment les faubourgs; ce sont les larges trottoirs qui règnent le long des lignes de clôture; c'est surtout l'éclat que projettent les vitres soigneusement nettoyées chaque jour. Vous rencontrez tout cela en entrant dans Cambridge; mais ce que vous ne verriez que là et à Oxford, c'est une série de spécimens de l'architecture anglaise de toutes les époques. Aussi chacune de ces villes est-elle regardée comme un vaste musée architectural. » Cambridge est irrégulièrement bâtie, comme toutes les vieilles cités du moyen âge : ses monuments ont beaucoup souffert pendant les guerres civiles qui ont précédé la mort de Charles I^{er}; mais elle offre toujours un très-grand intérêt, dû principalement à son université, fondée au XII^e siècle, et qui comprend aujourd'hui dix-sept collèges situés dans diverses parties de la ville et entretenus au moyen de dotations faites à diverses époques.

Le plus ancien de ces collèges est PETER'S-HOUSE, fondé en 1257 par Hugh de Bolsham, évêque d'Ely, et dont la chapelle renferme de très-beaux vitraux représentant la *Passion*; mais le plus magnifique est TRINITY-COLLEGE (collège de la Trinité), fondé par Henri VIII, en 1546, et agrandi par la reine Marie. Ce collège, dont le maître est à la nomination de la couronne d'Angleterre, se compose de trois vastes bâtiments carrés. La porte d'entrée est ornée de la statue du fondateur. La grande salle a sa voûte sculptée et renferme d'intéressants portraits. Dans la chapelle se trouvent un buste de Porson et une fort belle statue en marbre de Newton, par Roubillac : l'illustre professeur tient un prisme à la main et lève les yeux au ciel; sa physionomie a une expression simple et grave. On montre encore l'appartement que le grand homme habitait en 1669; mais l'observatoire qui communiquait alors à cet appartement n'existe plus. La bibliothèque, bâtie par sir C. Wren, occupe un bâtiment de 58 mètres de longueur, décoré de pilastres; elle renferme une riche collection d'ouvrages scientifiques, plusieurs manuscrits de Milon, un portrait de Shakespeare par Marc Garrard, artiste brugeois, les bustes d'un grand nombre de savants anciens et modernes, divers instruments ayant appartenu à Newton, etc.

KING'S-COLLEGE (le collège du Roi), fondé par Henri VI, en 1441, possède une chapelle que l'on regarde comme un des spécimens les plus parfaits de l'architecture ogivale en Angleterre. C'est un bâtiment rectangulaire, mesurant 95 mètres de long, 22 mètres de large et 28 mètres environ de haut. Vu extérieurement, cet édifice présente les proportions les plus hardies, les plus imposantes et les détails d'une légèreté et d'une délicatesse vraiment extraordinaires. L'intérieur n'est pas moins remarquable. La voûte, dont l'élévation atteint 24 mètres, repose sur un seul pilier; elle est construite en pierres d'une faible épaisseur et a sa clef formée de douze énormes blocs finement sculptés. Une seconde voûte en charpente, recouverte de plomb, s'élève à 3 mètres environ au-dessus de la première. Le pavé du chœur, en marbre noir et blanc, a été donné par Henri VIII. Les fenêtres sont ornées de vitraux colorés fort anciens pour la plupart. Parmi les autres œuvres d'art que renferme la chapelle, on remarque une *Descente de croix*, attribuée à un élève de Michel-Ange, et qui est un présent de lord Carlisle, et le buffet de l'orgue, dont les sculptures datent du commencement du XVI^e siècle. Parallèlement à la chapelle s'étendent les bâtiments construits, en 1825, par W. Wilkins, et renfermant la bibliothèque. Une seconde bibliothèque, un musée et de vastes salons de lecture occupent un autre édifice élevé, il y a quelques années, sous la direction de M. Cockerell, sur l'emplacement de l'ancienne cour.

Les autres collèges les plus remarquables de Cambridge sont : *Clare-Hall*, fondé en 1326 par lady Elisabeth, sœur de Gilbert, comte de Clare, et reconstruit, en 1638, sur un plan régulier; — *Pembroke-College*, fondé en 1343 par une comtesse de Pembroke, embellie par Henri VI, et reconstruit récemment; on y montre un globe céleste de dimensions colossales; — le collège de *Gonville et Caius*, fondé en 1338 par Edmond de Gonville, et agrandi en 1538 par le docteur John Caius, dont le tombeau orne la chapelle; l'entrée principale ou porte d'honneur de cet édifice

est d'un style très-originalement; — *Trinity-Hall*, fondé en 1350 par l'évêque Bateman et consacré à l'enseignement de la législation civile; la chapelle possède un beau retable et la bibliothèque est riche; — le collège du *Corpus Christi* ou *Denet-College*, fondé en 1351 par la gilde ou corporation du *Corpus Christi* et par celle de la Vierge, rebâti, il y a une cinquantaine d'années, par l'architecte Wilkins : on y conserve une précieuse collection de manuscrits léguée par l'évêque Parker; — *Queen's-College* (collège de la Reine), fondé en 1446 par Marguerite d'Anjou, et agrandi en 1465 par la femme d'Edouard IV; il est entouré de magnifiques jardins qui s'étendent au bord du Cam; — *Catherine-Hall*, fondé en 1475; — *Jesus's-College*, fondé en 1496 par John Alcock, évêque d'Ely; — *Christ's-College*, fondé en 1456 par Henri VI, sous le nom de *God's-House* (maison de Dieu), reconstitué en 1505 par lady Margaret, mère d'Henri VII; on montre dans le jardin un murier planté par Milton; — *Saint-John's-College*, fondé en 1511 par lady Margaret; un beau bâtiment gothique a été rattaché à cet établissement, en 1829, au moyen d'un pont couvert jeté sur le Cam; — *Magdalen's-College* (collège de Sainte-Madeleine), fondé en 1542 : il renferme la bibliothèque Pepsienne et des manuscrits très-curieux; — *Emmanuel's-College*, fondé en 1584 par sir Walter Mildmay, et restauré il y a quelques années : il est entouré de jardins, possède une belle chapelle et une riche bibliothèque; — le collège de *Sidney-Sussex*, fondé en 1598 par une comtesse de Sussex et restauré en 1832 : c'est dans ce collège qu'a étudié Olivier Cromwell; — *Downing's-College*, fondé en 1820 par sir G. Downing, baronnet, et construit, de 1807 à 1821, sous la direction de W. Wilkins. Ce dernier établissement sert uniquement aux étudiants en droit et en médecine.

Chaque collège a ses statuts particuliers et obéit à un chef (*head*), assisté par des agrégés (*fellows*), sous la direction générale de l'Université. Celle-ci forme une corporation ayant ses droits judiciaires et administratifs particuliers; elle se compose du sénat académique, formé de tous les docteurs et maîtres ès arts, et du conseil supérieur, élu annuellement par le sénat, qui confère les grades et envoie deux députés au parlement, de même que la ville. Il y a vingt-quatre professeurs; les cours sont publics et nécessaires seulement pour les baccalauréats de droit et de médecine. Les autres grades s'obtiennent par le temps. Le nombre des étudiants varie ordinairement entre 4,000 et 5,000; mais une grande partie d'entre eux ne suivent pas les cours. L'Université de Cambridge occupe un rang distingué dans l'histoire littéraire et scientifique de l'Angleterre. C'est là qu'étudia Newton, c'est là que professa Bentley; c'est là aussi qu'Olivier Cromwell fit ses études et se prépara au rôle important qu'il devait jouer en Angleterre.

Parmi les églises de Cambridge, nous citerons : l'église de l'Université, placée sous l'invocation de *Sainte-Marie*; l'église du *Grand-Saint-André*, qui renferme le cenotaphe du célèbre Cook; l'église de *Tous-les-Saints*, qui possède un monument élevé, sur les dessins de Chantrey, à la mémoire de Henri Kirke White; l'église du *Saint-Sépulcre* ou la *Rotonde*, un des plus anciens édifices religieux de la ville; l'église de *Saint-Michel*, dans laquelle est enterré le docteur Middleton.

La Bibliothèque de l'Université est très-vaste : elle renferme 150,000 volumes environ et possède entre autres manuscrits précieux un *Nouveau Testament*, du III^e ou du IV^e siècle, donné par Théodore de Bèze. Le vestibule est orné d'un beau buste de Chantrey, représentant le savant Clarke, qui a enrichi cet établissement de marbres antiques, de plantes rares, de manuscrits et de diverses curiosités, parmi lesquelles un plâtre moulé sur le visage de Charles XII, roi de Suède, quelques heures après la mort de ce prince.

Le Palais du Sénat (*Senate-House*) est un bel édifice, d'ordre corinthien, construit par Gibbs et orné des statues de George I^{er} et de Charles, duc de Somerset, par Rysbrach; de George II, par Wilton, et de Pitt, par Nolken.

Les autres édifices et établissements remarquables de Cambridge sont : l'*Observatoire*, édifice de style grec, bâti en 1825, aux portes de la ville; — le *Musée Fitzwilliam*, qui renferme une fort belle collection de tableaux, de livres et de curiosités diverses, léguée à l'université par le comte Richard Fitzwilliam; — l'*Ecole d'anatomie*, le *Jardin botanique* et l'*Imprimerie de l'université*, formant les dépendances d'un élégant édifice de style grec, bâti en 1831 et que l'on désigne sous le nom de *Pitt Press* (la Presse de Pitt); — l'*Hôpital d'Addenbroke*, fondé par un médecin de ce nom, mais considérablement agrandi au moyen d'un legs fait par un relieur de la ville nommé John Bowtel; — la Salle du comté (*Shire Hall*); — la *Prison* du comté, bâtie d'après les plans de M. Howard, sur l'emplacement d'un ancien château fort; — l'*Hôtel de ville*, etc.

CAMBRIDGE (comté de), province administrative de la région orientale de l'Angleterre proprement dite, comprise entre les comtés de Lincoln et de Norfolk au N., de Suffolk à l'E., d'Essex et de Hertford au S., de Bedford, de Huntingdon et de Northampton

à l'O. Ch.-l., Cambridge. Superficie : 2,100 kilom. carr.; 185,405 hab. Le sol, uniformément bas et plat, excepté au S., où il offre quelques collines, est d'une grande fertilité, malgré les vastes marécages qui le couvrent au N., mais que d'ingénieux travaux de drainage tournent au profit des produits agricoles. Le blé, l'orge, l'avoine et les pommes de terre y sont cultivés avec un plein succès; les gras pâturages y nourrissent un grand nombre de bœufs et de moutons. Le beurre de Cambridge est renommé dans toute l'Angleterre. L'exploitation des mines et l'industrie manufacturière y ont peu d'importance.

CAMBRIDGE, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans le Massachusetts, sur les bords de la rivière Charles, à 4 kilom. N.-O. de Boston; 15,215 hab. Construction de machines, importante verrerie. Cette ville, fondée en 1631, occupe un vaste emplacement et est le siège d'une université, *Harvard's College*, la plus ancienne de l'Union. Il on trouve encore dans les Etats-Unis deux autres petites villes du même nom : une dans l'Indiana, l'autre dans le Maryland.

CAMBRIDGE (Richard-Owen), mécanicien et écrivain anglais, né à Londres en 1717, mort en 1802. Il inventa un bateau formé de deux carènes, et qui devait être insubmersible. L'essai qu'on en fit publiquement fut très-favorable, et pourtant ce bateau ne fut pas adopté. On lui doit, comme écrivain, un poème intitulé *Scriberiad*, une *Histoire de la guerre de Coromandel* (1761), divers articles intéressants dans le journal périodique *the World*, et des romans ou nouvelles.

CAMBRIDGE (Adolphe-Frédéric, duc de), prince anglais, septième fils de George III, né en 1774, mort en 1850. Il fit la campagne des Pays-Bas en 1793, fut fait prisonnier à la bataille de Hondscoote, mais presque immédiatement échangé. Il se montra pendant toute sa carrière ennemi acharné de la France et de Napoléon. Lorsque les Anglais eurent reconquis le Hanovre, il en fut nommé gouverneur général (1816), puis vice-roi en 1831, jusqu'en 1837, époque où ce royaume échut au prince Ernest-Auguste.

CAMBRIDGE (George-William - Frédéric-Charles, deuxième duc de), général anglais et prince de la famille royale d'Angleterre, né en 1819 à Hanovre, est petit-fils du roi George III, fils du précédent et premier cousin de la reine Victoria. Il a hérité des titres et du rang de son père en 1850, et reçu, par un vote du parlement, une dotation annuelle, comme prince du sang, de 270,000 fr. (12,000 liv.). Chevalier de la Jarretière, grand-croix des ordres du Bain et de la Légion d'honneur, le duc de Cambridge occupe dans l'Etat une position considérable, depuis qu'il a été investi du commandement en chef des forces de terre (1856). Ce poste, qui a l'importance d'un ministère, donne au titulaire voix délibérative au conseil. Le duc de Cambridge, qui a fait ses preuves en Crimée, à la bataille de l'Alma et à celle d'Inkermann, à la tête de deux brigades de gardes et de highlanders, se montre favorable aux réformes qui peuvent améliorer le service de l'armée et la condition matérielle du soldat. C'est sous son commandement, ou plutôt à côté de son autorité, que s'est constituée l'armée des *Volontaires*, forte actuellement de 150,000 hommes environ.

CAMBRIEL (L.-P.-François), alchimiste français et probablement le dernier de ceux qui aient écrit et qui écrivent sur le grand œuvre, né à La Tour-de-France (Pyrénées-Orientales) en 1774, mort vers 1850. Il fut d'abord fabricant de draps à Limoux, puis, s'étant imaginé qu'une voix mystérieuse lui avait révélé tous les secrets de l'art hermétique, il vint à Paris et y publia, en 1843, un *Cours de philosophie hermétique ou d'alchimie*. Il va sans dire que ce livre n'eut aucun succès, et il est aujourd'hui tombé dans un complet oubli. Mais, parmi les idées ridicules dont il est rempli, on y trouve une curieuse explication, au point de vue hermétique, des sculptures qui décoraient le portail de Notre-Dame, et il a été l'occasion d'une série d'articles intéressants publiés, en 1851, par M. Chevreul dans le *Journal des savants*.

CAMBRIELS (Pierre-Dominique), général français, né à la Grasse (Aude) en 1767. Il s'enrôla en 1791 et gagna tous ses grades par ses services militaires. Il se distingua dans les campagnes d'Italie, servit sous Moreau, suivit le général Richpanse à la Guadeloupe, fut quelque temps prisonnier en Angleterre, servit ensuite en Espagne avec le grade de colonel, et fut nommé général de brigade en 1815; c'est en cette qualité qu'il fut chargé avec le général Ambert de défendre la Villette lorsque Paris se vit pour la deuxième fois menacé par l'invasion des armées étrangères. Il fut mis en disponibilité sous la Restauration.

CAMBRIEN, IENNE s. et adj. (kan-bri-ain, i-ène — de *Cambria*, nom lat. du pays de Galles). Géogr. anc. Habitant du pays de Galles; qui appartient à ce pays ou à ses habitants.

— Géol. Se dit de certains terrains qui se composent de schistes chloriteux et de schistes argileux, reposant sur les micaschistes et les gneiss, et se confondant même quelquefois avec eux, ainsi que de schistes siliceux, de psammites et de calcaires : *Formation CAMBRIENNE. Système CAMBRIEN.*

CAMBRIER s. m. (kan-brié — rad. *cambré*). Ancienne forme des mots **CHAMBRIER** et **CAMÉRIER**.

CAMBRILLON s. m. (kan-bril-lon; II mil. — rad. *cambrer*). Techn. Pièce de cuir faisant partie du talon d'un soulier.

CAMBRIN, bourg de France (Pas-de-Calais), ch.-l. de canton, arrond. et à 3 kilom. E. de Béthune; pop. aggl. 334 hab. — pop. tot. 388 hab. Grains, huile, lin.

CAMBRIOLEUR, **EUSE** s. (kan-bri-o-leur, eu-ze — de *cambré*, forme dimin. de *chambre*). Argot des vol. Celui, celle qui vole dans les chambres, soit à l'aide d'effraction, soit au moyen de fausses clefs.

— Encycl. Les *cambrisseurs* travaillent rarement seuls. Quand ils veulent faire un coup, ils s'introduisent trois ou quatre dans une maison, et montent successivement. L'un d'eux frappe aux portes; si personne ne répond, c'est bon signe, et ils se disposent à opérer. Aussitôt, pour se mettre en garde contre toute surprise, pendant que l'un d'eux fait sauter la gâche ou jouer le rossignol, un autre va se poster à l'étage supérieur, et un troisième à l'étage au-dessous. Si l'affaire a été préparée d'avance, ce qui est l'ordinaire, l'un des associés se charge de *filer*, c'est-à-dire de suivre la personne qui doit être volée, afin de prévenir ses camarades, si, pour un motif quelconque, elle revenait au logis. Quelques *cambrisseurs* travaillent au hasard, c'est-à-dire sans avoir jeté d'avance leur dévolu : on les appelle *cambrisseurs à la flûte*; ce sont, en général, les novices, et ils ne tardent pas à renoncer à ce système, parce qu'il est peu lucratif et très-dangereux.

CAMBRIQUE adj. (kan-bri-ke — de *Cambré*, nom breton du pays de Galles). Philol. Se dit de la langue parlée dans le pays de Galles : *La langue cambrique s'appelle aussi le kimri*.

— s. m. Nom de la même langue : *Etudier le cambrique*.

CAMBROIS s. m. (kan-broi). Latrines. || Vieux mot.

CAMBRONNE (Pierre-Jacques-Etienne), général français, né à Saint-Sébastien, près de Nantes, en 1770, mort à Nantes le 3 janvier 1842. Il s'enrôla jeune encore dans la armée légion nantaise, et fit ses premières armes contre les bandes vendéennes, gagna ses premiers grades dans cette guerre, où il montra autant de courage que d'humanité, et sauva, notamment, plusieurs émigrés à Quiberon. En 1799, il fut envoyé à l'armée de Masséna, combattit à Zurich, où il enleva une batterie russe, vit périr à ses côtés (1800) l'illustre La Tour d'Auvergne, et refusa par modestie la survivance de son titre de *premier grenadier de la République*, que les soldats lui offraient par acclamation. Colonel à Iéna, créé baron en 1810, général de brigade en 1813, il se couvrit de gloire et fut plusieurs fois blessé pendant la campagne de France, accompagna Napoléon à l'île d'Elbe et reçut le commandement de Porto-Ferrajo. Lors du débarquement au golfe Juan, il commanda l'avant-garde, s'assura de Sisteron, de Grasse et de plusieurs autres villes, et fut nommé, pendant les Cent-Jours, général de division, grand-aigle et pair de France. A Waterloo, il soutint avec sa division et pendant une grande partie de la journée le choc des masses prussiennes; vers le soir, au moment de la déroute de l'armée, il fit encore une résistance héroïque avec un bataillon de la garde que rien ne pouvait entamer. Enveloppé de toutes parts et sommé de se rendre, il répondit, suivant la tradition : *La garde meurt et ne se rend pas*. Lui-même a déclaré depuis l'honneur de cette phrase à effet. (V. plus loin.) Laisse pour mort sur le champ de bataille, Cambronne fut retrouvé respirant encore au milieu des cadavres de ses héroïques compagnons, et transporté prisonnier en Angleterre. Après l'abdication de l'empereur, désirant revoir la France, il envoya son adhésion à Louis XVIII en demandant à reprendre du service ou à faire valoir ses droits à la retraite. Presque aussitôt, il apprit qu'il venait d'être compris dans la liste des généraux proscrits pour avoir attaqué le gouvernement à main armée. Il n'hésita pas à se constituer prisonnier dès qu'il put partir, débarqua à Calais le 25 septembre 1815, fut écroué à l'Abbaye, obtint six mois après de passer devant un conseil de guerre et fut acquitté. En 1820, on lui donna le commandement de Lille, qu'il garda deux ans. Admis à la retraite, il reparut encore un moment dans les rangs de l'armée après 1830. La ville de Nantes lui a érigé, en 1848, une statue en bronze, due à M. Debay.

CAMBRONNE (LE MOT DE). A la funeste journée de Waterloo, Cambronne commandait une des divisions de la vieille garde. Cette division fut anéantie presque tout entière. On raconte que, entouré de toutes parts par des masses ennemies et sommé de se rendre, il répondit par ces mots héroïques : *La garde meurt et ne se rend pas* !

Cette phrase, en quelque sorte testamentaire de la vieille garde, fut rapportée quelques jours après l'événement par un journal de Paris, l'*Indépendant*, qui devait s'appeler successivement l'*Echo du soir*, le *Courrier*, le *Journal du Commerce*, et enfin le *Constitutionnel*; reproduite immédiatement par le *Journal*

général, le *Journal de Paris* et le *Journal des Débats*, qui venait d'abandonner définitivement son titre de *Journal de l'Empire*, elle retentit dans toute la France et fut attribuée au commandant de l'héroïque bataillon, à Cambronne. Eh bien, cette cause, jugée au lendemain de Waterloo, est encore pendante aujourd'hui, *ad hoc sub judice lis est*; mais avant d'entrer nous-même dans la discussion, nous allons laisser la parole à un historien et à un littérateur.

Voici le dernier épisode de la bataille de Waterloo, raconté par M. Thiers dans son vingtième volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* :

« L'histoire n'a que quelques désespoirs sublimes à raconter, et elle doit les retracer pour l'éternel honneur des martyrs de notre gloire, pour la punition de ceux qui prodiguent sans raison le sang des hommes ! »

« Les débris des bataillons de la garde, poussés pêle-mêle dans le vallon, se battent toujours sans vouloir se rendre. A ce moment, on entend ce mot qui traversera les siècles, proféré, selon les uns, par le général Cambronne, selon les autres, par le général Michel : *La garde meurt et ne se rend pas* ! »

« Cambronne, blessé presque mortellement, reste étendu sur le terrain, ne voulant pas que ses soldats quittent leurs rangs pour l'emporter. Le 2^e bataillon du 3^e de grenadiers, demeuré dans le vallon, réduit de 500 à 300 hommes, ayant sous ses pieds ses propres camarades, devant lui des centaines de cavaliers abattus, refuse de mettre bas les armes et s'obstine à combattre. Serrant toujours ses rangs à mesure qu'ils s'éclaircissent, il attend une dernière attaque, et, assailli sur ses quatre faces à la fois, fait une décharge terrible qui renverse des centaines de cavaliers. Furieux, l'ennemi amène de l'artillerie, et tire à outrance sur les quatre angles du carré. Les angles de cette forteresse vivante abattus, le carré se resserre, ne présentant plus qu'une forme irrégulière, mais persistante. Il dédouble ses rangs pour occuper plus d'espace et protéger ainsi les blessés qui ont cherché asile dans son sein. Chargé encore une fois, il demeure debout, abattant par son feu de nouveaux ennemis. Trop peu nombreux pour rester en carré, il profite d'un répit afin de prendre une forme nouvelle, et se réduit alors à un triangle tourné vers l'ennemi, de manière à sauver en rétrogradant tout ce qui s'est réfugié derrière ses baïonnettes. Il est bientôt assailli de nouveau. *Ne nous rendons pas !* s'écrient ces braves gens, qui ne sont plus que cent cinquante. Tous alors, après avoir tiré une dernière fois, se précipitent sur la cavalerie acharnée à les poursuivre, et avec leurs baïonnettes tuent des hommes et des chevaux, jusqu'à ce qu'enfin ils succombent dans ce sublime et dernier effort. Dévouement admirable, et que rien ne surpasse dans l'histoire des siècles ! »

Ainsi l'historien de l'empire enregistre la sublime réponse; mais il hésite entre le général Cambronne et le général Michel.

D'après M. Victor Hugo, la réponse de Cambronne serait beaucoup plus soldatesque, mais d'une énergie bien autrement terrible si l'on se reporte à la circonstance; elle ne consisterait que dans un seul mot, le plus trivial de toute la langue, et qu'il n'appartient qu'à un génie d'oser écrire en toutes lettres. Voici la page, que nous empruntons aux *Misérables* :

LE DERNIER CARRÉ.

« Quelques carrés de la garde, immobiles dans le ruissellement de la déroute comme des rochers dans de l'eau qui coule, tinrent jusqu'à la nuit. La nuit venant, la mort aussi; ils attendirent cette ombre double, et, inébranlables, s'en laissèrent envelopper. Chaque régiment, isolé des autres et n'ayant plus de lien avec l'armée rompue de toutes parts, mourait pour son compte. Ils avaient pris position, pour cette dernière action, les uns sur les hauteurs de Rossomme, les autres dans la plaine de Mont-Saint-Jean. Là, abandonnés, vaincus, terribles, ces carrés sombres agonisaient formidablement. Ulm, Wagram, Iéna, Friedland mouraient en eux. »

« Au crépuscule, vers neuf heures du soir, au bas du plateau de Mont-Saint-Jean, il en restait un. Dans ce vallon funeste, au pied de cette pente grave par les cuirassiers, inondée maintenant par les masses anglaises, sous les feux convergents de l'artillerie ennemie victorieuse, sous une effroyable densité de projectiles, ce carré lutait. Il était commandé par un officier obscur nommé Cambronne. A chaque décharge, le carré diminuait et reposait. Il répliquait à la mitraille par la fusillade, rétrécissant continuellement ses quatre murs. De loin les fuyards, s'arrêtant par moment essouffés, écoutaient dans les ténèbres ce sombre tonnerre décroissant. »

« Quand cette légion ne fut plus qu'une poignée, quand leur drapeau ne fut plus qu'une loque, quand leurs fusils épuisés de balles ne furent plus que des bâtons, quand le tas de cadavres fut plus grand que le groupe vivant, il y eut parmi les vainqueurs une sorte de terreur sacrée autour de ces mourants sublimes, et l'artillerie anglaise, reprenant haleine, fit silence. Ce fut une espèce de répit. Les combattants avaient autour d'eux, comme un fourmillement de spectres, des silhouettes d'hommes à cheval, le profil noir des canons, le ciel blanc aperçu à travers les roues et les

affûts; la colossale tête de mort que les héros entrevoient toujours dans la fumée au fond de la bataille s'avancait sur eux et les regardait. Ils purent entendre dans l'ombre crépusculaire qu'on chargeait les pièces; les mèches allumées, pareilles à des yeux de tigre dans la nuit, firent un cercle autour de leurs têtes; tous les boute-feu des batteries anglaises s'approchèrent des canons, et alors ému, tenant la minute suprême suspendue au-dessus de ces hommes, un général anglais, Colville, selon les uns, Mailland, selon les autres, leur cria : « Braves Français, rendez-vous ! » Cambronne répondit : « M... ! »

« Le lecteur français voulant être respecté, le plus beau mot peut-être qu'un Français ait jamais dit ne peut lui être répété. Défense de déposer du sublime dans l'histoire. »

« A nos risques et périls, nous enregistrons cette défense. »

« Au mot de Cambronne, la voix anglaise répondit : « Feu ! » Les batteries flamboyèrent, la colline trembla, de toutes ces bouches d'airain sortit un dernier vomissement de mitraille épouvantable; une vaste fumée, vaguement blanchie du lever de la lune, roula, et quand la fumée se dissipa, il n'y avait plus rien. Ce reste formidable était anéanti, la garde était morte. »

Ici, la question continue à s'obscurcir. Victor Hugo, par une raison qui sent son romantisme d'une lieue, nie la phrase, qu'il remplace par cinq lettres que nos lecteurs ont devinées.

Quelques jours après l'apparition des *Misérables*, M. Cuvillier-Fleury, l'élegant et spirituel rédacteur des *Débats*, s'élevait contre la crudité de l'expression et demandait une enquête.

Les éléments de l'enquête ne se firent pas attendre; un journal de Lille, l'*Esprit public*, venait de révéler qu'un des derniers débris du bataillon de Cambronne, Antoine Deleau, vivait obscurément dans une petite commune du département du Nord. Ce vieux brave fut mandé à la préfecture de Lille, et, à quelques jours de là, le *Moniteur* publiait le procès-verbal suivant :

PRÉFECTURE DU NORD.

Nous, préfet du Nord, etc. :

Une publication récente du journal hebdomadaire l'*Esprit public*, insérée dans plusieurs journaux, relatant que le sieur Deleau (Antoine-Joseph), adjoint au maire de la commune de Vicq, canton de Condé, arrondissement de Valenciennes, département du Nord, ancien soldat de la garde impériale, avait conservé notion certaine du fait mémorable auquel il a pris part à la bataille de Waterloo et des paroles attribuées à Cambronne, et S. Exc. M. le ministre de l'intérieur nous ayant chargé, par lettre du 27 juin courant, d'approfondir la question, nous avons fait appeler ledit sieur Deleau, né à Vicq le 2 avril 1792, et aujourd'hui encore adjoint au maire de ladite commune de Vicq.

Ses souvenirs militaires ont paru être, en effet, de la plus grande précision et empreints d'autant de calme que de bonne foi.

Nous avons prié le sieur Deleau de venir avec nous dans le cabinet de S. Exc. M. le maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta, à son quartier général à Lille, où étaient M. le général de division Maissiat, commandant la 3^e division militaire, et M. le colonel d'état-major Horel, premier aide de camp de S. Exc. le maréchal.

Le sieur Deleau s'est exprimé en ces termes :

« J'étais à Waterloo dans le carré de la garde, au premier rang, en raison de ma grande taille; j'appartenais à la jeune garde, n'ayant encore que vingt-trois ans; mais on sait que la jeune garde avait été appelée à combler alors les cadres de la vieille. L'artillerie anglaise nous foudroyait, et nous répondions à chaque décharge par une fusillade de moins en moins nourrie. »

« Entre deux décharges, le général anglais nous cria : « Grenadiers, rendez-vous ! » Le général Cambronne répondit (je l'ai parfaitement entendu, ainsi que tous mes camarades) :

« *La garde meurt et ne se rend pas !* — »

« Feul dit immédiatement le général anglais. »

« Nous serrâmes le carré et nous ripostâmes avec nos fusils. Grenadiers, rendez-vous; vous serez traités comme les premiers soldats du monde ! » reprit d'une voix affectée le général anglais. « *La garde meurt et ne se rend pas !* » répondit encore Cambronne, et sur toute la ligne les officiers et les soldats répétèrent avec lui : « *La garde meurt et ne se rend pas !* » Je me souviens parfaitement de l'avoir dit comme les autres. »

« Nous essayâmes une nouvelle décharge et nous y répondîmes par la nôtre. « Rendez-vous, grenadiers, rendez-vous ! » crièrent en masse les Anglais, qui nous enveloppaient de tous côtés. Cambronne répondit à cette dernière sommation par un geste de colère accompagné de paroles que je n'entendis plus, atteint en ce moment d'un boulet qui m'enleva mon bonnet à poils et me renversa sur un tas de cadavres. »

« Je déclare donc avoir entendu prononcer par le général Cambronne, à deux reprises : « *La garde meurt et ne se rend pas !* » et ne lui avoir pas entendu dire autre chose. »

Cette précision circonstanciée de souvenirs

au sujet d'un fait historique de haute importance, et le caractère honorable du témoin, nous ont déterminé, en conséquence, à rédiger le présent procès-verbal, que ledit sieur Deleau a signé avec nous.

A Lille, le trente juin mil huit cent soixante-deux,

ANTOINE DELEAU,
Grenadier de la vieille garde (2^e rég.).

Le maréchal de France, commandant
le 2^e corps d'armée,

Maréchal de Mac-Mahon,
duc DE MAGENTA.

Le préfet du Nord,
VALLON.

Le général de division, commandant
la 3^e division militaire,

AD. MAISSIAT.

Le colonel d'état-major,
aide de camp,

BOREL.

En présence d'une déclaration aussi solennelle, il semble qu'on n'ait plus qu'à s'incliner.

Toutefois, il reste à entendre un dernier témoignage, le plus important de tous.

Voici en quels termes M. le comte Michel, fils du général Michel, tué à côté de Cambronne dans le dernier carré de Waterloo, écrivait le lendemain au rédacteur en chef de l'*Esprit public* :

A Monsieur le rédacteur en chef
de l'*Esprit public*.

Angoulême, 1^{er} juillet 1862.

« Monsieur,

« Je lis dans un des derniers numéros de l'*Esprit public*, dans un article signé Charles Deulin, qu'un nommé Antoine Deleau, ancien grenadier de la vieille garde, aurait déclaré avoir entendu le général Cambronne, entouré d'ennemis, s'écrier : « *La garde meurt et ne se rend pas !* »

« Je suis trop fier de la gloire de mon père pour laisser passer sans y répondre une pareille affirmation, et pour ne pas hautement revendiquer pour le général comte Michel l'honneur d'avoir prononcé ces sublimes paroles (et non d'autres) sur le champ de bataille de Waterloo. »

« Je viens donc, monsieur le rédacteur en chef, faire appel à votre loyale impartialité, et vous prier de vouloir bien insérer dans un des plus prochains numéros de votre journal les trois déclarations suivantes, que j'oppose à celle de M. Deleau. »

« Je prends ces témoignages parmi beaucoup d'autres, produits officiellement dans une requête que mon frère, lieutenant-colonel Michel, et moi, avons adressée en 1845 au Conseil d'Etat, lors de l'inauguration de la statue du général Cambronne, à Nantes. »

« La première de ces déclarations émane de M. Magnant, lieutenant-colonel en retraite à Vernon (Eure), et se trouve dans une lettre adressée à M. le général baron Harlet :

« Mon général, au reçu de votre lettre, je m'empresse de vous mettre à même de répondre de suite à Mme la comtesse Michel; vous pouvez assurer à cette dame qu'étant en garnison à Lille (en 1821), où commandait alors le général Cambronne, je le complimenterai sur les sublimes paroles qu'on disait qu'il avait prononcées sur le champ de bataille de Waterloo; il affirma ne les avoir jamais prononcées ni entendues; que, sûrement elles avaient été dites par un autre de ses camarades; qu'il voudrait le connaître pour lui faire rendre l'honneur qu'elles devaient lui mériter. »

« La deuxième déclaration est une lettre de M. le maire de la ville de Nantes à M. le préfet de la Loire-Inférieure :

« Le général, dont chacun connaît la simplicité antique et l'extrême modestie, s'est toujours défendu personnellement d'avoir prononcé ces paroles, disant à la vérité que c'était le cri de l'armée tout entière; mais sans que jamais, dans ses épanchements les plus intimes, il ait proféré le nom du général Michel ou de tout autre. »

« La troisième déclaration, enfin, est du général Bertrand, qui ne lui a consigné sur une pierre détachée du tombeau de l'Empereur, à Sainte-Hélène. »

« Le général y a écrit :

« A la comtesse Michel, veuve du général Michel tué à Waterloo, où il répondit aux sommations de l'ennemi par ces paroles sublimes : « *La garde meurt et ne se rend pas !* »

« Signé : BERTRAND. »

« Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, etc. »

« Comte MICHEL,
Préfet de la Charente. »

Cette protestation de la famille du général Michel n'était pas la première. Cambronne étant mort le 28 janvier 1842, Nantes, sa ville natale, fut autorisée, par une ordonnance du 5 décembre suivant, à élever à l'illustre général une statue au bas de laquelle fut gravée la fameuse réponse : « *La garde meurt et ne se rend pas !* » Aussitôt M. le comte Michel, capitaine au 45^e de ligne, et M. le baron Michel, auditeur au conseil d'Etat, tous deux fils du lieutenant général tué à Waterloo, adressèrent au roi une requête demandant la suppression des paroles qu'ils considéraient comme une propriété de famille. Le ministre

de l'intérieur, consulté à ce sujet, émit l'avis qu'il n'y avait pas lieu d'annuler l'ordonnance, par le motif qu'aucune de ses dispositions n'autorisait la ville de Nantes à graver sur le monument les paroles revendiquées en faveur du général Michel; et le conseil d'Etat, sans s'expliquer sur le fond du débat, décida que l'ordonnance, n'ayant point été délibérée en conseil, ne pouvait pas être annulée sur le recours de MM. Michel.

Cette réponse n'était qu'une fin de non-recevoir : le gouvernement se déclarait incompetent et se plaçait en dehors du débat, qui restait enfoncé tout entier entre la famille Michel et la ville de Nantes.

Mais ce qui est incontestable, et ce qui achève de faire disparaître les derniers doutes, c'est que Cambronne lui-même, cet homme simple et franc, qui voulait toujours se soustraire aux questions qui le concernaient personnellement, désavoua la phrase académique dans de nombreuses circonstances. Selon lui, son refus avait été accompagné d'un mot énergique, que sa rude franchise rend plus vraisemblable. Il avait une prédilection marquée pour les cinq lettres. Lors de son retour d'Angleterre, où il avait été emmené prisonnier après Waterloo, on le priait souvent de répéter sur le même ton le fameux mot. « Il hésitait, dit M. Ed. Fournier (*De l'Esprit dans l'histoire*), jusqu'à ce que les dames fussent sorties, puis il le lâchait avec la plus héroïque énergie, et alors tous les cœurs de battre, toutes les narines de frémir. Une fois, cependant, pressé par une dame charmante de lui dire le fameux mot, Cambronne tâcha de s'exécuter : « Ma foi, madame, je ne sais pas au juste ce que j'ai dit à l'officier anglais qui me criait de me rendre; mais ce qui est certain, c'est qu'il comprenait le français, et qu'il m'a répondu : Mangel ! »

Cette dernière anecdote ne manque pas de sel, et nous comprenons qu'elle tranche la question aux yeux de ceux qui veulent de l'esprit dans l'histoire. Pour ceux qui cherchent avant tout la vérité, et qui écrivent pour prouver, non pour raconter, de simples anecdotes ne suffisent pas. Nous nous sommes donc livré à de nouvelles recherches, et voici un dernier fait qui témoigne singulièrement en faveur du général Michel. Que faut-il, en effet, pour juger en dernier ressort ? C'est le témoignage, mais le témoignage authentique, de Cambronne lui-même. Eh bien, nous croyons avoir trouvé cette preuve décisive, ou plutôt c'est un de nos lecteurs qui la découvrira au moyen du fil d'Ariane que nous allons lui donner. Quelques jours après la révolution de 1830, la ville de Nantes fêta, dans un banquet, le retour aux idées libérales; et elle appela à la présidence de cette réunion patriotique son grand citoyen, qui, depuis 1822, vivait dans un des faubourgs, au milieu de la plus profonde retraite. « Là, dit M. Levot (*Biographie bretonne*), aujourd'hui archiviste de la marine à Brest, Cambronne désavoua formellement les célèbres paroles qu'on lui attribuait. »

Il s'agit maintenant de mettre la main sur un journal de Nantes, année 1830, où figure certainement le compte rendu du banquet. Il est plus que probable que la circonstance en question y est relatée. La Bibliothèque impériale ne renferme que des collections incomplètes, et ce n'est qu'à Nantes même que le nœud gordien peut être tranché.

Mais le procès-verbal ? nous dira-t-on. Voici notre réponse :

Tout le monde sait à quoi s'en tenir sur l'authenticité des prouesses personnelles narratives depuis quarante ans par nos vieux grognards : c'est en laurier qu'ils ont planté, qu'ils ont vu naitre, qu'ils ont arrosé, rafraîchi — Dieu seul sait combien de fois ! — de leurs mains victorieuses; il a poussé dans leur mémoire de si profondes racines, que Polyphème lui-même serait impuissant à l'en arracher. C'est le roman habillé en histoire, de bonne foi.

Ainsi, nous ne nous inscrivons nullement en faux contre le procès-verbal du 30 juin 1862, et le brave grenadier Deleau a bien entendu, de ses propres oreilles, sorti de la bouche de Cambronne la phrase cicéronienne qui a pour père le lieutenant général Michel, tué à Waterloo.

Casimir Delavigne a richement enchaîné l'héroïque réponse dans ses *Messéniennes* :
Parmi des tourbillons de flamme et de fumée,
O douleur ! quel spectacle à mes yeux vient s'offrir !
Le bataillon sacré, seul devant une armée,
S'arrête pour mourir.

C'est en vain que, surpris d'une vertu si rare, Les vainqueurs dans leurs mains retiennent le trépas; Fier de le conquérir, il court, il s'en empare : La garde, avait-il dit, meurt et ne se rend pas ! On dit qu'en les voyant couchés sur la poussière, D'un respect douloureux frappé par tant d'explicits, L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière, Les regarda sans peur pour la première fois.

On dénature, on parodie les plus belles choses : *corruptio optimi pessima*. Le cri suprême de Waterloo a donc eu le sort du poème de Virgile, et Scarron s'appelle ici Balzac et Alexandre Dumas :

« L'Angleterre voulait avoir un hippopotame femelle. Elle s'était adressée à Abbas-Pacha, qui, n'ayant rien à refuser à l'Angleterre, avait placé quatre pécheurs sur les bords du Nil blanc pour lui pêcher le premier hippo-

tame qu'une mère mettrait bas sur un des nombreux flots du fleuve. Quant à prendre vivant un hippopotame adulte, il n'y faut pas penser : *Les hippopotames meurent, et ne se rendent pas.* » ALEX. DUMAS, *Causeries*.

« Le patron a inventé le châte Sélim, un châte impossible à vendre, et que nous vendons toujours. Nous gardons dans une botte de bois de cèdre très-simple, mais doublée de satin, un châte de cinq à six cents francs, un des châtes envoyés par Sélim à l'empereur Napoléon. Ce châte, c'est notre garde impériale; on le fait avancer en désespoir de cause : il se vend, et ne meurt pas. »

HONORÉ DE BALZAC, *Gaudissart II*.

Après tout cela, le lecteur s' imagine peut-être que tout a été dit sur ce fameux mot de Cambronne, qui a fait plus de bruit qu'il n'est gros; eh bien, non : nous allons dire le dernier mot sur... ce mot.

Les cinq lettres n'ont jamais été prononcées dans les champs de Waterloo, ni par Cambronne ni par aucun autre, et l'honneur de la phrase fameuse qui traversera les siècles revient tout entier au lieutenant général Michel. Le mot qui fait l'objet du problème est une blague — qu'on nous passe cette expression — une blague française, gauloise si l'on veut, qui a pris naissance le 15 août 1827, pendant la canicule, à Paris, sur le boulevard, café des Variétés; et celui qui en est le père s'appelait Genty. « Voilà du nouveau, va-t-on s'écrier de toute part. — Parbleu oui ! » répondra carrément le *Grand Dictionnaire*, qui sue sang et eau pour donner la solution des problèmes historiques, et il ajoute : « Je le prouve. » Oui, il est temps que la triste bouffonnerie qu'on appelle le mot de Cambronne disparaisse, nous ne disons pas de l'histoire, où ce mot n'a jamais été sérieusement accrédité, mais des petits journaux, qui ont une tendance singulière à en faire leurs délices. S'il n'est pas possible d'obtenir que ce mot, qui brave l'honnêteté, cesse de détrayer la vertu grossière des loustics de bas lieu, où on le tient pour sublime, qu'au moins quiconque aime la vérité en fasse justice; car c'est tout simplement une de ces polissonneries inventées qui prennent cours à cause même de leur excentricité, et qui passent de bouche en bouche, comme les termes d'argot, sans qu'on sache d'où elles viennent. Nous savons, quant à nous, d'où cette belle chose est venue, et nous allons le dire. Voici donc la vérité vraie. Nous citons ici textuellement la communication qui vient de nous être faite par un Nestor des lettres et du journalisme français, avec autorisation de le nommer s'il en est besoin.

« J'ai toujours beaucoup aimé les belles-lettres, comme paraissent nos pères, et c'est même ce qui, de fil en aiguille, m'a empêché d'entrer dans une autre carrière. De l'amour des lettres à l'amour des lettres, il n'y a que la main, comme on dit. Or, en 1827, venu à Paris pour y étudier le droit, j'y recherchais fort les lieux que fréquentaient ordinairement les gens de lettres de quelque renom, et le café des Variétés, tenu alors par un nommé Dehondeng, était un de ces lieux. On y rencontrait souvent Charles Nodier, d'originale mémoire, et curieux à connaître à plus d'un titre; et un jour que, placé près de lui et de quelques autres personnes dont j'ai oublié le nom, on causait — comme on cause — de tout et de plusieurs autres choses encore, la conversation vint à tomber sur des matières historiques et politiques. On parla de Waterloo et de l'héroïque attitude du général Cambronne dans la désastreuse bataille où succomba l'empire. Le mot : *La garde meurt et ne se rend pas*, fut prononcé : on en discutait l'authenticité. Était-ce bien là ce qui avait été dit ?

« — Peut-être a-t-on répondu un mot moins appréti, dit un des assistants; mais toujours est-il que Cambronne ou un autre a dû dire quelque chose d'approchant.

« — Vous ne savez rien ! s'écria quelqu'un avec une sorte de rage étrange; je sais le vrai mot, moi !

« Celui qui parlait ainsi était un petit homme à figure de fouine et hargneux de ton, qui, je dois tout dire, se frottait ou plutôt se grattait fréquemment les mains, ce qui n'eût pas laissé de me causer quelque inquiétude si j'avais été obligé de les lui toucher. J'en eusse été tout-à-fait quitte pour la peur, car ce continuel besoin de se gratter ne lui venait pas d'une maladie qui se communique, mais seulement d'une certaine acreté du sang, de ce que les Siciliens appellent *umuri salei* (humeurs salées). Il était alors secrétaire du *Mercure de France* au XIX^e siècle, dont les bureaux étaient rue Saint-Marc-Feydeau, n° 10, et il le fut depuis, si je ne me trompe, de l'Opéra, sous M. Duponchel. Il s'appelait Genty, et était bien connu, dans le monde des vaudevillistes et des romantiques, par son esprit de contradiction et son furieux amour du paradoxe et du nouveau, si'en fût-il plus au monde. C'était enfin, et déjà, le père de cet autre mot fameux qu'on peut du moins écrire en toutes lettres : *Racine est un polisson*.

« On attendait la révélation de Genty. « — Voulez-vous que je vous le dise ? » continuait-il. Eh bien ! Cambronne — ou le général Michel, j'y tiens peu — n'a pas répondu aux Anglais qui le sommaient de se rendre la longue phrase académique que vous lui prêtez. Vous êtes tous des imbéciles. (Ces messieurs ne se fâchaient pas, comme je pus le voir, Charles Nodier compris, des impertinences de ce Genty, et j'étais trop jeune pour m'en fa-

cher moi-même, d'autant mieux qu'elles s'adressaient particulièrement aux autres); il leur a répondu : M... !

« Il y en eut, dans la belle compagnie où j'étais, qui trouvèrent cela charmant. On applaudit Genty. Charles Nodier se contenta de sourire de cet indéfinissable sourire qui lui était particulier. J'étais indigné; mais je n'avais que vingt ans, je me tus. Le mot, toutefois, était tombé en bonne terre; il est devenu grand; il a eu l'insigne honneur de remplir d'admiration l'auteur que vous savez, et d'être qualifié par lui de *sublime*, dans un long chapitre de son « épopée sociale. »

« Et voilà justement comme on écrit l'histoire ! »

Maintenant, que le *Grand Dictionnaire* reprenne la parole. Sans doute un de ces vieux érudits, comme il s'en cache tant au fond de nos provinces, va nous prouver par un texte authentique que le mot du sieur Genty est de la pure fantaisie, et qu'il avait cours avant 1827. S'il en est ainsi, le *Grand Dictionnaire*, à l'instar de Sganarelle, parlera italien à son contradicteur, et lui dira : *Se non è vero...*

CAMBROULAS (Simon), conventionnel français, fut envoyé à la Convention par le département de l'Aveyron. Il vota la mort de Louis XVI; mais il fit ensuite une opposition énergique à tous les excès révolutionnaires. Cependant il eut le bonheur d'échapper aux haines que sa modération dut lui attirer, et plus tard il entra au conseil des Cinq-Cents.

CAMBROUSIER, ière s. (kan-brou-zie, i-ère). Argot des vol. Celui, celle qui vole dans les campagnes.

CAMBROUTTE s. f. (kan-brou-te). Action de gueuser, de vagabonder en mendiant, dans le patois des environs de Lyon : *Aller à la CAMBROUTTE*.

CAMBROUZE s. m. (kan-brou-ze). Bot. Espèce de bambou qui croît à la Guyane, et qui sert à faire des meubles légers et des instruments de musique : *Les sauvages se servent de la tige du CAMBROUZE en guise de cor ou de porte-voix*. (V. de Bomare.) « On l'appelle aussi *VOULO*.

— Argot. Syn. de PROVINCE.
CAMBRURE s. f. (kan-bru-re — rad. *cambrer*). Courbure de ce qui est cambré, arqué en dedans : *La CAMBRURE d'un soulier, d'une pièce de bois*. Cette CAMBRURE du front aurait pu faire croire en effet à quelque peu de folie. (Balz.)

Une cambrure florentine
Faisait, en ligne serpentine,
Onduler son ponce écarté.

TH. GAUTIER.

« Se dit particulièrement de la courbure de la taille quand les épaules sont jetées en arrière, les reins portés en avant : *Il avait des jambes de héron, des genoux engorgés, une CAMBRURE exagérée*. (Balz.) *Un riche uniforme, demi-français, demi-oriental, admirablement porté, faisait ressortir la CAMBRURE hardie de sa taille*. (Alex. Dumas.)

— Fig. Pose, tournure affectée, trop voulue, trop calculée, trop solennelle, trop prétentieuse dans quelque sens que ce soit : *Ce Sylla de Montesquieu est un peu un Sylla de tragédie; il est académique de l'école de David; il y a du drapé, du nu et des CAMBRURES*. (Ste-Beuve.) *Les auteurs badins et galants prêchent la CAMBRURE de la phrase, le petitlement du mot et les paillettes de style*. (Champfleury.)

CAMBRY s. m. Moll. Syn. de NAVICELLE.

CAMBRY (Jacques), savant antiquaire, né à Lorient en 1749, mort en 1807. Il fut d'abord préfet de l'Oise, et résigna ses fonctions administratives pour se vouer exclusivement à l'étude. Il fut l'un des fondateurs et le premier président de l'Académie celtique. On a de lui : *Essai sur la vie et les tableaux de Poussin* (1783); *Description du département de l'Oise* (1802, 2 vol. in-8°); *Monuments celtiques, etc.* (1805); *Notice sur les troubadours* (1791); *Notice sur l'agriculture des Celtes et des Gaulois* (1806), etc.

CAMBTAN s. m. (kan-btan). Mamm. Antilope d'Afrique.

CAMBUNIENS (monts), nom d'une chaîne de montagnes de l'ancienne Grèce, entre la Thessalie et la Macédoine, et à laquelle se rattachaient l'Olympe, l'Ossa et le Pélion.

CAMBUSE s. f. (kan-bu-ze — du holland. *kabys*, même sens). Mar. Magasin situé dans l'entre-pont, où l'on tient les vivres et où l'on distribue les rations aux gens de l'équipage : *Aller à la CAMBUSE*. La CAMBUSE était pleine de provisions arrangées avec un art admirable. (B. de St-P.) La CAMBUSE servait autrefois de cuisine, et au moment du combat elle pouvait être transformée en un poste pour les blessés. (Bouillet.)

— Par anal. Petite cantine pour les ouvriers, établie dans un chantier ou un atelier : *Les CAMBUSES d'un chemin de fer en construction*.

— Pop. Chétive auberge, cabaret mal tenu : *Quelle CAMBUSE !*

CAMBUSEUR v. a. ou tr. (kan-bu-zé). V. CAMBUER.

CAMBUSIER s. m. (kan-bu-zie — rad. *cambrer*). Mar. Homme du bord qui est chargé

de la garde des vivres et de la distribution des rations.

CAMBUSIUS, roi de Lydie. V. CAMBLITE.

CAMBUS - LANG, paroisse et village d'Ecosse, comté de Lanark, à 10 kilom. N.-O. d'Hamilton, sur la rive gauche de la Clyde; 2,697 hab. Importante exploitation de houille; tissage de coton.

CAMBUS-NETHAN, village et paroisse d'Ecosse, comté de Lanark, à 5 kilom. E. d'Hamilton, près de la Clyde; 3,824 hab. Exploitation de houille; tissage de coton pour les manufactures de Glasgow.

CAMBYSE, prince persan, vivait dans le VI^e siècle avant notre ère. Issu, selon Justin, d'une famille obscure, il épousa Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes, et fut le père de Cyrus le Grand.

CAMBYSE, roi de Perse, fils de Cyrus le Grand, auquel il succéda en 529 avant notre ère. Justicier terrible, il fit écorcher vif un juge convaincu de prévarication, et recouvrit de sa peau le siège où s'asseyait ce magistrat. Le nom de ce prince se rattache à l'un des grands événements de l'histoire ancienne, la conquête de l'Egypte par les Perses; mais nous ne connaissons cette grande révolution que par quelques passages de Ctésias et par les récits que les prêtres égyptiens en firent à Hérodote. Or ces récits nous représentent Cambyse comme un insensé furieux qui épouvanta l'Egypte de ses cruautés, fait mettre à mort le roi Psamménit, enterrer vifs douze seigneurs de sa suite, égorger son frère Smerdis, profane les sanctuaires, persécuta les prêtres, tua le bœuf Apis et d'autres animaux sacrés, viola les sépultures, brisa les statues des dieux, pilla les temples, etc. Aussi tous les malheurs, toutes les fatalités s'attachent à cet ennemi des dieux et des prêtres. Ses expéditions contre les Phéniciens et les Carthaginois échouent; il convoite les trésors du temple d'Ammon, et l'armée qu'il y envoya périt dans les sables; lui-même conduit en Ethiopie une autre armée, qui est décimée par la faim et les maladies; frappé de démence, il tue sa sœur, qui était en même temps son épouse; enfin, pendant qu'il écrase l'Egypte, une révolte éclate en Perse, où un faux Smerdis s'empare du trône. Epouvanté à cette nouvelle et croyant à la résurrection de son frère assassiné, il quitte l'Egypte pour marcher contre l'usurpateur; mais à Ecбатane, en Syrie, son épée sortant du fourreau lui fait à la cuisse une blessure dont il meurt (522). C'était à la cuisse aussi qu'il avait frappé le bœuf sacré, et une prédiction l'avait averti qu'il mourrait à Ecбатane. Cette histoire, développée dans Hérodote, a, sans aucun doute, un fond de réalité historique; mais il n'y a pas à douter non plus que l'imaginaire populaire et les prêtres égyptiens ne l'aient embellie et dramatisée.

CAM-CHAIN s. m. (kamm-chain). Bot. Fruit qui paraît être une variété d'orange et qui est produit par un arbre du Tonquin; son odeur et sa saveur sont, dit-on, délicieuses.

CAMDEN, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans New-Jersey, sur la rive gauche du fleuve Delaware, en face de Philadelphie, ch.-l. du comté de son nom; 9,469 hab. Scieries hydrauliques, fonderies de fer, papeteries. « Ville des Etats-Unis, dans la Caroline du Sud, à 55 kilom. N.-E. de Columbia, ch.-l. du comté de Kershaw, sur la rive gauche de la Wateree; 9,107 hab. Commerce actif. Cette ville fut, pendant la guerre de l'indépendance, le théâtre de deux combats entre les Anglais et les Américains, le 16 août 1780 et le 23 avril 1781. Le 18 avril 1862, le général fédéral Reno y attaqua vainement les retranchements confédérés.

CAMDEN, CAMDEN ou CAMPDEN (William), célèbre historien et archéologue anglais, né à Londres en 1551, mort à Chiselhurst, dans le Kent, en 1623. Fils d'un pauvre peintre, élevé d'abord à l'orphelinat, il s'acquitta, par son application et son zèle, la protection de quelques riches personnages. Il put ainsi terminer ses études à Oxford, devint, en 1575, sous-recteur et, en 1593, recteur du collège de Westminster, à Londres. Une prébende qu'il obtint en 1588 et une pension de la reine Elisabeth (1597) lui procurèrent une certaine aisance et lui permirent de se vouer tout entier à ses travaux favoris. Un an avant sa mort, il fonda une chaire d'histoire à l'université d'Oxford. On lui fit de splendides funérailles et on lui éleva dans l'abbaye de Westminster un tombeau de marbre à côté de ceux de Casaubon et de Chaucer. Son œuvre capitale, qui l'a occupé presque toute sa vie, est celle qui a pour titre *Britanniae descriptio* (la 6^e édition, et la meilleure est celle de Londres, 1607, in-fol., avec planches et cartes); c'est une description chorographique de la Grande-Bretagne, depuis les temps les plus reculés. Pour la rendre plus exacte, il fit chaque année plusieurs voyages afin de juger par lui-même et sur place, recueillant les monuments et les inscriptions romaines, visitant les archives, comparant tous les passages des auteurs grecs et latins aussi bien que les textes du moyen âge. Il apporta dans ses recherches une constance et une précision admirables. Aujourd'hui encore les archéologues et les épigraphistes ont la plus grande confiance dans les descriptions et les copies qu'il donne de monuments per-

du. Aussi l'a-t-on surnommé le *Varron*, le *Strabon* et le *Pausanias* de l'Angleterre. Cependant, pour l'Ecosse et surtout pour l'Irlande, où il n'avait pas voyagé, il est moins bien renseigné, différence que le distique suivant fait ressortir de la manière la plus piquante :

*Pertustas Anglos oculis, Camdena, duobus,
Uno oculo Scotos, cæcus Hibernigenas.*

Son ouvrage a été souvent continué et traduit en anglais; on vante l'édition de Gough (Londres, 1806, 4 vol. in-fol.). Camden avait ajouté de son vivant une sorte de complément à sa *Britannia descriptio* (*Remarques sur un plus grand ouvrage concernant la Bretagne*, en anglais; Londres, 1605, in-4°; Londres, 1674, in-8°). Nous mentionnerons également : *Anglica, Normannica, Hibernica, Cambrica, a veteribus descripta*, etc. (Francfort, 1603, in-fol.); un *Recueil de lettres* (Londres, 1691, in-4°); une collection des anciens historiens anglais, écossais, irlandais et normands, sous le titre de : *Anglica, Normannica, Cambrica, a veteribus scripta*; les *Annales du règne d'Elisabeth*, dont il publia la première partie en 1615. L'histoire d'un temps si rapproché fit élever un grand nombre de réclamations, qui empêchèrent l'auteur de publier la seconde partie de son vivant. L'ouvrage entier parut à Leyde en 1625 (2 vol. in-8°), sous le titre de : *Annales rerum anglicanarum et hibernicarum, regnante Elisabetha*, et a été traduit en français par P. de Belligent. Enfin il est l'auteur d'une grammaire grecque, *Institutio grammaticæ græcæ*, qui est restée longtemps en usage dans les écoles anglaises (Londres, 1597). Sa vie a été écrite par Whear (Oxford, 1628) et par Smith (dans la collection de ses lettres citée plus haut). L'article du dictionnaire de Bayle est très-complet. Camden fut, à partir de 1606, en correspondance avec le président de Thou, qui tira grand profit des notes du savant antiquaire pour la composition de son histoire, en ce qui touche l'Angleterre.

CAME s. f. (ka-me — altérat. du vieux fr. *came*, dent). Méc. Dent, saillie d'engrenage qui transmet le mouvement à une autre saillie appelée *mentonnet*. Il se dit plus particulièrement d'une grosse dent ou forte saillie implantée sur la circonférence d'une roue ou d'un arbre de machine, destinée à agir sur un organe qu'elle soulève et laisse retomber alternativement : *Une roue à camées*. *L'appareil télégraphique de Hughes et plusieurs autres sont munis de camées qui sont cachées dans une plaque et ne ressortent au dehors que pour établir en communication instantanée avec une roue ou un chariot mobile, lorsque ces organes passent au-dessus*. *Cette came soulève l'extrémité d'un fort levier qui vient appuyer sur l'extrémité du rivet*. (Laboulaye.) *Ce marteau est soulevé par l'action d'une came placée sur un arbre qui reçoit son mouvement d'une machine à vapeur*. (Laboulaye.)

— Métrol. Monnaie de compte de l'empire du Mogol; sa valeur, en monnaie de France, est de 1 fr. 23333 : Il faut 2 camées pour faire 1 roupie, et 8 annas pour faire 1 came.

— Encycl. Méc. Les camées servent à transformer un mouvement circulaire continu : 1° en pignons alternatifs, comme cela a lieu dans les horloges et les pilons; 2° en circulaire alternatif, comme dans les marteaux et les martinets.

1° *Came de pilons*. Pour une élévation uniforme, le tracé de la courbe que doit affecter la came est le même que celui d'une développante de cercle. Quand on a réglé la course que l'on veut faire parcourir au pilon, et que l'on a cherché l'arc que doit décrire la circonférence primitive pendant le soulèvement (v. *BOCARD*), on place le système de façon que le point de contact primitif du mentonnet du pilon et de la came se trouve sur le diamètre horizontal de l'arbre moteur; à partir de ce point, on divise la hauteur de la course ainsi que la circonférence primitive en un certain nombre de parties égales; à chacun des points de division de l'arc on mène des tangentes aux rayons correspondants, et avec un rayon égal à la corde qui joint le point que l'on considère au point primitif situé au contact du mentonnet et de la came; quand le pilon est au repos on trace la courbe enveloppe, qui n'est autre qu'une développante. Tantôt la came est pleine et armée d'un tenon, pour être fixée sur la roue qui doit la porter, tantôt elle est évidée; tantôt enfin c'est une simple lame courbe. L'effet du choc de la came contre le pilon sera généralement de produire un effort momentané contre les prisons des pilons; cet effort sera nul si la direction de la force de percussion passe par le centre de gravité du pilon.

2° *Came des marteaux*. Dans ce cas, le profil des camées est fourni par l'épicycloïde décrite par la circonférence primitive, ayant pour diamètre le rayon de la circonférence primitive dont le centre est sur l'axe du levier. Le levier pouvant être considéré comme un rayon de cercle, et ayant une forme plane, son extrémité correspond au flanc d'un engrenage épicycloïdal; la courbe des camées s'obtient donc de la même manière que s'il s'agissait d'un engrenage à flancs. Pour tracer la courbe, on divise les circonférences en arcs égaux; du centre de l'arbre à camées supposé fixe, on décrit des arcs concentriques, à

chacun des points de division de l'arc formé par le levier qui roule sur l'autre circonférence; avec des rayons égaux aux cordes des points correspondants de l'arc du levier à la naissance, on trace, en prenant comme centre chaque point de la circonférence de l'arbre à camées, des arcs de cercle qui coupent les premiers et qui donnent les points de passage de la courbe épicycloïde; on termine la came au point par lequel elle doit toucher le levier dans sa position la plus élevée ou la plus basse, suivant le cas; le levier doit lui-même s'arrêter sur ce point.

Les camées agissent sur les marteaux, en dessous, ou au centre du levier; elles sont, suivant les machines, plus ou moins rapprochées de l'axe de rotation et par suite de la résistance; dans les martinets, la came, fixée au-dessus du levier, agit de haut en bas sur la queue de la hurasse, à l'extrémité opposée au marteau; dans le marteau frontal, au contraire, placée à la tête, elle soulève cette dernière de bas en haut. Quand on veut éviter le choc dans les camées, il n'est plus possible de satisfaire à la condition de l'uniformité du mouvement; il suffit alors de faire en sorte que la came et le levier se prennent et se quittent tangentiellement à la direction du mouvement de l'arbre moteur qui porte la came. Lorsqu'une came soulève un marteau, en le faisant tourner autour d'un axe fixe, l'appareil peut être disposé de manière que le choc de la came n'exerce aucun effort sur cet axe. On y parvient : 1° en donnant au marteau une figure susceptible d'être partagée en deux parties symétriques par un plan perpendiculaire à l'axe de rotation, qui contienne le centre de gravité; 2° en faisant en sorte que le choc se fasse suivant une direction contenue dans ce plan, perpendiculaire à l'axe et distante de ce dernier d'une quantité telle, que l'effort instantané, supporté par les points d'appui de l'axe du marteau, devienne nul.

— *Frottement sur les camées des pilons*. Les chemins décrits par les points frottants sont égaux aux développements de la courbure des camées; l'effort moyen, nécessaire pour vaincre le frottement, est représenté par la relation

$$(1) \quad RQ \frac{a}{R}$$

a = chemin que parcourt la tige ou levée du pilon;

R = rayon du cercle tangent à la droite parcourue par le point de contact.

— *Frottement des camées des marteaux*. La came étant tracée en épicycloïde, lorsque l'arc décrit est petit, on peut appliquer l'expression du frottement des engrenages :

$$(2) \quad RQ \frac{R + R'}{RR'} \frac{a}{2}$$

Dans le cas où l'angle θ serait trop grand pour que l'on pût faire usage de la valeur (2), M. Poncelet montre que la formule qui donne l'effort moyen pour vaincre le frottement devient alors

$$(3) \quad RQ \frac{R + R'}{RR'} \frac{a}{2} \left(1 + \frac{\theta^2}{2.3} \right)$$

et que le travail consommé par ce frottement, pendant que la came parcourt un arc $R\theta$, est

$$(4) \quad RQ R' \frac{R + R'}{R} \left(\frac{\theta^2}{2} + \frac{\theta^4}{3.4} \right)$$

a étant le pas des camées;
 Q la résistance à vaincre;
 R le bras de levier de la puissance;
 R' le rayon de l'arc décrit par le levier;
 θ l'angle décrit par le levier.

— *Choc d'une came en développante contre un pilon*. Chaque choc d'une came contre un pilon consomme une quantité de travail dont M. Poncelet a donné une expression très-simple et suffisamment exacte pour tous les cas de la pratique; elle suppose la masse du système tournant infinie par rapport à celle du pilon; T étant le travail consommé par un choc, on a

$$(5) \quad T = \omega^2 r^2 m \left(1 + f \frac{p}{r} \right)$$

m est la masse de l'effort que doit produire la came pour soulever le pilon (v. le mot *BOCARD*), c'est-à-dire égale à P divisé par la gravité g ;

ω la vitesse angulaire de l'arbre à camées;

r le rayon du cercle développé pour tracer la came;

p le rayon des tourillons de l'arbre;

f le coefficient de frottement de ces tourillons.

— *Choc d'une came en épicycloïde contre un levier*. La quantité de travail consommée par le choc d'une came en épicycloïde contre un levier peut se représenter par la relation suivante :

$$(6) \quad T = \frac{2\omega^2 MR^2 M'K}{2M + KM^2}$$

dans laquelle :

ω est la vitesse angulaire de l'arbre à camées;

$$M = \int r^2 dm$$

la masse du corps qui, appliqué au point d'impact, a le même moment d'inertie que la

bague tournant autour de l'axe de l'arbre à camées;

m = la masse totale de l'arbre à camées;

$$M' = \frac{\int r^2 dm}{R^2}$$

la masse du corps qui, transportée au même point, donnerait au système du levier le même moment d'inertie dont il jouit;

m_1 = la masse totale du marteau, du levier et de ses ferrures;

R = distance du point de contact de la came à l'axe de rotation de son arbre;

$$K = \frac{1 + \frac{f_0}{R}}{1 + \frac{f_0}{R_1}} \left(1 + \frac{f_0 m_1 l}{M' R_1^2} \right)$$

f, f_0 = les tangentes de l'angle du frottement des tourillons du levier et de l'arbre à camées;

r, r_0 = les rayons des tourillons correspondants;

R_1 = distance du point de contact de la came et du levier à l'axe de rotation de ce dernier;

l = distance du centre de gravité du marteau à l'axe de rotation du levier.

La durée du choc est tellement courte, par rapport au temps pendant lequel on considère le mouvement, que l'on a négligé, pour arriver à déterminer cette équation du travail perdu, toutes les forces d'inertie ou de compression.

CAME s. f. (ka-me — du gr. *chéme*, même sens). Moll. Genre de mollusques acéphales, à coquille bivalve, type de la famille des *camacées* : *Les camées vivent en général dans les mers chaudes*. (C. d'Orbigny.) *La came est moins longue et plus épaisse que la telline*. (V. de Bomare.) Il On dit aussi *CHAMÉ*.

— *Encycl.* Les camées ont le corps plus ou moins épais et arrondi, à manteau très-peu ouvert en dessous; le pied petit, coudé; les branches du même côté, la supérieure beaucoup plus courte; deux ouvertures postérieures petites, quelquefois à bords saillants et présentant un commencement de tube. La coquille est épaisse, solide, adhérente, irrégulière, inéquivalente, inéquilatérale, à sommets distincts, inégaux, plus ou moins contournés en spirale; la charnière formée d'une seule dent lamelleuse, épaisse, oblique, un peu crénelée, s'articulant avec un sillon de la valve opposée; le ligament extérieur et enfoncé; les impressions musculaires assez grandes. Les coquilles des camées, généralement feuilletées ou épineuses, s'attachent aux corps sous-marins à d'assez grandes profondeurs. Ces coquilles tournent, les unes de gauche à droite, les autres de droite à gauche, ce qui a fait diviser les camées en deux groupes. On connaît une quarantaine d'espèces de ce genre, dont moitié environ vivent pour la plupart dans les mers chaudes; les autres sont fossiles, et on en trouve un assez grand nombre dans les terrains des environs de Paris.

Les camées, avons-nous dit, s'attachent en général aux rochers, aux coquilles, aux corps sous-marins; elles sont souvent réunies en grand nombre. Toutefois, certaines espèces sont libres de toute adhérence, et se plaisent, dit l'avant d'Herbigny, sur les fonds vaseux, dans lesquels elles se cachent et s'enveloppent; elles sondent le terrain à droite et à gauche, et, à force de mouvements, elles s'y enfoncent, en repliant la jambe sous la valve qui touche à terre. Si cette opération, qui la fait pénétrer un peu avant dans la petite fosse qu'elles ont creusées ne suffit pas, elles font incliner le côté de la coquille qui lui répond, et la dressent sur le tranchant des valves : la jambe n'y peut parvenir qu'à force de s'enfoncer et de tirer à soi sa maison. Un quart d'heure suffit à peine à cette opération; il leur faut ensuite peu de temps par leur propre poids pour se cacher entièrement. D'un autre côté, Sander Rang a trouvé des camées qui étaient libres, mêlées avec d'autres coquilles, sur un fond de sable gris mêlé de vase et à une profondeur de douze à quatorze brasses. Peu usitées dans l'alimentation, les camées ne seraient pourtant pas à dédaigner sous ce rapport; la came crénelée, entre autres, a une chair d'une saveur exquise et au moins aussi délicate, assure-t-on, que celle de l'huître.

Les coquilles des camées ont des couleurs assez variées et souvent brillantes; la valve supérieure est toujours plus colorée que l'autre. Elles sont tantôt unies, lisses et luisantes; tantôt munies de stries longitudinales, souvent des unes et des autres, qui forment alors un réseau assez élégant; d'autres fois encore cette coquille est relevée de lamelles ou d'épines. L'art a tiré parti de ces coquilles; les coquilles striées sont rendues polies et luisantes. Comme leurs diverses couches offrent souvent des teintes différentes, on a cherché depuis longtemps à les mettre à nu pour former des dessins variés; de là l'origine des *camées*, que l'on a faits ensuite avec d'autres coquilles ou avec des substances minérales, entre autres l'agate-onyx. On pense même que la peinture, s'ajoutant ici à la sculpture, a donné naissance au *camateu*.

CAMÉCERISIER s. m. (ka-mé-se-ri-zi-é). Bot. Syn. de *CAMÉRISIER*.

CAMÉE s. m. (ka-mé — étym. contestée; suivant les uns, de l'arabe *kamaa*, relief; suivant d'autres, du gr. *kamné*, je me fatigue. Lessing voit dans ce mot une contraction du lat. *gemma onychia*, pierre d'onyx, dont on a fait d'abord *gemmahuja*, puis *camehija*, *camayeu*, et enfin *camée*. Il nous semble qu'on pourrait assigner à ce mot une origine beaucoup plus naturelle : il existe une coquille sur laquelle on grave encore des camées, et qui, en grec, se dit *chéme*, dont nous avons fait d'abord *came*, puis *camée*. Ici l'objet fabriqué aurait pris le nom de la matière employée; or, on sait que les filiations de ce genre sont assez fréquentes en linguistique). B. arts. Pierre dure gravée en relief et offrant dans sa texture des couches superposées de différentes couleurs dont l'artiste tire parti pour obtenir des effets variés : *Un camée monté en bague*. *Un beau camée*. On choisit ordinairement l'onyx ou la sardoine pour faire des camées. Il existe des camées d'un travail très-délicat. (Arago.) Sur une grande amphore en verre, bleu, trouvée à Pompéi, se détachent des camées blanches représentant des Amours. (Mme L. Colet.) Les tresses de ses épais cheveux noirs encadraient son beau visage pâle et transparent comme un camée. (E. Sue.) La France possède la plus riche collection de camées sur sardoine qui soit en Europe. (Bouillet.)

Sans prendre garde à l'ouragan
Qui fouettait nos vitres fermées,
Moi j'ai fait Emmaux et Camées.

TH. GAUTIER.

— Par ext. Pierre fine gravée à la manière des camées, mais sans diversité de couleurs.

— *Camées artificielles*. Pâte dure que l'on produit artificiellement et que l'on grave ensuite en camées.

— *Peint. Imitation de camée faite en grisaille*.

— *Minér.* Nom que l'on donne à certaines variétés de silex onyx dont les zones sont de couleurs pures, formant des contrastes agréables et ayant des épaisseurs convenables pour la gravure : *Les beaux camées sont très-estimés et ont une valeur considérable*.

— *Encycl.* Les camées ne sont venues que longtemps après les intailles, par cette raison décisive que la nécessité a créé ces dernières pour servir à la fois de clefs et de cachet, au lieu que les camées doivent uniquement leur naissance aux progrès du luxe. Les camées furent bien quelquefois employées en bagues, comme les intailles, mais le plus souvent ils servaient de boucles, de fibules pour retenir les plis de la toge, et, dans nombre de sculptures antiques, on leur voit fréquemment cette destination. Les camées, gravées d'abord sur pierres d'une seule couleur, le furent bientôt sur des sardoines ou agates-onyx, c'est-à-dire sur des pierres à plusieurs couches de couleurs variées. L'habileté de l'artiste consista alors à tirer de ces diverses couleurs les meilleurs effets possibles. Dans les pierres à plusieurs couches, les figures étaient généralement taillées dans la partie qui est blanche ou claire, tandis que celle qui est d'une nuance plus sombre servait de fond au sujet et donnait plus de valeur au relief.

Les Egyptiens connaissaient la gravure sur camée, mais il nous reste d'eux très-peu d'œuvres en ce genre. Un de leurs camées les plus remarquables est un Ptolémée sur sardoine brune du plus bel effet; l'expression de la figure est admirable et rappelle bien l'impression que produirait la statue colossale qui doit lui avoir servi de modèle. Les pierres gravées, outre leur mérite propre, offrent en effet un grand intérêt au point de vue de l'histoire de l'art, étant la plupart du temps une reproduction quelquefois parfaite des chefs-d'œuvre de l'ancienne sculpture disparus à jamais. On connaît des camées égyptiennes qui représentent des scarabées militaires, et qui sont à la fois camées et intailles, étant travaillées en relief sur la partie convexe et gravées en creux sur la partie plate. Le peu de penchant que montrèrent les Egyptiens pour les bas-reliefs en général fait supposer que chez eux le nombre des camées était loin d'être aussi considérable que chez les Grecs et chez les Romains. Chez les Perses, l'art de graver les camées semble être, sinon totalement inconnu, du moins fort peu pratiqué.

Ce sont les Grecs qui ont produit en ce genre les ouvrages les plus admirables; le petit nombre de ceux qui nous restent suffit pour montrer à quel degré de perfection ils étaient arrivés. Ce furent les Grecs qui instruisirent les Romains dans l'art de la gravure, si tant est que les Romains aient pratiqué cet art, et s'il ne faut pas attribuer à des artistes grecs les beaux camées que Rome nous a léguées. Dioscoride, Solon et d'autres artistes grecs de premier ordre, ajoutèrent par leurs talents à l'éclat du règne d'Auguste. Dioscoride, surtout, fut un des plus célèbres, et, au siècle dernier, on a retrouvé un très-beau camée de lui, représentant la tête de Caligula. Les riches Romains avaient d'ailleurs pris les camées en singulière estime, et si les camées antiques qui nous restent sont si nombreux, c'est à ce goût prononcé qu'il faut l'attribuer. Ils les recherchaient soit pour leur parure, soit pour des collections qu'ils réunissaient à grands frais; ils en plaçaient dans leurs colliers, sur leurs chaussures, en formaient les agrafes de leurs manteaux, en fibules de leurs ceintures. Pompée plaça au

Capitole la collection de pierres gravées qu'il avait enlevée à Mithridate, roi de Pont; Jules César en consacra une collection à Vénus, et Marcellus une autre à Apollon.

Parmi les plus anciens camées grecs, nous citerons celui d'Apollonide, dont parle Plin. Nous en possédons un fragment; il est, sur sardoine et représente un bœuf couché. Un camée d'une époque un peu postérieure, mais qui est une œuvre d'art des plus remarquables, est signé *Triphono epoietai*, et a été exécuté au temps d'Alexandre. Il est en Angleterre, dans la collection des ducs de Marlborough. Ce camée représente Psyché et l'Amour sous un voile transparent; tous deux sont guidés par l'Hymen, servant de paranymphe, vers le lit nuptial; un autre Amour étend une draperie; un troisième présente aux jeunes époux une corbeille pleine de fruits. Cette composition est d'une exécution admirable; elle a été copiée et imitée un nombre infini de fois.

L'agate de Tibère, connue aussi sous le nom de camée de la Sainte-Chapelle, est le plus grand de tous les camées que l'on connaisse. Sa forme est un ovale irrégulier, légèrement tronqué, ayant un pied moins quelques lignes de hauteur, et dix pouces dans sa plus grande largeur. Il est taillé dans un quartz-agate-sardoine, appelé communément *sardonix*, et composé de cinq couches, dont quatre se détachent sur la couche violâtre du fond. Constantin l'avait emporté de Rome à Byzance; Haudouin II, empereur de Constantinople, étant venu, en 1244, demander des secours aux princes chrétiens, et à saint Louis en particulier, le vendit à ce roi. Ce fut Charles V qui le donna à la Sainte-Chapelle de Paris. Il était renfermé dans le trésor de cette église, où il était désigné sous le nom de *grand camée*; on croyait qu'il représentait le triomphe de Joseph en Égypte; aussi le portait-on aux processions, et, dans les jours de grande fête, on l'exposait à la vénération du public, qui venait le baiser pieusement. C'est ainsi que, dans Saint-Pierre de Rome, les lévres des fidèles usent encore aujourd'hui par leurs baisers le pied d'une statue antique qui s'est trouvée transformée en prince des apôtres. En 1619 seulement, le savant Peiresc apprit à tous que le camée objet de tant de vénération représentait les portraits de la famille d'Auguste et n'avait rien de religieux. Il est aujourd'hui à la Bibliothèque impériale. Cette belle pièce, le numéro 4 de la collection, est divisée en trois compartiments, et représente, en haut d'abord, Auguste, César, Romulus et Enée enlevés au ciel; au milieu, Germanicus, accompagné de sa femme Agrippine et de son fils Caligula, rend compte à Tibère, qui est assis sur un trône avec sa femme Livie, de son expédition en Germanie; dans la partie inférieure sont figurées, assises et éplorées, les diverses nations qu'il a conquises. La collection de la Bibliothèque impériale est d'ailleurs une des plus riches de l'Europe; elle possède environ trois cents camées anciens, et deux fois autant de camées modernes. Outre l'Apothéose d'Auguste, on y remarque, sous le numéro 86, la célèbre pierre signée *Glycon*. Ce camée représente, pour les uns, Vénus marine; pour les autres, l'Enlèvement d'Europe. C'est un ouvrage achevé, d'une pureté de dessin et d'une grâce de composition égales à celles des œuvres les plus parfaites. Une autre pierre très-remarquable est celle qui porte le numéro 226. Outre sa grandeur peu ordinaire, elle est d'une exécution supérieure. Le graveur y a représenté Germanicus et Agrippine sous les traits de Cérès et de Triptolème donnant le blé et les lois aux peuples.

Parmi les collections étrangères, celle du cabinet impérial de Vienne est une des plus riches. Citons d'abord le *Triomphe de Tibère*, qui a un tiers de moins de hauteur et de largeur que celui de la Bibliothèque impériale, mais dont le travail est bien supérieur pour le dessin. Il était venu de l'Orient, apporté par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Philippe le Bel, qui le tenait d'eux, le légua à des religieux de Poissy. Pendant les guerres civiles du xvi^e siècle, il fut enlevé par un soldat, qui le céda à des marchands; ceux-ci le vendirent à l'empereur Rodolphe II pour la somme de 12,000 ducats d'or environ 300,000 fr. de notre monnaie. Depuis ce moment, il est resté dans la collection impériale de Vienne, dont il est un des plus précieux ornements. Tibère y figure sur un trône; d'une main, il tient le bâton augural; de l'autre, une corne d'abondance. Rome, sous les traits de Livie, portant un bouclier et du doigt lui montrant l'Olympe, est placée derrière. Un autre camée, non moins célèbre, est celui qui représente Claude et sa famille, c'est-à-dire Messaline, Britannicus et sa sœur Octavie, dans un char traîné par des centaures. L'empereur, sous les traits de Jupiter, tient la foudre; une Victoire apporte une couronne; le char triomphal écrase les nations que Claude a vaincues.

Enfin, un des camées les plus fameux, pour l'admirable parti qu'on y a tiré des couleurs de la pierre, est la sardonix de la galerie l'arnese, à Rome. Elle est à quatre couches, dans lesquelles l'artiste a représenté le quadriga de l'Aurore; le premier cheval est brun foncé; le second, brun jaunâtre; le troisième, blanc; le quatrième, gris cendré. Cette pierre est d'une beauté unique.

On doit encore citer, parmi les camées re-

marquables, les bas-reliefs qui se trouvent autour des coupes en pierres précieuses. Parmi elles brillent au premier rang celle de la Bibliothèque impériale, connue sous le nom de *vase de Mithridate ou coupe de Ptolémée*, et qui représente les objets consacrés aux mystères de Cérès et de Bacchus. Le vase de Brunswick, représentant *Cérès à la recherche de sa fille*, et la même déesse enseignant l'agriculture à Triptolème; la coupe du musée de Naples, sur laquelle on voit Horus, Isis et le Nil, méritent aussi d'être mentionnés; mais le monument le plus précieux en ce genre est le vase connu sous le nom de *Barberin*, qui fait maintenant partie de la collection Portland, à Londres. Il est en verre coloré à deux couches: l'une blanche, où sont taillées les figures; l'autre améthyste, qui forme le fond.

Les camées offrent quelquefois plusieurs gravures sur leurs différentes faces. Le cardinal Albani possédait un beau camée avec deux têtes; la belle Isis, du baron Stoch, était dans le même cas; Crozat en possédait un qui n'avait pas 3 lignes de diamètre, et qui portait, gravée sur chaque face, une tête de bacchante extrêmement fine et pleine de feu.

Ce fut dans le premier siècle de l'empire que l'art de graver les camées atteignit à sa perfection, et de cette époque datent presque tous ceux dont nous venons de parler. A mesure que la barbarie fit des progrès, cet ornement, qui avait été si fort à la mode, devint de plus en plus rare; les graveurs émigrèrent avec les empereurs à Constantinople, et leur art subit l'abâtardissement général des esprits. Dans l'Europe occidentale, tout vestige de cet art avait à peu près disparu; ces chefs-d'œuvre de gravure, qui n'étaient d'aucun prix pour des conquérants barbares et grossiers, furent brisés ou enfouis dans la terre. Ceux qui échappèrent à la destruction le furent, en grande partie, au clergé, qui s'en empara pour orner les chasses et les vases d'orfèvrerie destinés aux églises. Et encore est-il juste de faire observer que cette conservation fut due à l'ignorance des clercs bien plutôt qu'à leur amour des arts. Dans la plupart des scènes mythologiques, ils crurent voir un sujet tiré de la Bible ou de l'Evangile. Ainsi, un triple masque était pour eux le symbole de la Trinité; Isis allaitant Horus se transformait en la Vierge avec l'Enfant Jésus; une Muse avec un masque à la main passait pour Hérodiane portant la tête de saint Jean-Baptiste; Silène, avec son bâton crochu, représentait un évêque avec sa crosse pastorale, et les amours devenaient naturellement des anges. La superstition contribua aussi à la conservation des camées, en en faisant des talismans et des amulettes. Parmi ceux qui nous sont restés, plus d'un a été tronqué par des mains stupides, ou y ont gravé des signes cabalistiques ou des mots mystérieux. D'après les opinions généralement répandues, un bélior sur saphir préservait du poison, de l'asthme et de bien d'autres maladies ou accidents; une grenouille sur béril avait le don de rétablir la bonne intelligence entre deux personnes en désaccord; un homme tenant quelque chose à la main arrêta l'hémorragie, etc., etc.

Nos rois, qui paraissent avoir été des amateurs plus éclairés, possédaient un grand nombre de camées, qu'ils conservaient dans leurs trésors. « La richesse de nos pères en camées est surprenante, dit M. le comte de Laborde dans son *Glossaire des anciens termes de l'art*: pas d'inventaires de rois, princes, seigneurs, pas de trésors d'église qui n'en regorgent; on les met partout, et quand le rédacteur a passé en revue tous ces camées, il trouve encore une bourse qui en contient une centaine. » Le moyen âge lui-même, quoiqu'il ne compte guère dans l'art de la glyptique, n'y est pas totalement étranger, et on a découvert dernièrement trois camées qui ne sont pas sans mérite et que l'on a cru pouvoir attribuer à des artistes de cette époque. Le premier représente Jésus-Christ enseignant la parole divine à trois de ses disciples; on le croit un ouvrage du x^e siècle; sur le second, qui est une superbe sardonix orientale à trois couches, on voit l'invention du vin par Noé, c'est un ouvrage du xiii^e siècle; enfin, le troisième, qui représente les rois mages adorant Jésus enfant, date du xve siècle. Comme le précédent, il est gravé sur une sardonix à trois couches; c'était un des plus beaux joyaux du cabinet de Louis XIV, qui l'avait fait orner d'une jolie monture émaillée, dans le style du xviii^e siècle.

La Renaissance vit reflorir le goût des camées et l'art de les graver. Quelques Grecs fugitifs rapportèrent en Italie ce secret, qui, depuis Constantin, avait émigré en Orient. Sous l'influence des Médecis, cette branche de l'art prit un rapide accroissement; les graveurs luttèrent bientôt d'habileté avec ceux de l'antiquité, et les camées ne furent pas moins à la mode que pendant le premier siècle de l'empire. Un des graveurs les plus habiles de cette époque fut Dominique de Milan, ordinairement désigné sous le nom de *Dominique de camée*.

Outre cet artiste illustre, l'Italie a produit: le fameux Pierre-Marie di Pescia, Castel Bolognese, Mateo del Nazaro, qui a gravé sur coquilles des batailles avec des centaines de figures; Alessandro Cesari, dit le *Grec*, à cause de la pureté de son style, etc., etc. Au xviii^e siècle sont venus les Strletti, les Pich-

ler, etc., deux artistes qui ont reporté l'art de la glyptique à un degré digne des plus beaux temps de l'antiquité. Pichler (Jean) était né dans le Tyrol; il se rattachait donc, par sa patrie, bien qu'il se fût formé en Italie, à la série des graveurs allemands qui tiennent, après les Italiens, le premier rang. Malheureusement, le bas prix que les amateurs imposèrent aux camées, et la rareté croissante des pierres fines, inspirèrent l'idée de graver les camées sur coquilles. Cette nouvelle matière avait, comme les anciennes pierres, l'avantage de plusieurs couches de nuances diverses, et, de plus, des tons nacrés du plus bel effet; moins dure que l'agate, elle facilitait, en outre, le travail; mais, en revanche, elle avait peu de solidité et s'usait par le frottement. Parmi les travaux de ce genre, il faut citer une très-jolie parure qui se voit à la Bibliothèque impériale: c'est un collier composé de quatorze petits camées sur coquille; au milieu est une agate offrant le portrait de Diane de Poitiers, à qui cette parure appartenait, et sur le front de laquelle on voit les attributs de la déesse de la chasse incrustés en diamant.

De nos jours, les camées sont toujours fort en usage dans la parure des femmes, qui les portent soit en broches, soit en bracelets. La plupart viennent d'Italie, et de Rome plus encore que de toute autre ville. Indépendamment des modèles, qui abondent là plus que partout ailleurs, il y a encore comme une vieille tradition qui subsiste chez les habitants des bords du Tibre, et donne à leurs œuvres un cachet de goût antique qu'on ne retrouve pas dans celles des autres. Tous ces camées sont sur coquille, les belles pierres d'onyx et d'agate étant tellement rares qu'on ignore aujourd'hui d'où les anciens pouvaient tirer les leurs. Naples a aussi une industrie particulière en ce genre, ce sont des camées en lave du Vésuve. Rien de joli et d'original comme ces médaillons gravés sur des pierres de différentes nuances. La lave du Vésuve est très-tendre, très-facile à entamer; aussi ces camées se font très-vite et sont d'un prix très-modique; mais, au bout d'un an ou deux, le relief le plus saillant a disparu, emporté par le frottement.

Après cet aperçu historique, il ne sera pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur la partie technique de l'art de graver les camées chez les anciens et chez les modernes. Les anciens, nous l'avons dit, n'ont gravé que sur les pierres dites *dures* et *demi-transparentes*, principalement sur les pierres siliceuses, et, parmi celles-ci, c'est surtout la sardonix qu'ils ont employée. En effet, la nature de cette pierre se prête admirablement à l'effet demandé aux camées. Trois couches, quelquefois quatre couches bien distinctes, une brune, une blanche, une noire, une grise, s'y superposent l'une à l'autre, et par le jeu de leurs teintes donnent au travail de l'artiste un relief extraordinaire. Les anciens ont aussi exécuté des camées sur des pierres dures d'autre nature, telles que l'onyx, l'agate, la cornaline, lorsque ces pierres offraient des nuances appropriées au sujet qu'ils voulaient traiter. On trouve encore des camées travaillées sur des pierres dont les couches sont rapportées artificiellement les unes sur les autres, à l'aide d'une sorte de colle ou de ciment dont les anciens avaient le secret, et qui, en se vitrifiant, prenait la consistance du caillou le plus dur. Les anciens ne paraissent pas avoir gravé de camées sur pierres tendres ou sur coquilles, matières que la lenteur du travail sur pierre dure a fait accepter plus tard, et qui, aujourd'hui, sont, pour ainsi dire, les seules employées.

Toute la difficulté du travail du camée disparaît dans le *camée coquille*; mais la durée en est bien moindre, et si un artiste peut, à la vérité, mettre autant de talent, quant au dessin et à la pureté du modèle, dans un camée de ce genre que dans un camée de pierre dure, il ne peut espérer que son travail, exposé à l'exfoliation et à la friabilité des couches mal adhérentes de la coquille, puisse se conserver longtemps et se transmettre d'âge en âge comme se sont transmis les magnifiques camées antiques.

Pour l'exécution du camée, on se sert de différents outils dont l'usage paraît avoir peu varié depuis l'antiquité. Pour avoir un trait pur, l'artiste plonge quelquefois son modèle dans l'eau ou le lait. La partie qui fait saillie hors du liquide lui indique le contour. Il attaque alors la pierre qu'il a choisie avec la pointe de diamant, qui, comme on le sait, entame toutes les pierres et ne se laisse entamer par aucune. Son contour une fois tracé sur la pierre, celle-ci est présentée par l'artiste à une sorte de tour qui, mettant en mouvement tantôt une scie, tantôt une pointe, tantôt une tarière, l'use, suivant les plans plus ou moins profonds indiqués par le modèle. Les divers instruments que nous venons d'indiquer ne peuvent agir qu'à l'aide de diverses poudres et liquides; les principales poudres sont: le grès du Levant (*nazium*), la poudre d'émeri et surtout la poudre de diamant. En fait de liquides, on se sert des acides pour mordre la pierre, et d'huile ou d'eau pour faire adhérer les diverses poudres aux instruments employés par le graveur.

Pour l'exécution du *camée coquille*, le peu de dureté de la matière rend inutile l'usage du tour; le burin, les acides, les grattoirs et l'échoppe suffisent. On use la coquille en

grattant, en creusant, en frottant. Le travail est alors analogue à celui que le sculpeur exécute sur le marbre ou sur la pierre, avec le ciseau et la râpe. Les camées et les porcelaines sont les coquilles dont on se sert le plus ordinairement.

Lorsque les camées ont été amenés à un degré d'exécution suffisant, on les polir. Les camées anciens sont aussi admirables par le beau poli que par le haut caractère de la forme. Soit que les modernes n'aient pas la même patience, soit qu'ils ignorent les procédés dont les anciens se servaient, soit encore que le prix, moindre à notre époque, ne permette pas au graveur d'y passer un temps assez long, il est hors de doute que les camées modernes sont très-inférieures dans cette partie du travail.

Le commerce des camées donne lieu à bien des supercheries; les plus habiles y sont trompés et exposés à prendre des œuvres modernes pour des œuvres antiques. « J'ai vu, dit Baudelot, des camées dont le champ était peint artificiellement, et d'autres qui, étant considérablement amincis, n'avaient de couleur que celle que leur donnait la feuille appliquée dessous; quiconque n'en est pas prévenu peut aisément s'y laisser surprendre, d'autant plus que cette couleur artificielle est ordinairement mise avec beaucoup d'art. D'autres fois, les parties de relief du camée ont été enlevées de dessus leur fond, cernées exactement tout autour, et collées sur un nouveau fond d'agate, et c'est de cette façon qu'ont été rétablis, même anciennement, quantité de camées qui étaient écornés, et qui par là ont beaucoup perdu de leur prix. Il est aisé de discerner les camées ainsi restaurées, lors même qu'ils l'ont été avec le plus de soin, car dans les camées qui sont purs et entiers, le fond est toujours un peu inégal et un peu ondulé, il n'est pas possible de l'unir davantage à l'outil; dans les autres, au contraire, ce même fond est très-lisse et extrêmement bien dressé, parce que l'agate sur laquelle on a rapporté le relief a passé auparavant sur la roue du lapidaire. »

Tel est cet art, célèbre dans l'antiquité, qui tend malheureusement à devenir une industrie. Cependant, pour réagir contre ce courant, l'Ecole des beaux-arts encourage l'art de la gravure sur pierre, par conséquent du camée, par un prix quinquennal. Il est à désirer, du reste, que cet art se maintienne; il est à désirer surtout que les riches particuliers apprennent à distinguer et à payer les camées durs.

CAMEL s. m. (ka-mèl). Forme ancienne du mot CHAMEAU.

CAMÉLÉE ou **CHAMÉLÉE** s. f. (ka-mé-lé — gr. *chamelaia*, daphné; formé de *chamai*, en bas; *elaia*, olivier). Bot. Genre d'arbrisseaux, sur la place desquels on n'est pas bien d'accord, et qu'on a rapporté successivement aux familles des thymélées, des térébinthacées, des connaracées et des cnéorées. Il comprend deux arbrustes rameux à feuilles persistantes, qui croissent, l'un dans le midi de la France, l'autre à Ténériffe: Les *camélées* sont *âcres* et *violemment purgatives*. (C. d'Orbigny.)

— **Encycl.** Ce genre, rapporté par les divers auteurs à la famille des térébinthacées ou à celle des connaracées, et dont plusieurs font le type d'une famille distincte, sous le nom de *cnéorées*, renferme des arbrisseaux et des arbustes rameux, à feuilles sessiles, entières, allongées, persistantes. Les fleurs, jaunes, pédonculées, solitaires ou groupées par deux ou trois à l'aisselle des feuilles, ont un calice très-petit, à trois dents persistantes; une corolle à trois ou quatre pétales oblongs; trois étamines; un ovaire à trois loges uniovulées, surmonté d'un style simple, terminé par un stigmate trifide. Le fruit se compose de trois coques monospermes. Ce genre ne renferme jusqu'à présent que deux espèces. La *camélée* à trois coques (*cnéorum tricochas*) croît sur les rochers et dans les lieux pierreux du midi de la France et de l'Europe. Elle forme un buisson épais, atteignant à peine et rarement la hauteur de 1 m.; ses fleurs jaunes d'or apparaissent en été et se détachent très-bien sur un feuillage persistant et d'un beau vert. Aussi la cultive-t-on dans les jardins d'agrément, sur le premier plan des massifs ou des bosquets; on la propage facilement de graines, semées aussitôt après leur maturité; mais il faut la garantir des froids de l'hiver. Toutes ses parties sont âcres et caustiques; ses feuilles et ses fruits sont violemment purgatifs. La *camélée* pulvérulente (*cnéorum pulverulentum*) croît à Ténériffe, et on la cultive en orangerie. Son écorce paraît posséder des propriétés fébrifuges.

CAMÉLÉON s. m. (ka-mé-lé-on. — Pour l'étym., v. la fin de cet article). Erpét. Genre de reptiles sauriens, comprenant une quinzaine d'espèces qui presque toutes habitent l'Afrique, et sont généralement remarquables par la bizarrerie de leurs formes, et surtout par la mobilité de la couleur de leur peau: *On croyait autrefois, et les poètes admettent encore que le CAMÉLÉON prend la couleur des objets qui l'environnent. Le CAMÉLÉON est organisé pour vivre sur les arbres.* (F. Gervais.) L'espèce du CAMÉLÉON est répandue en Égypte. (V. de Bomaro.)

... Mais jugez la querelle
Sur le caméléon; sa couleur, quelle est-elle?

Monsieur veut qu'il soit vert; moi je dis qu'il est bleu.
— Soyez d'accord, il n'est ni l'un ni l'autre.
Dit le grave arbitre, il est noir:
À la chandelle hier au soir
Je l'examinai bien, je l'ai pris, il est nôtre.
Et je le tiens encore dans mon mouchoir.
Il ouvre le mouchoir, et l'animal sort blanc!

LAMOTTE.

— Fig. Homme qui change d'opinion, de conduite, de langage, suivant les circonstances: *Le pléiopotentiaire est un CAMÉLÉON.* (La Bruy.) *Combien d'hommes, véritables CAMÉLÉONS, prennent la couleur de l'habit qu'ils portent, du siège sur lequel ils s'assent!* (Boiste.) *Warwick triomphe: Stanley, ce CAMÉLÉON politique, aurait-il arboré ses couleurs, s'il n'était certain du succès?* (Empis.)

Son visage menteur est un masque mobile;
Ce vil caméléon prend toutes les couleurs,
Et son seul intérêt fait la joie ou les pleurs.

N. LEMERCIER.

II Adjectiv. Mobile, inconstant, changeant dans sa conduite, son langage, ses opinions:

Je définis la cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître;
Peuple caméléon, peuple singe du maître.

LA FONTAINE.

— Techn. Genre de tissage, armure tafetas, dans lequel la trame et la chaîne sont de couleur différente, ce qui produit ce qu'on appelle des effets changeants: *CAMÉLÉON à une chaîne et deux trames.* *CAMÉLÉON à deux chaînes et deux trames.* Il y a cette différence entre le glacé et le CAMÉLÉON, que le premier donne toujours la même teinte de glacé, et que le CAMÉLÉON en donne deux. (Bezon.) II Etoffe tissée en caméléon: *CAMÉLÉON de soie.* II Adjectiv.: *Velours CAMÉLÉON. Taffetas CAMÉLÉON.*

— Chim. *Caméléon minéral*, Nom donné au manganate et au permanganate de potasse, sels dont la couleur est très-diversement variable.

— Astr. Nom de l'une des douze constellations méridionales ajoutées par les navigateurs du xvi^e siècle à celles que les anciens avaient reconnues au midi du zodiaque. Cette constellation est sur le colure des équinoxes et au dedans du cercle polaire antarctique. La position des étoiles dont elle est composée a été déterminée par Lacaille et Halley.

— Bot. Syn. de CARDOPATE. II *Caméléon blanc*, Nom vulgaire de la carline ou chardon acaule. II *Caméléon noir*, Nom vulgaire d'une espèce de chardon et de la carline à corymbes.

— Encycl. Erpét. Les *caméléons* forment, dans l'ordre des reptiles sauriens, un groupe à part, ne se rattachant aux autres que par des analogies assez faibles. Les auteurs ne sont même pas d'accord sur l'orthographe de ce nom. Les Grecs, d'après Aristote, ont écrit *chamaileon*, ce qui signifie *petit lion*; ce lézard aurait, d'après eux, quelque analogie avec le lion, soit par ses crêtes qui simulent une crinière et augmentent le volume apparent de sa tête, soit par sa queue, avec laquelle il pourrait se battre les flancs. Les Latins, en écrivant *chameleon*, ont adopté cette manière de voir, qui a été partagée par Gessner et d'autres naturalistes. Isidore de Séville, au contraire, pense que ce nom vient de la réunion des deux substantifs *camelos* et *leon*; il trouve, en effet, que ce reptile ressemble bien d'avantage au chameau par son dos bombé, ses pattes longues et sa queue conique. Les auteurs modernes, Duméril et Eibron entre autres, ont adopté cette orthographe *caméléon*, qui a prévalu dans la science. Le *caméléon* a une tête anguleuse, à occiput saillant, portée sur un cougros et court; l'occiput et la nuque présentent, chez quelques espèces, des replis particuliers, et sous la gorge pend toujours un fanon dentelé; la langue est susceptible de s'allonger beaucoup. Les yeux sont gros, saillants; on lit dans les auteurs anciens que ces yeux sont indépendants l'un de l'autre dans leurs mouvements, mouvements si étendus d'ailleurs que l'animal, sans tourner la tête, pourrait voir à la fois devant et derrière lui. Le corps, comprimé, terminé par une queue arrondie et prenante, est recouvert d'une peau granulée, comme chagrinée, mais assez lisse, froide et douce au toucher. Le *caméléon* a la propriété d'enfler et de dégonfler son corps à volonté. Dans ce dernier état, il semble si décharné que l'épine du dos est aiguë, que la peau paraît collée sur les apophyses, et que l'on peut compter les côtes et apercevoir distinctement les tendons des jambes. Cette maigreur, qui devient encore plus sensible quand l'animal contourne son corps, a fait dire à Tertullien que le *caméléon* n'est qu'une peau vivante. Perrault pense que ces mouvements alternatifs de dilatation et de contraction ne peuvent être attribués qu'à l'air respiré par l'animal, qui a la faculté de le faire sortir de ses poumons, d'où ce fluide se glisse entre les muscles et la peau, quoiqu'il soit très-difficile d'expliquer de quelle manière se fait ce passage. La faculté de changer de couleur, observée chez plusieurs reptiles, se retrouve au plus haut degré dans le *caméléon*, et constitue un des traits les plus remarquables de son histoire. Connue de toute antiquité, elle a rendu le *caméléon* bien célèbre.

Les philosophes, les moralistes, les poètes en ont fait l'emblème du courtisan, qui, n'ayant

pas de caractère à lui, s'accommode habilement aux idées et aux goûts de ceux à qui il veut plaire. Les savants les plus illustres, Aristote, Plin, Kircher, Descartes, Linné, Duméril et autres, ont cherché à expliquer ce phénomène. Comme on avait remarqué une sorte de coïncidence entre les teintes du sol ou de l'écorce des arbres et celles de la peau du *caméléon*, on avait cru d'abord que cette peau reflétait toutes les couleurs des objets environnants; on a reconnu aujourd'hui la fausseté de cette opinion. Il n'est pas prouvé non plus que les nuances diverses dont le *caméléon* peut se revêtir dépendent de sa volonté. Cette propriété, d'après Duméril, tient au degré d'intensité de la lumière solaire ou artificielle, à la température et à l'état hygrométrique de l'air dans lequel l'animal est plongé, peut-être aussi aux passions qui agitent celui-ci. Il n'en reste pas moins quelque incertitude sur l'agent primitif ou la cause réelle de ce phénomène. Les voyageurs et les historiens grecs les plus anciens, et après eux quelques auteurs modernes, ont prétendu que le *caméléon* prenait toutes les couleurs, excepté le rouge pur et le blanc. Des expériences plus récentes ont prouvé que cet animal peut très-bien affecter la dernière de ces teintes. Il y aurait beaucoup à dire encore sur cette singulière propriété; ajoutons seulement que le *caméléon* conserve, après sa mort, les dernières distributions de teintes colorées que sa peau présentait au moment où il venait de périr. Les anciens ont encore dit: Ce reptile a la gueule toujours ouverte, et néanmoins il ne vit que d'air. Or, en réalité, elle n'est guère ouverte qu'après sa mort; pendant la vie, il la tient d'ordinaire si exactement fermée, qu'il semble n'en point avoir, ses deux mâchoires étant réunies par une ligne presque imperceptible. Sa langue, très-développée et enduite d'une humeur visqueuse, semble destinée à former un organe de préhension plutôt qu'à servir à la déglutition, si ce n'est par son extrémité élargie, qui ne rentre pas dans son fourreau. L'animal la projette au dehors avec une rapidité surprenante, à une distance plus longue que son corps; il happe ainsi quelques gouttes d'eau, des chenilles, des insectes ailés, rarement des matières végétales; puis il la retire sans bruit et en un clin d'œil, et la fait rentrer au dedans de sa bouche, en la contractant et la plissant sur elle-même, de telle sorte qu'elle semble disparaître. Il avale sa proie sans la mâcher. Les Indiens laissent volontiers s'introduire chez eux le *caméléon*, qui les délivre des insectes. Bien que Linné lui ait attribué la faculté de grimper très-vite sur les arbres, la marche du *caméléon* est plus lente que celle d'une tortue; on peut dire qu'il ne rampe pas, et même qu'il ne peut ni courir ni nager. Son allure bizarre est un déplacement lent, régulier, avec une sorte de gravité affectée, qui semble mêlée de crainte et de circonspection. A terre, il avance ses pattes longues et dégagées, en tâtonnant avec précaution, pour trouver une place où il puisse les poser solidement; il laisse rarement traîner sa queue, qu'il tient parallèle à la surface du sol; sur les arbres, il l'entortille aux branches. Quand il y monte, il semble ne pas se fier à ses ongles, plus pointus néanmoins que ceux des écureuils; mais, s'il ne peut saisir des branches trop grosses, il cherche longtemps les fentes de l'écorce pour y affermir les extrémités de ses doigts. Ces détails s'appliquent surtout à l'espèce la plus commune de *caméléon*; les treize autres décrites par Duméril ont à peu près les mêmes mœurs et présentent d'ailleurs entre elles une telle affinité, qu'il est difficile d'établir dans ce genre des coupes naturelles. Les plus remarquables, après le *caméléon* commun, sont les *caméléons* panthère, tigre, verruqueux, à nez fourchu, etc. Toutes ces espèces habitent les régions chaudes, et la plus anciennement connue s'avance jusqu'en Algérie.

CAMÉLÉONESQUE adj. (ka-mé-lé-o-nè-ske — rad. *caméléon*). Neol. Variable, changeant, mobile comme les couleurs du *caméléon*: *Tous les créanciers non réglés passeront par les phases CAMÉLÉONESQUES que subit le créancier.* (Balz.) II On dit aussi CAMÉLÉONIQUE et CAMÉLÉONNIEN, LENNE.

CAMÉLÉONNIEN, LENNE adj. (ka-mé-lé-on-ni-ain, ie-ne — rad. *caméléon*). Erpét. Qui ressemble ou qui se rapporte aux caméléons. II On dit aussi CAMÉLÉONINÉ.

— s. m. pl. Famille de reptiles sauriens, ayant pour type le genre *caméléon*.

— Encycl. V. CHELOPODES.

CAMÉLÉOPARD s. m. (ka-mé-lé-o-par — du lat. *camelus*, chameau, et de *leopard*, ou du gr. *kameleopardalis*, formé de *kamelos*, chameau, et *pardalis*, léopard). Mamm. Nom que les savants ont donné à la girafe, à l'imitation des anciens, parce que sa forme rappelle celle du chameau, et que son pelage est tigré comme celui du léopard: *Le CAMÉLÉOPARD approche de la nature du chameau.* (V. de Bomare.) II On dit aussi CAMÉLOPARD.

CAMÉLÉOPARDINÉ s. (ka-mé-lé-o-par-di-né — rad. *caméléopard*). Mamm. Qui ressemble ou qui se rapporte à la girafe ou caméléopard. II On dit aussi CAMÉLOPARDINÉ.

— s. m. pl. Famille de ruminants à cornes persistantes, comprenant un genre et une espèce uniques, la girafe ou caméléopard. II Quelques-uns font féminin ce nom de famille.

CAMÉLÉOPSIS ou **CHAMÉLÉOPSIS** s. m. (ka-mé-lé-o-paiss — du fr. *caméléon*, ou du gr. *chaméléon*, même sens, et *opsis*, aspect). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des iguaniens, dont l'espèce type, qui habite le Mexique, ressemble extérieurement aux caméléons.

CAMELI (François), numismate italien du xviii^e siècle. Il fut chanoine de Rome, et Christine, reine de Suède, le nomma intendant de son cabinet d'antiquités. On a de lui: *Nummi antiqui latini, graeci, consulum, augustorum, regum et urbium, in thesauro Christianae reginae asservati* (Rome, 1690, in-4°).

CAMELIA s. m. (ka-mé-li-a — de *Camell*, jésuite missionnaire, qui, le premier, apporta cette fleur en Europe). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des ternstræmiacées ou des théacées, comprenant une douzaine d'espèces, qui croissent dans l'Asie orientale: *Le CAMÉLIA est l'objet d'un très-grand commerce en Europe et dans le nord de l'Amérique.* (C. Lemaire.) *Quelques espèces de CAMÉLIAS exhalent une odeur suave.* (Bouillet.)

— Par ext. Fleur de la même plante: *CAMELIA blanc, rose, panaché. Bouquet de CAMÉLIAS. En parlant ainsi, il regardait de loin une jeune femme coiffée d'une guirlande de CAMÉLIAS, qu'il courait inviter pour la valse suivante.* (Scribe.) *Elle portait une robe de crêpe blanc, garnie de CAMÉLIAS roses naturels.* (E. Sue.) *Elle n'avait jamais vu de CAMÉLIAS blancs, jamais sentit le cyprès des Alpes.* (Balz.) *Ses épaules découvertes étincelaient dans l'ombre, comme un CAMÉLIA blanc dans une chevelure noire.* (Balz.)

Dame aux camélias, ou simplement *camélia*, s. f., lorette dans la prospérité: *La baltine mange moins que la DAME AUX CAMÉLIAS.* (Michelet.) *Les filles de marbre et les DAMES AUX CAMÉLIAS, sâres de leur beauté, viennent furtivement poser pour ces artistes.* (Th. Gaut.) II Cette expression est tirée de la pièce intitulée *la Dame aux camélias*.

— Rem. L'orthographe du mot *camélia* est contestée; les savants, les botanistes, écrivent *camellia*, et ils sont en cela conformes à l'étymologie; c'est ce que l'on peut appeler une orthographe rationnelle. Quant aux lexicographes, ils sont divisés sur cette question; cela vient sans doute de ce que l'Académie n'a pas jugé à propos de faire figurer ce mot dans sa nomenclature, et l'on connaît le proverbe: « Le chat parti, les souris dansent. » En ce qui concerne le *Grand Dictionnaire*, il n'hésite pas à adopter *camélia*; en cela il a pour lui la généralité des écrivains, et, ce qui vaut encore mieux, l'usage. Si on nous opposait l'origine primitive du mot, l'étymologie, nous pourrions citer mille cas où cette loi, qui n'a rien de logique, a été violée et l'est encore journellement.

— Encycl. Les *camélias* sont de grands arbrisseaux toujours verts, à feuilles alternes, pétioles, coriaces, luisants; à gemmes couvertes de pétales imbriqués-distiques; à fleurs très-grandes et très-belles, blanches, roses ou rouges, axillaires et terminales. On en connaît une douzaine d'espèces, toutes originaires des régions orientales de l'Asie australe. Parmi elles, quelques-unes jouissent d'une véritable célébrité, soit comme plantes utiles, soit comme plantes d'ornement. Ainsi, le *camélia olivifera* et le *camélia sasangua* fournissent par leurs graines une huile qui vaut, dit-on, celle de l'olive; le *camélia reticulata* et le *camélia du Japon* sont cultivés dans tous les jardins et occupent le premier rang parmi les cultures de serre froide; le dernier surtout, très-recherché par les amateurs, est l'objet d'un commerce considérable. C'est un bel et grand arbrisseau, ou même un arbre de moyenne taille, qui peut atteindre de 6 à 7 m. sous un climat tempéré, ou en pleine terre dans un jardin d'hiver. Quoique introduit en Europe dès 1739 par le P. Camelli, il demeura longtemps dans les jardins de botanique sans qu'on se doutât de l'immense vogue qu'il devait acquérir un jour. Quelques belles variétés apportées du Japon en Europe, au commencement de ce siècle, éveillèrent l'attention des horticulteurs. Depuis cette époque, les variétés à fleurs doubles, blanches, roses, rouges, panachées, se sont tellement multipliées, qu'on en compte aujourd'hui plus de sept cents. L'ancien *camélia* du Japon, à fleurs simples, a beaucoup perdu de son importance, mais il est devenu le sujet sur lequel on greffe d'ordinaire les *camélias* à fleurs doubles et de diverses couleurs que les semis fournissent. On le propage au moyen de boutures ou en couchant les rameaux quand ils sont encore herbacés. On le greffe en fente, sous cloche, par approche ou en placage, et, avec un seul œil, par la greffe *Faucheur*, soit avant qu'il ait 0 m. 005 de diamètre, soit lorsqu'il est beaucoup plus gros, et alors le résultat est plus prompt et plus complet. On greffe même en nouvelles espèces de gros *camélias* dont les fleurs ne plaisent plus. En Italie, dans le midi et dans une partie du centre de la France, le *camélia* vit en plein air; mais, sous le climat de Paris, l'emploi de la serre est de toute nécessité. La culture en pleine terre est des plus simples. On plante, selon le pays, en terre de bruyère, en terre franche légère, ou dans des composts de terreau de bois de châtaignier et de marronnier pourris. On taille soit en buisson, soit en pyramide, soit en tête, en suivant les mêmes règles que pour tout

autre végétal. La forme pyramidale est généralement préférée à toutes les autres. L'inconvénient de la culture en pleine terre est que, le *camélia* fleurissant pendant l'hiver, de novembre en avril, les fleurs ne peuvent résister aux intempéries de la saison et se fanent presque aussitôt après leur épanouissement. La culture en serre réussit bien et n'est pas très-difficile; mais on doit préférer, quand on le peut, celle qui a lieu en pleine terre dans un jardin d'hiver. Le *camélia* végète alors d'une manière bien plus vigoureuse; ses fleurs, peut-être moins abondantes les premières années, sont plus grandes et ont plus de durée. Un préjugé assez répandu a établi que le *camélia* n'aime pas le soleil: c'est une erreur. Placé à l'ombre, cet arbrisseau ne fournit que des individus grêles et étiolés, portant à peine quelques fleurs à l'extrémité de leurs rameaux. L'arrosement des *camélias* exige des précautions particulières, qu'il est bon de signaler à l'attention des horticulteurs. On doit se servir de préférence d'eau de pluie ou de rivière; celle de puits ou de source ne doit être employée qu'en cas de nécessité, encore faut-il avoir soin de l'améliorer à l'aide de réactifs chimiques ou d'une certaine quantité d'engrais. Les arrosements doivent commencer vers les premiers jours de soleil du mois de février, et augmenter progressivement jusqu'au mois de juillet; à cette époque on les diminue peu à peu, afin d'arrêter l'essor de la sève et de l'employer au développement des boutons. Pendant l'hiver, il ne faut arroser que dans les jours de soleil et quand cela est strictement nécessaire. Les *camélias* absorbent beaucoup d'humidité; on aura donc soin d'arroser très-souvent la terre autour des pots et dans les allées des serres, car l'évaporation de cette eau paraît être l'un des plus puissants agents de leur végétation. Outre les arrosements, il leur faut de très-fréquents bassinages, surtout pendant le printemps et l'été.

Sous le climat de Paris, l'époque la plus favorable pour sortir les *camélias* est le mois de juillet. On choisit une exposition à mi-ombre, au levant si cela est possible, et dans un endroit où la circulation de l'air ne rencontre pas d'obstacles. Il faut commencer à les rentrer vers la deuxième quinzaine de septembre, parce que les brouillards, si fréquents dans l'arrière-saison, pourraient leur être funestes. Il faut, autant que possible, se servir d'une serre hollandaise, ouverte au levant et au couchant, et un peu humide. La température doit être maintenue à un minimum de 2 ou 3 degrés. La serre demeure couverte depuis le commencement de décembre jusqu'à la fin de mars. Au moyen de ces précautions, les *camélias* se retrouvent au printemps en parfait état de santé, leur feuillage est couvert d'une rosée salutaire; les fleurs commencent à s'épanouir, et ils n'ont demandé aucune espèce de soins pendant quatre mois.

Les premiers *camélias* cultivés en France ont appartenu à l'impératrice Joséphine. On peut les voir aujourd'hui dans la riche collection qui orne les serres du jardin fleuriste de la ville de Paris, à la Muette. Ce sont de beaux arbres, qui ressemblent à des poiriers en pyramide, et qui, dès la fin de l'hiver, se couvrent de fleurs innombrables. On voit aussi à Angers, chez M. André Leroy, des sujets hauts de 8 mètres.

CAMÉLIACÉ ou **CAMELLIACÉ**, ÉE adj. (ka-mé-li-a-sé). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux camélias. II On dit aussi CAMÉLIÉ ou CAMELLIÉ.

— s. f. pl. Groupe de plantes ayant pour type le genre *camélia*, et que les botanistes regardent, les uns comme une famille distincte, les autres comme une simple tribu de la famille des ternstræmiacées.

CAMÉLIDÉ, ÉE adj. (ka-mé-li-dé — du lat. *camelus*, chameau, et du gr. *eidos*, aspect). Mamm. Qui ressemble ou qui se rapporte au chameau.

— s. m. pl. Famille de ruminants sans cornes, ayant pour type le genre chameau, et comprenant aussi les lamas, caractérisée par la présence de dents canines et incisives aux deux mâchoires. II On dit aussi CAMÈLES s. m. ou CAMELÈES s. f.

CAMELIN s. m. (ka-mé-lain). Comm. Syn. de CAMELOTINE.

CAMÉLINE ou **CHAMÉLINE** s. f. (ka-mé-li-ne — du gr. *chamai*, à terre; *linon*, lin). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, type de la tribu des camélinées, comprenant une douzaine d'espèces qui croissent dans les régions centrales de l'Europe et de l'Asie: *La CAMÉLINE n'est pas rare aux environs de Paris.* (V. de Bomare.)

— Art culin. Sorte de sauce brune piquante, dans laquelle il entrait du vinaigre et diverses épices.

— Encycl. Bot. La *caméline* cultivée (*myagrum sativum* de Linné, *camelina sativa* de Crantz) est une plante annuelle, à fleurs petites, jaunes, disposées en longue grappe terminale. On la trouve communément dans les moissons, où elle fleurit au commencement de l'été. Elle est couverte, surtout dans sa partie inférieure, d'un duvet léger, qui disparaît complètement dans la variété glabre. C'est celle-ci qui est cultivée en grand, comme plante oléagineuse, surtout dans les départements du nord. Moins productive que le colza, elle a l'avantage de croître dans tous

les sols et de parcourir en trois mois toutes les phases de sa végétation. On peut donc en tirer un très-bon parti comme récolte dérobée, soit pour remplacer le colza, le lin ou le pavot qui auraient péri par suite de la rigueur de la saison, soit pour utiliser les places restées vides dans les champs de céréales; on peut semer la *cameline* jusqu'en juin. La graine est si fine qu'il faut, avant de la répandre, la mélanger avec du sable, sans quoi les plantes seraient trop rapprochées. C'est encore pour éviter cet inconvénient que l'on a soin d'éclaircir le semis après qu'il a levé. On cultive quelquefois la *cameline* comme fourrage vert; les bestiaux la mangent avec plaisir. Les graines servent également à la nourriture des animaux domestiques, chevaux, vaches, moutons, chèvres, et surtout des oiseaux de basse-cour et de volière. Dans les années de disette, on a quelquefois mélangé la farine de ces graines avec celle des céréales, pour augmenter la quantité du pain. Toutefois ces graines ont un usage plus important et plus répandu; on en retire une huile qu'on peut employer pour l'alimentation, bien qu'elle soit de qualité inférieure. Fraichement préparée, elle exhale une odeur alliacée, qu'elle ne tarde pas à perdre. Elle sert alors aux classes pauvres pour assaisonner les aliments. Employée à l'éclairage, elle produit une lumière vive et brillante, tout en répandant moins d'odeur et de fumée que l'huile de colza; mais elle est inférieure à celle-ci pour le dégraissage des laines. On en fabrique aussi des savons verts et noirs, et, comme elle est sicative, on s'en sert pour la peinture. Les tiges sèches sont rouies comme celles du lin et converties en filasse, ou bien on les utilise pour faire des balais ou pour chauffer les fours.

La récolte se fait de plusieurs manières. Dans quelques pays, on arrache la plante et on la laisse en tas sur le champ même, dans une place bien nettoyée et bien battue; dans d'autres, on la met sur des toiles et on la transporte à la grange. Au bout de quelques mois, lorsqu'on juge que la maturité s'est complétée, on procède au battage. Après cette opération, on attend encore un mois avant de porter les graines au moulin; pendant ce temps, il faut les conserver dans un lieu qui ne soit ni trop humide ni trop sec. Le produit par hectare est de 12 à 20 hectolitres. Ces graines valent à peu près un cinquième de moins que celles de colza et rendent 75 à 80 pour 100 d'huile à brûler. Les tourteaux sont exclusivement employés comme engrais; les cultivateurs croient qu'ils éloignent des récoltes plusieurs insectes nuisibles.

CAMÉLINÉ ou **CHAMÉLINÉ** adj. (ka-mé-liné — rad. *cameline*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la cameline.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des crucifères, ayant pour type le genre *cameline*.

CAMÉLIUS (Decimus-Junius). V. **BRUTUS**.

CAMELLE s. f. (ka-mè-le — peut-être de *camellus*, chameau, proprement l'as de sel en dos de chameau). Techn. Dans les salines du midi, l'as de sel allongé, dressé et tassé en toit à quatre pentes, pour qu'il puisse s'égoutter et se purger de quelques substances étrangères.

CAMELLI ou **KAMEL** (Georges-Joseph), jésuite et missionnaire, né à Brunn (Moravie) à la fin du XVII^e siècle. Envoyé comme missionnaire aux îles Philippines, il y fit une étude particulière des minéraux, des végétaux et des animaux, mais surtout des plantes, qu'il décrivit avec soin dans des mémoires adressés à la Société royale de Londres. Linné lui dédia la plante du Japon connue sous le nom de *CAMELIA*.

CAMELLIA s. m. Orthographe très-étymologique, puisque le nom de cette fleur vient de *Camelli*, nom propre, mais très-vicieuse, puisqu'elle est contraire à l'usage, qui doit faire loi dans notre orthographe, qui est bien la plus précieuse de toutes les sciences. V. *CAMELIA*.

CAMELLIACÉ, **CAMELLIÉ**. V. *CAMELIACÉ*. **CAMELOPARD**, **CAMELOPARDINÉ**. V. *CAMELOPARD*, *CAMELOPARDINÉ*.

CAMELOT s. m. (ka-me-lo — du gr. *kamê-lôté*, peau de chameau, rad. *kamêlos*, chameau). Comm. Grosse étoffe faite anciennement de poil de chameau et aujourd'hui de laine ou de poil de chèvre : *CAMELOT d'Angora*, de *Bruxelles*, de *Roubaix*, d'Amiens. *CAMELOTS anglais*, français, hollandais. *CAMELOT uni*, jaspé, rayé, imprimé. *Monteau*, chaussures, meubles de *CAMELOT*. *Toutes les maisons étaient tapissées de CAMELOT et de soie*. (Alex. Dum.)

D'un habit de *camelot*
Il avait pris la coutume,
Prétendant que le costume
Ne prouve pas ce qu'on vaut.

DESAUGIERS.

■ *Camelot gaufré*, Nom donné anciennement à une variété de camelot que l'on employait pour meubles et pour ornements d'église, et qui portait des dessins d'une seule couleur, obtenus par l'application à chaud de fers ou moules gravés. ■ *Camelot ondé*, Nom donné anciennement à une variété de camelot auquel on avait fait prendre des ondes en le soumettant plusieurs fois à l'opération du calandrage. ■ *Camelot à eau*, Nom donné anciennement à

une variété de camelot qui, après le tissage, avait reçu un apprêt spécial d'eau, et que l'on avait ensuite pressé à chaud, ce qui le rendait cati et lustré. ■ *Camelot de soie*, Nom que l'on donnait anciennement à plusieurs tissus de la famille des taffetas et des tabis, qui se fabriquaient en Italie, principalement à Florence, à Milan, à Venise, à Lucques et à Naples.

— Prov. *Il est comme le camelot, il a pris son pli*. Il est incorrigible; se dit à cause de la difficulté que l'on éprouve à faire disparaître les plis des étoffes de laine en général et du camelot en particulier.

— Pop. Marchand ambulant, qui traîne sa voiture en courbant le dos, ce qui lui donne quelque ressemblance avec le chameau.

— Encycl. On admet généralement que le *camelot* est d'origine orientale, mais on ignore à quelle époque précise il a été introduit en Europe. C'est une des étoffes qui ont joui anciennement d'une vogue quasi universelle, et, pendant plusieurs siècles, il a donné lieu à un mouvement d'affaires très-considérable. Au temps où le *camelot* était en faveur, il formait une famille très-nombreuse de tissus. On en faisait de toutes les couleurs; les uns dont la chaîne et la trame étaient tout laine ou tout poil de chèvre; les autres dont la trame était de poil et la chaîne moitié soie et moitié poil; d'autres, enfin, dont la trame était de laine et la chaîne de fil. Il y en avait d'unis, de jaspés, de rayés, d'ondés, de gaufrés, etc. Suivant leur espèce et leur qualité, ils servaient à faire des vêtements pour hommes ou pour femmes, des tentures, des chasubles, des parements d'autel et autres ornements d'église. Les *camelots* de Bruxelles étaient les plus renommés. On estimait aussi beaucoup ceux de Hollande et d'Angleterre. En France, la fabrication de ces tissus était florissante dans plusieurs localités, principalement à Lille, à Arras, à Amiens, à Neuville-l'Archevêque et dans plusieurs villes ou villages d'Auvergne. Les camelotiers de Lille travaillaient presque exclusivement pour l'Espagne. Leurs étoffes, ordinairement très-étroites et très-légères, formaient un grand nombre de variétés, à plusieurs desquelles on donnait des noms assez bizarres, tels que ceux de *queuses*, de *guinettes*, de *nonpareilles*, etc. Les *camelots* d'Arras étaient généralement très-grossiers et présentaient une certaine ressemblance avec le bouracan; ceux d'Amiens, au contraire, étaient, pour la plupart, de qualité supérieure. On distinguait surtout, parmi ces derniers, les *camelots dits façon de Bruxelles*, que l'on appelait ainsi parce qu'ils étaient une imitation de ceux de cette ville. Venaient ensuite les *camelots fil retors*, ou *camelots à gros grains*, qui étaient des espèces de petits bouracans, puis les *camelots guinettes*, et, enfin, les *petits camelots rayés*, dans lesquels des raies de différentes couleurs s'étendaient dans le sens de la trame. Les *camelots* de Neuville-l'Archevêque ressemblaient beaucoup à ceux de Bruxelles et avaient presque autant de réputation. Quant aux *camelots* d'Auvergne, ils avaient, sous le rapport de la teneur, à peu près les mêmes caractères que les rayés et les guinettes d'Amiens, mais ils étaient d'une qualité inférieure. Aujourd'hui, la fabrication des *camelots* n'a qu'une importance très-secondaire. On peut même dire qu'elle n'existe guère qu'en Angleterre, en Hollande et dans trois ou quatre villes de France. Dans ce dernier pays, elle est surtout développée à Roubaix, dont les fabriques fournissent au moins les deux tiers des *camelots* qui alimentent la consommation. Ces étoffes sont principalement employées pour manteaux d'hommes et pour capuchons de femmes, à l'usage des voyageurs et des gens de la campagne, parce qu'elles possèdent la propriété de ne pas être traversées par la pluie. Certaines variétés, moirées et apprêtées, sont également utilisées pour la confection des jupons-crinolines. On fabrique encore quelques *camelots* imprimés qui, suivant leur qualité et leurs dessins, servent à faire des chaussures ou à garnir des meubles.

CAMELOTE ou **CAMELOTTE** s. f. (ka-mé-lo-te — rad. *camelot*, à cause du gros de valeur de cette étoffe). Fam. Marchandise de peu de valeur, ouvrage mal exécuté : *Vendre, acheter de la CAMELOTE. J'engage monsieur à se défier des petits entrepreneurs, qui ne font que de la CAMELOTE*. (Balz.) *Ahl ce n'est pas de la CAMELOTE, du colifichet, du papillote; c'est foncé*. (Balz.) *Nous ne fabriquons pas de CAMELOTE comme en demandent beaucoup de gens qui n'ont pas le moyen de payer cher*. (De St-Georges.)

— Par ext. Clinquant, objet sans valeur réelle : *Nous vivons dans un siècle bourgeois, au milieu d'une nation qui s'empare de plus en plus pour la CAMELOTE*. (L. Reybaud.) — Particulièrement. Intrigue, cabale, complot : *Vous avez l'œil plus sain que le mien, car si je devine la CAMELOTE qui se mitonne, je veux qu'on m'en fusille*. (Am. Aulauvre.)

— A Lyon, Action de passer des marchandises en fraude, sans payer les droits, contrebande : *Faire la CAMELOTE*. — Adjectiv. Sans valeur, de mauvais aloi, de pacotille : *Ahl sarpejeu! mon ami, quel mariage CAMELOTE j'allais faire!* (Cogniard.) *Les personnes de ce monde CAMELOTE sont étranges : rien de plus bouffon et rien de plus mélancolique*. (F. Busoni.)

CAMELOTÉ, ÉE (ka-me-lo-té) part. passé du v. *Cameloter*. Mal fabriqué, mal fait : *C'est CAMELOTÉ*.

— Comm. *Etamine camelotée*, Nom donné anciennement à plusieurs espèces d'étamines dont le grain se formait par la trame, comme celui du camelot, et qui étaient presque exclusivement destinées à faire des vêtements de prêtres et de religieux.

CAMELOTIER v. a. ou tr. (ka-me-lo-té — rad. *camelot*). Techn. Travailler à la façon du camelot : *CAMELOTIER des étoffes*.

— v. n. ou intr. Faire de la camelote, fabriquer de mauvaises marchandises, faire de mauvaise besogne : *Cette maison ne fait que CAMELOTIER. Cet ouvrier ne saura jamais que CAMELOTIER*.

CAMELOTIER, IÈRE s. (ka-me-lo-tié-ière — rad. *camelot*). Marchand, marchand qui vend de la camelote, de mauvaise marchandise. ■ Ouvrier, ouvrière qui fait de la camelote, de mauvais ouvrage.

— A signifié Larron, coquin, fripon.

— s. m. Comm. Sorte de papier très-commun.

CAMELOTIN s. m. (ka-me-lo-tin, dimin. de *camelot*). Comm. Camelot très-étroit et très-léger : *Les étoffes appelées anciennement nonpareilles, gueuses, picotes, quinettes, etc., étaient des CAMELOTINS qui se fabriquaient à Lille et aux environs*. (Maigne.)

CAMELOTINE s. f. (ka-me-lo-ti-ne — rad. *camelot*). Comm. Etoffe onlée comme le camelot.

CAMELSFORD, ville d'Angleterre, comté de Cornouailles, à 35 kilom. N.-O. de Callington, sur le Camel, affluent du canal de Bristol; 1,500 hab. Ville jadis importante, aujourd'hui bien déchue; patrie du roi Arthur.

CAMÉMBERT s. m. (ka-man-bèr — de *Camembert*, village du département de l'Orne, arrond. d'Argentan). Fromage gras très-estimé, surtout à Paris : *Le bon CAMÉMBERT se vend actuellement 0 fr. 80. Le CAMÉMBERT menace de détrôner le fromage de Brie, qui a régné si longtemps*.

CAMENÆ, nymphes prophétesses dont le culte appartenait à la vieille mythologie italienne. Les principales étaient la fameuse EGÉRIE et Carmentis. Plus tard, les poètes donnèrent le nom de Camenæ aux Muses.

CAMENINE s. f. (ka-me-ni-ne — altérat. de *cameline*). Bot. Nom vulgaire de la cameline dans quelques localités.

CAMENZ, ville du royaume de Saxe. V. *KAMENZ*.

CAMÉRA s. f. (ka-mé-ra). Mar. V. *CAMARA*. **CAMERACIUM**, nom latin de CAMBRAI.

CAMÉRAIRE s. f. (ka-mé-rère — de *Camarius*, nom d'un botaniste). Bot. Genre de végétaux ligneux de la famille des apocynées, tribu des plumières, comprenant un petit nombre d'espèces qui croissent dans les régions tropicales de l'Amérique.

CAMÉRAL, ALE adj. (ka-mé-ral, a-le — du lat. *camera*, chambre). Qui a rapport à la dignité de chambrier : *Fonctions CAMÉRALES. Costume CAMÉRAL*.

— Qui a rapport aux droits du prince, aux droits régaliens : *Privilèges CAMÉRAUX*.

— *Sciences camérales*, Se dit en Allemagne de l'ensemble des connaissances relatives à l'administration des finances publiques, du domaine et des droits de la couronne.

CAMÉRALISTIQUE s. f. (ka-mé-ra-li-sti-ke — rad. *caméral*). Syn. de *SCIENCES CAMÉRALES* : *Depuis longtemps, en Allemagne, la CAMÉRALISTIQUE est professée partout dans des chaires spéciales*. (E. de Gir.) V. *CAMÉRAL*.

CAMÉRA LUCIDA s. f. (ka-mé-ra-lu-si-da — du lat. *camera*, chambre; *lucida*, claire). Phys. Instrument d'optique plus connu sous le nom de CHAMBRE CLAIRE.

CAMERANI (Barthélemy-André), scapin de la Comédie-Italienne, né en 1732, mort à Paris en 1815, débuta à ce théâtre en 1767, dans les rôles d'amoureux, avec quelque succès. En 1769, il succéda à Ciavarelli dans l'emploi de scapin, et ne s'y montra pas indigne de paraitre à côté de l'imitable arlequin Carlin Bertinazzi. Lorsque, par sa nouvelle organisation de 1780, la Comédie-Italienne se décida à renvoyer ses acteurs italiens et à borner son répertoire aux pièces françaises et aux opéras-comiques, Carlin et Camerani furent seuls conservés. A partir de ce moment, ce dernier se trouva chargé de l'administration du spectacle, en qualité de semainier perpétuel, fonctions qu'il conserva jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant trente-cinq ans, tant à Favart qu'après la réunion de cette salle avec le théâtre Feydeau. Camerani, célèbre par sa gourmandise, fut membre du comité de dégustation de Grimod de la Reynière, et les gastronomes lui doivent l'invention d'un potage qui a conservé son nom.

CAMERARIUS, nom porté par plusieurs savants, qui se sont illustrés dans différentes spécialités. La plupart d'entre eux étaient Allemands.

CAMERARIUS (Joachim 1^{er}), en allemand *Camer-Meister*, célèbre humaniste, né à Bamberg le 12 avril 1500, mort à Leipzig en 1574. Il a joué un rôle très-important dans le

mouvement de la Réforme. Son immense érudition le place au premier rang, après Mélancthon, parmi les savants qui ont contribué à relever en Allemagne les études antiques. Doué d'une rare intelligence et d'un caractère conciliant, il a rendu à son pays des services éminents comme diplomate; enfin il a naturellement pris part aussi aux discussions religieuses de l'époque. Sa famille, originaire de Carinthie, portait le nom de *Liebard*. Vers le milieu du XIII^e siècle, elle s'était établie en Franconie, et l'un de ses membres ayant obtenu la charge de chambellan du prince-évêque de Bamberg, se fit appeler *Camerarius*, et ses descendants conservèrent ce nom. Le père de Joachim, personnage influent et riche, lui fit donner une éducation et une instruction très-soignées. A quinze ans, il entra à l'université de Leipzig et y trouva un maître dévoué dans la personne de George Helt, aussi réputé pour sa science qu'estimé pour son caractère droit et honnête. La renaissance des lettres commençait alors en Allemagne, et, comme on l'observe dans les époques de rénovation, la lutte des idées nouvelles contre les idées anciennes produisait partout l'émulation la plus féconde. A Leipzig, la majorité des professeurs tenait encore pour les méthodes surannées de la scolastique; mais l'école des humanistes, représentée par quelques talents jeunes et pleins d'ardeur, gagnait chaque jour du terrain. Helt, qui appartenait à cette école, n'eut pas besoin de stimuler le zèle de *Camerarius* pour les études classiques. Bientôt le professeur devint un ami et un guide. L'élève, sans négliger les autres branches d'études, donna toutes ses préférences aux littératures anciennes et fit de rapides progrès. Le grec, jusqu'alors négligé, était enseigné à Leipzig par l'Anglais Richard Crocus, l'un des plus grands hellénistes de l'époque. *Camerarius* suivit ses cours avec assiduité; en peu de temps, il devint de première force et put remplacer le professeur quand il était malade. Crocus ayant quitté Leipzig, on appela à la chaire de grec Pierre Mosellanus. *Camerarius* se perfectionna en suivant ses leçons, et tel était son amour des lettres grecques, qu'il lui arriva de copier lui-même des auteurs entiers, car les livres imprimés en cette langue étaient alors d'une extrême rareté. Un jour, cependant, il trouva à acheter un *Hérodote*; c'était une édition des Aldes, et il crut posséder un trésor, si bien qu'un autre jour, obligé de se sauver précipitamment de sa maison pour échapper à une émeute, il n'emporta que son *Hérodote*. Helt était en relations avec les hommes les plus éminents de son temps, et, lorsqu'il recevait la visite de quelqu'un d'entre eux, il ne manquait pas de présenter *Camerarius* à ses hôtes. C'est ainsi que ce dernier fit connaissance avec Enricius Cordus et Eoban Hesse, qui tous deux habitaient Erfurth. Il se rendit, en 1518, dans cette ville, qui possédait d'autres savants éminents. Cherchant surtout une occasion de compléter ses études, il suivit quelques cours, tout en profitant des conversations instructives de ses amis. Mais *Camerarius* trouva plus qu'il n'avait cherché. A peine avait-on appris l'arrivée à Erfurth d'un élève distingué du célèbre Crocus, qu'une foule d'étudiants se groupèrent autour de lui en le priant de leur enseigner le grec; il se prêta de la meilleure grâce à cette demande. Dans cette université, la société était plus agréable qu'à Leipzig, la vie scientifique plus active, et *Camerarius*, qui venait d'embrasser la Réforme, songeait à s'y établir définitivement. En 1521, il reçut le grade de magister et, peu de temps après, fut nommé professeur de grec. Mais des troubles politiques étant survenus, l'université en subit le contre-coup; elle fut tout à fait désorganisée. La peste éclata, en outre, dans la ville, et il fut impossible à *Camerarius* de séjourner plus longtemps à Erfurth.

Il profita de ces loisirs forcés pour se perfectionner dans la connaissance des lettres antiques et faire des voyages instructifs. En 1521, nous le trouvons à Wittenberg, suivant les cours de Mélancthon. Il resta assez longtemps dans cette ville pour profiter encore des leçons de Luther, après que ce dernier fut de retour de la Wartbourg. En 1524, il publia une traduction latine de la première *Olymptienne* de Démosthène, puis se rendit à Bâle pour faire une connaissance plus intime avec Erasme, qui passait alors pour le père de la science, et avec qui il entretenait depuis quelque temps une correspondance active. De là il essaya de revenir à Erfurth; mais chassé par la guerre des paysans, il fit un voyage en Prusse et regagna enfin Bamberg, sa ville natale. Il n'y resta pas longtemps. En 1526, la ville de Nuremberg organisa un collège. Sur la recommandation de Mélancthon, *Camerarius* y fut appelé en qualité de professeur de grec et d'histoire, appel qu'il accepta d'autant plus volontiers qu'il devait retrouver son ami Eoban Hesse, nommé directeur du même collège. Pendant les neuf années qu'il passa à Nuremberg, il justifia, comme professeur, les espérances qu'on avait fondées sur lui et sut se concilier l'estime de tous. En 1527, il se maria dans une des meilleures familles de la ville. Bientôt il se lia avec Willibald Pirckheimer, Albert Dürer, et fut chargé, en 1530, de représenter le sénat à la diète d'Augsbourg. En 1535, le duc de Wurtemberg le nomma professeur à l'université de Tübingue, qui était alors déchue de son ancienne splendeur; il travailla avec zèle à sa réorganisation, et lorsque, au bout de six ans, il dut la quitter pour des

raisons de santé, il la laissa plus florissante que jamais. En 1541, le duc de Saxe l'appela à Leipzig, pour relever également cette université. C'est dans cette ville, où il avait fait ses premières études, que Camerarius passa le reste de ses jours. Il s'employa avec une activité incroyable à réformer non-seulement l'établissement où il occupait une chaire, mais en général l'instruction supérieure dans tout le duché. Il donna à l'enseignement une organisation plus large et plus libérale. Le duc Maurice, qui faisait de lui le plus grand cas, lui alloua un traitement de 2,000 florins, chiffre extraordinaire pour l'époque, et lui accorda, en outre, la franchise de l'impôt sur les boissons. En 1546, la guerre de Smalkalde vint cependant compromettre pour quelque temps sa fortune et sa sécurité. Il fit alors un voyage auprès du prince d'Anhalt, son ancien condisciple, visita ses parents à Bamberg et à Nuremberg, et revint à Leipzig l'année suivante. Ses efforts constants pour maintenir l'existence de l'université au milieu du bouleversement général de l'Allemagne furent couronnés de succès. Camerarius parvint à un âge très-avancé et survécut à presque tous ses amis. Il hérita encore de la fortune considérable de son frère, dont les fils étaient morts sans enfants. Il mourut le 17 avril 1574, laissant cinq fils, qui tous occupèrent des charges importantes.

Nous avons donné les principales dates de sa vie et de sa carrière professorale. Il convient de rappeler aussi les occasions dans lesquelles il put exercer une influence plus directe sur la politique de son temps. Il n'avait encore que vingt-six ans lorsque la diète de Spire (1526) l'adjoignit comme secrétaire à une ambassade qu'elle envoyait auprès de l'empereur en Espagne; mais cette ambassade dut être remise à une autre époque, et Camerarius ne put faire ce voyage, dont il espérait profiter pour ses études. En 1530, nous le trouvons à la diète d'Augsbourg, travaillant sans relâche avec Melanchthon à préparer et à rédiger la célèbre *Confession d'Augsbourg*, qui devint la charte constitutive des Eglises luthériennes dans l'empire. Il fit partie de la députation chargée de présenter cet acte à l'empereur, et fut l'un des derniers qui quittèrent le siège de la diète. En 1535, il correspondait avec François I^{er} sur les moyens de rétablir l'union religieuse et de fusionner les Eglises catholique et protestante par des concessions réciproques. En 1553, il fut de nouveau député à la diète d'Augsbourg, et assista, plus tard, à divers colloques et à des disputes de religion. Les princes paraissent avoir eu une égale confiance dans son tact, dans son esprit conciliant et dans sa science. En 1568, Maximilien II, qui faisait de nouveaux plans d'union des Eglises, l'appela à Vienne pour conférer avec lui à ce sujet. L'empereur fut tellement frappé de la supériorité de ses vues, qu'il lui offrit une place de conseiller s'il voulait rester à Vienne; Camerarius s'excusa sur son grand âge.

Ses contemporains louent chez lui les qualités du cœur à l'égal de ses hautes capacités intellectuelles. La droiture de son caractère était appréciée de tous; si quelques-uns lui reprochaient des idées par trop puritaines et une tenue un peu rude, — on prétendait qu'il ne parlait qu'en monosyllabes, même à ses enfants, — tous s'accordaient à vanter son accueil affable et reconnaissant qu'il avait le don de se faire aimer. Il est difficile de se faire une idée de l'étendue de son savoir: aucune science ne lui était étrangère. S'il a plus spécialement étudié l'antiquité sous toutes ses faces, il était aussi fort en théologie; il a écrit sur la médecine, les sciences naturelles et les mathématiques. Il était au courant des progrès de l'astronomie et s'occupait d'agriculture: on lui doit un traité sur l'art de dresser les chevaux (*Hippocomicus*, Tubingue 1539, in-80, reproduit dans le *Thes. antiq.* de Gronov, tome XII) qu'il joignit à sa traduction du *De re equestri* de Xénophon. En général, il aimait à rattacher ses études personnelles à celles de quelque auteur ancien; il joignit de même son *Encomium rei rusticæ* aux *Economiques* de Xénophon (Nuremberg, 1539). Enfin il s'est distingué comme poète et comme orateur. Doué d'une force de travail immense, il ne perdait pas un instant; on le voyait toujours un livre à la main lorsqu'il faisait sa promenade à cheval. Il avait une mémoire excellente, une sûreté et une promptitude de jugement qui expliquent comment il a pu embrasser tant d'études diverses et nous laisser plus de cent cinquante ouvrages dont nous ne pouvons donner une liste complète. Nous nous bornerons à signaler les plus importants de chaque genre, en faisant ressortir les progrès qu'il a fait faire à la science.

Personne avant lui, en Allemagne, n'avait fait une étude aussi approfondie des littératures anciennes dans leur ensemble, personne ne s'était mieux pénétré de leur esprit. Il a été le premier à revoir avec soin les textes des auteurs. Ses explications sont à la fois d'une grande solidité et d'un goût très-supérieur pour l'époque où il vivait. Il possédait à fond la grammaire, et sa vaste érudition lui permettait d'élucider les questions de fait les plus ardues. Nous avons vu que, pendant un certain temps, il s'était voué tout particulièrement à l'étude du grec; c'est lui qui la remit en honneur dans son pays. Il en était arrivé à écrire parfaitement dans cette langue, soit en prose, soit en vers, si bien que ses premiers ouvrages semblent trahir une certaine infériorité dans son style

latin. Mais une lecture assidue de Cicéron lui permit de regagner promptement ce qu'il avait perdu de ce côté, et ses derniers écrits peuvent passer pour des modèles de prose latine. Camerarius a publié un grand nombre de classiques grecs, quelques-uns avec des notes et des scolies précieuses; on cite entre autres ses éditions d'Homère, de Sophocle, de Théocrite, des poètes gnomiques, d'Hérodote, de Thucydide, Théophraste, Ptolémée, Théon d'Alexandrie, enfin de quelques Pères grecs. Il a donné aussi des traductions latines des auteurs grecs, dont le savant Huet faisait le plus grand cas. La plus connue de ces traductions est celle des *Fables* d'Esopé. On voit qu'il s'est occupé avec prédilection des poètes et des historiens, mais il ne négligeait point les philosophes. Son édition des *Decem prædicamenta Archyte* (Leipzig, 1564) a une grande valeur au point de vue de l'histoire de la philosophie. La *Morale nicomachéenne* d'Aristote a été paraphrasée et commentée par lui, plutôt pour servir de manuel de philosophie morale à l'usage des étudiants. On y trouve de fréquentes comparaisons avec la morale chrétienne. Parmi les classiques latins, on estime surtout ses éditions de Cicéron et de Macrobe; il a aussi publié Virgile, Plaute et Térence. Quant à ses œuvres originales, on cite plusieurs traités sur des sujets très-divers. Il a laissé des *Commentarii* des langues grecque et latine (Bâle, 1551, in-fol.), recueils d'observations lexicographiques; un traité de numismatique (*Historia rei nummaria*, voy. le *Thesaurus antiq.* de Gronov, tome IX); un autre sur les vers des poètes comiques (*De versibus comicis*, inséré dans le tome VIII du même recueil). On lui doit aussi des remarques sur le Nouveau Testament. Il a écrit des poésies grecques et latines, et lui-même estimait plus les premières. Il a cependant décrit et raconté ses voyages d'une façon très-attractive en vers latins, qui ont été reproduits dans le *Hodeporicon* de Reusner (Bâle, 1580). Ses *Discours* passaient aussi pour des chefs-d'œuvre d'éloquence classique, surtout l'*Oraison funèbre* de l'électeur Maurice. Ses *Lettres*, fort recommandables au point de vue du style, renferment une foule de renseignements précieux sur l'histoire contemporaine; sa correspondance avec les hommes les plus éminents de l'époque nous fournit des indications très-exactes sur le mouvement religieux, politique et scientifique de l'époque: *Epistolæ familiarium libri VI et Epistolæ rerum familiarium libri V posteriores, æ fæctis editæ* (Francfort, 1543 et 1585, 5 vol. in-80). L'historien de l'Eglise consulta aussi avec fruit son *Historia narratio de fratrum orthodoxorum ecclesiis in Bohemia, Moravia, Polonia, etc.*, ouvrage posthume publié longtemps après la mort de Camerarius (Heidelberg, 1605). Mais les hommes compétents s'accordent à mettre au premier rang parmi ses œuvres trois biographies: *Narratio de Eobano Hesso, comprehendens mentionem de compluribus illius ætatis doctis et eruditis viris* (Nuremberg, 1553, in-80). On y trouve un choix de lettres d'Eoban Hesse, que Camerarius compléta plus tard dans deux autres recueils: *Libellus alter* (1557) et *Libellus novus* (1568). La seconde de ces biographies est celle de Melanchthon: *De Philippo Melanchthonis ortu, totius vite curriculum et morte, implicata rerum memorabilium temporis illius hominumque mentione, narratio* (Leipzig, 1566, in-80), qui comprend aussi une histoire de la réformation. Quant aux lettres de Melanchthon, Camerarius les a également publiées (Leipzig, 1569, in-80). Enfin, le troisième écrit de ce genre est la vie de George d'Anhalt, qui parut d'abord en tête des *Concionum synodici* de ce prince (Leipzig, 1555). Ce qui donne un charme tout particulier à ces biographies, c'est que leur auteur, intimement lié avec ceux dont il raconte la vie, les a écrites avec autant de chaleur d'âme que de conscience et d'exactitude; elles ont excité de tout temps l'admiration de leurs lecteurs. C'est là qu'on trouve les notices les plus authentiques sur la vie de Camerarius. La biographie d'Eoban Hesse est surtout riche en détails sur le séjour des deux amis à Leipzig et à Erfurt. Celle de Melanchthon, la plus importante des trois, a été reproduite plusieurs fois; Strobel en a donné la meilleure édition (Halle, 1777, in-80). Enfin on les a réunies toutes trois dans l'édition de Leipzig (1696, in-80).

Mais on ne saurait comprendre toute la grandeur de l'œuvre de Camerarius sans connaître les difficultés de tout genre contre lesquelles il avait à lutter. Attaché de cœur à la Réforme, il voyait avec peine l'opposition que faisait Luther aux études classiques. Et pourtant il s'efforçait de concilier ce qu'il considérait comme son devoir de chrétien avec le dévouement le plus absolu à la science. Infatigable dans ses efforts pour relever l'instruction publique, il vit souvent les résultats obtenus à grand-peine compromis par le zèle protestant ou par les guerres de religion. Après son départ de Nuremberg, le collège de cette ville, qu'il avait rendu si florissant, ne tarda pas à décliner, surtout depuis la mort d'Eoban Hesse, en 1540, si bien que Camerarius conseilla de le remplacer par un établissement du même genre dans une autre ville. C'est dans ce but qu'on fonda, en 1575, l'université d'Altorf, dont il avait tracé lui-même le plan d'études, et qui ne tarda pas à prospérer (voy. Bezzel, *Camerarius der erste Urheber der Nürnbergschen Hochschule zu Altorf*, Nuremberg, 1793, in-40). Dans les universités de Tubingue et de Leipzig, il rencontra d'autres

obstacles dans la jeunesse; les étudiants allemands de cette époque étaient grossiers et paresseux; ils ne connaissaient aucune discipline. Ici encore les règlements rédigés par Camerarius furent d'une grande utilité. On sait qu'Albert Dürer, dont il avait traduit les ouvrages en latin, a peint le portrait de Camerarius et de Melanchthon dans un de ses tableaux les plus célèbres.

La vie de Camerarius a été écrite par Eckhard, *Joach. Camerarii memoria* (Gotha, 1774, in-80). On trouve aussi des détails importants dans Voigt, *Die Wiederbelebung des klassischen Alterthums, oder das erste Jahrhundert des Humanismus* (Berlin, 1859); dans Heeren, *Œuvres historiques* (tome V). Sur son activité comme pédagogue, voir Raumer, *Histoire de la pédagogie*, en allemand (Stuttgart, 1843). Quant à la liste de ses ouvrages, consulter Nicéron, *Mémoires* (tome XIX); Fabricius, *Bibliotheca græca* (tome XIII); Böcler, *Bibliographia hist.-philol.-critica*; enfin Sumner, *Catalogus continens enumerationem omnium librorum et scriptorum tam editorum quam edendorum Joach. Camerarii* (Dantzig, 1846, in-40).

CAMERARIUS (Joachim II), fils du précédent, médecin et botaniste célèbre, né le 6 novembre 1534, mort le 11 octobre 1598. Il fit ses premières études chez son père, qui l'envoya de bonne heure à Wittemberg; où Melanchthon le reçut dans sa maison. Les cours de médecine qu'il suivit à Leipzig et à Breslau, ainsi que dans les meilleures écoles d'Italie, en firent un des meilleurs médecins de l'Allemagne. Il prit le grade de docteur à Bologne en 1562, et vint s'établir à Nuremberg en 1564. Quoiqu'il exerçât sa profession avec beaucoup de succès, il s'occupait surtout de botanique. Son jardin devint bientôt l'un des plus riches en plantes rares qu'il y eût en Europe. Les savants de tous pays correspondaient avec lui et lui envoyaient des graines. Plein de zèle pour sa science favorite, il repoussa les offres de plusieurs princes qui voulaient l'avoir pour médecin, et préféra vivre paisiblement dans sa ville natale, où il institua une faculté de médecine (1592). D'un caractère très-bienveillant, il encourageait surtout les travaux des jeunes gens; il en prit même quelques-uns dans sa maison. Ainsi, c'est lui qui avait élevé son neveu Joachim Jungermann, et ce jeune homme avait déjà acquis une certaine réputation lorsqu'il fut enlevé par la peste. Une seule fois, Joachim Camerarius consentit à quitter un instant Nuremberg pour aller diriger à Giessen l'établissement d'un jardin botanique; mais il le fit par amitié pour le prince de Cassel. Il se proposait d'écrire un grand ouvrage, dont il acheta ou recueillit les matériaux. Il fit, entre autres, acquisition des papiers de Conrad Gesner et des planches gravées sur bois par ce dernier. Il éditait d'abord un abrégé des commentaires de Matthiæ sur Dioscoride, *Epitome utilissima Petri Andrea Matthioli, acris iconibus, descriptionibus plurimis diligenter aucta, etc.* (Francfort, 1586, in-40); la plupart des planches sont de Gesner, mais d'autres sont de Camerarius lui-même, et elles sont si bien faites qu'on ne peut les distinguer des premières. Il a eu soin de prévenir dans sa préface qu'il s'était servi des planches de Gesner, et la conscience avec laquelle il rend toujours justice à son devancier, l'admiration qu'il professe pour lui, éloignent toute idée de plagiat; mais il a omis de signaler par une marque spéciale les planches qu'il avait dessinées. La traduction allemande qui a pour titre *Krauterbuch* (livre des herbes) a été augmentée de nombreuses remarques par Camerarius et a eu plusieurs éditions (Francfort, 1586, etc.). Le *Hortus medicus et philosophicus* (Francfort, 1588) est le catalogue illustré des plantes de son jardin. On y trouve encore quelques gravures de Gesner. Les *Symbolorum et emblematum centuriæ tres* (Nuremberg, 1590, 1593, 1597, in-40) n'ont pas de valeur scientifique; c'est un recueil d'anecdotes fabuleuses sur les propriétés des plantes, des animaux et des insectes, accompagnées de réflexions morales. On cite encore des mélanges sur la botanique et l'agriculture: *Eclecta Georgica, sive opuscula de re rustica* (Nuremberg, 1596). Enfin Camerarius a publié aussi sur la peste divers opuscules, dont les idées sont empruntées en partie à des savants italiens. — Son frère, Henri CAMERARIUS (1547-1601) était assez estimé comme jurisconsulte. — Philippe CAMERARIUS, autre fils de Joachim I^{er}, né à Nuremberg en 1537, mort en 1624, jurisconsulte, membre du sénat de Nuremberg, conseiller du landgrave de Hesse et vice-chancelier de l'université d'Altorf (1581), est surtout célèbre par ses aventures en Italie. Etant allé à Rome, il fut mis en prison par l'inquisition, et ne fut relâché que grâce à l'intervention de l'empereur Maximilien II. Il a écrit un journal de ce voyage, qui n'a pas été publié, mais que Kanne a utilisé dans un de ses mémoires historiques: *Deux études sur l'histoire de la réformation: Camerarius et Cladenbach* (Francfort, 1822). Philippe Camerarius a publié, entre autres, des études sur l'histoire: *Horarum subsecivarum centuriæ tres* ou *Meditationes historice*, souvent imprimées, traduites en anglais et en français (par Goulart et Rosset, Paris, 1608, 3 vol. in-80). Sa vie a été écrite en latin par Schelhorn (Nuremberg, 1740, in-40). — Louis-Joachim CAMERARIUS, fils de Joachim II, né en 1556, mort en 1642, fut médecin du prince d'Anhalt et doyen de la

faculté de médecine fondée par son père, dont il réédita les *Symbolorum et emblematum centuriæ*, augmentées d'une quatrième centurie sur les poissons (Francfort, 1654).

CAMERARIUS (Jean-Rodolphe), médecin célèbre de Tubingue, appartenait à une autre famille que les précédents et vivait au commencement du XVII^e siècle. Il a laissé quelques ouvrages relatifs à son art. Son fils, ses deux petits-fils, son arrière-petit-fils se sont tous quatre distingués dans la médecine ou la botanique. — Son fils, Elie-Rodolphe CAMERARIUS, né à Tubingue en 1641, mort en 1695, fut médecin du duc de Wurtemberg, premier professeur à l'université et membre de l'Académie des Curieux de la nature. Il a publié quelques dissertations d'histoire naturelle et de médecine. — Son fils, Rodolphe-Jacques CAMERARIUS, né à Tubingue le 17 février 1665, mort le 11 septembre 1721, est le membre le plus célèbre de la famille. Après avoir fait ses études de médecine à Tubingue, il voulut, avant d'être reçu docteur, visiter les meilleures écoles allemandes et étrangères; il voyagea dans cette intention pendant trois années (1685-1687) en Hollande, en Angleterre, en France et en Italie, s'arrêtant surtout dans les villes où il trouvait à apprendre. C'est ainsi qu'il suivit des cours à l'université de Leyde et séjourna, pendant cinq mois, chez Maréchal, chirurgien de la Charité. A son retour à Tubingue, il subit ses derniers examens et fut nommé, en 1688, professeur extraordinaire et directeur du jardin botanique. Reçu peu après à l'Académie des Curieux de la nature, il fut promu successivement à la chaire de physique (1689) et à celle de professeur primaire (1695). Il a publié un grand nombre d'ouvrages et de dissertations sur la botanique; mais il s'est surtout fait connaître par ses études sur la germination et sur le sexe des plantes. Il reprit des observations faites déjà avant lui, mais restées dans l'ombre, les précisa et les exposa avec une clarté qui les popularisa bientôt. C'est sur ces faits que Linné devait établir plus tard son ingénieux système. A ce titre, son mémoire intitulé: *Epistola de sexu plantarum*, adressé à Valentin (Tubingue, 1694, in-40), mérite une mention spéciale à côté de la dissertation *De convenientia plantarum in fructificatione et virtute* (Tubingue, 1699); il essaya d'établir un rapport entre la forme extérieure des organes de la fructification et les propriétés des plantes. Haller avait la plus grande estime pour les travaux de Camerarius. — Elie CAMERARIUS, frère du précédent, né en 1673, mort en 1734, professeur de médecine à Tubingue, membre de l'Académie des Curieux de la nature, médecin du prince de Wurtemberg, se fit surtout remarquer par la bizarrerie de ses idées. La plupart de ses ouvrages traitent de maladies merveilleuses et d'hallucinations, qu'il explique par l'influence de la magie ou des démons. Prompt à admettre le surnaturel, il refusait souvent d'accepter les faits les mieux établis par l'observation scientifique. — Alexandre CAMERARIUS, fils de Rodolphe-Jacques, né en 1695, mort en 1736, docteur en médecine, assista son père dans ses fonctions de professeur et de directeur du jardin botanique. Il avait écrit un essai sur la classification des plantes, *De botanica* (Tubingue, 1717, in-40); mais il a surtout rendu un grand service à la science en observant, le premier, le phénomène de la sensibilité de certaines plantes. Il avait remarqué le mouvement élastique des étamines de la centaurée musquée, et on peut lire son mémoire sur cette question dans les *Ephemerides naturæ Curiosorum* (tome IX, n° 86).

CAMERARIUS (Barthélemy), théologien italien, né à Bénévent, mort à Naples en 1564. Après avoir professé le droit canonique à Naples, il vint en France, où François I^{er} le nomma conseiller d'Etat. Il alla ensuite à Rome et devint commissaire général de l'armée pontificale sous Paul IV. Quand la paix fut rétablie dans le royaume de Naples, il revint terminer ses jours dans cette capitale. Il était fort savant en théologie, comme le prouvent ses ouvrages, intitulés: *De prædestinatione, de gratia et libero arbitrio contra Calvinum* (1556); *De jejuniis, de oratione et elemosina* (1556); *De purgatorio igne* (1557); *De prædicatione* (1556); *De matrimonio* (1552), etc.

CAMERARIUS (Guillaume), philosophe écossais. V. CHALMERS.

CAMERATA (Giuseppe), peintre et graveur italien, né à Venise en 1688, mort à Dresde en 1761 ou 1764. Elève de Gregorio Lazzarini, il imita toujours le style de cet artiste jusqu'au moment où il renonça à la peinture pour se livrer à la gravure. A l'âge de quatre-vingts ans, il fut appelé par l'électeur de Saxe, pour la galerie duquel il grava: la *Parabole de la drachme perdue*, la *Sainte Famille*, l'*Assomption*, la *Chasteté de Joseph*, et d'autres sujets.

CAMERENSIS PAGUS, nom latin du CAMBRESIS.

CAMERER, géomètre allemand du XVIII^e siècle. On a de lui, sur le problème: *Mener un cercle tangent à trois cercles donnés*, un ouvrage intéressant à la suite duquel il a reproduit l'*Apollonius Gallus* de Viète; voici le titre de cet ouvrage: *Apollonii de tactionibus quæ supersunt, ac maxime lemmata Pappi in hos libros græce, nunc primum edita et codicibus insepis, cum Viète librorum Apollonii restitutione, adjectis observationibus, compu-*

tationibus ac problematicis Apolloniani historia (Gotha, 1795, in-8°).

CAMERER (Jean-Frédéric), homme d'Etat et écrivain danois, né à Ettingen en 1720, mort à Wodder en 1792. Il remplit successivement les fonctions d'auditeur et de conseiller de guerre du Danemark. Entre autres écrits, on a de lui : *Six lettres sur quelques curiosités du Holstein* (Leipzig, 1756) ; *Mélanges de renseignements historiques et politiques sur quelques contrées remarquables du Sleswig et du Holstein* (1758, in-8°).

CAMÉRERA s. f. (ka-mé-ré-ra — mot espagnol formé de *camara*, chambre). Dame de la chambre des princesses, en Espagne.

— *Camérera mayor*, La première femme de charge du palais, à la cour d'Espagne et à celle de Portugal.

... Je suis *camérera mayor*
Et je remplis ma charge. ...
V. Huco.

CAMERI, bourg du royaume d'Italie, province et à 7 kilom. N.-E. de Novare, près du Tessin, 3,000 hab. Fabrication de toiles, récolte de soie.

CAMÉRIER s. m. (ka-mé-rié — du lat. *camera*, chambre). Officier de la chambre du pape ou d'un cardinal : *CAMÉRIER secret*. *CAMÉRIER participant*. *CAMÉRIER d'honneur*. On fut bien étonné de voir un *CAMÉRIER du pape* qui ordonna à Charles VIII de retirer ses troupes. (Volt.) Les *CAMÉRIERS* portent une soutane violette, avec des manches pendantes jusqu'à terre. (Bouillet.) Il fonctionnaire de Rome préposé à la garde et à l'administration du trésor papal, au fisco ou à la chambre fiscale. Il ancien fonctionnaire de couvent chargé d'administrer les biens du monastère, de percevoir ses revenus et de veiller à ses approvisionnements.

— Par ext. Valet de chambre.

CAMÉRIER s. m. (ka-mé-rié — de *Camérarius*, nom d'un botaniste). Bot. Syn. de *MONTIE*.

CAMÉRIÈRE s. f. (ka-mé-riè-re — du lat. *camera*, chambre). Femme de chambre : *Milady sourit à l'idée qui lui était venue que cette jeune femme pouvait être son ancienne CAMÉRIÈRE*. (Alex. Dum.) En ce moment, la *CAMÉRIÈRE* favorise de madame la baronne Danglars, entra. (Balz.) *Jacinthe, sa fidèle CAMÉRIÈRE, l'aidera à se revêtir d'une élégante amazone bleu de ciel*. (Th. Gaut.)

— Se dit quelquefois des femmes de chambre des princesses, mais on dit plus généralement *CAMÉRISTE* dans ce cas.

CAMÉRINE s. f. (ka-mé-rine — du lat. *camera*, chambre). Moll. Genre de foraminifères à coquilles cloisonnées. V. *NUMMULINE*.

— Bot. Nom vulgaire de la cameline dans quelques localités.

CAMERINO, le *Camerinum* des anciens, ville du royaume d'Italie, chef-lieu de la délégation de son nom, à 140 kilom. N.-E. de Rome, 7,900 hab. Belle cathédrale, université fondée en 1724. Fabriques de soieries. C'était, sous l'empire romain, une ville importante de l'Ombrie ; pendant le moyen âge, elle forma une des marches du duché de Spolète. La délégation de Camerino, comprise entre celles de Macerata au N., de Pérouse à l'O., d'Ascoli au S. et de Fermo à l'E., a une longueur de 56 kilom. sur 24 kilom. de large, et renferme une population de 42,991 hab. Climat sain, sol fertile et arrosé par la Tenna et la Potenza.

CAMERINO (François DE), missionnaire et prêtre italien du xiv^e siècle. Il entra dans l'ordre des Frères Prêcheurs et fut envoyé dans les missions orientales. En 1353, il vint à Avignon pour faire connaître au pape Jean XXII le désir que témoignait l'empereur grec Andronic III d'opérer une réunion entre l'Eglise grecque et l'Eglise latine. Ce pape le nomma archevêque de Vospo et l'envoya près d'Andronic en qualité de nonce. Mais les négociations n'eurent aucun résultat, et le schisme se perpétua.

CAMERINUM, ville de l'Italie ancienne, dans l'Ombrie ; aujourd'hui CAMERINO.

CAMERISIER s. m. (ka-me-ri-zé — du gr. *chamai*, à terre ; *kérasos*, cerisier). Bot. Section du genre *chèvrefeuille*, comprenant les espèces à tige dressée et non grimpante. Plusieurs auteurs en ont fait un genre particulier : *Le CAMERISIER de Tartarie forme un buisson bien garni*. (T. de Berneaud.) *Tous les CAMERISIERS fleurissent au milieu du printemps*. (Thouin.) Il On dit aussi *CHAMACERISIER*.

— Encycl. Les *camerisiers* se distinguent des *chèvrefeuilles* en ce qu'ils ont la tige dressée et non grimpante, et les fleurs réunies par deux. Le plus commun est le *camerisier* des haies, arbuste de deux mètres de hauteur, à fleurs blanc jaunâtre et à fruits rouges. Il croît dans les friches, les haies et les lieux incultes. Ses tiges servent à faire des tuyaux de pipe, des peignes de tisserand, des dents de râtaux ; le plus souvent on les utilise pour le chauffage des fours. Les chèvres et les moutons broutent ses feuilles. On retire de ses fruits une huile empyreumatique. Les propriétés médicales attribuées aux *camerisiers* sont fort douteuses. Plusieurs espèces sont cultivées dans nos jardins comme végétaux d'ornement.

CAMÉRISTAT s. m. (ka-mé-ri-sta — rad. *camériste*). L'ensonnat qui reçoit des *caméristes*.

CAMÉRISTE s. f. (ka-mé-ri-ste — V. l'étym. du mot suivant). Nom donné, dans les communautés religieuses de l'Auvergne, aux élèves qui pouvoient à leur nourriture, et auxquelles on ne fournit que le logement dans l'établissement.

CAMÉRISTE s. f. (ka-mé-ri-ste — ital. *camerista*, de *camera*, chambre). Dame de la chambre d'une princesse ou d'une dame de qualité : *A Madrid et à Lisbonne, la première CAMÉRISTE a la première charge du palais*. (Bouillet.)

Nos *caméristes* sont de véritables fées :
Puis le plus fort est fait, car nous sommes coiffées.
E. AUGIER.

CAMÉRITÈLE adj. (ka-mé-ri-tè-le — du lat. *camera*, chambre ; *tela*, toile). Arachn. Se dit des aranéides qui tissent des toiles serrées, dans l'intérieur desquelles elles séjournent ordinairement.

— s. f. pl. Groupe d'aranéides présentant le caractère indiqué ci-dessus.

CAMERLINGAT s. m. (ka-mèr-lain-gha — rad. *camerlingue*). Office, dignité de *camerlingue* : *Le CAMERLINGAT est l'office le plus éminent de la cour pontificale*.

CAMERLINGUE s. m. (ka-mèr-lain-ghé — ital. *camerlingo*, même sens ; de *camera*, chambre). Cardinal président de la chambre apostolique, chargé de l'administration temporelle des États pontificaux durant l'inter règne.

— Adjectif. *L'évêque d'Albano, cardinal CAMERLINGUE de l'Eglise romaine...* (Le Siècle.)

CAMÉRON (Jean), théologien protestant, né à Glasgow (Ecosse) en 1580, mort à Montauban en 1626. Il avait déjà enseigné le grec et le latin à Glasgow, quand il passa en France, à l'âge de vingt ans. Il fut d'abord professeur à Bergerac, puis à Sedan jusqu'en 1604, ensuite précepteur de deux jeunes gens qu'il accompagna dans les universités de Genève et de Heidelberg. C'est durant ces voyages qu'il se fortifia dans la théologie. En 1608, il était nommé pasteur à Bordeaux. Dix ans après, les députés des Eglises, réunis au synode du Mans, l'appelèrent à remplacer le fameux Gomar dans l'Académie de Saumur. Là, ses opinions sur la grâce et le libre arbitre ne tardèrent pas à lui faire des ennemis. Il combattait la doctrine sévère du synode d'Orléans sur les décrets absolus et particuliers, et enseignait que, moyennant la foi, tous les hommes peuvent être sauvés. Ce système, brillamment exposé plus tard par son disciple Amyrant, est connu sous le nom de *universalisme hypothétique*. Caméron se vit obligé de quitter sa chaire ; il retourna en Angleterre. Le roi Jacques I^{er} le nomma principal du collège de Glasgow et professeur de théologie ; mais il ne tarda pas à revenir en France, où une chaire de théologie lui fut donnée à Montauban. On l'accusait d'un calvinisme faible ; forcé de se retirer à Moissac pour se soustraire aux mauvais traitements auxquels son amour de la paix le mettait en butte, il rentra à Montauban, où il mourut bientôt de chagrin, à l'âge de quarante ans.

Caméron fut supérieur aux esprits de son temps par ses conceptions religieuses. Suivant lui, la Réforme avait besoin d'être réformée. Voici le jugement que Bayle a porté sur lui : « C'était un homme de beaucoup d'esprit et de jugement, d'une mémoire excellente, fort savant, bon philosophe, de bonne humeur et communicatif non-seulement de sa science, mais aussi de son argent, grand parleur, long prédicateur, très-peu versé dans la lecture des Pères ; entier, ou, pour mieux dire, inflexible dans ses sentiments, et un peu inquiet. » Nous avons de lui, entre autres ouvrages : *Theses de gratia et libero arbitrio disputatæ* (1618, in-8°) ; *Traité auquel sont examinées les préjugés de ceux de l'Eglise romaine contre la religion réformée* (La Rochelle, 1618, in-8°) ; *Sept sermons sur Jean VI* (Saumur, 1624) ; *Amica collatio de gratia et voluntatis humanae concursu in vocatione et quibusdam annexis* (Leyde, 1622, in-4°) ; *Prælectiones theologicae in selectiora quædam loca N. T. una cum Tractatu de Ecclesia et nonnullis miscellaneis opusculis* (Saumur, 1626-1628, 3 vol. in-4°), publiés par les soins de Louis Cappel ; *Myrothecium evangelicum, in quo aliquot loca N. T. explicantur* (Genève, 1632). Ce sont de savantes remarques sur le Nouveau Testament. Il est vrai, dit Richard Simon, qu'il traite quelquefois en théologien les matières de controverse ; mais cela n'empêche pas qu'il n'ait éclairci docement le sens littéral et grammatical d'un grand nombre de passages. Caméron avait laissé trois filles ; le synode national de Castres leur accorda une pension « en témoignage d'honneur à la mémoire du feu sieur Caméron. »

CAMERON (Archibald), prédicateur et sectaire écossais, né à Falkland (comté de Fife), mort en 1678. Prédicateur de campagne, puis chapelain, il poussa ses compatriotes à rejeter l'édit de suprématie de Charles II, attentatoire à la liberté de conscience, que ce monarque avait juré de respecter, se sépara même des presbytériens qui l'acceptaient, et entraîna ses partisans à la guerre. Les *caméroniens* prirent les armes, proclamèrent la république et tuèrent, en 1679, le primat d'Ecosse James Sharpe, archevêque de Saint-André. Affaiblis par leurs divisions, ils furent facilement écrasés par le duc de Montmouth à Bothwell-Bridge.

Caméron fut tué à la même époque dans un combat à Aird-Moss.

CAMERON (David), célèbre jardinier anglais, né en 1787, mort en 1848. En 1827, il fut nommé jardinier en chef de Bury-Hill, près de Dorking (Surrey), et, en 1831, appelé à la direction du jardin botanique de Birmingham. A longtemps fourni des articles au *Gardener's Magazine* et au *Physiologist*. Caméron était particulièrement connu pour la culture des orchidées. Il est resté directeur du jardin de Birmingham jusqu'à sa mort.

CAMERON (Simon), homme d'Etat américain, né en 1792, en Pensylvanie. Orphelin et sans fortune, il travailla pour vivre dans une imprimerie à Harrisburg et à Washington, s'instruisit pendant ses heures de loisir et fut nommé, en 1832, inspecteur à West-Point. Elu sénateur par la Pensylvanie en 1845, il vota avec les républicains conservateurs. En mars 1861, le nouveau président Lincoln le nomma ministre de la guerre. Seul parmi ses collègues, il proposa, au début de la guerre civile, d'affranchir et d'armer les noirs. Sa proposition ayant été rejetée, il quitta le ministère. Le 17 janvier 1862, le sénat l'appela au poste d'ambassadeur près la cour de Russie ; mais une plainte en arrestation illégale le fit arrêter avant son départ. Le congrès n'approuva pas la conclusion des marchés qu'il avait faits pour l'armée. Cette censure étant sans doute inspirée par l'esprit de parti, le président Lincoln revendiqua la responsabilité des actes de son ministre et le mit à couvert de tout soupçon et de tout reproche.

CAMÉRONIEN, *IEUNE* s. (ka-mé-ro-ni-aïn, i-ène). Hist. relig. Membre d'une secte protestante fort rigide, fondée en Ecosse par Archibald Caméron, au xviii^e siècle : *Pendant ce siège, les calvinistes ont bien surpassé les farouches CAMÉRONIENS de Walter Scott*. (Balz.)

— Adjectif. Qui appartient, qui est propre aux membres de la même secte : *Les doctrines CAMÉRONIENNES. L'austérité CAMÉRONIENNE*.

— Hist. Se dit des membres du clan écossais dit clan de Caméron : *Le régiment CAMÉRONIEN s'est distingué à la bataille de Waterloo*. (Complèment de l'Acad.)

— Encycl. Les *caméroniens* eurent pour chef Archibald Caméron, fameux prédicateur écossais, qui leur donna son nom. C'était un homme d'un caractère indépendant, fortement attaché à la forme du gouvernement républicain qui avait été établi à la suite de la mort de Charles I^{er} (1648) partisan de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, dans un siècle où une pareille opinion devait paraître plus qu'étrange, et convaincu que les rois n'ont rien à voir dans les doctrines religieuses de leurs sujets. Aussi, après le rétablissement de la royauté, refusa-t-il d'accepter la liberté de conscience que Charles II accordait aux presbytériens, alléguant qu'on ne pouvait agir autrement sans reconnaître la suprématie religieuse du souverain temporel. Les presbytériens ayant, au contraire, accepté la liberté de conscience de Charles II, il se sépara d'eux et ne tarda pas à avoir de nombreux partisans, qui tinrent dans les champs leurs assemblées religieuses. Les *caméroniens* tombèrent à leur tour dans les mêmes excès qu'ils avaient reprochés à la souveraineté temporelle, ils voulurent empiéter sur les droits de la royauté, et allèrent jusqu'à prononcer la déchéance de Charles II ; ils eurent recours aux armes pour soutenir leur religion, et leur chef périt dans un combat (1679). La révolte n'en continua pas moins jusqu'en l'année 1690, où ils furent soumis par la force armée et obligés de se confondre dans les rangs des presbytériens. Ils reparurent au commencement du xix^e siècle (1706) ; ils prirent de nouveau les armes et se réunirent en grand nombre près d'Edimbourg ; ils furent battus par les troupes réglées qu'on envoya contre eux (1709) ; ils rentrèrent alors définitivement dans l'Eglise presbytérienne. Dans les *Puritains d'Ecosse*, Walter Scott a peint avec des couleurs un peu exagérées sans doute le fanatisme de cette secte.

CAMÉROSTOME s. m. (ka-mé-ro-sto-me — du gr. *kamara*, voûte ; *stoma*, bouche). Arachn. Partie antérieure du corps des arachnides, qui forme une sorte de toit ou de voûte au-dessus de la bouche.

CAMEROTA, bourg du royaume d'Italie, dans la principauté Citérieure, district et à 25 kilom. S.-E. de Vallo, près de la côte ; 2,643 hab.

CAMERS (Jean), érudit et théologien italien, né à Camerino en 1448, mort à Vienne en 1546. Son vrai nom était Giovanni Ricuzzi Vellini. Il appartenait à l'ordre des Minorites. D'abord professeur de philosophie à Padoue, il ne tarda pas à être appelé à l'université de Vienne, en Autriche, comme professeur de belles-lettres, de philosophie et de théologie, fonctions qu'il remplit pendant vingt-quatre ans. Il devint ensuite provincial de son ordre et fut huit fois doyen de la faculté de théologie. Camers est regardé comme un des restaurateurs des lettres. Il connaissait parfaitement le grec et correspondait dans cette langue avec Marc Musurus, évêque de Malvasie. On lui doit beaucoup d'éditions annotées d'auteurs anciens ; ses observations ont surtout trait à l'histoire. Son index de Plin le Naturaliste a été reproduit dans toutes les éditions antérieures à celle du P. Hardouin. Camers jouissait d'une grande estime auprès des savants de son temps. Jean Eck l'appelle un homme versé dans les sci-

ces les plus diverses, chef des Muses (*musarum antistes*) et diligent scrutateur de l'histoire. Hérodote déplorait, dans la préface de son *Solon* (Bâle, 1557, in-fol.), la perte de plusieurs ouvrages importants. Lorsque la doctrine de Luther fut prêchée à Vienne par Paul Speratus, Camers fut chargé par la faculté de théologie d'écrire une réfutation de cette doctrine, qui fut imprimée à part (Vienne, 1524, in-8°), sous le titre de *Theologica facultatis universalis studio Viennensis doctorum in Paulum, etc.*

CAMERTES, ancien peuple de l'Italie, dans l'Ombrie, sur le territoire qui forme actuellement la délégation de Spolète.

CAMÉRULE s. f. (ka-mé-ru-le — du lat. *camerula*, petite chambre). Bot. Petite loge dans un organe quelconque d'un végétal.

CAMESPERME s. m. (ka-mè-spèr-me). Bot. Syn. de *COMESPERME*.

CAMESTRES (ka-mè-strès). Log. Mot barbare qui fait partie du bagage de l'école scolastique. V. *BARALIPTON*.

CAMHA s. m. (ka-ma). Bot. Espèce de truffe comestible, qui croît dans les déserts de l'Afrique septentrionale ; c'est le *tuber niveum* des botanistes.

CAMHINA, ville de Portugal, province do Minho, à 50 kilom. N.-O. de Braga, sur la rive gauche du Minho, près de son embouchure dans l'Océan ; 2,000 hab. Petite place forte ; salines.

CAMI s. m. (ka-mi). Nom sous lequel on désigne, dans la religion japonaise, des demi-dieux ou héros déifiés, et que l'on invoque en supposant qu'ils s'intéressent encore au bonheur du peuple dont ils ont fait partie : *Les CAMIS sont les saints de la mythologie japonaise. Les temples des CAMIS s'appellent demeures des âmes. L'histoire des CAMIS est remplie d'aventures merveilleuses, de victoires remportées sur les géants, etc.* (Noël.) Ce mot signifie aussi Seigneur. (V. *KAMI*.)

CAMICHI s. m. (ka-mi-chi). Mamm. V. *KAMICHI*.

CAMICUS, nom latin d'une petite rivière de la Sicile, appelée aujourd'hui *Platani* ou *Platanella*.

CAMIE s. f. (ka-mi). Forme ancienne du mot *CHEMISE*.

CAMILLA (Jacoma-Antonia-Véronèse, dite), artiste dramatique, née à Venise en 1735, morte à Paris en 1768. Elle avait à peine neuf ans lorsqu'elle débuta à Paris comme danseuse dans la troupe italienne où son père jouait les rôles de Pantalón ; plus tard, elle figura comme actrice dans la même troupe, qui lui dut longtemps ses succès. Elle se fit souvent applaudir dans les *Deux sœurs rivales*, l'*Enfant d'Arlequin perdu et retrouvé*, les *Tableaux*, de Paillard.

Camilla, ou la *Sœur et le Frère*, vaudeville en un acte, de Scribe et Bayard, représenté au théâtre du Gymnase, le 12 décembre 1832. Mistriss Carington, femme égoïste et aux idées étroites, qui n'aime que sa fille Indiana, a près d'elle une nièce, Fretty, frivole et coquette, et deux pupilles, Lionel et Camilla, restés orphelins avec un très-médiocre patrimoine. Camilla est aimée d'Edgar, frère de Fretty. Au moment où la pièce commence, ce dernier est de retour d'un voyage sur le continent. Les choses ont bien changé en son absence. Lionel, dont le cœur est pourtant bon, égaré par l'exemple de faux amis, s'est livré à des dépenses exagérées. Il a fait pis. Dans un moment de folie et pour acquiescer ce que l'on appelle une dette d'honneur, il a pris dans la caisse qui lui est confiée une somme qu'il ne pourra restituer de longtemps. Heureusement pour lui, Camilla sait tout. Ayant déjà bien des fois payé en secret les dettes de l'étourdi, cette fois encore, à l'insu de Lionel, elle sacrifie le peu qu'elle possède afin de sauver son frère. De là naissent pour Camilla les plus humilantes complications. On vient réclamer le montant d'une facture, et la jeune fille se voit forcée, devant tous, d'en retarder le paiement. Il y a une infortune à soulager, Camilla reste immobile et glacée. Mistriss Carington, qui se sentait parfois blessée de la supériorité de sa pupille, triomphe en supposant qu'elle doit être coquette et qu'elle se livre à des dépenses inavouables. Edgar lui-même doute presque du cœur de la jeune fille, dont le noble courage supporte en silence l'outrage immérité. Mais Lionel apprend tout, il s'avoue coupable et révèle l'héroïsme de Camilla, qui sera heureuse enfin. Elle épousera Edgar.

On voit que l'idée principale de cette pièce était sérieuse et susceptible de développements qui l'eussent rendue digne d'une scène plus élevée. Le caractère de Camilla, tout amoindri qu'il est, reste une des plus délicates créations de Scribe. Pas de fausse sensibilité, rien de heurté, la réduction enfin d'un beau type, qui eût suffi à illustrer une vraie comédie, et qui explique le succès qu'obtint le vaudeville. On doit louer aussi le personnage d'Edgar, qui ne ressemble guère aux jeunes premiers *adonisés* du Gymnase. Le rôle est grave et a je ne sais quoi d'attendri dont le charme pénètre.

Camilla, ossia il *Sottterraneo* (Camille ou le *Souterrain*), opéra-bouffe en trois actes, paroles de Marsollier et Carpani, musique de Paër, représenté au théâtre de Vienne, en

1798, et à Paris, au Théâtre-Italien de la salle Louvois, le 15 septembre 1804. V. CAMILLE ou le SOUTERRAIN, opéra-comique de Marsollier et Dalayrac.

CAMILLE s. (ka-mi-llé; 11 mll. — Pour l'étym., v. à la partie encyclopédique). Antiq. Nom sous lequel on désignait, chez les Romains, les jeunes garçons et les jeunes filles qui assistaient les prêtres et les prêtresses dans les sacrifices. Le jeune garçon qui, dans les cérémonies du mariage, portait une corbeille contenant les jouets destinés au premier enfant qui devait naître.

— **Encycl.** Linguist. L'origine de ce mot, qui, chez les Romains, était devenu le surnom d'une famille célèbre, et qui a été adopté par les langues néo-latines, est fort obscure et a été diversement interprétée. D'abord nous ferons remarquer que la forme latine *camillus* avait un féminin *camilla*, ce qui suffirait à prouver que ce nom patronymique avait à l'origine une signification parfaitement déterminée. Mais le latin tel que nous le connaissons ne nous fournit aucun secours qui nous mette sur la trace de cette signification primitive, et il n'y a pas, au premier abord, de racine à laquelle on puisse rattacher *camillus*. Aussi plusieurs philologues se sont-ils adressés à des idiomes étrangers; les uns ont voulu voir dans *camillus* un mot étrusque et phénicien; d'autres, simplement un mot grec. Ceux qui soutiennent la première opinion disent que *camillus* a le sens de prêtre, non pas en général, mais de prêtre d'un culte mystérieux. Ce qui semblerait concorder avec cette opinion, c'est qu'en effet, le mot *camillus* désignait une personne appartenant au culte religieux, et que les anciens avaient déjà rapproché de ce mot ceux de *kadmilos* et de *camilus*, désignant des prêtres consacrés au culte des Curètes, des Corybantes et des Cabires de la Samothrace. Le mot *camillus* serait-il une forme contractée de ce nom? Mais alors comment expliquer la présence du double *ll* de la terminaison? Quoi qu'il en soit, Festus nous apprend qu'on appelait *camillus* un jeune enfant de grande famille, d'une beauté et d'une sante parfaites, qui assistait dans leurs cérémonies les prêtres flamens. D'autres auteurs affirment que *camillus* voulait dire enfant en général. Les deux assertions nous semblent assez bien concorder entre elles et être précisément justifiées par une habitude identique que nous avons : n'appelons-nous pas *enfants de chœur* les jeunes garçons chargés d'assister le prêtre dans la célébration de la messe? Schweizer, dans le premier volume de la *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* de Kuhn, a consacré à l'histoire de ce mot deux pages intéressantes, en appelant à son secours les procédés de la philologie comparée. Il commence par faire remarquer que beaucoup de lexiconographes attribuent comme sens primitif aux mots *camillus* et *camilla* celui de jeune garçon et de jeune fille de condition libre, et que, partant de ce point, ils identifient *camillus* avec le grec *gamêlios*, jeune homme ou jeune fille qui accompagne les nouveaux mariés à la cérémonie nuptiale. Mais il est difficile d'expliquer dans cette hypothèse comment *gamêlios* a pu se transformer en *camillus*. Schweizer croit que l'on pourrait peut-être rattacher *camillus* aux mots *carus*, cher, *amare*, pour *camare*, aimer, etc., qui eux-mêmes se groupent autour d'une racine que le sanscrit nous présente sous l'aspect de *kam*. *Camillus* ou *camilla*, ce serait le cher ou la chère, et par extension l'enfant, le fils ou la fille; Schweizer rapproche pour le sens et la forme le sanscrit *kanyâ* (puella, fille). Si l'on admet cette opinion, *camillus* serait pour *camulus*, *cammilus*, comme *jaculum* pour *jaculum*. Mais remarquons que *camillus* a aussi le sens d'assistant religieux, et qu'à côté de *camillus* nous avons une forme parfaitement authentique de *camilus*, Schweizer se demande s'il n'y aurait pas une autre étymologie possible. Il faut d'abord remarquer l'habitude systématique qu'ont les Latins d'éliminer la sifflante initiale dans les groupes phonétiques tels que *sm*, *sn*; c'est ainsi qu'ils disent : *tritemus* pour *tritemus*, *omen* pour *osmen*, *pomum* pour *posmum*, *cena* pour *cesna*, *casmena* pour *casmena*. Ce dernier mot, en particulier, nous offre une indication précieuse pour retrouver la piste étymologique de notre *camillus*. Nous savons, en effet, qu'en latin *s* et *r* permutent fréquemment, ainsi l'on dit *aurora* pour *ausora*; or, le mot *carmen* pourrait bien être, d'après cette loi, transcrit *casmen*, en sanscrit *casman*, de la racine *cas*, louer; de *casmen* on pourrait parfaitement dériver une forme hypothétique *casmilus*, celui qui loue, qui chante l'hymne, c'est-à-dire le prêtre, et un diminutif *camillus*, le petit prêtre. Quant à la terminaison *mulus* dont nous sommes forcé de nous servir pour expliquer la transition, elle est parfaitement latine dans ce sens; c'est elle qu'on retrouve remplissant des fonctions identiques, ou au moins analogues, dans *fa-mulus*, *sti-mulus*, pour *stig-mulus*, *cu-mulus*, *tu-mulus*, etc. Ce *mulus* correspond à la désinence grecque *menos* et sanscrite *māna*, et plus directement, par suite du changement de *n* en *l*, au latin même *minus*; cette substitution de la linguale à la nasale est justifiée en latin par plusieurs exemples; nous nous bornerons à citer le sanscrit *anya*, autre, qui devient en latin *altus*. Si l'on admet cette ingénieuse explication, *camillus* serait le diminutif de *camulus* et aurait été contracté pour *camilulus*, *camu-*

lulus; *camulus* lui-même serait pour *casmulus*. Le changement de *i* en *u* n'offre aucune difficulté; il a probablement été déterminé par une loi de dissimilation vocalique, afin d'éviter la succession non interrompue de trois *u* dans *camululus*.

CAMILLE s. m. (ka-mi-llé; 11 mll.). Moll. Genre de coquilles microscopiques peu connu, et qui paraît voisin des cérithes.

CAMILLE, reine des Volques, fille de Métabus, vint au secours de Turnus et lui apporta l'appui de ses armes contre les prétentions d'Énée. A la fin du VII^e livre, Virgile fait le dénombrement des alliés de Turnus, et trace de Camille un charmant portrait que Delille a traduit ainsi :

Des Volques après eux marchait la reine altière,
L'intrepide Camille; une troupe guerrière,
Dont les fiers escadrons aux rayons du soleil
De leurs armes d'airain font briller l'appareil,
Suivait sur ses coursiers la superbe amazone.
Dès l'enfance exercée aux joutes de Bellone,
Camille préférait, amante des combats,
La lance belliqueuse aux fuseaux de Pallas.
Les travaux de la guerre à des arts plus tranquilles.
Moins prompts sont les éclairs, et les vents moins

Elle eût, des jeunes blés rasant les verts tapis,
Sans plier leur sommet, couru sur les épis;
Ou, d'un pas suspendu sur les vagues profondes,
De la mer en glissant eût effleuré les ondes,
Et d'un pied plus léger que l'aile des oiseaux,
Sans mouiller sa chaussure eût marché sur les eaux.
Son air fier et décent, sa démarche imposante,
De son manteau royal la pourpre éblouissante,
Son carquois lydien, l'or en flexibles nœuds
Sur son front avec grâce attachant ses cheveux,
Son myrte armé de fer, qui dans ses mains légères
Fait ressembler la lance au sceptre des bergères,
Des guerriers attroupés au faite des remparts
Sur elle ont attiré les avides regards.
L'œil étonné se plait à ses grâces hautaines.

Dans le XI^e livre de l'*Enéide*, Virgile décrit les exploits et la mort de Camille. Énée ayant donné ordre à sa cavalerie de marcher vers la ville de Laurente dans le dessein de l'assiéger, et s'étant mis lui-même à la tête de son infanterie, Turnus fait de son côté avancer sa cavalerie pour arrêter celle des ennemis, et en donne le commandement en chef à Camille, qui voit marcher sous ses ordres Messape et les princes de Tibur. Une lutte terrible s'engage entre les deux cavaleries dans la plaine de Laurente, et Camille, toujours au premier rang, se signale par ses exploits. Tout à coup elle aperçoit dans la mêlée un prêtre de Cybèle revêtu de riches habits et d'une armure précieuse; elle veut à la fois vaincre le guerrier et s'emparer des dépouilles du prêtre, et se précipite sur lui; mais Arus, qui la guettait, adresse une prière à Apollon, et de sa lance perce le sein de la jeune héroïne, qui tombe baignée dans son sang virginal. En vain ses compagnes se pressent autour d'elle :

Les rênes en flottant s'échappent de sa main.
Ce corps jadis rempli de son âme enflammée,
De la mort aujourd'hui victime inanimée,
Descend de son coursier, entraîné par son poids;
Il tombe, ce beau front si brillant autrefois;
Son poulx meurt, sur ses yeux nagent des vapeurs
[sombres,
Et son âme en courroux s'envole chez les Ombres.

Toutefois la mort de la belle guerrière ne resta pas sans vengeance : Diane, à qui elle avait été consacrée dès son enfance, avait ordonné à la nymphe Opis de veiller sur Camille, et de tuer quiconque serait l'auteur de sa mort; la nymphe, fidèle à son message, tire de son carquois une des flèches de Diane et en perce Arus, qui meurt aussitôt.

Le personnage de Camille n'est pas une invention de l'imagination de Virgile, il est au contraire d'une exacte vérité historique. La reine des Volques occupe une belle place parmi les héroïnes guerrières, telles que Penthésilée, Hippolyte, Bradamante, Clorinde, Jeanne Darc, dont la fable ou l'histoire nous a conservé le nom et raconté les exploits. Toutefois, ce n'est nullement le souvenir de sa vaillance qui domine dans les traditions de la littérature et de la poésie, c'est celui de son incomparable légèreté à la course. C'est à cette qualité, fort estimée des anciens, que les écrivains font le plus volontiers allusion :

« Je voudrais te donner une idée de l'émotion confuse que j'ai éprouvée en voyant M^{lle} Berthe. Un front blanc et lisse, sur lequel les noirs soucis n'ont encore creusé aucune ride, ni les années aucun sillon; des yeux d'un bleu limpide et doux, qui sourient, qui rayonnent et regardent innocemment, comme des yeux d'enfant; une taille élancée et souple comme une tige de jeune bouleau; des pieds qui semblent faits pour courir sur les épis, comme ceux de Camille, sans les courber; et des mains !... »

X. MARMER.

« Ses mains n'étaient point d'albâtre; elles étaient de chair fraîche et vivante, d'une blancheur possible, rompue par un réseau de petites veines où l'on sentait courir un sang vif et fluide. Je n'affirmerais point qu'elle eût couru sur les blés sans en courber la cime, comme la Camille du poète; mais à coup sûr

L'empreinte de ses pieds n'eût point effrayé Robinson dans son île. » H. MURGER.

CAMILLE, aussi nommée *Horatia*, fille d'Horatius et sœur des trois Horaces qui furent choisis pour combattre les trois Curiaces, dans cette sorte de duel et dans cette sorte de jugement de Dieu auquel deux peuples ennemis et depuis trop longtemps en guerre promirent de se soumettre, l'an 667 av. J.-C. On sait, et il faut lire le récit de ce combat dans Tite-Live, on sait qu'Horace, le seul survivant, arrivé à la porte Capène, rencontre sa sœur Camille. Or Camille était fiancée à l'un des Curiaces, et elle reconnaît sur les épaules de son frère le manteau que, de ses mains, elle avait tissé pour celui qui, déjà son cousin, devait un jour être son mari. A cette vue, l'infortunée jeune fille détache le bandeau de ses cheveux et pleure. Puis, tout à coup, se redressant, et dans sa douleur oubliant que le vainqueur de celui dont elle devait porter le nom est son frère, elle l'apostrophe avec l'éloquence d'une Romaine d'alors, avec l'éloquence d'une lionne, d'une amoureuse à laquelle on vient d'enlever son amant, au milieu du peuple ivre du triomphe qu'il vient de remporter sur les Sabins et qui entourait le triomphateur. Citons ici cette page qui est un des plus beaux fleurons de notre littérature :

Rome, l'unique objet de mon ressentiment!
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant!
Rome, qui t'a vu naître et que ton cœur adore!
Rome enfin que je hais parce qu'elle l'honore!
Fussent tous ses voisins ensemble conjurés
Saper ses fondements ancor mal assurés!
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers!
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles!
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux!
Puisse-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
Voir ses maisons en cendre et les lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause et mourir de plaisir!

Horace, oubliant à son tour qu'il doit pardonner à la veuve du Curiace et surtout à sa sœur, plonge dans le sein de la furibonde jeune fille son glaive tout sanglant encore. On sait aussi que, condamné à mort par Tullus Hostilius, le vainqueur des Curiaces en appelle au peuple, qui l'absout, mais le fait passer, pour le purifier de son fratricide, sous le joug, formé d'une poutre qui fut appelée depuis *poutre de la sœur* (*tigillum sororium*). Cette poutre, souvent raillée, dit M. Ampère dans son *Histoire romaine* à Rome, existait encore au IV^e siècle, car elle est mentionnée par les régionnaires. Nous savons précisément où elle se trouvait : elle était placée en travers, d'un mur à l'autre, au-dessus de la tête des passants, dans une rue étroite, par où l'on descendait de la partie élevée des Carènes, et d'où l'on gagnait la Bonne-Rue (plus tard appelée la rue *Scellérate*, v. TULLIE), aujourd'hui rue *Urbana*. C'est donc sur la pente septentrionale de la hauteur sur laquelle est San-Pietro in Vincoli que devait se conserver la poutre de la sœur, dans une rue à laquelle correspond à peu près la rue de Saint-François de Paule, et c'est là, nous croyons, que la tradition plaçait la demeure d'Horace... En effet, cet endroit, où rien n'indique l'existence d'un monument religieux, ne pouvait guère avoir été choisi pour y faire l'expiation d'un parricide gardait le souvenir que parce que la demeure de la famille Horatia était là.

Lire, pour compléter cette trop courte notice sur Camille, Denys d'Halicarnasse d'abord, qui semble avoir suivi la tradition poétique plus que Tite-Live et qui en reproduit mieux le farouche caractère. C'est lui qui raconte qu'Horatia fut ensevelie sous les pierres que jetaient à son cadavre les passants indignés. Il dit aussi que son père n'avait pas voulu que le cadavre de sa fille fût apporté dans sa maison et déposé dans la sépulture de sa famille.

Lire aussi Tite-Live et son admirable récit, son récit épique si élevé, si dramatique et que le pape qu'on nomme Grégoire le Grand, après ce niais farouche qu'on nomme Caligula, n'a pas pu parvenir à anéantir tout à fait.

Lire enfin Corneille dans ses *Horaces*. Notre Eschyle, notre Shakespeare à presque égalé — souvent en se contentant de le traduire — l'écrivain immortel des *Décades*.

CAMILLE (Marcus-Furius), le plus illustre membre de la famille Furia et un des hommes les plus remarquables de la Rome républicaine. Il obtint quatre fois le triomphe, fut nommé cinq fois dictateur, et reçut à juste titre le surnom de *second fondateur de Rome*. Censeur, il s'était déjà fait remarquer par une loi qui forçait les célibataires à épouser les veuves de ceux qui étaient morts en défendant le sol de la patrie, et en condamnant à une amende ceux qui refusaient de se soumettre à cette obligation; mais c'est surtout à l'époque du siège de Véies qu'il commença à jouer un grand rôle dans les affaires de sa patrie. Ce siège durait déjà depuis près de dix ans, et, malgré la présence de Camille au camp, il menaçait de se prolonger plus longtemps que celui de Troie. Sur ces entrefaites, le lac d'Albe éprouva une crue subite et inonda les champs romains. Le sénat résolut de pourvoir à ces deux embarras d'un seul coup;

la manière dont il s'y prit montre trop bien le rôle de la religion dans la cité antique pour ne pas être rapportée ici. Les soldats commençaient à se décourager, il était nécessaire de remonter leur moral et de faire parler les dieux. Pour calmer les imaginations épouvantées par la crue du lac, il fallait un aruspice étrusque; pour faire cesser cette crue menaçante, il fallait un ingénieur étrusque, car ces deux sciences étaient entre les mains du peuple d'Etrurie, qui en possédait seul le secret, et avec lequel on était en guerre en ce moment. Voici comment s'y prit le sénat pour se procurer l'aruspice et l'ingénieur dont il avait besoin : Un jour, un soldat romain qui était de garde sous les murs de la ville entendit un vieil aruspice étrusque s'écrier : « Les Romains ne prendront la ville de Véies que lorsqu'ils auront fait écouler dans la plaine l'eau du lac d'Albe. » Le soldat, frappé d'une si singulière exclamation, s'approcha du vieil aruspice, sous prétexte de le consulter sur quelque prodige, le saisit tout à coup dans ses bras, l'emporta en dépit d'une résistance qui pouvait bien être simulée, et alla le déposer dans la curie, en plein sénat. L'Etrusque parut regretter ses paroles; mais il n'en persista pas moins dans sa prophétie, et en même temps il indiqua le moyen d'opérer une dérivation des eaux du lac. Au même instant arrivèrent ceux qu'on avait envoyés consulter l'oracle de Delphes, et qui apportèrent une réponse identique aux paroles de l'aruspice étrusque. Cette coïncidence montre bien que toute cette comédie était arrangée d'avance avec le sénat, qui avait gagné l'aruspice et dicté la réponse de l'oracle de Delphes. Les oracles de tous les temps ont été accessibles à la séduction : toutes les bulles lancées par la cour de Rome dans l'affaire du jansénisme lui étaient dictées par les jésuites de Versailles, qui envoyaient la rédaction toute préparée.

Le sénat atteignit son but : les eaux du lac d'Albe furent détournées, et Camille, nommé dictateur, entreprit l'ouvrage qui devait causer la prise de la ville : il fit creuser un souterrain qui amena les assiégés jusque dans l'intérieur de la citadelle. Quand tout fut prêt, il disposa pour l'attaque son armée, qui était immense, car la promesse du pillage avait amené au camp tous les citoyens valides de Rome. Au jour indiqué, il attaqua par tous les côtés à la fois, et lança ses meilleurs soldats dans le conduit souterrain. A ce moment, le roi de Véies offrait un sacrifice dans le temple de Junon. Les Romains, du souterrain où ils étaient encore cachés et d'où ils allaient sortir, entendirent l'aruspice dire au roi : « Ceux qui enlèveront les entrailles de la victime auront la victoire. » Aussitôt ils s'élançèrent, s'emparèrent des entrailles et les portèrent au dictateur, qui, en effet, remporta la victoire la plus complète. On dit qu'à l'aspect du pillage de cette belle cité, Camille versa des larmes, et qu'élevant les mains vers le ciel il fit cette prière : « Si ma fortune et celle du peuple romain semblent trop grandes, qu'il nous soit donné de conjurer la jalouse des dieux par le moindre malheur possible. » Le sort ne devait pas l'exaucer, car il allait être banni par ses concitoyens, et Rome prise par les Gaulois. Ces larmes de Camille sur Véies, comme celles de Scipion sur Carthage, sont fort touchantes sans doute, mais elles n'en sont pas moins les larmes du crocodile qui pleure sur le sort des hommes qu'il mange.

A son retour à Rome, Camille triompha sur un char attelé de quatre chevaux blancs, et la figure couverte d'une couche de vermillon, couleur dont on revêtait la tête des dieux aux jours de grande solennité. Cette action déplaît au peuple, qui trouva que son général empiétait sur les honneurs divins. Sa guerre contre les Falisques ne contribua pas à rétablir sa popularité. Pendant qu'il assiégeait leur ville, un maître d'école lui amena, par trahison, les enfants des meilleures familles; mais Camille refusa de profiter d'une semblable infamie : il renvoya le maître d'école, les mains liées, au milieu de ses élèves, qui le battaient de verges. Les habitants de Falérie, touchés d'une telle générosité, se soumièrent à lui sans condition; le soldat fut privé du butin qu'il espérait, ce qui augmenta ses griefs contre son général. Il murmura bien davantage lorsqu'il lui fallut rendre, pour être consacré aux dieux, le dixième du butin qui avait été fait dans le pillage de Véies. Les dames romaines, dans cette occasion, donnèrent un bel exemple de désintéressement. Comme on voulait envoyer un vase d'or à Delphes et qu'il n'y avait point d'or dans la ville pour le fabriquer, elles firent abandon de tous leurs bijoux. En reconnaissance de ce sacrifice, le sénat leur accorda l'honneur des oraisons funèbres, qui, jusqu'à ce jour, avait été réservé aux hommes seuls. Enfin un événement acheva de perdre Camille. Le peuple avait été frappé de l'admirable situation de Véies, il voulait y envoyer des habitants et même y transporter la cité romaine. Camille s'y opposa énergiquement. Alors on s'en prit à tout pour l'accuser : à son triomphe, qu'on prétendait sacrilège, au vœu qui privait l'armée d'une partie du butin. On lui reprocha d'avoir mis des portes de bronze à sa maison, et on l'accusa de concussion, prétendant qu'il s'était approprié une part des richesses trouvées à Véies. Au moment même où ces malheurs fondaient sur sa tête, un de ses fils tomba malade et mourut : le grand homme,

négligeant les accusations portées contre lui, s'enferma dans l'appartement des femmes pour pleurer son fils. Cependant, comme le jour de son jugement approchait, il rassembla ses amis, ses compagnons de guerre, et leur demanda leur appui. Ceux-ci le refusèrent, offrant seulement de payer l'amende à laquelle il serait condamné. Alors, le *sauteur de Rome*, prévoyant sa condamnation, prévint le jugement et s'exila volontairement. Ce trait est un des plus distinctifs de la justice dans l'antiquité : jusqu'au moment où le jugement était prononcé, l'accusé pouvait s'y soustraire par l'exil et échapper ainsi à la vengeance des lois. Quelques cas de crimes spécialement déterminés faisaient seuls exception. Camille quitta Rome pour aller se réfugier à Ardée. « Il marcha en silence jusqu'à la porte Trigemina, dit Plutarque; arrivé là, il s'arrêta, se retourna vers le Capitole, et, tendant les mains vers la colline où il était monté en triomphateur, il demanda aux dieux que ce peuple ingrat eût, un jour, besoin de Camille. » Cette prière peu généreuse ne devait pas tarder à être exaucée. En effet, quelque temps après, les Gaulois, sous la conduite de Brennus, entouraient le Capitole, où ils tenaient les Romains assiégés. Les citoyens réfugiés à Véies voulurent mettre Camille à leur tête et marcher contre les ennemis de leur patrie; mais le respect des lois était si grand, qu'ils ne crurent pouvoir le faire sans y être autorisés par le sénat assiégué. Un jeune homme, nommé Pontius Cominius, descendit le Tibre sur l'écorce d'un chêne-liège, arriva au pied du Capitole, le gravit par son côté le plus escarpé, et vint demander au sénat de valider l'élection de Camille comme dictateur, et de mettre un terme à son exil. Camille, rappelé en vertu de la loi Curiata, reçut le titre de dictateur, et ce fut alors seulement que le grand citoyen crut pouvoir intervenir dans les affaires de son ingrate patrie. Pourtant cette intervention fut peu efficace; les Gaulois, lassés de la longueur du siège, permirent aux Romains de se racheter pour 1,000 livres d'or. Tite-Live essaye bien de nier ce honteux marché, pendant lequel un barbare, jetant son épée dans la balance, répondit au tribun qui se plaignait qu'on usât de faux poids : *Malheur aux vaincus!* Il raconte que, lorsqu'on était en train de peser cet or, Camille survint, ordonna aux Gaulois de se retirer; et comme ceux-ci alléguaient la convention faite, il répondit qu'elle était nulle, comme n'étant pas approuvée par le premier magistrat de la république. Puis, se dirigeant contre les Gaulois rangés en bataille, il les tailla en pièces, et les extermina jusqu'au dernier. Tous les historiens ont fait justice de ce récit mensonger, et le rachat du Capitole et de la ville de Rome est aujourd'hui un fait d'une authenticité incontestable. Après le départ des Gaulois, la ville, détruite presque entièrement, commença à se réédifier; plus que jamais le peuple et les tribuns proposèrent de se transporter à Véies. Camille s'y opposa avec toute l'autorité de son nom, et c'est à lui que la ville aux sept collines doit d'être restée la patrie du peuple-roi. Tant de services et tant de triomphes ne mirent pas Camille à l'abri des injustices populaires; car, en 389, étant encore dictateur, les tribuns l'envoyèrent citer par un huissier, qui voulut mettre la main sur lui. Il comparut, suivi de tout le sénat, dont toute sa vie il avait soutenu la cause et les privilèges. Cette fois, le peuple demandait qu'un des deux consuls fût de famille plébéienne. Camille, soit lassitude de toujours lutter, soit esprit d'équité, leur accorda leur demande, et il fut reconduit au milieu des cris et des applaudissements. Ce grand citoyen mourut de la peste l'année suivante, environ l'an 365 avant Jésus-Christ.

Camille livrant le maître d'école des Falières aux ses écoliers. Tableau de Poussin, au musée du Louvre. Tout collégien a lu avec délices ce charmant épisode du siège de Falières, et s'est réjoui de la verte correction infligée à l'affreux pédagogue qui n'avait pas craint de livrer à l'ennemi d'innocents enfants confiés à sa garde; tout philosophe, à son tour, a applaudi aux nobles paroles placées par Tite-Live dans la bouche du général romain, indigné de tant de bassesse : « Homme méchant et exécrable, ce n'est point à un peuple et à un général qui te ressemblent que tu es venu faire une proposition si abominable. Nous n'avons point d'alliance particulière avec les Falières, mais nous avons avec eux une alliance naturelle qui est et sera toujours conservée entre les uns et les autres. La guerre a ses droits aussi bien que la paix, et nous n'avons pas coutume de les observer avec moins de justice que de courage. Nous avons des armes, non pas contre un âge innocent, que nous épargnons quand même nous avons pris des villes de force. » Dans le tableau de Poussin, qui est au Louvre, Camille est assis sur un siège élevé, au milieu de ses lieutenants et des officiers de sa suite; il s'appuie sur un bâton de commandement et montre à un soldat le chemin de la ville par lequel doivent être reconduits les jeunes écoliers faliésques. Quatre de ces derniers, armés de verges, frappent le maître d'école, dépouillé de ses vêtements. Dans le fond, on aperçoit les parents des enfants, qui sortent de la ville avec inquiétude. Suivant M. Bouchotte, « les expressions de ce tableau sont pleines de vérité,

particulièrement dans les enfants et dans le général romain indigné. La figure nue du traître témoigne du degré où Poussin avait porté la science du dessin; elle semble une étude d'après Phidias. » Voici ce que nous apprend l'édition (IV, 263) au sujet de cette peinture : « En 1637, il travailla à un grand tableau que vous avez vu dans la galerie de M. de la Vrillière, secrétaire d'Etat, où est représenté comment Furius Camillus renvoie les enfants des Faliériens, et fait fouetter leur maître, qui, par une infâme lâcheté, les avait livrés aux Romains, leurs ennemis. Quelques années auparavant, le Poussin avait traité le même sujet sur une toile d'une médiocre grandeur. Il y a quelques différences entre ces deux tableaux, quoy qu'ils représentent la même histoire. Le plus petit est entre les mains de M. Passart, maître des comptes. » C'est le *Camille* de la galerie de M. de la Vrillière que possède le Louvre : la largeur de la toile est de 2 m. 68 sur une hauteur de 2 m. 62, et les figures sont de grandeur naturelle. Nous ne savons ce qu'est devenu le petit tableau du cabinet Passart, le même, selon M. Villot, qui figura à la vente de M. J. Meyers, à Rotterdam, en 1772, et fut vendu 1,300 florins; mais nous en connaissons la composition par la gravure qu'en a donnée Gérard Audran. C'est par erreur que M. Villot et beaucoup d'autres iconographes ont avancé que cette gravure avait été exécutée d'après la grande toile du Louvre; on lit en toutes lettres, au bas de l'estampe : « Gravé par Audran sur une esquisse du sieur Poussin. » La composition présente, d'ailleurs, des variantes assez notables. Camille, assis devant sa tente, sur un siège pliant, est entouré de lieutenants et d'officiers; il tient à la main son bâton de commandement et se penche d'un air menaçant vers le maître d'école, à qui il semble adresser la véhémence apostrophe consignée dans Tite-Live. Un soldat pousse par les épaules le traître, qui a les mains liées derrière le dos, et que fustigent des écoliers armés de verges. D'autres enfants remercient Camille; d'autres précèdent leur bon maître sur la route de Falières et témoignent de leur joie par leurs gestes et leurs gambades. Ces différents personnages sont disposés sur le devant du tableau, exactement comme les figures d'un bas-relief; ils sont, d'ailleurs, groupés avec beaucoup d'art et les groupes se relient bien entre eux. Autant que nous en pouvons juger par la gravure d'Audran, les physionomies sont expressives et les attitudes pleines de naturel, les enfants ont des tournures extrêmement gracieuses. Dans le fond du tableau, sur une colline escarpée, s'élèvent les tours et les remparts de Falières, où s'agit une foule nombreuse, inquiète sans doute sur le sort des écoliers. Au pied de la colline, quatre bœufs attelés à un chariot débouchant d'un vallon où l'on aperçoit les tentes des Romains.

CAMILLE (Lucius-Furius), général et dictateur romain, fils du précédent, triompha des Gaulois l'an 349 avant Jésus-Christ, et s'empara d'Antium (337), d'où il emporta les trophées d'airain de toutes les galères qui se trouvaient dans le port, pour les placer comme un trophée autour de la tribune aux harangues, qu'on appela depuis *rostris*.

CAMILLE (Furius), proconsul d'Afrique sous l'empereur Tibère. Il remporta une victoire signalée sur Tacfarinas, chef numide qui avait voulu se rendre indépendant des Romains. Les honneurs du triomphe lui furent accordés par le sénat, l'an 17 de notre ère.

CAMILLE DE LELLIS (saint). V. LELLIS.

Camille, ou le *Souterrain*, opéra-comique en trois actes, paroles de Marsollier, musique de Dalayrac, représenté à Paris, sur le Théâtre-Italien, le 19 mars 1791. Le sujet de cet ouvrage est tiré d'*Adèle et Théodore*, nouvelle de Mme de Genlis. On y trouve, dit un contemporain, des scènes touchantes, des tableaux déchirants. Camille, renfermée depuis plusieurs années dans un souterrain, résiste aux plus terribles épreuves, pour ne pas faire une nouvelle victime. Sur ce drame, dont on nous saura gré de ne pas entreprendre l'analyse, Dalayrac a écrit une partition justement célèbre, et qui est peut-être son œuvre la plus fortement conçue. Tout ou presque tout y est excellent, et le *trio de la cloche* est encore regardé aujourd'hui comme un chef-d'œuvre. Marcelin, un paysan, instruit deux voyageurs, deux étrangers, Fabien et Lorédan, des choses singulières qui se passent dans un certain castel. Il les initie au langage pittoresque du maître du lieu, personnage bizarre qui sonne et carillonne d'une façon particulière à chacune de ses actions, à chacun de ses ordres, à chacune de ses réponses. Le dessin mélodique est très-heureusement approprié au langage des interlocuteurs; il régit un véritable souffle dramatique dans ce trio, qui, dit l'auteur des *Transformations de l'Opéra-Comique*, M. Thurner, s'il n'est pas d'une facture ultrasavante, n'en est pas moins un vrai modèle d'élégance, de comique et de pureté. « Remarquons en passant, ajoute le même écrivain, que Dalayrac possédait un don supérieur pour l'ordonnance et la texture des duos et des trios, plutôt encore pour les premiers. Avec un peu plus de distinction dans les motifs, plus de richesse dans l'harmonie, d'originalité dans l'instrumenta-

tion, les duos de Dalayrac auraient réalisé le type accompli de ce genre de morceaux pour l'opéra-comique. Cette incontestable qualité eut la bonne fortune d'être mise au service de Martin et d'Elleviou, ces deux vaillants partenaires dont le talent rehaussait d'un si vif éclat notre scène française au commencement de ce siècle... » Adolphe Adam prétend de son côté que personne n'écrivit des duos aussi favorablement coupés, aussi heureusement disposés sous le rapport vocal et scénique en même temps, que ceux que Dalayrac composa pour ces deux célèbres artistes; Adolphe Adam vante beaucoup *Camille* dans sa biographie de Dalayrac, et principalement le *trio de la cloche* dont nous venons de parler. Citons aussi un morceau dont le style est un vrai calque de Grétry : c'est la scène où Fabien, plein de folles terreurs, simule en frissonnant un courage dont il déplore l'absence; mais l'incorrect Grétry a généralement plus de charme. Dalayrac, avec plus de science et d'habileté, est moins original. Il a plus d'entente de la scène et moins de passion.

Depuis cinq ans, *Camille* ou le *Souterrain* triomphait à Paris avec la musique de Dalayrac, lorsque Mme Saint-Huberti, première cantatrice de notre grand Opéra, virtuose fameuse qui avait suivi dans son émigration le comte d'Entraigues, qu'elle épousa plus tard, connu à Vienne, en 1795, le compositeur italien Paër, déjà célèbre. Mme Saint-Huberti lui donna le livret de Marsollier, et l'invita avec beaucoup d'instances à en tirer parti. Le maestro, sur une traduction de son compatriote Carpani, littérateur médiocre, pourvu du titre de poète au Théâtre-impérial de Vienne, écrivit sa partition de *Camilla, ossia il Sotterraneo*, qui obtint en 1798, à Vienne, le plus éclatant succès. Mme Paër se signala dans le rôle de Camilla. En 1799, on remit en scène *Camilla, ossia il Sotterraneo* à Bologne, au théâtre Zagnoni, et ce fut Rossini, comptant à peine sa septième année, que l'on choisit pour le rôle de l'enfant. « Rien, dit Castil-Blaze, ne peut être imaginé de plus tendre, de plus émuant que la voix et l'accent de cet enfant extraordinaire dans le beau canon du troisième acte :

Sento in sì fiero istante!

Les Bolonais de ce temps prédirent qu'il serait un jour un des plus grands musiciens connus. On sait si la prophétie s'est réalisée. « *Camilla* parut pour la première fois à Paris, aux Italiens de la salle Louvois, le 15 septembre 1804, et reçut un magnifique accueil. En 1821 et 1822, l'ouvrage de Paër fut repris avec Barilli, Pellegrini, Garcia et Mme Pasta. Vers la même époque, Stendhal, dans sa *Vie de Rossini*, parlant de Paër, écrivait : « La *Camilla*, quoique devant en partie son succès à la mode de l'horreur qui, dans ce temps-là (1798), nous valut les romans de Mme Radcliffe, a cependant plus de mérite que *Agnese*; le sujet est moins horrible et plus tragique. Basso, l'un des premiers bouffes de l'Italie, était excellent dans le rôle du valet, lorsque, couché entre les jambes de son maître, et chantant fort pour le réveiller, il lui crie :

*Signor, la vita è corta,
Partiam per carità.*

A tout moment, ajoute Stendhal, à tout moment, dans cette pièce, on trouve de la déclaration chantée comme chez Gluck. C'est la plus triste chose du monde, cela est dur; or, des qu'il n'y a pas *douceur pour l'oreille*, il n'y a pas musique. Mme Paër, femme du compositeur, et fort bonne cantatrice, s'est toujours acquittée, en Italie, du rôle de Camille; elle y a eu les plus grands succès, et ces succès ont duré dix ans; je ne vois guère aujourd'hui que Mme Pasta qui pût jouer Camille avec succès... » Mme Pasta, en effet, excellait dans ce rôle; mais son talent ne put ramener toute la vogue dont l'ouvrage avait joui autrefois. Rossini avait fait une révolution en musique en nous accoutumant à la puissance des idées, tandis que Mozart nous avait habitués à la profondeur des idées, et déjà, en 1822, il était bien tard pour toute musique rappelant Gluck. Aujourd'hui, la partition de Dalayrac et celle de Paër sont définitivement reléguées dans la catégorie des chefs-d'œuvre que l'on admire... de loin. Un respectueux ennemi nous gagnerait à les revoir sur le théâtre, où nul ne songe, il est vrai, à les remettre.

Camille, ou le *Souterrain*, romance tirée de l'opéra précédent. La couleur mélodramatique qui alourdit cette partition est une concession malheureuse faite par Dalayrac à l'esprit du temps. La musique elle-même subissait l'influence des idées politiques. La suspicion ne l'avait point épargnée. Les pièces à ariettes qui avaient charmé la cour de Marie-Antoinette semblaient entachées de royalisme; on voulait une musique républicaine : le sombre devint alors à la mode. Cherubini, Berton, Méhul, Lesueur importèrent aux théâtres lyriques les sérieux des assemblées délibérantes. Alors, la muse facile et fredonnante de Grétry et de Dalayrac réserva ses sourires pour des jours meilleurs, et ces deux compositeurs s'efforcèrent d'atteindre la tonalité héroïque prodiguée par leurs rivaux. Grétry composa *Pierre le Grand* et *Guillaume Tell*, deux succès et deux mauvaises partitions; Dalayrac écrivit *Montenovo* et *Camille*. De ce dernier ouvrage ont survécu seulement les morceaux qui rappelaient le faire ordinaire de l'auteur ;

et les couplets que nous donnons, empreints d'une naïveté charmante, se sont transmis de mémoire en mémoire.



DEUXIÈME COUPLET.

On nous dit que dans l' mariage
Plus d'un époux d'avient inconstant;
Qu' si monsieur s'avise d'être volage,
Madame doit en faire autout.
Dam! dam! dam! ça s'peut bien!
Dam (bis) ! j' n'en savons rien!
Mais sur ça (bis) faudra faire
Tout comme a fait (ter) ma mère.

TROISIÈME COUPLET.

Je m' souviens, je m' souviens qu' mon père
Souvent la grondait sans pitié,
Et qu' alors ell' tout, au contraire,
N' lui répondait qu' par d' l'amitié.
Dam! dam! dam! sans dout' c'est bien!
Dam (bis) ! je n' blâmons rien!
Mais sur ça je n' promet pas d' faire
Tout comme a fait (ter) ma mère.

Camille, ou *Amélie et l'imprudens*, drame en cinq actes et en vers, de la princesse Constance de Salm, représenté sur le théâtre de la Comédie-Française, au mois de mars 1800. Cette pièce romantique excita la colère des vénérables habitués de l'orchestre, qui, à raison de leur âge, ne comprenaient pas qu'on pût demander un succès à d'autres procédés que les rengaines connues. Or, cette *Camille* était l'ancêtre de la *Dame aux camélias*, mais avec tous les trompe-l'œil exigés par la censure ou par la pudeur de MM. les comédiens. Cette œuvre, écrite par un poète, et habilement intriguée, ne trouva pas grâce devant le public. Un critique plus adroit que sincère disait : « *Camille*, ouvrage tiré d'un roman portant le même titre, a essayé une chute complète. Nous n'essayerons point d'en offrir l'analyse, et préférons renvoyer à l'ouvrage qui en a fourni l'idée, en attribuant le défaut de succès de cette production non moins au choix du sujet qu'à la manière dont il a été traité. En exprimant quelque étonnement d'avoir vu ce sujet choisi par l'auteur auquel on attribue *Camille*, nous devons ajouter que, dans cet ouvrage, le rôle principal renferme un défaut essentiel : c'est le voile mystérieux dont est couvert son caractère, et l'obscurité qui règne sur sa situation. On ne sait si c'est une faiblesse que Camille déplore, ou si elle rougit des excès du vice. Cruellement humiliée au troisième acte, et au quatrième plus favorablement jugée, sans que le spectateur connaisse le motif de ce changement soudain, est-ce de l'indulgence, est-ce du mépris qu'on lui doit? Faut-il la détester ou la plaindre? On l'ignore. Dans une position aussi incertaine, et sous une physionomie aussi équivoque, quel personnage pourrait intéresser? Il est assez inutile d'ajouter que l'exposition était très-obscur, quoique noyée dans d'infinimentails détails; que la conduite de l'ouvrage et la coupe des scènes étaient on ne peut plus défectueuses; que le dénouement n'appartenait pas au drame, mais au genre pour lequel, si on avait la barbarie de le ressus-citer, il faudrait bien rétablir la ridicule expression de *tragédie bourgeoise*. Quant au style, il faudrait sans doute avoir l'ouvrage sous les yeux pour l'apprécier. Un journaliste a promis qu'on serait dédommagé à la lecture de *Camille*. » Nous ne parlons ici que de la représentation. Au théâtre, la partie familière du style a paru peu comique, et quelquefois triviale; celle où un ton plus élevé domine a paru plus sentencieuse que sentimentale, plus gracieuse dans les tons et l'expression que riche en idées neuves. Cette censure paraît dure peut-être : elle l'est moins sans doute que cette naïveté d'un admirateur de l'ou-

vrage, qui en terminait l'apologie la plus complète et la plus gracieuse en disant que, « pour assurer à cette pièce tout le succès qu'elle mérite, il faudrait à peu près la refaire en entier. » L'auteur retira sa pièce après la première représentation. On trouve dans le *Journal de Paris* du 7 mars 1800 une lettre fort digne qu'il écrivit à ce sujet.

Camillo Desmoulins, ou les *Paris* en 1794, drame en cinq actes, de Julien Mallian et H. Blanchard. V. DESMOULINS.

CAMILLI (Camillo), littérateur italien, né à Sienne dans le XVI^e siècle. Il est connu surtout par les cinq chants qu'il ajouta à la *Jérusalem délivrée*, par une traduction des épitres d'Ovide et par un vocabulaire castillan et toscan.

CAMILLO (Jules), surnommé *Delminto*, né à Forlì en 1479, mort en 1550. Il enseigna d'abord la logique à Bologne, puis vint en France et présenta à François I^{er} un meuble divisé en un grand nombre de tiroirs, dont chacun contenait des passages d'auteurs célèbres qui pouvaient se rapporter à une règle d'éloquence. Ce prince lui fit donner 1,500 ducats, afin qu'il pût perfectionner cette invention. Camillo a laissé, en italien, plusieurs ouvrages sur l'éloquence, sur le théâtre, etc. La plupart de ses œuvres, en prose et en vers, ont été publiées à Venise (1553).

CAMILLO (François), peintre espagnol, né à Madrid en 1610, mort en 1671. Il fut choisi par le comte-duc d'Olivares pour peindre les rois d'Espagne dans la salle de spectacle du Buen-Retiro, et exécuta dans le même palais quatorze fresques représentant des sujets tirés des *Métamorphoses* d'Ovide. Parmi ses autres productions, remarquables par la fraîcheur du coloris et la correction du dessin, on cite : une *Sainte Marie égyptienne*, la *Communion de Sozime*, une *Descente de croix*, et surtout *Saint Charles Borromée*. Toutes ces toiles appartiennent à différentes villes d'Espagne.

CAMILLUS, bourg et circonscription communale des États-Unis d'Amérique, dans l'Etat de New-York, à 250 kilom. O. d'Albany; 3,957 hab. Exploitation très-importante de gypse.

CAMILIUS SCRIBONIANUS. V. SCRIBONIANUS.

CAMIN, CAMINER, formes anciennes des mots CHEMIN, CHEMINER.

CAMIN, ville de Prusse, dans la Poméranie, à 64 kilom. N. de Stettin, sur la Baltique; 3,050 hab. Pêche et industrie agricole.

CAMINADE s. f. (ka-mi-na-de — du lat. *camina*, cheminée). Vieux mot qui désignait une chambre à feu, une chambre avec cheminée.

CAMINADE (Alexandre-François), peintre français, né à Paris en 1783, mort en 1861. Il fut élève de David et de Mérimée. On cite, parmi ses meilleurs tableaux : la *Fuite en Egypte* et le *Marriage de la Vierge*, qui commencèrent sa réputation; l'*Adoration des mages*, à Saint-Etienne-du-Mont; le *Léviite d'Éphraïm*; l'*Entrée des Français à Avers*, au musée de Versailles; *Sainte Thérèse recevant l'extrême-onction*, à Notre-Dame-de-Lorette, etc.

CAMINATZIN ou **CACUMAZIN**, neveu de Montezuma et souverain de Texaco. Il montra beaucoup de courage dans les efforts qu'il fit pour soustraire son pays à la domination des Espagnols, commandés par le fameux Cortès, mais il ne fut pas soutenu par le faible Montezuma, qui envoya des émissaires chargés de le saisir et de le livrer à Cortès. Cependant Caminatzin, ayant recouvré la liberté, recommença courageusement la lutte, et l'on suppose qu'il périt au siège de Mexico, en 1521.

CAMINÉE s. f. (ka-mi-né). Forme ancienne du mot CHEMINÉE.

CAMINER (Doménique), historien et publiciste italien, né à Venise en 1731, mort à Anagnino en 1796. Il travailla d'abord au *Nuovo postiglione* de Zanetti; puis il publia un autre journal, d'abord intitulé *l'Europa letteraria*, et plus tard *Giornale enciclopedico*. Ayant ensuite abandonné à sa fille la continuation de cette publication, il en entreprit une autre, la *Storia dell' anno*, dont il composa plus de trente volumes. Cet infatigable écrivain a publié en outre des ouvrages historiques sur la guerre entre la Prusse et la Porte ottomane, sur les guerres de Bavière, sur Frédéric II, sur le royaume de Corse, etc.

CAMINER-TURRA (Elisabeth), femme de lettres italienne, fille du précédent, née à Venise en 1751, morte en 1796. Dès l'âge de dix-huit ans, elle traduisit en italien l'*Honnete criminel* de Fenouillot de Falbaire, et ce drame fut joué sur toutes les scènes italiennes. Elle fit ensuite d'autres traductions qui eurent beaucoup de succès, puis elle épousa le docteur Antonio Turra, de Vicence. La santé de son père étant devenue languissante, elle se chargea de continuer le *Giornale enciclopedico*, où elle rédigea elle-même un grand nombre d'articles remarquables. On lui doit en outre : *Compositioi teatrali* (20 vol. in-8°), et d'autres ouvrages.

CAMINHA (Pedro Vaz de), voyageur portugais, qui fit partie, en 1500, de l'expédition de Cabral, et écrivit une relation de la découverte du Brésil, qui est du plus haut intérêt. Elle a été traduite en français par M. Ferdi-

mand Denis (1821). *Cette traduction a été reproduite dans le Journal des Voyages*, de Verneur.

CAMINHA (Pedro de ANDRADE), poète portugais, né à Porto, d'une noble famille, mort en 1594. Il vécut à la cour du roi Sébastien et de son successeur, et fut lié avec les hommes les plus distingués de son temps. Ses œuvres poétiques sont écrites dans un style élégant, correct, harmonieux, mais elles manquent de chaleur et de sensibilité. Elles ont été imprimées pour la première fois en 1791, sous le titre de : *Obras poeticas de Pedro de Andrade Caminha* (in-8°).

CAMINO, nom de plusieurs souverains de Trévise qui accueillirent à leur cour les poètes et les troubadours provençaux. — Biaquin DE CAMINO se rendit indépendant au commencement du XIII^e siècle, et eut pour ennemi le féroce Ezzelin da Romano, qui finit par le chasser de Trévise. — Gherard DE CAMINO entra dans la possession de Trévise vers la fin du même siècle. — Richard DE CAMINO, qui lui succéda, fut tué à coups de serpe, en 1312, par un paysan. — Guello DE CAMINO fut le dernier prince de cette maison.

CAMINOLE s. f. (ka-mi-no-le — dimin. de *camino*). Petit chemin, sentier. Vieux mot.

CAMINOTECHNIE s. f. (ka-mi-no-tèk-ni — du gr. *kamnos*, fourneau; *techné*, art). Techn. L'art de construire et de diriger les fourneaux en général, et particulièrement ceux qui sont employés dans les arts et l'industrie; science qui s'occupe de ces matières : *Un cours de CAMINOTECHNIE*.

CAMINUS s. m. (ka-mi-nuss). Mot latin qui désignait non pas une cheminée, comme l'étymologie pourrait le faire croire, mais un brasier, un foyer peu élevé que les Romains plaçaient au milieu d'une chambre pour la chauffer.

CAMION s. m. (ka-mi-on — bas lat. *chamuleus*, sorte de traîneau). Chariot long, bas, à quatre roues, disposé pour un chargement et un déchargement faciles, et qui sert au transport des marchandises à de petites distances et principalement dans les villes : *Les CAMIONS du chemin de fer, d'une entreprise de roulage. Les deux hommes sautèrent sur le siège de leur camion, fouettèrent leur cheval, et s'éloignèrent dans une direction opposée.* (E. Sue.) *Je vis s'arrêter devant la porte un camion à quatre roues, traîné par un vigoureux cheval.* (E. Sue.)

— Argot des voleurs. *Vol au camion*, Vol consistant à enlever un ou plusieurs ballots de dessus un camion, soit au moment où il tourne le coin d'une rue étroite, soit au moment où il est arrêté et où le conducteur est entré dans quelque maison. Ce genre de vol est ordinairement pratiqué par des jeunes gens qui marchent toujours plusieurs ensemble.

— Constr. Petit chariot sur lequel, dans les chantiers de construction, les ouvriers traînent les pierres de taille à l'aide de bretelles : *Dans les terrassements des chemins de fer, on a modifié un peu la disposition du camion et on lui a donné le nom de wagonnet.* (H. Ruelle.)

— Jardin. Petite charrette ou petit tombereau ordinairement traîné par deux hommes, dans lequel on transporte de la terre, du sable, etc.

— Techn. Vase de terre pour délayer du badigeon. « Petite tête de chardon à carder. » Petite épingle à l'usage des femmes : *Les épingles de poupées sont des CAMIONS. Eh! non, monsieur, je vous dis une grosse épingle, et vous me présentez un CAMION.* (P. de Kock.)

— Encycl. Constr. Le camion des chantiers a un poids mort d'environ 310 kilogrammes, et la capacité de la caisse est d'un cinquième de mètre cube, soit 0m,20 : son prix est de 150 francs.

On peut employer un ou deux hommes pour le charger; un homme le remplit en huit minutes. Quand il est traîné par deux ouvriers et poussé par un troisième, il a une vitesse de 40 mètres par minute.

Le camion s'emploie dans les chantiers de maçonnerie pour les corvées, les petites opérations et le transport des outils et équipements.

Sur les grands ateliers de terrassement, dès que la distance à laquelle on a à transporter les matériaux dépasse deux relais de brouette, soit 60 mètres, il y a avantage jusqu'à 90 mètres à se servir du camion; ce mode de transport est l'intermédiaire entre celui de la brouette et celui du tombereau.

S'il n'y avait pas de temps d'arrêt, le camion parcourrait 24,000 mètres en 10 heures; mais comme il faut compter environ 0h,02 pour s'atteler, le décharger et le remettre en marche, il en résulte que le temps employé pour transporter le contenu 0m,20 à une distance de 30 mètres, soit un parcours de 60 mètres pour l'aller et le retour, est de :

$$x_1 = \frac{10^3 \times 30 \text{ m} \times 2}{24,000 \text{ m}} + 0^h,02 = 0^h,045,$$

soit 2 minutes 42 secondes.

Pour transporter 1 mètre cube à la même distance, il faut,

$$x_2 = \frac{10 \times 30 \times 2}{24,000 \times 0,2} + \frac{0,02}{0,2} = 0^h,225,$$

soit 13 minutes 30 secondes par mètre cube.

De même, si les distances sont de 60 mètres et de 90 mètres, ces temps sont respectivement 0h,35 et 0h,475.

Un ouvrier chargé 20 mètres cubes de terre dans une journée de 10 heures, deux ouvriers mettront

$$x_1 = \frac{10 \times 0,2}{2 \times 20} = 0^h,05$$

pour charger le contenu 0m,20 du camion et 0h,25 pour 1 mètre cube.

Le prix du transport au camion s'obtient en tenant compte : de la fourniture du matériel, du temps du chargement et de la voiture pendant le chargement, du roulage, du temps et des frais de déchargement. La relation empirique suivante fournit des résultats suffisamment exacts pour représenter la dépense à laquelle entraîne ce mode de transport dans les travaux de terrassement

$$X = 0,10 + 0,25 D.$$

D = distance moyenne exprimée en hectomètres; cette formule a été établie en admettant que la journée d'un manœuvre soit payée 2 fr. 50.

CAMIONNAGE s. m. (ka-mi-o-na-je — rad. *camionner*). Transport de marchandises par camion. « Frais que ce transport occasionne : *Payer le CAMIONNAGE.* »

— Encycl. *Camionnage* se dit proprement de l'action de transporter des marchandises au moyen d'un camion; mais cette acception absolue s'est étendue à tout ce qui concerne le transport des colis entre les gares de chemin de fer ou maritimes et le domicile de l'expéditeur ou du destinataire. La compagnie sera tenue de faire, soit par elle-même, soit par un intermédiaire dont elle répondra, le factage et le camionnage pour la remise, au domicile des destinataires, de toutes les marchandises qui lui sont confiées. Le factage et le camionnage ne seront point obligatoires en dehors du rayon de l'octroi, non plus que pour les gares qui desserviraient soit une population agglomérée de moins de 5,000 habitants, soit un centre de population de 5,000 habitants situé à plus de 5 kilomètres de la gare du chemin de fer. L'enlèvement à domicile par le camionnage n'est pas obligatoire; mais, en pratique, les compagnies font prendre les colis qui leur sont annoncés. Les taxes du camionnage, déterminées à l'avance par des tarifs approuvés, sont perçues en même temps que celles du transport par chemin de fer. Les expéditeurs et destinataires sont libres de faire eux-mêmes le camionnage des marchandises. Cette clause a été diversement interprétée, et il semblerait que le destinataire doit accepter toutes les conventions qui ont été déterminées par la lettre de voiture remise à l'expéditeur. Le camionnage dans l'intérieur d'une gare doit se faire à des heures fixées par les règlements de police, et qui sont applicables selon qu'il s'agit du camionneur de la compagnie ou de camionneurs libres. Les tarifs à appliquer au camionnage diffèrent selon la nature des marchandises, le poids et le volume. Les délais de livraison, en ce qui concerne le camionnage, diffèrent de un à deux jours, suivant l'importance des localités, et le retard qui se produit a été interprété en plusieurs sens. Les compagnies sont responsables du camionnage effectuée par leurs mandataires. Les vœux de la commission d'enquête portaient que les compagnies devraient être autorisées, dans toutes les localités où le factage et le camionnage sont obligatoires pour elles, et après le délai de quarante-huit heures, à camionner d'office à domicile toutes les marchandises portant l'adresse d'un destinataire, sous la réserve expresse de livrer en gare, et de déposer dans un magasin public celles qui auraient été refusées.

Quelquefois, les camionneurs se trouvent obligés de ramener à la gare des colis dont le destinataire s'est trouvé dans l'impossibilité de payer la taxe. L'administration ayant décidé que les gares ne seraient ouvertes qu'à des heures déterminées aux camionneurs libres, mais qu'à ces heures mêmes l'entrepreneur du camionnage de la compagnie avait le droit d'entrer dans ces gares et d'en sortir, l'autorité judiciaire n'a pu, sans empiéter sur les attributions de l'autorité administrative, juger le litige déjà jugé par les décisions ministérielles (Cour de cassation). Un autre arrêt a admis, au contraire, que les camionneurs de la compagnie ne doivent pas avoir de privilège sur les camionneurs particuliers. Les compagnies peuvent demander la justification des signatures apposées sur les lettres et mandats donnés aux camionneurs par les maisons de commerce, pour retirer les marchandises.

CAMIONNÉ, ÉE (ka-mi-o-né) part. pass. du v. Camionner : *Marchandises CAMIONNÉES.*

CAMIONNER v. a. ou tr. (ka-mi-o-né — rad. *camion*). Transporter sur un camion : *CAMIONNER des marchandises.*

Se camionner v. pr. Être transporté par camion : *Les colis destinés au transport par la petite vitesse se CAMIONNENT, mais ne s'expédient pas par le service du factage.*

CAMIONNEUR s. m. (ka-mi-o-neur — rad. *camionner*). Celui qui traîne ou conduit un camion; le propriétaire même du camion.

CAMIRI s. m. (ka-mi-ri). Bot. Genre d'arbres de la famille des euphorbiacées, tribu des riciniées.

— Encycl. Le *camiri*, appelé aussi *aleurit*, *bancoulier*, *camirion*, porte des feuilles alternes, longuement pétioles et munies de glandes à la base, couvertes d'une sorte de poussière farineuse. Les fleurs sont monoïques et réunies en grandes panicules rameuses, terminales. Le fruit est une espèce de noix drupacée, à péricarpe charnu (brou) contenant deux coques, dont chacune renferme une amande globuleuse, blanche, huileuse. Ce sont ces fruits qu'on appelle vulgairement *noix de Bancouli* ou *noix des Maloues*. Le *camiri* habite les régions tropicales de l'ancien continent. Il est rare en Europe, même dans les jardins botaniques, à cause des difficultés que présente sa culture. L'écorce de cet arbre sert, à Tafti, à faire des tissus. Le fruit, qui nous vient surtout de Ceylan et de la Réunion, renferme une amande bonne à manger quand elle est récente. On en retire, par expression, une huile qui paraît analogue à l'huile de ricin; toutefois on ne l'emploie pas en médecine, mais on s'en sert pour les usages économiques, l'éclairage, la fabrication des savons. En Océanie, on brûle la coque de ces noix, et on en fait un noir de fumée employé pour les tatouages. D'autres espèces, moins connues, partagent les propriétés de la précédente.

CAMIRION s. m. (ka-mi-ri-on). Bot. Syn. d'ALEURITE.

CAMIS, dieux du deuxième ordre au Japon.

CAMISA s. f. (ka-mi-za — mot lat. signif. chemise). Sorte de vêtement dont se couvrent les nègres de la Guyane, et qui consiste en une toile attachée à la ceinture et descendant jusqu'aux genoux.

CAMISADE s. f. (ka-mi-za-de — du lat. *camisa* ou *camisia*, chemise. Ce mot vient, dit-on, de ce que les assaillants, pour se reconnaître, mettaient leur chemise par-dessus leur vêtement). Attaque brusque faite la nuit, pour surprendre l'ennemi : *On ne vit guère donner de CAMISADES aux armées.* (Lamou.) *Je n'ai pas voulu raconter les grands risques que je courus dans cette CAMISADE.* (D'Aubigné.) *La prise de Pontoise, en 1419, fut une CAMISADE.* (Bouillet.)

CAMISANO, bourg du royaume d'Italie, province de Crémone, à 8 kilom. N.-E. de Crema; 2,500 hab. Vieux château. Ville du royaume d'Italie, dans la Vénétie, délégation et à 12 kilom. S.-E. de Vicence; 4,000 hab.

CAMISARD s. m. (ka-mi-zar — du langued. *camisa*, chemise). Hist. Nom donné aux religieux des Cévennes qui se révoltèrent contre Louis XIV à propos de la révocation de l'édit de Nantes : *Chez les CAMISARDS, tout le monde fondait en larmes quand un prophète entrant dans son transport.* (A. de Gasparin.)

— *Camisards blancs*, Catholiques qui s'étaient armés contre les camisards protestants.

— Adjectif : *Les prophètes CAMISARDS Agitent, à plusieurs égards, parmi les plus nobles défenseurs de l'Évangile.* (A. de Gasparin.)

— Encycl. La guerre des *camisards* dura de 1702 à 1704. Elle n'est d'ailleurs qu'un épisode des *guerres des Cévennes*. Voici à quelle occasion elle avait éclaté : La révocation de l'édit de Nantes avait fait aux protestants une situation intolérable. Les gouverneurs et les intendants des provinces n'avaient pu rapport à eux d'autres lois que leur bon plaisir, en sorte que, sans aucune forme de procès, ils les emprisonnaient, les condamnaient aux galères, enlevaient leurs enfants, confisquaient leurs propriétés, etc. L'un de ces gouverneurs, celui à qui l'histoire donnera la plus triste célébrité, était Lamignon de Basville, qui, durant de longues années, tyrannisa le Languedoc et l'écrasa sous des impôts de toute nature. Les protestants de ces contrées, n'ayant plus de temples, se réunissaient, pour célébrer leur culte, dans les endroits les plus écartés, parmi les rochers, dans les bois. Les soldats ne suffisaient pas à empêcher les assemblées des *camisards*, à qui leur connaissance du pays permettait de choisir chaque jour de nouveaux rendez-vous. Basville voulait devenir maître de ce mouvement, qui prenait chaque jour plus d'importance. Les prêtres vinrent en aide au gouverneur. L'un d'eux surtout se rendit odieux par sa férocité : l'abbé du Chayla, inspecteur des missions et archiprêtre, dont le presbytère devint une prison, se signala par les excès de son fanatisme. Si l'on en croit Court de Gébelin, « tantôt il leur arrachait, avec des pinces, le poil de la barbe ou des sourcils, tantôt il leur mettait des charbons ardents dans les mains, qu'il fermait et pressait ensuite avec violence jusqu'à ce que les charbons fussent éteints; souvent il leur revêtait les doigts des deux mains avec du coton imbibé d'huile ou de graisse, qu'il allumait ensuite et faisait brûler jusqu'à ce que les doigts fussent rongés par la flamme jusqu'aux os. »

Poussés à bout, exaspérés par ces scènes de barbarie, cinquante hommes, dans la nuit du 24 juillet 1702, vinrent frapper à la porte de l'abbé du Chayla, au Pont-de-Montvert. Ils arrivèrent, chantant un psaume, pénétrèrent dans le presbytère, et, après avoir délivré les prisonniers qui gémissaient dans les cachots, se saisirent de l'abbé et le frap-

pèrent à mort. Ce fut le signal de nouvelles rigueurs de la part de Basville, mais aussi d'une insurrection générale des montagnards protestants.

Leur cri de ralliement fut : *Plus d'impôts, et liberté de conscience!* Qui donc étaient ces insurgés qui prenaient les armes contre Louis XIV? Des paysans, des ignorants; on a dit bien souvent des fanatiques. Mais le fanatisme doit-il étonner de la part de croyants dont on abat les temples, de pères dont on a pris les enfants, de citoyens respectables dont on a saoué les propriétés? Quant à leurs chefs, ce sont aussi des hommes incultes : Cavalier, un garçon boucher; Roland, Ravenel et Catinat, des bergers ou des paysans; un cardeur de laine, Salomon. Eh bien, ces paysans tiendront en échec deux maréchaux de France, Montrevel et Villars.

Les *camisards*, s'exaltant en face du danger croissant, s'appelaient *enfants de Dieu, peuple de Dieu, troupeau de l'Eternel*. Ils eurent des visions; ils crurent entendre des voix célestes chantant dans les airs des lambeaux de psaumes. « Nous n'avions, dit l'un d'eux (Elie Marion) ni force ni conseil; mais nos inspirations étaient notre secours et notre appui. Ce sont elles qui ont élu nos chefs et qui les ont conduits; elles ont été notre discipline militaire. Ce sont elles qui nous ont suscités, nous, la faiblesse même, pour mettre un frein puissant à une armée de plus de 20,000 hommes d'élite. Ce sont elles qui ont banni la tristesse de nos cœurs au milieu des plus grands périls, aussi bien que dans les déserts et les trous des rochers, quand le froid et la faim nous pressaient. Nos plus pesantes croix ne nous étaient que des fardeaux légers, à cause que cette intime communion que Dieu nous permettait d'avoir avec lui nous soulageait et nous consolait; elle était notre sûreté et notre bonheur. » Aussi les *camisards* eurent-ils des prophéties écoutées comme les oracles mêmes de Dieu. Déjà, en 1686, Jurieu raconte qu'un homme de Codognan avait cru entendre une voix qui lui disait : « Va consoler mon peuple. » Peu de temps après s'éleva la *bergère du Dauphiné*, Isabeau Vincent, qui eut des extases et des visions extraordinaires. L'exaltation, accrue par la persécution, s'étendit rapidement du Vivarais au Languedoc, et de nombreux prophètes, s'inspirant de l'Apocalypse, jetèrent l'effroi dans les montagnes des Cévennes. Le chef principal des *camisards*, Jean Cavalier, n'exerça sur ses soldats un empire si grand que parce qu'il était prophète et prédicateur. Durant deux ans, les *camisards* campèrent dans les bois et les cavernes de leurs montagnes. Ils ne se passaient pas un seul jour que toute la troupe ne priât Dieu. Le dimanche, avait lieu une réunion générale. « Deux jours à l'avance, dit M. Feytaud dans son *Histoire des pasteurs du désert*, les prophètes faisaient prévenir les bourgeois voisins du lieu de l'assemblée... A l'aurore, les peuples arrivaient et se mêlaient aux enfants de Dieu. Un prophète montait sur un rocher, qui servait de chaire; un second orateur lui succédait, puis un troisième, et d'homélie en homélie, de prière en prière, de cantique en cantique, cette multitude insatiable atteignait insensiblement le soir. Alors le peuple reprenait le chemin de ses bourgades, et les *camisards* celui de leur camp. » Que de fois, surpris par les dragons, ils furent fusillés sans résistance ! Leur nombre, dit M. de Félice, n'a jamais été au delà de 10,000; mais ils entretenaient de secrètes intelligences avec toute la population des nouveaux convertis. Les pâtres et les laboureurs employaient des signes convenus pour les avertir de l'approche des troupes, et lorsqu'ils étaient obligés de fuir, les *camisards* avaient des retraites assurées. C'était une guerre de guérillas, avec des surprises ou des rencontres de quelques centaines d'hommes de part et d'autre. Vainqueurs, ils profitaient du succès pour tenir des assemblées auxquelles assistaient tous les huguenots du voisinage; vaincus, ils se réfugiaient dans des gorges impénétrables. Ils essayaient le premier feu, un genou en terre, en chantant le psaume soixante-huitième : *Que Dieu se montre seulement, etc.*; puis, se précipitant sur l'ennemi, ils combattaient avec l'acharnement du désespoir, sachant bien qu'on ne leur ferait ni quartier ni grâce, et préférant au supplice de la potence ou de la roue la mort du soldat. »

Le comte de Broglie, lieutenant général du roi dans le Languedoc et beau-frère de Basville, fut d'abord chargé d'étouffer la révolte. Il n'y réussit pas et fut remplacé, en 1703, par le maréchal de Montrevel. A son arrivée, Montrevel se flatte d'en finir promptement avec les révoltés, et, pour cela, il n'est aucun moyen de rigueur devant lequel il recule. Tout protestant pris les armes à la main est puni de mort. Quiconque donne asile à un *camisard* subit la même peine. Le Languedoc se couvre de gibets, les villages sont brûlés, les campagnes dévastées; mais Montrevel est battu par Cavalier. Le maréchal venge sa défaite de la manière la plus sauvage : le 1^{er} avril 1703, dimanche des Rameaux, il met le feu à un moulin où 300 protestants s'étaient réfugiés. Tous périssent, et Montrevel reçoit des éloges de l'évêque de Nîmes, Fléchier, qui lui dit : « Cet exemple était nécessaire pour arrêter l'orgueil de ce peuple. » Mais ici disons, pour la justification de l'épiscopat, que l'auteur des *Grands Jours* était moins évêque que courtesan. L'exaltation des *camisards* s'en accrût,

et, dans l'hiver de 1703 à 1704, le maréchal de France, battu successivement à Nages, aux roches d'Aubais, à Martignargues et au pont de Salindres, fut appelé à Paris par le roi. Villars fut envoyé pour pacifier les Cévennes. Arrivé à Nîmes, il entra en pourparlers avec Cavalier, dans une entrevue qui eut lieu le 16 mai 1704. Peu de temps après, Cavalier partait pour Versailles avec le brevet de colonel. Les *camisards* indignés lui reprochèrent de les avoir trahis. Repoussé par ses soldats, accablé de reproches par ses amis, surtout par Roland, Cavalier partit, fut froidement reçu à Versailles, où le roi haussa les épaules en le voyant : il alla mourir en Angleterre.

La guerre se termina peu après. Roland se fit tuer, et les autres chefs se dispersèrent ou furent exterminés. Diverses tentatives de révolte se produisirent jusqu'en 1715, mais n'eurent aucun résultat.

Montrevel et l'évêque Fléchier avaient créé une bande de *camisards blancs* ou *cadets de la Croix*, par opposition aux huguenots, appelés *camisards noirs*. Le pape Clément XI en avait autorisé la création par une bulle particulière. Les *camisards blancs* se distinguèrent par leur amour du pillage et une férocité qui ne respectait ni l'âge, ni le sexe, ni la propriété.

CAMISE s. f. (ka-mi-ze). Forme ancienne du mot CHEMISE.

CAMISOLE s. f. (ka-mi-zo-le — dimin. du lat. *camisa*, chemise). Vêtement de femme taillé à peu près comme une chemise, mais ne descendant guère plus bas que les reins, et qui se porte le plus souvent en négligé : *Camisole de toile, de futaine, de basin. On a vu à Paris, l'été dernier, les ouvrières élégantes en jupon et en camisoles blanches des plus transparentes.* Vêtement du même genre, mais d'une étoffe plus forte, que portent quelquefois les hommes et particulièrement les ouvriers pendant leur travail : *Une camisole de laine. Les soldats de Garibaldi portaient la camisole rouge.*

— *Camisole de force*, Sorte de camisole dont les manches sont assez longues pour être attachées sur les reins, et mettre ainsi hors d'état de nuire ou de se nuire les fous furieux ou les détenus dangereux : *La Camisole de force rentre indispensablement, à ce qu'il paraît, dans les revenus-bons d'une condamnation à mort.* (Barbès.) On dit aussi GILET DE FORCE.

CAMISOLER v. a. ou tr. (ka-mi-zo-lé — rad. *camisole*.) Nél. Mettre la camisole de force à : *Ils sont donc comme des moutons, sauf un, qu'on a été forcé de CAMISOLER tout à l'heure.* (A. Delvaux.)

CAMISSONIE s. f. (ka-mi-so-ni). Bot. Syn. d'ONOSURIDE.

CAMITE s. f. (ka-mi-te — rad. *came*). Moll. Nom donné aux comes fossiles.

CAMMA, dame de Galatie, dont le nom rappelle un trait peu commun d'amour conjugal et de courage, que l'auteur du *Répertoire des femmes célèbres* raconte en ces termes : « Synorix, qui était amoureux de Camma, assassina Sinatus, son époux, pour le remplacer. La vengeance que le veuf tira du meurtrier a immortalisé son amour et son audace. Après avoir résisté aux présents et aux sollicitations de Synorix, elle craignit qu'il n'y ajoutât bientôt la violence, et feignit de consentir à l'épouser. Elle le fit venir dans le temple de Diane, dont elle était prêtresse, comme pour rendre leur union plus solennelle. L'usage était que l'époux et l'épouse bussent ensemble dans la même coupe. Camma, après avoir prononcé les paroles sacrées et fait le serment ordinaire, prit la première le vase qu'elle avait rempli de poison, et après avoir bu, le présenta à Synorix, qui, ne soupçonnant aucun artifice, vida la coupe fatale. Alors Camma, transportée de joie, s'écria : « qu'elle mourait contente, puisque son époux s'était vengé. » Ils expirèrent bientôt l'un et l'autre. »

Ce trait historique a fourni à Thomas Corneille et à l'italien Montanelli le sujet d'une tragédie. V. ci-après.

Camma, tragédie italienne de Montanelli. (Thomas Corneille a aussi laissé une assez mauvaise tragédie du même nom et sur le même sujet.)

La *Camma* de Montanelli, tragédie en trois actes, a été faite pour Mme Adélaïde Ristori, la Rachel italienne, et représentée pour la première fois en avril 1857 à la salle Ventadour. Avocat, littérateur, poète et publiciste, Montanelli avait été triompher de la Toscane en 1848; exilé depuis les revers de la cause libérale italienne, il habitait Paris, et c'est là qu'il écrivit sa tragédie. Mme Ristori faisait, à cette époque, sa seconde tournée en France ou, pour mieux dire, en Europe. Le sujet de cette œuvre dramatique est tiré du *Traité des vertus des femmes*, par Plutarque; voici le passage qui s'y rapporte, traduit par Amyot :

« Il y eut jadis au pays de Galatie deux des plus puissants seigneurs, Synorix et Sinatus, desquels Sinatus avait épousé une jeune dame qu'il avoit prise fille, appelée Camma, fort estimée et prise de quiconque la connoissoit, tant pour la beauté de son corps comme pour la fleur de son âge, mais encore plus pour son honnêteté et vertu, car non-seulement elle aimoit son honneur et son mari, mais aussi

estoit prudente, magnanime et singulièrement aimée des sujets pour sa bonté et sa douceur; ce qui la faisoit encore plus regarder et renommer, elle estoit prestresse religieuse de Diane, à laquelle les Galates anciennement avoient singulière dévotion, ce qui estoit cause qu'on la voyoit souvent es sacrifices publics et solennelles processions, parée et accoustree magnifiquement. Synorix en devint amoureux; il commit un malheureux acte, car, d'aguet proposé, il tua Sinatus, et, peu d'espace de temps après, il demanda Camma en mariage. »

Elle faisoit sa demeure dans le temple et ne supportoit la malheureuse forfaiture que d'un cœur abattu et failli qui ne fist qu'émouvoir les gens à pitié; ainsi, avec un courroux couvert en elle-même, n'attendoit autre chose que l'occasion de s'en pouvoir venger; de l'autre côté, Synorix estoit assidu à la sollicitier et prier, lui alléguant les raisons qui sembloient avoir quelque honneste couleur; qu'il s'estait toujours montré plus homme de bien en toutes sortes que Sinatus, et que ce qui l'avoit induit à le tuer, c'estoit la véhémence de l'amour qu'il lui portoit à elle, non pour aucune méchanceté.

La jeune dame du commencement lui fit des refus qui ne furent pas trop rudes, et sembloit tous les jours que peu à peu s'allast amollissant, d'autant mesmement que les parents et amis estoient ordinairement après à la persuader et forcer de consentir au mariage, pour faire plaisir à Synorix, lequel avoit grand crédit et grande autorité au pays; tant que finalement elle y consentit, et l'envoya quérir qu'il vint vers elle, afin qu'en présence de la déesse même, le contrat de mariage fust passé et les espousailles solennisées. Quand il fut arrivé, elle le receut gracieusement et l'amena à l'autel de Diane; là, elle respandit à la déesse un peu de breuvage quelle avoit préparé dans une coupe, puis elle en beut une partie et bailla l'autre à boire à Synorix. Le breuvage estoit de l'hydromel empoisonné; et, quand elle vit qu'il l'eut tout beu, alors, jetant un gémissement haut et clair, et faisant la révérence à sa déesse : « Je t'appelle à témoin, dit-elle, très-honorée déesse, que je n'ai survécu à Sinatus pour autre intention de voir cette journée, n'ayant eu ne bien, ne plaisir de la vie en tout le temps que j'ai vescu depuis, que l'espérance de pouvoir un jour faire la vengeance de sa mort; laquelle maintenant faite, je m'en vais gayement devers mon mari. Mais toi, le plus méchant homme du monde, donne ordre maintenant que tes amis et parents, au lieu de licet nuptial, te préparent une sépulture. »

Le Galatien, ayant ouï ces propos et commençant déjà à sentir que le poison faisoit son opération et lui troubloit tout le dedans du corps, se fit mettre dans une litière, et ne sceut si bien faire que le soir même il ne rendit l'âme, et Camma, ayant passé toute la nuit et entendu comme il estoit déjà trespassé, s'en alla volontairement et gayement hors de ce monde. »

Telle est cette histoire de Camma, à laquelle la vieille traduction d'Amyot prête sa naïveté gauloise et dont Montanelli, tout en la modifiant quelque peu pour la rendre encore plus tragique s'il était possible, a tiré les trois actes suivants :

Au premier acte, Camma vient de consulter la déesse; son cœur est troublé par de sinistres pressages. Sinatus, son époux, va partir pour une expédition; l'armée, prête à partir, attend avec impatience son chef, lorsqu'on apprend qu'il vient d'être assassiné. Qui a commis le meurtre? On ne sait; mais quand paraît Synorix, à l'horreur que sa vue lui inspire, Camma devine qu'elle a devant elle le meurtrier de son époux : « *E dessoit c'est lui!* » et comme aussitôt l'idée d'une vengeance terrible, implacable, s'empare de ses esprits, elle ajoute :

La mia vittima è qui, la sento!

Le deuxième acte commence par un long monologue de Camma, où l'auteur, bien inspiré par les croyances des Galates à la survivance réelle des morts dans d'autres étoiles, lui fait dire, entre autres paroles : « O Sinatus! tu gémiss, je t'entends; c'est en vain que le dieu qui guide les armes t'ouvrira les derniers cercles de l'éternelle joie. Je te vois aux bords de mon étoile errer mélancolique et seul. » etc.

Puis elle se lamente sur l'inutilité de ses efforts pour arracher au coupable l'aveu de son crime : « Jusqu'à présent, toute la puissance de mes artifices n'a pu vaincre sa dissimulation. »

Enfin, comme honteuse de chercher d'arriver au vrai par des voies détournées, elle prie Koridwen, la Diane gauloise, de sanctifier les voies tortueuses de la trahison.

Arrive Synorix, qu'elle amène à force de ruses à s'accuser lui-même. D'abord elle feint de n'avoir en pour Sinatus qu'un vague amour de jeune fille; ce n'est que depuis sa mort qu'elle a connu le véritable amour; celui qui en est l'objet est l'inconnu qui l'a aimée jusqu'au crime, qui n'a pas craint de se rendre parjure, traître, assassin pour elle; elle aime le meurtrier de son époux. « Mais je te fais horreur, sans doute, ajoute-t-elle, d'avouer une telle passion. »

Synorix, abusé, encouragé par ces confi-

dences, avoue tout. « Des preuves? » dit-elle. Synorix lui montre la cicatrice d'une blessure que lui a faite Sinatus, et, si elle le désire, il lui apportera le cœur arraché du sein de son rival. Camma, sur le point de se trahir, se contient pour assurer sa vengeance; elle tend la main au meurtrier. « Dis-moi que tu m'aimes! s'écrie Synorix. — Amo (j'aime), répond-elle en ne pensant qu'à Sinatus. — O delirio! s'écrie l'assassin, il talamo presento. — Monstro, il talamo tuo sarà la tomba! (ton lit nuptial sera ton tombeau!). » dit-elle dans l'explosion de la haine qui va être satisfaite, en le voyant s'éloigner pour préparer les pompes nuptiales.

Le troisième acte contient la scène du mariage : Synorix boit sans défiance à la coupe empoisonnée où Camma a d'abord trempé ses lèvres. Alors, d'une voix éclatante, la prêtresse nomme devant tous le meurtrier de Sinatus. Synorix ne tarde pas à mourir; quant à elle, elle expire avec la joie d'avoir vengé son époux et de le rejoindre.

Montanelli, en composant cette tragédie, s'est bien inspiré des mœurs et des idées gauloises. Il a su les faire revivre avec une rare fidélité; Camma et les autres personnages sont de vrais Gaulois, amollis par le climat de l'Asie; ils conservent encore, au cœur des forêts de la Galatie, les superstitions et les croyances de leurs ancêtres. Thomas Corneille, au contraire, dans sa tragédie, qui porte le même nom, fait parler tout son monde comme si ces Gaulois asiatiques n'étaient que des gentilshommes français du xvi^e siècle. Aussi la pièce de Thomas Corneille n'a-t-elle aucun mérite.

Quant à la forme poétique adoptée par Montanelli, on lui reproche la profusion des images; il préfère trop souvent le langage fleuri de l'imagination aux simples accents de la passion. Il faut en excepter cependant la scène de l'aveu de Synorix, où l'auteur fait tenir à ses personnages le vrai langage tragique.

A vrai dire, le mérite propre de *Camma* consistait plutôt dans la beauté de la poésie et dans le développement des caractères que dans la force des situations et du plan; elle n'en réussit pas moins très-honorablement à la salle Ventadour; elle fait partie du répertoire d'élite avec lequel Mme Ristori est en possession de recueillir chaque année ample moisson de braves et de lauriers européens. En Italie surtout, on la conçoit, l'accueil fut chaleureux; il est vrai qu'en applaudissant la pièce, les Italiens saluèrent dans l'auteur un citoyen d'un grand cœur et d'une vaste intelligence, victime de son patriotisme et du dévouement qu'il avait montré à son pays. Dernièrement encore (février 1865), les journaux italiens et autres annonçaient que Mme Ristori jouait *Camma* à Constantinople, au milieu d'un enthousiasme universel. Le soir de la dernière représentation, une couronne fut offerte à la grande actrice, et, après le spectacle, une foule immense la reconduisit chez elle, et suivit sa voiture au son des instruments de musique et à la clarté des flambeaux.

CAMMILLÉ (Saint-Aubin), acteur et auteur, né en 1770, mort vers 1830. Il joua successivement en province et à Paris, notamment au théâtre des Variétés-Amusantes et à celui des Associés, boulevard du Temple. En 1808, il faisait partie de la troupe des Variétés-Étrangères, et en 1809, de celle du théâtre de l'Impératrice. Il avait débuté à l'Ambigu-Comique par le rôle de Floricor, dans la *Feinte par amour*, de Dorat. Cet acteur avait du feu, de l'aisance, de l'aplomb, quoiqu'il fût boiteux, et une grande habitude de la scène. Il a composé un grand nombre de pièces, comédies, vaudevilles, parades, etc., dont plusieurs, restées manuscrites, sont tombées entre des mains infidèles. On lui doit plusieurs ouvrages révolutionnaires ou mélodramatiques, entre autres : *l'Ami du peuple* ou *les Intrigants démasqués* (v. ce mot) et *le Moine*. On peut encore citer de lui le *Jaloux par qui-proquo*, la *Jeune mère*, *Louise* ou *les Mœurs du théâtre*, la *Lingère* ou la *Béguine*, parodie de la *Belle Arsène*; les *Hochets*, opéra-comique en deux actes; la *Nuit champêtre*, comédie-vaudeville en deux actes.

CAMMARANO (Salvator), poète italien, le meilleur librettiste de l'Italie après Félix Romani, né à Naples dans les premières années de ce siècle, mort en 1852. Il a composé un nombre presque incalculable de poèmes, mélodrames et opéras, tirés presque tous de nouvelles, de romans ou de drames italiens ou étrangers. Ses meilleurs travaux sont les libretti de : *Lucia di Lammermoor*, tiré, comme on le sait, du roman de Walter Scott; *Marie de Rohan*, la *Vestale*, les *Horaces* et les *Curia-*, qui présentent quelques-unes des lignes sévères de la grandeur romaine; *Sapho*, énergique peinture de l'amour grec; le *Trouvatore* enfin, scène espagnole, belle d'héroïsme et de situations délicates et terribles. Ce fut son chant du cygne; il l'avait à peine achevé que la mort vint le surprendre. Ce sont là les meilleures œuvres de Cammarano; dans ses autres ouvrages, fort nombreux, on trouve çà et là quelque leur de poésie, mais, somme toute, ils sont considérés en Italie comme n'ayant qu'une fort mince importance littéraire. Cammarano est mort dans la force de l'âge.

CAMMARATA, bourg du royaume d'Italie, province de Girgenti, district et à 16 kilom. E. de Bivona, ch.-l. de cant.; 5,133 hab.

CAMMARE s. m. (kamm-ma-re). Bot. Syn. du genre *aconit*, et nom de l'une des espèces de ce genre. || On dit aussi **CAMMARON**.

CAMMARUS s. m. (kamm-ma-russ). Astr. Nom latin de la constellation du Cancer, et qui est syn. de ce dernier mot.

CAMMAS (Lambert - François - Thérèse), peintre et architecte français, né à Toulouse en 1743, mort en 1804. Après un voyage qu'il fit à Rome, il fut nommé professeur d'architecture à Toulouse, et c'est à lui qu'est due la façade de l'hôtel de ville; il fut aussi chargé de restaurer plusieurs églises gothiques, ce qu'il fit dans un style qui tenait à la fois de l'architecture italienne et de l'architecture arabe. Il montra également du talent pour la peinture; on cite parmi ses tableaux une *Apparition de la Vierge à saint Bruno* et une allégorie représentant le *Rappel des parlements sous Louis XVI*.

CAMME s. f. (ka-mé). Méc. Forme peu usitée du mot **CAME**.

CAMO (Pierre), marchand et toubador toulousain du xiv^e siècle. Il fut un des sept toubadors de Toulouse qui fondèrent l'Académie des Jeux floraux, en promettant une violette d'or et le titre de docteur de la gaie science à l'auteur de la meilleure pièce de vers qui serait présentée au concours du 1^{er} mai 1324.

CAMOCAS s. m. (ka-mo-ka). Comm. Sorte d'étoffe de soie.

CAMOCHE, montagne de Suisse, canton du Tessin, à 15 kilom. E. de Bellinzona, près de la frontière du royaume d'Italie; altitude 2,332 m. Cette montagne, en forme de pyramide, renferme les sources de plusieurs petits affluents du lac Majeur et du lac de Côme; de son sommet, qui domine tous les pics environnants, on jouit d'un point de vue fort étendu sur la Lombardie et la chaîne des Alpes.

CAMOËNS (Louis de). Voici encore un de ces hommes qu'un grand génie ne sauva point de l'infortune. A qui imputerions-nous les longs malheurs qui le poursuivirent jusqu'au tombeau? Sera-ce à cette organisation nerveuse, à ces passions vives et ardentes, inséparables peut-être du génie? ou sera-ce à ce qu'on appelle vulgairement le sort, à cette fatalité invincible qui semble s'attacher à ces poètes créateurs destinés à élever des monuments impérissables parmi les hommes?

Homère, Tasse, Milton, Camoëns, Cervantes, illustres malheureux sur qui pesa cette main de fer; êtres mystérieux en qui tout fut extraordinaire; qui mendiez et souffriez en chantant ces vers divins qui feront l'éternel entretien des hommes, dites-nous le secret de vos longues infortunes; dites-nous les causes de vos singulières et déplorables destinées. Mais qui les sait, et les savez-vous vous-mêmes? *Sus lucerna rerum*. Et l'on n'en voit que les effets. La gloire est au prix de la souffrance, et vos noms immortels en sont l'éclatante preuve.

Mais nul peut-être ne fut affligé de plus de maux en tous genres que le poète à qui Lisbonne doit toute sa gloire littéraire; Lisbonne, où il traîna de si tristes jours, en proie à tous les besoins, et manquant de pain; Lisbonne, qu'il dota de la seule grande composition poétique qu'elle puisse présenter avec orgueil aux nations les plus illustres dans les lettres.

Louis de Camoëns naquit, en 1525, à Lisbonne. Sa famille, originaire de la Galice, était noble, mais pauvre, et son père s'épuisa pour lui faire donner une éducation classique à l'université de Coïmbre. C'est là qu'il fit ses humanités et qu'il étudia la philosophie. L'université de Coïmbre était alors en grande renommée; on y voyait une statue de la Sagesse portant, en lettres gothiques, l'inscription suivante :

Amice, sequere me et non dimittam te;

Dice vivere in servitute et mori in paupertate.

« Ami, suis-moi, et je ne t'abandonnerai jamais; apprends à vivre dans la servitude et à mourir dans la pauvreté. »

C'était la sagesse, hélas! dans ces temps d'oppression et d'inégalité, d'apprendre à vivre soumis et à mourir pauvre. Louis de Camoëns n'eut que trop à exercer ces fatales vertus; mais son âme, égale à son fléau, se révoltait parfois contre une si dure résignation. Il poussait des soupirs de liberté; il avait des aspirations vers la fortune. Camoëns revint à Lisbonne, plein de ses auteurs et de toutes ces belles fictions de l'antiquité qu'il devait mêler, plus tard, dans ses *Lusiades*, aux mystères de la religion du Christ. De ce retour dans sa famille date la passion qui a le plus influé sur sa vie. Sa naissance lui permettait l'accès de la cour; il y vit Catherine d'Attayde, dame du palais, et s'éprit pour elle de l'amour le plus ardent. Ce fut elle qui lui inspira ses premiers vers, et l'on peut dire aussi ses derniers : car on voit des traces de cette profonde passion jusque dans les poésies qu'il composa peu de temps avant sa mort, et dans le dénuement le plus affreux. Le souvenir de Catherine d'Attayde a rempli sa vie, et si d'autres femmes furent aimées de lui, aucune, du moins, ne le fut comme elle. Les vers du pauvre amoureux étaient aussi chastes que passionnés, car jamais sa plume n'écrivit le nom de la femme qu'il adorait. Cet attachement lui attira bientôt, à la cour, de fâcheuses querelles, et, comme il n'était que

simple gentilhomme et point grand de Portugal, il fut cavalièrement exilé à Santarém, dans l'Estramadure portugaise, pays triste, où il ne trouva de consolation qu'à chanter ses amours et à se plaindre en vers touchants de ses premiers malheurs. On a de ce temps des sonnets tout empreints de la violente agitation de son âme. Il y exprime ses souffrances, l'ennui de la solitude pour un cœur ardent qui cherche partout ce qu'il aime et se consume dans son vain souci. C'est dans ces élégies douloureuses, qui ne sont pas encore tout à fait des *Tristes* désespérées, qu'il faut voir tout ce que peut souffrir à vingt ans une âme de poète dans cet abandon des hommes et loin de ce qui seul donne pour lui un charme à la vie. Las de son exil, il demanda, pour en sortir, à faire partie de l'expédition militaire que le Portugal envoyait contre le Maroc. Il obtint cette grâce, et passa en Afrique en qualité de simple soldat. Là, au milieu de combats fréquents, d'alertes continues, couchant sur la dure et vivant sans repos, notre poète cependant chantait, faisait des vers, rappelait ses amours, s'animait à la guerre; et son courage et sa verve s'exaltaient si bien, qu'il fit, dans cette campagne, autant d'actions de bravoure que de vers heureux. Il payait partout de sa personne, et, dans un engagement devant Ceuta, il eut l'œil droit emporté d'un coup de feu. Tout cela ne lui valut ni avancement ni récompenses, et son sort n'en devint que plus incertain à son retour dans sa patrie.

Méconnu des courtisans, souvent même abreuvé d'humiliations, Camoëns résolut de quitter pour jamais son ingrate patrie, et d'aller chercher sous d'autres cieux ce bonheur qu'il devait toujours poursuivre en vain dans l'un et dans l'autre hémisphère. Il s'embarqua donc pour les Indes en 1553, et jura, dans un chant de départ plein d'amertume, que sa patrie n'aurait pas ses os.

Arrivé à Goa, où les Portugais avaient fondé un de leurs établissements de l'Inde, Camoëns sentit plus vivement la grandeur de la découverte de Vasco de Gama, la plus glorieuse peut-être de l'histoire du Portugal. Cette expédition vers un but inconnu, à travers des mers nouvelles et mille périls, l'intrépidité de ces hommes, le génie de leur chef, de ce hardi Vasco, ouvrant une si large voie au commerce de son pays, et atteignant, par des mers qui avaient paru jusque-là impraticables, un pays où les anciens avaient à peine pénétré par terre et après de longs efforts; tout cela lui parut si grand et si glorieux pour le Portugal, que, malgré les injustices dont ses compatriotes l'avaient accablé, il conçut l'idée d'immortaliser ces faits, et d'élever à son pays un monument impérissable.

Cette vie errante sur les vagues de l'Océan et sous un ciel de feu laissa une profonde impression dans l'âme du poète-soldat, et nous lui devons notamment ces images hardies, ces descriptions colorées et ces peintures éclatantes des grands phénomènes de la mer que nous retrouvons dans son poème.

Il mit sur-le-champ la main à l'œuvre, et n'en fut distrait que par de nouvelles disgrâces que lui suscitèrent sa franchise et sa loyauté. N'ayant pas su contenir son indignation contre les malversations du vice-roi de Goa, il publia, en 1555, une satire intitulée *Sottises dans l'Inde*, dans laquelle il attaqua la corruption des mœurs des colons. Cette noble révolte de l'honneur dépendant contre le dol tout-puissant le mit de nouveau en lutte avec l'adversité. Dans sa colère, le vice-roi exila notre poète à Macao. Il se résigna à son mauvais sort, et se livra, dans son exil, avec plus d'assiduité encore à la composition de son poème des *Lusiades*, qu'il n'avait qu'à demi ébauché durant son séjour à Goa. Il passa à Macao plusieurs années, durant lesquelles il acheva cet immortel poème. On montre encore à Macao, au sommet d'une montagne de granit, une sorte de galerie naturelle formée sur des rochers et suspendue au-dessus de l'abîme qu'on nomme la *Grotte de Camoëns*. C'est là que le grand poète se retirait chaque jour pour composer ses vers, rêver à la patrie absente et endormir ses douleurs au bruit des vagues de l'Océan, dont l'immensité se déroulait devant ses yeux. Cette grotte est aujourd'hui la propriété d'un Portugais, M. Marquez, qui a dû, dans ces derniers temps, y faire placer le buste en bronze du poète national.

Cependant Camoëns nourrissait le regret d'être éloigné de sa patrie, ou même d'un pays habité du moins par des hommes portant des habits portugais et parlant la langue qu'il avait bégayée au berceau. Aussi, lorsqu'il apprit son rappel, sa joie fut-elle grande; et il quitta sans peine cette terre où il venait de fonder ses titres à l'immortalité.

Dans la traversée de Macao à Goa, le vaisseau sur lequel il était fut assailli par une violente tempête, à l'embouchure de la rivière *Mécon*, en Cochinchine, et fut submergé. Camoëns, néanmoins, se sauva du naufrage et sauva avec lui son plus cher trésor, son poème des *Lusiades*, en le tenant d'une main hors de l'eau, tandis que de l'autre il nageait vers le bord.

Il revit Goa. Un nouveau vice-roi y commandait, qui ne lui épargna pas les persécutions, et qui le fit retenir en prison, au nom de quelques créanciers, comme pour venger encore son prédécesseur. Ce traitement indigne

retarda son départ pour le Portugal, vers lequel tendaient tous ses vœux. Quelques amis s'intéressèrent pour lui, et il lui fut enfin permis, en 1569, de s'embarquer pour Lisbonne, qu'il n'avait pas revue depuis seize ans. Qu'y venait-il chercher? Hélas! il croyait y trouver la gloire et les récompenses que méritaient son génie et ses longs travaux; l'affreuse misère l'y attendait. Alors il regretta ces délicieuses contrées de l'Asie, où l'homme vit de si peu, et n'a, pour ainsi dire, qu'à se laisser vivre et à jouir des dons d'une nature féconde, douce, riche et brillante tout ensemble.

Dans un de ses *Canções*, Camoëns retrace avec énergie les tourments de son existence poursuivie par une sorte de fatalité :

« Tantôt j'éprouvai toute la fureur de Mars, s'écrie-t-il; tantôt, pèlerin errant et sans but, voyant de nouvelles nations, entendant de nouveaux langages, observant des mœurs nouvelles, uniquement pour te suivre, fortune injuste, qui consumes les âges et qui montres aux humains une espérance ayant l'éclat du diamant, une espérance anéantie bientôt comme le verre fragile tombé des mains! »

La pitié des hommes me manquait; mes amis me furent contraires dès le premier abord du péril; on me refusait l'air que respirent les autres êtres; enfin tout m'abandonnait à la fois. Quel secret difficile à comprendre! Naitre pour vivre, et se voir privé de ce qui est nécessaire à la durée de cette existence, et ne pouvoir la perdre quand on a fait tout ce qu'il faut pour cela. Enfin, il n'y a pas de tranges, pas de périls, par lesquels je n'aie passé, pas d'injustices que je n'aie souffertes, injustices commises par ces puissants du monde qu'un antique abus des choses élève au-dessus des autres; j'ai vécu attaché à la fatale colonne de la misère, à cette colonne par moments rompue, mais que relevait toujours le bras fort de mes persécuteurs. »

Telles furent les plaintes éloquentes de Camoëns, plaintes qu'il a renouvelées souvent dans le cours des *Lusiades*, et ce n'étaient point là seulement des plaintes de poète, car l'affreuse réalité les a inspirées.

Cependant une aurore de prospérité sembla briller pour lui. Sébastien venait de monter sur le trône de Portugal. Ce jeune roi, doué de brillantes qualités, généreux, ami des lettres et des arts, se plut à donner des encouragements à Camoëns. Il accepta la dédicace du poème des *Lusiades*, et lui donna même des suffrages publics. Mais à peine Camoëns jouissait-il de cette auguste faveur, qu'il en fut soudainement privé. Sébastien trouva la mort dans son expédition contre les Maures d'Afrique, en 1578, au combat d'Alcázar. Par cette mort, tout changea de face en Portugal. Une dynastie finissait en Sébastien, et le royaume, passant à une famille étrangère, tomba sous la domination de ce Philippe II, sous lequel l'Espagne gémissait opprimée et abêtie. Dès lors, tout fut fini pour Camoëns, et sa vie ne fut plus qu'un combat avec la faim. Il tomba dans un dénuement tel, qu'il languissait quelquefois de longues heures dans l'inanition.

On n'ignore pas qu'un esclave, nommé Antonio, qui s'était attaché à lui, mendiait dans les rues de Lisbonne pour subvenir aux besoins de son maître, à qui la pitié de ses amis avait manqué. Camoëns fut contraint, en quelque sorte, de vivre de la charité publique; la pension de quinze mille reis qui lui avait été faite par la cour de Lisbonne après la publication de son poème était insuffisante.

On rapporte qu'un jour Rugdias de Camara, noble chevalier, le sollicita de traduire en portugais les sept Psaumes de la pénitence. Après un certain laps de temps, quelques stances seulement étant achevées, celui-ci se plaignit de la lenteur du poète, qui avait écrit tant et de si beaux vers. Camoëns lui répondit : « Seigneur, quand je les écrivais, je me trouvais en âge florissant, j'étais favorisé des dames, j'avais le nécessaire; maintenant, le nécessaire me manque, et si complètement que voici mon Antonio me demandant quatre *moedas* pour acheter du charbon, sans que je puisse les lui donner. »

Cette horrible existence, que Camoëns traîna ainsi quelque temps, à l'âge où il était parvenu, ne pouvait se prolonger. Aussi mourut-il bientôt sur un misérable grabat, dans un hôpital où l'avaient jeté le désespoir et le besoin. Il y rendit le dernier soupir à soixante-deux ans, en 1579.

Quinze ans après sa mort, ses compatriotes lui rendirent une justice éclatante, et consacrèrent à sa mémoire un monument sur lequel on lisait une épithaphe où Camoëns était appelé le *prince des poètes*. Un prince qu'on avait laissé mourir de faim... quelle amère dérision! Ainsi va le monde!

Dryden est mort de faim, on l'enterre avec pompe.

Dans les colonnes du *Grand Dictionnaire*, les *Lusiades* auront un article particulier, où nous montrerons toute l'importance de cette épopée éminemment nationale. Dans ce poème, dont le sujet est la découverte des Indes orientales par Vasco de Gama, le poète montre l'intrépide navigateur doublant le cap des Tempêtes et l'apparition du géant Adamastor, création égale à tout ce que l'imagination des plus grands poètes a pu produire, et, après une suite de tableaux tour à tour terribles et touchants, termine par une prophétie sur les hauts faits des Portugais.

Toutefois, nous ne finirons pas sans dire que Voltaire, qui a jugé les *Lusiades* avec beaucoup de finesse et de goût, et qui a rendu pleine justice au touchant épisode d'Inès de Castro, à la fiction du géant, à la voluptueuse peinture de *l'Ile enchantée*, a critiqué le mélange, qu'il appelle *bizarre*, des divinités païennes et chrétiennes. Il trouve que rien n'est plus singulier que de voir Bacchus, transformé en enfant de chœur, brûler de l'encens devant l'autel de la Vierge immaculée. Peut-être Voltaire a-t-il failli ici à son tact accoutumé. A la lecture, comme le dit très-bien M. Necker-Staël-Holstein, « cette alliance des dieux païens et des saints du christianisme ne produit pas une impression discordante : on sent que le christianisme représente le côté sérieux de la vie; le paganisme, ses plaisirs et ses fêtes; et l'on trouve une sorte de délicatesse à ne pas se servir de ce qui est saint pour les jeux mêmes du génie. Camoëns avait, d'ailleurs, des motifs ingénieux pour introduire la mythologie dans son poème. Il se plaisait à rappeler l'origine romaine des Portugais, et Mars et Vénus étaient considérés non-seulement comme les divinités tutélaires des Romains, mais aussi comme leurs ancêtres. »

On a imprimé, sous le nom de Camoëns, trois comédies : *Seteuco*, les *Amphitryons*, les *Amours de Filodème*. Les *Amphitryons* sont une imitation de Plaute; Sosie et Mercure s'y expriment en espagnol.

On attribue aussi à Camoëns une jolie chanson espagnole, intitulée la *Marinière*. Terminons par ce chant de poésie, de tristesse et d'amour. Ces trois mots résument ta vie tout entière, ô grand génie! *Si vis me flere...* Suivons le conseil du poète latin en effeuillant ces strophes sur ta tombe, ô Camoëns! pour que le lecteur aussi sente quelque chose en son âme quand il lira ces lignes, qui sont une page de martyrologe bien plus qu'une biographie.

Je veux, je veux, ma mère,

Aller sur la galère

Que vous voyez d'ici.

Oh! ce n'est pas ma faute

Ni celle de notre hôte;

L'amour le veut ainsi.

L'amour veut, ô ma mère,

Je ne puis le nier,

Que je sois marinier

Avec le marinier!

L'amour est notre maître,

Chacun doit se soumettre

A ses puissantes lois.

Contre lui, simple et tendre,

J'rais-je me défendre,

Quand il commande aux rois?

L'amour veut, ô ma mère,

Je ne puis le nier,

Que je sois marinier

Avec le marinier!

Je sais bien que sur l'onde,

Quand la tempête gronde,

Ma mère, on meurt d'effroi;

Mais toute lutte est vaine,

Le désir qui m'entraîne

Est bien plus fort que moi.

L'amour veut, ô ma mère,

Je ne puis le nier,

Que je sois marinier

Avec le marinier!

CAMOËNS, drame en un acte de Halm. Ce petit drame n'est, à vrai dire, qu'un tableau rapide, sans action, de la mort de Camoëns. Il n'y a là aucune passion aux prises avec le cœur humain. Camoëns est mourant sur son grabat, et le jeune Quevedo recueille son dernier soupir, et reçoit le baptême de la poésie des mains du glorieux maître. Halm, ou plutôt le baron de Münch-Bellinghausen (véritable nom de l'auteur de *Griseldis* et du *Glaiveur de Ravenne*) a traité avec une inspiration et une élévation qui lui sont naturelles ce sujet émouvant. La pièce, jouée en 1837, n'obtint que peu de succès; mais on lui rendit entière justice à la lecture.

CAMOÏARD s. m. (ka-mo-iar). Comm. Etoffe en poil de chèvre sauvage.

CAMOIS s. m. (ka-moi). Vieux mot qui servait à désigner les marques imprimées sur la peau par la crotte de maille, et qu'un bain faisait disparaître : *A travers ce filet, on apercevait encore, malgré le bain, les CAMOIS des mailles*. (Ancien roman.)

CAMOISSIÉ, **ÉE** adj. (ka-moi-si-é — rad. camois). Meurtri, blessé sur tout le corps. || Vieux mot.

CAMOMEN s' m. (ka-mo-ma — altérat. de *camomille*). Bot. Nom que l'on donne à la cameline dans certains pays.

CAMOMILLE s. f. (ka-mo-mi-lle; || *ml*. — du gr. *chamai*, à terre; *mélon*, pomme, à cause de l'odeur de pomme qu'exhale l'une des espèces de ce genre). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées : *On trouve la CAMOMILLE romaine en fleurs pendant les mois de juin et de juillet*. (A. Richard.) || Nom que l'on donne, dans certains pays, à la cameline. || *Camomille de Picardie*. Nom vulgaire de la cameline. || *Camomille rouge* ou *rose*, Nom vulgaire du pyrèthre rose.

— **Encycl.** Les caractères généraux des *camomilles* sont les suivants : Capitules multiflores, hétérogames; fleurs du rayon ligulées, femelles; celles du disque tubuleuses, quinidées, hermaphrodites; réceptacle

convexe, conique ou oblong, couvert de paillettes membraneuses placées entre les fleurs; fruits cylindriques, obscurément tétragones, striés ou lisses, terminés en général par une aigrette membraneuse très-courte, entière ou dimidiée, munie parfois d'une oreillette au côté interne.

On connaît aujourd'hui une cinquantaine d'espèces de *camomilles*, non compris les variétés cultivées, presque aussi nombreuses. Ces plantes sont admises dans les jardins d'agrément à cause de la beauté de leurs fleurs, tantôt jaunes avec les rayons blancs, tantôt entièrement jaunes; elles sont aussi d'un usage fort répandu en médecine et dans les arts. Parmi les espèces, nous mentionnerons spécialement : 1° La *camomille romaine* ou *odorante* (*anthemis nobilis*). C'est une plante vivace, commune dans les lieux incultes. Ses fleurs simples, mais qui doublent aisément par la culture, sont toniques, stimulantes, fébrifuges, anthelminthiques, emménagogues, antispasmodiques. Elles conviennent dans les langueurs d'estomac, les digestions difficiles, les coliques venteuses, la dyspepsie, l'hypochondrie, la diarrhée atonique, les fièvres muqueuses, putrides, continues ou intermittentes, l'aménorrhée, l'hystérie, la chlorose, les affections vermineuses. Cette espèce se plaît dans les terres fortes et exposées au soleil. On la multiplie par éclats faits à l'automne et plantés à 0 m. 50; tous les soins se réduisent à quelques sarclages. On récolte les fleurs pendant tout l'été; l'expérience a prouvé qu'il valait mieux les rentrer aux trois quarts ouvertes que d'attendre leur entier épanouissement. 2° La *camomille puante* ou *maroute* (*anthemis cotula*) est annuelle et croît d'ordinaire au milieu des moissons; son odeur forte et repoussante la fait rejeter par les bestiaux. Du reste, elle possède les mêmes propriétés médicinales que la précédente. Les feuilles servent à teindre en jaune, et les tiges sèches à faire des balais. 3° La *camomille à grands fleurs* ou *chrysanthème des Indes* est une belle plante vivace, originaire de la Chine. Ses tiges, garnies de feuilles diversement découpées, supportent à leur extrémité des fleurs qui étaient primitivement d'un pourpre foncé, mais qui actuellement, dans les espèces cultivées, présentent toutes les nuances. Il est bien dommage, dit M. Poiteau, que d'aussi belles plantes fleurissent tellement tard que l'hiver les surprend presque toujours dans leur plus grande beauté : on est obligé d'en cultiver en pots que l'on rentre en orangerie où, arrangées avec art sur des gradins, elles forment un magnifique tapis jusqu'à Noël : celles qui restent en pleine terre ne craignent pas les grands froids. Elles ont besoin d'une bonne terre à oranger et demandent à être fréquemment arrosées. On les multiplie aisément d'éclats et de boutures; on doit en faire de nouveaux pieds chaque année et supprimer ceux qui ont plus de trois ans, parce qu'ils usent trop la terre. On a essayé de les forcer sous châssis, au printemps, pour les faire fleurir en septembre, mais on n'a obtenu que des tiges grêles, tombantes et incapables de fleurir; il leur faut absolument de l'air et du soleil. Elles ne veulent fleurir même que quand la température de l'automne est descendue à un certain degré, et j'ai cru remarquer que plus leur floraison est tardive, plus l'hiver arrive tard. Si on coupe des rameaux quand les boutons à fleurs paraissent et qu'on les bouture à l'étouffée, on obtiendra de petites plantes propres à mettre sur la cheminée d'un appartement. 4° La *camomille tinctoriale* (*anthemis tinctoria*) renferme un principe colorant jaune, brillant, mais peu solide, assez employé dans le Nord, mais fort peu en France. Les anciens donnaient le nom de *camomille* à une plante qu'on range aujourd'hui dans le genre matricaire, et dont la réputation médicale remonte non-seulement à la Grèce, mais à l'Égypte; quelques médecins la préféraient encore de nos jours aux véritables *camomilles*. V. ANTHEMIS.

CAMON (sa-mon). Interj. Ah! oui! vraiment! avec une intention d'ironie : *CAMON, vraiment, il y a fort à gagner à fréquenter les nobles!* (Mol.)

Camon, c'est bien le temps de faire des bombances. REGNARD.

■ Mot vieilli.

CAMONICA (val), vallée du royaume d'Italie, dans la province de Bergame, entre deux rameaux des Alpes rhétiques, arrosée par le cours supérieur de l'Oglio, au-dessus du lac d'Iseo; 55,000 hab.; 65 kilom. de long. Terroir bien cultivé, et fertile en blé, maïs, seigle, orge, châtaignes et vin; élève de vers à soie et de bestiaux. Riches mines de fer, carrières de marbre.

CAMOPÉ, grande rivière de la Guyane française, affluent de la rive gauche de l'Oyapock, donne accès aux Indiens Bouis et Roucouienues, par l'Oyapock, à nos établissements des rives inférieures de ce fleuve.

CAMORRA s. f. (ka-mor-ra — mot castillan signif. *rixe, contestation*). Néol. Sorte d'association organisée dans quelques États faibles ou corrompus, notamment dans l'extrême de Naples, pour extorquer de l'argent à certaines classes de citoyens que le gouvernement ne pouvait ou ne voulait défendre : *La CAMORRA est la plus odieuse association qui se puisse imaginer; c'est le mal organisé, c'est le soutien du vice, c'est l'impôt du*

fainéant sur le malheureux qui travaille. (P. Parfait.)

— **Encycl.** Quand un gouvernement démoralise, sciemment et au profit d'intérêts égoïstes, une population généreuse au sein de laquelle sont encore vivants de glorieux souvenirs, il a cessé d'exister dans la conscience publique, et l'heure de sa chute a sonné. C'est le cas de la dynastie des Bourbons de Naples. Rebelle aux leçons de l'expérience, sourde aux conseils diplomatiques des cours étrangères, aveugle en présence de la manifestation des vœux populaires, elle est allée s'ensevelir, sans gloire, au milieu des ruines de Gaète, pendant qu'un héros plébéien, entouré du seul prestige de son nom, entraînait, entouré de quelques amis, dans la capitale des Deux-Siciles.

Le roi François II ne supportait pas seulement le poids de ses propres fautes; car il était trop jeune pour avoir lassé la patience de ses sujets; mais il avait accepté la succession de son père, et elle était grosse d'injustices, d'erreurs et d'abus. Ferdinand II, sentant l'affection de son peuple s'éloigner de lui de plus en plus, avait cru consolider son trône en l'appuyant sur les passions mauvaises et l'illégalité. Il lui fallait détourner l'attention publique de ses actes, il lui fallait pervertir et corrompre, afin d'être plus sûr de régner en paix. Le principal de ces agents pervers, il le trouva dans la *camorra*.

Qu'est-ce donc que la *camorra*? Nous allons essayer de le définir et d'en faire connaître sommairement l'organisation.

Si nous voulons donner une définition large de la *camorra*, nous l'appellerons *l'extorsion organisée*. Si nous voulons développer cette définition, nous dirons avec M. Marc Monnier que « c'est une association de gens corrompus et violents, rançonnant par l'intimidation les vicieux et les lâches », ou, avec M. Parfait, « que c'est la plus odieuse association qui se puisse imaginer, que c'est le mal organisé, que c'est le soutien du vice, que c'est l'impôt du fainéant sur le malheureux qui travaille ».

Certains auteurs ont nié l'existence de la *haute camorra*, c'est-à-dire de la *camorra* en gants jaunes, et pourtant elle existait et ses membres ne furent pas les moins actifs et les moins dangereux; les fastes judiciaires de l'ancien royaume napolitain révèlent sa redoutable et ténébreuse existence.

Sur les origines de la secte, l'histoire ne sait rien de positif. Elle en est réduite à de simples commentaires, on ne la voit fonctionner qu'en 1820, c'est-à-dire à l'époque où l'Italie méridionale, en proie à tous les tiraillements, livrée à toutes les cupidités, recueillait le triste héritage de Caroline et du ministre Acton, après avoir traversé l'étape glorieuse, mais néfaste, du gouvernement de Murat.

D'où vient le mot *camorra*? Même incertitude sur l'étymologie que sur les origines de la secte; l'une devant naturellement servir à expliquer l'autre. Toutefois, les versions ne manquent pas. Selon les uns, *camorra* n'est qu'une corruption de *gamarra*, mot que l'on retrouve dans les vieux romans napolitains, et qui a été importé de la péninsule ibérique lors de la domination espagnole. La *camorra* était une sorte de vêtement, la *chamarra* d'Espagne. Ce vêtement servait, selon toutes probabilités, d'uniforme à une certaine classe de mauvais sujets; et, comme le font très-bien remarquer les auteurs qui se sont occupés de la *camorra*, il existait au xvi^e siècle en Sicile une association de malfaiteurs tout à fait organisée comme celle-ci, dont les membres s'appelaient *bonachi*, du mot patois sicilien *banaca*, sorte de jaquette encore aujourd'hui portée dans les environs de Girgenti et de Syracuse. Cette étymologie nous paraît la plus vraisemblable, et nous pouvons dire, en tous cas, que l'origine espagnole de la plaie qui ronge encore les provinces napolitaines nous paraît incontestable.

En espagnol, *camorra* veut dire batterie, querelle : *Hacer camorra* signifie Chercher noise, etc., etc. Or les querelles, les rixes sont les questions à l'ordre du jour dans la société qui nous occupe. Ouvrons Cervantes, lisons sa charmante nouvelle *Rinconeto y Contadillo*; c'est l'histoire d'une confrérie de filous et de malfaiteurs établis à Séville et partageant ses profits avec la police et le clergé. Cette association (*la Gardina*), fondée en 1417, est, à n'en point douter, la mère de la *camorra* napolitaine, avec laquelle elle avait des points de ressemblance incroyables. Ajoutons que Cervantes, dans sa nouvelle de *Rinconeto y Contadillo*, écrivait une étude de mœurs et non un *romancero* de fantaisie, et que l'action se passe en 1588.

Autre origine espagnole, seulement ici l'étymologie revêt un caractère moins acceptable. *Camorra* viendrait de *kumar*, jeu de hasard défendu par le Coran, auquel se commettaient de nombreuses tricheries et de scandaleuses extorsions. Ce jeu aurait été un des dons faits à la péninsule par les Maures.

Quant à nous, nous acceptons absolument la version tirée du roman de Cervantes. Il est du reste facile, en lisant les autres ouvrages de ce grand écrivain, de voir que l'impôt par l'extorsion se pratiquait en Espagne sur une très-vaste échelle. Dans l'immortel livre de *Don Quichotte*, Sancho Pança, dans sa royauté éphémère de Barataria, n'essayait-il pas d'y mettre un frein?

La *camorra* se recrute dans toutes les

classes de la société, elle étend ses ramifications partout, elle a ses centres et ses recruteurs, ses cadres d'activité, d'inactivité et d'avancement. Sous l'ancien régime, elle était ostensible, aujourd'hui elle est traquée par un gouvernement plus régulier et plus moral; autrefois ses membres, loin de cacher leur affiliation, semblaient, au contraire, en faire montre; maintenant, ceux qui échappent à la juste rigueur des lois continuent leur métier en s'entourant de mystère et d'ombre. Les louables efforts du gouvernement italien n'ont point encore été couronnés d'un succès complet, mais il serait injuste de lui contester un affaiblissement considérable dans la puissance de la coalition de malfaiteurs qui a été pendant plusieurs siècles la plus cruel fléau de l'Italie méridionale. Nous parlons tout à l'heure de la hiérarchie *camorriste*. En voici les étapes; nous les connaissons par les pièces de procédure qui ont figuré aux procès de ces dernières années, et par les sommiers judiciaires tenus à la questure de Naples.

Lors de son entrée dans l'association, le *sociétaire* débute par le grade le plus significativement désigné : il est *garzone di mala vita*, c'est l'apprenti du crime et le valet des sectaires. Sitôt qu'il a pu faire apprécier ses dispositions au vol et son énergie à toute épreuve, il passe *picciotto di sgarro*. Alors il fait partie de la secte. Jadis ce grade était assez difficile à obtenir. C'était, sans comparaison, échanger les galons contre l'épaulette. Il fallait justifier d'une moralité relative. On n'admettait que des fainéants et des vagabonds honnêtes, mais à l'exclusion absolue des gens de police et des gendarmes. Aujourd'hui la première condition a cessé d'être exigée. L'essentiel pour le candidat au grade de *picciotto*, c'est d'avoir du courage et de ne pas reculer devant le coup de couteau à donner ou à recevoir.

Quand la *camorra* était une puissance presque officiellement reconnue, le futur *picciotto* devait exécuter un arrêt de ses cosectaires, ou tuer son homme dans un duel au couteau. Après un noviciat comme *garzone*, noviciat de quatre à six ans, on l'admettait à la suite d'une scène de fantasmagorie pseudo-magique, dans laquelle un barbier lui ouvrait une veine. S'il supportait convenablement cette épreuve, il était nommé *tamurro*, et subissait celui du poignard et du poison. Le poison, au lieu d'être avalé, était répandu; le poignard, au lieu d'être enfoncé dans la gorge du récipiendaire, lui était généreusement octroyé en cadeau, et la réception du *camorriste* était provisoirement prononcée, mais son effet définitif n'avait lieu qu'après que le titulaire avait prononcé son serment, ainsi conçu : « Je jure de faire une *tirata* (duel au couteau) avec un compagnon; d'être fidèle à mes associés; ennemi des autorités publiques, de n'avoir aucune relation avec la police, de ne point dénoncer mes compagnons voleurs, de les aimer plus que les autres parce qu'ils mettent leur vie en péril ».

Maintenant, on se demandera si la *camorra* obéit à un général revêtu d'un pouvoir absolu, ou d'un pouvoir relatif ou subordonné. Certains romanciers lui donnent un chef unique nommé dans les centres, comme dans la Sainte-Wehme allemande. C'est là une erreur profonde : MM. Liborio Romano, Spaventa, etc., qui ont dû sévir contre la *camorra*, nous révèlent, tant par l'effet indiscutable de leurs rapports officiels avec elle, que par les documents consignés à la questure de Naples, qu'il existe dans la secte une hiérarchie traditionnelle subordonnant un centre à un autre : les prisons de Naples relèvent de celles de Castel-Capmano, et Castel-Capmano est le dépendant du bagne de Procida. Le *camorriste* provincial ou plutôt le provincial ne doit point subir la sujétion de la capitale; c'est par son intermédiaire que passent les renseignements confidentiels, et c'est lui qui échange les recommandations réciproques pour l'admission ou le refus des *camorristes*.

Quant aux membres de la secte, soit *camorristes* prisonniers, soit *camorristes* de la *piazza* (*camorristes* libres), ils se trouvent immédiatement en rapport; comment? voilà ce que la police de Naples nous cache encore aujourd'hui dans l'intérêt de ses recherches. Nous ne pouvons que la louer de son silence, mais des renseignements puisés aux sources les plus autorisées nous permettent d'affirmer que les *camorristes* détenus dans les prisons ont des relations continuelles et suivies avec les *camorristes* libres, en ce qui concerne l'admission d'un frère, mais jamais en ce qui touche à l'administration des intérêts de la secte.

À Naples, la *camorra* a douze centres; un par quartier; chaque centre est subdivisé en *paranze* spéciales, agissant chacune pour son propre compte, et faisant bande et bourse à part. — Le chef de chacun de ces centres est élu par ses sectaires, qui lui jurent une obéissance absolue. Le chef est le plus impérieux et le plus brave; c'est le roi du couteau. Sous l'ancien régime napolitain, il était président de vente et caissier. Comme président, il n'avait qu'un simple droit de convocation; comme caissier, son pouvoir était considérable, car il distribuait la *camorra*, cet impôt exorbitant et immoral, prélevé soit sur la lâcheté, soit sur la bêtise, soit sur l'infamie humaine. Tout l'argent gagné en extorsions était versé entre les mains d'agents subalternes auxquels

étaient adjoints : 1° un *contaruolo* (chef agent comptable, teneur de livres); un *capo carusiello* (chef de caisse, gardien officiel des fonds); 3° un secrétaire, chargé de tenir les écritures non financières de la bande.

Les chefs étaient ainsi dénommés : *masto* (maltre), *si masto* (chef maltre). Ces deux dénominations étaient décernées par les affiliés à ceux dont la notoriété était le mieux établie. Quant aux simples sectaires, ils n'avaient droit qu'au titre de *compagni*.

Chose étrange! nous retrouvons, dans le langage de ces truands du xix^e siècle, au milieu de cette cour des Miracles napolitaine, l'argot, langue favorite des bandits parisiens, et si nous voulions accompagner avec M. Victor Hugo Jehan Frolo dans le palais fangeux du roi de Thune, il ne serait point impossible d'y rencontrer la véritable origine du langage énergiquement significatif et cynique du *camorriste* napolitain. L'onomatopée y joue, comme dans la langue de nos relaps de galère, un rôle important. *Ubbidienza* (obéissance) signifie ordre; *freddare* (refroidir), tuer; l'homme dépouillé est un *agnello* (agneau); le mort (le mort), l'objet volé; la *misericordia*, c'est le couteau-poignard, mot trop significatif pour être traduit; le pistolet est une *bocca* (bouche); le revolver est un *tric-trac*; la patrouille de nuit se compose de *sorci neri* (rats noirs); le gendarme passe à l'état d'asperge (*asparago*), etc., etc. Enfin, quand un *picciotto* prend à son compte le crime d'un sociétaire, il se l'accroche (*si accolla*). Voilà, certes, un langage conventionnel qui ne manque pas de pittoresque, et la *camorra* a ses professeurs pour l'enseigner.

La qualité de *camorriste* n'est point un sacerdoce; on peut y renoncer, ou du moins renoncer à ses pompes et à ses œuvres, quant à quitter définitivement la société; il n'y faut point songer. Le *camorriste* honoraire n'a plus droit aux profits, il n'a plus de devoirs étroits à remplir; mais il reste lié par une sorte de complicité traduite par une espèce de pacte tacite avec le couteau des affiliés, pacte observé et tenu de part et d'autre avec une certaine loyauté, mais rompu à la moindre indiscretion, au moindre manquement aux engagements contractés. Toutefois le *camorriste* retraité abdique sans déchoir; il reste influent et considéré.

Si un *camorriste* vient à succomber dans une rixe; si même, par suite de blessures reçues dans une de ces ténébreuses affaires dont autrefois la vente centrale avait seule le secret, mais que le gouvernement régulier d'aujourd'hui suit parfaitement découvrir, non-seulement sa famille était indemnisée, mais sa mort était vengée. Maintenant encore, les veuves des *camorristes* reçoivent en cachette le prix du sang, qu'elles allaient autrefois toucher au grand jour, autrefois, à la trésorerie de la *camorra*.

Quant à la vengeance du *camorriste* tué ou justicié, elle était sommaire, mais terrible; les registres de la préfecture de police de Naples nous révèlent l'existence d'un grand livre de la dette tenu par *debt* et *avoir*. L'actif, c'est l'impôt extorsif; le passif, c'est le coup de poignard auquel était dévoué le faux frère, le gendarme ou le dénonciateur. Il y a quelques années, un membre de la secte qui avait, par ses révélations, contribué à l'arrestation d'un frère, fut, à son tour, incarcéré avec d'autres *camorristes*. A la suite d'un débat dans les formes, il fut condamné à être poignardé, et ce fut un *picciotto di sgarro* qui s'offrit pour exécuter l'arrêt, et qui, après avoir tué Lubrano, passa d'emblée au grade le plus élevé dans l'association.

Les industries exploitées par la *camorra* sont très-nombreuses : nous avons les mendicants, les sectaires en gants jaunes, ceux qui spéculent sur le jeu, la prostitution, la contrebande, l'octroi, les voitures de place, l'usure. D'autres se tiennent sur le port et empêchent les marchands de poisson de vendre s'ils refusent de payer la *camorra*.

Le *camorriste* boursier mérite une mention particulière. Il appartient à la secte *libre*, c'est-à-dire à la catégorie ne commettant qu'un seul ordre de délits, et les commettant au moyen de l'intimidation. Il a son centre d'affaires à la Bourse, dans les banques, dans les ministères, et prélève la part du lion dans toutes les affaires. On en citait un à Naples, couvert de dettes, pipant les dés, faisant filer la carte, coquin fielleux, et pourtant reçu partout, même à la cour, car il faisait peur à tout le monde. Il portait un très-long couteau, auquel il donnait la qualité d'épée. Aussi, à la suite de meurtres commis avec cette arme, fut-il puni comme duelliste et non comme assassin. Un Anglais plus adroit que lui en débarrassa la ville de Naples.

La plus bizarre et la plus curieuse espèce de *camorriste*, c'est le *camorriste malgré lui*. Il arrive quelquefois qu'un étranger à la secte, dans un duel au couteau avec un *camorriste* redouté ou peu aimé des siens, tue son adversaire. Alors, loin de venger le mort, on inscrit d'office son meurtrier en son lieu et place sur les contrôles de la société.

Les signes de ralliement sont nombreux et varient selon les quartiers. Pendant la nuit, c'est le chant du coq, le cri du chien, le miaulement, l'éternement, etc. Les mendicants, les contrebandiers ont chacun leur cri, pour s'avertir mutuellement de l'approche de carabiniers et de rondes de police, et pour s'indi-

quer certains coups à faire, quand un passant attardé vient à s'engager dans la ruelle où ils stationnent.

Le signe de reconnaissance en plein jour, sous les Bourbons, était celui-ci : quand vous rencontriez dans les rues un homme porteur d'une longue cravate à larges mailles et aux bouts flottants sur les épaules, vêtu d'une ample vareuse multicolore et portant à la main un énorme bâton, entouré d'anneaux de cuivre, vous pouviez dire sans crainte de vous tromper : voilà un camorriste.

Il y aurait un chapitre intéressant à écrire sur les femmes de la *camorra*. Elles constituent la police secrète de l'association, elles appartiennent à la classe la plus infime, et tiennent en général des lupanars du plus bas étage, des tripots ou des bureaux de loterie clandestine, où elles pratiquent le chantage et l'extorsion sur une vaste échelle. On cite une femme camorriste, la *Carnecottera*, qui gagnait 1,000 ducats par semaine, dans ce commerce de loterie.

Malgré les constants efforts du gouvernement italien, l'armée est encore aujourd'hui infestée de camorristes ; mais on doit reconnaître qu'ils sont moins nombreux que par le passé.

Ont-ils un code écrit ? C'est plus que douteux, la plupart ne savent point lire. Il faut donc, selon nous, admettre le code traditionnel.

Ce serait une grave erreur de considérer l'ancienne *camorra* comme un agent politique des Bourbons. Les camorristes n'ont aucune opinion en dehors du crime. Ils ne s'en cachent point, et leur chanson favorite nous le révèle ; ils y disent dans leur patois napolitain :

*Nui non simmo granarari,
Nui non simmo realisti,
Ma nui simmo camorristi,
Cuffano a chillo e a chisti.*

« Nous ne sommes point carbonari, nous ne sommes pas royalistes, mais nous sommes camorristes, nargue à ceux-ci et à ceux-là. »

Nous avons peu de chose à dire du rôle de ces sectaires après 1848 ; le gouvernement, effrayé par le progrès des idées libérales, leur fit faire des offres pour s'assurer leur concours contre la révolution ; mais ils posèrent des conditions tellement draconiennes qu'on dut renoncer à traiter avec eux. Ils allèrent même jusqu'à menacer Ferdinand d'une révolution, mais cette menace n'eut aucune suite.

François II, après avoir octroyé par force la constitution du 25 juin 1860, ouvrit les prisons. Des nuées de camorristes en sortirent, assaillirent les bureaux de police et en brûlèrent les papiers. Semblable à l'homme d'Etat français qui faisait de l'ordre avec du désordre, le préfet de police Liborio Romano, se jeta dans les bras des camorristes. Il essaya de les diriger et de les discipliner. Les *picciotti* remplacèrent les sbires, les camorristes devinrent brigadiers de police. Chose étrange, cette organisation réussit pleinement dans les premiers temps ; mais après quelques services rendus, les sectaires acquirent une puissance et une autorité effrayantes. La régénération morale rêvée par M. Liborio Romano n'avait pu se réaliser qu'imparfaitement, et le vieil homme renaissait avec d'autant plus de vie qu'il faisait abus de la force légale.

La contrebande, qui n'avait été sous les Bourbons exercée que par une bande à part, était tombée aux mains des agents chargés de veiller à la sûreté de l'Etat et de protéger les intérêts du trésor. Aussi est-elle devenue une échelle formidable. Autrefois, par exemple, la douane de Naples encaissait 40,000 ducats par jour ; sous François II, elle en encaissait 1,000 à peine.

Il fallait remédier à une situation aussi déplorable, et les premiers coups sérieux portés à la secte datent du ministère de M. Spaventa, qui déploya une vigueur extraordinaire dans la poursuite des camorristes. En 1862, l'état de siège fut décrété, et M. le général de Lamarmora, aidé par le questeur Aveta, sévit contre eux avec l'énergie qu'on lui connaît. En un seul jour, il en fit arrêter trois cents ; mais il ne parvint point à déraciner cette mauvaise plante. Ceux qui étaient dans les prisons conservaient des accointances secrètes avec le dehors, et leurs femmes, restées libres, allaient, sans se cacher, toucher la *camorra* due aux prisonniers.

Et maintenant, quel serait le moyen d'en finir avec ceux qui depuis si longtemps vivent hors la loi ? Nous ne sommes point partisan des mesures d'exception, et nous ne parlons pas l'avis de ceux qui voudraient voir le gouvernement italien acheter une île au Portugal pour y déporter les camorristes. Nous croyons qu'avec eux, comme avec toutes les classes de criminels, on doit rester sur le terrain de la légalité générale, et leur appliquer les lois existantes sur l'escroquerie, le vol, la mendicité, le vagabondage et les associations de malfaiteurs. Voilà pour la répression.

Mais le gouvernement a un devoir plus sacré, celui de prévenir le mal. Il s'agit de moraliser ce qui a été perverti, de faire renaitre des sentiments honnêtes à la place du sentiment d'une grossière cupidité. Là réside la difficulté.

Sans se départir d'une juste rigueur, l'Italie doit chercher à parler à l'âme, à l'intelli-

III.

gence et au patriotisme de ses enfants égarés. La première, la vraie, la seule condition de succès, c'est d'instruire ces hommes, tenus jusqu'à présent à l'écart dans une ignorance honteuse, de leur donner le goût du travail, en ouvrant des écoles publiques et gratuites, où ils puiseront les connaissances primaires, techniques et professionnelles, de multiplier les bibliothèques publiques dans les villes et les campagnes, d'ouvrir des cours du soir pour les ouvriers laborieux, etc., etc. C'est toute une œuvre de régénération à entreprendre. Quelque pénible que soit cette tâche, le gouvernement italien l'a acceptée ; il n'y faillira pas.

CAMORRISTE s. m. (ka-mo-ri-ste — rad. *camorra*). Membre de l'association de malfaiteurs appelée *camorra* : *Le général de Lamarmora a fait déporter cent soixante-quinze camorristes dans l'île de Sardaigne.* (Journ.)

— Adjectif : *Souvent le gendarme camorriste vient demander lui-même au prisonnier quelle somme il veut bien donner pour l'huile de la madone.* (P. Parfait.)

CAMORTA, une des îles de l'archipel de Nicobar, dans le golfe du Bengale, au N. de Nicobar ; bon port sur la côte orientale. Au dernier siècle, les Danois d'abord, puis les Autrichiens, y formèrent des établissements aujourd'hui abandonnés.

CAMOS ou **CHAMOS** (en hébreu *Kemosch*), dieu national des Moabites et des Ammonites. Camos paraît avoir été répandu dans tout le pays de Chanaan. Nous le retrouvons chez les Phéniciens, et certains indices portent à croire qu'il avait pénétré jusqu'à Babylone et en Arabie. Vers la fin de sa vie, Salomon l'introduisit en Israël, et éleva à Camos, près de Jérusalem, un autel qui ne fut détruit que sous le règne de Josias. Camos paraît avoir été un dieu du soleil et du feu : sur les monnaies d'Ar, capitale du pays de Moab, il est représenté entre deux flambeaux, tenant d'une main l'épée, de l'autre la lance et le bouclier. Il était aussi adoré sous la forme d'une pierre. Camos doit très-probablement être identifié avec la divinité moabite connue sous le nom de Baal-Peor.

CAMOSÉ, ÊE adj. (ka-mo-zé). Emaillé. || Vieux mot.

CAMOSTRÉE s. f. — de *came*, et du lat. *ostrea*, hultre). Moll. Genre de mollusques, de la famille des camacées, voisins des comes, et qui a quelque ressemblance avec les hultres.

CAMOU, général français, né en 1792. Il embrassa, à l'âge de seize ans, la carrière militaire, fut nommé capitaine en 1823, colonel en 1844, général de brigade en 1848, général de division en 1852, et enfin fut appelé à faire partie du sénat en 1863. Le général Camou s'est distingué en Algérie, notamment au siège de Zaatcha, et a pris part aux guerres de Crimée et d'Italie.

CAMOUARD, ARDE adj. (ka-mou-ar, ar-de). Ancienne forme du mot CAMARD.

CAMOUCHE s. m. (ka-mou-che). Ornith. Nom du kamichi à la Guyane française.

CAMOUFLE s. f. (ka-mou-fle). Argot. Syn. de *chandelle*. || On dit dans le même sens *luisante*.

CAMOUFLET s. m. (ka-mou-fle — Contract. des mots *chaud* et *mouflet*). Cette origine est confirmée par des textes, mais le sens du second de ces mots demeure inconnu. Bouffée de fumée qu'on envoie au nez de quelqu'un avec un cornet de papier allumé, ou de quelque autre manière : *Donner un CAMOUFLET. Quand les Hottentots tiennent conseil, ils commencent par se faire donner un CAMOUFLET de fumée de tabac.* (Linguet.) *Toutes les nuits ils me donnaient des CAMOUFLETS qui paient le soufre.* (Regnard.) *Tous les spectateurs nous lançaient des CAMOUFLETS ; ils nous environnaient de tourbillons de fumée qui commençaient à nous suffoquer.* (Féron.)

Vois ton maître là-bas qui dort comme un valet. Mériterait-il pas, Crispin, un camouflet ?

Il en rira, Crispin, donnons-lui sans scrupule. Poisson.

— Fig. Affront sanglant, cruelle mortification : *Donner un CAMOUFLET à quelqu'un. Recevoir, essuyer un CAMOUFLET. C'est un homme habitué aux CAMOUFLETS.* (Acad.)

— Art milit. Trou qu'on pratique dans une paroi de mine et qu'on bourre de poudre, pour détruire le travail d'un mineur ennemi dont on a éventé l'approche, et l'étouffer lui-même s'il ne s'est pas aperçu du danger. || Fumée infecte que l'on introduit dans la galerie du mineur ennemi, à l'aide d'un canon de fusil que l'on enfonce dans la paroi.

— Encycl. Le *camouflet* est une sorte de petite mine employée, dans la guerre de siège, par les mineurs des deux partis, pour se rendre momentanément hors d'état d'avancer, ce qui s'appelle *donner un camouflet*. Voici comment on procède : quand un mineur s'aperçoit qu'un mineur ennemi se trouve dans son voisinage, il se dirige aussitôt, en faisant le moins de bruit possible, vers le point où son oreille lui a signalé le danger. Arrivé à trois ou quatre mètres de distance, s'il craint d'avoir été découvert, ou d'être prévenu par une explosion, il perce rapidement avec une tarière un trou du côté de l'ennemi, y intro-

duit une cartouche contenant de 10 à 15 kilogrammes de poudre, bourrée avec des mandrins de bois préparés d'avance, et se retire après avoir mis le feu. Il étouffe ainsi son adversaire, crève sa galerie, le force à l'abandonner pendant quelque temps, ce qui lui permet de terminer la sienne, pour bouleverser définitivement les travaux situés dans le rayon d'explosion.

CAMOURLOT s. m. (ka-mour-lo). Constr. Massie avec lequel on remplit les joints des dalles et des carreaux.

CAMOUS, titre d'un dictionnaire complet de la langue arabe, par Mohammed-ben-lakoub, plus connu sous son surnom de Fironzabadi, qui vécut à la fin du VIII^e et au commencement du IX^e siècle de l'hégire. Cet ouvrage fut dédié par l'auteur à Ben-Abbas, prince qui régnait dans l'Yémen, et composé, en majeure partie d'après un autre recueil conçu sur des proportions encore plus colossales, le *Lamé*, en soixante-cinq volumes.

D'autres auteurs se sont appliqués depuis à corriger, à augmenter et à abrégé aussi le *Camous* primitif. Un autre savant avait composé, également d'après le *Lamé*, un dictionnaire considérable qu'il intitula *Es-Sehah*, la Pureté. Fironzabadi attaque dans sa préface son rival, qui a peut-être apporté moins d'ordre, de soin et de patience dans son travail. Du reste, parmi les philologues arabes, les avis sont partagés à ce sujet. Les uns ont pris parti pour le *Sehah*, les autres pour le *Camous*.

Le *Camous* est encore le dictionnaire le plus complet que puissent trouver ceux qui veulent connaître à fond la langue arabe. Il en a été fait des traductions en langue turque.

Il existe en arabe quelques autres ouvrages de compilation qui portent le nom de *Camous*. Nous citerons, entre autres, le *Camous elathabba*, ou l'*Océan des médecins*, d'Abdallah Elmisi, médecin du Caire, traité qui contient beaucoup de digressions sur plusieurs objets étrangers à l'art médical.

Camous est un mot arabe qui signifie océan, et l'on ne sera pas étonné qu'un ouvrage renfermant tous les mots d'une langue ait reçu cette dénomination.

CAMOUS-ES-SELAM (l'*Océan de la paix*), nom donné au Tigre par les habitants du pays, parce que ce fleuve passe à Bagdad, ville que l'on désigne souvent sous l'appellation de *Dar-es-salam*, Maison du salut.

CAMOUT adj. m. (ka-mou — du lat. *calidus*, chaud ; *mulsus*, trait). Se dit, à la campagne, du lait qu'on vient de traire (*moudre*, en patois) : *Venez nous voir ; on vous donnera du lait CAMOUT.*

CAMOUX ou **CAMOUS** (Annibal), centenaire qui naquit à Nice en 1638, et mourut à Marseille en 1759, âgé de cent vingt et un ans et trois mois. Il avait servi sur les galères comme simple soldat, et lorsque, jouissant encore d'une excellente santé, il fut arrivé à l'âge de cent ans, Louis XV lui accorda une pension de 300 fr. Le cardinal de Belloy, évêque de Marseille, aimait à s'entretenir avec lui ; il alla le voir sur son lit de mort, et le vieux soldat lui dit : « Monseigneur, je vous lègue mon grand âge. » Il paraît que ce testament fut ratifié par une haute autorité, puisque le cardinal était presque centenaire quand il mourut. Plusieurs peintres célèbres ont fait le portrait d'Annibal Camoux. Vernet a peint ce fameux centenaire dans une vue du port de Marseille.

CAMP s. m. (kan — du lat. *campus*, champ). Art milit. Terrain sur lequel une armée établit ses logements, ou se retranche pour sa défense : *Etablir, fortifier un CAMP. Un CAMP est un vêtement ; il ne doit être ni trop large ni trop étroit.* (Frédéric II.) *Les Egyptiens adoptaient pour leurs camps la forme triangulaire.* (De Chesnel.)

Rome est dans notre camp, et notre camp dans Rome.

Les deux camps sont rangés au pied de nos murailles.

Mais sur le front des camps déjà les bronzes grondent, Ces tonnerres lointains se croisent, se répondent.

— Par ext. Corps d'armée établi dans un camp : *Tout le CAMP était tranquille. Le CAMP se mit sous les armes. Tout le CAMP demeure immobile.* (Fléch.)

... Tout mon camp sur ce bruit m'abandonne.

Du camp prêt à partir vous entendez les cris.

Il voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux.

... Tout le camp immobile

L'écoute avec frayeur et regarde Eriphyle.

— Armée. Genre de vie, mœurs, habitudes des troupes en campagne : *Aimer la vie des CAMPS, la licence des CAMPS. Les nations finissent dans les boudoirs, elles recommencent dans les CAMPS.* (De Bonald.) *On apprend tout dans les CAMPS français, la justice comme la gloire.* (Chateaub.) *Il avait erré de camps en camps et de villes en villes à l'étranger.* (Lamart.)

Qui t'inspira de quitter ton vieux père, De préférer aux baisers de ta mère L'horreur des camps, le carnage et la mort ?

C. DELAVIGNE.

— Fig. Parti, par opposition à un parti contraire : *Les républicains sont divisés en plusieurs camps. Que le camp des infidèles ne se réjouisse plus de nos dissensions.* (Mass.) *Deux sectes ennemies ont deux camps sous les armes.* (B. Const.) *Le clergé a passé du camp de la liberté dans celui de l'absolutisme.* (Guérout.)

Du camp parlementaire il sépara son camp.

V. Hugo.

— Les camps prennent diverses dénominations, suivant le mode d'installation ou le but qui les a fait dresser : *Camp baraqué*, Camp composé de baraques construites par les soldats, et sous lesquelles ils trouvent un abri. || *Camp de bois*, Sorte de ville en bois, que l'on construit au XIV^e siècle pour le logement des soldats, et que l'on devait transporter en Angleterre sur des vaisseaux, pour y installer l'armée d'invasion aussitôt qu'elle serait débarquée. || *Camp de manœuvres* ou *d'instruction*, Camp où l'on rassemble des troupes pour les instruire en les faisant manœuvrer : *Le camp de Châlons est un vaste CAMP DE MANŒUVRES.* || *Camp ouvert*, Celui qui n'est entouré ni de fossés ni d'aucun ouvrage destiné à le défendre. || *Camp de rassemblement*, Lieu où l'on concentre les troupes avant d'entrer en campagne. || *Camp retranché*, Camp que l'on a fortifié, dans la prévision que l'on pourrait avoir à s'y défendre contre les attaques de l'ennemi. || *Camp volant*, Troupe composée surtout de cavalerie légère et chargée d'observer l'ennemi ou de l'inquiéter par des courses répétées, de lever des contributions de guerre, etc. On dit familièrement *Etre en camp volant*, dans le sens de N'être pas définitivement fixé, changer fréquemment de séjour ou de position : *Un ancien contrôleur des finances, M. Orvy, disait à un officier général, en parlant des légions d'employés que la ferme était obligée de mettre sur pied, pour la perception des contributions indirectes, et des aides surtout : « Savez-vous, monsieur, que j'ai une grande armée à mes ordres, et que si je rassemblais tous mes employés dans un camp... — Oui, dit vivement le général, cela ferait un beau CAMP VOLANT. »* || *Camp de plaisance*, Nom que l'on donnait, dans le XVII^e siècle, aux camps de manœuvres, parce qu'ils étaient alors le rendez-vous des seigneurs de la cour, qui venaient y passer leur temps dans les fêtes et la bonne chère. || *Camp de travaux*, Nom que l'on donnait, sous Louis XIV, aux troupes employées, sous les ordres de Vauban, à la construction des fortifications de Dunkerque. C'est à tort qu'on a abandonné ce mode de construction, qui était très-économique. Aujourd'hui on n'emploie aux travaux publics que les soldats condamnés à des peines correctionnelles.

— *Lit de camp*, Petit lit mobile, facile à démonter, que certains officiers de l'armée portent avec leurs bagages, et, en général, lit quelconque du même genre : *Coucher sur un LIT DE CAMP. Je reviens aux petites choses : des toilettes, des LITS DE CAMP, des services de vaisselle...* (Mme de Sév.) || *Lit de corps* de garde formé de matelas posés sur un plancher incliné, et où les hommes de service couchent ensemble.

— *Maréchal de camp*, Général de brigade commandant un département militaire. || *Maréchal des camps et armées du roi*, Officier qui avait un grade immédiatement supérieur à celui de colonel. || *Mestre de camp*, Ancien grade correspondant à celui de colonel d'infanterie ou de cavalerie. || *Aides de camp*, Officiers d'ordonnance attachés aux officiers généraux : *Les AIDES DE CAMP de l'empereur.* Les AIDES DE CAMP du général.

— *Lever le camp*, Plier les tentes et les bagages, et se tenir prêt à abandonner un camp.

— Loc. fam. *Lever le camp, prendre le camp, ficher le camp*, et, plus fam. encore, *F.... le camp*, Décamper, déguerpir, s'en aller, se retirer : *PRENEZ votre CAMP, et laissez-moi tranquille. Veux-tu FICHER LE CAMP, et un peu vite ! F.... moi LE CAMP, ou nous allons voir.*

Il faut lever le camp, puisque la place est prise.

DESTOUCHES.

|| *Mettre, jeter l'alarme au camp*, Jeter l'alarme dans une réunion quelconque :

... Ma présence Effraya aussi les gens ! Je mets l'alarme au camp ! Et d'où me vient cette vaillance ?

LA FONTAINE.

|| *L'alarme est au camp*, Ils sont dans une grande inquiétude.

— Antiq. *Camp naval*, Camp dans lequel les Grecs et les Romains retranchaient leurs troupes de mer, lorsque la flotte était à l'ancre. || *Camp prétorien*, Enceinte de bâtiments dans lesquels étaient casernés les soldats de la garde prétorienne, chez les Romains. || *Camps de marche*, Camps provisoires que les anciens construisaient à la fin de chaque journée de marche, pour y passer la nuit ou un petit nombre de jours. || *Camp de majesté divine*, Celle des trois parties du camp des Hébreux, dans le désert, où était établi le tabernacle.

— Anc. jurispr. Lice où entraient les champions pour vider leurs différends par les armes : *Demander le CAMP. Donner le CAMP.* || Fam. *Etre juge du camp*, Etre arbitre, être

appelé à donner une décision : *Nous sommes les Juges du Camp*. (Alex. Dum.)

— Relat. Nom que l'on donne, dans certaines contrées de l'Asie, au quartier de la ville destiné à loger les commerçants étrangers.

— Philos. soc. *Camp cellulaire*. Partie du phalanstère destinée à loger tous ceux qui viennent visiter l'établissement.

— *Epithètes*. Assis, établi, avantageux, fortifié, formidable, réglé, retranché, inaccessible, redoutable, nombreux, peuplé, ouvert, forcé, désert, vide, dépeuplé, pillé, ravagé.

— *Homonymes*. Caen, kan et khan, quand, quant, qu'en. On connaît cette phrase singulièrement cacophonique, où se trouvent rassemblés tous les homonymes du mot *CAMP* : *Le Khan est à Caen dans son camp; quand viendra-t-il? Qu'en dites-vous? Quant à moi, je n'en sais rien. Ce cliquetis de syllabes nous rappelle l'anecdote suivante. Le frère du général Decaen allait le rejoindre à l'armée avec le titre d'aide de camp. En route, il est arrêté par un gendarme, qui lui fait subir cet interrogatoire : Comment vous appelez-vous? — Decaen. — D'où venez-vous? — De Caen. — Où allez-vous? — Au camp. — En quelle qualité? — D'aide de camp. — De qui? — Du général Decaen. — Oh! oh! fit le brave gendarme, voilà bien des *cancons* dans votre affaire; nonobstant, mon gaillard, je vous arrête subseqnement.*

— *Encycl. I. Camps anciens*. Quoique le mode de campement des nations guerrières de l'antiquité classique n'ait plus pour nous qu'un intérêt historique, il n'en est pas moins utile d'être renseigné sur ce sujet, parce que sa connaissance facilite singulièrement la lecture des auteurs grecs et latins. On ne sait rien de positif sur la forme que les Grecs donnaient à leurs *camps*; mais l'ordre de bataille qu'ils avaient adopté fait présumer qu'ils les établissaient sur un plan carré. De plus, les poèmes homériques nous apprennent qu'ils s'installaient dans la tente dès les temps les plus reculés, et qu'ils s'entouraient de retranchements munis de tours. Il paraît, en outre, qu'ils plaçaient les meilleures troupes au premier rang, du côté de l'ennemi, et les moins solides au centre. Les Romains surent de bonne heure disposer leurs *camps* avec habileté. Leurs ingénieurs étaient même déjà assez avancés sous ce rapport au III^e siècle avant notre ère, puisque, en voyant un *camp* consulaire, Pyrrhus s'écria que ce n'était point là un ouvrage de barbares. Toutefois, c'est à partir de leur guerre avec ce prince que, mettant à profit les perfectionnements imaginés par les officiers macédoniens, ils donnèrent à leurs *camps* la forme et la régularité qui les ont rendus si célèbres. La forme générale d'un *camp* romain était carrée (*castra quadrata*), et la position était entourée d'un retranchement (*valium*), séparé de la campagne par un fossé (*fossa*), et composé d'un terrassement (*ager*), que couronnait une enceinte de palissades (*valli, sudes, pati*). On pénétrait dans l'ouvrage par quatre portes, ouvertes sur chacun des côtés du *camp*, et défendues ordinairement par de petits forts extérieurs. Celle qui regardait l'ennemi se nommait *porte prétorienne* ou *extraordinaire* (*porta pretoriana*); elle était diamétralement opposée à la *porte décumane* (*porta decumana*). Les portes latérales s'appelaient *porte principale droite* (*porta principalis dextra*) et *porte principale gauche* (*porta principalis sinistra*). Par quelque porte que l'on entrât, on rencontrait un chemin de ceinture destiné à recevoir les bagages et les prisonniers. Après ce chemin venait le *camp* proprement dit, lequel était divisé en quatre parties par deux larges rues qui se coupaient à angle droit, et qui allaient, l'une, la *rue principale* (*via principalis*), de la porte principale droite à la porte principale gauche, et l'autre, de la porte décumane à la porte prétorienne. La portion du *camp* comprise entre la rue principale et la porte prétorienne était la *partie haute du camp* (*pars castrorum superior*), tandis que l'autre section en était la *partie basse* (*pars castrorum inferior*). Une armée romaine campant toujours dans son ordre de marche, on trouvait d'abord, en entrant dans le *camp* par la porte prétorienne, après avoir franchi le chemin de ceinture, divers corps alliés servant d'avant-garde, et deux espaces réservés aux envoyés des peuples amis et aux députés étrangers. Venait ensuite le *prétorio* (*praetorium*) ou logement du général, ayant à sa droite celui de son lieutenant (*legatus*), et le marché ou *forum* du *camp*, et à sa gauche la tente de l'officier payeur (*quaestorium*) et l'arsenal. Un peu en arrière se déployaient, sur une ligne qui bordait la voie principale, les tentes des tribuns et des commandants des troupes alliées. La partie basse du *camp*, dans laquelle on entraînait alors, renfermait les légions et le reste des corps alliés. L'espace qui leur était destiné était partagé en six colonnes, séparées perpendiculairement à la voie principale, par cinq rues, et, dans le sens de cette même voie, par une rue appelée *voie quintane* (*via quintana*), parce qu'elle était tracée après la cinquième cohorte. Polybe a donné une raison peu stratégique, plausible cependant, de la forme carrée que les généraux romains donnaient à la plupart de leurs *camps*. Selon lui, ils affectionnaient cette forme, parce que c'était celle de leurs villes, dont ils voulaient que le *camp* fût la représentation parfaite, tant par la disposition et la distribution des quartiers que

par la symétrie et la régularité des compartiments. C'est ainsi que les Grecs, et surtout les Lacédémoniens, dont les villes étaient ordinairement construites en forme ovale, se plaisaient à donner à leurs *camps* la figure circulaire, comme Lycurgue l'avait ordonné par ses lois. Les Romains avaient en outre la précaution de fortifier leurs *camps* plus ou moins, selon le séjour qu'ils avaient à y faire. Ne faisaient-ils que passer, ils dressaient à la hâte des *camps* appelés *subita, temporaria, tumultuaria castra*, mais fort sûrs malgré cela, environnés qu'ils étaient de fossés larges et profonds, et d'une levée de terre ou rempart bien palissadé. Tout cela se faisait avec une diligence extrême, chaque soldat se mettant à l'ouvrage à mesure qu'il arrivait à son poste. Volaient-ils, au contraire, rester longtemps au même lieu, ils construisaient ce qu'ils appelaient des *camps* fixes (*castra stativa*), qu'ils entouraient de retranchements solides et de fossés très-larges et très-profonds. Les retranchements étaient formés de petites levées de terre, soutenues et raffermies par des pieux et des branches d'arbres entrelacées; ils étaient revêtus des deux côtés de monceaux de terre couverte de gazon, qui avaient chacun un pied et demi d'épaisseur sur autant de largeur, et un pied seulement de longueur. Ces matériaux, rangés par assises égales, étaient disposés avec tant d'ordre et de symétrie, que les monuments qui les représentaient ont parfois trompé les antiquaires, qui les ont pris pour une véritable maçonnerie. L'industrie des Romains pour placer et réunir ces gazons était telle, que leur travail était capable de résister au plus grand effort, et qu'Ambiorix les trouva impénétrables quand il vint attaquer le *camp* de César. Ce fut le salut des légions.

Le plateau de Champlieu, situé sur la lisière de la forêt de Compiègne, à l'endroit où la voie romaine connue dans le pays sous le nom de *Chaussée de Brunehaut* pénètre dans cette forêt, est depuis longtemps désigné comme ayant été le siège d'un établissement romain de grande importance. On croit que c'était un *camp* permanent (*castra stativa*), construit par l'empereur Valentinien III pour maintenir la tranquillité dans le pays des *Lètes Sylvanectes*. L'emplacement de ce *camp* formait un parallélogramme de 600 toises de long sur 190 de large, qui, du côté de la campagne, présentait deux issues précédées de deux escaliers de pierre. En dessous se trouvait un souterrain, qui s'étendait d'une extrémité du *camp* à l'autre. Des fouilles récentes faites dans ce *camp* ont fait découvrir des ouvrages considérables de maçonnerie, et d'intéressants bas-reliefs qui faisaient partie d'un édifice considérable. L'oasis de Tolga, dans la province de Constantine, renferme un édifice d'une conservation presque complète : c'est un *camp* romain défendu par six tours encore debout et séparé en deux par une muraille intérieure, dans laquelle est percée une poterne. Cette construction en pierres de grand appareil est d'autant plus remarquable, que la pierre de taille ne se trouve qu'à une journée de distance, dans la montagne qui avoisine Biskra.

Un savant antiquaire, qui a spécialement étudié tout ce qui reste de la castrametation des anciens, M. Mége, prétend que le nombre des *camps* était très-grand le long des voies romaines. Ces postes, ces *camps*, dit-il, servaient à protéger le parcours de ces voies; ils étaient en grand nombre et situés presque toujours aux points où la route entraînait dans un défilé. Beaucoup d'autres étaient situés au confluent de deux cours d'eau, et alors même qu'ils ont disparu, on en retrouve la mémoire dans les noms de *castra, castex, castella*, que portent les habitations les plus voisines. Chaque jour la culture fait disparaître ces monuments militaires. Ces *camps* sont carrés, et pouvaient communiquer des uns aux autres au moyen de signaux; leur ensemble ne paraît pas se rapporter à un centre; ils sont épars, de telle sorte qu'ils paraissent avoir des leur origine été destinés moins à la défense du territoire qu'à la surveillance des routes.

— II. *Camps de César*. Il suffit d'ouvrir les *Commentaires de César*, pour se convaincre que jamais capitaine ne sut mieux que lui choisir des postes avantageux, les fortifier, y mettre une armée non-seulement en sûreté, mais avec tant de commodité, qu'elle n'en aurait pas eu davantage dans une ville. La complaisance avec laquelle il parle des situations qu'il avait su choisir, des précautions qu'il avait prises pour s'y fortifier, faire de là de nouveaux progrès et arrêter ceux de l'ennemi, prouve que la castrametation était sa partie favorite. Ambiorix et Vercingétorix, reconnaissant qu'il devait la conquête des Gaules à son habileté à bien choisir ses postes et à s'y retrancher, crurent ne pouvoir lui résister qu'en formant des *camps* à la manière des Romains, circonstance que César nous apprend lui-même. Il n'est donc pas étonnant que la plupart des anciens *camps* romains retrouvés dans les Gaules soient attribués à cet illustre capitaine. Parmi les principaux *camps* anciens dont la tradition lui prête l'établissement, il faut citer celui de Dieppe, appelé la *Cité de Lime*, qui, loin d'être un *camp* de César, n'est pas même un *camp* romain, et paraît avoir été bâti par les Anglais au xve siècle; ceux de Neufchâtel, de Catenoye et de Brienne-le-Château, tous d'une époque bien postérieure à la conquête des Gaules; celui

de Saint-Leu-Desseran, où rien n'atteste le passage de César, mais qui a bien pu être formé sous le règne de quelque empereur; celui de Picquigny, sur la Somme, un des rares, parmi ceux qui sont attribués à César, à qui cette désignation puisse convenir. En effet, le général romain n'alla jamais dans aucun des cantons où les autres *camps* sont situés, tandis que le *camp* de Picquigny se trouve placé non-seulement au milieu du Belgium proprement dit, mais encore dans le voisinage d'Amiens, où César fit un séjour beaucoup plus long qu'en aucun autre lieu de la Gaule, puisqu'il y passa tout un quartier d'hiver. Tout près du *camp* de Picquigny se trouve celui de l'Etoile, qui mérite également la désignation de *camp de César*, soit par sa forme, soit par sa position et sa proximité d'Amiens, et dans lequel César dut faire hiverner une de ses légions. Un dernier *camp*, enfin, se rattache à l'expédition de César dans les Gaules, c'est celui d'*Octodurum* (aujourd'hui Martigny), dans le Valais; c'est là que César, obligé d'aller se montrer à Rome pour se rappeler au souvenir du peuple, laissa son lieutenant Galba avec la deuxième légion; c'est dans ce même *camp*, si l'on en croit la tradition, que fut martyrisée la légion thébaine sous Dioclétien.

— III. *Camps modernes*. Les barbares adoptèrent la manière de camper des Romains, et les Gaulois occupèrent longtemps les *camps* retranchés qui étaient semés sur toute l'étendue de leur territoire. Durant le moyen âge, on fit peu usage des *camps*; les armées n'étant pas nombreuses, les châteaux forts suffisaient à les loger. Ce ne fut guère qu'à l'époque des guerres d'Italie, lorsque furent créées les armées permanentes, qu'on vit renaître l'art de la castrametation. L'ancienne manière de camper des Romains fut remise en honneur vers le commencement du xvi^e siècle par le célèbre Maurice, prince d'Orange. Un des plus fameux *camps* retranchés de cette époque est celui du maréchal Anne de Montmorency à Avignon. « Il le fit de telle sorte, dit le P. Daniel, que l'empereur Charles V étant descendu en Provence, n'osa jamais l'attaquer, nonobstant la grande envie qu'il avait d'en venir à une action décisive; et ce fut cette conduite du maréchal qui sauva le royaume. » L'invention des armes à feu a d'ailleurs apporté de profondes modifications dans l'usage et la forme des *camps*. Les armées modernes ne faisant que bivouaquer, on ne fait pas aujourd'hui de *camps* provisoires ou *camps* de marche, semblables à ceux des Romains; mais on établit encore quelquefois des *camps* permanents, qui ne sont pas sans analogie avec les leurs. Les *camps* de cette espèce ont pour objet de couvrir une place forte, de servir de point de ralliement à une armée en cas de revers, de garder une position, etc. Ils sont toujours entourés d'ouvrages de fortification; aussi les appelle-t-on, pour ce motif, *camps retranchés*.

Il existe encore une autre sorte de *camps* auxquels on pourrait donner le nom de *camps d'instruction*. Ce sont des *camps* permanents, formés de baraques en planches et munis de tout ce qui peut être utile et même agréable au soldat. A certaines époques de l'année, les troupes y sont exercées aux différentes manœuvres qu'elles peuvent être appelées à exécuter sur les champs de bataille. Le *camp* de Châlons est un établissement de ce genre. Les corps désignés pour former le *camp* s'y rendent en général vers le milieu du printemps, et reprennent leurs quartiers dans les villes de garnison au commencement de l'automne.

— *Camp des prétoriens*, nom donné à une caserne bâtie à Rome par Séjan, favori de Tibère, pour le logement des cohortes prétorienne. La construction du *camp* des prétoriens est un grand événement dans l'histoire romaine. Jusqu'à l'époque des guerres civiles qui annonçèrent la fin de la république, Rome ne vit pas d'armée permanente. Tout citoyen était soldat, et on avait redouté avec raison ces armées, qui peuvent devenir un moyen d'oppression dans la main d'un général ambitieux. Le premier, Auguste s'avisait de créer des cohortes prétorienne pour sa sûreté personnelle, à l'instar de celle que les généraux tenaient auprès d'eux en temps de campagne. Mais il avait bien eu soin de n'en laisser que quelques-unes à Rome, et encore ne les avait-il point logées dans un *camp*; il comprenait le danger d'établir si près de lui une force armée permanente, qui pouvait l'aider dans son despotisme, mais qui, un jour de mauvaise humeur, pouvait également le renverser. Ce fut Séjan qui rassembla dans le centre de l'empire les gardes prétorienne, dispersées jusque-là dans les provinces; peu lui importait l'avenir, il ne songeait qu'à se servir de leur secours pour ravir le souverain pouvoir à Tibère.

Après la chute de ce favori, Tibère ne pensa pas à défaire son ouvrage, et il laissa à la porte de Rome une forteresse qui pouvait être celle de la sédition. Dès ce jour, le centre de l'empire romain change de place; il ne faut plus le chercher sur le forum, où s'agitaient jadis le sort du monde; il n'est pas même au Palatin, séjour des empereurs, tout-puissants en apparence; il est dans ce *camp* bâti aux portes de Rome; c'est là que tour à tour va se décider la destinée des empereurs, du peuple romain et des provinces les plus reculées. C'est là que se déroule l'histoire de l'empire, et qu'on peut voir passer successivement les personna-

ges qui ont joué le plus grand rôle. C'est là qu'après le meurtre de Caligula, quelques soldats pillards portent sur leurs épaules l'imbécile Claude et le font reconnaître empereur. C'est là que Néron va se faire acclamer, tandis qu'Agrippine retient par de feintes caresses Britannicus auprès du corps de Claude empoisonné. Quinze ans plus tard, Néron, fugitif et abandonné de tous, passera sous les murs de ce *camp*, et entendra son non prononcé au milieu des malédictions et des injures, et c'est non loin de ce lieu, qui vit son élévation, qu'il se tuera avec le secours de son affranchi, en s'écriant : « Quel artiste le monde va perdre ! » Là aussi, vingt-trois soldats emportent Othon, le placent sur la tribune militaire et le saluent empereur. Celui-ci étend les mains vers eux, leur envoie des baisers et se prosterne à leurs yeux, faisant tout ce qui est d'un esclave pour régner. Si les prétoriens ne veulent plus de Galba, c'est que celui-ci a répondu à leurs demandes d'argent : « J'enrôle des soldats, je ne les paye pas. » Dans la guerre civile qui éclata au sein de Rome même entre les troupes de Vitellius et celles de Vespasien, le *camp des prétoriens* fut attaqué et défendu avec un acharnement extrême. Tous ceux qui le remplaçaient furent égorgés; mais les prétoriens ne disparurent pas pour cela, ils furent remplacés par d'autres, et plus que jamais le sort de l'empire fut entre les mains de cette soldatesque brutale et avide. C'est le *camp des prétoriens* qui vit une des scènes les plus extraordinaires et les plus incroyables dont l'histoire fasse mention : l'empire mis à l'encan et adjugé au plus offrant et dernier enchérisseur. Après la mort de Pertinax, qui avait acheté l'empire aux prétoriens, comme la chose se faisait, deux concurrents se rendirent au *camp* où l'enchère était ouverte, pour marchander la suprême puissance. Sulpicianus, qui était arrivé le premier, avait offert aux soldats 25,000 sesterces par tête (c'est-à-dire 4,449 fr. 50 c.). Didius Julianus, qui arrivait en ce moment, promit 30,000 sesterces (5,338 fr. 80 c.), et les prétoriens lui donnèrent la préférence. Pour faire cette offre il était monté sur le rempart du *camp*, il en descendit empereur par la grâce de son coffre-fort. Toutefois, il avait promis plus qu'il n'était en mesure de tenir, et quand les prétoriens eurent tiré de lui tout ce qu'ils en pouvaient attendre, ils l'assassinèrent.

Il faudrait passer en revue toute l'histoire de l'empire romain, pour faire celle du *camp prétorien*; presque tous les empereurs traversèrent tour à tour ce sol inondé sans cesse d'or et de sang. Plusieurs essayèrent de le détruire, sans pouvoir y parvenir. Ce fut Constantin qui eut la gloire d'en finir avec ces terribles alliés; mais il n'était plus temps, c'en était fait de l'empire.

Ce *camp* fameux était bâti à côté de la porte Nomentane; il est le mieux conservé de tous ceux qui nous restent, et peut mieux que nul autre donner une idée de la cité guerrière que les légions emportaient partout avec elles. Il était composé d'une vaste cour, entourée de bâtiments, et au centre de laquelle s'élevait un temple. On aperçoit encore en dedans du mur d'enceinte un assez grand nombre de petites chambres, dont les parois sont couvertes de plusieurs couches de stuc successivement superposées et qui furent ornées de peintures. Sa disposition montre dans quelle intention il avait été construit; la porte prétorienne, en campagne, toujours tournée vers l'ennemi, est là tournée vers la ville. Tout auprès était un amphithéâtre assez vaste, dont on voit encore les restes, destiné aux plaisirs des soldats. Le *camp* fut démantelé par Constantin; trois des côtés de son enceinte subsistent encore. La conservation en fut due à Aurélien et à Honorius, qui en profitèrent lorsqu'ils élevèrent une muraille autour de la ville. Le mur du *camp des prétoriens* fit partie de cette muraille qui, en cet endroit, forme un carré en saillie en dehors de la ligne des remparts, et dessine aux yeux la configuration quadrangulaire d'un *camp* romain. Le voyageur qui parcourt la ville éternelle visite les ruines du *camp des prétoriens*, qui ne sont pas éloignées de celles des thermes de Dioclétien. Cette forteresse, où se firent et se défirent tant d'empereurs, sert aujourd'hui de maison de campagne aux jésuites.

Les Romains désignaient aussi sous le nom de *camp* (*castra*) les casernes bâties dans les villes pour loger les troupes; en Italie, on a retrouvé plusieurs de ces bâtiments, notamment dans la villa Adrien, à Alatri et à Pompéi. Ces casernes se composaient d'une longue file de chambres divisées en plusieurs étages, auxquels on montait par des escaliers de bois. Ces chambres ne communiquaient pas entre elles et n'avaient aucune fenêtre, mais seulement des portes qui s'ouvraient sur une galerie commune. Parmi les principales casernes de Rome, il faut citer les *castra Misennatium*, qui s'élevaient auprès du portique de Livie, et servaient à loger les soldats ou les matelots de la flotte de Misène lorsqu'ils venaient à Rome; les *castra Peregriana*, bâtis sur le mont Coelius pour les troupes étrangères qu'Auguste et ses successeurs mirent au nombre de leurs gardes; les *castra Hasennatium*, logements destinés aux soldats de la flotte de Ravenne.

— *Camp du drapeau d'or*, nom donné à l'entrevue de François I^{er} et de Henri VIII d'Angleterre,

dans la plaine entre Guines et Andres (1520), et où les deux monarques rivalisèrent de luxe et de folle magnificence. La tente du roi de France était de drap d'or et surmontée d'un saint Michel en or creux. Les seigneurs, comme le roi, avaient mis leur orgueil à étaler un luxe ruineux, ce qui fait dire à Du Bellay que beaucoup portèrent leurs moulins. Leurs forêts et leurs prés sur leurs épaules. Les deux monarques se rencontrèrent le 7 juin et signèrent un nouveau traité d'alliance. Puis, ce ne furent pendant trois semaines que bals, festins, joutes, dédits et choses de plaisir. François Ier n'obtint pas de cette entrevue le résultat qu'il en espérait. Pendant qu'il épuisait la France pour éblouir un allié douteux, Charles-Quint gagnait à prix d'or le ministre anglais Wolsey, puis allait au-devant de Henri VIII à Gravelines, le flattait habilement et renouvelait son alliance avec lui.

— **Camp de Compiègne**, tenu à Compiègne en 1698. C'est le plus célèbre de tous les camps connus sous le nom de *camps de plaisance* ou de *parade*. Il était composé de 60.000 hommes. Louis XIV, qui voulait y mener les dames de sa cour et leur faire voir le simulacre d'un siège et d'une bataille, avait recommandé aux officiers de se signaler par leur luxe : il fut bien obéi. Dans le passage suivant, Saint-Simon donne une idée du faste que tous les officiers y déployèrent à l'envi : « Les colonels et beaucoup de simples capitaines eurent des tables abondantes et délicates, six lieutenants généraux et quatorze maréchaux de camp employèrent s'y distinguèrent par une grande dépense, mais le maréchal de Boufflers étonna par sa dépense et par l'ordre surprenant d'une recherche de goût, de magnificence et de politesse, qui dans l'ordinaire de la durée du camp et à toutes les heures de la nuit et du jour, put apprendre au roi même ce que c'était que donner une fête vraiment magnifique. Des tables sans nombre et toujours neuves, et à tout moment servies à mesure qu'il se présentait, ou officiers, ou courtisans, ou spectateurs ; tout était retenu, invité, et comme forcé par l'attention, la civilité, la promptitude du nombre infini de ses officiers ; et pareillement toutes sortes de liqueurs chaudes et froides, et tout ce qui peut être le plus vastement et le plus splendidement compris dans le genre de rafraîchissement. Les vins français et étrangers y étaient à profusion, et les mesures y étaient si bien prises, que l'abondance de gibier et de venaison y arrivait de tous côtés, et que les mers de Normandie, de Hollande, d'Angleterre, de Bretagne et jusqu'à la Méditerranée, fournissaient tout ce qu'elles avaient de plus monstrueux et de plus exquis à jour et à point nommés, avec un ordre inimitable et un nombre de courriers et de petites voitures de poste prodigieuses. Des maisons de bois meublées comme des maisons de Paris les plus superbes, et tout en neuf et fait exprès, avec un goût et une galanterie singulière ; et des tentes immenses, magnifiques, et dont le nombre pouvait seul former un camp. Les cuisines, les divers lieux et les divers officiers pour cette suite sans interruption de tables et pour tous leurs différents serveurs, les sommeliers, les offices, tout cela formait un spectacle dont l'ordre, le silence, l'exactitude, la diligence et la parfaite propriété ravissaient de surprise et d'admiration. »

Louis XIV voulut donner aux dames de sa cour une représentation complète de tout ce qui se passe à la guerre, et fit faire en conséquence le siège de Compiègne avec lignes, tranchées, batteries, sapes, etc. Placé sur une hauteur, le roi, entouré de sa cour, assista à l'attaque ; il était debout et découvert auprès de la chaise de Mme de Maintenon, vers laquelle il se penchait sans cesse pour lui expliquer les diverses opérations qui avaient lieu sous ses yeux. La cour, habituée à regarder comme une loi tous les caprices du maître, regarda la chose comme toute naturelle, mais il n'en fut pas ainsi du reste de l'armée. « On ne pouvait revenir de ce qu'on venait de voir, dit Saint-Simon. Ce fut le même effet parmi tout ce qui était dans la plaine. Jusqu'aux soldats demandaient ce que c'était que cette chaise à porteurs, et le roi à tous moments baissait dedans ; il fallut doucement faire taire les officiers et les questions des troupes. On peut juger de ce qu'en dirent les étrangers, et de l'effet que fit sur eux un tel spectacle. Il fit du bruit par toute l'Europe, et y fut aussi répandu que le camp même de Compiègne avec toute sa pompe et sa prodigieuse splendeur. » Quant à l'unique résultat obtenu par ce camp, comme par tous ceux qui n'ont d'autre objet que la parade, ce fut la fatigue des troupes et la ruine des officiers. Il n'y eut point de régiment qui n'en fût ruiné pour bien des années, remarque Saint-Simon en mentionnant les nombreuses, mais inutiles gratifications accordées à tous les officiers, gratifications qui grevèrent le trésor royal sans indemniser l'armée.

— **Camp sous Paris**. La formation d'un camp de 20.000 volontaires sous les murs de Paris, décrétée par l'Assemblée législative le 6 juin 1792, fut une machine de guerre contre la monarchie, autant qu'un moyen de préserver Paris d'une invasion. Les fédérés des départements devaient occuper ce camp. On connaissait leur enthousiasme, leur patriotisme, et cette petite armée d'ardents citoyens semblait devoir être le bouclier de la Révolution contre les complots de la cour.

La guerre avait commencé par des revers, dont on accusait avec assez de raison l'administration et le gouvernement ; le ministère (girondin, patriote, comme on disait alors, mais neutralisé par Dumouriez) ne faisait rien, qui répondit à l'attente publique ; la garde du roi avait été licenciée par un décret, mais les breuteurs et les aventuriers qui la composaient n'en continuaient pas moins, sous l'habit bourgeois, à promener dans Paris leur insolence et leurs provocations, poussant l'audace jusqu'à insulter les députés et menacer les citoyens du triomphe de l'étranger. Les patriotes, enveloppés d'ennemis, cherchaient avec anxiété les moyens de conjurer le péril sans sortir du cercle constitutionnel, quand le ministre de la guerre, Servan, peut-être sous l'inspiration de Mme Roland, proposa directement à l'Assemblée la formation du camp. Oubliant qu'il était ministre et ne se souvenant que des dangers de la patrie, il avait déposé cette proposition hardie sans consulter ses collègues. Aussi, au conseil qui suivit, eut-il avec Dumouriez une altercation si violente, que la présence du roi empêcha seule que les épées ne fussent tirées. L'Assemblée décréta d'enthousiasme l'établissement, sous Paris, d'un camp de 20.000 fédérés, recrutés dans toute la France, et l'envoy immédiat aux frontières de toutes les troupes de ligne qui se trouvaient à ce moment dans la capitale.

Les royalistes s'agitèrent et finirent par obtenir quelques milliers de signatures pour une pétition contre le décret, auquel le roi refusa sa sanction, ainsi qu'au décret contre les prêtres insermentés qui fomentaient la guerre civile. Sans entrer ici dans des détails qui appartiennent à l'histoire de la Révolution et qu'on trouvera à leur véritable place, disons sommairement que ce refus de sanction, ainsi que le renvoi des ministres patriotes, fut une des causes de l'envahissement des Tuileries, au 20 juin, et que, malgré le veto du roi, un certain nombre de fédérés, spécialement des Marseillais, vinrent à Paris pour cet objet et jouèrent un rôle actif dans la révolution du 10 août.

Après cette journée, Servan, ramené au ministère, s'occupa de la formation du camp, qui fut entrepris au milieu des sombres préoccupations que causaient l'invasion et la certitude que la patrie avait été trahie et livrée par les milliers d'ennemis dont on était entouré, et qui appelaient et guidaient l'étranger. Pendant que des flots de volontaires surgissaient des profondeurs du pays pour marcher aux frontières, la population de Paris se portait à Montmartre, à Saint-Denis, à Nogent ; hommes, femmes, enfants, piochaient la terre, comme au champ de la Fédération, en 1790, élevaient des talus et des retranchements, préparaient les travaux de défense pour mettre la capitale à l'abri d'une invasion. La Commune de Paris était chargée du détail des travaux, de la garde, de la police et de l'approvisionnement du camp. La garde devait se composer de deux compagnies, fournies à tour de rôle par les sections et relevées tous les quatre jours, de gardes nationaux envoyés par les districts voisins de Paris, de six bataillons de fédérés, de deux divisions de la gendarmerie parisienne à pied et à cheval, etc.

Les travaux s'exécutaient d'abord gratuitement, par voie de corvées patriotiques et volontaires ; mais, par suite du grand nombre de citoyens qui prenaient les armes et s'échouaient successivement vers les frontières, on fut ensuite obligé d'adjoindre aux travailleurs volontaires un certain nombre d'ouvriers, soldés sur le taux de 42 sols par jour. Il y eut quelques abus ; des paresseux affluèrent au camp. A la fin de septembre, le comité militaire proposa une loi pour substituer le travail à la tâche au travail à la journée. Malgré quelques désordres, les travaux cependant s'exécutaient ; mais, chose remarquable, les girondins, qui avaient proposé l'établissement du camp, furent les premiers à en réclamer la dissolution, en donnant pour raison que la retraite des Austro-Prussiens le rendait désormais inutile ; mais le véritable motif était leur crainte de laisser une telle force entre les mains de la Commune de Paris et des sections.

D'un autre côté, Dumouriez, après sa victoire de Valmy, se préparait à envahir la Belgique, et il désirait très-vivement hériter du matériel de guerre rassemblé déjà autour de Montmartre. Il vint à Paris et multiplia dans ce but les démarches, les notes, les sollicitations. Enfin, après un rapport d'Albiste, fait au nom du comité militaire, la Convention décréta la cessation des travaux pour le 20 octobre (1792) et le licenciement des ateliers. Une gratification de trois journées de travail fut accordée aux ouvriers ; plus, 3 sols par lieu pour les travailleurs non Parisiens qui voudraient regagner leurs communes respectives.

Dans les discussions qui avaient eu lieu à diverses reprises sur ce sujet, deux opinions s'étaient produites sur la question de savoir si Paris pouvait et devait être défendu ; si, dans le cas d'une défaite de nos armées, il ne serait pas imprudent et désastreux de s'enfermer dans les murs de la capitale, etc. Cette question, comme on le sait, a été souvent débattue et résolue en sens contraire par les partisans de tel ou tel système stratégique. Mais ce n'est pas ici le lieu de l'exposer ni de la discuter.

Camp de Wallenstein (LE), drame de Schiller, titre du prologue que cet écrivain a donné à sa trilogie sur le héros de la guerre de Trente ans. Nous analyserons en détail l'œuvre du poète allemand au mot WALLENSTEIN. Nous nous bornerons ici à citer le jugement de Mme de Staël sur cette première partie de la tragédie la plus nationale qui ait été représentée sur le théâtre allemand. « J'ai vu jouer le prologue intitulé le *Camp de Wallenstein* ; on se croyait au milieu d'une armée, et d'une armée de partisans, bien plus vive et bien moins disciplinée que les troupes réglées. Les paysans, les recrues, les vivandières, les soldats, tout concourait à l'effet de ce spectacle ; l'impression qu'il produit est si guerrière, que lorsqu'on le donna sur le théâtre de Berlin, devant des officiers qui portaient pour l'armée, des cris d'enthousiasme se firent entendre de toutes parts. Il faut une imagination bien puissante dans un homme de lettres pour se figurer ainsi la vie des camps, l'indépendance, la joie turbulente excitée par le danger même. L'homme, dégagé de tous ses liens, sans regrets et sans prévoyance, fait des années un jour, et des jours un instant ; il joue tout ce qu'il possède, obéit au hasard sous la forme de son général, la mort, toujours présente, le délivre gaïement des soucis de la vie... Le *Camp de Wallenstein* est une ingénieuse introduction aux deux autres pièces ; il pénètre d'admiration pour ce général dont les soldats parlent sans cesse, dans leurs jeux comme dans leurs périls ; et, quand la tragédie commence, on conserve l'impression du prologue qui l'a précédée, comme si l'on avait été témoin de l'histoire que la poésie doit embellir. »

Camp des croisés (LE), drame en cinq actes, en vers, par Adolphe Dumas, représenté à Paris, sur le théâtre de l'Odéon, le 3 février 1838. Une importante décision venait d'être prise par le Théâtre-Français, et un projet tout nouveau, d'une réalisation fort difficile, avait reçu un commencement d'exécution. M. Veuil, directeur de notre première scène dramatique cédant à des idées louables et dignes d'être chaleureusement accueillies, convaincu que la littérature théâtrale exigeait un débouché que la Comédie-Française, par le fait de sa spécialité classique, ne pouvait pas lui offrir, avait pensé qu'en associant l'Odéon au théâtre de la rue de Richelieu, il se trouverait, lui, directeur, en mesure de satisfaire à toutes les exigences, et que, tout en continuant à honorer les chefs-d'œuvre du répertoire ancien, il aurait les moyens de rendre à la littérature nouvelle, aux talents déjà appréciés et aux talents inconnus encore, des services très-profitables. La Comédie-Française obtint donc le privilège d'exploiter le théâtre de l'Odéon pendant trois ans, avec une fermeture permise de quatre mois par année. Tout était non pas à refaire, mais à créer. L'intérieur de la salle de l'Odéon fut reconstruit par M. de Gisors, l'habile architecte, et décoré par MM. Séchan, Feuchères et Gicrri ; pour inaugurer la scène nouvelle, il était question d'un drame important de M. Adolphe Dumas, dont le grand succès, proclamé à l'avance, devait consolider à tout jamais l'avenir du second théâtre français. (*De la Comédie française depuis 1830*, par Eugène Laugier. Paris, 1844.)

Cette pièce de M. Adolphe Dumas, le *Camp des croisés*, fut d'abord devant le comité de la rue de Richelieu, chaudement interprétée par son auteur, avait été reçue avec des acclamations enthousiastes. Déjà connu en littérature par un poème singulier, bourré d'abstractions philosophiques, mais où étincellent çà et là des morceaux remarquables, la *Cité des hommes*, auteur d'un drame défendu par la censure, intitulé *Faust et Don Juan*, Adolphe Dumas poursuivait avec les directeurs de spectacles, avec les comités de lecture, un duel où il s'épuisait, et qui devait bientôt se continuer avec le public. Il fallait voir, écrivait dans la *Presse* du 9 juin 1863 M. Théodore de Banville, — un poète d'ailleurs fort mécontent et fort scandalisé de ce qu'un poète ait voulu chanter pour prouver et donner place à l'idée (*dédicace*) dans des vers, — il fallait voir Dumas se mesurer corps à corps avec le comité de la rue de Richelieu, comme le neveu de Charlemagne avec une armée ; sa pièce, il la déclarait, il la rugissait, il la pleurait, prêchant avec l'énergie d'un apôtre et d'un martyr, gesticulant comme un dompteur de bêtes fauves, enserrant tous ses auditeurs transis dans son regard flamboyant et humide. Il frappait sur la table verte et prenait les murailles à témoin ; bientôt, haletant, inondé de sueur, il jetait son habit, et rouge de la lutte, il la continuait en bras de chemise, comme un combattant des barricades. On devine, on comprend, on s'explique ce bruit, ces violences, cette passion chez un poète qui donna tant de place dans ses rêves à l'utopie, et lors même qu'on souffre de ses écarts mystiques, de sa folie humanitaire, comme homme, on le préfère encore de beaucoup à ces traînards de 1830, petits Benvenuto Cellini poétiques, dont les vers polis et ciselés s'accroissent du demi-jour et s'ingénient à proscrire la pensée. La pensée dans l'art, telle était la préoccupation — préoccupation qui lui fut fort nuisible sans doute et en fit un martyr — telle était la préoccupation constante d'Adolphe Dumas. Aussi faisait-il de la représentation de son œuvre sur notre première scène une question d'avenir et de gloire. Sa pièce n'était-elle pas

le début du drame humanitaire et panthéistique (c'est ainsi que l'appelle un peu ironiquement M. Théophile Gautier), un premier jalon posé en faveur de l'idée au milieu même des partisans ingénieux de la fantaisie, et à la barbe des puerils amants de l'art pour l'art ? Cette décision nouvelle, qui transportait le *Camp des croisés* sur la rive gauche de la Seine, n'obtint que difficilement l'approbation d'Adolphe Dumas. Ce fut bien autre chose quand le comité institué près le théâtre de l'Odéon exigea une seconde lecture de l'œuvre, prétendant que la sanction approbative des sociétaires du Théâtre-Français ne suffisait pas à éclairer la religion d'un comité de fraîche date et jaloux de ses nouvelles prérogatives. Adolphe Dumas fut donc obligé de dérouler une seconde fois son manuscrit. Il était alors épuisé par la lutte, les ennuis et les retards. Quoique malade et las d'une vie heurtée, bercée de mille chimères, déchirée par mille chutes, il parut devant l'aréopage sceptique et indifférent qui devait entendre ses vers extatiques et passionnés. Chose remarquable, cette seconde lecture produisit un effet diamétralement opposé à la lecture antérieure. Nouvel exemple à ajouter à bien d'autres, et preuve de plus à formuler pour démontrer, comme le fait observer justement M. Laugier, le vice réel qui existe dans l'organisation des comités de réception. Des difficultés assez graves de mise en scène arrêtaient quelque temps le *Camp des croisés*, et l'ouverture de l'Odéon dut s'effectuer par des pièces du répertoire. Enfin le rideau se leva sur le drame, mais, hélas ! lorsque, après les derniers vers, l'acteur Geffroy, fatigué d'un rôle au-dessus de ses forces, vint lancer à grand peine le nom de l'auteur à la foule, ce nom se perdit comme une note confuse dans l'impitoyable symphonie en la exécutée par les sifflets du parterre. Le public n'avait rien compris au lyrisme de l'auteur, à son style symbolique chargé en couleur, et le drame lui avait paru embrouillé et confus. Il l'était, en effet. Trop de détails embarrassaient l'œil du spectateur, l'empêchaient de comprendre une intrigue insaisissable. De plus, presque toutes les scènes se passent la nuit, à la clarté des étoiles, si bien que tous les contours et toutes les idées s'éteignent, se subissent à ce point qu'on croirait assister à une rêverie jouée par des ombres, dans un crépuscule d'ailleurs plein de charme et de grâce. La poésie dramatique exige des touches larges et nettes : un peu de brutalité ne lui mesurait pas. Les finesses et les recherches de l'art, les subtilités, les intentions mystiques, les coquetteries de forme, l'inspiration personnelle, ont peu de chance de réussite. Autre chose encore : l'écrivain dramatique est astreint chez nous à cette loi singulière de ne dépasser ni le bon sens ni la science d'un auditoire dont la science est si souvent nulle, et dont le bon sens sommeille quelquefois. On sait sous quels sifflets tombèrent toujours les plus belles pièces construites sur les légendes du Nord ; c'est que l'histoire des peuples du Nord est en France la plus ignorée. Quant à l'histoire nationale, pour le gros du public, elle commence à François Ier, et pas avant ; malheur au poète qui ignore ou qui oublie ce point important. « Venir parler aux jeunes révoltés de l'Odéon, le 3 février 1838, de Jérusalem en 1099, dit M. Théodore de Banville, du camp de Toulouse sur le mont Sion, de Charles de Saint-André, comte d'Arles et de Provence, de Godefroy de Bouillon et de Bohémond, prince de Tarente, c'était la même chose que si on leur eût parlé sanscrit, et c'était comme si on leur eût raconté les faits et gestes d'un roi dans la lune ! Tout fils de croisés que nous sommes, les croisés étaient profondément ignorés. Le public avait beau s'écrier avec Berchoux : « Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ! » Son bagage se composait d'un peu d'histoire grecque d'après Rollin, et d'un peu d'histoire romaine avant Niebuhr ! Le même écrivain ajoute : « Elle était pourtant charmante et poétique, l'aventure de cette jeune Léa, entre les trois amours du comte d'Arles, de l'Arabe Ismaël et du beau page Gabriel ! Avec son désordre, avec sa folie, avec ce trop-plein de choses et d'idées dans lequel se noie encore l'intention première d'Adolphe Dumas, le *Camp des croisés* a une bonne couleur romanesque et romantique dont je suis charmé, et je suis de ceux qui ne sauraient songer sans émotion à ce long beau lis de Gabriel trouvé dans le vallon, près de Siloé. Tant de foi, tant d'amour, une croyance si ingénue dans notre époque, l'espoir d'un théâtre nouveau et poétique, même après Racine, toutes ces aspirations d'enfant, toutes ces confiances adorables ne désarmèrent pas un public qui avait pris l'habitude d'emporter au théâtre des draps de lit et des cors de chasse... »

Nous n'entreprendrions pas l'analyse assez difficile, avouons-le, du *Camp des croisés*, dont le nom est resté fameux dans l'histoire dramatique. Adolphe Dumas en appela de sa chute devant Dieu, devant son époque, devant ses pairs. Ses pairs, Alexandre Dumas, entre autres, lui décernèrent un brevet d'immortalité. Hélas ! ce brevet court le risque de n'être jamais visé par la postérité. Les curieux de l'avenir reliront pourtant avec intérêt quelques excellents morceaux lyriques enchaînés dans le premier acte du *Camp des croisés* :

« M'aimez-vous ? » dit Agar au beau cavalier more,
Comme ils fuyaient tous deux vers le lac de Gomorre.
« Je t'aime, dit alors le sombre cavalier,

Comme la grappe d'or qui pendait à mes treilles;
Les hommes l'ont cueilli, et toutes les abeilles
Ont butiné sur l'espallier. »

Cette sombre élégie, récitée par la voix de bronze du comédien Beauvallet, avait, il paraît, un charme inexprimable. Il fallait, dit M. de Banville, il fallait voir l'épouvante se peindre sur les visages des jeunes femmes à mesure que le récit lyrique approchait de la catastrophe:

• Je suis ta fiancée, ô mon chevalier moré!
Dit-elle en approchant du grand lac de Gomorre.
• Non, dit le cavalier, vous n'êtes pas Rachel,
Vous n'êtes que la source et l'impure fontaine
Où, pasteurs et troupeaux, des monts et de la plaine,
S'en vont boire les eaux du ciel. »

Le *Camp des croisés*, monté avec luxe, avait coûté de 25 à 28,000 fr. de dépenses au Théâtre-Français. Les décorations étaient peintes par Cicéri, les rôles interprétés par Geffroy, Beauvallet et Marie Dorval, qui, jeune, charmante et passionnée, avait donné toute son âme au rôle de Léa.

Résumons-nous : le *Camp des croisés* est une œuvre remarquable, au double point de vue de la conception et du style; mais l'inévitable intrigue amoureuse nuit un peu à la valeur d'un sujet historique. On trouve dans cet ouvrage de belles scènes et de fiers élans. Victor Hugo adressa à Adolphe Dumas la lettre suivante : « Ayez bon courage et bon espoir : il y a dans votre œuvre du talent, de la poésie, de la passion et de l'âme pour défrayer douze tragédies. De quelque façon qu'on juge votre avènement, c'est un succès, et un beau succès pour tout homme qui sent et pour tout homme qui pense; de quelque façon qu'on juge votre avènement, il vous *sacre poète*; et, ne l'oubliez pas, il y a en Europe moins de poètes que de rois. J'espère bien que vous ne vous précipitez pas le moins du monde des petits vœux d'en bas : il n'y a de ces brumes-là que sur les *belles aurores*. Je vous serre les mains, mon poète; courage, pensez à une autre œuvre à présent. Pour un homme comme vous, tout se résume en un mot : *Perseverando*. » La mysticité de l'ouvrage déplut à messieurs les étudiants, et le *Camp des croisés* n'obtint qu'un succès littéraire. Il ne fit pas d'argent; ce qui est un crime aux yeux de la gent directoriale.

A la rigueur, cela se comprendrait de la part de théâtres abandonnés à des entreprises particulières; là on lutte *pro domo sua*; mais ce principe trouve une application moins évidente dès qu'il s'agit de l'Odéon, qui est une arène ouverte aux jeunes talents, aux essais consciencieux, une pépinière pour les Corneilles, les Racines et les Molières en herbe. Les directions des théâtres secondaires, quand elles cèdent au mauvais goût du public, ont leur intérêt personnel pour excuse : avant tout, il faut vivre. La situation particulière qui est faite à l'Odéon l'affranchit complètement de ces entraves vulgaires, et son devoir est de réagir contre cette perversion du goût que ses confrères ne font que subir.

Camp de Silésie, opéra en trois actes, paroles de Relistab, musique de G. Meyerbeer, représenté pour la première fois, à Berlin, le 8 décembre 1844. L'action est des plus simples, mais l'intérêt a paru suffisant dans un pays où le nom du grand Frédéric a conservé tout de prestige. On est en pleine guerre. Le roi, poursuivi par des pandours, se réfugie chez un vieux capitaine nommé Saldorf. Traqué de tous côtés, Frédéric est sauvé par le dévouement héroïque de son vieux soldat, qui lui fait prendre les habits de son fils et revêt celui-ci des insignes royaux. Le roi échappe ainsi au péril qui le menaçait, et, au troisième acte, il récompense son libérateur et sa famille. Les morceaux les plus saillants de cette œuvre, très-admiree en Allemagne, sont le récit descriptif de l'aventure du roi, par Conrad; la scène dans laquelle Veilka, la bohémienne, dit la bonne aventure aux soldats hongrois; un duo comique et un trio dans le premier acte. Le deuxième acte renferme, outre des chansons de soldats fort originales, le magnifique ensemble de quatre chœurs, accompagnés par quatre orchestres, dont trois d'harmonie sur la scène. Enfin, un trio et un air accompagné par deux flûtes sont les principaux morceaux du troisième acte. Meyerbeer a dirigé lui-même l'exécution de son ouvrage, assis au pupitre du chef d'orchestre. Le *Camp de Silésie* n'a pas été donné en France, où le sujet aurait eu peu de succès. Mais nous avons pu jouir de la partition admirable du maître; car il a introduit tous les morceaux que nous avons signalés plus haut dans son opéra de *L'étoile du Nord*.

Camp des bourgeois (LE), comédie en un acte, en prose, par M. Dumanoir, représentée sur le théâtre du Gymnase, le 1^{er} décembre 1855. M^{me} Lajonchère est une honnête bourgeoise, épouse légitime d'un notaire retiré, et elle ne peut se consoler du train que mènent par le monde les lorettes et les filles de marbre. Dans sa douleur, on dirait qu'elle envie les fanfreluches de ces dames; et on conçoit sans peine les cris de Mélusine que pousse M^{me} Lajonchère, lorsqu'elle apprend que son mari couvre de bijoux une de ces créatures que sa pudeur l'empêche de nommer. Il n'est pas jusqu'au petit Christian, le prétendu de sa nièce, qui ne fasse son chemin dans le quart de monde, et M^{me} Lajonchère le surprend comptant avec son mari une partie

fine de fruits défendus. Hélas ! l'oncle et le neveu logeaient à la même enseigne, sans le savoir. L'Amanda de l'un était la Georgina de l'autre. Tout se découvre et tout s'arrange. Christian, repentant, promet d'être sage. M. Lajonchère implore à deux genoux son pardon; mais sa femme lui fait payer les frais de la guerre : elle s'adjuge l'écrin et le cache-miroir destinés à M^{lle} Georgina. « Je vous donne ce petit morceau de comédie, dit M. Théophile Gautier, pour un petit chef-d'œuvre d'esprit et de malice. Que ce dialogue est vrai, railleur, naturel, écouté aux portes ! Quel aimable ton d'homme du monde parlant légèrement des choses légères et sachant glisser sur les choses fragiles ! Ainsi doit se comporter la satire lorsqu'elle pénètre dans le boudoir. A quoi bon fouetter à tour de bras les amours de trumeaux galants ? Une chiquenaude suffit à les corriger. On ne chasse pas les colombes de Vénus avec des balles de gros calibre. La meilleure recette pour les prendre est celle que l'on donne aux enfants pour attraper les moineaux : un grain de sel attique sur le bout des plumes, et le tour est fait. »

CAMP-ALLEGHANY, petite localité dans l'Etat de Virginie (Amérique du Nord), près des monts Alleghany, et où les confédérés avaient établi un camp fortifié, placé sous les ordres du colonel Edward Johnston. Le 13 décembre 1861, le général fédéral Milroy vint, avec 5,000 hommes, attaquer cette position; mais il fut repoussé après un combat sanglant qui dura sept heures.

CAMP-WILD-CAT, position fortifiée occupée par les fédéraux dans l'Etat de Kentucky (Amérique du Nord), et que le général confédéré Zollicoffer tenta vainement d'emporter, le 21 octobre 1861. Camp-Wild-Cat faisait partie d'une ligne de positions commençant au Mississippi, traversant le Kentucky méridional et le Tennessee septentrional, et aboutissant à Cumberland-Gap, défilé important des monts Cumberland, près du point où la frontière occidentale de la Virginie touche la limite qui sépare le Tennessee du Kentucky. Les principales positions de cette ligne étaient Columbus, sur le Mississippi, le fort Henry, sur le Tennessee, le fort Donelson, sur le Cumberland, Bowling-Green et Mill-Spring, dans le Kentucky méridional.

CAMP (Mlle), jeune protestante, d'une honnête famille de Montauban, qui fut la malheureuse victime de la législation impitoyable à laquelle les réformés étaient soumis depuis la révocation de l'édit de Nantes. Pour eux, le mariage n'existait pas dès qu'ils ne l'avaient pas fait bénir par un prêtre catholique, et les unions les plus saintes étaient traitées de concubinage par la loi, leurs enfants réputés bâtards et leur héritage adjugé au premier catholique qui le réclamait sous le prétexte de la parenté la plus éloignée. Voici comment Grimm raconte l'aventure arrivée à Mlle Camp. « On sait que le vicomte de B... jeune homme de condition, mais pauvre, après avoir été élevé à l'Ecole royale militaire, est entré au service et a signalé ses premières années par les plus grandes bassesses. La plus coupable, comme la plus éclatante, est celle dont Mlle Camp vient d'être la victime. Le jeune B..., dans un séjour qu'il fit à Montauban, se lia avec la famille de cette infortunée, se dit protestant, épousa Mlle Camp suivant le rit de l'Eglise protestante, c'est-à-dire sans y employer un prêtre catholique, et eut d'elle un enfant; et après avoir vécu avec elle publiquement en état de mariage, à Montauban, durant plusieurs années; après avoir dissipé sa dot; après avoir été conduit par ses désordres et par ses dettes au For-l'Évêque, il en sortit pour épouser, à Paris, une autre femme à la face de l'Eglise, en traitant son union avec Mlle Camp de concubinage. La législation atroce établie par Louis XIV sur le protestantisme, à l'instigation de la dévote Maintenon, à la honte éternelle de la France, seconda merveilleusement la conduite de M. de B..., qui, dans d'autres pays policiers, aurait mené droit aux galères, et peut-être à l'échafaud. Le mariage du jeune B... avec Mlle Camp a été déclaré nul par un arrêt du nouveau parlement, qui a non-seulement adjugé des dommages-intérêts payables par un homme qui n'a pas un sou vaillant, mais osé encore, par une barbarie insigne et nouvelle, comme si cette épouse malheureuse n'était pas assez à plaindre, ordonner sans compétence et contre le droit naturel, que son enfant, jeune fille de quatre ou cinq ans, lui serait arrachée pour être élevée dans un couvent. On dit que cet arrêt a été dicté et rédigé à l'archevêché, et cette dernière clause ne permet guère d'en douter. Au reste, la partie de l'arrêt qui enlève la fille à la mère n'a pas encore été mise à exécution, et ne le sera probablement pas; puisque la mère ne veut pas s'y soumettre de bonne grâce, on rougira peut-être d'employer la violence contre une victime déjà si cruellement traitée. Cette victime a trouvé un soutien et un défenseur : M. Vanrobaix, vieillard de plus de soixante et dix ans, a épousé Mlle Camp ces jours passés, à la chapelle de Suède, et lui a assuré un sort et un nom plus honnête que celui à qui son infâme époux a imprimé une tache si ineffaçable. On sait que MM. Vaurobaix sont étrangers, et qu'en faisant en France ces beaux établissements de manufactures en drap, qui sont à Abbeville en Picardie, ils se sont réservés, non-seulement le libre exercice de leur religion,

mais même le droit d'avoir un chapelain et une chapelle à leur usage. » Les étrangers jouissaient seuls en France du droit le plus naturel et le premier de tous, celui de prier Dieu à leur manière et selon leur croyance. Pendant plus d'un siècle, cette inique législation pesa sur une partie considérable de la population française, et la Régence, qui le croirait ? tout incrédule et débauchée qu'elle était, enchérit encore sur l'œuvre de Louis XIV et aggrava l'état des protestants : preuve bien évidente que l'intolérance est plutôt le fruit d'une tyrannie haineuse, que celui d'un fanatisme religieux. Voltaire, qui avait si éloquemment défendu Calas, fit au contraire l'apologie de cet arrêt. C'est qu'il était émané du nouveau parlement, que le patriarche de Ferney louait fort, pour satisfaire son ressentiment contre l'ancien. On sait qu'une fois, rencontrant son âne dans son jardin, il le fit passer le premier en lui disant : « Passez, monsieur le premier président ! » Cette personnalité étroite et aveugle, cette facilité à se laisser entraîner par ses amitiés ou ses rancunes dans les questions les plus graves, forment le vilain côté du caractère de Voltaire, et le rendirent souvent injuste. Ses contemporains le lui dirent bien; ceux même qui l'admiraient le plus ne lui cachèrent pas ce qu'ils pensaient de sa conduite dans le procès de Mlle Camp, et l'histoire impartiale doit suivre leur exemple. Comme on le voit, l'astre Voltaire a des éclipses : le soleil a des taches.

CAMP (Maria-Thérèse DE). V. KEMBLE (mistress).

CAMP D'AVENNE (Hugues), comte de Saint-Paul. V. SAINT-PAUL.

CAMPACE s. m. (kan-pa-se — du lat. *campacus* ou *campagus*; du gr. *kamptō*, je courbe). Antiq. rom. Chaussure de forme particulière que portèrent divers dignitaires, et qui fut plus tard adoptée par le pape et les évêques. Il on dit aussi **CAMPAGE** et **CAMPAGUS**.

CAMPAGNA, ville du royaume d'Italie, dans la principauté Citérieure, à 30 kilom. E. de Salerne, au milieu de hautes montagnes; 8,300 hab. C'est le siège d'un évêché qu'administre l'archevêque de Conza; belle cathédrale.

CAMPAGNA (Girolamo), sculpteur italien, né à Vérone en 1552, mort après 1623. Il eut pour maître Danese Cattaneo, et Venise, Padoue, Vérone, Urbain possédèrent de beaux ouvrages dus à son ciseau. On peut citer : à Venise, les autels de plusieurs églises; *Saint François et Saint Marc*, à la façade de l'église du Rédempteur; à Padoue, un bas-relief où l'on voit saint Antoine ressuscitant un enfant; à Vérone, une *Amorciation*; à Urbain, la statue du duc Frédéric.

CAMPAGNAC, bourg de France (Aveyron), ch.-l. de cant., arrond. et à 49 kilom. N. de Millau; pop. aggl. 853 hab. — pop. tot. 1,331 h. Eglise restaurée du xiv^e siècle.

CAMPAGNARD, ARDE adj. (kan-pa-gnar, ar-de; gn mill. — rad. *campagne*). Qui est de la campagne, qui habite ordinairement la campagne, qui vit à la campagne : *Un médecin, un curé CAMPAGNARD. Les gentilshommes CAMPAGNARDS anglais sont généralement remarquables par une santé robuste.* (E. Sue.) *Depuis quelques mois, le comte visitait plus souvent les gentilshommes CAMPAGNARDS des environs.* (Scribe.)

LA, je trouvais d'abord, pour toute connaissance, Deux nobles *campagnards*, grands lecteurs de romans. BOILEAU.

« Qui habite momentanément la campagne : *A présent que je ne suis plus CAMPAGNARDE, vous aurez plus souvent de mes nouvelles.* (M^{me} de Sév.)

— Qui appartient, qui est propre, qui est habituel aux gens de la campagne; se dit souvent en mauvaise part : *La vie CAMPAGNARDE. Un air CAMPAGNARD. Des manières CAMPAGNARDS. Une bonhomie CAMPAGNARDE.*

— Substantif. Personne de la campagne, personne qui est de la campagne, qui demeure à la campagne; se dit par dénigrement, pour reprocher aux gens de la campagne la grossièreté de leurs mœurs, leur ignorance des usages du monde : *Un grossier CAMPAGNARD. Un bon CAMPAGNARD. Une grosse CAMPAGNARDE. Ces vingt-sept millions de CAMPAGNARDS sont la pépinière de nos armées.* (Lamart.) *Il était si ravi et si fier de suivre la belle CAMPAGNARDE qu'il adorait, dans les vagues sentiers de ce désert !* (G. Sand.) *Les vieux CAMPAGNARDS disent que les voitures suspendues donnent des engourdissements dans les mollets.* (G. Sand.)

Un petit *campagnard* s'emporter devant moi ! Me manquer de respect pour quatre cents pistoles !... DESTOUCHES.

— Antonymes. Bourgeois, citadin, urbain. *Campagnard dans son coin* (LE) [*El Vilano en su rincón*], comédie en vers de Lope de Vega. Sans être une des meilleures productions de ce grand poète, le *Campagnard dans son coin* mérite d'être mentionné; il ne faut y chercher ni une intrigue bien compliquée, ni des péripéties émouvantes. Lope de Vega n'a eu en vue que le développement d'une thèse philosophique, une contre-partie au *Nemo sua sorte contentus* d'Horace, et si, de cette donnée, il a pu faire sortir autre chose qu'un joli conte, un apologue, il le doit à son intarissable génie, habile à saisir les choses par leur côté dramatique. La scène se passe en France, près de Paris, mais une

France et un Paris de convention; le roi, car il n'a pas d'autre nom, comme dans les contes de fées, est surpris de lire dans l'église d'un village, où l'ont conduit les hasards de la chasse, l'épithète suivante : « Ci-gît Jean, laboureur, qui ne servit aucun maître et ne vit jamais la cour ni le roi, qui n'éprouva et n'inspira jamais de crainte, qui ne connut pas l'indigence, qui ne fut jamais ni blessé ni prisonnier, et qui pendant les longues années de sa vie n'eut à redouter dans sa maison ni fâcheux événements, ni maladie, ni ennui. » Ce n'était là qu'une épitaphe anticipée; Jean le laboureur vivait encore, et vraisemblablement il s'était un peu pressé de se décerner à lui-même ce brevet de félicité inaltérable, car, suivant le mot du sage, nul homme ne peut dire qu'il est heureux tant qu'il est vivant. Quoi qu'il en soit, le roi veut voir cet original et descend chez lui, en simple gentilhomme qui a perdu de vue la chasse royale. Jean le reçoit cordialement, lui fait servir à manger et lui donne à table la place d'honneur, comme on le doit à un hôte : « Si humble que soit un hôte, il a droit à la meilleure place, » lui dit-il. Le roi accepte en outre l'hospitalité pour la nuit, et, au matin, en se séparant de lui, le laboureur assure son hôte de son entier dévouement. Pour l'éprouver, le gentilhomme supposé lui fut demander un prêt de 100,000 écus : On pourrait être un bon campagnard, heureux dans son coin, et refuser une somme si ronde, mais Jean a promis, il tient parole et envoie les 100,000 écus. Le roi exige alors que son fils et sa fille, Félicien et Lisarda, quittent leur père et viennent à la ville. C'est un sacrifice plus dur encore, mais le bon paysan s'y résout. Il n'a pas à s'en repentir; appelé près du roi, il est placé à table à côté de lui; Jean se récrie : « Obéissez, lui dit le roi; si humble que soit l'hôte, le maître s'honore en lui donnant la meilleure place. » Et pour le punir d'avoir affirmé, dans son épitaphe, qu'il n'avait jamais vu le roi, il le condamna à le voir tous les jours. On connaît bien peu le théâtre espagnol si l'on ne suppose que la naïveté de ce conte est un peu dissimulée par les allées et venues d'une intrigue amoureuse entre Lisarda, la fille du bon campagnard, et un gentilhomme de la cour, Othon. On les marie, comme de juste, à la fin. Quant au fils, Félicien, il est nommé alcade du gouverneur de ce Paris de fantaisie où se passe la scène.

Cette petite comédie n'est pas méchante. Ce n'est pas aussi fort que du Victor Hugo, ni aussi charpenté que du Denney; mais elle se laisse lire pourtant, grâce à une merveilleuse facilité de conception et de style, à la gaieté, au bon goût et au bon sens qui y régnent d'un bout à l'autre. Elle n'a été traduite que partiellement par M. E. Lafond, dans une étude intéressante sur Lope de Vega (in-8°, 1857).

CAMPAGNE s. f. (kan-pa-gne; gn mill. — lat. *campus*, même sens). Grande étendue de pays plat et découvert : *Une vaste, une belle CAMPAGNE. La CAMPAGNE de Rome est un désert.* (De Custine.)

Quel tableau ravissant présentent les *campagnes* ! DEUILLE.

Les ombres à longs plis descendant des montagnes
Un moment à nos yeux dérobaient les *campagnes*. LAMARTINE.

Rien n'est beau sur la terre, en spectacles fécondes,
Comme le défilé d'une *campagne* blonde. A. BARRIER.

— Champs en général; champs par opposition à la ville, et principalement comme habitation : *Aller à la CAMPAGNE. Aimer la CAMPAGNE. Passer six mois à la CAMPAGNE. S'ennuyer à la CAMPAGNE. Respirer l'air de la CAMPAGNE. La nature n'est que pour ceux qui habitent la CAMPAGNE.* (La Bruy.) *La vie frélatée de Paris n'approche pas assurément de la vie pure, tranquille et doucement occupée qu'on mène à la CAMPAGNE.* (Volt.) *Il est une infinité de gens qui vont, par ton, s'ennuyer à la CAMPAGNE.* (Volt.) *C'est la CAMPAGNE qui fait le pays, et c'est le peuple de la CAMPAGNE qui fait la nation.* (J.-J. Rouss.) *J'aime Paris après la CAMPAGNE.* (B. de St-P.) *L'adultère est chose presque inconnue dans nos CAMPAGNES.* (M^{me} de Sév.) *La CAMPAGNE me paraît offrir la retraite la plus favorable au bonheur.* (J. Droz.) *Il est impossible, lorsqu'on a des mœurs simples et pures, d'habiter la CAMPAGNE et de n'être pas religieux.* (Cohen.) *Le mauvais de campagne est un des plus grands inconvénients de la vie de CAMPAGNE.* (Bolz.) *Dieu fit la CAMPAGNE, et l'homme a fait la ville.* (Ste-Beuve.) *Une dame disait : « Paris me plaît beaucoup, et je l'habiterais s'il était à la CAMPAGNE. »*

Paris est pour le riche un pays de Cocagne :
Sans sortir de la ville il trouve la *campagne*. BOILEAU.

La *campagne* est pour moi plus belle que la cour,
Et je voudrais pouvoir y fixer mon séjour. DESTOUCHES.

Un rayon de printemps vient embellir l'hiver,
Et tel qu'un doux souris qui naît parmi les tannes
A la *campagne* en deuil rend un moment ses charmes DEUILLE.

Entendez-vous, dans nos *campagnes*,
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent, jusque dans nos bras,
Egorger nos fils, nos *campagnes*. ROUGET DE L'ISLE.

— Terres, au point de vue de leurs productions : Les tiens de la CAMPAGNE. CAMPAGNE fertile. CAMPAGNE stérile. Deriches CAMPAGNES. La CAMPAGNE est belle, on peut espérer une abondante récolte. (Acad.) Rien n'est plus triste que l'aspect d'une CAMPAGNE nue et pelée qui n'étale aux yeux que des pierres, du limon et des sabiers. (J.-J. Rouss.) Les vastes forêts se changeaient en des CAMPAGNES riantes qu'il fallait arroser de la sueur des hommes. (J.-J. Rouss.) La CAMPAGNE n'était pas encore dans toute sa splendeur. (G. Sand.)

La canicule en feu désola la campagne.

BOILEAU.

La neige et la rosée engraisent nos campagnes.

ROSSET.

La le bétail anglais pait la verte campagne.

DEILLE.

— Abusif. Dans le langage des Parisiens, le mot province, qui s'appliquait, non sans quelque mépris, à toute la France hors Paris, commence à être remplacé par celui de campagne : Il a quitté Paris pour la CAMPAGNE, il va habiter Bordeaux. Il est de Lyon. — Ah! je ne suis plus surpris; ces gens de la CAMPAGNE sont si grossiers!

— Par ext. Campagnards, personnes qui habitent la campagne : Les mœurs de la CAMPAGNE.

Ce vieux Crésus, en sablant du champagne,

Gémit des maux que souffre la campagne.

VOLTAIRE.

— Rase campagne, Pays découvert, et où l'on n'est pas protégé par les accidents du sol contre les attaques de l'ennemi : Des populations insurgées ne sont guère propres à combattre en RASE CAMPAGNE. Il Fig. En rase campagne, Ouvertement, sans déguisement : Je me mets donc à faire pour la première fois de la critique nette et franche, à la faire en plein jour, EN RASE CAMPAGNE. (Ste-Beuve.)

— De campagne, après un nom de personne, Qui réside à la campagne, qui y exerce sa profession : Un gentilhomme DE CAMPAGNE. Un curé, un médecin, un maître DE CAMPAGNE. Un musicien, un comédien DE CAMPAGNE. Les gens DE CAMPAGNE. L'adoucissement du sort des femmes DE CAMPAGNE est le commencement de toutes les civilisations. (A. Martin.) Il devient rare de trouver une famille DE CAMPAGNE qui ne possède aucun bien-fonds. (Ch. Dupin.) Il Peut aussi s'employer après un nom de chose : Un Parisien se promenant en touriste sur les bords de la Loire, son cicérone lui dit avec un certain orgueil : « N'est-ce pas que voilà une magnifique rivière? — Oui, répondit notre citadin, une assez belle rivière, pour une rivière DE CAMPAGNE. » Il Maison de campagne ou simplement Campagne, Propriété rurale, avec habitation de plaisance, où l'on va ordinairement passer la belle saison : Le village de Champigny est orné de plusieurs maisons DE CAMPAGNE remarquables. (Dulaure.) Un lord, qui parlait en voyage, avait grand désir de louer cette CAMPAGNE, et l'affaire fut conclue en un instant. (Scribe.) Il Habit de campagne, Habit plus négligé qu'on porte quand on est à la campagne : Se présenter en HABIT DE CAMPAGNE. Il Partie de campagne, Excursion que l'on fait à la campagne, pour s'y délasser ou s'y divertir : Faire une PARTIE DE CAMPAGNE.

— Battre la campagne, Parcourir une plaine, un pays en tous sens, dans un but de recherche ou de poursuite, comme pour faire lever le gibier, inquiéter l'ennemi, etc. Il Fig. Déranger, vagabonder, s'égayer, discuter au hasard; s'écarter de la question avec ou sans dessein : Pendant deux heures, le malade a battu LA CAMPAGNE. (Acad.) Au lieu de me répondre nettement, il battra LA CAMPAGNE. (Acad.) On dira des raisons qui ne feront que battre LA CAMPAGNE. (Mol.) Quand l'estomac est vide, la tête bat aisément LA CAMPAGNE. (Boiste.)

Quel esprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait châteaux en Espagne ?

LA FONTAINE.

Ivre de champagne,
Je bats la campagne.

DÉRANGER.

— Prendre la campagne, S'en aller dans les champs : Il veut se battre, et monte à cheval, et prend LA CAMPAGNE. (Mme de Sév.) Il Cette locution a vieilli.

— Poétiq. Les campagnes de l'air ou des airs, Le ciel, l'espace des airs :

Comment percer des airs la campagne profonde,
Perçer Mars, le soleil et des vides sans fin ?

LA FONTAINE.

Sous un ciel tendreux Doré et le Zéphire
Des campagnes de l'air se disputent l'empire.

SAINT-LAMBERT.

— Antonymes. Bourg, cité, ville.

— Syn. Campagne, champs. Campagne est l'opposé de ville; on se sert de ce mot quand on a dans l'idée un lieu où l'on vit plus librement qu'à la ville, où l'air est sain et vif, où la vue n'est pas bornée, où l'on est plus maître de toutes ses actions. Champs rappelle l'idée de la culture; c'est la terre qui produit le blé, qui nourrit les bestiaux, etc. Avoir une maison de campagne, c'est avoir une habitation loin de la ville, où l'on va quelquefois se reposer des fatigues de sa profession, où l'on peut appeler ses amis pour jouir avec eux des plaisirs naturels; une maison des champs est

celle qu'on habite lorsqu'on s'occupe soi-même de cultiver ou de faire cultiver ses propriétés.

— Epithètes. Fertile, féconde, inépuisable, riche, superbe, magnifique, agréable, riante, gaie, joyeuse, animée, charmante, délicieuse, cultivée, fleurie, verte, verdoyante, ondoyante, vineuse, jaunissante, humble, aride, sèche, desséchée, infertile, stérile, vague, défeuillée, dépouillée, nue, déserte, triste, attristée, solitaire, calme, silencieuse, poudreuse, désolée, dévastée, unie, vide.

CAMPAGNE DE ROME ou CAMPAGNE ROMAINE, contrée des Etats de l'Eglise, dont elle formait autrefois une province, correspondant à peu près à l'ancien Latium et comprise entre les Apennins et la mer de Toscane, que bordent les marais Pontins. La campagne de Rome a 80 kilom. de long sur 40 kilom. de large, et forme actuellement la délégation de Frosinone et la comarca de Rome; ses villes principales sont : Tivoli, Aricia et Castel-Gondolfo.

De quelque côté qu'arrive le voyageur, qu'il descende des Apennins, qu'il remonte le cours du Tibre en venant de la mer, ou que, quittant les fertiles plaines de la Campanie, il suive, pour aller à Rome, la route que suivit Annibal, il reste frappé d'étonnement au triste aspect du pays qu'il parcourt. Ce n'est qu'une vaste solitude, une plaine immense et déserte bornée par quelques éminences de trace volcanique; point de maisons, point d'habitants, quelques troupeaux épars; de loin en loin, une auberge délabrée; et quand parfois une moisson dorée vient rompre la monotonie de cette plaine verdâtre, personne n'est là pour la recueillir, et on la croirait destinée aux mauvais génies qui hantent ces lieux désolés. Telle est la campagne romaine; c'est ce désert qu'il faut traverser pour arriver à la ville éternelle et à ses merveilles. Le sol romain, qui est d'origine volcanique, formait un vaste marais inhabitable et malsain, quand les aborigènes et les Pélasges vinrent s'y établir. Les conditions climatiques changèrent bientôt sous la bienfaisante influence de la culture et de l'habitation. Toutes les traditions parlent de la fertilité du Latium quand Enée y arriva. Les Etrusques, par leur art et leur patience, avaient triomphé des difficultés de la nature, et la contrée, aujourd'hui inhabitable, des marais toscans, était devenue entre leurs mains un pays riche et fertile. Les conquêtes des Romains commencèrent à dépeupler les régions environnantes et à les ramener à leur premier état d'insalubrité. C'est sans doute en contemplant ces campagnes désertes que Tacite disait de ses compatriotes : *Ubi solitudinem fecerunt, pacem appellant.* « Là où ils ont fait la solitude, ils disent qu'ils ont apporté la paix. » Tous ces peuples privés de la vie politique renoncèrent peu à peu aux grands travaux qu'ils avaient entrepris, découragés de travailler pour des maîtres durs et avarés. Vinrent ensuite les grandes propriétés romaines, qui transformèrent en pâturages un sol fécond et cultivé, le privant ainsi des bonnes conditions hygiéniques qui accompagnent toujours les forêts et l'habitation de l'homme; les barbares achevèrent de ruiner ce que les Romains avaient commencé, et le système de la grande propriété chez les familles romaines a consommé la ruine de ce beau pays. La stérilité et la solitude habitent là où se voyaient autrefois les plus riches moissons, les plus belles villas. Le sol est devenu l'ennemi de l'homme, et le paysan qui cultive une parcelle de ce terrain est obligé d'habiter sur les hauteurs, pour échapper à l'influence pernicieuse de la *mal'aria*. Chaque matin il descend de la montagne et a bien soin d'y remonter avant le coucher du soleil, s'il ne veut être victime de cette fièvre, à qui Rome avait élevé trois temples. On ne peut parler de la campagne de Rome sans citer la description magnifique qu'en a faite Chateaubriand : « Figurez-vous, dit-il, quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Ecriture : un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. On croirait entendre retentir cette malédiction du prophète : « Deux choses te viendront en un seul jour : stérilité et veuvage. » Nous apercevons çà et là quelques bouts de voie romaine dans des lieux où il ne passe plus personne; quelques traces desséchées des torrents de l'hiver, qui, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et qui ne sont que le lit d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres, mais vous voyez partout des ruines d'aqueducs et de tombeaux, qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons; je m'en approchais : ce n'étaient que des herbes fétides qui avaient trompé mon œil. Sous ces moissons stériles on distingue parfois la trace d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de labourers, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs; les fenêtres et les portes sont fermées; il n'en sort ni fumée, ni bruits, ni habitants. Une espèce de paysan sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde seulement ces tristes chaumières, comme dans nos histoires gothiques ces spectres qui défendent l'entrée

des châteaux abandonnés. Enfin, on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que vous voyez ces champs tels que les a laissés le soc de Cincinnatus ou la dernière charrue romaine. C'est au milieu de ce terrain inculte que s'élève la grande ombre de la ville éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble, d'un son orgueil, avoir voulu s'isoler; elle s'est séparée des autres cités de la terre, et comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude. Rien n'est beau comme les lignes de l'horizon romain, comme la douce inclinaison des plans et les contours suaves et fuyants des montagnes qui le terminent. Souvent les vallées y prennent la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome; les coteaux y sont taillés en terrasses, comme si la main puissante des Romains avait remué toute cette terre. Une vapeur particulière, répandue dans le lointain, arrondit les objets et fait disparaître ce qu'ils pourraient avoir de trop dur ou de heurté dans les formes. Les ombres n'y sont jamais lourdes et noires; il n'y a pas de masses si obscures dans les rochers et les feuillages où il ne se s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte particulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel, les eaux; toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où commence l'une et où finit l'autre. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature? Eh bien! c'est la lumière de Rome. Il est impossible de mieux rendre l'impression qui s'empare de l'âme devant ce paysage qui n'a pas d'égal au monde pour sa beauté singulière et l'incomparable majesté de ses souvenirs. Montaigne, Debrosses et tous les autres voyageurs en ont été également frappés. Chacun d'eux y assistait sous l'influence de son idée dominante, et en parlait en conséquence : Chateaubriand voyait en artiste, Montaigne en sceptique, Debrosses en simple curieux. Pour avoir la description nue et sèche de la campagne romaine et de ceux qui l'habitent, description fidèle et qu'aucun rayon de poésie ou d'imagination ne vient embellir, il faut la demander à M. Taine, cet impitoyable dissecateur, pour qui le beau n'est qu'une formule comme une autre, et l'art une recette, comme celle de la *Cuisinière bourgeoise*. Voici la description qu'il fait de la campagne romaine dans son voyage en Italie, publié par la *Revue des Deux-Mondes* : « Voici enfin la campagne de Rome; rien que des collines nues, sans arbres ni arbustes, avec un mauvais tapis d'herbes vieilles et jaunâtres; point d'aqueducs encore, rien qui rompe la monotonie lugubre; puis des jardins, des haies d'épine noire liées par de grands joncs blanchâtres, des plantes potagères, des dômes à l'horizon, un vieux rempart de brique et des bastions noirs, un long aqueduc comme un mur immense, Sainte-Marie-Majeure avec un campanile et deux dômes... Un long aqueduc sur la droite; de loin en loin, à l'horizon, une ruine; çà et là, sur le passage, une arche isolée, tombante, et tout à l'entour, à perte de vue, la plaine jaunâtre et verdâtre, onduleuse sous un vieux tapis d'herbes fétides que la pluie lave et que le vent ébouriffe. Les nues grises et violacées pendent lourdement sur le ciel, et la fumée de la machine roule des ondes blanches qui vont se confondre avec les nuages. Mills après mills, l'aqueduc monotone reparait comme une digue de rochers dans une mer d'herbes mouvantes. Vers l'orient, des montagnes noires se hérissent à demi blanches par les neiges; vers le couchant s'étend une campagne cultivée, avec les petites têtes et les mille tiges fines des arbres à fruits dépouillés; un ruisseau jaune y fraye sa route en ravissant les terres. Tout cela est triste, et les stations le sont encore davantage. Ce sont de misérables cabanes en bois, où l'on allume un feu de fagots pour réchauffer les voyageurs. Quelques mendiants, de jeunes garçons se pressent à l'entrée, implorant une baïoque, une demi-baïoque, une pauvre petite demi-baïoque pour l'amour de Dieu, et de la madone, et de saint Joseph, et de tous les saints du paradis, avec l'insistance, l'apreté et les petits cris tendres et violents de chiens qui voient un os et n'ont pas mangé depuis huit jours. Je ne sais pas ce qu'ils ont aux pieds, ce ne sont pas des sandales, encore moins des souliers, cela semble un paquet de linges, de vieux chiffons ramassés dans le ruisseau, et qui clapotent avec eux dans la boue. Le chapeau à larges bords, plié et défoncé, la culotte, le manteau sont indescritibles; rien n'y ressemble, sauf les torchons de cuisine, les vieux linges infects qu'on entasse dans les entrepôts de chiffons pour faire du papier. L'habitant de ces lieux maudits et déserts est un animal maigre, noir, brûlé, dont le visage n'a plus de chair, tout en traits saillants d'une expression incroyable, avec des yeux de flamme, des cheveux crépus, semblable à un volcan qui va faire explosion. Le portrait n'est pas flatté, il est même inexact à force de fidélité, car il ne rend pas le côté grandiose et poétique. Espérons qu'un régime politique meilleur viendra bientôt rendre à ce pays son ancienne fertilité, et que le paysan romain, devenu propriétaire, renouvellera sur ce sol les miracles d'industrie et de patience des anciens Etrusques.

CAMPAGNE s. f. (kan-pa-gne; gn ml. — du lat. *campus*, plaine). Expédition militaire, suite d'opérations exécutées par un ou plusieurs corps d'armées contre des armées ennemies : Plan de CAMPAGNE. CAMPAGNE d'Egypte, de Russie, de France, de Crimée, d'Italie. Les CAMPAGNES de la République, de l'Empire. De glorieuses CAMPAGNES. Préparer une CAMPAGNE. Ouvrir la CAMPAGNE. Il ne semble que votre général a fait une CAMPAGNE à la Turque, toujours supérieur par la conduite à un ennemi supérieur en forces. (Volt.) Turenne fit dix-huit CAMPAGNES. (J. Janin.) M. de Ségur racontait en style épique la CAMPAGNE de Napoléon en Russie. (Lamart.)

Encore une campagne, et nos seuls escadrons
Aux aigles de Sylla font repasser les monts.

CORNEILLE.

Il Part que prend un militaire à une expédition : Ce soldat a six CAMPAGNES et trois blessures. Les fatigues de cette CAMPAGNE ont fait un terrible effet sur mon visage. (Campistron.)

— Pièces de campagne, Petites pièces d'artillerie, faciles à manœuvrer, et que les troupes traînent avec elles en campagne.

— Par ext. Expédition, entreprise exigeant du déplacement : CAMPAGNE scientifique. Il a fait deux CAMPAGNES dans les terres arctiques. Les CAMPAGNES industrielles des ouvriers s'appellent le tour de France. Il Saison, temps consacré sans interruption à un même travail : La CAMPAGNE parlementaire menace d'être longue cette année. Cette maison sera bâtie dans trois CAMPAGNES. (Acad.) Il Suite de manœuvres, de combinaisons destinées à faire réussir un projet : La Providence était décidément contre moi dans cette première CAMPAGNE électorale où j'ai si mal réussi. (Balz.)

— Loc. fam. Entrer en campagne, Commencer une entreprise, l'exécution d'un projet : Non, monsieur, je n'y réussis pas; dès lors, il est inutile que j'entre en campagne pour me faire battre. (L. Gozlan.) Il Etre en campagne, Aller et venir, se donner du mouvement : La belle saison est de retour; les Parisiens sont en campagne. Il fait un temps délicieux, tous les oiseaux sont en campagne. (Mme de Sév.) Il Signifie aussi S'évertuer pour arriver à son but : Théromène était riche et avait du mérite; il a hérité; il est donc très-riche et a un très-grand mérite; voilà toutes les femmes en campagne pour l'avoir pour gendre, et toutes les filles pour épouser. (La Bruy.) Il Signifie encore Etre en train, en cours d'exécution : Je crois qu'il y a quelque amour en campagne. (Mol.) Il Son imagination est en campagne, Se dit d'une personne dont le cerveau travaille, qui se livre à une foule de combinaisons ou de suppositions inquités. Il Mettre des gens en campagne, Les mettre en mouvement, les faire agir pour le succès d'une affaire ou l'exécution de quelque œuvre : Le beau temps a remis tous mes ouvriers en campagne, cela me divertit. (Mme de Sév.) Je mis hier Langlade en campagne, pour parler à des gens qui doivent nous instruire et que nous voulons instruire à notre tour. (Mme de Sév.)

Multipions la grosse, entassons les dossiers,
Et mettons en campagne un bataillon d'huissiers.

ETIENNE.

Il Mettre quelque chose en campagne, L'employer à faire réussir ses projets : Il met en campagne son expérience et son industrie. (Lamart.) Il Se mettre en campagne, Se dit du départ des écrivains qui marchent en avant d'une armée pour découvrir l'ennemi, et, fig., Des démarches, des recherches que l'on fait pour arriver à la fin qu'on se propose : Il s'est mis en campagne depuis hier pour découvrir la demeure de cette personne. (Acad.)

Il me tarde déjà de me mettre en campagne.

ETIENNE.

Notre homme, un beau matin,
Va chercher compagnie et se met en campagne.

LA FONTAINE.

J'ai donné l'ordre en bas
A tes gens assemblés de se mettre en campagne
Pour préparer le rhum, le rack et le champagne.

C. DELAVIGNE.

Il Elliptiq. En campagne, Mettons-nous, mettez-vous en campagne; on se met, il se met, ils se mettent en campagne :

Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussitôt.

LA FONTAINE.

Allons, chasseur, vite en campagne,
Du cor n'entends-tu pas le son ?

DÉRANGER.

Il Tenir la campagne, L'occuper avec des troupes pour y attendre ou y poursuivre l'ennemi :

J'ai des forces assez pour tenir la campagne.

RACINE.

Il Etre maître de la campagne, Occuper le pays en maître, empêcher l'ennemi de s'y montrer, et, fig., Avoir l'avantage, le dessus : Je vois bien par là que vous êtes LES MAÎTRES DE LA CAMPAGNE. (Pasc.)

— Ironiq. Faire une belle campagne, Faire des courses, des démarches inutiles, infructueuses :

Nous avons fait, monsieur, une belle campagne!

C. DELAVIGNE.

— Mar. Voyage sur mer, expédition maritime : CAMPAGNE d'évolution, de découverte.

d'observation. Une campagne de l'Inde, de l'Amérique, du Levant.

J'aurais mieux aimé dix campagnes.

C. DELAVIGNE.

— Jeux. *Paroli de campagne*, Paroli que marque un joueur fripon, sans que sa carte soit venue en gain : *Les joueuses de profession sont sujettes à faire des PAROLIS DE CAMPAGNE*. (Acad.) *Il Case de campagne*, Au trictrac, Case qu'on a faite sans avoir le droit de la faire.

Campagne de France (1814). Nous devons nous borner, dans cette notice, à des indications générales, à une simple esquisse de cette campagne célèbre, en renvoyant pour les autres détails aux articles spéciaux consacrés à l'histoire de Napoléon, aux batailles, actions particulières, etc.

On sait qu'en janvier 1814, la France, épuisée par vingt ans de guerre, se trouva en présence de la plus formidable coalition qui ait menacé l'existence d'une nation. Toute l'Europe était armée contre nous : 160,000 Anglais, Espagnols et Portugais, conduits par Wellington, franchissaient les Pyrénées, poussant devant eux les maréchaux Soult et Suchet, 80,000 Autrichiens, Illyriens et Italiens, sous les ordres de Bellegarde et Bubna, luttaient en Lombardie contre le prince Eugène et cherchaient à se frayer, à travers les Alpes, un chemin jusqu'à Lyon; 12,000 Hollandais, 8,000 Anglais et 80,000 Suédois, Hanovriens, Russes et Prussiens, s'avançaient par la Hollande, le Bas-Rhin et la Belgique, pendant que les armées de Bohême et de Silésie, qui comptaient plus de 300,000 combattants, débouchaient au pied des Vosges et se préparaient à envahir la Champagne. Enfin 400,000 autres soldats s'organisaient ou étaient en marche vers les frontières françaises.

Dans la nuit du 25 janvier, Napoléon, après avoir nommé Marie-Louise régente, et Joseph Bonaparte lieutenant général, après avoir embrassé sa femme et son fils, qu'il ne devait plus revoir, quitta les Tuileries pour aller commencer cette lutte formidable et désespérée. Il arriva le soir du 25 à Châlons-sur-Marne; il y trouva plusieurs de ses maréchaux : Ney, Marmont, le duc de Valmy, etc. Tous ces capitaines illustres, blanchis dans la victoire, n'envisageaient qu'avec une poignante inquiétude cette situation terrible, inévitable dénouement de l'épopée impériale. Il fut constaté que, pour le premier moment, on n'avait guère à opposer que 50,000 hommes aux 230,000 environ qui marchaient vers Paris; quant aux renforts qu'on attendait, ils ne devaient finalement composer qu'un total bien inférieur à toutes les forces de l'ennemi : c'était dans la proportion de 1 contre 5 qu'on allait avoir à lutter. Napoléon, réduit à cette extrémité, ne désespérait cependant pas encore de la fortune, et il comptait triompher à force de hardiesse et de génie.

Voici quel était son plan. L'ennemi s'avançait dans la direction de Mayence et Metz à Paris, Schwarzenberg dans celle de Bâle à Paris (pour lier leurs opérations avec les forces agissant dans les Pays-Bas); Bubna par Genève; Colloredo par Auxonne et la Bourgogne; Giulay et le prince de Wurtemberg par Langres et la Champagne; Wrède par l'Alsace. En outre, de nombreux détachements se trouvaient autour de Strasbourg, Besançon, Belfort, etc.

Napoléon estimait que tant de corps divisés ne pourraient être concentrés à propos, et il comptait, en manœuvrant rapidement entre la Seine et la Marne, remporter sur les généraux séparés des succès qui arrêteraient la marche confiante des coalisés, prolongeraient la guerre, relèveraient le moral de la nation et donneraient le temps aux renforts d'arriver.

Dans la nuit même il prit ses dispositions. Le lendemain 26, il se porta sur Vitry-le-François et reprit possession de Saint-Dizier (27), après que Victor en eût chassé un corps russe qui s'y était établi. Le 28, quoi qu'il n'eût que 17,000 hommes, parmi lesquels beaucoup de conscrits, il marcha hardiment sur Blücher, qui s'avançait vers Brienne à la tête de 30,000 hommes, et le 29, il enleva cette ville à l'ennemi, après un combat vif et sanglant. Cette journée d'ailleurs ne fit que hâter la jonction de Blücher et de Schwarzenberg, qui de Bar-sur-Aube revinrent ensemble sur Napoléon, qui avait pris position dans la plaine de la Rothière. Il disposait en ce moment de 32,000 hommes, et voyait se déployer en face de lui 170,000 ennemis ! Le 30 février, fut livrée cette terrible bataille de la Rothière, qui resta indécise, mais où la résistance héroïque de nos soldats, qui gardèrent leur champ de bataille, fut un véritable phénomène de guerre, suivant l'expression d'un historien. Napoléon fut d'ailleurs admirablement secondé par Oudinot, Marmont, Gérard et Victor. Il n'avait accepté ce combat si disproportionné que pour couvrir sa retraite, et dans la nuit il franchit l'Aube et se retira en bon ordre sur Troyes, où il s'établit le 3 février. Toutefois, cette bataille était un grand acte militaire, mais elle nous laissait dans un immense péril, et l'empereur, qui par ses fautes et son despotisme avait amené cette effrayante situation, était supplié par Berthier, Caulaincourt, Bassano, par ses amis les plus dévoués, de traiter à tout prix de la paix au congrès qui s'était ouvert à Châtillon. Mais actuellement les coalisés présentaient des conditions fort dures, les

frontières de 1790 et notre exclusion des futurs arrangements européens. Assailli de toute part, Napoléon ne voulait pas céder sur ce point, tout en autorisant son plénipotentiaire, Caulaincourt, à faire de grands sacrifices. Il expédiait ordre sur ordre, soit pour appeler différents corps de troupes et en faire lever de nouvelles, soit pour calmer les alarmes trop fondées, pourvoir à la défense de Paris et à la marche des affaires, etc.

Cependant, il s'était encore rapproché de Paris en venant s'établir à Nogent-sur-Seine (7 février). Cette marche rétrograde causait de vives inquiétudes, et lui-même n'avait pas encore trouvé l'occasion qu'il épiait pour frapper des coups décisifs. Mais les fautes de l'ennemi ne tardèrent pas à la lui offrir. Dans la préoccupation de manœuvres pour acculer ce redoutable adversaire sur Paris, en y amenant successivement toutes les armées de la coalition, les alliés décidèrent de nouveau que Blücher et Schwarzenberg agiraient séparément, le premier en suivant la Marne, et l'autre la Seine, à portée de se secourir, et en entraînant toujours Napoléon jusqu'à la jonction de ces deux rivières, c'est-à-dire jusqu'à Paris. L'admirable capitaine, qui suivait de l'œil tous les mouvements de ses adversaires, eut au milieu de ses amers soucis un élan de joie indicible en voyant se réaliser la faute qu'il avait prévue. Obligé de faire face de tous les côtés à la fois avec une poignée de soldats, il arrêta, avec sa promptitude accoutumée, le vaste ensemble de ses combinaisons, augmenta encore, par quelques manœuvres habiles, l'espace qui séparait ses ennemis, et commença avec autant de hardiesse que de prévoyance et de précision cette suite de belles opérations auxquelles il dut, à la veille de sa chute, cinq ou six de ses plus brillantes journées militaires.

Toutes ses dispositions prises et ses corps en mouvement, il partit de Nogent le 9 février, en se dirigeant vers la Marne, pour aller se placer au milieu des corps dispersés de l'armée de Blücher. Il avait avec lui Marmont, Ney, Mortier et environ 30,000 hommes. Malgré des obstacles de toute nature, et notamment des terrains marécageux entre Sézanne et Saint-Prix, il parvint à gagner les points qu'il voulait occuper, aidé, d'ailleurs, par les paysans, qui accouraient en foule apporter des renforts de bras et de chevaux pour tirer les canons de la fange où ils enfonçaient et transporter le matériel. Le 10, il rencontra, sur le plateau de Champaubert un corps de l'armée de Blücher, composé de troupes russes et commandé par Olsouvieff. Il attaqua ce corps avec la plus grande vigueur et l'écrasa complètement. Ce brillant succès lui livrait la route de Montmirail. Il apprit en même temps que Blücher était à Etoges, Sacken vers Montmirail, d'York vers la Marne, enfin que toutes ses prévisions étaient justes et qu'il se trouvait au milieu même des divisions de cette armée. Il avait pris en même temps ses mesures pour ne pas être surpris par Schwarzenberg, et pouvoir au besoin se porter à sa rencontre s'il venait au secours de Blücher.

Le lendemain, il marcha vers Montmirail, où il se trouva en face de la division de Sacken, pendant qu'au loin, dans la direction de Château-Thierry, on voyait arriver les troupes d'York. Avec 24,000 hommes environ, Napoléon ne craignit pas de se heurter à ces forces, qui se composaient de 50,000 Russes et Prussiens. Il n'entre pas dans le plan de cet article de donner les détails des batailles, qu'on trouvera aux articles particuliers; rappelons seulement que Napoléon remporta une victoire complète. Après cette belle journée de Montmirail, il marcha sur Château-Thierry, où il écrasa le troisième corps de Blücher (York), puis il revint sur Montmirail pour faire face au général en chef lui-même. Le 14, les deux adversaires se rencontrèrent à Vauchamps. L'ennemi, malgré son énorme supériorité numérique, fut partout culbuté, obligé de reprendre la route de Châlons. C'est ce brillant combat de Vauchamps qu'on a nommé la seconde journée de Montmirail. En cinq jours de combat, Napoléon avait battu à quatre reprises et en partie désorganisé l'armée de Blücher. Il dirigea sur Paris 18,000 prisonniers; puis il écrivit à Caulaincourt de continuer à négocier la paix, mais de ne rien signer sans son ordre. Il espérait naturellement être de plus en plus en mesure d'imposer des conditions plus avantageuses. Peut-être même se flattait-il encore de triompher complètement de l'ennemi et de le rejeter au delà du Rhin.

Mais, hélas ! quelque accoutumé qu'il fût aux coups d'audace et aux triomphes imprévus, il était difficile de conserver quelque illusion sur l'issue des événements. Certes, au point de vue militaire, c'était un grand spectacle que celui de ce capitaine se débattant avec une poignée d'hommes au milieu des masses ennemies et remportant des victoires au moment où on le croyait écrasé. Mais après avoir épuisé la France par tant d'entreprises hasardeuses, après avoir armé le monde contre nous, il se retrouvait en face des haines qu'il avait soulevées, faible, désarmé, n'ayant plus que d'insignifiants moyens d'action, luttant contre les premières armées de l'Europe avec quelques débris des vieilles bandes héroïques et des troupes d'enfants arrachés de la veille à leurs mères. Son génie, son étonnante énergie pouvaient bien re-

tarder un moment le déluge d'hommes qui roulait vers Paris; mais refoulé sur un point, le flot débordait partout où Napoléon n'était pas encore, partout où il n'était plus. C'est ainsi que les Autrichiens avaient profité de sa marche sur la Marne pour forcer le passage de la Seine à Nogent, à Bray, à Montereau, et pour s'avancer vers Paris. Les ponts des deux rivières étaient soigneusement gardés, et les ducs de Bellune et de Reggio résistèrent héroïquement; mais, écrasés par le nombre, ils étaient successivement refoulés jusqu'aux environs de Paris. Les cosaques de Platow commençaient à apparaître aux environs de Fontainebleau.

Napoléon cessa de poursuivre Blücher pour courir à la rencontre de Schwarzenberg. C'est à Guignes, à huit lieues de Paris, qu'il rencontra, le 16 février, les premières colonnes autrichiennes. A la vigueur des premiers coups, à la vue de deux de ses divisions dispersées et de ses régiments rejetés les uns sur les autres, Schwarzenberg reconnut aussitôt la présence du redoutable adversaire de la coalition; précéda par les souverains, il effectua précipitamment sa retraite sur Troyes et demanda une suspension d'armes. Mais les prétentions de Napoléon étaient revenues avec le succès, et il ne consent à traiter qu'aux conditions qui avaient été primitivement arrêtées à Francfort avant l'invasion. Dans l'état des choses, c'était réellement demander l'impossible et jouer imprudemment le tout pour le tout.

La lutte continua.

Le 18 fut livré le brillant combat de Montereau; cette position importante fut arrachée au prince de Wurtemberg. Diverses autres actions eurent également lieu dans le même temps sur divers points. Enfin le 24, à la suite de nouvelles manœuvres, l'empereur reprit Troyes, pendant que Blücher, après avoir réorganisé son armée, marchait sur Paris, en suivant le cours de la Marne et en refoulant les ducs de Raguse et de Trévise, contre lesquels il livra différents combats. Napoléon, obligé de le poursuivre pour couvrir Paris, l'enveloppe, le met dans la position la plus critique; mais, au moment où il se croyait certain de l'écraser, il apprend tout à coup que Soissons intimide à ouvert ses portes au général prussien. Irrité, déconcerté par cet événement, qui changeait si gravement la situation, l'empereur franchit l'Aisne, continue à suivre son ennemi, gagne sur lui la bataille de Craonne (7 mars), victoire qui n'eut pas d'ailleurs un grand résultat, livre la sanglante bataille de Laon (9 et 10), sans pouvoir forcer les positions de l'ennemi, et fait ensuite une retraite sur Soissons, ayant fait des pertes moindres que celles des Prussiens et des Russes, mais qui lui étaient infiniment plus sensibles, vu son petit nombre de troupes.

La prise de Reims et l'anéantissement du corps commandé par l'émigré Saint-Priest ne fut qu'un dédommagement insuffisant, qui ne lui rendit pas la position qu'il avait après Montmirail et Montereau. Néanmoins, ce génie fertile en combinaisons n'était point abattu, et telle était la frayeur qu'il inspirait encore, que le bruit de ses pas, de ses marches et contre-marches jetait les ennemis dans les plus grandes perplexités et leur faisait modifier leurs résolutions d'une heure à l'autre. Toutefois, ce duel extraordinaire ne pouvait longtemps se prolonger dans de telles conditions. Le 20 mars fut livrée la bataille d'Arcis-sur-Aube, la dernière que Napoléon donna en personne, et qui resta indécise. Se sentant enveloppé par les masses ennemies, il modifia de nouveau ses plans, et résolut de se porter vers les places frontières pour y recueillir des forces et dans l'espérance d'attirer les alliés sur ses pas. Il se dirigea en effet vers la Lorraine, toujours plein d'assurance et d'illusion, pendant que le découragement se répandait autour de lui parmi ses capitaines et ses serviteurs les plus dévoués. Dans l'intervalle, la rupture définitive du congrès de Châtillon avait anéanti les dernières espérances de paix.

On sait ce qui arriva. Au lieu de suivre l'empereur, les coalisés centralisèrent toutes leurs forces et marchèrent sur Paris, en culbutant sur leur route Marmont, Mortier et les autres lieutenants de Napoléon, et quand celui-ci, instruit de ces nouvelles, voulut accourir en poste pour organiser la défense de la capitale, il était trop tard. V. PARIS (Bataille et capitulation de).

L'empereur, agité par mille résolutions contraires, alla s'établir à Fontainebleau, nourrissant de nouveaux projets que la lassitude de la nation, la défection de ses lieutenants et de ses dignitaires, et d'autres causes encore, ne lui permirent ni de réaliser ni même d'entreprendre. V. NAPOLÉON.

La campagne de France est considérée comme une des plus belles et des plus savantes, non-seulement de l'histoire de Napoléon, mais de toute l'histoire militaire.

Terminons cet article par un tableau chronologique des différents engagements qui eurent lieu entre les Français et les alliés pendant cette terrible campagne :

24 janvier 1814. Combat de Bar-sur-Aube (victoire).

27 janvier. Combat de Saint-Dizier (victoire).

29 janvier. Bataille de Brienne (victoire).

1er février. Bataille de La Rothière ou de Bar-sur-Aube (défaite).

9 février. Reddition d'Anesnes.

10 février. Combat de Champaubert (victoire).

11 février. Combat de Montmirail (victoire).

12 février. Combats des Cacquerets et de Château-Thierry (victoire).

14 février. Combat de Vauchamps (victoire).

17 février. Combats de Mormans et de Valjouan (victoire).

Le même jour. Nouveau combat de Montmirail (victoire).

18 février. Combat de Montereau (victoire).

22 février. Combat de Méry (victoire).

27 février. Troisième combat de Bar-sur-Aube (défaite).

Le même jour. Bataille d'Orthez, entre Soult et Wellington.

28 février. Reddition de la place de La Fère.

2 mars. Reddition de Soissons.

3 mars. Combat sur la Barce (défaite).

5 mars. Combat de Reims (victoire).

7 mars. Bataille de Craonne (victoire).

9, 10 et 11 mars. Bataille de Laon (défaite).

12 mars. Surprise de Reims, qui fut reprise le lendemain par Napoléon.

Le même jour. Combat de Viella, entre Soult et Wellington (défaite).

15 mars. Héroïque résistance de Compiègne.

16 mars. Belle résistance d'Épernay.

19 mars. Combats de Plancy et de Méry (victoire).

20 mars. Bataille mémorable d'Arcis-sur-Aube (défaite).

26 mars. Combat de Saint-Dizier (victoire).

30 mars. Bataille de Paris et entrée des alliés dans cette capitale.

10 avril. Bataille de Toulouse, la dernière de cette désastreuse campagne, gagnée par le maréchal Soult, avec 25,000 hommes, sur Wellington, qui commandait 100,000 Anglais.

Campagne de 1815. On le sait, c'est dans cette courte et mémorable campagne que fut brisée sans retour la fortune du premier Empire. Des articles spéciaux de ce Dictionnaire étant consacrés aux grandes batailles qui ont décidé du sort de la France et de Napoléon, nous n'avons à tracer ici qu'une esquisse des faits généraux et des résultats.

Après son retour de l'île d'Elbe, l'empereur proposa la paix à l'Europe, tout en poursuivant avec sa dévorante activité d'immenses préparatifs de guerre. Il ne se faisait pas d'illusion; il savait qu'on n'avait aucune confiance en sa parole, et qu'entre l'Europe et lui c'était un duel à mort. Et dans le fait, il avait si cruellement abusé de sa puissance, qu'il était bien difficile de croire à sa sincérité et de résister au désir de l'écraser à jamais.

A la nouvelle de son retour en France, le congrès de Vienne l'avait traité en ennemi public et mis hors la loi des nations. Il était à peine installé aux Tuileries que les légations étrangères avaient demandé leurs passeports. Ces manifestations ne pouvaient lui laisser aucun doute; aussi, tout en continuant d'offrir la paix, sans obtenir même une réponse, se préparait-il à la guerre, comme nous venons de le dire, en réorganisant l'armée, en rassemblant des forces et en combinant ses plans pour la terrible campagne qu'il prévoyait. En moins de deux mois, il improvisa un armement aussi complet que le permettaient les ressources, pourvut à la sûreté des places, fortifia les abords de Paris, sur la rive droite, mobilisa une partie de la garde nationale, et se trouva prêt, au commencement de juin, sinon à prendre victorieusement l'offensive, au moins à opposer une résistance sérieuse à ses ennemis. Blücher et Wellington, à la tête des Prussiens et des Anglais, se concentraient en Belgique; mais ils restaient immobiles, attendant que les Russes et les Autrichiens fussent arrivés devant les frontières de l'Est.

Napoléon résolut de prendre une vigoureuse offensive, au lieu d'attendre que nos forces fussent complètement organisées. On l'a blâmé de cette précipitation, à laquelle Carnot et autres hommes compétents se montrèrent opposés. Il est certain qu'il eût pu attendre encore et entrer en campagne avec 100,000 hommes de plus, laissant derrière lui nos frontières et nos places dans un état convenable de défense. Mais il entraînait dans son plan d'attaquer séparément les ennemis; c'était, on le sait, sa tactique habituelle; en outre, il avait, comme il le disait, *besoin d'une victoire* pour frapper l'opinion et ressaisir la dictature qui lui échappait; de plus, il espérait ainsi empêcher l'invasion de nos départements du Nord et de l'Est; enfin, l'offensive et les manœuvres rapides allaient mieux à la nature de son génie militaire.

On ne peut disconvenir que, dans l'état des choses, ce plan était plus audacieux que prudent, car on courait le danger de rencontrer une grande défaite qui pouvait compromettre tout à la fois le gouvernement et la France elle-même. Et c'est en effet ce qui arriva.

Au reste, bien que nous soyons naturellement porté pour le système défensif, l'autre ayant eu un résultat si funeste, nous évite-

rons de nous prononcer ici d'une manière absolue, et nous laisserons cette question à résoudre aux militaires et aux tacticiens, qui l'ont déjà bien souvent débattue.

Napoléon partit de Paris le 12 juin, à trois heures du matin, pour se mettre à la tête de l'armée. Par une suite d'opérations admirablement combinées, il avait concentré ses forces sur la partie de l'extrême frontière comprise entre Maubeuge et Philippeville. L'armée se composait des 1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e et 6^e corps, commandés par Drouot, d'Erlon, Reille, Vandamme, Gérard et Lobau; de la garde impériale et d'une nombreuse réserve de cavalerie, sous le commandement en chef du maréchal Grouchy : en tout 124.000 hommes. Les mouvements avaient été exécutés avec tant de précision, que le 14 au soir tous les corps étaient rassemblés sur la frontière, derrière des bois épais, et sans que l'ennemi eût connaissance de cette concentration.

Satisfait du succès de sa belle manœuvre et trouvant, comme il l'avait prévu, un espace vide entre les cantonnements des Prussiens et des Anglais, Napoléon se prépara à y pénétrer dans le but de battre séparément ses ennemis, dont les forces étaient en totalité de 230.000 hommes environ. Au moment de jouer sa partie suprême en de telles conditions, l'admirable joueur n'avait encore rien perdu de sa décision accoutumée. Le 15, à trois heures du matin, toute l'armée se mit en route et se dirigea vers Charleroi et la Sambre. C'est pendant ce mouvement que le général Bourmont, qui avait sollicité et obtenu le commandement d'une division, abandonna ses régiments et s'enfuit avec ses aides de camp jusqu'aux avant-postes prussiens. Une escorte le conduisit au quartier général de Blücher, à Namur; c'était un trajet de sept à huit lieues; le général prussien put donc être prévenu de nos mouvements au bout de quelques heures. Cette désertion causa dans l'armée une exaspération qui augmenta la défiance envers les chefs, mais qui exalta plus qu'elle ne l'abattit l'extrême ardeur des soldats. Napoléon se contenta de prononcer le mot célèbre : *Les bleus sont toujours bleus, les blancs sont toujours blancs*. Il se hâta d'ailleurs de changer quelques dispositions dans la marche du corps de Gérard, auquel appartenait Bourmont.

Son but, comme nous l'avons indiqué, était d'empêcher la jonction des divers corps prussiens et de se placer entre eux et l'armée anglaise, pour rendre leur réunion impossible. Après divers engagements heureux, nos troupes franchirent la Sambre sur deux points, Marchiennes et Charleroi. Puis l'empereur ayant concentré des forces sur la route de Bruxelles, par laquelle pouvaient se présenter les Anglais, se transporta sur la route de Namur, où il devait avoir affaire aux Prussiens, qui étaient les plus rapprochés de lui. Son plan était en pleine voie de réussite; du moins il avait réalisé sa combinaison hardie d'occuper le vide qui se trouvait entre les armées ennemies et de les forcer ainsi à combattre séparément. Il donna à Ney le commandement des troupes qu'il avait dirigées sur la route de Bruxelles, avec ordre de prendre position aux Quatre-Bras, sur la grande chaussée de Namur à Bruxelles, point d'une importance capitale pour empêcher la jonction des deux armées alliées. Pendant que le maréchal se mettait en devoir d'exécuter ce mouvement, il enlevait aux Prussiens la position de Gilly. Entendant le canon, et craignant que Napoléon n'eût toute l'armée prussienne sur les bras, Ney s'arrêta à une lieue des Quatre-Bras, d'autant plus hésitant qu'il rencontrait devant lui 4.000 hommes du corps du prince de Saxe-Weimar, et qu'il se crut en face du gros de l'armée anglaise. Malgré cette déplorable hésitation, qui eut de graves conséquences, l'ensemble de la journée avait été satisfaisant.

Le lendemain 16 eut lieu la sanglante bataille de Ligny, gagnée par Napoléon, et la non moins sanglante affaire des Quatre-Bras, où Ney commit plus d'une faute, mais où il combattit héroïquement contre les Anglais, dont le nombre augmentait de minute en minute, et qui finalement ne purent être forcés dans leur position, mais qui furent contenus, empêchés d'aller porter secours aux Prussiens. (Pour les détails, V. LIGNY.)

Le résultat de cette seconde journée, c'est que les Prussiens, battus et poursuivis, étaient décidément séparés des Anglais; la partie essentielle du plan était à peu près réalisée.

En apprenant la défaite et la retraite des Prussiens, Wellington, dès le matin du 17, se replia sur Bruxelles. Napoléon, après avoir donné à Grouchy l'ordre de suivre les Prussiens, d'aggraver leur défaite et de les tenir à distance, prit toutes ses dispositions pour rejoindre les Anglais et leur livrer bataille. Il avait donné à Grouchy l'aile droite, composée de 35.000 hommes; il lui en restait à lui-même environ 70.000. Dans la journée, un orage de la plus grande violence rendit les routes impraticables et retarda la marche de l'armée, qui, sous un déluge d'eau, arriva à la chute du jour au pied de la célèbre position de Mont-Saint-Jean. Partis plus tôt, les Anglais avaient eu le temps de s'établir dans des positions où l'élévation du sol les préservait des souffrances endurées par nos malheureux soldats.

Le lendemain 18 fut livrée cette bataille tragique qui restera l'un des souvenirs les

plus douloureux de notre histoire. Commencée tard, à cause de l'état où la tempête avait mis le terrain, elle paraissait devoir amener pour nous une victoire éclatante, et peut-être décisive, lorsque apparut sur la droite le spectre de l'armée prussienne, « que Grouchy devait suivre et qu'il n'avait pas suivi », dit M. Thiers. Ce n'est pas ici le lieu d'agiter ce débat mémorable ni de décrire ce combat de géants, cette épouvantable boucherie qui terminait dignement la sanglante épopée de l'empire. V. WATERLOO.

Vaincu, écrasé, le cœur saignant, Napoléon se replia sur Laon, et au lieu d'y rallier les débris de l'armée, d'attendre le corps de Grouchy (resté intact, mais que d'ailleurs il supposait anéanti), il accourut à Paris pour demander aux chambres de nouveaux soldats et de nouvelles ressources. Mais son épée était à jamais brisée. De tous les points de l'horizon un déluge d'ennemis débordait sur nos frontières. Entraînée à l'abîme, la France refusa de suivre plus longtemps dans ses prodigieuses aventures l'opiniâtre capitaine, qui, par son retour de l'île d'Elbe, avait armé de nouveau le monde contre nous, et qui probablement ne nous eût pas sauvés d'une nouvelle invasion.

La campagne de 1815 avait duré quatre jours. Elle fut suivie de la deuxième abdication de Napoléon, d'une nouvelle occupation de Paris par les alliés et de la seconde restauration des Bourbons. Sans doute, ce n'est pas ici le moment de dire le fond de notre pensée sur cette fameuse campagne de 1815 et sur le coup de foudre qui la termina; nous serons plus explicite à l'article NAPOLEON; qui formera le complément naturel de notre article BONAPARTE, où nous avons laissé le héros dans la salle des Cinq-Cents. Disons seulement que la défaite de Waterloo se rattache peut-être intimement à une question de haute psychologie. Tout est extraordinaire et sort des lois communes dans la vie du plus grand génie militaire qui ait jamais existé : à sept ans et demi, dans la grotte de Millé, le jeune Corse était un *homme*... Dans les plaines du Mont-Saint-Jean, il avait quarante-cinq ans dix mois et trois jours, et pendant cette période de trente-huit ans, la lampe était restée constamment allumée; or, on sait quels éclairs elle lança dans cet espace de temps qui excède de beaucoup la vie vraiment virile de l'homme ordinaire... V. NAPOLEON.

Campagne de 1815 (LA), récit historique publié en 1862 par Edgar Quinet. L'histoire des temps malheureux qui précédèrent l'époque honteuse de la Restauration et de la lutte gigantesque soutenue par la France contre l'Europe coalisée a été écrite bien des fois; mais ceux qui l'ont traitée se sont placés à un faux point de vue : telle est la pensée de l'auteur. Rétablir les faits sous leur véritable jour, voilà le but qu'il s'est proposé. Le plus grand tort des historiens qui l'ont précédé est, d'après lui, d'avoir reproché à l'empereur Napoléon les malheurs de l'invasion. Accepter la cause et rejeter l'effet, c'est manquer de logique, et le 18 brumaire contenait en germe l'empire et comprenait les deux invasions de 1814 et 1815. Le point sur lequel il fallait attirer les regards, c'était le spectacle d'un double châtiement : un grand peuple puni de ses complaisances au profit d'un seul, et un homme de ses caprices au détriment de tous. Ceux, au contraire, qui, de parti pris, ont voulu louer Napoléon, même dans ses erreurs, sont tombés dans l'idolâtrie de l'héroïsme. L'infirmité du chef ne fait pas partie de la gloire nationale, et les Romains ne se sont point fait un faux point d'honneur de mettre, en consacrant toutes les fautes de César, Dyrrachium à côté de Pharsale. Napoléon, aux yeux de bien des gens, a gardé dans sa chute le prestige de sa prospérité, et ils ont confondu sa cause avec celle de la France. Elles étaient cependant bien différentes.

Napoléon, dont les idées se ressentait de son origine italienne, avait voulu mettre en œuvre le projet de Dante : la *Monarchia del mondo*. Mais une telle conquête ne peut réussir qu'en prenant la liberté pour auxiliaire, et Napoléon l'avait bâillonnée. La partie perdue, par un dernier effort de génie, il l'avait relevée en apparence, mais sa défaite ne pouvait qu'en être plus éclatante. Si ses talents n'avaient pas faibli, il ne possédait plus ce sentiment qui lui avait fait accomplir tant de prodiges, la foi en lui-même, et, dans cette dernière lutte, on remarqua en lui, dans mainte circonstance :

... Cet esprit d'imprudence et d'erreur, De la chute des rois funeste avant-coureur.

M. Edgar Quinet, s'appuyant sur les excellents travaux du général Jomini et du colonel Charras, relève toutes les fautes commises par l'empereur dans cette campagne mémorable, ses hésitations et ses retards funestes à Waterloo; il nous le montre avant la bataille, déclarant contre les libéraux en présence de son état-major, au lieu de lui faire part de ses plans. Ce n'était déjà plus le souverain décrétant l'acte admissif; le vieil homme était revenu avec ses brusqueries, son obstination et ses emportements despotiques.

Pendant vingt ans, Napoléon a fait et écrit l'histoire de la France; plus tard, il a achevé de la raconter dans ses mémoires. Ses commentaires sont-ils exacts? Non; il a voilé ses torts aux yeux de la postérité, et il a chargé deux hommes du poids de ses fautes : Ney et

Grouchy. M. Quinet justifie en tout point le maréchal Ney, dont la conduite n'a cessé d'être admirable; quant à Grouchy, il ne l'accuse que d'impéritie, le lavant du soupçon de trahison et prouvant que son absence du champ de bataille de Waterloo ne fut que la conséquence d'ordres de l'empereur mal donnés ou mal interprétés.

Après quelques pages touchantes dictées par la douleur d'un vrai patriote sur les malheurs de la France, l'auteur nous explique les suites désastreuses de la défaite, l'abdication forcée de Napoléon et la puissance momentanée de Fouché, qui disait de son bienfaiteur : « C'est un grand homme devenu fou. » Il s'incline ensuite devant le héros martyr à Sainte-Hélène, et jette des fleurs sur sa tombe, mais sans s'écarter de cette impartialité qui caractérise les bons historiens. Là encore, il nous met en garde contre une erreur assez commune : la plupart des lecteurs, jugeant d'après le *Mémorial de Sainte-Hélène*, font remonter dans le passé sur le trône impérial la sagesse tardive puisée dans la captivité. Pour rendre hommage à la vérité, il faut reconnaître que, si le héros déchu s'est montré doux, calme et résigné, le jour même de la bataille, l'empereur trônait encore en despote devant qui tout devait plier.

Le mérite du livre de M. Edgar Quinet, c'est d'avoir rendu sa véritable physionomie au Napoléon de 1815. Peut-être, par suite de la vivacité de son imagination qui s'exalte pour la thèse qu'il croit bonne, sa justice est-elle trop rigoureuse et a-t-il traité Napoléon avec trop de sévérité; mais il l'a fait par conviction. Il est aussi incapable de manquer à l'équité par esprit de parti que de laisser abattre son courage ou enchaîner son indépendance de libre penseur. On remarque, dans son récit de la Campagne de 1815, un singulier mélange de froide raison et d'entraînement poétique, qualités contradictoires qu'il sait habilement harmoniser entre elles. Le style est vif, précis, coloré, énergique, et on sent bouillonner le sang du patriote libéral, qui gémit sur les malheurs de la France avec autant de douleur qu'il regrette vivement la liberté.

Campagne de 1815 (Hist. de la), par le lieutenant-colonel Charras. Cet ouvrage ayant été interdit en France n'a pu nous parvenir à temps pour figurer à cette place. On en trouvera l'analyse complète à l'article CHARRAS.

Campagne de France et le siège de Mayence (LA), fragments historiques de Goethe. Goethe avait suivi son souverain, le duc de Saxe-Weimar, à l'armée des alliés, qui, sous le commandement du duc de Brunswick, marchait sur la France. Il assista au siège de Mayence et entra avec les troupes en Champagne. Tous les soirs, il écrivait les événements de la journée, et ce sont ces pages intimes, dans lesquelles il fait non-seulement le récit des batailles, la peinture de la vie des camps, mais aussi l'histoire de la pensée, qui achèvent de donner une idée exacte de l'homme, tel qu'il apparaît dans ses œuvres, dans sa correspondance et dans ses mémoires, qu'il a intitulés : *Fiction et vérité*. C'est pendant le siège de Mayence que Goethe composa le poème satirique de *Heinecke Fuchs* (le *Roman du Renard*).

CAMPAGNE-LES-HESDIN, bourg de France (Pas-de-Calais), ch.-l. de canton, arrond. et à 12 kilom. S.-E. de Montreuil-sur-Mer; pop. aggl. 990 hab. — pop. tot. 1.233 hab. Élevé de moutons.

CAMPAGNOL s. m. (kan-pa-gnol; gn mil. — rad. *campagne*). Mamm. Genre de mammifères rongeurs, voisins des rats, renfermant une vingtaine d'espèces.

— *Campagnol volant*, Nom vulgaire du nyctère de Daubenton.

— *Encycl.* Les *campagnols* sont des rongeurs qui doivent leur nom générique, en français et en latin (*arvicola*), à leur séjour dans les champs (*arva*). Leurs caractères essentiels sont les suivants : molaires composées, à couronne plane; présentant des lames émailées, anguleuses; oreilles assez grandes; doigts antérieurs munis d'ongles médiocres; queue ronde, velue, souvent de la longueur du corps; mamelles au nombre de huit à douze; pieds non palmés, les antérieurs ayant le pouce caché sous la peau. Ainsi distingué des ondatras, des lemmings et des otomys, que plusieurs auteurs y ont réunis, le genre *campagnol* renferme encore une vingtaine d'espèces, qui peuvent se ranger en deux sections ou sous-genres, les *campagnols* proprement dits ou terrestres, et les *campagnols* nageurs ou rats d'eau. Les espèces de la première section sont de beaucoup les plus nombreuses, et quelques-unes présentent des mœurs assez intéressantes pour que nous en entrions dans quelques détails à ce sujet. Le *campagnol commun*, ou petit rat des champs (*arvicola vulgaris*), est gris brun roussâtre en dessus, et gris pâle en dessous; ses oreilles sont moyennes et arrondies, son cou très-court; ses pattes très-petites; sa queue est velue et d'une longueur égale au tiers de celle du corps. Cette espèce, que les agriculteurs confondent avec le mulot sous le nom de *souris de terre*, se trouve dans toute l'Europe; elle habite ordinairement les lieux cultivés, et ne les quitte que lorsqu'elle est pressée par la faim. Au lieu de profiter, comme le mulot, des trous qu'il rencontre, le *campagnol* en creuse sans cesse de nouveaux, au point que

la terre en est souvent comme criblée. Ces trous sont en général peu profonds et se terminent par deux ou trois loges; mais quelquefois les femelles, lorsqu'elles veulent mettre bas, les continuent jusqu'à 0^m,70 de profondeur, et les terminent par une excavation d'un décimètre de diamètre, qu'elles remplissent de mousse ou d'herbe hachée; c'est là qu'elles allaitent leurs petits. Le *campagnol* n'entre jamais dans un trou étranger sans y être forcé par un danger imminent; aussi, quand on en trouve plusieurs dans le même trou, peut-on être à peu près certain qu'ils sont de la même famille. La femelle fait deux portées par an, et le nombre des petits dans chacune peut aller jusqu'à douze. Il est donc aisé de s'expliquer l'effrayante multiplication des *campagnols*, et l'étendue des ravages qu'ils causent à l'agriculture. Ce rongeur vit surtout dans les champs de céréales; il coupe le chaume pour faire tomber l'épi et le dévorer. Il ne paraît pas faire de provisions, comme le mulot; aussi quitte-t-il les champs lorsqu'il n'y trouve plus de nourriture suffisante. Il se jette alors sur les prairies hautes et les bois, où il se nourrit de racines, de glands et de noisettes; plus rarement dans les jardins, dont il dévore les fruits. On dit même qu'au temps de la moisson, il sait se cacher au centre des gerbes et se faire porter dans la grange ou sur les meules qu'il ravage paisiblement durant tout l'hiver, sans crainte des chats, qui ne peuvent dans ces circonstances arriver jusqu'à lui. Les *campagnols* ont toutefois des ennemis nombreux et redoutables; tels sont, parmi les mammifères, les fouines, les belettes, les chats, les renards, les chiens qu'on dresse à leur donner la chasse, et, parmi les oiseaux, presque tous les rapaces diurnes ou nocturnes. « L'homme a », dit Bosc, beaucoup de moyens de diminuer le nombre de ces rongeurs. Ainsi, un cultivateur soigneux fera suivre la charrue, au second labour d'automne, par des enfants qui, avec un faisceau de baguettes, tueront tous ceux que le soc amènera au jour. Ainsi, il fera faire la même opération lorsqu'il videra sa grange ou démolira ses meules. Dans les jardins, il enterrera des pots ventrus, faits exprès, de manière que, tombant dedans, ils ne pourront plus sortir. On peut encore les empoisonner, non avec de l'arsenic ou du sublimé corrosif, moyens très-dangereux, mais avec de la noix vomique, du garou, de l'euphorbe, dans la décoction desquels on fait tremper des grains de blé. On a préconisé, dans ces derniers temps, les insufflations gazeuses comme un excellent et peut-être comme le meilleur moyen de détruire les *campagnols*. Ces insufflations se pratiquent à l'aide d'un appareil connu sous le nom de *fusil à gaz*. Cet appareil fort simple se compose essentiellement d'un soufflet et d'un tube long d'environ 0^m,40, qui se termine d'un côté en forme d'entonnoir. On place dans ce tube des chiffons de toutes sortes, découpés en rubans étroits et saupoudrés de fleur de soufre, auxquels on met le feu. Le soufflet sert à activer la combustion et à pousser la fumée dans les galeries pratiquées par les *campagnols*. Ce procédé n'est pas encore assez connu pour qu'on puisse lui accorder une confiance absolue; néanmoins on fera bien d'y avoir recours, ne fût-ce qu'à titre d'essai. Le petit rat des champs est un ennemi si redoutable que le cultivateur doit s'enquérir avec soin de tout ce qui peut contribuer à le détruire. Mais c'est la nature qui est la plus grande destructrice. En effet, les *campagnols* périssent par milliers, par millions peut-être, dans les inondations, à la suite des longues pluies, des froûs permanents, des neiges durables, etc. Enfin, le manque de nourriture les fait mourir d'inanition et les force à se dévorer eux-mêmes.

Le *campagnol* souterrain (*arvicola subterraneus*) a longtemps été confondu, soit avec le précédent, soit avec le *campagnol* économe, dont nous parlerons plus loin; il se reconnaît à son pelage gris de souris en dessus, passant au cendré foncé sur les pieds et au noirâtre sur la queue; à ses yeux plus petits et à ses oreilles presque nues. Il n'est pas moins remarquable par ses mœurs. Il se creuse, dans les jardins et les prairies humides, des retraites souterraines qu'il ne quitte jamais spontanément, car il fuit la lumière, et, sous ce rapport, il ne le cède pas même à la taupe. Dans les jardins potagers, les individus de cette espèce se groupent en familles, dont chacune exploite un carré particulier, en respectant ceux de ses voisines. Il préfère les racines, surtout celles des carottes, des céleris et des artichauts; il cause par là même de notables dégâts. Le *campagnol* de Savi (*arvicola Savi*) est très-abondant dans le midi de la France, surtout dans les pays de plaines. Il vit dans les céréales; mais il préfère les luzernières, où il est moins tracassé par les labours. On reconnaît l'entrée de son habitation à la terre qu'il amoncelle tout autour. Sa propagation est telle, qu'on voit un seul homme en prendre plusieurs centaines par jour, dans un champ d'un hectare, et que certaines personnes ne font pas d'autre métier pendant huit mois de l'année. Le prince Ch. Bonaparte dit qu'on en tua onze mille dans une seule ferme des environs de Rome. Le *campagnol* de Lebrun (*arvicola Lebrunii*), espèce découverte dans le Gard par le naturaliste J. Crespon, vit surtout dans les endroits pierreux et montagneux; bien que grani-vore, il mange aussi les feuilles de quelques végétaux. Le *campagnol* économe (*arvicola*

aconomus) a le pelage gris jaunâtre sur le dos et plus pâle sous le ventre; sa présence en Europe n'est pas bien constatée; mais il est très-commun en Sibérie, où il habite les pâturages humides et les îles formées par les fleuves; sa demeure est encore plus excentrique que celle des autres *campagnols*; voici comment la décrit M. Paul Gervais: « C'est une chambre de trois ou quatre pouces de hauteur, et d'un pied de largeur, garnie d'un lit de mousse, et plafonnée par le gazon même. De cette chambre principale part un bon nombre de boyaux, ouverts latéralement, à quelque distance l'un de l'autre, par des trous du diamètre du doigt. D'autres boyaux plus profonds conduisent de la chambre d'habitation à d'autres chambres plus vastes que celle-ci, et qui sont de véritables magasins, où l'économe apporte, pendant toute la belle saison, des graines et de petits morceaux de racines taillées convenablement pour le transport et l'emplage. Ce travail est ordinairement l'œuvre de deux individus seulement, d'un mâle et d'une femelle, quelquefois même d'un seul qui vit solitaire. » C'est à ces habitudes que l'espèce doit son nom d'*économe*. Les magasins renferment quelquefois plus de trente livres de provisions; aussi les Sibériens vont-ils souvent les dévaliser, en ayant soin de ne pas les dépouiller complètement, et de laisser quelque chose à ce singulier fournisseur, qui, sans cela, disant-ils, se tuerait de désespoir. Ces animaux ne sont pas moins remarquables par leurs migrations. On les voit, au Kamtchatka, se rassembler au printemps en grandes troupes, et se diriger vers l'ouest; les rivières, les lacs, les bras de mer même ne sont pas des obstacles. Beaucoup se noient ou deviennent la proie des poissons, des plongeurs ou des mammifères carnassiers; d'autres arrivent à terre, si fatigués, qu'ils sont obligés de s'arrêter pour reprendre des forces. Les habitants qui les trouvent en cet état les réchauffent et les protègent. » Il y en a, dit M. Paul Gervais, des colonies si nombreuses qu'il leur faut au moins deux heures pour défilier. Au mois d'octobre, ils reviennent au Kamtchatka. Leur retour est une fête pour le pays. Outre l'escorte de carnassiers à fourrures dont ils ramènent une chasse abondante, ils présagent encore une année heureuse pour la pêche et les récoltes. »

Parmi les autres espèces du même groupe, nous citerons le *campagnol roux* (*arvicola rutilus*), qui habite la Sibérie, et qui, seul de tous ses congénères, pénètre dans les maisons, où il est aussi nuisible que le rat; le *campagnol* des hauteurs (*arvicola gregalis*) et le *campagnol social* (*arvicola socialis*), qui se nourrissent, le premier des bulbes de lis, le second de ceux de tulipe. Dans la section des *campagnols* nageurs, nous trouvons d'abord le rat d'eau (*arvicola amphibius*), qui habite l'Europe, et une grande partie de l'Asie et de l'Amérique du Nord; il vit sur le bord des eaux, pour y recueillir les racines des plantes aquatiques, qui forment sa principale nourriture; il y creuse un boyau peu profond, parallèle au sol, et offrant de nombreuses sorties; quand il y est inquiet, il se jette à l'eau. Le *campagnol destructeur* (*arvicola destructor*) est très-répandu dans le midi de la France et en Italie, où il fait de grands ravages; dans les travaux hydrauliques des maremmes de Toscane, il nuit, non-seulement en faisant périr les plantes que l'on cherche à propager sur les digues, mais encore en ouvrant des passages à l'eau par ses longues galeries. En 1837, dit M. Savi, les plaines semées de grains et les collines voisines furent envahies par une multitude innombrable de ces animaux, qui dévorèrent les fèves et ensuite le blé. Le prince Bonaparte ajoute que ce *campagnol* est nuisible aux vignobles et aux jardins potagers. Le schernau (*arvicola paludosus*) n'a été trouvé jusqu'à présent qu'en France, aux environs de Strasbourg.

CAMPAGNOLA (Dominique), peintre et graveur italien, né à Padoue en 1482, mort en 1550. Il imita la manière du Titien. Padoue possédait ses principaux tableaux, parmi lesquels on peut citer le *Sauveur entre Aaron et Melchisedech*, dans la sacristie de la cathédrale. Il se distingua aussi dans la gravure à l'eau-forte et sur bois. Ses eaux-fortes les plus recherchées des amateurs sont l'*Adoration des mages*, la *Madeleine aux pieds du Sauveur*, une *Sainte Famille*, une *Venus*, etc.

CAMPAGNOUL s. m. ou **CAMPAGNOULE** s. f. (kan-pa-gnou-le, gn mill. — du lat. *campana*, cloche). Bot. Nom vulgaire de quelques champignons du genre *agaric*.

CAMPAGUS s. m. (kan-pa-guss). Antiq. V. CAMPACE.

CAMPAIGNAC (Antoine-Bernard), ingénieur français, né en 1792 à Montgeard (Haute-Garonne). A sa sortie de l'Ecole polytechnique, il entra dans le génie maritime. Lorsqu'il eut acquis ses droits à la retraite, il fut nommé, en 1843, directeur de l'Ecole des arts et métiers d'Aix. On lui doit : *Atlas du génie maritime* (in-fol.); *De l'état actuel de la navigation par la vapeur* (1842); et diverses notices dans le *Journal des mines*.

CAMPAILLA (Thomas), philosophe et naturaliste italien, né en 1668 à Modica (Sicile), mort en 1740. Il étudia successivement le droit, l'astrologie, la philosophie, et, après avoir cultivé quelque temps la poésie, il finit par s'adonner entièrement à l'étude des sciences

ces naturelles et de la médecine. Enclin à la bizarrerie, Campailla ne sortait jamais de chez lui tant que durait l'hiver, et pendant les grandes chaleurs, il se couvrait de vêtements doublés de soie. On a de lui : *Discorso del mondo degli animali* (Palermo, 1710); *Problemi naturali* (Palermo, 1727); deux poèmes; l'*Adamo ovvero il mondo creato* (Catane, 1709), son meilleur ouvrage; *Apocalisse del apostolo san Giovanni* (1738); *Opuscoli filosofici* (1738), etc.

CAMPAL, ALE adj. (kan-pal, a-le — du lat. *campus*, champ). Qui est dans les champs. V. Vieux mot.

CAMPAN s. m. (kan-pan). Comm. Variété de marbre qu'on tire des carrières de Campan, dans les Hautes-Pyrénées : *Le CAMPAN vert et le CAMPAN rouge sont des marbres fort estimés*.

CAMPAN, ville de France (Hautes-Pyrénées), ch.-l. de canton, arrond. et à 7 kilom. S.-E. de Bagnères-de-Bigorre, sur l'Adour, à l'entrée de la vallée de son nom; pop. aggl. 2,768 hab. — pop. tot. 3,655 hab. Belle église bâtie en 1567; restes d'un ancien cloître soutenus par des piliers de marbre monolithes du XVI^e siècle; aux environs, nombreuses curiosités, but d'excursions ou de promenades très-agréables.

CAMPAN (Jeanne-Louise-Henriette GENET, dame), célèbre éducatrice, née à Paris le 6 octobre 1752, morte à Mantes le 16 mars 1822. Fille d'un premier commis aux affaires étrangères, qui, durant les loisirs que lui laissaient les devoirs de sa charge, s'adonnait avec quelque succès à l'étude des lettres, elle eut pour premier précepteur son père; mais celui-ci appela bientôt à son aide Albanèse pour apprendre le chant à sa fille, Goldoni pour lui enseigner l'italien, et, pour la lecture, Rochon de Chabannes, Duclos, Barthe, Marmontel lui-même.

A quatorze ans, Henriette Genet était un petit prodige d'intelligence, et ses maîtres le dirent tant qu'elle obtint la charge de lectrice de Mesdames Victoire, Sophie et Louise, filles de Louis XV, et bientôt, en 1770, celle de femme de chambre de Marie-Antoinette d'Autriche, épouse du dauphin.

Il faut lire dans les mémoires de Mme Campan, car ce n'est pas le lieu de transcrire, quoique pleines d'intérêt et de charme, les pages où elle raconte son départ de chez son père et sa présentation à la cour. Il y a des larmes dans ses yeux, certes, des regrets, mais des sourires aussi, de la joie, la joie de mettre pour la première fois et à quinze ans une robe à queue, des paniers. Elle est éblouie à Versailles : « Tout cet appareil, dit-elle, produisit un tel effet sur mes sens que je pouvais à peine me soutenir lorsqu'on m'introduisit chez les princesses. »

C'est chez Mesdames, où elle aimait à se retirer loin du bruit de l'orgie et du contact des maîtresses du roi, que Marie-Antoinette rencontra Henriette Genet. « Souvent », raconte cette dernière, la dauphine la pria de l'accompagner sur la harpe pour chanter les airs de Grétry. Elle voulait qu'elle n'interrompît point sa lecture quand elle entra; elle apprécia ses talents, elle aima son caractère et voulut elle-même la marier à M. Campan, fils du secrétaire intime de la reine. Louis XV la dota d'une pension de 5,000 livres.

Quoique toujours attachée à Mesdames comme lectrice, mais femme de chambre de la dauphine, dès lors et pendant vingt ans, elle ne quitta point Marie-Antoinette et montra le dévouement le plus absolu à la famille royale au milieu des orages de la Révolution. Au 10 août, lors de l'envahissement des Tuileries, elle courut de grands dangers, ne put obtenir de partager la captivité de la reine, et se retira à Coubertin, dans la vallée de Chevreuse.

Mais le 9 thermidor, qui venait de la sauver de l'échafaud devant lequel déjà elle inclinait sa tête, ne lui rendit pas ce que la Révolution lui avait fait perdre. La misère menaçait de frapper à la porte de Mme Campan, et d'autant plus grande, inexorable, que près d'elle la jeune femme avait sa mère, âgée de soixante et dix ans, les filles de sa sœur Mme Augière, qui s'était donnée la mort dans les prisons de la Terreur, son mari malade, son fils âgé de neuf ans. « Il fallait vivre, dit-elle, et je n'avais plus rien au monde qu'un assignat de 500 francs. J'avais signé pour 30,000 francs de dettes pour mon mari. Je choisis Saint-Germain pour y établir une pension : cette ville ne me rappelait pas, comme Versailles, et les temps heureux et les premiers malheurs de la France; elle m'éloignait de Paris, où résidaient des gens que je ne voulais pas connaître. Je pris avec moi une religieuse de l'Enfant-Jésus pour donner la garantie non douteuse de mes principes religieux (le Directoire fit fermer la chapelle que Mme Campan avait cru pouvoir ouvrir dans son pensionnat). Je n'avais pas le moyen de faire imprimer mes prospectus : j'en écrivis cent et les envoyai aux gens de ma connaissance qui avaient survécu à nos affreuses crises. »

« Au bout d'un an, j'avais soixante élèves, bientôt après cent. Je rachetai des meubles; je payai mes dettes. J'étais heureuse d'avoir retrouvé cette ressource si éloignée de toute intrigue. » (Extrait d'un mémoire dont Napoléon, pendant les Cent-Jours, a ordonné le dépôt aux archives des relations étrangères.)

Un jour, Mme de Beauharnais vint remettre à ses soins sa fille Hortense et sa nièce Emilie,

et un an après environ, lorsque Bonaparte voulut fonder pour les filles de ses soldats la maison d'éducation d'Ecouen, c'est à Mme Campan, dont il avait su apprécier les hautes qualités, et à M. de Lacépède, grand chancelier de la Légion d'honneur, qu'il en confia l'organisation et la direction.

On raconte que Napoléon disait un jour à Mme Campan : « Les anciens systèmes d'éducation ne valent rien; que manque-t-il aux jeunes personnes, pour être bien élevées en France? — Des mères, répondit Mme Campan. — Le mot est juste, reprit Napoléon. Eh bien! madame, que les Français vous aient l'obligation d'avoir élevé des mères pour leurs enfants. »

« Créer des mères, » ces mots sont à la fois bien doux, bien profonds; ils résument le but de l'éducation des femmes, ils sont tout un système et le seul vrai.

Le retour des Bourbons fut pour elle la source des chagrins les plus amers. Calomniée, desservie, pour les faveurs qu'elle avait reçues du gouvernement impérial, on alla plus loin encore : on l'accusa d'ingratitude, de perfidie même envers la famille royale : « Elle, dit M. de Lally, en faveur de qui Marie-Antoinette a écrit en 1792 une disposition de volonté dernière si honorable pour le dévouement de la sujette et pour la bonté de la souveraine; à qui Louis XVI, dans la cellule des Feuillants, le 10 août 1792, a confié les papiers les plus secrets, les plus périlleux, pour qui il a détaché deux mèches de ses cheveux, lui en donnant une pour elle, une autre pour sa sœur, tandis que la reine, jetant alternativement ses bras autour de leur cou, disait : « Malheureuses femmes, vous ne l'êtes qu'à cause de moi, je le suis plus que vous. »

Mme Campan vit supprimer l'établissement d'Ecouen et alla ensevelir sa douleur dans la retraite, à Mantes, près d'une de ses anciennes élèves, Mlle Crouzet, devenue la femme d'un médecin de mérite, M. Maignes. C'est entre les bras de ses amis, restés fidèles à sa mauvaise fortune, que, le 16 mars 1822, elle mourut d'une maladie de poitrine et d'un cancer au sein. Elle a laissé des nouvelles et des comédies à l'usage de la jeunesse, des ouvrages médiocres sur l'éducation, et des *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette* (1822) qu'on lit avec un vif intérêt et qui sont écrits d'un style naturel. On a publié sa *Correspondance avec la reine Hortense* (1835).

CAMPANA, bourg du royaume d'Italie, dans la Calabre Citérieure, district et à 18 kilom. S.-E. de Rossano, ch.-l. de canton; 3,667 hab. Commerce de manne.

CAMPANA (VIA), nom d'une petite voie romaine qui allait de Rome au *Port de Claude*.

CAMPANA (César DE), historien italien, né à Aquila vers 1540, mort en 1606. On peut citer, parmi ses nombreux travaux historiques : *Storia del mondo dal 1570 al 1590*; *Delle famiglie di Baviera e delle re di Spagna* (1592); *Storia della guerra di Flandria dal 1559 al 1600*; *Vita del re Filippo II* (1608), etc.

CAMPANA (Pierre), graveur italien, né en 1727, mort en 1765. Élève de Rocco Pozzi, il grava plusieurs portraits pour le Musée florentin et pour divers recueils d'estampes. Ses gravures les plus estimées sont : la *Délivrance de saint Pierre*, d'après Freti; *Saint François de Paule*, d'après S. Conca, etc.

CAMPANA (Antoine-François), médecin italien, né à Ferrare en 1751, mort en 1832. Il se fit recevoir docteur en médecine et fut attaché à l'hôpital de Sainte-Marie à Florence. Il s'appliqua surtout à la physique et se livra à de nombreuses expériences. Nommé professeur de physique à Ferrare, il s'acquitta de ces fonctions avec éclat. Privé de sa chaire par la Révolution, à cause de ses opinions rétrogrades, il publia plusieurs ouvrages : *Pharmacopée ferraraise* (en italien, 1799); *Catalogue des plantes du jardin botanique de Ferrare* (1812), etc. La Restauration lui rendit sa place. Il recommença ses cours de physique et professa en outre la botanique, la chimie et l'agriculture. Il publia, en 1824, en italien, un traité des *Causes des fièvres intermittentes attribuées au mauvais air*, et laissa plusieurs ouvrages manuscrits.

CAMPANA (François-Frédéric), général au service de la France, né à Turin en 1771, mort en 1807. Il fut élevé à l'Ecole militaire de Turin, servit dans l'armée d'Italie, fut blessé à Loano, fit ensuite les campagnes d'Allemagne, de Prusse et de Pologne, et fut tué à la bataille d'Ostrolenka.

CAMPANA (François). V. CAMPANUS.

CAMPANA (COLLECTION ou MUSÉE). C'est une histoire assez triste que celle du marquis Campana et de sa fameuse collection. Le marquis Campana était un Italien de beaucoup de goût et d'un grand savoir. Il avait pour les objets d'art et de curiosité une passion effrénée, et il adorait en particulier tout ce qui venait des anciens. Aussi était-il connu et choyé des innombrables brocanteurs de la péninsule, et il ne sortait pas le moindre objet antique de dessous terre qui ne lui fût immédiatement présenté. Pour encourager les chercheurs, le marquis achetait à peu près tout ce qui lui était offert, sauf, après avoir fait son choix, à revendre ce qui ne valait pas la peine d'être conservé. Il parvint ainsi à former, à grands frais, une collection excessivement précieuse d'objets étrusques, grecs et romains, en or, en bronze, en marbre et en

terre cuite, collection qui fut toujours accessible aux étrangers et aux amateurs sérieux, comme la plupart des autres galeries des grands seigneurs italiens. Après s'être attaché principalement aux antiquités, le marquis Campana eut l'idée d'ajouter à son musée des objets d'art et de curiosité appartenant aux époques du moyen âge et de la renaissance italienne, tels que majoliques, tableaux, sculptures, meubles, etc. Il acheta, à cet effet, la collection formée par un certain Gillis, qui avait entrepris de faire une histoire de l'art, en réunissant les spécimens les plus intéressants en toutes matières, et il développa ce premier fonds par de nouvelles et nombreuses acquisitions. A force d'acheter, il finit par épuiser sa fortune, et ne trouva pas d'autre moyen, pour se tirer de la gêne, que de mettre sa collection... au mont-de-piété de Rome, dont il était justement directeur. Il fut autorisé à se prêter sur ce gage jusqu'à concurrence de quatre millions; mais il eut, paraît-il, le très-grand tort de dépasser d'une somme assez considérable le crédit qui lui avait été consenti. Un beau jour, Campana fut accusé de concussion. « C'était sévère », a dit M. Ferdinand de Lasteyrie, « c'était même jusqu'à un certain point exagéré, car le gage répondait, et bien au delà, de la valeur des sommes empruntées. Dans tout autre pays, on se fût contenté de saisir le gage, de réaliser les fonds dus à la caisse et de destituer le fonctionnaire. A Rome, on fit mieux : Campana fut condamné aux galères. Là où tout le monde prévarique du plus au moins, on est impitoyable pour qui s'y prend maladroitement. Cependant, par cela même que la sentence était excessive, elle ne fut point exécutée. Le gouvernement romain trouva plus d'avantage à composer avec le condamné. Remise entière lui fut faite de sa peine, moyennant qu'il abandonnerait ses collections à l'Etat en échange des cinq millions qu'il lui devait. Elles lui en avaient coûté presque le double. » Ce qui avait aggravé la position du marquis, c'est qu'au moment de son arrestation, une partie des bijoux qu'il avait déposés en nantissement avait été envoyée par lui à l'étranger pour y être montrée, comme spécimen, aux personnes qui pouvaient faire l'acquisition de la collection entière. On répandit même le bruit que ces bijoux avaient été vendus à Paris ou en Angleterre; mais l'homme de confiance qu'il avait chargé de cette mission ne tarda pas à les remettre entre les mains du gouvernement; celui-ci prouva que, durant son séjour à Paris, il avait eu la précaution de les mettre en dépôt chez le nonce du pape, ce qui excluait toute idée de vol.

Les faits que nous venons de raconter se passaient en 1858. Le gouvernement pontifical, qui, alors comme aujourd'hui, avait plus besoin d'argent que de collections, offrit au gouvernement français de lui vendre le musée Campana. La France fit attendre un peu sa décision. Peu s'en fallut même que la Russie ne nous soufflât l'affaire : elle acquit, pour une somme d'environ 600,000 francs, quelques morceaux de premier choix, entre autres un magnifique casque antique en argent, et un superbe vase connu sous le nom de *vase de Cumes*. L'Angleterre elle-même acheta différents objets du moyen âge et de la Renaissance. Il est fort regrettable assurément que des préemptions aient été effectuées, alors qu'il nous eût été si facile d'acquiescer la collection en bloc; mais on a beaucoup exagéré l'importance de ces prélèvements, qui ne se sont exercés que sur certaines catégories de la collection, et précisément sur celles qui étaient représentées d'une façon assez complète dans nos propres musées. Un savant du plus grand mérite, M. Léon Renier, et un artiste estimable, M. Sébastien Cornu, furent chargés, par le ministère d'Etat, d'aller traiter de l'acquisition de tout ce qui restait de la collection Campana. Ils firent cet achat au prix de 4,264,000 francs et moyennant la remise des droits de sortie qui, sur les objets d'art, est de 25 pour 100 *ad valorem*. Avec les frais accessoires et de transport, le total de la dépense s'éleva à 4,800,000 francs. En relisant le rapport de la commission chargée par le Sénat d'examiner la loi portant ouverture au ministère d'Etat, sur l'exercice 1861, d'un crédit extraordinaire de cette somme de 4,800,000 francs, nous trouvons ce passage qui explique parfaitement l'importance de l'acquisition : « Nos musées possèdent déjà beaucoup d'œuvres précieuses de l'antiquité. Une savante direction imprimée depuis longtemps avait su rassembler au Louvre une quantité considérable de ces riches ouvrages qui marquent la succession et l'enchaînement des civilisations diverses à travers les siècles. Mais, tout riche qu'il était, notre Musée comptait des lacunes regrettables; l'acquisition Campana est destinée à en combler une partie. C'est donc principalement à ce point de vue qu'il faut envisager cette belle conquête, qui donne à toutes nos richesses archéologiques un ensemble laissant désormais très-peu à désirer. »

Les trésors du musée Campana, transportés à Paris en 1861, furent installés provisoirement au Palais de l'Industrie, où ils attirèrent une grande affluence de visiteurs et excitèrent l'admiration de tous les connaisseurs. Ces trésors se composaient de plus de dix mille pièces, dont environ six cents tableaux de maîtres primitifs de l'Italie, cinq cents bronzes, autant de verres antiques, plus de trois mille vases peints, dix-huit cents ob-

jets divers en terre cuite, sept cents majoliques italiennes du xve et du xvie siècle, plusieurs centaines de bijoux antiques, diadèmes, colliers, pendants d'oreilles, fibules, bagues, bracelets, camées, intailles, provenant pour la plupart du centre et du midi de l'Italie. Beaucoup de doubles figuraient dans cette immense collection, et plusieurs des objets n'avaient assurément qu'une valeur secondaire. Lorsqu'il eut été décidé que le musée Campana serait placé définitivement au Louvre et formerait le musée Napoléon III, des commissions de savants et d'artistes furent chargées de désigner les morceaux les plus dignes de cette destination, et on répartit le reste entre les musées de province. Nous aurons occasion de revenir sur les parties les plus importantes de la collection, dans l'article que nous consacrerons aux musées du Louvre. Contentons-nous de signaler ici la série des bijoux, celle des poteries étrusques et celle des peintures des écoles primitives de l'Italie, comme méritant particulièrement l'attention et comme valant à elles seules bien au delà des 4,800,000 francs dépensés pour l'acquisition de tout le musée Campana.

CAMPANAIO (Lorenzo di Lodovico), surnommé **Lorenzetto**, sculpteur et architecte florentin, né en 1494, mort en 1541. Il termina le tombeau du cardinal Forto Gueri, laissé inachevé par André del Verrochio. Il se rendit ensuite à Rome, y gagna l'amitié de Raphaël, construisit le palais Caffarelli et plusieurs villas, éleva plus tard le palais du cardinal Della Valle, et sculpta de belles statues pour en orner les jardins. Il travailla aussi avec l'architecte San-Gallo à l'achèvement de Saint-Pierre. On cite, parmi ses œuvres sculpturales, le *Saint Pierre* qui lui fut commandé par le pape Clément; la *Charité* qu'on voit dans une église de Pistoie; les prophètes *Elie* et *Jonas*, à Rome, etc.

CAMPANAIRE adj. (kan-pa-nè-re — du lat. *campana*, cloche). Qui a rapport aux cloches. — Techn. *Echelle campanaire*, Echelle qui sert à fixer les dimensions d'une cloche.

CAMPANARIO, bourg et municipalité d'Espagne, province de Badajoz, juridiction et à 17 kilom. S.-E. de Villanueva-de-la-Serena; 5,329 hab. Vin et lin.

CAMPANE s. f. (kan-pa-ne — lat. *campana*, même sens). Cloche, dans le vieux langage.

— Archit. Nom donné au corps du chapiteau corinthien et à celui du chapiteau composite, parce qu'ils ressemblent à une cloche renversée. || Ornement de plomb chantourné, placé au bas du faite ou du brisis d'un comble. || Ornement d'où pendent des houpes en forme de clochettes : *Les campanes d'un dais, d'une chaire, d'un autel*.

— Techn. Appareil qui sert au dévidage des matières textiles grossières, telles que la laine, le fort coton, la fantaisie, etc., et qui n'est autre chose qu'une tournette verticale. || Ouvrage de soie, d'argent filé avec des ornements de même matière, en forme de cloche : *Une belle, une riche campane. Orner un lit, un carrosse d'une campane d'or*. || Dentelle blanche, étroite, légère et fine, en fil de lin, destinée à élargir les autres dentelles employées en garnitures : *Bonnet garni de campanes*. || Dentelle de soie, analogue à la précédente, que l'on employait, au xviii^e siècle, pour enjoliver les écharpes. || Chaudière dans laquelle le savonnier fait cuire le savon.

— Art vétér. Tumeur arrondie qui se développe au jarret du cheval.

— Bot. Nom donné, dans le langage vulgaire, surtout dans le midi de la France, aux fleurs qui présentent la forme d'une cloche, comme les campanules, les lisérés, etc., et aux plantes qui produisent ces fleurs. || Nom vulgaire d'une espèce d'aulnaie. || *Campane jaune*, Nom vulgaire du narcisse sauvage et de l'ixia bulbocode.

CAMPANELLA, petit cap du royaume d'Italie, formant l'extrémité S.-O. de la langue de terre qui enserré le golfe de Naples au S., à une demi-lieue à peine de l'île de Capri, et en face du cap Misène, qui occupe l'autre extrémité du golfe. Ce cap, qui est dans une situation très-pittoresque, et d'où l'on jouit d'une vue admirable, s'appelait autrefois le cap Minerve, d'un temple qu'Ulysse avait jadis consacré en ce lieu à cette déesse. En 1588, les pirates musulmans qui infestaient les côtes de la Méditerranée firent une descente sur les côtes de Sorrente et de Massa et enlevèrent plus de sept mille individus, tant hommes que femmes et enfants. Ils relâchèrent à l'île d'Ischia et firent prévenir les habitants qu'ils leur donnaient trois jours pour racheter les captifs; que, passé ce délai, ceux dont on n'aurait pas payé la rançon seraient emmenés pour être vendus dans les bazars. Malgré les efforts les plus généreux, on ne put racheter qu'une partie des prisonniers, les autres furent emmenés en esclavage. C'est depuis cette époque qu'au sommet du cap Minerve on bâtit une cloche que sonnait un gardien, pour prévenir les habitants de l'arrivée des pirates. Le cap en a gardé le nom de *CampANELLA*, du mot italien *campana*, qui signifie cloche. D'ailleurs, à cette époque, il y avait également, sur la plupart des côtes, une cloche destinée à donner l'alarme.

CAMPANELLA (Thomas), célèbre philosophe italien, né le 5 septembre 1568 à Stilo, petit

III.

bourg de Calabre, mort à Paris en 1639. Les facultés prodigieuses qu'il montra dès l'âge de cinq ans l'ont fait mettre par Baillet au nombre des enfants célèbres. A treize ans, Campanella était poète, et se livrait à l'étude avec passion; il eût voulu en une heure comprendre et définir ce que d'autres mettaient des années à concevoir. A quatorze ans, il faillit succomber à une fièvre cérébrale. Lorsqu'il fut guéri, son père voulut l'envoyer à Naples apprendre la jurisprudence près d'un de ses oncles, professeur de droit dans cette ville. Le jeune Thomas résista à la volonté de son père : sa vocation était décidée. Admis à suivre les leçons d'un moine éloquent qui professait la philosophie dans le couvent des dominicains de Stilo, il s'était passionné pour cet enseignement. Admirateur de saint Thomas et d'Albert le Grand, il avait résolu de suivre leurs traces. Il fut ainsi conduit dans le cloître par l'amour de la science et de la philosophie.

Il y fut accueilli avec empressement; on se plut à favoriser sa passion de savoir, dans l'espérance qu'il ferait un jour la gloire de l'ordre. Libre de s'instruire, Campanella ne mit aucun frein à l'avidité curieuse de son esprit. Bientôt il eut épuisé tout ce qu'on enseignait de son temps dans les écoles; mais sa soif de connaître ne fut point assouvie. Les vers suivants sont comme le cri de détresse échappé alors de son âme : « Tous les livres que contient le monde ne sauraient rassasier mon avidité. Que n'ai-je pas dévoré, et pourtant je meurs faute d'aliment!... Désirant et cherchant, je tourne en tous sens, et plus je comprends, plus j'ignore... » Dégouté de la science de tradition, il était sur le chemin de la liberté philosophique. Il lut les ouvrages de Telesio et y trouva cet esprit de liberté et de hardiesse qu'il sentait fermenter en lui, et en même temps cette tendance alors nouvelle à chercher la vérité dans l'observation de la nature, plus que dans les livres. Telesio avait enseigné la philosophie naturelle avec un grand succès; il avait même fondé une société philosophique ou académie qui subsista longtemps sous le nom d'*Accademia Telesiana* ou *Cosentina*, et qui avait pour but l'abolition de la philosophie aristotélique. Obligé de quitter Naples, soit à cause de son grand âge, soit, comme on le rapporte, à cause des persécutions que lui firent subir les moines, partisans de l'aristotélisme, il s'était retiré à Cosenza, sa ville natale. Le grand principe de Telesio était qu'il faut partir des êtres réels, et non pas d'abstractions (*realia entia, non abstracta*), et que l'expérience est la règle unique à laquelle il faut s'attacher. Dans la préface de son livre *De natura juxta propria principia*, il déclare qu'il ne répondra pas aux objections qui seraient tirées de la logique des écoles, mais qu'il répondra volontiers à toutes les observations qui seront empruntées à l'expérience sensible. Rappelons ici que Bacon devait plus tard reconnaître en Telesio « un ami de la vérité, le réformateur de plus d'un préjugé, le premier des hommes nouveaux. » Le jeune Campanella dut naturellement se prendre de passion pour la méthode et les idées de son compatriote Telesio. « Entre tous, a-t-il écrit, j'ai aimé ce Telesio, qui tire ses doctrines de la nature des choses, et non des vains discours des hommes. » Aussi, dès 1590, à vingt-deux ans, le voyons-nous se mettre en avant pour défendre Telesio et son école contre leurs adversaires. Ce fut l'occasion de son premier ouvrage : *Philosophia sensibus demonstrata* (Naples, 1590, in-4°).

Cet amour des nouveautés ne pouvait manquer de susciter à Campanella beaucoup d'ennemis, non-seulement dans les ordres rivaux, mais chez les dominicains eux-mêmes. On ne lui pardonnait pas d'avoir déserté la vieille philosophie pour en propager une nouvelle; on l'accusait d'orgueil et presque d'hérésie. Ne pouvant vivre en paix à Naples dans le couvent de son ordre, Campanella dut chercher un abri chez le marquis Lavello, son ami. Sans rompre le joug du cloître, il s'en affranchit assez pour voyager librement. Pendant dix ans, nous le voyons parcourir l'Italie, battant en brèche les idées reçues, répandant les idées nouvelles, « rappelant, comme il l'a écrit, les nations des écoles humaines à l'école de la suprême intelligence, et réformant toutes les sciences suivant la nature et les livres de Dieu. » Partout il se lia avec les plus grands esprits de son temps. A Naples, il connut Della Porta; à Venise, Sarpi; à Florence, Galilée. L'un des Médicis, Ferdinand I^{er}, duc de Toscane, le protégea et chercha vainement à le fixer dans ses États. Après avoir promené dans toutes les villes d'Italie son activité inquiète, il entra à Stilo.

C'est à cette époque que Campanella, ne se bornant pas à la réforme philosophique, rêva de délivrer son pays du despotisme espagnol, et trama dans les couvents et dans les châteaux de la Calabre une conspiration de moines et de gentilshommes qui, n'ayant point réussi, le plongea dans un abîme d'infortunes. Cyprien, auteur protestant, et le dominicain Echard, tous deux biographes de Campanella, ne donnent aucun détail sur cette conjuration; mais Pietro Giannone, auteur d'une histoire de Naples, rapporte que plus de trois cents moines augustins, dominicains et cordeliers, en faisaient partie; qu'un grand nombre de prédicateurs se répandaient parmi le peuple, l'exhortant à ressaisir sa liberté, à mettre fin aux vexations des ministres du roi, qui vendaient à prix d'argent le sang humain,

et écrasaient les pauvres et les faibles; qu'une partie de la noblesse napolitaine et plusieurs évêques devaient appuyer le soulèvement; que les conjurés comptaient sur le concours d'une armée navale turque commandée par le vizir Assan-Cicula; que Campanella était l'âme du complot, qu'il se faisait ou se laissait appeler *Messie*, qu'il dirigeait les opérations sur tous les points, et devait, après le succès, être le législateur du nouveau gouvernement. Au reste, de profondes ténèbres couvrent encore cette affaire. Le dernier historien de Campanella, M. Baldacchini, de Naples, a vainement cherché dans toutes les archives les pièces du procès de son célèbre compatriote. Campanella, dans tous ses écrits, garde le silence sur cette époque de sa vie. Dans son utopie sociale, la *Cité du soleil*, on trouve la phrase suivante : « Un grand philosophe, malgré les tortures que ses ennemis lui ont fait endurer durant quarante heures, n'a pu être contraint à dévoiler une syllabe de ce qu'il avait résolu de taire. »

Ce qui est certain, c'est qu'arrêté pour crime politique il fut conduit à Naples, et mis en prison, malgré l'intervention du nonce du pape, qui réclamait les droits de juridiction du saint-siège. Aux accusations politiques, ses ennemis mêlèrent des accusations philosophiques et théologiques, si bien qu'il resta vingt-sept ans dans les fers. Un auteur contemporain et digne de foi raconte que Campanella soutint, pendant trente-cinq heures continues, une torture si cruelle, « que toutes les veines et artères qui sont autour du siège ayant été rompues, le sang qui coulait des blessures ne put être arrêté, et que pourtant il supporta cette torture avec tant de fermeté, que pas une fois il ne laissa échapper un mot indigne d'un philosophe. » Du fond de sa prison, Campanella retraça, dans des vers éloquentes, ses longues tortures : « Voici douze ans que je souffre et que je répands la douleur par tous les sens. Mes membres ont été martyrisés sept fois, les ignorants m'ont maudit et baffé, le soleil a été refusé à mes yeux, mes muscles ont été déchirés, mes os brisés, mes chairs mises en lambeaux; je couche sur la dure, je suis enchaîné, mon sang a été répandu, j'ai été livré aux plus cruelles terreur, ma nourriture est insuffisante et corrompue; n'en est-ce pas assez, ô mon Dieu, pour me faire espérer que tu me défendras ! Les puissants de ce monde se font un mépris des corps humains; des oiseaux captifs, de leurs âmes; une boisson, de leur sang; de leur chair, une pâture à leurs cruautés; de leurs douleurs et de leurs larmes, une joie pour leur rage impie; de leurs os, des manches aux instruments de torture usés à nous faire souffrir; et de nos membres palpitants, des espions et de faux témoins qui nous font nous accuser quand nous sommes innocents. Ils veulent que toute langue maudisse la vertu et exalte leurs vices; mais du haut de ton tribunal, tu vois tout cela mieux que moi, et si ta justice outragée et le spectacle de mon supplice ne suffisent pas pour l'armer, que du moins, Seigneur, le mal universel l'émeuve, car la providence doit veiller sur nous ! »

Une âme moins fortement trempée aurait succombé à tant de souffrances; mais Campanella avait dans son imagination et dans sa pensée de quoi peupler la solitude de sa prison. Il ne demanda pas sa grâce à ses persécuteurs, il ne sollicita que des livres, du papier et des plumes, ce qu'il lui fallait pour nourrir son esprit et le répandre au dehors. Il appela à son aide la philosophie et la poésie, la poésie d'abord. Ses premiers écrits furent des vers. Ces vers de Campanella sont animés d'un souffle qui semble de notre époque; la France de 1848 peut y reconnaître ses passions; par leur accent tout à la fois révolutionnaire et chrétien, ils rappellent certaines pages de Lamennais. Qu'on en juge par les sonnets qui suivent (*Poésies* de Campanella, trad. de l'italien par Mme Louise Colet) :

SUR LE PEUPLE.

« Le peuple est une bête changeante et grossière, qui ignore sa force, supporte les coups et les fardeaux les plus lourds. Il se laisse guider par un faible enfant qu'il pourrait renverser d'une secousse. »

« Mais il le craint et le sert dans tous ses caprices; il ne sait pas combien on le redoute, et que ses maîtres lui composent un philtre qui l'abrutit. »

« Chose inouïe ! il se frappe et s'enchaîne de ses propres mains, il se bat et meurt pour un seul de tous les *carlini* (petite monnaie de Naples) qu'il donne au roi. »

« Tout ce qui est entre le ciel et la terre est à lui, mais il l'ignore; et si quelqu'un l'en avertit, il le terrasse et le tue. »

Ce sonnet fait penser à la *Servitude volontaire* de La Boétie. Quelle ironie amère dans ces derniers mots : *Si quelqu'un l'en avertit, il le terrasse et le tue !*

A CHRIST, NOTRE SEIGNEUR.

« Les chrétiens d'aujourd'hui ressemblent bien plus à ceux qui le crucifiaient qu'à toi-même, ô Crucifié ! tant ils s'éloignent, bon Jésus, des lois prescrites par ton esprit divin !... »

« Tu armes contre les tiens tes préceptes amis, comme j'en suis un exemple, tu le sais, si tu lis dans mon cœur; ma vie et mes infortunes sont marquées de ton sceau. »

« Si tu redescends sur la terre, viens armé, Seigneur ! tes ennemis te préparent d'autres croix, non parmi les Turcs ni les Juifs, mais parmi les chrétiens mêmes. »

A TOUTES LES NATIONS.

« Habitants du monde, tournez les yeux vers l'intelligence suprême, et vous verrez à quel abaissement vous a réduits la tyrannie brutale, parée du beau manteau de la noblesse et de la valeur. »

« Puis admirez les embûches de l'hypocrisie, qui fut d'abord un culte divin et une sainteté révéralée; et enfin le prestige des sophistes, contraire à cette raison que je place si haut. »

« Contre les sophistes est venu le pénétrant Socrate; contre les tyrans, Caton le Juste; contre les hypocrites, le Christ, flambeau céleste. »

« Mais il ne suffit pas de démasquer l'impie, l'impie et l'homme injuste; il ne suffit pas d'avoir l'audace de courir à la mort, si tous nous ne rendons pas nos cœurs à la vraie sagesse. »

A ces chants succédèrent des études plus graves. Campanella consacra les longs jours de sa captivité à d'immenses travaux. C'est en prison qu'il composa le plus grand nombre de ses ouvrages; il confiait ses manuscrits à deux de ses amis, qui avaient soin de les faire imprimer et de les répandre. M. Pierre Leroux fait avec raison observer que ces ouvrages se complètent mutuellement et forment, réunis, un ensemble très-vaste et très-régulier, l'édifice d'une philosophie complète. Dans son premier livre (*Philosophia sensibus demonstrata*), Campanella était disciple de Telesio; il combattait, sous la bannière de son maître, pour la liberté des investigations modernes; il montrait que la science de la nature devait être fondée sur l'expérience sensible, et non déduite de la logique et de la métaphysique d'Aristote. Il sentit bientôt que l'œuvre de Telesio était incomplète; qu'il ne suffisait pas d'affranchir la physique du joug traditionnel; que la réforme avait besoin d'être étendue, généralisée; qu'une physique nouvelle devait s'appuyer sur une métaphysique nouvelle; en un mot, qu'il s'agissait d'une restauration complète de la philosophie. De là deux ouvrages qui viennent s'ajouter à la *Philosophia sensibus demonstrata* : *Prodromus philosophiae instaurandae* (Francfort, 1617); *Universalis philosophia, seu metaphysicarum rerum juxta propria dogmata, partes tres* (Paris, 1638). Voilà la physique et la métaphysique renouvelées. Là ne s'arrête pas l'ambition philosophique de Campanella; outre la philosophie naturelle et la philosophie rationnelle, il y a la philosophie de l'homme et de la société, comprenant la morale, la politique, l'économie; Campanella n'entend pas, comme Descartes, laisser cette vaste partie de la connaissance humaine en dehors du cercle de ses spéculations, et il écrit deux autres livres : *De monarchia hispanica discursus* (Amsterdam, 1640); *Realis philosophiae partes quatuor, hoc est de rerum natura, hominum moribus, politica, economica, etc.* Il joint au dernier une sorte de roman social, comme l'*Utopie* de Morus, ou l'*Océana* de Harrington; c'est sa *Ville du soleil* (*Civitas solis*). Enfin, quant à la religion, il ne se contente pas des bases qu'il en a posées dans sa métaphysique, et il y ajoute son *Athéisme vaincu* (*Atheismus triumphatus*, Rome, 1631).

Cependant les rigueurs des premiers temps s'étaient adoucies pour le prisonnier; on lui permettait de correspondre avec les hommes célèbres de son siècle, et de recevoir les étrangers qui demandaient à le visiter. Après la mort de Philippe III, roi d'Espagne, l'archevêque de Catanzaro, Innocent-Maxime, intercédait pour lui auprès du pape Urbain VIII, qui, après cinq ans de négociations, obtint enfin sa délivrance (1626). Accueilli à Rome avec affection par Urbain VIII, Campanella eut bientôt à subir de nouvelles attaques, à répondre à de nouvelles accusations. Mais il retrouva toute l'énergie de sa jeunesse pour défendre ses doctrines contre ses ennemis; il s'appuya sur l'autorité des saintes Ecritures, sur les sciences naturelles et sur les écrits de tous les philosophes, concluant qu'une philosophie nouvelle était nécessaire, et que le Christ lui-même l'avait indiquée. Cette réfutation fut triomphante; le pape se prononça pour Campanella (1629), et lui accorda dans Rome une entière liberté. Cette action du pape fut louée par toute l'Europe : Gabriel Naudé, bibliothécaire de Louis XIII, remercia publiquement Urbain VIII, au nom de la science, d'avoir couvert Campanella de son autorité.

La tranquillité du philosophe napolitain ne fut pas de longue durée. Ses ennemis en appelèrent de la décision du pape aux violences populaires, et Campanella se vit obligé de fuir de Rome sous un déguisement pour échapper à la fureur d'une populace fanatique ameutée contre lui. Le comte de Noailles, ambassadeur de Louis XIII près du saint-siège, facilita son passage en France. Campanella put trouver enfin, sur le sol hospitalier d'un pays rival de l'Espagne, la paix et le repos qui l'avaient fui jusqu'alors et que l'autorité du pape n'avait pu garantir à sa vieillesse. Richelieu prit le philosophe exilé sous sa protection puissante, et le présenta à Louis XIII, qui l'accueillit avec faveur, et lui fit une pension de trois mille livres. Quelques années après (1639), Campanella mourut au

29

couvent des dominicains, à l'âge de soixante et onze ans.

Campanella place l'origine de toute connaissance dans la faculté de sentir. Son axiome favori est celui-ci : *Savoir, c'est sentir (Scire est sentire)*. Mais nous ne pouvons pas percevoir de la même manière tous les objets qui sont dans la nature. Si les sens nous font connaître les choses corporelles, nous ne connaissons les choses incorporelles, les choses divines que par un sens interne, par une faculté spéciale qui nous révèle l'absolu. Sens externe, sens interne, voilà la source de toute lumière. Le sens externe nous est commun avec tous les êtres, tous les objets de la nature, plantes, minéraux, astres; l'univers est la statue vivante de Dieu. L'homme seul a le privilège du sens interne. Ainsi, la psychologie de Campanella est tout à la fois sensualiste et mystique; la sensibilité sous ses deux formes, sensation et sentiment, est la base sur laquelle elle repose. C'est le sens interne, le sentiment, l'inspiration, qui nous permet de passer de la physique à la métaphysique. Quelle est la métaphysique de Campanella? Il y a deux principes de toutes choses, l'être et le néant. L'être n'est autre chose que Dieu lui-même et le néant n'est que la privation, la limite de l'être. L'être et le néant, existant de toute éternité, ne peuvent pas naître à une époque donnée; d'où il suit que les êtres physiques qui naissent à une époque donnée ne sont ni le néant ni l'être. Tout ce qui naît existe donc en vertu d'un rapport qui s'établit entre l'être et le néant. L'être se manifeste par trois puissances essentielles et primordiales : la force, la sagesse et l'amour. Ces trois puissances essentielles de l'être infini se trouvent à des degrés différents dans tous les êtres finis, qui tous émanent de l'être infini. En tant qu'êtres, ils ont aussi tous pour essence la force, la sagesse, l'amour; mais en tant qu'êtres finis, ils participent de l'impuissance, de l'insuffisance, de la haine, qui sont, pour ainsi dire, les qualités essentielles du néant. Le défaut, la privation de force, de sagesse, d'amour, se retrouvent à des degrés différents, dans tous les êtres. Dieu seul, en tant qu'être infini, est exempt de toute privation, de toute imperfection, de toute limite.

Comme Bacon, Campanella a essayé de faire une classification des connaissances humaines. Il faut dire, avec M. Bouillier, que, dans cette classification, le philosophe italien est resté, pour la fécondité, la justesse et la grandeur des vues, bien en dessous du philosophe anglais; il n'a pas, comme Bacon, marqué du doigt, sur la carte du monde intellectuel, les pays qui étaient encore à découvrir. Mais on doit dire que la classification de Campanella a sur celle de Bacon une supériorité qui tient à la différence des bases adoptées pour l'une et l'autre; la première est objective, c'est-à-dire relative aux divers objets dont les sciences s'occupent; la seconde est subjective, c'est-à-dire établie d'après les diverses facultés qui concourent à l'œuvre scientifique. Les sciences, selon Campanella, se divisent en sciences divines et sciences humaines, ou bien en théologie et en micrologie. Au-dessus de la micrologie et de la théologie se place la métaphysique, qui embrasse également les principes communs à ces deux classes de sciences. La micrologie présente deux grandes divisions : la science naturelle et la science morale. Les principales divisions de la science naturelle sont la médecine, la géométrie, la cosmographie, l'astronomie, l'astrologie. La science morale se divise en éthique, politique, économique. La rhétorique et la poétique sont des sciences auxiliaires des sciences morales. Parmi les sciences appliquées, Campanella, conformément aux idées de son temps, place la magie, qu'il divise en magie naturelle, magie angélique et magie diabolique.

En philosophie sociale et religieuse, les idées de Campanella se rapprochent singulièrement du socialisme saint-simonien et néo-chrétien de notre époque. Il appelle de ses vœux le règne de Dieu sur la terre, la *théocratie* idéale; il repousse la séparation des deux puissances. Ce qu'il rêve, ce n'est pas un Christ passif et martyr, agissant sur le monde par la seule voie de l'influence et de la persuasion, c'est un Christ actif et armé, un Christ César faisant de ce monde son royaume; c'est un christianisme réalisé dans la société, appliqué au perfectionnement physique, intellectuel et moral de l'humanité, un christianisme révolutionnaire prêt à mettre franchement, directement, la force au service de la vérité et de la justice. Ajoutons que la politique de Campanella découle de sa métaphysique. La cité idéale, la cité parfaite, la *Cité du soleil* participe de l'être autant qu'il est possible; elle est une affirmation presque absolue, bien différente en cela de notre société terrestre, qui est une négation, qui participe presque uniquement du néant, où le mal règne sans partage, où tout est erreur et mensonge. La *Cité du soleil* est gouvernée par une sorte de pontife, de chef suprême, qui représente Dieu et qui porte le nom de *grand métaphysicien*. Tout relève du grand métaphysicien, soit au temporel, soit au spirituel; sa puissance n'a point de bornes. Il a trois ministres qui représentent les trois propriétés essentielles de l'être, et qui en prennent les noms, *Force, Sagesse, Amour*. Le premier est chargé de l'administration militaire; le second a la direction de tout ce qui concerne les arts libéraux et mécaniques, les sciences, les écoles;

le troisième veille sur les mariages et sur la génération des enfants. « Il est juste, dit Campanella, que l'amélioration des races d'hommes soit l'objet d'autant de soins que celle des races d'animaux. » Au-dessous de ces trois ministres, il y a autant de magistrats qu'il y a de vertus. Campanella, de même que plusieurs des réformateurs modernes, Owen, Cabot, Louis Blanc, voit dans l'égoïsme la racine de tous les maux de la société. Chacun s'agit isolément dans sa sphère propre, et souvent met obstacle à la réalisation du but social. L'intérêt particulier, seul mobile de nos actions, est le grand fléau du monde. Supprimons l'intérêt particulier, il ne restera que l'intérêt général. A la dissémination et à l'antagonisme des forces de la société provenant de l'intérêt personnel doit succéder l'union et l'harmonie des forces, maintenues par l'intérêt général. Donc, pas de propriété dans la *Cité du soleil*; tout y est commun. Mais comment le travail peut-il subsister sans la propriété? Campanella répond qu'à l'amour de la propriété individuelle doit se substituer, comme mobile du travail, le dévouement, l'esprit de corps, le désir de contribuer au bien de tous. Cette substitution n'est pas aussi impossible qu'on le croit. Les Romains ne mouraient-ils pas à l'envi pour leur patrie? Quand les moines des premiers temps se dépouillaient de toute ambition, se séparaient à jamais du monde et faisaient à leur communauté le sacrifice de leurs intérêts, de leurs affections, de leur propre vie, n'agissaient-ils pas en vertu des mêmes principes? Même dans notre société terrestre, nous voyons des exemples de travail fraternel, émulation et dévoué. Pourquoi ce qui est l'exception ne pourrait-il être la règle? Remarquons en passant que tous ces arguments de Campanella ont été reproduits par les communistes modernes, notamment par M. Louis Blanc.

Du reste, le travail, dans la Ville du soleil, n'a rien de dur ni de pénible; il devient si attrayant qu'il semble une véritable fête, et que nul ne s'y refuse. Les enfants, dès l'âge le plus tendre, sont placés au milieu des instruments de tous les arts et de tous les métiers, afin que leur vocation s'éveille; la gloire consiste à connaître le plus grand nombre d'arts, à être apte au plus grand nombre de professions; et nous sommes, dit Campanella, l'objet des railleries des *solariens*, parce que nous avons attaché l'idée de bassesse au travail et l'idée de noblesse à l'oisiveté. Il faut noter cette idée d'un attrait inhérent au travail et rendant inutile le mobile intéressé; dans l'organisation théocratique, autoritaire, rêvée par Campanella, elle ne peut jouer qu'un rôle accessoire; elle vient seulement se joindre au dévouement pour le rendre plus facile. Le travail attrayant est, au contraire, la base fondamentale de l'association imaginée de nos jours par Fourier; l'inventeur du phalanstère s'éloigne de Campanella et en général de tous les autres utopistes, en ce qu'il ne supprime pas le mobile intéressé, mais le fait rentrer dans l'ensemble des mobiles passionnels, et, de plus, en ce que sa foi à l'harmonie spontanée des passions dans les conditions qu'il indique, le dispense de faire appel à l'autorité et au dévouement.

Comment, dans la république de Campanella, les fonctions sont-elles distribuées? Le grand métaphysicien est nommé par l'élection; il faut qu'il ait des notions sur chaque chose, car il doit présider à tout : politique, histoire, sciences, philosophie. Mais le plus savant sera-t-il toujours le plus habile? A cette objection, Campanella répond qu'un savant offre toujours plus de garanties qu'un ignorant dont on accepte la domination uniquement parce qu'il est fils de roi. Pour les trois grands ministres, on choisit les plus habiles dans les arts auxquels chacun doit présider. L'élection des magistrats inférieurs est soumise à la même règle. Ainsi Campanella, dans sa république, supprime toute hiérarchie fondée sur la naissance ou la richesse; mais il proclame la supériorité de la science, et distribue les fonctions suivant la capacité. En cela, il a devancé les fondateurs du saint-simonisme.

CAMPANELLE s. f. (kan-pa-nè-le — dimin. de *campane*). Petite cloche, dans vieux langage. — Bot. Nom vulgaire du liseron des champs. || Nom vulgaire du narcisse sauvage.

CAMPANELLE, **ÉE** adj. (kan-pa-nè-lé — du lat. *campana*, cloche). Bot. Qui a la forme d'une petite cloche. Se dit des fleurs renflées vers le milieu et resserrées à la gorge, comme celles des composées.

CAMPANET, ville d'Espagne, province et île de Majorque, juridiction et à 24 kilom. N.-E. d'Inca; 2,515 hab. Pierre IV d'Aragon lui donna le titre de ville en 1356.

CAMPANETTE s. f. (kan-pa-nè-te — dimin. de *campane*). Bot. Nom vulgaire du bulbocode printanier : *Le bulbocode est la campanette de la flore française*. (V. de Bomare.) || On donne aussi ce nom au liseron des champs.

CAMPANHIA ou **PRINCEZA-DA-BEIRA**, ville de l'empire du Brésil, province de Minas-Geraes, à 220 kilom. S.-O. d'Ouro-Preto, sur le Palmello; 3,600 hab. Riches lavages d'or; fabriques de tissus de laine et de coton.

CAMPANI (Jean-Antoine), évêque italien, né en 1427, mort en 1477. Il jouit de la confiance des papes Pie II, Paul II et Sixte IV, qui lui

confièrent d'importantes fonctions; mais il encourut la disgrâce de ce dernier, parce qu'il lui avait fait quelques représentations sur la rigueur déployée contre les habitants d'une petite ville où il y avait eu des troubles. Alors Campani fut réduit à mener une vie errante, et il finit, dit-on, par devenir correcteur d'imprimerie dans l'établissement d'Ulric Gallus. On a de lui, outre une édition de Tite-Live : *Epistolæ et poema, una cum vita auctoris*; *Andreae Bacci vita*, etc. Ses ouvrages ont été publiés à Rome (1495, in-fol.).

CAMPANI (Joseph), astronome italien du XVII^e siècle. Il confectionna de longs télescopes, à l'aide desquels il découvrit les taches de Jupiter, découverte qui cependant lui fut contestée par Divini. On lui doit plusieurs écrits sur l'astronomie, et, entre autres, une *Lettre à Cassini* (1666, in-fol.).

CAMPANI (Nicolas), surnommé **Il Strascino**, auteur de comédies italiennes, né à Sienne dans le XV^e siècle. Il était membre de l'Académie des *Rozzi* (rustiques), et la plupart de ses comédies réussirent surtout par la licence du dialogue et des situations. Ses principales pièces sont : *Il Coltellino*, *Il Magrino*, *Il Berna*, *Il Strascino*.

CAMPANI-ALIMENIS (Matthieu), curé d'une paroisse de Rome, qui fit des découvertes en horlogerie, et se rendit surtout célèbre par son habileté à tailler des verres lenticulaires pour les lunettes astronomiques. Il en envoya trois à Louis XIV, dont une était fort grande et qui servit à Cassini pour découvrir deux satellites de Saturne. On doit à ce physicien un travail en latin, intitulé : *Horologium solo naturæ motu*, etc. (Rome, 1678), où il expose ses idées sur les horloges et sur l'art de tailler les lentilles. — Son frère, Joseph CAMPANI, s'occupa aussi de la construction des instruments d'optique et d'astronomie, et laissa quelques écrits à ce sujet.

CAMPANIE, province de l'Italie ancienne, aujourd'hui Terre de Labour, dans l'ex-royaume de Naples, bornée au N.-O. par le Latium, au N.-E. par le Samnium, au S.-E. par la Lucanie et à l'O. par la mer Tyrrhénienne. En raison de l'extrême fertilité de son sol, ainsi que de la douceur de son climat, les Romains l'appelaient le *Jardin de l'Italie*. Une foule de beautés naturelles, telles que le cap Misène, le Vésuve, les champs Phlégréens, le fleuve Volturne, le lac d'Arverne et celui de Lucrin, donnaient à cette contrée un prestige et un charme tout particuliers. En outre, les souvenirs les plus importants de la Fable et de l'histoire se rattachent aux villes de Baies, Cumis, Misène, Naples, Herculaneum, Pompéi, Caprée, Salerne et Capoue.

Cette partie de l'Italie, habitée d'abord par les Ombres, de race pélasgique, fut soumise par les Etrusques, qui y établirent une dodécarchie en 600 av. J.-C. Deux cents ans après, les Samnites à leur tour se rendirent maîtres de ce pays, d'où ils furent expulsés par les Romains en 314 av. J.-C. La Campanie devint dès lors la résidence d'été des riches patriciens, qui couvrirent ce pays de leurs fastueuses villas.

CAMPANIEN, **IENNE** s. et adj. (kan-pa-ni-ain, i-è-ne). Géogr. Habitant de la Campanie; qui appartient à la Campanie ou à ses habitants : *Les CAMPANIENS*. *L'art CAMPANIEN*.

— Antiq. *Vases campaniens*. Nom donné aux vases peints trouvés dans l'ancienne Campanie, et abusivement à tout vase peint d'origine grecque, qui a été trouvé en Italie : *Les vases campaniens ont été découverts les premiers; ils ont orné les cabinets et ouvert à l'histoire des arts, des usages et de la religion, chez les Grecs, un champ immense d'observations et d'intérêt*. (Brongniart.) || On dit plus souvent, et moins bien, *vases ETRUSQUES*. || *Tapis campaniens*, Tapis que l'on fabriquait en Campanie, et auxquels les anciens attribuaient une grande valeur. || On dit aussi *TAPIS CAMPANIQUES*.

CAMPANIER s. m. (kan-pa-nié — rad. *campane*). Sonneur de cloches d'une église. || Vieux mot qui s'est conservé dans certaines provinces.

CAMPANIFLORE adj. (kan-pa-ni-flo-re — du lat. *campana*, cloche; *flos*, fleur). Bot. Qui a des fleurs en cloche : *Clématite CAMPANIFLORE*.

CAMPANIFORME adj. (kan-pa-ni-fer-me — du lat. *campana*, cloche, et de *forme*). Bot. Qui a la forme d'une cloche. Se dit surtout des fleurs. || Syn. de *CAMPANULÉ*.

— s. f. pl. Première classe du système de Tournefort, renfermant les genres de plantes qui ont les fleurs en forme de cloche ou de grelot, comme le liseron, le muguet, etc.

CAMPANILE s. f. (kan-pa-ni-le — dimin. de *campane*). Bot. Syn. vulgaire de *CAMPANULÉ*. || On donne aussi ce nom aux lisérons, dans nos colonies.

CAMPANILE s. m. (kan-pa-ni-le — mot ital. formé du lat. *campana*, cloche). Archit. Clocher italien, et, en général, tour légère, travaillée à jour, servant à porter les cloches d'une église, et qui se trouve souvent isolée de cet édifice : *Le CAMPANILE de Florence a été élevé sur les dessins du Giotto. Le CAMPANILE de Florence est incrusté de marbre*. (Acad.) *Les CAMPANILES de cette vieille cathédrale s'élevaient dans les airs*. (Balz.) *Seul, au sommet de la ville endormie, l'ange du CAMPANILE de Saint-Marc sortait brillant du crépuscule*.

(A. de Muss.) *Les riches vallées de la Toscane sont si peuplées de villages, que le son de la cloche n'a pas le temps de mourir entre deux CAMPANILES*. (E. Peiletan.) || Petite lanterne qui surmonte le toit de certains édifices civils et dans laquelle on place une cloche, ordinairement celle de l'horloge : *Le CAMPANILE de l'Hôtel de ville à Paris*. || La petite lanterne qui termine un dôme, comme simple décoration : *Le CAMPANILE du dôme des Invalides*.

— Quelques-uns écrivent *CAMPANILLE* et font ce mot féminin.

— *Encycl. Campanile* est un mot italien qui sert à désigner, d'une façon générale, une construction destinée à soutenir des cloches. Les mots français *clocher*, *tour*, *beffroi*, ont un sens analogue. Toutefois, ces diverses expressions ne sauraient être employées indifféremment l'une pour l'autre. Les clochers sont des constructions ayant ordinairement la forme pyramidale, et qui s'appuient sur le comble des églises, soit au-dessus de la façade principale, soit à l'intersection de la nef et des transepts : la partie supérieure des clochers de forme pyramidale reçoit le nom de *flèche* ou d'*aiguille*. Dans les églises byzantines ou néo-grecques, la flèche est remplacée par le dôme; mais il est à remarquer que les dômes enferment rarement des cloches, surtout dans les églises primitives, tandis que le contraire a lieu pour les flèches. Beaucoup d'églises, surtout celles de la période ogivale, ont leur façade principale flanquée d'une ou deux tours destinées à contenir les cloches : assez souvent, ces tours ont une flèche pour couronnement, et elles prennent alors le nom de *clocher*; d'où l'on peut conclure qu'en général cette détermination de *clocher* s'applique à toute construction pyramidale qui domine les combles d'une église. Le *beffroi* (v. ce mot) est un édifice particulier aux anciennes provinces du nord de la France et de la Belgique : c'est une tour, ordinairement isolée, où l'on plaçait autrefois la cloche destinée à sonner le couvre-feu, le tocsin, et à convoquer les habitants des villes aux assemblées communales; par la suite, les beffrois ont été pourvus d'horloges et de cadrans. Comme le beffroi, la *campanile* italienne est une construction le plus souvent isolée, mais qui d'ordinaire aussi s'élève dans le voisinage d'une église. Les villes d'Italie ont voulu rivaliser de magnificence dans la construction de leurs *campaniles*. Un des plus célèbres est le *campanile* de Florence, commencé sur les dessins de Giotto, en 1334, et achevé par Taddeo Gaddi; c'est une tour de 85 m. de haut, entièrement revêtue de marbres blancs, rouges et noirs, ornée de cinquante-quatre bas-reliefs et de seize statues représentant des sujets et des personnages bibliques, païens ou allégoriques. Giotto s'était proposé de couronner cette tour d'une flèche de 26 m. 66, mais son projet ne fut pas mis à exécution. Charles-Quint disait du *campanile* de Florence que c'était le prostrier que de le laisser exposé aux yeux du public, et que cette merveille méritait d'être enfermée dans un étui.

Plusieurs des *campaniles* construits en Italie ont subi une inclinaison plus ou moins considérable, par suite de leur grande élévation sur une base relativement très-restreinte; tels sont les *campaniles* ou *tours penchées* de Pise, de Ravenne, de Padoue, etc. On trouvera la description de ces monuments et des autres *campaniles* remarquables de l'Italie au nom des villes qui les renferment. La Jolie tour que M. Ballu a construite, il y a quelques années, pour rattacher la vieille église de Saint-Germain l'Auxerrois à la mairie du 1^{er} arrondissement de Paris, est un véritable *campanile*. Mais, en France, on désigne plus ordinairement sous ce nom les petits clochers à jour qui surmontent les façades de certaines églises de style renaissance.

CAMPANILE (Jean-Jérôme), docteur en droit napolitain, qui devint évêque de Lacerdone, puis d'Ischia, mort dans cette dernière ville en 1626. Son principal ouvrage est le *Diversorium juris canonici* (Naples, 1620).

CAMPANILE (Philibert), littérateur italien qui s'appliqua spécialement à la science héraldique, né vers la fin du XVI^e siècle. On lui doit : *Idee e vere forme d'eloquenza* (Naples, 1606); *Istoria della famiglia di Sangro* (1615); *Armi, ovvero insigne di nobiltà* (1615 et 1681).

CAMPANILE (Giuseppe), auteur satirique italien, né à Naples en 1630, mort en 1674. Il se fit des ennemis puissants par ses satires et mourut en prison. On lui doit : *Lettere capricciose* (Naples, 1660); *Prose varie* (1666); *Dialogi morali*, et *Notizie di nobiltà* (1672).

CAMPANILE (le Père), missionnaire italien, né à Saint-Antoine, près de Naples, en 1762, mort dans cette ville en 1835. Il prit de bonne heure l'habit de dominicain, reçut la prêtrise et entra d'abord dans l'enseignement. Se sentant poussé vers l'apostolat, il se fit admettre au collège de la Propagande à Rome, y apprit l'arabe et fut envoyé, en 1802, dans l'Orient, en qualité de préfet des missions de la Mésopotamie et du Kurdistan. Il convertit plusieurs peuplades et ramena les évêques chaldéens dans le sein de l'Eglise romaine. De retour à Naples, après treize années passées dans de laborieuses missions, le Père Campanile devint professeur suppléant d'arabe à l'université de Naples. On a de lui une *Histoire du Kurdistan et des sectes religieuses qui s'y trouvent*.

CAMPANIQUE adj. (kan-pa-ni-ke). V. *Tapis campaniens* au mot CAMPANEN.

CAMPANIUS (Thomas), savant suédois du XVIII^e siècle. Il compulsa avec soin les mémoires des ecclésiastiques suédois qui avaient exercé leur ministère en Pensylvanie et en Virginie, et publia en suédois un ouvrage intitulé : *Description abrégée de la Nouvelle-Suède en Amérique, appelée aujourd'hui Pensylvanie* (Stockholm, 1702, in-4°).

CAMPANOPSIDE s. f. (kan-pa-no-psi-de — du bas lat. *campana*, cloche, et du gr. *opsis*, apparence). Bot. Syn. de WAHLENBERGIE, genre voisin des campanules.

CAMPANULACÉ, ÉE adj. (kan-pa-nu-la-sé — rad. *campanule*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la campanule. || Qui a la forme d'une petite cloche.

— s. f. pl. Famille de plantes monopétales, ayant pour type le genre campanule : *Presque toutes les CAMPANULACÉES sont lactescentes*. (A. Richard.)

— Encycl. Bot. La famille des *campanulacées* renferme des plantes herbacées et quelques arbrisseaux à suc laiteux, à feuilles le plus souvent alternes et dentées. Les fleurs sont disposées en grappes, en panicules, en épis ou en glomérules axillaires ou terminaux. Elles présentent un calice divisé ordinairement en cinq lobes égaux; une corolle monopétale, en général régulière, à divisions alternant en nombre égal avec celles du calice; des étamines presque toujours au nombre de cinq, à filets élargis à la base et libres de toute adhérence avec le tube de la corolle; un ovaire infère, à plusieurs loges multiovulées, épaissi au sommet en un anneau qui porte la corolle et les étamines, et surmonté d'un style simple terminé par un stigmate multilobé; le fruit est une capsule à plusieurs loges polyspermes. Cette famille, dont on a séparé les lobéliacées, les goodénacées et les styliées, renferme encore, malgré ces démembrements, un assez grand nombre de genres et d'espèces; elle se divise en trois tribus, d'après la structure de la capsule et son mode de déhiscence.

I. — **CAMPANULÉES**. Capsules s'ouvrant sur les côtés, et renfermant des ovules en nombre indéfini. Genres : campanule, érinie, raiponce, michauxie, spéculaire, trachelie, adénophore, symphyandre, musschie, pentaphragme.

II. — **WAHLENBERGÉES**. Capsules s'ouvrant au sommet, et renfermant des ovules en nombre indéfini; pédoncules dressés après la floraison. Genres : wahlenbergie, roelle, jasionne, lightfootie, céphalostigme, microdon, platycodon, canarine, campanulacée, codonopside, alkinie, hétérochénie, primateocarpie, édréanthe.

III. — **MÉRCIÈRÉES**. Capsule à une seule loge renfermant quatre ovules. Genre : mercière.

Les *campanulacées* sont disséminées dans presque toutes les régions du globe; les campanulées appartiennent toutes à l'hémisphère nord, tandis que les wahlenbergées se trouvent pour la plupart dans l'hémisphère sud. Toutes ces plantes renferment un suc laiteux, âcre et amer, masqué le plus souvent par la présence d'un suc mucilagineux, qui abonde surtout dans leur jeune âge; aussi, plusieurs d'entre elles, telles que les raiponces, peuvent-elles être employées dans l'alimentation. La plupart des *campanulacées* se font remarquer par la beauté de leurs fleurs, en général bleues ou blanches, et sont assez recherchées comme plantes d'ornement.

CAMPANULAIRE s. f. (kan-pa-nu-lè-re — dimin. du lat. *campana*, cloche). Zooph. Genre de polypiers marins, de la famille des sertulariées, établi pour les espèces dont les polypes sont contenus dans des cellules campanulées, et renfermant une quinzaine d'espèces qui sont répandues dans les mers de l'Europe, de l'Inde et de l'Australie.

CAMPANULE s. f. (kan-pa-nu-le — dimin. du lat. *campana*, petite cloche). Bot. Genre de plantes, type de la famille des campanulacées, tribu des campanulées, comprenant environ deux cents espèces, répandues dans les régions tempérées, froides et montagneuses de l'ancien continent : *La CAMPANULE pyramidale est bisannuelle*. (V. de Bomare.) *La CAMPANULE gantelée est vivace*. (V. de Bomare.) *La CAMPANULE raiponce est fort commune dans les lieux incultes*. (A. Richard.) || Fleur de ces plantes : *La fénêre en rosace était enveloppée de CAMPANULES bleues*. (Balz.)

— Encycl. Les *campanules* sont des herbes à feuilles alternes, croissant en général dans les parties tempérées de l'ancien continent et affectionnant surtout les contrées montagneuses. Les fleurs, diversement disposées, ont un calice ovoïde à cinq lobes, une corolle en cloche également à cinq lobes, cinq étamines, un ovaire surmonté d'un style garni de plusieurs rangées longitudinales de poils. Le genre *campanule*, tel qu'il a été circonscrit par de Candolle, comprend plus de cent quatre-vingts espèces; nous ne mentionnerons que les principales, soit comme plantes utiles, soit comme plantes d'ornement.

1° *La campanule raiponce* (*campanula rapunculoides*). C'est une plante potagère dont on mange les racines et les feuilles en salade. On la sème à la fin de juin et en juillet sur terre préalablement bien labourée et ameublée. On recouvre légèrement avec du terreau fin, puis on bannit régulièrement tous les jours. Souvent on sème la raiponce parmi des radis, de

l'oignon, de la salade, etc. Il y a deux variétés, l'une glabre, l'autre velue; on ne les cultive pas séparément; 2° *la campanule à feuilles de pêcher* (*campanula persifolia*). C'est une jolie plante vivace et rustique, qui croît dans nos bois et que les chèvres et les chevaux mangent avec plaisir. On la cultive comme plante d'ornement, et on la mange en salade de même que la précédente. Les fleurs grandes, blanches ou bleues, font un très-bel effet dans les plates-bandes. On remarque une variété dans laquelle le calice se transforme en une sorte de corolle; 3° *la campanule gantée* (*campanula trachelium*), connue vulgairement sous le nom de *gant de Notre-Dame*. Elle a une racine grosse, blanche et fibreuse, qui se mange en salade. Ses fleurs blanches, violettes ou bleues, geminées ou ternées, étalées ou pendantes, forment une grappe de 0 m. 30 à 0 m. 40 de long. On mange aussi en salade la racine de la *campanule doucette* ou *miroir de Vénus*, jolie plante annuelle, donnant en août des fleurs d'une belle couleur pourpre un peu violacée; 4° *la campanule pyramidale*. Cette plante, originaire des provinces illyriennes, est bisannuelle et rustique. Sa tige droite, en belle pyramide de 1 m. 30 à 1 m. 50, porte des fleurs bleues disposées en très-longues grappes et en bouquets; 5° *la campanule violette marine* ou *marrière*. Elle était connue au XVI^e siècle sous le nom de *viola marina*, d'où, par erreur, l'épithète de *violette marine* qu'on lui donne aujourd'hui. Les feuilles sont lancéolées, disposées en rosette; les fleurs, très-nombreuses, grandes et allongées, sont blanches ou d'un bleu violet toujours un peu pâle; 6° *la campanule noble*. Cette espèce, originaire de la Chine, présente un rhizome rampant, des feuilles cordiformes, couvertes de poils ainsi que leurs tiges, des fleurs très-grandes, tubuleuses, d'un rouge vineux parsemé de points plus foncés. On obtient toutes les *campanules* de pleine terre, par leurs graines semées peu de temps après leur maturité. La plupart ne lèvent pas si on attend le retour du printemps. Les semis doivent être faits dans une terre légère et substantielle.

Campanules écossaises (LES), chant national, paroles d'E. de Lonlay. Rien de remarquable dans cette composition. L'air manque de poésie, comme dans la plupart de nos chansons populaires françaises. C'est une ballade, quelque chose comme une ronde dansante, qui ne doit sa place dans notre recueil qu'à son titre de chanson essentiellement nationale.

Allegro moderato.

Quels lieux ha-bi-te-t-il, le
jeu - ne mon - ta - gnard? Quels
lieux ha - bi - te - t - il, le
jeu - ne mon - ta - gnard? L'E -
cos - se où croît, plus bel - le, La
cam - pa - nu - le frè - le. J'ai -
me mon a - mour, son
fier et doux re - gard. L'E -
cos - se où croît, plus bel - le, La
cam - pa - nu - le frè - le. J'ai -
me mon a - mour, son
fier et doux re - gard.

Au signe : O : variante pour le troisième couplet. Il faut adopter les deux croches supérieures.

DEUXIÈME COUPLET.
Quel habit porte-t-il, le jeune montagnard? (bis).
Un rouge et beau costume;
Puis, toque avec la plume.
Rien n'est si beau que lui, car il charme son art! } bis.

TROISIÈME COUPLET.
Où donc est-il allé, votre jeune Écossais? (bis).
Pour rendre au roi son trône,
Son sceptre et sa couronne,
En brave, il est parti combattre les Français! } bis.

QUATRIÈME COUPLET.
Jeune fille, pour lui, s'il trouvait le trépas (bis).
Joindraient les cornemuses,
Bruyantes et confuses,
Mais priions le bon Dieu pour qu'il ne meure pas. } bis.

CAMPANULÉ, ÉE adj. (kan-pa-nu-lé — rad. *campanule*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la campanule. Syn. de CAMPANULACÉ, CAMPANULINÉ. || Qui a la forme d'une petite cloche. Syn. de CAMPANIFORME.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des campanulacées, qui renferme le genre campanule. || Se prend aussi quelquefois comme syn. de CAMPANULACÉES, pour désigner la famille entière.

CAMPANULINÉ, ÉE adj. (kan-pa-nu-li-né — dimin. de *campanule*). Bot. Syn. de CAMPANULÉ.

— s. f. pl. Classe de plantes monopétales, renfermant les familles des campanulacées, des lobéliacées, des goodénacées et des brunniacées.

CAMPANUMÉE s. f. (kan-pa-nu-mé — altér. de *campanule*). Bot. Genre de plantes, de la famille des campanulacées, tribu des wahlenbergiées, comprenant deux espèces qui croissent, l'une à Java, l'autre aux Célèbes.

CAMPANUS, géomètre italien du XIII^e siècle, commentateur d'Euclide. Sa traduction des *Éléments* du célèbre géomètre d'Alexandrie a été faite sur le texte arabe; c'est la première qu'on ait eue en Europe. Ses commentaires ont été imprimés pour la première fois en 1482, d'où les biographes ont conclu que l'auteur appartenait au XVI^e siècle : c'est une erreur. On trouve, dans les ouvrages de Campanus, une théorie du pentagone étoilé, qui, comme on sait, ne faisait pas partie des *Éléments* d'Euclide; cette théorie a suggéré, dans le siècle suivant, à Bradwardin, l'idée de ses polygones égrédients. On y remarque aussi des réflexions intéressantes sur le problème de la division d'une droite en moyenne et extrême raison. Enfin, Campanus a donné des solutions exactes et remarquables par leur simplicité des deux problèmes de la trisection de l'angle et de l'inscription du nonagone régulier. Voici comment il opère la trisection : du sommet de l'angle, comme centre, avec un rayon arbitraire, on décrit une circonférence de cercle, qui rencontrera les deux côtés en deux points *a*, *b*; on mène un demi-diamètre perpendiculaire au premier côté, et par le point *b* on tracera une droite, de manière que la partie comprise entre le demi-diamètre et la circonférence du cercle soit égale au rayon; enfin par le sommet de l'angle on tirera une parallèle à cette droite, cette parallèle divisera l'angle en son tiers et ses deux tiers. Campanus ne dit pas comment on déterminera la direction de la droite menée du point *b* sous la condition énoncée; mais le problème se résout par le moyen de la conchoïde de Nicomède.

CAMPANUS (Jean), théologien antitrinitaire, contemporain de Luther, vivait en Allemagne au commencement du XVI^e siècle, mourut vers 1580. Il fut d'abord expulsé pour ses opinions religieuses de l'université de Cologne, puis il passa à Wittemberg, en 1528, et dissimula d'abord avec soin sa doctrine. Mais, l'année suivante, il vint disputer à Marbourg sur l'eucharistie, contre Luther et Melancthon, et soutint que, dans le sacrement, on donnait aux fidèles non le corps vivant du Christ, mais son corps mort. Forcé de s'éloigner, il gagna, en 1531, le pays de Juliers, où il écrivit un volume « contre le monde entier, d'après les apôtres ». Dans cet ouvrage, il combattait les réformateurs et niait la divinité du Saint-Esprit, qui, selon lui, n'était autre chose que l'essence et les effets du Père et du Fils. En outre, pour lui, le Fils était un avec le Père, mais il n'était pas éternel comme lui. Ces folles distinctions nous montrent un esprit mal organisé et original plutôt qu'indépendant. Le titre de son livre, devenu fort rare, est assez curieux pour qu'il vaille la peine qu'on le traduise de l'allemand : *L'Écriture divine et sainte, obscurcie depuis un grand nombre d'années et corrompue avec la permission de Dieu par des docteurs et des doctrines nuisibles, restituée et corrigée par le très-savant Johannes Campanus* (1532, in-8°). Campanus y attaquait violemment Luther et Melancthon; mais, comme il se mettait à prêcher une religion nouvelle et prophétisait la fin du monde, les paysans vendaient leurs biens et refusaient de travailler. Les catholiques le firent arrêter et jeter dans un cachot, d'où il ne sortit qu'au bout de vingt-six ans.

CAMPANUS ou **CAMPANA** (François), humaniste italien, né à Colli, dans la principauté de Lucques, au commencement du XVI^e siècle. Il fut secrétaire des ducs Alexandre et Cosme de Médicis. On a de lui : *Ad Adrianum VI oratio panegyrica* (1523); *Quæstio Virgiliana, per quam absolvitur Virgilius negligentia quam Varus et Tuca ac ceteri hactenus objecerunt* (1526, in-4°). Campanus cherche, dans ce dernier ouvrage, à démontrer que Varus et Tuca ont supprimé au second livre de l'*Enéide* vingt-deux vers qui étaient nécessaires pour rendre le texte intelligible.

CAMPAS s. m. (kan-pa — du lat. *campus*, champ). Terrain inculte. || Vieux mot usité encore dans le midi.

CAMPASPE ou **PANCASTE**, célèbre courtisane asiatique, l'une des plus belles femmes de son temps, maîtresse d'Alexandre le Grand. Ce prince l'ayant fait peindre par Apelle, l'artiste s'éprit des charmes de son modèle au point qu'il en tomba malade d'amour. Alexandre, sensible à cette passion

extraordinaire, céda généreusement Campaspe à Apelle, qui l'épousa.

Campaspe, comédie anglaise de John Lyly. Cette comédie est la meilleure de l'auteur, et la seule où il y ait des traces d'observation et de peinture de mœurs. Elle fut jouée devant la reine Elisabeth, en 1584. Le sujet est heureux et aurait pu être traité d'une façon charmante. Il s'agit d'un trait de générosité d'Alexandre raconté par Plinie. Le fils de Philippe, après avoir rasé Thèbes, emmène en captivité à Athènes les femmes thébaines qui ont échappé au massacre de la ville. Parmi elles se trouve la jeune Campaspe, d'une naissance obscure, mais d'une beauté éblouissante, dont Alexandre s'éprend et dont il commande le portrait au peintre Apelle. Celui-ci ne peut voir chaque jour l'admirable modèle qui pose devant lui sans en devenir amoureux. L'artiste et le prince deviennent donc rivaux. Entre ces deux amants, le cœur de la captive penche pour Apelle; le prince l'apprend, et, en roi magnanime, il cède la jeune fille à son rival. Il y avait là une occasion d'exprimer des sentiments très-dramatiques, par exemple, dans le cœur d'Apelle et dans celui d'Alexandre, la lutte de la passion et de la générosité. Il fallait surtout faire souffrir Alexandre et peindre avec force ses incertitudes, afin de donner plus de mérite à son abnégation. Campaspe aussi devait être émue et inquiète, combattue entre deux affections contraires, entre un amour involontaire et une reconnaissance sincèrement ressentie, mais qu'elle ne peut transformer en un sentiment plus vif. Lyly n'a songé à aucune de ces situations. Il n'a vu dans son sujet qu'un thème tout fait sur lequel il a brodé des phrases spirituelles, et dans lequel il s'est amusé à raisonner sur la passion au lieu de la peindre.

CAMPATOIS s. m. (kan-pa-toi — du lat. *campus*, champ). Hist. relig. Membre d'une secte d'ariens du IV^e siècle, qui erraient dans les champs, et qui admettaient trois substances dans la Trinité. || On les appelait aussi CAMPOIS et MONTOIS.

CAMPBELL (les), famille et clan d'Écosse, célèbre dans l'histoire de ce pays, établis dans l'Argyleshire. Les chefs en étaient les comtes d'Argyle, descendants de Callum More ou le Grand, qui vivait à la fin du XIII^e siècle. Les Campbell défendirent l'indépendance nationale avec Wallace et Robert Bruce, et acquirent, comme famille et comme clan, une grande importance en Écosse. Sous les Stuarts, ils se montrèrent les soutiens du presbytérianisme et eurent beaucoup à souffrir; deux marquis d'Argyle eurent la tête tranchée sous Charles II; le clan fut en partie anéanti, mais il se releva après la révolution de 1688. A la bataille de Culloden, il combattit contre le prétendant Stuart. Les Campbell, d'ailleurs, favorisèrent les mesures qui ont fait disparaître l'organisation des clans.

CAMPBELL (John), deuxième duc d'Argyle, né en 1678, mort en 1748. Sous la reine Anne, il se distingua comme colonel à la bataille de Ramilies. A la bataille d'Oudenarde, il commandait vingt bataillons. Il assista aux sièges de Lille et de Gand et à la bataille de Malplaquet. En 1711, il fut envoyé en Espagne comme ambassadeur extraordinaire. En 1715, il battit le général Marr et força le prétendant à se rembarquer. Il regut en récompense l'ordre de la Jarretière et les titres de pair d'Angleterre et duc de Greenwich. Après sa mort, il fut inhumé dans l'abbaye de Westminster.

CAMPBELL (Colin), architecte anglais, mort en 1734, devint inspecteur des bâtiments de l'hôpital de Greenwich et construisit quelques édifices remarquables. Il a publié : *Vitruvius britannicus* (1715-1725, 3 vol.), ouvrage que Wolfe et Gandon ont continué.

CAMPBELL (John), historien écossais, né à Edimbourg en 1708, mort en 1775. Dès son enfance, il quitta l'Écosse, qu'il ne revint jamais. Déjà connu par quelques travaux secondaires, il acquit considérablement sa réputation par sa collaboration à divers recueils importants, et notamment à la grande *Histoire universelle*, publiée à Londres en 1745, ainsi qu'à la *Biographie britannique*. On a en outre de lui : *Vies des amiraux et célèbres marins anglais* (1742-1744), ouvrage devenu populaire en Angleterre; *Histoire militaire du prince Eugène et du duc de Marlborough*; *Tableau politique de la Grande-Bretagne* (1774, 2 vol. in-4°), etc.

CAMPBELL (George), théologien écossais, né à Aberdeen en 1719, mort en 1796. Il exerça les fonctions de ministre de l'Évangile à Banchoy-Ternan, puis à Aberdeen, et devint ensuite professeur de théologie au collège de Marischal. On lui doit une *Dissertation sur les miracles* (1763); une *Traduction des Évangiles, avec des dissertations préliminaires et des notes explicatives*; une *Lecture sur l'histoire ecclésiastique*, et des sermons.

CAMPBELL (sir Alexandre), officier anglais, né dans le comté de Perth en 1759, mort au fort Saint-George en 1824. Il fut envoyé dans l'Inde en 1793 avec le 74^e régiment, et servit dans ce pays pendant quatorze années, au bout desquelles il fut appelé au commandement de la division du nord de l'armée de Madras, et ensuite nommé commandant supérieur de Seringapatam, de Mysore et des États

de Tippoo, en remplacement de sir Arthur Wellesley. Il servit ensuite en Espagne et se distingua à la bataille de Talavera, où il fut grièvement blessé. Il fut fait baronnet en 1815, et en 1820 nommé gouverneur de Madras. — Son fils, sir John Campbell, né en 1807, mort en 1855, a été également général dans l'armée anglaise. Il tomba mortellement frappé sous les murs de Sébastopol, à l'infructueuse attaque du Redan.

CAMPBELL (Thomas), célèbre poète anglais, né à Glasgow le 27 juillet 1767, mort à Boulogne en 1844. Son père, ancien marchand retiré des affaires, était âgé de soixante-huit ans lorsqu'il vint au monde. Il prophétisa, dit-on, que cet enfant de ses vieux jours serait l'honneur de son pays, et il vécut assez pour voir la réalisation de sa prédiction. L'enfant grandit en intelligence et en savoir; à peine entré à l'école de grammaire, il attira l'attention de ses maîtres par son application, son goût pour l'étude, et, dans le cours de ses classes, il fut toujours à la tête de ses condisciples. Lorsqu'il eut atteint l'âge de onze ans, sa santé délicate obligea son père à l'envoyer voyager dans les montagnes d'Ecosse, et c'est de cette juvénile excursion que datent ses premiers essais poétiques. A treize ans, il entra à l'Université, où il remportait plusieurs prix. Il excellait surtout dans la traduction des tragiques grecs. Ses premiers essais le firent surnommer le *jeune Pope de Glasgow*. Durant les vacances, qu'il passa dans l'île de Mull, il traduisit une pièce d'Eschyle en vers anglais, et lut les *Plaisirs de la mémoire*, de Rogers, qui semblaient avoir eu une certaine influence sur son goût poétique, et qui, à n'en pas douter, lui ont inspiré le titre et l'idée des *Plaisirs de l'espérance*. A son retour des Hébrides, il reprit ses études avec ardeur. Bien que fort jeune encore à cette époque, il suivait, paraît-il, avec assiduité les débats de la chambre des Communes; ce qui lui donnait une certaine prépondérance sur ses camarades, grands admirateurs du jeune politique. Cependant, ce goût précoce pour les affaires ne le détourna jamais de ses études poétiques; mais il renonça bientôt aux mathématiques, pour lesquelles son esprit fut toujours rebelle. Sorti de l'Université, il accepta d'être gouverneur d'un jeune homme, et alla résider avec son élève sur les bords du Loch-Fyne. La beauté du site et de cette agreste nature fut un nouveau stimulant pour son esprit, et, vivement impressionné par le calme et la douceur de cette vie nouvelle pour lui, il se livra, plus que jamais, à son goût pour la poésie. C'est dans cette retraite qu'il écrivit : *Amour et folie*, *Caroline*, de nombreuses épitres à ses amis, et qu'il composa enfin, épisode par épisode, les *Plaisirs de l'espérance*.

En novembre 1788, alors âgé de vingt ans, il arriva à Edimbourg avec son poème en manuscrit. Il le soumit au docteur Anderson, qui en fut enchanté, et, après l'avoir inutilement offert à plusieurs éditeurs, le vendit enfin à Mundell et fils pour 60 liv. sterl. en argent et quelques ouvrages. A peine publié, ce poème fit connaître au jeune auteur les premiers aiguillons de la louange. On le compara aux œuvres des premiers poètes du siècle, et le jugement flatteur de ses amis fut confirmé par l'admiration du public. Au moment où sa réputation atteignait à son comble, le jeune poète s'embarqua pour l'Allemagne, s'arrêta à Altona, où il écrivit son *Exile d'Erin*, ainsi que des lettres au *Morning Chronicle*; puis, se rapprochant du théâtre de la guerre, il alla demeurer plusieurs mois à Ratisbonne, où il assista aux grandes opérations militaires des armées française et autrichienne, qui lui donnèrent l'idée de la *Bataille de Hohenlinden*, du *Songe du soldat*, et d'autres pièces lyriques. Au printemps de 1801, après avoir traversé de nouveau la mer sur un corsaire français, Campbell arriva à Londres et fit connaissance, à la pension d'un M. Perry, de plusieurs de ses confrères en littérature, qui devinrent bientôt ses amis. Soudainement rappelé en Ecosse par la mort de son père, il passa le reste de l'année avec sa mère, à Edimbourg. Il y publia *Lochiel's Warning*, et autres poèmes. Au printemps suivant, il retourna à Londres, comme secrétaire particulier de lord Minto, qui lui fit faire la connaissance des hommes les plus importants de l'époque. En septembre 1803, il épousa miss Mathilde Sinclair, sa cousine, jeune personne d'une grande beauté et douée d'un esprit élevé, et, pour mettre un terme aux nombreuses invitations dont on accablait déjà l'heureux auteur des *Plaisirs de l'espérance*, il abandonna sa retraite de Pimlico pour aller cacher son bonheur dans un cottage de Sydenham. Là, il ne reçut que ses amis les plus intimes, et put se livrer sans contrainte à ses travaux littéraires. Ce fut l'époque la plus heureuse de sa vie, et les lettres qu'il écrivit à cette époque témoignent de la paix de son cœur et du contentement intérieur de son esprit. En 1806, le roi lui accorda une pension de 200 liv. sterl.; trois ans plus tard, il fit paraître : *Gertrude de Wyoming*, le *Fils de O'Connor*, la *Bataille de la Baltique* et d'autres poèmes qui, favorablement accueillis, sont aujourd'hui populaires en Angleterre. Il composa alors des lectures ou conférences sur la poésie, qu'il lut à l'Institut royal, édita les *Specimens de la poésie anglaise*, et fit en province des conférences littéraires. Il perdit bientôt un enfant qu'il chérissait, et cet

affreux malheur sembla lui avoir ravi à la fois sa santé et son énergie. Il quitta sa chère résidence de Sydenham et vint alors demeurer auprès d'Hyde-Park. Là, il fonda le *New Monthly*, revue mensuelle, dont il fut le directeur pendant plusieurs années, et où il écrivit de nombreux articles en vers et en prose. Il s'occupa également d'œuvres de bienfaisance, et se déclara le champion des Polonais, des patriotes et des réfugiés de tous les pays, noble mission qu'il remplit avec un zèle que quelques biographes ont qualifié d'excessif. Il fonda l'université de Londres, qu'il fit profiter des progrès accomplis par la Prusse dans son système d'éducation. Il fut également le fondateur de la Société des amis de la Pologne, du Club littéraire, et fit, en diverses occasions, des conférences pour des œuvres de charité. En 1826, il eut l'honneur d'être choisi pour lord recteur de l'université de Glasgow, et se livra avec le plus grand zèle aux devoirs que lui imposait cette nouvelle position. Ses *Lettres aux étudiants de Glasgow*, publiées à cette époque, sont considérées comme un modèle de goût et de composition classique. Après la publication de son poème de *Théodoric*, il entreprit une *Vie de Mrs Siddons*, la reine de la tragédie, qu'il avait accompagnée à Paris en 1814, avec Kemble. Dans cette capitale, il fut élu et proclamé le champion de la Pologne, le poète de la liberté et l'ami de l'humanité. Il quitta Paris, charmé de la réception qui lui avait été faite, et s'embarqua pour l'Afrique, où il passa un hiver à Alger. Le récit de ce voyage fut publié dans ses *Lettres du Sud*. Les premiers ouvrages auxquels il attacha ensuite son nom sont : une *Vie de Frédéric le Grand* et une *Vie de Pétrarque*, ainsi qu'une nouvelle édition de Shakespeare, avec une introduction, des notes et un commentaire. Cependant sa santé commençait à décliner. Il entreprit dans les Highlands un petit voyage, qui lui rendit un peu de force et lui permit de publier un nouveau poème sous le titre de *Glencoe*, qui ne fut pas reçu par le public avec autant de faveur que ses œuvres précédentes. Cet insuccès lui fut très-sensible. « Cependant, écrivait-il, je m'en console en pensant que je n'ai jamais écrit une ligne contre la vérité ni contre la morale. » Le succès qui accueillit la nouvelle édition de ses œuvres complètes, illustrées par Turner, lui fit paraître encore cet échec moins amer. Elle lui rapporta une somme considérable et lui permit de passer dans l'opulence ses dernières années. Il quitta quelques mois après sa maison de Pimlico, pour aller habiter Bourlough, où sont morts Le Sage et le poète Churchill. Sa santé devenait de plus en plus mauvaise, et il lui était devenu impossible de composer ou de lire. Il s'éleva bientôt et s'éteignit dans la nuit du 15 juin 1844. Ses restes ont été transportés à Londres le 27 du même mois, et, le 3 juillet, il fut enterré à Westminster, dans le fameux coin des poètes. L'abbaye de Westminster possède, depuis 1855, une belle statue de Campbell, due au ciseau de Marshall.

CAMPBELL (George-W.), magistrat américain, né en Ecosse vers 1768, mort en 1848, prit ses degrés au collège de Princeton, en Amérique, vers 1794. Il fut ensuite juge d'un district dans le Tennessee, et, de 1803 à 1809, il représenta cet Etat au congrès. Il fut encore sénateur au congrès de 1811 à 1814 et de 1815 à 1818. Dans l'intervalle qui sépare ces deux périodes, Campbell devint secrétaire de la trésorerie sous la présidence de Madison. En 1818, il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire en Russie, où il resta deux ans. Il vécut ensuite dans la retraite et mourut à Nashville, dans le Tennessee.

CAMPBELL (sir Neil), officier anglais, né vers 1770, mort en 1827, servit d'abord dans les Indes occidentales, puis dans diverses expéditions dirigées contre nos colonies. En 1810, il passa en Espagne, fut nommé colonel du 16^e régiment d'infanterie portugaise, assista au blocus d'Alméida, aux sièges de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz, à la bataille de Salamanca, et fut deux fois cité avec éloges par le duc de Wellington. Au mois d'avril 1814, il fut l'un des commissaires choisis pour accompagner Napoléon de Fontainebleau à l'île d'Elbe. En 1825, il reçut la mission d'explorer les sources du Nil et de continuer les découvertes de Mungo-Park, et fut nommé, en 1826, gouverneur de Sierra-Leone, dont le climat causa rapidement sa mort.

CAMPBELL (sir Archibald), un des officiers les plus distingués de l'armée anglaise, descendait des Campbell de Glenlyon. La profession des armes étant héréditaire dans sa famille, il entra dans l'armée en 1787. L'année suivante, il fut embarqué pour l'Inde, où il resta jusqu'en 1801, et où il fut activement employé dans le Mysore contre le sultan Tippoo. En 1808, il s'embarqua pour le Portugal, où il servit avec distinction sous sir John More et sous Wellington, et assista à toutes les grandes batailles qui se livrèrent dans la péninsule. Après la chute de Napoléon, sir Archibald fut nommé par le prince régent de Portugal au commandement d'une division de son armée, avec le grade de major général. Il retourna en Angleterre en 1820, et, peu après, partit pour l'Inde comme colonel du 38^e régiment. A son arrivée dans cette colonie, il reçut le commandement de l'expédition contre Rangoon, principal port de

l'empire birman. Il jeta l'ancre devant cette place, le 10 mai 1823, et s'en empara vingt minutes après le débarquement de ses troupes. Cependant la guerre contre les Birmans prenait une plus grande extension. Ces derniers avaient rassemblé 60,000 hommes et 300 pièces de canon, tandis que les forces anglaises ne s'élevaient pas à plus de 6,000 hommes. Sir Archibald se fit remarquer durant tout le cours de cette guerre par sa brillante valeur. En 1829, il retourna en Angleterre, fut créé baronnet en 1831, et nommé, l'année suivante, gouverneur du Nouveau-Brunswick, où il resta huit années. En 1839, il fut nommé commandant en chef de Bombay; mais sa santé l'obligea bientôt à résigner cet emploi.

CAMPBELL (John, premier baron), lord chancelier d'Angleterre, né à Springfield en 1779, mort en 1861. Fils d'un ecclésiastique de l'Eglise d'Ecosse, et destiné au ministère pastoral, il renonça bientôt à suivre cette carrière, se rendit à Londres (1800), où il étudia le droit, tout en écrivant dans le *Morning Chronicle*, et se fit recevoir avocat en 1806. Honorablement connu au barreau, où il tenait un des premiers rangs par sa science de jurisconsulte et son talent d'orateur, le futur grand chancelier d'Angleterre ne parvint que tardivement, et après maint échec, à s'ouvrir la carrière d'homme politique, l'arène parlementaire. Marié, en 1821, à la fille de lord Abinger, ayant rang de pairie du Royaume-Uni, par son titre de baronne Stratheden, M. Campbell devint conseiller de la couronne en 1827, et fut enfin nommé membre de la chambre des Communes par le bourg de Stafford en 1830. Membre du parti whig, qui comptait dans ses rangs ses illustres confrères Brougham et Denham, Campbell se prononça avec énergie et autorité pour l'urgence de la réforme parlementaire, si bien que lord Grey et lord Melbourne, présidents de deux cabinets libéraux, séparés, par un court ministère de sir R. Peel, l'appellèrent aux fonctions de procureur général (1834-1836). De plus en plus engagé dans les luttes du parlement, il y représenta, de 1832 à 1841, le bourg de Dudley et la cité d'Edimbourg. Créé pair d'Angleterre, avec le titre de baron Campbell (1841), et investi de la chancellerie d'Irlande, fonctions qui lui donnaient accès au conseil privé, il perdit bientôt sa charge officielle, après la rentrée au pouvoir du ministère tory. Le retour aux affaires du parti whig lui valut la chancellerie du duché de Lancastre (1846), et il défendit avec zèle, à la chambre haute, les actes politiques du cabinet Russell. Successeur de Lord Denham dans la charge de grand juge de la cour du banc de la reine (1850), il atteignit la suprême dignité de la magistrature, en prenant possession de la chancellerie d'Angleterre (1859). Lord Campbell a laissé deux ouvrages biographiques : *Vies des lords chanceliers d'Angleterre* (1845-1847, 8 vol.), et *Vies des grands juges d'Angleterre* (1849). — Son fils aîné a siégé, de 1847 à 1852, à la chambre des Communes pour le bourg de Cambridge.

CAMPBELL (sir Colin, baron CLYDE), général anglais, *field-marshal*, grand-croix de l'ordre du Bain et grand officier de la Légion d'honneur, né à Glasgow en 1792, mort en 1863, élevé à la pairie en 1858, pour ses brillants services dans l'Inde, était l'officier le plus capable peut-être de l'armée anglaise. Le nom de Campbell, sous lequel il est le plus connu, était celui de sa mère (son père s'appelait Mac Liver). Il entra dans l'armée en 1808 avec le brevet d'enseigne, passa capitaine, par achat de grade, en 1813, et devint major en 1825, lieutenant-colonel en 1832 et colonel en 1842. Cependant le brave officier avait payé de sa personne à la descente de Walcheren, à l'expédition de Portugal, aux batailles de Vimiera, de la Corogne, de Barossa, à la défense de Tarifa, aux opérations en avant de Tarragone et dans la vallée de Malaga, aux batailles d'Osma et de Vittoria, au siège de Saint-Sébastien, où il reçut deux graves blessures, au passage de la Bidassoa, où un coup de feu lui traversa la cuisse droite. En 1814 et 1815, il avait servi activement en Amérique, avec le 60^e de carabiniers. En 1823, il avait coopéré à la pacification du Demerara. Dans l'expédition de Chine, en 1842, il prit part à la prise de Chin-kiang-fou, ainsi qu'aux opérations subséquentes contre Nankin. Pendant les campagnes du Punjab (1848-1849), il commanda la 3^e division de l'armée aux ordres de lord Gough, et se distingua tout particulièrement au combat de Ramnuggour, au passage de la Chenab, au combat de Saugapora, à la bataille de Chillianwallah, où il fut blessé, et à la journée de Goudjerat, où les Sikhs furent écrasés. Lord Gough et lord Hardinge signalèrent dans leurs bulletins sa conduite, comme brigadier général, à Chillianwallah. Créé chevalier commandeur de l'ordre du Bain en 1849, il reçut les remerciements publics du parlement. En 1851-1852, sir Colin fut employé dans les opérations du Peshawur, dont les tribus insoumises soutinrent des engagements réitérés jusqu'à leur entière défaite à Punj-Pao. En 1852, Campbell manœuvra, à la tête de 3,000 hommes, contre d'autres tribus, qu'il délogea de la forteresse de Pranghur, et qu'il battit complètement à Isakote. De retour en Angleterre, en 1853, avec une réputation déjà établie de général habile, il n'avait encore que rang de colonel, bien qu'il eût droit de fait au grade de général de division. Il n'en accepta pas

moins le simple commandement d'une brigade de highlanders, corps d'élite formant, avec la brigade des gardes, la division placée sous les ordres du duc de Cambridge, et envoyée en Crimée (1854). La conduite de Campbell à la bataille de l'Alma, son intrépidité, son intelligence, son zèle, dans le reste de la campagne, surtout à Balaklava, lui valurent le grade de major général. Nommé grand-croix de l'ordre du Bain (1855) et promu au grade de lieutenant général (1856), il reçut, à son retour en Angleterre, le droit de bourgeoisie de la Cité de Londres et le diplôme honorifique de docteur en droit de l'université d'Oxford. La reine le choisit pour aide de camp. Lors de l'insurrection de l'Inde, et après la mort du général Anson, sir Colin Campbell fut appelé, en toute hâte, à prendre le commandement en chef de l'armée de l'Inde, réduite à une extrémité des plus critiques. A force d'activité et de promptitude, et grâce au concours de ses lieutenants Lawrence, Havelock, Outram, Nicholson et Neil, il remporta une série de succès, fit capituler Lucknow bombardée, et sauva l'empire britannique de l'Inde. La pairie et une riche pension furent sa récompense. De retour en Angleterre, en 1859, il reçut les félicitations des deux chambres du parlement. Lord Clyde est mort *feld-marschal*, instituant pour héritier un autre soldat, le général Eyre (1863).

CAMPBELL (John), publiciste anglais, né sur la fin du siècle dernier dans le comté de Forfar, a été longtemps ministre de la communion indépendante. Il a vulgarisé par tous les moyens les principes du christianisme, dans le sens que lui donne la confession à laquelle il appartient : histoires des missions, vies de coreligionnaires marquants, écrits de controverse sur la papauté, l'enseignement d'Oxford, journaux périodiques au nombre de cinq, fondés par lui ou sous sa direction, avec un constant succès, tels ont été ses nombreux travaux d'écrivain. En 1839, une vive polémique dirigée contre le monopole de l'impression de la Bible, privilège possédé par les imprimeurs de la reine, amena sur le prix des Ecritures saintes une réduction énorme, qui permit aux sociétés de propagande biblique d'inonder l'étranger de bibles protestantes.

CAMPBELL (John-Archibald), homme d'Etat américain, né en Géorgie le 12 juin 1812, fit ses études à l'université d'Athènes (Géorgie), et entra ensuite à l'Ecole militaire de West-Point, où il resta trois ans. La mort de son père l'ayant fait renoncer à la carrière militaire, il retourna dans son Etat natal, où il se livra à l'étude des lois. Reçu avocat, il s'établit à Montgomery, dans l'Etat d'Alabama, puis se rendit à Mobile, où il continua l'exercice de sa profession, n'acceptant de charges politiques qu'à contre-cœur et lorsque son patriotisme lui défendait de s'y refuser; mais sa grande réputation comme jurisconsulte lui rendait l'abstention bien difficile. En 1853, la première année de l'administration du président Pierce, il dut accepter les hautes et délicates fonctions d'adjoint en chef de la cour suprême des Etats-Unis, position qu'il occupait au commencement de la guerre civile. Quoique opposé, en principe, à la sécession, Campbell revint dans son Etat natal, dès qu'il fut convaincu que l'union n'était plus possible, ce qui ne l'empêcha pas d'user de la popularité que lui donnaient son expérience consommée et ses talents bien reconnus, pour arrêter les hostilités. La guerre éclata néanmoins, et, à partir de ce moment, Campbell se dévoua sans réserve aux intérêts de la confédération du Sud. Il remplit pendant longtemps les fonctions de secrétaire d'Etat adjoint au département de la guerre, et fut un des trois commissaires nommés par le gouverneur de Richmond pour la conférence pacifique qui eut lieu, le 1^{er} février 1865, dans les eaux de la forteresse Monroe, et qui échoua, comme on le sait.

CAMPBELL (William - Hunter), botaniste écossais, né à Edimbourg en 1815. Il se livra d'abord à l'étude des lois; mais, dans ses moments de loisir, il faisait des excursions botaniques dans les montagnes de l'Ecosse. Il fut un des fondateurs de la Société de botanique d'Edimbourg, dont il devint le premier secrétaire. Il occupa ensuite une place dans la magistrature de Georgetown, et reçut du gouvernement, peu de temps après, une importante mission scientifique dans l'Inde. De retour en Angleterre, en 1857, il a publié des mémoires fort remarquables et enrichis les herbiers de l'université d'Edimbourg. Il a été récemment nommé docteur au collège royal de l'université d'Aberdeen.

CAMPBELL (Archibald), comte d'Argyle. V. ARGYLE.

CAMPBELL (George-John-Douglas), duc d'Argyle. V. ARGYLE.

CAMPBELLTOWN, ville d'Ecosse, comté d'Argyle, dans la partie méridionale et sur la côte E. de la presqu'île de Cantyre, à 90 kilom. S.-O. d'Inverary, avec un petit port sur le golfe de la Clyde; 7,000 hab. La principale industrie de Campbeltown est la fabrication du whisky, qui occupe trente distilleries. Cette ville, qui fut le siège primitif de la monarchie écossaise, possède un beau château, résidence du duc d'Argyle. Ce château, fortifié par Jacques V, en 1536, dans son expédition contre les Macdonald et autres chefs insoumis, fut repris après le départ du roi par son ancien

possesseur Macdonald, qui pendit le gouverneur en vue de la flotte royale.

CAMPBON, village et commune de France (Loire-Inférieure), arrond. et à 7 kilom. N. de Savenay; pop. aggl. 433 hab. — pop. tot. 4,629 hab. Sources ferrugineuses; fabriques de chaux, de meubles communs, de jougs pour les bœufs. Eglise très-ancienne; vieille tour dite *tour d'Enfer*.

CAMPDEN, bourg et paroisse d'Angleterre, comté et à 38 kilom. N.-E. de Gloucester; 2,038 hab. Fabrication de tricots. || Ville des États-Unis, dans la Caroline du Sud. V. CAMDEN.

CAMPDÉRIE s. f. (kan-dé-ri). Bot. Syn. des genres *VELLOSIE* et *KUNDMANNIE*.

CAMPE s. m. (kan-pe). Comm. Sorte de droguet croisé, qui se fabrique dans le Poitou.

CAMPE (Joachim-Henri), écrivain lexicographe et moraliste allemand, né à Deersen ou Teersen, dans le Brunswick, en 1746, mort à Brunswick en 1818. Après avoir étudié quelque temps à Holzminden, il alla suivre un cours de théologie à l'université de Halle. A vingt-sept ans, il fut nommé aumônier dans le régiment du prince royal de Prusse en garnison à Potsdam. La vie militaire n'était pas faite pour lui plaire. Il se retira pour se vouer à des travaux d'éducation, et prit, en 1776, la direction de l'institut fondé à Dessau sous le titre de *Pädanthropium*. En 1777, il alla créer lui-même, à Hambourg, une institution du même genre, qu'il abandonna en 1783 pour des motifs de santé, afin de se retirer à Tristow, dans la banlieue de Hambourg, où il écrivit ses premiers ouvrages de pédagogie. En 1787, il sortit de sa retraite pour se rendre à l'appel du duc de Brunswick, qui lui avait conféré le titre de conseiller des écoles dans ses États. Bientôt, en récompense de ses services, il fut nommé chanoine du chapitre de Saint-Syriaque, à Brunswick, dont il devait mourir doyen. Il dirigeait en même temps la librairie d'éducation créée dans cette ville sous ses auspices. La Révolution française l'attira à Paris, où l'Assemblée nationale lui offrit le titre de citoyen français. Campe partageait les espérances libérales du parti constitutionnel. A son retour à Brunswick, il publia des *Lettres sur la Révolution française*, dans lesquelles il se montre admirateur enthousiaste des principes de 89. Ses pronostics cependant ne se réalisèrent point, et ce qu'il avait pris pour la Révolution française n'en était que le début. Cette déconvenue le rendit prudent, et il résolut de ne plus aborder désormais la politique et de se vouer entièrement à l'éducation. Il acheta la librairie dont il était le directeur, et en peu d'années cette maison devint une des plus importantes librairies qu'il y eût en Allemagne. Sous la domination française, il céda son établissement à Vieweg, son gendre, pour se retirer dans une campagne qu'il possédait aux alentours de Brunswick. Cependant, lors de l'établissement du royaume de Westphalie, malgré son attachement aux vieilles idées allemandes, il fut élu membre des états. Il ne remplit son mandat qu'avec tiédeur. Le spectacle des maux de sa patrie avait jeté sur son caractère une teinte de mélancolie fatale à sa santé. Il survécut à la domination française de quelques années; mais elle l'avait atteint au cœur, et il mourut, dit-on, découragé, à Brunswick, en 1818. Il était, depuis 1809, docteur en théologie de l'université d'Helmstedt.

Campe était un écrivain modeste et consciencieux, un de ceux qui ont le plus fait au XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e pour le développement de l'instruction populaire en Allemagne. Son style simple, pourvu d'agréments propres à le faire goûter des enfants, l'a fait surnommer le *Berguet de l'Allemagne*. Il avait aussi le mérite rare de savoir approprier son enseignement à l'âge et à l'éducation de ceux à qui il s'adressait. De même, il avait compris que l'éducation est tout à fait distincte de l'instruction, qu'elle est le fruit d'habitudes morales contractées de longue main, d'après le précepte de Plutarque, que « la vertu est une longue habitude. » Il s'attachait à persuader à ses lecteurs que la morale n'était pas un fruit des lumières et de l'intelligence, qui est une faculté passive, mais des penchants, des passions et des sentiments, qu'il est nécessaire de développer convenablement et de diriger dans un sens qui ne les rende pas dangereux au repos de l'âme, qui surtout évite de leur accorder trop d'intensité, afin de ne pas s'exposer à être leur victime.

Certes, Campe n'était pas fait pour diriger l'éducation d'un homme d'élite; il en aurait fait un homme médiocre comme lui-même, et puis ceux à qui s'adressaient ses exhortations n'étaient pas destinés à devenir de grands hommes ni à gouverner la société. A ceux qui doivent subir une impulsion venant du dehors, la modestie des habitudes et le goût de la paix suffisent. L'ambition et les passions ardentes ne les mèneraient qu'à leur perte. A ce point de vue, Campe a bien mérité de son pays.

On a de lui : *Conversations philosophiques sur la révélation indirecte de la religion et sur l'insuffisance de quelques démonstrations qui la concernent* (Berlin, 1773, 1 vol. in-8°); *Commentaire philosophique sur ces mots de Plutarque : LA VERTU EST UNE LONGUE HABITUDE, ou De la manière dont se forment les*

inclinations vertueuses (Berlin, 1774, 1 vol. in-8°); *les Facultés dont est douée l'âme humaine de sentir et de penser, considérées, la première d'après ses lois, et toutes les deux d'après l'influence qu'elles exercent l'une sur l'autre; et de leurs effets sur le caractère et le génie* (Leipzig, 1776, 1 vol. in-8°). Campe n'était guère en état de parler du génie avec beaucoup de compétence : les caractères qu'il a en vue sont des caractères moyens; mais les réflexions ingénieuses et sensées qu'il offre cet ouvrage en ont fait un livre populaire de l'autre côté du Rhin. *Vie de Bianca Capello*, traduite en allemand, de l'italien de San Severino (Berlin, 1776, 1 vol. in-8°); *Conversations relatives à l'éducation* (Dessau, 1777, 1 vol. in-8°), en collaboration avec Basedow;

Petit livre de morale à l'usage des enfants (Brunswick, 1772, 1 vol. in-8°); *Recueil de différents mémoires sur l'éducation* (Leipzig, 1778, 2 vol. in-8°); *Compendium artis vivendi ex Erasmi Roterodami libro de civilitate morum puerilium et ex Jos. Lud. Vivis* (Louis Vivès) *Valentini introductione ad veram sapientiam, concinnatum* (Hambourg, 1778, 1 vol. in-8°); *Petite bibliothèque instructive des enfants ou Almanach hambourgeois pour les enfants* (Hambourg, 1779-1784, 12 vol. in-12), traduit, abrégé et commenté en français sous divers titres; *De la sentimentalité et de la sensibilité sous le rapport de l'éducation* (Hambourg, 1779, 1 vol. in-8°). Des éditions postérieures, augmentées et corrigées, ont ordinairement pour titre : *Des soins nécessaires pour conserver l'équilibre entre les facultés humaines, et avis particulier contre le vice moderne de l'exaltation de la sentimentalité*; *Robinson le Jeune* (Hambourg, 1779-1780, 2 vol. in-8°). Il y en a cinq traductions françaises; *Petite psychologie pour les enfants* (Hambourg, 1780, 1 vol. in-8°); *Découverte de l'Amérique, pour l'amusement et l'instruction des jeunes gens* (Hambourg, 1781-1782, 3 vol. in-8°). On en possède plusieurs traductions françaises; l'une, par de La Renaudière, est intitulée : *Histoire et découverte de l'Amérique et voyages des premiers navigateurs au nouveau monde* (Paris, 1826, 2 vol. in-12); *Théophrastus ou le Guide de la jeunesse* (Hambourg, 1783, 1 vol. in-8°), un des ouvrages les plus importants de l'auteur; une des nombreuses traductions françaises du livre a pour titre : *Cleôn ou Entretiens d'un vieillard avec son fils prêt à entrer dans le monde* (Paris, 1820, 3 vol. in-8°); *Conseils paternels à ma fille* (Brunswick, 1789, 1 vol. in-8°), suite du *Théophrastus*; cet ouvrage a été également traduit plusieurs fois en français; *Révision générale de toutes les matières relatives aux écoles et à l'éducation* (Hambourg, 1785-1792, 16 vol. in-8°), avec une table de matières; *Recueil de voyages intéressants pour l'instruction de la jeunesse*; il y en a une traduction française par d'Arnay (Francfort et Berne, 1788-1792, 7 vol. in-12); *Lettres écrites de Paris pendant la Révolution* (1790, 1 vol. in-8°); *Echantillons de quelques essais pour enrichir la langue allemande* (Brunswick, 1791-1792-1793, 3 vol. in-8°); *Voyage d'un Allemand au lac Onéida, dans l'Amérique septentrionale*, traduit en français par Breton (Paris, 1803, 1 vol. in-18); *Dictionnaire pour expliquer et pour rendre en allemand les expressions étrangères que la langue allemande a été contrainte d'adopter*, supplément au dictionnaire d'Adelung (Brunswick, 1801, 2 vol. in-4°); *Essai pour fixer d'une manière plus positive et rendre en allemand les termes scientifiques de la grammaire* (Brunswick, 1804, 1 vol. in-8°); *Mémoire pour servir au perfectionnement ultérieur de la langue allemande* (Brunswick, 1795-1797, 3 vol. in-8°), en collaboration avec les plus grands noms littéraires de l'Allemagne à cette époque; *Dictionnaire allemand* (Brunswick, 1807-1811, 5 vol. in-4°); *Voyage en Angleterre et en France, en forme de lettres* (Brunswick, 1803, 2 vol. in-8°); *Relation d'un voyage sur les côtes d'Aracan, suivi d'un Voyage à Alger* (1803, 1 vol. in-8°); *Soirées sous le vieux tilleul ou Petit cours de morale en exemples*, traduit en français (1815, 2 vol. in-18); *Portefeuille vert ou Recueil d'entretiens à l'usage de la jeunesse*, traduit par Mlle Ullrich Tremadeure (Paris, 1819, 1 vol. in-12); *Œuvres complètes à l'usage des enfants et de la jeunesse*; la 4^e édition (1829-1832) a 37 vol. in-12. On doit, en outre, à Campe : l'*Ermitte de Warkworth*, ballade traduite de l'anglais de Percy (Brunswick, 1790, 1 vol. in-8°); et surtout une *Bibliothèque géographique ou Recueil de voyages intéressants dans toutes les parties du monde*; la traduction française, due à M. Breton (Paris, 1812), a 72 vol. in-18, ornés de cartes et de figures coloriées. L'auteur a encore collaboré au *Journal de Brunswick*, au *Muséum allemand*, au *Mercure allemand*, au *Journal de Berlin*. A consulter sur lui : *Caractères des philologues allemands*, en tête du IV^e cahier de l'*Olla Podrida*.

CAMPÉ, ÉE (kan-pé) part. pass. du verbe camper. Établi dans un camp. *Troupes bien, mal CAMPÉES. Une armée CAMPÉE dans une plaine. Les troupes CAMPÉES autour de la ville se mirent en marche sous le commandement de leurs rois.* (Fén.)

— Par ext. Établi pour demeurer plus ou moins longtemps : *Il était CAMPÉ sous la porte cochère. Il resta CAMPÉ dans son fauteuil. CAMPÉ fièrement dans le coin du mildor, cet homme laissait errer ses regards sur les passants.* (Balz.) || Établi d'une façon transitoire :

Le corps est la baraque où notre existence est CAMPÉE. (Joubert.)

— Fam. Posté, en parlant de l'attitude du corps : *Etre bien CAMPÉ sur ses jambes.*

Vous le voyez toujours campé comme un lutteur. SANLECQUE.

— Fig. Qui est dans une certaine situation : *Il est entré au ministère, il est mieux CAMPÉ que tous ses camarades.* || S'emploie souvent ironiquement : *L'auberge est fermée; nous voilà bien CAMPÉS !*

— Manég. *Cheval bien, mal campé*, Cheval dont un bipède ou les deux bipèdes s'éloignent beaucoup, s'éloignent peu du centre de gravité.

CAMPÉADOR s. m. (kan-pé-a-dor — mot espagn. signif. *champion*, et qui dérive, par l'intermédiaire du français, d'une racine germanique. V. *CHAMPION*). Hist. Surnom donné au Cid. V. *CID*.

CAMPÉCHE s. m. (kan-pé-che — n. pr. de ville). Bot. Genre d'arbres, de la famille des légumineuses, tribu des césalpiniées, comprenant une seule espèce qui croît dans les régions chaudes de l'Amérique.

— Comm. Bois du même arbre employé dans l'industrie comme matière tinctoriale, et que l'on appelle indifféremment *campêche* ou *bois de campêche* : *Vivre sur un piloris en bois de CAMPÉCHE estimé près de 1 million, et ne pas avoir de mobilier !* (Balz.)

— Encycl. Tout le monde connaît la substance employée dans la teinture sous les noms de *campêche*, *bois de campêche*, *bois bleu*, *bois rouge*, *bois de sang*, *bois de Nicaragua*, etc. Le végétal qui la produit appartient à la famille des légumineuses et à la tribu des césalpiniées. C'est l'*hamatoxylum campechianum* de Linné; le premier de ces mots vient du grec et signifie *bois de sang*. Le *campêche* est un arbre épineux, de 10 à 15 mètres de hauteur, dont les feuilles ressemblent à celles de l'acacia commun, ou mieux du *baguenaudier*; ses fleurs, petites et d'un jaune blanchâtre, sont disposées en longues grappes dressées; les fruits sont des gousses nombreuses, ailées et très-aplaties. Cet arbre croît dans l'Amérique équatoriale, notamment dans la baie de Campêche, d'où lui vient son nom. Naturalisé aux Antilles, il s'y est prodigieusement multiplié. Peu exigeant pour le sol, le *campêche* a une croissance si rapide, que le bois d'un arbre venu de semence peut être mis en œuvre vers l'âge de dix à douze ans. Sa culture est des plus faciles. Il se propage naturellement, par les graines qui tombent des arbres, avec une telle abondance, qu'il pullule dans les terres cultivées, infestant le voisinage par ses jeunes plants, que les cultivateurs sont souvent forcés de détruire comme de mauvaises herbes. Aussi l'emploie-t-on beaucoup aux Antilles pour former autour des habitations des haies de clôture impénétrables, tant elles sont épineuses et touffues, si l'on a soin de les tailler ou de les tondre plusieurs fois dans l'année. Ces haies, fréquentées par les oiseaux-mouches, les colibris et d'autres oiseaux, produisent un bel effet; mais elles ont un inconvénient, c'est que rien ne croît autour d'elles. Les arbres auxquels on laisse prendre tout leur développement n'exigent en quelque sorte aucun soin de culture jusqu'à l'époque de leur exploitation. Les individus que nous voyons en Europe ne donnent qu'une bien faible idée de la végétation de cette espèce; ici, le *campêche* ne peut croître qu'en serre chaude; encore même a-t-on beaucoup de peine à le conserver, et rarement atteint-il la hauteur d'un grand arbrisseau.

Le bois de cet arbre constitue son produit le plus important; il est dur, compacte, lourd, solide, aisé à tourner, susceptible de prendre un beau poli et de se conserver très-longtemps sans altération. Il est du petit nombre des bois qui ne nagent pas sur l'eau. L'aubier est d'un blanc jaunâtre; mais le cœur a une couleur agréable, d'un beau brun tirant sur le rouge et le violet, et il noircit à l'air.

Rien ne peut donner une idée de l'incurie qui préside à l'exploitation des forêts d'où l'on tire ce bois précieux. D'aménagement, il n'en existe pas; le propriétaire donne carte blanche à ses bûcherons, qui reçoivent un réel par chaque quintal de bois coupé, écorcé et rendu au lieu d'embarquement. Ces hommes se répandent dans la forêt, choisissent, abattent à l'aventure, sans autre impulsion que leur caprice, ni d'autre règle que leur commodité. Le bois se coupe et s'écorce à la hache. On a vainement tenté de substituer à cet instrument la scie, qui abrégerait le travail et donnerait une façon plus égale : l'aversion qu'inspire aux indigènes un procédé nouveau, dont il faudrait acquiescer la pratique, leur a fait repousser cette innovation. On ne s'étonnera pas, d'après ce qui précède, que le bûcheron ne se préoccupe guère des phases de la végétation, lorsqu'il porte la cognée dans les bois. Quand le site est pourvu d'un système de flottaison ou de navigation constante, on coupe sans interruption pendant toute l'année, et les arbres, débités sur place, sont charriés au lieu d'embarquement le plus prochain. Mais de telles conditions sont rares; le transport s'opère plus habituellement par l'intermédiaire des lagunes, en profitant des variations périodiques de leur niveau. C'est en janvier, quand la décroissance commence, que la hache retentit dans les bois, où les ar-

bres successivement abattus marquent sur le terrain la progression de l'étiage; ils attendent là les pluies de l'équinoxe qui permettront de les conduire par eau jusqu'au chantier, puis en définitive au port d'embarquement, où ils demeurent entreposés jusqu'à la vente. Les plus belles exploitations de bois de *campêche* sont situées dans les plaines du Yucatan et de Tabasco, et s'étendent depuis le littoral du golfe jusqu'à la base des montagnes. Les produits s'écoulent par l'île de Carimen et par la Frontera, où les navires d'Europe viennent opérer leur chargement. La valeur du bois, rendu à bord, varie de trois à dix réaux le quintal; à dix réaux, le vendeur réalise d'énormes bénéfices, mais c'est un prix qu'il trouve rarement. Lorsqu'un propriétaire manque de capitaux pour exploiter lui-même, il vend sa coupe moyennant un tiers du produit en nature. Les conditions de ce contrat diffèrent encore de nos usages; ce n'est point une superficie limitée qui en est l'objet, mais le droit d'établir pendant un temps déterminé un certain nombre de bûcherons sur la propriété.

Le bois de *campêche* nous arrive sous forme de bûches compactes et lourdes, d'un brun rougeâtre à l'extérieur et orangé à l'intérieur, exhalant une odeur toute particulière, qui ressemble assez à celle de la violette. Il est rare qu'il soit livré au fabricant dans cet état; on le vend ordinairement en bûchettes ou en poudre, pour qu'il soit plus facile d'en extraire la matière colorante.

La qualité du bois de *campêche* varie avec la localité qui le produit. Voici les diverses sortes les plus répandues dans le commerce : 1^o *Campêche coupe d'Espagne*. Bûches de 6 à 200 kilogr., mal arrondies, souvent noueuses, présentant quelques cavités; coupées d'un bout en forme de coin obtus, et carrément de l'autre. Ces bûches, très-compactes et généralement sans aubier, ont de 1 m. 30 à 1 m. 45 de long. — Couleur extérieure d'un rouge noir quand la coupe est fraîche, mais qui devient noire en vieillissant. L'intérieur est d'un rouge tantôt jaunâtre, tantôt grisâtre.

2^o *Campêche coupe d'Haïti*. Bûches quelquefois un peu plates, noueuses, présentant ordinairement de longs sillons longitudinaux qui contiennent encore de l'aubier; moins rugueuses et moins lisses que celles de la coupe d'Espagne. On remarque sur leur surface les traces de la hache qui a servi à enlever l'aubier. Couleur extérieure plus foncée que celle du bois coupe d'Espagne; couleur intérieure souvent aussi d'un rouge plus vif.

3^o *Campêche coupe Martinique*. Bûches petites, irrégulières, presque toujours courtes, noueuses, chargées d'aubier et pesant de 5 à 25 kilogr. Qualité inférieure aux précédentes, moins riche en parties colorantes.

4^o *Campêche coupe de la Guadeloupe*. Comme le précédent. Qualité encore inférieure à la coupe Martinique.

En 1810, M. Chevreul a isolé la matière tinctoriale du bois de *campêche*, à l'état de cristaux d'un blanc rosé, et il l'a nommée *hématine*; ce nom a été depuis changé en celui de *hématoxylène*, pour ne point la confondre avec la matière colorante rouge du sang. En 1842, M. Erdmann, en traitant le *campêche*, non plus par l'eau et l'alcool, mais par l'éther, a isolé l'hématoxylène sous forme de petits prismes d'un jaune de miel, dont la poudre est blanche ou jaune pâle. Dès que cette matière entre en contact avec l'air ou les alcalis, elle donne de magnifiques couleurs, et, soustraite à l'influence de l'oxygène, elle ne fournit avec les bases que des combinaisons non colorées. En contact avec l'ammoniaque et l'air, elle se colore en rouge pourpre foncé, en absorbant de l'oxygène, et d'autant plus rapidement qu'il y a plus d'ammoniaque libre; elle se change alors en une matière colorante nouvelle d'un brun rouge, que M. Erdmann a désignée sous le nom d'*hématine*. C'est celle-ci qui agit en teinture, et qui se forme à l'extérieur des bûches de *campêche*, par suite de l'action de l'air et du carbonate d'ammoniaque qu'il contient sur l'hématoxylène incolore.

L'eau froide attaque à peine le *campêche*, l'eau bouillante ne lui enlève guère que 3 centièmes de matière soluble. La décoction avec l'eau distillée est jaune rougeâtre; mais, avec l'eau ordinaire, elle a une couleur rouge de sang foncé, en raison du carbonate de chaux, qui détermine le changement de l'hématoxylène en hématine. On ne peut dépouiller entièrement le bois de toute sa matière tinctoriale au moyen de l'eau. L'alcool et l'éther agissent mieux et donnent des dissolutions jaunes. Voici comment la décoction aqueuse de *campêche* se comporte avec les réactifs :

Acides faibles. . . La font passer au jaune. Acides concentrés. La font passer au rouge. Acide sulfhydrique La décolore après l'avoir rendue jaune.

Alcalis solubles. . La colorent en rouge pourpre, puis en violet plus ou moins bleu

Eau de chaux. . . Précipité bleu.

Oxydes métalliques hydratés. . Précipité bleu.

Sels basiques. . . Agissent comme alcalis.

Sels acides. . . Agissent comme acides.

Sels neutres de magnésie, de chaux, de baryte. . . Colorent la liqueur en pourpre ou en violet.

Alun. Jaunît d'abord, la fait passer ensuite à la couleur de vin et au violet; précipité pourpre.

Sels de plomb. . . Précipité violet très-foncé, plus bleu que rouge par réflexion, plus rouge que bleu par transmission.

Chlorure d'étain. . Précipité violet ou bleu.

Sels de fer. Précipité noir bleuâtre.

Sels de cuivre. . . Précipité bleu ou lie de vin foncé.

Sels de zinc. . . . Précipité pourpre rouge foncé.

Sels d'or. Précipité orange.

Chloride de mercure. Précipité orange rouge.

Chlorure d'antimoine. Précipité cramoisi.

Azotate de bismuth Précipité violet magnifique.

Gélatine. Précipité rouge.

Il est malheureux que la matière colorante du *campêche*, qui donne d'aussi belles nuances avec la plupart des agents minéraux, soit si peu stable et ne fournisse que des couleurs petit teint. Néanmoins, on emploie fréquemment le *campêche* en teinture pour faire les violets, les bleus, les gris, les noirs, les cramoisis. Les couleurs sur laine et soie sont toujours plus solides que sur le coton et le lin. On associe souvent le *campêche* au quercitron, au sumac, au fennambouc. C'est surtout pour les gris et les noirs qu'il est utilisé. On reconnaît facilement les étoffes teintées par ce bois, à la couleur rouge qu'elles acquièrent par le contact des acides concentrés. Très-souvent on remonte avec ce bois les bleus d'indigo sur laine et coton, c'est-à-dire qu'après avoir donné à ces tissus un pied plus ou moins fort de bleu de cuve, on les passe dans un bain de *campêche* et de vert-de-gris à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'on ait obtenu la nuance désirée. On donne un peu plus de solidité au bleu remonté sur coton, en engallant sur le pied de bleu solide. On découvre aisément que ces bleus sont de faux teint, en les trempant dans de l'eau aiguisée d'acide sulfurique; le bleu remonté disparaît en colorant l'eau en jaune rougeâtre, et il ne reste que le pied de bleu solide.

Dans tous les cas, dans les ateliers de teinture, on ne doit employer que des eaux calcaires pour faire des décoctions de *campêche*, attendu que le carbonate de chaux, non-seulement développe l'intensité de la couleur, mais encore fait dissoudre le principe tinctorial, et plus promptement et en plus grande quantité.

Le bois de *campêche* n'est pas uniquement employé par les teinturiers; on en tire une encre rouge; associé à la noix de galle et à un sel de fer, il produit une laque noire; enfin on ne connaît que trop l'usage, et souvent l'abus du *campêche* pour colorer les vins et les liqueurs. Ce bois brûle très-bien; mais il est trop précieux pour être prodigué à cet emploi, si ce n'est l'aubier, qui n'est bon qu'au chauffage. On s'en sert pour l'ébénisterie et le tour; il est propre à faire de beaux meubles; les luthiers en font des archets de violon. — Le bois de *campêche* est employé en médecine, comme tonique et astringent, dans les flux et vers la fin des dysenteries. On l'a conseillé, de préférence au quinquina, dans les dysenteries putrides et les fièvres adynamiques. Il a été préconisé aussi comme sudorifique. On a remarqué que la décoction ou l'extrait colorait en rouge les déjections de ceux qui en faisaient usage. L'écorce possède les mêmes propriétés, et plusieurs célèbres médecins anglais l'ont vantée comme un remède très-efficace. La gomme sécrétée par ce végétal est employée aux mêmes usages que la gomme arabique. — Les feuilles sont aromatiques; aux Antilles, on les met dans les sauces comme assaisonnement. Cette propriété se retrouve dans les fleurs, qui ont une odeur de jonquille très-agréable. Les fruits servent à faire des cataplasmes excitants dans les douleurs pleurétiques et rhumatismales. Les graines tiennent lieu de toute autre épice aux créoles et aux nègres, qui les mâchent sans les mêler aux aliments; elles sont désignées sous le nom de *graines des quatre épices*; distillées avec le fruit du ravensara, elles donnent une liqueur propre à rétablir les fonctions digestives. Ajoutons que les horticulteurs sont obligés de faire venir ces graines d'Amérique quand ils veulent propager l'arbre, qui ne fructifie pas dans nos serres. — On a donné quelquefois, mais à tort, le nom de *campêche* au bois de Brésil, arbre de la même famille, et au bois d'Inde, qui appartient au groupe des myrtacées. Cette confusion se retrouve du reste fréquemment dans les noms des bois exotiques.

CAMPÊCHE, ville forte et maritime du Mexique, dans la presqu'île de Yucatan, et sur la petite baie du même nom; bon port à l'embouchure du Rio de San-Francisco, à 160 kilom. S.-O. de Mérida. Très-importante exportation de bois de teinture, dit *bois de campêche*, produit des forêts environnantes; commerce d'exportation de cire et de coton. La ville de Campêche, qu'on aperçoit d'une lieue en mer, est entourée de murailles assez fortes, et quoique les fortifications soient de troisième ordre, elles ont pu résister à l'attaque des Anglais en 1659, à celle des pirates

en 1678, et repousser avec perte les flibustiers en 1685. La population agglomérée de Campêche, d'environ 10,000 hab., n'est guère susceptible d'accroissement, à cause de sa circonscription limitée. Celle des faubourgs San-Roman, Santa-Anna, Guadalupe et San-Francisco s'élève à un chiffre important, elle est d'au moins 15 à 16,000 âmes. Campêche est assez mal percée; ses rues ne sont pas larges et n'offrent aucune régularité. Il y a deux églises principales: la cathédrale, qui ne présente rien de bien particulier, et San-José, dont la coupole et le portique sont dignes de quelque intérêt. Les habitants de Campêche sont bons et polis; il y a beaucoup d'aisance, mais peu de luxe. L'air y est assez pur; cependant, lorsque la marée basse, il survient du rivage des émanations fétides fort désagréables et malsaines.

Lorsque les Espagnols découvrirent la péninsule du Yucatan, ils n'y trouvèrent qu'une population faible, une culture presque nulle et aucun métal précieux. Aussi dédaignèrent-ils cette contrée. Mais on s'aperçut dans la suite que les arbres qui la couvraient étaient propres à la teinture, et l'on y bâtit la ville de Campêche, qui devint l'entrepôt du bois précieux de ce nom. Campêche dut au seul commerce de cette production l'avantage d'être un marché très-considérable. Cette prospérité alla toujours en augmentant, jusqu'à l'établissement des Anglais à la Jamaïque. Parmi les foules des corsaires qui sortaient tous les jours de cette île devenue célèbre, plusieurs allèrent croiser dans la baie de Campêche, pour intercepter les vaisseaux qui y naviguaient. Ces brigands connaissaient si peu la valeur du bois qui en était l'unique production, que, lorsqu'ils en trouvaient des barques chargées, ils n'en emportèrent que les ferrements. Un d'entre eux, ayant enlevé un gros bâtiment qui ne portait pas autre chose, le conduisit dans la Tamise avec le seul projet de l'armer en course, et, contre son attente, il vendit fort cher un bois dont il faisait si peu de cas qu'il n'avait cessé d'en brûler pendant son voyage. Depuis cette découverte, les corsaires qui n'étaient pas heureux à la mer ne manquaient jamais de se rendre à la rivière de Champeton, où ils embarquaient les piles de bois qui se trouvaient toujours formées sur le rivage. Le principal commerce de Campêche consiste, outre les ventes de bois de teinture, en tabac, tant en rames qu'en cigares et cigarettes. Ce commerce était très-florissant sous le gouvernement espagnol, alors qu'il possédait le monopole des importations du Yucatan et des exportations des bois de teinture. Depuis que la colonie s'est déclarée indépendante, cette double source lui a échappé. L'industrie de Campêche est presque nulle.

CAMPÊCIE s. f. (kan-pé-si). Bot. Syn. de CÉSALPINIE.

CAMPÊCOPÉE s. f. (kan-pé-co-pé — du gr. *kampê*, courbure; *kopsis*, lame). Crust. Genre de crustacés isopodes, comprenant deux espèces qui vivent sur les côtes de l'Angleterre.

CAMPÉE s. f. (kan-pé — du gr. *kampê*, chenille). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, formé aux dépens des phalènes, et appartenant à la section des géométrides ou arpeuteuses.

CAMPEGGI ou **CAMPÊGE**, nom d'une ancienne famille italienne, originaire du Dauphiné. Elle remonte à deux frères, Barthélemy et Jean Campêge, qui suivirent le duc d'Anjou en Italie (1264) et qui s'y fixèrent. Les principaux membres de cette famille sont les suivants :

CAMPEGGI (Barthélemy), jurisconsulte, natif de Bologne, vivait dans le xve siècle. Forcé de quitter sa ville natale, ensanglantée par les dissensions des Guelfes et des Gibelins, il se retira à Padoue, y étudia avec grand succès le droit civil et canonique, fut appelé à Mantoue par le duc de cette ville, qui le nomma membre de son conseil secret, et reçut enfin une pension de 300 écus d'or du duc de Milan.

CAMPEGGI (Jean), jurisconsulte italien, né en 1438, mort en 1511. Il eut son père Barthélemy pour maître dans le droit civil et canonique, et il professa cette science avec éclat à Padoue. On lui doit les ouvrages suivants : *Concilia*; *Tractatus de statutis*; *De immunitate*; *De dote*, etc.

CAMPEGGI (Laurent), cardinal et fils du précédent, né à Bologne en 1474, mort en 1539. Il fut d'abord professeur de droit comme son père; mais, après la mort de sa femme, et quoiqu'il eût plusieurs enfants, il embrassa l'état ecclésiastique. Léon X, qui l'avait revêtu de la pourpre, le chargea de missions importantes en Allemagne, où il essaya vainement de combattre le luthéranisme; en Angleterre, pour y lever le décime contre les infidèles, et où il échoua également. Clément VII l'envoya comme légat à la diète de Nuremberg; mais il ne put parvenir à réunir les princes contre Luther. Enfin il ne fut pas plus heureux dans sa mission auprès d'Henri VIII, et ne réussit point à empêcher le divorce de ce prince avec Catherine d'Aragon. Malgré ces échecs réitérés, ce prélat, fort habile d'ailleurs et savant dans le droit canon, jouit jusqu'à sa mort d'une grande considération et d'une influence considérable à la cour de Rome.

CAMPEGGI (Alexandre), fils du précédent et comme lui cardinal, né à Bologne en 1504, mort en 1554. Lorsque le concile de Trente se transféra à Bologne en 1546, les membres de ce concile s'assemblèrent dans le palais de Campeggi, qui était alors évêque de Bologne. Il fut ensuite nommé vice-légat à Avignon, et il défendit cette ville contre un parti de vaudois qui cherchait à s'en emparer. — Son frère, Jean-Baptiste CAMPEGGI, évêque de Majorque, est auteur d'une harangue : *De tuenda religione* (1561), prononcée à l'ouverture du concile de Trente.

CAMPEGGI (Thomas), évêque italien, né en 1500, mort en 1564. Il était neveu du cardinal Laurent Campeggi, et il lui succéda dans l'évêché de Feltre. Il prit part aux délibérations du concile de Trente, et on lui doit plusieurs traités, parmi lesquels on distingue celui qui a pour titre : *De auctoritate sanctorum conciliorum* (Venise, 1561), où il reconnaît la suprématie du pape, mais sans admettre l'infaillibilité soit pour le pape, soit pour les conciles, si ce n'est dans les décisions relatives au dogme. Ses autres ouvrages ont été publiés à Venise de 1500 à 1555.

CAMPEGGI (Benott), poète latin moderne, né à Bologne, mort en 1566. Il occupa longtemps, dans sa ville natale, les chaires de logique, de philosophie et de médecine. On a de lui un poème intitulé : *Itáldis libri X latino carmine conscripti* (Bologne, 1556, in-fol.), où il décrit fidèlement les principaux événements de son temps.

CAPEGINE, bourg du royaume d'Italie, province de Modène, district et à 10 kilom. N.-O. de Reggio; 3,200 hab.

CAMPÉLIE s. f. (kan-pé-li — du gr. *kampê*, courbure; *hêlios*, soleil). Bot. Genre de plantes, de la famille des commelinées, comprenant quelques espèces qui croissent dans les régions tropicales de l'Asie et de l'Amérique.

CAMPÉLLE s. f. (kan-pé-le — de *campellus*, champêtre, des champs, adj. lat. tiré de *campus*, champ, et forgé pour traduire le nom propre *Deschamps*). Bot. Syn. de DESCHAMPSIE.

CAMPÉLLO (Bernardino DE CONTI), littérateur italien, né à Spolète en 1595, mort en 1678. Il remplit les fonctions d'auditeur du saint-siège près des nonces du pape à Turin, à Florence, à Madrid et à Urbino. On lui doit : *Esame dell' opere del cavaliere Marini*; *Della storia di Spoleto e suo ducato*; des discours sacrés et plusieurs tragédies. — Son fils, Paul DE CONTI CAMPÉLLO, se distingua par ses talents militaires et devint grand prieur de l'ordre religieux et militaire de Saint-Etienne. Il composa plusieurs ouvrages, qui tous sont restés manuscrits.

CAMPÉLLO ou **CAMPÉLLO**, poète italien, natif de Venise, où il vivait au xviii^e siècle, cultiva avec succès la poésie latine. On cite notamment son poème sur la chasse au chamois, publié sous le titre de *Ibez, seu de capra montana* (Venise, 1697, in-8°), et qui est aujourd'hui un livre rare.

CAMPEMENT s. m. (kan-pe-man — rad. *camper*). Ensemble des opérations pratiques, des travaux exécutés pour établir un camp, suivant les ordonnances et les règles de la castramétation : *Art des CAMPEMENTS. Matériel de CAMPEMENT. Un savant CAMPEMENT. Les CAMPEMENTS de César furent étudiés.* (Boss.) *Il excellait dans l'art des CAMPEMENTS.* (Bourdal.)

— Il y a plusieurs sortes de campements : *Campement actif*, Ensemble des individus chargés de l'établissement d'un camp et de toutes les choses nécessaires à tracer le camp : *Les hommes qui font partie du CAMPEMENT ACTIF sont quelquefois désignés sous le nom collectif être de campement.* *Le Campement administratif*, Ensemble des dépenses affectées au logement de certaines troupes en campagne : *Le CAMPEMENT ADMINISTRATIF a un personnel d'administration particulier.* *Le Campement polymonomique*, Résultat du choix qu'un général fait d'un terrain plutôt que d'un autre pour y établir son camp.

— Par ext. Camp lui-même : *Établir son CAMPEMENT. La plaine représentait l'image d'un CAMPEMENT ou d'une caravane.* (Lamart.) *Un espace parcouru entre un camp que l'on abandonne et un autre camp que l'on établit; temps que l'on met à parcourir cet espace : En trois CAMPEMENTS, il arriva au pied des murs de la ville.*

— Particulièrement. Détachement de troupes qui précède l'armée, pour occuper le terrain où l'on doit camper et pour y tracer le camp : *Le CAMPEMENT doit rester sous les armes jusqu'à l'arrivée du corps d'armée.* (Acad.)

— Encycl. *Campement des différentes armes.* Les troupes peuvent camper sous des tentes ou dans des baraques. En fait de tentes, on connaît la *tente ancien modèle*, ou *canonnière*, et la *tente nouveau modèle*. L'ordonnance du 3 mai 1832 ne parle que du *campement* dans les baraques. Les baraques ont, en réalité, sur les tentes l'avantage d'être construites avec les matériaux du pays où l'on fait campagne. Les baraques sont pour 20 hommes, 16 hommes ou 8 hommes. Elles sont les mêmes pour la cavalerie que pour l'infanterie; seulement, on y loge moins de cavaliers que de fantassins, parce qu'elles doivent en outre contenir des selles et tout le reste du harnachement. En un mot, les dimensions des tentes et des baraques, ou, si l'on veut, le

nombre d'hommes logés dans une tente ou dans une baraque, ces dimensions ou ce nombre d'hommes sont calculés à raison de 1 mètre par fantassin et de 2 m. 50 par cavalier. Dans un camp pour un corps d'armée, les bataillons sont éloignés les uns des autres de 16 mètres; les régiments d'infanterie, de 20 mètres; les escadrons, de 10 mètres; les régiments de cavalerie, de 15 mètres; les brigades, de 30 mètres; les divisions, de 50 mètres; les brigades de cavalerie, de celles d'infanterie, de 50 mètres; les batteries, des troupes et entre elles, de 16 mètres.

— *Campement de l'infanterie sous des tentes.* Le bataillon étant supposé formé sur trois rangs, l'étendue du front du bataillon est donnée par la formule :

$$f = \frac{1}{3} (n - cs - e) + c + 1;$$

f est le nombre des files; *n*, l'effectif du bataillon; *c*, le nombre des compagnies; *s*, le nombre des serre-files, et *e* l'état-major du bataillon. Chaque file de tentes contient une compagnie ou une demi-compagnie. Dans le premier cas, on a le *campement par division*, et dans le second, le *campement par compagnie*. Les rues ont au moins 5 mètres de largeur, et les ruelles, qui séparent les tentes dos à dos, 2 mètres. On campe par compagnie, lorsque l'effectif des compagnies est de 90 hommes au moins, et par division quand il est moindre. Les chevalets d'armes sont établis à 15 pas en avant du premier rang des tentes, et le drapeau est sur la même ligne que les chevalets. Les cuisines sont à 20 pas en arrière du dernier rang des tentes; le petit état-major et les cantinières, à 20 pas en arrière des cuisines; les officiers de compagnie, à 20 pas plus en arrière; enfin l'état-major, à 20 pas en arrière des officiers de compagnie. Les officiers de compagnie campent derrière leur compagnie; les chefs de bataillon, au centre de leur bataillon et derrière le bataillon; le colonel et le lieutenant-colonel, au centre et derrière le régiment. L'adjoint au trésorier et le porte-drapeau sont sur le même alignement que le colonel et le lieutenant-colonel. Les chevaux des officiers de l'état-major, les chevaux des équipages et les voitures, sont à 25 pas en arrière de l'état-major. Les latrines de la troupe sont à 150 pas en avant du centre de chaque bataillon, et celles des officiers, à 108 pas en arrière de la dernière ligne.

— *Campement de l'infanterie dans des baraques.* Chaque compagnie occupe généralement deux files de baraques, séparées par une grande rue de longueur variable et dont le minimum est de 5 pas. L'intervalle d'une compagnie à une autre est une ruelle de 2 pas. Si les baraques sont pour 20 ou 16 hommes, leur grand côté est dans le sens de la profondeur du camp; si elles sont pour 8 hommes, ce grand côté est placé parallèlement au front de bandière. Les cuisines, les chevaux, les officiers sont placés, comme dans le *campement* sous des tentes.

— *Campement de la cavalerie sous des tentes.* Le front d'un escadron est donné par la formule :

$$f = \frac{1}{2} n - s + 2;$$

f est le nombre de files; *s*, le nombre de serre-files, et *n* l'effectif de l'escadron. Chaque file de tentes ne contient qu'un demi-escadron ou un quart d'escadron. Le minimum de la largeur des rues est de 15 mètres; 50 mètres est le minimum du front que doit occuper un escadron quand il est campé sur quatre files ou par pelotons, la largeur des rues entre les files de tentes étant de 2 mètres, comme pour l'infanterie. Les tentes des officiers, les cuisines, les forges, les chevaux sont placés derrière les tentes des hommes et à des distances indiquées par l'ordonnance du 3 mai 1832. Les latrines des soldats et des officiers sont placées, relativement au camp, comme dans les camps d'infanterie.

Autrefois, la cavalerie se formait en bataille devant le camp; de nos jours, elle se forme en arrière pour avoir plus d'élan.

— *Campement de la cavalerie dans des baraques.* Chaque escadron occupe une file de baraques par division ou, ce qui revient au même, deux files par escadron. La deuxième rue de chaque escadron est plus large que la première de tout l'intervalle qui doit séparer les escadrons en bataille. Dans le *campement* sous les tentes, on répartit cette augmentation de largeur de la deuxième rue d'un escadron sur toutes les rues du camp.

— *Campement de l'artillerie.* Une batterie campe dans trois files de baraques, une par section. Ces trois files sont séparées par deux grandes rues de 32 mètres de longueur. Les rangées de baraques forment des rues transversales de 10 mètres. L'ouverture des baraques est sur le front de bandière; cette disposition est différente, comme on le voit, de la disposition adoptée pour la cavalerie. Les chevaux sont placés le long des files de baraques. Les cuisines sont à 20 mètres en avant de chaque file de baraques. Les baraques des officiers sont à 20 mètres en arrière de celles de la troupe, et sur les files latérales; le parc est à 30 mètres en arrière des baraques des officiers.

— *Campement du génie.* Les compagnies du

généie sont campées en avant de leur matériel, généralement avec leur parc, qui se trouve à la même distance de la ligne de bataille que le parc d'artillerie.

CAMPEN (Heimeric DE), connu aussi sous le nom *Heimericus de Campo*, théologien hollandais, né à Campen, mort à Louvain en 1460. Il enseigna la philosophie à Cologne, puis il assista au concile de Bâle et s'attacha au cardinal Nicolas de Cusa, dont il ne quitta le service que pour passer à celui d'Eugène IV. On lui doit les ouvrages suivants : *De auctoritate concilii*; *Compendium questionum*; *Super sententias libri quatuor*; *De esse*; *De essentia*, etc.

CAMPEN (Jean DE), connu aussi sous le nom de *Van den Campen*, philologue hollandais, né à Campen (Over-Yssel) en 1490, mort à Fribourg (Brigau) en 1538. Il professa l'hébreu à Louvain; puis il voyagea pour perfectionner sa connaissance des langues orientales, conféra en Italie avec de savants rabbins, se rendit à Rome, où le pape Léon X lui donna un canonicat, et mourut de la peste à Fribourg en Brisgau lorsqu'il revenait dans sa patrie. Ses principaux ouvrages sont : *De natura litterarum et punctorum hebraicorum*, etc. (Paris, 1520); *Psalmorum omnium iuxta hebraicam veritatem paraphrastica interpretatio* (1532); *Commentarii in epistolas Pauli ad Romanos et Galatas* (1534).

CAMPEN (Jacques VAN), architecte hollandais, né à Harlem, mort en 1638. Il a construit l'hôtel de ville d'Amsterdam, un des plus beaux édifices en ce genre, le palais du prince Maurice à La Haye, ainsi que plusieurs autres édifices publics et privés.

CAMPEN ou **KAMPEN** (Jacob DE), chef anabaptiste. V. **KAMPEN**.

CAMPÈNÉAC, village et commune de France (Morbihan), canton, arrond. et à 10 kilom. N.-E. de Plœrmel; pop. aggl. 301 hab. — pop. tot. 2,279 hab. Récolte de céréales, fourrages, fruits, bois et ajoncs.

CAMPENON (Vincent), poète français, membre de l'Académie, né à la Guadeloupe en 1772, et non à Grenoble ou à Sens, comme l'ont prétendu à tort quelques biographes, mort à Villecresne (Seine-et-Oise), en 1843. Il n'avait que quatre ou cinq ans lorsqu'il fut amené en France, et il fit de brillantes études au collège de Sens, où sa famille était allée se fixer. M. Ed. Mennechet, son biographe, raconte à cette occasion une anecdote assez curieuse. Etant en rhétorique, il arriva à Campenon, dans un concours, de faire après sa composition celle d'un ami paresseux; celui-ci obtint le premier prix, tandis que lui ne remporta que le second. Ayant lu *Paul et Virginie* dans sa nouveauté, Campenon, ému et ravi, composa et adressa à Bernardin de Saint-Pierre une romance, dont voici le refrain :

Repose en paix, ma Virginie !
Le repos n'est plus fait pour moi.
Hélas ! le monde entier, sans toi,
N'a rien qui m'attache à la vie.

Ces stances élégiaques, dans le fade goût de l'époque, amenèrent une correspondance littéraire entre Bernardin et Campenon. D'un côté, intérêt bienveillant, de l'autre, dévouement respectueux. Campenon se forma aux leçons du doux romancier, et plus tard il s'inspira de Delille, double influence de laquelle se ressentit son talent. Au moment où éclata la Révolution, Campenon, dont la famille était franchement royaliste, prit rang parmi les écrivains qui faisaient une guerre d'épigrammes aux idées nouvelles. Il collabora en prose et en vers au journal le *Petit Gaietier*, qui poursuivait de ses railleries le régime nouveau, ou, pour mieux dire, les courageux athlètes qui devaient l'inaugurer et en être les martyrs. Il composa une romance à la louange de la reine (morceau faussement attribué à Mme de Bourdick), et cette apologie rimée fut chantée avec enthousiasme aux sours de la princesse de Lamballe, victime de son dévouement pour Marie-Antoinette. Le jeune royaliste ayant été dénoncé, et apprenant qu'on devait l'arrêter le lendemain même, s'enfuit pendant la nuit et gagna, comme par miracle, la frontière suisse.

Cette excursion forcée lui inspira, dans le goût de Chaptelle et de Bachaumont, une fantaisie mi-partie prose et petits vers, intitulée *Voyage de Grenoble à Chambéry*, qui fut son début littéraire.

Lorsque la tourmente révolutionnaire fut calmée, Campenon put rentrer en France; il se rendit à Paris, où ses amis, l'ayant recommandé au premier consul, lui obtinrent la place de chef du bureau des théâtres au ministère de l'intérieur. L'extrême indulgence que notre poète apporta à l'examen des pièces de théâtre ne tarda pas à lui faire perdre la faveur du maître. Un jour, par exemple, il autorisa la représentation d'un opéra comique de Dupaty intitulé : *l'Antichambre*. Napoléon crut voir dans cette pièce des allusions dirigées contre sa cour, et, peu de temps après, Campenon fut destitué. On lança même contre lui un ordre de déportation, et il ne dut son salut qu'à l'amitié de Maret, duc de Bassano, et de M. de Bourienne. On le nomma ensuite commissaire impérial près le théâtre de l'Opéra-Comique, qui devint très-florissant sous son administration. Les loisirs de ce nouvel emploi lui permirent d'écrire et de publier le poème de la *Maison des champs*, composé avant celui de *l'Homme des champs* de Delille, mais qui ne parut qu'après.

M. Mennechet dit que : « Aucun de ces deux poèmes n'a fait oublier l'autre. » Disons, nous, qu'ils sont aujourd'hui, sinon dédaignés, au moins complètement oubliés. On n'aime plus guère cette poésie didactique, descriptive et champêtre, savamment versifiée, mais vide de sentiments et d'idées, et dont tout le mérite consiste dans un habile arrangement de mots, qui finit par produire l'effet d'un narcotique.

Après la *Maison des champs*, Campenon publia *l'Enfant prodigue*, œuvre qui lui valut une place honorable parmi les poètes de l'Empire. Ce fut un succès que nous n'avons point à discuter ici. Le théâtre, la gravure, la sculpture s'emparèrent à l'envi de ce sujet biblique si touchant. On vit même des magasins se placer sous le patronage de ce titre. Il y avait alors, comme on sait, une réaction dans le sens religieux, et l'on portait aux nues Chateaubriand et l'évêque d'Hermopolis. L'œuvre de Campenon recueillit le bénéfice de cette disposition des esprits.

Légitimiste et catholique, Campenon ne cachait point sa joie du retour des Bourbons. Appelé au poste de secrétaire de la chambre du roi, notre poète n'y fit qu'une assez courte apparition. Plus tard, il fut admis, ainsi que Michaud, au nombre des lecteurs de Louis XVIII. Par surcroît, Campenon devait à M. de Fontanes d'être chef de division de l'Université; toutefois cet emploi ne l'occupait guère, et la faiblesse de sa santé le rendait incapable de vaquer aux travaux administratifs. Il remplaça, en 1814, Delille à l'Académie française. Sa réception, qui certainement n'était pas plus critique que beaucoup d'autres dont nous avons été depuis les témoins; fut accueillie par un mauvais jeu de mots, rimes que nous rappellerons parce qu'on les cite encore assez souvent :

Au fauteuil de Delille aspire Campenon :
Son talent suffit-il pour qu'il s'y campe? Non.

En 1816, lorsque l'Académie fut réorganisée, Campenon fut maintenu au nombre de ses membres, et il fit partie de la commission du dictionnaire. Plus tard, il traduisit la continuation de l'*Histoire de Hume* par Smollett, *l'Histoire d'Ecosse* de Robertson, et les *Odes et Satires* d'Horace (1821, 2 vol.). En outre, il écrivit des *Mémoires* intéressants sur Ducis, le plus ancien de ses amis. Il avait entrepris un poème sur le Tasse; mais cet ouvrage est resté inachevé. M. Mennechet en donne trois chants dans son édition.

Campenon dut voir avec la douleur d'un vieux classique l'avènement du romantisme, qu'il ne pouvait comprendre. Le dégoût, la maladie, le découragement, le conduisirent dans sa rustique retraite de Villecresne, près de Grosbois, où il rima, par habitude, quelques élégies sentimentales et où il mourut « entouré, dit le biographe déjà cité, du plus tendre dévouement, des bénédictions du pauvre et des consolations de la religion. Il semble que Dieu ait voulu que le poète de la *Maison des champs* reposât dans un humble cimetière de campagne. »

M. Sainte-Beuve, dans ses *Causeries du lundi*, parle des rapports d'amitié de Campenon avec Daru, Alexandre Dumas, Andrieux, Picard, Collin d'Harleville, Ducis, etc. Le célèbre critique dit que l'auteur de *l'Enfant prodigue* était un « homme de lettres qui resta jusqu'à la fin parfaitement doux et gracieux... » Je rappellerai de lui, ajoute-t-il, des *Stances à M. Desarps*, dans lesquelles il y a quelques accents d'Horace. Le groupe de littérateurs dont je parle se composait d'hommes instruits sans être savants; mais tous connaissaient Horace et le citaient sans cesse : c'était leur bréviaire; il était à lui seul toute leur antiquité. D'honnêtes gens pouvaient se contenter de cet abrégé-là. Il y a d'assez jolies choses dans les *Stances à M. Desarps*; citons-en quelques vers :

Ce chène qui s'embrace en mon âtre joyeux,
Oh ! qu'il me plaisait davantage,
Et surtout qu'il m'inspirait mieux
Quand j'allais dans nos bois rêver sous son ombrage !

Poètes, mes amis, il a fui sans retour
Ce temps pour nous si débonnaire,
Où le quatrain de Saint-Aulaire
Occupait un grand mois et la ville et la cour.

On voudrait aujourd'hui, jusque dans nos buettes,
Je ne sais quoi de vif, d'étrange, de brillant,
Comme un palais blasé cherche un vin pétillant.
C'est le siècle de fer pour nous autres poètes.

Hélas, oui ! Le romantisme et le réalisme ont fait des jours affreux aux disciples de Delille, de Saint-Aulaire ou de Dorat... s'il en reste. Campenon a publié ses divers morceaux de prose et de poésie sous le titre de *Poésies et Opuscules* (1823, 2 vol.).

CAMPENSE s. m. (kan-pain-se). Hist. relig. V. **CAMPITE**.

CAMPÉPHAGE s. m. (kan-pé-fa-je — du gr. *kampé*, chenille; *phagô*, je mange). Ornith. Syn. d'*ÉCHENILLEUR*.

CAMPÉPHILE s. m. (kan-pé-fi-le — du gr. *kampé*, chenille; *philos*, qui aime). Ornith. Genre d'oiseaux, de la famille des pies. Syn. de *DRYCOPE*.

CAMPER v. n. ou intr. (kan-pé — rad. *camp*). Etablir son camp; s'établir dans un camp : *CAMPER dans une plaine*. *CAMPER en présence de l'ennemi*. *Le chef poussa le cri d'arrivée, et la troupe CAMPA au pied des collines*. (Chateaub.) Il campe devant Dôle au milieu des hivers.

BOILEAU.

— Par ext. S'établir provisoirement : *Je n'ai fait que CAMPER dans cette ville, je ne l'ai pas habitée*. *Mes gens sont occupés à déménager; j'ai CAMPÉ dans ma chambre*. (Mme de Sév.) « N'avez pas de demeure fixe, changer fréquemment d'habitation : *Je n'habite pas à Paris, j'y CAMPE, changeant régulièrement de logement à chaque terme*. » Présider, demeurer : *Les Francs établis dans la Gaule avaient continué de CAMPER à part, dans le tombeau comme pendant la vie*. (Lenormant.)

— Fig. Se trouver, se rencontrer, exister : *La gloire et l'amour du bien public ne CAMPENT jamais où l'intérêt commande*. (Boiste.)

— v. a. ou tr. Etablir dans un camp : *CAMPER son armée sur le bord d'un fleuve*. *Près de la Mehaigne, et vers les sources de la petite Ghetle, le maréchal de Villeroi AVAIT CAMPÉ son armée*. (Volt.)

— Par ext. Mettre, placer avec une certaine brusquerie : *CAMPER fièrement son chapeau sur son oreille*. *CAMPEZ-moi tout ça dans un coin*. « Poser dans une attitude plus ou moins hardie : *CAMPER sur ses jarrets un élève en es-cime*. »

... Quelqu'un a-t-il point vu
Comme on dessine sur nature ?
On vous campe une créature,
Une Eve ou quelque Adam...

LA FONTAINE.

— Pop. Donner, appliquer violemment, faire subir : *CAMPER un soufflet, un atout à quelqu'un*. *CAMPER une pénitence à un écolier*.

— Fig. *CAMPER sur le dos de*. Attribuer à, mettre à la charge de : *Il m'a fallu livrer bataille, sans quoi on me CAMPAIT sur le dos la perte de douze canons*. (P.-L. Courier.)

— *CAMPER là quelqu'un*. Le planter là, le laisser là brusquement : *CAMPEZ-moi LA toute cette marmaille*. *Eh bien, vous nous CAMPEZ LA au moment où l'on a besoin de vous !*

Se camper v. pr. Etablir son campement ou le campement de ses troupes : *L'ennemi se CAMPA en face de nous*. *Le général essaya de se CAMPER sur la lisière du bois*. *Les Philistins se CAMPÈRENT à Machmus, à l'orient de Betharhen*. (Volt.)

Ici nos gens se campèrent,
Et l'espace que voilà,
Nos ennemis l'occupèrent. MOLIÈRE.

— Par ext. Se placer, s'établir, s'installer, se poser :

L'araigne cependant se campe en un lambris,
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie.

LA FONTAINE.

Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,
D'un empereur ou d'une belle ?

LA FONTAINE.

— Fam. Prendre une certaine posture plus ou moins hardie : *SE CAMPER sur ses jarrets*. *CAMPE-toi sur un pied*. (Mol.) *Elles firent de grands éclats de rire, en voyant L. B. qui se redressait, qui SE CAMPAIT sur sa canne, qui rajustait sa perruque*. (Mme de Sév.)

— Manég. Se dit du cheval qui se poste sur ses jambes pour uriner : *Quand un cheval commence à SE CAMPER, après une maladie, c'est signe que les forces lui reviennent*.

— Antonymes. Décamper, lever le camp.

CAMPER (Pierre), anatomiste hollandais, né à Leyde en 1722, mort en 1789. Il étudia la médecine sous la direction d'Albinus et de Boerhaave, et fut professeur à l'Athénée d'Amsterdam en 1750, à Groningue en 1763. On lui doit la découverte des organes auditifs des poissons. Il a le premier disséqué l'orang-outang, établit que les os des oiseaux sont pleins d'air, énoncé, en l'appuyant des premiers faits positifs, l'opinion que certaines espèces ont été détruites par les catastrophes du globe; en un mot, il a pressenti les découvertes de Cuvier sur les animaux antédiluviens. Habile dessinateur, Camper savait rendre par le crayon les analogies de forme des vertébrés; il est surtout connu par la méthode qu'il employait pour déterminer les différences qui se trouvent entre les têtes des hommes. Cette méthode consiste à mesurer l'angle qu'il appelait *facial*, et qui est formé par l'écartement de deux lignes partant de l'épine nasale antérieure et se dirigeant l'une horizontalement en arrière, l'autre en haut, de manière à toucher la partie la plus avancée du front. L'angle *facial* est, comme on voit, d'autant plus aigu, que le front est plus fuyant, et que le type observé appartient à une race moins intelligente; il devient plus ouvert à mesure qu'on s'élève du quadrupède au singe, du singe à l'homme, de l'homme noir à l'homme blanc. Une partie des mémoires de Camper a été publiée par Jansen sous le titre de : *Œuvres de Camper* (1803).

CAMPERCHE s. f. (kan-pér-che). Techn. Perche de bois qui, dans le métier à tisser, soutient les sautereaux, c'est-à-dire les leviers servant à faire mouvoir les lisses.

CAMPÉRIEN s. m. (kan-pé-ri-ain — de *Camper*, natural. allem.). Ichtyol. Nom d'un poisson du genre *scombroce*.

CAMPESANI (Benvenuto DE), poète italien, né à Vicence en 1260, mort en 1324. Il était doué de précoces dispositions pour la poésie, et il n'avait pas encore vingt ans qu'il était déjà célèbre. Campesani passa, aux yeux de ses contemporains, pour un poète des plus distingués. Son ouvrage le plus important

était un poème héroïque, en vers hexamètres, sur la délivrance par Henri VIII de la ville de Vicence en 1311, mais il n'a point été imprimé et le manuscrit s'est perdu. On en trouve toutefois quelques fragments dans la *Chronique de Vicence* par Pagliarini.

CAMPESANO (Alexandre), poète italien, né à Bassano en 1521, mort en 1572. Il était à peine âgé de vingt et un ans, lorsqu'il fut appelé à occuper à Padoue (1542) une chaire de droit. Cette chaire ayant été supprimée quelque temps après, Campesano alla s'établir dans sa ville natale, où, tout en remplissant d'importantes fonctions administratives, il cultiva particulièrement les lettres et la poésie. Outre des lettres et des vers latins insérés dans divers recueils, on a de lui des *poésies* italiennes, publiées dans les *Rime sceltte de' poeti Bassanesi* (1576).

CAMPESCHIANE s. f. (kan-pé-chi-a-ne — rad. *campêche*, à cause de la couleur). Techn. Criblure de cochenille mestèque, mestèque ayant déjà servi à la teinture. « On dit aussi **CAMPETIANE**. »

CAMPESTRE adj. (kan-pè-stre — lat. *campes-tris*; de *campus*, champ). Forme ancienne du mot **CHAMPÊTRE**.

— Hist. nat. Qui vit dans les champs.

— s. m. Antiq. Sorte de vêtement qui ne couvrait que depuis les reins jusqu'aux genoux, et que les Romains portaient dans les exercices du Champ de Mars, en latin *Campus Martius* : *Pendant les chaleurs de l'été, le CAMPESTRE remplaçait la tunique et se portait sous la toge*. (Complém. de l'Acad.)

CAMPESTRE (Marie-Josèphe-Camille-Adélaïde MILLOT, dite comtesse DE), née à Monaco en 1793, femme qui se trouva mêlée à beaucoup d'intrigues sous l'Empire et sous la Restauration, et qui enfin, traduite en police correctionnelle, fut condamnée, en 1833, à cinq ans de prison et mourut dans une maison de santé avant d'avoir expié sa peine. Elle publia, pour sa justification, des *Mémoires* où l'on trouve beaucoup de faits curieux qui, s'ils étaient vrais, prouveraient que la corruption avait pénétré profondément dans les sphères les plus élevées, au milieu de toutes les agitations politiques de l'époque.

CAMPÊTHÈRE s. m. (kan-pê-tère — du gr. *kampê*, chenille; *thêr*, bête féroce, proprement la bête féroce des chenilles, le destructeur de chenilles). Ornith. Genre d'oiseaux, de la famille des pies.

CAMPHARI (Jacques), théologien italien, né à Gènes vers 1440. Etant entré dans l'ordre des dominicains, il fut envoyé en Angleterre pour y compléter ses études à Oxford, et, de retour en Italie, il composa en italien un traité publié sous ce titre latin : *De immortalitate animæ* (1472, in-fol.).

CAMPATHIÈRE s. f. (kan-fa-tiè-re — rad. *camphre*). Boîte de poche à mettre du camphre : *La CAMPATHIÈRE a délogé la tabatière*. (Raspail.)

CAMPHAUSEN (Ludolf), homme politique allemand, né en 1803, à Hünshoven, près d'Aix-la-Chapelle, est le chef d'une maison de banque dont le siège est à Cologne. Il favorisa la navigation à vapeur sur le Rhin et l'établissement des chemins de fer allemands, présida la Chambre de commerce de Cologne, de 1839 à 1848, et se prononça pour l'application du libre échange. Membre de la diète provinciale du Rhin en 1842, il fut envoyé à la première diète générale des états convoqués à Berlin, en 1847; devint président du conseil des ministres (18 mars-20 juin 1848); donna sa démission devant les tendances extrêmes des partis; refusa du vicar de l'Empire le portefeuille des affaires étrangères, mais accepta les fonctions de ministre plénipotentiaire près le pouvoir central germanique. Vers le même temps, M. Camphausen se déclara contre la restauration de l'Empire, mit en avant une confédération, dont la Prusse aurait eu l'hégémonie, et fut rapporteur du comité de constitution au parlement fédéral convoqué à Erfurth (mars 1850). Enfin il reprit la direction de sa maison de banque, après les conférences d'Olmütz et de Varsovie, fatales aux dernières espérances du parti libéral modéré, dont il est un des représentants les plus distingués. — Son frère Otto, né en 1812, a fait partie de l'assemblée prussienne de 1849 à 1850, et soutenu les mêmes principes politiques.

CAMPHAUSEN (Guillaume), peintre allemand, né à Dusseldorf en 1810, étudia la peinture à l'Académie de sa ville natale. Cet artiste, qui a beaucoup voyagé, est auteur de tableaux, inspirés pour la plupart par l'histoire d'Angleterre; on y reconnaît un dessin exercé et un coloris délicat, ainsi qu'une bonne entente de la composition. Ses meilleures œuvres sont : *Puritains observant l'ennemi*; *Transport de prisonniers du parti de Cromwell*; *Cavaliers et Têtes-roudes*; *Charles II à la retraite de Worcester*; *Charles Ier à la bataille de Naseby*; *le Prince Eugène à Belgrade*, etc.

CAMPHÈNE s. m. (kan-fè-ne — rad. *camphre*). Chim. Nom donné à certains carbures d'hydrogène.

— Encycl. Chim. Le mot *camphène* est employé de diverses manières, quelquefois comme nom générique pour les hydrocarbures isomériques ou polymériques avec l'essence de térbenthine, quelquefois comme le nom du ra-

dical du camphre et des corps du même groupe $C_{10}H_{16}$. Dumas et Berthelot l'ont spécialement appliqué à l'hydrocarbure $C_{10}H_{16}$, obtenu par l'action des alcalis sur le chlorhydrate d'essence de térébenthine. Laurent emploie le même nom pour désigner un radical d'huile de clous de girofle, etc. Des dérivés chlorés et bromés du camphène, comme $C_{10}H_{14}Cl_2$ et $C_{10}H_{14}Br_2$, s'obtiennent par l'action du chlore ou du brome sur l'essence de térébenthine et sur les isomères de cette essence. Un monochloro-camphène, $C_{10}H_{15}Cl$, et un dichlorure de camphène, $C_{10}H_{14}Cl_2$, prennent naissance dans l'action du pentachlorure de phosphore sur le camphre.

— *Camphènes ou térébènes*. On appelle ainsi les huiles volatiles ou hydrocarbures, $C_{10}H_{16}$, qui sont isomériques ou polymériques avec l'essence de térébenthine; plusieurs sont isomères et ont pour formule $C_{10}H_{16}$: telles sont les essences de térébenthine, de citron, de genièvre, de caoutchouc, etc. D'autres, comme le colophène, paraissent renfermer $C_{20}H_{32}$. On remarque que les camphènes sont souvent mêlés dans les essences naturelles avec des composés oxygénés; on les en sépare par une distillation fractionnée, comme le carvène de l'essence de carvi ou le valérène de l'essence de valériane, etc. Beaucoup se produisent lorsqu'on fait agir l'acide phosphorique anhydre sur des composés oxygénés $C_{10}H_{16}O + NH_3O$.

D'autres se forment par l'action de l'hydrate de potassium sur certaines huiles oxygénées (essence de sauge et autres); quelques-uns par la distillation sèche de divers corps organiques: tels sont l'essence d'ambre, de caoutchouc, etc.

Tous les camphènes sont liquides à la température ordinaire, excepté le camphène de Berthelot, qui fond à 46° centigrades. Les camphènes ont, pour la plupart, une densité de 0,8 à 0,9 (l'essence de persil est la seule qui pèse plus que l'eau: son poids spécifique égale 1,0 à 1,1). Les camphènes bouillent entre 155° et 165°. Leur densité de vapeur varie de 4,6 à 4,8. La formule calculée pour 2 volumes donne une densité théorique de 4,7. Quelques-uns seulement bouillent à des températures plus élevées, savoir: l'essence de copahu à 250° centigrades; le pétrolène, à 280°; le colophène, à environ 310°; le métatérébène, à environ 360°. La densité de vapeur observée du carvène est 5,1; celle du pétrolène, 9,4; celle du colophène, 11,1; la formule $C_{20}H_{32}$ exige 9,4.

Les camphènes se distinguent les uns des autres par leur odeur, qui, dans quelques-uns, comme l'essence de citron, est très-forte, et très-désagréable dans certains autres, l'essence de copahu, par exemple. On les distingue encore par leur action sur la lumière polarisée. Tous les camphènes naturels possèdent un pouvoir rotatoire à un degré plus ou moins grand; quelques-uns dévient le plan de polarisation à droite, d'autres à gauche. Souvent, dans la même essence, la force du pouvoir rotatoire et de la direction varie suivant la température ou suivant d'autres circonstances.

Les camphènes absorbent promptement l'oxygène et le convertissent en ozone. L'iode, la plupart du temps, les décompose promptement avec développement de chaleur, quelquefois même avec production de lumière, l'iode prenant la place de l'hydrogène. Cette réaction sert à découvrir le mélange des camphènes, tel que l'essence de térébenthine avec d'autres essences volatiles. Le chlore et le brome agissent de la même manière. Les camphènes, traités avec du brome et de l'eau, sont aisément convertis en huiles bromées. Chautard prétend que les camphènes, distillés avec de l'eau et du bromure ou du chlorure de chaux, donnent, entre autres produits, du bromoforme ou du chloroforme. Certains camphènes, unis à l'acide chlorhydrique, donnent des composés liquides ou cristallisés dont la composition est $C_{10}H_{16}HCl$ (anc. not. $C_{20}H_{16}HCl$)

ou $C_{10}H_{16}HCl$ (anc. not. $C_{20}H_{16}HCl$).

Ces composés, nommés *camphres artificiels*, ont le même pouvoir rotatoire que les huiles qui les produisent.

On forme de semblables composés avec les acides bromhydrique et iodhydrique. Les camphènes naturels traités par les acides, spécialement par l'acide sulfurique concentré, subissent, en général, une altération dans l'arrangement des molécules; mais, sans changer de constitution chimique, l'odeur n'est généralement plus la même; ils n'ont plus ni la même densité ni le même point d'ébullition; mais la principale altération consiste dans la perte du pouvoir rotatoire. Un camphène produit souvent des modifications isomériques lorsqu'on le traite par différents acides, ou à plusieurs reprises par le même acide. Les nouveaux camphènes obtenus se nomment *camphènes* de second ordre, et quelquefois *camphérènes*. Certains camphènes, nommés *camphènes* de troisième ordre, ou *camphiliènes*, sont obtenus par l'action de la chaux ou de la baryte à une température élevée sur les hydrochlorates d'autres camphènes. Ceux-ci sont également privés de pouvoir rotatoire et diffèrent généralement par leur odeur d'avec les camphènes originaux; mais leur densité et leur point d'ébullition se rapprochent souvent de ceux-ci. Les camphènes du second

et du troisième ordre peuvent être décomposés par le chlore, le brome et l'iode, et peuvent former des composés liquides ou cristallisés avec les acides chlorhydrique, bromhydrique ou iodhydrique. Les camphènes forment une classe nombreuse de corps, dont les principaux sont: l'essence de bergamote, le bornéène, le carvène, l'essence de caoutchouc, l'essence d'absinthe, l'essence hydrocarbonée de clous de girofle, l'essence de copahu, l'essence d'élémi, l'essence de sauge, le thymène, l'essence hydrocarbonée de gaulthéria, l'essence de Gomart, l'essence de houblon, l'essence de genièvre, l'essence d'orange, l'essence de persil, l'essence de poivre, le pétrolène, le tolène, l'essence de térébenthine, etc.

Pour les détails relatifs à leur densité, leur point d'ébullition, leur densité de vapeur et leur pouvoir rotatoire, v. le nom de chacun de ces corps en particulier.

CAMPHERÈNE s. m. (kan-fé-rène — rad. camphre). Chim. Camphène de second ordre.

CAMPHERYLE s. m. (kan-fé-ri-le — rad. camphre). Chim. Nom donné par Laurent à la camphorone impure qu'il avait obtenue au moyen du carbonate de chaux.

CAMPIDE s. m. (kan-fi-de). Chim. Nom donné par Laurent aux noyaux dans lesquels l'hydrogène combustible est remplacé par de l'oxygène.

CAMPILÈNE s. m. (kan-fi-lène — rad. camphre). Chim. Nom donné par Deville au camphène obtenu par la distillation du chlorhydrate de térébène avec la chaux: Les camphènes de troisième ordre sont souvent appelés CAMPILÈNES.

CAMPIMIDE s. f. (kan-fi-mi-de). Chim. V. CAMPHORIMIDE.

CAMPIN s. m. (kan-fain — rad. camphre). Chim. Matière dérivée du camphre.

— *Encycl.* Chim. Le camphin, $C_{10}H_{18}$ ou C_9H_{16} (anc. not. $C_{20}H_{18}$ ou $C_{18}H_{16}$), se forme en même temps que la créosote de camphre, le colophène et la résine de camphre, lorsqu'on triture du camphre avec un poids égal d'iode et qu'on distille. Il reste une masse noire contenant de la résine de camphre, et la partie distillée se sépare du reste, en deux couches, l'une aqueuse, contenant de l'acide iodhydrique, l'autre supérieure, contenant du camphin, de la créosote de camphre et du colophène. Pour obtenir le camphin, on agite le mélange avec du mercure pour enlever l'iode, puis on rectifie, et la portion la plus volatile est renuée avec de la lessive de potasse et rectifiée à plusieurs reprises sur de la chaux potassée pour enlever l'iode. On peut aussi enlever toute trace d'iode en mettant le produit à part avec du potassium et en rectifiant.

Le camphin est une huile légère et incolore. La densité est 0,827 à 25° centigrades. Il bout à 167-170° sous une pression de 70 centimètres. Il a une odeur agréable, qui ressemble à celle de l'huile de macis et quelquefois à celle de l'essence de térébenthine. Il donne à l'analyse 86,06 pour 100 C et 12,79 H; la formule $C_{10}H_{18}$ (anc. not. $C_{20}H_{18}$) exige 86,96 C et 13,04 H, tandis que la formule C_9H_{16} (anc. not. $C_{20}H_{16}$) exige 87,10 C et 12,90 H. Gerhardt le considère comme du cymène pur.

Le camphin brûle avec une flamme brillante, mais pleine de fumée. Il se dissout dans l'alcool, l'éther, l'essence de térébenthine et le pétrole. Il ne se dissout ni dans l'eau, ni dans l'alcool faible, ni dans la potasse, ni dans les acides dilués, ni même dans l'acide chlorhydrique concentré. Il absorbe une petite quantité d'acide chlorhydrique gazeux. Il n'est que légèrement attaqué par l'acide sulfurique. L'acide nitrique le convertit au moyen de la chaleur en une huile jaune nitrogénée qui a la même odeur que la cannelle, ou en une huile rouge soluble dans la potasse, si l'on prolonge le chauffage. Le pentachlorure d'antimoine le transforme en résine.

Le camphin est promptement décomposé par le chlore et le brome, qui donnent des produits de substitution. Les chlorocamphins sont des corps gras transparents, incolores, qui, traités par la potasse alcoolique, produisent du chlorure de potassium et une huile chlorée d'une odeur agréable. Claus a obtenu deux composés qu'il regarde comme répondant à la formule $C_9H_{13}Cl_3$ (anc. not. $C_{18}H_{13}Cl_3$).

CAMPINE s. f. (kan-fi-ne — rad. camphre). Chim. Nom donné dans le commerce à l'essence de térébenthine purifiée, soit par une distillation sur de la chaux vive, soit par une rectification sur du chlorure de chaux sec.

— *Encycl.* La camphine est quelquefois soumise à l'action de l'acide sulfurique avant d'être rectifiée. L'essence de térébenthine ainsi purifiée est fréquemment employée dans les lampes, où elle fournit une lumière très-éclatante. Elle donne cependant beaucoup de fumée et ne peut être employée qu'avec des lampes d'une construction spéciale ayant un très-grand tirage. Une solution de camphine dans trois fois son volume d'alcool, d'une densité de 0,820, avec addition d'une petite quantité d'éther, afin de faciliter le mélange des liquides, est aussi souvent employée pour l'éclairage, et peut être brûlée dans des lampes ordinaires munies d'un bec d'Argand.

CAMPHIQUE adj. (kan-fi-ke — rad. camphre). Chim. Se dit d'un acide provenant du camphre.

— *Encycl.* L'acide camphique $C_{10}H_{16}O_2$? (anc. not. $C_{20}H_{16}O_4$?)

s'obtient en même temps que le bornéol, lorsqu'on chauffe le camphre avec une solution alcoolique de soude dans un tube scellé, à une température de 170-190° centigrades.

FORMULES ATOMIQUES.

$2 C_{10}H_{16}O + H_2O = C_{10}H_{18}O + C_{10}H_{16}O_2$.
Camphre. Eau. Bornéol. Acide camphique.

FORMULES ÉQUIVALENTES.

$2 C_{20}H_{16}O_2 + 2 H_2O = C_{20}H_{18}O_3 + C_{20}H_{16}O_4$.
Camphre. Eau. Bornéol. Acide camphique.

En neutralisant le produit par l'acide sulfurique et en dissolvant le camphate de sodium dans l'alcool, puis en évaporant et en ajoutant de nouveau de l'acide sulfurique, l'acide camphique se sépare en une masse colorée et presque solide plus pesante que l'eau, soluble dans celle-ci et aisément soluble dans l'alcool. Il est décomposé par l'acide nitrique. Les sels de potassium et de sodium sont presque insolubles dans les lessives alcalines concentrées. Ils précipitent les sels de cuivre, de fer, de plomb, d'argent et de zinc; ils ne précipitent pas les métaux alcalino-terreux. Tous ces précipités sont solubles dans une grande quantité d'eau.

CAMPHOCRÉOSOTE s. f. (kan-fô-kre-o-to — rad. camphre). Chim. Produit de décomposition du camphre par l'iode à une haute température, et qui, d'après Schweizer, est probablement identique avec le carvacrol.

CAMPHOGÈNE s. m. (kan-fô-jè-ne — rad. camphre, et du gr. *gennad*, j'engendre). Chim. Nom donné par M. Dumas à un hydrocarbure, $C_{10}H_{14}$, obtenu par l'action de l'acide phosphorique anhydre sur le camphre. Il On l'appelle aujourd'hui *CYMÈNE*.

CAMPOLÈNE s. m. (kan-fô-lène — rad. camphre). Chim. Hydrocarbure dérivé du camphre: Le CAMPOLÈNE a pour formule C_9H_{18} (anc. not. $C_{18}H_{16}$); il s'obtient par la distillation de l'acide campholique avec l'acide phosphorique anhydre; sa densité de vapeur est 4,353.

CAMPOLIQUE adj. (kan-fô-li-ke — rad. camphre). Chim. Se dit d'un acide qui résulte de l'action de la potasse sur le camphre.

— *Encycl.* L'acide campholique, encore appelé *bornénique*, se produit lorsqu'on fait agir l'hydrate de potassium sur le camphre. La quantité que l'on en obtient à la pression ordinaire est très-petite; mais si l'on enferme le camphre avec de la chaux potassée dans un tube à combustion de dimension ordinaire, et qu'on fasse passer à diverses reprises les vapeurs de camphre sur la chaux potassée chauffée, on peut obtenir dans chaque tube 5 à 6 grammes d'acide campholique purifié. Pour isoler l'acide de la chaux en excès, après avoir ouvert le tube, on en fait digérer le contenu avec de l'eau. La solution que l'on obtient, décomposée par un acide minéral énergique, abandonne l'acide campholique sous forme d'une masse cristalline que l'on peut purifier par la distillation.

L'acide campholique répond à la formule: $C_{10}H_{18}O_2 = C_{10}H_{17}O$ (anc. not. $C_{20}H_{18}O_4$).

Il se dépose d'un mélange d'alcool et d'éther en cristaux blancs qui fondent à 50° centigrades. Il bout sans altération vers 250°. Il est insoluble dans l'eau, à laquelle il communique pourtant une odeur aromatique. Sa densité de vapeur est 6,058. Distillé sur l'anhydride phosphorique, il donne de l'eau, du campholène, et probablement aussi de l'oxyde de carbone.

FORMULES ATOMIQUES.

$C_{10}H_{18}O_2 = CO + H_2O + C_9H_{16}$.
Acide Oxyde Eau. Campholène.
campholique. de carbone.

FORMULES ÉQUIVALENTES.

$C_{20}H_{18}O_2 = 2 CO + 2 H_2O + C_{18}H_{16}$.
Acide Oxyde Eau. Campholène.
campholique. de carbone.

L'acide campholique est monobasique; son sel de chaux

$(C_{10}H_{17}O_2)_2Ca$ (anc. not. $C_{20}H_{17}CaO_4$)

est une poudre cristalline d'un blanc de neige, obtenue en versant du chlorure de calcium pur dans une solution presque bouillante d'acide campholique dans l'ammoniaque en excès. A la distillation sèche, il donne un corps huileux appelé *campholone*.

$C_{18}H_{34}O$ (anc. not. $C_{38}H_{34}O_2$).

FORMULES ATOMIQUES.

$(C_{10}H_{17}O_2)_2Ca = C_2O_3 + C_{18}H_{34}O$.
Camphorate Carbonate Campholone.
de calcium. de calcium.

FORMULES ÉQUIVALENTES.

$2 C_{20}H_{17}CaO_2 = 2 CaOCO_2 + C_{38}H_{34}O_2$.
Campholate Carbonate Campholone.
de chaux. de chaux.

Le campholate d'argent a été obtenu en

précipitant le campholate neutre d'ammoniaque par l'azotate d'argent. C'est un corps blanc cailleboté.

CAMPOMÉTHYLIQUE adj. (kan-fô-mé-ti-li-ke — rad. camphre). Chim. Se dit d'un acide qui est un campholate de méthyle et d'hydrogène.

CAMPORA s. m. (kan-fô-ra — mot latin qui signifie camphre). Bot. Nom scientifique du genre camphrier.

CAMPORAMIDE s. f. (kan-fô-ra-mi-de — rad. camphre et amide). Chim. Amide de l'acide camphorique.

— *Encycl.* Lorsqu'on dirige un courant de gaz ammoniac sec au milieu d'une solution d'anhydride camphorique dans l'alcool absolu, le liquide s'échauffe, et si on l'évapore, il laisse une masse sirupeuse, insoluble dans l'eau, qui est probablement de la *camphoramide*

$C_{10}H_{18}Az_2O_2 = (C_{10}H_{18}O_2)^{1/2}H_4Az_2$
(anc. not. $C_{20}H_{18}Az_2O_4$).

Ce corps n'est point décomposé par l'acide chlorhydrique froid; mais, en présence de la potasse, il se dédouble en ammoniaque et en camphorate de potassium.

CAMPORAMIQUE adj. (kan-fô-ra-mi-ke — rad. camphre). Chim. Se dit d'un acide qui est un anide de l'acide camphorique.

— *Encycl.* L'acide camphoramique

$C_{10}H_{17}AzO_3 = C_{10}H_{14}O_2 \left\{ \begin{matrix} O \\ H \end{matrix} \right\} Az$
(anc. not. $C_{20}H_{17}AzO_6$)

dérive du camphorate d'ammonium par l'élimination d'une molécule d'eau.

FORMULES ATOMIQUES.

$C_{10}H_{15}(AzH_4)O_2 = H_2O + C_{10}H_{17}AzO_3$.
Camphorate acide Eau. Acide d'ammonium. camphoramique.

FORMULES ÉQUIVALENTES.

$C_{20}H_{15}(AzH_4)O_4 = H_2O_2 + C_{20}H_{17}AzO_6$.
Camphorate acide Eau. Acide d'ammonium. camphoramique.

On obtient le camphoramate d'ammonium en saturant l'anhydride camphorique avec de l'ammoniaque bouillante.

FORMULES ATOMIQUES.

$C_{10}H_{14}O_3 + 2AzH_3 = C_{10}H_{16}(AzH_4)AzO_3$.
Anhydride Ammo- Camphoramate
camphorique. niaque. d'ammonium.

FORMULES ÉQUIVALENTES.

$C_{20}H_{14}O_6 + 2AzH_3 = C_{20}H_{16}(AzH_4)AzO_6$.
Anhydride Ammo- Camphoramate
camphorique. niaque. d'ammonium.

Ce sel, dissous dans l'acide chlorhydrique étendu, donne une liqueur qui, après avoir subi une concentration convenable, laisse déposer de l'acide camphoramique. Ce dernier acide, purifié par plusieurs cristallisations dans l'alcool faible, se présente en magnifiques cristaux qui appartiennent au système trimétrique. Il est incolore, assez soluble dans l'eau chaude, beaucoup moins dans l'eau froide, l'alcool le dissout mieux. Lorsqu'on fait fondre sur une plaque de verre une petite quantité d'acide camphoramique, une portion de ce corps cristallise en rhombes par le refroidissement, tandis que le reste se prend lentement en une masse vitreuse et transparente.

L'acide camphoramique est monobasique. Son sel ammoniacal renferme une molécule d'eau de cristallisation. Il cristallise bien, fond à 100°, et possède une saveur légèrement acide et amère, mais fugace. Il diffère du camphorate neutre d'ammonium, dont il est isomère lorsqu'il est hydraté, en ce qu'il ne précipite pas les sels de plomb, de cuivre et d'argent. Le camphoramate de plomb se dépose en petits cristaux lorsqu'on mêle des solutions alcooliques concentrées et bouillantes de camphoramate d'ammonium et d'acétate de plomb, le premier en excès, et qu'on laisse refroidir le liquide. Ce sel est anhydre. Le camphoramate d'argent est également anhydre. On l'obtient sous forme d'une gelée transparente, composée de très-petits cristaux, lorsqu'on mêle des solutions concentrées et bouillantes de camphoramate d'ammonium et d'azotate d'argent, et qu'on laisse ensuite refroidir la liqueur.

— *Camphorate d'ammonium*. Le sel neutre $C_{10}H_{14}(AzH_4)_2O_4$ (anc. not. $C_{20}H_{14}(AzH_4)_2O_8$) se prépare en faisant passer un courant de gaz ammoniac sec sur de l'acide camphorique et exposant le produit à un courant d'air sec. Il est très-soluble dans l'eau, présente une réaction légèrement acide, mais non une saveur acide décidée.

On obtient un sel acide d'ammonium en ajoutant des cristaux de bicarbonate d'ammonium à une solution bouillante d'acide camphorique; ce sel répond à la formule

$3C_{10}H_{16}O_4, 4AzH_3 + 9H_2O$
(anc. not. $3C_{20}H_{16}O_8, 4AzH_3 + 18H_2O$)

qui représente un composé d'une molécule de camphorate neutre et de deux molécules de camphorate acide d'ammonium; suivant Gerhardt, cette formule serait inexacte et devrait être écrite

$C_{10}H_{15}(AzH_4)O + 3H_2O$
anc. not. $C_{20}H_{15}(AzH_4)O_2 + 6H_2O$].

Ce sel forme de petits prismes qui fondent au-dessus de 100°, et qui perdent 19 pour 100 d'eau lorsqu'on les chauffe à 100° dans un courant d'air sec.

CAMPHORANLIQUE adj. (kan-fô-ra-ni-ke — de *camphe* et *anilique*). Chim. Acide camphoramique dans lequel un atome d'hydrogène est remplacé par du phényle.

CAMPHORATE s. m. (kan-fô-ra-te — du lat. *camphora*, camphre). Chim. Sel produit par la réaction de l'acide camphorique sur une base.

— **Encycl.** Voici la liste des principaux camphorates :

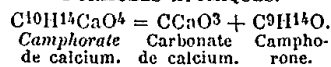
— **Camphorate de potassium**, $C_{10}H_{14}K_2O_4$ (anc. not. $C_{20}H_{28}K_2O_8$). Il cristallise en larges écailles nacrées lorsqu'on le prépare avec de l'acide camphorique hydraté, et en petites aiguilles délicates lorsqu'on le prépare en dissolvant de l'anhydride camphorique dans la potasse. Suivant Bucholtz et Bouillon-Lagrange, il est peu soluble dans l'eau, tandis que Brandt démontre, au contraire, qu'il est très-déliquescent et se dissout dans une très-petite quantité d'eau. Il est probable que le sel légèrement soluble était un sel acide. Le camphorate de sodium forme des cristaux limpides confus, légèrement efflorescents, solubles dans 200 parties d'eau froide et 8 parties d'eau bouillante, ainsi que dans l'alcool.

— **Camphorate de baryum**. Il se présente en lames ou aiguilles, solubles dans 600 parties d'eau bouillante et dans 1,8 parties d'eau à 100°, selon Brandt.

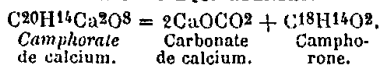
— **Camphorate de strontium**. Ce sel forme des lames incolores beaucoup plus solubles dans l'eau que le camphorate de baryum.

— **Camphorate de calcium**. Le sel neutre forme une masse non cristalline, neutre au papier réactif, presque insoluble dans l'eau froide, soluble dans 200 parties d'eau bouillante et insoluble dans l'alcool. Ce sel contient 7 pour 100 d'eau de cristallisation. Au contact de l'air, il tombe en poussière. Lorsqu'on traite le carbonate de calcium par l'acide camphorique, on obtient un sel acide qui cristallise en prismes rhomboïdaux contenant 37,7 pour 100 d'eau de cristallisation, et se dissolvant dans 5 parties d'eau froide. Le camphorate neutre de calcium donne à la distillation sèche du carbonate de calcium et de la camphorone.

FORMULES ATOMIQUES.



FORMULES ÉQUIVALENTES.



— **Camphorate de cuivre**, $C_{10}H_{14}CuO_4$ (anc. not. $C_{20}H_{28}Cu_2O_8$) à 100°. On obtient ce corps par double décomposition. C'est un léger précipité vert, presque insoluble dans l'eau, qui forme un composé cristallisable avec l'ammoniaque.

— **Camphorate de manganèse**. Il est très-soluble dans l'eau. Les sels de manganèse ne sont pas précipités par les camphorates alcalins.

— **Camphorate mercurieux**. C'est un précipité blanc peu soluble dans l'eau.

— **Camphorate d'argent**. C'est un précipité blanc, fusible; qui se colore lorsqu'on l'expose à la lumière.

CAMPHORÉ, ÉE adj. (kan-fô-ré — du lat. *camphora*, camphre). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au camphrier.

— s. f. pl. Tribu de la famille des laurées, comprenant le genre camphrier.

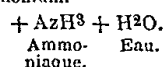
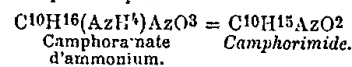
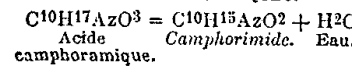
CAMPHORIDE s. f. (kan-fô-ri-de — du lat. *camphora*, camphre, et du gr. *eidos*, aspect). Chim. Nom donné à des substances analogues au camphre : Le camphre et les camphorides.

CAMPHORIFÈRE adj. (kan-fô-ri-fère — du lat. *camphora*, camphre; *fero*, je porte). Bot. Qui produit du camphre.

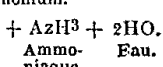
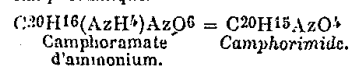
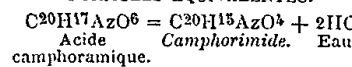
CAMPHORIMIDE s. f. (kan-fô-ri-mi-de — rad. *camp'ore*). Chim. Amide de l'acide camphorique.

— **Encycl.** La camphorimide s'obtient en chauffant du camphoramate d'ammonium neutre à 150° ou à 160° centigrades, ou en fondant ou distillant l'acide camphoramique.

FORMULES ATOMIQUES.



FORMULES ÉQUIVALENTES.



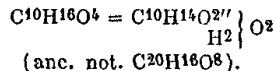
III.

On le purifie en le faisant dissoudre dans l'alcool bouillant; il cristallise en se refroidissant. Il est incolore, volatil à une température élevée, sans décomposition, et se dissout aisément dans l'alcool bouillant. Il cristallise en touffes semblables à des feuilles de fougère magnifiquement divisées, ou, par le très-lent refroidissement, en tables hexagonales, obliques et très-allongées. De ses solutions dans l'alcool faible, il se dépose une substance gommeuse, transparente, qui se solidifie, après quelques heures, en tubercules opaques. Les solutions alcooliques perdent de l'ammoniaque lorsqu'on les chauffe avec de la potasse. La camphorimide se dissout à une douce chaleur dans l'acide sulfurique concentré, et, si on jette quelques gouttes d'eau dans la solution, il se forme un dépôt cristallin blanc.

CAMPHORINE s. f. (kan-fô-ri-ne — rad. *camphre*). Chim. Corps qui est un camphorate de glycérile, et qui se produit lorsqu'on chauffe de l'acide camphorique avec de la glycérine : La camphorine est un corps visqueux, soluble dans l'éther; décomposé par l'oxyde de plomb, il donne de la glycérine et du camphorate de plomb.

CAMPHORIQUE adj. (kan-fô-ri-ke — rad. *camphre*). Chim. Se dit d'un acide dérivé du camphre.

— **Encycl.** L'acide camphorique répond à la formule



On en connaît trois modifications qui correspondent aux trois modifications du camphre, savoir : l'acide *dextrocamphorique*, l'acide *lévocamphorique* et l'acide camphorique inactif.

I. — **ACIDE DEXTROCAMPHORIQUE** ou **CAMPHORIQUE ORDINAIRE**. Cet acide a été découvert par Kosegarten; il a été particulièrement étudié par Laurent et Malaguti. Pour le préparer, on chauffe du camphre ordinaire dans un ballon communiquant avec un réfrigérant de Liebig disposé de façon à ce que les vapeurs se condensent et refluent dans l'appareil (appareil à reflux), avec dix fois son poids d'acide nitrique concentré, que l'on renouvelle quelquefois. Quand tout le camphre est dissous, on évapore le liquide et on le laisse ensuite refroidir. L'acide camphorique se dépose alors en cristaux qu'on dissout dans le carbonate de potassium, qu'on précipite par l'acide azotique et qu'on achève de purifier par plusieurs cristallisations.

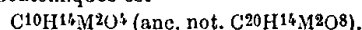
L'acide camphorique cristallise en aiguilles ou en écailles incolores transparentes, fusibles à 70°, dont la saveur est à la fois acide et amère. Il est peu soluble dans l'eau froide, plus soluble dans l'eau bouillante; l'alcool, l'éther et les huiles grasses le dissolvent facilement. Suivant Brandt, il exige pour sa dissolution 88,8 parties d'eau à 120°, 5 et 8,6 parties d'eau à 96°, 25. Le pouvoir rotatoire moléculaire de la dissolution d'acide camphorique est $[\alpha] = +38,875$. Ce pouvoir diminue considérablement lorsqu'on sature l'acide par un alcali.

L'acide camphorique précipite abondamment l'acétate neutre de plomb. A la distillation sèche, il donne de l'eau, de l'anhydride camphorique et ne laisse qu'une très-petite quantité d'un charbon spongieux. L'acide azotique et l'acide sulfurique concentré le dissolvent sans l'altérer.

II. — **ACIDE LÉVOCAMPHORIQUE**. On l'obtient en oxydant le camphre gauche par l'acide nitrique. Il ne diffère de l'acide *dextrocamphorique* que par son pouvoir rotatoire, qui est égal, mais inverse ($[\alpha] = -38,875$).

III. — **ACIDE CAMPHORIQUE INACTIF** ou **PARACAMPHORIQUE**. On l'obtient en mélangeant des poids égaux d'acides *dextro* et *lévocamphorique*; il diffère de ces deux acides en ce qu'il n'exerce aucune action sur la lumière polarisée.

IV. — **CAMPHORATES**. L'acide camphorique est bibasique; la formule générale des camphorates neutres qui contiennent des métaux monoatomiques est



Ce sont des sels sans odeur, d'une saveur légèrement amère. Beaucoup d'entre eux sont faiblement solubles dans l'eau. Les acides nitrique, sulfurique et chlorhydrique les décomposent. (V. CAMPHORATE.)

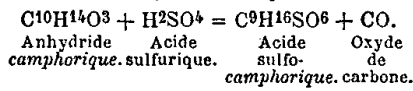
V. — **ANHYDRIDE CAMPHORIQUE**. Syn. **ACIDE CAMPHORIQUE ANHYDRE**. L'anhydride camphorique, $C_{10}H_{14}O_3$ (anc. not. $C_{20}H_{26}O_6$), s'obtient en distillant l'acide camphorique ou l'acide éthylcamphorique, et en faisant cristalliser le produit dans l'alcool bouillant. Il forme de jolis prismes, qui n'ont aucune réaction acide et n'ont d'abord aucun goût, mais qui, un moment après, irritent le gosier. Il se dissout très-peu dans l'eau froide, un peu plus dans l'eau bouillante, très-abondamment dans l'alcool, et encore plus dans l'éther. A 130° centigrades, il commence à se sublimer en de très-belles aiguilles blanches; à 217°, il fond en un liquide incolore, commence à bouillir à 270° et distille sans résidu. Le poids spécifique des cristaux est de 1,194 à 200°, 5. Ils deviennent électriques par la friction, comme les résines. Leurs solutions ne précipitent pas l'acétate neutre de plomb.

L'anhydride camphorique, chauffé avec

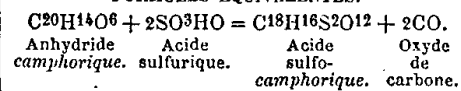
l'eau, se dissout très-lentement à l'état d'acide camphorique. La transformation s'effectue beaucoup plus vite par les alcalis. Il n'absorbe pas le gaz ammoniac sec, mais l'ammoniaque aqueuse ou alcoolique le convertit en camphoramate d'ammonium.

Chauffé avec la phénylamine, il donne du phénylcamphoramate de phénylammonium ou phénylcamphorimide. Chauffé avec de l'acide sulfurique concentré, il perd de l'oxyde de carbone et se convertit en acide sulfocamphorique.

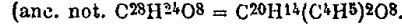
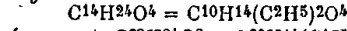
FORMULES ATOMIQUES.



FORMULES ÉQUIVALENTES.

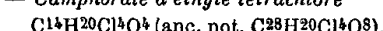


VI. — **ETHERS CAMPHORIQUE**. **Camphorate d'éthyle**



Ce corps se forme dans la distillation sèche de l'acide éthylcamphorique. On l'obtient en jetant de l'eau dans les liqueurs mères alcooliques desquelles ce dernier a été précipité. On le purifie en le faisant bouillir avec de l'eau alcalisée et en séchant dans le vide, puis on lave, on distille et on sèche de nouveau dans le vide. Ce corps est une huile ayant une faible couleur d'ambre, un goût amer très-désagréable et une odeur très-forte. Son poids spécifique est de 1,029 à 160° centigrades. Il bout à 285 ou 287°. A quelques degrés plus haut, il tourne au brun et laisse un résidu noir; mais la partie distillée est très-pure après avoir été lavée. Il est entièrement neutre et insoluble dans l'eau. La potasse le décompose comme les autres éthers. L'acide sulfurique le dissout à froid sans décomposition. A une température élevée, la décomposition a lieu, mais sans noircissement ou dégagement d'acide sulfureux. Il n'est pas altéré par les acides nitrique et chlorhydrique, soit à chaud, soit à froid.

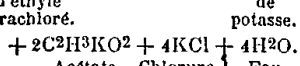
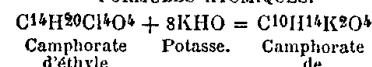
— **Camphorate d'éthyle tétrachloré**



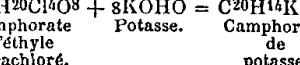
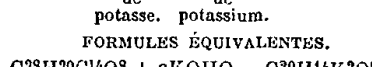
Ce corps se produit par l'action du chlore sur le camphorate d'éthyle. Il est neutre; il a un goût amer, persistant. Il est soluble dans l'alcool et dans l'éther. Son poids spécifique est de 1,386 à 14° centigrades. Lorsqu'on le chauffe, il devient très-fluide et se décompose avant l'ébullition.

La potasse aqueuse l'attaque faiblement; mais la potasse alcoolique le convertit en camphorate, acétate et chlorure de potassium.

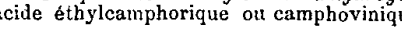
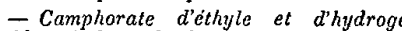
FORMULES ATOMIQUES.



FORMULES ÉQUIVALENTES.

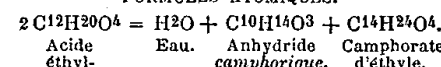


— **Camphorate d'éthyle et d'hydrogène** (acide éthylcamphorique ou camphovinique)

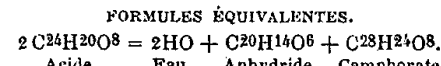


Lorsqu'on mélange 2 parties d'acide camphorique, 4 parties d'alcool absolu et 1 partie d'acide sulfurique, et qu'on fait bouillir en cohobant à plusieurs reprises, on obtient un résidu qui, dilué avec de l'eau, produit un dépôt huileux d'acide éthylcamphorique. Cet acide a, à la température ordinaire, la consistance du sirop. Il est transparent, incolore; il a une odeur particulière et un goût très-agréable, non pas acide, mais amer. Il se dissout très-faiblement dans l'alcool et dans l'éther. Son poids spécifique est de 1,095 à 200°, 5 centigrades; il rougit le papier de tournesol au bout d'un temps fort long. Il se dissout dans les solutions alcalines, mais il se décompose en bouillant avec elles. L'eau produit la même décomposition après un long contact ou une ébullition longtemps continuée. Par la distillation sèche, il donne de l'eau, de l'anhydride camphorique et du camphorate d'éthyle, en même temps qu'une très-petite quantité d'alcool et d'hydrogène carboné, résultant d'une décomposition secondaire.

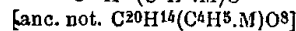
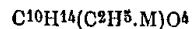
FORMULES ATOMIQUES.



FORMULES ÉQUIVALENTES.

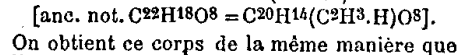
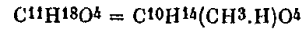


La solution alcoolique donne un précipité abondant avec de l'acétate neutre de plomb. L'acide éthylcamphorique est monobasique, la formule de ses sels étant



Les sels d'ammonium, de baryum, de potassium, de sodium, de strontium, de calcium et de magnésium sont solubles dans l'eau. Les sels de zinc, de cuivre, de plomb, de mercure et d'argent sont insolubles ou faiblement solubles. Le sel de cuivre s'obtient en précipitant du sulfate de cuivre par l'éthylcamphorate d'ammonium; c'est probablement un sel sesquibasique.

— **Camphorate de méthyle et d'hydrogène** (acide méthylcamphorique ou camphométhyllique)



On obtient ce corps de la même manière que l'acide éthylcamphorique, en substituant l'esprit de bois à l'alcool. Le résidu de la troisième distillation donne, après avoir été lavé et abandonné au repos, une masse cristalline, qui doit être pressée entre du papier et bouillie avec de l'eau. L'acide méthylcamphorique se présente alors sous la forme d'un acide liquide au fond duquel sont déposées quelques gouttes d'huile, et qui se change, après quelques jours, en cristaux parfaitement définis. Ces cristaux sont incolores et brillants; ils ont la forme soit d'aiguilles rangées en groupes brillants, soit de petites lames ayant quatre ou six côtés. Mais si on les dissout dans l'éther, en laissant la solution s'évaporer très-lentement, on obtient des prismes bien formés qui se rapportent au système trimétrique et présentent la combinaison $P. \infty P. \infty P. \infty$. L'inclinaison des faces

$\infty P : \infty P = 106^{\circ}30'$; $\infty P : \infty P = 126^{\circ}45'$;
 $\infty P : P = 115^{\circ}25'$ et $66^{\circ}4'$; $P : P = 160^{\circ}30'$.
Les lames à quatre côtés sont hémiédriques et offrent une seule combinaison $\frac{P}{2}$. $\infty P \infty$ avec

clivage perpendiculaire à $\infty P \infty$.

L'acide méthylcamphorique est très-peu soluble dans l'eau, très-soluble dans l'alcool, l'éther et le chloroforme. Les solutions sont fortement acides et deviennent le plan de polarisation à droite : $[\alpha] = +51^{\circ}4$. L'acide fond à environ 68° centigrades, et reste visqueux longtemps après le refroidissement. Par la distillation, il produit de l'anhydride camphorique, un liquide visqueux et un léger résidu de carbone. Bouilli avec de la potasse caustique, il perd de l'esprit de bois et est converti en camphorate de potassium. Les solutions aqueuses et alcooliques de cet acide forment, avec l'acétate de plomb, un précipité cristallin blanc, soluble dans un excès d'acétate; avec l'acétate de cuivre, un précipité cristallin grisâtre; avec l'eau de baryte, un précipité obscur, qui disparaît en ajoutant une goutte d'acide nitrique. Ces solutions n'ont pas d'action sur l'eau de chaux ni sur les sels de baryum solubles, mais elles donnent dans le nitrate d'argent un précipité légèrement obscur. L'oxyde d'argent les réduit en produisant un dépôt noirâtre.

VII. — **TECHNOLOGIE DE L'ACIDE CAMPHORIQUE**. L'acide camphorique a été introduit dans un bain complexe à base d'argent, destiné à la sensibilisation des papiers positifs, par M. Hardy. On commence par composer un sel double auquel on a donné le nom d'*ammonium-azotate d'argent*; on le dissout et on le mélange à une solution d'acide subérique et d'acide camphorique. La réaction, probablement fort complexe, qui prend naissance alors, n'est pas encore définie; mais le résultat est un papier très-sensible à la lumière, et virant rapidement dans le bain d'hypo-sulfite neuf à 15 pour 100 de sel.

CAMPHOROÏDE adj. (kan-fô-ro-i-de — de *camphre*, et du gr. *eidos*, aspect). Chim. Qui ressemble au camphre : Les substances camphoroides.

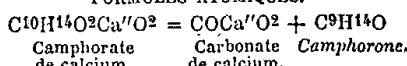
CAMPHOROMÉE s. f. (kan-fô-ro-mé — du lat. *camphora*, camphre, et du gr. *omoia*, semblable). Bot. Genre d'arbres, de la famille des laurées, tribu des camphorées, comprenant quelques espèces qui croissent au Brésil.

CAMPHORONE s. f. (kan-fô-ro-ne — rad. *camphre*). Composé neutre analogue aux acétones. Ce corps est aussi désigné sous les noms de *phorone* et *camphorine*.

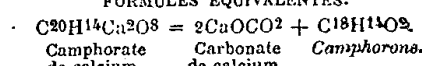
— **Encycl.** Ce composé fut obtenu par Laurent, à l'état impur, comme un produit de la décomposition de l'acide camphorique, et ensuite préparé pur et plus parfaitement examiné par Gerhardt et Liës-Bodart.

La camphorone est produite, comme les autres acétones, par la distillation sèche du sel de calcium de l'acide camphorique.

FORMULES ATOMIQUES.



FORMULES ÉQUIVALENTES.



Le meilleur moyen pour l'obtenir est d'opérer sur une petite quantité à la fois. L'huile brune ou jaune qui passe à la distillation est

purifiée par une distillation fractionnée; une petite quantité de goudron reste.

La *camphorone* s'obtient aussi avec d'autres produits, en distillant avec de la chaux l'une ou l'autre des substances suivantes :

¹⁰ L'acétone acétique, qui diffère de la *camphorone* seulement par les éléments de l'eau $3(C^3H_6O) - 2H_2O = C^9H_{14}O$ (anc. not. $3C^3H_6O^2 = C^{18}H_{14}O_2 + 4HO$).

Quand on rectifie le produit distillé, l'oxyde de mésityle, $C^9H_{12}O$ (anc. not. $C^{12}H_{12}O_2$), passe vers 131° centigrades, et la *camphorone* entre 200° et 205°.

²⁰ Le sucre de raisin. La distillation donne, en rectifiant, une huile qui bout à 86°; cette huile a la composition de la métacétone. Elle se convertit en *camphorone* ou en un corps isomérique avec elle par la distillation avec de l'anhydride phosphorique, tandis que la *camphorone* passe à la distillation à 208° centigrades.

³⁰ Le jus du sorbier, qui contient une petite quantité d'acide malique; cette méthode, toutefois, ne le fournit pas toujours.

La *camphorone* est une huile jaunâtre ou incolore, très-moblie, plus légère que l'eau, ayant une forte odeur, comme celle de la menthe poivrée. Elle bout à 203°, et se volatilise sans se décomposer en produisant une vapeur dont la densité est 4,982; la densité calculée pour 2 volumes est 4,784. Elle est insoluble dans l'eau; mais elle se dissout dans l'alcool et très-promptement dans l'éther. Elle ne se combine ni avec les acides ni avec les alcalis, et, selon Limpricht, elle diffère des autres acétone en ce qu'elle ne se combine pas avec les bisulfites des métaux alcalins.

La *camphorone* prend une couleur plus obscure lorsqu'on l'expose à l'air. Elle se dissout avec une couleur rouge de sang dans l'acide sulfurique concentré, d'où l'eau la précipite presque entièrement. Elle est résinifiée par l'acide nitrique. L'anhydride phosphorique agit fortement sur elle à une haute température, et la convertit, par soustraction de l'eau, en cumène, C^9H_{12} (anc. not. $C^{18}H_{12}$) (cumène et non mésitylène), qui passe à la distillation fractionnée à 170°. Le pentachlorure de phosphore convertit la *camphorone* en une huile chlorée, C^9H_5Cl (anc. not. $C^{18}H_5Cl$), bouillant à 175°, plus légère que l'eau, insoluble dans celle-ci, aisément soluble dans l'alcool. La solution alcoolique, saturée avec de l'ammoniaque, produit une substance cristalline dont la formule est probablement

$C^9H_{15}AzHCl$ (anc. not. $C^{18}H_{15}AzHCl$).

La *camphorone*, chauffée avec du potassium, perd son hydrogène et semble former le composé $C^9H_{13}KO$ (anc. not. $C^{18}H_{13}KO^2$). Avec de la chaux potassée, la *camphorone* s'échauffe et paraît entrer en combinaison. Le mélange, chauffé à 240° centigrades, perd une huile incolore, apparemment différente de la *camphorone*, tandis qu'une substance résineuse reste avec l'alcali.

CAMPOROSME s. m. (kan-fo-ro-sme — du lat. *camphora*, camphre, et du gr. *osmê*, odeur). Bot. Syn. de *CAMPHRÉE*.

CAMPOROSMÉ, **ÉE** adj. (kan-fo-ro-smé — rad. *camphorosme*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux camphorosmes ou camphrées.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des atriplicées, ayant pour type le genre camphorosme ou camphrée.

CAMPPOÛ s. m. (kan-fou). Comm. Sorte de thé de Chine. Il on dit aussi KANG-FOU.

CAMPHOVINIQUE adj. (kan-fo-vi-ni-ke — de *camphre*, et du lat. *vinum*, vin). Chim. Se dit d'un acide que l'on obtient en mêlant de l'acide camphorique avec de l'acide sulfurique ou de l'acide chlorhydrique. V. *Ethers camphoriques*, au mot *CAMPORIQUE*.

CAMPBRE s. m. (kan-fre — du sanscr. *carpura*, qui a donné l'ar. *kafur*, le bas gr. *kafoura*, le bas lat. *camphora*, et des formes analogues dans les langues néo-latines). Bot. Substance blanche, demi-transparente, d'une odeur forte et agréable, que l'on extrait d'une espèce de laurier de la Chine et du Japon : Le *CAMPBRE* a la propriété de ramener le sommeil. (Raspail.) Le *CAMPBRE* est l'antiseptique et l'insecticide le plus puissant. (Raspail.) Le *CAMPBRE* protège la chasteté, mais ne détermine pas l'impuissance. (Raspail.) Le *CAMPBRE* paraît avoir été introduit en Europe par les Arabes. (Bouillet.)

— Chim. Nom générique par lequel on désigne des substances neutres analogues aux résines par leur composition, et se rapprochant des huiles essentielles par leurs propriétés. On les appelle aussi STÉAROPTÈNES.

— Argot. Eau-de-vie, par allusion, sans doute, à l'eau-de-vie camphrée, qui est fort usitée dans la médecine Raspail.

— Encycl. Le *camphre* est une substance cristalline que l'on rencontre dans le *taurus camphora* et dans quelques autres plantes. Il en existe trois modifications qui sont identiques par leurs propriétés et leur composition chimique, mais qui diffèrent par leur action sur la lumière polarisée; ce sont: le *camphre* droit, qui est dextrogyre; le *camphre* gauche, qui est lévogyre, et le *camphre* inactif. Ces diverses espèces de *camphre* répondent toutes à la formule $C^{10}H_{16}O$ (anc. not. $C^{20}H_{16}O^2$).

— I. **CAMPBRE DROIT** (*camphre* commun ou

camphre des laurinéas). Cette variété existe dans le bois et l'écorce de plusieurs arbres appartenant à la famille des laurinéas, et particulièrement dans le *taurus camphora* qui croît au Japon, à Java, à Sumatra et à Bornéo. Les procédés d'extraction sont extrêmement simples. En Chine et au Japon, le bois est scié en petites bûches que l'on distille avec de l'eau dans une chaudière recouverte d'un chapiteau de terre doublé de paille de riz sur laquelle les cristaux de *camphre* se déposent à mesure qu'ils sont charriés par les vapeurs d'eau. Le *camphre* brut ainsi obtenu est importé en Europe, où on le purifie par sublimation. A Bornéo et à Sumatra, le bois est cassé avec des coins, et le *camphre* que l'on trouve entre les déchirures est extrait. Un même arbre donne quelquefois plus de 20 livres de *camphre*. Le *camphre* droit peut être produit artificiellement à l'aide du bornéol.

FORMULES ATOMIQUES.

$C^{10}H_{18}O + O = H_2O + C^{10}H_{16}O$

Bornéol. Oxygène. Eau. Camphre.

FORMULES ÉQUIVALENTES.

$C^9H_{18}O_2 + 2O = 2HO + C^9H_{16}O^2$

Bornéol. Oxygène. Eau. Camphre.

Lorsqu'il se dépose lentement d'une solution alcoolique, ou lorsqu'on le sublime, le *camphre* cristallise en octaèdres ou segments d'octaèdres; il est blanc, semi-transparent et ressemble à de la glace. Il est difficile à couper au couteau, et plus encore à réduire en poudre. Il se pulvérise cependant si l'on a soin de le mouiller au préalable avec quelques gouttes d'alcool ou d'éther. Le *camphre* fond à 175°, et bout à 204°. Il distille complètement sans altération. Sa densité varie entre 0,986 et 0,996. Sa densité de vapeur = 5,317. L'eau dissout un millième de son poids de *camphre*, qui suffit cependant à lui communiquer une saveur et une odeur particulières.

Lorsqu'on jette des morceaux de *camphre* sur l'eau, dans un large bassin, ils prennent un mouvement giratoire et se meuvent avec une vitesse d'autant plus grande que les morceaux sont plus petits. On a attribué ce mouvement à l'action exercée par les vapeurs de *camphre* qui se forment à la surface du liquide, mais cette explication est loin d'être satisfaisante. Si l'on plonge dans l'eau une épingle pointue, légèrement enduite d'huile, le mouvement du *camphre* cesse immédiatement, et les particules de ce corps sont repoussées de l'épingle, en même temps qu'elles se recouvrent d'une fine couche d'huile. On peut démontrer d'une manière frappante la dispersion de la vapeur de *camphre* à l'aide de la répulsion qu'elle exerce sur l'eau lorsqu'on mouille les points d'une soucoupe sur lesquels sont déposés les morceaux de cette substance. Le *camphre* des laurinéas est soluble dans l'alcool, l'éther, l'acétone, l'acide acétique, l'esprit de bois, le sulfure et les huiles. 100 parties d'alcool de 0,806 de densité dissolvent 120 parties de *camphre*; ce corps se précipite presque entièrement de cette dissolution par l'addition de l'eau. L'alcool chargé de *camphre* dissout le chlorure mercurique en quantité sensiblement plus forte que s'il était pur.

Le pouvoir rotatoire d'une solution alcoolique de *camphre* est de 47,4 pour une épaisseur de 100 millimètres. Ce pouvoir augmente avec la réfrangibilité des rayons beaucoup plus rapidement qu'on ne l'observe sur une autre substance. Le *camphre* solide n'est pas doué de pouvoir rotatoire.

Le *camphre* brûle à l'air avec une flamme fuligineuse. Une éponge de platine ou un fil de platine lié autour d'un morceau de *camphre* commence à rougir lorsque le *camphre* prend feu, et continue après que la flamme est éteinte. Le *camphre* prend feu sous l'influence de l'acide chlorochromique.

Sous l'influence d'une ébullition prolongée avec de l'acide azotique ou du permanganate de potassium, le *camphre* se convertit en acide camphorique. Chauffé avec de l'acide sulfurique concentré, pendant treize heures, à 100°, il dégage de l'anhydride sulfureux, abandonne du charbon et se convertit partiellement en camphrène

$C^8H_{12}O$ (anc. not. $C^{16}H_{12}O^2$),

suivant Delalande, et

$C^9H_{14}O$ (anc. not. $C^{18}H_{14}O$)

suivant Hlasiwetz. Selon Delalande, le *camphre* se convertit, en même temps, sous l'influence de l'acide sulfurique concentré, en une huile volatile présentant les mêmes propriétés et la même composition que le *camphre* ordinaire, sauf que son pouvoir rotatoire serait moindre. Cette huile, chauffée avec la potasse à 200° environ, se transformerait en un *camphre* solide, dont le pouvoir rotatoire serait intermédiaire entre le *camphre* ordinaire et l'huile de *camphre*. Gerhardt suppose que l'huile obtenue par Delalande n'était autre que du cymène, et Chautard que c'était du camphrène chargé de *camphre*.

Si l'on dirige des vapeurs de *camphre* à travers un tube de porcelaine chauffé au rouge, on obtient un gaz combustible et une huile soluble dans l'alcool. Si le tube renferme du fer, il se produit un liquide huileux qui n'est autre qu'une dissolution de naphthalène dans un hydrocarbure liquide isomère de la benzène et bouillant à 140°.

Distillé sur de l'alumine ou de l'argile, le *camphre* donne de l'anhydride carbonique, un

hydrogène carboné, une huile empyreumatique et un résidu de charbon; chauffé avec un anhydride phosphorique ou du chlorure de zinc, il se résout en eau et cymène

$C^{10}H_{14}$ (anc. not. $C^{20}H_{14}$).

Lorsqu'on dirige le *camphre* en vapeur sur de la chaux chauffée au rouge, il se produit la camphrone

$C^{30}H_{44}O$ (anc. not. $C^{60}H_{44}O^2$),

liquide bouillant à 75°. A la chaleur rouge, il se forme, au lieu de camphrone, de l'oxyde de carbone et divers hydrogènes carbonés, parmi lesquels la naphthalène.

Les vapeurs de *camphre*, chauffées, sous pression, avec de la chaux potassée, donnent du campholate de potassium

$C^{10}H_{17}KO^2$ (anc. not. $C^{20}H_{17}KO^4$).

Chauffé entre 180 et 200° avec une solution alcoolique de potasse ou de soude, le *camphre* se convertit en acide camphique et en bornéol. V. ces mots.

Si l'on triture du *camphre* avec l'iode, et qu'on soumette le mélange à la distillation, il passe une huile foncée qui contient du camphène, du colophène et de la créosote de *camphre*, et il reste un résidu blanchâtre qui renferme de la résine de *camphre*.

Le brome s'unit au *camphre* en formant un bromure cristallin, qui se décompose par l'action de la chaleur ou de l'ammoniaque et qui répond à la formule

$(C^{10}H_{16}O)^2Br^2$ (anc. not. $C^{20}H_{16}O^2Br^2$).

Le chlore n'exerce que très-peu d'action sur le *camphre*, même à la lumière solaire.

Le perchlorure de phosphore produit au contact du *camphre* de l'oxychlorure de phosphore et une substance cristalline

$C^{10}H_{16}Cl^2$ (anc. not. $C^{20}H_{16}Cl^4$)

qui a l'aspect du chlorhydrate de térébène. Cette substance reste dissoute dans l'oxychlorure de phosphore, d'où on peut la précipiter par l'eau.

A la distillation sèche, elle donne une huile chlorée qui répond à la formule

$C^{10}H_{15}Cl$ (anc. not. $C^{20}H_{15}Cl$).

Cette substance prend naissance d'après l'équation :

FORMULES ATOMIQUES.

$C^{10}H_{18}O + PCl_5 = PCl_3O + C^{10}H_{16}Cl^2$

Camphre. Perchlorure Oxychlorure de phosphore. phosphore.

FORMULES ÉQUIVALENTES.

$C^{20}H_{18}O^2 + PCl_5 = PCl_3O^2 + C^{20}H_{16}Cl^2$

Camphre. Perchlorure Oxychlorure de phosphore. phosphore.

Suivant Pfundler, si l'on chauffe à environ 110° une molécule de *camphre* avec une molécule de perchlorure de phosphore, il se dégage de l'acide chlorhydrique, et il se forme de l'oxychlorure de phosphore et du chloro-camphène

$C^{10}H_{15}Cl$ (anc. not. $C^{20}H_{15}Cl$).

Cette dernière substance se présente en cristaux blancs et mous d'une odeur de *camphre*. Son indice de réfraction = 1,49327. Il est insoluble dans l'eau, mais à 14° l'alcool à 87 centièmes en dissout les deux septièmes de son poids. Cette solution est inactive. Les cristaux se volatilisent à la température ordinaire et se subliment facilement. A de plus hautes températures, le corps se détruit.

Si l'on emploie deux molécules de perchlore de phosphore pour une de *camphre*, il se forme le chlorure de camphène

$C^{10}H_{16}Cl^2$ (anc. not. $C^{20}H_{16}Cl^4$),

dont nous avons déjà parlé. Le corps s'obtient en cristaux blancs qui ressemblent à ceux du chlorure précédent par leur odeur, leur aspect, leur consistance. Leur indice de réfraction est 1,50553. Il se dissout dans 4,95 parties d'alcool à 87 centièmes, en formant une solution lévogyre. Ce corps se volatilise un peu à la température ordinaire, et fond aux environs de 70° en se sublimant en partie.

Si l'on fait passer du chlore à travers une solution de *camphre* dans le trichlorure de phosphore, il se forme des produits de substitution d'autant plus avancés que la réaction est continuée pendant plus longtemps. On a isolé le *camphre* tétrachloré et le *camphre* sexchloré. Chauffé avec du chlorure mercurique, le *camphre* donne lieu à un dégagement d'acide chlorhydrique, tandis qu'il reste une matière charbonneuse contenant du calomel; on sent en même temps une odeur d'essence de térébenthine. Le perchlore d'antimoine attaque vivement le *camphre* en donnant de l'acide chlorhydrique et une masse résineuse.

Le *camphre* absorbe le gaz chlorhydrique en proportions variables suivant la température et la pression. A une très-basse pression, cette absorption n'a plus lieu. L'anhydride sulfureux est également absorbé par le *camphre* en proportions qui varient avec la température et la pression atmosphérique. Il en est de même de la vapeur d'hypozotite.

— II. **CAMPBRE GAUCHE**. Lorsque l'essence du *pyrethrum parthenium* est soumise à la distillation fractionnée et qu'on recueille à part les produits qui passent entre 200° et 220°, ces produits déposent, en se refroidissant, une grande quantité d'un *camphre* qui ne diffère

du *camphre* ordinaire que par son pouvoir rotatoire, lequel est égal et inverse à celui du *camphre* droit $[\alpha] = -47,4$ pour une longueur de 100 millimètres. Le *camphre* gauche, traité par l'acide azotique, fournit l'acide lévocatamphorique.

— III. **CAMPBRE INACTIF**. Selon Proust, les huiles essentielles appartenant à la famille des labiées, telles que le romarin, la marjolaine, la lavande et la sauge, déposent souvent une substance semblable au *camphre*. Le *camphre* de lavande a la même composition que celui des laurinéas, mais il n'exerce pas d'action sur la lumière polarisée. Des corps qui ressemblent au *camphre*, mais d'une modification indéterminée, s'obtiennent lorsqu'on fait agir l'acide azotique sur les essences de tanaisie, de semen-contra, de valériane et de sauge. Enfin, lorsqu'on distille de l'ambro avec de l'acide azotique, le produit distillé contient un *camphre* que l'on peut extraire en épuisant le mélange par l'éther, après l'avoir saturé par le carbonate de potassium; mais ce dernier a la composition du bornéol.

— Pharm. Le *camphre* est souvent employé en médecine. Il entre dans les préparations pharmaceutiques suivantes :

CIGARETTES DE RASPAIL.

On introduit des grumeaux de *camphre* dans des tuyaux de plume, de paille ou autres, fermés aux deux extrémités par des tampons d'ouate; on aspire l'air à travers. M. Raspail recommande cette cigarette contre certaines toux, contre l'asthme, et comme préservatif dans les épidémies.

POUDRE DE CAMPBRE.

On pulvérise le *camphre* dans un mortier, après l'avoir humecté avec quelques gouttes d'éther. M. Raspail préfère râper le *camphre* et le passer au tamis. Il conseille de priser cette poudre contre la migraine.

EAU CAMPHRÉE (codex).

Pr. : Camphre. 1
Eau froide. 125
Laissez en contact en agitant de temps en temps et filtrez.

EAU SÉDATIVE.

Pr. : Ammoniaque liquide. 60
Eau distillée. 1000
Sel marin. 60
Alcool camphré. 10
P. S. A.

En compresses contre la migraine. (Raspail.)

ALCOOL CAMPHRÉ.

Pr. : Camphre. 1
Alcool rectifié. 7
Dissolvez, filtrez.

EAU-DE-VIE CAMPHRÉE.

Pr. : Camphre. 1
Alcool à 56°. 40
Dissolvez, filtrez.

ÉTHER CAMPHRÉ.

Pr. : Camphre. 1
Éther. 4
Faites dissoudre dans un flacon bien bouché.

VINAIGRE CAMPHRÉ.

Pr. : Camphre en poudre. 1
Vinaigre fort. 40
Divisez le *camphre* dans un mortier de verre avec de l'acide acétique concentré; laissez macérer pendant quelques jours dans un vase fermé, et filtrez.

HUILE CAMPHRÉE.

Pr. : Camphre. 1
Huile d'olive. 7
Dissolvez à une douce chaleur.—En frictions.

LAVEMENTS CAMPHRÉS.

Pr. : Décoction de graines de lin. 500
Camphre. 4
Divisez le *camphre* au moyen d'un jaune d'œuf et délayez-le dans la décoction de lin.

EMPLÂTRES CAMPHRÉS.

On introduit le *camphre* dans quelques compositions emplâstiques. Il faut se rappeler qu'il ramollit les résines. Quand on introduit le *camphre* dans une préparation, cataplasme, onguent, emplâtre, il faut attendre qu'elle soit en partie refroidie, pour ne point le volatiliser.

HUILE DE CAMPBRE.

Lorsqu'on soumet à la distillation avec l'eau du *taurus camphora*, il passe en même temps que le *camphre* une huile qui, purifiée par distillation fractionnée, est incolore, mobile, volatile à 180°, douée d'un pouvoir rotatoire dextrogyre considérable, et d'une odeur qui rappelle celle du *camphre*. Cette huile ressemble à l'essence de citron. Comme cette dernière, elle se combine à l'acide chlorhydrique, et donne un chlorhydrate qui répond à la formule $C^{10}H_{16}2HCl$ (anc. not. $C^{20}H_{16}2HCl$).

Dans la distillation du *dryabalanops camphora*, on obtient en même temps que le bornéol un mélange de deux essences que l'on peut séparer par la distillation, et qui toutes deux répondent à la formule

$C^{10}H_{16}$ (anc. not. $C^{20}H_{16}$).

L'une d'elles bout entre 180 et 190°, et l'autre à environ 260°. On obtient en même temps

une résine $C^{30}H^{46}O_2$? (anc. not. $C^{60}H^{46}O_2$?). Cette résine fond un peu au-dessus de 100°. Un fait remarquable, c'est que l'huile du *dryabalanops* examinée par M. Lallemand ne contenait pas de bornéol, et même que la portion la plus volatile avait un point d'ébullition plus élevé que celui du bornène. V. DRYABALANOPS.

— **Thérapie.** L'action physiologique est triple : 1^o localement, le *camphre* est irritant; il peut ulcérer la muqueuse buccale, c'est à ce titre qu'il est réduciif; 2^o absorbé, le *camphre* est sédatif de la circulation; il amène la prostration des forces, un peu de refroidissement; il est surtout anaphrodisiaque. Cette action se produit pendant la période d'absorption du *camphre*; si l'on veut l'obtenir, on doit donner le *camphre* à doses fractionnées; 3^o il est excitant pendant la période d'élimination; alors le pouls s'accélère et devient dur; la peau est chaude et se couvre de sueur. Si c'est ce dernier effet que l'on désire obtenir, il faut donner le *camphre* à doses concentrées, en deux prises.

On recommande le *camphre* : 10 dans les inflammations en général, et dans celles des organes génitaux en particulier ; telles sont : la pleurésie, la péritonite, la fièvre typhoïde au début, la néphrite ou la cystite cantharidienne, les érections douloureuses de la blennorrhagie, la nymphomanie ; il a une action efficace dans les inflammations des organes génitaux ; 30 contre l'ataxie ; ainsi que le musc, on le donne contre la fièvre typhoïde ou les inflammations qui s'accompagnent de phénomènes ataxiques ; 30 à l'extérieur, on emploie le *camphre* comme résolvant et contre les démangeaisons qui accompagnent les affections de la peau ; son pouvoir résolvant est tel, que Malmagne le prescrivait contre les brûlures du premier degré ; il peut être aussi employé avec le chlorure de sodium, dans les gonorrhées les plus aiguës ; le *camphre* est darsénicié, M. Raspail a insisté sur cette dernière propriété, qu'il a considérablement exagérée ; le *camphre*, suivant lui, serait le principal agent de la thérapeutique, attendu que, dans son opinion, les quatre cinquièmes des maladies sont dues à des parasites animés, et que le *camphre*, en détruisant ces parasites, doit détruire les maladies. C'est là, on le voit, une déduction toute théorique, que les faits ne paraissent en rien justifier.

CAMPHRÉ, ÉE (kan-fré) part. pass. du v. Camphrer. Contenant du camphre: *Eau-de-vie CAMPHRÉE. Alcool CAMPHRÉ.*

CAMPHRÉE s. f. (kan-fré — rad. *camphre*). Bot. Genre de plantes, de la famille des atriplicées, comprenant environ cinq espèces, qui appartiennent au midi de l'Europe et à l'Asie centrale, où elles croissent dans les terrains arides et salés : *La CAMPHRÉE de Montpelier est vulnérable et apéritive.* (V. de Bomare.) *La CAMPHRÉE fleurit pendant presque tout l'été.* (A. Richard.) *La CAMPHRÉE de Montpelier exhale une forte odeur de camphre.* (Bouillet.) || *Camphrée sauvage*, Nom vulgaire du polyacène des champs.

— **Encyca.** Ce genre, qui appartient à la famille des atriplicées ou chenopodées, comprend des plantes herbacées ou sous-frutescentes, à tiges rameuses, diffuses, couvertes de feuilles petites, linéaires; les fleurs sont axillaires, ont un calice urcéolé, denté, et sont dépourvues de corolle; le fruit est une petite capsule monosperme. Les espèces, au nombre de cinq ou six, habitent le midi de l'Europe et l'Asie centrale; elles croissent en général dans les lieux arides et sablonneux et dans les terrains salés. La plus connue est la *camphrée* de Montpellier, ainsi nommée de la localité où on l'a trouvée en abondance, mais qui est répandue aussi dans toute l'Europe méridionale. C'est un petit sous-arbrisseau, dont les feuilles et les rameaux sont couverts d'un duvet blanchâtre, assez clairement. Ses feuilles, quand on les froisse, exhalent une odeur analogue à celle du camphre; leur saveur est un peu âcre. L'ancienne médecine a fait de cette plante une grande réputation. On l'a vantée comme éménagogue, aperitive, céphalique, sudorifique, vénérologique. On l'a préconisée aussi contre l'hydropisie et l'asthme, et l'on recommandait, pour cette dernière maladie, d'ajouter à son infusion quelques gouttes d'essence de vipère et de laudanum; il est à peine besoin de dire que le remède devait surtout sa vertu au laudanum. La *camphrée* est aujourd'hui rarement employée en médecine; on la prend infusée dans du vin blanc, ou dans l'eau comme le thé, et édulcorée avec du miel ou du sirop.

CAMPHER v. a. ou tr. (kan-fré — rad. *campère*). Imprégner de camphre, mêler de camphre : **CAMPHER** de l'alcool, de l'eau-de-vie, un cataplasme.

CAMPRIER s. m. (kan-fri-é — rad camphre). Bot. Genre d'arbres, de la famille des laurinéés, voisin des lauriers : *Le CAMPRIER est un arbre d'une assez grande taille.* (C. Lemaire.) *Les paysans coupent le bois du CAMPRIER par petits morceaux.* (V. de Bomare.) *Le CAMPRIER croît au Japon.* (A. Richard.)

— **Encycl.** Classé autrefois parmi les lauriers, le *camphrier* est devenu le type du genre *camphora*, qui présente les caractères suivants : arbres à feuilles alternes, coriaces, entières, glabres, persistantes ; fleurs petites, blanchâtres, polygames, en panicules ; calice

CAMP

aduc, à cinq divisions; quinze étamines, dont les neuf extérieures fertiles; ovaire à une seule loge uniovulée, surmonté, d'un style simple, terminé par un stigmate discordant. Les espèces ne sont pas nombreuses que renferme ce genre croissent en Chine et au Japon. La plus connue est le camphrier officinal (*camphora officinarum* de Bauhin, *laurus camphora* de Linné). C'est un arbre d'un port élégant, à écorce rugueuse sur le tronc, verte et luisante sur les jeunes branches. Toutes ses parties exhalent, quand on les froisse, une odeur de camphre. Son bois, blanc, ondué de roux, odorant, à tissu lâche, acquiert avec l'âge une teinte plus colorée, et sa surface prend un aspect poreux, par suite de la volatilisation du camphre contenu dans ses cellules.

Le camphrier est connu en Europe depuis 1675; mais c'est seulement en 1680 qu'un jeune pied vivant fut envoyé à J. Commelyn, et cultivé au jardin botanique d'Amsterdam. Le camphrier a fleuri pour la première fois en Europe, dans la marche de Brundebourg, en 1749. Au Jardin des plantes de Paris, la première floraison a eu lieu en 1805. On a cru d'abord que cette essence était très-délicate; il paraît aujourd'hui démontré que le camphrier peut croître en plein air dans le midi et l'ouest de la France, et même, avec quelques soins et en choisissant bien les expositions, dans une grande partie du centre. Sous le climat de Paris, on tient le camphrier en caisses, pour le rentrer pendant l'hiver en orangerie ou en serre tempérée; il lui faut une terre consistante; il se multiplie facilement de graine; les boutures reprennent avec peine, et les marcottes ne s'enracinent souvent qu'au bout d'un an. La culture, du reste, n'est pas difficile; elle se réduit à des arrosements rares en hiver et fréquents en été, et à une taille modérée. Le produit le plus important de cet arbre est le camphre; on l'obtient en coupant le bois des tiges, des branches et des racines en petits morceaux, que l'on introduit, avec de l'eau, dans une cucurbitte en fer dont le chapiteau est garni de chaume à l'intérieur. Par l'ébullition, le camphre se volatilise et vient se fixer sur le chaume.

CAMPRIER, IÈRE s. (kan-fri-é, i-è-re — rad. *camphre*). Argot. Buveur d'eau-de-vie, de camphre, selon l'expression usitée chez les argotiers.

CAMPHRONE s. m. (kan-fro-ne — rad. *camphre*). Chim. Huile volatile que l'on obtient en faisant passer du camphre sur de la chaux portée au rouge.

— **Encycl.** La *camphrone*

$C^{30}H^{44}O$ (anc. not. $C^{60}H^{44}O^2$)
est une huile légère, qui a une odeur forte particulière, tout à fait différente de celle du camphre. La *camphrone* bout à 75° centigrades; elle est insoluble dans l'eau, soluble dans l'alcool et l'éther. Elle dérive du camphre par soustraction d'eau.

$$3C^{10}H^{16}O - 2H^2O = C^{30}H^{44}O$$

(anc. not. $3C^{20}H^{16}O^2 - 4H^2O = C^{60}H^{44}O^2$).

Elle est peut-être identique avec le produit obtenu en chauffant du camphre avec de l'argile ou en faisant passer de la vapeur de camphre à travers un tube de porcelaine chauffé au rouge.

CAMPHUR s. m. (kan-fur). Nom donné par les anciens auteurs à la licorne.

CAMPHUYSEN 'ou **KAMPHUIZEN** (Théodore-Raphaël), peintre hollandais et l'un des meilleurs paysagistes de l'école flamande, né à Gorcum en 1586, mort en 1626. Il excellait surtout à représenter les soleils couchants et les effets de neige. A dix-huit ans, il abandonna tout à coup la peinture pour l'étude de la théologie et embrassa la doctrine d'Arminius. Il cultiva aussi la poésie, et a laissé quelques ouvrages aujourd'hui oubliés ; mais ses tableaux sont très-recherchés et très-rares.

CAMPHYS (Jean), en latin **Camphion**, gouverneur général des établissements néerlandais à Batavia, né à Harlem en 1634, mort à Batavia en 1695. Il travailla chez un orfèvre dans sa première jeunesse, s'engagea au service de la compagnie hollandaise des Indes, et parvint, de grade en grade, à la haute position de gouverneur général. Il publia une *Histoire de la fondation de Batavia*, et rassembla pour l'histoire du Japon des matériaux qui, après sa mort, furent remis entre les mains de Kœmpfer.

CAMPI, bourg du royaume d'Italie, dans la Terre d'Otrante, à 15 kilom. N.-O. de Lecce; 4,101 hab. Belle église collégiale. || Bourg du royaume d'Italie, préfecture et à 11 kilom. N.-O. de Florence; 2,000 hab. Ce bourg est le centre d'une importante fabrication de chapeaux de paille, dits chapeaux de Florence.

CAMPI, famille d'artistes crémonais, dont le chef, Galeas CAMPI (1475-1536), ne fut qu'un pâle imitateur du Pérugin. Il eut trois fils : Jules CAMPI (1502-1572) s'inspira surtout du style de Jules Romarin. On trouve de beaux ouvrages de lui à Crémone et à Milan. — Antoine CAMPI (1536-1591) fut à la fois architecte, historien et peintre, enrichit Crémone et Milan de peintures remarquables, et compose la *Chronique* de sa ville natale, avec

CAMP

des planches gravées par lui-même (1585, in-fol.); — Vincent CAMPI (1532-1591) fut peut-être inférieur à ses frères dans le genre historique et religieux, mais les surpassa dans le portrait et les sujets de nature morte. — On connaît encore Bernardino CAMPI, né à Crémone en 1525, et vraisemblablement de la même famille, mort vers 1590. Crémone, Milan, Pavie possèdent de ses tableaux. Le Louvre a de lui la *Vierge pleurant sur le corps de son fils*.

CAMPI (Michel et Balthazar), botanistes italiens du XVIII^e siècle. Ils étaient frères et dirigeaient ensemble une maison de droguerie et de parfumerie à Lucques. Après avoir étudié les écrits de Dioscoride, ils parcoururent la chaîne des Apennins et d'autres contrées de l'Italie pour en observer les plantes, et ils publièrent les résultats de leurs recherches dans plusieurs ouvrages écrits en italien, dont l'un porte le titre de *Spiclegio botanico* (Lucques, 1654).

CAMPI (Paul-Emile de), poète dramatique italien, né à Modène en 1740, mort en 1796. Il était d'une famille patricienne, et il ne se mit à écrire pour le théâtre qu'en 1774. Son premier ouvrage fut sa tragédie de *Biblis*, qui fut jouée avec succès sur les principaux théâtres d'Italie. Trois ans après, il produisit une autre tragédie, *Wladimir ou la Conversion de la Russie* (1777). Il entretenait une correspondance avec Voltaire, et lui adressa, entre autres, une lettre sur le *Prologue de Pégase et du Vieillard* (1774).

CAMPI (Antonine), célèbre cantatrice, née à Lublin (Pologne) en 1773, morte en 1822, était fille d'un musicien polonais, Mikłajewicz, qui lui donna une bonne éducation musicale, et lui fit étudier le chant à un âge où la voix est à peine formée. Dès sa quinzième année, elle fut attachée comme cantatrice à la chambre du roi de Prusse. Après son mariage avec un chanteur de Prague, nommé Campi, et un long séjour aux théâtres de Prague et de Leipzig, elle vint, en 1801, débiter à Vienne, où elle reçut un accueil des plus flatteurs, tant pour la beauté et l'étendue de sa voix que pour l'expression passionnée de son chant. M^{me} Campi resta longtemps à Vienne, et, en 1820, reçut le titre de cantatrice de la cour impériale. Il y avait alors trente et un ans qu'elle chantait au théâtre, et cependant sa voix était toujours belle, et les côtés dramatiques de son talent s'étaient encore perfectionnés. L'année suivante, elle parut sur le théâtre de Varsovie, et remplit le rôle d'Aménaïde d'une façon si brillante, que l'empereur Alexandre lui fit présent d'une bague en diamant. En 1822, elle se rendait à Munich pour y donner des représentations, quand une fièvre inflammatoire vint la saisir et mettre fin à sa glorieuse carrière artistique. Les rôles de prédilection de M^{me} Campi furent d'abord *donna Anna*, de *Don Juan*; Constance, de *l'Enlèvement au sérail*; la Reine de la nuit, de *la Flûte enchantée*; et Vitellia dans la *Clémence de Titus*. Plus tard, le brillant de la musique italienne séduisit l'habile cantatrice, qui, à partir de ce moment, se voua presque exclusivement au répertoire rossinien. Quelques connaisseurs ont donné à M^{me} Campi la prééminence sur M^{me} Catalini.

CAMPBELL (Edmond), jésuite anglais, né à Londres en 1540. Il enseigna les humanités au collège anglais de Douai, puis la rhétorique et la philosophie dans la maison des jésuites à Prague, et fut envoyé en 1580, avec le fameux Parsons et d'autres missionnaires, pour tenter des conversions en Angleterre. Arrêté comme conspirateur, il fut condamné à mort et pendu à Tyburn le 1^{er} décembre 1581. Il a laissé quelques écrits de controverse et une *Histoire d'Irlande* (Dublin, 1633).

CAMPICHÈTE s. f. (kan-pi-kè-te — du gr. *kampê*, courbure; *chaitê*, crin). Entom. Genre d'insectes diptères brachocères, tribu des muscides, comprenant une espèce qui vit dans le nord de la France.

CAMPICOLE s. f. (kan-pi-ko-le — du lat. *campus*, champ; *colere*, habiter). Ornith. Section du genre traquet, dont quelques auteurs ont fait un genre distinct.

CAMPIDOCTEUR s. m. (kan-pi-dok-teur — lat. *campidoctor*; foriné de *campus*, champ de *campi*; *docere*, instruire, parce que les écoles publiques de gymnastique étaient établies au champ de Mars). Antiq. Professeur, maître d'escrime et de gymnastique attaché aux armées romaines. || On disait aussi **CAMPIGÈNE** (*campigena*).

CAMPIDONIA, nom latin de l'abbaye de
KEMPTEN.

CAMPIER s. m. (kan-pié — du lat. *campus*, champ). Messier, garde champêtre. || Vieux mot.

CAMPIGLIA, bourg du royaume d'Italie, préfecture et à 50 kilom. N.-O. de Grosseto, à 8 kilom. des bords de la Méditerranée; 2,200 hab. Riches carrières de marbre, dans le Monte-Calvi.

CAMPIGLIA (Alexandre), historien italien, qui vivait à la fin du xvi^e siècle et au commencement du xvii^e. Il composa une *Histoire des troubles de la France pendant la vie de Henri le Grand* (Venise, 1614), et dédia ce livre à Louis XIII. Il y raconte assez froidement les

CAMP

massacres de la Saint-Barthélemy, et s'étend surtout sur la joie qu'on éprouva à Rome lorsqu'on apprit l'abjuration d'Henri IV, et sur la douleur qu'on y ressentit de l'attentat de Ravallac.

CAMPIGLIA (Giovanni-Domenico), peintre et graveur italien, né à Lucques en 1692, mort vers 1762. Il fut appelé à Rome pour dessiner d'après l'antique, et c'est sur ses dessins qu'on a gravé une grande partie du musée Capitolin. Il passa ensuite à Florence, et grava à l'eau-forte un grand nombre de planches. Il peignit plusieurs tableaux, parmi lesquels on cite surtout son *Saint Nicolas de Bari*, dans l'église de San - Giovannino, à Florence. Son portrait peint par lui-même se trouve dans la collection iconographique de Florence.

CAMPIGNEULES ou **CAMPIGNEUILLES** (Charles-François-Plorent THOREL de), littérateur français, né à Montreuil-sur-Mer en 1737, mort en 1809. Il était trésorier de France à la généralité de Lyon, ce qui ne l'empêcha pas d'écrire beaucoup, et de se faire admettre dans plusieurs Académies de province. Après avoir publié un roman intitulé le *Temps perdu* (1756), il rédigea pendant quelque temps le *Journal des dames*; puis il publia d'autres romans, des dialogues, des essais, etc. Aucune de ses œuvres ne s'éleva au-dessus du médiocre. Nous citerons toutefois : *Anecdotes morales de la fautille, suivies de recherches et de réflexions sur les petits-maitres* (1760).

CAMPILE, bourg de France (Corse), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. S.-O. de Bastia; 854 hab. Châtaignes, huile d'olive, vins, fruits, amandes.

CAMPINE s. f. (kan-pi-ne — de *Campine*, district flamand où l'on élève d'excellentes poulardes). Art culin. Petite poularde fine.

CAMPINE, vaste contrée de Belgique, dans les provinces d'Anvers et de Limbourg, formant un plateau peu élevé sur le limbe des deux bassins de l'Escaut et de la Meuse. Ce plateau ne produit que des pâturages peu abondants, mais nourriciers, où l'on élève les chevaux, les bœufs et les moutons les plus beaux du royaume. La Campine, qui se continue dans le Brabant hollandais sous le nom de Kempenland, renferme plusieurs villes : Gheel, colonie d'aliénés ; Turnhout, Hereathals, Beringen, Herck, Hamont, etc.

Le sol de cette contrée, bien que couvert, dans la plus grande partie de son étendue, de bruyères ou de sables mouvants, n'est nullement stérile. Seulement sa fertilité est pour ainsi dire à l'état latent jusqu'à ce que le travail des défrichements la fasse apparaître. C'est ce que révèle du reste, au premier coup d'œil, l'observation du pays. « En parcourant, dit M. Teichmann, la contrée connue sous le nom de Campine, et qui s'étend principalement sur le territoire des provinces de Limbourg et d'Anvers, on remarque avec étonnement la différence qui existe, quand on compare la fertilité du sol, entre des localités très-rapprochées l'une de l'autre : au milieu des bruyères s'élèvent tout à coup des villages bien bâtis, entourés d'une zone de terrains admirablement cultivés, mais qui, à peu de distance, sont remplacés de nouveau par des sables arides. Tous les lieux habités et fertiles sont situés près des sources ou sur le cours des ruisseaux qui sillonnent le pays. » Trois principaux obstacles s'opposaient au défrichement dans la Campine : le manque d'eau sur certains points, l'excès d'eau sur d'autres, et, presque partout, la difficulté de communication, à cause de la mobilité des sables. Pour remédier à ce triple inconvénient, le gouvernement belge a fait ouvrir des canaux, construire des routes, et, dès ce moment, le pays a changé de face. Depuis l'établissement du grand canal de la Campine, plus de deux mille hectares ont été défrichés dans la seule commune d'Arendonck, et, sur cette étendue on a construit seize grandes fermes dont les étalles sont peuplées de plusieurs centaines de bêtes à cornes. Les voies de communication, en améliorant l'agriculture, ont augmenté de plus d'un quart la valeur des anciennes terres arables; elles ont aussi beaucoup favorisé le boisement. Avant leur construction, le bois de sapin était presque de nulle valeur; aujourd'hui, le bois provenant du premier éclaircissage des sapinières est très-recherché par les briquetiers de Boom et des environs. La distance parcourue en moins d'un demi-siècle, et surtout dans ces dernières années, est immense. A la place des landes désolées qui, naguère encore, occupaient presque entièrement la surface de cette immense plaine, s'élèvent aujourd'hui de magnifiques cultures de seigle, d'avoine, d'orge et de sarrasin; dans un grand nombre de localités, le froment lui-même a été introduit, et les récoltes sont naturellement plus abondantes. Les prairies naturelles fournissent de bons produits, et toutes elles reçoivent les soins nécessaires; malheureusement, dans les localités où les cultivateurs ne peuvent tirer leur combustible de la bruyère, le gazon est coupé en manière de tourbe tous les huit ou dix ans sur une épaisseur de 0 m. 7 à 0 m. 10, et séché sur place pour être brûlé ensuite au foyer domestique. Cet usage est d'autant plus regrettable que les prairies naturelles forment la principale richesse de la Campine. Du reste, l'irrigation est bien entendue; elle a lieu le plus souvent par déversement. Comparativement à la population et à l'étendue des cul-

tures, le nombre des bestiaux est considérable. Toutefois, à l'exception des animaux amenés du dehors, l'espèce chevaline est assez mal représentée, mais l'espèce bovine est fort belle. On rencontre assez souvent, surtout chez les nouveaux défricheurs, la race hollandaise, et beaucoup plus généralement la race dite *campinoise*, qui est plus petite et se rapproche beaucoup de la précédente, soit par la couleur de la robe, soit par les qualités lactières. La race de moutons dite aussi *campinoise* est très-estimée pour la qualité de sa chair, bien qu'elle soit inférieure, sous ce rapport, à celle de l'Ardenne. Cette race a l'ossature fine et une certaine aptitude à prendre de la graisse; mais elle est très-sensible aux intempéries, et sa laine est de médiocre qualité. L'éducation du porc est peu répandue en Campine; ceux de ces animaux qu'on y élève appartiennent presque tous à la race dite de *Saint-Trond*. Il n'en est pas de même, à beaucoup près, de l'éducation des volailles; celle-ci est au contraire très-répandue; on élève surtout beaucoup de poules. Sous ce rapport, la Campine est à la Belgique ce que la Bresse, le Maine et le pays de Caux sont pour la France. Les poules d'Hoogstraeten ne sont pas moins renommées que celles de La Flèche. Cette poule, vulgairement désignée sous le nom de poule de *Campine*, et dont on tire les fameux chapons de Bréda, est vantée pour la qualité de sa chair et l'abondance de ses produits. Le beurre de la Campine est également célèbre. Le principal marché au beurre est celui de Rhéty, qui se tient, le mardi de chaque semaine, sous un tilleul monumental qui mesure 52 m. de circonférence avec ses branches.

Les défrichements opérés jusqu'à présent dans la Campine sont dus en partie à l'Etat, en partie à des sociétés organisées d'après la méthode ordinaire, et en partie à de simples particuliers. Ni l'Etat ni les sociétés n'ont réalisé de gros bénéfices; les simples particuliers ont mieux réussi. D'après MM. Joigneaux et Delobel, auxquels nous avons emprunté la plupart des détails qui précèdent, l'avenir de la Campine est tout entier dans le succès d'entreprises individuelles faites par de riches propriétaires sur une grande échelle, bien combinées et bien conduites. C'est de là que sortiront les bons exemples et les rapides améliorations sous tous les rapports. Leur assemblage servira de règle; leur influence amènera la création, l'achèvement ou l'entretien convenable des voies de communication. Les cultivateurs de la contrée profiteront de ces améliorations et pourront à leur tour étendre le rayon de leurs cultures ou établir des fermes isolées sur des points aujourd'hui inhabitables; de telle sorte qu'un jour viendra où l'on pourra dire de la Campine ce que l'on dit en ce moment du pays de Waes: « Ces champs si féconds n'étaient pourtant que du sable et des bruyères autrefois ».

CAMPINEANO (Jean), homme politique roumain, né en Valachie vers 1798. Il fonda la Société dite *Philharmonique* en 1835, sous l'administration d'Alexandre Ghika, dirigea l'opposition libérale, et se prononça, dans l'assemblée générale de 1837, contre l'adoption des deux articles supplémentaires du règlement organique, qui sanctionnaient l'ingérence de la Russie dans le gouvernement de la principauté. S'étant rendu en France et en Angleterre en 1840, après la dissolution de l'assemblée, il fut exilé en son absence, et interné dans un monastère à son retour. Il devint plus tard ministre du contrôle sous le prince Stürbey.

CAMPION s. m. (kan-pi-on — du gr. *kampé*, courbure). Bot. Syn. d'ACROSTIC.

CAMPION (Henri de), homme de guerre, né en 1613, mort en 1663. Il a laissé des *Mémoires* qui, des mains de M. de Campion-Montpougnan, chef de la branche aînée, sont passés dans celles du général de Grimoard, lequel les a publiés en 1807. Ces *Mémoires* n'ont pas été accueillis comme ils le méritaient. Petitot, dans sa collection, n'en a inséré qu'un fragment, et encore comme pièce à l'appui des *Mémoires* de La Châtre. Michaud a suivi la même voie: il a reproduit, comme Petitot, le passage relatif au complot tramé par le duc de Beaufort contre le cardinal Mazarin. « Sans doute, dit M. Moreau, le récent éditeur de Campion, la conjuration de Beaufort est le grand fait, le fait capital... et elle suffirait seule pour justifier cette seconde édition, puisque la première est épuisée. On sait, en effet, quel éclat elle fit au commencement de la régence. Elle abaissa la maison de Vendôme... Elle fit disparaître la coterie des importants, qui peut-être en attendait l'accomplissement de ses rêves, et elle poussa la fortune du premier ministre, qu'elle avait pour but de renverser. Quoique le cardinal eût été informé du coup qui menaçait sa vie, quoiqu'il connût les noms des principaux conjurés, et qu'il déployât pour les livrer à la justice toutes les ressources de la puissance suprême, le secret fut si fidèlement gardé que Mme de Motteville, ordinairement bien instruite, n'en parle qu'avec hésitation, et que le cardinal de Retz le nie. Ce sont les *Mémoires* de Campion qui l'ont dévoilé. » Mais l'intérêt qu'ils offrent ne se réduit pas à cette révélation. On y trouve d'excellents récits des campagnes de 1636 en Lorraine, de 1637 et 1638 en Franche-Comté, de 1639 en Rouss-

sillon, de 1640 en Italie, et de 1652 et 1653 en Picardie et en Flandre. On y lit avec fruit les passages où Henri de Campion raconte la vive résistance des bourgs du Bâ et de Saint-Léu-d'Esseret à l'entrée des troupes royales; les malversations des officiers battant monnaie au détriment des princes et des soldats; ses veilles studieuses au milieu des camps, ses nombreux voyages quand, pourchassé comme complice du duc de Beaufort, il se sauvait à Jersey, ou allait retrouver le duc de Vendôme à Florence, ou enfin regagnait sa province pour y préparer son mariage avec Mlle de Martinville. Henri de Campion ne s'était pas jeté de gaieté de cœur dans la mêlée de ces complots sans cesse renaissants. Il appartenait au duc de Longueville, et s'était considéré comme forcé de le suivre. On ne rencontre nulle trace d'ambition dans toute sa vie. Il fut très-heureux de la réconciliation du duc avec la cour, et pourtant il savait qu'il aurait fait « plutôt fortune dans l'autre parti. » Il avait été nommé lieutenant-colonel du régiment de Longueville. Lorsque le régiment fut réduit de vingt compagnies, Henri de Campion se retira dans sa terre de Boscfere, où il mourut à l'âge de cinquante ans. C'est dans le silence de cette retraite qu'il composa ses *Mémoires*, lesquels s'arrêtent à l'année 1661. M. Moreau a jugé utile, et avec raison, de les faire suivre de quelques lettres écrites par Alexandre de Campion, frère d'Henri de Campion, et qui sont pour le récit de ce dernier un très-bon commentaire. — On attribue aussi à ce même Alexandre de Campion, né en 1610, mort en 1670, une *Vie de plusieurs hommes illustres, tant Français qu'étrangers* (Paris, 1637). — Un autre frère, nommé Nicolas, né en 1616, mort en 1703, embrassa l'état ecclésiastique, et a laissé: *Entretiens sur divers sujets d'histoire, de politique et de morale, dédiés au cardinal de Polignac* (Paris, 1704).

CAMPION (François), théoriste français du XVIII^e siècle. Il fit partie de l'orchestre de l'Opéra de Paris. On lui doit les ouvrages suivants: *Nouvelles découvertes sur la guitare* (Paris, 1705); *Traité d'accompagnement pour le théorbe* (1710); *Traité de composition selon les règles de la musique* (1716).

CAMPION (Thomas), littérateur et érudit anglais, qui florissait au commencement du XVIII^e siècle. Tout en exerçant la médecine, il s'adonna à la poésie et à la musique, et devint un très-habile musicien. Ses principaux écrits sont: *Observations sur l'art poétique anglais* (1602), et *Nouveau moyen pour composer à quatre parties en contre-point*, etc. (Londres, in-8°, sans date).

CAMPION (Hyacinthe), philosophe et théologien hongrois, né en 1725, mort en 1767. Il entra dans l'ordre des dominicains, et, après avoir professé la philosophie et la théologie, il devint commissaire provincial à Eszek, en Esclavonie, où il termina ses jours. Parmi ses ouvrages, nous citerons: *Vindictæ pro suo ordine adversus quosdam scriptores* (Bade, 1766, in-8°).

CAMPION DE TERSAN. V. TERSAN.

CAMPIONI (Charles-Antoine), compositeur de musique italien, né à Livourne en 1720. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude du violon, et devint maître de chapelle à la cour de François II, duc de Toscane. Alors il composa de la musique religieuse, et, entre autres œuvres, un *Te Deum* (1767) pour deux cents exécutants. On lui doit en outre divers morceaux pour violon, et des duos pour violon et violoncelle.

CAMPIS adj. (kan-pi — du lat. *campus*, champ). Rustre, grossier. || Vieux mot.

CAMPISI (Dominique), religieux dominicain et compositeur de musique, né à Baiabuto (Sicile). Il fut nommé professeur de théologie; mais, tout en remplissant les devoirs du professorat, il trouva le temps de publier diverses œuvres musicales, parmi lesquelles nous citerons: *Motetti à deux, tre et quatre voix, con una completa* (Palermo, 1615-1618); *Floritis concentus binis, ternis, quaternis et quinis vocibus modulandus* (Rome, 1622), etc.

CAMPISTRON (Jean GILBERT DE), romancier et auteur dramatique français, né à Toulouse vers 1656, mort en 1723. Il appartenait à une famille noble, originaire de l'Armagnac, établie dans la ville de Clémence Isaure depuis le milieu du XVI^e siècle. A la suite d'un duel où il fut blessé, à l'âge de dix-sept ans, il fut envoyé à Paris par ses parents, qui voulaient le soustraire aux conséquences de cette affaire. Le jeune Toulousain, entraîné par son penchant pour la poésie dramatique, sollicita et obtint les conseils de Racine. Pour son début, il donna au théâtre sa *Virginie* (1683), qui eut quelque succès, et qui fit tomber *Téléphonte*, œuvre rivale. Cette dernière pièce, il faut le dire, était de l'infortuné Pradon; mais elle se produisait sous le patronage puissant de la duchesse de Bouillon. Campistron, qui ne comptait pas assez sur son génie pour négliger les petits moyens, voulut à son tour s'assurer l'appui de cette grande dame, et lorsque, en 1684, il fit jouer une nouvelle tragédie, *Arminius*, il la dédia à la duchesse, ce qui lui valut un nouveau succès. Vintrent ensuite *Andronic* (1685) et *Alcibiade* (1685). Baron soutint par son talent cette dernière pièce, et peut-être n'est-ce qu'à lui qu'elle dut son éclatante réussite. Campistron s'essaya

ensuite dans le genre de l'opéra-comique, et voici à quelle occasion. Le duc de Vendôme, voulant donner une fête au dauphin, demanda à Racine un livret d'opéra. Racine, retiré alors sous sa tente, refusa et désigna Campistron. Celui-ci s'exécuta de bonne grâce, et donna *Acis et Galatée* (1686), qui eut un succès de vogue. Deux autres opéras figurent encore parmi les œuvres de Campistron: *Achille* (1687), et *Alcide ou Hercule* (1693). Colasse, très-médiocre compositeur, gendre de Lulli, fit la musique du premier de ces opéras, à propos duquel un anonyme lança l'épigramme suivante:

Entre Campistron et Colasse,
Grand débat s'émut au Parnasse.
Sur ce que l'opéra n'eût pas un sort heureux.
De son mauvais succès nul ne se croit coupable:
L'un dit que la musique est plate et misérable;
L'autre que la conduite et les vers sont affreux,
Et le grand Apollon, toujours juge équitable,
Trouve qu'ils ont raison tous deux.

Alcide provoqua également une épigramme:

A force de forger, on devient forgeron;
Il n'en est pas ainsi du pauvre Campistron;
Au lieu d'avancer, il recule:
Voyez *Hercule*!

Cependant notre poète n'avait pas renoncé à composer des tragédies. *Phœon et Phraate* (1688) furent accueillies assez froidement; l'auteur crut même devoir arrêter les représentations de la seconde, parce que certaines allusions que les spectateurs avaient cru y reconnaître lui firent peur à lui-même, et le firent songer aux tours de la Bastille. *Aëtius* parut ensuite et ne fut point imprimé. *Adrien* (1690) ne put subir l'épreuve de la rampe. Enfin *Alcibiade* et *Juba* furent les dernières.

Nous n'avons pas cité une mauvaise comédie en prose, *L'Amant aimé*, que Campistron avait fait représenter dès 1684. Mais il nous reste à parler d'une autre comédie, le *Jaloux démasqué*, qui fut représentée en 1709: c'est une des meilleures pièces de Campistron; on y remarque une action bien conduite et des caractères bien tracés.

Lorsque le duc de Vendôme avait voulu lui témoigner sa satisfaction à l'occasion de la pastorale d'*Acis et Galatée*, il avait essayé de lui faire accepter une gratification, mais le fier rimeur l'avait obstinément refusée. Alors le duc le choisit pour son secrétaire des commandements, et l'on dit que le zélé secrétaire brûlait souvent les lettres adressées à son patron, pour n'avoir pas la peine d'y répondre. On cite communément un mot qui fait honneur à Campistron. A la bataille de Steinkerk, en face de la mitraille, il se tenait impassible auprès du duc de Vendôme, qui, l'apercevant, lui dit: « Restez-vous, monsieur? — Oui, monseigneur, répondit-il, à moins que vous ne vous en alliez. » Et ils restèrent l'un et l'autre sans sourciller. Cette réplique accrut l'estime du général pour son secrétaire. A une autre bataille (Luzzara), même sang-froid, même intrépidité; mais, cette fois, avec de l'élan, ce qui charma le roi d'Espagne, et valut à notre Toulousain la croix de Saint-Jacques-de-l'Épée et la commanderie de Ximénès. Campistron fut quelque temps après gratifié du marquisat de Pegnano, en Piémont, par le duc de Mantoue. Au bout de trente années de service, l'imitateur de Racine demanda et obtint sa retraite, et alla vivre, ou plutôt mourir dans sa ville natale, où il fut quelque temps juge des Jeux floraux. Sa femme, de la maison de Casabon, sœur de l'archevêque de Bordeaux et cousine du premier président du parlement de Toulouse, le rendit père de six enfants. Il entra à l'Académie française en 1701, et mourut d'un abcès au poulmon, et non, comme on l'a dit, d'un excès gastronomique, ou d'un accès de colère, provoqué par des porteurs de chaise qui refusaient de le porter parce qu'il était d'une grosseur démesurée. La Harpe juge sainement l'écrivain, et dit, entre autres choses: « La versification de cet auteur n'est que d'un degré au-dessus de Pradon; il n'est pas ridicule; mais, en général, c'est une prose commune assez facilement rimée. » Cependant, qui le croirait? les œuvres de Campistron ont eu dix éditions, parmi lesquelles nous citerons celle de 1715, en 2 vol. Ses *Chefs-d'œuvre dramatiques* ont été réédités à Paris en 1791 et 1819. — Son frère, Louis de Campistron, né à Toulouse vers 1660, mort vers 1737, entra dans l'ordre des jésuites, devint aumônier de l'armée du duc de Vendôme, et se rendit célèbre, comme orateur de la chaire, en prononçant les oraisons funèbres de Louis XIV et des deux dauphins. Louis de Campistron s'adonna à la poésie, composa des odes, des idylles, etc., qu'on trouve dans le *Recueil de l'Académie des jeux floraux*; mais, malgré tous ses efforts, il ne fut qu'un fort médiocre poète.

CAMPITE s. m. (kan-pi-te — du lat. *campus*, champ). Hist. relig. Nom que l'on donnait, dans le IV^e siècle, aux catholiques de la communion de Saint-Mélèce, qui s'assemblaient dans les champs, et aux donatistes du siècle suivant, pour la même raison. || On les appelle aussi CAMPENSES.

CAMPITELLO, bourg de France (Corse), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. S.-O. de Bastia; 285 hab. Châtaignes, huile, fromages.

CAMPLI, ville du royaume d'Italie, dans

l'Abruzzo Ulérieure I^{re}, à 8 kilom. N. de Teramo; 7,200 hab. Plusieurs couvents, belle cathédrale; élève de bétail.

CAMPMAS, conventionnel, qui exerça d'abord la profession d'avocat à Albi. Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort sans sursis; puis il occupa successivement l'emploi de commissaire du Directoire et de magistrat de sûreté à Albi. Pendant les Cent-Jours, il fut nommé président de la cour impériale de Toulouse; mais, au retour des Bourbons, il dut se retirer à l'étranger.

CAMP-MEETING (kan-pm-tigne), Grande réunion en plein air et prédications, chez les méthodistes.

CAMPNER-DALHER, Métrol. Ancienne monnaie d'argent, ayant cours dans les Provinces-Unies pour une valeur de 28 stuyvers de Hollande; son poids était de 14 gr. 70, son titre de 870 mill. et sa valeur réelle de 2 fr. 80.

CAMPO s. m. (kan-po). Comm. Laine de Séville et de Malaga.

CAMPO (Hemerius de). V. CAMPEN.

CAMPO-BASSO, ville du royaume d'Italie, ch.-l. de la province de Molise et du district de son nom, à 85 kilom. N.-E. de Naples; 8,330 hab. Collège royal; siège de la cour criminelle et du tribunal civil de la province. Fabrication de coutellerie renommée; commerce de transit actif.

CAMPO-BASSO (Nicolas, comte de), fameux condottiere napolitain, soutint d'abord les intérêts de la maison d'Anjou, dans le royaume de Naples, puis passa au service de Charles le Téméraire. Le récit de Commynes et de plusieurs historiens donne à croire qu'il trahit ce prince, et peut-être qu'il fut cité à comparaître devant le parlement. Cependant l'affaire n'eut pas de suite, et depuis lors le duc de Campo-Chiaro a tout à fait disparu de la scène politique.

CAMPOBELLO, bourg du royaume d'Italie, dans la Sicile, province de Trapani, district de Mazzara; 2,985 hab.

CAMPO-CHIARO (le duc de), homme d'Etat napolitain. Il servit d'abord comme capitaine dans la garde du roi Ferdinand I^{er}. Mais lorsque Joseph vint occuper le trône de Naples, l'ancien capitaine accepta les fonctions de ministre de la nouvelle maison royale. Sous Joachim Murat, il fut nommé ministre de la police, puis ambassadeur auprès de Napoléon I^{er}. Il assista au congrès de Vienne en 1815, comme ministre de Murat. Enfin, la révolution de 1820 le rappela encore une fois au pouvoir, et il fut nommé ministre des affaires étrangères; mais il ne conserva que fort peu de temps cette haute position, qui faillit lui être fatale, car il fut cité à comparaître devant le parlement. Cependant l'affaire n'eut pas de suite, et depuis lors le duc de Campo-Chiaro a tout à fait disparu de la scène politique.

CAMPO-DE-CRIPTANA, bourg et municipalité d'Espagne, province et à 73 kilom. N.-E. de Ciudad-Real, non loin de la rive droite de la Guadiana; 4,700 hab.

CAMPO-FORMIO, bourg du royaume d'Italie, dans la Vénétie, province et à 8 kilom. S.-O. d'Udine; 1,500 hab. V. l'article ci-après.

Campo-Formio (TRAITÉ DE), traité aussi fatal que célèbre qui termina la première campagne du général Bonaparte en Italie, et livra la république de Venise à l'Autriche. Bonaparte marchait résolument sur Vienne, descendant à pas de géant du haut des Alpes Noriques, dans la vallée de la Mure. Il comptait surtout, pour assurer le succès de sa marche audacieuse, sur la coopération de l'armée du Rhin, qui devait arriver prochainement sur le Danube; mais une dépêche du Directoire lui enleva tout espoir à cet égard. Bonaparte écrivit alors au prince Charles, général en chef de l'armée autrichienne, la lettre suivante, que nous citons en entier, parce qu'elle est curieuse à plus d'un titre, émanant d'un homme dont la seule ambition devait mettre plus tard l'Europe en feu. Cette lettre, écrite à Klagenfurth, capitale de la Carinthie, est datée du 31 mars (11 germinal) 1797.

« Monsieur le général en chef, les braves militaires font la guerre et désirent la paix. Cette guerre ne dure-t-elle pas depuis six ans? Avons-nous assez tué de monde et causé assez de maux à la triste humanité? Elle réclame de tous côtés. L'Europe, qui avait pris les armes contre la République française, les a posées. Votre nation reste seule; et cependant le sang va couler plus que jamais. Cette sixième campagne s'annonce par des prodiges sinistres. Quelle qu'en soit l'issue, nous tiendrons de part et d'autre quelques milliers d'hommes, et il faudra bien que l'on finisse par s'entendre, puisque tout a un terme, même les passions haineuses.

« Le Directoire exécutif de la République française avait fait connaître à S. M. l'empereur le désir de mettre fin à la guerre qui désolait les deux peuples. L'intervention de la cour de Londres s'y est opposée. N'y a-t-il donc aucun espoir de nous entendre, et faut-il, pour les intérêts et les passions d'une nation étrangère aux maux de la guerre, que nous continuions à nous entr'égorgés? Vous, monsieur le général en chef, qui, par votre naissance, approchez si près du trône et êtes au-dessus des petites passions qui animent souvent les ministres et les gouvernements, êtes-vous décidé à mériter le titre de bienfaiteur de l'humanité entière et de vrai sauveur de l'Allemagne? Ne croyez pas, monsieur le

général en chef, que j'entende par là qu'il n'est pas possible de la sauver par la force des armes ; mais, dans la supposition que les chances de la guerre vous deviennent favorables, l'Allemagne n'en sera pas moins ravagée. Quant à moi, monsieur le général en chef, si l'ouverture que j'ai l'honneur de vous faire peut sauver la vie à un seul homme, je m'estimerai plus fier de la couronne civique que je ne trouverai avoir méritée, que de la triste gloire qui peut revenir des succès militaires. » Cette lettre, dit M. Lanfray dans son *Histoire de Napoléon Ier*, où sont exprimés éloquemment les lieux communs d'usage sur les maux de la guerre, avec une profession de respect pour la vie humaine, un peu hyperbolique dans la bouche d'un tel homme, est surtout remarquable en ce qu'elle traduit des sentiments dont on ne retrouve pas une seule trace dans les volumineux écrits qui nous restent de Bonaparte, soit qu'il n'ait été accessible qu'une seule fois en sa vie à ces philanthropiques inspirations, soit plutôt qu'il lui ait convenu à ce moment de paraître les ressentir, et qu'on ne doive voir là que sa merveilleuse aptitude à jouer tous les rôles et à parler tous les langages. Cet homme extraordinaire ne paraît pas, en effet, avoir éprouvé et, dans tous les cas, n'a jamais exprimé le moindre scrupule au sujet des millions d'hommes qui sont morts pour réaliser les plans de son ambition. L'archiduc Charles répondit à Bonaparte qu'il n'avait aucun pouvoir pour traiter, ce qui était vrai, et qu'il fallait s'adresser directement à Vienne. Le général français continua alors son mouvement offensif, s'avança rapidement à travers les montagnes de la Carinthie, et culbuta sur tous les points les troupes de l'archiduc, auquel il fit de nombreux prisonniers. Cette fois, la peur envahit sérieusement la cour de Vienne ; le redoutable Bonaparte ne se trouvait plus qu'à vingt lieues de cette capitale, et le dernier espoir de la monarchie autrichienne, son meilleur général, avait été impuissant à l'arrêter. Le 7 avril, l'avant-garde de l'armée française entra à Leoben, et, le jour même où Bonaparte y arrivait, il recevait à son quartier général le lieutenant général Bellegarde, chef d'état-major du prince Charles, et le général major Merfeld, qui arrivaient au nom de l'empereur afin d'entamer des négociations pour la paix définitive. Les envoyés autrichiens demandèrent une suspension d'armes de dix jours ; mais Bonaparte ne consentit à en accorder que cinq, qu'il employa à rallier et à faire reposer ses colonnes. Le 13 avril au matin, au moment où expirait la trêve, le général français allait reprendre les hostilités, lorsque le comte de Merfeld se présenta de nouveau à son quartier général, accompagné du marquis del Gallo, ambassadeur de Naples à Vienne. Tous deux étaient munis d'instructions suffisantes pour signer des préliminaires qui serviraient plus tard de base à la conclusion de la paix définitive. On neutralisa un jardin dans les environs de Leoben, et on traita au milieu des bivouacs de l'armée française. Bonaparte était seul à représenter la France, Clarke, revêtu de tous les pouvoirs diplomatiques, n'étant pas encore arrivé ; mais cette considération n'empêcha pas le jeune général d'entrer sur-le-champ en pourparlers, certain de voir toutes ses déterminations approuvées. Déjà il sentait sa force, et il commençait à traiter le Directoire d'une façon un peu cavalière. C'est dans la première entrevue qu'il exprima ainsi son opinion sur les généraux que la cour de Vienne lui avait opposés : « Votre gouvernement a envoyé contre moi quatre armées sans généraux, et cette fois un général sans armée, » paroles que l'archiduc Charles se plaisait à rappeler, et qu'il considérait comme le plus bel éloge de ses talents militaires. Après quelques débats sur certains détails d'étiquette, débats auxquels Bonaparte se montra dédaigneusement indifférent, on aborda la discussion des articles. Les deux envoyés de l'empereur commencèrent par déclarer qu'ils reconnaissaient la République française. A ces mots, un noble orgueil fit bondir l'impétueux Bonaparte : « Effacez cet article, dit-il fièrement ; la République française n'a pas besoin d'être reconnue ; elle est comme le soleil sur l'horizon : aveugle qui ne le voit pas. Le peuple français est maître chez lui ; il a fait une république ; peut-être demain fera-t-il une aristocratie, après-demain une monarchie ; c'est son droit imprescriptible ; la forme de son gouvernement n'est qu'une affaire de loi intérieure. » Enfin, après d'assez vives discussions, les préliminaires de Leoben furent signés le 29 germinal an V (18 avril 1797). En voici les clauses principales :

L'empereur abandonnait à la France toutes ses possessions des Pays-Bas, et consentait à ce que le Rhin devînt la limite de la République sur les frontières de l'Est et du Nord ; de plus, il renonçait à la Lombardie, et, en échange, il acquiesçait les Etats vénitiens de la terre ferme, l'Ilyrie, l'Istrie et la haute Italie jusqu'à l'Oglio. Venise restait indépendante et conservait les îles Ioniennes. Comme dédommagement des parties de son territoire qu'on abandonnait à l'Autriche, cette république devait recevoir différentes parcelles des provinces qui étaient alors à la disposition de la France. L'empereur reconnaissait les républiques qui allaient être fondées en Italie. Après la ratification du traité définitif, qui devait avoir lieu dans trois mois sous

peine de la nullité des préliminaires, l'Autriche devait occuper les forteresses de Palma-Nova, de Mantoue, de Peschiera et quelques autres places. Enfin, deux congrès devaient s'ouvrir, l'un à Berne, pour la paix particulière avec l'empereur, l'autre dans une ville d'Allemagne, pour la paix avec l'empire.

Ainsi, à Leoben, Bonaparte inaugurait déjà le démembrement de la république de Venise, et les événements qui vont suivre démontreront amplement qu'elle avait cessé d'exister dans sa volonté.

Les préliminaires de Leoben ne faisaient pas payer trop cher à l'Autriche les défaites écrasantes qu'elle venait d'essuyer successivement, et néanmoins, dans la pensée de la cour de Vienne, ce n'était qu'un répit, un moyen dilatoire qu'elle avait accepté pour éloigner le terrible vainqueur qui menaçait les portes de la capitale. Elle comptait sur la force des événements pour rappeler le général Bonaparte en Italie. Ses calculs se réalisèrent en partie. Au moment même où se signaient les préliminaires de Leoben, un mouvement général éclatait à Venise contre les Français, ainsi que dans les provinces vénitiennes. Ces événements étaient faciles à prévoir pour Bonaparte, qui les avait en quelque sorte préparés. Il fallait bien se créer des griefs contre une république qui avait observé strictement la neutralité, mais que Bonaparte avait besoin de tenir sous sa main pour l'offrir à l'Autriche, le cas échéant, à titre de compensation. Après avoir cruellement blessé les Vénitiens en occupant leurs forteresses, en désarmant leurs garnisons, en pillant leurs arsenaux, en les soumettant à une inquisition tyrannique qui ne respectait pas même le secret des lettres, les Français firent une active propagande politique qui leur valut l'appui d'un certain nombre de nobles inécontents. D'un autre côté, on fit briller aux yeux des populations soumises au pouvoir de la République l'espoir de les constituer en Etat indépendant, et une insurrection, appuyée par les patriotes lombards, eut lieu presque simultanément à Bergame, à Brescia et à Salò. Mais une contre-insurrection se produisit dans les provinces vénitiennes ; les montagnards, exaspérés par nos dévastations, surprirent quelques groupes de soldats français et les mirent à mort. Vérone s'insurgea à son tour et massacra trois cents Français ; c'est ce qu'on a appelé depuis, par une singulière exagération, les *pâques véronaises*, et, dernière circonstance fatale, le commandant d'un navire français, ayant refusé de se soumettre à une formalité qu'observaient les Anglais eux-mêmes, fut canonné par les forts. C'était sans doute ce qu'attendait Bonaparte : il se livra à des éclats de colère, plus feints que réels, qui firent pressentir aux députés vénitiens qu'on lui envoyait dans cette circonstance quel était le sort réservé à leur malheureuse patrie. Le premier résultat des événements qui venaient de se produire fut la destruction du gouvernement séculaire de Venise, et, le 16 mai, une division française, sous les ordres du général Baraguay d'illiers, prit possession de cette capitale. Bonaparte rentra alors en Lombardie et établit son quartier général à Montebello, où, le 24 mai, l'échange des ratifications du traité préliminaire de Leoben eut lieu entre le général français et le marquis del Gallo. Bonaparte obtint de ce négociateur qu'on renoncerait au congrès de Berne, et qu'on traiterait séparément avec l'Autriche sans l'intervention de ses alliés. En se montrant si coulant, le marquis del Gallo ne voulait que gagner du temps ; d'ailleurs, il n'avait aucun pouvoir officiel, et on se réservait bien de le désavouer si l'on croyait pouvoir le faire sans danger. En effet, le général Merfeld arriva le 19 juin à Montebello et tint un tout autre langage : l'Autriche ne voulait plus traiter qu'à Berne et de concert avec ses alliés, accord qui devait renverser naturellement les principales bases des préliminaires de Leoben, car les intérêts de l'Angleterre et de la Russie n'étaient pas ceux de l'Autriche. Mais bientôt cette dernière puissance apprit que les armées du Rhin-et-Moselle et de Sambre-et-Meuse avaient franchi le Rhin ; se voyant sur le point d'être assaillie de trois côtés à la fois, elle comprit enfin la nécessité de faire un pas en arrière, et elle consentit à négocier dans la limite des assurances données à Bonaparte par le marquis del Gallo. D'ailleurs, les événements se précipitaient en Italie ; à la suite d'une insurrection qui éclata à Gènes, préparée par les mêmes moyens qu'à Venise, Bonaparte abolit le gouvernement aristocratique et le remplaça par un gouvernement démocratique, fondé sur la souveraineté du peuple. Bonaparte s'occupa aussitôt de l'organisation de la république Cisalpine, avec Milan pour capitale. Ce bouleversement général du vieux ordre de choses fit craindre à l'Autriche de n'avoir bientôt plus aucune chance de domination en Italie ; d'ailleurs, elle comptait sur la faiblesse et les embarras du Directoire ; mais voilà que tout à coup la cour de Vienne apprend que le gouvernement français a obtenu un triomphe complet sur les royalistes dans la journée du 18 fructidor ; dès lors elle ne songe plus qu'à conclure le traité de paix définitif, se réservant, d'ailleurs, de batailler de son mieux pour obtenir les meilleures conditions possibles. En conséquence, elle se hâta d'envoyer le comte de Cobentzel à Udine avec les pleins pouvoirs nécessaires. Ce négociateur était assisté de MM. de Mer-

feld et del Gallo. Clarke ayant été rappelé, Bonaparte représentait seul la France, n'ayant pour ainsi dire aucune expérience des affaires diplomatiques, lui qui allait avoir à débattre les plus graves intérêts contre trois représentants de la cour la plus cauteleuse et la plus habile de l'Europe. Mais il avait pour lui la conscience de sa force, de sa supériorité, et assez d'instinct politique pour qu'il n'y eût pas à craindre qu'on lui fît prendre le change. La première conférence eut lieu le 26 septembre (1797). M. de Cobentzel, esprit subtil, abondant, mais peu logique, se faisait de plus remarquer par une morgue hautaine et une roideur véritablement allemandes. Mais Bonaparte lui-même avait assez d'orgueil, la riposte assez prompte et assez tranchante pour ne rien céder au négociateur autrichien. Les représentants de la cour de Vienne, auxquels on avait adjoint M. Degelmann, s'étaient établis à Udine ; Bonaparte occupa le château de Passeriano. Le village de Campo-Formio, à moitié chemin de ces deux résidences, fut neutralisé pour les conférences ; mais comme il était dépourvu d'un local convenable, elles se tinrent alternativement à Udine et à Passeriano. M. de Cobentzel, le principal négociateur autrichien, afficha d'abord les prétentions les plus extravagantes. Revenant sur les concessions faites par les préliminaires de Leoben, il affirmait que l'Autriche céderait tout au plus les Pays-Bas, mais qu'elle ne se chargerait pas de nous assurer la limite du Rhin, parce qu'il appartenait à l'empire seul de prononcer sur cette difficulté. En dédommagement de l'abandon des riches et peuplées provinces de la Belgique, M. de Cobentzel exigeait en Italie, outre les possessions qui lui avaient assurées les préliminaires, la Lombardie, Venise et les légations, et le rétablissement du duc de Modène dans son duché. A ces folles prétentions, Bonaparte ne répondait que par un sourire silencieux et ironique, ou par des exigences tout aussi excessives, énoncées d'un ton ferme et tranchant. Il demandait la ligne du Rhin pour la France, Mayence comprise, et la ligne de l'Isone pour l'Italie. Il fallait cependant bien prendre un juste milieu pour arriver à une solution. Ici, comme sur le champ de bataille, le plan de Bonaparte fut vite arrêté : il avait cru entrevoir qu'en cédant Venise à l'Autriche, bien que cette cession n'eût pas été comprise dans les préliminaires de Leoben, il pourrait obtenir que l'empereur reculât sa limite de l'Oglio à l'Adige ; le Mantouan, le Bergamasque et le Brescian seraient attribués à la Cisalpine ; de plus, l'empereur reconnaîtrait à la France la limite du Rhin, lui livrerait même Mayence et consentirait à lui laisser les îles Ioniennes. A cela il n'y avait qu'une difficulté, c'est qu'en signant un traité sur ces bases, le général commettait une désobéissance formelle à l'égard du Directoire, qui exigeait l'entier affranchissement de l'Italie. Mais Bonaparte était déjà habitué à prendre ce qu'on lui contestait, et il se disait que le Directoire n'oserait pas le désavouer, dans la crainte de choquer l'opinion et de justifier les reproches de la faction royaliste, qui l'accusait de vouloir une guerre éternelle. Il signifia donc son ultimatum à M. de Cobentzel dans le sens que nous venons d'indiquer. Le 16 octobre (25 vendémiaire an VI), une dernière conférence se tint à Udine chez M. de Cobentzel, qui protestait hautement qu'il n'avait pas des pouvoirs suffisants pour traiter aux conditions de la France ; de part et d'autre, on déclarait qu'on allait rompre, et M. de Cobentzel annonçait que ses voitures étaient prêtes. Récapitulant tout ce qu'il avait dit, il soutint que l'empereur, en livrant Mayence, devait recevoir les clefs de Mantoue, qu'autrement ce serait se déshonorer et que l'on continuerait plutôt la guerre. Bonaparte savait à quoi s'en tenir sur cette menace d'hostilités auxquelles le négociateur autrichien n'était pas autorisé ; mais lui, qui dépassait les instructions du Directoire, en fut vivement irrité. Cependant il se contenta et demeura calme et impassible jusqu'à ce que M. de Cobentzel eût achevé son discours. En terminant, M. de Cobentzel se laissa aller à des insinuations de nature à irriter le général français. Bonaparte se leva et alla droit à un guéridon supportant un magnifique cabaret de porcelaine dont la grande Catherine avait fait présent à M. de Cobentzel, et que celui-ci se plaisait à étaler comme un objet précieux ; le général le saisit et le brisa sur le parquet en disant : « Eh bien, la trêve est donc rompue et la guerre déclarée ; mais souvenez-vous qu'avant trois mois je briserai votre monarchie comme je brise cette porcelaine. » Sautant alors les négociateurs autrichiens, stupéfaits de ce procédé peu diplomatique, il sortit, monta sur-le-champ en voiture, et ordonna à un officier d'état-major d'aller annoncer à l'archiduc Charles que les hostilités recommenceraient sous vingt-quatre heures. Effrayé de la responsabilité qui allait peser sur lui, M. de Cobentzel se hâta d'envoyer del Gallo à Passeriano, avec l'ultimatum tout signé.

Le lendemain 16 octobre (26 vendémiaire), le traité fut signé à Passeriano ; toutefois, on le data de Campo-Formio, et ce petit village eut l'honneur de donner son nom au premier traité qui ait été conclu entre l'empereur et la République française.

Voici quelles étaient les principales stipulations : Comme souverain des Pays-Bas et mem-

bre de l'empire, l'empereur reconnaissait à la France la limite du Rhin, livrait Mayence à nos troupes et consentait à ce que les îles Ioniennes restassent en notre pouvoir ; la république Cisalpine obtenait la Romagne, les Légations, le duché de Modène, la Lombardie, la Valteline, le Bergamasque, le Brescian et le Mantouan, avec l'Adige et Mantoue pour limite. Le duc de Modène, qui perdait ainsi son duché, recevait le Brisgau en dédommagement ; de plus, l'empereur s'engageait à user de son influence pour faire obtenir en Allemagne un dédommagement au stathouder, qui perdait la Hollande, et un autre au roi de Prusse, en retour du petit territoire qu'il nous avait cédé sur la rive gauche du Rhin. Enfin, l'empereur promettait d'appuyer la France au congrès qui devait bientôt s'ouvrir à Rastadt pour la solution des questions qui intéressaient le reste de l'Allemagne. En retour de tout ce qu'il abandonnait, l'empereur recevait le Frioul, l'Istrie, la Dalmatie, les bouches du Cattaro, et enfin Venise ! La jeune république française plongeait le poignard au cœur de la vieille république vénitienne, c'était de sinistre augure.

Tel fut ce traité de Campo-Formio, qui a été exalté outre mesure par la plupart de nos historiens, entre autres par celui qui, dans une circonstance solennelle, a été appelé historien illustre et national. Ils n'ont voulu y voir qu'une légitime combinaison politique ; l'immolation d'une nationalité les a trouvés aveugles ou indifférents. Tel n'était pas cependant alors le sentiment général de la France, et, sous ce gouvernement du Directoire, qu'on a accablé de mépris le plus souvent immérités, de généreuses protestations se sont élevées contre l'omnipotence que s'arrogea dans cette circonstance le jeune général Bonaparte. Le 23 juin, plusieurs mois encore avant la conclusion du traité, le représentant Dumolard demandait au Directoire comment la République française pouvait se trouver en guerre avec la république de Venise sans que le gouvernement eût été consulté. « Ne sommes-nous donc plus, disait-il, ce peuple qui a proclamé en principe et soutenu par la force des armes qu'il n'appartient, sous aucun prétexte, à des puissances étrangères de s'immiscer dans la forme de gouvernement d'un autre Etat ? Outrages par les Vénitiens, était-ce à leurs institutions que nous avions le droit de déclarer la guerre ? Vainqueurs ou conquérants, nous appartenait-il de prendre une part active à leur révolution en apparence inopinée ? Je ne rechercherai pas quel est le sort qu'on réserve à Venise, et surtout à ses provinces de terre ferme. Je n'examinerai pas si leur envahissement, médité peut-être avant les attentats qui leur servirent de motifs, n'est pas destiné à figurer dans l'histoire comme un digne pendant du partage de la Pologne. » Ce langage nous prouve que tout le monde en France ne s'aveuglait pas sur les circonstances qui amenèrent le traité de Campo-Formio. Certes, il fut avantageux pour la France, qui y gagna ses limites naturelles du côté du Rhin, des Alpes et des Pyrénées ; mais il immola Venise à l'Autriche, et devint le germe de l'affreux despotisme qui a pesé pendant soixante-dix ans sur l'antique reine de l'Adriatique. On sait aujourd'hui ce qu'il en a coûté de larmes aux Vénitiens et de sang à la France pour effacer cette grande iniquité.

Mais allons droit au but. Quels motifs ont donc pu pousser le général Bonaparte à faire de gaieté de cœur le sacrifice d'une nationalité à un gouvernement tyrannique, et cela lorsqu'il était pour ainsi dire le maître des événements, lorsqu'il avait le pied sur la gorge de l'Autriche ? C'est lui-même qui va répondre à cette question : « Croyez vous, disait-il à Miot, répétant ce qu'il avait déjà dit au prince Pignatelli, croyez-vous que ce soit pour faire la grandeur des avocats du Directoire, du Carnot et du Barras, que je triomphe en Italie ? Barras, soit ; mais Carnot, qui avait sauvé la France républicaine de la coalition monarchique ! Le mot était dur. Dévoilant de plus en plus sa pensée, il voulait bien reconnaître, une autre fois, que la poire n'était pas encore mûre pour lui, à Paris, attendant sans doute le 18 brumaire pour la cueillir, nous voulons dire pour sauver la France. Ainsi, nous avons la véritable pensée qui a présidé à la signature du traité de Campo-Formio. Bonaparte connaissait la faiblesse du Directoire, il savait que les partis s'agituaient à Paris, il prévoyait peut-être un changement soit dans les hommes, soit dans la forme du gouvernement ; il craignait sans doute qu'on ne lui fit pas une part assez large, et qu'on n'offrit à Moreau ou à Hoche le rôle auquel aspirait son ambition. Or, avec la décision de son caractère et la rapidité de ses déterminations, il n'était pas homme à rester tranquillement loin du théâtre des événements. De plus, Moreau et Hoche allaient marcher de leur côté sur Vienne ; leur coopération avait été assez tardive pour que le général en chef de l'armée d'Italie pût, avec quelque apparence de raison, se plaindre amèrement de n'être pas soutenu ; mais il ne voulait pas d'une gloire à trois, il voulait rester seul en relief. Voilà pourquoi il se hâta d'écrire à l'archiduc Charles cette lettre remplie de réflexions si philosophiques sur les calamités de la guerre. Ce fut le vainqueur qui offrit la paix, ce fut lui qui la conclut en désobéissant formellement aux instructions du Directoire, qui n'osa

pas le désavouer, mais qui dut voir avec appréhension ce jeune homme se poser déjà si impérieusement en scène. Si une chose peut consoler de ce souvenir la grande ombre qui dort aujourd'hui aux Invalides, c'est que c'est un Napoléon qui, soutenu en cela par le sentiment de toute la France, a contribué plus que personne à déchirer le traité de Campo-Formio.

Si nos appréciations ont été sévères, nous avons du moins la conscience d'être resté dans les limites de la vérité. Nous avons su rendre ailleurs pleine justice au général Bonaparte, et nous ne nous croyons nullement obligé à égarer quand même tous les actes de sa vie républicaine.

CAMPOFRIO, bourg d'Espagne, province et à 70 kilom. N.-E. de Huelva; 950 hab. Carrière de très-beau jaspe.

CAMPOGNE s. m. (kan-po-gne; gn mll.). Syn. vulgaire de FLOTE de l'AN.

CAMPOIS s. m. (kan-poi). Hist. relig. V. CAMPATUIS.

CAMPOLIETO, bourg du royaume d'Italie, province et à 12 kilom. N.-E. de Campo-Basso, sur le versant oriental de la chaîne des Apennins; 2,431 hab. Récolte de bons vins.

CAMPOLONGO (Emilio), médecin italien, né à Padoue en 1550, mort en 1604. Il n'avait que vingt-huit ans lorsqu'il fut nommé professeur de médecine à l'université de Padoue, et il conserva cet emploi jusqu'à la fin de sa vie. On a de lui : *Theoremata de humana perfectione* (1573); *De arthritide* (1586); *Methodi medicinales duae* (1595); *De variolis* (1598); *Nova cognoscendi morbos methodus* (1601); *De lue venerea* (1605); *De veribus de uteri affectibus, deque morbis cutaneis* (1634), etc.

CAMPOLONGO (Emmanuel), poète et archéologue italien, né à Naples en 1732, mort en 1801. Ayant eu l'occasion de faire un voyage à Rome pour régler les affaires d'une succession qui lui était échue, il y connut le cardinal Passionei, qui le fit nommer professeur d'humanités à Naples. Il composa un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, fit une étude approfondie des inscriptions antiques et devint membre de l'Académie Héraclemme. On a de lui : *la Poëmeide, sonetti* (Naples, 1758); *la Morgellina, opera pescatoria* (1761); *la Galatée* (1766); *il Proteo* (1768); *la Volcanide* (1776); *le Smanie di Pluto* (1776); *il Pescatore convinto, quaresimale* (1778); *Cursus philologicus* (1778); *Sepulcretum amicabile* (1781); *Litholexicon intentatum* (1782), etc.

CAMPOMANÈS (don Pedro-Rodríguez, comte m), homme d'Etat espagnol, né dans les Asturies en 1723, mort en 1802. Il fut un des hommes les plus remarquables de l'Espagne et l'un de ceux qui ont fait les plus louables efforts pour sa régénération. Tour à tour et successivement fiscal du conseil royal de Castille, président des cortès, ministre d'Etat, directeur de l'Académie royale d'histoire, grand-croix de l'ordre de Charles III, etc., il consacra ses efforts et ses connaissances étendues à extirper les abus et à diriger sa patrie dans les voies du progrès moderne. Il seconda le comte d'Aranda pour l'expulsion des jésuites, s'efforça de faire établir la liberté du commerce des grains, d'affranchir l'agriculture de l'antique abus de la *mesta*, ou usage de faire voyager les troupeaux, d'empêcher l'énorme accumulation d'immeubles entre les mains du clergé, de délivrer l'industrie de ses entraves, de diminuer les impôts, d'éclairer l'Espagne sur les véritables sources de sa richesse, qui était, suivant lui, dans le développement du travail national, et non dans les mines du Mexique et du Pérou, d'instruire les artisans, de former des écoles d'agriculture, d'arts et de métiers, etc. En un mot, il joua en Espagne le rôle de Turgot en France, et si ses idées ne furent pas toujours comprises et exécutées, il eut du moins la gloire de doter son pays d'une école d'économistes pratiques. Il a laissé des ouvrages d'économie politique, d'histoire et d'érudition : *Essai historique sur l'ordre des Templiers; Discours sur la chronologie des Goths; Notice géographique du royaume et des routes du Portugal; Itinéraire des routes de l'Espagne; Discours sur les sources de l'industrie; Discours sur l'éducation des artisans*, etc.

CAMPOMANÉSIE s. f. (kan-po-ma-né-zi — de *Campomanès*, auteur espagn.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des myrtacées, tribu des myrtées, comprenant quelques espèces, qui croissent dans les régions tropicales de l'Amérique.

CAMPO-MAYOR, ville de Portugal, province d'Alentejo, à 18 kilom. N.-E. d'Elvas, près de la frontière espagnole; 5,000 hab. Place forte, prise par les Espagnols en 1801.

CAMPOS et par erreur **CAMPO** s. m. (kan-pô — du lat. *campus*, acc. pl. *campos*, champs). Congé, en parlant des écoliers : *Donner campos. Prendre campos. C'est une difficulté qui n'arrêterait pas les écoliers pour prendre campos.* (Ch. Nod.) *Nous sommes aujourd'hui jeudi, je vous donne campos d'ici à dimanche matin.* (Gandon.) *Le professeur a donné campos à tous ses élèves.* (Gandon.)

Mon esprit, beaucoup plus dispos
Qu'un grimaud quand il a campos,
Quitte sa robe charnelle.

SAINT-ARNAUD.

— Par ext. Congé, liberté exceptionnelle : *Ma tante est absente, tant mieux! Je vous donne campos d'après mes droits d'héritier, et nous allons jabolier un peu des nouvelles du jour.* (De St-Georges.)

— Rem. La forme *campo* est évidemment fautive, et l'accentif pluriel latin est parfaitement indiqué par cette circonstance que le mot *campos* n'est jamais employé que comme régime direct : *Donner campos, prendre campos*, proprement *Donner, prendre les champs, la liberté des champs*, ou, comme nous disons familièrement, *la clef des champs*. Toutefois, l'orthographe fautive est expliquée, sinon justifiée, par la prononciation générale, qui n'est pas moins fautive; on devrait prononcer *camposs* et non *campo*. Les mots *propos, repos, dispos*, etc., ne sont pas des autorités contraires, parce que ce sont là des formes altérées de *propositum, repositum, dispositus*, au lieu que *campos* est une forme purement latine, qui devrait se lire comme le latin.

CAMPOS, ville d'Espagne, province des Balears, dans l'île Majorque, à 35 kilom. S.-E. de Palma, et à 9 kilom. de la côte méridionale; 5,000 hab. Sources thermales et bains très-fréquentés. Dans les environs, salines importantes.

CAMPO-SAMPIERO, ville du royaume d'Italie, dans la Vénétie, province et à 18 kilom. N. de Padoue, ch.-l. de district, sur la petite rivière du Musone; 2,100 hab. Manufactures de toiles et tanneries.

CAMPO-SANTO (kan-po-san-to). Mots italiens qui signifient *champ consacré*, et par lesquels, en Italie, on désigne un cimetière : *Le campo-santo de Pise*.

Pour briser le sort qui nous brise,

Je voudrais, hâtant le repos,

Au vieux campo-santo de Pise,

Jeter mes os! LOUISE COLET.

— Fig. Réunion d'objets funèbres : *Quand les imaginations étaient lugubres, on avait le répertoire des martyrs; mais aujourd'hui la politique et l'histoire ont ouvert un campo-santo de victimes qui nous touchent plus directement.* (L. Ulbach.)

— Rem. Les Italiens disent *campo-santo* au singulier, et *campi-santi* au pluriel. Chez nous, quelques écrivains se conformant à cette double orthographe, d'autres écrivent *campo-santo* invariable, au pluriel comme au singulier : *Il y a des campi-santi récents à Bologne et à Naples.* (Bachelet.) *Ils dorment au sein de la terre dans d'autres campo-santo ignorés.* (Louise Colet.)

— Encycl. Le nom de *campo-santo* est donné par les Italiens à toute « terre sainte » où cimetière, mais plus particulièrement à une nécropole réservée à des personnages de distinction et composée, d'ordinaire, d'un préau qui entoure un portique mûré du côté extérieur. Il est intéressant de voir combien le sentiment et les opinions des peuples diffèrent sur la mort et sur les lieux qui lui servent d'asile. Chez nous, le cimetière est un séjour de solitude et de désolation, relégué loin des vivants pour ne pas attrister leurs yeux; s'y rendre pour autre chose que pour pleurer sur la tombe de ceux qui y reposent serait regardé comme une profanation. Les Romains ne craignaient pas autant la mémoire des morts; ils regardaient, au contraire, leur souvenir comme salutaire et de bon conseil. La voie Appienne, la plus belle et la plus importante des routes de l'Italie, était bordée sur ses deux côtés des tombeaux des Romains les plus illustres, et ces pierres sépulcrales, relevées par les fouilles récentes, sont seules à interrompre la vaste solitude qui règne aujourd'hui dans ces lieux jadis si animés. De nos jours, en Suisse, les cimetières servent de promenades, et rien n'est plus touchant ni plus naturel que ce mélange de la vie et de la mort. Il est vrai de dire que la plupart des cimetières sont dans une situation ravissante, et d'où l'on peut jouir de la vue la plus belle et la plus variée. Celui de Lucerne, pour n'en citer qu'un, est dans l'ancien cloître de la cathédrale, et à travers les larges fenêtres en ogive, l'œil aperçoit le lac des Quatre-Cantons et les hautes montagnes qui l'environnent : ce paysage si frais, si grandiose, contraste avec l'aspect lugubre des tombes silencieuses; c'est la vie à côté de la mort, l'espérance près de la douleur.

Le plus ancien et le plus célèbre *campo-santo* qu'il y ait en Italie est le *campo-santo* de Pise, construit au XIII^e siècle par un artiste de génie, Giovanni Pisano, architecte et sculpteur, digne élève de son père, Niccolò Pisano. Ce cimetière, que les Pisans voulaient consacrer à leurs grands hommes, forme un rectangle de 150 m. de long sur 46 m. environ de large. Les murs d'enceinte sont décorés extérieurement de quarante-trois arceaux reposant sur des pilastres. Des galeries spacieuses s'ouvrent par soixante-deux arcades sur la cour intérieure, dans laquelle on pénètre par deux entrées; une de ces entrées est surmontée d'un bas-relief de marbre représentant la *Vierge, sur un trône, entourée de saints*. Les ogives, inscrites dans les arcades à l'intérieur des galeries, paraissent avoir été ajoutées à une époque bien postérieure; on croit qu'elles étaient destinées à recevoir des verrières. Ces ogives reposent sur de fines colonnes qui flanquent les piliers carrés formant les pieds-droits des arcades. Les chapiteaux sont ornés dans le goût capricieux du XIII^e siècle; ceux des

pièdes-droits sont surmontés de têtes de marbre en forme de mascarons. Les murs des galeries faisant face aux arcades sont couverts de peintures exécutées par les artistes toscans les plus illustres du XIV^e et du XV^e siècle. Ces fresques, dans lesquelles le président Desbrosses ne voyait que des « histoires de la Bible peintes d'une manière fort bizarre, fort ridicule et parfaitement mauvaise », sont extrêmement précieuses pour l'histoire de l'art et méritent toute l'admiration des connaisseurs. Elles ont malheureusement beaucoup souffert des ravages du temps, ou même des hommes, et n'ont été sauvées d'une complète destruction que grâce aux efforts du graveur Carlo Lasinio, nommé conservateur du *campo-santo* par Napoléon I^{er}. Voici quelles sont ces fresques, disposées en général sur deux rangs : dans la galerie du Sud, le *Triomphe de la Mort*, composition pleine de verve et de poésie, et le *Jugement dernier*, par Andrea Orcagna; l'*Enfer*, dessiné par le même et colorié par son frère Bernardo Orcagna; la *Vie des Pères du désert*, scène simple, paisible, peinte par Pietro Laurati de Sienne, émule de Giotto; six sujets de la *Vie de saint Renier*, patron de Pise, dont trois ont été longtemps attribués à Simone Memmi, et les trois autres à Antonio Veneziano; trois scènes de la *Vie de saint Ephèse et de saint Politus*, par Spinello d'Arezzo, qui, au dire de Vasari, s'était surpassé dans ce travail (il avait peint six sujets, trois sont détruits); les *Infortunes de Job*, belle peinture, malheureusement très-détériorée, qui a longtemps passé pour être l'œuvre de Giotto, et que le docteur Forster, dans son savant ouvrage sur les écoles toscanes du XIII^e et du XIV^e siècle, dit avoir été exécutée par Francesco de Volterra, vers 1372, plus de quarante ans après la mort de Giotto; dans la galerie du Nord, la *Création*, la *Mort d'Abel*, le *Déluge*, qui passent généralement pour être de Buffalmacco, mais que quelques connaisseurs attribuent à Pietro di Puccio d'Orvieto (1390); vingt-trois tableaux de Benozzo Gozzoli, « œuvre terrible, a dit Vasari, et bien faite pour épouvanter toute une légion de peintres », sans doute à cause de l'immensité du travail, car les compositions sont généralement pittoresques, gracieuses et pleines de naturel [l'*Ire de Noé*, la *Malédiction de Cham*, la *Tour de Babel*, *Abraham et les adorateurs de Bétus*, l'*Expulsion d'Agar*, la *Destruction de Sodome*, le *Sacrifice d'Abraham*, les *Noces d'Isaac et de Rebecca*, la *Naissance de Jacob et d'Esau*, les *Noces de Jacob et de Rachel*, la *Rencontre de Jacob et d'Esau*, l'*Histoire de Joseph* (deux compartiments), l'*Histoire de Moïse* (six compartiments), etc.]. Dans la galerie de l'Est, qui renferme deux petites chapelles où l'on disait autrefois la messe pour les morts, les seules fresques remarquables sont la *Passion*, la *Résurrection* et l'*Ascension*, attribuées par les uns à Buffalmacco, et par d'autres à Pietro di Puccio d'Orvieto. La galerie de l'Ouest n'a que de médiocres peintures modernes par Rossini. Divers ouvrages de sculpture, antiques pour la plupart, ont été déposés dans les galeries du *campo-santo* de Pise; on distingue dans le nombre : le célèbre sarcophage dont le bas-relief, représentant l'*Histoire de Phèdre et d'Hippolyte*, inspira à Nicolas de Pise le goût de l'art antique (ce tombeau renferme les cendres de la comtesse Béatrix, mère de la comtesse Mathilde); une urne en marbre de Paros, décorée de sujets bachiques qui servirent aussi de modèles à Nicolas; un sarcophage romain, avec bas-relief représentant l'*Amour et Psyché*; un autre sarcophage avec l'*Enlèvement de Ganymède*; un autre avec la *Mort d'Orphée et de Penthée*; un autre avec la *Chasse de Méléagre*; un buste de M. Agrippa, en basalte; un buste de Brutus; un fragment d'une table de Mithra, etc.; parmi les ouvrages de l'ancienne école de Pise : une *Madone avec l'Enfant Jésus*; un bas-relief représentant *Saint Pierre*; un autre représentant les *Sept arts libéraux*, par Giovanni Pisano (Jean de Pise); un autel de marbre, de Tommaso Pisano; le tombeau d'Henri VII, par Ninus de Pise; le tombeau de la famille des comtes della Gherardesca, etc.; parmi les sculptures modernes : le tombeau d'Algarotti, élevé aux frais du grand Frédéric sur les dessins de Mauro Tesi et Bianconi; celui de Lorenzo Pignotti, poète, physicien et antiquaire, par Ricci; celui du chirurgien Andrea Vacca, par Thorwaldsen; ceux de Brunacci et du comte Mastiani, par Bartolini, etc. Une foule d'autres tombeaux intéressants, les uns au point de vue de l'art, les autres sous le rapport archéologique, remplissent les vastes galeries du *campo-santo*. Le préau renferme aussi de nombreuses sépultures. • Aux quatre coins de ce préau, dit Mme Louise Colet (*l'Italie et les Italiens*, II, 270), s'élèvent quatre énormes cyprès figurant des gardiens taciturnes des sépultures. Au milieu, un rosier grimpant, toujours fleuri, s'enlace au fût d'une colonne; il sourit aux morts comme un dernier ami. • Montaigne, qui visita le *campo-santo* de Pise et qui en a laissé, dans son journal écrit en italien, une description très-précise, dit, en parlant du préau : « Au milieu du *campo-santo* est un endroit découvert où l'on continue d'inhumer les morts. On assure ici généralement que les corps qu'on y dépose se gonflent tellement dans l'espace de huit heures, qu'on voit sensiblement s'élever la terre; que huit heures après ils diminuent et s'affaissent; qu'enfin, dans huit autres heures, les chairs

se consomment, de manière qu'avant que les vingt-quatre heures soient passées il ne reste plus que les os tout nus... Cet endroit est pavé de marbre comme le portique. On a mis, par-dessus le marbre, de la terre à la hauteur d'une ou de deux brasses, et l'on dit que cette terre fut apportée de Jérusalem dans l'expédition que les Pisans y firent avec une grande armée. Avec la permission de l'évêque, on prend un peu de cette terre que l'on répand dans les autres sépultures, par la persuasion que les corps s'y consumeront plus promptement. » Valéry (*Voyage en Italie*, II, 362) dit qu'à l'époque où il visita Pise (vers 1830), on lui assura qu'il fallait aux corps enterrés au *campo-santo* quarante-huit heures, au lieu de vingt-quatre, pour se consumer.

Le *campo-santo* de Ferrare était autrefois un couvent de chartreux, fondé en 1452 par Borso d'Este. Plusieurs villes italiennes ont ainsi transformé en cimetières d'anciens couvents. • Les tombeaux des vivants sont devenus la demeure des morts, dit Valéry, et je ne sais si les statues, les bas-reliefs, les inscriptions que l'on y voit multipliés aujourd'hui ne les rendent pas moins tristes, plus animés que lorsqu'ils étaient peuplés par leurs anciens et silencieux fantômes. • Le cloître des chartreux, qui est devenu le *campo-santo* de Ferrare, est rempli de tombes de personnages distingués; on remarque, parmi les plus anciennes celle de Giglio Giraldini, auteur d'un livre intitulé : *De historia deorum*, et celle du curé Bernardo Barbojo, renommé en son temps pour son érudition. Parmi les tombeaux récents, il nous suffira de citer celui du duc Venanzio Varano et de sa femme, sculpté par Rinaldo Rinaldi, et le joli monument en albâtre que le comte Ciognara a fait élever à sa femme. L'église du *campo-santo* de Ferrare renferme de beaux bas-reliefs en marbre attribués au Sansovino, et diverses peintures de Nic. Rosselli, Bonone, Scarsellino, Giuseppe Mazzuoli (dit Bastaruolo), Cignaroli, etc.

Le *campo-santo* de Bologne occupe aussi les cloîtres d'une ancienne chartreuse bâtie en 1335 et supprimée en 1757. Ce cimetière est un des plus remarquables de l'Italie. • Plusieurs des somptueux mausolées qu'il renferme, dit Valéry, ne sont point assurément irréprochables sous le rapport du goût, mais l'ensemble a de la magnificence... Une enceinte particulière est réservée aux protestants et aux juifs, mais il n'y a dans ce cimetière d'exclusion pour personne; ceux qui se tuent eux-mêmes n'en sont point repoussés; il en est de même à Rome, une bulle de Benoît XIV, saint pape, grand théologien, ayant déclaré le suicide un acte de folie. • Outre les tombeaux qui ont été élevés, depuis le commencement de ce siècle, dans le *campo-santo* de Bologne, on y voit de nombreuses sépultures provenant des églises et des couvents supprimés. Un mausolée fort intéressant, parce qu'il a été sculpté par le Bernin, est celui d'une nièce d'Urbain VII, Maria Barberini, morte à vingt ans, en 1621. • Le buste de la jeune fille, dit Mme Louise Colet, se détache du marbre comme si la morte qu'il représente allait sortir de sa tombe; il vous sourit et semble vous dire : « Regardez comme je suis belle ! » Le cou mignon, entouré d'un collier de perles, s'enlance d'une fraise de dentelles; sur les cheveux bouclés repose à gauche une fleur de délie, suave comme la tête qu'elle couronne; les traits sont exquis et juvéniles. • Parmi les peintures que l'église a conservées, nous citerons : un *Jugement dernier*, de Canuti; une *Ascension*, de Bibbiena; l'*Entrée de Jésus à Jérusalem* et le *Christ apparaissant à sa mère au milieu des patriarches*, de Pasinelli; le *Christ au jardin des Oliviers*, le *Crucifiement* et la *Déposition de croix*, de Bart. Cesi; le *Christ portant sa croix*, fresque de Louis Carrache; le même sujet, par Lucio Massari; le *Repas chez le Pharisen*, d'Andrea Siziari; le *Baptême de Jésus*, d'Elisabeth.

Le *campo-santo* de Brescia, construit vers 1815 sur les dessins de Rodolfo Vantini, est un grand et bel édifice, d'un style sévère et bien approprié à sa destination. Une longue avenue de cyprès conduit à la porte monumentale. L'enceinte est formée par des galeries à arcades. On y remarque, entre autres tombeaux, celui de Marco-Antonio Deani, plus connu sous le nom de P. Pacifico, prédicateur franciscain fort en renom il y a une cinquantaine d'années. Mais la sépulture la plus intéressante est celle des soldats français tués à Solferino. • Une inscription française, dit Mme Colet, rappelle leur bravoure, leur âge et la date de la bataille glorieuse où ils ont péri. • Dans ce même cimetière est enterré la duchesse de Bevilacqua, qui, pendant l'expédition de 1859, reçut et soigna dans son palais, à Brescia, les blessés français et les blessés italiens. Il est à remarquer que, dans le *campo-santo* de Brescia, les tombes sont disposées contre les murs, à la manière des *colymbaria* antiques.

Le *campo-santo* de Parme, dont l'établissement remonte à l'année 1817, se compose de galeries percées de nombreuses arcades, et d'une petite église d'un dessin noble et sévère. On y voit, entre autres tombeaux, celui du poète parmesan Angiolo Mazza, mort presque centenaire en 1817.

Le *campo-santo* de Vérone, terminé en 1833 sur les dessins de J. Barbieri, architecte de cette ville, peut être considéré, selon Valéry, comme la plus importante et la mieux enten-

due des constructions modernes de ce genre. C'est un vaste quadrilatère entouré de portiques à colonnes, de style dorique; les tombes des personnalités de distinction sont disposées sous ces portiques, dans l'épaisseur de la muraille, sur cinq de hauteur, entre deux piliers; disposition qui, comme celle de Brescia, rappelle le *columbarium*. L'arc ou cour intérieure renferme les sépultures plus modestes des classes inférieures. Une chambre anatomique et une chambre pathologique sont annexées au *campo-santo* de Vérone.

Le *campo-santo* de Naples, dit *Campo-Santo Nuovo*, a été établi au commencement de ce siècle. On y voit de beaux mausolées, mais ce qui distingue surtout ce cimetière, c'est son admirable situation : le spectateur oublie aisément le spectacle de la mort qui l'environne, « au milieu des fleurs, des gazons d'un vert tendre et des marbres enjolivés, en face du golfe étincelant de vie, de joie et de lumière, des campagnes qui s'épanouissent en riant, des fies qui semblent chanter l'amour, des nuits rayonnantes où trône la volupté. » (L. Colet.)

Citons encore le *campo-santo* de Milan, construit par Alinetti.

Il y a quelques années, un *campo-santo* a été établi à Berlin, à côté de la cathédrale; ce qu'il y a de plus remarquable dans cet édifice, ce sont les peintures murales des portiques, exécutées sur les dessins de Pierre de Cornélius et représentant des sujets de l'*Apo-calypse* (v. ce mot); la *Destruction du genre humain par l'envoi des quatre cavaliers*; la *Nouvelle Jérusalem portée par les anges*, etc.

CAMPO-SANTO, ville du royaume d'Italie, province et à 20 kilom. N.-O. de Modène; 2,500 hab. Victoire des Espagnols sur les Autrichiens en 1743.

CAMPOSCIE s. f. (kan-po-si). Crust. Genre de crustacés décapodes, dont l'espèce type habite la mer des Indes.

CAMPOTE s. m. (kan-po-te). Comm. Drap de coton fabriqué aux Philippines.

CAMPO TOSTO (Henri), peintre belge contemporain, né à Bruxelles en 1833, d'un père romain, suivit de bonne heure les cours de l'Académie des beaux-arts de sa ville natale, et remporta, en 1852, le premier prix de dessin d'après nature. Il s'adonna ensuite à la gravure et exécuta, en 1854, une planche représentant le *Christ des affligés*, d'après une fresque de J.-B. van Eycken. En 1855, il obtint le second prix de gravure au concours d'Anvers pour l'école de Rome; mais une ophthalmie l'obligea bientôt à renoncer à l'art qui lui avait valu ses premiers succès; il se livra alors à l'étude de la peinture, sans prendre d'autre guide que la nature et les œuvres des anciens maîtres, et il fit dans cette étude de rapides progrès. Un joli tableau, le *Nid de fauvettes*, qu'il exposa à Bruxelles en 1860, attira l'attention. L'*Heureux âge*, un *Petit coin où l'on pleure* et les *Enfants de pêcheurs*, qui figurèrent à Paris au Salon de 1861, ont commencé à faire connaître M. Campo Tosto en France; à propos de ces tableaux, dont l'un a été acheté par la commission de la loterie, M. Th. Gautier fait remarquer que la peinture en est chaude, colorée, d'une facture énergique, telle qu'on peut l'attendre d'un artiste dont le nom accuse une origine méridionale. C'est surtout dans la représentation des scènes de la vie de famille que M. Campo Tosto fait preuve d'habileté et de sentiment; parmi les ouvrages qu'il a exposés en ce genre à Paris, nous citerons : les *Carasses d'un enfant* (Salon de 1864); une *Douloureuse parité* (Salon de 1865); le *Sommeil* (Salon de 1866); le *Ilouet oublié* et le *Coin heureux* (Exposition universelle de 1867).

CAMPO-VACCINO, nom donné dans la Rome moderne au Forum de la Rome antique, situé entre le mont Palatin et le Capitole. Jadis le Campo-Vaccino était décoré de monuments magnifiques; sa destruction totale ne date que de Robert Guiscard, qui, appelé au secours de Grégoire VII, en fit un amas de décombres, et renversa ce que les barbares avaient épargné. Abandonné pendant plusieurs siècles, il devint un dépôt d'immondices qui exhaussa le sol de vingt-quatre pieds. Paul III l'ayant bouleversé à la fin du xvie siècle pour y faire des fouilles, ce lieu si longtemps abandonné devint un marché aux bestiaux, et le nom glorieux de *Forum romanum* se changea en celui de *Campo-Vaccino* (champ de la Vache).

Campo-Vaccino (vue du), tableau de Claude Lorrain, au Louvre. Le Forum romain, ce lieu célèbre où s'agitèrent pendant tant de siècles les destinées du monde, n'était plus au moyen âge qu'un immense amas de ruines et d'immondices. Au xvie siècle, on y établit un marché aux bestiaux, d'où lui vint le nom de *Campo-Vaccino* (champ aux vaches), qu'il conserva jusqu'à l'époque où Pie VII transporta le marché hors la porte Flaminia, près du Tibre. Le tableau de Claude, très-fin et très-poétique, comme toutes les œuvres de l'illustre artiste, représente le Campo-Vaccino tel qu'il était à l'époque où, suivant l'expression de M. Valéry, les bœufs remplissaient de leurs mugissements le lieu qui avait retenti de la magnifique parole de l'orateur romain. On remarque, à gauche, l'arc de triomphe de Septime Sévère, les restes du temple d'Antonin et de Faustine, et ceux du temple de la

Paix; dans le fond, le Colisée et l'arc de Titus; à droite, le temple de la Concorde, les trois colonnes de Jupiter Stator et les ruines du palais des empereurs. Au premier plan, un paysan tenant un long bâton s'entretient avec un homme du peuple couché sur le gazon; un autre homme est assis sur une pierre à côté du précédent. Ce tableau, dont les figures sont attribuées à Jean Miel, porte le n° 10 dans le *Livret de vérité*, et fut exécuté pour M. de Béthune, ambassadeur à Rome, en même temps que la *Vue d'un port*, destinée à lui faire pendant. Les deux toiles passeront ensuite dans le cabinet de la comtesse de Verrue, à la vente duquel on les adjugea ensemble à 3,500 livres; puis elles furent payées 6,200 livres à la vente de Gaignat, en 1783; 11,904 à la vente de Blondel de Gagny, en 1776; 11,003 à la vente de Poullain, en 1780. Achetées à cette dernière vente par le duc de Brissac, elles passeront enfin de la collection de ce dernier au musée du Louvre, où elles figurent sous les nos 219 et 220. La *Vue du Campo-Vaccino* a été gravée à l'eau-forte par Claude Lorrain lui-même, mais en contre-partie; elle a été gravée au burin par Bovinet dans le *Musée français*, et a été reproduite également dans le *Musée Filhol*.

CAMPO-VERDE (le marquis de), général espagnol, remplaça en 1811 le général Henri O'Donnell dans le commandement de l'armée de Catalogne, obtint d'abord quelques succès et ensuite échoua dans presque toutes ses opérations militaires. Après le retour du roi Ferdinand en 1812, il fut jeté dans les prisons de l'inquisition, fut délivré en 1820 et devint capitaine général de Grenade, puis aide de camp de Ferdinand. L'année suivante, il disparut de la scène politique et resta depuis dans la vie privée. — Son fils, don François-Xavier de Negrete, comte de CAMPO-DE-ALANGE, fut aussi lieutenant général, et, en 1800, il commanda par intérim dans la Galice.

CAMPRA (André), compositeur français, né à Aix en 1660, mort en 1744. Appelé en 1679, à Toulon, en qualité de maître de musique de la cathédrale, il fut nommé, deux ans après, maître de chapelle à Arles, puis à Toulouse, où il resta jusqu'en 1694. Campra se rendit alors à Paris, où on lui confia la place de maître de chapelle à l'église collégiale des jésuites; quelque temps après, il fut appelé aux mêmes fonctions à Notre-Dame. En quittant cette maîtrise, il put continuer librement d'écrire des opéras; car il en avait déjà donné deux sous le nom de son frère, Joseph Campra, basse de viole à l'Académie royale de musique. Les brillants succès qu'obtinent ces ouvrages lui valurent le titre de maître de la chapelle du roi en 1712, et de directeur de cette chapelle. La musique de Campra, quoique supérieure à celle de tous les successeurs de Lully, n'est point originale et manque d'ampleur; cependant une certaine vivacité de rythme, une teinte assez dramatique, le profond sentiment de la scène et des situations, ont maintenu les œuvres de Campra au répertoire jusqu'à la venue de Rameau. Ses opéras représentés sont au nombre de vingt et un. Outre ses drames lyriques, ce maestro a écrit sept autres partitions et divertissements. En 1718, le roi lui avait accordé une pension de 500 livres, dans le but de l'encourager à travailler pour l'Académie royale de musique; et, en 1722, le prince de Conti le nomma directeur de sa musique particulière. On connaît encore de lui trois livres de cantates et cinq livres de motets. L'air de la *Furstemberg*, longtemps célèbre, est de Campra. Dans les *Echos du temps passé*, publiés par M. Wekerlin, on trouve une mélodie de Campra, *Rose inhumaine*, qui est un petit bijou de fraîcheur et de sentiment.

CAMPREDON, place forte d'Espagne, sur le versant méridional des Pyrénées, province et à 50 kilom. N.-O. de Gironne; 1,800 hab. Les Français s'emparèrent de cette place de guerre en 1794.

CAMPREDON (Jacques - David), général français, né à Montpellier en 1761, mort en 1837. Il contribua aux succès de Masséna en Italie, devint le ministre de la guerre de Joseph, roi de Naples, et commanda l'armée napolitaine pendant la campagne de Russie, où il fut fait prisonnier. Il recouvra la liberté en 1814, et se rallia à Louis XVIII, qui lui confirma le titre de baron que lui avait donné Napoléon, et l'appela à la Chambre des pairs. Le nom de ce général est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

CAMPREMOLDO-DI-SOPRA, village du royaume d'Italie, province et à 12 kilom. S.-O. de Plaisance, près de la Trébie. On croit généralement que c'est dans les environs de ce village que se livra la bataille de la Trébie, gagnée par Annibal sur les Romains.

CAMPS (François de), abbé de Ligny, antiquaire, né à Amiens en 1643, mort en 1723. Il s'appliqua de bonne heure aux études historiques sous la direction de Bouteroue, de Du-cange, du P. Lecointe et de dom Mabillon. Il publia d'abord une *Dissertation sur une médaille d'Antonin Caracalla*, et forma une très-belle collection de médailles, qui appartient après lui au maréchal d'Estrées, et qui passa ensuite au cabinet du roi. On doit aussi à l'abbé de Camps d'intéressantes dissertations sur l'histoire de France, dont la plupart ont paru dans le *Mercure galant* et dans le *Mercure de France*.

CAMPSACÈS s. m. (kan-psa-sèss). Antiq. Syn. de CAB.

CAMPSIDE s. f. (kan-psi-de — du gr. *kampos*, courbé). Bot. Syn. d'INCARVILLE.

CAMPSIE s. f. (kan-psi — du gr. *kampos*, courbé). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des sténélytres.

CAMPSIE, ville d'Ecosse, comté de Stirling, à 18 kilom. N. de Glasgow, au pied des collines volcaniques dites *Campsie Tells*; 5,109 h. Exploitation de schiste aluminieux et fabrication d'alun; filatures de coton pour les manufactures de Glasgow.

CAMPSIS s. f. (kan-psiss — du gr. *kampsis*, courbure). Méd. Incurvation anormale, contre nature.

CAMPSIURE s. m. (kan-psi-u-re — du gr. *kampos*, courbé; *oura*, queue). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, voisin des cétoines.

CAMPSODACTYLE s. m. (kan-pso-dak-ti-le — du gr. *kampos*, courbé; *daktulos*, doigt). Erpét. Genre de reptiles sauriens, voisin des scinques, et comprenant une espèce, qui vit au Bengale.

CAMPSOTRIC s. m. (kan-pso-trik — du gr. *kampos*, courbé; *thria*, filament). Bot. Genre de petits champignons byssoides.

CAMPATAN s. m. (kan-ptan). Mamm. Espèce d'antilope.

CAMPTE s. f. (kan-pte — du gr. *kamptos*, courbé). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des clavicornes.

CAMPTÉRIE s. f. (kan-pté-ri — du gr. *kamptos*, courbé; *ptéris*, fougère). Bot. Syn. de PRÉRIE, genre de fougères.

CAMPTOCÈRE s. m. (kan-ptó-sè-re — du gr. *kamptos*, courbé; *kéras*, corne). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des xylophages, formé aux dépens des hyléines, et dont l'espèce type habite la Guyane.

CAMPTODONTE s. m. (kan-ptó-don-te — du gr. *kamptos*, courbé; *odontos*, dent). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, comprenant deux espèces, qui vivent à la Guyane.

CAMPTOGNATHE s. m. (kan-ptó-gna-te — du gr. *kamptos*, courbé; *gnathos*, mâchoire). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des xylophages, dont l'espèce type habite le Brésil. Syn. de PALÉSTE.

CAMPTOGRAMME s. f. (kan-ptó-gra-me — du gr. *kamptos*, courbé; *gramma*, trait). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des phalènes, syn. d'ACIDALIE.

CAMPTOLÈME s. m. (kan-ptó-lè-me — du gr. *kamptos*, courbé; *laimos*, gosier). Ornith. Genre d'oiseaux palmipèdes, formé aux dépens des canards, et qui a pour type le canard du Labrador.

CAMPTORHIN s. m. (kan-ptó-rhin — du gr. *kamptos*, courbé; *rhin*, nez). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charaçons, comprenant une dizaine d'espèces, qui vivent pour la plupart dans l'Océanie, et dont une seule espèce se trouve en Europe.

CAMPTORHINE s. f. (kan-ptó-ri-ne — du gr. *kamptos*, courbé; *rhin*, nez). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères lamellicornes, voisin des hannetons, et comprenant une seule espèce, qui habite le Canada.

CAMPTORHYNQUE s. m. (kan-ptó-rain-ke — du gr. *kamptos*, courbé; *rhugchos*, bec). Ornith. Syn. de CAMPTOLÈME.

— Entom. Syn. de CAMPTORHINE s. f.

CAMPTOSCÉLIDE s. f. (kan-ptó-sé-li-de — du gr. *kamptos*, courbé; *skelos*, jambe). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, comprenant une grande espèce, qui vit au Cap de Bonne-Espérance.

CAMPTOSÈME s. m. (kan-ptó-sè-me — du gr. *kamptos*, courbé; *séma*, étendard). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des phaséolées, comprenant un arbrisseau grimpant, qui croît aux environs de Buenos-Ayres.

CAMPTOSORE s. m. (kan-ptó-so-re — du gr. *kamptos*, courbé; *séros*, tas). Bot. Syn. de SCOLOPENDRE.

CAMPTOSPORE s. m. (kan-ptó-spo-re — du gr. *kamptos*, courbé; *spora*, semence). Bot. Syn. de PSILONE.

CAMPTOSTERNE s. m. (kan-ptó-stèr-ne — du gr. *kamptos*, courbé; *sternon*, poitrine). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, formé aux dépens des taupins.

CAMPULÉE s. f. (kan-pu-lé — du gr. *kampos*, courbé). Bot. Syn. de STRIGE. || On dirait mieux CAMPYLE.

CAMPULIPE s. m. Orthographe vicieuse du mot CAMPYLIPE.

CAMPULITROPE adj. Orthographe vicieuse du mot CAMPYLITROPE.

CAMPULO s. m. (kan-pu-lo — du gr. *kampos*, courbé). Bot. Syn. de CTÉNION. || On dirait mieux CAMPYLOA.

CAMPULOSE s. m. (kan-pu-lo-zè — du gr. *kampos*, courbé). Bot. Syn. de CTÉNION. || On dirait mieux CAMPYLOSE.

CAMPULOTE s. f. (kan-pu-lo-te — du gr.

kampos, recourbé; *ous*, *ôtos*, oreille). Moll. Nom vulgaire des coquilles du genre vermet. || On dirait mieux CAMPYLOTE.

CAMPUS MUNIUS, nom latin de CHAMOUNY.

CAMPUS REDICULUS (*Champ du retour*), lieu situé dans la vallée de l'Almone, sur la voie Appienne, à deux ou trois milles de Rome. C'est jusqu'à cet endroit qu'Annibal s'avança lorsqu'il vint menacer la rivale de Carthage; il fit une reconnaissance sous les murs mêmes de Rome, et se convainquit de l'impossibilité d'emporter cette ville par un coup de main. C'est alors qu'il offrit la bataille aux Romains, qui l'acceptèrent; mais, durant deux jours, une pluie mêlée de grêle empêcha les deux armées d'en venir aux mains. Annibal, trompé dans ses espérances, jugea prudent de se retirer; mais avant de partir il lança, en signe de menace, un javelot sur la ville où il n'avait pu entrer. Les Romains, dans leur joie d'avoir échappé à un si grand danger, vouèrent un temple au dieu du retour, *rediculus deus*, et l'emplacement où cet édifice s'éleva s'appela *Campus rediculus*.

Ce champ resta un témoin vivant de la confiance que Rome avait dans sa force et dans ses hautes destinées, car c'est le terrain même sur lequel Annibal avait établi son camp, que le sénat mit en vente au moment où il était encore occupé par l'ennemi, et on sait qu'il fut acheté par un citoyen romain sans éprouver aucune dépréciation. C'est par cette fermeté sublime que le sénat savait, aux jours les plus désespérés, ramener la confiance dans l'âme des citoyens.

CAMPUS SCCLERATUS (*Champ scélérat*, *Champ du crime*), nom donné dans l'ancienne Rome à l'endroit destiné à ensevelir vivantes les vestales qui avaient manqué à leur vœu de virginité. Le *Champ scélérat* se trouvait derrière les hauteurs du Quirinal, vers la porte Colline, et non loin de l'endroit où furent établis plus tard les jardins de Saluste. Les vestales qui n'étaient coupables que d'avoir laissé éteindre le feu sacré étaient seulement punies du fouet, celles qui avaient oublié leurs devoirs étaient descendues dans un caveau où se trouvaient un lit, une cruche d'eau, un pain, une lampe et un peu de lait, et dont on murait l'entrée. Le jour où l'on punissait du dernier supplice une vestale coupable était un jour néfaste; les affaires publiques et particulières étaient interrompues, la ville était dans le deuil et la consternation. Le grand prêtre, accompagné des autres pontifes, se rendait au temple de Vesta, où il dépouillait la vestale de ses ornements sacrés, puis il l'habillait de vêtements noirs, et le cortège se mettait en marche. Après un trajet assez long, on arrivait au lieu du supplice; l'exécuteur tirait la vestale de la litère dans laquelle on l'avait transportée, la déliait et la remettait aux mains du grand prêtre. Celui-ci adressait aux dieux des prières pour fléchir leur colère et la détourner de la ville, et la vestale était offerte comme victime. On conduisait alors l'infortunée au caveau, on l'y faisait descendre par une échelle qu'on retirait ensuite, et l'on murait l'entrée.

CAMPYLANTHE s. m. (kan-pi-lan-te — du gr. *kampos*, recourbé; *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes, de la famille des personnées, tribu des véronicées, comprenant un arbrisseau qui croît à Ténériffe.

CAMPYLANTHÈRE s. f. (kan-pi-lan-tè-re — du gr. *kampos*, recourbé, et d'*anthère*). Syn. des genres ÉRIDENDRON et PRONAYE.

CAMPYLE s. m. (kan-pi-le — du gr. *kampos*, recourbé). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, voisin des taupins, et comprenant six espèces, qui presque toutes vivent en Europe. Les CAMPYLES ne paraissent pas doués, au même degré que les autres genres, de la faculté de sauter. (Duponchel.)

CAMPYLIE s. f. (kan-pi-li — du gr. *kampos*, recourbé). Bot. Syn. de PELARGONIUM.

CAMPYLIPE s. m. (kan-pi-li-pe — du gr. *kampos*, recourbé; *pous*, pied). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, dont l'espèce type vit à Java et au Cap de Bonne-Espérance. Syn. d'AGÉNIUS.

CAMPYLIRHYNQUE s. m. (kan-pi-li-rain-ke — du gr. *kampos*, recourbé; *rhugchos*, bec). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charaçons, voisin des centorhynques et des phytobies.

CAMPYLOCARPE s. m. (kan-pi-lo-kar-pe — du gr. *kampos*, recourbé; *karpos*, fruit). Bot. Syn. d'ARABETTE.

CAMPYLOCARYE s. f. (kan-pi-lo-kari — du gr. *kampos*, recourbé; *caruon*, noix). Bot. Syn. de BUGLOSE.

CAMPYLOCÈLE s. m. (kan-pi-lo-sè-le — du gr. *kampos*, recourbé; *coila*, intestins). Helminth. Genre d'infusoires entérodoles, dont le canal intestinal présente des courbures.

CAMPYLOCHILE s. m. (kan-pi-lo-chi-lè — du gr. *kampos*, recourbé; *cheilos*, lèvres). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des pyrèles. V. NYMPHULE.

CAMPYLOCLINE s. m. (kan-pi-lo-klī-ne — du gr. *kampos*, recourbé; *clinè*, lit, réceptacle). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, formé aux dépens des eupatoires, et caractérisé par un réceptacle courbé

et convexe. Il comprend cinq espèces, qui croissent en Amérique.

CAMPYLODONTE s. m. (kan-pi-lo-don-te — du gr. *kampulos*, recourbé; *odontos*, dents). Bot. Genre de mousses, qui a les dents du péristome recourbées, et dont l'espèce type croît dans la Pensylvanie.

CAMPYLOGRAMME s. m. (kan-pi-lo-gra-me — du gr. *kampulos*, recourbé; *gramma*, trait). Techn. Instrument destiné à faciliter la construction des lignes courbes, dans le tracé des plans de navires : *Le CAMPYLOGRAMME a été inventé, en 1853, par M. Target, ingénieur à Rochefort.*

CAMPYLOMYZE s. f. (kan-pi-lo-mi-ze — du gr. *kampulos*, recourbé; *muzo*, je suce). Entom. Genre d'insectes diptères némocères, de la famille des tipules, caractérisé par une trompe ou suçoir recourbé, et renfermant deux espèces, qui vivent dans l'Europe centrale.

CAMPYLONÈME s. m. (kan-pi-lo-nè-me — du gr. *kampulos*, recourbé; *nèma*, fil). Bot. Syn. de **CAMPYNÈME**.

CAMPYLONÈVE s. m. (kan-pi-lo-nè-vre — du gr. *kampulos*, recourbé; *neuron*, nerf, nervure). Bot. Syn. de **POLYPODE**.

CAMPYLOPE s. m. (kan-pi-lo-pe — du gr. *kampulos*, recourbé; *pous*, pied). Bot. Genre de mousses, croissant dans les régions chaudes et tempérées du globe. Il autre genre. Syn. de **MILLEPERTUIS**.

CAMPYLOPHYTE adj. (kan-pi-lo-fi-te — du gr. *kampulos*, recourbé; *phuton*, plante). Bot. Se dit des plantes dans lesquelles la partie supérieure de la corolle est obliquement infléchie, ou contournée en spirale, avant l'épanouissement.

CAMPYLOPODE adj. (kan-pi-lo-po-de — rad. *campylope*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *campylope*.

— s. f. pl. Famille de mousses, ayant pour type le genre *campylope*.

CAMPYLOPS s. m. (kan-pi-lo-ps — du gr. *kampulos*, recourbé; *ops*, oeil). Ornith. Genre d'oiseaux exotiques peu connu, et non encore classé.

CAMPYLOPTÈRE adj. (kan-pi-lo-ptè-re — du gr. *kampulos*, recourbé; *pteron*, aile). Ornith. Se dit des oiseaux qui ont les tuyaux des rémiges dilatés.

— s. m. Genre d'oiseaux, de la famille des colibris, renfermant les espèces qui ont les tuyaux des rémiges dilatés.

CAMPYLORHYNQUE s. m. (kan-pi-lo-raïn-ke — du gr. *kampulos*, recourbé; *rhynchos*, bec). Ornith. Genre d'oiseaux américains, syn. de **GRIMPE** et de **TIRIOTHORE**.

CAMPYLOSOME adj. (kan-pi-lo-so-me — du gr. *kampulos*, recourbé; *soma*, corps). Crust. Se dit des animaux cirrhipèdes qui ont le corps flexible.

— s. m. pl. Ordre de cirrhipèdes, comprenant les genres qui ont le corps flexible.

CAMPYLOSPERMÉ, ÉE adj. (kan-pi-lo-spér-mé — du gr. *kampulos*, recourbé; *sperma*, graine). Bot. Se dit des plantes, et particulièrement des ombellifères, chez lesquelles les côtés de la graine se recourbent en dedans.

— s. f. pl. Division de la famille des ombellifères, comprenant les genres dont les graines présentent le caractère indiqué ci-dessus.

CAMPYLOSPORE s. m. (kan-pi-lo-spo-re — du gr. *kampulos*, recourbé; *spora*, semence). Bot. Syn. de **MILLEPERTUIS**.

CAMPYLOSTACHYDE s. f. (kan-pi-lo-sta-kide — du gr. *kampulos*, recourbé; *stachys*, épi). Bot. Genre de la famille des stibinées, renfermant quelques arbrisseaux, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

CAMPYLOTÈQUE s. f. (kan-pi-lo-tè-ke — du gr. *kampulos*, recourbé; *théké*, gaine, étui). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, formé aux dépens du genre *bident*, et comprenant deux espèces, qui croissent dans la Polynésie.

CAMPYLOTROPE adj. (kan-pi-lo-tro-pe — du gr. *kampulos*, recourbé; *tropis*, carène). Bot. Se dit des graines dans lesquelles l'embryon est recourbé, de manière que le sommet est voisin de la base, comme il arrive, par exemple, dans le haricot.

— s. m. Genre de la famille des légumineuses et de la tribu des hédysarées, comprenant un arbrisseau, qui croît en Chine.

CAMPYNÈME s. m. (kan-pi-nè-me — du gr. *kampulos*, recourbé; *nèma*, fil). Bot. Genre de plantes comprenant une espèce qui croît à Van-Diemen, et que les divers auteurs rapportent aux familles des mélanthacées ou des narcissées : *Le CAMPYNÈME linéaire a des racines fasciculées.* (C. Lemaire.)

CAMSIN s. m. (kamm-sinn). Nom que l'on donne quelquefois au simoun ou vent du désert.

CAMSING s. m. (kamm-singh). Liturg. Fête de Pâques chez les Coptes.

CAMUCCINI (Vincent), peintre d'histoire, né à Rome vers 1775, mort dans la même ville en 1844. Jusqu'à l'âge de trente ans, il étudia les anciens maîtres italiens, surtout Raphaël, suivit ensuite l'impulsion donnée à la peinture par David, alors en Italie, et chercha principalement ses inspirations dans l'antiquité. Malgré la haute réputation dont il jouit de son temps, Camuccini est considéré au-

jourd'hui comme un arrangeur habile plutôt que comme un artiste de génie. L'inspiration, l'originalité et le naturel lui manquent. Pierre Guérin disait de lui : « Il s'est nourri des anciens et de Raphaël; mais il n'a pu les digérer. » Il fut pendant longtemps inspecteur général des musées du pape, conservateur des collections du Vatican. Ses meilleurs tableaux sont : *Horatius Coclès*; *Romulus et Rémus enfants*; *le Départ de Régulus pour Carthage*; *la Mort de Virginie*. On cite aussi ses portraits de Pie VII et du duc de Blacas.

CAMUL s. m. (ka-mul). Bot. Espèce de poivrier des Moluques.

CAMULODUNUM. V. **CAMALODUNUM**.

CAMULOGÈNE, chef gaulois, brenn des Parisii et autres tribus confédérées de la Seine, pendant la révolte de Vercingétorix. Il défendit Lutèce contre Labienus, lieutenant de César, mais il fut écrasé avec toute son armée dans les plaines d'Issy et de Vaugirard, et périt dans l'action (52 av. J.-C.).

CAMUNONG s. m. (ka-mu-nongh). Bot. Syn. d'**AGLAE**.

CAMUS, USE adj. (ka-mu, u-ze — de l'ital. *camoscio*, chamois, animal qui est camus). Très-peu proéminent, en parlant du nez : *Nez camus. Les Lapons ont le nez camus et écrasé.* (Buff.) Qui a le nez très-peu proéminent, en parlant des personnes ou des animaux : *Une fille camus. Un cheval camus. Socrate, tu n'étais qu'un pauvre homme laid, camus, chauve.* (Pén.) *Le père Dutertre dit que, si tous les nègres sont camus, c'est que les pères et mères écrasent le nez à leurs enfants.* (Buff.) *Les personnes CAMUSES rappellent désagréablement à l'esprit cette représentation matérielle et triste de la mort.* (Héreau.)

— Fig. Confus, interdit, embarrassé : *Où, Charlotte, je veux que monsieur vous rende un peu camus.* (Mol.) *Je m'imagine que la propagation universelle fut bien camus.* (Ch. Nod.)

... Je suis si content, monsieur, que tout m'amuse. — Vraiment! ta passion va demeurer camus.

E. AUGIER.

— Loc. fam. *Camus en chien d'Artois*, ou comme un chien d'Artois ou de Boulogne, extrêmement confus et interdit :

Madame votre fille est pleurant en un coin; Monsieur votre neveu grommelle sur du foin, *Camus, en chien d'Artois*, d'avoir compté sans hôte.

LA FONTAINE.

— Substantiv. Personne qui a très-peu de nez : *Un camus. Un mitain camus. Une petite camuse.*

— s. m. Mamm. Nom vulgaire du dauphin commun.

— Ichtyol. Nom vulgaire d'un poisson du genre *polynème*.

— Anecdotes. M. Camus, évêque de Belley, refusa deux évêchés considérables (Aras et Amiens), qui lui furent offerts par le cardinal de Richelieu. « La petite femme que j'ai épousée, disait-il à ses amis, est assez belle pour un camus. »

« Dieu vous conserve la vue, disait un pauvre à celui qui l'assistait. — Pourquoi la vue plutôt que la vie? dit l'homme charitable, qui n'avait qu'un soupçon de nez. — C'est, le pauvre, que les nez camus ne sont pas propres à porter des lunettes. »

Renaudot, médecin de Montpellier, avait le nez camus. Il perdit un procès contre Guy-Patin, médecin de Paris, et s'en plaignit fort en sortant de l'audience. Guy-Patin lui dit : « Monsieur, si vous avez perdu d'un côté, vous avez gagné de l'autre; car vous étiez entré ici avec le nez camus, et vous en sortez avec un pied de nez. »

Un avocat, affligé d'un nez des plus camus, éprouvait à l'audience quelque difficulté à lire une pièce importante. Le président, doué au contraire d'un magnifique appendice nasal, lui dit, impatienté : « Maître un tel, vous devriez porter des lunettes. » L'avocat, qui prit ce conseil pour une épigramme, répliqua aussitôt : « Dans ce cas, monsieur le président, je vous prierais de vouloir bien me prêter votre nez. »

CAMUS (Jean-Pierre), évêque de Belley, né à Paris en 1582, mort en 1653. Il se rendit surtout célèbre par la guerre qu'il fit aux moines mendiants, dont il attaquait la faiblesse, les mauvaises mœurs et la sensualité, et qu'il comparait à des *cruches qui se baissent pour mieux se remplir*. Richelieu dut intervenir pour faire cesser cette lutte. Camus était un prêtre pieux, désintéressé, laborieux et charitable. Il refusa plusieurs évêchés importants, se démit de son siège de Belley et reçut en échange l'abbaye d'Aunay, puis devint vicaire général de l'archevêque de Rouen, et finit par se retirer à l'hôpital des Incurables, à Paris, pour s'y consacrer entièrement au service des pauvres. Il a beaucoup écrit; ses ouvrages de polémique aussi bien que ses sermons étaient dans le goût du temps, mais ne manquaient ni de verve ni d'originalité. Les plus singuliers sont : *le Rabat-joie du triomphe monacal* et *l'Antimoine bien préparé*. Il avait imaginé de composer des romans pieux pour remédier au mal causé par les romans profanes. On a aussi de lui : *l'Esprit de*

saint François de Sales (dont il était le disciple et l'ami) et les *Moyens de réunir les protestants avec l'Eglise romaine*.

On cite de ce prélat un certain nombre de mots ingénieux, qui valent mieux que ses écrits. Prêchant un vendredi saint dans un hôpital, aux incurables, il apostropha un crucifix : « Ah! dit-il, mon Seigneur, je vous vois entre deux larrons. » Il regardait, en disant cela, Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, assis parmi ses auditeurs entre un surintendant des finances et un partisan; sur quoi le prince, qui comprit l'allusion, s'inclina sans que les deux larrons se doutassent qu'il s'agissait d'eux. Prié de recommander à son auditoire une pauvre demoiselle qui ne pouvait être admise en religion faute de dot, il le fit en ces termes : « Messieurs et mesdames, je recommande à vos aumônes une jeune demoiselle, ici présente, qui, pour être pauvre, n'a pu être reçue à faire vœu de pauvreté. »

Un jour qu'il prêchait dans l'église de Saint-Benoît de Paris, près de la Sorbonne, arriva, sur l'axe Maria, une dame masquée qui, pour aller à sa place, fit lever une partie de l'auditoire. Comme on en murmura assez haut : « De grâce, dit-il, laissez-la passer; elle ne vous mordra pas, elle est trop bien bridée. » Il fit une autre fois, dans la même église, assez voisine du Luxembourg, une leçon publique à Mlle d'Orléans-Montpensier, laquelle, mangeant des pommes d'api durant le sermon, en jetait les trognons, par manière de jeu, aux filles d'honneur qui l'accompagnaient : « Mademoiselle, lui dit-il, Votre Altesse n'est pas ici dans le temple d'Apis. » Il définissait la politique en latin comme beaucoup la comprennent et la pratiquent encore en toutes langues : *Ars non tam regendi quam fallendi homines.*

L'évêque de Belley avait fort mérité des moines. Presque à l'article de la mort, quelque vivement qu'on l'en sollicitât, il ne voulut point se rétracter à leur égard, protestant que tout ce qu'il en avait dit et écrit, il avait cru devoir le dire et l'écrire. Il haïssait fort les religieux des ordres mendiants et surtout les capucins, dont il avait, dans une de ses visites épiscopales, surpris tout un couvent en état d'ivresse, pour avoir trop bu de vin sucré. Il appela leur capuchon *chausse d'hypocrite*. Il comparait ceux des cordeliers à un casque, parce que le bas en est fait comme un hausse-col. A son dîner (on dînait alors à midi), il mangeait beaucoup, mais le soir il ne mangeait qu'une croûte de pain et ne buvait qu'un verre d'eau.

Quand il prêchait, sa longue barbe se divisait en deux ou trois touffes, selon la division des points de son sermon. Il aurait prêché trois heures, qu'on ne s'y serait jamais ennuyé, au dire d'Amelot de la Houssaye, assez difficile à contenter en toutes choses. Il avait la mémoire si sûre, que, quelque bruit qu'on fit tandis qu'il était en chaire, il ne perdait jamais le fil de son discours ni rien de sa douceur ordinaire.

« Les moines disent qu'il est damné, *quia noluit se in extremo contemnere*, dit un auteur du temps. Tous les autres croient qu'il est sauvé, parce qu'il avait toutes les vertus qui forment un homme de bien et un bon évêque. »

CAMUS (Nicolas), jurisconsulte et humaniste du xviii^e siècle, né à Troyes, professeur de droit à l'université de Paris. On lui doit : *Academia Parisiensis pro assertione juris sui adversus quandam mancipum factionem postulatio ad Pomponium Bellærum, ejusdem res gestas carmine panegyrico exponens* (Paris, 1658); *Ad Joannem-Baptistam Colbert elegia*, et, en outre, une édition de Ténence, avec notes et commentaires.

CAMUS (François-Joseph DE, ou DES), mécanicien, né près de Saint-Mihiel en 1672, mort en Angleterre après 1732. Il construisit un grand nombre de machines ingénieuses et entra à l'Académie des sciences en 1716. On lui doit un *Traité des forces mouvantes* (1722), ouvrage rare et curieux, et divers autres écrits, entre autres : *Traité du mouvement accéléré par les ressorts qui résident dans les corps en mouvement* (1728). Parmi ses inventions, nous citerons un carrosse automate qui était mis en mouvement par certains ressorts; une échelle qui se pliait d'elle-même par un mécanisme particulier; un pont flottant qui se plaçait de lui-même de l'autre côté d'une rivière; une grue basse à bec, destinée à creuser un canal ou à élever une chaussée, etc.; enfin une rame composée de deux pièces mobiles, et ayant pour objet de faire naviguer les plus gros navires en temps de calme. N'ayant pu tirer parti en France de cette dernière invention, dont il avait fait l'épreuve à Toulon, il se rendit en Hollande, puis en Angleterre, où il ne fut pas plus heureux et où il mourut dans la misère.

CAMUS (Charles-Etienne-Louis), mathématicien et astronome français, né à Brle en 1699, mort en 1768, fut envoyé en 1736 dans le Nord, avec Maupertuis, Clairaut et autres savants, pour déterminer la forme de la terre, puis ensuite la place d'examinateur des écoles du génie et de l'artillerie, fut nommé professeur de géométrie, secrétaire perpétuel de l'Académie d'architecture et membre de la Société royale de Londres. Il a composé divers ouvrages, entre autres, un *Cours de mathématiques à l'usage des écoles du génie et de l'artillerie* (1749, 4 vol.); *Eléments de mécanique*

statique (1751); *Sur les forces vives des corps en mouvement* (1728); *Traité sur l'hydraulique* (1739), etc.

CAMUS (Antoine LE), médecin français, né à Paris en 1722, mort en 1772, était père de Le Camus de Mezières. Il traita en vers français plusieurs des épreuves de son baccalauréat, et, quand il fut reçu docteur, il publia un poème latin intitulé : *Amphitheatrum medicum*. Ensuite il fut chargé de rédiger les articles de médecine dans le *Journal économique*, puis nommé professeur de l'université. On lui doit : *Médecine de l'esprit* (2 vol. in-12); *Abdeker ou l'Art de conserver la beauté*; *Médecine pratique, rendue plus simple, plus sûre et plus méthodique*; *Maladies du district du cœur*, etc. Il publia aussi quelques œuvres littéraires, telles que *l'Amour et l'Amitié*, comédie; une traduction des *Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, de Longus, etc.

CAMUS (Armand-Gaston), célèbre jurisconsulte, homme politique et écrivain français, né à Paris le 2 avril 1740, mort dans cette ville le 2 novembre 1804. Le barreau était alors, suivant l'expression d'un illustre orateur, Gerbier, l'antichambre et l'atrium des hautes fonctions publiques, et les parents de Camus le destinèrent à cette profession, rêvant pour lui les grandeurs et les dignités de la haute magistrature ou de la haute administration. Sous les dehors d'un caractère froid et méditatif, Camus cachait un enthousiasme facile à enflammer. Versé de bonne heure dans les plus arides questions de droit, de religion et de philosophie, il se prit de belle passion pour des études qui sont d'ordinaire le partage de l'âge mûr. Il s'appliqua de préférence aux lois ecclésiastiques, et devint, jeune encore, un des hommes les plus compétents en ces matières si compliquées et si peu connues. Cette spécialité, déjà rare à cette époque de discussion et de doute, le fit choisir par le clergé de Paris comme son défenseur ordinaire. C'est en cette qualité qu'il fut appelé par l'électeur de Trèves et le prince de Salm-Salm pour défendre leurs intérêts dans un grave différend avec le saint-siège. Une carrière si heureusement commencée promettait gloire et fortune au jeune avocat. Camus, entraîné par ses aspirations, abandonna peu à peu le barreau, pour s'occuper de sciences naturelles. Buffon, en publiant son *Histoire naturelle*, venait de mettre à la mode une branche alors peu connue des connaissances humaines. Camus suivit le mouvement qui entraînait toute la génération vers ces mystères de la nature que Buffon venait d'éclairer. S'appuyant sur de fortes études littéraires, Camus tenta une traduction-commentaire de *l'Histoire des animaux* d'Aristote. Le public était trop bien préparé à de semblables études pour que cet ouvrage ne reçût pas un excellent accueil, et l'Académie des inscriptions et belles-lettres ne tarda pas à ouvrir ses portes au jeune écrivain. Penché sur son travail, Camus n'en avait pas moins suivi le mouvement qui s'opérait alors dans les idées. Son érudition, la variété de ses connaissances, en avaient fait un adepte des principes qui commençaient à s'affiner, qu'avaient prêchés Voltaire, Rousseau, les encyclopédistes, et dont les Mirabeau, les Tronchet, les Sieyès demandaient l'application. La prise de la Bastille fut le signal de cette explosion d'idées libérales qui devait bouleverser la France et changer la face du monde. Tous les cœurs ardents, tous les esprits généreux, toutes les âmes courageuses se jetèrent avec énergie dans la mêlée. Camus ne fut pas un des derniers. Député de Paris aux états généraux et nommé secrétaire du bureau, il fut un des promoteurs de la protestation du Jeu de paume. Comme secrétaire, il avait enlevé tous les papiers concernant la vérification des pouvoirs des députés, et quand se présenta, au nom du roi, M. de Dreux-Brézé, il se trouvait à la droite de Mirabeau, lorsque l'illustre orateur jeta à la royauté ces fameuses paroles qui faisaient de la révolte une révolution, en organisant, en consacrant et légalisant la résistance. Une fois la lutte engagée contre la royauté, Camus ne resta pas en arrière. Il proposa plusieurs projets de loi destinés à ruiner l'influence royale, dénonça le *Livre rouge* qui contenait la liste des pensions payées par le Trésor public, obtint la suppression des annates, etc. Ses études du droit ecclésiastique lui permirent de prendre la part principale dans la constitution civile du clergé. Nommé archiviste de l'Assemblée, il rendit d'éminents services, en défendant contre le pillage les papiers et titres des corporations. Envoyé par la Haute-Loire à la Convention, il y apporta le zèle et l'énergie qui avaient signalé sa présence à la Constituante. Envoyé comme commissaire général en Flandre, il fut, après l'accomplissement de sa mission, nommé membre du comité de Salut public. Prenant l'initiative des mesures rigoureuses, Camus, qui avait déjà fait décréter d'accusation les ministres, qu'il considérait comme les auteurs de la triste situation de nos finances, Camus, toujours énergique, proposa de mander Dumouriez à la barre de l'Assemblée, et, sur la remorque qui fut faite que les événements exigeaient la présence du général au milieu de ses troupes, il fit décréter qu'une commission de cinq membres irait surveiller la conduite de ce dernier. On connaît le sort de cette commission. Prévenu par ses amis, Dumouriez la fit arrêter et livrer aux Autrichiens

(1793). Camus, qui en faisait partie, fut successivement enfermé à Maëstricht, Coblenz, Königsgratz, Olmütz. Mais cette infortune n'était pas faite pour abattre l'âme d'un républicain. Le conventionnel fit place au lettré, et Camus, qui s'était procuré des livres et du papier, employa sa captivité à traduire le *Manuel d'Épictète*.

Le 25 décembre 1795, Camus fut échangé contre Madame Royale, fille de Louis XVI. À peine de retour à Paris, il fut nommé membre du conseil des Cinq-Cents, qui le choisit pour président. En 1797, il quitta ce poste et se retira de la vie publique, prévoyant l'influence qu'allait prendre Bonaparte, et protestant contre les atteintes qui allaient être portées à la liberté. Mais il conserva jusqu'à sa mort ses fonctions d'archiviste, dans lesquelles il avait été rétabli en 1796; il consacra ses derniers jours à l'étude, aux lettres, et refusa le portefeuille des finances, que lui avait offert le Directoire. Nommé membre de l'Institut, à l'époque de sa création, il fit différents voyages en France, comme envoyé de cette compagnie, pour recueillir les mémoires, manuscrits, documents, etc., relatifs à l'histoire de France. Janséniste et très-religieux, Camus avait un caractère inflexible, opiniâtre et sévère. Il était d'ailleurs d'une probité rigide et fort attaché à ses opinions. Il resta fidèle à la cause de la Révolution et manifesta son opposition à l'établissement du consulat à vie. Outre ses nombreux discours à la Constituante, à la Convention et aux Cinq-Cents, que l'on trouve au *Moniteur*, Camus a donné les ouvrages suivants : le *Code matrimonial*, publié d'abord en 12 (1796) puis en 40 (1797); les *Lettres sur la profession d'avocat* et *Bibliographie choisie des livres de droit*, qui eurent de nombreuses éditions (Paris, 1772, in-12; 1777, in-12; 1805, 2 vol. in-12). M. Dupin aîné reprit en sous-œuvre plusieurs éditions. Une nouvelle édition se préparait, au moment où la mort (1865) enleva l'illustre procureur général. La collaboration du bibliophile Warée, l'auteur des *Curiosités judiciaires*, devait ajouter à la valeur pratique de cette publication. Citons encore l'*Histoire des animaux* (1783, 2 vol.); *Manuel d'Épictète* et *tableau de Cécès* (1796, 2 vol.); *Notice d'un livre imprimé à Hambourg en 1462* (1799, in-40); *Mémoires sur la collection des grands et petits voyages et sur la collection des voyages de M. Thévenot* (Paris, 1802, in-40); *Histoire et procédés du polytypage et du stéréotypage* (Paris, 1802, in-80); *Mémoire sur le Theuer Danck* (livre allemand) (1 vol. in-40); *Voyage dans les départements nouvellement réunis* (Paris, 1803, 2 vol. in-18 ou 1 vol. in-40). C'est le résumé de ses observations pendant le voyage qu'il fit comme envoyé de l'Institut. Camus avait aussi collaboré à une nouvelle édition de Denisart (1783-1790, 9 vol. in-40), au *Journal des savants*, et, plus tard, à la *Bibliothèque historique de France*, et il avait publié en 1792 : *Code judiciaire ou Recueil des décrets de l'Assemblée nationale et constituant sur l'ordre judiciaire*.

CAMUS (Paul-Hippolyte), compositeur et musicien, né à Paris en 1796, fut reçu au Conservatoire, dans la classe de flûte de Wundtlich, dès 1806. Après avoir terminé ses études, il entra, en 1819, au théâtre de la Porte-Saint-Martin en qualité de première flûte, puis passa au Gymnase. En 1824, il fut appelé au théâtre de l'Odéon, alors occupé par les troupes d'opéra italien et allemand, puis il entra au Théâtre-Italien, où il resta plusieurs années. M. Camus, artiste estimable, s'est produit avec beaucoup de succès dans les concerts. On lui doit un certain nombre de compositions pour flûte, qui sont fort recherchées par les amateurs.

CAMUS DE MÉZIERES (Nicolas Le), architecte français, né à Paris en 1721, mort en 1789. C'est sous sa direction et d'après ses dessins que fut construite la halle aux blés de Paris, remarquable par les hardiesses de sa voûte. Il publia : *Recueil de différents plans et dessins concernant la nouvelle halle aux grains*; le *Génie de l'architecture* ou l'*Analogie des arts avec nos sensations* (1780); le *Guide de ceux qui veulent bâtir*; *Traité de la force des bois* (1782). On lui attribue aussi l'*Esprit des almanachs*, qui parut sous le nom de Wolf d'Orfeuil.

CAMUS DE BEAULIEU, favori de Charles VII. V. BEAULIEU.

CAMUSAT (Jean), célèbre imprimeur-libraire sous Louis XIII, mort en 1639. Il fut choisi par l'Académie pour son imprimeur, lors de sa première organisation, au mois de mars 1634. Il a publié un recueil intitulé : *Négociations et traités de paix de Cateau-Cambrésis*.

CAMUSAT (Nicolas), historien et chanoine, né à Troyes en 1575, mort en 1655. Il publia de vieilles chroniques où l'on trouve des documents curieux : *Chronologia ab orbis origine ad annum Christi* (1620), *cum appendice usque ad annum 1223*; *Promptuarium sacrarum antiquitatum Tricassinæ diocesis* (1610); *Historia Albigenensis* (1615). On lui doit en outre des *Mélanges historiques*, et une édition des *Mémoires divers touchant les différends entre les maisons de Montmorency et de Châtillon*.

CAMUSAT (Denis-François), historien, né à Besançon en 1695, mort à Amsterdam en 1732. Il se fixa jeune en Hollande, où il composa un assez grand nombre d'ouvrages qui

III.

se ressentent de la précipitation avec laquelle ils ont été écrits, mais qui contiennent des recherches intéressantes et des renseignements précieux. Les principaux sont : *Histoire critique des journaux* (1734); *Bibliothèque française ou Histoire littéraire de la France* (1723); *Mémoires historiques et critiques* (1722), etc.

CAMUSER v. a. ou tr. (ka-mu-zé — rad. *camus*). Rendre camus. || Vieux mot.

CAMUSERIE s. f. (ka-mu-zé-ri — rad. *camus*). Défaut d'un camus. || Vieux mot.

CAMUSET, ETTE adj. (ka-mu-zé, etc — dimin. de *camus*). Un peu camus : *Les brebis CAMUSETTES*. || Vieux mot.

— Substant. Personne un peu camus : *Je souffre qu'elle m'appelle son petit faufan, son petit CAMUSET*. (La Fontaine.)

CAMUSET ou **CAMUZET** (l'abbé), théologien français, né à Châlons-sur-Marne en 1746. Il fut professeur au collège Mazarin, et publia, pour la défense des principes religieux, un assez grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Pensées antiphilosophiques* (1770); *Principes contre l'incrédulité* (1771); *De l'architecture des corps humains*, ou le *Matérialisme réfuté par les sens* (1782); *Pensées sur le théisme*, ou *Défense d'Ali-Gier-ber* (1785), etc.

CAMUSON s. f. (ka-mu-zon — de *camus*). Fam. Fille ou femme camuse : *Je lui dis des choses admirables de sa petite CAMUSON*. (Mme de Sév.)

Chantons, chantons le beau nom de Nanette;
Chantons, chantons le beau nom de Nanon;
Elle est charmante et très-bien faite;
C'est une aimable camuson.

|| Nous croyons que la forme de ce mot autoriserait à le faire masculin, ce qui le rendrait encore plus familier : *Il a épousé un petit CAMUSON*.

CAMUTIE s. f. (ka-mu-si). Bot. Syn. de MÉLAMPODE.

CAMUZ ou **CAMUS** (Philippe), traducteur d'anciens romans, soit en français, soit en espagnol, qui habitait l'Espagne au xvie siècle. Voici ses principales productions : le *Roman de Clamades et de la belle Claremonte*, livre excellent et piteux, traduit de ryme du roi Adenez; l'*Histoire d'Olivier de Castille et d'Artus d'Algarbe*, son loyal compagnon, de Héleine, fille du roi d'Angleterre, et de Henry, fils dudit Olivier, qui grands faits d'armes firent en leurs temps, traduit du latin; la *Vida de Roberto el Diablo*, depuis de sa conversion llamado hombre de Dios (Séville, 1629), et autres romans en espagnol.

CAMUZIO ou **CAMUTUS** (André), médecin italien, né à Lugano, mort à Vienne en 1758. Il professa la physique et la médecine à l'université de Pavie, et fut ensuite nommé médecin de l'empereur Maximilien. Il publia : *Disputationes quibus Hieronymi Cardani conclusionibus infirmantur* (1563); *De humani intellectus libri quatuor* (1562), etc.

CAN s. m. (kan — lat. *canis*, même sens). Mamm. Nom vulgaire du chien dans la basse Provence.

CAN ou **CANT** s. m. (kan — mot wall. signif. côté). Charpent. Face la moins large d'une pièce de bois taillée en prisme rectangulaire : *Cette pièce est posée de CAN*. || On dit plus souvent CHAMP.

— Constr. Fraction de brique moindre que la demi-brique ou briqueton : *Avec la brique de 0 m. 22 sur 0 m. 11, pour faire un piler de 0 m. 50 de large, il faut deux briques et un CAN*.

CANA ou **KANA**, ville de l'ancienne Palestine, en Galilée, dans la tribu de Zabulon, à 40 kilom. S.-E. de la ville actuelle de Saint-Jean-d'Acre et à 8 kilom. N. de l'ancienne Séphoris. Elle porte aujourd'hui le nom de Kefer-Kana et ne renferme que 500 familles; bâtie sur le penchant d'une colline, au N.-O. du mont Thabor, abritée par des montagnes au S. et à l'O., elle possède un territoire fertile en vins, maïs et tabac. Cana est célèbre par les noces mémorables où, suivant l'Evangile de saint Jean, Jésus-Christ fit son premier miracle en changeant l'eau en vin. On montre, dans l'église actuelle de ce village, deux cruches encastrées dans un banc de maçonnerie, qui, dit-on, sont deux des vases au moyen desquels Jésus opéra son miracle. || Une autre petite ville de ce nom se trouvait dans la tribu d'Azer, non loin de Sidon. || Il est aussi question dans la Bible d'une rivière appelée Cana, qui séparait les tribus de Manassé et d'Ephraïm; aujourd'hui le *Nahr-Abou-Zabourah*, probablement la même rivière qui porte dans les chroniques des croisades le nom de *Fléuve salé* (*flumen salsum*).

Cana (représentations diverses des Noces de). Un repas de nocé est dans tout pays une scène éminemment pittoresque : le luxe et la variété des costumes, l'éclat de la vaisselle, le va-et-vient des serviteurs, la gaieté des convives, le bonheur des époux, tout cela est bien fait pour former le tableau le plus coloré, le plus pittoresque, le plus réjouissant. Aussi ne faut-il pas s'étonner de la prédilection que les artistes, à toutes les époques, ont montrée pour les sujets de ce genre. Il n'est pas de nocés célèbres dans la mythologie ou dans l'histoire qui n'aient été représentées en peinture ou en sculpture. Les *Noces de Cana*, où le Christ changea l'eau en vin, ont inspiré

particulièrement les peintres naturalistes de Venise et des Pays-Bas. Paul Véronèse, le Tintoret, le Padouan ont fait d'admirables compositions sur ce sujet (v. la description ci-dessous). Un tableau de Jacques Bassan le vieux, qui a fait partie de la collection de Mazarin et qui est aujourd'hui au Louvre, représente le festin évangélique d'une façon assez originale : Jésus, assis à gauche, bénit les vases qui lui sont présentés; près de lui, un jeune homme joue de la guitare, sans doute pour célébrer le miracle; la Vierge est placée en face de son Fils, à côté de la nouvelle mariée. Des serviteurs circulent autour de la table du festin. Sur le premier plan, à terre, sont entassés des fruits, des vases, des instruments de musique, des poissons, et au milieu de ce pélo-mêle se trouve un chien. Le Bassan excellait dans la peinture de la nature morte et des animaux, et l'on sait qu'il en a introduit jusque dans le ciel. La composition que nous venons de décrire a été gravée au trait dans les *Annales du musée*, de Landon. Un autre tableau du même artiste, représentant les *Noces de Cana*, a figuré à la vente du duc de Tallard en 1756, et a été payé 11,130 fr., prix considérable pour l'époque. Nous ne savons ce qu'est devenu ce tableau, qui devait être capital. Les artistes du Nord ont dépassé les Vénitiens en fait d'anachronismes et de détails réalistes, lorsqu'ils ont peint la noce biblique. Un tableau fort curieux, sous ce rapport, se voit dans la collection de M. Mertens-Bauduin, à Anvers; il est d'Ambroise Francken le vieux. Nous citerons aussi une peinture de l'Allemand Ludger Tom Ring, datée de 1562, et qui appartient au musée de Berlin. C'est littéralement, dit M. Waagen, une grande cuisine garnie d'une foule d'accessoires, sans perspective, sans clair-obscur; quant au sujet principal du tableau, il est caché dans un coin du fond. Les *Noces de Cana*, de Jean Steen (v. la description ci-après), ne sont pas plus exactes au point de vue historique; mais les mérites de l'exécution rachètent du moins les licences de la mise en scène.

Cana (LES NOCES DE), célèbre tableau de Paul Véronèse; musée du Louvre. Les personnes jalouses de trouver dans un tableau les convenances historiques respectées seraient bien en droit, dit Jal, d'adresser de justes reproches à l'auteur des *Noces de Cana*. « L'idée de faire présider le Christ à un festin dans lequel siègent François Ier, Charles-Quint, Soliman, des cardinaux, des moines, des seigneurs, des dames illustres; de leur faire servir dans des coupes d'or cette eau merveilleuse transformée en vin par la puissance divine, comme s'il eût été possible que le vin eût jamais manqué dans un banquet donné par des moines; cette idée, dis-je, est si singulière que l'on pourrait en regarder l'exécution comme une bouffonnerie, si le caractère de Paul Véronèse était moins connu. C'était, en effet, de la façon la plus sérieuse du monde, et pour la plus grande admiration de ses contemporains, que, sous prétexte de peindre des Cènes évangéliques, Paul Véronèse représentait des repas vénitiens, dans de vastes salles somptueusement décorées ou sous de riches portiques, avec pages, musiciens, bouffons. Il affectionnait ce genre de sujets, et il y a déployé une richesse d'invention, une variété de détails et une magnificence de mise en scène vraiment extraordinaires. Le plus souvent aussi, il a fait figurer parmi les convives des personnages de son temps, ce qui donne à quelques-uns de ses tableaux un véritable intérêt historique auquel la Bible reste complètement étrangère. Les *Noces de Cana* sont d'un prix inestimable sous ce rapport : l'artiste a introduit dans cette immense composition les portraits d'un grand nombre de princes et d'hommes illustres du xvie siècle. Avant d'entrer dans des explications à cet égard, retraçons l'aspect général du tableau : les convives de la noce, vêtus de riches costumes, contrainçus autour d'une table disposée en fer à cheval; les nouveaux époux occupent l'une des extrémités de cette table, à gauche; le Christ et sa Mère, ayant tous deux la tête ceinte d'une auréole, sont assis au centre; dans l'espace laissé libre par le fer à cheval, au premier plan, des musiciens forment un concert. Des valets empressés portent des plats, remplissent des amphores, versent à boire aux convives. Derrière la table, sur un balcon élevé, bordé d'une balustrade, d'autres serviteurs découpent des viandes ou apportent des mets ou des vases. Plus loin, et de chaque côté, on aperçoit des portiques d'ordre corinthien, garnis de curieux, et un campanile qui se détache sur l'azur du ciel. D'après une tradition écrite, rapportée par Zanetti et conservée dans le couvent de San-Giorgio-Maggiore pour lequel le tableau fut peint, l'époux, assis au bout de la table, à gauche, et à qui un nègre présente une coupe, serait Alphonse d'Avalos, marquis du Guast, et la jeune épouse, placée à ses côtés, Éléonore d'Autriche, reine de France. Derrière cette princesse, on remarque un fou, et près d'elle est assis François Ier, coiffé d'une façon bizarre. Vient ensuite Marie, reine d'Angleterre et fille de Henri VIII. Un peu plus loin, l'empereur Soliman fait bonne contenance, à côté d'un prince nègre qui adresse la parole à un domestique; plus loin encore, la célèbre Victoria Colonna, marquise de Pescara, tient un cure-dent; enfin, à l'angle de la table, toujours à gauche, Charles-Quint, vu de profil, porte la décoration de la Toison d'or. Les convives

placés sur le côté de la table qui rejoint les deux branches du fer à cheval ne paraissent pas être des figures historiques : l'artiste a craint, sans doute, de profaner la majesté du Christ, assis de ce côté, par le voisinage immédiat des princes plus ou moins catholiques du xvie siècle. La table, à droite, est occupée par des prélats et des moines, dont on ne cite pas les noms, mais qui, selon toute probabilité, appartenaient au couvent de San-Giorgio-Maggiore ou en étaient les protecteurs : suivant quelques auteurs, l'un des cardinaux assis au premier plan serait le cardinal vénitien Grimani. Quant aux musiciens groupés sur le devant du tableau, nous savons positivement que Paul Véronèse a représenté ainsi les principaux peintres de sa ville natale. « Il voulait, dit Zanetti, éterniser le souvenir de l'harmonie qui régnait entre ces différents peintres, en leur donnant à chacun une partie à remplir dans le concert. » Il s'est représenté lui-même, vêtu de blanc, assis et jouant de la viole. Le Tintoret, derrière lui, et le Titien, en face, jouent l'un du violoncelle et l'autre de la basse. Jacopo Bassano le vieux joue de la flûte. Benedetto Caliari, frère du Véronèse, vêtu d'une riche étoffe brochée, se tient debout, une coupe à la main. Comme on voit, rien n'est moins propre que ce tableau à donner l'idée d'une noce israélite et à éveiller en nous le sentiment religieux par la représentation du miracle. L'artiste n'a pas eu l'ambition de nous émouvoir par les hautes qualités qui révèlent un penseur, un moraliste; il s'est contenté d'être le plus brillant des peintres. « La beauté du coloris, dit Jal, le charme de l'invention, l'admirable ensemble de la composition, la variété de l'expression répandue sur cette foule de personnages, dont le nombre s'élève à plus de cent, qui tous se meuvent, parlent, vont, viennent, sans se nuire, sans se confondre et sans se dérober à la vue; la grandeur de la solennité, la magnificence de l'architecture, l'harmonie générale étendue sur cette immense superficie, voilà ce qui, dans tous les temps, ramènera devant les *Noces de Cana* les véritables amateurs... Si la correction du dessin répondait partout au coloris vigoureux et à la savante distribution des lumières, ce tableau serait sans reproche; mais ces lumières sont si bien entendues, l'artifice en est si bien déguisé et la couleur est si vraie, qu'on oublie ce que le dessin peut avoir parfois de défectueux. » Ce tableau, que Vasari cite comme une merveille de l'art, fut exécuté par le Véronèse pour le réfectoire du couvent de San-Giorgio-Maggiore, à Venise. D'après le contrat conservé dans les archives de ce monastère, et qui porte la date du 6 juin 1562, on voit que l'artiste s'engagea à peindre les *Noces de Cana* moyennant 324 ducats courants ou d'argent, outre les dépenses de bouche et le don d'un tonneau de vin. La peinture fut terminée, suivant les conditions, le 8 septembre 1563. « Le ducat d'argent, dit M. Villot, valait alors 6 livres 4 sous de Venise, environ 3 fr. de notre monnaie, et la somme de 324 ducats correspond à 972 fr., qui, à la puissance actuelle de l'argent, ne représentent pas 3,000 fr. » Or, depuis qu'elle fait partie du Louvre, cette toile a été estimée, à deux reprises différentes, 750,000 fr., chiffre qui paraîtra encore bien modeste si on le rapproche de celui de 615,300 fr. auquel est monté le prix d'achat de la *Conception*, de Murillo, placée justement en face des *Noces*, dans le grand salon carré. Ce fut à la suite des campagnes d'Italie, sous Napoléon Ier, que le chef-d'œuvre du Véronèse fut apporté à Paris : en 1815, le gouvernement autrichien consentit, en raison de la difficulté et des dangers du transport, à l'échanger contre une peinture de Lebrun représentant le *Repas chez le Pharisien*. Les *Noces de Cana* ont été copiées et reproduites une infinité de fois; elles ont été gravées au burin par Mitelli et par Jackson. La largeur du tableau est de 9 m. 90; la hauteur de 6 m. 66; les figures du premier plan sont plus grandes que nature.

Paul Véronèse a fait plusieurs autres peintures sur le même sujet. Une des plus importantes se voit au musée Brera, à Milan. « Il y a moins de personnages sur le devant que dans le tableau de Paris, dit M. Lavice; la composition est plus sévère; des colonnes supportent la salle du festin, sans fond d'architecture. » Les figures sont un peu plus petites que nature. La couleur a malheureusement poussé au noir dans certaines parties. Une toile de plus petite dimension, provenant de la galerie de Charles Ier, roi d'Angleterre, se voit au musée de Madrid : le Christ, placé au centre de la composition, est bien éclairé; la Vierge, assise près de lui, paraît pâle et triste. A gauche, une femme qui a plus d'embonpoint que de beauté, ne craint pas de montrer sa gorge au milieu de cette cène évangélique. En revanche, une jolie blonde, placée à droite, et vêtue d'une robe jaune, attire l'attention par sa physionomie gracieuse. Un tableau du musée de Dresde, large de 4 m. environ sur 2 m. 50 de haut, mérite d'être classé parmi les meilleurs ouvrages du Véronèse; il serait même plus beau que celui du Louvre, à l'architecture près, si nous en croyons M. Lavice. La disposition est des plus savantes et des plus pittoresques. La table du festin est dressée à gauche; nous n'en voyons que l'une des extrémités, où le Christ et sa mère sont assis, en face de nous et plus en évidence que les autres convives. « On reconnaît le Sauveteur, dit M. Hanfstängl, rien qu'à la satisfaction sublime qui rayonne sur son visage

divin; on voit qu'il sait mettre en pratique le beau précepte : « Sois triste avec les affligés, et partage l'hilarité de ceux qui sont joyeux. » La Vierge, assise à côté de Jésus, les mains croisées et appuyées sur la table, regarde d'un air pensif. Debout près de la table, un homme qui paraît remplir les fonctions de sommelier, et que l'on croit être le portrait de Véronèse, tient une coupe à la main. Un gros homme chauve, assis en face de Jésus, se retourne de notre côté; plus à droite, un jeune homme, placé à côté d'un Maure... de Venise, déguste le vin miraculeux. Deux charmantes blondes, vêtues avec élégance, sont assises à gauche. De jolis enfants jouent avec un chien et un chat. Dans le fond, à l'extrême droite, s'ouvre une galerie, bien éclairée, où circulent des serviteurs apportant des mets et des vases remplis de vin. Cette belle composition, du coloris le plus riche et le plus harmonieux, a été lithographiée par Hanfstaengl.

CANA (LES NOCES DE), chef-d'œuvre du Tintoret; dans la sacristie de l'église de la Madona del Salute, à Venise. La table du festin est dressée, sur la gauche, dans une vaste salle qui s'ouvre à son extrémité par trois grandes arcades cintrées, et dont le plafond est orné de caissons d'où pendent des banderoles et un grand lustre. Au bout de cette table, dont le côté gauche est occupé par les hommes et le côté opposé par les femmes, le Christ, tournant le dos à l'une des arcades, est assis près de sa mère, à qui il adresse la parole. Ici, comme dans le grand tableau de Paul Véronèse, on peut regretter que l'homme-Dieu soit ainsi relégué à l'arrière-plan. Les convives placés en avant et les serviteurs qui leur versent l'eau changée en vin sont dessinés avec une remarquable vigueur; les mouvements ont du naturel et de l'élégance. D'autres personnages, témoignant par leurs gestes l'étonnement que leur cause le miracle, sont dispersés sur la droite et dans le fond de la salle. On retrouve dans ce vaste tableau la façon magistrale de composer et de peindre du grand Tintoret; la disposition est hardie, et le clair-obscur très-intéressant; la lumière, concentrée sur la table, fait briller la vaisselle du festin et rayonne sur les visages des convives. « Lorsqu'elle décorait le réfectoire des Pères de la Croix (*Padri Crociferi*), qui l'avaient commandée, cette peinture y produisait une illusion charmante, dit M. Charles Blanc, parce que la perspective observée dans le tableau, en faisant la continuation du réfectoire et en perçant la muraille, figurait comme une rallonge où les bons Pères voyaient assis à leur table le Christ et la Vierge avec les disciples de Gallie, qui buvaient fraternellement le vin du miracle. » Ce chef-d'œuvre du Tintoret a été gravé par Odoardo Fialetti, et sur bois par M. J. Robert, dans l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*.

CANA (LES NOCES DE), tableau du Padouan (Alessandro Varotari); à l'Académie des beaux-arts de Venise. La table est dressée en plein air, dans un jardin planté de peupliers et d'autres grands arbres, que bordent à droite et à gauche d'élégantes constructions, et dans le fond duquel s'élève un petit temple tétrastyle, à fronton d'ordre ionique. Plus sage que le Véronèse et le Tintoret, le Padouan a placé au premier plan le Christ et sa mère, assis à gauche, en face des jeunes époux, qui occupent le côté droit de la table. Entre ces deux groupes, et en avant de la table, une superbe femme blonde est debout, tenant un plat sous son bras nu et désignant aux gens placés à droite le Christ, qu'elle montre du doigt. « Imposante par l'ampleur et la beauté de ses formes, par la majesté de sa taille et par la richesse de ses vêtements, drapés avec élégance et d'un grand goût, cette figure est certainement digne du Titien, a dit M. Charles Blanc. Vue de dos, elle montre son profil perdu en même temps que sa nuque dorée et le luxe de ses épaules. Divisant ainsi les deux groupes qui devaient tout d'abord captiver l'attention, celui du Christ et de sa mère et celui des deux époux, elle empêche que le regard ne soit indécis entre ces deux groupes, ce qui serait arrivé s'il eussent été en présence et séparés par un vide. De cette manière, l'œil s'arrête successivement sur les principaux personnages... » Autour de la table circulent des serviteurs portant des plats et des corbeilles de fruits. A droite, près de l'épouse, un pied de laquelle est couché un chien, un serviteur accroupi verse du vin dans une coupe. Du même côté, cinq ou six musiciens jouent de divers instruments, au bas d'un balcon sur lequel sont groupées quatre femmes dont une porte un enfant sur son bras. A gauche, près d'un dressoir chargé d'une riche vaisselle, un homme tenant une cruche présente une coupe pleine de vin à un pauvre estropié étendu à terre auprès du Christ. L'abbé Lanzi, ordinairement si judicieux, a écrit sur ce tableau des observations peu justes : il trouve que le nombre des figures n'est pas en proportion de l'espace à remplir, et il reproche à l'artiste d'avoir montré des femmes employées au service de la table, contrairement à l'usage. On est accoutumé à voir la vérité historique si peu respectée dans les costumes, dans les accessoires, dans les usages et dans les types, par tous les artistes italiens qui ont peint des scènes bibliques, qu'il y aurait mauvaise grâce à chicaner le Padouan sur une prétendue inexactitude à laquelle son œuvre emprunte en réalité un charme de plus. Quant au nombre

de personnages qu'il a mis en scène, il est plus que suffisant pour occuper l'attention : l'œil n'est choqué par aucun vide et rencontre seulement les repos nécessaires pour empêcher la confusion. Mais si l'on est obligé de reconnaître que cette composition est savamment ordonnée, mieux ordonnée même que celle du Véronèse, il faut dire aussi qu'elle n'a ni le mouvement, ni l'imprévu, ni surtout le brillant coloris du chef-d'œuvre du Louvre. La toile du Padouan ornait autrefois le réfectoire de San Giovanni di Verdara, de Padoue, monastère occupé par les chanoines réguliers de Latran; après la suppression de ce couvent, elle fut transportée dans la salle du chapitre de la Charité, d'où elle est passée au musée de l'Académie. Elle a été gravée dans les *Peintures choisies* de la Patina, et, plus récemment, dans l'*Histoire des peintres*, par M. A. Delangle.

CANA (LES NOCES DE), tableau de Jean Steen; galerie d'Arenberg, à Bruxelles. Jean Steen a représenté plusieurs fois les *Noces de Cana*; mais, comme Paul Véronèse, il n'a vu dans ce sujet qu'un prétexte à mettre en scène des personnages de son temps et de son pays. Le miracle du changement de l'eau en vin était, d'ailleurs, bien propre à toucher un joyeux buveur tel que l'artiste hollandais. Le tableau de la galerie d'Arenberg, une des plus vastes et des plus importantes compositions de l'auteur, représente un immense salon, où, pour mieux dire, la grande salle d'une hôtellerie, divisée par des arcades et décorée de guirlandes de fleurs. Au centre, sur une estrade entourée d'une balustrade, est dressée une table à laquelle sont assis les gens de la noce : le Christ, debout près de cette table, touche les vases qu'un page lui présente. Tout autour de l'estrade sont groupés d'autres convives qui fêtent gaiement la noce et le miracle. En avant, une femme, debout près d'un personnage costumé en Folie, boit dans un long verre à pied; un petit garçon fait rouler un tonneau; un autre offre à boire à une petite fille. A droite, des valets puisent de l'eau à une fontaine, près de l'entrée d'une cave d'où l'on monte des tonneaux et au-dessus de laquelle cinq ou six musiciens sont perchés sur un balcon. A gauche, au premier plan, Jean Steen lui-même, assis au coin d'une table, retient par le manteau un gros compagnon barbu qu'il veut faire asseoir; en face de lui est sa femme, qui allaite un poulain et à laquelle un homme présente galement un verre. De ce même côté, quelques arcades laissent voir les arbres d'un parc. « Dans cette composition, qui renferme près d'une centaine de figures, » dit M. Burger, Jean Steen a mis toute sa philosophie naïve, tout son incomparable talent de mimique. Cependant, comme peinture, ce chef-d'œuvre n'est pas de la première qualité du maître. » Le tableau a 1 m. 60 de haut sur 1 m. 33 de large. Il a été payé 8,870 fr. à la vente de la collection Paillet en 1814, et 21,000 fr. à la vente de la duchesse de Berry en 1837.

CANAAN. V. CHANAAN.

CANABASSERIE s. f. (ka-na-ba-se-ri — du lat. *cannabis*, chanvre). Commerce du chanvre, dans le Lyonnais.

CANABASSETTE s. f. (ka-na-ba-sè-te — du lat. *cannabis*, chanvre). Comm. Etioff de chanvre qui se fabrique à Lyon.

CANABASSEUR s. m. (ka-na-ba-seur — du lat. *cannabis*, chanvre). A Lyon, Tisserand.

CANABASSIER s. m. (ka-na-ba-sié — du lat. *cannabis*, chanvre). Tisserand. Marchand de chanvre ou de toile de chanvre. « Vieux mot encore usité à Lyon dans le dernier sens.

CANABOU s. m. (ka-na-bou — lat. *cannabis*, même sens). Bot. Ancien nom du chanvre.

Canace, tragédie italienne de Sperone Speroni (Venise, 1546). Le sujet de cette tragédie, dont les principaux faits sont tirés d'une héroïde d'Ovide, est l'amour incestueux de Canace et de Macare, enfants d'Eole, amour qui avait déjà fait le sujet d'une tragédie chez les Grecs, et d'une autre chez les Romains. Pour rendre la position des deux amants plus touchante et plus terrible, Speroni les représenta jumeaux, et persécutés par Vénus, qui avait allumé leur passion criminelle; il mit en opposition avec le caractère implacable d'Eole le rôle de Déiopée, son épouse, mère indulgente à la tragédie et l'emploi de petits vers inégaux qui ne conviennent qu'à un genre plus léger.

CANACHUS, sculpteur grec, vivait dans la 95^e olympiade, 400 ans avant J.-C. Il était frère d'Aristoclès, et fut élève de Polyclète. Il fit pour les Miliéniens une statue d'Apollon Didyme, celle d'Apollon Isménien pour les Thébains, une Vénus assise, en or et en ivoire, pour Sicione, sa ville natale, et plusieurs autres statues. — On cite encore un autre CANACHUS, qui exécuta avec Patrocle divers ouvrages de sculpture.

CANACOPOLE s. m. (ka-na-ko-pole). Catéchiste des missions dans l'Inde.

CANADA s. m. (ka-na-da — nom géogr.). Bot. Nom vulgaire du topinambour dans quelques localités.

— Hortie. Variété de pomme de reinette : *De beau CANADA*.

CANADA s. f. (ka-na-da). Métrol. Mesure de longueur usitée en Portugal.

CANADA, grande contrée de l'Amérique septentrionale, faisant partie des possessions anglaises, et comprise entre le golfe Saint-Laurent et le Labrador à l'E., le territoire de la compagnie de la baie d'Hudson, au N. et à l'O., les Etats-Unis et le Nouveau-Brunswick au S., par 42° et 51° de lat. N., et 60°-92° de long. O.; superficie évaluée à 835,000 kil. carrés.

— *Aspect général, orographie, hydrographie.* Le Canada peut être regardé comme une immense vallée comprise dans le grand abaissement du sol qu'arrosent le Saint-Laurent et ses nombreux affluents. On y remarque l'absence de chaînes proprement dites, et de médiocres soulèvements du sol y séparent seuls les différents bassins et domaines secondaires des lacs et cours d'eau. Tandis que la direction du sol va généralement en s'inclinant du nord vers les lacs et le fleuve Saint-Laurent, les hauteurs qui sillonnent le Canada à l'est du lac Winnipeg sont des dépendances géographiques des monts Alleghany; une des plus élevées, le mont Bior, dans le bas Canada, ne dépasse pas 700 mètres. Cette partie du territoire canadien affecte le caractère d'un pays de plateaux, lequel, se prolongeant presque jusqu'à l'embouchure du fleuve, forme, notamment au-dessous de Québec, un littoral escarpé d'une élévation moyenne de 100 à 150 mètres, jusqu'à ce qu'il finisse par se rattachant aux côtes aussi hautes qu'escarpées du Labrador. Enfin, à un point de vue plus général, nous pouvons dire que la vaste contrée qu'arrose le Saint-Laurent se rattache à l'ouest à l'immense espace qui s'étend depuis l'embouchure du Mackenzie jusqu'au delta du Mississippi, et qui embrasse les bassins de ce dernier fleuve, du Saint-Laurent, du Nelson, de la Coppermine, du Missouri et du Mackenzie, la plus vaste plaine, non-seulement de l'Amérique, mais de tout le globe. M. de Humboldt, qui estime la superficie de cette plaine à 270,000 lieues carrées, étendue presque égale à celle de l'Europe, fait observer qu'elle nourrit à l'une de ses extrémités des bambusacées et des palmiers, tandis que l'autre se couvre de neiges et de glaces une grande partie de l'année.

La grande artère fluviale du Canada est le Saint-Laurent, de tous les fleuves de la terre le plus riche en eau, qui traverse le Canada dans sa plus grande étendue, et qui constitue sa principale voie de communication, en même temps que la plus importante source de sa richesse et de sa prospérité. Au-dessous de Québec, il forme un canal de 100 kilom. de large, navigable pour les vaisseaux de guerre des plus fortes dimensions. Parmi les affluents du Saint-Laurent, ceux qui viennent du nord, comme l'Ottawa, le Saint-Maurice, la Sainte-Anne, le Batiscan, le Jacques-Cartier et le Saguenay, sont plus considérables que ceux qui viennent du sud, ou affluents de droite, tels que le Chambly, l'Yamaska, le Saint-François, le Nicolet, le Bécancour, le Duchesne, la Chaudière et l'Étchemin. Plusieurs de ces rivières sont elles-mêmes grossies par des affluents importants et navigables sur de vastes étendues. A tous ces cours d'eau du Canada, il convient d'ajouter encore le Ristigouche, qui se jette dans la baie des Chaleurs, et le Saint-John, dont le cours moyen et inférieur appartient au Nouveau-Brunswick. Parmi les nombreux canaux qui sillonnent le sol du Canada, il faut surtout citer : le canal Rideau, qui unit, à Kingstown, le lac Ontario à l'Ottawa; le canal Welland, construit entre le lac Ontario et le lac Érie, pour tourner les chutes du Niagara; le canal Grainville, aux environs de cette bourgade, destiné à éviter les rapides de l'Ottawa; le canal de la Chine, qui commence au-dessus de Montréal et coupe l'île de ce nom. Le bassin du Saint-Laurent nous offre, dans le Canada, les lacs Supérieur, Huron, Michigan, Érie et Ontario, qui forment une grande partie de ce qu'on appelle mer d'eau douce, ou mer du Canada. C'est la plus vaste mer d'eau douce qui existe sur la surface du globe. Un grand nombre de lacs de moindre étendue, tels que le Nipissing et le Saint-Jean, appartiennent à ce bassin. On trouve encore dans cette contrée les lacs de la Pluie, du Bois, le grand lac Winnipeg, le petit Winnipeg, le Manitou et beaucoup d'autres.

— *Climat, productions végétales, minérales et animales, population.* Le Canada, dit Balbi, quoique situé à peu près sous la même latitude que la France, éprouve toutes les extrémités du chaud et du froid. Les vents glacés balayent, du nord au sud, la grande plaine dont nous avons parlé, et pas une chaîne de montagnes n'est là pour briser leur violence; ils arrivent sans obstacle du pôle au tropique, où ils rencontrent l'été, avec lequel il faut qu'ils luttent corps à corps. Aussi n'est-il pas rare, en juillet et en août, de voir le thermomètre Réaumur s'élever à 28° et demi, tandis que le mercure gèle en hiver. La neige commence à tomber en novembre; il gèle en décembre, et en janvier le froid se fait sentir dans toute sa rigueur. Le dégel commence en avril, le printemps commence aussitôt et est bientôt suivi de l'été. Les pluies sont assez fréquentes au printemps et en automne. Les brusques changements de température particuliers à ces contrées sont le seul désagrément de ce climat, dont la salubrité est

d'ailleurs incontestable. A cette esquisse climatologique, nous devons ajouter que les deux parties qui constituaient l'ancienne division du Canada présentent quelques différences de température. Dans le bas Canada, l'hiver commence en novembre et dure jusqu'à la mi-avril; dans le haut Canada, au contraire, ce que l'on appelle la saison des traîneaux (*sledging season*) ne dure que deux mois.

Ces différences de climat ne laissent pas que d'influer sur la culture des plantes et des végétaux. Tandis que dans le haut Canada toutes nos espèces d'arbres fruitiers, les cerisiers, les abricotiers, etc., réussissent à souhai et donnent des fruits en abondance, le pommier seul croît et mûrit aux environs de Québec. Le froment, le seigle, l'orge, l'avoine et toutes les plantes potagères de l'Europe centrale y sont cultivées avec le plus grand succès. La chaleur excessive de l'été y est on ne peut plus favorable à la culture du maïs. De belles forêts couvrent encore de vastes parties du haut Canada; elles abondent en chênes, ormes, frênes, pins, sapins, sycomores, noyers, châtaigniers, lauriers, etc., qui fournissent des bois de construction, précieux surtout pour la marine, et qui sont l'objet d'un important commerce d'exportation. On y trouve aussi en grande quantité des cactus, des conifères, des orchidées, des genévriers et des érables, dont la sève remplace le sucre et la bière dans tous les villages canadiens; le *myrica carifera*, de la famille des amentacées, porte des fruits enduits d'une cire dont on fait de la bougie; le pin balsamique, toujours vert, fournit un beau vernis, connu sous le nom de *baume du Canada*. Parmi les plantes indigènes, il faut encore mentionner, à cause de son importance, le riz aquatique; les lobélies, plantes herbacées, remarquables par leur élégance et la simplicité de leur organisation.

La faune de ce pays comprend une grande quantité d'animaux sauvages, de bêtes de proie et de bêtes de chasse. Plusieurs espèces de renards et de belettes sont importantes à cause de leurs précieuses fourrures. On y trouve aussi l'élan d'Amérique, le renne, le bison, diverses espèces de cerfs, l'ours, le chat sauvage. Le buffle se rencontre dans certains districts de la partie méridionale; mais le castor et la loutre, autrefois si nombreux, commencent à devenir rares. Les animaux domestiques qu'on y a introduits d'Europe s'y sont multipliés à l'infini, et ont donné de beaux produits. En fait d'oiseaux, on trouve le colibri jusqu'à Québec, et les oiseaux aquatiques abondent dans tous les districts; les reptiles y sont nombreux, et on rencontre surtout beaucoup de serpents à sonnettes. Les lacs et les rivières du Canada foisonnent en poissons de toute espèce : saumons, anguilles, turbots, maquereaux, esturgeons, etc. En général, la constitution géologique de cette contrée a été peu étudiée, et les richesses minérales qu'elle renferme ont été peu exploitées. Depuis quelques années cependant, certains districts ont été savamment étudiés, et on exploite actuellement dans le haut Canada quelques mines de cuivre et d'argent; au nord du Saint-Laurent, dans le bas Canada, on a trouvé du fer et même de l'or, dans la seigneurie de Beauce. En 1852, on a découvert, dans la seigneurie de Léry, un filon du précieux métal d'une largeur de deux mètres et promettant d'être d'une richesse extrême, à en juger par les résultats des premiers travaux d'exploitation. Un habitant de Québec avait rencontré un morceau d'or de quatre livres et demie, et dans les veines du terrain exploité existait une grande quantité de quartz qu'on jugeait aurifère.

Les habitants du Canada sont, ou de race indigène, ou descendants d'émigrés. Les premiers appartiennent aux tribus indiennes des Hurons, qui de jour en jour disparaissent devant la civilisation européenne, et à celles qu'on désigne sous le nom des *Six Nations*, entre autres les Mohawks, au nord du lac Ontario, les Algonquins et les Mies-Macs, dans le bas Canada. Toutefois, leur nombre total ne dépasse pas 16,000 individus. Tous ont embrassé le christianisme, et se livrent à la culture du sol, à l'éducation du bétail, à la chasse et aux industries les plus élémentaires. Les émigrés sont d'origine française, ou bien des Anglais, des Ecossais et des Irlandais. On compte aussi parmi eux quelques Allemands. En 1663, la population européenne du Canada ne dépassait pas 2,000 habitants; en 1721, elle s'élevait à 25,000; en 1761, à 70,000; aujourd'hui, d'après le recensement le plus récent, elle compte 2,570,000 habitants, dont 1,220,000 pour le bas Canada, parmi lesquels les huit neuvièmes appartiennent à l'ancienne émigration française de religion catholique, et 1,350,000 pour le haut Canada, dont les dix-sept vingtièmes sont Anglo-Irlandais, deux vingtièmes d'origine anglo-irlandaise, et un vingtième d'origine française.

— *Industrie, commerce, situation financière.* Indépendamment de la chasse et de la pêche, les occupations habituelles de la population du Canada sont l'agriculture, l'élevage du bétail et l'exploitation des bois. L'industrie manufacturière et les métiers y sont encore dans l'enfance, et cet état de choses sert trop bien les intérêts des manufactures anglaises pour que l'Angleterre ne s'applique pas à le pro-

longer autant qu'elle le pourra. Une seule industrie y a pris un grand développement : c'est celle des constructions navales, et le port de Québec est un des plus grands chantiers de construction du monde. Le nombre des navires construits dans toute la province, pendant l'année 1862, est de 284, jaugeant ensemble 70,281 tonneaux.

Le dernier tableau commercial de ce pays nous permet d'apprécier l'importance du marché canadien et du mouvement de la navigation. Les importations y ont atteint le chiffre de 264 millions et demi, et les exportations celui de 159 millions, ou en total 405 millions et demi. Les principaux articles qui figurent sur le tableau des exportations sont : les produits forestiers pour plus de 60 millions ; les produits agricoles pour 50 millions ; ceux du règne animal pour 3,375,000 fr. Les produits manufacturés n'y sont portés que pour un peu moins de 2,500,000 fr., et ceux des mines atteignent à peu près 1,775,000 fr. Avant le traité de réciprocité conclu en juin 1854 entre le Canada et les États-Unis, l'Angleterre occupait le premier rang sur les états commerciaux du Canada ; la république américaine ne venait qu'après elle. Depuis ce traité, les rôles ont changé : le chiffre des importations de l'Angleterre s'élève à 91,000,000 fr., et celui des exportations à 52,500,000 fr., tandis que celui des États-Unis atteint pour les importations la somme de 113,500,000 fr., et pour les exportations 90,000,000 de fr.

Nous résumerons par les chiffres suivants, extraits des documents officiels, la situation économique et financière du Canada : les recettes s'élevaient à 11 millions et demi de fr. environ en 1849, à 28 millions en 1854, et à 31 millions en 1856. Les principales sources du revenu étaient, pour 1854, les douanes, qui produisaient 23 millions, les travaux publics et le revenu territorial, qui en rendaient 4. Les dépenses étaient évaluées, en 1854, à 18,800,000 fr. ; en 1856, elles s'élevaient à 26,300,000 fr., et en 1858, à 45 millions de fr. Au 1^{er} janvier 1855, la dette totale de la colonie s'élevait à 178 millions de fr. en chiffre rond.

— Hist. Organisation politique et administrative. Plusieurs historiens prétendent que Jean Cabot, et Sébastien, son second fils, pénétrèrent, vers 1497, dans le fleuve Saint-Laurent, et abordèrent les premiers les côtes du Canada. Cette assertion a été contestée, et rien n'est moins certain que cette découverte. De 1497 à 1534, plusieurs explorateurs conduisirent des expéditions vers les rivages canadiens. Enfin, en 1534, Jacques Cartier, pilote malouin, débarqua dans la baie des Chaleurs, reconnut dans un premier voyage les côtes de ce golfe, prit possession du pays au nom de la France, et remonta dans un second voyage le fleuve Saint-Laurent jusqu'aux lieux qui devaient plus tard s'appeler Québec et Montréal. Pendant plusieurs années, cette prise de possession ne fut que nominale ; mais, en 1608, les Français prirent pied sur cette terre, qui reçut bientôt le nom de Nouvelle-France, et sur laquelle nous avons maintenu notre domination plus ou moins contestée jusqu'en 1763. C'est en 1608, en effet, que Samuel de Champlain fonda Québec, la capitale de la nouvelle colonie. En 1629, l'amiral Kirk prenait Québec, qui était restitué aux Français en 1632.

En 1641 naissait Montréal, et, vingt ans plus tard, Colbert, se souvenant enfin de la France transatlantique, lui donnait sa première constitution. L'esprit étroitement méthodique et imitateur du ministre de Louis XIV imposait à la propriété foncière, dans le Bas-Canada, une organisation toute féodale dont ce pays a gardé les traces jusque dans ces derniers temps. La couronne concédait à des gentilshommes, propriétaires d'un manoir, à titre de fiefs ou de seigneuries, des domaines, ordinairement fort vastes, qu'ils tenaient directement d'elle, moyennant des droits de rentes fixés par la coutume de Paris, qu'ils payaient à chaque mutation. Ils exerçaient sur ces domaines des droits de justice locale aujourd'hui abolis. En échange des privilèges qui leur étaient accordés, ces seigneurs acceptaient certaines obligations, et notamment celle de rétrocéder à des colons non encore propriétaires des lots de terre inculte, pour lesquels ils payaient un cens très-restreint, environ 5 centimes par kilom. carré. Cette législation territoriale fut maintenue sous la domination anglaise jusqu'à George IV, qui, par acte du parlement, fit apporter une modification qui permit aux seigneurs de transformer leurs tenures féodales en propriétés de droit commun.

Malgré cette législation vicieuse, malgré la mauvaise administration, l'incertitude et les malversations des gouverneurs, la colonie prospérait, lorsque, en 1755, les hostilités éclatèrent de nouveau entre la France et l'Angleterre. On connaît les funestes conséquences de cette guerre ; le courage de Montcalm, de Bougainville, de Vaudreuil et du chevalier de Lévis, ne purent rien pour sauver le Canada. Québec fut contraint de se rendre le 18 septembre 1759 ; enfin, après des efforts désespérés, qui prolongèrent encore la lutte pendant quelque temps, une capitulation signée en 1761, et confirmée par le traité de Paris en 1763, céda définitivement la Nouvelle-France à l'Angleterre. Louis XV et son digne ministre se félicitèrent d'un résultat qui les affranchissait de lourdes charges et les délivrait d'une lutte trop forte

pour eux ; les contemporains et les politiques à courte vue applaudirent à un événement dont ils ne voyaient que l'effet immédiat. Nul alors ne voyait ou ne voulait voir que notre expulsion du Canada nous faisait perdre notre part d'influence sur la civilisation et les destinées politiques du nouveau continent.

Les premières années de la domination anglaise au Canada furent remplies par les luttes ardentes des deux races qui se partageaient ce pays, et pendant la période de 1761 à 1774, cette colonie fut placée sous l'autorité arbitraire et sans contrôle de son gouverneur. En 1774, l'acte de Québec mit fin à cet état de choses, et fut la première constitution de la colonie anglaise. Par cet acte, on créait un conseil supérieur et législatif de vingt-trois membres, on rétablissait les anciennes lois françaises, et on décernait devant la loi l'égalité des catholiques et des protestants, en exemptant les officiers publics du serment qui, jusque-là, avait empêché les catholiques d'exercer aucune charge.

À cette époque, le Canada eut à traverser une crise difficile. La guerre de l'indépendance américaine envahit son territoire et l'agitait un instant ; mais cette agitation fut passagère et n'ébranla pas sa fidélité. Cependant le voisinage d'un peuple libre améliorait encore la situation politique de l'ancienne colonie française. À l'acte de Québec succéda bientôt la constitution de 1791, qui faisait pour la première fois intervenir le principe électif dans le régime de la colonie. Le pays était divisé en deux provinces, le Haut et le Bas-Canada ; chacune avait son gouvernement distinct et tout à fait indépendant du gouvernement voisin, quoique tous deux fussent exactement pareils. Le pouvoir exécutif, dans chaque province, était délégué à un gouverneur et à un lieutenant gouverneur, assistés d'un conseil exécutif, dont les membres étaient nommés et révoqués par la couronne. Le pouvoir législatif était confié à un conseil, composé de membres à vie, choisis par le roi, au nombre de sept pour le Haut-Canada, et quinze pour le Bas-Canada, et à une assemblée représentative élue pour quatre ans, par les francs tenanciers des villes et des districts. L'assentiment des trois pouvoirs était nécessaire pour donner aux lois leur validité.

Cette constitution fut d'abord reçue par le Canada avec une vive reconnaissance ; mais bientôt les colons engagèrent avec leur gouvernement une lutte longue et passionnée, qui aboutit, en 1837, à une insurrection dans les deux provinces. Ce soulèvement fut vite comprimé, mais l'effervescence des partis allait toujours croissant, lorsque des négociations entamées pour la pacification de la colonie sortit la constitution du 3 juillet 1840, imitation de la constitution anglaise. Le trait dominant de cette constitution, c'est la réunion sous un même gouvernement des deux provinces du Haut et du Bas-Canada, séparées par l'acte de 1791. Le pouvoir exécutif est exercé par un gouverneur et par un ministre responsable. Le nombre des ministres n'est pas fixé par la loi. Ils préparent, dans des assemblées particulières, les affaires, qui sont décidées dans des conseils présidés par le gouverneur ; en cas de conflit, le gouverneur a le droit de dissoudre le parlement. Ce parlement, dépositaire du pouvoir législatif, se compose de deux chambres, qui tiennent chaque année une session de plusieurs mois : 1^o le Conseil législatif, dont les membres, en nombre indéterminé, sont nommés par la couronne ; 2^o l'Assemblée législative, élue pour quatre ans par le peuple des comtés et des villes. Elle contient 130 membres, 65 pour chacune des deux anciennes provinces, et élit son président. Elle seule vote les subsides, et possède seule aussi, à l'exclusion de l'autre chambre, le privilège de discuter les lois relatives à l'emploi des deniers publics. La seule entrave apportée à l'indépendance et au pouvoir de ces chambres, c'est la faculté accordée au gouverneur de soumettre à la sanction royale les lois adoptées par le vote des représentants ; mais le gouvernement anglais s'abstient de faire usage de ce privilège, de telle sorte que le Canada jouit en réalité d'une liberté complète. Le but de cette constitution, tout en accordant la liberté aux colons canadiens, était d'annihiler l'élément français, et d'assurer la prépondérance à la population d'origine anglaise. Les effets n'ont pas répondu complètement aux espérances, grâce à la courageuse fermeté des colons français, grâce surtout à l'appui de l'émigration irlandaise, que la communauté de religion rapprochait des colons français. Les deux partis sont toujours en présence, et la moindre occasion suffit pour renouveler des agitations que la sagesse et la modération du gouvernement anglais a toujours su calmer jusqu'ici. En 1859, le choix d'une capitale suffit pour faire renaître l'irritation des partis. Québec et Montréal faisaient valoir leurs titres anciens ; Toronto et Kingston élevaient des prétentions nouvelles ; les divers intérêts, dans l'impossibilité de s'entendre, choisirent la métropole pour arbitre. Celle-ci, conseillée par des considérations stratégiques, se prononça en faveur d'Ottawa, qui est ainsi devenue la capitale du Canada. Dans ces derniers temps, pendant que la guerre civile désolait les États-Unis, l'Angleterre, craignant pour ses possessions canadiennes, a manifesté le désir de réunir sous un gouvernement fédéral commun toutes les possessions britanniques de l'Amérique du

Nord, le Bas et le Haut-Canada, le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse. En attendant la réalisation de ce projet, le parlement anglais vient de voter une somme de 50,000 livres sterling pour augmenter les fortifications de Québec, afin de donner une nouvelle base stratégique aux armées destinées à protéger le Canada.

CANADA, philosophe indien, auteur d'un livre qui se compose de 550 sotras, en dix lectures. Sa doctrine semble avoir quelques rapports avec celle des atomes, de Pythagore.

CANADE s. m. (ka-na-de). Ornith. Espèce d'oiseau-mouche.

— Ichtyol. Poisson du genre gastérosté ou gastré, qui vit dans les mers de la Caroline.

CANADIEN, IENNE s. et adj. (ka-na-di-ain, i-è-ne). Géogr. Habitant du Canada ; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : Les CANADIENS. Les sauvages CANADIENS. Le parlement CANADIEN.

L'Angleterre orgueilleuse et n'aimant que les siens, Comme des animaux, traque les Canadiens.

A. BARBIER.

CANADIENNE (rivière), fleuve de l'Amérique du Nord, dans les États-Unis ; prend sa source dans la sierra Moro, dernière ramification méridionale de la grande chaîne des montagnes Rocheuses, dans le Nouveau-Mexique, coule d'abord du N. au S., puis tourne à l'E. entre le Texas, qu'elle traverse au N., pénètre dans le territoire indien, où elle se jette dans l'Arkansas, après un cours de 1,000 kilom., dont 150 seulement sont navigables. Les eaux de la rivière Canadienne sont légèrement saumâtres et colorées ; de là vient le nom de *Rio Colorado*, qui lui est donné par quelques géographes.

CANAFISTOLA s. m. (ka-na-fi-sto-la — corrupt. du lat. *canis*, casse ; *fistula*, chauce, tube). Bot. Syn. de CASSE. || On dit aussi CANAFISTULA.

CANAHIE s. f. (ka-na-i). Bot. Genre de la famille des asclépiadées, formé aux dépens des asclépiades, et comprenant un arbrisseau, qui croît en Arabie.

CANAILLE s. f. (ka-na-ille ; ll mll. — du lat. *canis*, chien ; on disait autrefois *chienaille*, proprement tas de chiens, ce qui rend cette étymologie évidente ; et cependant on ne renonce qu'à regret à invoquer le mot *canalicola*, par lequel les Romains désignaient leur canaille, tas de gens sans aveu, habitués à fréquenter le lieu du forum appelé *canal*. V. CANALICOLE.) Vile populace : *C'est visage autrefois si majestueux, qui ravaissait en admiration le ciel et la terre, Jésus le présente droit et immobile à toutes les indignités dont s'avisait une canaille furieuse.* (Boss.) *A juger des citoyens par leurs habitations, nous n'allons avoir pour auditeurs que de la canaille.* (Le Sage.) *Les princes ne sont élevés que relativement au peuple ; ils s'abaissent eux-mêmes en appelant canaille.* (Boiste.) *Il y a canaille en haut et canaille en bas.* (Proudh.) *Néron donna à la canaille de Rome le goût du sang chrétien.* (L. Veullot.) *Les idées républicaines sont la première erreur de la jeunesse qui cherche la liberté, mais qui trouve le plus horrible des despotismes, celui de la canaille impuissante.* (Balz.)

Eh bien, manger moutons, canaille, sotte espèce. Est-ce un péché ? Non, non, vous le fites, seigneur. En les croquant, beaucoup d'honneur.

LA FONTAINE.

« Se dit pour désigner le bas peuple, sans intention de mépris : *La canaille suivait Jésus-Christ.* (V. Hugo.)

[taille !

Chapeau bas, grands seigneurs, bourgeois et valets-maitres vont passer ; saluez la canaille.

PONSARD.

« Partie la plus infime d'une collection quelconque d'individus : *Pour nos ministres et les intendants des provinces, les financiers et ce que l'on peut appeler la canaille, ceux-là sentent toute l'étendue de leur perte, à la mort du roi.* (St-Sim.) *Il mit dans ses intérêts tous les laquais du logis, et cette canaille entra sans peine dans le projet de sa vengeance.* (Le Sage.) *Je connus la canaille écrivante, la canaille cabalante, la canaille convulsionnaire.* (Volt.)

— Particulièrement. Tas de gens dignes de mépris : *Misérable canaille ! s'écria-t-il, pouvez-vous assassiner des gens comme ça !* (F. Soulié.) *Ces messieurs ont insulté une femme, je leur ai dit qu'ils étaient de la canaille.* (F. Soulié.)

Quoi ! vous continuez, canailles infidèles !

CORNEILLE.

... Allons, vile canaille ! Voici le dernier jour de ta longue rapaille.

E. AUGIER.

— Par exagér. En parlant des enfants, Etres étourdis et insupportables :

Que les parents sont malheureux, qu'il faille Toujours veiller à semblable canaille !

LA FONTAINE.

— Fam. Individu méprisable : *J'ai mangé un à un, dit le hibou, les canailles de rats qui grignotaient, bon an mal an, la moitié de votre récolte.* (Ch. Nod.) *Canailles d'aristocrates qui m'avez dédaigné, je vous écraserai quelque jour, pensait-il.* (Balz.) *Sortez, canaille, je vous chasse ! cria le général, en lui donnant des coups de cravache que le régisseur a tou-*

jours niés, les ayant reçus à huis clos. (Balz.) *Allons, canaille ! m'écriai-je d'un ton de prince, en poussant le guide sur le sentier, laissez-nous tranquilles avec tes sottises.* (G. Sand.) *Nous sommes chez nous, et il n'est pas dit que des canailles viendront nous insulter dans notre rue et à notre porte.* (F. Soulié.) « Individu de bas étage, de basse naissance : *Je crois qu'il se contentera d'aller en paradis, qu'il ne quittera point ces canailles chrétiennes.* (Mme de Sév.) *On sait quelle haute idée cet excellent évêque de Noyon, de l'illustre maison de Clermont-Tonnerre, avait de son mérite et surtout de sa noblesse. On raconte que, lorsqu'il montait en chaire, il s'adressait ainsi à son auditoire : CANAILLE ! chrétienne. Aussi lui fit-on cette épithète mordante :*

Ci gît qui repose humblement, De quoi tout le monde s'étonne, Dans un si petit monument, L'illustre Tonnerre en personne : On dit qu'entrant en paradis, Il fut reçu vaillé que vaillé ; Mais il en sortit par mépris, N'y trouvant que de la canaille.

— Adjectif. : *Je lui trouve un air canaille. Paris est moins canaille et plus peuple que les autres peuples.* (Mariv.) *Pantin, c'est le Paris obscur, quelques-uns diraient le Paris canaille.* (Gér. de Nerv.) *Plus un état est canaille, plus il y faut de probité.* (Balz.) *Léopold reprit le ton canaille qui déplaçait tant au marquis.* (F. Soulié.)

— Rem. On a singulièrement abusé du mot *canaille* quand on a appliqué cette qualification au peuple. Trop souvent, aux yeux de l'aristocratie, la *canaille*, c'est ce qui est attaché à la glèbe, c'est ce qui travaille, ce qui produit, ce qui sue, ce qui a les mains calleuses ; c'est la chair à canon, c'est la vile multitude ; ce sont les faubourgs, ce sont ces soldats de Sambre et Meuse qui remportent des victoires en sabots ; en un mot, c'est la blouse. Cet avis n'était pas celui du penseur Proudhon, qui donnait au mot *canaille* son véritable sens, qui en faisait le synonyme de vil, de méprisable, sans acception de rang et de classe, et qui disait avec raison : « Il y a canaille en haut et canaille en bas, » ce qui signifie, pour tous ceux qui comprennent le sens des mots : S'il y a une noblesse en haut, il y a aussi noblesse en bas.

— Antonymes. Bonne compagnie, gens comme il faut, société distinguée.

CANAJOHARIE, bourg des États-Unis de l'Amérique du Nord, dans l'Etat de New-York, sur le canal de l'Erie, à 90 kilom. N.-O. d'Albany ; 4,097 hab. Belles carrières de pierres aux environs.

CANAL s. m. (ka-nal — lat. *canalis*, même sens. Mais *canalis* lui-même doit avoir son étymologie, qu'il serait important de connaître. M. Pictet signale le rapport évident qui existe entre ce terme et le mot armoricain *kân*, canal, tuyau, conduit, vallon, qui ne dérive certainement pas du latin, mais est inconsciemment de nationalité celtique. M. Pictet rapproche encore ingénieusement de ces deux mots le persan *kân*, excavation, mine, venant du verbe *kandan*, fouiller, creuser, et le russe *kanura*, caverne. Il pense que tous ces mots, liés évidemment entre eux par la forme extérieure et la signification caractéristique, doivent être rattachés à un radical commun, qu'il retrouve dans la racine verbale sanscrite *khan*, creuser, d'où *khan* et *khand*, mine, creux.) Voie artificielle établie pour l'écoulement, le passage d'un liquide d'un lieu à un autre : *Un canal de plomb. Un canal en planches. Creuser un canal. Un canal d'irrigation, de dérivation, de dessèchement. Pour multiplier le Nil si bienfaisant, l'Egypte était traversée d'une infinité de canaux, d'une longueur et d'une largeur incroyables.* (Boss.) *Le Delta est la partie la plus fertile de l'Egypte, parce que c'est la plus coupée de canaux.* (Thiers.)

— Par anal. Nom donné aux conduits naturels qui servent, dans l'intérieur de la terre, au transport des liquides et des gaz : *Certains phénomènes conduisent à penser que de secrets canaux unissent les foyers de plusieurs volcans.* (Buff.)

— Se dit particulièrement d'une voie navigable creusée ou construite de main d'homme : *Le canal de Suez. Le canal Saint-Martin. Le canal de Bourgogne. Le canal du Midi. Le canal du Rhin. Un canal, miraculeux par la hardiesse et les travaux, rapproche ce que la nature avait séparé par des espaces immenses.* (Mass.) *Menzikoff flatta le czar de l'idée de percer un canal du Holstein dans la mer Baltique.* (Volt.) *Les rivières se resserrent en canaux, pour porter les marchandises.* (Mme de Staël.) *Des lacs et des rivières existent partout, liés ensemble par des canaux.* (Chateaub.) *Séleucus Nicator forma le projet d'ouvrir une voie de communication directe entre la Grèce et la Bactriane, en construisant un canal de la mer Noire à la mer Caspienne.* (Napol. I^{er}.)

— Par ext. Lit d'une rivière : *Les fleuves, trouvant de nouvelles pentes, se creusent de nouveaux canaux.* (Fléch.) « Eau paisible d'une rivière :

Mais un canal formé par une source pure Se trouve en ces lieux écartés.

LA FONTAINE.

— Navig. Canal de flottage, Canal spécialement destiné au transport du bois par trains

et radeaux, ou à bûches perdues. *■ Canal latéral*, Canal de navigation qui longe une rivière.

— Fig. Moyen, intermédiaire : *Cela ne passera pas en d'autres mains que celles que vous avez choisies pour nous servir de canal*. (Boss.) *Les grands sont comme le canal de communication et le lien des peuples avec le souverain*. (Moss.) *Te voilà chez un homme d'affaires par le canal d'une coquette ! Quelle joie ! l'agréable perspective !* (Le Sage.) *La lecture et la prière sont comme les deux canaux par lesquels Dieu régit sa lumière*. (Fléch.) *L'or des nations y roucit par tous les canaux du commerce*. (Volt.) *Wade, l'agent politique de L***, le canal de sa correspondance avec l'Inde et l'Europe, est en ce moment à Sémia*. (V. Jacquem.) *La foi appuie sur des arches plus larges son canal sacré*. (Ste-Beuve.)

Le cœur affligé,
Par le canal des yeux vidant son amertume....
MALHERBE.

N'en doutons point, la curiosité
Fut le canal de notre adversité.

J.-B. ROUSSEAU.

— Jardin. Pièce d'eau, bassin long et étroit servant à l'ornement d'un jardin. *■ Promenade en bateau sur une pièce de ce genre : Il y a eu canal à Fontaine*. Cette façon de parler n'était en usage que dans l'ancienne cour.

— Géogr. Mer resserrée entre deux rivages, sur une longueur considérable : *Le canal de Mozambique*. Le canal de Saint-Georges. *Devant moi le canal de la mer Noire serpentait entre des collines riantes, ainsi qu'un fleuve superbe*. (Chateaub.)

— Mar. Intervalle entre la caisse de la poulie et la cannelure du réa. *■ Faire canal*, franchir l'espace qui sépare deux côtes ou deux îles. *■ S'éloigner assez de la côte pour la perdre de vue*. Ne se dit que sur la Méditerranée.

— Techn. Creux en gouttière pratiqué sur une longueur considérable. *■ Gros morceau de bois creusé en forme de tuile, pour garantir l'ouvrier contre les pointes des aiguilles qui fixent le velours ciselé*. *■ Canal de l'ensuple*, Sorte de gouttière qui reçoit la verge, dans un métier. *■ Canal des espaliers*, Pièce de fer-blanc repliée, où l'on range les espaliers.

— Arquebus. *Canal de fût*, Creux pratiqué dans le fût d'un fusil ou de toute autre arme à feu portative, pour recevoir le canon. *■ Canal de lumière*, Creux pratiqué dans le tonnerre des armes à feu portatives, pour conduire à la charge le jet de feu produit par l'inflammation de l'amorce. *■ Canal de baguette*, Creux pratiqué dans la crosse d'un fusil ou d'un pistolet, pour loger la baguette.

— Archit. Refoulement : *Canal de larmier*. *Canal de volute*. *Canal de triglyphe*.

— Mécan. *Canal déferent*, Tuyau de pompe qui conduit l'eau amenée par le piston.

— Anat. Cavité ou conduit de forme cylindrique allongée, autre que les artères et les veines : *Canal vertébral*. *Canal médullaire des os*. *Canal de l'urètre*. *Canal intestinal*. *CANALUX*, chylifères. *Le voyage, l'exercice des eaux, qui lavent le sang et qui débouchent les CANALUX, rétablissent presque toujours la machine*. (Volt.)

L'impétueuse ardeur de ses transports nouveaux
A son sang prisonnier ouvre autant de CANALUX.

CORNEILLE.

■ Chez le cheval, Espace situé entre les deux branches du maxillaire, et dans lequel se trouve logée la langue.

— Bot. *Canal médullaire*, Partie intérieure de la tige et des branches, qui renferme la moelle dans les végétaux dicotylédones.

— Encycl. Navig. Les canaux sont des espèces de rivières artificielles, creusées le plus souvent dans l'intérêt du commerce et appelées pour cette raison canaux de navigation. On exécute aussi des canaux, tantôt dans l'intérêt de l'agriculture, ce sont les canaux d'irrigation ; tantôt dans un but de salubrité publique, ce sont les canaux de dessèchement. Nous ne nous occuperons ici que des premiers, les autres jouant un rôle trop secondaire pour entrer dans le cadre de cet article, et se trouvant du reste décrits aux mots IRRIGATION, DESSÈCHEMENT.

Les canaux de navigation sont des lignes de navigation artificielle où, avec un approvisionnement d'eau très-médiocre, on parvient à maintenir un tirant d'eau qu'offraient peu de rivières, et par conséquent une grande facilité à mouvoir de grands fardeaux ; cela s'explique par la raison que les canaux n'ont pas de courant, ils n'en ont pas besoin. Au lieu de former, comme les rivières et les fleuves, un plan incliné sur lequel l'eau glisse avec plus ou moins de rapidité, un canal présente une série de biefs, qui sont des sortes d'étages dont chacun est parfaitement horizontal. Entre deux biefs ou étages successifs, il y a une différence de niveau, un ressaut brusque. On franchit ce pas au moyen d'un appareil appelé sas, ou sas éclusé ou écluse, qui n'est à proprement parler qu'un compartiment long et étroit, tout juste suffisant pour loger un ou deux bateaux. Le sas est formé par deux murs longitudinaux nommés *bajoyers*, et deux portes placées aux deux extrémités. En mettant le sas en communication avec le bief inférieur ou le bief supérieur, ce qui se fait en ouvrant celle des

deux portes qui correspond à ce bief, on a le moyen de faire passer le bateau qui est dans le bief, d'abord dans l'écluse, et de là, après avoir fermé la porte qui communique à ce premier bief, dans le second. Le sas ou écluse est une invention du XVII^e siècle, due à un ingénieur italien. Nous devons dire cependant que les Chinois, qui ont presque tout inventé avant nous, connaissaient depuis fort longtemps quelque chose de semblable. Mais les Grecs et les Romains ignoraient la construction des canaux de navigation ; ils pouvaient essayer, sauf à n'y pas réussir, de creuser des rivières artificielles qui nécessitaient autant d'eau qu'une rivière naturelle ; cela revient à dire que la création d'une ligne de navigation artificielle leur était impossible, excepté dans les pays où le sol n'offrait aucune pente, ce qui n'a lieu que sur les bords de la mer, ou dans des limites très-restreintes dans l'intérieur des terres. Faute de connaître le sas, ils ne pouvaient avoir de canaux. Grâce à cette ingénieuse conception, un canal comme celui du Midi, en dépensant seulement un mètre cube d'eau par seconde, fournit une navigation, meilleure que celle de la Seine, qui, même pendant l'étiage, roule 80 à 100 m. cubes d'eau par seconde, et au niveau moyen le double ou le triple.

— *Canaux des anciens*. Cependant, malgré leur ignorance, la plupart des peuples anciens exécutèrent ou conçurent de grands projets de canalisation. A côté des nombreux canaux d'irrigation dont l'Égypte était sillonnée, le roi Néchao, au VII^e siècle av. J.-C., entreprit un canal de jonction entre le Nil et la mer Rouge, canal qui fut continué sous les Ptolémées. Mais comme à cette époque, si on savait donner de l'écoulement aux eaux, on ne savait pas les maîtriser à l'aide des barrages et des écluses, on n'ouvrit pas l'isthme dans toute son étendue parce que, l'Égypte étant plus basse que la mer Rouge, on craignait la submersion d'une partie de cette contrée. Les rois de Babylone, puis Trajan, Septime-Sévère, Julien, s'occupèrent de canaux entre l'Euphrate et le Tigre. Chez les Grecs, on eut souvent la pensée de percer l'isthme de Corinthe, et le nom de la plupart des grands pontons des temps anciens se rattache à ce projet, qui ne fut jamais réalisé. Les Romains ont laissé peu d'ouvrages de ce genre ; ils faisaient plutôt des aqueducs ; cependant ils construisirent le canal des marais Pontins, pour servir à la fois au dessèchement et à la navigation. Auguste canalisa le Pô près de Ravenne ; Enilius Scaurus, l'an 638 de Rome, tira un canal navigable de Plaisance à Parme ; Claude fit creuser un canal qui joignait le lac Fucin au lac Liris ; enfin nous voyons dans Tacite qu'on songea à établir une ligne navigable entre le Rhin et le Rhône. Mais l'exécution de ces grands projets exige la tranquillité au sein des grands empires ; aussi pendant les invasions et jusqu'à Charlemagne n'entend-on plus parler de projets de canalisation ; cet empereur, en 793, voulut unir la mer Noire à l'Océan, au moyen d'affluents du Danube et du Rhin ; la guerre le contraignit d'abandonner ce dessein, qui ne fut mis à exécution que dix siècles plus tard, par la construction du canal Louis. Au moyen âge, pendant ce long morcellement de l'autorité qui constitua la féodalité, on ne s'occupa point de canaux. En 1481, Venise, qui devait toute sa puissance à son grand développement maritime, creusa le premier canal à écluses ; mais la France ne tarda pas à devancer l'Italie dans la science hydraulique.

— *Canaux français*. Comme nous consacrons dans ce Dictionnaire un article spécial à chaque canal français ou étranger, nous nous bornerons ici à une simple nomenclature, renvoyant le lecteur aux noms propres qui servent à dénommer ces voies navigables. — On compte en France 79 canaux terminés ou en voie de construction, offrant un développement total d'environ 5,000 kilom., et dont les principaux convergent vers la capitale. Le bassin de la Seine communique : 1^o avec celui de la Loire, par le canal du Loing, que continuent dans deux directions différentes ceux d'Orléans et de Briare, et par le canal du Nivernais ; 2^o avec celui du Rhône, par le canal de Bourgogne ; 3^o avec celui du Rhin, par le canal de la Marne au Rhin ; 4^o avec celui de la Meuse, par le canal de la Sambre, qui unit cette rivière à l'Oise, et par le canal des Ardennes, commencé en 1821, et qui va de l'Aisne jusqu'à Donchery sur la Meuse, au moyen d'un embranchement de Semay à Vouziers ; 5^o avec ceux de la Somme et de l'Escaut, par les canaux de Crozat et de Saint-Quentin. Il n'y a pas de communication entre le bassin de la Loire et celui de la Garonne. La communication la plus courte entre la Méditerranée et l'Océan, Atlantique est établie, dans le bassin de la Garonne, par le canal du Languedoc, du Midi ou des Deux mers. Le bassin du Rhône est rattaché : 1^o à celui de la Seine par le canal de Bourgogne ; 2^o à celui de la Loire par le canal du Centre ; 3^o à celui du Rhin par le canal du Rhône au Rhin ; 4^o à celui de la Garonne par la série de canaux de Beaucaire, de la Radelle, des Etangs et du Languedoc.

En dehors de ces grands canaux destinés à faire communiquer entre eux les différents bassins de la France, il en existe d'autres qui ont pour but d'abréger la navigation dans l'intérieur d'un même bassin ou d'améliorer la navigation de certaines parties de rivières.

C'est dans ce but que, dans le bassin de la Seine, on a construit : le canal de l'Oureq, canal d'irrigation et de navigation, avec ses deux prolongements, les canaux de Saint-Martin et de Saint-Denis, qui servent à l'approvisionnement de Paris ; le canal de Cornillon, près de Meaux, pour éviter un détour dangereux de la Marne ; le canal de Saint-Maur, sur la Marne aussi, près de Paris, creusé dans le même but et voûté en grande partie ; le canal de Pont-de-l'Arche, remplissant le même objet sur la Seine ; le canal latéral à la Somme ; le canal de l'Oise ; le canal de l'Orne, entre Caen et la mer ; le canal de Coutances, ou de la Soule ; le canal de Vire et Touth, de Carentan à Vire. Dans le bassin de la Loire : le canal du Berry ; ceux de Nantes à Brest, du Blavet, d'Ille-et-Rance ; le canal latéral à la Loire ; le canal de Roanne à Digoin. Dans le bassin de l'Escaut : la Haute-Deule, de Lille à Douai, et la Basse-Deule, de Lille à la Lys ; les canaux de la Nieppe, de Preaen et de Bourre, réunissant les trois villes d'Hazebrouck, d'Aire et de Saint-Venant ; le canal de Neu-Fossé, entre l'Aa et la Lys ; les canaux de Calais et d'Ardras, joignant ces villes à l'Aa ; les canaux de Dunkerque à Bergues et de Dunkerque à Furnes ; celui de Bourbourg, entre Dunkerque et l'Aa ; la Haute-Colme, entre l'Aa et Bergues ; la Basse-Colme, entre Bergues et Furnes ; le canal d'Aire à la Bassée, ceux de Roubaix et de la Sensée. Dans le bassin de la Meuse, on trouve le canal de Sedan ; dans le bassin du Rhin, le canal de la Bruche. Dans le bassin du Rhône : le canal de Givors ; la Grande-Robine, embranchement du canal de Beaucaire depuis Aigues-Mortes jusqu'à la Méditerranée ; le Silvéral et le Bourguidon, annexes de celui de Beaucaire ; le canal de Craponne, entre la Durance et Arles, avec un embranchement sur Pelissanne ; le canal de Lunel, entre cette ville et le canal des Etangs ; le canal de Carcassonne, entre cette ville et le canal du Languedoc ; le canal de Cette, entre cette ville et l'étang de Thau ; enfin le canal d'Arles à Bouc. Dans le bassin de la Garonne : le canal des Herbes, près de Pau ; ceux du Brouage, de Niort à la Rochelle, de Luçon ; le canal latéral à la Garonne, et enfin le canal de l'Isle.

— *Canaux étrangers*. La précédente esquisse de la navigation artificielle en France semble indiquer un réseau des plus complets ; cependant les Anglais, qui nous ont emprunté l'idée et l'art de construire des canaux, nous ont dépassés dans cette application industrielle, et bien que la construction des chemins de fer ait ralenti le zèle de nos voisins pour les canaux, ils ont su admirablement diriger leur système de canalisation, de manière à rattacher ensemble les principaux foyers de production et de commerce. Ils ont aujourd'hui 91 canaux de navigation, présentant un développement de plus de 4,500 kilom. Les travaux commencèrent en 1755, époque à laquelle le canal de Sankey-Brook fut autorisé par un acte du parlement. Celui de Bridgewater fut entrepris en 1758. Les autres principaux canaux d'Angleterre sont : Grande-Jonction, depuis Brendfort sur la Tamise jusqu'à Northampton ; Grand-Trunk, entre la Trente et la Mersey ; Tamise et Severn, entre ces deux fleuves ; Regent et Paddington, au milieu même de Londres. Les principales villes d'Angleterre, ces immenses foyers industriels, comme Manchester, Birmingham, Liverpool et Bristol, sont autant de centres de canaux qui les joignent aux villes secondaires, et qui sont réunis entre eux. En Ecosse, on trouve le canal de Forth et Clyde, et le canal de Calédonie ; en Irlande, le Grand canal et le canal Royal, joignant la mer d'Irlande à l'Atlantique, par l'intermédiaire de la Liffey, du Barrow et du Shannon.

Par rapport à leur navigation intérieure, l'Espagne et le Portugal ne peuvent être considérés isolément ; mais, relativement à l'Europe, ces deux États sont, à cause des Pyrénées, dans une situation tout à fait insulaire ; la barrière de montagnes qui les sépare de la France ne sera jamais franchie par de petites barques. La plupart des canaux qui y ont été creusés ont eu pour but l'arrosement des terres ; les transports par eau n'ont lieu que sur d'aux canaux, celui d'Aragon, et celui de Castille ; le canal de Ségovie est une prolongation de celui de Castille jusqu'à la ville dont il porte le nom.

La péninsule italique est à peu près dans le même cas que l'Espagne ; on ne peut espérer de prolonger au delà des Alpes la navigation de ce pays ; mais le nord de l'Italie, qui fut en Europe le berceau de la navigation artificielle, est sillonné par des canaux plus nombreux qu'on n'en voit dans aucune contrée de même étendue ; un des principaux est le Naviglio Grande, qui va de Milan au Tessin. En Suisse, on ne trouve que le petit canal de la Linth, entre les lacs de Wallenstadt et de Zurich.

Après le nord de l'Italie, c'est la Hollande qui a le plus de canaux. On prétend que celui qui porte le nom d'Yssel a été creusé par les Romains, sous le commandement de Drusus, père de Germanicus. Comme dans cette contrée les terres ont plus généralement besoin de dessèchement que d'irrigation, diverses machines sont mises en mouvement pour débarrasser le sol des eaux superflues et les verser dans les canaux, dont la surface est presque partout au-dessus du sol. La Belgique, qui n'est pas, comme la Hollande, menacée continuellement de l'invasion des eaux, pos-

sède des canaux à point de partage ; les plus importants des nombreux canaux belges sont ceux de Bruxelles à Charleroi et de Mons à Antwerp. L'Allemagne a peu de canaux, et cependant peu de pays se prêtent mieux à un bon système de navigation intérieure. Entre la mer du Nord et la mer Baltique, il y a deux canaux : celui de Lauenbourg à Lübeck, qui remonte à la fin du XIV^e siècle, et joint l'Elbe à la Trave, et celui du Holstein, tout à fait moderne, entre Tonnningen et Hattenau. Le canal Louis, entre l'Almühl et la Regnitz, affluent du Mein, joint par ce moyen le Danube au Rhin, et par conséquent la mer Noire à la mer du Nord ; le canal de Frédéric-Guillaume s'étend de la Sprée à l'Oder et joint ainsi ce dernier à l'Elbe. Le canal François II, en Hongrie, abrégé de 264 kilom. la navigation sur le Danube et la Theiss, entre Monostorzeg et Fordvar ; le canal de Pesth réunit les deux mêmes fleuves.

La Russie, malgré la vaste étendue de son territoire, n'a construit que quelques canaux depuis Pierre le Grand ; ce sont les canaux de la Berezina et de Catherine ; le canal de Marie, entre les lacs Onéga et de Bielo ; celui du Ladoga, qui va du Volkhoff à la Néva, et sert au commerce et à l'approvisionnement de Saint-Petersbourg ; celui de Tikhvin, entre le lac Ladoga et le Volga, puis ceux de Koubsinsk, entre la Dvina du Nord et le Volga ; du Nord, entre la Kama et la Vitshegda ; d'Oginski, entre le Pripel et le Niémen ; de Fellin, entre l'Embach, tributaire du lac Peipous, et le golfe de Riga.

La Suède a fait construire le canal de Gotha, qui joint la mer Baltique à la mer du Nord ; elle possède encore les canaux de Carlsgraf et d'Arboga.

En Asie, la Chine jouit depuis la plus haute antiquité d'une navigation intérieure parfaitement établie ; les routes macadamisées étant à peu près inconnues dans l'empire du Milieu, chaque province est traversée par un grand canal, auquel convergent une foule de canaux secondaires, en sorte que chaque ville a ses transports par eau. La plus importante de ces voies de communication est le canal impérial, œuvre gigantesque qui n'a pas moins de 2,000 kilom. de développement, et dont la construction dura du VII^e au X^e siècle ; il joint Canton à Péking. L'Égypte est le seul pays d'Afrique où il y ait des canaux ; encore ne servent-ils qu'aux irrigations, excepté le canal Mahmoudieh, près d'Alexandrie, qui fut fait par les ordres de Méhémet-Ali. Espérons que bientôt nous pourrions constater une nouvelle exception, celle du canal qui, à travers l'isthme de Suez, unira la mer Rouge à la Méditerranée.

Au commencement de ce siècle, les États-Unis d'Amérique ne possédaient pas un seul canal ; aujourd'hui, le système américain de navigation intérieure est mieux établi et plus complet que celui d'aucun peuple. Le plus bel ouvrage de ce genre est le canal Érié, propriété de l'État de New-York, construit de 1817 à 1825, joignant le lac Érié à la rivière d'Hudson. Le canal de Chesapeake à l'Ohio, qui tourne la fameuse chute du Niagara, s'étend entre Washington et Pittsburg. Les autres principaux canaux sont ceux de Chéango, du Champlain, d'Oswego. Dans le Canada, on trouve le Rideau-Canal, qui joint Kingston à l'Ottawa ; le Weland, qui unit l'Ontario à l'Érié.

— *Utilité des canaux*. L'empressement unanime de toutes les nations civilisées à construire des canaux prouve leur utilité au point de vue économique. Cette utilité tient à ce que le déplacement d'un fardeau exige très-peu de force sur une eau tranquille. Un ou deux hommes halent une barque pesamment chargée sur un canal. A plus forte raison, avec un seul cheval le halage est facile ; grâce à l'absence d'un courant appréciable, le mouvement est également aisé dans les deux sens, ce qui n'a pas lieu sur les fleuves où il faut, à la remonte, de forts équipages, comme on pu le remarquer les voyageurs sur le Rhône et la Seine. La navigation des cours d'eau artificiels n'est pas sujette aux mêmes interruptions ou variations que celle des cours d'eau naturels. Un bon canal n'a pas de crues, et ne connaît pas d'avantage les basses eaux ; c'est toujours le même niveau. Il faut cependant reconnaître que, dans les pays où le froid est intense et l'hiver long, comme les États-Unis au nord du Potomac, faute d'un courant l'eau reste gelée bien plus longtemps dans les canaux que dans les rivières. La différence entre le canal Érié et le fleuve Hudson, dans lequel il débouche, est en moyenne d'un mois et demi au désavantage du canal. En France, en Angleterre et en Hollande, cet inconvénient est peu appréciable.

Quant à l'économie que les canaux procurent au commerce, dit M. Michel Chevalier, elle est énorme. On estime que les frais de transport par roulage ordinaire, sur une bonne route macadamisée, s'élèvent en France, dans l'hypothèse la plus favorable, à 0 fr. 15 par 1,000 kilogr. pesant et par kilomètre parcouru. Plus communément, c'est 0 fr. 20. Or, sur un canal en bon état, ce n'est chez nous que 1 centime et demi pour des marchandises communes qui se présentent en grande quantité et réclament peu de soins. Si donc le canal et la route sont l'un et l'autre affranchis de péage, on comprend que, pour la même somme, une marchandise du genre de celles dont nous

parlons pourra faire au moins dix fois autant de trajet sans supporter plus de frais, et aller aux mêmes conditions qu'auparavant chercher un marché au moins dix fois plus éloigné. On voit par ces indications que les *canaux* sont de grands bienfaits pour l'agriculture, qui, plus que toute autre industrie, a des produits volumineux et pesants. Aussi a-t-on justement signalé les éminents services que certains *canaux* avaient rendus à la culture et à la propriété territoriale. Les propriétés des départements que traverse le canal du Midi, dit Dupont de Nemours, reçoivent, par le service du canal, une augmentation de 20 millions de revenus, toute dépense de culture payée. En Amérique, le canal de l'Erie a permis à la culture de s'établir sur d'immenses espaces qui, jusque-là, étaient abandonnés, parce que le cultivateur, en l'absence de moyens de transport économiques, n'aurait su que faire de ses denrées; il a favorisé singulièrement le développement, sinon la création de plusieurs Etats de l'Ouest.

Il est bien entendu que, pour avoir cette grande utilité, un canal doit être en bon état d'entretien, afin que la circulation y ait une certaine rapidité relative et offre cette ponctualité en dehors de laquelle les transactions commerciales sont incertaines et aléatoires. Aussi, dans tous les pays, à peu près sans exception, le transport sur les *canaux* est-il soumis à un droit de péage, destiné non-seulement à compenser les frais d'entretien du canal, mais encore à couvrir l'intérêt du capital engagé dans la construction. Sur chaque canal, le péage varie habituellement selon la nature des marchandises. En Angleterre et en Amérique, il est ordinairement plus élevé que le fret proprement dit. On sait que, dans ces contrées, le péage est perçu de même sur les routes. Laissons de côté toute étude comparative sur le péage des *canaux* de tous les pays où cette navigation existe, nous dirons seulement que ces droits ont souvent varié, surtout depuis l'établissement des chemins de fer, dont la concurrence a maintes fois forcé les compagnies à abaisser leurs prétentions. Une question qu'on a agitée au sujet des *canaux* est celle de la circulation libre et sans péage. Ce système suppose que ces *canaux* appartiennent à l'Etat. Quand, de longue date, beaucoup de *canaux* sont la propriété de l'Etat, et qu'il ne s'agit pas d'en percer de nouveaux, cette franchise absolue peut se soutenir; mais si l'on envisage un Etat qui ait à établir ou à compléter son système de canalisation, la question se présente sous un aspect peu favorable à la franchise du parcours. En outre, la gratuité de la circulation sur les *canaux* serait un obstacle à l'exécution des chemins de fer par l'industrie privée, car elle leur susciterait une concurrence à armes inégales.

— Administr. Les *canaux* de navigation dépendaient, sous l'ancien régime, des trésoriers de France. Les *canaux* étaient entrepris en vertu d'édits royaux. Depuis la Révolution, la direction des *canaux* a été confiée à l'administration des ponts et chaussées. La loi du 3 mai 1841 ayant classé ces ouvrages dans la catégorie des travaux publics, auxquels l'expropriation pour cause d'utilité publique est applicable, les *canaux* ne peuvent être entrepris qu'en vertu d'une loi et après enquête administrative. Les *canaux* de moins de 20,000 m. pouvaient cependant, d'après la loi précitée, être autorisés par ordonnance. Le sénatus-consulte du 4 décembre 1852 a maintenu cet état de choses, en décidant que toutes les fois que la construction d'un canal ne donnerait pas lieu à un engagement du Trésor, cette construction peut être autorisée par décret rendu en forme de règlement d'administration publique, c'est-à-dire en conseil d'Etat. L'accomplissement de cette dernière formalité doit précéder la poursuite par voie d'expropriation des terrains sur lesquels le canal doit être ouvert.

Cette expropriation doit comprendre non-seulement les terrains nécessaires pour le lit ou la cuvette du canal, mais encore les terrains sur lesquels doivent être établis les chemins de halage et les contre-fossés. Ces chemins ne peuvent, comme pour les rivières, être établis par voie de servitude. Lorsque des *canaux* empruntent le lit d'une rivière ou d'un cours d'eau qui n'est ni navigable ni flottable, il est dans les usages de l'administration d'indemniser les riverains du dommage que leur cause la privation de l'usage de ce cours d'eau. En cas de désaccord entre les riverains et l'administration sur le montant de l'indemnité, la question est portée devant le conseil de préfecture.

Les compagnies auxquelles l'Etat concède l'exploitation des *canaux* de navigation ne peuvent convertir ces voies de communication à d'autres usages. Les conditions de concession sont du reste minutieusement signalées dans les cahiers des charges. En dehors des droits de navigation, les *canaux* donnent des produits accessoires, tels que pêches dans les biefs, coupes d'herbes sur les francs bords et plantations élevées sur les berges; enfin l'Etat peut concéder des prises d'eau, soit pour l'irrigation des terres riveraines, soit pour la mise en jeu d'usines établies sur les chutes. L'affermage de la pêche et des francs bords est faite par le ministre des travaux publics avec le concours du ministre des finances. Les *canaux* de navigation ont un développement de plus de 5,000 kilom., dont 607 kilom. ont été concédés à perpétuité, et

1,028 temporairement. Le surplus est exploité par l'Etat, qui, dans ces dernières années, s'est substitué aux compagnies.

— Constr. On emploie les *canaux* soit à écouler des eaux nuisibles, ou inversement à amener en des points donnés les eaux nécessaires à l'irrigation des campagnes, à l'alimentation des villes, etc.; soit à relier des cours d'eau, pour permettre le passage de l'un dans l'autre. Dans le premier cas, les *canaux* prennent le nom de *canaux* de dérivation; dans le second, celui de *canaux* de navigation. L'eau est courante dans les *canaux* de dérivation, elle est au contraire stagnante ou presque stagnante dans les *canaux* de navigation; dans les premiers, le débit de l'eau forme la question importante; dans les autres, au contraire, c'en est l'économie. Toutes les circonstances concourent donc à établir une séparation bien tranchée entre les deux genres de *canaux*.

1° *Canaux de dérivation*. La différence de niveau entre le point où doit se faire la prise d'eau et celui où cette eau doit être amenée est toujours connue à l'avance: le quotient de cette différence par la longueur du canal forme la pente moyenne générale, qui doit rester comprise entre de certaines limites pour que, d'une part, l'écoulement ait réellement lieu, et que, de l'autre, les travaux ne soient pas exposés à des détériorations. Lorsque la différence de niveau entre les points extrêmes est assez grande, on peut en profiter ou bien pour desservir un plus grand nombre de points, ou encore pour éviter les obstacles et diminuer ainsi le nombre et l'importance des travaux d'art. Au contraire, si la différence de niveau est trop petite, on est obligé de restreindre le plus possible la longueur du canal.

Le parcours du canal étant tracé, on cherche, autant que possible, à maintenir dans toute la longueur une pente uniforme: dans les cas où l'on serait obligé de renoncer à remplir cette condition, il faudrait compenser un accroissement de pente par une diminution dans la section transversale. L'uniformisation de la pente peut exiger, soit le percement de montagnes, soit la construction d'aqueducs pour traverser les vallées.

Toutes les questions relatives aux conditions dont l'énumération précède étant supposées remplies, il reste à déterminer la section transversale du canal, en raison du débit que l'on veut obtenir, c'est-à-dire de manière, soit à utiliser toute l'eau que peut fournir la source, si elle est peu abondante, soit, dans le cas contraire, à amener, à l'extrémité du canal, la quantité d'eau justement nécessaire à la consommation de la ville à desservir, à l'alimentation de l'usine en projet, etc. C'est là la question la plus importante: elle présente d'ailleurs des difficultés considérables. Il convient, dans la discussion de cette question, de distinguer les deux cas où, la source ne pouvant fournir qu'un débit limité, il importait d'en recueillir tous les produits, et où, au contraire, la source fournit beaucoup plus d'eau qu'on ne peut ou ne veut en obtenir.

Dans le premier cas, il importe de diminuer autant que possible le parcours et d'accroître la vitesse de l'eau, afin d'éviter les pertes par infiltration ou par évaporation. Souvent la perte d'eau par infiltration, considérable au moment de l'ouverture du canal, diminue rapidement ensuite; mais on est quelquefois obligé d'établir un corroi d'argile ou même de bétonner le sol du canal; c'est, par exemple, ce qu'on a dû faire pour une section du canal de la Marne au Rhin. Dans des cas plus exceptionnels encore, on en est réduit à maçonner le lit et les pentes du canal ou même à faire passer l'eau par des tuyaux de conduite en fonte.

Quant aux pertes par évaporation, leur importance dépend essentiellement du climat; elles peuvent d'ailleurs se trouver compensées par les pluies. Voici, à cet égard, quelques indications: les hauteurs d'eau évaporée et restituée sont par an:

	Evaporation.	Pluie.
A Paris.	1m46	0m55
A Nantes.	1m81	1m00
A Marseille.	2m50	0m56
Can. de Bourgogne {	Dijon. 0m63	0m75
	Pouilly. 0m54	0m80

Supposons, en second lieu, qu'on se propose d'utiliser une partie des produits de la source.

Un fait d'expérience qui domine ici la question consiste en ce que, de quelque façon que soit tracé et construit le canal, quelles que soient la pente variable ou constante, la nature du sol, etc., si la source a un débit constant, il s'établira toujours dans le canal, au bout d'un temps relativement assez court, un régime permanent que l'on ne pourrait changer qu'en refaisant le travail à nouveau.

Ce fait important prouve d'une façon évidente que les résistances ou pertes de charge qu'éprouve l'eau, soit en frottant contre elle-même ou contre le fond ou les bords, soit encore en infléchissant sa marche aux détours, croissent plus rapidement que sa vitesse, de telle sorte que celle-ci, pour des résistances données, ne puisse jamais dépasser de certaines limites.

C'est par une raison semblable qu'on peut employer avec succès les volants à ailettes à la régularisation du mouvement des pièces solides sollicitées par l'action d'un poids qui, sans l'intervention des résistances, tendrait à

communiquer à ces pièces un mouvement uniformément accéléré.

Il résulte de ce qui vient d'être dit que, si les circonstances ne se trouvaient pas assez favorables, la communication établie entre la source et le point où l'eau doit être utilisée ne conduirait qu'à un débit insignifiant; les masses liquides conserveraient leur écoulement naturel.

Nous laisserons ici de côté les pertes de charge dues aux inflexions du parcours. Ces inflexions doivent toujours être ménagées autant que possible.

Nous nous bornerons à résumer le peu qu'on sait jusqu'ici des lois qui régissent la vitesse de l'eau en raison de la pente, de la hauteur et de la forme de la section transversale du canal.

Observons en premier lieu que les différents filets liquides ne sont jamais animés d'une même vitesse. Ceux qui courent près du fond ou des bords sont retardés par les parois solides du canal, et ceux qui se trouvent à la surface libre le sont par l'air ambiant. La vitesse maximum se rencontre, dans l'axe du courant, un peu au-dessous de la surface libre. Le filet qui possède la plus grande vitesse glisse entre ceux qui l'entourent comme dans une gaine; ceux-ci forment eux-mêmes un cylindre glissant dans un autre cylindre dont la vitesse est moindre, et ainsi de suite.

Il résulte de là que l'on augmenterait le débit, tout en conservant les mêmes sections aux deux extrémités, en creusant un peu plus le canal dans les parties intermédiaires, de façon à conserver stagnante, vers le fond, une certaine hauteur de liquide.

Les molécules liquides qui traversent une même section transversale étant animées de vitesses différentes, il est nécessaire d'introduire la notion d'une vitesse moyenne qui sera celle dont toutes les molécules devraient être animées en même temps, pour que la quantité d'eau écoulée par une section transversale quelconque fût égale au débit. Cette vitesse moyenne U, multipliée par l'aire de la section transversale, donnera le débit.

La vitesse moyenne U a été liée à la vitesse à la surface, ou prise un peu au-dessous de la surface, par une formule empirique qui donne des résultats suffisamment exacts, dans les circonstances ordinaires. Cette formule

$$U = \frac{V(V + 2,372)}{V + 3,153}$$

a été déduite, par M. de Prony, d'expériences de Dubuat, dont les résultats sont renfermés dans le tableau suivant:

Vitesse à la surface.	Vitesse moyenne.
0m20	0m15
0m40	0m31
0m60	0m47
0m80	0m64
1m00	0m81
1m20	0m98
1m40	1m16
1m60	1m34
1m80	1m52
2m00	1m70
2m20	1m88
2m40	2m06
2m60	2m25
2m80	2m43
3m00	2m62
3m20	2m81
3m40	3m00
3m60	3m18
3m80	3m37
4m00	3m56

La formule ne contient ni la pente ni la profondeur; on pourrait bien concevoir que le rapport $\frac{U}{V}$ ne dépendit pas beaucoup de la

pente, mais les variations de la profondeur doivent avoir une importance assez grande, d'après l'observation précédente. On ne devra donc prêter à cette formule qu'une confiance limitée.

Les mêmes expériences ont conduit à admettre que la vitesse moyenne U est à peu près la moyenne des vitesses V et W à la surface et au fond:

$$U = \frac{V+W}{2}$$

Nous n'avons pas de formule qui permette de déduire la vitesse à la surface, V, de la pente i et de la hauteur H; la solution théorique du problème reste donc, comme on le voit, bien au-dessous des besoins de la pratique. Toutefois, une autre règle que nous allons faire connaître lie la vitesse moyenne U à la pente i et à une certaine longueur R, que les hydrauliciens nomment rayon du canal, et qu'ils évaluent en divisant l'aire de la section transversale par la longueur du périmètre mouillé. Cette longueur R dépend, pour une même aire de la section, de la hauteur du liquide, de la largeur du canal et des angles de la section; elle paraît former un élément propre à résumer, en quelque sorte, toutes les données qui devraient définir séparément la section transversale.

La formule proposée par M. de Prony est

$$Ri = 0,0000444 U + 0,000309 U^3$$

La section transversale d'un canal a habituellement la forme d'un trapèze isocèle: en désignant par l la largeur au fond, par h la hauteur du liquide et par n la cotangente de

l'inclinaison des talus qui forment les bords on a

$$R = \frac{h(l + nh)}{l + h\sqrt{1 + n^2}}$$

l'aire de la section est

$$\Omega = (l + nh) h,$$

le débit est

$$Q = h(l + nh) U,$$

équation d'où l'on tire

$$U = \frac{Q}{h(l + nh)}$$

En substituant dans la formule de Prony, i vient

$$\frac{h(l + nh)}{l + h\sqrt{1 + n^2}} I = 0,0000444 \frac{Q}{h(l + nh)} + 0,000309 \frac{Q^3}{h^3(l + nh)^3},$$

formule qui contient cinq variables et qui, par conséquent, laisse à l'ingénieur une grande latitude.

Nous terminerons en faisant observer que, d'une part, le rapport n se trouve presque déterminé par la nature du sol, si les bords du canal ne sont pas maçonnés, et que, en second lieu, la vitesse doit toujours rester sensiblement au-dessous de la limite à laquelle commenceraient les dégradations. La table suivante indique cette limite pour chaque genre de paroi.

Argile et terre détrempée . .	0m076
Argiles tendres	0m152
Sables fins.	0m200
Sables ordinaires	0m305
Graviers.	0m609
Schistes tendres	1m55
Roches de dureté moyenne .	1m85
Roches dures	3m05

2° *Canaux de navigation*. Les *canaux* de navigation peuvent être, comme le canal latéral de la Marne, le canal latéral de la Loire, le canal latéral de la Garonne, de simples annexes des grands cours d'eau, destinés à fournir à la navigation des routes toujours praticables, ou bien des voies entièrement factices.

Dans ce dernier cas, qui est le plus commun, et où seulement les difficultés peuvent se présenter, le canal peut avoir une seule pente ou plusieurs pentes alternatives.

Lorsque le canal qui doit relier deux cours d'eau n'a à franchir aucun obstacle considérable, la pente s'établit naturellement du cours d'eau le plus élevé au plus bas avec rachats, de distance en distance, par des chutes que des écluses permettent aux bateaux de traverser. La dépense d'eau se fait alors aux dépens du cours supérieur et en faveur de l'autre.

Lorsque, au contraire, pour relier deux cours d'eau, il faudrait se résoudre, soit à adopter un parcours trop long, soit à établir des tunnels trop dispendieux, on peut faire franchir la montagne au canal lui-même. Mais alors le transvasement ne pouvant se faire entre les deux cours d'eau principaux, la dépense nécessaire aux écluses doit être empruntée à des sources secondaires, prenant naissance dans la montagne. Le produit de ces sources réunies est employé à la montée dans un sens, à la descente dans l'autre, et les résidus se rendent dans les cours principaux.

Quelques mots suffiront pour expliquer comment on peut faire franchir aux bateaux les sauts dont il a été question.

L'écluse est un espace clos par des portes à deux battants dont les gonds sont sur la rive et qui se rejoignent dans l'axe du canal, sous un angle de 130° environ; la pointe de l'angle est dirigée du côté où l'eau tend à affluer, de manière que la pression de cette eau aide à rendre la fermeture plus complète en s'employant à appliquer les deux battants l'un contre l'autre.

Si un bateau se présente pour descendre, les battants de la porte qui barre le bief inférieur restent d'abord fermés, l'éclusier soulève une vanne formant une large ouverture pratiquée dans l'un des battants de l'autre porte, l'eau afflue entre les deux portes et remplit bientôt l'écluse, de façon que le niveau y soit le même que dans le bief supérieur.

Les deux battants de la porte qui fermerait l'accès du bief supérieur dans le bief inférieur se trouvent alors en équilibre, puisqu'ils supportent des pressions égales des deux côtés; l'éclusier peut aisément les faire tourner sur leurs gonds et ouvrir l'écluse.

La différence de niveau ayant disparu, le bateau peut être amené entre les deux portes.

L'éclusier referme alors la porte qu'il vient d'ouvrir, et soulève aussitôt après une vanne qui, dégageant une ouverture pratiquée dans la porte inférieure, permet à l'eau excédante de se rendre dans le bief inférieur, de façon que le niveau dans l'intérieur de l'écluse revienne au point où il se trouve dans le bief inférieur.

La porte inférieure peut alors être dégnée et le bateau amené en dehors de l'écluse, dans le bief inférieur.

Si, au contraire, le bateau se présentait pour monter, l'éclusier ouvrirait la porte inférieure, de façon à donner accès au bateau, refermerait cette porte, remplirait l'écluse et ouvrirait la porte supérieure, de façon à laisser

passer le bateau; il laissera, d'ailleurs, son écluse pleine si un autre bateau doit se présenter pour la descente, ou la videra dans le cas contraire.

— Anat. En anatomie humaine, le mot *canal* désigne un assez grand nombre d'organes qui n'ont d'autre caractère commun que leur disposition en forme de conduit ou de tuyau, représentant, plus ou moins grossièrement, un cylindre à parois membraneuses ou osseuses, allongé dans le sens de l'axe. Dans son acception la plus ordinaire et la mieux justifiée, ce mot s'emploie pour désigner les conduits d'excrétion des glandes de sécrétion et d'excrétion; le canal, dans ce cas, est un conduit à parois fibre-membraneuses, qui sert à amener le liquide de la glande dans le lieu où il doit être utilisé, ou dans le réservoir où il doit s'accumuler. La description des canaux d'excrétion des glandes appartient évidemment à la description anatomique des organes sécréteurs dont ils dépendent; nous nous contenterons d'en donner ici une rapide énumération :

1° *Canal d'excrétion des glandes.* On distingue parmi ceux-ci : le canal de *Stenon*, formé par la réunion des canaux qui sortent des lobes de la glande parotide; il part du bord antérieur de la glande et vient s'ouvrir dans la cavité buccale, au niveau de l'intervalle qui sépare la première de la seconde dent molaire, et conduit la salive parotidienne dans la bouche. Le canal de *Warton* amène la salive de la glande sous-maxillaire et s'ouvre sur le côté du frein de la langue; le canal de *Bartholin* n'est que l'un des conduits de la glande sublinguale; il vient s'ouvrir, tantôt dans le canal de *Warton*, tantôt par un orifice distinct et très-voisin.

Canal ou conduit hépatique; il naît des conduits biliaires et se place dans le sillon transverse du foie; après un court trajet, il se réunit au canal cystique. Le canal ou conduit cystique s'étend du col de la vésicule biliaire au canal cholédoque, auquel il donne naissance. Le canal cholédoque, formé par la réunion des conduits hépatique et cystique, s'étend de l'angle de réunion de ces deux conduits à la paroi moyenne de l'intestin duodénal, dans lequel il vient s'ouvrir. Ces conduits font partie des voies biliaires, dont nous avons antérieurement donné la description. (V. BILIAIRES.) Le canal pancréatique, ou canal de *Wirsung*, est le principal conduit d'excrétion du pancréas; il reçoit dans son trajet les canaux secondaires de la glande, et vient s'ouvrir à la partie moyenne de la seconde portion du duodénum, en même temps que le canal cholédoque. Le canal *azygos pancréatique* est un conduit supplémentaire du précédent, qui vient s'ouvrir dans l'intestin par un orifice distinct, mais très-étroit; ces deux canaux conduisent le fluide pancréatique dans le duodénum.

Canal de l'urètre ou urètre. C'est le conduit excréteur du rein; il prend naissance dans le bassin du rein, vers le point central du hile, et vient se terminer dans la vessie à l'un des angles supérieurs du trigone vésical; il conduit donc l'urine dans la vessie. Le canal de l'urètre est, à la fois, excréteur de l'urine et du sperme. Il naît du col de la vessie et vient s'ouvrir, chez l'homme, à l'extrémité libre de la verge par un orifice appelé *méat urinaire*, et, chez la femme, un peu au-dessus de la saillie de l'orifice antérieur du vagin. Chez l'homme il reçoit, dans son trajet, les orifices du conduit excréteur du sperme. Seul de tous les conduits excréteurs des glandes, il est impair et placé sur la ligne médiane.

Le canal de l'épididyme naît de la réunion des conduits spermatiques qui partent du corps d'Highmore, et doit être ainsi considéré comme le commencement du conduit excréteur du testicule. Sa longueur est très-considérable, car il mesure de 6 à 10 m.; mais il est recourbé plusieurs fois sur lui-même et pelotonné de manière à donner naissance à un organe distinct, l'épididyme. Le canal déférent n'est que la continuation du canal de l'épididyme. Il prend naissance dans le point où la queue de l'épididyme cesse d'être adhérente au testicule, et se rend dans la cavité abdominale, où il se termine vers le bas-fond de la vessie, par sa réunion au conduit de la vésicule séminale. Le canal éjaculateur est formé par la réunion du canal déférent et du conduit de la vésicule séminale; il prend naissance près du col de cette vésicule, et vient s'ouvrir dans le canal de l'urètre à l'extrémité du *verumontanum* par un orifice distinct, immédiatement auprès de celui du côté opposé. Le liquide spermatique est donc conduit au dehors par une succession de conduits qui ne sont que la continuation les uns des autres : les conduits spermatiques, le canal de l'épididyme, le canal déférent, le canal éjaculateur, et, enfin, le canal de l'urètre. Les canaux prostatiques sont formés de la réunion des petits conduits excréteurs de la glande prostate, et viennent, après un court trajet, s'ouvrir dans le canal de l'urètre sur les côtés du *verumontanum*. Le canal de la trompe de Fallope, canal tubo-ovarien ou oviducte, est un canal qui fait communiquer l'ovaire avec la cavité intérieure de l'utérus, chez la femme; mais il ne s'abouche pas directement à l'ovaire et s'ouvre, par son orifice utérin, au sommet de l'infundibulum que présentent les angles de l'utérus, et, par son orifice abdominal, dans la cavité péritonéale elle-même. Il sert à conduire l'œuf de l'ovaire à la matrice.

Les conduits lacrymaux, au nombre de huit ou dix de chaque côté, sont les conduits excréteurs de la glande lacrymale et des granulations qui forment la portion palpébrale de cette glande; ils viennent s'ouvrir au devant du globe de l'œil, et y versent le produit de sécrétion de la glande, les larmes. Le canal nasal est un conduit formé à la fois par des os et par une muqueuse, doublé d'un tissu fibreux; le maxillaire supérieur, l'os unguis et le cornet inférieur du nez prennent part à la formation du canal osseux, qui double intérieurement une expansion de la muqueuse des fosses nasales. Le canal nasal s'étend de la partie inférieure du sac lacrymal au méat inférieur des fosses nasales; il conduit les produits de sécrétion muqueuse et le liquide des larmes.

2° *Canaux creusés dans l'épaisseur des os.* A cet ordre appartiennent : le canal vertébral, formé par la réunion des trous des vingt-quatre vertèbres, et qui donne passage à la moelle épinière; le canal sacré, qui fait suite au précédent et est creusé dans l'épaisseur du sacrum; le canal médullaire des os, qui n'est autre chose que la cavité cylindrique ou fusiforme placée dans l'axe des os longs et qui contient la moelle; les trois canaux osseux demi-circulaires, qui appartiennent à l'oreille interne et sont creusés dans l'épaisseur du rocher; le canal spiral du limaçon, qui appartient aussi à l'oreille interne; le canal spirale du temporal, qui donne passage au nerf facial; le canal carotidien, qui reçoit l'artère carotide interne; les canaux nourriciers des os, qui reçoivent les artères nourricières; le canal dentaire, qui appartient à l'os maxillaire inférieur et donne passage aux nerfs et aux vaisseaux dentaires; les canaux veineux du tissu spongieux des os longs et des os courts, qui logent les veines; enfin, les canaux ou canalicules de Havers, creusés dans l'épaisseur des os et logeant les petits vaisseaux de la substance corticale.

3° *Canaux vasculaires.* Le plus important est le canal thoracique. Ce canal est formé par la réunion des vaisseaux lymphatiques des membres inférieurs, de l'abdomen, du membre supérieur gauche et de la moitié gauche du tronc et de la tête. Il commence au niveau de la troisième vertèbre lombaire, par la réunion de cinq ou six gros troncs lymphatiques, qui viennent eux-mêmes des chylifères absorbants de l'intestin; à sa partie inférieure, il présente une dilatation appelée *réservoir de Pecquet*, à partir de laquelle il monte, accolé à la colonne vertébrale, pénètre dans le thorax à travers les piliers du diaphragme, s'incline à gauche à la hauteur de la sixième vertèbre dorsale, remonte derrière la crosse de l'aorte, passe derrière la jugulaire interne gauche, et va se jeter dans la veine sous-clavière gauche. Il déverse ainsi dans la masse du sang veineux les produits de l'absorption intestinale et la lymphe recueillie sur son parcours.

A la division des canaux vasculaires se rattachent encore : le canal artériel, tronc vasculaire qui, chez le fœtus, établit la communication entre l'artère pulmonaire et l'aorte (V. ARTÉRIEL), et le canal veineux, qui appartient aussi au fœtus. Ce canal est une des deux divisions de la veine ombilicale, qui, revenant du placenta, se loge dans le sillon longitudinal du foie, et s'abouche à la veine cave inférieure au-dessous du diaphragme.

La dénomination de canal a été attribuée, enfin, à plusieurs organes de fonctions essentiellement différentes et qu'il nous reste à énumérer rapidement. Le canal crural, anneau crural ou fémoral, donne passage aux vaisseaux de la cuisse. Il est limité dans son trajet par le feuillet supérieur du *fascia lata*, antérieurement; par le feuillet profond de l'aponévrose fémorale recouvrant le muscle psoas-iliaque, plus en dehors, par une expansion du *fascia iliaca*, recouvrant le muscle psoas-iliaque. L'orifice supérieur est limité par l'arcade crurale, la crête du pubis, le psoas-iliaque recouvert de l'aponévrose iliaque et le ligament de Gimbernat; l'orifice inférieur est formé d'un trou de l'aponévrose *fascia lata*. C'est par l'orifice supérieur de ce canal que se font jour les hernies crurales. Le canal inguinal donne passage, chez l'homme, au canal déférent, à l'artère, aux veines et aux vaisseaux lymphatiques du testicule, à des artérioles et aux filets nerveux du plexus spermatique; chez la femme, il donne passage au ligament rond ou ligament suspensif de l'utérus. Situé au-dessus du pli de l'aîne, ce canal est formé par des parois aponévrotiques, dont l'antérieure appartient à l'aponévrose du muscle grand oblique; la postérieure est formée du *fascia transversalis*, et l'inférieure n'est autre que la gouttière du ligament de Fallope. L'orifice superficiel, ou anneau inguinal externe, est formé d'une ouverture pratiquée entre les fibres aponévrotiques du grand oblique; l'orifice profond, ou anneau inguinal interne, séparé du premier par une distance de 3 à 5 centimètres, est formé par des faisceaux fibreux qui appartiennent au *fascia transversalis*. C'est le canal inguinal qui donne passage aux hernies inguinales.

Le canal digestif n'est autre chose que la portion tubulaire de l'appareil digestif, et le canal intestinal la portion intestinale de ce même conduit. Le mot de canal aérien désigne, soit la trachée-artère, soit une bronche ou une des divisions bronchiques; le canal de Bichat est un repli de l'arachnoïde placé sous le corps calleux et par lequel cette membrane pénètre

dans les ventricules; le canal de Petit, ou canal de Godroné, existe au pourtour du cristallin, entre le corps vitré et le corps ciliaire; le canal de Ferrein est un canal supposé formé par le rapprochement des paupières, entre le bord libre de ces organes et le globe de l'œil; le canal intermédiaire des ventricules, ou *aqueduc de Sylvius*, est un conduit creusé obliquement dans l'épaisseur de la protubérance cérébrale, commençant sous la commissure postérieure et faisant communiquer le ventricule moyen du cerveau avec le ventricule du cervelet; les canaux demi-circulaires membraneux appartiennent à l'oreille interne, et sont logés dans la cavité des canaux demi-circulaires osseux que nous avons mentionnés précédemment; enfin, signalons en dernier lieu le canal pelvien, expression par laquelle les accoucheurs désignent le conduit musculo-membraneux qui commence au détroit supérieur du bassin, suit un trajet courbe à concavité antérieure, et se termine à l'orifice de la vulve; il représente le trajet que doivent parcourir les parties fœtales pendant l'accouchement.

— Art vétér. On trouve sur le plancher du canal, de chaque côté de cet organe, une série de tubercules, qui sont les orifices des conduits excréteurs de la glande salivaire sous-linguale. On remarque, un peu en avant du bord libre du frein de la langue, deux petites plaques cartilagineuses, qui protègent l'orifice des conduits des glandes maxillaires et que l'on nomme vulgairement *barbillons*. Le canal peut présenter une tumeur due à une fistule de l'un de ces conduits. Un des premiers et des meilleurs indices qui engagent à s'assurer de l'existence de cette maladie est la mauvaise odeur exhalée par la bouche. Chez le bœuf, le barbillon est beaucoup plus développé que dans le cheval. Les empiriques, les guérisseurs coupent ce petit organe naturel, dans le but de rendre à l'animal l'appétit qu'il a perdu. Inutile de dire que ce traitement est aussi absurde qu'illusoire. Ces petites plaques s'opposent à l'introduction des corps étrangers dans les canaux dont ils ferment l'orifice. Cependant, il arrive souvent encore que les épis de certaines graminées (bromes), pénétrant dans ces canaux, s'opposent à l'écoulement de la salive; les glandes qui la sécrètent s'engorgent et forment des tumeurs sous la gorge, tumeurs qui disparaissent immédiatement après l'extraction de ces petits épis.

CANAL DU NORD. V. NORD (Canal du).

Canal Saint-Martin (LB), drame en cinq actes et sept tableaux, par MM. Dupeuty et Cormon, représenté sur le théâtre de la Gaité le 12 juillet 1845. Voici en quelques mots l'analyse de ce drame, qui jouit longtemps d'une vogue immense dans le quartier des boulevards, et dans cette partie de la population dont il s'était attaché à reproduire les mœurs. Armand, commis principal de M. Laroche, riche marchand de bois, dont les chantiers se trouvent sur le bord du canal Saint-Martin, est amoureux de Clarisse, la fille de son patron, et en est payé de retour. Quand le drame commence, M. Laroche est absent, c'est Armand qui le remplace, il a la signature et la clef de la caisse; il fait ses efforts pour mériter la confiance qu'on lui a montrée, et serre avec soin 20,000 fr. nécessaires au paiement de diverses échéances du lendemain. Mais il devient victime d'une machination perfide : un certain Martial, escroc en bottes vernies et en gants jaunes, s'introduit dans le chantier sous prétexte de faire des achats de bois, mais, en réalité, pour prendre connaissance des lieux et essayer une fausse clef destinée à enlever les valeurs enfermées dans le coffre-fort. Le même soir, sous prétexte de présenter Armand à un banquier qui peut lui être utile, il l'entraîne, le garde toute la nuit au café Anglais, et, pendant ce temps, ses complices entrent dans la maison et enlèvent la caisse. Le lendemain, quand le garçon de banque se présente, Armand s'aperçoit avec terreur qu'on a profité de son absence pour soustraire les valeurs confiées à sa garde; son effroi est d'autant plus grand, qu'au même instant on signale le bateau de M. Laroche qui débouche dans le canal. M. Laroche entre dans une colère terrible contre Armand, et le chasse, malgré les supplications de sa fille et celles de son contre-maître, Guillaume. La cause de son ressentiment n'est pas seulement le vol des 20,000 fr.; avec cet argent, un portefeuille est tombé entre les mains de Martial, et ce portefeuille contient des papiers qui révèlent le nom et l'histoire de M. Laroche. Or, M. Laroche ne s'appelle pas Laroche, mais Pierre Bénard. Jadis il a pris ce nom, qui était celui d'un riche armateur qu'il avait tué pour s'emparer de sa fortune; Martial, que le hasard avait rendu témoin de ce meurtre, vient de le reconnaître, de l'appeler par son nom et de lui demander un rendez-vous. Sa fille même ne lui appartient pas, Clarisse est fille de son contre-maître, Guillaume, et si celui-ci la lui a cédée, renonçant pour jamais à tout droit sur elle, c'est que c'était au moment où il allait partir en prison pour expier un crime commis dans un moment d'ivresse, et qu'il aimait mieux la voir à la misère et à la faim. Martial, à qui M. Laroche a donné rendez-vous dans la cabine de son bateau, arrive et pose ses conditions, en montrant les pistolets qu'il a apportés pour sa sûreté personnelle. Mais il n'a pas pensé à

tout : M. Laroche le fait asseoir sur un divan, un ressort joue, et l'homme tombe au fond du canal. Au même instant paraît Clarisse, qui a été témoin du crime commis par son père; elle pousse un grand cri et s'évanouit.

L'acte suivant représente une fête donnée par M. Laroche à ses ouvriers; il a exigé que Clarisse y vint. Celle-ci s'y traîne, vaine et en vain émue du spectacle de la nuit, en vain son père lui dit que c'est un ennemi terrible dont il s'est débarrassé, sa conscience de jeune fille ne saurait admettre l'idée d'un crime. Au même instant paraît Martial : il a été sauvé par Barbillon, gamin de Paris très-amusant, dont l'unique occupation est de se promener sur les bords du canal pour repêcher ceux qui s'y laissent tomber, et gagner ainsi la prime accordée à ce genre de sauvetage. Donne-moi ta fille et la moitié de ta fortune, ou je te dénonce, dit Martial à M. Laroche, qui est bien forcé d'y consentir. Le mariage se ferait sans les associés de Martial, lesquels voyant que celui-ci veut les voler et garder pour lui seul l'argent ainsi extorqué, le dénoncent au commissaire de police, qui vient l'arrêter au milieu même des préparatifs de la noce. M. Laroche, voyant que lui aussi va être découvert, se tue pour échapper à la honte, et Clarisse, apprenant qu'elle n'est pas sa fille, mais bien celle de Guillaume, n'a rien à regretter et donne sa main à Armand.

Telle est la charpente de ce drame, dont l'intrigue, habilement nouée et mêlée de scènes ingénieuses, tient la curiosité du spectateur sans cesse en éveil. Comme il poignait les mœurs, les habitudes et jusqu'au langage d'une certaine classe de la population, il fut populaire dans la véritable acception du mot. La ronde du canal Saint-Martin (V. ci-après), intercalée au milieu de la pièce, eut pendant longtemps une vogue immense.

Le Canal Saint-Martin peut être regardé comme un des modèles de ce genre qu'on appelle le drame populaire : il en a les qualités et les défauts. D'un côté, il se met à la portée du peuple par le langage qu'il parle, les scènes qu'il représente, les conseils qu'il donne; le rôle de Guillaume, par exemple, qui, entraîné par l'ivresse de commettre un crime, a juré de ne plus boire, est d'un effet moral excellent. Mais, d'autre part, il descend trop à un langage qui n'est pas celui de la grammaire, il se condamne à intéresser par une action qui n'a rien de noble ni de relevé. Tel n'est pas le but, ni même le côté vraiment utile de l'art dramatique; le poète doit élever les spectateurs jusqu'à lui, et non descendre jusqu'à eux, il doit idéaliser les sujets qu'il touche, et ne pas se contenter de reproduire servilement les scènes qui se passent chaque jour sous ses yeux.

Canal Saint-Martin (LB), ronde extraite du drame du même nom, musique d'Henrion. Dans ce drame essentiellement populaire, cette ronde était un élément indispensable à la réussite.

Gal et animé. ♯

REFRAIN. Gais en-fants du ca - nal, ré -

- pé-tez mon refrain, De Pan-tin à Pa -

- ris, de Pa-ri à Pan - tin,

Vi-ve à ja - mais le ca - nal Saint-Mar -

- tin! Pour le joyeux ga-min, L'hon -

- né-te ci - ta - din, Vi - ve à ja -

- mais le ca - nal Saint-Mar - tin!

Vi-ve à ja-mais le ca - nal Saint-Martin!

Ma - ri-niers, blan-chis - seu-ses, Dé -

- bardeurs, charbonniers, Ses é-clu-ses nom -

- breuses Font vi - vre cent mé-tiers. Mieux

que sur la ri-viè - re On y gagne son

pain, C'est son eau sa - lu - tai - re Qui

nous fait boir' du vin. Gais,

DEUXIÈME COUPLET.
Le pêcheur à la ligne
Espère et ne prend rien ;
Le bourgeois, d'un air digne,
Y vient baigner son chignon ;
Car, malgré les affiches,
Depuis la fondation,
C'est d' messieurs les caniches
L'écol' de natation.
Gais enfants, etc.

TROISIÈME COUPLET.
C'est encor très-commode
Pour les marchands de vin ;
Et plus d'un s'accommoda
De puiser chez l'voisin.
Dans l'intérêt d'l'ivrogne
Qui pourrait s'faire du mal,
Les vendang's de Bourgogne
Se font dans le canal.
Gais enfants, etc.

QUATRIÈME COUPLET.
Mais voici la nuit sombre ;
Sur les bords du canal,
Je vois glisser une ombre,
J'entends comme un signal.
Au ciel, pas une étoile ;
Bourgeois, rentrez chez vous.
La lune a mis son voile,
C'est l'heure des flous.
Redoutez, redoutez, honnête citadin,
De Pantin à Paris, de Paris à Pantin,
Ah ! redoutez le canal Saint-Martin,
De minuit au matin,
Honnête citadin,
Ah ! redoutez le canal Saint-Martin ! (bis)

CANAL ou CANALE (Antoine), peintre italien. V. CANALETTO.

CANALE s. f. (ka-na-le). Bot. Syn. de SPIGÉLIE.

CANALE, ville du royaume d'Italie, province et à 15 kilom. N.-O. d'Alba ; 3,500 hab. Aux environs, sources salines renommées.

CANALE (Nicolas), amiral vénitien, vivait dans la seconde moitié du xve siècle. S'étant emparé d'Enos, uniquement habitée par des Grecs, il la livra à toutes les horreurs du pillage, quoiqu'il parût ne faire la guerre qu'aux Turcs. Il tenta vainement ensuite d'empêcher Négrepont de tomber au pouvoir de Mahomet II, et ne fut pas plus heureux quand il voulut reprendre cette ville. Rappelé à Venise, et mis en jugement pour sa mollesse et son inhabileté, il se vit condamner par le sénat à finir ses jours à Porto-Grueso.

CANALETTO (Antoine CANAL ou CANALE, dit le), peintre vénitien, né en 1697, mort en 1768. Il peignit d'abord les décorations de théâtre, et se fit en ce genre une réputation fort brillante. Mais, en 1719, il se rendit à Rome, étudia les maîtres et dessina surtout d'après nature et d'après les ruines antiques. De retour à Venise, il peignit une innombrable quantité de Vues des monuments, des palais, des églises et des canaux de cette ville. Il fut, dit-on, un des premiers peintres qui se servirent de la chambre obscure pour obtenir rapidement des perspectives. Ses tableaux sont très-populaires et très-recherchés. Tiepolo les a souvent enrichis de spirituelles figures. Le musée du Louvre en possède six, dont les plus beaux sont la *Vue du Grand Canal*, le *Palais ducal* et la *Place Saint-Marc*. — Son neveu, Bernard BELLOTTO, également surnommé le *Canaletto*, né à Venise en 1724, mort à Varsovie en 1780, étudia sous lui la peinture, et exécuta dans le même style quelques tableaux pour sa ville natale. Il voyagea ensuite à Rome, à Vérone, à Brescia, à Milan, à Dresde. Il peignit plusieurs Vues de cette dernière ville, qu'il grava ensuite avec une grande habileté, et qui sont au nombre de ses productions les plus remarquables. Le musée du Louvre possède de cet artiste deux Vues de Venise, œuvres qui remontent à ses débuts en peinture.

Les tableaux des Canaletti appartiennent à un genre qu'ils ont créé et qu'ils ont porté à sa plus haute perfection. Claude Lorrain a mis, à leur exemple, de l'architecture dans ses paysages, des horizons sans fin, de riantes perspectives ; mais, malgré les qualités brillantes qu'en ont fait un poète merveilleux, inimitable, il n'est pas arrivé comme eux à l'exactitude, à la précision mathématique de la ligne architecturale. Au reste, ce point de vue n'était pour lui que secondaire, et on ne peut pas lui faire un grand reproche de l'avoir négligé.

Canaletto et son neveu en ont fait, au contraire, le thème de leurs compositions, le but de leurs efforts ; aussi sont-ils arrivés, à force de science et de talent, à peindre *exactement* des monuments grandioses, et à mettre en ces tableaux un charme, une poésie dont ne semblaient pas susceptibles des sujets semblables, si arides en apparence. Ils ont découvert, en quelque sorte, le génie de l'architecture, et ils en ont magnifiquement développé toutes les splendeurs.

CANALI (Luigi), savant italien, né à Pérouse en 1759, mort en 1841. Il fut agrégé au collège des Philosophes et s'occupa beaucoup des sciences naturelles. On lui doit : *L'Amor chimico*, poème (1797) ; *Analisi ed osservazioni in materia fisica, agraria, mineralogica, litologica e filologica* ; *Intorno alle piante fossili* (1828), etc.

CANALICOLE s. m. et f. (ka-na-li-ko-le —

du lat. *canalicola* ; de *canalis*, canal, et *colere*, habiter). Antig. rom. Gueux, canaille, homme sans aveu, qui fréquentait le lieu du forum appelé le *Canal*.

CANALICULAIRE adj. (ka-na-li-ku-lè-re — rad. *canalicule*). Qui a la forme d'un canalicule.

— Bot. Qui se développe dans les tuyaux de conduite : *Conferve* CANALICULAIRES.

CANALICULE s. m. (ka-na-li-ku-le — dimin. du lat. *canalis*, canal). Petit canal, petit conduit.

— Petite rainure : Les CANALICULES d'une feuille, d'une tige. *Creuser* des CANALICULES sur le fût d'une colonne.

CANALICULÉ, ÉE adj. (ka-na-li-ku-lé — rad. *canalicule*). Hist. nat. Creusé d'un canalicule ou en canalicule : *Feuille, tige* CANALICULÉE. Os CANALICULÉES.

CANALIE s. f. (ka-na-li). Bot. Syn. de GNIDIE.

CANALIFÈRE adj. (ka-na-li-fè-re — du lat. *canalis*, canal ; *fero*, je porte). Hist. nat. Qui est muni d'un canal.

— s. m. pl. Moll. Famille de mollusques gastéropodes, à coquille munie d'un canal à la base de son ouverture, et dont le bord droit ne change pas de forme avec l'âge. Tels sont les genres *cérithie*, *fuséau*, *pyrulle*, *ranelle*, *rocher*, *triton*, etc.

CANALIFORME adj. (ka-na-li-for-me — de *canal* et *forme*). Qui est en forme de canal.

CANALISABLE adj. (ka-na-li-za-ble — rad. *canaliser*). Susceptible d'être canalisé : Une rivière CANALISABLE.

CANALISATION s. f. (ka-na-li-za-si-on — rad. *canaliser*). Transformation en canal : La CANALISATION d'une rivière. Il existe un autre témoignage de l'antique puissance d'Issoudun, dans la CANALISATION de la Tourneimine. (Balz.) Etablissement de canaux : *Quant à la Chine, la CANALISATION y est extrêmement développée, et remonte, à ce qu'il paraît, à une très-haute antiquité*. (B. Julien.) II Système de canaux : *L'autorité est obligée d'intervenir, dans une certaine mesure, quand il s'agit de placer sous le sol des rues une CANALISATION assez compliquée de tuyaux distributeurs, côte à côte avec ceux du gaz à éclairer*. (Dict. du comm.)

CANALISÉ, ÉE (ka-na-li-zé) part. pass. du v. *Canaliser* : *Rivière* CANALISÉE.

CANALISER v. a. ou tr. (ka-na-li-zé — du lat. *canalis*, canal). Mettre à l'état de canal ; rendre navigable : CANALISER une rivière. II Couper de canaux : CANALISER une contrée.

CANALITE s. f. (ka-na-li-te — du lat. *canalis*, canal). Conchyl. Dentale fossile.

CANALS Y MARTY (Juan-Pablo), économiste espagnol, né à Barcelone dans le xviii^e siècle. Après de nombreux voyages, il importa dans son pays la culture de plusieurs plantes usuelles, et notamment de la garance. Charles III le nomma, en 1763, directeur général des teintures du royaume. Il publia, en 1789, un ouvrage intitulé : *Coleccion de lo perteneciente al ramo de la rubia o granza en España*.

CANAMELLE ou CANNAMELLE s. f. (ka-na-mè-le — du lat. *canma*, canne ; *mel*, miel). Bot. Nom scientifique de la canne à sucre.

CANANAÏTE s. f. (ka-na-na-i-te — de *Canaan*, nom de pays). Miner. Substance que la plupart des minéralogistes considèrent comme une variété de wernérite, et qui a été ainsi appelée parce qu'on l'a découverte dans la contrée de Canaan, aux Etats-Unis.

CANANDAIGUA, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de New-York, sur le petit lac du même nom, à 45 kilom. S. du lac Ontario, et à 300 kilom. O. d'Albany ; 6,650 hab. Cette ville, fondée en 1788, est aussi remarquable par la beauté de sa situation que par l'élégance de ses constructions ; elle possède un arsenal, fut un commerce actif, facilité par le chemin de fer qui la relie à Elmira. Aux environs, sources de gaz inflammable.

CANANÉEN, ÉENNE s. et adj. (ka-na-né-ain, é-e-ne). Géogr. Habitant de Cana ; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Simon le CANANÉEN. Une femme CANANÉENNE*.

CANANG s. m. (ka-nangh — de *cananga*, nom malais). Bot. Genre d'arbres, de la famille des anonacées : *L'écorce* du CANANG *sert à fabriquer des cordes* (Fr. Gérard.)

— Encycl. Le genre *canang* (*uvaria*), de la famille des anonacées, renferme des arbres ou des arbrisseaux dressés ou sarmentueux, à feuilles alternes et à fleurs axillaires, auxquelles succèdent des baies sèches ou charnues, arrondies ou ovoïdes. Ces végétaux appartiennent aux régions chaudes de l'Asie et de l'Amérique. Ils sont généralement aromatiques, et employés en médecine comme stimulants ; leurs fruits servent de condiment, et plusieurs sont comestibles. Le *canang* odorant (*uvaria odorata*) croît en Chine, à Java, aux Moluques, dans les îles de la Malaisie, et on le cultive aux îles de France et de la Réunion. Ses fruits ont une saveur amère et aromatique ; les Indiens les mélangent avec des fleurs de champac, du curcuma et de l'huile de palme, et en font une pommade appelée *borri-borri* ou *borburi*, dont ils enduisent le corps des personnes atteintes de fièvres, surtout

dans les temps froids et pluvieux, pour ramener la chaleur. Ces fruits servent aussi d'épices, et on les mange même au naturel. Les fleurs ont une odeur suave, et on en prépare une cosmétique en les faisant macérer dans l'huile de coco ; les femmes en inondent leurs cheveux en sortant du bain. On pense que l'huile de *Macassar*, qu'on vend à Paris, est tout simplement une imitation du *borri-borri*. Le *canang* musical (*uvaria musica*) et le *canang* narium (*uvaria narum*) possèdent des propriétés analogues ; leur écorce sert à faire des cordes pour les instruments de musique ; ces deux espèces croissent sur les montagnes du Bengale, des Moluques, d'Amboine, etc. Le *canang* sarmentueux ou de Ceylan (*uvaria Zeylanica*) est, comme les deux précédents, un arbrisseau grimpant, dont le nom spécifique indique suffisamment la patrie. Son écorce et ses feuilles sont aromatiques, et ses fruits ont une saveur vineuse qui rappelle celle de l'abricot. Le *canang* à longues feuilles (*uvaria longifolia*) et le *canang* à trois pétales (*uvaria tripetala*) sont de grands arbres qui croissent dans l'Inde, à Java, aux Moluques, aux Philippines, etc. ; ils participent aux propriétés générales. Leur bois, quoique blanc et léger, est très-estimé, et on l'emploie à divers usages, surtout à la construction des maisons. — On raconte que les fumigations faites avec les racines du *canang* camphré (*uvaria camphorata*) sont excellentes pour apaiser les enfants pleureurs.

CANANGA s. m. (ka-nan-ga — mot malais). Bot. Syn. de QUALTERIE et de CANANG.

CANANI (Jean-Baptiste), anatomiste italien, né à Ferrare en 1515, mort en 1579. Il découvrit le muscle de la main nommé *court palmaire* et signala le premier le rôle des valvules des veines dans la circulation du sang. Il inventa aussi divers instruments de chirurgie. Canani reçut du pape Jules II le titre de premier médecin, fut nommé archiprêtre de Ficarolo en 1559, puis revint passer ses derniers jours dans sa ville natale. On a de ce célèbre et savant anatomiste : *Dissectio picturata musculorum corporis humani* (Ferrare, 1572, in-40), et *Anatomia* (1574, 2 vol. in-40).

CANANORE, ville de l'Indoustan anglais, présidence de Madras, sur la côte de Malabar, à 70 kilom. N. de Calicut ; 10,000 hab. Commerce actif. Cette ville, bâtie par les Portugais en 1501, fut prise par les Hollandais en 1664, puis par Tippo-Saëb, et enfin, en 1790, par les Anglais, qui y établirent leur principale station militaire du Malabar. Pendant quelque temps, Cananore fut la capitale d'un petit Etat gouverné par les femmes ; les Anglais laissèrent longtemps à la reine une souveraineté qui n'était qu'apparente.

CANAP s. m. (ka-napp). Techn. Syn. de CANAPÉ, dans les raffineries.

CANAPÉ (Jean), médecin français, fut d'abord lecteur public de chirurgie à Lyon, et devint en 1542 médecin ordinaire de François I^{er}. Il est le premier qui ait fait des cours de chirurgie en langue française, et il donna, dans cette même langue, plusieurs traductions d'ouvrages sur la médecine et sur la chirurgie. Nous citerons, parmi ses écrits originaux : le *Guidon pour les barbiers et les chirurgiens* (Lyon, 1538, in-12), qui a eu plusieurs éditions.

CANAPÉ s. m. (ka-na-pé — du gr. *kónopéion*, rideau contre les cousins, rad. *kónops*, cousin). Siège à dossier pouvant servir à la fois à plusieurs personnes : *Ces patriarches... n'ont habité que sous des tentes... Il n'y avait pas l'ombre d'un canapé, mais de la paille bien fratche*. (Dider.) *Mme de Barpignon fit signe à Lucien de venir près d'elle sur un meuble canapé de calicot à fleurs jaunes, où elle était assise*. (Balz.) *La divinité de ce temple était mollement couchée sur un grand et profond canapé circulaire*. (E. Sue.)

Un fauteuil m'embarasse ;
Un homme, là-dedans, est tout enveloppé ;
Je ne me trouve bien que dans un canapé.

REGNARD.

— *Canapé-lit*, Nouveau meuble inventé par M. Leroux, et qui peut servir alternativement de canapé et de lit.

— Argot. Lieu où se réunissent les pédérastes : *Les femmes qui tiennent des CANAPÉS se nomment lantes*.

— Techn. Support formé de plates-bandes en fer assemblées à jour, qui, dans l'opération du raffinage du sucre appelée *emplit*, sert à maintenir les bassins, pendant qu'on y verse le sirop. On dit aussi CANAP.

— Art culin. Tranche de pain frite dans le beurre, sur laquelle on dispose des filets d'anchois, et diverses garnitures qui se mangent d'ordinaire avec ce poisson.

— Hist. Nom donné, sous la Restauration, aux membres de la secte des doctrinaires, attendu que, d'après le dire d'un plaisant, la secte tout entière pouvait tenir dans un canapé.

CANAPLES (le sire de), capitaine français, qui servit d'abord sous les ordres du vieux La Trémoille, fut blessé au siège d'Hesdin en 1522, défendit courageusement Montreuil contre les Anglais, et prit part à la défense de Metz, sous les ordres de François, duc de Guise. — Un autre CANAPLES, colonel du régiment des gardes au siège de La Rochelle, repoussa Buckingham, qui venait de débarquer à l'île de Ré avec des forces supérieures,

et fut nommé mestre de camp par le cardinal de Richelieu, en 1627.

CANAPSA s. m. (ka-na-psa — allem. *schnappsack*, sac). Havre-sac que portaient les lansquenets. II Lansquenet, homme qui portait le canapsa. II Vieux mot.

CANAQUE s. m. (ka-na-ke). Linguist. Idiome parlé dans les îles Sandwich.

CANAR, bourg de l'Amérique du Sud, dans la république de l'Equateur, sur la route de Quito à Cuenca, à 35 kilom. N. de cette dernière ville, dans un territoire fertile et riche en métaux précieux. Ce village, aujourd'hui sans importance, se recommande par les ruines du palais des Incas. Cette construction, bâtie par les anciens rois du Pérou, s'élève sur une colline terminée en plate-forme. Un mur construit en grosses pierres de taille s'élève à la hauteur de 5 ou 6 mètres, et a la forme d'un ovale régulier, dont le grand axe a 38 mètres. L'intérieur de l'ovale est une terre-plein au centre duquel se trouve une maison qui ne renferme que deux appartements. Les pierres avec lesquelles sont bâties ces murailles sont des parallépipèdes dont la surface extérieure est légèrement convexe et coupée en biseau vers les bords, en sorte que les joints forment de petites camelures. Les portes ont 2 mètres de hauteur et sont fort larges, les fenêtres affectent la même forme. Cette curieuse habitation appartenait à un système de murs et de fortifications qui avaient plus de 150 mètres de développement.

CANARA. V. KANARA.

CANARD s. m. (ka-nar — pour l'étym. v. la partie encyclopédique). Ornith. Genre d'oiseaux palmipèdes lamellirostres, type de la famille des anatines : CANARD *sauvage*. CANARD *domestique*. *Chasser aux CANARDS*. *Le bec du CANARD est mou et aplati comme une pelle*. (J. Macé.) *La chair du CANARD étouffée est bien plus savoureuse que celle du CANARD saigné*. (Joigneaux.) *Les CANARDS musqués ont un vol facile et non précipité*. (Lafresnaye.) *Les CANARDS se distinguent, entre tous les palmipèdes, par la beauté de leur plumage*. (Fr. Gérard.) *Il faut que le CANARD puisse barboter*. (P. Joigneaux.) *Un seul CANARD mâle peut suffire à huit ou dix femelles*. (P. Gervais.)

— Loc. fam. *Mouillé comme un canard*, Complètement mouillé. *Il vint et mouillé comme un canard*. (Mme de Sév.) *J'étais mouillé comme un canard, lorsque je m'entendis appeler*. (Le Sage.) II *Plonger comme un canard*, Plonger très-habilement et, fig. S'esquiver adroitement : *Il allait être pris, mais il a plongé comme un canard*. II *Danser, vendre un canard à moitié*, Ancien proverbe qui signifiait faire des promesses mensongères, impossibles à tenir. C'est peut-être de là que serait venue l'acception de mensonge, hablerie, donnée aujourd'hui au mot CANARD. II *Canard privé*, Personne qui sert comme d'appau pour en attirer d'autres : *La police élève des CANARDS PRIVÉS*.

— Pop. Mari fidèle, par allusion aux canards qui aiment à marcher de compagnie : *Mou canard me conduit ce soir à l'Opéra*. (Ricard.) II *Fourier a fait du canard l'emblème du mari qui adore sa femme, et se laisse gouverner par elle*. Le CANARD est l'emblème du mari subjugué, ensorcelé, ne voyant que par les yeux de sa femme. (Fourier.)

— Particulièrement. Morceau de sucre plongé dans le café ou l'eau-de-vie.

— Par plaisant. Note fausse et criarde donnée par la voix humaine ou par quelque instrument à vent, particulièrement par la clarinette. II Nouvelle fausseté et le plus souvent absurde ; se dit surtout des récits de ce genre insérés dans les journaux : *De toutes les espèces de CANARDS, la plus dangereuse pour les journaux de l'opposition, c'est le CANARD officiel*. (Balz.) *Les premiers-Paris et les CANARDS antireligieux de la feuille libérale formèrent l'opinion publique de la vallée des Arques*. (Balz.) II Nom que l'on donne aux imprimés qui se vendent dans les rues, à Paris, pour annoncer les nouvelles du jour, II Typogr. Nom donné dans les imprimeries à tout journal, quel qu'il soit, politique ou non, hebdomadaire ou quotidien : *Il faut enlever le CANARD en deux heures*.

— *Bateau à canards*, Sorte de bateau-vivier très-répandu en Chine pour l'élève des canards.

— Mécan. *Canard de Vaucanson*, Canard mécanique imitant tous les mouvements d'un véritable canard, et fabriqué par le fameux mécanicien Vaucanson. Nous en avons parlé assez longuement au mot AUTOMATE.

— Pêch. Filet soutenu dans l'eau par des roseaux.

— Pyrotechn. Pièce d'artifice qui se lance dans l'eau et y plonge, pour en ressortir.

— Techn. Nom donné, dans les mines, à des tuyaux destinés à porter de l'air, qui sont placés dans les angles ou sur le sol des galeries. II Demi-cintre de bois qui, dans la fabrication des velours coupés, est placé sur le rouleau de devant, afin d'éviter l'écrasement du poil.

— Encycl. Ornith. Le genre *canard*, tel qu'il avait été établi par Linné, comprenait non-seulement les *canards* proprement dits, mais encore les *cérépèdes*, les *oies* et les *cygnes*, dont les auteurs modernes ont formé trois genres distincts. Ainsi circonscrit, le

genre *canard* renferme les espèces qui ont le bec moins haut que large à sa base, et ordinairement aussi haut à son extrémité que vers la tête; les narines plus rapprochées du dos et de la base que chez les cygnes; le cou moins long que chez les cygnes et les oies; la trachée renflée à sa bifurcation en capsules cartilagineuses dont la gauche est généralement la plus grande; enfin, les jambes plus courtes et situées plus en arrière que chez les oies. Ce dernier caractère rend la marche des *canards* assez difficile; par contre, ils volent aisément pour la plupart; mais c'est surtout dans la natation qu'ils excellent; ils fendent les eaux avec une certaine grâce et plongent très-adroitement. « Presque tous, dit M. Paul Gervais, exécutent de longs voyages, passent l'hiver dans les contrées tempérées, et retournent dès le printemps vers le nord, où ils construisent leurs nids. Ils ne quittent les eaux que pour couvrir, et ils y retournent dès que leurs petits sont éclos. La plupart se retirent pendant le jour dans les champs et sur les arbres, ou se cachent dans les herbes, pour n'en sortir que le soir ou le matin, afin d'aller chercher la nourriture. »

Le nombre des espèces de ce genre est assez considérable, et les caractères qui les distinguent assez peu prononcés pour que leur classification présente certaines difficultés. Plusieurs systèmes ont été proposés pour leur répartition en groupes secondaires; nous adopterons la classification de M. Paul Gervais, qui nous paraît la plus précise et la plus naturelle; nous allons en présenter un sommaire. On peut, d'après le savant zoologiste, admettre, dans le genre *canard*, deux divisions assez faciles à caractériser. La première, celle des *canards proprement dits*, comprend toutes les espèces qui n'ont pas le pouce bordé par une membrane; la seconde, celle des *hydrobates*, renferme les espèces dont le pouce a une membrane marginale.

— I. CANARDS PROPREMENT DITS. Ils n'ont point le pouce bordé par une membrane; leur tête est de largeur moyenne; le cou est assez long, les ailes assez grandes, les tarses peu aplatis; leur démarche est assez assurée. Leur nourriture se compose de poissons, d'insectes, de végétaux et de graines. Ils présentent les groupes suivants : 1° *Canards vrais*. Ils se reconnaissent à leur bec proportionné, non gibbeux, et à leur cou emplumé; tels sont le *canard sauvage*, type de la plupart de nos races domestiques; le *canard siffleur* ou *pénélope*; le *canard de la Caroline*, et le *canard pilot* ou à *longue queue*. 2° *Musqués*. Le bec est épais à la base; les joues, le tour des yeux et une partie de la tête sont garnis de caroncules charnues; la membrane des doigts est réticulée. Le *canard musqué* est originaire de l'Amérique; c'est donc bien à tort qu'on l'appelle *canard de Barbarie*. 3° *Sarcelles*. Plus petites que les *canards*, elles ont les narines ovalaires situées près du front et rapprochées; les espèces les plus remarquables sont la *sarcelle ordinaire*, la *petite sarcelle* ou *sarcelle d'hiver*, et la *sarcelle de Chine*; appelée aussi *canard mandarin*. 4° *Tadornes*. Ces espèces ont le bec très-aplati vers le bout et renflé à la base de la mandibule supérieure, qui décrit une ligne concave. Le *tadorné commun* est de passage sur nos côtes. 5° *Canard-oie*. L'espèce unique à les pieds demi-palmés et habite l'Australie. 6° *Souchets*. Ils sont surtout remarquables par leur bec long, dont la mandibule supérieure, ployée régulièrement en demi-cylindre, est élargie à son extrémité. Ce bec est bordé de lames si longues et si minces qu'elles ressemblent presque à des cils. Le *canard souchet* est une très-belle espèce, qu'on trouve en France pendant la belle saison.

— II. HYDROBATES. Leur pouce est bordé par une membrane qui sert à son élargissement; la tête est plus large, le cou plus court, les ailes plus petites, et les tarses plus comprimés que chez les *canards* proprement dits. Ils marchent encore plus mal; aussi les voit-on plus souvent venir à l'eau, où ils recherchent les petits poissons, les insectes et les mollusques; ils plongent avec beaucoup de facilité. On distingue parmi eux les divers groupes qui suivent : 1° *Hydrobates vrais*. Ce sont les espèces qui ont le bec court, déprimé, dilaté sur les bords, et des caroncules charnues pendantes sous la gorge; l'*hydrobate à fanon* habite l'Australie. 2° *Garrots*. Ils ont le bec court et plus étroit en avant; la queue canéiforme, plus ou moins allongée, quelquefois arrondie. Tels sont le *garrot proprement dit*, le *mielton* ou *miquelonnais*, et le *canard à collier* ou *arlequin*. 3° *Eiders*. Leur bec, plus allongé que celui des garrots, remonte plus haut vers le front. Les deux espèces qui composent ce groupe habitent les régions boréales, et l'une d'elles est célèbre par l'édredon qu'elle fournit. 4° *Milouins*. Leur bec, large et plat, décrit par sa surface dorsale une ligne très-courte; on remarque dans ce groupe les *milouins communs* et *huppés*, le *milouin* et le *morillon*. 5° *Microptères*. Ils se distinguent par leur bec court, très-élevé à sa base, à arête formant une ligne droite; leurs tarses très-courts; leurs ailes munies chacune de deux tubercules et impropres au vol. L'espèce unique habite les îles Malouines. 6° *Macreuses*. Elles ont le bec large et renflé à sa base. La *macreuse commune*, la *double macreuse* et la *macreuse à large bec* ou *canard marchand*, telles sont les espèces qu'on trouve plus ou moins abondamment en Europe.

Sans nous exagérer la valeur des caractères d'après lesquels on a établi les divers groupes qui viennent d'être énumérés, nous devons reconnaître que ces groupes ont assez d'importance pour faire l'objet d'autant d'articles spéciaux, auxquels nous renvoyons. Nous n'avons donc à nous occuper ici que des deux premiers de ces groupes, que l'on désigne plus spécialement sous le nom de *canards*, et qui renferment les seules espèces élevées en grand dans nos basses-cours.

L'espèce type des *canards vrais* est le *canard sauvage*. Il habite le nord des deux continents, et on le trouve de passage dans presque toutes les contrées de l'Europe qui possèdent des eaux courantes ou dormantes. Il se nourrit de poissons et de frai, d'insectes aquatiques, de mollusques, de végétaux et de graines. Le mâle, plus grand que la femelle, s'en distingue encore par les riches couleurs qui brillent sur son plumage et par une petite boucle de plumes relevées en demi-cercle sur le croupion. Un petit collier blanc sépare le vert d'émeraude dont la tête et la moitié du cou sont ornées, du beau brun pourpre qui couvre le bas du cou et la poitrine. Le croupion est d'un noir à reflets verdâtres; le reste du corps est rayé de noir et de blanc sur un fond gris roussâtre. Les ailes sont grises avec une bande blanche et une autre d'azur bordée de gros bleu velouté; la queue est également grise, mais liserée de blanc, excepté aux quatre plumes du milieu. L'habit de la femelle est moins brillant, et, à l'exception des reflets verts des ailes qui ont quelque éclat, son plumage ne présente que deux nuances ternes et sombres, le brun et le gris teint de roux. Les *canards* sauvages sont des oiseaux essentiellement voyageurs; on les voit dans presque toutes les parties du monde, mais ils ne séjourneront jamais longtemps dans la même contrée. Aux approches de l'hiver, ils abandonnent les régions boréales et se dirigent par bandes innombrables vers le midi. Leur vol est très-élevé et longtemps soutenu; il ne s'exécute guère que pendant la nuit. Leurs troupes sont rangées en triangle régulier. Les *canards* sauvages sont très-défiant; ils ne s'abattent jamais sans avoir fait plusieurs circonvolutions sur le lieu qu'ils ont choisi, afin de s'assurer qu'il ne se trouve là ni pièges ni ennemis. Ils nagent loin des rivages et se reposent sur l'eau; on les y voit souvent la tête cachée sous une aile, dans l'attitude d'un oiseau qui dort; mais il y en a toujours un certain nombre qui veillent à la sûreté commune et donnent l'alarme quand il y a péril. De même que tous les oiseaux nageurs, les *canards*, en sortant de l'eau, s'élèvent verticalement et avec un grand bruit d'ailes. Ils vivent en société; mais, vers la fin de l'hiver, ils se séparent par couples. La ponte n'a lieu qu'une fois par an. Aussitôt après la parade, qui dure environ trois semaines, la femelle fait son nid, le plus souvent dans une épaisse touffe de joncs isolée au milieu d'un étang, quelquefois dans des bruyères assez éloignées de l'eau, d'autres fois encore dans des champs de blé, au milieu des buissons ou même sur les arbres. Ce nid est fait de joncs ou d'autres herbes longues pliées et arrangées avec un certain soin. La cane en garnit l'intérieur avec le duvet qu'elle s'arrache sous le ventre. Elle pond douze à quinze œufs à coquille dure et d'un blanc verdâtre. L'incubation dure trente jours; la femelle s'en charge seule, mais le mâle, pendant ce temps, veille à la sûreté commune. Les canetons sont en état de courir aussitôt après leur naissance. Le premier soin du père et de la mère est de les conduire à l'eau. Ils sont longtemps couverts d'un duvet jaunâtre; les plumes ne leur poussent que fort tard, et ils ne sont guère en état de voler que vers l'âge de trois mois. Dans cet état, les chasseurs les désignent sous le nom de *halbrans*. Au bout de six mois, les canetons ont enfin acquis tout leur accroissement et toutes leurs couleurs.

Le *canard sauvage* est un gibier excellent, mais son naturel défiant le rend très-difficile à surprendre. La chasse de cet oiseau est une de celles qui exigent le plus de finesse, de ruse, de peine et souvent de patience. On ne la pratique guère qu'à la fin de l'automne et pendant l'hiver; à la fin de cette dernière saison, les *canards* nous quittent pour retourner dans le nord, où ils passent tout l'été; dans nos contrées, il n'en reste que quelques rares individus que l'on peut chasser toute l'année. A raison des lieux qu'il est obligé de fréquenter, le chasseur de *canards* doit prendre certaines précautions qui intéressent sa santé au plus haut degré. Il doit être très-chaudement et de manière à n'avoir pas à souffrir de l'humidité. Les différents moyens employés pour s'emparer des *canards* sauvages peuvent être divisés en deux catégories : les uns constituent la chasse au fusil; les autres, la chasse au piège. La chasse au fusil s'exécute de plusieurs manières, suivant les lieux et les saisons. En été, par exemple, si l'on rencontre une couvée de halbrans, on tâche de tuer la mère et on les abat ensuite facilement jusqu'au dernier. En automne et pendant l'hiver, on chasse fréquemment à la hutte et au réverbère. La hutte (v. ce mot) doit être établie près d'un endroit où le terrain se creuse et fait la jatte, à l'extrémité d'une petite mare. Le huteur est muni de trois ou quatre appelants, que l'on attache dans l'eau, à quelque distance du bord. Il se tient renfermé dans la hutte et fait feu par des meur-

trières pratiquées de distance en distance. La chasse à la hutte ne se fait que pendant la nuit; elle commence dans le mois de novembre et se prolonge jusqu'au mois de mars. Pour chasser au réverbère, on se sert d'un flambeau que l'on met dans un vase de cuivre renversé sur le côté, ou mieux encore d'une lampe à réflecteur ordinaire. On dispose la lumière, tantôt à l'avant d'un bateau qui suit le fil de l'eau, tantôt sur la terre, à quelque distance du bord. Après chaque coup de fusil, le chasseur perdrait son temps s'il restait au même endroit; il doit aller camper ailleurs en recommençant le même manège; s'il est en bateau, il n'a qu'à se laisser entraîner par le courant.

Nous n'essayerons pas d'énumérer les pièges et les divers moyens de destruction employés contre les *canards* sauvages; chaque canton fréquenté par ce gibier a là-dessus ses routines; chaque paysan a ses ressorts et ses pratiques. Nous nous contenterons de décrire les plus efficaces et les plus généralement usités. La chasse à la glanée est à la fois une des plus simples et des plus productives que l'on connaisse. On prend des tuiles plates assez grandes; on en perce le milieu d'un trou à travers lequel on passe quatre fils de fer de moyenne grosseur et longs d'environ 0 m. 30; on les tord et on en courbe les quatre extrémités, à chacune desquelles on attache solidement un collet de six à huit crins. Le dessus de la tuile est garni de terre glaise. On y sème du blé cuit et on en répand encore alentour pour servir d'amorce. Cette chasse se fait à la sourdine, de telle sorte qu'un *canard* se prend à côté de son voisin sans que celui-ci se doute de rien. On place ce piège sur le bord d'une rivière, d'un étang, d'un marais, ou dans des prés inondés, de manière que la tuile soit recouverte de 0 m. 20 à 0 m. 25. Il est indifférent que les collets surnagent horizontalement ou entre deux eaux. Les *canards* s'y prennent en plongeant pour manger le grain cuit qui sert d'appât. Pour empêcher que le *canard* ne déplace le piège, on en attache plusieurs après un même cordeau qu'on passe par-dessus à travers l'anneau formé par les fils de fer qui tiennent les collets. Après la chasse à la glanée, les moins dispendieuses et les plus productives sont la chasse à la pince ou collet à ressort, aux hameçons, aux filets et à la glu. Les collets à ressort et les pincettes d'Elvaski, du nom de leur inventeur, se disposent à peu près comme la glanée. Les hameçons dont on se sert pour prendre les *canards*, et en général les diverses espèces d'oiseaux aquatiques, doivent être très-forts et munis d'un double crochet. On les appâte de chairs crues, de vers, de grenouilles, de petits poissons et surtout de morceaux de pommes presque pourries. Dans les régions boréales où les *canards* sont très-nombreux, on n'y met pas tant de façons. Le chasseur les poursuit seul ou avec un chien, et il les assomme à coups de fouet et de bâton. Les *canards* sauvages s'approvoient facilement. Lorsqu'on a pu se procurer des œufs de cane sauvage et qu'on les fait couvrir par une poule, les petits s'élèvent sans difficulté avec les habitants ordinaires de la basse-cour, et, après la première ponte, ils perdent pour toujours l'idée de reprendre leur liberté. Le *canard* sauvage, devenu domestique, a produit diverses races, parmi lesquelles on remarque les *canards* de Rouen, de Hollande, d'Aylesbury, etc. La race de Rouen ou de Normandie est de beaucoup la plus grosse et la plus facile à engraisser. L'éleve des *canards* est très-avantageux, pourvu qu'on ait de l'eau à proximité; car ces palmipèdes aiment à barboter, et ce n'est pas sans raison que dans certains pays on les désigne sous le nom de *barboteurs* ou *barboteux*. D'ailleurs, il n'est pas indispensable que l'eau soit courante, ni même très-abondante; faute de cours d'eau ou de mare, il suffit d'un petit breuvier pavé et cimenté qu'on alimente avec de l'eau de puits. Peu difficiles sur la nourriture, doués d'un appétit vorace, les *canards* se contentent des graines que dédaignent les autres volailles, des restes de cuisine, des débris de toute sorte, d'herbes, de colimaçons, etc. On peut donc les engraisser facilement et à peu de frais. Pour la propagation, un seul mâle peut suffire à huit ou dix femelles. La ponte commence quelquefois dès la fin de février, et au plus tard dans le courant de mars, pour continuer jusqu'en mai; elle peut durer pendant trois mois, à raison de cinq œufs par semaine, lorsqu'on a soin d'enlever les œufs à la pondreuse. En général, on se trouve bien de remplacer la cane comme couveuse par une dinde, ou mieux par une poule, qui est très-attentive et s'attache aux canetons comme à ses poussins. Quand les petits sont éclos, on les conserve, pendant une quinzaine de jours, dans un endroit séparé et assez chaud; on peut ensuite les mettre en liberté, en ayant soin toutefois de ne pas les confondre avec les gros *canards*. « Dès l'âge de dix mois, dit M. P. Joigneaux, les *canards*, bien nourris dans le principe avec de la farine d'orge ou des pommes de terre cuites et de l'eau de vaisselle, auront pris leur entier développement, et il n'y aura plus qu'à les engraisser. A cet effet, on augmentera la quantité et la qualité de leurs rations, et, sans autres moyens, ils arriveront vite à un bon état de graisse. Toutefois, dans les pays où l'engraissement des *canards* est une industrie, on ne leur laisse pas leur liberté. Pour que la graisse se fasse plus vite et mieux, on met la

volaille sous une cloche en osier, dans une pièce silencieuse et tiède; après quoi on leur donne à discrétion du pain et une pâtée de son et d'eau grasse. On leur donne aussi de l'eau, mais le moins possible, tout juste assez pour aider la digestion. En Normandie, on fait, pour l'engraissement des *canards*, une pâtée épaisse de farine de sarrasin, et trois fois par jour, durant une semaine et demie environ, on les bourre avec cette pâtée; on les vend ensuite. Les Anglais pratiquent l'engraissement des *canards* avec une pâtée de farine d'orge et de lait. Autre part, on se sert de farine de maïs, sèche ou mouillée, cuite ou crue, mais surtout cuite, et l'on pousse l'engraissement pendant trois semaines. Quand on veut que le foie grossisse, afin d'en faire des pâtés qui se rapprochent assez des pâtés de Fric d'oie, on emprisonne dans un lieu sombre huit ou dix gros *canards*, et matin et soir on les engage de la manière suivante : on leur croise les ailes, on les place entre les genoux, on leur ouvre le bec de la main gauche, et de la main droite on leur bourre le jabot avec de la pâtée. Dans le nombre, il y en a qui ne résistent pas au supplice et qui tombent suffoqués, mais le mal n'est pas grand quand on a soin de les saigner de suite. Cette saignée maintient la bonne qualité de la chair. Au bout de quinze jours, le foie du *canard* a pris son complet développement, et l'on s'en aperçoit quand sa queue fait l'éventail et ne peut plus retenir ses plumes. Alors, on le fait baigner, puis on le tue. « Bien qu'inférieur sous ce rapport au *canard* sauvage, le *canard* domestique est très-estimé comme aliment. La race dite de Rouen est renommée pour son volume et surtout pour la délicatesse de sa chair. Les *canards* hollandais ne lui cèdent en rien. La race d'Aylesbury est la plus estimée en Angleterre.

Les œufs de *canard*, plus gros que ceux de poule, mais moins agréables au goût, ne sont pourtant pas à dédaigner; leur blanc ne devient pas aussi solide par la cuisson, et leur jaune a une teinte rouge très-prononcée. On les emploie surtout pour les pâtisseries et les sauces. Mais en général il vaut mieux faire des canetons que de manger les œufs. Le foie de ces oiseaux, comme nous venons de le voir, est peu inférieur à celui de l'oie; on en fait des terrines et des pâtés très-estimés des gourmets.

Parmi les autres espèces de *canards* vrais, quelques-unes méritent une mention spéciale; nous allons les passer successivement en revue. Le *canard siffleur* ou *pénélope*, que l'on appelle aussi *vingeon*, se fait remarquer par sa voix claire et sifflante, qui peut être comparée au son du fifre. Il habite le nord de l'Europe; vers le mois de novembre, il nous arrive en troupes nombreuses qui s'étendent, vers le sud, jusqu'en Sardaigne et même en Egypte. Il paraît presque insensible au froid, et tient la mer, aux embouchures des fleuves, même par les gros temps. Il nous quitte vers le mois de mars; pendant l'été, il n'en reste aucun en France, mais on en trouve encore quelques couples en Hollande. Cette espèce a la vue très-perçante; on assure qu'elle voit même pendant la nuit. La femelle pond huit à dix œufs d'un gris verdâtre. Le *canard siffleur* est un gibier d'eau très-estimé. Le *canard de la Caroline* est propre au nouveau continent. L'été, il habite les régions glaciales, et il émigre, en hiver, dans toute l'Amérique du Nord, depuis le Canada jusqu'au Mexique. Il vit dans les régions boisées, perche quelquefois sur les arbres et niche dans leurs cavités. Aussi a-t-on soin de placer quelques arbrisseaux dans les volières où l'on élève cette espèce, qui se reproduit facilement en France. Elle est des plus remarquables par la beauté de son plumage. Le *canard chipeau* ou *ridenne* vit dans les mêmes lieux que le *canard sauvage*; il arrive chez nous en novembre et s'en retourne au printemps. On l'approche assez facilement, soit à pied, soit avec le nageoir. Cette espèce devient fort grasse, et sa chair est très-délicate. Le *canard pilot* se distingue à première vue entre tous les autres par les deux longues plumes qui terminent sa queue et la rendent pointue comme celle de l'hironnelle. On l'appelle aussi *canard à longue queue*, *canard faisan*, *canard de mer*, etc. Il habite les régions boréales des deux continents, d'où il descend en hiver jusqu'en Egypte et à la Louisiane. Il est très-commun en Picardie; pendant les hivers très-rigoureux, il s'enfonce dans l'intérieur des terres, et on le trouve jusque dans les grands étangs des Vosges. Au printemps, il regagne la mer, et de là il retourne vers le nord, où il va nicher. C'est un excellent gibier, plus estimé que le *canard* sauvage, et considéré comme aliment maigre. Le *canard musqué* a été introduit en Europe par les Espagnols, peu de temps après la découverte de l'Amérique. Il n'a pas le cri désagréable du *canard* commun; en outre, il est beaucoup plus gros et plus richement coloré; le mâle, dans cette espèce, porte sur la tête une huppe ornée de caroncules rouges. L'odeur de musc que répand sa chair, surtout à l'état sauvage, est due à une humeur huileuse fournie par plusieurs petites glandes qui existent à la partie supérieure du croupion; en enlevant cette partie du corps d'un animal qu'on vient de tuer, on fait, assure-t-on, disparaître l'odeur musquée.

Ces *canards* vont à l'eau, mais ne la recherchent pas; ils se perchent volontiers sur des

arbres peu élevés. La femelle est assez mauvaise couveuse; elle abandonne ses œufs aussitôt qu'on la dérange. Notre *canard* domestique ne s'accouple pas avec la cane musquée, mais le *canard* musqué s'accouple assez facilement avec la cane domestique. On obtient ainsi des métis connus sous le nom de *nardards* ou *mulets*, qui sont stériles, mais dont la chair est de qualité supérieure. On ne sait pas bien à quelle espèce ni à quel groupe rapporter le *canard de Labrador*, magnifique espèce récemment introduite en Europe, et qui paraît n'être pas domestiquée depuis longtemps, car elle possède encore plusieurs caractères de l'état sauvage, notamment une préférence marquée pour la nourriture animale. Le *canard mandarin* étant une *sarcelle*, il en sera question à cet article.

— Linguist. L'origine du mot *canard*, pourtant si français, est enveloppée d'obscurité. Il est curieux que, contre son habitude, le français n'ait pas dérivé le nom de cet oiseau aquatique du latin, qui lui offrait *anas*, *anatis*. Une circonstance qui peut nous guider dans la recherche de l'étymologie de ce vocable, c'est qu'à côté de *canard* nous avons une forme plus primitive qui désigne la femelle du *canard*: *cane*. Or, dans le vieux français, nous retrouvons ce mot sous une forme identique et avec le même genre, mais avec un sens différent. Une *cane*, en vieux français, voulait dire une embarcation. C'est de ce mot qu'a été formé le dérivé si usité aujourd'hui de *canot*. *Canot* a été formé de *cane*, à peu près comme *canard*. Il existe évidemment entre ces deux formes extérieurement identiques une affinité de sens qui peut jeter une vive lumière sur l'étymologie de *canard*. Nous ferons d'abord remarquer que *cane* et *canot* sont d'origine germanique et répondent à l'allemand moderne *kahn*, petite embarcation, canot. Le bas latin appelle même du nom de *canardus*, tout à fait semblable à *canard*, une sorte de bateau. On retrouve en effet dans un ancien texte cette phrase significative, citée par Ducange dans son *Dictionnaire de la basse latinité*: *Quatuor naves magnæ quas canardos vocant de Norwegia in Angliam impulsæ sunt*; c'est-à-dire: « Quatre grands vaisseaux, qu'on appelle *canards*, abordèrent en Angleterre, venant de Norvège. » Ce passage prouve bien que ce genre de vaisseau, ainsi que le nom, est originaire d'un pays scandinave ou germanique. Il existe donc entre le nom du *canard* et celui d'une espèce d'embarcation un étroit rapport. Reste à déterminer quel est le sens qui a précédé l'autre; si l'on a donné au *canard* le nom du vaisseau, ou au vaisseau le nom du *canard*. Tout prouve que la première hypothèse est la véritable; nous allons du reste voir tout à l'heure un exemple frappant de ce mode de dénomination, en jetant un rapide coup d'œil sur les différents noms du *canard* dans les autres langues de la famille. M. Pictet, qui a habilement traité cette question, commence par faire remarquer que la variété des genres et des espèces d'oiseaux aquatiques, et la multitude des noms, laissent beaucoup d'incertitude sur la question de savoir lesquels de ces noms ont été appliqués au *canard* domestique. Examinons avant tout le groupe étymologique que nous ouvre le latin *anas*, *anatis*. Il doit être rapproché du grec *nēssa* ou *nētta*, qui a le même sens, et qui dérive, comme les anciens s'en étaient du reste déjà aperçus, du verbe *nāo* ou *ned*, nager. *Anas* est donc l'animal nageur; on comprend facilement qu'on ait caractérisé le *canard* par ce nom. Malgré l'analogie extérieure et apparente, la plupart des linguistes, s'appuyant sur des considérations de rigoureuse exactitude vis-à-vis des lois phonétiques, ne croient pas possible le rapprochement du latin *anas*, *anatis*, et de l'allemand *ente* et l'ancien allemand *amut*, qui désignent également le *canard*. Ces mots constituent un groupe complètement à part, avec le scandinave *and*, l'anglo-saxon *ened*, *end*, le lithuanien *antis*. Ces vocables sont proches parents du sanscrit védique *āti*, qui n'en diffère que par l'absence de la nasale, et qui désigne dans les hymnes un oiseau aquatique dont les *apsarasas*, ou nymphes célestes, prennent la forme, ils dérivent tous de la racine *at*, *ath* ou *adh*, aller, s'avancer d'un mouvement continu, d'où viennent d'autre part *atasa*, vent, flèche, *ātu*, radeau, etc.

Le grec désignait sous le nom de *phaskas* et de *baskas* une espèce particulière de *canard*. Ces mots, qui offrent de l'analogie avec *phad*, briller, correspondent directement, lettre pour lettre, au sanscrit *bhāsa*, *bhasad* et *bhāsanta*, espèce de *canard*. Il est certain qu'ici le *canard* en question est caractérisé par l'éclat de ses plumes, si vif en effet dans certaines espèces; la racine de ces mots le prouve suffisamment: c'est *bhas*, luire. Une chose curieuse, c'est qu'en grec il existe entre un nom du *canard* et celui d'une espèce d'embarcation le même rapport que nous avons signalé plus haut entre *cane* et *canot*. Seulement, ici la priorité semblerait appartenir au *canard*: c'est *phaselos*, canot, à côté de *phaskas*. Du reste, le même rapport existe en sanscrit pour la même racine; car *bhasad*, que nous avons vu à l'instant, y a le double sens de *canard* et de radeau.

De même que *nēssa* doit dériver en grec de *nāo* ou *ned*, nager, de même le sanscrit *plava* et *plavaya*, *canard*, dérive de *plā*, nager. De là le polonais *plywać* et l'illyrien *plowka*, ca-

nard, et peut-être le lithuanien *pyle* et *pylis*, même signification. Nous terminerons cette étude étymologique en examinant avec M. Pictet un autre nom commun au *canard* et à l'oie, qu'on retrouve identique dans l'indoustani *bath* et *bathak*, *canard*, et *bat*, oie; dans le bengalais *botok* et *votok*, dans le boukhare *beth*, l'arménien *bath*, l'illyrien *patka*, l'albanais *peth*, et même dans une langue néolatine, l'espagnol *pato*, jars, oie mâle. Ces mots ressemblent beaucoup au malabare *vattu*, au siamois *pet*, à l'arabe *batt*, au syriaque *batd*, au géorgien *bati*, au tchekchensi *bat*, etc., qui tous désignent le *canard* ou l'oie. On pourrait faire venir ce mot de la racine *bād*, se baigner, à laquelle appartient le grec *baptō*, plonger, d'où le français *baptême*. Néanmoins, cette étymologie n'est nullement démontrée et ne doit être acceptée qu'avec une valeur tout hypothétique. Cependant, on pourrait au besoin invoquer une analogie de signification. L'indoustani *mardya*, plongeon, complètement semblable au latin *mergas*, — comparez *mergere*, — et à l'allemand *merrick*, appartient à la racine sanscrite *mard*, plonger, comme *bath* pourrait appartenir à la racine *bādli*, se baigner, plonger, en grec *baptō*.

— Bateaux à canards. En Chine, où l'on retrouve un si grand nombre des usages et des objets que l'on croyait particuliers à l'Europe, avant que les voyageurs nous eussent fait connaître le Céleste-Empire, nous ne voyons pas figurer le bateau-vivier. En revanche, les Chinois possèdent un bateau, voué, comme le bateau-vivier, à la conservation des animaux, mais d'une tout autre espèce, et dont l'équivalent manque chez nous: c'est le *bateau à canards*. Ces bateaux ont de chaque côté une plate-forme à claie, entourée de treillages, ou sont renfermés les volatiles, qu'on preserve du froid avec des nattes déroulées sur des tringles obliques partant du bateau et reposant au bout des plates-formes. Une planche oblique et flottante, placée à l'extrémité, leur sert de pont pour descendre à l'eau chercher leur nourriture le long des berges et dans les roseaux. On assure qu'ils reconnaissent leurs demeures et qu'ils y rentrent comme dans une basse-cour. Il y a beaucoup de variété dans les dispositions de ces bateaux; les plus grands, de 15 m. de long, portent une cabane servant d'habitation aux gardiens de ces singuliers troupeaux. Pour expliquer ces soins dont les *canards* sont l'objet, il est nécessaire d'ajouter que ces animaux sont extrêmement recherchés des Chinois, qui, non seulement en consomment beaucoup, mais en exportent aussi une quantité qu'ils font préalablement sécher et qu'ils aplatissent ensuite. On assure que, en raison de ce considérable trafic de *canards*, on n'en mange point les œufs; on les conserve, et, à défaut de cane, les éleveurs les font couvrir par des hommes. Lorsque les canetons, après cette incubation excentrique, ont brisé la coquille qui les renfermait, on les introduit dans ces bateaux bizarres, que nous venons de décrire.

— Journ. On appelle plaisamment du nom de *canard* des articles de journaux, des nouvelles créées dans les rues, qui, la plupart du temps, n'ont aucune vraisemblance, et donnent lieu à des cancanes, ce qui, suivant les uns, leur a valu le nom de *canards*, le *cancan*.

Mais, à propos de ce mot, les étymologies fourmillent. Celle que nous allons donner remonte au fameux M. de Crac, origine qui n'équivait pas, sans doute, à un brevet d'authenticité. « Hier matin, dit-il, en me levant, j'aperçus une magnifique troupe de *canards* sauvages qui s'étaient abattus dans mon étang. M'habiller, saisir mon fusil, endosser une carabasière et descendre, fut pour moi l'affaire d'un instant. Mais, ô fatalité! je m'aperçus que, dans ma précipitation, j'avais oublié ma poudrière. Que faire? Remonter chez moi, il ne fallait pas y songer; la troupe aurait pris pendant ce temps la poudre d'escampette. Je me frappai le front, il en jaillit une idée: j'ouvre ma gibecière, et je trouve au fond une grosse couenne de lard durcie et une corde longue d'une dizaine de mètres. Je noue solidement l'appât au bout de la ficelle, et je le lance au milieu de la bande, en ayant soin de retenir l'autre extrémité dans ma main. Un *canard* se précipite sur le lard, qu'il engloutit et... digère au même instant. Un second s'en empare et... lui fait suivre le même chemin. Ainsi d'un troisième, d'un quatrième, etc., jusqu'au dernier. Je tirai la ficelle, et je me vis en possession d'un magnifique chapelet de *canards*, que j'enroulai autour de mon cou, comme j'aurais fait d'un rosaire. Je rentrai gaiement à la maison, quand mes *canards*, d'abord étourdis, ne tardèrent pas à reprendre leur sang-froid, et se mirent bravement à battre des ailes comme s'ils avaient fendu les plaines de l'air. Je ne perdis pas la tête, et, mettant la circonstance à profit, je ramai vers la maison au moyen des basques de mon habit. Arrivé en face de la cheminée, je pus descendre sans encombre, et j'apparus dans cet attirail aux yeux ébaubis de mon valet de chambre, qui dut me prendre certainement pour le diable. »

Voici une autre origine, tirée à peu près du même tonneau: Pour renchérir sur les nouvelles ridicules que les journaux de France lui apportaient tous les matins, un journaliste belge imprima, dans les colonnes d'une de ses feuilles, qu'il venait de se faire une expérience très-intéressante et bien propre à caractériser

l'étonnante voracité du *canard*. Vingt de ces volatiles étant réunis, on hacha l'un d'eux avec ses plumes et on le servit aux autres, qui le dévorèrent gloutonnement. On immola le deuxième qui eut le même sort, puis le troisième, et enfin successivement tous les *canards*, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus qu'un seul, qui se trouve ainsi avoir avalé les dix-neuf autres dans un temps déterminé et très-court. Cette fable, spirituellement racontée, eut un succès que l'auteur était peut-être loin d'en attendre. Elle fut répétée par tous les journaux de l'Europe; elle passa même en Amérique, d'où elle revint encore chargée d'hyperboles. On en rit beaucoup, et le mot *canard* resta pour désigner les nouvelles invraisemblables que les journaux offrent chaque jour à la curiosité de leurs lecteurs. L'un des plus célèbres *canards* est le fameux serpent de mer du *Constitutionnel*.

Quoi qu'il en soit de ces étymologies ultra-fantaisistes, — mais le mot les comporte, — la dénomination de *canard*, appliquée aux nouvelles colportées dans les rues, ne date pas d'aujourd'hui; en 1525, on cria dans les Flandres le *canard de la bataille de Pavie*, pour annoncer la victoire du connétable de Bourbon, la défaite des Français et la prise de François I^{er}. Depuis le commencement de ce siècle, le mot *canard* a été réservé exclusivement à ces nouvelles sorties de l'imagination des journalistes aux abois, et qu'on croirait inventées pour mesurer jusqu'à quel point peut aller la crédulité du lecteur. Celle-ci, il faut bien le dire, a constamment accueilli les inventions les plus monstrueuses, et il n'en est aucune qui n'ait trouvé créance auprès d'elle. Il faudrait faire un volume si l'on voulait rassembler les principaux *canards* qu'on voit reparaitre de temps à autre dans les journaux, *canards* toujours les mêmes, et toujours bien reçus du public. En voici un qui date de l'enfance de l'art, puisqu'il est de 1814, mais, comme dit le poète :

... Dans les âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

D'ailleurs, il vient d'Amérique, ce pays qui nous en remontrera toujours en fait de puff et de réclame: « L'érection, dans le village de Boieville, d'une grande manufacture, avait attiré pour l'inauguration une foule de curieux du voisinage. On fit les dispositions d'un grand dîner, et une salle de verdure fut arrangée pour les dîners. Quelques jeunes gens, dans l'intention de ménager une joyeuse surprise, avaient, pendant la nuit, caché une pièce de canon de neuf dans un épais bosquet, à 200 verges de la salle improvisée. Ils devaient la décharger au moment où l'on porterait le premier toast. La pièce était pointée sur l'entrée de la salle de verdure: elle n'était chargée qu'à poudre. Mais il arriva qu'un peu avant le moment de tirer, quelque misérable, que personne ne vit, ayant pris un chat, lui lia les pattes et l'introduisit dans le canon. On se levait pour porter la santé du premier magistrat du village, lorsque le coup partit. Mistress Blakson se trouvait à la tête de la table, le bras étendu; le chat l'atteignit, lui emporta la main, brisa dix-huit verres, renversa une canife, alla tomber au fond de la salle et s'enfuit ensuite à toutes pattes. On a pensé le bras de mistress Blakson, qui en est quitte pour la perte d'une main, et on frémit en pensant aux malheurs plus grands encore dont la réunion a été préservée. » Le chat du journal américain vaut le serpent de mer du *Constitutionnel*. La mode des *canards* devint si générale, qu'on vit paraître sous ce nom plusieurs publications bouffonnes ou grotesques. En 1834, on vit le *Canard raisonnable* et *ba-vard*, les *Canards véridiques*; l'année précédente, un procès célèbre avait enfanté le *Canard en colère*, *histoire curieuse des accusés de l'Opéra*; le *Successeur des canards*, le *Cousin germain des canards* vinrent ensuite. 1847 intitula sa revue les *Canards de l'année*, et 1848 vit naître le *Canard*, journal drôlatique, dont nous parlerons avec plus de détails dans l'article ci-après. Depuis cette époque, les *canards* se sont multipliés à l'infini par suite de l'importance toujours croissante de la petite presse. Toutes ces feuilles, à qui le domaine de la politique est sévèrement interdit, ne peuvent intéresser leurs lecteurs qu'à la condition de tenir sans cesse leur curiosité en haleine, et partant de beaucoup mentir. Le nombre de sottises, d'inepties, de faussetés sur les hommes et les choses, qui se débitent chaque jour dans ces feuilles soi-disant littéraires est incalculable, et pour que le bon sens et la moralité publique n'en aient pas reçu de plus rudes atteintes, il faut que, comme Mithridate, le lecteur soit à l'épreuve des poisons les plus dangereux.

On ignore assez généralement que l'un des plus actifs propagateurs de ce qu'on appelle, en langage de journaliste, le *canard*, a été un homme destiné à porter la couronne de France et de Navarre, Louis XVIII. N'étant encore que Monsieur, frère du roi, il se plaisait à ce genre de mystification pratiqué encore aujourd'hui, et consistant à décrire des êtres fantastiques de manière à les imposer à la crédulité, publique. Toutefois, l'honneur de cette belle invention revient au P. Bougeant, jésuite, qui, vers 1734, envoya aux gazettes du temps la description de plusieurs monstres de sa création, et qui, voyant que la chose avait réussi, se mit à en fabriquer un grand nombre à juste prix, de 1734 à 1743, année de sa mort.

Le comte de Provence, comme on sait, avait eu de bonne heure la manie d'écrire, et il ne dédaignait pas, dans sa florissante jeunesse, de consacrer au journalisme quelques-uns de ses loisirs. Ce futur monarque constitutionnel n'était alors épris que de choses légères, il n'avait de passion que pour les à-propos en vers, il n'avait de rêves que pour les poésies d'almanach; il éparpillait au vent de toutes les fugitives publicités ses petites rimes et ses petits articles. Nous le savons positivement par l'abbé Soullavie, mais mieux encore par les *Souvenirs d'un sexagénaire*, de l'académicien Arnault, qui avait été quelque temps secrétaire de son cabinet. La chose la plus curieuse que nous apprenne ce dernier, c'est cette prédilection du futur roi pour le *canard*. Le comte de Provence cultivait avec amour et même avec succès le *canard*, le vrai *canard* renforcé, tel qu'on n'ose plus le faire, le *canard vampire*, le *canard monstre marin*, etc. « De tout temps, écrit Arnault, ce prince rechercha les choses littéraires, faisant de l'esprit sous l'anonyme dans les journaux, comme on en fait au bal sous le masque. Il glissait de temps à autre, soit dans la *Gazette de France*, soit dans le *Journal de Paris*, de petits articles, de petites lettres, dans lesquels il attaquait à la sourdine tel homme qui ne s'y attendait guère, sauf à se venger en prince de l'imprudent qui l'attaquait comme auteur.

« Il aimait beaucoup à s'amuser de la crédulité parisienne. La description de cet animal fantastique qu'on disait, en 1784, avoir été trouvé dans le Chili, est de son invention; c'est un fait de son génie que l'article où l'on proposait une souscription en faveur de cet ouvrier de Lyon qui marchait sur l'eau. »

Nous avons cherché dans les écrits du temps la trace de ces mystifications, et nous l'avons trouvée dans les plus sérieux. Grimm a parlé de l'ouvrier qui marchait sur l'eau; mais le plus difficile était de trouver le texte même relatif à l'animal fantastique dont parle l'académicien Arnault. Après de longues et pénibles recherches, nous avons pu enfin exhumer de l'immense ossuaire littéraire et littéraire qui a nom le *Journal de Paris*, la description, aujourd'hui momifiée, du monstre du Chili. Ce *canard*, de royale couvée, mérite bien de revoir le jour; nous allons donc l'exhiber tout armé *unguis* et *rostris*.

« Des chasseurs espagnols, au Chili, ont découvert un animal amphibie, qu'ils ont réussi à prendre avec des filets et qu'ils gardent en vie; ils lui ont donné le nom de *harpie*. La représentation de la figure de cet animal a été envoyée à la cour de Madrid, d'où on l'a fait passer en France, et elle commence à circuler dans le public. L'attitude de ce monstre ressemble, en quelque sorte, à celle du sphinx, en ce que le train de derrière est horizontal sur la terre, et le train de devant est debout. Sa hauteur, depuis le ventre jusqu'à l'extrémité de la tête, est de 15 pieds, et sa longueur, depuis deux espèces de pattes d'oie qui soutiennent le devant jusqu'à l'extrémité des queues, est de 22 pieds. La partie supérieure est couverte d'un poil rude, et la forme du corps ressemble à celle de l'homme. Du tronc s'élève une tête fort extraordinaire, couverte d'une crinière qui pend des deux côtés. La tête, au premier aspect, offre la ressemblance d'un lion; mais, comme la face est entièrement aplatie, on y reconnaît bientôt celle d'un singe. Une gueule extrêmement ouverte et avancée lui donne un air de voracité qui est effrayant. Des deux côtés de la tête s'élèvent, à une certaine hauteur, deux grandes oreilles pointues et velues comme celles d'un âne. Audessus de ces oreilles sont deux cornes tortues comme celles du taureau, et, au dos de cet animal, vers la hauteur ordinaire de ses épaules, sont placées deux ailes très-fortes, qui ont, au lieu de plumes, des membranes pareilles à celles des ailes de chauve-souris. Toute cette partie supérieure de l'animal est soutenue par les deux pattes d'oie, placées un peu avant le milieu du corps. La partie inférieure ressemble à celle du phoque, excepté qu'elle est couverte de grosses écailles. A 2 pieds environ des pattes, est placée une nageoire, qui s'agit verticalement dans l'eau, et qui, sur terre, augmente la rapidité de la marche de l'animal, de concert avec les ailes, dont il fait usage lorsqu'il poursuit sa proie. La partie inférieure se termine en deux queues, dont l'une, ayant des articulations jusqu'à l'extrémité, peut envelopper la proie de l'animal, et l'autre finit par un dard très-pointu, avec lequel, dit-on, il la perce. »

Voilà un monstre des mieux conformés et pas trop mal léché, il faut en convenir; le P. Bougeant n'aurait pas mieux fait, lui qui, si longtemps, en avait eu le monopole, et qui, chaque fois qu'il avait besoin d'argent pour acheter du café ou du tabac, se disait, sûr de son fait: « Je vais faire un monstre qui me vaudra un louis. »

Canard (Lx), *journal drôlatique, fantastique, anecdotique et critique de l'an I^{er} de la République*, par Xavier de Montépén, Alphonse de Calonne et le marquis de Foudras. Cet oiseau domestique, que la république de 1848 avait pondu dans les premiers jours d'avril, appartenait au parti de la légitimité soumise, qui, plumé par tous les autres, s'en vengeait par des *cancans*. Jadis, le *canard* n'existait guère qu'à l'Ecole des beaux-arts, section de l'harmonie musicale; alors, s'il faut en croire

la *Physionomie de la presse*, par un chiffonnier, publiée en 1848, on le rencontrait partout : « il cancanait à la Chambre des représentants, à la tribune et dans l'atelier ; il vole, comme le coq gaulois qu'il a détrôné, il plane sur toute la France. » Cet enfant du droit divin, porté sur les fonts baptismaux par les trois gentilshommes cités plus haut, le *Canard*, puisqu'il faut l'appeler par son nom, avait, s'il vous plaît, tout comme un autre, sa profession de foi, laquelle se terminait de la façon suivante : « Le *Canard* croit à la liberté. Le *Canard* croit à la fraternité ; mais, hélas ! l'égalité lui paraît un mythe... En effet, si tous les Français étaient égaux, ils auraient tous assez d'esprit et assez d'argent pour s'abonner au *Canard* ; or... ils ne le font pas ; donc... concluez. » On voit que ce *canard* était loin d'être une oie. Aussi sa mince collection renferme-t-elle ça et là d'assez bonnes malices à travers d'insipides jeux de mots et de calembours plus perfides, plus méchants que justes. On ne saurait analyser un tel oiseau : on le plume, on le fricasse et... l'on s'en fait des papillottes. Condamné pour un article dirigé contre M. Garnier-Pagès, le *Canard* s'est fondu avec le *Lampion*, éditeur politique allumé par MM. de Montépin et de Villemessant. Au bout d'un mois, le *Lampion* s'éteignait et le *Canard* était cuit. V. LAMPION (le).

Canard (CHANSON DU). Rien ne manque à la gloire du canard, qui a même obtenu les honneurs de la chanson. En voici une qui fut longtemps populaire, mais qui est assez peu connue aujourd'hui, par cette belle raison que nous trouvons perruque et rococo tout ce que nos pères avaient la bonhomie de trouver spirituel. Ceux de nos lecteurs qui ne partagent pas ce sentiment la liront ici avec plaisir :

Sur le bord d'une mare,
Un canard soupirait,
Cherchant d'un air bizarre
Quelqu'chose qui lui manquait.
Il disait, d'un organe
Qui peignait son chagrin :
On m'a chippé ma cane,
C'est l'fait d'un galopin.

Can-can,
Can-can,
Quand je flâne,
Sans ma cane,
Je ne suis pas content,
Can-can.

Voyant sa douleur telle,
Un passant qui passait
Lui dit : — Comment est-elle
Ta cane, ô mon poulet ?
— Elle avait robe grise,
Répondit le canard,
Oh ! qu'elle était bien mise
Avec son nez canard !
Can-can, etc.

Si je n'ai la berlué,
Répondit le passant,
Ta cane, je l'ai vue,
A l'hôtel du Croissant
J'ai vu ta cane folle,
Qui te faisait des traits,
Dans une casserole,
Avec plusieurs navets.
Can-can, etc.

Apprenant ce mystère,
Le cœur gros comme un œuf,
Le canard, en colère,
Jura de rester veuf.
Sur le bord de sa mare
Il se remit au frais,
Chantant sur sa guitare :
Guerre ! guerre aux navets !
Can-can, etc.

CANARD, ARDE adj. (ka-nar, ar-de — rad. *canard*, oiseau). Mar. Qui tangue, qui plonge beaucoup par l'avant : *Bateau CANARD. Frégate CANARDE*.

— Comm. *Bois canard*, Bûche échappée d'un train : *Les marchands qui font flotter à bois perdu ont quarante jours pour faire pêcher leurs bois CANARDS*. (Dictionn. forestier.)

— Mamm. Se dit du chien barbet, animal à poil long et frisé, qu'on emploie beaucoup dans la chasse sur les étangs, parce qu'il nage bien et va volontiers à l'eau : *Chien CANARD*. || Substantif : *Un CANARD*.

CANARD (Nicolas-François), mathématicien et publiciste français, né à Moulins vers le milieu du XVIII^e siècle, mort en 1833. Il professa les mathématiques transcendantes et les sciences physiques au lycée de Moulins. On a de lui des *Principes d'économie politique* (1802), ouvrage couronné par l'Institut (an IX), un *Mémoire sur le perfectionnement du jury* (1802) ; un *Traité élémentaire des équations* (1808), etc.

CANARDÉ, **ÉE** (ka-nar-dé) part. pass. du v. *Canarder* : *Un avant-poste CANARDÉ par une embuscade ennemie*.

CANARDEAU s. m. (ka-nar-do — dimin. de *canard*). Ornith. Nom vulgaire du jeune canard : *De petits CANARDEAUX*.

CANARDER v. a. ou tr. (ka-nar-dé — rad. *canard*). Fusiller d'un endroit où l'on est caché, comme on fait dans la chasse aux canards : *Charles IX, posté au balcon du Louvre, et armé d'une arquebuse, CANARDAIT les protestants qui traversaient la Seine*. (***) Vous

savez comment ils se cachaient pour CANARDER les Bleus. (Balz.)

— v. n. ou intr. Faire des canards, des notes fausses et criardes, en chantant ou en jouant de certains instruments, particulièrement de la clarinette : *Il ne cesse de beugler dans l'ophicléide, que pour CANARDER sur la clarinette*. || Dénier des canards, des nouvelles fausses, absurdes.

— Mar. Tanguer, plonger par l'avant : *Cette frégate CANARDE à démolir*.

Se canarder v. pron. Tirer des coups de fusil les uns sur les autres, d'un endroit couvert.

CANARDERIE s. f. (ka-nar-de-ri — rad. *canard*). Econ. rur. Lieu où l'on élève des canards.

CANARDIER s. m. (ka-nar-dié — rad. *canard*). Celui qui chasse aux canards.

— Famil. Celui qui invente ou débite des canards, de fausses nouvelles : *Place au célèbre Edouard, le CANARDIER par excellence, le roi des crieurs publics*. (Prév. d'Anglemont.)

CANARDIÈRE s. f. (ka-nar-diè-re — rad. *canard*). Econ. rur. Pièce d'eau établie pour des canards.

— Chass. Partie d'un étang disposée pour prendre des canards au filet. || Guérite établie pour tirer les canards.

— Arquebus. Long fusil que l'on emploie surtout à la chasse aux canards, mais qui a servi quelquefois comme arme de guerre : *Avec sa CANARDIÈRE, il fait, pendant l'hiver, une guerre lucrative aux nombreux palmipèdes qui couvrent le marais*. (A. Hugo.) *Le jeune chevalier et Gosselin décampèrent, munis de leurs sabres et de leurs CANARDIÈRES, pour rejoindre Madame en Vendée*. (Balz.) || Au XVIII^e et au XVIII^e siècle, on se servait de canardières dont le canon, monté sur un cheval, avait 6 m. 48 de longueur ; aujourd'hui, on ne fabrique plus guère de canardières, l'expérience ayant appris que ces armes sont d'un pointage difficile et d'une justesse de tir très-imparfaite.

— Fortif. Guérite ou réduit couvert ménagé dans un château fort, pour tirer en sûreté sur l'ennemi.

CANARI, autrefois **CANARIE** s. m. (ka-na-ri). Ornith. Serin jaune des îles Canaries : *Cet homme n'a pas d'autre ministère que de siffler des serins au fageolet, et de faire couvrir des CANARIES*. (La Bruy.) V. SERIN. || *Canari sauvage*. Nom vulgaire de la mésange penduline.

— Bot. Syn. de CANARION.

CANARI, bourg et commune maritime du France (Corse), arrond. et à 14 kilom. N.-O. de Bastia ; 1,300 hab. Exportation de figues, cédrats, citrons, oranges et huile d'olive. En 1861, le mouvement de la navigation de ce petit port de commerce a été, entrée et sortie réunies, de 71 navires jaugeant 1,385 tonneaux. Le cabotage a donné des chiffres à peu près deux fois plus forts.

CANARIE s. f. (ka-na-ri). Chorégr. Sorte de gigue grotesque aujourd'hui abandonnée, qui avait été importée, dit-on, des îles Canaries, et dans laquelle la dame et le cavalier dansaient tour à tour l'un devant l'autre, en imitant les poses et les gestes des sauvages.

— Bot. Syn. de CANARINE.

CANARIE (GRANDE), île du groupe des Canaries, dans l'océan Atlantique, près de la côte occidentale d'Afrique, à 60 kilom. S.-E. de Ténériffe, à 90 kilom. S.-O. de Fortaventura. Le nom de cette île, qui vient, dit Pliny, du grand nombre de chiens qu'on y rencontrait, a passé à l'archipel tout entier. La Grande Canarie a un diamètre de 30 kilom. ; une population de 73,000 hab. répandus sur une superficie de 1,990 kilom. carrés. Ch.-l., las Palmas. L'île entière est divisée en deux juridictions civiles : las Palmas et Galdar, et renferme vingt et une municipalités. La plus grande de l'archipel, après Ténériffe, elle consiste en une grande montagne volcanique, dont le sommet, haut de 2,021 mètres, est couvert de neiges éternelles ; les côtes de l'île sont inaccessibles à cause des brisants qui les bordent, excepté sur une petite langue de terre au N.-E., où se trouve las Palmas. La presqu'île formée par cette langue de terre renferme deux rades, où les vaisseaux peuvent mouiller, abrités contre les vents par une chaîne de rochers parallèles au rivage.

Le sol, arrosé par de nombreux petits cours d'eau, est d'une fertilité surprenante ; il fournit jusqu'à trois récoltes de maïs tous les ans, et abonde en vin, soie, huile, sel, eau-de-vie ; de belles forêts couronnent les hauteurs, où croissent aussi de gras pâturages qui nourrissent un bétail considérable.

CANARIEN, **IENNE** s. et adj. (ka-na-riain, iè-ne). Géogr. Habitant d'une des îles Canaries ; qui appartient à l'une ou à plusieurs de ces îles, ou à leurs habitants : *Les CANARIENS. Les mœurs CANARIENNES*.

CANARIES (îles), groupe d'îles de l'océan Atlantique, appartenant à l'Espagne et situé à 150 kilom. de la côte occidentale de l'Afrique, à 1,050 kilom. S.-O. de Cadix, par 15° 40' et 20° 40' de long. E., et 27° 39' — 29° 26' de lat.

N. La superficie totale de l'archipel est de 8,465 kilom. carrés, renfermant une population de 195,950 hab. Cet archipel se compose de dix îles, dont sept seulement sont habitées ; ce sont : Ténériffe, la Grande Canarie, Palma, Gomera, Fortaventura, Lanzarote et Ferro, ou île de Fer, la plus petite des sept. L'ensemble de ces îles forme la province des Canaries, ch.-l. Santa-Cruz de Ténériffe.

L'aspect de ces îles présente partout une origine volcanique ; au sommet de leurs montagnes, on trouve une excavation de forme conique, sur leurs versants, des saillies très-abruptes, appelées *barancos*, dont quelques-unes pénètrent dans le cône et mettent à nu la structure intérieure, formée de pierres volcaniques régulièrement stratifiées. Les savantes explorations de Humboldt et de Buch ont jeté une vive lumière sur la flore de ces îles, dont les productions végétales varient depuis le palmier des régions tropicales jusqu'aux plantes alpines, qui caractérisent les pics les plus élevés. D'après ces naturalistes, la géographie végétale des Canaries présente cinq régions successives : la région des produits africains s'étend jusqu'à une hauteur de 400 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, avec une température moyenne de 18° Réaumur, et est caractérisée par le pisang, le palmier, la canne à sucre et l'arbre à sang de dragon ; la région de la culture européenne, qui lui succède, s'élève à 865 mètres, avec une température de 14° Réaumur ; on trouve dans cette zone les plus belles espèces d'arbres fruitiers et de vignes, des forêts d'oliviers et de châtaigniers, des champs de blé et de maïs, et toute la luxuriante végétation de la zone tempérée. La troisième région, celle des forêts toujours vertes, s'étend jusqu'à 1,365 mètres d'altitude ; des forêts de lauriers et de chênes se développent sous l'influence d'une température de 10° Réaumur et d'une fécondante humidité. Au delà croissent les pins sauvages et les fougères communes, jusqu'à une élévation de 1,666 mètres, par une température moyenne de 8° Réaumur ; après quoi on atteint la zone où végètent les plantes alpines, jusqu'à une altitude de 3,100 mètres. Quant aux pics extrêmes, ils sont dépourvus de toute végétation et couverts de neiges éternelles.

La faune des Canaries est peu variée, encore la plupart des espèces y ont-elles été introduites. Parmi les animaux domestiques, on trouve le dromadaire d'Afrique, la chèvre dite des Canaries, le chien, le porc, le mouton, le furet et le chat. L'oiseau des Canaries y est indigène, ainsi que plusieurs autres oiseaux à ramage et de marine ; sur les côtes, on pêche une grande variété de poissons, et les produits des vers à soie et des abeilles qu'on y élève sont à bon droit très-estimés.

L'industrie de ces îles est encore dans l'enfance, mais le commerce y est assez actif, surtout depuis que le gouvernement espagnol l'a déclaré libre. Ce commerce a pour objet les produits agricoles, parmi lesquels nous devons mentionner un vin blanc sucré, dit *vin des Canaries*, les soies brutes, l'esprit-de-vin, la soude et les fruits secs. Le climat délicieux dont jouissent les îles Canaries, ajouté à leur remarquable fertilité, leur avait fait donner, par les anciens, le nom d'*îles Fortunées*. Il est très-probable qu'elles étaient déjà connues des Carthaginois. Juba II, roi des deux Mauritanies, est le premier qui en ait donné une description exacte ; cet écrit a été malheureusement perdu, mais Pliny l'avait sous les yeux quand il écrivait son *Histoire naturelle*. Les Arabes connaissaient sans doute ces îles, mais elles ne furent découvertes par les Espagnols qu'en 1395. Ceux-ci n'attachèrent pas d'abord une grande importance à ces nouvelles possessions, puisqu'un Français du nom de Bétancour, qui les visita en 1409, s'en fit donner l'investiture par le roi de Castille, Henri III. En 1456, Henri le Navigateur en fit prendre possession au nom du Portugal. Cependant les Espagnols se raviserent et en entreprirent de nouveau la conquête en 1478, mais elle ne fut achevée que vers 1512, après une longue lutte contre les indigènes, appelés *Guanches*, qui furent tous exterminés. La population actuelle de ces îles est le résultat du mélange des Espagnols et des Portugais.

CANARINE s. f. (ka-na-ri-ne). Bot. Genre de plantes, de la famille des campanulacées, comprenant trois espèces, qui croissent aux îles Canaries et en Chine. On dit aussi CANARIE.

CANARION s. m. (ka-na-ri-on). Bot. Genre d'arbres, de la famille des burséracées, comprenant une douzaine d'espèces, qui croissent dans les régions tropicales de l'Asie. On dit CANARION.

— Encycl. Bot. Les *canaris* ou *canarions* sont de petits arbres, de la famille des burséracées, à feuilles alternes, imparipennées, coriaces, à fleurs ordinairement blanches, disposées en grandes panicules terminales. Ce genre comprend une douzaine d'espèces, qui croissent dans l'Asie tropicale et dans les îles voisines. Ils sécrètent une sorte de résine blanche et tenace, qu'on enveloppe dans des feuilles sèches, pour en faire des flambeaux. Le bois, blanchâtre, assez solide, mais de peu de durée, n'est guère bon qu'à brûler. Les fruits renferment des amandes, dont les naturels font une grande consommation ; ils les mangent crues, ou les font entrer dans la préparation du pain ; ils en extraient aussi une huile bonne pour assaisonner les aliments.

CANARIS (Constantin), célèbre marin grec. V. KANARIS.

CANAROTIE s. m. (ka-na-roi — de *canard* et *oie*). Ornith. Genre d'oiseaux palmipèdes, qui tient à la fois des canards et des oies : *Le CANAROTIE à pieds demi-palmés de la Nouvelle-Hollande y est fort rare*. (Lafresnaye.) || Syn. d'ANATIGRALLE.

CANASSE s. f. (ka-na-ce — du gr. *kanastron*, corbeille). Comm. Botte dans laquelle on apporte le thé. || Botte à tabac. || Sorte de tabac à fumer. || On dit aussi CANASTRE.

CANASTEL s. m. (ka-na-stèl — du gr. *kanastron*, même sens). Corbeille, panier. || Vieux mot usité encore en Provence.

CANATE, montagne d'Espagne au pied de laquelle, disent les anciennes chroniques, il existait une caverne où les mauvais génies faisaient leur résidence. Les chevaliers qui s'en approchaient étaient enchantés aussitôt.

CANATHA, ville de l'ancienne Syrie, à 45 kilom. S.-O. de Damas, près du versant oriental de l'Anti-Liban. Comptée d'abord au nombre des villes de la Décapole, elle releva ensuite de Bostra.

CANATHOS, fontaine de Nauplie où Junon allait se baigner tous les ans, pour recouvrer une nouvelle virginité. Les commentateurs n'ont pas dit si les mortelles qui se baignaient dans cette eau merveilleuse pouvaient jouir du même privilège : le concours eût été immense, et bien plus grand que pour aller boire l'eau de la Salette. Dans nos romans de chevalerie se trouve une invention à peu près identique : la fontaine de Jouvence est la sœur jumelle de celle de Canathos.

CANATHRE s. m. (ka-na-tre — gr. *kanastron*, proprement natte pour couvrir un chariot). Antiq. gr. Chaise sur laquelle on portait les jeunes Lacédémoniennes dans certaines processions publiques.

CANAU (LA), nom d'un village et d'un étang de France. V. LACANAU.

CANAVALIE s. f. (ka-na-va-li). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des phaséolées, formé aux dépens des doliques et comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent dans les régions chaudes du globe.

CANAVERI (Jean-Baptiste), évêque de Verceil, né à Borgomaro en 1753, mort en 1811. Il entra chez les oratoriens de Turin, et se distingua par ses connaissances et par son éloquence dans la chaire. Protégé par madame Victoire, sœur du roi Victor-Amédée, il fonda une maison de retraite pour les dames nobles, et fut nommé évêque de Bielle en 1797 ; mais il donna sa démission en 1804, sur l'invitation du pape Pie VII. L'année suivante, il fut élevé au siège de Verceil et devint ensuite premier aumônier de Madame mère. On a de lui divers panegyriques de saints et un ouvrage intitulé : *Notitia compendiosa dei monasterij della Trapa* (Turin, 1794).

CANAVESE (le), petite contrée du royaume d'Italie, dans la province d'Ivrée, sur la Dora Baltea. Nombreuses ruines de châteaux et de forts.

CANAVOS (N.), chef d'Armatolis qui servit dans les armées d'Ali, pacha de Janina, et qui se distingua toujours par sa valeur et par ses beaux exploits. Mais Ali le détestait, précisément à cause de ses grandes qualités ; Canavos, voyant que sa vie même était menacée, résolut de se rendre en Italie. Ali, qui avait deviné son projet, le fit assassiner comme il sortait des portes de Janina.

CANAX s. m. (ka-naks). Forme ancienne du mot CANAL. || Signifiait aussi RUISSEAU.

CANAYE (Philippe DE), sieur de Fresne. Homme d'Etat et juriconsulte, né à Paris en 1551, mort en 1610. Conseiller d'Etat sous Henri III, il fut, sous Henri IV, ambassadeur en Angleterre, en Allemagne, à Venise et employé à d'importantes négociations. Désigné comme arbitre lors des conférences de Fontainebleau (1600), il se sentit ébranlé dans sa croyance, et peu après abjura le calvinisme. On a de lui des mémoires relatifs à ses négociations, sous le titre de : *Ambassades* (1635), 3 vol. in-fol., dont le premier contient le procès du maréchal Biron, rédigé par La Guesle, procureur général.

CANAYE (Jean DE), jésuite et littérateur français, né à Paris en 1594, mort en 1670, est surtout connu par un opuscule inséré dans les œuvres de Saint-Evremond, intitulé : *Conversation du maréchal d'Hocquincourt et du P. Canaye*. Ce dialogue curieux, plein d'esprit et de style, a été attribué à Charleval. On doit au P. Canaye un *Recueil des lettres des plus saints et meilleurs esprits de l'antiquité, touchant la vanité du monde* (Paris, 1629), et *Ludovici XIII triumphus de Iupella capti* (1628, in-fol.), comprenant des vers latins et français.

CANAYE (Etienne DE), érudit et orateur, arrière-petit-neveu de Philippe de Canaye, né à Paris en 1694, mort en 1732. Il a laissé, dans le recueil de l'Académie des inscriptions, trois mémoires intéressants sur l'*Aréopage*, *Thalès* et *Anaximandre*. Le P. de Canaye était l'ami de d'Alembert et de Fontenaille. Fort instruit et membre de l'Académie des inscriptions (1728), il écrivait fort peu, mais avec

une rare élégance. Comme ses amis lui reprochaient un jour de ne pas publier d'ouvrage : « Je veux toujours demeurer dans la foule, leur répondit-il. En littérature, comme au théâtre, le plaisir est rarement pour les acteurs. »

CANBY (Edward-Richard Sprigg), major général de volontaires dans l'armée des États-Unis, né en 1819 dans le Kentucky, émigra avec ses parents dans l'Indiana, et, après avoir reçu une éducation libérale, entra à Westpoint, comme cadet, en 1838. Il en sortit le 30 juin 1839, avec Halleck, Stevens, Rickets, Ord, Paine et divers autres généraux du Nord et du Sud, et fut incorporé, le 1^{er} juillet suivant, dans le 2^e régiment d'infanterie. Capitaine et aide de camp du général Riley, lors de la guerre du Mexique, il était lieutenant-colonel à la cessation des hostilités (1848). Dix ans après, il commandait le fort Bridger, dans l'Utah, et guerroyait heureusement contre les Indiens Navajos. En 1861, il occupait le fort Defiance, dans le Nouveau-Mexique. C'était un poste important, placé au centre de populations hostiles, et offrant des dangers réels aux partisans de l'Union. Le commandant en second, le major Sibley, s'enrôla dès le principe sous la bannière confédérée, et essaya d'embaucher son supérieur. Mais Canby resta inébranlable dans ses convictions. En récompense de sa fidélité, le président Lincoln le nomma colonel du 19^e régiment d'infanterie (14 mai 1861) et lui confia le commandement du département militaire du Nouveau-Mexique. Le 21 février 1862, son ancien major, alors général Sibley, vint l'attaquer au fort Craig, avec une troupe de Texiens. Ses armes ne furent pas plus heureuses que ses exhortations, et il dut se retirer, battu encore, mais plus honteusement que la première fois.

Promu brigadier général le 31 mars 1862, Canby fut appelé à Washington et pourvu d'un emploi important dans les bureaux de la guerre. Quand les opérations de recrutement soulevèrent la terrible révolte qui ensanguina New-York (juillet 1863), le général Canby reçut le commandement des troupes fédérales occupant la ville et la rade, et ce fut à ses mesures énergiques que fut surtout dû le rétablissement de l'ordre. Il conserva ce poste délicat jusqu'en novembre 1863. Le général Stannard vint alors le remplacer et lui permettre ainsi de reprendre ses fonctions au ministère de la guerre. Le décret qui l'a promu au grade de major général, et qui lui a donné le commandement du département du Trans-Mississippi, porte la date du 7 mai 1864.

CANCALE, ville maritime de France (Ille-et-Vilaine), ch.-l. de canton, arrond. et à 14 kilom. N.-E. de Saint-Malo; pop. aggl., 3,215 hab.; — pop. tot., 6,400 hab. Cancale est bâtie sur un rocher qui s'avance sur la côte occidentale de la baie qui porte son nom. La ville se divise en deux parties : la ville proprement dite, sur le sommet du coteau, et la Houle ou le port, village aussi important que la ville même; c'est là que les pêcheurs se sont agglomérés et viennent déposer les huîtres qu'ils ont draguées et qui sont les riches produits de cette magnifique baie.

CANCALE (baie de), vaste échancrure sur les côtes de France, formée par la Manche, le long des départements de l'Ille-et-Vilaine et de la Manche. Elle est comprise entre Granville et le cap appelé *Groin-de-Cancale*, séparés l'un de l'autre par une distance de 16 kilom., qui forme l'entrée de la baie. Cette baie, à peu près semi-circulaire, présente un développement de 40 kilom. et forme une excellente rade, qui peut recevoir 100 vaisseaux de ligne; elle est bien abritée, a un fond de glaise et une profondeur qui varie de 4 à 13 brasses. Elle forme la Houle ou port de Cancale, défendu par le fort des Rimaux, bâti sur un îlot, la petite baie d'Avranches, la grève du Mont-Saint-Michel et le banc où l'on pêche les fameuses huîtres de Cancale.

CANCAME s. m. (kan-ka-me). Pharm. Espèce de gomme, qui paraît provenir du mélange de plusieurs gommes différentes. On dit aussi CANCAMUM.

CANCAN s. m. (kan-kan — onomatopée). Cri du canard et, selon quelques-uns, du perroquet.

CANCAN s. m. (kan-kan — étym. douteuse). Quelques étymologistes prétendent que ce mot n'est qu'une onomatopée du cri maussade et fatigant du canard; d'autres font remonter l'origine de ce mot aux longues discussions qui eurent lieu au xiv^e siècle, dans l'Université, sur la prononciation du latin. Ramus voulait que le mot *canquam* fût prononcé *kouan-kouam*, et la Sorbonne *kan-kan*. Le parlement se déclara pour Ramus. De cette dispute viendrait la locution faire un *quanguam*, un *cancau*, c'est-à-dire beaucoup de bruit pour peu de chose. Cette idée de faire venir le mot *cancau* des grosses et vides discussions de collège est assez ingénieuse, et, comme disent les Italiens : *Se non è vero, è bene trovato*. Vain bruit, bavardage, commérage, médisance : *Faire des CANCANS. Aimer les CANCANS. M. de Montbel tomba, de Rome à Padoue, au milieu de nos CANCANS.* (Chateaub.) *Deux tiers de calomnie et un tiers de médisance, voilà en général de quoi se composent les CANCANS.* (Ourry.) *Suzanne, en quittant Alençon, voulut empêcher l'ancien fournisseur dans les lianes*

inextricables d'un CANCAN de province. (Balz.) *Les cancaus sont comme les champignons; on ne sait jamais qui les plante, mais là où il en pousse un, il en poussera mille.* (Alex. Dum.)

— **Encycl.** Le *cancau* est bien antérieur aux discussions des pédants; ce qui le constitue, c'est le bavardage médisant des vieilles filles et des chambrières; comme tel, il dérive directement du canard, dont il rappelle le cri monotone et désagréable. Il semblerait, d'après cette définition, que le *cancau* a dû rester dans le domaine de la conversation, ou tout au plus se hasarder sur le terrain de la chanson, à l'époque où celle-ci était l'écho fidèle de tous les bruits du jour. Il devint ambitieux et voulut à la fois monter sur la scène et descendre dans l'arène politique. En 1821, on avait vu paraître le premier numéro du *Journal des QUANQUANS* et d'une société de musards, dédié à tous les *fidèles*; deux ans après, on repré senta sur le théâtre des Variétés les *Cancaus* ou les *Cousins* à Nanette, comédie en un acte mêlée de couplets, par MM. Georges Duval, Carmouche et Jouslin de la Salle. L'année suivante voyait naître les *Cancaus* et les *bagotts des rues de Paris*, à l'usage des bons vivants de la ville et des faubourgs. Enfin, le *cancau* parut dans le monde politique, et, favorisé par la révolution de 1830, il obtint en peu de temps des développements formidables : *Cancaus éternels, Cancaus populaires, Cancaus légitimes, Cancaus officiels, Cancaus imperturbables, Cancaus inflexibles*, se succédèrent sans interruption, et une colonne ne suffirait pas à donner la liste des pamphlets qui parurent sous ce titre. La province, aussi bien que Paris, en fut inondée; la mode y était, c'est tout dire, et ce mot suffit pour faire juger de leur grande affluence. Deux hommes se firent remarquer par leur acharnement à mettre au jour de nouveaux *cancaus*, sans se laisser arrêter par l'amende ou la prison. L'un se nommait Bérard, ancien officier, puis courrier de la malle; il avait été destitué, après 1830, pour cause de légitimisme trop prononcé. Privé de retraite et de gratification, dénué de tous moyens d'existence, il se fit pamphlétaire. Dans le pamphlet intitulé : *Encore des cancaus*, il disait à Louis-Philippe : « Bonjour, grand-papa des deux mondes, comment se porte votre petite Révolution? C'est aujourd'hui qu'elle a eu ses treize mois accomplis. Qu'elle doit être belle et grande! Elle doit marcher seule; elle doit avoir toutes ses dents. » Ce ne fut pas impunément que Bérard prit la liberté de dire ce qu'il avait sur le cœur : du 1^{er} août 1831 au 22 mars 1834, il publia 79 *Cancaus* politiques; la plupart furent saisis et déferés à la cour d'assises, qui, en différentes fois, condamna Bérard à seize ans d'emprisonnement et à 15,500 francs d'amende. Comme on le voit, ces *cancaus* pouvaient être innocents; ils n'étaient pas gratuits. En province, Bérard eut son pendant; un facteur de la poste aux lettres, destiné pour refus de serment, marcha sur ses traces, produisit beaucoup de *cancaus*, et obtint de non moins nombreuses condamnations. Chose curieuse, les plus nombreux *cancaus* ont été composés par des gens étrangers au métier d'écrivain, mais qui n'en étaient pas moins des *hommes de lettres*, puisque l'un était courrier de la malle, et l'autre facteur à la poste. Rendu sage par ces leçons, le *cancau* se retira de la politique, pour se réfugier dans les salons, les antichambres et les carrefours. Il essaya bien une ou deux fois encore de recourir à une publicité autre que celle de la langue des vieilles femmes ou des sots; en 1836, on vit paraître les *Cancaus du pays latin*; l'année suivante, les *Cancaus du quartier latin*, et enfin, le *Cancau*, recueil des inepties du siècle, qui renonça à paraître, voyant sans doute qu'il avait trop à faire pour être fidèle à son titre. Tous ces essais restèrent infructueux; le dernier est le seul qui ait réussi, parce qu'il ramenait le *cancau* sur son domaine naturel. En 1850, une de ces librairies pieuses qui ont la spécialité des œuvres composées dans ce qu'en style de sacristie on appelle un bon esprit, publia : les *Cancaus des amies brouillées*, comédie-proverbe en un acte, pour les distributions de prix et les récréations des pensionnats de demoiselles. Il faut bien quelque chose pour occuper ces jeunes imaginations, et dès lors qu'on craint de leur donner les sévères leçons de l'histoire, on est bien forcé de les habituer aux frivolités qui font les délices des demoiselles Benoiton. Nous finirons en empruntant à M. Briquet, qui nous a donné d'utiles renseignements pour cet article, la différence qui sépare le *cancau* du *canard*. « Le *cancau* est quelque chose de plus léger : c'est un bruit, une chanson, le célèbre *on-dit*, ce bouc émissaire de la société médisante; c'est l'épingle qui égratigne, c'est l'aiguille qui pique et dont la blessure imperceptible échappe à tous les yeux. *Scripta manent*, tel est le canard; *verba volant*, tel est le *cancau*. Le *cancau* se glisse d'abord confidentiellement à l'oreille; de confiance en confiance, il grandit, puis il passe et repasse à satiété dans la conversation, et enfin il inspire quelquefois à un poète malin des couplets piquants que chacun répète à l'envi. Mais le *cancau* n'aurait jamais dû être écrit, encore moins imprimé. C'est un tort irréparable qu'on lui a fait éprouver; il aurait le droit de réclamer des dommages et intérêts. »

Cancaus populaires (LES), par Désaugiers. C'est un tableau populaire peint de main de

maître. La réalité y étale ses laideurs avec effronterie. On croirait, après avoir lu ces couplets, sortir d'un concubinaire effréné de portières en délire. Henri Monnier ne pousserait pas plus loin l'exacuitude. Le *cancau* est une maladie sociale : personne n'est à l'abri de cette lépre, les plus hautes intelligences, comme les plus abjectes. Artistes, poètes, peintres, musiciens, écrivains, journalistes, tous *cancauent* à l'envi sur leurs collègues, ni plus ni moins que le charcutier de Désaugiers sur son voisin le ferblantier.

Allegretto.

Le perruquier du quar-tier

Mé-dit du ca - ba - re-tier, Qui mé-dit

du fruitier, Qui mé-dit du char-cu-tier,

Qui mé-dit du pa - pe-tier, Qui mé-dit du

fer-blanc-tier, Qui mé - dit du bot-tier,

Qui mé - dit du ca - fe - tier !

La vieille mer-ci-re Dit que le li -

- brai-re Fut ja - dis, A Châ-lons,

Marchand d'ha-bits, vieux ga-lons.

Et no-tre por - tie-re Dit que la lai -

- tie - re Vend son lait bien plus cher

Au viell huis-sier qu'à son clerc !

Le cha-pe-lier dit tout bas Que, du cor-don-

- nier Thomas, A Marbeuf, la moi - tié

Trouva chaussu-re à son pié. Et la femme au

cor - donnier Dit tout haut qu'au cha-pe-lier,

Un sous-chef de bureau Donne un fort vi-

- lain chapeau ! En ricanant, la lin-gè-re

Dit que son pro - prié-tai-re Re - fuse à sa

mé-na-gère Schall, robe et sou - liers.

Vous saurez de l'her-bo-ris-te, Qu'ela fem-me

du den-tis-te Man - ge vo - lon-tiers A deux

ra - te - liers ! En - - fin, de cha -

- que quartier, Can-can-er est le mé-tier ;

Chefs, commis, fabricants, Ne vi - vent que

de cancaus. On canca-ne en dé-jeunant ;

On recan-ca-ne en di-nant. C'est cancaus

sur cancaus Qui fi - nissent, Dieu sait quand !

CANCAN s. m. (kan-kan — onomatopée du cri du canard). Chœur. Danse très-libre, accompagnée de gestes indécents et de balancements qui imitent la marche du canard : *Danser le CANCAN. Elle pince le CANCAN. Je trouve que nos demoiselles font trop usage du CANCAN.* (Rocheport.) *On dansait le CANCAN, le chahut, à la cour de Louis XIV.* (Cassil-Blaze.) *Avouons que la troupe des amis du CANCAN est un peu moutonnière; elle a répudié la plus belle salle de bal de Paris.* (M. Alho.) *Où, vous dansez le CANCAN. — Moi! je danse le CANCAN! Mais faites-moi donc le plaisir de m'apprendre ce que c'est que le CANCAN; je ne le connais pas.* (P. de Kock.) *La danse du quartier latin est le CANCAN.* (L. Huart.) *Le CANCAN a grandi malgré le sergent de ville, être pudique s'il en fut.* (Th. Gaut.)

— **Encycl.** Les Grecs, qui avaient une grande variété de danses, ne connaissaient pas le *cancau*, né un soir d'orgie sur le sol parisien. Tracer des règles au *cancau* serait bien difficile, puisqu'il se distingue par l'absence de toutes règles. La fantaisie la plus échevelée, voilà son seul guide, et pour une fois qu'il réussit à être amusant et drôlatique, cent fois il reste idiot et stupide, quand il n'est pas immoral. Les Grecs connaissaient une danse très-licencieuse, mais du moins le charme et le mérite de la pantomime pouvaient jusqu'à un certain point en faire excuser l'indécence. Le *cancau*, tel que certains écrivains de la petite presse ont voulu le préconiser, n'est autre chose que le débraillé d'un ivrogne ou d'un fou. Un orateur moderne a dit que David avait dansé le *cancau* devant l'arche : il était impossible de pousser plus loin l'irrévérence pour le roi-prophète. Le *cancau* a été défendu, rien de mieux, et nous approuvons cette prohibition; mais n'est-ce pas une grande contradiction de voir une femme expulsée d'un bal public pour avoir levé la jambe, lorsque deux cents danseuses court vêtues la lèvent bien plus haut, aux applaudissements de toute une salle d'Opéra? Si nous nous piquons quelquefois de morale, en revanche, nous avons soin de n'être jamais logiques.

CANCANÉ, ÉE (kan-ka-né) part. pass. du v. *Cancauer* : *Rose Pompon danse follement aussi; c'est poétiquement tortillé et idéalement CANCANÉ.* (E. Sue.)

CANCANER v. n. ou intr. (kan-ka-né — rad. *cancau*). Fam. Faire des cancaus, des bavardages, parler des uns et des autres.

— **Pop.** Danser le *cancau* : *J'ai CANCANÉ que j'en ai pus de jambes.* (Gavarni.)

— **Crier à la manière du canard ou du perroquet.** « Peu usité. »

CANCANIAS s. m. (kan-ka-nia). Comm. Satin des Indes rayé, à chaînettes, que l'on appelle aussi **ATLAS**.

CANCANIER, IÈRE adj. (kan-ka-nié, iè-re rad. *cancauer*). Qui aime à faire des cancaus : *Nous partîmes, Sarah fort rêveuse, moi le cœur serré d'aller m'exposer aux regards de mille badauds curieux, méchants, oisifs et CANCANIERS.* (A. de Bast.) *L'homme est nommé CANCANIER que la femme.* (J.-J. Rouss.) *L'un est un marquis CANCANIER, sot, ruiné, doué de faux-cols grotesques et d'une façon de parler agaçante.* (A. Guille.)

— **Substantiv.** : *Est-ce que le monde n'est pas peuplé de sottos CANCANIERS, jalouses des jolies personnes?* (G. Sand.) *Où, j'écoulais, et vous êtes un vieux CANCANIER.* (Cogniard.) *Elle a traité bonne maman de CANCANIERE; ah! lui dis-je, un instant!* (J.-J. Rouss.)

CANCAO, ville de l'empire d'Annam, dans le Cambodge, à 150 kilom. S. de Camboge, sur le golfe de Siam, à l'embouchure d'un des bras du May-Kong. Commerce actif en bois de construction, noix d'arce, laque, fer, etc. Cancao était autrefois capitale d'un petit Etat de son nom, tributaire des rois de Cambodge.

CANCAUBARDITE s. m. (kan-kô-bar-di-te). Hist. relig. Membre d'une secte fondée au vi^e siècle. V. CAUCAUBARDITE.

CANCE (la), petite rivière de France (Ardèche), prend sa source dans la montagne de Saint-Bonnet, canton de Satilien, arrond. de Tournon, passe à Saint-Julien, Vaucance, Annonay, où elle reçoit la Déonne, et se jette dans le Rhône, après un parcours de 44 kilom. Les eaux de la Cance sont utilisées à Annonay pour les importantes mégisseries de cette ville.

CANCEL s. m. (kan-sèl — du lat. *cancelus*, barreau, à cause de la balustrade). Sanctuaire d'une église. Le Vieux mot. On écrivait quelquefois **CHANCEL**.

— **Lieu clos d'une balustrade, où l'on gardait le sceau de l'Etat.**

— **Encycl.** En droit ecclésiastique, on nomme ainsi l'endroit du chœur d'une église qui est le plus près du maître-autel. Ce terme vient du latin *cancelli*, qui signifie *barreaux*, parce que autrefois cet endroit était fermé de barreaux ou treillis, qui laissaient voir ce qui se passait dans le chœur, sans que personne y pût entrer, si ce n'est les prêtres et autres participants à la célébration des saints mystères. Autrefois, l'église n'était composée que du *cancel*. Les fidèles s'assemblaient autour pour assister aux offices et aux prières.

Comme ils étaient d'une façon fort incommode, ils firent construire des bâtiments, afin d'être à l'abri des injures de l'air. Ces bâtiments prirent le nom de *nef*, à cause de leur forme oblongue de vaisseau; et quand la nef ne suffit plus à contenir les assistants, on y ajouta des bas-côtés, appelés *collatéraux*. Sous l'ancien droit, à l'époque des bénéfices ecclésiastiques, cette distinction entre la nef et le *cancell* était très-importante pour les réparations, qui regardaient tantôt l'ecclésiastique bénéficiaire, tantôt les fidèles; aujourd'hui, elle n'a aucune raison d'être, et c'est la fabrique qui est chargée de toutes les réparations et dépenses.

CANCELLAIRE s. f. (kan-sèl-lè-re — du lat. *cancellus*, treillage). Moll. Genre de mollusques gastéropodes, formé aux dépens des volutes, et comprenant environ cinquante espèces vivantes et trente fossiles : Les CANCELLAIRES sont des coquilles marines d'une forme élégante. (C. d'Orbigny.) Plusieurs espèces du genre CANCELLAIRE sont assez rares. (Sander Rang.)

CANCELLARA, ville du royaume d'Italie, dans la Basilicate, à 12 kilom. N.-E. de Potenza; 3,115 hab. Ancien château d'une belle architecture.

CANCELLAIRE adj. (kan-sèl-la-rè-ske — du lat. *cancellarius*, huissier, et plus tard chancelier). Diplôm. Se dit de certaines lettres cursives qui servaient à l'expédition des actes de la chancellerie romaine : Les lettres CANCELLAIRES furent inventées par Aldo Manuce.

CANCELLARIAT s. m. (kan-sèl-la-ri-a — du lat. *cancellarius*, huissier, et plus tard chancelier). Dignité du chancelier; exercice de ses fonctions : Il fut promu au CANCELLARIAT. Durant son CANCELLARIAT....

CANCELLATION s. f. (kan-sèl-la-si-on — rad. *cancell*). Annulation par un treillis de ratures ou par des incisions en croix : La CANCELLATION d'un acte. || Vieux mot.

CANCELLE s. m. (kan-sèl-lè — dimin. du lat. *cancer*, crabe). Crust. Genre de crustacés décapodes anomours, formé aux dépens des pagures, et comprenant une seule espèce, dont la patrie est inconnue.

CANCELLÉ, ÉE adj. (kan-sèl-lé — du lat. *cancellatus*, grillé). Bot. Se dit des organes qui ont la forme d'une grille ou d'un réseau. || Syn. de réticulé.

CANCELLÉ, ÉE (kan-sèl-lé) part. pass. du v. *Canceller*. Acte CANCELLÉ. L'édit de Nantes fut révoqué en 1685, au mois d'août; les cent cinquante-huit articles avaient été successivement CANCELLÉS par des lois. (Chateaub.)

CANCELLER v. a. ou tr. (kan-sèl-lé — du lat. *cancellus*, barreau). Annuler par des ratures croisées comme un treillis, ou par des incisions en forme de croix : CANCELLER un acte. || Vieux mot.

— Par ext. Annuler d'une façon quelconque : On avait CANCELLÉ par des lois tous les articles de l'édit de Nantes.

CANCELLIERI (François-Jérôme), archéologue, né à Rome en 1751, mort en 1826. Il était ecclésiastique, et devint bibliothécaire du cardinal Léon Antonelli et directeur de l'imprimerie de la Propagande. Ses compatriotes l'avaient surnommé le *Nouveau Varron*. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, de dissertations et de mémoires, dont les principaux sont : *Notice sur les deux statues de Pasquin et de Marforio*, *De secretariis veterum christianorum et basilicæ Vaticanae* (1786); *Dissertation sur Christophe Colomb et Jean Gersen* (1809); *Bibliothèque pompéienne* (1813); les *Sept choses fatales de la Rome antique* (1812), etc.

CANCER s. m. (kan-sèr — mot lat., même signif.). Crust. Syn. de CRABE.

— Astron. Constellation zodiacale située vers la partie la plus septentrionale de l'écliptique. || Quatrième signe du zodiaque qui correspondait autrefois à la constellation de même nom, et dans lequel le soleil entre au moment où commence l'été. Les astronomes le représentent par un crabe, par une écrevisse ou par le signe ☊. || *Tropique du Cancer*. Celui des deux tropiques qui passe par le signe du Cancer.

— **Encycl.** Le signe du *Cancer*, que l'on représente par ☊, comprend, dans le catalogue britannique, 83 étoiles, dont la plus belle est au-dessous de la troisième grandeur. Deux de ces étoiles, γ et δ, sont appelées les deux *Anes*. Entre les deux Anes, on voit l'*Étable*, groupe assez nombreux qui présente à l'œil nu l'aspect d'une nébuleuse, mais qui se résout en étoiles, à l'aide d'une bonne lunette. L'été débute par l'entrée du soleil dans le signe du *Cancer* (21 juin). A partir de cet instant, les jours décroissent, et le soleil semble rétrograder. Est-ce pour cela que le signe dans lequel il se trouve a reçu le nom d'*Écrevisse*?

Le *tropique du Cancer* est un parallèle, situé dans l'hémisphère boréal, à 23° 28' de l'équateur, et que le soleil paraît décrire le jour du solstice d'été.

CANCER s. m. (kan-sèr — lat. *cancer*, même sens). Pathol. Tumeur se résolvant ou non en ulcère, qui souvent dévore les tissus qui en sont affectés : *CANCER de l'estomac*. *CANCER de la ve-sie*. *CANCER aux seins* est très-fréquent chez les femmes. Les chagrins

prolongés paraissent avoir une grande influence dans le développement des maladies organiques, et spécialement du *CANCER*. (Chomel.) Les médecins constatent la fréquence d'un *CANCER* de la bouche particulier aux fumeurs. (A. Karr.) On sait avec quelle rapidité le *CANCER*, dévorant les chairs de la victime, la soumettant d'heure en heure à une nouvelle agonie, porte dans son sein une morsure plus douloureuse que les déchirements de la flamme et du fer. (Ph. Chasles.)

— Fig. Cause intérieure d'inquiétude dévorante ou de destruction : *Noailles, malgré tous ses dehors, avec le cancer interne de la disgrâce couverte, avait plus besoin de moi pour le futur que moi de lui pour le présent.* (St-Sim.) *Le luxe est une plaie qui est devenue le cancer intérieur qui ronge tous les particuliers.* (St-Sim.) *L'amitié a ses trahisons; l'amour porte toujours caché quelque part le cancer qui doit le dévorer.* (M. Ducaup.) *La plus horrible plaie de l'Espagne, le cancer, qui la corrompt et qui la dévore, c'est l'inquisition.* (P. de St-Victor.)

— Agric. Ulcération de la tige, plus souvent désignée sous le nom de CHANCRE.

Encycl. Méd. — I. DÉFINITION DU *CANCER*. Le mot *cancer*, dans le langage scientifique même, possède une double acception : tantôt il désigne une production morbide développée dans les organes sous forme de tumeur; tantôt il désigne l'état général de l'organisme sous l'influence duquel s'opère ce développement. Dans le premier cas, *cancer* est regardé comme synonyme de *production cancéreuse*, *tumeur cancéreuse*; dans le second cas, *cancer* signifie *maladie cancéreuse*, *état cancéreux* ou *diathèse cancéreuse*.

Le *cancer*, considéré comme une production morbide et locale, développée spontanément au sein des tissus organiques, est donc une manifestation symptomatique d'un état général, la diathèse cancéreuse. C'est ordinairement une tumeur, apparente ou cachée, organisée, vasculaire, formée d'éléments anatomiques dont on ne retrouve pas l'analogue au sein des tissus normaux, ayant une tendance à détruire les organes sur lesquels elle repose, s'étendant, se ramollissant et s'ulcérant enfin, en laissant suinter un pus ichoreux, fétide, dont l'écoulement contribue à l'puisement des malades et les mène rapidement à la mort.

Considéré comme affection générale, le *cancer* est une maladie à formes multiples, à marche lente, plus rarement à marche rapide, caractérisée par le développement de tumeurs et des ulcérations cancéreuses; tumeurs qui récidivent après l'ablation, se reproduisent spontanément dans les ganglions voisins, se résorbent dans les lymphatiques des régions affectées, se disséminent et se multiplient au sein des glandes et des viscères à la suite d'une infection générale de l'organisme, amènent une cachexie générale avec infiltration, œdème, teinte caractéristique de la peau, et enfin la mort des malades arrivés au dernier degré du marasme. On peut ajouter que l'affection cancéreuse est très-vraisemblablement un vice humoral diathésique, inconnu dans sa nature, héréditaire et incurable.

Ces définitions font saisir les différences qui séparent l'affection locale de l'affection générale; mais, dans la pratique, la diathèse cancéreuse est si étroitement liée à la production des tumeurs cancéreuses, qu'une seule et même description comprend habituellement ces deux affections inséparables.

— II. HISTORIQUE. Le *cancer* est une maladie fort anciennement connue; mais les caractères qui servaient à baser les anciennes classifications nosologiques étaient tellement vagues que, sous le nom de *cancer*, on décrivait des affections de nature fort différente. Les Grecs désignèrent plus spécialement, sous ce nom, certaines ulcérations des mamelles, et les anciens livres hippocratiques indiquent même les différences essentielles qui séparent le *cancer squirreux* du *cancer encéphaloïde*; mais les caractères déterminatifs de l'affection cancéreuse ne reposant sur aucune notion précise, les anciens médecins romains (et Celse était de ce nombre) confondirent le *cancer* avec les affections gangréneuses.

Jusqu'au siècle dernier, des tumeurs de diverse nature étaient comprises sous la même dénomination; tandis qu'on donnait le nom d'ulcères à des productions morbides qui dépendent, d'une manière certaine, du vice cancéreux. Il faut aller jusqu'aux remarquables travaux de Burns, d'Abernethy, et surtout de Wardrop, en Angleterre; jusqu'à ceux de Scarpa, en Italie, pour voir le chaos se débrouiller et faire place à une classification rationnelle reposant sur les caractères cliniques des tumeurs. Cayol, Bayle, Récamier, Laënnec, Cruveilhier, Andral et Bérard, en France, Walsh, en Angleterre, achèvent l'œuvre de leurs glorieux devanciers, et fixent d'une manière absolue les caractères déterminatifs des *cancers*. La question paraissait même définitivement résolue, lorsqu'un élément nouveau et inattendu vint tout à coup s'introduire dans la question. Le microscope, qui jusque-là n'était guère qu'un objet de curiosité, venait d'être appliqué par le professeur Müller à l'étude des tissus pathologiques. Ce fut le signal d'une révolution dans la science. Les micrographes proclamèrent hautement que l'analyse microscopique était seule

capable de résoudre les questions d'origine et de fournir les éléments d'une classification rationnelle en anatomie pathologique. Le travail de Müller, publié en 1838, est le point de départ de nouvelles recherches micrographiques en France, en Angleterre et en Allemagne; les points les plus obscurs et les plus controversés de l'anatomie pathologique sont abordés sans hésitation, et semblent trouver, en effet, une solution aussi satisfaisante qu'inattendue. En France, surtout, la nouvelle doctrine trouve des propagateurs; des esprits jeunes et aventureux se jettent dans la voie nouvelle ouverte aux investigations patientes de la micrographie; et MM. Lebert, Follin, Broca, Robin, etc., fondent cette brillante école de micrographes, dont tous les membres se recommandent au monde savant par leur activité laborieuse et féconde. Nous allons tâcher d'esquisser, en quelques mots, le rôle que cette école a joué dans la question des caractères spécifiques ou déterminatifs de l'affection cancéreuse.

On conçoit facilement que, dans la question qui nous occupe, une détermination tranchée et irréfutable des caractères du *cancer* n'était pas sans importance. L'un des plus tristes privilèges de cette redoutable affection est, nous l'avons dit, cette tendance que possède la tumeur cancéreuse à se disséminer, à se multiplier, à repulluler, même après l'extirpation. Le diagnostic et le pronostic de l'affection reposent donc tout entiers sur cette seule question : la tumeur enlevée ou à enlever est-elle ou non un *cancer*? Au point de vue clinique, il n'a pas paru aux micrographes de la nouvelle école que le *cancer* s'accusât par des signes assez tranchés et distinctifs; pour eux, le diagnostic est toujours douteux, et le pronostic toujours incertain. Mais si le tissu de la tumeur cancéreuse pouvait, à l'examen microscopique, se reconnaître à des caractères de structure spéciaux, et, comme on dit, spécifiques, le microscope deviendrait, de ce moment, le moyen le plus certain de préciser à la fois le diagnostic et le pronostic; il suffirait, en effet, pour résoudre ce double problème, d'examiner, sur le champ du microscope, une très-petite portion d'une tumeur pour s'assurer de sa nature vraie; le traitement trouverait dans ces éléments de détermination des indications plus précises; les précautions à prendre en prévision d'une récidive imminente s'imposeraient d'une manière plus impérieuse; en un mot, le praticien, marchant d'un pas plus assuré, dirigerait le traitement avec plus d'intelligence et de certitude. Il s'en faut que le microscope ait entièrement résolu cette question; mais, quel que soit l'avenir réservé à la doctrine des micrographes sur cette matière, ils ont eu, du moins, le mérite de poser nettement leurs conclusions. Pour eux, il existe un élément propre et caractéristique du tissu cancéreux, c'est la *cellule cancéreuse*. Toute tumeur ou production morbide qui contient des cellules cancéreuses est un *cancer*, et, par opposition, toute tumeur qui, à l'examen microscopique, ne présente pas de cellules cancéreuses n'est pas un *cancer*. La cellule cancéreuse, élément aussi nettement déterminé que les autres éléments anatomiques des tissus normaux, se présente sous une double forme : la cellule à noyau et le noyau. De plus, la forme même de la cellule est très-variable (quoique toujours différente de celle des autres cellules) et caractéristique; ainsi, les noyaux sont plus volumineux, les nucléoles plus jaunes et plus brillants; enfin, les cellules contiennent des granulations plus nombreuses. Quant à la forme même de la cellule, les micrographes en distinguent au moins six variétés : 1° les noyaux cancéreux; 2° les cellules types à noyaux; 3° les cellules en raquettes; 4° les cellules fusiformes; 5° les cellules excavées; 6° enfin, les plaques ou lamelles à noyaux multiples.

Telles étaient les assertions de l'école micrographique, lorsque s'éleva au sein de l'Académie de médecine cette fameuse discussion de l'année 1854. Un de nos plus recommandables et de nos plus expérimentés praticiens, le professeur Velpeau, attaqua sans ménagement la doctrine des micrographes, vigoureusement défendue par MM. Broca, Verneuil et Follin. Pour M. Velpeau et pour les praticiens de son école, la cellule cancéreuse n'a rien de spécifique; les productions cancéreuses se distinguent de toutes les autres par des caractères cliniques; leur marche, leur évolution, la façon dont elles se comportent à l'égard des tissus voisins et leur action sur l'organisme, tels sont les véritables éléments du diagnostic. Quant à la cellule, elle n'indique rien et ne peut rien indiquer; elle manque totalement dans des tumeurs malignes le plus évidemment cancéreuses; elle n'a rien de fixe dans sa forme; souvent même, elle est méconnaissable. On le voit, la classification adoptée par M. Velpeau est basée, non sur l'anatomie pathologique des tumeurs, mais sur leurs caractères cliniques. C'est à cette opinion que se sont rattachés un bon nombre de chirurgiens. « Le clinicien, dit M. Michon, ne doit pas perdre de vue que les caractères empruntés à la marche, aux symptômes, aux indications thérapeutiques, entrent en première ligne dans la détermination de la nature des maladies. Ainsi, les cancroïdes s'ulcèrent comme les tumeurs squirreuses, se recouvrent de croûtes aussi bien qu'elles, n'offrent dans les symptômes locaux et les caractères physiques

rien qui les différencie d'une manière tranchée; enfin, elles récidivent et réclament le même traitement que le *cancer*. Je vois dans tout cela des raisons suffisantes pour les ranger dans la catégorie des *cancers* et les comprendre dans la description des squirres cutanés. » La cellule cancéreuse, critérium des micrographes, n'a pas laissé d'être attaquée, même par les adeptes de la même école. « Le nom de cellule cancéreuse, dit Vogel, ne peut être appliqué à une forme déterminée différente de toutes les autres, et, en examinant une cellule au microscope, on ne pourrait dire si elle appartient ou non au *cancer*. » Mandl et Bruch se rattachent à la même opinion, et Virchow va plus loin, et tente d'expliquer pourquoi il n'en peut être autrement. « Dès les premiers temps de ma carrière, dit cet auteur, je me suis moi-même efforcé de combattre cette erreur, et je crois que nous sommes aujourd'hui en mesure de pouvoir démontrer partout qu'il n'existe pas de véritables éléments spécifiques des tumeurs, n'ayant aucune analogie avec les tissus normaux. Il suffit pour cela de ne pas oublier que la tumeur, quelque parasite qu'elle puisse être, est toujours une partie du corps qui provient de celui-ci, et ne se développe pas isolément, aux dépens d'un suc quelconque, à une place quelconque du corps, par la force inhérente à ce suc producteur. Cela est surtout évident depuis que nous savons que, dans un exsudat libre, il ne se produit aucun nouvel élément; que, bien plus, les éléments, dans le corps lui-même, ont une origine légitime, de par père et mère. Il nous faut donc abandonner l'idée qu'une tumeur puisse se développer dans le corps comme un être indépendant. Elle est une partie du corps; elle ne lui est pas seulement contiguë, mais procède de lui et est soumise à ses lois. » Tel est aujourd'hui l'état de cette question, non encore vidée définitivement; car beaucoup d'adeptes de l'école de Paris tiennent encore aujourd'hui à cette doctrine des éléments spécifiques, qui a également trouvé quelques partisans en Angleterre.

Pour être complet, il nous faut signaler une dernière hypothèse, bien autrement étrange et téméraire, et qui pourrait, aux yeux de quelques cliniciens, passer même pour insensée. Elle appartient à John Simon, un des pathologistes les plus ingénieux et les plus riches en hypothèses séduisantes. John Simon regarde la tumeur cancéreuse comme une glande de nouvelle formation, chargée d'extraire du sang les principes délétères qu'il contient; c'est ainsi un organe dépurateur et sécrétoire. De là il découle, comme conséquence nécessaire, l'indication de respecter les tumeurs cancéreuses, surtout alors qu'elles sont en voie de suppuration, c'est-à-dire en travail éliminatoire. On comprend, en effet, que l'extirpation d'une pareille tumeur serait aussi nuisible que l'extirpation d'un rein, et que le malade qui subirait cette opération courrait le plus grand danger, en raison de la perturbation brusque qui en serait la conséquence. Cette doctrine rend compte aussi de la reproduction du *cancer* après son extirpation, non-seulement au point où siègeait la tumeur enlevée, mais encore dans des organes plus ou moins éloignés. Il ne faut pas se dissimuler que plusieurs faits physiologiques et pathologiques concourent à justifier cette doctrine; cependant, elle n'a pas été acceptée, et a presque passé inaperçue dans la science.

— III. VARIÉTÉS DU *CANCER*. La diathèse cancéreuse est sans doute une et uniforme; mais la production cancéreuse, la manifestation symptomatique de la diathèse, se présente sous des aspects fort différents. Dans la pratique, on ne tarda pas à remarquer qu'à des formes différentes répondaient des indications différentes. La marche, la gravité, le mode d'évolution et de terminaison des tumeurs cancéreuses variaient suivant leur apparence, leur structure anatomique, ou la région où elles se développaient; de là la nécessité de déterminer les différentes formes ou variétés de la tumeur cancéreuse.

Sous le rapport de la structure, on a distingué un grand nombre d'espèces différentes de *cancers*; tels sont : les *cancers squirreux*, *encéphaloïde*, *mélanique*, *colloïde*, *fibro-plastique*, *épithélial*, à *mycoplasmes*, *cartilagineux*, *nucléaire*, *hématode*, etc., etc.

Sous le rapport de la région qu'ils affectent, les *cancers* prennent le nom même de l'organe au sein duquel ils se sont développés, et comme tous les tissus, presque sans exception, peuvent en être affectés, ces variétés sont excessivement nombreuses. Les plus fréquemment observées sont : le *cancer du cerveau*, du *poumon*, de l'*intestin*, de l'*estomac*, du *foie*, du *testicule*, des *reins*, de la *peau*, du *sein*, de la *lèvre*, etc., etc. Cette énumération serait interminable; car il n'est pas d'organe, sans peut-être le cheveu, le poil et l'épiderme, qui ne puisse être affecté de *cancer*.

On a encore donné la dénomination de *cancer*, par suite d'une confusion regrettable, à des tumeurs ou à des ulcérations de diverse nature, mais dont le développement n'est plus sous la dépendance de la diathèse cancéreuse; tels sont : le *cancer des ramoneurs*, affection spéciale à la peau du scrotum et que nous avons décrit dans un précédent article (v. NOURRI); le *cancer blârd* ou *faux cancer*; hypertrophie épidermique développée sur la lèvre et simulant un *cancer*; le *cancer aqueux*

qui n'est autre que la gangrène de la bouche. Enfin, nous ne devons pas compter pour des variétés un certain nombre de formes éphémères, que les auteurs ont désignées par des épithètes spéciales, qui rappellent seulement leur apparence; tels sont : le *cancer en cuirasse*, le *cancer dendritique*, le *cancer vil-leux*, etc., etc.

— IV. ANATOMIE PATHOLOGIQUE DES TUMEURS CANCÉREUSES. Nous avons déjà dit qu'indépendamment de la région dans laquelle se développait la tumeur cancéreuse, elle pouvait revêtir des caractères de structure différents. Dès la plus haute antiquité, on avait déjà quelques variétés anatomiques de *cancer*; mais les travaux des micrographes ont servi à préciser davantage l'importance de ces distinctions en formulant cette opinion, souvent attaquée par les cliniciens, que le degré de gravité d'un *cancer* dépend essentiellement de la nature des éléments qui le composent. Nous avons rapporté les débats qu'ont soulevés les assertions des micrographes; mais il n'en reste pas moins établi que la structure anatomique du *cancer* n'est pas étrangère à son mode d'évolution, ce qui, du reste, est le fait général de toute production morbide.

Les anatomo-pathologistes ont décrit jusqu'à dix ou onze variétés de *cancer* : 1^o le *cancer squirreux* ou *squirre*; il se présente sous l'aspect d'une tumeur dure, fibreuse, lobulée, formée d'un tissu dense, lardacé, ayant la consistance du navet, criant sous le scalpel, peu vasculaire, ne présentant ni ramollissement ni épanchements sanguins, et laissant suinter un suc laiteux. Sa couleur est, intérieurement, d'un blanc bleuâtre, peu homogène. Cette variété de *cancer* est propre aux tissus fibreux, aux glandes et aux conduits fibro-muqueux; elle y forme des tumeurs dures, adhérentes de bonne heure à la peau et amenant l'atrophie de l'organe au sein duquel elles se développent. Le squirre est toujours très-grave. 2^o *Cancer encéphaloïde, alvéolaire ou cérébroforme, carcinome spongieux, fongus hématoïde, sarcome pulpeux médullaire*. Ce *cancer* se présente sous la forme d'une tumeur pulpeuse, ramollie, très-vasculaire, cérébroforme, d'un blanc laiteux, avec des points rosés plus vasculaires, et quelquefois présentant des lignes noires. L'encéphaloïde se développe avec plus de rapidité encore que le squirre; il marche rapidement à l'ulcération et présente plus de gravité, s'il est possible.

3^o *Cancer mélanotique ou mélanique, mélanose* de quelques auteurs. C'est une légèrécence ou une sous-variété de l'encéphaloïde; c'est le même *cancer* imprégné de tissu mélanique (mélanon ou pigment noir). Il est plus spécial à l'œil. 4^o *Cancer colloïde, carcinome aréolaire ou gélatineux*. Ce *cancer* est mou, creusé d'alvéoles, semblable à la gélatine, incolore ou bien d'un jaune orangé ou rougeâtre; quelques auteurs n'y voient qu'une tumeur fibro-plastique rudimentaire. 5^o *Cancer épithélial ou épidermique, cancer de la peau, épithélioma, tubercule malin, cancroïde*. Ce *cancer* siège à la peau ou sur les muqueuses exclusivement; il est de consistance variable, et formé, suivant les micrographes, d'éléments épithéliaux et épidermiques. Développé sous la forme d'un bouton tuberculeux, il donne naissance à une ulcération rongearie et envahissante (v. CANCROÏDE). Il est cependant plus curable et rangé par les micrographes au nombre des *cancers* de la seconde espèce, *cancers bénins*.

6^o *Cancer fibro-plastique ou sarcome fibro-plastique*. Il siège de préférence dans le tissu cellulaire qui avoisine les glandes; il se développe lentement et forme des tumeurs molles, arrondies, multilobées, adhérentes aux parties profondes et en partie séparées entre elles par de véritables bourses muqueuses. Son tissu est presque exclusivement formé d'éléments fibro-plastiques, cellules, noyaux ou fibrilles. Il est certainement moins grave que les précédents. 7^o *Cancer cartilagineux, chondroïde ou enchondrome*. Il se reconnaît à son extrême dureté et est formé de cellules cartilagineuses déformées et irrégulières. 8^o *Cancer à myéloplaxes, ostéosarcome ou cancer des os*. Il est formé de noyaux multiples et d'éléments fibro-plastiques; il siège dans les os. 9^o *Cancer nucléaire, xanthose, chloroma*. 10^o Enfin, *cancer hématoïde*. Ce sont encore des variétés distinctes par leur structure, mais qu'il est difficile de séparer d'après leurs caractères cliniques. On pourrait ajouter à toutes ces variétés le *cancer hétéradénique*, ou tumeur hétéradénique, décrite par M. Robin il y a quelques années, et par lui rattachée au groupe des *cancers*.

Telles sont les différentes formes ou variétés anatomo-pathologiques du *cancer*. Il s'en faut que l'on puisse toujours les distinguer sur le malade vivant, et nous avons vu que l'examen microscopique était seul en état de résoudre cette difficulté. Quant à leur importance relative au point de vue clinique, c'est là qu'il ne règne plus aucun accord entre les cliniciens et les micrographes. Les variétés encéphaloïde, squirreuses, mélanotique et colloïde, sont regardées généralement comme des *cancers vrais* ou *cancers malins*; mais quant aux autres variétés, l'absence de la cellule cancéreuse spécifique dans leur tissu n'est pas toujours, comme nous l'avons vu, une preuve certaine de bénignité; cependant, on les regarde généralement comme moins graves, et on les décrit sous le nom de *faux cancers* ou *cancers de la seconde espèce*.

— V. SYMPTÔMES ET MARCHÉ DE L'AFFECTION CANCÉREUSE. On peut rapporter, suivant les auteurs les plus accrédités, l'affection cancéreuse à trois formes principales : la forme commune, la forme aiguë et la forme fixe. Dans la forme commune, le *cancer* s'annonce, comme dans les autres formes, par le développement d'une tumeur en un point quelconque de l'organisme; tumeur qui se manifeste par l'augmentation anormale de volume des parties superficielles, lorsque le *cancer* siège dans les organes internes. L'affection cancéreuse peut ainsi rester locale et stationnaire pendant plusieurs années; rarement elle s'accompagne, durant cette période, d'une altération appréciable de la constitution; puis, à un certain moment, sous l'influence de causes accidentelles, le produit morbide entre dans une série de modifications nouvelles. Il augmente d'abord de volume et diminue de consistance; un travail inflammatoire s'en empare; il s'étend aux tissus voisins. A ce moment, l'organe affecté devient le siège de douleurs spontanées lancinantes, quelquefois fugaces, mais plus tard presque constantes; enfin les ganglions lymphatiques voisins se tuméfient, deviennent eux-mêmes douloureux, et se transforment en véritables *cancers*. En cet instant encore, on peut observer parfois une rémission plus ou moins durable dans les progrès de la maladie; mais, tôt ou tard, le *cancer* finit par s'ulcérer. Une sécrétion ichoreuse s'écoule de la plaie, ou une hémorragie rebelle se déclare à sa surface; la cachexie se prononce et accélère la marche de la maladie; la peau, et surtout la sclérotique de l'œil, prennent une teinte jaune paille caractéristique; l'amaigrissement devient extrême; des œdèmes partiels se manifestent; le tissu cancéreux se multiplie et envahit des organes qui en avaient été exempts jusque-là; l'état anémique est poussé au plus haut degré; la fièvre se montre toutes les nuits, et des phlébites locales se développent au voisinage des tumeurs cancéreuses. A la dernière période de la maladie, l'hydropisie est devenue générale; une diarrhée colliquative s'est emparée du malade; l'affaiblissement a atteint son dernier terme, et la mort arrive, soit par l'épuisement des forces, soit par quelque complication phlegmasique, soit enfin par syncope, hémorragie foudroyante ou compression d'un organe important. Dans le cours de cette terrible maladie, l'ablation des tumeurs cancéreuses peut, dans quelques cas, enrayer les progrès de la diathèse; mais, dans le plus grand nombre des cas, cette opération est suivie d'une prompt reproduction de la tumeur, et la récidive est encore l'occasion d'une recrudescence et d'une accélération plus marquée dans les progrès du mal.

Le *cancer* à forme aiguë est caractérisé par la formation d'une tumeur cancéreuse qui, dès le principe, a une grande tendance au ramollissement. La fièvre se montre alors dès le début; la peau est sèche et brûlante; les douleurs sont intolérables et les signes d'une cachexie avancée se montrent prématurément, précédant la mort qui arrive au bout de quelques mois, quelquefois au bout de quelques semaines. A cette forme peut se rapporter l'affection désignée sous le nom de *cancer généralisé*, dans laquelle la matière cancéreuse disséminée s'est développée simultanément au sein d'un grand nombre d'organes.

Dans la forme fixe, le *cancer* reste borné à un développement local, et l'affection marche avec une extrême lenteur. Il n'y a dans ce cas ni ramollissement ni ulcération consécutive; les signes de cachexie sont à peine accusés, et le malade peut demeurer un grand nombre d'années dans le même état. Un bon nombre de tumeurs cancéreuses du sein, des ovaires, de la matrice et du foie restent ainsi stationnaires et ne donnent lieu à aucune manifestation morbide, du moins pendant un certain laps de temps.

— VI. CAUSES DU CANCER. Encore aujourd'hui, l'étiologie du *cancer* est restée fort obscure. Il faut reconnaître, toutefois, que l'hérédité joue le principal rôle, et que, dans un grand nombre de cas, les prédispositions à contracter la maladie cancéreuse se sont montrées comme endémiques dans certaines familles. L'âge de retour y prédispose visiblement, car le *cancer* est très-rare avant quarante ans; les passions tristes, les chagrins violents et prolongés paraissent jouer de la même influence; enfin, il n'est pas rare de voir survenir le *cancer* à la suite de coups, chutes, contusions, ou d'une irritation habituelle de l'organe affecté. Il faut reconnaître, cependant, que les actions vulnérantes extérieures ne peuvent être invoquées que comme causes occasionnelles, et qu'une prédisposition, acquise ou héréditaire, est une condition nécessaire au développement ultérieur du *cancer*.

— VII. TRAITEMENT DU CANCER. Parler du traitement, c'est supposer la curabilité du mal. Le *cancer* est-il curable? Si l'on entend par maladie curable une maladie à laquelle nous puissions opposer des moyens thérapeutiques d'une efficacité incontestable et donnant un bon nombre de chances de guérison, le *cancer* est et reste un mal incurable; c'est dans ce sens, en effet, qu'il est généralement compris dans cette triste catégorie des maladies sans remède. Mais faut-il affirmer qu'il n'y a jamais guérison d'un *cancer*? Des faits cliniques d'une valeur incontestable démentiraient cette assertion. Exceptionnellement

peut-être, mais d'une manière non douteuse, des *cancers* invétérés ont pu guérir. Il ne faut pas oublier que les différentes formes anatomiques sous lesquelles se produit le *cancer* ne sont pas également redoutables. Des tumeurs cancéreuses ont pu rester stationnaires pendant de longues années et pendant la vie entière du malade; d'autres, sans le secours de l'art, ont disparu spontanément, éliminées par une sorte de gangrène qui détachait le produit morbide ulcéré; d'autres, enfin, se sont résorbées à l'instar d'un simple phlegmon, et ont aussi disparu, par voie de résolution. De là l'indication formelle d'un traitement ayant pour but de favoriser la fonte de la tumeur, traitement qui peut se continuer tant que le diagnostic n'est pas précisé d'une manière certaine, tant que la tumeur ne menace pas de se ramollir et de s'ulcérer, tant qu'elle ne s'accompagne pas de symptômes inquiétants et qu'elle reste stationnaire dans son développement. Mais dès que les tumeurs revêtent un caractère de malignité évident, dès qu'elles prennent un accroissement inquiétant ou qu'elles deviennent intolérables par les douleurs qu'elles occasionnent, il y a indication à enlever ces tumeurs si elles sont accessibles aux opérations chirurgicales. Ici se présentent, en effet, de nouvelles chances de succès. Dans certains cas, qui ne sont même pas très-rare, les tumeurs ne se reproduisent pas; dans d'autres, la récidive survient, mais au bout d'un temps plus ou moins long, des mois, des années. D'ailleurs, une première ablation peut être suivie de plusieurs autres, pratiquées dans les moments les plus opportuns, alors que les tumeurs n'ont pris qu'un faible développement et que l'opération ne constitue pas un danger par elle-même; on trouve donc ici le moyen de prolonger presque indéfiniment la vie des malades menacés, et l'occasion d'appliquer le traitement prophylactique, c'est-à-dire l'ensemble des moyens thérapeutiques propres à éloigner une récidive attendue. Le traitement chirurgical présente cependant de nombreuses contre-indications. Il faut avoir présent à l'esprit que l'ablation des tumeurs cancéreuses ne met pas absolument à l'abri des récidives, et que, dans le cas où le mal se reproduit après l'opération, sa marche est plus rapide et la terminaison fatale plus inévitable. Les indications ne peuvent donc être fournies, à cet égard, que par l'étude ou la comparaison des formes diverses de la diathèse cancéreuse; ainsi, il est certain que toute opération est inutile dans la forme aiguë, imprudente et dangereuse dans la forme fixe. Ajoutons que l'opportunité peut dépendre de certaines circonstances spéciales, particulièrement du siège qu'affecte la lésion cancéreuse.

Ces notions générales posées, nous voyons que le traitement du *cancer* comprend successivement : 1^o un traitement médical, le plus ordinairement palliatif; 2^o un traitement chirurgical, quelquefois curatif; 3^o enfin un traitement prophylactique. Nous ne pouvons nous abstenir de dire encore un mot du traitement des empiriques, qui jout auprès d'un public ignorant d'une faveur qu'il ne saurait mériter, et nous ne craignons pas d'aborder cette question épineuse, et de raconter les tentatives effrontées de nos modernes guérisseurs.

1^o *Traitement médical*. On a encore appelé ce traitement *traitement palliatif*, et c'est probablement le seul nom qu'on puisse donner à l'ensemble des moyens thérapeutiques employés pour guérir le *cancer* sans opération. Ce traitement trouve cependant son application dans beaucoup de circonstances : 1^o si l'opération est impraticable, soit que le malade montre trop de pusillanimité, soit que l'opération expose à des dangers trop sérieux, soit que les tumeurs cancéreuses restent inabordablement aux moyens chirurgicaux; 2^o au début de la maladie, lorsque le peu de gravité de l'affection autorise un atermolement, ou lorsque le diagnostic, encore mal établi, permet au médecin de conserver quelque espoir de voir la maladie rétrocéder; 3^o enfin, lorsque le mal est trop invétéré, la diathèse trop prononcée, la cachexie établie et l'affection certainement irrémédiable.

Plusieurs praticiens se refusent cependant à regarder le traitement médical comme véritablement inactif; ils objectent, avec raison, que cette déclaration absolue d'incurabilité est un des plus sérieux obstacles aux recherches thérapeutiques dont le *cancer* pourrait être l'objet, et ne renoncent pas, pour leur compte, à l'espoir de découvrir des moyens de curation efficaces. La question se redit, en effet, à un point de doctrine qui n'est pas encore élucidé. Pour M. Velpeau et pour beaucoup de chirurgiens, le *cancer* est d'abord tout local, et concentré pour ainsi dire dans la tumeur cancéreuse qui est son unique expression symptomatologique; de là, le *cancer* s'irradie dans tout l'organisme, de sorte que si le traitement chirurgical n'a pu intervenir en temps opportun, l'économie est infectée d'une manière irrémédiable. Pour d'autres médecins, la tumeur cancéreuse n'est que la manifestation extérieure et tangible d'une diathèse préexistante; mais comme des faits nombreux démontrent qu'il est au pouvoir des médecins de modifier avantageusement plusieurs diathèses, ils ne perdent pas l'espoir d'agir d'une manière efficace sur le vice humoral qui donne naissance au *cancer*. Nous ne pouvons que

passer en revue les différents modes de traitement qui ont été préconisés à diverses époques, sans qu'il nous soit possible de discuter la valeur de ces médications.

Le traitement débilitant, par les saignées ou la diète absolue, est demeuré aussi inefficace que pénible pour le malade; nous n'en parlons que pour mémoire.

Quant aux médicaments présentés comme spécifiques ou modificateurs de la diathèse cancéreuse, ils sont extrêmement nombreux : la ciguë, l'aconit tant vanté par Stork, l'acide arsénieux, le mercure, le souci des champs, n'ont réussi que bien rarement; la belladone et la jusquiame n'agissent, le plus souvent, que comme calmants; l'eau de mer en boisson, surtout celle de la mer Méditerranée, qui est plus riche en chlorures et en bromures, les préparations iodurées et bromurées employées par M. Boinet concurremment avec les diurétiques, l'acétate de potasse, l'eau de Vichy, les eaux ferrugineuses et un régime substantiel comptent quelques succès incontestables; l'hydrothérapie, préconisée par M. Bonnet, de Lyon, les eaux de Nérès, de Plombières, d'Éms, de Bade, d'Heilbrunn et d'autres eaux salines, l'électricité même, ont encore été souvent employées et ont peut-être réussi à arrêter la marche envahissante de l'affection cancéreuse. Citons encore le chlorate de potasse et la suie, employés l'un et l'autre, comme les préparations iodurées, bromurées ou arsenicales, intérieurement ou extérieurement. La tumeur cancéreuse non ulcérée réclame l'application des pommades fondantes : emplâtre Vigo, onguent mercuriel, etc., etc., enfin les ulcérations superficielles ou profondes ont été plus ou moins avantageusement modifiées par l'emploi de plusieurs topiques, dont les principaux sont : l'alun, le tannin, l'agaric et d'autres astringents et hémostatiques, pour combattre les hémorragies; la suie, le coaltar, le goudron, l'acide phénique, la liqueur de Labarraque, le chlorure de soude, l'eau-de-vie camphrée, la teinture de quinquina, etc., pour combattre la putréfaction et l'infection locale développées par l'exsudation de la sanie purulente; l'ammoniaque, le chlorure d'or acide, les acides citrique, acétique et carbonique, la nitro-benzine, le jus de citron et la solution de chlorate de potasse, employés comme modificateurs en même temps que les solutions iodées et iodurées, bromées et bromurées, arsenicales et autres; enfin, le laudanum, l'opium, la belladone, la jusquiame, employés comme topiques calmants.

2^o *Traitement chirurgical*. Il est le seul réellement actif. Lorsque le *cancer* ne paraît pas héréditaire, lorsqu'il s'est développé à la suite d'une contusion ou par toute autre cause traumatique; lorsque ses manifestations, complètement locales, sont bornées à l'apparition d'une tumeur limitée, accessible aux moyens chirurgicaux, non ulcérée, non disséminée, dans ces circonstances, disons-nous, le traitement chirurgical est efficace et peut être couronné de succès. Ce mode de traitement, plus applicable, il est vrai, aux tumeurs cancéreuses épithéliales, chondroïdes ou fibro-plastiques, peu vasculaires et peu sujettes à une extension métastatique, est cependant indiqué encore dans d'autres cas. Alors même que la récidive peut être attendue comme un événement inévitable, le chirurgien ne peut oublier que l'ablation de la tumeur peut avoir un double résultat avantageux : en premier lieu, fournir le moyen de préciser un diagnostic douteux en soumettant les débris de la tumeur à l'examen microscopique; en second lieu, débarrasser l'économie d'une difformité gênante, affligeante à la vue, très-souvent douloureuse, et pouvant occasionner des délabrements irréparables, des hémorragies graves et des suppurations plus dangereuses encore qui font perdre toutes les chances de guérison. Nous avons dit que les récidives appellent de nouvelles opérations; mais celles-ci, chez un malade une fois prévenu, s'exécutent dans des conditions qui en assurent le succès; c'est, au reste, le seul moyen de prolonger l'existence menacée des malheureux malades.

Il n'existe que deux moyens chirurgicaux applicables aux tumeurs cancéreuses : la compression et l'ablation. Les saignées locales que prescrivait Lisfranc, la ligature de l'artère principale de la région où s'est déclaré le *cancer*, la ligature d'un vaisseau volumineux qui alimente plus spécialement la tumeur, la congélation, la galvanisation, les topiques fondants, tels que l'eau de Goulard, la teinture d'iode et le perchlorure de fer, etc.; tous ces moyens sont inefficaces, insuffisants ou dangereux, et ne peuvent servir que comme adjuvants d'une médication plus énergique ou comme ressources ultimes ou accessoires.

Au début du *cancer*, une compression méthodique peut, au contraire, en arrêter les progrès; mais lorsque cette pratique n'est pas couronnée d'un prompt succès (ce qui est le cas le plus ordinaire), on ne doit pas différer l'ablation, qui s'exécute le plus ordinairement avec l'instrument tranchant. Cette opération doit être faite largement, et intéresser les tissus sains au pourtour de la tumeur. Les prétendues racines que le vulgaire craint toujours de voir échapper à l'attention du chirurgien ne sont que de pures fictions; la véritable racine du *cancer* est dans le vice humoral qui en a provoqué l'apparition; mais le plus sûr moyen de se mettre à l'abri des récidives, c'est d'amputer largement la tumeur et de ne laisser aucune trace de tissu morbide.

Beaucoup de malades pusillanimes redoutent l'instrument tranchant et préfèrent l'emploi des caustiques, dont l'action est cependant moins expéditive. D'autre part, un bon nombre de chirurgiens donnent la préférence à la cautérisation sur l'ablation, et pensent, par ce moyen, se mettre plus souvent à l'abri des récidives. Pour les cancers peu vasculaires, pour les tumeurs cancéreuses de la face, pour les cancéroïdes, la cautérisation est la règle; elle met à l'abri des érysipèles, des hémorragies consécutives, etc. Elle se pratique au moyen d'applications caustiques, dont les plus connues et les plus employées sont : la pâte escarotique arsenicale du frère Côme ou de Rousselot, le caustique sulfo-safrané de M. Velpeau et la pâte escarotique au chlorure de zinc du docteur Canquoin (v. CAUTÉRISATION). Le galvanocautère et le fer rouge sont plus employés lorsqu'il s'agit de cautériser les ulcères cancéreux, ou chaque fois qu'il n'est pas possible de limiter la tumeur à l'aide de l'instrument tranchant.

30 *Traitement prophylactique.* On a cru devoir imaginer quelques moyens propres à être appliqués dans les cas où une influence héréditaire rend probable l'apparition d'un cancer. On a conseillé, dans ce but, l'usage des purgatifs, le séjour à la campagne, l'exercice, les sétons, cautères et autres exutoires, les applications dérivatives, la belladone, l'huile de foie de morue, etc.; mais ces moyens ne sont pas d'une efficacité certaine, et leur emploi soulève nécessairement de vives répugnances de la part des personnes qu'on désire soumettre à la médication préventive. Le traitement prophylactique trouve mieux ses indications après l'enlèvement des tumeurs suspectes; il peut, dans ce cas, prévenir une récidive. L'hydrothérapie, préconisée par le docteur Bonnet, et quelques eaux minérales salines sont les meilleurs moyens d'action dont la médecine puisse disposer.

40 *Traitement empirique.* De combien de recherches infructueuses les spécifiques n'ont-ils pas été l'objet! En présence d'une affection aussi redoutable que le cancer, n'était-il pas naturel et humain d'appeler de tous ses vœux la découverte d'un médicament capable de modifier le vice diathésique en vertu duquel se produisent les manifestations cancéreuses? Et combien de déceptions ont abreuvé les chercheurs de spécifiques! A une époque où l'on n'avait pas encore précisé, par les études d'anatomie pathologique et de micrographie, les formes diverses de la tumeur cancéreuse, il ne devait pas être rare de s'abuser sur les propriétés curatives des médicaments qu'on expérimentait. Chaque fois que le hasard faisait tomber les chercheurs sur un de ces cas bénins désignés aujourd'hui sous les noms de *cancéroïdes*, *faux cancers*, *tumeurs fibro-plastiques*, etc., un succès apparent couronnait leurs efforts, et leur préparait, dans d'autres circonstances, les plus amères déceptions. Jusqu'à ce jour, en effet, la science n'est pas en possession d'un spécifique du cancer, et, quoiqu'il ne soit permis de rien affirmer à ce sujet, il est présumable que, de longtemps, ce spécifique ne sera pas découvert. Les charlatans et les empiriques sans éducation osent seuls affirmer qu'ils possèdent le précieux secret, et ils l'exploitent frauduleusement, abusant de la crédulité publique, et s'enrichissant aux dépens des gens assez simples pour attribuer quelque vertu à leurs prétendues découvertes. C'est par centaines qu'il faut compter en France ces exploiters effrontés, et les cent bouches de la renommée sont continuellement occupées à raconter leurs succès; elles se taisent sur leurs nombreux revers. Nous ne saurions trop le répéter : il n'existe point de secret, et, en fait, il n'y a eu que de tels hommes, qu'il deviendrait dangereux de en pareilles mains; c'est ce que M. le professeur Trousseau expliquait si clairement dans ses conférences publiques sur l'empirisme. Mais tant que la crédulité publique acceptera les affirmations des charlatans éhontés qui l'exploitent, on est obligé de compter avec elle et d'expliquer les succès apparents dont on fait tant de bruit.

Les guérisseurs de tumeurs qui comptent le plus de ces succès ne sont pas autre chose que des industriels, exploitant la vente d'un produit très-connu avant eux. Ils vendent fort cher des poudres, des pâtes, des emplâtres, dans la composition desquels entrent les poudres et pâtes escarotiques arsenicales du frère Côme ou de Rousselot; sous l'influence de ces applications, les tumeurs tombent quelquefois, et, lorsqu'elles ont eu affaire à un cancer épithélial ou fibro-plastique, la tumeur ne récidive pas et la guérison est assurée. Voilà tout le secret des empiriques, et s'ils en possédaient un autre, ils n'ignoreraient pas qu'il y aurait pour eux un immense avantage à le divulguer; la reconnaissance publique les en récompenserait certainement, et ils auraient encore le mérite d'avoir rendu un service éminent à la science et à leurs semblables; ils pourraient inscrire leurs noms glorieux à côté de ceux de Jenner, d'Harvey, de Priestnitz et de tant d'autres bienfaiteurs de l'humanité.

On se souvient encore, à Paris, d'un célèbre guérisseur qui occupa l'attention publique pendant quelques années, et qui termina tristement sa brillante carrière sur les bancs de la police correctionnelle, convaincu d'escroqueries et de manœuvres frauduleuses. L'histoire de cet empirique est un exemple curieux des audacieuses prétentions du charlatanisme

au sein d'une ville éclairée. Le sieur Vriès, dit le Docteur noir, était un mulâtre originaire de Surinam, et dont la vie se passa en tentatives infructueuses pour arriver à la fortune. Tour à tour libraire à New-York, empirique et réformateur religieux à Londres, il fit son apparition à Paris vers la fin de l'année 1865, et s'y présenta comme étant en possession d'un nouveau moteur électro-magnétique, qu'il voulait substituer à la vapeur. Il s'adressa, dans ce but, au chef de l'Etat, et des hommes spéciaux furent chargés d'apprécier le mérite de sa découverte. Cette première tentative ne réussit qu'à mener l'inventeur à Clichy; dès lors il changea de batteries, et, sorti de la prison pour dettes, il s'annonça comme un guérisseur de toutes les maladies incurables. Il était particulièrement possesseur d'un spécifique précieux importé des régions tropicales, et guérissant tous les cancers. Il pensa cependant qu'il pouvait être utile d'appeler à son aide le fanatisme religieux, comme précédemment à Londres, et se fit connaître sous un nouveau jour par la publication d'une brochure dans laquelle il se présentait comme ayant reçu de Dieu même la mission de régénérer le culte et de fonder en une seule toutes les religions de la terre. Il proposait une souscription pour ériger aux Champs-Élysées un temple de marbre destiné au nouveau culte; il en était naturellement le grand prêtre... et le caissier. Ces tentatives étranges pouvaient avoir eu quelque succès en Amérique ou de l'autre côté du détroit; mais en France, elles n'émurent personne et les souscripteurs ne se présentèrent pas à l'appel. Comme empirique, Vriès était plus heureux; le hasard le favorisait au delà de toute espérance. Un inventeur et fabricant d'instruments de musique, connu de toutes les sommités de la presse et jouissant d'une immense notoriété, se mit entre les mains du guérisseur. Il était atteint d'une tumeur reconnue cancéreuse par les plus illustres chirurgiens de la capitale, et les hommes de l'art consultés par lui avaient déclaré qu'il n'existait qu'une chance de succès, douteuse même, c'était l'opération. Cependant Vriès promit la guérison sans opération, et administra au malade son fameux spécifique; au bout de quelques semaines de ce traitement, la tumeur que le malade portait à la lèvre se détacha par lambeaux gangrenés, laissant à sa place une ulcération superficielle qui guérit avec assez de rapidité. La guérison radicale, à lui même se maintenir jusqu'à ce moment. Telle fut cette cure merveilleuse, qui excita à un si haut point l'enthousiasme, qui valut à Vriès les félicitations de toute la presse, et même le patronage et l'appui de plusieurs médecins. Un banquet somptueux eut lieu au Grand-Hôtel, à l'occasion de cette cure inespérée, et ce fut pour l'empirique l'occasion d'une imposante réclame. Le merveilleux de cette guérison ne réside, cependant, que dans un heureux hasard. Quoique le fait soit exceptionnel, la science a enregistré plusieurs guérisons de ce genre; on a vu, à plusieurs reprises, des tumeurs se détacher par voie de gangrène et l'ulcération consecutive guérir sans autre médication. M. Robin, notre habile micrographe, ayant été chargé, à propos du procès de Vriès, de donner son avis sur la nature de la tumeur dont il avait examiné les débris au microscope, déclara qu'elle était formée d'éléments fibro-plastiques et que, pour lui, ce n'était pas un cancer. Nous avons expliqué, en effet, que les tumeurs de cette nature ne peuvent être regardées comme des cancers malins, et que souvent leur ablation n'est pas suivie de récidive. L'événement n'en fut pas moins très-profitable à l'empirique; les malades accoururent en foule et payèrent un large tribut à l'heureux guérisseur; mais la déconvenue n'était pas loin. A la sollicitation pressante de l'empirique, on lui ouvrit les portes d'un hôpital. Un service de cancéreux fut créé à la Charité en faveur de Vriès, et une nouvelle et solennelle épreuve eut lieu publiquement, sous la surveillance de M. le professeur Velpeau. Dix-sept cancéreux furent confiés aux soins du Docteur noir, qui déclara, sans hésiter, qu'il les guérirait tous au bout de six mois. Le traitement dura depuis trois mois lorsque le docteur Velpeau crut devoir en signaler les effets à l'Académie. Aucune guérison n'avait été obtenue, sept malades étaient déjà décédés et les dix autres ne paraissaient pas destinés à un autre sort. (Ils moururent tous, en effet, à l'exception d'un seul, sur lequel le docteur Velpeau avait fait ses réserves.) Cette expérience mit au grand jour l'innanité des promesses audacieuses du Docteur noir, et, à quelque temps de là, le guérisseur fut inculpé pour diverses escroqueries qui lui étaient reprochées, et condamné par le tribunal correctionnel de la Seine dans son audience du 4 janvier 1866. Ainsi se termina cette étonnante mystification, dont le public parisien avait été la dupe, et dont la presse parisienne avait été complice involontaire.

CANCER (Jaime ou Jacques), juriconsulte espagnol, né à Barbastro vers 1520, mort à Barcelone vers 1592. Il publia un livre qui fit longtemps autorité, sous le titre de : *Varia resolutiones juris Casarei pontificis et municipalis principatus Catalauniae* (1590, 3 vol. in-fol.).

CANCER Y VELASCO (don Geronimo), poète espagnol, né à Barbastro vers la fin du XVI^e siècle,

mort vers 1655, était parent du précédent. Il publia des *Obras* (1651), où l'on trouve une profusion de jeux de mots et de facéties. Il composa ensuite plusieurs comédies, seul ou en collaboration avec Calderon, Moreto, Luis Velez, Matos, Zabaleta. La meilleure a pour titre : *Dineros son calidad* (*l'Argent fait la noblesse*), qui est loin d'être sans mérite. Mais ce qui a fait surtout la réputation de Cancer, ce sont ses pièces burlesques, dans lesquelles il présente sous un aspect comique les héros castillans et leurs aventures. On cite surtout ses amusantes parodies intitulées : les *Moedades del Cid* et la *Muerte de Baldoanos*. Une des pièces de Cancer a pour titre : *El mejor representante san Gines* (*Saint Genest le meilleur des comédiens*), sujet qui a été traité en France par Desfontaines et par Rotrou. Cancer était petit, un peu gros et de l'humeur la plus enjouée. On croit qu'il mourut d'une attaque d'apoplexie.

CANCÉREUX, EUSE adj. (kan-sé-reu, eu-ze — de cancer). Pathol. Qui est de la nature du cancer, qui appartient au cancer : *Ulcère CANCÉREUX*. Tumeur CANCÉREUSE.

— Substantif. Personne atteinte d'un cancer : *Le traitement des CANCÉREUX*.

CANCÉRIEN, IENNE adj. (kan-sé-ri-ain, i-é-ne — du lat. *cancer*, crabe). Crust. Qui ressemble ou qui se rapporte aux crabes. || On dit aussi CANCÉRIDE.

— s. m. pl. Tribu de crustacés décapodes brachyours.

CANCÉRIFORME adj. (kan-sé-ri-for-me — du lat. *cancer*, crabe, et de *forme*). Crust. Syn. de CARCINOÏDE.

CANCÉRILLE s. f. (kan-sé-ri-lle; ll mll.). Bot. Nom du garou (*daphne gnidium*) dans quelques localités.

CANCERLIN s. m. (kan-sèr-lain). Blas. V. CRANCELIN.

CANCHE s. m. (kan-che). Anc. cout. Ban à vin. || Droit exclusif de vendre du vin dans certains endroits.

CANCHE s. f. (kan-che). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, utilisées comme fourrage.

— Encycl. Le genre *canche* (*aira*), de la famille des graminées, renferme encore, malgré les démembrements qu'il a subis, une vingtaine d'espèces, qui jouent un certain rôle en agriculture. La *canche* flexueuse (*aira flexuosa*) croît dans les lieux arides et sablonneux et constitue souvent une espèce dominante dans les prairies hautes. Elle est vivace et forme des touffes épaisses. Les animaux domestiques, et particulièrement les moutons, en sont très-friands. — La *canche* gazonnante (*aira coquitos*), vivace aussi, habite les prés et les bois humides; elle forme souvent des touffes élevées, qu'on est obligé de détruire dans les prairies quand on veut égaliser le sol. Les bestiaux la mangent au printemps; mais à l'automne ils la trouvent trop dure et n'y touchent pas. Les autres espèces se rapprochent plus ou moins des précédentes par leurs propriétés.

CANCHE (la), petite rivière de France (Passe-Calais), prend sa source près du village de Magnicourt, passe à Hesdin, Montreuil, Etaples, et se jette dans la Manche par un large estuaire, après un cours de 95 kilom., dont 16 sont navigables, à l'aide de la marée, depuis la mer jusqu'à Montreuil.

CANCHELLER v. n. ou intr. (kan-chè-lé). Ancienne forme du mot CHANCELER.

CANCIANI (Paul), religieux servite, né à Udine en 1725, mort en 1810. Il publia, sous les auspices du grand-duc de Toscane, un recueil intitulé : *Barbarorum leges antiquæ, cum notis et glossariis* (Venise, 1781-1782, 5 vol. in-fol.). On y trouve de précieux documents historiques sur les peuples de la Germanie qui firent irruption dans les Gaules, dans l'Italie et dans l'Espagne.

CANCIONAIRE s. m. (kan-si-o-né-re — de l'espagn. *cancionero*. V. le mot suivant). Livre de chansons. || Vieux mot.

CANCIONERO s. m. (kan-si-o-né-ro — du provençal *canso*, chant lyrique). Nom donné, dans la littérature espagnole, à divers recueils de poésies anciennes.

— Encycl. Le plus ancien des recueils connus sous le nom de *cancioneros* eut pour auteur Jean-Alphonse Baena, qui occupait un emploi de secrétaire à la cour de Jean II, et qui était un juif converti. Il contient les compositions de cinquante-cinq poètes espagnols du temps, et l'on y remarque avec intérêt les progrès d'une langue qui se dépouillait peu à peu de sa rudesse primitive. A la fin du XVIII^e siècle, le savant Rodriguez de Castro en fit une analyse détaillée dans sa *Biblioteca española*. En 1808, le manuscrit de Rodriguez, qui était à la bibliothèque de l'Escurial, fut enlevé et porté en Angleterre; le libraire Techener l'acheta à Londres au prix de 63 livres sterling, et le revendit en 1836 à la Bibliothèque impériale de Paris, où il se trouve actuellement, sous le n^o 1,932, section des manuscrits.

Un autre *cancionero*, attribué à Lope de Stuniga, contient les œuvres de plusieurs poètes peu connus qui suivirent Alphonse V d'Aragon, lorsqu'il se rendit dans le royaume de Naples, ou qui l'accompagnèrent durant sa captivité à Milan. Mais rien ne prouve que

Lope de Stuniga soit l'auteur de cette collection : une de ses poésies commence le recueil, et il se trouve ainsi nommé le premier parmi tous ces poètes, sans que pour cela l'un d'eux soit nécessairement le collectionneur.

Fernando del Castillo est auteur d'un *cancionero general*, ou plutôt Juan Fernandez de Constantina avait commencé cette collection, la plus nombreuse de toutes, et Fernando de Castillo eut l'honneur de l'achever. On y trouve les poésies de plus de cent poètes différents, à partir du marquis de Santillane jusqu'en 1511, époque de la publication. Une chose qui mérite d'être notée, c'est que le *Cancionero general* contient des poésies en dialecte limousin.

Le Portugal a aussi ses *cancioneros*, dont les plus connus sont ceux du roi Diniz et de Resende.

CANCLAU (Jean-Baptiste-Camille), général français, né à Paris en 1740, mort en 1817. Il était colonel du régiment de Dragons-Conti en 1789, et fut chargé en 1793 du commandement en chef de l'armée de l'Ouest. Assailli dans la ville de Nantes par 50,000 insurgés vendéens, il les repoussa après plusieurs combats meurtriers, n'ayant à sa disposition que 4,000 hommes réunis à la garde nationale; battit encore en plusieurs rencontres Charrette et Bonchamp; seconda Hoche à l'affaire de Quiberon; organisa en 1796 le noyau de cette armée d'Italie à laquelle Bonaparte dut en grande partie sa fortune; occupa successivement les ambassades de Naples et d'Espagne; fut nommé, le 18 brumaire, commandant de la 14^e division militaire, puis inspecteur de cavalerie, enfin sénateur, grand-aigle et comte de l'empire. En 1814, il adhéra à la déchéance de Napoléon et fut nommé pair par Louis XVIII.

CANCOELLE s. f. (kan-ko-è-le). Entom. Nom vulgaire du hanneton dans quelques localités.

CANÇON s. f. (kan-son). Forme ancienne du mot CHANSON. || On a écrit aussi CANÇON.

CANÇON, bourg de France (Lot-et-Garonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 18 kilom. N.-O. de Villeneuve-sur-Lot; pop. aggl. 612 h. pop. tot. 1,552 hab.

CANCRASTACOÏDE adj. (kan-kra-sta-coï-de — du lat. *cancer*, crabe, et du gr. *astakos*, écrevisse, *eidos*, aspect). Crust. Qui tient, qui se rapproche à la fois du crabe et de l'écrevisse.

— s. m. pl. Famille de crustacés, intermédiaire entre les crabes et les écrevisses, et comprenant les genres mégalope et ranine.

CANGRE s. m. (kan-kre — lat. *cancer*, même sens). Crust. Nom vulgaire des crabes, et, par extension, de plusieurs crustacés brachyures : *Les cangres rongent à petit bruit les cadavres des noyés*. (B. Souvestre.)

— Fam. Individu encroûté, paresseux, abruti. Se dit particulièrement des ecclésiastiques : *Le jeune Gargantua se conduisit déjà comme le plus CANGRE et le plus glouton des moines de ce temps-là*. (Ste-Beuve.) *Mandron n'avait rien appris au collège; il était connu entre les CANGRES, mot consacré au collège Bourbon, et qui exprime assez spirituellement les élèves qui reculent à mesure qu'ils sont censés avancer*. (A. Karr.) || Personne misérable :

Quittez les bois, vous ferez bien;
Vos pareils y sont misérables,
Cangres, hères et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.

LA FONTAINE.

|| Personne d'une avarice sordide : *Un père de famille qui, ayant vingt mille livres de rente, n'en dépensera que cinq ou six, et qui accumulera ses épargnes pour établir ses enfants, est réputé par des voisins avaricieux, pince-maille, vilain, fesse-mathieu, yaque-dener, grippé-sou, CANGRE*. (Volt.) *Faut-il être CANGRE, pour acheter de la saloperie comme ça*? (J. Rousseau.)

— Antonymes. Généreux, large, libéral, prodigue.

CANCRELAS ou **CANCRELAT** s. m. (kan-kre-la — du holland. *kakerlak*, même sens). Entom. Nom vulgaire de la blatte américaine, insecte très-commun dans les navires et dans les dépôts de denrées apportées d'Amérique.

CANCRIDE s. f. (kan-kri-de). Moll. Genre de coquilles foraminifères, qui doit être réuni aux nonionines.

CANCRIFORME adj. (kan-kri-for-me — du lat. *cancer*, crabe, et de *forme*). Crust. Syn. de CARCINOÏDE.

CANCIN ou **CANCINUS** (François-Louis de), minéralogiste allemand, né à Breitenbach (Hesse-Darmstadt) en 1738, mort en 1796. D'abord contrôleur de la monnaie, et des bâtiments civils à Hanau, il devint plus tard professeur à l'école militaire de Hesse, puis commissaire du gouvernement à Altenkirchen (1782). L'année suivante, il se rendit en Russie, où l'impératrice Catherine II lui donna la direction des mines de sel de Staritsa-Roussa. En 1786, Cancrin retourna dans la Hesse, séjourna sept ans à Giessen, puis se rendit de nouveau en Russie avec le titre de conseiller d'Etat. Il a publié plusieurs ouvrages estimés sur la minéralogie et la métallurgie, entre autres : *Principes élémentaires de la science des mines et des salines* (Frankfort, 1773-1791, 13 vol. in-8°), l'un des plus complets sur cette

matière. Blavier a traduit de cet ouvrage un extrait sous le titre de : *Jurisprudence générale des mines en Allemagne* (Paris, 1825, 3 vol.). Nous citerons encore de Cancrin : *Introduction à la métallurgie et à la docimastie* (1784) ; *Dissertations sur le droit hydraulique et maritime* (1789-1800, 4 vol. in-8°) ; *Principes de l'architecture civile, conformément à la théorie et à la pratique* (1792), etc.

CANCIN (Georges, comte de), financier et homme d'Etat, fils du précédent, né à Hanau en 1773, mort à Saint-Petersbourg en 1845. En 1796, il entra au service de la Russie, obtint un avancement rapide dans l'administration militaire et fut nommé, en 1823, ministre des finances. Peu d'hommes d'Etat ont rendu à leur patrie autant de services qu'il en rendit à la Russie. Il augmenta les revenus publics par l'exploitation des mines et par d'intelligentes économies, établit un ordre rigoureux dans les finances, fonda des écoles de commerce et de navigation, des instituts forestiers, technologiques, etc., développa le génie industriel de la nation russe, éleva son crédit, et donna le résumé de sa longue expérience dans divers ouvrages d'économie politique et d'administration, parmi lesquels on estime surtout : *Economie militaire pendant la paix et pendant la guerre* (Saint-Petersbourg, 1822-1823, 3 vol. in-8°, en allemand).

CANCINITE s. f. (kan-kri-ni-te — du nom de Cancrin, homme d'Etat russe). Minerai. Nom donné d'abord à une combinaison naturelle d'un silicate double d'alumine et de soude avec le chlorure de sodium, que l'on a ensuite reconnu pour une variété bleue de sodalithe. || Nom donné ensuite à un silicate naturel d'alumine, de potasse et de soude, substance d'un rose pâle, contenant, outre les corps déjà indiqués, une certaine proportion de carbonate de chaux : *La cancinite de Gustave Rose se trouve en petites masses disséminées dans la miaskite du mont Ilnen, au des chaînes de l'Oural. On en a découvert une variété jaune au mont Tunkinsk en Sibérie, et à Lichtfeld, dans le Maine, aux Etats-Unis.*

— **Encycl.** La cancinite est un minéral massif que l'on trouve près de Miask, dans l'Oural, dans les mines de Marius Kaja, dans les montagnes Tunkinsk, en Sibérie, et à Lichtfeld, dans l'Etat du Maine, aux Etats-Unis. Il se clive parallèlement aux faces d'un prisme hexagonal, il a une fracture inégale d'une couleur légèrement rosée, d'un éclat vitreux et d'un éclat nacré sur les faces du clivage. Ce minéral est transparent ou fortement translucide. Son poids spécifique est de 2,45 à 2,46. Sa dureté est de 5,0 à 5,5. Il fond en un verre blanc tuméfié. L'acide chlorhydrique le dissout très-promptement, avec efflorescence et séparation de silice gélatineuse. Les analyses de cancinite portent à considérer ce minéral comme un mélange de carbonate de calcium et d'éthéolite contenant une petite quantité de potasse et beaucoup plus d'eau que la proportion ordinaire.

CANCITE s. m. (kan-kri-te — du lat. *cancer*, crabe). Crust. Nom donné aux crustacés fossiles.

CANCIVORE adj. (kan-kri-vo-re — du lat. *cancer*, crabe; *voro*, dévore). Zool. Qui se nourrit de crabes ou d'autres crustacés.

CANCROÏDE adj. (kan-kro-i-de — de *cancer*, et du gr. *eidos*, aspect). Pathol. Qui ressemble à un cancer : *Ulçère, tumeur cancroïde*.

— **Substantiv.** Tumeur de nature cancéreuse, qui affecte la peau ou les muqueuses.

— **Encycl.** Méd. Le mot *cancroïde* avait été employé autrefois par Alibert, qui s'en servait pour désigner certaines variétés de séloïdes; aujourd'hui, et depuis les travaux de Lebert, cette expression s'applique à la désignation de tumeurs ayant dans leur évolution beaucoup de ressemblance avec le cancer. Malgré les distinctions que les micrographes ont tenté d'introduire dans la science, les expressions de cancer et de *cancroïde* sont loin d'avoir le sens déterminé qu'ils voudraient leur attribuer; cependant, on s'entend assez généralement à séparer les *cancroïdes* du groupe des cancers, et on les distingue aux caractères suivants : le *cancroïde*, comme le cancer, se présente sous forme d'une tumeur qui tend à se ramollir, à s'ulcérer, et peut revêtir tous les caractères cliniques de la malignité, c'est-à-dire extension, reproduction, généralisation, cachexie et mort; mais il diffère du cancer : 1° parce qu'il n'est qu'une altération épithéliale ou épidermique; 2° en ce que sa marche est toujours lente, sa généralisation moins fatale, sa reproduction après l'ablation moins commune et s'opérant, le plus ordinairement, au point où il s'est primitivement développé. Les auteurs anciens, qui n'attachaient qu'une importance médiocre à ces distinctions, regardaient le *cancroïde* comme un cancer; c'était pour eux le *cancer de la peau*, le *tubercule malin*; l'ulcération consécutive, qui était regardée comme la véritable manifestation symptomatique de l'affection, s'appelait : *ulcère chancreux, ulcère rongeur, ulcère malin*; on l'appelait même, *noli me tangere* (ne me touchez pas), pour rappeler qu'il était inutile et même dangereux d'opérer, en raison de ce qu'après l'ablation, la tumeur ou l'ulcère se reproduisait avec plus d'activité, marchant avec plus de rapidité vers une terminaison fatale. Nous avons dit que les micrographes

s'efforcèrent de débrouiller ce chaos et de distinguer les cancers de la peau des véritables cancers. Ils établirent que l'élément spécifique des cancers, la cellule cancéreuse, manquait au cancer de la peau; ils montrèrent que ces tumeurs étaient formées des éléments de l'épithélium et qu'ils n'avaient ainsi, avec les cancers vrais, que quelques points de ressemblance, tandis qu'ils en différaient par leur structure, c'est-à-dire leur nature intime. C'est pourquoi nous avons vu M. Lebert imposer la dénomination de *cancroïdes* à ces faux cancers. Hannover, préjugeant encore plus la question, les appelait *épithélioma*. Il faut dire que les cliniciens n'admirent pas généralement ces définitions; pour eux, les caractères de malignité qui appartiennent à la tumeur épithéliale la rapprochent du cancer, et, dans un précédent article, nous appuyant sur cette opinion, qui est celle des autorités les plus respectables de la chirurgie moderne, nous avons rangé les *cancroïdes* parmi les cancers de la seconde espèce. En réalité, le *cancroïde* est encore aujourd'hui une espèce pathologique mal déterminée : les cliniciens le reconnaissent à sa marche, aux phénomènes locaux et généraux qui l'accompagnent; les micrographes, aux éléments anatomiques qui entrent dans sa constitution; de là des différences nombreuses d'interprétation des faits cliniques, sur lesquelles nous ne pouvons nous étendre davantage sans dépasser les bornes de cet article.

Les auteurs ont décrit un assez grand nombre de variétés de *cancroïdes*; mais les unes ne sont, à proprement parler, que des âges ou des degrés divers de la même tumeur; tels sont : le *cancroïde papillaire*, le *cancroïde dermique*, le *cancroïde folliculaire*, le *cancroïde par hétérotopie plastique*, et, enfin, le *cancroïde confirmé ou adulte*, suivant une expression heureuse créée par Virchow; les autres sont des variétés de texture. Les *noli me tangere* et les *esthiomènes* sont aussi, suivant quelques-uns, de simples variétés de *cancroïdes*.

Par ses symptômes, le *cancroïde* se rapproche manifestement du cancer. Il débute d'une manière insidieuse; c'est une simple hypertrophie des papilles de la peau ou de l'épithélium d'une muqueuse (*cancroïde papillaire*); ou bien c'est une saumure (*cancroïde squameux*), ou c'est un tubercule (*cancroïde tuberculeux*). Au début, le malade n'éprouve d'autre sensation que celle d'un prurit léger qui le porte à gratter et à excorier la tumeur. Cependant l'affection reste stationnaire, souvent pendant plusieurs années; puis, tôt ou tard, une ulcération superficielle s'établit et fournit une exsudation d'un liquide clair qui se concrète et donne naissance à une croûte. Plus tard, apparaît enfin l'*ulcère cancroïde*. Son aspect est caractéristique; il est profondément excavé; les bords en sont durs, saillants, difformes et renversés en dehors. L'ulcère sécrète un liquide saïeux d'une odeur fétide qui rappelle le pus ichoreux des cancers vrais; il détruit et envahit les tissus avoisinants, s'étendant en largeur et en profondeur; enfin, avec un temps variable, l'affection étend sa sphère d'activité, et, dans quelques cas assez nombreux, retentit sur tout l'organisme. C'est une véritable cachexie cancéreuse qui s'établit, ou c'est le *cancroïde* qui produit lui-même ces désordres; en tous cas, des symptômes d'une extrême gravité commencent à se montrer : les glandes lymphatiques au voisinage de la tumeur s'engorgent, l'affection se généralise, l'amaigrissement se prononce, la peau revêt la teinte caractéristique qui appartient à la cachexie cancéreuse, la fièvre se déclare, et le malade succombe enfin dans le marasme, à moins que de prompts secours ne soient venus porter remède à son état.

Le *cancroïde* se rattache trop visiblement au groupe des cancers pour que le traitement soit différent. L'ablation de la tumeur est le seul moyen curatif qu'il convienne d'employer, et avec d'autant plus de raison qu'elle est plus fréquemment suivie de succès. Nous avons dit, en effet, que le *cancroïde* avait moins de tendance à récidiver, et surtout à se généraliser; nous avons dit que la reproduction, quand elle avait lieu, ne s'effectuait ordinairement qu'au point même où siègeait la tumeur primitive. Quant aux moyens chirurgicaux propres à opérer l'avulsion des *cancroïdes*, nous renvoyons au précédent article que nous avons consacré au *CANCER*; ces moyens sont les mêmes.

CANCROLOGIE s. f. (kan-kro-lo-ji — du lat. *cancer*, crabe; *logos*, discours). Syn. irrégulier de CARCINOLOGIE.

CANCROLOGIQUE adj. (kan-kro-lo-ji-ke). Syn. irrégulier de CARCINOLOGIQUE.

CANCROME s. m. (kan-kro-me). Ornith. Syn. de SAVACOU, nom d'un oiseau du genre platyrhynque.

CANCROPHAGE s. m. (kan-kro-fa-je — du lat. *cancer*, crabe; *phagô*, je mange). Ornith. Syn. de SAVACOU.

CANDACE, nom de diverses reines d'Ethiopie, parmi lesquelles on en distingue particulièrement deux : l'une contemporaine d'Auguste, qui se défendit courageusement contre Pétrosius, préfet d'Egypte, et plus tard fit sa paix avec les Romains; l'autre, qui eut la gloire d'introduire dans ses Etats le christianisme, auquel elle avait été elle-même con-

vertie par son trésorier, l'eunuque Judas, qui en avait reçu la révélation de l'apôtre Philippe, pendant un voyage à Jérusalem.

CANDAHAR. V. KANDAHAR.

CANDALE s. f. (kan-da-le). Jupe de toile que portent les nègres du Sénégal.

— *Eau de candale*, Liqueur alcoolique parfumée avec de la cannelle et de l'eau de rose.

CANDALE (comtes de), branche des comtes de Foix, issus de la maison de Grailly. Elle a pour auteur Gaston de Foix, deuxième fils d'Archanbaud de Grailly et d'Isabelle de Foix. Il fut capitaine de Buch, et fut nommé comte de Longueville et comte de Benauges par les rois d'Angleterre Henri V et Henri VI. Il épousa en 1410 Marguerite d'Albret, dont vint Jean de Foix, capitaine de Buch, qui obtint du roi d'Angleterre le comté de Candale, qu'il perdit après la réunion de la Guyenne à la France, tout en en conservant le titre. Gaston de Foix, comte de Candale, fils de Jean ci-dessus, eut, entre autres enfants, Jean de Foix, archevêque de Bordeaux, Anne de Foix, mariée à Ladislas, roi de Hongrie, et Gaston de Foix, comte de Candale, qui épousa l'héritière du comté d'Astarac. De ce mariage sont issus, entre autres, Christophe et François de Foix, successivement évêques d'Aire, et Frédéric de Foix, comte de Candale, père d'Henri de Foix, comte de Candale, qui fut tué au siège de Sommières en 1573, et qui, de son mariage avec Marie de Montmorency, fille du comte de Foix, comtesse de Candale, qui porta le titre de comte de Candale dans la maison de Nogaret, et une autre fille religieuse. V. les deux articles suivants.

CANDALE ou **CANDALLE** (Henri de NOGARET d'EPERNON, duc de), général français, né en 1591, mort en 1639. Ayant eu des dissentiments avec le duc d'Epéron, son père, il passa au service du grand-duc de Toscane, et combattit contre les Turcs. Il revint ensuite à la cour, mais de nouveaux dissentiments l'éloignèrent bientôt, et il entra pendant quelque temps dans les rangs des calvinistes. Il servit ensuite sous le prince d'Orange, puis dans les armées de la république de Venise. Le cardinal de Lavalette, son père, le fit plus tard rentrer en grâce avec le cardinal de Richelieu, et il fut nommé commandant des armées de Guyenne, de Picardie et d'Italie.

CANDALE ou **CANDALLE** (Louis-Charles-Gaston de NOGARET de FOIX, duc de), général français, né à Metz en 1627, mort en 1658. Il fut d'abord chargé de défendre la Guyenne sous le duc d'Epéron, son père. Plus tard, il fut nommé lieutenant général et servit dans l'armée de Catalogne, sous le prince de Conti et le maréchal d'Hocquincourt. Après le départ du prince de Conti, il eut le commandement en chef et s'empara du bourg de Lingouste.

CANDAMO (Francisco-Antonio BANDAS ou BANCES y), poète dramatique espagnol, né à Sabugo en 1663, mort en 1704. Envoyé tout jeune à Séville, il fit de bonnes études sous la direction d'un oncle maternel, chanoine de la cathédrale. Son goût pour les productions théâtrales se déclara de bonne heure et, après avoir obtenu quelques succès, il fut appelé à la cour et nommé poète officiel. Calderon venait de mourir. La veine de Solis, arrivé à l'extrême vieillesse, était épuisée. Candamo fut chargé d'écrire les pièces qui devaient être représentées au palais et jouit bientôt, près de Charles II, de la plus grande faveur. Le poète ayant été grièvement blessé dans une attaque que lui attira, dit-on, la comédie de *El Esclavo en grillos de oro* (*l'Esclave aux chaînes d'or*), dans laquelle on crut voir des allusions satiriques à un personnage important, le roi ordonna qu'aucun carrosse ne passât dans la rue d'Alcala, où demeurait le malade, tant qu'il serait en danger. Candamo obtint un emploi élevé dans les finances et néanmoins mourut pauvre, à l'âge de quarante-deux ans, d'une manière si prompt et si violente, qu'elle donna lieu à des soupçons d'empoisonnement. Il était alors en disgrâce, et ce fut une société religieuse qui fit les frais de ses obsèques. Il imita la manière de Calderon, et ses *Poesias comicas*, renferment seize pièces de théâtre, dont les plus remarquables sont : *Por su rey y por su dama*; *El Duelo contra su dama*; *El Esclavo en grillos de oro*. On trouve, dans le quatrième volume du *Théâtre espagnol*, de Linguet, la comédie de Candamo *El Duelo contra su dama* (*le Duel contre sa dame*), sous le titre de la *Fidélité difficile*. Cette comédie est vive et amusante, bien qu'un peu romanesque. Le dénouement en est ingénieux. Le cavalier, contre qui veut se battre, en présence de la cour, sa maîtresse déguisée en homme, pour le punir d'un abandon qu'elle n'a pas mérité, imagine, afin de se tirer d'embarras, de demander que le combat ait lieu la poitrine découverte; la belle, confuse, ne peut accepter ces conditions. Elle avoue son sexe et reconquiert son amant, touché de son courage et de son affection.

CANDANT s. m. (kan-dan). Mar. Balance-mant d'un aviron établi sur le plat-bord pour nager, et restant en équilibre dans cette position. || Se dit sur la Méditerranée.

CANDARON s. m. (kan-da-ron). Bot. Syn. d'AMORPHOPHALLE.

CANDAULE s. m. (kan-dô-le). Art culin.

Ancien ragout, ou plutôt espèce de soupe grasse au pain et au fromage.

CANDAULE, roi de Lydie, le dernier de la dynastie des Héraclides (735 à 708 av. J.-C.). Plus vain qu'épris des charmes de sa femme, la belle Nyssia, il voulut que son favori Gygès les contemplât sans voiles. Nyssia aperçut Gygès, et, plus irritée contre son époux que contre lui, elle mit ce dernier dans l'alternative d'être égorgé sur-le-champ, ou d'accepter le trône et sa main en assassinant Candaule. Gygès ne balança point, et le roi périt victime de son imprudente vanité. Plutarque et d'autres historiens disent simplement que Gygès se révolta contre Candaule et s'empara de son royaume après l'avoir tué dans une bataille.

CANDE s. f. (kan-de — de *Canda*, n. pr.). Zooph. Genre de polyptères cellariés, comprenant une seule espèce, qui vit dans les mers australes.

CANDÉ, bourg de France (Maine-et-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 19 kilom. S.-O. de Segré; pop. aggl. 2,064 hab. — pop. tot. 2,075 hab. Fabriques de toiles, serges et flanelles, tanneries, teintureries, carrières de tuffeau.

CANDÉFACTION s. f. (kan-dé-fak-si-on — du lat. *candidus*, blanc; *facere*, faire). Métall. Chauffage à blanc.

CANDEILLE (Pierre-Joseph), compositeur français, né à Estaire (Nord) en 1744, mort en 1827, étudia la musique à Lille comme enfant de chœur, et vint à Paris en 1764. Trois ans après son arrivée, il fut admis à l'Opéra en qualité de basse-taille dans les chœurs et les coryphées, et occupa dix-sept ans cet emploi. Nommé chef du chant à ce théâtre en 1800, réformé en 1802, rappelé en 1804, et définitivement mis à la réforme en 1805, il se retira à Chantilly, où il mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Les premières œuvres par lesquelles Candelle se fit connaître sont des motets exécutés aux concerts spirituels. Leur succès détermina Candelle à écrire pour le théâtre. Il débuta par des divertissements ajoutés à des ballets et par des airs intercalés dans quelques opéras, puis, en 1780, fit jouer un ouvrage en trois actes, *Laure et Pétarque*, qui ne réussit pas (1780); *Pizaire* ou *la Conquête du Pérou*, représenté cinq ans après, n'eut pas un sort plus heureux. Mais Candelle se releva par son opéra de *Castor et Pollux*, sujet déjà traité par Rameau, dont Candelle refit entièrement la musique, à l'exception de trois morceaux de l'œuvre de ce maître qu'il conserva dans sa partition. Cet ouvrage, donné au théâtre le 14 juin 1791, eut un tel succès que, dans l'espace de huit ans, il fut joué cent trente fois, et que, repris en 1814, il eut encore vingt représentations. Dans ses compositions, Candelle ne déplaît pas un génie créateur; mais on y remarque le sentiment scénique, une certaine force dramatique et de beaux morceaux d'ensemble. Candelle occupe une place honorable parmi les musiciens du XVIII^e siècle. Il est fâcheux pour la renommée de ce compositeur, qui peut-être fut devenu une de nos gloires nationales, que la plus grande partie de ses œuvres ait été écrite sur des poèmes refusés à une seconde lecture après leur admission. En effet, Candelle n'a eu que trois opéras représentés, et quatorze partitions qu'il écrivit, la plupart par ordre du gouvernement, n'ont point été jouées, bien que les rôles eussent été distribués aux acteurs, les décorations peintes, et les répétitions commencées, les poèmes ayant été rejetés à la seconde et définitive audition.

CANDEILLE (Amélie-Julie), fille et élève du précédent, actrice française et auteur dramatique, née à Paris en 1767, morte en 1834. Douée de grandes dispositions pour la musique, elle parut, dès l'âge de sept ans, dans un concert devant le roi. A douze ans, ses compositions étaient favorablement accueillies; à dix-sept ans, elle fit exécuter par la société des concerts spirituels une symphonie dont elle avait composé les paroles et la musique. Bientôt cependant elle devint actrice et courut la province; mais remarquée à Lille par Monvel, elle débuta successivement à l'Opéra, à la Comédie-Française et aux Variétés du Palais-Royal. En 1792, elle donna à ce théâtre, sous le voile de l'anonyme, *Catherine* ou *la Belle fermière*, dont elle avait fait les paroles et la musique, et qui obtint un succès prodigieux; elle s'y fit vivement applaudir dans le rôle de Catherine. En 1795, elle fit jouer au théâtre de la République, sous le nom de M. Gamas, une petite comédie de circonstance, *Cange* ou le *Commissaire de Saint-Lazare*, et, la même année, sous son nom, la *Bayadère*, pièce en cinq actes, dans laquelle elle remplissait le principal rôle, qui tomba avec fracas, et entraîna sa retraite. Mlle Candelle, qui remplissait le rôle de la Bayadère, avait eu soin de placer dans la bouche de ses interlocuteurs toutes sortes de louanges fades sur sa beauté, ses grâces et ses talents. Ce qui lui avait réussi dans la *Belle fermière* tourna cette fois à sa confusion, et, quoiqu'elle eût d'abord essayé de faire bonne contenance, il lui fut impossible de lutter contre le vacarme qu'excita particulièrement le vers suivant, adressé à son amant :

Vous êtes pour le fonds; moi je suis pour la forme. Mais elle continua d'écrire et publia successi-

vement : *Lydie*, roman de mœurs (1808) ; *Georgette* (1812) ; *Bathilde* (1816) ; un volume de *Souvenirs* (1816) ; *Agnes de France* (1818), et *Blanche d'Evreux* (1822). Julie Candelle, comme Archange, la maîtresse de Platon, comme Ninon de Lenclos, resta belle jusqu'à sa mort, jusqu'à l'âge de soixante-sept ans. Durant sa jeunesse, elle avait été pleine de grâce, pleine de charme, ravissante, et plus d'un amoureux avait soupiré pour elle. Le plus illustre d'entre eux, ce fut Vergniaud.

Vergniaud, ce génie planant sur les hauteurs, cet homme de fer, ce cœur de bronze, s'était laissé fasciner par le doux regard de la muse, il s'était laissé enivrer par les accords harmonieux de sa harpe, endormir par le son divin de sa voix. A l'Assemblée, on le surprenait quelquefois distrait, rêveur, et l'on disait que « son âme errait ailleurs ». Non, son âme n'errait pas, mais elle était bien loin du bruit qui se faisait autour de Vergniaud, elle était avec une autre âme, celle de Julie Candelle ; elle se confondait avec elle.

Et cette préoccupation constante, cet ardent et absorbant amour fit de Vergniaud, au moment où il aurait eu besoin de toutes les forces de son génie, l'indécis, l'indolent, le rondin que vous connaissez, il l'affaiblit, l'énerma, le conduisit à sa perte. — Ainsi il adviendra à Danton, que sa seconde femme, Louise Gely, poussera sur la planche fatale ; ainsi de bien d'autres. Vergniaud en mourant ne regretta rien, parce qu'il crut aux larmes que versa, en se séparant de lui, au moment suprême, la belle Julie, parce qu'il crut avoir été aimé. L'avait-il été ? Peut-être ! mais en vérité bien peu, car en 1794, lorsque avait à peine poussé un peu d'herbe sur la fosse de son amant, Julie se mariait à un jeune médecin. En 1798, devenue veuve, elle épousait un nommé Simons, riche fabricant de voitures, de Bruxelles ; en troisièmes nocces, enfin, M. Périé, directeur du musée de Nîmes. On a dit que Julie Candelle avait été la maîtresse de Fabre d'Églantine, parce que ce poète avait écrit pour elle la romance *Je t'aime tant*, mise en musique par Garat.

On a dit aussi et répété qu'elle avait représenté la déesse de la Raison, mais Mlle Candelle a toujours nié ce fait. Et pourquoi l'aurait-elle nié, s'il est vrai ? La déesse de la Raison ne fut-elle pas généralement figurée par des demoiselles de familles estimées ? On l'aura sans doute confondue avec Mlle Mailard, autre artiste illustre et qui représentait, à Notre-Dame, la déesse de la République.

CANDEINE s. f. (kan-dé-i-ne). Moll. Genre de coquilles foraminifères, comprenant une seule espèce, qui vit dans la mer des Antilles.

CANDEISCH. V. KANDEISCH.

CANDELA, bourg du royaume de Naples, dans la Capitanate, district et à 20 kilom. S.-E. de Bovino ; 3,850 hab. Vins très-estimés.

CANDELABRE s. m. (kan-dé-la-bre — lat. *candelabrum*, même sens ; rad. *candela*, chandelle). Chandelier de dimension et de forme monumentales : *Un candélabre antique. On a remplacé les candélabres des boulevards par d'autres candélabres moins élevés.*

— Par ext. Chandelier à plusieurs branches : *Il alluma les candélabres du salon et sortit.* (De St-Georges.) *Deux candélabres et deux flambeaux de vermeil accompagnaient la pendule.* (E. Sue.)

— Poétiq. Luminaire quelconque :

... La nuit rend aux cieux leurs étoiles, leurs gloires, Candélabres que Dieu pend à leurs voûtes noires.

V. HUGO.

— Archit. Couronnement en balustre, qui figure une tourchère.

— Arboric. Arbre fruitier taillé de façon que deux branches, mères qui partent du même point tout près du sol, s'étendent horizontalement des deux côtés opposés, se redressent ensuite verticalement et portent en dessus un certain nombre de branches sous-mères.

— Encycl. On donne le nom de *candélabres* aux supports, plus ou moins élégants, placés dans les appartements, les passages, les voies publiques et destinés à recevoir une lampe, une lumière quelconque, un bec d'éclairage. La forme des *candélabres*, qui se modifie de mille manières, est susceptible d'une ornementation aussi variée que possible.

Le *candélabre* est un de ces objets journaliers dont l'usage est tellement ancien, que ce serait folie de vouloir rechercher à qui l'invention doit en être attribuée. Les auteurs qui en font remonter l'origine aux Égyptiens, oublient que le premier qui a eu l'idée de s'éclairer avec un tison a eu également l'idée de le poser sur quelque saillie, sur quelque élévation, et qu'ainsi il a eu du premier coup la lumière et le *candélabre*. Du temps d'Homère, le *candélabre* était tellement perfectionné déjà, que ce poète, dans la description du palais d'Alcinous, en mentionne deux qui étaient d'or et qui faisaient honneur aux plus somptueux palais de notre époque. Les tiges de ces deux *candélabres* étaient deux statues (lampadophores), les bras de ces statues soutenaient les flambeaux qu'on y plaçait, et éclairaient ainsi les convives. Les monuments les plus anciens nous offrent des images de *candélabres* exécutés dans des formes que les modernes n'ont cessé de copier et recopier.

Ces *candélabres* étaient ordinairement com-

posés de trois parties : le piédestal, qui est généralement en trépied ; le fût, et le disque, qui supportait la lampe ou les branches destinées à recevoir plusieurs lampes. On les faisait de marbre, de bois ou de métal. Nous possédons au Musée deux superbes *candélabres* en marbre. La Bibliothèque impériale et le Musée sont riches de toutes sortes de *candélabres* de métal. Il y en a dans toutes les collections d'antiquités un peu complètes. Dans le musée de Portici, on a rempli une salle avec les *candélabres* trouvés dans les fouilles d'Herculaneum.

Dans les temps modernes, le *candélabre*, devenu un ornement répandu partout et qui se trouve sur toutes les cheminées, a revêtu une infinité de formes qui tiennent à tous les styles. On en a exécuté dans tous les ordres d'architecture ; on en a trouvé le modèle dans le roseau, dans les plantes. Aussi est-il bien difficile d'inventer quelque chose de véritablement neuf dans ce genre. Quant aux *candélabres* appliqués à l'ornementation des voies publiques, on a pu remarquer, depuis quelques années, un progrès réel. La plus grande partie de ceux que l'on pose maintenant sur les voies publiques, sur les places de Paris et de toutes nos grandes villes, sont de très-beaux modèles. On peut remarquer, en particulier, ceux du Carrousel, ceux de la place de la Concorde, et surtout les derniers que l'on a mis sur les parapets du Pont-Neuf et au parc Monceaux.

— Arboric. Les arbres fruitiers cultivés en espalier ou en contre-espalier sont quelquefois soumis à la forme en *candélabre*. Elle consiste essentiellement, dit M. A. Dubreuil, en deux branches mères horizontales, qui, partant du même point à une faible distance du sol, se dirigent en sens inverse, puis se redressent verticalement et portent en dessus un certain nombre de branches sous-mères. On distingue trois sortes de *candélabres* : le *candélabre à branches verticales* présente des sous-mères qui, naissant à des distances égales au-dessus des branches mères, s'élèvent verticalement jusqu'au sommet du mur. Cette forme présente un grave inconvénient ; la sève afflue en abondance au sommet des sous-mères, qui deviennent trop vigoureuses pour se mettre à fruit ; la partie basse, au contraire, se charge tellement de productions fruitières qu'elle est bientôt épuisée ; il ne reste donc de productif que la partie moyenne. On ne corrige ce défaut qu'à l'aide de soins incessants, entre autres de pincements, qui tendent à diminuer l'excès de vigueur des sous-mères. L'inconvénient est moindre pour les arbres produisant des fruits à pépins, auxquels cette forme convient mieux. Le *candélabre à branches obliques* diffère du précédent en ce que les sous-mères partent de la portion horizontale comme de la portion verticale des branches mères, sous un angle de 45°, et se dirigent vers l'intérieur du *candélabre*, où elles arrivent à se toucher deux à deux. Dans le *candélabre à branches croisées*, les sous-mères partent deux à deux du même point, sous l'angle de 45°, se dirigent en sens inverse et ainsi se croisent toutes à angle droit.

Candélabres (LA VIERGE AUX), chef-d'œuvre de Raphaël. V. VIERGE.

CANDELABRI s. m. (kan-dé-la-bri). Bot. Syn. de *CIROPEGIE*.

CANDELAIRE s. m. (kan-de-lère — du lat. *candela*, chandelle). Chandelier, candélabre. « Vieux mot. On disait aussi CANDELIER.

CANDELARIA, ville de l'Amérique du Sud, dans la république Argentine, Etat et à 250 kilom. E. de Corrientes, sur la rive gauche du Parana. Cette ville, ancienne capitale de l'empire Guarani, fut un chef-lieu de mission au temps des jésuites. « Petite ville de l'archipel des Canaries, sur la côte E. de Ténériffe ; 1,500 hab. Petit port ; place forte.

CANDELARO, rivière du royaume d'Italie, dans la Capitanate, prend sa source à 15 kil. N.-E. de San-Severo, au mont Liburno, coule du N.-O. au S.-E., reçoit à droite le Triolo, la Salsola et le Celone, forme la lagune de Pantano-Salso, joint ses eaux à celles du Cervaro, et se jette dans le golfe de Manfredonia, après un cours de 70 kilom.

CANDELBERY s. m. (kan-dél-be-ri — de l'angl. *candle*, chandelle ; *berry*, graine, baie). Bot. Nom du cirier de la Louisiane.

CANDEL-COAL s. m. (kan-dél-kol — de l'angl. *candle*, chandelle ; *coal*, houille). Comm. Nom d'une variété de houille anglaise, qui est dure, compacte, ressemblant au jayet, et qui brûle en donnant une flamme longue, blanche et brillante : *Le candel-coal sert de préférence à la fabrication du gaz et au chauffage des appartements. On le travaille au tour et on en fait des vases, des encriers, des tabatières et autres petits objets d'ornement.* (Girardin.) « On écrit mieux CANDEL-COAL.

— Encycl. Ce minéral, appelé *houille compacte* par Haüy, est d'un noir un peu grisâtre et terne. Sa cassure est tantôt largement conchoïde, tantôt droite à sa face plane. Il est solide sans être dur, et, quoique compacte, il est fort léger. Il se laisse tailler et polir assez facilement, aussi en fait-on des vases et des ornements qui ont quelque succès dans certains pays. Le *candel-coal* brûle fort bien avec une flamme brillante, mais produit peu de chaleur et laisse tout au plus 3 pour 100 de cendres. On le trouve principalement dans le

Lancashire, en Angleterre. On en cite aussi à Vigan et à Kilkenny en Irlande.

CANDELETTE s. f. (kan-de-lè-te — dimin. du lat. *candela*, chandelle). Mar. Palan employé pour les moyens efforts. « Corde munie d'un crampon de fer, qui sert à accrocher l'ancre de l'ancre lorsqu'elle sort de l'eau.

CANDELIS ou **CANDEL** (Jean DE), théologien français, mort vers 1220. Ayant été chancelier de l'Eglise de Paris, il était chargé d'accorder les licences donnant le droit d'enseigner dans l'étendue du diocèse, et il éleva la prétention de se faire payer ces licences ; il lança même des sentences d'excommunication contre les professeurs qui refusaient de se soumettre à cette prétention. L'Université réclama auprès du pape Innocent III, et, après un rapport rédigé par l'évêque et par le doyen de Troyes, l'obligation d'obtenir une licence fut maintenue, mais Jean de Candelis dut la délivrer gratuitement.

CANDELORE, petite ville de la Turquie d'Asie, dans l'Anatolie, à 48 kilom. N.-O. d'Alaja, sur le golfe de Satalié ou d'Adalie ; 2,700 hab.

CANDES, village et commune de France (Indre-et-Loire), arrond. et à 17 kilom. de Chinon, au confluent de la Vienne et de la Loire ; 650 hab. Magnanerie, prunes renommées. Eglise du XII^e siècle, flanquée de deux tours carrées, environnées de mâchicoulis, et remarquable par ses piliers élancés, ses voûtes hardies et ses sculptures originales ; nombreuses traces d'anciennes murailles qui entouraient ce village. Dans les environs, sur la rive droite de la Loire, précieux débris gallo-romains. Le château de Candes, situé sur les confins de la Touraine et de l'Anjou, et dont la construction remontait à la plus haute antiquité, ne vit plus que par les grands souvenirs qu'il rappelle. Il fut habité par Charles le Chauve et assiégé par Geoffroy Martel, qui y trouva la mort en 1106. D'autres rois de France y séjournèrent, et, pendant longtemps, il retint du bruit des cours guerrières : Philippe-Auguste, Charles VII, Charles VIII et Louis XI l'habitèrent tour à tour.

CANDEUR s. f. (kan-deur — du lat. *candor*, blancheur éclatante). Ingénuité résultant de l'innocence : *Les âmes pleines de candeur sont d'ordinaire plus simples dans le bien que précautionnées contre le mal.* (Fén.) Avec quelle candeur elle ouvrit son cœur au roi ! (Fléch.) N'espérez plus de franchise ni de candeur d'un homme qui s'est livré à la cour. (La Bruy.) Il faut dans les lois une certaine candeur. (Montesq.) Il est des esprits épineux qui veulent trouver du mal partout où le bien se trouve avec candeur et sans politique. (Volt.) Si la simplicité prend sa source dans cette pureté de mœurs qui n'a rien à dissimuler ni à feindre, elle est candeur. (Marmontel.) Il y a dans la véritable vertu une candeur et une ingénuité que rien ne peut contrefaire. (J.-J. Rouss.) Le candeur est le reflet le plus brillant de la vérité et de l'innocence. (Mme Monmarçon.) La candeur découle de la pureté de l'âme. (Mme Monmarçon.) L'extrême candeur agit souvent comme ferait l'extrême habileté. (G. Sand.) J'ai découvert, au fond d'existences calomniées, des candeurs surprenantes. (G. Sand.) Le front de la jeune fille adolescente est naturellement le siège de la candeur. (Théry.) L'adresse séduit, l'enthousiasme fait des prosélytes, la candeur des amis. (Lévis.) Il n'y a pas d'âme vicieuse à laquelle l'amour ne puisse rendre pour quelques moments une sorte de candeur inespérée. (St-Marc-Girard.)

Je veux dans la satire un esprit de candeur.

BONSAU.

A quoi sert la finesse ? Une aimable candeur Est bien plus estimable.

DESTOUCHES.

... Elle ne sent pas, dans sa chaste candeur, Cette honte des sens qui lui remonte au cœur.

LAMARTINE.

Charme inconnu dont rien ne se défend, Qui fit hésiter Faust au seuil de Marguerite, Candeur des premiers jours, qu'étes-vous devenus ?

A. DE MUESSET.

— *Candeur de cygne*, blancheur de cygne au figuré ; extrême candeur, candeur absolue : *Ils me plaindront beaucoup de voir si noir ce qui est si blanc, car ils ont tous la candeur des cygnes.* (J.-J. Rouss.)

— *Syn. Candeur, ingénuité, naïveté, simplicité.* La candeur est une simplicité de cœur qui provient de l'innocence ; elle se présente toujours comme une qualité morale et fait penser à la personne en qui cette qualité réside. Les trois autres mots expriment aussi quelquefois une qualité personnelle, mais ils se disent souvent du style, du discours, des actions et marquent plutôt ce qui plaît que ce qui édifie. L'ingénuité est opposée à toute recherche, elle est passive en ce sens qu'elle se manifeste surtout dans des réponses provoquées par une interpellation directe. La naïveté est une simplicité d'enfant ; elle pousse à des questions et à des actes dont on ne sent pas toute la portée. Enfin, simplicité est un terme général dans lequel rentrent les trois autres.

— *Antonymes.* Cachotterie, dissimulation, fausseté, finesse, fourberie, ruse ou astuce, sournoiserie.

Ca ne devait pas finir par là ! couplets extraits du *Poète supposé*, musique de Champein. Qui connaît aujourd'hui un ancien composi-

teur du nom de Champein ? Personne, et pourtant il fait bon de sonder de temps en temps le fumier de ces Ennius de l'art musical. On y rencontre, en y apportant quelque attention, certaines phrases bien venues, des couplets gaillardement tournés, comme ceux-ci. C'est simple et c'est rustique. Le rire et la goguenardise y sont gros, mais francs, comme la joie d'un habitant de la Bresse ou de la Puy-saie.

Allegretto. 

Ca n'de vait pas à-nir par
là, Puis-que ça com-men-çait comm'
ça, Puisque ça commençait comm' ça !

C'est qu'il fal-lait voir c'te ber-gè-re,
Qui, drès l'ma-tin fai-sait la flè-re.
Mais le ber-ger, Qu'a-vait d'bons
yeux, Vous la lor-gnait de son
mieux. Ah ! ah ! ah ! ah ! Mon
Dieu ! mon Dieu ! qu'est drô -- le !

Comme on les en - jô - - le ! Ça n'devait

DEUXIÈME COUPLET.

C'est vrai, dit-il, la belle Hélène,
L'amour nous fait souvent grand-peine ;
Oui, mais on aime à le souffrir
Mille fois mieux que d'en guérir !
Ah ! ah ! etc.

TROISIÈME COUPLET.

Paix donc, tais-toi, ma mèr' m'appelle...
Mais, à demain... reviens, dit-elle,
Nous achèverons d'en parler...
C'te bergèr' qu'on vient appeler...
Ah ! ah ! etc.

CANDI, IE (kan-di) part. pass. du v. *Candir*. Dépuré, cristallisé et à demi transparent, en parlant du sucre : *Du sucre candi. Nous aperçûmes de loin une île de sucre, avec des rochers de sucre candi et de caramel.* (Fén.)

J'y vois de gros gardes
Cuirassés de bardes,
Portant halibardes
De sucre candi.

BÉRANGER.

— Par ext. Enveloppé de sucre candi : *Des fruits candis.*

— Substantiv. Fruit au sucre candi : *Da candi. Des candis. Du candi blanc. Du candi rouge. Il ne prend que du candi, en fait de sucre. Aux candis je préfère bien les fruits frais.*

CANDI s. m. (kan-di). Navig. fluv. Bateau qui était en usage sur la Seine.

— *Homonyme.* Candie.

CANDIAC (Jean-Louis-Philippe-Elisabeth MONTGALM DE), enfant célèbre par sa précocité intellectuelle, et frère du marquis de Montcalm. Il naquit au château de Candiac (Card) en 1719, et mourut en 1726, âgé de sept ans. On assure qu'alors il possédait le latin, le grec, l'hébreu l'arithmétique, le blason, la géographie et l'histoire. Il mourut d'une maladie au cerveau.

CANDIANO, cinq personnages de ce nom ont occupé à Venise la première magistrature de la république : CANDIANO I^{er}, élu doge en 887 et mort la même année. — CANDIANO II, fils du précédent, élu doge en 932, étendit beaucoup les Etats de Venise par des conquêtes sur les Esclavons, les Dalmates, les Narétiens, et soumit la ville de Comacchio. — CANDIANO III, fils du précédent, élu en 942. Ce fut pendant son administration que des pirates de l'Istrie arrachèrent aux autels, dans l'église de Castello, plusieurs jeunes filles nobles sur le point de s'unir à leurs fiancés. Candiano poursuivit sur-le-champ les audacieux pirates, dont pas un n'échappa à la fureur des frères et des époux outragés. — CANDIANO IV, fils du précédent, retiré à Ravenne lors de la mort de son père, contre lequel il s'était révolté, fut néanmoins élu doge en 959, et fit bientôt repentir de leur choix les Vénitiens, qu'il traita avec une rigueur tyrannique. Une insurrection éclata en 976, pendant laquelle l'incendie de son palais le força à prendre la fuite. Il fut alors massacré par le peuple. Ces quatre personnages ont également porté le prénom de *Pierre*. — CANDIANO V (Vital), frère du précédent, doge de Venise, mourut en 979 au monastère de

Saint-Hilaire, n'ayant gouverné que quatorze mois seulement.

CANDIANO (Ange), médecin italien, né à Milan en 1484, mort en 1560, devint un praticien distingué et reçut du duc Sforce II le titre de conseiller. Ayant guéri Marie, reine de Hongrie et gouvernante des Pays-Bas, qui était grièvement malade, Candiano fut créé comte palatin (1528) et richement pensionné. On a de lui : *Opera medicinalia et De Astrologia*.

CANDIDAT s. m. (kan-di-da — lat. *candidatus*, même sens, et aussi vêtu de blanc, parce que la robe blanche était l'habit des candidats). Aspirant à une fonction, un titre ou une dignité : **CANDIDAT à la députation, à l'Académie**. *Les examinateurs pour le baccalauréat ont refusé les trois quarts des candidats*. *Le choix des candidats est comme le choix des élus, dans le système de la grâce*. (Prévost-Paradol.) *Dans les luttes révolutionnaires, c'est la haine qui désigne les candidats*. (L. Blanc.) *Un candidat à la présidence est un homme que tout le monde est appelé à accuser et à juger*. (P. Pillon.)

Sur tous les candidats j'aurai la préférence.

C. DELAVIGNE.

Quand on est candidat, on court plus qu'on ne pense.

C. DELAVIGNE.

Pesez les candidats, tenez bien la balance :

Allons, qui nommez-vous ? — Il se fit un silence.

ANDRIEUX.

La chenille rampante,
Dans son premier état,
Végète sur la plante :
Voilà le candidat.

Sorti de la chenille,
Sur des ailes porté,
Un beau papillon brille :
Voilà le député !

— **Candidat officiel**. Aspirant au titre de député, qui est patronné par le gouvernement : *Les candidats officiels ont déjà ouvert la campagne électorale*. (T. Delord.)

— **Antiq. rom.** **Candidat du prince ou de César**, Nom donné d'abord aux candidats officiels, c'est-à-dire patronnés par l'empereur et, plus tard, quand les comices furent supprimés, à des officiers chargés de lire dans le sénat les communications de l'empereur. *Il Corps des candidats*, Corps de troupes d'élite qui composaient la garde impériale.

— **Enseign.** Nom que l'on donne, dans quelques universités étrangères, à des gradués qui correspondent à nos bacheliers. *Il Dans les universités protestantes, Jeune théologien qui a subi son premier examen, et qui est, à ce point de vue, en état de recevoir l'imposition des mains*.

— **Encycl. Hist.** On donnait, chez les Romains, le nom de *candidat* à ceux qui aspiraient aux charges de la république, et on les appelait ainsi à cause de la robe blanche qu'ils étaient obligés de porter pour montrer qu'ils aspiraient à obtenir les suffrages du peuple. « Cette robe, dit Plutarque, devait être leur seul vêtement, afin qu'on ne pût les soupçonner d'avoir de l'argent caché dans leur tunique pour acheter les suffrages, et pour qu'il leur fût plus facile de montrer au peuple les cicatrices des blessures qu'ils avaient reçues en défendant la république. » Comme on le voit, ils n'étaient pas trop vêtus : c'est comme si, chez nous, l'on sortait avec un simple manteau, sans avoir même de chemise. Pour parvenir aux charges, celle du consulat surtout, il fallait passer par deux sortes de candidatures : la candidature bénéficiaire et la candidature légale. La première était en réalité la principale, et se pratiquait deux ans à l'avance. Elle consistait à capter la faveur du peuple par tous les moyens possibles pendant les deux années qui précédaient le vote. A cet effet, on donnait des jeux, on louait des places pour des tribus entières aux jeux qu'on ne donnait pas soi-même, enfin on offrait de grands festins au peuple et aux chevaliers. Il fallait qu'un candidat fût bien en faveur aux yeux de la foule et jouit d'une réputation bien inattaquable, pour réussir sans avoir recours à de semblables moyens. Il y avait aussi les sollicitations personnelles, qu'on pratiquait en descendant tous les jours dans le Forum, et pour lesquelles on entreprenait de longs voyages, afin de s'assurer l'appui des habitants des provinces qui avaient le droit de suffrage. Pour remplir les conditions de la candidature légale, il fallait comparaître devant le consul, s'en faire agréer, et se faire inscrire sur une liste dressée à cet effet. Si le consul jugeait le candidat indigne, il le refusait ; mais quelquefois celui-ci n'en persistait pas moins dans son dessein, et souvent les suffrages du peuple lui donnaient raison. D'autres fois, le refus venait du sénat ou des tribuns ; mais c'était toujours le peuple qui prononçait en dernier ressort. Diverses conditions étaient exigées pour l'obtention de chaque magistrature ; parfois pourtant le peuple en dispensait ; mais comme les Romains étaient très-logiques, et ne voulaient pas qu'il fût dit qu'ils avaient violé la loi, on l'abrogeait pour un an et on la rétablissait aux comices de l'année suivante. Cette coutume, empruntée aux Lacédémoniens, était appelée *le sommeil de la loi*. Le *candidat* qui avait rempli toutes les conditions allait, pendant trois *nundines* ou marchés, au champ de Mars, pour solliciter ses concitoyens, et se plaçait à l'extrémité de cette plaine, sur le monticule des jardins, afin

III.

de faire connaître sa personne aux électeurs. Ces jours de sollicitation s'appelaient *jours légitimes*. La sollicitation était la partie la plus importante de la candidature, et celle où la comédie prenait la plus large part. Le *candidat* parcourait le champ de Mars accompagné de nomenclateurs, c'est-à-dire d'esclaves qui savaient le nom de tous les citoyens, et le lui soufflaient à l'oreille, à mesure que ceux-ci arrivaient. Le *candidat* s'empressait aussitôt de leur prendre la main, les accablait de caresses, de protestations, les appelait *mon père, mon soutien*, et se livrait sans honte à toutes ces démonstrations vis-à-vis d'un homme qu'il voyait souvent pour la première fois, et que le lendemain de son élection il ne devait pas reconnaître. Crassus, marchant dans les rues de Rome avec Scævola, qui était renommé pour sa sagesse, le quitta brusquement en lui disant : « Vous m'empêchez d'obtenir le consulat, parce que je n'ose, en votre présence, faire des sottises. » Il faisait allusion aux caresses et aux protestations dont les *candidats* accablaient les plus obscurs citoyens. Une semblable conduite était indispensable pour assurer le succès d'une candidature et, dans ce moment décisif, un mot imprudent pouvait faire perdre le fruit de deux années de travaux. Valère Maxime raconte qu'un aspirant au consulat ayant abordé un campagnard le jour des sollicitations, et trouvant sur ses mains cette callosité qui est le fruit des travaux agrestes : « Camarade, lui dit-il en riant, est-ce que vous marchez sur les mains ? » Le mot circula aussitôt parmi les tribuns, et le *candidat* malavisé fut éliminé pour n'avoir pas su retenir un bon mot.

Malgré les peines sévères prononcées contre les *candidats* qui tenteraient de séduire les électeurs par promesses, menaces ou distribution d'argent, sur la fin de la république on avertissait publiquement les tribuns des sommes qu'on leur promettait pour obtenir leurs suffrages. Ceux dont les *candidats* se servaient pour ces honteux marchés se nommaient *interprètes* et se divisaient en trois classes bien distinctes : il y avait d'abord les entremetteurs proprement dits, ceux qui se chargeaient de transmettre aux tribuns les offres des *candidats* et de les leur faire accepter ; venaient ensuite les séquestres, entre les mains desquels on déposait les sommes convenues, et qui devaient les délivrer après l'élection ; les derniers étaient nommés les *divisores* et étaient chargés de distribuer à chaque membre des tribus la part qui lui revenait. On a calculé qu'une élection coûtait parfois jusqu'à cent mille francs par tribu, et il y en avait trente-cinq. Vers les derniers temps de la république, elles nécessitèrent des frais bien plus considérables, et César emprunta des sommes énormes pour arriver à se faire nommer consul. Cette espèce de tribut, levé chaque année par le peuple romain sur ses magistrats, fut l'origine des distributions de vivres que les empereurs se virent obligés de faire continuellement à leurs sujets : ceux-ci ne dirent rien tant qu'on ne fit que prendre leur liberté, mais il eût été dangereux de leur enlever ce qui était devenu leur seule et unique ressource.

César n'avait laissé au peuple que le choix des magistrats inférieurs, se réservant de nommer les consuls, et encore ce choix ne fut-il souvent qu'illusoire. Tibère priva le peuple de ce fantôme d'élection, et en donna l'attribution au sénat ; Néron le rendit au peuple. Mais dès ce moment les élections ne furent plus qu'une vaine comédie, et le lieu qu'avait servi d'abord à cet objet devint le *Diribitorium*, lieu où l'on payait les prétoriens, ce qui était assez significatif. Il y avait ce qu'on appelait les *candidats du prince* ; c'étaient ceux que l'empereur recommandait au peuple pour les élections. Auguste les présentait lui-même à chaque tribu, et sollicitait pour eux les suffrages des citoyens. Ces *candidats* affectaient une feinte modestie, qui signifiait qu'ils étaient assurés de l'emporter. Quintilien rapporte un bon mot à ce sujet : L. Galba, voyant un joueur de paume demander une balle avec une négligence affectée, lui dit : « Vous la demandez comme un *candidat* de César. »

On appelait aussi *candidats* du prince ceux de ses familiers qu'il chargeait de lire au sénat ses lettres et ses décrets : c'était les désigner tacitement pour les charges et les dignités.

Depuis Gordien, on appela *candidats, candidati*, des soldats choisis dans toutes les légions parmi les plus braves et les plus vigoureux, pour faire partie d'un corps privilégié, qui répondait assez bien à ce qu'on appelle la garde dans notre armée actuelle. Ce n'étaient point les gardes du corps de l'empereur, qui portaient le nom de *protectores*. Une épitaphe trouvée à Saint-Pierre-aux-Liens a confirmé le récit des historiens à ce sujet ; on y lit : *Hic positus est Antiochus candidatus primicer*.

— **Polit.** **Candidats à la députation**. Tout citoyen est libre de proposer sa candidature, alors même qu'il serait incapable. Nul n'a le droit d'empêcher une élection, que l'on peut, plus tard, ne pas valider.

Toutefois, pour les élections au Corps législatif, les *candidats* doivent remplir une condition que le sénatus-consulte du 17 février 1858 exige d'une façon absolue. *Huit jours au moins avant l'ouverture du scrutin*, les *candidats* sont tenus de déposer, au secré-

tariat de la préfecture du département où a lieu l'élection, un serment écrit qui, à peine de nullité, doit contenir et ne contenir que ces mots : « Je jure obéissance à la Constitution et fidélité à l'empereur. » Cet acte peut être déposé, soit en personne, soit par un fondé de pouvoirs dûment autorisé. Il est donné reçu du dépôt de serment. L'Etat, en exigeant cette prestation de serment préalable, a voulu prévenir le renouvellement des refus de serment après l'élection.

C'est là le seul but que l'on s'est proposé. Aussi comprend-on difficilement que l'administration se montre aussi stricte dans le calcul du délai fixé. Elle devrait donner à la loi une interprétation d'autant plus large qu'elle a toutes les armes à sa disposition. La publication d'une candidature, la distribution et l'affichage des circulaires et bulletins électoraux ne peuvent avoir lieu qu'après que le *candidat* a rempli la formalité du dépôt de serment. Toute publication, distribution ou affichage antérieurs sont punissables.

Pendant la durée des opérations électorales, un tableau certifié par le préfet, et contenant les noms des *candidats* qui se sont mis en règle avec le sénatus-consulte, est déposé sur le bureau. Lors du dépouillement du scrutin, on annule tous les bulletins portant des noms autres que ceux qui sont inscrits sur le tableau.

Si la mesure prescrite par le sénatus-consulte a pour résultat d'empêcher des candidatures inconstitutionnelles, elle a souvent aussi pour effet de restreindre la libre action des citoyens, qui ne peuvent plus, comme autrefois, improviser des candidatures au moment même de l'élection.

On a vu naître, sous le second empire, une expression politique inconnue sous les gouvernements antérieurs, celle de *candidatures recommandées* ou encore de *candidatures officielles*.

Pendant toute la durée de la monarchie constitutionnelle, le gouvernement, lors des élections législatives, manifestait, il est vrai, ses préférences ; mais cet appui, quoique réel, était déguisé sous certaines formes. Aujourd'hui, le pouvoir proclame hautement quels sont les *candidats* sur lesquels il désire voir se porter les votes du suffrage universel. En 1852, M. de Morny, dans la circulaire adressée aux préfets à l'occasion des élections au Corps législatif, développait en ces termes les raisons qui avaient déterminé l'Etat à agir ainsi : « Quand un homme a fait sa fortune par le travail, l'industrie, l'agriculture ; s'il s'est occupé d'améliorer le sort de ses ouvriers, s'il s'est rendu populaire par un noble usage de son bien, il est préférable à ce qu'on est convenu d'appeler un homme politique, car il portera dans la confection des lois un esprit pratique, et secondera le gouvernement dans son œuvre de codification et de réédification. Dès que vous m'aurez signalé, dans les conditions ci-dessus, les *candidats* qui vous paraîtront avoir le plus de chance de réunir la majorité des suffrages, le gouvernement n'hésitera pas à les recommander ouvertement au choix des électeurs. » A quelque temps de là, M. de Persigny invitait les préfets à mettre toute l'influence de l'administration au service des *candidatures recommandées*, tout en leur ordonnant de laisser se produire sans entraves les autres candidatures. Nous savons ce que le zèle a fait des prescriptions du ministre.

La question des *candidatures recommandées* a été l'objet de nombreuses controverses. Certains publicistes soutiennent que, sous le régime du suffrage universel, le système des candidatures gouvernementales est d'une indispensable nécessité. Les électeurs, disent-ils, sont trop nombreux, trop peu éclairés, trop séparés moralement et matériellement les uns des autres, trop disséminés pour faire de bons choix et même pour arrêter leurs votes sur un nom. S'ils ne suivaient pas la direction du gouvernement, ils suivraient celle des comités électoraux, et le gouvernement se doit à lui-même et doit aux électeurs de les prévenir contre les excitations fâcheuses ; il est certain, d'ailleurs, que le gouvernement n'entame en rien la liberté électorale, puisque l'électeur demeure libre de choisir entre le *candidat* qu'on lui présente et ses concurrents.

D'autres écrivains politiques, et nous sommes de leur avis, ne contestent pas au gouvernement le droit de manifester ses préférences. Il est, en effet, dans la nature des choses que le pouvoir ait des *candidats* à lui ; mais que l'on observe des limites et que le gouvernement n'oublie pas qu'il est imprudent à lui de se mettre en cause quand il n'y est pas en réalité. Ce qui était logique avec la responsabilité ministérielle ne l'est plus, aujourd'hui que la lutte existe entre des courants de l'opinion également respectables, égaux devant la Constitution. En second lieu, tout en avouant ses préférences, un gouvernement ne doit pas abuser des moyens qui ont été mis entre ses mains pour le service public, et les placer au service d'une personnalité, quelque honorable qu'elle puisse être. Enfin, il serait bon qu'une certaine liberté d'action fût laissée aux opinions contraires, que les partis eussent la faculté de se réunir et de se concerter.

— **Candidats académiques**. Avant d'être admis au nombre des quarante immortels, il faut se poser soi-même comme *candidat* académi-

que. A l'origine de l'Académie française, les membres de cette société se recrutaient eux-mêmes et choisissaient ceux qui leur paraissaient dignes de prendre place parmi eux, sans même attendre que ceux-ci sollicitassent cette faveur. A mesure que le nom d'académicien fut plus désiré, une nouvelle étiquette s'établit : le *candidat* dut aller faire visite à tous ses futurs collègues et demander leurs suffrages. Les grands seigneurs eux-mêmes se soumettaient à cette formalité. Pourtant, au siècle dernier, un avocat célèbre ne put se résigner à faire les visites d'usage, dans la crainte de compromettre la dignité de son ordre : on se moqua fort de lui, et on eut cent fois raison. Dans ce temps-là, les académiciens étaient tous des hommes polis et bien élevés, et ils recevaient du moins avec urbanité ceux à qui ils n'accordaient pas leurs voix. Depuis, les choses ont bien changé : pour se présenter à l'Académie, il a fallu se résigner à des affronts, des rebuffades de tout genre, et l'on comprend que plus d'un homme de mérite n'ait pas voulu s'exposer à la mauvaise humeur de vieillards moroses et entêtés. On sait quelles ruades Victor Hugo reçut de la part des immortels, lorsqu'il alla se présenter à eux : plus d'un prétendit ignorer jusqu'à son nom. Alfred de Vigny, dans son *Journal d'un poète*, a raconté les grotesques incidents de sa candidature. Les plus polis se contentaient de lui dire que leur voix était promise à un ami de collège, à un parent, à un élève assidu ; d'autres le persiflaient ironiquement, et pourtant Vigny portait un beau nom, et, outre son talent, avait le prestige de l'aristocratie, avantage qui n'a jamais été dédaigné de l'Académie. Sa visite à Royer-Collard est restée célèbre. Le philosophe le reçut dans son antichambre, lui disant qu'il n'avait pas le temps de le voir, et comme le *candidat* lui demandait quand il pourrait revenir, celui-ci lui répondit : « Monsieur, si c'est seulement la visite obligée, je la tiens pour faite. D'ailleurs mon opinion est que vous n'avez pas de chance... *Chance!* n'est-ce pas comme cela qu'on parle à présent ? » Il ajouta ensuite qu'il aurait besoin de savoir de lui-même quels étaient ses ouvrages, attendu qu'il ne lisait rien de ce qui s'écrivait depuis trente ans. On comprend que des hommes de cœur réfléchissent à deux fois avant de se résigner à entendre de pareilles aménités. C'est pour cette cause que Béranger, Lamennais et tant d'autres se sont abstenus de solliciter les honneurs académiques ; et le jour où ce corps illustre se rendra justice, il mettra dans son encense les bustes de ceux dont la présence l'eût honoré, comme il l'a fait pour Molière, et plusieurs de ces bustes pourraient, comme celui de Molière, recevoir l'inscription :

RIEN NE MANQUE À SA GLOIRE, IL MANQUAIT À LA NOTRE.

CANDIDATURE s. f. (kan-di-da-tu-re — rad. *candidat*). Etat de candidat ; brigue d'une fonction ou d'une dignité : *Pour emprunter un mot au langage parlementaire, on pouvait dire de tous qu'ils maintenaient leur candidature, avec des chances diverses*. (Achard.) *Il aurait fait venir tout le bourg de Stafford, s'il eût jugé nécessaire au succès de sa candidature*. (L. Gozlan.) *Il y a pour lui, dans le succès de sa candidature, un mariage avec la plus riche héritière du département*. (Balz.) *Il n'y a d'élections véritablement libres que si les électeurs ont le droit de se réunir pour discuter les candidatures*. (Proudhon.)

— **Candidature officielle**. Celle qui est patronnée par le gouvernement.

— **Fig.** Etat de ce qui est soumis à un examen, avant d'être définitivement admis : *J'ai souvent pris dans les écrivains scientifiques des mots qui, n'étant point encore admis dans l'usage commun, se trouvent, pour ainsi dire, dans un état de candidature et d'épreuve*. (Andrieux.)

— **Encycl. V.** **CANDIDAT**.

CANDIDE adj. (kan-di-de — du lat. *candidus*, blanc). Plein de candeur : *Un homme candide*. *Une âme candide*. *Un des plus beaux spectacles que puisse offrir l'humanité, c'est l'union de deux âmes candides, soit en amitié, soit en amour*. (Du Rozoir.) *A ce fils si beau, si candide, la baronne voulut arranger une vie heureuse, obscure*. (Balz.)

« Divine amitié, source des plus doux biens, Quand tu veux enflammer la candide jeunesse L'amour n'a point de traits aussi prompts que les liens. »

MASSON.

« Qui annonce, qui prouve la candeur : *Vierge candide*. *Manières candides*. *Procédé candide*. »

— **Par euphém.** Un peu trop crédule ou naïf.

Allons donc ! que vous êtes *candide* !

V. HUGO.

— **A** signifié Blanc, comme en latin.

— **Substantif.** Celui qui a de la candeur : *Le lendemain, jour du partage pour les vainqueurs, le candide reste en arrière*. (Du Rozoir.)

— **s. m.** Nom spécifique d'un papillon, du genre *piéride*.

— **Antonymes.** Cachottier, dissimulé, faux, fermé, dur, impénétrable, mystérieux, sournois. Artificieux, astucieux, fourbe, madré, rusé.

CANDIDE (*saint*), soldat romain, martyr de la légion thébaine. Ses reliques ont été transportées à l'abbaye des bénédictins de Wazor (Liège), avec celles de saint Victor, de la même légion. L'Eglise célèbre sa fête le 16 janvier.

CANDIDE, prêtre romain, fut envoyé dans la Gaule en 595, pour y administrer le patrimoine de saint Pierre. Grégoire le Grand l'avait chargé de remettre au roi Chilbert de la limaille des chaînes de saint Pierre, en lui recommandant de les porter à son cou comme relique. Candide fit un pieux usage des revenus du patrimoine de saint Pierre : il les employa notamment à acheter plusieurs jeunes Bretons de leurs parents idolâtres, et à les instruire pour qu'ils pussent ensuite aller prêcher l'Evangile dans la Grande-Bretagne.

CANDIDE DE FULDE, surnommé *Wison* ou *Wison*, suivit son maître Alcuin à la cour de Charlemagne, et quelques chroniqueurs ont conjecturé qu'il devint archevêque de Trèves, sous le nom de Vason.

CANDIDE ou **CANDIDUS**, peintre et poète allemand. V. BRUUN.

Candide, conte philosophique de Voltaire, qui parut en 1759 sous ce titre : *Candide ou l'Optimisme, traduit de l'allemand de M. le docteur Ralph, avec les additions qu'on a trouvées dans la poche du docteur lorsqu'il mourut à Minder l'an de grâce 1759*. La philosophie de Leibnitz était en grande faveur à cette époque. Les sociniens avaient déjà dit que tout était bien ; ce n'était pas assez, d'après Pangloss, l'un des personnages de *Candide*, et il fallait, comme Leibnitz, reconnaître que *tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles*. Du roman, où, à chaque infortune nouvelle, ce mot reparait, il a passé dans le monde, dans la conversation ; il est devenu populaire, et l'optimisme, qui avait tenu contre les arguments les plus puissants, devait être tué par ce petit mot. Voltaire n'était cependant pas ennemi de l'optimisme, dont il avait d'abord accepté les principes ; mais son bon sens se révoltait contre l'optimisme de Leibnitz, *fatalité ou bien* mal déguisée, qui aboutissait à faire vivre l'homme dans la léthargie de l'ennui. Si Dieu a conçu le monde le plus parfait possible, ce n'est pas à dire pour cela que ce monde soit exempt de défauts, et que tout mal concoure au bien universel, conclusion qui risquerait d'engourdir l'intelligence et la sensibilité.

« Enfermé dans l'optimisme qui l'enchaîne, dit M. Bersot, Leibnitz n'entend pas les gémissements de l'humanité ; Voltaire les entendit, et de là *Candide*. En un mot, c'est un livre diabolique ; on croit voir l'esprit du mal lui-même, qui enveloppe les hommes dans un réseau inextricable de folies et de misères et qui se rit de leurs peines. La fin, il est vrai, adoucit cette impression : après tant d'infortunes, les héros ou, si l'on veut, les victimes trouvent un bonheur estimable dans la solitude et la médiocrité, cultivant en paix leur jardin. »

Tout *Candide* est expliqué par ce mot de M. Bersot : « Voltaire entendait les gémissements de l'humanité. » Mais ici nous serons beaucoup plus explicite que l'ancien professeur de philosophie, et nous dirons qu'à nos yeux le cœur de Voltaire est une sorte d'oreille de Denys où viennent se répercuter tous les cris de ceux qui souffrent, tous les gémissements de ceux que l'on torture, en un mot tous les gémissements de l'humanité. Pour bien juger ce livre, il faut se reporter à l'époque de son apparition. Les fléaux que la nature et les rois déchaînaient à l'envi sur l'humanité ébranlent l'imagination et attristent le cœur de Voltaire. Un tremblement de terre, qui remua l'Occident depuis le Sahara jusqu'à la mer du Nord, venait de ruiner les principales villes du Maroc et de renverser Lisbonne sur des milliers de cadavres ; la guerre de Sept ans débutait par les gigantesques pirateries des ces Anglais, que Voltaire avait célébrés comme une nation de sages, et continuait par l'extravagante invasion que Mme de Pompadour précipitait sur l'Allemagne. La Louisiane allait être vendue à l'Angleterre ; le Sénégal et le Canada, après une héroïque défense, venaient de nous échapper ; de tous côtés, des villes bombardées et réduites en cendres attestaient les horreurs de la guerre, et la politique française de l'époque devait rester comme un monument douloureux de ces jours de honte et de vertige. Le gouvernement déguisait sa faiblesse au dehors sous la cruauté à l'intérieur, et l'acte insensé de Damiens était traité comme le crime de Ravallac. Depuis la révocation de l'édit de Nantes, arrachée à la faiblesse d'un despote par un capucin et une intrigante, marchant de faute en faute, de honte en honte, le gouvernement chancelait sur ses bases. Quels sujets de douleur pour l'âme généreuse de Voltaire, déjà si durement éprouvée par la mort de M^{me} Du Châtelet et de Vauvenargues ! Entouré de tant de malheurs, de crimes, de folies, dit M. Henri Martin, Voltaire sentit se briser dans son esprit cette théorie de l'optimisme, longtemps le lien de ses idées, et à laquelle le cours de sa vie avait déjà porté bien des atteintes. De là le *Poème sur le désastre de Lisbonne* et *Candide*, renfermant la même pensée exprimée sous deux formes si opposées : là, un hymne de douleur, rapide, déchirant, pathétique jusqu'au sublime, s'élevant vers Dieu comme la plainte de la malheureuse humanité ; ici, une longue et âcre satire, où le *tout est bien* de l'optimisme

devient le texte d'inépuissables railleries en action, rire amer, gaieté sardonique qui mord le cœur d'une dent aiguë. « *Candide* est, de tous les ouvrages de Voltaire, celui qu'on a le plus mal jugé ; on en a fait à l'auteur un crime égal à celui de la composition de la *Pucelle*, livre que nous essayerons d'expliquer aussi ; car *a priori* il nous est impossible d'admettre que Voltaire, qui était Français jusqu'à la moelle des os, ait de gaieté de cœur déversé le ridicule sur la figure la plus belle, la plus pure, la plus patriotique de notre histoire nationale. Voilà qui est impossible. Mais revenons à notre sujet. » On a vu dans *Candide*, continue M. H. Martin, un jeu cruel, une dérision impie du genre humain, l'œuvre d'un génie satanique ; on a tout à fait méconnu l'état moral de l'écrivain à l'époque où l'œuvre fut conçue. Ce livre est assurément très-pénible à lire, mais le lecteur ne souffre que ce que l'auteur a souffert. Cette âme si mobile, si armée par sa mobilité contre la douleur, n'éprouva peut-être jamais de telles anxiétés qu'au moment où elle éclatait ainsi en rires convulsifs. »

Avec sa justesse d'esprit, avec son grand cœur et son amour de l'humanité, Voltaire, dont la sensibilité était sans cesse en mouvement, qui se reprochait comme un crime tout élan de joie qui avait fait explosion avant le terme d'une réhabilitation vivement sollicitée, et qui, chaque année — les médecins l'ont constaté — avait la fièvre le jour anniversaire de cette boucherie fanatique qu'on nomme la Saint-Barthélemy ; Voltaire, cette femme, cette sensitive, aurait poussé, durant 300 pages, un éclat de rire satanique. Voltaire se serait délecté à nous montrer le tableau de tous les crimes qu'il soit possible d'imaginer. Encore une fois, cela est impossible... Si Voltaire a l'air de rire, s'il rit, c'est pour cacher ses larmes, et les sanglots étouffent dans sa gorge l'éclat de rire lugubre à peine commencé. Comme le gladiateur antique, il sourit au public en essayant de comprimer avec ses mains la blessure saignante de son cœur. Pour oublier un instant ses douleurs, il écrit *Candide*, ce tableau où est peint de face et en raccourci ce genre humain dont il disait sur la fin de ses jours : « Le monde est un grand naufrage ; la devise des hommes est : Sauve qui peut ! J'en reviens toujours à *Candide* ; il faut finir par cultiver son jardin. » N'oublions pas que l'arbre favori de Voltaire, même au milieu des prétendues fluctuations que ses zôles ont la niaiserie de lui reprocher, que cet arbre était celui de la Liberté.

Si *Candide* est un portrait réduit de l'humanité, c'est aussi, souvenons-nous-en, un livre de polémique. Dans plus d'un écrit, Voltaire avait lutté par le raisonnement contre l'optimisme de Leibnitz, de Pope, de Shaftesbury et de Bolingbroke ; lorsque, à propos du désastre de Lisbonne, il s'écrie :

Tout est bien, dites-vous, et tout est nécessaire !
Quoi ! l'univers entier sans ce gouffre infernal,
Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal ?

il le combat par le sentiment ; dans *Candide*, il le tue par le ridicule, en ajoutant qu'on est sûr du succès, lorsqu'on se moque gaiement de son prochain ; singulière gaieté que celle qui fait mal à l'auteur et au lecteur ! Voltaire attache au système de Leibnitz ce mot qui maintenant fait corps avec lui : *Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles*, ce mot qui anéantit le plus doux des sentiments, l'espérance, ce mot qui semble si ridicule. Rien qu'en jetant un coup d'œil rapide sur les aventures de Candide, le lecteur en jugera.

Candide, élevé dans le château d'un baron, coule la vie la plus heureuse auprès de la belle Cunégonde, la fille du châtelain, et du célèbre docteur Pangloss, qui lui enseigne qu'il n'y a pas d'effet sans cause, que toute cause doit amener la meilleure fin et que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Son précepteur ne lui donne pas toujours des leçons aussi naïvement décentes, car il se familiarise en sa présence avec une paysanne ; Candide en fait autant avec Cunégonde, et, pour cet exploit, est chassé du château avec un coup de pied au derrière pour le lancer dans le monde. Tombant de là entre les mains des Bulgares, il reçoit une première leçon d'exercice accompagnée de trente coups de bâton pour lui assourdir les membres. Afin de les dégoûter encore, il va se promener en dehors des limites de la garnison, et apprend le calcul des distances au moyen d'une fustigation si terrible qu'il préfère la mort, lorsque le roi lui fait grâce. Notre héros profite d'une bataille pour se sauver en Hollande, où, recueilli par un anabaptiste, il retrouve Pangloss dévoré du mal vénérien, et apprend que Cunégonde a été éventrée après avoir été violée autant qu'on peut l'être. Il s'embarque, se sauve d'un naufrage, où l'anabaptiste est noyé par un matelot qu'il vient d'arracher à la mort, et n'aborde à Lisbonne que pour manquer d'être englouti dans un tremblement de terre. Echappé à peine à ce danger, il tombe entre les mains de l'inquisition, et en est quitte pour une fessée en public, tandis que Pangloss est pendu tout en criant encore, la corde au cou, que *tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles*. Se soutenant à peine, prêché, fessé, confessé, absous, béni, mourant de faim, Candide est recueilli par une vieille qui le guérit et le mène à Cunégonde. La baronne lui raconte ses aventures, et lui explique le système des compensations qu'elle pratique en tenant

la balance égale entre ses deux amants, un juif et le grand inquisiteur. Ils surviennent à ce moment, et le placide Candide les occit sans plus tarder, puis se sauve et va combattre les jésuites du Paraguay avec sa chère Cunégonde, qui n'oublie pas d'emporter les diamants de ses deux amants défunts. Il allait donner raison à Pangloss, lorsque le gouverneur de Buenos-Ayres lui ravit sa maîtresse, et notre héros s'estime heureux de la lui laisser pour sauver sa tête réclamée par l'inquisition. Il bénit alors la fortune au sein du désespoir et avoue, en jurant, que *tout est pour le mieux*. Faisant volte-face, il court offrir son épée aux jésuites, reconnaît le frère de Cunégonde dans leur orgueilleux chef, et, après l'avoir embrassé tendrement, finit par le tuer à son corps défendant. Bientôt il arrive au pays de l'Eldorado, sorte d'Ile fortunée, véritable Eden de la justice et du bonheur. Le souvenir de Cunégonde l'arrache à ce lieu de délices ; il part avec des millions de pierres, et arrive à Venise. Sur la route de Venise, il soupe avec six rois détronés, qui sont loin de partager la manière de voir de Pangloss, et apprend un peu ce que c'est que le monde au milieu des orgies dangereuses de la reine de l'Adriatique. Candide retrouve enfin Cunégonde laide, quinquante et lavezse de vaisselle, tandis que Pangloss et le baron, échappés à la mort par miracle, ramont sur les galères. Il les délivre, mais y renvoie promptement le frère de Cunégonde, dont les malheurs n'ont pu vaincre l'orgueil indomptable, et se retire dans une maison qu'il achète. Là, instruit par l'exemple d'un sage laboureur, qui rappelle le vieillard de Véronne, fatigué par les souffrances, débarrassé de ses richesses par des fourbes, débarrassé de ses illusions, il coule des jours heureux et tranquilles avec Pangloss, Martin, Cocambo et Cunégonde, qui exercent leurs talents et cultivent leur jardin. Comme il n'avait pas d'opinion arrêtée, il a profité des leçons du malheur, tandis que Pangloss et Martin discutent à l'envi et se prouvent à qui mieux mieux, sans espoir de se convaincre, l'un que tout est bien, l'autre que tout est mal.

Candide, ce tableau épouvantablement gai des misères humaines, présente le fond le plus triste, déguisé sous les accessoires les plus plaisants, mais de cette plaisanterie philosophique qui est particulière à Voltaire et qui en fait un excellent comique. Il tourne complètement en ridicule ce fameux système des optimistes : tout est bien, et nous fait éclater de rire en nous remettant à chaque instant sous les yeux, et avec un pinceau très-énergique, toutes les infortunes qui accablent la société.

Il y a énormément d'imagination dans ce roman, composé en vue de la réputation du système de Leibnitz, qui n'est lui-même qu'un roman beaucoup moins agréable à lire. « La scène des six rois dinant ensemble à Venise est, dit Linguet, un véritable trait de génie et par elle-même, et par la manière dont elle est écrite, et par les réflexions très-sérieuses auxquelles elle peut conduire. A quelques endroits près, *Candide* nous paraît le chef-d'œuvre de la bonne plaisanterie, de la grâce, et, qui plus est, de la vraie philosophie, au moins de celle qui peut entrer dans un conte. Des personnalités trop fortes, telles que celles contre Gauchat, Trublet et Fréron ; des obscénités trop peu voilées font tache sur le fond limpide de *Candide*. »

Un épisode détaché de *Candide* nous fera comprendre, mieux que toute appréciation, le procédé de Voltaire et la manière dont il développe sa thèse entre le rire et les larmes.

« En approchant de la ville, Candide rencontra un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue ; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite : — Eh ! mon Dieu, lui dit Candide, que fais-tu là, mon ami, dans l'horrible état où je te vois ? — J'attends mon maître, le fameux négociant M. Vanderdendur, répondit le nègre. — Est-ce M. Vanderdendur qui t'a traité ainsi ? — Oui, monsieur, dit le nègre ; *c'est l'usage*. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enlaidir, on nous coupe la jambe : je ne suis pas dans ces deux cas. *C'est à ce prix que nous mangeons du sucre en Europe* ! Cependant, lorsque ma mère me vendit dix écus patagons sur la côte de Guinée, elle me disait : « Mon cher enfant, bénis nos fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux. Tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les blancs, et par là tu fais la fortune de ton père et de ta mère. » Hélas ! je ne sais pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens, les singes et les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous ; les fétiches hollandais, qui m'ont converti, me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfants d'Adam, blancs et noirs. Je ne suis pas généalogiste ; mais si ces prêcheurs disent vrai, nous sommes tous cousins issus de germain. Or, vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec des parents d'une manière plus horrible !

« O Pangloss ! o Pangloss ! s'écria Candide pleurant et les yeux fixés sur le nègre, je commence à croire que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. »

Quelle triste ironie cachée sous les paroles, résignées en apparence, du nègre ! Nous mettons du sucre dans notre café pour en tempérer l'amertume, voilà qui est bien ; mais à quel prix ! Pour nous procurer cette jouissance de luxe, les mères vendent leurs enfants ; on les emploie à tourner la meule comme des animaux ; leur survient-il un accident, on leur coupe la main ; tentent-ils de s'enlaidir exaspérés par le malheur, on leur coupe le pied, et, par la plus amère des dérisions, un missionnaire vient leur prêcher la fraternité ! Tout est-il pour le mieux en ce pays ? C'est l'usage, dit le nègre ; et ces monstres, qui mutilent ainsi leur semblable sans remords, répètent sans doute aussi : c'est l'usage. Si c'est là l'usage du meilleur des mondes possibles, mieux vaudrait cent fois le monde de Rousseau, où, si l'on marche comme les quadrupèdes, du moins on conserve ses quatre membres.

Et c'est à l'homme qui s'élevait au nom de l'humanité contre de telles coutumes qu'on a voulu faire un crime de ses attaques ; c'est lui qu'on a cherché à représenter comme un philosophe sans entrailles !

En présence du but généreux de l'écrivain, on est tellement ému qu'on oublierait presque, après avoir rendu justice à son cœur, de rendre justice à son esprit, et cependant quel talent merveilleux ! Voltaire, dans ce conte, s'est fait à lui-même un genre. Il se distingue par la pureté dans l'élocution, la justesse dans les termes, l'abondance dans les idées, la clarté dans l'expression, qui semble se jouer sur des surfaces inondées de soleil, la finesse dans les tournures, l'aisance, la facilité, brillante et gracieuse, la simplicité élégante, la parfaite convenance du ton avec le sujet et avec l'idée. L'esprit profond, vif, malin, moqueur, étincelle à chaque ligne. « Des allusions irréligieuses, des traits d'animosité personnelle et des plaisanteries cyniques de mauvais goût déparent ce *chef-d'œuvre*, » écrivait le *Journal de Trévoux*, ennemi déclaré de Voltaire. Quand ses adversaires eux-mêmes reconnaissent que *Candide* est un chef-d'œuvre, il n'y a plus rien à dire sur ce conte charmant, qui Voltaire appelait modestement une petite *comédie*. Nous terminerons en nous associant entièrement à ce jugement de M. Eusèbe Guiraud : « Ce qui caractérise *Candide*, c'est un fond de saine philosophie semé partout dans un style rapide, ingénieux, piquant, rendu plus sensible par des contrastes saillants et des rapprochements inattendus qui frappent l'imagination et qui semblent à la fois le secret et le jeu du génie de Voltaire. Nul n'a mieux compris l'art de tourner la raison en plaisanterie. L'auteur converse avec ses lecteurs et leur fait accroire qu'ils ont tout l'esprit qu'il leur prête ; les idées qu'il jette en foule se présentent sous un jour clair et sous un aspect agréable. Il adopte parfois dans les petites choses le ton sérieusement ironique et cette sorte de persiflage que l'on aime dans Hamilton, auteur qui lui ressemble dans son genre comme une conversation spirituelle ressemble à un bon livre. »

Tout en partageant les idées de Voltaire sur l'optimisme, nous nous résignons en disant qu'après la lecture de *Candide* on est tenté de s'écrier : « Tout est pour le mieux dans le meilleur des contes possibles ! Malheureusement, le rire funèbre de l'auteur glace le cœur et fait expirer la *plaisanterie* sur les lèvres. Nous nous sentons venir les larmes aux yeux en face de cette douleur qui, ne pouvant plus pleurer, éclate en rires d'une stridente amertume.

Candide a été quelquefois imité, mais on n'en a jamais approché, même de loin.

Candide ou l'Optimisme, seconde partie, traduit de l'allemand de M. le docteur Ralph (1759, in-12, sans lieu d'impression). Voltaire vient de laisser Candide et sa petite société pénétrés du louable dessein de vivre en travaillant. Renonçant aux discussions philosophiques, l'époux de Cunégonde se contente de répondre aux axiomes du bonhomme Pangloss et du prudent Cocambo : « Cela est bien dit, mais il faut cultiver notre jardin. » Le ciel de la Propontide verrait donc s'éteindre dans une modeste mais paisible position notre coureur d'aventures et sa maîtresse devenue laide, s'il ne s'était trouvé de par le monde un certain M. de Champigneulle qui, d'une plume audacieuse, jugea à propos de continuer ce conte, ce roman, cette satire, ce traité de philosophie qui s'appelle *Candide*. Selon cet écrivain, qui se réfugie sous le voile du pseudonyme, sans doute pour ressembler au moins en quelque chose à Voltaire, on se lasse de tout dans la vie : les richesses fâtiguent celui qui les possède, l'ambition satisfaite ne laisse que des regrets ; les douceurs de l'amour ne sont pas longtemps des douceurs, et Candide, fait pour éprouver toutes les vicissitudes de la fortune, doit se lasser bientôt de cultiver son jardin en compagnie de Cunégonde devenue laide, de Pangloss dont les perpétuelles théories sur les causes et les effets distillent l'ennui, de la vieille, qui n'a qu'une fesse et qui fait des contes à dormir debout. Un jour donc, le héros de Voltaire, un bâton blanc à la main, s'en est allé, sans savoir où, cherchant un lieu où l'on ne s'ennuyait pas, et où les hommes ne fussent pas des hommes, comme dans le bon pays d'Eldorado. Après une marche longue et pénible, il arrive à Tauris, sur la frontière de la Perse, un riche seigneur lui offre une hospitalité princière, et Candide bien

nourri, bien vêtu, redevient aussi vermeil, aussi frais, aussi beau qu'il l'était en Westphalie. Glissons sur son séjour chez cet Oriental, sur l'aveu que lui fit un jour son hôte d'un amour semblable à celui que le bel Alexis exprime si énergiquement dans les *Georgiques* de Virgile, et sur ce qui s'ensuivit. Plusieurs personnes, ayant entendu Candide se prononcer à l'égard des effets contingents et non contingents, ont pensé qu'il était doublé d'un philosophe. Le révérend Ed-Ivan-Baal-Denk, un des plus fermes soutiens de la milice monacale en Perse et le plus docte des docteurs mahométans, satisfait de la façon dont Candide parle du mal moral et du mal physique, le présente au roi; le roi le loge en son palais, le comble de biens, et ajoute encore à ses faveurs en lui accordant la grâce, mendée par les plus méritants, de recevoir cinquante coups de nerf de bœuf sous la plante des pieds en présence de Sa Majesté. Candide les reçoit en criant, et le grand roi, qui riait comme un fou, allait mettre le comble à la rapide et haute fortune de l'élève de Pangloss en ordonnant de doubler la dose, si le premier ministre, avec une fermeté peu commune, ne lui avait représenté combien une faveur aussi inouïe allait exciter de jalousies parmi ses fidèles sujets. Une fois guéri, Candide va remercier le roi, qui lui donne amicalement deux ou trois soufflets et le reconduit jusque dans la salle des Gardes à coups de pied solidement appliqués dans l'empire du milieu. Les courisans en crévent de dépit. Depuis que le monarque s'est mis à battre les gens dont il fait un cas particulier, personne n'a encore eu l'honneur d'être frotté comme Candide. Aussi conspirent-ils sa perte. Nommé gouverneur du Chusistan, avec un pouvoir absolu, et décoré du bonnet fourré, le bienheureux Candide se rendait à la capitale de sa province, lorsqu'il fut attaqué par cinq cents cavaliers qui lui enlevèrent son bagage, ses chameaux, ses esclaves, ses eunuques blancs, ses eunuques noirs et ses trente-six femmes. On lui coupa la jambe qu'une balle avait fracassée, et on le tint captif, lui préparant les supplices les plus raffinés. Heureusement le moine Ed-Ivan-Baal-Denk vint à son secours, lui rendit tout son bien, moins sa jambe toutefois, et le mit en possession de son gouvernement. Hélas! les déboires de la vie politique ne tardent pas à jeter l'amertume en son cœur naïf; il se démet de ses emplois, et, muni d'une pension considérable, il songe à goûter les plaisirs de la vie privée; son sérail, qu'il a jusque-là négligé, va lui offrir toutes les voluptés. Mais, encore une fois, on se lasse de tout. Peu à peu Candide découvre chez ses femmes des défauts sur lesquels les premiers emportements de la passion lui avaient tenu les yeux fermés. Un jour qu'il promène dans la rue son oisiveté et son ennui, il se trouve tout à coup face à face avec l'abbé Périgourdin, qui perfidement le perd aux yeux de son bienfaiteur. Candide disgracié, obligé de revêtir une mauvaise robe de toile, chassé de la ville par le bourreau, prend la résolution de retourner vers la Propontide et de s'y fixer pour le restant de ses jours. Chemin faisant, il rencontre son cher maître Pangloss, que nous avons connu borgne et que nous retrouvons borgne et manchot. Tout en discourant du mal physique et du mal moral, de la liberté et de la prédestination, des monades et de l'harmonie préétablie, ils se dirigent vers la Propontide, où les attend un spectacle affligeant. Les biens de Candide ont été confisqués, le sultan les a donnés à un de ses généraux, qui a fait entrer Cunégonde, redevenue belle, dans son sérail. « Quel enchaînement d'infortunes! dit Candide. Fallait-il que Mlle Cunégonde rede-vînt belle pour me faire cou! Il importe peu, dit Pangloss, que Mlle Cunégonde soit belle ou laide, qu'elle soit dans vos bras ou dans ceux d'un autre; cela ne fait rien au système général: pour moi, je lui souhaite une nombreuse postérité. Les philosophes ne s'embarassent pas avec qui les femmes font des enfants, pourvu qu'elles en fassent... » Candide et Pangloss prennent le chemin de Constantinople; ils y arrivent au moment où tout un faubourg est en feu; déjà cinq ou six cents maisons sont consumées, et deux ou trois mille personnes ont péri dans les flammes. « Quel horrible désastre! s'écrie Candide. — Tout est bien, dit Pangloss: ces petits accidents arrivent tous les ans. Il est tout naturel que le feu prenne à des maisons de bois, et que ceux qui s'y trouvent soient brûlés... — Qu'est-ce que j'entends? dit un officier. Comment! tu oses dire que tout est bien quand la moitié de Constantinople est en feu. Va, clien, maudit du Prophète; va recevoir la punition de ton audace; » et prenant Pangloss par le milieu du corps, il le précipite dans les flammes.

Candide quitte la Turquie, et, après un long enchaînement d'infortunes, il rencontre une Danoise nommée Zénoïde, aussi noble que belle, et dont le père et la mère ont péri de misère exilés par le cruel Wolhall, leur parent. Les malheurs de Zénoïde et sa beauté touchent Candide, qui s'en éprend. Mais Wolhall a découvert la retraite de la jeune fille, sa nièce; il survient et l'emmène à sa cour. Candide, pour ne pas se séparer de celle qu'il aime, entre au service du farouche Wolhall; Candide et Zénoïde pourront donc continuer de se voir et de se livrer à leur passion; mais ils ont compté sans Cunégonde, qui, redevenue laide, a été chassée du sérail. Cunégonde dénonce les deux amants à Wolhall. Candide, doublement frappé puisqu'il perd sa maîtresse

et retrouve sa femme, est prévenu assez à temps pour fuir avec son fidèle Cocambo. Tous deux se fixent, en qualité de frères servants, dans un hôpital, où, un beau jour, frère Candide reconnaît étendu sur un lit de douleur son cher et illustre Pangloss. Le bonhomme expire, fidèle à la doctrine de l'optimisme.

Cependant Candide, découvert par les sbires du seigneur Wolhall, est jeté en prison; mais en arrivant à Copenhague, la mort de son persécuteur le rend à la liberté. On apprend en même temps que Cunégonde n'est plus, ce qui lui permet d'épouser Zénoïde. Une seule chose l'empêchait de s'unir à cette jeune princesse, devenue maîtresse d'un grand bien, l'absence de toute généalogie. Un savant homme, dont c'était le métier, trancha moyennant finance cette mince difficulté. Il prouva que Candide descendait d'une des plus anciennes familles de l'Europe, que son vrai nom était *Canut*, que porta un des rois de Danemark. M. et Mme Canutson vécurent aussi tranquillement qu'il est possible de vivre. Cocambo fut leur ami commun, et Candide disait souvent: Tout n'est pas aussi bien que dans Eldorado; mais tout ne va pas mal.

Cette seconde partie, ajoutée par une main anonyme à ce modèle de grâces légères et sans apprêt qu'on appelle *Candide*, a été attribuée, nous l'avons déjà dit, à un M. de Champigneulle, dont le nom n'a pas survécu, que nous sachions. Inspirée par les attaques et les clameurs qui accueillirent l'ouvrage de Voltaire, dont elle essaya de reproduire le style et les idées, on y trouve quelques pages où la polémique littéraire joue son rôle, où l'allusion va atteindre les philosophes, hôtes habituels du café Procope. Comme dans le premier *Candide*, on y maltraite quelque peu Leibnitz; on y raille Descartes et Newton; on y reproche à Pascal de nous faire haïr nos semblables, ou plutôt on y combat l'esprit de système, le grand ennemi de Voltaire; les gazetiers de Trévoux n'y sont pas oubliés. Quelques traits piquants font passer des tableaux obscènes, des aventures scabreuses; mais la vivacité, le mordant et cette gaieté infernale du premier *Candide*, qui semble écrit, au dire de Mme de Staël, par un être d'une autre nature que nous, indifférent à notre sort, et riant des misères de l'espèce humaine; ce bon sens que rien ne peut égaler, cette sûreté de main qu'on ne saurait imiter, tout cela fait défaut dans ce *Candide* continué, qui n'est pas sans intérêt, mais qui ne souffre point de comparaison avec le modèle. Un mot encore. Voltaire nous a montré le naïf Candide fourvoyé dans la philosophie doctrinaire et systématique de Pangloss, revenant par le chemin le plus long, mais enfin revenant après mille extravagantes aventures au travail, qui désormais doit lui donner le bonheur calme et tranquille. En l'arrachant à la destinée que Voltaire lui avait créée pour en faire une sorte de seigneur féodal, a-t-on été bien inspiré? Quoi qu'il en soit, cette seconde partie de *Candide* est une curiosité bibliographique aujourd'hui à peu près introuvable, et que nous ne pourrions pas sous silence, non plus que celle qui va suivre, dont ne parlent même pas les ouvrages spéciaux que nous avons vainement consultés. Cette suite de *Candide* a été réimprimée, il y a sept ou huit ans, par le journal *l'Artiste*, alors sous la direction de M. Arsène Houssaye.

Candide en Danemark ou l'Optimisme des honnêtes gens (Genève, 1759, in-12), avec cette épigraphe: *Paulo graviora canamus: Doct. Ralph*. Ce volume sort évidemment de la même fabrique que le précédent, mais non de la même plume. L'auteur anonyme y reprend les aventures de notre héros au moment où le seigneur Wolhall fait emprisonner Candide. De là des répétitions qui ne sont pas faites pour attacher le lecteur à cet ouvrage, déjà si peu intéressant par lui-même. C'est à peine si Candide est reconnaissable. La fortune a mis fin à sa vie aventureuse en le faisant riche et puissant, mari d'une femme accomplie, et père des plus beaux enfants du monde. Quand un homme d'esprit en est venu là, dit l'auteur, il n'a plus la rage d'aller chercher au loin les aventures. S'il voyage encore, c'est sur les grandes routes, en belle et bonne chaise de poste, avec ses gîtes bien assurés, et une suite capable de le tirer des mauvaises rencontres. Le noble Canutson est toujours marqué au coin de l'aimable Candide; mais il est désormais un fils de famille rendu à la société après des égarements dont il ne serait pas content que d'autres que lui eussent gardé mémoire. Ayant enfin reçu un état fixe, il en prend l'esprit, il tâche d'en acquiescer les qualités et les talents; mais, dans cette marche régulière, compassée, Candide n'est plus Candide, Candide est un personnage, et un personnage des plus graves. Ainsi métamorphosé, lui et son nom, car le voilà qui maintenant s'appelle M. Canut Canutson gros comme le bras, et qui vous a des airs de burgrave; ainsi métamorphosé, disons-nous, on le prendrait pour un de ces rats du pays de bohème, retirés du jour au lendemain dans un frontage, et qui n'ont fait qu'un saut de la brasserie à l'institut. Aussi est-il ennuyeux, doctoral, sentencieux. Où est donc ce dialogue rapide, ce franc éclat de rire, ce style précis de Voltaire, passablement imités encore dans le *Candide* de M. de Champigneulle, mais outrageusement défigurés ici? Les interminables dissertations auxquelles se livrent Candide et Zénoïde, au lieu de s'occuper à faire des en-

fants, ne sont pas faites pour intéresser, tant s'en faut. De plus, l'auteur a cru devoir introduire Jean-Jacques dans sa rapsodie. Il a consacré deux longs chapitres à un entretien entre l'auteur d'*Emile* et ce bon M. Canut Canutson; puis, avec un zèle digne d'un meilleur sort, il a signalé le danger du pessimisme de Jean-Jacques et de l'optimisme de l'excellent Pangloss, s'efforçant de nous montrer Rousseau devenu « brouillon et séducteur par amour pour le genre humain, » tandis que Candide, ou plutôt M. Canut Canutson, faisant subir à ses opinions les transformations que sa position nouvelle lui inspire, se déclare partisan, non de l'optimisme pur et simple, mais de l'*optimisme des honnêtes gens*. On dirait, à l'entendre, un héros de barricades transformé tout à coup en *homme d'ordre* par la toute-puissance d'une recette générale ou d'un ministère. Pauvre Candide! c'était bien la peine d'avoir Voltaire pour parrain, et Mlle Cunégonde pour maîtresse; il prend aujourd'hui du ventre, devient chauve, voit partout des révolutions. Qu'il aille à confesse, fasse ses pâques, et que tout soit dit!

Candide marié, opéra-comique en deux actes de Barré et Rader, représenté au théâtre des Italiens en 1788. Cette petite pièce, qui ne vaut guère qu'un analyse, manque d'action, mais les détails en sont quelquefois heureux, et les couplets tournés avec grâce et facilité. Ici Candide a une mère, et sa maîtresse l'ignore; il ne le lui dit que pour faire tomber la jalousie qui s'est emparée d'elle, et la jeune personne de lui chanter aussitôt:

Pourquoi te taire si longtemps?
Mon ami, que pouvais-tu craindre?
Du plus tendre des sentiments
Aurais-je donc voulu me plaindre?
Pour celle à qui tu dois le jour
J'approuve ton amitié pure;
Va, ce n'est pas voler l'amour
Que rendre hommage à la nature.

Voilà, certes, qui est d'un bon naturel, et nous ne savons trop pourquoi ce nigaud de Candide s'avise de mettre madame sa mère sous le boisseau. C'est sans doute le secret des vaudevillistes, et nous ne le voulons point percer.

Candide, journal philosophique publié par des étudiants, et qui parut du 3 au 27 mai 1865, en tout huit numéros in-fol. Quoiqu'elle ait fourni une carrière bien courte, cette feuille est, avec la *Rive gauche*, une de celles qui ont eu le plus de retentissement parmi les publications du Pays latin. Le titre en indique assez l'esprit: c'est la philosophie du XVIII^e siècle unie aux opinions révolutionnaires les plus accentuées. Les principaux rédacteurs, dont quelques-uns ont déjà souffert la prison pour leurs idées et leurs convictions, étaient MM. G. Tridon, Vaissier, baron de Ponnat, Villeneuve, Suzamel, etc. Le journal *Candide* fut saisi à son huitième numéro, supprimé par décision judiciaire, et plusieurs de ses rédacteurs furent condamnés pour outrage à la religion et autres délits analogues.

CANDIDE (fontaine de SAINTE-). Cambry (*Voyage dans le Finistère en 1794*) raconte ce qui suit: « La merveille de Scaer, en Bretagne, est la fontaine de Sainte-Candide, à quatre cents pas de la commune. C'est sainte Candide qui en fit jaillir les sources. L'eau de cette fontaine guérit la fièvre, le mal aux yeux, et dénoue les enfants. Une certaine maladie de langue, nommée *barat*, qui est le résultat d'un sort jeté, et qui conduit infailliblement à la mort, ne peut être guérie que par les eaux de Sainte-Candide. Il n'est pas d'enfant que l'on ne trempe dans cette fontaine, quelques jours après sa naissance: il vivra, s'il étend les pieds; il mourra dans peu, s'il les retire.

CANDIDEMENT adv. (kan-di-de-man — rad. *candide*). Avec candeur; d'une manière candide: *Il avait tout CANDIDEMENT. Elle lui demanda CANDIDEMENT pardon de ce qui venait de lui échapper.* (G. Sand.)

— A signifié, En blanc.

CANDIDO (Pierre DE WITTE, dit), peintre, statuaire et architecte belge, né à Bruges vers 1541, mort à Munich en 1628, alla se fixer de bonne heure en Italie, et travailla, à Florence, à la décoration de la coupole de Santa-Maria-del-Fiore. Il passa ensuite en Bavière, et construisit à Munich le palais de l'archiduc Maximilien. Le magnifique tombeau en marbre noir de l'empereur Louis IV, que renferme la cathédrale de cette ville, est dû également au ciseau de cet artiste.

CANDIDUM PROMONTORIUM, nom latin du cap Blanc, dans les anciens États carthageois.

CANDIDUS, historien grec, né en Isaurie dans le VI^e siècle. Il composa une histoire de l'empire d'Orient, de l'an 457 à l'an 491. Photius donne des extraits de cet ouvrage dans sa *Bibliothèque*. On en trouve aussi quelques-uns dans les *Excerpta de legationibus*.

CANDIDUS (Gerhard), historien belge, est auteur d'une histoire intitulée: *De rebus belgicis* (Francfort, 1580), dans le recueil publié par Arnold Freytag.

CANDIDUS (Mathieu), historien sicilien du XVI^e siècle. On lui doit: *Historia de rebus siculis* (1435).

CANDIDUS (Jean), jurisconsulte et historien du XVI^e siècle. On lui doit: *De origine*

regum Gallie, et Commentariorum Aquileiensium libri octo (Venise, 1541).

CANDIDUS (Pantaléon), historien allemand, né en Autriche en 1540, mort en 1608. Il fut pasteur protestant à Deux-Ponts, et latinisa, comme beaucoup d'autres, son nom de famille, qui était Weiss. On lui doit, entre autres ouvrages: *Bohemades, sive de ducibus Bohemae libri tres, et de regibus libri quinque, carmine complexi* (Strasbourg, 1590); *Gotiberis, hoc est de Gothicis per Hispaniam regibus e Teutonica gente oriundis libri sex* (Deux-Ponts, 1597); *Annales, seu Tabula chronologica ad annum 1602*; *Belgicarum rerum Epitome ab anno 742 ad annum 1605*.

CANDIE, île de la Turquie d'Europe, dans la Méditerranée, la plus grande et la plus méridionale des îles de l'Archipel grec, à 140 kilom. S.-E. de la Morée, et à 148 kilom. S.-O. de l'Anatolie, par 34° et 35° de lat. N., et 21°-24° de long. E., baignée au N. par la mer de Candie, au N.-E. par le canal de Scarpanto, au N.-O. par le canal de Cerigotto, et au S. par la Méditerranée. Cette île, appelée *Crète* par les anciens, *Gerid* par les Turcs, a une longueur d'environ 140 kilom. du cap Buso à l'O., jusqu'au cap Sidero à l'E.; sa plus grande largeur, du promontoire Dium au promontoire Metallum, n'est que de 40 kilom., et sa largeur la plus faible, entre Istrona et Girapetra, de 10 kilom. seulement. Située presque à égale distance de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, Candie pouvait être considérée comme le centre de l'ancien continent.

— *Aspect général*. Cette île présente un contour fort irrégulier, surtout la côte N., creusée de golfes profonds, dont les principaux sont, de l'E. à l'O., ceux de Kisamos, de la Canée, de la Sude, de l'Armire, de Miradel et de Sitia, et hérissée d'un grand nombre de promontoires, de caps, dont les plus considérables sont les caps Buso, Spada, Meleca ou Akrotiri, Drapano, Retino, Sassoso (Dium), Saint-Zuane et Sidero. La côte S. ne présente qu'un golfe profond, celui de Messara, et trois caps principaux, les caps Crio, Matala (Metallum) et Langada. Candie est traversée de l'E. à l'O. par une haute chaîne de montagnes, plus rapprochée de la côte S. que de la côte N., et composée de trois groupes distincts, qui ont formé de tout temps les grandes divisions naturelles ou politiques de l'île. Ce sont, à l'O., les monts Blancs (Leuka, aujourd'hui Asprovouna, ou monts Sphakiotiki), au centre le Psiloriti, le mont Ida des anciens, énorme massif qui s'élève à 2,338 m. au-dessus du niveau de la mer; enfin, à l'E., le mont Dicté (aujourd'hui Lassiti ou Citta), le moins élevé des trois. Candie n'est arrosée par aucun fleuve important. On n'y trouve que des ruisseaux torrentiels, qui se dessèchent pendant les grandes chaleurs; mais l'abondance des sources sur les pentes inférieures des montagnes supplée largement à l'absence des rivières.

— *Climat, productions*. Le climat est sain et très-doux; les fortes chaleurs sont tempérées par les brises qui soufflent du N.; au printemps et en automne, les pluies sont fréquentes. Le sol est fertile; mais, depuis les guerres de l'indépendance hellénique, qui ont ruiné Candie, l'agriculture est négligée, et de nombreuses parties de l'île restent incultes faute de bras. Quoique les plantations d'oliviers aient été en grande partie détruites et ne soient point entretenues, l'huile est encore le premier produit du sol. Les vignes donnent des vins renommés, entre autres celui de Malvoisie; les fruits, le lin, le coton, la soie, le miel et la cire sont les autres récoltes les plus importantes. Les pentes inférieures des montagnes sont couvertes de chênes, châtaigniers, pins, noyers, platanes, myrtes, oliviers sauvages, caroubiers; le figuier, le grenadier et l'oranger y croissent; l'île est riche en plâtre, calcaire, ardoises et pierres à aiguiser. Le bétail de toute espèce est nombreux, surtout les moutons et les chèvres, et les côtes abondent en poissons.

— *Industrie, administration, statistique*. L'industrie est très-négligée; elle se borne à la fabrication de cuirs, laines, toiles grossières, huiles et savons. Le commerce est peu étendu. Tous les ports de l'île, si florissants sous les Vénitiens, sont aujourd'hui obstrués par les sables. L'importation est à peu près nulle; quelques goélettes grecques, quelques tartanes importent le blé, l'orge et la plupart des comestibles qu'on ne récolte pas dans l'île. L'exportation se fait par le retour de ces petits navires et par quelques vaisseaux français qui vont chercher l'huile, le savon et les oranges dont cette contrée abonde.

Candie est actuellement gouvernée par un pacha, et divisée en trois sandjaks ou provinces, dont la Canée, Retimo et Candie sont les chefs-lieux; ces provinces sont elles-mêmes subdivisées en vingt districts. Le revenu annuel de l'île est évalué à environ 2,000,000 de francs. Les rufas payent la capitation et différents impôts directs ou indirects. La population s'élève à environ 2,000,000 d'habitants, dont un quart au plus sont musulmans. On trouve quelques juifs et quelques catholiques romains dans les villes, mais la majorité appartient à l'Eglise grecque. L'île forme huit évêchés, avec un métropolitain résidant à Candie, et relevant du patriarche de Constantinople; elle contient trente monastères et

une garnison d'environ 4,500 hommes, Arabes et Albanais. Comme dans toutes les possessions ottomanes, les routes sont rares et en mauvais état; aussi ne voyage-t-on à Candie qu'à cheval et à dos de mulet.

— *Histoire.* Les habitants primitifs de l'île de Candie (Crète), les Étéocrètes et les Cydoniens, qui se disaient autochtones, reçurent successivement des colonies de Pélasges, d'Hellènes, de Doriens, de Phrygiens et de Phéniciens. Les Phrygiens, sous le nom de Curètes, apportèrent dans l'île les arts et les idées religieuses de l'Asie Mineure. A l'arrivée des Phéniciens se rattache le mythe de l'enlèvement d'Europe et celui de l'Hercule tyrien délivrant l'île de ses animaux nuisibles, et la prenant pour point de départ de son expédition en Libye et en Ibérie. L'histoire de la Crète avant Minos se confond avec la Fable; les noms de ses plus grands rois et reines: Jupiter, Saturne, Ammon, Rhéa, Bacchus, sont ceux des premiers dieux de la mythologie grecque, et il est difficile, pour ne pas dire impossible, de mettre d'accord les traditions confuses et contradictoires qui s'y rapportent. Europe donne naissance à Minos, Rhadamante et Sarpédon. L'existence même de deux rois du nom de Minos est très-douteuse, et semble une invention des généalogistes grecs. « Qu'il y ait eu un ou deux Minos, dit L. Lacroix, une chose est hors de doute, c'est que, dans les deux siècles qui précédèrent la guerre de Troie (1400 à 1200 ans av. J.-C.), ce nom domine toute l'histoire de la Crète, et se trouve souvent mêlé à celle de la Grèce elle-même... Comme la période à laquelle il appartient est la seule époque glorieuse des Crétois, on a rapporté à son règne tout ce que ce peuple a fait de grand pendant ces deux siècles. » Minos régna sur le centre de l'île, la région de l'Ida et du Dicte, et Cnossos fut sa capitale; mais la région ouest de l'île paraît lui être restée étrangère. Ce roi, à qui on attribue la plus ancienne des législations grecques, développa surtout la puissance maritime de la Crète, devint le maître de l'Archipel, reprima les pirates cariens, fonda des colonies sur les côtes d'Asie, dans les Cyclades et jusqu'en Sicile, où il périt dans une expédition contre Agrigente. Au règne de ce prince se rattache l'histoire de Dédale, les légendes de Pasiphaé et du Minotaure, d'Ariane et de Thésée, etc. Après ce règne glorieux, la Crète commença à décliner. Ses princes, Idoménee et Méron, prennent part à la guerre de Troie. A cette époque, les Crétois fondent Salente et Lapie en Italie, Vienne en Gaule, etc. En 1049, les Doriens envahissent la Crète et en font une île entièrement grecque. Mais, morcelée en petits États et ayant perdu son autonomie, elle ne prend part ni aux guerres médiques ni à la guerre du Péloponèse; elle se contente de fournir des mercenaires à ceux qui les payent le plus cher, et ses archers acquièrent une grande renommée en ce genre. A l'époque des conquêtes romaines en Orient, la Crète, affaiblie par des discordes intestines et divisée par les factions, offrit une proie facile aux conquérants du monde. Les mercenaires que cette île avait fournis à Persée (170), les dépredations de ses pirates, enfin l'alliance des Crétois avec Mithridate et Sertorius fournirent le prétexte. En 77 av. J.-C., le préteur Marc-Antoine, père du triumvir, conduisit une flotte contre la Crète, mais il se laissa battre. Huit ans après, Cécilius Metellus, envoyé avec une nouvelle expédition, battit les Crétois près de Cydonie, soumit l'île entière, en 66, et mérita le surnom de *Cretecus*.

Aucun événement important ne se passa dans cette île pendant la domination romaine. Le christianisme y pénétra de bonne heure. Saint Paul, se rendant à Rome, aborda en Crète, et y laissa son disciple Titus. Plus tard, la Crète fut rattachée à l'empire d'Orient, et se trouva exposée aux premiers coups des musulmans. En 825, elle fut entièrement soumise par Abouhafs-Omar, et, pendant 135 ans, resta aux mains des musulmans, malgré les tentatives réitérées des empereurs d'Orient pour la reconquérir. Cependant, sous le règne de Romain II, le général Nicéphore Phocas, depuis empereur, conduisit en Crète une expédition victorieuse, s'empara de Candie, fondée par les Sarrasins, et bientôt de tout le reste de l'île, en 961. C'est à partir de cette époque, et surtout des croisades, que dans l'histoire, le nom de Crète est remplacé par celui de Candie. Après la quatrième croisade, Candie fut donnée à Boniface, marquis de Montferrat, qui l'échangea avec les Vénitiens. A peine maîtres de l'île, ceux-ci furent obligés de la défendre contre les Génois et Marc Sanudo, duc de Naxos, et, pour s'en assurer la possession, ils y envoyèrent une colonie de 540 familles vénitiennes. Candie devint alors une des possessions les plus importantes de Venise. En 1645, elle fut attaquée par les Turcs, qui s'emparèrent d'abord de la Canée, puis de la ville de Candie (1669), après un siège long et fameux dans l'histoire (voyez ci-dessous). La domination turque ne fut signalée par aucun événement important; le joug le plus rigoureux pesa sur les chrétiens, et plusieurs entre eux furent obligés d'embrasser l'islamisme. Les montagnards sphakiotès conservèrent seuls un reste d'indépendance; aussi se soulevèrent-ils les premiers, en 1821, et bientôt les musulmans, menacés, se virent enfermés dans les villes. Kourmoulis et Mili-Jone furent les héros de cette lutte héroïque,

mais inutile. Bientôt en effet la discorde se mit parmi les Grecs, et l'arrivée des Egyptiens, en 1832, rendit l'avantage aux musulmans. Ismaël Gibraltar, général de Méhémet-Ali, soumit l'île entière en 1824. Le sultan la céda au pacha d'Egypte, et les conférences européennes confirmèrent cette cession en 1832. L'année suivante, une révolte fut sévèrement réprimée par le gouverneur Moustapha-Pacha, qui d'ailleurs introduisit dans l'île une partie des améliorations matérielles que Méhémet-Ali avait cherché à faire prévaloir en Egypte. En 1840, l'île de Candie fut rendue à l'autorité du sultan; mais, en 1841 et en 1853, elle a été le théâtre sanglant de nouvelles luttes entre les Grecs et les musulmans. Aujourd'hui encore, au moment même où nous écrivons (juillet 1867), la lutte continue, et les Crétois, toujours vaincus, s'il faut en croire les bulletins de Constantinople, se relèvent toujours les armes à la main. La médiation européenne ne va sans doute pas tarder à donner une solution à cette question depuis si longtemps insoluble.

CANDIE, ville de la Turquie d'Europe, sur la côte septentrionale de l'île du même nom, ch.-l. de pachalik, à 650 kilom. S.-O. de Constantinople, par 35° de lat. N., et 22° 47' de long. E.; 15,000 hab., dont 9,000 musulmans, le reste Grecs, Arméniens ou Juifs. Résidence du pacha, et siège d'un archevêché grec. Fabriques de savon très-renommées, distilleries d'eau-de-vie, tanneries; filatures de soie, de création récente; exportation de savon, huile et fruits. Entrepôt du commerce intérieur de l'île.

Candie est une ville entièrement turque par ses maisons, ses mosquées, ses minarets, et ses bazars bien approvisionnés des brillants produits de l'Orient. Elle est entourée d'une enceinte bastionnée à peu près triangulaire; les restes d'une ancienne enceinte séparent, à l'intérieur, la nouvelle ville de la vieille ville, qui est la plus rapprochée du port, où ne peuvent entrer que de petits navires, à cause des ensablissements considérables qui s'y sont formés, et contre lesquels n'ont pu le protéger deux mûles gigantesques, construits jadis par les Vénitiens. On trouve encore à Candie de nombreuses traces de la domination des anciens maîtres de l'Adriatique: à côté du port, les voûtes qui abritaient les galères vénitiennes; dans le quartier juif, une fontaine avec une inscription latine en l'honneur du fondateur de ce petit monument; la vieille cathédrale latine, dédiée à saint Titus, et presque entièrement ruinée; enfin l'église Sainte-Catherine, convertie en mosquée.

L'histoire de cette ville, fondée au IX^e siècle par les Sarrasins, prise par les Grecs, et donnée aux Vénitiens, qui la perdirent en 1659, se confond avec celle de l'île entière, dont nous avons donné un aperçu historique.

Candie (SIÈGE ET PRISE DE). Ce siège, auquel il n'a manqué qu'un Homère pour l'immortaliser comme celui de Troie, est le plus long dont il soit fait mention dans l'histoire. La guerre de Candie, entreprise sans prétexte par les Turcs, et commencée sans déclaration, ne semble pas avoir eu d'autre cause que l'ambition d'un vizir. En 1644, un vaisseau, que le sultan envoyait à la Mecque, et sur lequel, suivant quelques historiens, se trouvaient la sultane favorite et un fils d'Ibrahim, fut pris par des galères de Malte, qui relâchèrent avec leur capture dans un port de l'île de Candie. Cet événement remplit de fureur Ibrahim, qui en fit tomber la responsabilité sur les Vénitiens, maîtres de cette île. Le vizir Méhémed, mettant à profit l'irritation de son maître, lui proposa alors la conquête de Candie, dont les Turcs convoitaient avidement la possession. La Porte fit faire d'immenses préparatifs, mais en trompant soigneusement Venise sur la destination réelle de cet armement formidable, qu'elle présentait comme menaçant l'ordre de Malte; et, au mois de juin 1645, la flotte turque sortait des Dardanelles, forte de plus de quatre cents navires de toute grandeur, portant une armée de cinquante mille hommes. Quand le grand vizir jugea qu'elle devait se trouver à la hauteur de Candie, il fit arrêter l'ambassadeur de Venise, et il lui déroula seulement alors la série des prétendus griefs que l'empire ottoman nourrissait contre la république. Bientôt on apprit que l'armée d'expédition avait débarqué sur la pointe occidentale de l'île, qu'elle avait aussitôt commencé à ravager. Comme position militaire, Candie comptait alors un assez grand nombre de points fortifiés: les Grabuses, châteaux situés dans de petites îles voisines du cap le plus occidental; tout près de la Canée, et au fond d'un golfe, le port de la Suda, où était mouillée la flotte vénitienne; plus loin, dans la direction de l'orient, Retimo; à droite de Retimo, Candie, la capitale de l'île; vis-à-vis, à cinq ou six lieues en mer, la petite île de Standia, qui offrait un excellent mouillage aux grands vaisseaux; à l'est de Candie et à l'extrémité d'un cap, la forteresse de Spina-Longa; enfin, à l'extrémité orientale de l'île, la place et le port de Sotia.

Une agression si inattendue jeta l'épouvante dans Venise, honteuse surtout de n'avoir pas compris que c'était contre elle que s'annonçait l'orage; elle fit des efforts prodigieux pour y tenir tête, et adressa un pressant appel à toutes les puissances catholiques pour les intéresser à la défense d'une île regardée

alors comme le boulevard de la chrétienté; mais ce cri de détresse resta sans écho. C'est à peine si le pape, le grand-duc de Toscane et l'ordre de Malte mirent vingt galères à la disposition de la république. Pendant ce temps-là, les Turcs entraient dans la Canée après un siège de cinquante-sept jours, et en franchissant les fossés comblés par les cadavres de vingt mille de leurs soldats. Dans la campagne suivante, ils emportèrent d'assaut la place de Retimo (1646). En 1648, après s'être établis solidement dans l'île, ils assiégèrent la Suda, devant les portes de laquelle ils avaient élevé trois pyramides de cinq mille têtes de chrétiens, et commencèrent l'investissement de Candie, dont ils fermèrent les abords par une ligne de circonvallation. Dès lors commença une série d'assauts, de sorties, d'éclats de mines, de canonnades, dont aucun autre siège peut-être n'offre d'aussi nombreux exemples. A des attaques répétées, meurtrières et impétueuses, répondait une résistance infatigable, héroïque, dont l'illustre Morosini était l'âme et l'inspirateur. Pendant près de vingt ans, la lutte continua ainsi avec des alternatives de succès et de revers pour les uns et pour les autres, tandis que les flottes des deux nations prenaient sur mer leur part de ces combats, sans que les Vénitiens, malgré leur supériorité maritime, parvinssent à empêcher les Turcs d'amener sans cesse des renforts à l'armée assiégeante. Mais, sur la fin de l'année 1666, les affaires du siège prirent tout à coup une tournure menaçante pour Venise. Au mois de novembre, des salves d'artillerie répétées apprirent aux assiégés l'arrivée au camp des ennemis du grand vizir Kiouperli en personne. Homme d'une énergie et d'une activité infatigables, il venait diriger lui-même les opérations, fermement résolu à réparer par un succès éclatant l'atteinte que la perte de la bataille de Saint-Gothard venait de porter à sa gloire parmi les chrétiens, et à sa faveur auprès du sultan Mahomet IV. Ayant autour de lui une armée de plus de quatre-vingt mille hommes, il alla, le 22 mai, établir son quartier général tout près de la place, dont la garnison ne comptait pas plus de dix mille soldats, mais commandés par François Morosini, sous les ordres duquel était accourue l'élite de la noblesse vénitienne. Une foule de volontaires s'étaient également donné rendez-vous sur ce théâtre sanglant pour y chercher de la gloire et des périls. Dès le 10 juin, le grand vizir commença à couvrir la ville des feux redoutables de ses énormes canons, les plus gros qu'on eût encore vus en Europe; car, suivant la remarque de Voltaire, les Turcs se montrèrent à ce siège supérieurs aux chrétiens eux-mêmes dans l'art militaire. Pour la première fois, ils creusèrent des lignes parallèles dans leurs tranchées, usage que nous leur avons emprunté, mais que leur avait appris un ingénieur italien. L'attaque et la défense revêtirent alors un caractère d'effroyable acharnement; on ne s'avancait que dans des flots de sang et sur des débris. Du 23 mai au 18 novembre, on compta trente-deux assauts et dix-sept sorties; de part et d'autre, la mine éclata 618 fois dans cet intervalle, la garnison perdit 400 officiers, 3,200 soldats, et l'armée ottomane plus de 20,000 hommes. Pendant l'hiver, les assiégés, animés par Morosini et par le marquis de Ville, commandant de l'infanterie, travaillèrent avec une activité incroyable à réparer leurs fortifications, bouleversées sur plusieurs points, rétablirent leurs fossés comblés par les éboulements, relevèrent leurs murs abattus ou chancelants et construisirent en arrière des retranchements nouveaux. De leur côté, les Turcs déployaient une égale ardeur, élevant des redoutes, de nouvelles batteries, des cavaliers pour dominer les ouvrages des assiégés, qu'ils fatiguaient ou troublaient dans leurs travaux par des décharges d'artillerie et des alertes continues. Au mois de mai 1668, le marquis de Ville ayant été rappelé par le duc de Savoie, son souverain, le gouvernement vénitien le remplaça par un Français, le marquis de Saint-André Montbrun, espérant ainsi flatter l'amour-propre de Louis XIV, et intéresser le grand roi à la défense de Candie. Louis XIV accorda, en effet, quelques secours d'argent aux Vénitiens, et leur permit de lever des troupes en France. Une brillante élite de volontaires se pressa alors pour prendre part à cette expédition. En même temps, l'empereur mettait à la disposition de la république un corps de mille hommes; le pape activait le zèle des princes de l'Italie, et l'ordre de Malte, ne voulant point qu'on pût l'accuser d'être demeuré spectateur indifférent de l'héroïque défense de Candie, envoya soixante de ses chevaliers pour établir avec la jeune noblesse française une glorieuse rivalité de courage et de dévouement. Le duc de la Feuillade conduisit, à lui seul, cinq cents gentilshommes appartenant aux plus nobles familles, et les entretenait à ses frais, quoique sa fortune fût relativement médiocre, pendant tout le cours de cette expédition. On vit alors, réunis à Candie, des ingénieurs comme Werthmüller, Rimpler et Vauban, et des gentilshommes comme les ducs de Château-Thierry et de Cadrouse, le comte de Villemor et le comte de Saint-Pol, prince de Neuchâtel; des Aubusson, des Beauvau, des Langeron, des Créquy, des Tavannes et des Fénelon, tous faisant partie de la troupe de la Feuillade.

Cependant le sultan, qu'irritait la longueur

du siège, s'était avancé lui-même vers la Morée pour hâter l'embarquement des troupes de renfort, et le grand vizir, alarmé par cette impatience de son maître, pressait de plus en plus les travaux, et inondait la place d'un déluge de feux. Il emporta de vive force plusieurs bastions avancés; puis il entreprit d'élever un môle à l'entrée du port, pour en balayer la passe avec son artillerie, et foudroyer la ville, qui n'offrait que peu de résistance de ce côté. Tant de périls et de fatigues firent éclater la révolte dans son camp; mais il l'étouffa dans le sang des principaux coupables. Les assauts étaient si meurtriers, qu'un seul lui coûta jusqu'à deux mille hommes. « C'est une guerre de géants, » disait le marquis de Montbrun, qui avait pris une part glorieuse aux sièges les plus fameux de cette époque.

La troupe du duc de la Feuillade n'arriva qu'au mois de novembre. A peine débarquée, cette vaillante jeunesse fut chargée de la défense d'un des ouvrages extérieurs; mais elle n'aspirait pas seulement après le danger, elle voulait aussi l'éclat, les beaux coups d'épée, et rebuée bientôt de se tenir immobile derrière des murailles, ou de se traîner sur le ventre pour surprendre quelque poste isolé, elle demanda une sortie générale, où elle put donner toute satisfaction à sa belliqueuse impatience. Morosini, dont la garnison s'affaiblissait de jour en jour, ne jugea pas à propos de risquer, pour ainsi dire, une partie si compromise sur un coup désespéré, et il refusa d'appuyer la sortie du reste de ses forces. Le duc de la Feuillade ne l'en exécuta pas moins avec une héroïque témérité. Le fouet à la main, comme si cette arme eût suffi pour jeter cent mille Turcs à la mer, il s'élança avec sa troupe, déjà diminuée de moitié, sur les retranchements des Turcs, qu'il chassa de plusieurs redoutes, et qu'il fit reculer de plus de deux cents pas. Cette brillante folie coûta à l'ennemi huit cents morts et quatre cents blessés; mais elle acheva d'éclaircir les rangs de ces intrépides gentilshommes, qui se rembarquèrent quelques jours après pour la France, et dont les restes, pendant la traversée, furent moissonnés par la peste, dont ils avaient emporté le germe avec eux.

Cette campagne avait coûté aux Turcs vingt-trois mille hommes; mais elle avait en même temps épuisé les Vénitiens. Sur les instances de l'ambassadeur de la république, qui était aussi un Morosini, Louis XIV parut enfin s'émouvoir sérieusement des dangers qui menaçaient Candie, et il promit douze régiments d'infanterie, trois cents chevaux, et jusqu'à un détachement de sa garde. Ces forces, qui se montaient à six mille hommes, s'embarquèrent aussitôt après l'arrivée du duc de la Feuillade à Toulon: elles étaient commandées par les ducs de Beaufort et de Navailles; mais lorsque la flotte française qui portait ce précieux renfort partit devant Candie (6 juin 1669), la ville, épuisée par un siège si terrible, touchait au dernier terme de son héroïque résistance. « Les rues, rapporte dans ses mémoires un des officiers de cette expédition, étaient couvertes de boulets, de balles, d'éclats de bombes et de grenades; il n'y avait pas une église, pas un bâtiment dont les murailles ne fussent percées et presque ruinées par le canon. Les maisons n'étaient plus que des masures à moitié détruites. L'air était chargé d'exhalaisons infectes. De quel côté que l'on se tournât, on rencontrait des soldats tyés, blessés ou estropiés. »

La petite armée française n'en fut pas moins accueillie avec des transports de joie par le capitaine général Morosini, dont elle releva un instant les espérances. Malheureusement ces vaillants gentilshommes n'apportaient pas plus de dispositions que leurs prédécesseurs à se laisser guider par l'expérience de ceux qu'ils venaient secourir. Quelques jours à peine après leur arrivée, et quoiqu'ils attendissent encore une division de leur armée, ils exigèrent une sortie générale, que Morosini consentit malgré lui à faire soutenir par un corps de la garnison. Le 25 juin, avant le jour, les Français, au nombre de cinq mille environ, attendaient le signal en silence, couchés ventre à terre entre les murs et l'ennemi. Le duc de Navailles commandait cette troupe intrépide, où se faisaient remarquer le duc de Beaufort, amiral, qui était descendu à terre pour prendre part au combat; le comte de Dampierre, à la tête des officiers volontaires; un Choiseul, un Castellane, major des mousquetaires; un Colbert, etc. Des qu'ils eurent reçu l'ordre de s'ébranler, ils se précipitèrent dans la tranchée, abordèrent impétueusement les Turcs, et en un instant jonchèrent le sol de douze à treize cents cadavres. Tout à coup le feu prend à quelques barils de poudre restés dans les batteries, et produit une explosion terrible. Les Français, qui, depuis trois ans, avaient sans cesse entendu parler des mines que l'on faisait sauter à Candie, croient qu'un fourneau vient d'éclater, et qu'ils marchent sur un terrain miné de toutes parts. Une panique effroyable s'empare alors des soldats, que leurs chefs sont impuissants à retenir. Ils fuient en désordre vers la ville, poursuivis et serrés de près par les Turcs, revenus de leur première surprise. L'élite des officiers resta sur le champ de bataille, et le grand vizir fit promener autour de la place, réduite au désespoir, cinq cents têtes, parmi lesquelles on voyait celles du duc de Beaufort, du comte de Rosan, neveu de Turenne; des marquis de Lignières, d'Uxelles

et de Fabert, de Castellane, de cinquante mousquetaires, et jusqu'à celle d'un capitaine, aumônier d'un régiment. La perte de 500 hommes n'était, certes, pas irréparable; mais ce triste résultat d'une sortie qui avait fait concevoir de si belles espérances jeta la désunion parmi les chefs. Le 24 juillet, plus de cent vaisseaux qui étaient dans le port de *Standia* s'étant avancés pour canonner le camp ennemi, plusieurs sortirent de la lutte fort maltraités, et un beau vaisseau français de 70 canons prit feu et sauta en l'air. Cette dernière circonstance augmenta les inquiétudes du duc de Navailles. Craignant de compromettre, par un plus long séjour à Candie, le salut de l'armée confiée à son commandement, il s'embarqua le 21 août avec toutes ses forces pour rentrer en France; et ce qu'il y eut de plus fatal alors pour les malheureux assiégés, c'est que cet exemple ne tarda pas à amener la défection des galères de l'Eglise, des Allemands, de l'ordre de Malte, et de presque tous les volontaires qui s'étaient rendus à Candie. De sorte qu'en quelques jours les Vénitiens se virent réduits à 3,000 hommes, épuisés par les privations, les maladies, et une lutte sans exemple dans l'histoire. Les Turcs, instruits alors de la détresse des assiégés, livrèrent un assaut général qui les amena jusqu'au pied des parois de la dernière tranchée, mollement défendue par des soldats démoralisés. Morosini vit qu'il n'y avait plus de résistance possible à organiser, plus de secours à attendre, plus d'illusions à conserver, et qu'un dernier assaut amènerait infailliblement dans la ville un ennemi dont la cruauté naturelle était exaspérée par une si longue défense. Candie n'offrait plus qu'un monceau de ruines arrosé du sang de 30,000 chrétiens et de 110,000 Ottomans qui avaient péri dans ce siège; il restait à peine 4,000 habitants et une poignée de braves qui avaient survécu à 69 assauts, à 80 sorties et à 1,364 explosions de la mine. Morosini comprit que le moment de céder était enfin venu, et il aima mieux sauver ces tristes débris par une capitulation honorable, que de les immoler à la vaine satisfaction d'un aveugle désespoir. Le grand vizir Kiouperli, que l'invincible énergie de Morosini tenait en échec depuis si longtemps, accueillit ses ouvertures avec empressement; il lui tardait trop de voir les étendards du Prophète flotter sur les remparts démantelés de Candie, pour se montrer bien exigeant sur les conditions. D'ailleurs, l'héroïque résistance de l'illustre Vénitien l'avait frappé d'admiration, et il lui accorda des conditions honorables non-seulement pour la garnison, mais même pour la république. La capitulation fut signée le 6 septembre 1669. Elle portait que les Vénitiens abandonneraient Candie dans un délai de douze jours, et que les habitants seraient libres de suivre la garnison en important leurs effets. Il ne devait être laissé sur les remparts que l'artillerie dont la place était armée avant le siège. Il fut également convenu que la république conserverait trois ports dans l'île: les Grabuses, Spina-Longa et la Suda, avec les îles qui en dépendent. Les anciennes relations de commerce et d'amitié devaient être rétablies entre les deux Etats.

Les infortunés habitants de Candie voulurent tous abandonner une patrie qui n'existait plus pour eux, une terre désolée, où allaient s'imposer une religion détestée et des maîtres impitoyables. Les vaisseaux de Morosini reçurent leurs personnes, leurs biens et tous les objets de leur culte. Mais ces malheureux, comme frappés par la fatalité antique, périrent presque tous dans une tempête ou firent naufrage sur les côtes d'Afrique, dont les sauvages habitants les vendirent comme esclaves. Ce siège fameux conserva un long retentissement dans l'histoire, à cause des incidents extraordinaires qui le signalèrent. Le plus remarquable de tous est sans contredit sa durée: Candie ne succomba qu'après une guerre de vingt-cinq ans, un investissement de treize ans et un siège où la tranchée demeura ouverte pendant deux ans trois mois et vingt-sept jours.

CANDIOTE s. et adj. (kan-di-o-te). Géogr. Habitant de l'île de Candie; qui appartient à cette île ou à ses habitants: *Les CANDIOTES. Une belle CANDIOTE. Les pirates CANDIOTES.*

— s. f. Chorégr. Sorte de danse particulière aux habitants de l'île de Candie. *Il* Air sur lequel cette danse s'exécute.

CANDIR v. n. ou intr. (kan-dir—du sanscr. *khandā*, sorte de sucre). Se cristalliser et prendre une demi-transparence. Ne s'emploie qu'avec le verbe *Faire*: *Faire CANDIR du sucre.*

Se candir v. pr. Se cristalliser: *Ce sucre SE CANDIT mal.*

— Par ext. Se couvrir de sucre cristallisé: *Ces fruits commencent à SE CANDIR.*

CANDISATION s. f. (kan-di-za-si-on—rad. *candir*). Cristallisation du sucre en sucre candi. *Il* Opération par laquelle on enveloppe des fruits d'une couche de sucre cristallisé.

CANDISH ou **CAVENDISH** (Thomas), marin anglais. V. CAVENDISH.

CANDISSOIRE s. f. (kan-di-soi-re—rad. *candir*). Vase dans lequel on fait candir les fruits.

CANDITE s. f. (kan-di-te). Minér. Nom donné à une variété vitreuse de spinelle noir, qui se trouve dans le district de Candy, dans l'île de Ceylan, et qui est essentiellement formée de magnésie et d'oxyde de fer.

CANDITO, nom sous lequel on désigne quelquefois à tort le peintre et sculpteur belge Pierre de Witte, dit *Candido*. V. ce mot.

CANDJIAR s. m. (kan-ji-ar). Sorte de poignard indien appelé aussi *cric*. *Il* Espèce de sabre turc dont la lame est convexe sur le dos et concave du côté du fil. *Il* On dit aussi **CANDJAR**, **CANJAR**, **CANGIAR**, **KANDJAR** et **KANGIAR**.

CANDLISH (le révérend Robert), théologien écossais, né au commencement du siècle, l'un des chefs du parti de la *non-intrusion*, qui fit établir la confession des indépendants, ou *free kirk*, dont l'assemblée le nomma modérateur en 1861. Le rév. Candlish s'est fait une réputation de controversiste. Ses écrits théologiques sont nombreux et d'une lecture aisée; mais, à l'exception de deux commentaires ou interprétations, l'un sur le premier livre de la Bible (*Exposition of Genesis*), l'autre sur l'ensemble des livres saints (*Scripture Characters*), ces écrits n'ont qu'un intérêt de secte.

CANDOLLE (Augustin-Pyrame de), célèbre botaniste, né à Genève le 4 février 1778, mort dans la même ville le 9 septembre 1841. Il descendait, par son père, d'une famille noble originaire de la Provence. Un de ses aïeux, après avoir embrassé la religion réformée (1590), avait dû se réfugier à Genève, alors métropole du calvinisme; il s'y était fixé et y avait acquis le droit de bourgeoisie. Son père prit une part active aux affaires publiques; membre du grand conseil pendant vingt ans, il fut promu deux fois au poste de premier syndic, c'est-à-dire au poste le plus élevé du gouvernement genevois. Sa mère était la petite-nièce du Genevois Lefort, un des principaux ministres du czar Pierre le Grand. De Candolle reçut une éducation distinguée; son développement intellectuel fut, il est vrai, en partie laissé à sa propre initiative à cause de sa santé délicate; mais cette faiblesse même, en l'éloignant des amusements de son âge, des dissipations et des exercices physiques, lui fit prendre, dans la vie sédentaire à laquelle il était astreint, un goût prononcé pour l'étude. Il était doué d'ailleurs du plus heureux naturel. Dès l'âge de six à sept ans, il s'essayait à faire des comédies. Florian, ami de la famille, vint, à cette époque, passer un hiver à Genève. «Tu vois monsieur, dit un jour Mme de Candolle à son fils, il est auteur de charmantes pièces de théâtre. L'enfant, prenant aussitôt le ton de la confraternité, répondit: «Ah! vous faites des comédies; eh bien! moi aussi.» Florian lui fit don de ses œuvres comme à un confrère, et prédit au futur botaniste une carrière d'auteur dramatique. Une maladie grave mit, pendant quelque temps, la vie du jeune de Candolle en danger. Après sa guérison, il suivit les études du collège de Genève, où il se fit remarquer par son aptitude et son goût pour la versification. Presque tout ce qu'il écrivait, il l'écrivait en vers. «Maîtres et camarades, dit M. Flourens, étaient toujours entre la chance d'une épître ou la chance d'une épigramme, selon la disposition du moment.»

Ces paisibles études furent interrompues par les orages de notre première révolution. En 1792, une armée française avait envahi la Savoie et menaçait Genève; tandis que les citoyens couraient aux armes, les femmes et les enfants sortirent de la ville, et allèrent chercher, dans l'intérieur de la Suisse, un abri contre le danger. Un village, situé au pied du Jura et près de Neuchâtel, fut l'asile où la mère de de Candolle se réfugia avec son fils. Là, pour la première fois, les beautés de la nature se révélèrent à cet adolescent lettré et versificateur qui, sans doute, les avait déjà chantées, mais, comme il arrive souvent, sans les connaître. De l'émotion poétique il passa à la curiosité scientifique. Il admira les fleurs, se plut à en recueillir pour les voir de près et en détail et pour les dessiner; sans livre et par la seule observation, il apprit à saisir les différences et les similitudes qu'elles présentent, et bientôt s'étudia à les classer sans leur connaître ni leur donner d'autre nom que leur nom vulgaire, créant ainsi la botanique, comme autrefois Pascal la géométrie avec des barres et des ronds. «Je suis convaincu, a-t-il dit plus tard dans les *Mémoires* qu'il a écrits sur sa vie, que rien n'a plus influé sur la direction de mes travaux, et ne m'a mieux disposé à l'étude des rapports naturels que cette observation des végétaux, faite sur les végétaux mêmes, et d'après mes seules idées dépouillées de toute hypothèse.»

A quelque temps de là, quand la tourmente révolutionnaire fut un peu calmée, le minéralogiste Dolomieu, qui vit les premières collections du jeune homme et fut témoin de son ardeur pour l'étude, lui offrit son patronage auprès des savants français. De Candolle montrait un grand désir d'aller à Paris; mais son père n'y consentait qu'à la condition qu'il promettrait de revenir médecin. De Candolle tint sa promesse quant au diplôme; mais des sciences médicales il n'étudia sérieusement que la botanique, ne pouvant se faire à l'idée d'accepter la responsabilité des erreurs souvent désastreuses et irréparables que le

médecin peut commettre dans l'exercice de son art. Il ne quitta plus le Jardin des Plantes; les jardiniers ne le connaissaient que sous le nom du *jeune homme à l'arrosoir*, le désignant ainsi d'après le siège modeste sur lequel ils le voyaient journellement assis. Un jour, le professeur Desfontaines, qui avait remarqué son extrême assiduité, vint lui proposer d'écrire un texte pour une collection de plantes grasses dont le célèbre Redouté venait de terminer les dessins. Comme le jeune homme, surpris de cette proposition flatteuse, manifestait la crainte d'être au-dessous de cette tâche: «Vous verrez, lui dit avec bonhomie Desfontaines, que ce n'est pas aussi difficile que vous le croyez; vous viendrez travailler chez moi, je vous guiderai.»

La réputation de de Candolle commença, à vingt ans, par l'*Histoire des plantes grasses* (1799 à 1803). Bientôt un travail d'un ordre plus élevé vint marquer le rang qu'il devait prendre dans la science. Il existe des plantes, dites *dormantes*, dont les fleurs s'ouvrent ou se ferment, les unes pendant le jour et les autres pendant la nuit: on appelle *diurnes* celles qui s'épanouissent le jour, le matin, et se ferment le soir, et *nocturnes* celles qui s'épanouissent la nuit, le soir, et se ferment le matin. De Candolle s'assura que ce passage alternatif de ce qu'on appelle la *veille* à ce qu'on appelle la *sommeil* des fleurs dépendait uniquement de la lumière. Il montra qu'on ne pouvait attribuer le phénomène à l'action de l'air, car des plantes dormantes, plongées dans l'eau, y passaient du sommeil à la veille et de la veille au sommeil, comme à l'ordinaire. Il fit voir qu'en plaçant ces plantes dans des souterrains ténébreux et séparés, et en intervenant pour elles les heures de lumière et les heures d'obscurité, on parvenait peu à peu à changer leurs habitudes, et à intervertir leurs heures de sommeil et de réveil, si bien que les plantes diurnes finissaient par s'épanouir le soir, grâce à la lumière artificielle qui alors seulement les inondait, et les plantes nocturnes le matin, grâce à l'obscurité d'un souterrain qui n'était éclairé que durant la nuit. Par ce remarquable travail que l'Institut fit insérer dans le *Recueil des Savants étrangers*, de Candolle prenait place parmi les maîtres; il était, selon le mot d'Adanson, dans les *grands chemins de la science*. Nous le voyons lié dès lors avec Berthollet, Cuvier, A. de Humboldt, Lamarck, Biot, etc. En 1802, Cuvier le choisit pour son suppléant à la chaire d'histoire naturelle du Collège de France, tandis que ses compatriotes, fiers de cette gloire naissante, lui décernaient le titre de professeur honoraire à l'Académie de Genève. En 1804, il reçut le grade de docteur à la Faculté de médecine de Paris, et présenta pour thèse un *Essai sur les propriétés médicinales des plantes*, dans lequel il s'attachait à faire ressortir le rapport qui existe entre les propriétés des végétaux et leurs caractères naturels. Ce fut à peu près à la même époque que Lamarck, absorbé par ses recherches sur les animaux invertébrés, confia à de Candolle la rédaction de la troisième édition de sa *Flore française*. Entre les mains du jeune botaniste, la *Flore française* devint un ouvrage nouveau, original, fait pour servir de modèle en ce genre de grands travaux; elle apparut considérablement augmentée, enrichie de six mille espèces, de descriptions neuves, d'une exacte synonymie, d'une nomenclature ingénieusement conçue, et de toutes les additions réclamées par les progrès de l'anatomie et de la physiologie végétales. Cet ouvrage ne fut achevé qu'en 1815; mais, dès les premiers volumes, l'auteur s'était acquis une réputation européenne.

En 1806, de Candolle fut chargé par le duc de Cadore, ministre de l'intérieur, de parcourir tout le territoire de l'empire français pour y observer l'état de l'agriculture. Il consacra six années à remplir cette mission. Ses *Rapports sur ses voyages botaniques et agronomiques* ont été consignés dans les *Mémoires de la Société d'agriculture du département de la Seine*, puis réunis en un volume en 1813. L'auteur y étudie, d'un côté, la distribution générale des végétaux sauvages, ou la *géographie botanique* de la France, et, de l'autre, la distribution des végétaux cultivés, ou ce qu'il appelle la *botanique agricole* de la France. Sous le rapport de la géographie botanique, il partage la végétation de la France en quatre régions principales: celle du nord-est; celle des côtes de l'ouest; celle des oliviers, et celle des diverses chaînes de montagnes. Sous le rapport de la botanique agricole, il montre ce que, dans chacune de ces régions, la nature sauvage produit pour l'homme, ce que l'agriculture y ajoute, et ce que le commerce fournit comme supplément. Après la mort d'Adanson, de Candolle se présenta pour lui succéder à l'Académie des sciences. Malgré les titres sur lesquels il pouvait s'appuyer, il ne fut pas nommé. Le dépit que lui causa cet insuccès le décida à quitter Paris et à accepter la chaire de botanique de la Faculté de médecine de Montpellier (1808). A Montpellier régnait la méthode artificielle de Linné; de Candolle y fit prévaloir la méthode naturelle de Jussieu; il en développa les principes dans ses leçons, puis dans un ouvrage remarquable par l'originalité et la profondeur des vues, la *Théorie élémentaire de la botanique* (1813). C'est dans ce livre, considéré avec raison comme son chef-d'œuvre, qu'il posa les premières bases de son in-

génieuse théorie de la *symétrie primitive* des êtres organisés. En 1815, pendant les Cent-Jours, il fut nommé recteur de l'Académie de Montpellier. Mais il ne put conserver ce titre sous la seconde Restauration, l'autorité locale de Montpellier ayant décidé que tous les fonctionnaires des Cent-Jours seraient destitués. Cette destitution le blessa vivement. Il était toujours resté étranger aux querelles des partis, et cependant il se voyait atteint dans la situation que ses paisibles études lui avaient faite, par l'aveugle injustice des passions politiques. Il tourna ses regards du côté de sa ville natale, qui venait d'être agrégée à la Suisse comme canton, et se démettait de toutes ses places, quitta Montpellier pour Genève. Il y fut accueilli avec empressement. Genève ne possédait pas de chaire d'histoire naturelle, on en fonda une pour lui; elle n'avait pas de jardin botanique, on lui en fit un; et bientôt il put reprendre le cours, à peine interrompu, de ses leçons et de ses travaux.

Dans sa nouvelle position, son ardeur scientifique ne se ralentit pas. Dès 1817, il fit paraître le premier volume de son *Système naturel des végétaux* (*Regni vegetabilis systema naturale*), ouvrage conçu sur le plan le plus vaste et que lui seul pouvait oser entreprendre. Il s'agissait de décrire et de réunir, sous un même système de nomenclature, toutes les plantes connues, avec leurs variétés, en donnant la synonymie des auteurs, l'indication des localités, etc.; en un mot, de dresser le catalogue complet du règne végétal. Pour se faire une idée de cette entreprise, il faut savoir que Théophraste ne connaissait que 500 plantes; qu'au temps de Linné, le nombre des espèces connues s'élevait à 7,000; que vers l'année 1815, de Candolle portait ce nombre à 25,000; qu'en 1817, il en comptait 57,000 espèces, et, en 1840, 80,000. Après la publication du second volume (1820), de Candolle se vit contraint, par l'accroissement subit du nombre des plantes connues, de modifier son plan primitif, et de recommencer le *Systema naturale* sous une forme plus abrégée, en lui donnant le titre de *Prodromus systematis naturalis regni vegetabilis*. Sous cette forme abrégée, ce n'en est pas moins encore un ouvrage immense. L'auteur l'a laissé inachevé, mais il a été continué par son fils.

De Candolle ne s'en est pas tenu à cette publication gigantesque; des ouvrages de divers genres sont venus successivement accroître ses titres à la reconnaissance du monde savant. Nous citerons, parmi les plus importants, sa *Collection de mémoires pour servir à l'histoire du règne végétal* (1838); son *Organographie végétale* (1827), qui n'est, au fond, que la reproduction de la *Théorie élémentaire de la botanique*, mais une reproduction étendue et développée; sa *Physiologie végétale* (1832), ouvrage d'un ordre éminent, où brillent des vues élevées, vastes, une méthode supérieure, une exposition d'une lucidité admirable, et pour lequel la Société royale de Londres s'empessa de décerner à de Candolle le grand prix qu'elle venait d'instituer.

Les grands travaux de de Candolle, dit M. Flourens, marquent dans la botanique une époque nouvelle. Tournefort ayant constitué la science, Linné lui ayant donné une langue, les deux Jussieu ayant fondé la méthode, il ne restait qu'à ouvrir à la botanique l'étude des lois intimes des êtres, et c'est ce qu'a fait de Candolle. Il est le seul homme, depuis Linné, qui ait embrassé toutes les parties de cette science avec un égal génie. Considéré comme professeur, sa gloire est unique. La botanique n'avait point encore été enseignée avec cet éclat. Des idées nettes, une méthode sûre, une élocution pleine de grâce, tout dans ses leçons élevait l'esprit et le captivait; il exposait les faits, et, à côté des faits, l'art de les juger; il exposait les observations, et, à côté des observations, l'art d'observer... Dans ses grands ouvrages sur la *Théorie de la botanique*, sur l'*Organographie*, sur la *Physiologie végétale*, il n'a sans doute ni le beau style de Tournefort ni l'expression si merveilleusement originale de Linné, mais il a toutes les qualités qui naissent, pour l'écrivain, d'une tête fortement pensante; il a les deux qualités qui, dans les matières philosophiques, sont les premières: il est élevé et clair... Considéré comme novateur, une qualité surtout le distingue, savoir, une logique parfaite.

Voici maintenant comment M. Flourens, établissant un parallèle entre la théorie botanique de de Candolle et celle de Goethe, caractérise les analogies et les différences des deux doctrines. «Goethe, dit-il, est le premier qui ait vu dans la transformation d'une partie en une autre tout le mécanisme secret du développement de la plante. Une première transformation change la feuille en calice; une seconde, le calice en corolle; une troisième, la corolle en organes d'une structure plus délicate. Tous ces organes ne sont donc que des modifications d'un organe; toutes les parties de la fleur ne sont donc que des modifications de la feuille: la transformation est le fait qui régit, et l'expression généralisée de ce grand fait constitue la théorie célèbre de Goethe. La théorie de de Candolle a quelque chose de plus élevé encore. Selon de Candolle, chaque classe d'êtres est soumise à un plan général, et ce plan général est toujours symétrique. Tous les êtres organisés, pris dans leur nature intime, sont symétriques. Mais la symétrie, fait primitif, est rarement le fait qui

subsiste. Les avortements, les soudures, les dégénérescences des parties altèrent, presque partout, la symétrie primitive, ou la masquent. Il faut donc remonter sans cesse jusqu'à la symétrie primitive, à travers toutes les irrégularités subséquentes... Ce que de Candolle nomme *dégénérescence* est ce qui, pris dans un sens inverse, constitue la *métamorphose* de Goethe. Goethe, suivant une échelle ascendante, voit la feuille se métamorphoser en calice, le calice en corolle, les pétales en étamines, les étamines en pistils, en ovaires, en fruits. De Candolle, suivant une marche opposée, voit le fruit, l'ovaire, le pistil, *dégénérer* en étamine, l'étamine en pétale, la corolle en feuille... La *métamorphose*, prise au sens de Goethe, tire, si l'on peut ainsi dire, de la feuille toutes les parties de la fleur, la *dégénérescence*, prise au sens de de Candolle, ramène toutes les parties de la fleur à la feuille; l'un de ces faits prouve l'autre, et la théorie de Goethe, bien vue, n'est qu'une partie, mais une partie admirable de la théorie de de Candolle.

CANDOLLE (Alphonse DE), naturaliste suisse, fils du précédent, né vers 1810, lui succéda dans sa chaire de botanique, à Genève, et continua ses publications scientifiques. Auteur de divers travaux d'histoire naturelle, et rédacteur de recueils spéciaux, il a été élu en 1851, à l'unanimité, associé étranger de l'Institut de France.

CANDOLLÉE s. f. (kan-do-lé — de *Candolle*, botan. fr.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des dileniacees, comprenant trois espèces, qui croissent en Australie. Ce nom s'applique encore, comme synonyme, aux genres *menziesii*, *nipholobol*, *plagioclila*, *radula* et *stylidia*.

CANDOLLELLE s. f. (kan-do-lè-le — de *Candolle*, botan. fr.). Bot. Genre de végétaux cryptogames nématozoaires, correspondant aux genres *bacillaria* et *diatome*, mais qui n'a pas été adopté.

CANDORIER ou **CANDOURIER** (Jean), maire de la Rochelle, qui, sous Charles V, employa un singulier stratagème pour enlever la ville et la citadelle aux Anglais. Il invita à dîner le commandant de la garnison anglaise, Philippe Mancel, qui, comme la plupart des guerriers de ce temps, ne savait pas lire; au milieu du dîner, il lui dit qu'il avait reçu d'Edouard, roi d'Angleterre, une dépêche portant l'ordre de passer en revue la garnison en dehors de la citadelle. Philippe Mancel tomba dans le piège et donna l'ordre aux soldats de sortir de la citadelle le lendemain pour être passés en revue dans le lieu qu'il leur indiquait, laissant seulement onze gens d'armes à l'intérieur. Dès que la citadelle fut dégarinée de ses défenseurs, une troupe de Rochellois prit position pour fermer le retour aux Anglais, qui furent obligés de mettre bas les armes. Les onze soldats restés dans le fort ne firent pas une longue résistance, et Duguesclin, à qui le maire s'empessa de donner avis du succès de sa ruse, vint prendre possession de la ville au nom du roi de France, qui récompensa généreusement Candorier et lui donna des lettres de noblesse.

CANDORIN s. m. (kan-do-rain). Métrol. Monnaie de compte de la Chine, valant environ 0 fr. 05. Monnaie de compte du Japon, valant environ 0 fr. 075.

CANDY s. m. (kan-di). Métrol. Mesure pour les grains usitée à Bombay, et valant, en hectolitres, 8,81. Mesure pour les grains usitée à Madras, ou elle vaut, en hectolitres, 2,82. Unité de poids usitée à Bombay, et valant 255 kilogr. Unité de poids qui vaut à Pondichéry 235 kilogr.

CANDY, ville et ancienne capitale de l'île de Ceylan, dans l'intérieur de l'île, à 130 kilom. N.-E. de Colombo; 3,000 hab. Cette ville, mal bâtie, n'a de remarquable que l'ancien palais du roi et les nombreux temples de Bouddha qu'on trouve autour de la ville, au milieu de bosquets de cocotiers et d'immenses figuiers. Le rajah dont Candy était la capitale avait fini par soumettre tous les autres petits Etats de l'île, lorsqu'il fut en butte aux attaques des Anglais, qui s'emparèrent de Candy en 1815. Deux ans après, une révolte des habitants de l'île fut énergiquement comprimée, et depuis cette époque les Anglais n'ont plus été inquiétés dans leur possession.

CANDYS s. m. (kan-diss — gr. *kandus*, même sens). Antiq. Sorte de robe longue qui était en usage chez les Médes, les Perses et les Parthes, et que Cyrus introduisit dans son armée.

CANE s. m. (ka-ne). Forme ancienne du mot *CANON*, dans le sens de règle.

CANE s. f. (ka-ne). Ornith. Femelle du canard : *CANE privée*. *CANE sauvage*.

Quand les canes vont au champ,

La première va devant,

La deuxième suit la première, etc.

(Vieille chanson.)

La chanson que nous venons de citer s'emploie souvent en manière de proverbe, pour se moquer d'une affirmation évidente jusqu'au ridicule, comme celles de la chanson de La Palisse, et aussi pour railler des personnes qui se font des politesses cérémonieuses pour se céder le pas.

— Nom vulgaire de plusieurs oiseaux aqua-

tiques. *Le Cane cornue*, Grèbe cornu. *Le Cane du Caire* ou de Guinée, Canard musqué. *Le Cane de mer à collier blanc*, Cravant. *Le Cane à collier*, Bernache. *Le Cane à tête rousse*, Canard milouin.

— Loc. pop. *Marcher comme une cane*, Marcher en se dandinant, à la manière des canes :

Ik est vrai, je l'avoue ici;
Saint-Amand n'est pas diaphane;
Il est gros et gras, Dieu merci,
Et tord la croupe en cul de cane.

SAINT-AMAND.

Le Faire la cane, Faire le poltron, se sauver précipitamment, par allusion à une cane qui fait le plongeon, pour échapper au chasseur; il est à remarquer toutefois que les Latins disaient *Cannensis cursor*, un coureur de Cannes, par allusion à la célèbre défaite de Cannes, pour dire un fuyard, un poltron : *Par Dieu! qui fera la cane de vous autres, je me donne au diable si je ne le fais moi-même*. (Rabelais.) *Se disait autrefois au propre, dans le sens de se baisser rapidement, pour échapper à quelque danger : Laurent de Médicis, voyant mettre le feu à une pièce qui le regardait, bien lui servit de faire la cane, car autrement le coup, qui ne lui rassa que le dessus de la teste, lui donnoit dans l'estomach*. (Montaigne.)

— Prov. *Il n'y a que le bec à hurler, et c'est une cane*, Se dit de ceux qui exécutent avec une grande prestesse les ouvrages qu'ils entreprennent.

CANE s. f. (ka-ne). Dent. *Le Vieux mot*.

CANE HILL, petite localité de l'Etat d'Arkansas (Amérique du Nord), où le général fédéral Blunt attaqua et força à la retraite 6,000 confédérés commandés par le général confédéré Marmaduke, le 28 novembre 1862.

CANE (Jean-Jacques). V. CANI (Gian-Jacopo).

CANE FACINO. V. FACINO CANE.

CANE BAS s. m. (ka-ne-ba — du lat. *cannabis*, chanvre). Bot. Nom vulgaire de la guimauve cannabine ou à feuilles de chanvre.

CANE BE s. m. (ka-nè-be — lat. *cannabis*, même sens). Bot. Nom vulgaire du chanvre dans le midi de la France.

— s. f. Agric. Nom que l'on donne aux chèvres, en Gascogne.

CANE BERGE s. f. V. CANNEBERGE.

CANE BIER s. m. (ka-ne-bi — du lat. *cannabis*, chanvre). Agric. Syn. vulgaire de *CHÈNEVIERE*, dans la basse Provence.

CANE BIÈRE s. f. (ka-nè-bière — rad. *canèbe*, nom prov. du chanvre). Syn. de *CHÈNEVIERE*, dans le midi de la France.

— On a donné ce nom à une grande et belle rue de Marseille, qui occupe probablement l'emplacement d'une ancienne chènevrière, et qui a été rendue célèbre par la naïveté vaniteuse attribuée à un Marseillais : « Comment trouvez-vous Paris? lui demandait-on après un voyage qu'il avait fait dans la capitale. — Pas mal, en vérité; si Paris avait une *Canebière*, ce serait un petit Marseille. » On prétend que Mery, le poète marseillais, connaissait très-particulièrement l'auteur de cette fameuse repartie.

— *Enfants de la Canebière*, Nom que l'on donne malignement aux Marseillais, pour rappeler l'idée trop avantageuse qu'ils se font de leur ville, et particulièrement de la rue de la Canebière.

CANABON s. m. (ka-na-bon — du lat. *cannabis*, chanvre). Bot. Nom vulgaire du chènevis dans quelques localités.

CANÉE (LA), ville maritime de la Turquie d'Europe, dans l'île de Candie, ch.-l. du sandjak de son nom, sur la côte N. de l'île, à 100 kilom. de Candie; 8,000 hab., dont 5,000 musulmans. Place de guerre, siège d'un évêché grec, résidence de consuls anglais, français, russe, etc. Fabrication de savons; principal entrepôt du commerce de l'île; exportation de savons, huile, soie, fruits et laine. Cette ville, qui occupe l'emplacement de la *Gydonia* des anciens, fut prise par les Turcs sur les Vénitiens en 1645, après un siège de cinquante jours.

CANEFAS s. m. (ka-ne-fa). Comm. Grosse toile de chanvre qui se fabrique en Hollande pour l'usage de la marine.

CANÉFICE s. f. (ka-né-fi-se — corruption du lat. *casta*, casse; *fistula*, chaudière, tube). Bot. Syn. de *CASSE*. On dit aussi *CANAFISTOLA*, *CANAFISTULA* et *CANEFICIER*.

CANEL s. m. (ka-nèl). Forme ancienne du mot *CANAL*.

CANEL (Alfred), représentant du peuple et ethnographe français, né à Pont-Audemer (Eure) en 1803. Il étudia le droit et occupa une place distinguée dans le barreau de sa ville natale. Nommé représentant du peuple en 1848, il entra dans les rangs du parti démocratique modéré, et ne fut pas réélu pour l'Assemblée législative. Il est un des membres les plus actifs de la Société des antiquaires de Normandie. Outre divers articles insérés dans les *Mémoires* de cette Société et dans divers journaux de sa province, on lui doit : *Essai historique et statistique sur l'arrondissement de Pont-Audemer* (1833); *Revue historique des cinq départements de la Normandie* (1837); *Mémoire et recherches sur les états de l'ancienne province de Normandie* (1837-1839). *Lettres sur l'histoire de Normandie pendant le*

xiv^e siècle; *Histoire de Pont-Audemer; Blason populaire de la Normandie*.

CANELLA (Joseph-Marie), médecin italien, né en 1788, mort en 1829. Après s'être fait recevoir médecin à Padoue, il se livra à la pratique de son art et y acquit une grande réputation. De nombreux voyages servirent ensuite à étendre ses connaissances médicales, et il fut nommé chirurgien opérateur à l'hôpital de San-Chiara de Trente. Il a écrit en italien de nombreux ouvrages sur diverses questions de chirurgie et de médecine, et publié un *Giornale di chirurgia pratica* (Trente, 1825-1829, 5 vol.).

CANELLACÉ, **ÉE** adj. (ka-nèl-la-sé — du latin *canella*, cannellier). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux cannelliers.

— s. f. pl. Groupe de plantes ayant pour type le genre cannellier, et regardé par les uns comme une famille distincte, par les autres comme une simple tribu des laurées.

CANELLE s. f. (ka-nè-le — du lat. *canella*, même sens). Bot. V. CANNELLE.

CANELLI, bourg du royaume d'Italie, prov. et à 21 kilom. S.-E. d'Asti, ch.-l. de mandement, sur la rive gauche du Bello; 3,500 hab. Exploitation de pierres à chaux.

CANELLO s. m. (ka-nèl-lo — du lat. *canella*, cannellier). Bot. Syn. de *DRIMYS*.

CANENTE (qui chante), fille de Janus, ainsi nommée à cause de la beauté de sa voix, épousa Picus. Cérès ayant changé son mari en pivolet, elle en éprouva une douleur si vive, qu'elle se consuma de chagrin jusqu'à ce que rien ne restât d'elle. — Cet épisode mythologique a fourni à La Motte le sujet d'une tragédie-opéra dont Colasse composa la musique, et qui fut représentée en 1700. Pour donner une idée du goût du temps, nous dirons que la scène du prologue représente le château de Fontainebleau, du côté du parterre du Tibre. Le dieu de ce fleuve, l'Automne et Vertumne en sont les interlocuteurs.

CANÉPETIÈRE s. f. (ka-ne-pe-tiè-re). Ornith. Nom vulgaire de la petite outarde.

— Encycl. La *canépetière* est une espèce d'outarde, devenue pour quelques auteurs le type du genre *tetrax*. Cet oiseau diffère de la grande outarde par sa taille et sa coloration; elle a un tiers de longueur totale. On la trouve dans l'Europe centrale, mais surtout dans le midi. La *canépetière* recherche les lieux arides et découverts; elle se nourrit d'insectes, de vers et de graines. Elle niche dans les champs et les lieux herbeux; sa ponte est de trois à cinq œufs d'un vert uniforme et lustré. Ses mœurs et ses habitudes sont du reste celles de la grande outarde, et elle fait aussi un excellent gibier. — D'après Crespon, qui a eu occasion d'observer cet oiseau dans le midi de la France, la *canépetière* ne se montre dans cette région qu'une fois dans l'année; elle y arrive en automne, et le plus souvent en hiver, toujours en fort petit nombre; ce sont seulement des femelles ou de jeunes mâles qui émigrent dans ce pays. La *canépetière* se plat dans les prairies humides, les endroits sablonneux, autour des étangs salés ou des marécages. Elle a toute la méfiance et la ruse de l'outarde; comme celle-ci, elle fuit de loin, vole bas, après quoi elle se met à courir avec une extrême vitesse. La bonté de sa chair lui a fait donner dans le pays le nom vulgaire de *femelle du faisan*.

CANÉPHORE s. f. (ka-nè-fo-re — du gr. *kanéphoros*, même sens, rad. *kaneon*, corbeille de roseau, et *phérod*, je porte). Antiq. gr. Jeune fille qui portait une corbeille dans certaines cérémonies religieuses : *Parmi les prêtresses, des CANÉPHORES marchaient chargées de corbeilles, de gâteaux, de parfums, de fleurs, de branches d'arbres*. (Val. Parisot.) Les *CANÉPHORES* jouaient un rôle important dans les mystères de Cérès et de Bacchus. (Bouillet.)

Les vierges et les canéphores
Ont purifié les amphores,
Suivant les rites d'Eleusis.

V. Hugo.

— Archit. Statue décorative, portant une corbeille sur la tête.

— Bot. Genre d'arbrisseaux de la famille des rubiacées, tribu des gardénies, à fleurs réunies en forme de calathide ou corbeille, qui comprend deux espèces de Madagascar.

— Encycl. Les *canéphores* étaient des vierges athéniennes qui, dans les fêtes de Minerve, portaient sur leurs têtes des corbeilles plates dans lesquelles se trouvaient le gâteau sacré, l'encens et le couteau à immoler la victime. Cérès avait aussi ses *canéphores*, vierges qui lui étaient consacrées et qui portaient sur leurs têtes des paniers chargés de fruits. Au commencement de la quatrième *Verrine*, Cicéron décrit ainsi deux statues de *canéphores* : « Deux statuette assez petites, mais d'une singulière beauté, en habit de vierges, qui portaient sur leur tête, à la manière des vierges athéniennes, quelque chose de sacré qu'elles soutenaient de leurs mains. »

Les sculpteurs et les peintres ont souvent représenté des *canéphores*; les anciens artistes grecs et romains nous ont transmis, sur les canées, les intailles, les pâtes, des modèles d'élégance dans ces sortes de figures. Il y a à Rome, au palais Albani, deux *canéphores*, qui paraissent être des copies ou des répétitions de statues antiques, peut-être de celles qu'a-

vait faites Polyclète, et dont parle Cicéron dans le passage que nous venons de citer.

Les modernes ont traité également très-souvent le même sujet. La *canéphore* du tableau de Raphaël, qui est aux chambres du Vatican, est célèbre dans les études. Il en est de même de celle du Titien.

Une erreur dans laquelle on est souvent tombé, et qui se reproduit, de nos jours, avec une fréquence qui appelle l'attention des connaisseurs, principalement dans les constructions de balcons, est de faire jouer à des *canéphores* le rôle de cariatides. La cariatide est une figure, dont le pied est quelquefois en gaine, et qui a pour but de supporter un édifice ou une partie d'édifice. Il faut donc que son attitude soit directe, et que l'effort se transmette de la tête, des bras ou des épaules à l'objet que la statue est censée supporter. On comprend, d'après cette explication, combien il est à contre-sens de faire sortir, même au moyen d'ornements accessoires, d'une corbeille ou de toute autre forme imitant le vase, les consoles d'un balcon, un attique, les piédestaux de quelque colonne ou toute autre partie de construction. Le premier effet que ces sortes de contre-sens produisent est d'inspirer au spectateur la crainte de voir s'aplatir la corbeille, naturellement insuffisante à porter un tel poids.

CANÉPHORES s. f. pl. (ka-nè-fo-rî — rad. *canéphore*). Antiq. gr. Fêtes grecques en l'honneur de Diane et de Bacchus, dans lesquelles figuraient des vierges portant des offrandes dans des corbeilles. *Le Cérémonies dans lesquelles les jeunes Athéniennes, avant de se marier, déposaient des corbeilles sur l'autel de Diane, afin qu'elle leur pardonnât de désobéir son culte et qu'elle ne se montrât pas contraire à leur hymen*.

CANEPIN s. m. (ka-ne-pain — du bas lat. *canapium*, toile de chanvre, rad. *cannabis*, chanvre). Epiderme de peau d'agneau ou de chevreau employé pour faire des gants et pour essayer les lancettes des chirurgiens : *Les gantiers nomment le CANEPIN cuir de poutle*. (Bouillet.)

CANEQUIN ou **CANNEQUIN** s. m. (ka-ne-kain). Comm. Toile blanche de coton qui nous vient des Indes.

CANER v. n. ou intr. (ka-né — de *cane*). Pop. Faire la cane, le poltron : *Le poutre sous le nez! Et puis alors, madame, sans votre respect, il a cané; fallait voir!* (Am. Aulavre.) *Où, vous êtes vraiment Français, vous n'avez cané ni l'un ni l'autre*. (M. de St-Hilaire.)

CANÈS ou **CANNÈS** (Francisco), philologue espagnol. V. CANNÈS.

CANESOU. V. CANEZOU.

CANESTEAU s. m. (ka-nè-sto). Pêch. Corbeille ou panier en osier, à bords garnis de liège, qui sert à relever les grandes lignes de fond ou câblières.

CANESTIAU s. m. (ka-nè-sti-o). Echaudé. *Le Vieux mot*.

CANET s. m. (ka-nè). Ornith. Petit canard ayant encore le poil follet. *Le Vieux mot*.

CANETE, ville maritime de l'Amérique du Sud, dans le Pérou, département et à 150 kilom. S.-E. de Lima, ch.-l. de la prov. de son nom; petit port sur l'océan Pacifique.

CANETEAU s. m. (ka-ne-to — dimin. de *canet*). Ornith. Syn. de *CANETON*.

CANETER v. n. ou int. (ka-ne-ter — rad. *cane*). Marcher comme une cane, en se dandinant. *Le Vieux mot*.

— Jacasser, piailler : *Elles commencèrent à CANETER d'une manière si bruyante...* (Le Sage.)

Il Inus.

CANETON s. m. (ka-ne-ton — rad. *cane*). Ornith. Nom vulgaire du jeune canard, du petit de la cane : *Une cane et ses CANETONS*. *CANETONS de Rouen aux navets*. *Le CANETON conserve ce nom jusqu'au moment où ses ailes se croisent au-dessus de la queue*. (Bouillet.)

CANETTA (don André HURTADO DE MENDOZA, marquis DE), homme d'Etat espagnol, mort à Lima en 1560. Il était gouverneur de Cuenca en 1555. Envoyé par Charles-Quint au Pérou, comme vice-roi (1557), il y rétablit le calme qu'avaient troublé les factions des Pizarre et des Almagros, réprima diverses révoltes, mais se fit un grand nombre d'ennemis par son excessive sévérité. Révoqué par Philippe II, il en mourut, dit-on, de chagrin.

CANETTE s. f. (ka-nè-te — Comme la plupart des vases à boire, et surtout à boire la bière, boisson essentiellement allemande, le mot *canette* est d'origine germanique. On a dit successivement *cane*, *chane*, *chaene*, *canne*, *canette*, formes dérivées du lat. *canna*, espèce de vase, mot qui se trouve dans Juvénal et a donné le dimin. *canetta* à la basse latinité. Ces mots sont calqués eux-mêmes sur le *channa*, *channala*, *canna*, de l'ancien haut allemand; le *kanna* de l'allemand; le *cann* de l'anglais; le *kanna* du suédois; le *kan* du hollandais, etc., signifiant tous cruche, pot, vase. Quelques auteurs ont voulu rattacher à ce primitif le mot *cantine*; mais il semble plus rationnel d'en faire un dérivé de *canton*). Sorte de vase ayant un bec et spécialement employé pour le débit de la bière : *Autour des grandes tables de chêne où moussent les chopes et CANETTES*

de bière. (L. de Wailly.) Il ne quittait sa pipe que pour boire à même d'une CANETTE d'eau-de-vie placée devant lui. (E. Sue.)

— Par ext. Capacité de la canette : Cette bouteille ne tient pas une CANETTE. || Bouteille contenant une canette : Les CANETTES se font généralement en verre fort, pour résister à la force d'expansion du gas. || Quantité de liquide contenue dans la canette : Boire une CANETTE de bière.

Jeux. Nom que l'on donne aux billes d'enfants dans quelques provinces. || Jeu dans lequel on se sert de ces billes : Jouer à la CANETTE.

Mines. Petit rouleau de papier enduit de poudre délayée et séchée, que l'on introduit dans les trous des mines forés au milieu des roches : On emploie les CANETTES pour évider d'humecter la poudre quand le trou de mine n'est pas suffisamment desséché. (Burat.)

CANETTE s. f. (ka-nè-te — dimin. de cane). Ornith. Jeune cane : Il mettait ses pieds dans tous les flocs où ils avaient patouillé comme deux CANETTES. (G. Sand.) || Sarcelle d'hiver, espèce de canard plus petit que les autres.

Bias. Petite cane qui est représentée de profil et les ailes serrées, comme les merlettes, mais qui se distingue de celles-ci en ce qu'elle a un bec et des pattes ; elles symbolisent les pays marécageux, et on les représente généralement en nombre sur l'écu : De Poyanne : D'azur à trois canettes d'argent. — Mesmes de Marolles : D'argent au chevron d'azur, accompagné de trois canettes de sable becquées et membrées de gueules. — De Bordeaux : De gueules à trois canettes d'argent.

CANETTI (François), compositeur italien, né à Crème vers la fin du XVIII^e siècle. Il fut maître de chapelle à la cathédrale de Brescia, et il composa une messe à huit parties qui passe pour un chef-d'œuvre. On lui doit aussi l'*Immaginario*, opéra-buffa (1784).

CANETUM, nom d'un établissement romain dans les Gaules, près de Brionne, départ. de l'Eure, sur l'ancienne voie romaine qui conduisait d'Orbec à Rouen. V. VILLERET.

CANEVA, bourg du royaume d'Italie, dans la Vénétie, prov. et à 54 kilom. O. d'Udine, district et à 4 kilom. N.-O. de Sacile ; 3,200 habitants.

CANEVARI (Demetrio), médecin italien, né à Gènes en 1559, mort à Rome en 1625. Il devint médecin du pape Urbain VII, et il amassa une fortune considérable, car il était fort avare. On a de lui : *De ligno sancto commentarius* (Rome, 1602) ; *Morborum omnium qui corpus humanum affligunt ut decet et ex arte curandorum accurata et plentissima methodus* (Venise, 1605) ; *Ar. medica* (Gènes, 1626), etc.

CANEVAS s. m. (ka-ne-va — de l'italien *canavaccio*, mauvaise toile de chanvre, dérivé lui-même du lat. *cannabis*, chanvre). Toile écrue, de lin ou de chanvre, très-claire et divisée en petits carreaux, qui sert à exécuter la tapisserie à l'aiguille : Le dessinateur, quand il trace sur le canevas des fleurs, des fruits, etc., marque par des fils de diverses couleurs les contours que l'ouvrier doit suivre et les couleurs qu'elle doit employer. (Bezon.) Sur cette table se trouvent du canevas, de la broderie et autres ouvrages de femmes. (Scribe.)

Elle n'avait au monde sa pareille
A manier un canevas. LA FONTAINE.

|| Tissue de coton, également très-clair et divisé en petits carreaux, qui sert aux mêmes usages que le précédent : L'emploi toujours croissant du canevas de coton a, de nos jours, réduit de beaucoup la fabrication de celui de fil, qui est le canevas proprement dit. || Tissue de soie, très-clair et à très-petits carreaux, qui est employé pour faire divers ouvrages de passementerie : C'est sur le canevas de soie que l'on brode ordinairement les jarretières, les bretelles et autres objets de toilette de petites dimensions. || Très-grosse toile écrue, de lin, de chanvre ou de fil d'étoffe, qui sert à confectionner les torchons : Le canevas le plus grossier est utilisé pour couvrir les ballots. || Grosse toile de chanvre écrue qui a pour destination à peu près exclusive de former l'intérieur de certaines pièces piquées du vêtement des femmes de la campagne : Corps de jupe en canevas. || Grosse toile de chanvre, très-forte et très-serrée, qui se fabriquait anciennement en Hollande pour la voilure des navires : A cause de l'usage qu'ils faisaient de leur canevas, les Hollandais employaient souvent ce mot pour désigner toutes les toiles à voiles qu'ils importaient de France. (Maigne.)

— Par ext. Ouvrage de broderie sur canevas : Un beau CANEVAS. Broder un CANEVAS.

— Plan, ébauche, ensemble des lignes ou points principaux : CANEVAS d'un dessin. Le sommet du Ventoux, point géodésique du premier ordre, fait partie du canevas primordial de la carte de France. (Martins.)

— Fig. Fonds, matière, donnée, ensemble des idées principales ordonnées et classées : Le canevas d'une pièce de théâtre. Corneille ne fut pas choisi pour remplir le mauvais CANEVAS. (Volt.) L'auteur est un canevas sur lequel notre imagination brode, mais son dessin n'est jamais correct. (Mlle de l'Espinasse.) La poésie traduite en prose n'est plus qu'un canevas dont on a ôté la broderie. (Boiste.) Ce sont en général des arts légers dont le canevas, disposé pour l'improvisation, appelle à lui les change-

ments et les variantes. (Bénédict.) Elle lui trouva des sujets, elle lui en dessina le canevas, et, au besoin, lui écrivit des chapitres entiers. (Balz.)

— Fam. Broder le canevas, Embellir, donner à un récit des développements de pure fantaisie : Vous brodez le canevas.

— Théâtre. Plan de comédie, avec actes, scènes, situations détaillées, sur lequel les comédiens du Théâtre-Italien improvisaient autrefois leurs pièces : Jouer un CANEVAS.

— Mus. Paroles écrites sur un air, sans préoccupation du sens, et seulement pour servir de modèle à d'autres paroles : Ne faites pas attention aux paroles, c'est un CANEVAS.

— Politiq. En Angleterre, Ensemble des démarches, des intrigues par lesquelles un candidat prépare son élection. C'est là un mot français dont le sens anglais ne serait pas mauvais à prendre, si les gentlemen français, qui ont le monopole de ces importations, ne cherchaient avant tout la couleur britannique. Ajoutons que les Anglais écrivent CANVASS.

Syn. Canevas, crayon, croquis, ébauche, esquisse. Le canevas est le fond sur lequel l'artiste fera plus tard son ouvrage, en le remplissant des figures et des ornements nécessaires. Un crayon est une esquisse légère, une délimitation fugitive qui ne donne qu'une faible idée de l'ouvrage. Le croquis est une mauvaise petite esquisse faite ou brochée en courant. L'esquisse, à son tour, est une représentation de l'ouvrage faite en dehors de cet ouvrage même ; si elle est faite avant, elle devra servir de modèle à l'artiste, elle lui rappellera ce qu'il a résolu de faire ; si elle est postérieure, elle en donnera l'idée à ceux qui n'ont pas l'ouvrage sous les yeux. Enfin, l'ébauche est le travail commencé, encore imparfait ; ce sont les premiers traits dessinés ou peints que l'artiste conservera dans la suite de son travail et auxquels il ajoutera les couleurs et les ombres.

— Encycl. Théât. Le mot *canevas* a eu longtemps, dans la littérature dramatique, une importance qu'il a perdue en grande partie, depuis que la plupart de nos pièces de théâtre se fabriquent à la vapeur, comme tant d'autres choses. On trouve, dans les œuvres de Racine, le canevas du premier acte d'*Iphigénie en Tauride*, qui peut servir de type du genre. Le nom de *canevas* a été donné à ce travail, parce qu'après ce premier jet il ne restait plus à l'auteur qu'à écrire le dialogue, c'est-à-dire à remplir son canevas. Jadis, chez les Italiens, le canevas était en quelque sorte la pièce elle-même ; les comédiens italiens n'apprenaient pas de rôle, ils convenaient d'un canevas roulant sur un sujet donné et improvisaient un dialogue qui empruntait sa force ou son esprit au talent, à l'entrain de ceux qui se chargeaient de le débiter. Les personnages étaient peu nombreux, et les pièces, sans intrigues, n'étaient, à proprement parler, que des conversations plaisantes, assaisonnées de gestes comiques et de grimaces pleines de bouffonnerie ; le canevas était donc très-suffisant pour permettre aux acteurs de se donner la réplique.

CANEVASSER v. n. ou intr. (ka-ne-va-sé — rad. canevas). Politiq. En Angleterre, Faire son canevas, intriguer pour se faire élire.

CANEVASSIER, IÈRE s. (ka-ne-va-sié, ière — rad. canevas). Celui qui fait ou vend du canevas. || Linger ou lingère. Dans ce dernier sens on disait aussi CANEVISSIER-TOILIER. || Vieux mot.

CANEVEAU s. m. (ka-ne-vo — rad. canevas). Mar. Grosse toile à voiles.

CANEVETTE s. f. (ka-ne-vè-te — du lat. *canava*, cellier). Mar. Cave spéciale des officiers, consistant en un coffre à compartiments.

CANEVIÈRE s. f. (ka-ne-viè-re). Ancienne forme du mot *chênevier*. || Signifiait aussi lieu couvert de roseaux.

CANEY (SAN-LUIS-DEL), village des Antilles, dans l'île de Cuba, à 6 kilom. O. de Santiago et dans la sierra del Cobre. Ce village, qui compte maintenant 1,000 habitants, est le seul point de la colonie espagnole où l'on trouve encore quelques descendants de la race indienne qui habitait Cuba au moment de la conquête. Jusqu'en 1844, Caney conserva les privilèges accordés aux Indiens d'Amérique par la reine Isabelle Ire, c'est-à-dire qu'ils ne payaient pas d'impôts au gouvernement espagnol. Isabelle II leur enleva ces concessions.

CANEZOU ou CANESOU s. m. (ka-ne-zou). Vêtement de femme consistant en un corsage sans manches : Le corsage de cette jupe était détaché ; il était fait en manière de Spencer : cela s'appelait un CANEZOU. (Mme d'Abrantès.)

CANFELD (Benoit de), capucin, né en Angleterre, à Canfeld (Essex), en 1564, mort en 1610. Il avait d'abord adopté les doctrines de la secte des puritains ; mais à l'âge de vingt-quatre ans il abjura, donna tout ce qu'il possédait aux pauvres, vint en France et entra chez les capucins de Meudon. Ce fut alors qu'il se fit appeler Canfeld, car son véritable nom était Guillaume de Filoh. Il voulut ensuite retourner en Angleterre pour y propager le catholicisme, mais il fut mis en prison et ne recouvra la liberté que longtemps après, sur la prière d'Henri IV. Alors il revint en France et gouverna plusieurs couvents de son ordre. On a de lui plusieurs ouvrages as-

cétiques : le *Soliloque* (1608) ; *Exercices spirituels* (1608) ; le *Chevalier chrétien* (1609), etc.

CANFORE s. f. (kan-fo-re). Forme ancienne du mot *CAMPFRE*.

CANFRANC, bourg d'Espagne, province de Huesca, à 15 kilom. N. de Jaca, sur l'Aragon, dans les Pyrénées et dans la vallée de son nom, qui offre un passage très-fréquenté entre la France et l'Espagne ; 1,600 hab.

CANGA - ARGUELLES (don José), homme d'Etat espagnol, né dans les Asturies vers 1770, mort en 1843. Député aux cortès en 1812, il fut fait ministre des finances, disgracié lors de la restauration de Ferdinand VII (1814), et rappelé à la direction des finances en 1820. Ce fut alors qu'il publia son fameux mémoire sur le crédit public, où il dévoilait la situation des finances et indiquait les moyens de l'améliorer. Les mesures qu'il proposait : aliénation de la septième partie des biens ecclésiastiques, impôt direct de 140 millions, etc., ne furent qu'en partie réalisées. Exilé en 1823, il ne revit sa patrie qu'en 1829 ; il publia à Londres divers ouvrages estimés : *Éléments de la science des finances* (1825) ; *Dictionnaire des finances d'usage de ceux qui sont chargés de leur direction* (1827-1828, 5 vol. in-8°) ; *Observations sur la guerre de la Péninsule*, etc.

CANGAS-DE-ONIS, petite ville d'Espagne, province et à 45 kilom. S.-E. d'Oviedo, sur la Sella, ch.-l. de juridiction civile ; 2,500 hab. Aux environs, célèbre abbaye de Cobadonga.

CANGE s. f. (kan-je). Navig. fluv. Barque légère employée pour la navigation sur le Nil : Je m'embarque ce soir sur le canal d'Alexandrie à l'Afté ; ensuite je prendrai une CANGE à voile pour remonter jusqu'au Caire. (Gér. de Nerv.) La CANGE était amarrée de l'autre côté du Nil. (Th. Gaut.) || On dit aussi CANJA et CANJÉ.

— Encycl. Une cange est un bateau léger, étroit et rapide, long de 16 à 20 mètres, qui sert à naviguer sur le Nil. Des canges, élégamment peintes et bien aménagées, sont les navires de plaisance des personnes riches qui voyagent sur le fleuve sacré. Ces canges ont ordinairement à leur suite un autre gros bateau nommé *dahabi*, qui sert de fourgon et de cuisine.

CANGE (du), savant glossateur et historien. V. DUCANGE.

CANGE, personnage qui eut une véritable célébrité après le 9 thermidor an II. C'était un pauvre commissionnaire employé à la prison Saint-Lazare, pendant la Terreur, et qui s'honorait par un trait touchant d'humanité. Emu par le désespoir d'un prisonnier dont la famille était dans l'indigence, il fit de ses modestes économies deux parts, remit 50 fr. à la femme du détenu, en lui assurant que son mari les avait reçus de la générosité d'un ami qui le soulageait dans sa détresse, et versa une pareille somme entre les mains du prisonnier lui-même, en lui faisant un récit analogue. Après la chute de Robespierre, le détenu fut remis en liberté ; les deux époux s'interrogèrent et découvrirent le pieux artifice, auquel leur reconnaissance donna de la publicité. L'action était noble et touchante ; mais les réactionnaires thermidoriens l'exploitèrent jusqu'à satiété, moins pour honorer la vertu que pour faire la satire du régime révolutionnaire. Au lycée des Arts (séance du 10 vendémiaire an III), Cange fut solennellement félicité. Boissy-d'Anglas, qui présidait, lui donna l'accolade ; Sedaine lut un récit en vers de sa belle action. La Convention nationale le fit paraître devant elle, l'admit aux honneurs de la séance et lui accorda un secours. Tout cela était bien. Mais les théâtres s'emparèrent de ce sujet, et le pauvre commissionnaire, qui était patriote, vit son nom modeste servir d'enseigne à une foule de pièces contre-révolutionnaires. Marsollier fit un opéra-comique, dont la musique était de Dalayrac ; d'autres des mélodrames, d'autres des pantomimes, etc. Toutes les scènes de Paris eurent leur Cange. Cela dura toute une saison, c'est-à-dire un siècle, même dans le Paris de ce temps-là. Dans la pièce de Marsollier, l'action se passe entièrement à la prison même, dans la cour où les détenus insoucients jouent aux barres. Georges, le prisonnier secouru par le commissionnaire, débite avant le vaudeville final cette tirade caractéristique : « Vivent ces hommes qui, comme Cange, honorent leur siècle et nous font voir que dans la classe la moins fortunée on trouve souvent l'humanité, la bienfaisance, les plus respectables vertus ! comme si la nature voulait par là consoler l'espèce humaine de l'appartenance de ces êtres malheureux, qui, placés dans un poste plus élevé, usurpent l'estime de leurs concitoyens, et cachent, sous le masque d'un patriote, le cœur corrompu d'un hypocrite et d'un tyran. » Sedaine, l'auteur du *Philosophe sans le savoir*, quoiqu'il eût alors soixante-quinze ans, composa et fit imprimer, sur le même sujet, un poème qui obtint un grand succès, malgré la faiblesse de la versification. On n'en peut guère citer qu'un vers, le dernier ; le poète souhaite que les Français servent de modèle au reste de la terre :

Et que dans l'univers, heureux de leur destin,
Le peuple le plus brave en soit le plus humain.

Toutes les morales en action ont conté l'his-

toire du vertueux Cange, en l'ornant de leur mieux.

CANGETTE s. f. (kan-jè-te — de Caen, nom de ville). Comm. Sorte de petite serge qui se faisait anciennement à Caen et aux environs, et qui servait à confectionner des vêtements communs.

CANG-FOU s. m. (kan-fou). Comm. Sorte de thé de Chine.

CANGIAGE (Luca), peintre italien. V. CAMBIASO.

CANGIAMILA (François-Emmanuel), inquisiteur général du royaume de Sicile, né à Palerme en 1702, mort en 1763. Il est connu par un livre sur les enfants dans le sein de leur mère, qui fut traduit en latin sous le titre de *Embryologia sacra, sive de officiis sacerdotum, medicorum et aliorum circa aeternam parvulorum in utero existentium salutem* (Palerme, 1761, in-fol.), et que l'abbé Dinouart et un médecin traduisirent aussi en français, en y joignant les décrets de divers synodes et conciles relatifs au même sujet.

CANGIAR s. m. (kan-ji-ar). V. CANDJIAR.

CANGIER v. a. ou tr. (kan-jié). Forme ancienne du mot *CHANGER*.

CANGIESSER (Georges de). V. CANNEGIESER.

CANGRÈNE s. f. (kan-grè-ne). Ancienne forme du mot *GANGRÈNE*.

CANGUE s. f. (kan-ghé). Instrument de supplice usité dans plusieurs contrées de l'Asie, et consistant en un triangle de bois ou en une table portative très-lourde, percée de trois trous, dans lesquels on engage le cou et les poignets du patient : Parmi les prisonniers, les uns étaient liés derrière le dos par les coudes, les autres avaient les poignets pris dans des CANGUES de bois. (Th. Gaut.) || Supplice infligé au moyen du même instrument : Être condamné à la CANGUE, à deux mois de CANGUE.

— Encycl. La cangue est ordinairement composée de deux grands morceaux de bois échancrés de manière à pouvoir y insérer le cou du patient condamné à la porter. Ce fardeau est posé sur les épaules et est plus ou moins pesant, selon que la faute qu'on veut punir est plus ou moins grave. Il y a des cangues qui pèsent jusqu'à deux cents livres ; les plus ordinaires pèsent de cinquante à soixante livres. Il y a aussi des cangues auxquelles on ajoute plusieurs bouts de soliveau joints ensemble en forme d'échelle, que le patient porte pendant le long du dos et de la poitrine, et, accourci de la sorte, on l'envoie mendier tout le jour par la ville, sans s'occuper autrement de le nourrir, à charge par lui de regagner le soir la prison, repu ou à jeun, pour recommencer le lendemain jusqu'à l'expiration de sa peine. Il faut noter que le patient, qui ne peut porter ses mains à sa bouche, ne peut manger qu'autant que quelque personne charitable consent à l'empêcher comme on empêche les canards et les oies. Parfois les malheureux mis à la cangue sont attachés à un poteau au milieu du marché et laissés dans cette position jusqu'à ce qu'ils y meurent de faim.

CANHA, bourg de Portugal, province d'Estremadure, comarca et à 41 kilom. N.-E. de Setúbal, sur la rive gauche de la petite rivière de même nom ; 2,000 hab.

CANI adj. m. (ka-ni). Mar. Qui commence à pourrir, en parlant du bois : Du bois CANI.

CANI, IE adj. (ka-ni). Sournais, dans le langage des Bretons : Il est CANI comme un petit paysan.

CANI, CANIS ou CANE (Gian-Jacopo DEGLI), jurisconsulte italien, né en 1450 à Padoue, mort en 1493. Il occupa une chaire de jurisprudence et de droit canon dans sa ville natale, et acquit une grande réputation par l'éclat de son enseignement. Les principaux écrits de Cani, qui était à la fois orateur et poète, sont : *Carmen heroicum de ludis equestribus* (Venise, 1474, in-4°) ; et *De modo studendi in jure* (1476, in-4°).

CANIAR ou CANIARD s. m. (ka-ni-ar). Ornith. Nom vulgaire du goéland varié.

CANICATTI, ville du royaume d'Italie, dans la Sicile, province et à 25 kilom. N.-E. de Girgenti ; 16,760 hab. Aux environs, très-importantes souffrères produisant annuellement 900,000 kilogr. de soufre.

CANICHA s. m. (ka-ni-cha). Nom que l'on donne, dans les Andes, à des huttes en pierre destinées à servir d'abri aux voyageurs.

CANICHACA, roi de Cachemire, qui vivait trois ou quatre cents ans après la mort du Bouddha, et qui présida à la dernière assemblée ayant pour objet de régler les écritures bouddhiques. Les médailles connues sous le nom de *canerks* remontent à son règne.

CANICHE adj. (ka-ni-che — du lat. *canis*, chien). Mamm. Qualification donnée à une race spéciale de chien, le barbet : Un chien CANICHE. Une chienne CANICHE.

— Substantiv. Chien barbet : Un beau CANICHE. Une belle CANICHE.

L'aveugle au basson qui pleurniche

L'écorche, en se trompant de doigts ;

La sébile aux dents, son caniche

Près de lui le grogne à mi-voix.

TH. GAUTIER.

CANICHON s. m. (ka-ni-chon — dimin. de *caniche*). Chien barbet de petite taille.

CANICHON s. m. (ka-ni-chon — dimin. de *cane*). Jeune canard encore couvert de duvet.

CANICIDA (DEA), nom sous lequel Hécate était adorée dans l'île de Samothrace, où les cabires lui immolaient un grand nombre de chiens.

CANICIDE s. m. (ka-ni-si-de — du lat. *canis*, chien; *cedere*, tuer). Par plaisant. Meurtre d'un chien : *Parmi tant de canicides scientifiques, il en est plus d'un qui est complètement inutile et uniquement barbare.*

CANICULAIRE adj. (ka-ni-ku-lè-re — rad. *canicule*). Qui appartient à la canicule, qui est relatif à l'époque de la canicule : *Jours caniculaires.*

Sur les jours caniculaires,
Ils nous donnent encore, avec leurs lois sévères,
De cent sots contes par le nez.

MOLIÈRE.

— Par ext. Très-chaud, comme à l'époque de la canicule : *Un temps caniculaire. Chaleur caniculaire. Pour me remettre d'un hiver que j'ai passé ici sans me chauffer, je m'en vais chercher les jours caniculaires en Afrique.* (Voiture.)

— Année caniculaire, syn. de GRANDE ANNÉE, époque à laquelle tous les astres devaient se retrouver dans la même position qu'au commencement des choses : *Platon, Cicéron, Sénèque, Virgile, Plutarque, etc., se sont ingénies à calculer le nombre des siècles à la suite desquels doit revenir l'ANNÉE CANICULAIRE. Le vieil Hésiode, plus sage qu'eux tous, affirme que Dieu seul possède cette connaissance.* V. ANNÉE.

— s. m. Hist. Premier secrétaire de l'empereur de Constantinople, celui qui avait la garde de l'encier appelé *canicule*.

CANICULE s. f. (ka-ni-cu-le — du lat. *canis*, constellation du Chien). Astr. Autre nom de la constellation du Grand-Chien. † Sirius, étoile de la même constellation, et la plus brillante du ciel.

— Par ext. Époque où le soleil se lève et se couche avec la constellation du Grand-Chien, ce qui correspondait autrefois aux plus grandes chaleurs de l'été (22 juillet au 23 août), pour l'hémisphère boréal : *Le temps de la CANICULE met en général les hommes dans une mauvaise disposition.* (Bautain.) † Chaleur caniculaire : *Nous sommes brûlés par la plus violente canicule.* (Mme de Simiane.) *Aristote obtint de Jupiter les vents étésiens, pour modérer l'ardeur de la canicule.* (Chateaub.)

L'ardente canicule
Filtre les gazons verts.

PONSARD.

Depuis le jour qu'Adam, déchu de son état,
D'un tribut de douleurs paya son attentat,
La canicule en feu dévora la campagne.

BOILEAU.

— Jeux. Coup de l'as ou du double as, le plus défavorable de tous les coups, chez les anciens.

— Antiq. Écritoire dans laquelle on tenait l'encore rouge dont l'empereur de Constantinople se servait pour signer son nom.

— Encycl. Astron. Dans les temps anciens, Sirius, ou la *canicule*, et le soleil se levaient en même temps vers le 20 juillet. C'était alors le commencement de l'année chez les Éthiopiens et les Égyptiens; c'était aussi le commencement des jours chauds et l'approche des inondations du Nil : double circonstance qui donnait un caractère presque sacré aux *jours caniculaires*, jours qui précédaient et suivaient le lever héliaque de la *canicule*. Les anciens attribuaient à ces jours l'influence la plus désastreuse; à cette époque, les remèdes et les médecins étaient impuissants contre la maladie; il fallait laisser agir la nature. Hippocrate dit lui-même : *Sub Cane et ante Canem difficiles sunt purgationes.*

Firmicus Maternus dit, en parlant de la *canicule* et de sa désastreuse influence : « La *canicule*, que les Grecs nomment *sirion*, se lève dans la première partie du Lion. Ceux qui naissent à son lever se portent avec une espèce de fureur à toutes sortes de crimes. Étrangers à l'humanité, ils ne suivent que l'impétuosité de leur caractère; tout le monde les craint, tout le monde les hait. Pleins d'ardeur, ils ont toujours un flux de paroles qui déborde en termes injurieux; ils excitent des querelles, des procès; leur voix est telle que l'aboiement des chiens, et le plus souvent, dans leur fureur, leurs dents se croisent les unes contre les autres. Les endroits les plus écartés des forêts n'ont rien qui les effraye; ils s'exposent sans crainte aux bêtes féroces, aux incendies dévastateurs; ils sont chasseurs, gladiateurs et combattent dans les amphithéâtres, à la vue du peuple, contre des bêtes féroces; leur agilité est telle qu'on croit qu'ils peuvent saisir un lièvre à la course. » Pour écarter ces sinistres présages, les Romains sacrifiaient chaque année, à l'époque de la *canicule*, un chien roux, animal qui plaisait à cette constellation.

La *canicule* rappelle le souvenir de l'Aristée de Virgile. Ce prince régnait sur une grande partie de l'Arcadie; un été, les chaleurs de la *canicule* vinrent à désoler ce pays et à y produire une peste terrible. Les habitants s'adressèrent à Aristée, le priant de faire cesser ce fléau. Celui-ci passa dans l'île

de Cée, et fit bâtir un autel à Jupiter, puis il offrit des sacrifices à ce dieu, ainsi qu'à l'astre malfaisant de la *canicule*, en l'honneur duquel il établit une fête annuelle. Ce sacrifice produisit le meilleur effet, car c'est depuis ce jour que soufflent les vents étésiens, qui sont chargés de tempérer les ardeurs de l'été dans ces contrées.

Par l'effet de la précession des équinoxes, le lever héliaque de la *canicule* a lieu maintenant vers le commencement d'août. Mais le peuple continue à appeler *canicule*, ou *jours caniculaires*, le temps qui s'écoule du 22 juillet au 23 août, et pendant lequel le soleil parcourt en réalité le signe du Lion.

On connaît l'influence funeste que nos pères attribuaient à la *canicule*, et qu'on lui attribue encore de nos jours. La *canicule* est cependant bien innocente de tous les accidents qui peuvent concorder avec son apparition : c'est l'époque la plus chaude de l'année, conséquemment celle où les bûins sont en quelque sorte obligatoires. Mais cette raison logique d'accidents n'est pour rien aux yeux de ceux qui ne veulent chercher la cause des événements que dans des influences mystérieuses. Il en est ainsi d'un foule d'autres préjugés. La lune rousse apparaît au moment où les jeunes plantes souffrent des moindres abaissements de température; elles sont arrivées à ce que nous pourrions appeler l'*âge critique*. La lune rousse resplendit-elle dans tout son éclat, alors aucun nuage ne s'interpose entre le bourgeois tendre et fragile et les espaces planétaires. Dans ce cas, l'échange du calorique s'établit aux dépens de la frêle végétation. Le lendemain, on trouve les plantes roussies par la gelée; c'est la lune rousse qui en est la cause : *Post hoc, ergo propter hoc*. Si, au contraire, le ciel est nuageux, la lune est éclipsée complètement, et alors c'est à cette disparition que l'on attribue l'absence de tout dommage. Le fait serait cependant bien facile à démontrer. Que le jardinier crée un nuage factice, qu'il place son amandier ou son abricotier sous un paillasson protecteur, et, le matin d'une forte gelée blanche, il verra les jeunes boutons aussi bien portants que si dame lune rousse avait dormi toute la nuit derrière son rideau de nuages. Mais la lune joue un rôle bien autrement important dans les préjugés populaires; chaque jour on entend dire : « Demain, c'est pleine ou nouvelle lune; c'est le premier ou le dernier quartier : le temps changera assurément. » Remarquons en passant ce qu'offre de vague ce mot *changer*, car une chose change lorsqu'elle passe du blanc au noir, aussi bien que quand elle passe du noir au blanc; et il y a, dans l'espace de vingt-huit jours, quatre changements de lune. Ajoutons que, si le changement de lune n'est accompagné d'aucun changement de temps, le préjugé a soin de passer l'éponge là-dessus; mais qu'un seul changement de temps coïncide une fois sur vingt changements de lune, on crie au miracle, et le préjugé s'endort sur son oreiller, plus convaincu que jamais.

Peut-être ici devrions-nous parler des comètes; mais ce sont des verger des déschevelées, et elles nous entraîneraient beaucoup trop loin de la route sévère que l'on doit se tracer dans une encyclopédie.

CANICULÉ, ÉE adj. (ka-ni-ku-lé). Bot. Expression vicieuse pour CANALICULÉ.

CANIDÉ s. m. (ka-ni-dé). Ornith. Nom espagnol de l'ara bleu. † On l'appelle aussi CANIDAS et CANIDJOUE.

CANIDIA, sorcière célèbre par l'ancienne Rome, et dont Horace a parlé plusieurs fois dans ses vers.

CANIF s. m. (ka-niff. — La basse latinité nous montre les formes *canipulus*, *knipulus*, *knivus*, qui signifient une sorte de couteau, et qui ont donné naissance au vieux français *quenivet*, *canivet*, *kenivet*, et enfin *canif*. Peu à peu le mot *canif* a perdu sa signification générale de couteau, et a été pris dans l'acception plus restreinte de couteau à tailler les plumes. La basse latinité *knivus* nous ouvre toute la série des termes similaires d'origine germanique : en ancien haut allemand, *kanif*, *canif*, couteau; en allemand *knife*; en anglo-saxon *cnif*; en anglais *knife*; en islandais et en suédois *knif*; en hollandais *knif*, etc. Le Persan appelle le *canif qalentrach*, c'est-à-dire qui coupe les *qalens* ou plumes de roseau — comparez le latin *calamus*, roseau, etc.). Sorte de petit couteau pour tailler les plumes et les crayons : *Quelquefois je pense vivement à l'effet que produirait la lame de mon canif en entrant dans ma chair.* (Balz.) *Le curé.... lui fit cadeau de plusieurs cahiers de papier, d'un paquet de plumes et d'un CANIF.* (Alex. Dum.)

— Fam. Donner un coup de *canif* dans le contrat. Entamer le contrat conjugal par une infidélité. C'est sans doute une allusion à la manière autrefois usitée de canceler les contrats à coups de canif : *Et puis ces messieurs, comme ils se gênent pour donner des coups de canif dans le CONTRAT!* (Festau.)

— Grav. Outil de graveur sur bois pour entailler la planche.

CANIFICIER. Syn. de CANÉFICE ou CANÉFICIER.

CANIGOU, montagne de France, département des Pyrénées-Orientales, à 12 kilom. S. de Prades, commune du Vernet. Ce pic s'élève à l'extrémité d'un chaînon latéral de la chaîne

centrale des Pyrénées, projeté vers le N.-O. Son faite atteint 2,787 m., et présente une plate-forme qui n'a pas plus de 8 m. de long sur 3 m. de large. Son ossature est granitique, et sur ses flancs s'élèvent graduellement tous les étages de la végétation en France. A ses pieds mûrit l'orange; l'olivier prospère jusqu'à 420 m.; la vigne cesse à 550; le châtaignier s'arrête à 800 m.; les pommes de terre ne dépassent pas 1,050; le sapin 1,950; le bouleau 2,000; le rhododendron 2,540; le genévrier seuil, rabougri et couché sur le sol, rampe presque jusqu'au sommet couvert de neige pendant sept mois de l'année, et d'où l'on contemple un immense panorama.

CANIL s. m. (ka-nil). Ancienne forme du mot CHENIL.

CANILLÉE s. f. (ka-ni-llé; 11 mll. — rad. *cane*). Bot. Genre de plantes aquatiques, de la famille des lemnacées, ainsi nommées parce que les canards en sont très-friands. † Syn. de LEMNA, LENTICULE, LENTILLE D'EAU.

— Encycl. Le genre *canillée* (*lemna*), type de la famille des lemnacées, comprend un petit nombre d'espèces, connues sous les noms vulgaires de *lenticule* ou *lentille d'eau*. Elles présentent, en effet, la forme d'une lentille, et se composent de deux ou trois feuilles étroitement unies, au-dessous desquelles naissent les racines, qui flottent librement dans l'eau; les fleurs sont réduites à leur plus simple expression; les enveloppes florales manquent complètement; elles sont remplacées par une petite spathe, qui renferme deux fleurs mâles, consistant chacune en une seule étamine, et une fleur femelle, réduite à un ovaire. Ces plantes se développent à la surface des eaux dormantes, souvent en nombre incalculable, et forment de larges tapis verts. Elles se multiplient avec une prodigieuse facilité, et sont loin d'être inutiles dans le plan général de la nature, car elles contribuent à assainir les marais, en dégageant de l'oxygène, et à former le limon tourbeux qui s'élève au fond des étangs. Elles fournissent à la fois le vivre et le couvert aux animaux aquatiques, poissons, mollusques et crustacés d'eau douce. Les canards les recherchent aussi avec avidité. On aurait donc tort de chercher à les détruire, car elles sont loin d'être, comme on le croit vulgairement, un indice de corruption de l'eau. On les ramasse quelquefois pour les convertir en engrais; mais leur rendement insignifiant ne compense pas les frais qu'exige leur récolte. Fort vantées autrefois en médecine, elles sont aujourd'hui abandonnées. Linné a remarqué qu'en Suède l'apparition de ces plantes coïncide avec l'arrivée, et leur disparition avec le départ des hirondelles.

CANIN, INE adj. (ka-nain, i-ne — du lat. *canis*, chien). Mamm. Qui ressemble ou qui se rapporte au chien : *Race canine. Mon oreille fut assourdie d'un mélange confus de hurlements, de jappements, de pialements, de murmures, pris dans toute l'échelle de la mélodie canine, depuis la basse ronflante du mâtin de basse-cour jusqu'à l'aigre fausset du roquet, et qui formait certainement le morceau d'ensemble le plus extraordinaire dont il ait jamais été question en musique.* (Ch. Nod.)

— s. m. pl. Famille de mammifères carnassiers, ayant pour type le genre chien.

— *Faim canine*, Faim de chien, faim très-pressante : *Eprouver une FAIM canine.*

Notre renard, pressé par une *faim canine*...

LA FONTAINE.

‖ *Rage canine*, Fureur comparable à la rage, qui est une maladie particulière au chien :

... Cent vœux à saint Hubert

Ne feraient rien sur la rage canine

Que ce mépris dans ce cœur enracine.

J.-B. ROUSSEAU.

— Anat. *Dents canines* ou simplement *canines*, Dents pointues qui, chez l'homme, sont au nombre de quatre, et situées entre les incisives et les fausses molaires : *Le ruminant qui a les plus belles canines est le chevreuil.* (J. Macé.) *La canine est l'attribut distinctif du mammifère carnassier.* (J. Macé.) *L'homme n'est pas fait pour brouter l'herbe; ses dents canines le prouvent.* (E. Blazo.) *L'appareil masticateur des édentés ne se compose que des molaires et des canines.* (L. Pignier.) † *Muscle canin*, Muscle situé au-dessous de la dent canine et de l'incisive voisine, dans la mâchoire inférieure. † *Fils canin*, Rêre mécanique produit par la contraction du muscle canin, surtout d'un seul côté. † *Fosse canine*, Cavité qui se trouve dans l'os maxillaire supérieur, sur la face externe, au-dessus de chaque canine.

— Gramm. *Lettre canine*, Nom donné quelquefois à la lettre R, parce que les chiens semblent l'articuler lorsqu'ils grondent : *Les Italiens finissent très-souvent leurs vers par la LETTRE canine r, ce que les Grecs ne firent jamais.* (Volt.)

CANINA (Luigi), architecte et antiquaire né à Casal en 1793, mort à Florence en 1856. Il se rendit, vers 1829, à Rome, y devint l'architecte du prince Borghèse, et fut chargé par le pape d'exécuter des fouilles dans la campagne romaine et sur la voie Appienne. Après un assez long séjour dans les États de l'Eglise, Canina passa à Turin pour y professer l'architecture à l'Académie de cette ville, et fut élu, en 1843, membre associé de l'Institut de

France. Il a publié un grand nombre d'ouvrages. Outre un *Plan topographique de l'ancienne Rome* (1831, 3^e édit., 1841), il a donné un *Exposé historique et topographique du Forum romain* (1834 et 1845), accompagné d'un plan et d'une série de restitutions dessinées sur une fort grande échelle et qui sont indispensables pour l'étude de la topographie de Rome; l'*Architecture antique décrite et démontrée par les monuments* (Rome, 1830-1844, 9 vol., 3^e édit.), son œuvre capitale. Il fut chargé aussi de diriger les fouilles entreprises à Tusculum en 1840, et celles qu'on fit plus tard à Véies (*Description de l'ancien Tusculum*, 1841, in-fol., et *L'ancienne ville de Véies*, 1847, in-fol.). Tous ses ouvrages sont ornés de planches magnifiques qui leur donnent une valeur très-grande, mais qui les maintiennent à un prix très-élevé. Quiconque veut se faire une idée des constructions grandioses des anciens peuples d'Italie doit cependant consulter les travaux de Canina, qui, d'ailleurs, ne sont pas uniquement des livres d'images; le texte en est très-savant. On retrouve les mêmes qualités dans les deux dernières œuvres de l'auteur : l'*Etrurie maritime* (1847-1850, 2 vol. in-fol.), et les *Edifices de Rome* (1849-1852, 2 vol.). Canina a publié, en outre, de nombreux mémoires dans les *Actes de l'Académie romaine d'archéologie*. Il avait fait des recherches sur les mesures de longueur chez les Romains, recherches qui sont insérées dans une de ses dernières publications : la *Voie Appienne*, description et représentation (Rome, 1853, 2 vol. in-4°), où l'on peut voir aussi une liste de ses œuvres. La reine de Sardaigne l'honorait d'une protection toute particulière. Canina revenait d'un voyage en Angleterre et en France, où il avait trouvé partout l'accueil le plus flatteur, lorsque la mort le surprit à Florence. Son élève, par M. Polchi, se trouve dans les *Acti dell' Accademia romana di archeologia*, tome XIV.

CANINAGE s. m. (ka-ni-na-je — du lat. *canis*, chien). Péod. Droit en vertu duquel les tenanciers étaient obligés de nourrir les chiens de chasse du seigneur. † Droit dû au seigneur pour la permission qu'il accordait aux paysans d'avoir des chiens chez eux.

CANINANA s. m. (ka-ni-na-na — du lat. *canis*, chien). Erpét. Serpent d'Amérique qui s'attache à l'homme et le suit comme un chien.

CANINI (Ange), philologue italien, né à Anghiari (Toscane) en 1521, mort à Paris en 1557. Après avoir donné des leçons à Venise, à Padoue, à Bologne et à Rome, il fut appelé en France par François I^{er}, et nommé professeur au collège d'Italie. On a de lui : *Grammatica graeca; De hellenismo* (1555); *De locis sanctae Scripturae hebraica commentaria* (1600); *Institutiones linguarum syriacae, assyriacae et thaludicae, una cum aethiopica et arabica collatione* (1554), etc.

CANINI (Jérôme), littérateur italien et neveu du précédent, né à Anghiari, mort en 1626. Il traduisit en italien plusieurs ouvrages, et publia : *Storia della elezione e coronazione del re de' Romani* (Venise, 1612); *Aforismi politici cavati dall' istoria di Fr. Guicciardino* (1625), etc.

CANINI (Giovanni-Angelo), peintre et dessinateur italien, né à Rome en 1621, mort en 1665. Christine, reine de Suède, l'attacha à sa personne; mais il ne peignit qu'un petit nombre de tableaux, parmi lesquels on distingue le *Marlyre de saint Etienne*, dont l'exécution est pleine d'énergie. Il s'appliqua plus spécialement à dessiner les têtes des hommes illustres et des dieux, d'après les médailles antiques. — Son frère, Marc-Antoine CANINI, sculpteur, réunit tous ses dessins et les publia sous le titre d'*Iconographia* (Rome, 1666), en les faisant accompagner d'explications savantes et curieuses. Ce recueil a été traduit et publié en français par M. de Cheverières, sous le titre de : *Images des héros et des grands hommes de l'antiquité* (Amsterdam, 1741), avec cent dix-sept planches.

CANINIE s. f. (ka-ni-ni — de *Canino*, n. pr.). Zooph. Genre de polypiers, de la famille des caryophyllées, dédié à Ch. Bonaparte, prince de Canino. La seule espèce connue est un fossile des terrains secondaires.

CANINO, bourg des États de l'Eglise, délégation et à 26 kilom. N.-O. de Viterbe, à 12 kilom. O. du lac Bolsena. Haut fourneau et forges à fer; beau palais de la famille de Lucien Bonaparte, prince de Canino. Ce bourg est devenu célèbre par les fouilles importantes exécutées dans ces dernières années, et qui ont amené la découverte d'un grand nombre de statues et de vases étrusques.

CANINO (Charles-Lucien-Jules-Laurent BONAPARTE, prince de), fils aîné de Lucien V. BONAPARTE.

CANISBAY, bourg et paroisse d'Ecosse, comté de Caithness, près du cap Duncansby, sur le détroit de Pentland; c'est le village le plus septentrional de la Grande-Bretagne; 2,364 hab. Sur la côte, ruines de plusieurs châteaux forts.

CANISE s. f. (ka-ni-ze). Sorte de toile. † Vêtement en toile.

CANISIUS (Pierre), jésuite et théologien, né à Nimègue vers 1521, mort en 1597 au collège de Fribourg, dont il était le fondateur. Son talent pour la chaire le fit choisir par l'empereur Ferdinand I^{er} comme premier prédica-

teur. Il fut fait provincial de son ordre en Allemagne et combattit avec ardeur, et quelquefois avec succès, les protestants, qui lui donnaient le nom de *chien d'Autriche*, par allusion à son nom de *Handt* (le chien), qu'il avait latinisé. On a de lui divers écrits théologiques, notamment *Summa doctrinae christiana* (Paris, 1585, in-fol.), traduite dans toutes les langues.

CANISIUS (Henri), théologien hollandais, né à Nimègue, mort à Ingolstadt en 1610. Il professa le droit canon dans cette dernière ville, et publia : *Chronica Victoris Tunanensis* (1600) ; *Antiqua lectiones* (1601-1608, 7 vol. in-40) ; *Thesaurus monumentorum ecclesiasticorum* (1725, 7 vol. in-fol.), etc. — Un autre Henri CANISIUS, né à Bois-le-Duc en 1594, mort en 1689, entra dans l'ordre des ermites de Saint-Augustin, et publia : *Carminum fasciculus* ; *Maipulus sperarum ordinationum* (1661) ; *Pax et una charitas, per easque chara unitas* (1685).

CANISIUS (Jacques), jésuite et théologien hollandais, né à Calcar (duché de Clèves), mort à Ingolstadt en 1647. Il enseigna la philosophie et les humanités dans les collèges de son ordre, et publia divers ouvrages de piété : *Pons salutis, seu primum omnium sacramentorum baptismus* (1626) ; *Meditationes sacrae de Christo et beatissima Virgine* (1628) ; *Ars artium, seu de bono mortis* (1630), etc.

CANISTRE s. f. (ka-ni-stre — gr. *kanastron*, même sens). Corbeille. || Vieux mot. On disait aussi CANISTREUX.

CANISY, bourg de France (Manche), ch.-l. de cant., arrond. et à 8 kilom. S.-O. de Saint-Lô ; pop. aggl. 233 hab. — pop. tot. 785 hab. L'abrique de coultis ; commerce de céréales et bestiaux.

CANTIE s. f. (ka-ni-st — lat. *canities*, même sens ; rad. *canus*, chenu). Etat de blancheur plus ou moins complète des cheveux : *La cantie est le plus souvent l'effet de l'âge. Les causes de la cantie subite sont fort peu connues.* (Bouillet.)

— **Encycl.** On a distingué jusqu'à trois espèces de *canities* : la *canitie congénitale*, la *canitie accidentelle* et la *canitie sénile*. La première espèce est quelquefois partielle ; mais lorsqu'elle est complète et accompagnée de certains caractères physiologiques et de prédispositions physiologiques spéciales, elle constitue un vice de conformation, une véritable monstruosité, connue sous le nom d'*albinisme*, que nous avons fait connaître dans un précédent article. (V. albinisme.) La seconde espèce se confond facilement avec la *canitie sénile*, et ne s'en distingue que par la nature tout accidentelle des causes qui lui donnent naissance. Enfin la *canitie sénile* est, de toutes, la plus commune. Elle est un caractère physiologique habituel de la vieillesse.

La *canitie* est complète ou incomplète. Elle peut se borner à une touffe ou à une mèche de cheveux, à un sourcil, à la moustache ; dans ces cas, elle dépend souvent du vitiligo, affection caractérisée par la disparition de la matière pigmentaire sur une portion circonscrite du derme. La *canitie*, au contraire, peut s'étendre à toute la surface du corps, mais elle est dans ce cas progressive ; débutant par les tempes, elle s'irradie au reste de la tête, puis à la barbe et envahit les régions les plus éloignées, le pubis, les aisselles, etc.

Les causes de la *canitie* sénile sont restées fort obscures. On a remarqué que les individus à cheveux blancs blanchissent plus tôt, d'autres disent plus tard, que les bruns ou les roux ; le sexe n'exerce pas une influence aussi marquée, et, quoiqu'on ait répété que les femmes blanchissent plus tôt que les hommes, cette assertion est restée dénuée de preuves. L'âge exerce évidemment une influence plus certaine. Entre trente-cinq et quarante ans, l'homme commence à grisonner ; mais on a vu à cette règle de remarquables et curieuses exceptions. Qui ne sait que la *canitie* a été observée chez de très-jeunes gens, sans cause connue, tandis que, d'autre part, des personnes très-avancées en âge conservaient leurs cheveux du plus beau noir ? L'habitude de raser la barbe paraît hâter la *canitie*.

La *canitie* accidentelle est certainement plus rare, mais son existence ne saurait être révoquée en doute. De longs chagrins, des impressions morales vives, telles que la frayeur ou la colère, ont pu produire une *canitie* presque instantanée. Un gentilhomme languedocien fut si vivement impressionné en apprenant qu'il était condamné à mort, que ses cheveux blanchirent dans une seule nuit. Henri de Navarre, apprenant l'édit de Nemours si favorable aux ligueurs, conçut un si violent chagrin, qu'en peu d'heures sa moustache blanchit. Marie-Antoinette présenta le même phénomène le lendemain du jour où elle fut transférée au Temple. Bichat raconte un fait semblable, et plusieurs sont également consignés dans les mémoires de Sanson, le bourreau de Paris. Plusieurs maladies provoquent, d'une manière évidente, le développement d'une *canitie* prématurée ; tels sont les affections syphilitiques anciennes, la lèpre, la teigne, les dartres, les douleurs de tête, les hémorragies, l'abus des plaisirs, les excès de table, la phthisie ancienne, etc.

Comment toutes ces causes agissent-elles pour priver le cheveu ou le poil du pigment

noir ou mélanique qui lui donne sa coloration ? C'est ce que l'on ignore. De là l'impossibilité de prévenir cette affection. Quant aux moyens qui ont été proposés pour combattre la *canitie*, il est impossible de les regarder comme des moyens curatifs ; ils ne constituent, tout au plus, qu'un traitement palliatif. La *canitie* est, en effet, complètement incurable par elle-même, et les remèdes proposés anciennement avec tant d'assurance, tels que la chair de vipère, la thériaque, le gingembre, les myrobolans, etc., sont demeurés tout à fait inefficaces entre les mains des expérimentateurs sérieux.

Quelques personnes se font arracher, avec les doigts ou avec des pinces, les cheveux ou les poils blanchis ; mais ce moyen ne vaut pas mieux que les autres, car cet arrachement, en ébranlant les bulbes voisins, altère leur vitalité et hâte leur dégénérescence, d'où résulte nécessairement une *canitie* plus générale, suivie bientôt de la calvitie. Les maquignons mettent très-souvent ce moyen en pratique, quand ils veulent obtenir des taches blanches sur le front de leurs chevaux.

Il ne reste donc plus, à ceux que désole une *canitie* prématurée, que l'emploi des moyens propres à en masquer les effets ; nous voulons parler des différentes préparations propres à teindre les cheveux et à leur rendre leur couleur primitive, suivant l'expression très-impropre des prospectus de parfumerie. On ne révoque pas le bulbe pileux, comme le promettent ces charlatans ; on ne rend pas au cheveu sa couleur primitive, mais on lui en donne une nouvelle, en harmonie avec le goût de celui qui sollicite cet avantage. On teint les cheveux le plus souvent en noir, quelquefois en blond et même en rouge ; mais les teintures noires sont les plus usitées. Malheureusement leur emploi est souvent dangereux. Le public ignore le plus ordinairement l'affreuse composition des cosmétiques que débite la parfumerie et les dangers auxquels sont exposés ceux qui en font usage. Des douleurs de tête, des névralgies, des eczémas, des saignements de nez et même des vomissements, symptômes d'un empoisonnement commençant, sont les conséquences ordinaires de l'emploi de ces préparations, dans la confection desquelles entrent les plus violents poisons : l'arsenic, le plomb, l'argent et le mercure. En effet, on se propose, le plus ordinairement, d'imprégner le cheveu d'une substance qui se transforme lentement ou rapidement en un sulfure métallique, de couleur noire (sulfure d'argent, sulfure de plomb) ou rouge (sulfure d'arsenic). Quand on connaît les compositions de ces redoutables cosmétiques, il n'y a que de minime ; on se préserve des accidents qu'ils peuvent occasionner par un emploi prudent et ménagé. Mais il n'en est pas habituellement ainsi ; on se laisse influencer par les promesses trompeuses des prospectus, et on livre sa tête à ces teintures pernicieuses, dont les dangers ont été mis dernièrement en lumière par les remarquables travaux d'analyse auxquels s'est livré le savant M. Revell. Ce chimiste a signalé particulièrement, comme un danger public, l'emploi de l'eau d'Afrique, de l'eau de la Floride et de l'eau de Berger, soi-disant chimiste ; ces cosmétiques contiennent en réalité, et malgré les annonces menteuses des fabricants, de l'azotate d'argent, du soufre, de l'oxyde de plomb, de l'azotate de plomb, du sulfate de cuivre et d'autres substances toxiques. L'Académie de médecine s'était même émue à ce sujet, et on parlait d'appeler les rigneurs de l'autorité sur les moyens illicites qu'employait l'annonce dans le commerce de la parfumerie ; mais comme il ne s'agissait, après tout, que de quelques céladons et de quelques phryniens vieillies, classe peu nombreuse et peu intéressante de la société, on prit sagement le parti d'en rester là.

Les reproches que nous adressons à quelques préparations tinctoriales ne s'adressent pas à toutes. Les pommades mélanocomes, qui ont pour base l'axonge et le noir de fumée, ne sont aucunement dangereuses ; l'usage d'un peigne de plomb pour noircir légèrement les cheveux ne peut être non plus considéré comme dangereux ; mais ces moyens sont d'une faible efficacité, et le public préférera toujours une préparation à la fois coûteuse, active et dangereuse, à l'emploi des procédés simples, économiques et sans danger.

CANITZ (Frédéric-Rodolphe-Louis, baron DE), poète allemand, né à Berlin en 1654, mort en 1699. Il reçut une éducation soignée, qu'il compléta par des voyages en Italie et en France, et, de retour en Prusse, il devint successivement gentilhomme de la chambre de Frédéric-Guillaume I^{er}, conseiller de légation, conseiller d'Etat sous Frédéric I^{er}, ministre plénipotentiaire, etc. Canitz remplit avec habileté de nombreuses missions diplomatiques, et fut élevé par l'empereur Léopold à la dignité de baron de l'empire. On a de lui, sous le titre de *Détachements poétiques* (Berlin, 1700), des poésies, publiées une année après sa mort, et qui comptaient, en 1765, quatorze éditions. Imitateur de Boileau, il a composé des satires, des odes, des chants religieux, où il se montre versificateur facile et correct, mais poète sans verve ni originalité. Son succès tient à ce qu'il a su rester simple et naturel, et se préserver du mauvais goût de la littérature contemporaine.

CANITZ-DALLWITZ (baron DE), général et homme d'Etat prussien, mort à Berlin en 1850.

Il était neveu du poète Canitz, et, après avoir fait toutes les campagnes de la Prusse contre la France, il fut nommé professeur à l'école militaire de Berlin. Ministre plénipotentiaire à Constantinople de 1827 à 1829, il fut nommé général à son retour. Plus tard, il fut successivement envoyé en mission à Hanovre et à Vienne, puis il reçut le portefeuille des affaires étrangères. Il a publié un ouvrage *Sur la cavalerie* (Berlin, 1823).

CANIVEAU s. m. (ka-ni-vo — rad. *canal*, étym. dout.). Constr. Pierre creusée en gouttière, pour l'écoulement des eaux. || Rigole pavée en forme de V très-évasé, qui longe les bords d'une chaussée, pour servir à l'écoulement des eaux et empêcher qu'elles ne dégradent la chaussée. Les deux côtés d'un caniveau se nomment *revers*. || Gros pavé alterné avec les contre-jumelles, au milieu du ruisseau d'une rue ou d'une cour.

— *Caniveau d'assainissement*, Travail exécuté le long des routes et des chemins de fer pour dessécher les talus humides des tranchées, recevoir les eaux qui en proviennent et conduire ces eaux en dehors des tranchées : *Les caniveaux d'assainissement sont généralement composés de trois rangées de briques ou de pierres plates, l'une sensiblement horizontale au fond, et deux autres rangées latérales inclinées vers le fond ; ces caniveaux sont ensuite remplis de pierres cassées ou de gros graviers très-perméables, qui permettent aux eaux de s'écouler librement sans détériorer les talus.*

CANIVET s. m. (ka-ni-vè — dimin. de *canif*). Petit canif ; petit couteau : *C'est un agréable spectacle que de voir cent Polonais avec des vestes de toutes sortes de couleurs, des écharpes de soie tressée où pend un sabre, auprès duquel le mien serait un canivet.* (Chaulieu.) || Vieux mot que l'on pourrait reprendre.

— Ornith. Grand perroquet des Antilles.

CANIVORE adj. (ka-ni-vo-re — du lat. *canis*, chien ; *voro*, je dévore). Qui mange des chiens ; qui est relatif à ce genre de nourriture : *Un peuple canivore.* *Des goûts canivores.* *Il se trouve, dans les dépendances de la régence de Tunis, une peuplade qui semble avoir hérité des goûts canivores des anciens maîtres de Carthage.* (Frank.)

CANIZARÈS (Joseph), auteur dramatique espagnol, né à Madrid en 1676, mort en 1750. D'une vive et précoce intelligence, il était à peine âgé de quatorze ans qu'il écrivait déjà pour le théâtre. Ce fut dans sa première jeunesse qu'il composa, en s'aidant, il est vrai, de la comédie de Lope de Véga sur le même sujet, une de ses meilleures pièces, *les Comptes du grand capitaine* (*las Cuentas del gran capitán*), dont le titre, devenu proverbial, répond assez exactement à notre locution française *les mémoires d'apothicaire*. Canizarès suivit d'abord la profession des armes ; il devint plus tard censeur de comédies, puis il entra dans la maison du duc d'Osuna. Il n'en continua pas moins à écrire pour le théâtre, qui lui doit un très-grand nombre d'œuvres. Habile à se servir des intrigues imaginées par ses prédécesseurs, et sachant les accommoder au goût nouveau du public, doué d'une grande facilité pour le dialogue, il réussit particulièrement dans le genre que les Espagnols appellent *comedias de figuras*, pièces à caractères, parmi lesquelles il faut ranger *El domine Lucas*, dont le titre seulement est emprunté à une pièce de Lope de Véga, sans qu'il y ait de ressemblance entre les deux intrigues.

Essays de faire connaître quelques-unes des productions dramatiques de Canizarès.

Le grand capitaine, des *Comptes du grand capitaine*, n'est autre que le fameux Gonzalve de Cordoue, qui, après la conquête de Naples, se voit accusé par des envieux d'avoir dilapidé le trésor royal. Gonzalve ne s'émue aucunement de cette accusation, bien que le roi le laisse accuser. Des commissaires viennent lui demander le règlement de ses comptes. Le grand capitaine agit à peu près comme Scipion ; mais, pour monter au Capitole, il prend un chemin plus détourné. Nous citerons la scène la plus curieuse de cette comédie, lorsque les vérificateurs se trouvent en présence du héros :

GONZALVE. Ecrivez : Mémoire de ce qui a été dépensé dans une conquête qui m'a coûté tant de sang, de peines et d'efforts.

FABRICIO. J'y suis. Votre Excellence peut dicter.

GONZALVE. Deux millions pour les espions.

ASCANIO. Une telle somme !

GONZALVE. Bien petite ; faute d'espions, les grandes entreprises échouent. Il est nécessaire d'en payer. S'ils ne donnent pas la victoire, ce sont eux qui en préparent les voies.

FABRICIO. C'est marqué.

GONZALVE. En poudre et en balles, cent mille ducats.

FABRICIO. C'est beaucoup.

GONZALVE. Sachez que nous nous sommes servis même des balles que nous envoyaient les ennemis ; car, sans cela, toute la fortune du roi ne suffirait pas à payer le nombre de balles employées à son service.

GARCIA, *à part*. Je suis sûr que si les deux individus qui sont là à cette table avaient été dans les files, ils n'auraient pas tenu tant d'espace.

GONZALVE. En gants parfumés d'ambre, dix mille ducats.

FABRICIO. Est-il possible ?

GONZALVE. Ecrivez ce que je dis. Après une bataille dans laquelle vingt-sept mille morts restèrent sur le terrain, au milieu des nôtres, de peur que le mauvais air ne nous donnât la peste, n'avons-nous pas eu besoin de leur mettre des gants, afin que, s'ils ne mangeaient plus, ils n'exhalassent pas du moins une odeur qui nous empêchât de manger. Avez-vous quelquefois, monsieur le commissaire, senti des corps morts ?

FABRICIO. Non, seigneur.

GONZALVE. Je m'en doutais. Continuez. Cent mille ducats pour des cloches.

ASCANIO. Ceci est nouveau.

GONZALVE. Chaque jour se célébrait une victoire au nom du roi, en sorte que les sacristains mettaient les cloches en pièces ; on fut obligé de renouveler les anciennes dans les églises, et d'en tenir de nouvelles prêtées pour l'occasion.

GARCIA. Et l'on ne compte pas les coups de canon qui ont été tirés en réjouissance !

GONZALVE. Pour donner du cœur aux troupes, le jour du combat, mettez un demi-million en eau-de-vie.

FABRICIO. Précaution singulière !

GONZALVE. Pas du tout. Pouvez-vous penser qu'on s'en va, la tête au vent, aspirer la mort, parce qu'on en reçoit l'ordre. C'est bon pour les gentilshommes, que l'honneur conduit ; mais les autres, ce seraient des ânes, s'ils le faisaient.

ASCANIO. Vous avez raison.

GARCIA. Aller à la mort, est-ce une bagatelle ?

GONZALVE. Pour la cure des blessés et des prisonniers d'une pareille guerre, mettez un million et demi, et deux autres pour les messes qui ont été dites afin que Dieu nous accordât la victoire, car sans l'assistance de Dieu, on ne peut rien faire. Ajoutez trois millions en prières.

FABRICIO. En prières !

GONZALVE. Croyez-vous que celui qui est mort après avoir mené sur terre une vie de purgatoire, car c'est la vie du soldat, doive encore faire un purgatoire dans l'autre monde ?

ASCANIO. C'est bien dit.

FABRICIO. Seigneur, le compte s'élève tellement, qu'il surpasse de beaucoup celui du roi.

GONZALVE. De plus, cent mille comptes...

FABRICIO. De quoi, seigneur ?

GONZALVE. De patience, de la part d'un homme à qui le roi demande des comptes, lorsqu'il a dépensé son patrimoine, et vendu jusqu'à sa vaisselle pour soutenir ses troupes, laissées sans pain, sans assistance et qui n'ont pas même été récompensées, et le roi sait...

Le roi, paraissant : Que c'est la vérité ; mais j'ai voulu que les gens connussent par eux-mêmes votre intégrité et qu'ils cessassent de vous accuser. Je vous fais sur Naples une rente de trente mille pesos (monnaie castillane d'argent pesant une once. Sa valeur est de huit réaux).

N'est-ce pas là une scène originale, digne des meilleures comédies ? Malheureusement, le reste de la pièce demeure au-dessous de cette situation. L'intrigue se complique des amours d'un cousin de Gonzalve de Cordoue avec la fille d'un de ses accusateurs. Le grand capitaine sauve fort adroitement l'honneur de deux dames compromises, et se montre aussi jaloux que spirituel.

Voici les titres de celles des pièces de Canizarès qui méritent le plus d'être mentionnées : *Charles-Quint sous Tunis* ; *Ce qui se passe du sceptre à sceptre*, ou *la Cruauté de l'Angleterre*, dont Marie Stuart et Elisabeth sont les principaux personnages ; le *Procès de Ferdinand Cortez avec Pamphile de Narvaez* ; *Je m'entends et Dieu m'entend aussi*, comédie ; *l'Anneau de Gygès*.

CANJA s. m. (kan-ja). Syn. de CANGE.

— Fête de l'agriculture dans le Tonquin.

CANJALAT s. m. (kan-ja-la). Bot. Plante qui croît à Amboine, dans les bois humides et sur le bord des eaux, et qui ressemble à la clématite : *On mange les racines du CANJALAT confites au sucre.*

CANJARE s. m. (kan-ja-re). V. CANDJIAR.

CANJÉ s. m. (kan-jé). V. CANGE.

CANLASSI (Guido). V. CAGNACCI.

CANNA s. m. (kann-na). Mamm. Nom d'une espèce d'antilope.

— **Encycl.** Mamm. Le *canna*, vulgairement appelé *élan du Cap*, est une antilope gigantesque qui atteint la hauteur des plus forts chevaux. Il se distingue par les caractères suivants : cornes longues, coniques, dirigées en arrière, divergentes dans leurs tiers inférieurs et parallèles dans leur tiers supérieur, ayant une forte arête spirale vers leur base ; une crinière qui s'étend depuis le chignon jusqu'au sommet de la tête ; un fanon garni de longs poils ; des oreilles larges et pendantes ; le pelage est, en général, d'un fauve tirant sur le gris, avec une raie noire sur le dos. Cette espèce habite une grande partie du centre de la colonie du Cap. Elle vit par troupes assez nombreuses et fréquente de préférence les plaines où croissent les mimosas. Le *canna* est aujourd'hui à peu près

définitivement acclimaté en Europe, et sa domestication est aussi très-avancée. C'est lord Derby qui a obtenu les premières reproductions dans son parc de Knowsley, où se trouvait réunie la plus belle collection d'antilopes qui ait jamais existé. Après lui, c'est à M. Mitchell, l'habile directeur du Jardin zoologique de Londres, et à lord Hill qu'est due en grande partie l'acclimatation de ce précieux animal. La gestation du canna dure neuf mois, comme celle de la vache. Cette circonstance avait fait naître, il y a quelques années, tant en Angleterre qu'en France, l'opinion parfaitement absurde qu'il serait possible d'utiliser cette antilope pour des croisements avec l'espèce bovine. On a heureusement, dit M. I. Geoffroy-Saint-Hilaire, à faire valoir en faveur de l'acclimatation du canna des arguments plus sérieux : sa beauté, qui fera de l'élan du Cap le premier des quadrupèdes d'ornement, laissant même tous les autres à grande distance ; sa douceur, son aptitude particulière à la domestication ; et au-dessus de ces qualités, qui n'en feraient qu'une espèce d'ornement, l'excellence de sa viande. Les voyageurs avaient depuis longtemps signalé le canna comme un très-bon animal alimentaire ; il est non-seulement bon, mais excellent. Lord Hill avait un mâle inutile à la reproduction de l'espèce, il le fit abattre pour la boucherie, seulement à titre d'expérience. Un quartier fut envoyé à la reine d'Angleterre, un à l'empereur des Français, et un à la Société impériale d'acclimatation ; le reste fut employé à divers essais, qui firent reconnaître dans la chair du canna une viande extraordinairement succulente, d'un tissu fin, d'une saveur très-délicate, et qui justifie les espérances que l'on avait conçues de sa qualité supérieure.

CANNA s. m. (kann-na — mot lat. signifiant *canna, roseau*). Bot. Syn. de **BALISIER**.

CANNA (île), partie du comté d'Argyle, en Ecosse, dans l'archipel des Hébrides, au S. de l'île de Skye et au N.-O. de l'île de Rum. Elle a 6 kilom. de long sur 1,500 m. de large ; 450 hab. Élevé de beau bétail.

CANNABICH (Chrétien), compositeur bavarois, né à Manheim en 1731, mort à Francfort en 1798. Après avoir voyagé en Italie, où il étudia sous Jomelli, il fut nommé chef d'orchestre de l'Opéra italien, à Munich. Outre un assez grand nombre de ballets qui eurent du succès, il composa des quatuors pour violon, des symphonies, l'opéra d'*Azucaya* (1778), etc. — Son fils, Charles CANNABICH, né à Manheim en 1764, mort en 1806, fut élève de Pech, de Graitz et de Winter. Admis dans l'orchestre de l'électeur Charles de Bavière (1784), il quitta Munich l'année suivante, voyagea en Italie, et devint successivement directeur de musique à Francfort-sur-le-Mein (1796) et directeur des concerts de la cour de Bavière en 1800. On a de lui, outre des symphonies, des canzonettes, etc., des opéras et des ballets qui furent représentés avec succès. Nous citerons ses opéras d'*Orphée* et de *Palmer et Amalie*, et son ballet intitulé *Azur*.

CANNABICH (Jean-Godefroy-Frédéric), géographe allemand, né à Sondershausen en 1777, mort en 1859. Il a contribué par de bons ouvrages élémentaires à populariser l'étude de la géographie en Allemagne et fut un des principaux auteurs du *Manuel complet de géographie*, grand et savant ouvrage, encore consulté aujourd'hui. Il était ministre protestant et fut longtemps placé à la tête du collège de Greussen.

CANNABIN, INE adj. (kann-na-bain, i-ne — du lat. *cannabis, chanvre*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au chanvre ; s'emploie surtout comme nom spécifique pour désigner les plantes dont les feuilles ressemblent à celles du chanvre : *Eupatoire CANNABINE*. *Guimauve CANNABINE*. *Ortie CANNABINE*.

— s. f. Bot. Syn. de **DATISQUE**.
— Ornith. Syn. de **LINOTTE**.
— Chim. Résine brune que l'on extrait du haschich ou du chanvre.

— **Encycl.** Chim. La *cannabine* est une résine vénéneuse extraite du chanvre, en épuisant par l'alcool la plante broyée, après que la plus grande partie de la matière colorante brune a été enlevée par digestion, premièrement dans l'eau tiède, ensuite dans une solution de carbonate de sodium. Les liqueurs alcooliques sont ensuite débarrassées de la chlorophille au moyen de la chaux, décolorées par le charbon animal et évaporées. Martins a retiré du *cannabis indica* une résine qu'il prépare en épuisant cet extrait par de l'alcool froid à 83 centésimaux, en mêlant le liquide filtré, qui est d'un vert foncé, avec de l'eau jusqu'à ce qu'il se trouble, en agitant avec du charbon animal, en filtrant et en distillant. La résine alors se sépare. C'est une substance brillante, légèrement brune, qui devient glutineuse et ductile. Elle a une odeur narcotique particulière, semblable à celle de l'extrait, et un goût amer très-fort. Elle fond à 60 centigrades. Elle brûle avec une flamme brillante, mêlée de fumée. Elle est insoluble dans la potasse et dans l'ammoniaque ; mais elle se dissout dans l'alcool et dans l'éther, et aussi faiblement dans les acides. Les huiles volatiles la dissolvent à froid, et les huiles non volatiles seulement avec l'aide de la chaleur. Les effets narcotiques du haschich sont dus à la résine de chanvre.

CANNABINÉ, ÉE adj. (kann-na-bi-né — du lat. *cannabis, chanvre*). Bot. Syn. de **CANNA-BIN**.

— s. f. pl. Groupe de plantes, renfermant les genres chanvre et houblon, et regardé par les uns comme une tribu des urticées, par les autres comme une famille distincte.

— **Encycl.** La famille des *cannabinales* renferme des plantes herbacées, à feuilles le plus souvent opposées, munies de stipules. Les fleurs sont petites, verdâtres et dioïques. Les fleurs mâles, réunies en grappes ou panicules, ont un calice à cinq sépales libres, presque égaux ; cinq étamines à filets très-courts, insérés au fond du calice. Les fleurs femelles, en glomérules ou en épis compactes, ont un calice persistant, réduit à un seul sépale, qui entoure ou embrasse un ovaire uniovulé, surmonté de deux stigmates filiformes. Le fruit est un akène monosperme, entouré ou embrassé par le calice ; la graine est dépourvue d'albumen. Cette famille, formée aux dépens de celle des urticées, ne renferme que deux genres ; mais ils sont d'une haute importance. Ce sont le *chanvre* et le *houblon*. V. ces mots.

CANNABIS s. m. (kann-na-biss — mot lat.). Bot. Nom scientifique du chanvre.

CANNACÉ, ÉE adj. (kann-na-sé — du lat. *canna, balisier*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux balisiers.

— s. f. pl. Famille de plantes ayant pour type le genre balisier (*canna*), et que plusieurs auteurs réunissent, comme simple tribu, à la famille des scitaminées ou amomées.

CANNACORE s. m. (kan-na-ko-re — du lat. *canna, roseau* ; *acorus, acore*). Bot. Syn. de **BALISIER**.

CANNAGE s. m. (ka-na-je — rad. *canne*). Mesurage à la canne.

CANNAIE s. f. (ka-nè — rad. *canne*). Agric. Lieu planté de cannes.

CANNAMARÈS (Jean), régicide espagnol, frappa d'un coup de poignard Ferdinand V, au moment où il se rendait à la cathédrale de Barcelone, après avoir enlevé Grenade aux Maures. Le coup fut amorti par la chaîne d'or que le roi portait au cou ; et l'on reconnut que l'assassin était un malheureux insensé qui prétendait être roi d'Aragon et avoir été dépossédé de sa couronne par Ferdinand. Celui-ci voulait lui faire grâce, mais le cardinal Ximenes exigea que le meurtrier subit la peine capitale.

CANNAMELLE s. f. Autre orthographe du mot *canamelle*, syn. de **CANNE** à **SUCRE**. V. **CANNE**.

CANNANGOLIS s. m. (ka-nan-go-li). Ornith. Nom vulgaire de la poule sultane de Madras.

CANNAT (SAINT-), gros bourg de France (Bouches-du-Rhône), arrond. et à 26 kilom. N.-O. d'Aix, canton de Lambesc ; 1,929 hab. Blé, vin, huile, tabac ; commerce de bestiaux et de paniers. Patrie du bailli de Suffren.

CANNE s. f. (ka-ne — du rad. *canard*). Ornith. Syn. peu usité du mot **CANE**. || *Canne pétitière, canne pétrace, canne pétrate*, syn. de **CANEPÉTIÈRE**. V. **OUTARDE**.

CANNE s. f. (ka-ne — du lat. *canna, roseau*). Bot. Nom vulgaire du roseau à quenouilles, donné par extension, dans le langage ordinaire, à des végétaux qui ont une certaine ressemblance extérieure avec les roseaux.

— *Canne à écrire*. V. **ROSEAU** et **ROTANG**. || *Canne à main ou épineuse*. V. **ROTANG**. || *Canne bamboche*. V. **BAMBOU**. || *Canne congo*. V. **BALISIER** et **COSTUS**. || *Canne de Provence*. V. **ROSEAU**. || *Canne d'Inde*. V. **BALISIER** et **COSTUS**. || *Canne de Tabago*. V. **COCOTIER**. || *Canne de jonc*. V. **MASSETTE**. || *Canne de rivière*. V. **ALPINIE** et **COSTUS**. || *Canne marine ou marone*. V. **ALPINIE**, **ARON** et **COSTUS**.

— *Canne royale*, variété du roseau à quenouilles, à feuilles panachées.

— *Canne à sucre* ou simplement *canne*, Genre de plantes, de la famille des graminées de grande taille, et fort connues par l'énorme quantité de sucre qu'on en extrait : *Lorsque la canne fleurit, elle pousse à son sommet un jet nommé fêche*. (Boiss.) Les cannes à sucre sont des végétaux pleins d'élégance. (Boiss.)

— Particulièrement. Bâton dont on se sert pour s'appuyer en marchant : *Donner des coups de canne*. *Lever la canne sur quelqu'un*. *Bureau des cannes et parapluies*. *Il prit respectueusement la canne des mains tremblantes du vieillard et la jeta par la fenêtre*. (Scribe.) *Cette vieille fille avait encore sa canne à petit bec, de laquelle les femmes se servaient au commencement du règne de Marie-Antoinette*. (Balz.)

— Par ext. Bois de canne : *Les sièges étaient en canne vernie*. (Balz.)

— *Canne à épée* ou *dard*, Canne creuse et contenant un dard ou épée : *Il s'arrêta au pied d'un chêne, tira sa canne à dard et se perça d'outre en outre*. (Michelet.) || *Canne à parapluie*, Bâton creux contenant un parapluie auquel il sert de manche, lorsqu'on veut s'en servir. || *Canne d'arme*, Ancienne arme formée d'un bâton court souvent armé d'un fer de hallebarde. || *Canne à vent*. V. **SARBACANE**. || *Canne-fusil*, Genre de fusil ren-

fermé dans une canne et constituant, par cette dissimulation, une arme très-dangereuse : *Ce fut avec une canne-fusil qu'Alibaud put, sans éveiller le moindre soupçon, attenter à la vie du roi Louis-Philippe, qui se rendait en voiture de Paris à Neuilly, le 25 juin 1836*. (E. Clément.)

— Loc. fam. *Vivre la canne à la main*, Vivre en bourgeois qui n'a qu'à se promener, qui n'a pas besoin de travailler pour vivre.

— Métrol. Mesure de longueur variant, suivant les contrées dans lesquelles elle est encore usitée, de 1 m. 7151 à 2 m. 9891.

— Manuf. Baguette que l'on passe dans les envergures des chaînes, pour remettre ou fondre les pièces.

— Verrier. Tube en fer pour souffler le verre. On l'appelle aussi **FELLE** : *La longueur de la canne varie de 1 à 3 m.* || Barre de fer ronde et munie d'une petite boule à un de ses bouts, qui sert à saisir les objets, quand ils ont été ébauchés avec la felle, afin de les terminer. || *Né de la canne*, Extrémité renflée de la canne ou felle, par laquelle on saisit le verre que l'on veut souffler. || *Manchon de la canne*, Poignée en bois disposée à l'autre extrémité, pour que l'ouvrier puisse tenir l'appareil sans se brûler.

— Pêch. Long roseau ou bois flexible auquel on attache une ligne.

— Escrime. *Jeu des cannes*, Sorte d'assaut fort en vogue du temps des croisades, et dans lequel les assaillants s'attaquaient avec des cannes de jonc ou des bâtons de bois léger.

— **Homonymes**. Cane, Cannes, et cane, canes, canent (du verbe *caner*).

— **Encycl.** Bot. La *canne à sucre* appartient à la famille des graminées, tribu des saccharinées. Les épillets de la *canne à sucre* sont fertiles dans toute la panicule, articulés et ceints à leur base d'une collerette de poils très-longs et soyeux ; ils naissent deux à deux, l'un sessile, l'autre pédicellé ; ils portent deux fleurs, l'une inférieure neutre, n'ayant qu'une paillette ; l'autre supérieure, hermaphrodite, revêtue de deux paillettes petites, inégales, et de plus, comme dans l'autre fleur, dépourvues de barbes et présentant une apparence hyaline ; les glumes membraneuses sont au nombre de deux ; les étamines, de trois ; l'ovaire est glabre ; il est surmonté de deux styles allongés, que terminent des stigmates plumeux ; à sa base, on voit deux écailles libres, qui, à leur sommet, se divisent en deux ou trois lobes peu prononcés. Ce genre se compose d'une vingtaine d'espèces, entre lesquelles la canne ordinaire se fait reconnaître par sa panicule grande, lâche et étalée, par ses glumes à une seule nervure peu saillante et couverte sur leur dos de poils très-longs. Ses racines sont fibreuses, geniculées, vivaces ; ses tiges luisantes s'élèvent à 2, 3 ou 4 m. de hauteur, et acquièrent un diamètre de 0 m. 03 à 0 m. 05 ; quand approche le moment de la floraison, elles poussent une longue *fêche* sans nœuds, qui se termine par la panicule de fleurs ; cette époque varie avec la culture, et ses variations entraînent de pareilles dans la durée de la vie de la plante à l'état cultivé ; elle ne survient guère avant onze ou douze mois ; entre quinze ou dix-huit mois, la canne a acquis toute sa maturité. On en connaît plusieurs variétés : la commune ou jaune ; la gigantesque ou teinte pâle ; la pourpre, plus riche que les autres, et celle de Tahiti. De Kunth, dans son *Agrostographie*, regarde comme une espèce distincte la *canne violette* (*saccharum violaceum*), qu'il croit suffisamment caractérisée par cette teinte, commune à son chaume et à ses feuilles, et par les quatre nervures de ses glumes. A Batavia, on distingue une variété rouge, peut-être la même que la pourpre de Kunth, et une verte ; il existe aussi une variété rubanée. Ces dernières variétés sont regardées comme plus hâtives que l'espèce commune ; celle de Tahiti, qui, pour l'auteur de la *Flora des Antilles*, est une espèce distincte, non-seulement possède cet avantage, et celui de donner un plus riche produit, mais encore elle est plus robuste et contient un suc d'un travail plus facile.

La *canne à sucre* croît spontanément sur les rives de l'Euphrate ; mais on la regarde comme originaire de l'Inde et de la Chine. Les Indiens et les Chinois en ont fait les premiers un usage direct, et sont parvenus, par des moyens très-simples, à en obtenir des sirops et le principe immédiat solide en cristaux plus ou moins volumineux, type du sucre le meilleur que l'on puisse tirer des différents végétaux. Le témoignage des anciens confirme cette origine du sucre, car c'est aux Indiens que s'applique ce vers de Lucain :

Quique bibunt tenera dulces arundine succos.

Le nom même donné au sucre, qui signifie *suc doux*, vient du sanscrit *scharkara*, et *scharkara*, chez les Persans, a la même signification. Les cannes étaient connues en Judée, et les croisés trouvaient, en Syrie et à Tripoli, des *roseaux doux comme le miel*, que l'on appelait *sucra*, que l'on cultivait avec soin et qu'on manipulait pour en faire du sucre. Albertus Agnesis rapporte que ces croisés prirent onze chameaux chargés de sucre. Beaucoup d'autres auteurs en ont parlé, et il est constant que la *canne à sucre* croissait naturellement en Morée, en Sicile, en diverses îles de l'Archipel, en Afrique et dans d'autres pays. Les Maures la cultivèrent avec succès

en Espagne, d'où on la transplanta aux Açores, à Madère, aux Canaries et aux îles du Cap-Vert. Divers écrivains prétendent que c'est de là qu'elle a été introduite en Amérique et aux Antilles ; elle devait cependant être indigène, puisque le voyageur Thomas Gage nous apprend qu'en se rendant au Mexique, en l'année 1625, les Caraïbes de la Guadeloupe, où sa flotte s'arrêta le 20 août pour faire de l'eau, lui présentèrent des *canes à sucre* et divers fruits. François Ximénès, Jean de Larry, le père Hennepan, et d'autres voyageurs, disent que la *canne* croissait sans culture et d'une grandeur extraordinaire sur les rives de la Plata, de Janeiro et du Mississipi ; et Jean de Laet soutient qu'elle est indigène à Saint-Vincent. C'est aux Portugais et aux Espagnols que nous devons le secret d'en extraire le sucre ; eux-mêmes l'avaient appris dans les Indes orientales, et déjà, en 1580, s'élevaient leurs premières sucreries au Brésil et à la Nouvelle-Espagne. Bryan Edwards prétend que, dès 1535, les Espagnols avaient établi trente moulins à sucre dans leurs possessions d'Amérique. Les Français commencèrent à faire du sucre à la Guadeloupe en 1644 ; eux et les Anglais en fabriquèrent à Saint-Christophe depuis un an ou deux. La Martinique n'en fit qu'un peu plus tard, et dut au juif Benjamin Dacosta l'introduction de la culture des *canes*. La France, séduite par les premiers avantages qu'elle tira de la culture des *canes* dans ses colonies, encouragea les gouverneurs, le 30 décembre 1670, à faire établir aux îles des raffineries. Ces établissements, devenus nombreux, portèrent un tel coup aux raffineries de la métropole, que celles-ci demeurèrent inactives. Les ouvriers raffineurs désertaient le royaume pour passer aux îles. Enfin ces désertions furent suspendues par un arrêt du conseil d'État, en date du 16 janvier 1684, qui défendit d'établir des raffineries nouvelles aux Antilles ; un peu plus tard, celles qui y existaient furent supprimées, et les colonies, qu'on voulait tenir dans une dépendance absolue, furent obligées d'envoyer leurs sucres en France pour y être raffinés.

Comme la *canne* est une plante forte et succulente, elle exige, pour arriver à sa perfection, un sol profond, substantiel, que ses racines puissent pénétrer facilement. Il est aussi d'un grand intérêt pour le planteur de savoir si ses champs contiennent assez de phosphate pour lui assurer de belles récoltes. A mesure que l'agriculture se perfectionne dans les pays où l'industrie de la *canne* est en vigueur, on sent la nécessité d'alterner la culture de la *canne* avec d'autres plantes graminées ou fourragères. L'emploi des engrais concentrés exigeait surtout l'application de cette pratique, afin d'enlever au sol, par une récolte subséquente, les matières azotées et minérales qu'on y a apportées en trop grande quantité, et qui seraient nuisibles à la *canne*. On sait, en effet, que les *canes* fumées avec du guano rendent un sucre peu nerveux, pâteux, et une proportion très-forte de mélasse. La culture annuelle de la *canne* est une conséquence naturelle de l'assolement. Elle a l'avantage d'augmenter notablement la production ; mais elle exige beaucoup plus de bras, quoique, jusqu'à un certain point, on puisse y suppléer en se servant d'instruments attelés. C'est dans les pays très-peuplés, comme à Java, dans le sud de la Chine, à la Barbade, aux Antilles, qu'elle est pratiquée. La réunion de la culture et de la fabrication s'oppose, aux colonies, aux progrès d'une industrie qui réclame des capitaux considérables pour l'achat du matériel. La séparation de la culture de la fabrication, ou autrement dit le système des usines centrales, aurait l'avantage d'admettre la petite culture, qui prend de jour en jour plus d'extension dans la plupart de nos possessions sucrières. C'est dans les Antilles, à la Louisiane, au Brésil, à Maurice, à la Réunion et dans l'Inde anglaise que la *canne à sucre* est cultivée maintenant avec le plus de succès et d'étendue. On propage les *canes* par boutures ; ces boutures s'obtiennent des parties supérieures des tiges, qui s'enracinent promptement par les nœuds. On place dans de petits trous faits à l'avance les bouts de *canes* destinés à la reproduction, en les inclinant un peu et en laissant deux ou trois nœuds dehors. La plantation se fait de janvier à mars, ou de juillet à septembre. On choisit de préférence les endroits légèrement humides et les collines peu élevées. Certains cultivateurs prétendent que les terres nouvellement défrichées sont moins favorables à la culture de la *canne à sucre* que celles qui ont déjà été cultivées. Les essais de culture, faits au moyen de la charrue, ont donné les résultats les plus avantageux. Les pluies contrarient beaucoup la croissance de la *canne* et altèrent sa qualité, en diminuant son produit. Des que la végétation commence, on doit nettoyer le terrain ; on le nettoie une seconde fois en septembre et une troisième en janvier. Enfin, quand la *canne* est sur le point de fleurir une seconde fois, c'est-à-dire quatre mois après sa plantation, on sarcle en butant légèrement la terre autour de chacun des pieds. C'est en mai, juin et juillet qu'on coupe la *canne*, quelle que soit d'ailleurs l'époque qu'on ait choisie pour la planter. Celle qui est restée le plus longtemps en terre est aussi celle dont on obtient le meilleur rendement. Dès que la *canne* est coupée et privée de ses feuilles, on la presse entre des cylindres pour en extraire

le jus. Quand la récolte des cannes est achevée, l'usage le plus général est de brûler sur le sol les feuilles desséchées, dans le but de nettoyer la terre et de lui fournir un aliment. Une pratique infiniment préférable consiste à réunir ces feuilles pour en faire du fumier qui, répandu sur le terrain en culture, produit des effets bien supérieurs à ceux du peu de cendres que ces mêmes feuilles peuvent donner. Après une première récolte, la canne n'a pas besoin d'être plantée à nouveau pour donner un bon produit; des racines restantes croissent d'autres rejetons qui fournissent une nouvelle récolte, et ainsi de suite, trois ou quatre fois. Dans les terrains les meilleurs, les mêmes plantes peuvent donner jusqu'à sept coupes productives. La culture de la canne est soumise à des difficultés particulières. En dehors des intempéries des saisons, contre lesquelles il y a peu de chose à faire, des ouragans et des incendies, il faut aussi compter les ravages occasionnés par les rats, qui pullulent en beaucoup de lieux, et contre lesquels les procédés usuels d'empoisonnement par le phosphore ou l'arsenic, ou la chasse à l'aide de chiens bien dressés sont encore insuffisants.

La plupart des observateurs avaient admis que, dans toute son étendue comme à ses différents âges, la canne devait offrir la même composition, un sucre également pur dans tout son tissu cellulaire; il n'en saurait être ainsi, d'après les lois générales du développement des végétaux. Dans les tissus jeunes ou en voie de formation dominant toujours les substances indispensables à la vie la plus active: ce sont, outre les cellules et les vaisseaux qui les renferment ou les charrient, des matières azotées, analogues à celles qui constituent les parties molles des animaux, des substances grasses, salines, des solutions mucilagineuses. Puis viennent des sécrétions amyliacées et sucrées; cette dernière sécrétion, s'accumulant de plus en plus, devient abondante, surtout dans le tissu spécial saccharifère le plus anciennement formé. Vers l'époque de la maturité toutes parties irrégulières de la canne à sucre, les joues inférieures de la tige seraient, à ce compte, les plus riches, si les fibres ligneuses ne s'y étaient également augmentées, et si déjà diverses causes n'avaient souvent produit quelques altérations dans le principe sucré. Les entre-nœuds ou méristèmes qui se succèdent de bas en haut se trouvent généralement plus jeunes, en sorte que la sécrétion saccharine s'y rencontre de moins en moins abondante.

La canne à sucre, venue sous des climats favorables, contient en moyenne 18 de sucre cristallisable pour 100 du poids total de ses tiges, telles qu'on les apporte au moulin. En employant des cannes de cette nature, on obtient généralement, par les procédés anciens, pour 100 kilogr., de 5 à 6 kilogr. de sucre. Or, sur de vastes habitations où les usines centrales ont été convenablement installées avec de nouveaux appareils, on a pu obtenir dans la fabrique courante, pour 100 de cannes fraîches, de 10 à 12 de sucre plus beau et mieux cristallisé; il est donc évidemment possible de doubler le rendement en épuisant mieux la canne. Grâce à des procédés réalisables en grand, on est parvenu même à obtenir 15 centièmes sur 18 qui existent certainement, c'est-à-dire de deux fois et demie à trois fois autant que les produits réalisés aujourd'hui dans les anciennes usines. Les cannes, immédiatement soumises à la pression énergique des nouvelles presses à cylindre, donnent, à Cuba et à la Réunion, de 70 à 80 centièmes de jus, au lieu de 55 ou 60 qu'on en obtenait autrefois. Ce remarquable résultat est dû non-seulement à la solidité de construction et à la puissance énorme des presses de différents modèles, mais encore à la lenteur calculée et bien régulière avec laquelle cette pression s'exerce.

Si l'on s'en rapporte aux analyses des cendres de cannes, que l'on doit au docteur Stenhouse, on constate que le chlorure de sodium ou sel marin y entre en moyenne pour 5,44 pour 100, et le chlorure de potassium pour 8,34 pour 100 (moyenne de huit analyses). Les proportions dans lesquelles on trouve ces deux composés varient beaucoup. Par analogie de ce qui se passe dans la betterave, on peut supposer, jusqu'à preuve du contraire, que la proportion du sucre dans la canne n'est nullement en rapport inverse avec celle des chlorures et des sels alcalins. La présence de ces sels ne comporte pas nécessairement une formation moindre dans le principe saccharin, et d'autant qu'ils ne se trouvent pas en contact, et ce n'est que dans les opérations de la fabrication qu'ils exercent l'action fâcheuse qu'on redoute. Il paraît naturel d'en conclure qu'on doit chercher à obtenir des cannes contenant le moins possible de ces sels. Mais les chlorures et les sels alcalins jouent, on n'en peut douter, un rôle utile, indispensable, dans la formation et le développement de la canne à sucre; par conséquent, il n'est pas permis de les retrancher sans frapper la plante d'atrophie. En effet, ces principes sont surtout abondants dans les feuilles; or, si l'on arrête le développement de cette importante partie du végétal, on diminuera certainement la fixation du carbone et la formation du sucre.

Outre le sucre, la canne, par ses vidanges, ses écumes et ses plants gâtés, qu'on met à profit, produit les mélasses et les gros sirops,

que l'on fait aigrir en y mêlant de l'eau, ce qui s'appelle *faire des rûpes*. On distille les râpes dans les guildiveries ou rûmmeries, pour en extraire le tafia et le rhum.

Dans la plupart des colonies des Indes occidentales, les travailleurs ne cultivent pas habituellement la canne pour leur propre compte. A la Barbade, c'est au contraire la règle générale; le docteur Davy estimait, en 1846-1847, le produit des petits lots alloués aux travailleurs à 7,000 hogsheds, et celui d'une plantation de 40 tenants, d'un quart d'acre (10 ares) chacun, à 25 hogsheds (19,375 kilogr.).

— Mœurs et Cout. La canne, instrument de défense, ou d'appui, ou de parade, a une origine tellement lointaine, qu'elle apparaît jouant les rôles les plus divers dans l'histoire anecdotique de toutes les civilisations, empruntant toutes sortes de noms, simple roseau ici, jonc droit et ferme là, tantôt bâton noueux et grossier, tantôt bois travaillé, voire façonné, métal ciselé, etc. Ecrire une monographie complète de la canne est chose difficile, pour ne pas dire impossible; l'entreprendre ici serait d'ailleurs s'exposer à répéter certaines particularités dont nous avons déjà entretenu le lecteur à notre article BÂTON. *Canne* et bâton! deux mots qui se ressemblent à première vue, comme deux jumeaux, mais qui, en y réfléchissant, ne sont pour ainsi dire que cousins à la mode de Bretagne. Un exemple vaudra mieux que toutes les démonstrations: on donne du bâton à un valet, on frappe de sa canne un égal. Le bâton est un rustre, la canne vous a des airs de raffiné. Il y a pourtant *canne* et *canne*, et plus d'une *canne* pompeusement parée de ce nom n'est qu'un bâton mécontent de sa condition et désireux de paraître. La *canne* a remplacé l'épée que ceignaient nos aïeux; nous parlons, bien entendu, de la *canne* qui se porte à la promenade, embellie et façonnée, non pas selon le mérite de son possesseur, mais selon le caprice de la fortune de celui-ci. M. Prudhomme l'enrichit d'une pomme d'or, l'élégant y enchâsse des pierres fines, le tapageur y introduit un fleuret, le vieillard la dote d'un bec à corbin, le gandin lui met une bague d'argent, le rentier la coiffe de corne noire, et le bravache d'un chapeau de plomb pour en assommer quiconque frôlera ses moustaches.

Le mot *canne*, qui ne daterait chez nous, si l'on en croit certains auteurs assurément mal informés, que de l'usage qu'on a fait du jonc de l'Inde, est fort ancien, disent les savants. Il dérive de l'hébreu *kanich*, qui signifie également un roseau et une certaine mesure. D'où cette conclusion, que les Hébreux se servaient de la canne. Pourquoi pas? Ces verges de peuplier, de coudrier et de châtaignier que la Bible met aux mains de Jacob, la baguette de Moïse, qui devint un serpent et qui redevint baguette pour opérer des prodiges, ne sont, à vrai dire, que des cannes, insignes d'autorité le plus souvent, quoiqu'elles fussent moins travaillées que celles de nos compagnons du tour de France, de nos suisses d'église et de nos tambours-majors. Les Denon et les Champollion nous montrent la *canne*, plus ou moins symbolique, entre les mains des personnages égyptiens tracés sur le papyrus et parmi les hiéroglyphes des monuments du Nil. Dans l'enigme présentée par le sphinx à Œdipe, la *canne* joue son rôle. Mais quel? Homère, le divin Homère qui n'avait qu'un bâton pour appuyer sa main tremblante, place dans celle de ses héros des cannes magnifiques, qu'il décrit sous le nom poétique de sceptres; il a beau orner son splendide langage, le sceptre d'Ulysse, ce sceptre qui châtie les railleries du satirique Thersite, n'est autre chose qu'une canne, une vraie canne, qui servait de point d'appui et qui aidait à compléter ces nobles attitudes que les Grecs savaient si merveilleusement prendre; l'extrémité supérieure de cette canne héroïque portait à son sommet l'image d'une divinité, emblème du pouvoir. Et qu'est-ce donc que le caducée de Mercure? Diogène, dont le mobilier était des plus succincts, possédait, outre sa lanterne traditionnelle, une canne sans laquelle il ne marchait jamais; mais cette canne était moins richement montée que celle de tel philosophe moderne prenant le chemin de l'Institut, le nez enfoncé dans des lunettes d'or: ce n'était qu'un roseau. Nous nous rappelons avoir lu quelque part ce fait intéressant, que tous les débris des monuments assyriens présentent des personnages armés d'une canne à tête recourbée, assez semblable à une de nos variétés de *sticks*. On assure également que c'est avec sa canne que le proconsul Popilius traga, 170 ans avant Jésus-Christ, autour d'Antiochus Epiphane, roi de Syrie, le cercle resté proverbial. On dit encore que la *scytale*, ou bâton de commandement, dont le Spartiate Eurybiade voulait frapper Thémistocle, qui présentait le dos en disant: « Frappe, mais écoute », n'était aussi qu'une canne, la canne des chefs grecs, dont le bâton de maréchal de France ne serait aujourd'hui que la tradition modifiée. Mais les savants ne doutent de rien, et ils vous décriront quand vous voudrez la canne de Jésus-Christ. Ne remontons pas si haut, et restons en France.

La canne n'a repris véritablement que dans les temps modernes ses anciennes lettres de noblesse, dit le rédacteur de l'Art du dix-neuvième siècle. A la cour de Louis XIII, le gentilhomme commençait à déposer sa vaillante

épée sur l'autel frivole de l'Amour: pour la première fois, il se promena la canne à la main dans les riantes avenues plantées par Marie de Médicis; cependant cette canne était encore une arme de guerre, on l'appelait *sarbacane*, et, à l'aide de son tuyau creux, on s'en servait pour lancer aux dames des dragées entourées de devises; néanmoins comme cette mode, vite adoptée par les muguets de la place Royale et du Cours-la-Reine, n'était pas sans danger pour les yeux des belles qu'on mitraillait de cette façon, l'usage de la canne creuse fut défendu. Ce fut le roi Louis XIII qui, le premier, osa franchement retourner son sceptre vers la terre, et le convertir ainsi en une modeste canne en ébène, sans autre ornement qu'une pomme d'ivoire d'une configuration des plus simples et dont la monture ferait honte aujourd'hui au dernier de nos ouvriers. La canne de Louis XIV, plus historiée, plus fastueuse, était aussi d'ébène, comme celle des Condé, des Villars, des Luxembourg et des Créquy, ses illustres courtisans; la canne de Louis XIV appartient à l'histoire comme sa perruque. Celle du maréchal de Richelieu se distinguait par sa splendide ornementation; c'était une canne sans pareille, qui excita dès qu'elle parut l'envie de tous; ce fut le signal d'une révolution dans la fabrication de cet appendice du costume, devenu d'une nécessité absolue; les fermiers généraux, les financiers rivalisèrent de luxe à cet égard, et l'on vit les cannes de la Popelinière et de Samuel Bernard valoir jusqu'à dix mille écus. Incrustées de pierres précieuses, sculptées, ciselées, travaillées avec un soin exquis, elles devinrent de véritables objets d'art, et, comme tels, elles restèrent aux mains des grands et des riches: le peuple osait à peine porter un bâton grossier. La canne indiquait, sinon la fortune, au moins l'aisance, et se promener la canne à la main était le privilège d'un bon bourgeois de Paris. Mais les femmes ne voulurent pas laisser aux hommes le monopole de la canne; nous voyons les femmes de la Fronde, la duchesse de Montpensier en tête, se plaire à se servir d'une canne pour compléter leurs pittoresques et martiales allures. La canne de Mademoiselle est historique; elle était courte, sa tête était ornée de rubans aux couleurs de la Fronde; elle s'en servit pour donner le signal aux canons de la Bastille, qui tirèrent sur les troupes royales. Une gravure du même temps, représentant une scène de la tragédie de *Mirame*, nous montre un des héros armé d'une canne, ni plus ni moins qu'un seigneur de la cour. C'est d'ailleurs en costume de cour que furent joués le *Cid*, *Cinna* et toutes les tragédies de Corneille; les femmes montées sur leurs hauts talons, plus grandes que les hommes, le buste rejeté en arrière, les cheveux crépés et bouffants ou retombants en boucles sur la poitrine nue, s'avancent majestueuses et souriantes comme des déesses. Les hommes les attendaient, appuyés sur leurs grandes cannes, campés fièrement les jambes en dehors, le jarret tendu, les souliers couverts de nœuds éclatants. « Quand je me représente La Rochoïse, cette petite femme qui n'était plus jeune, coiffée en cheveux noirs, armée d'une canne noire, avec un ruban couleur de feu, s'agitant sur un grand théâtre, qu'elle remplissait presque toute seule, et tirant des éclats de voix merveilleux, je vous assure que je frissonne encore, » dit un des secrétaires de Lulli dans une *Histoire de l'Académie de musique*. Les *Mémoires* de Saint-Simon sont là pour nous attester que le matériel des cannes, dans le grand monde de Louis XIV aussi bien qu'au théâtre, était nombreux. Le duc du Maine succomba un jour à un coupable emportement. Comme il sortait de table, à Marly, avec des dames et des courtisans, il aperçut un valet gourmand qui, en desservant, glissait fruits et biscuits dans sa poche; à l'instant il courut sur ce valet, et, oubliant toute dignité, le frappa de sa canne, qu'il lui cassa sur les épaules. A la vérité, quelques coups avaient suffi pour la mettre en morceaux, car elle consistait en une très-mince baguette. La canne joua donc un grand rôle dans l'histoire du costume sous l'ancienne monarchie; mais il était réservé à l'époque du Directoire de voir se produire la canne des incroyables, affreux gourdins tournés en spirale, noueux, raboteux, aussi laid à voir que lourd à porter, mais que l'homme à la mode ne pouvait se dispenser de faire élégamment tourner dans sa main en marchant. Depuis l'Empire, où la canne en jonc et la badine jouèrent de l'engouement de la mode, les cannes ont perdu de leur physionomie particulière. Chacun la porte suivant son goût ou sa fantaisie. Seul, Balzac se distingua par une canne énorme, dont la pomme, d'une grosseur démesurée, attirait le regard. Cette canne semblait être rivee à la main du grand écrivain, car il ne s'en séparait jamais.

La canne est un des principaux attributs du compagnonnage. Le plus grande injure que l'on puisse faire à un compagnon, c'est de lui arracher sa canne. Certaines sociétés de compagnonnage portent des cannes courtes; d'autres, au contraire, les ont fort longues; les premières sont pacifiques; les secondes, garnies de fer et de cuivre, sont guerrières; on les pare les jours de cérémonie. Le compagnon qui, en se battant contre un autre compagnon, est parvenu à lui prendre sa canne est aussi fier de cette prouesse que l'est le soldat qui a pu s'emparer d'un drapeau. Dans la cérémonie du mariage ou du décès d'un compagnon, la canne joue un rôle impor-

tant: tantôt on la place à terre d'une certaine façon, tantôt on la tient haut. Au moment du départ d'un compagnon pour son tour de France, la canne est portée par le rouleur sur l'épaule, et tous les autres compagnons la portent la main haute de manière à marcher avec; cette canne est alors élégamment enrubannée aux couleurs de la société. L'adoption de la canne dans le compagnonnage a pour principe un hommage rendu à l'un des trois fondateurs, maître Jacques, qui fut assassiné 989 ans av. J.-C. et près duquel on trouva après sa mort un jonc comme moyen de défense.

La canne peut aussi être considérée comme une arme, un instrument de combat: la constitution de Charlemagne, insérée dans la loi des Lombards, ne permettait le duel qu'avec la canne; plus tard, la féodalité lui a substitué le fer; les gentilshommes combattaient alors avec leurs armes, les vilains avec la canne. On appelait *jeu de cannes*, au temps des croisades, une espèce de tournoi où l'on se servait, au lieu de lances, de bâtons légers ou de cannes de jonc. Les coups de canne étaient sévèrement punis par nos anciennes lois. Une ordonnance des maréchaux de France de 1653 punit d'une année de prison un coup de canne, ou de 3,000 livres applicables à l'hôpital voisin, outre le pardon demandé à genoux par l'agresseur. La loi des Frisons ne donnait qu'un demi-sou de composition à celui qui avait reçu l'outrage. La loi salique accordait en pareil cas trois sous, et quinze si le sang avait coulé.

Comme moyen de défense, le maniement de la canne est devenu un art. Il est difficile de douter de la puissance efficace d'un mode de défense à l'aide duquel un homme d'habileté moyenne parvient à distribuer autour de lui de soixante-dix à soixante-quinze coups de canne en quinze secondes. Le professeur Lecour est arrivé au chiffre de quatre-vingt-deux dans le même espace de temps. Un bâtonniste armé de sa canne n'est en danger que devant le projectile d'une arme à feu; ni l'épée, ni la baïonnette, ni même l'espadaon ne sauraient l'arrêter. La science de la canne se professe dans des cours où l'on apprend à exécuter les voltiges, c'est-à-dire les coups donnés en marchant; la *rose couverte*, c'est-à-dire un mouvement de rotation tellement rapide imprimé à la canne autour de la tête que cette partie du corps se trouve comme abritée sous un casque impénétrable; des *fouettés*, c'est-à-dire des coups à l'aide desquels l'homme se crée une sorte de ceinture par le même procédé. Parmi les plus éminents professeurs de canne, il faut citer: Lecour, Leboucher, Lozès, Vigneron, Blanc, Boutin, Burlin, Jacou, Foucart, Person, Boursault, etc., qui ont joint à cette démonstration celle de la boxe et du bâton.

Chez les Chinois et chez les Turcs, la canne est un instrument de supplice. En Angleterre, en Autriche, en Prusse, c'est, encore de nos jours, la régulatrice de la discipline militaire. Le sergent allemand ne se fait pas faute de donner des coups de canne aux conscrits dont la tête est par trop rebelle aux beautés de la théorie et aux splendeurs de la charge en douze temps. Le fusil à aiguille détrônera-t-il le jonc instructeur? Nous le souhaitons. On sait quel rôle jouait la canne du grand Frédéric sur les épaules de ses valets et de ses pages. Autrefois, les gardes de nuit de Londres, *watchmen*, étaient armés d'une énorme canne, appelée *club*. Dans *Roméo et Juliette*, Shakspeare met le cri: « Club, club! » dans la bouche des citoyens attirés par la querelle des valets des Capulets et des Montagues. Aujourd'hui, les *pacemen* de Londres sont armés d'un bâton assez court, dont ils touchent ceux qu'ils veulent arrêter. Dans les émeutes, ce diminutif de l'ancien *club* se transforme souvent en casse-tête. En Amérique, il paraît que la canne impose le respect. C'est le châtiment des hommes libres; la cravache est réservée aux esclaves. Dans l'Etat de New-York, une volée de coups de canne est considérée comme *assault and battery* passible de l'amende et de la prison, tandis qu'une volée de coups de cravache n'est punie que d'une amende d'un schelling.

En France, la canne a été frappée d'une servitude honteuse à la porte des théâtres, des musées, des expositions publiques, et c'est là un abus contre lequel on ne saurait trop s'élever. Si l'on oblige le bourgeois à déposer sa canne au vestiaire, que n'oblige-t-on aussi le soldat à y laisser son sabre et son épée, armes bien plus dangereuses que ne peuvent l'être nos humbles et faibles badines? En effet, si l'on vit, à l'orageuse soirée du 22 mars 1817, que les faiseurs de calembours surmonteront la *bataille de cannes*, jones, bambous et rotins se lever pour ou contre l'auteur de *Germanicus*, on vit aussi briller des sabres. Or, depuis ce temps, les sabres continuent de pénétrer dans beaucoup de lieux publics où les cannes ont été bannies impitoyablement. Le premier bureau des cannes fut concédé à la mère des Sévastes; on sait combien d'établissements de ce genre prélèvent maintenant sur nos portemonnaie la dîme inévitable, et cet impôt, que souvent aucun danger sérieux ne justifie, atteint riches et pauvres, car tous nous portons la canne; les dames mêmes, depuis quelques années, cherchent à en faire revenir l'usage parmi elles, comme cela avait déjà été vu sous l'ancien régime. Les baigneuses de Trouville, les dames touristes, les dames du monde et du

de mi-monde que Spa attire ou qui courent à Vichy dans la saison des bains, achèvent ainsi de se donner ces allures masculines qui ne vaudront jamais, aux yeux des honnêtes gens, les chastes manières de la femme épouse et mère. Un des magasins de Paris les plus en renom montrait récemment une *canne* destinée à une des excursionnistes les plus connues de la société parisienne et dont le prix, 750 fr., aurait fait vivre une année le ménage utile d'un paysan. Beaucoup moins remarquable, toutefois, par ce prix important que par le fini de son travail, cette *canne* était ornée de pierres fines enchâssées, groupées, assorties comme elles pourraient l'être dans un bijou, et de l'intérieur du tube jaillissait au besoin, à l'aide d'un ressort, une lame aiguë et forte, qui donnait à cette *canne* l'importance d'une arme puissante. Il n'y a qu'une amazone qui puisse porter un pareil instrument, une jolie créature ni mâle ni femelle. Nous ignorons si c'est à ce renfort inattendu des belles dames que l'industrie des *cannes* doit d'être entrée récemment dans une période de prospérité relative. Nous ne parlons pas seulement des *cannes* qui se cotent 750 fr., ni de celles qui coûtent jusqu'à 2 et 3,000 fr., sans ornement et par la valeur intrinsèque de la matière. On compte à Paris, s'il faut en croire le *Sport*, 250 marchands de *cannes*, y compris ceux qui vendent des fouets et ceux dont la spécialité est de garnir les *cannes*. Le chiffre de leur production et de leur vente s'est accru de près d'un tiers de 1863 à 1864, notamment pendant l'époque des bains de mer, où la plus belle moitié du genre humain, s'appliquant de plus en plus à en imiter la plus laide, commença de porter le jonc. Les marchands de *cannes* se divisent en deux catégories : les détaillants, et les marchands en gros, qui fabriquent ou préparent la matière première et s'occupent d'exportation. On trouve ceux-ci groupés dans les rues Saint-Martin, Saint-Denis et Saint-Sauveur. « Cette industrie, dit M. Chapus, est l'une de celles dans lesquelles Paris reste sans rival. La supériorité du travail parisien dans l'art de façonner une *canne* est tout à fait hors ligne. Il y a, des *cannes* françaises dans tous pays. Un de nos amis, célèbre touriste qui, comme Saint-Amand, a traversé deux fois le continent américain dans sa plus grande largeur, tant à pied qu'à cheval, a rencontré un *Peau rouge* porteur d'une *canne* de Paris, dont il était fort jaloux. D'où lui venait-elle ? avait-il mangé le propriétaire de cette *canne* ? l'avait-il eue en présent ? notre ami n'a jamais osé aller au fond de cette origine. » Il existe une grande variété d'espèces de *cannes*. Les principales sont : le *rotin*, sorte de jonc à nœuds ; le *bambou*, dont les nœuds constituent la principale beauté ; la *canne* de jonc, jonc verni et jonc naturel ; on en fait de *baleine*, de *chêne d'Afrique*, d'*ébène*, d'*ivoire*, de *buis*, d'*églantier*, de *noyer*, d'*épine sauvage*, de *côte de palmier*, de *bois de fer* ou *bois des îles*, de *bambou roulette*, d'*olivier*, d'*orange*, de *grenadier*, de *nerf de bœuf*, de *cachalot*, de *raie de requin* (épine dorsale), etc. Il va sans dire que leurs formes, aussi bien que leur façon, se modifient à l'infini et selon l'usage qu'on en veut faire. Il y a la *canne* bec à corbin, la *canne* à crochet chiffonnier, la *canne* à croche cintrée, la *canne* plombée, la *canne* à poignard, la *canne* à épée, la *canne* à lance, la *canne*-ombrelle, la *canne*-parapluie, la *canne* major, la *canne* hallebardière, la *canne* compagnon, la *canne* ferrée à glace, pour les montagnés, et aussi la *canne* dont se servent actuellement les dames emancipées et à laquelle manque encore une dénomination pittoresque. Elle se fait habilement en sauvagot et porte 1 m. 20 de hauteur.

« Considéré comme objet de luxe, de mode et d'élégance, nous avouons, écrit le rédacteur en chef du *Sport*, M. Chapus, nous avouons ne pas faire grand cas de la *canne*. Nous la répudions complètement pour l'usage de la femme, parce que la *canne* est un maintien et que les femmes ne devraient jamais en chercher d'autre que dans les harmonies spontanées de leur personne. Qu'un monsieur porte une *canne* lorsqu'il ne sait que faire de ses bras et de ses mains, cela se conçoit ; la *canne* est pour lui ce qu'est le cigare à ses lèvres : une contenance. Cela le sauve parfois d'une gaucherie que souvent la prétention augmente. La femme, au contraire, pour être charmante de tenue, n'a besoin d'aucun auxiliaire. Elle doit seulement éviter de se préoccuper de l'effet qu'elle va produire ; la nature fera alors tous les frais de sa tenue ; elle sera toujours gracieuse, à la condition d'être elle-même. »

Les curieux, qui collectionnent tout, jusqu'à des boutons de guêre, devaient naturellement songer à collectionner des *cannes*, principalement des *cannes* ayant appartenu à d'illustres personnages. Henry Beer, frère du grand maestro Meyerbeer, celui-là même qui avait accumulé des affiches de spectacle et de concert de Berlin, avait une collection de *cannes* rivale du petit musée des curieux de l'Anglais Steer. Disons tout bas que le pauvre Henry Beer est mort fou et ruiné, une *canne* dans chaque main. Parmi les reliques de ce genre, on cite la *canne* de Voltaire, celle du grand Frédéric, celle de Washington qui atteignit aux enchères la somme de mille dollars (5,000 fr.). On sait que la *canne* du patriarche de Ferney a été tirée à plusieurs milliers d'exemplaires, et que chacun des amateurs qui ont pu se procurer un de ces exemplaires est intimement persuadé qu'il possède la vraie.

Quant à la *canne* de Balzac, rendue célèbre par le récit de Mme Emile de Girardin et dont on s'est beaucoup entretenu jadis, nous ne pourrions dire si quelque Henry Beer heureux la possède sur ses étagères.

— Pêché. La première *canne* à pêche du premier homme a dû être son bras étendu ; mais, en sa qualité d'animal raisonnant, l'homme a dû bien vite remarquer que l'hameçon d'épave dont il se servait tombait trop près du bord. Peut-être aura-t-il voulu faire parvenir cet hameçon au delà d'une bordure de roseaux voisins de la rive, et pour cela aura-t-il attaché la ligne à l'extrémité d'une branche d'arbre. De cette *canne* primitive à la *canne* actuelle, la forme n'a pas changé : la matière seule a subi des choix judicieux, qui l'ont rapprochée de la perfection. Le but cependant était si près d'être atteint du premier coup, par le choix d'une jeune pousse de saule ou de coudrier, que cette *canne* primitive est encore, de beaucoup, la plus employée.

Un des plus grands progrès obtenus consiste en la substitution du roseau d'abord aux *cannes* pleines, puis des bambous au roseau. On a importé d'Amérique le *noyer blanc* ou *hickory*, qui jouit d'une très-grande élasticité, mais malheureusement présente trop de poids, ce qui le rapproche beaucoup de nos bois flexibles indigènes : le *noyer*, l'*orme*, le *frêne*, et même le coudrier pour les *cannes* longues.

La difficulté de serrer dans les maisons de ville les grandes *cannes* à pêche faites d'une seule pièce a conduit à inventer les *cannes* en plusieurs sections, s'adaptant les unes aux autres par des viroles en cuivre. Ainsi coupée en cinq ou six morceaux, une *canne* cesse d'être embarrassante ; mais l'ajustement de ces raccords demande à être fait avec d'autant plus de soin que les mouvements auxquels on soumettra l'instrument sont plus violents, ainsi qu'il arrive, par exemple, dans la pêche à la mouche.

La plupart des *cannes* actuelles sont construites en roseau ; mais cette matière ayant le défaut de se fendre sous l'influence de la chaleur et de l'humidité, on prend soin d'exécuter entre chaque nœud naturel une ligature en fil de fouet ou de soie, fortement enduit de poix et recouvert de peinture à l'huile ou au vernis. On a même imaginé avec succès de recouvrir toute la *canne* d'un ruban de fil tourné en spirales jointives, puis de la peindre et de la vernir. On a obtenu, de cette manière, de très-bons et très-solides instruments.

La partie de la *canne* à pêche la plus délicate et la plus difficile à bien faire est le scion. On se sert aussi pour la pêche, tant en mer qu'en eau douce, d'un instrument auquel on a donné le nom de *canne fixe*. La méthode employée consiste à poser sur le rivage un certain nombre de *cannes* portant immergées des lignes que l'on surveille toutes à la fois. En mer, cette pêche peut s'exécuter du haut des rochers surplombantes ; en eau douce, dans les endroits où l'eau est dormante et tranquille. L'avantage de placer en même temps plusieurs *cannes* augmente naturellement les chances de prises, mais charge le pêcheur d'un bagage plus embarrassant.

Cette pêche doit être rangée dans la catégorie de celles dites de *fond*, qu'on ne peut exercer qu'en payant une licence, dans les endroits affermés. Elle sert à prendre les plus gros poissons. Chaque *canne* est soutenue par une petite fourche sur laquelle elle repose, tandis qu'un crochet, également enfoncé en terre, et passant sur la *canne*, près du talus, l'empêche de basculer et maintient sa pointe suffisamment relevée.

Canne de M. de Balzac (LA), roman par Mme Emile de Girardin (Paris, 1836). Madame de Girardin s'est plu, on le sait, à retourner dans tous les sens, en vers et prose, et toujours avec la grâce et l'esprit qu'on lui connaît, ces deux propositions : *Le bonheur d'être belle, le malheur d'être beau* :

Quel bonheur d'être belle alors qu'on est aimée !
Autrefois de mes yeux je n'étais pas charmée !
Je les croyais sans feu, sans douceur, sans regard ;
Je me trouvais jolie un moment, par hasard.
Maintenant ma beauté me paraît admirable ;
Je m'aime de lui plaire et je me crois aimable...

Dans ce roman, c'est le *malheur d'être beau* qu'elle s'attache à démontrer. Tancred, le héros, est doué de toutes les grâces corporelles, et il vient, avec son regard splendide, son charmant sourire, demander,

Au banquet de la vie infortuné convive,
une petite place, si petite qu'elle soit. En d'autres termes, il cherche un emploi. « Vraiment, mon cher, je serais charmé de vous offrir une petite place dans ma maison, dit un banquier ; mais vous êtes trop beau garçon. J'ai certaine fille romanesque et dont le cœur commence à prendre des ailes ; vous me faites peur. Adressez-vous à mon voisin. — Ah ! monsieur, dit l'autre, vous feriez bien mon affaire, mais ma femme m'a défendu de vous rendre service. Et une autre personne de la maison, qui a beaucoup d'influence sur la dame, et qui n'est pas le mari, dit tout bas aussi : « Vous me faites peur ; adressez-vous au voisin. » Et de voisin en voisin, voilà ce qu'on lui dit, ou plutôt ce qu'on lui fait comprendre. Or, il est de par le monde une *canne* qui rend invisible : c'est la célèbre *canne* de M. de Balzac, celle sans doute qui lui servit à pénétrer si avant dans les arcanes de la conscience humaine. Grâce à sa persévérance et à quelques services

rendus, Tancred parvint à se procurer le précieux talisman. Et le voilà qui entre dans l'hôtel d'un ministre, qui monte avec l'homme d'Etat dans sa voiture et surprend l'accouchement laborieux de son éloquence. Pour lui, factionnaires, pas de consigne ! Pour lui, valets et huissiers, pas de portes fermées ! Miséricorde ! quel aplomb on a quand on n'est pas vu ! Ne voilà-t-il pas qu'il se glisse dans le conseil des ministres ? Mais, chut ! à cet égard, notre homme est discret. Bref, Tancred fait quelque peu fortune, et ce qui est regrettable, c'est qu'il a recours, pour cela, à des spéculations de Bourse. Du reste, c'est le seul abus qu'il fasse de son talisman. Vient ensuite le chapitre des amours, qui est ravissant. Tancred a découvert le réduit d'une jeune fille poète, chaste, belle, un ange

Que la Grèce eût jeté sur l'autel de Diane.

Cette jeune fille, pleine d'ardeur et d'exaltation est cependant amoureuse. Elle aime... devinez qui ?... son ange gardien. Et il va sans dire que c'est Tancred qui remplit ce rôle. Ce rôle consiste à passer comme une apparition, comme une vapeur que le souffle emporte, dans le fond de la chambre où reposait la jeune fille. Il arrive un moment, néanmoins, où Tancred trouve que l'état d'ange gardien, quand on est amoureux, devient insuffisant ; il revient à la réalité et se marie.

Nous n'osons croire que notre aride récit puisse donner une idée de cette histoire, où petille l'esprit, où la grâce abonde, ainsi que la poésie. Nous avions une fleur à analyser, et il nous a fallu l'effeuiller. Contentons-nous d'en avoir fait pressentir le parfum. Cet ouvrage fait pendant au *Lorgnon de M. Delorme*, publié en 1831. V. cet article.

Cette *canne* de M. de Balzac, que Mme de Girardin a chantée, a conservé quelque chose de la célébrité de son propriétaire. Elle portait un anneau d'or ; cet anneau d'or avait été envoyé à Balzac par une main restée inconnue ; il y avait dans cet anneau une chevelure blonde, épaisse, et qui sentait la jeunesse, avec cette inscription : *Devinez. Le grand romancier, qui recevait tant de lettres, de cheveux et de billets doux, n'a jamais deviné ; mais sa canne ne le quittait pas, et Jules Janin a raconté quelque part comment l'auteur des Parents pauvres présentait sa canne à l'éventail de Mme Tagliani* : « La canne et l'éventail se baisaient goulamment sur l'une et l'autre joue. Es-tu charmant assez ! disait la canne à l'éventail. — Es-tu charmante et glorieuse ! répondait l'éventail. » Jules Janin, qui a tant mérité autrefois du talent de Balzac, devait bien cette anecdote à la mémoire du romancier.

CANNÉ, ÉE adj. (kan-né — du rad. lat. *canna*, bulisier). Bot. syn. de CANNACÉ.

CANNEAU s. m. (ka-no — rad. *canne*). Archit. Sorte de cannelure appelée aussi *coron*.

CANNEBERGE ou **CANEBERGE** s. f. (ka-ne-bér-je). Bot. Nom vulgaire de l'airelle des marais ou oxycocque (V. AIRELLE) : *Après avoir fait un repas de racines de CANNEBERGES, la voyageuse reprit sa route.* (Chateaub.) *Le repas d'alliance est composé de soupe, de gibier, de gâteaux de maïs, de CANNEBERGES, espèces de légume.* (Chateaub.)

— Encycl. Les *canneberges* (*oxycoccus*) sont des arbrisseaux ou des sous-arbrisseaux à feuilles persistantes et à fleurs roses, auxquelles succèdent des baies charnues. Elles se distinguent des airelles par leur corolle rotacée, partagée presque jusqu'à la base en quatre divisions lancéolées et réfléchies. La *canneberge* des marais, vulgairement appelée *cousinnet*, croît, comme l'indique son nom spécifique, dans les lieux marécageux. La *canneberge* à gros fruits est originaire de l'Amérique boréale. Les fruits de ces arbrisseaux sont des baies globuleuses, rouges, acides, rafraichissantes ; on les emploie en médecine comme antiscorbutiques.

CANNEGIESSER ou **CANGIESSER** (Léonard-Henri-Louis-Georges DE), juriconsulte et homme d'Etat allemand, né à Kitzlar en 1716, mort à Cassel en 1772. Il était conseiller de régence du cercle de Giessen (Hesse-Darmstadt), lorsqu'il fut nommé par le landgrave de Cassel, Guillaume VIII, conseiller de la cour d'appel, en 1750. Trois ans plus tard, Cannegiesser devenait assesseur du conseil privé, puis conseiller intime (1760). Son mérite reconnu lui valut, en 1761, le titre de ministre d'Etat et la présidence de la cour d'appel. Enfin il fut créé chancelier de l'ordre du Lion d'or en 1770. Son principal ouvrage est *Collectio notabiliorum decisionum supremi tribunalis appellationum Hasso-Casselani* (1768-1771, 2 vol. in-fol.).

CANNEGIETER (Henri), antiquaire et historien hollandais, né à Steinfurt (Westphalie) en 1691, mort en 1770. Il fut recteur du gymnase d'Arnheim et historiographe des états de Gueldre. Il publia en latin de savants ouvrages sur diverses questions relatives aux antiquités romaines, et donna des éditions des *fabliaux* d'Avianus et des *Tristes* d'Henri Harius. — Ses fils, Hermann et Jean CANNEGIETER, furent des juriconsultes distingués et s'occupèrent aussi de divers points obscurs de l'histoire ancienne. Le premier a laissé deux ouvrages estimés : *Observationes ad collectionem legum Mosaicarum et Romanarum* (1760) ; *Observationes juris romani* (1768).

CANNELADE s. f. (ka-ne-la-de — rad.

cannelle). Fauconn. Curée de cannelle, de sucre et de moelle de héron. « On a dit aussi CANNELUDE.

CANNELAS s. m. (ka-ne-la — rad. *cannelle*). Dragée à la cannelle : *CANNELAS de Verdun*.

CANNELÉ, ÉE (ka-ne-lé) part. pass. du v. Canneler. Marqué ou orné de cannelures : *Colonne CANNELÉE. Pilastre CANNELÉ. Tige CANNELÉE. Il ne reste du temple d'Antonin le Pieux que onze colonnes CANNELÉES et d'ordre corinthien.* (H. Beyle.)

— Blas. Se dit des pièces honorables dont les bords sont garnis de pointes arrondies en dehors, comme les cannelures des colonnes : *De la Fontaine-Russieu : D'azur, à la croix CANNELÉE d'or.*

— Anat. *Corps cannelé*, L'un des ganglions du cerveau. « *Substance cannelée*, Substance intérieure du parenchyme du rein. « *Muscles cannelés*, Nom de deux muscles jumeaux de la cuisse.

— Chir. *Sonde cannelée*, Espèce de sonde marquée d'un strie longitudinale.

— Hist. nat. Syn. de CANALICULÉ et de STRIÉ (V. ces mots) : *On reconnaît l'armoise à sa tige CANNELÉE, rameuse, rougeâtre, à ses feuilles découpées, vertes en dessus, blanches en dessous.* (H. Berthoud.)

— s. m. pl. Zooph. Famille d'échinodermes, comprenant les genres dont le corps est garni de rayons canaliculés ou creusés en gouttière.

— Manufact. Se dit de toute étoffe dont la surface est couverte de cannelures : *Taffetas CANNELÉ. Velours CANNELÉ.*

— s. m. Genre de croisement qui produit des étoffes couvertes de cannelures transversales ou longitudinales, tantôt continues, tantôt interrompues : *CANNELÉ simple, double. CANNELÉ continu, interrompu, cannelillé.* « Tissue fabriqué au moyen de ce genre de croisement : *Les CANNELÉS sont employés pour articles de modes.*

CANNELER v. a. ou tr. (ka-ne-lé — rad. *canne* ou peut-être *canal* ; double l devant une syllabe muette : *Je cannelai, tu cannelleras, ils cannelleraient*). Orner de cannelures : *CANNELER une colonne, un canon de fusil.*

— Par ext. Marquer de sillons parallèles semblables à des cannelures : *La mer, en se retirant, sillonne la grève de flaque d'eau et la CANNELLE de stries.* (Th. Gaut.)

CANNELLE s. f. (ka-ne-lé — dimin. de *canne*, à cause de la forme cylindrique de ses écorces). Bot. Nom de l'écorce du cannellier, donné, par extension, à certaines écorces qui, par leur odeur et leur saveur, ressemblent à la véritable cannelle : *CANNELLE de Ceylan, CANNELLE de la Chine. Le riz à la CANNELLE de Ceylan est le prince des mets digestifs.* (L. Godard.)

Il vendait son tabac, son sucre et sa cannelle.
LA FONTAINE.

— *Cannelle mâle*, Ecorce de vieux troncs de cannelliers. « *Cannelle sauvage*, Ecorce du cannellier sauvage. « *Cannelle bâtarde, cannelle blanche, cannelle poivrée, cannelle du Pérou*, Noms divers de l'écorce du drimys de Winter. « *Cannelle giroflée ou cannelle noire*, Ecorce du myrte girofler. « *Cannelle de Cochinchine ou du Malabar*, Ecorce du laurier cassier.

— Par ext. Variété de rosier et de rose : *Rosier CANNELLE. Rose CANNELLE.* « Nom vulgaire spécifique de quelques champignons dont la couleur est d'un brun cannelé.

— Fam. *Mettre, être en cannelle*, Réduire, être réduit en menus débris : *Ah ! c'est qu'aussi vous avez fait une culbute ! La voiture EST EN CANNELLE.* (Bayard et Lemoine.)

— Par ext. Détruire, anéantir : *Pour la maison que mon âme habite, elle sera bientôt EN CANNELLE, mais tant que j'y logerai, je vous serai tendrement attaché.* (Volt.) « Fig. Déchirer par ses discours : *Il m'a MIS EN CANNELLE dans son journal.*

— Adjectif. Qui a la couleur de l'écorce du cannellier : *Son costume était fort propre : il consistait en une veste CANNELLE soutachée en soie de même couleur.* (Th. Gaut.)

— Encycl. Hist. Le nom grec *kinnamōmon* et le nom latin *cinnamomum* sont la transcription à peu près exacte d'un mot hébraïque, *kinnamon*, qui désigne la même substance. Les anciens connaissaient la *cannelle* et l'employaient en guise d'encens et de parfum ; elle leur était apportée d'Orient par les Phéniciens, ainsi que le dit Hérodote, et comme le prouve, du reste, l'origine sémitique du mot *kinnamōmon*. La plupart des auteurs anciens regardaient la *cannelle* comme originaire d'Arabie ; Strabon dit qu'elle venait aussi de l'Inde (XV, 695). En réalité, la *cannelle* des anciens leur venait presque exclusivement de l'île de Ceylan, qui en produit encore une qualité très-estimée de nos jours ; mais, comme les Arabes allaient la chercher pour la revendre aux Grecs et aux Romains, ces derniers s'imaginaient que la *cannelle* venait d'Arabie, ainsi qu'une foule d'autres matières précieuses, qui effectivement provenaient de l'Inde, de la Perse, etc. Pendant très-long-temps, l'arbre à *cannelle* demeura inconnu ; ce n'est que vers le milieu du dernier siècle qu'on en fit quelques monographies un peu sérieuses. La *cannelle* entraînait, chez les Israélites, dans la composition de l'huile sainte (Exode, xxx, 23) et servait comme parfum domestique.

— Chim. La *cannelle blanche* (*costus dulcis*) est l'écorce intérieure du *canella alba*, arbre de *cannelle* qui croît dans les Indes occidentales et spécialement dans la Jamaïque. Elle forme des tubes d'un jaune rougeâtre ayant 1 m. de long et 0 m. 03 d'épaisseur ; elle a un goût aromatique et agréable. Elle contient environ 8 pour 100 de manne, qu'on avait prise d'abord à tort pour une espèce particulière de mûre, à laquelle on avait donné le nom de *canneline* ; elle contient en outre de l'amidon et autres substances qui constituent ordinairement les végétaux. Par la distillation avec l'eau, la *cannelle* donne deux huiles volatiles, une plus légère que l'eau, l'autre plus pesante. Si ces huiles sont laissées en contact avec de la lessive de potasse, et qu'on distille le liquide après l'avoir étendu d'eau, les premières portions du produit distillé sont encore plus légères que l'eau, et enfin on obtient une huile pesante d'une odeur particulière. La lessive de potasse, dès que les huiles ont été obtenues, donne, après la neutralisation par un acide, et par la distillation, une huile pesante qui a la même odeur que l'huile de clou de girofle. L'huile légère de *cannelle* blanche sent très-fort, comme celle de cajuput ; elle peut être séparée, par une distillation fractionnée, en plusieurs huiles dont le point d'ébullition diffère beaucoup. La *cannelle* blanche contient environ 6 pour 100 de cendres formées principalement de carbonate de calcium.

CANNELLE s. f. (ka-nè-le — dimin. de *canne*). Robinet qu'on adapte à une cuve ou à un tonneau, quand on les met en perce : Une *CANNELLE* de bois, de cuivre, d'étain. « Quelques-uns disent *CANNETTE*, ce qui n'est pas contraire à l'étymologie.

— Techn. Petites cannelures situées au-dessous des trous d'aiguille. « Instrument en forme de couteau dentelé qui maintient les fils de laiton destinés à être découpés en épingles. « Outil de bûtonnier qui, placé dans la jatte, empêche l'ouvrage de s'endommager en frottant contre les bords.

— Encycl. Une *cannelle* est une espèce de robinet destiné spécialement à soutirer les liquides des tonneaux ; on en distingue plusieurs genres désignés sous les noms de *cannelles à soutirer*, *cannelles parisiennes*, *cannelles alsaciennes*, *cannelles à aspirateur*. Les *cannelles à soutirer* et les *cannelles parisiennes* sont composées d'une clef en bois ou en métal légèrement conique, qui entre à frottement doux dans un tube horizontal de même matière, recourbé à une extrémité ; la partie droite entre dans la tonne et la partie recourbée donne passage au liquide et permet de le diriger verticalement. La *cannelle alsacienne* diffère des précédentes en ce que l'écoulement du liquide n'a plus lieu par le tube, mais par l'intérieur de la clef, qui, à cet effet, est percée suivant son axe, et se prolonge sur une certaine longueur en dessous du boisseau. Les *cannelles à aspiration* dispensent d'ouvrir le trou de la bonde du tonneau, et en même temps qu'elles donnent passage au liquide, elles permettent à l'air de pénétrer dans la tonne et d'y exercer sa pression. Leur disposition est très-simple ; elle consiste à pratiquer un conduit dans le tube engagé dans le tonneau, en communication avec un trou fait dans la clef au-dessus de l'orifice d'échappement ; en ouvrant et en fermant le robinet, les deux ouvertures d'arrivée d'air et de décharge s'ouvrent et se ferment en même temps ; il va sans dire que, pour que l'écoulement ait lieu, il est utile que l'ouverture d'aspiration se trouve plus haut que celle d'échappement ; sans cela il y aurait équilibre de pression. On rencontre une foule de dispositions pour ces appareils de soutirage ; mais celle que nous venons de décrire, et qui est due à M. Kraushaar, est certainement une des plus simples.

CANNELÉ, ÉE adj. (ka-nè-lé — rad. *cannelle*). Didact. Qui a la couleur de la cannelé.

CANNELIER s. m. (ka-né-lié — rad. *cannelle*). Bot. Genre d'arbres, de la famille des laurées, formé aux dépens des lauriers, et dont l'écorce est connue sous le nom de *cannelle* : Toutes les parties du *CANNELIER* sont utiles. (V. de Bomare.) « *Cannellier* de Winter, syn. de *DRIMYS*.

— Encycl. Le genre *cannellier* (*cinnamomum*) appartient à la famille des laurées, et les espèces peu nombreuses qui le composent étaient rangées autrefois dans le genre *laurier*. Leurs caractères essentiels sont : arbres à fleurs petites, blanc verdâtre, en panicules ; périanthe coriace, à six divisions ; douze étamines disposées sur quatre rangs, les trois intérieures stériles ; ovaire à une seule loge uniovulée, surmonté d'un stigmate discoïde ; baie monosperme. Le *cannellier* de Ceylan (*cinnamomum Zeylanicum*) est un arbre de 8 à 10 m. de hauteur, à tige couverte d'une écorce rousse griseâtre, à rameaux munis de feuilles opposées, pétioles, ovales oblongues, aiguës au sommet, lisses, odorantes ; à fleurs nombreuses, petites, blanc verdâtre ; à baies ovoïdes, bleuâtres, renfermant une amande rougeâtre. On remarque encore dans ce genre le *cannellier* de l'Inde ou de la Cochinchine (*cinnamomum cassium*) et le *cullaban* (*cinnamomum cullaban*). La première espèce, comme son nom l'indique, est originaire de Ceylan ; mais on la cultive aujourd'hui à l'île Maurice, à Cayenne, aux Antilles, etc. La seconde croît en Cochinchine, sur la côte de Malabar, dans

les îles de Java et de Sumatra ; la troisième, aux Indes orientales et aux Moluques. Le sol qui convient le mieux aux *cannelliers* est un sable quartzeux, très-fin et blanc à la surface. Les sujets qui croissent dans des terrains plus riches en humus donnent des écorces épaisses, peu aromatiques, et généralement de qualité inférieure. La culture des *cannelliers* est d'ailleurs très-facile ; on propage ces arbres par graines, semées à la volée, en août, ou par boutures, plantées à 1 m. de distance entre elles. Les bosquets ou jardins de *cannelliers* ressemblent assez à nos jeunes taillis ; on les transforme quelquefois en pépinières, afin de pouvoir transplanter les plus jeunes, la première année, après la saison des pluies. Au bout de deux ou trois ans, les jeunes sujets donnent une pousse unique, haute de 3 à 4 m. ; on la coupe à 0 m. 50 au-dessus du sol ; les tiges produisent, en peu de temps, de nouvelles pousses, qu'on peut déjà enlever au bout d'un an. Les *cannelliers* prennent ainsi peu à peu la forme de nos têtards de saules, et il faut les éclaircir à mesure qu'ils grossissent. On récolte l'écorce de ces arbres, ou la *cannelle*, sur les sujets dont le diamètre varie de 0 m. 02 à 0 m. 06, ce qui arrive ordinairement à la sixième ou à la septième année. La décortication a lieu deux fois par an, après la saison des pluies et lors de l'ascension de la sève ; la première opération dure d'avril en août, la seconde de novembre en janvier. Voici, d'après Thunberg, la manière d'opérer. Des ouvriers privilégiés, nommés *écorceurs de cannelles*, s'assurent, à l'aide d'une entaille faite au *cannellier*, si l'écorce est mobile. La non-adhérence de l'écorce étant reconnue, on l'enlève en lanières, à l'aide d'incisions longitudinales, dont le nombre est subordonné à la grosseur de la branche. On superpose ensuite toutes les lanières, et on en fait des paquets d'environ 0 m. 25 d'épaisseur, que l'on abandonne à eux-mêmes pendant vingt-quatre à trente-six heures, ou jusqu'à ce que la légère fermentation qui s'établit permette la séparation de la partie verte extérieure de l'écorce ; ainsi préparée, celle-ci se roule en cylindres. On emboîte tous ces cylindres les uns dans les autres, et on les fait sécher sur des claies, d'abord à l'ombre, puis au soleil. On recueille soigneusement les morceaux de *cannelle* trop petits pour être mis en bottes, et les arbres non susceptibles d'être écorcés, pour en extraire l'huile de *cannelle*. Les écorces, avant d'être livrées au commerce, sont divisées en trois sortes, d'après leur dimension et leur qualité.

On distingue dans le commerce les *cannelles* de Ceylan, de Chine, de Cayenne, et la *cannelle mate*, qui sont toutes fournies par le *cannellier* de Ceylan. La *cannelle* du Malabar est produite par le *cannellier cassia*, et plus connue sous le nom de *cassia lignea*. Enfin, le *cullaban* donne la *cannelle giroflée*. Les racines du *cannellier* sont aromatiques. Les fruits renferment une huile concrète dite *cire de cannelé*, dont on fait des bougies. Toutes les parties de cet arbre donnent, par distillation, une huile essentielle.

CANNELLINE s. f. (ka-nè-lî-ne — rad. *cannelle*). Chim. Substance cristallisable que l'on a extraite de l'écorce du *cannellier*.

CANNELON s. m. (ka-ne-lon — rad. *canneler*). Moule cannelé pour les fromages glacés.

CANNELURE s. f. (ka-ne-lu-re — rad. *canneler*). Archit. et sculpt. Moulure pratiquée longitudinalement ou en spirale, autour du fût d'une colonne ou de la panse d'un vase, sur la surface d'un pilastre ou de quelques autres membres d'architecture : La *CANNELURE* appartient principalement à l'ordre dorique. (Bouillet.) L'artiste avait seulement peint, dans les *CANNELURES* suaves de sa tasse, une petite ruche d'où sortait un essaim de petites abeilles. (Mérimée.)

— Les cannelures prennent différents noms suivant les formes qu'elles revêtent :

Cannelures à côte. Celles qui sont séparées par des listels d'une certaine largeur. « *Cannelures à vive arête*. Celles qui ne sont point séparées par des côtes. « *Cannelures plates*. Celles qui sont faites en manière de pans coupés et qui donnent à la colonne une forme polygonale, ou celles qui sont creusées carrément en manière de petites facettes. « *Cannelures torsées*. Celles qui tournent en spirale autour du fût d'une colonne ou de la panse d'un vase. « *Cannelures de gaine, de terme, de console*. Celles qui sont plus étroites par le bas que par le haut. « *Cannelures rudementées*. Celles qui sont remplies par une baguette arrondie, plate ou découpée en ornements. « *Cannelures ornées*. Celles qui présentent, dans toute leur longueur ou par intervalles, de petites branches de feuillage ou des fleurons. « *Cannelures chevronsées* ou en *zigzag*. Celles qui décrivent une ligne brisée.

— Chir. Rainure pratiquée sur divers instruments, et ordinairement destinée à en guider la pièce principale : La *CANNELURE* d'une sonde.

— Techn. Petite gouttière que l'on pratique de chaque côté et en dessous des trous d'aiguille, pour faciliter l'introduction du fil.

— Bot. Strie profonde : Les *CANNELURES* des tiges de la bette.

— Encycl. Archit. On a beaucoup discuté sur l'étymologie du mot *cannelure* et sur l'origine de ce genre d'ornement. Les *cannelures*

ressemblant à de petits canaux ou sillons, l'étymologie la plus raisonnable nous paraît être celle qui fait de ce mot un diminutif de *canal*. D'autres veulent que *cannelure* dérive de *canne* (roseau), et ils en donnent pour raison que, dans certains édifices, les *cannelures* des colonnes et des pilastres sont remplies par des baguettes. Les Romains donnaient aux *cannelures* le nom de *striga* ou *stria*, dont la signification propre est celle de sillon. L'étymologie du mot latin correspond ainsi parfaitement à celle que nous croyons la plus exacte pour expliquer le mot français. Selon Vitruve, les premiers architectes qui eurent l'idée de creuser des *cannelures* autour du fût d'une colonne se seraient proposés d'imiter les cavités formées par les plis tombants de la robe d'une femme. Quatremère de Quincy n'a pas eu de peine à démontrer ce que l'opinion de l'écrivain latin a de paradoxal ; mais il s'est laissé aller lui-même à adopter un système tout aussi contestable, d'après lequel les *cannelures* auraient été imitées des rugosités des troncs d'arbre. Ce système est, d'ailleurs, la conséquence toute naturelle de celui qui prétend que la grossière cabane de bois, dans laquelle se logèrent les peuples primitifs, a été le prototype, le modèle de l'architecture grecque. Nous avons dit, au mot ARCHITECTURE, ce que nous pensons de ces conjectures plus ou moins ingénieuses et, en tous cas, très-puériles, avec lesquelles certains écrivains ont cherché à expliquer les origines de l'art de bâtir et des modifications qui ont été successivement apportées dans cet art. Nous ne reviendrons pas sur ce sujet, et, sans nous préoccuper plus longtemps des causes qui ont pu amener l'emploi des *cannelures* dans la décoration des colonnes, nous constaterons que ce genre d'ornements se retrouve dans des édifices de la plus haute antiquité, notamment dans les plus anciens monuments doriques qui nous soient connus. On peut même dire que l'usage des *cannelures* fut spécialement affecté, dès le principe, à l'ordre dorique. Les colonnes de cet ordre, suivant les préceptes de Vitruve, doivent avoir vingt *cannelures*, mais on connaît plusieurs édifices antiques où elles n'en ont que seize. Les Grecs donnaient généralement peu de profondeur à ces cavités, et les taillaient à vive arête, à peu près comme celles que l'on voit aux colonnes du péristyle de Saint-Sulpice, à Paris. Voici, d'après Vitruve, comment on doit procéder pour exécuter les *cannelures* dans l'ordre dorique. La circonférence de la colonne étant divisée en vingt parties, on construit un carré dont le côté est égal à l'une de ces parties, et, plaçant ensuite une des branches du compas au centre de ce carré, on trace d'un angle à l'autre une ligne courbe qui forme un quart de cercle et qui donne la mesure de la cavité qu'on veut pratiquer. Une autre méthode, pour faire les *cannelures* moins profondes, consiste à opérer sur un triangle équilatéral au lieu d'opérer sur un carré : la ligne courbe qui doit être prise pour mesure équivaut dans ce cas au tiers de la circonférence circonscrite à un triangle équilatéral ayant pour côté le vingtième du pourtour de la colonne. Cette seconde manière est beaucoup moins usitée. Il est à remarquer que les Grecs n'admirent point, dans le dorique, l'usage pratiqué depuis de canneler le fût de la colonne jusqu'aux deux tiers, et ils n'adoptèrent qu'assez tard celui de terminer les *cannelures* au-dessous de l'astragale en manière de niche. « Dans les plus anciens monuments doriques, dit Quatremère, la *cannelure* se termine aussi carrément dans le haut que dans le bas, c'est-à-dire qu'à son extrémité supérieure elle est coupée horizontalement par les petits filets ou listels du chapiteau. C'est ainsi qu'on la voit aux temples de Thorion, de Syracuse, et à plusieurs autres. Mais aux colonnes des temples d'Athènes, la *cannelure* se termine par une légère portion de cercle... Les plus grandes *cannelures* doriques que l'on connaisse sont certainement celles du temple de Jupiter, à Agrigente. Leur largeur, quoique en proportion avec la colonne, avait été remarquée par les anciens. Diodore, en parlant des colonnes de ce temple colossal, nous dit qu'un homme pouvait se placer dans la cavité d'une de leurs *cannelures*. Un fragment de ces colonnes ne semble être échappé à la destruction entière du temple que pour justifier la vérité du récit de Diodore. On y voit encore des *cannelures*, dont la largeur mesurée dans la partie voisine du chapiteau, c'est-à-dire dans la partie la plus étroite de la colonne, est de 19 pouces, espace sans doute plus que suffisant pour contenir un homme. »

Dans les monuments de l'ordre ionique et de l'ordre corinthien, les *cannelures* des colonnes sont ordinairement au nombre de 24, quelquefois de 32, rarement de 20, comme dans le temple de la Fortune Virile, à Rome, et dans celui de la Sibylle, à Tivoli. Elles sont généralement plus profondes que dans l'ordre dorique, et, au lieu d'être taillées à vive arête, elles sont séparées par un listel que l'on nomme la *côte* de la *cannelure* et auquel on donne, en moyenne, un tiers de la largeur de la cavité. Les cavités elles-mêmes sont, le plus souvent, arrondies en niche à chaque extrémité ; quelquefois, c'est le nu de la colonne qui rentre en demi-cercle dans la cavité, comme on le voyait autrefois aux colonnes de l'édifice connu à Bordeaux sous le nom de Piliers de Tutèle. Fréquemment les *cannelures* ioniques et corinthiennes sont remplies par une baguette, simple ou ornée, détachée sur les bords, et que

l'on appelle *rudementure* : ce remplissage est destiné à protéger les côtes des *cannelures* contre les chocs et à prévenir les fractures ; tel est du moins le but d'utilité qu'on peut lui assigner, indépendamment de son caractère ornemental. En égard à cette destination, Quatremère de Quincy est d'avis que « les *cannelures* rudementées ne doivent employer que dans les colonnes qui sont à rez-de-chaussée, c'est-à-dire en danger d'être heurtées, et non dans celles que leur élévation sur des piédestaux met hors d'un pareil risque, ou qui se trouvent appliquées sur un second ordre. » Il ajoute que « les rudementures ne doivent remplir que la partie inférieure des *cannelures*, puisque le besoin qui les motive dans cette même partie de la colonne ne subsiste plus par rapport à la portion du fût que la hauteur met hors de la portée de tout accident. » L'usage le plus répandu, en effet, est de ne rudenter les *cannelures* que dans le tiers inférieur de la hauteur de la colonne ; mais il existe beaucoup d'exemples de *cannelures* rudementées d'un bout à l'autre, notamment au péristyle du Panthéon, à Paris. Les rudementures ont ordinairement la forme d'une baguette arrondie dont la convexité contraste avec la concavité de la *cannelure* ; mais parfois elles sont plates ou découpées en ornements.

Ce que nous venons de dire des *cannelures* ioniques et corinthiennes s'applique de tous points aux *cannelures* de l'ordre composite. L'ordre toscan ne comporte guère ce genre d'ornement, et ne l'admettrait en tout cas que dans la simplicité de formes prescrites pour l'ordre dorique.

On voit, par un passage de Vitruve, que les anciens multipliaient quelquefois le nombre des *cannelures* à certaines colonnes pour ajouter, en apparence, à l'épaisseur de leur diamètre. Il est à remarquer, en effet, que plus les objets sont partagés en un grand nombre de parties, et donnent à parcourir à l'œil un espace subdivisé, plus ils paraissent volumineux. A dire vrai, cette illusion d'optique ne tarde pas à s'évanouir devant la réflexion, et il serait ridicule, par conséquent, d'abuser des *cannelures* sous prétexte de remédier à la ténuité du fût des colonnes. C'est principalement en vue d'atteindre ce dernier résultat que Soufflot a fait canneler les colonnes du péristyle du Panthéon.

Les *cannelures* torsées ont été peu usitées chez les Grecs, et, suivant Quatremère, elles doivent être prosrites de l'architecture régulière (lisez classique) ; car, « pratiquées sur une surface perpendiculaire, elles font un effet aussi faux que déplaisant. » Les anciens cannelaient non-seulement les colonnes, mais quelquefois aussi la face antérieure du larmier, certaines scoties ou cavités de profil, les consoles, les galnes ou termes, les piédroches, la partie inférieure ou le fond des vases. Les *cannelures* torsées ou en spirale étaient assez souvent admises dans ce dernier cas. On a découvert à Samos, dans un temple de Junon, la plinthe et le tore d'une colonne cannelée horizontalement, avec côtes formées d'un double listel.

L'usage des *cannelures* se répandit de bonne heure dans les diverses contrées de l'Orient, notamment en Perse, où l'on trouve, à Persépolis, des colonnes qui ont jusqu'à quarante *cannelures*. Les Romains employèrent ce genre d'ornement toutes les fois que la matière le permettait. Les architectes de la période romaine et de la période romano-byzantine firent de même. Les édifices du XI^e au XIII^e siècle, qui subsistent en Provence, à Arles, à Cavillon, et jusqu'en Bourgogne, à Autun, à Beaune, etc., ont leurs colonnes et leurs pilastres couverts de *cannelures*. Il est même à remarquer que, dans les monuments du XII^e et du XIII^e siècle, la *cannelure* occidentale s'éloigne des profils amarrés de la *cannelure* romaine pour se rapprocher des profils et de l'échelle de la *cannelure* grecque, et qu'elle prend même parfois des formes originales. Les pilastres du triforium de la cathédrale de Langres n'ont qu'une seule *cannelure*, profonde et large ; les pilastres des piles intérieures de la même église en ont deux. Quelquefois les côtes qui séparent les *cannelures* sont ornées de baguettes : l'ensemble de ces surfaces concaves et convexes alternativement est du meilleur effet. Au XIII^e siècle, les *cannelures* sont rarement simples sur les colonnes ; elles sont ou chevronsées, ou torsées, ou rudementées, ou ornées.

Les *cannelures*, supprimées par l'architecture ogivale, reparurent sur les pilastres et les colonnes des monuments de la Renaissance, et elles ont été généralement employées depuis, à l'imitation de l'antique. Une innovation qui mérite d'être citée, mais qui, d'ailleurs, a été peu suivie, se remarque à la face méridionale du Louvre et au rez-de-chaussée de la galerie de Philibert Delorme, aux Tuileries : les *cannelures* des pilastres alternent avec des assises en collier formant bossage.

— Techn. Dans les filatures, on emploie un grand nombre de cylindres cannelés en fer, en cuivre et en bois, pour l'étréage des mèches et des fils de lin, de laine ou de coton. Les *cannelures* de ces cylindres, tournés préalablement à la grosseur voulue, se font sur une machine à raboter au moyen d'un outil en forme de grain d'orge, ou avec des bagues dentelées à l'intérieur. Celles-ci, dont l'emploi est récent, sont fixées dans un support à chariot, qui marche horizontalement pendant que les cylindres restent fixes. Comme on ne peut can-

neler en une seule passe, on dispose des bagues graduées, de telle sorte que la première commence à former les *cannelures*, la seconde et la troisième les impriment plus fortement, et les dernières les finissent entièrement.

Ces petits appareils servent aussi à calibrer les cylindres cannelés, ce qui ne peut avoir lieu avec les machines à raboter; à cet effet, on remplace les bagues dentelées par une bague ou virole unie, qui, dans sa marche, polit et calibre le cylindre en enlevant toute la matière qui excède son diamètre intérieur.

CANNEQUIN ou **CANEQUIN** s. m. (ka-ne-kain). Comm. Cotonnade blanche des Indes.

CANNER v. a. ou tr. (ka-né — rad. *canne*). Mesurer à la canne. || Garnir les fonds de chaises ou de fauteuils avec un treillis en canne.

CANNES, ville maritime de France (Alpes-Maritimes), ch.-l. de canton, arrond. et à 17 kilom. S.-E. de Grasse, sur la Méditerranée; pop. aggl. 7,874 hab. — pop. tot. 9,618 hab. Fabrique de parfumeries et savonnerie; commerce de sardines salées, anchois, vins, oranges, citrons, huile d'olive, grains, etc. Le mouvement de la navigation du petit port de Cannes a été, en 1861, de 108 navires jaugeant ensemble 4,450 tonneaux.

La ville de Cannes fut fondée par les Marseillais sur les ruines de l'ancienne Oxibia, détruite par les Sarrasins, qui emmenèrent les habitants en esclavage, rebâti et repeuplé au ^xe siècle par quelques familles génoises. Elle est assez bien bâtie autour d'une anse, dont le quai large, propre et bien ombragé, est bordé de jolies maisons. La plage est commandée par une tour et un vieux château gothique bâti sur un rocher surmonté d'une ancienne église. C'est sur cette plage que Napoléon 1^{er} débarqua à son retour de l'île d'Elbe, le 1^{er} mars 1815. Bains de mer, charmantes promenades. « La jolie petite ville de Cannes, disent MM. Girard et Barest (*Cannes et ses environs*), est mollement couchée sur un lit de sable, au fond d'une baie délicieuse, entourée de citronniers et d'orangers, au milieu d'un bois d'oliviers, de cactus, d'aloès et de jujubiers. Les vagues bleues de la Méditerranée viennent baigner ses pieds, et, pour modérer leur impétuosité bruyante, la nature a placé dans ce joli golfe deux files verdoyantes et fleuries (les îles Lérins), comme deux corbeilles à demi submergées. » La situation de Cannes est en effet une des plus riantes et des plus poétiques qu'on puisse rêver, et, si l'on ajoute à ces agréments pittoresques la douceur d'un ciel toujours bleu, on comprendra aisément la vogue dont cette petite ville jouit, depuis quelques années, comme station d'hiver. Une foule de villas, plus coquettes les unes que les autres, ont surgi, comme par enchantement, au milieu des ombrages qui enveloppent la modeste cité. Il nous suffira de citer dans le nombre : les châteaux de Sainte-Ursule et de Labocca, en style gothique; le château de Sainte-Marguerite; celui d'Eleonore-Louise; la villa Victoria; la villa des Roches, construite sur l'emplacement d'une ancienne carrière exploitée par les Romains; la villa Alexandra; la villa Alba; la villa Crookenden; la villa de la comtesse d'Oxford, etc.

Le *Casino*, qui s'élève au fond de la baie, est spacieux et bien abrité; il est construit dans le style des châteaux gothiques de l'Angleterre. Du vaste balcon qui fait saillie du côté de la mer, on jouit d'une vue admirable. L'église paroissiale, dédiée à Notre-Dame-d'Espérance, couronne une plate-forme élevée et domine tout le pays environnant. Elle a été construite pendant l'ère romane, et, comme la plupart des autres édifices religieux de la contrée, elle était entourée autrefois de fortifications destinées à la protéger contre les incursions des Sarrasins et des pirates barbaresques. Elle n'a de remarquable aujourd'hui que la sévérité de son style et la hardiesse de sa voûte à plein cintre. On y conserve un reliquaire de 1491, provenant de Saint-Honorat, de Lérins. Près de cette église est la chapelle de Sainte-Anne, qui date du ^{xiii}e siècle. De l'ancien château abbatial, il ne reste qu'une belle tour carrée, commencée vers 1070 et terminée en 1395. Citons enfin le pont de Riou, construit au ^{xiii}e siècle sur l'emplacement d'un pont romain. || Bourg du royaume d'Italie, dans la Terre-de-Bari, près l'Ofanto (l'ancien *Aufidus*), à 10 kilom. S.-O. de Barletta. C'est la *Cannæ* des Romains, ville d'Apulie, célèbre par la victoire d'Annibal en 216 av. J.-C.; le lieu où se livra cette bataille, entre la ville et l'Ofanto, porte encore le nom de *Campo di Sangue*.

CANNES (BATAILLE DE), gagnée par Annibal sur les Romains l'an 216 av. J.-C. Les généraux de la république, ceux du moins que n'aveuglait point une folle présomption, commençaient à comprendre le danger qu'il y avait à se trouver en face d'un aussi redoutable capitaine qu'Annibal, et ils cherchaient dans d'autres inspirations que celle d'un courage téméraire un contre-poids à Trasimène. Fabius, le premier, faisant appel aux conseils de la prudence, avait généreusement, aux dépens de sa réputation et de sa popularité, donné l'exemple de cette tactique lente, mesurée, prévoyante, qui consistait à se tenir toujours hors de la portée de l'ennemi, mais toujours prêt, en même temps, à

profiter de ses moindres fautes; à le harceler dans ses mouvements, à lui couper les vivres, et à intercepter ses communications. Ce système faillit devenir fatal à Annibal; mais, heureusement pour lui, il répugnait à la fierté romaine, qui eût plutôt accepté un désastre que ce qu'elle regardait comme une humiliation. Servilius et Régulus, nommés consuls après la dictature de Fabius, imitèrent la sage réserve du Temporisateur; mais le peuple, s'indignant à la fin de cette lenteur salutaire, poussé d'ailleurs par les déclamations de ses tribuns, porta au consulat Paul-Emile et Tarentius Varron; le premier, personnage d'une prudence consommée, sage continuateur de Fabius; le second, cher aux plébéiens à cause de la bassesse de son origine et de la haine qu'il nourrissait contre la noblesse; présomptueux, arrogant, sans aucune expérience de la guerre, tel, en un mot, qu'Annibal l'eût choisi lui-même, s'il eût été maître des suffrages. Dans les circonstances ordinaires, la république ne levait annuellement que quatre légions, composées chacune de 4,000 hommes d'infanterie et de 200 cavaliers; mais, dans l'espoir d'écraser Annibal et de finir la guerre par une action d'éclat, elle prescrivit alors la levée de huit légions de 5,000 hommes et de 300 chevaux. En même temps, elle réunit les deux armées consulaires, qui, suivant une ancienne et sage coutume, avaient toujours été placées sous le commandement séparé de chacun des deux consuls. Lorsque Paul-Emile partit de Rome, Fabius, agité de funèbres pressentiments, lui dit qu'il redoutait plus pour lui l'ignorance présomptueuse de son collègue que le courage et le génie d'Annibal. Les deux armées romaines présentaient un ensemble de 80,000 hommes d'infanterie et 6,000 chevaux, tandis que les forces carthaginoises ne se composaient que de 40,000 fantassins et de 10,000 cavaliers; mais tous soldats éprouvés, enhardis par la victoire et électrisés par l'ascendant de leur général. Celui-ci eut d'abord recours à la ruse. Cependant il ne parvint point à mettre en défaut la vieille expérience de Paul-Emile. Manquant de vivres et désespérant, dans les circonstances actuelles, d'amener les Romains à combattre, il leva son camp, et alla s'établir près de Cannes, bourg de l'Apulie jusqu'alors obscur, mais qui allait acquérir un renom immortel. Les armées consulaires l'y suivirent, et campèrent dans une plaine ouverte, sur l'une et l'autre rive de l'Aufide, à deux lieues des Carthaginois. Elles se retranchèrent dans un double camp, le plus faible sur la rive orientale de l'Aufide, le plus grand en deçà de cette rivière, du même côté que les Carthaginois. Annibal faisait sans cesse harceler les Romains par ses infatigables cavaliers numides, dont les courses hardies irritaient de plus en plus l'ardeur des légions. Paul-Emile réussit d'abord à la modérer; mais peut-être son autorité allait-elle être mécon nue, lorsque l'aveugle témérité de son collègue précipita le dénouement que sa sagesse avait jusqu'alors conjuré, et que le génie d'Annibal avait préparé. Varron, poussé à bout par une nouvelle insulte des Numides, profita d'un jour où le commandement des deux armées lui appartenait tout entier pour accepter la bataille, à laquelle Annibal provoquait habilement son orgueilleuse présomption. Sans même consulter Paul-Emile, il fit passer l'Aufide au reste des troupes; puis il rangea toutes les forces romaines en bataille, donnant aux lignes de son infanterie une profondeur inutile, au lieu de profiter de la supériorité du nombre pour se développer et déborder l'ennemi, faute capitale qu'allait lui faire cruellement expier son redoutable adversaire. Paul-Emile, immolant noblement son amour-propre à l'unité de la république, avait rejoint son collègue, et commandait l'aile droite. Varron était à l'aile gauche, et Servilius Geminus, l'un des consuls de l'année précédente, dirigeait le centre.

La vue d'une armée si formidable frappa d'abord les troupes africaines d'une surprise mêlée de tristesse. « Quelle immense armée! s'écria Gisco, un des officiers d'Annibal; on ne peut la regarder sans étonnement. — Il est vrai, lui répondit Annibal; mais tu ne remarques pas une chose encore plus étonnante: c'est que, dans toute cette multitude d'hommes, il n'y en a pas un seul qui s'appelle Gisco, comme toi! » Cette plaisanterie, répétée bientôt de rang en rang, y ranima la confiance et la gaieté. Annibal rangea son infanterie sur une seule ligne; il plaça à gauche la cavalerie espagnole et gauloise, appuyée à l'Aufide, pour l'opposer à la cavalerie romaine. Vint ensuite une moitié de l'infanterie africaine, pesamment armée; puis l'infanterie gauloise et espagnole, qui formait le centre. L'autre moitié de l'infanterie africaine et la cavalerie numide composaient l'aile droite. Les gens de trait, disposés en tête de l'armée, faisaient face à ceux des Romains. Asdrubal était à l'aile gauche; Hannon tenait la droite; Annibal, ayant avec lui son frère Magon, s'était réservé le commandement du centre. Entre toutes ces troupes, les Gaulois et les Espagnols se faisaient remarquer, les premiers par leur froid mépris du danger, qu'attestait insolentement un corps athlétique nu jusqu'à la ceinture; les seconds, par leurs habits de lin, dont l'extrême blancheur était relevée, par une bande de pourpre éclatante. Annibal, qui savait prendre ses avantages en grand capitaine, et ne rien négliger de ce qui pouvait

favoriser la victoire, avait disposé ses troupes de manière à ce qu'elles reçussent au dos le vulture, vent régional qui soufflait à époques périodiques dans ces contrées, tandis qu'il frappait les Romains en plein visage et les aveuglait de flots de poussière mêlés aux rayons d'un soleil brûlant.

Les soldats armés à la légère engagèrent l'attaque de part et d'autre; puis les deux ailes de la cavalerie en vinrent aux mains du côté de l'Aufide, l'aile gauche d'Annibal, composée de ses plus vieux soldats, contre la droite des Romains: ce ne fut point un de ces combats familiaux à la cavalerie, où des manœuvres rapides et des charges impétueuses décident du succès. Ces cavaliers, pressés dans un étroit espace entre le fleuve et l'infanterie, s'abordaient vaillamment, chaque homme, dit Tite-Live, saisissant son adversaire et cherchant à le précipiter de son cheval. Ce choc terrible se soutenait avec un courage égal de part et d'autre, sans qu'on pût encore pressentir à quel parti resterait la victoire, lorsque les cavaliers romains, suivant une coutume qui leur avait souvent réussi, mais qui allait leur devenir fatale dans cette circonstance, sautèrent de cheval et combattirent en fantassins. Lorsque cette nouvelle parvint à Annibal: « *Je les aime mieux ainsi*, s'écria-t-il, *que si on me les eût livrés pieds et poings liés*. » En effet, malgré le courage désespéré avec lequel ils se défendirent, presque tous demeurèrent sur la place; les autres furent atteints dans leur fuite; et massacrés en détail par les rapides cavaliers d'Asdrubal.

Pendant ce combat de la cavalerie, les deux infanteries s'étaient abordées, et la lutte n'avait pas tardé à revêtir un caractère d'effroyable acharnement. Les centres avaient commencé par se heurter, et Annibal, conduisant le sien en personne dès qu'il avait vu les Romains se mettre en mouvement, avait ralenti la marche de la droite et de la gauche de ce centre, composé, comme nous l'avons dit, d'Espagnols et de Gaulois, de manière à ce que le milieu formât une demi-circonférence dont la partie saillante était tournée vers l'ennemi. Les Romains se ruèrent sur cette masse proéminente, qui bientôt commença à plier insensiblement et à perdre du terrain. A cette vue, le reste de l'infanterie romaine s'ébranla pour prendre en flanc les Gallo-Espagnols et précipiter leur défaite. Ceux-ci continuèrent toujours leur mouvement rétrograde, jusqu'à ce qu'ils soient revenus à leur point de départ, et les Romains s'engagèrent de plus en plus sur le terrain que leurs ennemis abandonnent; mais alors la scène change: Annibal, voyant les péripéties de la lutte suivre si exactement chacune de ses profondes prévisions, et sentant arrivé le moment de frapper le coup décisif, ordonne à ses deux ailes de se replier brusquement sur les flancs des Romains, et, tandis que ces derniers croient déjà saisir la victoire, ils se voient tout à coup étreints dans un infranchissable cercle de fer. La cavalerie espagnole et gauloise attaqua en queue les légions, tandis que l'infanterie africaine, les chargeant de front et en flanc, enfonçait leurs rangs et les taillait en pièces. Ce ne fut plus alors une lutte, un combat, mais un gigantesque carnage, où les vieilles phalanges de la république tombèrent noyées dans leur sang.

A l'aile droite, où la cavalerie alliée des Romains avait à soutenir le choc de la cavalerie numide, l'avantage parut longtemps balancé; mais Asdrubal, vainqueur à l'aile gauche, étant alors venu renforcer la droite, la cavalerie alliée prit aussitôt la fuite. Asdrubal lança ses Numides après les fuyards, et lui-même, avec sa cavalerie espagnole et gauloise, se rabattit sur les derrières de l'infanterie romaine, dont il aida ainsi à compléter le désastre.

Dès le début de l'action, Paul-Emile avait reçu de graves blessures, qui ne l'empêchèrent point, néanmoins, de combattre avec l'intrépidité d'un vieux légionnaire, et de remplir les devoirs d'un habile général. Un tribun militaire, Cn. Lentulus, ayant réussi à s'arracher à la sanglante mêlée avec une troupe d'élite, aperçut l'infortuné consul assis sur un rocher, et tout couvert de sang. Il s'arrêta et le pressa vivement de prendre son cheval. Paul-Emile, prodigue de sa grande âme, suivant l'expression d'Horace.

*Animæque magnæ prodigum,
Pecno superante, Paulum,*

Paul-Emile refusa héroïquement ce secours: « Ne perds pas un temps précieux, répondit-il à Lentulus, à t'apitoyer inutilement sur mon sort. Je ne survivrai pas à tant d'intrépides guerriers; je veux mourir ici. Eloigne-toi, va dire au sénat de fortifier Rome avant l'arrivée du vainqueur, et assure Fabius qu'en mourant je me suis souvenu de son amitié, de ses conseils et de sa sagesse. » En ce moment arriva un groupe de fuyards, puis un flot de cavaliers d'Annibal, qui tuèrent le consul sans le connaître. Lentulus se sauva à la faveur du tumulte. Quant à l'autre consul, Tarentius Varron, le provocateur de cette épouvantable défaite, il parvint à s'échapper, accompagné seulement de 70 cavaliers, et à gagner la ville de Venouse.

Jamais Rome, au temps de ses plus grandes calamités, n'avait été frappée d'un coup plus terrible. Outre le consul Paul-Emile, les Carthaginois comptèrent sur le champ de bataille

deux questeurs, vingt et un tribuns légionnaires, plusieurs personnages illustres qui avaient été consuls ou préteurs, Servilius consul de l'année précédente; Minucius, maître de la cavalerie sous Fabius; quatre-vingt sénateurs, et une si étonnante quantité de chevaliers, que leurs bagues, marques distinctives de leur dignité, suffirent à remplir trois boisseaux, dont la vue frappa d'admiration le sénat de Carthage, et le remplit d'une joie orgueilleuse. Enfin cinquante mille Romains, suivant Tite-Live; soixante-dix mille, d'après Polybe, jonchaient la plaine de Cannes, sans compter dix mille prisonniers, recueillis par la cavalerie numide. Jamais pareils trophées n'avaient orné le triomphe d'un vainqueur. Les Carthaginois étaient si acharnés au carnage, qu'Annibal fut obligé de parcourir leurs rangs, et de crier à plusieurs reprises: « *Arrière, soldat; épargne le vaincu!* »

On dit que, immédiatement après la bataille, Maharbal, l'un des principaux lieutenants du héros carthaginois, général de la cavalerie africaine, lui proposa de marcher aussitôt sur Rome, offrant de le précéder avec ses cavaliers, et promettant de le faire souper dans cinq jours au Capitole. Le grand capitaine, embrassant d'un coup d'œil toutes les difficultés d'une pareille expédition, avec une armée affaiblie, contre une cité si vaste, si populeuse et si guerrière, répondit qu'une telle proposition demandait un sérieux examen. « Je vois bien, reprit alors Maharbal, que les dieux n'ont pas donné à un même homme tous les talents à la fois: tu sais vaincre, Annibal; mais tu ne sais pas profiter de la victoire. — *Vincere scis, Annibal; victoria uti nescis*. » Ces paroles de Tite-Live et la réflexion qui les suit, que « ce retard d'un seul jour fut peut-être le salut de Rome et de la république, » ont servi de texte, jusqu'à Montesquieu, aux déclamations plus ou moins fondées des historiens. Nous examinerons ailleurs, et en nous appuyant sur des autorités que personne n'osera contester, si Annibal eut le tort de ne pas juger une telle entreprise avec l'impatience de ses généraux (V. VAINCUS), et nous terminerons ce récit par une anecdote qui trouve doublement sa place ici: parce qu'Annibal en est le héros, et parce qu'elle répond catégoriquement aux écrivains qui prononcent *ex cathedra* sur les plus grands événements militaires, sans avoir jamais vu un champ de bataille. Annibal, passant par une ville de l'Asie Mineure, après qu'il eut été forcé de quitter Carthage, fut invité par plusieurs de ses amis à aller entendre un vieux rhéteur qui excitait l'admiration de tous par la manière savante dont il traitait toutes les questions relatives à l'art militaire. Par curiosité, ou plutôt par condescendance pour ses amis, Annibal alla entendre cet homme si habile dans l'art de bien dire. Enhardi plutôt qu'intimidé par la présence d'un tel auditeur, le vieux rhéteur eut l'impertinente présomption de s'étendre longuement, devant le plus grand capitaine de cette époque, sur les devoirs d'un bon général, sur les qualités qu'il devait réunir, en un mot de décider sur les points les plus délicats et les plus difficiles de la redoutable science de la guerre. Tous les assistants applaudissaient; Annibal seul restait impassible. Lorsqu'on fut sorti, ses amis l'entourèrent, et le pressèrent d'exprimer son opinion: « Je n'ai jamais, répondit froidement l'illustre vainqueur de Cannes, je n'ai jamais entendu radoter si savamment et si longtemps. »

CANNÈS ou **CANÈS** (Francisco), philologue espagnol, né à Valence, mort à Madrid en 1775. Religieux franciscain et missionnaire apostolique, il passa seize années au collège de Saint-Jean, à Damas, où il étudia les langues orientales. Revenu en Espagne, il fut reçu parmi les membres de l'Académie royale d'histoire de Madrid. Il publia une *Grammaire arabe* avec un *Dictionnaire arabe-espagnol* (1774), et plus tard un *Dictionnaire espagnol-latin-arabe* (1787, 3 vol. in-fol.)

CANNETELLO, ville du royaume d'Italie, dans la Calabre Ulérieure 1^{re}, district et à 14 kilom. N. de Reggio, sur le phare de Mes-sine; 2,230 hab. Ville en grande partie ruinée par le tremblement de terre de 1783.

CANNETIÈRE, **CANETIÈRE** ou **CANNET-TIÈRE** s. f. (ka-ne-ti-ère — rad. *CANNETTE*). Techn. Ouvrière qui dispose la soie sur les cannettes: *Les CANNETIÈRES, qui disposent la soie sur les cannettes, ne gagnent que 1 fr. par jour*. (J. Simon.) || Machine au moyen de laquelle on charge de fil plusieurs cannettes à la fois. || Terme de tapisserie à la Jacquart.

CANNETILLE s. f. (ka-ne-ti-ille; || mll.). Techn. Lame très-fine d'or ou d'argent, torsillée en spirale: *La CANNETILLE d'or et d'argent se prépare dans les ateliers de Paris ou de Lyon*. (Bouillet.) || Fil de laiton argenté, qui entoure les plus grosses cordes des instruments à corde. || Sorte de treillis en laiton, dont les modistes se servent pour soutenir les ornements qu'elles emploient dans la confection de leurs ouvrages, et particulièrement des chapeaux de dames.

CANNETILLÉ, **ÉE** (ka-ne-ti-llé; || mll.) part. pass. du v. *Cannetiller*: *Broderie CANNETILLÉE*.

CANNETILLER v. a. ou tr. (ka-ne-ti-llé; || mll. — rad. *cannetille*). Techn. Orner de cannetilles: *CANNETILLER une broderie*.

CANNETO, bourg du royaume d'Italie, province et à 55 kilom. S. de Brescia, sur la rive gauche de l'Oglio; 2,300 hab. C'est un chef-lieu de district, dont la fondation paraît remonter à la plus haute antiquité. Ville du royaume d'Italie, dans la Terre-de-Bari, district et à 15 kilom. S. de Bari, chef-lieu de canton; 2,192 hab. Abondantes récoltes d'aromates, anis et cumin.

CANNETTE s. f. (ka-nè-te — rad. *canne*). Petit tuyau ou tube de bois, de jonc, de roseau, de carton ou de toute autre matière, qui est recouvert de trame. Petit tube de papier, de paille, de roseau, ou tuyau de plume, que l'on remplit de poudre, et dont on se sert pour communiquer le feu à la charge d'une mine. Se dit aussi pour CANNELLE, robinet, et pour CANETTE, vase où l'on sert de la bière.

— Pêch. Dans le midi de la France, Roseau employé pour la pêche à la ligne : *Un pêcheur à la CANNETTE, surpris par cette rafale...* (Alex. Dum.)

— Encycl. On donne le nom de *cannette* à une petite bobine qui contient le fil dont on se sert pour former la trame d'un tissu de soie, laine, coton, lin ou chanvre. On en distingue deux sortes : les *cannettes à dérouler* et à *défiler*.

Les premières se placent dans la navette du métier à tisser, où elles sont animées d'un mouvement de rotation autour d'un axe fixe. Elles sont munies de petites branches flexibles qui, en frottant dans le tube, ont pour but d'empêcher un développement de fil trop considérable ; on les emploie principalement lorsque les matières sont fortes et élastiques.

Les secondes, au contraire, sont assujetties d'une manière invariable dans la navette ; le fil y est enroulé en commençant par la tête, et en formant des anneaux coniques superposés, qui se défilent simultanément en le faisant tirer dans le sens de l'axe du tube ; ce genre de *cannettes* s'emploie pour tisser les châles et les matières tendres.

Pour enrouler le fil sur les *cannettes*, on se sert de petites machines appelées *cannetières*, qui fournissent un grand travail et que des femmes et des enfants peuvent faire marcher sans produire une grande force. Au moyen de ces métiers, la distribution du fil sur chaque broche se règle seule, d'après sa grosseur et son numéro.

CANNIBALE adj. (kann-ni-ba-le — du mot indien *Canniba*, nom des naturels anthropophages). Anthropophage, qui se nourrit de chair humaine : *Peuple CANNIBALE. Race CANNIBALE. Les cruautés des Espagnols ont fait naître une horrible haine, et rendu sauvages, féroces et CANNIBALES des peuples naturellement doux.* (Mme Ancelot.) *Ceylan n'avait vraisemblablement plus d'habitants CANNIBALES à l'époque où elle était visitée par les Arabes.* (A. Maury.) Relatif aux peuples cannibales, aux habitudes de ces peuples : *Férocité CANNIBALE. Mœurs CANNIBALES.*

— Substantif. Individu anthropophage : *Un CANNIBALE. Les CANNIBALES. On ne connaît pas de CANNIBALES qui ne fassent cuire leurs mets favoris ; c'est ce qui les distingue des carnivores.*

Le *cannibale* est moins sauvage en sa vengeance. Quand il tient le captif en sa toute-puissance, Il invente à plaisir les plus cruels trépas, Il le tenaille, soit ! mais ne l'abrutit pas !

ROLLAND et DU BOYS.

— Par exagér. Homme d'une férocité comparable à celle des cannibales : *C'est un CANNIBALE. Les querelles des théologiens sont devenues des guerres de CANNIBALES.* (Volt.)

— Syn. *Cannibale, anthropophage.* V. ANTHROPHAGIE.

CANNIBALISME s. m. (kann-ni-ba-li-sme — rad. *cannibale*). Anthropophagie, action ou habitude de manger de la chair humaine : *Le CANNIBALISME n'est pas dans la nature. Les habitants de la Terre-de-Feu ont été soupçonnés avec raison de CANNIBALISME ; ils sont dans l'usage de tuer leurs plus vieilles femmes, pour les dévorer, lorsqu'ils craignent de manquer de vivres.* (Fr. Lacroix.) *Nous rétrogradons de ce terme en terme jusqu'au CANNIBALISME.* (Proudh.)

— Par exagér. Férocité comparable à celle des cannibales : *C'est de la barbarie, de la sauvagerie, du CANNIBALISME.*

CANNIER s. m. (ka-nié — rad. *canne*). Techn. Ouvrier carrossier qui emploie la canne dans la confection des ouvrages de son état. Ouvrier qui garnit les fonds de chaises avec un treillis en canne, ou plutôt en rotin. Dans ce dernier sens, le féminin est surtout usité : *Une bonne CANNIÈRE gagne 2 fr. 50 par jour.* Fabricant de cannes. Peu usité.

CANNIÈRE s. f. (ka-niè-re). Pêch. Brete-lière, sorte de filet pour la pêche des chiens de mer.

CANNILÉE s. f. (ka-ni-lé). Bot. Syn. de CANILÉE.

CANNING (George), célèbre ministre anglais, né à Londres en 1770, mort à Chiswick en 1827. Son père appartenait à une ancienne famille du comté de Warwick ; mais, ayant épousé une jeune fille pauvre de la famille de Sheridan, il se vit déshérité de la fortune paternelle et dut quitter le barreau pour chercher des ressources dans le commerce des

vins. Il mourut en 1771, laissant deux filles et un fils. Ce dernier fut élevé aux frais d'un de ses oncles, marchand à Londres ; la veuve embrassa la carrière théâtrale, se remarqua deux fois, et vécut assez pour voir l'élévation de son fils, qui lui assura une vieillesse heureuse et l'entoura jusqu'à sa mort des soins les plus affectueux.

George fit ses premières études au collège d'Eton, et, dès l'âge de seize ans, fonda, avec quelques condisciples, un recueil littéraire, le *Microcosme*, où ses articles spirituels et incisifs commencèrent à fixer sur lui l'attention. C'est à cette époque aussi qu'il composa un poème intitulé *l'Esclavage de la Grèce*. Pendant qu'il étudiait le droit, il se lia étroitement avec les sommités du parti whig, Fox, Burke, Sheridan, Gray, qui nourrissaient l'espoir de trouver en lui un défenseur ardent de leurs opinions politiques ; mais il trompa cruellement l'espoir des libéraux, rechercha l'appui de Pitt, et fut élu sous son patronage membre du parlement (1793).

Il se rangea parmi les partisans du gouvernement et se donna tout entier aux tories. Son attitude dans cette première session fut à peu près passive ; mais il se préparait aux luttes oratoires par l'étude et par une observation attentive et réfléchie, attendant, pour débiter avec éclat, une occasion que le traité conclu l'année suivante avec le roi de Sardaigne vint bientôt lui fournir. Le discours qu'il prononça dans cette circonstance produisit une assez vive impression et jeta les bases de sa réputation politique. Il devint dès lors l'un des orateurs les plus actifs de la chambre et déploya un tel talent, que Pitt lui laissa supporter presque à lui seul le poids des orageuses discussions qui agitérent le parlement en 1795. Dans cette session, Canning appuya la suspension temporaire de l'*habeas corpus*, et se montra opposé à la réforme parlementaire, opposition dans laquelle il persista et qu'il manifesta à plusieurs reprises jusqu'à la fin de sa carrière. Nommé en 1796 sous-secrétaire d'Etat et réelu en même temps à la chambre, il continua à y soutenir son puissant patron dans sa politique rétrograde et dans sa lutte acharnée contre la Révolution française. En 1797, il fonda, de concert avec lord Liverpool, George Ellis, lord Clare et quelques autres, l'*Anti-Jacobin*, journal destiné à combattre les feuilles qui se montraient favorables aux principes de la France nouvelle. Il fut l'un des collaborateurs les plus actifs de cette feuille hebdomadaire, qui parut de novembre 1797 à juillet 1798, et à laquelle il donna un grand nombre de poésies et d'articles humoristiques, plus tard réunis et publiés sous le titre de *Poésies de l'Anti-Jacobin*. L'année 1798 vit deux de ses plus beaux succès oratoires : le discours qu'il prononça pour l'abolition du commerce des esclaves, et celui dans lequel il répondit à la proposition de Tierney relative à la conclusion d'un traité de paix avec la République française.

En 1799, il fut nommé l'un des commissaires pour les affaires de l'Inde et épousa, l'année suivante, une fille du général Scott de Balmorie, qui lui apporta une dot de 2,500,000 fr. A la dissolution du cabinet de Pitt, en 1801, il se retira également, et, pendant les sessions suivantes, son éloquence amère et sa puissante raillerie donnèrent une grande force à l'opposition. Au retour de Pitt à la tête des affaires, en 1804, il fut nommé trésorier de la marine, poste qu'il n'occupa que jusqu'au mois de janvier 1806, la mort de Pitt ayant à cette époque amené un changement total dans le ministère ; mais son éloignement dura peu de temps, car, en avril 1807, il reçut le portefeuille des affaires étrangères dans le nouveau cabinet tory, formé par le duc de Portland. Son administration fut signalée par le bombardement de Copenhague et l'embarquement de la flotte danoise, sa déclaration de guerre, effroyable violation du droit des gens, à laquelle une juste flettrissure est restée attachée.

Le 14 janvier 1809, Canning signa à Londres un traité d'alliance entre le gouvernement anglais et la jeune suprématie espagnole, qui gouvernait au nom de Ferdinand VII. Au mois de septembre de la même année, une altercation qu'il eut au sein du conseil avec le ministre de la guerre, lord Castlereagh, amena entre lui et ce dernier un duel au pistolet, dans lequel il fut grièvement blessé. Par suite de cet incident, il dut, ainsi que son adversaire et le duc de Portland, se retirer du ministère, mais n'en continua pas moins d'occuper un rang distingué à la chambre, où, en 1812 particulièrement, il soutint une lutte brillante en faveur de l'émancipation des catholiques.

En 1814, il fut nommé ambassadeur en Portugal, poste qu'il occupa jusqu'en 1816. A son retour, il fut élu membre du parlement pour Liverpool, après une lutte acharnée avec les candidats du parti populaire, lutte pendant laquelle sa vie fut plusieurs fois en danger. La même année, il entra de nouveau au ministère, comme président du département des Indes, et lorsque, en 1820, la reine Caroline, épouse de George IV, fut traduite devant le parlement pour répondre à une accusation d'adultère, il se retira, plutôt que de prendre part à la procédure intentée contre cette princesse et alla voyager sur le continent. Après avoir ensuite occupé pendant

quelque temps le poste d'ambassadeur extraordinaire auprès de la Confédération helvétique, il venait d'être nommé gouverneur général de l'Inde et se préparait à partir, lorsque le suicide de lord Castlereagh le fit de nouveau rappeler au ministère. Il ne voulut pas intervenir dans les affaires de l'Espagne, mais il tourna ses regards vers le nouveau monde et résolut d'envoyer des consuls dans les principales républiques espagnoles de l'Amérique du Sud. C'était le premier pas vers la reconnaissance de l'indépendance de ces nouveaux Etats, qui, bien qu'ils ne fussent point encore constitués, étaient de fait totalement indépendants de l'Espagne. En 1825, il notifia formellement aux gouvernements européens que la Grande-Bretagne allait accrédi-ter des agents diplomatiques près des gouvernements de la Colombie, de Mexico et de Buenos-Ayres, et conclut avec ces différents Etats des traités de commerce dont la base était la reconnaissance de leur indépendance. Au mois de décembre 1826, il contribua à décider l'intervention anglaise pour empêcher l'Espagne de s'immiscer dans les affaires du Portugal.

En février 1827, le comte de Liverpool, premier ministre, ayant été atteint de démence, Canning fut appelé à lui succéder. Des que sa nomination fut connue, le lord chancelier Eldon, le duc de Wellington, le comte Bathurst, le comte Westmoreland, le vicomte Melville, Robert Peel et différents membres de la Chambre donnèrent leur démission dans des termes qui annonçaient une hostilité déclarée contre le nouveau premier ministre, qui fit alors des avances au parti whig. Plusieurs des membres de ce parti acceptèrent de lui des emplois, et d'autres, à la tête desquels étaient Brougham, Tierney et Francis Burdett, lui promirent leur coopération. La vie de Canning fut dès lors une lutte incessante contre le torysme, qu'il avait soutenu jusque-là. Il n'en persévéra pas moins dans sa détermination bien arrêtée de s'opposer à une réforme parlementaire. Le dernier acte de sa vie publique fut le traité signé à Londres, le 6 juillet 1827, entre l'Angleterre, la France et la Russie, et relatif aux affaires de Grèce. Sa santé, depuis longtemps chancelante, s'était encore affaiblie depuis son élévation au ministère, au milieu de ses luttes incessantes avec les tories, qui le considéraient comme un renégat. Vers le milieu de juillet, son état empira au point qu'un changement d'air fut jugé nécessaire ; il se retira alors à Chiswick, dans la maison de campagne du duc de Devonshire, où il mourut le 8 août suivant. Il fut enterré à l'abbaye de Westminster, où son tombeau s'élève à côté de celui de Pitt. Canning occupa une place éminente parmi les orateurs parlementaires de l'Angleterre. Doué d'une pénétration peu ordinaire, d'une éloquence naturelle et d'une grande facilité d'élocution, il préparait cependant d'avance ses discours, quoiqu'il lui arrivât parfois de les improviser, et les revoyait toujours avant qu'ils fussent imprimés. Les traits qu'il lançait frappaient toujours le but, et jamais le côté faible de son adversaire ne lui échappait. Comme homme d'Etat, un des plus grands éloges qu'on en puisse faire, c'est de dire qu'il mourut pauvre, après avoir occupé les premiers emplois publics de l'Angleterre, et quoique sa femme lui eût apporté une fortune considérable. Après la mort de son mari, elle fut élevée à la pairie et reçut une pension annuelle de 3,000 livres sterling (75,000 fr.). Les discours de Canning ont été recueillis et publiés par R. Therry, sous ce titre : *Discours de Canning, avec un mémoire sur sa vie* (Londres, 1828, 6 vol.).

On doit remarquer qu'en paraissant revenir, dans la dernière partie de sa carrière, aux principes libéraux de sa première jeunesse, Canning ne faisait en réalité qu'obéir aux circonstances, et que sa politique n'en demeura pas moins exclusivement anglaise. Pour maintenir la prépondérance de son pays, il avait combattu la Révolution et l'Empire, et c'est pour servir les mêmes intérêts, pour empêcher la formation d'une puissance trop considérable en Europe, qu'il tendit la main aux républiques de l'Amérique du Sud et qu'il reconnut leur indépendance de l'Espagne, qu'il s'opposa à l'intervention de cette dernière puissance en Portugal, qu'il protégea l'affranchissement de la Grèce, qu'il détacha l'Angleterre de la Sainte-Alliance et qu'il tendit à l'isoler pour lui faire jouer le rôle de médiatrice des nations. Toutefois, on doit reconnaître que le résultat n'en fut pas moins favorable à la cause du progrès et de la liberté des peuples.

Il existe, de sir James Mac-Intosh, un portrait de Canning peut-être un peu trop brillant, mais que cependant nous reproduirons ici, bien moins comme un modèle de fidélité historique que comme un témoignage de l'enthousiasme que le célèbre homme d'Etat avait inspiré à beaucoup de ses concitoyens.

Canning était un homme de génie, un homme d'esprit et de cœur ; il était capable à la fois de pensées hautes et généreuses, d'affection et de dévouement ; c'était un homme d'Etat qui, dans sa patrie, sut transformer beaucoup de ses adversaires en partisans dévoués, et qui était devenu à l'étranger le point de ralliement, la seule espérance de tous les nobles esprits, avides d'ordre et de liberté légale. Arrêté au milieu de sa carrière, il laissa à moitié achevés des plans d'une étonnante hardiesse, qui promettaient de placer son nom au

premier rang des bienfaiteurs du genre humain, entre ces nobles génies qui ont poussé leurs contemporains dans la route du progrès, ou qui ont su les doter de longues années de paix et de prospérité.

CANNING (Charles-John, vicomte), homme d'Etat anglais, fils du précédent, né à Gloucester-lodge, près de Brompton, en 1812, mort en 1862. Il entra d'abord au collège d'Eton et ensuite au collège du Christ à Oxford, où il reçut, en 1833, le grade de bachelier. En 1836, il fut envoyé à la chambre des Communes, où il siégea du côté de l'opposition, à la tête de laquelle se trouvait alors sir Robert Peel. Mais son stage à la Chambre basse dura peu de temps, et la mort de sa mère, l'année suivante, lui ouvrit les portes de la Chambre des lords. Il avait épousé, en 1835, la fille aînée de lord Stuart de Rothesay, dame d'honneur de la reine. Lors de la formation du ministère de sir Robert Peel en 1841, il accepta le poste de sous-secrétaire d'Etat des affaires étrangères, qu'il conserva jusqu'en 1846, où il fut nommé directeur général des eaux et forêts. Il résigna cependant cet emploi au mois de juillet suivant, lors de la retraite de son parti. Lorsque lord Aberdeen prit le ministère en 1852, il devint directeur général des postes et conserva cet emploi jusqu'en 1855. A la fin de cette même année, le marquis de Dalhousie ayant donné sa démission de gouverneur général des Indes, un des derniers actes ministériels de lord Aberdeen fut de lui donner lord Canning pour successeur. Il arriva au siège de son gouvernement en février 1856 et eut à soutenir cette terrible insurrection qui mit pendant deux ans l'Inde à feu et à sang. Dans ces graves conjonctures, des esprits amis des mesures extrêmes ont fait à lord Canning le reproche de n'avoir pas montré assez de fermeté ; mais, de l'avis des *politiciens* les plus compétents, le gouverneur anglais s'est, au contraire, tiré de ce pas difficile avec autant d'habileté que d'intelligent patriotisme, et les Anglais doivent à son zèle de n'avoir pas eu à déplorer une révolte plus étendue.

CANNING (Stratford, sir), diplomate anglais, de la même famille que les précédents. Il remplit à plusieurs reprises la fonction d'ambassadeur à Constantinople, prit part à toutes les négociations relatives à l'indépendance de la Grèce, et appuya énergiquement la Porte, en 1848, dans son refus de livrer Kossuth et les autres réfugiés hongrois à la Russie.

CANNIZARÈS ou **CANIZARÈS**. V. CANIZARÈS.

CANNOMOIS s. m. (ka-no-moi). Bot. Syn. de RESTIO.

CANNON, général anglais, né vers la fin du siècle dernier. Après avoir servi dans les Indes et en Espagne, il entra, en 1853, dans l'armée ottomane avec le titre de major général et sous le nom de Behram-pacha. Il se distingua particulièrement au siège de Silistrie, et commanda, pendant la guerre de Crimée, la division turque placée en réserve à Eupatoria.

CANNOPHYLLITE s. m. (kann-no-fil-li-te — du lat. *canna*, balistré, et du gr. *phylon*, feuille). Bot. Genre de plantes fossiles, dont les feuilles ressemblent à celles des balistrés, et dont on connaît une seule espèce.

CANNOSA, bourg de l'empire d'Autriche, sur les côtes de Dalmatie, cercle et à 16 kilom. N. de Raguse. Ce village est célèbre par ses énormes oliviers et par deux platanes gigantesques, dont les troncs sont si gros que cinq hommes peuvent à peine les embrasser.

CANNSTADT, ville du Wurtemberg. V. KANNSTADT.

CANO ou **CAM** (Diego), célèbre navigateur portugais du xve siècle. En 1484, il s'avança au delà du cap Sainte-Catherine, le point le plus éloigné auquel on fût parvenu sous le règne du roi Alphonse, et atteignit l'embouchure d'une rivière appelée *Zayre* par les naturels, et nommée depuis le *Coigo*. Diego Cano remonta cette rivière à une courte distance de la mer jusqu'à ce qu'il rencontrât quelques-uns des habitants du pays ; mais il ne put en obtenir aucun renseignement satisfaisant, car les interprètes noirs qui se trouvaient à bord de son bâtiment ne comprenaient pas leur langage ; il apprit toutefois, au moyen de signes, que cette contrée appartenait à un roi qui habitait, à une distance considérable de la côte, une ville appelée Bauza (les Portugais l'appellèrent depuis San-Salvador). En conséquence, Diego Cano envoya vers cette ville, sous la conduite des naturels, quelques hommes de son équipage, porteurs d'un riche présent pour le roi, et dont il devait attendre le retour. Mais, comme des circonstances qui n'avaient pu être prévues les retinrent beaucoup plus longtemps qu'il ne l'avait calculé, Diego Cano résolut de porter lui-même la nouvelle de sa découverte en Portugal, et, ayant gagné la confiance des naturels, il détermina quatre d'entre eux à s'embarquer avec lui, afin de leur apprendre le portugais et de s'en servir plus tard en qualité d'interprètes. Enfin, il fit comprendre par des signes à ceux qui restaient que dans quinze lunes ceux de leurs compatriotes qu'il emmenait dans son pays reviendraient sains et saufs. Ces Africains occupant un certain rang dans leur pays, et la nature les avait doués d'une intelligence si vive que, durant la traversée du Congo à Lisbonne, ils acquirent une connaissance suffisante de la langue portugaise pour être en état de donner à Diego

Cano des renseignements pleins d'intérêt sur leur patrie et sur les régions qui s'étendaient au delà vers le sud. Aussi le roi de Portugal, ravi de cette découverte, les traita-t-il avec la plus grande bonté et une munificence royale.

L'année suivante, Diego Cano retourna à la rivière Zayre ou Congo; il y débarqua les quatre naturels, chargés de nombreux présents que le roi Jean envoyait à leur souverain, avec mille instances pour l'engager à embrasser la religion chrétienne; puis il repartit à son bord les Portugais qu'il avait laissés à son premier voyage, et voulut ensuite essayer de reconnaître la côte située au midi de la rivière Congo. Jusqu'où s'avancat-il? Les historiens portugais ne nous l'apprennent pas d'une manière positive; mais il paraît que, soit manque de provisions, soit désir d'établir des relations amicales avec le roi du Congo, il revint à la rivière Zayre, où le souverain du pays le reçut avec la plus grande distinction. Les récits des négres arrivés tout récemment du Portugal et les riches présents du roi Jean avaient produit une impression profonde sur l'esprit du monarque africain. Il adressa de nombreuses questions à Diego Cano concernant la religion chrétienne, et, satisfait de ce qu'il apprit sur ses doctrines et ses solennités, il envoya un de ses principaux officiers, nommé Gazuta, en ambassade au roi Jean, suppliant instamment ce monarque de faire baptiser son ambassadeur et de lui envoyer quelques ministres de sa sainte religion pour convertir les Africains et leur faire abjurer leurs erreurs idolâtres. Diego Cano arriva heureusement en Portugal, où bientôt après Gazuta fut baptisé sous le nom de Jean Sylva. Le roi et la reine de Portugal consentirent à lui servir de parrain et de marraine, et cette cérémonie se termina par l'abjuration de tous ceux qui l'avaient suivi.

CANO (Jean-Sébastien DEL), navigateur espagnol, né à Guetaria, mort en 1526. Il commanda un des vaisseaux qui faisaient partie de l'expédition de Magellan et ramena en Europe le dernier bâtiment de ce navigateur (1522). Il périt pendant un second voyage aux Indes. Cano est le premier marin, en Europe, qui ait fait le tour du monde. Les Espagnols conservèrent longtemps à Séville le navire la *Victoria*, sur lequel il avait accompli son voyage, et qui périt enfin de vétusté. Sébastien del Cano contribua à l'établissement d'un comptoir espagnol dans l'île de Tidor, et reconnut Amboine, Timor, Tolor, etc. Charles-Quint ne se borna pas à accueillir avec une haute distinction le hardi navigateur lorsqu'il revint en 1522 en Espagne, il lui donna une pension de 500 ducats et lui permit de prendre des armoiries représentant un globe, avec cette devise : *Primus circumdeditur me*.

CANO ou **CANUS** (Melchior), évêque et théologien espagnol, né à Tarançon en 1523, mort à Tolède en 1560. Après avoir professé la théologie à Alcalá et à Salamanque, il fut envoyé par Charles-Quint au concile de Trente. A son retour, il fut nommé évêque des Canaries; puis, ayant donné sa démission, il devint provincial de la Castille. On lui doit : *Prælectiones de penitentia*; *De sacramentis*, et *Locorum theologicorum libri XII*.

CANO (Alonso), surnommé *el Racionero*, peintre, sculpteur et architecte espagnol, né à Grenade en 1601, mort en 1667, florissait à cette époque, fameuse pour les arts, où brillaient Velazquez, Zurbaran, Moyna, Espinosa et Murillo, qui illustrèrent à jamais le règne de Philippe IV.

Son père, qui était architecte, lui apprit sa profession; Martinez Montagnoz lui enseigna la sculpture, François Pacheco, Jean del Castillo, peut-être Herrera le vieux l'initierent à la peinture, et c'est sans doute à ses succès dans tous ces arts rivaux qu'il dut l'honneur d'être comparé par ses compatriotes à Michel-Ange.

Doué d'une rare puissance de travail, il menait de front l'étude de la peinture et celle de la sculpture. Jeune encore, il eut l'honneur de conduire à bonne fin une œuvre immense qu'on admire encore à Séville : cinq matras-autels, qu'il exécuta à peine âgé de trente ans. Des détails exquis, répandus à profusion sur cette œuvre colossale, lui assurèrent une réputation éclatante. Ces précoces succès éveillaient l'envie, et un certain Llano de Valdés poussa à bout Cano, qui le tua en duel. Forcé de prendre la fuite, le peintre-sculpteur se réfugia à Madrid, chez Velazquez, dont l'énigmatisme crédit le mit à l'abri de toute poursuite.

Mais la vie d'Alonso Cano devait être éprouvée plus durement encore. Un misérable qu'il avait recueilli par charité, un jeune Italien, son élève, égorgé sa femme pour voler ses bijoux. Le peu d'accord qui régnait dans son ménage, les récriminations continuelles de sa femme, emportée et acariâtre, étaient publiés à Madrid. Détesté par l'inquisition, il en fut la victime; on l'accusa de s'être défilé de sa femme, et, devenu une seconde fois errant et fugitif, il se cacha longtemps à Valence, dans un couvent de religieux, dont il paya royalement l'hospitalité en peignant sept tableaux. Mais il aspirait à la liberté : il sortit de sa retraite, espérant que le temps avait assoupi les haines, et il arriva à Madrid. Reconnu et arrêté, on le mit à la question. Toutefois le bruit de sa présence

dans les cachots de l'inquisition ayant transpiré, le roi et les religieux de Porta-Cochi, dont il avait immortalisé la demeure, intervinrent, et Cano fut sauvé.

Découragé, en proie à une noire mélancolie, le Michel-Ange espagnol termina obscurément sa vie dans un couvent. Un moment, il sembla retrouver dans la paix du cloître un allègement à ses douleurs; mais la lueur fut passagère : si la main était encore ferme, l'âme était brisée. Il mourut quelque temps après.

CANO DE AREVALA (Jean), peintre espagnol, né en 1656 à Valdemoro, mort à Madrid en 1696, fut un miniaturiste distingué, et excella surtout dans la décoration des éventails. Son genre de talent le mit à la mode près des dames, et lui valut le titre de peintre de la reine. Cano ne se bornait pas à manier habilement les pinceaux, il avait la passion des armes. Cette passion lui attira plusieurs duels, et il finit par être tué dans un guet-apens.

CANOBBIO, ville du royaume d'Italie, province de Novare, district et à 16 kilom. N.-E. de Pallanza, sur la rive occidentale du lac Majeur; 2,000 hab. Ce bourg, situé à l'entrée de la petite vallée de Canobbio et à l'embouchure du Tenere, est renommé depuis le xve siècle pour ses tanneries; il possède une belle église bâtie sur les dessins de Bramante, et décorée de remarquables fresques attribuées à Gaudente Ferrari.

CANOÛNE s. m. (ka-no-gne; gn mil.). Ancienne forme du mot CHANOÛNE.

CANOÏ s. m. (ka-noi). Corbeille. # Vieux mot.

CANOÏE s. f. (ka-no-le). Sorte de pâtisserie.

CANOLIRE s. f. (ka-no-li-re). Crust. Genre de crustacés isopodes, comprenant une seule espèce, dont la patrie est inconnue.

CANOLLÉ (André-Joseph), littérateur français, était membre du lycée des arts et des sciences de Poitiers, vers la fin du xviii^e siècle. Il a laissé quelques écrits, dont les principaux sont : *Délices de la solitude* (1795), et *Des sciences positives et de leur application à l'industrie* (1798).

CANON s. m. (ka-non — du gr. *kanôn*, règle). Dr. ecclés. Décret, règle concernant la foi ou la discipline : *Les CANONS du concile de Trente. Les CANONS de l'Eglise. Les saints CANONS. Les CANONS inspirés de Dieu à nos saints prédécesseurs.* (Boss.) *Pour autoriser vos maximes, vous n'avez ici ni lois ni CANONS.* (Pasc.) *Les seuls CANONS d'une authenticité incontestable qui nous soient parvenus du concile de Nicée sont au nombre de vingt.* (Lenormant.) # *Canons des apôtres ou apostoliques, canons anciens, canons des Pères, canons ecclésiastiques*, Recueil de lois ecclésiastiques très-anciennes, que quelques-uns même ont attribuées aux apôtres. # *Canon grégorien*, Ensemble de règlements relatifs à la messe et au service divin, établis par Grégoire le Grand. # *Canons pénitentiaux*, Recueil des règles qui déterminaient autrefois la nature et la durée de la pénitence imposée aux pécheurs. # *Concorde des canons*, Nom donné à diverses collections de lois ecclésiastiques, dans lesquelles on s'est attaché à établir l'unité de ces lois, et notamment à concilier entre elles les décisions des conciles.

— Liturg. Catalogue des saints canonisés ou reconnus par l'Eglise : *Saint Charlemagne n'est pas inscrit au CANON des saints.* # Ensemble des prières et cérémonies qui constituent la partie essentielle de la messe, depuis la préface jusqu'à la communion, ou même la messe entière. # Tableau où sont écrites certaines paroles de la messe appartenant au canon, et qu'on place au milieu de l'autel : *Un CANON enluminé.* # Dans l'Eglise grecque, Hymne que l'on chante à l'office du soir, après les psaumes, les prières et autres tropiques. # *Grand canon*, Canon de la messe composé par André de Damas, archevêque de Crète.

— Chronol. ecclés. *Canon pascal*, Tableau des fêtes mobiles réglées par la fête de Pâques, pour un certain nombre d'années. # *Canon pascal d'Eusèbe*, Cycle pascal de dix-neuf ans, imaginé par Eusèbe de Césarée. # *Canon pascal de saint Hippolyte*, Cycle pascal de seize ans, inventé par saint Hippolyte. # *Canon pascal de Théophile*, Cycle pascal de quatre-vingt-quinze ans, introduit par Théophile d'Alexandrie.

— Ecrit. sainte. Catalogue des livres reconnus comme inspirés : *Les protestants n'inscrivent pas le Cantique des cantiques au CANON des Ecritures. Les Juifs n'ont jamais inséré le livre de Tobie dans leur CANON.* (Volt.)

— Philol. Catalogue des auteurs considérés comme modèles, dans un genre spécial : *Le CANON des poètes épiques.* # Catalogue donné comme authentique des ouvrages d'un auteur : *Le CANON d'Hippocrate.* # Nom donné par certains auteurs aux chapitres de leurs ouvrages : *Saint Hilaire divise en trente-trois CANONS son commentaire de saint Matthieu.*

— Paléogr. Règle pour régler le papier.

— Anc. jurispr. Redevance ou prestation annuelle. # *Canon emphytéotique*, Revenu annuel de l'emphytéose.

— Mathém. Ancien syn. de FORMULE. # *Canon des triangles*, Table logarithmique des

sinus, tangentes et sécantes, pour la résolution des triangles. # *Canon logarithmique*, Simplification, réduction à un très-petit format ou volume, d'une table de logarithmes, même très-étendue : *Les CANONS logarithmiques ont été composés par M. Hoëne Wronski, géomètre distingué, dans le but de répandre l'usage des logarithmes dans toutes les classes de la société, par la diminution du volume et du prix de ses tables.* (E. Clément.)

— Mus. Méthode et instrument propres à déterminer les intervalles des sons. Vieux en ce sens. # Mélodie que des voix en nombre indéterminé attaquent successivement et peuvent recommencer indéfiniment, ou plus généralement Morceau ou fragment de morceau de musique dans lequel les parties sont en imitation continuelle. # *Canon double*, Celui dans lequel deux parties, imposant chacune un sujet différent, sont imitées par les autres parties. # *Canon circulaire*, Celui qui parcourt la série des douze tons majeurs ou mineurs. # *Canon énigmatique*, Celui qui ne porte aucune indication de mesure ni de clefs, et dont il faut chercher la solution. # *Canon rétrograde* ou à l'écrevisse, Celui où la première partie chante d'abord le morceau du commencement à la fin, puis la deuxième partie opère sa rentrée, et en même temps la première reprend le même chant en commençant par la fin, et ainsi de suite. # *Canon polymorphos*, Celui qui présente beaucoup de résolutions différentes. # *Canon renversé*, Celui que l'on peut exécuter soit comme il est écrit, soit en commençant par la fin du morceau.

— Typogr. Nom donné à quatre dimensions de caractères dont la force de corps varie de vingt-huit à quatre-vingt-huit points typographiques. # *Petit canon*, Caractère de vingt-huit points. # *Gros canon*, caractère qui a tantôt quarante-quatre, tantôt quarante-huit points. # *Double canon*, Caractère de cinquante-six points. # *Triple canon*, Caractère de quatre-vingt-huit points : *Son nez avait pris le développement et la forme d'un A majuscule, corps de triple CANON.* (Balz.)

— Adjectiv. S'emploie pour CANONIQUE dans l'expression *Droit canon* : *L'étude du droit CANON.*

— *Corps du droit canon*, Recueil de canons, décrétales, etc., de tous les documents qui servent de base au droit canonique.

— Syn. *Canons, décisions, décrets.* Les canons sont les règles de l'Eglise établies par les conciles; ils se rapportent proprement à la discipline et aux mœurs. Quand il y avait des tribunaux ecclésiastiques, les canons étaient le code d'après lequel l'officiel rendait ses arrêts. Les canons sont aussi des règles relatives au dogme, mais alors ils ont toujours un caractère plus général que les *décisions* et les *décrets*; ils touchent aux points principaux du dogme et servent de base à toutes les discussions théologiques. Les *décisions* déterminent ce qu'on doit croire relativement à tel ou tel point de la doctrine; on les considère comme fixant les doutes et mettant un terme aux discussions. Les *décrets* sont des ordres auxquels il faut se soumettre, en vertu de l'obéissance que tout fidèle doit à l'Eglise.

— Encycl. *Canons des conciles.* Les décisions des conciles sont appelées *canons*, parce qu'elles doivent servir de règle à la croyance et à la conduite des fidèles. Les *canons* peuvent avoir pour objet le dogme ou la discipline. Dans le premier cas, ils font autorité et participent de l'immutabilité qui s'attache toujours aux décisions dogmatiques de l'Eglise. Ils procèdent ordinairement par la formule suivante : *« Si quis crediderit, dixerit... anathema sit, Si quelqu'un croit, dit telle chose, qu'il soit anathème. »* c'est-à-dire rejeté du sein de l'Eglise et de la société des fidèles.

Dans le second cas, au contraire, les *canons* peuvent être modifiés; l'histoire ecclésiastique nous en fournit de nombreux exemples. Plus d'une fois on a été obligé de revenir sur des décisions qui avaient paru trop rigoureuses; l'histoire du célibat des prêtres le prouve suffisamment. En un mot, la discipline, et par conséquent les *canons* disciplinaires varient avec le temps, les lieux et les circonstances, à moins toutefois qu'il ne s'agisse de questions très-importantes. Ils tiennent moins à la théologie qu'au droit canonique. Le concile de Trente, voulant relever chez les ecclésiastiques l'esprit de soumission aux *canons* des conciles, s'exprime en ces termes : « Le concile a voulu que tout ce qui a été salutairement ordonné par les souverains pontifes et par les *sacrés conciles*, touchant la vie des clercs, leur extérieur, leur conduite, etc., soit observé dorénavant sous les mêmes peines que celles qui ont été statuées dans les conciles précédents. » (Sess. XXII; *De reform.*, c. xii). Malheureusement, il y avait là un obstacle : c'était l'ignorance où étaient les ecclésiastiques de la plupart des décisions des conciles; ils connaissaient à peine les principales, encore n'était-ce que par l'usage. Pour y remédier, on prit plus tard le parti d'introduire dans les bréviaires les principaux *canons* sur la conduite des clercs.

— *Canons apostoliques.* Les articles de discipline ecclésiastique, connus sous ce nom, sont empruntés soit aux *Constitutions apostoliques* (v. ce mot), soit aux décrets de plusieurs conciles. Il en existe deux recensions, dont la plus courte (50 articles) est admise

par l'Eglise latine, et la plus longue (85 articles) par l'Eglise grecque. Quelques auteurs catholiques ont voulu reconnaître dans ces *canons* les décrets des prétendus conciles de Jérusalem et d'Antioche. La tradition prétend, de son côté, qu'ils ont été recueillis par Clément de Rome, sous la dictée des apôtres. Cela est insoutenable. Les cinquante premiers *canons* ont été rassemblés dans la seconde moitié du ve siècle, et reconnus immédiatement par l'Eglise latine; au vie siècle, on en ajouta trente-cinq autres, que l'Eglise grecque seule accepta.

— *Concorde des canons.* Le grand nombre de conciles qui se tinrent, surtout à partir du xve siècle, avait donné naissance à beaucoup de dispositions qui, très-souvent, étaient différentes les unes des autres, et quelquefois même diamétralement opposées. Ainsi, la question du célibat des prêtres a été traitée dans bien des conciles, et les décisions rendues à ce sujet ont été souvent contradictoires. Cependant, l'Eglise était toujours proclamée *une*; *une*, non-seulement dans son origine, mais encore dans sa doctrine, dans sa morale. Il fallait donc établir ou chercher à établir cette *unité* en prouvant que, malgré des contradictions apparentes, les *canons* étaient entre eux dans une concorde parfaite. Tel fut le but des ouvrages qui parurent à différentes reprises sous le titre de *Concorde des canons*, *Concordia canonum*. Ce nom fut donné pour la première fois à la collection de Jean le Scolastique, qui distribua en cinquante titres toutes les lois ecclésiastiques. En 690, un évêque d'Afrique, du nom de Cresconius, rangea sous trois cents titres, dans un ensemble systématique, les travaux chronologiques de Denys le Petit. Cet ouvrage était déjà d'une importance bien plus considérable que la collection de Jean le Scolastique. Il fut encore dépassé par la fameuse *Concorde des canons discordants entre eux*, plus connue sous le nom de *Décret de Gratien*, *Decretum Gratiani*, qui lui fut donné plus tard. C'est du reste le seul ouvrage qui mérite réellement le nom de *Concorde des canons*; les collectionneurs antérieurs s'étaient contentés de faire des recueils des lois ecclésiastiques, disposées dans l'ordre chronologique; Gratien, le premier, chercha à concilier les contradictions réelles ou apparentes qui existaient entre elles. « Là où il y a des contradictions apparentes entre les *canons* ou les opinions des Pères, dit Rustenstrauch, dans son *Histoire du droit ecclésiastique* (préf., § 41), il indique des deux côtés les autorités, et, par des distinctions quelquefois assez subtiles, il cherche à rétablir la concorde. »

— *Canons pénitentiaux.* Ces *canons*, qui avaient pour but de déterminer la nature et la durée des pénitences imposées aux pécheurs, furent dressés pour la plupart au xve siècle et sont empreints d'une sévérité excessive, ce qui s'explique par les conditions dans lesquelles se trouvait l'Eglise à cette époque. Tout la poussait à la rigueur envers les pécheurs, les pécheurs publics surtout. Les novations et les montanismes l'accusaient de porter l'indulgence jusqu'à la faiblesse et de favoriser ainsi les dérèglements; de là le besoin pour elle de répondre à ces accusations par des actes qui prouvaient jusqu'à l'évidence qu'elles étaient mal fondées. D'un autre côté, elle avait à lutter contre le paganisme qui rejetait volontiers sur le christianisme, même les fautes de ses adhérents, et trouvait dans les moindres désordres des motifs pour repousser la religion nouvelle. Enfin l'ère des persécutions venait de finir, et il était à craindre que les chrétiens n'oubliassent trop tôt cette vie dure et cette pureté de mœurs auxquelles ils avaient été accoutumés.

Voici quelques exemples qui pourront donner une idée de la sévérité de certains *canons pénitentiaux* : sur le premier commandement, il en est qui imposent sept ans de pénitence publique à ceux qui font des enchantements; vingt jours à ceux qui auront cueilli des herbes médicinales avec des paroles magiques; vingt ans à celui qui aura consulté les devins; un an à celui qui aura ajouté foi aux divinations; quarante jours à ceux qui auront cherché à connaître l'avenir au moyen de livres ou de tablettes; deux ans à ceux qui auront eu recours à des sortilèges pour retrouver des objets perdus; deux ans à celui qui mangera, ou boira, ou portera sur lui quelque chose pour détourner les jugements de Dieu; enfin, celui qui a commis quelque sortilège par paroles est condamné à faire pénitence pendant trois carêmes au pain et à l'eau, le premier avant Noël, le second avant Pâques et le troisième de treize jours avant la fête de saint Jean. Sur le second commandement, ceux qui jurent ou se parjurent sont soumis à une pénitence de dix ans; les blasphémateurs, ceux qui ont violé leurs vœux, etc., sont aussi rigoureusement punis. Les *canons* qui s'occupent du cinquième commandement, non contents de soumettre à une pénitence qui dure toute la vie l'homicide volontaire, en imposent une de sept ans à l'homicide involontaire. (Concile d'Ancyre, *can. xxii*.) Le concile d'Elvire veut encore qu'on refuse la communion, *même à l'article de la mort*, à la femme qui aura provoqué un avortement ou qui aura tué son enfant, si cet enfant est le fruit d'un adultère; pour les autres femmes qui mettent à mort leurs enfants, la coutume de l'Eglise avant le concile d'Ancyre était

de leur refuser la communion jusqu'à la mort; on se contenta alors de leur imposer une pénitence de dix années. Viennent ensuite une série de peines pour les coups et blessures: jeûne trois fois la semaine pendant un an pour celui qui en a blessé un autre ou lui a coupé un membre; jeûne de quarante jours au pain et à l'eau, si la cicatrice de la plaie le rend difforme. Pour un coup porté à un laïque sans lui faire grand mal, trois jours de jeûne au pain et à l'eau; si c'est un clerc, un an et demi, etc., etc. Au sixième commandement, la fornication est punie de sept ans de pénitence publique, dont deux au rang des pleurants, quatre parmi les écoutants et les prosternés, et le septième parmi les consistants. Le séducteur d'une jeune fille est condamné par le concile de Lerida à vivre en dehors de la communion des fidèles, jusqu'à ce qu'il ait fait pénitence publique; et, d'après le concile d'Elvire, si la jeune fille déshonorée s'est donnée la mort, le coupable et tous ses complices doivent être soumis à une pénitence de dix années. Le même concile ordonne de refuser la communion, même à la mort, au mari qui ne chasse pas sa femme dès qu'il la sait adultère. (Can. lxxv.) Pour les pollutions, les canons d'Angleterre prescrivent un jeûne de trois années, si la pollution est volontaire. (Can. xxxvii.) Si elle est involontaire, le pape saint Grégoire ordonne de se lever aussitôt et de réciter à genoux les sept Psaumes de la pénitence, et de réciter le matin trente autres psaumes. Nous en aurions fini avec ce commandement, si nous ne croyions nécessaire de citer un exemple qui prouve bien, quoi qu'on en dise, que l'égalité n'existait pas plus à cette époque devant la pénitence qu'ailleurs. Ainsi, tandis que les canons n'imposent pas de châtimement à la femme libre qui serait violée, ils condamnent la servante qui est violée, même par force, à quarante jours de jeûne. Les canons entrent sur ce commandement dans des détails que nous nous interdisons de rapporter, par respect pour la décence. Nous ne citerons, pour les autres commandements, que l'excommunication décrétée contre les avocats ou les procureurs qui s'opposent malicieusement au jugement des causes et les font retarder, et la pénitence de quarante jours imposée par le pape Grégoire III à celui qui a fait envahir quelqu'un en le pressant de boire.

Inutile de faire remarquer que les canons pénitentiaux sont loin d'être observés aujourd'hui, soit dans l'Eglise grecque, soit dans l'Eglise latine; ils ne l'ont même jamais été rigoureusement dans la dernière. Le concile de Trente lui-même, malgré son amour pour réformer tout ce qu'il y avait de relâché dans la discipline ecclésiastique, n'a pas manifesté la moindre intention de les faire revivre. (Sess. XIV, c. viii.) L'Eglise, malgré sa tendance constante à lutter contre les innovations du siècle, s'est vue contrainte à céder au courant des idées; elle l'a fait toutes les fois qu'il était de son intérêt manifeste de le faire.

— *Droit canon.* La science des canons est une partie essentielle de l'enseignement théologique, et quand l'Eglise tenait entre ses mains une partie importante de la puissance temporelle, quand toutes les cours de justice avaient des conseillers clercs, quand les rois eux-mêmes n'osaient rien entreprendre sans avoir humblement demandé l'avis des représentants de l'autorité ecclésiastique, la plupart de ceux qui voulaient embrasser la carrière judiciaire se croyaient obligés d'étudier les lois de l'Eglise, c'est-à-dire les canons, avec autant de soin que les lois purement civiles ou politiques. Or l'ensemble des lois de l'Eglise constituait le *droit canon*, comme l'ensemble des lois ordinaires constituait le *droit civil*, et il n'était pas rare alors de voir les théologiens et les juriconsultes faire de longues études pour obtenir le diplôme de docteur *in utroque jure*. Aujourd'hui, les deux droits sont parfaitement distincts, et l'on ne pourrait probablement pas citer un seul de nos magistrats ou de nos légistes qui ait fait une étude spéciale du *droit canon*.

— *Canon biblique ou Canon de l'Ecriture sainte.* Le mot canon, appliqué à la Bible, désigne l'ensemble des livres qui seuls doivent être regardés comme inspirés, et qui, par conséquent, doivent servir de règle et faire autorité en matière de foi. Telle est la définition théologique. Ce canon s'est formé peu à peu, par un lent travail d'adjonction ou d'élimination, et nous pouvons en retracer l'histoire.

Le canon se divise en deux parties: l'Ancien et le Nouveau Testament. La plupart des Eglises chrétiennes sont d'accord pour reconnaître le même canon du Nouveau Testament, qui se compose des livres suivants: les quatre Evangiles de Matthieu, Marc, Luc et Jean; les Actes des apôtres; treize Epîtres de Paul (Epître aux Romains, deux Epîtres aux Corinthiens, Epître aux Galates, aux Ephésiens, aux Philippiens, aux Colossiens, deux Epîtres aux Thessaloniens, deux Epîtres à Timothée, Epître à Tite et à Philémon). L'Epître aux Hébreux, l'Epître de Jacques; les deux Epîtres de Pierre, les trois Epîtres de Jean, l'Epître de Jude et enfin l'Apocalypse de Jean; en tout vingt-sept livres. — Le même accord n'existe plus sur le canon de l'Ancien Testament; les juifs et les protestants de toute dénomination n'acceptent comme canoniques que les livres dont nous

possédons encore le texte hébreu; l'Eglise catholique en admet en outre un certain nombre qui ne se trouvent que dans la version des Septante ou dans la Vulgate. Le canon hébreu se compose de trois parties: 1^o la *Loi*; 2^o les *Prophètes* et en *Prophètes postérieurs*; et 3^o les *Hagiographes*. Il contient les livres suivants, que nous allons énumérer d'après l'ordre et les classifications généralement adoptés: 1^o la *Loi*: les cinq livres de Moïse (Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome); 2^o les *Premiers Prophètes*: le livre de Josué, le livre des Juges, les deux livres de Samuel et les deux livres des Rois; les *Prophètes postérieurs*: Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et les douze petits prophètes (Osée, Joel, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie); 3^o les *Hagiographes*: les Psaumes, les Proverbes, Job, le Cantique des cantiques, Ruth, les Lamentations de Jérémie, l'Ecclesiaste, Esther, Daniel, Esdras, Néhémie et les deux livres des Chroniques ou Paralipomènes; en tout trente-neuf livres. Ce canon est admis par les diverses Eglises, qui ne font que changer en quelques points l'ordre des livres dans leurs traductions. Mais le concile de Trente, dans sa quatrième session (1546) a reconnu en plus comme livres canoniques et inspirés: le livre de Baruch avec la lettre de Jérémie, l'Ecclesiastique, la Sagesse (ou la Sapience) de Salomon, le livre de Tobie, le livre de Judith et deux livres des Macchabées, sans compter un certain nombre de fragments qui se trouvent ajoutés, dans la version des Septante, aux livres d'Esther et de Daniel (le cantique des trois jeunes gens dans la fournaise, l'histoire de Suzanne, l'histoire de Bel et du dragon, etc.). L'Eglise orthodoxe grecque a adopté le même canon biblique que l'Eglise latine au synode de Jérusalem (1672). Outre les livres que nous venons de citer, on imprime généralement à la suite de la Vulgate, la prière de Manassé et le III^e et le IV^e livre d'Esdras, mais sans leur accorder le titre de livres canoniques.

Tel est l'état actuel du canon. Nous allons voir maintenant comment il s'est formé peu à peu, et, pour éviter toute confusion, nous esquisserons successivement l'histoire du canon de l'Ancien Testament et l'histoire du canon du Nouveau Testament.

— *Histoire du canon de l'Ancien Testament.* Les origines de ce canon sont très-obscurées, parce que les documents historiques nous font presque entièrement défaut. Nous trouvons le Pentateuque reconnu comme *Libre de la Loi* environ cent ans après le retour de la captivité de Babylone; mais il est certain que bien longtemps auparavant, il devait exister sous une forme à peu près semblable à sa forme actuelle. Nous avons donc déjà la première partie du canon hébreu, la *Loi*. Il est vraisemblable qu'Esdras et Néhémie s'occupèrent aussi de faire une collection d'autres écrits tenus en haute estime par leurs concitoyens, mais qui n'étaient point réunis et ne formaient pas un recueil; nous sommes autorisés à compter, parmi ces livres des anciens prophètes, les livres historiques de la seconde partie du canon, qui racontent les destinées d'Israël jusqu'à la captivité de Babylone, et quelques autres écrits qui furent rangés plus tard dans la troisième catégorie, par exemple certains psaumes employés déjà à un usage liturgique, le livre de Ruth, qui devait alors être joint au livre des Juges, et les Lamentations de Jérémie, qui faisaient suite à ses prophètes. Cette seconde partie du canon ne peut cependant pas être considérée comme déjà close au temps d'Esdras et de Néhémie; quelques livres neurent y être admis qu'un peu plus tard. La troisième partie (les *Hagiographes*) n'était point encore close au temps des Macchabées, car la prophétie de Daniel et un certain nombre de psaumes qui y ont trouvé place ne peuvent dater que de cette époque. Il est même fort probable qu'au temps de Jésus, le canon n'était point définitivement fermé, quoique l'historien Joseph reconnaisse comme canoniques tous les livres que nous trouvons maintenant dans le texte hébreu de l'Ancien Testament; du moins nous savons que, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, des doutes ont été émis sur la canonicité de certains livres, par exemple celui d'Esther.

Telle est, en quelques mots, l'histoire du canon hébreu. Mais, au lieu du texte hébreu, les juifs d'Egypte se servaient surtout de la version grecque des Septante, qui contenait un certain nombre de livres absents du canon, tel que nous l'avons vu se former en Palestine. Nous en avons déjà parlé, et ils ne paraissent pas avoir joué primitivement d'une autorité religieuse ou dogmatique quelconque; on les considérait seulement comme des livres dont la lecture pouvait être utile ou édifiante. Mais, dès les premiers temps de l'Eglise chrétienne, la version des Septante étant devenue presque officielle grâce à l'ignorance absolue de l'hébreu, on fit un fréquent usage de ces livres, bien qu'ils ne soient jamais cités dans l'Ancien Testament, et qu'aucun écrivain ecclésiastique ne leur donne le titre de canoniques. Au contraire, Méiton, évêque de Sardes (vers 172), qui fit un voyage en Palestine pour savoir quels étaient les livres vraiment canoniques, s'en tint purement et simplement au canon hébreu (moins Esther). On en peut dire autant d'Origène, d'Hilaire de Poitiers, de Rufin, de Jérôme et de plusieurs conciles. Mais, sous l'influence d'Augustin,

les conciles d'Hippone (393) et de Carthage (397 et 419) déclarèrent canoniques les livres de Tobie, des Macchabées, etc. Les décrets de ces conciles ne paraissent pas avoir été généralement reconnus, car une foule de savants du moyen âge, entre autres Raban Maur, Pierre de Cluny, Hugues de Saint-Victor, Nicolas de Lyre, etc., se prononcent encore pour le canon hébreu. Ils furent imités lors de la Réforme par les protestants, qui rejetèrent comme *apocryphes* (ce mot avait déjà été employé aux premiers siècles de l'Eglise) tous les livres qui ne se trouvaient pas dans ce dernier canon. Le décret du concile de Trente, mentionné plus haut, anathématisa toute exclusion de ce genre. Mais, de nos jours, un certain nombre de théologiens catholiques, surtout en Allemagne, pour faire une sorte de concession à la critique historique, donnent le nom de *deutérocannoniques* aux livres qui ne figurent pas dans le canon hébreu.

— *Histoire du canon du Nouveau Testament.* Les premiers chrétiens n'avaient pas d'autres livres sacrés que l'Ancien Testament. Ils le lisaient dans leurs réunions. Mais jusqu'au milieu du II^e siècle, la prédication chrétienne n'eut pour base que la tradition orale. Les Epîtres écrites par les apôtres à certaines communautés, souvent en vue de circonstances particulières, ne paraissent pas avoir servi au culte, ni avoir été considérées dès l'abord comme jouissant d'une autorité divine. Il en était de même des autres écrits qu'on leur attribuait. Cependant, lettres et Evangiles se répandaient peu à peu, les exemplaires se multipliaient, et la vénération que l'on avait pour l'apôtre se reportait insensiblement sur ses écrits. Les premiers qui en invoquèrent l'autorité contre le parti dominant dans l'Eglise furent des hérétiques, les gnostiques du II^e siècle, et ce fut un hérétique, Marcion, qui forma la première collection à nous connue des monuments primitifs de la littérature chrétienne: elle se composait de l'Evangile de Luc, revu par Marcion, et de dix Epîtres de Paul. L'Eglise orthodoxe, qui attendait à chaque instant le retour du Messie, la fin du monde et le règne de mille ans, n'avait point encore senti le besoin de se faire un code sacré. Mais, ces espérances se trouvant démenties par la réalité, et la controverse avec les gnostiques aidant, on éleva peu à peu la valeur des écrits des apôtres jusqu'à les mettre sur le même pied que les livres de l'Ancien Testament. Ce fut à la fin du II^e siècle, et probablement en Asie Mineure, que se forma le canon du Nouveau Testament, qui se composait d'abord des quatre Evangiles, des Actes des apôtres, de treize Epîtres de Paul, d'une Epître de Pierre, d'une Epître et de l'Apocalypse de Jean. Cette collection se divisait en deux parties: 1^o l'*Evangile* (les quatre Evangiles), et 2^o l'*Apôtre* (les Actes et les Epîtres). Pour distinguer les Epîtres de Paul de celles des autres apôtres, on donna à ces dernières le nom de *catholiques* (v. ce mot). Au commencement du III^e siècle, la version syriaque ajoute l'Epître aux Hébreux et l'Epître de Jacques, mais elle ne possède point l'Apocalypse. L'histoire des modifications du canon du Nouveau Testament, au III^e et au IV^e siècle, est excessivement difficile à poursuivre dans tous ses détails. Tel livre était reçu en Occident et repoussé en Orient, comme ce fut longtemps le cas pour l'Apocalypse; tel autre, au contraire, reçu en Orient, comme l'Epître aux Hébreux, avait beaucoup de peine à se faire admettre en Occident. Des Eglises voisines l'une de l'autre ne possédaient pas toujours le même canon. Dans quelques-unes, on y comprenait des livres qui ne purent s'y maintenir (le Pasteur d'Hérmas, la Prédication de Pierre, etc.). Origène avait fait trois classes de livres que l'on attribuait aux apôtres, et il les divisait en *authentiques*, *inauthentiques* et *douteux*; parmi ces derniers, il range la seconde Epître de Pierre, les Epîtres de Jacques et de Jude. Mais ces distinctions s'effacèrent peu à peu, et à mesure qu'ils se répandaient davantage, les livres douteux ne tardèrent pas à passer pour apostoliques. L'historien Eusèbe nous apprend que, de son temps, on avait encore des doutes relativement à l'Epître de Jude, à la seconde de Pierre, à la deuxième et à la troisième Epître de Jean, et que même certaines personnes ne voulaient point admettre l'Apocalypse. Aucune autorité n'était venue trancher ces difficultés, et lorsque Eusèbe reçut de l'empereur Constantin l'ordre de faire copier cinquante exemplaires du Nouveau Testament, il demeura libre d'y faire entrer ou non certains livres. Bref, le canon ne fut définitivement clos que par les décrets du concile de Laodicée (360) en Orient, et des conciles d'Hippone (393) et de Carthage (397 et 419) en Occident. Depuis lors, malgré les attaques assez vives de Luther et de Calvin contre l'apostolicité de certains livres, le canon n'a subi aucune modification et est resté le même dans toutes les Eglises qui n'ont pas adopté les principes de la Réforme.

— *Canon de la messe.* Les liturgistes s'accordent à diviser la messe en trois parties. La première, appelée *préparation*, va depuis l'introduction jusqu'à la *sanctus*; la seconde, appelée, tantôt *action*, tantôt *canon* proprement dit, et chez les Grecs *anaphora* ou *élévation*, parce que le prêtre, après la consécration, élève les symboles eucharistiques pour les

présenter à l'adoration des fidèles, commence après le *sanctus*, pour finir après la *communion*; enfin la troisième, appelée *action de grâces*, va de la communion jusqu'à la fin de la messe. Le canon proprement dit remonte aux premiers siècles de l'Eglise. Ce qui le prouve, c'est la conformité qui existe entre les liturgies syriaque, copte, grecque et latine. Sans être identiques, les canons, dans ces quatre liturgies, renferment tous une invocation à Dieu, des prières pour les vivants et pour les morts, l'invocation des saints, les paroles de Jésus dans la dernière cène, l'élévation des symboles eucharistiques et l'adoration. Mais si le fond est le même, ils varient pour la forme, moins il est vrai pour les formules des prières elles-mêmes que pour l'ordre dans lequel elles sont distribuées. D'après une opinion généralement répandue, ce serait saint Jérôme, à la demande du pape saint Sirice, ou saint Sirice lui-même, qui vivait vers la fin du IV^e siècle, qui aurait mis le canon de l'Eglise latine dans la forme que nous lui connaissons aujourd'hui, sauf quelques légers changements qui ont été faits depuis cette époque et que nous allons indiquer.

En 440, le pape saint Gélase inséra le canon de l'Eglise romaine, tel qu'on le suivait alors, dans son *Sacramentaire*; il n'y fit aucun changement. En 538, le pape Vigile l'envoya aux Espagnols sans y rien changer encore. Ce ne fut qu'en l'an 600 que le pape Grégoire le Grand ajouta ces quelques mots: *Diesque nostros in tua pace disponas*, et l'Oraison dominicale, qui ne s'y trouvait pas auparavant. Il la plaça immédiatement avant la fraction de l'hostie. C'est dans cet état que le canon de l'Eglise romaine fut apporté en Angleterre par le moine Augustin; il en existe un manuscrit, de l'an 700. Depuis le pontificat de saint Grégoire le Grand, il n'y a été apporté d'autres changements que celui de l'addition de quelques noms de saints. C'est en vain que les protestants prétendent que le canon primitif a été altéré par les papes; Gélase ne fit qu'ajouter à son *Sacramentaire* des oraisons et des collectes spéciales pour les jours qui n'en avaient pas, et il suivait en cela l'exemple de ses prédécesseurs Innocent I^{er} et saint Léon; mais le canon vra resta toujours à peu près intact, comme le prouve la conformité du *Sacramentaire* de saint Grégoire avec celui du pape Gélase. Au XVI^e siècle, le canon de la messe ne fut pas épargné par les réformateurs; les uns en niaient l'autorité, d'autres prétendaient que certaines parties ne devaient pas nécessairement être récitées à voix basse, comme l'indiquaient les liturgies; d'autres enfin qu'on pouvait le dire en langue vulgaire. Toutes ces prétentions furent formellement condamnées par le concile de Trente, qui lança l'anathème contre ceux qui condamneraient la coutume établie dans l'Eglise de réciter à voix basse certaines parties du canon, et notamment les paroles de la consécration, ou qui soutiendraient, pour la célébration de la messe, l'usage de la langue vulgaire. V. le mot MESSSE.

— Philol. Les rhéteurs anciens avaient composé un canon qui avait quelque analogie avec le canon biblique de nos écrivains religieux. Ils nommaient ainsi une liste des auteurs classiques de la Grèce, dressée par Aristophane de Byzance et par Aristarque. Voici ce canon, qui nous fait connaître quels étaient ceux de leurs écrivains que les Grecs considéraient eux-mêmes comme les plus grands. *Poètes épiques*: Homère, Hésiode, Pisandre, Panyasis, Antimaque. *Poètes iambiques*: Archiloque, Simonide, Hipponax. *Poètes lyriques*: Alcman, Alcée, Sapho, Stésichore, Pindare, Bacchylide, Ibycus, Anacréon, Simonide. *Poètes élégiaques*: Callimache, Mimnerme, Philéas, Callinus. *Poètes tragiques*: Eschyle, Sophocle, Euripide, Ion, Achaëus, Agathon. *Poètes comiques*: Epicharme, Cratinus, Eupolis, Aristophane, Phérécrate, Antiphane, Alexis, Ménandre, Philopide, Diphile, Philémon, Apollodore. *Historiens*: Hérodote, Thucydide, Xénophon, Théopompe, Ephore, Philiste, Anaximène, Callisthène. *Orateurs*: Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Isée, Eschine, Lycurgue, Démosthène, Hyperide, Dinarque. *Philosophes*: Platon, Xénophon, Eschine, Aristote, Théophraste.

Comme on le voit, ce canon se divise naturellement en autant de canons distincts qu'il y a de genres de littérature. Ainsi, on y trouve le canon des poètes épiques, celui des poètes iambiques, celui des orateurs, etc.

— Mus. Un canon est un morceau ou fragment de morceau de musique dans lequel les parties sont en imitation continuelle. Les anciens compositeurs donnaient le nom de canon à quelques imitations qu'ils appliquaient à des morceaux de plain-chant; on donne aujourd'hui ce nom à des compositions généralement plus étendues; nous ne parlerons ici que des canons modernes.

Tout canon, étant une imitation, peut se faire comme celle-ci à l'unisson, à la seconde, à la tierce, à la quarte, à la quinte, à la sixte, à la septième et à l'octave, ou aux redoublements de ces divers intervalles; les plus usités sont les canons à l'unisson, à la quarte, à la quinte et à l'octave. On peut les faire par mouvement contraire, ou par augmentation, ou par diminution, ce qui varie à l'infini les formes sous lesquelles ils peuvent se présenter. Dans les canons à l'unisson et à l'octave, la réponse est exactement semblable au sujet, c'est-à-dire que les intervalles majeurs,

répondent aux intervalles majeurs, les intervalles mineurs aux intervalles mineurs, etc. Dans les autres canons, on répond souvent à un ton par un demi-ton, à un intervalle majeur par un intervalle mineur, etc.; on tolère cette licence pour éviter l'incohérence de la modulation. On peut écrire un canon pour voix égales ou pour voix inégales; dans le premier cas, on se contente d'écrire les parties de façon à produire une harmonie régulière; mais, dans un canon à voix inégales, les parties doivent être écrites en contre-point (double, triple ou quadruple, selon le nombre des voix), à cause des renversements que subit l'harmonie par les transpositions du sujet. On ajoute généralement au canon une terminaison, ou coda, qui souvent n'est pas en imitation; mais la fin de certains canons s'enchaîne avec le commencement, de façon qu'on peut les recommencer autant de fois que l'on veut; on leur donne le nom de *canons perpétuels*.

Ces compositions offrent, en général, bien peu d'intérêt musical, et n'ont d'autre mérite que la difficulté vaincue; aussi sont-elles presque complètement tombées en désuétude.

Canon royal ou *Tables chronologiques* du géographe Claude Ptolémée. Ce canon royal embrasse cinquante-cinq règnes, dont vingt appartiennent aux rois de Babylone, depuis Nabonassar; dix, aux rois de Perse; treize, aux rois d'Égypte de la maison des Ptolémées, et le reste, aux empereurs romains depuis Auguste. Ce canon n'a pas été rédigé dans un but historique; il a été dressé pour l'utilité des astronomes, et pour faciliter le calcul des intervalles de temps qui se sont écoulés entre les diverses observations astronomiques; les années pendant lesquelles chacun de ces princes a régné sont exactement indiquées; il est devenu ainsi intéressant pour la chronologie historique. Toutes les dates de ce canon sont réduites en années égyptiennes, ce qui était fort utile pour le but que l'auteur s'est proposé, mais présente un inconvénient pour la chronologie historique. Les règnes des souverains babyloniens, persans et romains, calculés selon la méthode de leurs pays, devaient avancer ou retarder de quelques jours, ou même de quelques mois, sur les années dénombrées d'une façon uniforme dans le canon de Ptolémée: il ne peut être exact que pour les princes lagides, qui supputaient précisément de la même manière les années de leur puissance. Mais, pour les empereurs romains, la différence s'élevait déjà à quarante jours, du temps de Ptolémée. Il en est ainsi, à plus forte raison, pour les époques des princes babyloniens et persans. On ne doit donc voir, dans ce canon, hors tout ce qui se rapporte à des faits astronomiques, que des indications approximatives, et non des déterminations historiques précises. C'est lui qui a donné naissance à l'ère de Nabonassar. Comme les observations astronomiques qui étaient à la disposition de Ptolémée ne remontaient pas plus haut que la première année du règne de ce prince, Ptolémée a pris pour son point de départ l'année égyptienne qui concourait avec cette première année. Le vingt-septième volume des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* contient des remarques de Fréret sur le canon de Ptolémée.

Ce document chronologique se trouve dans la *Chronographie* de George Syncelle, dans l'*Isagoge canonum* de Jos. Scaliger, et dans la *Doctrina temporum* de Den. Petau. Il figurait déjà dans l'*Isagoge chronologica* de Seth Calvisius (1618 et 1620). Bainbridge le plaça dans son édition de la *Sphère* de Proclus, et de l'*Hypothèse des planètes* de Ptolémée (Londres, 1620, in-40). Le P. Petau l'inséra ensuite dans son *Rationarium temporum* (Paris, 1633). Dodwel l'ajouta, avec un commentaire, à ses *Dissertationes Cyprinae* (Oxford, 1684 et 1685; Brême, 1690; Amsterdam, 1700). — L'abbé Halma en donna une édition corrigée sur deux manuscrits de la bibliothèque du roi de France, où le canon est prolongé jusqu'au xve siècle (Paris, 1820). — Le canon royal a été commenté par Théon d'Alexandrie, mathématicien du ive siècle, et par Jean Tzetzés.

CANON s. m. (ka-non — du lat. *canna*, cruche, sorte de vase). Métrol. Mesure pour les liquides valant un huitième de pinte, et, abusivement aujourd'hui, un huitième de litre: *On dirait que le CANON bu par le maître a donné un nouveau nerf à ses chevaux.* (Hilpert.)

— *Canon sur le comptoir*, Verre de vin que l'on boit sur le comptoir d'un marchand de vin: *Prendre un CANON SUR LE COMPTOIR.*

— *France-maçon*. Nom que, dans le langage allégorique des travaux de table ou de banquet, on donne au verre à boire: *Charger son canon de poudre faible, de poudre forte, de poudre fulminante*, Le remplir d'eau, de vin, de liqueur alcoolique. *Aligner les canons*, Ranger tous les verres sur une seule ligne.

CANON s. m. (ka-non — de *canna*, canne, roseau, parce que le canon est creux, long et droit comme une canne). Artill. Bouche à feu qui lance les projectiles dans une direction horizontale ou à peu près: **CANON** de bronze, de fonte, de fer forgé. **BRUIT** du **CANON**. *Enclouer, désenclouer les CANONS*. *Batterie* de **CANONS**. *Vaisseau de quatre-vingts, de cent CANONS*. *Charger, pointer un CANON*. *Portée* de **CANON**. *Peut-on douter que le CANON qui a été distinguer M. de Turenne entre dix hommes*

qui étaient autour de lui n'ait été chargé de toute éternité? (Mme de Sév.) *Il y a eu treize mille CANONS de fonte en l'année 1744.* (Volt.) *Ces ormes et ces hêtres, à l'ombre desquels dansent les bergères, servent à faire des flûtes d'affût aux terribles CANONS.* (B. de St-P.) *Nul coup de CANON ne peut rompre une idée.* (Mollevaux.) *La puissance des idées, tant que l'imprimerie existait, domine celle des CANONS.* (Balz.) *Les CANONS, qui ne tiraient plus, nous regardaient bouche béante, silencieusement, par les embrasures.* (Chateaub.) *Un boulet de CANON, ça vous étourdit; on n'y voit que du feu.* (Scribe.) *Emenez-le-moi donc, car il ronfle comme un CANON.* (Alex. Dum.) *Frédéric II avait coutume de dire: « Si j'avais l'honneur de gouverner la France, il ne se tirerait pas en Europe un seul coup de CANON sans ma permission. »*

Des canons les rapides volées
Ebranlent les remparts aux cimes crénelées.

MÉRY et BARTHÉLEMY.
Le peuple.
Ne se souvient que de l'homme qui tue
Avec le sabre et le canon.

A. BARDIER.

— Les canons prennent diverses dénominations, suivant leur mode de construction, leur calibre, la nature des services qu'on leur demande: *Canons Armstrong, Whitworth, Wadsworth, Parrott, Dahlgreen*, etc., Canons rayés, ainsi appelés des officiers ou des industriels qui les ont inventés ou perfectionnés. *Canon de batterie*, Nom donné anciennement aux canons qui ne marchaient pas ordinairement à la suite des armées, et que l'on employait le plus souvent pour l'attaque ou la défense des places, ou pour la défense du littoral. *Canon à bombes*, Ainsi appelé à cause du grand diamètre de son projectile. On l'appelle aussi **CANON PAIXHANS** ou à LA **PAIXHANS**, du nom de celui qui l'a inventé: *Les CANONS à LA PAIXHANS sont devenus sans importance depuis l'adoption des CANONS rayés.* (Thiroux.) *Canon de campagne*, Canon de petit calibre ou d'un calibre moyen, qui est destiné à suivre les troupes dans leurs marches et contre-marches, et à être employé plus particulièrement contre les hommes.

Canon chambré ou *Canon à chambre*, Canon dont l'âme, au lieu d'avoir un égal diamètre dans toute sa longueur, se termine par une cavité plus ou moins étroite, appelée *chambre*, qui est destinée à rassembler la poudre et à la faire agir plus efficacement. Cette cavité se joint au reste de l'âme par un raccordement sphérique ou conique, au moyen duquel le boulet vient en fermer l'orifice. *Les CANONS CHAMBRÉS ne sont plus en usage.* *Canon éminette*, Canon qui est percé de trous en arrière de la culasse, et qui n'a pas de recul. *Canon commun*, Nom donné, au xviii^e siècle, à des canons qui avaient, au fond de l'âme, une épaisseur égale à leur calibre. On les appelait aussi **CANONS RÉGULIERS**. *Canon de côte*, *Canon de place*, *Canon de siège*, Noms donnés aux canons de gros calibre, suivant qu'on les fait servir à repousser du littoral les navires ennemis, ou à défendre les places fortes, ou à attaquer et détruire les ouvrages de fortification. *Canon de cuir*, Canon de campagne imaginé au xviii^e siècle par les Suédois. Les bouches à feu de cette sorte n'étaient pas réellement en cuir, comme quelques auteurs l'ont supposé; elles se composaient d'un tube de cuivre rouge, entouré de doudes en bois assez épaisses et fortement ficelées avec des cordes goudronnées, le tout recouvert par une enveloppe de cuir. Il en existe deux au musée d'artillerie de Saint-Thomas-d'Aquin, qui proviennent de celles que les Bavares prirent à Gustave-Adolphe, à la bataille de Lutzen. Ces pièces n'ont aucune valeur au point de vue de l'histoire de l'art, car elles ne présentent aucune des qualités que doit offrir le canon pour être d'un bon service. Elles apprennent seulement que, dès le commencement du xviii^e siècle, les Suédois avaient essayé de créer une artillerie dont la mobilité devait être la qualité dominante. *Canon damassé*, Canon à rubans dont le tube intérieur est recouvert d'une lame de fer et d'acier. *Canon diminué* ou *campané*, Nom donné, au xviii^e siècle, à des canons qui avaient, au fond de l'âme, une épaisseur moindre que leur calibre. Au lieu d'avoir l'âme cylindrique, certains de ces canons l'avaient d'une forme tronconique, qui allait en diminuant vers le fond, et leur surface extérieure était tracée suivant la même forme. *Canon double*, Bouche à feu composée de deux canons accolés et montés sur les mêmes tourillons, avec une lumière unique pour les deux âmes. Cette pièce, fondue au xviii^e siècle par un Lyonnais nommé Emery, lançait deux boulets reliés par une barre de fer. La barre était munie de deux charnières séparées par une distance égale à celle des axes des deux âmes. En pliant les charnières à angle droit, les deux boulets pouvaient entrer jusqu'à leur emplacement. L'auteur avait supposé que la barre, se dressant au moment du tir, faucherait tout l'espace compris entre les deux boulets. Le canon double se nommait aussi *jumelle*. On en parla beaucoup, lors de son apparition, mais, comme il ne produisit aucun des effets qu'on en attendait, on ne tarda pas à l'oublier. *Canon de l'empereur*, Nom donné au canon-obusier de 12 inventé par l'empereur Napoléon III, et dont l'adoption par l'artillerie française, en 1853, introduisit dans cette artillerie le principe de l'unité de calibre. *Canon d'Espagne*, Nom donné, au xviii^e siècle, au canon

du calibre de 48, parce qu'on en avait emprunté le modèle à l'artillerie espagnole. Le canon de 24 s'appelait, pour la même raison, *demi-canon d'Espagne*, et celui de 12 *quart de canon d'Espagne*. *Canon extraordinaire*, Nom donné, au xviii^e siècle, à deux canons, des calibres de 48 et de 60, qui étaient plus courts que les autres et servaient à lancer des projectiles explosifs de forme cylindrique. *Canon filé*, Canon qui est enveloppé extérieurement d'un fil de fer roulé en spirale. *Canon français, anglais, prussien*, etc., Canon appartenant à un modèle inventé ou adopté en France, en Angleterre, en Prusse, etc. *Canon établi* d'après l'un ou l'autre de ces modèles. *S'emploie surtout, dans les deux cas, en parlant des canons rayés.* *Canon de France*, Nom donné, sous Henri II, à un canon dont le boulet pesait 33 livres; c'était la plus forte bouche à feu du système d'artillerie dit *des six calibres*. Ce canon était encore en usage à la fin du règne de Louis XIV. A cette dernière époque, il y avait aussi deux pièces que l'on appelait, l'une *demi-canon de France*, et l'autre *quart de canon de France*, parce que le boulet qu'elles lançaient était du poids de 16 livres pour la première, et du poids de 8 livres pour la seconde. *Canon fretté* ou *cercle*, Canon renforcé avec des anneaux de fer ou des cercles d'acier puddlé. *Canon lisse*, Canon dont l'âme a les parois tout unies: *Nous n'avions en Crimée que des CANONS LISSES.* (Treuille de Beaulieu.) *Après avoir dépensé 63 millions en trois ans et fait fabriquer plus de deux mille cinq cents canons Armstrong, l'Amirauté britannique est amenée à reconnaître qu'aucun de ces CANONS coûteux ne produit d'effets supérieurs à ceux qu'on pouvait obtenir de l'ancien CANON LISSE de 68, dont le prix est moins élevé et la manœuvre plus facile.* (Journ.) *Canon-obusier*, Bouche à feu qui remplit l'office de canon et d'obusier, et tire horizontalement ou à peu près, comme ces deux pièces: **CANON-OBUSIER** de *fonte*, de *bronze*. *Les CANONS à bombes* ou *CANONS à LA PAIXHANS* sont des **CANONS-OBUSIERS** de *gros calibre*. *Canon ordinaire*, Nom donné, au xviii^e siècle, aux canons de batterie qui servaient à lancer le boulet rond, pour les distinguer des canons dits *extraordinaires*, qui lançaient un projectile explosif de forme cylindrique. A la fin de ce même siècle, on appela du même nom les canons dont l'âme avait un égal diamètre dans toute sa longueur, pour les distinguer d'autres canons chambrés dits *à la nouvelle invention*, dont l'âme se terminait par une chambre plus ou moins étroite destinée à contenir la charge. *Canon de 48, de 24, de 16, de 12, etc.*, Canon lançant un boulet rond pesant 48, 24, 16, 12, etc., demi-kilogr. *Canon rayé*, Canon dont les parois de l'âme portent des sillons ou rayures pratiquées dans l'épaisseur du métal et disposées généralement en forme d'hélice: *C'est en 1859, pendant la guerre d'Italie, que les CANONS RAYÉS ont paru, pour la première fois, sur les champs de bataille.* *Canon-revolver*, Canon à plusieurs coups et à une seule âme. La culasse est tranchée verticalement, et à cette ouverture viennent s'appliquer successivement des chambres portées par un mécanisme qui tourne automatiquement ou que l'on fait tourner à la main, à mesure que chaque chambre est déchargée. *Canon renforcé*, Nom donné, au xviii^e siècle, à des canons qui avaient, au fond de l'âme, une épaisseur plus grande que leur calibre. *Canon à rubans*, Canon de forte tôle sur lequel on a soudé en spirale un ou deux rubans de fer. *Canon à la suédoise*, Canon de campagne introduit en France par le maréchal de Saxe, qui l'avait emprunté aux Suédois. *Canon tordeu*, Canon ordinaire que l'on a chauffé au rouge, et auquel on a donné ensuite une légère torsion. *Canon à trois âmes* ou *triple canon*, Canon formé de trois tubes accolés et fondus ensemble, avec lumière communiquant instantanément le feu aux trois charges, en sorte que les trois boulets sont lancés à la fois; c'est une de ces inventions absurdes qui ne mériteraient pas d'être signalées, si l'ignorance ne les reproduisait pas fréquemment. *Canon à vapeur*, Canon destiné à lancer des projectiles au moyen de la vapeur: **CANON à VAPEUR** de Girard, de Perkins. *Pendant la guerre civile des États-Unis, on fonda à Baltimore un CANON à VAPEUR qui pouvait, au dire de l'inventeur, lancer trois cents boulets par minute.* *Léonard de Vinci a décrit un CANON à VAPEUR dont il attribue l'invention à Archimède, et qu'il appelle architonnerre.* *Canon à vent*, Canon destiné à lancer des projectiles au moyen de l'air comprimé: *Des CANONS à vent ont été établis à diverses époques, mais on n'a jamais pu en faire autre chose que des objets de simple curiosité.* On dit aussi **CANON PNEUMATIQUE** et **CANON à AIR COMPRIMÉ**.

— *Mar. Canon de marine*, Canon, ordinairement de fort calibre, qui est spécialement fabriqué en vue de l'armement des navires de guerre. *Canon à bout de brague*, Canon rentré en dedans du navire par l'effet du recul. *Canon de chasse ou de coursier*, Canon placé à l'avant pour tirer dans la direction de la marche. *Canon démarré*, Celui dont les bragues sont détachées. *Canon de retraite*, Celui qui est posé à l'arrière, pour tirer en sens inverse de la marche. *Canon au sabord*, Celui qui a sa volée en dehors de la muraille du navire. *Canon à la serre*, Celui qui est rentré de manière que la volée est appuyée sur la ban-

quette, au milieu du sabord. *Canon en vache*, Canon ramené dans le sens longitudinal, entré deux sabords.

— Collectif. Ensemble des canons d'une armée: *Ses vieilles troupes périssent; son CANON, où il avait mis sa confiance, est entre nos mains.* (Boss.) *Il laissa en proie au duc d'Enghien, non-seulement son CANON et son bagage, mais encore tous les environs du Rhin.* (Boss.) *L'artillerie, les canons, l'ensemble des canons: Le CANON seul peut régler les questions de notre siècle.* (Romieu.)

— *Armur*. Partie d'une arme à feu de petite dimension, qui contient la poudre et le projectile: *Le CANON d'un fusil, d'un mousquet, d'un pistolet.* *En un instant, tous les bandits furent sur pied, et vingt CANONS de carabine se dirigèrent sur le comte.* (Alex. Dum.) *Il lui sembla voir briller derrière une haie le CANON d'un mousquet.* (Alex. Dum.) *C'était comme dans un duel où le diable semble ajuster lui-même le CANON du pistolet.* (Balz.)

— Fig. Moyen violent:

Il faudra du canon pour emporter la place.
REGNARD.

— *Ne pas attendre le canon*, Se rendre avant l'emploi des moyens d'attaque dont dispose l'assiégeant: *Cette ville n'a PAS ATTENDU LE CANON.*

— *Batterie de canons*, Réunion de plusieurs pièces de canon destinées à manœuvrer ensemble. *Boulet de canon*, Projectile plein qu'on lance avec les canons: *Un boulet de canon, ça vous étourdit, on n'y voit que du feu.* (Scribe.) *Poudre à canon*, Poudre de guerre employée pour la charge des pièces d'artillerie et dont le grain est plus gros que celui de la poudre de chasse. *Canon de bombe*, Boîte mobile qui servait à contenir la charge, dans les bouches à feu primitives, et dont le chargement avait lieu par la culasse.

— Loc. fam. *Chair à canon*, Terme de d'édain pour les soldats, employé le plus souvent ironiquement, en parlant des généraux qui ne ménagent pas leurs troupes: *Pour ce général, le soldat n'est que de la chair à canon.* *Tirer le canon à quelqu'un*, Tirer le canon pour lui faire honneur: *M. de Stairs, au nez haut, arrive ici dans ce moment; on lui tire le canon.* (Volt.) *Crever comme un canon de vieux mousquet*, Mourir à l'improviste, ou subir un échec soudain et inattendu.

— Cost. Nom donné à divers vêtements ou parties de vêtements de forme plus ou moins cylindrique. *Ornement ample, froncé, enrubané, qui s'attachait au bas de la culotte: Mesdemoiselles, faites-moi une foule de CANONS couleur de rose.* (G. Sand.)

Sont-ce ses grands canons qui vous le font aimer?
MOLIÈRE.

Sorte de tube en toile qui retombait sur les bas, au-dessous du genou:

... Ces larges canons où, comme en des entraves,
On met tous les matins ses deux jambes esclaves.
MOLIÈRE.

Partie du bas qui enveloppait la cuisse: *Des bas à canon.* *Partie de la cuvette qui enveloppait la cuisse: Les CANONS d'une culotte.*

— *Heaumerie*, Nom donné quelquefois, dans le xve et le xvi^e siècle, aux deux pièces cylindriques du brassard, mais plus particulièrement à celle qui allait du poignet au coude, et que l'on appelait aussi *avant-bras*.

— Techn. Nom donné à un grand nombre d'objets de forme cylindrique. *Cylindre* de verre qui sert à la fabrication du verre à vitres, dans le procédé dit des manchons. *Corps d'une seringue: Le CANON d'une seringue.* *Partie d'une serrure qui reçoit la tige d'une clef.* *Partie forcée d'une clef ordinaire et d'une clef de montre.* *Tuyau de plume et spécialement d'une plume d'oie.* *Gouttière* de plomb dans laquelle dégorgeent les cheneaux qui entourent un édifice. *Filet d'émal* de gros calibre. *Bâton* de soufre. *Petite bobine* sans rebords, qu'on place dans la boîte de l'époulin. *Tube* en bois dans lequel on enferme la soie de la trame. *Bobine* à rebords qui reçoit le bout de la broche à dévider, et soutient la dévideuse. *Cylindre creux* qui joint la boîte au mandrin, dans un tour, et se termine par quelques pas de vis. *Boîte* qui renferme la branche du peson à ressort. *Tuyau* qui porte la pomme d'un arrosoir.

— *Phys. Canon de Volta*, Petit instrument en forme de canon, que l'on remplit de gaz hydrogène, et dont on détermine la détonation en enflammant le gaz à l'aide d'une étincelle électrique.

— *Pharm.* Vase en faïence, de forme cylindrique, à l'usage des pharmaciens.

— *Art vétér.* Partie de la jambe du cheval comprise entre le genou et le boulet: *Quoique les chevaux barbes aient le canon plus menu que ceux de ce pays-ci, ils ont cependant plus de force dans les jambes.* (Buff.)

— *Manég.* Partie du mors qui appuie sur la barre.

— *Pêche.* Bâton qui tient un filet tendu. *Canon-harpon*, Arme à feu destinée à la pêche et dont les projectiles sont des harpons.

— *Blas.* Meuble de l'écu qui représente un canon d'artillerie: *Canon De Ville: D'azur au chevron d'argent, au chef coussu de gueules, chargé d'un canon d'or.* — *Giton de la Rébelle*

rie : *D'argent à deux canons au naturel, passés en sautoir, accompagnés en pointe d'un baril de sable.* — *La ville de Nancy : D'or à deux canons d'azur passés en sautoir.* — *La province du Maine : D'argent à deux canons de sable en sautoir, au chef d'azur, chargé d'une fleur de lis d'or.* *Canon affûté.* Celui dont l'affût est d'un émail différent de celui de la pièce : *Canon d'or affûté de sable.*

— **Encycl. Artill. I. GÉNÉRALITÉS.** Les canons sont les bouches à feu les plus longues et les plus lourdes relativement à leur projectile. Ce sont celles aussi dont le tir est le plus exact. Comme les boulets n'agissent en général que par percussion, on est obligé de tirer ces pièces avec d'assez fortes charges. De là la nécessité de leur donner un poids considérable.

Les canons forment plusieurs catégories, chacune destinée à un usage spécial; mais, dans chaque catégorie, le nombre des modèles est aussi réduit que possible, afin de faciliter les approvisionnements et les remplacements. Les plus petits et les plus légers sont employés pour agir contre les troupes : on les appelle *canons de campagne*. Les plus grands et les plus pesants servent, les uns à attaquer les places, les autres à les défendre; d'autres, enfin, à repousser les navires ennemis du littoral. On les nomme, suivant celui de ces trois usages auquel ils sont affectés : *canons de place, canons de siège, canons de côte*. Il existe, en outre, des canons particuliers : ce sont les *canons de marine*.

Quand les canons ne lançaient que des projectiles sphériques, on déterminait le calibre de la pièce, c'est-à-dire le diamètre de l'âme, par le poids du boulet exprimé en demi-kilogr., et, le calibre étant connu, on en déduisait la charge de poudre, la vitesse initiale, la pénétration, etc. Ainsi, lorsqu'on disait qu'un canon était de 48, de 24 ou de 16, cela signifiait qu'il tirait un boulet pesant 48, 24 ou 16 demi-kilogr. Mais avec l'artillerie rayée et les projectiles cylindro-coniques, le cas n'est pas le même, car ces projectiles peuvent être allongés presque à volonté, et il en résulte que le poids du boulet n'exprime plus désormais la puissance du canon, ni même approximativement la dimension de l'âme. Pour remédier à cet inconvénient, on a adopté l'usage de désigner le calibre des canons actuels par le nombre de centimètres que contient le diamètre de leur âme.

Le bronze et la fonte sont les matières ordinaires des canons. Le bronze est presque exclusivement employé pour le service de terre : toutes nos pièces de campagne et de siège en sont faites. C'est un alliage de cuivre et d'étain, mais la proportion dans laquelle ces deux métaux doivent y entrer n'est pas une chose arbitraire. En effet, si le cuivre domine au point que l'alliage ne renferme que deux, trois, quatre ou cinq parties d'étain sur cent de cuivre, le bronze a beaucoup de ténacité et peu de dureté. Si, au contraire, l'étain domine dans le rapport inverse, le bronze ne possède ni assez de ténacité ni assez de dureté. Entre ces deux extrêmes, il y a un moyen terme où le bronze présente, relativement à sa plus grande dureté, la plus grande ténacité possible. Ce moyen terme a été, dans toute l'Europe, l'objet des recherches les plus assidues. On ne l'a pas encore trouvé; néanmoins, on a cru pouvoir le fixer, d'après de nombreuses expériences, à onze d'étain pour cent de cuivre; mais, comme il est impossible d'empêcher l'oxydation de l'étain pendant la fusion, on n'arrive jamais à obtenir un alliage ayant juste le titre voulu. Quoi qu'il en soit, le bronze a été adopté pour les canons de terre à cause de sa ténacité, qui permet de diminuer l'épaisseur des pièces et d'augmenter leur longueur pour un poids déterminé, avantage énorme dans une foule de circonstances. Il a, en outre, la propriété d'être à peu près inattaquable par l'air et par l'humidité. Toutefois, on lui adresse deux graves reproches. En premier lieu, il coûte très-cher, environ six à sept fois plus que la fonte; en second lieu, les boulets, étant faits avec une matière plus dure que le bronze, détériorent peu à peu l'intérieur des pièces et finissent, au bout d'un certain temps, par les mettre hors de service. La fonte est le métal habituel des canons de marine; on en fait aussi fréquemment usage pour ceux de place et de côte. Ces bouches à feu coûtent fort peu, ce qui permet d'en avoir beaucoup. Elles ne sont pas altérées intérieurement par le choc des projectiles. Enfin, elles conservent la justesse de leur tir jusqu'au dernier moment; mais elles ont aussi leurs défauts. En premier lieu, la fonte ayant peu de ténacité, on est obligé de leur donner une grande épaisseur et de réduire leur longueur pour un poids déterminé. En second lieu, l'air et l'humidité les attaquent rapidement. Enfin, comme la fonte manque d'élasticité, elles perdent peu à peu leur force de cohésion, sans qu'aucun signe extérieur puisse le faire soupçonner, en sorte qu'elles éclatent inopinément, même dans un tir à faible charge. Néanmoins, ces inconvénients disparaissent presque complètement, ou du moins sont beaucoup atténués quand la fonte est d'excellente qualité. On peut même, dans ce cas, ainsi que cela a lieu en Suède, se servir exclusivement de la fonte pour la fabrication des canons de toute espèce.

A diverses époques, on a essayé de faire des canons de bronze avec une âme en fer forgé; mais ces essais ont toujours échoué,

l'inégalité de ténacité, d'élasticité et de dilatation étant une cause insurmontable de disjonction pour les deux enveloppes. On a aussi cherché sans plus de succès à fabriquer des pièces en fer forgé. Les difficultés sont venues ici du prix élevé de la main-d'œuvre, et de la quasi-impossibilité d'obtenir, dans une fabrication courante, un soudage convenable, surtout pour les gros calibres. On a été plus heureux avec l'acier fondu. Toutefois, ici encore, l'énormité de la dépense a été jusqu'à présent un obstacle insurmontable; mais si, comme il y a lieu de l'espérer, le procédé de fusion inventé par Bessemer est perfectionné au point de pouvoir produire de grandes masses avec régularité et sans soufflures, il est incontestable que la question économique de l'acier comme métal à canon sera définitivement tranchée, et à partir de ce moment, cet alliage remplacera, dans une foule de cas, les métaux employés jusqu'ici.

L'adoption des canons rayés a fait revivre un procédé de construction abandonné depuis bien longtemps et sans lequel la plupart des bouches à feu en service, particulièrement celles de fonte, n'auraient pu être soumises à l'opération du carabinage : nous voulons parler du fretage. La réinvention et la solution pratique de ce procédé sont toutes françaises. L'idée de renforcer les pièces par des anneaux de fer mis à chaud, dit le colonel Treuille de Beaulieu, remonte à l'origine de l'artillerie; mais on y avait renoncé, lorsque, en 1833, M. Goupi, alors capitaine d'artillerie, proposa en France de consolider le premier renfort d'une pièce de 6 en fonte par des anneaux de fer mis à chaud. Quelques temps après, le colonel Friederick faisait en Belgique l'épreuve comparative de deux canons de 6 en fonte, dont l'un était renforcé par ce moyen; mais la pièce ordinaire ayant fourni la même carrière que l'autre, on ne put rien conclure de la comparaison. En 1855, en Angleterre, M. Blakely, capitaine d'artillerie, fit l'épreuve d'une pièce de 9 renforcée par quatre manchons en fer mis à chaud; cette pièce résista, comme en Belgique, à plus de deux mille coups. La seule épreuve de ce genre faite sur des pièces de gros calibre eut lieu en France par les soins de l'artillerie de la marine; mais les résultats que l'on obtint ne permirent pas de compter sur l'efficacité de ce système de renfort. La question semblait donc abandonnée, lorsque, en février 1859, l'empereur, impressionné par les effets désastreux d'un canon de 30 à bord du *Suffren*, insista sur la nécessité de donner plus de résistance aux pièces de la marine. Ce fut alors que l'on proposa de renforcer les pièces, non plus avec des anneaux de fer, comme on l'avait fait jusque-là, mais avec des cercles en acier puddlé, qui unissent à une grande résistance toute l'élasticité désirable. Dans ce système, on détermina les limites exactes à donner au tirage des frettes; le degré de chaleur qu'il ne fallait pas dépasser sans s'exposer à altérer la nature du métal; les proportions convenables pour que la résistance latérale fût égale à la résistance longitudinale, et pour que l'effort maximum que pouvait produire la tension des gaz fût toujours au-dessous de la limite d'élasticité des métaux employés. L'épreuve qui se fit dans ces nouvelles conditions donna un résultat tellement concluant, que le fretage fut dès lors regardé comme une question résolue. Il figurait déjà dix pièces fretées se chargeant par la culasse dans le matériel destiné à l'armée d'Italie. Pendant le cours de ces expériences, le capitaine Blakely vint en France pour proposer au gouvernement de fretter les pièces avec des manchons de fer; mais il reconnut immédiatement qu'il avait été devancé, et n'hésita pas à adopter les dispositions qu'il savait avoir si bien réussi. Le fretage a été particulièrement appliqué aux canons rayés de 30 de la marine, et il a permis de transformer à peu de frais, pour les usages modernes, un immense matériel, qui, sans cela, serait devenu inutile.

Les canons ont la forme d'un cône tronqué, évidé cylindriquement, suivant son axe, jusqu'à une certaine profondeur. La plus grande buse de ce cône s'appelle la *culasse*, et la plus petite la *tranche de la bouche*. C'est dans la première que se trouve l'emplacement de la charge. Le vide intérieur, ou l'âme, a son ouverture au centre de la seconde. Cette ouverture, nommée *bouche*, sert à introduire la poudre et le projectile. Cependant, quelquefois le chargement se fait par la culasse; mais alors cette partie de la pièce est établie d'une façon particulière et reçoit une disposition spéciale qui peut varier à l'infini.

La forme donnée aux canons est appropriée aux effets de la poudre, dont les gaz agissent dans tous les sens, mais avec une énergie d'autant moins considérable que le boulet approche davantage de la bouche.

L'âme ne constitue qu'un seul et même cylindre. Néanmoins, dans la pratique, on la suppose divisée en trois parties distinctes. La première, qui est au fond du côté de la culasse, et qui est destinée à contenir la poudre, s'appelle la *chambre*. La seconde, qui vient immédiatement après, et qui est celle où se place le boulet, s'appelle le *logement du boulet*. Enfin la troisième, qui est du côté de la bouche, conserve le nom d'âme. Il est à remarquer que le diamètre de l'âme est toujours un peu plus grand que celui du boulet, ce qui est indispensable pour qu'on puisse

introduire ce dernier dans la pièce. La différence des deux diamètres est ce qu'on nomme le *vent*. Elle diminue la justesse du tir et occasionne une perte de gaz qui atténue les effets de la poudre. Elle est aussi la cause principale des dégradations qu'éprouvent les canons, et par suite desquelles, après un certain nombre de coups, ils se trouvent hors de service. On remédie en partie à cet inconvénient en la faisant la plus petite possible.

Pour mettre le feu à la charge, on pratique dans l'épaisseur du métal, vers la culasse, un trou cylindrique qui aboutit vers le fond de la chambre. Ce trou, appelé *lanterne*, a un diamètre d'environ cinq millimètres et demi. Ses dimensions sont calculées de manière que les gaz qui en sortent, au moment de l'explosion, ne présentent pas une masse considérable, et qu'on puisse y introduire un dégorgeoir

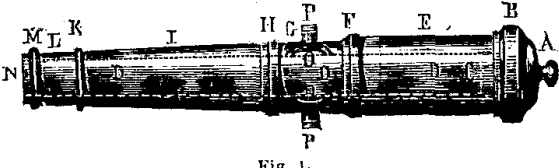


Fig. 1.

A Culasse avec son bouton ou *cul-de-lampe*.
B Plate-bande et monture de culasse.

C Lanterne.

DDD Ame se divisant en deux parties : la chambre, partie la plus rapprochée de la culasse et où se place la poudre; le logement du boulet, ou partie qui suit immédiatement la chambre.

E Premier renfort, correspondant à la chambre et au logement du boulet.

F Plate-bande et monture du premier renfort.

G Second renfort.

H Plate-bande et monture du second renfort.

I Volée.

K Astragale du collet.

L Collet avec bourrelet en tulipe.

M Couronne.

N Bouche.

O Anses.

PP Tourillons servant à ajuster le canon sur son affût. Le canon est, en effet, inutile de le dire, monté sur affût. V. ce mot.

Le poids des canons est déterminé par celui du boulet qu'ils doivent lancer et par la vitesse maximum qu'il faut imprimer à ce boulet pour qu'il puisse produire l'effet qu'on en attend. D'où il suit que les canons les plus lourds sont ceux dont le projectile est le plus pesant. Ce sont également ceux dont le recul est le moins violent. Le poids de la pièce étant connu, on en déduit par le calcul les diverses dimensions. En ce qui concerne l'épaisseur, elle est à son maximum au fond de l'âme, à la lumière, c'est-à-dire là où les gaz de la poudre exercent leurs plus grands efforts; elle va en diminuant vers la bouche, et elle est d'autant plus considérable que le métal employé a moins de ténacité. Quant à la longueur, il semblerait, au premier abord, que plus elle serait grande, plus le projectile aurait de vitesse; mais le choc du mobile dans l'âme et les frottements qu'il éprouve contre-balançant et finissent même par excéder l'action de la force motrice. Aussi ne donne-t-on guère plus de 24 à 25 calibres aux canons de bronze, et, pour ceux de fonte, la question de mobilité et le défaut de ténacité du métal font une obligation de se tenir bien au-dessous de cette limite. Toutefois, dit le colonel Thiroux, la limite de longueur paraît plus éloignée pour les poudres lentes que pour les poudres vives, pour les petits calibres que pour les gros, pour les projectiles très-denses que pour ceux qui le sont peu, pour les grandes charges que pour les petites.

La tension des gaz de la poudre ne diminuant pas d'une manière uniforme, il n'est pas possible que la surface des canons soit continue. C'est pour cela que les pièces de ce genre, vues extérieurement, présentent plusieurs troncs de cône, formant des ressauts. Ces troncs de cône sont généralement au nombre de trois, et on calcule leur épaisseur de façon qu'ils puissent offrir une résistance suffisante à l'action du fluide et aux battements du boulet. Le tronc de cône situé vers la culasse se nomme, comme on l'a vu, *premier renfort*; celui qui vient immédiatement après s'appelle *second renfort*; quant au troisième, qui se trouve du côté de la bouche, on lui donne le nom de *volée*. Les ressauts qui indiquent les troncs de cône sont masqués par des moulures. Si l'on ne considérait que l'action des gaz, les canons ne devraient avoir qu'une très-faible épaisseur à la bouche; mais s'ils étaient ainsi construits, leur bouche serait promptement dégradée par les chocs du boulet, dus à son ballonnement dans l'âme. On est donc obligé de faire cette partie des canons plus épaisse que ne le comporte la tension des gaz en ce point. En conséquence, on termine la volée par un renflement que l'on appelle *bourrelet en tulipe*.

Les canons sont montés sur leurs affûts à l'aide de deux *tourillons*; on nomme ainsi des cylindres qui sont placés sur les côtés de chaque canon, l'un à droite, l'autre à gauche, et dont l'axe commun est perpendiculaire à

et des fusées d'amorce ayant une résistance suffisante pour pouvoir être d'un emploi facile. Dans les pièces de bronze, la lumière est percée dans un grain de cuivre rouge, c'est-à-dire dans une grosse vis solidement fixée dans le métal. Sans cette précaution, la chaleur développée par le passage des gaz finirait par fondre et entraîner l'étain, ce qui amènerait l'évasement du canal. Ce grain est bien aussi attaqué par les gaz, mais avec moins d'énergie. D'ailleurs, quand il est trop détérioré, on le remplace sans difficulté. Le même inconvénient n'existant pas dans les canons de fonte, la lumière de ces bouches à feu est percée dans le métal lui-même.

La figure que nous donnons ici et la légende que nous y joignons feront connaître d'une manière très-exacte la forme générale des canons modernes, soit lisses, soit rayés.

celui de la pièce. La position de ces cylindres est déterminée de manière à favoriser ou à atténuer le recul, suivant le besoin; mais il est à remarquer que le poids de la pièce n'est pas réparé également autour de leur axe. Au contraire, la partie postérieure de tout canon est plus lourde que la partie antérieure, afin que la culasse repose toujours sur l'affût, que les chocs du projectile dans l'âme, l'inclinaison du terrain et l'élasticité du bois de l'affût, ne puissent pas faire baisser la bouche. Cet excédant de poids est ce qu'on appelle la *prépondérance de la culasse*.

Les canons sont terminés par un bouton de culasse, sorte de masse sphérique qui, se trouvant précédée d'un étranglement nommé *collet*, sert de point d'appui ou de point d'attache pour les manœuvres de force. Ils portent aussi, au-dessus de leur centre de gravité, deux anneaux ou *anses* qui ont également pour objet de faciliter le maniement de la pièce. Toutefois, ces anses manquent dans les canons de fonte, parce qu'elles ne seraient pas assez solides, à cause de la fragilité du métal.

Le chargement des canons a varié suivant les époques. Au XVII^e et au XVIII^e siècle, on portait la poudre au fond de l'âme au moyen d'une *lanterne*, puis on refoulait huit à dix coups sur la poudre et quatre coups sur le boulet. Le poids de la charge d'épreuve était celui du boulet; la charge de brèche était aux deux tiers, et pourtant le canon résistait parfaitement. En 1744, une ordonnance réduisit ces charges aux deux tiers et à la moitié du poids du projectile.

Un peu plus tard, on abandonna la lanterne pour charger les canons de gros calibre, et on ne fit plus usage que des gargousses, qui étaient connues dès le siècle précédent et employées quelquefois dans la guerre de campagne, surtout depuis la guerre de 1740. (Robert, *Traité d'artillerie théorique et pratique*.) Dès lors, il n'aurait plus été nécessaire de refouler autant, car, comme le dit Saint-Remy, dans ses *Mémoires* (tome I^{er}, page 279, note), « quand on a introduit avec une lanterne la poudre dans le canon, on ne peut se dispenser de se servir d'un bouchon pour la rassembler, et il convient d'en réduire le volume, afin de diminuer l'intervalle qui est entre la poudre et le boulet. » Néanmoins, d'après l'instruction réglementaire de Gribeauval, que l'on suivait encore à cette époque, on refoulait quatre coups sur la poudre, mise dans une gargousse de papier, et deux coups sur le boulet. Cependant, dit le général Robert, que nous venons de citer, les mandrins pour gargousses à canons ayant alors un diamètre de 5 pouces 2 lignes (140 mill.) pour le calibre de 24; de 4 pouces 6 lignes (122 mill.) pour celui de 16, et de 4 pouces (103 mill.) pour celui de 12, la poudre était assez bien rassemblée pour qu'on ne fût pas obligé de refouler beaucoup. Lorsque, en 1786, la charge maximum fut réduite à la moitié du poids du projectile, on n'en prescrivit pas moins de refouler quatre coups sur la poudre et quatre coups sur le boulet. Vers la fin du dernier siècle, Lombard écrivait : « L'usage est toujours de refouler six coups sur la poudre et trois coups sur le boulet. »

Ce refoulement exagéré sur des gargousses, dans lesquelles la poudre était déjà rassemblée, réduisait la distance du projectile au fond de l'âme, et, par suite, l'espace que les gaz occupaient : la tension et la densité de ces gaz furent ainsi considérablement augmentées. Ce n'est donc pas à la mauvaise qualité du bronze des canons et à la propriété brisante de la poudre qu'il faut attribuer les détériorations des pièces de gros calibre, comme les quatre qui furent éprouvées dans les expériences extraordinaires de Douai, en 1786, pièces qu'avaient du reste coulées les meilleurs fondeurs de l'Europe, MM. Poitevin et Béranger. « Un des canons (*Hercule*) a cassé ses boulets dans l'âme au cent soixante-huitième, au cent soixante-treizième et au cent soixante-quatorzième coup, et les éclats ont causé des érafllements qui ont mis la pièce hors d'état de pouvoir tirer davantage. Un autre canon (*Jupiter*) a commencé à égarer son

boulet au trentième coup, et a été mis hors de service au trente-septième. Un autre *canon* (le *Fameux*) a été ruiné de la même manière par les érafllements occasionnés par le trente-cinquième et par le trente-septième boulet, écrasés dans la pièce. Enfin le dernier *canon* (le *Hayonnant*), avait tellement perdu sa direction après 110 coups, qu'à peine, dans les dix coups suivants, a-t-on pu en placer un dans la butte. » (Général Robert.)

Sur le rapport des quatre officiers généraux chargés de diriger les épreuves de Douai, on suspendit jusqu'à nouvel ordre la fabrication des pièces de siège, et cette fabrication ne fut reprise qu'à la Révolution, telle qu'elle était auparavant. Passant les épreuves de La Fère (1820 et 1821), qui eurent des résultats presque aussi désastreux que les précédentes, nous arriverons à celles de Strasbourg et de Douai (1823). On y employa deux modes de *chargement* : 1^o le chargement avec bouchon long formant sabot, bouchon en foin ou en terre glaise; 2^o le chargement avec sabot en bois, soit conique et placé en arrière du boulet, soit éclissé et placé en avant. Tout en retardant la formation du logement du boulet, les sabots de fort calibre éclataient de manière à compromettre la vie des hommes chargés de la défense des ouvrages, en avant de la batterie. « La cause de la non-réussite de tous les moyens employés pour diminuer la dégradation de l'âme des *canons* de gros calibre était si peu connue, que la commission des bouches à feu, créée par décision du 31 octobre 1824, fit augmenter le diamètre des mandrins de tous les *canons*, mandrins qui n'avaient pas varié jusque-là; elle mit même dans son rapport : « Cette augmentation ne peut avoir aucun inconvénient dans le service des *canons* de siège. » (Général Robert.)

Nous ne décrivons pas les expériences successives que l'on fit pour trouver le moyen, soit en modifiant les procédés de fabrication des poudres, soit en modifiant le chargement, d'éviter la trop rapide détérioration des bouches à feu. On arriva à ce résultat, demandé depuis si longtemps, en allongeant le chargement, et on obtint ainsi le moyen, tout en profitant des perfectionnements apportés à la fabrication de la poudre, de faire résister les pièces plus longtemps qu'elles ne le faisaient. Notre cadre ne nous permet pas d'entrer dans de plus longs détails sur une question importante que nous n'avons pu qu'esquisser. Arrivons vite à la conclusion, conclusion amenée par de nombreuses expériences, dont nous n'avons indiqué que les premières : de nos jours, le chargement allongé des *canons* est le seul employé dans l'artillerie française. C'est dans la guerre d'Orient que ce chargement a fait ses preuves les plus décisives. L'instruction ministérielle du 3 août 1839 fixe le diamètre intérieur des gargousses de siège à 130 millimètres pour le calibre de 24, et à 115 millimètres pour le calibre de 16. Le diamètre intérieur du sachet de la charge du *canon* obusier de 12 est de 104 millimètres, par une décision de février 1854.

Après avoir parlé du chargement, nous devons parler du pointage et de la direction que suit le projectile après l'explosion de la charge. Nous avons traité cette dernière question au mot *BALISTIQUE*; nous traiterons du pointage en son lieu, mais nous raconterons ici un fait assez curieux, qui se rattache à la direction des boulets.

Le père Merseine, savant minime, s'était persuadé que si on tirait un *canon* pointé verticalement, le boulet retomberait perpendiculairement, sans décliner ni à droite ni à gauche. Le résultat de l'expérience fut tout à fait différent de ce qu'il avait pensé; non-seulement le boulet ne retomba pas perpendiculairement sur le point d'où il était parti, mais encore on ne le vit point retomber du tout. Là-dessus, on bâtit bientôt différents systèmes : les uns prétendant que le boulet, parvenu à une certaine hauteur, y était resté immobile; d'autres croyant que le projectile, ayant été poussé au delà de l'atmosphère et ne subissant plus la compression atmosphérique, s'était divisé en poussières très-fines. Les pères Castel et Laval émettent différentes hypothèses que l'on retrouve dans les *Mémoires* de Trévoux.

Plus tard, un autre physicien, moins naïf, questionna là-dessus le corps de l'artillerie, et M. du Moutier, capitaine au Royal-artillerie, se chargea de répéter l'expérience. On employa à cet effet une pièce de 24 enterrée dans une butte et étayée de tous côtés avec des madriers, afin d'éviter autant que possible tout ébranlement. Les boulets furent choisis bien cylindriques et du plus juste calibre, et, après avoir fait charger le *canon*, on s'assura de nouveau de sa verticalité.

Le boulet, après être parti avec son bruit ordinaire, fut quelque temps sans donner aucun signe de ce qu'il était devenu; on commençait presque à croire qu'il ne reviendrait plus, lorsqu'un sifflement, qui augmentait tous jours, avertit les spectateurs qu'il fallait qu'ils prissent garde à leur tête, et un moment après, on le vit retomber bien loin de l'endroit d'où il était parti. La première épreuve faite avec une charge de 12 livres de poudre, et la seconde avec une charge de 16 livres, donnèrent les mêmes résultats. La crainte que l'on avait de quelque accident empêcha de renouveler ces expériences.

Le premier boulet alla tomber à près de 800 toises au sud-est, et le second à 367 toises

à l'est, quoique l'on n'eût pas observé une seule ligne d'inclinaison dans le *canon*. Le premier boulet employa 51 secondes à monter et à descendre, et le second 53 secondes. On estima à 2,000 toises l'élévation du premier boulet et à 2,400 celle du second. L'un et l'autre s'enfoncèrent dans la terre à 28 pouces.

Cette expérience, faite près de Strasbourg, fut le sujet d'un mémoire de d'Alembert, en 1771, mémoire qui se trouve dans la *Collection académique* (tome XV). En 1791, Guglielmini, géomètre bolonais, publia encore un ouvrage sur cette matière. Voir à cet égard le *Magasin encyclopédique*, an III, page 433. Il contient des calculs sur l'écartement qu'éprouve la chute d'un corps, comparativement à la verticalité d'un fil à plomb suspendu à une grande hauteur.

— II. HISTOIRE. Au mot BOUCHES À FEU, nous avons dit combien il est difficile de savoir quel fut le premier inventeur de ces armes puissantes, qui devaient renouveler l'art de la guerre, et par qui leur usage fut pour la première fois introduit sur les champs de bataille; nous n'y reviendrons pas ici, nous ne nous occuperons que d'exposer ce que l'histoire nous apprend sur les formes diverses qu'on a données successivement aux *canons*.

Dans les premiers temps de l'artillerie à poudre, le mot *canon*, que les auteurs français écrivaient aussi *quennon*, était synonyme de *bombarde*, et servait, comme ce dernier, à désigner une bouche à feu quelconque. Souvent même, quand il s'agissait d'une pièce se chargeant par la culasse, on appelait spécialement *canon* le tuyau mobile qui formait la chambre, ainsi qu'en fournit un exemple ce passage d'un inventaire de 1381 : « *Quatuor bombardas fulcitas canonibus* (quatre bombards munies de leurs chambres). » Le nom de *canon* ne reçut une signification restreinte et particulière que dans la seconde moitié du xve siècle, où on l'appliqua exclusivement aux bouches à feu de bronze lançant de plein fouet des boulets de fonte, et montées sur des affûts à roues au moyen de tourillons. Alors, l'artillerie prit la forme qu'elle n'a plus quittée depuis. Les nouvelles bouches à feu furent créées en France sous Charles VIII, et, comme nous l'avons dit ailleurs, leur apparition en Italie, où ce prince les conduisit en 1495, à l'époque de son expédition dans le royaume de Naples, produisit une impression profonde que les historiens du temps n'ont pas manqué de signaler. Le général Favé a parfaitement exposé comment, à la suite de tâtonnements et d'essais sans nombre, effectués pendant près de deux cents ans, on avait pu obtenir un résultat si considérable. De 1450 à 1500, dit cet officier, les progrès qui s'opéraient en France dans les arts métallurgiques furent habilement utilisés pour améliorer l'artillerie. On fit des boulets de fonte de fer qu'on adapta d'abord aux bombardes; mais ces engins n'ayant pas une résistance suffisante pour le tir de projectiles aussi lourds, on fut amené à en établir d'autres d'une épaisseur plus grande et de calibres moins forts, et l'on substitua le bronze au fer forgé. En même temps, on parvint à mûrir ces pièces de tourillons assez bien liés à la masse du métal pour supporter toute l'action du recul. En outre, les affûts à rouage, sur lesquels on les plaça, donnèrent des moyens de pointage beaucoup plus prompts, plus exacts et plus faciles que les anciens : on les établit de manière à opérer, sous l'action du tir, un mouvement de recul qui, diminuant l'effet destructeur causé par la pièce, permit d'augmenter les charges, et, par conséquent, la puissance des bouches à feu.

• Ainsi, à la fin du xve siècle, on délaissait les bombardes, ces bouches à feu qui lançaient les plus gros boulets de pierre, agissant par leur choc plus que par leur vitesse, pour leur substituer des pièces de bronze, lançant des boulets de fonte de fer, se mettant promptement en batterie sur leurs affûts à rouage, et se pointant incomparablement mieux et plus vite, au moyen de leurs tourillons. Près de deux siècles incessants de travaux avaient été nécessaires pour effectuer ce progrès, mais alors l'artillerie nouvelle, enlevant à toutes les forteresses existantes la force de résistance qu'elles avaient conservée jusqu'alors, devait faciliter la destruction des pouvoirs féodaux, acquérir une notable influence sur la constitution des États, et concourir à transformer l'organisation sociale.

Voici quelques détails techniques que nous trouvons indiqués dans la *Artilleria* de Diego Ufano, sur le nom et le calibre des pièces d'artillerie, ainsi que la charge de l'arquebuse et du mousquet, sous le règne de Charles VIII, roi de France (fin du xve siècle).

Le *serpentin*, canon court, tirait vingt-quatre livres de balles; le *dragon*, ou *couleuvrine*, en tirait vingt-trois; la *demoiselle*, dix; l'*aspic*, canon court, douze; le *pétican*, cinq; le *sacre*, sorte de coulevrine, cinq; le *fauconneau court*, trois, et le *fauconneau long*, deux; le *ribaudequin court*, une livre et demie; le *ribaudequin long*, une livre et un quart; l'*émérillon court*, douze onces, et l'*émérillon long*, dix. Le *mousquet de bronze* tirait cinq onces; l'*arquebuse de bronze*, une once et un quart de balles de fer, ou dix seizièmes de balles de plomb. Quant aux *canons* de batterie, ils tiraient depuis six jusqu'à quatre-vingt-seize livres de balles.

Les *canons* de Charles VIII furent aussitôt

imités par les autres princes d'Europe, et, en moins de cinquante ans, ils se trouvèrent répandus partout. Ceux que possédait Charles-Quint en 1559, et qui étaient au nombre de 500 environ, appartenaient à plus de cinquante modèles différents. Plus qu'aucun autre souverain, ce prince éprouva, pendant ses expéditions, les inconvénients d'une grande multiplicité de modèles. Il essaya même de les ramener à sept seulement, mais le temps lui manqua pour accomplir cette réforme. En France, où la même cause, quoique moins développée, fit reconnaître la même nécessité, on fut plus heureux. En effet, un peu avant 1551, probablement à l'instigation de Jean d'Estrées, maître général de l'artillerie, on y réduisit tous les *canons* à six calibres, que l'on appela les *six calibres de France*, et sur lesquels nous avons donné des renseignements complets au mot *CALIBRE*.

Le système des six calibres de France était une amélioration considérable. Néanmoins, il avait un grand défaut, dont les conséquences ne devaient pas tarder à se faire sentir. L'état des connaissances acquises ne permettant pas encore d'établir, dans le matériel de l'artillerie, l'uniformité de toutes ses parties, on se contentait d'indiquer les dimensions principales et on laissait aux constructeurs la liberté de les modifier, d'après la nature des matériaux. De cette façon, la longueur et les épaisseurs des canons n'étant pas fixées avec précision, chaque fondeur les faisait varier suivant la nature du métal dont il disposait. De là des changements perpétuels dans les calibres, changements minimes, il est vrai, mais qui n'en étaient pas moins nuisibles au bien du service. Les mêmes variations avaient lieu pour les affûts.

La seconde moitié du xvie siècle vit s'opérer, dans les Provinces-Unies, une réforme beaucoup plus importante que la précédente. Cette petite nation, alors en guerre avec l'Espagne, ayant confié le soin de sa défense à Maurice et à Henri-Frédéric de Nassau, ces deux habiles capitaines transformèrent si bien son artillerie, qu'elle devint la première de l'Europe. Les Provinces-Unies réduisirent tous leurs *canons* à quatre calibres, ceux de 48, de 24, de 12 et de 6, qui furent jugés suffire à tous les besoins, tant sur terre que sur mer. De plus, elles fixèrent rigoureusement les diverses dimensions de ces pièces, qui eurent chacune deux anses et un bouton de culasse ayant la même destination que de nos jours. Enfin, elles adoptèrent quatre modèles d'affût, un pour chaque *canon*, et elles en réglèrent la composition de telle sorte que, dans chaque modèle, les parties correspondantes pouvaient se remplacer mutuellement. Pour la marche, un seul modèle d'avant-train servait pour les quatre affûts.

Au lieu de continuer l'œuvre d'Henri II, l'artillerie française la dénatura bientôt, au point de la rendre méconnaissable. En effet, pendant les guerres du xviie siècle, les six *canons* de 1551 n'ayant pas donné des effets satisfaisants dans plusieurs circonstances, on y ajouta une foule de nouveaux calibres qui apportèrent une grande complication dans le service. D'après un mémoire rédigé par ordre de Louvois, on comptait, du temps de ce ministre, dix espèces de *canons*, dont le calibre variait de 60 livres à une livre. Ces *canons* se divisaient en *canons de campagne* et *canons de batterie*. Les premiers étaient des calibres de 8, 4, 2 et 1. Quant aux seconds, ils formaient deux catégories. Les uns, dits *canons ordinaires*, étaient des calibres de 33, 24, 16 et 12, et lançaient des boulets ronds. Les autres, appelés *canons extraordinaires*, et un peu plus courts que les précédents, étaient des calibres de 60 et de 48, et lançaient un projectile creux de forme cylindrique, dont l'emploi a laissé peu de traces. Toutes ces bouches à feu, tant celles de batterie que de campagne, portaient, en outre, des dénominations particulières, d'après certaines particularités de fabrication. Ainsi, on appelait *canons communs* ou *réguliers* ceux qui avaient, au fond de l'âme, une épaisseur égale à leur calibre; *canons renforcés*, ceux qui avaient une épaisseur plus grande; et *canons diminués*, ceux qui avaient une épaisseur moindre. Parmi ces derniers, plusieurs avaient l'âme d'une forme tronconique qui allait en diminuant vers le fond, et leur surface était tracée suivant la même forme : on leur donnait le nom de *canons campanés* ou *encampanés*.

A la fin du règne de Louis XIV, par suite d'une réorganisation dont la date et les circonstances sont peu connues, l'armée française n'avait plus que six modèles de *canons*, ceux de 33, 24, 16, 12, 8 et 4. Quatre étaient d'origine nationale : c'étaient ceux de 33, 16, 8 et 4, que l'on appelait *canon de France*, *demi-canon de France*, *quart de canon de France* et *moyenne*. Les deux autres avaient été empruntés à l'Espagne et se nommaient : celui de 24, *demi-canon d'Espagne*, et celui de 12, *quart de canon d'Espagne*. Toutes ces pièces variaient plus ou moins, dans leurs formes et leurs dimensions, d'un département d'artillerie à l'autre, et les prescriptions relatives au diamètre de l'âme n'étaient pas assez exactement observées pour que les *canons* de même calibre pussent employer les boulets l'un de l'autre. On leur avait donné la même longueur, afin qu'elles pussent toutes également tirer à embrasure. La plupart avaient l'âme d'un égal diamètre depuis la bouche jusqu'au fond. On les appelait *canons ordi-*

naires ou à l'ancienne manière, pour les distinguer des *canons* dits à la nouvelle invention, qui étaient plus courts, et avaient une chambre pour recevoir la poudre. Toutefois, ces dernières bouches à feu furent abandonnées après quelques essais, parce qu'elles détérioraient les embrasures à cause de leur peu de longueur, et ruinaient les affûts à cause de leur défaut de masse. Les *canons* étaient ordinairement en bronze. On en faisait aussi quelquefois en fonte, qui étaient des calibres de 36, 24, 18, 16, 12, 8 et 4.

Sous Louis XV, le général Vallière fit comprendre tout ce qu'avait d'embarrassant cette multiplicité de calibres, et proposa un nouveau système qui fut adopté au mois d'octobre 1732. Ce système comprenait seulement cinq *canons*, de 24, 16, 12, 8 et 4, comme nous l'avons déjà dit au mot *CALIBRE*, lesquels avaient toutes leurs dimensions fixées avec une précision rigoureuse; mais il n'y était fait aucune distinction entre les pièces de siège ou de place et celles de campagne. L'artillerie française se trouva ainsi régularisée, mais elle ne fut guère plus maniable qu'auparavant.

A la même époque, l'artillerie suédoise et l'artillerie prussienne étaient beaucoup plus avancées sous ce dernier rapport. La Suède, voulant créer un matériel spécialement propre au service de campagne, avait d'abord mis en essai des *canons de cuir*, c'est-à-dire des bouches à feu formées d'un tube très-mince de cuivre, renforcé extérieurement par des douves de bois assez épaisses et fortement ficelées avec des cordes goudronnées, le tout recouvert de cuir. Cet essai n'ayant pas réussi, elle avait fait établir, cette fois avec tout le succès désirable, un *canon* de 4, plus léger que la pièce française de même calibre, et qui, monté sur un affût approprié, se chargeait avec rapidité et avait assez de mobilité pour suivre l'infanterie dans les marches. Le maréchal de Saxe, ayant eu connaissance de ce *canon*, le fit introduire dans nos troupes à pied. C'est la pièce que les écrivains du temps désignent sous le nom de *canon à la suédoise*. Quant à la Prusse, elle possédait une artillerie de campagne qui était déjà bien organisée quand Frédéric le Grand monta sur le trône, et que ce prince perfectionna avec beaucoup de soin. Cette artillerie se composait de *canons* légers de 12, 6 et 3, auxquels on ne faisait guère qu'un reproche, celui de manquer d'uniformité. Pendant ses guerres avec la Prusse, l'Autriche avait aussi beaucoup amélioré ses pièces de campagne, grâce au prince de Lichtenstein, un de ses meilleurs officiers : comme la Prusse, elle se servait de *canons* de 12, 6 et 3.

En 1762, le général de Gribeauval, ayant eu l'occasion d'étudier sur place l'artillerie de la Prusse et de l'Autriche, écrivait à qu'un homme éclairé, sans passion, qui connaitrait bien les détails, et aurait le crédit suffisant pour aller directement au lieu, prendrait dans ces deux artilleries de quoi en composer une qui déciderait presque toutes les actions dans la guerre de campagne. « Il fut lui-même bientôt appelé à exécuter cette réforme. Jusque-là, l'artillerie française avait appliqué les mêmes pièces à tous les services. Gribeauval pensa qu'il fallait établir un matériel distinct pour chacun des services de campagne, de siège, de place et de côte, et qu'il fallait varier les dispositions des pièces et des affûts pour chacun d'eux. C'est en partant de ces principes qu'il créa le système d'artillerie qui porte son nom et que nous avons fait suffisamment connaître au mot *CALIBRE*.

Mais le système de Gribeauval, adopté en 1765, fut si vivement attaqué par plusieurs officiers très-influents, qu'une ordonnance royale l'abolit en 1772, et prescrivit de revenir à l'état antérieur. Cette suppression donna lieu à une très-violente polémique. Enfin, en 1774, une commission de maréchaux s'étant prononcée en faveur du nouveau matériel, il fut remis en usage, et, cette fois, ce fut définitivement.

Le système de Gribeauval fit toutes les campagnes de la République et de l'Empire. Durant cette longue période, on n'y fit que deux changements, tous les deux appartenant au service de campagne : on allégea le *canon* de 12 et on créa celui de 6.

Après la chute de l'Empire, le comité d'artillerie fut chargé de constituer un nouveau système, dans lequel on devait faire entrer toutes les améliorations déjà connues et celles que l'on pourrait encore trouver. Alors parut le système dit du Comité, qui fut adopté en 1829. Dans ce système, les *canons* de campagne étaient des calibres de 12 et de 8; ceux de siège, des calibres de 24 et de 16; ceux de places et de côte, des calibres de 24, 16 et 12. Plus tard, on y ajouta, pour le service de place et de côte, un *canon* de 30, et pour le service de côte seulement, des *canons*-obusiers de gros calibre appelés vulgairement *canons à bombes* ou *canons à la Paixhans*. Ce matériel existait encore en 1851. A la même époque, la marine employait, pour l'armement des navires, des *canons* de 50, 30 et 12, et des *canons*-obusiers de plusieurs modèles. Voir, pour plus de détails, les tableaux que nous avons donnés au mot *CALIBRE*, auquel nous avons déjà renvoyé plusieurs fois.

C'est au général français Paixhans qu'appartient l'invention des *canons-obusiers* de côte et de marine. Dès 1819, cet officier en démontra les avantages au gouvernement du

Louis XVIII, et, quelques années après, ces redoutables bouches à feu furent mises en service. Les autres nations les imitèrent aussitôt, en sorte qu'en fort peu de temps, elles armèrent tous les navires de guerre et tous les rivages. On les appelait vulgairement *canons à bombes*, à cause de la grosseur de leur obus. Les *canons-obusiers* en usage en France à l'époque de l'adoption des *canons* rayés étaient des calibres de 0 m. 22 et de 0 m. 27; ils lançaient des obus qui pesaient 25 kilogr. 86 pour le premier calibre, et 49 kilogr. pour le second. Le tir de ces pièces étendait ses effets jusqu'à 3,000 m., mais la portée réellement efficace ne dépassait pas 1,800 m. Depuis 1860, on a fretté en acier et rayé plusieurs de ces pièces, et l'on en a fait pour la défense des côtes, ainsi que nous l'avons déjà dit, des espèces de *canons-mortiers* capables de lancer des projectiles allongés et explosifs de 770 kilogr. à des distances de 5,500 à 6,400 m.

L'introduction du *canon-obusier* dans l'artillerie de campagne est due à l'empereur Napoléon III. Malgré l'esprit de simplification qui avait présidé à l'établissement du système d'artillerie du Comité, système adopté en 1829, le service de campagne employait encore quatre bouches à feu (deux canons de 8 et 12, deux obusiers de 0 m. 15 et 0 m. 16), qui exigeaient huit espèces de projectiles, savoir : deux boulets, deux obus et quatre boîtes à balles, et cela sans compter le service de montagne, qui faisait usage d'un obusier de 0 m. 12 avec des munitions appropriées. Cette grande complication de projectiles était un inconvénient fort grave à la guerre, où elle pouvait donner lieu aux méprises les plus funestes. Ensuite, n'était-il pas arrivé trop souvent, sur les champs de bataille, que les parcs manquaient de munitions d'un calibre, tandis qu'ils en avaient surabondamment d'une autre espèce ? En 1853, Napoléon III remédia à ces inconvénients en supprimant toutes les bouches à feu et en les remplaçant par une pièce unique, appelée vulgairement *canon de l'empereur*, mais qui reçut officiellement le nom de *canon-obusier* de 0 m. 12. Cette pièce avait un diamètre intérieur de 0 m. 121, et à peu près les mêmes formes que les anciens canons de campagne, mais elle était moins pesante. On avait calculé ses dimensions de manière à pouvoir la monter sur l'affût de 8. Enfin, elle lançait à la fois le boulet plein, l'obus ordinaire, l'obus à balles et la boîte à balles, en sorte qu'elle remplissait le double objet de *canon* ou d'*obusier*, suivant les exigences du combat. En même temps, afin d'utiliser le matériel existant, on ferra au calibre de 0 m. 121 tous les *canons* de 8, et, pour qu'on ne pût les confondre avec le précédent, on les appela *canons-obusiers légers* de 0 m. 12. Mais cette innovation capitale était à peine réalisée, qu'un nouveau progrès bien autrement considérable vint attirer l'attention des hommes du métier et imprimer à leurs études une direction nouvelle. Jusqu'alors, en effet, on n'avait employé que des bouches à feu à âme lisse, ayant, par conséquent, tous les défauts de justesse et de portée des armes de ce genre; on songeait maintenant à les remplacer par des pièces à âme rayée, problème d'une importance extrême, dont la solution devait révolutionner plusieurs branches de l'art de la guerre.

Les *canons rayés* doivent leur origine aux carabines du xvi^e siècle. Il en existait déjà, vers le milieu du siècle dernier, en Suisse et en Allemagne; mais, après quelques essais, on fut obligé, dans les deux pays, de renoncer à s'en servir, parce qu'on n'avait pas encore appris à vaincre les difficultés inhérentes à la construction de ces pièces. Toutefois, plusieurs des savants de l'époque comprirent parfaitement les avantages des nouvelles bouches à feu. L'un d'eux, Benjamin Robin, alla même jusqu'à prédire que la première nation qui réussirait à les établir d'une manière convenable l'emporterait momentanément sur toutes les autres.

Ce sont les admirables résultats obtenus de nos jours avec la carabine Delvigne perfectionnée et les balles cylindro-coniques (v. CARABINE) qui ont attiré de nouveau l'attention sur les pièces rayées. Les premières expériences sérieuses furent faites, en 1846, à l'usine d'Acker, en Suède, avec un *canon* se chargeant par la culasse, inventé par le major piémontais Cavalli. Elles n'eurent pas beaucoup de succès. Néanmoins, tous les hommes du métier comprirent qu'elles mettaient sur la voie d'un progrès immense, et la plupart des nations militaires se mirent à répéter ces expériences. En cela, comme en tant d'autres choses, ce fut la France qui arriva la première.

Le capitaine d'artillerie Lepage avait été chargé par le gouvernement de Louis-Philippe de suivre les expériences d'Acker. A son retour à Paris, une commission, dont il fit partie, fut instituée à Vincennes, sous la présidence du duc de Montpensier, pour y étudier le système Cavalli. Cette commission commença immédiatement ses travaux; mais, malgré le talent et le zèle des officiers qui la composaient, elle ne put obtenir que des résultats incomplets; elle reconnut seulement l'impossibilité de rendre pratique le système Cavalli. D'autres commissions qui lui succédèrent ne furent pas plus heureuses, en sorte qu'on atteignit le commencement de la guerre de Crimée sans que la solution du problème

fût avancée. Alors le général de La Hitte, président du comité d'artillerie, se joignit au commandant Treuille de Beaulieu, directeur de l'atelier de précision de Saint-Thomas-d'Aquin, qui étudiait la question depuis plusieurs années, avant même le major Cavalli. Bientôt tous les obstacles s'aplanirent, et la fabrication put commencer. En prévision du siège de Cronstadt, le commandant Treuille fut chargé de faire rayer des pièces de siège lançant des boulets pleins et des obus, les uns et les autres de forme cylindro-ogivale. Ces pièces dépassèrent toutes les espérances. En effet, aux expériences d'essai, on obtint des portées de 5,000 m. et une régularité admirable avec des *canons* de 16, de 24 et de 30. On réussit même à battre en brèche, à une distance de 2,000 m., avec des *canons* de 24 lançant des obus du poids de 23 kilogr. Cette artillerie formidable allait être envoyée à l'armée de Crimée, lorsque la chute de Sébastopol vint la rendre inutile.

La conclusion de la paix ne permit donc pas d'utiliser les nouvelles bouches à feu dont on avait doté le service de siège, mais on profita des loisirs qu'elle procura pour appliquer les mêmes principes à l'artillerie de campagne et à celle de montagne. Ces nouveaux travaux eurent encore lieu sous la direction du général de La Hitte et avec le concours du commandant Treuille de Beaulieu. Dès le commencement de 1857, l'armée française possédait un obusier rayé de 0 m. 8, pour la guerre de montagne, et un *canon* rayé de 8, pour le service de campagne, qui lançaient tous les deux un obus allongé du poids de 4 kilogr., avec des portées respectives de 2,800 et 4,800 m. En même temps, on rayé le *canon-obusier* de 12, et l'on en fit une bouche à feu de réserve pour la guerre de siège et la guerre de campagne. Les choses furent conduites avec une telle activité, qu'en moins d'une année le système se trouva expérimenté, terminé et adopté. L'obusier de montagne fut employé immédiatement dans la Kabylie. Quant au *canon* rayé, il parut, pour la première fois, pendant la guerre d'Italie, sur les champs de bataille de Magenta et de Solferino. Dans la seconde de ces journées, où il joua un rôle décisif, il donna des portées exactes de plus de 3,000 m., et désorganisa les réserves autrichiennes, avant même que les lignes avancées fussent atteintes. Depuis cette époque, toutes les nations militaires ont adopté l'artillerie rayée; mais chacune d'elles a voulu avoir un système, particulier, et s'est livrée, pour le créer, à des essais sans nombre qui sont encore loin d'être terminés, et dont les résultats, ainsi que les détails, sont généralement tenus secrets. De son côté, la France n'est pas restée inactive en présence des recherches faites à l'étranger. Seulement, satisfait pour le moment de son matériel de campagne, elle s'est plus particulièrement occupée du soin d'améliorer l'artillerie de siège, de place et de côte. Au milieu de ces travaux, l'invention des navires cuirassés est venue compliquer la question ou plutôt soulever une question nouvelle, en obligeant l'artillerie à produire des pièces rayées capables de percer ou d'écraser l'épaisse armure de ces machines. Nous allons exposer, en peu de mots, les principaux résultats positifs qui paraissent avoir été obtenus dans l'une et l'autre voie, c'est-à-dire dans l'artillerie de terre et dans l'artillerie navale, autant, du moins, que peuvent le permettre les renseignements sérieux parvenus à la connaissance du public.

— *Canons pour le service de terre.* Ainsi que nous venons de le voir, c'est la France qui a introduit les *canons rayés* dans la pratique de la guerre. Toutefois, malgré les études et les expériences qu'elle a faites, l'artillerie française n'a pu encore résoudre définitivement que pour le service de campagne les diverses questions qui se rattachent à l'emploi des pièces de ce genre.

Notre matériel de campagne se compose de trois bouches à feu, toutes de bronze et se chargeant par la bouche, savoir : deux *canons* de 4, l'un dit de *campagne* et l'autre de *montagne*, et un *canon* de 12, qui n'est autre chose que l'ancien *canon-obusier* de même calibre.

Le *canon* de 4, de campagne, est la pièce qui fut employée dans la campagne d'Italie. Il est du calibre de 8 cent. 65, et si on l'appelle *canon* de 4, c'est parce qu'il a à peu près les dimensions de l'ancienne pièce de ce nom, du système de Gribeauval. Les rayures en sont hélicoïdales, au nombre de six, ayant environ 1 cent. de largeur. Les projectiles sont cylindro-coniques, en fonte, creux; l'intérieur est rempli de balles et de poudre. Cette capacité est fermée avec une vis surmontée d'une tête à six pans, par une fusée, en un mot; sur la paroi du projectile et près de la base du cylindre, font saillie douze tenons en zinc, douze *ailettes*, placées sur deux rangées, comme l'indique la figure 1. Avec une telle disposition, lorsqu'on présente l'obus pour l'introduire dans le *canon*, la base du cylindre en bas, chaque rayure reçoit deux tenons, placés l'un au-dessus de l'autre; quand le boulet est chassé par la charge, les rayures guident le projectile dans l'âme et lui impriment un mouvement de rotation rapide, qui sert à la justesse du tir; l'obus, à sa sortie de la pièce, tourne dans l'air comme une vrille. La vis qui ferme l'obus est percée suivant son axe d'un trou cylindrique. Six conduits, qui traversent la tête de cette vis, aboutissent, d'une part,

à chacun des six pans, et de l'autre, au conduit ménagé dans l'axe, mais cela après avoir parcouru un trajet plus ou moins long. Tous les conduits sont remplis de poudre et bouchés; dans ce cas, on dit que la fusée est

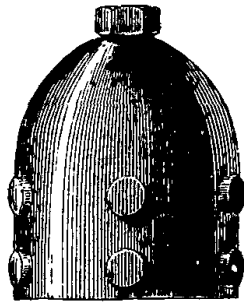
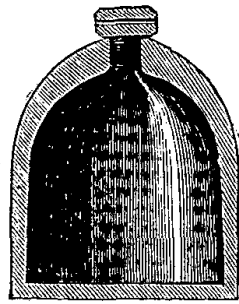


Fig. 1.

coiffée. On peut décoiffer la fusée, c'est-à-dire déboucher l'un quelconque de ces trous sur l'un des six pans. Suivant que l'on découvre l'un ou l'autre, l'obus éclate à une distance plus ou moins grande, car la longueur des conduits, dans lesquels la poudre est tassée, a été calculée de manière à correspondre à six portées différentes, portées qui sont indiquées en chiffres connus, près des trous. Les gaz enflammés, qui entourent le boulet à sa sortie du *canon*, mettent le feu à la poudre qui remplit le conduit débouché, laquelle enflamme à son tour la charge intérieure et fait éclater l'obus.

Le *canon* rayé a de grands avantages sur le *canon* lisse. Il porte plus loin et son tir est plus juste. Son tir est satisfaisant à 2,800 m. et 3,000 m.; avec le *canon* lisse, il ne faut pas compter sur une portée plus grande que 1,000 m. Le projectile cylindro-conique a aussi plus de facilité et de force, s'avancant la pointe en avant, avec son mouvement de rotation, pour pénétrer dans une masse solide quelconque. Ainsi l'on fait brèche avec le *canon* de 4 rayé, et l'on ne pouvait faire brèche avec le *canon* lisse de même calibre. Ce petit *canon* de 4, si mobile, même dans les chemins les plus difficiles, envoie un boulet de 4 kilogr. au lieu de 4 livres, et remplace l'ancien *canon* de 8, qui était d'un tiers plus lourd. On a pu de même substituer à l'ancien *canon* de 24 le *canon* rayé du calibre de 12. L'œuvre de Gribeauval s'est ainsi complétée par la simplification du matériel d'artillerie. Le lecteur sait déjà que le *canon* rayé est en même temps un *canon-obusier*.

On s'est servi du *canon* rayé, pour la première fois avec succès, en 1857, lors de la guerre de la Grande Kabylie. On bombardait 2,000 m. un village dont les habitants marchaient sur nos troupes, et le maréchal MacMahon, alors général, qui s'avancait vers ce village avec un corps détaché, fut très-étonné de le trouver évacué. Comme nous l'avons déjà dit, la dernière guerre d'Italie a consacré les *canons* rayés. Nous leur devons la victoire de Solferino. Dans cette bataille, on envoya une grêle d'obus à un corps autrichien, qui s'avancait sans crainte de nos batteries, établies à 3,000 m. En Chine et au Mexique, les *canons* rayés nous ont été de la même utilité.

Le *canon* de 4, de montagne, est du même calibre que celui de campagne. Il est également rayé de six rayures à hélice, au pas de 2 m. 25; son poids est de 100 kilogr., et sa longueur ne dépasse pas 0 m. 96. Il lance les mêmes projectiles que le précédent, mais avec une charge de 300 gr. seulement. Avec l'obus ordinaire, il peut fournir des portées de 2,700 m., et son tir est infiniment plus exact que celui de l'ancien *canon-obusier* de 12 non rayé. Pour le tir à balles, il donne de très-bons résultats jusqu'aux distances de 500 à 3,000 m., avec l'obus, et de 500 à 600 avec la boîte. Il ne faut pas 28 secondes, en terrain ordinaire, pour chaque coup.

Le *canon* de 12 est aussi rayé à six rayures hélicoïdales, mais le pas des rayures est de 3 m. Cette bouche à feu a 0 m. 12 centim. de diamètre intérieur, et 2 m. 066 de longueur. Son poids est de 610 kilogr. Avec une charge de 1 kilogr., elle lance un obus oblong pesant 11 kilogr. 500, et une boîte à balles contenant 98 balles et pesant 11 kilogr. 220; un obus à balles est à l'étude. Avec le premier de ces deux projectiles, on peut atteindre des portées exactes de 4,100 m. Quant au second, sa portée véritablement efficace est comprise entre 300 et 400 m.; néanmoins, sur un bon terrain, elle peut s'élever jusqu'à 600 m.

Depuis 1859, notre artillerie de campagne a

fait la guerre dans toutes les parties du monde, et partout, en Chine aussi bien qu'en Cochinchine, en Afrique et au Mexique, elle a fonctionné de la manière la plus satisfaisante. A la prise des forts de Pei-Ho, où elle figura à côté des pièces anglaises du système Armstrong, sa supériorité frappa tous les yeux. Dans cette journée, nos *canons* de 4, attelés de quatre petits poney du Japon, manœuvrèrent admirablement au milieu des marécages, tandis que les pièces anglaises, embourbées jusqu'aux moyeux et tirées par huit grands chevaux, ne purent se mouvoir qu'à l'aide de cordes et de l'effort de tous leurs servants. A une époque plus rapprochée de nous, le siège de Puebla est venu montrer de nouveau la valeur de notre matériel de campagne. La place n'était pas fortifiée régulièrement; mais, protégée extérieurement par une ligne de redoutes et intérieurement par de grands édifices transformés en réduits, elle renfermait une garnison double ou triple de l'armée assiégeante et une artillerie lisse au moins dix fois plus nombreuse et de calibres infiniment plus forts que celle que nos moyens de transport nous avaient permis de mener avec nous; en outre, la configuration topographique des localités ne nous permettait pas de profiter des avantages que donne l'artillerie rayée sur celle qui ne l'est pas. Nous ne pouvions pas nous poster à distance, écraser de loin l'ennemi et ruiner ses ouvrages pour en prendre possession après les avoir détruits sans avoir eu rien à craindre. Enfin nous étions obligés d'agir au plus vite, parce que nous avions peu de vivres et de munitions, et que le renouvellement des approvisionnements était des plus difficiles. Dans ces circonstances, il fallut s'attaquer immédiatement au corps de la place, afin de s'ouvrir un passage à travers un dédale de bâtiments, qui, élevés pour résister aux tremblements de terre, si fréquents dans le pays, présentent partout des murs de pierre d'une épaisseur très-considérable. La bravoure de nos soldats n'aurait peut-être pas suffi à une tâche si rude, s'ils n'eussent été aidés par une douzaine de *canons* de 12, qui finirent par renverser tous les obstacles, et sortirent de la lutte sans accident d'aucune sorte. Ces pièces confirmèrent ainsi toutes les espérances qu'on avait formées à leur sujet, soit pour la guerre de siège, soit pour celle de campagne. Toutefois, comme elles ne sauraient probablement pas suffire pour l'attaque d'une grande place européenne, le gouvernement a fait et fait encore expérimenter des bouches à feu d'un plus puissant calibre, dont deux, dites de 24 et de 50, paraissent avoir déjà donné des résultats extrêmement remarquables. Pour essayer ces pièces, on a battu en brèche un des forts qui défendent la rade de l'île d'Aix, le fort Liédot; c'est un ouvrage à la Vauban, de fortification régulière, et construit en excellente maçonnerie. Néanmoins, d'après un auteur que nous avons lieu de croire bien informé, le trait principal qui en ressortirait, c'est qu'avec les *canons* de 24 et de 50, on ouvre à toutes distances, à 1,000 ou à 2,000 m., par exemple, aussi bien qu'à 200, la brèche dans un mur qu'on ne voit pas. La chose aurait été faite avec un succès complet et plusieurs fois répétée au fort Liédot. La régularité du tir est si grande, que le projectile, franchissant la crête du fossé, vient tomber dans son intérieur et fait brèche dans la maçonnerie. Si ces faits se réalisaient, c'est, ajoute notre auteur, presque une révolution dans la guerre des sièges, car on sait que jusqu'ici l'assiégeant, avant de pouvoir battre en brèche, était obligé d'abord d'éteindre les feux de la place et ensuite de pousser ses travaux jusque sur le fossé qui couvrait le rempart du front d'attaque. Mais, pour arriver là, que de temps dépensé, que de kilomètres de tranchées à creuser, d'épaulements à consolider, de batteries et de places d'armes à construire! La nécessité de tout cela ne sera pas supprimée par les nouvelles pièces, car il faudra toujours couvrir ses approches; mais tout cela serait énormément simplifié et abrégé. Et, points capitaux auxquels on doit revenir sans cesse, les pièces qui ont servi à ces études ont tiré chacune plus de mille coups, et n'indiquent encore aucune fatigue; leur légèreté est telle qu'avec un attelage de six chevaux seulement, elles peuvent suivre les parcs d'une armée en campagne.

A l'imitation de la France, chaque Etat de l'Europe s'est donné, ou a essayé de se donner une artillerie rayée, qu'il ne manque jamais de proclamer la meilleure. Et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les nations qui font ou ont fait le plus de bruit sont précisément celles que leur peu d'importance semblerait devoir tenir éloignées des grandes questions militaires. N'a-t-on pas vu, il y a peu d'années, au congrès de Bruxelles, dans une discussion à propos des fortifications d'Anvers, le général de Chazal, ministre de la guerre, affirmer à plusieurs reprises que la Belgique possédait un *canon* rayé supérieur à tout ce qui existait de semblable sur la terre? Ces diverses artilleries sont très-différentes entre elles sous le rapport de la construction, mais elles ont toutes un point commun, c'est d'être plus ou moins pratiques et de l'être toujours quelque peu. On conçoit, en effet, que des armes qui n'ont pas besoin de grandes vitesses, qui ne supportent que de faibles charges de poudre et des projectiles d'un poids relativement peu considérable, ne sont pas très-dif-

ficiles à établir, même avec la complication du chargement par la culasse, complication rejetée par la France, comme inutile, pour le service de campagne. Pour peu qu'on soit homme de métier, le fonds commun d'idées qui est en circulation fournit les principaux éléments du problème. Les vices qui peuvent être au fond des choses n'ont pas un champ suffisant pour se développer d'une manière saillante dans ces engins de petites dimensions et de faible puissance; « puis, dit avec raison l'écrivain que nous avons déjà cité, l'âme propre d'auteur s'en mêlant, on s'aveugle sur les défauts qu'ils peuvent avoir. C'est seulement quand il faut passer du petit au grand, de l'artillerie de campagne à celle de siège, de place ou de côte, que l'on se trouve arrêté, comme on l'est en effet presque partout aujourd'hui : autre point de ressemblance plus ou moins sensible chez chacun, mais commun à tous. »

De toutes les nations de l'Europe, l'Angleterre est celle qui s'est lancée avec le plus d'assurance et de fracas dans la voie des in-

novations, mais c'est celle aussi qui a éprouvé le plus de mécomptes. Toutefois, en ce qui concerne l'artillerie de terre, elle paraît ne s'être encore occupée d'une manière bien sérieuse que du service de campagne, et elle a adopté, pour ce service, des bouches à feu se chargeant par la culasse, qui sont désignées sous le nom de leur inventeur, l'ingénieur civil Williams Armstrong. Ces bouches à feu ont trop fait parler d'elles pour qu'il ne nous semble pas utile d'en donner une description sommaire.

Le canon Armstrong diffère complètement de notre canon rayé. Il se charge par la culasse; le boulet est forcé. La culasse contient une vis, percée dans l'axe d'un trou cylindrique, qui sert à introduire le boulet et la charge. Dans la partie supérieure du canon et près de la culasse, on a ménagé un trou, dans lequel s'engagent un obturateur et un prisme en métal, entre la charge et la vis. Quand on tourne la vis, on serre le prisme et l'obturateur contre la charge (v. fig. 2 et 3). Le boulet est cylindro-hémisphérique, coulé en fonte,



Fig. 2.



Fig. 3.

avec une chemise de plomb. L'âme s'élargissant dans le fond de la culasse et le boulet ayant un diamètre un peu plus grand que celui de la partie étroite de l'âme, l'enveloppe de plomb se lamine, pour ainsi dire, en pénétrant dans cette partie étroite, sous l'impulsion des gaz de la poudre; il se forme de véritables tenons, de véritables ailettes de plomb dans les rayures, et le boulet sort en tournant sur lui-même, comme dans nos canons rayés. La portée et la justesse de tir du canon Armstrong sont les mêmes que la portée et la justesse de tir de nos canons rayés français.

Le canon Armstrong est construit en fer, au moyen de barres tordues en spirales, que l'on soude avec le marteau-pilon, à grands frais et par des procédés très-complicés. Remarquons en passant que nos anciens canons lisses, en bronze, ont été transformés en canons rayés, presque sans dépense, la vente du vieux bronze provenant des rayures ayant presque couvert les frais de transformation. Autre inconvénient qui ne touche pas à l'économie : l'enveloppe de plomb du projectile encrasse les rayures, ce qui nécessite des nettoyages plus fréquents que dans nos bouches à feu. Enfin, ce canon résiste moins bien que les canons en bronze au choc des boulets lancés contre lui, et sa manœuvre est plus difficile que celle de nos pièces.

Ces défauts, que nous venons de signaler rapidement, sont beaucoup moins sensibles dans les pièces de rempart ou de l'artillerie de marine que dans les pièces de l'artillerie de campagne. Le chargement par la culasse est même préférable pour ces deux dernières espèces. M. le colonel Treuille de Beaulieu, que nous avons déjà cité, a, du reste, inventé récemment un canon se chargeant par la culasse, qui nous paraît de beaucoup supérieur au canon Armstrong. Tous les hommes compétents admirent aujourd'hui en Angleterre, aussi bien qu'en France et ailleurs, que, si les bouches à feu du système Armstrong sont très-remarquables au point de vue de la fabrication, elles ne sont nullement propres aux usages de la guerre, surtout dans les conditions d'une guerre en Europe. Du reste, Armstrong lui-même l'a si bien compris, qu'il a modifié de mille manières et qu'il modifie encore son canon. Les difficultés qu'il a rencontrées quand il a voulu appliquer son système aux gros calibres ont même été si nombreuses et si grandes, qu'il a dû se résigner à revenir, du moins pour les pièces de cette sorte, au chargement par la bouche.

Si maintenant nous passons en revue les autres puissances de l'Europe, nous y trouverons d'abord celles qui, comme la Suède et la Russie, n'ayant pris part, depuis 1859, à aucune entreprise militaire, n'ont produit aucun fait de notoriété assez constatée pour qu'il soit possible de se former une opinion sur la valeur pratique de leur artillerie rayée. On ne peut même pas le faire sur le mérite de leurs études théoriques, car elles sont tenues secrètes. On doit en dire autant de l'Autriche, bien qu'elle ait fait la campagne de Danemark, celle de la Bohême et de la Vénétie, la fortune de la guerre ne lui ayant pas fourni l'occasion de tirer un grand parti de sa nouvelle artillerie. Deux puissances seulement, l'Italie et la Prusse, ont fait des sièges. En 1861, pour attaquer Gaète, les Italiens se sont servis de grosses pièces du système Cavalli, à chargement par la culasse, qui ont probablement fourni l'inspiration d'où sont sortis les canons suédois du général comte Warendorff; mais ces bouches à feu n'ont pas produit les effets qu'on en attendait. Outre un poids excessif et une grande difficulté de manœuvre,

elles avaient le défaut d'être mises hors de service après un très-petit nombre de coups. L'Italie paraît les avoir abandonnées, en adoptant, ainsi que l'Espagne, le système français. Comme ceux de l'Autriche, c'est dans la guerre de Danemark et de Bohême, dans la première surtout, que les canons prussiens ont figuré. Les Prussiens parlent avec un enthousiasme extraordinaire des merveilles accomplies par leur artillerie au siège de Duppel; mais ces merveilles, on ne les connaît jusqu'à présent que par les dires de ceux qui sont intéressés à les prôner. Il y a plus, certaines circonstances porteraient à les révoquer en doute. En premier lieu, la supériorité de nombre et de matériel était, hors de toute proportion, en faveur des assiégés. Ensuite, les ouvrages n'étaient pas des ouvrages réguliers de fortification permanente, mais de simples redoutes reliées par des travaux de fortification passagère. Enfin les assiégés, étant dépourvus d'artillerie rayée, ne pouvaient véritablement pas se défendre : on les canons n'ait impunément de distances où leurs canons les plus puissants ne portaient pas. Malgré ces conditions si défavorables, comment la place put-elle résister si longtemps? Comment encore le *Holst-Krake*, un petit navire danois imparfaitement cuirassé, put-il, à diverses reprises, recevoir plusieurs centaines de boulets sans éprouver lui-même aucune avarie sérieuse? Autre question, qui est peut-être indiscrète : « Pourquoi, lorsque le siège de Duppel était terminé, les Prussiens, craignant d'avoir à faire celui de Frédéricia, envoyèrent-ils de Berlin un nouvel équipage uniquement composé de pièces des anciens modèles, de canons à âme lisse, dont le passage fut signalé dans plusieurs gares de chemins de fer? Pourquoi ne dirigeait-on pas sur Frédéricia l'artillerie qui venait de faire de si grandes merveilles à Duppel, et qui se trouvait presque toute portée? Était-elle donc fatiguée de ses exploits? avait-elle révélé un secret qui ne permettait plus de compter sur elle? »

De l'autre côté de l'Atlantique, une guerre effroyable a désolé la grande république américaine. Surpris par le manque de matériel, les deux partis ont été obligés de dépenser des sommes incalculables pour acheter ou fabrication d'armes de toute espèce, et, n'ayant presque aucun homme du métier, ils ont dû recevoir de toutes mains, essayer de tout sans y regarder de trop près, accueillir de bonne grâce les inventeurs et les faiseurs de projets. Or, qu'est-il résulté de tout cela? Les Américains ont livré de nombreuses et sanglantes batailles, et cependant on ne voit nulle part, au moins dans les bulletins qu'ils ont publiés, que, dans aucune d'elles, l'artillerie ait joué un rôle important, qu'elle ait rien fait de semblable à ce que fit à Magenta cette grande batterie qui, établie sur le remblai du chemin de fer, contribua si puissamment au gain de la journée, ou à ce que firent les canons de la garde à Solferino, quand ils arrêterent net le mouvement si dangereux du général Benedek. Et cependant les combattants n'étaient pas dépourvus d'artillerie, car, dans plus d'un combat, le vainqueur prétend avoir enlevé quarante pièces à l'ennemi, c'est-à-dire deux fois plus que nous n'en primes aux Autrichiens pendant toute la campagne d'Italie, où nous eûmes constamment le dessus. Les Américains ont fait aussi des sièges, ces opérations de guerre où l'artillerie triomphe, et là non plus il ne paraît pas que leurs bouches à feu aient su s'y faire compter. Wicksburg, si longtemps assiégé, capitula faute de vivres, et non par la supériorité de

l'attaque. Plus tard, la résistance du fort Sumter, une misérable bicoque construite sur un îlot pour couvrir le port de Charleston, à une époque où l'on ne connaissait ni les canons rayés ni même la vapeur, donna une nouvelle preuve du peu d'efficacité de l'artillerie fédérale. Attaqué par plusieurs corps considérables qu'appuyait une escadre cuirassée et entièrement abandonné à lui-même, ce fort résista, pendant plus de huit mois, au bombardement le plus énergique, et, pendant tout ce temps, les cinquante ou soixante hommes qui l'occupaient, ne pouvant se servir de leurs pièces, car elles avaient été mises hors de combat dès les premiers jours du feu, n'eurent d'autre occupation que de relever le pavillon confédéré quand quelque coup heureux venait de l'abattre. Pourtant, dans lequel se trouvaient des canons monstrueux dits de 720 et de 440 livres. Ces bouches à feu éclataient, il est vrai, après un petit nombre de coups; mais on les renouvelait avec une abondance merveilleuse.

Jusqu'à présent, de toutes les artilleries qui ont sérieusement figuré dans des batailles ou dans des sièges, c'est celle de la France qui occupe le premier rang, et cette supériorité, elle la doit à des études conduites avec méthode, et toujours basées sur des principes certains. L'artillerie rayée de la France, dit à ce sujet la *Gazette d'Edimbourg*, est le résultat des travaux systématiques d'un corps d'officiers profondément versés dans ces branches de la science exacte qui concernent leur profession, familiers avec les traditions du service, très au courant des ressources de la forge dans l'arsenal et en campagne, et capables de juger ce qu'on peut attendre sur le champ de bataille des chevaux et des hommes. Le trait le plus saillant de la route suivie par ces officiers est leur attachement à la simplicité, leur horreur de la complication et leur préférence pour tout ce qui est pratique et économique. On établit d'abord, par une longue discussion et une expérience prolongée, que les avantages particuliers de l'artillerie rayée, savoir la portée et la précision, pouvaient être obtenus sans diminuer la force de résistance du canon et la facilité de la manœuvre. Partant donc de ces deux points, on décida : quant à la précision, qu'il était plus important d'obtenir la précision longitudinale et l'uniformité du tir, que de prévenir les déviations latérales, parce que, dans les guerres modernes, le but à atteindre était presque toujours large, mais rarement profond; quant à la portée, on ne vit aucun avantage à essayer de l'augmenter jusqu'au maximum de distance, mais systématiquement ou de propos délibéré, on la réduisit aux limites susceptibles d'être utiles dans un combat, et à la puissance des organes visuels de l'homme dans les conditions atmosphériques les plus favorables. Prenant aussi en considération ce qui est réellement exigé de l'artillerie de campagne, les officiers français n'attachèrent pas une très-grande importance à ce qui peut être appelé la puissance absolue du canon, représentée par une grande vitesse initiale et une grande force de pénétration. Ce qu'ils recherchaient, c'était un canon bien approprié aux exigences du service. Dans leur opinion, toutes les qualités qu'on pourrait se procurer au delà de ce qui était réellement nécessaire ne seraient obtenues qu'à force de travail et d'argent. Un canon de campagne ne saurait être trop simple, trop léger, ni trop maniable; et, comme il n'est destiné à agir que contre des hommes et des chevaux ou, au plus, contre des ouvrages de campagne légers, ils pensèrent que, pourvu qu'il portât un projectile destructeur avec exactitude à la distance requise, il avait assez de force pour accomplir sa mission. En d'autres termes, ils jugèrent inutile d'augmenter le poids ou la complication du canon, dans le but de lui donner d'autres qualités, rarement, si jamais, nécessaires dans les exigences de la guerre de campagne. Nous ferons remarquer qu'en s'étendant aussi longuement sur la formation de l'artillerie rayée française, le journaliste anglais a voulu surtout montrer à ses compatriotes qu'ils avaient fait fausse route, quand ils avaient entrepris l'étude du même problème. C'est qu'en Angleterre, de même d'ailleurs qu'aux États-Unis, la question de l'artillerie rayée n'a été étudiée, sauf de très-rare exceptions, et n'est encore étudiée que par des constructeurs civils, c'est-à-dire par des hommes plus ou moins versés dans la pratique du travail des métaux, mais dépourvus de connaissances militaires, et qui, en raison même de leurs travaux antérieurs, se préoccupent moins de produire des pièces propres à un service sérieux que des machines remarquables sous le rapport de l'exécution et de la difficulté vaincue.

— *Canons pour le service naval.* Sans l'invention des navires cuirassés, l'emploi de l'artillerie nouvelle eût bientôt permis de simplifier et d'alléger considérablement ce lourd matériel de la marine. En effet, les canons légers, rayés, en lançant des boulets explosifs, eussent été trouvés beaucoup plus destructeurs contre les bâtiments en bois, que les anciens canons avec leurs boulets pleins. La bordée d'un navire de guerre n'eût pas été toujours estimée par le poids du métal que lancent ses batteries, mais par le nombre de ses projectiles incendiaires et destructeurs,

sans avoir, pour ainsi dire, égard à leurs dimensions et à leurs poids. De cette manière, on aurait pu augmenter le nombre des canons, tout en rendant leur manœuvre plus facile et plus rapide. Ou bien, on aurait pu diminuer le nombre des servants, ce qui eût été aussi un avantage. Ces considérations peuvent avoir encore quelque valeur si on les applique aux navires servant dans les parties les plus éloignées du globe, où l'art de la guerre est très-arrêté; mais des qualités très-différentes sont exigées des bâtiments destinés à naviguer dans les mers d'Europe et dans les eaux des régions les plus avancées de l'Amérique, où ils sont exposés à rencontrer les plus terribles engins de destruction que le génie de l'homme ait inventés.

En 1855, quand on imagina de revêtir les navires d'une armure métallique, on leur donna le moyen de braver tous les projectiles, tant pleins que creux, alors en usage parmi les nations les plus belliqueuses. Toutefois, la marine ne conserva pas longtemps l'avantage de l'invulnérabilité, car on vit bientôt paraître les canons rayés, et les armures réputées les plus solides furent percées aussi aisément que l'eussent été les anciennes murailles de bois. Dès ce moment, une lutte opiniâtre s'engagea entre le génie naval et l'artillerie : le premier cherchant à produire des cuirasses capables de résister aux canons les plus puissants; la seconde s'efforçant, à l'apparition de chaque cuirasse nouvelle, d'établir un canon en état de la détruire, soit par perforation, soit par écrasement. Cette lutte dure depuis plus de quinze ans, et elle est loin d'être terminée. Jusqu'à présent, c'est l'artillerie qui a eu le dessus, mais elle l'a dû à l'emploi de canons exceptionnels, ressemblant à des machines scientifiques plutôt qu'à des armes de guerre, incapables d'un feu rapide, peu faits pour les exigences d'un service sérieux et, enfin, expérimentés dans des conditions de tir qui ne se présenteront peut-être jamais dans les batailles navales. Les artilleurs, dit avec raison le capitaine anglais Selwyn, exultent la grande portée et la justesse comme les seules qualités auxquelles on doive s'attacher dans les canons. Ils semblent ignorer complètement que, dans la pratique, les premières qualités du canon sont qu'il soit indestructible, aisé à manier, et qu'on obtienne de ses projectiles les effets les plus considérables. Nous n'avons pas besoin de percer de petits trous ronds dans les plaques, mais bien de les écraser. Nous n'avons pas besoin de savoir si un canon va bien quand on le tire tranquillement, mais comment il se comporte dans le tir auquel il doit être réellement employé. Il faut que nous sachions ce qu'il deviendra quand il sera soumis à un tir réel de combat. C'est qu'alors il n'est pas entre les mains de canonniers exercés, mais entre celles d'un équipage qui peut être novice dans la manœuvre des bouches à feu. En effet, nous n'avons pas à compter dans la marine, comme l'artillerie de terre peut le faire la plupart du temps, sur un personnel parfaitement instruit. Il faut, au besoin, que nous ayons recours aux matelots les moins exercés et les plus épais. Il importe donc que le canon soit de telle nature, qu'entre des mains inexpérimentées il ne devienne pas un embarras de plus.

Malgré les innombrables expériences qui ont été faites, depuis 1859, chez toutes les nations maritimes, il est incontestable que le canon de marine, le canon de l'avenir, comme on l'appelle quelquefois, n'existe encore nulle part. Sans doute, on a fabriqué en France, aussi bien qu'en Angleterre et aux États-Unis, des pièces de calibres énormes qui, dans les exercices de tir, ont produit des effets extraordinaires; mais, et nous ne saurions assez le répéter, le problème du canon à grande puissance, qui serait capable tout à la fois d'être une arme de guerre dans le sens pratique du mot, et de détruire des cuirasses en fer laminé de 0 m. 15 et même seulement de 0 m. 12 d'épaisseur, comme sont celles des navires les mieux construits, n'a encore été résolu par personne et ne le sera probablement pas de sitôt. Cela est si vrai, qu'en Angleterre, où l'on a essayé tous les systèmes et toutes les dimensions, le canon de 68 à âme lisse est regardé comme supérieur, dans les circonstances ordinaires de la guerre maritime, aux pièces rayées proposées jusqu'à présent pour l'armement des navires. L'amiral Halsted, un des hommes de mer les plus pratiques que possède ce pays, assure même que les nouveaux canons non-seulement sont inférieurs aux anciens, c'est-à-dire aux canons lisses, sous le rapport de leur puissance, mais qu'ils seraient, en cas de guerre sérieuse, une cause inévitable de périls ou de défaites. Nous nous arrêterons ici afin de ne pas donner une étendue démesurée à cet article, mais nous reviendrons sur l'artillerie navale quand nous nous occuperons des navires cuirassés, et peut-être qu'alors on sera parvenu à triompher des obstacles qui, aujourd'hui, arrêtent les constructeurs de tous les pays. Nous ajouterons cependant quelques mots sur les pièces que la marine française a provisoirement adoptées et qui forment l'armement réglementaire de notre flotte cuirassée. Ces pièces sont au nombre de quatre, savoir :

Un canon de 0 m. 16, lançant un boulet massif de 45 kilogr. et un boulet creux de 31 kilogr.;

Un canon de 0 m. 19, lançant un boulet massif de 75 kilogr. et un boulet creux de 52 kilogr.;

Un canon de 0 m. 24, lançant un boulet massif de 144 kilogr. et un boulet creux de 100 kilogr.;

Un canon de 0 m. 27, lançant un boulet massif de 216 kilogr. et un boulet creux de 150 kilogr.

Ces quatre bouches à feu sont en fonte de fer, mais renforcées en avant des tourillons par des frettes ou cercles d'acier. Elles se chargent toutes par la culasse. L'âme de celle de 16 est rayée à trois rayures, et celle des trois autres à cinq. Les boulets massifs sont en acier et de forme cylindro-conique. Les boulets creux sont également oblongs, mais en fonte; ils sont munis d'un mécanisme qui détermine l'explosion au moment du choc contre un obstacle résistant. Toutes ces pièces sont montées sur des affûts de fer et se manœuvrent avec la plus grande facilité. A 1,500 m., elles percent aisément les cuirasses de 0 m. 16, et détruisent les plus solides machines. Quant à leurs portées extrêmes, il suffit de savoir, pour s'en faire une idée, que celle du canon de 24, par exemple, est de près de 6,000 m.

Voici, pour terminer, quelques détails sur plusieurs canons dont nous n'avons encore rien dit, et qui pourtant méritent d'être signalés. Le canon Whitworth est un canon rayé qui porte le nom de son inventeur, et au moyen duquel, dit-on, on a lancé des boulets, avec de faibles charges de poudre, jusqu'à des distances de 4,298, 6,364, 8,243 et même 8,760 m. Ce canon est foré dans un cylindre plein d'acier recuit; le tube est un hexagone dont la révolution complète se règle d'après le diamètre du canon. Citons aussi le canon Syvall, supérieur, dit-on, aux canons Whitworth et Armstrong, et qui peut lancer à une distance de 10,000 yards un boulet de 170 livres anglaises (le yard équivalant à 0 m. 914); le canon du général américain James, dont le système de rayure permet, paraît-il, de rayer tous les anciens canons de bronze avec une dépense très-minime. Le canon-clarinette, d'invention moderne, est ainsi nommé parce qu'il est percé de trous un peu plus haut que la culasse. Il est à l'abri du recul: c'est un de ses principaux avantages. Le canon-harpon fut imaginé en 1835. Les pêcheurs peuvent atteindre la balaine avec son projectile, un harpon, qui est lancé à une distance de plus de 33 m. Le canon-revolver est dû à un Américain, M. Mayall. L'âme de cette bouche à feu est en face d'une plate-forme verticale mobile autour d'un axe horizontal. Cette plate-forme est percée de trous. Chacun de ces trous reçoit une gargousse, qui renferme le boulet et la charge de poudre. En faisant tourner cette plate-forme d'un cran à chaque coup, les trous viennent successivement se placer vis-à-vis de l'âme. Le feu est mis à cette pièce au moyen d'une pile électrique. Ce canon, qui a été publiquement essayé à Washington, en présence du général Mac-Clellan et de son état-major, porte à 1,500 m. Il peut tirer 10 et 12 coups à la minute. La Prusse a envoyé à l'Exposition universelle de 1867 un canon monstre: par ce temps de fusils à aiguille et d'inventions meurtrières, il n'y a plus que les pièces de guerre monstrueuses qui puissent captiver le regard du public. On ne tient plus, comme autrefois, à la forme souvent gracieuse, presque coquette, des canons armoriés et richement enjolivés. Le fini de l'exécution, la perfection du bronze ou de l'acier, la beauté des proportions, la légèreté, rien de tout cela ne touche plus. Aussi, à cette Exposition universelle de 1867, à Paris, un des objets qui attirèrent le plus l'attention était le canon prussien, véritable géant sorti des usines d'Essen, et que les dames elles-mêmes trouvaient un grand plaisir à considérer. «La culasse de ce canon», dit M. Turgan, est entaillée d'un canal dans lequel un verrou-châssis se meut transversalement à l'axe du canon. Le verrou se manœuvre facilement, et lorsqu'il est tiré, on peut introduire le boulet dans l'âme du canon, par la partie postérieure de la culasse. Une fois le boulet posé, on repousse le châssis, et au moyen d'une vis on fait entrer dans l'âme une garniture qui en remplit la cavité derrière la gargousse. Cette fermeture est maintenue fixe par un boulon, introduit au moyen d'un mouvement excentrique. Un anneau en cuivre, évidé à l'intérieur, et que les gaz produits par l'explosion chassent violemment contre les rainures du châssis, empêche tout échappement de ces gaz, et la fermeture devient absolument hermétique, ce qui est indispensable pour empêcher la destruction graduelle de la garniture. » Le poids de ce canon est de 50,000 kilogr.; son affût pèse séparément 15,000 kilogr.; son diamètre intérieur est de 0 m. 358; il lance des projectiles de 500 kilogr., et chaque coup revient à environ 1,000 fr., et, faut-il être saisi d'admiration! abat 500 hommes. Mettons 250; c'est déjà beau. «En admettant le chiffre 500, comme le dit M. Edouard Lockroy dans le *Figaro* du 26 mars 1867, cela met juste les hommes à 2 fr. Quand on y réfléchit, ça ne paraît pas cher. » Mais pourquoi ne pas citer en entier la boutade de cet écrivain à propos de ce canon monstre? Elle mérite d'être lue et, sous des apparences fines et narquoises, elle renferme une excellente leçon. «Il est curieux qu'au moment où l'on décou-

vre des engins pareils, les membres des sociétés de charité, etc., redoublent d'efforts pour adoucir le sort de ces malheureux qui n'ont aucun moyen de se faire remplacer devant les canons; mais quand on se donne la peine d'y songer, on s'aperçoit bientôt que cette anomalie est plus apparente que réelle. Au fond, les philanthropes et les canons poursuivent exactement le même but, qui est la suppression de la classe nécessaire. Seulement, les philanthropes sont mieux d'accord avec la morale évangélique. Le canon a l'avantage du bon marché. Etant donné un malheureux complètement dénué de ressources, pour supprimer un être aussi misérable, le philanthrope dépensera bien 365 fr. dans son année. Le canon le supprime pour 40 sous. On n'ose pas dire que c'est tout bénéfice. Il faut donc remercier le ciel de nous avoir fait naître au XIX^e siècle. Quelque calomnie qu'on ait répandue sur notre malheureuse époque, il n'en restera pas moins vrai que, grâce à ses philanthropes et à ses canons, avant peu, elle aura assisté à la complète extinction du paupérisme. » Que pense de tout cela celui qui se glorifie de faire la loi aux rois, suivant la belle expression de Bossuet?

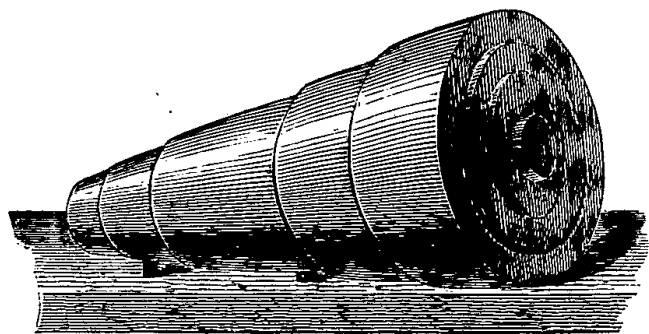


Fig. 1.

Il y avait encore à l'Exposition de 1867 d'autres canons remarquables par leurs dimensions extraordinaires. Devant la maison de Gustave Wasa se trouvaient deux canons suédois, remarquables par leur volume. L'un pesait 14,000 kilogr., l'autre 13,000 kilogr.; leur ouverture mesurait 0 m. 27 et 0 m. 24, et leurs boulets pesaient 130 et 100 kilogr. C'était bien peu, sans doute, après le canon prussien et le canon anglais; mais les visiteurs trouvaient que c'était toujours quelque chose.

— Canons à vapeur, à air comprimé, etc. La plus ancienne arme à vapeur se trouve décrite et dessinée dans un des manuscrits de Léonard de Vinci, qui lui donne le nom d'*architonnerre* (*architronito*) et en attribue l'invention au grand géomètre syracusain Archimède. Plus tard, en 1695, notre illustre Papin émit l'idée théorique de la possibilité de tirer parti de la vapeur pour lancer des projectiles; il essaya même, quelques années après, de réaliser pratiquement cette idée; mais la machine qu'il construisit à cet effet fit explosion et blessa mortellement plusieurs personnes. Des qui l'engagèrent à cesser les expériences. Des essais du même genre eurent lieu par la suite en Angleterre, en France, en Allemagne et dans quelques autres pays, et toujours sans succès. Les plus curieux furent faits à Vincennes, en 1829, avec un canon rayé en fer forgé et du calibre de 4, qui avait été présenté par le mécanicien anglais Perkins. Sous le double rapport de la pénétration et de la portée, ce canon ne produisit qu'environ les deux septièmes des effets du canon ordinaire de même calibre et tirant avec le même boulet. De nos jours, surtout pendant la dernière guerre des États-Unis, une foule de chercheurs d'inventions ont proposé aux belligérants des canons à vapeur diversement combinés; mais aucune de ces armes n'a été capable d'un service véritablement pratique. Jusqu'à présent, les canons à vapeur ont donc été de simples objets de curiosité. Nous en dirons autant des canons à air comprimé dont on a tant parlé il y a quelques années, et qui n'étaient en réalité que des fusils à vent de grande dimension.

— Armur. Le canon des petites armes consiste en un tube de fer dont la forme est cylindrique à l'intérieur et tronconique à l'extérieur. Comme celui des bouches à feu, le vide intérieur de ce tube se nomme *âme*, et son ouverture *bouche*. L'extrémité opposée à la bouche est la *tonnerre*: elle est fermée par une vis taraudée que l'on appelle *culasse*. Un des côtés du tonnerre est percé d'un canal, dit *canal de lumière*, dans lequel on visse la *cheminée*, c'est-à-dire la pièce sur laquelle on place la capsule, dans les armes à percussion. On trouve encore sur le canon, à une petite distance de la bouche, une petite saillie, dite *guidon*, qui sert à viser. Enfin les fusils de munition présentent, sur la face opposée à celle du guidon, une deuxième saillie, nommée *tenon*, qui a pour objet de fixer la baïonnette.

Sous le rapport de la fabrication, on distingue cinq sortes de canons: les canons ordi-

Lorsqu'il s'agit de faire arriver le canon prussien à Paris, les chemins de fer belges refusèrent de se charger du transport, redoutant que les voies ne s'affaiblissent sous un poids si énorme. Ils y consentirent enfin; mais les entrepreneurs durent faire construire un wagon exprès, et faire étayer à leurs frais tous les ponts sur lesquels le convoi passerait.

L'Angleterre a aussi envoyé des canons à l'Exposition universelle de 1867. Les curieux s'arrêtaient avec étonnement devant le canon de Woolwich, en fer forgé. Le poids de cette pièce monstrueuse est de 23,000 kilogr. Il lance des projectiles ogivaux de 300 kilogr. A 200 m. de distance, ces énormes projectiles (de 7 à 9 pouces) trouveront le blindage du *Bellérophon*, blindage composé de cinq plaques de tôle laminée, de 0 m. 03 d'épaisseur chacune, et une muraille de chêne de 1 mètre d'épaisseur.

Sans entrer, à propos de ce canon monstre, dans des détails que ne comporte pas notre cadre, nous nous contenterons de représenter, dans les figures ci-dessous, la pièce (fig. 1) et son projectile (fig. 2), si bien rendus dans le *Monde illustré* du 13 avril 1867, par M. Rendon. V. fig. 1 et fig. 2.

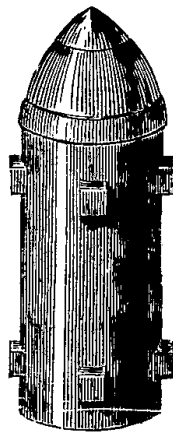


Fig. 2.

naires, les canons tordus, les canons à rubans, les canons filés et les canons damassés. Pour faire un canon ordinaire, on façonne une barre de fer en lame de forme trapézoïdale, après quoi on roule cette lame en tube sur une enclume cannelée, et on eff soude les longs côtés. Les canons tordus sont des canons ordinaires qui ont été chauffés au rouge-cerise après la soudure, et auxquels on a imprimé une légère torsion afin de donner aux fibres du métal une disposition en spirale. Les canons à rubans se composent d'un canon ordinaire en forte tôle sur lequel on a roulé et soudé en hélice une petite bande ou ruban de fer bien corroyé, de manière à ne laisser aucun vide entre les spires; au lieu d'un ruban, on en emploie quelquefois deux, placés près à près, l'un de fer et l'autre d'acier. Les canons filés et les canons damassés ne diffèrent des canons à rubans qu'en ce que, dans les premiers, le ruban est remplacé par un fil de fer de la grosseur d'une plume de corbeau, et que, dans les seconds, le tube intérieur, ou *chemise*, est recouvert avec une lame étroite formée d'un mélange de fer et d'acier.

— Fabrication des canons d'armes portatives. Sans entrer dans de grands détails à ce sujet, il nous semble intéressant de dire quelques mots sur la manière dont on confectionne ces canons d'armes portatives, dont chacun est appelé à se servir. Prenons pour exemple le fusil d'infanterie, modèle 1857, dont le canon est en fer forgé; la fabrication de ce canon comprend six séries distinctes d'opérations:

- 1^o Partage de la barre de fer et étirage de la lame à canon;
- 2^o Forge du canon;
- 3^o Usinage du canon;
- 4^o Premier garnissage;
- 5^o Épreuves du tir;
- 6^o Deuxième garnissage.

1^o Partage de la barre de fer et étirage de la lame à canon. On divise en parties de volume égal les barres de fer, de forme rectangulaire: chaque partie doit pouvoir fournir un canon de fusil. Ces tronçons éurés en forme de trapèze allongé, dont la grande base correspond au tonnerre, sont nommés *lames à canon*.

2^o La forge du canon se divise en quatre opérations, qui consistent à rouler la lame en forme de tube, à souder le canon, à repasser le canon, dans le but de resserrer le métal sur lui-même, de parfaire les soudures, etc., et à forger la masselotte en acier, que l'on pose et que l'on soude à l'aide de deux chaudes.

3^o L'usinage du canon comprend: le forage du canon, au moyen d'une vingtaine de forets, tournant rapidement et amenant graduellement l'arme du calibre de fabrication de 0 m. 013 au calibre de 0 m. 0169; chaque foret est une tige de fer, à l'extrémité de laquelle sont soudées deux mises d'acier trempé, auxquelles on donne à la forge la forme de troncs de pyramide à base carrée, raccordés par des courbes; le dressage et le polissage, opérations qui marchent ensemble, et qui ont pour but de faire reconnaître les défauts de sou-

dure, de paille, les cendrières, les défauts de calibre, etc.; etc.; à chaque dressage correspond un polissage.

4^o Le premier garnissage met l'arme en état de subir les épreuves du tir: on recuit le tonnerre, on dresse la tranche du tonnerre, on fraise la boîte du tonnerre, on taraude cette boîte, on donne à la tranche du tonnerre son profil exact, on prépare au burin le contour de la masselotte, on prépare les pans au burin et on les dresse à la lime, on arrondit le dessous du tonnerre, on taille la masselotte et on prépare le plan supérieur du logement de la cheminée, on scie le canon de longueur, on perce le logement de la cheminée et on le taraude, on perce le canal de lumière et on en évasé l'extrémité inférieure, on lime la masselotte et on lui donne sa forme définitive, on forge et on brase le tenon et le guidon, on trempe la masselotte à l'huile flamboyante, on filette le bouton de culasse, on le met à sa longueur et on l'ajuste sur le canon. (La fabrication de la culasse a été exécutée en même temps que l'usinage du canon.)

5^o Épreuves du tir. On commence par porter le canon au banc d'épreuve pour constater sa résistance, puis on exécute deux tirs à balles, en chargeant avec de la poudre de chasse fine, qui possède une force plus considérable. La première charge est de 27 grammes; la deuxième, de 22 grammes. L'effet produit par le premier coup d'épreuve dépasse donc celui qui ferait éprouver une triple charge ordinaire; il suffit, dès lors, à constater la résistance du fer. Le deuxième coup d'épreuve n'a d'autre but que de déterminer la rupture complète du canon, qui n'aurait résisté qu'en apparence au premier coup d'épreuve. Les épreuves se font sur une longue table en fonte dans laquelle sont pratiqués des logements pour recevoir les canons (ordinairement il y en a 80). Ces canons sont fixés sur le banc d'épreuve au moyen d'une forte traverse en fer, serrée par deux écrous à hauteur du logement des cheminées; pour les faire partir, on forme une trainée de poudre, à laquelle on met le feu à l'aide d'une platine disposée dans ce but à l'extérieur du banc. (Cavellier de Cuverville, *Cours de tir*.) Les canons qui ont résisté sont marqués de la lettre E sous le tonnerre, lavés, décaussés, séchés et renvoyés à l'usine pour y être soumis à un sérieux examen.

6^o Dans le deuxième garnissage, dernière période de la fabrication du canon, on lime la culasse, on tire le canon de long, on fait la hausse et le cran de mire, on lime le guidon, le tenon et la bouche, on fore le trou de la vis de culasse, on adoucit et on finit complètement la culasse.

Ce canon, qui n'a pas encore son calibre réglementaire, quoique chaque polissage l'ait augmenté, qui n'a ni chemise, ni baïonnette, qui n'est pas rayé (toutes opérations qui s'exécutent à l'achevage de l'arme), ce canon, encore imparfait, est envoyé à la monture.

Disons un mot du rayage des canons. Nous ne saurions être plus clair que M. Cavellier de Cuverville, déjà cité. «L'opération de pratiquer dans un canon des rayures uniformes consiste sommairement à faire passer, dans un canon solidement fixé, une *tringle porte-couteau*, à laquelle on communique un mouvement de translation et un mouvement de rotation. La saillie du couteau sur la tringle est réglée par une vis de pression noyée dans la tringle du côté opposé au couteau. Le mouvement de rotation est dû à la présence d'une rayure hélicoïdale ou parabolique, pratiquée sur la longueur de la tringle, et dans laquelle pénètre un tenon fixe en saillie dans l'intérieur d'un manchon immobile traversé par la tringle... Lorsqu'on veut pratiquer des rayures progressives, on donne au couteau la saillie convenable, au moyen d'un plan incliné placé en dessous. On commence à rayer du côté du tonnerre, où la profondeur est plus considérable; à mesure que le couteau s'avance vers la bouche, il s'abaisse progressivement en glissant sur le plan incliné qui se relève peu à peu, entraîné par un mécanisme particulier. » Au sortir du rayage, le canon passe à l'achevage. On le polit, on ajuste la baïonnette, en un mot, on termine le fusil, qui est versé dans les magasins de l'entrepôt, pour être, plus tard, dirigé dans les arsenaux.

Jusqu'à ces derniers temps, le fer n'avait pu être remplacé par l'acier fondu, à cause de l'inégalité de résistance à la rupture de ce dernier métal. On a trouvé récemment le moyen de se servir de l'acier puddlé fondu. Les canons fabriqués avec cet acier sont forgés pleins, dressés extérieurement, puis percés. La fabrication continue ensuite comme pour les canons en fer forgé.

Terminons, enfin, par un canon fantaisiste, qui a fait peut-être plus de bruit que tous les autres, mais qui n'a jamais tué personne, pas même un des innombrables perrrois qui hantent le jardin du Palais-Royal. C'est un *canon-chronomètre*, placé, comme nous venons de le faire entendre, dans le jardin du Palais-Royal, sur la ligne du méridien de Paris, et dont la lumière, surmontée d'une lentille, prend feu sous l'action des rayons du soleil, à midi précis.

Au milieu du jardin du Palais-Royal, à la place du bassin actuel, s'élevait, à la fin du siècle dernier, un cirque à moitié souterrain,

commencé au mois d'avril 1788, et terminé l'année suivante; au-dessus du sol, il était garni de treillages, et autour du vitrage circulaire, qui éclairait l'intérieur, régnait une terrasse ornée de fleurs et d'eaux jaillissantes; il se reliait au palais par une galerie à jour, suivie d'un couloir souterrain. Du côté opposé on voyait un bassin flanqué de quatre kiosques où se débaîtaient des rafraichissements, des journaux, des brochures et des pamphlets. Au milieu du boulingrin, qui était ménagé entre le bassin du cirque et les arcades septentrionales, M. Rousseau avait placé le canon fameux, qui, depuis lors, a servi de régulateur à tant de montres. On s'imaginait difficilement à quel point cet inoffensif engin, qui ne résonne que pour saluer le soleil, est visité. M. Prudhomme manque rarement de lui faire sa visite quotidienne. Quand il a eu le bonheur d'entendre la détonation à heure fixe, il prend une prise dans sa tabatière d'or, et rentre chez lui satisfait, pour dire à Mme Prudhomme que tout va bien, que l'horizon politique ne s'est pas rembruni, que nous ne dansons plus sur un volcan, enfin qu'aucun danger ne menace l'ordre public. En 1866, un journal ayant annoncé la suppression prétendue dudit canon, un nombre considérable de petits rentiers, d'anciens militaires et de bourgeois s'en émeurent; on voulut s'assurer du fait, on vint de toutes parts en pèlerinage au Palais-Royal, et le jardin fut pendant quinze jours aussi fréquenté, aussi encombré qu'au temps de sa plus grande vogue. Heureusement le canon n'avait pas bougé de place, et ce fut un délire général quand, à l'heure de midi, on l'entendit tonner avec la ponctualité d'un employé qui s'échappe de son bureau. La nouvelle était donc apocryphe, et le canon, cause de tout ce bruit, n'était qu'un canard. Le journaliste reconnut bravement son erreur, et les intéressés apprirent qu'il avait été trompé par l'espèce de cloche en zinc dont on avait recouvert l'objet pour le mettre à l'abri des ondées alors très-fréquentes.

Tout provincial nouvellement arrivé à Paris se croit obligé de faire honneur de sa première visite au canon du Palais-Royal; et, à ce sujet, on raconte qu'un brave serrurier de Toucy, petit canton du département de l'Yonne, qui était venu dans la capitale pour acheter un tour, et qui, en voyant cette affluence de monde devenue proverbiale, disait chaque soir à son neveu, Parisien pur sang, qui l'accompagnait dans ses pérégrinations : *J'attendrai, pour acheter mon tour, que la foire soit passée...* il nous a donc été raconté que ce naïf Vulcain s'en retournait vers ses pénates, et qu'arrivé à Montreuil, il se frappa le front en disant : « Sarrasin ! j'ai oublié de rendre visite au canon du Palais-Royal. Qu'est-ce que me dirait ma femme ? » Vite, il reprend le coche d'Auxerre qui descendait la Seine, et le même jour, à midi, il se trouvait aux côtés de M. Prudhomme, qui lui expliquait sentencieusement le phénomène, et lui offrait une prise dans sa tabatière d'or.

Le canon du Palais-Royal a eu pour prédécesseur une horloge analogue, confectionnée d'après les ordres de Buffon, vers la fin du xviii^e siècle, au labyrinthe du Jardin des Plantes; elle fut exécutée par les soins de l'architecte Verniquet, auteur d'un plan de Paris. Afin de remplir les intentions de l'illustre naturaliste, Verniquet fit construire au sommet du monticule un massif en maçonnerie, sur lequel fut élevé, par le serrurier Mille, le kiosque en fer, revêtu de cuivre, qui existe encore aujourd'hui. Ce kiosque, dont la frise porte pour inscription : *Horas non numero nisi serenas* (Je ne compte que les heures sereines), est encore surmonté d'une sphère armillaire posée sur un piédestal; mais le globe terrestre qu'on y voit suspendu servait alors de marteau pour sonner l'heure sur un gong chinois, qui en était le timbre. Ce marteau correspondait à un contre-poids, que retenait un fil de crin, au-dessus duquel était une loupe exactement placée dans le sens du méridien, de sorte que, à midi précis, le fil étant brûlé par le foyer du verre grossissant, le contre-poids se mettait à descendre, et le marteau sphérique frappait les douze coups de midi sur le timbre de cuivre. Cette ingénieuse mécanique se remontait tous les jours; elle fut pendant longtemps un objet d'admiration pour les promeneurs du jardin.

— Art vétér. Le canon du cheval comprend des régions métacarpiennes et métatarsiennes, dont l'os principal présente, chez cet animal, une forme assez régulièrement cylindrique, qui donne la raison de cette dénomination. La conformation de cette région est la plus essentielle pour la solidité des attitudes, la sûreté des mouvements et leur durée. La beauté de la conformation du canon résulte de sa direction, de ses dimensions et de la netteté de ses contours. « Le canon doit être perpendiculaire au sol, dit M. Bouley : c'est la condition essentielle de la solidité de l'appui et de la répartition régulière du poids du corps sur le double appareil osseux et tendineux destiné à le supporter. S'il est incliné en avant ou en arrière, par suite soit d'une disposition vicieuse des articulations qui le dominent, soit d'une mauvaise direction générale du membre, les aplombs sont faux et l'animal manque de solidité, ou est exposé à se ruiner de bonne heure, s'il ne l'est déjà. » Le canon présente plus ou moins de longueur, et, sous ce rap-

port, il est toujours en raison inverse de l'avant-bras. Sa brièveté indique la longueur de l'avant-bras, qui est une condition essentielle de l'étendue des pas et de la rapidité de l'allure. En effet, à force musculaire égale, l'animal le plus vite est celui qui embrasse à chaque pas une plus grande étendue de terrain. « L'avant-bras ne saurait être trop long et le canon trop court, » disent les Anglais. L'épaisseur du canon résulte de la distance entre le rayon osseux et les tendons fléchisseurs, et du développement de l'un et des autres. La grande épaisseur de cette région constitue une beauté absolue, parce que des tendons, écartés du levier qu'ils doivent mouvoir, sont plus favorablement disposés pour remplir leur office comme organes de transmission de la force motrice; et plus grand sera leur développement, plus grande aussi sera leur ténacité, et conséquemment leur aptitude à fonctionner. L'os du canon doit avoir un développement proportionnel à la masse qu'il supporte. La fragilité de l'os implique non-seulement sa faiblesse, mais encore celle des rayons osseux avec lesquels il s'articule et des tendons qui lui sont annexés. La netteté du canon est une condition essentielle de sa beauté; elle dénote une bonne origine et indique un tempérament sec et vigoureux, à l'abri de ces maladies qui se manifestent par des infiltrations froides et des suintements morbides de la peau. On rencontre souvent sur le canon des tumeurs dures, que l'on désigne sous le nom de *suros*. Les suros sont simples lorsqu'il n'en existe qu'un seul, ou chevillés, lorsque deux suros, placés de chaque côté, se correspondent, comme le feraient les deux bouts d'une cheville. Ils sont dits *en fusée*, lorsque plusieurs se suivent sur le même point. Les suros sont d'autant plus nuisibles qu'ils sont plus rapprochés du genou ou du boulet, dont ils gênent les mouvements. Ils sont dus, le plus souvent, à des coups sur le canon; mais, chez certains chevaux, ils se développent par suite d'une constitution particulière de l'animal. Ils présentent souvent une disposition symétrique sur les deux canons de la même paire de membres. Il ne faut pas confondre avec un suro la saillie formée en bas et en arrière du canon par le bouton du métacarpien latéral. L'épaississement du canon à la partie antérieure indique l'engorgement du tendon extenseur des phalanges, dont les mouvements deviennent moins libres. Le canon du membre postérieur est plus long et plus cylindrique que celui du membre antérieur, et à la partie supérieure de sa face interne se trouve la châtaigne, plus petite que celle de l'avant-bras. Chez le bœuf, le canon est très-court, et plus fort en proportion que celui du cheval. Il s'élargit vers le boulet, à la division du membre en deux doigts. Le canon du chien et du chat est formé de plusieurs os, aplatis d'avant en arrière et très-courts, en raison de la grande longueur des rayons supérieurs des membres.

Canon de Polyclète (LE), nom donné par les anciens à une statue que le célèbre Polyclète d'Argos avait exécutée pour servir aux artistes de règle, de canon. Nous savons, par différents passages de Lucien, que cette statue représentait un homme jeune, ni trop grand ni trop petit, ni trop gras ni trop maigre; elle réunissait les proportions les plus justes et les plus harmonieuses, les formes les plus pures et les plus élégantes, tout ce qui constitue l'agilité et la force, la beauté et la grâce. Pour compléter et expliquer son œuvre, Polyclète écrivit un traité dans lequel il exposa les principes qu'il avait suivis dans la composition de ce modèle de goût, et, en général, les règles fondamentales de l'harmonie. « Il démontre ainsi, dit Galien, la justesse de ses préceptes par l'exemple de sa statue et prouva le mérite de sa statue par la solidité de ses préceptes. » Le Canon de Polyclète conserva pendant plusieurs siècles sa haute réputation. Plin^e nous apprend que les artistes de son temps étudiaient et suivaient ce modèle comme une sorte de loi : « *Lineamenta artis ex eo petentes velut a lege quadam*. » Winckelmann présume que le *Doryphore*, chef-d'œuvre de Polyclète, représentant un adolescent armé d'une lance, n'était autre que le canon, et il fonde sa conjecture sur un passage de Cicéron, où il est dit que Lysippe, à qui l'on demandait quel avait été son maître, déclara n'en avoir pas eu d'autre que le *Doryphore* de Polyclète. Quelques auteurs se sont imaginé à tort que la figure appelée le Canon était accompagnée d'une sorte d'échelle qui en faisait connaître mathématiquement les proportions. « Il aurait fallu pour cela, dit Emeric David, que Polyclète eût mis des points, des chiffres, des figures quelconques sur la figure même, sur les sommets des os, sur les principales saillies des muscles; il aurait fallu, de plus, qu'il y eût attaché des règles perpendiculaires et des cercles divisés en parties égales, pour donner le moyen d'en reconnaître les mesures et de les comparer. Or, si cette figure eût eu des accessoires aussi remarquables, Plin^e et d'autres écrivains n'auraient pas manqué de le dire. » La statue de Polyclète n'était ainsi qu'un modèle de beauté pour les artistes de l'antiquité, au même titre que les principales figures antiques qui nous restent sont pour nous des canons. Quand les anciens voulaient vanter un homme pour la beauté de ses formes, ils disaient de lui : « Il ressemble au Ca-

non de Polyclète; » de même, en parlant d'un bel homme, nous disons : « C'est un Apollon du Belvédère. »

Canon du soir (LE), tableau de M. Danby; collection particulière. Dans une rade solitaire, un navire de guerre est à l'ancre, près d'un rivage plat où se dessine, dans un crépuscule épais, la silhouette de quelques constructions, et où flambe un feu de pêcheurs. Le soleil se couche derrière de grands nuages noirs, de forme allongée, et empourpre l'horizon de lueurs violentes. La mer calme, immobile, se ride à peine contre une bouée. Une bande d'alcyons effleure l'eau dans son vol rapide. Le navire se dresse, comme un géant endormi, au milieu de cette immensité : sa coque sombre, sa mâture élancée, ses verges chargées de voiles carguées, se profilent en noir sur le fond du ciel. De ses flancs se détache une fumée lourde, opaque, sillonnée d'un éclair rouge : c'est le coup de canon du soir, qui annonce l'heure du repos pour tout l'équipage. « On ne saurait imaginer l'effet poétique de cette scène, dit M. Th. Gautier; il y a dans cette toile une tranquillité, un silence, une solitude qui impressionnent vivement l'âme. Jamais la grandeur solennelle de l'océan n'a été mieux rendue. » M. Maxime Du Camp a fait ressortir aussi la poésie mélancolique de cette composition, poésie qui charme d'autant plus qu'elle est peu commune dans les productions de l'art anglais. Le tableau de M. Danby a figuré à l'Exposition universelle de 1855; il appartenait, à cette époque, à M. Robert Stephenson, membre du parlement.

CANON (Pierre), juriconsulte français du xviii^e siècle, né à Mirecourt. Charles IV, duc de Lorraine, l'anoblit en 1626 et le nomma juge assesseur au bailliage des Vosges. On lui doit un *Commentaire sur les coutumes de Lorraine* (1634, in-4°). — Son fils, Claude-François CANON, représenta le duc Léopold comme plénipotentiaire au congrès de Ryswick, et on le croit auteur de la *Médaille ou Expression de la vie de Charles IV*.

CANONANTHE s. m. (ka-no-nan-te — du gr. *kanôn*, règle, objet droit; *anthos*, fleur). Bot. Syn. de SIPHOCAMPYLE.

CANONARQUE s. m. (ka-no-nar-ke — du gr. *kanôn*, canon; *archos*, chef). Liturg. Chantre chargé d'entonner les canons, dans les églises grecques.

— Hist. ecclés. Dans les anciens couvents, Officier qui sonnait pour assembler les religieux.

CANONERIUS. V. CANONIERI.

CANONGATE, un des faubourgs d'Edimbourg.

CANONGE s. f. (ka-non-je). Sorte de grand papier. || Vieux mot.

CANONGE (Jules), poète et littérateur français, né à Nîmes en 1812, membre de plusieurs sociétés littéraires. Ses œuvres poétiques sont : les *Préludes* (1835); le *Tasse à Sorrente*; *Terentia*; le *Songe des îles d'or* (1839); *Peines et impressions poétiques* (1846); *Arlès* (1857); *Olim* (1859). Il a aussi publié des légendes, des contes, des nouvelles, et il a collaboré à divers recueils de province.

CANONIAL, ALE adj. (ka-no-ni-al, a-le — rad. *canon*). Hist. ecclés. Régulé par les canons : *Défenses canoniales*. *Devoirs canoniques*. || *Heures canonales*, Petites heures du bréviaire, savoir : matines, laudes, prime, tierce, sexte, none, vêpres et complies.

CANONIAL, ALE adj. (ka-no-ni-al, a-le — du lat. *canonicus*, chanoine). Hist. ecclés. Qui appartient, qui a rapport aux chanoines : *Chapitre canonial*. || *Offices canoniaux*. Ceux que les chanoines chantent au chœur. || *Maison canoniale*, Maison où les chanoines habitent en communauté.

CANONIALEMENT adv. (ka-no-ni-a-le-man — rad. *canonial*). D'une façon canoniale, comme il convient à des chanoines : *Vivre canoniquement*.

CANONICA, bourg du royaume d'Italie, province et à 16 kilom. S.-O. de Bergame, près du confluent du Brembo dans l'Adda; 1,475 hab. Entrepôt d'un commerce actif de transit entre Milan, Erscia et le Bergamasque. Victoire de C. a de le Gothique sur Auréolus, qui lui disputait l'empire, en 247.

CANONICA (Luigi DELLA), architecte italien, né à Milan en 1742, mort en 1834. Il fut nommé président du conseil des bâtiments publics de Lombardie. Milan lui doit le théâtre Carcano et l'amphithéâtre de la porte Vercellina. Il laissa une fortune de 3 millions et demi de francs, sur laquelle 174,000 fr. devaient être consacrés à l'extension des écoles primaires, et 170,000 fr. furent légués à l'Académie des beaux-arts, pour que le revenu annuel servît à venir au secours d'un jeune artiste.

CANONICAT s. m. (ka-no-ni-ka — du bas lat. *canonicus*, chanoine). Dignité et office du chanoine; autrefois, bénéfice de chanoine ou de chanoinesse : *Vous m'avez promis un canonicat pour son frère*. (Mme de Sév.) *A ces mots, je me sentis saisi d'un profond respect, ayant ouï dire plus d'une fois qu'un canonicat de cette église valait deux évêchés d'Italie*. (Le Sage.)

Etes-vous médecin? Etes-vous avocat?

— Monsieur, je suis pourvu d'un bon *canonicat*.

SCARRON.

... Quel fruit tirerais-

De demeurer un sot au sortir du collège?

— Jeannot, je te promets un bon *canonicat*.

VOLTAIRE.

— Fam. Sinécure lucrative : *Il a un vrai canonicat*.

— Rem. On peut se demander la différence qui existe entre les deux mots *canonicat* et *chanoinie*. Ce dernier mot est plus ancien, et moins usité aujourd'hui. On pourrait dire encore que le mot *canonicat* est plus noble et s'appliquerait, par exemple, de préférence à la dignité des *chanoines* - évêques de Saint-Denis, tandis que le second pourrait s'employer en parlant des chanoines d'une cathédrale diocésaine. Mais cette distinction, que nous trouvons dans le dictionnaire de M. Lafaye, nous semble quelque peu subtile.

CANONICITÉ s. f. (ka-no-ni-ci-té — rad. *canonique*). Caractère de ce qui est canonique : *Passons une même canonicité à ces livres contestés ou non contestés*. (Boss.)

CANONIERI (Pierre-André), en latin *Canonarius*, médecin et juriconsulte italien, né à Gênes au xviii^e siècle. Il se fit recevoir docteur en médecine à Gênes, ensuite il alla étudier le droit à Parme, puis il entra dans l'armée; mais il abandonna bientôt la carrière militaire pour aller s'établir à Anvers, d'abord comme avocat, puis comme médecin. Il laissa, en italien et en latin, divers ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Epistolatum laconicarum libri IV* (1607); *Delle cause dell' infelicità e disgrazia degli uomini letterati e guerrieri* (1612); *In aphorismorum Hippocratis libros... interpretationes* (1618); *De admirandis vini virtutibus*, publié d'abord en italien (1627), etc.

CANONIESSE s. f. (ka-no-ni-è-se). Forme ancienne du mot CHANOINESSE.

CANONIQUE adj. (ka-no-ni-ke — rad. *canon*). Conforme aux canons, fixé par les canons, relatif aux canons : *Doctrine canonique*. *Règles canoniques*. *Trouver des empêchements canoniques à un mariage*. *Le suffrage du peuple est la seconde marque d'une vocation canonique*. (Mass.)

— Inscrit au canon des livres saints, divinement inspirés : *Les chrétiens ne possèdent que bien peu de témoignages vraiment historiques, en dehors de leurs livres canoniques*. (A. Maury.)

— Fam. Régulier, convenable : *Votre conduite n'est guère canonique*.

— Jurispr. ecclés. *Droit canonique*, Recueil de lois ou canons qui régissent la discipline ecclésiastique : *Etudier le droit canonique*. *Le droit ecclésiastique, autrement appelé canonique, est celui de la police de la religion*. (Montesq.) On dit plus souvent *Droit canon*, locution plus ancienne, quoique moins régulière. || *Peines canoniques*, Pénitences que les canons infligeaient autrefois, et dont la sévérité était réglée sur la grandeur des péchés qu'il s'agissait d'expier : *C'est la nécessité de ces œuvres satisfactrices qui a obligé l'Eglise ancienne à imposer aux pénitents les veines qu'on appelle canoniques*. (Boss.)

— Hist. ecclés. *Décret canonique*, Acte d'élection d'un évêque faite, selon les canons, par le clergé et les fidèles de l'église dont le siège était vacant. || *Instituts canoniques*, Ceux que Paul IV dressa pour annuler les instituts de Justinien. || *Lettre canonique*, Lettre d'un métropolitain, qui notifie aux fidèles d'un diocèse de la province le sacre de l'évêque qu'ils ont élu. Se dit aussi des lettres confidentielles que les évêques s'écrivaient les uns aux autres, au sujet des affaires de leurs diocèses.

— Hist. *Lettres canoniques*, Celles que les comtes des provinces de l'empire romain adressaient à leurs subalternes, pour régler l'assiette et la perception de l'impôt.

— Anc. philos. *Doctrine canonique*, Partie du système d'Epicure relative aux lois de la raison, et qui enseigne à confronter perpétuellement les sensations aux anticipations ou prolepses. || On dit aussi substantiv. : *La canonique d'Epicure*.

— s. m. Droit des prémices que l'on payait aux évêques, dans l'ancienne Eglise grecque : *Le canonique fut réglé par une constitution d'Isaac Comnène*. (Complém. de l'Acad.)

— Antonymes. Apocryphe.

— Encycl. V. CANON BIBLIQUE.

CANONIQUEMENT adv. (ka-no-ni-ke-man — rad. *canonique*). Conformément aux canons : *Chassé de son siège par Constance, Athanasie fut rétabli canoniquement par le pape*. (Boss.) *Va-t'en au diable! s'écria canoniquement le cardinal, en sortant furieux*. (E. Sue.)

— Fam. D'une façon régulière, convenable : *Il parle peu canoniquement de l'Eglise et des saints*.

CANONISABLE adj. (ka-no-ni-za-ble — rad. *canoniser*). Digne, susceptible d'être canonisé.

CANONISATION s. f. (ka-no-ni-za-si-on — rad. *canoniser*). Déclaration solennelle par laquelle le pape inscrit quelqu'un au canon des saints; cérémonie qui accompagne cette déclaration : *J'ai assisté à Rome, en 1824, à la canonisation de saint Julien*. (H. Beyle.)

— Procès de canonisation, Examen et dis-

cussion juridique des vertus du personnage proposé pour être inscrit au rang des saints.

— Fig. Glorification : *Le crédit est la canonisation de l'argent, la déclaration de sa royauté sur tous les produits quelconques.* (Proudh.)

— **Encycl.** Le droit de canonisation n'a pas toujours été exclusivement réservé aux papes. Les hommes sont naturellement portés à témoigner leur admiration à ceux qui, fortement convaincus, ont soutenu leurs convictions au prix de leur sang, et cette admiration est d'autant plus grande que les convictions ont un caractère plus élevé. Aussi, dès les premiers temps, les chrétiens ont-ils rendu des honneurs à ceux qui, pour témoigner de la vérité de la religion, ont sacrifié leur vie, et mérité par là le nom de martyrs (témoins). Ils élevaient sur les tombeaux qui renfermaient leurs restes mortels (reliques) des autels sur lesquels ils célébraient les saints mystères, ils tiraient leurs corps de leur première sépulture pour les transporter dans des églises, où ils leur rendaient un culte particulier, ils érigeaient des églises en leur honneur, ils portaient leurs images dans les processions, ils fêtaient l'anniversaire de leur martyre, et, plus tard, des indulgences furent accordées à ceux qui leur rendaient un culte. Dans la célébration des saints mystères, on avait recours à leur intercession pour implorer les grâces du Seigneur, on demandait à Dieu une place à côté de ces premiers saints. Ces prières, consacrées dans leur formule définitive, sont parvenues jusqu'à nous avec le nom des premiers martyrs, dans ce qu'on appelle le *canon* de la messe; ce qui explique le mot de *canonisation* employé dans le sens de déclaration de sainteté. Le peuple fut donc le premier à exercer le droit de *canonisation*; ce fut lui, notamment, qui déclara saints Ignace et Polycarpe. Mais cette admiration du peuple, qui, dans les premiers temps du christianisme, où les vertus étaient portées à un si haut degré, devait nécessairement avoir pour objet des hommes véritablement héroïques, descendit par une pente naturelle à des vertus moins éprouvées, à mesure que les grands sentiments allaient s'affaiblissant en s'éloignant de la source du christianisme. Il en fut d'elle comme de toutes les distinctions humaines qui, réservées d'abord à un petit nombre d'hommes d'un mérite réel, finissent par tomber entre les mains d'un grand nombre, dont le mérite est quelquefois plus que contestable : l'apothéose, décernée à Romulus, le fut plus tard à l'imbécille Claude.

Aussi les évêques comprirent-ils qu'il était nécessaire de surveiller la conduite du peuple et de lui recommander plus de prudence. Dès le III^e siècle, saint Cyprien ordonnait de prendre des informations exactes sur ceux qui étaient morts pour la foi, et de lui envoyer une relation détaillée de leur martyre. C'était évoquer à son tribunal le jugement définitif de la cause; cependant les peuples conservèrent encore longtemps le droit de canoniser.

Plus tard, le nombre des martyrs diminuant avec les persécutions, ce ne furent pas seulement ceux qui mouraient pour la foi qu'on canonisa; on accorda encore le titre de saints et un culte spécial aux simples *confesseurs*, qui s'étaient distingués par leurs vertus et avaient fait l'édification de l'Eglise. Cependant le peuple, de plus en plus facile dans le choix de ceux auxquels il réservait un culte spécial, tombait dans des erreurs de plus en plus grandes; elles devinrent évidentes, surtout dans le IX^e, le XI^e et le XII^e siècle. C'est par suite de ces abus que le droit de *canonisation* fut définitivement transféré des fidèles aux évêques, et particulièrement à l'évêque de Rome. Dans cette ville était ouvert un registre où l'on transcrivait le nom de ceux qui étaient morts pour la foi; leur vie, les interrogatoires qu'ils avaient subis, leurs réponses, les diverses circonstances de leur martyre, et enfin les miracles qui avaient été opérés avant ou après leur mort. L'inscription sur ce registre (martyrologe) constituait à elle seule la *canonisation*. Ce n'est qu'à la fin du XI^e siècle que cet acte fut accompagné d'une certaine solennité. Le pape Jean XV canonisa solennellement saint Ulric ou Udelric, à la prière de l'évêque Luitpold.

Mais, à côté de l'évêque de Rome, les autres évêques conservaient encore le droit de canoniser. Ces *canonisations*, il est vrai, n'avaient de force que dans le diocèse de l'évêque; et il fallait, pour que le culte du nouveau saint fût célébré dans les autres, qu'il y fût autorisé par les évêques respectifs. Cette fausse situation dura assez longtemps. Ce fut en vain que le pape Alexandre III réserva au seul pontife de Rome le droit de canoniser (1159). Certains évêques, en petit nombre il est vrai, résistèrent à cette prétention et ne voulurent point reconnaître ce nouveau privilège; la querelle ne s'éteignit pas de sitôt, puisque, en 1373, nous voyons encore Wilikind, évêque de Minden, canoniser l'évêque Félicien. Mais ce ne devait être, à cette époque, qu'un acte de résistance isolé, puisque, depuis l'année 1208, les évêques de France, les plus indépendants de la chrétienté, avaient reconnu au pape le droit exclusif de *canonisation*, et que l'archevêque de Vienne avait écrit dans ce sens. Depuis lors, le pape ou évêque de Rome a toujours usé de ce droit, qui est resté incontesté entre ses mains. La *canonisation* a été soumise à des mesures préparatoires longtemps énumérées dans un

ouvrage de Benoît XIV. Dès que la réputation de sainteté de quelqu'un est fortement entrée dans l'esprit du peuple, et qu'on cite de nombreux miracles dus à son intervention, l'Eglise procède à l'instruction de la cause. Une triple enquête est faite par l'ordinaire : 1^o sur la vie du fidèle; 2^o sur les miracles qu'on lui attribue; 3^o sur ses écrits. Elle est ensuite envoyée à Rome pour être soumise à une congrégation spéciale, sur l'ordre du pape. Le résultat de ce premier examen donne lieu à ce qu'on appelle la *béatification*, qui précède ordinairement la *canonisation*. Ce n'est qu'après quelque temps que la cause est de nouveau soumise à une autre congrégation et longuement débattue, entre l'avocat de Dieu ou défenseur de celui qui est proposé pour être canonisé, et l'avocat du diable ou son accusateur. Enfin le tribunal, suffisamment éclairé par ces débats, déclare qu'il y a lieu ou qu'il n'y a pas lieu à la *canonisation*, laquelle, dans l'affirmative, est définitivement décrétée par le pape.

« Qu'on ne s'imagine pas, dit M. Alfred Maury, dans son *Essai sur les légendes pieuses du moyen âge*, que l'enquête faite pour la *canonisation* d'un saint ait jamais été une bien sérieuse garantie pour la véracité des miracles que l'on citait à l'appui des droits à être compris dans le canon de la messe. Pour déclarer qu'un chrétien est admis au ciel et peut être invoqué par les fidèles, on ordonne, il est vrai, la plus grande réserve; mais, malgré l'examen scrupuleux que le pape a prescrit aux évêques, il leur a fallu néanmoins à eux, sans lumières et sans critique, s'en rapporter au témoignage de gens crédules, dupes de l'enthousiasme, de la fraude ou de l'ignorance. Ainsi, à l'origine, aucune garantie réelle n'était exigée dans la *canonisation*, aucune enquête sérieuse n'était ordonnée, aucun examen circonstancié n'était fait. Il suffisait que l'opinion se fût manifestée en faveur de la piété d'un personnage, que la crédulité populaire lui attribuât des miracles, pour que celui-ci fût reçu au nombre des saints. Plus tard, l'examen devint plus sévère; mais alors, ce ne fut que bien postérieurement à la mort de ce personnage qu'on put obtenir sa *canonisation*, c'est-à-dire à une époque où l'enquête était fort difficile, puisqu'elle portait sur des faits d'autant moins contestables qu'ils étaient plus oubliés, et que la vie du saint était plus inconnue. Et remarquons, cependant, que c'est précisément dans la vie des saints les plus inconnus qu'abondent les merveilles. Les saints les plus illustres, dont la vie a été la plus publique, et il faut le dire aussi, la plus digne de la couronne céleste, saint Augustin, saint Louis, saint Etienne de Hongrie, saint François de Sales et saint Vincent de Paul, n'ont opéré aucun miracle. Le plus grand des docteurs de l'Eglise au moyen âge, saint Thomas d'Aquin, celui dont Clément VI, alors Pierre Roger, disait : *Ecce plus quam Salomo hic*, n'avait été l'auteur d'aucun miracle, lorsque les plus obscurs moines ou solitaires en avaient fait des milliers. Cette circonstance même allait être un obstacle à sa *canonisation*, lorsque Jean XXII s'écria : *Quot scripsit articulos, tot miracula fecit!* Non-seulement la faveur populaire suffisait pour faire prononcer la *canonisation*, mais nous trouvons même que cette faveur était accordée à la sollicitation des grands. Nous voyons, par exemple, que le roi Pépin pria instamment, en 754, le pape saint Etienne de mettre l'évêque Suibert au nombre des saints. Il est inutile d'ajouter que sa prière ne demeura pas sans effet; le pontife avait trop besoin du monarque pour lui refuser de mettre un nom dans le canon.

L'enquête qui précédait la *béatification* était faite par trois évêques; mais, en vérité, qu'était-ce que trois évêques au moyen âge, en fait de lumières et de critique? Ces flexions suffisaient pour montrer quelles garanties sérieuses une enquête ecclésiastique, une bulle de *canonisation* offrent à la critique du XIX^e siècle, et si l'on peut s'appuyer sur de pareils témoignages pour soutenir les miracles que la raison repousse.

Les protestants et les libres penseurs n'ont pas été les seuls à s'élever contre le grand nombre de saints admis dans l'Eglise, et à protester contre tous les miracles qu'on leur attribue; on peut dire même que, dans cette thèse, ils ne vont pas à la cheville du terrible Jean de Launoy, docteur en Sorbonne, que plusieurs biographies qualifient de canoniste et écrivain ecclésiastique. C'était, en effet, comme on va le voir, un singulier pourfendeur de saints. Tous les biographes sont unanimes à lui reconnaître une profonde érudition. Il avait beaucoup de lecture et une extraordinaire facilité de travail; et ce qui donne une certaine créance à ses tentatives de démonstration, c'est qu'en différentes occasions il défendit avec fermeté les droits de l'Eglise gallicane, attaqués par les ultramontains. Il était surtout remarquable par sa franchise et sa sincérité. Un jour, il se démit d'un canonicat très-lucratif qui lui avait été accordé, disant « qu'il fallait qu'un chanoine chantât, et qu'il ne savait pas chanter. » Son caractère était tellement indépendant, qu'il préféra se faire exclure de la Sorbonne que de souscrire à la censure prononcée contre le grand Arnauld. Mais il se fit surtout remarquer par sa sagacité à découvrir la fausseté de la plupart des actes des saints et l'origine illégale de beaucoup de privilèges cléricaux. Dans l'Eglise, on l'avait surnommé

le *Dénicheur de saints*. « Il était redoutable au ciel et à la terre, a dit dom Bonaventure d'Argonne; il a plus détrôné de saints du paradis que dix papes n'en ont canonisés. » Tout lui faisait ombrage dans le martyrologe, et il recherchait tous les saints les uns après les autres, comme en France on recherche la noblesse. « Quand je rencontre le docteur de Launoy, disait le curé de Saint-Eustache, je le salue jusqu'à terre, et ne lui parle que le chapeau à la main et avec bien de l'humilité, tant j'ai peur qu'il ne môte mon saint Eustache, qui ne tient à rien. »

On sait que, dans ce bon pays de France, le tombeau d'un saint est plus productif pour une localité que la découverte d'une mine. C'est à ce propos que le président de Lamoignon pria un jour le terrible docteur de ne pas faire de mal à saint Yvon, patron d'un de ses villages : « Comment lui ferais-je du mal, répartit de Launoy, je n'ai pas l'honneur de le connaître? » Au surplus, il disait qu'il ne chassait pas du paradis les bienheureux que Dieu y avait placés, mais ceux qui y avaient été mis par l'ignorance et la spéculation. C'est ainsi qu'il avait rayé de son calendrier la fête de sainte Catherine, vierge et martyre; ce jour-là, il affectait de dire une messe de *Requiem*. L'apostolat de saint Denys l'Aréopagite en France; le voyage de Lazare et de Madeleine, qui sont restés si populaires en Provence; la résurrection du chanoine qui produisit la conversion de saint Bruno (v. BRUNO), l'origine des carmes, la vision de Simon Stock au sujet du scapulaire, et une foule d'autres légendes du même genre furent proscrites par le docteur de Launoy. Il était d'humeur très-caustique; c'est lui qui répondit malicieusement à Ménage, qui lui faisait entrevoir une riposte des jésuites : « Je crains plus leur canif que leur plume. »

Les *canonisations* sont aujourd'hui devenues fort rares; une des principales causes consiste sans doute dans les frais énormes nécessités pour l'obtention de la bulle; plus d'un saint s'est arrêté à moitié chemin du ciel, faute d'avoir assez d'argent pour payer le reste de la route; et nombre de ceux qui ont reçu la *béatification* ne sont pas allés plus loin, parce que leurs héritiers ont trouvé que cet honneur revenait trop cher. C'est ce qui arriva à Frédéric Borromée, cousin de saint Charles Borromée; la famille, trouvant que les frais de *canonisation* de saint Charles avaient été énormes, se contenta d'un saint, et laissa Frédéric Borromée au rang des morts ordinaires. La qualité de saint, n'étant plus aussi estimée qu'autrefois, n'est plus recherchée avec autant d'ardeur par les familles royales et princières, qui ont fourni les plus nombreux bataillons aux phalanges célestes. Une autre cause, non moins efficace de la diminution du nombre des saints, c'est la disparition ou l'affaiblissement progressif des ordres religieux. C'est du sein de toutes ces communautés que sont sortis la plupart des saints inconnus qui encombrèrent le calendrier; une rivalité ardente régnait entre tous les ordres; c'était à qui pourrait faire canoniser le plus de ses membres; rivalité, toutefois, qui n'était pas désintéressée, car la sainteté se résolvait toujours en espèces sonnantes qui tombaient dans la bourse du couvent. Aussi était-ce une grande fête pour un ordre quand un de ses membres était canonisé. Lorsque, en 1621, une bulle de Rome canonisa saint Thérèse, à la demande de la reine d'Espagne, les armes déchaussées donnèrent à Paris une fête magnifique avec feu d'artifice. On peut voir dans les *Caquets de l'accouchée* (V. CAQUETS), écrits pourtant par une plume qui ne pouvait être soupçonnée d'être huguenote, les désordres commis à cette fête, dont tout le monde se moqua.

« Ce qui est le plus à rire, ma commère, dit la femme d'un procureur de la paroisse Saint-Germain, c'est qu'en allant à l'église des carmes déchaussés, j'entendis crier la *Vie et Miracles de Mme sainte Thérèse*; j'en voulus acheter une, afin de pouvoir gagner les indulgences; mais comme je fus retournée au logis, mon mari commença à lire et fut étonné qu'on avait attribué deux pères à sainte Thérèse; le premier, le roi dom Bernude, et le second, Alphonse Sanchez de Cépède. » Si une *canonisation* était accueillie de la sorte au XVII^e siècle, si aveuglément attaché au catholicisme, il n'est pas étonnant que le XIX^e refuse d'admettre, sans un sévère contrôle, toutes les légendes qu'on voudrait lui faire prendre pour de l'histoire.

La cour de Rome elle-même est devenue très-prudente en cette matière, et elle ne fait guère plus de *canonisations* que lorsque son intérêt le demande; ainsi celle des martyrs japonais a été un prétexte pour attirer le plus d'évêques possible dans son sein, au moment où il importait de délibérer sur le pouvoir temporel menacé; pour réveiller le zèle religieux, naguère encore, elle faisait travailler à la *canonisation* d'un des Espagnols qui ont le plus aidé le duc d'Albe dans sa croisade sanglante contre les Pays-Bas. Mais elle est prudente dans ses choix; elle ne s'adresse qu'à des époques et à des lieux éloignés, de crainte de se voir donner des démentis, et d'entendre circuler, sur ses nouveaux élus, des anecdotes semblables à celle qu'on trouve dans les mémoires de la princesse Palatine. Cette princesse raconte, en effet, que François de Sales avait été, dans sa jeunesse, lié avec le maréchal de Villeroi; quand on en parlait devant lui, il disait : « J'ai été ravi quand j'ai vu

M. de Sales un saint; il aimait à dire des gravelures et trompait au jeu; au reste, le meilleur gentilhomme du monde. » M. de Cosnac, archevêque d'Aix, était très-vieux, dit un autre écrivain, quand il apprit qu'on venait de canoniser saint François de Sales : « Quoi! s'écria-t-il, M. de Genève, mon ancien ami? Je suis charmé de la fortune qu'il vient de faire; c'était un galant homme, un aimable homme, et même un honnête homme, quoiqu'il trichât au piquet, où nous avons souvent joué ensemble. — Mais, monseigneur, lui dit-on, est-il possible qu'un saint friponne au jeu? — Oh! répliqua l'archevêque, il donnait pour raison que ce qu'il gagnait était pour ses pauvres. »

Dernièrement encore, on pouvait voir à Rome des délégués chargés de faire les démarches nécessaires à la *canonisation* du curé d'Ars. Ce bon curé était un brave et honnête homme, dont la réputation de sainteté attirait, de son vivant, une foule de visiteurs. Les habitants de ce village, menacés de ruine par sa mort, voudraient attirer sur son tombeau un grand nombre de pèlerins, et une bulle de la cour de Rome ferait leur fortune, comme le miracle de la Salette a enrichi les aubergistes de ce pays. Qui donc chassera les marchands du temple, et fera cesser ce culte superstitieux rendu aux saints, culte qui ressemble à celui que le paganisme rendait aux héros et aux demi-dieux, et que le catholicisme lui a reproché avec raison? D'ailleurs, une chose s'opposera toujours à la popularité des saints canonisés par la cour de Rome : c'est que ce sont les saints de l'Eglise catholique, et non ceux de l'humanité. Un seul exemple suffira à le montrer : un des grands saints du calendrier romain est Simon Stock, l'inventeur du scapulaire, et dont des catholiques eux-mêmes ont contesté les visions miraculeuses, tandis que l'abbé de l'Epée, un des bienfaiteurs de l'humanité, est regardé comme hérétique, à cause de ses opinions jansénistes, et que les gens bien pensants n'osent répondre de son salut.

CANONISÉ, ÉE (ka-no-ni-zé) part. pass. du v. Canoniser : *Un saint CANONISÉ. Masaniello, roi par le peuple et massacré par lui, avait été porté en triomphe à la cathédrale, pour y être CANONISÉ.* (Scribe.)

CANONISER v. a. ou tr. (ka-no-ni-zé — rad. *canon*). Inscrire au catalogue ou canon des saints : *A l'époque du couronnement, le pape Pie VII proposait à l'empereur de CANONISER un Bonaventure Bonaparte, mort obscurément dans un cloître.* (Damas-Hinard.)

On n'attend pas, sa mort pour le canoniser.

RÉGIER.

— Par ext. Déclarer; accorder la sainteté à : *On fait aujourd'hui des panégyriques où, de son autorité particulière, on entreprend de CANONISER les morts.* (Bourdai.)

— Fam. Louer à l'excès ; *Nous que le monde CANONISE, nous serons rejétés.* (Mass.) *Sans l'arrivée de Joseph, mon oncle le CANONISAIT.* (L. Laya.) *Les prédicateurs CANONISERENT Jacques Clément.* (Chateaub.)

— Ecrit. sainte. Mettre au nombre des livres canoniques, des livres inspirés : *IL CANONISA les deux livres que les ennemis de saint Augustin improuvaient.* (Boss.)

— Anc. légis. Inscrire, comme obligatoire, au registre public qui était autrefois une sorte de bulletin des lois : *CANONISER un décret.* *Se canoniser* v. pr. Etre canonisé : *IL SE CANONISE aujourd'hui beaucoup moins de saints qu'autrefois.*

— Fam. S'encenser mutuellement, se louer l'un l'autre d'une manière outrée : *ILS SE CANONISENT à qui mieux mieux.*

— Syn. Canoniser, béatifier. V. BÉATIFIER.

CANONISTE s. m. (ka-no-ni-ste — rad. *canon*). Homme versé dans le droit canon : *Un savant CANONISTE. Moïse Maimonide a pu devenir l'oracle de la Synagogue, parce qu'il a été un CANONISTE très-exercé.* (Renan.)

N'en doutez pas, leur dit ce savant canoniste.

BOILEAU.

— s. m. pl. Partisans de l'école de Pythagore, qui basaient leur système musical sur le calcul : *On opposait les CANONISTES aux harmoniques, partisans d'Aristoxène, qui jugeaient en musique d'après l'oreille.*

CANONNABLE adj. (ka-no-na-ble — rad. *canonner*). Qui peut être canonné. || Peu usité.

CANONNADE s. f. (ka-no-na-de — rad. *canonner*). Coups de canon simultanés ou se suivant à courts intervalles : *Une vive CANONNADE. On entendait de grands cris de guerre, des plaintes déchirantes et les coups redoublés d'une CANONNADE furieuse.* (G. Sand.) *La CANONNADE de l'île de Ré lui présageait les dragonnades des Cévennes.* (Alex. Dum.) *La CANONNADE continuait toujours et paraissait devenir plus vive et plus nourrie, en se rapprochant de la côte.* (E. Sue.)

— Antonymes. Mousqueterie et fusillade.

CANONNAGE s. m. (ka-no-na-je — rad. *canonner*). Art de canonner, de tirer le canon : *Exercer des matelots au CANONNAGE.* || Se dit surtout du tir à bord.

CANONNÉ, ÉE (ka-no-né) part. pass. du v. Canonner : *Fort CANONNÉ. Ville CANONNÉE. Frégate CANONNÉE.*

CANONNER v. a. ou tr. (ka-no-né — rad. *canon*). Battre à coups de canon : CANONNER une ville, un fort, un régiment. La cavalerie se glissa le long du chemin et des haies, jusqu'à la porte que nous devions CANONNER. (Chateaub.) Il fut obligé de CANONNER une église. (Th. Gaut.)

— Fam. Attaquer brusquement, avec vigueur. L'exemple suivant se rapporte aux efforts tentés pour gagner le cœur d'une fille, comparé à une place de guerre :

Quand on est bien instruit de tout ce qui se passe, On ouvre la tranchée, on *canonne* la place. On renverse un rempart, on fait brèche à l'instant.

REGNARD.

— Mar. *Canonner une voile*. La rouler, la plier en rouleau. Se dit surtout sur la Méditerranée.

Se **canonner** v. pr. Se battre à coups de canon : Les deux vaisseaux SE CANONNAIENT à bout portant.

CANONNERIE s. f. (ka-no-ne-ri — rad. *canon*). Techn. Fonderie de canons ; endroit d'une fonderie où l'on coule des canons : Construire une CANONNERIE. Etablir une CANONNERIE dans une fonderie.

CANONNIER s. m. (ka-no-nié — rad. *canon*). Artiller. Soldat ou matelot attaché à la manœuvre ou au tir du canon : CANONNIER de marine. Un bon CANONNIER. Les CANONNIERS ont été enrégimentés pour la première fois en 1688. (Bouillet.) Les CANONNIERS français méritent, à juste raison, le titre d'hommes d'élite. (Napol. Ier.) *Maître canonnier*. Officier chargé du service de l'artillerie sur un navire de guerre.

— Arqueb. Ouvrier qui forge les canons des armes à feu.

— s. m. pl. Entom. Syn. de BOMBARDIERS.

CANONNIÈRE s. f. (ka-no-nière — de *canon*). Mar. Petit bâtiment armé d'un ou de plusieurs canons, et destiné à opérer dans de faibles tirants d'eau. A. Adjectiv. *Chaloupe CANONNIÈRE*.

— Art milit. Meurtrière pour le canon. Vieux mot. *Meurtrière* pour les fusils et les carabines. *Tente* pour des canonnières. Vieux en ce sens. *Tente* de campagne, de forme conique, dont la pente descend jusque sur le sol : Une CANONNIÈRE sert ordinairement à quatre soldats. (Acad.) Cette chaumière ressemblait assez, par sa forme conique, aux tentes nommées CANONNIÈRES. (Rog. de Beauv.)

— Constr. Sorte de meurtrière pratiquée dans un mur de soutènement, pour procurer l'écoulement des eaux.

— Jeux. Tube de sureau évidé, dans lequel les enfants placent deux tampons ou balles de chanvre, qu'ils chassent l'un après l'autre, au moyen d'une baguette de bois appropriée, par la compression de l'air interposé. *Dans* quelques provinces, on donne à ce jouet le nom de *PÉTARD*.

— Pêch. Ouverture dans un parc ou une écluse.

— Encycl. Les *canonnières* sont des embarcations pontées, légères, tirant peu d'eau, grées en brick, mais pouvant au besoin marcher au moyen de longs avirons. Elles sont armées tantôt d'une pièce unique de très-fort calibre, qui est placée à l'arrière, tantôt de plusieurs bouches à feu d'une moindre puissance. On les emploie principalement pour pénétrer dans les localités que le peu de profondeur de l'eau rend inabordable aux navires ordinaires. Aussi ont-elles toujours dominé dans la marine des pays, tels que la Suède, la Norvège et la Finlande, dont les côtes, profondément découpées, présentent des milliers de passes et de canaux sémés de bas-fonds et d'écueils. En obligeant la France et l'Angleterre à se pourvoir de bâtiments assez légers pour atteindre l'ennemi dans les eaux peu profondes de la Baltique et de la mer d'Azof, la dernière guerre avec la Russie a donné lieu à la construction de *canonnières* après lesquelles les anciennes ne semblent plus que des jouets. Ce qui distingue essentiellement les nouvelles *canonnières* de leurs devancières, c'est qu'au lieu de voiles et d'avirons elles sont toutes pourvues d'hélices mues par la vapeur. De plus, elles portent une artillerie rayée qui lance à des distances de 3 et 4,000 m. des projectiles pleins ou creux d'un très-grand diamètre. L'invention de ces bâtiments est regardée comme un des plus remarquables progrès réalisés de nos jours par la marine militaire, et la manière dont ils se sont comportés en Chine, en Cochinchine et au Mexique, a pleinement répondu aux espérances de ceux qui les ont imaginés.

CANONSBURY, ville des Etats-Unis de l'Amérique, dans la Pensylvanie, à 23 kilom. S.-O. de Pittsburgh ; 7,507 hab. Célèbre collège Jefferson et bibliothèque.

CANOPEs. etadj. m. (ka-no-pe — n. mythol.). Antiq. égypt. Vase de terre portant pour couvercle une tête de divinité égyptienne : Ce *sourire tendre et résigné qui plisse d'une si délicate moue les bouches des têtes adorables surmontant les vases CANOPES*, au musée du Louvre... (Th. Gaut.)

— Entom. Genre d'insectes hémiptères, comprenant un petit nombre d'espèces, qui habitent le Brésil : Les CANOPES se font remarquer par leur forme orbiculaire. (Blanchard.) Le

CANOPE couvert ressemble à une petite coccinelle ou bête à bon Dieu. (Guérin-Ménéville.)

— Moll. Nom proposé pour un genre de mollusques, qui n'a pas été adopté.

— Astron. Nom d'une étoile. V. CANOPUS.

— Chir. Moule de l'aiguille crénelée et aplatie qui sert à opérer la cataracte par abaissement.

— Encycl. Archéol. On distingue sous le nom de *canopes* des vases fabriqués dans la ville de Canope, et que longtemps on a pris à tort pour des idoles auxquelles les Egyptiens adressaient leurs hommages. Ces vases au large ventre, au col long, étaient couverts d'hieroglyphes et surmontés d'une tête d'homme ou d'animal. Les premiers chrétiens, dans leur zèle souvent peu éclairé, n'hésitèrent pas à traiter d'idolâtrie les coutumes les plus innocentes et les plus naturelles des peuples qu'ils voulaient convertir. Ils virent, dans la tête qui surmontait les vases *canopes*, la figure du dieu Canopus, et imaginèrent l'histoire suivante, que Rufin raconte dans son *Histoire ecclésiastique*, et qui a été copiée par tous ceux qui sont venus après lui : « On dit que les Chaldéens portèrent autrefois leur dieu dans tous les pays, pour éprouver sa puissance sur tous les autres dieux ; afin que, s'il demeurait vainqueur, il fût reconnu pour le véritable dieu. C'était le feu, qui surmonta facilement tous les dieux de bronze, d'or, d'argent, de bois, de pierre, ou de quelque autre matière que ce pût être. Il arriva de là que son culte s'établit en tous lieux. Le prêtre de Canope, ayant appris cela, s'avisait d'un stratagème. On faisait en Egypte certaines cruches de terre cuite, où l'on laissait de petits trous imperceptibles, par lesquels l'eau trouble se purifiait ; il en prit une et boucha tous ces trous avec de la cire ; il la peignit de différentes couleurs, la remplit d'eau, coupa la tête à une idole, l'ajusta dans la cruche et la produisit comme son dieu. Les Chaldéens viennent ; on éprouve la force de l'un et l'autre dieu, on allume le feu autour de la cruche ; la cire fond, et l'eau s'écoulant par les petits trous éteint le feu. Ainsi, par la ruse du prêtre, Canope fut vainqueur du dieu des Chaldéens. » Cette figure, qui avait été prise pour celle du dieu Canopus, lequel n'a jamais existé, n'était autre chose qu'un ornement, comme on en voit aux chasses et autres objets religieux à l'usage du culte catholique. Il y a longtemps, d'ailleurs, que le bon sens a fait justice des naïves accusations adressées aux Egyptiens, même par des historiens comme Bossuet, d'offrir leurs adorations à des animaux et à des plantes. La science a expliqué le sens de ces hieroglyphes, de ces symboles, qu'on avait eu le tort de prendre à la lettre ; elle a démontré qu'il n'est pas moins absurde de reprocher aux Egyptiens d'avoir adoré les serpents ou les oignons, que si l'on reprochait aux chrétiens d'adorer un agneau ou un poisson, symboles qui, depuis l'origine, ont servi à désigner Jésus-Christ. Rien d'étonnant à ce que les vases *canopes* fussent revêtus d'ornements et de sculptures ; ils étaient précieux et recherchés à cause de la terre poreuse avec laquelle ils étaient fabriqués, et qui permettait de filtrer l'eau du Nil et de la rendre claire et potable. Les habitants de Canope trouvaient cette terre dans leur voisinage, et ils faisaient dans toute l'Egypte un grand commerce de ces vases à filtrer ; de là vient sans doute qu'ils donnaient à cette terre le nom de *terre d'or*. Ce qui a pu faciliter l'erreur de ceux qui ont pris les vases *canopes* pour des idoles, est que les historiens anciens parlent à plusieurs reprises des *dieux canopiens* ; ils veulent dire par là les dieux adorés à Canope, qui avaient une grande réputation ; car cette ville était un lieu célèbre de pèlerinage. Il reste plusieurs de ces vases antiques qui servaient également de vases funéraires, ce qui explique les hieroglyphes et les sculptures qui les ornent presque tous. C'était en effet dans ces vases que les embaumeurs déposaient les yeux, le cerveau, le cœur et les entrailles enlevés au défunt avant l'opération de la momification. Comme Osiris était le grand juge des hommes après leur mort, il n'y avait rien d'étonnant à ce que la tête de ce dieu se trouvât sur ces vases : déposer les cœurs dans les *canopes*, c'était les confier à Osiris. Les *canopes* qui contenaient les parties enlevées au défunt se plaçaient au nombre de quatre près de son tombeau ; c'est en effet sur les tombeaux qu'on en a retrouvé le plus grand nombre. Le musée du Capitole en a deux en basalte vert, dont l'un a été trouvé dans la fameuse villa d'Adrien, à Tivoli. Le cardinal d'Albani en avait deux de la même matière, trouvés sur le promontoire de Circé. Les *abrazas*, ou pierres gravées égyptiennes, en offrent aussi de curieux spécimens.

CANOPE, ville d'Egypte située sur le bras Canopique du Nil. La Grèce ingénieuse, qui voulait trouver une origine fabuleuse à toutes les cités et rattacher à elle par le lien d'une origine commune toutes celles qui avaient de l'importance, racontait l'anecdote suivante sur Canope et sa fondation : Ménélas, à son retour de Troie, aurait relâché en Egypte près d'une des embouchures du Nil, pour radouber ses vaisseaux fracassés. Pendant ce temps, Canopus, son premier pilote, piqué par une vipère, succomba à la violence du poison, et fut enterré en cet endroit. Une ville s'éleva formée autour de son tombeau, elle prit son nom, et plus tard lui rendit les honneurs ac-

cordés aux fondateurs des cités. Cette histoire était une invention des Grecs, attendu que Canope existait bien avant Ménélas et qu'elle était célèbre par la dissolution des mœurs de ses habitants. A en croire les historiens anciens, cette dissolution était extrême ; Strabon, parlant des délices d'Eleusis, dit qu'elles étaient comme l'entrée et le prélude des usages et de l'effronterie de Canope. Sénèque, faisant le portrait d'un sage, dit qu'il se gardera bien de choisir pour retraite la ville de Canope, où pourtant la sagesse n'est pas interdite, et Juvénal, pour faire sentir la corruption des mœurs romaines, remarque qu'elles étaient blâmées même par les habitants de Canope :

Et mores urbis damnante Canope.

La principale cause de cette dissolution était le grand nombre d'étrangers qui y affluaient sans cesse, pour consulter Sérapis et célébrer ses fêtes. La réputation du Sérapis canopien était si grande, qu'elle attirait des pèlerins de toutes les parties de l'Egypte. Le Nil était couvert de barques remplies d'hommes et de femmes, qui descendaient le fleuve en dansant et en chantant, et en se permettant les plus grandes licences. On peut voir dans Hérodote la peinture de ces processions, qui n'avaient rien d'édifiant. De tout temps et dans toutes les religions il en a été ainsi ; les pèlerinages ont toujours abouti au libertinage plus qu'à la dévotion. On sait quelles étaient les mœurs de Rome, alors qu'une partie du monde catholique affluait dans ses murs ; les croisés étaient loin d'avoir une conduite exemplaire ; au siècle dernier, le pèlerinage du mont Valérien, durant la semaine sainte, n'offrait rien de bien édifiant ; et les modernes pardons de Bretagne peuvent, en plus d'un point, se comparer aux fêtes païennes de Canope.

CANOPIEN, **IENNE** adj. (ka-no-pi-ain, i-e-ne). Mythol. égypt. Se dit des dieux qui étaient adorés à Canope : *Dieux CANOPIENS*. Sérapis CANOPIEN.

CANOPIQUE adj. (ka-no-pi-ke — rad. *Canope*). Se dit d'une branche ou bras du Nil sur lequel était située la ville de Canope.

CANOPUM s. m. (ka-no-pomm — gr. *kánopon*, même sens). Anc. pharm. Fleur de sureau.

CANOPUS s. m. (ka-no-puss). Astron. Nom d'une étoile de première grandeur, située dans l'hémisphère méridional. On prétend que les Egyptiens l'appellèrent ainsi en l'honneur de Canopus, pilote d'Iris ou d'Osiris, dont l'âme fut mise au rang des divinités et prit place parmi les étoiles. Vitruve la place au bout du gouvernail, dans la constellation du navire Argo. Ceux qui partant de la Grèce vont vers le sud, dit-il, commencent à l'apercevoir à l'île de Rhodes ; c'est-à-dire à peu près vers le 36° degré de latitude nord. *On* dit aussi CANOPE.

CANORE adj. (ka-no-re — lat. *canorus*, même sens). Sonore, qui résonne bien. *Vieux mot*.

CANOSA (le *Canusium* des anciens), ville du royaume d'Italie, dans la Terre-de-Bari, à 20 kilom. S.-O. de Barletta, près de la rive droite de l'Ofanto, ch.-l. de cant. ; 8,018 hab. Canosa, fondée, dit-on, par Diomède, fut une des villes les plus importantes de l'ancienne Italie méridionale ; les débris de l'armée romaine s'y réfugièrent après la bataille de Cannes. Ruinée par les Barbares, elle se releva peu à peu sous la domination des princes normands. Elle possède aujourd'hui une ancienne cathédrale renfermant le tombeau de Bohémond, prince d'Antioche ; on y trouve de nombreuses ruines, parmi lesquelles on remarque de curieux tombeaux taillés dans le roc.

CANOSSA, bourg du royaume d'Italie, préfecture de Modène, à 18 kilom. S.-O. de Reggio ; 1,200 hab. Ce village renferme les ruines d'un ancien château qui appartenait à la comtesse Mathilde, et dans lequel cette princesse reçut l'empereur Henri IV et le pape Grégoire VII, dans l'espérance de les réconcilier ; mais l'impérieux pontife obligea l'empereur à s'humilier devant lui, et, par cet acte d'énergie autorité, légua à ses successeurs le triste héritage de l'intolérance et de l'absolutisme.

CANOT s. m. (ka-no). Petite embarcation non pontée, en général. *Petite embarcation attachée au service d'un navire : Le grand CANOT. Le CANOT du commandant. Mettre le CANOT à la mer. Un CANOT de sauvetage. La mer est trop forte pour mettre un CANOT dehors.* (Lamart.) *Le CANOT était déjà à la mer, avec les rameurs et le pilote.* (Alex. Dum.) *Petit bateau fait d'écorce ou d'un tronc d'arbre creusé, employé par les sauvages d'Amérique : Un petit CANOT fait d'écorce était couché sur la rive, et paraissait abandonné.* (G. de Beaumont.) *Petite embarcation de plaisance : L'un des quais du port de Marseille est encombré de canots qui attendent les promeneurs.*

— *Canot jaloux*. Celui qui chavire aisément. *Canot-lambour*. Embarcation particulière aux bateaux à vapeur et dont l'invention est due au capitaine anglais Smith, qui a voulu utiliser le tambour qui recouvre les roues des bateaux à vapeur. Ces canots sont en tôle, afin d'avoir plus de légèreté, et leurs formes sont très-plates. A chaque bout, ils ont un caisson à air qui les tient à flot. Ce

sont à la fois des embarcations de débarquement et de sauvetage.

— *Canot-yole*. Embarcation mixte entre le canot et la yole.

— Ornith. Nom vulgaire du hibou.

— Bot. Nom vulgaire du cerisier mahaleb.

— Encycl. On peut comprendre sous le nom de *canot* toute espèce d'embarcation, de petite dimension, se manœuvrant à la voile ou à l'aviron ; mais nous n'entendons point ici décrire tout ce qui peut s'appeler *canot*, nous ne parlerons que des embarcations larges et solides qui font partie des accessoires d'un navire, et de celles qui servent à la navigation fluviale ou maritime, considérée comme moyen de récréation ou comme une des branches du sport. A bord des bâtiments de l'Etat ou du commerce, le *canot* est un véritable trait d'union entre le navire et la terre. Il sert aux va-et-vient des officiers ou à l'approvisionnement de l'équipage, soit qu'on le grée pour la pêche, soit qu'on l'envoie renouveler les vivres et l'eau douce en un moment de disette. La dimension du *canot*, le nombre d'hommes qui le montent, varient suivant le grade de l'officier au service duquel il est affecté, et le nom lui-même se modifie d'après la même circonstance ; c'est ainsi qu'on distingue des autres le *canot amiral*, le *canot major*, etc. Ajoutons que la marine n'a pas craint d'emprunter une expression au vocabulaire du canotage, le jour où elle a perfectionné la construction de ses *canots* en augmentant leur longueur au détriment de leur largeur, afin de leur donner plus de vitesse et de se rapprocher le plus possible de la yole ; aussi dit-on maintenant la *yole* du capitaine.

On trouvera plus loin l'énumération et la description de tous les genres d'embarcations auxquelles nous donnons le nom générique de *canot* ; mais, auparavant, il est utile de dire deux mots de leur construction.

Un *canot*, de quelque nature qu'il soit, est construit de la manière suivante : la quille, relevée à l'avant par une courbe qui se nomme l'étrave, est surmontée à l'arrière d'une planche de chêne en forme de cœur plus ou moins allongé, qui constitue le tableau. Perpendiculairement à la quille, on pose provisoirement les gabarits, qui sont pour ainsi dire l'ossature de l'embarcation. Le long de la quille, en suivant minutieusement la forme fournie par l'étrave, les gabarits et le tableau, on ajuste le premier clin ou gabord, puis, superposés l'un sur l'autre, comme les ardoises d'un toit, on adapte les autres clins. Leur nombre n'est pas limité ; il dépend naturellement de la largeur des planches qu'on débite et de la hauteur que l'on veut donner à l'embarcation au-dessus de sa flottaison. Ces clins sont presque toujours en chêne pour les *canots* de service destinés à stationner sur l'eau ; pour les embarcations de plaisance, qu'on met à l'eau et qu'on en retire chaque fois que l'on s'en est servi, ils sont généralement en sapin, souvent en acajou. Leur épaisseur varie suivant la solidité ou la légèreté que l'on veut donner à l'embarcation. Ils sont reliés entre eux par des clous en cuivre, rivés à l'intérieur par des bagues également en cuivre. Enfin, au-dessus des clins, on pose le bordage. Le bordage est toujours plus fort que les clins ; il est fait d'une planche épaisse de chêne ou d'acajou, car c'est ce qui fatigue le plus dans le *canot*, puisque c'est sur le bordage que les avirons sont appelés à faire leur effort.

Voilà la forme de l'embarcation terminée, il s'agit maintenant de la consolider. A cet effet, on enlève les gabarits et l'on dispose à l'intérieur, de distance en distance, les membrures. Ce sont des baguettes transversales, assujetties et entaillées avec soin, qui s'inscrivent pour ainsi dire dans les moindres saillies des clins ou de la quille. Les membrures doivent être plus rapprochées et plus épaisses dans tous les endroits qui nécessiteront plus de solidité, en raison de la force que le rameur y déploiera, tels que les bancs de nage, les barres de pied et les bosses de nage. On pose ensuite les planchers, puis, perpendiculairement au tableau, le gouvernail s'emboîte par deux bagues dans deux triangles de fer, et le *canot* est lancé.

Il y a pourtant quelques embarcations qui ne sont pas faites de plusieurs clins superposés, mais d'un seul clin de sapin ou d'acajou, qui part de la quille pour rejoindre le bordage ; on les nomme alors *embarcations à franc bord*. Le reste de la construction ne diffère en rien de celle qui vient d'être succinctement décrite.

Quant aux avirons, ils sont généralement droits et garnis d'un cuir épais à l'endroit qui porte sur le bordage ; mais, dans les embarcations de plaisance, de course et de promenade, ils sont d'ordinaire légèrement creusés et recourbés en forme de cuiller dans toute la longueur de la palette, afin de mieux prendre l'eau sur laquelle ils doivent trouver leur résistance. Ils se manœuvrent et s'appuient sur le bordage, soit au moyen de *dames*, soit au moyen de *systèmes*, soit à l'aide de *bittes*.

Les *dames* sont deux morceaux de bois, formant crâneau, reliés entre eux par un coussinet de cuir, qui se plantent dans le bordage, et entre lesquels joue l'aviron. Les *systèmes* sont des pièces de cuivre, affectant la forme du croissant ou celle des *dames*, terminées par une tige de fer qu'on introduit dans

une douille de métal fixée à l'extérieur et au ras du bordage. Les bibites sont des tiges de fer articulées, adhérentes à l'aviron, qui s'enboîtent dans une douille de métal pratiquée dans l'intérieur du bordage.

A bord des bachots ou bateaux plats, les avirons sont simplement munis d'un anneau de fer que l'on passe dans de gros tolets de bois enfoncés dans le bordage ; du reste, le bachot ne rentre pas plus dans la catégorie du *canot*, que le manant ne rentre dans celle du gentilhomme. Le bachot sert presque exclusivement à la pêche et au passage des rivières.

Commençons notre revue des *canots* par les embarcations de plaisance, que leur forme antique et solennelle empêche de figurer avec la moindre chance de succès dans les régates.

Parmi celles-là, le *canot* de chêne ou de sapin, aux flancs épais, au ventre rebondi, lourd, large, court, occupe naturellement la première place. Cependant, ce déshérité de la navigation se dédommage et se console même amplement de l'abandon où le sport l'a plongé. Qu'il soit plat de fond comme le bachot ou régulièrement construit, qu'il possède le maître-bau (soit en largeur le tiers de la longueur) ; c'est l'embarcation particulièrement chère aux familles. C'est lui qui sillonne lentement nos fleuves et nos rivières, chargé de personnages à l'air grave, de matrones au visage mûr, et aussi de gracieuses et belles jeunes filles, qui trempent dans l'eau leurs doigts fuselés, en riant au nez des grands parents qui les taxent d'imprudence.

Considérée comme annexe d'un navire, la *chaloupe* ne diffère du *canot* que sous le rapport de la dimension. Elle est généralement plus petite ; mais on confond volontiers les deux appellations, dès que les proportions sont à peu près les mêmes.

La *norvégienne* se distingue des autres embarcations par sa construction exceptionnelle. La quille part de l'arrière et s'arrête aux deux tiers de la longueur ; l'avant n'a donc pas d'étrave, et se termine en une pointe arrondie qui ne manque pas de grâce. C'est le genre d'embarcation le plus usité dans la basse Seine. Il serait difficile de mieux comparer sa forme qu'à celle d'une cuiller à potage. La *norvégienne* mesure rarement moins de 4 mètres et n'en atteint guère plus de 6. Son nom indique sa provenance. En empruntant à la Norvège ce mode de navigation, nous n'y avons apporté, outre la supériorité de construction, qu'une seule modification : c'est que la *norvégienne* proprement dite est toute en bois, qu'il n'y entre pas un seul morceau de fer ou de cuivre, et que les clous y sont remplacés par de simples chevilles de bois ; tandis que nous avons substitué les clous rivés aux chevilles de bois, et surtout considérablement amélioré la membrure, en sorte que la *norvégienne* n'a rien perdu comme grâce ni comme solidité.

La *baletinière* n'a pas plus besoin que la *norvégienne* de justifier son origine. C'est un *canot* long, fort, destiné à se déplacer rapidement, et à pouvoir résister au besoin au choc du terrible cétaïc à la poursuite duquel il s'acharne. On trouve encore quelques *baletinières* dans les ports de mer, mais la navigation fluviale ne les emploie jamais.

Le *canot-yole*, ainsi que son nom l'indique, est l'embarcation mixte entre le *canot* et la *yole*. C'était, il y a vingt ans, la seule embarcation de course usitée en France. C'est à cette catégorie qu'appartenaient l'*Eva*, la *Velléda*, le *Sans-Souci*, qui ont positivement donné au canotage français une impulsion nouvelle. Le *canot-yole*, dont on retrouve çà et là quelques rares modèles, était généralement monté par quatre rameurs et par un barreur ; il mesurait environ 1 m. 60 de largeur sur 7 m. de longueur, et était indifféremment construit en sapin ou en chêne excessivement mince. C'est lui qui a inauguré l'ère des embarcations légères.

La *yole* est ce qui se rapproche le plus de la pirogue des Indiens. Sa construction est exactement la même que celle du *canot*, dont elle ne s'éloigne que par la finesse de ses gabarits, ses dimensions et sa légèreté. La *yole* est exclusivement un bateau de course, bien que, par suite de nouveaux progrès, elle soit aujourd'hui presque reléguée dans la classe des *canots* de promenade. Seule, la *yole* à six avirons a survécu à cet ostracisme. C'est en effet le seul bateau léger qui puisse à peu près tenir la mer, et par conséquent prendre part aux régates du Havre, de Dieppe, Brest, Cherbourg, Saint-Valéry, etc. Aussi est-ce à cette catégorie d'embarcations qu'appartenait le fameux *Duc-de-Framboisy*, dont les innombrables victoires fluviales et maritimes ont rendu la réputation universelle dans le monde nautique.

La *yole* à six rameurs est toujours construite en sapin ou en acajou. Elle mesure généralement une largeur de 1 m. à 1 m. 30, sur une longueur de 12 à 13 m. Quant aux yoles qui appartiennent aux navires, elles n'ont jamais ces proportions effilées, sont toujours construites en chêne, et le nombre des rameurs n'est pas limité. La *yole* à quatre avirons mesure la même largeur que sa sœur aînée, sur une longueur qui varie de 9 à 12 m. La *yole* à deux avirons a toujours la même largeur que les précédentes, sur une longueur de 7 m., 8 m. 30 et quelquefois 9 m. Ces embarcations sont également toujours construites

en sapin ou en acajou. Le bordage affecte parfois une forme différente. Tantôt il est plat et uni de l'étrave au tableau, tantôt il est légèrement creusé dans l'intervalle qui sépare l'un de l'autre, à l'endroit où les avirons posent sur le bordage, et qui se nomme alors *bosse de nage*.

Le *yoyou* est un simple tronc d'arbre, dans lequel on a creusé une cavité destinée à recevoir un ou plusieurs rameurs. Les sauvages osent parfois affronter la mer dans ces embarcations élémentaires. A cet effet, ils fixent autour de la cavité dans laquelle ils prennent place une peau de bête, dont ils réunissent les plis autour de leur ceinture. De cette façon, l'eau ne peut pas les envahir et les faire sombrer ; en revanche, si le yoyou chavire, ils sont obligés de se détacher avant de revenir à la surface. On voit que rien n'est plus incommode que le yoyou. Il se manœuvre à l'aide d'une pagaie. La pagaie est une sorte de balancier, long de 3 à 5 m., que le rameur tient des deux mains par le milieu. A chaque extrémité de ce balancier se trouve une palette, dont la forme varie, mais affecte le plus souvent celle d'un cœur, et que le rameur plonge dans l'eau, tantôt à droite, tantôt à gauche, d'avant en arrière, afin de donner l'impulsion au yoyou.

La *périssaire* a un nom tellement significatif que l'on comprend tout de suite qu'elle n'offre guère plus de sécurité que le yoyou. Elle se compose généralement de trois simples planches de sapin, reliées entre elles par quelques rares membrures. Une des planches forme le fond, les deux autres forment les côtés ; le tout va en s'amincissant vers l'avant et l'arrière en lame de couteau, et mesure de 4 à 6 m. de longueur. Quelques *périssaires* ambitieuses ont une quille, des clins, des membrures, etc., mais cela ne conjure en rien le danger de ces baignoires ambulantes. La *périssaire* se manie également à la pagaie.

Le *podoscaph*, à l'étymologie prétentieuse, est aussi un véritable phénomène de navigation. On ne peut même pas dire que ce soit une embarcation, puisque le rameur est entièrement au-dessus de la surface de l'eau. Le *podoscaph* se compose de deux patins étroits, longs de 4 à 5 m., reliés entre eux par deux tringles de fer, et sur chacun desquels le rameur, debout, pose un pied, que le flot humide vient trop souvent caresser. Ces patins ne sont autre chose que des boîtes longues, dont les deux extrémités se rétrécissent, et que l'air maintient sur l'eau ; leur largeur est d'environ 0 m. 35. Le *podoscaph* demande des prodiges d'équilibre et d'adresse. Il se manie encore avec une longue pagaie.

Quant à l'*esquif*, tant aimé des poètes et tant chanté dans les romances, il n'y a lieu de lui assigner aucune place, puisqu'aucun *canot* ne porte ce nom. Laissons donc aux troubadours et aux roucouleurs de barcarolles le soin de pleurer sur le « frêle esquif » englouti par la mer perfide, et reléguons-le aux accessoires avec le manteau couleur de muraille et le pourpoint abricot.

Nous entrons maintenant dans la catégorie spéciale des bateaux que nous avons empruntés à nos voisins d'outre-Manche, dont nos constructeurs, malgré leur incontestable habileté, n'ont pas encore atteint l'élégance ni la solidité, jointes à l'extrême légèreté.

A la tête de ces véritables chefs-d'œuvre d'ébénisterie en même temps que de construction se place :

Le *skiff*, que le dictionnaire anglais définit : *a small light boat* (un petit bateau léger). C'est l'embarcation la plus difficile à construire, car il faut qu'elle soit proportionnée au poids de l'homme qui doit la monter. Le skiff a une quille, mais cette quille n'est pas saillante, et la courbe de l'étrave est très-prolongée, afin que les herbes glissent sous le bateau sans s'y arrêter et sans retarder sa marche rapide. Il est fait de deux uniques planches d'acajou, dont l'épaisseur ne dépasse pas 0 m. 004 ou 0 m. 005. Il ne s'élève pas au-dessus du niveau de l'eau de plus de 0 m. 05 à l'avant, de plus de 0 m. 025 à l'arrière ; cependant, vers le milieu, à l'endroit spécialement réservé au rameur, le bordage atteint graduellement une hauteur de 0 m. 15 environ. On comprend par ces mesures diverses que l'embarcation, étant très-légère, ne doit offrir au vent qu'une prise insignifiante, pour rencontrer le moins de résistance possible. Aussi, afin d'empêcher l'eau de pénétrer dans le skiff, l'avant et l'arrière sont couverts d'une toile, que plusieurs couches de vernis rendent imperméable ; le milieu seul, la place du rameur, est à découvert. Le skiff mesure de 0 m. 30 à 0 m. 40 de largeur, sur 9 m. de longueur. Donc là aussi l'équilibre est difficile à conserver ; mais tout est prévu, les avirons fourniront à l'embarcation, par leur propre poids, la stabilité que lui ôte son peu de largeur. Seulement, comme il serait impossible de placer la poignée de deux avirons dans un espace de 0 m. 30 à 0 m. 40, on a fixé en dehors du bordage et de chaque côté du skiff trois tringles de fer, longues de 0 m. 50, qui se rapprochent l'une de l'autre à mesure qu'elles s'éloignent du bordage, et qui se rejoignent enfin pour supporter la dame sur laquelle reposera l'aviron. De cette façon, la largeur du skiff est réellement augmentée de 1 mètre, le rameur a plus d'abattage et peut déployer plus de force. Ces appendices se nomment des *porte-en-dehors*. On le voit, le

skiff est un véritable bijou. C'est incommode, mais c'est rapide. Un bon tireur peut faire aisément avec le courant cinq lieues à l'heure. Le skiff pèse généralement 15 ou 20 kilogr. en sortant du chantier. On en a vu qui ne pesaient que 12 kilogr. 500. Cette embarcation mince, fragile, légère, exige de grands soins et des précautions excessives, soit pour y entrer, soit pour en sortir.

Viennent ensuite :

Le *funny* (feu-né), qui signifie drôle, comique, plaisant. Le dictionnaire anglais le définit : *a light boat* (un léger bateau). Le funny n'est autre chose que le skiff amené à des proportions plus raisonnables et plus pratiques. Sa largeur varie de 0 m. 60 à 0 m. 75, sa longueur est de 9 m. ; les porte-en-dehors n'ont guère plus de 0 m. 30 à 0 m. 35. En outre, il est construit, comme le *canot*, de clins superposés. On a récemment compris, sous la dénomination de funny, des embarcations spécialement destinées aux régates fluviales, qui n'ont pas de porte-en-dehors, mais qui sont très-ras sur l'eau, couvertes de toile à l'avant et à l'arrière, et dont le bordage très-bas se relève par de hautes bosses de nage. Ce genre d'embarcation a en grande partie détrôné la *yole* à deux, à quatre et même à six rameurs.

L'*outrigger* (aoute-rig-gheur, de *to rig out*, armer en dehors). Ce *canot* tient du skiff et du funny, mais le nombre des rameurs n'en est pas limité. Le vicomte de Château-Villars a longtemps possédé à Asnières un *outrigger* à huit avirons, long de 15 m. Inutile d'ajouter que l'*outrigger* est armé de porte-en-dehors. Son nom l'indique.

Le *randan* (rann-dène), dont le canotier français a fait reine-dame — on ne sait pas pourquoi. — C'est une *yole* qui ne se distingue des autres que par son mode de tirage. Quand le randan est au complet, il se compose d'un barreur et de trois rameurs. Le premier rameur tire l'aviron de pointe ; le second, les avirons de couple ; le troisième, un second aviron de pointe ; de sorte qu'au besoin on peut manier l'embarcation : seul, aux avirons de couple ; deux, aux avirons de pointe ; trois, aux avirons de pointe et de couple, c'est-à-dire de trois manières différentes. Aussi peut-on presque affirmer que le mot randan est dérivé de *random* (rann-deume), qui signifie : au hasard, à l'aventure, si même ce n'est pas ce mot corrompu.

Le *warry* (oua-ré) est une forme d'embarcation presque disparue. A vrai dire, ce n'est qu'un *canot* ordinaire, dont l'avant et l'arrière, identiquement semblables, sortent de l'eau comme le ferait l'extrémité des branches d'un V, avec une inclinaison très-prononcée.

Telle est la nomenclature des diverses espèces d'embarcations à l'aviron dont on s'est servi jusqu'à ce jour. Il en est dans le nombre qui sont naturellement d'un usage plus fréquent, et qui ont une destination plus spéciale, selon le but qu'elles sont appelées à remplir. Quant aux *canots* à la voile, la liste en est infiniment plus courte, et ne comprend pour ainsi dire que deux genres de construction. En effet, il est inutile de rappeler ici tous les noms que nous venons de citer. Il dépend du caprice du premier venu de mettre un torchon de toile sur chacune des embarcations qui viennent d'être nommées ; mais cela ne peut pas constituer le canotage à la voile, en dépit des prétentions orgueilleuses de certains faux amateurs, qui s'imaginent naviguer, parce que, dans un bateau, ils auront planté leur mouchoir au bout de leur canne.

Les *canots* des grands navires et les barques de quelques pêcheurs, bien qu'elles ne soient pas pontées, se conduisent très-bien à la mer, et supportent bravement le grément qui leur est propre. Ce grément se compose en général d'un foc, d'une misaine, et parfois d'un tape-cul. Parmi les *canots* appartenant à la marine militaire, il en est même d'assez forts pour porter le grément d'un lougre, c'est-à-dire : un foc, un taille-vent, une misaine et un tape-cul ; mais, encore une fois, ces *canots* ne sont pas pontés.

Les *canots* exclusivement destinés à la navigation à la voile doivent, au contraire, être solidement pontés. Ils appartiennent presque tous à la navigation de plaisance, attendu que leur tonnage serait insuffisant pour leur permettre de faire de longues traversées ou même du cabotage. Ces embarcations sont d'origine différente. L'une, le *cutter* (keut-teur), est anglaise ; l'autre, le *clipper* (klip-peur), est américaine. Expliquer le sens de ces deux mots, c'est faire comprendre la différence qui existe dans leur construction. *Cutter* signifie coupeur, tailleur ; *clipper* veut dire rogneur, tondeur, glisseur. Le premier coupe la lame, le second glisse sur elle. C'est donc par les fonds que ces deux genres d'embarcation diffèrent l'un de l'autre. Le *cutter*, aux fonds très-fins, à la quille très-accentuée, a peut-être plus de stabilité, puisqu'il est beaucoup plus haut de bord et qu'il cale plus d'eau ; mais cette finesse de fonds ne lui permet pas de s'enlever sur la lame. Il passe à travers, ce qui n'est pas un mince désagrément quand la mer est grosse. D'un autre côté, par cela même qu'il pénètre plus avant dans l'eau, il offre plus de résistance au vent, ce qui est un immense avantage quand on marche au plus près, c'est-à-dire contre le vent. Le *clipper*, lui, a les fonds excessivement plats, et cale très-peu d'eau ; par conséquent, il s'enlève mieux sur la lame,

est plus rouleur ; mais, comme il offre moins de résistance au vent, il a une marche supérieure quand il s'avance vent arrière. En revanche, il perdrait beaucoup de sa vitesse au plus près, si l'on n'avait remédié à cet inconvénient par la dérive.

La dérive est une plaque de tôle ou une planche de bois mobile, qu'on laisse à volonté plonger dans l'eau à la profondeur qu'on désire. Elle se trouve placée au milieu de l'embarcation dans un puits long et étroit pratiqué dans l'épaisseur de la quille, et dont la hauteur est exactement celle du clipper. A bord de certaines embarcations hollandaises, la dérive, au lieu d'être enfoncée dans un puits à l'intérieur du bateau, est double et se trouve fixée par un axe sur le bordage. On la laisse plonger tour à tour à bâbord ou à tribord, selon que l'exigent l'allure de l'embarcation et la position du vent.

L'expérience n'a pas encore dit son dernier mot sur la supériorité d'un de ces deux modes de construction. Cependant, dans toutes les régates auxquelles n'ont pris part que des *canots* construits en France, les *clippers* ont toujours battu les *cutters*. Du reste, leur grément est absolument le même : il se compose d'une brigantine, d'un foc, et, si la brise est faible, d'un hunier. Pourtant, certains *clippers*, les plus petits surtout, n'ont pour tout grément qu'une brigantine. Ces embarcations naviguent toujours sur lest. Ce lest, afin de tenir moins de place, est presque toujours en fonte moulée ; son poids varie selon le tonnage et selon la quantité de toile qu'on veut faire porter au bateau.

La dimension des *clippers* et des *cutters* varie de 5 à 15 mètres, mesurés de l'étrave à l'étambot ; leur largeur est absolument facultative, mais elle est au moins double de celle des *canots* à l'aviron. Quand ils dépassent ces proportions, ils deviennent des *yachts*, et ne peuvent plus compter parmi les embarcations que le *canot* abrite sous son nom générique.

CANOT (Pierre-Charles), graveur, né à Paris, au commencement du XVIII^e siècle. Il passa presque toute sa vie en Angleterre et mourut à Kentishtown en 1777. Parmi ses œuvres, qui sont nombreuses, on peut citer : un *Coucher de soleil*, d'après Claude Lorrain ; la *Tempête*, d'après Vileger ; l'*Amoureux buveur* et les *Fumeurs hollandais*, d'après Teniers ; un *Paysage*, d'après Poussin, etc.

CANOTAGE s. m. (ka-no-ta-je — rad. *canoter*). Exercice de la promenade en canots conduits par les promeneurs : Le CANOTAGE constitue un exercice libéral dont la pratique fortifie un grand nombre de facultés morales. (E. Chapus.) Hier je découvre un pied-à-terre, ici même, à Asnières, dans la patrie des canotages durs. (Commersen.) Il Classe d'amateurs qui se livrent habituellement à cet exercice : Le CANOTAGE parisien est convoqué à une fête des plus brillantes.

— Encycl. Le mot *canotage* est de création toute moderne, et MM. les académiciens ne méritent aucun reproche pour l'avoir omis dans leur dictionnaire, parce que, s'ils sont dieux par l'immortalité, on n'a jamais prétendu qu'ils fussent l'être aussi par la prescience ; on ne leur demande que la science.

Le *canotage* n'avait pas d'archives avant que les flambeaux de la Seine se fussent organisés en sociétés régulières ; aujourd'hui, il a ses journaux, ses héros officiels, ses rivalités ; il fait plus de bruit dans le monde, mais il s'amuse moins peut-être. Ce sont d'ailleurs de charmants esprits qui ont mis le *canotage* à la mode : il eut pour parrains Théophile Gautier, Alphonse Karr, Léon Gatayes. L'auteur de *Mademoiselle de Maupin* avait fait une fois un voyage au long cours du quai d'Orsay au Havre et du Havre au quai d'Orsay, à bord de l'*Élan* de Boulogne ; il fut si content de son voyage d'Argonaute que le goût lui vint des promenades sur Seine en compagnie des amis dont nous avons cité les noms. Il n'en fallut pas plus pour que le *canotage* eût immédiatement des prôneurs, et bientôt beaucoup de jeunes gens s'éprouvèrent de belle passion pour ce nouveau plaisir, qui a définitivement pris place dans le sport.

« A la place des vives sensations qu'enfante le péril des grandes navigations, dit l'auteur du *Paris illustré*, le Parisien se crée dans le *canotage*, en haute ou basse Seine et sur le lac fashionable d'Enghien, un plaisir d'un caractère tout idyllique. Il assiste au déroulement lent et poétique des paysages qui bordent le fleuve. Il aborde sous le saule des petites îles. Dans les eaux qu'il fréquente habituellement, Charenton, Saint-Maur-sur-Marne, Saint-Cloud, Courbevoie, Asnières, Bezons, etc., il y a des parages charmants, des pertuis profonds et ombrageux où tout est silence et recueillement. Les escalas de sa navigation sont généralement la tonnelle d'une guinguette ou la salle solitaire d'un cabaret en renom pour ses fritures et ses matelotes, son vin blanc ou son omelette au lard. Les uns remontent fièrement le courant, les autres suivent le fil de l'eau. Si le vent est contraire, ils l'ouvoient et passent avec la rapidité de la flèche d'une rive à l'autre. »

Asnières et Charenton sont considérés comme les points les plus importants du *canotage* parisien. Là sont à louer des flottilles de barques à la rame et d'embarcations à voile. Le prix d'un canot est ordinairement de 0 fr. 75.

à 1 fr. par heure, et de 3 à 4 fr. par jour; mais le *canotage* de louage n'existe que pour les gens qui canotent par occasion. Les vrais canotiers sont généralement possesseurs de leur canot, ou plutôt un canot appartient à une société de personnes qui s'associent pour faire les frais d'une équipe et canoter de compagnie.

Le *canotage* organisé ne date réellement que du jour où le prince de Joinville se promena sur la Seine, à Neuilly, dans des baignoires montées par six et huit matelots. Les amateurs les regardèrent passer d'abord avec respect, puis ils essayèrent de lutter, et s'aperçurent que ces adversaires redoutables, choisis parmi les meilleurs marins, n'étaient pas à craindre. La *Sorcière des eaux* eut les prémisses de ces victoires inespérées. Alors, et de toutes parts, surgirent des équipes rivales que ces lauriers empêchaient de dormir, jusqu'au jour où se trouvèrent en présence les équipes, demeurées longtemps célèbres, de l'*Eva*, de la *Velléda*, du *Sans-Souci*. C'est à cette émulation persistante que le *canotage* doit les progrès incessants qu'il a faits dans la construction et la direction des embarcations de course.

Aller vite! tel était le problème que cherchaient sans cesse à résoudre ces courageux champions. L'*Eva* faisait venir à grands frais d'Angleterre des embarcations nouvelles. A peine étaient-elles arrivées que le constructeur, Philippe copiat leurs fonds, leurs gabarits, leur ligne d'eau, et, quinze jours après, naviguaient les reproductions exactes de ces embarcations, augmentées de tout ce que son esprit en éveil avait cru devoir y apporter de modifications. Et la lutte continuait sans avantages décisifs de part ni d'autre, chacun cherchant toujours à réunir au plus haut degré les conditions de légèreté et de solidité; car, pour les embarcations de course, comme pour les chevaux, il ne faut pas de poids inutile. Aux chevaux de course, on demande des os, des nerfs, du sang; aux embarcations, il faut de la solidité, de la finesse, de la légèreté. Le sang, c'est l'équipe qui le fournit.

Quant au *canotage* à la voile en rivière, c'est d'Amérique que nous est venu le premier modèle, en 1847. Il appartenait à M. L. Cor, armateur au Havre. On commença tout d'abord par rir de cette forme étrange des *clippers*, de leur ventre large et rebondi; mais peu à peu chacun reconnut la supériorité de leur marche et de leur stabilité. La *Capricieuse*, construite par Baillet sur le modèle de la *Margot*, fut bientôt distancée par ceux qui l'avaient copiée, au point de n'être plus en mesure de lutter avec avantage contre les nombreux concurrents qui se mettaient en ligne avec elle. Les *clippers*, après avoir sillonné la Seine, se lassèrent de cet horizon restreint. Impatients de braver des dangers plus sérieux, ils descendirent d'abord à Rouen; de là ils osèrent gagner le Havre; enfin la mer elle-même fut impuissante à les arrêter, ils poussèrent jusqu'à Saint-Valéry et jusqu'à Dieppe, hasardant bravement un trajet de 100 kilom. sur des coquilles de noix. Avec l'ambition, les proportions des embarcations grandirent; ce voyage devint un amusement plutôt qu'un danger. On verra tout à l'heure ce qu'ils ont fait à la mer.

Sur le modèle des *clippers*, qui se répandit avec une surprenante rapidité, les amateurs des ports de mer se firent construire des voiliers de toute dimension: Saint-Malo, Nantes, Bordeaux, Marseille, Toulon, Cannes, lancèrent des *clippers*, organisèrent des régates, coururent des paris. C'est ainsi qu'en 1861 les Bordelais vinrent à Saint-Nazaire soutenir un défi que les Nantais leur avaient porté. Ce fut la *Mouche*, de Bordeaux, qui arriva la première après une course de huit heures.

Voilà ce que le *canotage* a fait par lui-même. Si, comme les courses des chevaux, il avait été encouragé, il aurait fait mieux encore. Pourquoi donc a-t-il été négligé? que lui manquait-il pour mériter les encouragements? Examinons d'abord le côté moral, et voyons si, plus que tout autre exercice, il ne réunit pas largement les conditions voulues. Que demande-t-on à la jeunesse? Conduite, force et santé. Or, consultez les règlements des sociétés anglaises, des universités de Cambridge et d'Oxford: tout membre admis à l'honneur de manier l'aviron de course est soumis à un régime dont la plus stricte sobriété forme la base. *Tout excès lui est interdit*, et, sous peine de déchoir, il est tenu de suivre ce régime dans sa rigoureuse sévérité. Joignez à cette hygiène l'exercice auquel il doit forcément se livrer pour conserver la force, la souplesse, l'haleine, et voyez s'il est quelque part rien de plus moral et de plus salubre.

Comme les chevaux de course, les tireurs d'aviron s'entraînent, c'est l'expression consacrée. Voilà pourquoi l'exercice continu peut seul leur donner l'haleine. Il ne suffit pas, en effet, d'être robuste pour faire un bon tireur. Qu'on donne un aviron à l'homme le plus fort: s'il n'a pas l'habitude de le manier, si même, sachant parfaitement s'en servir, il n'a pas pratiqué depuis quelque temps, au bout de quelques minutes on le verra haleter, tandis que ses bras roidis lui refuseront leur service. Tout le sport nautique s'est ému, il y a sept ans, d'un fait qui en est la preuve éclatante. Lorsque, après d'innombrables victoires, le *Duc-de-Franbois*, de Paris, fut battu par la *Néva*, de Rouen, on s'en étonna comme d'une

chose surnaturelle. La raison en était bien simple. D'abord le bateau n'était plus le même, ensuite les équipiers étaient disséminés, enfin et surtout, l'exercice manquait. Le *Duc* avait trouvé son Pultawa. Si donc le régime sérieux auquel doit s'astreindre un tireur d'aviron n'est pas une vaine chimère, le *canotage* est un exercice utile, moral, salutaire. Aussi les voyez-vous, ceux qui se livrent avec passion à ce sport, sauter en canot dès que leurs occupations le leur permettent. Du haut des ponts, le long des berges, une foule de badauds s'écrie en voyant se roidir leurs bras nerveux et la sueur perler à leur front: « Et dire qu'ils appellent ça un plaisir! » Et les badauds sourient. Vrai Dieu! n'est-ce pas un plaisir que d'aspirer l'air à pleins poumons, de développer ses forces, de gagner de l'appétit et de la santé? Cela ne vaut-il pas bien le cercle, l'estaminet ou la brasserie? car la fatigue est au bout de cet exercice, et, au bout de la fatigue, il faut le repos.

N'est-il pas étonnant, dès lors, que le *canotage* ne soit ni plus répandu ni plus encouragé, et que son nom seul provoque un sourire dédaigneux?

Il existe en France, dans chaque grande ville, une société de sport quelconque. Pour les courses de chevaux, il y a: prix de l'empereur, de l'impératrice, de la ville, des haras, de la Société d'encouragement, des chemins de fer, etc. A la bonne heure! voilà de quoi exciter l'émulation! Pour la navigation de plaisance, possède-t-on cela? non! Boulogne, Dieppe, Cherbourg, Saint-Malo, sont des ports de mer bien autrement favorisés au point de vue hippique qu'au point de vue nautique. C'est au moins étrange. Si le *canotage* trouvait dans la victoire une compensation à ses dépenses, les sociétés se multiplieraient. Alors, comme en Angleterre, s'élèveraient d'utiles rivalités, la navigation de plaisance prendrait un développement sérieux, et l'Etat pourrait y puiser à pleines mains des marins, sinon parfaitement instruits, du moins familiarisés avec leur carrière... Mais, en ce moment, que peuvent espérer les canotiers, en récompense de leurs labeurs et de leurs sacrifices? Une médaille de bronze, d'argent, d'or quelquefois; jamais une somme suffisante pour balancer les frais seuls de déplacement.

Nous venons de dire que la navigation de plaisance est plus florissante en Angleterre qu'en France; hâtons-nous d'ajouter qu'elle y offre une physionomie toute différente de celle qui doit toujours caractériser la nôtre. Les *yachtsmen* de Londres sont de hardis navigateurs, qui affrontent sans sourcilier les vagues de l'océan dans une coquille de noix; on les voit quelquefois entreprendre de véritables expéditions navales, auxquelles nous préférons toujours les joyeuses parties de plaisir que procure le *canotage* parisien. « Le *yachtman*, dit l'humoristique auteur de l'*Anglais à Paris*, est une navigation d'agrément et de luxe, à l'usage exclusif des archimillionnaires. Un lord, ennuyé ou rassasié de tous les plaisirs terrestres, s'embarque sur son yacht de deux ou trois cents tonneaux, ayant pour chargement des provisions de la plus fine qualité, un ameublement somptueux, une bibliothèque; pour équipage, huit ou dix vigoureux *Jacques Goudron*, un chef de cuisine et ses aides, et deux ou trois domestiques. Volontairement confiné dans cette mouvante prison, exposé, pour son plaisir, à tous les ennuis et à tous les périls de la mer et des tempêtes, il va visiter le Brésil ou le Canada, les Canaries ou le Spitzberg. Pendant un tel voyage, ce favori de la fortune se donne le luxe d'émotions qui le font palpirer bien autrement que les émotions de terre ferme; il goûte mieux, au retour, les douceurs du repos. » Est-ce là un plaisir qui ressemble à celui du *canotage*? Non. Il manque une chose essentielle au *canotage* anglais, et cette chose, c'est le canotier.

Malgré les progrès qu'a faits le *canotage* en France, il y est encore souvent un objet de risée. Cela ne durera pas, au train dont il marche; mais cela est, en dépit des noms qui se rallient à lui. On croit généralement que les canotiers se trouvent fort dépayés à la mer, on les appelle *marins d'eau douce*. Comme on se trompe! Le *Duc-de-Franbois* compte autant de succès maritimes que fluviaux; bien d'autres depuis ont soutenu sa réputation: *Lutèce*, *Atma*, *Polly*, *Evohé*, *Diable-à-Quatre*, *Mélanis*, *Persevérance*, dans la série des voiles à six avirons; *Capricieuse*, le *Temps*, *New-York*, *Tintamarre*, *Ariel*, *Marie-Gabrielle*, *Comte Cavour*, dans la série des *clippers*. Veut-on savoir où ces embarcations ont gagné tous les ans les premiers prix? C'est au Havre, à Saint-Valéry, Dieppe, Fécamp, Rouen, Nantes, Bordeaux, Marseille, Cannes, etc.

Ils ne s'en tiennent pas là. Leur audace ne connaît plus de bornes. Deux *clippers*, parisiens aussi, l'*Eclair* et la *Mauve*, longs de 5 m. seulement, ont fait la traversée de Boulogne à Folkestone par une mer horrible. L'un, l'*Eclair*, est arrivé au port à sec de toile; l'autre, la *Mauve*, a chaviré. Les deux Parisiens qui la montaient sont restés cinq heures cramponnés à la quille de leur bateau; leurs doigts crispés avaient laissé dans le bois la trace de leurs ongles quand un garde-côte anglais, qui était parti à leur recherche, les retrouva enfin.

Ce n'est pas le courage qui manque, c'est l'argent. La jeunesse n'est pas riche, on le sait. Pourquoi y a-t-il aujourd'hui si peu

d'équipes? Parce que ceux qui les avaient montées dans le principe ont été débordés par les frais de construction et de déplacement, et forcés de reculer. Quelques-uns, les plus riches, luttent encore contre ces dépenses sans résultat. *Lutèce*, *Atma*, *Persevérance* sont allées promener jusqu'en Belgique et en Hollande leur pavillon victorieux. *Flammèche* a osé franchir le détroit, elle a affronté l'Angleterre, elle n'a pas craint de s'attaquer à cette supériorité incontestable de nos voisins d'outre-Manche: elle est arrivée troisième contre sept bateaux anglais engagés. Ce n'est pas tout à fait un succès, mais, si c'est une défaite, elle est du moins honorable. Le jour viendra peut-être où le *canotage*, patronné par de grands noms, encouragé comme le sport hippique, verra les équipes se former, se discipliner et se multiplier. Riches alors des fonds des sociétés dont elles feront partie, ces équipes choisies iront en Angleterre arborer le pavillon français et y renouveler les enthousiasmes que *Gladiateur* et *Fille-de-l'Air* y ont soulevés. Ce qu'ont déjà fait les chevaux, les hommes le feront.

Mais on ne saurait trop le répéter, le *canotage* a besoin d'être hautement patronné et matériellement encouragé pour atteindre ce résultat. Ne semble-t-il pas juste, en effet, qu'après avoir tant fait pour la race chevaline, on tente quelque chose pour l'amélioration de cette pauvre race humaine qui fournit, de par le monde, tant et de si vilains échantillons?

Parlons maintenant du canotier vulgaire, non plus de celui qui pratique le *canotage* comme moyen de développer les forces du corps et celles de l'âme en même temps, mais de celui qui n'y cherche rien autre chose que le plaisir, et souvent un plaisir d'une nature un peu grossière. Ce canotier-là est presque toujours un enfant de Paris; c'est le Parisien qu'on rencontre en haute Seine, à Bercy, à Charenton, et, dans la Marne, à Nogent, à Joinville-le-Pont, etc.; c'est lui toujours que l'on trouve en basse Seine, à Asnières, à Saint-Ouen, à Argenteuil, à Chatou, à Bougival, à Maisons-Laffitte, à Poissy, et jusqu'à Rouen, promenant son insouciant gaieté et son intarissable bonne humeur sur le fleuve ensoleillé. Sa passion ne redoute rien, ni le danger, ni la pluie, ni la chaleur, ni le vent, ni le froid. Aux sarcasmes dont on le poursuit, il sait répondre par un vocabulaire épique, qui serait certainement déplacé dans un couvent de jeunes filles, mais dont son franc sourire et sa verve juvénile corrigent la crudité.

Partout où il se trouve, où il entre, il est chez lui, il est roi. Il sait déjeuner frugalement d'un morceau de pain et de fromage sur le coin d'une table, comme il sait tenir sa place aux sardanapalesques festins que commence la matelote et que termine la friture. Parfois il laisse sa raison au fond des verres, parfois ses jambes chancelent; mais n'a-t-il pas sous les yeux l'exemple de Nôé, ce patriarche des canotiers, qui s'enivrait dans son arche, sans souci des dangers qu'il faisait courir aux destinées du monde à venir?

A côté du canotier se place naturellement la canotière. A quel monde elle appartient... il serait assez difficile de le dire. En général, elle a, depuis plus ou moins longtemps, jeté son bonnet par-dessus les moulins, et, depuis ce moment, elle a tant couru pour le rattraper qu'elle serait fort embarrassée de dire combien de faux pas elle a faits. Son costume spécial, et généralement écourté, prouve qu'elle n'a aucun préjugé et qu'elle ne craint pas de laisser voir sa jambe, quand elle est jolie. Elle emprunte volontiers à son camarade... de navigation son langage, sa tenue débraillée, son sans-façon; elle rit insolemment au nez des bourgeois, qui la regardent en clignant de l'œil, et de leurs chastes épouses qu'épouvante son laisser-aller. Parfois même elle revêt le costume d'homme, à qui ses formes accusées donnent une ampleur peu commune; si elle n'ose pas arborer la pipe, le cigare ne lui fait pas peur, et la cigarette est la moindre de ses distractions. Ardente, infatigable, après une journée violemment dépensée, elle retrouvera ses jambes pour danser un quadrille échevelé, sans trembler devant le tricorne vengeur du gendarme ou l'écharpe tricolore de M. le maire. Aussi la reconduit-on parfois jusqu'à la porte avec le peu d'égards dû à la légèreté de ses manières.

Voilà bien le canotier et la canotière tels qu'on se les représente en général; voilà les types que nous ont offerts les chansons et les vaudevilles. Ce n'est point parmi eux qu'il faut chercher les vrais amateurs du *canotage* devenu un sport, et les canotiers sérieux, pour se distinguer d'eux, les appellent des *balladeurs*. Or le *balladeur* est précisément cet être bruyant et tapageur que les vaudevillistes ont célébré. Il est la bête noire de l'amateur sérieux; et, franchement, il y a de quoi! A jour et à heure fixes, vous voyez les berges envahies par une foule d'individus qui apparaissent en juin, comme les hannetons, on ne sait pourquoi. Ils s'affublent des costumes les plus insensés: les uns sont ridiculement prétentieux, les autres affichent un sans-gêne repoussant et croient ressembler à des loups de mer. En principe, il faut qu'ils se déguisent. Pour eux, le carnaval ne finit jamais. A la classe des *balladeurs* il faut du bruit, des cris forcés, et le plus grand débraillé possible. Ils n'ont pas d'embarcations à eux; ils voguent en chantant sur des canots qu'ils

ont loués, injurient les passants, et les accablent d'épithètes inconnues au Dictionnaire de l'Académie, abordent à grand bruit, s'installent au café ou au cabaret, en ayant soin de se mettre en évidence, et rentrent le soir, la tête lourde, en disant: « Nous nous sommes rudement amusés! »

Toutefois, il est une classe innocente de *balladeurs*, de laquelle on ne peut pas médire: c'est celle des honnêtes familles qui se promènent dans des embarcations informes, décorées de lambrequins et de pavillons multicolores, brodés par les mains blanches de l'épouse et de la jeune fille. A ceux-là il faut rendre justice. Ils ne s'aviseront jamais de troubler le silence et la paix publique, sinon le soir, dans l'ombre, par quelque barcarolle vieillotte de Masini.

Mais il ne s'agit ici que de ces turbulents échappés de Bicêtre, qui ne savent manier ni un aviron, ni une barre, ni une voile, ni une drisse, ni une écoute. Pour ceux-là, le *canotage* n'est qu'un prétexte, une occasion de s'abandonner à des plaisirs qui, comme nous l'avons dit, ne sont pas toujours du meilleur goût. Mais ces plaisirs ne sont pas exempts de danger, et parfois un coup de vent imprévu vient renverser la frêle embarcation et jeter à l'eau tous ces imprudents qui, pour la plupart, très au courant de tous les termes de la vie maritime, ont oublié la chose principale, celle d'apprendre à nager. Aussi voit-on souvent, quand l'esquif chavire, les malheureux canotiers, et surtout les canotières, pousser des cris de désespoir et d'angoisse impuissants. Il est bon d'ajouter que si une meilleure discipline était observée à bord de ces légères embarcations, le danger serait bien moindre. Malheureusement, si ces canotiers aiment l'eau autour de leur barque, ils veulent du vin dans leur verre, et c'est ordinairement lorsque l'équipage se rembarque, après avoir fait escale dans un restaurant où il a copieusement déjeuné ou dîné, que les accidents arrivent, l'autorité du capitaine, en pareille occurrence, étant fort difficile à faire respecter.

Cette cause de danger n'existe pas pour l'amateur sérieux; il glisse sur le fleuve de toute la vitesse de son canot; il s'exerce, s'entraîne, se courbe sur l'aviron; puis, sa course terminée, il quitte le costume spécial qu'il avait pris et reprend ses vêtements ordinaires. Celui-là se mord les lèvres de dépit quand arrivent jusqu'à ses oreilles les cris et les refrains avinés des *balladeurs*. Déjà pourtant son influence s'est fait sentir sur la classe turbulente dont il a horreur. Les costumes horriblement fantaisistes d'autrefois ont fait place à une sorte d'uniforme que tous les canotiers, ou presque tous, ont maintenant adopté. Cet uniforme se compose d'une casquette molle, dont la couleur varie suivant l'équipe à laquelle le tireur appartient; d'un maillot blanc qui descend plus bas que la taille et laisse à découvert une partie du bras et tout l'avant-bras; d'un pantalon de couil blanc, et d'une paire de bottes. Jadis l'espardille, sorte de chausson en couil dont la semelle est de chanvre tressé, dominait comme chaussure parmi les canotiers. Elle offrait l'avantage de n'abîmer en aucune façon l'embarcation; mais elle avait l'immense inconvénient d'être horriblement humide quand le canot faisait eau, ou quand on abordait dans un endroit marécageux. La botte sans clous sous la semelle a donc détrôné l'espardille.

Les canotiers sérieux, ceux qui s'occupent de sport, sont du reste constitués en sociétés particulières, dont les *balladeurs* font très-rarement partie. A Paris, on peut citer la *Société des régates parisiennes*, sous la présidence de M. Duruy. Elle se subdivise en deux clubs: l'un, le *Rowing-Club* (club de l'Aviron), est présidé par M. Fleuret; l'autre, le *Sailing-Club* (club de la Voile), est présidé par M. Benoist-Champy. La haute Seine est représentée par le *Sport nautique*, sous la présidence de M. Thielant. En France, les principales sociétés sont celles du Havre, Dieppe, Saint-Valéry, Rouen, Fécamp, Nantes, Saint-Nazaire, Bordeaux, Marseille, Cannes, Reims, Angers, Metz, etc.

CANOTER v. n. ou int. (ka-no-té — de *canot*). Néol. Se livrer à l'exercice du *canotage*: *Ah! oui, une barque! Allons canoter; ça ouvre l'appétit.* (Cormon.) *Ah! grand Dieu! et je les ai envoyés canoter ensemble!* (D'Ennery.)

CANOTIER s. m. (ka-no-tié — rad. *canot*). Mar. Matelot qui fait partie de l'équipage d'un canot: *Diable! il y a du nouveau; le commandant est pressé, car jamais ses canotiers n'ont nagé de telle sorte.* (E. Sue.) « Marinier ou amateur qui conduit un canot de plaisance: *Le canotier parisien. Un bateau peint en noir et blanc, coquet comme la chaloupe d'un canotier de la Seine.* (Balz.)

— **Encycl. V. CANOTAGE.**

Canotiers (LES), paroles d'E. Bourget, musique d'A. Marquerie. Le *canotage* devait, ainsi que toutes les fantaisies parisiennes, avoir ses poètes et ses musiciens. Il fallait aux canotiers leur chant de guerre. Bourget, versatileur attitré de tous les compositeurs de musique facile, s'associa à Marquerie pour la composition de cette *Marseillaise* des marins d'eau douce; et les échos de Chatou, de Bougival et autres ports de mer chers aux pilotes pour rire, retentiront de l'hymne nautique des flambarts de Paris. Les couplets sont bourrés

de termes techniques, flatteurs pour l'amour-propre des lous de Seine, dont la majeure partie répétait, à dire vrai, les expressions maritimes sans en comprendre le sens. La mélodie est facile, bien rythmée, et vise au pittoresque.

Allegretto scherzando.

O hé! les ca-no - tiers,
c'est au - jour-d'hui di - man - che.
Ac - cou-rez, gais ra - meurs, pa - rez
— les a - vi - rons. Laissons se re - po - ser
no - tre mi - sai - ne blan - che.
Et brayons les au - tans au - tant
— que nous pour-ront. Rivoyeurs, cha-lou - piers,
Et vous tous, é - qui - piers, O - hé!
o - hé! o - hé!

REFRAIN. Ho! his - se! oh!
his - se! Que chaque ra - me Fen-de la
la - me; Et des quais et des ponts enten - dez-vous les cris.
Les braves qui saluent les flam - barts de Pa - ris. Voi - là! voi - là!
oui, voi - là Les plai - sirs, le bonheur et les cris
Des vrais flam - barts de l'a - ris!

DEUXIÈME COUPLET.

Du canotier pur sang le dimanche est la fête.
Dès l'aube, on peut le voir, arrimant à son bord;
Endossant la vareuse, toquet et salopette,
Il s'en va rivoter d'abord et de tribord.
Les enfants... là... bell'ment,
Louvoyons coquettement.
Ohé! ohé! ohé! etc.

TROISIÈME COUPLET.

Qu'il est beau l'canotier, quand le flot le promène;
Quand, toutes voiles hors, on peut le voir filer!
Qu'il est beau, répondant, en maître de la Seine,
Aux signaux des canots qui viennent le hâter!
Équipiers, à tribord!
On nous hèle! oh! du bord!
Ohé! ohé! ohé! etc.

QUATRIÈME COUPLET.

Quand il a bien ramé, nouvel être amphibie,
Le moderne écumeur s'en va gagner son lit.
Le dimanche suivant, il reprendra sa vie,
Et cet air loup de mer qu'il prend avec l'habit.
Quelquefois, en dormant,
Il répète en rêvant:
Ohé! ohé! ohé! etc.

CANOUE s. f. (ka-noué). Forme ancienne du mot CANOT.

CANOUELLE s. f. (ka-noué-le). Forme ancienne du mot CANNELLE.

CANOUE, ville de l'Indoustan. V. KANODGE.

CANOUILLE s. f. (ka-nou-ille, // ml.). La-rinx. // Vieux mot.

CANOUILLE s. f. (ka-nou-le). Forme ancienne du mot QUENOUILLE.

CANOURGE s. f. (ka-nour-je). Comm. Sorte d'étoffe de laine.

CANOURGUE (la), bourg de France (Lozère), ch.-l. de canton, arrond. et à 22 kilom. S.-O. de Marvejols, dans un beau vallon, sur l'Urgue; pop. aggl. 1,355 hab. — pop. tot. 2,645 hab. Fabriques de serges, de cadis, toiles de coton, bois de placage, broderies anglaises, tanneries, mégisserie; commerce considérable de cadis, de bœufs, de moutons et de grains. — Eglise de plusieurs époques, et dont les par-

ties les plus anciennes datent du XI^e siècle; beaux vitraux modernes. Ruines d'une fontaine qui passe pour être de construction gauloise. Découverte de débris romains.

CANOVA (Antoine), statuaire italien, né le 1^{er} novembre 1757, au village de Possagno, dans la province de Trévise, mort à Venise en 1822. Fils d'un artisan, il fut tailleur de pierre dès son enfance. Son intelligence et surtout son assiduité au travail intéressèrent en sa faveur un sénateur vénitien, Jean Fàheri, qui le plaça chez un certain Torretti, sculpteur de Bassano, qui transporta bientôt son atelier à Venise. Les leçons que Canova reçut de ce maître et de son continuéur Ferrari, tout aussi médiocre, ne lui apprirent guère que les procédés matériels de l'art. Quant à l'art proprement dit, il n'eut pour maître que lui-même et la nature. Les premiers morceaux où il fit pressentir à quelle hauteur il s'élèverait un jour furent les groupes d'*Orphée* et *Eurydice*, et de *Dédale* et *Icare*. Déjà célèbre à Venise, il partit, en 1779, pour Rome, où il étudia avec passion les chefs-d'œuvre antiques et où il exécuta un grand nombre d'ouvrages qui mirent le sceau à sa renommée : *Thésée vainqueur du Minotaure*; le *Mausolée de Clément XIV* (Ganganelli); le groupe de *L'Amour et Psyché*; *Vénus et Adonis*; la *Madeleine pénitente*; *Psyché*; *Hébé*; *Hercule précipitant Lycas*; les *Trois Grâces*; *Mars et Vénus*; *Terpsychore*; la *Naiade s'éveillant au son de la lyre*; *Pâris*, etc. Déjà l'Europe était pleine du bruit de son nom, et ses voyages en Allemagne, en France et en Angleterre, furent de véritables triomphes. Les artistes l'accueillaient avec enthousiasme; les princes l'accablaient de commandes et voulaient tous le fixer dans leurs États. Napoléon l'appela deux fois à Paris pour exécuter divers travaux; mais le maître se montra mécontent de la statue colossale où l'artiste l'avait représenté entièrement nu, tenant à la main une petite statuette de la Victoire; et, tout en rendant justice au mérite de l'œuvre, défendit qu'on l'exposât en public. Cette haute critique a été ratifiée par le sentiment général. Ces reminiscences singulières de l'antique étaient d'ailleurs familières à Canova. Il a représenté la princesse Pauline Borghèse en *Vénus victorieuse*; l'impératrice Marie-Louise en *déesse de la Concorde*; la princesse Elisa en *Polymnie*; Washington en consul romain, etc.

Canova fit un troisième voyage à Paris en 1815, voyage qui rappelle d'amers souvenirs. Il était muni des pouvoirs du pape pour réclamer les objets d'art enlevés par nos vainqueurs à sa patrie. Cette mission pénible, dans laquelle il fut aidé par les forces militaires des ennemis, impressionna défavorablement le public, et il fut surnommé l'*Emballleur du musée*. Ce que l'histoire blâme ici, ce n'est pas la présence de Canova à cette juste restitution; tous les coups de canon du monde ne sauraient faire que le lion de Saint-Marc n'appartienne pas à la cité de Venise, les vierges de Raphaël à Rome, et l'Assommoir de Murillo à l'Espagne; mais ce que l'on doit justement reprocher à Canova, c'est l'apreté et la morgue qu'il mit à surveiller lui-même l'emballage.

Au reste, les faveurs de la cour romaine le dédommagèrent largement de la désapprobation française. Il fut nommé marquis d'Ischia, comblé de richesses et d'honneurs, et vit son nom inscrit sur le Livre d'or du Capitole. Vers la fin de sa carrière, il consacra une partie de sa fortune à l'érection d'un temple dans Possagno, sa patrie, dont il fut lui-même l'architecte et le sculpteur, mais que la mort l'empêcha d'achever.

Les qualités les plus saillantes de cet artiste furent la grâce, la fini de l'exécution et la pureté des contours. Ses théories artistiques, aussi bien que son style, subirent d'ailleurs plusieurs modifications dans le cours de sa carrière. A l'époque où il était dans tout l'éclat de sa gloire, il s'inspirait surtout des Grecs et professait que le beau dans les arts doit consister à reproduire la nature en l'idéalisant. Son œuvre est immense, et ne comprend pas moins de cent soixante-seize morceaux. Les plus remarquables, après ceux que nous avons cités, sont : *Vénus sortant du bain*; *Endymion endormi*; *Ajax et Hector*; *Persée*; la *Paix*; *Vénus et Mars*; la *Religion victorieuse*; *Adonis et Vénus*; les bas-reliefs de *Socrate buvant la ciguë*; la *Mort de Priam*; le *Retour de Télémaque*; des mausolées; des bustes, etc.

Peu d'artistes ont joui de leur vivant d'une réputation égale à celle de Canova; mais cette gloire a été singulièrement effacée par le temps, et aujourd'hui il n'en reste que quelques vestiges. Ce qui demeure, c'est le souvenir de son faste et de sa ridicule fautilité. A l'époque de son apogée, il avait, à l'instar des souverains, son *lecteur ordinaire*; pendant ses heures de travail, ce fonctionnaire, relégué dans un coin, déclamaient histoire et poésie, et quand une image frappait l'artiste, il traduisait sur-le-champ son impression en bas-relief ou en ronde bosse. C'est en cela surtout que Canova se distinguait de Phidias et de Michel-Ange, qui trouvaient tout simplement en eux-mêmes l'inspiration. La gloire lui montait à la tête; il s'enivrait de cet argenteuil comme d'un vin de Chypre; c'est ainsi qu'il composa lui-même ses propres armoiries : *Une lyre et un serpent*,

monogramme d'*Orphée* et d'*Eurydice*. Le temple qu'il essaya d'édifier dans son pays natal était, en quelque sorte, dédié à lui-même. La première pierre de ce monument fastueux fut posée le 11 juillet 1809, et il avait soin de célébrer pompeusement, chaque année, l'anniversaire de ce grand jour.

CANOVAÏ (Stanislas), savant religieux italien, né à Florence en 1740, mort en 1811. Il fit ses premières études chez les pères des Ecoles pies et entra lui-même dans cet ordre. Il étudia avec succès les mathématiques, et les enseigna plus tard à Cortone et à Parme. En 1788, l'Académie étrusque de Cortone lui décerna un prix pour son éloge d'Améric Vesputce, où il soutenait, avec une certaine force de raisonnement, qu'Améric Vesputce avait réellement découvert le nouveau continent avant Christophe Colomb; mais cette opinion fut vivement controversée par Jean Galani Napione. Le père Canovaï a publié beaucoup d'ouvrages et de dissertations fort savantes; et comme ses travaux scientifiques ne l'empêchèrent jamais de remplir avec zèle ses devoirs de prêtre, ce fut lui qui assista le poète Alfieri au lit de la mort.

CANOYNE s. m. (kan-noi-ne). Forme ancienne du mot CHANOINE.

CANPOUR, ville de l'Indoustan anglais, présidence du Bengale, ch.-l. du district de son nom, dans l'ancienne province de Allahabad, à 60 kilom. S.-O. de Lucknow, sur la rive droite du Gange; 12,500 hab. Principale station militaire des Anglais dans cette partie de l'Indoustan; école classique anglaise. Cette ville fut, en 1857, le théâtre d'un horrible massacre d'Anglais par les Indous révoltés. Le district de Canpour, situé dans le territoire de l'ancienne province de Allahabad, a une superficie de 6,900 kilom. carrés et une population de 1,000,000 hab., presque tous Indous. Situé entre le Gange et la Jemina, ce district présente un sol bas, fertile, et assez bien cultivé. Il a été formé du territoire cédé aux Anglais par le nabab d'Aoudé.

CANQUE s. f. (kan-ke). Comm. Toile de coton fabriquée en Chine.

CANQUETER v. n. ou intr. (kan-ke-té — onomatopée). Crier, en parlant de la cane.

CANROBERT (François CERTAIN), maréchal de France, né à Saint-Céré (Lot), le 27 juin 1809, et non dans le département du Gers, comme le disent plusieurs biographes. Il fut admis à l'Ecole militaire de Saint-Cyr et entra dans l'armée comme sous-lieutenant, en 1828. Sept ans après, il passa en Algérie, fut blessé au siège de Constantine et revint en France, où il fut chargé d'organiser un bataillon pour la légion étrangère. De retour en Algérie quelque temps après, il se distinguait au col de Mouzaia, puis dans l'affaire de Sidi-Kalifa, obtint le grade de colonel en 1847, dirigea l'expédition contre Ahmed-Schir, eut des succès contre les Kabyles, délivra Bou-Sada, dont la garnison était bloquée, monta, après 22 zouaves, à l'assaut de Znaatcha et fut nommé commandeur de la Légion d'honneur en 1849. L'année suivante, il fut rappelé en France, devint général de brigade et aide de camp du prince Louis-Napoléon. Lors du coup d'Etat, il prit une grande part aux mesures tendant à réprimer les efforts des insurgés, et bientôt après il fut nommé général de division. Chargé d'un commandement dans la guerre contre la Russie, ce fut lui qui, au passage de l'Alma, soutint le premier choc des Russes; un éclat d'obus le blessa au bras, ce qui ne l'empêcha pas de rester à la tête de sa division jusqu'à la fin du combat. Le maréchal Saint-Arnaud, qui mourut deux jours après, lui remit le commandement en chef, et il s'occupa dès lors de commencer les opérations du siège de Sébastopol. Il fut blessé de nouveau à la sanglante bataille d'Inker-mann, livra les combats de Balaclava et d'Eupatoria, eut à soutenir les sorties vigoureuses que faisait chaque jour l'ennemi, et se disposait à commander une attaque générale lorsqu'il en fut empêché par le refus de lord Raglan, général en chef des troupes anglaises. Alors Canrobert résigna le commandement suprême entre les mains du général Pélissier et reprit sous ses ordres la direction du premier corps. L'année suivante, il revint en France et fut bientôt nommé maréchal de France. Lors de la guerre d'Italie, en 1859, il ne joua qu'un rôle effacé, et le soldat français, né malin s'il en fut, désigna même son corps d'armée sous un nom qui n'est pas sans rapport avec les compagnies d'assurances. En 1862, il eut le commandement du camp de Châlons, puis celui du quatrième corps d'armée à Lyon. En 1865, il a succédé au maréchal Magnan comme commandant du premier corps d'armée, à Paris.

En sa qualité de maréchal de France, il a pris place de droit parmi les membres de la vénérable assemblée qui siège au palais du Luxembourg, et un incident lui a fourni l'occasion de se révéler sous un jour entièrement nouveau : l'illustre maréchal s'est posé en défenseur de la divinité de Jésus-Christ. Voilà, certes, un adversaire que ne s'attendaient pas à trouver les libres penseurs, et un défenseur sur lequel M. Louis Veuillot était tout aussi loin de compter. Si M. le maréchal Canrobert va entendre le P. Félix à son prochain sermon sur la Passion, il ne manquera pas sans doute, à l'exemple de Clovis et du brave Crillon, de s'écrier, en

portant la main sur son épée : « Morbleu! que n'étais-je là avec mes zouaves! »

CANS (Léon), éditeur belge, né vers 1800, l'un des chefs de la maison *Meline et Cans*, qui exploitait en grand la contrefaçon des livres français. Député de Bruxelles, de 1845 à 1854, il protesta avec véhémence contre le traité protecteur des droits littéraires conclu entre la France et la Belgique. Selon lui, la librairie belge ne pouvait exister en dehors de la contrefaçon. C'était prononcer soi-même sa propre condamnation.

Cansa Bhada, pièce indienne, dont l'auteur Crichna Cavi, fils de Nrisinha, est probablement d'origine mahrattite. L'analyse de ce drame, dont le titre signifie littéralement la *Mort de Cansa*, a été donnée par Wilson dans son *Théâtre indien*. Cette pièce, composée de sept actes, est la mise en scène du dixième chant du *Bhagavata Poudna* ou *Histoire de l'enfance de Crichna*, qui est, comme on le sait, la dernière incarnation de Vishnou. Ce drame rappelle un peu son origine épique; les récits et les descriptions y sont multipliés. Quoique l'action soit, par conséquent, assez restreinte et généralement assez inhabilement conduite, néanmoins ce drame est loin d'être sans intérêt. Bien qu'il soit d'une date assez moderne, comme le prouve la longueur quelquefois exagérée des mots composés, il a pourtant une véritable valeur littéraire. La diction, Wilson le reconnaît, en est généralement bonne. Voici le plan rapidement esquissé du *Cansa Bhada*. Au premier acte, Cansa, roi de Mathoura, ordonne de tuer tous les brahmanes et autres religieux, parce que son neveu, qui, d'après un oracle, doit lui donner la mort, est parvenu à échapper à ses poursuites. Au deuxième acte, un envoyé du ministre du roi vient trouver le religieux Garga, qui lui raconte les exploits de la jeunesse de Crichna. Au troisième acte, dialogue entre Acroûra et son écuyer, qui se rendent auprès de Crichna pour le faire venir à Mathoura. Au quatrième acte, nouveau dialogue entre un officier de police et un astrologue, au sujet du voyage d'Acroûra. Puis surviennent Bala-Râma et Crichna, accompagnés de Sondâma et d'Acroûra, et faisant leurs adieux à Nanda et à Yasodâ qui les ont élevés. Au cinquième acte, nous retrouvons Bala-Râma et Crichna dans le palais de Cansa, décrivant les incidents de leur voyage. Le sixième acte s'ouvre par un dialogue entre deux officiers du palais, dont l'un raconte le combat des deux jeunes gens avec l'éléphant de Cansa, et la victoire qu'ils remportent sur les deux athlètes du roi, qui meurt à la fin de cet acte. Au septième et dernier acte, nous assistons à la rémission de Bala-Râma et de Crichna, avec leurs parents mortels Vasou-Déva et Dévaki.

CANSCHY s. m. (kanss-chi). Bot. Nom japonais vulgaire du murier ou brousseau à papier : *Les Japonais font leur papier avec l'écorce de canschy*. (V. de Bomare.)

CANSORE s. f. (kanss-ko-re). Bot. Genre de plantes, de la famille des gentianées, tribu des chironiées, formé surtout aux dépens des gentianées, et comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent dans les Indes orientales.

CANSEAU ou **CANSO**, nom d'une île, d'un détroit et d'un cap de l'Amérique du Nord, dans les eaux des possessions anglaises de la Nouvelle-Ecosse. L'île de Canseau, petite, sans importance territoriale, mais possédant un bon port et deux baies profondes où les vaisseaux trouvent d'excellents abris et un bon ancrage, est située dans l'océan Atlantique, près du cap de son nom, qui forme l'extrémité N.-E. de la presqu'île de la Nouvelle-Ecosse, à l'entrée du détroit dit *boyau de Canseau*, qui sépare la Nouvelle-Ecosse de l'île Royale ou île du Cap-Breton. Le détroit ou boyau de Canseau, long de 35 kilom., large de 1,500 mètres dans sa partie la plus étranglée, est l'entrée la plus étroite et la plus fréquentée du golfe Saint-Laurent.

CANSIÈRE ou **CANSJÈRE** s. f. (kan-si-ère, kanss-je-re). Bot. Genre d'arbrisseaux grimpants, de la famille des thymélées, renfermant deux espèces, qui croissent aux Indes orientales.

CANSO s. f. Syn. de CANZONE.

CANSON (Barthélemy DE), célèbre fabricant de papier, né près d'Annonay en 1773, mort en 1859. Il succéda à son beau-père Et. Montgolfier, dans cette usine d'Annonay déjà célèbre, ajouta lui-même de nouveaux perfectionnements à ceux de ses illustres devanciers, et employa le premier en France les machines à fabriquer le papier. Il fut nommé pair de France en 1831. — Ses fils dirigent aujourd'hui les importantes papeteries d'Annonay. L'aîné, M. Etienne CANSON, est l'inventeur d'un appareil destiné à rendre les chaudières inexploisibles.

CANSTATT (Charles-Frédéric), médecin allemand, né à Ratisbonne en 1807, mort en 1850. En 1832, il vint à Paris pour étudier le choléra. Il fut ensuite chargé de diriger un hôpital de cholériques à Bruxelles. Enfin, en 1843, il fut nommé professeur de clinique et médecin en chef de l'hôpital d'Erlangen. Il a publié en allemand divers ouvrages, notamment : *Exposé et explication critique de la nature du choléra*, etc. (1831); *Des maladies*

de la vieillesse et de leur traitement (1839, 2 vol.); la *Pathologie spéciale et la thérapeutique démontrées au point de vue de la clinique* (1841-1842, 4 vol.).

CANSTEIN (Ch. Hildebrand, baron DE), philanthrope allemand, né à Lindenberg, en 1667, mort à Halle en 1719. Il est le fondateur de l'*Institution biblique* (1712), qui s'est conservée jusqu'à nos jours et qui a répandu à bas prix des millions de Bibles et de Nouveaux Testaments. Canstein laissa en mourant une partie de sa fortune à la maison des orphelins de Halle. On a de lui, outre une *Vie de Spencer* (1729), son ami, *Harmonie des quatre évangélistes* (1718, in-fol.).

CANSTRISE s. m. (kan-stri-ze). Liturg. Officier de l'Eglise grecque, qui tient la boîte à encens et qui aide le patriarche à changer d'habit. On dit aussi **CANSTRINSE**.

CANT s. m. (kan). Forme ancienne des mots **CHAMP** et **CHANT**.
— Techn. Côté le plus étroit : *Une pièce de bois posée de CANT*. On écrit aussi **CAN**, et l'on dit plutôt **CHAMP**.

CANT s. m. (kann) — mot anglais. Mélange de prudence dévote et de solennité pédantesque, que l'on dit particulier aux Anglais, et surtout aux Anglaises : *Cet esprit de plaisanterie s'en va de jour en jour, devant ce que lord Byron a nommé le cant anglais*. (Balz.) *C'était un missionnaire de la Société évangélique de Londres, forcé de dépouiller le cant, pour attirer les âmes dans ses filets*. (Gér. de Nerval.) *Ces dames auraient voulu m'envoyer dormir au milieu des brigands. Il est vrai que le cant britannique aurait gagné quelque chose à cette séparation*. (E. About.) *En fait de cant, mademoiselle Gillenormand eût rendu des points à une miss. C'était la pudeur poussée au noir*. (V. Hugo.) *Ne marchons pas si vite dans la rue, aujourd'hui dimanche, disait un gentleman anglais à un Français, on croirait que nous allons à quelque lieu de plaisir. Quel cant!* (H. Bayle.)

CANT adv. (kan). Orthographe ancienne du mot **QUANT**.

CANT, philosophe allemand. V. **KANT**.

CANTA, ville du Pérou, département et à 100 kilom. N.-E. de Lima, ch.-l. de la province de ce nom, sur le versant occidental des Andes; 4,737 hab.

CANTABILE s. m. (kan-ta-bi-le—mot ital.). Mus. Morceau dont la mesure un peu lente, la mélodie facile, chantante et expressive, permettent de donner à la voix tout son développement : *Le cantabile est trop simple et facile pour que le mauvais goût s'en accommode*. *Le cantabile forme ordinairement la première partie des grands airs d'opéra*. (Bouillett.)

CANTABRE s. m. (kan-ta-bre—n. de peuple). Antiq. rom. Etendard adopté par les successeurs de Constantin.

— Hist. Nom donné à des soldats qui formaient un corps particulier dans l'armée française, en 1791.

CANTABRES, peuple de l'ancienne péninsule ibérique, vers les sources de l'Ebre, à l'E. des Asturies, entre le prolongement occidental des Pyrénées et l'Océan, et dont le territoire correspondait à peu près à ceux des provinces de la Navarre, d'Alava, de Guipuscoa et de Biscaye. Pliny dit que les Cantabres étaient divisés en quatre tribus, qui luttèrent pendant trois siècles, avec courage et souvent avec succès, contre la domination romaine. Sous le règne d'Auguste, Agrippa seul parvint à en dompter une faible portion; mais le gros de la nation se réfugia dans les montagnes les plus escarpées et conserva ainsi son indépendance. Les Basques actuels des deux versants des Pyrénées se glorifient avec raison de descendre des Cantabres. On appelle autrefois monts Cantabres le prolongement occidental des Pyrénées, qui forme la chaîne des Asturies. Le partie de l'océan Atlantique qui baigne les côtes septentrionales de l'Espagne, habitées jadis par les Cantabres, portait autrefois le nom d'océan ou mer Cantabrique.

CANTABRIGIA, nom latin de **CAMBRIDGE**.

CANTABRUNE s. f. (kan-ta-bru-ne). Flacon plein de vin, à l'usage des paysans du Languedoc et de la Provence.

CANTACUZÈNE (Jean), empereur de Constantinople, né vers 1292, mort vers la fin du xiv^e siècle. Ministre d'Andronic III, il usurpa le trône pendant la minorité de Jean Paléologue, dont il était le tuteur (1341), lui fit épouser sa fille et le contraignit à confirmer le titre d'empereur qu'il s'était donné (1347). Vers le même temps, Cantacuzène eut à combattre les Bulgares, les Turcs et les Génois. Ces derniers mirent, en 1347, le siège devant Constantinople, mais finirent par accepter les propositions de paix de Cantacuzène. Les agressions extérieures firent alors place à la guerre civile. Jean Paléologue entra en révolte ouverte contre son beau-frère, fut battu et se réfugia à Ténédos. Cantacuzène, après de longues hésitations, l'exclut du trône et le remplaça par son fils, Matthieu Cantacuzène, qu'il associa à l'empire (1354); mais bientôt après, Jean Paléologue, appuyé par les Génois, arrivait à Constantinople. Las de continuer une guerre qui durait depuis trois ans, Cantacuzène prit le parti de renoncer à la

couronne en faveur de son fils, à qui il supposait assez d'énergie pour garder le sceptre que lui-même désespérait de conserver. Il abdiqua (1354) et se retira, sous le nom de Joseph, dans le monastère de Mangagne, pendant que sa femme prenait de son côté le voile dans le couvent de Sainte-Marthe. Ce prince, que l'histoire a placé au nombre des rares souverains recommandables qu'on trouve dans le Bas-Empire, en raison de ses talents politiques et militaires, finit ses jours dans une retraite profonde, partageant son temps entre les travaux littéraires et des exercices de piété. On a de lui des *Mémoires*, qui contiennent l'histoire de l'empire de 1320 à 1360. Le président Cousin en a donné la traduction dans son *Histoire de Constantinople*.

CANTACUZÈNE (Matthieu), fils du précédent, né vers 1325, mort vers la fin du xiv^e siècle, fut couronné par son père en 1354, et associé à son pouvoir jusqu'à l'année suivante. A cette époque, Jean ayant abdiqué, Matthieu devint seul empereur d'Orient et continua la guerre avec Jean Paléologue. Fait prisonnier et livré à son compétiteur, il renonça à son tour au trône pour se retirer dans un couvent. Matthieu Cantacuzène a écrit plusieurs commentaires sur l'Ecriture sainte. L'un d'eux a été traduit et publié par V. Richard, sous le titre de : *Commentarii in Cantica canticorum* (Rome, 1624).

CANTACUZÈNE (Serban), vayvode de Valachie, né vers 1640, mort en 1688. Il fut appelé par le divan à remplacer le vayvode Ducas, en 1679, et dut d'abord marcher avec les Turcs contre leurs ennemis. Mais, comme il avait formé le dessein de rendre la Valachie indépendante, il entretenait des relations secrètes avec le czar de Russie et l'empereur d'Allemagne, et parvint à réunir une armée de 30,000 hommes, prête à marcher contre le sultan dès qu'il trouverait l'occasion favorable. Au moment d'exécuter ce hardi projet, la mort vint le surprendre, et plusieurs historiens disent qu'il fut empoisonné par son frère Constantin et par son neveu Constantin Brancovan Bessaraba (v. **BESSARABA**). — Un autre frère de Serban, Démétrius CANTACUZÈNE, fut deux fois hospodar de Moldavie. — Etienne III CANTACUZÈNE, fils de Constantin, succéda à Bessaraba, mais il fut déposé peu de temps après et exécuté à Constantinople.

CANTACUZÈNE (Constantin). V. **BESSARABA**.

CANTACUZÈNE (Constantin), homme politique roumain. Il naquit, vers 1800, d'une famille de grands boyards qui ont gouverné plusieurs fois les deux principautés avant l'avènement des beys phanariotes, fut secrétaire d'Etat dans les dernières années de l'hospodar d'Alexandre Ghika, sortit en même temps que lui du pouvoir (1842), et resta à l'écart des affaires pendant six années. Du mois de septembre 1848 au mois de janvier 1849, il eut le gouvernement de la Valachie en qualité de caïmacam. Son administration, durant cette période, fut, au dire de M. Ganeşco, la plus honnête et la plus libérale que la principauté eût connue depuis longtemps. A l'égard des Roumains de Transylvanie refoulés en Valachie par l'invasion de l'armée russe en Hongrie, ainsi qu'à l'égard des soldats autrichiens, amenés par les incidents de la guerre par delà les Carpathes, il fit preuve d'autant d'humanité que de sollicitude. L'empereur d'Autriche reconnut personnellement ses bons offices par des décorations. Quand les troupes autrichiennes eurent remplacé les Russes dans l'occupation des principautés (août 1854), il reçut du commissaire ottoman, Dervisch-Pacha, la présidence du conseil d'administration, et exerça de fait le gouvernement civil de la Valachie jusqu'à l'avènement de l'hospodar Stirbey. En 1856, il fut question de lui dans l'élection qui porta au trône des Principautés-Unies le prince Couza.

CANTADOUR s. m. (kan-ta-dour — lat. *cantator*, même sens). Chanteur. V. **VIUX** mot. On a dit aussi **CANTÉOR**.

CANTA-GALLINA (Remi), graveur, peintre et dessinateur italien, né en 1556, mort à Florence vers 1630. Il dessinait avec facilité le paysage à la plume, et l'on croit qu'il enseigna à Callot les principes de son art.

CANTAGREL (François-Jean), publiciste et homme politique, né à Amboise le 27 juin 1810. Venu à Paris en 1827, il fit ses débuts littéraires dans l'*Artiste*, où il écrivit sur les beaux-arts, de 1834 à 1838. A cette dernière date, il était conducteur des ponts et chaussées, architecte et étudiant en droit, lorsque la lecture et l'étude des ouvrages de Charles Fourier et de Considérant l'amènèrent à se consacrer exclusivement à la propagation de la doctrine socialiste. Son premier ouvrage fut le *Fou du Palais-Royal*, publié en 1841, et qui eut plusieurs éditions. L'auteur y développe, sous forme de dialogue, les idées de Fourier et s'efforce de répondre aux objections qu'elles soulèvent. Collaborateur assidu, puis gérant du journal phalanstérien la *Phalange*, qui devint, en 1843, la *Démocratie pacifique*, il publia, de 1843 à 1848, diverses brochures : une étude sur les colonies agricoles, *Mettray et Ostwald*; une autre sous ce titre : *Quinze millions à gagner sur les bords de la Cisse*; une troisième, intéressante et remarquée, sur l'*Organisation des travaux publics et la Réforme des ponts et chaussées* (1847).

Le 3 février 1848, lorsque les étudiants de Paris allèrent porter aux journaux leur pétition à la Chambre pour le rétablissement des chaires de MM. Michelet, Quinet et Mickiewicz, M. Cantagrel, qui les reçut à la *Démocratie pacifique*, leur adressa ces paroles, qui furent signalées le lendemain par le *Journal des Débats* : « Nous sommes vos aînés de 1830... nous avons fait notre devoir alors; à vous de faire le vôtre aujourd'hui. *Amis, il faut jeter un trait d'union entre 1830 et 1848*. » Après la révolution de 1848, il se présenta aux suffrages des électeurs de l'Aveyron et réunit près de 15,000 voix, ce qui ne put toutefois l'amener à la Constituante; mais, en mai 1849, le département de Loir-et-Cher l'envoya à l'Assemblée législative. Il n'y siégea que six semaines et ne monta guère à la tribune que pour y faire entendre, au nom de ses amis politiques, une énergique protestation contre la destruction de la république romaine, qu'il considérait comme une violation de la Constitution.

Décreté d'accusation et traduit devant la haute cour de Versailles pour sa participation à la manifestation du 13 juin 1849, M. Cantagrel quitta la France et trouva un refuge en Belgique. Condamné par contumace à la déportation à perpétuité et à la mort civile, il visita l'Angleterre et les Etats-Unis, puis revint, en 1851, en Belgique, où il publia trois volumes sur la question religieuse, alors soulevée par Eugène Sue et par M. Quinet : *Comment les dogmes commencent* (1857); *Nécessité d'un nouveau symbole* (1858); *D'où nous venons, où nous allons, où nous sommes* (1858). M. Cantagrel n'entend pas que, en sortant du catholicisme, nous nous arrêtions, comme le veulent Eugène Sue et M. Quinet, dans l'unitarisme de Channing. Armé de la méthode analogique du fouriérisme, qu'il considère comme un instrument puissant de découvertes, il marche à la recherche d'un nouveau dogme, d'une nouvelle religion, qui doit être plus compréhensive que tout ce que nous avons vu jusqu'à ce jour. Le résultat de cette recherche est une conception de Dieu dans laquelle il prétend concilier le point de vue monothéiste, le point de vue polythéiste et le point de vue panthéiste, et par laquelle il prétend satisfaire aux exigences des trois sorts de l'âme humaine, du cœur, des sens et de l'intelligence. Le Dieu de M. Cantagrel nous paraît présenter des traits assez frappants de ressemblance avec ceux des philosophes qui ont passé par l'école saint-simonienne.

En 1858 et 1859, M. Cantagrel dirigeait à Neufchâtel (Suisse) le journal l'*Indépendant*. Nous devons rappeler que ce journal prit une part active et utile aux luttes pacifiques de la constitution neuchâteloise. A cette occasion, M. Cantagrel publia sous ce titre : l'*Election véritable ou la Sincérité représentative assurée par le vote secret et libre*, une brochure où se trouve exposé un système électoral fondé sur des bases nouvelles, et que la Constituante de Neufchâtel fut sur le point d'adopter.

Deux opinions divergent, en politique, les disciples de Fourier. Les uns regrettent que les phalanstériens se soient mêlés aux luttes politiques; ils pensent que les idées de l'école socialiste seraient depuis longtemps réalisées, si les chefs de cette école s'étaient renfermés dans un rôle purement doctrinal. D'autres, au contraire, soutiennent que, pour faire pénétrer dans le monde une idée nouvelle, les propagateurs de cette idée ne doivent rester étrangers à rien de ce qui intéresse leurs contemporains; que les expérimentations sociales les plus rationnelles échouent fatalement dans un milieu politique réfractaire; qu'il importe, par conséquent, au plus haut degré, d'agir sur ce milieu pour le modifier. M. Cantagrel a été, dans l'école fouriériste, un des défenseurs de cette dernière opinion. On conçoit dès lors qu'en politique il repousse le système de l'abstention. Aussi, rentré en France à la fin de 1859, après l'amnistie, qui a suivi la guerre d'Italie, on l'a vu se présenter aux élections de 1863, dans la deuxième circonscription du département de Loir-et-Cher, où il a obtenu près de six mille voix, et à Paris, où sa candidature n'a guère été, pour lui et ses amis, qu'une occasion de protester contre celle de M. Darimon.

CANTAL s. m. (kan-tal — n. géogr.). Comm. Fromage d'Auvergne.

CANTAL, groupe de montagnes, situé à peu près au centre de la France, et qui a donné son nom à un département. Le Cantal est relié aux monts de la Lozère par les monts Margérides, au Puy-de-Dôme et au mont Dore par une chaîne moins considérable. Le centre de ce groupe est occupé par un cratère de plus de 9 kilom. de diamètre, auquel sont accolés quelques cratères plus petits. Tous les produits ordinaires des volcans, scories, coulées de laves, ponces, se sont amoncelés en montagnes autour de cette vaste cavité. Le point culminant est le Plomb du Cantal, haut de 1,857 m. et d'où la vue s'étend à plus de 100 kilom. à la ronde.

CANTAL (dép. du), division administrative de la France, formée d'une partie de l'ancienne province d'Auvergne et tirant son nom du massif de montagnes qui le couvre et dont le Plomb du Cantal est le point culminant, en même temps que le point central. Situé entre les départements du Puy-de-Dôme au N., de la Haute-Loire et de la Lozère à l'E, de l'A-

veyron au S., du Lot et de la Corrèze à l'O., il a une superficie de 574,146 hectares, divisée en quatre arrondissements : Aurillac, chef-lieu, Mauriac, Murat et Saint-Flour; 23 cantons, 260 communes, et il renferme 237,904 hab. Le département du Cantal forme le diocèse de Saint-Flour, la 3^e subdivision de la 1^{re} division militaire; il ressortit à la cour impériale de Riom, à l'académie de Clermont, à la 28^e conservation des forêts et à l'arrondissement minéralogique de Clermont.

Les montagnes qui hérissent le sol du Cantal n'ont pas l'aspect rude et sauvage des Alpes et des Pyrénées; la verdure qui les couvre presque entièrement et leurs formes généralement arrondies leur donnent un air à la fois doux et majestueux. Dans les vallées profondes qui en sillonnent le centre ou qui s'échappent de leurs flancs, les pâturages s'entremêlent gracieusement aux bois de hêtres et de sapins; les eaux limpides de nombreux cours d'eau tombent en cascades ou courent capricieusement au milieu des vallons qu'elles fécondent. Dans certaines parties, les basaltes mis à nu par l'action rougeante des eaux affectent des formes curieuses; ce sont parfois des colonnes aux pans irréguliers; d'autres fois, on dirait des tuyaux d'orgue de diverses grandeurs. Parmi les nombreuses rivières qui arrosent ce département, les plus importantes sont : l'Allagnon, la Truyère, l'Auze, la Cère, la Jordane, la Murogne, le Goul et la Doire. Aucun de ces cours d'eau n'est navigable. La partie centrale du Cantal, appelée la Montagne, est couverte de neiges pendant six mois de l'année et sujette alors à des ouragans terribles qui en rendent le séjour dangereux; ce n'est qu'à la fin de mai qu'elle commence à se peupler de nombreux *barons* ou vacheries, qui y séjournent jusqu'aux premières neiges; c'est là que se fabrique cette immense quantité de fromages connus sous le nom de fromages d'Auvergne, que le commerce répand dans toute la France.

Les richesses minérales de ce département sont nombreuses et variées, mais encore inexploitées; elles consistent en houille, tourbe, antimoine, talc, mica, pierres ponces, amiante, gypse, porphyre, granit, pierres meulières, etc. On y trouve plusieurs sources minérales qui ont acquies une grande réputation : ce sont les sources alcalines et froides de Vic, de la Bastide, de Foulhoux, de Prades, de Chaudes-Aigues, etc. La nature du sol et la rigueur du climat sont défavorables à la culture des céréales dans le Cantal; aussi la récolte ne suffit-elle pas à la consommation locale, et, pour y suppléer, a-t-on recours au sarrasin, à la châtaigne et à la pomme de terre. L'orge, l'avoine, les graminées oléagineuses, le lin, le chanvre y sont cultivés avec succès. On engraisse dans cette contrée un grand nombre de gros bestiaux qui se vendent dans le reste de la France. Les chevaux du Cantal sont légers, nerveux et durs à la fatigue, mais de petite taille; les mulets sont aussi de petite espèce, mais très-recherchés. Les races de bêtes à laine, quoique assez belles, pourraient être améliorées. Le Cantal est une des contrées de la France où le gibier est le plus abondant : les sangliers, les chevreuils et surtout les lièvres y sont communs; on y trouve aussi beaucoup de blaireaux, de fouines, de renards et de loups. Les rivières et les ruisseaux fournissent une grande quantité de poissons de toute espèce, tels que : saumons, barbeaux, truites, anguilles, loches et écrevisses.

L'industrie manufacturière du Cantal est pour ainsi dire nulle; elle se borne à 2 corderies, 48 tanneries, 11 chaudronneries, 5 brasseries et une usine de linage établie depuis quelques années à Saint-Flour. Ce défaut d'industrie est la cause de ces nombreuses migrations d'Auvergnats qui, chaque année, quittent leurs familles pour aller exercer dans les grandes villes de France, et même à l'étranger, les métiers les plus humbles et les plus rudes, mais qu'ils savent rendre lucratifs par la persistance et l'économie.

CANTALABRE s. m. (kan-ta-la-bre). Constr. Chambranle d'une porte ou d'une croisée.

CANTALICE, bourg du royaume d'Italie, dans l'Abruzzo Ulérieure II^e, district et à 8 kilom. N. de Civita-Ducala; 2,277 hab.

CANTALIEN, **IENNE** s. et adj. (kan-ta-li-ain, i-è-ne). Géogr. Habitant du département du Cantal; qui appartient à ce département ou à ses habitants : *Les CANTALIENS. La population CANTALIENNE*.

CANTALITE s. f. (kan-ta-li-te). Minér. Variété de quartz résinite, qui a été ainsi appelée parce qu'on la trouve surtout, en France, dans les montagnes d'Auvergne, dont le Cantal est une des plus importantes.

CANTALOUP s. m. (kan-ta-lou — du nom d'une maison de campagne du pape, où on les a d'abord cultivés). Hortie. Variété de melon à côtes saillantes et rugueuses : *Aller du vert CANTALOUP au jaune grosse côte, puis retomber du jaune grosse côte au vert CANTALOUP, tel est le programme invariable de ces flâneries melonnnières*. (L. Huart.) *Les proverbes fondés sur la rareté des bons melons ne semblent pas s'étendre sur les CANTALOUPS*. (Duchesne.)

CANTALUPO, bourg du royaume d'Italie, province de Molise, district et à 17 kilom. S.-E. d'Isernio; 2,290 hab. Récolte de vins estimés. Victoire des Français sur les Napolitains, le 11 décembre 1798.

CANTALUPO (Angelo Di Costanzo). V. COSTANZO.

CANTALYCIUS ou **CANTALICIO** (Jean-Baptiste), connu aussi sous le nom de *Valentino*, cardinal et poète, né à Cantalice (Abruzzi), mort en 1514. Il fut chargé d'instruire Louis Borgia, et la protection de cette famille illustre lui valut d'être nommé évêque et ensuite cardinal. On a de lui des épigrammes latines, un poème intitulé *De Parthenope bis capta*, *Gonsalvo duce* (Naples, 1506, in-fol.), et *Canones grammaticæ et matrices* (1509, in-4°).

CANTANETTE s. f. (kan-ta-nè-te). Mar. Chacune des ouvertures rondes pratiquées près du gouvernail, pour donner du jour au gavon. ■ Petit compartiment ménagé dans une chambre de navire.

CANTAR s. m. (kan-tar). Métrol. Poids usité en Italie et dans le Levant, et variant, suivant les localités, de 43 à 230 kilogr. ■ On dit aussi **CANTARO**. ■ Mesure de capacité usitée dans plusieurs parties de l'Espagne, notamment en Aragon, où elle vaut 10 litres 313, pour le vin, et 13 litres 97 pour l'eau-de-vie.

CANTARA s. f. (kan-ta-ra). Métrol. Mesure de capacité usitée dans plusieurs parties de l'Espagne, et valant à Alicante 11 litres 554, à Oviedo 19 litres 286.

CANTARE s. m. (kan-ta-re). Syn. de **CANTIERE**.

CANTARELLE s. f. (kan-ta-rè-le). Poison très-actif, qui était fabriqué, disait-on, avec la bave d'un cochon hydrophobe.

CANTARELLE s. f. (kan-ta-rè-le — dimin. du gr. *kantharos*, scarabée). Entom. Nom vulgaire du méloé proscarabée.

CANTARINI (Simon), dit *Simone da Pesaro* ou le *Pesarese*, peintre de l'école bolognaise, né près de Pesaro en 1612, mort à Vérone en 1648. Elève et imitateur du Guide, il s'appropriait le style de ce maître avec une perfection qui donne beaucoup de prix à ses ouvrages, répandus en Italie et dans les principales galeries d'Europe. Le Louvre possède de lui trois *Saintes Familles*. Parmi ses meilleurs ouvrages, on cite : la *Madeleine*, à Saint-Philippe de Pesaro; le *Saint Jacques*, à Rimini; la *Transfiguration*, au musée de Milan; la *Chasteté de Joseph*, au musée de Dresde; la *Sainte Cécile* et le *Christ apparaissant à la Madeleine*, à la Pinacothèque de Munich, etc. En outre, Cantarini a gravé à l'eau-forte des pièces assez recherchées : *Vénus et Adonis*, l'*Enlèvement d'Europe*, *Adam et Eve*, *Saint Jean dans le désert*, etc.

CANTARO s. m. (kan-ta-ro). V. **CANTAR**.

CANTATE s. f. (kan-ta-te — du lat. *cantatus*, chanté). Littér. Pièce lyrique propre à être mise en musique et contenant des couplets et des récitatifs : *La cantate de Circé*. Les *CANTATES* de Rousseau.

— Mus. Musique composée sur une cantate : *Orchestrer une cantate*. La *CANTATE* du plaisir est devenue la *complainte de la douleur*. (Chateaub.) La *CANTATE* a passé de mode pour les concerts, si ce n'est en Allemagne. (Bouilly.)

— Encycl. Les petits poèmes auxquels on donne le nom de *cantate* contiennent ordinairement le récit d'une action gaie ou héroïque. Ils sont composés de *recits* et d'*airs* : le récit expose le sujet, et l'air exprime le sentiment que ce sujet inspire. La poésie de la *cantate* doit être noble plutôt que véhémente, douce, harmonieuse, et la coupe des vers appropriée à la musique, qui ne s'accommoda pas de toutes sortes de paroles. L'enthousiasme de l'ode ne convient pas à la *cantate*; elle admet encore moins le désordre, parce que l'allégorie qui fait le fond du sujet doit être soutenue avec sagesse et exactitude, afin de cadrer avec l'apposition que l'on veut faire le poète. La *cantate* nous est venue d'Italie. Les premières pièces citées dans ce dernier pays sous le nom de *cantates* sont dues à Benoit Ferrari, de Reggio, et ont été publiées à Venise en 1638. C'est à Venise même que Barbara Strozzi se donna comme créatrice du genre dans la préface d'un recueil ayant pour titre : *Cantate, Arie e Duetti* (1653). Métastase, qui occupait auprès de l'empereur Charles VI l'emploi lucratif de *poeta cesareo*, a fait de nombreuses et excellentes *cantates*, pour les archiduchesses de la cour de Vienne. En France, Jean-Baptiste Rousseau a écrit avec beaucoup de succès les premières *cantates* que nous ayons eues, et qui ont été mises en musique par les meilleurs musiciens de son temps. « Il s'en faut bien, dit l'abbé Mallet, dans l'*Encyclopédie* de Diderot, que ses autres poèmes lyriques aient l'agrément de ceux-ci. La poésie lyrique n'est pas ce qui leur manque; c'est la partie théâtrale, celle du sentiment, et cette coupe rare que peu d'hommes ont connue, qui est le grand talent du théâtre lyrique, qu'on ne croit peut-être qu'un simple mécanisme, et qui fait seule réussir plus d'opéras que toutes les autres parties. » La *cantate* de Circé, de J.-B. Rousseau, est citée comme un des modèles du genre. Originellement, la *cantate* n'avait qu'un seul récit, suivi d'un seul air en rondeau; plus tard, elle eut trois récits et trois airs : le premier récit exposant le sujet, le deuxième présentant la scène principale, le troisième contenant la pensée morale, ou le précepte. On réduisit ensuite la *cantate* à deux récits, le second air

étant toujours dans ce cas d'un mouvement plus rapide que le premier.

On appelle aussi *cantate* la musique composée sur un poème de ce nom. Les récits y deviennent des récitatifs. Quoique écrit pour la chambre, ce genre d'ouvrages exige la chaleur et la grâce de la musique imitative et théâtrale. La vraie *cantate* est à une seule voix, et d'autres pièces, auxquelles on a improprement donné ce nom, ne s'y rapportent ni pour le fond ni pour la forme. L'élévation de la pensée, la vivacité de l'expression dans les récitatifs, et la pureté la plus élégante dans les mélodies, qui ne doivent point être surchargées de phrases parasites, mais porter chacune sur une idée principale, habilement développée, tels sont ses principaux caractères. Jacques Carissimi, célèbre compositeur du XVII^e siècle, et qui vivait encore en 1672, est un des premiers musiciens qui écrivirent des *cantates* et qui les firent substituer aux madrigaux, dont le genre n'était plus en rapport avec le style dramatique que la récente invention de l'opéra avait mis en faveur. Vingt-deux *cantates* de Carissimi, qui fut maître de la chapelle pontificale à Rome, ont été gravées à Londres au commencement du XVIII^e siècle. Elles sont pour voix seule et basse continue. Les plus célèbres *cantates* de ce maître sont *Jephthé* et le *Jugement de Salomon*. Le Napolitain Alexandre Stradella, qui fut assassiné à Gènes en 1678 pour avoir enlevé une jeune Vénitienne de famille noble, contribua à fixer la forme définitive de la *cantate*, portée à sa perfection, au XVIII^e siècle, par Alexandre Scarlatti, un des musiciens les plus instruits dans l'art d'écrire. Après lui, on peut citer Gasparini, Lotti, Marcello, Emmanuel d'Astorge, Leo, Vinci, Pergolèse et Porpora. En France, nous distinguerons parmi ceux qui ont eu des succès dans ces sortes d'ouvrages : Campra, dont on a trois livres de *cantates*, Montéclair, Moutet, Batistin, Clément, l'abbé Bernier, etc. La *cantate* n'avait d'abord qu'un accompagnement de basse continue exécutée par le clavecin; Pergolèse ajouta des violons d'accompagnement. Après lui, on fit des *cantates* à plusieurs voix, avec chœurs et orchestre, c'est-à-dire de véritables scènes dramatiques, ne différenciant des opéras qu'en ce que ceux-ci se présentent au théâtre et que les *cantates* ne s'exécutaient que dans les concerts; de sorte que la *cantate* devint, sur un sujet profane, ce qu'est l'oratorio, avec lequel on la confond souvent, sur un sujet sacré. Des modèles de ces grandes *cantates* ont été donnés par Haendel dans la *Fête d'Alexandre*, mal à propos considérée comme un oratorio; par Joseph Haydn dans les *Quatre Saisons*, dont le sujet est pris de Thompson (1804); par Mozart dans le *David de pénitence* (1783), œuvre remarquable par l'expression mélancolique, et *Acquiesce in Albi* (1771). On cite encore neuf *cantates* de Mozart, écrites avec orchestre pour les loges maçonniques; la *Nuit de sainte Walpurga*, de Mendelssohn, sur le poème de Goethe; l'*Ariane*, de Haydn; l'*Adélaïde* et l'*Armide*, de Beethoven; la *Cantate funèbre pour la fête du 20 prairial an VII*, de Gossec; le *Chant du départ*, de Méhul, sur les paroles de Marie-Joseph Chenier; le *Chant sur la mort d'Haydn* et la *Primavera*, de Cherubini; la *Sapho*, de Paër; le *Sardanapale*, de Berlioz, etc.

Aujourd'hui, la *cantate* est passée de mode; on ne l'emploie que dans les concours pour le grand prix de Rome, dans les fêtes solennelles, et quelquefois dans les concerts.

Les paroles de la *cantate* destinée à servir de texte au concours du grand prix de Rome, pour la composition musicale, doivent être à personnages; elle est destinée à être chantée par un soprano, un ténor et un baryton ou basse-taille; elle doit renfermer un ou au plus deux airs, un seul duo et un trio final chacun de ces morceaux étant séparé du morceau suivant par un récitatif. Une médaille d'or, de la valeur de 500 fr., est décernée chaque année, depuis le règne de Louis-Philippe, à l'auteur des paroles trouvées dignes d'inspirer les élèves du Conservatoire. Ceux qui parmi ces derniers sont, après un examen préalable, jugés aptes à concourir, sont enfermés pour plusieurs jours dans des cellules, et le lauréat, avant de partir pour la ville éternelle, a l'avantage de voir paraître son œuvre sur une de nos grandes scènes lyriques. Rien de moins intéressant pour le public que l'audition d'une *cantate*, et la bonne volonté des interprètes ne saurait pas toujours l'ennui de la situation. Au moment où nous traçons ces lignes, il est question de ne plus faire exécuter à l'avenir la *cantate* couronnée sur un théâtre; on la donnerait au Conservatoire le jour de la distribution des prix (avril 1867).

Parlerons-nous maintenant de ce genre saugrenu de *cantate* qui s'appelle la *cantate de circonstance*, et dont la maladie nous tient si fort depuis quelques années. Rien de plus sot, de plus naïf, de plus écœurant en général que ces platitudes, dites *nationales*, qui se débitent sur les théâtres à tout propos. La République avait donné naissance à des compositions où le poète et le musicien faisaient assaut de génie : le *Chant des victoires*, de M.-J. Chenier et Méhul; l'*Hymne à l'égalité*, de Chenier et Catel; le *Chant du 14 juillet*, de Chenier et Gossec; le *Chant du 1^{er} vendémiaire*, fondation de la République, de Chenier et Martini; l'*Hymne à la République*, de

Coupgny et Jadin; l'*Arbre de la liberté*, de Mahéault et Grétry; l'*Hymne à la victoire*, de Flins et Cherubini; l'*Hymne pour la fête de l'agriculture*, de Lebrun et Berton; le *Chant pour la fête de la vieillesse*, de Desorgues et Gossec; l'*Ode pour l'anniversaire du 10 août*, de Lebrun et Cherubini; le *Chant funèbre pour la mort de Ferraud*, représentant du peuple, de Coupgny et Gossec; le *Chant du 10 août*, de Chenier et Catel; l'*Hymne à la raison*, de Desforgues; l'*Hymne à l'être suprême*, de Desforgues et Gossec, etc., dits sur la scène de l'Opéra par nos premiers chanteurs, sont des chefs-d'œuvre dont le souvenir est resté et qui, pour n'avoir pas eu l'immense popularité de la *Marseillaise* et du *Chant du départ*, n'en ont pas moins produit cet effet enthousiaste auquel on est sûr d'atteindre quand on célèbre le peuple, la justice et la liberté. C'est sous le premier Empire que la *cantate* de circonstance, la *cantate* telle que nous la connaissons, fut imaginée. Certes, de tout temps, même chez les Romains, où l'on envoyait aux versificateurs un certain nombre de sesterces pour célébrer César ou Auguste, il s'est trouvé des faiseurs d'à-propos et de poèmes laudatifs; mais au premier Empire revient la gloire d'avoir eu des bardes esclaves de la consigne et dont le fond poétique, tout bien considéré, se bornait à répéter invariablement à la masse grouillante qui encombre les théâtres aux jours de représentations gratuites, que les vainqueurs doivent faire battre les cœurs des Français ivres des succès de nos guerriers couronnés de lauriers. Amis d'une sage économie, les poètes officiels de MM. Fouché et de Rovigo, devenus tout à coup ceux de MM. Anglès et Delavau, ne craignirent pas de faire servir à l'apologie des Bourbons les morceaux enthousiastes qui avaient déjà brillé dans l'apothéose napoléonienne, car les *cantates* sont comme les lampions qui éclairent tous les régimes, sans qu'il soit besoin d'en changer les mèches. On ne peut s'imaginer combien furent prompts dans leur volte-face les vaudevillistes qui avaient acclamé l'Empire. Barré, Radet et Desfontaines, Chazet, Désaugiers, Rougemont, Gentil ne furent pas moins féconds pour chanter les fêtes de la Restauration qu'ils l'avaient été pour célébrer les fêtes du « dieu terrestre de la guerre. » L'à-propos et l'improvisation, genre plus familier et plus facile à tourner agréablement que la *cantate*, furent en honneur sur les théâtres de l'Empire et de la Restauration. L'Opéra lui-même ne dédaigna pas de leur donner asile, à l'occasion de la naissance du roi de Rome avec le *Berceau d'Achille*, de Dupaty et Kreutzer, et à l'occasion de la naissance du duc de Bordeaux en représentant *Blanche de Provence* ou la *Cour des fées*, trois actes de Théaulon et de Rancé, mis en musique par Berton, Boieldieu, Cherubini, Paër et le même Kreutzer. La monarchie de Juillet, qui avait supprimé les représentations gratuites, n'avait rien dans ses allures bourgeoises qui appelât la *cantate* officielle; quelques odes individuelles célébrèrent certains faits d'armes ou certaines circonstances patriotiques (le mot est de rigueur), mais on ne se rappelle aujourd'hui aucune *cantate* publique de MM. Viennet, Vatout, Liadières, poètes dynastiques fort capables pourtant de réussir en ce genre. Il était réservé au second Empire de faire revivre la *cantate*, si chère (sans jeu de mots) au premier. MM. Théophile Gautier, Camille Doucet, Théodore de Banville, Barthélemy et l'inévitable Mery, voire même M. Edouard Fournier, ont essayé de combler le vide fâcheux laissé dans notre littérature par l'absence du poème épique, en nous gratifiant d'élucubrations incolores, flasques, enfantines, qu'on croirait tombées du ciel brumeux où s'est retirée l'ombre du versatile Baour-Lormian. Ces messieurs ont été suivis dans la carrière par une foule de poètes en disponibilité, encore plus médiocrement inspirés, et de l'Opéra aux Folies-Marigny, du Théâtre-Français au théâtre des Funambules, la *cantate* règne, si elle ne gouverne pas. S'agit-il de mariage ou de naissance, d'annexion, d'anniversaire ou de victoire, vite tous les fournisseurs ordinaires se mettent en besogne, et il semble que ce soit à qui du poète ou du musicien tirera de son cerveau la chose la plus inepte. Pas de fête bien ordonnée désormais sans la *cantate*. La *cantate*, c'est l'encens brûlé à heure fixe par des mains complaisantes ou quémandeuses. Mme de Mantel, dans la *Liberté*, donnait, en avril 1867, une recette précieuse pour messieurs les rimeurs de *cantates*, hymnes patriotiques et autres poésies parées de ce titre superbe :

HYMNE À LA PAIX, À LA GUERRE.
De la Paix aujourd'hui célébrons les bienfaits,
ou De la Guerre aujourd'hui célébrons les bienfaits,
Et de Janus fermons les portes,
ou Et de Janus ouvrons les portes.
De l'olivier sacré, pacifiques cohortes,
ou Du laurier glorieux, belliqueuses cohortes,
Ornez vos fronts en ce palais
Buvons et mettons notre gloire
ou Marchons et mettons notre gloire
A gagner sur les cœurs une douce victoire!
ou A fêter sur le Rhin la première victoire!

Les mêmes rimes servent depuis deux cents ans, et les mêmes idées depuis Nemrod, le premier conquérant. Qu'on dise après cela que nous ne sommes pas le peuple le plus spirituel de la terre!

• Toujours, à toute époque, sous tous les

régimes, il y a eu, dit M. Chadeuil, des poètes, et à la rigueur des pottereaux, pour chanter les louanges du gouvernement. Le procédé n'est pas difficile; le commerce prospère, l'industrie est à son apogée, l'agriculture se pâme d'aise; les lettres, les sciences et les arts sont arrivés à leur summum de développement. Tel est le programme invariable. En cherchant bien dans les cartons, on s'aperçoit que tous ces morceaux d'enthousiasme sont taillés sur le même patron, sauf les noms et les dates qui sont changés. • Les journaux qui se piquent encore de quelque indépendance et de quelque bon sens ne cessent pas, depuis trois ou quatre ans, de s'élever contre ces avalanches de mauvais vers et de mauvaise musique, dont on nous gratifie aux jours de réjouissance publique; mais les fabricants de ces sortes de choses sont incorrigibles; comme s'ils étaient toujours sûrs de recevoir quand même la récompense traditionnelle, une épingle, une tabatière ou une médaille, ils ne se donnent plus la peine de varier la formule et nous assasinent de leurs lieux communs ridicules. Nous savons bien qu'ils sont sincères, très-sincères, et que ce n'est point en vue d'une tabatière d'or qu'ils font éternuer Euterpe et Polymnie; mais ne serait-il pas temps de se dire que, dans un pays où l'on change si souvent de régime, il serait bon de changer quelquefois de rimes, et de ne point répéter si littéralement à celui-ci ce qu'on a dit déjà à ceux-là, qui auraient bien droit de s'en formaliser et de regretter d'avoir distribué en pure perte tant de tabatières à leur chiffre?

• Si, dit M. Henri Rochefort, des cinq cent mille *cantates* qui nous rendront à jamais ridicules, il était sorti seulement un vers remarquable ou seulement une phrase musicale un peu réussie, je comprendrais qu'on persistât dans un exercice profitable à l'art français. Mais aujourd'hui, qu'après des expériences répétées, il est bien et dûment établi que les auteurs et compositeurs les plus appréciés perdent subitement leurs facultés quand ils s'attaquent à la poésie officielle, je trouve que choisir dans l'année un jour spécial pour étaler aux yeux du peuple ce que nous avons de plus mauvais comme rime, de plus maigre comme pensée et de plus insupportable comme musique, est un singulier moyen de célébrer une fête nationale. Par respect pour ceux mêmes que nous voulons chanter, il me semble qu'il serait urgent de rayer la *cantate* du programme de nos réjouissances. Si j'étais à la tête d'une grande nation, rien ne m'humilierait comme d'être obligé de me dire que les poèmes du *Châlet*, du *Pré aux clercs*, du *Domino noir*, ont inspiré à mes compositeurs ordinaires des partitions adorables, et que les hémiostiches scandés en mon honneur n'ont jamais pu évoquer que d'affreuses doubles croches. Les hommes d'Etat, qui certes connaissent le cœur humain comme s'ils l'avaient fait, ont pensé que l'infériorité des *cantates* sur les autres morceaux de littérature tenait en partie au module des médailles offertes en remerciement. Les récompenses ont donc été revues et considérablement augmentées. Rien n'y a fait. On a même remarqué que plus la médaille est lourde, plus la musique est difficile à digérer.

• On ne peut mieux dire, et c'est sur ces paroles que nous finirons, en souhaitant que la *cantate*, misérable instrument de la servilité, de la bassesse et de la corruption politique, s'en aille au plus vite rejoindre la perruque à marteaux et la canne à pomme d'or.

Cantates de J.-B. Rousseau. La *cantate* est un genre de poésie lyrique dont J.-B. Rousseau a fait présent à notre langue et dans lequel il n'avait pas eu de modèle.

C'est dans la *cantate*, dit La Harpe, qu'il paraît avoir en le plus de souplesse et de flexibilité; il sait choisir ses sujets, les diversifier et les remplir : ce sont des morceaux peu étendus, mais finis. Le récit est toujours poétique, les couplets sont toujours élégants, quelquefois même gracieux. Plusieurs de ces poésies, qu'on peut appeler galantes, sont de nature à être comparées aux vers lyriques de Quinault. Rousseau a moins de sentiment et de délicatesse, mais sa versification est plus soutenue et bien plus forte.

Palissot, dans ses *Mémoires* sur la littérature, est du même avis, et il dit que les *cantates* de J.-B. Rousseau seront une protestation éternelle contre ceux qui l'ont accusé de n'avoir pas connu la délicatesse, le sentiment et les grâces. • Nous n'avons, ajoute-t-il, dans un genre qui est à peu près le même, rien de si achevé que ses *cantates*, et elles attendent encore le musicien de génie qui saura s'immortaliser en associant les richesses de son art à ces trésors de poésie.

La *cantate* de Circé est son chef-d'œuvre. Elle a toute la chaleur, toute l'élévation et la richesse de l'idée. Les anciens ne nous ont pas laissé de morceaux lyriques qui puissent lui être comparés, et notre langue en fournit à peine quelques exemples. Cependant on reproche, et avec quelque justice, à ces compositions si parfaites par l'art de la versification, le choix et la distribution harmonieuse des idées, des images, des expressions et des mouvements, de manquer d'invention et d'être moins remarquables sous le rapport de l'inspiration et de l'enthousiasme.

Les *cantates* de Rousseau furent mises en

musique par Mondonville et quelques contemporains. Les plus parfaites, après *Circé*, sont *Thétis*, *Diane* et *Calisto*. C'est dans *Circé* que se trouve cette magnifique strophe, qui commence ainsi :

Sa voix redoutable
Trouble les enfers;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs, etc.

CANTATILLE s. f. (kan-ta-ti-lle; 11 mll. — dimin. de *cantate*). Mus. Petite cantate : *Il passa toute une nuit pluvieuse à sonner des cantatilles sur sa mandoline, au pied de la croisée d'une belle richement vêtue à la française*. (Ch. Nod.)

CANTATRICE s. f. (kan-ta-tri-se — du lat. *cantatrix*, *cantatrix*, chanteuse). Chanteuse de profession qui a réussi à se faire un nom : *Une célèbre cantatrice*. A ces notes langoureuses, que tout le monde connaît, cette cantatrice a substitué des gammes désordonnées. (Bénédict.) Cette célèbre cantatrice était une simple servante d'auberge. (Balz.) Voilà donc une cantatrice pour qui chanter est une joie. (Th. Gaut.)

Cantatrice Villane, opéra buffa, musique de Fioravanti, représenté à Turin en 1797, puis à Paris le 30 février 1806, et repris aux Italiens en février 1842. Le livret est dans le goût des bouffonneries napolitaines. Pour en donner une idée, nous nous bornerons à dire que le gigantesque Lablache jouait le rôle d'un amoureux podagre et sexagénaire, et se blottissait dans un tonneau pour se dérober à la fureur d'un mari jaloux. La musique est un peu commune, mais pleine de verve et comique au dernier point. L'orchestration abonde en motifs des plus agréables. Nous signalerons la cavatine *Come provar*, et le duo de basses : *Ehi eh! che vicolo*. Mmes Albertazzi, Persiani, et Lablache ont fait admirablement valoir cette amusante farce musicale.

CANTAVIEJA (*Carthago vetus*), bourg d'Espagne, province et à 50 kilom. N.-E. de Teruel, sur un mont élevé, 1,800 hab. Pendant les dernières guerres de l'insurrection carliste, les troupes de la reine prirent Cantavieja, en 1836, aux partisans de don Carlos, qui s'y étaient fortifiés; ceux-ci y rentrèrent l'année suivante, et ce fut un de leurs derniers points de résistance; ils ne l'abandonnèrent qu'en 1840, à l'approche d'Espartero.

CANTE DEL GABRIELLI D'AGOBBO, chef de condottieri, qui se joignit au parti de Charles de Valois, et prit une grande part aux violences commises à Florence en 1301. Il fut ensuite nommé podestat de cette ville, commit de nombreuses exactions et condamna à l'exil plus de six cents citoyens, parmi lesquels furent compris Dante Alighieri et le père de Pétrarque. En 1306, il fit le siège de Pistoie à la tête des Florentins noirs, et, après la prise de la ville, se souilla encore par de nouvelles atrocités; mais, en 1313, les Florentins s'étant mis sous la protection de Robert, roi de Naples, Cante cessa d'exercer la podestature.

CANTEL (Pierre-Joseph), jésuite et érudit français, né en Normandie, en 1645, mort à Paris en 1684. Il a écrit un bon abrégé d'antiquités romaines, sous le titre *De Romana republica* (1684), et édité quelques-uns des classiques ad usum Delphini.

CANTELIEU, bourg et commune de France (Seine-Inférieure), canton de Maromme, arrond. et à 7 kilom. S.-O. de Rouen, près de la rive droite de la Seine; pop. aggl., 3,271 hab. — pop. tot., 3,340 hab. Filature, tissage, teinture et impression de rouenneries; aux environs, sur la colline qui domine la Seine, vaste et beau château bâti par Mansard; le *chêne à lev*, sur la route qui conduit à l'ancienne abbaye de Jumièges, a, dit-on, 700 ans.

CANTELMI, famille illustre du royaume de Naples, issue des anciens rois d'Ecosse. Elle quitta ce dernier pays vers le milieu du x^e siècle, passa en Normandie, puis acquit des possessions en Provence. Plusieurs de ses rejetons suivirent Charles d'Anjou à la conquête du royaume de Naples, au xiii^e siècle. Jacques CANTELMi, l'un d'entre eux, obtint la terre de Popoli et fut la souche de la maison qui nous occupe. Le petit-fils de ce Jacques, du nom de Jacques aussi, fut capitaine général de l'Abruzzo et vicair de la république de Florence. — Jacques CANTELMi, troisième du nom, fut fait comte de Popoli et d'Alvito, à la fin du xiv^e siècle. Il fut père d'Antoine CANTELMi, qui laissa deux fils : Nicolas CANTELMi, créé duc de Sora, et dont la postérité se divisa en deux rameaux, tous deux éteints au xv^e siècle, et Onuphre-Gaspard CANTELMi, de qui sort la branche des princes de Pettorano, laquelle a hérité du comté de Popoli, érigé en duché en faveur du dernier représentant de la branche aînée. La branche cadette, dont on vient d'indiquer l'origine, a produit André CANTELMi, qui commandait en chef les armées espagnoles en Catalogne, et fut défait par le comte d'Harcourt à Laurens, en 1645; Jacques CANTELMi, créé cardinal en 1690, puis archevêque de Naples; Rostaing CANTELMi, major général de bataille, qui se distingua dans les campagnes de Sicile, d'Espagne, d'Afrique, de Flandres, qui fut nommé mestre de camp général dans le royaume de Naples par le roi d'Espagne, Philippe V, contribua activement à consolider la nouvelle dynastie, et fut appelé, en 1716, au

poste de gouverneur du prince des Asturies. Cette branche a reçu du roi Philippe IV d'Espagne le titre de princes de Pettorano.

CANTEMIR (Constantin), mort en 1693, fut nommé vavode de Moldavie en 1684, au moment où les Turcs étaient en guerre avec les Polonais, commandés par Sobieski. Placé entre ses affections de chrétien et ses devoirs de vassal, il se tira habilement de cette situation critique en ménageant les deux partis, sans que l'un ou l'autre pût le soupçonner de trahison.

CANTEMIR (Démétrius), vavode de Moldavie, né en 1673, mort en 1723. Il fit quelques campagnes avec les Turcs, puis s'allia à Pierre le Grand et signa avec lui un traité en vertu duquel la Moldavie était constituée en principauté indépendante sous la protection des Russes et sous le gouvernement héréditaire de Cantemir et de ses descendants (1711). Le mauvais succès des entreprises du czar contre les Turcs rendit d'ailleurs impossible l'exécution de ce traité, et Cantemir acheva ses jours en Russie, comblé de biens et de dignités. Il était fort instruit et connaissait un grand nombre de langues. Il a composé plusieurs ouvrages : *Histoire de l'agrandissement et de la décadence de l'empire ottoman* (en latin), traduit en français par Jonquieres (1743); *Système de la religion mahométane* (en russe); *Histoire ancienne et moderne de la Dacie* (en moldave).

CANTEMIR (Antiochus), homme d'Etat et poète russe, né à Constantinople en 1709, mort à Paris en 1744, était fils du précédent. Il fut élevé avec soin à Moscou et à Saint-Petersbourg, et débuta par être lieutenant de la garde impériale sous Pierre II. Ruiné par un procès, il dut le rétablissement de sa fortune à l'impératrice Anne, et devint ministre plénipotentiaire de Russie à Londres. Venu à Paris pour se faire guérir d'une ophthalmie (1736), il y resta à titre d'ambassadeur, et se disposait à partir pour l'Italie, dans le but de rétablir sa santé, quand la mort le surprit à peine âgé de trente-quatre ans. Antiochus Cantemir tenait de son père le goût des choses de l'esprit, s'occupait de peinture, de poésie, de musique, d'histoire, de géographie, etc., et savait plusieurs langues. Ses satires, en vers russes, au nombre de huit, sont célèbres. La première fut composée, dit-on, à l'âge de vingt ans. Elles ont trait à la société moscovite et sont surtout dirigées contre les ennemis des réformes de Pierre le Grand. Nous en avons une traduction française de l'abbé Guasco, intitulée : *Satires du prince Cantemir, précédées de l'histoire de sa vie* (Londres, 1760, 2 parties in-12). Il existe également une traduction allemande. Outre ses satires imitées d'Horace et de Boileau, ce personnage a composé diverses poésies en russe, le poème de la *Péridée*, dédié au czar Pierre, un *Traité de la prosodie russe*. Il a traduit dans cette même langue les *Lettres persanes* de Montesquieu, la *Pluralité des mondes*, des auteurs grecs et latins, etc. Il composa également des vers français. Nous avons recueilli d'Antiochus Cantemir ce madrigal, adressé à la duchesse d'Aiguillon :

En m'éloignant de cette Circassie,
Où naissent tant d'objets comparés à Vénus,
Je crus qu'en d'autres lieux je passerais la vie
En regrets de ne les voir plus.
De leurs attraits vantés la mémoire si chère,
Bientôt sur ces bords m'a quitté :
Grâces à d'Aiguillon, j'ai vu que la beauté
Est le moindre des dons de plaisir.

CANTENAC, village et commune de France (Gironde), canton de Castelnaud, arrond. et à 20 kilom. N. de Bordeaux, sur la rive gauche de la Gironde; 942 hab. Eglise remarquable; crus estimés du haut Médoc.

CANTENAC (le sieur de), poète français du xv^e siècle, publia un volume intitulé : *Poésies nouvelles et œuvres galantes* (1661), où l'on trouve quelques pièces qui ne manquent pas d'une certaine verve un peu licencieuse. La première édition de ce livre contenait, entre autres petits poèmes, l'*Occasion perdue et retrouvée*, qui fut supprimée par ordre du président Lamoignon et qu'on a depuis faussement attribuée à Pierre Corneille.

CANTÈNE s. m. (kan-tè-ne). Syn. de CANTHÈRE.

CANTER v. a. ou tr. (kan-té — rad. *cant*). Techn. Poser de cant ou de champ : *CANTER une pièce de charpente*.

CANTER (Guillaume), en latin *Cantarus*, érudit et critique hollandais, né à Utrecht en 1542, mort à Louvain en 1578. Lorsque, pour compléter son éducation, il eut visité la France, l'Allemagne et l'Italie, Guillaume Canter se retira à Louvain où il s'adonna exclusivement à la culture des lettres. « Je n'ai jamais vu, a dit de lui Juste Lipse, un esprit aussi infatigable, aussi amoureux des travaux littéraires, et aussi propre à les supporter. Il est au milieu des livres et des papiers le jour, la nuit, sans cesse, il n'en bouge pas. Tous les jours de la vie vont de compte fait à ces études savantes; que dis-je? toutes les heures : il les partage, la cœlypse sous les yeux, et chacune est consacrée à telle ou telle lecture, à telle ou telle composition. » Dans sa passion pour l'étude, Canter refusa d'accepter toutes les fonctions qu'on lui offrit; il ne voulut point se marier, n'eut jamais de liaison avec aucune femme et s'enferma en quelque sorte dans son cabinet de travail, fuyant le commerce du monde, même celui

de ses amis, et ne consentant à recevoir quelqu'un qu'autant qu'il était un savant. Il mourut d'excès de travail, à l'âge de trente-trois ans. Ses principaux ouvrages sont : *Novæ lectiones*, recueil précieux d'observations philologiques sur divers auteurs latins; *Aristidis orationes*, traduction latine des discours d'Aristide et d'autres orateurs anciens; *Syntagma de ratione emendandi græcos auctores* (Anvers, 1571), où sont indiquées les principales sources de la corruption des textes grecs; des éditions et traductions d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, etc. — On connaît encore plusieurs membres de la même famille, qui se sont distingués dans les sciences philologiques, notamment son frère, Théodore CANTER, né à Utrecht en 1545, mort en 1617. Théodore étudia le droit et la philosophie à Utrecht et à Paris, et devint successivement, dans sa ville natale, juge, consul et gouverneur (1594). Forcé de quitter Utrecht à cause de son attachement à la maison d'Autriche (1610), il se fixa à Leuwarden, où il passa ses dernières années dans des travaux d'érudition. Son principal ouvrage a pour titre : *Varie lectiones* (Anvers, 1574).

CANTERBURY, ville d'Angleterre. V. CANTORBERY.

CANTERIE s. f. (kan-té-ri — du lat. *cantare*, chanter). Action ou habitude de chanter. « Enchantement. » Vieux mot.

CANTERZANI (Sébastien), mathématicien italien, né en 1734 à Bologne, mort en 1819. Il fut appelé en 1760 à la chaire de mathématiques dans sa ville natale, et, en 1761, observa avec d'autres astronomes bolonais le passage de Vénus sur le disque du soleil. En 1766, il fut élu secrétaire de l'institut de Bologne, et en devint président à la mort de Gaetano Monti. On lui doit : *Prima geometria elementa* (1776); *Arithmetica rudimenta* (1777); *De attractione sphaeræ* (1767), etc., ainsi que plusieurs ouvrages en italien et de nombreux mémoires.

CANTHARE s. m. (kan-ta-re — du gr. *kantharos*). Antiq. gr. et rom. Nom d'un vase à boire en poterie, d'origine grecque et ordinairement muni de deux anses.

— Encycl. Le *canthare* était la coupe particulièrement consacrée à Bacchus. Il paraît que, dans le principe, on lui donna d'assez grandes dimensions, mais que, par la suite, on le fit très-petit. C'est à ce changement que fait allusion le poète Epigène, dans son *Héroïne*, quand il dit : « Ah! malheureux que je suis! les potiers ne font plus de ces grands canthares, etc., mais de petits et de bien polis, comme si c'était le vase et non le vin qu'on dût avaler. »

CANTHARELLE s. f. (kan-ta-rè-le). Bot. Syn. de CHANTERELLE, espèce de champignon.

CANTHARIDE s. f. (kan-ta-ri-de — du gr. *kantharos*, scarabée; *eidos*, aspect). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, type de la tribu des vésicaires, comprenant environ vingt-cinq espèces, réparties à peu près également entre les deux continents : *Quelquefois une CANTHARIDE, nichée dans la corolle de la rose, en relève le carmin par son vert d'émeraude*. (B. de St-P.) *La CANTHARIDE des anciens n'était pas la même que la nôtre*. (Duponchel.) *Les larves des CANTHARIDES vivent en parasites*. (Duponchel.) *La CANTHARIDE est à la fois un médicament énergique et un violent poison*. (Bouillet.) *M. de Sade passait pour un original, avec ses diners aux CANTHARIDES, qui mirent en un si drôle d'émoi la meilleure compagnie de Marseille*. (B. Sue.)

A ce frêne accourant dès l'aurore,
Dans ses rameaux j'ai su glisser ma main.
La cantharide y reposait encore :
Heureuse aussi, je dormirai demain.

BÉRANGER.

« Adjectif. *Mouche cantharide*, Nom que l'on donne quelquefois à la cantharide commune.

— Bot. Nom vulgaire donné à l'agarie bleu, à cause des propriétés malfaisantes, et surtout de la saveur âcre et brûlante de cette espèce.

— Moll. Genre de mollusques gastéropodes, qui doit être réuni aux littorines.

— Encycl. Le nom générique de *cantharide* a été appliqué dans des sens très-divers, quelquefois même d'une manière vague et inexacte, par les anciens auteurs. Voici les caractères de ce genre, tels qu'ils ont été déterminés d'une manière précise dans les travaux les plus récents. Les *cantharides* sont des insectes coléoptères hétéromères, à corps allongé, presque cylindrique; la tête est grosse, et sa forme rappelle assez celle d'un cœur; les palpes maxillaires sont un peu plus gros à leur extrémité, et les mandibules se terminent par une pointe entière; les antennes filiformes, plus courtes que le corps, ont le troisième article beaucoup plus long que le précédent; le corselet est petit, eu égard à la longueur du corps, presque carré, un peu plus étroit que la base des élytres, qui sont linéaires, flexibles, de la longueur de l'abdomen, et qui recouvrent les deux ailes; enfin, les crochets des tarses sont profondément bidentés. Malgré les démembrements qu'il a subis, le genre *cantharide* renferme encore environ vingt-cinq espèces, réparties à peu près également entre les deux continents. L'Europe en possède six. La plus célèbre est la *cantharide* des boutiques (*cantharis vesicatoria*); cette espèce est d'un beau vert doré, brillant,

avec les antennes noires. Cette *cantharide* se montre en abondance vers les nuits de mai et de juin, et vit surtout aux dépens des arbres et des arbustes de la famille des oléagineux, tels que les frênes, les lilas et les troènes; elle attaque aussi les caprifoliacées, notamment les sureaux et les chèvrefeuilles; enfin, on la trouve aussi sur les peupliers. Parmi les autres espèces européennes, nous citerons : la *cantharide verticale* (*c. verticalis*), à peu près de même taille que la précédente, mais de couleur noire, avec la tête fauve, divisée en deux parties par une raie noire longitudinale; la *cantharide à collier* (*c. collaris*), grande et belle espèce, longue d'environ 0 m. 03, d'un beau bleu à reflets cuivrés, avec la tête, le corselet et les pattes jaunes; la *cantharide à tête rouge* (*c. erythrocephala*), à corselet et à élytres noirs, bordés de jaune; ces trois espèces habitent les régions méridionales. Le Sénégal possède un assez grand nombre d'espèces, ou plutôt de variétés; on remarque, entre autres, la *cantharide de Dussault* (*c. Dussaultii*), d'un vert doré légèrement bleuâtre, et qui ressemble beaucoup à la nôtre; les *cantharides améthystine* (*c. amethystina*) et *siliconée* (*c. sulcata*), dont la couleur est bleu violacé; et la *cantharide flavicorne* (*c. flavicornis*), d'un gris terne. Dans l'Amérique du Nord, on trouve la *cantharide à bandes* (*c. vittata*), dont les élytres sont marqués de lignes longitudinales alternativement jaunes et noires; elle vit de préférence sur la pomme de terre. Les régions chaudes du nouveau monde, notamment le Brésil, sont riches en espèces de ce genre; il suffira de citer les *c. dimidiata*, *affinis* et *facata*.

Bien que les *cantharides* soient assez répandues partout, leurs mœurs et leur manière de vivre sont à peine connues, car on n'a guère observé que l'insecte parfait. L'accouplement, du moins dans la *cantharide* des boutiques, la seule qui ait été bien étudiée, présente des particularités remarquables; d'après Audouin, les préliminaires durent au moins deux heures; le mâle, à l'aide de l'échancrure du premier article de ses tarses, saisit la femelle par les antennes pour se maintenir sur elle; l'acte dure quatre heures, et, quand le mâle se retire, il laisse son organe engagé dans la vésicule copulatrice de la femelle. Peu de temps après, la femelle pond, dit-on, une masse d'œufs très-petits suivant les uns, assez développés suivant les autres, jaunâtres, cylindriques, courbés dans leur longueur et aplatis à l'extrémité. Les larves, ajoutée-on, en sortiraient au bout d'une quinzaine de jours; elles seraient blanchâtres, munies de pattes d'antennes et de deux filets à l'extrémité du corps; on croit qu'elles vivent dans le sol aux dépens des racines; mais la forme de leurs mandibules, qui est très-pointue, a fait supposer à quelques auteurs qu'elles vivent en parasites, comme les larves des méloés, tout en subissant leurs métamorphoses dans la terre. Valmont de Bomare entre dans des détails qui présentent quelques divergences : « Les *cantharides*, dit-il, naissent d'œufs d'où sortent des vermineux qui ont une figure approchant de celle d'une vraie chenille; ces larves habitent dans les terres et pénètrent souvent dans les fourmilières, où elles se nourrissent de fourmis et de nymphes de fourmis; elles y font même leur coque... Les *cantharides* s'accouplent sur les arbres dans les plus grandes chaleurs du jour. Quelques-uns prétendent que cet accouplement est fort vil, et que les plus grosses *cantharides*, c'est-à-dire les femelles pleines d'œufs, font les avances et montent alors sur les mâles. » Sur ce dernier point, voici ce qu'a écrit Quercboht : « Ceux qui ont parlé de l'accouplement des *cantharides* se sont trompés, lorsqu'ils ont dit qu'il était fort vil. Ils ont pris le prélude de l'accouplement pour l'accouplement même. Le mâle, beaucoup plus ardent que la femelle, après être monté sur elle, tâche de l'exciter à répondre à ses désirs par des mouvements brusques et fréquents de la partie postérieure de son corps contre celle de sa femelle, et en lui piquant la tête à plusieurs reprises. Ce n'est qu'après ces préludes, qui sont quelquefois longs, qu'a lieu l'accouplement, pendant lequel ces insectes, attachés fortement l'un à l'autre, sont tranquilles. Cette adhérence du mâle à la femelle est si forte qu'en les mettant, lorsqu'ils sont accouplés, dans du vinaigre, il y périssent sans se séparer. Quoique j'aie souvent observé ces insectes, je n'ai jamais vu les femelles monter sur les mâles, et je doute même que cela soit, vu la pétulance de ces derniers. » En réalité, on n'a jamais vu d'une manière certaine les œufs ni les larves des *cantharides*, et on en est réduit sur ce point à des conjectures.

Nous avons dit que les *cantharides* paraissent dans les mois de mai et de juin; leur présence se trahit par une odeur fade et désagréable, qui rappelle celle des souris. Elles s'abatent, souvent en nombre considérable, sur les arbres que nous avons cités et dont elles rongent les feuilles; elles causent ainsi de grands dégâts. A cause de leur utilité en médecine, il y a double avantage à les recueillir; pour cela, de grand matin, pendant que les *cantharides* sont encore engourdies, on étend une nappe au pied de l'arbre, et on secoue celui-ci; les insectes tombent en foule, et on les jette à l'instant dans un vase plein d'eau bouillante ou de vinaigre; MM. Troussau et Pidoux conseillent de les jeter de préférence dans l'acide pyroligneux, qui aurait l'avantage de

les préserver des mites et autres insectes. On les fait sécher ensuite, et on les conserve avec les soins et les précautions convenables.

Outre la cantharidine, qui est le principe actif des *cantharides*, ces coléoptères renferment encore une huile grasse jaune, une huile concrète verte, une substance noire, de l'osmazome, des acides urique, acétique, phosphorique, de la chitine et des phosphates de chaux et de magnésie. (Regnault.)

La poudre de *cantharides*, mise en contact avec la peau, détermine, quelques heures après son application, d'abord un sentiment d'engourdissement plus ou moins douloureux, et plus tard une phlyctène unique. En l'enlevant, on trouve à la surface de la peau une couche de lymphes presque coagulée et qui se renouvelle pendant un laps de temps plus ou moins long, entre chaque pansement.

L'action des *cantharides* aurait pour effet, d'après Bretonneau, la production d'une phlegmasie pelliculaire, et, en instillant dans le larynx de l'éther cantharidé, on amènerait une inflammation membraneuse, ayant une très-grande ressemblance avec la phlegmasie diphtérique.

Les *cantharides* exercent une action particulière sur les organes génito-urinaires : fréquentes envies d'uriner, et, après chaque miction, douleur ordinairement peu intense à l'extrémité du canal de l'urètre. Ces symptômes ne sont pas toujours aussi bénins, et quelquefois surviennent du priapisme, des épreintes au périnée, du ténesme rectal et des douleurs tellement vives pendant l'émission de l'urine, qu'elles ont été comparées à la sensation que produirait une goutte de plomb fondu s'échappant du méat. On trouve alors dans le liquide urinaire de l'albumine et des fausses membranes; il y a de la fièvre, de l'agitation, et la durée de ces symptômes peut être de plus de dix heures. Quand la mort survient pendant ce temps, on trouve à l'autopsie les reins et les uretères rouges, congestionnés, la membrane interne de la vessie tapissée par une grande quantité d'echyinoses oblongues. Tout tendrait à prouver, dit M. Bouillaud, que, dans l'albuminurie cantharidienne, les reins sont le siège de l'acte pathologique d'où provient l'albumine que contient anormalement l'urine.

Ces accidents, quoiqu'ils soient ordinairement peu sérieux, sont cependant de nature à attirer l'attention du praticien; on a vu la mort être le résultat de l'absorption de la cantharidine, à la suite de l'application d'un large vésicatoire.

De tout temps on a connu le danger d'administrer des *cantharides* à l'intérieur. Galien en proscrivait l'usage, et cette proscription était encore en vigueur à la fin du XVIII^e siècle; aussi le docteur Gronewald fut-il, en 1593, cité devant les censeurs du collège de médecine de Londres et jeté dans les prisons de Newgate pour avoir administré ce médicament. Gronewald en avait obtenu de bons résultats dans le traitement des voies urinaires; il fut acquitté, mais ruiné complètement. Aujourd'hui, on donne à l'intérieur la teinture alcoolique de *cantharides*, et il est démontré que cette dernière préparation, à dose modérée, au lieu de produire des désordres, ranime l'énergie des fonctions vitales. Son action aphrodisiaque a toujours été connue, et les anciens prenaient des *cantharides* pour s'exciter à des désirs amoureux; Ovide la fait entrer dans la composition de ses philtres; mais une loi romaine punissait sévèrement celui qui y avait recours. Les auteurs contiennent un grand nombre d'observations qui constatent ces propriétés aphrodisiaques. Quoique les expériences faites sur les animaux aient toutes été négatives, les effets excitants de cette substance sur les organes génitaux de l'homme sont incontestables. Voici ce que dit M. Grisolie à ce sujet. « On prétend que les individus empoisonnés par les *cantharides* ont une vive irritation des organes génitaux qui les rend très-ardents pour l'acte vénérien. Il n'en est rien; dans la très-grande majorité des cas, il n'y a que du priapisme, c'est-à-dire une érection continue, douloureuse et très-analogue à celle qui accompagne la blennorrhagie. Comme dans celle-ci, en effet, l'érection est la conséquence de la phlegmasie du canal ou du col vésical. »

La *cantharide* fait éprouver, aussitôt après son ingestion dans l'estomac, des douleurs très-vives siégeant dans cet organe et dans toute l'étendue de l'abdomen; il y a des nausées, des vomissements abondants, des déjections souvent sanguinolentes, une soif ardente avec impossibilité d'avaler les liquides. Bientôt la douleur se fait sentir dans la vessie et fréquemment du côté des reins. Tous ces phénomènes sont les signes précurseurs des lésions que plus tard constate l'autopsie. La membrane muqueuse qui tapisse la bouche, la langue, les amygdales et l'estomac, est le siège d'une inflammation plus ou moins vive; elle est parsemée d'érosions et de petits ulcères; il en est de même des ulcérations constatées sur les organes génito-urinaires.

On a beaucoup discuté sur la manière dont les *cantharides* ou la cantharidine déterminent la mort. Dans beaucoup d'empoisonnements, les autopsies ont révélé des lésions pouvant expliquer cette terminaison fatale; mais il n'en a pas toujours été ainsi, et l'action irritante locale produite par ces substances n'est pas toujours leur mode essentiel, celui par lequel

s'exerce surtout leur puissance toxique. Pour nous, de nombreuses expériences et certains cas d'empoisonnement nous donnent la certitude que les *cantharides* influencent d'une manière toute particulière le système nerveux, et que c'est à une lésion de ce système que la mort doit être attribuée.

Il n'y a pas d'antidote connu capable de neutraliser les effets des *cantharides*. En cas d'empoisonnement, on devra gorger le malade d'une grande quantité d'eau tiède, dans le but de déterminer des vomissements; on devra ensuite, pour calmer les effets immédiats produits par la substance toxique, administrer des boissons adoucissantes; le camphre, la lupuline, le bromure de potassium sont conseillés contre les accidents qui surviennent dans l'appareil génito-urinaire. Dans le même but, on emploiera avec succès les bains tièdes et prolongés et des injections émollientes dans la vessie, dans le rectum et dans le vagin.

Malgré leur action énergique, et peut-être même à cause de cette action, comme le dit M. Cazenave, les *cantharides* ont été essayées contre un très-grand nombre de maladies, les hydropisies de toute espèce, les affections nerveuses, la rage, la paralysie de la vessie, l'incontinence d'urine et la blennorrhagie; elles ont été vantées encore contre les calculs, et longtemps elles ont formé la base de plusieurs formules lithontriptiques plus ou moins renommées. Aujourd'hui, on n'en fait guère usage que contre l'anaphrodisie, et surtout dans le traitement des affections cutanées à formes squameuses. La préparation ordinairement employée est la teinture alcoolique, qu'on administre à la dose de trois à dix gouttes par jour. La poudre ne sert plus que dans la confection des vésicatoires ou des pommades épispastiques.

Quand on traite par l'alcool l'extrait aqueux de *cantharides*, la cantharidine se dissout en même temps que d'autres substances, et il reste une substance nitrogénée brune. En évaporant l'extrait alcoolique et en traitant le résidu par l'éther, la cantharidine se dissout en même temps qu'une substance jaune, et il reste une matière extractive qui rougit le tournesol et contient de l'acide lactique et une substance nitrogénée. La décoction aqueuse de *cantharides* rougit fortement le tournesol et donne, avec de l'ammoniaque, un précipité de phosphate ammoniaco-magnésien. Quand les insectes, après avoir été épuisés par l'eau bouillante, sont traités par l'alcool bouillant, il se dissout une essence huileuse verdâtre; cette essence est dénuée du pouvoir vésicant; elle consiste, selon Grossman, en oléine, stéarine et palmitine.

CANTHARIDÉ, ÉE adj. (kan-ta-ri-dé). Pharm. Qui contient des cantharides : *Médecament, emplâtre* CANTHARIDÉ.

CANTHARIDIEN, IENNE adj. (kan-ta-ri-di-ain, i-è-ne). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte aux cantharides.

— s. m. pl. Syn. de CANTHARIDIÉS.

CANTHARIDIÉS s. f. pl. (kan-ta-ri-di). Entom. Tribu d'insectes coléoptères hétéromères, ayant pour type le genre cantharide, et renfermant en outre les genres cérocome, mylabre, mélœ, sitaride, némognathe, apale, zonite. ■ Syn. de VÉSICANTS.

— Encycl. On donne le nom de *cantharidies* à une tribu d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des trachéides, qui comprend les genres cantharide, mélœ, mylabre, cérocome, hylœ, lyde, enas, tétraonix, zonite, némognathe, grathion, sitaride et apale. Ses caractères sont : tête verticale; mandibules en pointe simple; palpes filiformes; abdomen mou; élytres flexibles, tombant le plus souvent sur les côtés; crochets des tarses profondément divisés ou comme doubles. Les mœurs de ces insectes sont peu connues. Dans leur dernier état, ils vivent sur les végétaux; mais quelques-uns vivent dès le premier âge en parasites. Les *cantharidies* font les morts quand on les saisit, et plusieurs font sortir alors par les articulations de leurs pattes une liqueur jaunâtre, caustique et d'une odeur pénétrante. Ces insectes sont désignés aussi sous le nom de *vésicants*, à cause de la propriété caractéristique qui appartient exclusivement à cette tribu, et qui les fait employer comme vésicatoires ou épispastiques. On les administre quelquefois aussi à l'intérieur comme stimulants; mais c'est un remède très-énergique, dangereux même, un véritable poison, dont l'emploi exige la plus grande circonspection (v. CANTHARIDES). Les trois premiers genres sont les seuls chez lesquels la propriété vésicante soit très-développée; cette propriété est plus faible chez les autres espèces, et même nulle chez quelques-unes, notamment toutes celles des genres némognathe, zonite et sitaride.

CANTHARIDINE s. f. (kan-ta-ri-di-ne). Chim. Principe immédiat des cantharides, auquel ces insectes doivent leurs propriétés épispastiques ou vésicantes.

— Encycl. La *cantharidine* C₁₀H₁₂O₂ (anc. not. C₁₀H₁₂O₄)

est isomère de la picrotoxine. Cette substance, qui est le principe actif de la cantharide, se trouve également dans d'autres insectes coléoptères de la même famille. La *cantha-*

ridine est extraite des mouches espagnoles. On fait digérer pendant plusieurs jours dans un mélange d'alcool et d'éther, ou dans l'éther seul, les insectes pulvérisés; on achève l'extraction dans un appareil à déplacement, l'éther ou l'alcool étant déplacées en dernier lieu par l'eau. On distille ensuite l'éther ou l'alcool. La *cantharidine*, qui cristallise par le refroidissement, se redissout ensuite, et on la purifie avec du charbon animal. L'éther est préférable à l'alcool, puisqu'il dissout moins de l'huile verte qui adhère fortement à la *cantharidine*. Selon Procter, il vaut mieux extraire la *cantharidine* par le chloroforme. Les cantharides pulvérisées sont laissées en contact pendant quelque temps avec deux fois leur poids de chloroforme dans un appareil à déplacement, le chloroforme est alors repoussé, et finalement déplacé par l'alcool. On évapore la solution, et aussitôt la *cantharidine* cristallise, en entraînant de l'huile verte. On la place sur une grande bavard, qui absorbe la plus grande partie de l'huile. On fait ensuite recristalliser la *cantharidine* dans un mélange d'alcool et de chloroforme.

La *cantharidine* pure forme des prismes droits, incolores, à quatre côtés, terminés par des sommets obtus, formés de quatre faces reposant sur les faces latérales. Ces prismes appartiennent au système dimétrique.

La *cantharidine* fond à 200° centigrades, se volatilise en une fumée blanche qui irrite fortement les yeux, le nez et la gorge, et se condense en prismes rectangulaires très-brillants.

La *cantharidine* est insoluble dans l'eau, mais elle y devient soluble par la présence de certaines autres substances. Elle se volatilise en petites quantités à 104° centigrades, et plus vivement à 189°, mais non pas avec la vapeur d'eau. Elle se dissout promptement dans l'alcool, dans trente-quatre parties d'éther froid, et dans un peu moins d'éther chaud; l'éther acétique, l'esprit de bois et l'acétone la dissolvent aussi promptement à chaud, et se déposent par le refroidissement; mais son meilleur dissolvant est le chloroforme, qui s'extrait même des infusions aqueuses de cantharides. Elle se dissout dans les huiles, soit fixes, soit volatiles. Ses solutions dans les divers liquides mentionnés ci-dessus possèdent le pouvoir vésicant qui, toutefois, n'appartient pas à la *cantharidine* à l'état solide; un grain de *cantharidine* mêlé avec une once de lard produit une très-forte vésication. La cantharidine se dissout dans l'acide sulfurique et est précipitée par l'eau. Elle se dissout également dans les acides chlorhydrique et nitrique chauds, dans lesquels elle cristallise par le refroidissement; les acides acétique, phosphorique et formique en dissolvent un peu à la température ordinaire. Elle se dissout dans la lessive de potasse et est précipitée par l'acide acétique. L'ammoniaque n'a aucune action sur elle.

CANTHARIDITE adj. (kan-ta-ri-di-te). Entom. Syn. de CANTHARIDIEN.

— s. f. pl. Syn. de CANTHARIDIÉS.

CANTHARIFIÈRE adj. (kan-ta-ri-fè-re — du gr. *kantharos*, coupe; *phorô*, je porte). Bot. Qui porte des urnes ou coupes.

— s. f. Bot. Syn. de NÉPENTHES.

CANTHAROCNÉMIDE s. f. (kan-ta-ro-kné-mi-de — du gr. *kantharos*, scarabée; *knémis*, jambe). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, comprenant une espèce, qui vit au Sénégal.

CANTHARODEME s. m. (kan-ta-ro-dè-me — du gr. *kantharos*, scarabée; *demas*, corps). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères malacodermes, voisin des lampyres, et comprenant une espèce, qui vit dans l'Amérique du Nord.

CANTHAROSPERME s. m. (kan-ta-ro-spèr-me — du gr. *kantharos*, scarabée; *sperma*, graine). Bot. Genre d'anbrisseaux grimpants, de la famille des légumineuses, tribu des phaséolées, comprenant deux espèces, qui croissent aux Indes orientales.

CANTHARUS, sculpteur grec, né à Sicyone. Il fut, au III^e siècle avant J.-C., élève d'Eutychide et fit beaucoup de statues, représentant surtout des athlètes. On remarquait à Elis celle d'Alexinicus, qui avait remporté le prix de la lutte des adolescents. — Un autre CANTHARUS inventa les vases de terre connus sous le nom de *cantharos*.

CANTHÈRE s. m. (kan-tè-re — du gr. *kantharos*, espèce de poisson de mer). Ichtyol. Genre de poissons sparoides, comprenant une douzaine d'espèces, dont quatre vivent sur nos côtes : La *Méditerranée* nourrit en abondance la *CANTHÈRE commun*. Les CANTHÈRES ont les dents en cardes serrées. (Valenciennes.) Les couleurs du CANTHÈRE sont d'un gris argenté très-brillant. (A. Guichenot.) ■ On dit aussi CANTHÈNE.

— Encycl. Le genre *canthère* renferme une douzaine d'espèces, dont quatre vivent dans la Méditerranée; il appartient à l'ordre des acanthoptérygiens, famille des sparoides, et il est caractérisé par des dents en velours, dont le rang extérieur est le plus fort. Les mœurs de ces poissons sont loin d'être bien connues, et les divers auteurs ont émis à ce sujet des assertions contradictoires. D'après Rondelet, les *canthères* vont par bandes et cherchent les endroits où les eaux sont vives; lorsqu'on les

prend dans ces lieux, où ils ont séjourné quelque temps, leur chair a meilleur goût. Le même auteur, il est vrai, dit ailleurs que le *canthère* se tient plongé dans la fange durant l'hiver, et qu'il aime à s'y cacher, semblable en cela à l'escarbot, auquel les endroits les plus sales servent de retraite ordinaire; c'est de là que viendrait le nom de ce poisson (*kantharos*, en grec, signifiant aussi *escarbot*). D'après Willoughby, le *canthère* se tient surtout aux abords des ports de mer, à l'embouchure des fleuves, et dans les endroits où les flots entraînent et déposent des immondices; c'est là qu'on le prend le plus souvent. Risso prétend que le *canthère* vit isolé, et que sa chair est molle et peu estimée. Suivant Valenciennes, les *canthères* sont des poissons voraces, qui se nourrissent de substances végétales et animales, et que l'on pêche facilement à la ligne. On les désigne sous les noms de *brème de mer*, *brème grise*, *sarde grise*, et l'on s'accorde assez aujourd'hui à les regarder comme de bons poissons, à chair blanche et légère, analogue à celle du sargue ou du bar.

CANTHÉROÏDE adj. (kan-té-ro-i-de — de *canthère*, et du gr. *eidô*, aspect). Ichtyol. Qui ressemble ou qui se rapporte aux canthères.

— s. m. pl. Tribu de poissons, de la famille des sparoides, renfermant le seul genre *canthère*.

CANTHION s. m. (kan-ti-on — de *canthi*, nom malabare). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rubiacées, tribu des psychotriées, renfermant plus de vingt espèces, qui croissent dans les régions chaudes de l'Asie et de l'Afrique.

CANTHON s. m. (kan-ton — du gr. *kanthôn*, escarbot). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, plus connu sous le nom de bousier.

CANTHROPE s. m. (kan-tro-pe — du gr. *kantharos*, escarbot; *ôps*, œil). Moll. Genre de mollusques céphalopodes, formé aux dépens des nautilus, et qui n'a pas été adopté.

CANTHUS s. m. (kan-tuss — gr. *kanthos*, même sens). Anat. Chacune des commissures des paupières. ■ Grand *canthus*, Commissure la plus voisine du nez. ■ Petit *canthus*, Commissure la plus voisine de l'oreille.

— Signifiait autrefois Ajutage, robinet, appendice par lequel on fait couler l'eau d'un vase.

CANTI s. m. (kan-ti). Bot. Syn. de CANTHION et de GARDÉNIE.

CANTIBAY s. m. (kan-ti-bé). Charpent. Bois qui ne donne beaucoup de déchet que d'un seul côté. ■ On dit aussi CANTIBAI, CANTIBAL, et CANTIBAN.

CANTIEN (saint), martyr, né à Rome, appartenait à l'illustre famille des Aniciens. Il embrassa le christianisme avec son frère *Cant* et sa sœur *Cantiène* ou *Cantiante*, et se retira avec eux à Aquilée pour fuir les persécutions de Dioclétien. Dénoncés et arrêtés, ils eurent tous les trois la tête tranchée au commencement du IV^e siècle. L'Eglise célèbre leur fête le 31 mai, sous le nom de saints Cantiens.

CANTILÈNE s. f. (kan-ti-lè-ne — du lat. *cantilena*, chanson). Sorte de romance dans le genre grave et sentimental : *Oh! alors toutes les cantilènes languissantes et voluptueuses des maîtres italiens défilèrent sous ses doigts*. (Champf.)

— Encycl. Au moyen âge, le mot *cantilène* désignait un petit poème d'origine germanique, écrit d'abord en langue tudesque, à la fois lyrique, épique et guerrier, et qui était toujours chanté. Ces poèmes ont persisté pendant toute la première race de nos rois. Charlemagne, en manifestant publiquement sa prédilection pour ces sortes de chants, leur donna une impulsion vigoureuse. Il en forma une collection, qu'il écrivit peut-être de sa propre main. Les *cantilènes*, au rebours des chansons de geste, sont courtes, vives et rapides. Elles se fixent aisément dans la mémoire de tout un peuple; la popularité dont jouissent plusieurs de nos refrains modernes fait comprendre aisément celle des *cantilènes*. Sous les carlovingiens, elles affectèrent presque toujours un caractère militaire. Elles étaient, selon l'expression de M. Paulin Paris, « le bulletin des combats, l'ordre du jour. » Chaque année, sous Pépin le Bref et sous le règne de son successeur, les cantiléniens célébraient les événements de la dernière campagne; cependant le nom d'aucun d'entre eux n'est parvenu jusqu'à nous.

Cette particularité a fait dire à d'autres érudits que la *cantilène* était, avant tout, une œuvre spontanée et anonyme. Un événement historique la faisait naître; mais, à mesure que les temps s'écoulaient, elle perdait son caractère d'authenticité; elle devenait légendaire. On la chantait à la veille des batailles; mais alors elle était déjà surchargée de détails inexacts. Plus son actualité s'éloignait, plus son *historiété*, si nous pouvons nous exprimer ainsi, diminuait du même coup.

Indépendamment des *cantilènes* guerrières, il y en a eu de religieuses, destinées à propager la gloire des serviteurs de Dieu. Les premières dont il soit parlé dans les textes sont celles d'un certain Teobald ou Thibaud de Vernon, qui, ayant traduit du latin un grand nombre de vies des saints, en « tira de belles *cantilènes*, d'après un rythme musical. »

Il faut donc distinguer deux sortes de *cantilènes* : les unes guerrières, les autres religieuses ; c'est de cette double source que sont sorties les chansons de geste, poèmes populaires nés d'hymnes populaires. Nous allons donner des exemples de chacune de ces deux espèces de *cantilènes*.

— **CANTILÈNE GUERRIÈRE D'INSPIRATION FRANÇAISE.** *Cantilène de Saucourt.* En 811, les Francs, dont le territoire était sans cesse dévasté par les pillards normands, résolurent de se défendre contre leurs oppresseurs. Ils prirent les armes et marchèrent contre l'ennemi. Dans les rangs de l'armée normande se trouvait un traître, nommé Isenbard, qui vendait sa patrie aux étrangers. Exaspérés contre lui et furieux de l'agression injuste dont ils étaient l'objet, les Francs, commandés par le fils de Louis le Bègue, Louis III, marchèrent contre les envahisseurs. Ils les rencontrèrent à Saucourt, en Vimeu, et se ruèrent sur eux avec une telle rage, qu'ils remportèrent une victoire complète. Ce haut fait fut transmis à la postérité par un chant, dont on a retrouvé le texte. La poésie, cette fois, a prêté secours à l'histoire. Elle a permis d'établir la date de la bataille livrée sept mois avant la mort du roi Louis. Or on sait que ce roi mourut le 4 août 822. — La *cantilène de Saucourt* a été publiée par un Allemand, M. Jean Schilter; la seconde édition en a été donnée en 1837 par M. Hoffmann de Fallersleben, qui l'a traduite et enrichie de notes précieuses.

— **CANTILÈNE GUERRIÈRE D'ORIGINE ALLEMANDE.** *Cantilène d'Hildebrand* (ix^e siècle). Elle raconte le combat que se livrèrent Hildebrand et Hadebrand, le père et le fils. Chacun d'eux, dans cette pièce, tient d'assez longs discours. On sent parfaitement ici que l'on est de l'autre côté du Rhin. Tout, dans la *cantilène de Saucourt*, est français; le roi qui y figure se bat à la française; notre cœur est remué, ému. Hildebrand et Hadebrand, eux, sont des Germains; ils côtoient les personnages des *Nibelungen*; ils personnifient le courant épique qui alla se perdre, plus tard, dans le fleuve de l'inspiration tudesque. La *cantilène d'Hildebrand* est lourde et se traîne; celle de Saucourt vole et va droit au but.

— **CANTILÈNE PUREMENT HISTORIQUE.** *Cantilène de saint Faron* (vii^e siècle). Vers 620, Clotaire reçut à Meaux les envoyés de Bertold, roi des Saxons; ceux-ci, fiers et insolents, déclarèrent à Clotaire que leur souverain viendrait prendre possession de la terre de France, qui leur appartenait. Clotaire, indigné, n'écoula que sa colère et fit jeter les ambassadeurs en prison. Sa fureur était telle, qu'il décida qu'on leur couperait la tête dès le lendemain, à la pointe du jour. Vainement les leudes s'interposèrent, prétendant avec justice que c'était une violation du droit des gens; Clotaire n'écoula rien. Alors Faron, qui n'était pas encore dans les ordres, alla trouver les Saxons pendant la nuit et les convertit au christianisme. Quand on voulut exécuter l'inique sentence, Faron se présenta devant Clotaire et lui dit : « Ces gens-là ne sont plus Saxons; ils appartiennent au peuple chrétien. » Faron fit pleurer l'assistance et le roi lui-même, qui accorda la grâce demandée. Le souvenir de ce trait fut consacré par une poésie, dont Helgaire nous a transmis des fragments.

— **CANTILÈNE RELIGIEUSE.** *Cantilène de sainte Eulalie* (x^e siècle). Elle est trop importante pour que nous ne la donnions point; la voici, telle qu'elle a été traduite par M. Léon Gautier : « Eulalie fut une bonne vierge. — Elle avait un beau corps, une âme plus belle. — Les ennemis de Dieu la voulaient vaincre. — Voulaient la faire servir le diable. — Mais jamais elle n'eût écouté ces méchants qui lui conseillaient. — De renier Dieu qui est là-haut dans le ciel. — Ni pour or, ni pour argent, ni pour parure. — Ni devant les menaces du roi, ni devant ses prières. — On ne put jamais plier la jeune fille à ne pas aimer le service de Dieu. — C'est pourquoi on la présenta à Maximin. — Qui était, en ce temps-là, roi des patiens. — Il l'exhorta, mais elle ne s'en soucia guère. — A quitter le nom chrétien. — Elle rassembla toute sa force. — Plutôt elle souffrirait la torture — Que de perdre sa virginité. — C'est pourquoi elle est morte à grand honneur. — Ils la jetèrent dans le feu, pour qu'elle y brûlât vive. — Elle était toute pure; c'est pourquoi elle ne brûla point. — Le roi paten ne se voulut pas rendre à cela. — Avec une épée lui fit couper la tête. — La demoiselle n'y contredit pas. — Elle veut quitter le siècle, elle en prie le Christ. — Sous la forme d'une colombe, elle s'envole au ciel. — Supplions-la tous de vouloir bien prier pour nous. — Afin que le Christ ait merci de nous — Après la mort, et nous laisse venir à lui. — Par sa clémence. »

Le texte de la *cantilène de sainte Eulalie* a été publié plusieurs fois, notamment au tome I^{er} de *l'Origine et formation de la langue française*, par M. Chevallet. Cette édition était accompagnée d'un *fac-simile*. M. Littré (*Journal des savants*, octobre 1858), M. Paul Meyer (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, 5^e série, tome II), M. Gaston Paris (*Étude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française*) se sont également occupés de ce document curieux. La versification en a été souvent critiquée. D'après M. Littré, tous les vers y seraient décasyllabiques; d'après M. Meyer, ils procéderaient par strophes de

deux vers, dont les demi-strophes auraient, deux par deux, le même nombre de syllabes, tantôt neuf, tantôt dix, tantôt onze. Les *cantilènes* religieuses, sauf de très-rare exception, n'ont point produit de chansons de geste.

En musique, le mot *cantilène* signifie : une mélodie d'origine italienne et dont l'amour est ordinairement le sujet. Elle se distingue d'une cavatine, en ce sens que la cavatine peut être prise sur un mouvement vif, sur un *allegro*; la *cantilène*, au contraire, affecte des formes languissantes et des modulations qui inclinent à la rêverie. On en rencontre beaucoup dans les œuvres des maîtres modernes, tels que Bellini et Donizetti.

CANTILÉNISTE s. m. (kan-ti-lé-ni-ste — rad. *cantilène*). Auteur de cantilènes.

CANTILIA, CANTILLA, noms anciens de CHANTEILLE-LE-CHÂTEAU.

CANTILLE, CANTILLÉ, formes anciennes des mots CANTILLE, CANTILLÉ.

CANTILLON (Philippe de), économiste, né en Irlande vers la fin du xvi^e siècle, mort en 1733. Il avait été commerçant à Londres lorsqu'il vint se fixer à Paris, où il fonda une maison de banque. Il prit une part active à la réalisation des projets de Law, gagna plusieurs millions; puis, après avoir passé quelque temps en Hollande, il alla se fixer à Londres, où il fut assassiné par un de ses domestiques. Ami de Bolingbroke, et, si l'on en croit les mémoires du temps, amant de la princesse d'Auvergne, Cantillon avait les manières les plus aimables, beaucoup d'esprit, et était entré en relation pendant son séjour en France avec des personnages de la plus haute distinction. Il a laissé plusieurs ouvrages : *Essai sur la nature du commerce en général* (1752, in-12); *L'Analyse du commerce* (1759); les *Découvertes du Brabant et de ses campagnes* (1757, 4 vol.).

CANTIMARON s. m. (kan-ti-ma-ron). Navire. Embarcation formée de plusieurs canots liés ensemble, et employée à la pêche sur la côte de Coromandel. ■ On dit aussi CANTIMARON.

CANTIN (cap), l'Atlas Minor des anciens, cap de la côte de Maroc, sur l'Atlantique, par 32° 50' de lat. N. et 11° 40' de long. O.

CANTINE s. f. (kan-ti-ne. — Pour l'étymologie de ce mot, qui a été expliquée de différentes manières, v. les articles CANTIERE et CANTON). Établissement spécial qui donne à boire et à manger aux soldats, aux prisonniers, aux ouvriers d'un même chantier, aux pensionnaires d'un même établissement : *Manger à la cantine. Tenir une cantine. En temps de guerre, il y a des cantines ambulantes à la suite des troupes.* (Acad.)

— Par ext. Caisse à compartiments dans laquelle on porte des provisions de bouche pour un voyage : *Nous sommes partis de très-bonne heure, après avoir remoué notre cantine.* (Chateaub.)

— A Lyon, Bocal de verre blanc où l'on met des liqueurs et des fruits à l'eau-de-vie : *Cantins de cerises.*

CANTINIER, IÈRE s. (kan-ti-nié, ière). Personne qui tient une cantine : *La cantinière d'un régiment. Nos annales sont riches d'actes de dévouement et d'héroïsme de plusieurs cantiniers.* (De Chesnel.)

— Adjectif. Qui porte la cantine, les provisions du voyage : *Nous bâmes tous, car l'aide cantinier nous suivait.* (Brill.-Sav.)

— **Encycl.** Les mots *cantiner, vivandier*, ont en réalité le même sens; mais, dans l'usage ordinaire, le premier s'emploie plus particulièrement pour désigner l'individu qui tient une cantine sédentaire, c'est-à-dire une cantine de port ou de caserne, tandis que le second sert surtout à dénommer le marchand qui tient une cantine ambulante, c'est-à-dire qui est autorisé à suivre une troupe en marche. Toutefois, il n'est pas rare qu'on les prenne l'un pour l'autre, indistinctement. Les *cantiniers* à poste fixe sont nommés par le ministre de la guerre, qui les choisit parmi d'anciens sous-officiers mariés. Quant aux *cantiniers* ambulants, ils sont désignés par les chefs de corps, et, dans les marches comme dans les campements, ils ont leur place marquée à la suite du régiment, du bataillon ou du détachement auquel ils sont attachés. Les *cantiniers* et les *vivandiers* sont toujours les femmes des *cantiniers* et des *vivandiers*; mais il arrive quelquefois, du moins en temps de paix, que les *cantiniers* ou les *vivandiers* des régiments n'ont ni *cantiniers* ni *vivandiers*, c'est-à-dire qu'elles seules tiennent réellement la cantine, pendant que leurs maris vaquent à leurs occupations ordinaires. C'est, en effet, une règle absolue qu'elles soient unies, et en légitime mariage, à un sous-officier ou à un simple soldat du corps : la veuve du plus méritant sous-officier ne pourrait être admise que dans des circonstances exceptionnelles, encore ne serait-ce qu'à titre temporaire. Qui ne connaît la *cantinière* de régiment? Après le tambour-major, c'est sur elle que se portent tous les regards. Elle marche derrière la musique, quelques pas en avant de l'état-major. On voit bien qu'elle sait ce qu'elle veut. Aussi, comme elle cherche à prendre les allures, le chic des corps dont elle fait partie! La *cantinière* de la ligne, avec son chapeau ciré à la marinère, ne ressemble pas plus à la *cantinière* des zouaves que le plus

naïf Dumanet au plus déluré des zouzous. Même différence dans les troupes à cheval, entre la *cantinière* des hussards ou des guides et celle des cuirassiers ou des dragons; mais ce n'est là qu'une affaire d'uniforme. Que vienne la guerre, et les *cantiniers* se transforment si bien qu'elles ne se distinguent plus. Ce sont mêmes sentiments, même patriotisme, même bravoure. A la caserne, la *cantinière* était blanchisseuse, cuisinière, marchande. En campagne, elle est aussi tout cela, quand elle en a le temps; mais, de plus, elle est infirmière, sœur de charité, combattant même, s'il le faut. Nos annales militaires sont remplies d'exemples de *cantiniers* dont l'héroïsme et l'abnégation ont égalé, souvent surpassé l'héroïsme et l'abnégation des hommes les plus braves et les plus dévoués. Sous le premier Empire, comme depuis, plusieurs *cantiniers* ont même été nommés *chevaliers* de la Légion d'honneur, obtenant ainsi une distinction qui n'avait pas été précisément instituée pour leur sexe. En général, la *cantinière* professe le plus profond dédain pour toutes les personnes de son sexe; pour elle, ce sont des *femellettes*; elle appartient à un sexe intermédiaire, à quelque chose d'androgyné, beaucoup plus rapproché du sexe fort que du sexe faible. Un fils fait ses délices : c'est un enfant de troupe; une fille l'humilie profondément, et c'est en rougissant jusqu'au blanc des yeux qu'elle se voit obligée de donner le sein. Quand on lui demande combien elle a d'enfants, contrairement à ces malins paysans de nos campagnes, qui disent invariablement : « Ma femme en a deux, » elle répond fièrement, en frisant la moustache qu'elle eura de ne pas avoir : « Demandez-le à mon mari, je ne m'occupe pas de ces choses-là. »

CANTIONNAIRE s. m. (kan-si-o-nè-re — du lat. *cantio*, chanson). Recueil de cantiques.

CANTIQUE s. m. (kan-ti-ke — du lat. *canticum*, chant). Chant religieux, et particulièrement chant religieux d'action de grâces : *Le cantique de Moïse, de Marie, de Siméon. Il expire en disant ces mots, et il continue avec les anges le sacré cantique.* (Boss.) *Il chantait dans la paix les cantiques de Sion.* (Fléch.) *Jamais Homère n'a approché de la sublimité de Moïse dans les cantiques.* (Fén.) *David, malgré ces pieux cantiques qui faisaient son occupation et ses plus chères délices, paraissait à la tête des armées et des affaires publiques.* (Mass.) *Les Germains exaltaient leur dieu Tuiston dans de vieux cantiques.* (Chateaub.) *Chez les Hébreux, les cantiques étaient souvent chantés avec des chœurs de musique, et accompagnés de danses.* (Bouillet.)

Mes filles, chantez-nous quelque'un de ces cantiques. Or vos voix si souvent, se mêlant à mes pleurs, De la triste Sion célébraient les malheurs.

RACINE.

... Ton peuple fidèle, autour des noirs arceaux,
Se courbe en murmurant sous le vent des cantiques.
Comme au souffle du nord un peuple de roseaux.

A. DE MUSSET.

Un baudet chargé de reliques
S'imagina qu'on l'adorait;
Dans ce penser, il se carrait,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.

LA FONTAINE.

■ Espèce d'ode écrite en langue vulgaire, sur un sujet religieux, et destinée à être chantée dans les églises : *Les cantiques de Saint-Sulpice. Les cantiques de l'âme dévote. Mes compagnons, étant leurs chapeaux goudronnés, vinrent entonner d'une voix rauque leur simple cantique à Notre-Dame de Bon-Secours.* (Chateaub.)

— Liturg. Les quinze psaumes graduels, les derniers des psaumes de David. ■ Chez les protestants, Tout chant religieux autre que les psaumes.

— Par ext. Chant ou autre témoignage bruyant de quelque sentiment : *Les cantiques de douleur. Entonner des cantiques de joie. Les psaumes avaient succédé aux cantiques des joies du siècle.* (Boss.)

Les oiseaux du printemps chantant dans les buissons
Leurs cantiques d'amour, leurs joyeuses chansons.

Mlle DE POLIGNY.

— Fig. Culte, honneur rendu à Dieu :
Et ce qui souffre, et ce qui prie,
Et ce qui chante, et ce qui prie,
N'est qu'un cantique aux mille accents.

LAMARTINE.

— *Cantiques spirituels*. Se dit de tous les cantiques dont l'objet est d'exalter les sentiments religieux.

— Loc. fam. *Chanter un beau cantique*. Se réjouir d'avoir échappé, par une chance très-heureuse, à quelque grave accident : *Vous l'avez échappé belle; vous pouvez chanter un beau cantique!* ■ *Quel cantique me chantez-vous là? Que dites-vous là? Quelles histoires nous contez-vous?*

— **Épithètes.** Pieux, dévot, saint, sacré, céleste, divin, sublime, gai, joyeux, solennel, spirituel, inspiré, mélodieux, harmonieux, humble, faible, triste, lugubre, touchant, attendrissant.

— **Encycl.** On désigne sous le nom de *cantiques spirituels* des pièces de vers en couplets, destinées à être chantées, et célébrant, soit des faits de l'Ancien ou du Nouveau Testament, soit la vie et les miracles d'un saint. Les plus importants et les plus nombreux des

cantiques spirituels sont consacrés à la naissance de Jésus-Christ, et portent le nom de *noëls* (v. ce mot). Parmi les autres, il en est beaucoup d'oubliés ou de perdus. Quelques-uns sont restés dans la bibliothèque du colportage et sont encore répandus chaque année dans nos campagnes. On les chante en chœur aux veillées, et il n'est pas rare d'entendre les bergères et les laboureurs les psalmodier d'une voix traînante et monotone.

Ces *cantiques*, sous leur forme actuelle, ne remontent guère au delà du xvi^e siècle; mais ils conservent l'empreinte de la foi du moyen âge. Ils sont curieux à étudier comme témoignage de la naïveté de nos pères et comme spécimen des œuvres de grossière crédulité dont on nourrit encore, de nos jours, l'esprit d'une partie de la population.

Les plus répandus sont les *Cantiques de Notre-Dame de Liesse, de Sainte Geneviève de Brabant, du Grand saint Hubert, de Saint Alexis, de Sainte Marie-Madeleine, de Sainte Marguerite, de Sainte Reine, de Saint Eustache, le Sacrifice d'Abraham, l'Enfant prodige, Joseph vendu par ses frères, l'Histoire de Judith*.

Ces *cantiques* sont trop connus et trop faciles à rencontrer pour que nous nous y arrêtions. Il suffit d'y jeter un coup d'œil pour voir qu'il faudrait bannir ces livrets barbares de la bibliothèque du colportage. Quand on est si sévère pour les ouvrages contemporains qui cherchent à répandre parmi le peuple les idées nouvelles, n'est-il pas déplorable de laisser aux mains des faibles d'esprit de pareilles productions, que ne recommandant aucune qualité littéraire, et qui répandent d'âge en âge des idées fausses, des erreurs ridicules et de puériles superstitions?

Il existe d'autres *cantiques* plus modernes, que les prêtres catholiques font chanter aux enfants du catéchisme, aux jeunes filles qu'ils attirent dans les confréries de la Vierge, aux personnes dévotes qui assistent aux fêtes pompeuses du mois de Marie, etc. La plupart de ces *cantiques* ont été composés par les missionnaires de la Restauration, et, quoiqu'ils respirent des sentiments religieux très-exaltés, ils sont en général très-médiocres comme poésie, ce qui peut sembler étrange quand on se rappelle que, chez les anciens, la religion fut longtemps l'unique inspiratrice des poètes les plus sublimes. Quoi qu'il en soit, les missionnaires, après avoir fait composer leurs *cantiques* par de jeunes adeptes dont la ferveur semblait devoir se traduire en vers brillants et quelquefois sublimes, ne crurent pas prudent de choisir un de leurs pour le charger de la composition des airs : la connaissance approfondie du plain-chant ne leur parut pas une garantie suffisante. Ils appliquèrent donc à leurs *cantiques* les airs les plus profanes, ceux des opéras et des vaudevilles les plus renommés, ceux même des chants les plus révolutionnaires, et quelques-uns de ces airs, qui se chantaient encore aujourd'hui dans toutes nos églises, sont vraiment fort beaux. Mais sont-ils bien religieux? sont-ils en harmonie parfaite avec les paroles? Il est permis d'en douter, et nous croyons que le plain-chant est encore ce qui répond le mieux à l'esprit des cérémonies catholiques. Nous nous rappelons avoir éprouvé un singulier saisissement, en entendant un jour, dans une église de campagne, des jeunes filles entonner une de ces plates exultations sur l'air de la *Marseillaise*. D'autres fois, le procédé est plus primitif encore; on prend un chant ultrarévolutionnaire, tel que le *Chant du départ*, on y introduit quelques variantes comme dans certains duos d'opéra, mais on respecte religieusement la musique de Méhul, qui hurle avec les paroles. Voici, par exemple, un refrain dont nous pouvons garantir la parfaite exactitude, et que beaucoup de nos lecteurs connaissent, sans aucun doute :

La	{ République	nous appelle,
	{ Religion	nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr.		
Un	{ Français	doit vivre pour elle,
	{ chrétien	doit mourir
Pour elle un	{ Français	doit mourir
	{ chrétien	doit mourir

Nous nous figurons l'ébahissement de Méhul s'il entendait sa musique ainsi travestie; assurément, il ne manquerait pas de s'écrier comme Lulli, en entendant un de ses airs les plus profanes joués dans une église : « Mon Dieu, je vous demande bien pardon, mais je ne l'avais pas fait pour vous ! »

Ce qui frappe, nous le répétons, dans tous ces *cantiques* qu'on chante dans le cours des missions, des retraites, aux grandes cérémonies religieuses, les jours de fêtes solennelles et même les simples dimanches, c'est l'absence complète d'inspiration et de rythme poétiques. Toutefois, pour observer les lois d'une sévère impartialité, nous devons reconnaître que la poésie des *cantiques* ne dépasse guère en prosaïsme, en fadeur et en platitude les libretti de la plupart de nos opéras, et surtout les paroles de ces insipides romances que ceux et celles qui aiment à voir lever l'aurore se plaisent tant à roucouler. Il est donc bien vrai, hélas ! que ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante; mais les *cantiques*, ces malheureux *cantiques*, ils ne valent pas même la peine d'être chantés.

Cantique des cantiques (Lé). L'expression de *Cantique des cantiques*, sous laquelle on

désigne un des livres de la Bible, n'est autre chose que la traduction exacte de l'expression grecque *Asma asmatón*, qui a exactement le même sens, et est calquée elle aussi sur le titre hébreu *Schir haschidim*. En hébreu, cette expression a la valeur d'un superlatif et signifie proprement *le plus beau des chants*; c'est un procédé grammatical commun à la plupart des langues sémitiques que d'exprimer ainsi l'excellence d'une chose sur les autres. Peu de livres de l'Ancien Testament ont été l'objet d'autant d'études spéciales et de controverses que celui qui nous occupe en ce moment. Parmi les principaux travaux modernes, nous citerons : *Salomon's Lieder der Lieder*, dans le troisième volume des œuvres de Herder; *Das hohe Lied Salomon's*, d'Ewald; *Das hohe Lied Salomonis*, de Hengstenberg; *Das hohe Lied Salomonis*, de Ernest Mier; *The Song of songs*, de Gmiburg, etc., et un excellent article dans le *Dictionnaire de la Bible* de Smith. C'est principalement d'après ce dernier travail, qui résume d'une manière très-complète et avec un contrôle suffisant de critique les traités énumérés plus haut, que nous allons essayer de donner à nos lecteurs une idée exacte du *Cantique des cantiques*.

D'abord, quel est l'auteur du *Cantique des cantiques*? Tout le monde prononcera aussitôt le nom de Salomon. C'est du moins celui-là que donne le texte hébreu lui-même, et que l'on retrouve dans la majorité des versions de l'Ancien Testament et des commentaires écrits, soit par des juifs, soit par des chrétiens. Tel n'est pas cependant l'avis de plusieurs représentants de l'école d'exégèse moderne. Kennicots et Eichhorn regardent ce poème, car c'est un véritable poème, comme appartenant à l'époque d'Esdras et de Néhémie. Ces deux auteurs se basent surtout sur des observations philologiques dont nous épargnerons la technicité à nos lecteurs, et nous nous bornerons à dire que Kennicots et Eichhorn y ont relevé d'assez nombreux chaldaismes. Gesenius combat cette opinion et pense que les chaldaismes véritablement certains qu'on rencontre dans les copies du *Cantique des cantiques* y ont été introduits postérieurement par la négligence des copistes. En outre, il semble admettre avec plusieurs savants que ce poème, dont il admet l'authenticité, a été composé avec parti pris dans un des dialectes rustiques de la Palestine, dialectes qui présentent plusieurs particularités linguistiques les rapprochant du chaldéen. On comprend combien la solution d'un pareil problème est difficile de nos jours, et l'on nous permettra de nous borner à poser la question sans chercher à la résoudre.

D'assez bonne heure, les chrétiens cherchèrent à préciser la forme littéraire de ce poème. Ainsi Ghislerius, qui vivait au xvi^e siècle, le regardait comme un drame en cinq actes. Une traduction en vers anglais qui parut à la même époque est intitulée : *les Cantiques ou les Dadales de Salomon*; une autre porte le titre de : *la Chanson de Salomon*, en huit élogues. Déjà Grégoire de Nazianze appelait le *Cantique des cantiques* : *Nymphikon drama te kai asma*, une pièce et un chant d'hyménée; Lowth : un *épithalame* ou un *chant nuptial*, dans le goût pastoral; Michaelis et Rosenmüller l'appellent franchement : *Carmen amatorium*, une poésie érotique.

Bossuet pensait que le drame devait se partager en sept journées, correspondant aux sept journées des noces juives. Calmet, Percy, William et Lowth se rangent à cette opinion. Taylor ne compte que six journées, et le divise en deux parties : l'une *anti-nuptiale*, et l'autre *post-nuptiale*. Plusieurs auteurs y voient simplement un poème conçu sur le même plan que les *Kacidas* arabes, seulement avec des proportions plus considérables.

On a interprété d'une foule de manières ce poème hébreu; toutes ces interprétations peuvent se diviser en mystiques, allégoriques et littérales.

Le point de départ réel de cette interprétation repose sur cette hypothèse : Salomon épouse la fille du Pharaon d'Égypte, ou bien une jeune fille israélite, la Sulamite. La première hypothèse était la plus généralement acceptée à la fin du xviii^e siècle; la seconde est surtout en faveur depuis le commencement du xix^e. La première interprétation mystique remonte à Origène, qui écrivit sur le *Cantique des cantiques* un volumineux commentaire, condamné par Théodoret. La théorie d'Origène est reprise par Aboupharadja et plus tard par Grotius, par Bossuet, Lowth, Percy, William, etc.

L'interprétation allégorique a sa base principale dans le Talmud. Cette interprétation peut se réduire à cette donnée : le bien-aimé est la personification de Dieu, et la fiancée est le peuple d'Israël. Cette explication a été longuement développée par les commentateurs dans le *Targum* ou traduction chaldéenne, qui voit dans le *Cantique des cantiques* une histoire allégorique du peuple juif depuis l'Exode jusqu'à l'arrivée du Messie et la construction du troisième temple. Pour justifier cette interprétation, on a mis à contribution toutes les complications que peut fournir le système exégétique du Talmud : la réduction des mots à leur valeur numérique, la substitution des termes homophones, etc. Les juifs du moyen âge ont considérablement travaillé ces premiers essais; sans cependant s'écarter de la donnée primitive. Ils ont même attribué à cette interprétation une valeur canonique et

liturgique, en lui donnant place dans leur rituel. Les nombreuses et terribles persécutions dont ils furent si souvent victimes ne contribuèrent pas peu à imprimer à cette croyance un caractère de nationalité et d'individualité très accentué. Le poème du *Cantique des cantiques* devint presque pour les persécutés le palladium intellectuel autour duquel ils groupèrent leurs espérances et leurs vœux. Cependant, à côté de cette interprétation allégorique toute religieuse, nous en trouvons une autre métaphysique et philosophique. Ainsi, au xiii^e siècle, le *Cantique des cantiques* était, pour Ibn Caspe, la représentation allégorique de l'union entre l'intellect actif, *intellectus agens*, et l'intellect passif ou matériel, *intellectus materialis*. Au xvi^e siècle, Mendelssohn inaugura une nouvelle école juive d'interprétation, qui, sans rejeter absolument l'interprétation allégorique, tient cependant grand compte de l'interprétation littérale.

Les catholiques, modifiant un peu l'explication des docteurs juifs, regardent le *Cantique des cantiques* comme un livre prophétique, où l'amour de Jésus-Christ pour son Église et de l'Église pour son divin fondateur, qu'elle regarde comme son époux, est peint sous des figures hardies, mais qui ne peuvent scandaliser que les esprits malveillants des incrédules.

Les origines de l'interprétation littérale remontent jusqu'à Théodore Mopsueste (iv^e siècle), qui s'éleva vigoureusement contre les aberrations des allégoristes chrétiens, en tête desquels se trouvait Origène. C'est lui qui proposa l'hypothèse du mariage de Salomon avec la fille du Pharaon égyptien. Dans un manuscrit attribué à un juif français du xiv^e ou du xiv^e siècle et contenant un commentaire sur le *Cantique des cantiques*, nous voyons que le commentateur admet qu'il s'agit tout bonnement des amours rustiques d'un simple pâtre et d'une bergère. Castellio paraît, au xvi^e siècle, partager à peu près cette opinion, lorsqu'il appelle le *Cantique des cantiques* : *Colloquium Salomonis cum amica quadam Sulamita*. Au xviii^e siècle, Whiston, qui reconnaît Salomon comme l'auteur de ce poème, dénonce ce livre comme une œuvre *insensée, lascive et idoltre*. L'école allemande, représentée par Michaelis (1770) est d'une autre opinion; elle voit dans ce livre la description d'un amour légitime, innocent et heureux. Plus tard, cette théorie fut maintenue avec de légères modifications par Jacobi, Herder, Ammon, Umbrecht, Ewald, etc. D'après cette théorie ainsi modifiée, le poème célèbre le triomphe d'un amour humble et fidèle sur les tentations de la puissance et de la royauté. Le tentateur est Salomon; l'objet de ses séductions est une bergère sulamite, qui, au milieu des splendeurs et des fascinations d'une vie qu'elle ne connaissait pas, regrette son pâtre bien-aimé, dont elle a été séparée contre son gré.

D'après ce système, le drame se divise en cinq sections suffisamment distinguées par les formules initiales et finales.

Première section : La bergère est confiée aux soins des *dames d'honneur*, ou *filles de Jérusalem*, qui doivent la préparer à recevoir la visite de son auguste adorateur, Salomon. Tentative infructueuse du roi pour faire partager son amour à la jeune fille.

Deuxième section : La jeune fille raconte aux filles de Jérusalem comment ses frères ont eu la cruauté de l'arracher à son bien-aimé.

Troisième section : Entrée du cortège royal à Jérusalem. Le pâtre suit sa fiancée pour essayer de la recouvrer; il produit par sa constance une impression favorable sur ses compagnons.

Quatrième section : La jeune fille raconte ses songes. Les flatteries et les promesses du roi sont impuissantes à triompher de sa résistance.

Cinquième section : Le pâtre parvient à reprendre sa bien-aimée et retourne chez lui. Chemin faisant, ils retrouvent l'arbre à l'ombre duquel ils ont pour la première fois engagé leur foi. Les frères de la jeune fille répètent les promesses qu'ils avaient faites.

Voilà, en quelques mots, la théorie de l'interprétation littérale. Il ne faut pas croire cependant que l'interprétation allégorique soit définitivement abandonnée. Elle a trouvé encore en Allemagne de nombreux et d'ardents champions, parmi lesquels nous citerons : Hug, Kaiser, Rosenmüller, Hahn, Hengstenberg.

Nous avons dit plus haut qu'on avait fait de nombreux rapprochements entre le *Cantique des cantiques* et certains poèmes de même nature appartenant à la littérature musulmane des langues arabe, persane et turque. Chardin, William, Jones, d'Herbelot, ont fait de ces rapprochements. Rosenmüller met très-ingénuement en regard du poème hébreu un *ghazal* de Hafiz, paraphrasé par un commentateur turc. Rien, en effet, ne peut donner une idée plus nette et plus précise de ce système, qui consiste à partir d'une donnée littérale pour arriver aux déductions philosophiques les plus incroyables, que les commentaires de l'école *soufi*. Ainsi, dans Hafiz, où il n'est extérieurement question que de fleurs, de roses, de soleil, de vin, de coupes, d'échansons à la joue vermeille, de rossignols, d'ivresse et autres choses tout aussi positives, les commentateurs soufis s'ingénient à retrouver les théories les plus subtiles et les plus raffinées sur l'amour de Dieu, l'anéantissement de l'égo

humain et son absorption dans le tout divin, le détachement des choses de ce monde, etc. Ajoutons que les allégoristes s'appuient toujours, pour soutenir leurs opinions sur le *Cantique des cantiques*, sur ce que, dans la Bible, Jéhovah est fréquemment représenté, par métaphore, comme l'époux de la nation d'Israël, qui lui fait souvent des infidélités pour reporter son adoration aux faux dieux.

En France, les savants qui ont fait une étude approfondie du *Cantique des cantiques* sont bien moins nombreux qu'en Allemagne et dans tous les pays protestants, où la Bible est un livre de lecture journalière. Cependant M. Renan a publié, en 1860, un livre intitulé : *le Cantique des cantiques traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème*. Cette traduction est divisée en actes et en scènes, avec chœurs. Dans son étude, M. Renan émet l'opinion que le poème hébreu n'est ni mystique ni purement érotique; il est moral. C'est le triomphe de l'amour sincère et honnête, qui préfère la pauvreté à la honte. Salomon n'est point l'objet de l'amour de la Sulamite; enlevée pour le harem du roi, cette jeune bergère n'est point séduite par l'éclat de la cour ni par l'amour de Salomon, qui veut l'épouser. Elle regrette ses compagnes, sa tribu, et reste fidèle au souvenir de son fiancé, jeune berger, qui parvient enfin à la délivrer et à la ramener au village natal. On voit que cette interprétation se rapproche beaucoup de l'une de celles que nous avons déjà énumérées.

Voltaire, qui maniait si habilement le sarcasme, ne pouvait manquer de mettre en évidence quelques-uns des passages du *Cantique des cantiques*, où notre prudence moderne trouve matière à scandale. « Un roi galand, dit-il, a pu faire dire à sa maîtresse : « Mon bien-aimé est comme un bouquet de myrte, » il demeurera entre mes tetons. » Il a pu lui-même lui parler ainsi : « Votre nombril est » comme une coupe dans laquelle il y a tous » jours quelque chose à boire; votre ventre » est comme un boisseau de froment; vos » tetons sont comme deux faons de chevreuil » et votre nez est comme la tour du mont » Liban. » Puis il ajoute : « J'avoue que les » éloges de Virgile sont d'un autre style; » mais chacun a le sien, et un Juif n'est pas » obligé d'écrire comme Virgile. »

Il y a peut-être un peu d'injustice dans ce trait final, et l'on ne devrait comparer à Virgile l'auteur du *Cantique des cantiques* qu'en tenant compte de la différence des temps, du génie particulier à chaque race et d'une foule d'autres circonstances. Nous serions plus tenté d'approuver Voltaire quand, après avoir cité cet autre passage : « Notre sœur est encore petite, elle n'a point de tetons; que ferons-nous de notre sœur ? Si c'est un mur, bâtissons dessus; si c'est une porte, fermons-la, » il trouve étrange qu'on ait pu voir là-dans une allégorie du mariage de Jésus-Christ avec son Église. « Il faut avouer, » marque-t-il avec beaucoup de raison, que l'allégorie est un peu forte, et qu'on ne voit pas ce que l'Église pourrait entendre quand on lui dit que sa petite sœur n'a point de tetons. »

On vient de voir quelle profusion de commentaires contradictoires a engendrés l'interprétation du *Cantique des cantiques*, et nous n'avons signalé que les principaux, les plus saillants, ceux qui, pour ainsi dire, ont fait école. Il nous semble donc superflu, pour ne pas dire scabreux, de donner ici notre opinion personnelle; pour mettre le lecteur en mesure de se décider par lui-même, nous allons transcrire ce morceau célèbre, *mais en latin seulement*, par excès de prudence, car si

« Le latin dans les mots brave l'honnêteté, la langue française a plus de retenue ou, si on le préfère, plus de prudence.

CANTICUM CANTICORUM SALOMONIS

Quod hebraice dicitur Schir Haschidim.

CAPUT PRIMUM.

1. Osculetur me osculo oris sui : quia meliora sunt ubera tua vino.
2. Fragrantia unguentis optimis. Oleum effusum nomen tuum : ideo adolescentula dilexerunt te.
3. Trahe me post te curremus in odorem unguentorum tuorum. Introduxit me rex in cellaria sua : exultabimus et letabimur in te, memores uberum tuorum super vinum recti diligunt te.
4. Nigra sum, sed formosa, filiae Jerusalem, sicut tabernacula Cedar, sicut pelles Salomonis.
5. Nolite me considerare quod fusca sim, quia decoloravit me sol : filii matris mee pugnaverunt contra me, posuerunt me custodem in vineis : vineam meam non custodivi.
6. Indica mihi quem diligit anima mea, ubi pascas, ubi cubes in meridie, ne vagari incipiam post greges sodalium tuorum.
7. Si ignoras te, o pulcherrima inter mulieres, egredere, et abi post vestigia gregum, et pascas hœdas tuas juxta tabernacula pastorum.
8. Equitavi me in curribus Pharaonis assimilavi te amica mea.
9. Pulchra sunt genae tue sicut turturis : collum tuum sicut monilia.
10. Mureculas aureas faciemus tibi, vermiculatas argento.
11. Dum esset rex in accubitu suo, nardus mea dedit odorem suum.
12. Fasciculos myrrhæ dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur.
13. Botrus cyprî dilectus meus mihi, in vineis Engaddi.
14. Ecce tu pulchra es, amica mea, ecce tu pulchra es oculi tui columbarum.

15. Ecce tu pulcher es, dilecte mi, et decorus. Lectulus noster floridus :

16. Tigna domorum nostrorum cedrina, laquearia nostra cypressina.

CAPUT II.

1. Ego dos campi, et lilium convallium.
2. Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias.
3. Sicut malus inter ligna sylvarum, sic dilectus meus inter filios. Sub umbra lilium, quem desideraveram, sed et fructus ejus dulcis gutturi meo.
4. Introduxit me in cellam vinariam, ordinavit in me caritatem.
5. Fulcite me floribus, stipate me malis : quia amore languo.
6. Læva ejus sub capite meo, et dextera illius amplexabitur me.
7. Adjuro vos, filiae Jerusalem, per caprea cervosque camporum, ne suscitatis, neque evigilare faciat dilectam, quoadusque ipsa velit.
8. Vox dilecti mei, ecce iste venit saliens in montibus, transiliens colles.
9. Similis est dilectus meus capream hinnuloque cervorum. En ipse stat post parietem nostrum : respiciens per fenestras, prospiciens per cancellos.
10. En dilectus meus loquitur mihi : Surge, propere, amica mea, columba mea, et formosa mea, et veni.
11. Jam enim hiems transiit, imber abiit, et recessit.
12. Flores apparuerunt in terra nostra, tempus putationis advenit : vox turturis audita est in terra nostra :
13. Ficus protulit grossos suos : vinea florentes dederunt odorem suum. Surge, amica mea, speciosa mea, et veni :
14. Columba mea in foraminibus petrae, in caverna materie, ostende mihi faciem tuam, sonet vox tua in auribus meis : vox enim tua dulcis, et facies tua decora.
15. Capite nobis vulpes parvulas, quæ demoluntur vineas : nam vinea nostra floruit.
16. Dilectus meus mihi, et ego illi, qui pascitur inter lilia.
17. Donec aspiet dies, et inclinentur umbrae. Revertere : similis esto, dilecte mi, capream hinnuloque cervorum super montes Bethor.

CAPUT III.

1. In lectulo meo per noctes quævisi quem diligit anima mea, quævisi illum et non inveni.
2. Surgam, et circuibo civitatem : per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea : quævisi illum, et non inveni.
3. Invenierunt me vigiles, qui custodiunt civitatem. Num quem diligit anima mea, vidistis ?
4. Paululum cum pertransissem eos, inveni quem diligit anima mea : tenui eum : nec dimittam, donec introducam illum in domum matris mee, et in cubiculum genitricis mee.
5. Adjuro vos, filiae Jerusalem, per caprea cervosque camporum, ne suscitatis, neque evigilare faciat dilectam, donec ipsa velit :
6. Quæ est ista quæ ascendit per desertum, sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ, et thuris, et universi pulveris pigmentarii ?
7. En lectulum Salomonis sexaginta fortes ambiunt ex fortissimis Israël :
8. Omnes tenentes gladios, et ad bella doctissimi : cunctosque ensis super femur suum protulerunt timores nocturnos.
9. Perculsum fecit sibi rex Salomon de lignis Libani :
10. Columnas ejus fecit argenteas, reclinatorium aureum, ascensum purpureum : media caritate constravit propter filias Jerusalem.
11. Egredimini et videte, filie Sion, regem Salomonem in diadematæ, quæ coronavit illum mater sua in die desponsationis illius, et in die lactiz cunis ejus.

CAPUT IV.

1. Quam pulchra es, amica mea, quam pulchra es ! Oculi tui columbarum absque eo quod intrinsecus lateat. Capilli tui sicut greges caprarum, quæ ascendunt de monte Galaad.
2. Dentes tui sicut greges tonsarum, quæ ascendunt de lavacro, omnes gemellis fetibus, et steritis non est inter eas.
3. Sicut vitæ coccinea, labia tua : et eloquium tuum dulce. Sicut fragmen mali punici, ita genæ tuæ, absque eo quod intrinsecus lateat.
4. Sicut turris David collum tuum, quæ adificata est cum propugnaculis : mille clipei pendunt ex ea, omnis armatura fortium.
5. Duo ubera tua, sicut duo hinnuli capreae gemelli, qui pascuntur in liliis.
6. Donec aspiet dies, et inclinentur umbrae, vadam ad montem myrrhæ, et ad collem thuris.
7. Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.
8. Veni de Libano, sponsa mea, veni de Libano, veni : coronaberis de capite Amana, de vertice Sanir et Hermon, de cubilibus leonum, de montibus pardorum.
9. Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum, et in uno crine colli tui.
10. Quam pulchra sunt mamme tue, soror mea sponsa : pulchriora sunt ubera tua vino, et odor unguentorum tuorum super omnia aromata.
11. Favus distillans labia tua, sponsa, mel et lac sub lingua tua : et odor vestimentorum tuorum sicut odor thuris.
12. Hortus conclusus, soror mea sponsa, hortus conclusus, fons signatus.
13. Emissiones tue paradisus malorum punicorum cum pomorum fructibus. Cyprî cum nardo.
14. Nardus et crocus, fistula et cinnamomum cum universis lignis Libani, myrrha et aloë cum omnibus primis unguentis.
15. Fons hortorum : puteus aquarum viventium, quæ fluunt impetu de Libano.
16. Surge, Aquilo, et veni, Auster, perfila mentum meum, et fluant aromata illius.

CAPUT V.

1. Veniat dilectus meus in hortum suum, et comedat fructum pomorum suorum. Veni in hortum meum, soror mea sponsa, messui myrrham meam cum aromatibus meis : comedi favum cum melle meo, bibi vinum meum cum lacte meo : comeditis, amici, et bibite, et inebriamini, carissimi.
2. Ego dormio, et cor meum vigilat : vox dilecti mei pulsantis : Aperi mihi, soror mea, amica mea, columba mea, immaculata mea : quia caput meum plenum est rore, et cincinni mei guttis nocturni.

3. Expollavi me tunica mea, quomodo induar illa? lavi pedes meos, quomodo inquinabo illos?

4. Dilectus meus misit manum suam per foramen, et venter meus intremuit ad tactum ejus.

5. Surrexi, ut aperirem dilecto meo : manus mea stillaverunt myrrham, et digiti mei pleni myrrha probatissima.

6. Pessulum ostii mei aperui dilecto meo : at ille declinaverat, atque transierat. Anima mea liquefacta est, ut locutus est : quissivi, et non inveni illum : vocavi, et non respondit mihi.

7. Invenierunt me custodes qui circumneunt civitatem : percuressunt me, et vulneraverunt me : tulitunt pallium meum mihi custodes murorum.

8. Adjuvo vos, filiae Jerusalem, si inveneritis dilectum meum, ut nuntiatis ei quia amore langueo.

9. Qualis est dilectus tuus ex dilecto, ô pulcherrima mulierum? qualis est dilectus tuus ex dilecto, quia sic adjurasti nos?

10. Dilectus meus candidus et rubicundus, electus ex millibus.

11. Caput ejus aurum optimum : comae ejus sicut elate palmarum, nigrae quasi corvus.

12. Oculi ejus sicut columbae super rivulos aquarum, quia lacte sunt loti, et resident juxta fluentia plenissima.

13. Genae illius sicut areolae aromatum consitae a pigmentariis. Labia ejus lilium distillantia myrrham primam.

14. Manus illius tornatiles aureae, plene hyacinthis. Venter ejus eburneus, distinctus sapphiris.

15. Crura illius columnae marmoreae, quae fundatae sunt super bases aureas. Species ejus ut Libani, electus ut cedri.

16. Guttur illius suavissimum, et totus desiderabilis : talis est dilectus meus, et ipse est amicus meus, filius Jerusalem.

17. Quo abiit dilectus tuus, ô pulcherrima mulierum? quo abiit dilectus tuus, et quoremus cum tecum.

CAPUT VI.

1. Dilectus meus descendit in hortum suum ad areolam aromatum, ut pascatur in hortis et lilium colligat.

2. Ego dilecto meo, et dilectus meus mihi, qui pascitur inter lilium.

3. Pulchra es, amica mea, suavis, et decora sicut Jerusalem : terribilis ut castrorum acies ordinata.

4. Averte oculos tuos a me, quia ipsi me volaverunt fecerunt. Capilli tui sicut grex caprarum, quae apparuerunt de Galaad.

5. Dentis tui sicut grex ovium, quae adscenderunt de lavacro, omnes gemellis foetibus, et sterilibus non est in eis.

6. Sicut cortex mali punici, sic genae tuae absque occultis tuis.

7. Sexaginta sunt reginae, et octoginta concubinae, et adolescentularum non est numerus.

8. Una est columba mea, perfecta mea, una est matris suae, electa gentrici suae. Viderunt eam filiae, et beatissimam praedicaverunt : reginae et concubinae, et laudaverunt eam.

9. Quae est ista, quae progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut Luna, electa ut Sol, terribilis ut castrorum acies ordinata?

10. Descendi in hortum nucum, ut viderem poma convallium et inspicierem si florisset vinea, et germinasset male punicæ.

11. Nescivi : anima mea conturbavit me propter quadrigas Aminadab.

12. Revertere, revertere, Sulamitis : revertere, revertere, ut intueamur te.

CAPUT VII.

1. Quid videbis in Sulamite, nisi choros castrorum? Quam pulchri sint gressus tui in calcamentis, filia principis! Junctione femorum tuorum, sicut monilia quae fabricata sunt manu artificis.

2. Umbilicus tuus crater tornatilis : nunquam indigena poculis. Venter tuus sicut acervus tritici, vallatur liliis.

3. Duo ubera tua, sicut duo hinnuli gemelli capreæ.

4. Collum tuum sicut turris eburnea. Oculi tui sicut piscinae in Hesebon, quae sunt in porta filiae multitudinis. Natus tuus sicut turris Libani, quae respicit contra Damascus.

5. Caput tuum ut Carmelus : et comae capitis tui, sicut purpura regis vincita canalibus.

6. Quam pulchra es, et quam decora carissima in deliciis!

7. Statura tua assimilatæ est palmæ, et ubera tua botris.

8. Dixi : Ascendam in palmam et apprehendam fructus ejus : et erunt ubera tua sicut botri vineæ : et odor oris tui sicut malorum.

9. Guttur tuum sicut vinum optimum, dignum dilecto meo ad potandum, libumque et dentibus illius nō ruminandum.

10. Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus.

11. Veni, dilecte mi, egrediamur in agrum, commemorare in villis.

12. Mane surgamus ad vineas, videamus si floruit vinea, si flores fructus parturiunt, si floruerunt mala punicæ : ibi dabo tibi ubera mea.

13. Mandragorae dederunt odorem. In portis nostris omnia poma : nova et vetera, dilecte mi, servavi tibi.

CAPUT VIII.

1. Quis mihi det te fratrem meum fugientem ubera matris meae, ut inveniam te foris, et deosculer te, et jam me nemo despiciat?

2. Apprehendam te, et ducam in domum matris meae : ibi me docebis, et dabo tibi poculum ex vino condito, et mustum malorum granatorum meorum.

3. Lava ejus sub capite meo, et dextera illius amplexabitur me.

4. Adjuvo vos, filiae Jerusalem, ne suscitatis, neque evigilare faciat dilectam, donec ipsa velit.

5. Quae est ista, quae ascendit de deserto, deliciis affluens, innoxia super dilectum? Sub arbore malo suscitavi te : ibi corrupta est mater tua, ibi violata est genitrix tua.

6. Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum : quia fortis est ut mors dilectio, dura sicut infernus emulatio : lampades ejus, lampades ignis atque flammarum.

7. Aquae multae non poterunt extinguere caritatem, nec flumina obruent illam : si deleverit homo omnem substantiam domus suae pro dilectione, quasi nihil despiciet eam.

8. Soror nostra parva, et ubera non habet : quid faciemus sorori nostrae in die quando alloquenda est?

9. Si murus est, edificemus super eum propugnacula argentea : si ostium est, compingamus illud tabulis cedrinis.

10. Ego murus : et ubera mea sicut turris, ex quo facta sum coram eo quasi pacem repertis.

11. Vineam fuit pacifico in ea, quae habet populos : tradidit eam custodibus, vir affert pro fructu ejus mille argenteos.

12. Vineam meam coram me est. Mille tui pacifici, et ducem his, qui custodiunt fructus ejus.

13. Quae habitas in hortis, amici auscultant : fac me audire vossem tuam.

14. Euge, dilecte mi, et assimilare capreæ hinnuloque cervorum super montes aromatum.

— Allus. hist. Cantique de Siméon. V. NUNC DIMITTIS...

Cantique de la Vierge Marie, paroles de Th. de Bèze. C'est dans les paroles que réside le principal mérite de cette œuvre incontestablement remarquable. La mélodie n'a pas la sombre ardeur du choral de Luther ; c'est la simple psalmodie de l'époque, qui n'emprunte sa valeur qu'à l'accentuation de l'interprète. Dans les vers, au contraire, éclate une ferveur, une adoration indicibles, qui font de ce psaume une composition hors ligne.

C'est le Seigneur, du -

- quel le nom tant ma-gui - fi -

- que Mon A - me va chan - tant.

C'est le Seigneur u - ni - que

Ren - dant mon cœur si gai qu'il

en tres-sail-le et chan - te. Puis-

- qu'il a re-gar - dé sa très-humble ser-

- van - te, dont el - le, pour ja -

- mais, Par jus - te re - nom - mé -

- e, D'a - ge en a - ge se - ra

très - heu - reu - se nom - mé - e.

DEUXIÈME COUPLET.

C'est en moi que le fort a montré sa puissance. Le nom duquel est saint montra sa bienveillance. Aux siens, de fils en fils, sa clémence éternelle. Froissant dessous son bras des fleurs le cœur rebelle. Par leurs propres desseins dégradant la hauteur. Des grands, et des plus bas haussant la petitesse.

TROISIÈME COUPLET.

Les affamés il a fourni de nourriture ; Les riches renvoyés sans aucune pâture, Israël, son enfant, soulevé par sa dextre. Records de sa parole, et daignant reconnaître A son serf Abraham la promesse donnée, Y comprenant aussi à jamais sa lignée.

Cantigas (LES), en espagnol les *Cantigas*, titre d'un recueil de poésies du roi Alphonse le Sage, qui monta sur le trône de Léon et de Castille en 1252. Le jésuite Mariana a dit avec finesse de ce souverain : « Il était plus apte à l'étude des lettres qu'au gouvernement de ses sujets ; il contemplait les cieux, il observait les étoiles, mais il oubliait la terre et il perdait son royaume. » (*Histoire d'Espagne*, livre XIII, chap. xx).

Ses *Cantigas*, dont le nombre s'élève à 401, sont composées en vers de six à douze syllabes et rimées avec une grande exactitude, dans un tour et une mesure qui appartiennent à la poésie provençale. Ils sont consacrés aux louanges de la Vierge, en l'honneur de laquelle ce roi fonda, l'an 1279, un ordre religieux et militaire. Il ordonna de chanter perpétuellement ces poèmes dans l'église de Santa-Maria de Murcie. (V. Laborde, *Itinéraire de l'Espagne*, Paris, 1809, in-8°, page 185 du tome II.) Les poésies d'Alphonse le Sage ont été écrites en galicien.

CANTIUM, nom donné par César, dans ses *Commentaires*, à la partie S.-E. de la Grande-Bretagne, au S. de l'embouchure de la Tamise, pays qui forme aujourd'hui le comté de Kent. Le promontoire *Cantium* était le cap appelé de nos jours North-Foreland.

CANTIUNCULA (Claude), dont le vrai nom français était *Chansonnette*, jurisconsulte lorrain, né à Metz, mort en 1560. Il fut recteur de l'université de Bâle, fut chargé de plusieurs négociations entre l'empereur Charles-Quint et la Suisse, et devint enfin chancelier des possessions autrichiennes en Alsace. On a de lui : *Topica exemplis legum illustrata* (Bâle, 1520) ; *Paraphrases in tres primos libros*

Institutionum Justiniani (Louvain, 1549) ; *De officio judicis* (1543), etc.

CANTON s. m. (kan-ton. — La signification primitive de *canton* était celle de coin, d'angle, etc. ; l'italien *canto* et le provençal *canton*, *canton*, sont encore pris dans ce sens, qu'on retrouve aussi dans ce terme technique emprunté à la langue du théâtre : « Parler à la *cantonade*, » c'est-à-dire dans un des coins de la scène, et dans le terme, usité surtout à la campagne, de *chanteau*, morceau de pain coupé d'une certaine façon. L'origine de ce mot est germanique : en ancien haut-allemand *kant*, coin, extrémité, bord, limite, frontière ; en allemand moderne, *kante* ; en anglo-saxon, *cant* ; en anglais *cantle* ; en hollandais, en danois, en suédois, *kant*, etc. Le mot *cantine*, dans lequel on a voulu voir un congénère de *cantelle*, se rattache plus naturellement à la racine germanique d'où dérive *canton* ; la définition exacte de ce qu'on entendait autrefois par *cantine* servirait à le prouver : coffret divisé en compartiments où l'on place des bouteilles et des fioles ; par extension, on a donné le nom de *cantine* à l'endroit même où se trouvait ce coffret. On retrouve en italien les dérivés analogues *canto*, *cantone*, *cantina*, *cantinella*, et en espagnol *canton*, *cantina*. On doit encore rapporter à la même racine le mot français *échantillon*, qu'on écrivait autrefois *eschantillon*, et qui dérive directement de *chantel*, morceau, coupon, quartier. Le mot quartier, dans le sens de quartier de viande, et de quartier d'une ville, nous montre fort bien comment le mot *canton* a pu devenir successivement *chanteau* et *échantillon*. Portion limitée d'un territoire ; contrée : *Notre CANTON. Dans ces CANTONS. Être connu de tout le canton.*

... C'était à la campagne, Dans un certain *canton* de la basse Bretagne Appelé Quimper-Corentin.

LA FONTAINE.

Au bout de quelques jours, le voyageur arrive En un certain *canton* où Téthys sur la rive Avait laissé mainte hultre, et notre rat d'abord Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.

LA FONTAINE.

« Lieu, région : *Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est ; qu'il se regarde comme égaré dans ce CANTON détourné de la nature.* (Pasc.)

— Administr. Sous-division des arrondissements français, formant, au point de vue judiciaire, le ressort d'une justice de paix : *Un arrondissement composé de douze CANTONS.* « *Chef-lieu de canton*, Commune où se trouve le siège du juge de paix du canton.

— Politic. En Suisse, Chacun des Etats qui composent la confédération :

On connaît moins, dans leur *canton*, Le latin que le bas-breton ; Mais ils boivent, comme il me semble, Mieux que tous les *cantons* ensemble.

BOISROBERT.

« *Grands cantons*, Cantons de Zurich, de Berne, de Lucerne, de Bâle, de Fribourg, de Soleure et de Schaffhouse. « *Petits cantons*, Ceux de Schwytz, d'Uri, d'Unterwald, de Zug, de Glaris et d'Appenzel.

— Eaux et for. Portion déterminée d'un bois.

— Ponts et chauss. Partie de route confiée aux soins d'un cantonnier.

— Blas. Pièce de premier ordre, de figure carrée, qui est, quant aux dimensions, la neuvième partie de l'écu, et qui se place ordinairement à l'angle dextre du chef, quelquefois à l'angle senestre, ce qu'il faut alors spécifier en blasonnant. Il diffère du *franc-canton* en ce que celui-ci est un peu plus grand et se met toujours à l'angle dextre : *Cusé de Bourg-neuf : D'argent, au sautoir de sable, au CANTON de gueules, chargé de deux poissons d'argent en fasce.* « L'un des quatre vides carrés ou triangulaires que forme sur l'écu la croix ou le sautoir : *L'Espine : D'argent, à la croix de gueules, à un aubépin de sinople au premier CANTON.*

— Encycl. Dans notre organisation politique et administrative, le *canton* est une circonscription territoriale formée généralement de plusieurs communes et faisant partie de l'agglomération plus considérable qui prend le nom d'arrondissement ; cependant, il arrive parfois qu'une ville et même une partie de ville forment à elles seules un *canton*. Le *canton* existait déjà sous l'ancienne monarchie ; il portait alors le nom de *vignerie*, et lorsque, sur la proposition de Sieyès et de Thourét, l'Assemblée constituante décréta, le 26 février 1790, la nouvelle division territoriale de la France, le *canton* fut établi comme circonscription administrative de laquelle dépendaient les municipalités ou communes. La constitution de l'an III, en supprimant les districts, donna même au *canton* une importance réelle ; mais il n'en jouit que peu de temps. Le Consulat, revenant au système de la Constituante, rétablit le district sous le nom d'arrondissement communal, en lui donnant plus d'étendue que n'en avait eue le district, et en ôtant au *canton* tout caractère administratif. Le premier projet de loi électorale présenté le 18 décembre 1815 et reposant sur le principe de l'élection à deux degrés, rétablissait le *canton*, en fixant au chef-lieu de *canton* les assemblées d'électeurs au premier degré. Le

système des assemblées cantonales et du suffrage à deux degrés ne fut pas adopté par la Chambre des députés, malgré l'appui que lui prêta M. de Villèle. « C'est une grande question que vous venez de décider, dit à ce sujet M. de Villèle ; la commission et les ministres s'étaient réunis pour proposer le système du *canton*, moins pour favoriser une classe privilégiée que pour étendre le droit d'élection au plus grand nombre possible. »

En 1829, lors de la discussion du projet de loi sur l'organisation communale, la question du *canton* reparut. Le *canton* fut alors soutenu par l'opposition, c'est-à-dire par le même parti politique qui l'avait fait rejeter en 1816. En 1833, l'organisation administrative du *canton* fut examinée de nouveau avec la loi sur l'organisation des conseils généraux et des conseils d'arrondissement. Des hommes importants, tels que MM. Bresson, Rambuteau, Bérard et Lherbette, proposèrent de substituer à la division par arrondissement la division cantonale. Selon le plus expérimenté de ces orateurs, M. de Rambuteau, cette substitution n'était qu'une question de temps. En 1836, la discussion de la loi sur l'administration municipale fit renaitre la question. Le rapporteur, M. Vivien, énumérant les intérêts localisés au *canton*, et les développements que ces intérêts sont aptes à recevoir, proposa d'introduire dans la loi une disposition qui devait prendre place parmi celles qui se rapportent aux travaux et aux biens intéressant plusieurs communes, et qui aurait consisté à prescrire au chef-lieu de *canton* une réunion annuelle de tous les maires des diverses communes composant le *canton*. Cette réunion aurait été chargée de donner son avis sur les intérêts communs du *canton*, et aurait été investie de certaines attributions. On combattit cette proposition en se retranchant derrière l'expérience faite par la constitution de l'an III. Selon le ministre de l'intérieur d'alors, cette création aurait abouti à l'asservissement des communes formant le *canton* au profit de la commune chef-lieu.

La discussion des lois organiques destinées à compléter la constitution de 1848 devait encore une fois poser la question devant les Assemblées législatives. Le projet présenté au nom du conseil d'Etat avait pour rapporteur M. Vivien, alors président de la section de législation. Ce choix indiquait que le système cantonal avait prévalu au conseil d'Etat. D'après ce système, chaque *canton* avait un conseil composé de son représentant au conseil général, de son juge de paix et de délégués des conseils municipaux en nombre égal à celui des communes. Ce conseil devait tenir quatre sessions ordinaires de dix jours après les sessions ordinaires des conseils municipaux ; il pouvait en outre être convoqué en sessions extraordinaires par le préfet. Ses attributions consistaient dans la formation de la liste annuelle du jury, dans la répartition du contingent. Il était appelé à donner son avis sur les questions de vicinalité, de régime des eaux, de salubrité et d'agriculture ; il était chargé de la répartition des fonds alloués par l'Etat aux établissements de bienfaisance, etc. Les événements politiques qui survinrent à la fin de 1851 empêchèrent la discussion de ce projet. Aujourd'hui, le *canton* n'est plus qu'une subdivision judiciaire dans le ressort de laquelle s'exerce la juridiction du juge de paix.

Néanmoins, il sert encore de base à certaines opérations purement administratives. Le tirage au sort pour le recrutement de l'armée se fait au chef-lieu de *canton* ; le conseil de révision y tient ses séances. Enfin, les communes qui composent le *canton* y sont réunies pour élire les membres du conseil général et du conseil d'arrondissement.

La France compte 2,931 *cantons*.

CANTON ou KOUANG-TOUNG, ville et port maritime de la région méridionale de la Chine, capitale de la province de son nom, à 1,760 kilom. S.-O. de Pékin, par 23° 7' de lat. N., et 110° 54' de long. E. Pendant longtemps, le port de Canton a été le seul qui fût ouvert au commerce européen ; cette circonstance avait donné à cette ville une importance toute spéciale, qui a diminué depuis qu'un traité, arraché à la Chine par plusieurs défaites, a ouvert divers ports qui sont rapidement devenus le théâtre d'affaires extrêmement actives. Néanmoins, cette ville est toujours très-importante. On en porte la population à 1 million d'habitants ; M. de Montigny, consul français, l'a même évaluée, en y comprenant les faubourgs, à 1 million et demi.

Description de la ville. La ville de Canton est située sur un golfe que forme la réunion du Tchu-Kiang (que les Européens nomment le Tigre) et du Ge-Kiang, et se trouve à 64 kilom. de la mer. Les environs sont le séjour d'une population surabondante qui, ne trouvant plus à se loger sur la terre, établit son domicile sur les eaux ; une multitude de bateaux nommés *sampans*, et placés les uns à côté des autres, forment des quartiers d'un aspect tout particulier. On évalue à 100,000 les habitants de cette cité flottante, qui sont généralement des coolis.

Deux cités forment la ville de Canton : la vieille ville, placée à quelque distance du fleuve, est, selon l'usage en Chine, entourée d'une muraille peu élevée, mais épaisse de 6 à 8 m., et n'ayant, pour communiquer avec le dehors, qu'un petit nombre de portes voû-

tées; l'accès dans l'intérieur est rigoureusement interdit aux étrangers. Une population active et bruyante encombre des rues étroites et tortueuses, et la vie industrielle s'y montre de tous les côtés. La nouvelle ville, contiguë à la première, occupe dans la plaine un vaste emplacement; elle n'est point entourée de murs, et les Chinois ne la regardent que comme un faubourg. Elle longe la rivière de Canton, dont les différents bras forment les rues que l'on parcourt en bateau, et qui sont bordées de trottoirs fort étroits, lesquels ne laissent que la place nécessaire pour mettre le pied du descendant des bateaux.

Les factoreries, détruites en 1823 par un incendie qui réduisit en cendres plus de 10,000 maisons, furent rebâties promptement; elles forment une longue série d'enceintes renfermant plusieurs maisons fort belles, bâties à l'euro-péenne, sans magasins, et séparées de la rivière par de magnifiques jardins qui servent exclusivement à la promenade des résidents étrangers. Les factoreries sont séparées de la ville par les murailles; l'entrée n'en est permise qu'aux marchands *hongs*; aucun autre Chinois n'y est admis, sauf les coolies des maisons européennes, portant imprimé sur leur dos le nom du maître qu'ils servent. Toutefois, nous devons ajouter que la dernière guerre avec les puissances européennes a bouleversé un peu cet état de choses, en faisant tomber en désuétude ces prohibitions rigoureuses. Nous venons de nommer les négociants chinois qui portent le nom de *hongs*; voici en peu de mots l'origine et l'explication de cette dénomination : jusqu'en 1843, le gouvernement chinois, obéissant à l'orgueilleux mépris qu'il a constamment professé pour les nations étrangères, pensait que ses fonctionnaires à Canton se dégraderaient s'ils avaient des intérêts quelconques à débattre avec les Européens. Il avait donc institué un corps de marchands (*hongs* ou *hang* en chinois) pouvant seuls traiter avec les barbares. Les membres de cette corporation, appelés *hanistes*, étaient chargés de la perception des droits, dont ils étaient responsables; ils opéraient les achats et les ventes; les lettres des commerçants étrangers au vice-roi ou gouverneur devaient être adressées aux *hanistes*, et c'était à ceux-ci que l'autorité supérieure transmettait ses réponses. Ces *hanistes* étaient au nombre de douze, et ils n'obtenaient leur privilège lucratif qu'en payant au gouvernement chinois des sommes très-considérables. Toutefois, les nombreuses contestations qu'ils avaient avec les consuls étrangers rendaient leur position difficile et quelquefois même dangereuse.

Port; entrée de Canton par la mer. Le golfe au fond duquel est situé Canton est un véritable bras de mer, dont l'immense étendue est couverte d'îles. Les approches de la rivière de Canton (tel est le nom que lui donnent les Européens) sont probablement plus sûres que celles de toute autre grande rivière du globe, puisqu'il n'y a aucun banc de sable à l'entrée, et que les canaux qui séparent les îles de l'embouchure n'offrent aucun danger sérieux pour la navigation. On peut donc, lorsque le temps est clair, passer sans pilote dans le chenal qui paraît offrir le plus d'avantages; mais on doit faire attention aux marées, dont la direction est subordonnée à celle des vents dominants. Un grand nombre d'îles et de canaux se rencontrent ensuite jusqu'au débouché de la rivière de Canton, que les Chinois appellent Choo-Keang. Les deux îles Wangtong en partagent l'entrée en deux canaux : celui de l'Ouest, ordinairement couvert de jonques chinoises; celui de l'Est, le plus fréquenté par les Européens. Le nom de *Bocca-Tigris*, que les Portugais lui donnèrent dans le principe, a été conservé par quelques nations européennes. On rencontre ensuite des bas-fonds dangereux appelés Petite-Barre et Seconde-Barre; on les traverse par des passages étroits et qui exigent que les pilotes fassent usage d'un grand nombre d'embarcations, dont les unes balisent les canaux et les autres servent à remorquer les bâtiments qui touchent fréquemment en ces endroits et qui restent pendant une marée dans une situation dangereuse. Ces accidents proviennent de ce que souvent deux ou trois navires se poussent l'un l'autre, attendu qu'il ne faut pas laisser à la mer le temps de se retirer après qu'elle a monté assez haut pour permettre à un bâtiment de passer sur les lieux dangereux. On rencontre ensuite plusieurs ancrages, tels que celui de la lagode de Heou-tun et celui de Wampoa. Ce dernier mouillage est formé du côté du nord par des terres basses inondées, et du côté du sud par deux îles, dont l'une se nomme l'île des Français et l'autre l'île des Danois. Ce mouillage est fort bon; c'est là que séjournent les vaisseaux marchands des diverses nations qui trafiquent avec le Céleste-Empire; mais devant la ville, il y a à peine assez de place pour que deux grands navires puissent s'affourcher à côté l'un de l'autre. Aussi, de Wampoa les cargaisons sont transportées à Canton dans de larges bateaux ou chaloupes plus légères.

Mouvement de la navigation, commerce, industrie. Le mouvement maritime du port de Canton s'est développé dans des proportions considérables, ainsi que l'indiquent les chiffres que nous allons emprunter à des documents officiels anglais et français. En 1843, il est entré dans le port de cette ville 76 navires

anglais, jaugeant ensemble 33,994 tonneaux; en 1855, 395 navires de toutes nations, jaugeant 180,328 tonneaux; en 1856, 420 navires d'un tonnage total de 212,221 tonneaux; en 1857, dernière année dont les résultats soient connus, il était arrivé à Canton et à Wampoa 520 navires jaugeant 215,878 tonneaux. Les droits acquittés par les Anglais seulement, au personnel des douanes chinoises, s'élevaient cette même année à 12,043 taels, soit 2,165,038 fr. Mais ces droits représentent à peine les trois cinquièmes de ce qu'ils auraient dû produire, si la perception s'était opérée complètement et régulièrement. Ces droits énormes ont longtemps entravé la navigation européenne avec Canton; mais les événements de 1858 ont modifié les tarifs en faveur des marchandises étrangères, et ouvert à l'Europe cinq autres ports sur ce point du littoral asiatique.

M. Montigny, dans son *Manuel du négociant français en Chine*, donne la liste et la valeur des principaux articles apportés sur les marchés de Canton; en faisant un choix sur cette liste, nous trouvons : les noix de bétel, le bois d'ébène, le coton en bourre, l'ivoire, la laine filée, l'acier, l'étain, le fer, le plomb, les nids d'hirondelle, le calicot, le velours, les draps, etc., dont la valeur dépasse plusieurs centaines de milliers de francs. L'opium, importé par les Anglais en quantité considérable, n'est pas compris dans ces chiffres, qu'il augmenterait dans une proportion des plus sensibles. Les principales marchandises qui s'exportent par le port de Canton sont : le thé, l'alu-m, l'ami-étoile, le borax, le camphre, la squine, le ginseng, le musc, le nankin, la rhubarbe, la porcelaine, les soies, l'encre de Chine, la laque, le sucre, etc. Parmi tous ces articles, les plus importants sont le thé et les soies.

L'industrie à Canton est active; le tissage de la soie et des autres étoffes, la fabrication de la porcelaine, occupent des milliers d'ouvriers. Les Chinois ignorent complètement l'emploi des machines; aussi les grands établissements de fabrication n'existent-ils pas chez eux; les ouvriers travaillent soit isolément dans leurs familles, soit réunis en petits groupes. Les éventails, les parapluies, la vannerie, les jouets d'enfants, la tabletterie, la papeterie donnent lieu à une fabrication très-importante. Les raffineries de sucre candi, les huileries, les distilleries, la fabrication des feux d'artifices, des peintures représentant des paysages, des divinités, etc., ont aussi leur importance.

Aperçu historique. Selon les auteurs chinois, l'existence de Canton remonterait à plus de quarante siècles. Cette cité portait dès le principe le nom de *Nan-Kéao* (la superbe capitale). Peut-être ne faut-il pas remonter si loin dans le passé; mais on trouve du moins, 1,200 ans avant notre ère, des traces de Nan-wo-Ching (la ville martiale du Sud). Elle changea plusieurs fois de nom, gagna de l'importance et vit sa population, d'abord peu nombreuse, s'accroître rapidement. Les marchands indiens y nouèrent des relations commerciales; vers le commencement du vi^e siècle, ces rapports s'établirent sur une base plus solide, et la navigation acquit une extension toujours croissante. A la fin du ix^e siècle, les Cochinchinois mirent le siège devant Canton. Une dynastie indigène s'y établit, mais dura peu de temps. En 1517, les Portugais parurent pour la première fois sur ce marché. Lorsque la dynastie des Tartares mandchoux, qui gouverne encore la Chine, vint, au milieu du xvi^e siècle, faire la conquête de cet empire, Canton se distingua par une résistance opiniâtre, qui ne fut point couronnée de succès. Prise le 24 novembre 1650, la ville fut livrée à un pillage qui dura dix jours et qu'accompagna un affreux massacre. Les écrivains chinois, un peu portés à l'exagération, fixent à 800,000 le nombre des personnes tuées pendant le siège et après l'assaut. En 1823, un incendie détruisit près de 10,000 maisons. En 1829, les difficultés suscitées par l'introduction de l'opium amenèrent la guerre entre la Chine et l'Angleterre; le 21 mai 1841, les forces britanniques occupèrent Canton sans avoir eu beaucoup d'efforts à faire. Deux ans après, une paix favorable aux Européens fut signée. Dans ces dernières années, de nouvelles querelles ont surgi, et, le 29 décembre 1857, les Anglais, réunis cette fois aux Français, ont derechef pris possession de cette cité qui, grâce à son heureuse situation et aux ressources dont elle est le centre, se relève bientôt sous les coups qui l'ont frappée et répare rapidement les pertes qu'elle a subies.

— Linguist. Il s'est passé, dans ce centre commercial où les deux races chinoise et anglo-saxonne se sont trouvées depuis si longtemps et d'une façon si permanente en contact, un phénomène linguistique très-curieux. Les habitants indigènes de Canton se sont mis à parler l'anglais, mais ils ont introduit dans cette langue, appartenant à une souche philologique tout à fait différente de celle de leur race, des modifications qui ont fini par constituer un véritable dialecte. Dans les villes voisines on se sert également de cet idiome bâtard; mais nulle part il ne présente des caractères aussi nettement tranchés qu'à Canton; ainsi, à Wampoa, on parle un anglais relativement beaucoup plus pur qu'à Canton. Une des premières particularités qui frappent dans cet étrange dialecte, c'est

que les polysyllabes un peu longs sont estropiés par les Chinois et ramenés, bon gré mal gré, à un nombre de syllabes qui ne dépasse guère généralement le chiffre de trois. En outre, les sons *b*, *v*, *d*, *r* et *st* sont systématiquement exclus de tous les mots et remplacés par les articulations correspondantes, *p*, *t*, *f*, *sz*. Grâce à ce système de substitution phonétique, les Chinois parviennent à écrire, avec leurs caractères idéographiques pris dans leur valeur de monosyllabes phonétiques, les mots anglais dont ils se servent dans leurs conversations. Le *Chinese Repository*, qui donne sur ce sujet des renseignements fort curieux, dit même qu'il existe un assez grand nombre de livres chinois écrits de cette manière, et entre autres des grammaires donnant les règles de cet idiome mixte. L'auteur anglais cite quelques exemples de transcription de mots anglais empruntés à un de ces ouvrages : *January*, janvier, devient *che-na-wi-le*; *earth*, terre, *e-too*; *buffalo*, buffle, *pe-fu-law*, etc. On ajoute aux monosyllabes finissant par une dentale comme *catch*, *thank*, *make*, le son *t*. La construction des phrases offre naturellement un grand nombre d'idiotismes chinois.

CANTON, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de New-York, à 24 kilom. E. d'Ogdensbourg; 3,465 hab. Plusieurs usines et commerce actif. || Ville des Etats-Unis, dans l'Etat de l'Ohio, comté de Stark, au milieu d'une contrée riche, populeuse et bien cultivée, à 140 kil. N.-E. de Columbus; 5,000 hab. Exploitation de houille, pierres calcaires et terre à potier. || Autre ville des Etats-Unis, dans l'Illinois, comté de Fulton, à 90 kilom. N.-O. de Springfield, sur la rivière de l'Illinois; 2,000 hab. Exploitation de houille dans les environs.

CANTON (Jean-Gabriel), peintre allemand, né à Vienne en 1710, mort en 1753. Il réussit surtout à peindre les animaux, et ceux que l'on trouve dans les paysages de plusieurs peintres de son temps ont été son œuvre. Il travailla aussi à quelques-uns des grands tableaux de Meytens. Ses ouvrages, peu connus en France, sont estimés en Allemagne et en Angleterre.

CANTON (John), astronome et physicien anglais, né à Stroud en 1718, mort en 1762, fut élu membre de la Société royale de Londres en 1751 et directeur de l'Académie de Spital-Square, en remplacement de Watkins. Il fut le premier qui reproduisit en Angleterre les expériences de Franklin sur l'électricité atmosphérique. Outre d'utiles découvertes sur l'électricité et les aimants, on doit à Canton la première démonstration expérimentale de la compressibilité des liquides. L'appareil dont il se servit se composait d'une sphère creuse en verre surmontée d'un tube capillaire; le vase étant rempli d'eau, on le chauffait légèrement, on fermait la pointe du tube à la lampe et on laissait refroidir. Le niveau baissait alors dans le tube; lorsque la température était redevenue celle de l'air extérieur on cassait la pointe du tube, l'air rentrait dans l'appareil et la pression atmosphérique produisait un nouvel abaissement de niveau. Ce dernier abaissement était dû à la fois à la diminution du volume de l'eau et à l'augmentation de la capacité de l'enveloppe; mais on pouvait, par une seconde expérience, déterminer isolément cette augmentation de capacité, en faisant le vide autour de la boule, ce qui devait produire une nouvelle dilatation égale à la première.

CANTONADE s. f. (kan-to-na-de — de l'ital. *cantone*, coin). Théât. Lieu d'où les personnages qui ne sont pas en scène sont supposés avoir entendu un acteur qui est en scène. || *Parler à la cantonade*, Parler sans être en scène, ou à des acteurs qui ne sont pas en scène : C'est ordinairement au moment d'une entrée que l'acteur PARLE à LA CANTONADE. (Bouillet.)

— Fam. *A la cantonade*, En parlant à quelqu'un, pour se faire entendre d'un autre : A quel point de ce monologue à LA CANTONADE, le père Dauphin regarda sa fille de côté et en dessous. (A. Karr.)

— Encycl. Théât. C'est surtout à leur entrée en scène qu'on voit souvent les acteurs parler à la cantonade; l'acteur alors se retourne à demi et semble parler aux personnes qu'il vient de quitter pour entrer. Molière employa souvent avec succès ce genre d'effet qui aide toujours à l'illusion, et tous les auteurs dramatiques s'en servent journellement. L'usage de la cantonade est presque indispensable dans les monologues où l'acteur est obligé de s'adresser à des personnages imaginaires; dans les pièces dites à tiroir, les revues, on la trouve aussi souvent employée.

CANTONAL, **ALE** adj. (kan-to-nal, a-le). Qui se rapporte au canton : Justice CANTONALE. Comités CANTONAUX pour l'enseignement. || *Route cantonale*, Route mettant en communication deux cantons voisins : LA ROUTE CANTONALE tourne entre la ville et l'étang. (Balz.)

CANTONE ou **CANTONI** (Séraphin), moine et compositeur italien du xvii^e siècle. Il devint organiste de la cathédrale de Milan et produisit des cantiques, des messes, des motets en assez grand nombre. Il chercha un des premiers à introduire dans la musique religieuse les traits de vocalisation et autres ornements propres à la musique de théâtre.

CANTONNÉ, **ÉE** (kan-to-né) part. pass. du v. *Cantonner*. Etabli dans ses cantonnements : Ces troupes furent CANTONNÉES en Alsace.

— Par ext. Retiré, tenu à l'écart : *La noblesse, CANTONNÉE dans ses châteaux, ou monté à cheval pour servir un gouverneur de province, ou se rangeant auprès des princes qui troublaient l'Etat, opprimait les cultivateurs.* (Volt.) CANTONNÉ dans sa seigneurie, mon père n'en sortait plus. (Chateaub.)

— Archit. Flanqué aux angles : Un pilastre CANTONNÉ de colonnes engagées.

— Blas. Se dit de la croix et quelquefois du sautoir, quand les quatre cantons ou espaces vides que forment leurs branches sont garnis de quelque meuble : *L'Escalopier : De gueules, à la croix d'or, CANTONNÉE de quatre croisants du même.* || Se dit aussi d'une pièce ou figure principale, qui est placée au centre de quatre pièces secondaires posées aux quatre angles de l'écu : *Charlot : D'argent, à la hure de sanglier de sable, défendue d'argent, CANTONNÉE de quatre levrettes de gueules adossées, et les têtes affrontées.* — *Vergigny : De sable à la croix fleurdelysée d'argent, CANTONNÉE de quatre coquilles d'or.* — *Le Jay : D'azur à une aigle d'or, CANTONNÉE au premier canton d'un soleil et aux deux, trois et dernier canton de trois aigles de même.* — *De Vigny : D'argent à un écusson d'azur chargé d'une fasces d'or accompagnée de deux merlettes d'argent, celle de la pointe accostée de coquilles d'or, CANTONNÉE de quatre lions de même.*

— Art culin. Muni, accompagné sur les côtes : *Un jeune gros dindon CANTONNÉ de pigeonneaux.* (Moi.) || Vieilli dans ce sens; on dit aujourd'hui *flanqué*, expression qui, du reste, était déjà usitée à l'époque où l'on se servait de l'autre, comme on peut le voir dans Boileau.

CANTONNEMENT s. m. (kan-to-ne-man — rad. *cantonner*). Etablissement temporaire des troupes, dans un lieu déterminé : Le CANTONNEMENT de l'armée offrit des difficultés. Les troupes prirent leurs CANTONNEMENTS pour attendre les renforts. || Lieu où une troupe est cantonnée : *L'armée est entrée dans ses CANTONNEMENTS d'hiver.* La Flotte maritime fut un des premiers CANTONNEMENTS des compagnons de Clodion et de Clovis. (Chateaub.)

— Délimitation des pays où pouvaient s'exercer certains droits; pays ainsi limité : Le CANTONNEMENT de la chasse donnait des résultats plus certains que la nécessité du permis. Le CANTONNEMENT des bestiaux malades est de droit naturel. La pêche de cette rivière ne se fait que par CANTONNEMENTS.

— Sylv. Règlement entre le propriétaire et l'usager, par lequel le propriétaire abandonne à l'usager, en toute propriété, une partie de ses bois, pour affranchir le reste de la forêt du droit d'usage. On disait autrefois *AMÉNAGEMENT*.

— Encycl. Dans le langage administratif, on appelle *cantonement* la limitation, sous les conditions déterminées par la loi ou par des conventions particulières, d'un droit, d'un usage, d'une faculté qui étaient auparavant exercés sur une plus grande échelle.

L'administration reconnaît trois sortes de *cantonements* : 1^o Le *cantonement forestier*, c'est-à-dire l'attribution faite en toute propriété, aux usagers, d'une portion de la forêt, pour affranchir le surplus des droits d'usage qu'ils avaient sur cette forêt et dont ils retrouvent ainsi l'équivalent.

Le décret du 21 janvier 1813, les articles 58, 63, 64, 65, 111, 112, 118, 120 et 121 du Code forestier et l'ordonnance du 14 août 1827 régissent la marche à suivre pour la fixation du *cantonement*. Son étendue et sa valeur doivent être fixées à dire d'experts; en outre, la portion de forêt offerte aux usagers doit être prise en un lieu convenable, commode et le plus prochain d'eux;

2^o Le *cantonement de pâturage*, mesure de précaution prescrite par la loi du 23 septembre-6 octobre 1791, et ayant pour objet d'isoler un troupeau malade en lui assignant un espace sur lequel il puisse pâturer exclusivement;

3^o Le *cantonement de pêche*, ou les limites dans lesquelles il est permis aux propriétaires riverains des rivières et des canaux non navigables et non flottables, dépendant du domaine public, d'user du droit de pêche, sans préjudice de celui qui peut leur être acquis par la possession ou qui serait établi au moyen d'un titre régulier.

CANTONNER v. a. ou tr. (kan-to-né — rad. *canton*). Etablir dans des cantonnements : CANTONNER des troupes. || Isoler dans des cantonnements : CANTONNER des bestiaux malades.

— Par ext. Diviser en parties isolées : *Le monde, rempli d'aigneur, enfante Luther et Calvin qui CANTONNENT la chrétienté.* (Boss.)

— Intransitiv. Etablir ses cantonnements : Les troupes CANTONNENT en Alsace.

Se *cantonner* v. pr. S'établir, se fortifier dans ses cantonnements : SE CANTONNER dans ses quartiers. Chaque troupe SE CANTONNE et forme une petite nation. (Montesq.) || *Cantonner* ses troupes : *Sertorius SE CANTONNA dans l'Espagne.* (Boss.)

— S'écarter, se retirer : Elle se cantonna dans son coin, en regardant par les glaces du coupé. (Balz.)

Telle est cette illustre province, où chacun peut se faire prince, se cantonner en son quartier.

RACAN.

— Fig. S'isoler, se séparer, s'abstraire : Chacun de nous se renferme tout entier dans ses intérêts, et se cantonne en lui-même, toujours prêt à dire avec Cain : Qu'ai-je affaire de mon frère ? (Boss.) Dans ces belles querelles, les partis se cantonnent, les factions se heurtent. (Volt.) Après avoir ainsi jugé sainement sa position, il se cantonna dans ses quartiers conjugaux, avec d'amples provisions. (Balz.)

CANTONNIER s. m. (kan-to-nié — rad. *canton*, parce que chacun de ces ouvriers a son canton spécial). Administr. Ouvrier chargé de l'entretien d'un chemin ou d'une route : Il se pourra qu'un homme sorti de l'Ecole polytechnique, et capable de faire un Vauban, meure cantonnier sur une route de deuxième classe. (Proudh.) Chaque cantonnier a en moyenne une longueur de 4,800 m. de route à entretenir. (Bouillet.) « Chef cantonnier ou cantonnier chef, Cantonnier chargé de la surveillance d'une brigade.

— Chem. de fer. Ouvrier chargé de l'entretien et de la surveillance de la voie, sur un certain parcours.

— Encycl. Admin. Les cantonniers sont chargés, sous l'autorité et la surveillance des agents des ponts et chaussées, des travaux de main-d'œuvre relatifs à l'entretien journalier d'une certaine étendue de route ou de chemin, désignée administrativement sous le nom de *canton*. Le service des cantonniers a été organisé par les règlements du 10 février 1855 et du 10 janvier 1857. Aux termes de ces règlements, les aspirants aux fonctions de cantonniers doivent avoir satisfait aux lois sur le recrutement, ne pas être âgés de plus de quarante-cinq ans, n'être atteints d'aucune infirmité pouvant s'opposer à un travail journalier et assidu, avoir travaillé dans des ateliers de construction ou de réparation de routes, et être porteurs d'un certificat de moralité délivré par le maire ou le sous-préfet. Les cantonniers sont, dans chaque département, divisés en trois classes égales en nombre. Leur salaire est fixé par le préfet, qui prend pour base le prix de la journée de travail dans le pays. Ce salaire est en moyenne de 1 fr. 50 par jour. En retour de ce salaire, les cantonniers doivent, du 1^{er} avril au 1^{er} octobre, être sur la route sans désemparer, depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir, et, le reste de l'année, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Les pluies, les neiges et autres intempéries ne peuvent être un prétexte d'absence. Tout cantonnier qui n'est pas trouvé à son poste subit, la première fois, une retenue de trois jours de solde ; la seconde, de six jours, et est congédié la troisième fois. Ces ouvriers sont pauvrement rémunérés et si rudement traités qu'ils ne peuvent, à leurs frais, des outils qui leur sont nécessaires, tels que brouette, rabot, pince, en fer, masse. L'administration leur en fait au besoin l'avance, moyennant retenue du sixième de leur salaire. Le travail des cantonniers consiste à maintenir ou à rétablir la route, chaque jour, et autant que possible à chaque instant, de manière qu'elle soit sèche, unie, nette, sans danger en temps de glace, ferme et d'un aspect satisfaisant en toute saison. En dehors des agents des ponts et chaussées, les maires et les gendarmes ont autorité pour constater les cas d'absence ou de négligence. Les cantonniers ont une veste bleue et un chapeau de cuir, autour de la forme duquel est écrit en découpe, sur une bande de cuir, le mot *cantonnier*. Chaque cantonnier a un guidon, garni en haut d'une plaque de tôle indiquant sur chacune de ses faces le numéro du canton. Ce guidon doit toujours être planté à moins de 100 m. de l'endroit où travaille le cantonnier. Six cantonniers forment entre eux une brigade. L'un d'eux est *cantonnier chef* ; il doit savoir lire et écrire, et son salaire est d'un cinquième en sus de celui des cantonniers de première classe. La station des cantonniers chefs est plus courte que celle des autres, à raison de la surveillance dont ils sont chargés. Ils doivent parcourir au moins une fois par semaine toute l'étendue de leur circonscription. En cas d'accidents, les cantonniers sont tenus de porter gratuitement aide et assistance aux voitures et aux voyageurs. En cas de déplacement pour les besoins du service, ils reçoivent un supplément de solde qui varie du dixième au cinquième de leur salaire. Chaque cantonnier est porteur d'un livret contenant son nom, sa demeure, les numéros de son canton et de sa brigade, la désignation de la route sur laquelle il est employé ; puis vient un tableau portant indication des dates et heures auxquelles son travail a été visité, des notes sur ce travail et sa conduite, et enfin les ordres et instructions qui lui ont été donnés.

CANTONNIÈRE s. f. (kan-to-niè-re — rad. *canton*, qui a signifié coin). Draperie qui entourait les colonnes d'un pied de lit, et passait par-dessus les rideaux : Les lits à la moderne n'ont point de cantonnières. (Acad.) « Draperie qui retombe sur le haut des rideaux d'une fenêtre.

— Techn. Chaune des pièces en métal,

courbées en équerre, qui fortifient les angles d'un coffre.

— Typogr. Pièce de fer qui embrasse chaque angle du train d'une presse. « On dit aussi *CORNIÈRE*. V. ce mot.

— Mar. Bout de cordage immédiatement attaché à l'ancre.

CANTOR ou LE CHANTRE (Gilles), chef d'une secte qui fit quelques prosélytes à Bruxelles et en Flandre, au commencement du xve siècle. Ces hérétiques s'appelaient eux-mêmes *homines intelligentes* ; ils proclamaient inutiles la prière et toutes les cérémonies extérieures, autorisaient la luxure, niaient le purgatoire et l'éternité des peines de l'enfer. Pierre d'Ailly, archevêque de Cambrai, empêcha la secte de faire des progrès et força Guillaume de Hildesheim à se rétracter : c'était un religieux carme qui s'en était fait le propagateur.

CANTORBÉRY ou CANTERBURY, le *Durovernum* des Romains, ville d'Angleterre, capitale du comté de Kent, à 70 kilom. E. de Londres, à 20 kilom. N.-O. de Douvres, sur la Stour, par 51° 16' de lat. N. et 1° 15' long. O. ; 15,500 hab. Fabriques de drap, mousselines, cotonnades, soieries ; culture de houblon. Commerce de grains et salaisons. Archevêché, dont le titulaire est primat d'Angleterre, et ch.-l. d'une des deux provinces ecclésiastiques de l'Angleterre, comprenant vingt-deux diocèses. L'archevêque de Cantorbéry, premier pair du royaume après les princes du sang, est doté d'un revenu de 480,000 fr., couronne le souverain et confère les grades en droit, médecine et théologie.

Cette ville, une des plus anciennes de l'Angleterre, fut, pendant l'heptarchie saxonne, la résidence du roi Ethelbert. En 597, ce prince embrassa le christianisme et fonda le siège épiscopal, qui devint, dès l'origine, métropole de l'Angleterre. Dans la suite, Cantorbéry vit augmenter sa prospérité par l'émigration protestante de France, qui, sous le règne d'Elisabeth, y importa l'industrie de la soie.

Cantorbéry fut le siège de trois conciles, que nous allons faire connaître dans leur ordre chronologique. Saint Austin ou Augustin avait fait bâtir à Cantorbéry un monastère en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul. Ce fut la première abbaye qu'on fonda en Angleterre. Pour confirmer et célébrer par une solennité cette fondation, on tint, en 605, une assemblée d'évêques et d'ecclésiastiques, à laquelle assistèrent le roi Ethelbert, la reine Berthe sa femme, son fils Edwald, les seigneurs, le clergé et le peuple. Le moine Pierre fut le premier abbé de ce monastère. Plus tard, en 969, saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry, convoqua un nouveau concile sous le roi Edgar, et sur les ordres du pape Jean XIII. Le roi lui-même prit la parole dans cette assemblée, pour se plaindre des dérégléments du clergé. Saint Dunstan appuya ses réformations, et le concile ordonna que tous les chanoines, les prêtres et les diacres seraient tenus à la chasteté, sous peine de quitter l'Eglise. Saint Dunstan et les évêques de Worcester et de Winchester furent désignés comme exécuteurs de ce décret, et, grâce à ces mesures rigoureuses, la discipline monastique fut rétablie en Angleterre. Enfin, en 1362, Simon Islip réunit encore un concile à Cantorbéry, dont il était archevêque. On y dressa une constitution contre la profanation qu'on faisait des fêtes des saints, pendant lesquelles on fréquentait les cabarets et les autres lieux de débauche, et l'on prit des mesures pour réprimer cet abus.

— **Monuments.** « Cantorbéry, dit M. Alphonse Esquiros, est la ville des ruines et des édifices religieux. Tout y parle du passé. On y trouve, pour ainsi dire, écrites en pierres, l'histoire du catholicisme et celle de la réforme protestante en Angleterre. » Le plus remarquable de ces monuments religieux est

La cathédrale, que Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, fit élever, en 1070, sur l'emplacement d'une ancienne église fondée par le moine Augustin, apôtre de l'Angleterre. Les travaux commencés par Lanfranc furent continués par saint Anselme, son successeur, en 1093, et l'édifice fut consacré, en 1114, par l'archevêque Raoul. A la suite d'un incendie, en 1174, on fit venir de France un architecte, nommé Guillaume de Sens, qui reconstruisit, dans le style gothique, toute la région absidale, avec l'aide d'un autre Guillaume, que l'on croit Anglais de nation. Par la suite, pour donner plus d'unité à l'édifice, plusieurs parties furent ajoutées ou refaites, notamment la chapelle de la Vierge, modèle du style gothique fleuri, et la haute tour centrale bâtie par le cardinal Morton. La cathédrale de Cantorbéry surpassait en magnificence toutes les autres églises de l'Angleterre, avant l'époque de la réformation. « Alors, dit M. l'abbé Bourassé, elle montrait avec orgueil mille ornements variés, un trésor rempli de vases d'or et d'argent, des reliquaires étincelants de pierres, des statues en métal précieux, d'innombrables objets d'art, des rois, des princes, des prélats et des fidèles. » Pillé par les protestants et transformé en caserne, en 1643, ce superbe monument, rendu plus tard au culte, a été l'objet d'importantes restaurations. L'aspect extérieur est des plus imposants. Deux hautes tours, crénelées à leur

sommet et surmontées de deux clochetons aux angles, accompagnent la façade principale ; celle du sud, qu'on nomme la *Tour Dunstan*, fut achevée en 1430 ; la *Tour Arundel*, au nord, a été reconstruite, il y a quelques années. Au centre de l'édifice s'élève une autre tour, haute de 72 m., que l'on nommait autrefois le *Clocher de l'Ange*. Les façades latérales sont percées de vastes fenêtres, garnies de meneaux élégants, et les combles sont soutenus par de hardis contre-forts couronnés de clochetons. La façade méridionale surtout offre une perspective des plus pittoresques. En pénétrant dans l'intérieur de l'édifice, on est frappé de l'ampleur des proportions et de la régularité de l'ordonnance. Le plan comprend deux transepts et affecte ainsi la forme de la croix archiépiscopale. La longueur totale de l'édifice est de 154 m. dans œuvre ; la nef, reconstruite en 1376, dans le style ogival, a 20 m. de largeur, y compris les bas-côtés. Le chœur est le plus vaste qu'il y ait en Angleterre : il ne mesure pas moins de 60 m. de longueur. Sa clôture, un véritable bijou pour la délicatesse de l'exécution, fait le plus grand honneur aux sculpteurs anglais du xiii^e siècle. On doit admirer aussi les sculptures du maître-autel. La voûte de la nef est ornée de peintures d'un relief vigoureux. Les vitraux, qui étaient de la plus grande beauté, ont été détruits en grande partie. La chapelle de la Trinité, qui renferme la chaire archiépiscopale, les tombes de Henri IV, de la reine sa femme, et de plusieurs autres grands personnages, fut construite sous le règne de Jean sans Peur, ainsi que la belle chapelle circulaire appelée depuis *Couronne de Becket*. C'est dans cette dernière chapelle que furent déposées solennellement, en 1220, les reliques de l'archevêque Thomas Becket, assassiné dans sa cathédrale, en 1170, par les sicaires du roi Henri II. La chapelle de la Vierge, d'une époque plus récente, est regardée comme la perle du style ogival fleuri en Angleterre. Sous l'église s'étend une crypte de 70 m. de longueur sur 25 m. de largeur ; elle est en forme de croix à trois nefs ; c'est sans contredit la plus curieuse de l'Angleterre et l'une des plus vastes qui aient été construites. Elle renfermait anciennement une chapelle de la Vierge, magnifiquement décorée ; mais les dévastations commises au temps des luttes religieuses n'ont épargné que les ornements de la voûte et les armoiries de Henri IV et de plusieurs autres bienfaiteurs de l'église. On voit encore dans la crypte, ainsi que dans l'église haute, un grand nombre de monuments funéraires plus ou moins richement sculptés, parmi lesquels il nous suffira de citer celui du savant Casaubon. Jadis, une muraille, dont il subsiste encore de beaux débris, enveloppait la cathédrale, le palais archiépiscopal et un monastère. De l'ancien palais, il ne reste plus guère qu'une partie d'architecture normande. Le monastère de Saint-Augustin a conservé aussi sa porte d'entrée et une très-belle salle capitulaire, voûtée en berceau, longue de 30 m. et large de 12 m.

Parmi les autres édifices et établissements remarquables de Cantorbéry, nous citerons : l'église Saint-Martin, dont les murailles sont construites en briques romaines, et l'église de Saint-Dunstan, qui possède le crâne du chancelier Thomas Morus ; le château, dont les ruines s'élèvent au sud-ouest de la ville ; l'hôtel de ville ; une élégante construction de 1519, nommée *Church Gate*, dans le voisinage de la cathédrale ; le musée, créé en 1826 ; l'école gratuite de grammaire, dont on fait remonter la fondation à Henri VIII ; le théâtre, bâti en 1790, etc. Près des anciens remparts, dont il reste quelques débris, à côté du château, s'étend une belle promenade, nommée *Dungeo Hill* ou *Dane John*, où se trouve une éminence que l'on croit être un ancien tumulus. Du haut de cette éminence, la vue s'étend sur la ville entière.

CANTORBÉRY (Gervais DE). V. Gervais.

CANTORBÉRY (Thomas DE). V. Becket (Thomas).

CANTORIA, ville d'Espagne, province et à 58 kilom. N.-E. d'Almería, sur l'Almanzor ; 4,500 hab. Fabriques de toiles communes et lainages. Commerce de draps et de quincaillerie.

CANTORIE s. f. (kan-to-ri — du lat. *cantare*, chanter). Lieu où l'on chante ; école de chant. « Vieux mot.

CANTRAINE (François-Joseph), naturaliste belge, né à Elzévelles en 1801. Il fut nommé professeur de zoologie et d'anatomie comparée à l'université de Gand, et ses voyages lui permirent de faire d'intéressantes observations, qui ont été publiées dans le *Bulletin de l'Académie de Bruxelles* et dans le *Journal des sciences*, de Pise. Ces observations portent sur divers poissons trouvés dans le détroit de Messine, sur le roquet des Siciliens, sur des mollusques, sur le genre *troncatello* de Risso, sur les grands limaçons d'Italie, etc.

CANTRE s. f. (kan-tre). Techn. Partie de l'ourdissoir qui consiste en un bâti muni de petites broches destinées à recevoir les rochets pour leourdissage des chaînes. « Assemblage de deux montants dans une forte planche. « Dans les manufactures de velours, châssis oblong, partagé en deux parties égales par une traverse percée de trous.

CANTU, bourg du royaume d'Italie, province et à 8 kilom. S.-E. de Côme ; 3,500 h. Récolte de soie et céréales.

CANTÙ (Cesare), historien et littérateur italien, né à Brivio (Lombardie) le 5 septembre 1805, fut élevé à Sondrio, chef-lieu de la Valteline. Il perdit son père de bonne heure et le remplaça comme chef d'une famille de dix enfants. A l'âge de dix-huit ans, il devint professeur de littérature au collège de Brivio, se rendit ensuite à Côme, puis à Milan, où il a passé la plus grande partie de sa vie, excepté durant les sessions du parlement italien. Quoique ardent catholique, il embrassa la cause libérale, et ses *Réflexions sur l'histoire de la Lombardie au xiv^e siècle* (*Ragionamenti sulla storia di Lombardia nel secolo xiv^o*) le firent condamner à une année de prison, sous prétexte de conspiration contre l'Autriche. Il employa les loisirs de sa captivité à écrire un roman historique, *Margherita Pusterla*, aussi remarquable par la facilité du style que par la moralité du sujet. *Margherita Pusterla* a mérité, à certains égards, d'être comparé aux *Promessi sposi* de Manzoni, à l'école duquel il appartient d'ailleurs. Depuis cette époque (1835), César Cantù n'a cessé d'appartenir, par ses innombrables productions littéraires, au romantisme (qu'on appelait en Italie l'école lombarde), inauguré et illustré par Manzoni et Silvio Pellico. Avant sa détention, il avait écrit une histoire du diocèse de Côme, qui embrasse la Valteline et le canton du Tessin. Cette histoire, qui est le récit d'une autre Saint-Barthélemy, excita le courroux des jésuites de la *Civiltà Cattolica* ; elle est intitulée : *Il sacro macello, episodio della storia della riforma in Italia*. Citons encore, dans ce genre d'ouvrages religieux : *Imi sacri*, où le sentiment de l'indépendance nationale s'allie à un vif amour du catholicisme ; un poème patriotique, *Alpino* ou la *Ligue lombarde* ; des lectures à l'usage de la jeunesse (*Lecture giovanili*), propagées en Italie par plus de trente éditions, et imitées en France par Mme Tasti ; des articles de littérature et d'histoire publiés dans la *Bibliothèque italienne*, dans l'*Indicatore* de Milan, etc. ; un second roman historique, la *Madonna d'Imbavera* ; *Isotta*, nouvelle, etc. ; les *Vies de Monti*, de *Homagnosi*, de *Grossi*, etc. dans la collection de *I contemporanei italiani* (1860-1864), etc. ; *Histoire de la ville et du diocèse de Côme* ; *Histoire de la littérature grecque, de la littérature latine*, etc. Cantù s'occupa ensuite de l'histoire de la Lombardie. Dès 1842, il rédigea une description historique et statistique du Milan et de son territoire, ouvrage qu'il reprit plus tard en sous-œuvre dans la *Grande Illustrazione del Lombardo-Veneto*, publiée sous sa direction (1860-1861). Mais antérieurement il avait fait paraître, sous le titre de : *Lombardia nel secolo xiv^o*, un commentaire aux *Fiancé*, de Manzoni, racontant l'histoire là où le poète avait mis le roman. Plus tard, il considéra une autre période des annales de la Lombardie, celle de sa renaissance au xvi^e siècle, dans le livre intitulé : *Abate Parini e il suo secolo* (1851). Son but était de montrer que la domination autrichienne ne pouvait se faire tolérer qu'en laissant aux Lombards leur autonomie municipale et provinciale. Ces travaux, et quelques brochures de moindre importance, n'étaient qu'une préparation à son grand ouvrage : *L'histoire universelle*. Il conçut cette histoire à un autre point de vue que ses devanciers. Il voulut y associer la philosophie de l'histoire, comme seul moyen de tirer cette science des pures spéculations. Il considéra l'humanité comme un seul être ; il en suivit les progrès à travers les siècles. Ces progrès, il les cherche non-seulement dans le développement de la liberté et de la dignité humaines, mais dans les croyances, dans les idées, dans les affections, enfin dans tous les éléments de l'humanité. Le caractère propre de cet ouvrage est la vérification aussi complète que possible des faits, et le jugement exact et rigoureux des hommes et des événements. Dans ses appréciations, il se place du côté du peuple, de la multitude ; il regarde ce qui a fait souffrir, ou l'éleva. Ecrivain au style précis et châtié, plein d'animation, il doit aussi à ses qualités de littérateur les succès vraiment prodigieux de son ouvrage. La première édition n'avait pas moins de trente-six volumes in-8°. A Turin, on en a imprimé près de dix éditions, qui ont été reproduites par la contrefaçon à Florence, à Naples et en Sicile. Une traduction française a eu trois éditions à Paris, chez Firmin Didot ; deux autres ont paru en Belgique, à Bruxelles et à Louvain ; une traduction allemande dans le sens catholique, et une seconde dans le sens protestant, plus une troisième conforme à l'original, ont été imprimées à Cologne, à Bâle et à Regensberg ; il faut y ajouter deux traductions espagnoles (Madrid et la Havane), et deux traductions en polonais et en hongrois. L'auteur s'avoue catholique ; néanmoins, son ouvrage, censuré par la presse ultramontaine et défendu par M. de Montalembert, fut interdit, en 1859, par la congrégation de l'Index, qui a fini par le permettre sous certaines réserves. On ne s'explique guère cette sévérité à l'égard d'un ouvrage où se révèle à chaque page l'influence des idées théologiques de l'auteur. Le même esprit catholique et enthousiaste de la papauté se retrouve dans son *Histoire de Cent ans* (1750-1850), qui a obtenu

aussi plusieurs éditions en Italie et a été traduite en français par M. Amédée Renée; et dans son *Histoire des Italiens*, dont le succès a été si grand en Italie qu'elle a dû être réimprimée avant l'achèvement de la première édition, et qui a été traduite sous les yeux de l'auteur par M. Lacombe (1859, 12 vol. in-80). Comme historien, César Cantù, avec toute sa science et son érudition, sa méthode belle et simple, la nerveuse concision de son style, est un romancier attardé qu'on a défini avec quelque raison : « Un Manzoni délayé en cinquante volumes. » Il est le plus vaillant représentant de cette école *néo-guelfe*, née à Milan, et qui, voyant dans la papauté le salut de l'Italie, est amenée en politique à considérer la confédération comme le meilleur système pour l'Italie, à soutenir le pouvoir temporel du pape et à placer les prétentions de l'Eglise au-dessus des droits du pouvoir civil.

En politique active, M. César Cantù, quoique studieux et paisible, aime avant tout son pays et l'indépendance de l'Italie. Il l'a prouvée en plusieurs circonstances. En 1847, au congrès scientifique à Venise, dans la salle du Grand-Conseil de l'ancienne république vénitienne, il prononça, devant plus de 3,000 auditeurs, un discours couvert d'applaudissements, où, à propos de chemins de fer, il fit un magnifique éloge de Pie IX et un appel à l'indépendance italienne. Le 6 août 1848, lors de la fameuse capitulation de Milan, il fut un des trois citoyens milanais qui protestèrent contre la capitulation dans une proclamation énergique, et qui, plutôt que de se soumettre à la domination autrichienne, donnèrent l'exemple de l'émigration en masse vers le Piémont.

Depuis les derniers événements qui rendirent la liberté à sa patrie, M. César Cantù a été élu député au parlement italien. Fidèle à ses principes, il s'est fait remarquer par son opposition, tout à fait isolée, aux projets de loi destinés à faire passer dans les lois civiles de l'Italie le principe de la séparation de l'Eglise et de l'Etat et l'indépendance du pouvoir civil, notamment par un discours contre l'institution du mariage civil (janvier 1865). Il fut seul, avec M. d'Oudes-Reggio, à voter contre ce projet de loi.

Dernièrement (mars 1865), dans la fameuse discussion sur l'abolition de la peine de mort, M. Cantù s'est prononcé, avec la majorité de la chambre, pour l'abolition.

Le dernier ouvrage de M. César Cantù (1867), dont la traduction française a paru aussitôt chez Le Clère, est intitulé : *La Réforme en Italie et des précurseurs*. Ce livre, divisé en seize discours historiques, qui retracent l'histoire de l'Eglise et des hérésies depuis Arius jusqu'aux successeurs de Luther, est riche de l'immense érudition de l'auteur et des savantes notes qu'il y a ajoutées. Le catholicisme de M. Cantù est plus pur et plus ardent que jamais. Mais chez M. Cantù comme chez tous les catholiques de l'école de Manzoni, les idées religieuses n'exercent pas sur les opinions politiques l'influence que l'on remarque chez les catholiques de France. M. Cantù est un républicain italien du moyen âge, et il est démocrate à sa manière. Voici comment il défend, dans son livre de la *Réforme en Italie*, les moines et les couvents contre les attaques dont ils sont l'objet en Italie : « Les ordres mendiants sont une plante républicaine, et pour comprendre saint François d'Assise il faut le peuple... ; il faudrait, pour le comprendre, cette vieille Italie toute démocratique, avec ses forces divisées, sa foi et ses municipalités. De quel droit le matérialisme de nos jours pourra-t-il jamais s'immiscer dans ces sacrifices de l'âme, accomplis en vue de récompenses qui ne s'escomptent ni en argent ni en satisfactions mondaines ? Néanmoins, même au milieu de cette civilisation moderne qui nous comble de ses bienfaits, au sein de cet admirable développement de l'industrie et des intérêts matériels, le cœur a des besoins dont la satisfaction ne peut se trouver ni au théâtre, ni à la bourse, ni au télégraphe ; il aspire à quelque chose de plus élevé, de plus grand, que nos pères appelaient Dieu. » Les opinions que M. Cantù soutient avec tant de talent et d'énergie sont si peu populaires en Italie, qu'il n'a pas été réélu aux élections du parlement italien de 1867.

CANTUA s. m. (kan-tu-a — de *cantu*, nom péruvien). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des polémoniacées, comprenant une douzaine d'espèces, qui croissent au Pérou.

CANTUAIRE s. m. (kan-tu-è-re). Anc. liturg. Nom que l'on donnait, dans l'Eglise du Meaux, aux ecclésiastiques qui baptisaient dans la cathédrale.

CANTWELL (André), médecin irlandais, né dans le comté de Tipperary, mort à Paris en 1764. Il étudia la médecine et fut reçu docteur à Montpellier. Il vint ensuite à Paris et fut chargé, en 1750, de professer la chirurgie latine; plus tard, il professa la chirurgie française et la pharmacie. Il publia des dissertations et des livres sur un grand nombre de questions médicales, tantôt en latin, tantôt en français, et fut un des adversaires les plus opiniâtres de l'inoculation, qui venait d'être inventée par Jenner. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Dissertation sur les fièvres en général* (1750); *Dissertation sur les sécrétions en général* (1751); *Dissertation sur l'inocula-*

tion, etc. (1755); *Tableau de la petite vérole* (1758), etc.

CANTWELL (André-Samuel), traducteur, bibliothécaire des Invalides, né en 1744, mort en 1802, était fils du précédent. Il a traduit de l'anglais un grand nombre d'ouvrages, notamment l'*Histoire* de Gibbon et la *Rhetorique* de Blair. On l'accuse d'avoir altéré les versions originales. Les trois premiers volumes de cette traduction de Gibbon parurent sous le pseudonyme de Leclerc de Sept-Chênes, et furent attribués à Louis XVI. Cette traduction a été revue et publiée de nouveau par M. Guizot.

CANTYRE, presqu'île d'Ecosse, comprise dans le comté d'Argyle, dont elle forme la partie la plus méridionale. Elle est jointe à l'Ecosse par un isthme de 1 kilom. de large, baignée à l'O. par le canal du Nord, qui la sépare de l'Irlande, et à l'E. par le golfe Kilbrannan, qui la sépare de l'île d'Arran. Terrain accidenté, entrecoupé de collines, de bois et de lacs. Pêche considérable de harengs.

CANU, UE adj. (ka-nu). Ancienne forme du mot CHENU.

CANUBIN ou **KANODIN**, bourg de la Turquie d'Asie, dans la Syrie, à 44 kilom. E. de Tripoli, dans les montagnes du Liban. Résidence du patriarche des Maronites; beau couvent bâti sur un rocher et qui semble suspendu dans les airs. La chapelle principale de ce couvent, dédiée à la Vierge, est creusée dans le roc; elle reçoit les offrandes de tous les paysans des environs.

CANUDE s. f. (ka-nu-de). Ichtyol. Poisson du genre labre, qui vit dans la Méditerranée, et dont la chair est estimée. || On l'appelle aussi CANUS.

— **Encycl.** La *canude*, appelée aussi *canus*, est un poisson de la famille des labroides et du genre labre. Sa longueur est de 0 m. 30 à 0 m. 40; le fond de sa couleur est jaune, avec le dos d'un rouge pourpre; sa gueule est petite et armée de dents fort serrées entre elles; la nageoire dorsale, qui s'étend depuis la tête jusqu'à la queue, est garnie de rayons épineux. La *canude* habite la Méditerranée, et se tient ordinairement entre les rochers. Sa chair est molle, friable, nullement visqueuse, facile à digérer; elle était déjà très-estimée du temps de Rondelet.

CANUEL (Simon), général, né dans le Poitou en 1767, mort en 1841. Il servit en Vendée comme aide de camp de Rossignol, reçut le commandement de la ville de Lyon en 1796, servit l'Empire, s'empessa de reconnaître les Bourbons en 1814, et fut nommé baron et chevalier de Saint-Louis. Pendant les Cent-Jours, il se jeta en Vendée, où il avait naguère combattu pour une autre cause, et devint chef d'état-major de La Rochejacquelein. Nommé député par la Vienne en 1815, il fut un des plus fougueux royalistes de la *chambre introuvable*. Ce fut lui qui présida à Lyon le conseil de guerre qui condamna le général Mouton-Duvernet. Il réprima ensuite, comme commandant de la 19^e division militaire, les troubles du Rhône, avec une cruauté qui compromit le gouvernement et l'engagea lui-même dans un conflit avec son successeur Raguse. Il fut mis à la retraite après la campagne d'Espagne. Il a publié des *Mémoires sur la guerre de Vendée* en 1815.

CANULAIRE adj. (ka-nu-lè-re — rad. *canule*). Didact. En forme de canule.

CANULANT (ka-nu-lan) part. prés. du v. *Canuler*: Des femmes canulant leurs amies par des visites interminables.

CANULANT, ANTE adj. (ka-nu-lan, an-te — rad. *canuler*). Pop. Emphyeux, fatigant : Tu es canulant, en vérité. *Encore de la pluie ! est-ce donc canulant !*

CANULE s. f. (ka-nu-le — dimin. de *canne*, roseau). Partie d'une seringue qu'on introduit dans l'orifice de l'organe à injecter.

— A signifié Larynx.

— Robinet de bois qu'on adapte à un tonneau mis en perce. || On dit plus souvent CANNELLE.

— Chirur. Tube de dimensions, de formes, de substances très-variées, employé très-fréquemment en chirurgie : M. de La Feuilleade se mourait d'avoir quitté une CANULE qu'il portait depuis une grande blessure qu'il avait eue autrefois au travers du corps. (St-Sim.)

CANULÉ, ÉE adj. (ka-nu-lé — rad. *canule*). Didact. En forme de canule.

CANULÉ, ÉE (ka-nu-lé) part. pass. du v. *Canuler* : Suis-je assez canulé depuis deux heures !

CANULEIUS (Cneius), tribun du peuple romain, détermina en 444 av. J.-C. la retraite des plébéiens sur le Janicule, et obtint ainsi l'abolition de la loi qui interdisait les mariages entre les familles patriciennes et plébéiennes, et le partage du consulat entre les deux ordres.

CANULER v. a. ou tr. (ka-nu-lé — rad. *canule*). Pop. Obséder, importuner : Tu me canules. Ne viens pas me canuler.

CANULETTE s. f. (ka-nu-lè-te). Pêch. Forte pagaie dont se servent les pêcheurs de Guito.

CANUS s. m. (ka-nu). Ichtyol. V. CANUDE. **CANUS** (Melchior). V. CANO.

CANUS (Julius), patricien romain, osa ex-primer trop librement son opinion dans une conversation qu'il eut avec l'empereur Caligula, qui ordonna sa mort; mais il devait s'écouler dix jours entre la sentence et l'exécution. Lorsqu'on vint le chercher pour le conduire au supplice, le centurion le trouva jouant aux échecs, et comme les chances de la partie paraissaient favorables au condamné, celui-ci le fit remarquer au centurion. Sennèque, dans son traité *De tranquillitate animi*, admire le calme que montra Canus en allant à la mort. Comme ses amis, plus émus que lui, versaient des larmes, il leur dit : « Pourquoi ces gémissements ? Vous êtes en peine de savoir si l'âme est immortelle; je vais en être éclairci en un moment. Je songe à bien examiner si mon âme se sentira sortir. » Puis, d'un ton légèrement ironique, il leur promit de revenir leur faire part de ce qu'il aurait observé, s'il n'en était empêché par une impossibilité absolue.

CANUS, USE adj. (ka-nu, u-ze — rad. *canut*). Qui appartient, qui a rapport aux canuts de Lyon : Le langage CANUS. La prononciation CANUSE.

— **Encycl.** *Langage canus*. Par le *langage canus*, on entend une espèce d'argot particulier au bas peuple de Lyon. Ce langage n'a ni mouvement ni originalité; quelques-unes de ses expressions ne manquent pas pourtant d'un certain sel; pour la plupart, elles sont imitatives et forment de véritables onomatopées : *graboter*, pour gratter; *gigauder*, pour agiter les jambes, sauter. Le *Théâtre de Guignol*, publié l'année dernière (imprimerie Perrin, à Lyon, 1 vol. in-80), et le *Journal de Guignol*, sont écrits en *langage canus*. Le ton canus est traînard et lourd. Autrefois on reconnaissait un Lyonnais, même de bonne famille, à sa façon de parler lente et traînarde; cela se perd aujourd'hui, et ce n'est plus que par plaisanterie, même dans le peuple, qu'on se sert du *langage canus*. Il a eu ses prosateurs, ses poètes; il a son théâtre (le théâtre de Guignol), plusieurs journaux, entre autres le *Guignol*, comme nous l'avons déjà dit.

CANUSI s. m. (ka-nu-zi). Desservant d'un temple au Japon.

CANUSINE s. f. (ka-nu-zi-ne — de *Canusium*, Canosa, ville de la Pouille où l'on fabriquait cette étoffe). Antiq. Etoffe de laine brune ou rouge, dont s'habillaient les Romains lorsqu'ils allaient en voyage, et dont ils faisaient aussi le vêtement ordinaire des esclaves.

CANUSIUM, ville de l'ancienne Italie, dans l'Apulie; aujourd'hui Canosa.

CANUT s. m. (ka-nu. — Ce mot vient probablement de *canette*, outil familier aux canuts; à moins qu'il ne vienne de *caneter*, qui exprime assez bien le balancement continué qu'exige le travail du canut. On l'a fait venir aussi de *Canusium*, grande ville manufacturière des Romains; mais cette origine antique paraît être fondée sur un innocent désir d'illustration). Pop. Nom donné à Lyon aux ouvriers en soie : Les CANUTS, qui décoorent de leurs tentures magnifiques nos palais et nos temples, manquent souvent de sabots. (A. Blanqui.) Les ferrandiers sont, vis-à-vis des CANUTS, dans la même situation que les marchands, sur les chantiers parisiens, vis-à-vis des compagnons. (Richard.) Les ouvriers en soierie, qui forment la majeure partie de la classe ouvrière, et qu'on nomme CANUTS, travaillent beaucoup, gagnent peu et se nourrissent mal. (V. Hugo.)

— Rem. L'orthographe *canut* est trop universellement adoptée pour que nous ayons pu la repousser; toutefois, nous devons faire remarquer que le féminin *canuse* est employé à Lyon, qu'il est même très-usité comme adjectif pour désigner la langue *cgnuse*, ce qui suppose évidemment un masculin *canus*. Pour l'encyclopédie, voy. CANUS.

CANUT s. m. (ka-nu — n. pr. d'homme). Ornith. Espèce de bécasseau, appelée aussi *maubèche grise* ou *maubèche tachetée*.

— Hortie. Variété de raisin.

— **Encycl.** Le *canut* est un oiseau, de l'ordre des échassiers, et qui, rangé autrefois parmi les vanneaux, appartient aujourd'hui au genre bécasseau (*tringa*). Buffon lui a donné aussi les noms de *maubèche grise* et *maubèche tachetée*. C'est le *tringa cinerea* de Linné. Le *canut* est de la grosseur d'une grive; son plumage est généralement gris cendré clair, entremêlé de taches brunes en forme de croissant; le dessous du corps est d'un blanc pur; le bec et les pieds, d'un noir verdâtre. Ces couleurs présentent, du reste, quelques variations suivant les saisons. Buffon a décrit cette espèce sur un individu en *livrée d'hiver*, et on ne reconnaîtrait pas dans sa description le même oiseau en *tenu de noces* ou au temps des amours. Les *canuts* se montrent tous les ans sur nos côtes pendant quelques mois. Ils passent en bandes nombreuses, dans le courant de mai; mais ce passage se fait rapidement, sans doute parce qu'ils sont pressés d'arriver dans les contrées éloignées du nord de l'Europe, où ils vont nicher. Ils fréquentent les endroits marécageux par les eaux stagnantes. On entend rarement leur voix. En automne, on rencontre quelques individus, presque toujours jeunes, voyageant séparément. Le *canut* est un excellent gibier, surtout lorsqu'il est gras. D'après Willoughby, c'était le mets fa-

vori du roi *Canut*; c'est de là que lui vient son nom.

CANUT (saint) ou **KNUT**, roi de Danemark, monta sur le trône en 1080, après la mort de son frère aîné Harold. Il exerça le pouvoir avec fermeté, fit respecter les lois et luttâ avec énergie contre les mœurs barbares, héritage de l'ancien paganisme, s'efforçant de mettre l'ordre social en harmonie avec les idées et les sentiments chrétiens. Il était pieux et dévoué à l'Eglise; sous son règne, des églises s'élevèrent de toutes parts, notamment les cathédrales de Roskild et de Lund, qu'il dota magnifiquement. Plein de considération pour le clergé, il développa sa puissance et son prestige, l'affranchit de la juridiction ordinaire dans les choses ecclésiastiques, et lui donna le premier rang dans le royaume. Cependant il échoua dans toutes ses tentatives pour rétablir la dime, le peuple résistant opiniâtrement à un pareil impôt. Pour activer les progrès de la civilisation dans ses Etats, il favorisa les étrangers qui venaient s'y fixer; il travailla avec un zèle infatigable à l'abolition du servage. Canut, ayant jadis suivi son père dans son expédition contre l'Angleterre, résolu, étant devenu roi, de reconquérir ce pays. En conséquence, et avec l'aide de son frère Olaf Schyrrre, roi de Norvège, il rassembla dans le Licinford une flotte de mille voiles. Mais, par suite d'une trahison ourdie par un autre de ses frères, Olaf Hunger, cette flotte se dispersa avant qu'il pût la rejoindre. Canut conçut une telle colère de voir ainsi ses projets anéantis, qu'il condamna les rebelles à des amendes considérables, amendes dont il poursuivit lui-même le paiement avec une extrême sévérité, durant un voyage qu'il fit dans l'intérieur du pays. Il en résulta un mécontentement qui bientôt dégénéra en révolte ouverte; Canut, poursuivi par les paysans déchaînés contre lui, fut tué à Odensee, dans l'église de Saint-Alban, où il s'était réfugié, le 10 juillet 1085. Après sa mort, le peuple lui rendit justice et le regretta. Bientôt le bruit courut que des signes miraculeux apparaissaient autour de son tombeau, qui devint, dès lors, le but de pèlerinages. En 1101, sur les instances de son frère Eric, le pape Pascal II procéda à sa canonisation. Tout le Danemark et la Suède méridionale saluèrent dans le nouveau saint leur patron national, et fondèrent en son honneur une foule d'œuvres pies et d'institutions, qui fleurirent pendant les temps catholiques, et dont quelques-unes même résistèrent à la Réforme.

Canut ou **Knut** (SOCIÉTÉ ou CONFRÈRE DE SAINT-). Après la canonisation de saint Knut ou Canut, roi de Danemark, il s'établit dans toutes les villes de la Suède méridionale, et même à Upsal, à Sigtuna, à Wisby, etc., des sociétés ou confréries, sous le patronage de ce saint, qui prirent le nom de sociétés ou confréries de saint Knut (*Knut gille*), soit parce qu'elles avaient pour but d'honorer sa mémoire, soit parce qu'il en avait posé lui-même les bases de son vivant. La plus célèbre de toutes, la confrérie mère, était celle de Malmö, capitale de la Scanie; il en est fait mention dans la charte des privilèges qui lui fut octroyée en 1360 par le roi de Danemark Waldemar III. Le gouverneur de la province en était de droit l'ancien ou président; le bourgeois de la ville, le vice-président. La confrérie admettait des membres des deux sexes; mais les boulangers en étaient exclus. Ses réunions se tenaient dans une vaste salle de l'hôtel de ville, où tout était approprié aux divers exercices dont elles étaient l'objet. C'est dans ces réunions qu'on procédait à la réception des nouveaux membres; on leur suspendait pour cela au cou, avec une chaîne d'argent, un grand perroquet en argent, signe distinctif de la confrérie. Ce même perroquet était également suspendu au cou de celui qui avait gagné le prix dans les exercices solennels du tir. Tous les membres des deux sexes en portaient, en outre, un petit modèle attaché à un ruban bleu, sur la poitrine, durant le temps des réunions. Ces divers usages se conservent encore aujourd'hui. La confrérie de Saint-Knut avait, comme toutes les autres confréries analogues instituées en Suède, un caractère à la fois religieux et profane. On s'y livrait à de pieux exercices; on célébrait des messes à la mémoire du patron et pour le repos de l'âme des confrères morts. Une intime solidarité régnait entre les membres, de sorte que si l'un d'eux souffrait quelque injustice, la compagnie tout entière s'en trouvait offensée et en poursuivait le redressement. Il en était de même, en matière de crimes; la confrérie prenait parti pour le coupable et cherchait à le soustraire à la vindicte des lois. C'était là le côté abusif. Si un membre était fait prisonnier, la confrérie le rachetait. S'il tombait malade, elle en prenait soin. Elle le secourait en cas de malheurs ou d'accidents, et celui qui manquait à ce devoir de solidarité était condamné à l'amende. Une rétribution annuelle, sans compter d'autres redevances, était payée par chaque confrère et formait le fonds commun de la caisse sociale. Quant aux exercices profanes, c'étaient le tir, la musique, la danse, les festins, etc. Ces exercices donnaient lieu parfois à des excès qui troublaient le repos public et presque toujours restaient impunis. Aujourd'hui, les réunions de la confrérie de Saint-Knut se font remarquer par leur décence et leur bon goût.

CANUT 1^{er}, prince danois du x^e siècle, en-

neûi des chrétiens, périt dans une expédition en Angleterre. Fils du roi Gorm le Vieux et de la reine Thyra Danebod, il se signala par de rares qualités et reçut le surnom de *Dana-Ast* (joie des Danois). Bien qu'appelé par les historiens Canut 1^{er}, ce prince ne régna point. La nouvelle de sa mort produisit sur son père une telle impression qu'il mourut le lendemain.

CANUT II, le Grand, roi d'Angleterre (1014), de Danemark (1018) et de Norvège (1031). Dans sa jeunesse, il avait suivi son père Suénon à la conquête de l'Angleterre; il fit plus tard assassiner le roi anglo-saxon Edmond Côte-de-Fer, qui régnait encore sur le midi de cette contrée, écrasa les Anglais d'impôts et les abandonna au despotisme sanguinaire des chefs danois, mais s'en fit aimer dans la suite en supprimant toute distinction entre les deux races, en rétablissant les coutumes saxonnes et en faisant de grands efforts pour assurer la tranquillité et la prospérité du pays. Héritier du Danemark en 1018, il y étendit la civilisation, conquit la Norvège sur Olaf le Saint (1030), et montra un zèle souvent excessif pour la propagation du christianisme dans ses États. Rassasié de grandeur et de puissance, il se jeta dans la dévotion, combla l'Eglise de bienfaits, et se rendit à Rome pour y voir le pape (1026). Canut reçut le surnom de Grand, surtout à cause de la puissance de ses armes et de la terreur qu'il avait inspirée aux peuples soumis à son joug de fer. Ce prince mourut à Shaftesbury en 1035, laissant le trône d'Angleterre à son fils Harald, dit *Pied-de-lévrier*, et celui de Norvège à son fils Suen ou Suénon.

CANUT III, dit Harde Canut, dernier roi d'Angleterre de la dynastie danoise, fils du précédent, mort en 1042. Il régna aussi sur le Danemark. Son règne fut court et n'eut rien de remarquable. La dynastie danoise en Angleterre s'éteignit avec lui. Il laissa la réputation d'un prince avide et cruel.

CANUT IV, le Saint, roi de Danemark de 1080 à 1086. Fils de Suen ou Suénon, roi de Danemark, il succéda à son frère Harald. Il fit quelques préparatifs inutiles pour reconquérir l'Angleterre sur Guillaume de Normandie, soumit la Prusse et la Courlande, et fut tué dans une révolte de ses sujets, qu'il avait irrités en les livrant au despotisme et aux exactions du clergé. Canut fut mis au rang des martyrs et canonisé en 1100.

CANUT (saint), appelé *Lavard*, duc de Sleswig et roi des Slaves Obotrites, ne doit pas être confondu avec Canut IV, compté aussi au nombre des saints. Il propagea le christianisme dans ses États et encouragea la haine de Magnus, roi de Danemark, qui l'accusa de vouloir lui enlever sa couronne. Canut prouva facilement son innocence; mais Magnus, l'ayant invité à venir passer les fêtes de Noël à Roskild, l'attira dans un lieu désert et lui trancha la tête (1131).

CANUT V, roi de Danemark, fils de Magnus, mort en 1157. Il disputa, pendant dix ans, la souveraineté de ce pays à Suénon et à Waldemar, se vit contraint de fuir, obtint, grâce à l'intervention de l'empereur Frédéric Barberousse, une partie du Danemark, et périt assassiné par Suénon, qui l'avait invité à un festin.

CANUT VI, roi de Danemark de 1182 à 1202, fils de Waldemar le Grand, dont il continua le règne glorieux. Il soumit la Poméranie, résista aux ennemis que l'empereur Barberousse avait ligués contre lui, s'empara du Mecklembourg, du Holstein, et de presque tout le littoral de la Baltique. Il prit le premier le titre de roi des Vandales. Sous son règne, la civilisation fit de grands progrès en Danemark, le christianisme s'étendit, la législation se régularisa, les lettres et les sciences brillèrent d'un vif éclat avec les historiens Saxo Grammaticus et Sueno Aagesen.

CANUT, roi de Suède, mort en 1199. Il était fils de saint Eric, roi de Suède; mais il dut disputer le trône à Charles Sverkersson, déjà roi de Gothie. Quand il fut parvenu à régner paisiblement, il s'appliqua à faire fleurir l'agriculture et fonda beaucoup de monastères.

CANUTI (Dominico-Maria), peintre et graveur italien, né à Bologne en 1620, mort en 1684. Il eut pour maître le Guide et devint habile à peindre les raccourcis. On vante surtout une *Déposition de croix aux flambeaux*, appelée la *Nuit de Canuti*, et un *Saint Michel*, dans l'église des Pères olivétains de Bologne. On cite aussi, parmi ses gravures à l'eau-forte, les portraits des Carrache, d'après le Guide, et une *Vierge avec le Rédempteur*.

CANUTI (Philippe), publiciste et homme politique italien, né en 1802 à Bologne, fit son droit à l'université de cette ville, fut reçu docteur en 1822, et, tout en exerçant la profession d'avocat, s'adonna à la culture des lettres et à la politique. Il prit une part active au mouvement insurrectionnel de 1831, qui réussit à établir un ordre de choses éphémère dans l'Italie centrale; les relations de Canuti avec Cyrus Menotti et les libéraux les plus influents des Légations et des autres États du centre contribuèrent à la propagation de l'insurrection. Nommé préfet d'Ascoli par le gouvernement provisoire de Bologne, il fut en relation avec les deux fils de Louis Bonaparte, qui avaient pris part à l'insurrection et dont l'un est aujourd'hui l'empereur Napoléon III. Après la capitulation d'Ancone, il fut forcé de

s'expatrier, et se rendit successivement à Corfou, à Malte, à Marseille et enfin à Paris, où il a été, jusqu'en 1848, le représentant du parti libéral constitutionnel. C'est lui qui fut chargé de présenter au gouvernement français le célèbre *manifeste des populations des États Romains aux princes et aux peuples d'Europe*, rédigé par Farini (1845). Canuti fut, à Paris, le collaborateur de plusieurs journaux, entre autres du *Commerce*, ainsi que des Revues politiques et littéraires de l'émigration italienne. Après la révolution de Février, l'association nationale italienne, qui venait de se constituer à Paris sous la présidence de Mazzini, nomma Canuti son vice-président. Le but de l'association était le triomphe de la cause italienne, sans acception d'aucune forme de gouvernement. Canuti partit pour Turin avec Alex. Rixio, qui s'y rendait en qualité de ministre de France; il alla ensuite à Milan, puis à Crémone, où il eut une entrevue avec Charles-Albert, à son quartier général. Canuti appuya fortement la fusion du royaume Lombard-Vénitien avec le Piémont. Le gouvernement constitutionnel de Pie IX le nomma commissaire général extraordinaire auprès des troupes pontificales, qui avaient franchi le Pô pour prendre part à la guerre contre l'Autriche. Après l'armistice, il fut envoyé par le ministre Mamiani (5 décembre 1848) en mission diplomatique à Paris et à Londres. A son retour de cette dernière ville, il reçut du gouvernement provisoire l'ordre de s'arrêter à Paris en qualité de chargé d'affaires. Ces fonctions lui furent retirées aussitôt après la proclamation de la république à Rome, et il rentra dès lors dans la vie privée, jusqu'à sa mort, arrivée il y a quelques années. Canuti a publié quelques écrits, entre autres : *Vie de Stanislas Mattei* (Bologne, 1829); la *Question italienne* (1845), et *Reflexions sur les affaires d'Italie* (1848).

CANY-BARVILLE, bourg de France (Seine-Inférieure), chef-lieu de canton, arrond. et à 25 kilom. N.-O. d'Yvetot, sur la Durdent; pop. aggl. 1,276 hab. — pop. tot. 2,051 hab. Filature et tissage de coton; commerce de poissons, bois, céréales, fourrages et graines oléagineuses.

CANZ (Israël-Théophile), théologien protestant et philosophe allemand, né à Heimsheim (Wurtemberg) en 1690, mort en 1753. D'abord adversaire, puis disciple de Wolf, il développa les principes de son maître et les appliqua à la théologie. Ses ouvrages sont nombreux et ont eu au dernier siècle une grande réputation. Nous citerons, entre autres : *Philosophie Leibnitziana et Wolfiana usus in theologia* (1728-1739, 4 vol.); *Grammatica universalis tenuia rudimenta* (1737); *Disciplina morales omnes* (1739); *Meditationes philosophicae* (1750), etc.

CANZLAR ou **CANZLER** (Jean-George), écrivain et homme politique allemand, né à Burkhardsdorf (Hartz) en 1740. Il remplit successivement les fonctions de secrétaire d'ambassade près de la cour de Suède, et de conseiller des comptes à Dresde. On a de lui des *Mémoires pour servir à la connaissance des affaires politiques et économiques de Suède* (1776, 2 vol. in-4°), et un *Tableau historique sur la Saxe* (1786, in-4°).

CANZLER (Frédéric-Théophile), géographe, né à Wolgast en 1764. Il occupa une chaire à l'université de Greifswald, et publia, entre autres ouvrages : *Archives universelles pour la connaissance des pays, des peuples et des États*; *Traité de la géographie dans toute son étendue*; des traductions, des voyages, etc.

CANZONE s. f. (kan-dzo-né — mot ital.). Littér. Petit poème italien divisé en stances égales, sauf la dernière, qui est plus courte : Une *CANZONE* solitaire, échappée de la tombe, continuait à charmer Vaucluse. (Chateaub.) Les poètes italiens de la renaissance lui avaient rempli la tête de CANZONES et de sonnets langoureux. (Gér. de Nerval.) Parfois, dans leurs CANZONES, les poètes italiens du XIII^e siècle égalent les troubadours, ces premiers maîtres de la poésie moderne. (Villem.) On dit aussi CANSO. ■ Quelques-uns font ces deux mots du genre masculin.

— **Encycl.** Malgré l'analogie du nom, la *canzone* n'a rien de commun avec la chanson; il faut même renoncer à traduire ce mot, tant l'idée qu'il éveille est exclusivement italienne. Inventée, dit-on, en Provence par Giraud de Bornell, le père putatif des troubadours, la *canzone* n'eut pas de peine à se naturaliser sur cette belle terre d'Italie, dont la Provence n'était en quelque sorte que l'extrême province. Elle fut oubliée par les héritiers des troubadours, à l'époque où, devenus Français, ils firent un pas vers le génie de leur nouvelle patrie; mais elle devint, en peu de temps, aux mains des poètes italiens, le plus noble des petits poèmes. Depuis Dante et Pétrarque jusqu'à nos jours, elle a également tenté toutes les imaginations fortes ou gracieuses, à la réserve peut-être de quelques écrivains du XVIII^e siècle, auxquels les allures philosophiques de l'épître plurent davantage. Personne, à notre époque, n'a plus contribué que Marchetti à remettre la *canzone* en honneur. L'école moderne y peut regretter l'absence de ces fortes couleurs dont parfois elle abuse; mais, grâce à la simplicité touchante de la pensée, à la sobriété et à la pureté du style, le poète de Bologne a produit des chefs-d'œuvre en ce genre; par exemple, celles qu'il a faites en

l'honneur de quelques morts illustres : le sculpteur Visconti, le poète Perticari, et celle qu'a inspirée à l'auteur le tombeau de Pétrarque. Une pensée unique suffit presque toujours à un poème de si peu d'étendue; la développer en vers harmonieux est toute la poésie du genre. Mais les *canzoni* les plus remarquables qui aient paru de nos jours sont celles de Leopardi, un grand poète presque inconnu en France. Nous allons d'ailleurs, en sortant un peu de notre cadre habituel, passer ici en revue les principaux recueils de *canzoni*. V. CANZONI.

CANZONETTE s. f. (kan-zo-nè-te — dimin. de *canzone*). Littér. Petite chanson populaire et gracieuse : *Mademoiselle est si bonne, qu'elle veut bien me favoriser de quelques-unes de ces jolies CANZONETTES douces et consolantes à l'oreille d'un Italien*. (Bodin.) On grave, chez ce marchand de musique, trois CANZONETTES avec texte italien et allemand. (Champfleury.)

Canzonette vénitienne, musique de R. Schumann. Nous devons l'avouer, cette composition n'a pas tout le relief et l'accent que nous pouvions espérer; mais, si la mélodie est un peu pâle, la ritournelle, que par malheur nous ne pouvons reproduire, est une merveille de fraîcheur et de pittoresque, on croirait entendre caqueter une de ces courtisanes vénitiennes aux cheveux ambrés dont Paul Véronèse et le Titien nous découvrent les splendides épaules.

Vif et tendre,



A - lors qu'au ciel plus



som - bre, La nuit des cen - dra, Fi -



- de - le, dans l'om - bre, Gon - do - le at - ten -



- dra. Voi - lé de mys - té - re, sou -



- rit le bon - heur; Et, loin de la



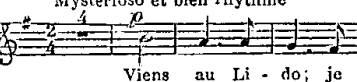
ter - re, Bâi mieux notre cœur.

DEUXIÈME COUPLET.


La mer est tranquille
Le ciel sera pur,
Et calme est l'assise
Du golfe d'Azur.
Un reflet de lune
Remplace le jour.
Toute la lagune
S'inspire d'amour.

Canzonette vénitienne, musique de R. Schumann. Nous préférons de beaucoup cette canzonette à l'autre pièce de même nature qu'a écrite Schumann. Il y a dans cette mélodie une nonchalance, une coquetterie, une langueur indicibles. C'est plein de senteurs marines, de murmures des vagues, de voix étouffées, de baisers furtifs; en un mot, c'est tout un poème amoureux.


Mysterioso et bien rythmé



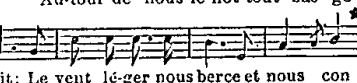
Viens au Li - do; je



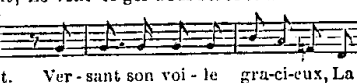
vais ra - mer sans bruit.



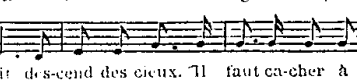
Au-tour de nous le flot tout bas gé -




- mit; Le vent lé-ger nous berce et nous con -




- duit. Ver - sant son voi - le gra - cieux, La




nuit de s'end des cieux. Il faut ca - cher à



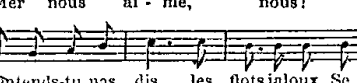
tous les yeux Bon-heur mys-té-ri - eux.



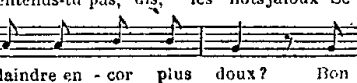
Viens! viens! viens! viens!




Variante pour la 2^e STROPHE, de ♯ à ★



Mer nous ai - me, nous!



N'entends-tu pas, dis, les flots jaloux Se



plaindre en - cor plus doux? Bon -

DEUXIÈME COUPLET.

Flots caressants, je la confie à vous!
La mer nous aime, nous;
N'entends-tu pas les flots jaloux
Se plaindre encoir plus doux?
Bonheur ne dure qu'un moment -
Et laisse un long tourment.
Mensonge affreux pour un amant!
Je crois à ton serment!
Viens! (quater)

Canzonette vénitienne, paroles françaises de Bélanger, musique de Mendelssohn. Ceci est un chef-d'œuvre, et les deux canzonettes vénitiennes de Schumann sembleraient presque d'une couleur terne et grise, mises en présence de ce rayon de soleil noté! Mendelssohn, le poète des mélancolies et des teintes douces, trouvant cette chaude et lumineuse mélodie, si vivace, si exubérante de jeunesse, de mouvement et de vie, c'est un de nos grands étonnements musicaux.

Allegro vivace.



1^{re} STROPHE. Le so - leil s'é-lance des



cieux. Sur la ter - re il dar - de ses



feux. A - vec lui vient la po - é -



Cresc.



- si - e. Tout s'em-bel - lit par leur ma -



- gi - e. L'éther est pur et ra - di -



- eux. Tout é-blou - it, tout charme les yeux.

DEUXIÈME COUPLET.

L'orange enivrant d'odeur,
L'aloès brillant de splendeur,
Le peuplier dans la campagne,
Le cèdre altier sur la montagne,
Rois de la plaine et rois des monts,
Avec fierté lèvent leurs fronts!



3^e STROPHE. Est-ce bien toi, fleuve or - gueil



- leux, Dont l'écou - le - le a - vec les



cieux? Ap - por - tes - tu de l'i - ta -



- li - e. Son eau lim - pi - de et son ciel



Molto. Cresc.



bleu; Et son air pur et son sol de



feu? Las! si loin d'elle il faut pas - ser sa



vi - e, Ah! ne crois pas que ja - mais



— je l'ou - bli - . . . et

Canzoni de Pétrarque. La *canzone* est, avec le sonnet, l'une des formes des poésies lyriques de Pétrarque. Il ne faut pas croire que toutes les pièces de son *canzoniere* soient consacrées à célébrer Laure et la passion platonique qu'elle lui inspira jusqu'à sa mort; le poète y chante aussi d'autres sujets, et même, dans ce genre de poésie qui a tant contribué à la gloire de Pétrarque, le plus brillant et le plus enthousiaste de ses poèmes, celui qui se rapproche le plus de l'ode antique, est, à nos yeux, la cinquième *canzone*, dans laquelle il prêchait à son ami, l'évêque de Lombez, la croisade pour la délivrance des lieux saints. En voici quelques strophes :

« Quiconque habite entre la Garonne et les monts, entre le Rhône, le Rhin et les ondes salées, accompagnera les enseignes chrétiennes; quiconque, des Pyrénées jusqu'au dernier horizon, estime la vraie valeur, laissera déserts l'Aragon et l'Espagne. La charité excite à cette haute entreprise l'Angleterre et toutes les îles que baigne l'Océan, entre la Grande Ourse et les colonnes d'Hercule... Quel amour si légitime et si profond, quels enfants, quelles femmes ne seraient pas abandonnés pour un si juste dessein ?

« Il est une partie du monde qui toujours est couverte de glace et de neige, loin de la route du soleil; là, sous un jour nuageux et court, naît un peuple ennemi de la paix, et pour qui la mort n'est point une peine; si, plus dévot qu'il n'a coutume de l'être, il joint son épée à la fureur des Allemands, on verra

combien peu l'on doit craindre les Turcs, les Arabes, les Chaldéens, et tous ceux qui espèrent dans les faux dieux, le long de la mer Rouge, ces peuples nus, timides, paresseux, qui jamais ne serrèrent le fer, mais qui courent aux vents les coups qu'ils veulent porter.

.....Souviens-toi de la téméraire hardiesse de Xerxès, qui, pour s'avancer sur nos rivages, outragea la mer par des ponts nouveaux, et tu verras toutes les femmes de Perse revêtues de sombres couleurs pour la mort de leurs maris, tandis que la mer de Salamine sera teinte de sang. Ce n'est pas cette seule et misérable ruine qui te promet la victoire sur les peuples impuissants de l'Orient; mais Marathon et le défilé immortel que Léonidas défendit avec peu de soldats, et mille autres encore dont tu as lu ou entendu le récit. Plie donc les genoux, soumetts ton âme à Dieu avec reconnaissance, puisqu'il a réservé tes années à tant de bien!

Canzoni de Torquato Tasso. Les *canzoni*, avec les *sonnets*, composent les poésies lyriques du Tasse, qui s'y montre aussi grand poète que dans la pastorale et l'épique. Il n'a pas ce maintien si tranquille et si mesuré que conserve toujours Pétrarque, alors même que le sentiment l'anime et l'embrase. Plus libre dans sa marche, plus hardi dans sa course, Torquato s'élève par élans, et parcourt sans crainte et sans réserve tout le champ que lui offre une imagination vaste, variée, inépuisable. Dans une de ses *canzoni*, pièce fort libre par le fond et par la forme poétique, il décrit la puissance et les ravages du temps, redoutable surtout au beau sexe. Dans une autre, dont la forme est plus régulière, la pensée, quoique sur un sujet gracieux et fleuri, prend un élan fort libre et presque pindarique. Il ne s'agit que d'une belle colline; mais plus le poète la contemple, plus elle étale à ses yeux et aux nôtres d'agréments et de merveilles. En voici une troisième d'un genre héroïque: il y chante les louanges du prince de Toscane. Après un prélude mythologique, le poète parcourt et caractérise les plus illustres personnages de la famille des Médicis; il indique surtout les titres de Laurent et de Cosme; il déplore la mort de Jules, et n'oublie ni Léon X, ni Clément VII, ni ce jeune héros (Jean de Médicis), qui mourut de ses blessures, « que pleura son armée, et après qui l'art des guerriers devint celui des brigands. » Il termine en prédisant, dans un élan pindarique, de grandes destinées au prince enfant; mais les flatteries qui terminent la pièce manquent de dignité et contrastent péniblement avec le ton élevé qui y règne. Malgré cette tache et d'autres encore, on admire la marche franche et majestueuse de ces pièces lyriques. Aussi l'un de ses critiques, Salfi, désespérait de faire sentir « la beauté des détails, l'art des transitions, la noblesse des expressions, l'harmonie des vers et les mouvements de sensibilité qui échappent du cœur de ce grand poète, ou que ses infortunes lui arrachent. »

Canzoni de Filicaia. Ce sont les plus remarquables du XVII^e siècle par l'élevation des pensées, par une marche noble et imposante, une verve riche et féconde, un profond sentiment religieux et patriotique. Le sujet de la première ode est le *Siège de Vienne* (1683). Indigné à la vue des hordes de barbares qui menaçaient la capitale de l'empire, et en même temps Rome et l'Italie, le poète s'adresse au Dieu de ses pères, et fait le tableau le plus touchant de la situation de l'Autriche et surtout de Vienne; il conjure le Seigneur de montrer aux infidèles qu'il est Dieu. Vienne fut en effet délivrée, et cet éclatant succès inspira au poète la deuxième ode, sorte d'hymne de triomphe adressé au Dieu des vengeances. La troisième *canzone* est consacrée à l'empereur Léopold I^{er}, et la quatrième à Jean Sobieski, roi de Pologne, qui eut la plus glorieuse part au succès de cette campagne. Cette *canzone*, dit Salfi, nous paraît supérieure à toutes les autres; elle se fait remarquer et par la hardiesse des vérités qu'elle renferme, et par les formes poétiques dont elles sont revêtues. Filicaia dit noblement à Sobieski, que ce n'est point parce qu'il est roi qu'il est grand, et que c'est lui au contraire qui rehausse l'éclat de la majesté royale. Dans son ardeur guerrière, Filicaia fait un magnifique tableau de cette grande délivrance de Vienne. Il consacre à Dieu sa sixième *canzone*, qui est un hymne de reconnaissance pour le secours divin. En terminant, il voudrait, dit-il, que sa lyre se changeât en trompette guerrière et réveillât les princes chrétiens, qui, occupés de leurs seuls intérêts et de leurs misérables passions, négligent l'intérêt général et le salut de l'Europe. « Cessez, s'écrie-t-il, de répandre le sang des chrétiens pour de vaines querelles; c'est le tyran de la Grèce qu'il faut combattre et repousser. »

Tel est l'esprit des *canzoni* que Filicaia composa pour les vainqueurs des musulmans. C'est à ces *canzoni* qu'il dut sa plus grande célébrité; mais il en fit aussi d'autres qui méritent également d'être citées. De ce nombre est celle, si remarquable par la vivacité du sentiment patriotique, qu'il composa sur la situation de l'Italie à cette époque (*Il pure, Italia, e pure*). Il maudit l'étranger envahisseur et pillard, cherche à réveiller ses compatriotes de leur torpeur, et fait rougir de leur consternation et de leur incertitude, en face

de l'ennemi, ces petits princes qui n'avaient plus ni force ni volonté.

Quelques odes de Filicaia ont rapport à sa vie privée; on y retrouve son caractère honnête et indépendant. Dans une de ces *canzoni*, comme Dante, il reproche à sa patrie son injustice et son ingratitude, mais il se plaint comme un fils se plaint d'une mère qu'il aime. Le poète manifeste les mêmes sentiments dans une ode au silence; toujours il préfère sa chère liberté à une fortune servile et dépendante, et, jusque dans les *canzoni* qu'il adresse à la reine Christine de Suède, sa bienfaitrice, il règne, au milieu de ses louanges, une sorte de dignité que les poètes du temps savaient rarement garder en pareil cas.

Dans d'autres *canzoni*, Filicaia chante le mérite de quelques lettrés de son temps, tels que Viviani et Bellini, tous deux disciples de Galilée. Les deux *canzoni* consacrées à ces deux savants offrent ceci de remarquable, que le poète y allie la philosophie la plus sévère aux couleurs les plus poétiques.

Canzoni de Leopardi. Le recueil le plus complet de ces poésies italiennes a paru en 1830, et elles font partie de l'édition des *Œuvres de Leopardi*, publiées depuis par son ami M. Ramieri. Les premières *canzoni* sont deux élégies amoureuses qui datent de 1817 (Leopardi avait dix-neuf ans); elle sont intitulées *Il primo amore* et *A Silvia*. Il chante encore l'amour, mais avec l'accent d'une profonde mélancolie, dans plusieurs *canzoni*: *Consalvo, Alla sua donna, Ad Aspasia*, et surtout *Il Segno* (le Rêve), et le *Ricordanze* (les Souvenirs); car ce grand poète, phthisique et bossu, cachait sous un corps misérable une âme émue des plus délicates émotions, une imagination vraiment grecque, un cœur ivre d'amour. Pour ce poète désolé, le bonheur n'existe pas, et Leopardi peut être caractérisé en un mot: c'est le poète de la douleur. La douleur, c'est sa note dominante; c'est le mystère dont il a cherché le mot dans ses études, et dont il a fait une loi de sa pensée. C'est par la douleur qu'il a expliqué le monde et l'âme humaine. Mais cette grande âme brûlait aussi de l'amour de la patrie, et c'est à vingt ans (1818) qu'il fit paraître, à Rome, ses deux belles *canzoni*: *A l'Italia* et *Sur le monument qu'on devait élever à Dante à Florence*. Ces deux chants, dédiés au poète Monti, sont adressés à l'Italie, « née pour vaincre les nations, ou dans la fortune ou dans la disgrâce. » Il la voit esclave, mais il se souvient qu'elle fut reine et la glorifie dans le passé! Il s'écrie, s'adressant à Alfieri: « Puisque les vivants dorment, réveille les morts! Arme les voix éteintes des anciens héros, tant qu'à la fin ce siècle de fange désire la vie et se relève pour des actes glorieux, ou que la honte le prenne! »

Une édition des poésies de Leopardi, qui parut à Rome en 1824, donna sept nouvelles *canzoni*. La première, adressée à sa sœur à l'occasion de son mariage, respire le stoïcisme et la vertu antique; il lui dit cette phrase désespérante: « Les fils qui te viendront sont condamnés à la bassesse ou au malheur. » Et il ajoute noblement: « Choisis pour eux le malheur. »

La troisième, intitulée *Brutus*, est peut-être la plus désespérée de ses poésies; sous le fier Romain qui périt pour la liberté de sa patrie, on découvre le mot désagréable du présent et qui n'attend rien de l'avenir.

A cette *canzone* est jointe un commentaire en prose: la *Comparaison des sentences de Brutus le jeune et de Théophraste au moment de la mort*, qui renferme des pensées sublimes. Viennent ensuite le *Dernier chant de Sapho*, l'*Hymne aux patriarches*, etc.

Dans une édition de Bologne, en 1826, de nouvelles *canzoni* parurent; ce sont: l'*Épître au comte Carlo Pepoli*, la *Patinodie*, dédiée à Gino Capponi, la *Dix-neuvième année*, etc.

Les *canzoni* de Leopardi rappellent un peu celles de Pétrarque, mais leur forme a des procédés qui échappent presque à la traduction. La forme de Leopardi, dit M. Monnier, c'est tout bonnement la perfection. Il n'y a rien de trop, mais rien n'y manque, rien de minutieux ni de trop achevé; et c'est pourtant profond et clair, savant et pur; tellement fini qu'un mot déplacé ferait tache, et c'est facile en même temps, fluide et naturel comme une improvisation. Supposez au vers de Voltaire les qualités de sa prose, ajoutez-y la poésie, et vous aurez le vers de Leopardi. Ce maître souverain régnait sur la langue, et il en faisait tout ce qu'il voulait. La suprême élégance, en un mot, dans la plus irréprochable simplicité, voilà la forme du poète.

Canzoni de Chiabrera. Dans le genre gracieux, Chiabrera, l'émule de Pindare, a égalé peut-être Anacréon et Horace. Quelle vivacité, quelle liberté d'allure! comme il s'élève sur les ailes de la fantaisie, volant d'objets en objets, répandant tout le long de sa course des images capricieuses et imprévues, et réveillant sans cesse l'attention du lecteur par des idées aussi neuves que purement exprimées! Ses *canzonettes*, qui font partie du même recueil, sont aussi remarquables par leur grâce facile et élégante que ses grandes *canzoni* par leur sublimité. L'imitation et le désir d'égalier les grands modèles antiques firent au poète une manière et un style qui le distinguent de tous les autres lyriques italiens. Quelquefois il s'élève jusqu'au ton de l'ode;

c'est ce qu'on peut remarquer dans la seconde strophe de la chanson *Di quel mar la bella calma*, etc.:

*Ecco nembî oscuri e venti,
Tuoni ardenti,
Contra te sorgono insiem;
Rolte son antenne e sarite,
Vinta è l'arie
Contra il mar ch' orribil freme.*

Voilà que les noirs nuages, les vents, les tonnerres brûlants s'élèvent contre toi; les antennes et les haubans sont rompus, tout art est vaincu par la mer, qui frémit horriblement.

Chiabrera a composé bien d'autres poésies, et dans des genres très-différents; mais celles-ci sont le premier et le plus solide fondement de sa gloire. Elles parurent d'abord à Gènes en trois livres in-4^o (1586-1587-1588). Les meilleures éditions qu'on en ait eues ensuite sont celles de Rome (3 vol. in-8^o, 1718), et de Venise (4 vol. in-8^o, 1731). Deux autres éditions de Venise (5 vol. in-12, 1768 et 1782) sont moins belles, mais plus complètes que les précédentes. La plus jolie édition des poésies de Chiabrera est celle de Livourne (5 vol. in-12, 1781). Vers la fin du dernier siècle, on publia à Gènes (1794, 1 vol. in-8^o) des pièces de notre poète jusqu'alors inédites, sous ce titre: *Aucune poésie de Gabriele Chiabrera, non mai prima d'ora pubblicata*. Parmi ces pièces, on remarque une belle ode ou *canzone* sur l'élevation du doge de Gènes, Alexandre Giustiniano, en 1611.

CAO (Benedetto), cardinal, né à Cagliari, mort à Rome en 1087. Entré de bonne heure dans les ordres, il fut envoyé à Rome pour appeler l'attention du pape sur les malheurs dont les incursions sarrasines accablaient l'Ile, et sut si bien remplir cette mission qu'il fut, à son retour, porté à l'évêché de Cagliari; mais ses antipathies trop nettement exprimées contre Pise lui attirèrent des persécutions, qui aboutirent à son expulsion du siège de Cagliari. Cao se retira alors à Rome, et le pape Grégoire VII le nomma cardinal-prêtre du titre de Sainte-Praxède. Il avait donné une forte portion de sa fortune pour déblayer cette partie des catacombes qui, depuis lors, a servi d'ossuaire pour tous les corps inconnus qu'on retirait des autres galeries. Il fut enterré à l'entrée de ces voûtes; mais, en 1333, Quintilus et Annibal Cao, vainqueurs de Pise pour le compte des rois d'Aragon, firent transporter ses cendres à Cagliari.

CAOINE s. f. (ka-oi-ne). Sorte de chant funèbre que les paysans irlandais improvisent à la mort de chacun des leurs, et qu'ils répètent toute la nuit, à l'entrée de chaque parent ou de chaque ami dans la maison funéraire.

CAOLIN s. m. (ka-o-lain). Miner. V. KAOLIN.

CAONABO, chef d'une peuplade haïtienne, qui lutta avec courage contre les Espagnols et finit par tomber entre leurs mains, par suite d'une ruse hardie tentée par Ojeda, lieutenant de Christophe Colomb. Le chef barbare montra une grande fermeté dans son malheur; on le fit embarquer pour l'Espagne, et il mourut dans la traversée.

CAOUAC s. m. (ka-ou-ak). Miner. Nom vulgaire donné, dans les Antilles, à une variété d'argile bolaira, que les nègres géophages recherchent avec avidité.

CAOUANE s. f. (ka-ou-a-ne). Erpét. Section du genre chélonée, faisant partie des tortues marines et composée de deux espèces, qui vivent, l'une dans nos mers, l'autre dans la mer des Indes et le grand Océan: La *CAOUANE* est commune dans la Méditerranée et dans tout l'Océan Atlantique. (P. Gervais.) La chair de la CAOUANE est mauvaise et d'une odeur musquée; mais sa graisse fournit une huile estimée pour le calfatage et l'éclairage. (Bouillet.) On donne aussi quelquefois ce nom à la tortue caret. On écrit aussi CAHOANE et CAHOUANE.

CAOUEN s. m. (ka-ou-an). Ornith. Ancien nom du chat-huant.

CAOUK s. m. (ka-ouk). Bonnet que portent, en Turquie, les hommes de loi et les fonctionnaires, lorsqu'ils sont en costume civil.

CAOURSIN (Guillaume), vice-chancelier de l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, né à Douai vers 1430, mort en 1501. Il remplit plusieurs missions importantes, et reçut du pape Innocent VIII les titres de comte palatin et de secrétaire apostolique. Il composa plusieurs ouvrages historiques, dont le principal est *Obsidionis urbis Rhodiae descriptio*. Toutes ses œuvres ont été publiées en 1 vol. in-fol. (Ulm, 1496).

CAOUS s. m. pl. (ka-ouss). Nom donné à des génies malfaisants qui habitent les cavernes du Caucase.

CAOUTCHÈNE s. m. (ka-ou-tché-ne — rad. caoutchouc). Chim. Une des substances obtenues par la distillation du caoutchouc.

— **Encycl.** Cet hydrocarbure, qui est isomérique avec le tétrilène

C⁴H⁸ (anc. not. C⁸H¹⁶),

se produit, selon Bouchardat, en même temps que d'autres hydrocarbures, par la distillation sèche du caoutchouc. Sa densité est de 0,65. Il bout à 140° 5, et se solidifie en brillantes aiguilles à — 10°.

CAOUTCHINE s. f. (ka-ou-tchi-ne — rad. caoutchouc). Chim. Substance cristallisable que l'on a obtenue par la distillation du caoutchouc.

— **Encycl.** Chim. La *caoutchine*

C¹⁰H¹⁶ (anc. not. C²⁰H³²)

est un hydrocarbure mêlé à d'autres substances dans les huiles produites par la distillation du caoutchouc et de la gutta-percha. On l'en sépare de la manière suivante: l'huile de caoutchouc rectifiée et bouillante entre 140° et 280° est remuée plusieurs fois avec de l'acide sulfurique, puis lavée alternativement dans l'eau et dans la lessive de potasse, puis distillée avec de l'eau pendant quelque temps. On déshydrate la partie distillée avec du chlorure de calcium, et on rectifie, la partie qui distille entre 160° et 195° étant conservée à part. On rectifie de nouveau, et on enlève les parties qui passent à la distillation au-dessous de 160° et au-dessus de 174°. On obtient ainsi à la longue de la *caoutchine*, qui bout entre 166° et 171°. On peut aussi obtenir de la *caoutchine* pure d'une autre manière. On fait passer un courant d'acide chlorhydrique sec dans l'huile froide, auparavant séchée sur du chlorure de calcium. Puis on décante ce liquide de la résine, après l'avoir laissé reposer pendant quelques jours. On dissout dans l'alcool absolu, et on précipite par l'eau. Le liquide déshydraté est ensuite décomposé par la distillation sur de la chaux caustique ou sur de la baryte, et finalement sur du potassium.

La *caoutchine* est un liquide mobile, transparent, incolore, d'une odeur agréable qui ressemble à celle de l'essence d'orange, et d'une saveur aromatique particulière. Appliquée sur du papier, elle y laisse des taches de graisse passagères. Son poids spécifique est de 0,8,423 à 0° centigrade. Elle bout à 175° 5 à 0,75 de pression. Elle ne se solidifie pas à — 39°. Sa densité de vapeur, qui est 4,461 selon Hunly, et 4,65 selon Williams, correspond à deux volumes; la densité théorique est 4,714. Elle est peu conductrice de l'électricité.

La *caoutchine* se dissout dans 2,000 parties d'eau. Elle absorbe également une petite quantité d'eau froide, et une large quantité d'eau chauffée à une température élevée, qui s'en sépare en refroidissant. La *caoutchine* se dissout en toutes proportions dans l'alcool, l'éther et l'acétate d'éthyle. L'eau la sépare de ses solutions alcooliques, mais non de ses solutions étherées, à moins que l'on n'ait ensuite ajouté de l'alcool. La solution alcoolique brûle avec une flamme légère, qui n'est pas fuligineuse, si la *caoutchine* et l'alcool ont été mêlés dans de légères proportions. La *caoutchine* se dissout légèrement dans les acides concentrés et dans l'acide formique: elle se dissout aussi dans les huiles fixes et volatiles.

La *caoutchine* absorbe l'oxygène de l'air (45 volumes en quarante jours) et se convertit en résine; il s'en volatilise toutefois une partie. Cette transformation est produite également en elle par les agents oxydants, tels que le peroxyde d'hydrogène, le bioxyde d'azote, l'acide nitreux, l'acide nitrique concentré et l'acide chromique cristallisé. Elle réduit l'oxyde de cuivre en oxyde cuivreux, et le permanganate de potassium en peroxyde de manganèse; mais elle n'exerce aucune action désoxydante, même à la chaleur bouillante, sur les oxydes de plomb, de mercure, ou sur le chromate de potassium. Elle n'est pas attaquée par le sodium, la potasse, la baryte ou la chaux. Avec le potassium, elle dégage quelques bulles de gaz; le métal se couvre d'une pellicule grisâtre, et la réaction cesse de se produire.

La *caoutchine*, à 200°, absorbe en trois semaines 2 volumes d'hydrogène et 11 volumes d'anhydride carbonique. Elle n'absorbe ni l'oxyde de carbone, ni le gaz des marais, ni le gaz oléfiant. En cinq semaines, elle absorbe 5 volumes d'azote. L'hypocyanite la colore en jaune, après un certain temps. Elle absorbe 3 volumes de gaz ammoniac, mais elle ne se mêle pas avec l'ammoniaque aqueuse. Elle n'absorbe pas le cyanogène, mais elle absorbe une certaine quantité d'acide cyanhydrique et de chlorure de cyanogène. Elle dissout le phosphore et le soufre très-peu à froid, et beaucoup plus facilement à chaud. Elle n'absorbe pas l'acide sulfurique, mais on peut la mélanger en toutes proportions avec le sulfure de carbone et l'acide xanthique, et par l'absorption des acides chlorhydrique, bromhydrique et iodhydrique gazeux, elle forme les composés

C¹⁰H¹⁶HCl (anc. not. C²⁰H¹⁶HCl).

Elle dissout aisément les chlorures de soufre, de phosphore et de carbone, de petites quantités d'iodure de soufre et d'iodure de phosphore. Elle dissout une grande quantité d'acide benzoïque et une petite quantité d'acide oxalique; mais elle ne dissout pas les acides malique, citrique, tartrique, tannique, mucique et succinique.

La *caoutchine*, introduite goutte à goutte dans l'acide sulfurique concentré, devient chaude et forme un acide brun et onctueux

C¹⁰H¹⁶SO³ (anc. not. C²⁰H¹⁶SO³)

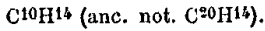
qui forme un sel de baryum soluble et du sel de calcium, ces derniers ayant, selon Williams, la formule

C¹⁰H¹⁶SO³Ca" (anc. not. C²⁰H¹⁶SO³Ca).

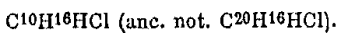
Chauflée avec de l'acide sélénique concentré, elle devient brune et se décompose graduellement. Elle n'est pas décomposée par les acides phosphoriques et phosphoreux.

Avec le chlore, la *caoutchine* perd de l'acide chlorhydrique et forme la *chlorocaoutchine*, qui, après avoir été lavée avec de la lessive de soude, puis avec de l'eau hydratée par le chlorure de calcium, forme un liquide visqueux, neutre et incolore, dont le poids spécifique est 1,432; ce liquide a une forte odeur d'éther et un goût extrêmement piquant. Il se dissout facilement dans l'eau, aisément dans l'alcool et l'éther, en dégageant des vapeurs irritantes d'acide chlorhydrique, lorsqu'on distille. Elle donne une variété de produits huileux, par la distillation avec les alcalis.

Avec le brome, la *caoutchine* dégage de l'acide bromhydrique, et reste elle-même incolore et transparente. Elle se sépare aisément le brome de ses solutions dans l'eau, l'alcool et l'éther, en formant d'épaisses gouttes d'huile. La *caoutchine*, mêlée avec 1/3 de volume d'eau, décolore le brome, jusqu'à ce que 2,317 parties de brome aient été ajoutées à 100 parties de *caoutchine*, ce qui fait un rapport de 4 atomes de brome à 1 atome de *caoutchine*. Au moyen de l'action alternative du brome et du sodium sur la *caoutchine*, on enlève 2 atomes d'hydrogène à cet hydrocarbure, et il se produit du cymène



Avec l'iode, la *caoutchine* devient noire et dégage de l'acide iodhydrique. Elle sépare l'iode de ses solutions dans l'eau, l'alcool et l'éther, en formant un nouveau composé, l'*iodocaoutchine*; celle-ci est une huile d'un brun noirâtre, qui dégage de l'acide iodhydrique, lorsqu'on la distille; elle est aisément décomposée à la chaleur par l'acide sulfurique, le brome, le chlore, l'acide nitrique fumant, ou par la potasse. Elle est presque insoluble dans l'eau, mais soluble dans l'alcool ou l'éther. La *caoutchine*, distillée avec un excès d'iode, forme une huile incolore, le chlorhydrate de *caoutchine*



On prépare ce composé en faisant passer un courant de chlore sec sur de la *caoutchine* refroidie avec de la glace.

CAOUTCHOUC s. m. (ka-ou-tchou, de *cahu-chu*, nom indien de la même substance). Substance élastique et résistante, que l'on fait découler par incision de plusieurs arbres de l'Amérique tropicale, de la Malaisie et des Indes; on l'appelle aussi comme élastique: *Balle, ballon* en caoutchouc. *Chaussures* en caoutchouc. Cette espèce de trame organique que possède le caoutchouc naturel lui donne une élasticité bien supérieure à celle qui distingue le caoutchouc malaxé, qu'on appelle dans le commerce caoutchouc régénéré. (Laboulaye.) Le caoutchouc n'est connu en Europe que depuis un siècle. (Bouillet.) Il se montra vêtu d'un petit paletot blanc en caoutchouc. (Balz.) *Fargeau n'était pas un fort; il avait, au contraire, cette propriété flasque du caoutchouc, qui cède, mais qui revient.* (P. Féval.) *L'étudiant regrette souvent que cet homme, par trop ingénieux, ait appliqué la découverte si précieuse du caoutchouc à la fabrication des biftecks.* (L. Huart.)

— Pop. Chaussure en caoutchouc : *J'ai oublié de mettre mes caoutchoucs.*

— Techn. *Caoutchouc vulcanisé*, Préparation souffrée de caoutchouc, qui est fort employée dans les arts. *Caoutchouc artificiel* ou *Caoutchouc des huiles*, Nom donné à une matière élastique qui a été découverte, en 1846, par les chimistes Sacc et Jonas, et que l'on obtient en traitant l'huile de lin par l'acide azotique. On l'emploie, depuis quelques années, pour imperméabiliser des tissus et préparer des cuirs de sellerie.

— Minér. *Caoutchouc minéral*, Variété de bitume, remarquable par son aspect, sa mollesse et son élasticité, qui lui donnent la plus grande ressemblance avec le caoutchouc végétal.

— Encycl. Le caoutchouc végétal, ou caoutchouc proprement dit, est fourni par un grand nombre d'arbres des régions intertropicales, principalement par le *siphonia elastica* ou *hevea Guianensis* de l'Amérique du Sud, et par les *ficus elastica*, *radula* et *elliptica* des îles de la Malaisie et des Indes orientales. Il se trouve en suspension, sous forme de globules, dans un suc laiteux que l'on fait découler de ces arbres, au moyen d'incisions pratiquées dans le tronc depuis la base jusqu'aux premières branches, et il suffit, pour l'obtenir, d'abandonner la liqueur à elle-même ou de la soumettre, pour hâter l'évaporation, à l'action d'un feu modéré. Les procédés varient d'ailleurs suivant les pays. Le caoutchouc a été introduit en Europe en 1736, par l'académicien français La Condamine, qui avait appris à en connaître l'utilité en parcourant les forêts du Pérou. Toutefois, ce n'est qu'à partir de 1820, surtout depuis la découverte de la vulcanisation, en 1837, par l'Américain Charles Goodyear, que les grandes applications de cette substance ont pris de l'importance. Ces applications sont même devenues si nombreuses, qu'elles constituent une industrie de premier ordre.

Le caoutchouc est insoluble dans l'eau froide

ou chaude, mais il se ramollit dans cette dernière. Dans cet état de ramollissement, si on le coupe et qu'on en rapproche les deux sections, elles se collent et contractent une adhérence telle, qu'on déchirerait plutôt qu'on ne séparerait les portions réunies. C'est par ce moyen qu'on prépare les sondes élastiques pour la chirurgie, et les tubes à gaz si fréquemment employés aujourd'hui dans les laboratoires pour monter les appareils de chimie. Les lanières de caoutchouc étant bien ramollies dans l'eau bouillante, on les ajuste autour d'un mandrin de la grosseur voulue, on les serre fortement, on les laisse sécher, et l'on obtient ainsi un tube d'un seul morceau.

Ces tubes de caoutchouc sont précieux, par la raison qu'ils ne sont nullement attaqués par les gaz acides et alcalins, ni par le chlore qui les traversent. Par la même raison, les ballons ou vessies en caoutchouc sont très-convenables pour conserver les gaz. On fait ces ballons en ramollissant d'abord une poire dans l'éther ou simplement dans l'eau bouillante, puis y soufflant de l'air avec précaution, et laissant sécher lorsque la poire a acquis l'étension convenable. Quelques-uns de ces poires ont été enflées au point d'avoir 2 m. de diamètre; l'une d'elles, remplie de gaz hydrogène, s'échappa dans l'air et fut retrouvée à plus de 130 milles de distance. On fabrique aujourd'hui à Paris une grande quantité de ces ballons, qu'on entoure d'un réseau, pour l'amusement des enfants.

Le caoutchouc est insoluble dans l'esprit-de-vin. Il se dissout très-bien dans l'éther pur, surtout lorsqu'il a été ramolli auparavant par l'eau bouillante. Il se dissout aussi dans les huiles volatiles, et notamment dans l'essence de térébenthine, l'essence de sassafras; mais les meilleurs dissolvants de cette substance sont les huiles empyreumatiques rectifiées, qu'on obtient par la distillation du bois, du goudron et de la houille. Malheureusement, elles lui communiquent une forte odeur et la propriété d'adhérer. On remédie en grande partie à ces inconvénients, en soumettant le caoutchouc dissous à un courant de vapeur d'eau. Maintenant, on donne la préférence à l'essence de térébenthine bien rectifiée; on y ajoute d'autres essences, mais seulement pour en masquer l'odeur. Hérisant paraît être le premier chimiste qui ait indiqué le moyen de dissoudre le caoutchouc, en 1763.

C'est à l'aide de ces dissolutions qu'on rend imperméables à l'eau les tissus avec lesquels on confectionne des manteaux, des habits, des coiffes de chapeaux, des tabliers de nourrice, des matelas et des coussins à air. Il paraît que déjà, en 1793, un nommé Besson fabriquait en France ces sortes de tissus. Un sieur Champion s'en occupa en 1811; mais ce n'est qu'entre les mains de Mackintosh et Hancock, de Glasgow, que cette industrie a pris, depuis quelques années, un développement remarquable. MM. Rathier et Guibal ont importé leurs procédés en France, et ils confectionnent les tissus imperméables en étendant, au moyen de la brosse, sur une des faces de l'étoffe, une couche du vernis élastique réduit en consistance pâteuse, afin qu'il ne puisse traverser. Un cylindre règle l'épaisseur de la couche, et aussitôt que celle-ci est bien appliquée, on pose dessus une autre pièce du même tissu qui a été vernie de la même manière. On soumet à une certaine pression l'étoffe double ainsi préparée, on l'expose à un courant de vapeur d'eau pendant quelque temps, puis on fait sécher. L'usage de ces tissus imperméables, si commodes pour les voyageurs, a le grave inconvénient d'empêcher la transpiration du corps de s'échapper. C'est aux Indiens qu'est due l'invention des tissus imperméables au moyen du caoutchouc; ceux qu'ils fabriquent sont au moins égaux aux nôtres.

En associant le caoutchouc dissous et pâteux à de l'huile de lin et à une certaine quantité de résine, on en fait un vernis pour les cuivres. M. R. Mallet, de Londres, recouvre la coque des bâtiments en fer qui navigent sur mer, pour les préserver de la corrosion, d'un vernis protecteur, formé de caoutchouc pâteux associé à 40 parties de goudron de houille épaissi et coloré par 5 parties de minium. Aussitôt que le vernis est sec, on le recouvre uniformément d'une couche de peinture zoophage qui a pour effet d'empêcher les animaux et les végétaux marins de s'attacher à la carène, et qui n'est autre chose qu'un savon résineux additionné de minium et de réalgar. En 1842, M. Jeffery a fait connaître, sous les noms de colle navale et de glu marine, une composition très-adhésive, élastique, destinée à faire adhérer les bois des constructions maritimes.

On tire un parti avantageux de l'élasticité du caoutchouc, en le réduisant en fils qu'on tisse de toutes les manières. C'est à Vienne que se sont faits les premiers tissus élastiques.

La préparation des sondes, imaginée, en 1768, par le chimiste Macquer; celle des canules, des pessaires, des bouts de sein, des cornets acoustiques et d'autres instruments de chirurgie, consomment aussi une énorme quantité de caoutchouc. Le premier emploi de cette substance, en Europe, fut de servir à enlever les traces de crayon sur le papier et, encore aujourd'hui, sous ce rapport, elle est fort utile aux dessinateurs. Quand on l'utilise de cette façon, on lui donne d'ordinaire le

nom de *gomme élastique*. A Cayenne, on en fait des flambeaux qui brûlent très-bien. Au Brésil, à la Guyane, on en confectionne des chaussures imperméables, des bouteilles, des seringues; ce dernier usage a valu à l'arbre qui fournit le caoutchouc le nom de *pao di ziringa*. Les chaussures en caoutchouc sont aujourd'hui adoptées chez nous.

M. R. Well, lieutenant de la marine royale anglaise, a imaginé un bateau de sauvetage composé d'un certain nombre de tuyaux en caoutchouc, réunis par d'autres tuyaux aussi en caoutchouc, doublés et recouverts d'une toile imperméable. Ces tuyaux forment le fond extérieur du bateau, et, comme ils sont remplis d'air, ils le garantissent de toute submersion et rendent la manœuvre plus facile. Plus récemment, on a construit à Londres des bateaux de sauvetage avec des planches faites de caoutchouc et de liège broyé.

— Photog. Le caoutchouc a reçu plusieurs applications en photographie. M. Lardwich en a fait un sujet pour la couche de collodion dont on veut faire usage à sec. Dès que le collodion n'est plus à l'état humide, le développement de l'image impressionnée devient difficile, la réduction est souvent faible et les contrastes s'effacent. Ce fait tient à la nature vitreuse sèche d'un collodion très-adhérent; la substance sensible se trouve emprisonnée dans une matière inerte et peu perméable aux liquides réducteurs. La dilatation inégale de la couche provient, en outre, des soulèvements dangereux.

Pour éviter tous ces inconvénients, on fait une dissolution de 0 gr. 6 de caoutchouc pur dans 100 gr. de benzine, et l'on étend ce vernis sur la glace. On chauffe un peu pour chasser toute trace de benzine et l'on collodionne comme d'habitude. Ainsi disposée, la couche sèche se développe parfaitement et s'impressionne plus vite que le collodion simplement coulé sur la glace.

M. Niepce de Saint-Victor, dans le but de rendre le vernis héliographique complètement imperméable à l'acide qui sert de mordant, sans le secours des fumigations, indique qu'il suffit d'y joindre 1 gr. de caoutchouc dissous préalablement en forme de pâte onctueuse dans l'essence de térébenthine. Il faut se souvenir alors que ce vernis ne peut plus être soumis à la chaleur du bain d'aquatinta, et agir en conséquence.

La formule de ce vernis sensible devient alors :

Benzine	90 gr.
Essence de citron fraîche. 10 »	
Bitume de Judée.	2 »
Caoutchouc dissous.	1 »

Les feuilles de caoutchouc, coulées sur verre, ont également été employées en photographie pour enlever la couche de collodion portant une épreuve négative; mais on a dû y renoncer par suite d'un singulier phénomène naturel qui se manifeste. Seules, ces feuilles repassent à l'état pulvérulent et les négatifs sont perdus.

Tout dernièrement, en 1865, M. Seely a employé, non plus le caoutchouc simple, mais le caoutchouc vulcanisé, c'est-à-dire combiné au soufre, comme agent photographique. Ce procédé est basé sur ce fait qu'un mélange de caoutchouc naturel et de soufre, maintenu dans l'obscurité, ne subit aucune modification, tandis qu'exposé à la lumière, ce mélange se vulcanise. Si donc on prend le mélange habituel des deux substances employées dans les manufactures, si on en dépose une certaine quantité en couche mince sur un tissu ou une feuille de papier, et si on expose à la lumière sous un négatif ordinaire, on obtiendra une image photographique. La métamorphose n'est pas sensible à la vue, il faut développer l'épreuve au moyen de l'éther ou de tout autre dissolvant du caoutchouc naturel. Le premier effet de ce révélateur est de pénétrer et de faire gonfler les parties non insolées, ce qui produit une épreuve en relief. On peut en prendre aisément des contre-épreuves galvanoplastiques pour typographie, ou en faire des diaphanes.

Sans doute ce procédé est lent, grossier, parce que la matière s'emploie trop brute; mais au point de vue scientifique, il est très-remarquable et digne d'être mentionné. Les perfectionnements se montreront plus tard.

— Chim. On exporta d'abord la plus grande partie du sud caoutchouc de Para, dans l'Amérique du Sud; mais, dans ces dernières années, une excellente qualité fut apportée d'Assam et d'autres parties de l'Inde dans lesquelles ces arbres croissent en abondance. Le jus que l'on retire des arbres vieux, dans la saison froide, est préférable à celui qui provient des arbres jeunes et dans la saison chaude, la quantité étant plus grande en proportion de la profondeur de l'incision dans l'écorce. Le fluide a une consistance crémeuse. Le poids spécifique du caoutchouc, tel qu'on l'importe dans des vases bien clos, varie ordinairement de 1,0175 à 1,0412. Le jus le plus léger donne 39 pour 100 de caoutchouc solide. Le plus lourd en donne 20 seulement, quoiqu'il soit le plus épais des deux. Quelques échantillons de jus présentent une teinte qui provient d'une petite quantité de matière alodique sécrétée en même temps que le jus, et qui, en séchant avec lui, donne au caoutchouc une certaine viscosité, et détruit par sa décomposition la structure mem-

braneuse du caoutchouc. Il faut mêler ce jus avec son même volume d'eau et le faire bouillir; l'albès se sépare, et le caoutchouc se réunit en une masse blanche élastique dégagee de toute odeur désagréable.

On importe beaucoup de caoutchouc en masses grossières. Ces masses sont nettoyées par le lavage dans une cuve au moyen d'un courant d'eau, et ensuite pétrées fortement avec des barres de fer dans une caisse de fer. Ces masses ainsi obtenues sont immédiatement moulées par une presse, en forme de fromages ronds ou carrés, et ensuite taillées par des couteaux mécaniques en petits pains ou en rubans. Faraday recommande, pour la purification du caoutchouc, de diluer le jus naturel avec quatre fois son poids d'eau, et de laisser reposer pendant vingt-quatre heures. Le caoutchouc se sépare alors et monte à la surface sous forme de crème. Celle-ci est enlevée; on la mêle à une certaine quantité d'eau fraîche, et on la laisse de nouveau repaître à la surface. On répète cette opération jusqu'à ce que l'eau de lavage soit parfaitement limpide; le caoutchouc peut s'obtenir presque absolument pur. On l'étend alors sur une plaque de porcelaine non cuite, pour absorber l'eau, et ensuite on le soumet à la presse.

Le caoutchouc pur est incolore et transparent, mais le plus apprécié dans le commerce a une couleur plus ou moins foncée lorsque'il a été séché dans une atmosphère pleine de fumée.

Le caoutchouc est mauvais conducteur de la chaleur, et non conducteur de l'électricité. Il est très-combustible et brûle sans résidu, en émettant une lumière blanche. A la température ordinaire, il est souple, flexible et légèrement élastique. Frachement coupées, ses surfaces se réunissent aisément. Cette propriété permet de faire des tubes et des vases, en se servant pour cela de lames de caoutchouc. Au-dessous de 0°, le caoutchouc devient dur et rigide; chauffé graduellement, il s'amollit, et commence à fondre à 120°. Lorsqu'il a été fondu, il reste gras et semi-fluide après le refroidissement; mais exposé à l'air en minces couches et séché graduellement, il reprend ses propriétés premières, s'il n'a pas été chauffé trop au-dessus de son point de fusion. Chauffé à 200°, il fume et se convertit en une masse visqueuse et qui sèche promptement; si on le mêle dans cet état avec la moitié de son poids de chaux éteinte en poudre, il forme un ciment qui ne se sèche pas et qui sert à attacher les glaces plates aux vases de terre dont on se sert beaucoup pour préserver les préparations anatomiques. D'après les expériences de Ure, confirmées par celles de Faraday, le caoutchouc se compose entièrement de carbone et d'hydrogène : 87,5 pour 100 de carbone et 12,5 d'hydrogène. Ce n'est pas toutefois un principe immédiat pur, mais principalement un mélange de deux substances : l'une beaucoup plus soluble que l'autre dans l'éther, la benzine et autres liquides.

En examinant avec le microscope une mince couche de caoutchouc, on voit ses pores arrondis se remplir irrégulièrement, communiquant entre eux en partie et se dilater sous l'influence du liquide. Il est parfaitement insoluble dans l'eau et dans l'alcool; mais l'éther, la benzine, le pétrole et le sulfure de carbone le pénètrent rapidement en produisant un gonflement, et apparemment une dissolution.

Le liquide ainsi formé n'est pas toutefois une solution complète, étant formé par l'interposition de la substance dissoute entre les pores de la substance insoluble, qui est considérablement gonflée et se désagrége facilement. On peut, en employant une quantité suffisante de dissolvants, en renouvelant de temps en temps sans agiter, séparer le caoutchouc en deux parties, dont une parfaitement soluble, ductile et adhérent fortement à la surface des corps sur lesquels elle est appliquée, et une autre élastique, tenace et faiblement soluble. Les proportions de ces deux principes varient avec la quantité de caoutchouc et la nature des dissolvants employés. L'éther anhydre extrait du caoutchouc ambré 66 pour 100 de matière blanche soluble. L'essence de térébenthine sépare 49 pour 100 de matières solubles d'une couleur jaune. Le meilleur dissolvant pour le caoutchouc est un mélange de 6 à 8 parties d'alcool absolu et 100 parties de sulfure de carbone.

Le caoutchouc n'est pas altéré par les acides dilués. L'acide sulfurique agit lentement sur lui, et l'acide nitrique rapidement; ce dernier avec complète décomposition. Il résiste aux fortes lessives alcalines, même à la température de son point d'ébullition.

Le caoutchouc produit, par la distillation sèche, une huile appelée huile de caoutchouc ou caoutchoucine qui forme un excellent dissolvant pour le caoutchouc et pour les autres résines. C'est un mélange d'un nombre considérable d'hydrocarbures. Ordinairement, le caoutchouc impur produit en même temps de petites quantités d'anhydride carbonique, d'oxyde de carbone, d'eau et d'ammoniaque.

Relativement à la nature des hydrocarbures contenus dans l'huile de caoutchouc, plusieurs expérimentateurs sont arrivés à des résultats quelque peu différents. Selon Bouchardat, le moins volatil des hydrocarbures a une densité de 6,63 à 40°. Il bout à une température au-dessus de 90°. Il ne se solidifie pas à froid, et il est peut-être identique avec le tétrylène, C⁴H¹⁸ (anc. not. C⁸H¹⁶). L'hydrocar-

bure le plus voisin, le caoutchène, isomérique avec le premier, a une densité de 0,65; il bout à 140,5 et se solidifie à — 15° en brillantes aiguilles qui fondent à — 10°.

La partie la moins volatile de l'huile, qui ne distille pas au-dessous de 315° et ne se solidifie pas à la plus basse température, est appelée hévéène. C'est une huile jaune clair; son poids spécifique est de 0,921 à 190. Elle appartient au groupe camphène. Mélangée avec l'alcool et l'éther, elle absorbe vivement le chlore et se solidifie en une masse grasseuse. Si l'on répète le traitement avec de l'acide sulfurique concentré et de la lessive de potasse, on la convertit en une huile bouillante à 228°, ayant un goût plus doux et plus agréable que l'hévéène, et semblable sous certains rapports à l'opium.

Himly, en soumettant l'huile de caoutchouc à la distillation fractionnée répétée, a obtenu : 1° une huile appelée *faradagène*, qui bout à 330°, son poids spécifique est 0,654; elle est dissoute par l'acide sulfurique concentré, sans dégagement d'anhydride sulfureux. Suivant Liebig, l'eau sépare de cette solution une huile incolore bouillante à 220°. Grégory dit que cette huile, ainsi que les huiles les plus volatiles, appartient au groupe des camphènes. Cette huile s'unit avec le chlore et le brome, en formant des liquides bruns; 2° un mélange d'huiles distillant à 96°, desquelles on extrait de la créosote au moyen de la potasse, et de laquelle l'acide sulfurique dilué sépare cette huile d'une résine brune et détruit en même temps son odeur. Himly a observé que la proportion centésimale de carbone dans ces huiles croît comme le point d'ébullition; 3° la caoutchine. (V. ce mot.) Williams a obtenu de la distillation du caoutchouc un autre hydrocarbure, l'isoprène, qui est polymérisé avec la caoutchine et qui bout à 37-38°. De la décomposition de ces divers hydrocarbures, il résulte que la décomposition du caoutchouc par la chaleur est simplement la dissociation de l'hydrocarbure dans d'autres composés polymériques avec lui.

Le résidu laissé dans la cornue, après que l'huile de caoutchouc a été volatilisée, forme, lorsqu'on le dissout dans l'huile, un vernis très-employé dans la construction des vaisseaux, ce vernis étant imperméable et très-élastique.

— **Caoutchouc vulcanisé.** Lorsque le caoutchouc a été broyé dans une caisse de fer avec des fleurs de soufre chauffées à environ 112°, il absorbe une certaine portion de soufre et acquiert de nouvelles propriétés qui augmentent son utilité pour les différents emplois de l'industrie. Le caoutchouc vulcanisé et sulfuré est une excellente matière pour les tubes conducteurs de l'eau et des gaz, ou pour les récipients des gaz sous pression.

La vulcanisation du caoutchouc exige une température d'environ 150° prolongée pendant quelques minutes seulement. Un plus long contact avec le soufre, à cette température, fait que le caoutchouc absorbe beaucoup trop de ce corps, ce qui le rend dur et cassant. Le caoutchouc vulcanisé paraît retenir un ou deux centièmes de son poids de soufre à l'état de combinaison; une plus grande quantité, 15 à 20 pour 100, reste simplement interposée entre les pores et peut être extraite, soit par l'action des dissolvants, tels que l'éther, la benzine et le sulfure de carbone, soit par friction ou par des contractions et des extensions alternées. Si on chauffe le caoutchouc vulcanisé à 120°, le soufre mécaniquement interposé rentre en combinaison avec le caoutchouc et le rend cassant. La même combinaison se produit lentement à la température ordinaire, de sorte que le caoutchouc, après quelque temps, perd son élasticité et devient cassant. Par le contact avec certains métaux, tels que le plomb ou l'argent, le soufre libre dans les pores du caoutchouc est extrait et la qualité est ainsi de nouveau détériorée.

La vulcanisation du caoutchouc s'effectue par divers moyens : 1° on immerge le caoutchouc dans des fleurs de soufre chauffées à 112°, jusqu'à ce qu'il ait absorbé 1 quinzième de son poids, et on chauffe ensuite pendant un temps court à 150°, ou bien on immerge le caoutchouc dans des fleurs de soufre chauffées à 150°, en conservant cette température jusqu'à ce que la sulfuration soit complète; 2° on immerge le caoutchouc dans un mélange de 100 parties de sulfure de carbone et 2,5 de protochlorure de soufre, et on le plonge alors dans l'eau, afin de décomposer l'excès de chlorure de soufre; 3° on immerge le caoutchouc déjà manufacturé dans une solution de polysulfure de calcium marquant 250 Baumé; on le laisse pendant trois heures en contact avec cette solution dans un vase fermé chauffé à 120°, et on le lave ensuite avec une faible lessive de potasse à 66° Baumé. Ce procédé produit toujours le plus haut degré de sulfuration; 4° on pulvérise 100 parties de caoutchouc en lames grossières avec un mélange de fleurs de soufre et 50 parties de chaux éteinte; on le presse entre des rouleaux pour l'incorporer à la poudre, puis on le travaille suivant le procédé habituel, et on l'expose pendant une heure à l'action de la vapeur d'eau. Par ce dernier traitement, la surface du caoutchouc est pour ainsi dire lavée, l'excès de sulfure de calcium enlevé, et le caoutchouc possède le degré exact de sulfuration requis.

— **Caoutchouc dur.** On peut durcir le caoutchouc et le rendre susceptible de poli, en y mélangeant, dans la machine à compression ou

entre des rouleaux, la moitié de son poids de soufre, en roulant la masse en feuilles, en chauffant pendant deux heures à 100°, et pendant quatre heures à 150°; on peut rouler la masse à cette dernière température. Lorsqu'il est froid, on peut le couper comme de l'ivoire. Il est employé dans les manufactures de peignes, de manches de couteaux, de boutons, etc. Il est très-apprécié à cause de la quantité d'électricité qu'il dégage lorsqu'on le frotte, et par conséquent admirablement adapté pour les plaques des machines électriques. Il résiste à l'action des dissolvants encore plus obstinément que le caoutchouc élastique vulcanisé. Il se gonfle même légèrement lorsqu'on le plonge dans le sulfure de carbone.

On connaît, sous le nom de *caoutchouc fossile* ou *miéral*, une sorte de bitume élastique auquel cette désignation ne convient que d'une manière très-imparfaite. Ce bitume est quelquefois presque mou et, dans d'autres circonstances, il est presque sec. Dans tous les cas, il est brun ou rouge hyacinthe avec un peu de translucidité sur les bords. Il efface le crayon comme la gomme élastique, mais en même temps il salit un peu le papier. Il a une odeur bitumineuse très-forte, surtout lorsqu'il est fort mou; il brûle facilement avec une flamme claire, et est assez léger pour flotter sur l'eau. Cette singulière substance a été découverte en 1785, près de Castletown, en Derbyshire, dans les fissures d'un schiste argileux. Elle est entrelacée par petites veines avec de la galène, et elle est souvent accompagnée de calcaire, de fluorine et de barytine.

CAOUTCHOUTÉ, ÉE (ka-ou-tchou-té) part. pass. du v. Caoutchouter : Soit CAOUTCHOUTÉE. *Étoffe* CAOUTCHOUTÉE.

CAOUTCHOUTER v. a. ou tr. (ka-ou-tchouté — rad. *caoutchouc*). Préparer avec du caoutchouc; garnir, enduire de caoutchouc : CAOUTCHOUTER de la soie.

CAP s. m. (kapp — lat. *caput*, même sens). Tête. « Vieux mot, usité encore dans quelques locutions.

— *De pied en cap.* Des pieds à la tête : *Armé de pied en cap*, et, fig., Complètement, absolument : *Le héros d'une tragédie ne doit pas l'être de pied en cap*. (Ste-Beuve.) On disait autrefois de CAP à PIED.

— *Cap et queue.* Les deux bouts, le tout d'une pièce : *Cette étoffe, cette pièce a CAP ET QUEUE; on n'y a pas touché*. Locution également vieillie.

— *Cap de Dions.* Juron gascon qui signifie proprement *tête de Dieu, tétardieu*, et dont on avait fait *cadédis*, dans l'ancienne comédie.

— *Cap de mailles.* Partie d'une armure du moyen âge, qui était faite en mailles d'acier et couvrait la tête.

— Par ext. Chef, capitaine. Usité seulement dans quelques cas particuliers. « Chef d'une escouade d'ouvriers, dans un port. « Ouvrier chef qui distribue de l'ouvrage à une escouade de forçats et dirige leur travail.

— *Féod. Cap d'eulh.* V. CAPPEULH. « *Cap d'honi*, Etat et condition des personnes.

— *Géogr.* Pointe de terre élevée qui s'avance dans la mer : *Le cap Corse. Le cap de Bonne-Espérance. Le cap Horn. Partout la côte se trouve heureusement diversifiée par des caps et des golfes, autour desquels s'élèvent quantité de bourgs et de villes.* (Barthé.) *Nous étions déjà assez loin du cap, que notre oreille était encore frappée du bouillonnement des vagues au pied du roc.* (Chateaub.)

— *Mar.* Avant du navire : *Avoir, mettre le cap à terre, au large, en route, au nord.* « *Avoir, mettre le cap sur*, Naviguer, se diriger vers : *Il avait le cap sur nous, et nous ne l'évitions pas.* (J.-J. Rous.) *Le patron commanda la manœuvre; on mit le cap sur l'île.* (Alex. Dum.) « *Etre cap à cap*, Marcher directement l'un sur l'autre, et, dans le langage commun, Etre tête à tête, en face et tout près l'un de l'autre :

Mais bientôt, malgré vous, je verrai ses appas, Cap à cap, sans réserve, et du haut jusqu'en bas. REGNARD.

Cette locution a vieilli. « *Doubler un cap.* Le dépasser en le gardant en vue : *Nous essayâmes en vain de doubler le cap*, et, par plaisanterie, Franchir, dépasser un point, une époque remarquable : *Elle venait de doubler le cap de trenté ans, qui, pour les femmes non mariées, n'est pas en général le cap de Bonne-Espérance.* (X. Marmier.) *La baronne avait franchi, depuis peu de temps, le cap redoutable de la quarantaine, au delà duquel il n'y a plus que des souvenirs mêlés de regrets.* (A. Achard.) « *Cap de compas* ou *de boussole*, Diamètre tracé dans la cuvette de la boussole et indiquant la direction de l'axe du navire. « *Cap de mouton*, Nom que l'on donne à des blocs de bois, de forme ronde, percés chacun de trois trous placés en triangle, pour le passage des rides de haubans : *Les caps de mouton déterminent l'extrémité inférieure des gros cordages qui maintiennent les mâts.* (Lecomte.) « *Cap de more*, Ancien syn. de CHOUQUET.

— *Art milit. anc.* *Cap d'escouade* ou *d'escadre*, Sous-officier du temps de François I^{er}, dont le grade correspondait à celui de nos caporaux.

— *Comm.* Dans le Levant, Ballot d'un poids déterminé, et destiné à être porté à dos de mulet ou de chameau.

— *Manég.* *Cheval cap de more*, Cheval rouan à tête de Maure, c'est-à-dire à tête noire.

— *Ornith.* *Cap more.* V. CAPMORE. « *Cap noir*, Oiseau du genre grimpeur, dont la tête est comme couverte d'un capuchon noir, et qui habite l'Australie.

— *Bot.* Excroissance que présente la tige du bouleau, et qui sert à faire divers ustensiles de ménage ou de fantaisie.

CAP (LE) ou CAPE-TOWN, ville de l'Afrique méridionale, ch.-l. de la colonie anglaise du Cap de Bonne-Espérance et du district de son nom; sur l'Océan Atlantique, au pied de la montagne de la Table, sur le rivage de la baie du même nom, à 50 kilom. N. du cap de Bonne-Espérance, par 33° 56' de lat. S. et 16° 8' de long. E.; 25,000 hab. dont les deux tiers sont Hollandais, Français ou Anglais; le reste de la population appartient à la race nègre. Place de guerre défendue par une bonne citadelle et des fortifications considérables. Siège du gouvernement et résidence du gouverneur; port militaire avec arsenal et chantiers de construction. Cour suprême de justice; haute école de sciences et de lettres, bibliothèque, musée, observatoire, jardin botanique. Établissements industriels assez nombreux : tanneries, savonneries, chapelleries, distilleries, scieries, fonderies de fer, etc. Entrepôt principal du commerce de la colonie; exportation de vins, grains, peaux, chevaux; bétail, beurre, huile de baleine, corne, ivoire, aloès, etc. Cette ville, fondée en 1650 par les Hollandais, se compose de rues droites, régulières, se coupant à angle droit, bordées de maisons solidement et quelquefois élégamment construites. Un canal traverse la rue principale, qui, de même que la plupart des autres rues de la ville, est ornée, le long de chaque rangée de maisons, d'une belle allée de beaux chênes. Un système de tuyaux hydrauliques fournit chaque maison d'excellente eau à boire. Le port, appelé aussi *Baie de la Table*, est assez vaste pour contenir un grand nombre de bâtiments; mais, pendant que les vents du ouest soufflent, c'est-à-dire en juin, juillet et août, ses eaux gonflent considérablement et en rendent dangereux l'accès, qui, à toute autre époque, est commode et sûr. Le vent du S.-E., sans être dangereux pour les vaisseaux à l'ancre dans la baie, interromp parfois pendant plusieurs jours la communication entre eux et la terre, et est accompagné d'un phénomène tout particulier : c'est un nuage épais, qui entoure d'une grande blancheur comme la neige le sommet de la montagne de la Table, tandis qu'aux environs le temps est parfaitement clair; on l'appelle pour cette raison le *manteau de la Table* (Table cloth). C'est sur la côte est de la baie que s'élève le fort, ouvrage de forme pentagonale et presque imprenable; il est relié par un rempart au fort *Knokke* et à la tour de *Craig*, également à l'est; à l'ouest, autour d'une colline appelée la *Croupe du lion*, se trouvent les batteries d'*Amsterdam*, de *Clawonne* et de *Rogge*; enfin la batterie appelée le *Mouillé* commande l'entrée de la baie. Indépendamment d'un grand nombre d'églises, la ville possède plusieurs édifices publics remarquables, entre autres une Bourse aux proportions grandioses et une bibliothèque publique considérable.

CAP ou RIO DE SEGOVIA (rivière du). Ce cours d'eau a pris son dernier nom d'une petite ville située près de sa source; c'est un fleuve de l'Amérique centrale, dans la république du Nicaragua et le territoire de Mosquito. Il traverse un pays fertile et, après un cours de 400 à 480 kilom., entre dans la mer Caraïbe au cap Gracias à Dios. Il est navigable jusqu'à une distance considérable de la mer; mais la partie supérieure de son cours est obstruée par des cataractes et des hauts-fonds.

CAP DE BONNE-ESPÉRANCE, cap de l'Afrique méridionale, formant presque l'extrémité S. du continent africain, dans l'Océan Atlantique et la False-Bay, à 50 kilom. S. de la ville du Cap, dans la colonie anglaise de son nom, par 34° 22' de lat. S. et 16° 8' de long. E. Il forme un promontoire abrupt dit le pic du Cap, dont l'altitude est de 304 mètres. Ce cap, célèbre dans l'histoire de la navigation, fut découvert en 1486 par Barthélemy Diaz, qui, n'ayant pu le doubler à cause du mauvais temps, l'appela *Cap des Tempêtes*, nom que le roi de Portugal, Jean II, changea en celui qu'il porte. Le 20 novembre 1497, Vasco de Gama, à la tête d'une escadre portugaise, doubla ce cap et fut le premier Européen qui pénétra par cette voie dans l'Océan Indien.

CAP DE BONNE-ESPÉRANCE (colonie du), colonie anglaise de l'Afrique méridionale, comprenant l'extrémité sud du continent africain, sur les trois océans Atlantique, Antarctique et Indien, par 29° 30' et 34° 51' de lat. S.; 14° 40' et 25° 20' de long. E.; bornée au N. par le fleuve Orange ou Gariep; à l'E., par la Cafrerie, et de tous les autres côtés par l'Océan. Ch.-l., le Cap. Superficie 570,000 kilom. carr.; 300,000 hab.

— *Côtes, montagnes, rivières.* Les mers qui baignent la colonie du Cap, pénétrant dans l'intérieur des terres, y forment un grand nombre de baies dont les plus importantes sont : à l'O., celles de Sainte-Hélène, de la Table et de Saldanha; au S. la False-Bay, celle de Saint-François et d'Algoa. Les promontoires les plus remarquables qu'on y ren-

contre sont : les caps Castle, de Bonne-Espérance, des Aiguilles et des Récifs. La configuration extérieure du sol dans la colonie du Cap est élevée et montagneuse, s'abaissant vers la mer ambiante par étages successifs. Le savant géographe Ritter a systématisé en un triple gradin cet abaissement progressif : une chaîne de montagnes, suivant la direction de la côte, dans toute son étendue et à une distance de 15 à 40 kilom., soutient la terrasse la moins élevée, et borne la zone des terres basses et ondulées qui forment le littoral. A une distance de 20 à 45 kilom. de la précédente, une seconde chaîne plus élevée, mais moins étendue, celle des Black-Mountains, appelée *Bokkeveld* dans sa partie S.-O., soutient la seconde terrasse; celle-ci, dont la largeur est sur quelques points de plus de 100 kilom., est bornée au N. par la chaîne des Nieuw-Veld-Bergen, la plus considérable de la colonie, et qui porte à l'O. le nom de Rogge-Veld-Bergen, et à l'E., celui de Sneeuw-Veld-Bergen (monts de neige). Toutes ces montagnes forment des chaînes escarpées, et n'offrent de passage d'une terrasse à l'autre qu'à travers quelques gorges étroites et difficiles. Ses points culminants sont : le Compass-Berg, haut de 2,330 mètres; le Komsberg, haut de 1,700 mètres, et la montagne de la Table, qui s'élève à 1,089 mètres. Le faite continu de ces reliefs généraux ondule irrégulièrement sur un axe qui se dirige du nord-est au sud-ouest, de telle sorte que le cap de Bonne-Espérance est généralement considéré comme l'extrémité du continent africain, bien que le cap des Aiguilles projette une pointe plus avancée vers le sud. Au surplus, le caractère général de la pente de ces montagnes est trahi par le cours des eaux, qui ont leur direction vers l'ouest.

Le fleuve Orange, appelé *Gariep* dans son cours supérieur, et qui n'appartient à la colonie que par sa partie moyenne et par ses affluents gauches, est le seul fleuve considérable de cette contrée. Sa zone littorale est coupée d'un grand nombre de rivières ou fleuves secondaires, parmi lesquels les plus connus sont : la Breede-River, celles de Gauritz, de Gamtous et la Keiskamma, limite actuelle de la colonie anglaise, qui se déversent au sud; la Berg-River et la rivière des Éléphants, qui ont leur embouchure sur la côte occidentale. Mais ils sont presque tous à sec, excepté pendant la saison des pluies, où ils gonflent subitement et deviennent des torrents impétueux. Ils coulent la plupart dans des lits étroits et creusés quelquefois jusqu'à 15 mètres au-dessous du niveau général de la contrée, ce qui rend presque impossible d'utiliser leurs eaux pour les travaux de l'agriculture.

— *Constitution géologique, climat, productions.* Le trait caractéristique de la constitution géognostique du sol de la colonie, c'est le couronnement de grès en strates horizontales qui couvre le sommet de presque toutes les montagnes et repose sur une base de granit, surgissant à travers des roches schisteuses qu'elle a relevées autour d'elle sous des angles très-ouverts. Une partie considérable du sol ne forme sur les plateaux que des déserts ou steppes arides appelés *karroos*. Ces steppes, sans sources permanentes, entières dépourvus d'eau, se couvrent après les pluies d'une végétation très-riche, mais éphémère, et servent alors comme pâturages. Quelques-uns renferment des flaques d'eau et des marais saumâtres ou salés; plusieurs sont en partie recouverts de vastes dépôts de sel de plusieurs pouces de profondeur. Les seules richesses minérales connues jusqu'à ce jour sont : les pierres à bâtir, la pierre à chaux, la houille, le nitre, l'alun et le fer; des sources minérales sulfureuses et salines froides et thermales, et des sources salées. Le climat de la colonie du Cap est doux et sain; tous ceux dont le climat de l'Inde a délabré la santé trouvent au Cap une guérison presque infallible. Pendant l'été, de septembre à avril, la température varie entre 150 et 250 centigr., et l'atmosphère est presque continuellement rafraîchie par des vents du sud-est. Les extrêmes de la température, pendant l'hiver ou saison pluvieuse, sont de 30 à 120 centigr. La moyenne de l'année est de 140. Le manque absolu ou la rareté des pluies dans les plaines en terreau de l'intérieur forment un des plus grands obstacles à l'agriculture. Sur quelques points, bordant le Grand Karroos, il ne pleut quelquefois pas un seul jour pendant trois années consécutives; mais quand la pluie tombe, c'est par torrents, qui convertissent en fleuves impétueux les plus petits cours d'eau. Si la colonie n'est pas très-riche en productions minérales, la végétation y est d'une richesse et d'une variété extraordinaires. Elle diffère essentiellement de celle de l'Afrique tropicale et se rapproche de celle de l'Australie, quoique le gommier, l'un des traits caractéristiques de la flore australienne, fasse complètement défaut. Les plantes bulbeuses et les bruyères y offrent de nombreuses variétés; il en est de même des protéacées, des restiacées et des euphorbes. Le bois de charpente y est rare. Les fruits indigènes sont peu nombreux; mais toutes les espèces de fruits importés d'Europe réussissent admirablement. On y cultive avec plein succès le blé, l'orge, l'avoine, le seigle, le maïs, la pomme de terre, les légumes, les arbres fruitiers et la vigne; cette dernière mérite une mention spéciale, à cause de la renommée qu'ont acquise les vins du Cap, connus aussi sous le nom de vins de Constance ou de

Schiraz, et de Pontac. La faune comprend une grande variété d'animaux sauvages, tels que l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, le lion, le léopard, l'hyène, le chacal, le zèbre, le couagga, le sanglier à masque (*sus larvatus*), l'antilope, le singe, le racoon, l'écureuil; mais la plupart de ces animaux sont devenus rares dans les parties du pays où la population s'est accumulée. Sur l'immense plateau situé en arrière de la troisième chaîne de montagnes, l'antilope, l'élan, le springbok et l'éléphant vaguent encore en troupeaux innombrables. Toutefois, même dans cette région, la chasse est fort difficile. Le buffle du Cap (*bos Caffers*), animal puissant et indomestifiable, a disparu des plaines et ne se rencontre plus que dans les retraites des montagnes les plus inaccessibles. Les autruches abondent sur le Grand Karroos; les éléphants, dans le Natal; et comme ceux-ci possèdent des défenses d'une longueur extraordinaire, les colons leur font une guerre active. L'hippopotame est également chassé à cause de ses dents, dont la valeur dépasse celle des dents d'éléphant. Parmi les animaux domestiques, le mouton et le chien seuls sont indigènes. Le cheval, l'âne, le mulet, la chèvre ont été introduits d'Europe. Outre de nombreuses variétés d'oiseaux de proie, le pays produit des pelicans, des flamants, des ibis, des bécasses, des caillies, des perdrix. Des poissons de toutes sortes abondent le long des côtes et près de l'embouchure des fleuves. La population de la colonie du Cap est d'environ 300,000 âmes, dont 120,000 noirs et 180,000 blancs. La population de couleur se compose de Hottentots ou Quéquas, de Cafres ou Fingoes (surnom signifiant pauvres gens, qui leur a été donné par leurs anciens ennemis, les Cafres Zulus), de nègres et de Malais, descendants des esclaves malais introduits jadis dans la colonie par les Hollandais. Les Hottentots sont une race faible, de petite stature (moins de 5 pieds), d'un teint jaune brun, d'une laideur repoussante, et justifiant parfaitement l'opinion émise par les anciens colons hollandais, qui disaient que le Hottentot n'était que la transition du singe à l'homme. Ceux qui vivent dans la colonie ont abandonné la plupart des habitudes dégoûtantes de leurs frères restés sauvages, mais ils sont lâches, paresseux et intempérants. Depuis que, par l'abolition de l'esclavage, ils ont été admis aux mêmes droits que les blancs, leur nombre a rapidement décroché. Les nègres, descendants des anciens esclaves ou arrachés à la traite par les croiseurs britanniques, sont peut-être encore plus vicieux que les Hottentots. Ils abhorrent toute espèce de travail, passent leur existence à vagabonder et ne vivent que de larcins. Les Malais sont industrieux, actifs et adroits, mais en même temps vindicatifs et violents; ils professent tous le mahométisme. Le croisement des Malais et des Hollandais a produit une race nommée *Africanders*, remarquable par les formes admirables des femmes. Les Fingoes, au nombre d'environ 25,000, habitaient autrefois le sud-ouest de Port-Natal, d'où ils ont été chassés par la puissante tribu des Zulus. Ils se civilisent rapidement. C'est l'élément hollandais qui domine dans la population blanche. Tandis que les Anglais, pour la plus grande partie, résident dans les villes en qualité de commerçants, de détaillants, d'officiers civils et militaires, etc., la grande majorité des fermiers descend des colons hollandais originaires. Ces Boers, comme on les appelle, ont conservé tout le caractère de leurs ancêtres; c'est une race énergique, têtue, flegmatique, industrielle et d'une scrupuleuse moralité. La ténacité avec laquelle ils sont demeurés fidèles à leurs coutumes, à leurs institutions locales et à leur caractère national, en a fait longtemps l'objet de la profonde antipathie des Anglais, antipathie qu'ils rendaient, du reste, avec usure. Tout récemment, cette haine s'est considérablement amoindrie. Mais les Boers, qui vivent sur l'extrême limite de la civilisation et dans le voisinage immédiat des sauvages, sont devenus, jusqu'à un certain point, sauvages eux-mêmes; pourtant les Boers sont généralement bien élevés et il y en a fort peu qui ne sachent lire et écrire le hollandais. D'un rigorisme religieux excessif, ils accomplissent scrupuleusement tous les préceptes de leur culte. Les hommes sont, pour la plupart, grands et d'une force herculéenne; les jeunes femmes sont renommées pour une sorte de beauté majestueuse; malheureusement, les deux sexes sont prédisposés à une précoce obésité. Conformément aux trois branches d'industrie qu'ils exercent, les Boers sont désignés sous les noms de vigneron, de cultivateur de céréales et d'éleveurs de bestiaux. Les Boers vigneron sont les plus riches. L'agriculture reste encore dans un état primitif; il est, en effet, à peu près impossible d'employer des outils ou des machines perfectionnés, dont la réparation ou le remplacement seraient des plus difficiles. Les Boers éleveurs sont les moins instruits et les moins bien élevés de toute la classe.

— *Histoire.* D'après Hérodote, le Cap de Bonne-Espérance aurait été découvert par des navigateurs phéniciens 610 ans av. J.-C. En 1291, les deux frères génois Vivaldi le tournèrent dans leur expédition aux Indes; mais le fait passa inaperçu à cette époque et tomba bientôt dans un oubli complet. En 1486, 2,096 ans après les Phéniciens, le Portugais Barthélemy Diaz l'aperçut à son tour, et c'est

à lui que l'on attribue communément l'honneur de l'avoir découvert. Le 20 novembre 1497, Vasco de Gama doubla le cap et poursuivit sa route vers l'Orient. Les Portugais, concentrant toute leur attention sur l'Inde, méprisèrent l'importance de la contrée qu'ils venaient de signaler à l'attention de l'Europe. Un premier essai de colonisation avait échoué, et le massacre de François d'Almeida, viceroy des Indes, qui descendit au Cap, en 1509, et fut tué avec soixante-quinze des siens par les naturels, avait contribué sans doute à légitimer l'idée qu'on se faisait des difficultés de la colonisation et la crainte qu'inspiraient les indigènes. Néanmoins, les Hollandais commencèrent à y relâcher en 1600, pour s'y procurer des vivres; ils y élevèrent un fort, dans lequel ils s'enfermaient durant leur séjour et qu'ils abandonnaient ensuite. En 1648, Jean-Antoine Van Riebeck, chirurgien à bord d'une flotte hollandaise, s'étant arrêté au Cap au retour des Indes, conçut le dessein d'y fonder un établissement, fit agréer ses projets à Amsterdam, et revint en 1652, à la tête d'une expédition de trois vaisseaux: il acquit de gré ou de force le territoire qui lui était nécessaire, et y éleva un fort sous la protection duquel se consolida et s'accrut la nouvelle colonie. La même année, la ville du Cap fut solidement fortifiée, et la colonie entra dans une ère de prospérité sans pareille, malgré les hostilités continuelles avec les naturels. Attaquée inutilement, une première fois, par les Anglais, pendant la guerre de l'indépendance américaine, la colonie finit par être conquise par l'amiral Elphinstone et le général Clarke. Rendue aux Pays-Bas en 1803, annexée encore une fois à la Grande-Bretagne en 1809, elle fut définitivement cédée par les Hollandais en 1814. L'application du système colonial anglais, la suppression des privilèges accordés jadis aux colons, l'émancipation des Hottentots, en 1829, et la tendance générale du gouvernement britannique à placer les naturels sur le même pied que les blancs, dégoutèrent les Boers hollandais, qui, après une lutte de plus de vingt années, réussirent à fonder deux républiques indépendantes en deçà des limites de la colonie. L'émancipation des Hottentots et celle des nègres ayant été définitivement effectuées en 1837 et en 1839, la plupart des Boers refusèrent d'adhérer à cette mesure, et, environ cinq mille d'entre eux, vendant toutes leurs propriétés foncières, allèrent s'établir, les uns sur la côte orientale, où ils fondèrent la colonie de Natal (v. ce mot). Quoiqu'ils eussent à soutenir des luttes acharnées avec les Cafres, ils refusèrent toujours obstinément de revenir sur le territoire britannique, se déclarèrent indépendants de la Grande-Bretagne et se mirent sous la protection du roi des Pays-Bas. Mais les Anglais eurent alors recours à la voie des armes, soumettre les émigrants du fleuve Orange et s'emparer de Natal, qui fut déclarée colonie anglaise. Les Boers, conduits par Prétorius, la quittèrent alors et allèrent s'établir à l'ouest, dans le territoire où le fleuve Orange a sa source; ce nouvel établissement fut encore déclaré possession anglaise, sous le nom d'*Orange-River-Sovereignty* (souveraineté du fleuve Orange), le 3 janvier 1843, et les Boers, après une longue lutte qui se termina par leur défaite à Boom-Plaats (29 août 1845), émigrèrent en majeure partie dans le bassin du fleuve Vaal, où ils fondèrent la république transvaal. Cependant le gouvernement anglais fut bientôt forcé de faire des concessions aux Boers du fleuve Orange; et Cathcart signa, le 22 février 1854, à Bloemfontain, un traité par lequel l'Angleterre renonçait à la possession de cet établissement et le reconnaissait comme un Etat indépendant sous le nom de république du fleuve Orange (v. ce mot). A part ces mouvements des Boers, l'histoire de la colonie du Cap, sous le gouvernement britannique, consiste presque uniquement en guerres avec les Cafres. Il y en eut cinq bien distinctes: celle de 1811-1812; celle de 1819, qui eut pour résultat l'extension de la colonie jusqu'à la rivière Keis-Kamma; celles de 1835 et de 1846-1848, à la fin desquelles la contrée comprise entre les rivières Keis-Kamma et Kee fut transformée, par le gouverneur, sir Harry Smith, en vassalité, sous le nom de Cafrerie anglaise; enfin celle de 1850-1853, où une immense insurrection des Cafres, semblable, à beaucoup de points de vue, à la révolte indienne de 1857, ne fut étouffée qu'avec la plus grande difficulté et après de nombreuses défaites éprouvées par les Anglais. En vue de pacifier les Cafres et de les maintenir dans une sujétion permanente, le gouverneur britannique établit dans la Cafrerie anglaise, en 1856-1857, une colonie militaire, formée de plusieurs milliers de membres de la légion allemande organisée, pendant la guerre d'Orient, par le général Statterheim. En dépit de toutes ces précautions, en 1858, le plus puissant des chefs cafres, Moses, chef des Bosutis, déjà soumis par les Anglais en 1853, leva l'étendard de la révolte et se mit en campagne avec vingt mille guerriers. Cette formidable insurrection, qui s'attaqua d'abord à la république de la rivière Orange, et se répandit ensuite dans la colonie anglaise, ne fut étouffée qu'au prix des plus grands sacrifices.

Au point de vue administratif, la colonie du Cap est divisée en deux provinces, celle de

l'Ouest, comprenant huit divisions (comtés), et celle de l'Est, partagée en dix divisions. La province de l'Ouest renferme la capitale, Cape-Town, et quelques autres villes importantes: Wynberg, Constance, qui a donné son nom au célèbre vignoble cultivé dans son voisinage, Simon's-Town. La totalité de la péninsule du Cap (50 kilom. de long, sur 12 à 9 kilom. de larg.) est comprise dans la province de l'Ouest. La province de l'Est est une contrée relativement nouvelle, puisqu'elle ne fut pas colonisée avant 1820, époque à laquelle cinq mille émigrants écossais y furent envoyés par le gouvernement métropolitain. Les villes principales sont Graham's-Town et Port-Elisabeth. Chaque division est administrée par un commissaire civil, agissant en même temps comme juge de paix, et possédant une juridiction civile et criminelle de première instance. Le pouvoir législatif de la colonie repose entre les mains du gouverneur, nommé par la couronne, et de deux chambres désignées sous les noms de conseil législatif et assemblée législative. Le conseil est composé de huit membres de la province de l'Ouest, et sept membres de la province de l'Est, élus pour dix ans par la totalité des collèges électoraux de chaque province. Nul ne peut être élu s'il ne possède des propriétés foncières pour une valeur de 25,000 fr., ou des propriétés mobilières et immobilières pour une valeur collective de 50,000 fr. Les membres de l'assemblée, au nombre de quarante-six, sont élus pour cinq ans par les villes et les districts électoraux. La couronne peut rapporter toute loi acceptée par le gouverneur, pendant les deux années qui suivent la réception de ladite loi à la métropole. — Le gouvernement colonial est tenu de pourvoir au maintien du clergé appartenant aux différentes communions religieuses. D'après le dernier recensement, des écoles gratuites sont établies dans chaque district, et la colonie possède deux collèges. — L'industrie de la colonie du Cap n'est rien moins que considérable. Les manufactures de savon, de wagons, de quincaillerie et de chapeaux suffisent à peine à la consommation locale. Le commerce intérieur est fort peu développé encore, par suite de l'absence de voies de communication, mais le commerce d'importation et d'exportation a pris une extension considérable sous la domination anglaise. La valeur des exportations s'élève, en moyenne, à 25 millions de francs par an, et celle des importations à peu près au même chiffre. Les exportations consistent en laine, vins, cuirs et peaux, aloès, baleine, ivoire, plumes d'autruche, giro et fruits secs. Les revenus de la colonie sont annuellement de 7,711,800 fr. et les dépenses de 6,709,700 fr. seulement. — Les réformes introduites depuis 1854 dans le régime administratif et commercial de la colonie y ont attiré, depuis 1858, un grand nombre d'émigrants européens; le commerce a également pris dès cette époque un grand accroissement, et l'on peut dire que, sous tous les rapports, une nouvelle ère s'est ouverte pour cette colonie, qui est pour l'Angleterre la clef de l'intérieur de l'Afrique, en même temps que sa principale station maritime et son poste avancé le plus fort dans l'océan Atlantique et dans l'océan Indien.

CAP-BRETON, bourg de France (Landes), arrond. et à 37 kilom. S.-O. de Dax, canton de Saint-Vincent-de-Tyrosse, sur le Boudigau; 1,180 hab. Bains de mer fréquentés, pêche; commerce de bouchons, planches, laines. Le golfe que la mer de Gascogne forme à l'embouchure du Boudigau a été proposé pour la création d'un port de refuge.

CAP-BRETON (île du), île de l'Amérique septentrionale, dans l'Atlantique, au N.-E. de la Nouvelle-Écosse, dont elle dépend, et à l'entrée du golfe Saint-Laurent, par 45° 30' et 47° 2' de lat. N., et 62° 4' — 64° de long. O. Sa longueur, du N. au S., est de 84 kilom., et sa plus grande largeur, de l'E. à l'O., de 120 kilom. Superficie: 8,100 kilom. carrés; 40,000 hab. Capitale Sydney. Les côtes sont très-escarpées et remarquables par le nombre et l'étendue de leurs sinuosités, qui forment quelques-uns des plus beaux ports du monde, entre autres ceux de Louisbourg et de Sydney. La plus remarquable de ces sinuosités est le vaste golfe, dit le *Bras-d'Or*, sur la côte N., s'avancant à 80 kilom. dans l'intérieur de l'île, qu'il divise en deux parties, réunies par l'isthme de Saint-Pierre, large de 1 kilom. seulement. A l'extrémité orientale se trouve le cap, qui a donné son nom à l'île entière. Le climat est humide, mais salubre; les chaleurs de l'été sont tempérées, mais les hivers sont généralement rigoureux. Le sol, assez fertile, produit de bons pâturages et fournit d'excellents bois de construction. Les richesses minérales de l'île consistent surtout en importants gisements de houille, gypse, pierres à chaux et à bâtir, fer, cuivre et sources salées. La pêche est très-abondante le long des côtes; on y prend surtout une grande quantité de morues. Cette île fut découverte par Cabot, en 1497; les Français y fondèrent un premier établissement en 1714, et la nommèrent *île Royale*; elle fut prise par les Anglais en 1745, et rendue à la France, par le traité d'Aix-la-Chapelle. Les Anglais l'ont reprise en 1758 et l'ont conservée depuis cette époque.

CAP-COD, presqu'île des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Massachusetts, sur l'o-

céan Atlantique; longueur 105 kilom. Cette langue de terre s'étend à l'E. sur environ 56 kilom., et sa largeur excède rarement 12 kilom.; elle se recourbe ensuite au N., puis graduellement au N.-O., sur 48 kilom.; la courbe se continue à l'O., au S. et à l'O., en fermant le beau havre de Province-Town. Cette dernière portion n'a pas, en moyenne, la moitié de la largeur de la première, et elle est échancrée par un grand nombre de baies. L'extrémité septentrionale, nommée Race-Point, porte un phare tournant de 47 m. de hauteur, par 42° 3' 41" de lat. N., et 70° 14' 48" de long. O. Le Cap-Cod possède un grand nombre d'autres phares, dont le principal, improprement appelé phare du Cap-Cod, est situé sur les hauteurs appelées Clay-Pounds. Ce phare (feu fixe) se trouve à 60 m. au-dessus du niveau des plus hautes eaux, par 42° 2' 24" de lat. N., et 70° 4' 18" de long. O. La baie du Cap-Cod est la masse d'eau comprise dans la courbure du cap; elle s'ouvre, au N., dans la baie de Massachusetts. Le Cap-Cod a été découvert le 15 mai 1602 par le capitaine Barthélemy Gosnold, de la barque *Concorde*, de Dartmouth, dans une expédition de découvertes entreprise aux frais de Henry, comte de Southampton, l'ami et le patron de Shakespeare. Il lui donna le nom de Cap-Cod, à cause du nombre immense de morues qu'il y rencontra (*cod*, morue). C'est la première visite authentique des blancs sur la côte du Massachusetts. C'est dans le havre de Province-Town, dont nous avons parlé plus haut, que, le 16 novembre 1620, jeta l'ancre le *Mayflower*, qui apportait à la Nouvelle-Angleterre la première compagnie de colons permanents. Quoique d'une constitution surabondante, le Cap-Cod ne peut être considéré comme un désert; ses baies nombreuses fournissent d'excellents abris, dans le voisinage desquels se trouvent de charmantes petites villes, habitées par une population intelligente et industrieuse, dont les principaux moyens de subsistance reposent dans la navigation, la pêche et la fabrication du sel. Ces localités sont des pépinières de marins et ont fourni à la marine marchande américaine la plupart de ses meilleurs capitaines.

CAP-CORSE ou **CAPE-COAST**, ville d'Afrique, dans la Guinée supérieure, sur la côte d'Or, à 100 kilom. N.-E. du cap des Trois-Pointes, ch. -l. du gouvernement des établissements anglais sur la côte d'Or; 18,000 hab. Place défendue par une citadelle assez considérable; résidence du gouverneur; bonne rade; entrepôt de commerce le plus important de la côte d'Or. Exportation d'huile de palme, de poudre d'or, ivoire et malaghettes. Cette ville fut fondée en 1610 par les Portugais, auxquels les Hollandais l'enlevèrent en 1643; elle fut prise par les Anglais en 1661, et conservée par eux en vertu du traité de Bréda. L'amiral Ruyter l'assiégea vainement en 1665.

CAP-PEAR ou **CLARENDON**, rivière des Etats-Unis d'Amérique, dans la Caroline du Nord, prend sa source près des frontières de l'Etat de Virginie, coule du N. au S.-E., passe à Fayetteville et à Wilmington, et, après un cours de 200 kilom. se jette dans l'océan Atlantique, près du cap de même nom, par 34° de lat. N. et 80° 15' de long. O.

CAP-HAÏTIEN (autrefois *Cap-Français*, puis *Cap-Henri*), ville forte des Antilles, dans la république d'Haïti, ch.-l. de la province du Nord, sur la côte N., à 140 kilom. N. de Port-au-Prince, par 19° 46' latit. N. et 70° 28' longit. O.; 6,400 hab. Consulat français; commerce important. Cette ville a changé de nom bien souvent. Tour à tour, elle s'est appelée Guarico, Cap-Français, Cap-Républicain, Cap-Henri. Aussi la désigne-t-on par le simple mot générique: le Cap. En 1711, elle devint le chef-lieu de la colonie française de Saint-Domingue. Brûlée en 1793 et en 1802, elle se releva et devint la capitale du royaume fondé par Henri Christophe, qui lui donna son prénom. En 1842, un tremblement de terre la renversa entièrement; elle se releva depuis cet événement. Le Cap est bâti au pied d'un morne, qui l'abrite contre les vents du N. et du S. La rade, qui court du N. à l'O., est formée par une langue de terre prolongée vers le N. Au milieu de cette baie se trouve le bourg dit de la Petite-Anse. L'entrée en est difficile, mais le mouillage y est bon. La ville du Cap est grande, belle, plus apparente que le Port-au-Prince; elle a des rues spacieuses et bien pavées, de vastes places, des marchés commodes et plusieurs fontaines. Les fortifications, déjà respectables sous la domination française, ont été successivement augmentées par Toussaint Louverture, Dessalines et Christophe. L'arsenal, bâti sous Louis XIV, garde encore, comme une date historique, les initiales de ce prince gravées sur les portes et les croisées. En somme, il est facile de voir que la ville du Cap fut, à son apogée, la plus agréable ville de l'archipel occidental; mais les débris qui attestent cette grandeur et cette opulence passées sont tristes à voir. Les traditions de cordialité, de politesse, semblent plus vivantes au Cap que dans les autres localités haïtiennes. On y reconnaît encore la vieille métropole française. A 20 kil. sont les ruines de Sans-Souci, résidence royale de Christophe, et la citadelle la Ferrière, qu'il avait fait construire. Au mois de juillet 1865, une insurrection, commandée par le général Salnave, éclata contre le gouvernement du président Geffrard, et la ville fut

assiégée par les forces de la république haïtienne.

CAP VERT, cap de l'extrémité occidentale de l'Afrique, sur la côte de la Sénégambie, entre le Sénégal et la Gambie, par 19° 52' de long. O., et 14° 43' de lat. N. Ce cap fut découvert, en 1446, par Denis Fernandes, qui lui donna le nom de cap Vert, probablement à cause de la luxuriante verdure dont il est orné. Il fut, avec les terres environnantes, depuis la pointe des Mamelles jusqu'au cap Bernard, cédé à la France par les chefs du pays, en 1787.

CAP-VERT (Iles du), groupe d'îles appartenant au Portugal, dans l'Océan Atlantique, à 500 kilom. O. du cap Vert, qui leur a donné son nom, entre 25°-27° 20' de long. O., et 14° 45'-17° 45' de lat. N. Les dix îles principales qui composent cet archipel sont : à l'E., Boavista ou Bonavista; au N., Saint-Antoine, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, Saint-Nicolas, l'île de Sel; au S., Mayo, San-Yago, Fogo ou Fuego (île de Feu), Brava. La superficie totale de ces îles est de 4,400 kilom. carrés; elles renferment une population de 93,393 hab., dont un petit nombre de Portugais; le reste se compose de mulâtres et de nègres libres ou esclaves. Le climat est très-chaud et insalubre dans la saison des pluies, qui dure généralement depuis le milieu d'août jusqu'en novembre. Ces îles, d'origine volcanique, et qui renferment encore un volcan en activité dans l'île de Fuego, sont montagneuses et stériles dans les parties élevées; mais dans les vallées on trouve une végétation luxuriante, et ce ne sont pas seulement les productions végétales de l'Afrique qui y réussissent, mais encore celles du midi de l'Europe : les oranges, les limons, les bananes, les melons, le riz, le maïs, la vigne, la canne à sucre et l'orseille. Les espèces animales particulières à l'Europe n'y prospèrent pas moins bien, surtout les chèvres, dont la peau forme un des principaux objets d'exportation. Ces îles produisent peu de céréales; les blés nécessaires à la consommation de la population sont tirés d'Afrique. Ajoutons que, dans les îles de Sel et de Boavista, il se fait une très-importante exploitation de sel marin. L'archipel du Cap-Vert, découvert en 1450 par le Génois Antonio Noli, navigateur au service du Portugal, a toujours appartenu aux Portugais, dont il forme un district colonial, avec les établissements de la côte de Sénégambie et des îles Bissagos. Ces îles possèdent plusieurs bons ports et servent de point de relâche aux navires qui vont au Brésil ou qui doublent le cap de Bonne-Espérance. Leur chef-lieu est Villa-de-Praya, dans l'île de San-Yago.

CAP (Paul-Antoine GRATACAP, dit), naturaliste français, né à Mâcon en 1785, a exercé la pharmacie à Paris et est devenu membre associé de l'Académie de médecine. Parmi ses travaux, on distingue surtout : *Principes élémentaires de pharmacologie* (1837); *Traité de pharmacie*; *Traité de botanique* (1847); *Histoire de la pharmacie* (1851); le *Muséum d'histoire naturelle*, histoire et biographie (1853); des traductions, entre autres celle des *Aphorismes de physiologie végétale*, par Lindley (1838); de nombreux articles scientifiques; une bonne édition annotée des œuvres de Bernard Palissy (1844); des *Etudes biographiques pour servir à l'histoire des sciences* (1857), etc.

CAPABLE adj. (ka-pa-ble — lat. *capax*, même sens). Pouvant contenir, étendu : *De toutes les figures, c'est la ronde qui est la plus capable, c'est-à-dire qui a le plus de superficie*. (Descartes.) *Il y avait de petites places d'armes capables de quinze mousquetaires*. (Bassompierre.) *Il vint en ce sens*.

— Susceptible : *Vous abusez de quelques paroles ambiguës de ses lettres, qui, étant capables d'un bon sens, doivent être prises en bonne part*. (Pasc.) *Tout genre d'écriture reçoit-il le sublime, ou s'il n'y a que les grands sujets qui en soient capables?* (La Bruy.) *Qui peut se résoudre, se décider, se porter à : Qui-conque est capable de mentir est indigne d'être compté au nombre des hommes*. (Fén.) *C'est une fureur dont on ne croirait pas les hommes capables*. (Mass.) *On dirait d'abord qu'il n'est pas capable de tendresse*. (Flech.) *La plupart des hommes sont plus capables de belles actions que de bonnes*. (Montesq.) *Les hommes sont également capables de bien et de mal*. (Duclos.) *Dieu a fait l'homme capable de bien et de mal*. (Mme Guizot.) *Les hommes sont plus capables de générosité que de justice*. (Mme de Rémusat.) *Je me sens moins que jamais capable de te tourmenter et de t'humilier*. (G. Sand.)

Mais voilà les soupçons dont vous êtes capable!
RACINE.
De quel crime un enfant peut-il être capable?
RACINE.
De quoi n'est pas capable une amante insensée!
PIRON.

... D'un éternel amour
Il n'est dans l'univers qu'un seul être capable,
Et cet être c'est Dieu, car il est immuable.
TH. GAUTIER.

« Propre à, qui peut, qui est en état, qui a les moyens ou les qualités nécessaires : *L'homme attaché à lui-même devient capable d'adorer Dieu*. (Boss.) *Un défaut qui empêche les hommes d'agir, c'est de ne sentir pas de*

quoi ils sont capables. (Boss.) *Tel est capable d'arriver aux plus hautes connaissances, qui n'est pas capable d'y conduire les autres*. (Fonten.) *Pour conserver un ami, il faut soi-même devenir capable de l'être*. (J.-J. Rouss.) *Mais on est capable du pouvoir, plus on l'aime*. (Chateaub.) *La nécessité aiguë notre esprit, et nous rend capables de grandes choses*. (Pétiet.) *Il n'y a qu'un peuple vertueux qui soit capable de la liberté*. (Ste-Beuve.) *Tout être capable d'en comprendre un autre aime la joie dont il est l'auteur*. (Mme Guizot.) *Où sont, de nos jours, les ordres religieux capables d'enseigner?* (V. Cousin.) *L'homme est le seul être capable de devoirs et de droits*. (Vacherot.) *La femme est capable de tous les actes de dévouement et d'héroïsme*. (Ed. About.) *Qui peut arriver à, réussir à, qui est suffisant pour : La seule pensée d'un procès serait capable de me faire fuir jusqu'aux Indes*. (Mol.) *Je crois que cette réponse est capable de vous satisfaire. Ce changement d'habit est assez capable, je crois, de me déguiser*. (Mol.) *Il n'y a que la liberté de penser et d'agir qui soit capable de produire de grandes choses*. (D'Alemb.) *L'exercice et la tempérance sont capables de conserver aux vieillards quelque chose de leur première jeunesse*. (D'Olivet.)

Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'était capable
D'expié son forfait.
LA FONTAINE.

— Absol. Habile, expert : *Un homme capable. La jalousie éloigne les sujets capables*. (Mass.) *Je serai à la joie de mon cœur, quand je verrai que vous prenez plaisir à vous instruire et à vous rendre capable*. (Rac.) *La difficulté dans l'Etat est de savoir qui est le plus capable*. (J. Simon.)

— Capable de tout. En état de tout faire, disposé à tout faire, en bonne et en mauvaise part : *Je crois les femmes capables de tout*. (Lamotte.) *Les gens intéressés sont bas et capables de tout*. (Bonnier.)

Un si grand politique est capable de tout.
CORNILLE.

Apprenez qu'Orosmane est capable de tout.
VOLTAIRE.

— Air capable. Air d'un homme qui fait grande estime de son propre mérite : *Un air capable et composé tourne d'ordinaire en impertinence*. (La Rochef.) *L'érudition donne aux femmes un air capable qui détruit tout le charme de la modestie*. (Boiste.)

Adolescent qui s'érige en barbon,
Jeune écolier qui vous parle en Caton,
Est, à mon sens, un animal bernaible,
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable.
VOLTAIRE.

— Jurispr. Habile à, légalement apte à : *Capable de tester. Capable de contracter. Les calvinistes étaient déclarés capables de toutes les charges et dignités de l'Etat*. (Volt.)

— Géom. Arc capable d'un angle donné. Arc tel que tous les angles inscrits dans le segment déterminé par l'arc et sa corde sont égaux à l'angle donné.

— Substantif. *Faire le capable*. Se donner l'air capable, se donner pour capable : *Elle était maniérée et préoccupée de faire le capable et la gentille*. (G. Sand.)

Pourquoi subtiliser et faire le capable?
MOLIÈRE.

— Antonymes. Hors d'état, impuissant, inapte, incapable, inepte, inhabile à succéder.

— Encycl. Géom. Un segment de cercle est dit capable d'un angle donné, lorsqu'il est tel que tous les angles qu'on peut y inscrire sont égaux à cet angle. Étant donné un angle, on peut décrire une infinité de segments, de surfaces différentes, qui en soient capables : telles sont toutes les circonférences qui passent par le sommet de l'angle en coupant ses côtés. Il faut donc, pour que la question soit déterminée, que l'on donne la surface du segment ou, ce qui revient au même, la corde de l'arc qui l'enveloppe. De là l'énoncé du problème suivant que l'on a fréquemment à résoudre : *Sur une droite AB, de longueur donnée, décrire un segment capable de l'angle M*. Prolongez AB (fig. 1) d'une longueur arbitraire BC. Au

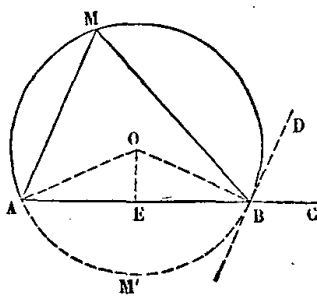


Fig. 1.

point B, faites l'angle DBC=M. Au même point B, élevez la droite BO perpendiculaire à la ligne BD; puis, sur le milieu E de la droite AB, élevez la perpendiculaire EO. Le point O, où se rencontrent les deux droites BO, EO, que nous venons de mener, est le centre du segment cherché, qu'il reste à tracer avec BO pour rayon. On voit, en effet, que ce segment doit passer par les deux points A et B, et être

tangent en B à la ligne BD. Dès lors, tous les angles qui ont leurs sommets sur l'arc AMB ont pour mesure la moitié de l'arc AMB, qui est aussi la mesure de l'angle DBC=M.

Cette construction trouve son application dans le tracé des plans topographiques, pour déterminer la position d'un point M (fig. 2)

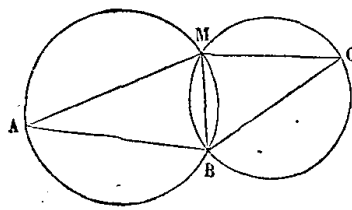


Fig. 2.

inaccessible, mais que l'on peut apercevoir de trois stations, A, B, C, déjà marquées sur la carte. A cet effet, on tire les deux lignes AB, BC; puis l'on mesure les deux angles AMB, BMC, formés par les rayons visuels menés du point M aux trois stations données. Sur la droite AB, prise cette fois sur la carte, on décrit un segment capable de l'angle AMB, et sur la droite BC un segment capable de l'angle BMC. Le lieu d'intersection M des deux segments détermine la position du point observé.

— Dr. En termes de droit, capable veut dire qui est dans les conditions légales pour pouvoir valablement contracter une obligation, disposer de certains droits, administrer sa fortune, ester en justice, etc. En général, les individus majeurs sont capables des actes de la vie civile, excepté les interdits, les individus placés sous la direction d'un conseil judiciaire, les femmes mariées, les faillis non réhabilités; l'incapacité, suivant les cas, est absolue ou relative.

— Antonyme. Incapable.

— Allus. littér.

Rien que la mort n'était capable
D'expié son forfait.
LA FONTAINE.

Allusion à un passage de la fable les Animaux malades de la peste. V. ANIMAL.

CAPABLEMENT adv. (ka-pa-ble-man — rad. capable). En personne capable, avec capacité : *Elle mania la parole si capablement, qu'il en fut ravi*. (Mme de Sév.) *Il vint mot.*

CAPACCIO (Caput Aqueum), ville du royaume d'Italie, dans la principauté Citérieure, à 35 kilom. S.-E. de Salerne, à 6 kilom. de la côte; 2,000 hab. Ch.-l. de cant.; évêché suffragant de Salerne.

CAPACCIO (Jules-César), littérateur italien, né à Campagna en 1560, mort en 1631. Il acquit un grand renom par ses talents, fut pendant trente ans secrétaire de la ville de Naples, devint précepteur du fils du duc d'Urbino, et prit enfin une grande part à l'établissement de l'Académie degli Oziosi (des oisifs). On a de lui des *Poésies*, une *Histoire de Naples* (1607) et divers écrits, entre autres : *Trattato dell'impresa* (1592); *Illustrum multorum et illustrium litteris virorum elogium* (1608); la *Vera antiquità di Pozzuolo* (1607), etc.

CAPACE adj. (ka-pa-se — lat. *capax*, *capacis*, même sens). Vaste, large : *Le génie de l'Inde s'épanouissait dans la beauté lumineuse de son grand front, CAPACE à contenir le monde*. (Michelet.) *Il vint.*

CAPACÉTÉ s. f. (ka-pa-sè-te). Art milit. V. CARASSET.

CAPACITÉ s. f. (ka-pa-si-té — lat. *capacitas*, même sens; de *capax*, capable). Contenance, vide intérieur : *La CAPACITÉ d'un vase. La CAPACITÉ de la poitrine*.

— Par ext. Ce qui reçoit, ce qui contient en soi : *La Genèse nous raconte que Dieu étendit le ciel, c'est-à-dire créa le temps et l'espace, CAPACITÉ de toutes choses*. (Proudh.)

— Fig. Étendue, limites de l'action de l'âme : *Les Pères nous conseillent d'étendre la CAPACITÉ de notre âme, afin que Dieu la puisse remplir*. (Nicole.) *Ce qui est possible à la divinité dépasse de bien loin la CAPACITÉ de notre faible raison*. (Boss.) *Vous remplissez toute la CAPACITÉ de ce cœur que vous trouvez si savant dans l'amitié*. (Mme de Sév.) *L'âme de Jésus-Christ a cette CAPACITÉ assez étendue pour penser actuellement à tous les hommes*. (Fén.) *Talent, étendue personnelle des facultés de l'âme; aptitude spéciale : Un homme d'une grande CAPACITÉ. Manquer de CAPACITÉ pour les affaires. Chacun conçoit les affaires selon sa CAPACITÉ*. (C. de Richelieu.) *Il ne faut pas moins de CAPACITÉ pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout; il la faut infinie pour l'un et pour l'autre*. (Pasc.) *Le roi a estimé la CAPACITÉ de cette princesse*. (Boss.) *Il fut ravi de trouver un homme d'une si grande CAPACITÉ*. (Boss.) *L'utilité de l'étude ne se borne pas à ce qu'on appelle science; elle donne aussi de la CAPACITÉ pour les affaires et pour les emplois*. (Rollin.) *La CAPACITÉ pourrait se définir une aptitude à profiter des occasions, pour parler et agir*. (Vauven.) *Il y a des gens dont la figure détruit d'un coup d'œil l'opinion que l'on avait conçue de leur CAPACITÉ*. (Mme de Puységur.) *La CAPACITÉ pour décider des moyens de parvenir à des vérités nouvelles ne peut jamais avoir le peuple pour juge*. (Con-

dorcet.) *Veux-tu être complet? Ne t'agite jamais que dans la limite de ta CAPACITÉ*. (Goshe.) *Administrer, c'est mettre la CAPACITÉ de l'homme aux prises avec les difficultés de l'obstacle*. (E. de Gir.) *Que la CAPACITÉ relative devienne la règle absolue d'admission à tous les emplois publics, et bientôt l'émulation éteinte ne tardera pas à se ranimer*. (E. de Gir.) *La CAPACITÉ industrielle de l'homme n'est qu'une image imparfaite de la puissance créatrice de Dieu*. (Guérout.) *On met au séminaire les jeunes gens qui n'ont pas les CAPACITÉS requises pour mener patir les bœufs*. (E. About.)

... Une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse
MOLIÈRE.

Avec cent mille francs qu'on vous a fait prêter,
Vous voilà revêtu d'une charge honorabile,
Dont vous pourriez être capable,
Si la capacité se pouvait emprunter.

« Faculté naturelle, chez l'homme et les êtres animés : *La CAPACITÉ de voir, d'entendre, de comprendre. L'homme a en lui la CAPACITÉ de connaître la vérité*. (Pasc.) *La faculté de regarder n'est que la CAPACITÉ de voir dirigée par la volonté*. (Jouffroy.) *Propriété, en parlant des choses : La CAPACITÉ qu'ont tous les produits, soit naturels, soit industriels, de servir à la subsistance de l'homme, se nomme particulièrement valeur d'utilité*. (Proudh.) *Puissance : La CAPACITÉ productive des sociétés dépend de l'abondance des capitaux dont elles disposent*. (Passy.)

— Suffisance, air capable : *C'est un air de CAPACITÉ et de science que de s'écarter des sentiments communs*. (Boss.)

— Par ext. Personne capable, douée de quelque aptitude spéciale : *Une capacité électorale. Quand le délégué de Padoue vint chez moi, je lui trouvais une mine de secrétaire, un maintien de protocole, un air de préfecture, comme à un homme nourri aux administrations françaises; cette CAPACITÉ bureaucratique me fit trembler*. (Chateaub.) *Le gouvernement tend à amener les CAPACITÉS au pouvoir*. (Chateaub.) *Sa mère lui avait donné l'éducation vulgaire et incomplète qui produit tant d'ambitions et si peu de CAPACITÉS*. (Balz.) *Les CAPACITÉS ne font jamais défaut, pas plus que la population*. (Proudh.) *La nature, qui pourrait créer des Newtons et des Cuviers, comme elle crée des laboureurs et des pâtres, ne le veut pas, proportionnant la rareté du génie à la durée de ses produits, et balançant le nombre des CAPACITÉS par la suffisance de chacune d'elles*. (Proudh.)

— Jurispr. Faculté légale : *La CAPACITÉ de tester, de témoigner en justice*.

— Dr. canon. *Titres et capacités*, Pièce constatant l'aptitude d'un ecclésiastique à obtenir le bénéfice qu'il postule.

— Administr. *Brevet de capacité*. V. BREVET.

— Métrol. *Mesure de capacité*, Nom impropre que l'on a donné aux vases destinés à mesurer les liquides et les matières sèches; ces vases sont des mesures *capaces*, dont on remplit la capacité pour mesurer les liquides, mais elles ne mesurent pas des *capacités*. Qui jamais s'est avisé de dire : la *capacité* des liquides ou des matières sèches? Le plus simple et le plus vrai, au point de vue géométrique, eût été de ne pas chercher à établir une distinction entre les mesures de volumes et les mesures dites à tort de *capacité*.

— Phys. *Capacité pour le calorique*, Quantité relative de calorique, nombre de calories qu'absorbe un corps pour élever sa température d'une quantité donnée : *L'existence de la chaleur latente est parfaitement prouvée par l'inégalité de CAPACITÉ POUR LE CALORIQUE*.

— Chim. *Capacité de saturation*, Quantité d'oxygène que doit posséder une base pour saturer un acide, et déterminer la formation d'un sel neutre.

— Métaphys. Aptitude de l'âme à recevoir toutes les impressions.

— Hist. *Votre Capacité*, Titre d'honneur que les empereurs romains donnaient à certains de leurs officiers.

— Syn. *Capacité, aptitude, génie*, etc. V. APTITUDE.

— Antonymes. Impéritie, impuissance, inaptitude, incapacité, inhabilité.

— Encycl. Géomét. La *capacité* n'est autre chose que la contenance d'un vase. Si la *capacité* d'un corps creux affecte une forme géométrique irrégulière, comme est l'intérieur d'une bouteille, le moyen le plus simple de la connaître est d'évaluer le poids de l'eau à 4° qu'elle peut contenir. Le nombre de grammes qui représentera ce poids sera en même temps le nombre de centimètres cubes qui représentera la *capacité* du vase. Dans les expériences de physique, qui exigent la plus grande précision, on ne pèse le vase qu'après l'avoir vidé de tout l'air qu'il contient; puis on le pèse plein d'eau. La différence donne le poids de l'eau.

— Mesures de capacité. On nomme ainsi des vases, de forme et de contenance déterminées, qui servent à évaluer numériquement des quantités de liquides ou de matières sèches, telles que grains, charbons, etc. En France, l'unité des *mesures de capacité* est le litre, dont le volume est celui d'un décimètre cube.

Les subdivisions et les multiples du litre s'en déduisent de la manière suivante :

LITRE	
Subdivisions :	Multiples :
Décilitre (10 ^e du litre).	Décalitres (10 litres).
Centilitre (100 ^e du litre).	Hectolitre (100 litres).
	Kilolitre (1,000 litres).

Avant l'adoption du système métrique, les mesures de capacité différaient de province à province. Les plus répandues étaient :

Pour les liquides :	
La pinte, qui valait	lit.
Le setier (8 pintes), qui valait	0,9
Le quartaut (9 setiers).	7,3
La feuillette (2 quartauts), qui valait	67
Le muid de Paris (2 feuillettes)	134
La chopine (demi-pinte), qui valait	258
Le demi-setier (quart de pinte).	0,45
	0,225

Et pour les matières sèches :	
Le litron, qui valait	0,813
Le boisseau (16 litrons), qui valait	13,1
Le setier (12 boisseaux).	156
Le muid (12 setiers).	1872

MESURES DE CAPACITÉ ÉTRANGÈRES.
Tableau des valeurs comparatives des mesures de capacité de quelques pays.

MESURES DE CAPACITÉ	
Anglaises.	Françaises.
Gallon impérial.	lit.
Pint (1/8 de gallon).	4,543
Quart (1/4 de gallon).	0,568
Peck (2 gallons).	1,136
Bushel (8 gallons).	9,087
	36,346
	hect.
Sack (3 bushels).	1,090
Quarter (8 bushels).	2,908
Chaldron (12 saks).	13,085
	lit.
Allemandes.	
Bouteille.	0,9
Vertel (8 bouteilles).	7
Spint.	6,5
Fass (8 spints).	52
Last (60 fass).	3159
Barrique.	217
	lit.
Russes.	
Védro.	12,299
Stof (1/8 de védro).	1,537
Crouchka (1/10 de védro).	1,230
Tchévéric.	36,227
Grenitz (1/8 de tchévéric).	3,278
Osmine (4 tchévéric).	104,908
Tchévert (8 tchévéric).	209,817
	lit.
Italiennes.	
Fogliette.	0,5
Bocale.	1,8
Baril.	68
Tonnent.	928
Stazzo.	24
Sacco.	73
	lit.
Espagnoles.	
Cantera.	16,133
Moyo (16 canteras).	258,126
	lit.
Turques.	
Oke.	1,33
Killow.	33,15
	lit.
Américaines.	
Quart.	1
Gallon.	3
Boisseau.	35
Baril (31 1/2 gallons).	120
	lit.
Brésiliennes.	
Quartilho.	0,60
Alqueiro.	26,26
Palma.	100
Pipa.	479
	lit.
Suisses.	
Pot.	1,5
Setier (25 pots).	37,5
Muid (100 pots).	150
Quarteron.	15
Sac (10 quarterons).	150

Les mesures de capacité des anciens sont peu connues. On attribue à l'urne des Romains une contenance de 13,75 litres; et à l'hémine une contenance de 31 centilitres.

— Droit. V. CAPABLE.

— Instr. publ. *Certificat de capacité*, Pièce délivrée aux étudiants en droit qui ont suivi pendant une année certains cours de la faculté, et qui ont subi avec succès un examen spécial, dit de *capacité*. En dehors des grades de bachelier, licencié et docteur, les facultés de droit confèrent, après un examen, un *certificat de capacité* aux étudiants qui ont suivi les cours de Code Napoléon, de procédure civile et de législation criminelle pendant une année. Ce certificat est exigé des personnes qui aspirent aux fonctions d'avoué et qui, faute du diplôme de bachelier ès lettres, ne peuvent faire des études juridiques complètes. Le décret du 22 août 1854 a fixé la rétribution à payer pour obtenir ce certificat à 285 fr., y compris les inscriptions et les frais d'examen.

— Phil. soc. *Principe de capacité*. V. DOCTRINARISME et SAINT-SIMONISME.

Capacité politique des classes ouvrières (DE LA), par P.-J. Proudhon. Cet ouvrage, qui était sous presse lorsque Proudhon mourut, a été publié, en 1865, par M. Chaudey, ami du célèbre écrivain. Il se divise en trois parties. Dans la première, qu'on peut considérer comme une sorte d'introduction, Proudhon

nous montre les classes ouvrières faisant leur véritable entrée sur la scène politique aux élections de 1863. C'est alors seulement que, dans un langage à elles, elles ont essayé d'exprimer des idées à elles. Mais elles n'ont pas su trouver la ligne politique qui devait les conduire à la manifestation la plus efficace de ces idées; en portant l'appoint de leurs suffrages sur des noms qui ne les représentaient pas, en gagnant pour le compte de leurs patrons la bataille électorale de 1863, elles ont fait fausse route, et servi une politique épuisée. Le but que s'est proposé Proudhon en écrivant son livre est de leur montrer le chemin qu'elles doivent suivre, et l'attitude politique qu'elles doivent prendre.

Dans la seconde partie, Proudhon établit les conditions de la capacité politique. Il remarque d'abord que le mot *capacité*, en parlant du citoyen, se prend à deux points de vue différents : il y a la capacité *légitime* et la capacité *réelle*. La première est conférée par la loi; mais, si elle n'est accompagnée de la seconde, ce n'est qu'une fiction. C'est donc de la capacité réelle seulement qu'il faut s'occuper. Or, pour qu'il y ait dans un sujet, individu, corporation ou collectivité, capacité politique réelle, trois conditions fondamentales sont requises : 1^o que le sujet ait conscience de lui-même, de sa dignité, de sa valeur, de la place qu'il occupe dans la société, du rôle qu'il remplit, des fonctions auxquelles il a droit de prétendre, des intérêts qu'il représente ou personnifie; 2^o comme résultat de cette conscience de lui-même dans toutes ses puissances, que ledit sujet affirme son *idée*, c'est-à-dire qu'il sache se représenter par l'entendement, traduire par la parole, expliquer par la raison, dans son principe et ses conséquences, la loi de son être; 3^o que de cette idée enfin posée comme profession de foi, il puisse, selon le besoin et la diversité des circonstances, déduire toujours des conclusions pratiques. « Le problème de la capacité politique dans la classe ouvrière, ajoute Proudhon, revient donc à se demander : si la classe ouvrière, au point de vue de ses rapports avec la société et avec l'Etat, a acquis conscience d'elle-même; si, comme être collectif, moral et libre, elle se distingue de la classe bourgeoise; si elle en sépare ses intérêts, si elle tient à ne se plus confondre avec elle; si elle possède une idée, c'est-à-dire si elle s'est créée une notion de sa propre constitution; si elle connaît les lois, conditions et formules de son existence; si elle en prévoit la destinée, la fin; si elle se comprend elle-même dans ses rapports avec l'Etat, la nation et l'ordre universel; si de cette idée, enfin, la classe ouvrière est en mesure de déduire, pour l'organisation de la société, des conclusions pratiques qui lui soient propres, et au cas où le pouvoir, par la déchéance ou la retraite de la bourgeoisie, lui serait dévolu, de créer et de développer un nouvel ordre politique. » A cette triple question, Proudhon fait les réponses suivantes. Sur le premier point : *oui*, les classes ouvrières ont acquis conscience d'elles-mêmes, et nous pouvons assigner la date de cette éclosion, c'est l'année 1848. Sur le second point : *oui*, les classes ouvrières possèdent une idée qui correspond à la conscience qu'elles ont d'elles-mêmes, et qui est en parfait contraste avec l'idée bourgeoise; elles l'ont montrée dans le *Manifeste* électoral publié en 1863 par soixante ouvriers de la Seine. Sur le troisième point : *non*, les classes ouvrières sûres d'elles-mêmes, et déjà à moitié éclairées sur les principes qui composent leur foi nouvelle, ne sont pas encore parvenues à déduire de ces principes une pratique générale conforme, une politique appropriée.

Ainsi le point de départ du livre de Proudhon est que les ouvriers forment une classe politique distincte de la bourgeoisie, que leurs intérêts politiques sont distincts de ceux des bourgeois, et que leur politique ne doit pas se laisser confondre avec la politique bourgeoise. Cette affirmation d'une démocratie ouvrière, d'une politique ouvrière, qui tend à ressusciter un antagonisme funeste, se déduit très-logiquement du socialisme égalitaire de l'auteur, de ses idées sur le crédit et sur le salariat.

Comment, selon Proudhon, cette politique ouvrière doit-elle s'affirmer? Dans l'état actuel des choses, avec les complications du système électoral, à défaut des garanties qui assurent le mieux la préparation sérieuse de l'élection, en l'absence d'une presse vraiment indépendante, en présence de la doctrine qui fait un devoir au gouvernement de ne point abandonner le suffrage universel à sa spontanéité, les classes ouvrières ne sont pas en état de donner une expression positive à leurs idées ni à leurs intérêts. Elles ne peuvent manifester leurs idées que négativement. Elles ne peuvent se faire entendre en considération qu'en refusant leur participation directe à une politique qui ne leur permet pas de produire nettement leurs prétentions. S'il convient qu'elles votent, pour prouver qu'elles tiennent à leur droit de suffrage, il faut que leur vote soit l'expression de ce dissentiment, de cette volonté de rester à l'écart. De là l'importance du vote *en blanc*, importance que l'on n'a pas su comprendre en 1863.

Retirée sous sa tente, la démocratie ouvrière doit élaborer pleinement l'idée nouvelle qu'elle a faite siennne en 1863, après lui avoir préféré, en 1848, l'absurdité antédiluvienne de l'association communiste. Cette idée nouvelle, qui

doit présider tout à la fois à l'organisation de l'Etat et à la législation des intérêts, et qui embrassent dans une vaste synthèse les questions politiques et les questions économiques, c'est l'idée de *mutualité*. Ainsi, c'est dans la mutualité que consiste toute cette politique ouvrière à laquelle l'avenir est promis, mais qui, dans le présent, n'a rien autre chose à faire que de réserver son action. Mais qu'est-ce que la mutualité? « Observons d'abord, répond Proudhon, qu'il y a mutualité et mutualité. On peut se rendre le mal pour le mal, comme on se rend le bien pour le bien. On peut se rendre risque pour risque, chance pour chance, concurrence pour concurrence, indifférence pour indifférence, aumône pour aumône. Je considère les sociétés de secours mutuels, telles qu'elles existent aujourd'hui, comme de simples transitions au régime mutualiste, appartenant encore à la catégorie des fondations charitables, de vraies surcharges que doit s'imposer le travailleur qui désire ne pas s'exposer à l'abandon en cas de maladie et de chômage... La vraie mutualité est celle qui donne, promet et assure service pour service, valeur pour valeur, crédit pour crédit, garantie pour garantie; qui, substituant partout un droit rigoureux à une charité languissante, la certitude du contrat à l'arbitraire des échanges, écartant toute velléité, toute possibilité d'agiotage, réduisant à sa plus simple expression tout élément aléatoire, rendant le risque commun, tend systématiquement à organiser le principe même de la justice en une série de devoirs positifs et pour ainsi dire de gages matériels. »

Proudhon nous présente ensuite une série d'applications du principe de mutualité aux questions les plus importantes de l'économie politique. Il nous montre ce principe substituant un système général d'assurances mutuelles aux assurances à prix fixe, corrigeant la loi d'offre et de demande, assurant la norme du salaire et la sincérité de l'échange, supprimant l'agiotage, amenant la réduction des loyers et le bon marché des transports, etc. Tout ce système mutualiste est déduit de la thèse suivante : l'incommensurabilité des produits érigée en dogme par les économistes est la source de la plupart des erreurs économiques et des misères engendrées par ces erreurs; la mensuration de la valeur des travaux, des services et des produits est possible, sinon d'une façon rigoureuse, brutale et invariable, au moins par une série de moyennes mobiles; elle constitue le problème fondamental de la société; le problème que la volonté sociale et la puissance de la collectivité peuvent seules résoudre. « C'est l'une des grandes erreurs de Proudhon; elle se retrouve dans tous ses livres; elle revient à supposer que la valeur est une qualité inhérente aux travaux et aux produits indépendamment des besoins, des désirs qui sollicitent ces travaux et ces produits, indépendamment de la *demande sociale*. Or, une telle hypothèse ne supporte pas l'examen. La valeur dépend de l'utilité, et l'utilité considérée au point de vue économique dépend de la demande. Une mensuration *a priori* des valeurs, semblable à celle des qualités géométriques, mécaniques, physiques, une telle mensuration conçue comme possible en dehors du mouvement de l'offre et de la demande, du mouvement de l'échange, n'est qu'une chimère.

Dans la troisième partie de son livre, Proudhon expose tout ce qu'il politiquement, est incompatible avec les idées et les tendances des classes ouvrières, tous les obstacles que doit rencontrer la politique mutualiste dans notre ordre social actuel. Il n'y a rien à attendre pour cette politique de l'action législative, tant que les efforts des ouvriers auront à se heurter au système de centralisation qui domine en France toutes les institutions politiques et administratives. Le système de centralisation fait obstacle à la liberté dans son principe même. Rien n'est possible, rien n'est faisable par l'initiative, par la spontanéité, par l'action indépendante des individus et des collectivités, tant qu'elles seront en présence de cette force colossale dont l'Etat est investi par la centralisation. L'Etat centralisateur, autrement dit *unitaire*, peut tout entreprendre, tout diriger, tout réglementer, tout empêcher, tout faire, sans rencontrer de résistance efficace. La force d'action des individus et des groupes, fragmentée dans les circonscriptions électorales, dans les attributions restreintes des conseils municipaux et départementaux, est dominée, écrasée dans toutes ses manifestations par cette puissance énorme qui dispose, sur toute question, en toute affaire, des forces de la nation entière contre l'individu ou le groupe isolé. La relation vraie entre tous les intérêts, entre toutes les idées est artificiellement modifiée, artificiellement troublée par l'intervention de l'Etat. Dès que l'Etat prend parti pour une des idées, pour un des intérêts en lutte, il lui communique une force artificielle qui fait arriver cette idée ou cet intérêt à une importance hors de proportion avec sa force naturelle. Appliquée à l'ordre politique, l'idée de mutualité exige que toutes choses, toutes idées, tous intérêts soient ramenés à l'égalité, au droit commun, à la justice, à la pondération, au libre jeu des forces, à la libre manifestation des prétentions, à la libre activité des individus et des groupes, en un mot à l'autonomie. Il faut qu'à la centralisation succède la fédération, à l'autorité unitaire le pacte de garanties entre groupes,

communes, provinces, Etats. C'est tout le régime économique-politique actuel qui doit être changé; la politique ouvrière ne saurait avoir d'autre but que ce changement radical; aussi n'a-t-elle rien à faire au Corps législatif. En y réclamant à grands cris liberté municipale, liberté de la presse, liberté de réunion et d'association, instruction du peuple, impôt normal, toutes choses impossibles en dehors du mutualisme et de la fédération, la politique bourgeoise d'opposition se réduit à un vain langage.

Nous remarquerons, en terminant, que dans cette troisième partie Proudhon se prononce très-énergiquement contre ce qu'il appelle les libertés de l'exploitation-capitaliste, les conquêtes de la féodalité nouvelle : le libre échange et la liberté des coalitions. Il montre que ces libertés ne sont pas autre chose que la négation du mutualisme, du garantisme. « Dans une république, dit-il, la protection donnée par l'Etat au travail et au commerce du pays est un contrat de garantie en vertu duquel les citoyens se promettent réciproquement, pour leur ventes et achats, la préférence, toutes choses d'ailleurs égales, sur les étrangers. Cette préférence est inhérente au droit républicain. Sans cela, à quoi servirait d'être membre d'une république? Quelle attache le citoyen aurait-il à un ordre de choses où il verrait son travail, les produits de son industrie injurieusement dédaignés pour ceux de l'étranger? Dans les Etats monarchiques, le principe est différent, bien que le résultat soit le même : c'est le souverain, empereur ou roi, chef de la famille politique, protecteur naturel, qui donne leur garantie au commerce et au travail. Jusque'en 1859, sous tous les régimes, cette pensée avait été dominante en France. Le roi savait qu'en réservant une protection, taxe de douane, en faveur de l'industrie, de l'agriculture et du commerce de la nation, il ne faisait que stipuler au nom de tous les intérêts, comme organe de leur mutualité. C'était un premier jalon dans le progrès économique, la pierre angulaire du garantisme à venir, de la liberté et de l'égalité futures. »

La liberté des coalitions est également un pas en sens inverse du mouvement mutualiste. Tandis que le droit économique fondé sur la mutualité doit fortifier et développer les garanties de la libre concurrence, la liberté des coalitions supprime ces garanties : « Il n'y a pas plus de droit de coalition, qu'il n'y a un droit du chantage, de l'escroquerie, et du vol, pas plus qu'il n'y a un droit de l'inceste ou de l'adultère. Qu'est-ce qui constitue la malveillance, la culpabilité de la coalition? Il nous incombe de le préciser. Tout producteur, ouvrier ou maître, tout commerçant a le droit de retirer de son produit, service ou marchandise, un prix ou salaire rémunérateur; et réciproquement, tout acheteur ou consommateur a le droit de ne payer le produit ou service d'autrui que juste ce qu'il vaut. L'observation de cette règle est une des conditions de la félicité publique. Mais comment obtenir ce juste prix du salaire? Dans l'état actuel de la société, le droit à une rémunération équitable, soit par le producteur, soit par le consommateur, n'a qu'une manière de s'exercer : la liberté commerciale. En autres termes, l'unique garantie d'un prix ou salaire suffisant, offerte à tous, soit qu'ils vendent, soit qu'ils achètent, est la libre concurrence... Or, quel est le but des coalitions? Précisément de détruire la liberté commerciale, d'annuler la concurrence, et de lui substituer, quoi? La contrainte. Contrainte, lorsque, par l'accaparement des marchandises et la connivence des détenteurs, le commerce, auparavant multiple et libre, se trouve transformé en monopole; contrainte, lorsque, par une convention secrète des entrepreneurs, les ouvriers trop nombreux, pressés par le besoin, subissent une réduction de salaire; ou bien lorsque, par une grève de leurs ouvriers, les maîtres doivent se résigner à leurs demandes. Dans tous les cas, il y a violation de la liberté commerciale, suppression de la garantie économique. »

CAPADE s. m. (ka-pa-de). Eunuque noir, chez les Maures.

CAPADE s. f. (ka-pa-de — rad. *cap*, tête). Certaine quantité de matière employée à la confection d'un chapeau : *Il faut quatre CAPADES pour ces chapeaux.*

CAPAGE s. m. (ka-pa-je — rad. *cap*, tête). Anc. législ. Capitation, impôt personnel et levé par tête.

CAPAHAR s. m. (ka-pa-ar). Droit perçu par les Turcs sur les marchandises que les chrétiens transportent d'Alep à Jérusalem ou à quelque autre ville de Syrie.

CAPANA, général des armées françaises, né à Turin vers 1770, mort en 1812. Après avoir servi glorieusement dans les rangs de l'armée d'Italie, il fut nommé préfet d'Alexandrie; mais il reprit bientôt du service, devint général de brigade et aide de camp du grand-duc de Berg, combattit à Dürten, à Austerlitz, et fut tué en défendant Ostrolenka.

CAPANÉE s. f. (ka-pa-né — nom mythol.). Bot. Genre de plantes, de la famille des ges-nériacées, dont l'espèce type habite la Nouvelle-Grenade : *La CAPANÉE à grandes fleurs se contente de la serre tempérée.* (Bon Jardinier.)

CAPANÉE, un des sept chefs qui vinrent assiéger Thèbes avec Polynice, fut foudroyé par Jupiter, pour son orgueil et ses extravagants défis.

CAPANITZA s. f. (ka-pa-ni-tza). Robe de cérémonie à l'usage du sultan.

CAPANITZADJI s. m. (ka-pa-ni-tza-dji). Officier du sultan chargé de la garde des capanitzas ou robes de cérémonie.

CAPANNA (Puccio), peintre florentin du xiv^e siècle, fut l'élève et l'imitateur souvent heureux du Giotto. Il existe encore à Pistoie et à Assise quelques fresques de lui, qui sont d'une belle conservation. On cite surtout le *Christ, la Vierge et saint Jean*, dans l'église Saint-Dominique, à Pistoie.

CAPARA s. f. (ka-pa-ra). Hist. relig. Cérémonie par laquelle les Juifs se déchargeaient de leurs péchés sur des poules et des coqs. A cet effet, les hommes choisissaient un coq, les femmes une poule, et les femmes enceintes un coq et une poule. Le père de famille, tenant le coq à la main, récitait quelques passages du livre de *Job*, après quoi il se frappait trois fois la tête avec le coq, en disant : *Je te charge de mes péchés, ils sont à présent à toi ; tu vas à la mort, et moi je suis rentré dans le chemin de la vie éternelle*. Il étranglait ensuite le pauvre animal et le faisait rôtir, afin de montrer que le pécheur a mérité d'être rôté au feu éternel. Il fallait que le coq fût blanc, parce qu'il est plus propre à se charger des péchés. Quand il était d'une autre couleur, on s'imaginait qu'il avait déjà sa charge. Autrefois on abandonnait le coq aux pauvres ; mais, dans la suite, les pauvres firent réflexion sur la qualité de cette viande, et la refusèrent, disant qu'ils ne voulaient pas avaler les iniquités des riches.

CAPARACOCCH s. m. (ka-pa-ra-koch). Ornith. Oiseau de proie nocturne, qui habite les bords de la baie d'Hudson, et qui, par son aspect extérieur, tient de la chouette et de l'épervier.

CAPARAÇON s. m. (ka-pa-ra-son — rad. cape). Couverture de grandeur variable, qu'on met sur les chevaux pour les protéger : *Que les chevaux des clercs soient toujours ornés de caparaçons blancs*. (Volt.) Il se dit particulièrement d'une sorte de couverture que, pendant le moyen âge et pendant les premiers siècles de l'époque moderne, les personnages de distinction faisaient mettre, les jours de cérémonie, par-dessus l'armure de leur cheval, et que l'on appelait aussi *HOUSSE*, *SAMBUE* ou *TENTILLE*. Il On a dit aussi *CAPAREÇON*.

— Armure même qui couvrait le corps du cheval :

Les chevaux blanchissants frissonnent,
Et les masses d'armes résonnent
Sur leurs caparaçons d'acier. V. Hugo.

CAPARAÇONNÉ, ÉE (ka-pa-ra-so-né) part. pass. du v. *caparaçonner*. Couvert d'un caparaçon : *Un cheval caparaçonné. Leurs petits chevaux à la crinière pendante, à la mine farouche, étaient caparaçonnés de mille tapisseries*. (Th. Gaut.)

Venez voir, pour ce jour de fête,
Son cheval caparaçonné. V. Hugo.

— Par plaisant. Habillé, couvert : *Le petit garçon paraît, caparaçonné de caleçons sales*. (Balz.)

CAPARAÇONNER v. a. ou tr. (ka-pa-ra-so-né — rad. caparaçon). Couvrir d'un caparaçon : *Les Alains arrachaient la tête de l'ennemi abattu, et de la peau de son cadavre caparaçonnaient leurs chevaux*. (Chateaub.)

Se caparaçonner v. pr. Fam. et en terme de mépris, s'ajuster d'une façon ridicule : *Peut-on se caparaçonner ainsi !*

CAPARANIE, vestale romaine. Une maladie épidémique ayant fait de grands ravages à Rome en 265 av. J.-C., on consulta les livres sibyllins, et on crut y trouver que cette épidémie avait pour cause un grand crime commis contre les dieux. Caparanie fut accusée d'avoir violé le vœu de chasteté imposé aux vestales, et elle fut condamnée à être enterrée vivante ; mais elle s'étrangla, et l'on ne put mettre en terre son cadavre.

CAPARASSE s. f. (ka-pa-ra-se — rad. cape). Petit manteau de canotier.

CAPASSO (Nicolas), poète et jurisconsulte napolitain, né à Grumo ou à Fratta en 1671, mort en 1745. Il était docteur en droit, et il professa le droit civil et le droit canon à l'université de Naples. Il publia quelques ouvrages relatifs aux lois ; mais il est surtout connu par sa traduction de l'*Iliade* en dialecte napolitain. C'est une sorte de parodie, où l'on trouve des expressions pleines de sel et d'originalité.

CAPAX adj. m. (ka-paks — mot lat. qui signifie *capable*). Hist. Se disait, dans l'ancien ordre de Malte, du chevalier qui remplissait les conditions nécessaires pour être élevé à certaines dignités : *Pour être CAPAX, il fallait avoir fait ses caravanes et avoir résidé trois ans au couvent de l'ordre, à Malte*.

— Nom donné vulgairement, à l'école de droit ou au palais, à ceux qui sont pourvus du certificat de capacité : *Un tel a été reçu CAPAX. Cet étudiant n'aspire qu'au titre de CAPAX*.

CAPCASTEL s. m. (kapp-ka-stél — de cap, chef, et castel). Chef-lieu de fief. || Vieux mot.

CAPCION s. f. (kapp-sion). Forme ancienne du mot CAPTATION.

CAPDAL s. m. (kapp-dal). Forme ancienne du mot CAPITAL.

CAPDENAC, bourg de France (Lot), cant., arrond. et à 6 kilom. S.-E. de Figeac ; 1,602 h. Ruines de fortifications qui appartiennent, les unes à l'époque de la domination romaine, les autres aux xiv^e, xv^e et xvii^e siècles. Ancienne résidence de Sully, qui se retira à Capdenac en 1614. Deux tunnels, un pour abréger la navigation du Lot, l'autre pour le service du chemin de fer de Périgueux.

CAPDET s. m. (kapp-dè). Forme ancienne du mot CADET.

CAPDEULH s. m. Féod. Hôtel noble, château et maison principale qui appartenait par préciput à l'aîné d'une famille noble. || On dit aussi *CAPDUEIL*.

CAPDUEIL ou **CAPDHUELK** (Pons DE), troubadour du xii^e siècle, possédait une baronnie dans le diocèse du Puy-Sainte-Marie. Il aimait Azalais de Mercoeur, femme d'un comte d'Auvergne, et la chanta dans un grand nombre de poésies. Après la mort de cette dame, il se croisa, et fut tué en Palestine en 1190. La Bibliothèque nationale possède de lui une vingtaine de pièces, dont deux ont été publiées par Raynouard.

CAPE s. f. (ka-pe — rad. cap, tête). Sorte de manteau à capuchon porté autrefois par les personnes des deux sexes, et encore aujourd'hui par les femmes de la campagne, dans certaines contrées : *Ainsi mangeaient les princesses, couvertes d'une cape de toile cirée. (Volt.) Lorsqu'elles vont à l'église ou au village voisin, elles se couvrent la tête d'une cape de grosse étoffe grise ou bleue. (V. Hugo.) Le piqueur portait une cape de chasse en cuir bouilli. (E. Sue.)*

... J'étais las de voir son grotesque uniforme,
Ses bottines, sa cape et sa ceinture énorme.
C. D'HARLEVILLE.

— Fam. Sous cape. En cachette, en dessous, en tapinois, comme quelqu'un qui se couvrirait la tête de sa cape, pour n'être pas vu : *Je risais souvent sous cape de l'embarras extrême de mon père et de ma mère. (St-Sim.) M. de Charost s'est parfaitement bien justifié de tout ce qu'avait dit sous cape M. de Lauzun. (Mme de Sév.)*

Il n'est pas, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort,
Et vous menez sous cape un train que je hais fort.
MOLIÈRE.

Ne peut-il pas, sans qu'il le dise,
Rire sous cape de ces tours ?
LA FONTAINE.

.. Les gens sont enclins à s'amuser, sous cape,
Des tourments d'un époux à qui sa femme échappe.
E. AUGIER.

— Loc. prov. *N'avoir que la cape et l'épée*, N'avoir que son nom, son titre, et être d'ailleurs sans fortune :

Bien souvent la mâchoire est fort mal occupée,
A qui n'a, comme vous, que la cape et l'épée.
TH. CORNÉILLE.

Il signifie aussi *N'avoir que des dehors sans réalité* : *Pour le petit marquis... ce sont de ces mérites qui n'ont que la cape et l'épée. (Mol.) Quitter la cape pour l'épée*, Renoncer à des fonctions civiles, pour entrer dans l'état militaire :

Ne veux-tu pas quitter la cape pour l'épée ?
Aimes-tu mieux, dis-moi, toujours être un pied-plat,
Un apprenti sergent, petit clerc d'avocat ?
RENGARD.

— Littér. *Romans de cape et d'épée*, Romans qui mettent en scène des héros militaires, grands seigneurs, batailleurs, généreux, d'une grandeur d'âme surhumaine : *Les héros invaincus des romans de cape et d'épée sont des types issus en droite ligne des Contes de Perrault. (L. Figuier.)*

— Mar. Grande voile du grand mât. || *A la cape*, Presque sans voiles et la barre sous vent, pour résister le mieux possible à une bourrasque : *Mettre à LA CAPE. Tenir la cape*, Rester dans cette situation.

— Fortific. Partie supérieure d'un bâtiment.

— Encycl. Mar. Mettre à la *cape*, c'est tenir le plus près du vent avec peu de voiles, juste ce qu'il en faut pour soutenir le navire, le faire gouverner et éviter les coups de mer. Les *caques* les plus usitées sont : 1^o le grand hunier, la misaine goëlette, le petit foc et l'artimon ou le foc d'artimon ; 2^o la misaine, le petit foc et l'artimon ; 3^o la grande voile, le petit foc et l'artimon ; 4^o la misaine goëlette, le petit foc et l'artimon. En règle générale, on doit, à la *cape*, porter autant de toile qu'on le peut sans fatiguer le navire. La *cape* qui passe pour la meilleure est celle sous les trois voiles d'étai envergées sur des cornes, le petit foc et le grand hunier. Le hunier, étant une voile haute, soutient bien le navire. Les voiles d'étai, l'artimon, le foc d'artimon, la misaine goëlette ou la pouillouse forment une voilure bien balancée. La plus mauvaise *cape* est la *cape sèche*, car le navire devient aisément avec elle le jouet de la mer, il roule, il tangue violemment ; dans les embardées

qu'il fait inévitablement, il est choqué par la lame, s'expose à recevoir des coups de mer, à faire des avaries graves et à démonter son gouvernail. On n'emploie d'ailleurs cette *cape* que lorsque les autres voiles de *cape* sont défoncées, qu'on ne peut en remettre en place, ou bien lorsqu'on a sous le vent une côte peu éloignée qui ne permet pas de fuir vent arrière, manœuvre dangereuse, mais qui l'est moins cependant que la *cape sèche*.

CAPE - TOWN, nom anglais de la ville le Cap.

CAPEAU s. m. (ka-po). Anc. art milit. Syn. de CAPELINE.

CAPECE (Conrad, Marino et Jacopo), gentilshommes napolitains qui montrèrent un grand dévouement à la cause de Mainfroy, puis à celle de Conradin, et entreprirent de reconquérir la Sicile pour ces princes de la maison de Souabe. Ils y avaient presque réussi, lorsque la défaite de Tagliacozzo vint ôter tout espoir au parti gibelin. Marino et Jacopo, tombés entre les mains de Charles d'Anjou, furent mis à mort. Quant à Conrad, il fut livré à Guillaume l'Étendard, qui le fit pendre après lui avoir fait arracher les yeux.

CAPECE ou **CAPYCIUS** (Scipion), célèbre poète latin moderne, mort vers 1562, fut professeur de droit à l'université de Naples, mais cultiva surtout les belles-lettres. On a de lui des poèmes didactiques : *De divo Joanne Baptistâ* (1542), et *De principiis rerum* (1546) ; *De vate maximo* (1546) ; des élégies, des épiques, etc. On lui doit également une édition des *Commentaires de Donat sur Virgile* (1535).

CAPECE (Charles-Sigismond), littérateur et poète dramatique italien, né en 1652, mort en 1719. Lorsque Marie-Casimire, veuve de Jean Sobieski, roi de Pologne, vint habiter Rome, il remplit auprès d'elle les fonctions de secrétaire. Il composa en italien des discours, des panegyriques et des opéras, parmi lesquels on peut citer : *Il visir disaccato*, *L'Amore vince fortuna*, la *Clemenza d'Augusto*, etc.

CAPECE-LATRO (Joseph), prêtre et homme d'Etat italien, né à Naples en 1744, mort en 1836, appartenait à une antique famille, dont l'origine remonte à Ginnello Capéce, consul de Naples en 1009. Après avoir été élevé au Collège des nobles, Capéce-Latro étudia la philosophie sous Genovesi, le droit sous Ciriello et l'antiquité sous Mazzochi. Il se rendit ensuite à Bologne, où il suivit les cours de la fameuse Laure Bassi, sur la physique expérimentale, et il étudia la musique avec le père Martini. De retour à Naples et à peine revêtu de la prêtrise, il publia, à vingt-deux ans, son premier ouvrage sur les *Fêtes des chrétiens*, peu de temps après avoir été nommé chapelain du trésor de Saint-Janvier, place qui appartenait à sa famille. Trois ans plus tard, il fut envoyé à Rome en qualité d'*avocat consistorial*, charge importante de la prélature. Nommé, à trente-deux ans, évêque de Tarente, il se fit remarquer par ses lumières et s'y fit aimer pour sa bienfaisance et son esprit doux et conciliant. Le gouvernement napolitain s'opposait alors aux empiétements de la cour de Rome ; Capéce-Latro fut chargé d'attaquer les prétentions exorbitantes du saint-siège, ce qu'il fit avec science et talent dans son discours historique sur l'*Origine, progressi e decadenza del clero* (1793), où il se fit remarquer par sa science et son esprit doux et conciliant. Le gouvernement napolitain s'opposait alors aux empiétements de la cour de Rome ; Capéce-Latro fut chargé d'attaquer les prétentions exorbitantes du saint-siège, ce qu'il fit avec science et talent dans son discours historique sur l'*Origine, progressi e decadenza del clero* (1793), où il se fit remarquer par sa science et son esprit doux et conciliant.

Lors de la création de la république parthénopéenne, en 1798, il fit chanter un *Te Deum* dans sa cathédrale, et prêcha, en présence des autorités républicaines, la paix et la soumission aux puissances ; mais il refusa de faire partie de l'Assemblée nationale de Naples. A la sanglante réaction de 1799, Capéce-Latro, calomnié aux yeux du roi Ferdinand, pour sa modération et les faveurs que la république lui avait offertes, fut emprisonné comme accusé de rébellion, puis relâché aux acclamations du peuple. Après la conquête du royaume de Naples par l'armée française et l'installation du roi Joseph Bonaparte, Capéce-Latro fut nommé président de section au conseil d'Etat, et, sous le roi Murat, Napoléon lui fit donner le portefeuille de l'intérieur. Sous son administration, la vie municipale devint plus active, et les fouilles de Pompéi furent mieux dirigées ; mais il s'opposa à la suppression de plusieurs ordres monastiques. En 1810, il refusa de se rendre, comme archevêque de Tarente, au simulacre de concile, convoqué à Paris par Napoléon ; il chercha même à dissuader l'empereur de ce projet, dans une lettre pleine de réflexions judicieuses sur l'inutilité et le danger de ce concile, et il prédit que ce concile avorterait. Napoléon écrivit depuis à sa sœur la reine de Naples : « Ce coquin d'archevêque ne m'a rien caché de son métier. »

Après le retour des Bourbons à Naples, Capéce-Latro quitta son siège archiepiscopal et la vie politique pour s'établir dans sa villa de Capella-Vecchia, où il s'adonna des lors tout entier aux lettres, à l'étude de l'antiquité et à cette hospitalité cosmopolite qui l'a rendu surtout célèbre. C'est là qu'il recevait ses amis, qui étaient nombreux, car, outre tous les hommes éminents de l'Italie, poètes, savants, historiens, liés avec lui d'une étroite intimité, il comptait de nombreux amis dans l'Europe entière ; nous citerons l'abbé Barthélemy, Mme de Staël, l'abbé Grégoire,

Cuvier, Goethe, le baron de Stolberg, Walter Scott, parmi les plus célèbres.

L'infortuné roi de Suède, Gustave III, aimait à discourir fréquemment et longtemps avec Capéce-Latro, sur l'ancienne discipline de l'Eglise. Pressé un jour par les arguments catholiques du prélat, il lui dit spirituellement : « Pourquoi nous battre ? n'êtes-vous pas archevêque et moi fils d'évêque ? » Le père de Gustave-Adolphe, Frédéric de Holstein, avant de régner, était en effet prince-évêque de Lübeck. Comme le Titien, mort de la peste à quatre-vingt-dix-neuf ans, il fallut le choléra pour enlever Capéce-Latro. Il succomba âgé de quatre-vingt-douze ans et quarante jours.

— Le P. Alphonse CAPECE-LATRO, de l'Ordre de Naples, neveu du précédent, s'est signalé par des travaux historiques, dignes d'intérêt. Le premier est l'*Histoire de sainte Catherine de Sienna* ; l'autre grand travail du P. Alphonse Capéce-Latro est l'*Histoire de saint Pierre Damien et de son temps*, qui occupe, au xii^e siècle, une place aussi importante dans l'Eglise que la célèbre vierge de Sienna. Les matériaux de cette histoire ont été tirés des *Annales des camaldules*, rédigées par Mitarelli et Costadoni, ces bénédictins de l'Italie, et des œuvres mêmes de Damien (épîtres et opuscules).

CAPÉE s. f. (ka-pé — de Cap, savant français). Bot. Genre d'algues marines, formé aux dépens des laminaires, et comprenant une seule espèce, qui vit dans les deux océans.

CAPÉER v. n. ou intr. (ka-pé-é — rad. cape). Mar. Mettre à la *cape*, cargner presque toutes les voiles et mettre la barre sous le vent, pour résister de son mieux à la bourrasque. || On dit aussi *CAPER*, *CAPÉYER* et *CAPOSER*.

CAPEFIGUE (Jean-Baptiste-Honoré-Raymond), publiciste français, né à Marseille en 1802, mort à Paris en décembre 1872. Il suivit les cours de l'Ecole des chartes, et commença l'étude du droit. Lancé bientôt dans le journalisme, il entra dans la rédaction de la *Quotidienne* et dirigea, sous le ministère Martignac, le *Messager des chambres*. Après les événements de juillet 1830, il fournit de nombreux articles au *Temps*, au *Moniteur du commerce*, au *Courrier français*, à l'*Europe monarchique*, à la *Gazette de France*, etc., articles écrits avec une grande facilité d'improvisation, mais qui se ressentent, comme presque tous les ouvrages du même auteur, de l'extrême rapidité du travail. En même temps, il produisait des publications historiques, où l'on retrouvait les théories surannées dont la glorification lui avait valu, sous la Restauration, d'assez fructueux succès. La *Société catholique des bons livres* avait couronné sa *Vie de saint Vincent de Paul* (1827, in-8°), et quelques-uns de ses mémoires avaient été accueillis par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Nous citerons parmi ses principaux travaux, dans lesquels d'ailleurs la vérité est souvent sacrifiée aux vues personnelles de l'écrivain, à l'exaltation de l'absolutisme politique et de l'intolérance religieuse : *Histoire de Philippe-Auguste* (1829, 4 vol. in-8°), couronnée par l'Institut, le seul de ses ouvrages, a-t-il été dit, où il y ait une apparence d'études sérieuses ; *Histoire constitutionnelle et administrative de la France, depuis la mort de Philippe-Auguste jusqu'à la fin du règne de Louis XI* (1831-1833, 4 vol. in-8°) ; *Histoire de la Restauration et des causes qui ont amené la chute de la branche aînée des Bourbons* (1831-1833, 10 vol. in-8°) ; *Jacques II à Saint-Germain* (1832, 2 vol. in-8°) ; *Histoire philosophique des Juifs depuis la décadence des Macchabées jusqu'à nos jours* (1833, in-8°), couronnée par l'Académie des inscriptions ; *Histoire de la Réforme, de la Ligue et du règne de Henri IV* (1834-1835, 8 vol. in-8°) ; *Richelieu, Mazarin, la Fronde et le règne de Louis XIV, son gouvernement et ses relations diplomatiques avec l'Europe* (1837-1838, 6 vol. in-8°) ; *Huques Capet et la troisième race jusqu'à Philippe-Auguste* (1839, 4 vol. in-8°) ; *L'Europe pendant le Consulat et l'Empire de Napoléon* (1839-1841, 10 vol. in-8°) ; *Charlemagne* (1841, 2 vol. in-8°) ; les *Cent-Jours* (1841, 2 vol. in-8°) ; *Louis XV et la société du xviii^e siècle* (1842, 4 vol. in-8°) ; *L'Europe pendant la Révolution française* (1843, 4 vol. in-8°) ; *Louis XVI, son administration et ses relations diplomatiques avec l'Europe* (1844, 4 vol. in-8°) ; *François I^{er} et la Renaissance* (1844, 4 vol. in-8°) ; les *Diplomates européens* (2^e édit., 1845, 4 vol. in-8°) ; *L'Europe depuis l'avènement de Louis-Philippe* (1845-1846, 10 vol. in-8°) ; le *Congrès de Vienne* (1847, in-8°) ; les *Quatre premiers siècles de l'Eglise chrétienne* (1850, 3 vol. in-8°) ; *L'Eglise au moyen âge* (1852, 2 vol. in-8°) ; *L'Eglise pendant les quatre derniers siècles* (1854-1856, 4 vol. in-8°) ; *Histoire des grandes opérations financières* (1855-1858, 4 vol. in-8°) ; *Avant 1789, Royauté, Droit, Liberté* (1857, in-8°). Citons encore : la *Société et les gouvernements de l'Europe* en 1848 (4 vol. in-8°) ; *Trois siècles de l'histoire de France* (2 vol. in-8°), etc. M. Capefigue a d'abord caché sa fécondité en signant quelques-uns de ses livres : *Un homme d'Etat*. Ces derniers datent d'une époque où, grâce à la complaisance du ministère Guizot, il lui était permis de puiser à discrétion dans les archives les plus précieuses de l'Etat et de disposer des documents diplomatiques. La reproduction, dans ces compilations expédiées à la hâte, d'une foule de pièces, dont plusieurs ont paru d'une authen-

tictité douteuse, a soulevé de nombreuses récriminations. La révolution de 1848 ferma à l'écrivain marseillais les cartons du ministère des affaires étrangères, et la *Revue rétrospective* fit connaître sa large participation aux fonds secrets.

Comme on le pense bien, il fut un des premiers à combattre la République. Le fameux journal *l'Assemblée nationale*, qui devait passer plus tard aux mains d'un comité fusionniste, composé de la réunion des hommes qui avaient été à la tête des affaires sous le dernier règne et de notabilités légitimistes, *l'Assemblée nationale*, organe royaliste important, lui ouvrit ses colonnes; il y dicta, pendant deux ans, les plans de la contre-révolution dans des lettres datées de Berlin, de Vienne, de Londres, et signées symboliquement d'une croix ou d'un fer à cheval. La loi qui imposa aux journalistes de signer leurs articles fit taire M. Capéfigue. Il a entrepris depuis lors d'écrire et de publier de nouveaux ouvrages qui contiennent les défauts de composition et de style de leurs devanciers, sans avoir plus de valeur au point de vue des études historiques. Sous le titre alléchant de : *les Reines de la main gauche*, il a donné une série de volumes excessivement médiocres sur des femmes qui n'avaient pas besoin d'un nouveau biographe pour être connues. Ces volumes, écrits en vue des boudoirs sans doute, étalent sur leur couverture des portraits plus séduisants qu'authentiques; tel est celui d'Agnès Sorel, au sein découvert. M. Capéfigue, qui admet que le vice se change en vertu lorsqu'il entre dans le lit d'un roi, s'applique à mettre en relief ces drôlesses peu recommandables, qui souillèrent le trône et précipitèrent sa ruine, à purifier, à poétiser toutes ces filles de boue, de plâtre ou de marbre, qui étaient d'ailleurs les dignes compagnes de débauche d'une royauté qui se prostituait. C'est pousser un peu loin le fétichisme monarchique, ou c'est vouloir vendre des livres quand même que d'entreprendre de pareilles réhabilitations. C'est, dans tous les cas, finir sa carrière d'écrivain d'une façon singulièrement discutable. Nous citerons : *Madame de Pompadour* (1858, in-12); *Madame la comtesse Du Barry* (1858, 2 vol. in-12); *Mademoiselle de La Vallière et les favorites des trois âges de Louis XIV* (1859, in-18); *Gabrielle d'Estrées et la politique de Henri IV* (1859, in-12), etc. On a encore de M. Capéfigue, dans le même genre pseudo-historique : *les Déeses de la liberté*; *les Femmes de la Convention et du Directoire* (1862, in-18 et portraits); *la Grande Catherine, impératrice de Russie* (1862, in-18 et portraits); *Aspasie et le siècle de Périclès* (1862); *les Cours d'amour, les comtesses et les châtelines de Provence* (1863); *Ninon de Lenclos*; *les Précieuses de la place Royale*; *les Héroïnes de la Ligue et les mignons de Henri III*; *la Corisandre et les amours du Béarnais* (1864); *le Cardinal de Richelieu* (1865), etc.

En un mot, M. Capéfigue est à nos yeux un Epiménide qui dort depuis cent ans sur un volcan sans en ressentir les secousses et les tressaillements, et, s'il veut être juste, il nous saura gré de cette interprétation de ses idées d'un autre monde, puisque celui qui rêve ne saurait être responsable de l'absurdité de ses songes creux.

CAPEIRON s. m. (ka-pè-ron). Pêch. Sorte de filet.

CAPEL s. m. (ka-pèl — rad. *cap*, tête). Ancienne forme du mot CHAPEAU.

— *Capel* ou *Chapel de roses*. Petit cadeau que le père faisait à sa fille lorsqu'il la mariait. « Guirlande, ou petite couronne que la fille portait à l'église, en allant y recevoir la bénédiction nuptiale; ces guirlandes étaient quelquefois d'or ou d'argent. » *Capel* ou *Chapel de fer*. Coiffure militaire qui était en usage en France et ailleurs depuis le xiii^e siècle jusqu'après le xvc, et consistait en un casque léger qui avait à peu près la forme de nos chapeaux à larges bords. Il était dépourvu de visière, mais on le munissait souvent d'une baguette verticale de fer qui s'élevait au-dessus du rebord et descendait au niveau du menton, afin de protéger le visage contre les coups de taille. Dans les textes, le *capel de fer* est quelquefois appelé CHAPEAU DE MONTAUBAN, du nom de la localité qui fournissait les modèles les plus renommés.

— Bot. *Capel* à *feigneux*. Nom vulgaire du caille-lait accrochant ou grateron.

CAPEL (Arthur), général et homme d'Etat anglais, mort en 1649. Membre du long parlement, puis créé pair sous Charles I^{er}, il leva des troupes à ses frais pour soutenir la cause royale pendant les guerres civiles, se défendit courageusement dans Colchester, fut fait prisonnier, condamné à mort et décapité en 1640. — Son fils, Arthur CAPEL, créé comte d'Essex, puis nommé ambassadeur en Danemark et lord lieutenant d'Irlande, sous Charles II, fut impliqué dans le complot de *Rye-House*, et se coupa la gorge dans sa prison (1683).

CAPELADE s. f. (ka-pe-la-de). Econ. rur. Hangar au milieu d'une ferme.

CAPELAGE s. m. (ka-pe-la-je — rad. *capeler*). Mar. Action de capeler, de passer une manœuvre dans une boucle ou un ouillet. « Point d'un mât ou d'une vergue où se réunissent les cordages capelés qui entourent le mât ou la vergue.

CAPELAN s. m. (ka-pe-lan). Forme ancienne du mot CHAPELAIN. « On disait aussi CAPELIER.

— Prêtre misérable ou catot. Ce mot désigne, en Provence, un prêtre en général, sans idée de mépris.

— Econ. rur. Ver à soie qui meurt avant d'avoir filé son cocon.

— Entom. Nom vulgaire du ver luisant ou lampyre mâle, dans le midi de la France.

— Ichtyol. Espèce de petite morue qui vit dans nos mers et dont la chair est estimée : *Les pêcheurs de morue se servent de CAPELANS pour appât*. (Acad.) « Les pêcheurs donnent aussi ce nom à plusieurs poissons qui ressemblent plus ou moins au véritable capelan : *Le CAPELAN d'Amérique est du genre des saumons*. (V. de Bomare.)

— *Encycl.* Ichtyol. Le *capelan* ou *caplan* appartient à l'ordre des malacoptérygiens sbrachiens et à la famille des gadoides ou morues, dont il est une des plus petites espèces. C'est un petit poisson de mer à tête courte, à nez émoussé, portant, au menton, un barbillon court et peu développé, ayant des yeux grands à iris orangé, le dos et le dessus de la tête brunâtre et le ventre blanc vif. En Bretagne, ce poisson donne lieu à une pêche assez abondante pendant l'hiver. Sa chair est analogue à celle du merlan, quoique sa taille soit plus exigüe; on le prend aux mêmes lieux que ce dernier et de la même manière. Les *capelans* se rassemblant à la surface de l'eau, dans certaines anses, on en pêche alors des quantités énormes, qui, après avoir satisfait à la consommation, forment d'excellents appâts pour tous les autres grands genres de gadoides. Le *capelan* a l'intérieur de l'abdomen noir.

On appelle également *capelan* un petit gade de la Méditerranée, mais on n'est pas certain qu'il soit de la même espèce que celui de l'Océan. « Vulgairement OFFICIER.

CAPELAND, colonie anglaise formée de l'extrémité S. du continent africain, et qui se trouve bornée au N. par le territoire hottentot et à l'E. par la Cafreterie. Elle tire son nom (*Cape's land*, terre du Cap) du Cap de Bonne-Espérance. Elle a pour capitale la ville de *Cape-Town*.

CAPELANIER s. m. (ka-pe-la-nié). Pêch. Marin qui sème du capelan pour attirer la morue. On dit aussi CAPLANIER. « Pêcheur de capelans.

CAPELÉ, ÉE (ka-pe-lé) part. pass. du v. *Capeler* : *Hune CAPELÉE*. Au mât de misaine, le premier hauban CAPELÉ est celui de bâbord. (Willameux.)

CAPELER v. a. tr. (ka-pe-lé — rad. *capel*, qui a signifié chapeau). Mar. Fixer comme un chapeau sur la tête d'un mât : *CAPELER des haubans, des galhaubans, des étais*. *CAPELER les hunes*. *CAPELER le chouquet*.

— Absol. Faire un capelage : *Les matelots n'eurent pas le temps de CAPELER*.

CAPELET s. m. (ka-pe-lé). Art vétér. Tumeur qui pousse à la pointe du jarret d'un cheval.

— Hist. Nom donné à des soldats albanais, qui étaient au service de la république de Venise.

— Bot. Nom vulgaire d'un myrte très-aromatique.

— *Encycl.* Art vétér. On appelle *capellet* une tumeur mobile, indolente, de la grosseur d'une petite pomme, qui se développe sur la pointe du jarret du cheval. Sur la pointe du calcanéum glisse un des tendons de la corde du jarret pour se rendre au boulet, et ce point où glisse ce tendon est pourvu d'une bourse synoviale qui y sécrète la synovie nécessaire au glissement. La poulie de renvoi, représentée par la pointe du calcanéum, fonctionne bien tant que la synoviale conserve son état normal; mais si elle s'irrite, la synovie s'alère, les corps frottés s'enflamment et leur substance finit par se corroder. Puis, par suite du trouble de sa sécrétion, la synoviale se distend par la grande quantité du liquide contenu et forme ainsi le *capellet*. Ce dernier est, dans ce cas, toujours un vice grave, parce que le tendon qui glisse sur le calcanéum, en s'enflammant, provoque des boiteries d'autant plus rebelles que leur siège est dans un état permanent de travail.

Mais les *capelets* sont dus quelquefois à un simple épaississement de la peau ou du tissu cellulaire sous-cutané, alors ils n'ont aucune suite fâcheuse; ils sont seulement disgracieux à l'œil. Il importe donc de distinguer le *capellet* résultant d'une surabondance de synovie, de celui qui n'est dû qu'à un épaississement du tissu cellulaire sous-cutané, le plus souvent accidentel et passager. Dans le premier cas, le *capellet* est toujours plus gros et fait saillie sur les côtés, et, en le comprimant, on sent la fluctuation du liquide contenu; dans le second, on ne sent point de fluctuation ni de boursoufflement latéral, et la tumeur est sur la pointe du jarret, sur l'expansion du tendon, au lieu d'être dessous et sur les côtés. Le *capellet* dû à un épaississement du tissu cellulaire disparaît facilement sous l'influence des vésicatoires ou de la cautérisation actuelle; mais le *capellet* dû à une inflammation de la synoviale est beaucoup plus difficile à guérir. Lorsque les cautérisations répétées ne produisent point de résultat, on a recours à la ponction de la tumeur, dans laquelle on fait

des injections iodées, après l'écoulement de la synovie altérée. Souvent ce moyen de traitement amène la guérison.

CAPELINE s. f. (ka-pe-li-ne — dimin. de *cape*). Cost. Chapeau orné de plumes ou d'aigrettes : *Elles firent partie d'aller à la chasse en habit de campagne, avec des CAPELINES*. (Scarron.) Vieux en ce sens. « Capote dont les dames se couvrent la tête pour la protéger contre le soleil ou contre le froid. » Large coiffure de femme ou d'enfant, que l'on met par-dessus la coiffure ordinaire, et qui, retombant sur les épaules, garantit du froid, ou des rayons du soleil, la tête et le cou. Les *cape-lines* d'hiver se font en laine tricotée ou en soie ouatée et piquée; celles d'été sont en piqué ou en indienne.

— Anc. art milit. Armure de tête à l'usage des fantassins, qui avait une visière, un couvre-nuque, des jugulaires et une crête. « *Homme de capeline*, Ancienne locution qui équivalait à Homme d'épée.

— Blas. Pot, morion ou casque ouvert. « On écrit aussi CAPELLINE.

— Chir. Bandage qui a quelque analogie de forme avec une capote de femme : *CAPELINE de la tête*. *CAPELINE de la clavicule*.

— *Encycl.* Méd. La *capeline* s'applique sur la tête, et c'est ce qui justifie la dénomination imposée à ce bandage; elle s'applique encore à un moignon de membre amputé, et représente, dans ce cas, une sorte de bonnet. La *capeline de tête* ou *bonnet d'Hippocrate* se fait avec une seule bande à deux globes. (V. *BANDÉ*.) Le plein de la bande étant appliqué sur le front, on porte les deux chefs en arrière, puis, après le premier croisement, on ramène l'un des chefs en avant en disposant ce nouveau tour un peu à côté du précédent. En continuant de cette façon, on couvre la tête d'une série de demi-circulaires qui sont fixés en avant et en arrière par des circulaires complets et horizontaux; puis on achève le bandage par une série de ces circulaires.

La *capeline* des membres amputés se fait à peu près de la même manière, et s'applique sur les moignons des membres que l'on vient d'amputer, pour fixer les compresses et les plumasseaux de charpie. Les tours demi-circulaires qui servent à coiffer le moignon se croisent sur son sommet, et sont fixés aux côtés des membres par des tours circulaires; ce bandage est peu usité.

La *capeline de la clavicule* était autrefois employée dans le traitement de quelques fractures de l'épaule; elle est complètement abandonnée aujourd'hui.

CAPELL (Edouard), critique anglais, né en 1713 à Troston (Suffolk), mort en 1781. Il est surtout connu par son édition révisée et épurée des œuvres de Shakespeare (1768), à laquelle il avait consacré trente années de travaux. Trois volumes de notes et commentaires sur le poète furent publiés après sa mort (1783).

CAPELLA (A) loc. adv. (a-ka-pè-la — mots ital. qui signif. *à chapelle*). Mus. Se dit d'une mesure à deux temps qui était en usage dans l'ancienne musique d'église. « On dit aussi ALIA BREVE.

CAPELLA (Marianus-Mineus-Félix), écrivain encyclopédiste et philosophe latin du ve siècle de notre ère. Il était originaire d'Afrique, et sans doute de Carthage, s'il faut en croire un passage du *Satyricon*, d'ailleurs ambigu : *Beata alumnus urbis Elissæ* (la ville d'Elise, c'est-à-dire de Didon) *quem videt*. On ne connaît aucun autre détail de sa vie privée, sinon qu'il parcourut la carrière des honneurs publics, car il fut proconsul. Il paraît avoir passé sa vieillesse à Rome, où il aurait rédigé le livre qu'on a de lui et où il serait mort, d'après une tradition fort obscure.

Le *Satyricon*, nom sous lequel nous est parvenu l'ouvrage attribué à Marianus Capella, est une encyclopédie divisée en neuf livres, et dont les deux premiers, intitulés : *les Noces de Mercure et de la philologie* (*De nuptiis Mercurii et philologiae*), forment une œuvre à part. L'auteur manque absolument d'originalité : il a emprunté tout ce qu'il dit de la grammaire, de la dialectique et des arts libéraux, à des écrivains antérieurs qu'il n'est pas toujours facile de reconnaître, mais parmi lesquels on peut citer Varron, Pline et Solin. Il a néanmoins une grande valeur historique. L'objet de son livre est déjà à peu près celui des études au moyen âge. Il en est de même de la méthode qu'il emploie. Cela démontre que l'économie de l'enseignement pratique à cette époque était d'origine antique. Du reste, les titres des sept livres qui suivent les deux consacrés aux *Noces de Mercure et de la philologie*, dans Marianus Capella, sont simplement ceux des sept arts libéraux composant le *Trivium* et le *Quadrivium*. Ce sont : liv. III, *De la grammaire*; liv. IV, *De la dialectique*; liv. V, *De la rhétorique*; liv. VI, *De la géométrie*; liv. VII, *De l'arithmétique*; liv. VIII, *De l'astronomie*; liv. IX, *De la musique*. L'ouvrage est mêlé de prose et de vers, suivant le goût du temps, et a servi de cadre et de type à la *Consolation philosophique* de Boèce comme à un grand nombre d'écrits postérieurs, jusqu'au xviii^e siècle.

On trouve dans Grégoire de Tours, Nicolas

de Clamenges et Jean de Salisbur, des détails intéressants sur la réputation de Marianus Capella dans les écoles du moyen âge. Les maîtres faisaient apprendre par cœur à leurs élèves les vers du *Satyricon*; ils employaient sa méthode et professaient en toute matière les doctrines de l'écrivain latin, qui était devenu en quelque sorte, et au même titre que divers écrits de Boèce, l'évangile des étudiants. Les *Noces de Mercure et de la philologie*, placées comme une introduction en tête du livre, constituaient une allégorie facile à interpréter. Mercure signifie le dieu du lucre et de la fortune; la philologie, la science, les lettres et l'art d'écrire. L'auteur enseigne clairement que le moyen de faire son chemin, c'est-à-dire d'arriver à la fortune ou à une position, c'est de s'instruire et de cultiver les lettres. Ainsi la littérature et le savoir étaient les deux voies ouvertes pour arriver à la fortune et à la considération. Marianus Capella ne fait par là que constater l'état des mœurs au ve siècle, et c'est sous ce rapport que son livre a une véritable importance.

D'autre part, il a eu le bonheur singulier d'échapper aux injures du temps, qui ont atteint tant de chefs-d'œuvre anciens; il a eu surtout de la vogue en France. On rapporte que, vers l'an 534, un rhéteur auvergnat du nom de Félix, et qui a peut-être ajouté son nom à celui de Marianus Capella, en corrigea un exemplaire. Il était à peu près exclusivement employé comme classique dans les écoles du temps de Grégoire de Tours. Au x^e siècle, il fut commenté par l'évêque Duncan, par Remi d'Auxerre et par Réginon. Au xii^e siècle, il fut traduit en allemand par un moine du nom de Notker. Il disparut des écoles au moment de la Renaissance, quand les chefs-d'œuvre de la littérature grecque et latine vinrent remplacer les compilations informes qui avaient eu tant de vogue au moyen âge. Un passage du huitième livre paraît avoir suggéré à Copernic l'idée de son système astronomique; on y voit un chapitre intitulé : *Quod tellus non sit centrum omnibus planetis*, et dans ce chapitre il est dit formellement que Venus et Mercure ne tournent pas autour de la terre, mais autour du soleil.

L'édition princeps de Marianus Capella est de Vicence (1 vol. in-fol., 1499); on estime assez celle que publia à Leyde, en 1599, Grotius à peine âgé de quinze ans (1 vol. in-8°). La meilleure est celle de Fréd. Kopp (Frankfort, 1836, 1 vol. in-4°). Leibnitz en avait promis une édition qu'il n'a pas donnée, pour la collection *ad usum Delphini* dirigée par Huet au xviii^e siècle. Du reste, Marianus Capella n'a été traduit en aucune langue moderne, ce qui est dû sans aucun doute à la difficulté de le traduire correctement.

CAPELLA ou **CAPRA** (Galeazzo-Flavio), historien italien, né à Milan en 1487, mort en 1537. Il fut secrétaire et historiographe de François Sforza, duc de Milan, puis rempli des missions importantes près de l'empereur Maximilien, qui le nomma son orateur. On lui doit : *De bello Mediolanensi, seu de rebus in Italia gestis pro restitutione Francisci Sfortie II* (1532); *Historia belli Mussiani* (1538); *Vienne Austria a sultano Solimanno obsessa historia* (1530), et un ouvrage en italien sur l'*Anthropologie* (Venise, 1533).

CAPELLARI. V. GRÉGOIRE XVI.

CAPELLARO (Charles-Romain), sculpteur français contemporain, né à Paris en 1826, se forma à l'école royale de dessin, sous la direction de M. Belloc et y remporta plusieurs médailles. Il suivit ensuite les cours de sculpture de l'Ecole des beaux-arts, et y obtint aussi une médaille; mais, ayant perdu son père, il dut demander à un travail productif les moyens de venir en aide à sa famille : il se fit alors sculpteur praticien et collabora en cette qualité avec les statuaires les plus en renom de notre époque. Parmi les nombreux ouvrages à l'exécution desquels il a concouru, nous citerons : pour M. Duret, la *Tragédie*, la *Comédie* et la statue de *Rachel*, au Théâtre-Français; le fronton du nouveau Louvre, la *France protégeant ses enfants*, les cariatides du pavillon de l'Horloge, la statue de la *Loi*, au Palais-de-Justice; le *Saint Michel terrassant le démon*, la statue en marbre d'Halévy, les statues monumentales du square de la Trinité, etc.; pour M. Guillaume, le modèle de la statue de Colbert, érigée à Reims, les statues de Pythéas et d'Euthymène et les grands trophées en pierre de la Bourse de Marseille, le fronton et les bas-reliefs du palais de justice de la même ville, la statue du prince Jérôme, aux Invalides, et diverses statues de saints pour la façade de l'église de la Trinité, à Paris; pour M. Otin, les statues colossales de Napoléon III, de la France et de la ville de Marseille, dans la Bourse de cette ville; pour M. Bosio, les modèles des statues de la fontaine du Puy; pour M. Dumont, le modèle en plâtre de la statue de Napoléon I^{er}, destinée à la colonne Vendôme, les modèles des statues du prince Eugène, du maréchal Davoust (à Auxerre), du pape Urbain VI (à Mende), du duc Decaze, les statues en pierre de la *Prudence* et de la *Vérité*, qui décorent la nouvelle façade du Palais-de-Justice, la statue en marbre de Humboldt, etc. Cette collaboration, pour être restée obscure, n'en a pas moins été très-active, et nous la croyons digne d'éloges. Ceux qui savent la part souvent considérable que le praticien a dans les mérites

d'une statue, comprendront que nous n'ayons pas hésité à énumérer les œuvres principales au succès desquelles M. Capellaro a contribué par l'habileté de son exécution. D'ailleurs, M. Capellaro n'est pas seulement un praticien des plus distingués, il a fait preuve d'un talent original dans divers ouvrages exposés sous son nom ; tels sont : le buste de M. Duval, exposé au Salon de 1861 ; un *Génie funèbre*, qui a obtenu une médaille de 3^e classe au Salon de 1863 ; un projet de bénitier (1864) ; le *Laboureur heurtant avec sa charrue des armures antiques*, statue d'un sentiment élevé et d'une grande finesse d'exécution, qui a valu à l'artiste une médaille au Salon de 1865 ; l'*Ange de la rédemption*, au Salon de 1866, etc. M. Capellaro a été chargé personnellement de sculpter au nouveau Louvre : un fronton sur le quai, représentant *Minerve protégeant l'Etude* ; un autre fronton dans la cour de Henri, représentant *l'Industrie* ; trois groupes d'enfants pour le couronnement des galeries, etc.

CAPELLE s. f. (ka-pè-le). Forme ancienne du mot CHAPELLE.

— Ornith. Section du genre colombe, syn. de COLOMBAR.

CAPELLE, bourg de Belgique, province de Brabant, arrond. et à 18 kilom. N. de Bruxelles ; 2,500 hab. Petit port sur le canal de Bruxelles à l'Escaut.

CAPELLE (LA), bourg de France (Aisne), ch.-l. de cant., arrond. et à 16 kilom. N. de Vervins ; pop. aggl. 1,500 hab. — pop. tot. 1,738 hab. Commerce de grains. La Capelle était autrefois fortifiée ; elle fut prise par Turenne en 1655.

CAPELLE-MARIVAL (LA), bourg de France (Lot), ch.-l. de cant., arrond. et à 21 kilom. N.-O. de Figeac ; pop. aggl. 912 hab. — pop. tot. 1,342 hab. Commerce de grains. La Capelle était autrefois fortifiée ; elle fut prise par Cardaillac.

CAPELLE (Jean VAN DER ou DE), peintre hollandais du xvi^e siècle sur lequel on ne possède que de rares détails biographiques. On sait seulement qu'il était contemporain de Van de Velde, et, comme lui, peintre de marines. Il a même égalé plusieurs fois, dit-on. Aussi ses tableaux sont-ils pris souvent pour ceux de Van de Velde, surtout dit M. Charles Blanc, lorsqu'ils représentent des calmes. « Quoiqu'il peignit toujours des toiles fort grandes, il n'en avait pas moins une exécution fine, serrée et très-solide. Il compose généralement bien, par groupes liés soigneusement à des ensembles très-simples, malgré leur étendue. Sa couleur, vigoureuse autant que celle de Van de Velde, est pourtant moins variée ; elle reste toujours dans ces gammes argentées, fines et douces, qui d'ailleurs semblent constituer la manière des paysagistes hollandais. Il rappelle ainsi Van Goyers et Salomon Ruysdael, sans avoir toutefois leur poésie naïve, leur naïve tristesse. Capelle a laissé des dessins très-estimés ; ce sont des *Scènes d'hiver* à l'envie de Chine ; elles sont fort rares, et elles atteignent un prix très-élevé. On connaît aussi de lui deux *Vues de rivière*, gravures très-remarquables, mais des plus rares.

CAPELLE (Guillaume-Antoine-Benoît, baron), homme d'Etat, né à Sales-Curan (Rouergue) en 1775, mort à Montpellier en 1843. Il servit dans l'armée jusqu'en 1794, entra dans l'administration après le 18 brumaire, occupa diverses préfectures sous l'Empire et sous la Restauration, déposa comme témoin à charge dans le procès du maréchal Ney, et fut chargé en 1830 du ministère des travaux publics dans le cabinet Polignac. Il signa les fameuses ordonnances qui firent éclater la révolution de Juillet, se cacha pendant le combat, fut condamné par contumace par la Chambre des pairs, gracié quelques années après, et termina ses jours dans l'obscurité.

CAPELLE (Pierre), littérateur français, né à Montauban en 1772 ou 1775, mort à Bagnolles en 1851. Il était libraire lorsqu'il se lia avec Désaugiers, et bientôt avec tous les membres de la fameuse société chantante connue sous le nom de *Diners du vaudeville*. Cette société s'étant dissoute, Capelle conçut avec Armand Gouffé l'idée de ressusciter, en 1806, sous le nom de *Caveau moderne*, l'ancien *Caveau* fondé par Panard en 1733 ; les convives des *Diners du vaudeville* accueillirent cette idée avec empressement, et le *Caveau moderne* s'installa au *Rocher de Cancale*, restaurant tenu par un nommé Baleine, et qui était surtout renommé pour ses huîtres et son poisson. Dupaty, Pils, Moreau, Chazet, Rougemont, de Jouy, Ducray-Duminil, Coupant, Gentil, Antigagnac et surtout Désaugiers, brillaient parmi les membres du *Caveau moderne*, dont le vieux Lajou, qui mourut à quatre-vingt-cinq ans en fredonnant un couplet, était l'Anacréon. Ces messieurs consommaient chaque mois une grande quantité de chansons, fêtaient l'amour et le vin, le vin et l'amour sur toutes les rimes et sur tous les tons ; mais ces chansons, dont quelques-unes ne manquaient pas de verve, restaient inédites. Grand dommage ! Capelle s'en fit l'éditeur. Les spirituelles productions écoulées à table parurent en petits cahiers mensuels, dans lesquels le libraire glissait volontiers de petits contes gascons qu'il rimait fort agréablement. Le succès de ses versiculettes ne

suffit bientôt plus à la gloire de Capelle ; il essaya du théâtre, écrivit quelques vaudevilles en collaboration et réussit. Il ne fit pas un grand nombre de pièces, mais toutes ses productions se jouèrent beaucoup ; les rôles en étaient bien tracés, bien sentis. On doit à Capelle, homme minutieux, doué d'une patience infinie, un ouvrage immense, sinon par son importance, du moins par le travail de recherches qu'il a dû coûter ; nous voulons parler de la *Clef du Caveau*, recueilli de deux mille trois cents airs puisés dans tous nos opéras anciens et modernes, ainsi que dans les partitions des chefs d'orchestre de nos différents théâtres secondaires, avec la musique de chacun des couplets, leur origine et le nom des compositeurs. Ces archives musicales ont une grande valeur pour ceux qui ont conservé le culte du couplet, et l'on y a fréquemment recours. Capelle est encore l'auteur du *Chansonnier des Muses*, du *Manuel de la typographie*, etc. Il fut inspecteur de la librairie. Peu favorisé de la fortune, il se retira à Batignolles, où il finit ses jours dans l'obscurité. L'ancien fondateur du *Caveau moderne* avait vu, paraît-il, s'envoler une à une ses plus chères illusions, et il avait oublié peu à peu ces joyeux foflons, ces airs aimables, ces refrains bachiques auxquels il dut une célébrité passagère.

CAPELLE (Marie). V. LAFARGE (Mme).

CAPELLEN (Théodore-Frédéric VAN), marin hollandais, né à Nimègue en 1762, mort en 1814. Il contribua en 1782 à la prise d'une frégate anglaise et fut nommé capitaine de vaisseau. Chargé en 1799 du commandement d'une flotte, il la livra aux Anglais sans combattre et se réfugia en Angleterre. En 1813, le prince d'Orange le nomma vice-amiral et le chargea d'aller prendre possession des colonies hollandaises dans les Indes. Plus tard, il participa avec lord Exmouth au bombardement d'Alger, et il reçut la décoration de l'ordre royal du Bain.

CAPELLEN (Godard - Gérard - Alexandre-Philippe, baron VAN), homme d'Etat hollandais, né en 1778, mort en 1848, fut nommé par le roi Louis Bonaparte, en 1808, préfet de la province d'Ost-Frise, devint peu de temps après ministre de l'intérieur, et, plus tard, conseiller d'Etat. Nommé ministre des colonies par le roi Guillaume I^{er}, il reçut en 1819 le titre de gouverneur général des Indes, refusa, à son retour en Europe, plusieurs missions diplomatiques, et accepta en 1828 les fonctions de curateur de l'université d'Utrecht. En 1838, il assista comme ambassadeur extraordinaire au couronnement de la reine Victoria, et devint en 1840 grand chambellan du roi Guillaume II.

CAPELLEN DE MARSEN (Robert-Gaspard BURNE DE), homme politique hollandais, né en 1743 à Zutphen, mort en 1798. Il quitta en 1769 la carrière des armes, fut nommé, deux ans plus tard, membre des états de Gueldre et fit une vive opposition au prince d'Orange. Condamné en 1788 à la peine capitale, comme coupable de rébellion et de lèse-majesté, Capellen se réfugia en France et mourut près de Paris. Il a publié, outre les *Mémoires de son trisaïeul*, Alexandre Capellen (1778), ses propres *Mémoires* (Paris, 1791).

CAPELLI (Alois), docteur en philosophie, professeur de droit et de littérature italienne à l'université de Wilno, né à Florence vers 1770, mort en 1835. Arrivé à Wilno en 1804, il devint l'un des plus célèbres professeurs de l'université. Parmi ses ouvrages, on remarque : *Des sources et des bases du droit canon* (Wilno, 1812) ; *Manuale juris canonici* (1819) ; *Ad tradendam tyrannibus historiam juris romani, tabula synoptica* (Wilno, 1822) ; *Pétrarque regardé comme poète, philologue et moraliste* (Wilno, 1817).

CAPELLIE s. f. (ka-pel-li). Bot. Genre d'arbres, de la famille des diliniacées, comprenant une seule espèce.

— *Encycl.* Le genre *capellie*, dédié à Van der Capellen, gouverneur général des colonies hollandaises, appartient à la famille des diliniacées. L'espèce unique dont il se compose est la *capellie* multiflore, qui croît à Java et dans l'Asie tropicale, où elle habite surtout les bois des régions montagneuses. C'est un arbre d'environ 12 m. de hauteur, à feuilles ovales oblongues, dentées et glabres ; ses fleurs jaunes sont groupées en bouquets terminaux ; les fruits sont des capsules presque membraneuses et polyspermes. Toutes les parties de ce végétal sont douées d'une astringence très-prononcée ; l'écorce est employée en gargarisme dans les affections aphtheuses de la bouche. Cet arbre est très-rarement cultivé dans nos jardins.

CAPELLINE s. f. (ka-pèl-li-ne). Blas. V. CAPELINE.

CAPELLO (Blanche, en ital. Bianca), grande-duchesse de Toscane, dont la vie fut un roman rempli d'incidents étranges et terminé par le plus sombre des dénouements. Fille de Barthélemy Capello et nièce de Grimani, patriarcale d'Aquilée, Blanche avait son nom inscrit sur le Livre d'or de la superbe cité des doges ; elle appartenait à une des plus illustres familles de la noblesse de Venise. A quinze ans, son visage trahissait déjà l'origine patricienne ; il était beau et fier, fier surtout ; mais cette fierté était tempérée par une sorte de mélancolie triste, toujours répandue sur le front de la jeune fille et qui pâlissait ses

joues, rendait humides ses grands yeux. C'est que Blanche, au lieu de mère, avait une belle-mère, une marâtre qui la haïssait. Vienne quelqu'un, noble ou roturier, riche ou pauvre, laid ou beau, qui lui offre un peu d'affection, un peu de sympathie, qui essuie ses larmes, qui pleure avec elle, ou mieux, qui puisse l'aider à s'affranchir du joug insupportable sous lequel elle est courbée, et la pauvre délaissée, haïe, torturée, révoltée, oubliera pour lui tous ses devoirs : c'est ce qui advint.

En face du palais Capello se trouvait la maison des célèbres banquiers Salvati, de Florence. Un commis de cette maison, nommé Pierre Bonaventuri, remarqua Blanche, sa beauté, sa pâleur, sa tristesse ; il s'éprit d'amour pour elle, d'un amour insensé, et, un soir, dans un moment d'ivresse, oubliant quelle distance la séparait, lui, pauvre plebéien, de la fille d'un patricien, il dit son amour à Blanche. Et Blanche l'écoute et veut l'entendre encore, entendre tout bas, dans l'ombre, ces mots d'amour qui résonnent harmonieux et doux à son cœur. Les rendez-vous se succèdent.

Un matin, c'était au mois de décembre, Blanche trouva fermée la porte que toutes les nuits elle laissait entre-bâillée pour rentrer dans le palais. Elle revint vite sur ses pas vers l'amant qu'elle venait de quitter ; il s'agissait de prendre un parti, un parti prompt, décisif. Pierre lui proposa de fuir, de quitter Venise ; elle accepta.

Les amoureux se jetèrent dans une barque, et avant que le soleil ait doré de ses rayons le lion de Saint-Marc, ils ont franchi les lagunes ; bientôt ils sont à Florence, où ils cachent, sous le toit du père de Bonaventuri, leur bonheur et leur faute.

Cependant les Capelli, froissés, indignés et tout-puissants, avaient mis à la poursuite des fugitifs de nombreux agents, avec la promesse de deux mille ducats pour qui les ramènerait. Personne ne devait les ramener, car François de Médicis, le fils sombre et sévère de Cosme, allait les protéger.

On a raconté de diverses façons comment il advint que l'héritier du grand-duché de Toscane s'éprit d'amour pour Blanche Capello. Voici la version de M. L. P. ; elle nous semble la plus vraisemblable : « Blanche vivait obscurément à Florence, dans un état voisin de la pauvreté, consolée des disgrâces de la fortune par l'amour, partageant avec la mère de son amant tous les soins du ménage, ne se laissant presque jamais voir hors de sa maison, lorsque le hasard fit passer le grand-duc sous ses fenêtres ; elle fut remarquée. L'impression que sa beauté produisit sur ce prince fut bientôt suivie d'un vif empressement de la connaître ; il s'en ouvrit à un de ses favoris : celui-ci avait une femme adroite et intrigante, qui, ayant eu un entretien avec Blanche, lui fit des offres de service, et entre autres celle de lui faire obtenir du grand-duc telle grâce qu'elle aurait à lui demander. Blanche écouta d'autant plus volontiers cette dernière proposition, qu'elle vivait dans une inquiétude continuelle du côté de sa famille, dont elle appréhendait les poursuites, et qu'elle avait songé plus d'une fois à trouver des recommandations auprès du grand-duc pour obtenir une protection qui la mit à couvert. Invitée ensuite par cette dame, elle se rendit chez elle. Le grand-duc s'y trouva comme fortuitement, et se présenta à elle en un moment où la dame, sous quelque prétexte, l'avait laissée seule. Son premier mouvement, à l'aspect imprévu du prince, fut de se jeter à ses genoux, en le suppliant de ne point attenter à son honneur. Il la releva avec bonté, lui fit une déclaration d'amour pleine de ménagement et de respect et se retira aussitôt, la laissant si interdite, qu'elle ne songea point à profiter de l'occasion pour lui demander la protection qu'elle désirait. Sa situation, après cette entrevue, ne tarda pas à changer de face. »

Cette version, avons-nous dit, est la plus vraisemblable ; elle nous paraît cependant un peu poétisée, bien indulgente à l'endroit de notre héroïne, à l'esprit si dépravé, au cœur si plein d'ambition... comme on va le voir.

Pierre Bonaventuri, chargé d'honneurs et de pensions, étala bientôt à la cour de François la honte d'avoir vendu celle qu'il avait enlevée de Venise. Blanche était la maîtresse du grand-duc, mais une maîtresse qu'on n'ose avouer, que l'on cache, que l'on va voir le soir, tremblant d'être surpris. L'amant donne la nuit à son amante, le jour il le donne aux négociations de son mariage avec Jeanne, archiduchesse d'Autriche. Ce mariage a lieu le 16 décembre 1565.

Blanche, cependant, belle et surtout habile dans l'art de se servir de sa beauté, s'était peu à peu rendue maîtresse de l'esprit de son amant, après s'être emparée de son cœur ; lentement, mais sûrement, elle préparait son triomphe. Un jour enfin elle parut à la cour, avouée, présentée ; c'était beaucoup déjà, mais point assez encore pour l'ambitieuse Vénitienne.

Une lutte, non, une conspiration sourde, basse, tortueuse, est engagée contre la femme légitime, contre Jeanne, par l'amante aidée de quelques vils complaisants, à la tête desquels marche Pierre Bonaventuri, une sorte de Jean Dabarry, lâche et insolent, qu'une nuit, en châtiment de cette insolence et de cette lâcheté, on trouva, au coin d'une rue de Flo-

rence, la poitrine trouée de plusieurs coups de couteau. C'était en 1570.

Il y avait onze ans que François avait épousé l'archiduchesse d'Autriche (nous sommes en 1576), et aucun enfant n'était advenu de cette union. La couronne ducale que Cosme I^{er} avait depuis deux ans laissée en héritage à son fils reviendrait à l'un des deux frères de son père. François y songeait avec colère, car il y avait haine implacable entre les oncles et le neveu. Si encore Blanche avait un fils... mais Blanche, qui a eu une fille de Pierre Bonaventuri, n'a plus été mère depuis ; elle y pense avec rage, la rivale de Jeanne, l'ambitieuse, et, pour avoir un fils, un fils qui, entre ses mains, serait un instrument, un ressort, un levier qui la ferait monter où elle aspire, où elle a résolu de parvenir, elle est prête au crime ; et ce crime, voilà qu'elle le prépare d'un esprit froid, d'une main sûre... !

Le 29 août 1576 est présenté au grand-duc un petit être né la veille, volé le soir même de sa naissance aux bras d'une pauvre femme du peuple... On lui donna le nom d'Antoine de Médicis, et, pour être assurée du secret, Blanche faisait assassiner un à un tous ses complices.

Mais voilà que, l'année suivante, la grande-duchesse se prit à donner un fils à son mari, puis un autre, à la suite de l'enfantement duquel elle mourut. La fortune, qui semblait avoir abandonné la criminelle fille de Capello, lui souriait donc de nouveau et se faisait sa servante.

Cependant l'audacieuse favorite n'avait point songé que, pour arriver à la condition première est d'éviter en sa route le heurt de la jalousie, de l'envie, que, pour passer dans le chemin étroit et difficile qui conduit aux honneurs, il faut se faire petit, humble. L'orgueilleuse Blanche, à mesure qu'elle voyait plus rapproché d'elle le but auquel elle tendait, devenait plus hautaine, plus insupportable à tous. Elle faillit, par cette conduite, perdre le fruit de douze années d'hypocrisie patiente, voir casser entre ses doigts le fil de ses intrigues, écrouler le château en Espagne que pierre à pierre elle avait bâti : elle fut exilée.

Mais voilà que, le 6 juin 1578, incontinent où on la croit tombée dans la défaveur, perdue à jamais, Blanche Capello devient, par un mariage secret que bénit le confesseur du grand-duc, épouse de François.

Alors l'influence de la Vénitienne, à l'esprit fécond en artifices, sur le fils de Cosme, fut tous les jours de plus en plus grande, de plus en plus envivante : le prince est captivé, aveuglé ; il est l'esclave maintenant des caprices ambitieux de son amante-épouse, de cette femme, la plus belle peut-être, la plus aimable, la plus adroite surtout de ce siècle, qui cependant vit naître Diane de Poitiers, Marie d'Angleterre, Marguerite Paléologue, Elisabeth de Portugal, Christine de Danemark, Madeleine de l'Aubespine, etc., etc. Le voilà devenu esclave, ce sombre, sévère et hautain François de Médicis, et, par obéissance, par ordre, il prépare lui-même la consécration solennelle de son mariage avec celle qui a su l'enchaîner ; il la prépare, avec l'aide, avec les conseils de Blanche, lentement, prudemment ; car on craint la maison d'Autriche, on craint Philippe II, on craint les deux oncles ennemis, on craint surtout l'opinion publique.

Quand on eut tout préparé, tout corrompu et tout acheté, tout à coup éclatèrent les fanfares (c'était le 12 juin 1579). Jamais cérémonie n'avait été célébrée avec plus de grandeur, de pompe, de richesse ; jamais la soie et l'or n'avaient été plus fastueusement prodigués : trois cent mille ducats furent dépensés. En ce moment, le peuple mourait de faim, la disette était horrible et l'Etat ruiné.

Qu'importe ! Blanche Capello n'en était pas moins arrivée à ses fins, n'en avait pas moins réalisé son rêve, touché le but auquel elle tendait depuis quatorze années ; elle était enfin grande-duchesse de Toscane, avouée, reconnue, proclamée, acclamée ; elle portait la couronne, elle avait un trône. La république de Venise elle-même, par un décret des Frigadi, l'avait nommée sa fille véritable, et, à la célébration de son mariage, la fière cité avait envoyé une députation composée du patriarche d'Aquilée, de deux ambassadeurs extraordinaires et de quatre-vingts nobles.

Blanche Capello ne s'en tint pas là : elle fit un retour sur elle-même et songea en son orgueil que ce trône, que cette couronne, on pouvait lui reprocher de les avoir volés ; ayant la puissance, elle voulut, par une hypocrisie commune à tous les usurpateurs, légitimer, pour ainsi dire, cette puissance. Son premier enfant, ce pauvre enfant enlevé, Antoine de Médicis, l'avait aidée à faire un grand pas ; coup sur coup, elle simule deux grossesses ; puis elle cherche à se rapprocher de la famille de son mari, qui était toujours restée pour elle pleine de mépris ; elle fait des avances aux deux oncles du grand-duc, surtout au cardinal Ferdinand de Médicis, le plus hostile, le plus implacable des deux, peut-être parce qu'il était le plus proche héritier après les faux enfants de son neveu ; un jour, elle le fait inviter à aller la voir dans sa maison de plaisance de Cafano, près de Poggio, à quelques milles de Florence. Le cardinal accepte l'invitation.

C'était le 10 octobre 1587, bien avant dans la soirée ; on était encore à table, mais les

convivres, fatigués par la chasse, par le bal, par tous les plaisirs, toutes les surprises de la fête enchanteresse qui durait depuis le matin, étaient las et attendaient avec impatience que le grand-duc donnât, en se levant de son siège, le signal de la retraite; Blanche seule avait les yeux grands ouverts, elle était radieuse : elle s'était juré de captiver le cœur de son ennemi, elle avait mis en avant tous ses moyens de plaire, toute son habileté en l'art de la coquetterie, de la galanterie; elle avait été belle, aimable, ingénieuse, irrésistible... plus encore; on eût dit Cléopâtre essayant d'enchaîner Antoine lorsqu'elle n'a plus rien à espérer de César. Et si elle a maintenant les yeux grands ouverts, tandis que tout le monde autour d'elle succombe à la fatigue, si elle est radieuse, c'est qu'elle croit, comme la reine d'Égypte, avoir fait de celui qu'elle voulait gagner à sa cause un admirateur, un esclave...; contrairement à l'histoire, après la conquête du neuve, elle aspirait à celle de l'oncle. Tout à coup, entre deux sourires, elle se sent en proie à de cruelles douleurs d'intestins : sa bouche écume, ses bras se tortent, son regard devient effrayant; elle appelle, elle crie; François veut aller à elle, mais lui aussi subitement est saisi des mêmes douleurs horribles. Quelques heures après, tous deux expirèrent.

Après ce funeste événement, on sait que Ferdinand jeta son froc aux orties et remplaça sa barrette de cardinal par la couronne de grand-duc. Fut-il l'assassin de son neveu et de celle qu'il appelait la détestable Blanche? On n'ose lui imputer ce crime, quand on pense à la façon glorieuse dont il régna; il est difficile de l'en absoudre, quand on songe qu'il défendit, et le fait est avéré, qu'on allât chercher des médecins, qu'il refusa aux victimes les secours qu'elles réclamaient.

Les musées d'Italie possèdent plusieurs portraits de Bianca Capello, mais les amateurs d'iconographie liront avec plus de plaisir la page suivante de Montaigne, qui, dans son voyage en Italie, vit la grande-duchesse et en parle dans les termes qu'on va lire :

« MM. d'Estissac et moi fumes au dîner du grand-duc : car là on l'appelle ainsi. Sa fame estoit assise au lieu d'honneur; le duc au-dessous; au-dessous du duc, la belle-sœur de la duchesse; au-dessous de celle-ci, le frère de la duchesse, mary de cete-cy. Cete duchesse est belle à l'opinion italienne, un visage agréable et impérieux, le corsage gros et des tétins à souhait. Elle sembloit bien avoir la suffisance d'avoir enjolié ce prince, et de le tenir à sa dévotion longtemps. Le duc est un gros homme noir, de ma taille, de gros membres, le visage et contenance pleine de courtoisie, passant toujours découvert au travers de la presse de ses gens, qui est belle. Il a le port sain, et d'un homme de quarante ans. De l'autre côté de la table estoit le cardinal et un autre jeune homme de dix-huit ans, les deux frères du duc. On porte à boire à ce duc et à sa fame dans un bassin, où il y a un verre plein de vin decouvert et une bouteille de verre pleine d'eau. Ils prennent le verre de vin et en versent dans le bassin autant qu'il leur samble, et puis le remplissent d'eau eus-mêmes, et remettent le verre dans le bassin qui leur tient l'échanson. Il mettoit assez d'eau; elle quasi point. »

CAPELLO. V. **CAPELLO.**

CAPEL-LOFFT, écrivain anglais, né à Londres en 1751, mort en 1824. Il étudia le droit et se fit remarquer comme légiste; mais, en même temps, il cultivait la poésie et prenait part aux débats relatifs à la guerre d'Amérique. Plus tard, il se retira à Troston, où il exerça longtemps les fonctions de juge de paix, tout en continuant d'écrire et de protéger les jeunes littérateurs. En 1816, il vint en France avec ses filles, dont il ne cessa de surveiller l'éducation; il voyagea ensuite en Suisse et en Italie. On a de lui, comme poésies : *Eudisie* (1780); *Lauré ou Anthologie de sonnets sur le modèle de Pétrarque*; la *Davidide*. On pourrait citer encore divers écrits sur les questions politiques du temps, de nombreux articles insérés dans diverses revues, etc.

CAPELUCHE s. f. (ka-pe-lu-che). Capuchon. || Vieux mot.

CAPELUCHE, bourreau de Paris sous Charles VI, se signala dans les massacres qui suivirent le triomphe de la faction de Bourgogne, en 1418. Le duc de Bourgogne donna publiquement la main à ce vil instrument de ses vengeances, mais lui fit trancher la tête quelque temps après (1419). Comme le valet de Capeluche, chargé de lui trancher la tête, en était encore à son coup d'essai, celui-ci lui donna, avec un sang-froid imperturbable, une leçon sur la façon dont il devait s'y prendre pour ne pas le manquer.

CAPENATE s. et adj. (ka-pe-na-te). Géogr. anc. Habitant de Capène; qui appartient à cette ville ou à ses habitants.

CAPENDU s. m. (ka-pan-du — altér. de *court-pendu*). Hortie. Variété de pomme rouge, appelée aussi *COURT-PENDU*.

CAPENDU, bourg de France (Aude), ch.-l. de cant., arrond. et à 18 kilom. E. de Carcassonne; pop. aggl. 845 hab. — pop. tot. 905 hab. Sur un mamelon rocheux, on voit les ruines de l'ancien château et d'une église du xiv^e siècle. La montagne nue qui s'élève au sud du village porte le nom de montagne d'Alaric,

et, selon la tradition, ce roi y aurait élevé un fort.

CAPENDU (Ernest), littérateur français, connu par sa collaboration avec M. Th. Barrière pour un assez grand nombre de pièces de théâtre, telles que : les *Faux Bonshommes*, les *Fausse Bonnes femmes*, *l'Héritage de M. Plumet*. Il a aussi fait représenter à l'Odéon les *Fretons* (1861), comédie donnée sous son nom seul, et il a publié plusieurs romans.

CAPÈNE (PORTE — en latin *Porta Capena*). Antiq. rom. Nom ancien de la porte Saint-Sébastien à Rome, ainsi dite parce qu'elle s'ouvrait sur la voie Appienne, qui conduisait à Capoue.

— *Encycl.* La porte *Capène*, remplacée aujourd'hui par la porte *San Sebastiano*, était située au midi de la ville, à l'entrée même de la voie Appienne, ce qui lui donnait une importance considérable; aussi y voyait-on toujours une grande affluence de peuple. C'était par cette porte que les magistrats partaient pour leurs provinces ou qu'ils en revenaient; c'était un spectacle curieux que de les voir enveloppés du *paludamentum*, escortés de leurs licteurs et accompagnés d'une foule de clients, d'amis et de citoyens, qui venaient les conduire à une certaine distance de la ville, ou se portaient à leur rencontre : l'ensemble de ce cortège formait un tableau aussi brillant que majestueux. Les jours où la porte *Capène* n'était pas témoin de ces solennités officielles, elle offrait un spectacle plus paisible, mais non moins curieux; c'est là que passaient tous ceux qui préféraient la promenade de la voie Appienne à celle du Champ de Mars. A la porte *Capène*, comme à la barrière de l'Etoile, on voyait défiler les élégants, les matrones, les femmes du demi-monde, et les beaux de Rome, qui n'avaient pas moins de prétentions que les *gandus* de Paris. Là aussi les beaux chevaux, les équipages luxueux étaient fort estimés, et les montrer aux yeux de tous n'était pas le moindre plaisir de leurs propriétaires. Horace parle à plusieurs reprises des *Trossuli*, qui étaient de splendides équipages, attelés de mules reluisantes d'embonpoint, appareillées et chargées de riches housses de pourpre et de harnais couverts d'or. Les voitures étaient garnies de tapis précieux, ornés d'ivoire et d'airain, quelquefois même d'argent ciselé, et avaient des noms aussi variés que leurs formes. On distinguait les *petorita*, ou chars à quatre roues; les *cisii*, léger équipage attelé de trois mules; les *covini*, voiture entièrement couverte; les *rheda*, où l'on ne pouvait tenir que deux; les *caruca*, les *essedæ*, les *vehicula* et une foule d'autres, que conduisait la main d'un esclave. Le nombre des gens qui accompagnaient la voiture marquait le rang et la fortune du possesseur; quelques-uns se faisaient précéder d'une troupe de cavaliers numides chargés d'écarter la foule sur leur passage; d'autres se contentaient d'un seul coureur à robe retroussée, ou d'une troupe de chiens molosses parés de colliers, pour précéder leur char. Quant à ceux qui usaient de la litère, ils se faisaient porter par six ou huit esclaves, revêtus de costumes très-riches. Les élégantes, les courtisanes surtout, ne manquaient pas une si belle occasion de se montrer aux yeux de la jeunesse romaine; les Délie, les Cynthia, les Lalagé, montées sur des chars ornés de soie, conduisaient leurs rapides coursiers avec autant d'assurance que peuvent le faire nos Laïs modernes. Les matrones elles-mêmes ne dédaignaient pas de paraître au milieu de cette foule si compacte et si mêlée; mais elles venaient ordinairement dans des litères découvertes, où elles étaient mollement étendues et le corps un peu relevé sur le bras gauche, position dont les bas-reliefs et les peintures de l'antiquité nous fournissent de nombreux exemples. Une esclave marchait à côté de la litère, portant un de ces éventails recouverts de plumes de paon qui étaient si fort en usage chez les anciens, et dont elle se servait pour préserver sa maîtresse des rayons du soleil. Les coureurs africains qui précédaient la litère n'avaient d'autre vêtement qu'une ceinture de blanche toile d'Égypte, avec des plaques d'argent poli sur la poitrine et des bracelets de même métal. D'autres esclaves marchaient derrière la litère, et plaçaient de chaque côté un petit marchepied, évitant ainsi à leur maîtresse jusqu'à la peine de parler pour exprimer ses volontés. Comme on le voit, le spectacle dont on jouissait à la porte *Capène* valait bien celui de la barrière de l'Etoile, et les étrangers accourus de toutes les extrémités de l'Empire devaient s'y porter en foule. La porte *Capène* n'était pas moins le rendez-vous des mendiants que celui des riches et des oisifs, à en croire ce passage de Juvénal : « Umbrius entasse tout son ménage sur une seule charrette. Il part, et nous nous arrêtons aux vieilles arcades humides de la porte *Capène*, à l'endroit où Numa avait de nuit, avec la nymphe Égérie, ses graves entretiens. Maintenant le bois qui entoure la fontaine sacrée, et la chapelle même, sont loués à des mendiants juifs, dont tout le mobilier consiste dans un panier et un peu de foin. Chaque arbre est taxé; c'est une place qui paye une redevance au peuple romain. On a chassé les Muses, et la forêt mendie ! » Enfin, tout auprès de la porte *Capène* était un temple, lieu de pèlerinage fort révéré. Mars avait aussi un magnifique temple situé sur la voie Appienne, bâti sur une éminence

et soutenu par 116 colonnes. Properce dit que les soldats revenus sains et saufs de la guerre venaient y vouer leurs armes. On y recevait les ambassadeurs ennemis qu'on ne voulait pas laisser entrer dans l'intérieur de la ville. Il n'en reste aujourd'hui aucun vestige.

CAPÈNE, ville de l'ancienne Italie, dans l'Etrurie, au N.-E. de Rome, entre Faléries et le Tibre, non loin de la voie Flaminia. C'était la capitale des *Capenati*. Annibal, en allant piller le riche temple de Feronia, au pied du mont Soracte, passa par Capène; ce fut comme un ouragan qui ne laisse après lui que la désolation. C'est aujourd'hui le petit village de Civitucola.

CAPER v. a. ou tr. (ka-pé — lat. *capere*, même sens). Prendre, saisir. || Vieux mot.

CAPER s. m. (ka-pèr — mot lat. signif. proprement *bouc*). Ichthyol. Nom donné par les anciens auteurs au baliste caprisque.

CAPER (Flavius), grammairien latin, auteur d'un traité : *De latinitate*, cité par Priscien, Charisius, Rufinus, Servius, etc. Saint Jérôme parle d'un ouvrage de Capér, intitulé *Commentaire*, et on lui attribue encore des *Annotations sur Cicéron*.

CAPERAN (Arnaud-Thomas), orientaliste français, né à Dol en 1754, mort au Tronchet en 1826. Il était prêtre et fut le précepteur de Chateaubriand. Il émigra pendant la Révolution, voyagea dans divers pays et résida trois ans à Rome, où il occupa, au collège Mariano, une chaire de langues orientales. Après une absence de dix-sept ans, il revint en France et devint curé du Tronchet; mais il fut atteint d'aliénation mentale dans les dernières années de sa vie. On lui doit : *Sens prophétique du soixante-septième psaume* Exsurgat Deus (Londres, 1800), et plusieurs mémoires intéressants sur les langues de l'Orient, dont quelques-uns ont été publiés dans l'*Oriental collection* de sir William Ouseley.

CAPERNAÛM. V. **CAPHARNAÛM.**

CAPEROLAN s. m. (ka-pe-ro-lan). Hist. relig. Membre d'une congrégation fondée à Venise, au xvi^e siècle, par Capérole.

CAPERON s. m. (ka-pe-ro-n). Forme ancienne du mot *CHAPERON*.

— Hortie. Variété de fraisier; fruit de la même plante. || On dit aussi *CAPRON* dans les deux sens, et la plante s'appelle encore *CAPERONNIER* ou *CAPERONIER*, *CAPRONNIER* ou *CAPRONIER*.

CAPERONIE s. f. (ka-pe-ro-ni — de *Caperon*, botaniste français). Bot. Genre de plantes, de la famille des euphorbiacées, comprenant quatre espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale, et surtout au Brésil.

CAPERQUIN, ville d'Irlande. V. **CAPPOQUIN**.

CAPESOULDE s. f. (ka-pe-zoul-de — de *cap*, tête, et de *soulde*). Paye des soldats. || Vieux mot.

CAPESTANG (*Caput stagni*), ville de France (Hérault), ch.-l. de cant., arrond. et à 15 kilomètres O. de Béziers, sur le canal du Midi et l'étang de son nom; pop. aggl. 2,720 hab. — pop. tot. 2,999 hab. Église gothique; restes d'un pont romain. L'étang de Capestang a 7 kilomètres de long, 1 à 3 de large et une surface de 1,893 hectares; il communique avec le canal de Narbonne par un canal d'atterrissement. On en avait desséché 500 hectares quand éclata la révolution de 1789, qui fit cesser les travaux; en 1854, on a repris l'exécution du projet qui doit transformer cet étang en terre fertile.

CAPESTERRE (LA) ou **LE MARIGOT**, bourg des Antilles françaises, à l'angle S.-E. de la Guadeloupe, à 15 kilom. N.-E. de la Basse-Terre, dans un territoire salubre et fertile; 4,900 hab. Sucreries nombreuses.

CAPESTRANO, bourg du royaume d'Italie, dans l'Abruzzes Ulérieure II^e, district et à 35 kilom. S.-E. d'Aquila; 2,409 hab. Chef-lieu de canton.

CAPET s. m. (ka-pé — de *cap*, tête). Sorte d'ancien petit manteau.

CAPET adj. m. (ka-pé — du lat. *caput*, tête). Qui a une petite tête. || Qui a une grosse tête. || Têtu, opiniâtre. || Vieux mot complètement inusité dans ces divers sens, mais qui est resté comme surnom d'un roi de France et de sa dynastie.

— *Encycl.* Nous venons de définir le mot *capet* d'après le sens qu'on est généralement convenu de lui attribuer de nos jours. A quelle époque remonte cette acception du mot? Nous ne saurions le dire; mais nous devons reconnaître qu'il en eut d'abord une toute différente. Dans une chronique de Saint-Médard de Soissons, à l'année 1249, on lit que la ville de Damiette, en Égypte, fut prise par Louis, neuvième du nom, roi de France, de la race de Hugues Capet, de *genere Hugonis Capati*, ce qui montre que Hugues fut surnommé *Capatus*, *Capet*, *a capa*, d'une cape qu'il avait coutume de porter, et qu'il laissa ce surnom à ses descendants, comme chez les Romains les *Cincinatti*, les *Torguati*, les *Caracalla*, etc. Dans d'autres chroniques, Hugues Capet est appelé Hugues de la Cape ou du Capuchon, *Hugo Caputi*, ce qui revient au même, car *capa* et *caputium* signifient également une cape ou capuchon, c'est-à-dire cette sorte de

vêtement qu'on met sur la tête, et qui couvre la tête et une partie des épaules, comme font le froc et la cuculle d'un moine.

Dans le livre X de la *Chronographia*, Hugues, Robert et Henri sont surnommés *Capati*, en marge du manuscrit; car c'est surtout avec le temps qu'on a étendu cette appellation à tous les princes de la troisième race des rois de France, comme nom patronymique.

CAPET (Hugues). V. **HUGUES CAPET**.

CAPET. C'est le nom sous lequel Louis XVI fut officiellement désigné après la révolution du 10 août. On lui appliquait ainsi les décrets qui obligeaient les nobles à quitter leur nom féodal, pour reprendre le nom primitif de leur famille. La première fois que l'ex-roi s'entendit appeler ainsi, lorsqu'on lui notifia le décret de la Convention qui le mandait à la barre, il manifesta autant de surprise que de dépit. « Je sais, dit-il, qu'un de mes ancêtres portait ce nom; mais on ne m'a jamais appelé ainsi. » Marie-Antoinette devint naturellement la *femme Capet*, et le dauphin, *Louis-Charles Capet*, ou familièrement le *petit Capet*.

Il n'est pas hors de propos de remarquer que c'est aux écrivains ultraroyalistes qu'est due la résurrection du vieux nom de *Capet*. C'est dans les *Actes des Apôtres* qu'il apparut pour la première fois, appliqué au duc d'Orléans, qui n'était plus, sous la plume des journalistes de ce parti, que Philippe Capet et quelquefois *Capot*, par un jeu de mots qui leur paraissait spirituel.

CAPET (Marie-Gabrielle), Française qui se fit une certaine réputation comme peintre de portraits à l'huile, au pastel et en miniature, née à Lyon, morte en 1827. En l'an VIII, elle exposa les portraits de Mlle Mars et de Houdon; en l'an X, celui de Mme Saint-Fal (ou Phal); en 1818, *Madame Vincent et ses principaux élèves*, etc.

CAPETAL ou **CAPEREL** (Henri), prévôt du Châtelet sous Philippe V, se laissa corrompre par un riche meurtrier qui avait été condamné à mort, et fit pendre à sa place un autre détenu à qui sa pauvreté n'aurait aucune protection; mais cette odieuse supercherie fut découverte, et Capetal fut lui-même pendu.

CAPÈTE s. m. (ka-pè-te), nom que l'on donnait aux boursiers du collège de Montaigu, parce qu'ils portaient le manteau appelé *CAPETTE*.

CAPÉTIEN, **IE**NE (ka-pé-sialn, iè-ne). Hist. Qui appartient, qui est relatif à Hugues Capet ou à sa dynastie : *Le trône CAPÉTIEN*. *La race CAPÉTIENNE*. *Les rois CAPÉTIENS*. *Ceux qui voulaient rattacher la dynastie CAPÉTIENNE, ou même les trois dynasties françaises, à Priam et à Dardanus...* (Val. Parisot).

— *Diplom.* *Écriture capétienne*. Écriture qui fut en usage depuis les premiers rois capétiens jusqu'à saint Louis, et qui avait succédé à l'écriture caroline.

— s. m. *Les Capétiens*, Les rois de la dynastie capétienne.

CAPÉTIENS, troisième race des rois de France, descendants de Hugues Capet. M. Augustin Thierry admet le système qui fait descendre Hugues Capet d'une race saxonne par Robert le Fort. L'avènement de cette dynastie fut une réaction du parti national et de la féodalité. Dans leurs luttes contre les capétiens, Eudes, Raoul et Robert, qui déjà prenaient le titre de rois, les derniers carlovingiens avaient montré une disposition funeste à s'appuyer sur les princes germaniques. Hugues le Grand, le seigneur le plus puissant entre la Seine et la Loire, neutralisa l'influence teutonique en s'appuyant sur les seigneurs de la France centrale; mais il dédaigna le titre de roi, qui n'eût rien ajouté à sa grandeur, et que son fils Hugues Capet se fit décerner par une assemblée de barons qui étaient ses vassaux (986). La branche directe des capétiens a donné quatorze rois à la France (987-1328), depuis Hugues Capet jusqu'à Philippe de Valois, qui fut la souche de la branche des Valois. Un fils de saint Louis, Robert de Clermont, devint la tige des Bourbons, qui montèrent sur le trône avec Henri IV (v. FRANCE). Outre ces deux branches des Valois et des Bourbons, les capétiens ont encore donné naissance aux branches collatérales de Bourgogne, de Vermandois et d'Anjou.

CAPETTE s. f. (ka-pè-te — dimin. de *cape*). Petite cape. || Vieux mot.

CAPETUM s. m. (ka-pé-tomm). Petit coussin que l'on mettait anciennement entre les draps du lit pour tenir les pieds chauds. || On disait aussi *CAPEX*.

CAPEYER v. n. ou intr. (ka-pé-ié). V. **CAPÉER**.

CAPHAR s. m. (ka-far — de l'arabe *cafar*, infidèle). Droit prélevé sur les marchandises des négociants chrétiens, depuis Alep jusqu'à Jérusalem ou une autre ville de Syrie. || D'autres écrivent *CAPAHAR*.

CAPHARD, ancienne orthographe du mot *CAFARD*.

CAPHARÉE ou **CAPHAREUS**, célèbre promontoire de l'île d'Eubée, sur la côte S.-E., redouté des marins anciens parce que les tempêtes y étaient très-fréquentes. Ce fut là que fit naufrage la flotte des Grecs, à son retour de la guerre de Troie. Ce cap porte aujourd'hui le nom de cap d'Oro.

CAPHARNAÛM s. m. (ka-far-na-omm — de *Capharnaüm*, ville commerçante de la Galilée). Fam. Lieu de tumulte et de désordre : *Quel CAPHARNAÛM ! C'est un CAPHARNAÛM*. || Lieu où une multitude d'objets sont entassés confusément : *Que voulez-vous que je trouve dans ce CAPHARNAÛM ? Le cabajoutis est à l'architecture parisienne ce que le CAPHARNAÛM est à l'appartement, un vrai fouillis où l'on a jeté les choses les plus discordantes.* (Balz.) *J'achète une petite glace de trois écus qui charme mes yeux et qui, au moment où j'écris ces lignes, reflète encore pour moi, en face de ma table de travail, le somptueux CAPHARNAÛM du Ghetto de Venise.* (Mme L. Colet.)

CAPHARNAÛM, ville juive nommée par les Grecs *Kaparnaoum*, *Kaparnaoum* et *Kapharnaoum*; dans les meilleurs manuscrits, dans les livres syriaques et dans le Talmud, *Kapharnaüm*; la ville, le bourg de *Nahum*, ou la ville de la Consolation, suivant Origène. Capharnaüm était située en Galilée (Luc, 4, 31; Ptol. 5, 16), sur les confins des territoires des tribus de Zabulon et de Nephtali, près du lac de Gennézareth, non loin de l'embouchure du Jourdain, sur la route commerçante (*Via maris*) qui menait de Damas à la Méditerranée. Elle avait une synagogue, dans laquelle Jésus venait souvent prêcher. Comme il n'est pas fait mention de Capharnaüm dans l'Ancien Testament, elle n'a dû être vraisemblablement construite qu'après le retour de la captivité. Josèphe la nomme *Képharnâim*. On en retrouve encore les ruines auprès de *Telhoum* (littéralement : la colline du troupeau de chameaux), à ce qu'affirment Burkhardt (II, 558) et Pococke, Guillaume de Tyr (*De bello sacro*, 10, 26) parle d'une autre Capharnaüm, située à six stades de Césarée.

CAPHARSIBA, ville de Palestine. V. ANTI-PATRIS.

CAPHISOS s. m. (ka-fi-zoss). Métrol. anc. Mesure de capacité pour les matières sèches, qui était en usage en Egypte, en Judée et dans quelques autres contrées de l'Asie, et qui valait 86 litres.

CAPHOPICRITE s. f. (ka-fô-pi-kri-te — du gr. *kaphos*, exhalaison; *pikros*, amer). Chim. Substance amère que l'on extrait de la rhubarbe.

CAPHOTR, nom donné par la Bible à la patrie des Philistins, venus d'Egypte et nommés en hébreu *kaphthorim*. Il est fort difficile aujourd'hui de déterminer d'une façon précise la situation exacte de cette contrée; cependant il est à peu près démontré que ce devait être ou une île ou au moins une côte maritime. La plupart des anciennes traductions de la Bible (version des Septante, targums chaldaïques, paraphrases syriaques, etc.) ont pris ce mot comme désignant cette partie de la Cappadoce qui confinait à la Colchide. Calmet et Rosenmüller, au contraire, y ont vu l'île de Crète, où Strabon et Pline plaçaient une ville nommée *Aptera*. Toutes ces opinions doivent être considérées comme de simples conjectures.

M. Renan, dans son *Histoire des langues sémitiques*, propose d'identifier Caphot avec Cythère; mais cette supposition ne repose sur aucune base solide.

CAPHYES, ville de l'ancienne Grèce, en Arcadie, près d'une forêt du même nom et au N. d'Orchomène. Aratus s'y fit battre par les Etoliens, en 221 av. J.-C.

CAPHYRE s. f. (ka-fi-re — du gr. *kaphô*, je palpe; *oura*, queue). Crust. Genre de crustacés décapodes brachyures, comprenant une seule espèce : *La CAPHYRE de Rouz a été trouvée à la Nouvelle-Irlande.* (H. Lucas.)

CAPIAUMONT s. m. (ka-pi-ô-mon). Hortie. Variété de poire.

CAPIBARIBO, rivière de l'Amérique du Sud, dans l'empire du Brésil, province de Pernambuco, prend sa source dans la marquée de Cairiris-Velhos, coule de l'ouest à l'est et se jette dans l'Océan Atlantique près d'Olinda, après un cours de 170 kilom.

CAP1-CATINGA s. m. (ka-pi-ka-tain-ga). Bot. Espèce de plante du Brésil.

CAPICHA s. f. (ka-pi-cha). Métrol. Mesure pour les matières sèches usitées dans quelques parties de l'Asie, et valant 6 lit. 5757.

CAPIDOLIO s. m. (ka-pi-do-li-o — du lat. *caput*, tête; *dolium*, tonneau). Mamm. Nom donné anciennement, à cause de la grosseur de leur tête, à un dauphin et à un cétacé, dont l'espèce n'est pas déterminée.

CAP1E s. f. (ka-pi). Techn. Lien de plusieurs fils doublés, avec lequel on serre un écheveau, et où l'on attache le bout extérieur, afin de le retrouver facilement lorsqu'on voudra dévider l'écheveau. || Petite flotte de soie, dont plusieurs réunies composent le *matteau* qui est livré au commerce.

— Bot. Syn. de PHILÉSIE.

CAP1É, **ÉE** (ka-pi-é) part. pass. du v. Capier. Attaché avec une capie : *Echeveau capié*.

CAP1É, **ÉE** adj. (ka-pi-é). Minér. Qui a l'apparence du bois piqué.

CAP1EL s. m. (ka-pi-el — rad. *cap*, tête). Forme ancienne du mot CHAPEAU.

CAP1ER v. a. ou tr. (ka-pi-é — rad. *capie*). Techn. Attacher avec une capie : *CAP1ER un écheveau*.

CAP1FOL s. m. (ka-pi-fol — de *cap*, tête; et de *fol*). Jeux. Ancien nom du colin-maillard.

CAP1GI s. m. (ka-pi-ji). Portier du serral.

CAP1LA ou **KAP1LA**, philosophe indien. V. KAPILA.

CAP1LISTI, nom d'une famille italienne qui a fourni plusieurs jurisconsultes distingués : Jean-François CAP1LISTI, mort d'apoplexie dans sa chaire, à Padoue, en 1459; — GABRIEL, qui fut sénateur à Rome, puis préteur de Bologne; — FRANÇOIS, qui professa le droit et les belles-lettres pendant quarante ans; — JEAN-FRÉDÉRIC, surnommé le *Docteur de la vérité*, etc.

CAP1LLACÉ, **ÉE** adj. (ka-pil-la-sé — du lat. *capillaceus*, même sens; rad. *capillus*, cheveu). Didact. Délé comme un cheveu.

CAP1LLAIRE adj. (ka-pil-lè-re — du lat. *capillus*, cheveu). Qui appartient, qui est relatif aux cheveux : *La perruque est la base de tout le système CAP1LLAIRE.* (Scribe.)

— *Artiste capillaire*, Nom prétentieux que se donnent certains barbiers, ou perruquiers, ou coiffeurs, sous le prétexte assez plausible que leur *art* ne se borne pas aux soins de la barbe et de la coiffure, mais qu'ils font aussi des ouvrages en cheveux, comme bagues, bracelets, etc.

— Phys. Dont le diamètre intérieur est tenu comme un cheveu : *Tube CAP1LLAIRE. Une goutte de rosée qui filtre dans les tuyaux CAP1LLAIRES d'une planie leur présente des milliers de jets d'eau.* (B. de St-P.) || *Action capillaire*, Action attractive par laquelle les tubes capillaires élèvent les liquides dans lesquels ils sont plongés au-dessus du niveau du liquide ambiant. On dit aussi CAP1LLARITÉ. || *Phénomènes capillaires*, Ceux qui sont dus à la capillarité : *L'attraction et la répulsion des petits corps qui nagent à la surface des liquides sont des PHÉNOMÈNES CAP1LLAIRES que l'on peut soumettre à l'analyse.* (Laplace.)

— Anat. Se dit des vaisseaux très-ténus qui joignent les dernières ramifications des artères aux premières des veines : *Le premier effet du froid est de ralentir la circulation dans les vaisseaux CAP1LLAIRES de la peau.* (F. Pilon.)

— Chir. *Fracture capillaire*, Fissure du crâne extrêmement déliée, et sans écartement sensible des parties.

— Hist. nat. Se dit des organes fins et déliés comme des cheveux, ou des vaisseaux dont le calibre intérieur est très-tenu.

— Minér. Se dit des cristaux allongés et déliés au point de ressembler à des cheveux.

— *Encycl. Anat. Vaisseaux capillaires*. La présence d'un système de vaisseaux, intermédiaires entre les artères, qui viennent du cœur apporter aux organes les éléments de leur nutrition, et les veines, qui y retournent, remportant les produits usés de cette nutrition, était nécessaire à l'accomplissement des plus importantes fonctions de l'économie vivante. C'est à l'anatomie qu'il appartient de nous faire connaître la structure et la disposition de ce réseau vasculaire, et de nous montrer comment cette structure et cette disposition s'adaptent à l'exercice du jeu fonctionnel dévolu à cette importante portion de l'appareil circulatoire.

Le système des vaisseaux *capillaires* n'est, en effet, qu'une portion, anatomiquement mal délimitée, du cercle de la circulation sanguine. Intermédiaire entre les veines et les artères, il est à la fois composé de veines et d'artères, ou plutôt les vaisseaux *capillaires* ne sont, ni tout à fait des veines, ni tout à fait des artères; mais une sorte de vaisseau intermédiaire qui tient à la fois des uns et des autres. Lorsque l'artère s'est épuisée au sein des organes, par ses ramifications multiples, les vaisseaux terminaux auxquels elle a donné naissance ont commencé à modifier leur structure; de nouveaux caractères anatomiques apparaissent, lesquels se modifient à leur tour, jusqu'à ce que la réunion de plusieurs de ces canaux vasculaires ait enfin donné naissance à un nouveau vaisseau sanguin dans lequel l'anatomiste retrouve les éléments de structure qui appartiennent à la veine. C'est l'histoire anatomique de ce système de vaisseaux intermédiaires que nous allons retracer en quelques mots.

Hooke est le premier qui ait mis hors de doute l'existence du système *capillaire*. Il injecta divers liquides par l'artère, et ces liquides ressortirent par la veine correspondante sans s'extravaser dans les tissus auxquels se distribuaient les ramifications vasculaires. Avant cet anatomiste, on croyait à cet épanchement interstitiel, et l'on pensait que le sang, arrivé aux extrémités terminales de l'artère, s'extravasait en donnant naissance à un suc épais et propre à servir de nourriture aux organes; ce suc s'appelait le *parenchyme*. Malpighi observa au microscope les *capillaires* de certaines parties du corps de l'animal; il les vit dans la nageoire des poissons, les branchies et la queue de ces mêmes animaux. On peut facilement les voir dans le mésentère de tous les mammifères, dans l'altantoïde de l'œuf, dans le poulmon et la langue de la grenouille; mais on préfère le plus ordinairement se servir de la membrane interdigitale de la patte de la grenouille; là, les vaisseaux sont notablement développés et très-distincts sous le champ du microscope. Après Hooke et Malpighi, d'autres expé-

mentateurs répétèrent l'injection des vaisseaux *capillaires*: Bart, Sœmmering, Albinius et Prochaska, parmi les anatomistes anciens, MM. Sucquet et Sappey, parmi les modernes, sont particulièrement connus pour leurs belles injections.

Examinés au microscope, soit sur un animal vivant alors qu'ils sont gorgés du liquide sanguin qui les parcourt, soit après avoir subi l'injection de divers liquides, vernis, colorés, huiles grasses ou essentielles, les *capillaires* apparaissent sous forme d'un réseau à mailles serrées. Le diamètre ou le calibre de ces vaisseaux est ordinairement très-petit, mais ils sont si multipliés et si rapprochés, dans certains organes, que les intervalles qui les séparent n'ont que la largeur d'un de ces vaisseaux. Une aiguille qui pénètre dans les tissus peut ainsi en léser plusieurs centaines. Il faut distinguer, cependant, plusieurs espèces de vaisseaux *capillaires*. Lorsque l'artère passe à l'état de ramification *capillaire* ou lorsque la veine naît de la réunion de plusieurs ramifications, la transition n'est pas brusque et immédiate; la ligne de démarcation qui sépare les deux ordres de vaisseaux n'est pas nettement tranchée. Les plus gros *capillaires*, *capillaires de transition*, sont visibles à l'œil nu, et portent de 0 m. 040 à 0 m. 060 de diamètre; ce sont, à proprement parler, des *veinules* et des *artérioles*. Les *capillaires de second ordre*, ou *vrais capillaires*, sont infiniment plus petits, et succèdent aux premiers; leur diamètre varie de 0 m. 005 à 0 m. 014. On voit que leur plus petit diamètre n'est pas extrêmement inférieur à celui des globules sanguins, et que ceux-ci, se déformant un peu sous la pression, peuvent facilement franchir les plus petits *capillaires*. Les anciens anatomistes avaient admis l'existence de *capillaires très-ténus*, ne pouvant admettre que la partie séreuse du sang; c'étaient les *vaisseaux séreux*, ou *capillaires blancs*, mais l'existence de cet ordre de vaisseaux n'est pas suffisamment démontrée.

Intermédiaires constants entre les veines et les artères, les *capillaires* existent dans presque tous les organes de l'homme; il n'y a d'exception que pour les corps caverneux des organes génitaux et pour le placenta utérin chez la femme pendant la grossesse. Chez plusieurs animaux, les *capillaires* manquent à certains organes; ainsi, chez quelques poissons, l'aorte se recourbe au bout de la queue et s'abouche directement aux veines; cette même disposition se reproduit dans les branchies et plusieurs autres organes périphériques. Le fœtus humain, pendant la vie embryonnaire, présente aussi, d'une manière constante, cette anomalie singulière; les veines s'unissent aux artères par inosculations directes; mais, plus tard, il se forme des anastomoses d'inosculations persistantes, comme on le voit dans le foie. Cependant, chez l'adulte même, le développement des réseaux *capillaires* n'est pas le même dans tous les organes; il est subordonné à l'activité plus ou moins grande des fonctions qu'exécutent au sein de ces divers organes. Ainsi, dans les glandes, le poulmon, le foie et les membranes muqueuses, les *capillaires* atteignent leur plus grand degré de développement; au contraire, dans les organes qui n'ont à tirer du sang que leur propre nutrition, comme les muscles, les nerfs, les organes des sens, les membranes séreuses et les tendons, le système des *capillaires* sanguins est moins développé, et le réseau à mailles plus lâches.

La structure des *capillaires* est nécessairement en rapport avec la nature des fonctions qu'ils sont appelés à remplir; elle est donc différente de celle que nous retrouvons dans les vaisseaux sanguins de plus grand diamètre. Des trois tuniques qui composent les parois de l'artère (V. ARTÈRE), il n'en reste qu'une; c'est la membrane intermédiaire privée de vaisseaux nourriciers. Cependant l'absence des tuniques interne et externe n'est complète que dans les vrais *capillaires*; les anatomistes ont eu soin de distinguer deux et même trois ordres de vaisseaux : vaisseaux à une, deux ou trois tuniques. Dans les *capillaires* vrais, pour un diamètre qui varie, avons-nous dit, de 0 m. 005 à 0 m. 014, la paroi n'atteint qu'une épaisseur de 0 m. 0018 à 0 m. 002, et contient des noyaux de 0 m. 007 à 0 m. 009. Mais le caractère le plus saillant de la structure des *capillaires* sanguins est la présence, dans l'épaisseur des parois, des *fibres-cellules*, éléments anatomiques qui ne se retrouvent pas dans les canaux vasculaires veineux et artériels, et dont l'existence répond, en effet, aux fonctions particulières dévolues au système des *capillaires généraux*.

— *Physiol.* Sous le rapport des fonctions qui s'opèrent au sein des vaisseaux *capillaires* sanguins, il importe de distinguer ces canaux sanguins en deux ordres : 1° les *capillaires du poulmon*, qui appartiennent à la petite circulation; et 2° les *capillaires généraux*, qui appartiennent à la grande circulation. Les *capillaires* du poulmon font suite aux ramifications de l'artère pulmonaire, et donnent naissance aux premières divisions des veines du même nom; ils amènent le sang veineux au poulmon et le rapportent au cœur, après sa transformation en sang artériel. Les *capillaires* du poulmon sont donc le lieu où s'opère

la transformation du sang veineux en sang artériel; ils sont le véritable siège de cette importante fonction que les physiologistes décrivent sous le nom d'*ématose* ou *artérialisation*, et dont nous avons déjà eu occasion de parler dans un précédent article. (V. ARTÉRIALISATION.) Les *capillaires* généraux, au contraire, sont les branches terminales des ramifications de l'artère-aorte, et s'unissent pour donner naissance aux veines de la grande circulation; ils se distribuent à tous les organes du corps et y amènent le sang artériel, éminemment propre à la nutrition de ces organes; ils reportent dans les veines ce même sang transformé en sang veineux, par une conséquence nécessaire des fonctions qui s'accomplissent au sein de la cellule organique. Ces *capillaires* sont donc le siège principal, sinon exclusif, de plusieurs importantes fonctions; nous noterons en premier lieu la circulation du sang dans les *capillaires généraux*, la nutrition interstitielle et la calorification; sans parler de l'artérialisation, qui a déjà fait l'objet d'un de nos précédents articles, ni de l'action éliminatrice qui s'opère dans les *capillaires* des glandes de sécrétion. Étudions le rôle que joue le *capillaire* sanguin dans ces divers ordres d'actes fonctionnels.

— 1° *Circulation capillaire*. La circulation du sang dans les vaisseaux *capillaires* est un fait hors de toute contestation et dont l'existence est prouvée par l'observation directe. On choisit de préférence la membrane interdigitale de la patte d'une grenouille, et on place cette membrane sous le champ du microscope. Elle est assez transparente pour permettre d'apercevoir les vaisseaux *capillaires* et le sang qui circule à leur intérieur. Ce sang se reconnaît à la présence des globules, et, ce qui justifie la préférence donnée à la membrane natatoire d'une grenouille, c'est d'abord le volume assez considérable des globules du sang des reptiles batraciens, et, ensuite, la lenteur avec laquelle s'accomplit le mouvement du liquide. On conçoit que si le sang marchait avec une excessive rapidité, le microscope, amplifiant l'image, amplifierait aussi, ou plutôt accélérerait le mouvement des globules et nuirait à la netteté de l'observation. Sous le champ du microscope, on voit donc le sang parcourir avec une certaine rapidité les vaisseaux *capillaires* de la partie observée; les globules se poussent et se précipitent, se présentant, tantôt de face, tantôt de champ, sous les aspects les plus variés; dans les plus petits vaisseaux *capillaires*, ceux dont le calibre est même inférieur au diamètre des globules, on voit ceux-ci se déformer, s'allonger pour s'adapter à la forme du vaisseau, et suivre, à la suite les uns des autres, le courant qui les entraîne. Quant au sens du mouvement, en raison des anastomoses multiples des *capillaires*, on conçoit qu'il est nécessairement indéterminé; tantôt affectant une direction et tantôt une autre, changeant même subitement sa direction à certains moments. Mais l'irrégularité n'est toujours qu'apparente; en somme, le sang se dirige par des voies diverses, mais toujours de l'artère qui se vide à la veine qui se remplit, de l'artère qui apporte à la veine qui remporte, ou, comme on dit en physiologie, du vaisseau afférent au vaisseau efférent.

Quelle est la cause du mouvement du sang dans les *capillaires*? Il ne peut y avoir de doute à cet égard. Le mouvement impulsif du cœur, en vertu duquel l'ondée sanguine se propage jusqu'aux ramifications les plus éloignées de l'artère, est certainement la cause la plus puissante. Si l'on enlève le cœur sur un mammifère, le mouvement circulatoire des *capillaires* s'arrête aussitôt; chez la grenouille, il paraît se continuer un moment, mais trouble et irrégulier; il finit par s'arrêter de même. Cependant, cette cause qui rend si naturellement compte de la progression du liquide sanguin dans les gros troncs artériels, ne jouit pas d'une égale puissance dans les *capillaires* généraux. Il est certain que si la force impulsive du cœur se faisait sentir, dans les vaisseaux de faible calibre, au même degré que dans les artères, l'ouverture des *capillaires* donnerait lieu à un écoulement de sang saccadé, et dont les secousses seraient isochrones aux battements du cœur; en un mot, le *capillaire* se comporterait comme une des ramifications de l'artère à laquelle il fait suite. L'observation la plus vulgaire démontre, cependant, que l'hémorragie *capillaire* se fait en nappes et sans saccades; ce qui mène à penser qu'il existe, dans les conditions de structure particulières aux vaisseaux *capillaires*, un obstacle qui entrave l'action impulsive émanée du cœur. Cet obstacle résulte, en effet, de la multiplicité même des divisions vasculaires, et à pour conséquence nécessaire un ralentissement sensible du mouvement du sang dans ces vaisseaux. Le mode d'action de cette cause en est facile à comprendre; il n'y a là qu'un problème d'hydraulique. M. Poiseuille a démontré que, pour une même température et sous une même pression, la quantité d'eau qui s'écoule par des tubes *capillaires* de même diamètre est, dans un même temps, diminuée proportionnellement à la longueur de ces tubes. Ce même observateur a encore démontré que, dans un même temps, pour une même pression et une même température, les quantités d'eau qui s'écoulent dans des tubes *capillaires* de même longueur sont entre elles comme les quatre-

mes puissances des diamètres de ces tubes; c'est-à-dire qu'elles diminuent rapidement à mesure que le diamètre de ces tubes décroît. Si nous appliquons ces données à la circulation du sang dans les vaisseaux *capillaires*, nous en concluons que le sang doit s'y ralentir en raison des frottements plus considérables qu'il subit contre des parois plus multipliées dans des tubes de petit diamètre; et c'est ce que l'observation a démontré. MM. Weber et Valentin ont institué diverses expériences qui avaient pour but de démontrer l'existence de ce ralentissement; la plus simple est celle-ci : sur la membrane natatoire de la grenouille, on dispose deux fils parallèles, dont la distance en millimètres est à l'avance connue; on calcule alors le temps que met le sang des *capillaires* à franchir cet intervalle, et l'on constate, par une observation comparative, que ce temps est plus considérable que celui qu'emploie le sang à parcourir une même distance, en se mouvant dans un vaisseau de gros calibre.

Le rétrécissement et la multiplicité des canaux *capillaires* ne sont pas les seules causes qu'on ait invoquées pour expliquer le ralentissement du sang circulant dans ces canaux. On a fait encore remarquer que les artères, en se subdivisant, donnent naissance à des réseaux de divisions dont le volume total est toujours plus considérable que celui de l'artère dont ils forment les branches terminales. Par une conséquence naturelle, on voit que le volume total d'un groupe de *capillaires* est plus considérable que celui de l'artère dont ils émanent, et que le sang, se mouvant dans un espace plus grand, s'y meut nécessairement avec moins de rapidité. Enfin, on a fait valoir une dernière cause de ralentissement : c'est la contraction permanente ou accidentelle des gros vaisseaux, et l'on conçoit que cette contraction ait pour effet de retenir le sang dans les *capillaires* sanguins en mettant obstacle à la circulation. Ce mouvement de contraction, soumis à l'influence du système nerveux, est même volontaire chez quelques animaux. M. Gerbe l'a observé à l'état de mouvement parfaitement volontaire dans le phyllosome ou larve de la langouste.

Il est encore une autre condition particulière au mouvement circulaire dans les *capillaires*, et, de toutes, la plus importante : c'est une sorte d'irrégularité dans ce mouvement, tantôt ralenti d'une manière excessive, tantôt accéléré hors de toute mesure. Nous en avons un exemple frappant et curieux dans les phénomènes de coloration du visage, tant dans l'état physiologique que dans l'état pathologique. La rougeur passagère qui empourpre les joues dans certaines circonstances, la pâleur et la lividité qui s'y impriment en d'autres moments, ne peuvent être regardées que comme le résultat d'une irrégularité dans le cours du sang des *capillaires* de la peau, et cette irrégularité ne saurait s'expliquer par les causes que nous avons invoquées jusqu'ici. Ni le mouvement impulsif et régulier du cœur, ni les causes adjuvantes de la progression du sang dans les vaisseaux, ni même les obstacles matériels à la circulation, d'où résulte le ralentissement du sang aux *capillaires*, ne peuvent rendre compte d'une irrégularité si sensible; il faut, de toute nécessité, invoquer l'action d'une cause perturbatrice puissante; c'est ce que l'observation microscopique de ces dernières années a pleinement démontré.

Dans l'épaisseur de la paroi des *capillaires*, l'examen microscopique permet, en effet, d'apercevoir des corpuscules dont l'élément constitutif n'est autre que l'élément anatomique des muscles à fibres lisses ou muscles de la vie organique. Ce sont donc des organes moteurs spéciaux dont les contractions s'exécutent instinctivement, échappent à l'influence de la volonté et ont pour résultat nécessaire un resserrement du vaisseau *capillaire*. Ces organes moteurs s'appellent *fibres-cellules*, et échappent à la vue; le microscope seul pouvait les faire distinguer. Elles mesurent, en largeur, 0 m. 005 à 0 m. 008, et, en longueur, 0 m. 045 à 0 m. 090 et jusqu'à 0 m. 500. Elles ne se retrouvent pas sur les *capillaires* de tous ordres; les plus fins vaisseaux, ceux qui ne laissent passer les globules qu'un à un, en sont dépourvus, et leurs parois minces ne présentent que des noyaux ovoïdes qu'il ne faut pas confondre avec les fibres-cellules motrices; les vaisseaux plus gros, ou vaisseaux de second ordre, présentent les mêmes parois minces munies des mêmes noyaux; mais, en outre, une couche musculaire de fibres-cellules. Cette couche est très-développée dans les *capillaires* du cerveau et dans ceux de la peau du visage; elle reçoit très-distinctement, d'après les observations de M. Ordenez, les filets nerveux émanés du grand sympathique. Quant à l'influence des mouvements de contraction des fibres-cellules, elle a été amplement démontrée par l'observation directe. M. Cl. Bernard ayant irrité plusieurs des filets du grand sympathique à l'aide de l'électricité, les *capillaires* qui recevaient ces filets se contractèrent énergiquement, et la circulation fut interrompue; après que l'irritation eut cessé, le sang recommença à couler, et sa couleur, d'un noir foncé, accusait un séjour prolongé dans les *capillaires* contractés. Inversement, que l'on vienne à couper les filets nerveux des *capillaires*, la fibre-cellule est paralysée; cette demi-contraction permanente, ce *tonus vascularis* des vaisseaux con-

tractiles, cesse par l'effet de cette paralysie, et le vaisseau se laisse dilater; la circulation est large et copieuse, la quantité de sang qui s'écoule par la veine correspondante est au moins dix fois plus considérable que celle qui s'en écoulait avant; enfin ce sang est rouge, encore artérialisé, et sort par l'ouverture de la veine avec un jet saccadé et comme artériel. C'est dans ce cas qu'on observe sur la veine un véritable pouls, le pouls veineux. Divers excitants, étrangers à l'électricité, peuvent reproduire ces phénomènes de contraction et de dilatation : l'eau froide, le sel, irritent et contractent les *capillaires*; l'eau chaude et l'alcool les paralysent. Dans les conditions physiologiques, certaines impressions morales produisent les changements de couleur du visage : la joie, la colère excitent la tonicité des fibres musculaires et provoquent la rougeur; elle se développe lentement et peu à peu, parce que c'est le propre de la contraction des fibres musculaires de la vie organique de ne s'effectuer que lentement et progressivement. Au contraire, la frayeur et quelques autres passions dépressives amènent la pâleur du visage, en provoquant une paralysie temporaire des fibres-cellules contractiles. Dans l'état pathologique, ces mêmes phénomènes s'observent d'une manière plus ou moins permanente; ce sont eux qui ont permis d'expliquer la rougeur congestive du visage dans certaines maladies, la pâleur qui précède et suit la mort, les changements de température propres à quelques névralgies, les différences de chaleur d'un côté du corps à l'autre dans diverses maladies, etc., etc.

— 2^e Rôle des *capillaires* dans les fonctions de nutrition interstitielle et de calorification. Il ne serait pas juste de dire que la nutrition interstitielle et la calorification s'accomplissent exclusivement au sein des *capillaires*; mais on peut dire que c'est principalement dans les réseaux de ces vaisseaux que ces phénomènes possèdent leur plus haut degré d'activité. Le ralentissement qu'éprouve le sang dans les vaisseaux tenus du réseau *capillaire* est, en effet, la condition la plus favorable à l'exercice de ces fonctions, ainsi que le démontre l'expérience suivante : si l'on pratique sur une artère une double ligature, de façon à enfermer le sang dans un étroit espace, et si l'on vient ensuite à donner issue au sang ainsi arrêté dans sa course pendant un certain temps, ce sang sort de l'artère noir et comme désartérialisé; il a donc subi les transformations qu'il était appelé à subir au sein des *capillaires*, par le seul fait de sa stagnation. Le sang, aux *capillaires*, se trouve dans les conditions les plus favorables à l'accomplissement de la fonction de nutrition interstitielle; la paroi mince et endosmotique du vaisseau laisse exsuder le plasma, et dans le plasma seul réside la faculté nutritive; si le sang s'épanchait en totalité, comme le pensaient les anciens, il constituerait un corps étranger et pourrait être l'origine d'un abcès. Quant à la calorification, il est hors de contestation que c'est aux *capillaires* généraux qu'elle s'accomplit le plus spécialement. En effet, la chaleur développée dans une partie du corps est en rapport avec le développement du réseau *capillaire* qui s'y distribue et l'activité de la circulation dans les ramifications vasculaires de cette partie; enfin, c'est au sein des *capillaires*, et d'une manière à peu près exclusive, que s'opère la désartérialisation du sang, sa transformation en sang veineux, phénomène qui accuse d'une manière incontestable la transformation de l'oxygène en acide carbonique, c'est-à-dire la production d'un corps brûlé (v. CALORIFICATION). Ce n'est pas d'aujourd'hui que cette opinion s'est introduite dans la science; du vivant même de Lavoisier, Lagrange l'avait formulée, et de La Rive, dans ses immortels travaux, féconda cette idée et la fit accepter au monde savant. Depuis lors, les expériences multipliées de tous les observateurs qui se sont attachés à l'étude de la chaleur animale n'ont fait que confirmer cette opinion : c'est au sein du réseau sanguin des *capillaires* généraux que s'accomplissent les phénomènes de combustion respiratoire, sinon exclusivement, au moins d'une manière à peu près complète.

— 3^e Rôle des *capillaires* dans les glandes de sécrétion. Les glandes sécrétoires et excrétoires doivent emprunter au sang les éléments de leur sécrétion, et l'on comprend sans peine que l'activité de la circulation sanguine dans les glandes influe notablement sur l'activité de la fonction sécrétoire. Nous retrouvons ici l'influence des fibres-cellules motrices. M. Cl. Bernard a expérimenté sur la glande salivaire d'un chien : s'il paralysait les filets nerveux du grand sympathique qui se distribuent aux vaisseaux de la glande, le sang pénétrait avec facilité et la sécrétion était abondante; s'il excitait, au contraire, ces filets, le sang sortait du réseau *capillaire* avec lenteur et difficulté; il était noir et désartérialisé, et la salive faisait défaut. Il est présumable que les mêmes expériences, pratiquées sur d'autres glandes, conduiraient aux mêmes résultats.

— Path. Il existe, pour les *capillaires* sanguins, diverses conditions pathologiques qui peuvent être mises au nombre des éléments morbides de certaines maladies, mais qui ne sont pas regardées ordinairement comme des espèces pathologiques spéciales. L'engorgement *fluxionnaire* ou *congestif* qui précède les inflammations est de ce nombre; aussi d'en

parlerons-nous ici que pour noter ce qui se rapporte réellement au rôle des *capillaires* sanguins.

Les travaux microscopiques de W. Philips, de Thomson, de Kaltenbrunner, de Koch, de M. Lebert et de M. Dubois d'Amiens, ont mis en lumière les phénomènes curieux qui accompagnent l'engorgement *fluxionnaire* des *capillaires*. Au début, on s'accorde à reconnaître que la congestion inflammatoire commence par une contraction des *capillaires*, dont le calibre diminue de plus d'un tiers. Souvent alors, le courant sanguin s'accélère par suite du rétrécissement de l'orifice d'écoulement; mais cette accélération ne tarde pas à être suivie d'un ralentissement, et enfin d'une rémittence ou oscillation; puis les globules s'accroissent, se tassent, s'accumulent au sein des *capillaires* rétrécis; puis tout mouvement cesse; l'arrêt de la circulation est complet. Ainsi s'expliquent les symptômes qui accompagnent le développement de l'inflammation : l'augmentation de température de la partie affectée (augmentation qui peut aller jusqu'à 40° et 41° centigr.), d'après les observations d'Hunter, d'Andral, etc.) ne peut reconnaître d'autres causes que la stagnation du sang dans les *capillaires*; la coloration rouge et plus ou moins vive des parties affectées dépendra de même de la turgescence sanguine des vaisseaux; enfin, la tuméfaction et la douleur qui accompagnent l'inflammation sont encore la conséquence nécessaire de l'accumulation des globules au sein des *capillaires* dilatés et de l'exsudation plastique qui en résulte. V. INFLAMMATION.

On décrit en pathologie une autre forme de la dilatation congestive des vaisseaux *capillaires* : c'est la *dilatation congénitale*, espèce pathologique distincte et décrite sous les noms de *navus maternus*, *envies* ou *taches de naissance*, *tumeur érectile*, *télangiectasie*, etc. Cette affection est considérée comme une dilatation variqueuse congénitale des *capillaires* du tissu de la peau, ou des veinules du tissu cellulaire sous-cutané ou sous-muqueux. V. ÉRECTILES.

— Pathol. *Bronchite capillaire*. V. BRONCHITE.

CAPILLAIRE s. f. (ka-pil-lè-re — du lat. *capillus*, cheveu). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, qui paraît devoir être réuni aux cochléophanes.

— s. m. Helminth. Genre de vers intestinaux. V. TRICHOSOME.

— Bot. Nom de plusieurs espèces de fougères à frondes souples et déliées, appartenant aux genres *adiante* et *asplenium* : Le *CAPILLAIRE NOIR*. Le *CAPILLAIRE DE MONTPELLIER*. *Sirop de CAPILLAIRE*. Les *convolvulus*, les *mousses*, le *CAPILLAIRE D'EAU SUSPENDU* devant son nid des draperies de verdure. (Chateaub.) Le *CAPILLAIRE DE MONTPELLIER* se trouve dans les *provinces méridionales*. (V. de Bomare.) Il Genre de petits champignons hyssoides, à filaments grêles, qui croissent sur les tiges et les feuilles de diverses plantes.

— s. f. pl. Techn. Nom que l'on donne, dans les fonderies et dans les imprimeries, à un caractère très-allongé et très-étroit : *Faites ce titre en CAPILLAIRES, il tiendra moins de place*.

— Encycl. On désigne sous le nom collectif de *capillaires* plusieurs espèces de fougères, dont les pétioles longs, grêles et noirs ou brun foncé, ressemblent à des cheveux. Ce nom appartient surtout aux espèces du genre *adiante*. La plus répandue est le *capillaire de Montpellier* (*adiantum capillus Veneris*), vulgairement appelé *cheveu de Vénus*. Cette plante habite le midi de l'Europe; elle croît dans les lieux humides et ombragés, au bord des fontaines, entre les pierres qui forment les parois des puits, dans les fentes des rochers. Les Grecs, frappés de l'élégance de cette plante, lui avaient donné un nom qui rappelait la plus belle de leurs divinités. Suivant Plin, le *capillaire* était ainsi nommé parce qu'on lui attribuait la propriété de faire croître et embellir les cheveux; il entrait dans la composition des cosmétiques qu'employaient les anciens pour parfumer leur chevelure. Le *capillaire* de Montpellier a une odeur et une saveur agréables, mais peu prononcées; il est légèrement aromatique et mucilagineux. En versant de l'eau bouillante sur ses feuilles, on obtient une infusion théiforme, dont on fait grand usage dans les affections catarrhales peu intenses, pour faciliter l'expectoration et diminuer la violence et la sécheresse de la toux. On prépare aussi un *sirop de capillaire*, usité dans le même cas. Le *capillaire* du Canada (*adiantum pedatum*) se distingue du précédent par ses pétioles plus longs et ses folioles plus larges et rhomboïdales. Il sert aux mêmes usages, et on le préfère aujourd'hui en médecine; souvent on mélange ces deux espèces. La plante dont nous parlons croît dans l'Amérique du Nord. On donne encore le nom de *capillaire* aux *asplénies* ou *doradilles*, genre voisin des *adiantes*; le *capillaire* blanc est la doradille polytrich (*asplenium trichomanes*); le *capillaire* noir est la doradille noire (*asplenium adiantum nigrum*); le *capillaire* des murs est la doradille de muraille ou sauve-vie (*asplenium ruta muraria*). Ces plantes possèdent les propriétés des *capillaires*, mais à un degré plus faible. Enfin, ce nom de *capillaire* a été étendu à une plante de la famille des mousses, le polytrich com-

mun (*polytrichum commune*), dont les propriétés sont presque nulles.

CAPILLAMENT s. m. (ka-pil-la-man — du lat. *capillamentum*, chevelure; rad. *capillus*, cheveu). Fibre filamenteuse très-ténue. On dit aussi CAPILLATURE.

— Bot. Nom donné par d'anciens auteurs aux filets des étamines.

CAPILLARITÉ s. f. (ka-pil-la-ri-té — rad. *capillaire*). Phys. État des tubes capillaires : La CAPILLARITÉ du tube serait une grande cause d'erreur dans l'usage du baromètre. Action attractive des tubes capillaires sur les liquides qui les remplissent, rendue sensible par une élévation notable du niveau de ces liquides : *Lorsque, par le progrès de la combustion, l'huile vient à baisser dans le réservoir, la CAPILLARITÉ devient insuffisante pour élever jusqu'à la mèche la quantité nécessaire du liquide combustible*. (L. Figuière.)

— Encycl. I. Il n'est pas un enfant qui n'ait pris plaisir à regarder ce qui se passe lorsqu'on tient un morceau de sucre plongé, par une extrémité seulement, dans un liquide quelconque, du café, par exemple. Une partie du café sort du vase qui le contient, monte dans le sucre et s'y répand. Et pourtant l'hydrostatique a un principe en vertu duquel un liquide, répandu dans plusieurs vases communiquant entre eux, ne peut être en équilibre que s'il s'élève dans tous à un même niveau. Plongez dans l'eau l'extrémité d'un tube de verre de très-petit diamètre (fig. 1), vous verrez la colonne qui pénètre dans le tube s'y élever au-dessus du niveau extérieur. Plongez un tube pareil dans du mercure, vous serez témoin d'un effet contraire : la colonne de mercure restera, dans l'intérieur du tube, au-dessous du niveau extérieur (fig. 2). Ces phé-

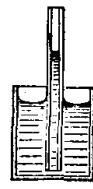


Fig. 1.



Fig. 2.

nomènes d'ascension ou de dépression, qui se produisent au voisinage de la paroi des vases et de la surface libre des liquides, manifestés surtout dans des tubes dont le diamètre est comparable à l'épaisseur d'un cheveu (*capillus*), sont appelés *phénomènes capillaires*, et la force qui les produit est la *capillarité*, mot qui a pour synonymes les expressions *action capillaire*, *attraction capillaire*.

Il est assez étonnant que les anciens, observateurs si attentifs des phénomènes de la nature, ne paraissent point avoir été frappés de cette dérogation apparente des liquides aux lois de l'équilibre, lorsqu'ils sont enfermés dans des canaux de très-petit diamètre. Les premiers physiciens qui s'en soient occupés sont Nicolas Aggiani (1635), Borelli (1658), Vossius (1666) et Montanari (1667), qui, d'après M. Daguin, donna pour la première fois la véritable explication du ménisque formé le long d'une lame mouillée. La plupart des faits capillaires furent bientôt connus et groupés; mais on se mit moins vite d'accord sur leur cause. Pour les uns, c'était une franche anomalie; pour d'autres, parmi lesquels Jacques Bernoulli, la cause provenait de la gêne que l'air éprouverait dans des tubes trop étroits pour lui permettre le libre exercice de sa pression. Mais si la *gêne de l'air* expliquait l'ascension de l'eau, elle n'expliquait pas la dépression du mercure. Et puis, on prouva que l'ascension de l'eau a lieu dans le vide... Quelques cartésiens tentèrent de raviver à ce propos la théorie des tourbillons de leur illustre maître : « C'était, dit spirituellement Haüy cité par M. Daguin, comme le dernier refuge des tourbillons, qui, après avoir été chassés des espaces célestes, cherchaient à se maintenir dans les recoins de la nature, où l'attraction, reproduite sous une autre forme, leur disputait encore la place. » Enfin, Newton vit dans la *capillarité* un cas particulier de l'attraction, s'exerçant à des distances insensibles, entre les molécules liquides et les molécules solides. Il fit ainsi entrer le phénomène dans les attributions de la mécanique. Depuis, les géomètres ont appliqué leur patience et leurs calculs à consolider et à étendre l'hypothèse de Newton, en rattachant au principe de l'attraction tous les mouvements qui se manifestent spontanément au contact de deux corps dont l'un est solide et l'autre liquide. Nous ne pouvons que signaler, sur cet important sujet, les travaux et les diverses théories des Jurin, Clairaut, Hauksbée, Young et surtout ceux de Laplace (*Mécanique céleste*, supplément au Xe livre) et de Poisson (*Nouvelle théorie de l'action capillaire*, 1831).

— II. FAITS GÉNÉRAUX. MÉNISQUES. Nous avons dit que, si on plonge verticalement un tube capillaire dans un liquide, ce liquide présente en général deux niveaux différents, l'un à l'intérieur du tube, l'autre à l'extérieur. La différence des niveaux est d'autant plus considérable que le calibre du tube est plus fin; elle diminue s'il augmente, et devient à peu près nulle quand le diamètre intérieur atteint 0 m. 020.

De plus, si l'on observe la surface du niveau, on lui reconnaît, près des parois du tube, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, une forme particulière; qui, d'ailleurs, se remarque aussi bien au contact d'une simple lame de verre sec posée verticalement. Au lieu de rester plane, cette surface, lorsqu'elle est tout près de la paroi, s'arrondit et présente une courbe, dont la forme est concave (fig. 1) si la paroi est mouillée, et convexe (fig. 2) si la paroi n'est pas mouillée. Il y a donc, près de la paroi ou de la lame, une partie de la surface liquide qui est comprise, soit au-dessus, soit au-dessous du niveau général. Cette partie porte le nom de *ménisque* (v. ce mot). En général, il y a concavité du ménisque et surélévation du niveau liquide, lorsque la paroi est mouillée, ce qui se présente avec le verre et la plupart des métaux plongés dans l'eau et l'alcool. Il y a, au contraire, convexité du ménisque et dépression du niveau liquide, lorsque la paroi n'est pas mouillée, ce qui arrive avec le fer, le bois, le verre, plongés dans le mercure, ou avec les corps gras plongés dans l'eau. Ces phénomènes sont indépendants de la pression à laquelle les liquides sont soumis, ainsi que de l'épaisseur des tubes employés; mais ils varient d'intensité selon la matière du tube et la nature du liquide, au point d'être nuls avec certaines substances; c'est ainsi, par exemple, qu'il n'apparaît aucun ménisque entre une lame d'acier poli et l'eau dans laquelle on la maintient verticalement; le niveau du liquide reste horizontal dans toute son étendue. Pour expliquer ces faits et d'autres qui seront énumérés plus loin, après l'exposition des principes capillaires de la science n'a pas encore pu fournir, et ont, de la sorte, donné naissance aux diverses théories dont nous avons déjà nommé les principaux fondateurs.

Entre deux lames parallèles assez rapprochées pour que leur distance soit moindre que la largeur horizontale du ménisque qui se formerait le long de chacune d'elles, si elles étaient seules, le phénomène capillaire se produit absolument comme dans les tubes; c'est-à-dire qu'il y a ascension du liquide si les lames sont mouillées, et dépression si les lames ne sont pas mouillées.

— III. LOIS DE LA CAPILLARITÉ. Cherchons d'abord à nous rendre compte de la forme des ménisques, en nous fondant sur les deux hypothèses que nous venons d'énoncer, à savoir qu'il existe une attraction particulière entre les molécules liquides, et une autre attraction particulière entre les molécules liquides et les molécules solides.

Pour cela, considérons (fig. 3) une lame AB,

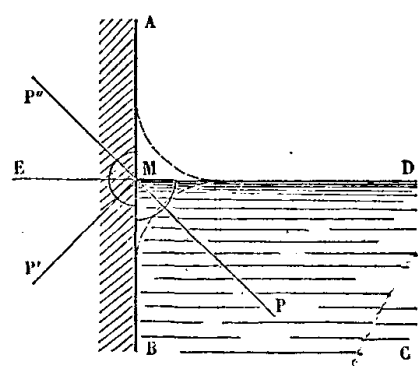


Fig. 3.

formée de substance quelconque, plongée dans une masse liquide BMDC. Et soit M une molécule de la surface liquide voisine de la surface solide. La molécule M est soumise à l'action de quatre forces, qui sont :

1° La pesanteur g ; 2° la force $MP = f$, résultante de l'attraction produite par la masse du liquide; 3° la force $MP' = f'$, résultante de l'attraction exercée par la portion EMB du solide; 4° la force $MP'' = f''$, résultante de l'attraction provenant de la portion EMA.

Cherchons la résultante de ces quatre forces. D'abord, chacune des trois dernières fait avec la ligne horizontale un angle de 45° . Leurs composantes horizontales sont donc respectivement :

$$\begin{aligned} f \cos 45^\circ, \\ f' \cos 45^\circ, \\ f'' \cos 45^\circ. \end{aligned}$$

La composante horizontale de g est nulle. Et, comme $f' = f''$, la somme des composantes horizontales est

$$(f - 2f') \cos 45^\circ.$$

Quant aux composantes verticales des quatre forces, ce sont :

$$g, f \cos 45^\circ, f' \cos 45^\circ - f'' \cos 45^\circ,$$

dont la résultante est évidemment

$$g + f \cos 45^\circ.$$

Il ne reste donc plus que deux forces : l'une horizontale $(f - 2f') \cos 45^\circ$, et l'autre verticale $g + f \cos 45^\circ$.

Il est clair que la résultante de ces deux forces dépend des grandeurs relatives de f et $2f'$, grandeurs qui varient avec la nature des substances. Il pourra donc se présenter l'un des trois cas suivants :

$$f - 2f' > 0, f - 2f' = 0, f - 2f' < 0.$$

1° $f - 2f' > 0$. La force dominante tire du côté du liquide. La résultante est donc dirigée dans l'angle BMD; et, comme cette résultante doit être normale à la surface du liquide, cette surface sera déprimée et convexe au voisinage de la lame solide. Dans ce cas, la lame n'est pas mouillée.

2° $f - 2f' = 0$. Les forces horizontales s'annulent, la résultante générale est verticale. Pour que cette résultante soit partout perpendiculaire au niveau, il faut que ce niveau reste horizontal jusqu'au contact de la lame. C'est le cas d'une lame d'acier poli plongée dans l'eau.

3° $f - 2f' < 0$. La résultante des forces horizontales est dirigée du côté de la lame. La molécule M est donc soumise à deux forces : l'une horizontale, $(2f' - f) \cos 45^\circ$, qui est dirigée suivant ME; et l'autre verticale, $g + f \cos 45^\circ$, qui est dirigée suivant MB. La résultante de ces deux forces se trouve dans l'angle BME; et, pour lui être normale, la surface du liquide devra former une courbe ascendante dans le voisinage de la lame qui, dans ce cas, est mouillée. C'est ce qu'exprime Clairaut en disant qu'un corps est mouillé quand la cohésion des molécules du liquide lève pour les autres est moindre que le double de leur cohésion pour le solide.

La discussion précédente peut donc se résumer ainsi :

$$\begin{aligned} f - 2f' > 0 & \dots \text{ménisque convexe.} \\ f - 2f' = 0 & \dots \text{ménisque horizontal, ou pas de ménisque.} \\ f - 2f' < 0 & \dots \text{ménisque concave.} \end{aligned}$$

Etant ainsi déterminées les conditions qui font varier la forme d'un niveau liquide dans un tube capillaire ou entre deux lames parallèles très-rapprochées, le problème général de la capillarité revient à calculer la pression exercée en un point quelconque de ce niveau. Considérons un vase V (fig. 4), cylindrique,

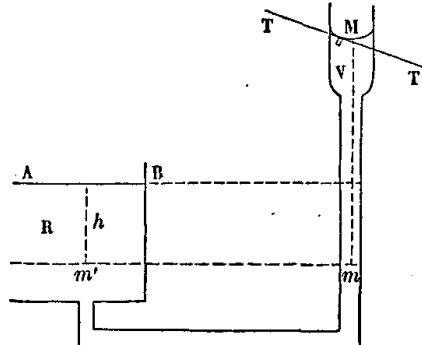


Fig. 4.

à section étroite, communiquant avec un réservoir R, très-large, de telle sorte que, si le liquide mouille les parois du vase, il y soit à un niveau plus élevé que dans le réservoir, où sa surface reste sensiblement horizontale. Soit M un point de la surface du ménisque. Prenons pour axes coordonnés trois droites rectangulaires, x, y, z , dont les deux premières soient situées dans le plan AB de la surface liquide dans le réservoir. Ici, puisque le liquide mouille, on a $f - 2f' < 0$. Si nous pouvions obtenir une relation entre x, y, z , cette relation serait l'équation de la surface du ménisque. Mais, pour l'objet que nous avons en vue, il nous suffira de rechercher de quelle manière varie z , lorsqu'on passe d'un point à un autre de la surface du ménisque. Concevons un petit cylindre, ayant pour base σ , l'élément de surface en M, et pour hauteur le rayon de la sphère d'attraction, et voyons quelle est sur ce cylindre l'action de la portion du ménisque située au-dessus du plan tangent TT. Chacune des molécules du ménisque agit sur chacune des molécules du cylindre, ce qui constitue autant d'actions élémentaires. Les composantes parallèles au plan de ces actions se détruisent deux à deux, et les composantes normales ont une somme que nous pouvons représenter par H, et qui est dirigée de dedans en dehors. Cette résultante H tend à faire sortir le cylindre.

Soit P la pression atmosphérique augmentée de l'attraction qu'exercent les molécules situées au-dessous du plan tangent TT. En définitive, le petit cylindre est soumis à la pression P - H, pression qui, en vertu du principe de Pascal, se transmet dans tous les sens avec la même intensité. m et m' étant deux points pris dans un même plan horizontal, l'un dans le vase V, et l'autre dans le réservoir R, à une distance h du niveau AB, et, par conséquent, à une distance $h + z$ du point M, m supporte une pression égale à

$$P - H + h + z;$$

m' supporte P + h . Or ces deux pressions sont égales. Donc, $H = z$.

Calculons H.

Considérons isolément le plan tangent TT avec le ménisque qui lui est superposé (fig. 5.)

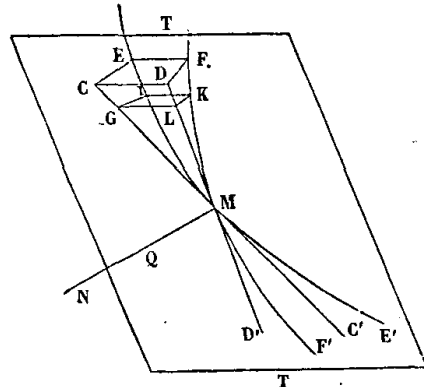


Fig. 5.

Menons dans ce plan deux droites CC', DD' faisant entre elles un angle $CMD = \varphi$ très-petit; par chacune de ces droites, et par la droite MN, normale au plan TT, faisons passer un plan. Nous aurons ainsi deux plans qui couperont le ménisque concave suivant les courbes EME', FMF', et qui comprendront entre eux une certaine portion du ménisque, formant comme un prisme CMDEF, dont la face EMF est convexe. Décomposons cette tranche de ménisque par des cylindres circulaires, ayant pour axe commun la normale MN, et dont les surfaces extérieures soient très-rapprochées les unes des autres. Ces surfaces, telles que CEFD, GIKL, intercepteront des éléments du ménisque. Soit CE = y , CM = x , CG = dx . La portion de ménisque interceptée peut être considérée comme un petit parallépipède rectangle ayant pour dimensions y, x, dx , et dont le volume est, par conséquent, $yxdx$. Mais les actions moléculaires s'exercent à des distances très-petites, et, dans ces limites, les courbes EME', FMF' se confondent avec leurs cercles osculateurs au point M. De plus, comme l'angle φ est très-petit, on peut supposer que ces courbes ont même rayon de courbure R. Alors (fig. 6) on

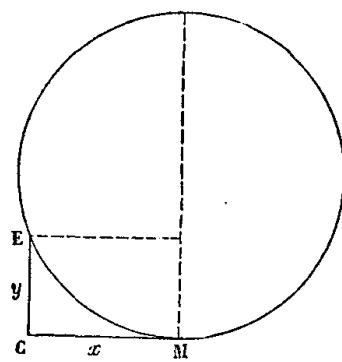


Fig. 6.

a $x^2 = y(2R - y)$; d'où, en négligeant y devant $2R$, ce qui est permis, parce que y est infiniment petit par rapport à $2R$,

$$y = \frac{x^2}{2R}.$$

Substituant cette valeur de y dans l'expression du volume du parallépipède élémentaire susmentionné, il vient

$\frac{x^2 dx}{2R}$, pour le volume élémentaire, et $\frac{x^2 \delta dx}{2R}$, pour la masse élémentaire, δ étant la densité. Pour avoir l'attraction qui s'exerce entre l'élément dont nous venons de calculer la masse, et un autre élément de masse μ , pris dans notre petit cylindre, et situé à une distance ρ de M, il faut (v. ATTRACTION) multiplier $\frac{x^2 \delta dx}{2R}$ par μ , et diviser par le carré de la distance, qui est $(x + \rho)^2$. On aurait ainsi l'action élémentaire, qui, comme on le voit, contient R en dénominateur. Il en sera de même pour la composante normale, car, pour l'obtenir, il suffira de multiplier par un cosinus, ce qui ne modifiera pas le dénominateur. Faisant donc la somme de toutes ces actions pour tous les éléments contenus dans la tranche du ménisque, et pour toutes les molécules du cylindre M, on pourra mettre $\frac{A}{R}$ en facteur commun, de sorte que l'action totale sera, comme les actions élémentaires, proportion-

nelle à $\frac{1}{R}$. Il en sera encore de même si on passe à la limite, c'est-à-dire si on suppose le nombre des éléments infiniment grand, et, par suite, chacun d'eux infiniment petit. Ainsi, C désignant une constante, l'action totale peut se représenter par $\frac{C}{R}$.

En particulier, considérons deux tranches perpendiculaires entre elles. Ret R' étant leurs rayons de courbure, la résultante des attractions qu'elles exercent sur le petit cylindre sera $C \left(\frac{1}{R} + \frac{1}{R'} \right)$. Mais on sait qu'en un point M d'une surface il y a deux sections normales

dont les rayons de courbure sont, l'un R, maximum, et l'autre R', minimum. Or, en vertu du théorème d'Euler, R et R' étant les rayons de courbure de deux sections normales quelconques,

$$\frac{1}{R} + \frac{1}{R'} = \frac{1}{R_1} + \frac{1}{R_2};$$

donc

$$C \left(\frac{1}{R} + \frac{1}{R'} \right) = C \left(\frac{1}{R_1} + \frac{1}{R_2} \right).$$

Pour deux autres tranches rectangulaires, on aurait

$$C' \left(\frac{1}{R_1} + \frac{1}{R_2} \right);$$

Pour deux autres,

$$C'' \left(\frac{1}{R_1} + \frac{1}{R_2} \right), \text{ etc.}$$

Donc, l'attraction de tout le ménisque est

$$K^3 \left(\frac{1}{R_1} + \frac{1}{R_2} \right),$$

K^3 étant une constante qui se détermine par l'expérience, et qui varie avec les corps mis en présence.

La valeur que nous venons de trouver est celle de H. Et, comme nous avons vu que $H = z$, il vient

$$z = K^3 \left(\frac{1}{R_1} + \frac{1}{R_2} \right),$$

expression connue sous le nom de *formule de Laplace*.

Mêmes calculs et même résultat, dans le cas où le liquide ne mouille pas; seulement il y a dépression du niveau du ménisque.

Dans un tube cylindrique, de dimension capillaire, le ménisque a la forme d'une calotte sphérique; tous les rayons de courbure sont alors égaux, et la formule de Laplace devient

$$z = \frac{2K^3}{R}.$$

Si un tube de même substance, mais d'un rayon différent R', était plongé dans le même liquide, on aurait

$$z' = \frac{2K^3}{R'}, \text{ d'où } \frac{z}{z'} = \frac{R'}{R}.$$

Donc, les hauteurs d'un même liquide dans des tubes de même substance, mais de diamètres inégaux, sont en raison inverse des rayons de ces tubes.

Dans le cas de deux lames parallèles, assez rapprochées pour que la surface du liquide forme un demi-cylindre à section circulaire, le rayon de courbure maximum devient infini,

et l'on a $z = \frac{K^3}{R}$, ce qui représente une hauteur moitié de celle qui se ferait dans un tube cylindrique dont le diamètre égale la distance des lames. Donc, entre deux lames parallèles, la différence des niveaux est moitié de celle qui se produirait dans un tube dont le diamètre est égal à leur écartement. De plus, les deux mêmes lames étant plus ou moins rapprochées dans le même liquide, on aurait

$$z' = \frac{K^3}{R'}, \text{ d'où } \frac{z}{z'} = \frac{R'}{R}.$$

Donc, entre deux lames les hauteurs sont en raison inverse des distances de ces lames.

Telles sont les trois lois de la capillarité.

— IV. VÉRIFICATIONS. Il n'est pas difficile d'imaginer comment ces trois lois ont pu être vérifiées expérimentalement. Il y faut toutefois une main habile et de grandes précautions. Pour vérifier la première loi, Gay-Lussac prenait plusieurs tubes, inégaux de diamètre, mais parfaitement calibrés; il les lavait d'abord à l'acide sulfurique concentré, les rinçait ensuite à l'eau distillée, puis avec le liquide dans lequel ils devaient finalement être plongés. Pour en connaître le diamètre, il y introduisait une colonne de mercure de longueur l , de densité d , et de poids p ; r étant le rayon du tube, ou de la colonne de mercure, on a

$$\pi r^2 dl = p, \text{ d'où } r = \sqrt{\frac{p}{\pi dl}}.$$

Les tubes étaient ensuite plongés dans le liquide que l'on voulait essayer. Un cathétomètre, placé à distance, servait à viser alternativement les sommets des colonnes soulevées ou abaissées dans l'intérieur de chaque tube, et le niveau du liquide environnant. Les résultats furent trouvés conformes à la loi, tant que les diamètres des tubes ne dépassaient pas 0 m. 002.

Les deux autres lois se vérifiaient d'une manière analogue. Dans le cas où le liquide est compris entre deux lames de verre qui se coupent, Hauksbée a démontré que la trace du liquide soulevé le long de la paroi interne de chaque lame forme une branche d'hyperbole équilatère, dont les asymptotes sont Oy et Oz, ou Oy et Oz (fig. 7), c'est-à-dire, d'une part, l'intersection verticale des deux plans, et, d'autre part, le niveau du liquide extérieur contre une des lames. Pour nous rendre compte de cette particularité, imaginons que l'angle dièdre formé par les deux lames soit partagé en deux parties égales par un plan, dont la trace sur le liquide est Oz. Concevons, en

autre, que l'on mène une infinité de plans verticaux perpendiculaires au plan bissecteur dont nous venons de parler. Ces derniers plans

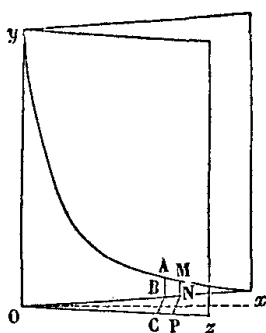


Fig. 7.

rencontreront les deux lames suivant des droites verticales, qui pourront être considérées comme autant de lames infiniment petites, parallèles deux à deux, et à l'égard desquelles les phénomènes capillaires se comporteront conformément à la troisième loi. Maintenant, les droites rectangulaires Oz et Oy étant choisies pour axes des coordonnées, considérons deux points, A, M, de l'une des courbes formées le long de chaque face par le liquide soulevé. Soient BC et NP les distances des lames correspondantes aux points A et M. D'après la troisième loi, on a

$$\frac{BA}{MN} = \frac{NP}{BC}$$

D'autre part, dans les triangles semblables ONP, OAB, on a

$$\frac{NO}{BO} = \frac{NP}{BC}$$

donc

$$\frac{BA}{MN} = \frac{NO}{BO}$$

Si, dans cette relation, nous posons AO = 1, AC sera représenté par y'. Alors MN et NO représentent les coordonnées du point M, et l'on a ainsi

$$\frac{y'}{y} = \frac{x}{1}, \text{ d'où } y' = xy,$$

équation qui représente une hyperbole équilatère ayant pour asymptotes les axes Oz, Oy.

— V. DE QUELQUES PHÉNOMÈNES DUS À LA CAPILLARITÉ. Imbibition complète des corps poreux dont une partie seulement est mouillée. Humidité constante du sol, à quelques centimètres de profondeur, entretenue par l'ascension de l'eau qui a pénétré pendant les pluies. Ascension des liquides gras dans les mèches allumées. Un vase peut être plus que plein de mercure sans déborder. Le liquide qui dépasse les bords horizontaux du vase forme alors une sorte de ménisque convexe, qui est retenu par l'attraction du liquide intérieur. Un tube capillaire étant plongé verticalement dans un liquide, si on le soulève, en fermant l'ouverture supérieure avec le doigt pour empêcher l'écoulement, on voit, quand ensuite on retire le doigt, que la colonne de liquide restée est double de ce qu'elle était avant le soulèvement du tube. Tant que le tube est plongé dans le liquide, la hauteur de la colonne soulevée dépend de la différence qui existe entre l'attraction du liquide sous-jacent et l'attraction du verre; mais, dès que le tube est retiré du liquide, l'attraction de ce dernier devient nulle et ne s'oppose plus, par conséquent, à l'attraction de la substance du tube.

Si, dans un tube capillaire conique, maintenu horizontalement (fig. 8), on introduit une pe-

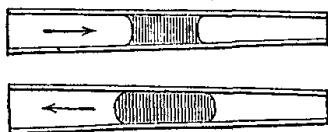


Fig. 8.

tite colonne de liquide qui le mouille, cette colonne, qui est terminée par deux ménisques concaves, se dirige vers l'extrémité la plus étroite. Elle se dirigerait, au contraire, vers l'extrémité la plus large, si le liquide ne mouillait pas le tube. En effet, la colonne liquide doit, dans son mouvement, obéir à la plus forte attraction. Or, l'attraction étant, en chaque point du liquide, en raison inverse du carré de sa distance à la paroi du tube, elle se trouvera toujours plus forte dans la partie étroite que dans la partie la plus large. Seulement, si le liquide mouille les parois, l'attraction est dirigée de dedans en dehors, et, par conséquent, elle pousse le liquide vers l'extrémité la plus étroite; si, au contraire, le liquide ne mouille pas, et se termine par des ménisques convexes, l'attraction est dirigée de dehors en dedans, et, à des lors, pour effet de pousser le liquide vers l'extrémité la plus large.

D'après tout ce qui précède, on doit s'attendre à ce qu'un solide et un liquide ne puissent se toucher sans que la surface mobile du liquide éprouve, dans le voisinage du solide, une déformation plus ou moins marquée. Cette

déformation est cause, dans certains cas, qu'autour d'un corps plongé il se déplace un poids de liquide supérieur à celui du corps, ce qui, contre toute attente, l'empêche de s'enfoncer. Tout le monde a vu de certains insectes qui ont la faculté de pouvoir courir sur l'eau, sans s'y enfoncer : c'est que leurs pattes sont enduites d'une substance grasse qui les empêche d'être mouillées; autour d'elles, il se forme des ménisques d'un volume considérable, qui déplacent assez d'eau pour que le poids de l'insecte s'en trouve annulé.

Citons encore quelques exemples d'attraction et de répulsion de corps légers, expliqués par la capillarité.

Deux balles de liège, posées sur l'eau et mouillées, se précipitent l'une vers l'autre dès qu'elles se trouvent à une distance assez petite pour que les ménisques soulevés se joignent.

Si les deux balles ne sont pas mouillées, par exemple, des balles de cire sur de l'eau, il y a également attraction.

Mais (fig. 9), si l'une des balles se mouille,



Fig. 9.

tandis que l'autre ne se mouille pas, elles se repoussent, lorsqu'elles arrivent à la distance capillaire. C'est ainsi que l'on a quelquefois de la peine à atteindre, avec le doigt, un grain de poussière qui nage dans de l'eau; la poussière, qui est mouillée, fuit le doigt qu'un suintement gras protège pendant quelque temps contre le contact du liquide. Par une raison toute contraire, on a bientôt fait de retirer un cheveu.

Lorsqu'un disque solide est posé sur la surface d'un liquide, il faut, pour le soulever verticalement, un effort plus considérable que s'il était libre. Cet effort, que l'on peut évaluer au moyen d'une balance, est dû à l'attraction mutuelle du solide et du liquide.

Nous avons, dans les indications qui précèdent, négligé de tenir compte de l'influence de la température, influence qui est très-réelle, que d'éminents physiologistes ont étudiée, mais sur les résultats de laquelle ils n'ont encore pu se mettre d'accord.

La capillarité étant une cause du mouvement, on ne doit pas s'étonner de la voir engendrer de la chaleur et de l'électricité. M. Pouillet a le premier constaté que, si l'on plonge un thermomètre très-sensible dans une poudre fine, au moment où cette poudre est mouillée il y a production de chaleur; le thermomètre monte quelquefois de un demi-degré. Il s'arrête dès que la poudre est complètement imbibée. Toute cause de chaleur est en même temps une cause d'électricité. Cependant, en ce qui concerne la capillarité, les expériences par lesquelles on a tenté de mettre en évidence son aptitude à produire des courants électriques sont encore entourées de trop d'incertitude pour qu'il soit permis d'en tirer une conclusion définitive.

CAPILLATION s. f. (ka-pil-la-si-on — du lat. *capillus*, cheveu). Chir. Fente au crâne.

CAPILLATURE s. f. (ka-pil-la-tu-re — du lat. *capillus*, cheveu). Syn. de **CAPILLAMENT**.

CAPILLICULTURE s. f. (ka-pil-li-kul-tu-re — du latin *capillus*, cheveu, et de *culture*). Néol. Entretien des cheveux.

CAPILLIFOLIÉ, ÉE adj. (ka-pil-li-fol-li-é — du latin *capillus*, cheveu; *folium*, feuille). Bot. Qui a des feuilles déliées comme des cheveux.

CAPILLIFORME adj. (ka-pil-li-for-me — du lat. *capillus*, cheveu, et de *forme*). Hist. nat. Qui a la forme d'un cheveu.

CAPILLINE s. f. (ka-pil-li-ne — dimin. du lat. *capillus*, cheveu). Bot. Nom vulgaire de quelques champignons du genre *trichie*.

CAPILLITION s. m. (ka-pil-li-si-on — du lat. *capillitium*, chevelure). Bot. Tissu filamenteux qu'on observe dans les champignons des genres *lycopodon*, *trichie*, etc., quand le périodon est déchiré : *Le CAPILLITION est composé de filaments bruns ou noirs.* (Léveillé.)

CAPILOTADE s. f. (ka-pi-lo-ta-de. — Étym. doute. Quelques-uns disent du lat. *capo*, chapon, ou du gr. *kapuria*, gâteau; peut-être de *capillus*, cheveu, parce que les morceaux de viande se trouvent presque réduits en filaments). Art culin. Ragout d'abattis de volaille ou de morceaux de viande déjà cuits : *Voilà un plat que j'ai travaillé : c'est tout bonnement une CAPILOTADE de volaille.* (Scribe.)

— Fig. Gâchis, chose mêlée et sans ordre : *Il citera sans peine vingt arrêts de la cour de cassation, et trouvera même moyen de larder de latin cette CAPILOTADE de paroles.* (L. Huart.)

— Fam. *Mettre en capilotade*. Mettre en piteux état, déchirer en paroles ou en action : *Il l'abîma de coups de poing; il le mit EN CAPILOTADE. Si j'étais en furie, je vous METTRAIS tous deux EN CAPILOTADE.* (Auteur du *Francion*.) *Se mettre en capilotade*, S'éreindre.

ter, se donner beaucoup de mal : *Elle SE METTAIT elle-même EN CAPILOTADE, afin de se donner aux yeux du candide écrivain un air d'innocence.* (Balz.)

— Littér. Recueil de vingt-six chansons qui commencent chacune par une lettre différente de l'alphabet. On dit aussi **ALPHABET DE CHANSONS**.

CAPILUPI (Camille), écrivain italien, né à Mantoue, mort vers la fin du xvi^e siècle. Il est surtout connu par une relation curieuse du massacre de la Saint-Barthélemy (*le Stragème de Charles IX contre les Huguenots*, en italien, Rome, 1572), écrite d'après des correspondances officielles, sous l'inspiration du cardinal de Lorraine, qui chercha ensuite à en arrêter la circulation. L'auteur croit faire beaucoup d'honneur à la cour de France en cherchant à établir que cette horrible exécution, pour laquelle il n'a pas assez d'éloges, avait été longuement préméditée. Il a paru en 1574 une traduction française de cet écrit, reproduit dans les *Archives curieuses de l'histoire de France*.

CAPILUPI (Lelio), frère du précédent, né à Mantoue en 1498, mort en 1560. Il eut l'idée bizarre de rapprocher des vers et des fragments de vers de Virgile pour composer des centons sur divers sujets auxquels les circonstances pouvaient donner de l'intérêt. L'un de ces centons se rapporte aux moines, un autre aux femmes, un troisième à la syphilis. — Deux frères et un neveu de Lelio Capilupi composèrent aussi des centons du même genre, et tous ces morceaux ont été publiés ensemble sous le titre de *Capiluporum carmina et centones* (Rome, 1590).

CAPIOGLAN s. m. (ka-pi-o-glan). Valet chez les Turcs.

CAPION s. m. (ka-pi-on). Mar. Dans le Levant, Etrave et étambot : **CAPION** de proue. **CAPION** de poupe. *De capion à capion*, De l'étrave à l'étambot, d'un bout à l'autre du navire : *Ce bateau a 20 m. DE CAPION À CAPION.*

CAPIOU s. m. (ka-pi-ou). Suc vénéneux de manioc, appelé aussi **CABIOU**.

CAPIR (SE) v. pr. (ka-pir). Ancienne forme du mot **SE TAPIR**.

CAPIROTADE s. f. (ka-pi-ro-ta-de). Forme ancienne du mot **CAPILOTADE**.

CAPISCOL s. m. (ka-pi-skol — du lat. *caput*, tête, chef; *schola*, école). Autrefois, et encore aujourd'hui dans certains diocèses, Chef ou doyen d'un chapitre de chanoines.

— Encycl. Le mot *capiscol* est, comme nous venons de le dire, dérivé de deux mots latins, *caput*, chef, et *schola*, école. Pour en bien comprendre le sens, il faut savoir que le mot *schola* est plus d'une fois employé, dans le langage ecclésiastique, pour désigner une réunion de subordonnés. C'est ainsi que, dans le cérémoniaire romain, les ecclésiastiques qui accompagnent l'évêque dans ses fonctions prennent le nom de *schola*, école. Dans ce sens, le *capiscol* est, lui aussi, le chef d'une école, c'est-à-dire du chœur des chœurs. Sa dignité est en effet analogue à celle du chantre qui, dans d'autres églises, préside au chœur. Il y a des *capiscols* dans plusieurs églises cathédrales ou collégiales de Provence et du Languedoc.

CAPISTRANO ou **CAPISTRAN** (Jean DE), prédicateur franciscain, né à Capistrano, dans les Abruzzes, en 1385, mort en Carinthie en 1456. Il fut employé dans diverses missions pour la conversion des hérétiques, convertit beaucoup de Hussites en Bohême, prêcha une croisade contre les Turcs, et conduisit à Jean Huniade 40,000 chrétiens, qui contribuèrent à la défense de Belgrade (1456). Il fut canonisé en 1742. Capistrano a laissé plusieurs ouvrages, entre autres : *De papa et concilio sive Ecclesie autoritate* (Venise, 1580); *Speculum clericorum* (Venise, 1580), etc.

CAPISTRATE adj. (ka-pi-strate — lat. *capistratus*, muselé). Zool. Se dit des animaux qui ont autour du museau ou du bec, près des coins de la bouche, une bande colorée imitant une muselière.

— s. m. Mamm. Nom d'une espèce d'écureuil.

— Ornith. Nom d'une espèce de colombe.

CAPISTRATION s. f. (ka-pi-strati-on). Chir. Syn. peu usité de **PHYMOSIS**.

— Signifie aussi rigidité de la mâchoire.

CAPISTRE s. m. (ka-pi-stre — lat. *capistrum*, muselière). Chir. Bandage plus souvent appelé **chevêtre**.

— Ornith. Partie de la face qui entoure le bec des oiseaux.

CAPISTRÉ, ÉE adj. (ka-pi-stré — rad. *capistre*). Chir. Qui a la mâchoire rigide.

CAPISUCCHI-PAOLO, famille italienne d'où sont sortis plusieurs personnages importants : GIOVANNI-ANTONIO, évêque de Lando et cardinal, mort en 1569. — CAMILLE, marquis de Puy-Catin, né à Rome en 1537, se distingua à la bataille de Lépante, puis dans les guerres de Flandre, et commanda les troupes du pape Grégoire XIII dans la guerre de Rodolphe II contre les Turcs. Il mourut en 1597 en Hongrie. — BLAISE, marquis de Monterio, frère du précédent, servit sous Paul Sforza contre les protestants de France, puis dans les Pays-Bas sous le duc de Parme, et fut enfin nommé

par Clément VIII pour commander dans le comtat Venaissin. Il mourut à Florence en 1613. — PAOLO, cardinal. Voir l'article suivant. — RAIMONDO-CAMILLO, né à Rome en 1616, mort en 1691, fut aussi cardinal et auteur de divers traités de théologie. Nous citerons notamment : *Controversiæ theologice, scholasticæ, morales, etc.* (Rome, 1670, in-fol.).

CAPISUCCHI (Paolo), prélat romain, né en 1579, mort en 1639. Chargé par Clément VII de prononcer sur l'appel de Catherine d'Aragon, dont les cardinaux Campeggi avaient autorisé la répudiation par Henri VIII (1528), il retint l'affaire pendant trois ans, espérant que ce prince abandonnerait sa demande, et il se prononça ensuite contre le divorce. On sait que le monarque anglais ne se soumit pas à cette décision. Capisucchi fut encore employé par Paul III à des négociations importantes.

CAPITAINAGE s. m. (ka-pi-tè-na-je — rad. *capitaine*). Anc. cout. Droit supporté par les terriers du roi, en sus du cens.

CAPITAINAT s. m. (ka-pi-tè-na — rad. *capitaine*). Néol. Grade et fonctions du capitaine : *En général, les officiers s'arrêtent au CAPITAINAT comme à leurs colonnes d'Hercule.*

CAPITAINE s. m. (ka-pi-tè-ne — du lat. *caput*, tête. On a dit autrefois **CAPITAIN**). En général, militaire d'un haut grade : *Un illustre CAPITAINE. Un vaillant CAPITAINE. Un grand CAPITAINE. Alexandre, Amibai, César et Napoléon 1^{er} sont les plus grands CAPITAINE de l'histoire. Sous lui se sont formés tant de renommés CAPITAINE, que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs militaires.* (Boss.) *Si les Français peuvent tout, c'est que le roi est partout leur CAPITAINE.* (Boss.) *Les grands CAPITAINE écrivent leurs actions avec simplicité, parce qu'ils sont plus glorieux de ce qu'ils ont fait que de ce qu'ils ont dit.* (Montesq.) *Les CAPITAINE chrétiens doivent avoir le cœur doux et charitable, lors même que leurs mains sont sanglantes.* (Fléch.) *Le CAPITAINE n'est pas accompli, s'il ne renferme en soi l'homme de bien et l'homme sage.* (Fléch.) *Excepté cinq ou six génies à part, tous les grands CAPITAINE ont été de pauvres gens.* (Chateaub.) *On accepte bien un grand CAPITAINE pour historien de ses propres actions, pourquoi un grand écrivain ne serait-il pas quelquefois le meilleur commentateur de ses œuvres?* (A. Carrel.) *La plupart des grands CAPITAINE ont été des maris indifférents ou peu fidèles.* (Valéry.)

Joignez à vos vertus celles d'un capitaine.

CORRECTION.

— Chef de bande : **CAPITAINE** de voleurs.

— Fam. Mot ironique équivalant à **Scieur** :

Capitaine renard allait de compagnie Avec son ami bouc, des plus haut encornés.

LA FONTAINE.

— Art milit. Officier qui commande une compagnie, un escadron ou une batterie : **CAPITAINE** de cavalerie, d'infanterie, d'artillerie. **CAPITAINE** de dragons, de chasseurs, de husards. *C'est le CAPITAINE dont je vous ai parlé; il est nécessaire que vous sachiez à quoi vous en tenir sur son compte.* (N. Lemercier.) *Le titre officiel de CAPITAINE date, en France, de 1355.* (Bouillet.) *Capitaine en premier, Capitaine en second*, Titres que portent les capitaines dans les compagnies qui en ont deux. *Capitaine de recrutement*, Officier qui veille, dans un département, à l'exécution des lois sur le recrutement militaire. *Capitaine conducteur*, Capitaine qui commandait le train, au commencement du xvi^e siècle. *Capitaine rapporteur*, Capitaine employé temporairement pour exercer le ministère public près d'un conseil de guerre permanent : *Les CAPITAINE rapporteurs ont succédé aux accusateurs militaires, de même que ces derniers avaient remplacé les commissaires auditeurs.* *Capitaine adjoint*, Capitaine qui faisait partie de l'état-major général : *La création des CAPITAINE ADJOINTS ne date que du 1^{er} juin 1791; leurs fonctions étaient les mêmes que celles des capitaines du corps d'état-major actuel, qui les ont remplacés.* *Capitaine des gardes*, Celui qui commandait une compagnie des gardes du roi. *Capitaine aux gardes*, Chef de compagnie dans le régiment des gardes françaises. *Capitaine lieutenant*, Celui qui avait le commandement effectif d'une compagnie nominativement commandée par le roi, ou la reine, ou un autre grand personnage. Sous François 1^{er}, on donnait le même titre à certains officiers de la maison du roi. *Capitaine des charrois*, Ancien employé militaire qui était chargé du service des transports. *Capitaine général des charrois*, Officier supérieur, qui avait sous ses ordres tous les capitaines des charrois. *Capitaine des mulets*, Capitaine de charrois qui avait sous ses ordres une brigade de cinquante mulets. *Capitaine général des vivres*, Ancien officier général qui était chargé du service des munitions de bouche. *Capitaine de guides*, Chef qu'on mettait autrefois à la tête d'une cinquantaine de paysans à pied ou à cheval, appelés *guides d'armée*. *Le CAPITAINE de GUIDES devait naturellement connaître parfaitement le pays; il prenait les ordres du maréchal de camp, et l'accompagnait dans ses reconnaissances le maréchal des logis de l'armée.* *Capitaine général des guides des camps et armées du roi*, Officier qui se tenait à l'une des portières du carrosse du roi. Il était porté

sur les états du roi pour 2,000 livres de gages ordinaires, plus 300 livres par mois, et 600 livres d'extraordinaire dans les voyages. Il avait en outre bouche à cour au serdeau du roi, avec les gentilshommes servants; mais, cette table ayant été supprimée le 17 août 1780, il fut attribué au capitaine général des guides 5 livres par jour pour en tenir lieu. *Le capitaine général*, Autrefois, en France, Chef militaire supérieur d'une colonie, et, en Espagne, Officier dont le grade répond à celui de nos généraux de division : *Le capitaine général est commandement chargé du gouvernement d'une province, qui prend alors le nom de capitainerie.* (De Chesnel.)

— Fonctions diverses. Gouverneur d'une résidence royale : *Le capitaine de Saint-Germain*. Inus. On dit aujourd'hui gouverneur. *Titre* que prirent les premiers magistrats des républiques italiennes au xiii^e siècle. *Le capitaine du peuple*, Sorte de dictateur créé à Gènes en 1257, et supprimé cinq ans plus tard. *Le capitaine de la liberté du peuple*, Titre donné à plusieurs dictateurs de la république de Gènes. *Le capitaine et conservateur du peuple*, Titre que les Florentins donnèrent, en 1342, à Gauthier de Brienne, duc d'Athènes. *Le capitaine et conservateur de la garde du roi de France*, Titre que prit Bocanegra à Gènes, en 1400, après l'expulsion du gouverneur français. *Le capitaine d'armes*, Officier du roi qui était chargé de la défense des bourgeois contre les seigneurs. *Le capitaine de ville*, Officier qui, sous Philippe V, commandait les troupes chargées du maintien de l'ordre dans une place de guerre. *Le capitaine de l'équipage des mulets du roi*, Officier chargé, sous les ordres du grand chambellan, de commander les muletiers à la livrée du roi, auxquels étaient confiés les lits, tapisseries de chambre, coffres de la chambre et de la garde-robe, le tout escorté par des cent-suisses : *Le capitaine de l'équipage des mulets du roi jouissait des privilèges ordinaires des commensaux.* *Le capitaine des chasses ou de la touderie*, Officier chargé de la surintendance des chasses dans une étendue de territoire déterminée, qu'on appelait sa capitainerie. *Le capitaine des petits chiens de la chambre du roi*, Officier commensal de la maison des anciens rois de France, qui gardait les chiens dont le roi se servait pour chasser, comme chiens couchants et chiens à tirer en volant : *Le pâtissier du roi devait fournir au capitaine des petits chiens sept biscuits cuits par jour pour la nourriture de ses chiens.* *Le capitaine des petits chiens touchait 1,446 livres de gages, et 200 livres pour ses frais de justaucorps.* *Le capitaine des levrettes de la chambre du roi*, Officier jouissant des privilèges ordinaires des commensaux, qui était sous les ordres du grand chambellan, et touchait 2,400 livres de gages. *Le capitaine chef du premier vol pour milan*, Officier de la fauconnerie, qui était placé sous les ordres du grand fauconnier de France, et devait appartenir à la noblesse, suivant arrêt du conseil d'Etat du 15 mai 1778. *Le capitaine chef du second vol pour milan*, du premier vol pour héron, du premier et du second vol pour corneille, du vol pour les champs, du vol pour rivière, du vol pour pie, du vol pour lièvre, Officiers de la fauconnerie jouissant des privilèges des commensaux, et qui devaient être de condition noble. *Le capitaine général des toiles de chasse et du vautreil*, Officier commensal de la maison du roi, qui présentait au monarque, lorsqu'il était à la chasse au sanglier, l'épée ou le dard pour tuer la bête. Il avait le droit d'aller ou d'envoyer prendre dans tous les bois ou forêts du royaume, à l'aide de ses toiles, les animaux destinés à peupler les parcs des maisons royales. Il prêtait serment de fidélité entre les mains du roi, et était porté sur les états pour une somme annuelle de 23,999 livres 12 sous pour ses gages et l'entretien du vautreil.

— Mar. Officier de marine qui commande un navire de guerre : *CAPITAINE DE VAISSEAU, de frégate, de corvette.* *Le capitaine se fit sauter pour ne pas se rendre.* *Le capitaine de vaisseau occupe le grade intermédiaire entre celui de capitaine de frégate et celui de contre-amiral; ce grade correspond à celui de colonel dans l'armée de terre.* *Le capitaine de frégate occupe le grade intermédiaire entre celui de lieutenant de vaisseau et celui de capitaine de vaisseau; ce grade correspond à celui de lieutenant-colonel dans l'armée de terre.* *Le capitaine de frégate remplit les fonctions de second sur les bâtiments commandés par des capitaines de vaisseau.*

Ayez l'œil au bossoir,
Car la nuit sera sombre,
Et l'on a vu dans l'ombre
Le capitaine noir. V. Hugo.

« Marin qui commande un navire marchand : *Un comédien s'appelle artiste, un chanteur, virtuose, un patron s'appelle capitaine.* (V. Hugo.) *Le capitaine est maître après Dieu sur son bord, une fois qu'il est en mer, et tous les rangs sociaux s'effacent devant son autorité discrétionnaire.* (Lecomte.)

Un capitaine de navire,
Fort brave homme, mais peu prudent,
Se mit en mer, malgré le vent. FLORIAN.

« *Capitaine de pavillon*, Capitaine du vaisseau qui porte le pavillon d'un officier supérieur. *Capitaine de prise*, Officier détaché pour commander un navire pris sur l'ennemi.

« *Capitaine du port*, Officier préposé au commandement d'un port, à la police, à l'amarrage des navires qui s'y trouvent. *Le capitaine au long cours*, Capitaine reconnu apte pour les plus longs voyages. *Le capitaine au cabotage*, Capitaine autorisé pour la navigation côtière, ou sur des points déterminés. *Le capitaine d'armes*, Sous-officier de navire chargé de la police du bord.

— Ornith. Nom vulgaire d'un oiseau du genre gros-bec.

— Ichthyol. Nom de certains poissons du genre labre, dans les colonies françaises et en Amérique : *Le capitaine est vulgairement nommé grand pourreau.* (A. Guichenot.) On donne aussi ce nom à plusieurs poissons des genres éremophile, espadon et spare.

— Moll. Nom vulgaire de deux coquilles des genres cône et came.

— Syn. *Capitaine, commandant, général.* *Le capitaine* est un chef militaire qui a vu bien des batailles, qui a acquis dans une longue pratique le talent de combattre. *Le commandant* est simplement celui qui commande, sans égard au talent ni au courage. *Général* se rapporte au grade, ou bien il suppose le génie du commandement : *Condé montra les talents d'un grand général dès sa première affaire.*

— Encycl. Art milit. Les insignes de *capitaine* sont, dans les corps où l'on porte des épaulettes, deux épaulettes à franges et l'ordres simples, de la couleur des boutons; dans les corps où les galons sont les insignes du grade, trois galons d'or ou d'argent, suivant la couleur des boutons.

L'importance du grade de *capitaine* n'est pas toujours restée la même. « A l'époque où l'armée n'avait d'autres fractions que les compagnies, les attributions et les prérogatives des capitaines étaient telles, que les plus grands seigneurs du royaume briguaient la faveur d'occuper ce grade, tandis que, actuellement, il n'est plus que le septième dans la hiérarchie militaire. » (Le comte de Chesnel.) « Une étude curieuse consisterait à analyser les causes qui ont produit, dans l'armée la décroissance progressive du grade d'abord si éminent de *capitaine*, et si différent aujourd'hui de ce qu'il était quand ce chef avait le premier rang à l'armée, y exerçait la haute justice et était revêtu du droit de vie et de mort. » (Gén. Bardin.) Mais cette étude nous entraînerait trop loin, et nous nous contenterons de donner, dans les développements qui vont suivre, les noms et les fonctions des capitaines, qui ont existé autrefois, et qui n'existent plus de nos jours, au moins dans l'armée française.

Prenons d'abord le *capitaine* en France, et, tout en mentionnant qu'il y avait déjà des *capitaines d'hommes d'armes* sous Charles V, que François I^{er} était *capitaine* de la garde royale, etc., etc., étudions les fonctions de nos capitaines actuels. Tous les corps actifs ont des officiers du grade de *capitaine*; ainsi, suivant l'arme, on trouve les *capitaines d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, du génie, de la gendarmerie et d'état-major.*

Les *capitaines d'état-major* et de *gendarmerie* ont des attributions spéciales, qui sont suffisamment étudiées aux mots *ÉTAT-MAJOR* et *GENDARMERIE*. Les *capitaines d'artillerie et du génie* remplissent aussi des missions spéciales, dans les arsenaux, écoles, forges, fonderies, poudreries, etc. Ces missions sont indiquées à d'autres articles. Nous prendrons le *capitaine* au régiment, de quelque corps qu'il soit, le *capitaine* commandant sa compagnie, son escadron ou sa batterie. Les commandants de compagnie, escadron ou batterie, sont chargés, sous la surveillance et l'autorité du conseil d'administration et du major, de tous les détails et de toutes les écritures ayant trait à l'administration de la troupe placée directement sous leurs ordres; les sergents-majors, maréchaux des logis chefs et les fourriers tiennent les écritures, dont l'exactitude reste tout entière sous la responsabilité du *capitaine*. C'est aux *capitaines* qu'incombe le soin de veiller incessamment à l'intérêt du soldat et de s'attacher à prévenir tout ce qui pourrait avoir pour effet d'ôber les masses individuelles. Ils jugent d'eux-mêmes, ou après avoir pris l'avis des officiers sous leurs ordres (sauf le recours des parties intéressées au major et au conseil), quelles réparations d'armes ou d'effets détériorés doivent être mises à la charge des hommes qui en sont détenteurs. Les commandants de compagnie, escadron ou batterie sont responsables des fonds, effets et fournitures quelconques, dont ils donnent quittance ou récépissé, et des distributions de toute nature, effectuées en excédant des droits réels, d'après les situations qu'ils ont certifiées.

Dans les régiments actuels, outre les *capitaines* ayant le commandement d'une fraction de corps, il en est encore dont les fonctions sont hors rang ou purement administratives. Ce sont :

1^o *L'adjutant-major* ou le *capitaine adjutant-major*, officier du grade de *capitaine*, comme l'indique son titre, faisant partie de l'état-major du corps. Dans l'infanterie, les *adjutants-majors* sont chargés de tous les détails du service, ainsi que de l'instruction théorique et pratique des sous-officiers et caporaux de leur bataillon (il y a un *adjutant-major* par bataillon); mais ils demeurent étrangers à la police intérieure et à l'admini-

nistration des compagnies. Dans la cavalerie, ils s'occupent des détails de la police générale et du service commun à tous les escadrons, mais ils restent étrangers à leur police intérieure et à leur administration;

2^o *Le capitaine trésorier*, chargé de toutes les écritures qui concernent la comptabilité et les deniers; c'est lui qui rédige la correspondance du conseil, excepté celle qui a rapport à l'habillement. C'est l'archiviste du corps, et, comme tel, il est dépositaire de tous les registres et pièces quelconques conservés à titre de renseignements, ainsi que du *journal militaire*. Il est dépositaire du timbre du conseil, du livret de soldé. Il fait toutes les recettes. Dans les escadrons ou bataillons formant corps, on nomme aux fonctions de trésoriers des lieutenants ou des sous-lieutenants;

3^o *Le capitaine d'habillement*, qui est préposé à l'équipement des troupes, et qui a dans son service des devoirs analogues à ceux du *capitaine trésorier*;

4^o *Le capitaine de recrutement*, qui préside au recrutement;

5^o *Le capitaine de remonte*, qui a pour mission l'achat des chevaux.

Nul ne peut être nommé *capitaine* s'il n'a au moins deux ans de grade comme lieutenant; l'avancement au grade de *capitaine* a lieu de deux manières : à l'ancienneté et au choix, et ce grade est dévolu, dans chaque corps, aux lieutenants qui en font partie, sauf la part réservée à la non-activité, ou encore à l'ancienneté et au choix sur toute l'arme, en cas de formation.

En temps de paix, les deux tiers des grades de *capitaine* sont donnés à l'ancienneté :

1^o Dans l'infanterie et dans la cavalerie, parmi les lieutenants de chaque régiment;

2^o Dans les bataillons de chasseurs, qui sont considérés comme ne formant qu'un corps, sur la totalité des lieutenants. Par ailleurs règle est observée, pour la même raison, dans les bataillons d'infanterie légère d'Afrique;

3^o Dans le corps d'état-major, sur la totalité des lieutenants du corps;

4^o Dans l'artillerie et dans le génie, parmi les officiers susceptibles de concourir entre eux, en temps de guerre, la moitié seulement des grades de *capitaine* est donnée à l'ancienneté.

Les adjutants-majors, instructeurs, trésoriers et officiers d'habillement, sont choisis parmi les *capitaines* portés sur la liste d'aptitude à l'emploi; ils ne peuvent être pris parmi les lieutenants qu'à défaut de *capitaines*.

Les *capitaines d'état-major*, du génie ou de l'infanterie, sont partagés en deux classes; la première est composée de la moitié du nombre total des officiers de ce grade.

Les *capitaines de cavalerie* forment aussi deux classes, dont la première comprend les *capitaines* appelés *capitaines commandants*; ceux-ci obtiennent par ancienneté cet avancement, qui roule sur chaque régiment. Dans l'artillerie, l'avancement roule sur tous les *capitaines* en second de l'arme, quelles que soient du reste leurs fonctions.

— *Capitaine général*. Grade, charge dont les attributions ont souvent varié. Notre histoire mentionne bon nombre de *capitaines généraux*. Ces *capitaines* n'avaient aucun rapport avec nos *capitaines* actuels, comme autorité; c'étaient de vrais connétables, de vrais maréchaux de France. Ducange rapporte les commissions que leur délivraient Philippe le Bel en 1302, et Philippe de Valois en 1349. « Walter Scott témoigne, sur la foi de plusieurs historiens, que Louis XI avait nommé la Vierge Marie *capitaine général* de la garde écossaise, et lui en avait authentiquement signé le brevet en 1470. » (Gén. Bardin.) En 1635, Louis XIII donne au duc de Savoie des patentes de *capitaine général*, comme chef des armées d'Italie, et place sous ses ordres les maréchaux de France. Sous Louis XIV, le grade de *capitaine général*, délivré en 1656 à d'Uxelles et à Castelnau, était intermédiaire entre celui de maréchal de France et celui de lieutenant général. Turenne, nommé *capitaine général* en 1672, était subordonné à un généralissime; mais il commandait aux maréchaux de France Humière, Bellefonds et Créqui, qui furent exilés pour n'avoir pas voulu reconnaître cette primauté. En l'an X, Leclerc commanda l'expédition de Saint-Domingue avec le titre de *capitaine général*. Il n'y a plus aujourd'hui en France de *capitaines généraux*, mais ce grade existe encore à l'étranger. En Espagne, il correspond à celui de général de division; les *capitaines généraux* de ce pays sont habituellement chargés d'un gouvernement qui s'appelle une *capitainerie*. Vers 1821, la milice espagnole avait neuf *capitaines généraux*, parmi lesquels figuraient les généraux Beresford et Wellington. Ce dernier était aussi maréchal de France.

Autrefois, le vice-roi de Sardaigne s'intitulait *capitaine général*, et le stathouder a porté le même titre jusqu'au xviii^e siècle.

Qu'il soit permis au *Grand Dictionnaire* de se déridier un peu : nous venons de parler du *capitaine*, parlons maintenant du *cap'tain*, de mon *cap'tain*, de notre *cap'tain*. Si vous voulez, M. Jules Noriac va faire passer devant nos yeux les types qu'il peint si bien. « *L'ad-*

judant-major est au régiment ce qu'un chien est à un troupeau de moutons. Chargé de surveiller les évolutions, on le voit toujours courant partout et ailleurs, tant il est zélé, criant après ceux-ci, harcelant ceux-là, toujours prêt à mordre les mollets des retardataires. Après l'exercice, il est calme comme un Anglais. *L'adjutant-major* est un officier distingué; dans deux ans, ce sera un officier supérieur. » (Le 101^e régiment.)

« Ainsi que tous les officiers du 101^e, je connais le trésorier comme ma poche; je l'ai vu arriver au corps.

1^o Il a commencé par être *soldat attaché aux écritures du sergent-major*; 2^o *caporal-fourrier*; 3^o *sergent secrétaire du trésorier*; 4^o *sous-lieutenant adjoint au trésorier*; 5^o *lieutenant attaché à l'armement*; 6^o *capitaine trésorier*.... Constamment dans les bureaux, il n'a jamais vu et ne verra jamais le feu; toutes les fatigues de la vie militaire, depuis la première garde jusqu'à l'assaut, lui sont complètement inconnues. Pourquoi alors cette allure cassante, ces jurements sans fin, et ces moustaches exorbitantes? Pourquoi toujours dire : « Sacrébleu, je n'ai pas de chance. Etre toujours assis, la plume à la main! j'étais né pour la vie des camps; la guerre, voilà mon élément, et il faut que je reste cloué.... sacristi! » Allons, allons, capitaine, vous avez tort, vous avez trois enfants et une femme, vous êtes venu au monde la plume derrière l'oreille; aussi êtes-vous un comptable accompli; croyez-moi, ne vous plaignez pas; tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. » (Le 101^e régiment.) M. Noriac en veut au *capitaine* trésorier. Mais qui pourrait se plaindre de coups de patte aussi finement donnés. Ecoutez-le encore : « J'en veux aussi un peu au *capitaine d'habillement*. S'il n'a pas de prétentions guerrières, il a, lui aussi, une manie bien étrange. Il veut absolument que les vêtements des soldats soient toujours trop larges, lorsqu'ils sont toujours trop étroits. Ainsi, il fait endosser une capote à un militaire. — Elle vous va comme un gant, s'écrie le *capitaine*, elle colle. — Mon *capitaine*, répond timidement le trouper, elle colle trop. — Qu'entendez-vous par là? Répondez franchement. — *Capitaine*, elle colle si tellement, que je crois qu'elle est un tant soit peu étroite. — Vous voulez donc être dans un sac? — Oh! non, mon *capitaine*... — Eh bien alors! sacristi, que réclamez-vous? — Un caporal se présente, il lui faut une tunique neuve, l'ancienne a fait son temps; il essaye. — Ah! ah! s'écrie de nouveau le *capitaine*, voilà qui va comme un gant (ça va toujours comme un gant). — Elle serre comme tout. — Il faut qu'un soldat ait du chic. — Elle me gêne aux entournures, mon *capitaine*. — Caporal, vous dites là une stupidité qui serait impardonna-ble, même si elle sortait de la bouche d'un simple soldat. — Mais, mon *capitaine*, je vous assure... — Faites-moi le plaisir de me dire pour quels motifs cette tunique vous gênerait, et quel intérêt elle pourrait avoir à cela. — Le caporal réfléchit et finit par se rendre à un argument si péremptoire. — D'où vient cette passion du *capitaine* pour l'étroit? » (Le 101^e régiment.)

La fleur du panier de M. Noriac est certainement son *capitaine conteur*. « Le *capitaine conteur*! Il y en a comme cela. Tout le monde parle à la pension, mais au milieu des interruptions, le *capitaine conteur* veut raconter une histoire. Le premier sous-lieutenant vient de narrer qu'il faisait l'asinthe au piquet à trois, avec Humbert et Pépin, et que chacun d'eux avait eu une dix-septième au roi. Le deuxième sous-lieutenant la trouve un peu *raide*, comme dit Arnal. *Le capitaine conteur*! lui, ne s'étonne de rien; écoutons-le. « Ce n'est rien du tout, j'ai vu mieux que ça. C'était en 1832.... » (Nombreuses interruptions.) « Oui, c'était bien en 1832, à Strasbourg; nous faisions un piquet à quatre; il y avait moi — naturellement — le commandant Guillot, le *capitaine* Divat et le lieutenant de Mont-Gibord, dont, par parenthèse, le père était tombé en quatre à Leipzig. » (Ici la conversation s'anime, et nous la reproduisons en entier, d'après le sténographe Noriac.)

LE LIEUTENANT FACÉTIEUX. — Vous voulez dire en *cataplexie*?

LE CAPITAINE CONTEUR. — Je veux dire ce que je dis. J'étais premier à jouer; je me lève en disant : « Gagné! » j'avais une dix-huitième à cœur.

LE CAPITAINE SAVANT. — La cataplexie, qu'on confond souvent avec la cataplexie, est une interruption momentanée de tout sentiment; tandis que la cataplexie n'est qu'un engourdissement qui ne paralyse que les facultés physiques sans présenter l'image de la mort.

LE CAPITAINE CONTEUR. — Vous comprenez qu'avec une dix-huitième à quatre, j'étais sûr de mon affaire. Mais voilà que le *capitaine* Divat met son jeu sur table : il avait une dix-huitième à pique.

LE TROISIÈME LIEUTENANT. — Prendrez-vous du gigot?

LE CAPITAINE GRINCHEUX. — Du gigot! tous les jours du gigot! ça devient fatigant.

LE CAPITAINE CONTEUR. — Une chose qui vous étonnera, c'est que le commandant Guillot montre son jeu. Vous me croirez si vous voulez, il avait une dix-huitième à trèfle! Vous avouerez qu'on n'a jamais vu ça!

LE LIEUTENANT FACÉTIEUX. — Eh bien ! et de Mont-Gibord !

LE CAPITAINE CONTEUR. — Ah ! dame ! je n'en sais rien ; depuis 1832, vous comprenez que j'ai eu le temps d'oublier.

LE CAPITAINE GRINCHÉUX. — Si vous ne savez pas la fin, il ne fallait pas nous dire le commencement.

LE CAPITAINE CONTEUR. — Ce n'est pas pour vous seul que je parle, je suppose.

Il a raison, le capitaine conteur, et un grincheux peut seul se plaindre de l'entendre causer... quand Noriac parle pour lui. Et si ces récits vous plaisent, demandez-lui l'histoire de la prise d'Anvers, et surtout celle du capitaine Mallet, un brave homme qui nous fait singulièrement rêver aux caprices de la langue française. Pauvre langue ! qui n'a qu'un seul mot, celui de *capitaine*, pour désigner le conteur, le grincheux, Mallet, Turenne, Condé et Napoléon.

Il est vrai que les trois derniers sont appelés *grands capitaines*.

— Mar. marchande. *Capitaine de navire*. Le capitaine d'un bâtiment de commerce est chargé de la conduite et du commandement du navire ; on l'appelle aussi *maître* ou *patron* ; cependant la qualification de *capitaine* s'applique plus particulièrement aux commandants de navires destinés aux voyages de long cours. V. le mot *CABOTAGE*.

Chargé de commander à une réunion d'hommes, le capitaine a des devoirs et des droits, pour ainsi dire publics, qui sont réglés par des lois spéciales. Le Code de commerce détermine les droits et les devoirs du capitaine considéré comme mandataire, c'est-à-dire dans ses rapports avec le propriétaire du navire ou avec l'armateur quand le navire est loué par le propriétaire. Le capitaine est, selon les cas, nommé par le propriétaire du navire, ou par l'armateur ; mais il tient ses lettres de commandement du ministre de la marine. La délivrance de ces lettres est subordonnée à des conditions d'aptitude et à des examens préalables. Tout capitaine de navire est, dans l'exercice de ses fonctions, responsable de ses fautes, même légères. Toute faute peut, en effet, compromettre non-seulement la fortune du propriétaire et des chargeurs, mais encore la vie de l'équipage. Les fonctions de capitaine exigent la réunion d'un assez grand nombre de qualités. Il faut qu'un capitaine sache commander et se faire obéir, qu'il ait soin du navire et de la marchandise, qu'il veille à la conservation des victuailles et à la santé de l'équipage, au bon ordre et au maintien de la discipline. Il est magistrat sur son bord ; en pleine mer, et en certaines circonstances, il est armé de pouvoirs à peu près discrétionnaires. Le capitaine doit également posséder les qualités commerciales, afin que les opérations de vente et d'achat qu'il est chargé de faire soient exécutées au mieux des intérêts de ses commettants.

Avant de prendre la mer, le capitaine est chargé de composer l'équipage, de faire visiter le navire dont le commandement lui est confié, de délivrer reconnaissance des marchandises dont il se charge, de se munir de l'acte de propriété du navire, de l'acte de francisation (v. ce mot) et des diverses pièces exigées par les coutumes internationales, telles que rôle d'équipage, connaissements, chartes-parties, procès-verbaux de visite, acquits des paiements ou de caution des droits de douane. Ces formalités ont la plus grande importance, et, avant le congrès de 1856, le navire qui négligeait de les remplir courait, en temps de guerre, le risque d'être capturé par les corsaires. Le capitaine est aussi obligé de tenir un registre, ou *livre de bord*, destiné à mentionner les résolutions prises pendant le voyage, la recette et la dépense du navire, et généralement tous les faits pouvant donner lieu à un compte à rendre ou à une demande à former. Le capitaine est responsable de tout le dommage arrivant aux marchandises chargées sur le tillac sans le consentement écrit du chargeur. Le capitaine ne peut, sous aucun prétexte, charger dans le navire aucune marchandise pour son compte, sans la permission des propriétaires. En cas de contravention aux obligations qui lui sont imposées, le capitaine est responsable, vis-à-vis des intéressés au chargement et au navire, de tous les événements, même de ceux qui proviennent de force majeure. Lorsque les propriétaires ou leur mandataire se trouvent sur les lieux, le capitaine ne peut, sans leur consentement, faire aucune dépense pour le navire ; mais, en cas de dépense, les propriétaires restent engagés vis-à-vis des tiers qui ont traité de bonne foi. Si le navire est frété du consentement des propriétaires, et que quelques-uns d'entre eux refusent de contribuer aux frais nécessaires pour l'expédition, le capitaine peut, avec l'autorisation du président du tribunal de commerce, et vingt-quatre heures après sommation faite aux refusants de fournir leur contingent, *emprunter à la grosse* (v. *AVANTURES*) pour leur part d'intérêt dans le navire. Un capitaine étant à bord, ou sur une chaloupe se rendant à bord pour faire voile, ne peut être arrêté pour dettes civiles, à moins que ces dettes n'aient été contractées pour le voyage ; même en ce cas, l'arrestation ne peut être maintenue si l'on fournit caution. Le capitaine est tenu d'être en personne dans son navire à l'entrée et à la sortie des ports, havres ou rivières. En certaines

circonstances, il est obligé de prendre des pilotes côtiers, à peine, en cas de refus, d'être responsable des événements. Si, pendant le cours du voyage, il y a nécessité de radoub ou d'achat de victuailles, le capitaine constate le fait par un procès-verbal signé des principaux de l'équipage ; puis il se fait autoriser, en France par l'autorité judiciaire, à l'étranger par le consul français, et à défaut par le magistrat du lieu, à emprunter sur le corps et la quille du vaisseau, à mettre en gage ou à vendre des marchandises jusqu'à concurrence de la somme exigée par les besoins constatés. En ce cas, le capitaine doit tenir compte des marchandises vendues, d'après le cours des marchandises de même nature et de même qualité dans le lieu de la charge du navire, à l'époque de son arrivée. En cas d'emprunt, le capitaine doit, avant de quitter soit un port étranger, soit les colonies françaises, envoyer aux propriétaires du navire, ou à leurs fondés de pouvoir, un compte signé de lui, contenant l'état du chargement, le prix des marchandises de la cargaison, les sommes par lui empruntées, les noms et demeures des prêteurs. Ce compte a pour but d'empêcher qu'on ne puisse, pendant le voyage, frauder les propriétaires en substituant d'autres marchandises. Le capitaine est tenu d'appuyer de pièces justificatives tous les articles de dépense de son compte, afin de constater sa bonne gestion. En cas de manque de vivres pendant le voyage, le capitaine, en prenant l'avis des principaux de l'équipage, peut contraindre ceux qui possèdent des provisions particulières de les mettre en commun, à charge d'en payer la valeur. C'est là, du reste, une disposition de droit naturel. Le capitaine peut vendre le navire sans un pouvoir spécial, quand des experts, nommés en France par l'autorité judiciaire, à l'étranger par la même autorité, à défaut du consul de France, ont déclaré le vaisseau innavigable, c'est-à-dire tellement endommagé qu'il n'est plus possible, même à l'aide de réparations, de le mettre en état de tenir la mer. Il en est de même si les réparations jugées nécessaires exigent des dépenses aussi considérables que celles qu'occasionnerait la construction d'un navire neuf. Le capitaine qui s'est engagé pour un voyage est tenu de l'achever, c'est-à-dire d'aller à destination et de ramener le navire au port de départ ; sauf stipulation contraire, il n'y a d'exception à l'accomplissement de cette obligation que pour le cas d'*embargo*, c'est-à-dire en cas d'arrestation du navire dans le port par ordre du gouvernement.

Le capitaine qui navigue à profit commun sur le chargement ne peut faire aucun trafic ni commerce pour son compte particulier, à moins de stipulation contraire. Il doit, en effet, veiller exclusivement aux intérêts de la société. En cas de contravention, les marchandises embarquées pour le compte particulier du capitaine sont confisquées au profit des autres intéressés (v. le mot *CONTRAVENTION*). Cette confiscation doit être prononcée par l'autorité judiciaire. Quand le capitaine n'est pas intéressé dans le navire, il est dans l'usage de tolérer qu'il charge une petite pacotille pour son compte particulier.

Le capitaine ne peut abandonner son navire pendant le voyage, pour quelque danger que ce soit, sans l'avis des officiers et des principaux de l'équipage. En ce cas, il est tenu de sauver avec lui l'argent et la plus grande quantité possible des marchandises les plus précieuses de son chargement. Si les objets ainsi tirés du navire arrivent par un cas fortuit à se perdre, le capitaine en demeure déchargé. Le capitaine doit en même temps s'efforcer, autant que possible, de sauver les papiers du navire. En cas de relâche dans un port français ou dans un port étranger, les causes de cette relâche doivent être, dans les vingt-quatre heures, portées à la connaissance des autorités, qui, après présentation du manifeste, des chartes-parties, connaissements ou polices de chargement, font vérifier le navire et l'état du chargement. En abordant dans un port étranger, le capitaine doit se présenter au consul de France ou devant les magistrats, faire son rapport et prendre un certificat constatant l'époque de son arrivée et de son départ, l'état et la nature de la cargaison. Le capitaine qui a fait naufrage, et qui s'est sauvé seul ou avec une partie de son équipage, doit se présenter devant les autorités du lieu, faire son rapport, faire attester ce rapport par les gens de son équipage qui se sont sauvés avec lui, et en lever expédition. Le rapport vérifié fait seul foi en justice. La preuve des faits contraires est cependant réservée aux parties intéressées.

Le capitaine est investi du pouvoir de punir les désordres commis à bord par les gens de l'équipage. A ce titre, il remplit les fonctions d'officier de police judiciaire, lorsque les délits commis à bord peuvent donner lieu à des condamnations judiciaires. Il rédige les procès-verbaux, recueille les informations, fait arrêter les prévenus, et, à leur arrivée dans les ports français, les livre aux autorités. Il remplit également pour les naissances et les décès les fonctions d'officier de l'état civil. A son arrivée à destination, le capitaine doit, dans les vingt-quatre heures, faire viser son registre et faire son rapport. Ce rapport doit énoncer le temps et le lieu du départ, la route tenue, les hasards courus, les désordres survenus dans le navire, ainsi que toutes les circonstances remarquables du voyage. Ce rap-

port est ensuite déposé au greffe du tribunal de commerce. Les fonctions de capitaine cessent par le congé que peut donner le propriétaire du navire ou par l'adjudication du navire lui-même.

Capitaines étrangers (VIES DES GRANDS), par P. de Bourdellies, seigneur de Brantôme. Ce livre forme comme une sorte d'introduction aux *Vies des hommes illustres et grands capitaines français*. Brantôme se jeta d'abord dans la carrière des armes et fut mêlé ensuite à toutes les affaires de son temps. C'est ainsi qu'il apprit à connaître ceux dont il devait plus tard raconter la vie avec tant de charme, bien qu'on l'ait accusé d'ajouter foi trop facilement aux on-dit de son temps. Brantôme est un véritable conteur, il n'écrit que pour se rappeler les faits ; néanmoins son curieux testament et le soin qu'il apporta toujours à la correction de ses manuscrits font assez voir qu'il espérait d'autres lecteurs que ses contemporains. Chez lui, le style est vif, aimable et sans apprêt, bien qu'un peu licencieux. Il a de la grâce parfois, souvent de la naïveté, de l'esprit toujours, mais jamais de profondeur ; ses portraits sont plutôt crayonnés que bûchés à la façon de Tacite. Il loue en riant et frappe en faisant la révérence. Au reste, homme de cour et réservé dans ses propos sur les grands, comme s'il craignait toujours de blesser. On remarque dans ce livre, qui n'est qu'une introduction aux *Vies des hommes illustres et des grands capitaines français* (v. ce mot), les biographies de l'empereur Charles-Quint, du prince d'Orange, des deux Doria, du comte de Bourbon, du roi Philippe II, de don Juan d'Autriche, de Trivulce et de Strozzi. Le manuscrit corrigé de la main de Brantôme est à la Bibliothèque impériale.

Capitaine Paul (LE), roman publié par Alexandre Dumas en 1832. Paul-John Jones, plus connu sous le nom de capitaine Paul, est un personnage historique. Dans la guerre de l'indépendance américaine, il fit le plus grand mal à l'Angleterre, à laquelle il prit le *Drake* et le *Serapis*, deux de ses meilleurs voiliers, incendia Whitehaven et faillit lui arracher l'île Maurice. Le congrès des Etats-Unis et Louis XVI le comblèrent de distinctions, et, lorsqu'il mourut à Paris, après avoir encore illustré son nom au service de la Russie, l'Assemblée législative décida qu'une députation assisterait à ses funérailles. C'est lui que notre fécond romancier a choisi pour le héros d'un de ces prétendus romans historiques, où, grâce à la souplesse de son talent, on rencontre toutes les qualités, sauf l'exactitude historique. Il a métamorphosé le capitaine Paul, fils de braves ouvriers, en enfant illégitime d'une grande dame, la marquise d'Auray. La marquise a deux autres enfants, un fils, et une fille nommée Marguerite. Cette dernière s'est laissée séduire par Anatole de Lusignan, et un enfant est résulté de cette liaison. Un misérable courtisan ruiné, mais en grand crédit à la cour, Lectoure, veut épouser la jeune fille, bien qu'elle lui ait avoué, dans une scène émouvante, la faute qu'elle a commise. Son frère et sa mère, sans pitié pour les larmes de la victime, prétendent la sacrifier à leur ambition, lorsque le capitaine Paul vient s'opposer à leur égoïsme. Il a appris, la veille, qu'il est le fils naturel de la marquise et du baron de Morlaix, tué en duel par M. d'Auray, pour venger son honneur. Le capitaine Paul est obligé de laisser impunie la mort de son père, car le marquis est devenu fou à la suite du duel ; mais il ne souffrira pas que sa sœur soit offerte en holocauste à la vanité de sa mère et de son frère. Il obtient du roi, comme récompense de ses services, un brevet de colonel pour son frère ; une place de gouverneur général pour Lusignan, qu'il marie à sa sœur, et, en échange de ces bienfaits, triomphe par sa générosité de l'orgueil de sa mère, qui lui tend les bras. Lectoure retourne à la chasse aux dots, ne comprenant rien à ces sentiments chevaleresques et à ces scènes d'émotion. Le capitaine Paul, après avoir ramené le bonheur dans sa famille, repart semer la ruine et la désolation dans les possessions anglaises.

Telle est la trame embrouillée de ce roman qui, pas plus que celui de Cooper sur le même sujet, le *Pilote*, n'est conforme à la vérité historique ; mais tel est le merveilleux talent de l'auteur, que son récit, orné des plus vives couleurs, plein de chaleur et de mouvement, illusionne le lecteur au point de lui faire douter qu'il a raison de l'histoire ou d'Alexandre Dumas. Les scènes se suivent bien, sont naturellement amenées, d'une singulière animation ; le dialogue, vif, serré, étincelant, laisse à peine au lecteur le temps de respirer. A peine l'auteur, emporté par ses idées, a-t-il pris celui de l'écrire : aussi le style n'est-il pas toujours pur ; on y remarque même cette phrase, qui figurerait avantageusement dans la chanson de La Palisse : « Quoi, il est mort sans souffrir et sans vie ! ». On prendrait ce livre pour le canevas d'un drame, dont les scènes restent à couper, plutôt que pour un roman. Le héros ressemble légèrement aux merveilleux personnages des légendes ; il dépasse la nature humaine ; c'est d'ailleurs un des caractères favoris de l'illustre romancier ; c'est toujours le même gentilhomme chevaleresque, remarquable par sa force physique, paraissant, vis-à-vis des autres acteurs du drame, par sa supériorité morale, comme un

géant devant des pygmées, qu'il se nomme le capitaine Paul, Georges Mounier, le chevalier d'Armentail ou le chevalier de Maison-Rouge. Alexandre Dumas se complait dans la création de ces types de perfection morale, qu'il place sur des hauteurs inaccessibles à la faiblesse humaine. Il se prend d'admiration pour son héros, et, bon gré mal gré, nous l'admirerons avec lui ; le lecteur le croira vivant, tant l'auteur est habile à prêter un corps aux rêves de sa riche imagination, et, le volume terminé, sera tenté de lui tendre la main. Telle est l'impression que produit la figure énergique du *Capitaine Paul*, l'un des récits les plus attachants d'Alexandre Dumas, le maître par excellence en l'art de captiver son auditoire.

Capitaine Pamphile (LE), roman par Alexandre Dumas (Paris, 1839). Il faudrait posséder la verve intarissable et l'esprit du premier de nos conteurs pour pouvoir analyser, même sommairement, ce *Capitaine Pamphile*, de toutes les histoires de Dumas la plus amusante et la plus folle. Ici, point de plan arrêté d'avance, ni de cadre. L'auteur conte pour conter ; il écrit pour écrire ; il lui suffit de ne pas ennuyer, et Dieu sait s'il y réussit ! Un éclat de rire en deux volumes, voilà le *Capitaine Pamphile*. Les véritables héros de ce facétieux récit sont deux singes, Jacques Ier et Jacques II ; une grenouille, Camargo ; un ours, Tom, et une tortue, ironiquement appelée *Gazelle*. A. Dumas est le propriétaire de *Gazelle*, et ses amis Flers, Jadin, Decamps et Fau possèdent l'un un singe, l'autre un ours, ou la grenouille, et c'est M. Dumas qui se charge de raconter comme quoi chacun d'eux s'est trouvé en possession d'un des animaux mentionnés.

Encore une fois, nous renonçons à donner une idée de l'inimitable brio qui préside à ces désopilantes histoires. Contentons-nous de dire que le *Capitaine Pamphile* est plus gai qu'un déjeuner de garçons un jour de printemps, ou qu'une charge d'atelier la mieux réussie.

Capitaine Fraasce (LE), roman de cape et d'épée en deux volumes, publié seulement en 1863, par M. Théophile Gautier, bien qu'annoncé vers 1840. C'est donc une lettre de change de jeunesse que l'auteur acquitte dans son âge mûr, et, malgré son exécution récente, ce livre n'appartient pas réellement à ce temps-ci. On n'y trouve aucune théorie morale, politique ou religieuse ; nul grand problème ne s'y débat ; on n'y plaide pour personne ; l'auteur ne s'y met jamais en scène. C'est, d'après lui, une œuvre purement pittoresque, objective, comme diraient les Allemands. Les personnages s'y présentent, comme dans la nature, par leur forme extérieure, avec leur fond obligé de paysage ou d'architecture. Le *Capitaine Fraasce* est, en effet, un roman de forme avant tout, et cette forme doit être d'autant plus parfaite que l'action a moins coûté d'efforts d'invention. La fable est empruntée en grande partie au *Roman comique* de Scarron ; ce sont des aventures de comédiens du temps de Louis XIII.

Le château de la *Misère*, où nous introduit l'auteur, est une gentilhommière située en Gascogne, au milieu des Landes. Le portrait du jeune baron de Sigognac, le maître de cette maison, resté seul avec un vieux domestique, un chat et un chien, dans ce manoir fantastique, et revêtu des habits troués et trop larges de son père, ne manque pas d'un certain charme mélancolique. « En voyant Pierre, l'unique serviteur et l'unique ami du baron, préparer le maigre repas de chaque jour dans cette maison silencieuse, on songe tout de suite au jeune laird de Ravenswood et au fidèle Caleb, peints d'une façon si touchante dans un des plus beaux romans de Walter Scott ; mais, ajoute M. Félix Frank, cette impression s'efface promptement. » Une troupe de comédiens, arrivant dans un chariot traîné par des bœufs comme aux temps antiques et demandant l'hospitalité pour la nuit, arrache le baron de Sigognac aux tristes pensées nées de l'isolement et de l'indigence. On n'a jamais exprimé avec un relief plus saisissant la poésie de la ruine et du délabrement. Quelle hospitalité ! « Un maigre feu léchait de ses langues jaunes la plaque de la cheminée, et de temps en temps atteignait le fond d'un coquemar de fonte pendu à la crémaillère, et sa faible réverbération allait piquer dans l'ombre une paillette rougeâtre au bord des deux ou trois casseroles attachées au mur. Le jour qui tombait par le large tuyau montant jusqu'au toit, sans faire de coude, s'assoupissait sur les cendres en teintes bleuâtres et faisait paraître le feu plus pâle, en sorte que dans cet être froid la flamme semblait gelée. Sans la précaution du couvercle, il eût plu dans la marmitte, et l'orage eût allongé le bouillon. » Ce gîte et ce foyer, voilà toute la bienvenue que Sigognac peut offrir aux comédiens ; eux, en retour, lui apportent le souper et la victuaille. Une sorte de fraternité s'établit à l'instant entre les hôtes ; les beaux yeux d'Isabelle, l'ingénue de la troupe (ingénue de rôle et de fait) n'y nuisent pas ; aussi, moitié dans l'espoir de faire fortune à Paris, moitié par l'attrait d'une passion naissante, le baron se décide tout à coup à suivre les comédiens et à profiter de leur offre et de leur chariot pour aller jusqu'à Paris. Nous voilà lancés, dès ce moment, en compagnie de la bande joyeuse,

sur les grands chemins de l'ancienne France et dans une série d'aventures chevaleresques ou picaresques, selon l'humeur du romancier. Ce sont les détails de ces journées de marche qu'il faut lire, où le pittoresque des choses l'emporte sur les actions des personnages. Il suffit de savoir, pour l'intelligence de la fable et du titre, que le *tranche-montagne* de la troupe, le pauvre Matamore, ayant péri dans une tempête de neige, Sigognac, honteux d'être à charge à ses compagnons, s'offre à le remplacer lui-même sous le nom grotesque de *Capitaine Fracasse*, et que sous ce nom de guerre il accomplit des prouesses merveilleuses, tant comme acteur que dans ses colères de gentilhomme, et la rapière en main. En se faisant comédien, il déroge, mais il ne se dégrade pas; il s'honore plutôt aux yeux du lecteur comme aux siens, et d'ailleurs il soutient vigoureusement l'honneur de son nom dans la suite des tableaux qui se déroulent sous nos yeux. On joue la comédie dans les châteaux, dans les auberges, en plein air, dans les granges, et on arrive à Paris après toutes sortes d'aventures de grand chemin. La jeune première rend au baron amour pour amour; mais tout s'arrête au sentiment platonique. Elle est trop fière pour être sa maîtresse et estime trop le nom de Sigognac pour l'humilier par une mésalliance. Beaucoup de traverses, beaucoup d'incidents viennent troubler leurs amours. Il se donne des coups de bâton, de grands coups d'épée; on risque des enlèvements, il faut soutenir des luttes contre des brigands et des séducteurs. Sigognac fait merveille; il dispute sa maîtresse à des grands seigneurs, au puissant et superbe rival le duc de Vallombreuse. Un prince illustre et mystérieux, le père même de Vallombreuse, arrive au moment le plus terrible, comme le *Deus ex machina*, et reconnaît la virgine Isabelle pour sa fille. Sigognac, après avoir été haï et persécuté par le duc, après avoir blesé grièvement ce ravisseur de femmes, au moment où il allait faire violence à Isabelle, épouse la sœur de ce mauvais sujet, qui vient d'être légitimée fille d'un prince du sang. En un tour de main, il devient capitaine de mousquetaires, gouverneur de province, et le capitaine Fracasse disparaît à jamais, tandis que le château de la Misère, devenu le château du Bonheur, se relève de ses ruines. Ce n'est pas tout: Sigognac, en enterrant au fond de son jardin le chat Bézélzébuth, qui est l'Argus de ce nouvel Ulysse, trouve un trésor. C'est finir comme un conte de fée une histoire de cape et d'épée. Ce dernier trait n'est pas heureux.

Ce roman, constatons-le d'abord, a obtenu le plus brillant succès. Il intéresse et amuse d'un bout à l'autre: c'est beaucoup, mais cela ne suffit pas. Avec un écrivain de la valeur de M. Théophile Gautier, on ne doit ménager ni l'éloge ni la critique; ainsi ferons-nous. Le *Capitaine Fracasse*, et c'est là un défaut, n'est qu'un roman d'art déguisé de toute préoccupation morale. Il ne prouve rien que le besoin de peindre et de conter; il est vrai que l'auteur est artiste jusqu'au bout de la plume. Il ne trace pas un trait qui ne donne du relief à l'idée; il n'écrit pas un mot qui ne fasse image, pas une phrase qui ne laisse dans l'esprit ou même dans les yeux une impression aussi vive, aussi nette que pourrait le faire une gravure au burin.

Le *Capitaine Fracasse* est moins un pastiche de Rabelais qu'une mosaïque littéraire, où l'auteur a réuni avec plus de zèle que de bonheur des fragments disparates pris de côté et d'autre, et où il y a moins d'or que de clinquant, témoin ces vantaux de portes qui offrent quelques restes de peintures sang de bœuf et rougisent de leur délabrement. Les personnages eux-mêmes ne sont pas de leur époque, et le duc de Vallombreuse, aux allures sataniques, s'est inspiré de Lara et de Manfred. Malgré tous ces défauts, le livre plaît, parce que l'auteur joint à une *humour* charmante un heureux filon de poésie et un talent consommé de metteur en scène, et parce que, pour embrasser jusque dans leurs détails les plus déliés, pour reproduire jusque dans leurs couleurs les plus vives les choses du monde extérieur, il possède des ressources infinies. L'éclat des couleurs fait excuser la faiblesse du dessin. M. Théophile Gautier est poète, et c'est assez d'une fleur de sentiment, d'un jet de pensée brillant pour gagner la sympathie du lecteur. Le départ du jeune baron de Sigognac, ses adieux au manoir paternel et aux compagnons de sa vie, le brave Pierre, et le chien blanc Miraut, et le chat noir Bézélzébuth, et le vieux cheval Bayard, ont quelque chose d'attendrissant. L'endroit où le baron trouve tout à point, dans le jardin dévasté, «deux petites roses sauvages ouvrant à demi leurs pétales», qu'il offre aux deux comédiennes qui l'éblouissent de leur jeunesse et de leur beauté, est empreint d'une grâce délicate. Plus loin, quand Isabelle, dans le trouble où la jettent les périls que le jeune baron vient de courir pour elle, lui avoue qu'elle l'aime, la scène est aussi très-jolie, bien que la jeune femme parle comme une héroïne de nos jours. La mort du pauvre Matamore nous toucherait aussi, si l'auteur ne l'ensevelissait dans un *effet de neige* qui lui fait tort.

Théophile Gautier, dit M. Sainte-Beuve, a refait à un certain point de vue le *Roman comique* de Scarron, mais après lui avoir fait prendre un bain de jeunesse et d'art dans la

fontaine de Castalie, comme dirait le pédant de son livre, cet excellent Blazius. Ses personnages principaux sont des comédiens de campagne, une troupe ambulante, les prédécesseurs immédiats de la jeunesse de Molière. Par un effet de ce grand goût qu'il a pour l'art, et un certain art de convention, il a mieux aimé étudier la vie dans la comédie que de retrouver la comédie dans la vie. Cela lui imposait tout un langage et un style continu, une sorte de gamme et d'échelle harmonique où, la clef une fois donnée, rien ne fit fausse note et ne détonât. Il s'en est acquitté à merveille. La première partie du roman, surtout, est en ce genre un chef-d'œuvre; c'est le classique du romantique... Encore une fois, l'action n'est que secondaire; c'est le détail tout spirituel et pittoresque qui est tout. Il paraît assez clairement que le romancier n'est pas pressé, qu'il ne tend pas au but, qu'il tourne le dos à cette forme de récit courante et naturelle qui n'intéresse que par le fond et qui se fait oublier... Mais ce qu'il faut dire, pour juger ce roman à son vrai point de vue, c'est que c'est le chef-d'œuvre de la littérature Louis XIII qui sort de terre, après plus de deux siècles, avec tout un vernis de nouveauté. C'est la plus grande impertinence qu'on se soit permise en faveur des genres foudroyés par Boileau. Elle est un peu longue, dira-t-on, cette impertinence; mais la longueur même fait partie de la revanche, et le descriptif, en réparant, se devait à lui-même une réhabilitation complète et sur toutes les coutures.

M. Théophile Gautier, dit encore M. Frank, va un peu au hasard, faisant la chasse aux descriptions comme un antiquaire fait la chasse aux vieilleries. Il conte pour conter, et abuse d'un archaïsme hérissé de mots saugrenus, tels que: «Un ciel passé de couleur et géographique d'iles inconnues par l'infiltration des eaux de pluie sur la peinture... un paysage livide et ponctué de corbeaux s'abatant sur une rosse crevée et commençant un festin charogneux».

Ce roman, dit M. Vapereau, le plus long de ceux de M. Théophile Gautier, n'est pas le meilleur. Son infériorité tient surtout à ce qu'il n'a été écrit que longtemps après avoir été conçu. L'inspiration première s'était évanouie; il en est résulté d'étranges disparates; ici, les ciselures savantes d'une forme travaillée avec amour; là, le laisser-aller et les molles négligences d'une narration improvisée; tantôt de l'éclat, de la vigueur, de la couleur locale à profusion, l'abus de l'archaïsme, un pittoresque effréné; tantôt nulle trace de cette sorte de poésie en prose qui fut un des caractères du romantisme. En un mot, le *Capitaine Fracasse* est une de ces œuvres inégales, où le voisinage et le contraste d'une simplicité relative donnent à l'originalité un air de bizarrerie, mais dont la lecture attache par elle-même, sans avoir besoin des sympathies qu'inspire l'auteur.

Capitaine Sauvage (LE), roman par M. Jules Noriac. Après ses croquis militaires, qui avaient tant fait sourire, l'écrivain pensa qu'il était de son devoir de montrer l'officier français dans sa plus belle incarnation; il ne choisit ni un général ni un héros, il prit un simple capitaine d'infanterie, ayant dans son obscurité les vertus qui font le soldat, l'homme d'honneur, et avec tout cela les charmes de la jeunesse et de la modestie; son héros était plus qu'un héros, c'était un exemple; exemple plus commun qu'on ne saurait le croire, au milieu des grandeurs et des servitudes de la vie militaire.

Le capitaine Sauvage, fils d'un vieil inspecteur aux revues, M. Sauvage de La Renaudie, apparaît tout jeune homme, presque enfant, dans les premières pages de ce livre. Son père le surprend à cheval sur le mur du voisin, ébauchant de touchantes et honnêtes amours avec une jeune fille, amie de son enfance. Ce n'est pas là, certes, un cas pen-dable; malheureusement, la jeune Micheline est l'enfant d'un vieux millionnaire, assassin de prêtres au temps de la Terreur, voleur au temps de l'Empire et mouchard sous la Restauration. Après des luttes pleines d'irritations et d'attendrissements, le jeune homme, soutenant que les fautes sont personnelles, entraîne son père à demander la main de Micheline. La famille Michel, avide de considération, accepte avec empressement cette alliance avec une famille dont l'honorabilité, admirée de tous depuis des siècles, doit rayonner sur elle. Le vieux Michel donne un million à sa fille; alors Joseph Sauvage, ce jeune amoureux qui a tant lutté, se lève et déclare qu'il demande Micheline et non une dot. Le vieil usurier insiste, Joseph refuse d'accepter un bien mal acquis, et sa triste fiancée lui dit en pleurant: «J'en mourrai, mais ce que tu as fait, je l'aurais fait et je te remercie de l'avoir fait.» Après cette rupture, Joseph s'engage. On sait avec quel merveilleux naturel l'auteur sait raconter les scènes de la vie militaire; aussi son livre a-t-il autant de sourires que de larmes. Le vieux père Sauvage meurt comme savent mourir les gens de cœur à la conscience pure. Le riche Michel meurt à son tour dans d'horribles angoisses physiques et morales, en butte au mépris public et aux rapacités des siens. Il semblerait que les deux amoureux, libres désormais, n'ont plus qu'à s'unir; il n'en est rien. Micheline sait que le

père Sauvage a désiré que son fils ne quittât pas le service avant d'avoir obtenu la croix et le grade de capitaine; il a la croix, mais il n'est que lieutenant; Micheline attendra. Joseph Sauvage est enfin nommé capitaine, mais il ne peut donner sa démission à cause des leçons de guerre. Les trésors de Michel se sont perdus; Micheline est pauvre et donne des leçons de piano pour gagner la dot réglementaire. On pourrait éluder cette formalité par un mensonge, mais les deux braves cœurs ne savent pas mentir. Le capitaine Sauvage est blessé en Italie; sa fiancée va le rejoindre et le soigner. La blonde Micheline a atteint sa trentième année; l'enfant suave est devenue une vieille fille; c'est toujours le même ange, mais son nez est devenu rouge. Le capitaine Sauvage, qui a cherché son ancien amour sous ces chairs ridées et jaunes, ne l'a pas retrouvé. Une nuit, il sent l'appareil de sa blessure se rompre, et il n'appelle point; il meurt sans s'être tué, sans avoir manqué au devoir et à l'honneur, en souriant à cette pauvre vieille fille qu'il a tant aimée.

L'accueil fait à ce livre par le public prouve, mieux que nous ne saurions le faire, qu'un roman sobrement écrit, noblement pensé, peut avoir encore en notre temps le pas sur les productions échevelées et malsaines qui font les délices du moment et la honte de notre époque.

Capitaine Simon (LE), roman publié en 1864 par Paul Féval. «Ce que l'homme veut, il le peut», dit un proverbe qu'on ne saurait trop répéter, car, un des vices de notre temps, c'est de manquer de fermeté. Nous sommes forts en idées, faibles en actions. L'énergie virile devrait cependant, à un certain âge, être assez développée pour qu'une résolution bien arrêtée ne pût être réduite à néant par le premier accident qui vient la contrarier. Le capitaine Simon est un homme de cette trempe énergique. Bon militaire, mais cédant trop facilement à la manie d'exposer sur le terrain une vie qu'il doit à son pays, il a le malheur de blesser dans une sottise affaire son père d'adoption. Croyant l'avoir tué, il jure, en présence du corps de sa victime, de ne jamais plus se battre, même s'il se trouve insulté.

Devenu amoureux d'une jeune fille, il est souffleté en plein bal par un rival, maître de son secret, et qui en abuse pour l'insulter, faisant ainsi parade d'un courage qu'il sait d'avance sans danger. Au moment où tout le monde le renie et l'insulte, son père d'adoption arrive; le capitaine est relevé de son serment, et se retourne alors si terrible contre ceux qui, quelques instants auparavant, lui crachaient au visage, qu'ils s'estiment heureux de lui adresser les plus humbles excuses. Son rival surtout fait preuve d'une telle lâcheté, qu'il lui pardonne en l'accablant sous son mépris.

On sent quelle émotion poignante saisit le lecteur en voyant la fermeté de ce jeune homme qui, pour se punir du malheur dont il a été cause, souffre sans répondre les insultes de gens qu'il pourrait écraser. Ce militaire, qui a le courage d'endurer un soufflet, est un des exemples les plus héroïques d'énergie morale qu'on puisse rencontrer, et lorsqu'on le voit sortir vainqueur de la lutte engagée entre la fidélité à son serment et le besoin d'une vengeance qui le réhabilite aux yeux du monde, on est tenté de lui crier: «Courage, persiste dans ta lâcheté apparente!» Un autre enseignement moral ressort de cet ouvrage; il nous apprend à détester ce penchant odieux qui nous arme les uns contre les autres sous un prétexte ordinairement futile; il nous inspire une vive horreur contre cette *ultima ratio* de la force brutale.

Le livre marche rapidement, les événements s'y succèdent avec une rapidité qui convient bien aux personnages, militaires pour la plupart, gens plus faits pour l'action que pour la parole. Le style est vif, naturel, assez correct, peut-être trop heurté dans quelques passages, mais toujours plein d'émotion. Le *Capitaine Simon* est un bon roman, car il attaque deux plaies de la société moderne, le manque d'énergie morale et le duel.

Capitaine Belronde (LE), comédie en trois actes et en prose, de Picard, représentée sur le théâtre de l'Odéon, le 4 mars 1817. «La première idée de cette comédie, dit l'auteur, me fut suggérée par un passage d'une pièce allemande. Un brave militaire, déjà sur le retour, veut épouser une jeune personne: elle lui apprend ingénument qu'elle est éprise d'un jeune homme; il se console en la dotant, et il songe à un autre mariage: pareille aventure lui arrive une seconde fois. Je pensai qu'au lieu de ces oncles, de ces pères, de ces tuteurs avarés, jaloux, tyrans, ridicules ou méchants, qu'on voit si souvent dans nos comédies, il serait piquant de mettre sur la scène un homme d'un certain âge, aimable, galant, spirituel et bon, qui n'aurait d'autre ridicule que celui de vouloir épouser une jeune femme, ridicule bien excusable dans un célibataire ou un homme veuf, qui croit pouvoir compenser la différence d'âge par une grande fortune et des soins assidus, et qui, tout en voulant se rendre heureux lui-même, se propose de rendre parfaitement heureuse la femme qu'il épousera. Je pensai que, pour rendre ce rôle comique, il fallait le montrer perpétuellement désappointé, perpétuellement trompé dans ses

espérances, et j'imaginai de le faire amoureux de trois jeunes femmes et indécis sur le choix à faire entre les trois. Cette hésitation me parut un trait caractéristique de mon personnage. A vingt ans, on est vraiment amoureux et l'on ne peut avoir de passion que pour un seul objet. A cinquante ans, on peut se croire amoureux; mais on n'a réellement qu'un désir vague, incertain, et l'on est tout prêt à se consoler d'échouer près d'une belle, dès qu'on a l'espérance de réussir près d'une autre. Je pensai que, pour exprimer d'une manière comique l'amour un peu ridicule, et le dépit toujours croissant de mon homme, il fallait lui donner une habitude de vivre, une profession qui supposât en lui de la franchise, de la vivacité, et je le fis ancien capitaine de marine. L'anecdote vraie ou fautive d'un voyageur qui se trompe de coche à Mâcon et retourne à Chalon, croyant aller à Lyon, un joli proverbe de Carmentelle intitulé: le *Boudoir*, et une bien vieille comédie de je ne sais quel auteur, qui s'appelle, je crois, le *Déniaisé*, me fournirent les incidents et les caractères secondaires de ma comédie.... L'idée de marier, à la fin, le capitaine Belronde à la mère de l'une des trois jeunes personnes qu'il courtisait m'a toujours paru un heureux dénouement. » Picard ajoute, avec une modestie charmante, dont les auteurs de nos jours ont perdu le secret: «Je crois que les décorations et les jeux de scènes contribuèrent au succès de l'ouvrage.» Le public fit, en effet, le meilleur accueil au *Capitaine Belronde*. Le style de cette comédie est spirituel, sans abuser des *mots*, qui, après tout, n'ont jamais eu rien de commun avec le langage de la vraie comédie. L'intrigue est rapide et habilement charpentée, et un souffle d'honnêteté anime tous les personnages. La leçon donnée aux hommes mûrs, qui sont restés un peu trop gaillards, est finement donnée, sans tirades et sans ennui. L'ouvrage resta très-longtemps au répertoire à Paris et dans les provinces. Le *Capitaine Belronde*, ajusté en livret par Picard et Mazères, et mis en musique par Crémont, a été représenté, avec peu de succès, à l'Opéra-Comique, le 24 mars 1825.

Capitaine Paroles (LE), intermède en un acte et en vers, par MM. Auguste Vacquerie et Paul Meurice, représenté sur le théâtre de l'Odéon, le 26 février 1843. Qu'on ne s'étonne pas de voir deux signatures aussi justement estimées au bas d'un seul petit acte. Il s'agit d'une imitation de la pièce de Shakespeare: *Tout est bien qui finit bien*, et la verve spirituelle des deux collaborateurs n'était pas de trop pour arriver à un si délicieux pastiche. Nous en empruntons l'analyse à M. Théophile Gautier: «Ceci, dit-il, est une physionomie, un portrait en quelques scènes, une figure découpée dans Shakespeare, avec les deux ou trois silhouettes qui l'entourent et lui donnent la réplique. D'action, d'intrigue, pas d'ombre; rien ne ressemble moins à un vaudeville que cette fantaisie d'un grotesque tout littéraire. Paroles est une espèce de fanfaron, de bravaque, qui parle toujours et ne dit pas un mot qui ne soit un mensonge:

Un hâbleur qui nous vient parler de ses voyages, Parce qu'on l'a toujours chassé de tous parages; Qui saute d'Amérique en Afrique d'un bond, Qui fait le voyageur et n'est qu'un vagabond.

Avec un tel caractère, le capitaine Paroles ne peut manquer de plaire aux femmes; aussi est-il aimé de Phénice Donati, la fille de Caduco, Cassandre florentin, charmante personne aux allures de Bradamante et de Diana Vernon; Caduco préfère ce faquin de Paroles à Roger, honnête officier plein de cœur et de courage. Roger, devant Phénice, se trouble, devient pâle, balbutie, car

Près des femmes toujours les braves sont timides.

Phénice le croit lâche et ajoute une foi complète aux gasconnades de Paroles, dont les allures de Tranche-Montagne et de capitaine Fracasse lui paraissent d'irréfusable indices de talent. Une bataille vient d'être gagnée. Tout le monde est dans la joie. Paroles rentre, le sourcil convulsif, la mine refrognée, la moustache en colère: «Nous sommes déshonorés, s'écrie-t-il, nous avons perdu un tambour. Il faut reprendre ce tambour; je l'irai chercher au fin fond des enfers, s'il le faut, quand je devrais fourrer mon bras dans la gueule des canons et en retirer les boulets avec ma main!» Paroles, qui espérait être retenu, se trouve bien attrapé lorsque tout le monde approuve cette velléité héroïque et le somme de la mettre à exécution. Il part, bien à contre-cœur, et se récite à lui-même les élégies les plus plaintives; Dumaine, Roger, et d'autres officiers, résolus de démasquer la lâcheté de Paroles, se sont déguisés et embusqués derrière les buissons. Ils se jettent sur lui, le garrottent, lui bandent les yeux, le menacent de le fusiller, et le somment de donner des renseignements sur les forces de l'armée et la capacité des officiers qui la conduisent. Paroles ne se laisse pas longtemps tirer l'oreille, et fait de tous ses camarades des portraits peu flatteurs, comme on peut croire; enfin, lorsqu'il a suffisamment démontré sa profon-dité, sa courtoisie, sa bassesse, on lui enlève son bandeau, et il se trouve face à face avec Caduco, Roger, Dumaine, Phénice, dont il vient de dire tout le mal possible. Phénice épouse Roger, et Paroles en est pour sa

courte honte. Un très-grand succès a accueilli cette délicieuse bouffonnerie.

Capitaine Henriot (LE), opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Victorien Sardou et G. Vaez, musique de Gevaert, représenté à Paris, sur le théâtre impérial de l'Opéra-Comique, le 29 décembre 1864. Voici, en quelques mots, la fable imaginée par MM. Sardou et Vaez. Le capitaine Henriot n'est autre que Henri IV, qui assiège Paris. Pendant une trêve qui a lieu entre l'armée royaliste et celle des ligueurs, les Parisiens se portent en foule au camp du roi, attirés autant par la curiosité que par l'espoir d'y trouver des vivres. Parmi ces visiteurs, on voit arriver deux jeunes femmes, déguisées en moines; l'une d'elles, Blanche d'Étianges, y vient dans l'espoir de rencontrer René de Mauléon, ami et favori de Henri IV. Elles ne peuvent échapper à l'œil du capitaine Henriot, qui n'est pas moins habile à découvrir les traces d'une jolie femme qu'à pénétrer les ruses de l'ennemi. Aussitôt l'idée lui vient de les suivre et de laisser son armée jusqu'au lendemain matin; mais, pour cela, il lui faut un passe-port pour entrer et surtout pour sortir de Paris. Le hasard, qui est le dieu des héros d'opéra-comique, lui amène juste à point l'homme qu'il lui faut. Cet homme, c'est don Fabrice, le traître de la pièce, capitaine espagnol et ligueur enragé, qui se prend d'amitié pour la belle humeur du capitaine Henriot, sans savoir que c'est le roi qui se cache sous ce surnom populaire. Don Fabrice est amoureux de Blanche d'Étianges et jaloux de René de Mauléon. Le capitaine Henriot lui ayant fait croire que René n'est autre que le roi de Navarre, don Fabrice se réjouit à l'idée de servir à la fois sa vengeance et son parti, en attirant son rival dans une embuscade, où il espère s'emparer de lui et le tuer; il confie son plan au capitaine Henriot, lui promettant de le faire assister le soir même à la prise du roi de Navarre, confiance qui réjouit fort le Béarnais, lequel répond qu'il sera charmé de voir comment on prend Henri IV. Au second acte, tous les acteurs sont réunis à Paris, dans l'hôtel de Blanche d'Étianges. Le capitaine Henriot est protégé par son incognito; mais René de Mauléon, qui passe pour être le roi, court grand danger de la vie; toutefois, loin de se faire reconnaître, il laisse à Henri IV le temps d'aller chercher les troupes qui doivent s'emparer de la ville. C'est, en effet, ce qui a lieu au troisième acte, et le roi arrive assez à temps pour délivrer René, au moment où il allait payer de sa vie son dévouement généreux. Le capitaine don Fabrice est tué, et René de Mauléon épouse celle qu'il aime.

Les invraisemblances de cette pièce, qui outrepassent de beaucoup les licences déjà si grandes accordées à l'opéra-comique, n'en sont que le moindre défaut. Son défaut capital et sans excuse, c'est de ne présenter au musicien aucune situation capable de l'inspirer. Les airs, les duos, les morceaux d'ensemble arrivent, comme dans les vaudevilles, uniquement pour terminer la scène, et nuisent à l'action, loin d'y ajouter. Aussi tout le succès de la pièce appartient-il au musicien, qui a dû lutter avec un sujet ingrat, et tout tirer de son propre fonds. L'imbroglie de M. Sardou, dit M. Blaze de Bury dans la *Revue des Deux-Mondes*, peut avoir pour les gens qui goûtent cette littérature son pittoresque et son intérêt mélodramatique, mais jamais on ne vit pièce ajustée plus à contre-sens de la musique. Le dialogue prend la place du chant, le chant fait regretter le dialogue; les situations, quand elles se présentent, sont éludées, éconduites, ce qui n'empêche pas l'ouvrage de réussir, grâce aux rencontres heureuses du musicien. Parmi les pages remarquables de cette partition, il faut citer l'ouverture, qui a assez d'unité, et dont l'*allegro* militaire s'accuse vigoureusement. Le premier acte renferme un joli chœur, un finale bien conçu, et surtout un *nocturne* chanté par les deux femmes, qui est plein de grâce et de fraîcheur. Au second acte sont les couplets du capitaine Henriot, devenus populaires, et que nous donnons plus loin. Ces couplets sont une imitation très-adroitement combinée de la musique du temps, et, outre le mérite de la couleur locale, ils ont celui d'être parfaitement en situation, ce qui suffit à en expliquer le succès. Un duo dramatique, entre René de Mauléon et Blanche, est également de la meilleure facture. Le troisième acte s'ouvre par un chœur militaire écrit dans la manière de Hændel; c'est peut-être la meilleure page de la partition; celle qui fait le plus d'honneur au compositeur. Malgré les défaillances qui empêcheront le *Capitaine Henriot* d'être mis au rang des grands ouvrages qui ont fait la fortune de l'Opéra-Comique, dit M. Louis Roger dans la *Semaine musicale*, il faut classer cette partition parmi les œuvres qui resteront. M. Gevaert a voulu se tenir dans les données qui assurent le succès d'un opéra. Il a cherché des mélodies, sans sacrifier cependant la richesse harmonique au goût frivole du public. S'il n'a pas toujours trouvé des inspirations heureuses, s'il est resté parfois au-dessous des situations qu'il avait à peindre, il faut du moins lui savoir gré de s'être mis dans la bonne route.

Capitaine Henriot (COUPLETS DU), paroles de MM. Sardou et Vaez, musique de Gevaert. Cette mélodie poétique, faite sur des strophes très-prosaïques, est un des chefs-d'œuvre de

Gevaert. C'est aussi réussi que sa chanson du *Bourguignon* dans *Quentin Durward*.

Alto giusto

Seul à boire, à rire aux éclats,

C'est un plaisir cou - pa - - ble.

Loin de moi le meilleur re - pas,

Si je suis seule ta - - ble.

Mais, pour un cœur vrai - ment chré -

- tien, Que l'al - ligueur est dou - ce. Quand un

ver - re plein, Qui pe - til le bien, Qui pe -

- til le bien, Et qui mousse bien, Quand un

verre plein Trinqué avec le mien. Quand un

ver - re plein Trinqué a - vec le mien!

Fi des bons vins et des bons plats,

Sans la cha - ri - té pour con - vi - ve! Don -

- nons à ce - lui qui n'a pas; Don -

- nons à ce - lui qui n'a pas: Il

fait que tout le mon - de vi - ve; Il

fait que tout le mon - de vi - ve!

DEUXIÈME COUPLET.

Réver seul, en amant transi.

Voilà ce que j'évite!

Je prétends, si l'on m'aime aussi,

Qu'on le prouve bien vite!

Aussi je ne demande rien;

Mais je prends tout de suite!

Quand un cœur trop plein

Qui tressaille bien, (bis)

Qui palpite bien,

Quand un cœur trop plein

Bat avec le mien,

Fi des bons vins, etc.

Capitaine Fantôme (LE), drame en cinq actes et huit tableaux, de MM. Paul Féval et Anicet-Bourgeois, représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 20 mars 1864. Ce drame est tiré d'un roman de M. Paul Féval, publié en 1861. Drame et roman, ces deux ouvrages se valent, et nous ne saurions dire quel est de celui-ci ou de celui-là le plus obscur, le plus invraisemblable, le plus fatigant à suivre. Ils échappent également à l'analyse, ils tombent également dans la charge mélodramatique, ils manquent également de ce qui constitue une œuvre d'art acceptable et durable. Ici ou là, c'est en vain que le lecteur le plus patient cherche à voir clair dans l'intrigue, à saisir le fil sauveur qui doit le guider dans les noirs souterrains ouverts sous ses pas, et où trébuchent à chaque instant le sens commun et la syntaxe. M. Paul Féval a composé en sa vie beaucoup de romans énigmatiques, et ses ouvrages ne brillent pas en général par la clarté, mais jamais il n'avait jeté en pâture au boa-constructeur de la littérature à son tour le tas de rebûs aussi indéchiffrable. Le critique dramatique de la *Presse*, M. Paul de Saint-Victor, avouait, au sortir de la représentation de ce *drame impossible*, n'avoir pu rien comprendre à ce *capitaine* qui, en sa qualité de *fantôme*, lui était apparu dans une chambre noire. « Dispensez-moi de l'analyse, s'écriait-il; autant vaudrait montrer une lanterne magique qui ne serait pas éclairée. M. Paul Féval est un romancier plein d'invention et de verve; mais, au théâtre, il a le grand tort de trop compter sur la mémoire de ses lecteurs et sur la divination de ceux qui n'ont pas lu ses romans. Un livre imprimé en signes sténographiques serait l'image exacte de ce drame, sorti en lambeaux de quatre ou cinq volumes déchirés. Ce ne sont que profils perdus, sil-

houettes tronquées, épisodes vus en raccourci, incidents sans explication, péripéties à surprises. Et pas un lien, pas un bout de fil pour vous guider à travers les dédales de ce labyrinthe, qui finit par vous conduire dans une cave, où les auteurs vous laissent sans chandelle! Ce *capitaine fantôme*, appelé César Cabanil de son petit nom, vous représente, autant que nous avons pu l'entrevoir, un espion héroïque lancé à fond de train dans la guerre d'Espagne, entre l'armée française et l'armée anglaise. Les aventures du baron de Munchausen, les gasconnades de Cyrano de Bergerac et du baron de Crac paraîtraient raisonnables auprès de celles de ce bravache fantastique. Ce ne sont pas des mouches qu'il fait gôber à ses spectateurs, mais des merles blancs de la grosseur des autruches. Il démolit des maisons à coups de sabre, il taille en pièces des bandes de brigands, il avale l'Espagne en un temps de galop. Son cheval enfonce le griffon et distancerait l'hippogriffe; César est beau, César est grand, il est épique, il est magnanime, il serait martyr au besoin. C'est là le tort de ces héros *faciotum* des drames d'aventure: ils sont trop parfaits, ils excèdent les cinq pieds six pouces de la sublimité humaine; ils portent une auréole autour de leur bérêt ou de leur tricorne. Quatre dragons, dont chacun vaut les trois mousquetaires, suivent ce capitaine endiablé, déguisés en moines, en alcades, en guerilleros, en toréadors. A la longue, cela finit par tomber dans la charge pure. On se croirait aux *Fu-nambules*, un soir de pièces à travestissements. Le bouquet de ces folles espagnoles est le siège d'un vaisseau attaqué et pris à la nage par le *capitaine fantôme* et ses quatre compères. Prouesse digne de ce matamore de l'ancien théâtre, qui « du vent de son chapeau submergeait une armée navale. » Pour nous, qui avons lu le roman et vu jouer la pièce, nous n'avons rien compris non plus à l'action, si ce n'est que ce nom de *capitaine fantôme* vient au héros de ce qu'il passe pour mort. Il sert d'espion à l'armée du maréchal Soult; on le voit apparaître sous tous les déguisements dans les moments où on l'attend le moins, chargeant à la tête de sa compagnie quand le danger le réclame, délivrant les soldats prisonniers; personne ne lui connaît d'autre nom que celui de *capitaine fantôme*, qui jette la terreur partout. Vous voyez d'ici quels services un tel homme, inaccessible aux balles de l'ennemi et au poignard des assassins, est capable de rendre à l'armée française. Cela ne l'empêche nullement de veiller sur sa propre famille, que poursuit d'une haine implacable la reine des bohémienues, jadis séduite par le comte Blas de Cabanil, haine servie fort à point par le chef des highlanders écossais, fruit des amours du comte et de la reine. Rien ne peut arrêter la mère et l'enfant dans l'exécution de leurs projets de vengeance; ils ne reculent ni devant le rapt ni devant l'assassinat; ils ont volé Blanche, la fiancée de César, et tenté de tuer ce dernier. Le nœud de l'intrigue consiste dans la lutte de César pour déjouer les criminels projets de ses redoutables adversaires et tromper les Espagnols et les Anglais réunis, au profit de la France. Voilà tout ce qu'on peut tirer au clair de cette histoire fort trouble, après avoir lu le roman et vu jouer le drame. L'intérêt est réel en plus d'un endroit, mais les événements s'enchevêtrent si malheureusement, qu'il faudrait y mettre trop de crédulité ou trop de complaisance pour ne pas perdre patience à la longue. Le style est vif parfois, et animé, mais peu châtié en général et souvent trivial. Il est regrettable qu'un romancier qui possède de sûrs éléments de succès s'expose si souvent à la sévérité des gens de goût, faute d'avoir été sévère envers lui-même.

Acteurs qui ont créé le *Capitaine Fantôme*: MM. Mélingue, le capitaine; Vannoy, un dragoon; Mme Doche, Blanche, etc.

CAPITAINE (Félix), économiste belge, né à Opleeuw en 1804, s'est fait recevoir docteur en droit et est devenu conseiller provincial. Collaborateur actif du *Journal de Liège*, de 1831 à 1850, il s'est surtout occupé de questions sociales et commerciales, et a publié sur ce sujet plusieurs rapports remarquables. — Son fils, Ulysse CAPITAINE, né à Liège en 1828, a collaboré au *Messenger des sciences historiques*, au *Bulletin du bibliophile belge*, et a été, en 1856, un des fondateurs du journal la *Meuse*. Outre diverses notices, on a de lui trois publications estimées: *Recherches sur les journaux et écrits périodiques liégeois* (1850); *Nécrologe liégeois pour 1851-1856* (6 vol.); *Bibliographie liégeoise au XVII^e siècle* (1852).

CAPITAINE s. f. (ka-pi-tè-ne-r) — rad. capitaine). Autrefois en France, Une des divisions militaires du pays. Il a signifié Commandement, gouvernement en général.

— En Espagne, Une des douze circonscriptions militaires du pays.

— Charge ou étendue du ressort d'un capitaine des chasses: *M. le prince embla à mon oncle la CAPITAINE des chasses de Senlis.* (St-Sim.) Il Résidence d'un capitaine des chasses: *La CAPITAINE tombait en ruine. Nous nous arrêtons à la CAPITAINE. Saint-Héron est à sa CAPITAINE.* (Mme de Sév.)

— Charge d'un capitaine ou gouverneur de résidence royale: *Il a obtenu la CAPITAINE de Saint-Germain.*

— Encycl. Chass. La création des capi-

taineries remonte à François I^{er}, qui commença à ériger sous ce titre certains cantons mis en réserve pour les chasses et plaisirs du roi. Une déclaration de 1699 limita les *capitaineries* à celles de la varenne du Louvre, du bois de Boulogne, Vincennes, Saint-Germain, Livry, Fontainebleau, Monceau, Compiègne, Chambord, Blois, Hallate, Corbeil et Limours. En 1773, une nouvelle *capitainerie* royale des chasses pour le parc de Meudon fut créée, et en 1774 il en fut institué une autre pour Sénart. Dans les *capitaineries* des maisons royales, et même une lieue au delà de leurs limites, les seigneurs ne pouvaient chasser sur leurs propres fiefs sans la permission du roi ou du capitaine; la lieue au delà des limites était nommée lieu de rachat, et une seule *capitainerie* était exceptée de cette disposition, c'était celle de Monceau.

CAPITAINE s. f. (ka-pi-tè-ne-s — rad. capitaine). Anc. mar. Galère montée par un chef d'escadre. Il On dit aussi CAPTANE.

CAPITAL, ALE adj. (ka-pi-tal, a-le — lat. *capitalis*; de *caput*, tête). Essentiel, fondamental: *Points CAPITALS. Vérité CAPITALLE. Il ne faut pas se flatter: les plus expérimentés dans les affaires font des fautes CAPITALLES.* (Boss.) Il est CAPITAL de ramener sans cesse mademoiselle votre fille à une judicieuse simplicité. (Fén.) Je prêche fort à votre fils l'attention à ce que les autres disent, et la présence d'esprit pour l'entendre vite et y répondre; cela est tout à fait CAPITAL dans le monde. (Mme de Sév.) Tout devient CAPITAL dans la bouche d'un souverain. (Mass.) Il plaide, depuis dix ans entiers, une affaire juste, CAPITALLE, et où il va de toute sa fortune. (La Bruy.) La malheureuse facilité de retourner sa pensée sous toutes les formes possibles, jusqu'à ce qu'il l'ait épuisée, est le défaut CAPITAL de Sénèque. (La Harpe.) Principal, qui est le premier par le rang, le mérite ou l'importance: *La Transfiguration est l'œuvre CAPITAL de Raphaël. Le morceau CAPITAL de cet opéra est son ouverture.*

— Où la vie est engagée; qui entraîne ou est susceptible d'entraîner la peine de mort: *Accusation CAPITALLE. Crime CAPITAL. Peine CAPITALLE. Exécution CAPITALLE. On a beaucoup loué le regret que Néron témoignait de savoir écrire, à la première sentence CAPITALLE qu'il eut à signer.* (Dider.) En sept ans, sous l'autorité papale, Ancône a vu soixante exécutions CAPITALLES, et Bologne cent quatre-vingts. (E. About.)

... Cinna vous impute à crime capital La libéralité vers le pays natal. CORNEILLE.

— *Ennemi capital*, Ennemi mortel, acharné: *Je me sens fortement pressé de mettre aux pieds de notre Sauveur quelque un de ses ENNEMIS CAPITALS, pour honorer tout ensemble et son triomphe et sa croix.* (Boss.)

— Théol. *Péchés capitaux*, Les sept péchés que l'on considère comme le principe de tous les autres, et qui sont: l'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse.

— Calligr. et typogr. *Lettres capitales*, ou substantiv. *Capitales*, Lettres plus grandes que les autres, dont elles diffèrent aussi par la forme: *Grandes capitales ou majuscules. CAPITALES romaines, anglaises, gothiques.* Il *Petites capitales*, Lettres qui ont la forme des grandes capitales ou majuscules, mais dont les dimensions ne dépassent pas celles des minuscules: *Faites ce sous-titre en PETITES CAPITALS du corps.*

— Techn. *Lie capitale*, Lie forte que laisse la potasse au fond des chaudières où l'on fait le savon. Il On dit aussi CAPITAL s. m.

— Méd. Qui porte à la tête: *Médicament CAPITAL.*

— Substantiv. Ce qui est capital, d'une importance principale: *Le CAPITAL, pour une femme, n'est pas d'avoir un directeur, mais de vivre si uniment qu'elle s'en puisse passer.* (La Bruy.) Il ne devrait pas faire son CAPITAL d'être lieutenant général. (Mme de Sév.) Un roi doit faire son CAPITAL de mériter l'affection de ses sujets. (Beauzée.)

— Antonymes. Accessoire, secondaire.

— Encycl. *Lettres capitales*. V. MAJUSCULES.

CAPITAL s. m. (ka-pi-tal — du latin *caput*). Fonds productif: *L'accroissement de la production suppose l'accroissement du CAPITAL.* (Mich. Chev.) Les CAPITAUX sont des instruments inertes par eux-mêmes. (Proudh.) Dans la langue économique, le nom de CAPITAL est donné à tout fonds inconsommable et productif. (E. de Gir.) C'est entre les mains du cultivateur que la terre devient un CAPITAL. (L. Faucher.) Le CAPITAL, c'est un excédant ou reste de produit non consommé et destiné à la reproduction. (F. Bastiat.) Le CAPITAL, c'est du travail accumulé. (J. Garnier.)

— Principal d'une rente: *On a défini l'avocat: un homme qui prend les intérêts de la veuve et le CAPITAL de l'orphelin.* (Figaro.) Un CAPITAL placé en bien-fonds est plus assuré que celui que l'on emploie à l'exploitation d'une ferme. (Math. de Dombasle.) Mieux vaut soutenir un homme qui nous doit près de trois cent mille francs que de hâter sa ruine et d'avoir six ou huit du cent du CAPITAL. (Alex. Dumas.)

Manger rentes et capitaux Serait doux, je l'espère. BÉLANGER.

— Somme des biens que l'on possède, fortune: *Décorer son CAPITAL.*

— Partie des richesses utilisée pour la production : Le capital, d'un commerçant se compose des fonds qu'il emploie à son commerce. Plus les capitaux abondent, plus l'intérêt baisse. (F. Bastiat.) Les capitaux en numéraire ne sont qu'une partie très-faible de ceux qu'emploie l'industrie. (Droz.) L'agiotage est l'art de rassembler les petits capitaux pour faire de grandes choses. (Ed. About.)

... La maison est belle et productrice, Et te rendra deux fois tes capitaux.

C. DELAVIGNE.

■ Ensemble des fonds disponibles ou en circulation : Les capitaux abondent. Les capitaux se cachent.

— Fig. Fonds, objet principal ou productif; moyen d'action : Le roi diminue son capital dans le cœur de ses sujets. (P.-L. Courier.) Il restaurait la confiance, ce capital illimité des nations. (Lamart.) Les femmes confondent l'amour avec la fidélité : l'un est le capital, l'autre l'intérêt. (A. d'Houdetot.) Entre ces belles, il s'agitait d'amener à soumission des faits un peu trop dédaigneux; la plus jeune fournit gaiement un des premiers capitaux de l'entreprise. (Bala.) Les souffrances de l'homme de génie sont un capital accumulé dont la gloire est l'intérêt. (Ch. Lemesle.) Mauvais capital que la paresse. (E. de Gir.) Chaque naissance augmente le capital vivant de la société. (E. About.)

— Pam. Personnification de la richesse immobilière : La bourgeoisie est le capital fait homme. (E. Pelletan.)

— Econ. polit. Ensemble des valeurs utilisables : C'est l'activité humaine appliquée aux forces de la nature qui donne naissance aux capitaux. (L. Faucher.) Le capital, c'est la puissance démocratique, philanthropique et égalitaire par excellence. (F. Bastiat.) Ce qui fait que les puissances humaines se rapprochent de plus en plus de la gratuité, c'est l'intervention du capital. (F. Bastiat.) Le génie de la guerre est le grand destructeur du capital. (Mich. Chev.) L'action du capital ou sa productivité est la même, soit qu'il se consomme en salaires, soit qu'il conserve le rôle d'instrument. (Proudh.) Le capital est, par essence, une force indépendante, dont aucun Etat ne peut disposer à son gré. (A. de Broglie.) Instrument de travail ou de production : Tout capital est un instrument de production. (J.-B. Say.) Le capital d'un artiste est son talent. (J.-B. Say.) Les capitaux ne sont autre chose que des services humains. (F. Bastiat.) Le premier chasseur était pourvu au moins d'un repas, auquel il a dû la force de saisir sa première proie; les armes qu'il s'est fabriquées ont été une grande augmentation de son capital. (Dupont de Nemours.) ■ Produits accumulés : L'homme fait un capital accumulé. (J.-B. Say.) Les capitaux ne sont que le travail accumulé. (L. Faucher.) Le travail doit créer le capital de rien. (Proudh.) ■ Capital engagé, Capital permanent, immobilier, par sa nature ou la manière dont il est employé, comme est une propriété rurale, une machine, etc. ■ Capital circulant, Celui qui, n'étant qu'un signe de crédit ou un moyen d'échange, ne produit en réalité qu'en circulant de main en main; tels sont les papiers de commerce et le numéraire. ■ Capital-argent, capital-matières, capital-travail, etc., Expressions qui caractérisent la nature du capital. ■ Capital social, Capital de la nation; somme des capitaux dont elle dispose.

— Comm. Capital social, Fonds commun à une société commerciale ou industrielle.

— Techn. Lie de potasse déposée au fond des chaudières, dans les savonneries. ■ On dit aussi LIE CAPITAL.

— Encycl. Econ. polit. Définition. La signification du mot capital est loin d'être bien fixée, et il est difficile d'en donner une définition exacte et précise. Les auteurs qui ont écrit sur la matière s'accordent peu dans les termes; parfois même ils diffèrent dans le sens lui-même, suivant qu'ils donnent au mot capital une portée plus large ou plus restreinte.

■ La connaissance et la nature intime du capital, dit M. Rossi, est une des parties les plus épineuses de l'économie politique. ■ Cela est si vrai, que l'on se trouve arrêté au premier pas et que les économistes n'ont pu tomber d'accord sur la question qui se présente la première à l'esprit. Le capital comprend-il toutes les valeurs produites par le travail de l'homme et antérieurement accumulées par lui, ou seulement celles qui sont spécialement appliquées à la reproduction? Les uns considèrent comme capital tout produit accumulé, quel que soit l'usage auquel il est destiné, même les objets réservés pour la consommation immédiate de l'homme; les autres, au contraire, ne font entrer dans le capital que les objets directement consacrés à la reproduction. En signalant ce désaccord entre les économistes, M. Coquelin ajoute : « Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que, pour tous indistinctement, l'idée de reproduction est invinciblement liée à l'idée de capital. Quelque grand que leur dissentiment paraisse, tous conçoivent le capital non-seulement comme une richesse acquise à la société par ses travaux antérieurs et ses épargnes, mais encore comme un levier qui doit augmenter l'énergie, la puissance, la fécondité de ses travaux futurs. Seulement cette faculté productive, ils l'étendent plus ou moins loin. Les uns l'accordent à toute richesse acquise, même aux choses réservées pour la satisfac-

tion immédiate des besoins de l'homme, en les considérant tantôt comme des réserves nécessaires pour faciliter les travaux ultérieurs, tantôt comme productifs d'utilité ou d'agrément. Les autres ne reconnaissent cette faculté productive qu'aux instruments de travail proprement dits, à l'exclusion des choses réservées à la consommation immédiate. Quoique ces dissentiments soient plus apparents que réels, en ce sens du moins qu'ils portent sur les mots plutôt que sur les choses, sans modifier sensiblement les conclusions finales; comme ils tendent néanmoins à jeter quelque incertitude dans les idées, quelques-uns nous les déduisons, nous tâcherons d'y mettre fin autant qu'il est en nous, ou, tout au moins, d'en montrer la cause réelle dans l'insuffisance du langage dont on est forcé de se servir. ■ Pour atteindre ce but, M. Coquelin se propose de déterminer exactement la nature du capital, de faire connaître les fonctions que le capital remplit dans la société, la nature et l'étendue des services qu'il y rend, la manière dont il s'y distribue et s'y emploie, la nécessité de son alliance avec le travail, et la manière dont il entre avec le travail dans le partage des fruits. Cette division est trop méthodique pour que nous ne l'adoptions pas à notre tour.

Qu'est-ce que le capital? De quoi se compose-t-il? M. Rossi définit le capital : Un produit épargné destiné à la reproduction. Cette définition comprend trois notions : celle de production, celle d'épargne, celle enfin de reproduction. Le capital est de la richesse produite, par conséquent le travail et la terre, qui servent à la production sans être une richesse produite, doivent être considérés comme des instruments de la production tout à fait distincts du capital; 2° l'idée d'épargne n'est qu'un fait négatif; en d'autres termes, épargner, c'est ne pas consommer, et souvent on n'épargne que dans le but de pouvoir satisfaire plus tard un besoin ou un goût personnel; il faut, pour que le produit épargné puisse être appelé capital, qu'il soit destiné à une production nouvelle. Sans cette destination, en effet, il y a bien richesse produite, richesse épargnée, mais il n'y a pas richesse devenue instrument de production.

■ M. Rossi, dit M. Garnier dans ses *Éléments d'économie politique*, pour bien expliquer sa pensée, analyse le travail du sauvage qui, après avoir tué une bête, fait trois parts : celle qu'il mange, celle qu'il réserve pour la manger plus tard, et celle dont il pourra se servir à la chasse; les cornes de l'animal, par exemple, qui seront un instrument de travail, un instrument de production, un capital enfin. Pour M. Rossi, l'économie en vue du lendemain n'est pas un capital. Sans cela, il faudrait dire aussi que la fourmi capitalise. ■

J.-B. Say n'a souvent fait entrer dans sa définition que l'idée de produit et d'épargne, et quoiqu'il attache aussi très-souvent à l'idée de capital celle de reproduction, il comprend très-décidément sous cette dénomination tous les objets de consommation que M. Rossi en exclut d'une manière non moins formelle. C'est à peu près dans les mêmes termes que le dissentiment existe entre les économistes anglais Mac-Culloch, Adam Smith et Malthus. Le premier abonde dans le sens de J.-B. Say, qu'il pousse même à l'extrême, tandis que les deux autres paraissent avoir été les inspirateurs de M. Rossi.

M. Coquelin fait observer que, quelle que soit celle des deux opinions que l'on adopte, il est bon de remarquer qu'il s'agit moins d'une question de principe que d'une question de nomenclature. Mais, comme il le dit avec raison, la nomenclature a une importance réelle, puisque, si elle ne fait pas la doctrine, elle sert du moins à la rendre accessible à ceux qui ne la possèdent pas. Quoi de plus fâcheux, d'ailleurs, que ces discussions à propos de mots, discussions toujours renouvelées, bien que toujours stériles? Leur moindre inconvénient n'est-il pas de discréditer la science aux yeux de ceux qui ne la suivent que de loin, et ne fatiguent-elles pas sans utilité des esprits qui pourraient faire de leurs facultés un meilleur usage? Il est utile, pour mettre fin à ces débats, de déterminer une fois pour toutes le sens du mot qui nous occupe.

■ A l'origine, dit l'auteur que nous avons déjà cité, l'homme se trouve seul avec ses facultés natives, en présence de la nature brute. Dans cet état, son existence est bien précaire, son action sur la nature bien faible, sa puissance de production extrêmement bornée. Mais peu à peu, grâce à la prévoyance particulière dont il est doué, il se crée des instruments propres à seconder le travail de ses mains; il se construit des demeures qui le mettent à l'abri des intempéries de l'air; il se prépare des approvisionnements, des réserves qui lui permettent de vaquer à des travaux plus longs en lui assurant un lendemain; en un mot, il embellit la terre pour son usage, en même temps qu'il augmente les moyens qu'il avait de l'exploiter. Les valeurs dont il s'entoure ainsi pour améliorer son existence se présentent sous mille formes diverses et s'appliquent à des besoins infiniment variés. Ce sont des instruments, des outils, des maisons d'habitation, des bâtiments d'exploitation, des animaux domestiques, des semences, des vé-

tements, des provisions de toutes sortes; mais elles ont toutes un caractère commun, celui d'élever la condition de l'homme et d'affermir sa domination sur la nature. Eh bien! cet immense fonds de valeurs ajoutées sous mille formes diverses au domaine originaire de l'homme, qui étend ce domaine, qui l'enrichit et le féconde, il est bon de pouvoir le désigner d'un seul mot, en le distinguant du fonds primitif auquel il s'ajoute. C'est à cela que, dans le langage de J.-B. Say et des économistes français qui ont suivi son exemple, le mot capital est consacré. ■ Maintenant, est-il convenable de lui donner un tel sens? Pourquoi non, si l'usage l'adopte? Et d'abord, existe-t-il dans la langue française un mot aussi énergique, aussi compréhensif pour exprimer la même idée? Nous ne le croyons pas, et c'est déjà une bien forte raison pour le choisir. Peut-être eût-il mieux valu, dans le principe, en imaginer un autre entièrement nouveau, qui n'eût pas dans le langage vulgaire une signification un peu différente de celle qu'on entendait lui donner dans le langage de la science, et c'est ce qu'on eût fait sans doute si toutes les vérités économiques avaient été découvertes et parfaitement élucidées du premier coup; mais l'acceptation qu'on lui donne ici n'a rien qui répugne à son sens primitif ou générique. Déjà consacrée par l'autorité de quelques illustres maîtres, elle est adoptée par leurs nombreux disciples.

M. Rossi, donnant au mot capital une signification qui se rapproche davantage de celle qu'il a dans le langage vulgaire, ne considère comme capital que cette partie des valeurs accumulées qui est spécialement employée à la formation du revenu. Il se prononce ainsi pour les définitions et les classifications adoptées par Adam Smith, Malthus et autres économistes anglais. Mais son système a un grave inconvénient : c'est que, quand il s'agit de désigner l'ensemble des valeurs accumulées, M. Rossi n'a à son service aucun terme, et il est obligé d'y suppléer par des périphrases et des circonlocutions. Cette raison nous suffirait à elle seule pour donner la préférence au vocabulaire de J.-B. Say. L'erreur dans laquelle cet économiste nous semble être parfois tombé, c'est de n'avoir pas fait une assez grande différence entre les valeurs réservées pour la satisfaction plus ou moins éloignée des besoins de toute nature et les valeurs plus spécialement affectées à une production nouvelle, c'est-à-dire à la formation du revenu. Ce tort de l'économiste français nous apparaît plus grave encore chez M. Mac-Culloch qui, mettant sur une même ligne toutes les valeurs accumulées, force les conclusions de son raisonnement et arrive à prétendre que les objets de luxe, dont le seul effet est de satisfaire la vanité des gens riches, servent à la reproduction tout autant que les instruments de labourage.

■ Mais, dit M. Coquelin, de ce que toutes ces valeurs ne doivent pas être confondues, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'on ne puisse les comprendre sous une seule dénomination, surtout quand on n'a pas deux noms également justes à leur appliquer séparément. Il en résulte seulement qu'il y a lieu de diviser, de classer les capitaux, de les distinguer les uns des autres, en joignant à l'appellation générale et commune des épithètes qui les différencient. Vous croyez que les valeurs spécialement appliquées à la reproduction sont bien distinctes des autres, nous le croyons aussi, quoique la distinction ne nous paraîsse pas toujours facile à établir; eh bien! donnez-leur le nom de *capitaux productifs*, pour les distinguer des autres, que vous appellerez simplement *capitaux*. Aussi bien, de quelque façon que l'on interprète le mot, il faut toujours admettre qu'il y a plusieurs espèces de capitaux, et les classer. Ce ne sera qu'une distinction de plus à établir, une distinction première et générale qui servira de point de départ à toutes les autres. De cette manière, il n'y aura plus de lacune dans le vocabulaire économique, et tous les besoins de la science seront satisfaits. ■

Les observations qui précèdent s'appliquent seulement aux économistes français et à ceux qui écrivent dans leur langue. Quant aux économistes anglais, ils ont à leur service une variété d'expressions qui nous fait défaut, et c'est là ce qui a induit M. Rossi en erreur lorsque, restreignant comme il l'a fait le sens du mot capital, il a voulu se ranger à la méthode d'Adam Smith et de Malthus. Si ces deux illustres économistes n'ont entendu par capital que les valeurs appliquées à la reproduction, c'est qu'ils possédaient un autre terme désignant *a priori* l'ensemble des valeurs produites et accumulées par l'homme. Ce terme, dont notre langue ne fournit pas, dans ce sens-là du moins, d'équivalent exact, c'est le mot *stock*, qui signifie *accumulation, réserve*.

Une note à laquelle renvoie M. Coquelin, dans son remarquable article sur le capital, donne comme il suit les diverses acceptions du mot *stock* : « Le mot *stock* correspond très-bien au mot *stock* quand il s'agit des fonds publics. Il y correspond encore assez bien quand il s'agit du capital d'une compagnie. Le *stock*, c'est le capital d'une compagnie, son fonds social. Mais toute correspondance cesse quand on applique le mot *stock*, comme il arrive si souvent, à ce qui existe de marchandises ou de valeurs sur le marché d'une ville ou d'un pays. Dans ce cas, les mots *réserve*,

accumulation sont une traduction plus exacte, quoique insuffisante. Dans les bulletins commerciaux des places commerçantes de l'Angleterre, c'est par le mot *stock* que l'on désigne les marchandises existant sur la place. Dans les bulletins français, on désigne quelquefois la masse de ces marchandises par le mot *réserve*, mais plus souvent encore par le mot *existences*, qui répond mieux à son objet, supplant ainsi par un barbarisme à l'insuffisance réelle de la langue. C'est dans ce dernier sens que Smith et Malthus ont employé le mot *stock*. Le *general stock*, tel qu'ils l'entendent, c'est donc l'ensemble des *existences* en toutes sortes de marchandises et de valeurs. Quand on a traduit cela par le mot *fonds*, on n'a fait qu'introduire dans la langue économique une confusion de plus. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'à la suite de ces traductions incorrectes, le mot *fonds* est demeuré en usage chez les économistes français, avec un sens louche, indéterminé, confus, insaisissable et presque toujours assez éloigné de son acception naturelle et légitime. C'est un mot hybride, un peu anglais, un peu français, et qui n'est franchement ni l'un ni l'autre. ■ Pour Smith et Malthus, il ne s'agit point de fonds, mais de la somme des valeurs accumulées qui constituent la richesse acquise. C'est pour désigner cette somme qu'ils ont employé le mot *stock*, et, dans cette acception, ce terme correspond très-exactement au capital, tel que l'a entendu et défini J.-B. Say.

La nomenclature que possèdent les économistes anglais est donc, sur ce point, complète. Ils ont à leur disposition les mots *stock* et *capital*. Par le premier, ils désignent l'ensemble des valeurs accumulées; par le second, cette portion des valeurs acquises qui est plus spécialement destinée à la reproduction.

Malthus définit ainsi ces deux mots :

Le *stock* est la richesse accumulée, soit pour alimenter la consommation de son propriétaire, soit pour être consacrée et employée d'une manière profitable.

Le capital est cette portion des biens d'un pays que l'on conserve ou que l'on consacre, en vue d'un profit, à la production et à la distribution de la richesse.

Cette distinction entre le *stock*, qui est le tout, et le *capital*, qui est la partie, établie d'une façon si précise par Malthus, il n'est pas seul à la faire. Nous la trouvons aussi dans le livre II de l'ouvrage d'Adam Smith, livre dans lequel il traite spécialement des richesses accumulées et de l'emploi du capital.

■ Quand le fonds qu'un homme possède, dit Adam Smith, suffit simplement pour le faire subsister quelques jours ou quelques semaines, il le songe rarement à s'en faire un revenu. Il le consomme, en le ménageant autant qu'il peut, et par son travail il tâche d'acquiescer de quoi le remplacer avant qu'il soit entièrement consommé. Dans ce cas, il tire son revenu de son seul travail, et cet état est, dans tous les pays, celui de la plupart des pauvres ouvriers.

Mais quand il possède un fonds suffisant pour le faire vivre des mois et des années, il tâche naturellement d'en employer la plus grande partie à se faire un revenu, n'en réservant pour sa consommation immédiate qu'autant qu'il lui en faut pour vivre en attendant qu'il touche ce revenu. Son fonds est donc distingué en deux parties : l'une, sur laquelle il compte pour son revenu, s'appelle son *capital*; l'autre est celle qui sert à sa consommation immédiate et qui consiste ou : 1° dans la portion de son fonds qu'il a réservée pour cet effet; ou 2° dans son revenu à mesure qu'il le touche, de quelque source qu'il lui vienne; ou 3° dans les choses qui ont été achetées les années précédentes avec son fonds de réserve ou avec son revenu et qui ne sont pas entièrement consommées, telles qu'un fonds de garde-robe, des meubles, etc., etc. C'est dans l'un ou l'autre de ces articles, ou dans les trois, que consiste le fonds que les hommes réservent communément pour leur consommation immédiate. ■

Il est facile de se convaincre par ce qui précède que, tout en voulant adopter le système de Malthus et d'Adam Smith, M. Rossi est loin d'être arrivé à leurs résultats. Le mot *stock* lui manque, et il ne trouve aucun terme pour le remplacer.

Si J.-B. Say, donnant à l'emploi du mot *capital* une extension inusitée, arrive ensuite à joindre constamment l'idée de production à l'idée de capital, au point que, tout étant pour lui productif, la ligne de démarcation disparaît entre les objets servant à la production véritable et ceux qui sont réservés pour l'usage immédiat de l'homme. M. Rossi n'échappe à cet inconvénient que pour tomber dans un autre plus grave encore. Il manque d'un terme pour désigner cette portion des richesses acquises qui n'est pas employée à la reproduction et, comme il ne peut lui appliquer le mot *capital*, puisqu'elle n'en fait pas partie à son point de vue, il range dans le revenu les maisons d'habitation, le mobilier, les jardins d'agrément, les chevaux et voitures de luxe, les objets plus immédiatement consommables, tels que : vêtements, comestibles, approvisionnements de toutes sortes, quand ces objets sortent des mains des commerçants pour qui ils sont objets d'exploitation.

Pourtant le revenu, lorsque, suivant l'usage,

on le calcule par an, n'est autre chose que la somme des valeurs que l'on consomme ou que l'on peut consommer annuellement sans entamer son *capital*. Peut-on consommer tous les ans sa maison d'habitation, son jardin d'agrément, ses chevaux et ses voitures? Quel est même celui qui, ayant l'habitude de faire à l'avance des approvisionnements, n'entamerait pas son *capital*, s'il consommait chaque année les provisions qu'il tient dans ses magasins ou dans ses caves? Ne sont-ce pas là des réserves, constituant une *accumulation* très-bien désignée par le mot *stock* et complètement indépendantes du revenu?

Mais, nous le répétons, le défaut d'entente entre les économistes français provient uniquement de la pauvreté de notre langue. Nous le comprenons, tandis que nous ne trouvons aucun motif pour partager l'opinion de M. Mac-Culloch, qui, ayant à sa disposition deux mots très-propres à désigner, l'un le genre (*stock*), l'autre l'espèce (*capital*), jette de gaieté de cœur la confusion dans les idées, en altérant l'ancien vocabulaire et en attribuant au mot *capital* une acception aussi large, plus large même que celle que J.-B. Say lui donne.

« Les portions du fonds employées sans aucun but immédiat de production sont souvent, dit-il, de beaucoup les plus productives. D'après la définition de Smith, les fonds appliqués par Arkwright et Watt à leur usage personnel devraient être considérés comme ayant été employés d'une façon improductive, ou, en d'autres termes, comme revenu; et cependant il est certain qu'en leur permettant de subsister et de poursuivre leurs travaux, ces fonds ont contribué à accroître leur richesse et celle du pays, incomparablement plus que tous les autres fonds équivalents dépensés pour payer les artisans employés à leur service. »

Plus loin, M. Mac-Culloch ajoute : « Un cheval, attelé à la voiture d'un gentleman, peut être employé d'une manière aussi productive que s'il était attelé à la charrette d'un brasseur. Dans l'un et dans l'autre cas, il possède au même degré la qualité d'auxiliaire dans le fait de la production, et il doit, en conséquence, indépendamment des considérations de toute autre nature, être regardé comme une partie constitutive du *capital* national. »

Les arguments à l'aide desquels M. Mac-Culloch prétend soutenir et justifier sa nouvelle théorie valent, on le voit, moins encore que sa théorie elle-même, et il était difficile de soutenir un système faux par de plus mauvaises raisons. Aussi, Malthus et M. Rossi n'ont-ils pas eu de peine à réfuter d'une façon victorieuse une aussi déplorable argumentation.

Les économistes anglais feront bien de garder leur nomenclature, telle qu'elle a été fixée par Smith. Quant aux économistes français, ils ne doivent jamais perdre de vue que le mot *capital* a deux acceptions bien différentes, selon qu'on l'emploie dans le langage usuel ou que l'on s'en sert comme terme d'une science exacte, quoi qu'on en dise.

— *Division des capitaux. Classification.* Adam Smith divise le fonds général des valeurs accumulées en trois parties. Il fait entrer dans la première tous les objets qui ne servent qu'à l'entretien de l'homme; il comprend dans la seconde cette partie des *capitaux* productifs qui travaillent sans changer de place et qu'il désigne sous le nom de *capital* fixe; il range enfin dans la troisième cette autre partie des *capitaux* qui ne travaille qu'en passant d'une main dans une autre et qu'il appelle, pour ce motif, *capital* circulant. Nous suivrons sa classification. Faisons seulement remarquer que la division qu'il adopte résulte de l'observation de ce qui se passe dans toute exploitation particulière, et qu'il conclut du petit au grand.

« Le fonds général d'une société ou d'un pays, dit-il, est le même que celui de tous ses membres et habitants, et par conséquent il se divise naturellement dans les trois mêmes portions, dont chacune a sa fonction ou son office particulier. »

« La première est cette portion qui est réservée pour la consommation immédiate, et dont le caractère distinctif consiste en ceci, qu'elle ne rapporte ni revenu ni profit. Elle consiste dans le fonds d'aliments, d'habits, de meubles, etc., achetées par ceux qui les consomment et qui ne sont pas entièrement consommées. Tout le fonds des maisons qui, dans un pays, ne servent que pour le logement, fait partie de cette première portion. Le fonds placé dans une maison qui doit loger le propriétaire cesse dès ce moment d'avoir la fonction d'un *capital* ou de rapporter aucun revenu au possesseur; une pareille maison ne contribue en rien au revenu de celui qui l'habite, et quoiqu'elle lui soit sans doute extrêmement utile, elle l'est comme sa garde-robe et ses meubles, qui font partie de sa dépense et non de son revenu. »

Adam Smith passe ensuite à cette portion des capitaux spécialement productifs qu'il appelle le *capital* fixe; il la fait connaître avec ses subdivisions, dans lesquelles il range les talents utiles et les connaissances acquises par l'homme et représentant les *capitaux* immatériels.

« La seconde des trois portions dans lesquelles se partage le fonds général de la so-

ciété est le *capital* fixe, dont la marque distinctive est qu'il rapporte un revenu ou un profit, sans circuler ou sans changer de maître. Il consiste principalement dans les quatre articles suivants :

« 1^o Dans toutes les machines et instruments de métier qui facilitent et abrègent le travail; »
 « 2^o Dans tous les bâtiments qui procurent un revenu, non-seulement à leur propriétaire qui les donne à loyer, mais à la personne qui en paye la rente, comme les boutiques, magasins, fermes avec leurs étables, greniers, et autres bâtiments qui en dépendent. A la différence des maisons qui ne servent qu'à loger, ils sont une sorte d'instruments de métier et peuvent être considérés sous le même point de vue; »

« 3^o Dans les améliorations de terres, ou dans ce qu'on a fait pour les défricher, pour en faire écouler les eaux, pour les enclore, les engraisser et les rendre plus propres au labour et à la culture. Une ferme améliorée peut être justement regardée sous le même point de vue que ces machines utiles qui facilitent et abrègent le travail, et par le moyen desquelles un *capital* égal qui circule rapporte un revenu beaucoup plus considérable à celui qui l'emploie. Une ferme améliorée est aussi avantageuse et plus durable qu'aucune de ces machines, et ne demande le plus souvent d'autres réparations que l'application la mieux entendue du *capital* qu'emploie le fermier à la cultiver; »

« 4^o Dans les talents acquis et utiles de tous les habitants ou des membres de la société. La vie et l'entretien de ceux qui les acquièrent coûtent toujours une dépense réelle pendant leur éducation, leurs études ou leur apprentissage, et cette dépense est un *capital* fixe et réalisé, pour ainsi dire, dans leur personne. Les talents, qui font partie de la fortune d'un homme, font aussi partie de celle de la société dont il est membre. L'adresse perfectionnée d'un ouvrier peut être considérée sous le même aspect qu'une machine ou un instrument qui facilite et abrège le travail et qui rend avec profit les frais qu'elle a coûtés. »

Enfin Smith examine, avec ses principales subdivisions, l'autre partie du *capital* productif, passant d'une main dans une autre, et pour cela appelé *capital* circulant.

« La troisième et dernière des trois portions dans lesquelles se divise le fonds général de la société est le *capital* circulant, dont le caractère distinctif est qu'il ne rapporte un revenu qu'en circulant ou en changeant de maître. Elle est également composée de quatre parties : »

« 1^o De l'argent, par le moyen duquel les trois autres parties circulent et se distribuent à ceux auxquels il convient d'en faire usage et de les consommer; »

« 2^o Des fonds, des vivres ou denrées, qui sont dans la possession du boucher, du nourrisseur de bestiaux, du fermier, du marchand de blé, du brasseur, etc., etc., et de la vente desquels ils espèrent tirer un profit; »

« 3^o Des matières, soit absolument brutes, soit plus ou moins manufacturées, qui servent à faire des habits, des meubles et des bâtiments, qui n'ont encore pris aucune de ces formes, mais qui restent entre les mains des producteurs, manufacturiers, merciers, drapiers, marchands de bois de charpente, charpentiers, menuisiers, briquetiers, etc., etc.; »

« 4^o De l'ouvrage fait et parfait qui est encore chez le marchand ou manufacturier, et qui n'est pas encore vendu ni distribué à ceux qui doivent en user et le consommer. Ainsi le *capital* circulant consiste dans les provisions de vivres, les matières et l'ouvrage fait de toute espèce, qui sont entre les mains de leurs marchands respectifs, et dans l'argent qui est nécessaire pour les faire circuler et distribuer à ceux qui finalement doivent en faire usage et les consommer. »

« Cette classification, dit M. Coquelin, laisse peu de chose à désirer. Elle comprend le *capital* tout entier dans la plus large acception du mot. De plus, elle énumère toutes les espèces en mettant chacune à sa place. Il serait à souhaiter peut-être qu'Adam Smith eût établi, par rapport aux valeurs réservées pour la consommation immédiate de l'homme, une distinction pareille à celle qu'il a établie pour les *capitaux* spécialement consacrés à la reproduction. Ces derniers se divisent, on l'a vu, en *capitaux* fixes et *capitaux* circulants : les uns rendent des services continus en restant aux mains de ceux qui les possèdent; les autres ne rendent des services qu'en s'aliénant ou en se transformant. Pareillement, parmi les objets destinés à la reproduction immédiate, il y en a qui se consomment tout entiers et ne sont utiles que par là : tels sont, en général, les comestibles. Il y en a d'autres, au contraire, qui durent au moins pendant un certain temps et dont on ne fait guère que consommer l'usage : tels sont les meubles et surtout les maisons d'habitation. »

— *Comment se forment et se multiplient les capitaux.* Les *capitaux* résultent de l'épargne et sont le fruit de l'accumulation. Tous nos *capitaux*, toutes nos richesses proviennent de la faculté que nous avons d'accumuler, d'épargner et de conserver.

Les utilités de création humaine, de quelle nature qu'elles soient, deviennent, dit M. Clément, susceptibles d'accumulation, soit que ces utilités s'identifient aux hommes eux-

mêmes, comme celles qui consistent en connaissances acquises, en perfectionnements apportés à nos facultés physiques, intellectuelles ou morales, soit qu'elles s'ajoutent aux objets extérieurs.

« Parmi les accumulations d'utilités de cette dernière classe, les plus importantes sont celles qu'on a réalisées dans les exploitations agricoles. Elles consistent dans le défrichement et l'assainissement du sol, dans l'accroissement de sa fécondité naturelle par les engrais, les irrigations ou autres aménagements; dans la substitution des plantes utiles à l'homme à toutes celles dont la terre serait couverte, sans égard pour nos besoins, si elle était abandonnée à elle-même; dans la multiplication de l'éducation des bestiaux ou des bêtes de somme employées comme forces ou destinées à l'alimentation; et enfin, dans les bâtiments, constructions, machines ou instruments servant aux exploitations. Chez tous les peuples dont la civilisation est avancée, ce sont les accumulations de cette espèce qui forment la grande masse des richesses matérielles. »

« Viennent ensuite, dans l'ordre d'importance, les accumulations réalisées sous forme de maisons d'habitation, de fabriques, d'usines, de machines et outils, de routes, de chemins de fer, de canaux, de ponts, de navires, de ports, etc., etc.; en un mot toutes les créations de l'industrie destinées à faciliter les opérations manufacturières ou commerciales, ou à satisfaire le besoin d'asile ou ceux de relations, de communication, etc., etc. »

« Après ces accumulations, les plus importantes, dans l'ordre matériel, se présentent sous forme d'approvisionnements de produits, soit que ces produits soient destinés à la satisfaction immédiate de nos besoins, comme les meubles, les ustensiles, les combustibles, les denrées alimentaires, le linge, les vêtements, etc., dont chaque ménage est plus ou moins pourvu, soit qu'ils aient à subir encore diverses transformations ou préparations pour être amenés à l'état convenable. »

Quant à l'épargne, nous nous réservons de dire, à ce mot, en quoi elle consiste et de quelle façon elle peut devenir une force créatrice des *capitaux* et de la richesse privée et publique. (V. ÉPARGNE.)

Le *capital* est l'auxiliaire indispensable du travail. J.-B. Say établit en ces termes la nécessité du *capital* comme auxiliaire du travail : « En continuant à observer les procédés de l'industrie, dit-il, on ne tardera pas à s'apercevoir que seule, abandonnée à elle-même, elle ne suffit point pour créer de la valeur aux choses. Il faut de plus que l'homme industrieux possède des produits déjà existants, sans lesquels son industrie, quelque habile qu'on le suppose, demeurerait dans l'inaction. Ces choses sont : 1^o les outils, les instruments des différents arts. Le cultivateur ne saurait rien faire sans sa pioche et sa bêche, le tisserand sans son métier, le navigateur sans son navire; 2^o les produits qui doivent fournir à l'entretien de l'homme industrieux, jusqu'à ce qu'il ait achevé sa portion de travail dans l'œuvre de la production. Le produit dont il s'occupe, ou le prix qu'il en tirera doit, il est vrai, rembourser cet entretien; mais il est obligé d'en faire continuellement l'avance; 3^o les matières brutes que son industrie doit transformer en produits complets. Il est vrai que ces matières lui sont quelquefois données gratuitement par la nature; mais, le plus souvent, elles sont des produits déjà créés par l'industrie, comme des semailles que l'agriculture a fournies, des métaux que l'on doit à l'industrie du mineur et du fondeur, des drogues que le commerçant apporte des extrémités du globe. L'homme industrieux qui les travaille est de même obligé de faire l'avance de leur valeur. La valeur de toutes ces choses compose ce qu'on appelle un *capital* productif. »

M. Frédéric Skarbek, professeur d'économie politique à Varsovie, dit, de son côté : « En nous arrêtant à considérer l'homme occupé à recueillir des valeurs productives ou à en produire de nouvelles, nous verrons que, dans tous les cas, il ne saurait agir sans avoir par devers lui un certain fonds préalable qui lui fournit des moyens d'existence ou les objets nécessaires pour le mettre en état de travailler. Un chasseur a besoin de quelque espèce d'arme que ce soit pour abattre la bête fauve qui doit le nourrir et lui procurer un vêtement; incertain sur le résultat de sa chasse, il faut qu'il soit muni d'une certaine provision de vivres qui le mette à même de pouvoir supporter la fatigue d'une ou de plusieurs journées. Si, plus tard, avec des moyens plus développés, il voulait construire une demeure, il ne pourra le faire sans posséder préalablement les outils nécessaires pour cette besogne, sans avoir abattu les arbres qu'il veut employer pour cette construction, sans avoir une plus grande provision de vivres qui le dispense, pendant le temps qu'il emploiera à bâtir sa demeure, du soin de se procurer les moyens d'existence; il ne pourra, en un mot, ni recueillir les valeurs qu'il trouve toutes prêtes dans la nature, ni en produire de nouvelles sans posséder un fonds qui le mette à même de travailler en lui donnant des moyens d'existence et des objets de travail. »

L'opinion de J.-B. Say et de M. Frédéric Skarbek est partagée par tous les économistes. Quelque dissentiment qui ait pu exister entre

eux au sujet de la définition du *capital*, ils sont tous unanimes à reconnaître la nécessité de ce *capital* comme auxiliaire du travail. Ils sont tous d'accord en ce point que, sans l'assistance d'un *capital* dans l'œuvre de production, l'homme ne peut rien, et son travail même est stérile.

« Et comment d'ailleurs, dit M. Coquelin, méconnaître une vérité aussi simple? Le cultivateur ne peut pas labourer la terre sans la charrue ou la bêche. Il ne peut pas utiliser les fruits de sa récolte sans posséder des chariots, des animaux de trait, des granges, des fénux, des vans et tout le matériel enfin d'une exploitation rurale. Le forgeron ne forge pas sans son enclume et son marteau. Il lui faut même, outre ces instruments caractéristiques, un soufflet, une forge, un fourneau, du combustible, du fer, sans parler de son atelier, qui est encore son *capital*. Un tisserand ne tisse pas sa toile sans métier. Il lui faut, en outre du fil, soit qu'il l'achète, soit qu'on le lui fournisse, sans compter les accessoires, qui sont encore assez nombreux. Il n'y a point d'industrie, point de métier où on n'ait besoin de quelques instruments, quoique l'importance de ces instruments varie beaucoup selon le genre de travail. »

« Cette partie, dit Adam Smith, est peu de chose dans certains métiers, et se trouve assez considérable en d'autres. Un maître tailleur n'a besoin pour le sien que d'aiguilles (à quoi il faudrait cependant ajouter au moins des ciseaux et un étal). Ceux du maître cordonnier ne sont guère plus coûteux. Ceux du tisserand ne laissent pas de l'être beaucoup en comparaison. » (Liv. II, chap. II.)

« Mais considérables ou non, continue M. Coquelin, les instruments sont toujours nécessaires; il n'y a que la différence du plus au moins. Et ce n'est encore là qu'une partie, souvent assez faible, du *capital* que chaque métier réclame. Il y faut en outre la matière première, quelquefois plus coûteuse que les outils. Si les outils du tailleur sont peu de chose, en revanche le drap qu'il met en œuvre, et dont il doit communément faire l'avance, est d'un prix plus élevé. Il en est de même du cuir qu'emploie le cordonnier. Il faut enfin, aux uns et aux autres, un certain approvisionnement, une réserve plus ou moins considérable, qui leur permette de vivre en attendant qu'ils réalisent le prix de leur travail. Instruments, matières premières, approvisionnements de divers genres, tout cela est indispensable, à des degrés divers, dans quelque espèce de métier que ce soit, et tout cela constitue le *capital*. »

Le *capital* est donc le compagnon, l'auxiliaire obligé du travail, dans tous les emplois de la production, et cela est si vrai que le travail ne saurait exister sans le *capital*. L'homme à l'état sauvage lui-même, allant à la chasse pour chercher de quoi assurer sa nourriture et se vêtir, n'a-t-il pas, comme *capital*, des arcs, des flèches et des armes que son industrie lui apprend à façonner? Et si cela est constant quand il s'agit de l'homme à l'état primitif, combien ne sera-ce pas plus vrai encore pour l'homme que les besoins ou les exigences de la civilisation forcent à se livrer à des travaux plus compliqués, exigent des outils, des instruments de toute sorte, et surtout ne donnant par de résultats immédiats?

« Cette vérité, dit M. Coquelin, est si simple qu'elle ne saurait être niée. Elle résulte presque de la seule définition des mots et semble n'avoir besoin d'aucune démonstration. Tous les jours, cependant, cette vérité trouve des contradicteurs, non pas, il est vrai, parmi les économistes, mais parmi des écrivains excentriques dont la plume ne laisse malheureusement pas d'exercer une grande influence sur une notable partie du public. On déclame contre le *capital*, que l'on suppose être, non pas l'auxiliaire, mais le dominateur du travail; on veut affranchir le travail et les travailleurs du joug que ce tyran leur impose. On va plus loin. On prétend que le *capital* leur est au fond nuisible et qu'ils peuvent tout ce qu'ils veulent sans son concours. Il semble presque inutile, au premier abord, de s'arrêter à réfuter des propositions de ce genre, qui se réfutent d'elles-mêmes; mais il faut bien s'y arrêter pourtant, quand on voit qu'elles rencontrent dans un public abusé un si grand nombre d'approubateurs. Il est bon, d'ailleurs, de remonter à la source de ces erreurs, qui dérivent en général de la fausse idée qu'on se fait du *capital*. »

Ici M. Coquelin croit devoir donner un exemple de ce qu'il appelle des excentricités. Nous reproduirons, après lui, le passage de Proudhon, qu'il juge un peu sévèrement peut-être, mais nous protestons contre ce qu'il dit de l'auteur. L'homme honnête dont tout ce qu'il y a de libéral en France déplore encore la perte possédait, mieux que M. Coquelin ne semble le croire, des notions complètes sur l'économie politique. La preuve en est dans les remarquables ouvrages qu'il a écrits sur la matière, et, comme M. Coquelin le reconnaît lui-même, il a donné du *capital* une des définitions les plus exactes que nous possédions. Mais les idées de Proudhon se rattachaient à tout un système que l'on a trop longtemps considéré comme basé sur des utopies, et qui n'était que le résultat d'une logique inflexible. Les opinions de Proudhon avaient un seul tort, celui de heurter les pré-

jugés et la routine. Avant tout, il était de bonne foi, et c'est injustement que l'écrivain à qui nous faisons de nombreux emprunts l'accuse d'avoir accédé à son système. Convenons seulement que Proudhon s'est trompé lorsque, dans son ouvrage de *L'idée générale de la révolution au dix-neuvième siècle*, il reproduit, en leur donnant l'autorité de son grand nom, les lignes auxquelles fait allusion M. Coquelin.

Dans l'espèce, il s'agit d'une réunion d'ouvriers tailleurs qui, sans mise de fonds préalable, ont confectionné des habits à leur propre compte et sans l'intervention d'aucun patron. L'écrivain cité par Proudhon en conclut qu'ils ont mis à néant un axiome de l'économie politique et détrôné le *capital*. Voici comment il formule et cherche à justifier sa proposition :

« Voici des ouvriers qui s'inscrivent en faux contre cette sentence de l'ancienne économie : *Point de capitaux, point de travail*, laquelle, si elle était vraie en principe, condamnerait à une servitude et à une misère sans espoir et sans fin l'innombrable classe des travailleurs qui, vivant au jour le jour, est dépourvue de tout *capital*. Ne pouvant admettre cette déplorable conclusion de la science officielle, et en interrogeant les lois rationnelles de la production des richesses et de la consommation, voilà que ces ouvriers ont trouvé que le *capital*, dont on fait un élément générateur du travail, n'est réellement que d'une utilité conventionnelle, que les seuls agents de la production étant l'intelligence et les bras de l'homme, il est dès lors possible d'organiser la production, d'assurer la circulation des produits et leur consommation normale, par le seul fait de la communication directe des producteurs et des consommateurs, appelée, par le seul fait de la suppression d'un intermédiaire onéreux et de l'établissement de rapports nouveaux, à recueillir les bénéfices que s'attribue actuellement le *capital*, ce souverain dominateur du travail, de la vie et des besoins de tous.

« D'après cette théorie, l'émancipation des travailleurs est donc possible par la réunion en faisceaux des forces individuelles et des besoins; en d'autres termes, par l'association des producteurs et consommateurs qui, cessant d'avoir des intérêts contraires, échappent sans retour à la domination du *capital*.

« En effet, les besoins de la consommation étant permanents, que les producteurs et consommateurs entrent en communication directe, s'associent, se créditent, et il est clair que la hausse et la baisse, l'augmentation factice et la dépréciation arbitraire que la spéculation fait subir au travail et à la production n'ont plus de raison d'être.

« C'est là l'idéal de la *réciprocité*, et ce que ses fondateurs ont déjà réalisé, dans la mesure de leur action, par la création de *bons*, dits de *consommation*, toujours échangeables en produits de l'association. Ainsi commanditée par ceux qui la font travailler, l'association livre ses produits à prix de revient, n'opérant d'autre prélèvement pour la rémunération de son travail que le prix moyen de main-d'œuvre; c'est une solution rationnelle donnée par les fondateurs à toutes les grandes questions d'économie soulevées dans ces derniers temps, notamment à celles-ci :

- Abolition de l'exploitation sous toutes ses formes;
- Annihilation graduelle et pacifique de l'action du *capital*;
- Création du crédit gratuit;
- Garantie et rétribution équitable du travail;
- Émancipation du prolétariat. »

C'est là un magnifique programme, que nous désirerions voir réalisé, comme dit son auteur lui-même, d'une façon graduelle et pacifique. Serait-ce d'ailleurs une utopie, que l'on pardonnerait un tel rêve à ceux qui, dans la vie réelle, ne rencontrent que défiance et refus de la part des détenteurs de *capitaux* trop souvent improductifs, ou du moins ne servant qu'à ceux qui les possèdent et n'étant d'aucune utilité pour la société. Aussi, nous le répétons, trouvons-nous M. Coquelin sévère quand il juge en ces termes la citation que nous venons de reproduire, et dont il dénature le sens, involontairement sans doute :

« Que signifie tout ceci? En quoi les ouvriers dont on parle ont-ils détruit ou altéré la vérité de cet axiome : *Point de capital, point de travail*? Ont-ils par hasard trouvé le secret de coudre les habits sans aiguilles, de couper le drap sans ciseaux? Apparemment non. Il est même probable qu'ils n'ont pas su se passer d'un atelier ou d'un établi. Or, ces aiguilles, ces ciseaux, cet atelier, cet établi font essentiellement partie du *capital*; ils en sont même la principale substance. Il y a plus : ces ouvriers n'ont pas confectionné des habits sans y employer du drap, ce qui est encore un *capital*, et même un *capital* assez considérable.

« A la vérité, ils ont pu se contenter de travailler à façon, et par conséquent opérer sur un drap, c'est-à-dire sur un *capital* qui ne leur appartenait pas, qui leur était fourni par d'autres. Mais ce *capital* n'en a pas moins été l'auxiliaire indispensable de leurs travaux, et s'il est vrai qu'il ait été mis à leur disposition par des tiers, c'est seulement une première preuve de ce que nous disions tout

à l'heure : qu'il n'est pas toujours nécessaire d'être propriétaire d'un *capital* pour s'en servir. Enfin ces ouvriers, de quelque façon qu'ils s'y soient pris, ont dû pourvoir à leur entretien et à leur nourriture, en attendant qu'ils eussent reçu le prix de leurs travaux, et ils n'ont pu le faire qu'au moyen d'un *capital* possédé par eux-mêmes ou emprunté à d'autres. De toutes les manières donc, ils ont eu recours au *capital*, à ce *capital* qu'ils maudissent, ou que des maladroits maudissent en leur nom. Ils ont subi le joug de ce tyran inconnu, ils ont rendu hommage à sa puissance.

« Mais ils ne se sont pas soumis aux conditions imposées par un patron; de plus, ils ont trouvé le moyen de se passer, dans leurs relations avec les consommateurs, de l'intermédiaire des commerçants. C'est apparemment là ce que veut dire l'auteur inconnu de la singulière dissertation que l'on vient de lire, et c'est là ce qu'il appelle détruire la tyrannie du *capital*. A la bonne heure! Si ces ouvriers ont trouvé le moyen de se passer de patron, ou d'en prendre eux-mêmes la place, ils ont bien fait, surtout s'il en est résulté pour eux un avantage réel. Ils ont bien fait encore de se passer de l'assistance des commerçants, s'ils ont pu le faire sans que la vente ou la circulation de leurs produits eût à en souffrir. Mais en quoi tout cela importe-t-il à la vérité de la proposition économique? Les ouvriers dont il est ici question n'ont pas trouvé plus que d'autres le moyen de se passer du *capital*; seulement, ils ont opéré sur leurs propres *capitaux*, au lieu d'opérer sur les *capitaux* d'autrui. C'est ce qui se fait tous les jours; car la plupart des patrons, sortis de la classe ouvrière, n'ont pas procédé autrement. Après avoir amassé quelques économies, ils s'en sont servis pour former un établissement à leur propre compte et s'ériger en maîtres à leur tour. Les ouvriers dont on nous cite l'exemple ont fait de même. Seulement, comme les économies de chacun d'eux n'étaient probablement pas assez fortes, ils les ont réunies. Ils ont appelé à leur aide la puissance de l'association, qui n'est pas à mépriser quand on en fait un bon usage, et formant ainsi, par la réunion de plusieurs petites économies, un *capital* suffisant pour se créer un établissement à eux, d'ouvriers qu'ils étaient, ils sont devenus maîtres, voilà tout. Il n'y a là rien qui porte atteinte à la dignité du *capital*; au contraire, c'est à bien des égards une nouvelle preuve de sa fécondité, de sa puissance, puisque c'est avec son aide que les ouvriers dont on parle sont parvenus à changer, sinon à améliorer leur position. »

Pour tous ceux qui liront attentivement le passage reproduit par Proudhon, il ressortira cette conviction que, malgré l'apparence, ce n'est pas le *capital* que l'on a voulu attaquer. On a plutôt entendu démontrer la puissance de l'association et prouver qu'elle peut dispenser de recourir à une assistance étrangère. M. Coquelin le savait bien, et le soin qu'il a pris de réfuter une proposition dont il a exagéré le sens n'a fait que mettre en lumière son dévouement énergique à une science dont il est un des plus fervents adeptes.

Mieux que personne, Proudhon savait que le *capital* est un auxiliaire indispensable du travail et qu'il vient en aide, à des titres divers, à ceux qui ne le possèdent pas.

Revenons donc à la question qui nous occupe. Tout le monde s'accorde à regarder comme nécessaire pour l'exécution d'un travail quelconque, non-seulement la possession préalable des instruments et des matières premières, mais encore celle d'un certain approvisionnement qui permette à l'ouvrier de vivre en attendant l'achèvement de son travail et la vente du produit. Si l'on considère cet approvisionnement comme une partie essentielle du *capital*, non-seulement le *capital* est nécessaire comme auxiliaire du travail, mais encore la nécessité se fait sentir d'avantage à mesure que la circulation se développe et que la division du travail s'étend. Adam Smith dit à ce sujet :

« Dans l'état barbare, état dans lequel il n'y a point de division du travail, où il se fait peu d'échanges, où chacun est obligé de se pourvoir lui-même de tout, les affaires de la société peuvent aller sans qu'il y ait de fonds (*stock*) accumulés ou amassés d'avance. Chaque individu tâche de pourvoir à ses besoins à mesure qu'ils se font sentir. S'il a faim, il va chasser dans une forêt; si son habit est usé, il s'en fait un autre avec la peau du premier gros animal qu'il tue, et si sa hutte tombe en ruine, il la répare le mieux qu'il peut avec des branches d'arbre et des torches qu'il a sous la main; mais quand la division du travail s'est une fois bien établie, le produit du travail d'un homme ne peut plus fournir qu'à une très-petite partie de ses besoins; il ne peut subvenir à tout le reste qu'avec le produit du travail des autres hommes, qu'il est obligé d'acheter avec le produit, ou ce qui est la même chose, avec le prix du produit de son propre travail. Mais il n'aura de quoi l'acheter que quand son travail sera, non-seulement fini, mais vendu. Jusque-là, il faut qu'il y ait quelque part un certain amas de fonds de différentes marchandises, où il prenne sa subsistance, ses matières et ses outils. Un tisserand ne peut se livrer entièrement à sa besogne, à moins qu'il n'ait d'avance, ou en sa possession ou en celle d'un autre, un fonds suffisant pour vivre et se fournir de matières

et d'outils jusqu'à ce qu'il ait, non-seulement fini, mais vendu sa toile. Il est évident que cet amas de fonds est préalablement nécessaire pour qu'il applique pendant si longtemps son industrie à l'ouvrage qui lui est particulier. »

De ce qui précède il résulte évidemment que le *capital* étant nécessaire, à des degrés différents, à tous les emplois du travail, le nombre de ces emplois augmente naturellement au fur et à mesure que le *capital* grossit; et, en outre, que, dans la même proportion, le travail devient plus productif en ce sens qu'il donne, à égalité d'efforts et de peine, des produits plus abondants, double conséquence également favorable aux progrès de la société et au bien-être des masses. Et d'abord l'accroissement du *capital* augmente les emplois du travail. Il est évident, en effet, que de même que l'homme ne peut rien faire sans *capital*, de même le *capital* ne peut fonctionner sans l'assistance de l'homme. En d'autres termes, et pour prendre un exemple, si le laboureur ne peut rien faire sans sa charrue et sa bêche, la bêche et la charrue ne peuvent rien, à leur tour, si le bras de l'homme ne les met pas en mouvement. La dépendance est réciproque, et l'on peut dire qu'elle est plus grande pour l'instrument que pour le bras et l'intelligence qui lui communiquent l'impulsion, le poussent et le mettent en œuvre. Par suite, on comprend aisément que tout accroissement du travail, toute création d'un *capital* nouveau, fait naître immédiatement pour l'homme des circonstances nouvelles dans lesquelles il peut utiliser sa force ou son intelligence. Aujourd'hui, on n'enfouit plus les *capitaux*, on leur cherche un emploi dans l'une des voies si diverses de la production, et dès que, par suite de l'accumulation et de l'épargne, ou de l'excédent de la production sur la consommation, un *capital* a été créé, il faut créer aussi, par la même occasion, un nouvel emploi pour le travail de l'homme. C'est pour ce motif que l'on peut dire encore que la sphère des travaux possibles s'étend à mesure de l'accroissement du *capital*; car, si nous avons montré que peu d'avances suffisent pour exercer les métiers de tailleur et de cordonnier, il en est beaucoup d'autres que l'on ne peut exercer sans l'aide d'avances énormes.

Pour qu'on puisse se rendre compte de cette vérité dans sa portée la plus large, M. Coquelin, sans s'appesantir sur les détails, passe pour ainsi dire l'humanité en revue dans ses principales étapes, depuis l'état barbare et sauvage qui fut son principe, jusqu'à l'état de civilisation où elle est arrivée.

Dans l'état sauvage ou barbare, dit-il, il n'y a guère de travail possible que la chasse, le plus élémentaire et le plus ingrat des travaux.

« On ne peut guère cultiver la terre. Quand même le sauvage aurait l'idée, qu'il n'a pas, de travailler le sol qu'il occupe pour en augmenter la fécondité native, il serait incapable, faute de *capital*, de mettre cette idée en pratique. N'ayant ni bêche ni charrue pour défricher la terre, il serait réduit à la remuer avec une branche d'arbre; et quand même il en viendrait à bout, ce qui serait bien difficile, il se verrait encore arrêté dans la suite de son travail, faute de semences. Ajoutons encore que la culture, qui ne paye ordinairement les travaux du laboureur qu'après une année d'attente, ne peut guère convenir à des hommes dont les avances en approvisionnements ne vont pas, le plus souvent, au delà de quelques jours. Le cercle si vaste des travaux agricoles lui est donc, par le fait, interdit. Tout ce qu'il peut faire à cet égard, c'est de cueillir ça et là les fruits, en bien petit nombre, que la terre produit spontanément.

Lorsque, grâce à l'accumulation du *capital*, la culture de la terre devient possible, le cercle des travaux s'étend dans cette direction; mais il ne va pas tout d'abord, il s'en faut de beaucoup, jusqu'à ses dernières limites. Avec quelques instruments de labour, tels que la bêche, la charrue, la herse, et un petit nombre d'animaux de trait, avec une certaine quantité de semences et des approvisionnements pour une année, on peut sans doute aborder la culture de quelques terres, mais non pas immédiatement de toutes. Les instruments étant imparfaits, comme il arrive toujours lorsque le *capital* n'abonde pas, on ne peut guère attaquer que les terres légères, celles qui offrent le moins de résistance et qui donnent aussi le moins de produits. On n'y fait pas même tous les travaux nécessaires pour les rendre aussi productives qu'elles pourraient l'être. On s'abstient d'attaquer les terres plus fortes, qui sont toujours les plus fertiles, mais qui demanderaient des instruments plus énergiques et plus puissants. On s'abstient surtout d'aborder celles qui présentent des obstacles à surmonter avant toute culture, et qui ne sont pas susceptibles de donner des résultats immédiats. Telles sont celles qui sont couvertes de forêts ou de marécages. Dans un état, nous ne dirons plus sauvage, mais seulement barbare, l'homme ne peut cultiver que les terrains nus, qui s'offrent pour ainsi dire d'eux-mêmes à l'action des faibles instruments qu'il possède, où il ne se présente, du moins, d'autres obstacles que les longues herbes que le feu peut dévorer, et qui permettent des résultats prochains. Aussitôt qu'il rencontre des obstacles plus grands, tels que marais ou forêts, il recule. Il faudrait, préalablement à toute culture, défricher les forêts, dessécher les marais, et ce sont là des

travaux importants, des travaux de longue haleine, qui, exigeant des instruments plus compliqués et des avances plus longues, ne peuvent s'exécuter qu'à l'aide d'un *capital* déjà puissant. Dans cet état de choses, la sphère des travaux agricoles est donc d'elle-même encore bien restreinte; elle ne s'étend qu'à mesure que la somme des *capitaux* grandit.

« Il en est ainsi dans presque toutes les voies de la production. Un peuple naissant, ou qui n'est pas suffisamment pourvu de *capitaux*, ne peut guère aborder l'exploitation des mines et des carrières. Il ne leur demande du moins que ce que l'on peut en obtenir avec peu d'efforts et de travaux. Ce n'est que plus tard, lorsque la somme de ses *capitaux* devient plus forte, qu'il en exploite les profondeurs pour arracher à la terre toutes les richesses qu'elle recèle dans son sein. C'est donc encore là une vaste carrière, presque entièrement fermée dans les premiers âges aux travaux des hommes, qui ne s'ouvre et ne s'étend que par degrés, à la faveur de l'accroissement progressif des *capitaux*. On ne construit guère de monuments ni d'édifices dans un état barbare; à peine y construit-on des maisons. On se contente, faute de pouvoir mieux faire, des plus modestes demeures, édifiées aux moindres frais possibles. Cette grande industrie des bâtiments, comme on l'appelle en France, qui joue un si grand rôle dans les pays civilisés, où elle occupe tant d'intelligences et de bras, est donc réduite là à sa plus simple expression; elle n'y fournit qu'un bien faible aliment à l'activité générale. Que dirons-nous de la navigation, tant intérieure qu'extérieure, avec les innombrables travaux qui s'y rattachent : constructions navales, confection, transport et rassemblement des matériaux; chargement, déchargement et conduite des navires; construction et aménagement des ports, etc., etc.? Il y aurait bien plus à dire encore sur l'industrie manufacturière. Celle-ci existe à peine dans les États barbares; elle est presque toujours la dernière venue dans la pratique, car elle exige plus qu'aucune autre une large application de connaissances acquises et un déplacement de *capitaux* considérable. Et pourtant, quelle vaste carrière cette industrie n'ouvre-t-elle pas à l'activité des hommes, quand on la considère dans ses diverses branches et avec tous ses dérivés! Et quelle vive impulsion ne donne-t-elle pas encore, par son contact, à toutes les autres! Il est donc vrai que dans l'état barbare les emplois du travail humain sont bornés de toutes parts, et qu'ils se multiplient et s'étendent à la fois dans toutes les directions, à mesure que l'accroissement de *capital* fournit aux hommes les moyens d'action qui leur manquent. »

On le voit, l'accroissement du *capital* a sans cesse pour résultat de provoquer un plus large déploiement du travail humain. On est surtout frappé de cette vérité lorsque l'on compare entre elles, comme M. Coquelin l'a fait avec bonheur, deux sociétés placées à des distances très-grandes l'une de l'autre par rapport à l'accumulation de la richesse. Mais si le *capital* multiplie les emplois du travail en ouvrant sans cesse de nouvelles carrières à l'activité de l'homme, il faut convenir aussi que parfois il en diminue le nombre; dans quelques branches spéciales de l'industrie, il supprime le travail de l'homme et le remplace, dans une certaine mesure, par tel ou tel instrument. Les machines, dit-on, ont le grave inconvénient d'enlever aux ouvriers leur ouvrage, en accomplissant par elles-mêmes une grande partie du travail qu'apparaissent ils étaient seuls appelés à faire. Sans doute, une machine à vapeur construite avec art, et l'on sait quels sont, sous ce rapport, les progrès accomplis, peut, soignée et surveillée par un seul homme, remplacer la force musculaire d'un grand nombre de bras. Une machine à battre, par exemple, qui peut être dirigée par une ou deux personnes au plus, accomplit, en un seul jour et à elle seule, l'ouvrage qu'une dizaine d'ouvriers avaient peine à mener à bonne fin en une semaine. Une machine à filer, en faisant l'ouvrage de plusieurs fileuses, leur enlève leur travail. Cela est vrai; mais faut-il pour cela déclarer nuisibles les admirables inventions qui, maîtrisant la matière, permettent à l'homme de travailler avec plus d'intelligence, de dépenser moins d'efforts et de produire davantage? Quel est d'ailleurs l'objet de l'industrie? N'a-t-elle pas pour but de pourvoir aux besoins de l'homme plutôt que de lui fournir une occupation? « Le travail n'est qu'un moyen, dit M. Coquelin; la satisfaction des besoins est le but. Lorsque, grâce à l'accroissement du *capital*, l'industrie s'ouvre de nouvelles voies, c'est pour répondre à de nouveaux besoins, ou pour procurer à la société des satisfactions nouvelles. Elle offre, il est vrai, par là même, des emplois plus nombreux à l'activité de l'homme, et c'est inévitable; mais ce n'est pour ainsi dire qu'accessoirement. Son but final, sa première loi est toujours l'élargissement de la production et l'accroissement du nombre des produits. Lors donc qu'en simplifiant ses procédés, en augmentant la puissance de ses moyens, en soumettant un plus grand nombre d'agents naturels à son empire, elle parvient à augmenter la production avec une moindre dépense de forces ou à suppléer dans certains cas au travail de l'homme par les forces naturelles qu'elle met en œuvre, elle ne fait que

demeurer fidèle à sa principale mission. C'est par là d'ailleurs qu'elle augmente chaque jour la masse de nos richesses. En résulte-t-il pour cela que la somme du travail qui appartient à l'homme soit effectivement diminuée ? Non, vraiment. Le *capital*, en grossissant, fait toujours naître plus de travail qu'il n'en détruit. S'il simplifie d'un côté ; si, grâce à la puissance des agents qu'il permet de mettre en œuvre, il supprime une partie des emplois de l'homme dans quelques branches spéciales, il imprime d'un autre côté une grande activité à toutes les autres branches, il ouvre à l'industrie tant de voies nouvelles, que, pour un emploi qu'il supprime, il en fait naître dix. Si quelques économistes ont admis que l'invention des machines diminue le travail dans certains cas, d'autres, jugeant la question à un point de vue plus large, ont soutenu le contraire.

• Augmente-t-elle ou diminue-t-elle les emplois du travail ? Elle les diminue, disent quelques économistes, au moins dans certains cas, en permettant de satisfaire à la demande des produits avec une somme de travail beaucoup moins forte. Non, disent les autres, elle ne les diminue pas ; dans tous les cas, la crise devra toujours être essentiellement transitoire ; car la simplification des procédés, en abaissant le prix des produits, en augmente la demande, et l'industrie grandit dans la même proportion. Cependant la question reste toujours controversée sous certains rapports ; le pour et le contre peuvent se justifier également à l'aide de quelques faits. Il y a aujourd'hui plus d'imprimeurs qu'il n'y avait autrefois de copistes : c'est un fait constant. La filature du coton emploie également plus de personnes depuis qu'elle se fait par machines qu'elle n'employait autrefois quand elle se faisait à la main. Mais, d'un autre côté, y a-t-il plus d'imprimeurs de musique qu'il n'y avait autrefois de copistes de musique ? La papeterie mécanique emploie-t-elle autant d'hommes, malgré l'accroissement réel de la demande, que n'en employait, il y a quelques années, la papeterie à la main ? C'est douteux. La filature mécanique du lin emploie-t-elle, en France, autant d'hommes et de femmes qu'en employait naguère le filage à la main ? Ici, on peut dire hardiment : Non. Il y a donc, en ce sens, répétition, des faits pour et contre à invoquer ; mais la véritable question n'est pas là. Ce qu'il faut se demander, c'est ceci : N'est-il pas vrai que l'installation des machines, qui suppléent à certains regards au travail de l'homme, est le résultat de l'accroissement du *capital*, et que ce résultat n'aurait pas eu lieu sans cela ? N'est-il pas vrai, d'autre part, que cet accroissement du *capital* a donné à toutes les anciennes branches de l'industrie une impulsion plus grande, sans compter les industries nouvelles qu'il a fait naître, et qu'en conséquence le petit nombre des emplois qui ont été supprimés d'une part a été amplement suppléé par de nouveaux emplois ? Ainsi posée, la question ne nous paraît pas sujette au moindre doute. On objecte toujours, il est vrai, que si le travail n'est pas diminué, il est au moins déplacé ; mais ces sortes de déplacements, moins fâcheux qu'on ne le suppose, seraient presque insensibles s'ils n'étaient pas souvent trop subtils, produits qu'ils sont par des moyens artificiels, et si la distribution et l'aménagement des *capitiaux* étaient moins gênés par les entraves qu'on leur impose. »

— Quels sont les moyens par lesquels s'opère, au sein de la société, le concours du *capital* et du travail ? On a souvent représenté le *capital* et le travail comme étant nécessairement en lutte. On ne saurait imaginer un système plus faux. Le *capital* et le travail ne peuvent rien l'un sans l'autre ; leur condition est de se rechercher toujours mutuellement et de tendre constamment à s'associer. Examinons les divers procédés à l'aide desquels cette alliance s'accomplit. Il peut arriver : 1° que le *capital* se trouve entre les mains de celui qui le met en œuvre ; 2° qu'un détenteur de *capitiaux* en possède une quantité plus forte que ce qu'il peut utiliser par son propre travail. Dans le premier cas, l'alliance du *capital* et du travail est toute simple, toute naturelle. L'homme qui possède en propre un petit *capital* suffisant pour exercer une industrie, et assez de forces pour employer ce *capital* tout entier, exerce son industrie, travaille en s'aidant des *capitiaux* qui lui appartiennent, et il n'a pas besoin pour cela de recourir à une assistance étrangère. M. Coquelin prend pour exemple un porteur d'eau possédant comme *capital* un tonneau et quelques seaux. • Il va tous les jours, dit M. Coquelin, chercher l'eau à la source commune, et la distribue lui-même à ses pratiques. Il n'a besoin pour cela d'aucune assistance étrangère ; *capital* et travail se trouvent naturellement alliés dans ses mains. Il en est de même par rapport à la plupart des marchands ambulants qui parcourent les rues des grandes villes, et même de quelques petits étalagistes. Ils possèdent, en général, un *capital* suffisant pour acheter le matin les marchandises qu'ils vendront dans la journée, et ils les débitent eux-mêmes. Quelquefois, il est vrai, le *capital* dont ils se servent ne leur appartient pas ; ils sont obligés de l'emprunter ailleurs. Dans ce cas, l'alliance n'est plus aussi simple, elle se complique d'une circonstance de plus ; mais si l'on suppose qu'ils sont réellement propriétaires des marchandises

qu'ils vendent, le *capital* et le travail se combinent pour ainsi dire en leur personne et fonctionnent sans efforts concurrents. Il en est encore ainsi de quelques petits artisans qui exercent un métier pour leur propre compte, sans y employer aucun ouvrier, leur travail personnel étant suffisant pour la somme d'ouvrage qu'ils ont à faire. »

Passant au second cas, M. Coquelin ajoute : • Aussitôt qu'un détenteur de *capitiaux* en possède une quantité plus forte que celle qu'il peut utiliser par son propre travail, il est forcé de faire appel, par un moyen quelconque, au travail d'autrui. Il faut donc, ou qu'il se fasse entrepreneur d'industrie en associant à son travail, sous le nom d'ouvriers, des collaborateurs, auxquels il fera part naturellement des fruits du travail commun, en leur payant une rémunération librement débattue entre eux ; ou qu'il abandonne son *capital* à titre de prêt, de commandite ou de toute autre manière, et moyennant une prime déterminée, à quelque entrepreneur d'industrie qui saura le faire valoir en son lieu et place. D'un autre côté, quand un homme ne possède pas la somme de *capitiaux* nécessaires pour occuper utilement son intelligence et ses bras, il est forcé d'associer son travail, par un moyen quelconque, à la mise en œuvre des *capitiaux* d'autrui. C'est le cas du plus grand nombre de ceux qui appartiennent à ce qu'on appelle la classe ouvrière. Voilà donc diverses situations où le *capital* et le travail ne se trouvent pas de prime abord réunis en proportions convenables dans les mêmes mains ; on est forcé de recourir à diverses combinaisons pour les associer. Quelles sont ces combinaisons ? Ce qui précède les fait déjà entrevoir. Il ne s'agit plus que de les énumérer et de les préciser.

• Celui qui possède un *capital* qu'il ne peut pas utiliser par lui-même, ou un *capital* trop considérable pour que ses forces suffisent à l'utiliser tout entier, a trois moyens principaux d'appeler à son aide le travail d'autrui :

1° Il peut se faire entrepreneur d'industrie, en formant un établissement proportionné à l'importance du *capital* qu'il possède, et appeler à lui des hommes qui, sous le nom d'ouvriers et moyennant un salaire déterminé, lui apporteront le concours de leur travail ;

2° Il peut encore prêter ce *capital* à un entrepreneur d'industrie, qui le fera valoir à ses risques et périls, à charge d'un remboursement ultérieur, et moyennant le paiement d'une prime annuelle, sous le nom d'intérêt, pendant la durée de la jouissance ;

3° Il peut enfin s'intéresser dans une entreprise industrielle, en y versant ses *capitiaux* qui seront soumis à toutes les chances de l'entreprise, pour en partager les bénéfices ou les pertes.

Dans chacun de ces cas qui comprennent à peu près, dans leur expression générale, toutes les combinaisons possibles, le détenteur du *capital* ne fait autre chose au fond qu'associer son *capital* au travail d'autrui ; soit qu'il le fasse valoir directement, avec l'assistance de ses ouvriers, soit qu'il l'abandonne, moyennant un intérêt annuel, à un autre entrepreneur, qui le fera valoir à ses risques et périls, soit enfin qu'il l'engage dans une entreprise étrangère en le soumettant à tous les risques de cette entreprise, il est toujours constant que c'est, en totalité ou en partie, par des mains étrangères que ce *capital* est mis en œuvre. Il y a donc ici une véritable alliance du travail de l'un avec le *capital* de l'autre. Ces deux instruments nécessaires de la production, le *capital* et le travail, placés dans des mains différentes, se sont rapprochés, combinés, unis, et, grâce à cette alliance, ils fonctionnent désormais concurremment. Celui qui ne possède que son travail a également trois moyens pour suppléer à ce qui lui manque, en associant ce travail au *capital* d'autrui, et ces moyens correspondent exactement à ceux qu'on vient de voir. Il peut, ou offrir ses services à un entrepreneur d'industrie, ou tâcher d'obtenir, à titre de prêt et moyennant un intérêt convenu, le *capital* qui lui manque, ou enfin appeler à lui des bailleurs de fonds, qui consentent à associer leurs *capitiaux* à toutes les chances de ses entreprises. De ces trois modes, le premier est sans contredit le moins favorable aux travailleurs, en ce sens du moins que, s'ils ne courent aucune chance de perte, ils ne peuvent guère espérer non plus des avantages très-grands. La rémunération qu'ils obtiennent varie sans doute selon les lieux et les temps ; elle varie même assez souvent d'un individu à l'autre, en raison de leur activité et de leur capacité respectives ; mais elle est, en général, fort inférieure à celle que peuvent espérer les hommes qui réussissent, soit par la voie de l'emprunt, soit de toute autre manière, à faire travailler les *capitiaux* d'autrui pour leur propre compte, à leurs risques et périls. Les raisons en sont si faciles à comprendre, qu'il est à peine nécessaire de les exposer. L'homme qui obtient, à titre d'emprunt, les *capitiaux* d'autrui, pour les faire valoir pour son propre compte, est dans une position spéciale. Le fait même de l'emprunt qu'il a contracté prouve qu'on a mis dans sa moralité ou dans sa capacité une confiance particulière, que tous les travailleurs n'inspirent pas au même degré. Il est en outre chargé d'une responsabilité plus lourde que celle qui incombe aux autres, et exposé en

même temps à de plus grands risques. Il est donc tout naturel qu'il aspire à de plus grands bénéfices. Il en est de même de celui qui a su engager un ou plusieurs capitalistes à s'intéresser dans son entreprise, en y versant leurs fonds à titre d'associés ou de commanditaires. »

— *Rareté ou abondance des capitiaux et effets qu'ils produisent.* Ainsi que nous l'avons établi, à mesure que le *capital* grossit dans un pays, l'industrie s'y ouvre chaque jour de nouvelles voies, étendant sans cesse le domaine de l'homme et répondant sans cesse à de nouveaux besoins.

Ce n'est pas là le seul résultat obtenu. Même lorsque l'industrie est déjà dans son plein exercice, elle procède d'une façon plus large, et les bénéfices qu'elle produit sont plus considérables lorsque les *capitiaux* abondent dans un pays.

• Les nations qui ont peu de *capitiaux*, dit J.-B. Say, ont un désavantage dans la vente de leurs produits ; elles ne peuvent accorder à leurs acheteurs de l'intérieur ou du dehors de longs termes, des facilités pour le paiement. Celles qui ont moins de *capitiaux* encore ne sont pas toujours en état de faire l'avance même de leurs matières premières et de leur travail. Voilà pourquoi on est obligé, aux Indes et en Russie, d'envoyer le prix de ce que l'on achète six mois, quelquefois même un an avant le moment où les commissions peuvent être exécutées. Il faut que ces nations soient bien favorisées à d'autres égards pour faire des ventes si considérables malgré ce désavantage. »

• Elles font des ventes considérables en somme, dit M. Coquelin, cela est vrai, mais non pas des ventes proportionnées à l'étendue des territoires qu'elles occupent, ni telles, à beaucoup près, qu'elles pourraient les faire si elles possédaient une plus grande somme de *capitiaux*. En outre, dans le cercle des relations qu'elles peuvent embrasser, elles opèrent toujours avec un désavantage relatif, en ce qu'elles ne réalisent presque jamais la somme de bénéfices à laquelle elles pourraient prétendre. La meilleure partie en revient toujours aux nations qui trafiquent avec elles et qui leur font pour ainsi dire la loi.

• Ce désavantage, si grand qu'il soit, n'est pas le seul ni même le plus grave qu'elles aient à subir. Une nation pauvre en *capitiaux* connaît peu l'esprit d'entreprise. Elle profite peu des occasions qui se présentent et qu'une autre nation mieux pourvue se hâte toujours de saisir. Elle ne profite que médiocrement aussi des inventions nouvelles, faute de pouvoir ou d'oser les mettre en valeur. Au lieu de cela, elle se traîne dans les vieilles ornières, hésitant toujours à sortir des voies battues. Que si, par hasard, elle s'aventure dans quelque entreprise inusitée, comme elle le fait presque toujours avec des *capitiaux* insuffisants, elle y rencontre plus de déceptions que d'avantages réels. Il se peut que, chez une telle nation, la plus grande partie des terres soit cultivée ; mais la culture s'y fait mal faute d'un *capital* suffisant pour seconder les efforts de l'homme, et les fruits n'en sont pas proportionnés à l'énergie des travaux des laboureurs. Il se peut encore que, chez une telle nation, toutes les branches principales de l'industrie manufacturière soient exploitées ; mais comme elles n'y sont exploitées qu'avec un matériel incomplet, souvent vieilli parce qu'on n'ose pas ou qu'on ne peut pas le renouveler en temps utile, elles y végètent au lieu de fleurir. Les produits en sont presque toujours imparfaits, excepté en ce qui dépend plus particulièrement du travail de l'homme. De plus, ces produits sont naturellement plus chers ; ils le seraient moins, s'il n'était pas d'une nécessité presque fatale qu'on fit retomber dans ce cas sur les ouvriers, par une réduction de leurs salaires, le dommage qui résulte de l'insuffisance ou de l'imperfection de leurs outils. »

Ces vérités, si évidentes que toute démonstration nous semble au moins superflue, ressortent encore avec plus d'éclat lorsque l'on compare à celle de la plupart des peuples du continent européen la situation de l'Angleterre et des Etats-Unis d'Amérique, si riches en *capitiaux*. Les Anglais, grâce aux *capitiaux* dont ils peuvent disposer, apportent à l'industrie une activité considérable ; mais combien elle est plus grande encore dans cette jeune république, qui, sous ce rapport comme sous tant d'autres, domine la vieille Europe de toute la force de son énergie, de sa liberté et de son amour du progrès ! Là, toutes les belles occasions qui se présentent de réaliser quelque avantage y sont saisies avec avidité, avec ardeur, et chaque entreprise est sûre de rencontrer les *capitiaux* dont elle a besoin pour réussir. L'agriculture et l'industrie sont servies par les meilleurs outils que l'on connaisse ; elles opèrent dans des conditions telles que rien n'y reste improductif, ni les sueurs de l'homme, ni ses talents, ni ses connaissances acquises.

Mais le plus ou moins de prospérité des Etats n'est pas la seule conséquence de l'abondance ou de la rareté du *capital*. Cette dernière cause produit un résultat bien plus grave, l'abaissement des salaires. M. Coquelin trouve à cela deux raisons décisives. Nous allons les examiner avec lui :

• La première, dit-il, c'est que là où l'esprit d'entreprise est moins encouragé, il y a moins de carrières ouvertes à l'activité de l'homme ;

par conséquent un plus grand nombre d'oisifs volontaires ou forcés. La seconde, c'est qu'avec une même somme de travail on y obtient moins de produits. Là où le travail est moindre, où, de plus, avec le même travail on obtient de moindres fruits, n'est-il pas nécessaire, inévitable que la part de chacun soit moins forte ? Nous disons que, dans ce cas, les salaires s'abaissent, et il faut bien qu'il en soit ainsi ; mais ce n'est pas assez dire. C'est le niveau général de la richesse qui descend, c'est la consommation totale qui se réduit avec la production. Et cela est vrai par rapport à toutes les classes de la société, sauf quelques rares exceptions. Le pauvre en est plus pauvre et le riche moins riche, en ce sens du moins que tous sont forcés de se contenter d'une part moindre de produits.

• On proteste souvent contre ces résultats, en ce qui concerne principalement les classes ouvrières. Comment ne voit-on pas qu'ils découlent fatalement d'une situation donnée ? Quand la somme totale de la production est faible, est-il possible qu'on en distribue à chacun une forte part ? Sans doute, celle des ouvriers est relativement très-faible ; il y a ça et là quelques hommes qui l'obtiennent beaucoup plus forte et dont la position fait contraste avec la leur. Mais quand on réduirait la part de ces hommes, celle des ouvriers en serait-elle de beaucoup accrue ? Non, d'autant plus qu'on n'arriverait à ce nivellement désiré qu'au moyen d'un nouvel amoindrissement général de la richesse et de la production. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que, à ce propos, on déclame contre le *capital*, auquel on impute la détresse des ouvriers. Il ne se peut guère rencontrer de renversement plus complet des saines notions économiques. Ce qui est vrai, c'est que la cause du mal est dans l'absence ou dans la rareté du *capital*. Voulez-vous donc que ce mal cesse ? Faites des vœux pour que la somme du *capital* augmente, et surtout pour qu'il se répartisse avec une égale abondance dans toute l'étendue du pays. »

Mais l'abondance des *capitiaux* est absolue ou relative, et c'est ici une de ces vérités méconnues sur lesquelles nous devrions insister le plus, si elle n'était pas d'ailleurs suffisamment exposée aux articles BANQUE et CRÉDIT. Bornons-nous donc à reproduire les observations très-justes par lesquelles M. Coquelin termine son étude si complète sur le *capital*.

• Ce qui fait à cet égard, dit-il, la supériorité d'un peuple sur un autre, ce n'est pas toujours l'importance relative des valeurs accumulées par lui ; c'est quelquefois, et même plus souvent, sa supériorité dans la manière de s'en servir. En ce qui regarde l'Angleterre, on peut admettre comme bien constant que la somme de ses *capitiaux* effectifs, antérieurement accumulés, est supérieure à celle que possède aucun autre peuple de l'Europe. Mais en est-il de même par rapport aux Etats-Unis d'Amérique ? Il est plus que permis d'en douter. L'Amérique, pays neuf qui, dans la plus grande partie de son étendue, est encore presque inexploité, ne peut pas posséder un *capital* effectif égal à celui que tel pays de l'Europe, la France par exemple, doit aux travaux des générations passées et aux lentes accumulations de plusieurs siècles. Cependant il est constant en fait que le *capital* abonde beaucoup plus aux Etats-Unis qu'en France, en ce sens qu'il s'y prête plus facilement et avec une profusion plus grande aux sollicitations du travail. D'où cela vient-il ? De plusieurs causes qui se résument en une seule, savoir : qu'aux Etats-Unis le *capital* va toujours à sa destination véritable et qu'il n'y chôme jamais. On serait étonné si l'on pouvait se rendre compte, en France, de la somme des *capitiaux* qui sont journellement détournés de leurs emplois féconds, pour être entraînés dans des voies stériles. On le serait encore davantage peut-être si l'on pouvait supputer exactement la somme des *capitiaux* qui chôment, non-seulement sous la forme de numéraire, mais encore sous la forme de marchandises et de valeurs de toutes les sortes. Ce mal est beaucoup moins grand aux Etats-Unis qu'en France, quoiqu'il n'y soit pas encore entièrement inconnu, et voilà pourquoi, avec une somme de *capital* effectif peut-être moindre, on y jouit d'une abondance relative beaucoup plus grande. Il y a peut-être plus de *capitiaux* en France, mais il y a aux Etats-Unis beaucoup plus de *capitiaux* actifs. »

Et si l'on demande d'où vient l'infériorité de notre pays à cet égard, nous dirons qu'elle vient d'abord de l'absence presque totale de ces institutions de crédit qui ont surtout pour objet de distribuer, de répartir le *capital*, qu'elle tient aussi, à d'autres égards, aux vices de notre législation sur les sociétés commerciales et à la présence de quelques institutions mal conçues, qui n'ont d'autre effet que de frapper de stérilité une grande partie de l'avoir social.

Nous avons défini le *capital*, classé les divers éléments de production qui le constituent, montré la nécessité de son alliance avec le travail, établi enfin l'influence qu'il exerce sur le plus ou moins de prospérité d'une nation. Il nous reste à faire connaître les attaques dont il a été l'objet. Auparavant, reproduisons les lignes suivantes de Bastiat, qui reconnaît, d'une manière si éloquent, les bienfaits qu'il peut rendre à l'homme : « Quelle est la puissance, dit-il, qui allégera pour tous,

dans une certaine mesure, le fardeau de la peine ? Qui abrégera les heures de travail ? Qui desserrera les liens de ce joug pesant qui courbe aujourd'hui vers la matière, non seulement les hommes, mais encore les femmes et les enfants qui n'y semblaient pas des taes ? C'est le *capital*, le *capital* qui, sous la forme de roue, d'engrenage, de rail, de chute d'eau, de poids, de voile, de rame, de charnu, prend à sa charge une grande partie de l'œuvre primitivement accomplie aux dépens de nos muscles ; le *capital* qui fait concourir de plus en plus au profit de tous les forces gratuites de la nature. Le *capital* est donc l'ami, le bienfaiteur de tous les hommes, et particulièrement des classes souffrantes. Ce qu'elles doivent désirer, c'est qu'il s'accumule, se multiplie, se répande sans compte ni mesure. Et s'il y a un triste spectacle au monde, c'est de voir ces classes, dans leur égarement, faire au *capital* une guerre acharnée. »

D'abord, on a nié la nécessité du concours du *capital* pour féconder le travail. Nous n'avons pas à revenir sur ce que nous avons dit, et la preuve de cette nécessité nous semble suffisamment établie. En second lieu, on a contesté la légitimité de la rémunération due au *capital*. A cela nous répondons : « Si le *capital* ne recevait aucune rémunération, sa formation s'arrêterait sur-le-champ, et celui qui existe aujourd'hui serait bientôt anéanti. » Une seule chose nous paraît donner prise aux attaques : c'est que les conditions imposées par le *capital* au travail sont trop onéreuses pour ce dernier. Il n'y a qu'un moyen de remédier à ce mal, c'est de favoriser l'accroissement des *capitales*, de manière à faire diminuer la disproportion qui existe entre l'offre et la demande. Alors, la concurrence aidant, les prétentions exagérées de certains capitalistes tomberont d'elles-mêmes. »

— Econom. rur. Au point de vue agricole, on divise assez généralement l'ensemble des forces productives en trois catégories bien distinctes : 1^o le *capital intellectuel* ou *d'industrie* ; 2^o le *capital foncier* ; 3^o le *capital d'exploitation*.

1^o *Capital intellectuel* ou *d'industrie*. Ce *capital* représente le cultivateur et ses aides, ou, si l'on veut, le savoir, l'habileté, l'expérience nécessaires pour exploiter une propriété rurale. On doit le considérer comme le premier et le plus indispensable de tous les *capitales*, car rien ne peut le remplacer. *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre*, dit le proverbe, et le proverbe a raison.

2^o *Capital foncier*. Entendus dans leur acception la plus large, ces mots : *capital foncier*, désignent tous les biens immeubles, les fonds de terre, les bâtiments, les clôtures, les chemins, etc. Ce *capital* est difficile à réaliser, mais il est aussi l'un des plus sûrs. Son service productif, ou, pour parler plus simplement, le revenu qu'il rapporte au cultivateur, dépend de plusieurs circonstances : de la qualité de la terre, de l'habileté des hommes qui la font valoir et de leur état de fortune, des conditions commerciales et économiques qui sont propres à la localité dans laquelle la terre est située, etc. Quant à la valeur locative du *capital foncier*, laquelle n'est autre chose que la rente ou le fermage payé par le fermier au propriétaire, on s'accorde en général aujourd'hui à la faire dépendre, non pas seulement du service productif, mais encore de la concurrence, c'est-à-dire de l'offre et de la demande. La valeur vénale du même *capital* a également pour base essentielle le service productif et le rapport qui existe entre l'offre et la demande.

3^o *Capital d'exploitation*. Il comprend le mobilier vivant ou mort, c'est-à-dire les bestiaux, les meubles, les outils, les machines, etc., le *capital circulant* et celui de *réserve*. Ce *capital* est d'une nécessité absolue, tout le monde en convient ; seulement, la plupart des cultivateurs ignorent combien on doit en consacrer à chaque hectare de culture. Les plus savants agronomes ne sont pas eux-mêmes d'accord sur ce sujet ; il n'y a là rien d'étonnant. En effet, chacun d'eux a dû faire son calcul à après une ou plusieurs situations données ; mais qui ne sait l'extrême diversité qui existe entre les terrains, et par suite entre les différents genres de culture qu'il convient de leur appliquer ? Ajoutez encore la diversité des situations sous le rapport économique et commercial. En outre, les progrès de l'agriculture amènent sans cesse des changements notables : ce qui était vrai, il y a dix ans, pour telle localité, pour telle exploitation, ne l'est plus maintenant, parce que, la valeur vénale des terres augmentant tous les jours, le revenu doit nécessairement s'élever dans la même proportion. Or, pour atteindre ce résultat, le *capital d'exploitation* doit recevoir une augmentation analogue. Il ne peut donc, en définitive, y avoir aucune estimation exacte du *capital d'exploitation* engagé dans chaque culture. Le seul juge compétent en cette matière est le cultivateur lui-même : c'est à son intelligence pratique, à son expérience qu'il faut s'en rapporter. Néanmoins, si l'on veut avoir une appréciation quand même, nous donnerons ici celle d'un agronome éminent, M. Bella, directeur de l'Ecole impériale d'agriculture de Grignon, qui, mieux que tout autre, paraît avoir saisi la véritable portée de cette question. « Quand on suit une rotation biennale, blé, jachère, et quand on se contente de maigres récoltes, il

peut suffire, dit-il, de 200 fr. par hectare : c'est du moins ce qui a lieu dans bien des métairies du Midi, dont les métayers travaillent manuellement avec leurs familles ; mais avec la rotation triennale, et en supposant même des terres fertiles et un système de culture extensive, le *capital d'exploitation* nécessaire est monté généralement à 300 fr. par hectare. Dans les environs de Grignon, où on suit la rotation triennale modifiée, c'est-à-dire avec plantes sarclées, fourrages annuels et prairies artificielles, ce qui en active beaucoup la production, mais où on peut faire le commerce de moutons et vendre ses pailles pour racheter du fumier, ce qui facilite la circulation des capitaux, réduit le bétail, et par conséquent diminue beaucoup le *capital d'exploitation*, on compte qu'en grande exploitation de 200 hectares, il faut au moins de 350 à 400 fr. pour entrer en ferme, et encore faut-il pour cela que la reprise de ferme soit faite de père à fils. Dans les grandes et belles exploitations dont s'enorgueillit le département de Seine-et-Marne, où on vend une partie des fourrages, mais où la culture alterne s'est substituée à la culture triennale, et où il a été introduit quelques industries agricoles, le *capital d'exploitation* ne monte pas à moins de 700 à 800 fr. par hectare, et il y a eu des cessions de ferme à 900 fr. par hectare au mois de juin. A Grignon, ce *capital* monte à plus de 1,000 fr., et ce chiffre est dépassé aujourd'hui dans les exploitations qui, exécutant des drainages, des marnages, veulent introduire tous les moyens d'économiser la main-d'œuvre, que la rareté des bras et le haut prix des salaires conseillent de plus en plus aux cultivateurs : il est des entreprises agricoles, organisées d'une manière industrielle par d'excellents administrateurs, qui se sont fondées avec un *capital d'exploitation* de 2,500 fr. par hectare. » Comme nous l'avons vu plus haut, le *capital d'exploitation* comprend trois sortes de *capitales*, le mobilier, le *capital circulant* et celui de *réserve*. Le mobilier se subdivise lui-même en mobilier mort et vivant. Il a pour caractère distinctif de ne pas changer de forme pendant la production. D'une importance minime autrefois dans les exploitations rurales, sa valeur tend à s'accroître chaque jour davantage, par suite des progrès de l'agriculture et de la richesse publique. Il a l'inconvénient de n'être pas facilement disponible ; aussi doit-on prendre garde de l'augmenter au delà des besoins, et surtout au delà des ressources dont on dispose. Le mobilier vivant, c'est-à-dire le bétail (V. *ce mot*), n'est pas cependant un *mal nécessaire*, comme on l'a dit bien souvent ; il a, au contraire, une importance immense dans une exploitation rurale. En dehors de ses produits directs, qui sont la viande, les laines, le laitage, etc., il sert à fabriquer les engrais, sans lesquels il n'y a pas d'agriculture possible ; mais, pour que l'entretien du bétail donne des résultats réellement avantageux, il doit fournir un intérêt égal à celui que produiraient des *capitales* placées sûrement, plus une prime représentant l'amortissement du prix d'achat des animaux, et une assurance contre les risques qu'ils peuvent courir. Le mobilier mort attaché aux exploitations rurales, c'est-à-dire les meubles, les outils, les machines, etc., a pris dans ces derniers temps une haute importance, bien justifiée du reste par les services qu'il rend à l'agriculture, et par ceux plus grands encore qu'il est destiné à lui procurer dans un avenir peu éloigné. Quant à présent, toutefois, il est bon de rappeler aux agriculteurs qu'ils doivent agir avec prudence, et de manière à ne jamais dépasser les limites de la plus stricte économie. « Le service que donne un outillage ne dépend pas seulement, dit avec raison M. Bella, du choix qu'on en fait, ni même de la manière dont il est employé ; ce service dépend aussi de la bonté de la production à laquelle il est attaché, et par conséquent de la juste proportion de toutes les forces qui le constituent. Il est arrivé trop souvent qu'un cultivateur possédant un excellent mobilier a fait de mauvaises affaires, et que la production a été mauvaise en partie, parce qu'il avait un mobilier trop coûteux, acquis aux dépens d'un *capital circulant* déjà trop faible. Beaucoup de succès ont d'ailleurs démontré que des mobiliers assez médiocrement choisis et insuffisants, mais bien employés et en bonne proportion avec le *capital circulant* qui les occupe, peuvent donner d'excellents résultats. Le service productif de cette partie du *capital d'exploitation* est donc chose fort variable, et dépend beaucoup du tact et de l'expérience du cultivateur. » Le *capital circulant* est formé par ce qui, dans la production, change constamment de forme, la main-d'œuvre, les fourrages, les semences, toutes les denrées alimentaires, l'argent en caisse nécessaire au roulement, les engrais, etc. ; il représente, pour ainsi dire, la matière première sans cesse consommée et reproduite successivement sous une autre forme. Nous ne parlerons ici que des engrais, la seule partie du *capital circulant* dont l'appréciation présente quelque difficulté. Par incurie et par ignorance, les cultivateurs ont négligé pendant longtemps la production de l'engrais ; mais aujourd'hui, vu le haut prix qu'il atteint presque partout, on s'en occupe avec ardeur. Il a bien fallu, par conséquent, admettre les engrais comme formant une partie importante du *capital circulant*. La valeur réelle des engrais, autrement dit leur valeur

intrinsèque, dépend de leur composition. Il est hors de doute que les fumures durent en général plus d'une année, et produisent plusieurs récoltes ; des lors, il est évident que, pendant toute la période de transition nécessaire pour porter la terre à sa fécondité normale, les engrais s'accumulent en augmentant notablement le *capital d'exploitation*. Dans la culture améliorante, le *capital* engrais doit se monter à deux fois et demie environ la valeur d'une fumure annuelle. Comme nous venons de le dire, la valeur vénale des engrais est maintenant très-élevée. Dans les pays où la culture est très-avancée, les 1,000 kilogr. de fumier acheté dans les villes reviennent, rendus à la ferme, à environ 8 fr. Dans les localités où l'on cultive la vigne en même temps que les céréales, le prix du fumier est encore plus élevé. Enfin, dans ces dernières années, le guano s'est vendu à plus de 50 pour 100 au-dessus du blé à poids égal.

Le *capital* de réserve comporte trois éléments : le fonds d'amortissement, le fonds d'assurance et celui de roulement. (V. ces mots.) Ce *capital* a sa place marquée dans toutes les exploitations ; malheureusement son importance n'est pas comprise du plus grand nombre des cultivateurs, et c'est là une des causes les plus ordinaires de la gêne qui règne presque partout, chez les petits propriétaires et les fermiers. Un peu d'ambition est une bonne chose, mais la prudence a ses avantages, elle aussi : mieux vaut, dans tous les cas, une petite exploitation, munie de capitaux suffisants, qu'une exploitation considérable avec un fonds de réserve nul ou presque nul. Mais combien doit-il s'écouler encore de temps pour que ce principe, tout évident qu'il est, soit admis dans la pratique comme il l'est déjà en théorie ?

— Homonyme. Capitale.

— Antonymes. Intérêts, revenu.

CAPITALE s. f. (ka-pi-ta-le — rad *capital*, adj.) Ville principale d'un Etat ou d'une grande étendue de pays : La capitale d'un royaume, d'une province. Deux asileux la capitale de ce royaume d'une maladie contagieuse. (Boss.) Avoir sa capitale au bout du royaume, c'est avoir le cœur au bout de ses doigts. Les capitales sont nécessaires ; mais, si la tête devient trop grosse, le corps s'atrophie, et tout périt. (Mirabeau, le père.) Le pays le plus résistant de l'Europe, et le plus stable, est celui où chaque province est un royaume, chaque chef-lieu une capitale. (De Bonald.) La capitale de la France ne sera à l'abri que quand nous posséderons la rive gauche du Rhin. (Chateaub.) Londres est la capitale des boutiques et des spéculations ; on y fait le gouvernement. (Balz.) C'est dans les grandes capitales que s'accumule et ferment la lie d'une nation. (Lamart.) Rome, même déstituée de la papauté, n'aurait aucune des conditions d'une capitale. (Proudhon.) La capitale est comparable à la tête d'un rachitique, qui grossit à mesure que les autres membres s'atrophient et s'affaiblissent. (Journ.) Le comte de R., fumez à la cour par son ignorance, ne put jamais deviner qu'elle était la capitale de l'Etat de Venise. (**) Lorsque le czar Pierre le Grand vint à Paris, quelqu'un lui demanda comment il trouvait cette capitale ? — Si j'en avais une pareille, répondit-il, je serais tenté d'y mettre le feu, de peur qu'elle n'absorbât le reste de mon empire.

Oh ! que ces grandes voix des grandes capitales
Ont de cris douloureux et de clameurs fatales,
D'angoisses, de terreurs et de convulsions !

LAMARTINE.

— Ville où est établi le centre d'une association quelconque ; ville qui prime les autres à quelque point de vue : Rome est la capitale du catholicisme. Rome est encore la capitale du monde, pour l'architecture et la peinture. (Baill.) On croit déjà voir la capitale du christianisme devenir le siège de la grandeur des infidèles. (Boss.) A l'âge de vingt et un ans, Linné se rendit à Upsal, qu'on pouvait alors regarder comme la capitale littéraire de la Suède. (Condorcet.) Strasbourg est une des capitales de la Réforme. (T. Delord.)

— Absol. Ville principale de l'Etat où l'on vit ; Paris, dans le langage des écrivains français : La capitale était devenue une ville de plaisir et de luxe. (Scribe.) Topffer est en indépendance et en réaction contre la littérature française de la capitale. (Ste-Beuve.)

Chloé, quoique provinciale,
Est mise dans le dernier goût :
Ses bonnets, son teint, ses gants, tout,
Tout lui vient de la capitale.

— Par plaisant. Centre, lieu principal : Savez-vous quelles sont les capitales de Paris ? Le palais des Tuileries est la capitale du monde officiel ; le ministère d'Etat est la capitale de la Comédie-Française et de l'Opéra ; l'Odéon est la capitale de la brasserie des Martyrs ; le salon de la duchesse de C. est la capitale du faubourg Saint-Germain ; le théâtre des Folies-Dramatiques est la capitale du Casino Cadet ; la Maison-d'Or est la capitale du quartier Bréda ; le Café Anglais est la capitale des cocodés. (Aurélien Scholl.)

— Fortif. Ligne droite idéale qui divise un angle saillant en deux parties égales. « Tirer en capitale, Tirer sur l'arête saillante d'un angle, dans la direction de sa bissectrice.

— Typ. Capitales, grandes capitales, petites capitales. Nom donné à des lettres d'une forme particulière, qui servent principalement pour les titres et pour certains mots dont on veut relever l'importance. V. MAJUSCULES.

— Encycl. Polit. Puisque nous en sommes à l'article CAPITALE, et que ce mot ne comporte pas de partie encyclopédique proprement dite, peut-être sera-t-il bon de traiter ici un point d'histoire qui est tout brûlant d'actualité. Il s'agit de la capitale de l'Italie, qui en ce moment est Florence ; mais on connaît la ville vers laquelle se portent les aspirations italiennes, ces aspirations que devait réaliser le programme de M. de Cavour, et l'on ne sera pas fâché d'avoir l'opinion d'un homme très-compétent dans ces matières, celle de Napoléon I^{er}. Il a examiné, avec toute la sagacité du politique, cette grande question de la capitale de l'Italie, et c'est Rome qu'il croyait destinée par toutes sortes de raisons à être choisie un jour pour ce rôle. « Les opinions, dit-il, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, sont partagées sur le lieu qui serait le plus propre à être la capitale de l'Italie. Les uns désignent Venise, parce que le premier besoin de l'Italie est d'être une puissance maritime. Venise, par sa situation à l'abri de toute attaque, est le dépôt naturel du commerce du Levant et de l'Allemagne ; c'est, commercialement parlant, le point le plus près de Turin et de Milan, plus que Gènes même : la mer la rapproche de tous les points des côtes. D'autres sont conduits par l'histoire et d'anciens souvenirs à Rome ; ils disent que Rome est plus centrale ; qu'elle est à portée des trois grandes îles de Sicile, de Sardaigne et de Corse ; qu'elle est à portée de Naples, la plus grande population de l'Italie ; qu'elle est dans un juste éloignement de tous les points de la frontière ataquable. Soit que l'ennemi se présente par la frontière française, la frontière suisse ou la frontière autrichienne, Rome est à une distance de cent vingt à cent quarante lieues ; que la frontière des Alpes soit forcée, elle est garantie par la frontière du Pô, et enfin par la frontière des Apennins ; que la France et l'Espagne sont de grandes puissances maritimes ; qu'elles n'ont pas leurs capitales placées dans un port ; que Rome, près des côtes de la Méditerranée et de l'Adriatique, est à même de pourvoir rapidement, avec économie, par l'Adriatique, et partant d'Ancone et de Venise, à l'approvisionnement et à la défense de la frontière de l'Isone et de l'Adige ; que, par le Tibre, Gènes et Villefranche, elle peut pourvoir à la frontière du Var et des Alpes cottiennes ; qu'elle est heureusement située pour inquiéter, par l'Adriatique et la Méditerranée, les flancs d'une armée qui passerait le Pô, et s'engagerait dans l'Apennin, sans être maîtresse de la mer ; que de Rome les dépôts que contient une grande capitale pourraient être transportés sur Naples et Tarente, pour les soustraire à un ennemi vainqueur ; qu'enfin Rome existe, qu'elle offre beaucoup plus de ressources pour les besoins d'une grande capitale qu'aucune ville du monde ; qu'elle a surtout pour elle la magie et la noblesse de son nom. Je pense aussi, quoiqu'elle n'ait pas toutes les qualités désirables, que Rome est, sans contredit, la capitale que les Italiens choisiraient un jour. »

Les capitales sont de véritables organes par rapport à ces sortes d'individualités qu'on nomme des nations. Leur fonction, quand elle s'accomplit régulièrement, est de concentrer sur un point donné la vie d'un pays pour la faire rayonner ensuite jusqu'aux extrémités, de relier entre elles toutes les parties, de fusionner les races, d'effacer les discordances, d'étendre les rivalités, de créer ou tout au moins de conserver l'unité nationale. Leur existence est tellement dans la nature des choses, que dans tous les temps et dans tous les pays leur formation s'est produite spontanément ; et il n'y a si chétive agglomération de peuplades barbares, embryon de peuple et de société, qui n'ait son centre et en quelque manière sa capitale.

Les capitales, et, en général, les grands centres de population, ont toujours joué un rôle important dans la vie politique des peuples. Il est à peine nécessaire de rappeler Babylone, Ninive, Thèbes, Memphis, Tyr, Persépolis, Carthage, et mille autres cites célèbres, dont l'exemple montre que ces vastes concentrations sont un fait constant et commun à toutes les races et à toutes les civilisations.

Les capitales, comme les peuples dont elles sont en quelque sorte le résumé, le microcosme, ont toujours eu chacune leur physiologie particulière : Thèbes était un sanctuaire, Babylone un vaste caravansérail, Athènes un centre intellectuel, artistique et politique, Sparte une agglomération militaire, Corinthe une ville de plaisir, Carthage un entrepôt maritime et commercial, etc.

Toutes ces villes fameuses furent, comme on le sait, effacées par Rome, qui devint, par ses conquêtes successives, la capitale des capitales, la ville, caractère qu'elle a conservé sous la papauté, du moins sous le rapport spirituel, et tant que le catholicisme a été le fait moral dominant de l'univers civilisé.

Incontestablement, c'est Paris aujourd'hui qui peut être regardé comme la capitale du monde. Londres n'est qu'une grande ville, une agglomération énorme, le centre d'un

peuple puissant : Paris est, à son tour, la ville, le foyer commun de la vie moderne ; on n'a pas assez dit quand on l'a nommée le cœur et le cerveau de la France : c'est le cerveau de l'univers, c'est le cœur de l'humanité.

Écoutez les paroles d'un illustre historien : « Ceux qui n'ont pas eu l'honneur de naître dans la sainte boue de la métropole du monde, qui n'ont pas vu et senti la puissance de cet étonnant creuset où les races et les idées vont se transformant et créant sans cesse, arrivent rarement à savoir ce que c'est que la grande chimie sociale. Qu'ils aient la science, l'intelligence et le génie même, ils sortent difficilement des classifications étroites ; à grand peine comprennent-ils la fluidité de la vie. Qu'ils humilient leur science, qu'ils viennent étudier, ces docteurs ! A ce point central du globe où se rencontrent et se combinent tous les courants magnétiques, ils pénétreront à la longue le souverain mystère, invisible, intangible, des mélanges de l'Esprit. » (Michelet.) Paris a remplacé la Rome des Césars et celle des pontifes comme point central du globe ; mais, tandis que le Capitole dominait le monde par les armes et le Vatican par une doctrine immuable qui arrêta nécessairement le développement, le progrès de la pensée, Paris exerce un empire purement intellectuel ; il affranchit les esprits qu'il conquiert, et ses victoires sont des émancipations.

A l'article PARIS, on appréciera le rôle de cette noble cité, son action sur la France et sur le monde ; ici, nous ne pouvons que rappeler que depuis des siècles déjà elle est réellement la capitale de l'intelligence, le pays de la libre parole et de la libre pensée, une vraie république, un forum pour la diffusion de toutes les idées, enfin la tribune de l'univers.

La Rome des Césars ne demandait à ses maîtres que du pain et les jeux du Cirque. Ces conditions remplies, Néron et Caligula pouvaient impunément, l'un chanter sur les ruines fumantes de Rome, l'autre se passer la fantaisie de faire nommer son cheval consul.

Paris a toujours demandé autre chose ; aux époques les plus despotiques, il a constamment revendiqué pour l'humanité entière la lumière et la liberté.

Centres des arts, de la science et de la pensée, rendez-vous de toutes les capacités, de toutes les intelligences d'élite, les capitales ont généralement formé et nourri dans leur sein des populations plus indépendantes et plus éclairées, conséquemment moins faciles à asservir. Aussi les puissances de la terre, les souverains absolus, les partis rétrogrades, ont toujours préféré prendre leur point d'appui sur les masses provinciales et rurales, c'est-à-dire sur des individus disséminés, faibles de leur isolement, et en outre étrangers pour ainsi dire à la vie collective et aux échanges d'idées. Pour ne citer qu'un exemple, qu'on se souvienne de Louis XIV, ce demi-dieu du despotisme, de Louis XV, ce débauché semi-oriental, fuyant Paris, et enfermant leur vie dans ce Versailles, qui était pour eux tout l'univers. Louis XVI y vécut de même, et il fallut que le peuple de Paris allât l'en arracher en 1789. Les rois n'avaient laissé à notre capitale que la moins d'initiative possible, et cette défiance se manifeste encore aujourd'hui à Lyon et à Paris, où le gouvernement se réserve la nomination des autorités municipales.

Pendant la Révolution, on remarque le même esprit dans tous les partis qui, se sentant dépassés, ont tenté d'enrayer le mouvement, et spécialement les Girondins. Leurs candidats ayant échoué à Paris lors des élections conventionnelles, ils s'abandonnèrent de plus en plus à leur étroit provincialisme, à leurs rancunes, à leur animosité contre la grande commune, et l'on entendit plusieurs de leurs enfants perdus s'écrier que Paris devait être réduit à un 83^e d'influence, qu'il ne fallait plus de capitale, etc., ce qui les fit accuser de fédéralisme et fut une des causes de leur perte.

Nous ne nous arrêterons pas sur l'histoire de ces luttes fameuses, qui trouvera sa place dans ce Dictionnaire aux mots FÉDÉRALISTES, GIRONDINS, etc. Contentons-nous de rappeler en passant un fait qui a eu dernièrement, chez nous, un certain retentissement.

Un homme qui est doué, qui est possédé du génie administratif au suprême degré, et qui pense que, pour faire quelque chose de bon, la devise de Médée est la meilleure. M. Haussmann, s'est demandé, dans ces dernières années, à la suite des élections législatives, si celui que, depuis Julien l'Apostat, on a la manie d'appeler le Parisien, est bien un être qui existe réellement ; si ce n'est pas plutôt une individualité fictive, un mythe, une entité ; et, après les plus profondes réflexions, la réponse a été : Non, le Parisien est une personnalité impalpable ; il est ici, là et ailleurs, mais jamais à Paris. Aujourd'hui à Monaco, demain à Bade, il ne demeure pas ; c'est à peine s'il perche ; c'est un nomade (le mot est resté, et il le méritait). Comme le monde de Pascal, le Parisien est un cercle dont le centre se trouve partout, la circonférence nulle part. Puisqu'il en est ainsi, pourquoi assigner un domicile fixe à cette ombre légère, à cette bulle de savon ? Pourquoi en faire un garde national, un électeur ? Qu'il soit contribuable et patenté, passe encore :

La patente n'est pas ce qu'un vain peuple pense.

Mais citoyen de Paris, mais électeur de Paris, c'est une anomalie évidente.

Voilà ce que croit fermement M. Haussmann, et nous croyons qu'il a raison ; c'est même sur cet aveu, dénué d'artifice, que nous terminerons ces réflexions, qui seraient trop osées si elles étaient sérieuses.

— Typ. Les grandes capitales excèdent de près de la moitié le corps de la lettre ordinaire. Elles suivent son alignement habituel par le bas, et, par le haut, celui de son prolongement supérieur. On les emploie au commencement de tous les noms propres, et de quelques noms communs pris dans certaines acceptions. On en fait aussi usage pour les titres et les divisions de livres ou de chapitres. Les petites capitales ont la forme des grandes capitales, mais leur volume n'est guère plus grand que celui des lettres ordinaires. On s'en sert, après une grande capitale, pour compléter le premier mot d'une division d'ouvrage. On y a également recours pour faire des titres et des sous-titres, et, dans les pièces de théâtre, pour indiquer les interlocuteurs.

CAPITALEMENT adv. (ka-pi-ta-le-man — rad. capital). D'une façon essentielle, principale, capitale : *Je ne prétends point que le retour de Mme de Jouarre rende le commerce moins libre avec moi, et c'est à quoi je pourrais CAPITALLEMENT.* (Boss.) *Voilà la sainte et divine paix que nous devons CAPITALLEMENT désirer.* (Bourdauve.)

— A mort, à la peine capitale : *Quel est l'audacieux qui, lorsqu'il s'agit de juger CAPITALLEMENT un homme, passe en avant et le condamne, sans avoir pris toutes les précautions possibles ?* (J.-J. Rouss.)

CAPITALISABLE adj. (ka-pi-ta-li-za-ble — rad. capitaliser). Qui peut être capitalisé : *Intérêts CAPITALISABLES.*

CAPITALISATION s. f. (ka-pi-ta-li-za-si-on — rad. capitaliser). Action de capitaliser : *CAPITALISATION des intérêts.*

— Action d'amasser et de rendre productif : *La CAPITALISATION incessante des résultats acquis, telle est la cause et la loi du progrès.* (E. Scherer.)

CAPITALISÉ, ÉE (ka-pi-ta-li-zé) part. pass. du v. Capitaliser : *Intérêts CAPITALISÉS.* *Les intérêts de cette famille, CAPITALISÉS par les soins du gendre, devaient donner cinq cent mille francs.* (Balz.)

CAPITALISER v. a. ou tr. (ka-pi-ta-li-zé — rad. capital). Transformer en capital : *CAPITALISER les intérêts.* *CAPITALISER ses économies.* *L'avantage principal de l'or et de l'argent, pour la formation des capitaux, a été de favoriser les plus petites économies et de les CAPITALISER.* (Dupont de Nemours.) *Realiser un capital : CAPITALISER une rente.*

— Calculer un capital sur un taux donné ou arbitraire ; estimer des valeurs en calculant à un taux donné le capital représenté par le revenu qu'elles fournissent : *Les produits de ce chemin sont encore trop variables pour qu'on puisse en CAPITALISER les actions.*

— Absol. Amasser un capital : *Vous CAPITALISEZ.* *CAPITALISER, c'est préparer le vivre, le couvert, le loisir, l'instruction, la dignité aux générations futures.* (F. Bastiat.) *Ce qui empêche les travailleurs de CAPITALISER, c'est que la propriété ne leur en laisse pas le moyen.* (Proudh.)

CAPITALISME s. m. (ka-pi-ta-li-sme — rad. capitaliser). Néol. Puissance des capitaux ou des capitalistes : *La terre est encore la forteresse du CAPITALISME.* (Proudh.) *Plus le commerce international prend d'extension et plus le CAPITALISME se centralise, plus aussi le paupérisme se multiplie.* (Proudh.)

CAPITALISTE s. m. (ka-pi-ta-li-ste — rad. capitaliser). Individu qui possède un capital et vit de son revenu : *On a défini le CAPITALISTE un monstre de fortune qui n'a que des affections métalliques. De même que des Arabes du désert, qui viennent de piller une caravane, enterrent leur or de peur que d'autres brigands ne surviennent, de même nos CAPITALISTES enfouissent notre argent.* (Mercier.) *Dans le monde, on n'accorde le nom de CAPITALISTES qu'aux hommes dont l'unique ou du moins le principal revenu consiste dans l'intérêt de leurs capitaux.* (J.-B. Say.) *Le CAPITALISTE est l'homme qui dispose de l'instrument de circulation qu'on appelle argent.* (Proudh.) *Il n'est point de CAPITALISTE qui ne vive dans l'avenir par les liens de famille.* (G. Sand.) *Un CAPITALISTE chagrin est comme les comètes, il présume toujours quelque grand malheur au monde.* (Alex. Dum.) *La faim place le prolétaire dans la dépendance absolue du CAPITALISTE.* (Lamenn.) *Le Bailleux de fonds, individu qui fournit des fonds à une entreprise industrielle ou autre : Votre idée est bonne ; il ne vous manque qu'un CAPITALISTE pour la faire valoir. Réprouver les CAPITALISTES comme inutiles à la société, c'est s'emporter follement contre les instruments mêmes du travail.* (Mirab.) *Tout colon doit s'associer à un CAPITALISTE qui le défraye, ou être son CAPITALISTE à lui-même.* (A. de Broglie.) *La puissance de l'Angleterre tient à la richesse et à la sagesse de ses CAPITALISTES.* (Droz.)

— Adjectif. Qui appartient aux capitalistes, qui est relatif aux capitalistes : *Sans aristocratie CAPITALISTE, plus d'autorité, et sans autorité, plus de gouvernement.* (Proudh.) *Otez la hiérarchie CAPITALISTE, tous devenaient égaux et frères.* (Proudh.)

CAPITALITÉ s. f. (ka-pi-ta-li-té — rad. capital). Caractère de ce qui est capital : *La CAPITALITÉ de cette œuvre est évidente.*

CAPITAN s. m. (ka-pi-tan — mot espagn. qui signifie capitaine ; se dit à cause du caractère fanfaron attribué à ce peuple). Personnage fanfaron et ridicule, qui était, pour ainsi dire, obligé dans l'ancienne comédie italienne ; personne qui se donne le même air : *Le CAPITAN de l'ancienne comédie ne parlait que de tuer, de massacrer, de pourfendre ; entrant en scène en prononçant les mots ventre ! tête ! et finissant par recevoir très-pacifiquement la correction énergique qu'on lui administrait.* *M. d'Elbeuf, qui venait de recevoir une lettre de La Rivière, pleine de mépris, faisait le CAPITAN.* (C. de Rotz.) *Un juge des choses d'esprit n'est pas un CAPITAN, et quand il s'en donne l'air, il est un CAPITAN.* (Rigault.) *Le démon se pavane comme un CAPITAN des anciennes comédies de Hardy.* (Balz.)

Voici le capitain tout près de vous braver.

LA FONTAINE.

A ta gloire, il faut que je fende

Les naseaux de ces capitans.

TH. GAUTIER.

CAPITANATE, division administrative du royaume d'Italie, sur l'Adriatique, comprenant le petit groupe d'îles de Trinité et l'îlot de Pianosa, et comprise entre l'Adriatique à l'E., l'Adriatique et la province de Molise au N., les provinces de Molise et la Principauté Ulérieure à l'O., la Basilicate et le pays de Bari au S. Superficie, 820,930 hectares ; pop., 334,378 hab., ch.-l. Foggia. Formée de la partie septentrionale de l'ancienne Apulie, apte par sa situation à l'Apennin, et couverte par l'O. et au N. des contre-forts de cette chaîne, dont l'un va se terminer au grand massif du monte Gargano, dans la presqu'île du même nom, cette province comprend au S. et à l'E. la vaste plaine basse et sablonneuse de la Pouille. Ses principales rivières sont : le Fortore, le Cervaro et l'Ofanto. Ses côtes sont en général basses et ne présentent aucun bon port ; elles sont dépourvues d'îles, mais bordées de lacs assez importants : ceux de Vorano et de Lesina, sur la côte septentrionale, ceux de Santano-Salso et de Salpi, au fond du golfe Manfredonia. La plupart de ces lacs sont bordés de marais salants très-productifs. Dans les montagnes, le sol est calcaire, mais fertile ; il est couvert de belles forêts peuplées de hêtres, de chênes, d'ifs et de châtaigniers. Quoique cultivée seulement dans les vallées, la Capitanate fournit une récolte surabondante de froment, mais peu d'autres grains. Elle produit aussi des légumes, des fruits et des vins généralement estimés, surtout ceux de San-Giovanni et de Manfredonia ; de l'huile d'olive, du tabac, et l'on récolte de la manne sur les frênes du Gargano ; mais la principale richesse de cette contrée consiste dans l'élevage du bétail, qui produit des chevaux très-recherchés et reconnus les meilleurs du royaume ; des buffles élevés en troupeaux sur les bords de l'Ofanto, des moutons très-nombreux dont la laine est très-estimée, des chèvres, des porcs, des abeilles sur le mont Gargano, enfin des vers à soie.

L'industrie manufacturière de la Capitanate est à peu près nulle ; le commerce a pour objet les productions agricoles : grains, huile, fruits, miel, bétail, fromages, peaux et laines. Le principal entrepôt du commerce est Foggia. Viesti, Manfredonia et Rodi possèdent chacune un petit port de commerce. La province est divisée en trois districts, dont les chefs-lieux sont : Foggia, Bovino et San-Severo. Elle comprend 28 cant. et 62 comm.

CAPITANE s. f. (ka-pi-ta-ne — de l'espagn. capitán, capitaine). Nom donné en France à la principale galère d'une flotte étrangère : *La CAPITANE espagnole. Le chevalier de Villeroy se noya dans la CAPITANE de Malte, qui coula à fond.* (St-Sim.)

— Adjectif. La galère capitane :

Nous allons de Fez à Catane

Dans la galère capitane. V. HUO.

CAPITANI, chefs des milices grecques nommées ARMATOLÉS. V. ce mot.

CAPITAN-PACHA s. m. Grand amiral de l'empire ottoman, qui joint à ses fonctions les attributions de notre ministre de la marine :

Toi dont le bras, la nuit, envoie, en se jouant, Avec leurs icoglans, leurs noirs, leurs femmes nues, Les capitans-pachas s'éveiller dans les nues.

V. HUO.

— Par ext. Vaisseau monté par le capitain-pacha :

..... Quand brûlaient, au sein des flots fumants, Les capitans-pachas avec leurs armements.

V. HUO.

CAPITATION s. f. (ka-pi-ta-si-on — lat. capitatio, même sens ; rad. caput, capitis, tête). Impôt, taxe par tête : *C'est à la fin de 1695 que fut établie la CAPITATION.* (St-Sim.) *En Russie, ni la noblesse ni les ecclésiastiques ne sont soumis à la CAPITATION.* (Volt.) *De toutes les manières d'asseoir un impôt, la plus commode et celle qui coûte le moins de frais est sans contredit la CAPITATION.* (J.-J. Rouss.) *Par la nature des choses, l'impôt affecte quelquefois la forme d'une CAPITATION.* (Michel Chev.) *L'impôt personnel est un retour à la CAPITATION.* (Proudh.) *La taille succéda à la CAPITATION romaine.* (Guizot.) *J.-J. Rousseau*

ayant été imposé à 3 livres de capitation lorsqu'il demeurait dans la rue Plâtrière, à Paris, il refusa de payer et répondit au percepteur qui le menaçait de vendre ses meubles : « Lorsque mes meubles seront vendus, je sortirai de mon appartement et j'irai mourir au pied d'un arbre. »

— Féod. Droit de capitation, Droit payé par les serfs au seigneur lorsque celui-ci mariait ses enfants ou faisait recevoir ses fils chevaliers.

— Théâtre. Représentation pour la capitacion des acteurs, Nom appliqué anciennement à des représentations données à l'Opéra à la fin de chaque année théâtrale, au bénéfice de la troupe.

— Encycl. Fin. L'origine de la capitacion remonte à la guerre de 1695. Le dauphin lui-même n'en était pas exempt. Momentanément établie, elle devait cesser trois mois après la conclusion de la paix. Elle cessa effectivement en 1698 ; mais une autre guerre força d'y avoir recours, et elle reparut en 1701 avec un tarif augmenté de moitié. Bientôt, comme cela est arrivé souvent pour la plupart des impôts établis pour le temps que dure une guerre, la déclaration de 1715 prorogea indéfiniment la capitacion, et elle subsista jusqu'à la Révolution, souvent doublée, triplée même quelquefois.

Il y avait deux sortes de capitacions : la capitacion taillable et la capitacion personnelle. La première s'imposait sur tous les taillables au marc la livre de la taille, et la seconde se levait dans les villes franches et sur les non-taillables, d'après les rôles arrêtés par les intendans, conformément au tarif réglé au conseil pour les vingt-deux classes établies pour tous les sujets du roi. A Paris, tous les corps, compagnies et communautés, étaient taxés collectivement ; quant aux individus qui n'appartenaient à aucun de ces corps, ils étaient, comme le reste des habitants du royaume, taxés selon le tarif.

Dans l'Europe moderne, la capitacion est l'un des principaux impôts de la Russie et de la Turquie. En Russie, cette taxe constitue à elle seule un véritable impôt foncier, car elle est payée, non en raison du nombre d'âmes, comme le dit la loi, mais à raison de la quantité de terres possédées dans la commune. Voici les détails que donne à ce sujet le publiciste Tourgueneff : « On connaît d'avance, dit-il, la somme totale de la capitacion que la commune doit payer, par le nombre d'habitants inscrits sur les registres du dernier recensement. Les terres que la commune possède pour être cultivées par ses habitants sont réparties entre ceux-ci annuellement ou à de certaines périodes : chacun prend autant de terrain qu'il en veut ou qu'on peut lui en accorder. Il arrive sans doute, dans le cas où les terres sont en disproportion avec le nombre des cultivateurs, que ceux-ci sont obligés d'en prendre davantage, ou, ce qui revient au même, de payer pour plus de terre qu'ils n'en veulent avoir. Mais les cas sont rares, car dans les contrées les moins peuplées, on trouve toujours à louer les terres qu'on ne cultive pas soi-même. En assignant à chacun son lot, on fixe en même temps la quotité de l'impôt qu'il devra payer. On dit : tel lot paye pour tant d'âmes, tel autre pour tant. Le total de l'impôt pour toute la commune étant déterminé préalablement, les paysans ne font autre chose que répartir entre eux la somme à payer. »

En Russie, la capitacion se trouve donc être un impôt territorial payable par suite de répartition. Tous les publicistes et économistes russes en renom se sont, depuis vingt ans, accordés à demander la réforme de cette répartition. Ils ont suggéré comme plus simple et plus rationnel de totaliser le revenu de la capitacion, pour le répartir d'abord entre les gouvernements ou provinces, puis entre les districts, enfin entre les communes.

En Turquie, la capitacion représente le rachat du service militaire ; c'est une taxe personnelle qui porte sur tous les mâles adultes, sujets ottomans, sans distinction de religion. Cette taxe varie de quinze à soixante piastres turques, suivant la fortune de l'imposé. Les prêtres, les femmes, les indigents ne sont pas soumis à la capitacion. Depuis 1850, les chefs religieux sont chargés de percevoir la capitacion due par leurs coreligionnaires. Ils en versent le produit dans les caisses de l'Etat. L'article 14 du hatti-humayoun du 18 février 1856 a définitivement aboli en principe l'impôt de capitacion qui frappait exclusivement les sujets ottomans non musulmans ; il a consacré l'égalité de l'impôt en proclamant, comme conséquence logique, l'égalité des charges ; mais la répugnance des populations chrétiennes à se soumettre au recrutement militaire a, jusqu'à présent, empêché le gouvernement de mettre en pratique le système de l'égalité des impôts. La capitacion, supprimée en principe, existe encore en fait.

— Théâtre. Représentations pour la capitacion des acteurs. Dans notre ancienne Académie de musique, les représentations pour la capitacion des acteurs ressemblaient assez à ce que nous appelons aujourd'hui des représentations à bénéfice. Elles avaient lieu à la fin de l'année, et le produit en était partagé entre les acteurs, au marc le franc de leurs appointements. Ces mêmes acteurs faisaient

constamment tous leurs efforts pour obtenir l'administration des finances de leur théâtre; ils voulaient se défaire des industriels, souvent rapaces ou peu soucieux des intérêts de l'art, qui régnaient sur eux, et ils demandaient en conséquence à supporter les charges de leur spectacle et à s'en répartir entre eux les bénéfices, à l'instar de leurs confrères de la Comédie-Italienne et de la Comédie-Française; mais l'autorité repoussait leur demande avec opiniâtreté. Pour les dédommager de ce refus, elle augmenta successivement le nombre des représentations ou *capitations* données à leur bénéfice, qui, de trois, furent portées à quatre, à cinq, enfin à six, le 7 novembre 1787. Longtemps après que les spectateurs eurent été exclus de la scène, on leur permettait encore, par exception, de s'y placer les jours où l'on donnait des représentations extraordinaires pour la *capitation des acteurs*. Il en coûtait 24 livres à chaque amateur. On obtenait par ce moyen d'assez belles recettes. Le 13 mars 1785, à l'une de ces solennités, l'affiche annonçait *Inkigénie en Tauride*, de Gluck, et *Panurge dans l'île des Lanternes*, de Grétry, paroles de Morel et du comte de Provence, qui devint plus tard Louis XVIII, en tout sept actes qui conduisirent le spectacle jusqu'à dix heures un quart, chose inouïe pour le temps; mais, chose plus inouïe encore et sans exemple jusqu'à cette époque, la recette dépassa 16,500 livres. Le nombre des amateurs entassés sur la scène était si grand, qu'ils la masquaient entièrement; si bien que les acteurs auraient été dans la nécessité de manœuvrer derrière cette foule importune et bruyante, si le parterre ne l'avait chassée de sa position par ses huées et ses menaces. Nos amateurs se réfugièrent derrière les coulisses. Depuis lors, les petits maîtres osèrent encore se montrer aux balcons, sur la scène; le parterre les bannit pour toujours de ce poste en leur jetant des pommes et des oranges à la tête. On était alors à la veille de la Révolution, et même à l'Opéra elle se faisait pressentir. Un arrêté du 30 fructidor an IV a supprimé la *capitation des acteurs*. Les artistes de l'Opéra requèrent à titre d'indemnité un demi-mois de leurs appointements. Il leur reste à présent les représentations à bénéfice, dont plusieurs ont assez largement usé pour n'avoir pas à regretter l'antique coutume que nous venons de rappeler. V. BÉNÉFICE (représentation à.)

CAPITÉ, ÉE adj. (ka-pi-té — du lat. *caput*, *capitis*, tête). Crust. Qui a une tête distincte, articulée et non soudée avec le reste du corps.

s. m. pl. Syn. d'ARTHROCÉPHALES.

— Bot. Se dit de tout organe terminé en tête arrondie : *Stigmata* CAPITÉ.

s. f. pl. Nom donné par Linné, à cause de ses capitules globuleux; à la tribu de composées que nous appelons aujourd'hui carduacées ou cynarées.

CAPITEIN ou **CAPITEYN** ou **CAPITANEUS** (Pierre), médecin hollandais, né à Middelbourg en 1511, mort à Copenhague en 1557. Il fut reçu docteur à Valence en Dauphiné, alla ensuite enseigner la médecine à Rostock, puis à Copenhague, et devint premier médecin du roi Christian III. Comme beaucoup d'autres médecins de son temps, il croyait à l'influence des signes du zodiaque sur la santé du corps et sur le choix des médicaments, et il faisait des almanachs conçus dans ce système. On a de lui : *De potentis animæ* (1550); *Calendaria, Cista medica* (1662), etc.

CAPITEIN (Jacques-Elisée-Jean), missionnaire négro et théologien protestant, mort vers le milieu du XVIII^e siècle. Né en Afrique, il fut acheté à l'âge de sept ou huit ans par un capitaine de vaisseau, qui le céda à un commerçant hollandais. Celui-ci l'emmena avec lui en Hollande, le fit instruire dans les langues anciennes et sémitiques, lui fit étudier la théologie et le fit nommer pasteur de Saint-Georges-d'Elmina. Le négro partit ensuite pour la Guinée afin d'y exercer le ministère évangélique, et depuis on n'a plus entendu parler de lui. Pendant son séjour en Hollande, il a composé une *Élégie* en vers latins, une dissertation : *De vocatione ethiopicorum* (1738), et une autre : *De servitute libertati christianæ non contraria* (Leyde, 1742). On a aussi de ce pasteur négro un volume de *Sermons choisis*, en hollandais (1742, in-4°).

CAPITEL s. m. (ka-pi-tèl — du bas lat. *capitellum*, eau de savon). Techn. Lessive de cendre et de chaux vive employée dans la fabrication du savon blanc et du savon noir.

CAPITELLE s. m. (ka-pi-tèl — bas lat. *capitellum*, petite tête). Helminth. Genre d'annelidés, rapporté avec quelque doute à la famille des sabulaires, et dont l'espèce type vit dans les mers du Groënland : *Les CAPITELLES se font un tube de sable*. (P. Gervais.)

— Moll. Nom vulgaire d'une coquille du genre volute.

CAPITELLÉ, ÉE adj. (ka-pi-tèl-lé — du bas lat. *capitellum*, petite tête). Hist. nat. Qui est en forme de petite boule.

CAPITEUX, EUSE adj. (ka-pi-teu, eu-ze — du lat. *caput*, *capitis*, tête). Qui échauffe la tête, qui produit facilement l'ivresse : *Un vin CAPITEUX. Une liqueur CAPITEUSE. Cette atmosphère CAPITEUSE n'avait grisé que la Normande*. (Bolz.)

— Fig. Qui produit une sorte d'ivresse mo-

rale, de surexcitation : *On dit que rien n'est froid comme la métaphysique; en réalité, rien n'est CAPITEUX comme une discussion sur l'être, l'espace et le temps*.

CAPITILUVE s. m. (ka-pi-ti-lu-ve — du lat. *caput*, *capitis*, tête; *luo*, je lave). Méd. Lotion de la tête : *Ordonner un CAPITILUVE*.

CAPITILE s. m. (ka-pi-tile). Forme ancienne du mot CHAPITRE.

CAPITO s. m. (ka-pi-to — lat. *capito*, qui a une grosse tête). Ornith. Nom donné par divers auteurs aux oiseaux des genres barbu, barbacou et tamatie.

— Ichtyol. Nom spécifique du muge commun.

CAPITO (C. Ateius), jurisconsulte romain, vivait sous Auguste, et fut le contemporain et le rival d'Antistius Labeo. Tous deux passèrent pour les plus habiles légistes de leur temps et furent chefs d'école. Capito déshonora ses connaissances profondes dans le droit civil et religieux par la basse servilité qu'il déploya à l'égard de Tibère. Il ne nous reste rien de ses ouvrages. — Un autre CAPITO, père du précédent, tribun du peuple en 55 av. J.-C., avait cherché à s'opposer aux entreprises de Crassus, sous le triumvirat formé par Pompée, Crassus et César.

CAPITOLE s. m. (ka-pi-to-le — lat. *capitolium*, même sens; rad. *caput*, tête). Temple et citadelle érigés à Rome sur le mont Tarpeien : *Dans un assaut nocturne que Henri IV livrait à Paris, sans un jésuite le coup réussissait; les cris de ce bon père sauvèrent la place, comme autrefois le cri des oies avait sauvé le CAPITOLE*. (Arnault.)

Brûlons ce Capitole où j'étais attendu.

Brûlez le Capitole et mettez Rome en cendre.

Il vit Rome, et pas un Romain Sur les débris du Capitole.

C. DELAVIGNE.

« Édifice moderne qui occupe à Rome le même emplacement :
... Un Français n'est alarmé de rien;
Il braverait le pape au Capitole. »

VOLTAIRE.

— Par ext. Temple principal d'une colonie romaine. « A Toulouse, Palais de la municipalité, des capitouls. » A Washington, Palais où siège le congrès des États-Unis d'Amérique.

— Fig. *Monter au Capitole, être conduit au Capitole*, Triompher, remporter un succès éclatant, parce que les triomphateurs romains montaient solennellement au Capitole : *J'ai cru qu'on m'allait couronner et conduire au CAPITOLE*. (Cormon.)

— Loc. prov. *Il n'y a qu'un pas de la roche Tarpeienne au Capitole*, Il n'y a qu'un pas du triomphe le plus éclatant à la ruine la plus complète, parce que la roche Tarpeienne, d'où l'on précipitait les conspirateurs, était située derrière le Capitole, où l'on conduisait les triomphateurs : *Je n'avais pas besoin de cette leçon pour savoir qu'il est peu de distance du CAPITOLE à LA ROCHE TARPEIENNE*. V. plus loin.

— Encycl. *Le Capitole* était la plus petite, mais la plus célèbre des sept collines de la ville de Rome : seul entre tous les monticules qui l'entourent, le Capitole est presque entièrement composé d'un tuf pierreux, tandis que les autres sont tous d'une nature volcanique et formés d'un mélange de terrains friables et se désagrégeant aisément. « Le Capitole, comme l'Aventin, dit Ampère dans son *Histoire romaine à Rome*, à deux cimes, mais beaucoup plus rapprochées. Sur celle qui a conservé le nom de roche Tarpeienne était la citadelle, sur l'autre le temple de Jupiter, qui a fait place à l'église d'Ara-Cœli. Deux bois de chênes, dont on conserva religieusement les restes, descendaient de ces deux cimes, alors plus hautes et plus aiguës, vers le fond, aujourd'hui comblé, de l'étroite vallée qui les divisait. Les flancs de cette colline sauvage étaient hérissés de broussailles. Des deux côtés d'une gorge par où devait passer un jour la voie triomphale, une forêt s'abaissait sur la pente méridionale du Capitole. Des sources filtraient à travers la colline et allaient tomber dans le Vélabre; leur présence est attestée par des puits très-anciens, qu'on a retrouvés dans les souterrains du Capitole, et par une de ces sources que la piété des chrétiens a conservée, parce qu'elle servait, dit-on, à saint Pierre pour baptiser ses géoliers de la prison Mamertine. Le Capitole était à pic du côté du champ de Mars, là où on le gravit aujourd'hui par une pente doucement inclinée; du côté du Forum, il était presque aussi abrupt, et Ovide parle encore de la pente escarpée qui conduisait dans le Forum et la vallée. Je crois retrouver ce rude chemin dans une montée très-roide qui porte le nom de *Salita di Marforio*. L'aspect primordial du Capitole, tel que l'a évoqué l'imagination savante de Virgile et de Propertius, était formidable. Sur ce mont solitaire, que visitait souvent la foudre, Jupiter était présent par son tonnerre avant de l'être par son temple. Alors, entre les deux cimes se précipitait un cours d'eau qui devait s'épancher du côté du Forum et former une magnifique cascade que personne ne voyait. » C'était cet aspect terrible et sauvage qui, dès les temps les plus reculés, avait donné à cette colline quelque chose de mystérieux, et qui avait fait dire à Virgile : « Déjà la religion

formidable du lieu épouvantait les pères timides, déjà ils redoutaient la forêt et le rocher. Ce bois, cette colline aux cimes ombreuses, quel dieu, on ne sait, mais un dieu les habite. Les Arcadiens croient y avoir vu Jupiter secouant son égide et amassant les nuages. » C'était sur le Capitole qu'était le bois de l'Asile dont parlent tous les historiens romains, et qui fut le berceau des brigands vainqueurs futurs de l'univers. Le bois et l'Asile disparurent de bonne heure; mais le souvenir s'en perpétua longtemps, et, sous Vespasien, un des chemins allant au Capitole s'appelait encore *montée de l'Asile*.

Le Capitole forme aujourd'hui une espèce d'île, et n'est relié à aucune des collines qui l'entourent; il n'en était pas ainsi jadis, car il tenait au Quirinal par une langue de terre que Trajan fit combler pour bâtir son Forum et sa basilique, et qui s'élevait à la hauteur de la colonne Trajane. Avant de prendre le nom de Capitole, cette colline en porta deux autres : elle s'appela d'abord le *mont de Saturne*, et ce dieu y avait un temple; elle fut nommée ensuite *roche Tarpeienne*, en souvenir de la trahison de Tarpeia, qui se laissa séduire par les bracelets d'or des Sabins, et promit de leur ouvrir les portes de la citadelle, trahison bien mal récompensée, puisque les soldats, aussi perdus qu'elle, l'accablèrent de leurs boucliers au lieu de lui donner les bracelets qu'ils lui avaient promis, colorant leur manque de parole par une subtilité qu'aurait désavouée le casuiste même le plus délié. Tel est le récit de la tradition; mais des historiens doutent fort qu'on ait donné à cette colline un nom qui eût rappelé un souvenir criminel; ils prétendent que le mont s'appelait *Tarquain*, de Tarcho, chef étrusque, venu au secours d'Enée, et que cette dénomination était un indice certain que les Etrusques avaient, à une époque reculée, occupé cette colline.

Si Tarpeia n'a pas existé dans l'histoire, en revanche elle vit toujours dans l'immagination populaire des habitants actuels du rocher Tarpeien. Niebuhr y a entendu raconter par une petite fille que, dans un souterrain de la montagne, est la belle Tarpeia, couverte d'or et de bijoux, et retenue par des enchantements. On ajoute que tous ceux qui ont essayé de pénétrer jusqu'à elle n'en sont jamais revenus. Ce qui a pu donner lieu à cette fable, ce sont sans doute les souterrains nommés *favissæ*, qui existent dans l'intérieur de la montagne, et dans lesquels on enfouissait les objets sacrés qui ne pouvaient plus servir.

Ce n'est que sous Tarquin que le Capitole reçut ce nom, et voici à quelle occasion. Ce prince, voulant réunir par un même lien les populations latines, sabines et étrusques, qui habitaient les sept collines et qui formaient plutôt des peuplades séparées qu'un peuple homogène, eut l'idée de bâtir sur le Capitole un temple de Jupiter qui fût commun à tous et qui les réunît dans les pratiques d'un même culte. En creusant les fondations de ce temple, on trouva encore toute fraîche la tête d'un divin étrusque appelé Ollus; l'augure Calpurnius, consulté sur ce prodige, essaya d'assurer à sa race et à son pays la grandeur dont il était le présage; mais la prudence des envoyés romains déjoua son projet, et il fut forcé de pronostiquer qu'à ce lieu était promis l'empire du monde; la colline prit le nom de cette tête coupée, *caput Oli*, dont on fit *Capitole*, et la prédiction de l'augure fut justifiée. « Le nom de Golgotha, dit Ampère, vient de crâne, comme celui de *Capitole* vient de tête. Il est remarquable que ces deux collines aient le même nom. Un autre rapprochement, bien que fortuit, m'a frappé : comme je rôdais au Capitole, en songeant à la tête d'Ollus, je me suis trouvé en face de la porte d'une église, et j'ai vu au-dessus de cette porte l'image d'une tête coupée; c'était l'église de Saint-Jean-Décollé, dans laquelle on conduisit les condamnés avant le supplice. »

L'histoire du Capitole est, pour ainsi dire, celle de Rome tout entière, et, de même que de tous les points de la ville on aperçoit sa cime triomphante, à ce point que pour faire condamner Manlius Capitolinus le sénat fut obligé de transporter l'assemblée du peuple dans un bois sacré, au delà du Tibre, lieu d'où l'on ne pouvait voir ce témoignage irrécusable de services que l'accusé avait rendus à la patrie, de même l'historien ne peut prononcer ce nom sans qu'aussitôt il voie se lever devant lui tout un monde de souvenirs glorieux. C'est sur le Capitole qu'habitaient les Sabines enlevées par Romulus, événement auquel la tradition a donné des proportions épiques, mais qui ne fut au fond qu'une querelle de voisins. Ce sont les corvées dont Tarquin le Superbe chargeait les Romains, soit pour les constructions du temple du Capitole, soit pour les travaux de la *Cloaca maxima*, qui lassèrent la patience des fils de Romulus et qui, à l'occasion du viol de Lucrece, les poussèrent à chasser pour jamais les rois de la ville aux sept collines. Sous la république, le Capitole devint plus que jamais le centre, la personnification même de la cité. Quand les Gaulois assiégèrent Rome, c'est là que se réfugièrent ceux qui ont échappé au désastre de l'Alia, et qu'ils viennent se renfermer pour défendre l'avenir du nom romain. Le Capitole fut sauvé d'une ruine complète, mais il lui fallut se racheter, et plusieurs fois ce souvenir dut amener la rougeur sur le front des triompha-

teurs qui montaient le long de la voie triomphale, traînés par quatre chevaux blancs. C'était souvent au pied de ce temple, à qui était promis l'empire du monde, que plébéiens et patriciens se disputaient l'influence et le pouvoir; c'est de là qu'Herdonius, citoyen romain et Sabin de naissance, tenta, en 460 av. J.-C., de s'emparer du souverain pouvoir à la tête d'une troupe d'exilés et d'esclaves; c'était sur l'*area* ou place du Capitole, aujourd'hui si paisible, que l'ainé des Gracques succombait, victime du ressentiment des patriciens. C'était sur ce sommet que Marius plaçait ses trophées, que Sylla devait abattre et César rétablir. C'était là que montaient les triomphateurs; là que se trouvait le *tabularium*, registre de l'état civil de la grandeur romaine, et qui fut incendié sous Vespasien, à l'époque où cette grandeur commençait à décliner.

Avec l'empire, cesse, sinon le prestige, du moins l'importance du Capitole. Rome n'est plus une ville libre, elle ne s'appartient plus; son centre n'est plus dans cette citadelle qui était comme la demeure de tous; il est passé sur le Palatin, séjour des Césars, nouveaux deux plus redoutés et plus terribles que Jupiter lui-même. Dès ce jour, le Capitole n'est plus qu'un musée où chaque empereur a sa statue, chaque dieu son temple, et où abondent les offrandes et les présents de tous les peuples de l'univers. Des richesses innombrables se pressaient en effet dans l'enceinte sacrée du Capitole, dépouilles enlevées pour la plupart aux peuples vaincus; c'étaient des rosters, des quadriges, des statues remarquables par le travail de l'artiste ou par leurs dimensions colossales. Deux statues de Jupiter, notamment, atteignaient à des proportions gigantesques; l'une d'elles, la plus petite, avait été fabriquée avec les cuirasses et les casques des Samnites, et des rognures qu'en fit tonner le ciseau du sculpteur, Spurius Carvilius eut de quoi faire sa propre statue.

Mais, de tous ces monuments, le plus riche, le plus révéré était le temple de Jupiter Capitolin, le Saint-Pierre de la Rome antique. Ce temple, dont les Romains disaient qu'il était la première demeure de Jupiter après le ciel, comprenait trois sanctuaires distincts, appelés *celæ*, parallèles l'un à l'autre et se terminant en un seul fronton; le sanctuaire du milieu était consacré à Jupiter, les deux autres à Junon et à Minerve. La forme du temple était un parallélogramme de 200 pieds de long, sur 90 de large; une triple rangée de colonnes de marbre supportait le fronton, qui était surmonté de statues de bronze doré, et terminé par un quadrigé de même métal; une double rangée formait une colonnade sur chacun des côtés. Aux colonnes, aux frises étaient suspendues des dépouilles enlevées aux ennemis vaincus; des épées, des piques, des vaisseaux, des boucliers, des étendards servaient de trophées, et rappelaient chacune des victoires de la république. Le temple, où l'on entraînait par des portes de bronze, était rempli des offrandes les plus riches; des victoires, des couronnes, des vignes en or massif, des vases myrrhins, des bijoux de toutes sortes, d'énormes blocs de cristal, formaient le trésor confié aux gardiens du temple, et dont ceux-ci, d'après un décret public, répondaient sur leur tête. Les sanctuaires de Junon et de Minerve avaient aussi leurs offrandes : dans celui de la première se voyait une oie d'argent, érigée en souvenir de celle qui avait sauvé le Capitole; c'était dans celui de Minerve que le consul venait, aux ides de septembre, ficher un clou dans le mur, pour indiquer le nombre des années écoulées. Ce temple, incendié plusieurs fois et toujours réédifié avec une nouvelle magnificence, conserva longtemps sa grande réputation et survécut même à la chute du paganisme. Il existait encore en son entier du temps de l'empereur Honorius, l'an 400 de notre ère. Stilicon le dépouilla d'une partie de ses ornements; Genséric, en 455, emporta la moitié des tuiles de bronze doré qui le couvraient. Toutefois, il en existait encore des restes du temps de Charlemagne; mais il disparut complètement vers le X^e siècle, pour faire place à l'église d'Ara-Cœli, qui s'élève sur ses ruines. Au haut des cent vingt-quatre degrés, que jadis les triomphateurs gravissaient à genoux pour arriver au temple de Jupiter, et qui conduisent aujourd'hui à l'église des Capucins, chaque année, le jour de Noël, on expose *il Santissimo bambino* (c'est une statuette que la légende dit avoir été taillée dans un arbre du jardin des Oliviers par un moine, et colorée pendant son sommeil par saint Luc).

Dépouillé de son prestige et de son importance politique par les empereurs eux-mêmes, le Capitole ne les retrouva plus. Comme les hôtels de ville des cités du moyen âge, autrefois séjours tumultueux de la liberté, aujourd'hui paisibles archives de l'état civil, de place publique, le Capitole est devenu musée (v. l'article suivant). Un instant, pendant la Rome du moyen âge, il parut retrouver son ancienne splendeur; ce fut de là que Rienzi appela à la liberté les descendants des anciens Romains; ce fut là que Pétrarque fut couronné; mais ce ne furent que des éclairs bien vite éteints, des tentatives bientôt avortées. Sur ce sol, dont pas une pierre ne pouvait s'écrouler sans éveiller une longue suite de souvenirs, ce n'est pas l'herbe des champs incultes qu'on a vue croître, mais des récoltes de colza, et, de même que l'ancien Forum fut appelé *Campo Vaccino*, le Capitole reçut le nom

de *Campidoglio* (champs de l'huile). Dès le xve siècle, l'autorité des papes se raffermi, et leur puissance temporelle devint aussi incontestée que leur puissance spirituelle; le centre de la ville, qui avait déjà passé du *Capitole* au Palatin, se déplaça une seconde fois et se transporta sur la colline Vaticane. Alors, le souverain pontife, qui ne jouissait pas d'un pouvoir moins absolu que les anciens Césars, put dire avec le héros de Corneille :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

La disposition moderne du *Capitole* reproduit en partie celle de l'ancienne enceinte sacrée. A la place du temple de Jupiter Capitolin est, comme nous l'avons dit, l'église d'Ara-Cost; à la place de la citadelle est le palais Caffarelli, bâti sur les ruines mêmes des fortifications. C'est de ce sommet, qui est la roche Tarpéenne proprement dite, que les criminels étaient précipités. La hauteur est encore fort raisonnable, mais il faut se souvenir que le sol s'est considérablement exhaussé, et qu'elle était bien plus considérable autrefois, et de plus hérissée de rochers sur lesquels les condamnés se brisaient avant d'atteindre le fond de la vallée. L'espace qui s'étend entre ces deux sommets, l'*intermontium* des anciens, qui fut longtemps le bois de l'Asile, est aujourd'hui la place du *Capitole*. On y arrive du côté de la ville par un large escalier *a cordoni*, qui doit provenir de quelque temple de Sérapis. Au bas sont deux lions de granit noir en basalte d'Egypte; au haut, deux statues colossales de Castor et Pollux, et deux beaux trophées très-improprement désignés sous le nom de *trophées de Marius*. Le milieu de la place est occupé par la magnifique statue équestre de Marc-Aurèle, la seule grande statue de bronze que nous ayons de l'ancienne Rome, et dont la tête seule est restée dorée.

Michel-Ange la restaura, et, enthousiasmé de l'œuvre vivante du cheval, il ne put s'empêcher de lui dire : « Marche donc, maintenant ! » Les conservateurs du *Capitole*, voulant, autant que possible, lui restituer une partie de son ancienne splendeur, firent dessiner par Michel-Ange les trois façades monumentales qu'on y voit aujourd'hui, et qui sont bien en rapport avec la pacifique destination de ces monuments. L'édifice du fond sert de résidence au sénateur, car il y a un sénateur à Rome; on le voit dans toutes les cérémonies, faisant cortège au pape; sur son manteau de velours sont gravées les fameuses lettres S. P. Q. R. (*senatus populusque Romanus*), qui inspiraient autrefois le respect à l'univers entier, formule que Rabelais trouvait assez avilie pour la remplacer par cette autre : *Si peu que rien*. Le palais du sénateur est surmonté de la tour du *Capitole*, au-dessus de laquelle brille la statue de Rome chrétienne, et dont la cloche, la célèbre *Patarina*, annonce ordinairement la mort des papes et l'ouverture du carnaval. Du haut de ce monument, qui s'élève juste sur l'emplacement du *tabularium*, on jouit d'une vue admirable sur la ville, le Forum et la campagne romaine. Mais, depuis la guerre d'Italie de 1859, il est interdit d'y monter, ainsi que sur les autres édifices de la ville : le gouvernement pontifical a adopté cette mesure dans la crainte de voir un audacieux arborer un drapeau aux couleurs italiennes et donner le signal d'une révolution.

Les deux palais latéraux sont des musées, qui font plus loin le sujet d'un article séparé.

— Allus. hist. *Capitole à la roche Tarpéenne* (nu). Mots qui, dans l'application, signifient l'élévation à la chute. La roche Tarpéenne, ainsi nommée de Tarpéa, jeune Romaine qui y fut étouffée et ensevelie après l'acte de trahison qu'elle commit en livrant la citadelle aux Sabins, était un rocher situé dans l'enceinte même de Rome. Les Romains, qui s'attachaient à perpétuer les souvenirs, décidèrent, après le supplice de Tarpéa, qu'on précipiterait du haut de cette colline les criminels coupables de trahison; d'où cette locution : *Etre précipité de la roche Tarpéenne*, pour exprimer, au figuré, la chute rapide d'une position élevée, et particulièrement la perte d'une grande popularité.

Comme cet endroit était situé près du Capitole, où l'on couronnait les triomphateurs, ces mots : *La roche Tarpéenne est près du Capitole*, signifient que la chute suit souvent le triomphe, et que l'ignominie touche à la gloire. Cette phrase est surtout en usage depuis l'éloquent emploi qu'en fit Mirabeau dans une circonstance célèbre : il s'agissait de savoir si l'initiative de la guerre devait être dévolue au roi ou à l'Assemblée. Mirabeau se prononça pour la cour, et comme il entendait le mot *traitre* retentir à ses oreilles, le fougueux tribun s'élança à la tribune, et, prenant pour texte de son exorde l'instabilité de la faveur populaire, il fit entendre ces paroles restées célèbres : « Et moi aussi, on voulait, il y a peu de jours, me porter en triomphe; et l'on crie maintenant dans les rues : la *Grande trahison du comte de Mirabeau*... Je n'avais pas besoin de cette leçon pour savoir qu'il n'y a qu'un pas du *Capitole à la roche Tarpéenne*!... »

Cette coutume de précipiter les criminels était sans doute commune à divers peuples de l'antiquité, car on la retrouve encore aujourd'hui dans quelques pays où se sont maintenues les mœurs primitives. En voici trois exemples cités par des auteurs différents :

• Le 23 mai 1618, les députés des protes-

tants de Bohême jetèrent par les fenêtres du château royal de Prague deux des membres catholiques du conseil de régence : ils prétendirent que c'était une ancienne coutume du pays, et que, comme les Romains, ils précipitaient les traîtres du haut de leur roche Tarpéenne. » (Henri Martin, *Histoire de France*.)

• Tout autour de l'hôpital de Constantine se trouvent les rochers d'un abîme marqué de dramatiques souvenirs. Cette place était la roche Tarpéenne ou l'adultère. Un jour, dit-on, une des pauvres créatures lancées dans les profondeurs du précipice fut soutenue dans l'espace par ses vêtements déployés, qui lui servirent d'aile comme la voile à une nacelle : elle descendit ainsi tout doucement au fond de l'abîme sans le moindre mal. » (Poujoulat, *Étude africaine*.)

• Là, toutes les transactions ont lieu sur parole. On n'y connaît, depuis des siècles, qu'un seul exemple de crime contre la propriété. A peu de distance de la route de Catalogne existe un précipice affreux, dont l'œil ne peut sonder la profondeur. C'est l'espèce de roche Tarpéenne d'où l'on précipiterait les criminels..., s'il y en avait. Telle est la guillotine des *Andorrans*. » (Jules Lecomte, *Monde illustré*.)

Les écrivains font de fréquentes allusions à ce fait historique :

• Est-ce le sanglier qui est chassé? est-ce le sanglier qui chasse? On ne sait. Le fait est que les aboiements des combattants qui survivent ont semblé indiquer tout à coup que le lieu du combat changeait. Oui, vraiment, c'est le solitaire qui charge la meute et la force à rebrousser. Bravo, le solitaire! Mais, hélas! comme la roche Tarpéenne est près du *Capitole*! dans son retour offensif, l'animal imprudent, emporté par sa fougue, passe à portée de la balle d'un veneur.... La bête tombe. » TOUSSENET, *Mammifères de France*.

• Le brave notaire lit tous les matins le *Constitutionnel*. La politique lui tourne la tête; il a osé déjà une ou deux fois rêver le bruit enivrant de la tribune; mais il n'a confié ce rêve téméraire à personne. D'ailleurs, comment arriver à la tribune? Par quel chemin semé de pierres et bordé d'épines aller affronter ce *Capitole*, qui est presque la roche Tarpéenne? »

ARSENE HOUSSEY, la *Fillé à marier*.

• Des fenêtres de son hôtel, le noble due peut se voir chaque matin-sous la forme d'un Achille de bronze, ce qui est un réveil fort agréable. Malheureusement, lord Wellington jout en Angleterre d'une popularité très-problématique. La canaille ne connaît pas de jouissance plus vive que de casser à coups de pierres les vitres d'Achille. Ce sont les gémissements à côté du Panthéon, la roche Tarpéenne tout près du *Capitole*. »

THÉOPHILE GAUTIER, *Zigzags*.

• Mon cher monsieur, les pièces de théâtre tombent ou réussissent, indépendamment des vœux de ceux qui voudraient l'un ou l'autre de ces deux résultats. J'ai vu des chefs-d'œuvre précipités du haut de la roche Tarpéenne; j'ai vu des turpitudes portées au *Capitole*. Je suis sceptique sur la chute et le triomphe. »

AUGUSTE VILLEMOT.

• Le dictateur trouva la cuisine incomparablement meilleure depuis qu'elle était dirigée par un chef français. Il fit complimenter Bénédicte et ordonna qu'on doublât ses appointements. Mais est-il ici-bas de *Capitole* qui ne soit voisin d'une roche Tarpéenne? Ce bienveillant dictateur ne tarda pas d'être renversé par un compétiteur audacieux. Le vainqueur arriva naturellement au pouvoir avec des ministres et des cuisiniers de son choix. Bénédicte dut quitter son poste avec tout le personnel du gouvernement déchu. »

OSCAR COMMETTANT, le *Nouveau Monde*.

Capitole (MUSÉE DU), en italien *Museo Capitolino*. Trois collections, dignes du plus grand intérêt, ont été rassemblées par les papes dans les édifices qui couronnent le mont Capitolin : l'une est le musée Capitolin proprement dit ou musée des Antiques; la seconde est une galerie de tableaux; la troisième est la *Protomothèque*, réunion de portraits, peints ou sculptés, des hommes illustres de l'Italie. On peut ajouter à ces trois collections celle de sculptures antiques et modernes et de tableaux, que renferme le palais des conservateurs, et qui, sans avoir le caractère d'un musée, n'en est pas moins accessible au public. Nous allons faire connaître quelles sont les principales richesses de ces diverses collections.

Le *Musée du Capitole*, ou musée des Antiques, fut commencé par Clément XII et enrichi par ses successeurs Benoît XIV, Clément XIII et Pie VII. Au milieu de la cour est placée une grande statue couchée de l'Océan, qui fut longtemps populaire à Rome, sous le nom de *Marforio*. Autour de la même cour, et dans le vestibule ou portique, sont rangées plusieurs statues colossales, parmi lesquelles on distingue une figure de guerrier cuirassé, que l'on croit être *Mars ou Pyrrhus*, et une *Diane*

dont les draperies sont du meilleur style. Le musée comprend une dizaine de salles ou chambres (*camere*), qui, pour la plupart, doivent leur nom aux objets les plus précieux qu'elles renferment. Dans la Salle de Canope, on remarque quelques belles statues de style égyptien exécutées en Italie, et dont plusieurs proviennent du Sérapéon de Canope, qu'Ardrien avait fait construire dans sa villa de Tivoli. Dans la Salle des Inscriptions se trouvent cent vingt-deux inscriptions impériales et consulaires, depuis Tibère jusqu'à Théodose le Grand, un autel carré sur lequel sont sculptés les *Travaux d'Hercule*, et un beau sarcophage de marbre trouvé sur la voie Appienne et qui est orné d'un bas-relief représentant la bataille gagnée par les Romains sur les Gaulois à Telamone en Toscane. La Salle de l'Urne contient un tombeau de marbre pontélique, découvert à trois milles de Rome, sur la route de Tusculum, et auquel on avait donné le nom de tombeau d'Alexandre-Sévère, parce que l'on avait cru voir l'usage de ce prince et celle de Mammea dans les deux figures couchées sur le couvercle; c'est dans l'intérieur de ce sarcophage que fut trouvée la fameuse urne de verre connue sous le nom de vase de Portland, qui appartient aujourd'hui au musée Britannique. Les faces du tombeau sont décorées de bas-reliefs d'un beau travail, représentant la *Colère d'Achille* et Priam réclamant le corps d'Hector.

L'escalier qui conduit à l'étage supérieur du musée a ses murailles ornées des fragments d'un plan en marbre de Rome antique, qui ont été découverts dans le temple de Rémus, sur la voie Sacrée; on croit que ce plan si précieux est de l'époque de Caracalla. La galerie qui s'ouvre en face de l'escalier renferme, entre autres morceaux remarquables, un *Silène assis*, un *Faune jouant de la flûte*, l'*Amour brisant son arc*, un buste de *Jupiter dit della Valle*, du nom de la famille qui le possédait autrefois, un sarcophage sur lequel est sculpté l'*Enlèvement de Proserpine*, un autre où est figurée l'*Education de Bacchus*, etc. Dans la Salle des Bronzes on admire : un vase de bronze, présent de Mithridate au gymnase des Eupatoriens, ainsi que l'apprend une inscription grecque; la célèbre mosaïque dite des *Colombes*, qui fut trouvée en 1737 à la villa Adriana, et qui passe pour être une copie du tableau de Sosas vanté par Pliny; une petite table iliaque sur laquelle sont sculptés les principaux événements de la guerre de Troie; une *Diane trifurquée*, un cheval de bronze découvert en 1849, etc. Dans la Salle des Empereurs : les bustes et les statues des empereurs romains et de divers personnages de leur famille (Tibère, Drusus, Antonia, femme de Drusus; Caligula, Messaline, Agrippine, Néron, Poppée, Othon, Galba, Plotine, Julia Sabina, Aélius Adrien, Commode, Crispine, Pertinax, Didius Julianus, Septime Sévère, Macrin, Diaduménienus, Maximin, Decius, Julien l'Apostat, Gracien, etc.); un charmant bas-relief qui représente *Persee délivrant Andromède*; un autre figurant le *Sommeil d'Endymion*. Dans la Salle des Philosophes : une suite extrêmement intéressante de portraits (la plupart en buste) de philosophes et d'écrivains célèbres (Homère, Socrate, Aratus, Aristote, Alcibiade, Théophraste, Hippocrate, Asclépiade, Archimède, Diogène, Euripide, Sophocle, Démosthène, Eschine, Thucydide, Sapho, Apollonius de Tyane, Virgile, Sénèque, Scipion l'Africain, Caton, Cicéron, Marc-Aurèle, etc.) Dans le Grand Salon : deux beaux *Centaures* en marbre imitant le bronze, découverts par le cardinal Furietti dans les fouilles de la villa Adriana; un *Gymnastarque* et un *Harpocrate*, provenant du même lieu; un *Athlète*; une *Hécube* en bronze doré; un *Chasseur* tenant un lièvre; un *Hercule enfant*, en basalte; un buste colossal d'Antonin le Pieux. Dans la Salle du Faune : un superbe *Faune*, en marbre rouge, trouvé dans la villa Adriana; deux magnifiques bas-reliefs, les *Amours de Diane et d'Endymion*, et le *Combat des Amazones*. Dans la Salle du Gladiateur : la célèbre statue du *Gladiateur mourant*, un des chefs-d'œuvre de l'art antique, la plus belle des trois répétitions que l'on connaît du *Faune* de Praxitèle; une *Muse* dite la *Junon du Capitole*, une *Flore* admirablement drapée; une *Chloé* que quelques archéologues disent être *Electre* portant des libations au tombeau d'*Agamemnon*; un *Attinios*, une tête de Marcus Brutus, etc. Dans le Cabinet secret : la *Vénus Genitrix*, dite la *Vénus du Capitole*, figure de marbre vivante; un joli groupe de l'*Amour et Psyché* et *Léda caressée par le cygne*.

D'autres sculptures antiques ornent les cours et diverses salles du PALAIS DES CONSERVATEURS; on remarque dans le nombre : une statue de Jules César, la seule que l'on reconnaisse comme authentique, et qui est un ouvrage d'une exécution assez faible d'ailleurs; quelques bas-reliefs relatifs à Marc-Aurèle; la célèbre *Louve allaitant Romulus et Rémus*, bronze d'une belle conservation (la louve seule est antique); un vent que ce soit celle dont Cicéron a parlé dans ses *Catilinaires*; un *Lion terrassant un cheval*, groupe restauré par Michel-Ange; un *Jeune berger qui s'arrache une épine du pied*; les bustes de Scipion l'Africain, de Junius Brutus, de Philippe roi de Macédoine, de Tibère, d'Appius Claudius, d'Adrien, etc. Un esturgeon en bas-relief incrusté dans une table fait une assez sin-

gulière figure au milieu de ces débris de l'art antique : il servait autrefois de mesure pour les pêcheurs romains obligés de remettre aux Conservateurs tous les poissons de cette espèce qu'ils prenaient dans le Tibre et qui avaient une dimension supérieure à celle-là. Les salles où se trouvent les antiques dont nous venons de parler sont décorées de sujets de l'histoire romaine peints à fresque par le chevalier d'Arpino, Tommaso Laureti, Daniel de Volterre, Annibal Carrache, le Sodoma, etc. On voit encore dans ce palais quelques sculptures modernes : la statue d'Innocent X, par l'Algarde; celle d'Urbain VIII, par le Bernin; celles de Léon X, de la reine Christine de Suède, de Maria Casimira, reine de Pologne, etc. La chapelle renferme, entre autres tableaux : une *Madone* peinte sur ardoise, par Nucci; les *Évangélistes*, par le Caravage; une autre *Madone*, du Pinturicchio; le *Père éternel*, plafond exécuté sous la direction des Carrache; *Saint Eustache*, sainte *Cécile*, et d'autres figures de saints, par Romanelli.

La GALLERIE DE TABLEAUX, fondée par Benoît XIV et augmentée par Pie VII, ne compte qu'un assez petit nombre d'ouvrages, distribués dans deux salles. Les plus remarquables sont : l'*Inhumation de sainte Pétronille*, chef-d'œuvre du Guerchin; la *Sibylle persique*, *Octave et Cléopâtre*, *Saint Jean-Baptiste*, *Saint Matthieu*, du même; la *Sibylle de Cumes*, le *Martyre de saint Sébastien*, du Dominiquin; l'*Expulsion d'Agar*, toile capitale de Francesco Mola; *Esther et Assuérus*, le *Sommeil d'Endymion*, du même; une *Dispute de bonne aventure*, du Caravage; plusieurs paysages de Claude Lorrain; *Bacchus et Ariane*, la *Madeleine*, *Saint Jérôme*, *Saint Sébastien* et l'*Ame bienheureuse*, composition très-séduisante, bien qu'un peu maniérée, du Guide; le *Triomphe de Flore*, *Orphée jouant de la lyre*, de Poussin; *Hermine chez les bergers*, de Lanfranc; la *Vanité*, la *Femme adultère*, le *Baptême du Christ*, et deux portraits d'hommes dans un même cadre, du Titien; l'*Ascension*, la *Descente du Saint-Esprit*, la *Vierge aux anges*, et un vrai chef-d'œuvre, l'*Enlèvement d'Europe*, de Paul Véronèse; *Archimède*, clair-obscur, de Polydore Caldara; *Jésus-Christ et les Docteurs*, de Valentin; le portrait de Michel-Ange, par lui-même; *Romulus et Rémus allaités par la louve*, de Rubens; le *Sacrifice d'Isaac*, la *Bataille d'Arbelles*, du Cortone; le *Frappement du rocher*, de Luca Giordano; deux *Philosophes*, du Calabrese; une *Madone*, la *Madeleine*, la *Naissance de la Vierge*, de l'Albane; une *Présentation au Temple*, beau tableau attribué à Fra Bartolommeo; un *Saint Sébastien*, une *Sainte Famille*, un *Saint François*, de Louis Carrache; *Saint Bernard*, de Giovanni Bellini; la *Crèche*, l'*Adoration des Mages*, une *Vierge glorieuse*, du Garofalo; la *Charité*, *Saint François*, *Sainte Barbe*, deux *Madones*, d'Annibal Carrache; une *Sainte Famille*, d'Augustin Carrache; le *Jugement de Salomon*, l'*Année aux bergers*, du Bassan; deux *Batailles*, du Bourguignon; une *Scène*, de Salvator Rosa; la *Flagellation*, du Tintoret; une délicieuse miniature de Maria Tibaldi Subleyras représentant le *Hépas de Jésus chez le Pharisen*; *Sainte Cécile*, de Romanelli; etc.

La PROTOMOTHIQUE, ou musée des personnalités célèbres fondé par Pie VII, occupe au rez-de-chaussée huit petites salles basses. Le décret de fondation porte qu'il ne sera placé dans ce musée que les portraits des hommes d'un génie éminent, ce qui n'empêche pas que beaucoup de médiocrités n'y aient leur effigie. Ces portraits sont des bustes en marbre qui n'ont pas une bien grande valeur artistique; il faut en excepter toutefois les bustes de Pie VII et du poète Alfieri par Canova. Les autres ont été exécutés par Albaccini, Leandro Bigliocchi, G. Ceccarini, Alexandre d'Este, Carlo Finelli, Domenico Manera, Rinaldo Rinaldi, Raimondo Trentanove, Maximilien Laboureur, Kevetson, Pierantonio, G. Rusconi, Antonio d'Este, Fabbris, Teresa Beninccampi, Tadolini, presque tous disciples ou imitateurs de Canova. Bien que la Protomothèque soit consacrée spécialement aux illustrations italiennes, on y a admis les portraits de quelques personnages qui ont passé une partie de leur vie en Italie ou qui y ont exécuté de grands travaux, tels que Poussin, Raphaël Mengs, Angelica Kauffmann, l'antiquaire Winckelmann, Joseph Suvée, directeur de l'Académie française à Rome, etc.

Capitole (LE), journal politique qui parut du 15 juin 1839 au 3 décembre 1840. Il avait été fondé pour le compte, dit-on, du prince Louis-Napoléon (depuis Napoléon III) par M. de Crouy-Chanel, et quelques écrivains qui ont eu en leur temps une manière de célébrité, Saint-Edme, Barginet, etc. Ce qui est certain, c'est que cette feuille s'était donnée pour mission de relever le drapeau napoléonien en le parant des couleurs démocratiques. Evitant avec soin de froisser le parti vaincu et déposé du pouvoir en 1830, l'armée, qui soutenait le nouveau gouvernement, les intérêts particuliers sur lesquels ce gouvernement s'appuyait et auxquels, à son tour, il donnait son appui, le *Capitole* essayait de populariser, en dehors de ces trois fractions de la société, l'idée napoléonienne dans les masses; aussi, dans son programme, il faisait appel aux classes ouvrières en ces termes : A vous surtout, uniquement à vous, France du peuple, patrie du courage, du travail et des arts! A vous, nation grande et immortelle, dont la voix calmera nos peines,

dont l'indulgence éternelle encouragera nos efforts, dont l'égide puissante protégera notre faiblesse ! Deux idées domineront sans cesse dans nos écrits : l'idée de votre grandeur et de votre liberté. » Le Capitole avait pour rédacteur en chef Ch. Durand, qui avait rédigé précédemment le *Journal de Francfort*, et qui était soupçonné, à tort ou à raison, d'avoir été, à ce titre, subventionné par la Russie. Du reste, à cette époque (1839), où commençait à se poser la question d'Orient, le Capitole se prononçait en faveur de l'alliance russe, contrairement à l'opinion de presque toutes les fractions de la presse française. Il en résulta de nombreuses accusations et des incidents judiciaires dont le détail n'offrirait pas un grand intérêt aujourd'hui. Le rédacteur en chef du Capitole fut arrêté dans les derniers mois de 1839. On parla de correspondances fort compromettantes avec la Russie saisies parmi ses papiers. L'empereur Nicolas y était, dit-on, mystérieusement désigné sous le nom de *chevalier de Saint-Georges*. Quand parut l'ordonnance de non-lieu en faveur de Charles Durand, on ajouta que le gouvernement n'avait pas osé démasquer au grand jour de la cour d'assises les manœuvres qu'il avait découvertes. Tout cela est resté mystérieux, malgré les affirmations d'une partie de la presse, qui ne furent point démenties par les rédacteurs du Capitole. En cessant leur publication, au moment où les restes de l'Empereur étaient solennellement ramenés en France, les fondateurs du Capitole se félicitaient du résultat de leur campagne et paraissent attribuer à leur dernier numéro, était dédaigné, parce qu'il était incompris, parce qu'on le jugeait mal. Nous le primes à l'état d'émoué à Strasbourg, et nous l'élevâmes à la hauteur d'un parti politique... Notre tâche est remplie... Ce que les fondateurs du Capitole avaient espéré, ils l'ont obtenu : c'était d'établir la démonstration que les souvenirs de l'Empire ne sont pas une vaine chimère ; que la France, si humiliée aujourd'hui, n'a pas perdu tout sentiment de sa force ni tout amour de sa gloire...

Les collections de ce journal, monument assez curieux du bonapartisme militant, et auquel les événements postérieurs ont donné une sorte de valeur historique, sont devenues excessivement rares. M. Eug. Hatin n'en a rencontré que deux complètes, l'une aux archives de la préfecture de police, l'autre dans le cabinet de M. Pochet-Deroche. On peut consulter avec fruit sur tous ces faits la *Bibliographie des hommes du jour* de MM. Germain Sarut et Saint-Edme (Paris, 1839).

CAPITOLI, poésies morales publiées en 1515 par Machiavel. Ce recueil comprend plusieurs pièces moitié allégoriques, moitié philosophiques, dont le titre suffit pour indiquer les tendances morales : *De l'Occasion*, *de la Fortune*, *de l'Ingratitude*, *de l'Ambition* ; plus une pastorale en l'honneur de Julien le Magnifique, désigné par l'auteur sous le nom d'Hyacinthe. Le morceau intitulé : *De l'Occasion*, n'est qu'une paraphrase en vers de la légende qui représente l'occasion fuyant sans qu'on puisse jamais la rattraper. La *Fortune*, cette déesse à deux visages comme Janus, ne se plait à élever les hommes que pour les précipiter de plus haut, témoin Cyrus et Pompée, et elle marchande ses faveurs à ses favoris, tels que César et Alexandre. *L'Ingratitude* se présente sous trois faces différentes : en reconnaissant un bienfait, mais sans en récompenser l'auteur ; en niant le bienfait ; en y répondant par des injures. Elle a élu domicile dans le cœur des rois. Souvent elle est cause des plus grands malheurs, en excitant le courroux des grandes âmes, et c'est l'ingratitude des Romains qui enfanta le despotisme de César. Cette appréciation historique est des plus contestables ; en pareil cas, nous devons être plus conséquents que Machiavel avec lui-même, et dire que l'ingratitude vit dans le cœur des despotes et non dans celui des opprimés. La pastorale en l'honneur de Julien de Médicis n'a pas plus de valeur que tant d'autres adulations poétiques ; mais l'avant-dernière pièce, *Sur l'Ambition*, étincelle de mâles beautés. Ce n'est pas l'ambition mesquine des particuliers qui enflamme la verve du poète : il célèbre cette noble ambition qui délivre les Etats du joug de la servitude. On sent à chaque vers palper le cœur de l'ardent patriote, qui gémît sur les maux de son pays et s'écrie : « Hélas ! hélas ! l'Italie vit sans cette ambition, si l'on peut appeler vivre verser toujours des pleurs ! Mieux vaut verser son sang pour arroser les lauriers de l'indépendance ! » C'est un cri de l'âme arraché par la douleur au vieux républicain Machiavel, indigné devant la léthargie de l'Italie s'endormant dans les fers. (Que le lecteur ne s'étonne pas trop de cette qualification appliquée à Machiavel : le cœur de cet homme est un abîme, peut-être encore aujourd'hui insondé. Nous essayerons, autant qu'il sera en notre pouvoir, de fouiller cette question historique à l'article MACHIAVEL.)

Bien que Machiavel, par la nature de son talent, par ses habitudes et ses travaux, fût peu disposé à la poésie, lorsqu'il rencontre une veine heureuse, un sentiment qui répond à ses secrètes aspirations, il s'élève à une grande hauteur. Ses *Capitoli* se distinguent tous par la force des idées ; mais le fond y est bien supérieur à la forme. La vigueur se dé-

ploie trop souvent au détriment de la grâce, et, quoique le style soit correct et fin, on y reconnaît une belle prose rimée plutôt que de la poésie.

CAPITOLIER s. m. (ka-pi-to-lié). Forme ancienne du mot CAPITOUL.

CAPITOLIN, **INE** adj. (ka-pi-to-lain, i-ne). Antiq. rom. Se disait du mont sur lequel était bâti le Capitole : *Le mont CAPITOLIN*. Il *Jupiter Capitolin*, Titre donné à Jupiter, parce qu'il avait un temple au Capitole. Il *Jeux capitolins*, Jeux institués en l'honneur de Jupiter. Il *Fastes capitolins*, Tables de marbre qui donnaient la suite des consuls, de l'an de Rome 250 à 765. Ces tables avaient été gardées au Capitole.

— **Encycl.** *Jeux capitolins*. Ces jeux furent institués par Camille en l'honneur de Jupiter Capitolin et en souvenir de la délivrance du Capitole. Comme on l'a vu à l'article CAMILLE, cette délivrance ne fut qu'un rachat au prix de 1,000 livres d'or ; mais la vanité romaine était intéressée à effacer de son histoire un souvenir si honteux, et à faire croire qu'aux dieux seuls les Romains avaient dû leur salut. Plutarque raconte qu'on pratiquait dans ces jeux une cérémonie très-curieuse : le crieur public mettait à l'enclère les Etrusques désignés sous le nom de *Sardi* ; on amenait ensuite un vieillard, au cou duquel était pendue une bulle semblable à celle qui portaient les enfants, puis on l'exposait à la risée publique. Festus dit que cette cérémonie dérisoire était à l'adresse des rois d'Etrurie, dont cette bulle était jadis l'ornement distinctif. Domitien, qui avait rétabli le Capitole détruit par un incendie, fonda des *jeux capitolins* à l'exemple de Camille ; seulement les siens ne se renouvellent que tous les cinq ans, au lieu que ceux du dictateur se célébraient tous les ans. A ces jeux, l'empereur lui-même distribuait aux poètes des prix et des couronnes ; les orateurs, les comédiens, les pantomimes, les joueurs d'instruments avaient également leur concours où le vainqueur était couronné. Pendant un certain temps, les jeux de Domitien devinrent si fameux, qu'ils servirent de point de départ pour les années romaines, que l'on comptait celles d'Antonin le Pieux, de Marc-Aurèle, de Lucius Verus, de Pertinax, de Clodius Albinus, d'Opilius Macrinus, des deux Maximin, des trois Gordien, de Maximin et de Balbin. Ces Vies se trouvent dans les *Scriptores historiae augustae* (Milan, 1745, in-fol.), et elles ont été traduites en français par M. Valton dans la *Bibliothèque latine-française* de Pancoucke (1844).

CAPITOLINUS (T. Quinctius BARBATUS), consul romain et frère de Cincinnatus, vivait au ve siècle avant notre ère. Élu consul l'an 471 av. J.-C., il fut porté cinq autres fois par le suffrage de ses concitoyens à la première magistrature de la république, et nommé une fois *interrex*. En 439, pendant son sixième consulat, il refusa la dictature. Capitolinus se fit constamment remarquer par sa modération et par sa sagesse ; il se prononça en faveur des plébéiens contre Appius Claudius, et proposa l'établissement de la magistrature des censeurs, qui fut adoptée. Vainqueur des Etrusques et des Volscs, il fut honoré du triomphe, et ce fut vraisemblablement alors qu'il reçut le surnom de Capitolinus.

CAPITOLINUS. V. MANLIUS.

CAPITON s. m. (ka-pi-ton — de l'ital. *capitone*, soit non tordue). Techn. Bourre de soie ; déchets que fournissent les cocons. — Ornith. Nom donné par quelques naturalistes aux barbus, et par d'autres aux barbacons et aux tamatis. — Hortic. Variété de grosse fraise. Il Syn. de CAPERON ou CAPRON.

CAPITON (Wolfgang-Fabrizius), théologien et ministre protestant, dont le véritable nom est Koepfel, né à Haguenau en 1478, mort à Strasbourg le 2 novembre 1541. Il étudia d'abord la médecine ; mais, après la mort de son père, devenu libre de se choisir une carrière, il s'adonna tout entier à la théologie, et, en 1506, ayant pris le titre de docteur, il fut nommé professeur à l'université de Fribourg. Toutefois il ne séjourna pas longtemps dans cette ville. Il résolut de se livrer à l'exercice des fonctions ecclésiastiques, et accepta une cure à Bruchsal, dans l'évêché de Spire. Trois ans après, sur le bruit de sa réputation déjà étendue, il fut appelé par l'évêque de Bâle, qui le nomma prédicateur de la cathédrale et professeur de théologie. Déjà, à cette époque, ses études et ses entretiens avec le célèbre hébraïsant Pellican l'avaient conduit à des doutes sérieux sur l'autorité de l'Eglise romaine. A Bâle, il retrouva Pellican, se lia avec Erasme, et noua des relations suivies avec Zwingle et Ecolampade. La cause de la Réforme fut définitivement gagnée dans son esprit ; il fallait maintenant obéir à la voix de la conscience, et gagner des partisans aux

idées nouvelles. Capiton n'hésita pas, et il trouva dans Ecolampade un auxiliaire aussi actif que convaincu. L'apparition des premiers écrits de Luther remplit de joie le néophyte ; il les salua comme les préludes d'une salutaire révolution ; seulement, il trouva que le réformateur de Wittenberg apportait trop de fougue dans l'accomplissement de son œuvre ; disons le mot, il eut peur. Sur ces entrefaites, l'électeur Albert de Mayence le choisit pour chapelain (1520) ; Capiton espérait beaucoup de lui pour le succès de la Réforme en Allemagne ; mais Albert était d'un caractère indécis, ce qui fit croire à Luther que l'électeur et son chapelain étaient deux traitres. Capiton alla à Wittenberg (1522) pour le démentir et s'expliquer avec lui. L'année suivante, il assista à la diète de Nuremberg, et refusa une chaire de professeur que lui offrait l'université de Leipzig ; mais, voyant que l'électeur paraissait abandonner la cause de la Réforme, il quitta subitement Mayence et se rendit à Strasbourg au mois de mai 1523. Peut-être espérait-il jouir paisiblement du prieuré de Saint-Thomas que lui avait donné le pape Léon X deux ans auparavant ; mais s'il l'espérait, il fut bien trompé. La population strasbourgeoise, excitée par les prédications de Zell, était à la veille de se soulever contre le clergé catholique. Capiton essaya de calmer cette effervescence, et, à ce sujet, il alla supplier Zell de sortir de la ville. Zell repoussa si éloquemment cette proposition, au nom de sa conscience et au nom de la parole de Dieu, que Capiton gagna résolu de le seconder efficacement. Il le fit, après s'être démis de ses fonctions de Saint-Thomas, en 1525. La même année, il fut appelé à Haguenau pour y établir une Eglise réformée ; en 1528, il prit part à la dispute qui eut lieu à Berne entre les catholiques et les réformés. Il fut, en toute circonstance, un ardent propagateur de la Réforme.

Conrad Gesner a dit de lui : *Ecclesia Argentoratensis minister fidelissimus, in tribus linguis eruditus, præcipue autem hebraice doctissimus, et nulli opinor ætatis nostræ secundo*. Pour justifier ce pompeux éloge, il nous reste de lui, en latin et en allemand, des ouvrages complètement oubliés. Le plus important de tous est intitulé : *Institutionum hebraicarum libri II*. Il a donné aussi une *Vie d'Ecolampade*.

CAPITONNÉ, **ÉE** (ka-pi-to-né) part. pass. du v. Capitonner : *Fauteuil capitonné. On tombe, et la chute s'accomplit sans qu'on se fasse du mal ; il semble qu'à Taiti les alimenes sont capitonnés*. (Alex. Dum.) *Le duvet de l'èider est-il plus doux, et jamais fils d'empereur, sur sa conquête d'or capitonné de satin, eut-il un sommeil mieux abrité ?* (Th. Gaut.)

Dans sa pose malicieuse,
Elle s'étend, le dos tourné,
Devant la foule curieuse,
Sur son coussin capitonné.

TH. GAUTIER.

CAPITONNER v. a. ou tr. (ka-pi-to-né — de *capiton*). Garnir de capiton, et, par extension, Rembourrer avec une matière moelleuse : *Capitonner un fauteuil, un canapé*.

Se capitonner v. pr. S'envelopper la tête. Il Vieux mot.

CAPITOUL s. m. (ka-pi-toul — du bas lat. *capitulum*, chapitre, assemblée, ou plutôt de *Capitole*, nom de l'hôtel de ville à Toulouse). Nom donné à Toulouse aux magistrats municipaux, qui remplissaient l'office des consuls et des échevins des autres villes : *L'office de CAPITOUL anoblissait*. (Acad.)

Monsieur le capitoul, vous avez des vertiges,
Piron.

— **Encycl.** La charge de *capitoul* conférait la noblesse, comme le prouvent ces deux vers :
Cit de noblesse a grand titoul
Qui de Toulouse est capitoul.

Les sentences des *capitouls*, dans les affaires de police, relevaient immédiatement du parlement. Ils étaient si jaloux du nom qu'ils portaient que, les consuls de Muret l'ayant pris, ils leur firent défense de le porter par sentence du sénéchal de Toulouse du 15 juin 1518. Par une ordonnance de 1743, le roi exclut du *capitoulat* les marchands et gens de négoce. Il y eut d'abord douze *capitouls*, mais le nombre en fut réduit à huit vers 1438. Toulouse forma dès lors huit *capitoulats*, c'est-à-dire huit quartiers, dont chacun était régi par un *capitoul*. Le premier était celui de la Daurade. Sur les huit *capitouls*, trois étaient en titre d'office et inamovibles, les cinq autres étaient électifs, et leurs fonctions expiraient chaque année. Le chef du consistoire était toujours un gradué d'entre les *capitouls* ; c'était lui qui portait la parole et qui prononçait. Dans plusieurs anciens actes, la ville de Toulouse est dénommée *capitulum nobilium Tolosa*. Ceux qui avaient été *capitouls* prenaient le titre de bourgeois ; ils étaient appelés à tous les conseils généraux et avaient droit d'usage, c'est-à-dire que, lorsque l'année de leur administration était finie, leur portrait figurait en pied dans la maison de ville.

CAPITOULAT s. m. (ka-pi-tou-la — rad. *capitul*). Charge ou dignité du capitoul ; exercice de ses fonctions :

Mais apprenez de moi qu'un ouvrage d'éclat
Anobit aussi bien que le capitoulat. Piron.

Il Chacun des huit quartiers de la ville de Toulouse, administrés par des capitouls.

CAPITULAIRE adj. (ka-pi-tu-lè-re — bas

lat. *capitularis*, formé de *capitulum*, chapitre ; rad. *caput*, tête). Dr. canon. Qui a rapport, qui appartient à un chapitre : *Office capitulaire. Assemblée capitulaire. Statuts capitulaires. Salle capitulaire. L'archidiacre s'enferma dans sa cellule du cloître et ne parut ni aux conférences capitulaires ni aux offices*. (V. Hugo.) *Les sacristies et les salles capitulaires de la cathédrale de Tolède sont d'une magnificence plus que royale*. (Th. Gaut.) Il *Lettre capitulaire*, Lettre qui notifie les canons d'un concile.

— **Paléogr.** *Lettre capitulaire*, Lettre enluminée qui commençait un chapitre.

CAPITULAIRE s. m. (ka-pi-tu-lè-re — du bas lat. *capitulare*, même sens ; de *caput*, chapitre). Hist. Règlement ou statut porté sous la seconde race des rois de France : *Les capitulaires de Charlemagne, de Charles le Chauve*. Il Statuts formulés par les assemblées nationales, sous les mérovingiens et les carlovingiens. Il Livres et tableaux de recensement et de cens, à l'usage des collecteurs d'impôts.

— Hist. ecclés. Au viii^e siècle, Recueil de capitules arrêtés dans un concile ou dans une séance de concile.

— Hist. rom. Officier chargé de percevoir la capitulation.

— **Encycl.** Les *capitulaires* sont en général des lois administratives, des ordonnances civiles et ecclésiastiques, des édits, des décrets, des ordonnances, des constitutions, promulgués sous les rois de la première et de la seconde race, et émanant, soit de l'autorité souveraine agissant *motu proprio*, soit des plaids ou assemblées générales du champ de Mars ou de Mai, où Charlemagne appela les représentants des hommes libres à côté des grands et des prélats. Tous les ans, le premier jour de mars, les rois de la première race tenaient une grande assemblée où se traitaient les affaires publiques, et dans laquelle le roi et ses sujets se faisaient mutuellement des présents. Le roi proposait les matières qui devaient être traitées, et décidait après la délibération libre de l'assemblée. Le résultat de cette délibération était rédigé par écrit, et chaque comte, chaque évêque devait en faire prendre une copie par les soins du chancelier, pour être envoyée ensuite aux officiers de sa dépendance. Comme les propositions et les décisions étaient rédigées succinctement et par articles, on les appelait chapitres, et le recueil de plusieurs chapitres prenait le nom de *capitulaire*. On peut les diviser en deux parties : ceux qui traitent des matières ecclésiastiques (ce sont les plus nombreux, et ils peuvent passer pour de véritables canons), et ceux qui traitent des matières séculières.

Il reste un grand nombre de *capitulaires* des rois des deux premières races, depuis Childébert, fils de Clovis, jusqu'à Charles le Simple ; mais la plupart sont de Charlemagne et de Louis le Débonnaire.

La partie originale des *capitulaires*, dit M. Michelet, c'est celle qui touche l'administration, celle qui répond aux besoins divers que les circonstances faisaient sentir. Il est impossible de n'y pas admirer l'activité, l'impulsive, l'est vrai, de ce gouvernement qui faisait effort pour mettre un peu d'ordre dans le désordre immense d'un tel empire, pour retenir quelque unité dans un ensemble hétérogène, et dont toutes les parties tendaient à l'isolement, et se fuyaient pour ainsi dire l'une l'autre. La place énorme qu'occupait la législation canonique fait sentir, quand nous ne le saurions pas de reste, que les prélats ont eu la part principale en tout cela. On le reconnaît mieux encore aux conseils moraux et religieux dont cette législation est semée ; c'est le ton pédantesque des lois wisigothiques, faites, comme on sait, par les évêques. Charlemagne, comme les rois des Wisigoths, donna aux évêques un pouvoir inquisitorial, en leur attribuant le droit de poursuivre les crimes dans l'enceinte de leur diocèse. Quelques passages des *capitulaires*, qui condamnent les abus de l'autorité épiscopale, ne suffisent pas pour nous faire douter de la toute-puissance du clergé sous ce règne. Ils ont pu être dictés par les prélats de cour, par les chapelains, par le clergé central, naturellement jaloux de la puissance locale des évêques. Charlemagne, ami de Rome, et entouré de prélats comme Leidrade et tant d'autres, qui ne prirent l'épiscopat que pour retraite, dut accorder beaucoup à ce clergé sans titre qui formait son conseil habituel.

Au reste, un coup d'œil rapide jeté sur ces *capitulaires* en apprendra plus que toutes les appréciations des plus consciencieux historiens : c'est la vérité prise sur le vif.

Il est probable que les *capitulaires* de Charlemagne, qui sont les plus connus, n'ont fait que reproduire en grande partie les *capitulaires* des anciens rois francs. Le premier de ces *capitulaires* du grand empereur d'Occident date de l'an 769 ; il contient dix-huit articles, relatifs aux mœurs du clergé. Il défend la chasse aux ecclésiastiques, recommande aux prélats une grande soumission envers leurs supérieurs, et leur fait une obligation de rendre compte de leur conduite à l'évêque, tous les ans, pendant le carême. Suivent des prescriptions sur la nécessité d'administrer les sacrements aux pénitents et aux malades, et de ne laisser mourir personne sans l'onction, la réconciliation et le viatique. La messe ne doit être célébrée que dans des églises consacrées au Seigneur, et sur des

autels de pierre bénits par l'évêque. Les évêques des évêques ne sont point tout à fait oubliés dans ce capitulaire. Parmi les obligations qui leur sont imposées, nous signalerons surtout celle qui leur prescrivait d'empêcher les superstitions. Il faut avouer que s'ils y ont mis du zèle, les résultats n'en sont pas très-frappants dans l'histoire. De grandes immunités sont également accordées aux clercs : il est défendu aux juges de les punir ou de les condamner sans le consentement de l'évêque.

Le second capitulaire est de l'année 779 ; il fut arrêté dans une assemblée d'évêques, d'abbés et de seigneurs, et il est permis de croire que ces nobles personnages n'ont pas oublié leurs intérêts. Voici les principaux articles : les évêques suffragants seront soumis à leurs métropolitains ; des évêques seront ordonnés pour les villes qui en manquent ; on veillera à ce que la règle s'observe dans les monastères ; les prêtres et les autres clercs appartiennent corps et âme à leur évêque (ceci n'a pas besoin de commentaire). Il paraît que l'inceste était alors assez fréquent dans le clergé, puisqu'on s'est cru dans la nécessité d'édicter des peines à ce sujet. Les dîmes seront distribuées selon les ordres de l'évêque ; les homicides seront poursuivis jusque dans les temples ; défense de leur donner de la nourriture. Cette dernière clause est remarquable, en ce qu'elle portait une première atteinte au droit d'asile.

On fit aussi dans cette assemblée un règlement concernant les prières pour le prince, et ainsi conçu : « Que chaque évêque chante trois messes et trois psautiers, le premier pour le roi, le second pour l'armée, et le troisième pour l'effluve présente ; que les prêtres disent trois messes, et les moines, les moines et toute la moinerie, trois psautiers. Qu'outre cela les évêques, abbés et abbesses riches donnent une livre d'argent ou la valeur aux pauvres ; que les comtes donnent aussi une livre d'argent, et les autres à proportion. »

Le capitulaire de l'an 788 contient un seul article relatif aux matières ecclésiastiques, c'est une défense faite aux évêques de recevoir les clercs d'un autre évêque sans le consentement de celui-ci.

Le premier capitulaire d'Aix-la-Chapelle (789) est précédé d'une lettre adressée à tous les évêques pour les exhorter à veiller sur leur troupeau, à l'instruire des définitions des saints conciles, et pour leur annoncer qu'il leur envoie des capitulaires tirés des Constitutions canoniques. Les cinquante-huit premiers chapitres sont extraits des anciens conciles et des décrets des papes ; les vingt-deux suivants sont des constitutions nouvelles ; les parjures, maléfices, homicides, faux témoignages y sont expressément défendus ; on y recommande la paix, la patience, la soumission aux puissances légitimes, le respect dans les églises, l'ordre dans le service divin, la règle dans les monastères, la vigilance et la science chez les pasteurs, et on appuie particulièrement sur l'obligation d'adopter le chant romain, établi avec tant de peine par Pépin.

Le second capitulaire, daté de la même année 789, contient seize règles relatives aux moines.

Le troisième est consacré aux règlements de police ; il décrète que le baptême sera administré selon le rit romain, que l'on ne baptisera point les cloches, que les moines ne s'immisceront point dans les affaires séculières. Un capitulaire particulier concerne les Saxons convertis ; il contient trente-quatre chapitres. En vertu du huitième, les Saxons qui refusent le baptême seront punis de mort. Comme on le voit, la tolérance n'était pas la vertu dominante de Charlemagne. Le sixième et le septième conféraient à l'Eglise le droit de percevoir la dîme de tous les revenus. Cette bonne mère, comme disent les ultramontains, se mettait à l'aise pour rectifier à son profit les maximes du Christ. Le dix-huitième chapitre interdit les plaids pour les dimanches et fêtes ; le dix-neuvième prescrit de faire baptiser les enfants dans l'année. Plusieurs chapitres traitent des superstitions, de la police ecclésiastique et civile.

Le capitulaire de l'an 793 s'applique à l'Italie ; il renferme dix-sept chapitres. Le premier accordé aux laïques le pouvoir de régir et gouverner les hôpitaux fondés par eux, et leur défend de gouverner les églises où l'on administre le sacrement de baptême. Les autres chapitres traitent des affaires civiles.

Le capitulaire de Francfort, de l'an 794, fut dressé dans la synode. Il renferme cinquante et un chapitres, dont voici les plus saillants : Charles accorde la grâce à Tassillon, duc de Bavière ; les évêques jugeront les clercs, et leurs décisions seront respectées ; l'évêque ne courra pas de ville en ville, il observera la résidence ; les évêques de Vienne et d'Arles étaient en querelle, leur différend est réglé ; l'évêque de Vienne aura cinq sièges suffragants, et celui d'Arles neuf ; un évêque soupçonné d'infidélité se lavera de ce soupçon en prenant Dieu à témoin de son innocence ; déposition de Gerbodius, qui se disait évêque et ne pouvait présenter aucun témoin de son ordination ; les clercs n'iront point au cabaret ; défense d'ordonner un esclave sans le consentement de son maître ; les clercs de la chapelle du roi ne communiqueront point avec les ecclésiastiques rebelles à leur évêque ; l'évêque aura soin des filles orphelines ; il ne demeurera pas plus de trois semaines hors de son diocèse ; les biens d'un évêque mort ap-

partiront à son successeur ; les arbres et les bois consacrés aux divinités païennes seront détruits ; les abbesses qui mènent une vie irrégulière, seront déposées ; on ne sera pas ordonné prêtre avant l'âge de trente ans. Un des derniers chapitres recommande Alcuin aux prières du synode, comme un homme fort versé dans les matières ecclésiastiques.

L'an 801, parut un autre capitulaire en vingt-deux chapitres, où il est enjoint aux prêtres de prier pour la santé et la prospérité du prince et de sa famille, et pour leur évêque ; de prêcher tous les dimanches et jours de fête ; d'instruire le peuple du symbole et de l'Oraison dominicale. La dîme n'est pas oubliée : une partie en sera employée pour les ornements de l'église, une autre pour les pauvres, et une troisième pour les ecclésiastiques. Le douzième chapitre défend de rien exiger pour l'administration des sacrements, prescription qu'on devrait bien observer aujourd'hui ; le seizième interdit aux clercs d'habiter avec des femmes étrangères.

Les capitulaires de 802 et 803 renferment des articles contre ceux qui envahissent les propriétés du prince, des églises, des veuves, des orphelins et des pèlerins ; il renferme un grand nombre d'autres dispositions judiciaires et administratives. Le second de ces capitulaires fut dressé dans le concile que Paul d'Aquilée tint à Aix-la-Chapelle ; il contient sept articles, dont le deuxième rétablit l'élection des évêques par le peuple et par le clergé ; le quatrième, le cinquième et le sixième déclarent nulles les ordinations, impositions de mains et consécrations faites par les chorévêques.

Mais le plus célèbre de tous les capitulaires est celui qui en clôt la nomenclature est le capitulaire qui fut signé à Kiersy, en 877, par Charles le Chauve. Un article surtout a une portée immense ; en voici le texte : « Si un comte de notre royaume vient à mourir et que son fils soit avec nous (en Italie), que notre fils et nos fidèles choisissent quelques-uns de ceux qui ont été les plus proches et les plus intimes dudit comte, lesquels, de concert avec les officiers (*ministeriales*), les vicaires, les centeniers, etc.) du comte et l'évêque diocésain, prendront soin du comté jusqu'à ce que nous soyons prévenu et que nous puissions conférer la dignité du père au fils qui sera près de nous. Si le comte n'a qu'un fils en bas âge, les officiers du comté et l'évêque aideront l'enfant à prendre soin du comté, jusqu'à ce que nous sachions la mort du comte, et que le fils enfant, par notre concession, soit honoré des honneurs paternels. Si le comte défunt n'a point de fils, nous pourrions à son remplacement selon notre volonté. Il en sera de même pour nos vassaux que pour les comtes. Et nous entendons que les évêques, abbés et comtes, et nos autres fidèles, en agissent semblablement envers leurs hommes (leurs vassaux). » (*Histor. des Gaules*, tome VII, page 705.)

« Le capitulaire de Kiersy, dit M. H. Martin, couronne le triste règne de Charles le Chauve, et peut être considéré comme l'acte d'abdication de la royauté franque ; la grande lutte commencée avec la conquête elle-même était terminée ; la royauté vaincue sanctionnait sa défaite, et l'hérédité des offices et des bénéfices, presque partout triomphante en fait, était solennellement érigée en droit ; l'ère féodale était ouverte, et une société nouvelle, avec un nouveau droit politique, allait sortir du chaos où l'Occident se débattait depuis la chute de la société romaine. »

La première collection connue des Capitulaires est celle à laquelle Ansegise, abbé de Fontenelle et de Flavigny, attacha son nom au commencement du IX^e siècle ; ce recueil, en quatre livres, fut assez célèbre pour que Charles le Chauve s'y référât comme à l'acte officiel. En 842, Benoît le Lévite, diacre de Mayence, y ajouta trois livres, et en outre des fragments extraits du Code théodosien, du *Breviaire d'Alarie*, des canons des conciles et du droit barbare. Plus tard, un compilateur inconnu le compléta par l'addition de quatre suppléments. Les derniers capitulaires connus datent de Louis le Bègue et de Carloman (884). L'autorité de ces règlements s'est maintenue jusqu'au XI^e siècle ; ils ont été abrogés tacitement, soit par désuétude, soit par la publication d'ordonnances contraires.

Cependant, le président Hénault a remarqué le premier que plusieurs furent renouvelés par Louis XIV. Les historiens, les publicistes, les critiques, se sont occupés à divers titres de ce vaste recueil législatif, qui ne comprend pas moins de soixante-cinq capitulaires. « Ce n'est pas exclusivement un recueil de lois », dit M. Demogeot ; ce sont aussi des ordonnances, des jugements particuliers, des conseils, des projets, enfin des actes administratifs de toute espèce : c'est le règne de Charlemagne encore vivant dans ces sébris mutilés. On y croit entendre la voix imposante du maître et reconnaître quelquefois la brièveté impériale du commandement. Mais le prince n'ordonne pas seulement, il raisonne, il a seigneur. A l'aurore de toute civilisation, les rois sont les pasteurs des peuples. Tantôt l'auteur des Capitulaires prêche à ses durs Germains la morale évangélique, et leur cite l'apôtre saint Paul ; tantôt il donne des instructions à ses envoyés royaux, règle les formes de la justice et la tenue des plaids locaux. Embrassant tous les détails dans son immense activité, il fait des règlements de police, établit un maximum pour le prix des denrées, proscriit la mendi-

cié et la remplace par une espèce de taxe des pauvres. Plus loin, il consacre un capitulaire tout entier à l'administration domestique de ses domaines, à la vente de ses légumes (*De villis*). C'était l'actif du budget impérial ; les fermiers auxquels il s'adressait formaient son ministère des finances. Enfin Charles se garde bien d'oublier les ecclésiastiques, c'est-à-dire la partie intelligente, la classe régnante de la nation. Non content de régler leurs intérêts, l'empereur s'occupe et s'inquiète de leurs empiétements... »

Dans son *Histoire de la civilisation en France*, M. Guizot fait un examen détaillé des capitulaires de Charlemagne. Il les divise en huit parties, et classe sous huit chefs, selon la nature des dispositions, les articles qu'ils comprennent. Ces huit chefs sont : la législation morale, la législation politique, la législation pénale, la législation civile, la législation religieuse, la législation canonique, la législation domestique, la législation de circonscription. Nous croyons en avoir assez dit pour qu'il soit inutile d'entrer dans les détails de cette classification.

La connaissance des capitulaires est indispensable pour bien apprécier la société franque du VI^e au X^e siècle et la marche de la civilisation. (V. Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, et Savigny, *Histoire du droit romain au moyen âge*.)

Un grand nombre d'éditions ont été faites des Capitulaires ; on cite celles de Beatus Rhenanus (1501), de Joachim Videamus (1536), de Lindenbrog (1613), de Dutillet (1613), de Baluze (1677, 2 vol. in-fol., nouvelle édition en 1780, publiée par Chénier), et enfin l'excellente collection de Pertz, *Monumenta germanica* (1826-1829, tomes I et II, in-fol.).

CAPITULAIRE s. f. (ka-pi-tu-lè-re — rad. *capitule*). Bot. Genre de lichens. Syn. de SCYPHOPHORE.

CAPITULAIREMENT adv. (ka-pi-tu-lè-re-man — rad. *capitulaire*). En chapitre : *Des religieux capitulairement assemblés*.

CAPITULANT (ka-pi-tu-lan) part. prés. du v. Capituler : *Un général ne se déshonore pas en capitulant pour de graves raisons*.

CAPITULANT adj. m. (ka-pi-tu-lan — du lat. *capitulum*, chapitre). Ayant voix au chapitre : *Les religieux capitulants*.

— Hist. *Cantons capitulants*. Ceux des cantons suisses qui fournissaient des soldats aux princes étrangers. Se disait de la convention appelée CAPITULATION. V. ce mot.

— Substantif. Religieux ayant voix au chapitre : *Les capitulants ont été convoqués*.

CAPITULARIACÉ, **ÉE** adj. (ka-pi-tu-la-ri-a-sé). Bot. Qui ressemble à une capitulaire.

CAPITULAT s. m. (ka-pi-tu-la — du lat. *caput*, capit, tête, chapitre). Hist. Nom donné aux divers traités que les Grisons firent avec le duc de Milan, au commencement du XVI^e siècle.

CAPITULATION s. f. (ka-pi-tu-la-si-on — rad. *capituler*). Acte qui règle les conditions auxquelles un chef militaire livre à l'ennemi le poste qu'il défend ou les troupes qu'il commande : *La capitulation d'une place, d'une armée. Une capitulation honorable, honteuse. Toute capitulation qui n'est pas, en quelque sorte, arrachée au commandant par une nécessité impérieuse et irrésistible est de sa part un crime grave*. (Merlin.) *Il y a une belle capitulation entre Henri IV et Saint-Malo : la ville traite de puissance à puissance*. (Chateaub.) *C'est quelque chose que de retarder une capitulation. On semble en apparence ne défendre que son honneur, et souvent, en réalité, on sauve son pays*. (Thiers.)

— Par ext. Accommodement entre deux parties divisées : *Les dissensions entre philosophes, savants ou artistes ne peuvent finir par capitulation*.

— Fig. Action de céder, sacrifice fait à une force supérieure : *La seconde manière de Casimir Delavigne paraîtra, non pas une capitulation, mais un progrès courageux*. (Hipp. Rigault.)

— *Capitulation de conscience*. Composition honteuse avec soi-même, qui fait trahir des devoirs connus : *Il est des capitulations de conscience si difficiles à ne pas accepter*. (Scribe.)

— Hist. Convention qui règle les droits des sujets d'une puissance sur le territoire d'une autre, et spécialement Convention qui réglait les relations des soldats suisses avec le gouvernement français qu'ils servaient. Dans ce sens, on dit aussi CAPITULAT. II *Capitulation impériale*. Articles que l'empereur élu d'Allemagne devait jurer d'observer.

— Encycl. Art milit. Une capitulation militaire est un acte écrit contenant l'énoncé des conditions auxquelles une des parties belligérantes consent à cesser la lutte, on abandonnant à l'autre la place qu'elle défend, le pays qu'elle occupe ou les troupes qu'elle commande. La plupart des capitulations ont pour objet la reddition d'une place assiégée ; c'est ordinairement l'assiégé qui propose la capitulation. Cette proposition est discutée, refusée ou modifiée par l'assiégeant. Le plus souvent, la capitulation n'est définitive qu'après l'approbation des deux généraux en chef, et quelquefois après la ratification des souverains des nations en guerre.

Une capitulation est rédigée en deux co-

lonnes : l'une d'elles contient les propositions de l'assiégé ; l'autre contient, en regard de chaque article, l'acceptation, le refus ou les modifications de l'assiégeant. Dans aucun cas, le gouverneur d'une place ne peut, par des clauses particulières, séparer son sort ni celui de ses officiers du sort de la garnison. Des clauses spéciales ne sont admissibles que pour les malades et les blessés. C'est tout ce qu'on peut dire en général sur les conditions d'une capitulation ; elles sont toutes admissibles, pourvu qu'elles ne blessent pas l'honneur.

Les capitulations les plus célèbres de ce siècle sont la capitulation de l'armée française en Egypte, en 1801 ; celle du général Mack, à Ulm, en 1805 ; celle de Paris en 1814, et, de nos jours, en 1865, la capitulation du général confédéré Lee.

Le nom de capitulation était également donné autrefois aux traités faits avec la Porte ottomane. En vertu des principes de l'islamisme, la Porte, au temps où elle était comptée en Europe comme une grande puissance, croyait ne pouvoir signer que des armistices avec les puissances chrétiennes ; mais, depuis ses revers, elle conclut des traités à perpétuité.

— *Capitulations d'empire*. On appelait capitulation impériale ou d'empire un acte que signait l'empereur, à son avènement, et par lequel il s'engageait à respecter les droits de ceux qui avaient concouru à son élection. Charles-Quint, en 1519, signa et jura la première capitulation impériale, et cet usage, qui fut considéré comme la sauvegarde des libertés du corps germanique, subsista aussi longtemps que l'empire d'Allemagne. Au XVIII^e siècle, pendant l'interrègne qui suivit la mort de l'empereur Joseph I^{er}, la diète germanique dressa un projet de capitulation perpétuelle, qui servit de base à toutes les capitulations postérieures, dont la dernière fut jurée par l'empereur François II, le 5 juillet 1792.

— Hist. *Capitulation de Paris*. V. PARIS (bataille et capitulation de).

CAPITULE s. m. (ka-pi-tu-le — lat. *capitulum*, dimin. de *caput*, chapitre). Hist. Chacun des articles des lois dont l'ensemble est connu sous le nom de capitulaires.

— Hist. ecclésiast. Nom que l'on donna, depuis le IV^e siècle, aux canons des conciles.

— Liturg. Petite prière qui se récite à certaines parties de l'office : *Le capitule de vêpres est récidé ou chanté après les psaumes et avant l'hymne ; celui de complies se dit après l'hymne, et est suivi d'un répons comme dans les petites heures*. (Lagardère.)

CAPITULE s. m. (ka-pi-tu-le — dimin. du lat. *caput*, tête). Bot. Inflorescence composée de fleurs nombreuses et très-serrées réunies sur un réceptacle, comme dans l'artichaut, le dahlia, le pissenlit, et, en général, dans toutes les composées.

CAPITULÉ, **ÉE** adj. (ka-pi-tu-lé — de capitulation). Hist. Se disait des soldats suisses au service de la France : *Soldats capitulés*. V. CAPITULATION.

CAPITULÉ, **ÉE** (ka-pi-tu-lé — rad. *capitule*). Bot. Se dit des fleurs réunies en capitule.

CAPITULER v. n. ou intr. (ka-pi-tu-lé — du lat. *capitulum*, chapitre, par allusion aux articles de la capitulation). Se rendre à l'ennemi, à certaines conditions réglées avec lui : *L'idée de capituler est la dernière qui se présente à un Français*. (Vacquerie.) *Puisqu'il ne s'agissait plus que de capituler, Danielle permettait de retarder de six mois au moins ce triste résultat*. (Thiers.) II Traiter de sa capitulation : *La ville demande à capituler. Il commence à capituler*.

— Par ext. Entrer en accommodement : *Il plaidera jusqu'au bout, car il n'est pas homme à capituler !* (Balz.) *Il faut capituler avec l'ignorance et la sottise, comme avec un ennemi supérieur en nombre*. (Boiste.)

— Fig. Poser ou offrir des conditions à ce qui n'en peut admettre, à ce qui exige une adhésion simple ou une résistance absolue : *Capituler avec sa conscience, avec le devoir. Ne capitulez point avec Dieu sur ce que vous voulez qu'il vous donne ou qu'il vous ôte : tout est à lui*. (Boss.) *En France, on capitule toujours avec la majorité, lors même qu'on veut la combattre*. (Mme de Staël.) *Je ne veux point capituler avec la fortune*. (Chateaub.) *La liberté qui capitule ou le pouvoir qui se dégrade n'obtient pas merci de ses ennemis*. (Chateaub.) *Peut-on capituler avec un serment ?* (V. Hugo.) *Je cherchais ainsi à capituler avec les monstrueuses résignations de l'obéissance passive*. (A. de Musset.)

— Prov. *Ville qui capitule, ville rendue*. Une ville qui parlemente est sur le point de se rendre.

CAPITULEUR s. m. (ka-pi-tu-leur — rad. *capituler*). Celui qui capitule. II Vieux mot.

CAPITULIFORME adj. (ka-pi-tu-li-for-me du lat. *capitulum*, petite tête ; *form*, forme). Hist. nat. Se dit de tout organe dont la forme est en petite tête arrondie.

CAPTURE s. f. (ka-pi-tu-re — rad. *capier*). Techn. Arrêt du brin ou bout des matières textiles enroulées ou mises en écheveaux.

CAPIVACCIO ou **CAPO DI VACCA** (Jérôme), médecin italien, né à Padoue, mort en 1589,

fut, pendant trente-sept ans, professeur de médecine à l'université de sa ville natale. Il s'acquiesça une grande réputation, surtout pour le traitement des maladies vénériennes, spécialité qui, comme cela se voit encore chez nous aujourd'hui, en fit un des plus riches médecins de son époque : on traite Monsieur, et l'on confie discrètement à Madame que Monsieur est faible de constitution; on traite Madame, et l'on dit à Monsieur, dans le tuyaou de l'oreille, que Madame éprouve une grande atonie, qu'elle a besoin de ménagements. Et ces services sont toujours généreusement rétribués. Les ouvrages de Capivaccio ont été réunis et publiés sous le titre de : *Opera omnia* (Francfort, 1603, in-fol.).

CAPIVARD s. m. (ka-pi-var). Mamm. Nom vulgaire du cabiai. || On dit aussi CAPIVERD.

CAPYGOUA s. m. (ka-pi-i-goua). Mamm. Nom du cabiai dans le Paraguay.

CAPLAN s. m. (ka-plan). Ichtyol. V. CAPLAN.

CAPLANIER s. m. (ka-pla-nié). V. CAPLANIER.

CAPLE s. m. (ka-ple). Coups d'épée, carnage, combat, mêlée. || Vieux mot. On disait aussi CAPLEIS.

CAPLER v. a. ou tr. (ka-plé — rad. *caple*). Frapper de l'épée, tailler, couper. || Vieux mot.

CAPLOÏER v. n. ou intr. (ka-plo-ïé — rad. *caple*). Combattre dans un engagement. || Vieux mot.

CAPMAN (don Antonio DE MONTALVA Y), Historien et philologue espagnol, né à Barcelone en 1742, mort à Cadix en 1813. Il suivit d'abord la carrière des armes, puis abandonna le service, fonda une colonie catalane dans la sierra Morena, et, après avoir longtemps habité Barcelone, vint se fixer à Madrid. Capmany devint membre de l'Académie royale, ainsi que de plusieurs sociétés savantes. En 1812, il se signala, comme député des cortès, par son ardent patriotisme. Outre des dictionnaires et d'autres travaux de littérature et de philologie, notamment une *Philosophie de l'éloquence* (Madrid, 1776), et son *Théâtre historico-critique de l'éloquence castillane* (Madrid, 1785, 5 vol. in-4°), on a de lui deux ouvrages très-estimés : *Mémoires historiques sur la marine, le commerce et les arts de l'ancienne Barcelone* (Madrid, 1779-82, 4 vol.); *Coutumes de Barcelone* (1791, 2 vol.), où se trouvent des détails précieux sur le commerce, l'industrie et le droit maritime au moyen âge, non-seulement chez les Catalans, mais chez les autres nations commerciales de l'Europe, Gênois, Florentins, Pisans, etc.

CAPMORE ou **CAP-MORE** s. m. (ka-pno-ro — du vieux fr. *cap*, tête; *more*, nègre). Ornith. Nom d'un oiseau du genre tisserin, qui vit au Sénégal et au Congo : j'ai donné à ces oiseaux le nom de CAP-MORE, et je l'ai substitué à la dénomination impropre de toupiales du Sénégal. (Buff.)

CAPNÉLÉON s. m. (ka-pné-lé-on — du gr. *kapnos*, fumée; *elaton*, huile). Liquide huileux connu des anciens, et que les uns croient être de la térébenthine, les autres de l'huile de pétrole.

CAPNIAS s. m. (ka-pni-ass — du gr. *kapnos*, fumée). Bot. Syn. de *CORYDALE*, genre voisin des fumeterres. || On dit aussi CAPNOÏDE.

CAPNIE s. f. (ka-pni — du gr. *kapnos*, fumée). Bot. Syn. d'OMBILICARIE.

CAPNION s. m. (ka-pni-onn). — mot gr. formé de *kapnos*, fumée). Bot. Nom de la fumeterre chez les Grecs.

CAPNION, philologue allemand. V. REUCHLIN.

CAPNISE s. f. (ka-pni-ze — du gr. *capnizô*, je noircis). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des mélasomes, dont l'espèce type habite la Turcomanie.

CAPNITE s. m. (ka-pni-te — du gr. *kapnos*, fumée). Bot. Syn. de *CORYDALE*, genre voisin des fumeterres. || On dit aussi CAPNOÏDE.

CAPNITE s. f. (ka-pni-te — du gr. *kapnos*, fumée). Minér. Nom donné par les anciens à une variété de calamine et de quartz enfumé.

CAPNOCYSTE s. m. (ka-pno-si-ste — du gr. *kapnos*, fumée; *kustos*, cavité). Bot. Syn. de *CYSTICAPNOS*.

CAPNODITE s. f. (ka-pno-di-te — du gr. *capnodés*, nuageux, enfumé). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, voisin des buprestes, et comprenant une dizaine d'espèces, qui vivent pour la plupart sur les bords du bassin méditerranéen : *La CAPNODITE militaire est couverte d'une poussière dorée*. (Duponchel.)

CAPNOFUGE adj. (ka-pno-fu-je — du gr. *kapnos*, fumée; *pheugô*, je mets en fuite). Qui preserve de la fumée : Appareil CAPNOFUGE.

CAPNOÏDES adj. (ka-pno-i-de — du gr. *kapnos*, fumée; *eidôs*, aspect). Bot. Qui ressemble à la fumeterre.

— s. f. pl. Famille de plantes ayant pour type le genre fumeterre.

CAPNOMANCIE s. f. (ka-pno-man-si — du gr. *kapnos*, fumée; *mantheia*, divination). Divination par la fumée.

— Encycl. Chez les anciens, la fumée était

un des nombreux moyens mis en usage pour connaître l'avenir. On brûlait de la verveine ou toute autre plante sacrée, on observait la forme et la direction que prenait la fumée qui s'en échappait, et on en tirait des présages. La fumée des sacrifices remplaçait quelquefois celle de la verveine; quand cette fumée était légère et diaphane, c'était un augure favorable; si, au contraire, elle était épaisse, c'était un signe fâcheux. Une autre façon de faire de la *capnomancie* consistait à jeter sur des charbons ardents des grains de jasmir ou de pavot, et à observer la fumée qui s'en dégageait.

CAPNOMANCIEN, **IENNE** s. (ka-pno-man-si-ain, i-ène). Celui ou celle qui pratiquait la capnomancie.

CAPNOMORE s. f. (ka-pno-mo-re — du gr. *kapnos*, fumée; *mosos*, portion). Chim. Substance chimique qui entre dans la créosote.

— Encycl. Chim. Ce corps est un des principes constituants de la créosote de hêtre; il a été d'abord séparé par Reichenbach. Selon Volckel, la *capnomore* est contenue, avec la créosote et avec une autre huile, dans la portion de goudron de bois qui est soluble dans la potasse. En même temps qu'on distille le liquide alcalin, la *capnomore* passe à la distillation avec la vapeur d'eau, et ce corps est peut-être en partie formé par la décomposition de la créosote. C'est une huile incolore, d'une odeur particulière, un peu plus légère que l'eau. Elle bout entre 180° et 208°. Elle est insoluble dans l'eau pure et dans la potasse; mais, par la présence de la créosote, elle se dissout en partie. Elle contient 81,2 de carbone et 7,8 d'hydrogène. Peut-être a-t-elle pour formule $C_{20}H_{22}O_2$ (anc. not. $C_{20}H_{22}O_2$); elle se dissout dans l'acide sulfurique concentré, et forme une dissolution rouge pourpre, qui se décolore par l'eau, et contient alors un acide conjugué. L'acide nitrique convertit la *capnomore* en acide prussique et oxalique, ainsi qu'en d'autres substances cristallines.

CAPNOPHYLLE s. m. (ka-pno-phy-le — du gr. *kapnos*, fumée; *phylon*, feuille). Genre de plantes, de la famille des ombellifères et de la tribu des peucedanées, comprenant deux espèces qui croissent au Cap de Bonne-Espérance, et dont les feuilles ressemblent à celles de la fumeterre.

CAPNOPTÈRE adj. (ka-pno-ptè-re — du gr. *kapnos*, fumée; *pteron*, aile). Zool. Qui a des ailes de couleur jaunâtre.

CAPOC s. m. (ka-pok). Comm. Ouate des Indes, espèce de coton à filaments courts, qui est produit par une variété particulière de cotonnier, et employé dans le pays pour bourrer les matelas ou autres meubles.

CAPO DE FEUILLIDE (Jean-Gabriel CAPOT, ou), publiciste français, né aux Antilles en 1800, mort en 1863. Après avoir étudié le droit, il entra dans le barreau de Toulouse, puis, ayant obtenu un emploi dans la maison de Charles X, il fit paraître quelques poésies où il montrait des opinions légitimistes. Sous le ministère Polignac, il devint libéral et publia ses *Épîtres à Paul-Louis Courier*. Après la révolution de Juillet, il fut quelque temps sous-préfet à Mirande, entra ensuite dans la rédaction de plusieurs journaux et se mit à la tête de diverses publications politiques. Un de ses articles, inséré dans le *Donsens* et reproduit par le *National*, fut la cause du duel entre Armand Carrel et Emile de Girardin. Cependant Capo de Feuillide devint ensuite un des rédacteurs de la *Presse*, et ayant obtenu de M. de Salvandy une mission littéraire, il publia à son retour deux volumes, intitulés : *l'Irlande* (1839). Depuis, il a été successivement attaché à la rédaction de plusieurs journaux; et a publié une *Histoire du château de Ham* (1842), et une *Histoire du peuple de Paris* (1844). En 1851, il rédigeait à Bayonne un journal démocratique, dans lequel il protesta contre le coup d'État du 2 décembre. Bientôt après, il fut transporté en Algérie, d'où il ne revint qu'en 1854 pour rentrer dans la rédaction de la *Presse*. Capo de Feuillide était un des vétérans de l'opinion démocratique, et des amitiés personnelles ne le firent pas fléchir dans ses idées : nous croyons savoir que l'ancien prisonnier de Ham est le parrain d'un de ses enfants.

CAPO-DI-MONTE ou **CAPODIMONTE** (château de), résidence royale située aux portes de Naples, sur la colline de *Capo-di-Monte*. Ce palais fut commencé en 1738 par Charles III; imprudemment élevé sur un sol excavé par d'anciennes carrières, il fut longtemps délaissé comme manquant de solidité. La construction, restée inachevée jusqu'en 1834, fut reprise à cette date et terminée peu après. La principale beauté de cette élégante résidence royale, dit M^{me} Colet (*l'Italie et les Italiens*), est la vue merveilleuse de Naples et du golfe, qu'on découvre du haut des balcons. A droite, ce sont d'abord de blanches villas, sous les ombrages de la montagne dont le sommet est couronné par le couvent des Camaldules; puis les maisons échelonnées de la ville, le fort Saint-Elme, et, en bas, le château de l'Œuf et une partie de la rive de Chiaja; à gauche, la rade, les navires, à l'ancre, tout ce cirque éblouissant que le Vésuve semble garder comme un géant. Des jardins et un magnifique parc s'étendent à l'est et au nord du château; l'accès en est permis au public à certains jours. Afin de rendre l'abord du pa-

lais plus facile, les Français (1809) ont jeté entre deux collines un beau pont, dit le pont de la Santé (*ponte della Sanità*). A ce pont vient aboutir une rue spacieuse, nommée la *strada nuova di Capodimonte*, qui prend naissance au milieu de la ville, près du musée des Etudes, et qui forme la continuation de la grande rue de Tolède. Le château de Capodimonte renfermait autrefois une riche collection d'objets d'art, qu'on a transportée depuis au musée royal.

CAPO-D'ISTRIA, ville de l'empire d'Autriche, sur le littoral; gouvernement et à 15 kilom. S. de Trieste, dans une petite île de l'Adriatique, jointe au continent par une chaussée; 7,000 hab. Place de guerre, ch-l. de l'un des diocèses de l'évêché uni de Trieste et Capod'istria. Fabrication de savons, cuirs et chandelles; pêche, petit port très-fréquenté. Exportation de vins, huile et sel. Belle cathédrale gothique. Capod'istria portait, du temps des Romains, le nom d'*Ægida*, et, après avoir été prise par l'empereur Justinien, elle reçut le nom de *Justinopolis*. Plus tard, elle se rendit indépendante de l'empire d'Orient, et se constitua en république; mais, en 932, elle fut incorporée à la république de Venise. En 1380, les Gênois l'enlevèrent aux Vénitiens, qui la reprirent en 1478.

CAPO D'ISTRIA ou **CAPODISTRIAS**, famille noble qui florissait dans les îles Ionniennes depuis le xiv^e siècle, et dont l'histoire est intimement liée à celle de la Grèce moderne.

CAPO D'ISTRIA (Jean-Antoine, comte DE), président de la Grèce de 1827 à 1831, né à Corfou en 1776, assassiné à Nauplie le 9 octobre 1831, reçut une éducation classique à Padoue et à Venise, et se destinait à la carrière médicale, lorsque les troubles dont sa patrie fut le théâtre sous Napoléon le poussèrent dans l'armée politique. Quand, après l'expulsion des Français par les Russes et les Turcs, les îles Ionniennes devinrent un Etat vassal de la Porte ottomane, sous le protectorat de l'Angleterre et de la Russie, Capo d'istria remplit divers emplois publics, et, de 1802 à 1807, il administra à la fois les départements de l'intérieur, des affaires étrangères, de la marine et du commerce. Les îles ayant fait retour à la France par le traité de Tilsit, Capo d'istria accepta une place dans le ministère des affaires étrangères en Russie, et s'y fit bientôt remarquer par ses hautes capacités. Comme membre de l'ambassade russe à Vienne, en 1811; comme agent diplomatique près du quartier général de l'armée du Danube, en 1812; comme ministre de Russie en Suisse (1813), où il contribua puissamment à imposer au peuple la constitution fédérale qui dura jusqu'en 1848; enfin, comme membre du congrès de Vienne en 1815, et comme acteur principal des résolutions de Carlsbad en 1819, Capo d'istria compta toujours parmi les plus fermes soutiens de l'absolutisme, tout en stigmatisant en même temps le despotisme de la Turquie, et en conspirant secrètement pour l'indépendance ou plutôt la russification de la Grèce. En 1816, il fut nommé ministre des affaires étrangères en Russie. En 1819, il visita son pays dans le but de sonder l'opinion publique, et il exposa les résultats de son excursion dans une brochure où il essaya de prouver que c'est aux gouvernements absolus qu'appartient la mission de faire l'éducation des peuples pour la liberté. Cette doctrine ne parut rien moins qu'orthodoxe aux chefs de l'insurrection grecque, et le mouvement commencé par eux, en 1821, fut désavoué par la Russie aussi longtemps qu'il sembla impossible de le faire concorder avec le but secret de la politique russe.

Capo d'istria perdit son emploi en 1822, et s'installa en Suisse. De là il se mit en rapport avec les chefs grecs, et parvint à regagner leur confiance. Avec l'assentiment du ministre britannique et du gouvernement russe, aussi désireux l'un que l'autre de placer à la tête des Hellènes un séide des idées monarchiques, Capo d'istria fut élu président ou régent par la Convention nationale réunie à Damala (1827). Avant d'entrer en fonctions, il se rendit à Saint-Petersbourg, où, à ce que l'on croit généralement, il reçut du gouvernement russe de secrètes instructions. Il débarqua à Nauplie le 28 janvier 1828. Sa popularité, d'abord très-grande, ne fut pas de longue durée. On doit dire qu'il fit tout ce qu'il fallait pour la détruire. Au lieu de remplir son mandat en organisant une grande armée nationale, et en repoussant par la force l'armée turque d'Ibrahim-Pacha, il abandonna la défense du pays à la diplomatie étrangère, suspendit la liberté de la presse, enleva aux patriotes et aux héros de la révolution les charges publiques qui leur avaient été données, et y plaça ses propres créatures; il promulgua un code de lois draconiennes, empêcha l'élection au trône de Grèce du prince Léopold de Saxe-Cobourg; tous ses actes, en un mot, ne semblaient avoir d'autre but que de préparer la Grèce à l'annexion russe. Dès 1829, l'île d'Hydra devint le foyer d'une opposition violente à son gouvernement. La révolution française de 1830 amena en Grèce des mouvements insurrectionnels qu'il ne parvint à étouffer que grâce à l'aide des Russes. Enfin, il fut assassiné par les frères Constantin et Georges Maurochialis, au moment où il franchissait le seuil de l'église Saint-Spiridon. Constantin périt massacré par le peuple, et Georges fut exécuté peu de jours après. L'inhumation de

Capo d'istria n'eut lieu que le 20 octobre, en grande pompe et au milieu de vives démonstrations de douleur de la part de la population.

CAPO D'ISTRIA (Viario, comte DE), frère aîné du précédent, né à Corfou, mort en 1842, exerçait la profession d'avocat dans son île natale, lorsque, en 1828, il se rendit, sur les instances de son frère, au chef-lieu du gouvernement de la Grèce. Devenu membre du Panhellenion, puis gouverneur extraordinaire des Sporades, et enfin ministre de la marine, il ne se signala que par son incapacité, par sa hauteur insolente et par les mesures arbitraires et antilibérales dont il fut le promoteur, et qui le rendirent profondément impopulaire. Après les événements de Poros (1831), il se retira à Corfou, où il termina ses jours.

CAPO D'ISTRIA (Jean-Marie-Augustin, comte DE), frère puîné de Jean-Antoine, né en 1778, mort à Corfou en 1857, fut nommé chef militaire et politique de la Grèce continentale en 1829, et montra autant d'incapacité que Viario. Après l'assassinat de son frère, il prit les rênes du gouvernement en qualité de président du conseil de régence, et fut élu président de la Convention nationale réunie à Argos, en décembre 1831. Le gouvernement russe l'assura de ses sympathies, et il fut reconnu par la conférence des puissances alliées, alors siégeant à Londres. Quelques semaines plus tard, l'opposition devint si énergique et si puissante, que les grandes puissances se virent obligées de revenir sur leur première décision et de le forcer à donner sa démission. Il quitta la Grèce pour Saint-Petersbourg, le 13 avril 1832, emportant avec lui le corps de son frère Jean-Antoine.

CAPO DI VACCA. V. CAPIVACCIO.

CAPOCCI DE BELMONTE (Ernest), astronome italien, né à Piacenza en 1798, mort en 1865, était nouveau du chevalier de Zuccari, directeur de l'observatoire de Capodimonte. Attaché à cet établissement en qualité d'élève, puis d'astronome, il se fit connaître dans le monde savant par de nombreux travaux, particulièrement sur les variations du niveau de la mer, la scintillation des étoiles, les taches du soleil, la périodicité des bolides, etc. Plusieurs Académies placèrent Capocci au nombre de leurs membres, et celle de Berlin le chargea, en 1839, de faire la description de la dix-huitième heure du ciel, présentant de grandes difficultés en raison de la partie de la voie lactée qu'elle embrasse. Le savant astronome acheva en trois ans ce travail considérable, destiné au grand atlas céleste qu'avait commencé Encke. Il fut, vers cette époque, mis à la tête de l'observatoire où il avait conquis sa réputation. Les événements politiques de 1848 le détournèrent un instant de ses travaux habituels. Nommé membre du parlement napolitain, il siégea dans cette assemblée parmi les hommes avancés. Ses opinions libérales et l'attitude qu'il prit à cette époque le firent destituer de ses fonctions après le coup d'État royal, il vint dès lors dans la retraite, partageant ses loisirs entre la science et la littérature, qu'il cultivait déjà précédemment. M. Capocci est, en effet, l'auteur d'un roman historique, le *Premier roi de Naples*, publié à Paris en 1838. La révolution napolitaine de 1860 et la réunion de ce royaume à l'Italie libre rendirent à M. Capocci la position qui lui était due. Professeur d'astronomie à l'université de Naples, il fut nommé, en 1861, sénateur du royaume.

CAPODRISSE, bourg du royaume d'Italie, dans la Terre-de-Labour, district et à 3 kilom. S.-O. de Caserte; 2,415 hab.

CAPOET s. m. (ka-po-è). Ichtyol. Poisson de la mer Caspienne.

CAPOLIER s. m. (ka-po-lié). Ornith. Espèce de fauvette d'Afrique.

CAPOLIN s. m. (ka-po-lain). Bot. Espèce de cerisier du Mexique.

CAPON, **ONNE** s. (ka-pon, o-ne — du lat. *capo*, chapon, pour dire une femelle, un homme qui n'en est pas un, qui semble dépourvu des attributs de la virilité. Cette étymologie est spécieuse; mais la suivante nous paraît avoir un caractère de certitude : on connaît la difformité légale qui donne aux juifs une ressemblance incomplète avec les chapons, ce qui a fait qu'Horace les appelait déjà *curti*, écourtés, et qu'au moyen âge on désignait en France leur communauté sous le nom de *societas caponum*, société des chapons ou *capons*. Le mépris qu'inspiraient alors les juifs fit de ce sarcasme un mot injurieux qui exprima d'abord une rouerie hypocrite, et ensuite la lâcheté, qui n'est pas sans rapport avec l'hypocrisie). Lâche, couard, poltron : *Faire le CAPON. Ces capons ont reculé. Allons donc, vieux capon, il t'a fait peur*. (F. Soulié.) *Tu pleures!... s'écria-t-il; tiens, capon; et il me frappa de nouveau*. (E. Sue.) *Je ne crois pas au diable, c'est un épouvantail pour les capons*. (G. Sand.)

— En terme de collégiens. Élève qui caponne, qui espionne, qui dénonce ses camarades : *Tu as fait le capon; tu vas être rossé*.

— Jeux. Individu qui fréquente une maison de jeu, pour y prêter de l'argent aux joueurs. « Joueur habile, rusé, même flou : C'est un vrai capon à ce jeu-là. » Nom donné anciennement à des flous qui mendiaient dans les

cabarets, escamotant lestement tout ce qui se trouvait à leur portée. On appelait encore ainsi des individus fins joueurs qui, jouant publiquement, faisaient semblant de perdre leur argent, afin d'engager les spectateurs à jouer avec eux.

— Adjectif : *Je n'en connais pas de plus capon que lui. Vous êtes bien capons, de ne pas oser descendre là-dedans !* (G. de Nerval.)

— Hist. *Clef caponne* ou *châtée*, en Espagne, Clef purement symbolique que le roi remettait à certains gentilshommes, pour leur conférer le droit d'entrée dans ses appartements, mais sans y attacher aucune des fonctions ni aucun des émoluments qu'on accordait aux officiers de la maison royale honorés du même privilège : *Il y a des clefs qui n'en ont que la figure, qui n'ouvrent rien, et qui s'appellent clefs caponnes, pour les gentilshommes sans exercice.* (St-Sim.) *Charge caponne*, dans Saint-Simon, Charge qui ne donne que le titre, sans fonctions ni émoluments effectifs : *La Vrillière avait une charge de secrétaire d'Etat, qui, pour parler comme en Espagne, pouvait s'appeler caponne.* (St-Sim.)

CAPON s. m. (ka-pou). Mar. Appareil employé pour hisser l'ancre jusqu'au bossoir. *Le Garant du capon*, Cordage qui forme cet appareil.

CAPON (Guillaume), architecte anglais, né en 1757, mort en 1827. Il dessina la salle de spectacle et plusieurs bâtiments du Ranelagh, et concourut à l'érection de l'Opéra de Londres. Il exécuta aussi de magnifiques décorations, qui furent détruites par l'incendie qui consuma Drury-Lane. Le croquis de quelques ruines suffisait à cet artiste pour reconstruire les monuments du temps passé, comme Cuvier reproduisait avec quelques os le squelette d'un animal antédiluvien.

CAPON, publiciste, homme politique et industriel français, né à Cabrières en 1757, mort à Paris en 1838. Il était avocat en 1789, et il contribua aux événements qui rendirent le comitat Venaissin à la France. Il fut ensuite nommé procureur syndic de Vaucluse, puis député à l'Assemblée constituante. Chargé d'organiser les fonderies d'Indret, il remplit cette mission avec succès. Plus tard, il exploita les fonderies de Vaucluse et créa onze usines différentes; mais les événements de 1815 ruinèrent tous ses établissements, et il ne conserva qu'un reste de fortune très-médiocre. Dans sa jeunesse, il avait travaillé à la rédaction de plusieurs journaux de province.

CAPONI. V. CAPPONI.

CAPONNÉ, ÉE (ka-po-né) part. pass. du v. Caponner. Mar. *L'ancre est caponnée lorsque, hissée jusqu'au bossoir, elle se trouve suspendue sur la bosse du bout, les becs hors de l'eau.* (Willamez.)

CAPONNER v. n. ou intr. (ka-po-né — rad. capon). Très-fam. Faire le capon, se montrer lâche : *Il a caponné ! Vous êtes un fagot de mollasses qui ne savez pas comment vous y prendre.* (P. Soulié.)

— User de ruse, agir en roué : *Si tu veux te venger, il faut caponner, avoir l'air d'être au désespoir.* (Balz.) *Il flouta au jeu : Ah ! tu caponnes, toi ! tu es caché une carte.*

— En terme de collégiens, Rapporteur, dénoncer ses camarades : *Il est allé caponner au censeur.*

CAPONNER v. a. ou tr. (ka-po-né — rad. capon). Mar. Hisser avec le capon, en parlant de l'ancre : *CAPONNER l'ancre.*

CAPONNIÈRE s. f. (ka-po-ni-ère — de capon, poltron, ou de capon, chapon, par assimilation à un poulailler). Chemin, large d'environ 4 m., qui est établi dans le fossé d'une place forte, quand il est sec, pour aller de la tenaille à la demi-lune. *Double caponnière*, Celle qui est enfermée entre deux parapets élevés de 2 m. 50 au-dessus du fossé, avec une banquette pour la fusillade. *Demi-caponnière*, Celle qui n'a de parapet que d'un seul côté. *Caponnière blindée*, Celle qui est recouverte d'un toit en madriers, chargé d'une épaisse couche de terre. *Caponnière casematée*, Petit ouvrage armé d'artillerie et à deux étages de voûtes, que l'on construit au centre de chaque front, dans la fortification polygonale, pour flanquer les fossés du corps de place.

CAPOQUIER s. m. (ka-po-kié). Bot. Variété de cotonnier qui fournit le capoc.

CAPORAL s. m. (ka-po-ral — du lat. *caput*, tête, ou du vieil espagn. *cabo*, caboral, même sens. Originellement, dit le général Bardin, dans les divers pays où cette expression était usitée, elle signifiait *chef de troupe*; elle était même synonyme de général. Au xviii^e siècle, on tirait quelquefois de la classe des capitaines entretenus les caporaux de l'infanterie. Rabelais employait dans le sens de capitaine ou de chef le mot *caporion*, synonyme de *caporal*. A Rome, les chefs de quartiers s'appelaient, à la fin du xviii^e siècle, *caporioni*. Beneton fait venir ce mot de *caput ale*, *corpus ale*. Brantôme et Henri Estienne écrivent *corporal*, ce qui le ferait dériver de *corporalis*. Les Anglais, les Allemands et les Suisses disent encore *corporal*). Art milit. Le dernier en grade des sous-officiers dans l'armée française : *C'est ordinairement le caporal qui pose et lève les sentinelles.* (Acad.) *Ma noblesse n'était point une vieillie féodale : d'un caporal je faisais un baron.* (Napol. I^{er}.)

La paix n'a pas été jusqu'ici une paix assez pacifique pour qu'elle ait stérilisé toutes les espérances des caporaux. (L. Ulbach.) *Non* que l'on donnait aux chefs d'escouade des mousquetaires.

— Far ext. Chef :

Quand ils ont tout leur temps trôné de long en large, La mort, ce caporal des rois, met en leur lieu Un autre porte-sceptre, et de la part de Dieu Lui donne le mot d'ordre, et ce mot est : Clémence. V. HUGO.

— Pop. Tabac de régie, appelé aussi *tabac de caporal*, et qui était le moins cher de tous, avant l'introduction du tabac de cantine : *Au milieu d'un nuage de fumée, produit par l'incessante combustion de sept ou huit cratères chargés de caporal, se dessinaient plusieurs figures patibulaires d'habitues.* (C. Rabou.)

— *Petit caporal*, Nom familier donné par les soldats à Napoléon I^{er} : *Quand vous seriez le petit caporal, on ne passe pas.* (Paroles d'une sentinelle à Napoléon.)

— Par plaisant. *Quatre hommes et un caporal*, Expression innocente et très-usitée dans l'armée, parce qu'un caporal commande quatre hommes, mais dont on s'est servi malignement pour faire entendre qu'un caporal n'est pas un homme. *Une troupe très-peu considérable : quatre hommes et un caporal feront l'affaire. Qu'on me donne quatre hommes et un caporal, et je me charge de mettre les républicains à la raison.* (Le maréchal Bugeaud.)

— Emploi de la force : *Il faudra quatre hommes et un caporal pour me tirer d'ici.*

— Encycl. Le caporal est un chef d'escouade; il commande le plus petit groupe de soldats. Il couche dans la chambrée et surveille immédiatement les hommes. « Ce grade, créé par François I^{er} dans ses légions en 1558, fut d'abord désigné par le nom de *cap d'escadre*, puis de *caporion*, qui signifiait chef d'escouade, et la dénomination actuelle n'apparaît, pour la première fois, que dans les ordonnances de Henri II. » Nous comptons aujourd'hui huit caporaux par compagnie. On sait que les soldats du premier Empire avaient donné à leur chef le grade de *caporal*, et même le titre de *petit caporal*. Nos soldats ont fait plus récemment quelque chose de semblable pour le roi d'Italie. Nous empruntons à l'*Opinion*, de Turin, le récit de la nomination du roi Victor-Emmanuel au grade de *caporal* du 3^e zouaves, en récompense de la bravoure qu'il montra à Palestro. Le 3^e zouaves, on le sait, était sous les ordres du souverain de l'Italie. « Réunis dans l'immense grange d'une ferme, environ 400 zouaves faisaient fête aux abondantes provisions de bouche qu'ils savaient toujours se procurer en dehors de leur ration ordinaire. A la fin du repas, plusieurs d'entre eux racontèrent comment le roi s'était bravement conduit à Palestro, et ils exprimaient dans leur langage pittoresque, mêlé d'expressions arabes, leur admiration pour le monarque piémontais. Quelques-uns proposèrent de lui envoyer une adresse de félicitation. — Qu'est-ce que tu veux qu'il en fasse ? observa l'un d'eux. — Comment, répondit un vieux sergent, est-ce que tout un chacun, si haut qu'il soit placé, ne doit pas être fier d'être proclamé brave par les zouaves, les premiers soldats du monde, comme l'a dit l'empereur ? — C'est vrai, dirent tous les assistants. — Ah ! une idée ! s'écria un clairon : si nous le nommons *caporal* ? Cette proposition fut généralement approuvée, et, quelques instants après, le plus ancien des sergents présents prononça ces paroles, au milieu du cercle que les zouaves formaient autour de lui : « Au nom du 3^e zouaves, le nommé Emmanuel, roi de Sardaigne, est élevé au grade de *caporal* dans le régiment. » Il a été, paraît-il, décidé par l'assemblée que cette nomination serait, par un écrit signé de tous ceux qui l'ont faite, portée à la connaissance du roi. »

CAPORALE s. m. (ka-po-ra-lé). Nom donné à une sorte de tribun populaire en Corse.

— Encycl. L'institution des *caporali* est toute particulière à la Corse; à peine peut-on l'assimiler à celle des tribuns de l'ancienne Rome. Elle domine l'histoire de l'île, et n'en est pas un des moins étonnants caractères. En l'an 1005, le peuple corse, fatigué de la tyrannie de ses barons et de leurs guerres continuelles, qui entraînaient pour lui des impôts onéreux et des sacrifices de sang, se souleva et met à sa tête Sambucuccio, seigneur d'Alando et de Bozio. L'œuvre de libération achevée, ce chef voulut donner au territoire libre une organisation puissante, capable d'arrêter les efforts de l'ennemi. En dehors de la hiérarchie de magistrats qu'il créa alors, il fut établi, dans chaque paroisse, un *caporale*, sorte de tribun du peuple chargé de défendre ses intérêts et de l'aider de ses conseils. Ces intermédiaires entre le pouvoir et le peuple s'acquittèrent tout d'abord de leur mission avec un zèle qui leur assura la reconnaissance de tous et leur donna une puissance très-grande. Les conseillers du peuple devinrent alors de véritables chefs de clans, réunissant autour d'eux de nombreux clients dévoués à leurs moindres volontés. Ils abusèrent à leur tour de leur pouvoir, et, depuis le xiv^e siècle, leur influence décida toujours du sort de la Corse. Cette institution, si belle et si pure dans le principe, devint une des plaies de l'île; les *caporali* se vendirent au plus offrant; tantôt ils mirent leur puis-

sance au service de l'ambitieuse famille de Cinarca, tantôt ils la trahirent et appelèrent en Corse les Pisans ou les Génois. Tous ceux qui croyaient avoir des droits sur l'île durent tout d'abord s'attacher, ou plutôt acheter les *caporali*. Il n'y eut jamais que quinze familles de *caporali*, qui prirent leur nom des paroisses où ils furent institués : Pietricaggio, Pancaraccia, Luco, Campocasso, Carta, Sant'Antonino, Corbaia, Arenoso, Pastoreccia, Omessa, Ortale, Chiatra, Pruno, Matra et Casabianca. Gênes, devenue maîtresse de la Corse, brisa sous son joug de fer cette institution, qui n'est plus restée que comme un souvenir ou une sorte de titre de noblesse pour les descendants de ces maisons.

CAPORALI (César), poète italien, né à Pérouse en 1531, mort à Castiglione en 1601. Il s'attacha successivement aux cardinaux Fulvio della Cornia, Ferdinand de Médicis et Ottavio Acquaviva, fut nommé par ce dernier gouverneur d'Atri et de Giulia-Nova, et finit par vivre auprès d'Ascanio della Cornia, neveu du cardinal de ce nom. Caporali mourut de la pierre; mais, malgré ses longues souffrances, il conserva jusqu'à la fin son humeur enjouée et sa gaieté. Il avait écrit des satires burlesques, pleines de sel, d'esprit et d'originalité. Son poème, le *Voyage du Parnasse*, a été souvent imité depuis. On cite encore l'*Avis du Parnasse*, les *Obsèques de Mécène*, la *Vie de Mécène*, etc. L'édition la plus complète de ses œuvres est celle de Pérouse (1770).

CAPORALISER v. a. ou tr. (ka-po-ra-li-zé — rad. *caporal*). Néol. Transformer en caporal, donner des instincts militaires à : *Je préfère à tous ces engins guerriers, qui caporalisent les enfants, les billes, le cerceau, la toupie.* (Rigault.)

CAPORCIANITE s. f. (ka-por-si-a-ni-te). Miner. Variété de mésoïtype, qui a été ainsi appelée parce qu'elle se trouve à Caporciano, en Toscane.

— Encycl. Ce corps est un silicate de calcium et d'aluminium, trouvé dans quelques localités de la Toscane, tantôt en lames radiées, tantôt en cristaux appartenant au système monoclinique. Leur clivage est parfaitement parallèle à OP et ∞ P ∞, et également parallèle à ∞ P. Ce minéral est d'une couleur rouge de chair avec un éclat nacré, seulement transparent lorsqu'il est clivé en minces lames. Son poids spécifique est 2,470; sa dureté 3,5. Il se fend aisément en minces fragments. Il perd de l'eau lorsqu'on le chauffe dans un tube. Il fond au chalumeau, en se boursoufflant en un émail blanc. Il se dissout aisément dans les acides, avec séparation de silice gélatineuse.

CAPORION s. m. (ka-po-ri-on). Chef de troupes. *Vieux mot. A signifié CAPORAL.*

CAPOSER v. n. ou intr. (ka-po-zé — rad. *cape*). Mar. Mettre à la cape. *On dit plus ordinairement CAPÉER.*

CAPOT s. m. (ka-po-té — dimin. de *cape*). Petit manteau de cérémonie des chevaliers du Saint-Esprit.

— Art milit. Manteau en drap, à manches et à capuchon, dont se servent les sentinelles.

— Mar. Capote de marin à l'usage des timoniers et des factionnaires de service sur le pont. *Couverture de toile qu'on étend sur le pont, au-dessus de l'ouverture de l'escalier; abri fixe qui sert au même usage : Le capot de l'échelle.*

— Hortie. Petite couche faite de fumier chaud recouvert de terre, sur laquelle on sème des melons, des concombres, des potirons ou d'autres plantes dont on veut avancer la végétation.

CAPOT adj. m. (ka-po de *capot*, dim. de *cape*. On a d'abord formé l'expression *faire capot*, dans le sens de *chavirer*, se renverser la quille en l'air de manière à présenter l'apparence d'un capuchon posé sur une tête, et nous croyons que, dans le principe, *capot* jouait le rôle d'un substantif, quoique tous les dictionnaires, celui de l'Académie en tête, et celui de M. Littré à la suite, placent la locution dont il s'agit parmi les acceptions de *capot*, adjectif. C'est par une corruption du sens primitif qu'on a dit ensuite *être capot*, *demeurer capot*, et *faire capot* appliqué aux joueurs malheureux, comme si *capot* signifiait alors un homme qui, pour cacher la honte de sa défaite, se couvrirait la tête de son capuchon. Jeux. Au piquet et à l'impériale, Se dit du joueur qui n'a pas fait de levée : *Nous voilà capot. Vous êtes capot, madame. On m'a fait capot.*

Et pour un six de cœur je me suis vu capot, Sans pouvoir, de dépit, proférer un seul mot. MOLIÈRE.

— Fig. Interdit, confus : *Etre capot. Rester capot. Demeurer capot.* *On évite, en ce sens, l'emploi de capot au féminin, et l'on ne dit pas capote, pour ne pas commettre un jeu de mots ridicule; l'Académie dit : Elle a été bien capot.*

— *Faire capot*, Vaincre, battre complètement : *Vous allez faire pic, repic et capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.* (Mol.)

Philis, contre la mort vainement on chicane; Tot ou tard qui s'y joue est fait pic et capot. BENSERADE.

Dame Ignorance a fait enfin capot Le bel esprit. M^{me} DESHOULIÈRES.

— Escrim. *Faire capot*, Empêcher de faire une seule botte.

— s. m. Jeux. Au piquet et à l'impériale, Coup qui rend l'adversaire capot, ce qui arrive lorsqu'on fait toutes les levées : *Faire un capot, des capots. Jouer le capot.*

Après une suite traitresse De pics, de repics, de capots... BÉRANGER.

— Dans ce sens, on dit aussi, mais abusivement : *Jouer la capote, craindre la capote.*

— Mar. *Faire capot*, Chavirer.

— *Anecdotes*. Louis XVI, après avoir renvoyé l'archevêque de Sens, lors des troubles en 1788, pour reprendre M. Necker, qu'il avait écarté en 1781, dit aux partisans du premier : « Eh bien, messieurs, vous voilà *capot*. — Cela n'est pas étonnant, sire, répliqua un courtisan; Votre Majesté triche : elle reprend dans son écart. »

Un Gascon jouait au piquet avec un Normand, et courait risque d'être *capot*; il lui restait en main deux as qu'il montrait à découvert, ne sachant lequel garder. Le Normand, voyant qu'il levait le bras pour jeter l'as dont il devait en effet se défaire, avance adroitement un pied sous la table, et presse un de ceux de son adversaire qui, s'imaginant que cet avertissement venait d'un membre obligant de la galerie, jeta triomphalement l'autre as. Or, comme il se vit *capot* sur-le-champ, il ne put s'empêcher de demander quel était le presseur de pied, et sur un ton de fort mauvaise humeur. Le Normand, après l'avoir plaisanté de ce qu'il attendait les coups de pied pour se déterminer, lui dit : « C'était sans doute quelqu'un qui ne se croyait pas obligé de vous donner le meilleur avis. N'est-ce pas ici le cas de dire, en retournant le proverbe : *A Gascon, Gascon et demi ?*

CAPOT s. m. (ka-po — de *cap*, tête, à cause de la grosseur disproportionnée de leur tête). Nom que l'on donne quelquefois aux crétins ou capots du Béarn.

CAPOTAGE s. m. (ka-po-ta-je). Mar. Science qui apprend à mesurer le chemin que fait un navire.

CAPO TASTO s. m. (ka-po-ta-sto). Mus. Petit instrument que l'on adapte au manche d'une guitare, pour barrer toutes les cordes et les hauser toutes à la fois, sans tourner les chevilles. *On dit aussi ca-po di TASTO.*

CAPOTE s. f. (ka-po-té — dimin. de *cape*). Gros manteau à manches et à capuchon : *Nous avions acheté sur le môle deux capotes de grosse laine brune.* (Lamart.) *Sorte de redingote très-ample et très-longue dont se servent particulièrement les soldats : A la parade, la capote doit être roulée et attachée sur le havre-sac, au moyen de deux courroies.* (Acad.) *Grande mante qui portait autrefois les femmes, et qui les couvrait complètement. Sorte de chapeau de femme à coulisse : Capote de satin, de velours. Capote d'été. Capots d'hiver. Une voilette de point d'Angleterre garnissait ce jour-là sa capote de crêpe blanc, et cachait presque entièrement son visage.* (E. Sue.) *On lui commanda une charmante capote de velours bleu, doublée de satin blanc.* (Balz.)

— Par ext. Couverture en cuir d'un cabriolet ou d'une autre voiture : *Je m'endors au grignotement de la pluie sur la capote de la calèche.* (Chateaub.) *Il y avait un bel et bon embarras, compliqué de bris de timons et de capotes défoncées.* (P. Féval.) *Les élégantes ont pour chapeaux des capotes de cabriolet dont on a retiré les roues.* (Th. Gaut.)

— Par plaisant. *Capote sans manches*, Cercueil.

— Constr. Tuyau qui s'élève au-dessus de la maçonnerie d'une cheminée : *CAPOTE de tête, de fonte, de tuiles.*

— Art vétér. Sorte de poche de toile dont on enveloppe la tête d'un cheval pour l'assujettir pendant une opération.

— Jeux. Coup qui fait un joueur capot : *Voilà une CAPOTE.*

CAPOTER v. n. ou intr. (ka-po-té — rad. *capot*). Mar. Faire capot, chavirer : *De petits bâtiments peuvent capoter sous l'effort d'un grain, s'ils sont mal chargés.* (Willamez.)

CAPOTTE adj. f. (ka-po-te). Comm. Se dit des câpres de grosseur moyenne : *Câpres capottes.*

— Substantiv. : *Des CAPOTTES.*

CAPOU s. m. (ka-pou). Hôtel public, en Turquie.

CAPOU-AGASSI s. m. (ka-pou-a-ga-si). Chef des eunuques blancs du sérail.

CAPOUAN, ANE s. et adj. (ka-pou-an, a-ne). Géogr. Habitant de Capoue; qui appartient à Capoue ou à ses habitants : *Les Capouans. Les maurs Capouanes.*

CAPOUDDJI s. m. (ka-pou-dji). Huissier du sérail à Constantinople.

— *Capoudji-bachi*, Chambellan du sultan.

CAPOUE, ville du royaume d'Italie, dans la Terre de Labour, sur le Volturne, à 12 kilom. N.-O. de Caserte, à 25 kilom. N. de Naples; 8,900 hab. Place de guerre dont les fortifications ont été dessinées et construites par Vauban; archevêché. Dans la dernière guerre de

l'indépendance italienne, Capoue, assiégée par le général della Rocca, commandant au nom de Victor-Emmanuel, capitula le 2 novembre 1860, après un bombardement qui avait duré onze heures. Le seul édifice remarquable que renferme cette ville est la cathédrale, construite dans le style gothique italien, et décorée de nombreuses colonnes de granit antique; dans la crypte souterraine se trouve une *Pietà* et un *Christ au tombeau*, statues qu'on a attribuées au Bernin, mais qui paraissent être de son élève Vaccaro. C'est tout ce que renferme de remarquable la Capoue moderne, qu'il ne faut pas confondre avec Capoue l'ancienne. Cette dernière n'existe plus depuis longtemps, et la nouvelle ville, bâtie au IX^e siècle avec les débris de l'ancienne, est à 4 kilom. de l'emplacement de la fameuse Capoue, occupé aujourd'hui par le village de Sainte-Marie-de-Capoue.

La belle plaine au milieu de laquelle s'élève la moderne Capoue justifie l'antique renommée de véritable paradis terrestre, dont jouissait autrefois ce pays, en raison de sa fécondité. Le sol n'y produit pas seulement trois récoltes de céréales et de légumes par an, mais encore une immense quantité d'oranges, de citrons, de figues, d'huile et de vin.

L'ancienne Capoue, fondée par les Etrusques, devint, après la ruine de Cumès, la capitale de la Campanie et l'une des villes les plus importantes de l'Italie. La beauté de son climat, la merveilleuse fécondité de ses campagnes, l'industrielle activité de ses habitants, qui avaient surpassé les Tyriens dans l'art de teindre en écarlate et de préparer la pourpre, la richesse et la magnificence de ses édifices, avaient placé cette ville au même rang que Rome et Carthage. Elle était devenue trop puissante et trop riche pour ne pas exciter l'envie de ses voisins. Les Samnites furent les premiers qui songèrent à l'attaquer. En 420 avant J.-C., par suite des revers qu'ils avaient essuyés, les Capouans durent recevoir une garnison de Samnites. Cependant ils parvinrent à chasser leurs oppresseurs, et, pour ne pas retomber sous le joug, ils envoyèrent à Rome des députés chargés de mettre leur ville sous la protection du peuple romain. Rome accueillit la demande des Capouans et eut la sagesse de leur laisser leurs lois, leurs privilèges et jusqu'à leur forme particulière de gouvernement.

Après la bataille de Cannes, si désastreuse pour les légions romaines, Capoue se déclara pour le vainqueur, mais ne tarda pas à payer cher son ingrate défection. Annibal, battu à son tour, fut obligé de fuir, et la malheureuse Capoue, saignée de fond en comble par les Romains, vit ses sénateurs égorgés et sa population réduite en esclavage. La ville et son territoire devinrent propriété romaine, Capoue perdit la splendeur qui l'avait fait surnommer la seconde Rome. Longtemps malheureuse et oubliée, elle vit naître dans ses murs la révolte des gladiateurs, qui, commandés par Spartacus, firent trembler pendant trois ans le peuple romain. Cependant Capoue se releva quelque peu sous les empereurs; quelques quartiers furent rebâti; l'industrie y prit une nouvelle activité, et, grâce à l'habileté des ouvriers capouans, on tirait de cette ville tout ce qui était nécessaire à la chaussure et au costume des empereurs. A la chute de l'empire romain, Capoue éprouva de nouveaux désastres. Le passage de Genséric, et plus tard celui des Lombards, ne laissèrent de l'ancienne cité étrusque qu'un monceau de ruines et de décombres.

Aujourd'hui encore, les ruines d'un immense amphithéâtre, construit sous les Césars, attestent la richesse et la prospérité de cette cité fameuse, dont les délices enivèrent les vainqueurs de Cannes. Cet amphithéâtre, que l'on regarde comme le plus ancien de l'Italie et qui servit, dit-on, de modèle aux autres, mesurait 250 pas de long et 150 pas de large, et pouvait contenir 60.000 spectateurs. Restauré par Adrien et dédié à Antonin le Pieux, il fut transformé en citadelle par les Sarrasins, au IX^e siècle, et ne tarda pas à être renversé. Ses ruines forment, dans la suite, des matériaux pour la construction de plusieurs édifices de la nouvelle ville. Ce qui en reste offre un aspect assez imposant. Presque tous les gradins sont détruits, dit M^{me} L. Colet; des fragments d'arcades de l'enceinte extérieure se marient avec les arbres et la végétation et produisent un grand effet. La partie la mieux conservée est l'hémicycle, épargné par la marche lente et destructive des siècles. On descend par des couloirs en pente, et l'on pénètre dans d'admirables constructions souterraines. Les chambres des bêtes et des gladiateurs sont intactes; les corridors qui y conduisent sont jonchés de débris de colonnes, de chapiteaux corinthiens, de torses, de bras et de jambes de statues. Dans le voisinage de l'amphithéâtre sont les vestiges de la voie Appienne, qui traversait Capoue.

Il s'est tenu à Capoue trois conciles : dans le premier (391), les évêques tentèrent inutilement de mettre fin au schisme de l'église d'Antioche, condamnèrent l'évêque Bonose, défendirent de conférer deux fois le baptême et l'ordre; dans le second, tenu en 1087, Didier, depuis Victor III, accepta la papauté; le troisième (1118) excommunia l'empereur Henri V et déposa l'antipape Bourdin, que ce prince avait fait élire.

— *Julius. Hist. Capoue* (MILITON DU). L'An-

cienne Capoue, capitale de la Campanie, était une des plus belles villes de l'Italie. Bâtie au milieu de plaines magnifiques, qu'ombrageaient le pin, le platane, le myrte et l'olivier, entourée d'immenses promenades que bordaient les plantes les plus odorantes, les fleurs les plus brillantes et les plus suaves, Capoue offrait le séjour le plus délicieux de toute l'Italie.

Ces mots, les *délices de Capoue*, sont restés dans toutes les langues modernes, pour désigner une accalmie morale, mêlée de jouissances et de plaisirs, où les ressorts du corps et de l'esprit se détendent et s'amollissent. C'est un sens conforme à notre interprétation que le père Lacordaire et d'autres auteurs attribuent à cette expression dans les lignes suivantes :

« L'histoire de tous les succès est l'histoire d'Annibal à Capoue. On s'oublie, on s'endort, on s'enivre; le poison lent de la mollesse détend tous les ressorts de l'activité; et l'être, qui n'est rien que par l'activité, se dissout peu à peu dans l'ignominie d'un lâche sommeil. »

« Les combattants de Février, qui appartenaient à la bohème des métiers parisiens, et qui, après la victoire, s'étaient oubliés dans les caves et les cuisines des Tuileries, s'étaient casernés dans ce vaste palais et s'y trouvaient trop bien pour songer à en déloger. Dans les deux premiers jours, ils mirent un peu d'ordre dans les évolutions de l'irrésistible cohue qui parcourait le château. Grâce à eux, les dégâts et les vols furent moindres qu'ils ne l'eussent été. Mais quand la dévastation ne fut plus à craindre, cette singulière garnison s'amollit dans les *délices de cette nouvelle Capoue*. »

HIPPOLYTE CASTILLE, *Histoire de la deuxième République*.

« Si je conduisais la clientèle de ma maison d'une manière aussi militaire, aussi conquérante, un espoir m'y amenait et me soutenait en cela. Je songeais aux *délices de Capoue* et je voulais m'en passer la fantaisie. Revoir Dijon, et, avec Dijon, la maison de la place Sainte-Bénigne, et, dans cette maison, l'ange qui la remplissait de lumière; telle était mon idée, tel était le mobile qui me rendait si fort contre l'épicerie en révolte, et si supérieur à Alfred, de la maison Papillon. »

LOUIS REYBAUD, *Le Commis voyageur*.

« Depuis qu'il s'était attaché à la fortune de Belle-Rose, La Déroute avait pris goût aux aventures. Lorsque, après avoir mené quelque entreprise à bonne fin, il trouvait un asile convenable, il en usait comme *Annibal usa de Capoue*; mais il lui tardait vite de se retrouver aux prises avec les périls. Il ne faut donc point s'étonner si la proposition du capitaine le mit en joie. La Déroute ouvrit les yeux et tendit l'oreille. »

AMÉDÉE ACHARD, *Belle-Rose*.

« Vainqueur et ministre, M. Guizot ne s'amollit pas aux *délices de Capoue*; il vous poursuit dans votre fuite, vous met le pied sur la tête et vous écrase. Vaincu et de l'opposition, il supplée au nombre par la tactique. »

CORMENIN, *Livre des Orateurs*.

« Pour un grand nombre d'artistes, le mariage est une époque d'assoupissement et parfois de léthargie. Pour Colonge, au contraire, il devint le signal du réveil. Il n'est pas inutile d'expliquer à quel propos s'accomplit cette métamorphose de l'insouciance en activité, et comment s'alluma la flamme qui mit en cendres la *pareasseuse Capoue* où le talent du jeune peintre était demeuré engourdi jusqu'alors. »

CHARLES DE BERNARD, *la Chasse aux amants*.

CAPOULIÈRE s. f. (ka-pou-liè-re — du prov. *capoulié*, chef). Pêch. Nappe de filets qui empêche les poissons de sortir d'une bourdigue, et que l'on peut baisser à volonté pour laisser passer les bateaux.

CAPPA s. m. (kap-pa). Philol. Nom d'une lettre grecque qui a le son de notre *c* dur ou de *k*. Le *cappa* minuscule se figure *x*, et le *cappa* majuscule *K*. Il signe du nombre 20 avec l'accent supérieur à droite (*x'*), et de 20.000 avec l'accent inférieur à gauche (*x*), dans la numération grecque.

— Bot. Section du genre *année*.

CAPPADOCE, province de l'ancienne Asie Mineure, qui fait aujourd'hui partie de la Caramanie et du pachalik de Sivas. Elle était située dans l'intérieur des terres, bornée au N. par le royaume de Pont, à l'E. par l'Arménie, au S. par la Cilicie et à l'O. par la Galatie et la Phrygie. Toutefois, les limites de cette province varièrent assez souvent; il y eut une époque où le Pont fit partie de la Cappadoce; de là vient que les Perses et les Macédoniens, leurs vainqueurs, distinguèrent la Cappadoce Pontique (ou le Pont) et la Cappadoce proprement dite ou Grande Cappadoce. La partie orientale de celle-ci prit aussi le nom de Petite Arménie, et s'étendait jusqu'à l'Euphrate.

La chaîne du Taurus séparait au S. la Cap-

padoce de la Cilicie, et de ses nombreuses ramifications sillonnait cette contrée dans la direction générale du S.-O. au N.-E. La Cappadoce, arrosée par plusieurs fleuves, dont les plus importants étaient l'Halis, l'Iris et le Mélas, renfermait de vastes et hautes plaines sablonneuses, à peu près incultes, véritables steppes où croissaient les pâturages destinés à nourrir les troupeaux d'un peuple pasteur. Elle comptait pour villes principales : Mazaca, sur le mont Argée, sa capitale, qui, dans la suite, prit le nom de *Césarée*, actuellement appelée *Kaisarieh* par les Turcs, dont l'archevêché fut illustré par saint Basile; Nyssa, dont fut évêque saint Grégoire; Nazianze, et Tyane, patrie d'Apollonius de Tyane.

Les Cappadociens étaient de race syrienne; lourds, superstitieux, pervers et fourbes, ils étaient tombés dans un discrédit universel. Le nom de Cappadocien était, dans l'antiquité, synonyme d'homme pervers, comme l'indique l'épigramme suivante, rapportée par Anne Comnène : « Un serpent mordit un Cappadocien; ce fut le serpent qui mourut. » Ce peuple figure avec cette même réputation dans la légende de la Toison d'or et dans le récit homérique de la prise de Troie. Plus tard, nous le voyons tomber, avec le reste de l'Asie Mineure, sous la domination des Lydiens, à laquelle la bataille de Tymbrée, en 547 avant J.-C., fait succéder celle des Perses.

Les satrapes perses de la Cappadoce ne furent point de simples gouverneurs, car les Perses exploitaient au lieu de gouverner; c'étaient de véritables rois tributaires, comme la plupart des satrapes persans. Aussi Pharnace et Artabaze, placés par Cyrus, d'après Hérodoté, à la tête, l'un de la Grande Cappadoce, l'autre de la Cappadoce Pontique, sont-ils regardés comme les premiers rois indigènes. Quand Xénophon opéra sa célèbre retraite des dix mille, il paraît que les deux Cappadoces obéissaient à un souverain nommé Mithridate, qui avait pris parti pour le jeune Cyrus, mais qui, après la défaite de ce prince, réussit à se rendre indépendant des Perses. La Cappadoce fut ensuite comprise successivement dans l'empire d'Alexandre, dans la satrapie d'Eumène et dans le royaume d'Antigone; mais elle recouvra son indépendance.

Les premiers rois de la Cappadoce, jusque vers 270, sont peu connus. Après cette époque viennent dix rois du nom d'Ariarathes (de 270 à 92 av. J.-C.), parmi lesquels Ariarathes V figure au nombre des auxiliaires d'Antiochus, dans la guerre contre les Romains. Après la défaite d'Antiochus, la Cappadoce fut mise au nombre des royaumes tributaires du peuple romain. Quand Mithridate le Grand monta sur le trône de Pont, la Cappadoce ne tarda pas à tomber au pouvoir de l'ennemi de Rome; mais la chute de Mithridate entraîna la soumission de la Cappadoce aux Romains, qui offrirent à ce pays l'indépendance et un gouvernement républicain. Au grand scandale de l'antiquité, les Cappadociens demandèrent un maître absolu, et on leur donna Ariobarzane (89 ans av. J.-C.). Jusqu'à Tibère, ce pays, placé sous le protectorat romain, eut ses maîtres particuliers; mais cet empereur fit mourir Archélaüs, dernier roi de Cappadoce, et il transforma les Etats de ce prince en provinces romaines. La Cappadoce et le Pont suivirent les destinées de l'empire d'Orient, firent partie de l'empire que les Commènes fondèrent à Trébizonde, et s'engloutirent avec lui dans l'empire ottoman.

CAPPADOCIEN, IENNE s. et adj. (ka-pa-do-si-ain, i-è-ne). Geogr. Habitant de la Cappadoce; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Les CAPPADOCIENS. Les CAPPADOCIENNES*.

— s. m. Langue parlée par les habitants de la Cappadoce.

CAPPADOX, petite rivière de l'ancienne Asie Mineure, donnait son nom à la province de Cappadoce qu'elle arrosait, et se jetait dans l'Halis.

CAPPARÉ, ÉE adj. (ka-pa-ré — du lat. *capparis*, câprier. Bot. Qui ressemble à un câprier.

— s. f. pl. Tribu de la famille des cappari-dées, ayant pour type le genre câprier.

CAPPARIDACÉ, ÉE adj. (ka-pa-ri-da-sé — du lat. *capparis*, câprier, et du gr. *cidos*, aspect). Bot. Qui ressemble ou se rapporte aux câpriers. || On dit aussi CAPPARIDÉ.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre câprier : *Les CAPPARIDÉES jouissent de propriétés antiscorbutiques et stimulantes*. (Bouillet.)

— *Encycl.* La famille des *capparidées* renferme des plantes herbacées, des arbrisseaux et des arbres, à feuilles ordinairement alternes, pétioles. Les fleurs, hermaphrodites et quelquefois diécies, sont solitaires ou réunies en grappes. Elles présentent un calice à quatre sépales distincts, quelquefois soudés en tube à la base; une corolle quelquefois nulle, ordinairement à quatre pétales inégaux, déjetés d'un même côté, très-souvent onguiculés, insérés sur le réceptacle ou sur un disque charnu qui tapisse quelquefois le fond de la fleur; des étamines insérées sur le réceptacle ou sur le gynophore, tantôt au nombre de quatre et alternant avec les pétales, tantôt de six, et dans ce cas tétrastèmes, tantôt enfin en nombre indéfini; un ovaire libre à une seule loge multiovulée, souvent exhaussé sur un gynophore ou podogyne de longueur va-

riable, et surmonté tantôt d'un style simple terminé par un stigmate anguleux, tantôt d'un stigmate sessile et arrondi. Le fruit est une capsule bivalve, sèche et s'ouvrant à la maturité, ou charnue et indéchirable, à une seule loge renfermant des graines ordinairement nombreuses, dont l'embryon est dépourvu d'albumen. Les *capparidées*, très-voisines des crucifères, se divisent en deux tribus : les cappariées, à fruit charnu, et les cléomées, à fruit sec. Chacune de ces tribus renferme un assez grand nombre de genres, dont voici le tableau : I. *Capparées* : câprier, busbeckée, morisonie, cratève, ritchée, stériphonie, schéppérie, cadaba, thylachion, niébuhrrie, boscie, stréblocarpe, mérie, colicodendron. II. *Cléomées* : cléome, cléonelle, gynandropsis, dactylène, physostémon, polanisie, cyrbasion, isomérie.

Les *capparidées* appartiennent pour la plupart à la zone tropicale, et un très-petit nombre s'avancent dans les régions tempérées. Elles ressemblent par leurs propriétés aux crucifères; elles renferment un principe volatil, âcre, stimulant, qui les rend excitantes, et en fait même, quand il est très-développé, de véritables poisons; leur suc est antiscorbutique. Plusieurs espèces sont cultivées dans les jardins et les serres, pour la beauté de leurs fleurs.

CAPPARO s. m. (ka-pa-ro). Mamm. Nom vulgaire d'une espèce de lagotriche.

CAPPAUTAS s. m. (ka-pô-tass). Grosse pierre brute consacrée à Jupiter, à laquelle les anciens attribuaient la vertu de guérir de la frénésie ceux qui allaient s'asseoir dessus. Elle se trouvait à trois stades de Gytheum, en Laconie, et ce fut là qu'Oreste fut délivré des Furies, dont il était possédé. || On écrit aussi CAPPOTAS.

CAPPE s. m. (ka-pe — autre orthographe du mot *cape*). Techn. Croûte qui se forme à la surface du cidre. || Assemblage de bois dont on enveloppe, dans les raffineries de sucre, une forme cassée.

— Hortic. Variété de pomme.

CAPPE (Newcome), ministre presbytérien anglais, né à Leeds en 1732, mort à York en 1800. Il exerça le ministère ecclésiastique à Leeds pendant quarante ans, et se fit remarquer par son talent de prédicateur. On a de lui des sermons et un ouvrage intitulé : *Critical remarks on many important passages of Scripture, together with dissertations upon several subjects tending to illustrate the phraseology and doctrine of the New Testament*. Cet ouvrage ne fut publié qu'après la mort de l'auteur, en 1802.

CAPPEL, village de Suisse, cant. et à 16 kilom. S.-O. de Zurich; 743 hab. Près de ce village se livra, le 13 octobre 1500, cette bataille fameuse entre les cantons catholiques et les cantons protestants, dans laquelle périt Ulrich Zwingli. Un monument très-simple a été élevé, en 1838, à la place même où se reformateur rendit le dernier soupir. Outre l'ancien couvent de l'ordre de Cîteaux, fondé en 1185, on remarque à Cappe une vieille église et la préfecture, aujourd'hui maison des pauvres.

CAPPEL (Guillaume), théologien français. Il était recteur de l'Université en 1491, lorsque le pape Innocent VIII frappa ce corps d'une imposition d'un décime. Cappe fit une vive opposition à ce décret, et défendit à tous les membres de l'Université de payer ce décime. Il devint ensuite curé de Saint-Gôme et doyen de la Faculté de théologie.

CAPPEL (Jacques), jurisconsulte français, né en 1525, mort en 1586. Il exerça pendant cinq ans la charge de conseiller au parlement de Rennes; mais il fut obligé de donner sa démission parce qu'il avait embrassé la religion réformée, et il se retira dans sa terre de Tilloy, dans la Brie, d'où la Saint-Barthélemy le força à s'éloigner pour aller chercher un refuge à Sedan. On a de lui : *Veterum jurisconsultorum adversus Laurentii Vallæ reprehensiones defensio* (1583); *De verbis non satis probata latinis*; *De etymologiis juris civilis*, etc. (1721).

CAPPEL (Louis), dit l'Aneten et surnommé *Moriambert*, frère du précédent, né à Paris en 1534, mort en 1586. On raconte qu'à seize ans il était professeur d'humanités au collège du Cardinal-Lemoine. De là, il passa à Bordeaux comme professeur de grec, fut séduit par les doctrines des réformés, et, les ayant embrassées, il se rendit à Genève vers 1547. Revenu en France, il joua, à l'âge de vingt-six ans, un rôle très-important dans les Eglises réformées; les états de l'Ile-de-France le choisirent pour député et le chargèrent de présenter au roi leurs demandes et leur confession de foi. Cappe s'acquitta courageusement, mais sans succès, de cette mission si délicate. Il eut grand-peine à éviter la mort, après un discours qu'il prononça en pleine assemblée à l'Hôtel de ville, au grand étonnement des états généraux (1560).

Peu d'années après, il fut nommé pasteur à Meaux; mais des troubles l'obligèrent bientôt à se retirer à Genève, puis à Sedan. Il fut alors chargé d'aller en Allemagne implorer les secours des princes protestants. A son retour (1575), Guillaume d'Orange l'appela à Leyde comme professeur de théologie. Son séjour dans cette ville ne dura que quelques mois; il revint à Sedan, y fut nommé pasteur et professeur, et

y mourut en 1586. Nicéron lui attribue divers ouvrages qui, suivant lui, ne furent jamais imprimés, sauf la harangue qu'il prononça en inaugurant son professorat à Leyde, harangue que Meursius a publiée. Voici les titres de ces ouvrages : *Vita procellis belli civilis perturbatissima*; *De Ecclesia et ejusdem notis*; *Speculum papismi*; *Commentarii in Calvinum catechismum*; *Epistoliarum selectarum volumen*.

CAPPEL (Ange), seigneur du Luat, frère des précédents, né en 1537, mort en 1623. Il jouissait de la confiance de Sully, qui le chargeait souvent de remettre ses lettres à Henri IV. On a de lui : *Avis donné au roy sur l'abréviation des procès* (1562, in-fol.); la *Vie de Jules Agricola décrite à la vérité par Cornelius Tacitus, son gendre* (1574), et autres opuscules publiés à Paris (1582, in-8°).

CAPPEL (Jacques), théologien protestant et érudit français, né à Rennes en 1570, mort en 1624, était neveu des précédents. Quand ses parents furent obligés de quitter la France, il fut laissé à Sedan, où il étudiait la théologie. Après la mort de son mari, la mère de Jacques était rentrée en France et avait mis ses enfants sous la tutelle d'un parent, Guillaume Cappel, ligueur ardent, qui s'efforça d'en faire des catholiques; mais en 1593, Jacques, ayant terminé ses études, arracha son frère et sa sœur des couvents où on les avait enfermés; il retourna à Sedan et s'y fit recevoir ministre. Il établit une Eglise au Tilloy et la desservit pendant plusieurs années. Le duc de Bouillon l'appela comme pasteur et professeur d'hébreu à Sedan; il s'y rendit et professa avec distinction jusqu'à sa mort.

Exégète, philologue, historien et antiquaire, Jacques Cappel a laissé des ouvrages qui jouissent d'une certaine réputation : *Epocharum illustrium Thematismi cum explicatione selectarum aliquot difficultatum Scripturarum locorum* (Sedan, 1601, in-4°); *Apologie pour les Eglises réformées contre les blâmes de L. Lessius, P. Cotton et autres* (Sedan, 1611, in-8°); *De ponderibus et nummis libri II* (Francfort, 1606, in-4°); *De mensuris libri III* (Francfort, 1607, in-4°); *De gravibus*; *Historia sacra et exotica ab Adamo usque ad Augustum* (Sedan, 1613, in-4°); *Scena motuum in Gallia nuper excitatorum*; *Virgilianis et Homeris versibus expressa* (1616, in-8°); *Vindiciae pro J. Casaubono* (Sedan, 1619, in-8°); *Catechisme confirmant par l'écriture la confession de foi que les Eglises réformées de France ont présentée aux rois de France* (Sedan, 1622, in-12).

CAPPEL (Louis), dit le Jeune, frère du précédent et le plus illustre des Cappel, né à Saint-Elier le 15 octobre 1585, mort en 1658. Distingué de bonne heure par ses aptitudes extraordinaires pour l'étude, il fut envoyé par l'Eglise de Bordeaux dans les académies les plus renommées de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la Hollande. Il fit un séjour de deux ans à Oxford, et s'y voua avec une ardeur infatigable à l'étude des langues sémitiques. A son retour d'Oxford, en 1614, il fut consacré ministre et appelé par l'académie de Saumur comme professeur d'hébreu et de théologie. Il occupa sa chaire avec un grand éclat jusqu'à sa mort. Louis Cappel était un homme modéré, aimant la paix, mais très-attaché au protestantisme. Il se sépara d'avec son fils, qui s'était fait catholique. Il travailla, de concert avec Amyraud et Laplace, ses collègues, à adoucir la doctrine sévère du synode de Dordrecht touchant la grâce et la prédestination. Cappel a laissé un nom respecté de tous les partis. On a admiré chez lui, non-seulement une érudition rare, une sagacité merveilleuse, mais aussi, et avec non moins de raison, la clarté de ses expositions, la sûreté de son jugement et la sagesse de sa méthode. Tous les écrivains catholiques ont vanté ses dons extraordinaires; ils les ont même beaucoup plus vantés que les protestants, parce que, d'après eux, ses découvertes diminuaient l'autorité de la Bible, et rehaussaient du même coup l'autorité de l'Eglise, gardienne de la tradition orale.

L'ouvrage qui valut à Cappel une immense réputation de son vivant, et le titre de Père de la critique sacrée depuis sa mort, est intitulé : *Arcanum punctuationis revelatum, sive diatriba de punctis vocalium et accentuum apud Hebraeos vera et germana antiquitate* (Lugduni, 1624, in-4°). Dans cet écrit, qui souleva de vives controverses, Cappel élucida définitivement la grave question de l'origine des points-voyelles dans la langue hébraïque. Les uns les croyaient d'origine divine, les autres d'origine humaine. Cappel donna des raisons triomphantes en faveur de la seconde opinion, et prouva d'une façon définitive que ces fameux points-voyelles ne sont qu'une ingénieuse invention des massorètes. Ces assertions, qui ont aujourd'hui le caractère de la certitude, scandalisèrent alors beaucoup de coreligionnaires du professeur de Saumur. Il avait même été obligé de faire imprimer son livre à Leyde. Une controverse plus vive encore s'éleva lors de la publication de son livre : *Critica sacra, sive de variis quae in sacris Veteris Testamenti libris occurrunt* (Paris, 1650, in-fol.). Aucun imprimeur suisse ou hollandais n'ayant voulu se charger de cet ouvrage, Cappel en dut confier l'impression à trois moines catholiques, Morin, Petau et Mersenne, qui obtinrent un privilège du roi à cet effet. Cappel prétend dans ce livre que tous les exemplaires du texte hébreu, tel

qu'il nous est parvenu, sont postérieurs à la révision qui en fut faite par les massorètes. Nous avons de Cappel un assez grand nombre d'autres ouvrages, dont voici les plus importants : *Historia apostolica illustrata* (Genève, 1634, in-4°); le *Pivot de la foi et religion ou Preuve de la divinité contre les athées et les profanes* (Saumur, 1643); *Diatriba de veris et antiquis Hebraeorum litteris chronologia sacra* (Paris, 1655, in-4°).

CAPPEL (Ysoudard), ligueur célèbre, fut membre du conseil des Seize, représentant les seize quartiers de Paris, et l'un des signataires de la lettre envoyée par ce conseil à Philippe II, roi d'Espagne, pour lui demander de prendre la couronne de France. Cappel se montra un des plus chauds partisans de l'Espagne et fut chassé de Paris lorsque cette ville eut fait sa soumission à Henri IV.

CAPPEL (Guillaume-Frédéric), médecin allemand, né à Aix-la-Chapelle en 1754, mort en 1800. Il professa la médecine à Helmstedt, et il publia divers ouvrages, dont les principaux sont : *Programma de chirurgiae usu in medicina* (1763); *Medica responsa* (1783); *Observationes anatomicae* (1783), etc.

CAPPEL (Jean-Frédéric-Louis), médecin allemand, né en 1759, mort en 1799, fut professeur de médecine à Göttingue et publia, en allemand, un *Essai sur le rachatisme* (Berlin, 1787, in-4°).

CAPPEL (Louis-Christophe-Guillaume), médecin allemand, né en 1772, mort en 1804. Il fut nommé professeur de médecine à Göttingue. On lui doit : *De Pneumonia typhoide seu nervosa* (1798); *Programma disquisitionis de viribus corporis humani quae medicatrices dicuntur* (1800), et divers ouvrages en allemand sur le système de Brown, *Sur la scarlatine*, etc.

CAPPELER (Maurice-Antoine), médecin et naturaliste suisse, né à Lucerne en 1685, mort en 1769. Il fut d'abord attaché comme médecin à l'armée impériale qui fit la conquête du royaume de Naples; il servit ensuite comme capitaine du génie; mais il renonça plus tard à la carrière militaire et ne s'occupa plus que de médecine et de travaux scientifiques. On a de lui : *Prodromus crystallographiae, seu de cristallis improprie dictis* (Lucerne, 1723); des lettres sur les étouffes et les bélemnites; une description des glaciers du Grimsel, en allemand; *Pilati montis historia* (1767, in-4°).

CAPPELLARI (Janvier-Antoine), littérateur italien, né à Naples en 1655, exécuté à Palerme en 1702. Il entra d'abord dans la Société des jésuites, et ne tarda pas à en sortir pour des raisons de santé. Il écrivait en latin avec beaucoup de pureté et d'élégance. On lui doit : *De laudibus philosophiae*; *De Portuna progressu*; *Academiae Arcadiorum historia*; un poème latin sur les comètes, et quelques poésies italiennes. Se trouvant à Palerme lors des troubles qu'y excita l'avènement des Bourbons, il fut accusé de crime de lèse-majesté, condamné et mis à mort. Plus tard, on reconnut son innocence. — Un autre **CAPPELLARI** (Michel), né à Bellune en 1630, mort en 1717, fut secrétaire de la reine Christine, et publia en latin divers ouvrages, entre autres un poème intitulé : *Christina lustrata* (Venise, 1700).

CAPPELLE (Jean-Pierre VAN), savant hollandais, né à Flessingue en 1733, mort à Amsterdam en 1829. Il enseigna d'abord les sciences mathématiques, agricoles et maritimes à Groningue, puis la littérature et ensuite l'histoire à l'Université d'Amsterdam. On lui doit : un *Mémoire sur les miroirs d'Archimède*, qui lui valut une médaille d'or; *Questions sur la mécanique d'Aristote* (1812); *Recherches pour l'histoire des sciences et des lettres aux Pays-Bas* (1821); *Nécherches sur l'histoire des Pays-Bas* (1827), etc.

CAPPELLI ou **CAPELLI** (Marc-Antoine), théologien italien, né à Este, mort à Rome en 1625. Il appartenait à l'ordre des franciscains, et lorsque Paul V lança l'interdit contre la république de Venise, il écrivit un livre où il défendit Venise contre le pape; mais il se retracta ensuite et composa d'autres ouvrages pour soutenir les prérogatives du saint-siège. On peut citer entre autres : *Adversus praetensum primatum regis Angliae* (Bologne, 1610); *De summo pontificatu B. Petri* (1621); *De appellationibus Ecclesiae africanae ad romanam sedem* (1622); *De cerna Christi suprema* (1625, in-4°), etc.

CAPPELLI (Horace-Antoine, marquis), homme d'Etat et littérateur italien, né à San-Demetrio en 1742, mort à Naples en 1826. Il quitta la profession d'avocat pour remplir diverses fonctions administratives, se signala par sa fidélité à la cause royale, et fut, en récompense, nommé secrétaire d'Etat en même temps qu'il recevait le titre de marquis. Après la chute de Murat et la restauration des Bourbons à Naples, Capelli devint ministre de la maison du roi, puis conseiller d'Etat. On a de lui des poésies et des écrits divers publiés sous le titre de : *Opere del marchese Orazio Capelli* (Naples, 1832, 2 vol. in-8°).

CAPPELLINO (Jean-Dominique), peintre italien, né à Gênes en 1580, mort en 1651. Il étudia dans l'atelier de Paggi et devint un artiste distingué et original. Parmi ses meilleurs tableaux, où l'on trouve à la fois un co-

loris plein de charme et une grande vérité dans l'expression des sentiments, nous citerons : *Sainte Françoise rendant la parole à une muette* et la *Mort de saint François*, qu'on voit à Gênes, ainsi que deux tableaux représentant la *Passion*, à San-Siro.

CAPPELLO (Bernardo), poète italien, né à Venise, mort à Rome en 1565. Il entra au conseil des Quarante; mais, peu de temps après, une sentence du conseil le condamna à l'exil. Après avoir séjourné quelque temps dans une île de l'Esclavonie, il se réfugia dans les Etats de l'Eglise. Lié dans sa jeunesse avec le poète Bembo, il cultiva lui-même la poésie, et ses *Rime* ou *Canzone* (Venise, 1560, in-4°) passent pour un des ouvrages les plus gracieux qui aient paru au xvie siècle.

CAPPELLO (Marc), poète italien, né à Brescia en 1708, mort en 1782. Après avoir composé quelques poésies sur l'amour, il entra dans les ordres, ce qui ne l'empêcha pas d'improviser des vers et d'en composer de nouveaux, mais dans le genre satirique et burlesque, à la manière du Berni. On lui doit : la *Morte del Barbetta, celebre ludi-magistro* (Brescia, 1740); la *Befana*; la *Frittata*; *i Gatti*; des sonnets à *Menichina*, etc.

CAPPELN, village du Danemark. V. KAPPELN.

CAPPER (Jacques), voyageur anglais, mort à Ditchingham-Lodge en 1825, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il servit dans les troupes de la compagnie des Indes, y obtint le grade de colonel, puis fut nommé contrôleur général de l'armée et de la comptabilité des fortifications. En 1778, dans un voyage qu'il fit d'Angleterre aux Indes, il eut l'occasion de parcourir le désert à la droite de l'Euphrate, et il publia ensuite des *Observations sur le trajet d'Angleterre aux Indes par l'Egypte, et aussi par Vienne et Constantinople à Alep et de là à Bagdad*, et directement à travers le grand désert à Bassora, avec des remarques sur les pays voisins et une notice des différentes stations (Londres, 1782). On lui doit encore des *Observations* sur les moussons, sur la culture des terres en friche, etc.

CAPPERON (Nicolas), écrivain français, né à Eu en 1660, mort en 1734, fut curé de Saint-Maxent à Eu et doyen de Mons-en-Vimeu. Il s'occupa, pendant de longues années, d'études historiques, et publia, dans le *Journal de Trévoux* et dans le *Mercur de France*, plusieurs mémoires, parmi lesquels nous citerons : un *Essai historique sur l'antiquité du comté d'Eu*; des *Remarques sur l'histoire naturelle, l'histoire civile et ecclésiastique du comté d'Eu*; et des *Mémoires historiques sur les personnages originaires du comté d'Eu*.

CAPPERONNIER, famille de philologues, dont les membres les plus célèbres sont les suivants : Claude CAPPERONNIER, né à Montdidier en 1671, mort en 1744, était fils d'un tanneur. Il fut destiné d'abord à la profession de son père; mais, ayant appris sans l'aide d'aucun maître les éléments de la langue latine, il obtint la permission d'étudier à Amiens et à Paris. Il acquit promptement une connaissance très-étendue des antiquités et des auteurs classiques; son nom devint même célèbre, et l'université de Bâle lui offrit la chaire de grec; mais il préféra rester à Paris, où il fut nommé professeur au Collège de France en 1722. Capperonnier a publié quelques éditions et traductions d'auteurs grecs et latins. On vante surtout son *Quintilien* (Paris, 1725, in-fol.), inférieur pour la critique du texte à celui de Burmann, mais dont les notes contiennent de précieuses observations sur la rhétorique des anciens. On lui reproche surtout de n'avoir pas consulté les manuscrits de la bibliothèque du roi, qui auraient pu lui être d'une grande utilité. Burmann l'attaqua avec beaucoup de vivacité pour avoir critiqué son édition dans la préface. Capperonnier ne répondit pas, et se consola d'autant mieux que son *Quintilien* lui valut une pension de 800 livres. Il a peut-être rendu de plus grands services à la science en collaborant à divers ouvrages de longue haleine. C'est ainsi qu'il a fourni beaucoup de matériaux pour l'édition du *Thesaurus linguae latinae* d'Estienne, publiée à Bâle (1740, 4 vol. in-fol.). Il a travaillé aussi au *Photius* du P. Tournemine. On a encore de lui un grand nombre de dissertations philologiques, dont beaucoup sont restées inédites. C'est d'après ses papiers qu'on publia les *Rhetores antiqui* (Strasbourg, 1756, in-4°). Claude Capperonnier a enseigné le grec à Bossuet. Son éloge par Saint-Marc se trouve dans l'édition que ce dernier a donnée de Boileau (comp. aussi Daire, *Histoire littéraire de Montdidier*). — Jean CAPPERONNIER, neveu du précédent, né en 1716, mort en 1775, lui succéda dans sa chaire au Collège de France. Employé d'abord à la Bibliothèque royale, il devint plus tard bibliothécaire du roi et fut reçu membre de l'Académie des inscriptions en 1749. Il a publié, outre l'*Histoire de saint Louis*, par Joinville (Paris, 1761, in-fol.), dont l'édition avait été préparée par Melot et l'abbé Sallier, *César, Justin et Plaute*. Pour son édition d'Anacréon, il avait eu pour collaborateur Querlon. A sa mort, on attendait avec impatience l'apparition de son *Sophocle*, qui fut publié par Vauvilliers (Paris, 1781, 2 vol. in-4°); mais il ne répondit point aux espérances qu'on en avait conçues. On lui doit aussi quelques dissertations sur les an-

tiquités, insérées dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*. (Voir son *Eloge*, par Dupuy, dans l'*Histoire* de cette Académie, tome XL, p. 243.) — Jean-Augustin CAPPERONNIER, neveu du précédent, né en 1745, mort en 1820, fut également bibliothécaire et, à sa mort, il était encore conservateur à la Bibliothèque royale. Il a revu la traduction de *Quintilien*, par Gêdoyn (4^e édit., Paris, 1803, 4 vol. in-12). On lui doit aussi plusieurs éditions des *Académiques* de Cicéron, avec les notes de Davis, et quelques-uns des classiques latins de la collection Barboiu.

CAPPIAU s. m. (ka-pio). Forne ancienne du mot CHAPEAU.

CAPPIÈTEMENT adv. (ka-piè-te-man). Furtivement, adroitement. || Vieux mot.

CAPPONI, ancienne et illustre famille toscane, célèbre dans les annales de la république de Florence, à raison de la part qu'elle prit au gouvernement et de ses tendances à la fois républicaines et aristocratiques. Depuis Gino Capponi, qui vivait au commencement du xiii^e siècle, jusqu'à Nicolas, qui fut le dernier gonfalonier de Florence, les Capponi ont fourni dix gonfaloniers et cinquante-six prieurs à la république. Parmi ceux-ci, il faut citer un second Gino, né en 1360, mort en 1420, qui, déceuvr de la guerre de 1405 à 1406, réduisit Pise au pouvoir de Florence. — Son fils, Neri CAPPONI, mort en 1457, fut le héros de la famille. Il vainquit l'armée du duc de Milan à Anghiari, soumit le Cosentino, fut ambassadeur à Venise, et refusa les honneurs du patriciat vénitien, en disant qu'il lui suffisait d'être citoyen de Florence. Mais son principal mérite, sa vraie gloire fut d'avoir contre-balancé dans sa patrie la naissante influence des ambitieux Médicis. C'est à lui que la république florentine doit d'avoir prolongé d'un siècle son existence. — Pierre CAPPONI, petit-fils du précédent, mort en 1496, doit sa célébrité à l'acte de courage qu'il fit devant Charles VIII (1494). Ce roi, accueilli hospitalièrement par les Florentins, voulut ensuite leur imposer une reddition honteuse en les menaçant, s'ils n'acceptaient pas ses conditions, de faire sonner ses trompettes : « Eh bien ! répondit Pierre Capponi en déchirant le projet de capitulation, sonnez vos trompettes, et nous sonnerons nos cloches. » On n'ignore pas que c'est au son des cloches que les citoyens des républiques du moyen âge se rassemblaient en armes pour défendre la patrie menacée. Une statue de Pierre Capponi, destinée à perpétuer ce fait mémorable, se voit encore aujourd'hui au palais Delli Uffizi, à Florence. Lorsque Charles VIII fit son entrée dans cette ville, la seigneurie (c'est ainsi qu'on nommait alors le gouvernement de la république) voulut lui faire admirer le magnifique palais Strozzi, chef-d'œuvre architectural de Benoit de Maiano; mais le rustique roi de France était encore tant soit peu barbare, de sorte qu'il se contenta de jeter un coup d'œil sur le splendide édifice, et se retournant vers Pierre Capponi, qui l'accompagnait en qualité de gonfalonier ou premier magistrat de la république : « C'est la maison de Strozzi, n'est-ce pas ? lui dit-il. — Oui, monsieur, lui répondit Pierre Capponi, » commettant à l'égard du roi la même insolence que le roi, à son avis, commettait à l'égard du palais. Pierre Capponi, élu *commissaire* (général) pour la guerre de Pise, fut tué d'un coup d'arquebuse à la prise de Solana, laissant à ses deux fils un héritage riche de gloire et d'honneur, mais très-pauvre en biens. — Nicolas CAPPONI, fils du précédent, fut le chef du parti républicain qui tenta vainement de sauver la liberté florentine de l'ambition et de l'astuce des Médicis. Il soumit encore une fois Pise, ce qui fit dire à un historien du temps que « les Capponi étaient à Florence ce que les Scipions avaient été à Rome, et que si Rome sans les Scipions ne put jamais vaincre Carthage, de même les Florentins ne purent jamais triompher de Pise que lorsqu'ils eurent à leur tête l'un des Capponi. Elu ensuite gonfalonier, il chercha à calmer les ardeurs du parti dit les *Enragés*, et en même temps qu'il faisait élire Jésus-Christ roi de Florence, il s'efforçait d'apaiser les colères de Clément VII et de maintenir la tranquillité dans Florence agitée. Déposé de sa charge de gonfalonier, mis en jugement et acquitté, envoyé ensuite comme ambassadeur à Charles-Quint, il fit auprès de ce prince les plus grands efforts pour sauver sa patrie, et lorsque ses efforts furent devenus inutiles, il mourut de chagrin, ne pouvant survivre à la liberté de son pays. — Augustin CAPPONI, mort en 1513, entra dans une conjuration formée contre les Médicis, qui, grâce à l'appui des Espagnols, avaient substitué l'oligarchie aux institutions démocratiques (1512). La liste des conjurés, parmi lesquels se trouvaient Machiavel, Boscoli, etc., étant tombée de la poche de l'un d'eux, le complot fut découvert. Capponi fut mis à la torture avec Boscoli, et ils eurent l'un et l'autre la tête tranchée. Quant aux autres conjurés, ils furent condamnés à une prison perpétuelle, et graciés par Léon X quelque temps après.

CAPPONI (Vincent), poète italien, né à Florence, mort en 1638, suivit les leçons de Galilée et compléta son éducation en visitant une partie de l'Europe. De retour en Italie, il regut du pape Urbain VIII le titre de cénier, puis devint sénateur de Florence. Il a

laissé des *Paraphrases poétiques des psaumes* (Florence, 1682), et des *Traité académiques sur Dieu, l'âme, etc.* (Florence, 1684).

CAPPONI (Gino, marquis), homme politique italien, né à Florence en 1792, un des membres de l'illustre famille dont nous venons d'abréger l'histoire. Il reçut une éducation très-complète, et, dans les premières années de la Restauration, eut la part principale dans la fondation de l'*Anthologie*, recueil où il s'occupa surtout d'études historiques et philologiques, et dans celle du cabinet scientifique et littéraire de Viuesseux, établissement unique dans son genre en Europe. Le palais Buonellmonti, où était installé le cabinet Viuesseux, devint bientôt le lieu de réunion des savants et des politiques les plus marquants, non-seulement de la Toscane, mais de l'Italie et presque de l'Europe entière. Dès lors, Capponi fut à la tête de toutes les entreprises libérales qui se fondaient ou se préparaient, comme les écoles d'enseignement mutuel, les améliorations agricoles, la diffusion de l'instruction dans le peuple, etc. De 1821 à 1848, Capponi fut le véritable chef du parti libéral modéré en Toscane. Il ne cessa de se livrer à ses travaux littéraires, malgré une cécité complète qui l'atteignit de bonne heure. Il fut un des principaux promoteurs des congrès scientifiques, dont le premier se tint en 1839, alors qu'il était déjà aveugle, et il fut reçu membre de l'Académie de la Crusca. Après la suppression de l'*Anthologie*, il fonda, en 1842, les *Archives historiques italiennes*, où il donna d'importants travaux d'histoire et de critique. Il fit imprimer, en 1841, à Lugano, ses *Pensées sur l'éducation*, qui furent lues avec avidité en Italie. Capponi s'était lié de l'amitié la plus étroite avec trois des plus grands poètes de l'Italie contemporaine : Ugo Foscolo, Niccolini et Gineti. En 1818, il avait fait un voyage en Angleterre, emportant la tragédie de Niccolini, *Nabucco*, dont il confia l'impression à leur ami commun Foscolo, qui vivait alors retiré à Londres.

En 1845 et 1846, il contribua à la fondation d'un journal paraissant à Paris, sous le titre de la *Gazetta italiana*. Dans cette feuille, et sous le voile de l'anonyme, il traita, avec beaucoup d'éloquence et une grande force de raisonnement, de la nécessité de séculariser le gouvernement du pape pour arriver à des réformes. En 1847, il fit partie d'un comité destiné à élaborer les premières réformes que le grand-duc consentit à accorder à ses sujets. L'année suivante, à la chute du ministre Ridolfi (26 juin 1848), Gino Capponi fut appelé par le grand-duc à prendre un ministère que l'on croyait destiné à pousser activement la guerre contre l'Autriche, et qui n'était en réalité qu'un ministère de réaction. Trompé lui-même par le grand-duc et par ses collègues, Capponi donna sa démission le 12 octobre, laissant la place aux hommes du parti avancé. La restauration du grand-duc par les armes autrichiennes (avril 1849) mit une barrière infranchissable entre Gino Capponi et le gouvernement. La noblesse libérale toscane comprit dès lors l'énorme faute qu'elle avait commise en 1848, en appuyant la dynastie autrichienne; elle se tint constamment à l'écart. Pourtant, le 25 avril 1859, Capponi donna au grand-duc une grande preuve de loyauté en essayant de lui faire connaître le véritable état des choses, et il obtint des promesses de concessions que la révolution pacifique du 27 avril, en laissant prendre au prince le chemin de l'exil, ne permit heureusement pas de réaliser. Chose remarquable, le gouvernement provisoire qui remplaça le grand-duc et qui amena l'annexion au Piémont fut justement composé des hommes qui, dix ans auparavant, avaient favorisé la restauration grand-ducale. Capponi, membre de l'Assemblée constituante toscane en 1859, est aujourd'hui sénateur du royaume d'Italie. Il s'est franchement rallié à la monarchie unitaire, lui, le *guelfe* municipaliste, le républicain aristocrate, tant à été puissant et général le mouvement de la nation italienne vers l'unité.

CAPPONI ou **CAPPONIO** (Jean-Baptiste), médecin italien, né à Bologne, mort en 1676. Il professa la médecine et la philosophie à l'université de Bologne. On lui doit, entre autres ouvrages : *Animadversiones in Joannis Caroli Porceti opusculum de febribus* (Bologne, 1670); *Memorie, imprese e ritratti de signori academici Gelati di Bologna* (1672); *De morbis particularibus; De erroribus clarorum virorum latinorum*, etc.

CAPPONI (Alexandre-Grégoire, marquis), archéologue et bibliophile italien, né à Rome en 1683, mort en 1746. Il fut chargé par le pape Clément XII de disposer les précieuses richesses du musée Capitolin, et il forma pour lui-même une riche bibliothèque et une collection de médailles. On a de lui : *Achates Isaacus annularis* (Rome, 1727); *Museo Capitolino contenente inagini di uomini illustri* (1741, in-fol.). Il commença lui-même le *Catalogue* de son importante bibliothèque, et ce catalogue fut achevé par monsignore Giorgi, qui le fit imprimer en 1747.

CAPPONI DELLA PORRETA (Serafino-Anibale), théologien italien, né à Bologne en 1536, mort en 1614. Il entra dans l'ordre des dominicains et fut chargé de professer la théologie morale et l'Écriture sainte à Rieti et à Aquila. Il publia beaucoup d'ouvrages de théologie : *Scholæ super compendium theologicæ*

veritatis Alberti Magni (1588); *Elucidationes formales in Summam sancti Thomæ* (1588; 5 vol.); *Præclarissima sacrorum Evangeliorum commentaria* (1601), etc.

CAPPOQUIN ou **CAPERQUIN**, ville d'Irlande, comté de Waterford, sur le Blackwater, à 168 kilom. S.-O. de Dublin; 2,400 hab. Commerce important de grains. Aux environs, couvent de trappistes.

CAPPOTAS. V. **CAPPAUTAS**.

CAPPULEUR s. m. (ka-pu-leur). Farceur, bouffon, plaisant. || Vieux mot.

CAPRA s. m. (ka-pa — mot lat. qui signifie chèvre). Mamm. Animal peu connu, qu'on croit être le tapir, et qui a été l'objet de récits fabuleux.

CAPRA (Marcel ou Michel), médecin et philosophe italien du xvi^e siècle, né à Nicosie, mort à Messine. Il fut médecin de Jean d'Autriche et assista, en cette qualité, au combat du golfe de Lépanthe. On lui doit : *De sede animæ et mentis ad Aristotelis præcepta, adversus Galenum* (Palermo, 1589); *De immortalitate animæ rationalis; De morbi epidemici qui miserrime Scitium depopulabatur anno 1591 itidemque 1592 causis, symptomatibus et curatione* (1594).

CAPRA (Balthazar), astronome et philosophe italien, né à Milan, mort en 1626. Quoiqu'il exerçât la médecine, il s'occupa beaucoup d'astronomie et de philosophie. Il prétendit disputer à Galilée l'honneur d'avoir inventé le compas de proportion, et voulut prendre contre lui la défense des systèmes de Tycho-Brahé et de Ptolémée. Il écrivit aussi sur la philosophie, et donna, entre autres : *Disputationes due, una de logica et ejus partibus, altera de enthymemate* (Padoue, 1606).

CAPRA (Alexandre), architecte italien du xvii^e siècle, né à Crémone. Il inventa plusieurs machines et publiâ, entre autres ouvrages : *Trattato della geometria e delle architettura civil e militare* (1672, 3 vol. in-40).

CAPRA (Mariano-Antonio), poète italien, né en 1739 à Savignano, mort à Rome en 1793. Ses idées avancées, puisées à l'école des philosophes français, le firent accuser d'impieété par l'inquisition et jeter en prison; mais il parvint à s'échapper, gagna la Toscane et finit par revenir à Rome, où, se trouvant sans ressources, il mourut à l'hôpital du Saint-Esprit. On a de lui des *Satires*, un sonnet sur la mort de Voltaire, et des recueils intitulés : *Notte poetica* (1775); *Dei notti poetiche* (1777), etc.

CAPRAIRE s. f. (ka-prè-re — du lat. *capra*, chèvre). Bot. Genre de plantes, de la famille des personnées, comprenant une douzaine d'espèces, qui croissent pour la plupart en Amérique : *La CAPRAIRE multiloba donne, par l'infusion de ses feuilles, une boisson théiforme qui ne le cède en rien au thé de la Chine.* (Bouillet.)

— Encycl. Les *capraires* sont des arbrisseaux à feuilles alternes, opposées ou verticillées; les fleurs, solitaires à l'aisselle des feuilles, ont un calice à cinq divisions, ainsi que la corolle, qui est campanulée; quatre étamines didynames; le fruit est une capsule oblongue, à deux loges polyspermes. Ce genre, de la famille des personnées, tribu des gratiolées, comprend une douzaine d'espèces, qui croissent dans les régions chaudes des deux continents. Les *capraires* multifides et biflores, qui habitent l'Amérique du Nord, se font remarquer par leur port élégant et leur odeur agréable. Leurs feuilles, que l'on prend en infusion comme le thé, leur ont valu le nom de *thé du Mexique*.

CAPRAIS (saint), martyr, né à Agen, décapité dans cette ville l'an 287. Vers le milieu du vi^e siècle, Dulcide, évêque d'Agen, fit construire une église sous l'invocation de ce saint, dont la vie a été écrite par Bernard Labenzia. L'Eglise célèbre sa fête le 20 octobre. — Un autre saint CAPRAIS ou CAPRAISE, après avoir distribué ses biens aux pauvres, alla vivre dans une solitude des Vosges; puis, s'étant associé à un jeune seigneur, Honorat, qui plus tard fut évêque d'Arles, fonda un monastère dans l'île de Lérins. Il mourut en 430.

CAPRAJA, la *Capraria* ou *Ogilion* des anciens, île du royaume d'Italie, dans le golfe et à 200 kilom. S. de Gênes, à 40 kilom. N.-E. de la Corse, par 43° 3' lat. N. et 7° 28' long. E. Elle a 20 kilom. de tour, 2,400 hectares de superficie et une population de 2,500 hab. Elle forme un mandement ou canton dont le chef-lieu est le bourg de Capraja, avec un petit port défendu par un fort. Le sol, volcanique, montagneux et d'un accès difficile, produit des vins estimés et nourrit un grand nombre de chèvres sauvages.

CAPRALIS (François). V. **CABRAL**.

CAPRAMIDE s. f. (ka-pa-mi-de — du lat. *capra*, chèvre). Chim. Corps particulier produit par l'action de l'ammoniaque sur une solution alcoolique de caprate d'éthyle.

— Encycl. Ce corps a pour formule $C_{10}H_{21}AZO = AzC_{10}H_{19}OH_2$ (Anc. not. $C_{20}H_{21}AZO_2 = AzC_{20}H_{19}O_2H_2$). C'est la mède primaire de l'acide caprique produit par l'action de l'ammoniaque concentrée sur une solution alcoolique de caprate d'éthyle. Lorsqu'on la purifie par la cristallisation dans l'alcool, la *capramide* forme des écailles brillantes qui, lorsqu'elles sont sèches, ont un éclat soyeux; elles sont insolubles dans l'eau

et dans l'ammoniaque aqueuse, mais elles se dissolvent aisément dans l'alcool.

CAPRANICA (Dominique), cardinal italien, né à Capranica, près de Palestrine, en 1400, mort en 1458. Le pape Martin V le fit son camérier, puis son secrétaire, et le créa cardinal; mais ce pontife mourut sans lui avoir remis les insignes de cette dignité. Eugène IV, successeur de Martin, refusa de reconnaître Capranica comme cardinal, et l'obligea de s'adresser au concile de Bâle, qui déclara que ce titre lui avait été légitimement conféré. Le nouveau pape lui rendit ensuite plus de justice et lui confia même d'importantes missions. On doit au cardinal Capranica les ouvrages suivants : *Italica constituenda, ad Alfonsum regem; De ratione pontificatus maximi administrandi; De actione belli contra Turcos gerendi; De contemptu mundi* (1477, in-40).

CAPRARÀ (Æneas-Sylvius, comte de), général au service de l'empire, né à Bologne en 1631, mort en 1701. Il était neveu du célèbre Piccolomini et parent de Montecuculli. Il fit quarante-quatre campagnes au service de l'empereur. On l'accusa de jalousie envers le prince Eugène. — Son frère, Albert, comte de CAPRARÀ, né à Bologne en 1630, entra également au service de l'Autriche, combattit en Hongrie et fut employé dans la diplomatie. Il a publié divers ouvrages et des traductions.

CAPRARÀ (Jean-Baptiste), prélat et homme d'Etat italien, né à Bologne en 1733, d'une ancienne et illustre famille, mort à Paris en 1810. Il fut successivement vice-légat à Ravenne (1758), nonce à Cologne et à Vienne, enfin cardinal en 1792, puis légat à latere en France. C'est en cette qualité qu'il signa le concordat avec le gouvernement consulaire. Nommé archevêque de Milan, il sacra, en 1805, Napoléon comme roi d'Italie. Il fut inhumé dans l'église de Sainte-Geneviève, à Paris, en vertu d'un décret impérial.

CAPRARIA, nom ancien des îles CABRERA et CAPRAJA.

CAPRAROLA, bourg des Etats de l'Eglise, délégation et à 12 kilom. S.-E. de Viterbe. Beau château construit au xvi^e siècle par Vignole, pour le cardinal Farnèse, neveu de Paul III. Ce magnifique palais, qui a l'apparence d'une forteresse, a la forme d'un pentagone flanqué de cinq bastions; il est situé sur le mont Cimino, petite colline dont la proximité donne à cette construction élégante un aspect imposant.

CAPRATE s. m. (ka-pa-te — du lat. *capra*, chèvre). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide caprique avec une base.

CAPRE s. m. (ka-pre — holland. *kaper*, même sens). Anc. mar. Sorte de vaisseau corsaire : *Equiper un CAPRE. Un CAPRE hollandais.* || Soldat de marine qui allait à la course sans solde, et pour jouir seulement de son droit sur les prises : *CAPRE à la part.*

CÂPRE s. f. (kâ-pre — du gr. *kapparis*, même sens). Comm. Bouton floral du caprier, que l'on confit dans le vinaigre, pour servir d'assaisonnement : *Je ne vivais ordinairement en Sicile que de CÂPRES.* (Fén.) || *Câpres capucines*, Câpres petites, mais estimées. On donne le même nom aux boutons de capucines préparés à la manière des câpres. || *Câpres molles*, Câpres les plus grosses et les moins estimées : *Les boutons les plus petits donnent les CÂPRES capucines; les plus gros donnent des CÂPRES MOLLES.* (V. de Bomare.)

— Encycl. V. **CÂPRIER**.

CÂPRÉ (François), jurisconsulte et historien savoisien, mort en 1705. Il fut président de la chambre des comptes du duché de Savoie. Il a laissé un *Traité historique de la chambre des comptes de Savoie, justifié par titres* (Lyon, 1668), et le *Catalogue des chevaliers de l'Annonciade de Savoie*, suivi d'un *Traité du Saint-Suaire de Turin* (1654, in-fol.).

CÂPRÉE s. f. (ka-pré — du lat. *capra*, chèvre). Mamm. Syn. de **CHEVREUIL**.

CÂPRÉE, île du royaume d'Italie, dans la mer de Toscane, à l'entrée du golfe de Naples, à 30 kilom. S. de cette ville et à 50 kilom. O. du cap Campanella; par 42° 31' lat. N. et 11° 54' de long. E. Sa superficie est à peine d'un myriamètre carré, son périmètre de 15 kilom. et sa population de 4,000 hab. répartis en deux villages, Capri et Anacapri. Perché au sommet du mont Solaro, et à dix-huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer, Capri est défendu par une enceinte de murailles. Il est le siège d'un évêché. Ce village offre de ravissants points de vue, mais n'est plus peuplé que de marchands, de pêcheurs et de marins. Quant à Anacapri, où l'on arrive par un escalier de 552 marches taillées dans le roc vif, et que défend un château dont la construction remonte à l'époque de Frédéric I^{er}, des vigneron et des cultivateurs d'oliviers en sont les seuls hôtes; on y récolte de délicieux vins rouges et blancs, d'excellentes olives et des fruits très-recherchés. Les cailloux extrêmement délicats, qui arrivent dans cette île chaque année par centaines de milliers, au printemps et en automne, et qu'on y prend à l'aide de grands filets, constituent un des principaux revenus de l'évêque de Capri. Au Mont-Caloro, le point culminant de l'île, l'œil découvre l'un des plus beaux et des plus vastes horizons dont on puisse jouir en Italie. CÂPRÉE n'est pas moins remarquable par les souvenirs; qu'y a laissés Tibère que par sa fertilité, la douceur de son climat, sa situation exceptionnelle et l'horizon sans égal qu'on embrasse du haut de ses rochers. Cette île, entourée de rocs calcaires à pic et très-élevés, est admirablement défendue par la nature et n'est abordable aux navires qu'en un seul endroit appelé la *Marine*. Elle est formée par deux immenses blocs de rochers reliés entre eux par une colline couverte d'une végétation luxuriante et parsemée de maisons blanches. L'île étant entièrement en pente abrupte, il n'y a ni route ni chemin, mais seulement des degrés taillés dans la roche polie et luisante, qui serpentent au milieu d'une végétation tropicale. CÂPRÉE était jadis le séjour des chèvres sauvages, qui lui ont donné son nom; l'empereur Auguste l'acquies des Napolitains en échange d'Ischia. Séduit par la douceur et la beauté du climat, il se plut à y séjourner dans sa vieillesse, et y bâtit des villas. Mais c'est surtout à Tibère que cette île doit sa triste célébrité; continuant l'œuvre d'Auguste, cet empereur y éleva douze palais dédiés aux douze grands dieux. Ce fut dans ce séjour qu'il passa ses dernières années. Il faut lire dans Suétone à quels excès de débauche et de cruauté il s'y porta; son souvenir est le seul qui y soit resté, il n'a pas même été effacé par le passage des pirates barbaresques, et son nom, qui se retrouve partout, fait un triste contraste avec cette nature si merveilleusement belle. Son palais s'élevait au sommet ardu de la pointe nommée *lo Capo*, à l'extrémité de la pointe orientale de l'île, en face du cap Campanella. Par ordre du sénat, ce palais fut rasé après sa mort, et on n'en voit aujourd'hui que les substructions habitées par un ermite. De cet endroit, la vue est magnifique, et n'a de comparable au monde que la rade de Rio-Janeiro et les abords de Constantinople. Au delà de la mer, dont la plaine azurée forme le premier plan, apparaissent les îles d'Ischia et de Procida, blanches par l'éloignement, et découpant sur le ciel la silhouette de leurs lignes harmonieuses. Plus loin encore, c'est le cap Misène; puis le golfe de Naples, qui déroule sa courbe harmonieuse et vient se terminer au cap Campanella pour se relia à celui de Salerne et d'Amalfi. Au-dessus de toutes ces lignes suaves, le Vésuve se dessine avec son panache de fumée. Au sud et au couchant, on aperçoit la mer immense qui fuit vers la Sicile et l'Espagne. A quelques pas du palais, une petite plate-forme entourée d'un parapet de construction récente, appelée le saut de Tibère, s'avance au-dessus de la mer. Ce saut a près de 400 mètres d'élévation. La terrasse occupe la place d'où Tibère faisait précipiter ses victimes, mais seulement lorsqu'il était las de les tourmenter et d'inventer de nouveaux supplices. On sait sa réponse à un de ces malheureux qui implorait la mort comme une grâce : « Je ne vous aime pas assez pour cela. » Au bas du rocher étaient des marins chargés d'achever à coups de croc et d'aviron ceux qui avaient survécu à leur chute. Au sud de ce palais, à la *punta Tragara*, se dressent trois rochers en forme de hautes pyramides, et qui, vus de la mer, ont un aspect singulièrement pittoresque. Celui du milieu est percé d'une ouverture naturelle qu'on peut traverser en bateau. Les ruines de Capri sont, outre le palais, les *Camerele*, qui étaient au nombre de cent, et qui furent le théâtre des débauches et des cruautés de Tibère; la grotte d'*Atiranania*, que les gens du pays nomment *di Matrimonio*. Cette grotte, située à mi-côte de la falaise, était consacrée au culte de Mithra, comme l'ont prouvé plusieurs bas-reliefs transportés au musée de Naples. Mais la plus grande curiosité de Capri est incontestablement la célèbre *grotte d'azur* ou des *nymphes*. La découverte de cette grotte est un fait assez singulier pour qu'il mérite de trouver place ici. Pendant l'été de 1832, deux Anglais nageaient près des côtes de Capri, quand l'un d'eux, apercevant une excavation dans un des rochers qui bordent le rivage, eut la hardiesse d'y pénétrer. Quelles furent sa surprise et son admiration en voyant un lac tranquille, d'environ 400 m. de circonférence, au milieu duquel tout est bleu! Les rochers, l'eau, le sable, se nuancent de cette couleur, qui, loin de blesser la vue, arrive douce et tiède à l'œil émerveillé. L'eau de ce lac a environ 5 m. de profondeur; mais elle est si pure, si limpide, qu'il semble qu'il n'y ait qu'à tendre la main pour y ramasser les coquillages qu'on aperçoit au fond. La voûte est très-élevée; elle est formée par un rocher tout hérissé de stalactites. L'entrée présente quelques difficultés; ce n'est qu'en se couchant à plat ventre au fond d'un petit bateau très-plat, qu'on peut se laisser entraîner par les vagues dans l'intérieur de la grotte d'azur. La nouveauté, la magnificence du phénomène que présente cette grotte ont frappé d'admiration tous les visiteurs, et les physiciens se sont empressés de l'expliquer. L'eau s'élève dans le vestibule de la grotte presque jusqu'à la voûte, de sorte que la lumière pénètre dans l'intérieur par ce vestibule en traversant l'eau qui le remplit. Or la lumière blanche est, comme on le sait, composée de la réunion de sept rayons principaux, diversément colorés; elle se décompose et change de direction en pénétrant dans un milieu plus dense que l'air, et l'angle que font les divers rayons, produits de la décomposition, avec la direction primitive de la lumière n'est pas le même. Les rayons bleus étant, avec les rayons voisins, violet et indigo, les plus réfringibles,

arrivent donc seuls dans l'eau de la grotte, qui, par réflexion des parois, est éclairée tout entière de leur teinte.

Pour donner une idée plus complète du beau spectacle qu'offre à ses visiteurs la grotte d'azur, nous croyons devoir citer ici la description qu'en a faite Maxime Ducamp. « Une demi-heure après être parti, dit-il, j'arrivais à la célèbre grotte d'azur, qui s'ouvre au nord dans la paroi d'un rocher haut de douze cents pieds. L'entrée de la grotte est si basse et si étroite que l'on est forcé de désarmer les avions et de se courber au fond de la barque pour ne point se heurter en passant. Dès qu'on a franchi le trou resserré qui sert de porte, on se trouve en pleine féerie. L'eau profonde, claire à laisser voir tous les détails de son lit, teinte d'une nuance de bleu de ciel adorable, projette ses reflets sur la voûte de calcaire blanc et lui donne une couleur azurée qui tremble à chaque frisson de la surface humide. Tout est bleu, la mer, la barque, les rochers; c'est un palais de turquoises bâti au-dessus d'un lac de saphir. Le matelot qui me conduisait se déshabilla et se jeta à l'eau; son corps m'apparut blanc comme de l'argent mat, avec des ombres de velours bleuissant aux creux que dessinait le jeu de ses muscles. Ses épaules, son cou, sa tête, étaient au contraire d'un noir cuiré; on eût dit une statue d'albâtre surmontée d'une tête de bronze florentin. Les gouttelettes qu'il faisait jaillir en nageant, les globules qui se formaient près de lui, étaient comme des perles éclairées par une lumière bleuâtre. Le ciel se couvrit; la couleur alors fut moins intense, et se revêtit, dans les fonds surtout, d'un glacié de teinte neutre. Le nuage qui voilait le soleil s'éleva, et dans toute la grotte un feu d'artifice azuré éclata, jetant sur les pierres humides les étincelles d'un bleu lumineux. Je ne pouvais me lasser d'admirer cette splendeur, et de regarder l'homme blanc à tête noire qui se baignait dans ces flots célestes. »

En faisant le tour de l'île, sur sa face méridionale, on trouve une autre grotte où les phénomènes sont absolument semblables, seulement c'est de la couleur verte et non de la couleur bleue que les objets sont revêtus; aussi la nomme-t-on la *grotte Verte*.

L'île de Caprée rappelle aussi le souvenir du trop fameux sir Hudson Lowe, qui en fut le gouverneur pendant quelques années. On sait que Sidney Smith s'en était emparé par surprise en 1803. Le général Lumarque la reprit en 1808 par un coup de main très-audacieux, et on chassa les Anglais. Il y a quelques années, on voyait encore une Capriote qui avait été la maîtresse d'Hudson Lowe, et l'avait accompagné dans tous ses voyages; elle vivait d'une rente viagère que celui-ci lui avait laissée. Les femmes de Caprée sont grandes, fortes, bien faites, et se vantent de descendre des concubines de Tibère. Cette aberration du sens moral peut bien se pardonner à une population pauvre et ignorante, surtout quand on se souvient qu'on a vu tant de familles illustres se faire gloire de leur bâtardise et revendiquer hautement le déshonneur d'avoir du sang royal dans leurs veines.

Le souvenir de la vie de volupté que Tibère menait à Caprée fait que ce mot est souvent employé comme nom commun, pour désigner un lieu de délices et de plaisirs, mais surtout de plaisirs sensuels.

« En cet endroit, le lac est bien large; tout au milieu s'élève à fleur d'eau une île verdoyante, couverte de longs peupliers frémissants, dans laquelle on voit encore les débris d'un temple de marbre, autrefois dédié aux nymphes; il est charmant et caché, que le prince appelait en riant sa petite Caprée. »

J. JANIN, *Un Cœur pour deux amours*.

On y voit les œuvres mauvaises
Écrites en fauves sillons.
Et les brûlures des fournaises
Où bouillent les corruptions,
Les débauches dans les Caprices
Des tripots et des lupanars,
De vin et de sang diaprées,
Comme l'enqui des vieux Césars.

TH. GAUTIER, *Émaux et Camées*.

CAPRELLÉ s. f. (ka-prè-le — dimin. du lat. *capra*, chèvre). Crust. Syn. de CHEVROLLE.

CAPRELLIEN, IENNE adj. (ka-prè-li-ain, i-è-ne — rad. *caprette*). Crust. Qui ressemble ou qui se rapporte à la chevrolle, nommée aussi caprelle.

— s. m. pl. Famille de crustacés lémodipodes, ayant pour type le genre chevrolle.

CAPRÉOLAIRE adj. (ka-pré-o-là-re — du lat. *capreola*, dimin. de *caprea*, vrille de vigne). Anat. Se dit des veines et des artères spermatiques, qui sont des vaisseaux très-flexueux.

CAPRÉOLE s. f. (ka-pré-o-le — du lat. *capreola*, dimin. de *caprea*, vrille de vigne). Anat. Nom peu usité de l'HÉLIX.

CAPRÉOLE ou **CAPRIOLUS** (Jean), théologien et dominicain français, mort à Rodez en 1444. Il fut un des plus ardents partisans des doctrines de saint Thomas, et il les défendait si habilement qu'on le surnomma le *Prince des thomistes*. On a de lui des *Commentaires sur le Maître des sentences*, et une *Défense de la doctrine de saint Thomas* (1483, in-fol.).

CAPRÉOLÉ, ÉE adj. (ka-pré-o-lé — dimin.

du lat. *caprea*, vrille de vigne). Bot. Contourné en tire-bouchon, comme les vrilles d'une vigne.

CAPREOLUS, évêque de Carthage au ve siècle. Il chargea le diacre Vésulus de porter au concile d'Éphèse une lettre qu'on lit dans les Actes de ce concile. Il écrivit aussi à l'empereur Théodose une lettre sur la mort de saint Augustin, lettre dont il nous reste un fragment. Enfin le P. Sirmond a publié une autre éptre de Capreolus contre la doctrine de Nestorius.

CAPREOLUS ou **CAPRIOLO** (Elie), juriconsulte et historien italien, né à Brescia en 1519. Il publia les ouvrages suivants : *Chronica de rebus Brizianorum ad senatum populunquc Brizianum opus*; *De confirmatione christianae fidei* (1499); *Defensio statuti Briziansium*; *De ambitione et sumptibus funerum minuentis*.

CAPRERA, île du royaume d'Italie, dans la Méditerranée, près de la côte N.-E. de l'île de Sardaigne, dont elle est séparée par un petit détroit. Superficie, 2,740 hectares. Beaux pâturages; céréales. Cette île a acquis, dans ces dernières années, une certaine célébrité comme résidence de Garibaldi, l'héroïque libérateur de l'Italie.

CAPRESE, village du royaume d'Italie, préfecture et à 28 kilom. N.-E. d'Arezzo; 200 hab. Patrie de Michel-Ange.

CAPRI, village principal de l'île de Caprée. V. CAPREE.

CAPRIATA (Pierre-Jean), juriconsulte et historien italien, né à Gènes, mort en 1660. Il cherchait à terminer par des arbitrages les procès sur lesquels on venait le consulter, et il apporta la même impartialité dans l'histoire qu'il publia sous le titre de : *Istoria sopra i movimenti d'arme successi in Italia dell' anno 1613 fino al 1646* (Gènes, 1644-1648, in-8°).

CAPRICANT, ANTE, adj. (ka-pri-can, ante — du lat. *capra*, chèvre). Pathol. Se dit d'un poulx dur, inégal, sautillant, d'un poulx qui interrompt d'abord la diastole, et l'achève ensuite brusquement : *Un poulx capricant*. Il est durissime, pour ne pas dire dur.... repoussant..., et même un peu capricant. (Mol.)

— On dit aussi CAPRISANT ou CAPRIZANT.

— Par anal. Sautillant : *Au soubresaut près du bateau à vapeur, dont l'allure capricante et saccadée m'a incommodé maintes fois*. (Ch. Nod.)

Capricciosa pentita (LA) [la Capricieuse repentante], opéra en deux actes, musique de Fioravanti, représenté sur le théâtre de l'Impératrice en 1805, et précédemment à Turin en 1797. Fioravanti, maître de chapelle de Saint-Pierre, et auteur d'un grand nombre de messes, a réussi principalement dans la musique bouffe. Le succès qu'obtint la *Capricciosa pentita* décida l'administration du Théâtre-Italien à faire représenter la *Cantatrice Villane*, dont le trio est encore connu des chanteurs.

CAPRICE s. m. (ka-pri-ce — du lat. *capra*, chèvre, à cause de l'allure capricieuse de cet animal). Changement fréquent et bizarre; irrégularité sans raison : *Les CAPRICES du goût, de la mode, du sort, de la fortune, de l'amour*. Le CAPRICE de notre humeur est encore plus bizarre que celui de la fortune. (La Rochef.) On ne rend point raison des CAPRICES du cœur. (Mme de Fontaines.) La réputation tient souvent au CAPRICE des événements. (La Rochef.) Il faut suivre la fortune dans ses CAPRICES, et la corriger quand on peut. (L.-N. Bonaparte.)

L'homme a, comme la mer, ses flots et ses caprices.

BOILEAU.

Dans la main du caprice, auquel il s'abandonne, L'homme est un vrai totou qui tourne incessamment.

(Métèque de France.)

Rien n'égale en fureur, en monstrueux caprices, Une fausse vertu qui s'abandonne aux vices.

BOILEAU.

Aux caprices du sort les peuples sont en butte; Bien souvent leur triomphe est voisin de leur chute.

ARNAULT.

Il serait impossible De compter des humains les caprices divers.

Mme DESHOUILLÈRES.

Que de caprices la coquette M'a fait essayer en six mois ! BÉRANGER.

Un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris, Qui mollement résiste, et, par un doux caprice, Quelquefois le refuse, afin qu'on le ravisse.

BOILEAU.

Voici, à propos du mot CAPRICE, une pièce charmante, d'un auteur resté inconnu :

L'amour n'est point une folie,
Mais il faut n'aimer qu'en courant;
Plaire à chacun, changer souvent :
Tout est caprice dans la vie.
Semble-t-on négliger Sylvie,
D'un pas léger elle vous suit;
La suit-on, d'abord elle fuit :
Tout est caprice dans la vie.
Des cœurs autrefois l'harmonie
Formait d'hymen le nœud charmant;
Ce n'est aujourd'hui que l'argent :
Tout est caprice dans la vie.
Quel charme, quelle sympathie
Que deux cœurs qu'un nœud assortit !
L'hymen bientôt les déçoit :
Tout est caprice dans la vie.

Chez nous une femme jolie,
Donne six mois à son mari.
Il part, survient un favori :
Tout est caprice dans la vie.
L'hymen est une loterie.
Pour un bon billet cent mauvais.
Qu'y faire ? On en est pour les frais :
Tout est caprice dans la vie.
Suivant le besoin ou l'envie,
On fait des contrats à tous prix :
L'un prend l'argent, et l'autre est pris :
Tout est caprice dans la vie.
Puisque l'Amour me congédie,
Je veux chercher dans le bon vin
Un prompt remède à mon chagrin :
Tout est caprice dans la vie.

Il Volonté soudaine, changeante, bizarre, sans raison : *Les révolutions qui arrivent dans les grands Etats ne sont pas un effet du hasard ni du CAPRICE des peuples*. (Sully.) Dans la monarchie, les lois, le négoce, l'industrie et toutes les autres parties de l'Etat sont assujettis au CAPRICE d'un seul homme, qui a des successeurs qui ne se ressemblent jamais. (Frédéric II.) La science des mœurs ne peut sans danger être soumise aux CAPRICES des prêtres. (Dumarsais.) Le despote agit arbitrairement et selon son CAPRICE. (H. Heine.) J'appartiens toujours au dernier CAPRICE qui traverse mon cerveau malade. (G. Sand.) La nature humaine, étudiée de plus près, n'a pas de CAPRICES, et obéit à des lois. (Prévost-Paradol.) Une passion sans aventures et une maîtresse sans CAPRICES. (A. Houssaye.) Caractère capricieux, mobile, sans raison : *La fortune est si changeante qu'on ne doit rien attendre de son CAPRICE*. (Mme de Sév.) Le CAPRICE est, dans les femmes, tout proche de la beauté, pour en être le contre-poison. (L. Bruy.) Le CAPRICE est naturellement dans le caractère de la plupart des femmes. (Azais.)

Le caprice est toujours si près de la beauté !
DESMANES.

... Le caprice seul fait naître la tendresse ;
Mais le charme imposteur bientôt s'évanouit,
Et le même caprice à son tour le détruit.

ROMANÉSI.

— Par ext. Passion soudaine et passagère : *Les femmes ont en général plus de CAPRICES que de penchants, et plus de goûts que de passions*. (Sanial-Dubay.) Il eût pardonné à Césarine un CAPRICE pour un crocheteur, s'il avait été seul à le savoir. (F. Soulié.) Objet d'une passion de ce genre : *Mon dernier CAPRICE m'a cassé trois dents*. (Gavarni.)

— Poétiq. Irrégularité, bizarrerie, variations soudaines dans la forme ou le mouvement : *Les CAPRICES du cours d'un ruisseau, des vagues, de la lumière, des vents*. Tous les CAPRICES du mouvement de la lune viennent de deux forces perturbatrices. (Biot.)

Quoi ! la nécessité des vertus et des vices
D'un astre impérieux doit suivre les caprices !

CORNEILLE.

Ah ! quelle mère a pu livrer son fils.
Au caprice des flots mobiles ! V. Hugo.

— Particulièrement. Fantaisie, saillie soudaine d'esprit, d'imagination, de combinaisons : *Il écrit, il compose, il dessine de caprices*. On croirait que la pierre docile s'est pliée sous le doigt de l'architecte ; elle paraît, si on peut le dire, pétrie selon les CAPRICES de son imagination. (A. de Vigny.)

La ballade, asservie à ses vieilles maximes,
Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.

BOILEAU.

— B.-arts. Morceau de fantaisie, dessin bizarre ou original qui s'écarte des règles et des conventions ordinaires : *Les nuages représentent leurs formes légères et gracieuses, et dessinent sur l'azur de charmant CAPRICES*. (Ste-Beuve.)

— Antiq. Pierre gravée dont les figures sont groupées d'une manière bizarre.

— Pyrotech. Pièce d'artifice consistant en un tuyau de bois monté sur un axe vertical, et présentant à chacune de ses extrémités un renflement dans lequel on incruste des rais munis de jets verticaux et horizontaux inclinés en sens divers. Quand on met le feu à la mèche, les jets impriment au système un mouvement de rotation dans un plan horizontal.

— Min. Veine de houille qui ne suit pas la direction des autres.

— Epithètes. Aveugle, bizarre, étrange, singulier, original, incompréhensible, inexplicable, ridicule, tendre, léger, volage, inconstant, vain, frivole, joli, doux, charmant, délicieux, adorable, vrai, sombre, heureux, malheureux, détestable.

— Encycl. Le caprice est l'absence de désir, ou parfois le manque d'énergie pour jouir de ce qu'on a désiré : c'est une véritable infirmité de l'âme qui vient de sa mollesse et de sa défaillance. Aussi le caprice existe-t-il par excellence chez l'enfant, cet être déjà sollicité par des sensations de tout genre et chez qui l'intelligence et la volonté sommeillent encore, chez le vieillard qui n'a plus assez de force pour vouloir, plus assez d'énergie pour atteindre l'objet de ses désirs, et enfin chez la femme qu'une éducation défectueuse, une sensibilité nerveuse trop développée ou même une faiblesse de constitution rendent le jouet des fantaisies les plus diverses, des volées les moins raisonnables. Mais dans tous il est un

défaut, une infirmité morale qu'il faut combattre, loin de lui prêter des attraits, comme l'ont trop souvent fait les poètes. Sous ce rapport, nul être ne ressemble à l'enfant autant que la femme; mais, quoi qu'en dise ses flatteurs, ce qui chez l'enfant est une nécessité excusable de son âge, est impardonnable chez la femme, qui doit être douée de sagesse et de raison et ne doit pas mettre moins de soin à corriger ses défaillances morales que ses imperfections physiques. Toutes les femmes pourtant ne sont pas capricieuses, et il y en a heureusement moins qu'on ne le prétend généralement. C'est à tort qu'on donne souvent ce titre à la coquette; la coquette est bien loin de la capricieuse, elle sait ce qu'elle veut, elle a un but fixe : soumettre à ses charmes le plus grand nombre d'adorateurs possible, tandis que la femme capricieuse serait bien embarrassée de dire ce qu'elle désire, et on ne le serait pas moins pour trouver quelque chose qui lui cause du plaisir. Ce n'est pas à la femme légère non plus que ce nom peut se donner; quel que soit le nombre de ses faiblesses, une raison ou plutôt un sentiment la guide toujours, car nous ne parlons ici que des femmes dont l'Évangile a dit : « Il leur sera beaucoup pardonné parce qu'elles auront beaucoup aimé. » Certes nous n'irons pas jusqu'à dire avec Mme de Sévigné : « Tout le devoir ne vaut pas une faute commise par tendresse, » mais nous croyons que la femme même tombée est encore une femme, et qu'elle sait souvent par son dévouement se faire pardonner sa faute. La femme capricieuse, au contraire, n'existe pas; mille fois plus dangereuse que les Agnès, elle pourra tomber sans en avoir conscience, et ne sera même pas responsable du bien qu'elle aura fait sans s'en douter. C'est de ce genre de femmes, dont Walpole avait vu plusieurs modèles dans les salons du siècle dernier, que le spirituel Anglais disait : « C'est très-gentil, mais qu'est-ce qu'on fait de cela à la maison ? » Enfin l'homme lui-même, cet être qui ne vaut quelque chose, qui ne mérite son nom que par sa force morale, par son courage à triompher de lui-même comme des autres, l'homme est sujet au caprice. Des richesses illimitées, un pouvoir sans bornes développent chez lui cet état maladif de l'âme. Arrivé au point où tout se plie à ses fantaisies, où il ne voit rien qui ne se prête à ses volontés, où, selon l'expression du poète,

Monté sur le faite, il aspire à descendre,

il manque tout à coup d'équilibre, il n'éprouve plus aucun de ces désirs, aucune de ces ambitions qui font battre le cœur, et qui sont un des ressorts secrets que l'auteur de notre être a mis en nous comme la source de la vie, le mobile de nos actions; alors, si un immense ennui, un dégoût profond ne s'emparent pas de lui, il s'abandonne en proie à ces caprices insensés qui ont marqué la vie de quelques empereurs romains et de la plupart des despotes orientaux. C'est dans un semblable accès de caprice qu'Alexandre se laisse appeler dieu et tue ses amis qui osent railler sa divinité; c'est un caprice de ce genre qui pousse Caligula à faire son cheval consul, Xerxès à faire fouetter la mer et à écrire une lettre insensée au mont Athos, l'empereur Paul de Russie à forcer tous ses sujets qui le rencontrent à descendre de cheval ou de voiture et à s'agenouiller sur son passage. Déplorable aberration d'un être intelligent, qui abdique sa raison et descend au-dessous de l'animal, dont les actes en apparence les plus contradictoires obéissent toujours à un instinct d'une inflexible logique.

Caprice (UN), comédie en un acte, par Alfred de Musset, représentée sur le Théâtre-Français le 24 novembre 1847. Cette comédie pourrait, à plus juste titre, s'appeler un *proverbe*, car son but est de prouver qu'un *jeune euré fait les meilleurs sermons*; et voici comment : M. de Chavigny a une femme jeune et belle qu'il délaisse outrageusement, après un an de mariage, pour continuer certaines relations avec une dame du grand monde. M. de Chavigny demeure au second étage, Mathilde habite le premier, et les deux époux ne se voient que de loin en loin, pour *sauver les apparences*. Cependant Mathilde aime son mari et souffre de son abandon; elle ne sait qu'inventer pour le ramener à elle, et en ce moment elle est tout occupée à finir une petite bourse bien mignonne et bien coquette qu'elle a brodée tout exprès de ses jolis doigts roses pour l'offrir à M. de Chavigny. Justement il se fait annoncer chez Mathilde et entre lui demander si elle l'accompagnera au bal de l'ambassade. Le moment est venu; Mathilde a sa bourse à la main; elle la tourne et la retourne, cherchant l'occasion de la faire voir et n'osant pas l'offrir. Enfin, elle prend un détour : « Aimeriez-vous une bourse rouge avec un flet noir ? demande-t-elle à son mari. — Non, je n'aime pas le rouge. Et puis, j'ai justement là une bourse toute neuve d'hier : c'est un cadeau. Tenez, qu'en pensez-vous ? » Et M. de Chavigny montre à Mathilde une petite bourse bleue. Pauvre Mathilde ! Elle cache bien vite son ouvrage et se mettrait à pleurer sans l'arrivée d'une de ses amies, Mme de Léry, qui, elle aussi, est interrogée par le mari sur le bon goût de la bourse bleue. « Ah ! je la reconnais, s'écrie Mme de Léry; elle vient de Mme de Blainville; je l'ai vue traîner pendant des siècles; on a mis sept ans à la faire, et vous jugez si pendant ce temps-là elle a

changé de destination ! M. de Chavigny, médiocrement satisfait et de l'indiscrétion et de la confiance de Mme de Léry, se mord les lèvres jusqu'au violet et salue néanmoins le plus gracieusement du monde la jeune femme, qui s'esquive pour aller attraper sa treizième gâchette de l'hiver au bal de l'ambassade. Mathilde, restée avec son mari, essaye de le gronder bien doucement et de lui faire accepter... quelque chose d'elle en échange de la bourse bleue. Mais M. de Chavigny la raille de son enfantillage et part pour le bal, où sa femme refuse de le suivre. Un instant après revient Mme de Léry, à laquelle Mathilde confie ses chagrins. « C'est bien, dit l'indisciplinée petite femme, laissez-moi faire; je me charge de tout arranger. Et d'abord, allez à ce bal tout de suite, et ne revenez que dans une heure. » Mathilde obéit sans comprendre, et à peine est-elle sortie que M. de Chavigny arrive de l'ambassade, où il s'est ennuyé à périr. Il est reçu par Mme de Léry, qui lui apprend la résolution subite de Mathilde d'aller au bal, et c'est là que se place une des plus jolies scènes qu'ait jamais écrites A. de Musset, et que malheureusement on ne peut raconter. A force d'agaceries, de propos mutins et de coquetteries, Mme de Léry amène à ses pieds M. de Chavigny, et obtient de lui ce qu'il refusait tout à l'heure à sa femme, sa bourse bleue en échange de la rouge. Et tout cela, pourquoi ? Parce qu'il est minuit, qu'il se trouve en tête à tête avec une jeune et jolie femme, et qu'en l'habit d'un homme il voit un caprice à satisfaire. Mais Mme de Léry change de rôle, et, reprochant à M. de Chavigny son ingratitude envers sa femme : « S'il vous faut absolument un caprice, lui dit-elle, tenez, voilà Mathilde qui rentre. Celui-là vous en fera, j'espère, oublier un autre que personne au monde, pas même elle, ne saura jamais. » Mathilde rentre alors, et M. de Chavigny, l'attirant dans ses bras : « Pardon, madame de Léry, dit-il, Mathilde saura tout, et je n'oublierai jamais, pour ma part, qu'un jeune curé fait les meilleurs sermons. »

Comment donner une idée de l'esprit franc, net et piquant qui coule à pleins bords dans cette œuvre toute de fantaisie, et de ce que la fantaisie a de plus idéal et de plus frais ? D'intrigue, il n'y en a point, car le poète ne saurait aller droit vers un but; il lui faut pouvoir, s'il en a le désir, s'arrêter en chemin pour cueillir une fleur, se réchauffer à un rayon de soleil, ou écouter chanter les cigales. Mais comme il sait nous entraîner à sa suite, à l'aide de tous ces charmants détails qu'il se plaît à broder en route, et comme il sait nous émeuvir à propos, nous égarer par instant, et tenir constamment en suspens notre intérêt ou notre admiration, notre esprit ou notre cœur ! Depuis 1847, il n'est pas d'année où l'on ne reprenne le *Caprice* au Théâtre-Français, et on le reprendra longtemps encore, car il est permis d'espérer que plus le goût des lettres se répandra, plus il y aura d'esprits pour l'admirer et de mains pour l'applaudir.

Caprice d'un amant (LE) est un des premiers essais dramatiques de Goethe. C'est une idylle gracieuse délayée en neuf scènes. Le berger Eridon tourmente la bergère Amine par sa jalousie. Tandis qu'il est irrité de ce que sa bien-aimée est allée sans lui à la danse, la bergère Eglé, par sa coquetterie, sait lui arracher un baiser, et tout aussitôt Eglé lui fait un reproche de compter à mal à Amine ce que lui-même fait si volontiers. Eridon reconnaît ses torts et épouse sa bergère.

Caprice de grande dame (UN), roman de mœurs publié en 1850 par le marquis de Foudras. L'auteur nous prévient que son récit n'est pas historique, mais qu'il a une haute portée comme étude de mœurs. Il a voulu dépeindre les usages d'une partie de la société. Si les caractères n'excitent point notre sympathie, nous devons, à ce qu'il dit, nous en prendre à nous-mêmes, car ces tableaux, c'est en nous regardant qu'il les a esquissés. Le livre se divise en trois séries : Madeleine pécheresse, Madeleine repentante et Madeleine relevée. Il renferme cet enseignement moral : lorsqu'une femme oublie ses devoirs, elle en est punie par la désillusion sur le compte de son amour et par le souvenir de sa faute, qui s'attache à elle et semble la marquer au front d'un signe de réprobation et de honte.

Mme de Montgazon, femme du plus grand monde, a été séduite par un certain Raymond de Laverdy, débauché cynique, sans cœur et sans éducation. Entraînée par cet attrait mystérieux que donnent aux viveurs de la haute société leur réputation et leur nom sans cesse répété, elle est devenue l'esclave de ce tyran, dont la grossièreté la révolte intérieurement et froisse son cœur dans toutes ses délicatesses. Pour obéir à un caprice de Raymond, elle soupe avec Arsène Guiscard, la courtisane à la mode, une des anciennes maîtresses de Laverdy. C'est cette imprudence qui doit peser sur toute la vie de la grande dame, c'est la source de toutes les humiliations que sa liaison avec un homme indigne d'elle doit faire fondre sur sa tête. Un de ces journalistes tarés, qui ne vivent que de scandales et de bassesses, instruit par Arsène, dont il est l'amant, dénonce les incidents du souper dans l'espoir de faire chanter les héros de l'aventure, intéressés à étouffer le bruit. Le châtimement de Mme de Montgazon commence, et à Madeleine pécheresse va succéder Madeleine repentante. Son amant rit de ses an-

goisses; son père, vieux libertin égoïste, la respecte à peine; le monde lui tourne le dos, et son mari, débauché qui la ruine en dévorant sa dot et la fortune de sa fille, dans des soupers fabuleux avec des Phrynés de bas étage, l'insulte et lui jette de la boue au visage, plus légèrement qu'il ne ferait à une de ces misérables créatures au milieu desquelles il passe ses nuits.

Le repentir purifie : Madeleine va se relever. Au retour d'un voyage en Italie, après avoir subi la dernière et la plus cruelle des humiliations, les caresses de son mari, qui lui avoue insolentement qu'il a cédé à un entraînement des sens, parce qu'elle était belle ce soir-là et qu'il avait copieusement diné, déshonorée, avilie, ruinée, elle commence avec sa fille, dont son mari met en doute la légitimité, une vie de sacrifices et de dévouement. Le hasard la remet en présence d'Arsène Guiscard, qui, quelques jours après, meurt dans ses bras comme une sainte. C'est à son inépuisable charité qu'est dû le repentir de la courtisane; elle se sent relevée dans sa propre estime après avoir opéré ce prodige. La réhabilitation complète ne tardera pas à récompenser ses efforts. Son mari, corrigé par l'adversité, lui ouvre les bras, et, ramené par l'amour de cette femme, plus grande après sa faute que si elle n'eût jamais péché, il devient un homme utile, un citoyen qui meurt victime de son dévouement pendant le choléra. Quant à Laverdy, lâche jusqu'à refuser un duel, il ne peut descendre plus bas.

Ce drame, émouvant par le récit et le développement des tortures endurées par Mme de Montgazon après sa faute, intéressant par le spectacle de l'hypocrisie du monde qui adore la débauche, pourvu qu'elle ne s'affiche pas et qu'elle respecte les convenances, tout en violant les lois les plus sacrées de la morale, ce drame tient le lecteur captivé jusqu'au dénouement. En dehors des sujets ordinaires du marquis de Foudras, il offre une étude approfondie d'une partie de la société, de ses mœurs et de ses turpitudes, et fait sortir une haute moralité de ce triste tableau. Les situations sont naturellement amenées et bien développées; le style est assez net; malheureusement, il est loin d'être pur et châtié; il tombe parfois dans la trivialité, et l'on sent que l'auteur, après avoir bien médité son sujet, ne s'est pas donné la peine de l'écrire. Entre l'emphase et la trivialité, il est une mesure. M. le marquis de Foudras n'a pas l'air de s'en douter. C'est un tort qui, pour lui être commun avec beaucoup d'autres écrivains, n'en est pas moins très-grave. Le reproche que nous adressons à la forme peut également s'appliquer au fond; car si le sujet est naturel, certaines scènes sont trop chargées et peintes avec des couleurs tout à fait ciarides.

Caprices de Marianne (LES), comédie d'Alfred de Musset, représentée en 1851. Le sujet en est très-simple : Marianne, jeune et jolie femme mariée à Cœlio, vieux et laid, est adorée par Cœlio. Cet amant timide envoie Octave, un ami débauché et coureur d'aventures, sonder le terrain et plaider sa cause. Marianne méconnaît l'amour sincère de Cœlio, qui est tué à la place d'Octave dans un rendez-vous qu'elle a donné à ce dernier. Le débauché est au fond un homme de cœur, et il répond à la déclaration de cette coquette sans entrailles : « Je ne vous aime pas, c'est Cœlio qui vous aimait ! » La punition de Marianne est dans le dédain d'Octave et dans le remords d'avoir causé le trépas de Cœlio.

Cette pièce avait paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1838. Elle avait été goûtée à la lecture, mais au théâtre plusieurs jours furent nécessaires pour assurer son succès. La faute en est-elle au public ou à l'auteur ? C'est la question que nous allons essayer de résoudre. Les trois personnages principaux, Marianne, Octave et Cœlio, sont très-vrais, très-originiaux; leurs sentiments sont très-finement observés, mais ils étonnent à la scène, parce qu'ils ne sont pas assez préparés. Ce dont le lecteur se rend compte par la réflexion choque le spectateur surpris. Le titre même est une faute, car il ne répond pas à la pièce. Marianne n'a qu'un caprice : son mari est vieux et laid, elle est jeune et jolie, elle ne l'aime point, et naturellement elle cherche ailleurs des consolations; mais pourquoi refuse-t-elle celles de Cœlio, qui lui a voué une affection profonde et sans bornes ? Parce qu'il est, comme ceux qui aiment véritablement, timide et indécis. Vienne Octave, le débauché, qui ne voit dans l'amour que la possession passagère, Marianne se rendra à sa première sommation, d'autant mieux que Marianne, en cédant, se donne même le mérite d'un vertueux sacrifice : elle veut gagner Octave et le tirer de la fange du vice. L'orgueil se fait ici le complice de l'adultère. La morale est dans le châtimement subi par cet orgueil outragé. Octave refuse de la posséder.

Le caractère de Marianne excite plus d'étonnement que de sympathie, quoiqu'il soit finement développé. Le public des théâtres, habitué à voir l'amour récompensé par l'amour; accepte difficilement au premier abord ce personnage de coquette inhumaine et presque cynique. Il a trop l'air d'un paradoxe, et sort trop, sinon de la vie commune, au moins des usages reçus au théâtre. Octave convient mieux au public : on aime à voir chez lui la noblesse du cœur survivre à la corruption des mœurs. Maintenant, nous sera-t-il permis de

rappeler ici les trois unités à propos d'une œuvre de Musset ? On sait le cas qu'il est permis d'en faire désormais. Toutefois, s'il est avec l'unité de lieu en particulier des accommodements qu'il serait ridicule de ne pas accepter, elle nous paraît traitée ici avec un sans-gêne par trop cavalier. En somme, on reconnaît dans les *Caprices de Marianne* tous les éléments d'une comédie, mais non une comédie. Alfred de Musset, dit Gustave Planche, semble ignorer les premiers principes de l'art dramatique, ou s'en jouer à plaisir. « Ces défauts une fois signalés, rendons justice à la grâce, à la délicatesse, à la vivacité, à l'énergie du dialogue, à la variété pittoresque des expressions, à l'heureuse combinaison des images, à l'esprit qui pétillait à chaque mot. Malheureusement, pour mettre tout cela en œuvre, l'auteur a montré une sorte de paresse ou de dédain, et le public, un autre paresseux, obligé de faire le travail que l'auteur a négligé, se sent indisposé par le mal qu'il se donne, et, franchement, il a quelque raison : puisqu'on paye pour aller au spectacle, on doit y trouver du plaisir et non du travail. Qu'on n'accuse donc pas d'exagération les paroles cruelles qu'il nous reste à prononcer; elles nous sont inspirées par notre paresse révoltée. Tout le bien que l'on peut dire des *Caprices de Marianne* résume l'opinion du lecteur, de celui qui, tisonnant, les pieds sur les chenets, vient de lire les pages d'Alfred de Musset; mais, pour l'auditeur qui sort du Théâtre-Français, ces *Caprices* sont pitoyables et capables d'agacer les nerfs de quiconque a des nerfs. Il n'y a là ni mouvement, ni charpente, ni action; au coin de la cheminée, Claudio était un mari qui veut que rien ne lui pousse au front, Octave un ami dévoué, Cœlio un amant malheureux, Marianne une femme tyrannisée; au lever du rideau, Claudio n'est plus qu'un Dandin ridicule, Octave un évaporé, Cœlio un Lovelace transi, Marianne une insupportable coquette. Comme ces pauvres acteurs se battent les flancs pour galvaniser ce squelette ! Certes, personne plus que nous n'admire Alfred de Musset, le plus grand poète peut-être du XIX^e siècle; mais Alfred de Musset n'est rien moins qu'un charpentier dramatique; c'est une fleur de serre, qu'il faut se garder d'exposer au gaz de la rampe; elle replie ses pétales et n'exhale plus qu'un parfum inappréciable à l'odorat; mais Alfred de Musset est mort, laissant après lui des sympathies universelles; et le théâtre met en loterie et exploite en coupe réglée ce domaine du sentiment. On jette dans un creuset un cadavre que tout le monde vénère; on chauffe, on souffle... on s'exténue, et l'on veut en faire sortir de l'or... Pauvres poètes, est-ce donc là l'immortalité que vous avez rêvée, et n'avez-vous brodé vos rimes que pour assurer à ceux qui exploitent vos reliques de perpétuels bénéfices ?

Caprices de la marquise (LES), comédie en un acte, par M. Arsène Houssaye, représentée pour la première fois sur le théâtre de l'Odéon le 12 mai 1844. « M. le marquis cherche le mot de l'énigme du *Mercur*; or, dit M. Théophile Gautier, rien n'est plus ennuyeux qu'un mari qui cherche le mot d'une énigme. Comme s'il n'avait pas le cœur de sa femme à deviner, la plus grande énigme de toutes. Pendant ce temps, l'âme la marquise cherche autre chose. Une femme qui cherche à s'occuper trouve un caprice. Ainsi fait Mme la marquise. Aujourd'hui, pour profiter de ces sortes d'occasions, il y a toujours, auprès des jolies femmes, quelque jeune cousin. Autrefois, c'était à M. le chevalier que revenaient ces bonnes fortunes du moment. Outre le mot de l'énigme du *Mercur*, M. le marquis poursuit une jolie fille nommée Marianne, camériste de la marquise et fiancée de Nicolas. Le marquis a donné rendez-vous à la petite sous les marronniers du parc, et madame, qui a surpris le secret, prend la place de Marianne. Le chevalier, qui a deviné cette substitution, persuade au mari, à grand renfort de morale, de rester au château, et de lui confier, à lui, jeune célibataire sans obligations et sans devoirs, le soin de mener cette aventure à bout. La marquise en est quitte pour deux baisers; l'un pris par le chevalier, l'autre par le fiancé de Marianne, et le marquis finit par savoir le mot de l'énigme. M. Arsène Houssaye, qui est dans la familiarité des écrivains du XVIII^e siècle, a jeté de l'esprit à pleines mains sur cette bluette. Il est à Mariaux ce que Watier est à Watteau, et ce n'est pas une position à dédaigner. Une pareille pièce perd beaucoup à la sèche conclusion d'une analyse, car on ne peut toucher les pastels et les ailes de papillon sans que la poussière colorante ne vous reste aux doigts. »

Caprices du tonnelier (LES) [*I capricci del bottaio*], roman de J.-B. Gelli. Le canevas en est simple, l'idée philosophique. Giusto, homme sans instruction, mais doué d'un bon sens naturel, ne dormant pas trop la nuit, s'entretient seul avec son âme, et parle même si haut, que Bindo, son neveu, qui couche dans une chambre voisine, entend tout et recueille tout. C'est d'après les notes de Bindo que Gelli fait part au public des dialogues nocturnes de Giusto avec son âme, lesquels parurent à Florence en 1546. L'âme de Giusto lui donne des instructions fort sages sur sa propre nature, sur la conduite de la vie, sur les avantages d'une condition privée et obscure, sur l'art de jouir de la vieillesse, en écartant

les regrets du passé et les craintes de l'avenir; enfin, si nous n'y trouvons pas une philosophie aussi profonde qu'on l'a prétendu, elle était du moins assez indépendante pour son temps, comme le prouvent l'index de Sixte-Quint, qui a compris dans le nombre des livres prohibés les *Caprices du Tonnelier*, et plus encore les corrections qu'y a faites le P. Livio, augustin, dans l'édition de 1605.

Caprices et zigzags, fantaisies publiées en 1845, par M. Théophile Gautier. Cet ouvrage se divise en trois parties. Dans la première, l'auteur nous fait part de ses impressions de voyage en Belgique, à Londres et à Venise. La seconde est comme un long intermède entre deux actes, rempli par des pochades, des paradoxes et d'incroyables zigzags d'imagination. Dans la troisième, afin de terminer galement le voyage, M. Théophile Gautier nous conduit voir tuer les chevaux à Montfaucon et battre les chiens à la barrière du Combat, et, pour nous faire oublier la longueur de la route, s'amuse à nous démontrer spirituellement que, dans quelques années, Paris sera dévoré par les rats. Comme voyageur, M. Th. Gautier est des plus amusants. Il semble qu'il a pris ses notes avec le crayon de Cham ou de Gavarni; car ce qu'il fait surtout ressortir, c'est le côté plaisant ou comique de ce qu'il voit. Il oublie volontiers les monuments pour décrire des types d'individus qui n'ont rien à envier aux créations fantastiques d'Hoffmann. C'est un joyeux compagnon de route qu'on suivrait jusqu'au bout du monde, grâce au charme de sa conversation; son langage paradoxal est encore relevé par une légère pointe de sensualité paléenne tout à fait piquante. Nul n'excellait comme lui à raconter des histoires un tant soit peu risquées avec une verve et un talent tout particulier pour faire passer ce qu'elles ont de scabreux. Quant à ses zigzags d'imagination, il sait couvrir le chemin de tant de fleurs, qu'on ne s'aperçoit qu'au bout que l'on a plus d'une fois abandonné la ligne droite.

Lorsqu'on songe qu'il a su amener plus d'une élégante lectrice à compromettre la pureté de sa bottine satinée jusque dans les chenils de la barrière du Combat, on le contemple avec stupefaction. C'est alors qu'il vous rit narquoisement au nez en s'excusant ironiquement : « Cette histoire se conte à Montfaucon et fait beaucoup rire les garçons du combat. Nous souhaitons qu'elle ne vous ennuie pas trop, c'est de l'esprit du cru. Maintenant nous en avons fini avec toutes ces horreurs :

Versons-nous sur la tête, ainsi qu'un flot lustral, Un flacon tout entier d'huile de Portugal, et demandons bien pardon à nos lectrices du crime de lèse-odorat que nous venons de commettre; puissent les Vénus et les Cupidons ne pas nous en vouloir ! » Que dire à un homme qui se moque de vous si galamment ? Rire avec lui, même lorsqu'il vous menace de la destruction par une armée de rats, et lui répondre que, nouveau Moïse, le préfet de la Seine qui doit faire tomber sur nous cette cinquième plaie d'Égypte, devra aussi sans doute en garantir ses fidèles. D'ailleurs, M. Gautier est, dit-on, très-grand ami des chats. Il en nourrit autour de lui tout une armée, qui saura sans doute, avec l'aide de M. Haussmann, nous éviter le grave inconvénient d'être mangés vifs et de nous réveiller un matin parfaitement débarrassés d'yeux, de peau, de graisse et de chair, avec les os nettoyés, blanchis, brossés, prêts à recevoir des chevilles et des charnières de cuivre pour aller figurer dans l'armoire vitrée d'un cabinet anatomique; espérons-le, ô mon Dieu, ne fût-ce que pour avoir encore le plaisir d'admirer quelque portrait du genre de celui-ci, dessiné dans ses courses en zigzag par Théophile Gautier, cet amateur fanatique du style descriptif : « Nous vîmes un grand vieillard, maigre comme un lézard qui a jeûné six mois, et pourtant dire momifié, si sec que, s'il eût cherché la chandelle avec ses doigts, il se serait infailliblement allumé. Son front peaussu avait plus de fossés et de contrescarpes qu'une ville fortifiée à la Vauban. Ses joues flétries et traversées de fibrilles écarlates ressemblaient à des feuilles de vigne grillées par la gelée, et sa bouche noire, dans sa figure terreuse, représentait assez bien une ouverture de tire-lire. » Si les sorcières connaissent d'autre époux que le Diable, elles demanderaient indubitablement à M. Théophile Gautier l'adresse de ce compagnon de voyage.

CAPRICER v. a. ou tr. (ka-pri-sé). Inspirer un caprice, une passion capricieuse : *C'était un grand homme blond, fort bien fait, qui capricia le roi au point que rien ne put l'en défendre.* (St-Sim.) Il Peu usité. On trouve aussi CAPRICIER, qui ne l'est pas davantage.

Se capricier, s'engorger, s'obstiner par caprice : *Courtenvaux était, quoique modeste et respectueux, fort colère et peu maître de soi, quand il se capriciait.* (St-Sim.) Il Vieux mot qui n'a jamais été guère usité. Il On dit aussi CAPRICIER.

CAPRICIER s. m. (ka-pri-sér — du lat. *capra*, chèvre; *cervus*, cerf). Mamm. V. CERVICHEVRE, qui n'est que le même mot retourné.

CAPRICIEUSEMENT adv. (ka-pri-si-eu-zé-man — rad. *capricieux*). Avec caprice, par caprice : *Agir capricieusement. On avait dit capricieusement que la reconnaissance était la mémoire du cœur; mais, hélas! pauvre na-*

ture humaine, le cœur est plus que suspect d'avoir la mémoire merveilleusement courte! (Comtesse de Blessington.)

— D'une façon bizarre et très-variée : Les rues étroites d'Alger ressemblent à des fissures où court CAPRICIEUSEMENT la brise. (Feydeau.) Ce vallou serpente entre deux collines CAPRICIEUSEMENT dentelées. (X. Marmier.)

CAPRICIEUX, **EUSE** adj. (ka-pri-si-eu, eu-ze). Qui agit par caprice, d'une façon bizarre et irrégulière : La molle indulgence des parents prépare mille peines aux enfants CAPRICIEUX. (Boiste.) Il y a des femmes légères et CAPRICIEUSES partout ; mais, en général, les Viennoises sont fidèles et nullement coquettes. (H. Beyle.) La valeur est CAPRICIEUSE comme la liberté : elle ne considère ni l'utilité ni le travail. (Proudh.) Le peuple est CAPRICIEUX comme une femme : il n'y a qu'heur et malheur pour ses amants. (Proudh.) La vérité est comme les femmes CAPRICIEUSES, que l'on perd, dit-on, pour les trop aimer. (Renan.)

Je viens lui pardonner, et c'est moi qu'elle accuse ; C'est moi qui suis injuste, ingrat, capricieux ; Je prends sur sa faiblesse un empire odieux.

A. CHÉNIER.

« Plein de caprice, bizarre, irrégulier, mobile, en parlant de l'âme ou des passions : *Garacière* CAPRICIEUX. *Humeur* CAPRICIEUSE. Il y a des États où les lois ne sont rien, ou ne sont qu'une volonté CAPRICIEUSE et transitoire du monarque. (Montesq.) Le courage des femmes est CAPRICIEUX. (Mme de Gir.) Il Inégal, bizarre, mêlé de choses étranges et diverses : Les langues ont chacune leur bizarrerie, mais la française est particulièrement CAPRICIEUSE sur les mots. (Boileau.)

— Poétiq. Bizarre et varié : Le mouvement CAPRICIEUX des flots. Le sort CAPRICIEUX.

— Substantiv. Personne capricieuse : Votre fille est un CAPRICIEUX qui m'a fait souffrir. (G. Sand.) Que de choses, que de hasards, que de complaisances de la fortune et des hommes ! faut pour le bonheur d'un CAPRICIEUX ! (Boiste.)

Je ne puis héberger cette capricieuse.

LA FONTAINE.

CAPRICORNE s. m. (ka-pri-kor-ne — du lat. *capra*, chèvre ; *cornu*, corne). Astr. Constellation zodiacale que l'on figure sur les sphères par un bouc ou un monstre à cornes de bouc. « Signe du zodiaque dans lequel le soleil entre au solstice d'hiver, et qui coïncidait avec la constellation de même nom, avant que la précession des équinoxes l'en eût fait sortir. » *Tropique du Capricorne*, ou ellipt. *Capricorne*, Petit cercle de la sphère céleste, situé dans l'hémisphère austral, à 23°28' de l'équateur, que le soleil semble parcourir le jour du solstice d'hiver, jour où il entre dans le signe du Capricorne.

— Mamm. Section du genre antilope.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères longicornes, renfermant six espèces, qui presque toutes vivent en Europe : Les CAPRICORNES tiennent, pour la taille, un des premiers rangs parmi les insectes de notre pays. (A. Percheron.) Le CAPRICORNE musqué habite le saule et a une odeur de rose très-prononcée. (Bouillet.)

— Encycl. Astr. Le Capricorne est le dixième signe du zodiaque (le Bélier étant le premier). Le soleil y entre le 21 décembre et l'abandonne le 19 janvier. On le représente par le signe ♐. Selon quelques poètes, cette constellation figure la chèvre Amalthée, nourrice de Jupiter sur le mont Ida. Selon d'autres, la chèvre Amalthée occupe un autre endroit du ciel, et alors le Capricorne représenterait et rappellerait la forme bizarre que le dieu Pan revêtait, lorsque, pour échapper au géant Typhon, il se plongea dans le Nil jusqu'à mi-corps et devint poisson par derrière et chèvre par devant.

Le *Catalogue britannique* attribue cinquante et une étoiles au Capricorne ; mais le nombre en a été de beaucoup augmenté par les découvertes de Mayer et Lacaille.

— Entom. Linné avait réuni sous le nom générique de *capricornes* un grand nombre d'insectes coléoptères longicornes, qui forment aujourd'hui la tribu des *cerambycins*. Le genre *capricorne* (*cerambyx*), aux dépens duquel plusieurs autres ont été établis, ne comprend plus aujourd'hui que six espèces, dont cinq vivent en Europe. Ce sont des insectes d'une taille relativement très-grande, à corps allongé, noir ou marron foncé, à antennes très-développées, à pattes longues et fortes ; leur vol est lourd et n'a lieu que sous un soleil ardent. On les rencontre ordinairement, en juin et en juillet, sur le tronc des arbres vermineux, où ils sucent le liquide qui découle des plaies de ces arbres. Lorsqu'on les inquiète, ils font entendre un bruit assez aigu, produit par le frottement du bord postérieur du corselet sur une pièce du dos placée en avant de l'écusson. Les femelles ont, caché dans leur abdomen, un oviducte en forme de tarière, composé de trois pièces qui rentrent les unes dans les autres, et susceptible d'une certaine extension ; au moyen de cet oviducte, elles déposent leurs œufs dans le tronc des arbres. Les larves sont allongées, presque tétragones, molles, blanchâtres, plus larges et déprimées en avant ; la tête est armée de fortes mandibules cornées ; les six pattes, écaillues, sont très-courtes et à peine visibles. Ces larves, tant qu'elles sont jeunes, vivent sous les écorces, aux dépens de l'aubier ; mais, à mesure

qu'elles grandissent, elles perforent le bois, dont elles font leur aliment. Leur développement est très-lent ; au bout de trois ans, elles se transforment en nymphes, et peu de temps après en insectes parfaits. On peut suivre toutes ces métamorphoses, en conservant les larves dans la sciure de bois. L'espèce la plus connue dans ce genre est le *capricorne héros* (*cerambyx heros*), d'un brun noir, long de 0 m. 05 ; son corselet est chagriné régulièrement en largeur, avec une épine sur les côtés ; les élytres sont finement chagrinées, tronquées à l'extrémité, avec une épine à la suture ; le mâle a des antennes longues de 0 m. 10 environ. Cet insecte, un des plus grands que possèdent nos climats, est commun, surtout dans les futaies ; sa larve est très-nuisible aux chênes, dans l'intérieur desquels elle creuse des trous très-profonds. On a pensé que cette larve pourrait bien être le ver que les anciens appelaient *cosus*, et qu'ils mangeaient avec plaisir. Le *capricorne savetier* (*cerambyx cerdo*) est entièrement noir, avec les élytres et le corselet rugueux ; la longueur de son corps et celle de ses antennes atteignent près de 0 m. 03 ; il est commun partout. Le *capricorne de Kähler* (*cerambyx Kähleri*) est noir, avec des élytres rouges de sang, et il porte souvent une tache de même couleur sur chaque côté du corselet. Les *capicornes veloutés* (*cerambyx velutinus*) et *soldat* (*cerambyx miles*), aussi grands que le *capricorne héros*, habitent le midi de la France. Les *capicornes musqués* et *rosaltes*, à odeur agréable, appartiennent aujourd'hui au genre *callichrome*.

CAPRIDÉ, **ÉE** adj. (ka-pri-dé — du lat. *capra*, chèvre ; et du gr. *eidos*, aspect). Mamm. Qui ressemble ou qui se rapporte à la chèvre.

— s. f. pl. Groupe de ruminants à cornes, ayant pour type le genre chèvre. Syn. de *CÉROPHORES*.

CÂPRIER s. m. (kâ-pri-é — rad. *capre*). Bot. Genre type de la famille des *caprariées*, comprenant environ cent cinquante espèces, répandues dans les régions chaudes du globe : Le CÂPRIER est commun dans le midi de la France. (C. Lemaire.)

Bientôt la giroflée et les câpriers verts

De réseaux et de fleurs les auront recouverts.

LAMARTINE.

— Encycl. Parmi les nombreuses espèces du genre *câprier*, il en est une depuis longtemps célèbre, le *câprier* cultivé ou épineux (*capparis spinosa* de Linné, *sativae* de Persoon). C'est un arbuste muni de racines nombreuses et ramifiées, qui le fixent fortement au sol. Sa souche, ligneuse, couverte d'une écorce épaisse, devient très-volumineuse dans les vieux sujets, et s'enfoncé alors plus profondément dans le sol. Ses tiges, ou, pour parler plus exactement, ses rameaux annuels sont très-nombreux, longs de plusieurs mètres, épineux, diffus, offrant souvent une teinte rougeâtre ; ils sont couverts de larges feuilles arrondies, d'un beau vert. Les boutons, portés sur de longs pédoncules, sont verts et gibbeux à la base, par suite de l'inégalité des sépales. Les fleurs, situées à l'aisselle des feuilles, sont grandes, irrégulières, blanches, à étamines roses très-nombreuses ; elles se succèdent depuis la fin de juin jusqu'à l'automne. L'ovaire, porté sur un long stipe, devient à la maturité un fruit ovoïde, pointu, de la grosseur d'une olive, et renfermant une pulpe remplie de nombreuses graines. Le *câprier* est originaire de l'Orient ; il croît dans les îles de l'Archipel, sur les côtes de l'Asie Mineure, dans les plaines et dans les fentes des rochers voisins de la mer. Introduit par les Phocéens aux environs de Marseille, il est aujourd'hui répandu dans le midi de la France et sur les bords du bassin méditerranéen. On le cultive en grand dans certaines localités, notamment aux environs de Toulon. On lui donne, dans le midi, le nom de *topénier*, qui paraît dérivé du grec *topenos*, bas, rampant. On trouve aussi le *câprier* cultivé, mais comme plante d'agrément, jusque dans le nord de la France. Bien que très-anciennement cultivé, cet arbuste n'a produit jusqu'à présent qu'un petit nombre de variétés, caractérisées surtout par la forme de leurs boutons à fleur, qui dépend du nombre des étamines ; on estime particulièrement celles qui ont les boutons les plus arrondis et les plus fermes. Voici, rangées dans l'ordre de leur mérite, les variétés que l'on cultive dans les environs de Marseille : 1° *câpries rondes*, boutons verts, ponctués de rouge, ronds et fermes ; 2° *câpries capucines*, boutons vert foncé et anguleux ; 3° *câpries plates*, boutons aplatis. Cette dernière est celle qui se rapproche le plus du type de l'espèce, ainsi que la variété dite *farinque*, que l'on cultive dans l'Hérault. On trouve des *câpriers* à feuilles panachées de blanc, que l'on cultive comme plantes ornementales ; mais le *câprier* sans épines est peut-être la variété la plus remarquable et la plus intéressante, soit au point de vue botanique, car elle s'éloigne assez du type pour former, suivant quelques auteurs, une espèce distincte, soit sous le rapport cultural, car elle ne présente pas l'inconvénient qui rend si pénible et si difficile la récolte du produit. Cette variété, qui croît en Egypte et dans les îles de Chypre et de Crète, ne saurait être trop recommandée aux cultivateurs. Du reste, presque toutes les espèces de ce genre partagent plus ou moins les propriétés du *câprier* épineux ; mais on ne

les trouve jusqu'à présent, en Europe, que dans les jardins botaniques.

Arbuste des régions montagneuses, le *câprier* demande une exposition chaude, très-éclairée et bien abritée. On a remarqué que dans les plaines il vient moins bien, pousse plus tard, cesse plus tôt de donner des boutons, qu'enfin il est plus sujet aux gelées et périclite plus facilement. C'est surtout sous le climat de Paris qu'il faut choisir avec soin l'exposition, bien qu'il y supporte sans souffrir des gelées assez fortes.

Le *câprier* n'est d'ailleurs pas difficile sur le choix du sol ; il croît dans les terrains les plus arides, et même sur les murs ; on le voit souvent cultivé de cette manière dans le midi. Il préfère toutefois un sol léger, profond, substantiel, bien fumé et bien travaillé, susceptible d'être arrosé pendant l'été, mais ne retenant pas l'humidité pendant l'hiver ; c'est là qu'il donne les meilleures récoltes. La présence des pierres, loin d'être un désavantage, favorise beaucoup sa végétation, car elle forme un drainage naturel qui permet l'écoulement de l'eau surabondante, en même temps qu'elle empêche l'évaporation rapide de l'humidité nécessaire.

Il est rare de trouver des terrains exclusivement consacrés au *câprier*. Le plus souvent on plante cet arbuste le long des chemins, sur la limite des terres, quelquefois dans les jardins, jamais bien loin des habitations, à cause des soins journaliers qu'exige la récolte. On multiplie de semis, d'éclats, de pieds, de rejets enracinés, de marcottes ou de boutures. Ce dernier mode de propagation étant le plus usité, nous allons l'exposer ici. Lorsqu'on taille les *câpriers*, on met à part les branches saines, et on les réduit à la longueur de 25 ou 30 centimètres. Ces boutures sont ensuite mises en pépinières dans un terrain neuf, mais profond et bien défoncé. Pour exécuter cette opération, on creuse un petit fossé dont la profondeur doit être à peu près égale à la longueur des boutures ; on ouvre un second fossé à côté du premier, et l'on jette dans celui-ci une partie de la terre qu'on a retirée ; puis on passe dans le premier fossé et l'on tasse fortement avec les pieds, contre les boutures, la terre qui vient d'y être jetée. Mieux on piétine cette terre, plus la reprise des boutures est assurée. La partie des boutures qui reste à découvert, et qui ne doit jamais être de plus de 0 m. 05 à 0 m. 08, est enfin recouverte en entier avec de la terre fine et légère qu'on ne tasse point. La pépinière n'exige d'autres soins, pendant tout l'été, que d'être binée et sarclée de temps en temps ; on arrose peu et seulement dans les cas d'extrême sécheresse. Les boutures qui ont réussi peuvent être plantées à demeure au bout d'un an ou deux ; on ne doit jamais attendre davantage. Il faut procéder avec beaucoup de précautions à l'arrachement et à la transplantation. Ces deux opérations s'exécutent ordinairement dans le mois de mars. Si une partie de la bouture enterrée avait subi les atteintes de la pourriture, on aurait soin d'enlever la partie gâtée ; cette mutilation ne présente aucun danger, et la plante reprendra, quand bien même le tronc n'aurait plus que quelques lignes d'épaisseur. Les fosses destinées à recevoir les pieds de *câprier* doivent avoir 0 m. 30 dans tous les sens. On met du fumier dans le fond et l'on dispose au-dessus une petite butte de terre. C'est sur cette butte que doit être placé le *câprier*. La tige doit être coupée au niveau du sol, et recouverte de 0 m. 02 ou 0 m. 03 de terre. Durant l'été qui suit leur plantation, les *câpriers* donnent généralement une première récolte. Chaque année, à l'automne, on les taille et on les couvre de terre, pour les mettre à l'abri du froid pendant l'hiver. Dès qu'une plantation de *câpriers* est bien établie, elle n'exige ordinairement d'autres soins que d'être binée et sarclée de temps en temps. On fume tous les deux ans. Le *câprier* a une durée pour ainsi dire illimitée. Il est cependant sujet à une maladie qui le fait immanquablement périr dès qu'il en est atteint ; cette affection, connue dans la Provence sous le nom de *mouffo* (mousse), attaque les racines de la plante, qui se couvrent d'abord d'une mousse blanchâtre et finissent par pourrir. La *mouffo*, contre laquelle on ne connaît pas de remède, décèle ses ravages par la couleur jaunâtre qu'elle communique au feuillage. Lorsqu'elle se produit, on doit se hâter d'arracher le pied atteint, car il ne tarderait pas à communiquer le mal aux pieds voisins.

C'est vers la fin du mois de mai que la cueillette des câpries commence. En temps ordinaire, elle se termine à la fin de juillet ; mais, si le printemps a été pluvieux, elle se prolonge jusque vers le milieu du mois d'août.

Cette récolte exige beaucoup de souplesse et d'activité dans les mouvements de la main ; ce sont les femmes qui en sont chargées. Elle a lieu tous les deux jours ; on ne doit pas tarder davantage, parce que les câpries trop grosses sont refusées par le commerce. A mesure que les câpries sont recueillies, on les fait ressuer pendant un jour, puis on les jette dans un tonneau rempli de vinaigre très-fort. C'est de la qualité de ce liquide que dépend en grande partie celle des câpries ; s'il est faible ou sophistiqué, elles deviennent molles et ne se conservent pas. Les marchands trient et distinguent dans les câpries les cinq sortes suivantes, d'après leur grosseur et leur qualité : *nonpareille*, *capucine*, *ca-*

potte, *seconde* et *moyenne*. Les usages culinaires des câpries sont assez connus ; on les emploie surtout pour relever la saveur de certains aliments et en faciliter la digestion ; elles excitent l'appétit, mais il faut tenir compte à cet égard de l'action du vinaigre dont elles sont imprégnées. Leur grosseur influe moins sur leurs qualités culinaires que sur leur valeur commerciale. Les fruits du *câprier*, appelés *cornichons de câprie*, se préparent, se conservent et s'emploient comme les boutons ; mais ils sont moins estimés, sauf toutefois celui de la capre capucine, que l'on prise, dans certaines localités, à l'égal de la capre même.

Les jeunes pousses posséderaient sans doute des propriétés analogues ; mais on n'a pas encore, que nous sachions, tenté de les utiliser. Les câpries sont quelquefois employées en médecine, comme rafraîchissantes et antiscorbutiques. L'écorce de la racine du *câprier* est un peu âcre et acerbé ; elle est apéritive, diurétique, résolutive et tonique. On la comptait autrefois au nombre des cinq racines apéritives mineures, et on la préconisait dans plusieurs maladies ; elle est peu usitée aujourd'hui.

CÂPRIÈRE s. f. (kâ-pri-è-re — rad. *câprier*). Agric. Champ planté de câpriers.

— Econ. dom. Boîte ou pot à conserver les câpries.

CAPRIFICATION s. f. (ka-pri-fi-ka-si-on — du lat. *caprificus*, figuier sauvage). Hortic. Opération qui consiste à placer des fruits de figuier sauvage sur les figuiers cultivés, pour favoriser la fructification de ces derniers : La CAPRIFICATION, fort controversée, est considérée par quelques botanistes comme absolument inutile. (C. d'Orbigny.)

— Encycl. Le fruit du figuier est constitué en grande partie par un réceptacle creux, qui renferme les fleurs, et qui devient charnu à la maturité. Celui du figuier sauvage (*caprificus*) contient, soit uniquement des fleurs mâles, soit des fleurs mâles et des fleurs femelles séparées. Or l'insecte qui se trouve sur le fruit du caprifigier perce celui du figuier cultivé, afin d'y déposer ses œufs, et en même temps il répand, dans le réceptacle, sur les fleurs femelles, le pollen des fleurs mâles.

Sans cette opération, le fruit mûrit, mais il ne donne pas de graines fertiles ; c'est ce qui fait que, dans nos jardins, les figuiers ne peuvent se propager que par boutures ou marcottes. En Orient, on ne laisse pas à la nature seule le soin de mûrir le fruit ; mais on l'aide dans cette opération. Pour cela, pendant les mois de mai et de juin, les cultivateurs cueillent des figues sauvages, et après les avoir enfilées dans des liens d'herbe ou de bois, ils les portent sur les figuiers cultivés. Ils ont soin d'observer pour cela les figues sauvages qui sont en état d'être cueillies, c'est-à-dire qui renferment des insectes prêts à en sortir. C'est en cela que consiste la *caprification*, qui se pratique encore en Grèce, à Malte, en Portugal, etc.

Quelques auteurs expliquent la *caprification* d'une manière un peu différente : « Elle consistait, disent-ils, à placer sur un figuier qui ne produisait pas de figues-fleurs, ou figues-primeurs, quelques-unes de celles-ci enfilées avec une soie. Un insecte (*cynips*), qui en sortait chargé de poussière fécondante, s'introduisait par l'œil dans l'intérieur des secondes figues, animait par ce moyen toutes les graines et provoquait la maturité du fruit. Les premières figues paraissaient un mois avant l'époque naturelle ; les secondes mûrissaient successivement depuis le mois d'août jusqu'en octobre et même plus tard. » L'insecte en question, qu'on a cru longtemps être le *cynips priesae*, paraît appartenir à un genre d'hyménoptères désigné sous le nom de *sycoptage*.

Le naturaliste Olivier a, le premier, élevé des doutes sur l'efficacité de ce procédé. « Cette opération, dit-il, dont quelques auteurs anciens et quelques modernes ont parlé avec admiration, ne m'a paru autre chose, dans un long séjour que j'ai fait aux îles de l'Archipel, qu'un tribut que l'homme payait à l'ignorance et aux préjugés. En effet, dans beaucoup de contrées du Levant, on ne connaît pas la *caprification* ; on ne s'en sert pas en France, en Italie, en Espagne, en Amérique ; on la néglige depuis peu dans quelques îles de l'Archipel, où on la pratiquait autrefois, et cependant on obtient partout des figues très-bonnes à manger. Si cette opération était nécessaire, soit que la fécondation dût s'opérer par la poussière séminal qui se répandrait ou s'introduirait seule par l'œil de la figue, soit que la nature se fût servie, pour la transmission d'une figue à l'autre, d'un petit insecte, comme on l'a cru communément, on sent bien que ces premières figues en fleurs ne pourraient féconder en même temps celles qui sont parvenues à une certaine grosseur, et celles qui paraissent à peine ou ne paraissent pas encore et qui ne mûrissent que deux mois après les autres. »

On peut ajouter qu'il est inexact de considérer l'inflorescence du figuier cultivé comme composée uniquement de fleurs femelles ; il est vrai que les fleurs mâles et les fleurs hermaphrodites y sont en très-petit nombre ; leur pollen suffit néanmoins pour féconder les ovaires. D'un autre côté, le défaut de fécondité des ovaires n'empêche pas le fruit de croître, de mûrir et d'acquiescer un chair savoureuse. Il est à remarquer que les observa-

tions d'Olivier ont fait abandonner la *caprifoliation* dans les contrées que ce naturaliste a parcourues. Néanmoins, à une époque plus récente, Lindley s'est fait le partisan déclaré de la théorie et de la pratique de la *caprifoliation*. Il cite, à l'appui de son opinion, l'usage où sont encore les Maltais de pratiquer cette opération sur les figues tardives, dans le seul but d'en accélérer la maturation; il ajoute que, dans tous les lieux où cette pratique est suivie, les arbres donnent dix fois plus de fruits; il ne prétend pas dire pour cela qu'elle soit absolument nécessaire, mais il la croit du moins utile. On voit que, depuis Théophraste, qui le premier a décrit la *caprifoliation*, la question est loin d'être résolue.

On ne peut méconnaître, pensons-nous, que la *caprifoliation* n'ait pour résultat d'accélérer la maturation des figues; mais la fécondation y est entièrement étrangère. Il se passe ici un phénomène analogue à celui qui se produit dans les fruits piqués ou mordus par les insectes, et qui, par cela même, mûrissent plus vite, à cause de l'afflux considérable de sève que provoque d'ordinaire toute lésion; mais on arrive au même résultat, soit en cernant l'œil de la figue, comme le font les Egyptiens, soit en piquant le fruit avec une aiguille enduite d'huile, soit enfin en déposant sur l'œil une simple goutte d'huile, à l'aide d'un brin de paille très-fin; ce dernier procédé, très-ancien, est encore usité dans une partie de la Provence.

CAPRIFICIAL adj. m. (ka-pri-fi-si-al). Antiq. gr. Se disait d'un jour consacré à Vulcain, pendant lequel les Athéniens lui offraient des pièces de monnaie.

CAPRIFIQUIER s. m. (ka-pri-fi-guié — du lat. *caprificus*, de *capra*, chèvre, et *ficus*, figuier). Bot. Figuier sauvage, qui croît et grimpe en quelque sorte sur les rochers, comme la chèvre, et dont les fruits, au lieu d'être doux et sucrés, sont surs et farineux. a Quelques-uns l'appellent CAPRIQUE.

CAPRIFOLIACÉ adj. (ka-pri-fo-li-a-sé — du lat. *caprifolium*, chèvrefeuille). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux chèvre-feuilles. || On dit aussi CAPRIFOLIE.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre chèvrefeuille : *Les écorces des CAPRIFOLIACÉES sont presque toutes astringentes.* (Bouillet.) || Syn. de LONICÉRÉES.

— **Encycl.** La famille des *caprifoliacées* renferme des herbes et des arbrisseaux, quelquefois grimpants, à feuilles opposées. Les fleurs sont tantôt solitaires ou geminées à l'aisselle des feuilles, tantôt groupées en cymes ou en corymbes terminaux. Elles présentent un calice monosépale, tubuleux et adhérent à la base, à limbe divisé en cinq dents; une corolle monopétale, souvent irrégulière, à cinq divisions; cinq étamines épiphyllées; un ovaire à une ou plusieurs loges uniovulées ou biovulées, surmonté d'un stigmate sessile ou porté sur un style simple. Le fruit est charnu et renferme une ou plusieurs graines, dont l'embryon est entouré d'un albumen charnu. Cette famille se divise en deux tribus :

1° *Lonicérées*, à corolle tubuleuse, souvent irrégulière et à style simple; genres : chèvrefeuille, syphorine, leicestérie, diervillée, triostée, abolie, linée;

2° *Sambucées*, à corolle rotacée et régulière, à trois stigmates sessiles; genres : saureau et viorne.

Les *caprifoliacées* habitent pour la plupart les régions tempérées et froides des deux continents. Elles renferment un principe astringent, répandu surtout dans les feuilles; et un autre plus abondant et plus actif, qui leur communique des propriétés purgatives. Les fleurs sont généralement odorantes et mucilagineuses. La plupart des espèces de cette famille sont répandues dans les jardins d'agrément.

CAPRIMULGE s. m. (ka-pri-mul-je — du lat. *caprimulgus*, je traîne). Ornith. Syn. d'ENGULEVENT. || V. ce mot. || On écrit aussi CAPRIMULGUE.

CAPRIMULGIDÉ, ÉE adj. (ka-pri-mul-ji-dé — du lat. *caprimulgus*, engoulevent). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'engoulevent.

— s. m. pl. Famille de passereaux fissirostres, ayant pour type le genre engoulevent.

CAPRIMULGINÉ, ÉE adj. (ka-pri-mul-ji-né — du lat. *caprimulgus*, engoulevent). Ornith. Qui ressemble à un engoulevent.

— s. f. pl. Tribu de la famille des caprimulgidées, dans laquelle se trouve le genre engoulevent.

CAPRIN, INE adj. (ka-prain, i-ne — du lat. *capra*, chèvre). Mamm. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre chèvre : *La race CAPRINE. Les bêtes CAPRINES.*

CAPRINE s. f. (ka-pri-ne — du lat. *capra*, chèvre). Chim. Substance particulière trouvée dans le beurre de chèvre.

— Moll. Genre de mollusques brachiopodes, comprenant une dizaine d'espèces, dont la coquille a les deux valves contournées en spirale, comme des cornes de chèvre : *Les CAPRINES sont toutes fossiles.* (A. d'Orbigny.)

CAPRINIDÉ, ÉE adj. (ka-pri-ni-dé — de

caprine, et du gr. *eidos*, aspect). Moll. Qui ressemble ou qui se rapporte à la caprine.

— s. f. pl. Famille de mollusques brachiopodes, renfermant les genres caprine, caprotine, etc.

CAPRINO, ville du royaume d'Italie, dans la Vénétie, province et à 22 kilom. N.-O. de Vérone, à 4 kilom. de la rive orientale du lac de Garde, chef-lieu de district; 3,800 hab. || Bourg du royaume d'Italie, province et à 15 kilom. N.-O. de Bergame, près de la rive gauche de l'Adda, chef-lieu de district; 1,500 hab. Eglise d'une belle architecture. Récolte et filatures de soie.

CAPRINO, montagne de la Suisse, dans le canton du Tessin, sur la côte E. du lac de Lugano, près de la frontière de Lombardie. Cette montagne est remarquable par un grand nombre de cavités d'où sort toujours un vent très-froid en été, et que l'on nomme *cavernes d'Bole*. Les habitants de Lugano ont construit divers bâtiments devant ou au-dessus de ces ouvertures, pour y conserver leur vin frais.

CAPRIOLE s. f. (ka-pri-o-le — du lat. *capra*, chèvre). Ancienne forme du mot *CABRIOLE*, usitée encore dans les manèges.

— Bot. Syn. de CHIENDEMENT.

CAPRIOLER v. n. ou intr. (ka-pri-o-lé — rad. *capriole*). Ancienne forme du mot *CABRIOLER*.

CAPRIOS s. m. (ka-pri-oss — du gr. *kapros*, sanglier). Mamm. Syn. de DESMAN.

CAPRIPEDE adj. (ka-pri-pé-de — du lat. *capra*, chèvre; *pes*, *pedis*, pied). Qui a des pieds de chèvre : *Si l'on en croit Pomponius Mela, les satyres, les faunes et les égyptiens habitaient l'Afrique, et c'était non loin des montagnes où houndissaient ces génies CAPRIPEDES que vivaient les Atlantes.* (Alex. Dum.)

CAPRIQUE adj. (ka-pri-ke — du lat. *capra*, chèvre). Chim. Se dit d'un acide particulier que contient le lait de chèvre : *Acide CAPRIQUE.*

— **Encycl.** *Acide caprique.* Cet acide a pour formule $C^{10}H^{20}O_2$ (anc. not. $C^{20}H^{40}O_4$). Il fut d'abord découvert par Chevreul dans le beurre de vache. On le trouve dans l'huile de noix de coco et dans quelques espèces d'une huile odorante qui existe dans les distilleries d'Ecosse. On le trouve aussi dans les produits de distillation de l'acide oléique et de l'acide cholestérique. Il se forme par l'oxydation de l'acide oléique et de l'huile de rue. Suivant Rowney, on peut l'extraire pur et en quantité suffisante du résidu qui reste dans la distillation de l'huile odorante d'Ecosse, après que l'on a distillé l'alcool amylique à 132°. L'acide caprique se trouve mêlé au caprate d'amyle. Lorsque le résidu, bouilli avec de la potasse caustique, est décomposé, l'alcool amylique se dégage, et le résidu contient du caprate de potassium. En ajoutant de l'acide chlorhydrique, l'acide *caprique* devient libre sous forme d'une masse huileuse, qu'on lave avec de l'eau et que l'on dissout dans de l'ammoniaque diluée. Le caprate d'ammonium est mêlé avec le chlorure de baryum, et on recueille sur un filtre le sel de baryum précipité, on le lave à l'eau froide et on le dissout dans l'eau bouillante. En refroidissant, le sel de baryum se dépose presque toujours pur. Pour obtenir l'acide, on traite ce sel par le carbonate de sodium, et on filtre la solution de caprate de sodium pour la séparer du carbonate de baryum. Le sel décomposé par l'acide sulfurique précipite l'acide *caprique*, le plus souvent incolore et sous forme solide. On purifie cet acide en le dissolvant dans l'alcool et en re-précipitant par l'eau.

Les caprates sont très-difficilement solubles dans l'eau. On connaît le *caprate de baryum* $(C^{10}H^{19}O_2)_2Ba$ (anc. not. $C^{20}H^{38}BaO_4$);

le *caprate de calcium*

$(C^{10}H^{19}O_2)_2Ca$ (anc. not. $C^{20}H^{38}CaO_4$);

le *caprate de magnésium*; le *caprate de plomb*; le *caprate d'argent*; le *caprate de sodium*.

— *Caprate d'éthyle ou éther caprique* $C^{10}H^{19}(C^2H_5)O_2$ [anc. not. $C^{20}H^{39}(C^4H_9)O_4$].

On obtient cet éther en dissolvant l'acide *caprique* dans l'alcool absolu, en saturant la solution par l'acide chlorhydrique gazeux sec, et en mêlant avec l'eau. Le caprate se sépare en une couche huileuse, qui, après avoir été lavée avec de l'eau, forme un liquide incolore dont le poids spécifique est 0,862.

— *Aldéhyde caprique.* L'aldéhyde de l'acide *caprique* $C^{10}H^{20}O$ (anc. not. $C^{20}H^{40}O_2$) n'a pas encore été obtenu avec certitude. On supposait d'abord, d'après les résultats obtenus par Gerhardt, que ce corps était le principal constituant de l'huile de rue; mais, selon Williams, cette huile consiste principalement en aldéhyde euodique, $C^{11}H^{22}O$ (anc. not. $C^{22}H^{44}O_2$). Ce résultat, en ce qui concerne la constitution quantitative de l'huile de rue, a été confirmé par Hallwachs, selon lequel, toutefois, ce corps ne serait pas une aldéhyde.

D'après des expériences plus récentes de Wagner, l'huile de rue est au contraire de l'aldéhyde *caprique*, et forme avec l'ammoniaque un composé qui, traité par l'acide sulfurique, donne de la sthiocapricaldéhyde,

$C^{20}H^{41}S^2Az$ (anc. not. $C^{40}H^{81}S^2Az$),

et un composé homologue avec l'alanine, lorsqu'on le soumet à l'action simultanée des acides cyanhydrique et chlorhydrique.

CAPRISANT ou **CAPRIZANT** adj. m. (ka-pri-zan). Pathol. V. CAPRICANT.

CAPRISQUE s. m. (ka-pri-ske). Ichthyol. Nom spécifique d'un poisson du genre baliste.

CAPROATE s. m. (ka-pro-a-te — du lat. *capra*, chèvre). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide caproïque avec une base. V. CAPROÏQUE.

CAPROÏNE s. f. (ka-pro-i-ne — du lat. *capra*, chèvre). Chim. Corps gras trouvé dans le beurre de chèvre.

CAPROÏQUE adj. (ka-pro-i-ke — du lat. *capra*, chèvre). Chim. Se dit d'un acide particulier qui existe dans les beurres de chèvre et de vache. Il est incolore, liquide comme les huiles volatiles, d'une odeur semblable à celle de la sueur, d'une saveur piquante avec un arrière-goût doucétre.

— **Encycl.** *Acide caproïque.* Cet acide, qui a pour formule $C^6H^{12}O_2$ (anc. not. $C^{12}H^{24}O_4$), est le sixième dans la série des acides gras; il fut d'abord découvert par Chevreul dans le beurre du lait de vache, où il existe en combinaison avec la glycérine. Il existe en quantité considérable dans l'huile de noix de coco et dans le fromage. Il est fréquemment produit par l'oxydation des acides gras d'un poids atomique élevé. On l'obtient aussi par l'oxydation de l'huile de pavot et de la caséine. On l'extraie facilement de l'huile de noix de coco par la saponification avec de la lessive de soude d'un poids spécifique de 1,12. Le savon, décomposé par l'acide sulfurique, est rapidement distillé dans une cornue en cuivre; le produit distillé, qui consiste essentiellement en acide *caproïque* et en acide caprylique, est neutralisé par de la baryte, et on évapore la solution jusqu'à ce qu'elle cristallise. Les cristaux qui se forment sont du caprylate de baryum. On laisse reposer la solution préalablement évaporée, et on obtient du caproate de baryum en cristaux verrouneux. Le sel, purifié par cristallisation et décomposé par l'acide sulfurique concentré, produit de l'acide *caproïque* sous forme huileuse. La meilleure méthode de préparation est celle de Frankland et de Kolbe, qui consiste dans la décomposition du cyanure d'amyle par la potasse.

FORMULES ATOMIQUES.
 $C^6H^{11}Az + KHO + H_2O = C^6H^{11}KO + AzH_3$.
Cyanure Potasse Eau. Caproate Ammoniaque.
d'amyle. potassium.

FORMULES ÉQUIVALENTES.
 $C^{12}H^{21}Az + KHO^2 + 2H_2O = C^{12}H^{21}KO^2 + AzH_3$.
Cyanure Potasse Eau. Caproate Ammoniaque.
d'amyle. potassium.

Ce procédé a été modifié par Würtz de la manière suivante : Pour préparer le cyanure d'amyle, on met la masse noire obtenue par la calcination du ferrocyanure de potassium dans un creuset couvert, ou dans une cornue qui communique avec la partie inférieure d'un réfrigérant de Liebig; on ajoute quatre ou cinq fois le même poids d'alcool et on chauffe le mélange jusqu'à l'ébullition. La quantité d'iodure d'amyle, insuffisante pour décomposer le cyanure, est introduite alors graduellement à travers un tube à entonnoir, et l'on continue l'ébullition jusqu'à ce que la décomposition soit complète, ce dont on s'assure en prenant une goutte de l'huile que l'on sépare en ajoutant de l'eau, et en l'exposant à la flamme sur le bout d'une baguette en verre. La présence de la plus petite quantité d'iode est caractérisée par les vapeurs violettes d'iode qui se produisent. Lorsque la conversion de l'iode est effectuée, on mêle la liqueur avec un excès d'eau, et l'on fait bouillir l'huile qui se sépare avec une solution alcoolique de potasse, dans une cornue qui communique avec la partie inférieure d'un réfrigérant de Liebig, jusqu'à ce que cette huile soit complètement décomposée en ammoniaque et en acide *caproïque*. On décompose ensuite le caproate de potassium par un acide plus concentré, on enlève et on distille la couche huileuse.

L'acide *caproïque* ainsi obtenu est un liquide huileux, mobile, d'une densité de 0,931 à 15°. Son odeur rappelle celle de la sueur; son goût est acide et pénétrant. Préparé par le cyanure d'amyle, cet acide se solidifie à — 90°, bout à 198°, et présente, suivant M. Würtz, la propriété de dévier le plan de polarisation de la lumière. Celui que l'on extrait de l'huile de noix de coco bout entre 202° et 209° (probablement parce qu'il renferme un peu d'acide caprylique), et est tout à fait inactif.

L'acide *caproïque* se dissout à froid dans l'acide sulfurique sans s'altérer. Il se sépare de nouveau de la solution lorsqu'on y ajoute de l'eau. Une solution concentrée de caproate de potassium, soumise à un courant de six éléments Bunsen, est électrolysée de la même manière que le valérate potassique.

L'huile qui se sépare à la surface, dans l'opération que nous avons décrite, contient de l'amyle $C^{10}H^{22}$ (anc. not. $C^{20}H^{42}$), avec un autre corps qui est probablement du caproate d'amyle, résultant d'une seconde décomposition.

FORMULES ATOMIQUES.
 $2C^6H^{11}KO_2 + O = C^6H^{12} + K^2CO_3 + CO_2$.
Caproate Oxy- Amyle. Carbonate Anhy-
de gène. dride
potassium. potassium. carbon.

FORMULES ÉQUIVALENTES.
 $2C^{12}H^{21}KO^2 + O_2 = C^{12}H^{22} + K^2CO_6 + 2CO_2$.
Caproate Oxy- Amyle. Carbonate Anhy-
de gène. dride
potassium. potassium. carbon.

Ou bien : **FORMULES ATOMIQUES.**
 $2C^6H^{11}KO_2 + O + H_2O = C^{10}H^{22} + 2KHCO_3$.
Caproate Oxy- Eau. Amyle. Carbonate
de gène. acide de
potassium. potassium.

FORMULES ÉQUIVALENTES.
 $2C^{12}H^{21}KO^2 + O_2 + 2H_2O = C^{12}H^{22} + 2KHC^2O_6$.
Caproate Oxy- Eau. Amyle. Carbonate
de gène. acide de
potassium. potassium.

— *Caproates.* Les sels d'acide *caproïque* ressemblent aux valérates et sont obtenus de la même manière. On connaît les suivants : *Caproate d'ammonium*, *caproate de baryum*, *caproate de calcium*, *caproate de magnésium*

$(C^6H^{11}O_2)_2Mg + 2aq$;
(anc. not. $C^{12}H^{21}MgO^4 + aq$);

caproate de potassium,

$C^6H^{11}KO_2$ (anc. not. $C^{12}H^{21}KO^4$);

caproate d'argent,

$C^6H^{11}AgO_2$ (anc. not. $C^{12}H^{21}AgO^4$);

caproate de sodium,

$C^6H^{11}NaO_2$ (anc. not. $C^{12}H^{21}NaO^4$);

caproate de strontium,

$(C^6H^{11}O_2)_2Sr$ (anc. not. $C^{12}H^{21}SrO^4$).

— *Aldéhyde caproïque ou hydrure de caproïle*,

$C^6H^{12}O = C^6H^{11}O.H$
(anc. not. $C^{12}H^{22}O_2 = C^{12}H^{21}O_2.H$).

Ce corps paraît se produire en petite quantité du caproate de calcium ou de baryum. C'est surtout dans les premières parties qu'il passe lorsqu'on rectifie le produit brut de cette opération.

— *Anhydride caproïque ou acide caproïque anhydre*,

$C^{12}H^{22}O_3 = (C^6H^{11}O)_2O$
[anc. not. $C^{24}H^{44}O_6 = (C^{12}H^{21}O)_2O_2$].

D'après Chiozza, on prépare ce corps en plaçant 6 atomes de caproate de baryum dans une cornue, et en ajoutant graduellement à ce sel 1 atome d'oxychlorure de phosphore. La masse devient chaude et pâteuse; lorsqu'elle est froide, on extrait l'acide en traitant par l'éther pur. On mêle la solution éthérée avec de la potasse faible, on agite et on sèche sur du chlorure de calcium; enfin on évapore l'éther au bain-marie. L'anhydride *caproïque* est une huile neutre, plus légère que l'eau, et dont l'odeur ressemble à celle de l'acide *caproïque*. Elle se volatilise quand on la chauffe, en répandant une odeur aromatique, et en laissant un léger résidu charbonneux.

— *Ethers caproïques.* *Caproate de méthyle*, $C^6H^{11}(CH_3)O_2$ [anc. not. $C^{12}H^{21}(C^3H_9)O_4$].

Fehling obtient ce corps de la manière suivante : On mélange 2 parties d'acide *caproïque* et 2 parties d'esprit de bois avec 1 partie d'acide sulfurique, et on fait chauffer doucement. Ensuite on mêle le liquide avec de l'eau, et l'huile qui surnage est lavée et séchée sur du chlorure de calcium. Le *caproate* de méthyle est un liquide incolore; son poids spécifique est de 0,8977 à 18°; il bout à 150°; sa densité de vapeur est 4,623.

— *Caproate d'éthyle*,

$C^6H^{11}(C^2H_5)O_2$ [anc. not. $C^{12}H^{21}(C^4H_9)O_4$].

On l'obtient par le même procédé que le précédent. C'est un liquide transparent, avec une odeur de pommes de pin, qui quelquefois ressemble à celle de l'éther butyrique. Son poids spécifique est de 0,882 à 18°; il bout à 160°; sa densité de vapeur est 4,97.

— *Caproate d'amyle*,

$C^6H^{11}(C^5H_{11})O_2$ [anc. not. $C^{12}H^{21}(C^{10}H_{21})O_4$].

La plus grande partie de l'acide *caproïque* brut distille à 198°. Il est mélangé avec du *caproate d'amyle*. Si l'on continue la distillation, cet éther passe à 212°. On peut encore l'obtenir en neutralisant l'acide brut par le carbonate de potassium; il reste alors une couche d'huile non dissoute. Cette huile, enlevée, séchée sur du chlorure de calcium et rectifiée, est du *caproate d'amyle* pur, ayant un point d'ébullition constant à 211°. Le *caproate d'amyle* est insoluble dans l'eau, mais il se dissout en haute proportion dans l'alcool et l'éther. Il est décomposé par la potasse en caproate de potassium et en alcool amylique.

CAPROMYDÉ, ÉE adj. (ka-pro-mi-dé). Mamm. Qui ressemble ou qui se rapporte aux capromys.

— s. f. pl. Famille de mammifères rongeurs, ayant pour type le genre capromys.

CAPROMYS s. m. (ka-pro-miss — du lat. *capra*, chèvre; *mus*, rat). Mamm. Genre de rongeurs, voisin des rats, et comprenant trois espèces, qui vivent dans l'île de Cuba : *Les CAPROMYS sont des animaux exclusivement her-*

bivores. (C. d'Orbigny.) La chair des CAPROMYS est assez estimée. (Bouillet.)

— **Encycl.** Les capromys forment, dans l'ordre des rongeurs, un genre voisin des rats et des marmottes. Ce sont des animaux d'assez grande taille, ayant de chaque côté de la mâchoire quatre molaires prismatiques, à couronne traversée par des replis d'émail qui pénètrent assez profondément, et qui ressemblent à ceux qu'on voit sur la couronne des molaires des castors; leurs pieds sont très-robustes; comme chez les rats, les antérieurs ont cinq doigts, et les postérieurs quatre, avec un rudiment de pouce; la queue est ronde et peu velue. On connaît trois espèces dans ce genre.

Le capromys de Fournier est de la taille d'un lapin ordinaire; son corps est ramassé; son pelage grossier, d'un brun noirâtre, lavé de fauve obscur dans les parties supérieures, avec la croupe rousse, les pattes et le museau noirâtres. On l'appelle *chemis* à la Havane; les créoles lui donnent aussi le nom d'*agutia congo*.

Le capromys préhensile est plus petit que le précédent; son pelage est épais, composé de poils mous et flexibles, de couleur ferrugineuse mêlée de gris; la tête, le dessous des pattes et les ongles sont blancs. C'est l'*agutia caravalli* des créoles.

Le capromys de Poey, récemment découvert, diffère du précédent par un pelage marbré, tiqueté de jaunâtre; par sa tête d'un jaune ferrugineux en dessus et blanche en dessous; par ses pattes, dont les doigts sont couverts de poils marron; enfin, par ses moustaches noirâtres, blanches à la base seulement.

Tous les capromys vivent dans l'île de Cuba. Ce sont des animaux paresseux, à mouvements lents, et dont la démarche rappelle celle de l'ours. Ils vivent dans les forêts, et se tiennent sur les arbres, où ils grimpent avec une grande facilité, en se suspendant aux branches et se cachant sous les feuilles. Ils se dressent souvent sur les pattes de derrière et sur la queue, comme l'écurieuil et le kangourou. Essentiellement herbivores, ils recherchent surtout les plantes aromatiques. En captivité, ils acceptent volontiers les choux, la chicorée et le pain. Ils s'approprisent facilement, ont des manières gentilles, sont très-sensibles aux caresses, et en témoignent leur satisfaction par un petit grognement très-bas. Leur voix ordinaire est un petit cri aigu comme celui du rat.

CAPROMYSIDE adj. (ka-pro-mi-zi-de — de capromys, et du gr. *eidōs*, aspect). Mamm. Qui ressemble à un capromys.

— s. m. pl. Famille de rongeurs qui a pour type le genre capromys.

CAPRON s. m. (ka-pron — contract. de *chapron*). Morceau de drap ovale que portaient les novices des capucins.

— **Hortic.** Grosse variété de fraise appelée aussi CAPERON.

CAPRONE s. f. (ka-pro-ne — corrupt. de *chapron*). Mamm. Houppé de poils qui garnit le haut de la tête de certains mammifères.

— Chim. Huile tirée du caproate de baryum.

— **Encycl.** Chim. La caprone, $C_{11}H_{22}O_2$ (anc. not. $C_{12}H_{22}O_2$),

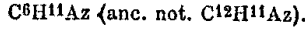
est une huile qui se forme dans la distillation sèche du caproate de baryum. Si on la sèche et qu'on la rectifie, cette huile commence à bouillir à 120°, et le thermomètre monte de 160° à 170°. On obtient par rectification un produit qui a un point d'ébullition constant à 165°. C'est une huile incolore, insoluble dans l'eau, plus légère que ce liquide, et d'une odeur particulière. Elle se dissout promptement dans l'alcool et dans l'éther. Elle brunit à l'air. L'acide nitrique agit sur elle, même à froid, de l'acide nitrovalérique,

$C_8H_9(AzO_2)O_2$ (anc. not. $C_{10}H_9(AzO_4)O_4$), paraissant se former. Le point d'ébullition de ce composé diffère beaucoup de celui qui a été calculé pour la caprone. Il est, par conséquent, douteux que le composé que l'on a analysé ait été de la véritable caprone.

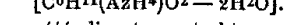
CAPRONIER ou **CAPRONNIER** s. m. (ka-pro-ni-é). Hortic. Fraisier qui produit le capron. Il On l'appelle aussi CAPERONNIER.

CAPRONITRYLE s. m. (ka-pro-ni-tri-le — rad. *caproate* et *nitryle*). Corps isomérique avec le cyanure d'amylo.

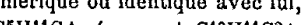
— **Encycl.** Ce corps a pour formule



Il contient les éléments du caproate d'ammonium, moins deux molécules d'eau,

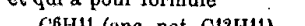


Il n'a pas été directement obtenu au moyen de ce sel. On obtient le cyanure d'amylo qui est isomérique ou identique avec lui,



en chauffant une solution alcoolique d'iodure d'amylo à son point d'ébullition, avec un excès de cyanure de potassium.

CAPRONOLE s. m. (ka-pro-no-i-le). Chim. Nom donné par Wittrien au radical que l'on croit exister dans l'aldéhyde et dans la caprone, et qui a pour formule



CAPROS s. m. (ka-pross — du gr. *kapros*, sanglier). Ichtyol. Genre de poissons, de la famille des scombres, comprenant une seule espèce, qui vit dans la Méditerranée. Il On l'appelle aussi POISSON SANGLIER.

— **Encycl.** Ce genre de poissons, formé aux dépens des zéés, ne comprend qu'une seule espèce, le *capros* sanglier, vulgairement sanglier de mer. Son museau avancé, un peu cylindrique, terminé par une ouverture assez petite et par une lèvre supérieure extensible, a quelque ressemblance avec le groin d'un cochon ou d'un sanglier; ses écailles, frangées sur les bords, ont paru offrir aussi une certaine analogie avec les soies de ce pachyderme; de là le nom scientifique et le nom vulgaire de ce poisson. Le *capros* est d'une couleur vert jaunâtre; il est assez commun dans la Méditerranée, mais on le recherche peu, parce que sa chair est dure et répand une mauvaise odeur.

CAPROTINE s. f. (ka-pro-ti-ne — rad. *caprine*). Moll. Genre de mollusques brachiopodes, voisin des caprines et comprenant une dizaine d'espèces, toutes fossiles.

CAPROTINE adj. f. (ka-pro-ti-ne). Mythol. Surnom de Junon à Rome. Il *Fêtes caprotines*, Fêtes qu'on célébrait à Rome en l'honneur de Junon Caprotine. Il *Nones caprotines*, Nones de juillet, époque où l'on célébrait les fêtes caprotines.

— **Encycl.** Les fêtes caprotines se célébraient à Rome vers le 9 juillet de chaque année; elles étaient consacrées à Junon, surnommée *Caprotina*. Dans ces fêtes, les femmes faisaient des sacrifices sous l'arbre appelé *caprificus*, qui est le figuier sauvage, et offraient à la déesse le lait qui sort des rameaux et des feuilles de cet arbre quand on les brise. C'était la fête des servantes, qui, ce jour-là, dit Plutarque, couraient et jouaient ensemble, et se battaient à coups de fouet et à coups de pierre.

CAPROXYLON s. m. (ka-pro-ksi-lon — du gr. *kapros*, sanglier; *axylon*, bois). Bot. Syn. du genre *HEDWIGIE*.

CAPROYLE s. m. (ka-pro-i-le — du lat. *capra*, chèvre, et du gr. *ulô*, matière). Chim. Radical de l'acide caprique et de ses composés. (V. CAPROIQUE, CAPROATE, CAPROYLE). Il Nom donné quelquefois au radical de l'alcool, C_8H_{13} .

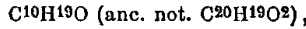
CAPRUSIUM, nom latin de CHEVREUSE.

CAPRYCKE, bourg et commune de Belgique, dans la Flandre orientale, arrond. et à 20 kilomètres N.-O. de Gand; 4,083 hab. Chef-lieu de canton. Fabrication de boutons, cordes et ouvrages en bois; tanneries et brasseries.

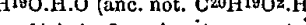
CAPRYLATE s. m. (ka-pri-la-té). V. CAPRYLIQUE.

CAPRYLE s. m. (ka-pri-le — rad. *caprique*). Chim. Corps contenu dans l'acide caprique. Il On l'appelle aussi RUTYLE.

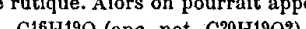
— **Encycl.** Ce composé,



est le radical de l'acide caprique ou rutique,



et de ses dérivés. Le même terme est appliqué au radical $C_8H_{15}O$ (anc. not. $C_{16}H_{15}O_2$) de l'acide caprylique. Il vaut mieux cependant nommer ce dernier *capryle*, à moins que le nom d'acide caprique ne soit entièrement abandonné et qu'on ne lui substitue celui d'acide rutique. Alors on pourrait appeler

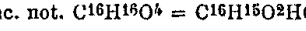
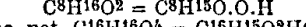


rutyle, et $C_8H_{15}O$ (anc. not. $C_{16}H_{15}O_2$) *capryle*.

Il y a aujourd'hui une grande confusion entre les noms de ces radicaux, confusion qui s'accroît encore par l'application du même nom de *capryle* à C_8H_{17} (anc. not. $C_{16}H_{17}$), radical de l'alcool octylique. Pour ce dernier radical, nous emploierons le mot *octyle* assigné par Gerhardt.

CAPRYLIQUE adj. (ka-pri-li-ke — du lat. *capra*, chèvre). Chim. Se dit d'un acide qui existe dans le beurre de vache: *Acide CAPRYLIQUE*.

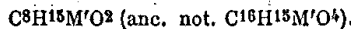
— **Encycl.** Cet acide,



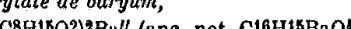
fut découvert par Zerch dans le beurre du lait de vache. Il se trouve aussi dans l'huile de noix de coco et dans le fromage de Limbourg. Quelques espèces d'huile le contiennent également, soit à l'état libre, soit en combinaison avec l'éthyle et l'amylo. La meilleure source de cet acide est l'huile de noix de coco. A cause du peu de solubilité de ses sels de baryum, le caprylate de ce métal se sépare aisément de l'acide caproïque auquel il est associé (V. ACIDE CAPROÏQUE). Après avoir purifié le caprylate de baryum par des cristallisations successives, on décompose la solution aqueuse par l'acide sulfurique, on lave et on distille le liquide huileux qui monte à la surface. Le produit qui distille entre 230° et 238° est de l'acide *caprylique* pur. L'acide *caprylique* a une odeur faible et désagréable, qui est plus perceptible lorsque l'acide est chaud. Il se solidifie à 12° et fond à 15°. Quand il est doucement refroidi, il forme des lames semblables à celles que donne la cholestérine. A 20°, son poids spécifique est 0,911. Il bout

de 236° à 238°; sa densité de vapeur observée est 5,31.

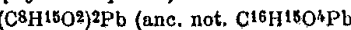
L'acide *caprylique* est monobasique, la formule de ses sels étant



Ceux de ces sels qui ont été étudiés sont : le caprylate de baryum,

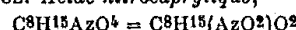


le caprylate de plomb,



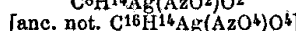
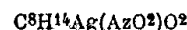
et le caprylate d'argent.

— **DÉRIVÉS DE SUBSTITUTION DE L'ACIDE CAPRYLIQUE.** *Acide nitrocaprylique*,



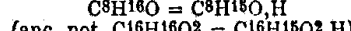
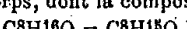
[anc. not. $C_{16}H_{15}AzO_8 = C_{16}H_{15}(AzO_4)O_4$].

Cet acide se produit par l'action prolongée de l'acide nitrique bouillant sur le mélange des acides gras non volatils que l'on obtient de l'huile de noix de coco, par la saponification de l'huile au moyen de la soude. Après qu'on a lavé le produit dans l'eau chaude, jusqu'à ce que l'acide subérique mêlé avec lui ait complètement disparu, il reste une huile pesante, qui ne contient absolument que les acides *nitrocaprylique* et *nitrocaprique*. Le premier de ces acides est une huile sirupeuse d'une couleur rouge jaunâtre, ayant une odeur particulière et un goût amer. Son poids spécifique est de 1,093 à 18°. Il se dissout difficilement dans l'eau, et plus facilement dans l'acide nitrique concentré. Lorsqu'on le chauffe, il devient noir et se décompose avec dégagement d'acide nitreux, et à une haute température, il détone légèrement. L'acide *nitrocaprylique* neutralise complètement les alcalis. Avec l'ammoniaque, il forme une solution rouge clair, et avec la potasse une solution rouge obscure, qui laissent une masse incristallisable lorsqu'on les évapore. Le sel d'ammoniaque forme avec les sels de calcium, de baryum, de plomb et de cuivre, des précipités floconneux, qui se prennent en une masse visqueuse lorsqu'on les agite. Le sel d'argent,

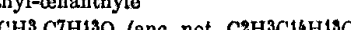


est précipité en flocons blanc jaunâtre, qui se dessèchent en une masse d'une couleur vert jaunâtre.

— *Aldéhyde caprylique* ou *hydrure de capryle*. Ce corps, dont la composition est

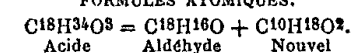


peut s'unir avec les bisulfites des métaux alcalins. On l'obtient parmi d'autres produits par la distillation du savon d'huile de ricin (ricinoléate de sodium ou de potassium), soit seul, soit mêlé avec un excès d'alcali. L'*aldéhyde caprylique* a été d'abord obtenue par Limpricht; elle a été ensuite examinée par Bouis, et plus tard par Stadeler et par Dachauer, qui la regarde comme une acétone, le méthyl-cenanthyle



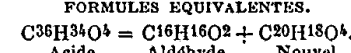
D'après Bouis, cette aldéhyde se forme en même temps qu'un acide et sans dégagement de gaz, principalement lorsque le savon d'huile de ricin est chauffé à une température qui n'excède pas 225° ou 230°, et sans excès d'alcali.

FORMULES ATOMIQUES.



Acide Aldéhyde Nouvel
ricinoléique. caprylique. acide.

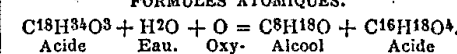
FORMULES ÉQUIVALENTES.



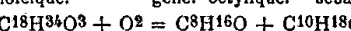
Acide Aldéhyde Nouvel
ricinoléique. caprylique. acide.

Si, au contraire, le savon est vivement et fortement chauffé avec un excès d'alcali, il se dégage abondamment de l'hydrogène, et il se produit de l'alcool octylique en même temps que de l'acide sébacique. Malaguti a obtenu tantôt l'alcool octylique, tantôt l'aldéhyde *caprylique*, et toujours l'acide sébacique. Il explique la formation de ce produit par l'équation suivante :

FORMULES ATOMIQUES.

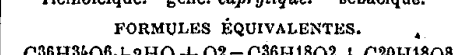


Acide Eau. Oxy. Alcool Acide
ricinoléique. gène. octylique. sébacique.

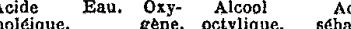


Acide Oxy. Aldéhyde Acide
ricinoléique. gène. caprylique. sébacique.

FORMULES ÉQUIVALENTES.



Acide Eau. Oxy. Alcool Acide
ricinoléique. gène. octylique. sébacique.

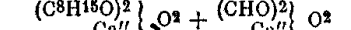
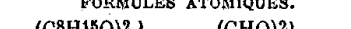


Acide Oxy. Aldéhyde Acide
ricinoléique. gène. caprylique. sébacique.

Stadeler et Dachauer ont également obtenu l'acide sébacique dans tous les cas.

L'aldéhyde *caprylique* se produit aussi par la distillation du caprylate et du formiate de calcium.

FORMULES ATOMIQUES.

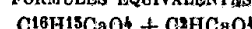


Caprylate Formiate
de calcium. de calcium.

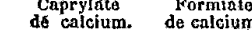


Carbonate Aldéhyde
de chaux. caprylique.

FORMULES ÉQUIVALENTES.



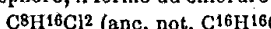
Caprylate Formiate
de calcium. de calcium.



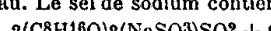
Carbonate Aldéhyde
de chaux. caprylique.

Pour préparer l'*aldéhyde caprylique* pur, le produit brut que l'on obtient par la calcination du savon d'huile de ricin avec un excès d'hydrate de potassium est traité par une solution aqueuse concentrée de bisulfite de sodium; la masse cristalline qui en résulte est pressée plusieurs fois entre du papier, lavée dans l'alcool, séchée sur de l'acide sulfurique et dissoute dans l'eau chaude. La masse alors se décompose, et l'*aldéhyde caprylique* devient libre; on la sèche ensuite sur du chlorure de calcium et on la rectifie. Selon Bouis, il vaut mieux distiller le savon neutre, ou même encore le sel de baryum, parce que ce dernier n'écume pas.

L'*aldéhyde caprylique* est un liquide incolore, fortement réfringent, d'une odeur aromatique et d'un goût caustique. Son poids spécifique est de 0,818 à 19°; son point d'ébullition est 178°, suivant Limpricht, et 171° sous la pression ordinaire de l'atmosphère, suivant Bouis. Il est insoluble dans l'eau; il brûle avec une flamme brillante non fuligineuse; il devient acide lorsqu'on y fait passer un courant d'air chaud ou d'oxygène, et il est violemment oxydé par l'acide nitrique avec formation d'acide *caprylique* et d'autres acides gras. L'acide chromique le convertit aussi partiellement en un acide. Chauffé avec de la potasse solide, il forme une masse brune spongieuse; avec du nitrate d'argent ammoniacal, il forme un miroir métallique; avec le pentachlorure de phosphore, il forme du chlorure d'octylène,

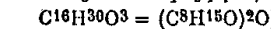


L'*aldéhyde caprylique* s'unit avec les bisulfites des métaux alcalins, sans élévation de température. Les composés sont insolubles dans l'excès de bisulfite, et sont décomposés par l'eau. Le sel de sodium contient



[anc. not. $2(C_8H_{16}O)_2(NaSO_3)SO_2 + 4aq$].

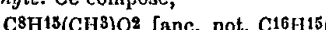
— *Anhydride caprylique* ou *acide caprylique anhydre*. L'*anhydride caprylique*,



[anc. not. $C_{32}H_{30}O_6 = (C_{16}H_{15}O_2)_2O_2$],

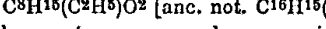
s'obtient en traitant 6 molécules de caprylate de baryum par 1 molécule d'oxychlorure de phosphore. Chauffé fortement, le mélange se désagrège et se change en une masse pâteuse qui dégage une odeur particulière et désagréable, probablement à cause du chlorure de caprylie qui se forme. On extrait l'anhydride de cette masse pâteuse en épuisant celle-ci par l'éther. Ce liquide doit être débarrassé d'alcool. On agite la solution étherée avec de la lessive de potasse diluée, afin d'enlever l'acide *caprylique*, et on fait sécher sur du chlorure de calcium. Après l'évaporation de la solution étherée, l'anhydride reste sous la forme d'une huile claire et mobile, plus légère que l'eau. Fraîchement préparée, cette huile a une odeur malsaine, qui devient plus forte lorsqu'elle se transforme en acide *caprylique*; quand on la chauffe, elle dégage des vapeurs qui irritent la gorge et ont une odeur aromatique. Dans un mélange réfrigérant, elle se solidifie en une masse blanche, d'une texture imparfaitement cristalline. Elle bout à 280°, la température s'élevant graduellement jusqu'à 290°, où le liquide se décompose. L'eau bouillante ne convertit pas l'*anhydride caprylique* en acide *caprylique*; mais lorsqu'on abandonne cet anhydride pendant quelque temps au contact de l'air humide, il s'hydrate petit à petit. La lessive de potasse produit aussi graduellement la transformation de l'anhydride en acide *caprylique*.

— *Ether caprylique* ou *caprylate de méthyle*. Ce composé,



se forme lorsqu'on dissout l'acide *caprylique* dans son propre poids d'alcool méthylique mêlé avec un quart de son poids d'acide sulfurique. Le liquide devient immédiatement trouble, et le caprylate de méthyle forme une légère couche huileuse à la surface. On l'enlève, on la lave dans l'eau et on la sèche. C'est un liquide incolore, fortement aromatique, qui a une odeur d'esprit de bois. Son poids spécifique est 0,882, et sa densité de vapeur, 5,48. Il est peu soluble dans l'eau, mais il se dissout facilement dans l'alcool et dans l'éther.

— *Caprylate d'éthyle*,



Il se prépare comme le composé précédent. C'est un liquide incolore, sentant la pomme de pin. Son poids spécifique est 0,8535 à 15°; il bout à 214°; sa densité de vapeur = 6,1; il est insoluble dans l'eau, mais il se dissout dans l'alcool et dans l'éther.

CAPRYLONE s. f. (ka-pri-lo-ne — rad. *caprylate*). Chim. Corps tiré du caprylate.

— **Encycl.** On a donné ce nom à la substance que Juckelberger a obtenue par la distillation sèche de 15 grammes environ de caprylate de baryum avec un excès de chaux. La *caprone* se condense dans le récipient en

un liquide jaune huileux, qui, après quelque temps, se solidifie en une masse butyreuse. Au moyen d'une purification appropriée, on l'obtient sous forme d'une masse cristalline blanche semblable à la cire de Chine, et ayant une faible odeur de cire. Elle est très-soluble dans l'alcool et dans l'éther, à froid et à chaud; elle fond à 40° et se solidifie à 38° en une masse cristalline radiée; elle bout à 178° et distille sans altération. Le point d'ébullition de la *caprylone*, calculé d'après celui de ses homologues, tel que l'œnanthylone, devrait être 300°. La distance de ce nombre à 178°, qui est le point d'ébullition du corps auquel on a donné le nom de *caprylone*, paraît prouver que ce corps n'est pas la véritable acétone caprylique. De nouvelles expériences sont nécessaires pour décider cette question.

CAPSA, ville de l'Afrique ancienne, dans la Numidie, une des principales forteresses de Jugurtha. C'est aujourd'hui la ville de Cafa, dans la régence de Tunis.

CAPSAIRE s. m. (ka-psè-re — du lat. *capsa*, boîte). Antiq. rom. Esclave qui accompagnait les enfants à l'école, et portait la boîte qui contenait leurs livres. « Employé qui gardait les habits dans les bains publics. » Employé chargé de la garde des livres de la comptabilité militaire.

CAPSA s. f. (ka-psa-le). Helminth. Genre de vers qui vivent en parasites sur les branchies des poissons : *L'espèce type du genre CAPSALE a été découverte sur les diodons*. (P. Gervais). V. TRISTOME.

CAPSE s. f. (ka-pse — lat. *capsa*, boîte). Boîte de métal dans laquelle les docteurs de Sorbonne déposaient leurs suffrages, après l'examen d'un candidat.

CAPSE s. m. (ka-pse — du lat. *capsa*, boîte). Entom. Genre d'insectes hémiptères, comprenant un petit nombre d'espèces, la plupart européennes : *Le CAPSE capillaire est répandu dans la plus grande partie de l'Europe*. (Blanchard.)

CAPSE s. f. (ka-pse — du lat. *capsa*, boîte). Moll. Genre de mollusques acéphales à coquille bivalve, voisin des donaces, et comprenant deux espèces qui vivent dans les sables des côtes : *Les CAPSES sont des coquilles des mers tropicales*. (C. d'Orbigny.)

CAPSELLE s. f. (kap-sè-le — dimin. du lat. *capsa*, boîte). Bot. Petite capsule. « Genre de plantes, de la famille des crucifères et du groupe des siliculeuses, voisin des thlaspi, et comprenant trois espèces, qui sont répandues à peu près partout. L'une de ces plantes est bien connue sous le nom vulgaire de *bourse à berger* ou *à pasteur*. »

— **Encycl.** Ce genre de crucifères, formé aux dépens des thlaspi, comprend trois ou quatre plantes annuelles, répandues dans presque toutes les régions du globe. La plus intéressante est connue sous le nom vulgaire de *bourse à berger*, qu'elle doit à la forme de ses fruits. On peut dire qu'elle croît à peu près partout et fleurit en toute saison. Elle possède les propriétés générales des crucifères, mais au degré le plus faible. Elle avait cependant une haute réputation dans l'ancienne médecine, comme rafraîchissante, astringente, vulnérinaire, antiscorbutique. Elle est à peu près inusitée aujourd'hui. Les parties vertes de cette plante contiennent une huile âcre sulfurée, probablement identique avec l'huile de moutarde, ainsi que d'autres matières grasses et vireuses, telles que la saponine, le tannin, l'acide tartrique, l'acide citrique, l'acide malique, plus des matières colorantes et des traces de sucre. Les graines de la plante contiennent une huile semblable à celle des parties vertes, et de l'albumine.

CAPSCARPELLE s. f. (ka-psi-kar-pè-le — du lat. *capsa*, boîte, et de *carpelle*). Bot. Genre de végétaux cryptogames, syn. d'ECROCARPE.

CAPSCINE s. f. (ka-psi-si-ne — du bas lat. *capsicum*, piment). Chim. Substance âcre trouvée dans le piment commun.

CAPSCUM s. m. (ka-psi-komm — mot lat. formé de *capsa*, boîte). Bot. Nom scientifique du piment.

CAPSIER s. m. (ka-psié). Moll. Animal d'une capse.

CAPSIN, **INE** adj. (ka-psain, ine — rad. *capse*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'insecte appelé capse. Syn. de MIRIDE.

— s. m. pl. Tribu d'insectes hémiptères ayant pour type le genre capse, syn. de MIRIDES.

CAPSOÏDE s. f. (ka-pso-i-de — du lat. *capsa*, boîte, et du gr. *eidōs*, aspect). Moll. Section du genre psammocole.

CAPSOL s. m. (ka-psol — de *cap* et *sol*). Féod. Droit que l'on payait au seigneur pour la vente des biens situés dans sa seigneurie. « On disait aussi capsou.

CAPSULAIRE adj. (ka-psu-lè-re — rad. *capsule*). Hist. nat. Qui ressemble à une capsule, qui tient de la nature de la capsule : *Forme CAPSULAIRE. Fructification CAPSULAIRE. Fruits CAPSULAIRES*.

— Anat. *Ligaments capsulaires*. Ceux qui forment les capsules des articulations.

— s. f. Moll. Coquille fossile du genre térébratule.

— Helminth. Genre de vers, formé aux dépens des filaires.

— Zooph. Genre de polyptères flexibles.

CAPSULE s. f. (ka-psu-le — lat. *capsula*, dimin. de *capsa*, boîte). Objet creusé en forme de boîte ou de godet un peu profond : *Les têtes des chapiteaux s'échappaient alternativement bleus et roses de leurs CAPSULES vertes*. (Th. Gaut.) *La cloche est d'une forte dimension, et on la fait sonner en agitant le battant avec une corde, au lieu de donner la volée à l'énorme CAPSULE de métal*. (Th. Gaut.) *Une redingote flamandaise, à boutons sans moule, dont les CAPSULES béantes ou recroquevillées étaient en parfaite harmonie avec des poches usées et un collet crasseux*. (Balz.)

— Arquebus. Alvéole de cuivre contenant de la poudre fulminante et servant à communiquer le feu aux armes à percussion : *CAPSULE de canon, de fusil, de pistolet*. *CAPSULE fulminante*. Pour les canons, à cause de leur épaisseur, la CAPSULE surmonte une étoupille qui porte le feu jusqu'à la gargouille. (De Chesnel.)

— Chim. Vase en matière réfractaire et en forme de calotte sphérique, dont on se sert pour mettre en fusion certaines matières ou évaporer certains liquides : *CAPSULE en platine, en cristal, en grès, en porcelaine*.

— Pharm. Enveloppe soluble dont on entoure certains médicaments pour masquer leur goût désagréable : *CAPSULES de copahu. CAPSULES gélatineuses*.

— Anat. Nom donné à diverses parties creusées en forme de godets : *CAPSULES articulaires, séminales, synoviales, etc.* V. ARTICULAIRE, SÉMINAL, SYNOVIALE, etc. *La Capsule du cœur, Péricarde*. Cette expression se trouve déjà dans Rabelais.

— Moll. Genre de mollusques acéphales à coquille bivalve, syn. de SANGUINOLAIRE.

— Bot. Sorte de fruit sec, à une ou plusieurs loges, comme ceux du pavot, de la tulipe, etc. : *Les plantes à coton, renversant leurs CAPSULES épanouies, ressemblent à des rochers blancs*. (Chateaub.) *La CAPSULE du pavot paraît contenir les mêmes principes que l'opium, mais en plus petites quantités*. (Soubeiran.)

— **Encycl.** Bot. Le mot *capsule* a, en botanique, un sens très-large; il s'applique à tous les fruits secs et déhiscents qui ne sont ni des follicules, ni des gousses, ni des siliques, ni des pyxides. Les capsules sont donc très-nombreuses et exigent des adjectifs très-variés pour être caractérisées. La capsule est dite *bivalve*, *tri*, *quadri*, *multivalve*, suivant qu'elle se compose de deux, trois, quatre ou plusieurs valves. D'après le nombre de loges, on distingue la capsule uniloculaire, *bi*, *tri*, *quadri*, *multiloculaire*, c'est-à-dire à une, deux, trois, quatre ou plusieurs loges. Selon le nombre de graines, la capsule peut être monosperme, *di*, *tri*, *tétrà*, *poly sperme*, si elle renferme une, deux, trois, quatre ou plusieurs graines; ordinairement on réserve ce dernier terme pour le cas où le nombre des graines est assez considérable; quand ce nombre est faible, la capsule est dite *oligosperme*. Le mode des ouvertures donne, selon Richard, les capsules *poricides*, ou s'ouvrant par des pores ou trous; *denticides*, s'ouvrant par des dents terminales; *valvicoles*, s'ouvrant par des valves ou des sortes de panneaux. (V. FRUIT et DÉHISCENCE.) D'après la forme et les caractères extérieurs, on a : la capsule *globuleuse*, *aplatie*, *ovoidé*, *cylindrique*, *conique*, *prismatique*, *trigone*, *tétragone*, *pentagone*, *aîlée*, *aigüe* ou *tronquée*, *glabre*, *pubescente*, *velue*, *soyeuse*, *tomentueuse*, *hérissée*, etc.

— Art milit. A l'origine de la platine à percussion, on se servait du chlorate de potasse pour former les amorces; mais on fut obligé de rejeter cette substance, parce qu'elle exerçait sur le fer des armes une action corrosive des plus énergiques. L'argent fulminant, que l'on essaya alors de mettre en usage, n'eût pas plus de succès : on dut l'abandonner à cause du danger à peu près inévitable que présentait sa fabrication. Enfin la découverte du mercure fulminant, faite en Angleterre par Howard en 1800, et connue en France dès 1809, vint permettre de résoudre le problème. Le nouveau composé fut employé sous forme de pastilles, de grains, de boulettes, etc., jusqu'après 1815, époque à laquelle un industriel anglais, dont le nom n'a pas été conservé, imagina de l'enfermer dans de petits godets de cuivre. C'est de cette innovation, qui fut introduite en France en 1819 ou 1820, par l'arquebusier parisien Deboubert, que datent les amorces actuelles, c'est-à-dire nos capsules. Les seules améliorations véritablement importantes qu'elles aient reçues depuis ont eu pour objet de rendre la fabrication plus rapide et, par suite, plus économique. En effet, dans le principe, il ne fallait pas moins de quatre ou cinq passes successives pour emboutir, au moyen du balancier, les petits godets métalliques destinés à contenir le fulminate. Ces passes furent réduites à deux en 1824, par Bouché, de Soissons, et à une, en 1840, par le capitaine d'artillerie Tardy. Un peu plus tard, un autre officier d'artillerie, le capitaine Humbert, construisit une machine bien supérieure à toutes celles qui existaient alors, et qui fut adoptée aussitôt pour le service de l'Etat. L'expérience prouva qu'à l'aide de cette machine un seul homme pouvait fabriquer aisément jusqu'à

50,000 capsules par jour, moyennant la modique dépense de 13 centimes par kilogramme, tandis que les anciennes, quoique manœuvrées par trois hommes, en fournissaient à peine 3,000 dans le même temps et avec 71 centimes de frais.

Nous avons vu que les capsules se font en cuivre. Le métal, d'abord divisé en bandes, est réduit par le laminage à l'épaisseur convenable, puis recuit et décapé. Il est alors livré à la machine, qui, dans toutes les grandes usines actuelles, est mise en mouvement par la vapeur. Là, saisies par des organes spéciaux, les bandes de cuivre sont livrées à un découpoir qui les débite en disques ou rondelles de la grandeur convenable. Un levier coudé pousse ensuite ces disques sur des matrices, dans lesquelles des poinçons les forcent à entrer, et où ils reçoivent la forme voulue. Il est inutile d'ajouter que chaque mouvement de la machine produit à la fois autant de capsules qu'elle a de matrices et de poinçons.

Au sortir de la machine, les capsules sont agitées dans un appareil spécial, destiné à détruire les ébarbures dues au découpoir, après quoi on les envoie à l'atelier où elles doivent recevoir la matière fulminante. Là, des femmes les prennent par poignées et les jettent sur un instrument appelé *main*. Cet instrument consiste en deux plaques de fer superposées à une petite distance l'une de l'autre, et formant charnière. La plaque supérieure est percée régulièrement d'un grand nombre de trous ayant juste le diamètre extérieur des petites alvéoles, tandis que la plaque inférieure porte, en regard de chaque trou, la marque du fabricant, gravée en relief ou en creux. En agitant la main d'une certaine façon, l'ouvrière fait tomber les capsules dans les trous, et, comme celles-ci ont leur centre de gravité placé près du fond, il en résulte qu'elles tombent presque toujours la bouche en l'air. Si quelque une d'entre elles était retournée, ou si quelqu'un des trous n'était pas garni, l'œil de l'ouvrière ne manquerait pas de s'en apercevoir, et l'accident serait immédiatement réparé. Dans tous les cas, la main, une fois pleine de capsules, est glissée sous une espèce de trémie qui contient la poudre fulminante. Le fond de cette trémie est formé de trois pièces superposées et percées de trous en nombre égal à celui de la main et semblablement placés. De plus, ceux de la pièce inférieure se continuent par autant de petits tubes qui entrent dans les capsules. La pièce du milieu, nommée *tiroir*, est en ivoire; elle est disposée de telle sorte qu'en lui faisant exécuter un certain mouvement, ses trous se trouvent en face de ceux de la pièce supérieure, mais ne communiquent pas avec ceux de la pièce inférieure. Quand les choses sont dans cet état, la composition fulminante descend dans les trous du tiroir. Alors, au moyen d'un léger changement de position de ce dernier, on interrompt la communication de ses trous avec ceux de la pièce supérieure, et on l'éclabouille avec ceux de la pièce inférieure. De cette façon, la poudre peut quitter le tiroir et pénétrer dans les trous inférieurs, d'où elle se rend dans les capsules elles-mêmes. Cette manœuvre du tiroir expose à un danger permanent ceux qui l'exécutent, car il suffirait de l'écrasement d'un seul grain de poudre pour déterminer l'inflammation de tout l'approvisionnement de la trémie. On a imaginé plusieurs moyens pour le prévenir. Un des plus efficaces consiste à établir entre les ouvriers et la trémie un bouclier en tôle épaisse, qui a pour objet de détourner l'explosion, lorsqu'elle a lieu, vers une partie du bâtiment où tout est disposé pour la rendre inoffensive. Ce bouclier est percé, en un point convenable, d'une ouverture juste assez grande pour qu'on puisse y passer la main garnie de ses capsules. Quand le chargement des alvéoles est terminé, elles passent, avec la main qui les porte, à un ouvrier spécialement chargé d'y comprimer la poudre pour qu'elle ne puisse s'en détacher. Cet ouvrier place sur la main une plaque de fer munie d'autant de petits poinçons que la main a de trous, et il lui donne une position telle que chaque poinçon pénètre dans une capsule, jusqu'à la poudre. Il soumet alors le tout à l'action d'une presse, qui, en même temps, tasse la composition fulminante dans les capsules et estampe le nom du fabricant sur le fond de celles-ci. Il est rare qu'une si forte pression produise des accidents. L'explosion de quelques capsules dans une main est même sans danger; les capsules voisines se trouvent seulement noircies à l'extérieur, ce qui oblige à les mettre de côté pour les vendre à un prix moins élevé que les autres. Toutefois, par prudence, on dispose ordinairement la presse de manière que l'ouvrier ne soit pas devant elle quand il la fait agir, afin que, si une détonation trop considérable vient à avoir lieu, il puisse être suffisamment abrité. Les capsules terminées sont enfermées dans des boîtes de carton de grandeur variable. Ces boîtes sont ensuite réunies en paquets de vingt à quarante, et, enfin, livrées au commerce.

Suivant leur destination spéciale, les capsules sont divisées en capsules de chasse et capsules de guerre. Les capsules de chasse sont seules fournies par l'industrie privée. Sauf quelques sortes pour l'usage d'armes exceptionnelles, et qui sont produites par les constructeurs eux-mêmes de ces armes, elles sortent toutes de trois grandes usines, qui en livrent annuellement plus de 900 millions. Les alvéoles des capsules de guerre sont fabriquées dans un

établissement spécial, qui est situé à Paris et fait partie du service de l'artillerie; le chargement se fait à Montreuil. Ces capsules diffèrent des précédentes sous plusieurs rapports. D'abord, elles sont beaucoup plus grosses, et, pour que le maniement en soit plus facile, elles sont munies d'un petit rebord ou chapeau; ensuite, elles portent cinq fentes qui, se prolongeant assez bas dans leur partie cylindrique, ont pour objet de prévenir les éclats, en se prêtant à l'épanouissement du métal au moment de l'explosion; enfin, elles sont faites avec une poudre fulminante un peu moins vive, et, afin de préserver cette dernière de l'humidité, on la recouvre, dans chaque capsule, d'une goutte d'un vernis obtenu en dissolvant de la gomme-laque dans de l'alcool. V. FULMINANTE.

Quand on veut faire usage des capsules, il faut les placer sur l'arme, et, à ce sujet, divers modes de placement furent successivement essayés :

1° Les amorçoirs isolés de l'arme, ou tenant à l'arme. Parmi ces derniers, celui de M. Charey (1831) consistait en un tube dans lequel glissaient les capsules sous la pression d'un ressort à boudin. Ce tube était placé à la partie antérieure de la platine, sur un pivot autour duquel il pouvait décrire un certain arc. Abandonné à lui-même, il était relevé par le jeu d'un ressort; lorsqu'on l'abaissait par une pression de main, une ouverture ménagée à son extrémité venait couvrir la cheminée. La capsule, qui remplissait juste l'ouverture, se plaçait naturellement sur le cône où le frottement suffisait pour la maintenir. « Dès les premières expériences, on rejeta en principe tout système d'amorçoir pour les armes de guerre. » (Cavellier de Cuverville, *Cours de tir*.)

2° On essaya des cartouches ayant leur capsule : un raté les mettait hors de service, si le soldat n'avait pas d'amorces de rechange, qu'il plaçait alors à la main.

3° Enfin, on arriva au placement direct à la main, tel qu'il existe aujourd'hui, et, à cet effet, on commença par rendre la capsule plus maniable de nuit et de jour, en lui donnant un rebord.

Les Anglais ont une capsule fabriquée avec une étoile qui n'a que quatre pans; ils ont fait, depuis quelques années déjà, de nombreuses expériences sur la capsule en gutta-percha, de M. Eley, qui aurait l'avantage de protéger la charge contre l'humidité qui pénètre par le canal de la cheminée. La capsule américaine est à six branches et en forme de cône; celle des Prussiens, plus petite que la nôtre, est à rebord, et celle des Hollandais ne possède que deux fentes.

L'invention du fusil à aiguille va modifier profondément l'emploi de la capsule, au moins pour les fusils de munition.

CAPSULER v. n. ou intr. (ka-psu-lé — rad. *capsule*). Néol. Rater, ne brûler que l'amorce, en parlant des armes à percussion : *Il n'a pas de chance, lui qui est si adroit tireur! Son fusil CAPSULE à tout coup*. (J. Rouss.)

CAPSULERIE s. f. (ka-psu-lè-ri). Techn. Fabrication de capsules pour armes à feu; lieu où se fait cette fabrication.

— **Encycl.** Un seul établissement confectionne et fournit les amorces fulminantes nécessaires à l'armée française; il est désigné sous le nom de *Capsulerie impériale de guerre* et fractionné en deux parties, dont l'une, à Paris, fabrique les capsules vides, et l'autre, à Montreuil, près de Paris, fabrique la poudre fulminante et charge les capsules. Nous avons donné, au mot CAPSULE, tous les détails de cette double fabrication. La *capsulerie de guerre* a été administrée par le directeur du service des poudres et salpêtres depuis 1840 jusqu'en 1855, époque à laquelle elle a été placée sous la direction spéciale d'un officier d'artillerie, ordonnateur secondaire du département de la guerre, mais subordonné au directeur des poudres et salpêtres. Le règlement de 1860 a mis la *capsulerie* sous l'autorité du général commandant de l'artillerie de la 1^{re} division militaire, l'assimilant ainsi aux autres établissements de l'artillerie. L'organisation de la *capsulerie* est toute militaire, comme celle des directions d'artillerie; néanmoins, la main-d'œuvre est confiée à des ouvriers civils, payés soit à la journée, soit à la pièce. Sous les ordres du directeur se trouvent : 1° deux officiers supérieurs ou capitaines en premier, dont l'un est sous-directeur, et l'autre chargé de la surveillance des ateliers de Montreuil; 2° des capitaines adjoints, des gardes, des ouvriers d'état et autres employés d'artillerie, en nombre nécessaire aux besoins du service. Le directeur est chargé de la surveillance, de la direction de tous les travaux, et de toutes les parties du service confiées aux officiers et employés de l'établissement. A la fois chef de l'administration, ordonnateur secondaire des dépenses, président du conseil d'administration, il donne tous les ordres relatifs à la discipline et à la police de la *capsulerie*. Le sous-directeur, qui remplace le directeur en cas d'absence, est chargé de la réception des matières premières, sous la direction de ce dernier, qu'il seconde dans les détails du service. Le conseil d'administration de la *capsulerie*, que nous venons de nommer, comprend : le directeur, président; le sous-directeur; un capitaine adjoint, désigné chaque année par l'inspecteur général; un agent spécial, faisant

fonction de secrétaire, mais n'ayant pas voix délibérative.

La *capsulière impériale de guerre* est régie et administrée comme les directions d'artillerie. La comptabilité, tant en deniers qu'en matières, est soumise au contrôle de l'intendance militaire.

CAPSULIER, ÈRE s. (ka-psu-lié, è-re). Techn. Ouvrier, ouvrier qui travaille à la fabrication des capsules de guerre ou de chasse : *Il avait une fois qu'une capsule s'écrasa du pied un grain du mélange détonant; il s'enflamma, et, dans sa force d'expansion, il communiqua le feu à cent mille amorces...*; tout le bâtiment sauta. (A. Marx.)

CAPSULIFÈRE adj. (ka-psu-li-fère — de capsule, et du lat. *fero*, je porte). Bot. Qui a des fruits en capsules.

CAPSULITE s. f. (ka-psu-li-te — rad. capsule). Pathol. Épaississement de la capsule du cristallin.

CAPTAGE s. m. (ka-p̄ta-je — rad. capter). Techn. Action de capter, en parlant d'une source d'eau minérale.

CAPTAL s. m. (ka-p̄tal — altérat. du mot capital, que l'on trouve dans la coutume du Bordelais comme syn. de seigneur ou baron). Hist. Nom que portaient les comtes ou gouverneurs de certaines provinces. « Titre héréditaire dans certaines familles, notamment dans celles d'Épernon, de Buch et de Puychagut : *Jean de Gruilly, captal de Buch, était prisonnier*. (Barante.)

CAPTAL DE BUCH. V. GRAILLY.

CAPTALE s. f. (ka-p̄ta-le). Hist. Titre donné à quelques femmes qui héritaient de la dignité de captal : *Marquise de Foix était captale de Buch, du chef de son père*. (Complém. de l'Acad.)

CAPTATEUR, TRICE s. (ka-p̄ta-teur, tri-ce — du lat. *captator*, *captatrix*, rad. *capto*, je capte). Dr. Personne qui use de captation : *C'est une spoliatrice, une captatrice de succession*. (Balz.) **CAPTATEURS D'HÉRITAGES**, ils trompent, ils volent. (Raynal.)

CAPTATION s. f. (ka-p̄ta-si-on — du lat. *captatio*; rad. *capto*, je capte). Emploi de moyens artificiels, dans l'intention d'arracher une faveur à quelqu'un : *User de captation. Elle avait à craindre que la mort de son bienfaiteur ne la laissât exposée aux attaques des héritiers du prince dépossédée pour elle, aux procès que la captation provoquait, aux clameurs de l'opinion*. (L. Blanc.) *L'histoire des moines n'est que l'histoire d'acquiescer par la ruse, la souplesse et la captation*. (Peyrat.)

— Encycl. Hist. A toutes les époques, l'homme a jeté un regard d'envie sur le bien de son prochain, et si tous les codes de morale ont proscrit cette convoitise, si toutes les lois religieuses l'ont condamnée, ce n'est pas qu'elle soit une faute par elle-même, mais bien parce qu'elle familiarise l'esprit avec l'idée de s'approprier le bien d'autrui et peut y conduire par degrés. Dans les sociétés barbares ou seulement à demi civilisées, la force, la violence, le vol sont les moyens usités pour y arriver; dans les sociétés plus avancées, on a recours à d'autres procédés, tels que la ruse, l'adresse, la chicane. De toutes ces manières employées pour s'enrichir sans travailler, pour s'approprier le bien d'autrui sans courir aucun risque et sans avoir rien à démêler avec la justice, une des plus fructueuses est incontestablement la *captation* des testaments. Tout vieillard riche qui est sans enfants, ou qui a la libre disposition d'une partie de sa fortune, n'a jamais manqué de trouver autour de lui des courtisans et des complaisants intéressés. Quoique de semblables compétitions se soient produites de tout temps, aussi bien dans les palais des rois que sous le toit du bourgeois modeste, quelques organisations sociales ont été plus fécondes que d'autres en abus de ce genre, et il est certaines époques, certaines classes où les capteurs ont abondé d'une façon toute spéciale.

Les Romains devaient donner au monde le spectacle de toutes les grandeurs et celui de tous les vices. Quand l'univers fut devenu la proie de leur insatiable avidité et qu'ils eurent épuisé les richesses de leurs nombreuses provinces, ne trouvant plus de nouvelles victimes au dehors, ils se mirent à se dévorer entre eux. Les empereurs firent mourir les citoyens les plus illustres pour s'emparer de leurs immenses biens; les partisans, qui n'avaient pas cette ressource violente, eurent recours à l'intrigue, à la flatterie, aux plus viles complaisances pour acquiescer des richesses qu'ils voyaient entre des mains étrangères. Capter l'héritage des riches célibataires devint une profession très-naturelle dans une ville dont la plupart des citoyens n'avaient d'autre industrie que d'être clients ou parasites de ceux qui possédaient de grands biens. Sous la république, le client vendait son influence, son suffrage; sous l'empire, il donna ce que les révolutions lui avaient laissé, sa bassesse et sa complaisance sans bornes; et ce n'étaient pas seulement des malheureux sans fortune ou sans avenir qui se condamnaient à cette dure servitude, dans l'espoir d'un gain incertain, bien des gens placés dans une position honorable ne rougisseraient pas de descendre à de pareilles manœuvres. Les poètes, les historiens de cette époque nous ont laissé à ce sujet des récits

que, sans la multiplicité des témoignages, l'esprit se refuserait à croire. Dès l'aurore, ces avides clients couraient présenter leurs salutations au patron de leur choix, s'informer de sa santé, et déposer pour sa conservation des tablettes votives dans les temples des dieux. Toutes les conditions d'une dure servitude, ils les acceptaient sans hésiter, allant parfois jusqu'à remplacer les esclaves dans la partie la plus humiliante de leur ministère. Le moindre caprice d'un vieillard chagrin et morose était pour eux une loi; fallait-il parler, se taire, aller, venir, rien ne leur coûtait pour plaire à un patron si précieux à leurs yeux; ils le comblaient chaque jour de présents, chargeaient sa table de primeurs et des vins les plus rares.

Nos comédies, qui parlent des oncles à héritage, ne donnent qu'une faible idée des scènes qui se passaient chaque jour publiquement dans la ville de Rome. Sénèque cite un certain Attius qui avait la liste des vieillards les plus opulents, et qui tâchait de se faire bien venir de la plupart d'entre eux. Les femmes n'étaient pas l'objet de moins nombreuses obsessions, et il n'était pas rare de les voir, à l'âge de soixante ans, épouser des jeunes gens de vingt ans, chevaliers d'industrie, qui spéculaient sur la mort prochaine de leur chère moitié. Un vieillard riche et sans enfants était assuré même contre les accidents les plus fortuits; si le feu détruisait sa maison, elle était aussitôt reconstruite par les soins de ses amis, aussi complaisants qu'intéressés.

Si le feu prend au palais d'Asturius, dit Juvénal, les dames romaines font éclater leur désespoir, la noblesse est en deuil, le préteur interrompt ses audiences. C'est alors qu'on gémit du malheur de la ville, c'est alors qu'on déteste le feu. Le palais brûle encore, et déjà l'on vient offrir le marbre pour le reconstruire; celui-ci promet les statues les plus rares et les mieux conservées; celui-là de superbes morceaux de Polyclète et d'Euphranor; d'autres proposeront les antiques et précieuses dépouilles des temples de la Grèce. C'est à qui donnera des livres, des tablettes, un buste de Minerve et des boisseaux d'argent. Persicus, dans une pareille conjoncture, est encore mieux traité, comme le plus opulent des vieillards sans héritiers, et l'on pourrait à juste titre le soupçonner d'avoir lui-même incendié sa maison. Inutile de dire que la comédie n'avait pas toujours un dénouement heureux, que les célibataires exploitaient la bassesse et la complaisance de leurs amis, qui bien souvent en étaient pour leurs frais et ne trouvaient pas, à l'ouverture du testament, le moindre legs en leur faveur. Toutefois, un semblable mécompte ne décourageait pas les quêteurs de testaments, qui, le lendemain, recommandaient auprès d'un autre leurs assiduités intéressées.

Mais une chose qui étonnera, et qu'on se refuserait à croire si l'histoire n'était là pour l'attester, c'est que la rapacité des Romains de l'empire fut encore dépassée par celle du clergé catholique. L'antiquité, qui comptait un grand nombre de prêtres, avait été très-prudente dans les règlements qui avaient présidé à leur institution. Elle s'était bien gardée d'en faire une classe à part, de les séparer de la vie civile; le prêtre, au contraire, était citoyen comme tout le monde; il n'était aucune fonction qu'il ne pût remplir; la connaissance des rites sacrés et une plus grande piété envers les dieux étaient les seules conditions imposées pour l'obtention des fonctions sacerdotales. Bien différent fut le prêtre catholique; enlevé à la famille et à la cité, il lui fallut vivre dans une région à part, et comme, en jetant sur lui la robe du prêtre, on ne fit que déguiser sans les détruire les défauts communs à tous les hommes, il en résulta souvent un contraste choquant entre les mœurs et la profession. Condamné à la solitude, à ne point vivre du travail de ses mains, mais des dons des fidèles, malgré l'exemple et les avis de saint Paul, qui avait au contraire recommandé à ses disciples le travail et le désintéressement, le prêtre s'habitua à l'aumône, qu'il souffrit d'abord, qu'il provoqua ensuite, il en vint vite à confondre ses intérêts avec ceux du ciel, à se persuader que ce qu'on lui donnait était offert à Dieu même; la confession lui fournit l'occasion de le dire aux fidèles, de peser même sur leurs déterminations, et ouvrit ainsi la porte à l'avidité et à la convoitise de gens qui n'aimaient pas moins le luxe et la fortune que le reste des hommes, et à qui cette seule porte était ouverte pour y arriver. Ce scandale fut un des premiers que donna le clergé de la primitive Eglise; ce ne sont pas les historiens profanes qui le rapportent, ce sont les Pères de l'Eglise eux-mêmes qui y font sans cesse allusion, blâmant les prêtres et les diacres, leur reprochant des abus si scandaleux. Saint Jérôme parle des prêtres qui s'insinuent adroitement dans la confiance des veuves et en profitent pour les dépouiller de leurs biens, lors même qu'elles ont des enfants; saint Augustin s'écrie, dans un accès d'indignation : « Que celui qui voudra désériter son fils pour doter l'Eglise aille chercher qui il voudra pour accepter son testament; ce ne sera pas Augustin. Il y a plus : s'il plaît à Dieu, ce ne sera personne. » De si sages paroles furent trop peu écoutées, et, dans la suite, loin de diminuer, cet abus ne fit qu'empirer; il fut la source des grandes richesses possédées par l'Eglise dans tous les pays chré-

tiens. On sait combien l'usage des donations faites par les mourants à l'Eglise était général dans les premiers siècles du christianisme. Ces donations, d'abord volontaires, devinrent bientôt forcées par l'avidité des prêtres et des évêques. Les prétentions de ceux-ci furent même si grandes, que les conciles se virent forcés de les modérer et de fixer la portion de biens qu'un fidèle pouvait laisser à l'Eglise, sous peine d'être privé de la sépulture chrétienne. Cette portion, fixée d'abord au dixième, alla jusqu'au quart, et il fallut des ordonnances royales pour mettre fin à ces abus. Le curé, en l'absence de l'évêque, devait assister au testament, pour s'assurer que les droits de l'Eglise avaient été sauvegardés. Cette coutume était générale et régnait aussi bien en France qu'en Italie; seul, le sénat de Venise eut la sagesse de s'en affranchir, comme il avait eu celle de mettre des bornes aux fureurs de l'inquisition. Dans cette république, cependant, tout ce qui se trouvait dans la chambre du mourant appartenait à l'Eglise. Un jour, un héritier qui se sentait ruiné par cette dîme exorbitante reçut à coups de bâton et assomma presque le curé qui venait la prélever; celui-ci alla se plaindre au sénat, qui prononça seulement une amende de cinquante écus contre quiconque chargerait de coups un prêtre revendiquant ses droits; c'était insinuer que les coups de bâton étaient permis dans ces circonstances.

En France, malgré les arrêts et les défenses des parlements, le chevet des mourants continua d'être assailli par des mendiants avides et effrontés; la multiplication des ordres religieux vint encore augmenter le mal; tous, malgré leur vœu de pauvreté, voulurent avoir leur part dans les biens des mourants, et les religieux regardaient comme chose très-légitime de demander, voire même de prendre, quand il s'agissait de l'intérêt de leur couvent. C'est pour flétrir cette avidité, qu'un trouvère du XIII^e siècle a composé un fabliau intitulé la *Vestie du curé*; nous ne le croyons pas déplacé dans cet article.

Au lieu des fables et des contes que disent certains conteurs, je vais aujourd'hui vous faire le récit d'une aventure qui advint un jour à un bon curé près de la ville d'Anvers.

Ce curé avait une cure excellente et qui lui donnait de beaux profits; les vaches et les brebis abondaient dans son étable, le linge et les manteaux dans ses armoires; car, au lieu de dissiper son bien comme le font tant d'autres, il était économe et bon ménager, et quand sa main s'ouvrait, c'était seulement pour soulager les pauvres, dont il était cheri dans tout le pays.

Mais la mort, qui n'épargne personne, pas plus les bons que les méchants, et qui frappe également à la porte des pauvres et des riches, vint un jour l'avertir qu'il était temps de passer de vie à trépas, et de payer à la nature ce tribut que tous nous lui devons. Il était devenu hydropique, et tous les médecins consultés lui ayant dit qu'il n'était aucun remède pour le guérir, il songea à faire ses préparatifs pour le grand voyage. Il fit donc donation solennelle de tous ses biens à ses parents, à ses amis et aux pauvres de la paroisse, ne voulant pas plus les oublier après sa mort que durant sa vie. Il assigna la destination de chaque objet, si bien qu'il ne resta sans avoir été donné, ni une serviette, ni un manteau, ni un pot. Puis, tranquille, il attendit que la mort vint le prendre.

Sur ces entrefaîtes, frère Simon et frère Louis, tous les deux dominicains, arrivèrent dans le pays; ils avaient quitté le couvent pour prêcher la parole de Dieu et ramener à lui les pécheurs égarés. Leur première idée fut d'aller chez le curé, où ils trouvaient ordinairement bonne chère, bon accueil et bon gîte; mais grande fut leur déception : au lieu d'une table bien mise et d'une maison en fête, ils trouvèrent le deuil et le silence. Néanmoins, s'étant approchés du curé, ils le saluèrent et lui demandèrent des nouvelles de sa santé : « Hélas ! répondit celui-ci, mal me va, et je crains bien de ne jamais me relever du lit » ou vous me voyez. Les frères se mirent alors à le tâter par tout le corps, le ventre, les jambes, les pieds et les mains. Quand ils l'eurent bien examiné, frère Louis dit à son compagnon : « Le pauvre homme a trop laissé mûrir son mal, et vraiment il n'y a plus de remède. Il faudrait maintenant lui parler, et lui suggérer l'idée de laisser quelque chose à notre couvent. Justement notre bibliothèque a besoin de réparations, et cent livres seraient bien notre affaire; tâchons qu'il nous les accorde. La chose, si nous y réussissons, nous fera bien venir du prieur, et tous nos frères en seront contents. — Parle-lui, toi qui sais mieux dire, répondit frère Simon; l'idée, en effet, est excellente, et ce serait bon pour nous de pouvoir y arriver. » Tous deux s'approchèrent alors du mourant : « Frère, lui dit le frère Louis, vous avez raison, et votre état ne paraît maintenant désespéré. Il faut songer à votre âme, et vous rappeler que par l'aumône on rachète bien des péchés. — Je m'en suis déjà occupé, répondit le curé; et tous mes biens je les ai donnés, en expiation d'en avoir trop joui et d'avoir ravi aux pauvres ce qui leur revenait. Aussi, de tout ce que vous voyez ici, plus rien ne m'appartient, j'ai tout donné pour l'amour de Dieu, tout, jusqu'au lit où je suis étendu. — Comment, sire, vous avez tout donné ? dit

le moine un peu surpris; mais savez-vous que, pour plaire à Dieu, ce n'est pas assez de faire l'aumône, il faut encore regarder de quelle façon on la fait et à quelles gens on donne ? L'Ecriture le dit expressément. — Pour cela, je n'ai nulle crainte, reprit le curé, et je crois bien ne pas m'être trompé. Ce village m'a nourri et entretenu toute ma vie, aussi je laisse à ses pauvres toute ma provision de blé, qui peut bien valoir dix livres. J'ai des parents qui sont pauvres, je leur laisse mes vaches et mes brebis; je crois que tout le monde m'approuvera. Je n'ai point oublié les orphelins ni les infirmes; j'ai fait un legs aux béguines, et j'ai légué une rente de cent sous aux cordeliers pour secourir les malheureux. — Tout cela est fort bien, reprit frère Louis, et je suis édifié de votre charité; mais à nos bons pères dominicains, qu'avez-vous donné, je vous prie ? — Rien du tout, dit le curé, car il ne me restait plus rien. — Eh quoi ! avez-vous pu oublier un couvent rempli de saints religieux, qui jettent sans cesse, même une vie de mortification, ne portent jamais de linge et prient tous les jours le Seigneur pour vous ? En vérité, c'est manquer à tous vos devoirs de chrétien, et si vous ne leur donnez rien, Dieu ne vous fera pas miséricorde. »

Le curé ne fut pas peu étonné de leur entendre prononcer de semblables paroles. « Eh ! comment voulez-vous que je vous donne quelque chose ? Je serais vraiment bien embarrassé, car plus rien ne me reste. — La chose n'est pas si difficile, dirent les deux frères, reprenez un des legs que vous avez faits, pour nous le transmettre; car, en vérité, de toutes vos aumônes, aucune ne pourra être plus agréable au Seigneur. Et croyez-nous, ajoutèrent-ils, si nous vous parlons ainsi, ce n'est point par avidité ou amour des richesses; qu'en ferions-nous, nous qui avons fait vœu de pauvreté ? mais uniquement pour le salut de votre âme, à laquelle nous portons le plus grand intérêt, et dont nous voudrions assurer le bonheur. »

Le curé fut fort irrité de leur insistance et de la proposition qu'ils lui faisaient de revenir sur ce qu'il avait résolu; aussi, après un moment de réflexion, il leur dit : « Beaux frères, il me reste bien encore un joyau précieux dont je ne vous ai point parlé; mais j'y tiens trop, et il m'est impossible de m'en dessaisir avant ma mort. Vous m'en offrirez cent et même mille marcs d'or, que je ne voudrais pas m'en priver, et que je ne donnerais à personne. Toutefois, je veux vous le laisser après moi, et je remercie Dieu, qui vous a envoyés ici pour me fournir l'occasion de faire une œuvre charitable avant ma fin qui s'avance. Amenez demain votre prieur, et je lui en ferai une donation solennelle. Les moines, au comble de leurs vœux, saluèrent le curé, lui souhaitant meilleure santé, et lui disant qu'ils espéraient le trouver le lendemain en voie de guérison. Puis, ayant pris congé de lui, ils retournèrent en hâte à leur couvent. Dès qu'ils y furent arrivés, ils assemblèrent le chapitre comme pour une délibération importante et lui rendirent compte de leur voyage; ils dirent leurs instances auprès du curé et le résultat qu'ils en avaient obtenu. Les moines battirent des mains en apprenant cette nouvelle, et, comme quelqu'un prenait la parole : « Point d'affaires sérieuses aujourd'hui, crièrent-ils; mais allons au réfectoire, bien boire et bien manger en signe de réjouissance. » Tous furent de cet avis, et la séance fut aussitôt levée. Alors on envoya acheter des pâtés; les vins les meilleurs sortirent de la cave et on les vit circuler autour de la table. Tous les frères en remplissaient leurs verres, buvant à qui mieux mieux à la santé du bon curé hydropique, et de l'éloquence de frère Simon et de frère Louis, qui venaient, par leur adresse, de procurer une si bonne aubaine au couvent. Pendant ce temps, on mettait en branle toutes les cloches, comme s'il se fût agi de la fête d'un grand saint; tous les voisins, étonnés, se demandaient quelle solennité on célébrait ainsi au couvent, et tous accouraient à l'église; on leur disait de se réjouir, qu'un grand bonheur venait d'arriver à leur sainte maison. Cependant, les frères ne perdaient pas un coup de dent; assis autour de la table, ils livraient de rudes assauts aux débris du pâté et aux vins, qui disparaissaient avec une rapidité merveilleuse. Mais ils n'en songeaient pas moins aux affaires, et l'on commença à se demander ce qu'il y avait de mieux à faire pour mener à bien l'opération du lendemain. Frère Louis, qui avait déjà commencé avec tant de succès, proposa de continuer : « Il n'est pas besoin, dit-il, que notre prieur se dérange, je pourrai bien le remplacer. Je partirai avec frère Gilles, frère Simon, frère Nicolle et frère Robert. Deux convers bien sages viendront porter notre bréviaire, et nous partirons dès le matin avant l'office, l'affaire étant de la plus grande importance. » Tout le monde applaudit à ce discours, et il fut convenu que l'on ferait ainsi.

Le lendemain, à peine était-il jour que les frères se mirent en route; et leur tardait d'être chez le curé, et plus encore d'être en possession de ce qu'il devait leur donner. Ils se pressaient d'autant plus, qu'ils craignaient de le trouver mort. Enfin ils arrivèrent, saluèrent le malade avec componction, et lui demandèrent s'il ne se trouvait pas mieux.

« Hélas ! non, mes beaux frères, au contraire ; l'heure de mon trépas s'approche, et vous êtes doublement les bienvenus. Je n'ai point oublié la promesse que je fis hier soir à frère Louis. Qu'un de vous aille à la ville querir les échevins ; il faut qu'ils soient témoins de la donation solennelle que je vais vous faire, afin que personne ne vous la conteste, et qu'aucun embarras ne vous puisse arriver. » Frère Gilles et frère Robert étaient rendus de fatigue et de chaleur ; néanmoins, ils proposèrent de retourner à la ville chercher les magistrats, et bientôt après revinrent avec eux. Les frères les saluèrent dévotement et avertirent le curé de leur arrivée. Alors celui-ci prononça ces paroles : « Frères et amis, j'étais hier gisant sur ce lit de douleur où vous me voyez encore et pensant à ma fin prochaine, quand frère Louis et frère Simon sont venus chez moi, comme ils ont l'habitude de le faire toutes les fois qu'ils viennent dans ce pays. En dignes frères préchateurs, habitués à ce ministère, ils m'ont exhorté à la mort, et surtout à racheter mon âme par une aumône faite à leur couvent. J'avais eu l'imprudence de disposer déjà de tout mon bien ; ils m'ont représenté, dans le zèle qui les animait et dans l'intérêt qu'ils portent au salut de mon âme, que si je ne leur donnais quelque chose, Dieu ne me ferait pas miséricorde. Or moi, bon chrétien, qui ne veux pas être placé parmi les boucs, mais désire aller en paradis, je me suis rapé, que j'avais encore un joyau d'un prix inestimable, dont je pouvais les gratifier. Je déclare donc en votre présence, seigneurs, que je le leur abandonne dès ce moment en toute propriété, et que je veux qu'ils en jouissent après mort, sans que personne puisse leur en contester la possession. — Et ce bijou, quel est-il ? » demandèrent les frères, impatientes de le connaître et un peu étonnés du préambule du curé. « C'est ma vessie, répondit celui-ci. Je leur conseille d'en faire une aumône pour aller quêter. Comme elle est ample et large, j'espère qu'elle pourra suffire à leur avidité. — Nous prenez-vous pour des hommes de peu, pour vous moquer ainsi de nous ? » s'écria frère Louis en se levant plein de fureur. — Et vous, dit le curé, n'avez-vous pris pour un sot, quand vous êtes venu me demander de retirer les legs que j'avais faits à d'autres pour vous les donner ? Allez, mes vénérables pères, je ne suis pas votre dupe. J'ai vécu chrétiennement, j'ai fait l'aumône aux pauvres durant ma vie, et je la leur fais encore après ma mort ; aussi, quoique je n'aie rien pu donner à votre couvent, j'espère que Dieu me recevra en grâce et m'accordera son saint paradis. »

« Les frères, honteux et confus en entendant ces paroles, sortirent au milieu des rires et des railleries de l'assemblée. Je ne sais quelle réception on leur fit au couvent, mais on n'entendit pas les cloches sonner aussi joyeusement que la veille. »

Une pareille satire était d'autant plus courageuse, qu'elle était dirigée contre les religieux entre les mains desquels se trouvait l'inquisition, et qui n'avaient pas pour habitude d'oublier les injures. Les conteurs et les poètes n'étaient pas seuls à réclamer contre de semblables abus, et plus d'une fois les nobles, dévoués par les couvents, allèrent réclamer devant le parlement contre des libéralités excessives arrachées à la faiblesse des mourants. Aussi quand, en 1789, la France sécularisa les biens immenses du clergé, non-seulement ce ne fut pas une spoliation, comme tant de gens ont voulu le prétendre, non-seulement ce fut une mesure sage au point de vue économique, mais ce fut une revendication légitime des biens arrachés à la faiblesse, à l'ignorance et à la superstition.

La législation moderne a entouré le chevet des mourants de toutes les barrières propres à le défendre contre les obsessions intéressées ; elle a défendu aux médecins et aux confesseurs de rien recevoir ; elle a sauvegardé les droits des héritiers et interdit aux églises et aux communautés d'accepter ni donations ni legs sans autorisation de l'Etat, précautions souvent insuffisantes encore, puis-que des plaintes portées par des héritiers injustement dépouillés viennent, chaque jour, signaler aux tribunaux quelques nouveaux faits de *captation* ayant pour auteurs des hommes qui ont fait vœu de pauvreté, ou qui devraient se borner à distribuer aux mourants les consolations de la religion. Les médecins, à qui mille autres voies de fortune sont ouvertes, abusent moins souvent de la confiance de leurs malades, quoiqu'il y ait encore bien des reproches à leur faire à cet égard. Nous ne dirons rien des autres personnes qui cherchent à s'enrichir par la *captation*, telles que les gouvernantes, les concubines, les chevaliers d'industrie, dont le mépris public fait justice quand la loi ne les atteint pas, et qui, dans l'espoir d'un gain bien incertain, se condamnent à une servitude bien plus pénible que celle du travail ; mais ce que nous voudrions persuader à ceux qui tiennent compte des prescriptions de la morale, c'est qu'enlever un héritage à quelqu'un est une manœuvre aussi coupable que de lui ravir une partie de sa fortune. Bien des gens ont la conscience trop large à cet endroit, et il ne manque pas d'honnêtes et respectables mères de famille qui font sans scrupule la chasse à l'héritage dans l'intérêt de leurs enfants. A ce

métier, une femme perd toujours une partie de sa considération, et le monde est naturellement porté à supposer que, semblable à Agrippine auprès de Claude, elle n'est arrivée à son but qu'au prix de criminelles complaisances.

— Droit. Le Code Napoléon ne parle pas de la *captation* ; mais comme dans l'art. 901 il met pour conditions de la validité du testament la santé d'esprit du testateur, toute manœuvre de nature à vicier sa volonté est par cela même proscrite. L'ordonnance de 1735 (art. 47) avait mis la *captation* et la suggestion au nombre des causes de nullité des testaments. Faute de règles sur cette matière, les faits les plus vaguement articulés devinrent le fondement de procès scandaleux, où les actes les plus naturels et les plus désintéressés de la pitié filiale ou conjugale furent incriminés. En présence de cet abus, le Code Napoléon préféra laisser à la conscience des juges le soin de distinguer, entre les faits allégués ou prouvés, ceux qui peuvent faire croire que la volonté du testateur a été violente ou viciée, et ceux qui ne sont que des actes sans caractère dolosif. Ainsi, la *captation* et la suggestion, sous l'empire des idées nouvelles, n'entraînent pas par elles-mêmes la nullité du testament : des prières, des soins constants, des caresses, quoiqu'ils aient eu pour effet d'amener le testateur à une disposition en faveur de certaines personnes, n'ont rien de répréhensible ; il faut des manœuvres frauduleuses, des actes de nature à tromper le testateur et à troubler les lumières de son esprit. Cette distinction, admise par quelques auteurs dans l'ancien droit, ne fait plus de doute ni en doctrine ni en jurisprudence. La *captation* et la suggestion frauduleuses ne se présumant pas : la preuve doit en être faite, même par témoins ; elle incombe à l'héritier qui se prétend lésé.

CAPTATOIRE adj. (ka-p-ta-toi-re — rad. *capter*). Qui a pour but la *captation* ; entaché de *captation* : *Moyens captatoires*.

CAPTCHAK, empire mongol. V. **KAPTCHAK**.

CAPTÉ, **ÉE** (ka-pté) part. pass. du v. *Capter* : Une bienveillance *captée* par des moyens insinuants.

CAPTEIN s. m. (ka-ptain). Féod. Protection que le seigneur accordait à ses vassaux.

CAPTER v. a. ou tr. (ka-pté — lat. *captare*, même sens). Gagner par des moyens artificieux : *Capter un testament, une donation*. « Circonvenir, amener à ses fins par des moyens artificieux : Il apprend qu'on a profité de son éloignement pour *capter* un vieillard crédule et sans défense. (J. Sandeau.) »

— Par ext. S'attirer, gagner en s'efforçant de plaire : *Capter les faveurs du public, l'attention de l'auditoire, la confiance de quelqu'un. C'est en prenant le parti du peuple, dont ils entretiennent la jalousie contre tout ce qui s'élève, que les ambitieux parviennent à capter son affection. (Machiavel.) Je crois qu'il faut capter d'abord la bienveillance de mon lecteur. (Mme de Simiane.) La bienveillance est le moyen infailible de capter tous les hommes. (Boiste.)*

— Techn. Interceptor, au moyen de tranchées, en parlant d'une source d'eau minérale.

CAPTEUR adj. m. (ka-pteur — lat. *captor*, celui qui a pris ; rad. *capio*, je prends). Mar. Qui a pris un navire, qui a fait une capture : Le vaisseau *capteur*.

— Substantiv. : Le *capteur* était presque aussi maltraité que sa prise.

CAPTIEUSEMENT adv. (ka-psi-eu-ze-man — de *capteur*). D'une façon *capteuse*.

CAPTIEUX, **EUSE** adj. (ka-psi-eu, eu-ze — lat. *captivus* ; rad. *capio*, je prends). Propre à tromper ou à séduire, par une apparence de raison : *Argument captieux. Discours captieux. Comme on ne pouvait l'abattre par les armes, on tâchait de l'engager dans des traités captieux avec l'ennemi. (Boss.) Rien n'embarassait Jésus ; les questions les plus captieuses avaient à l'instant des solutions dictées par la sagesse. (J.-J. Rouss.)*

Un sens embarrassé rend les mots *capteux*.

— En parlant des personnes, Habile à tromper par des raisons spécieuses : *Je n'ai mentionné ces détails que pour prévenir les arguties des gens captieux, qui voudront contester sur mes évaluations générales. (Fourier.)*

— Entom. Se dit d'une race d'aranéides : *L'altos captieux habite dans les bois et se cache dans les troncs pourris des gros arbres. (Walckenaër.)*

— Syn. *Captieux, insidieux*. Ce qui est *capteux* séduit par de fausses apparences et conduit insensiblement la personne séduite à faire de sa propre volonté ce que désire le trompeur. Ce qui est *insidieux* cache un piège, conduit la victime à sa perte sans qu'elle s'en aperçoive. En outre, *capteux* se dit surtout des discours, des raisonnements, des flatteries ou de ceux qui en font usage pour tromper ; *insidieux* s'applique à tout ce qui manque de franchise et de loyauté. Enfin, *capteux* se prend encore quelquefois dans un sens qui se rapproche d'*équivoque* ; un écrit *capteux* peut être celui sur le vrai sens duquel il est facile de se tromper.

CAPTIEUX, bourg de France (Gironde), ch.-l. de canton, arrond. et à 16 kilom. S. de Bazas ; pop. aggl. 470 h. — pop. tot. 1,561 h. Elève d'abeilles ; exploitation des divers produits du pin maritime ; minerais de fer ; nombreux troupeaux.

CAPTIF, **IVE** adj. (ka-ptif, i-ve — lat. *captivus* ; rad. *capere*, prendre). Fait esclave ou prisonnier par l'ennemi : *Les rois captifs ordinairement le triomphe des généraux romains. (L'Av.) Les Grecs passèrent les hommes au fil de l'épée et enmenèrent les femmes captives. (Acad.) Louis IX captif inspira de l'estime à ses vainqueurs. (Acad.)*

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier courbé sous ses fers
Disait : « Je vous revoie encore,
Oiseaux ennemis des hivers. »

Prisonnier, incarcéré :
Moi, captif à la fleur de l'âge,
Dans ce vieux fort inhabité...
BÉRANGER.

— Par anal. Enfermé, privé de liberté : *L'influence du climat, si puissante sur toute la nature, agit avec bien plus de force sur des êtres captifs que sur des êtres libres. (Buff.)*

— Par ext. Asservi, dépendant : *Babylone devint captive des Mèdes. (Boss.) Philisbourg qui tint si longtemps le Rhin captif... (Boss.)* Comme la Grèce, alors la France était captive.

— Poétiq. Contraint, gêné, retenu dans ses mouvements : *La mer captive sous ses digues. (Fléch.)*

Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours ;
D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours.
Tiens ta langue captive...
CORNEILLE.

— Fig. Qui ne peut se produire, se manifester : *Ne retenons plus la vérité captive dans nos injustes lâchetés. (Fén.)*

..... Le plus pénible aveu,
Longtemps captif ailleurs, s'échappe au coin du feu.
C. D'HARLEVILLE.

Dans son génie étroit il est toujours captif ;
Pour lui Phébus est sourd et Pégase est rétif.
BOILEAU.

« Qui est tenu dans l'impuissance, dans une sorte d'esclavage moral : Elle est captive de son corps, captive de ses sens, captive de toutes les choses extérieures qui l'environnent. (Boss.) L'âme devenue captive du plaisir devient en même temps ennemie de la raison. (Boss.) » Séduit, tenu sous le charme :

C'est proprement un charme : il tient l'âme attentive,
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.
LA FONTAINE.

Partez, partez, belle quêtuse,
De votre quête heureuse
On pourrait racher
Les captifs de plus d'un corsaire...
Mais, hélas ! qui pourrait compter
Tous les captifs que vos beaux yeux vont faire ?
(Vers adressés à une dame qui s'était chargée d'une quête en faveur des captifs.)

— Substantiv. Prisonnier, personne captive : *A Rome, les captifs suivaient le char du triomphateur. (Acad.) Le temps n'a point d'ailes pour le captif. (De Jouy.)*

Je sais que tout déplaît aux yeux d'une captive.
RACINE.

Les captifs sous le fouet travaillent des larmes.
VOLTAIRE.

Les captifs sont sacrés aux yeux de l'univers.
N. LEMERCIER.

..... Un captif doit fermer sa fenêtre
Et tâcher d'oublier, par folie ou raison,
Que l'univers existe autour de sa prison.
E. AUGIER.

— Personne tenue dans l'assujettissement, dans une sorte d'esclavage moral : *La longue vie est le supplice d'une femme qui a mis tout son bonheur à trainer après elle une foule de captifs. (Voiture.)*

— Hist. ecclés. *Rédemption des captifs*, Œuvre pieuse qui motiva la fondation de deux ordres religieux, celui des Mathurins et celui de la Merci. V. MATHURIN et MERCI.

— Syn. *Captif, esclave, prisonnier*. Le *captif* est proprement celui qui est pris et retenu ; le *prisonnier*, celui qui est enfermé dans une prison ; l'*esclave*, celui qui ne s'appartient plus, qui est devenu la propriété d'un maître. Mais *captif* ne se dit plus guère que des chrétiens tombés entre les mains des infidèles ; et *prisonnier* désigne des soldats qui se sont laissés prendre par l'ennemi, lors même qu'ils ne sont pas renfermés ; seulement il les désigne substantivement, c'est le nom qu'on leur donne, et si l'on voulait peindre leur état, on pourrait dire que les *prisonniers* sont retenus *captifs* plus ou moins longtemps. Au figuré, *esclave* annonce un dévouement absolu, une abnégation complète de toute volonté personnelle ; *captif* marque seulement un attachement très-fort.

— **Antonyme**. Libre.

— **Encycl.** Le premier droit qui régna entre les peuples, comme entre les individus, fut celui de la force ; aussi, pendant de longs siècles, le vaincu fut à la discrétion entière du vainqueur, lui, sa famille, ses biens et sa vie. Le premier soin de celui qui avait remporté

la victoire fut souvent d'égorger son ennemi, soit pour satisfaire sa vengeance, soit pour échapper à celle du vaincu et rester paisible possesseur de ses champs, de ses biens et de sa famille. C'est le droit de la guerre, tel qu'on le retrouve aujourd'hui encore chez les sauvages, et tel qu'il existait dans la plus haute antiquité. Plus tard, au lieu d'égorger le *captif*, on le conserva pour en faire un esclave. L'histoire des peuples anciens, qui n'est guère que celle de leurs luttes, est pleine d'exemples semblables. Les Hébreux, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, passent au fil de l'épée ou réduisent en esclavage leurs ennemis vaincus, et un chapitre spécial de la législation de Moïse règle le sort de ces victimes du droit de la guerre. Battus à leur tour, ils sont traînés dans les plaines de l'Assyrie, où, assis au bord des fleuves de Babylone, ils pleurent les malheurs de Sion. Homère, qui est l'expression la plus complète de l'âge héroïque, divise en deux parties bien distinctes la société de ces temps, les forts et les faibles, les vainqueurs et les vaincus, les hommes libres et les esclaves. Le sort des *captifs*, la manière dont on les traitait y sont nettement indiqués. C'est à propos de la *captive* Briséis qu'éclatent des dissentiments entre Achille et Agamemnon ; sur le tombeau de Patrocle, Achille immole douze Troyens qu'il a faits *captifs*. Virgile nous raconte qu'après la prise et l'incendie de Troie les vainqueurs se partagèrent les *captifs* ; mais l'habitude de réduire les prisonniers en esclavage n'a pas fait renoncer à l'usage d'en immoler un certain nombre sur le tombeau des guerriers illustres ; le sang de ces victimes platt aux morts, leurs ombres servent de compagnes à celle dont on honore le souvenir, et Polyxène est immolée sur la tombe d'Achille. Pendant la belle période de la Grèce, les mœurs s'adoucièrent ; les guerres ne sont ni moins nombreuses ni moins acharnées ; mais les *captifs*, au lieu de recevoir la mort, deviennent esclaves ; les *captives* s'endorment dans la couche des vainqueurs et se voient la laine dans leur palais ; l'introduction des cariatides dans les monuments sert à éterniser le souvenir de la défaite et de la servitude des Cariens ; et quand Alexandre, vainqueur de Darius, respecte sa femme et ses filles, toute la Grèce s'en étonne et proclame cette action comme digne d'un dieu plutôt que d'un homme.

Avec les Romains, le droit de la guerre apparaît dans toute son impitoyable rigueur. Des populations entières, épargnées bien plus par un motif d'avidité que par un sentiment d'humanité, sont vendues à l'encan, et vont servir loin de leur cité détruite. Les adversaires des Romains rivalisent avec eux de barbarie et de cruauté ; on sait le raffinement que les Carthaginois apportèrent au supplice de Régulus ; Mithridate faisait couler de l'or fondu dans le gosier des Romains tombés en son pouvoir. Au Capitole, on peut voir deux statues de rois *captifs*, en marbre noir. Ce sont deux rois de ces Thraces nommés *Scordisci*, lesquels furent faits prisonniers par Lucullus. Pour punir leur mauvais foi, le général romain leur fit couper les mains. L'un des deux a, en effet, les bras coupés au-dessus du coude, et l'autre seulement au-dessus du poignet. Les statues des rois *captifs*, qui décoraient le mausolée d'Osymandias, roi d'Égypte, étaient également sans mains, et Hérodote raconte que dans la ville de Saïs on voyait vingt statues de bois de forme colossale, mutilées de la même manière. Ce traitement barbare n'était pas rare dans l'antiquité, et la sculpture ne fait ici que confirmer les témoignages de l'histoire. Les Carthaginois infligeaient à tous ceux qu'ils trouvaient sur deux vaisseaux pris par eux dans le port de Syracuse ; Quintus Fabius Maximus fit éprouver le même traitement à tous les transfuges des garnisons romaines ; César, pour décourager les révoltes des Gaulois qui défendaient contre lui leur indépendance et le sol de leur pays, fit un jour couper la main droite à tous ceux qui se trouvaient dans une ville prise d'assaut. L'empereur Valérius, tombé entre les mains de Sapor, roi de Perse, se vit réduit à une fort misérable condition : il était obligé de prêter son dos à son vainqueur, toutes les fois que celui-ci voulait monter à cheval. A la fin, il fut écorché vif, et son cadavre fut conservé empaillé, comme un trophée qui devait éterniser le souvenir de la défaite des Romains.

Les *captifs* les plus considérables apparaissent dans la pompe du triomphe ; ils étaient nus jusqu'à la ceinture et avaient les mains liées derrière le dos. S'ils étaient morts, on apportait leurs images dans cette posture ; c'est ainsi qu'au triomphe d'Auguste on vit figurer la statue de Cléopâtre, qui s'était donnée la mort pour échapper à l'ignominie du triomphe. Zénobie, au contraire, orna la pompe triomphale d'Aurélien, et Rome la vit sur un char liée avec des chaînes d'or. Plusieurs rois ou généraux vaincus trouveraient dans la mort un refuge contre cette honte, et l'on sait la réponse d'un consul à la demande qui était faite par un *captif*, de ne pas le faire figurer dans son triomphe : « Qu'il s'en fasse la requête à lui-même ; » voulant dire : qu'il se donne la mort s'il veut y échapper. Beaucoup de *triomphateurs* n'avaient pas même cette clémence, et faisaient garder avec le plus grand soin les prisonniers qui devaient être le plus bel ornement de leur triomphe. César garda Vercingétorix pendant neuf ans, et Au-

custe se montra désolé de n'avoir pu prendre Cléopâtre vivante. Les *captifs* assez heureux pour se donner la mort ne faisaient qu'en avancer l'heure ; au moment où le cortège triomphal arrivait au pied du Capitole, il s'arrêtait un instant ; les rois et les généraux *captifs* étaient descendus du char sur lequel on les avait placés pour qu'ils fussent mieux vus de tous, et, toujours enchaînés, on les conduisait dans la prison Mamertine. Là, pendant que le triomphateur montait sur ses genoux les degrés du Capitole, le bourreau faisait son office et mettait les *captifs* à mort au fond du Tullianum. On venait annoncer qu'ils avaient vécu, et le triomphateur faisait un sacrifice aux dieux, les remerciant d'avoir sauvé la république. Ainsi périrent Jugurtha, qu'on laissa mourir de faim au fond d'un cachot infect, et Vercingétorix, qui fut étranglé.

Les barbares qui envahirent l'empire auraient pu donner des leçons d'humanité aux Romains. Les *captifs* faits par eux devenaient esclaves et étaient traités avec douceur. Quand ils s'emparaient d'un pays, ils se contentaient de s'en partager les terres et de réduire les habitants à l'état de serfs, état bien moins dur que l'esclavage romain. Parmi ces peuplades innombrables qui débordèrent sur le monde ancien, très-peu se firent remarquer par leur cruauté. Le moyen âge fut une époque de luttes et de guerres continuelles entre les individus, les provinces et les nations ; on vit alors bien des vicissitudes, et le vainqueur de la veille était souvent le vaincu du lendemain. Un sentiment nouveau, l'esprit chevaleresque, vint tempérer l'abus de la force et rendre plus supportable le sort de ceux qui étaient trahis par la fortune. Le vaincu appartenait à son vainqueur avec ses armes et son cheval, mais il pouvait se racheter, et, sur sa parole de chevalier, on lui donnait la permission d'aller lui-même chercher sa rançon, sauf à revenir s'il ne pouvait trouver la somme suffisante. C'est surtout pendant les croisades que l'on rencontre de nombreux exemples en ce genre ; la fidélité des chevaliers à tenir leur parole avait excité l'admiration des musulmans, et fut cause très-souvent que les croisés *captifs* furent traités avec plus d'égards et plus d'humanité. L'histoire ne cite pas d'exemple de *captif* illustre ayant failli à sa parole ; elle rapporte, au contraire, celui du roi Jean, qui s'en retourna prisonnier en Angleterre après l'évasion d'un de ses otages, et qui répondit à ceux qui voulaient l'en détourner : « Si la bonne foi était bannie de la terre, elle se retrouverait encore dans le cœur des princes. » A mesure qu'on avance vers les temps modernes, cet usage de faire payer une rançon aux *captifs* disparaît de plus en plus ; cependant, au *xv^e* siècle, on en rencontre un exemple fameux : c'est la captivité de François I^{er}, à Madrid. Loin d'imiter l'exemple du roi d'Angleterre, qui avait été rempli d'attention et d'égards pour Jean le Bon, son prisonnier, et l'avait traité en roi, Charles-Quint laissa languir dans une étroite prison son royal *captif*, sans même vouloir lui rendre visite ; et, plus tard, il accusa les mêmes indignités les fils de France, qui lui avaient été donnés en otages. L'histoire pourra trouver habile cet astucieux politique, mais jamais elle ne lui accordera le titre de grand ou de généreux.

On vit naître alors une nouvelle espèce de *captifs*, plus dignes de pitié que ceux dont nous venons de parler. La Méditerranée était devenue un vaste champ de piraterie et de brigandage ; des navires turcs, ottomans, barbaresques, la sillonnaient sans cesse, attaquant les vaisseaux trop faibles pour se défendre, s'emparant des marchandises et réduisant les passagers en esclavage ; Constantinople, Alger et les autres villes du littoral africain étaient pleines de chrétiens réduits en esclavage et condamnés aux plus durs travaux. Cet usage datait des croisades, où tous ceux qui n'avaient pu payer leur rançon étaient restés esclaves des musulmans ; depuis, la piraterie avait approvisionné les marchés de l'absence de guerres laissait vides, et la traite des chrétiens se faisait comme s'est faite plus tard celle des nègres, aussi coupable et aussi honteuse que l'autre. Le nombre des *captifs* faits par les pirates barbaresques devint si grand, que des ordres religieux se fondèrent exprès pour leur rachat ; en Espagne, saint Pierre Nolasque établit l'ordre de la Merced, et, en Provence, celui des Trinitaires dut sa naissance à Jean de Matha et à Félix de Valois. Ces religieux recueillaient les dons faits par les mains charitables ; ils consacraient même à cet objet le tiers de leur revenu, puis allaient braver des périls de toute espèce pour ramener un certain nombre de *captifs* délivrés par leurs soins. A leur retour, une grande procession se faisait dans la ville de Marseille ; on voyait ces *captifs*, marchant deux à deux, en casaque rouge ou brune, les mains encore chargées de fers, montrant les coups qu'ils avaient reçus, les mutilations qu'ils avaient souffertes. Sur les pas de leurs rédempteurs, ils allaient rendre grâce à Dieu, accompagnés de tout le peuple, parmi lequel ils comptaient souvent des parents et des amis. Au siècle dernier, cet usage existait encore, et, dans son *Journal sur le règne de Louis XV*, Barbier raconte qu'au mois de décembre 1750 les religieux de la Merced et ceux des Mathurins avaient racheté à Alger près de deux cents Français, faits prisonniers par les pirates ; que, suivant

la coutume, ils les avaient ramenés à Paris pour les montrer processionnellement dans tous les quartiers de la ville, et amasser des aumônes qui leur permirent de renvoyer ceux-ci dans leur pays, et d'aller en racheter d'autres, car il y en avait encore un grand nombre. Les romans du *xviii^e* et du *xviii^e* siècle abondent en aventures de ce genre, qui étaient prises non dans l'imagination des auteurs, mais dans la réalité de la vie ordinaire. Regnard, le joyeux auteur comique, avait été, lui aussi, emmené *captif* à Alger, et c'était à une aventure romanesque qu'il avait dû sa délivrance. La prise d'Alger, en 1830, par les armes françaises, put seule mettre un terme à des habitudes de piraterie que les passions religieuses semblaient permettre et encourager.

Les progrès du droit public et international ont rendu bien meilleure la situation des prisonniers de guerre, et leur ont assuré un traitement plus humain. Si quelques nations se sont départies de ces règles de justice et d'humanité, elles ont vu aussitôt la conscience publique protester contre leur conduite. C'est ainsi que l'Angleterre s'est déshonorée par ses fameux pontons, prisons infectes où elle entassait les prisonniers faits sur les armées révolutionnaires ; et, il faut bien le dire, les nobles et les émigrés ont été complices de cette honte en ne protestant pas contre une semblable manière d'agir. La captivité de Napoléon à Sainte-Hélène n'est pas non plus un glorieux souvenir pour l'Angleterre ; toutes les fois qu'un peuple ne prend conseil que de son intérêt et de ses rancunes, il rétrograde vers l'état sauvage et est mis au ban des nations civilisées. Les prisonniers de la campagne de Russie n'eurent pas fort à se louer du séjour de la Sibirie ; mais ils l'avaient affaire à un peuple demi-barbare et ne devaient pas s'attendre à être mieux traités que les Polonais. La dernière violation du droit public moderne a été commise par les Chinois, dans notre expédition de 1858. On sait avec quelle cruauté ils traitèrent quelques prisonniers que le hasard avait fait tomber entre leurs mains : les uns furent murés vivants, d'autres promenés dans des cages garnies de pointes de fer. La chute de Pékin fut le juste châtiement de ces barbaries, mais le pillage et l'incendie du palais d'été, l'incendie de la barbarie de ceux qu'on voulait punir.

Partout où n'ont pas pénétré les lumières de la civilisation, le droit de la force est le seul qui règne. Chez les sauvages modernes, comme chez ceux qui existaient il y a des milliers d'années, ou bien le *captif* est égorgé, ou bien on le garde pour en faire un esclave, quelquefois pour le dévorer. Sous tous les climats, dans tous les temps, la nature de l'homme est la même : elle ne diffère que par son degré de culture et d'intelligence. Pour ceux qui croient encore que lorsque les Européens découvrirent l'Amérique ils n'y apportèrent que leurs vices et leurs mauvaises passions, nous allons rapporter ce que dit l'historien espagnol, Pierre Cieca de Léon. Il raconte, dans son *Histoire du Pérou*, « que les grands seigneurs de la vallée de Nore tâchaient d'enlever à leurs ennemis autant de femmes qu'ils pouvaient ; qu'ils en faisaient leurs concubines et nourrissaient délicatement les enfants qu'ils en avaient ; puis, quand ceux-ci étaient arrivés à l'âge de douze ou treize ans, ils les tuaient et les mangeaient, se repaissant de cette chair fraîche et tendre. Quant aux prisonniers de guerre, ils les réduisaient à la condition d'esclaves, et les mariaient pour en avoir des enfants destinés au même sort. Les femmes n'étaient pas exceptées d'un si barbare traitement. Selon le même historien, la première fois que les Espagnols entrèrent dans cette vallée, un seigneur, nommé Nabonuco, vint les trouver accompagné de plusieurs femmes ; quand la nuit fut venue, deux d'entre elles se couchèrent tout de leur long sur un tapis, une autre se mit de travers afin de servir d'oreiller à Nabonuco, pendant que les deux autres lui servaient de matelas. Il s'étendit sur elles, prit par la main une quatrième femme, qui était très-belle, et quand on lui demanda ce qu'il en prétendait faire, il répondit qu'il avait dessein de la manger et de se repaître encore d'un enfant qu'elle avait eu. »

Captifs (LES), comédie de Plaute, représentée en l'an de Rome 553 (200 av. J.-C.). Un vieillard dont les deux fils sont *captifs* chez les Eléens, et qui les retrouve l'un et l'autre par une suite de hasards heureux, telle est la simple donnée de cette pièce, où il n'y a ni femmes, ni intrigues d'amour, ni friponnerie d'esclaves, ni marché de prostitution, ni pères imbéciles, comme l'auteur a soin de le faire remarquer dans le prologue et à la fin. Un parasite anime de ses bons mots la fable plus touchante que gaie, et qui n'est guère, d'un bout à l'autre, qu'un irréprochable tableau de vertus et de dévouement. C'est donc une exception unique dans le théâtre de Plaute ; aussi a-t-elle frappé Rotrou, qui lui a fait plus d'un emprunt.

Cette comédie se distingue surtout par le ton noble et touchant, sans que le génie comique y perde rien de ses droits. La tendance des faits entraîne l'auteur vers le côté sérieux ; mais, par la vivacité de sa verve enjouée, il revient bientôt au plaisant et même au bouffon :

Qui meurt pour la vertu ne meurt pas tout entier !

Et après cette pensée sublime viennent des bouffonneries d'un goût douteux.

Le style est excellent. « Plaute, dit M. Pieron, parle latin, c'est-à-dire que les termes chez lui sont pris dans leur acception la plus nette et la plus simple, et qu'ils se placent, comme d'eux-mêmes, là où les appellent la convenance et l'analogie ; nulle trace d'affectation, de sophistication, de fausse élégance. La diction même n'a d'archaïque que la forme. » Cicéron, qui s'y connaissait, appelle Plaute : le plus latin des poètes ; nous nous associons à ce jugement, qui à l'époque de Cicéron était fort exact, avant l'apparition des chefs-d'œuvre de Virgile et d'Horace. Nulle part les qualités de Plaute n'ont brillé dans un jour plus heureux que dans les *Captifs*, dont le sujet, plus sérieux que comique, lui permettait d'élever le ton et d'ennoblir les images. « Les bons y apprendront à devenir meilleurs, » dit-il dans le prologue ; ce n'est point une réflexion vaniteuse, c'est le mot d'un écrivain qui a conscience de la valeur que donne à la morale le talent avec lequel il l'expose.

Captifs (LES), par Michel Cervantes. On réunit ordinairement sous ce titre deux pièces de théâtre intitulées : la *Vie d'Alger* et le *Bagne d'Alger*. L'intrigue en est la même, les détails seuls varient. Deux fiancés chrétiens, Fernando et Costanza, faits prisonniers par le pirate Caurali, deviennent ses esclaves. Caurali tombe amoureux de Costanza, et Fernando fait naître une passion violente dans le cœur d'Huléma, la favorite du pirate. Tous deux chargent les esclaves chrétiens de plaider leur cause auprès de l'objet de leurs feux. Après quelques scènes comiques où Fernando et Costanza se livrent à leur amour, en faisant croire à Caurali et à sa maîtresse qu'ils ne font que servir leurs intérêts, ils réussissent à s'échapper. Tel est le fond des deux pièces. Leur titre vient des détails curieux qu'elles renferment sur le sort des *captifs* chrétiens. Dans le *Bagne d'Alger*, on représente même une comédie intitulée le *Captif*, comme intermède. Rien de plus navrant que le spectacle des misères des malheureux prisonniers chrétiens. Pour les avoir peints sous des couleurs aussi vives, il faut les avoir endurés. C'est en effet, en quelque sorte, le tableau de ses malheurs que l'auteur expose sur la scène. Cervantes était tombé, en servant dans l'armée de Philippe II, à Naples, entre les mains du plus féroce des Algériens. Sa captivité, qui dura cinq années, ne fut qu'une suite d'aventures extraordinaires, dans lesquelles son courage et sa fermeté ne cessèrent de lutter contre la fortune qui le poursuivait, et contre la tyrannie et la férocité de ses maîtres. Après les tentatives les plus hardies et les plus périlleuses, et dans lesquelles il fut toujours trahi par le sort, il dut enfin sa liberté aux religieux chargés du rachat des esclaves. C'est à une de ces tentatives de liberté qu'il a emprunté le dénouement de sa comédie, comme il avait puisé dans sa propre histoire le côté pathétique de la pièce. La *Vie d'Alger* renferme une magnifique prière au chef des pirates, en faveur de ses *captifs*, prière que le gardien vient interrompre à coups de bâton, en présence même de son seigneur et maître. Le trait est historique, les épaules de Cervantes étaient là pour lui servir de preuves à l'appui.

Cervantes possédait, développées au suprême degré, les deux fibres tragique et comique. Dans *Don Quichotte*, cette comédie perpétuelle, il ne cesse de faire vibrer la première ; les *Captifs* remuent douloureusement la seconde. On s'étonne que l'écrivain, qui excellait à exciter le rire, ait su également faire couler les larmes. Mais l'étonnement cesse et fait place à la pitié, lorsque l'on songe que Cervantes a pour ainsi dire trempé la plume qui écrivait les *Captifs* dans le sang que fit couler de ses épaules le bâton de ses maîtres impitoyables. Il semblerait que, par l'énergie des couleurs de ce sombre tableau, il ait voulu réveiller l'ardeur des Espagnols et les entraîner à une croisade contre les pirates barbaresques. Il continuait victorieusement avec la plume la guerre malheureuse qu'il leur avait faite les armes à la main.

Captive (LA JEUNE), ode célèbre d'André Chénier, et l'un des plus purs chefs-d'œuvre de la littérature française. Nous renvoyons le lecteur à la biographie que nous consacrons à Mlle de Coigny, où ce chant du cygne est expliqué et commenté avec des renseignements nouveaux. Nous croyons toutefois que les lignes suivantes ne feront pas double emploi avec ce que nous dirons à cet article.

Chateaubriand est un des premiers, disons le premier, qui ait fait connaître, dans le *Génie du christianisme*, l'ode à la recluse de Saint-Lazare ; mais quelle était cette *blanche et douce brebis à la voix innocente*, à qui le poète aurait tant voulu « *bêler ses amours* » ? Tout le monde n'est point d'accord sur ce petit problème historique que M. Henri d'Audigier a cependant résolu avec certitude, à propos de la mort du duc de Coigny, ancien pair de France, arrivée en 1865. « La mère du duc, dit-il, était cette spirituelle marquise de Coigny à laquelle sont adressées les lettres du prince de Ligne sur la Crimée ; elle allait aux Tuileries sous Napoléon. Outre ce fils, qui servait avec distinction dans l'armée, elle avait une fille remarquable par sa grâce et sa gaieté, Mlle Antoinette-Françoise-Jeanne

de Coigny. Cette agréable personne, faite de dot, ne se mariait pas ; enfin elle épousa Horace Sebastiani, comte de la Porta, alors général de division, et qui devint plus tard maréchal de France. De cette union naquit la malheureuse duchesse de Praslin, dont l'assassinat a pris une place si terrible dans les faits judiciaires de ce temps. Or, d'après la commune opinion, la *Jeune captive* ne serait autre que M^{me} la maréchale Sebastiani, et, chose plus singulière, la duchesse de Praslin le croyait si fermement, qu'un jour, faisant allusion à certain passage du roman d'Alfred de Vigny, intitulé *Stella*, où la *Captive* est représentée sous des traits peut-être trop séduisants, elle dit vivement et les larmes aux yeux : « Non, jamais *ma mère* n'a eu cette coquetterie, ces manières légères et inconsidérées, pas plus avec André Chénier qu'avec un autre homme. » Le comte d'Estourmel, qui entendit ces paroles, et qui les cite dans ses *Derniers souvenirs*, alla aux informations à l'Abbaye-aux-Bois, et apprit de M^{me} Récamier elle-même que la *Jeune captive* était, non pas M^{me} la maréchale Sebastiani, mais bien sa parente, Mlle Aimée de Coigny. Mlle Aimée de Coigny, « femme d'une bonté, d'une beauté et d'un esprit remarquables, » écrit M. d'Estourmel, fut mariée fort jeune au duc de Fleury, qui, sous la Restauration, devint premier gentilhomme de la chambre du roi. Durant la Révolution, et sous l'influence des mœurs de cette époque, elle fit la faute de divorcer et d'épouser M. de Montrond (le beau, le spirituel et sarcastique Montrond, à qui l'on devra rendre quelque jour plus d'un mot heureux, prêt par erreur au prince de Talleyrand). Dans les premiers mois de son enivrement, elle écrivit à la marquise de Coigny, à propos d'une visite que sa fille (plus tard M^{me} Sebastiani) devait lui faire en Angleterre : « Qu'elle ne vienne point ! l'aspect de mon bonheur serait trop dangereux pour elle. » Pauvre femme ! ce bonheur fut de courte durée ; si l'on en croit M. d'Audigier. En 1820, quand elle mourut, M^{me} de Montrond avait repris son nom de Mlle, et s'appelait Aimée de Coigny, comme avant son premier mariage ; Aimée de Coigny est donc bien positivement celle à qui le fils de la belle *Santi-Homaka*, la Byzantine, écrivait :

... Si j'avais osé, sortant de ma retraite,
Près de ta tête amie aller porter ma tête,
Avec toi murmurer et fouler sous mes pas
Le même pré foulé sous tes pieds décalés,
Mes ailes et ma voix auraient frémi du joie !

La muse de Chénier, la *Jeune captive*, fut donc, non point la *sœur*, comme on l'a écrit à tort, mais la *cousine* du dernier duc de Coigny, décédé à Paris en 1865. La duchesse de Praslin, dont la vive imagination aimait la poétique légende et l'appliquait à sa mère, avait fait à ce sujet des recherches qui vinrent confirmer le témoignage de M^{me} Récamier.

Voilà qui me semble singulièrement embrouillé, va dire le lecteur, et nous sommes tout à fait de son avis. Contentons-nous donc de donner ici ce diamant de Golconde, cette perle, et, cela fait, renvoyons à l'article biographique consacré à Mlle de Coigny, article que nous avons écrit avec *amour*, ce mot pris dans sa plus touchante, sa plus noble, sa plus douce, sa plus délicate acception.

LA JEUNE CAPTIVE.

L'épi naissant mûrit, de la faux respecté ;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'éché
Boit les doux présents de l'aurore ;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux pas mourir encore.

Qu'un stotique aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère ; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.

S'il est des jours amers, il en est de si doux !
Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégouts ?
Quelle mer n'a point de tempête ?

L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance.

Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille ; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.

Au banquet de la vie à peine commençé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.

Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu fuir encore que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

O mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.

Pour moi Païès encore à des asiles veris,
Les amours des baisers, les Muses des concerts ;
Je ne veux pas mourir encore.

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois,
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,

Ces vœux d'une jeune captive,
Et secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vœux je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :

La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craignaient de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

CAPTION s. f. (ka-psi-on — lat. *captio*, rad. *capio*, je prends). Moyen employé pour capter; action de capter. || Vieux mot.

— A signifié Capture, action de saisir.

CAPTIONNER v. a. ou tr. (ka-psi-oné — rad. *caption*). Capturer, saisir, incarcérer. || Vieux mot.

CAPTIVANT (ka-pti-van) part. prés. du v. Captiver : *Soumettre notre raison en la captivant sous le joug de la foi...* (Bourdieu).

Lois ce bizarre amour dont l'ardeur violente
En captivant le cœur aveugle la raison.

Voltaire.

CAPTIVANT, **ANTE** adj. (ka-pti-van, an-te — rad. *captiver*). Propre à captiver : *Sa figure était très-fine et très-captivante.* (H. Lacretelle). Cette alliance si peu commune des séductions de l'esprit et des vertus de l'âme régnait chez M. Scribe avec une harmonie captivante, que son aspect seul, que son premier regard semblaient révéler. (O. Feuillet.)

CAPTIVÉ, **ÉE** (ka-pti-vé) part. pas. du v. Captiver. Rendu captif par un attrait quelconque : *L'attention est captivée, en apercevant les anneaux par qui se touchent tant d'hommes inconnus les uns aux autres.* (Chateaub.)

CAPTIVEMENT s. m. (ka-pti-ve-man — rad. *captiver*). Captivité. || Vieux mot.

CAPTIVER v. a. ou tr. (ka-pti-vé — du lat. *captivare*; rad. *captivus*, captif). Rendre captif, tenir prisonnier.

Et d'égé son amour, lassé de ma rigueur,
Captive ma personne, à défaut de mon cœur.

Racine.

|| Ce sens propre a vieilli; le bel emploi qu'en a fait Racine suffirait pour le faire regretter.

— Fig. Assujettir, dompter, soumettre, rendre esclave : *Il faut captiver tout entendement sous l'obéissance de la foi.* (Boss.) *Tout fidèle doit captiver son entendement.* (Kléch.) Celui qui ne sait captiver ses pensées ne sera jamais savant. (Ventura.) || Absorber, occuper entièrement : *La poésie, comme tous les beaux-arts, captive autant les sensations que l'intelligence.* (Mme de Staël). Rien de plus facile que de captiver l'attention et d'amuser par un conte. (Chateaub.) || Séduire, charmer, gagner : *Sans aucun esprit, elle avait tellement captivé Mme de Maintenon, que celle-ci ne voyait que par ses yeux.* (St-Sim.) Il est plus difficile de se débarrasser d'une femme que d'en captiver une autre. (Desmolin.) *La perfection morale captive l'âme plus que la beauté.* (La Rochefoucauld.) Buffon est l'autorité du verbe, l'éloquence cressée et sonore qui captive les masses ignorantes. (Toussaint.) *La simplicité captive sans effort, parce qu'on ne lui voit point le dessein de captiver.* (De Gérando.)

... C'est en vain que l'on se fortifie,
Par le grave secours de la philosophie;
Contre un sexe charmant que l'on voudrait braver :
Au sein de la sagesse, il sait nous captiver.

Destouches.

— Absol. : *La conversation captivait autant par sa variété que par l'étrangeté des idées.* (Baltz.) *Cette brièveté attache et cette austerité captive.* (Michelet.)

Se captiver v. pr. Se soumettre : *Qu'il est difficile à l'esprit humain de se captiver entièrement sous l'obéissance!* (Boss.)

Celui qui le plus me désespère,
C'est cet amant parfait et si digne de plaire,
Qui se captive sous ses lois.

Molière.

CAPTIVERIE s. f. (ka-pti-ve-ri — du lat. *captivus*, captif). Grand édifice dans lequel on renfermait les nègres esclaves, au Sénégal, avant de les expédier dans les colonies.

CAPTIVITÉ s. f. (ka-pti-vi-té — du lat. *captivitas*; rad. *capio*, je prends). Etat de captif : *La captivité des Juifs. La captivité entraîne bien des maux pour le corps et pour l'âme.* (Boss.) *Dans tous les animaux détenus en captivité, les couleurs naturelles et primitives s'altèrent.* (Buff.) *A la fin de la grande captivité, un très-grand nombre de Juifs ne voulurent point retourner chez eux.* (J. de Maistre.)

Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière;
Quitte les vêtements de la captivité,
Et reprends ta splendeur première.

Racine.

— Par exagération. Sujétion, gêne pénible : *Un homme d'affaires est en captivité au milieu du monde. Il faut garder les enfants, mais non pas les tenir en captivité.*

— Fig. Assujettissement moral, volontaire ou non : *L'âme déliée de la captivité des sens.* (Boss.) *Au milieu de tant de captivités, les hommes du siècle s'estiment libres.* (Boss.)

D'un amour si parfait les chaînes sont si belles,
Que nos captivités doivent être éternelles.

Cornellie.

— **Antonymes.** Liberté.

Captivité de Babylone. A la suite d'une révolte des Juifs, Nabuchodonosor le Grand marcha contre la Judée, s'empara de Jérusalem après un an de siège, et fit crever les yeux au roi Sédécias, qui fut transféré à Babylone, ainsi que la plus grande partie de la nation juive. Dispersés sur les bords du fleuve Chobar, les Juifs maudissaient leurs vainqueurs et ne pouvaient oublier Jérusalem. Ces plaintes et ce souvenir sont venus jusqu'à nous dans un chant mélancolique qui est un des chefs-d'œuvre de la poésie hébraïque :

« Assis au bord du fleuve de Babylone, nous avons pleuré en nous souvenant de Sion ;
« Nous avons suspendu nos harpes aux saules de la rive ;
« Et nos maîtres nous disaient : « Chantez-nous quelques-uns des cantiques de Sion. »

« Comment chanterions-nous le cantique du Seigneur sur une terre étrangère ?

« Si je t'oublie jamais, ô Jérusalem ! que ma droite se dessèche ;
« Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne conserve ton souvenir, si je ne me propose toujours Jérusalem comme le premier sujet de mon amour et de ma joie ! »

La conquête de Babylone par Cyrus mit fin à la captivité des Juifs, qui avait duré soixante-dix ans.

Ces plaintes touchantes se trouvent dans la bouche de tous ceux que la défaite arrache à leur pays et transporte sur une terre étrangère. On chante encore aujourd'hui en Ecosse la vieille ballade de la bataille de Culoden : « Nous ne reverrons plus le Lochaber. » L'histoire désigne aussi quelquefois sous le nom de *Captivité de Babylone* le séjour des papes à Avignon, qui fut d'environ soixante-dix ans.

« Les papes quittent Rome pour Avignon. Dans cette captivité de Babylone, la papauté, séparée du monde romain, perdait la moitié de sa grandeur. »

EDGAR QUINET, *Révolutions d'Italie.*

« Le temps est dur pour les arts et la littérature : on ne cesse de le dire ; il faut convenir qu'on a raison. Poètes, peintres, écrivains, ressemblent aux *Hébreux captifs à Babylone* : ils pleurent au souvenir de Sion, et plusieurs ont suspendu leur harpe aux saules qui bordent les prairies. » HENRI D'AUDIGNER.

Captivité de Babylone (LA), ouvrage de Martin Luther, publié contre la cour de Rome en 1520. Ce livre, le premier qui soit sorti de la plume de Luther, répandit son nom en Allemagne. Ce fut un acte de courage que cet écrit, où se reconnaît cependant encore un homme emmaillotté dans les « langes du catholicisme. » Le réformateur tâtone, hésite et s'arrête. Au fond, Luther ne fait qu'amplifier les lamentations de ses devanciers contre le siège de Rome ; il redit les plaintes de Pierre de Vaud et de Savonarole ; mais, dans cette œuvre de transition, le moine indiscipliné est déjà plus hardi que dans ses thèses de Wittenberg. Au début, il niait que la papauté fût d'origine divine : c'était, selon lui, une institution purement humaine, respectable à l'égal de toutes les institutions dont les fondements reposent dans la nuit des temps. Maintenant il dépeuille la papauté de ce prestige séculaire. Enfantée par une pensée toute mortelle, la papauté n'est qu'un accident périssable ; une anomalie dans la constitution de l'Eglise ; une usurpation qui pèse sur les peuples ; une source de misères, de corruption, d'altération ; la cause de l'état de captivité où gémait la fille de Sion. Le pape est le moderne Nemrod. Avec l'aide de l'imprimerie, Luther bat en brèche les murs de l'édifice romain. Son livre parut le 6 octobre 1520, date critique pour la papauté.

Luther expose d'abord avec ironie les avantages dont il est redevenu à ses ennemis : « Que je le veuille ou non, dit-il, je deviens de jour en jour plus savant, pousse comme je le suis par tant de maîtres illustres. Il y a deux ans, j'attaquai les indulgences, mais avec tant d'indécision et de crainte, que maintenant j'en ai honte. Il ne faut pourtant pas s'en étonner, car j'étais seul alors à rouler ce rocher. » Ici il rend grâce à Eck, à Emser et à ses autres adversaires. « Je niais, poursuivait-il, que la papauté fût de Dieu, mais j'accordais qu'elle était de droit humain ; maintenant, après avoir lu toutes les subtilités sur lesquelles ces d'armes établissent leur idole, je sais que la papauté n'est que le royaume de Babylone et la violence du grand chasseur Nemrod. »

Le réformateur tonne ensuite contre les erreurs qui touchent aux sacrements, contre les vœux monastiques, etc. Il réduit à trois : baptême, pénitence et eucharistie, les sept sacrements de l'Eglise. Il explique à son point de vue la cène de Jésus-Christ. Passant au baptême, il établit l'excellence de la foi, et attaquait sur ce point Rome abusée : « Dieu, dit-il, nous a conservé ce seul sacrement par des traditions humaines. Dieu a dit : Celui qui aura cru et qui aura été baptisé sera sauvé. » Cette promesse de Dieu doit être préférée à tout l'éclat des œuvres, à tous les vœux, à toutes les satisfactions, à toutes les indulgences et à tout ce que l'homme a inventé. Or, de cette promesse, si nous la recevons avec foi, dépend tout notre salut. Si nous croyons, notre cœur est fortifié par la promesse divine, et quand tout abandonnerait le

fidèle, cette promesse à laquelle il croit ne l'abandonnerait pas. Avec elle, il résistera à l'adversaire qui fonde sur son âme, et il répondra à l'impitoyable mort et au jugement même de Dieu. Sa consolation dans toutes ses épreuves sera de dire : Dieu est véritable en ses promesses ; j'en ai reçu le gage dans le baptême ; si Dieu est pour moi, qui sera contre moi ? Oh ! que le chrétien, que le baptisé est riche ! rien ne peut le perdre, à moins qu'il ne se refuse à croire. Peut-être qu'à ce que je dis sur la nécessité de la foi, on opposera le baptême des petits enfants ; mais comme la parole de Dieu est puissante pour changer même le cœur d'un impie, qui n'est pourtant ni moins sourd, ni moins inhabile qu'un petit enfant, de même aussi la prière de l'Eglise, à qui toutes choses sont possibles, change le petit enfant, par la foi qu'il plat à Dieu de verser dans son âme, et ainsi le nettoie et le renouvelle. » A cet exposé de la doctrine du baptême succède une attaque contre la papauté. Le baptême suffisait comme moyen de salut, le baptême avec la foi, les prescriptions de Rome sont inutiles. « C'est pourquoi, dit Luther, je le déclare, ni le pape, ni l'évêque, ni quelque homme que ce soit, n'a le pouvoir d'imposer la moindre chose à un chrétien, à moins que ce ne soit avec son consentement. Tout ce qui se fait autrement se fait tyranniquement. Nous sommes libres à l'égard de tous. Le vœu que nous avons fait dans le baptême suffit à lui seul, et est plus que tout ce que nous pouvons jamais accomplir. Tous les autres vœux peuvent donc être abolis. Que quiconque entre dans le sacerdoce ou dans un ordre religieux comprenne bien que les œuvres d'un religieux ou d'un prêtre, quelque difficiles qu'elles puissent être, ne diffèrent en rien de celles d'un paysan qui travaille à son champ. Dieu estime toutes choses d'après la foi, et il arrive souvent que le simple travail d'un serviteur ou d'une servante est plus agréable à Dieu que les jeûnes et les œuvres d'un moine, parce que la foi manque à ceux-ci... Le peuple chrétien est le véritable peuple de Dieu transporté à Babylone, où on lui a ravi ce que le baptême lui avait donné. »

On voit que le réformateur s'attache avant tout à établir la nécessité de la foi. Luther termine son fameux écrit par ces paroles : « J'apprends que de nouvelles excommunications papales doivent avoir été fabriquées contre moi. S'il en est ainsi, on peut regarder le présent livre comme une partie de ma future rétractation. Le reste suivra bientôt pour faire preuve de mon obéissance, et le tout formera, avec l'aide du Christ, un ensemble tel, que Rome n'aura jamais rien vu ni entendu de pareil. » Une telle déclaration allait consommer le schisme.

La *Captivité de Babylone*, répandue en Allemagne avec profusion, fut avidement lue et louée par les antagonistes de l'école de Cologne, eut du retentissement en Angleterre. La scolastique avait à Londres, dans le clergé et les séminaires, de chauds défenseurs ; la révolte de Luther y avait causé un étonnement mêlé d'affroi. Par hasard, le théologien de l'époque était justement le monarque, le despote sanguinaire qui établit à son tour la Réforme, en constituant une Eglise officielle, un clergé d'Etat. Henri VIII refusa sans tarder le pamphlet de Luther. Erasme eut connaissance de cette fantaisie royale et y applaudit. Grâce au concours de ses prélats familiers, qui, s'il faut en croire Luther, prêtaient à leur maître leurs sophismes et leur colère, Henri VIII justifia la doctrine des sept sacrements, et mérita le titre de *Défenseur de la foi*, que le pape lui octroya.

Captivité de Napoléon à Sainte-Hélène, d'après la correspondance de sir Hudson Lowe, par W. Forsyth. Ce livre est moins un récit historique proprement dit qu'un mémoire justificatif composé à la demande des parents et des amis de sir Hudson Lowe, par un juriste distingué, qu'on avait mis en possession de tous les documents, officiels ou privés, dont la connaissance pouvait jeter une lumière complète sur la captivité de l'empereur. Retracer jour par jour les faits de cette captivité, éclairer, compléter, rectifier surtout les allégations de tant d'écrivains qui, à des points de vue divers, mais presque toujours défavorables à sir Hudson Lowe, s'en étaient depuis trente ans constitués les historiens ; démontrer par des preuves écrites, par des informations positives, la fausseté ou l'exagération de la plupart des inculpations dont il a été l'objet, tel est le but que s'est proposé M. Forsyth. Obligé dans ce travail de condenser, de résumer les faits nombreux rapportés par l'auteur, nous ne savons si nous pourrions transmettre tout entière à nos lecteurs l'impression qu'ils ont produite sur nous dans leur multiplicité et leur détail ; nous espérons du moins inspirer aux rares amis de la vérité le désir d'aller puiser aux vraies sources. Le but et le caractère du livre indiqués, hâtons-nous d'entrer dans le fond du sujet, en analysant froidement le livre qui nous occupe. Il est un point que l'auteur a dû éclaircir avant tout, parce qu'il domine le sujet tout entier : La captivité de Napoléon fut-elle une violation de la foi jurée, un attentat au droit des gens ? Bien que l'empereur et ses partisans n'aient cessé de le prétendre, Forsyth ne craint pas d'affirmer que cette question est résolue dans un sens négatif par le simple exposé des faits. Lorsque Napoléon se décida à se remettre aux

Anglais, ce parti lui fut imposé par une absolue nécessité qui ne lui laissait pas la possibilité de stipuler des conditions, et rien ne l'autorisait à espérer que sa liberté serait respectée. L'officier qui le reçut à son bord avait loyalement déclaré qu'il n'était en mesure de prendre avec lui aucun engagement, et qu'il ne pouvait que le conduire en Angleterre, où le gouvernement déciderait de son sort. Libre de tout engagement avec Napoléon, ce gouvernement, qui aurait pu le détenir dans une prison d'Etat, préféra l'exiler de façon à rendre sa position moins pénible et à lui ôter toute possibilité d'une seconde évasion. On a beaucoup parlé des inconvénients du climat de Sainte-Hélène, cependant Napoléon disait, au rapport de M. de Las Cases, lorsqu'il était depuis plusieurs semaines dans l'île, « qu'exil pour exil, c'était peut-être encore le meilleur qu'on pût lui assigner. » Venons maintenant au choix que fit le gouvernement de sir Hudson Lowe, pour garder Napoléon. C'était un homme honorable par ses antécédents, d'une véritable capacité à certains égards, et, quoi qu'on en ait pu dire, d'une conscience droite et même scrupuleuse ; mais tous ceux qui l'ont connu, ceux même qui le jugent avec le plus de bienveillance, s'accordent à dire que sa figure, sa physionomie, son abord, son langage avaient une froideur, une sécheresse disgracieuse, qui, de l'aveu de M. Forsyth, eussent dû le faire exclure de la mission difficile et délicate pour laquelle il fut désigné, mission à laquelle il était bien loin de s'attendre. Parti de Portsmouth le 29 janvier 1816, c'est seulement le 14 avril qu'il arriva à Sainte-Hélène, où Napoléon l'avait précédé depuis six mois. Ce fut le 17 avril que sir Hudson Lowe se présenta pour la première fois devant Napoléon. Dès ce premier entretien, l'empereur, tout en remarquant la sécheresse de sa conversation, exprima l'opinion qu'on pourrait s'entendre facilement avec lui. Cette illusion ne devait pas durer, grâce aux obstacles que le cabinet de Londres opposa aux intentions conciliantes et à la bonne volonté de sir Hudson Lowe, comme il appert de ses volumineuses dépêches, grâce aussi à l'irritation de Napoléon et aux calculs de son entourage. Il ne faut pas perdre de vue, malgré les récits légendaires de la captivité de l'empereur, que ses rapports personnels avec sir Hudson Lowe ont été très-rare ; qu'ils ne se sont vus que cinq fois ; que, dans deux de ces cinq entretiens, dans le dernier surtout, qui eut lieu quatre mois seulement après l'arrivée du général à Sainte-Hélène, Napoléon se livra contre lui à des emportements si extrêmes, que toute communication directe entre eux devint moralement impossible. Cela résulte, non pas seulement du récit qu'en fait sir Hudson Lowe, mais de l'aveu même de Napoléon, consigné dans les mémoires de MM. de Las Cases et Monthon. Il y reconnaît que sa conduite à l'égard du gouverneur ne peut être excusée que par la situation en laquelle il se trouvait, à l'égard du gouverneur, et qu'il constate le calme parfait que sir Hudson Lowe sut conserver pendant cette scène extraordinaire. Quels étaient maintenant les griefs de Napoléon contre le général anglais ? Ils émanaient de l'obligation où était ce dernier de se conformer aux instructions précises qu'il recevait de Londres. Ces instructions, puériles quant à ce qui concernait l'ordre d'appeler *général* ou *monseigneur* celui qui avait possédé l'Europe presque entière, étaient simplement prudentes quant aux précautions à prendre pour s'assurer de la personne d'un prisonnier si précieux, et au nom duquel tant de braves cœurs battaient encore. Napoléon, fidèle à son système d'irritation dédaigneuse, aimait mieux s'abstenir de sortir, bien que cela lui fut recommandé par les médecins, que de subir une surveillance quelconque. Sir Hudson Lowe s'ingénia vainement pendant plusieurs années à combiner, à proposer des termes moyens pour concilier avec les susceptibilités de Napoléon les précautions qu'exigeait sa responsabilité ; l'empereur, animé par son entourage, repoussa toute tentative d'accommodement. Pendant plus de quatre ans, ce ne fut entre le héros et son gardien, mais par l'intermédiaire de tiers, qu'un échange de bonne volonté mêlée de rudesse et de manque de tact de la part du général anglais, et d'emportements de la part de l'empereur, qui opposait d'opiniâtres refus à tous les expédients que sir Hudson Lowe mettait en avant pour remédier à ses sujets de plainte. Un mot du général Monthon caractérise bien cette situation : « Que voulez-vous ? disait-il à un Anglais qui s'efforçait de justifier sir Hudson Lowe, un ange descendu du ciel ne nous aurait pas convenu comme gouverneur de Sainte-Hélène. » Cependant, à mesure que Napoléon se familiarisait avec l'idée de rester à Sainte-Hélène, et surtout lorsque M. de Las Cases et le docteur O'Meara se furent éloignés de lui et eurent cessé de l'irriter, on vit chez l'empereur poindre des dispositions plus calmes, et l'on put entrevoir le jour d'un rapprochement entre le terrible prisonnier et l'inflexible gouverneur ; mais la mort vint mettre fin aux souffrances du captif, et, chose remarquable, Napoléon, peu de temps avant d'expirer, demanda instamment au général Bertrand de se réconcilier honnêtement avec sir Hudson Lowe, qui, dès qu'il en fut informé, manifesta beaucoup d'empressement à se prêter au rapprochement qu'on lui offrait. Le général anglais, dont la mission se trouvait ainsi terminée, quitta Sainte-Hélène le 25 juillet pour retour-

ner en Europe, où il fut fort bien accueilli par George IV, qui se plut à lui donner des preuves de sa royale approbation pour la manière dont il avait rempli ses devoirs.

Nous avons analysé impartialement le livre de M. Forsyth; nous en reconnaissons toute la portée, nous en adoptons les conclusions principales: Hudson Lowe ne fut qu'un géolier modèle; il observa exactement, brutalement sa consigne, comme un géolier a le droit et peut-être le devoir de l'observer. George IV l'en a félicité, et Hudson Lowe avait mérité ces royales félicitations. Nous ne tenons pas le moins du monde à faire retomber sur un simple géolier les tortures infligées par ordre supérieur à un prisonnier. Dieu nous garde de confondre un bourreau avec un assassin, et de faire retomber sur l'instrument aveugle la responsabilité des actes qu'il sert à accomplir. Voilà donc qui est fort bien: George IV a félicité justement Hudson Lowe, lui a fait comprendre qu'il était un excellent géolier, un gardien impitoyable, à qui rien ne pouvait faire oublier sa consigne... Et ce bon W. Forsyth s'imagina qu'il n'y a rien à rechercher au delà, et que si George IV a daigné octroyer son royal *satisfecit* à sir Hudson Lowe, celui-ci devient tout aussitôt un fonctionnaire immaculé, irréprochable, honorable, vénérable, et que la justice, l'humanité, la générosité, la délicatesse, la dignité humaine n'ont plus rien à démêler avec ses procédés imposés de bête fauve qui guette sa proie, d'argus indiscret et brutal qui projette le regard de son implacable surveillance jusque sur l'agonie de sa victime!...

Certes, nous comprenons qu'un bon Anglais veuille effacer cette honte de l'histoire de son pays; mais tenter la réhabilitation de George IV dans Hudson Lowe est une entreprise qui dépasse les forces d'un homme; autant vaudrait essayer de faire disparaître le vautour de l'histoire de Prométhée et mettre une colombe à sa place. Oh! ce n'est pas la grande et noble nation anglaise que nous mettons ici en cause: Hudson Lowe a été jugé en Angleterre aussi sévèrement qu'en France, et, de son vivant même, il a pu recueillir les marques de la réprobation et du mépris publics, juste châtiment de ceux qui, décorés d'un titre et de fonctions honorables, ont consenti à les échanger contre le métier de géolier; mais celui que nous voudrions clouer au pilori, c'est le gouvernement anglais de cette époque, qui n'a ressenti que la joie basse et féroce de tenir enfin celui qui l'avait fait trembler si longtemps; c'est lord Bathurst, qui a eu le triste courage d'assumer sur sa mémoire la responsabilité des haines de l'Europe, et qui n'a pas vu que les rois, nouveaux Pilates, étaient bien aises de se laver les mains de cette infamie, en ne lui laissant que le triste rôle d'exécuteur des hautes œuvres européennes. Quant à Hudson Lowe, il n'a été que le valet du bourreau.

Et qu'on ne croie pas que nous cédions ici à un accès de chauvinisme; nous avons donné assez de preuves du contraire, et nous en donnerons encore assez d'autres pour que ce reproche banal nous soit épargné. Nous croyons, nous savons que les doléances de l'entourage de Napoléon à Sainte-Hélène ont fort exagéré ses souffrances, et qu'Hudson Lowe lui-même ne s'est pas porté aux extrêmes qu'on lui a reprochées; le malheureux n'a fait qu'exécuter trop fidèlement les ordres inflexibles que lui expédiait lord Bathurst. Quant aux amis de Napoléon, ils ont obéi, dans leurs exagérations mêmes, à un sentiment fort excusable, celui d'intéresser la France, l'Europe, au sort d'un captif impitoyablement immobile, et de rappeler les souverains à quelque mouvement de pitié envers celui qu'ils avaient si basement adulé, et dont l'un était son propre beau-père.

Mais, sans nous attacher davantage aux appréciations de W. Forsyth, les faits matériels qu'il avance sont-ils bien avérés? Napoléon était-il véritablement prisonnier de guerre des Anglais? C'est une question au moins fort discutable, et qui n'a pas encore été résolue, que nous sachions, par les hommes compétents. Le climat de Sainte-Hélène est-il aussi bénin, bénin, bénin, que veut bien le dire l'écrivain anglais? A l'en croire, Sainte-Hélène rivaliserait avec Nice, et il n'y aurait plus qu'à diriger sur ce rocher homicide les poitrinaires abandonnés de la Faculté. Il nous semble que c'est pousser un peu loin la manie de la réhabilitation. Les voyageurs nous ont fixés sur le degré de confiance qu'il faut accorder à la salutaire influence du climat de Sainte-Hélène. Mais il y a des points incontestables que W. Forsyth n'a pas osé aborder, et qu'un historien autrement accrédité que lui, M. Thiers, a mis en pleine lumière, et avec la plus froide impartialité. Jusqu'au 5 avril 1816, ce fut l'amiral Cockburn qui remplit vis-à-vis de Napoléon les fonctions de gouverneur de Sainte-Hélène, et il le fit avec cette générosité, cette noblesse de cœur qui a toujours distingué les officiers de la marine anglaise. A partir de ce moment, il dut remettre ses pouvoirs à sir Hudson Lowe, qui inaugura sa triste mission en faisant demander dans quel moment il pourrait se présenter au général Bonaparte. Ainsi le gouvernement anglais, par une petitesse indigne d'une grande nation, se faisait un vil plaisir de refuser son titre à l'homme devant lequel l'Europe entière s'était tenue à genoux. Mais voici qui est encore plus indigne: la pension servie à Napoléon avait été jusqu'alors de 500,000 fr., pour lui, ses compagnons d'exil et leurs familles. Lord Ba-

thurst trouva qu'une telle somme était de nature à compromettre la fortune publique de l'Angleterre et de la Compagnie des Indes, et il résolut, lui, le ministre de la riche nation, de réduire cette pension alimentaire à 200,000 fr. Lorsque Hudson Lowe se présenta, en tremblant, il faut le dire, pour signifier cette réduction au noble captif, celui-ci entra dans une de ces colères terribles que personne n'osait affronter: « Je suis étonné, monsieur, lui dit-il, que vous osiez aborder avec moi un sujet pareil. Je ne suis pas accoutumé à m'occuper de ce qui se passe dans mes cuisines. S'il vous convient d'y regarder, faites-le, et ne m'en parlez point. Si je n'avais ici des femmes, des enfants, condamnés comme moi à un lointain exil, je serais allé m'asseoir à la table des officiers du 53^e, et ces braves gens n'auraient pas refusé de partager leur repas avec l'un des plus vieux soldats de l'Europe... »

Comme nous ne faisons pas ici l'histoire de la captivité de Sainte-Hélène, nous ne nous appesantirons pas davantage sur les faits qui infirment les assertions de W. Forsyth. Ce qui est certain, comme nous l'avons déjà dit, c'est que sir Hudson Lowe ne tarda pas à s'apercevoir que l'opinion lui était hostile. *Napoléon en exil*, pamphlet du docteur O'Meara, vint lui porter le dernier coup, et, après avoir longtemps caché son désespoir dans l'Inde, où il obtint un commandement militaire, Hudson Lowe, bouc émissaire de l'opinion libérale en Angleterre, revint mourir obscur à Londres en 1844, à l'âge de soixante-quinze ans.

Que conclure de tout cela? C'est que le métier de géolier n'est ni honorable ni profitable, avec quelque conscience qu'on l'exerce; dans quelques cas, et c'est assurément celui-ci, c'est un brevet de confiance déshonorante. Le maréchal Bugeaud, qui avait d'autres titres que sir Hudson Lowe à la reconnaissance de son pays, n'a jamais pu faire oublier, même étant duc d'Isly, qu'il avait été gouverneur de Blaye.

Un rapprochement, mais un rapprochement significatif pour terminer: Pendant plus de quinze ans, un homme de génie a balancé en Algérie la fortune de la France, a soulevé contre elle les populations, décapé ses armées, vaincu quelquefois ses généraux, soulevé les Arabes contre nous comme des tourbillons que nos cavaliers ne parvenaient à dissiper que pour les voir s'amonceler de nouveau. Tant que cet homme serait en Algérie, notre domination était incertaine, sur le qui-vive. Un jour, il dut se résigner à déposer les armes devant nos soldats frémissants, et à se remettre en notre pouvoir. Un des premiers actes du nouveau de celui que les Anglais ont torturé à Sainte-Hélène fut d'arracher Abd-el-Kader à sa prison d'Amboise, et de lui rendre la liberté sous la seule condition qu'il ne porterait jamais les armes contre la France, et l'ex-émir a noblement prouvé depuis que son âme était à la hauteur de cette générosité.

CAPTURE s. f. (ka-ptu-ré — lat. *captura*; rad. *capi*, je prends). Prise, saisie d'un bâtiment ennemi: *Ce corsaire a fait deux captures en un jour.* LA CAPTURE de ce convoi déranger les plans de l'amiral. « Butin fait par les soldats en campagne: *La prise du palais de l'empereur de Chine offrit à nos soldats une magnifique capture.* » Butin en général, ce que l'on prend après l'avoir poursuivi: *Je tui un lièvre le premier jour, et ne fis pas d'autre capture de toute la semaine.* LA CAPTURE d'un goupjon coûte souvent des heures de patience.

— Saisie opérée par la douane: *La douane vient de faire plusieurs captures chez les principaux négociants.*

— Arrestation d'un individu poursuivi par ordre de la justice: *Les gendarmes viennent d'opérer une capture importante.*

— Par ext. Objet capturé: *La douane a fait une capture qui vaut vingt mille francs. Je viens de voir les gendarmes conduisant leur capture.* *Ce pêcheur compte diner de sa capture.*

— Fig. et fam. Personne que l'on gagne, que l'on s'attache, d'une façon quelconque: *Monsieur épouse cinq cent mille francs de dot; bonne capture.* *Il a associé M. H... à son commerce: c'est une excellente capture.* *Jamais capture si riche ne s'était montrée si complaisante.* (Balz.)

— Encycl. Dr. marit. *Capture des navires marchands.* Les règles internationales comprises sous la dénomination de *lois de la guerre* sont communes à la guerre continentale et à la guerre maritime, sauf en un seul point: tandis que, sur terre, il est de principe de respecter les propriétés privées, on suit sur mer, par rapport aux navires du commerce, une conduite toute différente. Bien qu'ils appartiennent à des particuliers, ces navires, ainsi que leurs cargaisons, sont capturés, et les hommes de leurs équipages faits prisonniers. Cela paraît, au premier abord, une contradiction avec les règles depuis longtemps adoptées dans les guerres sur terre, en matière de prises et de butin; cependant, en examinant les choses d'un peu près, on ne tarde pas à constater qu'entre les luttres sur terre et celles qui se livrent sur mer il y a des différences notables. Le but de la guerre est de forcer l'ennemi à la paix, et ce but ne peut être atteint que par la victoire. Or la victoire elle-même ne peut être obtenue qu'en détruisant, ou tout au moins en paralysant les forces de l'ennemi. Sur terre, on lui fait une guerre de territoire; on lui prend ses villes, ses provinces. Une ville ou une province occupée donne des otages, se sou-

met au vainqueur, qui en désarme les habitants; ce vainqueur prend possession des domaines de l'Etat; il perçoit à son profit les revenus publics, et lève, aussi des contributions extraordinaires. Le conquérant, dont la souveraineté est substituée, intérimairement du moins, à la souveraineté du vaincu, ne peut exercer sur des habitants paisibles des droits plus étendus que ceux du souverain dont la victoire lui a fait occuper la place. Dans la marche des armées envahissantes à travers un territoire ennemi, la ruine et la dévastation de ce territoire, sans nécessité évidente, sont défendues entre peuples civilisés; mais le droit de prise s'exerce indirectement sur les biens privés, au moyen d'un système régulier de réquisitions. Le produit de ces réquisitions, qui portent sur tous les objets dont on a besoin pour la guerre et que les habitants sont en état de fournir, est perçu ordinairement par l'intermédiaire des magistrats ou autorités du pays occupé, auxquels on laisse la faculté d'en répartir la quote-part sur les contribuables; mais, en définitive, elles constituent une saisie collective de la propriété privée, substituée, pour l'avantage commun des parties, à la saisie individuelle. Sur mer, rien de semblable ne peut avoir lieu. Dans une guerre purement maritime, abstraction faite des descentes sur les côtes ennemies, il n'y a ni conquêtes ni réquisitions possibles. Cependant il faut bien nuire à l'ennemi d'une manière quelconque; il faut bien, suivant un principe connu, que la guerre vive de la guerre. C'est pour ce motif que le droit de capture des bâtiments de commerce ennemis a toujours été autorisé, non pourtant sans qu'on ait réclamé à diverses reprises, et surtout dans ces derniers temps. On a fait valoir qu'une pareille coutume était un legs des temps anciens et demi-barbares qu'il fallait repudier. C'est l'abbé Mably (*Droit public de l'Europe*) qui, le premier, a émis l'idée que les puissances belligères devaient, d'un commun accord, défendre à leurs vaisseaux d'insulter les navires marchands et de s'en saisir. A la fin de la guerre de l'indépendance américaine, Franklin reproduisit cette idée, la défendit comme moraliste, et tenta même, comme négociateur de traités, de la faire admettre en pratique. Plénipotentiaire de son pays, Franklin en suivait la politique prévoyante et intéressée; la république naissante des Etats américains n'ayant pas, et par système ne voulant pas entretenir de grandes forces navales militaires, mais ayant besoin, pour croître et prospérer, d'une marine commerciale étendue, rien n'était plus avantageux pour elle que l'adoption dans le droit international conventionnel d'une clause mettant les bâtiments marchands à couvert des hostilités de l'ennemi. Franklin trouva un écho au sein de l'Assemblée législative française. Dans la séance du 30 mai 1792, un projet de loi décrétant l'abolition complète du droit de capturer les bâtiments marchands ennemis fut présenté par M. de Kersaint, député de Paris, et donna lieu à une discussion à laquelle prirent part plusieurs orateurs, entre autres Vergniaud. Cette proposition fut rejetée. En 1823, le gouvernement de Washington, reprenant sa politique traditionnelle, communiqua aux grandes puissances européennes un projet de conventions rédigé par le secrétaire d'Etat des Etats-Unis, et portant régularisation des principes du droit maritime et abandon formel du droit de prise à la mer. Les négociations entamées à ce sujet n'ont point abouti. Ce n'est pas faute au gouvernement de Washington d'y avoir mis du zèle. En 1861, il était encore dans les mêmes dispositions; mais la conduite des rebelles du Sud vis-à-vis des bâtiments de commerce du Nord modifia les idées du gouvernement fédéral, qui est aujourd'hui un adversaire décidé du principe qu'il soutenait jadis. Il l'a prouvé par son refus d'adhérer à la convention maritime adoptée lors du traité de Paris en 1856. Ortolan, dans ses *Règles internationales de diplomatie*, semble donner raison à cette résistance des Etats-Unis. C'est qu'il existe, en effet, entre la marine commerciale et la marine militaire une dépendance mutuelle, telle que la première, véritable annexe de l'autre, est aussi un élément constitutif des forces navales d'un Etat; elle est même, par elle seule, une puissance active, étendant son action hors du territoire, et qui, avec ses propres ressources, a été jusqu'à fonder des colonies importantes. Sans remonter à la ligue hanséatique, association redoutable de marins commerçants, qui n'obéissait à aucune puissance souveraine, la Compagnie anglaise des Indes, à laquelle la Grande-Bretagne doit un vaste empire, est un exemple de ce que peut le commerce maritime. Il y a quelques années à peine, cette Compagnie, qui faisait en son propre nom la guerre et la paix, avait à son service et à sa solde une marine organisée militairement, des officiers et des troupes de toutes armes. Aujourd'hui encore, elle entretient une marine locale employée à la guerre. Mais en dehors même de ces exemples, et à parler généralement, les individus, agents actifs du commerce maritime, ne peuvent pas être considérés comme des particuliers inoffensifs, étrangers aux opérations de la guerre. Les bâtiments marchands ne peuvent naviguer sans équipages; ces équipages sont composés de matelots de l'Etat que le gouvernement peut prendre à tout moment pour les employer sur des vaisseaux de guerre. En capturant les bâtiments de commerce ennemis, on faisant leurs équipages prisonniers, on ne peut donc pas dire qu'il soit

fait infraction au principe général qui commande le respect aux propriétés et aux personnes des sujets inoffensifs. Ce qui paraîtra bizarre, c'est que les théoriciens contraires à notre opinion, et qui sont si soigneux des intérêts privés et de la liberté du commerce de l'ennemi, reconnaissent qu'il n'y a pas de guerre maritime possible sans le droit rigoureux d'investir, de cerner les places fortes ou commerciales, l'embouchure des fleuves et les côtes de l'ennemi, et d'en interdire l'accès et la sortie, afin de faire mourir de faim et de misère les habitants de tout état, de tout sexe et de tout âge qui en forment la population. La seule exception que l'on puisse faire aux principes que nous soutenons, et que la coutume a d'ailleurs admise, est en faveur des bateaux qui se livrent à la pêche côtière, industrie entièrement pacifique et d'une importance, quant à la richesse nationale qu'elle peut produire, bien moins grande que celle du commerce maritime ou des grandes pêches. Paisibles et tout à fait inoffensifs, ceux qui l'exercent peuvent être appelés les moissonneurs des mers territoriales, puisqu'ils se bornent à en récolter les produits; ce sont, pour la plupart, des familles pauvres, qui ne cherchent guère dans ce métier que le moyen de gagner leur vie. Pour les autres, il nous paraît sage d'admettre, en résumé: 1^o que la marine marchande, soit dans son personnel, soit dans son matériel, est un moyen de puissance navale toujours prêt à venir en aide à l'Etat belligérant dont elle relève; en un mot, elle peut se transformer, à la première réquisition, en instrument de guerre; à ce titre, elle tombe directement sous le coup des forces navales ennemies qui pourront l'atteindre; 2^o que si la marine marchande et les marchandises qu'elle transporte étaient reconnues inviolables, quoique appartenant à l'ennemi, il serait libre à une puissance belligérante, en ne mettant en mer aucun bâtiment de guerre, de rendre illusoire à son égard les efforts de la guerre maritime, de continuer à exploiter par ses navires de commerce les mers et les continents, et de puiser ainsi des moyens de soutenir la lutte dans les opérations mêmes de cette marine marchande, soit par les impôts, soit par l'accroissement de la fortune privée, dont l'ensemble en définitive constitue la fortune de l'Etat. Ce n'est pas à dire, cependant, que les coutumes qui existent aujourd'hui ne puissent dans l'avenir être améliorées. Ce qui reste d'hésitation ou de regret dans la conscience, à l'idée de la capture des bâtiments de commerce et de leurs cargaisons, c'est qu'il y a là un antagonisme forcé entre le droit des Etats d'une part, et celui de la propriété privée de l'autre. Sacrifier, comme le proposent certains théoriciens, le droit des Etats à celui de la propriété privée ne serait pas une solution; car ce serait sacrifier le plus grand intérêt et le droit le plus important à ceux qui le sont beaucoup moins. Quelques puissances auraient beau s'y engager par traité, la nature des choses, aux premiers faits de guerre, reprendrait son empire; de telles stipulations ne formeraient jamais qu'un droit conventionnel, non un droit général, parce qu'elles ne seraient pas dans la vérité du droit. Sacrifier sans retour, comme la pratique universelle l'a fait jusqu'à présent, le droit de propriété privée au droit des Etats, c'est faire céder ce qui est de moindre importance à ce qui est plus important; mais il n'y en a pas moins un sacrifice des particuliers. La véritable solution sera celle qui séparera ce qui revient d'une part au droit des Etats, d'autre part aux droits des particuliers, et conciliera ces deux droits: au droit des Etats, la capture des bâtiments de commerce et de leurs cargaisons; au droit de la propriété privée, dans certains cas particuliers et selon la nature et le but de la guerre, une réserve sur la valeur des objets saisis, à régler soit immédiatement, suivant des règles déterminées, soit à la paix. Voilà le point extrême où la voie du progrès pourra conduire. Au delà, il y aurait, non pas progrès, mais perturbation.

CAPTURE, ÉE (ka-ptu-ré) part. pass. du v. Capturer: *Navire CAPTURÉ.*

CAPTURER v. a. ou tr. (ka-ptu-ré — rad. *capture*). Faire la capture de: *CAPTURER un navire, un voleur, une cargaison.*

— Particulièrement. Prendre à la chasse ou à la pêche: *Il faut mille fois plus d'art, d'adresse, de ruse, d'attention pour prendre un seul petit goupjon, que pour CAPTURER deux mille harengs.* (A. Karr.)

— Fig. et fam. Faire l'acquisition de: *Mme Rubicon ne négligea rien pour CAPTURER un gendre aussi riche.* (Balz.)

CAPTUREUR adj. (ka-ptu-reur — rad. *capturer*). Syn. de CAPTEUR.

CAPUA, nom latin de CAPOUE.

CAPUA (Bartolomeo da), jurisconsulte napolitain, mort en 1300. On lui doit: *Glossæ ad constitutiones regni neapolitani* (Venise, 1594), et *Singularia juris* (Francfort, 1596). — André da CAPUA, de la même famille que le précédent, était avocat fiscal en 1282, et il a écrit sur le *Digeste* et sur le *Code*.

CAPUA ou **CAPOA** (Leonardo di), en latin *Capuanus*, médecin napolitain, né à Bagnuolo en 1617, mort en 1695. Il fonda à Naples l'Académie des *Investiganti*, d'où vint professeur de l'université et chercha à propager la philosophie cartésienne en Italie. L'Académie des Arcades de Rome le reçut parmi ses membres,

et la reine Christine de Suède eut pour lui une estime toute particulière. Il publia divers ouvrages où il présentait la médecine comme une science remplie d'incertitudes; on lui doit aussi: *Vita Andra Cantelmi cardinalis* (1693, in-4°).

CAPUCE s. m. (ka-pu-se — rad. cap, tête). Capuchon pointu à l'usage de certains moines :

Un maître moine, ayant cordon, capuce, grise vêtue, et nom Pere Panuce. PIRON.

— Par ext. Coiffure quelconque en forme de capuchon : *Les femmes laudaises ont pour coiffure une espèce de capuce formé de plusieurs mouchoirs.* (Ab. Hugo.)

— Art milit. Partie supérieure de certaines gardes de sabre ou d'épée.

— Hist. ecclés. *Frères du capuce*, Religieux de la réforme de Saint-François établis en Espagne sous le pontificat d'Alexandre VI.

CAPUCHE s. f. (ka-pu-che — rad. cap, tête). Coiffure quelconque en forme de capuchon : *C'était une sentinelle égyptienne au teint de bistre, la tête coiffée du fez, et enveloppée d'une bande d'étoffe roulée en CAPUCHE.* (Th. Gaut.)

CAPUCHON s. m. (ka-pu-cho — rad. cap, tête). Couvre-chef en étoffe, qui peut se rabattre en arrière : *Il y eut autrefois une fameuse dispute entre les cordeliers, au sujet du CAPUCHON.* (Trév.)

Rabelais, ce fou si sage,
Lui légua, par parenté,
Un capuchon dont l'usage
En fait un sage en galie.

BÉRANGER.

— *Prendre le capuchon*, Se faire moine.

— Par anal. Objet en forme de capuchon : *La pièce est éclairée de trois lampes auxquelles on a fait ajouter des CAPUCHONS de fer-blanc, pour réfléchir la lumière.* (J.-J. Rouss.) || Garniture en tôle, de forme conique, qu'on met au-dessus des bords de cheminée, pour empêcher le vent de s'y engouffrer.

— Technol. Disque de tôle, mobile autour d'une charnière, qui est placé à l'orifice supérieur de la cheminée d'un fourneau ou d'une locomotive, et qui est disposé de manière à pouvoir fermer cet orifice en totalité ou en partie, afin d'arrêter ou de ralentir le tirage. On lui donne aussi quelquefois le nom de CLAPET.

— Mar. Sorte de sac en toile dont on couvre le bout des gros dormants.

— Hist. Nom que l'on donne aux membres d'une association formée en 1181 pour la répression du brigandage des routiers.

— Anat. Nom que l'on a donné quelquefois au muscle trapeze.

— Moll. Nom vulgaire du genre calyptrée.

— Bot. Sorte d'appendice recourbé, qu'on remarque dans les fleurs de l'aconit, les églantines des asclépiades, etc.

— Art milit. *Capuchon de maille*, Tissu de maille qui se plaçait sous le casque et qui couvrait le crâne, les joues et quelquefois les épaules.

— Techn. *Capuchon de pipe*, Couvercle en cuivre que les ouvriers de la campagne mettent sur leur pipe, par crainte d'incendie, lorsqu'ils fument en travaillant dans les granges, etc. Les paysans disent, par plaisanterie, à un homme qui a un grand nez que, lorsqu'il fume, son nez peut servir de *capuchon* à sa pipe.

— Ornith. *Capuchon noir*, Oiseau du genre guépier, que l'on croit originaire de la Nouvelle-Galles du Sud.

— Bot. *Capuchon de moine*, Nom vulgaire de l'aconit napel.

CAPUCHON (guerre du), lutte armée qui éclata, dans le XIV^e siècle, entre les cordeliers de Narbonne et ceux de Beziers, relativement au plus ou moins d'ampleur à donner au capuchon. Cet épisode héros-comique, digne du pinceau de l'auteur du *Lutrin*, amena une véritable guerre municipale entre les deux villes. Le saint-siège eut beaucoup de peine à ramener la paix entre les belligérants.

CAPUCHONNÉ, ÉE ad. (ka-pu-cho-né). Qui porte le capuchon, || Inus. On dit ENCAPUCHONNÉ.

— Bot. Qui a la forme d'un capuchon : *Les pétales de l'ancolie sont CAPUCHONNÉS.* (Acad.)

CAPUCHONNER v. a. ou tr. (ka-pu-cho-né — rad. capuchon). Chem. de fer. Fermer l'orifice de la cheminée de la locomotive à l'aide du capuchon : *Les locomotives de réserve sont continuellement en feu; seulement, pour éviter une grande consommation de combustible, on a le soin de CAPUCHONNER la cheminée.* (Ruelle.)

CAPUCIAT s. m. (ka-pu-si-a). Hist. ecclés. Nom donné en Angleterre aux disciples de Wicléf, parce qu'ils gardaient leur capuce sur la tête devant le saint sacrement.

CAPUCIÉ s. m. (ka-pu-si-é). V. CAPUTIÉ.

CAPUCIN s. m. (ka-pu-sain — de l'ital. capucino; capuccio, capuce). On disait autrefois *capuchin*, ce qui indique bien l'origine italienne). Hist. relig. Religieux de l'un des ordres mendiants fondés par saint François d'Assise : *Le costume des CAPUCINS n'est bon qu'à exciter la pitié des sages, édifier les bonnes femmes, et faire peur aux petits enfants.* (Volt.)

— Par dénigr. Homme d'une dévotion exagérée : *C'est un CAPUCIN, un vrai CAPUCIN.* || Homme dont l'extérieur a quelque chose de

réserve et de contraint, comme celui d'un capucin : *Je n'ai jamais vu sur notre théâtre un vieillard attendrissant; Sarazin même ne jouait Lusignan que comme un CAPUCIN.* (Volt.)

— Typogr. Morceau de carton ou de papier fort, découpé en pointe, que, dans les tirages manuels, l'ouvrier imprimeur colle sur la marge, pour retenir la feuille, quand les dimensions de celle-ci dépassent ou n'atteignent pas certaines limites.

— Mamm. Nom d'une espèce de singe du genre saki.

— Entom. Nom vulgaire d'un coléoptère du genre bostriche.

— Moll. Nom vulgaire d'une coquille du genre cône, appelée aussi CÔNE MOINE.

— *Capucin de carte*, Carte pliée et découpée de façon à pouvoir rester debout sur un des côtés, en imitant grossièrement la forme d'un capucin. || *Tomber comme des capucins de carte*, Tomber en grand nombre et les uns sur les autres, par allusion aux capucins de carte que les enfants disposent à la file de façon qu'en renversant l'un ils font tomber tous les autres.

— Phys. *Capucin hygromètre*, Nom familier donné à des hygromètres à cheveu, masqués derrière une figure de capucin dont ils font mouvoir le capuchon de façon à couvrir la tête du moine quand le temps est humide, et à la découvrir par un temps sec : *Les journaux considèrent M. Arago comme un CAPUCIN HYGROMÈTRE : c'est lui qui fait la pluie et le beau temps.* (A. Karr.)

— Hortic. *Barbe de capucin*, Chicorée sauvage qu'on fait croître dans l'obscurité, pour la blanchir en l'étalant, et la manger en salade.

— **Encycl.** Le premier établissement de capucins fut fondé en 1530 en Italie, à Camerino, par les soins d'un moine du couvent de Montefiascone, qui avait entrepris de réformer la discipline et les mœurs des religieux institués par saint François d'Assise, et qui se rendit à Rome en 1525, pour obtenir du pape l'autorisation de se retirer dans la solitude, avec ceux qui, comme lui, voudraient embrasser la plus étroite observance. En 1536, le pape Paul III confirma l'ordre et ses privilèges, sous la réserve qu'il ne s'étendrait pas hors de l'Italie. Ce fut Grégoire XIII qui permit leur introduction en France, et le cardinal de Lorraine, à son retour du concile de Trente, dota la France de l'institut des capucins. Il établit quatre de ces religieux, en 1564, dans une partie de son parc de Meudon. Ces bons pères vivaient à grassement, sans nuls soucis; malheureusement, à la mort du cardinal, ils se virent, non sans regret, obligés de quitter Paris pour retourner en Italie; mais ils se promirent bien de revenir en France, et en effet, dix ans plus tard, Pierre Deschamps vint d'Italie établir à Paris une colonie de capucins, beaucoup plus nombreuse que la première, et qui s'installa au village de Picpus. C'étaient, à proprement parler, des frères mineurs, qu'on nomma *capucins* à cause de la forme pointue de leur capuce. Peu de temps après, le commissaire général de l'ordre en amena de Venise une douzaine d'autres, qu'il établit, avec l'agrément du roi Henri III, dans un couvent du faubourg Saint-Honoré. Ce roi, dans des lettres patentes du mois de juillet 1576, avait déclaré prendre les capucins sous sa protection et sauvegarde spéciale. Aussi, lorsque ces religieux désirèrent s'installer d'une façon plus somptueuse, les aides-t-il de sa bourse à construire, rue Saint-Honoré, une magnifique capucinière et une superbe église, qui, commencée en 1603, fut entièrement achevée en 1610. Cent vingt capucins y furent logés et entretenus aux frais des fidèles, et, dit l'auteur de *l'Histoire de Paris*, ils se montrèrent sinon les plus habiles, au moins les plus zélés défenseurs de la cour de Rome. En l'an 1764, ce couvent fut le théâtre de plusieurs scènes scandaleuses, d'où résulta un procès qui excita vivement la curiosité publique. Les capucins se querellèrent et se battirent dans la capucinière; un parti accusait frère Dorothee de s'être fait trois mille livres de rente aux dépens de la communauté, et on reprochait au frère Grégoire d'avoir séduit une jeune fille de quinze ans, nommée Madeleine Bras-de-Fer, de l'avoir rendue mère, et de lui avoir ensuite fait épouser un cordonnier nommé Moutard. Les mémoires publiés sur cette affaire, qui fut portée au parlement, déchirèrent le voile qui cachait les mœurs des capucins, et prouvèrent que ce couvent était dans un état de complet désordre. Un autre fait assez curieux à constater, et qui ressortit de ces disputes, c'est que la consommation hebdomadaire des capucins de la rue Saint-Honoré s'élevait à douze cents livres de pain; que la viande, le vin et le bois entraient au couvent dans la même proportion, et que c'était la charité publique qui suffisait à tout cela, par le moyen de quatre frères quêteurs qui portaient chaque matin du couvent et parcouraient les rues de Paris, à l'effet de mettre les habitants à contribution.

Les capucins prospéraient, et comme ils gardaient, plus que les membres de certains autres ordres religieux, le respect du décorum, ils jouissaient d'une certaine réputation de régularité de vie, qui n'eût pas été suspectée sans les événements dont nous avons parlé; et d'ailleurs, eussent-ils mené une vie plus licencieuse qu'on ne supposait, le secret en eût été bien gardé, car lorsque, en 1790, l'Assemblée nationale, après avoir expulsé les capucins de leur monastère, établit ses bureaux dans

les bâtiments précédemment occupés par les religieux, on fut tout surpris d'y trouver de profondes oubliettes. Aux deux angles d'une pièce à demi souterraine, dit Dulaure, on voyait deux espèces de cachots, séparés l'un de l'autre par un intervalle d'une toise et demie; deux côtés de chacun de ces cachots étaient formés par les faces à angle droit des murs du couvent; les deux autres côtés, par une cloison composée de gros madriers de chêne, unis entre eux par des liens de fer, le tout recouvert en maçonnerie. La seule ouverture par laquelle les vivres et le jour pouvaient pénétrer dans ce cachot avait environ un pied et demi de hauteur sur cinq pouces de largeur; cette ouverture était encadrée par des barres et des plaques de fer et fermée par une petite porte toute en fer. Le guichet par où l'on introduisait le prisonnier n'avait pas plus de quatre pieds de hauteur; il était garni d'énormes serrures et verrous. Dans un de ces cachots obscurs, humides, infectés par le voisinage des tuyaux des latrines de la maison, on voyait encore, lorsqu'on était muni de lumière, un vieux châtiment. C'était là que la justice monacale envoyait ceux des frères qui s'étaient rendus coupables de quelque méfait ou de quelque indiscrétion de nature à nuire à l'ordre, et le malheureux qui était condamné à séjourner dans cet in-pace était à peu près rayé du nombre des vivants.

Il exista un second couvent de capucins qu'on appelait les *Capucins du faubourg Saint-Jacques*, et qui dut son origine à la libéralité de Godofroy de la Tour, qui, par son testament du 27 avril 1613, jugea à propos d'établir, dans une maison qui lui appartenait, une colonie de religieux de cet ordre. Le 15 septembre 1783, ce couvent fut supprimé et les religieux furent réunis à ceux de la Chaussée-d'Antin, tandis que leur bâtiment était affecté à un hôpital de vénériens. Enfin, en 1622, le P. Athanase Molé, syndic des capucins, obtint l'autorisation de fonder une troisième capucinière, rue d'Orléans au Marais, et celle-ci, comme les deux autres, trouva le moyen de faire vivre ses moines par le produit de la charité. Ces religieux mendiants se répandaient et se multiplièrent à l'infini; ils possédaient un monastère dans presque toutes les villes de France, et on les vit successivement s'établir en Espagne, en Portugal, en Allemagne, en Belgique, en Hongrie, en Pologne, dans les colonies; il y avait des capucins jusque dans la Turquie d'Europe et d'Asie; l'Égypte, la Perse et l'Inde en possédaient.

La Révolution de 1789 les supprima en France; mais la Restauration les vit repaître dans les départements du midi, et, en 1851, ils fondèrent un premier couvent à Paris; depuis lors, ils en ont fondé plusieurs autres.

— **Anecdotes.** On racontait qu'un capucin avait été dévoré par les loups : « Pauvres bêtes ! dit Sophie Arnould, il faut que la faim soit une chose bien terrible ! »

Des sauvages avaient pris un capucin, et ne pouvaient se lasser de le regarder; bientôt après on leur amena un fécollet; alors leur joie fut incomparable, et ils ne cessaient de s'écrier : Voilà la femelle !

Un père capucin fort naïf crut faire sa cour à son prieur, en l'avertissant de ne pas manger d'une carpe où il avait vu mettre du lard un jour maigre; le prieur, mécontent de cet avis officieux, lui dit avec vivacité : « Qu'alliez-vous faire à la cuisine ? »

Une petite fille de huit à dix ans, qui n'avait jamais vu de capucin et qui ignorait même qu'il en existât, aperçut un jour un de ces religieux au moment où elle sortait de la maison, tenant son goûter à la main. Saisie de frayeur, elle lui présenta son pain en disant : « Tiens, prends, loulou, et ne me mange pas. »

Le cardinal P... à qui Benoît XIV avait donné la place importante de secrétaire des brefs, méprisait souverainement les moines. Les capucins de Rome ne manquaient jamais de saluer ses chevaux quand ils les rencontraient. Quand on leur en demandait la raison, ils disaient : « C'est par reconnaissance; car, sans ces pauvres animaux, Son Eminence attellerait des capucins à son carrosse. »

Un Italien aperçoit un jour sur les bords du Tibre, près de Rome, un de ses amis dont la contenance en désordre et l'œil égaré lui firent craindre qu'il ne roulât quelque projet sinistre dans sa tête. Il l'aborde, et l'amène à avouer qu'en effet il a résolu d'attenter à ses jours. Aucune considération ne parvient à l'ébranler. « Je vous en conjure, lui dit son ami, prenez un parti moins fatal; si vous voulez absolument quitter le monde, faites-vous capucin, par exemple. — Capucin ! Ah ! non, mon désespoir ne va pas jusque-là. » Et il se précipita dans le Tibre.

Capucine (LES) ou **Faisons la paix**, comédie en deux actes, mêlée de quelques morceaux de chant, du Cousin Jacques, représentée à Paris, sur le théâtre de Monsieur, le 18 mars 1791. « Tous les bons acteurs de la Comédie et de l'Opéra-Français, raconte le Cousin Jacques dans son *Dictionnaire des hommes et des choses*, jouaient dans cette

pièce, qui fit un tapage effroyable, au point que l'auteur descendit sur la scène et fit baisser la toile au milieu du second acte. Cette pièce, vide d'action et d'intrigue, n'avait pour tout mérite que des tableaux neufs à la scène, des acteurs parfaits, beaucoup d'ensemble, et des tirades de la plus grande force contre les partis extrêmes, ce qui les anima tous deux à tel point qu'il y eut des loges décollées, dont les clous dorés furent jetés par poignées à la tête des gens du parterre, qui ripostèrent par l'envoi d'un sac de pommes de terre aux femmes des premières loges. Néanmoins, on vit une chose jusque-là, dit-on, sans exemple au théâtre : Vallière débâta une tirade de deux pages et demie en prose, en faveur du roi, qu'on voulut avoir bis, et qu'il fut obligé de répéter tout entière au milieu des applaudissements universels... Les Capucins n'ont pas été imprimés; il y a eu seulement quelques ariettes gravées.

CAPUCINADE s. f. (ka-pu-si-na-de — rad. capucin). Sermon trivial, plus remarquable par les plates exagérations de la morale, des gestes et des cris, que par la solidité de la doctrine, et tel que les capucins avaient coutume d'en faire dans les carrefours : *L'homélie de l'archevêque de Grenade était un discours diffus, une rhétorique de régent usé, une CAPUCINADE.* (Le Sage.)

— Par ext. Tirade de morale banale et plate : *Ce n'est pas une pédanterie que je vous demande, ni une CAPUCINADE, c'est l'ouvrage d'une âme honnête et d'un esprit juste.* (Bernis.) *Le réquisitoire contre M. Rousseau n'est qu'une simple et plate CAPUCINADE.* (Grimm.) || Démonstration d'une dévotion exagérée ou hypocrite : *Les CAPUCINADES sont fort de mode en ce temps-ci.* (G. Sand.)

CAPUCINE s. f. (ka-pu-si-ne — rad. capucin). Hist. relig. Religieuse d'un ordre mendiant de saint François d'Assise.

— Mar. Courbe qui relie l'éperon et l'étrave. || Courbe à l'aide de laquelle on lie la muraille au pont, dans un bâtiment fatigué.

— Arquebus. Chacun des trois anneaux métalliques qui assujétissent le canon au fût d'une arme à feu : *Une sentinelle fit battre contre sa main gauche les CAPUCINES de sa carabine.* (Alex. Dum.) || Fam. *Jusqu'à la troisième capucine*, Complètement, autant que possible : *Il a été enfoncé jusqu'à LA TROISIÈME CAPUCINE. Il est gris jusqu'à LA TROISIÈME CAPUCINE.*

— Techn. Petite écuelle de terre munie d'une queue. || Crayon de mine de plomb.

— Constr. Entablement composé d'un talon et d'un larmier : *La moulure appelée CAPUCINE est souvent employée pour couronner les hangars, les magasins et les bâtiments de peu d'importance.* (Claudat et Laroque.)

— A la capucine, A la façon des capucins : *Prêcher à LA CAPUCINE. S'habiller à LA CAPUCINE.*

— **Encycl.** En 1589, Louise de Lorraine, veuve de Henri III, légua au duc et à la duchesse de Mercœur 20,000 écus d'argent parisis (150,000 fr.), à l'effet de fonder à Paris un couvent de capucines. Cet établissement fut créé par la duchesse en 1604, dans la rue Saint-Honoré, et en 1606 l'église fut dédiée et consacrée par Claude Coquelet, évêque de Digne. Le couvent fut élevé l'année suivante. L'historien L'Estolle, en parlant des capucines, dit qu'elles s'appelaient d'abord les *Filles de la Passion*, et qu'elles se montrèrent aux processions publiques avec une couronne d'épines sur la tête. Leur discipline était plus austère que celle des autres communautés de filles. En 1688, Louis XIV, voulant faire construire la place Vendôme, ordonna la démolition du couvent des capucines, et fit élever pour ces religieuses de nouveaux bâtiments plus vastes et plus commodes, à l'endroit où se trouve de nos jours la rue Neuve-des-Capucines.

L'ordre des capucines fut supprimé en 1790; mais il était alors dans un état assez peu florissant, car il ne comptait guère qu'une douzaine de religieuses d'un âge respectable.

CAPUCINE s. f. (ka-pu-si-ne — de capuce, à cause de la forme de la fleur). Bot. Genre de plantes, type de la famille des tropéolées, comprenant un grand nombre d'espèces, qui croissent dans l'Amérique australe : *On cultive dans nos jardins la classique CAPUCINE.* (C. Lemaire.)

— Par ext. Fleur de capucine : *Un bouquet de CAPUCINES. Mettre des CAPUCINES dans la salade.*

— Adjectiv. Qui a la couleur de la capucine : *Un papier CAPUCINE. La nature donne aux étamines du réséda la nuance CAPUCINE, mélange de rouge et orange.* (Fourrier.)

— *Câpre capucine*, ou substantiv. *Capucine*, Sorte de câpre, la plus petite et la plus estimée de toutes. || Se dit aussi des boutons à fleurs de la capucine, préparés à la façon des câpres ordinaires.

— **Encycl.** Rangé pendant longtemps dans la famille des géraniacées, le genre *capucine* (*tropaeolum*) est devenu, à juste titre, le type de la famille des tropéolées. Il renferme plus de trente espèces, qui toutes croissent dans les régions centrales de l'Amérique. La plus célèbre est la grande capucine (*tropaeolum majus*), superbe plante grimpante, originaire du Pérou, où elle est vivace, et cultivée comme annuelle dans nos jardins. Ses tiges, qui s'é-

lèvent à plusieurs mètres, portent de larges feuilles peltées, d'un vert glauque; et des fleurs d'une forme et d'une couleur caractéristiques, que tout le monde connaît. Toutes les parties de cette plante possèdent une saveur analogue à celle du cresson, ou mieux du nastor (cresson alénois). Ses fleurs servent à garnir la salade, et on confit au vinaigre, en guise de câpres, ses jeunes boutons et ses fruits verts. La *capucine naine* (*tropaeolum minus*), plus petite que la précédente dans toutes ses parties, est encore assez répandue. Plusieurs espèces ont des rhizomes tubéreux; telle est, entre autres, la *capucine tubéreuse* (*tropaeolum tuberosum*), qu'on a voulu donner comme un succédané de la pomme de terre, mais dont les tubercules ont une saveur peu agréable. C'est sur les fleurs de *capucine* que la fille de Linné avait cru observer la production d'éclairs, illusion produite sans doute par l'éclat de la fleur et la fatigue des yeux.

CAPUCINERIE s. f. (ka-pu-si-ne-ri). Fam. Etat de capucin :

Dès que monsieur l'abbé Terrai
A sa ma capuchnerie,
De mes biens il m'a délégué
Que servent-ils dans l'autre vie ?

VOLTAIRE.

CAPUCINIÈRE s. f. (ka-pu-si-niè-re). Par dénigrement, Maison de capucins : *Je vois Rousseau tourner autour d'une CAPUCINIÈRE où il se fourrera quel'un de ces matins.* (Dider.)

— Par anal. Maison hantée par des personnes d'une dévotion exagérée : *De votre maison vous faites une CAPUCINIÈRE.*

CAPUCHON s. m. (ka-pu-son — dimin. de *capuce*). Forme ancienne du mot CAPUCHON.

CAPUE s. f. (ka-pù — du gr. *kapud*, je souffle). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, voisins des pyrales ou tordeuses, et dont l'espèce type vit en Angleterre. Plusieurs auteurs la rapportent au genre *téras*.

CAPUL s. m. (ka-pul). Linguist. Idiome appartenant à la famille des langues malaises, qui est parlé en trois dialectes différents dans la petite île de Capul, située entre celles de Luçon, de Samar et de Masbate : *Le CAPUL paraît être un mélange de tagale et de bisayo; ses dialectes sont : le CAPUL proprement dit, l'inabacum et l'inagata; ce dernier est parlé par des peuplades noires.*

CAPULE s. f. (ka-pu-le — lat. *capulum*, même sens). Antiq. Corceuil dans lequel les Romains portaient les morts.

CAPULET s. m. (ka-pu-lè — rad. *cap*, tête). Coiffure de femme en usage dans les Hautes-Pyrénées : *Le CAPULET est une parure qui encadre d'une façon piquante le visage d'une jolie femme.* (A. Hugo.)

CAPULETS et **MONTAIGUS**, familles véronaises célèbres dans la tradition par leurs sanglantes rivalités. L'histoire touchante de Roméo et Juliette est empruntée à cet épisode des haines italiennes au moyen âge.

Capuletti ed i Montecchi (i) [les *Capulets* et les *Montaigus*], opéra italien en trois actes, paroles de Romani, d'après la pièce de Shakespeare, *Roméo et Juliette*, musique de Bellini, représenté à Venise le 12 mars 1830, et à Paris le 10 janvier 1833. Le drame émouvant imaginé par l'auteur anglais, drame où l'amour est exprimé avec plus de passion et de bonheur que dans ses autres pièces, sans doute parce qu'il a écrit celle-ci dans sa jeunesse, a inspiré plusieurs compositeurs; mais, quoique leurs ouvrages renfermaient des morceaux saillants, aucun d'eux n'a obtenu un succès durable. Steibel a écrit un ensemble d'un beau caractère dans la scène de Juliette : *Grâces, vertus, soyez en deuil*; Zingarelli a laissé l'air célèbre : *Ombra adorata aspetta*. La *Giuletta* et *Roméo*, de Vacca, contient de beaux airs. Dalayrac a essayé de traiter ce sujet trop élevé pour son agréable musette. Quant à l'opéra, son ouvrage se ressent du peu de temps qu'il a employé à l'écrire. Les entrepreneurs de théâtre à Venise, ayant éprouvé un échec, prièrent Bellini de les tirer d'embarras en improvisant une partition, ce qu'il fit dans l'espace de quinze jours. Il écrivit le rôle de Tebaldo pour Rubini; ceux de Roméo et de Juliette pour Judith et Julie Grisi. Le premier acte est celui qui renferme les plus beaux morceaux : la cavatine de Tebaldo, celle de Roméo et le finale, dans lequel on remarque un trait d'un heureux effet, pour deux voix de soprano à l'unisson, accompagné par le chœur en notes détachées. Dans le second acte, au moment où Roméo et Tebaldo vont se battre, le convoi de Juliette passe au fond de la scène. Bellini a trouvé là le motif d'une belle inspiration; seulement, à la fin de la scène, l'air du tombeau ne saurait être comparé avec l'air de Zingarelli. Le réveil de Juliette a été mieux exprimé. Mlle Judith et Julie Grisi ont produit beaucoup d'effet dans cet opéra : deux femmes de talent, remplissant des rôles aussi sympathiques, auraient assuré aux *Capuletti* un succès immense, si le génie de Bellini eût été entièrement à la hauteur de cette belle création dramatique.

Capuletti ed i Montecchi (FINALE DES), musique de Bellini, paroles françaises de Crevel de Charlemagne. Cette mélodie est douce, jolie, gracieuse; mais est-ce bien là la fin de Ro-

méo? Non. Bellini n'a vu qu'un prétexte à romance mélancolique, pour faire expirer doucement un ténor de la *belle mort*. Cette nature de sensitive ne pouvait se hausser à la virilité de Shakespeare. Aussi a-t-on, depuis longtemps, substitué à son quatrième acte le finale de Vacca, qui ne se rapproche pas davantage de la conception du poète anglais, mais qui offre, du moins, un chant plus accentué et moins mou. *Roméo et Juliette* est encore à écrire, musicalement parlant. Ah! si Meyerbeer existait encore, il y aurait espoir!

Andante sostenuto.

Vers Dieu qui te ré -

- cla - me Tu vo - les, ô bella

à - me; Sur tes ai - les da

flam - me, Par grâce, em - por - te -

- moi! Pri - vé de ta lu -

- miè-re, Dans ma dou - leur a -

- me - re, Pour-rai-je, sur la

ter - re, Hé - las! vivre un seul

jour sans toi! Pour - rai-je, sur la

ter - re, Hélas! vivre un seul jour sans

toi! Pour - rai-je, sur la

ter - re, Hélas! vivre un seul jour sans

toi! Hé - las! vivre

un seul jour sans

toi! Hé - las! vivre

un seul jour sans toi!

Capuletti (ROMANCE DES), musique de Bellini, paroles françaises de Crevel de Charlemagne. La partition d'*Capuletti* est une des productions les plus faibles de Bellini, comme accent. Le dramatique du sujet excédait les forces du tendre maestro; mais ce reproche de faiblesse n'est applicable qu'aux morceaux d'ensemble et aux scènes énergiques empruntées à Shakespeare. Prenez les mélodies à part, exclusion faite du poème et du terrible souvenir du dramaturge anglais : tous ces chants sont aussi doux, aussi élégiques, aussi admirablement rêveurs que ceux de ses plus beaux ouvrages. Il y a certainement, dans le morceau que nous copions, une grâce mélancolique que le compositeur lui-même n'a pas souvent dépassée :

Andantino sostenuto.

Les yeux baignés de lar - mes, Le

cœur brisé d'a-lar - mes, Par

- tout, je re - vois tes char-mes, et

j'aime à trom-per ma douleur; Par

- tout, je re-vois tes char-mes. Et

j'ai - me à trom - per ma dou -

- leur. Dans le ciel qui se co -

- lo - - - - re, Hé -

- las! je te re - trouve en -

- co - re. La ro - se, près d'é -

- clo - re, M'of - fre ta frat -

- cheur; Et la bri - se, la bri - se de l'au -

- ro - - - re, Me

sem ble un sou - pir de ton

cœur. Oui, la - bri-se, la bri-se de l'au -

- ro - - - re, Me

sem - ble, me sem -

- - - - ble un sou-pir de ton cœur!

CAPULOIDE adj. (ka-pu-lo-ide — rad. *capulus*). Moll. Qui ressemble ou qui se rapporte au cabochon (*capulus*).

— s. m. pl. Famille de mollusques gastéropodes, qui renferme les genres cabochon (*capulus*), calyptrée, crépidule, sigaret et siphonaire.

CAPULUS s. m. (ka-pu-luss — mot lat.). Moll. Nom scientifique du genre cabochon.

CAPURE s. f. (ka-pu-re). Bot. Syn. de DAPHNÉ.

CAPURON (Joseph), médecin français, né à La Roque-Saint-Servien en 1767, mort en 1849. Après avoir professé la médecine à Montpellier, il se fit recevoir agrégé à la Faculté de Paris. Parmi ses principales publications, nous citerons : *Aphrodisiographie ou Tableau de la maladie vénérienne* (1807); deux *Traité*s, sur les maladies des femmes et sur celles des enfants; *Cours théorique et pratique d'accouchements* (1811), et le *Nouveau dictionnaire de médecine*, etc., en collaboration avec Nysten (1810, in-8°).

CAPURSO, bourg du royaume d'Italie, province de la Terre de Bari, ch.-l. de canton, à 10 kilom. S.-E. de Bari; 3,800 hab. Importante récolte d'amandes.

CAPUT AQUEUM, nom latin de CAPACCIO.

CAPUT STAGNI, nom latin de CAPESTANG.

CAPUT VADA, nom latin du cap BRACHODES.

CAPUTÉ ou **CAPUCIÉ** s. m. (ka-pu-si-é). Hist. relig. Membre d'une secte fondée en Bourgogne au x^e siècle, ainsi dite à cause des capuchons blancs que portaient ses sectaires.

— **Enceyl.** La secte des *caputés* parut vers la fin du x^e siècle (1189), et fut ainsi nommée à cause d'un capuchon blanc, au bout duquel pendait une lame de plomb, signe de l'association. Les esprits avaient été fortement impressionnés par toutes les guerres civiles, religieuses et étrangères, qui avaient rempli ce siècle de trouble et de désolation. On avait assisté à la lutte du sacerdoce et de l'empire, au scandale de papes qui, nommés par des partis opposés, s'excommuniaient réciproquement; aux luttes fréquentes des rois et des évêques, à l'extirpation sanglante de plusieurs hérésies et à tant d'autres désordres, qu'on fut naturellement porté à conclure que les puissances avaient abusé de leur autorité, et qu'il était nécessaire d'imposer un frein à leur ardeur passionnée pour la guerre.

Un bûcheron, dont le nom est resté inconnu, eut alors l'idée de former une vaste association pour le maintien de la paix; et comme, à cette triste époque de superstition et de dévotion mal entendue, toute entreprise sérieuse avait besoin, pour réussir, de s'étayer d'un miracle, il prétendit que la Vierge lui était apparue, et lui avait donné son image et celle de son fils avec cette inscription : *Agneau de Dieu qui effaces les péchés du monde, ayez pitié de moi.* La Vierge lui avait encore ordonné de porter cette image à l'évêque du Puy, afin que, par ses prédications, il engageât les partisans de la paix de l'Eglise à former une association dont les membres porteraient des capuchons blancs, symbole de leur innocence et de leur amour pour la paix; et jureraient de conserver entre eux une paix immuable, et de faire la guerre aux ennemis de la paix. Le stratagème du bûcheron eut un plein succès, et l'on ne tarda pas à voir des évêques, des consuls, des seigneurs, etc., arborer le capu-

chon blanc, et faire la guerre par amour de la paix. Les *caputés* se recrutèrent surtout largement dans la Bourgogne et dans le Berry. Les évêques et les seigneurs, épouvantés de leurs progrès, levèrent des troupes, et n'eurent pas de peine à en triompher. Mais les *caputés* eurent des successeurs dans les stad-hings, les circoncellions, les albigeois, les vaudois, etc. C'est à l'abus de l'autorité qu'est due l'existence de toutes ces sectes, qui n'avaient, en général, d'autre but que de sauvegarder leur sécurité et leur liberté par la paix.

On donne encore le nom de *caputés* à des hérétiques anglais, qui parurent vers la fin du xiv^e siècle. C'étaient des partisans de Wiclief, qui, au grand scandale de l'Eglise, refusaient d'ôter leur capuchon, même devant le saint sacrement. Un moine augustin, nommé Pierre Pareschul, avait quitté le froc, et se trouvait en danger, à cause de révérences imprudentes qu'il avait faites sur les désordres des couvents, et sur plusieurs crimes qu'il disait avoir été commis dans l'ordre des augustins. Les *caputés* prirent énergiquement sa défense.

CAPUTION s. m. (ka-pu-si-on — rad. *capuche*). Moine qui porte un capuchon. « Vieux mot.

CAPUT MORTUUM s. m. (ka-putt mor-tu-omm — mots lat. qui signif. *tête morte*). Chim. Résidu. « Vieux mot.

— **Fig.** Restes ou résultat sans valeur : *Le CAPUT MORTUUM de la philosophie est l'aveu de l'ignorance humaine.* M. l'abbé Mignot, frère de Mme Denis et, par conséquent, neveu de M. de Voltaire, vient de publier une histoire de l'empire ottoman; ce neveu n'est pas le premier homme du siècle après son oncle; il est un peu épais; l'oncle, s'étant emparé de toute la matière subtile, ne lui a laissé que le CAPUT MORTUUM. (Grimm.) Lisez la réponse de Locke à l'évêque de Worcester; vous y sentirez je ne sais quel ton de hauteur mal étouffée, je ne sais quelle acrimonie mal déguisée, tout à fait naturelle à l'homme qui appelait, comme vous savez, le corps épiscopal d'Angleterre le CAPUT MORTUUM de la chambre des pairs. (J. de Maistre.) La classe des indigents est en France une sorte de CAPUT MORTUUM que l'industrie, et surtout l'industrie manufacturière, prend à son service quand elle a besoin de bras, et qu'elle abandonne sans pitié quand elle n'en a plus besoin. (P. Leroux.) Vous ne faites que vendre d'une main ce que vous avez reçu de l'autre, et vous provoquez la fraude, dernier résultat, CAPUT MORTUUM de tous les encouragements à l'industrie. (Proudh.)

CAPVERN, bourg et commune de France (Hautes-Pyrénées), arrond. et à 19 kilom. N.-E. de Bagnères-de-Bigorre, sur la lisière de vastes landes; 783 hab. Etablissements de bains; belles promenades. Eaux thermales, sulfatées calcaires et ferrugineuses, connues anciennement et décrites pour la première fois en 1772. Elles émergent par deux sources. Leur densité est de 1,005 et leur température de 24° 37.

CAPVIRADE s. f. (ka-pvi-ra-de — du patois *cap*, tête; *virar*, tourner). Agric. Nom que l'on donne, dans le Médoc, aux extrémités du champ où ont tourné les bœufs, et qu'on laboure perpendiculairement aux raies.

CAPYBARA s. m. (ka-pi-ba-ra). Mamm. Espèce type du genre *cabai*.

CAQUAGE s. m. (ka-ka-je — rad. *caquer*). Préparation des harengs destinés à être salés : *Le caquage se fait ordinairement la nuit.* (Trév.)

— Action de mettre en tonneaux de la poudre ou du salpêtre.

CAQUE s. f. (ka-ke — Comme le fait justement remarquer Chevallet, la forme de ce mot se rapproche plus de celle de son correspondant germanique que du latin *cadus*, vase de terre. Il a pour homologues : en irlandais, *kaggi*, tonneau, barrique, baril; en suédois et en danois, *kagge*; en anglais, *cag*). Baril pour les harengs salés ou fumés : *Ils demandèrent de leur livrer trois mille CAQUES de poisson pour les navires qu'ils vont expédier à Archangel.* (A. de Bast.)

— Loc. prov. *Serrés, pressés comme harengs en caque*. Excessivement pressés : *Nous étions serrés dans l'omnibus comme harengs en CAQUE.* « La caque sent toujours le hareng. On se ressent toujours de ses anciennes habitudes ou de son ancien état. Ne se dit qu'en mauvaise part.

— Techn. Baril pour la poudre ou le salpêtre. « Baril pour le suif destiné à la fabrication des chandelles. « Fourneau cylindrique sur lequel on fond la cire.

CAQUÉ, **ÉE** (ka-ké) part. pass. du v. *Caquer* : *Harengs CAQUÉS.*

CAQUÉ (Augustin-Armand), graveur en médailles français, né à Saintes en 1793, était le fils d'un contrôleur général des fermes, que la Révolution força d'émigrer. Resté sans appui et sans ressources, il entra d'abord comme apprenti chez un horloger; plus tard, placé dans les bureaux du port de Rochefort, il suivit, aux frais de l'Etat, les cours de l'école de sculpture de cette ville, y obtint quelques succès, et fut présenté pour l'obtention du brevet d'ingénieur maritime. Mais lorsque survinrent les événements de 1815, Armand Caqué vit disparaître ses protecteurs et ne dut plus compter que sur lui-même. Il vint alors à Paris, où il étudia la gravure en mé-

daïlles. Il travaillait courageusement, et il a produit un œuvre beaucoup plus considérable numériquement que recommandable par le mérite artistique. Malgré son âge avancé, cet artiste continue encore à travailler, et il est le plus habile praticien de notre époque; nul ne l'égale dans le maniement de l'outil. Pourvu du brevet de graveur de S. M. l'empereur, il a entrepris un grand nombre de travaux pour le commerce, où l'art n'a qu'une part assez faible. Il a perfectionné un système de *tour à portrait* pour la réduction des points, et il se livre à la confection de coins pour la fabrication des petites médailles de religion, jetons, timbres, etc. Il a établi ses machines à Champigny (Oise), sur un petit cours d'eau qui les fait mouvoir. Parmi la multitude des œuvres de M. Caquet, il convient de signaler particulièrement la *Collection des rois de France*, travail considérable et qui n'est pas sans mérite.

CAQUEDENIER s. m. (ka-ke-de-nié — du lat. *caquare*, évacuer par les selles, et de *denier*). Avaré qui entasse, qui met en caque.

CAQUELOTTE s. f. (ka-ke-lo-te — rad. *caquer*, qui a donné d'abord *caquelotte*). Racine et petit tronçon de tige de fève qui reste après qu'on a coupé la plante : *Les pauvres gens de la campagne font un bon feu avec des CAQUELOTTES*.

CAQUERLIT s. m. (ka-kan-li — du lat. *caquare*, chier, et des mots fr. en *lit*). Bot. Nom vulgaire de la mercuriale annuelle, à laquelle on attribue des propriétés laxatives. Syn. de FOIROLLE.

CAQUÉPIRE s. m. (ka-ké-pi-re — de *kac-pir*, nom indigène). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rubiacées, voisins des garcénies, et dont l'espèce type se trouve au Cap de Bonne-Espérance : *Le CAQUÉPIRE sauvage croît aussi dans les bois de la Guinée*. (V. de Bomare.)

CAQUER v. a. ou tr. (ka-ké — rad. *caque*). Préparer pour mettre en caque, en parlant des harengs. || Mettre des harengs en caque.

— Mettre en tonneaux, en caques la poudre ou le salpêtre : *CAQUER de la poudre, du salpêtre*.

CAQUEREL s. m. (ka-ke-rèl — rad. *caque*). Hareng salé. || Vieux mot.

CAQUERET s. m. (ka-ke-rè — rad. *caquer*). Petit couteau dont on se sert pour caquer le hareng.

CAQUEROLLE s. f. (ka-ke-ro-le). Casserole de cuivre à trois pieds. || On l'appelle aussi CAQUEROLLIER.

— Moll. Nom ancien des escargots ou colimaçons, et de plusieurs autres coquilles.

CAQUEROTIER s. m. (ka-ke-ro-tié — rad. *caque*). Celui qui défonce les caisses de harengs.

CAQUE-SANGUE ou **CAQUESANGUE** s. f. (ka-ke-san-gue — du lat. *caco*, j'évacue par les selles; *sanguis*, sang). Pathol. Evacuation sanguine par les selles : *Il y a un accident de peste appelé CAQUE-SANGUE, qui est un flux de ventre qui altère et corrode les intestins*. (A. Paré.)

Caquesangue vous vienne! Imprécation que l'on trouve dans Rabelais.

CAQUET s. m. (ka-ké — onomatop.). Piaillerie, jaccasserie vive et pressée de certains oiseaux : *Le CAQUET de la poule. J'ai bien peur que ceci n'approche fort de leur style, et que vous n'y reconnaissez plutôt le CAQUET importun de la pie que l'agréable facilité des Muses*. (Rac.) *L'ourse va trouver sa voisine la corneille, qui faisait un grand bruit par son CAQUET, sous un arbre*. (Fén.)

De sœurs en sœurs l'immortel perroquet Transportera son âme et son caquet.

— Par ext. Babil vif et bruyant : *Combien d'hommes, dans le monde, avec des gestes façonnés, un petit CAQUET et un air capable, n'ont pas de sens dans leur conduite*. (Fén.) *Ouais! notre servante Nicole, vous avez le CAQUET bien affilé pour une paysanne!* (Mol.) *Le grand CAQUET vient de la prétention à l'esprit*. (J.-J. Rouss.) *L'esprit et la grâce font excuser le CAQUET politique d'une jolie femme*. (Mme Necker.) *Il n'y a, dans la plupart des livres agréables, qu'un CAQUET qui n'ennuie pas*. (J. Joubert.) *Quand le babil a pour objet exclusif de citer et d'enjoliver ce qui se passe chez les autres, il se nomme CAQUET*. (Théry.)

Qui donc vous a si bien affilé le caquet?

Paris est plein de ces petits bouts d'homme Vains, fiers, fous, sots, dont le caquet assomme.

Oh! combien je préfère à ce caquet si vain Tout le soir, du silence, un silence sans fin!

Propos futile ou médisant; ne s'emploie guère qu'au pluriel : *Aimer, mépriser les CAQUETS. Je passerai pour une vieille fille qui veut se remarier; n'importe, je prétends mépriser les CAQUETS*. (Le Sage.)

Contre la médisance il n'est point de rempart; A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard.

Sur l'art de penser et de vivre On a rempli maint et maint livre De vains caquets.

Un lion, en passant, rabattit leur caquet.

Monsieur de Saint-Fleuron, baissez votre caquet; Votre maître paraît, redevenez valet.

— Loc. fam. *Caquets de l'accouchée*, bavardages auxquels se livrent, dans la chambre d'une accouchée, les personnes qui viennent la visiter. || *Caquet bon bec*, Nom donné à la pie par La Fontaine, et, par ext., Nom que l'on donne aux personnes babillantes :

Caquet bon bec alors de jaser au plus dru.

— Syn. *Caquet, babil*. V. BABIL.

Caquet Bon-bec ou la Poule à ma tante, poème badin, par Junquières, publié en 1763. Cet ouvrage amusant, écrit d'abord en six chants, puis en sept, mérite une mention, malgré sa frivolité. Une nièce est supposée raconter les aventures d'une jolie poule que sa tante chérissait. Sous cette simple allégorie, on devine les applications détournées et les allusions plus ou moins directes du récit. Bien que l'idée soit assez ingénieuse, cette agréable bagatelle pêche un peu du côté de l'invention. Ce cadre assez heureux eût pu devenir, entre les mains de Gresset, un petit chef-d'œuvre d'imagination, de grâce et d'esprit. On ne sait pourquoi il a plu à l'auteur de donner le nom de *Caquet Bon-bec* à son héroïne : il n'y a aucune analogie entre le caractère de cette poule et la signification des termes de *bon bec* dans notre langue. On comprend moins encore la raison pour laquelle Junquières, dans un petit poème familier, a formé du grec les noms de quelques-uns de ses personnages. Il y a aussi dans son opuscule des longueurs et des incorrections à reprendre; quelquefois l'auteur, en voulant être simple, tombe dans la trivialité; mais, en général, la lecture de son poème fait plaisir; ses vers ont de l'élégance et de la naïveté; sa narration est naturelle, et des traits ingénieux ou piquants l'assaisonnent souvent.

Caquets de l'accouchée (LES), recueil satirique du commencement du XVIII^e siècle, dont l'auteur est resté inconnu; quelques indices font seulement supposer qu'il était magistrat. Ce titre de *Caquets* s'explique par un usage fort en honneur dans le bon vieux temps. Nous lisons dans un auteur ce petit détail caractéristique :

Quant vient l'enfant à recevoir, Il faut la sage-femme avoir, Et des commères un grand tas. L'une viendra au cas pouvoir; L'autre n'y viendra que pour voir Comme on entretient telz estatz. Vous ne vistes oncq tel caquet...

Cet usage, chez les bourgeois, de se réunir auprès de celle qui venait d'éprouver les douleurs de l'enfantement, pour deviser du tiers et du quart, a été signalé par toutes les satires, depuis le XII^e siècle jusqu'au commencement du XVIII^e.

L'usage était si connu, si notoire, que Henri Estienne dit qu'on avoit donné, à Paris, le nom de *caquetières* aux sièges sur lesquels étant assises les dames (et principalement si c'étoit autour d'une gisante), chacune vouloit montrer n'avoir point le bec gelé. E. Pasquier, dans ses *Ordonnances d'amour*, n'a garde d'oublier le bourdonnement des caquetages dans la chambre des accouchées; coutume agréable, qui s'est malheureusement perdue. Aucuns disent, cependant, qu'elle subsiste dans certaines villes de province, et nous n'oserions mettre en doute qu'il ne soit encore en grand honneur à Concarneau. L'accouchée était dans son lit, plus coquettement vêtue qu'au jour de ses noces. De là les vers du poète satirique Courval-Sonnet :

Les toilettes de nuit et les coiffes de couche, Brassières de satin, quand madame est en couche, Sans oublier encor les coiffes de velours, La robe de damas avec tous ses atours...

Dieu seul, qui tient registre de tout, pourrait nous mettre complètement au courant des commentaires, médisances, hypothèses, caquetages, babillages, papotages, etc., etc., qui se débitaient dans ces conciliabules féminins, d'où les hommes étaient sévèrement exclus, comme des mystères d'Eleusis. C'était là, on en conviendra, une mine inépuisable pour un parodiste satirique. Un homme d'esprit en profita, et voici la fiction qui sert de point de départ à l'auteur des *Caquets* : « Il suppose, dit son éditeur, M. Leroux de Lincy, que, relevé naguère d'une grande maladie, il va consulter deux médecins, différents d'âge et d'humeur, afin de savoir quel régime il lui convient de suivre pour retrouver toute sa santé. Le plus jeune lui donne le conseil de s'en aller souvent à sa maison des champs, de s'y livrer au jardinage, de boire un peu de vin clair, puis de remonter sur sa mule et s'en revenir souper à Paris. Le plus vieux

Croyez-moi, beautés monarchiques, Le mot vertu, dans vos caquets, Ressemble aux grands noms historiques Que devant vous crie un laquais.

— Par ext. Jactance, parce que le babil en suppose ordinairement : *Rabattre le CAQUET. Baisser le CAQUET. M. de Grignan a bien du CAQUET*. (Mme de Sév.) *La mine que le roi venait de me faire rabattit bien mon CAQUET*. (A. Duval.)

Un lion, en passant, rabattit leur caquet.

Monsieur de Saint-Fleuron, baissez votre caquet; Votre maître paraît, redevenez valet.

— Loc. fam. *Caquets de l'accouchée*, bavardages auxquels se livrent, dans la chambre d'une accouchée, les personnes qui viennent la visiter. || *Caquet bon bec*, Nom donné à la pie par La Fontaine, et, par ext., Nom que l'on donne aux personnes babillantes :

Caquet bon bec alors de jaser au plus dru.

— Syn. *Caquet, babil*. V. BABIL.

Caquet Bon-bec ou la Poule à ma tante, poème badin, par Junquières, publié en 1763. Cet ouvrage amusant, écrit d'abord en six chants, puis en sept, mérite une mention, malgré sa frivolité. Une nièce est supposée raconter les aventures d'une jolie poule que sa tante chérissait. Sous cette simple allégorie, on devine les applications détournées et les allusions plus ou moins directes du récit. Bien que l'idée soit assez ingénieuse, cette agréable bagatelle pêche un peu du côté de l'invention. Ce cadre assez heureux eût pu devenir, entre les mains de Gresset, un petit chef-d'œuvre d'imagination, de grâce et d'esprit. On ne sait pourquoi il a plu à l'auteur de donner le nom de *Caquet Bon-bec* à son héroïne : il n'y a aucune analogie entre le caractère de cette poule et la signification des termes de *bon bec* dans notre langue. On comprend moins encore la raison pour laquelle Junquières, dans un petit poème familier, a formé du grec les noms de quelques-uns de ses personnages. Il y a aussi dans son opuscule des longueurs et des incorrections à reprendre; quelquefois l'auteur, en voulant être simple, tombe dans la trivialité; mais, en général, la lecture de son poème fait plaisir; ses vers ont de l'élégance et de la naïveté; sa narration est naturelle, et des traits ingénieux ou piquants l'assaisonnent souvent.

Caquets de l'accouchée (LES), recueil satirique du commencement du XVIII^e siècle, dont l'auteur est resté inconnu; quelques indices font seulement supposer qu'il était magistrat. Ce titre de *Caquets* s'explique par un usage fort en honneur dans le bon vieux temps. Nous lisons dans un auteur ce petit détail caractéristique :

Quant vient l'enfant à recevoir, Il faut la sage-femme avoir, Et des commères un grand tas. L'une viendra au cas pouvoir; L'autre n'y viendra que pour voir Comme on entretient telz estatz. Vous ne vistes oncq tel caquet...

Cet usage, chez les bourgeois, de se réunir auprès de celle qui venait d'éprouver les douleurs de l'enfantement, pour deviser du tiers et du quart, a été signalé par toutes les satires, depuis le XII^e siècle jusqu'au commencement du XVIII^e.

L'usage était si connu, si notoire, que Henri Estienne dit qu'on avoit donné, à Paris, le nom de *caquetières* aux sièges sur lesquels étant assises les dames (et principalement si c'étoit autour d'une gisante), chacune vouloit montrer n'avoir point le bec gelé. E. Pasquier, dans ses *Ordonnances d'amour*, n'a garde d'oublier le bourdonnement des caquetages dans la chambre des accouchées; coutume agréable, qui s'est malheureusement perdue. Aucuns disent, cependant, qu'elle subsiste dans certaines villes de province, et nous n'oserions mettre en doute qu'il ne soit encore en grand honneur à Concarneau. L'accouchée était dans son lit, plus coquettement vêtue qu'au jour de ses noces. De là les vers du poète satirique Courval-Sonnet :

Les toilettes de nuit et les coiffes de couche, Brassières de satin, quand madame est en couche, Sans oublier encor les coiffes de velours, La robe de damas avec tous ses atours...

Dieu seul, qui tient registre de tout, pourrait nous mettre complètement au courant des commentaires, médisances, hypothèses, caquetages, babillages, papotages, etc., etc., qui se débitaient dans ces conciliabules féminins, d'où les hommes étaient sévèrement exclus, comme des mystères d'Eleusis. C'était là, on en conviendra, une mine inépuisable pour un parodiste satirique. Un homme d'esprit en profita, et voici la fiction qui sert de point de départ à l'auteur des *Caquets* : « Il suppose, dit son éditeur, M. Leroux de Lincy, que, relevé naguère d'une grande maladie, il va consulter deux médecins, différents d'âge et d'humeur, afin de savoir quel régime il lui convient de suivre pour retrouver toute sa santé. Le plus jeune lui donne le conseil de s'en aller souvent à sa maison des champs, de s'y livrer au jardinage, de boire un peu de vin clair, puis de remonter sur sa mule et s'en revenir souper à Paris. Le plus vieux

l'engage à se rendre souvent à la comédie, ou bien, s'il le préfère, à chercher une parente, une amie ou une voisine récemment accouchée, à lui demander la permission de se glisser dans la ruelle de son lit, afin d'y écouter tous les propos tenus par les commères... Ce dernier conseil, on le devine, est celui qui sourit le plus à notre auteur. Dès le lendemain, il s'empresse de le mettre à exécution. Il s'en va rue Quincampoix, autrement dite rue des *Mauvaises-Paroles*, chez une de ses cousines, où il est bientôt installé sur une chaise tapissée, et caché sous les rideaux de la ruelle. La scène ainsi décrite, l'auteur y introduit ses personnages, qui viennent tour à tour y débiter le rôle qu'il leur prête.

Voilà ces dames bien et commodément installées sur leurs *caquetières*, puisque *caquetières* il y a; le col de chacune se met à l'aise, débarrassé de toute entrave, les robes sont artistement arrondies autour de chaque siège; écoutons un peu la conversation :

« ... Maintenant que le roy veut protéger tous ses sujets en paix, sous l'autorité de ses édits, ceux de la religion luy ferment les portes, font des assemblées et monopoles contre son service, tranchent du souverain en leurs factions, disposent des provinces et deniers royaux, constituent gouverneurs ou bon leur semble, partagent tout ce royaume à leur volonté, bref, se persuadent que la France ne doit plus respirer que par leur moyen. Vous voilà tantôt à la fin de la carrière. Le roy tient le haut bout. Plusieurs viendront collationner en grève pour aller souper dans l'autre monde. » On voit que ce ne sont pas seulement des questions frivoles qui sont agitées dans ce livre, qui est, au fond, une des plus vives satires du commencement du XVIII^e siècle. Toutes les classes de la société sont citées par-devant cette censure mordante : avocats et procureurs, officiers municipaux et partisans, usuriers et prêteurs sur gages, parvenus et enrichis, comparaissent à la file devant ces commères à la langue effilée. Après les caquets qui n'intéressent que la vie privée de certaines personnes ou les affaires de telle et telle corporation, et ceux qui roulent sur les affaires politiques, dont nous venons de donner un échantillon, les affaires de religion ne sont pas oubliées. Sainte Thérèse est canonisée, grande fête à Paris, que l'on raconte; tel prêtre est fort coquet de sa personne et fier de sa longue barbe, on le raille; les livres nouveaux qui paraissent, on les cite, on les analyse, on les commente. Bref, c'est le menu de tous les événements. Chose curieuse, si on faisait abstraction de la date, une foule de ces critiques sembleraient écrites d'aujourd'hui, tant elles ont d'actualité. Ici, c'est la cherté des loyers; là, c'est l'habitude des pourboires; ailleurs, ce sont les travers de la mode.

L'auteur semble avoir eu place au conseil du cardinal (Richelieu), tant il entre dans ses vues sur l'abaissement des grands ou la ruine du parti huguenot; il est si bien informé que rien ne lui échappe. Ecrivain habile, parfois éloquent, il anime son style avec une verve toujours soutenue, et fait parler chacun de ses personnages précisément dans le ton qui lui convient. Son ouvrage, qui n'a été considéré souvent que comme une facétie divertissante, doit être classé parmi les ouvrages historiques, tableaux ou échos fidèles des préjugés et des opinions d'une époque. Ce livre est utile pour la connaissance des mœurs, des hommes, des petits événements intimes de la vie de chaque jour, des idées et de l'esprit du temps. Les *Caquets de l'accouchée*, au nombre de huit, eurent une grande vogue à leur apparition. Ces pamphlets furent lancés par feuilles volantes, comme plus tard les *Petites Lettres*, de Pascal. Ils furent réunis en un recueil qui eut sept éditions, de 1622 à 1630. Presque oublié par le XVIII^e siècle, ce livre fut recherché par le XVIII^e, qui remit en vogue les *facéties* du bon temps. Un érudit, M. Ed. Fournier, en a donné une nouvelle édition, corrigée et annotée (1855). Aux huit caquets du recueil, il a ajouté trois pièces importantes, qui s'y rattachent par le fond et par la forme, savoir : l'*Anticaquet de l'accouchée*, les *Essais de Mathurine*, et la *Sentence par corps obtenue par plusieurs femmes de Paris contre l'auteur des Caquets de l'accouchée*. Les notes qui accompagnent cette belle édition contribueront à restituer sa valeur historique à cette satire du XVIII^e siècle, du siècle de Richelieu.

Caquet du couvent (LE), opéra-comique en un acte, paroles de Planard et de Leuven, musique de Henri Potier, représenté à l'Opéra-Comique le 5 août 1846. Ce livret, dont l'excellent critique Henri Blanchard a revendiqué la propriété, met en scène de jeunes demoiselles aussi naïves que curieuses, et l'intrigue a le même objet que celui de la scène si connue d'*Agnès* dans l'*École des femmes*. On a remarqué, à travers quelques reminiscences, les couplets mystiques de don Mathias Pacheco, le chœur de la *Cloche*, qui est fort gracieux, et l'instrumentation élégante de l'ouvrage. Mmes Potier et Lavoye ont joué cet acte avec grâce et esprit, et ont été bien secondées par Sainte-Foy.

Caquets (les), couplets extraits de l'*Ambassadrice*, paroles de Scribe, musique d'Auber. Quand on tombe sur un opéra de M. Auber, le choix du morceau à extraire est terriblement difficile. Quelle est la romance, quelles

sont les notes de l'*Ambassadrice* que la France entière n'a pas chantées par cœur? Si notre plan nous laissait toute latitude, la difficulté serait tranchée; nous transcririons la partition entière; mais ces franchises coudées nous sont interdites, il faut se borner; et nous nous résignons à donner uniquement l'adorable caquetage chanté par Charlotte au second acte de l'opéra.

Allegretto.
Il est dit-on, un beau jeune homme, Qui de très-près lui fait la cour. J'igno - re comment il se nomme, Mais pour elle il se meurt d'a - mour! Voilà ce qu'on dit, ce que l'on dit; Car, dans tous nos foyers, on est si ba - vard, Chacun y me - dit, du ma - tin au soir, Sur les a-mou-reux que l'on peuta - voir. LA, c'est un a - mant que l'u-ne vous donne; LA, c'est un a - mant que l'autre vous prend. Leurs discours méchants n'épargnent per - son-ne; Moi-même j'en suis vic-ti-me sou - vent. Aus-si moi je hais les moindres ca - quets, Et, je le pro - mets, je n'en fais ja - mais. Aus-si, moi je hais les moindres ca - quets, Et, je le pro - mets, je n'en fais ja - mais. Aus-si moi je hais les moindres ca - quets, Et, je le pro - mets, je n'en fais ja - mais. — Non je n'en fais ja - mais.

DEUXIÈME COUPLET.
Absent, sitôt qu'elle est absente, Pour l'admirer il vient exprès! Il l'applaudit quand elle chante, Et lui jette après des bouquets. Voilà ce qu'on dit, etc.

CAQUETAGE s. m. (ka-ke-ta-je — rad. *caquer*). Action de caqueter, jaccasserie dos oiseaux babillards : *Le CAQUETAGE discordant des basses-cours remplace les rumeurs de la foule*. (V. Hugo.)

— Par ext. Babil, bavardage, caquets : *La vie de bien des femmes se passe dans un CAQUETAGE perpétuel. Le CAQUETAGE est le défaut particulier aux petites filles*. (Mme Monmarçon.) *Dans leur erreur vaniteuse, les mères prennent le CAQUETAGE des enfants pour preuve d'intelligence*. (Mme Monmarçon.) *C'est un CAQUETAGE éternel de tabourets, dans les Mémoires de Saint-Simon; dans ce CAQUETAGE viendraient se perdre les qualités incorrectes du style de l'auteur; mais heureusement il avait un tour à lui : il écrivait à la diable pour l'immortalité*. (Chateaub.) *Genève est une ville à CAQUETAGE*. (Balz.) *Ils écoutaient, le sourire aux lèvres, le joli CAQUETAGE et les malignes réflexions des femmes*. (Mary Lafon.) *Quand M. Brifaut ne parlait plus, il écrivait, et sa plume continuait les délicieux CAQUETAGES de sa conversation*. (L. Ulbach.)

L'amphitryon du lieu, durant ce caquetage, Dont le tumulte l'étourdît, Se plaint tout bas que ce tapage Des convives distraits lui dérobe l'hommage.

— Par anal. Bruit qui imite les voix mêlées de plusieurs personnes qui babillent : *On*

Il est dit-on, un beau jeune homme, Qui de très-près lui fait la cour. J'igno - re comment il se nomme, Mais pour elle il se meurt d'a - mour! Voilà ce qu'on dit, ce que l'on dit; Car, dans tous nos foyers, on est si ba - vard, Chacun y me - dit, du ma - tin au soir, Sur les a-mou-reux que l'on peuta - voir. LA, c'est un a - mant que l'u-ne vous donne; LA, c'est un a - mant que l'autre vous prend. Leurs discours méchants n'épargnent per - son-ne; Moi-même j'en suis vic-ti-me sou - vent. Aus-si moi je hais les moindres ca - quets, Et, je le pro - mets, je n'en fais ja - mais. Aus-si, moi je hais les moindres ca - quets, Et, je le pro - mets, je n'en fais ja - mais. Aus-si moi je hais les moindres ca - quets, Et, je le pro - mets, je n'en fais ja - mais. — Non je n'en fais ja - mais.

DEUXIÈME COUPLET.
Absent, sitôt qu'elle est absente, Pour l'admirer il vient exprès! Il l'applaudit quand elle chante, Et lui jette après des bouquets. Voilà ce qu'on dit, etc.

CAQUETAGE s. m. (ka-ke-ta-je — rad. *caquer*). Action de caqueter, jaccasserie dos oiseaux babillards : *Le CAQUETAGE discordant des basses-cours remplace les rumeurs de la foule*. (V. Hugo.)

— Par ext. Babil, bavardage, caquets : *La vie de bien des femmes se passe dans un CAQUETAGE perpétuel. Le CAQUETAGE est le défaut particulier aux petites filles*. (Mme Monmarçon.) *Dans leur erreur vaniteuse, les mères prennent le CAQUETAGE des enfants pour preuve d'intelligence*. (Mme Monmarçon.) *C'est un CAQUETAGE éternel de tabourets, dans les Mémoires de Saint-Simon; dans ce CAQUETAGE viendraient se perdre les qualités incorrectes du style de l'auteur; mais heureusement il avait un tour à lui : il écrivait à la diable pour l'immortalité*. (Chateaub.) *Genève est une ville à CAQUETAGE*. (Balz.) *Ils écoutaient, le sourire aux lèvres, le joli CAQUETAGE et les malignes réflexions des femmes*. (Mary Lafon.) *Quand M. Brifaut ne parlait plus, il écrivait, et sa plume continuait les délicieux CAQUETAGES de sa conversation*. (L. Ulbach.)

L'amphitryon du lieu, durant ce caquetage, Dont le tumulte l'étourdît, Se plaint tout bas que ce tapage Des convives distraits lui dérobe l'hommage.

— Par anal. Bruit qui imite les voix mêlées de plusieurs personnes qui babillent : *On*

entendait le chant des prés, le roucoulement des ramiers, le fracas lointain des écluses, le caquetage du moulin. (J. Sandeau.)

CAQUETANT (ka-ke-tan) part. prés. du v. Caqueter :

De telles gens il est beaucoup
Qui prendraient Vaugirard pour Rome,
Et qui, caquetant au plus dru,
Parlent de tout et n'ont rien vu.

LA FONTAINE.

CAQUÈTE s. f. (ka-ke-té — dimin. de caque). Baquet où les harengères tiennent les carpes.

— **Homonymes.** Caquette, caquettes et caquetent (du v. caqueter).

CAQUÈTE, ÊE (ka-ke-té) part. pass. du v. Caqueter. Dit, débité en caquetant : *Les nouvelles caquêtes dans tous les boudoirs.*

— Prov. *Les morceaux caquetés se digèrent plus aisément.* Le plaisir de la conversation augmente l'appétit des convives : *Le plaisir de la conversation, mêlé à celui de la bonne chère, est un préservatif contre l'indigestion.* Piron disait à ce sujet : *LES MORCEAUX CAQUÈTES SE DIGÈRENT PLUS AISÉMENT.* (Alman. littér.)

CAQUETER v. n. ou int. (ka-ke-té — de caquet; double le t devant une syllabe muette : *Je caquette, tu caquetteras, il caquetterait*, ou, selon d'autres, prend un accent sur le e dans le même cas : *Je caquète, tu caquèteras, il caquèterait*). Piailler, jacasser, en parlant de certains oiseaux, et surtout de la poule quand elle pond ou vient de pondre : *Je vois deux poules là, dont l'une ne fait guère que manger, caqueter, gratter gaiement la terre.* (Aubert.) *Tout à l'heure, j'ai entendu CAQUETER les poules.* (V. Hugo.) *On entendait CAQUETER les oiseaux d'une volière voisine.* (Alex. Dum.)

— Par ext. Bavarder, babiller, en parlant des personnes ou des oiseaux qui parlent : *Il caquetter comme une accouchee.* (Mme de Sév.) *L'ouvrière modèle ne CAQUETTE pas en travaillant.* (Mich. Chev.)

On parle, on cause, on jure, on caquette, on babille, Et l'on rit bien souvent sans trop savoir pourquoi.

LA CHAUSSEE.

Les temples aujourd'hui servent aux rendez-vous, Et comme dans un bal tout le monde y caquette.

REGNARD.

Elle aime mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du diable,
Que d'être femme à ne pas caqueter.

SARAZIN.

Elle a l'entretien maigre et le discours concis.

[tenue]

— Tant mieux, pour une femme ! — Oui, lorsque re-
Elle caquette peu; mais si c'est une grue...

REGNARD.

— Par anal. Imiter le bruit de personnes qui babillent : *Jamais castagnettes ne CAQUETERENT plus vivement au bout de doigts plus agiles.* (Th. Gaut.)

— Syn. *Caqueter, babiller, bavarder, jaboter, jaser.* V. **BABILLER**.

CAQUETEREAU s. m. (ka-ke-te-ro — dimin. de caqueter). Petit caqueteur :

Tais-toi, ton chant ne rompt la teste,
Caqueteron rossignolet.

Le seigneur DES ACCORDS.

CAQUETERESSE s. f. (ka-ke-te-rè-se — anc. fém. de caqueteur). Femme caqueteuse, bavarde. V. **Vieux mot**.

CAQUETERIE s. f. (ka-ke-te-ri — rad. caqueter). Syn. de CAQUETAGE.

CAQUETEUR, EUSE s. (ka-ke-teur, eu-ze — rad. caqueter). Personne qui aime à caqueter, qui a l'habitude de caqueter : *Un CAQUETEUR, une CAQUETEUSE insupportable.*

CAQUETOIRE s. f. (ka-ke-toi-re — rad. caqueter). Anc. nom des fauteuils appelés aujourd'hui causeuses : *M. Eudore Soulié, infatigable chasseur, à force de natures, à retentissement des papiers précieux, qui font revivre Poquelin de la vie intérieure. Il nous a fait entrer dans les secrets des familles Poquelin et Béjard; il s'est assis dans les CAQUETOIRES de tout ce monde; il a suivi dans ses plus intimes retraites la mère de Molière, et, par la mère, il a déjà deviné le fils.* (Feuillet de Conches.)

— Agric. Bâton fixé au milieu des mancherons d'une charrue.

CAQUEUR, EUSE s. (ka-keur, eu-ze — de caquer). Techn. Personne qui caque des harengs, qui leur arrache les oses. V. **Ouvrier** qui caque la poudre ou le salpêtre, qui les met en baril. V. **Ouvrier** qui fait fondre la cire sur la caque.

CAQUEUX s. m. (ka-keu — rad. caque). Couteau à l'usage des caqueurs de hareng.

CAQUEUX s. m. (ka-keu). Terme de mépris sous lequel on désigne encore aujourd'hui, en Bretagne, les cordiers, et, généralement, tous les gens mal famés. V. **On** disait dans le même sens CACOUS et CAQUINS.

— **Encycl.** L'origine de ce sobriquet injurieux est difficile à déterminer. Les uns le font dériver de *capot* et l'appliquent à certains bohémiens venus du Béarn et aux juifs convertis. Dans son *Voyage au Finistère*, Chambray donne à ce mot une singulière extension : « Jadis, dit-il, les cordiers et les tailleurs

étaient traités dans ces contrées avec un singulier mépris. Il existe encore aujourd'hui contre eux une telle répugnance, que jamais un paysan riche et de bonne famille ne donnerait sa fille à celui qui vivrait d'un semblable métier. La vie molle, casanière et féminine du tailleur devait déterminer cette répugnance dans les temps de chevalerie, de guerre, de combats. Les cordiers filent l'instrument du supplice et déplaçaient à des peuples pieux, qui n'aiguisaient jamais le couteau de la justice, qui présentaient à leurs juges, pour les rappeler à la douceur, à la modération, à l'indulgence, la fragile baguette de bouleau. Peut-être aussi cet état, qui n'exige ni force ni vertu, fut-il primitivement exercé par des lépreux; de la répugnance pour l'homme malade on passa facilement au dégoût pour sa profession. La vie, l'isolement de ceux qui la pratiquent encore, sous le nom de *cacous* ou *caqueux*, rendent cette opinion très-vraisemblable. Les *caqueux* sont en Bretagne ce que sont les parias dans l'Inde : ils ne s'allient qu'entre eux; l'entrée des églises leur était jadis interdite; ils passent pour sorciers, vendent des talismans qui rendent invulnérables, des sachets à l'aide desquels on est invincible à la lutte. C'est à la vie solitaire qu'ils mènent qu'il faut attribuer toutes ces rêveries : la solitude étonne, effraye toujours l'homme; il y transporte les fées, les ombres, le sabbat des enchanteurs et des démons, toutes les folies de l'imagination, toutes les illusions de l'ignorance. » Sous l'influence des idées modernes, les tailleurs et les cordiers sont heureusement rentrés dans le droit commun; malgré cela, chez ces populations ignorantes, qui vivent avant tout de traditions, il reste toujours un vieux préjugé contre ceux qui étaient désignés autrefois par le terme injurieux de *caqueux*.

CAQUILLIER s. m. (ka-ki-lié). Bot. Syn. de **CARILE**.

CAQUINS s. m. pl. (ka-kain). Syn. de **CAQUEUX**.

CAQUIQUELLE adj. (ka-ki-kè-le). Philol. Se dit d'une langue que l'on parle dans le Guatemala : *Langue CAQUIQUELLE*.

CAR conj. (kar — du lat. *quare*, c'est pourquoi, *qua re*, pour quelle chose. V. plus loin l'art. *encyclopédique*). Mot qui annonce une explication, une raison et quelquefois un développement qu'on va donner : *Tout ira bien, monsieur, car Dieu s'en mêle.* (Boss.) *Je suis flatté de votre approbation, car c'est surtout à mes amis que je cherche à plaire.* (J.-J. Rouss.) *Il faut consulter ceux qui ont fait le voyage de la vie; car on ne peut avoir d'expérience qu'au retour.* (Mme de Staël.) *Ce n'est rien que l'espérance, et c'est tout; car c'est le trait d'union entre rien et tout.* (P. Leroux.) *Nulle union possible sans l'amour; car l'amour est l'énergie même qui accomplit l'union.* (Lamenn.) *Ne croyez pas aux sorciers et aux dévins, car ce sont des fripons.* (Cormen.) *L'avarice est la plus aveugle des passions, car c'est la seule chose qui n'ait pas la conscience d'elle-même.* (Lafontaine.)

Je vous dirai, seigneur (car ce n'est plus à moi
A nommer autrement et mon juge et mon roi)...

CORNEILLE.

... Un lièvre en son gîte songeait,
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?)

LA FONTAINE.

Plus brillante que nous, vous savez davantage,
Car de la vérité la lumière est l'image.

LAMARTINE.

Tout ce que les mortels ont de plus redoutable
Semble s'être assemblé contre nous par hasard;
Je veux dire la brigue et l'éloquence, car
D'un côté le crédit du défunt m'épouvante.

RACINE.

... On tend Mascarille à cette heure?
Que fait-il? revient-il? va-t-il, ou s'il demeure?

— Non, je ne reviens pas, car je n'ai pas été;
Je ne vais pas aussi, car je suis arrêté;
Je ne demeure point, car tout de ce pas même,
Je prétends m'en aller.

MOLE.

— Rem. On a contesté, bien mal à propos selon nous, la légitimité de l'emploi du mot *car* avant qu'aucune proposition ait été exprimée; par exemple, on serait-on critiquer la phrase suivante :

César, car le destin que dans mes fers je brave
M'a fait ta prisonnière, et non pas ton esclave,
Et tu ne prétends pas qu'il m'abaisse le cœur
Jusqu'à te rendre hommage et t'appeler seigneur?

CORNEILLE.

Il ne faut voir là qu'une ellipse d'un très-bel effet : *César (c'est le nom que je veux te donner, car...)*. On serait-on également critiquer la phrase suivante, où cette conjonction a une expression qui touche à l'éloquence ? Une dame écrivant à son fils, auquel elle voulait témoigner son mécontentement, disait : « Monsieur, car votre conduite vous rend indigne de porter le nom de mon fils, etc. »

— s. m. Objection, restriction, explication : *Il y a toujours des car avec lui.*

— **Encycl.** Ling. En latin *quare* (*qua re*) était adjectif et conjonction. Comme adjectif, il signifiait *pourquoi*, *pour quel sujet*, *à quelle occasion*, *de quelle manière*. *Quar*, *car*, ancien adjectif français qui en provenait, avait à peu près le même sens.

Tristan se prend à purpenser
Que il s'en vait vileinement,
Quant ne set ne *quar* ne coment
A la reine Yeolt estoit.

TRISTAN (t. II, p. 24).

Comme conjonction, *quare* signifiait *c'est pourquoi* et *parce que* (*qua re*, par laquelle chose). En langue d'oïl, *quar*, *car*, conjonction, équivalait autrefois à *donc*, *en effet*, et à *parce que*.

Francs chevaliers, dist le empereres Charles,
Car (donc) m'eslisez un baron de ma marche
Qu'à Marailian me portast mon message.
Qu'il Rollans : Co car Guenes mis parastre.
Dieut François : car (en effet), il le poet bien foire.
(Chanson de Roland, st. XX.)

« Veez-mei ici, kar (parce que) tu m'apelas.
Ecce ego quia vocasti me. »

(Livre des Rois.)

« Si manoit entre ceaz ki de jor en jor affient l'anme del juste... et nequedent est dit ke il eret justes, *quar* (parce que) la vie des felons n'atochievet mie en delitant, mais en navrant les oreilles et les oez del juste. »

(Livre de Job.)

« Devant vait li emperere, car (parce que) il est li plus riches. »

(Voyage de Charlemagne à Jérusalem, v. 393.)

Comme le fait observer Chevallet, il est facile de comprendre comment cette conjonction a passé de la signification *parce que*, *en effet*, à celle que nous lui donnons aujourd'hui en l'employant à la tête d'une proposition qui assigne la cause ou donne la raison d'une proposition précédente.

Dans l'exemple suivant, *quar* peut être traduit à la fois par *en effet*, *parce que* et par *car*, employé dans l'acception que nous lui avons conservée.

« Dunks diet l'om ü il demorat, par ke ses los creisset, cant il fut bons entre les malvais. *Quar* estre bon entre les bons n'est une chose ki mult facet à loeir, mais estre bon entre les malz. »

(Livre de Job.)

— Hist. litt. Le mot *car*, on ne s'en douterait guère, a été l'objet des plus vives querelles au sein de l'Académie. Citons d'abord Regnier Desmarais : « Comme, dans les premiers temps de l'Académie française, quelques académiciens avoient affecté de ne point mettre de *car* dans leurs ouvrages, cela avoit fait croire autrefois au public que l'Académie prétendoit bannir *car* de la langue; et c'est ce qui donna lieu, alors, à une des plus agréables lettres que Voiture ait écrites... et qui finit par : *Je vous assure que vous me devez cette grâce, car je suis...* Si on vouloit ôter le *car*, il n'y auroit plus de liaison de sens entre ces deux énonciations. » — « Quelle persécution le *car* n'a-t-il pas essuyée, et s'il n'eût pas trouvé de la protection parmi les gens polis, il était banni honteusement de la langue, à qui il a rendu de si longs services, sans qu'on sût quel mot lui substituer. » (La Bruyère.) Gomberville le haïssait, parce, disait-il, qu'il venait du grec; il prétendait ne s'en être point servi dans son *Polexandre*, où on le trouve trois fois. Saint-Evremond, dans sa comédie des *Académiciens*, lui fait dire :

Que ferons-nous, messieurs, de *car* et de pourquoi?

DESMARIS répond :

Que deviendrait, sans *car*, l'autorité du roi ?

GOMBENVILLE.

Le roi sera toujours ce que le roi doit être,
Et ce n'est pas un mot qui le rend notre maître

GOMBAUD.

Beau titre que le *car*, au suprême pouvoir,
Pour prescrire au sujet la règle et le devoir!

DESMARIS.

Je vous connais, Gombaud, vous êtes hérétique,
Et partisan secret de toute république.

GOMBAUD.

Je suis fort bon sujet et le serai toujours.
Prêt à mourir pour car, après un tel discours.

DESMARIS.

De *car* viennent les lois, sans car point d'ordonnance,
Et ce ne serait plus que désordre et licence.

Il existe à la bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg, parmi les manuscrits enlevés à la France en 1789 et provenant de la Bastille, six grands volumes ou portefeuilles in-4° et in-fol., renfermant les *Archives* de cette prison d'Etat. Un de ces portefeuilles est rempli de pièces en vers ou en prose composées par les prisonniers, et dont la plupart ont provoqué leur incarcération; les autres, écrites dans la prison même, servaient, sans doute, à charmer les loisirs des détenus.

Une de ces pièces est dirigée contre l'Académie. Il paraît qu'il était d'usage alors comme aujourd'hui de plaisanter le docte corps. Elle est intitulée : *Requête des Dictionnaires à MM. de l'Académie sur les mots du vieux français qu'ils ont proscrits de la langue.* Nous en extrayons le passage suivant, où le mot *car* joue le principal rôle :

A Nosseigneurs Académiques,
Nosseigneurs les Hypercritiques,
Souverains Arbitres des mots,
Doctes faiseurs d'avant-propos,
Cardinal-historiographes,
Surintendants des orthographes,
Raffineurs de locutions,
Entrepreneurs de versions,
Peseurs de brèves et de longues,
De voyelles et de diphthongues;
Supplie humblement Calepin,
Avec Nicot, Estienne, Oudin,
Disant que depuis trente années
On a, par diverses menées,

Banni des romans, des poullets,
Des lettres douces, des billets,
Des madrigaux, des élégies,
Des sonnets et des comédies,
Ces nobles mots : *moult*, *ains*, *jaçoit*,
Ores, *adonc*, *maint*, *ainsi* *soit*,
A-tant, *si* *que*, *pileux*, *icelle*,
Trop *plus*, *trop* *mieux*, *blandice*, *tsnelle*,
Pieça, *tolitr*, *illec*, *ainçois*,
Comme étant de mauvais français.

Et bien que telle révérence
(Soit dit sauf votre révérence)
Fit préjudice aux suppliants,
Vos bons et fidèles clients;

Et que de Gournay la pucelle,
Cette savante demoiselle,
En faveur de l'Antiquité
Eût notre Corps sollicité

De faire ses plaintes publiques
Du décri de ces mots antiques :
Toutefois, comme nous pensions
Que le reste des dictionnaires

Ne souffrirait aucun dommage
Par ces correcteurs de langage,
Et que sous votre autorité
Nous aurions toute sûreté;

Nous nous serions par déférence
Tous contenus dans le silence,
Ayant mieux perdu ces bons mots
Que de troubler votre repos;

Cependant, on sait par la ville
Que, depuis, votre Gomberville
Auroit injustement proscrit
Le pauvre *car* d'un sien écrit,

Comme étant un mot trop antique,
Et qui droit sur le gothique;
Et qu'aussitôt votre Baro
Sur ce mot cria tant haro

Qu'on alloit par cette criée
Bannir de la chancellerie,
Tant lors on étoit de loisir,
Le *car* tel est notre plaisir,

Sans que Conrart le secrétaire,
D'un tel mal ne pouvant se taire,
S'opposât généreusement
A ce cruel bannissement;

Vous remontrant qu'en toute affaire
Le *car* est un mot nécessaire;
Que c'est un mot de liaison;
Introduit de la Raison,

Et que, depuis plus de cent lustres,
Toujours par des emplois illustres
Il sert utilement nos rois
Dans leurs traités et dans leurs loix :

Sa remontrance, étant suivie,
Au pauvre *car* sauva la vie.

La pièce est anonyme et sans date; mais Gomberville, un des premiers académiciens, étant né en 1600 et mort en 1647, il est facile de la fixer d'une manière approximative.

CAR s. m. (kar — lat. *carrus*, même sens). Forme ancienne et inusitée du mot *CHAR*.

— Prov. pop. *Ça va comme cinq roues à un car*, Ça ne va pas du tout, ça ne cadre nullement.

— Chem. de fer. Nom des wagons à voyageurs sur les chemins de fer des Etats-Unis. Les *cars* ont une grande longueur : ils reposent sur deux trains de quatre roues chacun, et sont très-élargis au-dessus des roues. Leur intérieur est ordinairement garni de vingt-quatre petites bancs à deux places, rangés de chaque côté de manière à laisser au milieu un large couloir pour la circulation.

— Mar. Partie inférieure d'une antenne. V. **On** dit aussi **CARNAU**.

Homonymes. Carre, quart, et carre, carres, carrent (du verbe *carrer*).

CARA s. m. (ka-ra). Bot. Sorte de liseron qui croît en Afrique, et dont la racine est alimentaire.

CARA (Pierre, comte de), jurisconsulte et homme d'Etat savoisien, né à Saint-Germain, près de Verceil, mort en 1502. Il fut conseiller du grand-duc de Savoie et remplit diverses missions à Venise, à Rome, à Milan. Il possédait bien la langue latine et la parlait avec éloquence. On a de lui : *Petri Cara, jurisconsulti clarissimi et in Pedemonte senatoris et illustrissimi ducis Sabaudia consiliarii orationes et epistolae* (Lyon, 1497).

CARA-MOUSTAPHA, grand vizir de Mahomet IV, né à Merzifour en 1634, mort à Belgrade en 1683. Il détermina Mahomet IV à faire la guerre à Léopold Ier en 1664, et il fut chargé de commander l'armée turque. Après avoir obtenu quelques succès partiels, il voulut tenter de prendre Vienne d'assaut, échoua dans cette entreprise et fut complètement battu par Sobieski. Il essaya de rejeter sur d'autres la honte de ce désastre, et il fit même trancher la tête à Ibrahim-Pacha; mais une nouvelle défaite à Parkang appela sur lui la colère du Grand Seigneur, qui signa son arrêt de mort.

CARA-YAZYDJY-ABDOULHALYM, chef de rebelles sous Mahomet III, mort en 1602. Il se mit à la tête des Firari, qui avaient refusé de répondre à l'appel du grand vizir Djighala, et il parvint à se faire donner le gouvernement d'Amasieh. S'étant ensuite réuni à son frère Deli-Hussein, gouverneur de Bagdad, il battit l'armée turque, s'arrogea tous les droits de la souveraineté et prit le titre de Halim-Chah (toujours victorieux); mais il fut battu à son tour et forcé de se réfugier dans les montagnes, où il mourut. Son frère fit sa soumission et fut chargé de gouverner la Bos-

nié, puis Temesvár; mais ses exactions excitèrent une révolte, et il fut condamné à mort en 1605.

CARA-YOUSOUF, premier prince de la dynastie du *Mouton noir*, au commencement du xve siècle. Il s'établit dans le Diarbekir à la tête d'une horde de Turcomans, fut plusieurs fois chassé de cette position par l'approche de Tamerlan; mais, après la mort de celui-ci, il s'empara du Diarbekir, du Kurdistan, de l'Arderbidjan, d'une partie de l'Arménie, de la Géorgie et de l'Irak, et mourut dans son camp en 1520, laissant deux fils qui se disputèrent ses Etats.

CARABA s. m. (ka-ra-ba). Huile de noix d'acajou, que l'on extrait à la Guyane.

CARABACCUM s. m. (ka-ra-bak-si-omn). Bot. Bois de l'Inde, dont l'odeur rappelle celle du girofle, et qui est employé en médecine comme tonique et antiscorbutique.

CARABANTES (Joseph de), missionnaire espagnol, né en 1628, mort en 1694. Il se voua avec zèle à la prédication de l'Evangile parmi les peuples sauvages de l'Amérique méridionale, et fut un des premiers qui cherchèrent à faciliter l'étude de leurs langues. On lui doit : *Ars addicendi atque docendi idioma pro missionariis ad conversionem Indorum abeuntibus*, et *Lexicon seu vocabularium verborum, adverbiorum, conjunctionum et interjectionum ad meliorem intelligentiam significationemque verborum Indorum*. Il composa aussi en espagnol quelques livres de piété.

CARABAS (marquis de), personnage du *Chat botté*, conte de Perrault, dont le nom est devenu proverbial pour désigner un homme titré, à prétentions ridicules, et possesseur d'une grande fortune. Ce personnage a inspiré à Béranger l'une de ses plus spirituelles chansons, dirigée contre les émigrés :

Voyez ce vieux marquis
Nous traitait de peuple conquis;
Son coursier décharné
De lein chez nous l'a ramené.
Vers son vieux castel,
Ce noble mortel,
Marche en brandissant
Un sabre innocent.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Le nom du marquis de Carabas revient souvent sous la plume de nos écrivains :

« Figure-toi un vieux, sec comme une tuile, roide comme un archet, petit de taille et mince à passer par ta ceinture... un filre monté sur deux hautbois; voilà mon homme. Ce rien du tout, ce marquis de Carabas a des maisons, des châteaux, des rentes, des forêts, des herbages, des sacs d'or à remplir des caves, des billets de banque à s'en faire des matelas, et des millions à ne savoir où les placer. »

(Galerie de littérature.)

« L'Amérique donne l'aisance et le bonheur aux plus humbles de ses habitants. A qui cette belle maison? — A un ouvrier maçon. — Et ce petit château? — A un ouvrier menuisier. — Et ce joli cottage? — A un ouvrier charpentier. — Et cette adorable villa? — A un ouvrier tisserand. — Et ce joyeux mignon petit palais, entouré de beaux arbres et de vertes pelouses? — A un ouvrier qui gagne sa vie en charriant du gravier sur la route, et qui le soir se repose, dans le bonheur domestique, de ses fatigues de la journée. Tout à ceux qui travaillent; la montagne et la plaine leur appartiennent; le travailleur est le marquis de Carabas de ce nouveau conte de fées. Grâces soient donc rendues à cette brave terre qui paye si généreusement la sueur des hommes! »

Ed. ABOUT.

« Vainement M. Levraut se montrait sur la route de Nantes, en calèche attelée de quatre chevaux, conduite par deux jockeys coiffés d'une casquette de velours orange; vainement il envoyait ses piqueurs promener dans les alentours ses chevaux et ses chiens, avec ordre de dire, comme le chat botté, aux passants : *Voici les chevaux et les chiens de M. Levraut*; vainement il étalait sa fortune par tous les chemins et dans tous les carrefours, rien n'y faisait. »

J. SANDEAU.

« J'ai toujours donné l'exemple; c'est moi qui émigrerai le premier. Autres temps, autres mœurs! Je ne suis pas un marquis de Carabas, moi! je marche avec mon siècle. Le peuple a gagné ses éperons et conquis ses titres de noblesse. Il a, lui aussi, ses duchés, ses comtés, ses marquisats; c'est Eylau, c'est Wagram, c'est la Moskova : ces parchemins en valent d'autres. »

J. SANDEAU.

« — Comment donc cela, monsieur? S'il est encore par-ci par-là quelques marquis de Carabas entichés de leurs titres, refusant de marcher avec le siècle et s'obstinant à s'enterrer vivants dans le passé, nous sommes les premiers à nous railler de leurs travers. La noblesse n'est plus cette phalange impénétrable qui souleva contre elle tant d'inimitiés

III.

acharnées, trop souvent légitimes, il faut le reconnaître. Elle ouvre ses rangs à toutes les gloires, à tous les talents, à toutes les supériorités. C'est vous dire, monsieur, qu'elle est prête à vous accueillir. »

J. SANDEAU.

CARABAS s. m. (ka-ra-ba — corrupt. de char à bancs). V. CHAR À BANCs au mot CHAR.

CARABASSE s. f. (ka-ra-ba-se). N'est en usage que dans cette expression : *Vendre la carabasse*, qu'emploie le peuple de Lyon, pour : *Découvrir le pot aux roses*.

CARABE s. m. (ka-ra-be — du gr. *karabos*, scarabée). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabasiens, type de la tribu des carabiques, comprenant environ deux cents espèces disséminées dans les diverses régions de l'hémisphère nord : Les CARABES sont presque tous d'assez grande taille. (Duportch.) Les CARABES, ainsi que leurs larves, vivent principalement de chenilles. (A. Percheron.) Les larves des CARABES vivent dans la terre. (Bosc.) Les CARABES, les nasicornes, les cerfs-volants, qui emportent avec tant d'agilité des armures plus redoutables que celles du moyen âge, ne nous rassurent que par leur taille. (Michelet.)

— Encycl. Les carabes, qui donnent leur nom à la famille ou à la tribu des carabiques, sont des insectes carnassiers, de taille moyenne, dont les caractères essentiels sont : le labre seulement bilobé, et la dent de l'échancrure du menton entière; la tête allongée, horizontale; les mandibules très-allongées, à peine dentelées à leur base; les palpes terminés par un article sécuriforme; les yeux ronds et saillants; les élytres ovoïdes; les tarses antérieurs toujours dilatés chez les mâles. Les carabes habitent surtout les régions tempérées de l'hémisphère nord; malgré les démembrements qu'il a dû subir, par suite des progrès de la science, le genre *carabe* renferme encore environ deux cents espèces. Eminemment carnassiers, les carabes se nourrissent de larves et d'insectes, et leur voracité est telle qu'on les voit quelquefois se dévorer entre eux. Leurs larves sont également carnassières; leurs mœurs sont peu connues, parce qu'étant difficiles à trouver, elles ont été rarement étudiées; on sait seulement qu'elles vivent dans l'intérieur du sol. L'époque la plus répandue est le *carabe doré* (*carabus auratus*), vulgairement nommé *jardinier*. Le *carabe à collier* (*carabus morio*) est presque aussi commun dans les champs. Les régions méridionales ou montagneuses possèdent aussi plusieurs espèces remarquables par l'éclat de leurs reflets métalliques. Dépourvus d'ailes proprement dites, ces coléoptères ne volent pas, mais courent avec une grande agilité; dans le jour, ils se cachent souvent sous les pierres.

Les carabes, par la destruction qu'ils font des insectes nuisibles, sont très-utiles à l'agriculture; on a donc grand tort de les détruire eux-mêmes dans les campagnes, sous prétexte que ces coléoptères produisent l'effluve chez les bœufs qui les avalent. Le préjugé vient de ce qu'on a confondu les carabes avec le *bupreste* des anciens, qui n'est autre que notre *mélœ*. On leur a attribué aussi, mais sans aucun fondement, des propriétés vésicantes. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les carabes, lorsqu'on les saisit, projettent un liquide noirâtre, âcre, caustique, d'une odeur désagréable, qui produit sur le visage une irritation assez vive et provoque une douleur cuisante lorsqu'elle atteint les yeux; mais leur morsure n'est pas dangereuse. On n'en doit pas moins prendre ces insectes avec précaution.

CARABÉ s. m. (ka-ra-bé — du persan *caharaba*, même sens). Variété d'ambre jaune : *Tous ces bouts d'ambre, de succin ou de CARABÉ, polis, tournés, évidés avec un soin extrême, donneraient la fantaisie de fumer au plus enragé tabacophobe*. (Th. Gautier.)

CARABIA, roi d'une partie de l'enfer, démon jouissant d'un grand pouvoir. Il se présentait sous la forme d'une mouette; il dominait sur les oiseaux, qu'il rendait familiers, et commandait à trente légions. Il donnait à ceux qui l'évoquaient la connaissance des herbes et des pierres précieuses, le talent d'apprivoiser les oiseaux et de s'en faire obéir.

CARABIEN, IENNE adj. (ka-ra-bi-aïn, i-è-ne). Entom. Syn. de CARABIQUE.

CARABI-JAILLA, nom de la chaîne de montagnes qui longe la côte méridionale de la Crimée et qui envoie des rameaux dans l'intérieur de la presqu'île. Les hauteurs d'Inkermann, devenues célèbres depuis la guerre de Crimée, en 1855, sont une des nombreuses ramifications du Carabi-Jaila.

CARABIN s. m. (ka-ra-bain — de Calabre, province italienne d'où sont venus d'abord ces cavaliers). Au xvie siècle, Soldat d'un corps de cavalerie légère : *D'une charge caponne du général des CARABINS, il s'en fit une réclle*. (St-Simon.) *Le plus célèbre des régiments de CARABINS fut celui que commandait d'Arnaut*. (De Chesnel.)

— Par ext. Se dit de toute personne qui agit par boutade, en tiraillleur, sans mettre de suite dans ses actions : *Agir en CARABIN*. Personne sans valeur réelle, dans quelque genre que ce soit :

Vil carabin d'orchestre, atome musical.

REGNARD.

— Nom que l'on donnait autrefois aux aides chirurgiens. On les appelait fréquemment *carabins de Saint-Côme*, du nom que portait alors l'école de chirurgie à Paris. « Aujourd'hui, étudiant en médecine : *N'aie pas l'orgueilleuse rage d'être grand médecin, en moins d'années qu'il n'en faut aux autres pour être des CARABINS passables*? (G. Sand.) *L'amour de la science l'empêchait de faire beaucoup de réflexions philosophiques sur les têtes que la guillotine envoyait aux CARABINS*. (G. Sand.)

Quand nous mourons, vieux ou bambin,
On vend le corps au carabin.

BÉRANGER.

— Jeux. Personne qui ne s'engage jamais pour des coups importants : *Il joue en CARABIN*. « Joueur de lansquenet qui ne joue jamais seul. » Ponté, celui qui joue contre le banquier.

— Encycl. Art milit. Un carabin était un soldat combattant à pied et à cheval, comme de nos jours les dragons. Dans les premiers temps de l'institution des carabins, chaque régiment de cavalerie en possédait seulement cinquante. Ces soldats portaient le casque carré et la cuirasse échancrée à l'épaule droite, ce qui leur permettait de mettre en joue avec facilité; un gantelet protégeait la main qui tenait la bride. Leurs armes, qui furent d'abord une pique à deux bouts et une masse d'armes, se composèrent, dans la suite, d'un fusil, d'un pistolet et d'un sabre. Les carabins furent enrégimentés sous Louis XIII, en l'année 1643; ils furent supprimés dès 1684, sous le règne de Louis XIV.

CARABIN s. m. (ka-ra-bain — altér. de *sarrasin*). Nom vulgaire du sarrasin, en Bretagne et en Normandie.

— Techn. Pièce d'un gant de peau, que l'on coud à chaque division des doigts.

CARABINADE s. f. (ka-ra-bi-na-de). Tour de carabin, d'étudiant en médecine.

CARABINAGE s. m. (ka-ra-bi-na-je — rad. *carabine*). Arqueb. Action de carabiner une arme à feu, d'en rayer intérieurement le canon; résultat de cette action : *Procéder au CARABINAGE des fusils de l'infanterie*. Ce CARABINAGE laisse à désirer.

— Encycl. Le carabinage se pratique au moyen d'un mandrin de bois portant à des distances égales entre elles des ciseaux en forme de lime, par lesquels la surface intérieure du canon est entamée, pour former des rainures parallèles et disposées en spirale très-allongée. C'est à une opération toute semblable que l'on soumet le nouveau genre de canons dits *canons rayés*.

CARABINE s. f. (ka-ra-bi-ne — de l'ar. *karab*, arme, selon la plupart des écrivains; mais la vérité est qu'on ignore la véritable étymologie de ce mot; dans tous les cas, il est difficile de ne pas rattacher ce nom à celui des *carabins*, bien que ces cavaliers ne portassent pas des carabines, mais des escopettes et des pistolets, dont les canons étaient à âme lisse). Arqueb. et Art milit. Arme à feu portative, à peu près de la même longueur que le fusil, mais dont le canon est rayé intérieurement, c'est-à-dire creusé de cannelures plus ou moins nombreuses, larges et profondes, et généralement en spirale : *Tant que notre cavalerie s'est recrutée de lansquenets allemands, elle trouvait dans son sein des hommes tout à fait propres au service des anciennes armes de précision, et alors elle tirait un excellent parti de ces CARABINES, dont les balles, s'allongeant d'un travers de doigt en s'enfonçant dans le canon, étaient de véritables balles allongées, analogues à celles dont on se sert aujourd'hui*. (Thiroux.) « Ancien mousqueton de cavalerie et d'infanterie légère, arme à canon lisse qui devait le nom de carabine à la ressemblance qu'elle présentait extérieurement avec cette dernière, du moins dans le principe.

— Carabine anglaise ou à double rayure, Carabine dont le canon n'est rayé qu'à deux rayures, lesquelles sont placées aux extrémités d'un même diamètre et font une révolution entière de la bouche au fond du canon. Cette arme a été ainsi appelée, bien qu'elle soit d'origine allemande, parce qu'elle fut adoptée en Angleterre, en 1835, pour les rîflemen. « Carabine butière, Ancienne carabine de tir qui était ordinairement à double détente. « Carabine chambre, Carabine dont le canon a un diamètre plus petit au tonnerre que dans le reste de l'âme; c'est dans cette partie rétrécie, ou chambre, que se place la poudre. « Carabine de chasse, de guerre, de tir, Carabine spécialement destinée à l'exercice de la chasse, au service de guerre, au tir à la cible. « Carabine à cheveu, Carabine de luxe dont le canon porte 33 rayures. « Carabine merveilleuse, Autre carabine de luxe dont le canon présente 133 rayures. Cette arme et la précédente, autrefois recherchées, ne se fabriquent plus aujourd'hui, l'expérience ayant appris qu'elles ne produisaient pas des effets en rapport avec le prix qu'elles coûtaient. « Carabines d'Enfield, de Versailles, de Vincennes, etc., Carabines fabriquées ou mises en expérience à Enfield, à Versailles, à Vincennes, etc. « Carabines Deloigne, Pontcharra, Thouvenin, etc., Carabines inventées ou perfectionnées par Deloigne, Pontcharra, Thouvenin, etc. « Carabine à tige, Carabine qui porte au bouton de culasse une petite tige d'acier vissée, placée dans la direction de

l'axe du canon, et dans laquelle la poudre se loge dans l'espace annulaire compris entre la tige et les parois du canon.

— Encycl. Principes du carabinage. Nous avons dit, en parlant des balles, que pour qu'un projectile de ce genre puisse descendre dans le canon du fusil, il faut qu'il ait un diamètre un peu plus petit que celui du canon, et que la différence qui existe entre les deux diamètres se nomme le vent. Par suite de ce vent, quand l'arme est en joue, la balle repose naturellement sur la paroi inférieure du canon, laissant entre elle et la paroi supérieure un espace vide par lequel les gaz de la poudre tendent à s'échapper. De cette manière, au moment de l'explosion de la charge, la balle n'est pas seulement chassée dans le sens de l'axe du canon, elle est encore poussée contre la paroi inférieure par les gaz qui agissent sur sa partie supérieure. Réfléchi par la paroi inférieure, elle est renvoyée à la paroi opposée, qui la renvoie à son tour, et les choses continuent ainsi jusqu'à la bouche du canon. Le trajet de la balle, dans l'intérieur du canon, s'effectue donc par une série de chocs ou battements, de façon qu'elle sort, non pas suivant l'axe du canon, mais suivant la direction imprimée par le dernier choc.

Mais les battements n'ont pas seulement pour effet de faire varier la direction initiale de la balle : ils lui communiquent en outre un mouvement de rotation irrégulier autour de son centre de gravité, mouvement qui détermine dans l'air des résistances tendant à changer à chaque instant la durée du trajet et la forme de la trajectoire. Ainsi donc, les battements et le mouvement de rotation qu'ils engendrent exercent une grande influence sur le mouvement de la balle, pour l'écarter de sa direction et en diminuer la portée. Ils sont, en effet, la cause principale du défaut de justesse des armes à feu; c'est-à-dire des écarts que présente la balle, qui, n'étant pas lancée exactement suivant la direction de l'axe du canon, va frapper, malgré tous les soins du tireur, plus ou moins au-dessus, au-dessous ou à côté de l'objet visé.

Il résulte de ce qui précède que, pour améliorer le tir du fusil, il faut supprimer le vent. On obtient ce résultat en tirant à balles forcées, en d'autres termes, en employant des balles qui ont exactement le calibre de l'âme; mais, ainsi que l'apprend l'expérience, après leur sortie de la bouche du canon, les projectiles de ce genre prennent, par suite de la résistance de l'air, des mouvements irréguliers qui ne tardent pas à produire de notables déviations. Ces déviations finissent même par devenir si considérables, que le tir des balles forcées est presque aussi inexact, à grandes distances, que celui des balles ordinaires. De là, pour régulariser complètement le tir du fusil, la nécessité d'empêcher la production des mouvements irréguliers dont nous venons de parler. Or la pratique et le raisonnement démontrent qu'il existe, pour la balle, un mouvement de rotation particulier qui occasionnerait aucune déviation si cette balle en était animée pendant tout son trajet dans l'air, et que cette rotation particulière est celle qui s'établit autour d'un axe se confondant avec le mouvement de translation. La pratique et le raisonnement démontrent encore que, lorsqu'une balle est animée de ce mouvement de rotation, elle le conserve avec une grande énergie, pourvu qu'il soit très-rapide. C'est précisément pour donner à la balle ce mouvement de rotation particulier qu'on engendre pas de déviation dans l'air, que l'on a eu l'idée de rayer en hélice l'âme du canon. De cette façon, le canon est transformé en une espèce d'écorce à filets allongés, dont la balle peut être considérée comme la vis, de telle sorte que si, par un moyen quelconque, on force cette balle, c'est-à-dire on l'oblige à pénétrer dans les rayures, elle sort en tournant autour d'un axe qui est celui du canon, et en présentant toujours le même côté vers le but. De nos jours, on a profité de cette observation pour remplacer les balles rondes par des balles allongées, parce que ces dernières, étant, en raison même de leur forme, plus propres à surmonter la résistance de l'air, fournissent un tir plus exact et des portées plus étendues. Quant à la rapidité du mouvement de rotation, elle dépend du pas de la rayure et de la vitesse initiale de la balle. On entend par pas de la rayure la longueur sur laquelle cette courbe fait un tour complet dans l'intérieur du canon. Ainsi, quand on dit qu'une arme est rayée au pas de deux mètres, cela signifie que la rayure de cette arme ferait un tour sur elle-même dans un tube qui aurait exactement deux mètres de longueur.

Anciennement, les rayures des carabines prenaient les formes les plus diverses suivant le caprice des ouvriers. Elles présentaient aussi des angles vifs qui s'usaient très-vite, et des parties rentrantes qui s'encrassaient ou s'oxydaient aisément. Leur nombre et leur inclinaison n'étaient pas soumis à des règles plus fixes. Les rayures actuelles sont rondes et très-larges, ce qui facilite le nettoyage et l'entretien des canons. On les fait peu profondes, parce qu'on a reconnu qu'une grande profondeur donne un frottement excessif, qui nuit à la régularité du tir. Quant à leur nombre, l'expérience démontre que la balle est d'autant mieux assujettie qu'il est plus grand; malheureusement, le frottement augmente dans la même proportion, et diminue la jus-

tesse de l'arme, en diminuant la vitesse du mobile. A mesure que les rayures sont moins nombreuses, le frottement devient moindre, ce qui tend, à ce point de vue, à rendre les portées plus régulières ; cependant, la pratique apprend que les rayures ne doivent pas être au-dessous de trois. En France, comme nous le verrons plus bas, les armes de guerre sont rayées à quatre rayures, et la largeur des rayures est égale à celle des intervalles qui les séparent. En ce qui concerne le pas des rayures, il est admis qu'il doit être d'autant plus court que le projectile est plus allongé. Celui des armes de nos troupes est de deux mètres.

— *Histoire des armes carabiniées.* Les armes carabiniées paraissent avoir été inventées dans la seconde moitié du xve siècle, et tout porte à croire que ce fut en Allemagne. D'après une opinion assez généralement admise, les premières armes de ce genre dont on ait conservé le souvenir parurent à un tir à la cible qui eut lieu à Leipzig, en 1498. Elles avaient été fabriquées par Gaspard Kollner, arquebuser à Vienne. Ces *arquebuses rayées*, comme on disait alors, avaient les rayures droites, et l'on y enfonçait la balle au moyen d'un maillet et d'une forte baguette de fer. Peu de temps après, on remarqua que les rayures en spirale donnaient plus de justesse au tir que les rayures droites, et l'on renonça généralement à ces dernières. On attribue cette innovation à un arquebuser de Nuremberg, appelé Auguste Kottler, mort en 1520. Toutefois, comme la science ignorait encore la cause d'un fait si remarquable, et ne pouvait, par conséquent, en tirer tout le parti dont il était susceptible, chaque fabricant se mit à exécuter les rayures pour ainsi dire au hasard, faisant varier, suivant son goût et son caprice, leur nombre, leur forme et leur inclinaison.

Les plus anciennes armes carabiniées qui soient arrivées jusqu'à nous sont des arquebuses à rouet allemandes, qui datent des trente premières années du xvie siècle ; on en voit une belle collection à notre Musée d'artillerie de Saint-Thomas-d'Aquin. Le même établissement possède une arme semblable, mais d'origine française, qui a été faite vers 1550 ; c'est probablement un des premiers spécimens de l'application du principe du carabineage dans notre pays.

Dans l'origine, les arquebuses rayées furent surtout des armes de luxe à l'usage des chasseurs et des tireurs à la cible. De là le travail généralement très-soigné et la riche décoration de la plupart de celles que nous possédons. Les arquebuses rayées qui servaient spécialement pour les exercices de tir requièrent plus tard une double détente, ce qui leur valut, après ce perfectionnement, le nom d'*arquebuses biutères*.

C'est pendant le premier tiers du xviie siècle que les arquebuses rayées commencèrent à figurer dans les armées. Elles existaient déjà, depuis au moins dix ans, dans l'infanterie légère du landgrave de Hesse, lorsque, dans le courant de l'année 1641, l'électeur de Bavière en arma plusieurs régiments de chasseurs, et l'exemple de ce prince fut suivi par les autres souverains allemands. A la même époque, on se servait aussi de cette arme pour la défense des places, mais il paraît que beaucoup de personnes en méconnaissaient les propriétés et la considéraient seulement comme imprimant plus de force à la balle. Montecuculi lui-même partageait cette opinion, car, en décrivant l'armement d'un bastion, il recommande d'y placer des « arquebuses rayées contre les armes à l'épreuve. » Remarquons, en passant, qu'au moment où cet officier rédigeait ses mémoires, les arquebuses rayées commençaient à être désignées sous le nom qu'elles ont toujours porté depuis, celui de *carabines*. L'introduction de ces armes dans les troupes françaises appartient à Louis XIV. Après en avoir mis, vers 1676, quelques-unes à l'essai dans chaque compagnie des gardes du corps, ce prince rendit, le 26 décembre 1679, une ordonnance ainsi conçue : « Sa Majesté ayant reconnu de quelle utilité ont été dans les occasions des guerres passées les carabinières, qu'elle a cy-devant fait établir dans les compagnies des gardes de son corps, et voulant qu'il y en ait dorénavant dans sa cavalerie légère, Sa Majesté a ordonné et ordonne qu'il sera établi deux carabinières dans chacune desdites compagnies, lesquels seront choisis entre les cavaliers les plus adroits à tirer. » Cette innovation dut paraître très-heureuse, car une autre ordonnance, en date du 25 octobre 1690, forma une compagnie de carabinières dans tous les régiments de cavalerie, et tous les hommes de ces compagnies furent armés d'une *carabine rayée*. Les premières *carabines* données à la cavalerie avaient des platines à rouet ; mais, dès 1678, elles reçurent des platines à fusil, c'est-à-dire à silex. Quelques années plus tard, les compagnies furent réunies en un régiment qui prit rang dans la cavalerie d'élite, et auquel on conserva l'ancien armement jusque dans le second tiers du xviii^e siècle, ainsi que l'apprend le *Dictionnaire militaire* de La Chesnaye, dont la quatrième édition parut en 1758. Des carabinières à cheval furent également organisés dans d'autres pays, notamment en Prusse. La *carabine* alors en usage se chargeait de la même manière que l'ancienne arquebuse rayée, c'est-à-dire avec une balle sphérique d'un calibre tel, qu'on ne pouvait l'enfoncer dans le canon qu'à l'aide d'une forte

baguette de fer et d'un maillet. Or, on comprend combien ce mode de chargement était difficile à exécuter à cheval ; aussi, pour diminuer les inconvénients qui en résultaient, donnait-on aux cavaliers, outre les balles forcées, des balles plus petites qu'ils substituaient aux premières quand ils avaient besoin de tirer avec rapidité, ce qui enlevait à la *carabine* tous ses avantages en la réduisant au rôle très-inférieur d'un fusil ordinaire, dont il exagérât le vent. Du reste, malgré tous les soins des tireurs, la *carabine* était alors une arme de guerre très-défectueuse. Dans la campagne de 1741, les armes de ce genre, qui étaient employées en grand nombre dans les troupes prussiennes, produisirent si peu d'effet, que le grand Frédéric les supprima entièrement. Néanmoins, dans quelques pays, en Autriche, par exemple, des circonstances locales firent conserver la *carabine* à des corps spéciaux d'infanterie légère.

A l'époque de la Révolution, la *carabine* n'était employée en France que pour quelques chasseurs. Ce furent les résultats qu'en obtinrent sur nos troupes, dès les premières campagnes, les tirailleurs allemands, surtout ceux de l'Autriche, qui attirèrent de nouveau l'attention du gouvernement sur cette arme. En 1793, deux modèles furent exécutés à la manufacture de Versailles, l'un pour l'infanterie et l'autre pour la cavalerie. La *carabine* d'infanterie, appelée vulgairement *carabine de Versailles*, du lieu de fabrication, avait le canon rayé à sept béliques, long de 0 m. 65 et du calibre de 0 m. 01305, les béliques faisant un pas entier sur la longueur du canon. Avec 4 gr. de poudre, elle lançait des balles de 28 au demi-kilogramme, c'est-à-dire du poids d'un peu plus de 17 gr. 82. On la donna aux officiers et aux sous-officiers de voltigeurs, mais on fut obligé de la retirer, parce qu'on s'aperçut que, sur les champs de bataille, les sous-officiers la jetaient pour ramasser les fusils des soldats qui tombaient à leurs côtés. Cette répugnance à se servir d'une arme dont la justesse était infiniment supérieure à celle du fusil provenait de plusieurs causes, principalement des deux suivantes : lenteur du chargement qui, exigeant l'usage d'un maillet, répugnait à la vivacité du caractère national ; absence de baïonnette, ce qui, quand le tireur avait fait feu, l'exposait sans défense aux coups de l'ennemi. La *carabine* de cavalerie ne différait de la précédente que par la longueur du canon, qui était un peu moindre. Elle fut aussi abandonnée après quelques mois. A la fin de l'Empire, on fit des expériences sur une nouvelle *carabine* qui portait des balles de 16 au demi-kilogramme, et qui avait une baïonnette-sabre. On la donna même à un bataillon pendant la campagne de 1813, mais là s'arrêta cette tentative, qui fut d'ailleurs sans résultat, et, à partir de ce moment, la fabrication des armes rayées fut entièrement abandonnée à l'arquebuserie de luxe.

Les *carabines* de guerre avaient disparu en France depuis longtemps, lorsque, dans le courant de 1826, Delvigne, alors lieutenant d'infanterie dans la garde royale de Charles X, entreprit de les y faire revivre. A cet effet, il imagina un nouveau mode de chargement, à l'aide duquel on pouvait charger une arme rayée par la bouche, sans l'emploi du maillet et aussi rapidement que le fusil ordinaire. La *carabine* qu'il présenta à l'appui de son système, et qui est connue dans l'histoire de l'arquebuserie sous le nom de *carabine Delvigne*, était du calibre de 0 m. 0165, et portait douze rayures au pas de 1 m. 84, profondes de 0 m. 00038 ; mais ce qui la distinguait essentiellement, c'est qu'elle avait le fond du canon terminé par une chambre étroite, laquelle se raccordait avec l'âme par un ressaut brusque. Pour charger cette *carabine*, on versait d'abord la poudre dans la chambre, puis on plaçait par-dessus une balle ronde. Cette balle, très-juste au canon, descendait et s'arrêtait dans une fraiseuse pratiquée à l'orifice de la chambre ; alors, on la frappait deux fois de suite avec une baguette à tête concave, et cette percussion, en l'aplatissant un peu, augmentait assez son diamètre pour qu'elle prit les empreintes des rayures du canon. Cette *carabine* fut éprouvée en 1827 et en 1828 ; mais on trouva qu'elle avait trop peu de portée pour être utilement employée à la guerre ; de plus, elle s'encrassait trop facilement, et, comme elle supprimait la cartouche, elle exigeait des munitions séparées, ce qui était un grave inconvénient. Enfin, on remarqua que la balle était toujours plus ou moins déformée par le choc de la baguette, de telle sorte que la justesse du tir s'en trouvait diminuée. Quoi qu'il en soit, un moyen pratique de forcer le projectile avec facilité était trouvé ; il ne restait qu'à en perfectionner l'application, et les études sur les armes rayées ne devaient plus être abandonnées.

A partir de 1828, de nombreuses expériences furent faites pour déterminer les relations qui devaient exister entre la charge et la longueur du canon, l'inclinaison, la forme, la longueur et la profondeur des rayures, le calibre du projectile, le vent, etc. La *carabine Pontcharra*, proposée dès 1833 par le colonel d'artillerie de ce nom, et un fusil de rempart, dit *grosse carabine*, furent les résultats de ces premières recherches. La *carabine Pontcharra* avait les mêmes dimensions que le fusil de dragon, et pesait 4 kilogrammes ; elle était du calibre de 0 m. 017 ; le canon portait six rayures rondes et uniformes, larges de 0 m. 00226,

profondes de 0 m. 00038, et faisant un tour entier sur une longueur de 0 m. 006226 ; la chambre, de forme sphéro-cylindrique, était assez grande pour contenir 4 grammes de poudre, et la balle, du diamètre de 0 m. 0163, laissait suffisamment de vent pour qu'on pût se servir d'une cartouche en papier ; cette cartouche avait un sabot de bois et un morceau de peau ou calepin graissé ; une hausse fixe donnait le but en blanc à 150 mètres ; une seconde hausse, qui était mobile et percée d'un petit trou, fournissait le moyen de viser à 200, 250 et 300 mètres ; enfin, l'arme avait une baïonnette à lame tranchante, qui se transformait en sabre à l'aide d'une poignée mobile que le soldat portait dans la giberne. La *grosse carabine* pesait 5 kilogrammes. 960 ; le canon, qui était long de 0 m. 086, et du calibre de 0 m. 0205, avait six rayures rondes et uniformes, comme celles de la *carabine* ordinaire, mais larges de 0 m. 002 8, profondes de 0 m. 00056, et faisant un dixième de tour sur la longueur du canon ; elle avait également deux hausses, l'une fixe, l'autre mobile, qui permettaient de viser, la première à 150 et 250 mètres, la seconde à 300, 400, 500 et 600 mètres ; la chambre, aussi de forme sphéro-cylindrique, recevait 6 grammes de poudre, et la balle avait 0 m. 020 de diamètre ; enfin, une baïonnette-sabre s'adaptait à la *carabine*.

Adoptée en 1836, la *carabine Pontcharra* fut donnée peu après au bataillon de chasseurs à pied qui était en Afrique. Un peu plus tard, les hommes d'élite du même bataillon reçurent la *grosse carabine*. La pratique de la guerre constata que la première, irréprochable sous le rapport de la justesse, avait une portée trop faible. Quant à la seconde, elle donna des effets si remarquables, que, malgré son poids, on vit les soldats se disputer celles que le sort des combats rendait disponibles. Quelques modifications allégèrent cette arme d'environ 1 kilogramme ; mais elle se trouva encore trop lourde pour la généralité des soldats. On fut ainsi conduit à rechercher l'amélioration des deux *carabines*. Les nouveaux travaux produisirent la *carabine dite de munition*, modèle de 1840, et le *fusil de rempart allégé*, également modèle de 1840. Après quelques perfectionnements de détail, ces deux armes devinrent la *carabine des tirailleurs* de 1842, et le *fusil de rempart allégé*, aussi de 1842. Elles furent mises en expérience dans le corps des chasseurs à pied, qui les conserva jusqu'en 1848, et où elles remplacèrent la *carabine Pontcharra* et la *grosse carabine*. La *carabine* des tirailleurs différait surtout de la *carabine Pontcharra* en ce qu'elle était d'un plus fort calibre (0 m. 0175), qu'elle avait la chambre plus grande, ce qui permettait d'y placer 6 grammes de poudre, et que ses rayures, au nombre de quatre seulement, étaient plus larges (0 m. 007), plus profondes (0 m. 0005), et faisaient une révolution sur 6 m. 226. La baïonnette était un sabre-yatagan à double courbure ; enfin, la hausse fixe permettait de viser à 200 mètres, et la hausse mobile à 300, 400, 500 et 550 mètres. Quant au fusil de rempart, il tenait à la fois de la *grosse carabine* et de la *carabine* de munition ; il avait 0 m. 0205 de calibre, et, avec 6 gr. 25 de poudre, lançait une balle de 0 m. 020 ; ses rayures, au nombre de six, avaient 0 m. 03 de largeur, 0 m. 0005 de profondeur, et étaient au pas de 8 m. 124 ; il avait la même baïonnette que la *carabine* ; enfin, la hausse fixe donnait les distances de 140 et 250 mètres, et la hausse mobile de 400 et 600 mètres. Comparée aux armes antérieures, la *carabine* et le fusil de rempart de 1842 présentaient une supériorité incontestable. Cependant on ne faisait encore qu'entrer dans la voie du progrès. Le chargement par le système Delvigne avait, en effet, un inconvénient qu'il importait de faire disparaître : par suite de son chargement sur le rebord de la chambre, la balle s'aplatissait au point que la résistance de l'air en était suffisamment augmentée pour que, à 500 mètres, le projectile n'eût plus assez de vitesse pour être meurtrier.

En 1844, Thouvenin, colonel d'artillerie, proposa une *carabine* dont le bouton de culasse portait, vissée, une tige d'acier placée dans la direction de l'axe du canon. La chambre destinée à contenir la poudre se trouvait ainsi supprimée ; elle était remplacée par l'espace annulaire compris entre la tige et les parois du canon. La balle, introduite par la bouche, venait s'arrêter sur la tige, où quelques coups de baguette la forçaient sans la déformer d'une manière nuisible. Par ordre du ministre de la guerre, la *carabine* Thouvenin fut aussitôt soumise à des expériences, sous la direction d'une commission spéciale dont faisaient partie Tamisier, capitaine d'artillerie, et Minié, lieutenant de chasseurs à pied. Les expérimentateurs se servirent d'abord de la balle ronde ordinaire. Ils étaient parvenus, avec ce projectile, à des résultats bien supérieurs à ceux qu'avaient obtenus leurs devanciers, quand l'idée vint au colonel Thouvenin et au lieutenant Minié de faire usage de *balles cylindro-ogivales*. Alors la question des armes rayées se présenta sous une face toute nouvelle.

Déjà, au commencement du xviii^e siècle, on avait essayé de tirer des balles allongées et pointues par un bout avec des *carabines*. Delvigne avait aussi fait des essais du même genre avec sa *carabine* chambrée ; mais, pour assurer les bons effets de ces projectiles, il fallait trouver le moyen de les forcer sans dé-

former irrégulièrement leur base, et en faisant le centre de gravité sur l'axe. Or, c'est précisément ce que la *carabine* Thouvenin permettait de réaliser. Après des expériences multipliées, la commission détermina la forme et l'inclinaison des rayures, la forme et le poids de la balle, les dimensions de la tige, et produisit une *carabine* tirant avec une justesse admirable à des distances où l'on ne pouvait plus espérer le moindre effet des anciennes armes portatives. A 800 mètres, cette *carabine* mettait 25 balles sur 100 dans un panneau de 2 mètres de hauteur sur 6 mètres de largeur, et traversait trois panneaux de bois de peuplier de 0 m. 022 d'épaisseur chacun. Elle fut adoptée en 1846, et distribuée, en 1848, aux chasseurs à pied.

La *carabine* Thouvenin est désignée sous le nom de *carabine à tige*. Lors de son adoption en 1846, le canon comptait 0 m. 87 de longueur ; il était du calibre de 0 m. 0178, et rayé de quatre rayures rondes, au pas de 2 mètres. Ces rayures avaient une largeur constante de 0 m. 007, mais leur profondeur était progressive, c'est-à-dire allait en diminuant du tonnerre, où elle atteignait 0 m. 005, à la bouche, où elle n'était plus que de 0 m. 003 ; la tige avait 0 m. 038 de hauteur, non compris le taraudage, et 0 m. 009 de diamètre ; une hausse mobile, garnie d'un curseur, donnait le moyen de viser de but en blanc jusqu'à 1,000 mètres ; la charge de poudre était de 4 gr. 5 ; la balle, de forme cylindro-ogivale, était massive et du poids de 47 gr. 2 ; elle portait trois cannelures sur la partie cylindrique. Peu de temps après la mise en service de la *carabine* Thouvenin, on essaya, dans plusieurs régiments d'infanterie, des fusils ordinaires que l'on avait rayés et munis d'une tige semblable à celle de la *carabine*. Ils donnèrent un tir aussi exact que celui de cette dernière.

Cependant, on faisait deux reproches assez graves aux armes à tige : on trouvait qu'elles étaient d'un chargement un peu trop lent et d'un entretien trop difficile. Or, il était d'autant plus nécessaire de remédier à ces inconvénients, que, d'après les résultats obtenus, tous les hommes du métier comprenaient que les armes rayées seraient bientôt exclusivement employées par toutes les troupes à pied. Ce progrès fut réalisé par l'emploi des *balles expansives*. Nous avons dit ailleurs (v. BALLÉ), que l'on appelle ainsi des projectiles cylindro-coniques, possédant la propriété de se forcer d'eux-mêmes sous l'action des gaz de la poudre. Pour cela, ils offrent un vide intérieur et dans lequel les gaz pénètrent au moment de l'explosion, et dont les parois sont calculées de telle sorte qu'elles peuvent s'étendre sans se déchirer, et s'imprimer dans les rayures du canon. La première balle de cette sorte fut présentée, en 1849, par le lieutenant Minié ; elle était du système dit à *culot*, en d'autres termes, elle avait à l'entrée du creux une petite capsule de tôle en fer, qui était destinée à recevoir directement l'action des gaz. Par suite de cette action, cette capsule pénétrait dans l'intérieur du creux, en dilatait les parois et forçait le plomb à s'introduire dans les rayures. Le forçement de la balle sur la tige se trouvait ainsi supprimé, et les armes rayées pouvaient se charger avec la même facilité que les anciennes armes à canon lisse. Toutefois, la balle à culot ne fut pas employée, parce qu'on lui reconnut plusieurs défauts, notamment celui de compliquer la confection de la cartouche. Le lieutenant Minié dut donc reprendre ses études, et, en 1853, il imagina une seconde balle expansive qui se forçait sans l'intermédiaire du culot. Cette balle, du poids de 36 grammes et du calibre de 0 m. 017, fut adoptée en 1854 pour l'armement des grenadiers et des voltigeurs de la garde impériale. Enfin, en 1857, une nouvelle balle expansive, également sans culot, mais ne pesant que 32 grammes, fut proposée par le commandant Uessler, des chasseurs à pied, substituée à la précédente et donnée même à l'infanterie de ligne, qui reçut en même temps un fusil rayé d'un modèle spécial. Le poids en a été porté depuis à 36 grammes. La même balle, portée à 47 gr. 6, puis à 48 grammes, fut également adoptée pour le tir de la *carabine*.

Ainsi, depuis 1857, toute notre infanterie est pourvue d'armes carabiniées, et cette innovation capitale est due à l'invention des balles expansives. La *carabine* proprement dite sert à l'armement des chasseurs à pied, des zouaves et des troupes de marine ; elle ne diffère de celle de 1845 que par la suppression de la tige, et par la modification de la graduation des hausses, qui permet de viser à 1,100 mètres. Quant aux fusils, il y en a deux modèles, l'un, de 1854, pour la garde impériale ; l'autre, de 1857, pour les troupes de ligne. Ces deux armes ne diffèrent guère que par leur poids et la profondeur de leurs rayures ; elles sont du calibre de 0 m. 0178, et sont rayées de quatre rayures rondes, au pas de 2 mètres. Dans l'une et dans l'autre, les rayures ont 0 m. 007 de largeur ; mais, dans le fusil de 1857, leur profondeur est uniformément de 0 m. 0002, tandis que, dans celui de 1854, elle augmente, de 0 m. 0005 au tonnerre, à 0 m. 0001 à la bouche. Enfin, les deux fusils sont pourvus d'une hausse qui porte le but en blanc à plus de 600 mètres, c'est-à-dire à une distance au moins trois fois plus grande que celle qu'on obtenait avec les anciens fusils à canon lisse.

La carabine ainsi perfectionnée paraissait être le dernier mot du progrès, car on n'avait pas admis encore que les fusils de guerre pussent être utilement chargés par la culasse; le fusil à aiguille a donné la preuve du contraire, et rien ne lui assure à lui-même une plus longue durée que celle des armes qu'il va remplacer. V. FUSIL.

CARABINE s. f. (ka-ra-bi-ne). Très-fam. Maitresse d'un carabin, d'un étudiant en médecine : *Une toilette de CARABINE.*

CARABINÉ, ÉE (ka-ra-bi-né) part. pass. du v. CARABINER. Rayé comme une carabine : *Fusil CARABINÉ. Arme CARABINÉE. Les carabines CARABINÉES, dans le canon desquelles les balles sont forcées, donnent un très-grand avantage pour viser juste.* (Dupuytren.)

— Mar. *Brise carabinée*, Brise soudaine et violente comme un coup de carabine : *Un ouragan qui brise se fait, se CARABINE, qu'il neige à faire trembler.* (E. Sue.)

CARABINER v. a. ou tr. (ka-ra-bi-né — rad. carabine). Rayer comme une carabine : *CARABINER un fusil.*

— v. n. Combattre ou jouer en carabin, en traillleur, par boutades : *Il ne joue pas sérieusement, il CARABINE.*

Se carabiner v. pr. Mar. Devenir violente, en parlant de la brise : *Voilà que vers minuit la brise se fait, se CARABINE, qu'il neige à faire trembler.* (E. Sue.)

CARABINEUR s. m. (ka-ra-bi-neur). Arquebus. Ouvrier qui carabine des fusils.

— Individu qui carabine au jeu, qui joue sans suite.

CARABINIER s. m. (ka-ra-bi-nié). Art. mil. Soldat armé d'une carabine. 1° Ancien nom des corps de carabins. 2° Se dit d'un corps de grosse cavalerie, qui porte le casque et la cuirasse : *Dans cette foule, trois CARABINIERS se trouvaient en sale veste d'écurie.* (P.-L. Courier.) *Il lui avait sauvé la vie, en abattant d'un coup de pistolet un CARABINIER qui avait déjà le sabre levé sur sa tête.* (Alex. Dum.) 3° *Carabiniers à pied*, Soldats d'élite créés en 1788 pour faire partie des bataillons de l'infanterie légère.

— Nom que portent en Italie les agents de la force publique organisés militairement, et exerçant des fonctions tout à fait semblables à celles de nos gendarmes : *Il se disait que les CARABINIERS pontificaux pouvaient découvrir cette retraite maudite et venir à son secours.* (Alex. Dum.)

— Encycl. Nous distinguerons les *carabiniers à cheval* et les *carabiniers à pied*.

— *Carabiniers à cheval*. Les soldats de la cavalerie sont choisis parmi les hommes de la plus haute taille; les plus grands de tous, appartenant à la cavalerie de réserve, à la grosse cavalerie, sont armés d'une cuirasse en cuivre, d'un casque également en cuivre, à chenille rouge, sans queue. Voici sur ces corps quelques détails empruntés au *Journal de l'armée* :

« La création du corps des *carabiniers* ne remonte qu'au règne de Louis XIV. La ressemblance qui existait entre les mots *carabins* et *carabiniers* avait fait croire à quelques historiens contemporains que les seconds tiraient leur origine des premiers; mais cette erreur ne s'est point accréditée. Les premiers *carabiniers* durent leur existence aux grenadiers. Les résultats heureux qu'avait produits pour l'infanterie la réunion d'hommes de choix fit espérer qu'une institution semblable opérerait dans la cavalerie les mêmes effets. Dès l'année 1676, Louis XIV fit prendre la carabine aux quatre plus anciens gardes du corps de chaque compagnie; ce nombre fut porté à quinze l'année suivante, et bientôt après à dix-sept. Ces premiers essais ayant réussi, une ordonnance du 26 décembre 1679 prescrivit la création de deux *carabiniers* dans chaque compagnie de cavalerie. Ils furent choisis parmi les meilleurs tireurs, et reçurent une solde plus forte que celle des autres cavaliers. A l'ouverture de la campagne de Flandre de 1690, le maréchal de Luxembourg réunit en corps les *carabiniers* de tous les régiments et les fit combattre séparément. La manière distinguée avec laquelle ils se conduisirent à la bataille de Fleurus en fit créer une compagnie par régiment. Ces compagnies, de nouveau réunies en 1691 et 1692, se signalèrent encore par de brillants exploits et acquirent une réputation de bravoure devenue proverbiale. »

Après la bataille de Nerwinde, en 1693, bataille dans laquelle les *carabiniers* s'étaient couverts de gloire, on forma cinq brigades de *carabiniers*, de quatre escadrons chacune, avec les cent compagnies existantes. Chaque brigade avait un timbalier, et chaque escadron deux étendards. Le duc du Maine fut nommé *maître de camp général des carabiniers*. Ce corps fut passé en revue pour la première fois en mars 1694, dans la plaine de *Royal-Lieu*, près de Compiègne. On lui donna le nom de *régiment royal des carabiniers*, et il prit le n° 13 dans la cavalerie. Ce régiment valait bien cinq régiments ordinaires; aussi ceux qui le composaient ne voulaient-ils pas s'appeler *régiment des carabiniers*, mais *corps de carabiniers*. — Un deuxième régiment de *carabiniers* fut créé le 7 mars 1778; mais ces deux régiments étaient moins forts que le premier

qu'ils avaient remplacé. La loi du 23 fructidor an VII reconnut encore deux régiments de *carabiniers*; ils furent conservés en 1814, et prirent le nom de *corps de carabiniers de Monsieur*. On en supprima un à la seconde Restauration, mais l'ordonnance du 27 février 1825 en rétablit deux, que nous possédons encore le 15 novembre 1865. Quant à leur tenue, ils portaient : tunique bleu de ciel; collet garance, à passe-poil et parements bleu de ciel; pattes et doublures garance; boutons blancs à grenades; épaulettes écarlates; pantalon garance, à passe-poil bleu de ciel; buffleterie jaune, à piqûre blanche; casque en cuivre avec chenille rouge; cuirasse en cuivre. En grande tenue : culotte de tricot de coton blanc et bottes à l'écuillère; manteau en drap blanc piqué de bleu, à manches et à rotondes.

Par décret du 15 novembre 1865, les deux régiments de *carabiniers* ont été réunis en un seul, qui fait partie de la garde. La garde impériale ne possédait pas de *carabiniers* auparavant.

A l'origine, les *carabiniers* combattaient, comme les dragons, à pied et à cheval, et faisaient dans les sièges le service des grenadiers. Armés d'abord de carabines rayées, ils reçurent dans la suite un fusil à baïonnette, à cause de la nature de leur service d'infanterie. Ils portaient une cuirasse comme les autres corps de la cavalerie cuirassée; on la leur enleva dans les premières guerres de la Révolution, et on la leur rendit en 1802. Ils avaient encore le chapeau en 1804, époque à laquelle ils le quittèrent pour prendre le casque, qu'ils ont conservé jusqu'à ce moment.

Les *carabiniers* se sont distingués surtout au siège de Lille (1708), dans la retraite du Quesney (1709), à l'affaire de Guastalla (1734), au siège de Prague (1742), à la bataille de Fontenoy (1745), dans laquelle ils se sont à jamais immortalisés; au combat de Lawfeld (1747), à la journée de Crevelt (1748), et dans les guerres de la Révolution, du Consulat et de l'Empire.

— *Carabiniers à pied* ou *carabiniers d'infanterie*. La création des bataillons de chasseurs a amené en France celle des *carabiniers*; cette institution, déjà ancienne dans le Nord, n'a pas réussi dans l'armée française. En 1788, il y avait six chasseurs *carabiniers* dans chaque compagnie de nos bataillons d'infanterie légère; les hommes d'élite furent supprimés en 1792, époque à laquelle on forma des compagnies de *carabiniers* français, à l'imitation de celles des corps hollandais, légèges et flamands au service de la France. Sous l'Empire et sous le gouvernement de Louis-Philippe, on a donné le nom de compagnies de *carabiniers* aux compagnies d'élite d'infanterie légère. La milice anglaise possède des *carabiniers*, qui chargent à volonté et sont de véritables *traillleurs*. Dans cette milice, *carabinier* est donc synonyme de *traillleur à pied*.

CARABIQUE adj. (ka-ra-bi-ke). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte aux carabes.

— s. m. pl. Tribu d'insectes coléoptères carnassiers, qui a pour type le genre carabe, et que plusieurs auteurs élèvent au rang de famille : *Les CARABIQUES sont chasseurs et carnassiers.* (L. Dufour.) *Les staphylins forment avec les CARABIQUES le gros de la population entomologique de l'Europe moyenne.* (Maury.)

— Encycl. Les *carabiques*, en prenant ce mot dans son acception la plus large, comprennent tous les insectes coléoptères pentamères, carnassiers terrestres. Ils ont six palpes, des antennes filiformes ou sétacées, quelquefois moniliformes, et des pattes uniquement propres à la course, mais douées d'une grande force musculaire. La plupart n'ont que des élytres, et sont privés d'ailes proprement dites; aussi volent-ils peu; mais, en revanche, ce sont des coureurs très-agiles. Doués de mandibules fortes, tranchantes et plus ou moins aiguës à l'extrémité, ils sont éminemment chasseurs et carnassiers. En général, ils se cachent pendant le jour sous les pierres, les écorces, dans la mousse, au pied des vieux arbres; ils ne chassent guère que la nuit, tantôt attaquant leur proie à force ouverte, tantôt se tenant en embuscade pour la surprendre. « Le plus grand nombre, dit M. Duponchel, répandent une odeur fétide, et, quand on les prend, laissent échapper par la bouche en même temps que par l'anus un liquide acre et caustique, qui dans quelques-uns sort avec bruit, sous la forme d'une vapeur blanchâtre. » Les larves sont aussi carnassières; elles creusent dans le sol des trous où elles vivent et subissent leurs métamorphoses. Comme leur observation, leur étude, leur découverte même, présentent beaucoup de difficultés, leurs mœurs sont très-peu connues. On a fait remarquer avec juste raison que les *carabiques* jouent dans la classe des insectes le même rôle que les carnassiers et les rapaces dans celles des mammifères et des oiseaux. Leurs genres sont très-nombreux; ils se répartissent dans les deux tribus suivantes :

1° *Cicindélites*, genres *manticoire*, *cicindèle*, *mégacéphale*, *thérate*, *collure*.

2° *Carabiques* proprement dits, genres *anthie*, *graphiptère*, *brachine*, *lébie*, *zuphie*, *galérite*, *drypté*, *agré*, *odacanthé*, *siagone*, *scarite*, *clivine*, *ozène*, *morion*, *ariste*, *harpaie*, *féronie*, *licine*, *badister*, *panagée*, *cybre*, *pambore*, *calosome*, *carabe*, *nébrie*, *omiphron*, *pogonophore*, *loricière*, *élaéphre*, *bembidion*, *treque*, *apotome*. Les deux tribus

que nous venons d'indiquer sont considérées par plusieurs auteurs comme deux familles distinctes.

Tous les genres de *carabiques* rendent les plus grands services à l'agriculture, en détruisant des insectes nuisibles et surtout des chenilles; on a donc grand tort de les détruire dans les campagnes, et l'on devrait au contraire chercher à les y propager.

CARABIS s. m. pl. (ka-ra-bi). Patois. Favoris; partie de la barbe de chaque côté des joues.

CARABO s. m. (ka-ra-bo — altér. de *carabin*, sarrasin). Bot. Agric. Nom vulgaire du sarrasin dans quelques localités.

CARABOBO (province de), division administrative de la république de Venezuela, dans l'Amérique du Sud, comprise entre la mer des Antilles au N., les provinces de Caracas à l'E., de Varinas au S., et de Barquisimeto à l'O.; ch.-l. Valencia; superficie, 298 myriam. carr.; 100,000 hab. Cette province a reçu son nom du village de Carabobo, situé à 15 kilom. S.-O. de Valencia, où, le 28 mai 1814, Bolívar battit le général espagnol Salomon, et où, sept ans plus tard, le 24 juin 1821, il gagna une bataille décisive sur les généraux La Torre et Morales, victoire dont le résultat fut la complète évacuation du pays par les forces espagnoles. V. l'article suivant.

Carabobo (BATAILLE DE), célèbre bataille gagnée le 14 juin 1821 par les républicains de Venezuela, commandés par Bolívar, contre les Espagnols, sous les ordres du général La Torre. A la pointe du jour, l'armée républicaine se déploya sous les yeux de Bolívar. Paez, Cedeno, Plaza étaient chacun à la tête d'une division. Des montagnes, des cours d'eau, d'étroits défilés rendaient les mouvements difficiles, périlleux; il fallait souvent essayer, sans pouvoir y répondre, le feu d'un ennemi échelonné sur le penchant d'une colline, dont les hauteurs étaient couvertes d'artillerie. Les attaques des républicains furent impétueuses, mais d'abord sans résultat. Cependant Bolívar, s'étant aperçu que la droite de La Torre présentait un fond moins serré, ordonna un mouvement oblique : Paez le dirige, l'exécute sous le feu le plus meurtrier avec un rare bonheur, avec une étonnante précision. Bolívar, serrant alors Paez entre ses bras : « C'est à toi, lui dit-il, qu'appartient l'honneur du commandement en chef; je te le cède sur le champ de bataille ! » Mais un cours d'eau restait à franchir; Paez s'élança encore le premier, ses soldats le suivent, et vont périr foudroyés au pied de la colline. La bataille paraissait perdue; on se décourageait; tout à coup la légion anglaise se précipite, la baïonnette en avant; les Vénézuéliens se reforment, deux nouvelles compagnies accourent, commandées par l'intrépide Heras, et les hauteurs sont emportées. La retraite des Espagnols ne permit pas à toute l'armée républicaine de partager la gloire de sa première division; néanmoins de nouveaux combats, également honorables, s'engagèrent dans la plaine de Carabobo, et couronnèrent une victoire qui suffit pour assurer définitivement l'indépendance du Venezuela. Le soir même, la ville de Valencia fut occupée par les républicains, et des dix mille Espagnols qui avaient pris part à la bataille, quinze cents seulement parvinrent à regagner Puerto Cabello. La perte des indépendants ne fut considérable que parmi les officiers; Heras fut tué sur les hauteurs qu'il avait emportées; Cedeno, et Plaza tombèrent sous les derniers coups de l'ennemi en fuite.

CARABOSSE (la fée), nom de la fée obligée, de la fée type de tous ces contes qui ont effrayé ou réjoui notre enfance. Elle est vieille, laide, méchante, rechignée, bossue, bossue surtout à *trente-six carats*, d'où son nom (sans doute). C'est la fée malfaisante, la fée harpie, la fée rabat-joie, qui survient quand on est en liesse, pour tout troubler par sa présence. Sa baguette était la source d'où jaillissaient les mauvais sorts; mais cette puissance était ordinairement contre-balancée par celle d'une autre fée, jeune, belle et bienfaisante.

Dans notre littérature actuelle, le rôle de la fée Carabosse est joué par un écrivain qui ne manque certes pas d'esprit, mais qui est original en diable. L'originalité est bonne de soi; toutefois, elle a le sort des meilleures choses : il ne faut pas en abuser. Eh bien, il suffit qu'il se produise un concert d'éloges en l'honneur de quelqu'un ou de quelque chose, pour qu'immédiatement la voix aigre de l'Alceste en question jette sa note discordante. Si M. Francisque Sarcey s'en vient dire au *Grand Dictionnaire* : Est-ce moi que vous appelez *Carabosse*? Nous lui répondrons : Non; c'est M. Barbey d'Aurevilly; mais si M. d'Aurevilly était piqué de la même curiosité, nous serions capables de retourner l'argument : il ne faut blesser personne.

CARABOTS s. m. pl. (ka-ra-bô). Nom donné aux sans-culottes dans plusieurs villes de Normandie.

— Encycl. Pendant la Révolution, on appelait *carabots*, à Rouen, à Caen et dans quelques autres villes de la ci-devant Normandie, la portion du peuple qu'on nommait à Paris *étailleurs sans-culottes*. Les *carabots* formaient des sociétés dont les membres portaient au bras un ruban où était inscrite cette devise : *L'exécution de la loi, ou la... avec une tête de mort figurée au-dessus comme emblème*

parlant. Quand les girondins fugitifs tentèrent de soulever les départements contre Paris et la Convention et qu'ils choisirent Caen pour centre de résistance, ils rallièrent habilement à leur cause les *carabots*, en se faisant inscrire dans leur société. Aussi, l'esprit provincial aidant, ces sans-culottes girondinisés étaient-ils devenus à cette époque de violents ennemis des *anarchistes* de la Commune de Paris et de la Montagne. Ils formèrent le premier noyau de l'armée fédéraliste, dont ils partagèrent la déroute à Vernon.

CARABOU s. m. (ka-ra-bou — contract. du malais *kari-bepou*). Bot. Nom vulgaire de l'azédarach ou margousier à feuilles de frêne.

CARABUS s. m. (ka-ra-buss). Antiq. Petit bateau en osier couvert de cuir, dont se servaient les anciens.

CARACA s. m. (ka-ra-ka). Bot. Espèce de dolie bulbeux qui croît dans les Indes.

CARACA ou **ARRIACA**, nom latin de GUADALAJARA.

CARACA (la), flot d'Espagne, sur la côte orientale de la baie de Cadix et à 3 kilom. S.-E. de cette ville; 5,000 hab. Arsenal et chantiers de construction du port de Cadix. Cet établissement est le plus important de ce genre dans le royaume espagnol, et l'un des plus beaux de l'Europe.

CARACAL s. m. (ka-ra-kal — du ture *karah-kulak*). Mammifère carnassier, du genre chat : *Les CARACALS à oreilles blanches ont aussi des pincesaux, mais couverts, minces et noirs.* (Buff.) *Le CARACAL n'est point moucheté comme le lynx.* (V. de Bonmare.) *On distingue plusieurs variétés de CARACALS.* (V. de Bonmare.) *Le CARACAL d'Alger n'a point de pincesaux de poils aux oreilles.* (Lesson.)

— Encycl. Le *caracal* (*felis caracal* de Linné) est un carnassier de la taille du renard; son pelage est d'un roux vineux uniforme en dessus, blanc en dessous; la poitrine est fauve, avec des taches brunes; les oreilles, terminées par un long pinceau de poils, sont noires en dehors et blanches en dedans; la queue descend jusqu'aux talons. Le *caracal* a été célèbre dans l'antiquité sous le nom de *lynx*; mais ce n'est pas l'espèce à laquelle on donne aujourd'hui ce dernier nom. Le *caracal* diffère du lynx ou loup-cervier des auteurs modernes par les traits suivants : il n'est point moucheté; il a le poil plus rude et plus court, la queue beaucoup plus longue et d'une couleur uniforme, le museau plus allongé, la mine beaucoup moins douce et le naturel plus féroce. C'est d'ailleurs un animal des régions les plus chaudes du globe, tandis que le lynx appartient exclusivement aux climats tempérés ou froids. Cette espèce de carnassier présente trois variétés principales, outre le type que nous venons de décrire : 1° le *caracal d'Alger* n'a pas de pinceaux de poils aux oreilles; son pelage est roussâtre avec des raies longitudinales; il a une croix sur le garrot, et une bande de poils rudes sur les quatre jambes; 2° le *caracal de Nubie* a la tête plus ronde; point de croix sur le pelage; des taches fauves sur les parties internes et sur le ventre; 3° le *caracal du Bengale* a une longue queue et de grandes jambes. Le *caracal* habite les régions chaudes de l'Asie et de l'Afrique septentrionale; il s'y trouve avec le lion, l'once et la panthère. Il vit de proie comme eux; mais, plus petit et plus faible, il a plus de peine à trouver sa nourriture, et bien souvent il doit se contenter des restes de ses puissants congénères. « Il s'éloigne de la panthère, dit Buffon, parce qu'elle exerce ses cruautés lors même qu'elle est parfaitement rassasiée; mais il suit le lion, qui, lorsqu'il est repu, ne fait de mal à personne. Le *caracal* profite des débris de sa proie, et quelquefois il l'accompagne d'assez près, parce que, grimpaçant légèrement sur les arbres, il ne craint pas la colère du lion, qui ne pourrait l'y suivre comme ferait la panthère. » Cette particularité a fait dire que le *caracal* était le guide ou le pourvoyeur du lion; il supplée au peu de finesse d'odorat de ce dernier, qui se sert de lui pour évaluer de loin les autres animaux, et lui abandonne ensuite une partie de son butin. On a quelquefois comparé le *caracal* au renard; mais, s'il ressemble à ce dernier par la ruse, il est bien plus fort et plus féroce que lui. On a vu le *caracal* assaillir un chien d'assez grande taille, le déchirer et le mettre à mort en peu d'instants. Il est difficile à apprivoiser; toutefois, lorsqu'on le prend jeune et qu'on l'élève avec soin, on peut le dresser à la chasse, qu'il aime naturellement et à laquelle il réussit très-bien, pourvu qu'on ait l'attention de ne le jamais lâcher que contre des animaux qui ne puissent lui résister; autrement il se rebute et refuse le service toutes les fois qu'il y a du danger. Il a les mœurs et les habitudes du loup-cervier, et attaque d'assez grands animaux, tels que les antilopes. Lorsqu'il s'empare d'une gazelle, il la saisit à la gorge, l'étrangle, lui suce le sang et lui ouvre le crâne pour lui manger la cervelle; après quoi il l'abandonne pour en chercher une autre. Dans les Indes, on le dresse à prendre les lièvres, les lapins et même les grands oiseaux, qu'il surprend et saisit avec une adresse singulière. Quant aux contes merveilleux que les anciens ont débités sur cet animal, v. LYNX.

CARACALLA s. m. (ka-ra-kal-la). Antiq. gaul. et rom. Sorte de capote ou vêtement de

dessus à capuchon, en usage chez les Gaulois, et qui fut adopté par les Romains.

— Nom d'une espèce de haricot.

— **Encycl.** Le *caracalla* des Gaulois jouait, dans leur costume, le même rôle que la tunique dans celui des Romains. Il en différait cependant pour la forme et pour la grandeur. C'était un vêtement étroit, avec de longues manches, dont les pans, fendus par devant, descendaient à moitié des cuisses, comme la blouse moderne. C'est ainsi que Strabon décrit ce vêtement, et cette description s'accorde parfaitement avec le costume de deux petits bronzes gaulois trouvés à Lyon. L'empereur Aurelius Antonius Bassianus introduisit ce vêtement à Rome, ce qui lui valut le surnom de *Caracalla*; toutefois, il y apporta des modifications qui le distinguaient du modèle gaulois : il l'allongea, le fit descendre jusqu'aux chevilles, et le munir d'un capuchon. Le vêtement ainsi modifié fut généralement porté par le commun du peuple; dans la suite, il fut adopté par les prêtres romains, qui s'en servent encore sous le nom de *sottana*; c'est à peu près notre soutane française.

CARACALLA (Marcus Aurelius Antoninus Bassianus, surnommé), empereur romain, fils de Sévère, né à Lyon en 188, mort à Edesse en 217. Son nom lui vint d'un vêtement gaulois qu'il se plaisait à porter. Empereur en 211, conjointement avec son frère Géta, il fit assassiner ce jeune prince l'année suivante, ainsi que tous ceux qui lui étaient attachés, en même temps que, par une contradiction qui n'est point sans exemple, il demandait au sénat l'apothéose de sa victime. Le règne de Caracalla n'est qu'une succession de crimes et de folies. Suivant Dion Cassius, il fit mettre à mort plus de vingt mille personnes, parmi lesquelles l'illustre jurisconsulte Papinien, qui, à l'occasion du meurtre de Géta, avait prononcé ces paroles : « Il est plus facile de commettre un fratricide que de l'excuser. » Il prit de pompeux surnoms à propos d'expéditions ridicules contre les Germains, les Cattes et les Goths. Idolâtre d'Alexandre et d'Achille, il fit détruire les ouvrages d'Aristote, dans la persuasion que le philosophe avait trempé dans le complot d'Antipater, et donna l'ordre d'empoisonner son favori Pés-tus, afin d'avoir l'occasion de renouveler les funérailles de Patrocle. Irrité de quelques épigrammes des Alexandrins, il ensanguina leur cité par des massacres qui durèrent plusieurs jours. Il étendit à tous les hommes libres de l'empire les droits plus ou moins fictifs de citoyen romain, il est avéré que ce ne fut que dans un intérêt fiscal. Rome fut d'ailleurs décorée par lui de magnifiques monuments, entre autres des thermes qui portent son nom. Il fut assassiné, après six ans de règne, sur la route de Carres, en Asie, par le centurion Martialis, instrument du préfet du prétoire Macrin. Le sénat et Macrin lui-même s'empressèrent de mettre au rang des dieux ce digne successeur de Caligula et de Néron, qui s'était montré, dans sa courte carrière, aussi lâche que cruel, aussi vaniteux que corrompu. Lorsque Caracalla consentit à l'apothéose de son frère, on l'entendit prononcer ces mots : « Qu'il soit dieu, pourvu qu'il ne soit plus vivant ! » Ignorant, malgré les soins qu'on avait apportés à son éducation, il professait le plus souverain mépris pour les lettres. Joignant l'hypocrisie à la corruption, il affectait, tout en se livrant à de honteuses débauches, de vouloir maintenir la pureté des mœurs, condamnait à la peine capitale les adultères, et faisait périr quatre vestales accusées sans preuve d'avoir transgressé leur vœu de chasteté. Passionné pour les jeux du cirque, il y prenait publiquement part, soit pour combattre contre des sangliers, soit pour conduire des chars vêtu en cocher. Il choisissait ses ministres parmi les eunuques et les hommes les plus vils, afin d'avoir des instruments toujours prêts à exécuter ses volontés; enfin, il ruina les provinces à force d'impôts, viola le droit des villes et s'efforça de comprimer le cri de l'indignation publique en répandant la terreur par des exécutions et des massacres.

— **Iconog.** Les figures antiques de Caracalla sont rares. Le Louvre possède une statue en marbre de Paros, de grandeur naturelle (1 m. 541), qui, suivant la conjecture de M. de Clarac, représenterait cet empereur. Le personnage, tourné à droite, les regards levés vers le ciel, tient un sceptre de la main droite, placée à la hauteur de la tête, et porte un globe dans la main gauche; ses jambes sont chaussées du cothurne impérial, et il a l'épaule couverte d'une draperie dont un bout descend le long du corps, tandis que l'autre bout passe sur l'avant-bras, disposition peu ordinaire aux figures d'empereurs. Cette statue, courte de proportions et d'un aspect peu agréable, dit M. de Clarac, est plus remarquable par la conservation et par la beauté de son marbre que par le travail. Elle provient de la villa Borghèse. Les médailles et les bustes de Caracalla le représentent, d'ordinaire, avec un regard farouche et la tête tournée vers la gauche; ce prince avait la prétention d'avoir un aspect terrible et de ressembler à Alexandre le grand par la manière de porter la tête; il est à croire que les sculpteurs ne manquèrent pas de flatter cette étrange ambition. Le Vatican, le musée des Etudes, celui des Offices, le Louvre, ont des bustes dont l'expression a quelque chose

de véritablement féroce; l'exécution en est d'ailleurs fort remarquable. Winckelmann a dit en parlant de celui du musée des Etudes (n° 234), que Lysippe n'aurait pas fait mieux. Celui des Etudes est regardé aussi comme une des plus belles productions de l'art gréco-romain.

CARA-CANIRAM s. m. (ka-ra-ka-ni-ramm). Bot. Espèce de carmantine de Malabar, dont la racine est employée contre la morsure des serpents.

CARACARA s. m. (ka-ra-ka-ra—onomatop. du cri de l'animal). Ornith. Genre d'oiseau de proie qui tient des vautours et des faucons, et qui comprend six espèces propres à l'Amérique : Le *caracara* est devenu le *compagnon parasite de l'homme*. (A. d'Orbigny.) Les *caracaras* ont un vol qui les fait reconnaître de loin. (A. d'Orbigny.) Le *caracara* semble réunir à lui seul tous les moyens de tyranniser ses semblables. (Lafresnaye.) Le *caracara* est un très-bel oiseau, gros comme un chapon. (V. de Bomare.) Le *caracara* noir habite le Brésil et la Guyane. (P. Gervais.) « On a quelquefois donné à tort ce nom à l'agami.

— s. m. pl. Tribu de la famille des falconidés, ayant pour type le genre *caracara*. Syn. *caracarides* et *polyborines*.

— **Encycl.** Bien qu'appartenant à la famille des falconidés, le genre *caracara* avait d'abord été rapproché des vautours, avec lesquels il présente en effet des analogies frappantes. Les espèces qui le composent ont une partie de la tête dépourvue de plumes, le jabot saillant, les yeux à fleur de tête, les doigts allongés, surtout le médian, qui dépasse de beaucoup les autres; les ongles légèrement obtus et peu arqués. Ils se tiennent souvent à terre; ils se posent aussi sur les arbres ou sur les toits, et ne prennent aucun soin pour se cacher. Ils s'abattent en grand nombre sur les immondices et sur les charognes, qui semblent être leur nourriture de prédilection; ils y ajoutent, à l'occasion, de petits mammifères, de jeunes gallinacés, des reptiles, des insectes, des vers et des mollusques terrestres. Ils n'attaquent jamais les animaux adultes vivants, mais seulement, d'après A. d'Orbigny, les jeunes poulets et les agneaux qui viennent de naître, dont ils dévorent le cordon ombilical et quelquefois les intestins. Poussés par leur voracité, ils ne craignent pas de s'aventurer dans les lieux habités, soit pour ravager les basses-cours, soit pour dérober les morceaux de viande qu'on fait sécher au soleil. Le berger qui a des brebis prêtes à mettre bas surveille soigneusement le *caracara*, et le chasseur, s'il n'est prompt à ramasser la pièce qu'il a lue, se la voit souvent enlever par ce rapace. Les chiens qui gardent les troupeaux ne laissent point approcher cet ennemi dangereux. Le *caracara* commun poursuit les autres oiseaux; il attaque les mouettes, les cathartes ou même ses congénères, pour leur faire dégorger la proie qu'ils ont avalée, et s'en repaître lui-même. Les ailes de ces oiseaux sont coupées carrément à l'extrémité; ouvertes, elles présentent une forme oblongue de large égale à la longueur. Leur vol horizontal, et plus rapide que celui des aigles et des buses, les fait aisément reconnaître de loin; leur démarche habituelle, plus facile que celle des autres oiseaux de proie, les distingue de tous les autres falconidés. Ils sont très-familiers, et c'est à peine s'ils se dérangent sur le passage du voyageur. Partout, en Amérique, ils ont suivi l'homme, dont ils sont devenus les compagnons parasites et souvent même importuns. Le mâle et la femelle se tiennent ordinairement ensemble; au moment des amours, ils renversent leur tête en arrière sur le dos, en faisant entendre le cri *caracara*, d'où est venu leur nom. Cet oiseau, dit M. d'Orbigny, s'accouple toute l'année, comme les animaux domestiques, dont il a peut-être pris les mœurs. Cependant il est à peu près certain qu'il ne fait qu'une ou deux couvées par an. Il place son nid sur les arbres les plus touffus et les plus enlacsés de lianes, ou dans les huiers, à défaut de grands arbres. Il y dépose deux œufs d'un rouge violet. On connaît sept espèces de *caracaras*, en y comprenant le *caracara* funèbre et le phalcobène montagnard, qui s'éloignent notamment des autres espèces, et pourraient bien appartenir à des genres différents.

CARACARIDE adj. (ka-ra-ka-ri-de). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte aux caracaras.

— s. m. pl. V. *CARACARA*.

CARACAS, LÉON-DE-CARACAS ou **SANTIAGO-DE-LÉON-DE-CARACAS** ou **CARAQUE**, ville de l'Amérique du Sud, capitale de la république de Venezuela, ch.-l. de la province de son nom et du département de Venezuela, à 12 kilom. S. de la mer des Antilles et de la Guayra, petite ville qui lui sert de port et à laquelle elle est reliée par un canal; 50,000 hab. Siège des autorités supérieures de la république, d'un archevêché qui a pour suffragants les évêques de Mérida et de Guayana, et d'une université dont la fondation remonte à 1778; collège, séminaire et divers établissements d'instruction publique. Caracas est dépourvue de grandes manufactures, et les arts mécaniques les plus simples commencent à peine à y être exercés. On y trouve cependant quelques fabriques peu importantes de savon, poudre, tabac, toiles, ouvrages d'or et

d'argent; quelques tanneries, ébénisteries et selleries. Mais elle est le centre d'un commerce d'exportation, dont les agents, établis à la Guayra, font d'importantes affaires en cacao, tabac, indigo, coton, bois de teinture, quinquina, cuirs, etc., ainsi que d'un commerce intérieur des plus actifs avec les provinces d'Apure, de Varinas et de Carabobo.

Caracas fut fondée dans la charmante et fertile vallée d'Aragon, en 1567, par Diego Losada. Grâce à sa position avantageuse, cette ville fit de rapides progrès, malgré les cruelles épidémies qui la désolèrent à plusieurs reprises, notamment en 1776. Détruite en 1812 par un tremblement de terre qui fit périr près de 10,000 habitants, elle fut reconstruite sur un plan régulier. Elle est bâtie sur une double pente, et ses rues, larges, bien alignées et bien pavées, s'inclinent, d'un côté, jusqu'au petit fleuve de la Guayra, de l'autre jusqu'à la rivière Anaco, sur laquelle on a construit un très-beau pont. Elle possède plusieurs places publiques ornées de fontaines, et plusieurs églises, parmi lesquelles se distingue une belle cathédrale de 83 m. de long sur 25 de large. Malgré sa latitude de 10°, Caracas doit, à son élévation de 900 m. au-dessus de l'océan et à quelques autres causes locales une température régulière et des pluies douces; la hauteur moyenne du thermomètre y est de 17° à 19°.

CARACAS (province de), division administrative de la république de Venezuela, dans l'Amérique du Sud, ainsi appelée du nom de son chef-lieu; bornée au N., sur une étendue d'environ 200 kilom., par la mer des Antilles, à l'E. par la province de Barce-lona, au S. par l'Orénoque, qui la sépare de la province de la Guyane, et à l'O. par les provinces d'Apure et de Carabobo. Superficie 1,244 myriam. carr.; 243,000 hab. Les chaînes de hautes montagnes qui traversent cette contrée donnent naissance à plusieurs cours d'eau, dont les plus importants sont : le Guarico, l'Orinoco et le Manupire; la province est baignée en outre par plusieurs lagunes, dont la plus remarquable, à cause de son étendue et de l'immense quantité de poissons qu'elle renferme, est celle de Tacarigua. Le climat est très-sain, à l'exception de quelques points de la côte où sévissent assez souvent des fièvres engendrées par les inondations. Le sol, très-fertile, placé dans d'excellentes conditions climatiques, s'y couvre d'une végétation des plus riches; il abonde surtout en cannes à sucre, cacao, café, indigo, riz et coton. L'élevage des bêtes à cornes et à laine y prend chaque année de nouveaux développements, et l'agriculture y fait de sensibles progrès.

Le territoire de la province de Caracas, actuellement partagé en seize cantons, appartenait, en 1528, à une famille de patriciens d'Augsbourg, la famille des Welser. Ceux-ci y renoncèrent en 1546, parce que les soldats allemands qu'on y avait envoyés ruinaient la colonie par leurs cruautés et leurs rapines. Les Espagnols en reprirent possession, et conservèrent ce pays jusqu'à la lutte insurrectionnelle qui se termina par l'expulsion de Murillo et l'établissement de la république de Colombie, en 1821; mais, le 17 novembre 1831, la province de Caracas fut appelée à constituer une des fractions les plus importantes de la république de Venezuela.

CARACATES, ancienne peuplade de la Gaule, dans la Germanie 1^{re}, sur la rive gauche du Rhin, au N. des Vangiones. Leur capitale était *Mogontiacum*, aujourd'hui Mayence.

CARACCA s. m. (ka-ra-ka). Ornith. Nom vulgaire du faucon à crête ou aigle huppé du Brésil.

CARACCIO (Antoine), poète italien, né à Nardo en 1630, mort à Rome en 1702. Il fut secrétaire de plusieurs cardinaux romains, et jouit d'une grande faveur à la cour du pape. Il publia plusieurs ouvrages de poésie, dont le principal, intitulé : *l'Imperio vindicato, eroico, cogli argomenti e chiave dell'allegoria* (Rome, 1690), raconte la fin du schisme de l'empire d'Orient par l'établissement d'une dynastie latine, lorsque Baudouin s'empara de Constantinople, en 1204. Citons aussi ses *Poésies lyriques* (1689), et une tragédie, *il Corradino* (1694).

CARACCIOLI, célèbre famille napolitaine d'origine grecque, dont les membres les plus connus sont :

CARACCIOLI (Gianni), favori et secrétaire de la reine Jeanne, fut créé successivement comte, grand sénchal, duc de Vicence, comte d'Avellino, etc. En 1418, il avait fait arrêter le mari de la reine, Jacques de La Marche, qu'il contraignit à prendre la fuite, et jouit lui-même pendant seize années d'une autorité absolue. Lasse enfin de son despotisme et de ses exigences, Jeanne le fit tuer, ou au moins consentit à sa mort (1432).

CARACCIOLI (Robert), prélat, né à Lecce en 1425, mort en 1475. Il entra dans l'ordre des frères mineurs de Saint-François, puis devint successivement évêque d'Aquino et de Lecce. On lui doit : *De hominis formatione* (1470); *De morte* (1475); *Speculum fidei christianæ* (1555), et des sermons.

CARACCIOLI (Marino), cardinal et homme d'État, né en 1469, mort en 1538. Il fut employé par le pape Léon X et par Charles-Quint à des négociations importantes, et après

la mort du dernier duc de Milan, il fut nommé par l'empereur gouverneur de cette ville.

CARACCIOLI (Gianni), prince de Melfi, grand sénchal du royaume de Naples et maréchal de France, né en 1480, mort à Suse en 1550. Lorsque Charles VIII fit la conquête du royaume de Naples, Caraccioli s'attacha d'abord aux Français; mais, plus tard, il défendit Melfi contre Lautrec. Après la prise de cette ville, il fut emmené en France comme prisonnier de guerre. Bientôt François 1^{er} le reçut dans son armée comme lieutenant général, et la bravoure avec laquelle il défendit Luxembourg, en 1543, lui valut le bâton de maréchal.

CARACCIOLI (Jean-Antoine), fils du précédent, né à Melfi, mort en 1569. D'abord abbé de Saint-Victor, il permuta cette abbaye contre l'évêché de Troyes, brigua le chapeau de cardinal, et, n'ayant pu l'obtenir, se jeta dans le protestantisme. On a de lui : *Miroir de la vraie religion* (Paris, 1544), et diverses épiques.

CARACCIOLI (Antoine), théologien italien du xvi^e siècle, entra dans l'ordre des théatins et publia, entre autres ouvrages : *Synopsis veterum religiosorum rituum* (Rome, 1610); *Biga illustrium controversiarum*; *De sancti Jacobi assensu ad Hispaniam et de funera sancti Martini* (Naples, 1618); *Nomenclator et propylea in quatuor antiquis chronologis* (Naples, 1626).

CARACCIOLI (Dominique, marquis), homme d'État et économiste, né à Naples en 1715, mort en 1789. D'abord ambassadeur à Turin, il fut ensuite envoyé à Londres, puis à Paris. Il arriva dans cette dernière ville à la fin de 1771. Galiani, à la date du 23 novembre, mande à Mme d'Épinay : « Vous a-t-on présenté Caraccioli? Dites-lui mille injures de ma part. C'est un monstre d'ingratitude et de cruauté : il ne trouvera jamais un Napolitain qui l'aime autant que moi. Il ne m'a pas écrit depuis quatre mois. » Le marquis avait presque autant d'esprit que l'abbé, mais sous une enveloppe épaisse. Ils se moquaient tous deux de l'engouement des Parisiens à l'endroit de la musique. On se rappelle le mot de Galiani sur Sophie Arnould : « C'est le plus bel asthme que j'aie entendu de ma vie. » Caraccioli disait de son côté : « Les oreilles des Français sont doublées de maroquin. » Il disait aussi : « Avant d'être venu à Paris, je me faisais de l'Amour l'idée la plus séduisante; je me le peignais comme un dieu charmant; je croyais vraiment lui voir des ailes d'azur, un carquois brillant, des fleches d'or. J'ai bien ouvert les yeux : j'ai vu que ce n'était qu'un petit vilain Savoyard. » Caraccioli avait un homonyme qui écrivait avec une déplorable facilité et qui était encore plus ennuyeux que ses livres. Pour éviter la confusion, on avait pris l'habitude, lorsqu'on présentait l'ambassadeur dans une maison, de crier : « Ce n'est pas lui ! » Caraccioli se lia étroitement avec Diderot, d'Alembert et Condorcet. Il s'occupa d'économie politique, et il a laissé un ouvrage intitulé : *Reflexions sur l'économie et l'exportation des grains de la Sicile*, etc. (1784), dans lequel il soutient cette thèse que la circulation des grains doit être libre, mais que l'exportation doit être subordonnée aux circonstances. Le marquis, en 1781, retourna dans son pays, en qualité de vice-roi de la Sicile, et sa première mesure, comme vice-roi, fut l'abolition de la torture.

CARACCIOLI (Louis-Antoine), littérateur, né à Paris en 1781, mort en 1803. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire et s'y fit remarquer par son goût pour les belles-lettres et son brillant esprit. Il voyagea en Italie, où il gagna l'amitié de Benoit XIV et de Clément XIII, puis en Allemagne et en Pologne, où il reçut la singulière distinction d'un brevet de colonel. De retour en France, il publia des écrits qui eurent une grande vogue. Privé de ressources pendant la Révolution, il reçut de la Convention une pension de 2,000 livres. On a de lui les *Vies du cardinal de Bérulle, de Clément XIV, de Benoit XIV; Lettres intéressantes de Clément XIV* (1775, 4 vol.), empreintes d'une philosophie aimable et tolérante. Il les donna sérieusement sous le nom du pape, et l'Europe littéraire fut trompée quelque temps par cette mystification. On a encore de cet écrivain un grand nombre d'ouvrages aujourd'hui oubliés.

CARACCILO (le prince François), amiral napolitain, né en 1748. Il commandait la flotte napolitaine qui agit devant Toulon avec les Anglais et les Espagnols, en 1793. Mal récompensé par Ferdinand IV, il prit parti pour la république parthénopéenne, en 1798, et repoussa une flotte anglo-sicilienne qui tentait un débarquement entre Ounès et le cap My-sène. Après la prise de Naples par le cardinal Ruffo (1799), il fut arrêté, condamné à mort par les ordres de Nelson, et ignominieusement pendu au mât de sa frégate, au mépris de la capitulation.

CARACCILO (Giovanni-Battista), dit *Battistello*, peintre italien, né à Naples, mort en 1641. Il imita d'abord la manière de Michel-Ange de Caravage, puis il prit pour modèle Annibal Carrache, dont il alla étudier les chefs-d'œuvre à Rome. De retour à Naples, il fit beaucoup de tableaux pour les églises et les palais de cette ville. On cite surtout de lui une *Madone*, un *Saint Charles*, un *Christ sur la croix*.

CARACÈNES, ancien peuple de l'Italie, dans le Samnium; cap. Alfidena.

CARACH s. m. (ka-rach). V. CARATCH.

CARACHÈRE s. f. (ka-ra-chè-re). Bot. Syn. de LANTANE.

CARACHUPA s. m. (ka-ra-chu-pa). Mamm. Singe du Pérou.

CARACO s. m. (ka-ra-ko). Cost. Vêtement de dessus pour les femmes, en forme de canisole à taille : *Elle avait un caraco de velours*. (H. Lacretelle.) *Elle portait une veste de soie brodée, assez semblable aux caracos de nos élégantes*. (Th. Gaut.)

— Mamm. Nom d'une espèce de rat (*mus caraco* de Linné), qui vit en Sibérie et en Mongolie, le long des eaux, et entre aussi quelquefois dans les maisons.

— Encycl. Mamm. Le *caraco* est une espèce de rat qui, par sa taille, se rapproche assez du surmulot; son pelage est mélangé de roussâtre et de gris foncé sur le dos, plus clair sur les flancs; le ventre est d'un cendré blanchâtre; les pieds, d'un blanc sale, sont à demi palmés; sa queue est longue de 0 m. 10. Ce rongeur habite la Sibérie et la Mongolie. Il est amphibie et se rencontre surtout le long des cours d'eau. Les racines et quelques insectes composent sa nourriture ordinaire; aussi est-il peu redouté, si ce n'est quand il pénètre dans les habitations, où il commet des dégâts analogues à ceux des autres espèces du genre. Il appartient au groupe des rats dépourvus d'épines.

CARACOL s. m. (ka-ra-kol). Syn. de CARACOLE.

CARACOLANT (ka-ra-ko-lan) part. prés. du v. CARACOLER :

Progné me vient enlever les morceaux, Caracolant, frisant l'air et les eaux.

LA FONTAINE.

Son jeune frère, écuyer intrépide, Caracolant sur un léger bâton, Avec fracas traverse le salon.

PARNY.

CARACOLE s. f. (ka-ra-ko-le — espagn. *caracol*, limace de mer, coquillage en tire-bouchon; on a dit autref. *CARACOL*). Manég. Demi-tour exécuté tantôt à droite, tantôt à gauche ou dans une seule de ces directions, sans suivre de piste.

— Par anal. Cabriole : *Il faisait des caracoles sur un tas de foin*. (Destouches.)

— Art milit. Mouvement d'un escadron qui pivote sans changer de direction, sans se former en colonne : *Le maréchal de Lorge dé-campa de Rott sur neuf colonnes qui firent la caracole en partant*. (St-Sim.)

— Archit. Nom donné à un escalier en forme de colimaçon.

— Techn. Nom donné par les sondeurs à un crochet à tire-bouchon, destiné à retirer du trou une tige ou un outil cassé au-dessus de l'épaulement de jonction : *La caracole s'emploie lorsque la fracture est faite dans un emmanchement ou immédiatement au-dessus, de telle sorte qu'on puisse saisir la sonde par l'épaulement qui se trouve au-dessous du renflement*.

— Moll. Orthographe vicieuse de CARACOLLE.

— Bot. Syn. de CARACALLA.

CARACOLER v. n. ou intr. (ka-ra-ko-lé). Manég. Exécuter des caracoles : *Ce cheval caracolait très-bien. Le cheval caracolait et arrondissait son galop en ployant, comme un cygne, son cou noir et nerveux*. (F. Soulié.)

Corneille en cheveux blancs sur moi caracola.

VOLTAIRE.

— Par ext. Aller çà et là, légèrement et avec vivacité : *M. le maître envoie ses gens et ses chevaux caracoler tout au travers de nos contredanses*. (P.-L. Cour.)

Il cabriole, sautiller :

Il n'était point d'agréable partie, S'il n'y venait briller, rossignoler, Papillonner, siffler, caracoler.

GRESSET.

— Fig. *Caracoler sur son dada, sur son cheval de bataille; le faire caracoler* : Parler avec abandon sur un sujet favori : *La puissance de l'éducation est son grand cheval de bataille; fais-le caracoler dans tous les sens*. (Campistron.) *Le vin de Chypre déliait toutes les langues, et chacun caracolait sur son dada favori*. (Balz.)

CARACOLI s. m. (ka-ra-ko-li). Alliage d'or, d'argent et de cuivre, que savent faire certains sauvages d'Amérique. Il Ornement fait du même métal, dont se parent les Caraïbes.

CARACORE s. m. (ka-ra-ko-re). Navig. Embarcation pontée des Moluques et des îles de la Sonde, étroite, ayant peu de creux, très-élevée aux deux extrémités : *Il y a des caracores qui ont jusqu'à quatre rangs de rameurs*. (Complém. de l'Acad.) Il On dit aussi CARACORA.

— Encycl. Le *caracore* est quelquefois armé en guerre, et il prend alors jusqu'à quatre-vingt-dix hommes. Trois rangées de pagaieurs, deux de chaque bord, sont assis sur les deux balanciers latéraux que soutient le *caracore*. Ils chantent, en ramant, des airs dont ils marquent la mesure à coups de pagaie sur leurs points d'appui. Les grands *caracores* portent deux voiles. Aux îles de la Sonde, le *caracore*

est un bâtiment ponté, d'une grande longueur et très-léger, qui arme en guerre contre les pirates. Les hommes qui le montent se tiennent sur des plates-formes bâties aux extrémités et au centre du bateau, d'où ils lancent leurs traits.

CARACORUM ou **KARAKORUM**, ville de l'Asie centrale, dans le pays de Khalkas, sur le fleuve Orchon ou Ourgoum, bâtie par Oktai, fils et successeur de Gengis-Khan; ancienne résidence des khans mongols. Nous croyons que c'est à tort qu'Abel Rémusat place cette ville près du confluent de la Selenga et de l'Orchon; elle se trouve sur la rive gauche de l'Orchon, mais à 80 kilom. du confluent de cette rivière et de la Selenga.

CARACOUL, lac du Turkestan. V. KARAKOUL.

CARACOUER v. n. ou intr. (ka-ra-kou-é). Oisell. Roucouler. Il Se dit surtout du pigeon mâle.

CARACTACUS, héros breton, roi des Silures (pays de Galles). Il brava pendant neuf ans la puissance des Romains; mais, vaincu par le préteur Ostorius, il prit la fuite, laissant sa femme et sa fille au pouvoir du vainqueur, et se réfugia auprès de Cartimandua, reine des Brigantes (pays d'York), qui le livra aux Romains. Conduit à Rome, Caractacus toucha le cœur de l'empereur Claude par sa noble résignation, et il put retourner dans sa patrie avec sa famille. On croit qu'il mourut vers l'an 54 de J.-C.

CARACTÈRE s. m. (ka-rak-tè-re — du gr. *charaktér*; rad. *charassé*, je grave). Signe conventionnel : **CARACTÈRES** alphabétiques, idéographiques, arithmétiques, algébriques, astronomiques, hiéroglyphiques. L'invention des caractères alphabétiques est une des plus belles conceptions de l'esprit humain. (Volt.) La langue et les caractères égyptiens subsistèrent sous les Ptolémées. (Boissonade.) Les Orientaux inventent avec une grande facilité des caractères nouveaux, pour les sons qui ne leur paraissent pas suffisamment rendus. (Renan.) L'abbé Langeau a présenté un système fort judicieux, relativement au rapport des sons avec les caractères. (Du Rozoir.) Les caractères chinois équivalent chacun à une articulation accompagnée d'une voyelle. (Reynaud.)

— Types d'imprimerie : **Fondeur**, graveur en caractères. **CARACTÈRES** usés. **CARACTÈRES** neufs.

— **Caractères de civilité**, Nom donné par les bibliophiles aux caractères qui imitent l'écriture.

— Ensemble des lettres ou signes employés dans un écrit, un imprimé : *Ecrire en caractère gothique. Cet ouvrage est imprimé en beau caractère. Le caractère de ce livre est trop petit. La prunelle a le temps de se reposer; en un mot, c'est un caractère ami des yeux*. (Ste-Beuve.)

Voyez ce qu'en mourant m'a laissé votre mère; J'en baise en soupirant le sacré caractère.

CORNEILLE.

— Sorte de talisman, consistant en des signes mystérieux gravés sur un anneau, écrits sur un parchemin, etc.

Oui, c'est un enchanteur qui porte un caractère, Pour ressembler aux maîtres des maisons.

MOLIÈRE.

Il Ce sens a vieilli.

— Par anal. Signe, marque, trace, objet quelconque figurant un sens : *Le sol, la lumière, la végétation, les animaux, l'homme, sont autant de livres où la nature écrit en caractères différents la même pensée*. (Ste-Beuve.) *L'affranchissement de la démocratie est écrit en gros caractères dans l'article 1er de la charte*. (Miche Chey.)

— Apparences extérieures qui déterminent la physionomie, l'effet de l'ensemble : *Le caractère d'un paysage, d'une figure, d'un dessin. Le Liban a un caractère que je n'ai vu ni aux Alpes ni au Taurus*. (Lamart.) *La campagne ainsi abandonnée avait un caractère de grandeur qui s'appropriait à notre situation*. (Vital.)

La nature a tracé dans ses regards mourants Un si grand caractère et des traits si touchants!

VOLTAIRE.

Il Originalité qui exclut le commun et le banal : *Tête, physionomie sans caractère. Musique pleine de caractère. Ce dessin a du caractère. Amette avait pris du caractère; sa tête eût enthousiasmé le pinceau des vieux maîtres italiens*. (Nadar.) Il Marque ou qualité distinctive, propre, essentielle : *Lorsque Dieu forma les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté, comme le propre caractère de la nature divine*. (Boss.) *Les péchés des grands ont deux caractères d'énormité qui les rendent infiniment plus punissables*. (Mass.) *L'affabilité est le caractère inséparable, et la plus sûre marque de la grandeur*. (Mass.) *Il faut bien se garder de juger de la nature des êtres par un seul caractère; il se trouverait toujours incomplet et fautif*. (Buff.) *M. de Linné chercha les caractères fondamentaux de son système dans les parties des plantes qui servent à leur reproduction*. (Condorcet.) *Le caractère de la véritable vertu, c'est la modestie*. (Mme de Genlis.) *La vérité a un caractère inimitable; c'est l'évidence*. (Marmontel.) *Le droit et la justice sont des caractères de toute conscience*. (Ch. Bailly.) Les caractères

de l'idée sont l'universalité, l'absoluité, l'immuabilité. (Boutain.) Le caractère de Dieu est la perfection. (Lacordaire.) Le caractère le plus marqué du diamant, c'est la dureté. (A. Karr.) Le caractère du despotisme, c'est l'hypocrisie. (E. Pelletan.) La subordination du fait à l'idée est un caractère chez Montesquieu. (Ste-Beuve.) Les courts et brusques dessins de Topffer sont relevés d'une saveur alpestre et d'un caractère fruste et sauvage. (Ste-Beuve.) C'est l'intelligence qui est le caractère intime de l'être humain; le corps est la forme extérieure. (Laurentie.) Tuer, même un assassin, dès qu'il est désarmé, c'est l'imiter et en prendre le caractère. (Raspail.) Le caractère essentiel de la religion est le sentiment. (Proudh.) Le caractère fondamental de l'association est la solidarité. (Proudh.) Le caractère de la justice, c'est l'immuabilité, c'est l'impassibilité. (E. de Gir.) L'homme prend tous les caractères du sol qu'il habite. (Val. Parisot.) L'autorité est le caractère essentiel de l'Eglise et de son enseignement. (E. Scherer.) La France n'est, par son caractère essentiel, ni poétique ni mystique. (Renan.)

Faut-il que sur le front d'un profane adultère Brille de la vertu le sacré caractère? Et ne devrions-nous pas, à des signes certains, Reconnaître le cœur des perles humains?

RACINE.

— Qualité, mission : *Vous n'avez pas caractère pour juger ma conduite. N'entreprenez donc plus de faire les maîtres; vous n'avez ni le caractère ni la suffisance pour cela*. (Pasc.)

— Etat permanent qui résulte, pour un individu, de l'existence d'un droit dont il jouit ou d'une consécration qu'il a reçue : *Le caractère sacerdotal, épiscopal, royal. Il faut qu'un évêque soutienne son caractère par son savoir et par sa vertu, plutôt que par l'éclat et la vanité mondaine*. (Fléch.) *Il ensevelit dans l'obscurité sa personne et son caractère*. (Volt.) *La prêtrise n'est point un état; c'est un caractère*. (Chateaub.)

Et que dois-je être? — Roi. Reprenez hautement ce noble caractère.

CORNEILLE.

... Un père est toujours père; Rien n'en peut effacer le sacré caractère.

CORNEILLE.

Je suis le magistrat d'ici, Je suis bailli, je suis notaire aussi, Et je suis prêt, dans mes trois caractères, A te servir dans toutes tes affaires.

VOLTAIRE.

Il Se dit particulièrement, dans le langage de l'Eglise, de l'effet permanent produit dans l'âme par certains sacrements : **CARACTÈRE** ineffaçable, indestructible. *Le baptême et l'ordre sont des sacrements qui impriment un caractère*. (Acad.)

— A signifié Image, idée, reproduction, peinture : *Mon livre n'étant qu'un ramas de sottises, chaque sol y trouvera un caractère de ce qu'il est, s'il n'est trop aveuglé par l'amour-propre*. (Scarron.) Il A signifié Genre, espèce, nature : *Celui qui s'accoutume à dire des plaisanteries a un mauvais caractère d'esprit*. (Pasc.)

— Ensemble des qualités morales qui distinguent une personne ou un être personifié : *Don caractère. Mauvais caractère. Sortir de son caractère. Il n'y a point pour les hommes de caractère fixe et déterminé*. (Fonten.) *Ni la bonne éducation ne fait les bons caractères, ni la mauvaie ne les détruit*. (Fonten.) *L'éloge du caractère d'une femme est presque toujours une preuve de sa laideur*. (Desmahis.) *Les bons caractères sont, dit-on, comme les bons ouvrages: on en est moins frappé d'abord qu'on ne les goûte à la longue*. (Volt.) *On peut juger du caractère des hommes par leurs entreprises*. (Volt.) *Ce n'est pas notre condition, c'est la trêve de notre caractère qui nous rend heureux*. (Volt.) *Un bon caractère est aussi essentiel qu'un bon tempérament*. (J.-J. Rouss.) *C'est dans les bagatelles que le caractère se découvre*. (J.-J. Rouss.) *Le caractère est la forme distinctive d'une âme avec une autre, la différence manière d'être*. (Duclos.) *Le caractère est à l'âme ce que la physionomie est au corps*. (Duclos.) *Le caractère des peuples se montre encore plus ouvertement que celui des particuliers; une multitude ne saurait agir de concert pour cacher ses passions*. (Condill.) *La plupart des caractères sont naufrage avant d'arriver à la fin de la vie*. (Mme de Staël.) *Les institutions politiques peuvent seules former le caractère d'une nation*. (Mme de Staël.) *Le vrai caractère perce toujours dans les grandes circonstances*. (Napol. Ier.) *Un homme d'esprit est perdu, s'il ne joint pas à l'esprit l'énergie du caractère: quand on a la lanterne de Diogène, il faut avoir son bâton*. (Chamfort.) *Le propre d'un grand caractère est de ne calculer les difficultés que pour les vaincre*. (La Rochef.-Doud.) *Les passions se retrouvent partout; elles dé-tériorent les plus belles institutions et les plus beaux caractères*. (Chateaub.) *On connaît le caractère d'un homme à sa maîtresse, à ses livres, à ses amis*. (De Ségur.) *Les habitudes déterminent peu à peu le caractère*. (Rigault.) *Le caractère est cette combinaison plus ou moins variable des passions en puissance chez chacun de nous*. (C. Renouvier.) *Les éducations sans but fixe font les caractères sans force*. (E. Legouvé.) *L'homme est*

bon, c'est là son premier caractère, qui ne s'efface jamais entièrement. (J. Droz.) Avec l'abaissement du caractère est venue la servitude. (Lacordaire.) Le meilleur caractère est celui qui donne le plus aux autres et qui en exige le moins. (Maquet.) Le caractère, bien plus que l'esprit, est ce qui rapproche les hommes. (Peyrat.) C'est la beauté de l'âme qui fait la beauté du caractère. (Azais.) Le caractère est l'expression du tempérament. (Azais.) *Ce qui constitue le caractère est l'esprit et le cœur*. (J. Casanova.) *Le caractère résulte à la fois de l'organisation, du climat, de l'éducation, de la position sociale, des traverses de la vie, des émotions éprouvées*. (Ph. Chasles.) *Le caractère français est le plus franc, le plus ouvert et le plus démonstratif des caractères*. (Alex. Dum.) *L'architecture est l'expression la plus vraie du caractère des peuples*. (D. Raimé.) *On confond trop souvent un caractère avec une passion*. (Vinet.) *Le premier consul paraissait douter que la constitution anglaise pût convenir au caractère français, si prompt et si vif*. (Thiers.) *Sous un climat âpre et froid, le caractère acquiert plus d'énergie, et le corps plus d'activité*. (A. Maury.) *Le caractère des grands hommes est toujours en partie leur propre ouvrage*. (De Gérando.) *Les peuples changent de gouvernement, mais ils ne changent pas de caractère*. (E. de Gir.) *Le caractère excessif des Français se retrouve chez eux en toutes choses, dans la politique, dans les arts, dans les sciences, jusque dans les modes enfin*. (Mme E. de Gir.) *L'action vient du caractère, et non de l'esprit*. (St-Marc-Gir.) *Les gouvernements sont toujours l'expression du caractère d'un peuple*. (A. Martin.) *Le caractère, bien plus que l'esprit, est ce qui rapproche les hommes*. (Renan.) *On peut considérer le caractère d'un peuple comme le résumé de toutes ses sensations précédentes*. (H. Taine.) *Les caractères se détrempent et se salissent par la lutte avec les difficultés de l'existence dans la lie des grandes villes corrompues*. (Lamart.) *L'artisan essentiel de la destinée, soit d'un peuple, soit d'un individu, c'est le caractère*. (Dollfus.) *Il en est des caractères comme du lait, les meilleurs s'agrippent au contact des événements*. (A. Achard.)

Conservez à chacun son propre caractère.

BOILEAU.

Hors de son caractère on ne fait rien de bon.

VOLTAIRE.

Je ne vous dirai pas : changez de caractère, Car on n'en change pas, je ne le sais que trop.

DESTOUCHES.

Nul à Paris ne se tient dans sa sphère, Dans son métier ni dans son caractère.

VOLTAIRE.

Sous le choc irritant des intérêts contraires, On voit en traits hardis jaillir les caractères.

THOMAS.

Le commun caractère est de n'en point avoir; Le matin incrédule, on est dévot le soir.

ANDRIEUX.

Il est des mortels dont le dur caractère, Insensible aux bienfaits, intraitable, ombrageux, Exige un bras de fer toujours levé sur eux.

VOLTAIRE.

Le caractère est, dans le monde, Un pouvoir plus sûr que l'esprit; De l'esprit aisément les péchés sont remis, Mais non pas ceux du caractère.

DELLILE.

— **Physionomie tranchée** des qualités morales : *Cet homme n'a pas de caractère. Les hommes sans caractère sont des visages sans physionomie*. (Duclos.) *Plus la société se perfectionne chez un peuple, moins il y a de caractères parmi ce peuple*. (Grimm.) *Celui qui n'a qu'un désir ou qu'une opinion est un homme à caractère*. (Rivarol.) *Une nation n'a de caractère que lorsqu'elle est libre*. (Mme de Staël.) *Quiconque n'a pas de caractère n'est pas un homme, c'est une chose*. (Chamfort.) *A force d'esprit, Louis XVIII se fit même un caractère*. (Lamart.) *On peut tout acquérir dans la solitude, hormis du caractère*. (Beyle.) *C'est le plus grand des maux d'être sans caractère*. (Lamy.) Il **Femelle** : *Montrer du caractère. Tous les hommes ont un caractère, mais très-peu ont du caractère*. (Beauchêne.) *La douceur des formes n'exclut point la force de caractère: le câble flexible résiste à la fureur des flots et préserve du naufrage*. (De Lévis.) *Quand on dit d'une personne qu'elle a du caractère, on veut ordinairement faire l'éloge de sa volonté*. (Théry.) *Le caractère est une chose si belle, qu'on l'estime jusque dans les personnes qu'on aime le moins*. (Mme la comtesse de Salm.) *Je montrerai du caractère, et je ne céderai pas*. (Scribe.)

Pour une jeune fille, elle a du caractère.

AL. DUVAL.

— Par ext. Personne considérée au point de vue des qualités morales qu'elle montre dans le commerce de la vie : *Vous êtes un heureux caractère. De quoi te plains-tu, mauvais caractère? Les caractères doux et paisibles répandent de l'union sur tout ce qui les approche*. (Mme de Lambert.) *Les caractères fiers aiment ceux qu'ils serrent*. (Joubert.) *La Fayette est le caractère le plus pur de la Révolution*. (H. Heine.) *Lamennais s'est peu soucié d'être un caractère simple; il a préféré être un caractère vrai*. (Vaquerie.) *Les grands hommes, les beaux caractères, tels*

que Boufflers, Calinat, sont modestes. (Ste. Beuve.)

C'est un fort galant homme, excellent caractère, Bon ami, bon mari, bon citoyen, bon père.

Piron.

— Mus. et Chorégr. *Demi-caractère*, Genre intermédiaire entre le noble et le comique. Il *Danse de caractère*, Danse qui exprime une action et surtout des sentiments : *On pria Blanca d'exécuter une de ces danses de caractère où elle surpassait les plus habiles gitanas.* (Chateaub.)

— Pathol. Nature : *Une fièvre d'un caractère pernicieux.*

— Littér. Développement donné aux sentiments, aux passions, aux idées des héros d'un ouvrage : *Les caractères de Corneille ont plus d'énergie que ceux de Racine. Quelle véhémence dans les sentiments ! quelle dignité et en même temps quelle prodigieuse variété dans les caractères !* (Racine.) *Il ne faut jamais que les caractères comiques soient dessinés à demi.* (La Harpe.) Il Tableau dans lequel un écrivain a développé un caractère plus ou moins saillant, dans une intention ordinairement satirique : *Les caractères de La Bruyère, de Théophraste. Le nom de caractères n'est pas une invention de La Bruyère ; il était très-répandu et en usage ; on disait CARACTÈRE pour portrait.* (V. Cousin.)

Que je vais m'annuser ! Ah ! ah ! c'est La Bruyère ; J'en fais beaucoup de cas ; lisons un caractère.

COLLIN D'HARLEVILLE.

Il *Comédie de caractère*, Comédie établie surtout sur le développement du caractère de plusieurs et le plus souvent d'un seul de ses personnages, plutôt que sur la conduite de l'intrigue : *Le Misanthrope est la plus belle des comédies de caractère.*

— Syn. *Caractère faible, âme faible, cœur faible, esprit faible.* V. ÂME.

Encycl. Gramm. On peut dire d'une manière générale que les caractères sont des signes conventionnels, inventés pour représenter tout ce qui peut faire l'objet de la pensée. D'Alembert admet trois espèces principales de caractères : les caractères littéraires, les caractères numériques et les caractères d'abréviation. Les caractères littéraires sont les lettres de l'alphabet, au moyen desquelles on indique les divers sons articulés en usage dans toutes les contrées du globe ; les caractères numériques sont ce qu'on appelle plus ordinairement les chiffres ; les caractères d'abréviation sont des lettres dont chacune indique seule un mot, comme S. M. pour *Sancti Majestatis* ; c.-à-d. pour *c'est-à-dire*. On en faisait un grand usage dans les anciennes inscriptions et dans les manuscrits du moyen âge ; on s'en sert beaucoup moins aujourd'hui.

Relativement à leur nature et à leur usage, les caractères ont été aussi divisés en *nominatifs* et *emblématiques*. On a donné le nom de *caractères nominatifs* aux lettres proprement dites, parce que l'on s'en sert pour écrire le nom des choses ; les caractères *emblématiques* ou *symboliques* servent à désigner les choses mêmes par la représentation plus ou moins exacte de leurs formes, comme les *hiéroglyphes* des anciens Égyptiens et de quelques autres peuples, ou par des dessins, comme ceux qui faisaient certains peuples d'Amérique avec des plumes d'oiseaux, ou comme les *quipos* ou cordes à nœuds en usage dans le même continent. Ces emblèmes ont été variés de bien des manières différentes ; ainsi les Orientaux arrivent à exprimer leurs pensées au moyen de fleurs arrangées dans un certain ordre.

D'une fenêtre à l'autre, on nous dit, fleurs discrètes, Qu'aux amours musulmans vous servez d'interprètes.

Les caractères littéraires se divisent encore, eu égard aux diverses nations chez lesquelles ils ont pris naissance et où ils sont en usage, en caractères latins, caractères grecs, caractères hébraïques, etc., etc. Les plus répandus de ces caractères sont les caractères latins, qui ont été adoptés par presque toutes les nations de l'Europe et d'une grande partie de l'Amérique.

La grande variété des caractères en usage chez les différentes nations, qu'ils soient à l'usage d'un seul peuple ou de plusieurs, est un obstacle sérieux aux relations des diverses races humaines entre elles, non pas tant à cause de leurs formes diverses qu'à cause du caprice qui a présidé à leur emploi, surtout quand un alphabet créé par un peuple a dû être adopté sans modification par un ou plusieurs autres. C'est pour remédier à ce grave inconvénient que l'on a songé à créer des caractères universels, ou en d'autres termes un alphabet universel. Il en a été question au mot ALPHABET. Ces divers caractères ne sont pas les seuls dont on fasse usage ; il y en a qui ne servent que pour certaines connaissances spéciales ; tels sont ceux dont on se sert pour la tachygraphie, la sténographie, la télégraphie, la diplomatie, l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre, l'astronomie, la musique, etc.

— Typogr. On appelle *caractère*, en typographie, toute lettre ou signe quelconque qui se trouve en relief à l'extrémité d'un petit parallépipède de métal fondu, ou d'un morceau de bois, si ce sont des lettres destinées aux affiches. Dans les caractères typographiques, la longueur s'appelle *corps* ; la lar-

geur, épaisseur, et la profondeur, hauteur. On mesure le corps d'une lettre de la tête des lettres montantes, *l, d, b*, à la queue des lettres descendantes, *g, p, q*. Le blanc que l'on remarque d'une ligne à l'autre provient ordinairement du blanc existant entre les lettres qui ne montent ni ne descendent, comme *l, o, le, e*, etc. Quand on veut que les lignes soient plus écartées qu'à l'ordinaire, on est obligé de placer entre chacune d'elles une lame de métal plus ou moins épaisse, désignée sous le nom d'*interligne*. Sa présence est indiquée par cette circonstance qu'alors les lettres montantes et descendantes ne se touchent plus. Quand les lignes ne sont pas séparées par cette lame de métal, la composition est dite *pleine*. La différence qui existe entre une lettre large, comme le *m*, et une autre moins large, le *n*, le *l* ou le *i*, par exemple, est ce qui constitue l'épaisseur. La hauteur, que l'on appelle aussi hauteur en papier, est la distance comptée à partir du pied de la lettre, supposée debout sur sa tige, jusqu'à l'œil ; elle est, en France, de 0 m. 024. L'œil est la partie de la lettre qui paraît à l'impression.

Les fondeurs de caractères ont l'habitude de pratiquer sur la tige de la lettre, soit en haut, soit en bas, soit en dessous, soit en dessous, ou même des deux côtés, un, deux, trois ou quatre crans, pour indiquer de quel côté le compositeur doit placer sa lettre pour qu'elle se trouve à l'impression dans sa position normale. Ces crans ont aussi pour but de faire distinguer les lettres du même corps qui ont des œils différents. La grande variété du corps des caractères a obligé de leur donner des noms différents. Ces noms étaient autrefois arbitraires, et sans rapport les uns avec les autres ; ils provenaient souvent de circonstances tout à fait accidentelles ; ainsi le *cicéro* était appelé ainsi parce qu'il fut employé dans l'origine à l'édition des œuvres de Cicéron ; le *saint-augustin* servit d'abord à une édition des œuvres de saint Augustin, etc. Avant 1737, la force relative des différents corps de caractères était arbitraire et variait dans les diverses parties de la France ; Fournier jeune inventa le *prototypé*, remplacé depuis par le *typomètre*, pour mettre fin à cette anarchie. Les anciens noms arbitraires des caractères furent remplacés par des désignations numériques, tirées d'une mesure spéciale, le *point typographique*, équivalant à deux points du pied de roi, et chaque caractère fut désigné par le nombre de points qu'il porte. Ainsi le *cicéro* s'appelle aujourd'hui le 11 ; le *saint-augustin*, le 12, etc. Ces nouveaux noms sont généralement adoptés, quoique les anciens ne soient pas encore entièrement abandonnés. Dans la plupart des imprimeries, on a conservé l'usage de désigner les caractères par le nom de l'auteur de l'ouvrage pour lequel ils ont été d'abord employés : ainsi on trouve le *neuf Guizot*, ou par le nom du fondeur : le *dit Thorey*. Il est fâcheux que les noms établis sur le nombre de points, bien plus commodes que les anciens, n'aient pas pour base le système métrique. Quoi qu'il en soit, nous allons, dans le tableau suivant, présenter les chiffres qui tiennent lieu des noms nouveaux par lesquels on a remplacé les noms anciens :

Diamant	3
Perle	4
Parisienne ou sédaine	5
Nonpareille	6
Mignonne	7
Petit texte	7 1/2
Gaillarde	8
Petit romain	9
Philosophie	10
Cicéro	11
Saint-Augustin	12, 13
Gros texte	14, 15, 16
Gros romain	18
Parangon	20, 22
Palestine	24
Petit canon	26
Trismégiste	36
Gros canon	40, 48
Double canon	56
Double trismégiste	72
Triple canon	88
Grosse nonpareille	96
Moyenne de fonte	100

Comme on le voit, tous les caractères n'ont pas un nombre juste de points ; aussi les désigne-t-on par un nombre fractionnaire ; il y a le 6 1/2, le 7 1/2, et comme le 6 1/2 est ordinairement sur le corps 7, on l'appelle 6 1/2 corps 7 ou 7 petit œil. Ces caractères portent un demi-point de blanc ; il y en a même qui portent jusqu'à un point et plus, alors on dit du 6 corps 7, etc. Ces nouveaux noms permettent de saisir immédiatement le rapport existant entre un caractère et un autre, ce qui n'était pas possible avec les anciennes dénominations.

De même qu'il y a plusieurs forces de corps pour les caractères, il y a plusieurs œils : le *petit œil*, l'*œil ordinaire* et le *gros œil*. Il y a aussi un œil *poétique*, ainsi appelé parce que ces lettres, peu épaisses et très-allongées, sont très-propres à l'impression des vers, permettant de renfermer dans une seule ligne les vers les plus longs. Il y a aussi des caractères *compactes*, qui ne portent pour ainsi dire pas de blanc, et qui ne sont guère employés que pour des éditions très-économiques. Les dénominations numériques actuelles sont employées pour désigner les caractères de tout genre et de toutes les langues, car ils n'ont

pour but que de désigner la force du corps ; ainsi l'on dit du grec corps 8, de l'hébreu corps 8, de l'anglais corps 12, etc.

On a aussi besoin de différentes dénominations pour désigner la forme des caractères. Les peuples qui ont adopté l'alphabet latin ont le *romain* et l'*italique*. Le romain est un caractère droit, et l'*italique* un caractère penché. On a aujourd'hui deux sortes d'italiques, l'un penché à droite et l'autre à gauche. Le romain est le caractère le plus employé ; l'italique ne sert guère que pour différencier du reste certaines parties d'un texte que l'on veut faire remarquer. Chaque romain a son italique. On emploie en outre dans l'imprimerie des caractères d'écriture ou *calligraphiques*, tels que l'*anglaise*, la *ronde*, la *coulée*, la *bâtard* et la *gothique*. On a inventé de plus une grande variété de lettres, dites de *fantaisie* : il y a des lettres grasses, maigres, égyptiennes, normandes, etc.

Chaque sorte de caractère a des lettres de différentes formes : les *grandes capitales*, A, B, C ; les *petites capitales*, a, b, c, et les lettres ordinaires ou du *bas de casse*, romaines ou *italiques*, a, b, c, a, b, c. Dans ces dernières, il s'en trouve quelques-unes qui sont doubles et même triples, comme *f, ff, f, ff, ff*. Ces lettres accolées étaient plus nombreuses autrefois. On a beaucoup multiplié les lettres de fantaisie, surtout pour les capitales ; on a gravé des lettres *ombées*, *ornées*, *blanches*, *antiques*, *augustales*, *monastiques*, etc. On place, souvent, au commencement des livres ou des chapitres, des lettres beaucoup plus grosses que celles du texte ; quelquefois elles s'étendent sur plusieurs lignes, d'autres fois elles ne tiennent qu'à une seule, mais s'élèvent beaucoup au-dessus ; elles sont sans ornements, ou plus ou moins ornées, d'où leur nom de *lettres ornées*. Dans les abréviations, on fait usage de lettres plus petites, appelées *supérieures*, mais du même corps que celles près desquelles elles se trouvent placées, comme cela a lieu dans 1^{re}, 2^e, 3^e, 4^e, 5^e, 6^e, etc. Dans les calculs algébriques, on se sert souvent de chiffres supérieurs : 3^a, 8^a, 4^a, 6^a. Il y a aussi des chiffres inférieurs : a¹, b¹, que l'on nomme indices. Comme toutes ces lettres supérieures n'existent pas dans toutes les fontes, pour celles qui manquent, on se sert d'un caractère plus petit, que l'on fait tenir au moyen d'espaces pour combler le vide ; c'est ce qu'on appelle un *parangonnage*. On peut noter encore un signe appelé *prime* ou *minute*, dont il est fait un fréquent emploi pour l'astronomie et les mathématiques A', 50 2' 4".

Outre les lettres, les signes de ponctuation et les signes accessoires, on se sert, en typographie, de petits morceaux de métal plus bas que la lettre, dans le but de séparer les mots les uns des autres ; ce sont les *espaces*. Si l'on veut obtenir un peu plus de blanc, par exemple, pour remplir une ligne en partie blanche qui termine un alinéa, on emploie un ou plusieurs *quadrats*, et si l'on veut renforcer la première ligne d'un alinéa, on recourt au *cadratin*, qui sert aussi à d'autres usages.

La fabrication des caractères a encore lieu aujourd'hui par les mêmes procédés qu'à l'origine de l'imprimerie. Après avoir gravé en relief chaque lettre à l'extrémité d'un poinçon d'acier, on enfonce ce poinçon dans une matrice de cuivre, où la lettre se trouve reproduite en creux. Il ne reste plus alors qu'à livrer la matrice au fondeur, qui la fixe dans un moule, et y introduit du métal en fusion. Chaque lettre se fondant isolément, on a essayé d'accélérer l'opération en faisant usage de moules *polyamatypes*, c'est-à-dire disposés de manière à produire plusieurs lettres à la fois ; mais cette innovation, qui est due à Firmin Didot (1806), n'a pas eu beaucoup de succès. La matière généralement employée pour la fonte des caractères est un alliage de plomb et d'antimoine, dans lequel la proportion de ce dernier métal varie de 10 à 30 pour 100. Les presses mécaniques et les grands tirages usant rapidement les caractères, on a imaginé de nos jours d'en augmenter la durée en durcissant cet alliage par l'addition d'une petite quantité de cuivre, d'étain ou de fer. C'est à des caractères ainsi fabriqués que l'on donne le nom de *caractères ferrugineux*.

La matière employée pour les caractères d'imprimerie n'est pas nécessairement un alliage métallique. Dans ces dernières années, on a fait des essais fort intéressants : la matière mise en œuvre a été le caoutchouc vulcanisé. C'est dans l'ancienne maison Dondey-Dupré que ces essais ont eu lieu ; les résultats que l'on a obtenus ne sont pas suffisants pour faire prévoir de sérieux changements dans l'industrie du fondeur en caractères. V. FONDERIE DE CARACTÈRES.

— *Caractères de civilité*. Ces caractères, bien connus des bibliophiles, des bibliographes et des libraires tenant boutique de librairie ancienne, désignent une sorte de caractère imitant l'écriture ordinaire, et qui a été ainsi nommé parce que, n'ayant guère pris cours, il a été constamment et presque exclusivement employé à la fréquente réimpression du livre de Jean-Baptiste de La Salle, intitulé : la *Civilité puérile et honnête*, qui parut pour la première fois en 1713, d'abord en lettres rondes, ensuite en caractères cursifs français ; mais le premier qui ait eu l'idée de graver des caractères imitant l'écriture est Nicolas Granjon, qui les inventa à Lyon en 1556. La

Civilité puérile et honnête (v. ce mot) était que l'imitation d'un livre de Mathurin Cordier, intitulé : la *Civile honnêteté pour les enfants*, imprimé avec les caractères de Granjon, en 1560. Granjon avait obtenu de Henri II, pour ces types cursifs, un privilège daté du 26 décembre 1557. Ce privilège n'était exclusif que de la reproduction telle quelle des caractères fondus d'après le modèle du graveur Granjon. D'autres, cependant, se prirent de goût pour cette imitation de l'écriture par des types d'imprimerie. En 1558, R. Breton et Dantric publièrent un *Brief discours de la cour*, où, dans une dédicace en vers, ils semblent attribuer l'invention du caractère en question à Lebreton, secrétaire du cardinal de Lorraine, sur l'écriture duquel avait été modelé leur caractère, plus beau et plus gros que celui de Granjon, qui d'ailleurs est fort bien aussi.

Quoi qu'il en soit, le premier ouvrage qui ait paru en caractères de civilité n'était pas destiné à donner naissance à la dénomination qui nous occupe ; il avait pour titre : *Dialogue de la vie et de la mort*, par Rhingier (Lyon, 1557), et il était composé avec les types-écritures gravées par Granjon. Il fut suivi de dix ou douze autres du même genre, imprimés tant à Lyon qu'à Paris, avant que parussent, imprimés de même, la *Civile honnêteté pour les enfants* (Paris, 1560, in-8°), livre anonyme, mais qu'on sait être de Mathurin Cordier, et la *Civilité et thésor de la jeunesse* (Lyon, 1583, in-16), d'un auteur inconnu. Ce ne fut pas là encore ce qui donna lieu d'introduire dans la langue française cette bizarre expression : *Caractères de civilité*. Le livre de Mathurin Cordier et le second livre que nous venons de citer, composés en ces caractères, n'eurent chacun qu'une édition, et passèrent pour ainsi dire inaperçus. On peut dire, toutefois, que si Granjon n'avait pas imaginé ces sortes de types au xvi^e siècle, et que les deux ouvrages ci-dessus n'eussent pas été alors imprimés avec ces types, Jean-Baptiste de La Salle, fondateur de l'institut des frères des écoles chrétiennes, n'eût pas eu, cent cinquante ans après, l'idée de composer et de faire paraître un livre sur le même sujet, en poussant l'imitation jusqu'à le faire imprimer avec des caractères figurant l'écriture de son temps, comme on avait fait au xvi^e siècle pour les deux ouvrages traitant de la même matière. Nous avons dit que ce dernier ouvrage avait été publié pour la première fois en 1713, et que c'est à la fréquence des réimpressions de celui-ci qu'était due la dénomination des caractères avec lesquels on l'a constamment et si souvent reproduit. C'est donc plus de cent cinquante ans après avoir été inventés que les caractères de civilité ont été ainsi nommés. Ils étaient à peu près complètement tombés en désuétude dès la fin du xvi^e siècle, et les livres composés avec ces caractères, de 1557 à 1600, sont tous devenus d'une extrême rareté dans le commerce de la librairie. Un bibliophile très-connu, M. Jérôme Plichon, a, dans les *Mélanges de littérature et d'histoire de la Société des bibliophiles français* (1850), publié le catalogue à peu près complet des livres imprimés en caractères de civilité ; ils sont au nombre de moins de cent, parmi lesquels on remarque surtout les *Œuvres de B. Desperriers* (1558), volume si rare qu'à la vente Venant, en 1860, il s'est élevé au prix extraordinaire de 1,000 fr.

— *Méthodol. et Hist. nat. I. Du principe de la subordination des caractères considéré en général*. Les propriétés par lesquelles les choses se manifestent et se distinguent les unes des autres sont désignées sous le nom de *caractères*. L'ensemble des caractères d'une chose constitue sa nature, et la connaissance de ces caractères la science de cette chose. Placé pour la première fois devant le spectacle de la nature, l'homme commence par l'observation directe, individuelle et successive des objets divers répandus autour de lui. Ainsi considérés, c'est-à-dire isolément, les objets cèdent d'abord aux yeux de l'observateur la communauté de caractères qui les unit ; rien encore ne pouvant lui faire soupçonner l'existence de ce lien, ils lui apparaissent comme autant d'individualités absolument étrangères l'une à l'autre par leur nature. Tous les objets dont les sens lui communiquent l'impression viennent dès lors se peindre dans son esprit en autant d'idées totalement distinctes. Des idées privées de toute connexion ne pourront, par cela même, être représentées dans le langage que par des mots d'acceptions entièrement différentes entre elles. Si l'esprit humain s'en tenait là, les objets ne seraient désignés que par des *noms propres* ; mais il n'en est pas ainsi : après avoir observé, l'esprit humain compare, et la comparaison lui montre : 1^o que les caractères de chaque individu, loin de lui être tous exclusivement propres, lui sont communs, au contraire, pour la plupart, avec un nombre plus ou moins grand des autres individus ; 2^o qu'à côté de ces caractères communs, tout objet présente d'autres caractères comparativement très-peu nombreux, qui lui appartiennent exclusivement, caractérisent son individualité, et servent à le distinguer. Ainsi la nature de tout objet se trouve être formée de deux espèces de caractères, de *caractères communs* ou *généraux* par lesquels l'objet se rattache à d'autres objets, et de *caractères propres* ou *particuliers*, par lesquels il se sépare de tout le reste. Par cette distinction des caractères propres et des caractères

communs, l'esprit passe de la perception de l'individu à la notion de l'espèce, à la spécification, et la spécification se traduit dans le langage par la création du nom commun. Ce qu'on appelle *ressemblance* de plusieurs choses, c'est la communauté de caractères qui existe entre ces choses; la *dissemblance* est la négation partielle et plus ou moins étendue de la ressemblance. Ressemblance et dissemblance sont ainsi deux aspects sous lesquels se présente la nature des objets à l'esprit qui les observe et les compare. « La ressemblance, dit M. Durand dans un *fragment* intéressant sur la *méthode*, est d'autant plus grande, que le nombre des caractères communs est plus grand, et *vice versa*. » Cela serait exact, s'il n'y avait qu'une seule espèce, qu'un seul ordre de caractères communs; mais il y en a plusieurs : outre les caractères spécifiques communs à plusieurs individus, il y a des caractères génériques communs à plusieurs espèces, des caractères d'ordre communs à plusieurs genres, des caractères de classe communs à plusieurs ordres, etc.; en un mot, les divers objets nous apparaissent formant un ensemble dont toutes les parties, nettement différenciées par les caractères particuliers, sont ensuite reliées entre elles, par les caractères des divers degrés de généralité, en groupes de divers ordres. Il en résulte que la ressemblance réelle tient non-seulement à la *quantité*, mais encore à la *qualité* des caractères communs; toute classification implique donc hiérarchie des caractères. La différence entre la classification naturelle et les classifications artificielles, c'est que, dans les classifications artificielles, la hiérarchie des caractères est instituée arbitrairement, et ne repose que sur une convention, tandis que, dans la classification naturelle elle est une donnée de la nature, une réalité objective, constatée et non créée par les esprits. « Il y a, dit M. Cournot, une catégorie d'entités ou d'idées abstraites qui mérite une attention particulière, et dont, en effet, les logiciens de l'antiquité et du moyen âge se sont particulièrement occupés : c'est la catégorie des *universaux* (comme disent les scolastiques) ou celle qui comprend les idées de classes, de genres, d'espèces hiérarchiquement ordonnées, suivant leur degré de généralité, l'espèce étant subordonnée au genre, comme l'individu à l'espèce, et ainsi de suite. La distinction entre l'abstraction naturelle et l'abstraction artificielle n'est nulle part plus évidente que dans cette catégorie d'idées abstraites. »

La classification proprement dite est une opération de l'esprit qui, pour la commodité des recherches ou de la nomenclature, pour le secours de la mémoire, pour les besoins de l'enseignement ou dans tout autre but relatif à l'homme, groupe artificiellement des objets auxquels il trouve quelque *caractère* commun, et donne au groupe artificiel ainsi formé une étiquette ou un nom générique. D'après le même procédé, ces groupes artificiels peuvent se distribuer en groupes subalternes ou se grouper à leur tour pour former des collections et en quelque sorte des unités d'ordre supérieur. Telle est la classification au point de vue de la logique pure; et l'on peut citer, comme exemple de classifications artificielles, celle des bibliographes que chacun modifie d'après ses convenances, en faisant le catalogue de sa propre bibliothèque. Mais, d'un autre côté, la nature nous offre, dans les innombrables espèces d'êtres vivants et même dans les objets inanimés, des types spécifiques, qui assurément n'ont rien d'artificiel ni d'arbitraire, que l'esprit humain n'a pas inventés pour sa commodité, et dont il saisit très-bien l'existence idéale, même lorsqu'il éprouve de l'embarras à les définir, de même que nous croyons, sur le témoignage des sens, à l'existence d'un objet physique, avant de l'avoir vu d'assez près pour en distinguer nettement les contours, et surtout avant d'avoir pu nous rendre compte de sa structure. Ces types spécifiques sont le principal objet de la connaissance scientifique de la nature, par la raison que, dans ces espèces ou dans ces groupes naturels, les caractères constants, qui sont le fondement de l'association spécifique ou générique, dominant et dépassent de beaucoup en importance les caractères accidentels ou particuliers qui distinguent les uns des autres les individus ou les espèces inférieures. Enfin, comme il y a des degrés dans cette domination et dans cette supériorité des caractères les uns par rapport aux autres, il doit arriver et il arrive que des genres nous apparaissent comme plus naturels que d'autres, et que les classifications, auxquelles nous sommes dans tous les cas obligés d'avoir recours pour le besoin de nos études, offrent le plus souvent un mélange d'abstractions naturelles et d'abstractions artificielles, sans qu'il soit facile ni même possible de marquer nettement le passage des unes aux autres. »

On ne saurait mieux marquer la distinction essentielle à faire entre les universaux naturels et les universaux de convention. Il faut bien comprendre qu'une des opérations primitives et fondamentales de l'esprit est de classer, spontanément d'abord, puis avec réflexion, les objets qu'il observe et qu'il compare, et de représenter par des signes ces classifications. Pour classer, il établit nécessairement une certaine subordination des caractères. Cette subordination, nous l'avons déjà dit, peut être subjective, artificielle, ou naturelle et objective. Dans le premier cas,

elle donne une classification artificielle; dans le second, une classification naturelle. Dire que la classification naturelle, la méthode naturelle repose sur le principe de la subordination des caractères, c'est donc s'exprimer d'une manière incomplète et insuffisante; il faut dire qu'elle se fonde sur le principe de la subordination *réelle, naturelle* des caractères. La subordination artificielle des caractères est, pour l'esprit, objet de libre choix, de libre convention; aussi les classifications artificielles sont-elles nombreuses, faciles, et précèdent-elles généralement dans l'esprit la classification naturelle. La subordination réelle, naturelle des caractères est objet de science, de recherche, de découvertes successives; aussi n'y a-t-il qu'une manière de classer les objets *naturellement*, c'est-à-dire de les rapprocher et de les éloigner les uns des autres d'après la somme de leurs similitudes et de leurs différences convenablement appréciées et mesurées; aussi le passage des classifications artificielles à la classification naturelle suppose-t-il un grand développement de la science. Mais, comme le remarque très-bien M. Cournot, il s'en faut beaucoup que dans nos sciences le problème de la classification naturelle soit complètement résolu, que nos classifications les plus parfaites soient complètement pures d'éléments artificiels. La classification naturelle est un idéal qu'on peut réaliser en des essais plus ou moins heureux, et qui traduisent plus ou moins complètement l'ordre de la nature, à peu près comme des polygones se rapprochent plus ou moins du cercle dans lequel ils sont inscrits.

L'une des tendances les plus remarquables des travaux scientifiques accomplis depuis près d'un siècle a été de s'éloigner de plus en plus des classifications artificielles, pour accommoder de mieux en mieux les classifications à l'expression des rapports naturels entre les objets classés, même aux dépens de la commodité pratique. Ce mouvement imprimé aux travaux de classification s'est d'abord manifesté en botanique et en zoologie, puis a successivement gagné toutes les branches du savoir humain. D'où vient cette importance accordée à la subordination, à la hiérarchie naturelle des caractères? Il est facile de se l'expliquer. La classification fondée sur la subordination naturelle des caractères exige l'appréciation exacte de la valeur des caractères, ce qui est la condition et le but même de la science; de plus elle conduit à admettre une subordination correspondante des causes auxquelles sont dus les caractères de divers degrés, et peut ainsi suggérer des hypothèses et ouvrir la voie à des recherches sur ces causes. Citons encore M. Cournot : « Un genre est naturel lorsque les espèces du genre ont tant de ressemblance entre elles et par conséquent diffèrent tellement des espèces qui appartiennent aux genres les plus voisins, que ce rapprochement d'une part, cet éloignement de l'autre, ne peuvent avec vraisemblance être mis sur le compte du jeu fortuit de causes qui auraient fait varier irrégulièrement d'une espèce à l'autre les types d'organisation. Il faut qu'il y ait eu un lien de solidarité entre les causes, quelles qu'elles soient, qui ont constitué les espèces du genre; ou plutôt on conçoit que ces causes se décomposent en deux groupes : un groupe de causes dominantes, les mêmes pour toutes les espèces du genre, et qui déterminent le type générique, et un groupe de causes subordonnées aux précédentes, mais variables d'une espèce à l'autre, lesquelles déterminent les différences spécifiques. Si le genre est considéré à son tour comme espèce d'un genre supérieur, auquel, pour fixer les idées, nous donnerons le nom de classe, on pourra dire de la classe et du genre tout ce qui vient d'être dit du genre et de l'espèce. Alors la classe et le genre seront pareillement naturels, s'il résulte de la comparaison des espèces qu'on doit concevoir l'ensemble des causes qui ont déterminé la constitution de chaque espèce, comme se décomposant en trois groupes hiérarchiquement ordonnés : d'abord un groupe de causes auxquelles toutes les autres se subordonnent, et qui, étant constantes pour chaque genre, et par conséquent pour toutes les espèces de chaque genre, ont déterminé l'ensemble des caractères fondamentaux qui constituent la classe; puis des groupes de causes subordonnées aux précédentes, et constantes pour toutes les espèces du même genre, mais variables d'un genre à l'autre, et qui, jointes aux précédentes, constituent les types génériques; enfin des causes d'un ordre plus inférieur encore, et qui, en se subordonnant aux précédentes, achèvent de constituer les types spécifiques. »

— II. Du principe de la subordination des caractères en botanique. Nous avons dit que l'application du principe de la subordination naturelle des caractères aux classifications avait commencé par la science des êtres vivants. Auguste Comte nous en donne la raison, en montrant que chacune de nos facultés élémentaires doit être spécialement développée par celle de nos études fondamentales qui exige la plus urgente application, et qui lui présente en même temps le champ le plus étendu. Chaque science remplit un office spécial, dans le développement de la logique et de la méthodologie; c'est ainsi que la mathématique développe d'une manière spéciale le raisonnement déductif; la physique, l'art de

l'expérimentation; la chimie, l'art des nomenclatures rationnelles; la biologie, l'art de comparer et l'art de classer. « Aucune science, dit le fondateur du positivisme, ne saurait tendre, par sa nature, aussi directement ni aussi complètement que la biologie à favoriser l'essor spontané de la théorie générale des classifications. D'abord, aucune ne pouvait éprouver, d'une manière aussi profonde, le besoin capital des classifications rationnelles, non-seulement en vertu de l'immense multiplicité des êtres distincts, et pourtant analogues, que les spéculations biologiques doivent inévitablement embrasser; mais surtout par la nécessité fondamentale d'organiser, entre tous ces êtres divers, une exacte comparaison systématique, qui constitue le plus puissant moyen d'investigation propre à l'étude positive des corps vivants, et dont l'application régulière exige évidemment l'institution préalable de la vraie hiérarchie biologique, considérée au moins dans ses dispositions les plus générales. En second lieu, les mêmes caractères essentiels qui rendent ici absolument indispensables les classifications philosophiques tendent éminemment aussi à provoquer et à faciliter leur établissement spontané. Les esprits étrangers à la philosophie biologique doivent, au premier aspect, regarder le nombre et la complication des sujets à classer comme autant d'obstacles élémentaires à leur disposition systématique; mais, en réalité, on doit concevoir, au contraire, que la multiplicité même des êtres vivants et l'extrême diversité de leurs rapports tendent naturellement à rendre leur classification plus facile et plus parfaite, en permettant de saisir entre eux des analogies scientifiques à la fois plus spontanées, plus étendues et plus aisées à vérifier sans équivoque... On conçoit aisément, par ces divers motifs, que la nature même des difficultés fondamentales propres à la science biologique ait dû à la fois y exiger et y permettre le développement le plus prononcé et le plus spontané de l'art général des classifications rationnelles. C'est donc essentiellement à une telle source que tout philosophe judicieux devra venir toujours puiser l'exacte connaissance de cet art capital, dont on ne saurait, d'aucune autre manière, se former jamais une juste idée, dans quelque sujet qu'on se propose d'ailleurs d'en réaliser l'application ultérieure. »

Ainsi c'est à l'histoire des êtres vivants que la logique et la méthodologie doivent le principe de la subordination des caractères. L'histoire des êtres vivants comprend, comme on sait, la botanique et la zoologie. Il est à remarquer que c'est en botanique d'abord que le principe des classifications rationnelles s'est dégagé sous une forme philosophique et générale. « On ne peut, dit Auguste Comte, contempler le développement général de la science des corps vivants depuis Aristote, sans être vivement frappé de cette circonstance remarquable, qu'à toutes les époques l'organisme végétal paraît avoir été le sujet essentiel des principaux efforts directement relatifs au perfectionnement de la classification biologique. » D'où vient cette différence que présentent la botanique et la zoologie sous le rapport des travaux taxonomiques? Il faut l'attribuer à ce fait, qu'en zoologie une classification presqu'exclusivement spontanée, et produite spontanément, dès l'origine de la science, sans qu'on ait eu besoin de se rendre compte du principe de méthodologie qu'elle impliquait, tandis qu'en botanique la méthode naturelle a dû naître de la réflexion, par l'application systématique du principe de la subordination des caractères, après l'épuisement de nombreux systèmes artificiels pour à tour reconnus insuffisants. Comme le fait observer avec raison Auguste Comte, « les distinctions essentielles propres aux divers organismes animaux sont trop prononcées et trop évidentes, et en même temps les attributs communs et fondamentaux de l'animalité sont trop incontestables pour qu'une classification plus ou moins rationnelle n'ait pas dû, dès l'origine de la science, s'établir, en quelque sorte spontanément, dans leur étude comparative, sans avoir besoin d'être précédée par aucune discussion philosophique spéciale. Quelque imparfaite qu'ait été nécessairement dans ses dispositions secondaires la classification zoologique d'Aristote, elle était infiniment supérieure à tout ce qui pouvait être alors tenté d'analogue envers les végétaux. Il est surtout très-digne de remarque que, même aujourd'hui, on puisse envisager, sans aucune exagération, cette classification primordiale comme ayant été bien plutôt justifiée et rectifiée par l'ensemble des travaux ultérieurs que radicalement changée, tandis que l'inverse a eu lieu évidemment à l'égard des classifications phytologiques. » En résumé, la classification naturelle a dû être, beaucoup plus en botanique qu'en zoologie, l'objet de recherches scientifiques et d'analyse, parce qu'en zoologie elle était, en quelque sorte, toute trouvée, et qu'en botanique les systèmes artificiels, successivement débordés et rendus insuffisants par les progrès de la science, faisaient sentir le besoin de la fixité taxonomique. La classification naturelle a dû, plus tôt en botanique qu'en zoologie, prendre, si l'on peut ainsi dire, conscience de son principe, parce qu'elle avait beaucoup plus besoin en botanique qu'en zoologie de s'affirmer, de se déterminer, en se séparant nettement des classifications artificielles.

L'histoire des origines de la méthode naturelle en botanique est intéressante. Avant de dégager le principe de la subordination des caractères, les botanistes s'étaient déjà préoccupés de rechercher les ressemblances qui existent réellement entre les végétaux, afin de les classer d'après ces ressemblances. Pour atteindre ce but, ils avaient eu d'abord recours au *tâtonnement*, puis à la *comparaison générale*. La méthode de tâtonnement, si l'on peut donner le nom de méthode à ce qui est l'absence réelle de méthode, fut celle de Magnol, de Linné et de tous les botanistes jusqu'à Adanson. Elle consiste à rechercher les rapports des êtres, sans règle, bien précise, par une espèce de sens intime. Tel observateur ingénieux pouvait reconnaître un groupe comme naturel; tel autre pouvait le rejeter; il n'y avait pas de règle pour décider la question. « J'ai cru apercevoir dans les plantes, disait Magnol, une affinité suivant les degrés de laquelle on pourrait les ranger en diverses familles, comme on range les animaux : ces familles ont des caractères distinctifs certains. J'ai choisi les parties des plantes où se rencontrent les principales notes caractéristiques, telles que les racines, les tiges, les fleurs et les graines. Il y a même dans nombre de plantes une certaine similitude, une affinité qui ne consiste pas dans les parties considérées séparément, mais en total, affinité sensible, mais qui ne peut s'exprimer. » Linné recommandait de rechercher et de rassembler avec soin les éléments, les fragments de la méthode naturelle (*Methodi naturalis fragmenta studiosè inquirenda sunt*); il enseignait que la méthode naturelle était, devait être le but de la botanique (*Finis est et erit botanices*). Outre son *Système sexuel*, il publia un travail où les genres se trouvent distribués en familles, mais sans indication des principes sur lesquels cette distribution est fondée.

Plus la botanique faisait de progrès, plus le besoin se faisait sentir d'un système de classification qui représentât fidèlement, dans son arrangement, tous les rapports des plantes et fût ainsi l'expression de la nature même. Il s'agissait de réunir en groupes d'ordre plus élevé tous les genres qui se ressemblaient plus entre eux qu'ils ne ressemblaient aux autres, tous les genres qui, malgré leurs différences, présentaient à l'œil de l'observateur un air de famille. Le difficile était d'estimer exactement, de mesurer en quelque sorte les différents degrés de ressemblance, et d'analyser cet air de famille de certains genres sur lequel Magnol avait depuis longtemps appelé l'attention des botanistes. Pour résoudre ce problème de taxonomie, Adanson employa la méthode de *comparaison générale*. Partant de cette idée, que les rapports entre les êtres vivants ne sont que la somme des rapports de leurs organes, il se dit que les plantes qui ont entre elles le plus grand nombre de ces rapports partiels doivent être les plus rapprochées dans l'ordre de la nature. Il prit successivement pour base de comparaison les divers organes, les divers caractères que présentent ces organes, les divers points de vue sous lesquels on peut les considérer, et créa de la sorte soixante-cinq systèmes artificiels. Il crut en extraire la classification naturelle, en rapprochant ou éloignant les genres d'après la somme plus ou moins grande de caractères semblables qu'ils présentaient dans ces soixante-cinq systèmes. Une idée manqua à Adanson pour que sa méthode fût parfaite, c'est que tous les caractères ne peuvent être employés au même titre dans la classification; qu'il faut les peser, et non simplement les compter; que tous les rapports n'ont pas la même valeur, chaque organe ayant une importance plus ou moins grande et pouvant être envisagé sous des points de vue plus ou moins importants. Cette idée n'est autre que le principe de la subordination des caractères que les Jussieu ont eu la gloire d'introduire et de naturaliser dans la science. Le principe de la subordination des caractères, en apportant un critérium à la classification naturelle, l'a soustraite au tâtonnement, à l'empirisme, en a généralisé et systématisé l'emploi; il a ruiné les classifications artificielles en donnant à la taxonomie, jusqu'alors considérée comme un art, la valeur et la portée d'une science expérimentale.

Tout n'est pas dit, cependant, quand on a posé cette règle, que les caractères n'étant pas équivalents doivent être subordonnés, dans la classification, d'après leur différence de valeur. Il s'agit d'apprécier, de mesurer l'importance des divers caractères. Pour arriver à cette appréciation, Laurent de Jussieu consulta l'expérience; il vit que les caractères sont plus ou moins généraux, plus ou moins fixes, et c'est au degré de généralité et de fixité qu'il attachait le degré d'importance. De Candolle joignit le raisonnement à l'expérience, et produisit sur l'importance relative des caractères botaniques un ensemble de vues qu'il est intéressant de connaître.

De Candolle commence par définir le caractère. « Un caractère, dit-il, est une des manières d'envisager les organes en général, appliquée à un organe particulier. Ainsi, dire *feuilles opposées*, c'est dire que l'organe appelé *feuille* est considéré sous le point de vue de la position respective des parties; en disant *corolle gamopétale*, on fait entendre que l'organe appelé *corolle* est considéré sous le point de vue de l'adhérence de ses parties. De cette définition du caractère il suit que la valeur

d'un caractère est en raison composée de l'importance de l'organe et de celle du point de vue sous lequel on le considère. » Ainsi, on ne peut déterminer la valeur des caractères sans établir la hiérarchie naturelle des organes, et celle des points de vue sous lesquels les organes sont envisagés. Avant d'examiner l'importance relative des organes, il importe de fixer le sens du mot *organe*. Un organe, dans le sens habituel, est une portion d'un être vivant que l'on peut distinguer de l'ensemble par quelque considération plus ou moins importante, telle que la structure, la forme, la position, la durée, et surtout les fonctions qui résultent de toutes ces circonstances réunies. Les organes sont presque tous compris les uns dans les autres, ou, en d'autres termes, composés. Les anthères font partie des étamines; celles-ci rentrent dans la fleur; l'écorce fait partie de la tige, etc. De cette notion de l'organe découlent les règles suivantes: 1° l'importance d'un organe quelconque est en raison composée de sa propre importance et de celle de l'ensemble auquel il appartient; 2° un organe quelconque ne saurait avoir une importance égale à celle du tout dont il fait partie; 3° on ne doit pas comparer directement un organe partiel avec un organe plus général. Ces règles posées, il reste à déterminer les moyens qu'on a de juger de l'importance relative des organes. Ces moyens sont au nombre de cinq: l'importance des fonctions que les organes remplissent, le degré de généralité de ces organes dans l'ensemble du règne végétal, leur liaison avec d'autres organes ou modifications d'organes, l'étendue de leurs variations, enfin leur mode de formation. D'abord l'importance des organes peut se déduire par le raisonnement de l'importance des fonctions. Ainsi, la génération étant plus importante que la protection des organes génitaux, l'invulcure, le calice et la corolle, qui entourent et protègent les organes sexuels, seront considérés comme moins importants que ces derniers. La corolle, étant plus rapprochée des organes sexuels que le calice et l'invulcure, semble plus importante comme organe protecteur. L'absorption étant plus importante que l'élaboation et le transport des sucs, les racines et les feuilles seront placées, dans la hiérarchie des organes, au-dessus de la tige. Le second moyen de juger de l'importance des organes, c'est d'examiner leur degré de généralité dans l'ensemble du règne. Il est évident que, s'il existe un organe qui ne manque à aucun végétal, et que les autres manquent de temps en temps, le premier sera reconnu nécessaire, indispensable à la vie végétale, et les autres seront regardés comme moins importants. En général, si un organe manque plus fréquemment qu'un autre, on peut présumer qu'il est d'une importance moindre. Ainsi, les stipules seront jugées moins importantes que les feuilles, la corolle moins que les étamines, etc. Des organes accessoires prennent une importance exceptionnelle quand ils existent dans toute une famille naturelle, comme, par exemple, les stipules dans les rubiacées, leur présence constante dans les diverses espèces de cette famille résultant, selon toute apparence, de leur liaison avec des organes plus importants. Un quatrième moyen d'assigner à chaque organe le rang qui lui appartient, c'est de considérer les variations des divers organes; les organes les plus importants sont ceux qui varient le moins. Ainsi les ovules et le pollen, qui varient bien moins que leurs enveloppes diverses, seront mis au-dessus de ces dernières. Enfin, il est naturel d'attribuer plus d'importance à l'organe qui précède et forme un autre organe qu'à celui qui en est la conséquence.

Il ne suffit pas, pour juger de la valeur des caractères, de distinguer et de classer les organes selon leur degré d'importance; il faut établir le même ordre entre les divers points de vue sous lesquels on peut les considérer. On peut considérer les organes végétaux sous le rapport de leur présence ou de leur absence, de leur position, de leur adhérence, de leur nombre, de leur dimension, de leur forme, des qualités sensibles qu'ils présentent, telles que la consistance, la couleur, l'odeur, la saveur. L'existence ou l'absence d'un organe paraît, *a priori*, ce qu'il y a de plus important à considérer relativement à cet organe; en fait, c'est un point de vue qui peut aisément conduire à des conclusions fausses ou hasardeuses. Il est difficile, par exemple, d'affirmer, dans certains cas, qu'un organe manque, car il se peut qu'il ait échappé à l'observation. Un organe peut manquer par une disposition primitive de la plante ou par un défaut de développement habituel à cette plante. Aux yeux du naturaliste philosophe, l'absence, pour ainsi dire innée, a bien plus d'importance que l'avortement d'un organe; cependant l'apparence peut être la même. Il importe donc de rechercher les premiers développements, dans lesquels on peut quelquefois retrouver des traces d'un organe qui avorte par la suite. La symétrie des organes et certains développements accidentels peuvent aussi mettre sur la voie pour reconnaître une absence d'organes par avortement. Après l'existence ou l'absence d'un organe, ce qui paraît le plus important à examiner, c'est sa position. La position doit être considérée d'une manière absolue, ou relative aux autres parties de la plante. La position absolue est la direction, qui peut être plus ou

moins constante; la position relative est celle qui importe réellement en histoire naturelle, puisqu'elle constitue la symétrie, attribut essentiel des corps organisés. La position d'un organe sur celui qui lui donne naissance se nomme l'*insertion*; c'est un caractère très-important, mais qui est quelquefois masqué par la soudure des organes entre eux et avec les organes voisins. La position relative des organes semblables, ou des diverses parties d'un organe composé, varie plus que l'insertion. La position relative d'organes différents est d'autant plus importante que ces organes sont plus rapprochés. Les soudures naturelles doivent être constatées avec soin, parce qu'elles peuvent faire illusion sur le nombre et la vraie situation des organes. En elle-même, l'adhérence est d'une faible importance, car on sait que le tissu cellulaire a une grande facilité à se souder, et qu'il est bien commun de trouver accidentellement dans une espèce des organes soudés, qui devraient être distincts. Plus les organes soudés sont différents entre eux, plus le phénomène est digne d'attention. Ainsi, l'adhérence de l'ovaire avec le calice paraît un fait plus important que l'adhérence des pétales entre eux. Le nombre des organes est absolu ou relatif. Avant de l'examiner, il faut voir s'il n'y a pas des soudures, des avortements ou des transformations partielles qui cachent le véritable nombre. Cet examen n'est pas toujours facile. Cependant les développements accidentels de pièces qui manquent habituellement dans une espèce, la séparation de parties ordinairement soudées, le retour accidentel à une forme plus commune, mettent souvent sur la voie. Les organes floraux étant naturellement symétriques, on peut présumer que leur nombre naturel est altéré quand un des organes se trouve en nombre exceptionnel relativement aux autres. Il ne faut pas oublier quant aux nombres les deux règles suivantes: 1° plus le nombre des parties est grand, moins il est constant; 2° les nombres relatifs sont plus importants que les nombres absolus, parce qu'ils influent davantage sur la symétrie des organes. La grandeur absolue d'un organe est une chose de peu d'intérêt, qui n'importe guère que pour la distinction des espèces. La grandeur proportionnelle des parties d'un même système a assez d'importance, parce qu'elle constitue la régularité ou l'irrégularité, qui entraîne d'autres conséquences. La forme est ce qui frappe le plus le vulgaire; mais le naturaliste, qui distingue mieux les parties d'un organe et les organes eux-mêmes, y attache moins d'importance. On voit les formes varier sur une même plante ou dans un même groupe bien plus que la position, l'adhérence, le nombre et la grandeur proportionnelle des organes. Quand le changement de forme entraîne d'autres changements, il devient plus important; il prend alors le nom de *dégénérescence*. La consistance, la couleur, l'odeur et la saveur sont des conséquences de la structure des organes, des indices de particularités anatomiques plus ou moins inconnues. Elles tiennent à l'arrangement des organes élémentaires et à leurs sécrétions; sous ce point de vue, elles se rattachent à quelque chose de très-important. Mais, d'autre part, elles ne proviennent pas exclusivement de la plante et de l'organe même que l'on considère, car les matières absorbées par les racines et transmises d'un organe à l'autre influent sur les résultats de l'élaboation des organes.

La hiérarchie des organes et celle de leurs attributs une fois établie, nous en tirons facilement la hiérarchie des caractères, parce que nous avons la valeur des deux coefficients de chaque caractère. Ainsi, la consistance des cotylédons est plus importante que celle de la corolle ou des feuilles. On peut s'en rendre compte comme il suit: les cotylédons sont au deuxième rang parmi les organes, et la consistance au cinquième ou au sixième au moins, parmi les manières de considérer les organes; donc le caractère *cotylédon charnu* peut être représenté comme étant au dixième ou douzième degré parmi les caractères. Les feuilles sont au quatrième rang parmi les organes; par conséquent, le caractère *feuilles charnues* est au vingtième ou vingt-quatrième degré parmi les caractères. Supposez la subordination naturelle des organes et celle de leurs attributs assises sur des principes solides, et les caractères peuvent être évalués d'une manière rigoureuse et mathématique. Les caractères peuvent être équivalents dans trois cas: 1° lorsqu'une même modification se présente dans deux organes équivalents et où cette modification a le même degré d'importance; 2° lorsque deux modifications de même rang se présentent dans deux organes de même rang; 3° lorsque l'inégalité d'importance des deux organes est exactement contre-balancée par l'inégalité d'importance de leurs deux modifications. Il faut observer que certains caractères prennent dans certains groupes un degré d'importance dont on ne peut se rendre compte dans l'état actuel de la science. On voit, par exemple, que dans certaines familles les feuilles sont presque toujours entières; dans ce cas, une exception est importante, quoique le caractère en lui-même, et considéré abstractivement, nous paraisse de peu de valeur. Lorsque, au contraire, un organe varie beaucoup de forme, de nombre, de grandeur, etc., dans des plantes d'ailleurs très-semblables, on doit en conclure que les

caractères tirés des modifications de cet organe ont, dans ce groupe, moins d'importance qu'à l'ordinaire.

Voici la hiérarchie des principaux caractères botaniques, telle qu'elle est établie par de Candolle:

Premier degré d'importance. L'existence ou l'absence du tissu cellulaire.

Second degré. L'existence ou l'absence de trachées, de vaisseaux divers, de cotylédons, de radicule ou de plumule; la disposition des cellules.

Troisième degré. L'existence ou l'absence de racine, tige ou feuilles.

Quatrième degré. L'existence ou l'absence d'étamines, de pistils; la disposition des divers organes élémentaires en fibres, couches, etc.; la disposition des cotylédons, plumule et radicule.

Cinquième degré. L'existence ou l'absence de corolle ou de calice.

Sixième degré. L'existence ou l'absence de nectaires, bractées, involucre; la disposition des feuilles, etc.

Au delà du sixième degré viennent les caractères tirés du nombre, de la forme, des soudures des divers organes. Cette hiérarchie des caractères se trouve d'accord avec les bases de la classification généralement adoptée. En effet, le caractère du premier degré ne sert qu'à distinguer le règne végétal des autres corps de la nature; les caractères du deuxième degré distinguent les cryptogames des phanérogames; ceux du troisième et du quatrième distinguent les éthéogames des amphigames, les monocotylédones des dicotylédones; les autres servent à distinguer les groupes inférieurs, classes, familles, genres.

— III. **du principe de la subordination des caractères en zoologie.** Le grand principe de la subordination des caractères, découvert par les Jussieu, fut systématiquement appliqué par Cuvier à la classification des animaux. Mais tandis que Laurent de Jussieu, pour arriver à l'appréciation de la valeur des caractères, n'avait consulté que l'observation et l'expérience, Cuvier, ainsi qu'il le déclare lui-même, eut recours avant tout au raisonnement. De l'importance des fonctions il conclut à l'importance des organes, et par suite à celle des caractères fournis par ces derniers. Il établit ainsi une hiérarchie *rationnelle*, et non simplement expérimentale, des organes; puis cette hiérarchie, qu'il concevait nécessaire, devint bientôt, dans son esprit, une réelle dépendance des caractères jugés inférieurs relativement aux caractères les plus importants. En un mot, pour lui, le caractère supérieur devint un caractère *dominateur*, c'est-à-dire une propriété qui entraîne toujours à sa suite un certain ensemble de propriétés secondaires, et règle, pour ainsi dire, la constitution de l'être tout entier. Classant les organes et les caractères zoologiques d'après l'ordre d'importance que la raison leur assigne *a priori*, et d'après l'étendue de la domination qu'elle leur attribue sur la structure générale, Cuvier place au premier rang le système nerveux, parce que le système nerveux est au fond tout l'animal, et que tous les autres systèmes ne sont là que pour servir et entretenir le système nerveux. Il met au second rang les organes de la circulation et de la respiration; au troisième, les organes du toucher et de la manducation, etc. Les modifications du système nerveux donnent les premiers groupes ou *embranchements*, qui sont au nombre de quatre: vertébrés, mollusques, articulés, rayonnés. On reconnaît bientôt que chacun de ces quatre grands types du règne animal dépend de la forme même du système dominant de l'économie, c'est-à-dire du système nerveux. Les vertébrés ont un tronc de chaque côté duquel se rangent symétriquement toutes leurs parties: c'est que leur système nerveux forme un cône médullaire central de chaque côté duquel partent, en ordre symétrique, les nerfs de toutes ces parties. Les mollusques ont un corps en masse: c'est que leur système nerveux n'a qu'une disposition confuse. Le corps des articulés reprend plus de symétrie, mais c'est que leur système nerveux en a déjà repris; ce corps est articulé à l'extérieur, c'est que le système nerveux l'est à l'intérieur. Enfin, jusque dans les animaux rayonnés, les derniers vestiges du système nerveux qu'on distingue encore dans quelques-uns ont cette même forme étoilée qu'affecte leur corps entier.

Les modifications des organes de la circulation et de la respiration, lesquels viennent immédiatement après le système nerveux par leur importance, donneront les subdivisions des embranchements, c'est-à-dire les classes. Ainsi, les animaux vertébrés offrent: ou une respiration complète, mais simple, et une circulation double, ce qui est le cas des mammifères; ou une respiration et une circulation double, ce qui est le cas des oiseaux; ou une respiration simple, mais complète, puisqu'elle est toujours aérienne, combinée avec une circulation simple, ce qui est le cas des reptiles; ou une circulation double combinée avec une respiration incomplète, c'est-à-dire aquatique, ce qui est le cas des poissons. Les animaux vertébrés se partagent donc, d'après leurs organes de la circulation et de la respiration combinés, en quatre classes: mammifères, oiseaux, reptiles, poissons. Des caractères de même rang, c'est-à-dire tirés des mêmes or-

ganes, ou plutôt des mêmes fonctions, serviront à classer les mollusques, les articulés, et les rayonnés.

Le système nerveux nous a donné les embranchements, les systèmes respiratoire et circulatoire nous ont donné les classes; des organes et des caractères de plus en plus subordonnés nous donneront successivement les ordres, les familles, les tribus, les genres, les sous-genres. Ainsi, pour les mammifères, par exemple, les organes combinés du toucher et de la manducation partagent cette classe en neuf ordres: binaires, quadrumanes, carnassiers, rongeurs, édentés, marsupiaux, ruminants, pachydermes et cétacés.

Aujourd'hui, la plupart des zoologistes repoussent le principe des caractères *dominateurs* comme dépassant l'expérience et dénaturant celui de la subordination naturelle des caractères; comme reposant sur une pure hypothèse, que la nature se plait à démentir dès qu'on arrive aux invertébrés, et surtout aux représentants dégradés des trois derniers embranchements; enfin, comme tendant à substituer à la taxonomie expérimentale et positive une taxonomie rationnelle et, pour ainsi dire, métaphysique. « Le principe de la subordination des caractères, dit M. Milne Edwards, c'est-à-dire de l'inégalité dans leur valeur relative est indubitable; mais existe-t-il dans l'organisation de l'animal une partie dont la disposition règle l'ordonnement du reste de l'économie? Connait-on un caractère anatomique quelconque dont la présence suppose nécessairement la coexistence d'une série d'autres particularités organiques qui manquent lorsque ce caractère est absent? Y a-t-il même incompatibilité entre tel mode de conformation d'un instrument déterminé et un type essentiel quelconque? Lorsque les zoologistes n'avaient encore porté leur attention que sur les animaux les plus parfaits de chaque groupe naturel, on devait répondre affirmativement à ces questions; mais depuis qu'on a étudié d'une manière sérieuse les espèces dont l'organisation est plus simple, et celles qui tendent à lier entre eux des groupes différents, on a vu que les rapports organiques ne présentent pas toute l'invariabilité que suppose la doctrine des caractères *dominateurs*. Ainsi, je ne connais aucun caractère, soit physiologique, soit anatomique ou même chimique, qui domine d'une manière absolue la constitution de l'animal ou de la plante, et qui règle nécessairement la nature essentielle de l'être vivant... Si l'on compare entre eux les principaux groupes dont se compose le règne animal, on n'aperçoit pas davantage une fixité invariable dans les rapports des dispositions organiques ou des propriétés vitales. Les caractères les plus saillants et les plus généraux parmi les espèces appartenant à chaque embranchement disparaissent tour à tour, ou bien se rencontrent chez quelques animaux d'un embranchement différent, et la ligne de démarcation entre les grandes divisions zoologiques n'est pas tracée d'une manière plus nette que ne l'est la limite entre les deux règnes organiques. Ainsi, pour ne parler d'abord que des animaux dont la structure a été le plus étudiée, les vertébrés, il n'existe dans leur organisation aucune disposition qui soit en même temps la propriété exclusive et commune de tous ces êtres... La disposition symétrique des parties manque chez les vertébrés de la famille des poissons pleuronectes, et se trouve d'une manière plus complète chez les animaux annelés. La distinction entre un axe cérébro-spinal et le centre nerveux céphalique de certains mollusques ne repose sur aucune base solide. Ce n'est pas la position de cet organe relativement au tube digestif qui en marque invariablement le caractère, car chez les biphores, de même que chez les vertébrés, le centre nerveux est situé tout entier du côté dorsal du corps, et n'entoure pas l'oesophage, comme chez la plupart des invertébrés. Ce n'est pas davantage l'existence de lobes distincts, surmontant l'extrémité antérieure du système nerveux; car, chez l'amphioxus, on ne peut apercevoir de différence entre une portion cérébrale et une portion spinale de l'axe nerveux, et, chez les céphalopodes, cette distinction n'est pas inadmissible. Du reste, ce n'est pas l'existence de la moelle épinière elle-même qui caractérise d'une manière absolue ce système; car sur quelles preuves établirait-on la distinction entre la nature essentielle de ce cordon rachidien et celle de l'axe médullaire formé par la réunion de tous les ganglions post-oesophagiens de l'insecte en une masse commune, comme cela se voit chez les géotrupes et les larves des canlindres, par exemple? Enfin, la présence d'une charpente intérieure n'est pas un caractère dont l'influence sur l'ensemble de l'organisme soit plus absolue; car chez l'amphioxus, la charpente intérieure n'est représentée que par un simple style composé de tissu utriculaire, et, chez les ammobécètes, tout le corps est mou et membranéux, tandis que, chez les mollusques les plus élevés, il existe bien réellement un squelette intérieur, incomplet, il est vrai, mais composé de pièces solides, dont le rôle et la constitution sont au fond les mêmes que ceux du squelette d'un vertébré. »

M. Milne Edwards trouve dans l'embryogénie une autre raison pour ne pas admettre l'hypothèse d'une influence impérieuse, nécessaire, exercée par un caractère de structure sur l'essence de l'être animé: c'est l'absen-

de toute différence appréciable dans le germe d'animaux dont la constitution sera dissimilable ultérieurement. Il est évident que, si deux ovules placés dans des conditions analogues produisent des êtres différents, si de l'un il sort une truite et de l'autre une grenouille, par exemple, il faut que la cause de ces différences dans les résultats du travail génésique réside dans ces ovules eux-mêmes, et préexiste à l'organisation de l'individu qui se formera aux dépens de la substance de chacun de ces corps reproducteurs. La raison physiologique de la différence spécifique ne résidera donc pas dans la structure de telle ou telle partie qui n'existe pas encore, mais dans les propriétés de l'ovule ou du germe. Or, nous n'apercevons, ni dans la constitution des ovules, ni dans les formes du germe naissant, rien qui indique les différences essentielles dont l'existence ressort de la dissimilitude des produits. Dans le principe, la masse organisée, qui constitue le germe du nouvel individu, est en apparence identique chez tous les animaux. Les harmonies, soit rationnelles, soit empiriques, que l'on découvre dans la structure des êtres, ne sont donc pas la conséquence de la disposition spéciale d'une partie déterminée du corps, mais les effets d'une cause générale, qui, dans chaque organisme, règle les rapports aussi bien que la nature intime des parties. Dès lors on conçoit la possibilité de combinaisons physiologiques dans lesquelles le même élément peut tour à tour jouer un rôle de premier ordre, ou descendre peu à peu jusqu'à devenir presque nul. Si la disposition particulière de cet élément était la cause déterminante du mode d'ordonnement général de l'organisme, le caractère essentiel de l'animal devrait alors changer; mais si cette disposition locale n'est qu'une conséquence de la force qui règle cet ordonnancement du tout, on comprend la possibilité de quelques changements dans les propriétés de chacune des parties sans qu'il en résulte nécessairement un changement dans le plan général; et c'est là ce qui ressort effectivement de l'observation des faits.

D'ailleurs, tel caractère réputé dominateur ne se montre souvent qu'à une époque où l'individu en voie de formation présente déjà l'ensemble de caractères propres au type zoologique dont il dérive. On ne peut donc considérer le plan organique de l'animal comme ayant été déterminé par cette disposition d'un organe particulier qui ne se manifeste qu'après coup : ce serait admettre que l'effet a précédé la cause. Ainsi, d'après la doctrine de Cuvier, les caractères dominateurs de l'organisation des différentes classes de l'embranchement des vertébrés consisteraient, nous l'avons vu, dans la manière dont le sang circule et se met en rapport avec l'oxygène de l'air. La distinction fondamentale entre un mammifère et un reptile, par exemple, résiderait dans la séparation complète des systèmes veineux et artériel chez les premiers, et la jonction de ces deux ordres de vaisseaux au centre de l'appareil circulatoire chez les seconds. Mais il est bien évident que l'existence d'un cœur artériel, entièrement distinct du cœur veineux, et la circulation complète de la masse du sang dans le réseau pulmonaire ne sont pas ce qui règle la nature du mammifère, ce qui domine tout l'ordonnement de ses parties, et fait qu'il est mammifère plutôt que reptile; car, à l'époque de la naissance, le chien, par exemple, ne présente pas cette structure; il est déjà constitué comme mammifère, mais son système veineux communie directement avec le système artériel, de façon à déterminer le mélange des sangs, ainsi que cela se voit chez le reptile : ce n'est que plus tard que le canal de communication entre l'artère pulmonaire et l'aorte s'oblitére, et que la totalité du fluide nourricier est mise en rapport avec l'air avant de retourner aux organes dont il doit entretenir la vie. Le caractère dominateur dans l'organisme de tout mammifère manque donc chez le chien nouveau-né, qui cependant est déjà bien réellement un mammifère, et l'on comprend facilement que, chez un être destiné à mener une vie sédentaire et à habiter un pays chaud, cette disposition, qui est transitoire chez le chien, pourrait devenir permanente sans qu'il en résultât aucun changement fondamental dans la structure générale du corps, et sans que l'espèce ainsi constituée fût nécessairement autre chose qu'un mammifère.

Ce qui a fait naître dans l'esprit l'idée de caractères dominateurs, c'est la fixité que les naturalistes ont d'abord attachée à la valeur des divers caractères. Ils supposaient que la valeur d'un caractère ne variait pas d'un groupe à l'autre; que la nature avait établi, et que la science devait se proposer de découvrir entre les caractères une hiérarchie immobile, générale, absolue. C'est ainsi que le problème de la classification naturelle s'était d'abord posé. Malheureusement, la solution de ce problème s'est montrée plus difficile qu'elle n'avait paru aux esprits qui les premiers s'étaient attachés à la poursuivre; et la raison de cette difficulté, qu'on n'avait pas vue d'abord, et qui a refroidi quelque peu les esprits pour les questions taxonomiques, c'est précisément l'absence de cette hiérarchie immobile des caractères. Il reste vrai que les caractères sont d'inégale valeur, d'inégale importance, et que la classification naturelle doit traduire cette inégalité; mais il ne l'est

pas qu'on puisse les classer d'une manière générale, pour tous les végétaux ou pour tous les animaux, d'après leur degré de valeur, leur ordre d'importance. La subordination naturelle des caractères n'est pas aussi simple qu'on l'avait cru : tel caractère, supérieur et prédominant dans un groupe, devient subordonné dans un autre, parce que l'organe qui fournit ce caractère se montre là très-développé, tandis qu'ici il tend à s'effacer de l'économie ou à devenir rudimentaire; en un mot, la valeur zoologique ou botanique d'un même caractère anatomique varie dans les différents groupes naturels d'animaux ou de végétaux. Le système dentaire, par exemple, acquiert chez la plupart des mammifères une grande importance, et présente alors dans sa disposition des particularités qui ne varient pas chez les diverses espèces dont l'organisation est essentiellement la même, et dont la réunion constitue ce que les zoologistes appellent une famille naturelle. Aussi peut-on se contenter de l'inspection de cette petite portion du corps pour savoir si l'animal que l'on étudie est de la famille des singes, de celle des félins ou de celle des pachydermes, des ruminants, des rongeurs, etc. Mais lorsque cet appareil, devenu moins parfait, cesse de remplir le même rôle physiologique, et tend à disparaître, comme cela a lieu chez les mammifères pisciformes, l'harmonie entre sa disposition particulière et le mode d'ordonnement de l'ensemble de l'organisme cesse aussi d'être rigoureuse, et les caractères qu'on en peut tirer perdent toute leur valeur zoologique. On sait, en effet, combien il y a de ressemblance entre la baleine et le cachalot, ainsi qu'entre le marsouin et le narval; et cependant le système dentaire diffère complètement chez ces divers cétacés. Ainsi, l'inégalité de valeur d'un même caractère considéré dans la série des animaux ou des végétaux, tel est le principe nouveau qui vient compléter la question de la classification naturelle, en rectifiant l'idée qu'on s'est longtemps faite de la subordination des caractères, et qui, ne permettant plus d'attacher un sens absolu et général à la supériorité, et la prééminence des caractères, écarte à plus forte raison l'hypothèse des caractères dominateurs.

— Théol. Le mot caractère, en théologie, signifie une marque spirituelle et ineffaçable que Dieu imprime dans l'âme d'un chrétien par quelques-uns de ses sacrements. Il n'y en a que trois qui opèrent cet effet : le baptême, la confirmation et l'ordre; aussi ne les réitère-t-on jamais, même quand ils ont été administrés par des hérétiques, pourvu que rien d'essentiel dans la matière ni dans la forme n'ait été omis. La plupart des théologiens catholiques fondent la réalité du caractère sacramentel sur ce passage de saint Paul : *Dieu nous a oints de son onction; il nous a marqués de son sceau, et il a mis comme gage le Saint-Esprit dans nos cœurs (Unxit nos Deus, qui et signavit nos, et dedit pignus Spiritus in cordibus nostris)*. Par ces paroles : *Il nous a marqués de son sceau*, l'Apôtre, dit le Catéchisme du concile de Trente, désigne clairement un caractère dont le propre est de marquer et de former une empreinte (*Voce illa signavit non obscure characterem descriptum, cuius proprium est aliquid signare et notare*). Ils invoquent, en outre, l'autorité de saint Augustin, lequel, en écrivant contre les donatistes, qui réitéraient le baptême et l'ordination, a supposé et soutenu que ces sacrements impriment un caractère ineffaçable. « Les sacrements des chrétiens, dit ce Père, auront-ils moins de force que cette marque corporelle dont les soldats sont honorés? Cependant quand le soldat reprend les armes qu'il avait quittées, on ne lui imprime point une marque nouvelle. On reconnaît l'ancienne, et on l'admire. (*An minus forte sacramenta christiana quam corporalis hæc nota, quæ scilicet miles insignitur, poterunt? Illa namque militi, ad militiam, quam deseruisset, revertenti, non nova imprimuntur, sed antiqua cognoscunt et approbatur*). »

Quels sont les résultats du caractère sacramentel? Le Catéchisme du concile de Trente nous apprend que le caractère produit deux choses : « Il nous rend propres à recevoir et à faire certaines choses du domaine de la religion, et puis, c'est comme un signe qui nous distingue de ceux qui n'en ont point été marqués. Nous retrouvons ce double résultat dans le caractère du baptême. D'un côté, il nous rend aptes à recevoir les autres sacrements; de l'autre, il sert à distinguer les fidèles des nations qui n'ont pas la foi. On peut faire la même observation sur le caractère de la confirmation et sur celui de l'ordre. Le premier de ces sacrements nous arme et nous munit, comme des soldats de Jésus-Christ, pour conquiesse et défendre publiquement son nom, et pour combattre contre les ennemis qui sont au dedans de nous, ou contre les esprits mauvais qui sont dans l'air; ensuite il nous sépare des nouveaux baptisés, qui ne sont que des enfants nouvellement nés. Le second donne le pouvoir de conférer et d'administrer les sacrements, et il met une distinction entre ceux qui sont revêtus de ce pouvoir et le reste des fidèles. »

Quant à la nature du caractère, les théologiens ne sont pas d'accord pour l'expliquer. Comme le mot caractère signifie littéralement une gravure, il ne peut être appliqué à l'âme que par métaphore. Durant n'y voit pas une qualité réelle, absolue, inhérente à l'âme,

mais seulement une relation de raison ou une dénomination extérieure par laquelle l'homme baptisé, confirmé ou ordonné est disposé, par la seule volonté de Dieu, et rendu propre à exercer, soit passivement, soit activement, quelques fonctions. « Tournely soutient que le caractère est « une qualité réelle et absolue, une puissance d'exercer ou de recevoir des choses saintes, qui réside dans l'entendement comme dans son sujet immédiat. » Leibnitz, qui a trouvé le temps de s'occuper aussi de cette question, estime que le caractère peut être conçu comme « une qualité propre et permanente, que le baptême, la confirmation et l'ordre nous font contracter en nous enracinant dans des classes de personnes où nous n'aurons jamais besoin d'être enrôlés de nouveau. » Cette conception lui paraît très-simple, en ce que le droit civil offre des qualités de cette nature.

Les protestants nient l'existence du caractère sacramentel. Un critique anglican, Bingham, soutient qu'il n'en est question dans aucun des anciens conciles. Si plusieurs Pères de l'Eglise ont appelé le baptême le *sceau*, le *signe*, le *caractère* de Jésus-Christ, on n'en saurait conclure qu'un chrétien apostat, infidèle, excommunié conserve encore quelque droit ou quelque privilège en vertu de son baptême. « De même, dit ce critique, lorsque les anciens conciles ont excommunié ou dégradé un prêtre, ils ont dit : « Nous l'avons privé du sacerdoce et de tout pouvoir sacerdotal ; nous déclarons qu'il n'est plus prêtre. » nous le privons même de la communion laïque. » Que reste-t-il donc à ce prêtre dégradé, en vertu de son ordination passée? L'abbé Bergier répond (*Dictionnaire de théologie*) qu'un chrétien apostat, excommunié, reste le droit de ne pas être rebaptisé lorsqu'il fera pénitence et qu'il rentrera dans le sein de l'Eglise; qu'au prêtre dégradé reste le pouvoir radical de l'ordre, pouvoir en vertu duquel ce prêtre recommencera d'exercer valablement et licitement les fonctions du sacerdoce sans être ordonné de nouveau, s'il parvient à se faire absoudre et réintégrer. « Les protestants, ajoute l'abbé Bergier, pensent qu'on ne doit pas réitérer le baptême; ils seraient bien embarrassés d'en donner une autre raison que la pratique de l'Eglise, fondée elle-même sur l'idée du caractère sacramentel. S'il était vrai, comme ils le soutiennent, que les sacrements n'ont point d'autre effet que d'exciter la foi, qui empêcherait de réitérer le baptême autant de fois qu'on le jugerait à propos? Le protestantisme peut, en effet, être ici accusé d'inconséquence. Comme il n'accorde aux sacrements qu'une valeur symbolique, et non une efficacité objective, comme il affranchit la grâce de tout appareil sensible, on comprend très-bien qu'il refuse au baptême cet effet spécial que les catholiques désignent sous le nom de *caractère*; mais si le baptême n'est qu'un symbole, et non le moyen nécessaire d'une action surnaturelle, ne peut-on, diront les uns, appliquer plusieurs fois à la même personne cette consécration? ne peut-on, diront les autres, se passer complètement de ce symbole? »

Nous n'avons pas besoin de dire que le rationalisme nie le caractère sacramentel, parce qu'il nie les sacrements, et qu'il nie les sacrements parce qu'il nie la grâce.

— Psychol. I. DÉFINITION DU CARACTÈRE. Quand nous disons d'un objet qu'il présente tels caractères, nous voulons indiquer les propriétés par lesquelles cet objet se distingue des autres : alors, c'est presque toujours au pluriel que nous employons le mot *caractère*, parce que nous avons toujours plusieurs points de vue, plusieurs différences à établir. On voit que, appliqué aux choses, le mot *caractère* signifie tout simplement *propriété distinctive*. Si des choses nous montons aux personnes, l'acception du mot *caractère* change, et se restreignant, on remarque qu'il s'ennoblit en restant au singulier; ce n'est plus *propriété distinctive* en général qu'il veut dire, c'est *qualité de la volonté*, comme si la volonté seule caractérisait les personnes. L'intelligence a ses habitudes, ses idées préférées; le cœur a ses habitudes, ses sentiments caressés et nourris; l'activité aussi a ses habitudes, sa force et sa direction acquises, ses mouvements faciles, rapides, et, pour ainsi dire, toujours prêts. C'est l'ensemble des habitudes de l'activité qui constitue le *caractère*. Il ne faut pas oublier que l'intelligence, l'affectivité et l'activité, que nos analyses ont coutume et besoin de scinder, ne forment pas trois forces qu'on puisse concevoir indépendantes, mais se pénètrent toujours mutuellement, et n'agissent jamais l'une sans l'autre. L'homme n'est ni pure intelligence, ni pur sentiment, ni pure activité. Il est évident surtout que l'activité suppose l'affectivité comme moteur, et l'intelligence comme conseil et direction. Mais la distinction abstraite est possible et légitime là même où la synthèse, apparaissant nécessaire, exclut toute séparation réelle. C'est ainsi qu'Auguste Comte, dans sa classification des fonctions cérébrales, est fondé à distinguer les *moteurs affectifs*, sentiments égoïstes et altruistes, dont l'ensemble prend le nom de *cœur*; les *fonctions intellectuelles*, contemplation, méditation et pression, qui appartiennent à l'*esprit*, et les *qualités pratiques*, courage, prudence et persévérance, qui constituent le *caractère*. Ce qu'on peut lui contester, c'est qu'il prétende, en dehors de l'expérience, réaliser anatomiquement cette

analyse psychologique, et assigner un organe spécial à chacune de ces fonctions cérébrales.

Le caractère a sa cause prochaine dans l'exercice de la volonté; aussi est-il toujours acquis, et ne peut-il se confondre avec les instincts et les passions, qui précèdent et conditionnent les déterminations de la volonté. Mais on peut dire qu'il résulte de la combinaison des passions, telle que la volonté l'effectue sous l'influence des circonstances. Les passions sont, en quelque sorte, l'étoffe dont le caractère est fait; elles en fournissent la matière, mais c'est la volonté qui lui donne la forme. On ne doit pas non plus confondre le caractère et le tempérament. Le tempérament est, dans un individu, la constitution particulière, l'état d'équilibre particulier des liquides et des solides de l'économie. Le caractère est l'état d'équilibre passionnel établi dans un individu par l'exercice de la volonté. Le tempérament est un fait physiologique, le caractère un fait psychologique. Le tempérament intéresse le médecin, le moraliste étudie le caractère. Le tempérament influe naturellement sur le caractère, parce qu'il influe sur le développement des passions.

Le mot *caractère* peut être employé avec une épithète qui détermine la *qualité*, l'*espèce* de caractère. Il peut être pris absolument; alors le caractère n'est pas considéré sous le rapport de la qualité, mais seulement de la quantité. Dire qu'un individu a *beaucoup*, *peu* ou *point* de caractère, c'est exprimer le degré de fixité, de cohérence de la combinaison de passions que l'exercice de la volonté a fait prévaloir dans cet individu. Ce qu'on appelle absence de caractère est l'instabilité de cette combinaison poussée au dernier degré. Dans ce sens absolu, le caractère renferme en lui l'idée d'initiative et de persistance de la volonté, initiative et persistance qui supposent l'attachement à des principes pratiques déterminés, que le sujet s'est invariablement posés par sa raison. « Bien que ces principes, dit Kant, puissent être faux et vicieux, cependant la disposition de la volonté en général d'agir suivant des principes fixes (au lieu de sauter tantôt ci, tantôt là, comme les mouches) est quelque chose d'estimable, et qui mérite d'autant plus l'admiration qu'elle est plus rare. »

— II. ORIGINE ET FORMATION DU CARACTÈRE. On peut distinguer sur l'origine et la formation du caractère quatre systèmes principaux : celui qui rapporte cette origine aux tempéraments et aux causes physiques (climat, régime, etc.), qui agissent sur la constitution; celui qui l'attribue aux causes morales extérieures, aux influences pédagogiques, politiques, religieuses; celui qui invoque avant tout la conformation native du cerveau; le quatrième enfin qui, sans méconnaître l'importance des causes fatales indiquées par les précédents, et en leur faisant une part, ajoute à ces causes une force qu'elles n'embrassent pas, qu'on n'y peut ramener, la libre action de l'homme sur lui-même.

— Théorie des tempéraments et des climats. C'est l'ancienne théorie physiologique; elle a été de tout temps soutenue par les médecins. Stahl, le père de l'animisme, nous montre les caractères sous la dépendance directe des tempéraments. « Il y a, dit-il, quatre tempéraments : le bilieux, le flegmatique, le sanguin et le mélancolique. » Chez les sanguins, la texture du corps étant lâche, poreuse, spongieuse, les vaisseaux étroits, le sang fluide, la circulation est facile, ainsi que la sécrétion, l'excrétion et, en général, la vie. Chez les bilieux, la texture est plus serrée; aussi paraissent-ils plus maigres; mais, comme le sang est très-subtil et le cœur plus énergique, tout se fait et se répare assez bien dans l'économie, grâce à la forte impulsion du cœur. Chez les flegmatiques, la texture plus molle est un obstacle à la circulation d'un sang plus épais; aussi sont-ils plus froids, plus pâles et plus gros. Chez les mélancoliques, le corps est plus épais et plus dense, plus maigre et plus sec, le pouls plus lent, mais plus fort. Voici maintenant les caractères qui correspondent à ces tempéraments. Le sanguin est insouciant, voluptueux, glorieux, franc et ouvert, ami du bien-être et du loisir, ennemi des difficultés et incapable de conseil dans le besoin pressant. Le bilieux, craignant rien facilement, s'attend cependant toujours à quelque danger; vigilant, prêt à agir, habile à exécuter, impatient des obstacles, téméraire, il ne peut demeurer en repos. Le flegmatique, engourdi, jouit du présent, mais d'une joie presque inintelligente; ennemi du travail et de l'effort, désespéré dans les dangers imminents, il est calme et résigné devant la mort. Le mélancolique, satisfait du présent, est inquiet de l'avenir, pessimiste, circonspect, infatigable, toujours porté à l'exagération; ami de la justice et de la vérité, sûr de lui-même et défiant d'autrui; il fait le bien, mais n'attend que le mal en échange. Mais comment s'explique cette correspondance des caractères aux tempéraments? Comment la densité ou la rareté des humeurs ou des tissus peut-elle produire des mœurs différentes? Stahl nous répond que l'âme, qui est le principe des phénomènes physiologiques comme des phénomènes psychologiques, est nécessairement affectée par la diversité des conditions dans lesquelles s'exerce son empire; que la dimension des canaux et la fluidité des humeurs déterminent nécessairement l'énergie de son action vitale, laquelle reten-

tit nécessairement dans la sphère psychologique morale. « L'âme, dit-il, pour gouverner convenablement le mouvement essentiel et continu du sang dans les vaisseaux, proportionne son effort aux circonstances organiques; elle se fait de cette proportion nécessaire une sorte de type qu'elle s'accoutume ensuite à reproduire dans toutes ses actions morales, aussi bien que physiques. Voilà comment le sanguin, qui n'a pas grand effort à faire pour que son sang fluide circule convenablement dans ses vaisseaux ouverts, est content, insouciant de l'avenir, incapable d'un travail opiniâtre; comment le bilieux, ayant des canaux plus étroits et obligé d'imprimer constamment à son sang, d'ailleurs très-fluide, une impulsion plus énergique, est toujours prompt à agir, sans crainte comme sans hésitation. Voilà comment le mélancolique, dont le sang est plus épais, obligé, lui aussi, à faire plus d'effort pour le lancer dans ses vaisseaux, est courageux à la peine; comment aussi, toujours menacé d'un arrêt dans cette circulation pénible, et de la corruption des humeurs stagnantes, il est inquiet, soupçonneux et augure mal de l'avenir. Enfin, voilà pourquoi le flegmatique, au sang aqueux et froid, aux tissus lâches et mous, ayant toutes sortes de raisons pour ne pas déployer habituellement beaucoup d'énergie dans l'acte du mouvement circulatoire, est ami du repos, profondément tranquille et peu curieux de ses propres affaires. »

M. Albert Lemoine fait remarquer que la manière dont Stahl fait dériver les caractères des tempéraments est ingénieuse, mais en contradiction flagrante avec cette affirmation de l'anémisme : que l'âme est l'architecte de son propre corps. « Chez les sanguins, dit-il, les vaisseaux sont libres et le sang fluide; ce tempérament, où la vie est facile à entretenir, n'a besoin que d'une impulsion modérée de l'âme raisonnable; les sanguins ont donc le caractère gai, sans souci et ami du loisir, parce qu'ils prennent l'habitude de gouverner leurs actes moraux comme ils font leurs actions vitales. Soit; mais alors pourquoi les sanguins se sont-ils composés un sang si fluide et les mélancoliques eux-mêmes est dans le caractère de l'âme qui s'est construit un corps suivant ses besoins, sa nature et ses puissances. Il serait étrange que l'âme fit tout dans le corps, qu'elle en fabriquerait et gouvernât toutes les parties et qu'elle se laissât imposer par lui ses propres passions et ses mœurs. » Il n'est pas difficile de justifier pleinement la logique de Stahl. D'après la théorie animiste, l'âme n'est pas plus infallible dans son action physiologique que dans son action psychologique. Pourquoi M. Lemoine veut-il qu'elle atteigne la perfection architectonique dans la formation de son corps? Ne peut-il lui pardonner de faire quelques erreurs dans les dimensions des canaux et dans le degré de densité des liquides? Est-il étonnant que son œuvre pêche par quelque point et qu'on n'y trouve point la juste mesure, l'exacte proportion qui fait le tempérament idéal (*temperamentum temperatum*)? D'ailleurs Stahl nous apprend que l'âme de l'enfant fabrique son corps avec la substance et sur le plan que lui fournit l'âme de la mère; et c'est ainsi, sans nul doute, qu'il explique l'hérédité des tempéraments. Enfin l'idée de faire dériver le caractère du tempérament, et non le tempérament du caractère, n'est-elle pas entièrement conforme à une doctrine qui place dans l'âme la raison inconsciente (*logos*) avant la raison réfléchie (*logismos*) et qui voit dans les facultés psychologiques le dernier produit d'une activité dont la force plastique et vitale est la première manifestation? V. ANIMISME.

Le matérialisme a ceci de commun avec l'anémisme, qu'il n'établit pas une ligne de démarcation tranchée entre le physique et le moral, entre les fonctions de la vie et les facultés de l'âme, et qu'il rapporte les unes et les autres à un même principe. Pour l'anémisme, le physique est déjà du moral, les fonctions de la vie sont déjà des facultés de l'âme; pour le matérialisme, le moral est encore du physique, les facultés de l'âme sont encore des fonctions physiologiques, et qui résultent, comme toutes les autres, des propriétés de la matière organisée. « La langue philosophique, dit Cabanis, ne distingue ces deux modifications du physique et du moral, que parce que les observateurs, pour ne pas tout confondre dans leurs premières analyses, ont été forcés de considérer les phénomènes de la vie sous deux points de vue différents. » Aussi voyons-nous Cabanis, comme Stahl, expliquer le caractère par le tempérament, c'est-à-dire par les conditions dans lesquelles s'accomplissent les fonctions vitales. L'inconstance du caractère, dit-il, correspond nécessairement au tempérament sanguin, dont les principaux attributs sont un poumon volumineux, une sanguification active, une circulation rapide, des fibres médiocrement souples, un tissu cellulaire médiocrement obreuvé de sucs. En effet, « des extrémités nerveuses, épanouies au milieu d'un tissu cellulaire qui n'est ni dépourvu de sucs muqueux, ni surchargé d'humides inertes, et sur des membranes médiocrement tendues, doivent recevoir des impressions vives, rapides, faciles. Puisqu'elles sont faciles, elles doivent être vives; puisqu'elles sont rapides, elles doivent se succéder sans cesse: enfin, puisqu'elles

sont vives, elles doivent aussi s'effacer sans cesse mutuellement. Exécutés par des muscles souples, par des fibres dociles et qu'en même temps imprègne une vitalité considérable, une vitalité partout égale et constante, les mouvements acquièrent la même facilité, la même promptitude qui se manifeste dans les impressions. L'aisance des fonctions donnera un grand sentiment de bien-être; les idées seront agréables et brillantes, les affections bienveillantes et douces; mais les habitudes auront peu de fixité; il y aura quelque chose de léger et de mobile dans les affections de l'âme, qui éprouve un sentiment presque habituel d'inquiétude en raison des résistances qui se font sentir dans toutes les fonctions, du caractère âcre et ardent que les dispositions ou la quantité de la bile impriment à la chaleur du corps, de l'extrême sensibilité de toutes les parties du système. Le bien-être facile du sanguin lui est entièrement inconnu. C'est que dans les grands mouvements, dans les occasions qui emploient et captivent toutes ses forces, dans les actions qui lui en donnent la conscience pleine et entière qu'il jouit agréablement et facilement de l'existence; il n'a, pour ainsi dire, de repos que dans l'excessive activité. » Chez le lymphatique « les sensations ont peu de vivacité : de là résultent des mouvements faibles et lents; de là résulte encore une tendance générale de toutes les habitudes vers le repos. Comme les fonctions vitales n'éprouvent pas de grandes résistances, à cause de la souplesse et de la flexibilité des parties, le lymphatique ne connaît pas cette inquiétude particulière au bilieux; son état habituel est un bien-être doux et tranquille. Comme les organes n'éprouvent chez lui que de faibles irritations, et comme les impressions reçues par les extrémités nerveuses se propagent avec lenteur, il n'a ni la vivacité, ni le gaieté brillante, ni le caractère changeant du sanguin. Les fonctions et tous les mouvements quelconques se font pour lui d'une manière traînante; sa vie a quelque chose de médiocre et de borné. En un mot, le lymphatique sent, pense, agit lentement et peu. » Chez le mélancolique, « des mouvements gênés produisent des déterminations pleines d'hésitation et de réserve; les sentiments sont réfléchis, les volontés ne semblent aller à leur but que par des détours. Ainsi les appétits ou les desirs du mélancolique prendront plutôt le caractère de la passion que celui du besoin; souvent même le but véritable semblera totalement perdu de vue; l'impulsion sera donnée avec force pour un objet; elle se dirigera vers un objet tout différent. C'est ainsi, par exemple, que l'amour, qui est toujours une affaire sérieuse, pour le mélancolique, peut prendre chez lui mille formes diverses qui le dénaturent, et devenir entièrement méconnaissable pour des yeux qui ne sont pas familiarisés à le suivre dans ses métamorphoses. » Aux quatre tempéraments des anciens, Cabanis ajoute le tempérament nerveux et le tempérament musculaire : le premier, caractérisé par la prédominance du système nerveux ou sensitif sur le système musculaire ou moteur; le second, par la prédominance du système moteur sur le système sensitif. Il faut remarquer qu'une différence fondamentale de mœurs et de caractère correspond au contraste que présentent ces deux tempéraments. La prédominance du système nerveux, en faisant éprouver le sentiment habituel d'une certaine faiblesse musculaire relative, porte nécessairement à réfléchir sur les moyens de compenser ce qui manque en force motrice par l'emploi mieux dirigé de celle qu'on a; d'où il suit alors qu'on pense plus qu'on agit, et qu'avant d'agir on a presque toujours beaucoup pensé. La prédominance du système musculaire, en nous donnant la conscience d'une grande vigueur, nous pousse sans cesse au mouvement, le rend indispensable au sentiment de la vie, et produit l'habitude de tout considérer, de tout évaluer sous le rapport des opérations de la force et de son ascendant trop souvent victorieux.

Si le caractère dépend du mode d'accomplissement des fonctions vitales, il est évident qu'il variera selon les circonstances qui feront varier le fonctionnement des divers appareils de l'économie; de là l'influence attribuée au climat sur le caractère. Hippocrate pose en principe que plus les intempéries des saisons sont multipliées et intenses, que plus les accidents du sol sont variés, plus les mœurs des hommes présentent de diversité. L'uniformité du sol, l'uniformité de la température, l'uniformité des caractères vont ensemble. Tel sol, tel climat, tels hommes. La différence que nous constatons entre le caractère des Asiatiques et celui des Européens doit être attribuée surtout à la différence du climat. « En Asie, dit le père de la médecine, les mutations alternatives du froid et du chaud ne sont jamais grandes ni brusques; jamais le corps n'y sort tout à coup de son assiette naturelle; jamais l'esprit n'éprouve ces commotions qui rendent naturellement le caractère plus farouche, et qui lui donnent plus d'indocilité et de fougue qu'un état de choses toujours le même; car ce sont les changements qui excitent l'esprit de l'homme et qui ne lui laissent aucun repos. » Après Hippocrate, Montesquieu s'est attaché à montrer combien les caractères des hommes sont différents sous les divers climats. « L'air froid, dit-il, resserre les extrémités des fibres exté-

rieures de notre corps : cela augmente leur ressort et favorise le retour du sang des extrémités vers le cœur. Il diminue la longueur de ces mêmes fibres : il augmente donc encore par là leur force. L'air chaud, au contraire, relâche les extrémités des fibres et les allonge; il diminue donc leur force et leur ressort. On a donc plus de vigueur dans les climats froids. L'action du cœur et la réaction des extrémités des fibres s'y font mieux, les liqueurs sont mieux en équilibre, le sang est plus déterminé vers le cœur, et réciproquement le cœur a plus de puissance. Cette force plus grande doit produire bien des effets : par exemple, plus de confiance en soi-même, c'est-à-dire plus de courage; plus de connaissance de sa supériorité, c'est-à-dire moins de désir de la vengeance; plus d'opinion de sa sûreté, c'est-à-dire plus de franchise, moins de soupçons, de politique et de ruses. Enfin, cela doit faire des caractères bien différents. Mettez un homme dans un lieu chaud et enfermé, il souffrira par les raisons que je viens de dire une défaillance de cœur très-grande. Si, dans cette circonstance, on va lui proposer une action hardie, je crois qu'on l'y trouvera très-peu disposé; sa faiblesse présente mettra un découragement dans son âme; il craindra tout, parce qu'il sentira qu'il ne peut rien. Les peuples des pays chauds sont timides comme les vieillards le sont; ceux des pays froids sont courageux comme le sont les jeunes gens... Dans les pays froids, on aura peu de sensibilité pour les plaisirs; elle sera plus grande dans les pays tempérés; dans les pays chauds, elle sera excessive. Comme on distingue les climats par les degrés de latitude, on pourrait les distinguer, pour ainsi dire, par les degrés de sensibilité. Dans les climats du Nord, à peine le physique de l'homme a-t-il la force de se rendre bien sensible; dans les climats tempérés, l'amour, accompagné de mille accessoires, se rend agréable par des choses qui d'abord semblent être lui-même et ne sont pas encore lui; dans les climats plus chauds, on aime l'amour pour lui-même, il est la cause unique du bonheur, il est la vie... Vous trouverez dans les climats du Nord des peuples qui ont peu de vices, assez de vertus, beaucoup de sincérité et de franchise. Approchez des pays du Midi, vous croirez vous éloigner de la morale même : des passions plus vives multiplieront les crimes; chacun cherchera à prendre sur les autres les avantages qui peuvent favoriser ces mêmes passions. Dans les pays tempérés, vous verrez des peuples inconstants dans leurs manières, dans leurs vices même et dans leurs vertus : le climat n'y a pas une qualité assez déterminée pour les fixer eux-mêmes. La chaleur du climat peut être si excessive que le corps y sera absolument sans force. Pour lors, l'abattement passera à l'esprit même; aucune curiosité, aucune noble entreprise, aucun sentiment généreux; les inclinations y seront toutes passives; la paresse y fera le bonheur; la plupart des châtiments y seront moins difficiles à soutenir que l'action de l'âme, et la servitude moins insupportable que la force d'esprit qui est nécessaire pour se conduire soi-même. »

— *Théorie des causes morales extérieures.* Le système qui rapporte la différence des caractères à la différence des influences morales auxquelles les hommes sont soumis dès l'enfance a été soutenu par Helvétius et Hume. Helvétius refuse à l'organisation et au tempérament toute influence sur les passions et le caractère des hommes. L'enfant, dit-il, entre dans la vie sans idées, sans passions. L'unique besoin qu'il éprouve est celui de la faim. Ce n'est point au berceau que se font sentir les passions de l'orgueil, de l'avarice, de l'envie, de l'ambition, du désir, de l'estime et de la gloire. Ces passions factices, nées au sein des cités, supposent des conventions et des lois déjà établies entre les hommes, par conséquent leur réunion en société. Or, si l'on naît sans passions, l'on naît aussi sans caractère. Dira-t-on que nous recevons de la nature l'espèce d'organisation propre à former en nous tel ou tel caractère. Sur quoi fonder cette conjecture? A-t-on remarqué qu'une certaine disposition dans les nerfs, les fluides, les muscles, donnât constamment la même manière de penser? Si les caractères étaient l'effet de l'organisation, l'éducation serait impuissante à les modifier. Le moral change-t-il le physique? La maxime la plus vraie rend-elle l'ouïe aux sourds? Les plus sages leçons d'un précepteur aplatissent-elles le dos d'un bossu? allongent-elles la jambe d'un boiteux? élargissent-elles la taille d'un pygmée? Ce que la nature fait, elle seule peut le défaire. L'unique sentiment qu'elle ait dès l'enfance gravé dans nos cœurs est l'amour de nous-mêmes. Cet amour, fondé sur la sensibilité physique, est commun à tous les hommes. Aussi, quelque différente que soit leur éducation, ce sentiment est-il toujours le même en eux. Si l'homme varie dans tout autre sentiment, c'est que tout autre sentiment est en lui l'effet de causes morales extérieures. La principale de ces causes morales extérieures est la forme du gouvernement. L'expérience prouve qu'un gouvernement différent donne tour à tour à la même nation un caractère élevé ou bas, constant ou léger, courageux ou timide. « Quel tableau frappant d'un changement subit dans le caractère d'une nation nous présente l'histoire romaine! Quel peuple, avant l'élévation des Césars, montre plus de force, de vertu, plus d'amour pour la liberté, plus d'horreur

pour l'esclavage, et quel peuple, le trône des Césars affermi, montre plus de faiblesse et de servilité?... Tout change alors dans Rome, et l'on voit à ce caractère opiniâtre et grave qui distinguait ses premiers habitants succéder ce caractère léger et frivole que Juvénal leur reproche dans sa dernière satire. » Si nous considérons le caractère non plus dans les nations, mais dans les individus, nous le voyons changer avec les positions qu'ils occupent, par cette raison bien simple que tout changement de position entraîne un changement d'habitudes. Pourquoi le bandit, transporté d'Angleterre en Amérique, y devient-il souvent honnête? C'est qu'il devient propriétaire, c'est qu'il a des terres à cultiver et qu'enfin sa position a changé. Qu'on ne parle pas de nature et d'organisation : c'est invoquer des qualités occultes. La nature nous donne l'amour de soi, qui est identique chez tous les hommes; tout le reste n'est qu'habitude. Dire qu'un homme ne peut changer de caractère, c'est dire qu'il ne peut contracter des habitudes nouvelles; c'est imposer arbitrairement des limites à la puissance de l'éducation.

Hume n'accorde aux causes physiques, telles que l'air, la nourriture, le climat, aucune influence sur le caractère des peuples. Il prétend que les mœurs générales d'une nation sont déterminées uniquement par les causes morales, c'est-à-dire par les causes qui agissent sur l'esprit en qualité de motifs, telles que la nature du gouvernement, les révolutions qu'il a subies, l'abondance ou la disette qui règne dans la masse du peuple, etc. Il justifie cette opinion par les considérations suivantes.

Dans un Etat fort étendu, qui compte une longue suite de siècles écoulés depuis son origine, on remarquera toujours que le caractère national se répand universellement, et produit partout les mêmes mœurs. C'est ainsi que l'empire de la Chine nous montre, dans tous ses habitants, une uniformité frappante, que l'extrême différence des zones n'est pas capable d'effacer.

De petits Etats qui se touchent différent souvent du tout au tout par rapport au caractère, et on les discerne aussi aisément que les nations les plus éloignées les unes des autres. Les Athéniens se distinguaient par leur bon humeur, leur esprit et leur politesse; la froideur, la bêtise et la rusticité des Thébains étaient proverbiales; cependant à Athènes n'était qu'à une petite journée de Thèbes.

Le caractère national a, pour l'ordinaire, les mêmes bornes que l'Etat. En traversant une rivière, en passant une montagne, on trouve, avec un nouveau gouvernement, de nouvelles mœurs. Comment conçoit-on que les qualités de l'air changent si exactement avec les limites d'un empire? Les batailles, les traités, les mariages qui régissent souvent ces limites, décideraient-ils du climat et de l'atmosphère?

Lorsque les membres d'une nation dispersée par toute la terre sont étroitement unis et communiquent entre eux, malgré cette dispersion, ils conservent tous le caractère national. Voyez les Juifs dans toute l'Europe et les Arméniens dans tout l'Orient.

Lorsque deux nations, habitant la même contrée, ne se mêlent point, soit par principe de religion, soit à cause de la différence des langues, chacune conserve durant plusieurs siècles ses mœurs propres, qui sont souvent opposées à celles de l'autre. Voyez les Turcs et les Grecs modernes.

Les peuples ne quittent point leur caractère avec leur pays natal; il les suit aussi bien que leur langage et leur législation; il voyage avec eux sur toute la surface du globe. Entre les tropiques même, on discerne aisément les colonies espagnoles, anglaises, françaises et hollandaises.

Les mœurs des habitants du même climat changent considérablement d'une génération à l'autre : un autre gouvernement, le mélange d'un peuple étranger peuvent produire ces changements. Qu'ont de commun les Grecs des guerres médiques avec les Grecs modernes, les Romains de la république fondée par Brutus avec les Romains sujets de l'Eglise?

La politique, le commerce, les voyages donnent à des nations voisines une ressemblance de caractère plus ou moins frappante, selon que leurs liaisons sont plus ou moins étroites.

— *Théorie de l'innéité cérébrale.* A l'opposé de la théorie précédente, qui proclamait la toute-puissance des causes morales et de l'éducation sur la formation du caractère, se place le système qui voit dans le caractère le développement spontané de dispositions apportées en naissant. Ce système peut invoquer l'autorité de Voltaire. « L'âge affaiblit le caractère, dit l'auteur du *Dictionnaire philosophique*; c'est un arbre qui ne produit plus que quelques fruits dégénérés; mais ils sont toujours de même nature; il se couvre de nœuds et de mousse, il devient vermoulu; mais il est toujours chêne ou poirier. Si on pouvait changer son caractère, on s'en donnerait un, on serait le maître de sa nature. Peut-on se donner quelque chose? Ne recevons-nous pas tout? Essayez d'animer l'indolent d'une activité suivie, de glacer par l'apathie l'âme bouillante de l'impétueux, d'inspirer du goût pour la musique et pour la poésie à celui qui manque de goût et d'oreille; vous n'y parviendrez pas plus que si vous entrepreniez de donner la vue à un aveugle-né. Nous perfectionnons, nous adoucissons, nous cachons ce que la nature a

mis dans nous, mais nous n'y mettons rien. La théorie qui fait sortir le caractère des tendances et dispositions mentales innées, comme la plante sort du germe, comme le fruit naît de la fleur, tend de nos jours à prévaloir, et sur la vieille et classique théorie des tempéraments et des climats, et sur la théorie sensualiste des causes morales extérieures. Elle doit l'importance qu'elle a prise à notre époque à la physiologie cérébrale de Gall et aux progrès modernes de l'anthropologie, de la science du langage et de la science des religions. On sait que la plupart des historiens de notre temps font jouer, dans le développement de l'humanité, aux aptitudes et aux tendances primitives des races, à ce qu'ils appellent l'élément *ethnique*, c'est-à-dire à la nature, à la spontanéité, à l'organisme, un rôle que le sensualisme du XVIII^e siècle attribuait au hasard des situations, à l'habitude, à l'éducation, à l'art, à l'action de l'homme sur l'homme. Les biologistes modernes sont d'accord avec les historiens, les ethnologues et les linguistes; ils ne voient pas dans les passions, comme les anciens physiologistes, des modifications diverses de la sensibilité, variables, par conséquent, au gré des causes qui font varier la sensibilité; ils ne voient pas dans l'âme, dans le cerveau, une table rase; ils admettent un certain nombre d'éléments passionnels, primitifs et irréductibles; en un mot, ils font venir les passions comme les aptitudes intellectuelles non du dehors, des sens, mais du dedans, de l'âme ou plutôt du cerveau. Ce point de vue ne nie pas une certaine action des milieux physiques et moraux sur le caractère; mais cette action est nécessairement restreinte; elle ne peut être qu'indirecte; elle s'explique par la loi physiologique qui fait dépendre la croissance des organes et des facultés de l'exercice. (V. PHRÉNOLOGIE, RACES HUMAINES.)

— *Théorie du libre arbitre uni aux causes fatales de nature diverse.* Les trois théories précédentes sont fausses, en ce qu'elles sont exclusives; chacune d'elles renferme une part de vérité qu'on ne doit pas méconnaître, mais qui a besoin d'être complétée par ce qu'il y a de vrai dans les deux autres. On ne doit nier, ni l'influence des tempéraments et des climats sur les caractères, ni celle de l'éducation et des causes qui agissent sur l'esprit comme motifs, ni l'innéité mentale des instincts sous l'impulsion desquels nous agissons. Il faut ajouter qu'une théorie électorique qui les réunirait toutes les trois sans y rien ajouter serait fautive encore, parce que toutes les trois semblent faire de la volonté une simple résultante des passions natives ou acquises. Si on pouvait se donner un caractère, on s'en donnerait un, on serait le maître de la nature. Peut-on se donner quelque chose? Ne recevons-nous pas tout? Eh! oui, dirons-nous avec Kant, on peut se donner un caractère, et on le doit; oui, on est, dans une certaine limite, le maître de sa nature; non, on ne reçoit pas tout. Ce qui constitue à proprement parler le caractère, ce n'est pas ce que la nature fait de l'homme, ce n'est pas ce que l'homme fait de l'homme par l'instruction et l'exemple, c'est ce que l'homme fait de lui-même. L'homme n'a véritablement un caractère qu'après s'être élevé au-dessus de tout fatalisme, qu'après avoir fait un pacte avec lui-même, qu'après avoir adopté une ligne fixe de conduite, et s'être ainsi délivré de la fluctuation des instincts.

— III. DES SIGNES DU CARACTÈRE. V. CRANIOSCOPIE, PHYSIOGNOMIE.

— *Anecdotes.* L'abbé de Voisenon était un homme sans caractère; comme il était sur le point d'être revêtu d'une mission diplomatique, Ducloux, secrétaire de l'Académie française, lui dit avec finesse : « Je vous félicite, mon cher confrère, vous allez donc enfin avoir un caractère. »

Des que parut le livre des *Caractères*, de La Bruyère, on n'entendait plus prononcer de tous côtés que le mot *caractère*. « J'en avais les oreilles si rebattues », dit Palaprat, que, dinant un jour avec un beau parleur qui s'en servait un million de fois, je m'avais, pour me moquer de lui, de lui dire, d'un ton précieux, que je trouvais aux sauteuses qu'on avait servies sur la table un caractère transcendant. »

Jacques II, roi d'Angleterre, était enclin à la sévérité et à la vengeance. Ayant dit un jour à Aylasse, un des lieutenants du comte d'Argyle, qui s'était révolté contre lui : « Monsieur Aylasse, vous savez qu'il est en mon pouvoir de vous pardonner. — Oui, répondit cet officier, je sais que cela est en votre pouvoir, mais je sais aussi que cela n'est pas dans votre caractère. »

Combien de voyageurs, peu philosophes, qui ne jugent du caractère des nations chez lesquelles ils séjournent que par celui de deux ou trois personnes qu'ils fréquentent. Ils ressemblent, pour la plupart, à cet Autrichien qui, passant par Blois où il n'avait vu que son hôte qui était rouille et peu complaisante, mit sur son album : « Toutes les femmes de Blois sont rouilles et acariâtres. »

Un des plus sûrs moyens de connaître les véritables mœurs d'un peuple est de le considérer dans les états les plus nombreux, et dans

cette partie de la nation qui a le moins d'intérêt à se cacher. Transportez-vous en Chine, et considérez deux crocheteurs qui se rencontrent dans une rue étroite; ils mettent bas leurs fardeaux, se font mille excuses pour l'embarras qu'ils se causent et se demandent pardon à genoux. A Londres, au contraire, ou à Paris, si deux portefaix se croisent, ils commencent par se quereller et finissent par se battre.

Le duc d'Orléans, régent, interrogeait un étranger sur le caractère et le génie différent des nations de l'Europe. « La seule manière, lui dit l'étranger, de répondre à Votre Altesse royale, est de lui répéter les premières questions que, chez les divers peuples, on fait le plus communément sur le compte d'un homme qui se présente dans le monde. En Espagne, on demande : Est-ce un grand de première classe? En Allemagne : Peut-il entrer dans les chapitres? En France : Est-il bien à la cour? En Hollande : Combien a-t-il d'or? En Angleterre : Quel homme est-ce? »

C'est au jeu, dit-on, que l'on connaît les caractères. Je crois cette assertion fautive, et j'ai souvent remarqué que le caractère le plus honnête et le plus désintéressé devenait au jeu un caractère fâcheux et qui prenait toutes les apparences de l'intérêt le plus marqué. Louis XV qui, au demeurant, et malgré ses vices, était le meilleur prince du monde, passait pour mauvais joueur. « Enfin, de quelque caractère qu'on soit d'ailleurs, on n'aime pas, dit Mme de Sévigné, à être houspillé par la fortune, même dans les occasions de la moindre importance. Du reste, j'ai encore connu des hommes qui soutenaient avec le caractère le plus enjoué les coups de la fortune au jeu, et qui étaient du plus mauvais caractère à quatre pas d'une table à quadrille. »

Je puis, au gré de mes souhaits,
Déclarer en toute occurrence,
Ce que m'ont semé les Français;
Malgré tout le bien que j'en pense,
Ils ressemblent, à mon avis,
Aux écus frappés par nos pères,
Que l'usage a si fort polis
Qu'on en cherche les caractères.

(Stern à Paris.)

Caractères (LES), ouvrage de Théophraste, philosophe grec qui florissait au commencement du IV^e siècle av. J.-C.

Ces *Caractères* (*Ἠθικὰ χαρακτῆρες*) se composent de trente chapitres, les seuls qui nous restent de l'œuvre, beaucoup plus considérable de Théophraste. L'auteur décrit trente catégories de vices caractéristiques, ou plutôt trente formes ou modes que le vice revêt chez l'homme dans ses manifestations. Toutefois, chaque portrait se réduit à une simple esquisse, et l'ensemble constitue une galerie morale de caractères méchants, ou simplement ridicules. Ce livre de Théophraste offre des traits d'une vérité ingénieuse, soit dans les maximes, soit dans les portraits; mais, pour en apprécier sagement le mérite, par rapport à La Bruyère, qui l'a imité, il faut se reporter à l'époque à laquelle vivait l'auteur. « Il est nécessaire, dit Scholl, de se rappeler que Théophraste peignait les mœurs de citoyens d'une république, et qu'ainsi on ne doit pas chercher dans ses portraits les différences sensibles que produisent parmi nous les distinctions des rangs. » Théophraste décrit les mœurs de son époque. Se guidant d'après les *Éthiques* et la *Morale* d'Aristote, son maître, il cherche à corriger les hommes les uns par les autres, en leur présentant un miroir fidèle de leurs vices et de leurs défauts. Les excellentes définitions qu'on lit au commencement de chaque chapitre sont établies sur les idées et sur les principes d'Aristote, et le fond des caractères qui y sont décrits est puisé à la même source. Il se les rend propres par l'application ingénieuse qu'il en fait aux Grecs, et surtout aux Athéniens. S'il n'a pas pénétré dans l'intérieur de l'homme, comme La Bruyère, qui peignait l'individu en peignant l'homme, il a esquissé à grands traits l'homme de tous les temps; car l'humanité sera toujours vaine, dissimulée, flatteuse, intéressée, effrontée, impudique, délicate, médisante, querelleuse et superstitieuse. Ces qualifications correspondent aux titres de quelques-uns de ses meilleurs portraits.

Dans ces quelques chapitres qu'on épargnerait les vers et le temps, Théophraste nous paraît moins délicat, moins orné, moins vif surtout que La Bruyère; ses portraits sont nus et parfois un peu languissants; mais il nous plaît cependant, en dépit de ces longueurs et de cette simplicité. Sans doute, on pourrait désirer plus de variété, plus de hardiesse et d'énergie dans le style de Théophraste; mais il ne faut pas oublier que ce livre, qui d'ailleurs ne nous est parvenu que mutilé, est l'œuvre d'un homme de quatre-vingt-dix-neuf ans, encore remarquable, à cet âge avancé, par la singulière vivacité de son esprit, par la fermeté et la solidité de son jugement. Les anciens, qui avaient le bonheur de le posséder en entier, l'avaient appelé un livre d'or; Cicéron en faisait ses délices, vantait son goût et son élégance satiriques, sa naïveté, le recommandait comme la source du bon comique, et les Grecs avaient changé *Tyrtame*, le vrai nom de son auteur,

en celui de *Théophraste*, qui signifie langage divin. Théophraste avait l'intention de traiter de tous les vices et de toutes les vertus; la mort ne lui en laissa pas le temps. On le regrette, surtout en admirant la concision exactitude de la plupart de ses définitions. La superstition, c'est une crainte mal réglée de la divinité; la peur, un mouvement de l'âme qui s'ébranle en vue d'un péril vrai ou imaginaire; le fâcheux, un homme qui, sans faire un grand tort, embarrasse beaucoup, etc.

Théophraste, tel qu'il nous est parvenu, dit M. Destailleur dans son excellente édition de La Bruyère, incomplet, altéré, n'offre qu'un intérêt de curiosité; c'est une médaille à consulter; on le parcourt, on relit La Bruyère, et son plus grand honneur, c'est d'avoir servi de modèle et d'introduit à La Bruyère. Ce jugement nous paraît empreint de trop de sévérité.

Plusieurs critiques modernes ont soutenu que ce livre ne doit pas être attribué, tel qu'il est, à Théophraste; leur opinion est qu'on a sous les yeux, non l'ouvrage original, mais un abrégé d'un plus grand travail du même philosophe, ou bien un recueil de descriptions satiriques compilées, soit sur les écrits de Théophraste, soit sur d'autres traités de morale. Aucune de ces hypothèses n'est incompatible avec le rapport, le témoignage de Diogène Laërce, de Suidas et d'autres écrivains, qui mentionnent les *Ἠθικὰ χαρακτῆρες* parmi les œuvres de Théophraste, les *Caractères* que nous possédons actuellement ayant pu être recueillis et répandus sous le nom du philosophe d'Érèse, bien antérieurement au siècle de ces écrivains. D'autres critiques, au contraire, ont revendiqué pour ce philosophe la paternité réelle du livre; leur respect filial en attribue tous les défauts et toutes les inexactitudes aux copistes. Cette dernière opinion fut confirmée par la découverte à Munich d'un *codex*, dont une partie a été reproduite en 1832 par Fr. Thiersch dans les *Acta philologorum Monacensium* (vol. III, fasc. 3). Ce manuscrit contient les titres de trente chapitres, mais seulement le texte de vingt et un. Les cinq premiers chapitres et l'introduction, éditées par Thiersch, sont de beaucoup plus courts que le texte vulgarisé; le style en est parfaitement pur, et il n'y a pas de raison de douter que ce texte ne soit bien celui de Théophraste. Le texte vulgaire n'en est qu'une paraphrase, dont l'auteur est probablement Maximus Planudes, connu pour avoir écrit un commentaire sur le livre de Théophraste.

L'édition princeps des *Caractères* a été donnée par Wilibald Pirckheimer (Nuremberg, 1527 in-8°). Cette édition, qui comprend en tout quinze chapitres, fut réimprimée avec une traduction latine par A. Politianus (Bâle, 1531, in-8°, et 1541, in-fol.). Les chapitres xvij à xxiii furent introduits par Camotius, qui publia les écrits de Théophraste dans le sixième volume de son édition d'Aristote (Venise, 1551-1552). Ces vingt-trois chapitres s'augmentèrent de cinq nouveaux, d'après un manuscrit de Heidelberg, dans l'excellente édition de Casaubon, de 1599, réimprimée en 1612 et 1617, in-8°. Les deux derniers chapitres furent ajoutés dans l'édition qui parut à Parme (1786, in-4°). Mais la plus parfaite et la plus complète de toutes les éditions est celle qui fut donnée par J.-P. Siebenkus (Nuremberg, 1798, in-8°). On connaît universellement la traduction française des *Caractères* de Théophraste, faite par La Bruyère (Paris, 1696, in-12), et si fréquemment réimprimée. Cette traduction a paru dans l'édition des classiques français de Lefevre, avec des additions et des notes nouvelles par J.-G. Schweighauser. Citons également la traduction latine de la collection des classiques grecs de Didot. Enfin les principales traductions françaises, après celle de La Bruyère, sont celles de Lévesque (1782), de Belin de Ballu (1790), de Coray (1799) et de Siévenart (1842). Cette dernière surtout est fort remarquable. Les meilleures traductions en allemand sont dues à C. Rommel (Prenzlau, 1827, in-12) et à J.-J. Hottinger (Munich, 1821, in-8°). Il existe trois traductions anglaises. Mentionnons enfin, pour la curiosité du fait, une translation en grec moderne par Larbaris (Vienne, 1815, in-8°).

Caractères (LES), de La Bruyère, ouvrage célèbre qui parut en 1688, sous le titre de : *Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle*. C'est une suite de portraits tracés avec une finesse, une concision, une énergie de style, une originalité, une hardiesse d'images, une variété incomparables. Parmi ces types, dont chacun est un chef-d'œuvre, nous citerons surtout : la *Curiosité* ou les *Manies*, *Ménippe* ou les *Plumes du paon*, *Gnaton* ou l'*Egoïste*, *Cliton* ou l'*Homme né pour la digestion*, le *Courtisan*, *Giton* et *Phédon* ou le *Riche* et le *Pauvre*, et nous regrettons de ne pouvoir ici les citer tous entiers.

Bien que La Bruyère n'ait pas été apprécié de son temps comme il méritait de l'être, — on connaît l'épigramme qui salua son entrée à l'Académie, — un talent si vrai, si original, ne pouvait rester méconnu de Boileau, dont le sens, le goût littéraire a eu si peu de défaillances. Or, voici comment il jugeait La Bruyère :

Tout esprit orgueilleux qui s'aime
Par ses leçons se voit guéri,
Et dans son livre si chéri
Apprend à se haïr lui-même.

Bussy-Rabutin, encore plus homme du monde que littérateur, rend également justice à la fidélité des portraits tracés par La Bruyère, et, les jugeant d'après sa longue expérience, il les déclare d'une rigoureuse exactitude.

Saint-Simon, qui se connaissait en portraits, félicitait La Bruyère d'avoir peint les hommes de son temps d'une manière inimitable, et d'avoir surpassé son modèle.

Voltaire, dans son *Siècle de Louis XIV*, exprime une opinion qui, d'abord, ne dément pas son tact si sûr en fait de choses littéraires, mais où il semble épouser ensuite les rancunes du *Mercurie galant*, dont nous dirons un mot plus loin : « On peut compter, parmi les productions d'un genre unique, les *Caractères* de La Bruyère. Un style rapide, concis, nerveux, des expressions pittoresques, un usage tout nouveau de la langue, mais qui n'en blesse pas les règles, frappèrent le public, et les allusions qu'on y trouvait en foule achevèrent le succès. » Et un peu plus loin, on lit : « Il est plus aisé de faire de courtes peintures des choses qui nous frappent, que d'écrire un long ouvrage d'imagination, qui plaise et qui instruisse à la fois. » Mais on sait combien la sensibilité dominait chez Voltaire, à quel point il avait l'humeur irritable, et il ne faut pas chercher d'autre cause aux contradictions qu'offrent parfois ses jugements sur le même homme ou le même ouvrage. A ses appréciations, trop souvent partiales, opposons celle d'un moraliste, d'un penseur, Vauvenargues : « Il n'y a presque point de tour dans l'éloquence qu'on ne trouve dans La Bruyère; et si on y désire quelque chose, ce ne sont pas certainement les expressions, qui sont d'une force infinie et toujours les plus propres et les plus précises qu'on puisse employer. Peu de gens l'ont compté parmi les orateurs, parce qu'il n'y a pas une suite sensible dans ses *Caractères*. Nous faisons trop peu d'attention à la perfection de ses fragments, qui contiennent souvent plus de matière que de longs discours, plus de proportion et plus d'art. On remarque dans tout son ouvrage un esprit juste, élevé, nerveux, pathétique, également capable de réflexion et de sentiment, et doué avec avantage de cette invention qui distingue la main des maîtres, et qui caractérise le génie. Personne n'a peint les détails avec plus de feu, plus de force, plus d'imagination dans l'expression, qu'on n'en voit dans ses *Caractères*. Il est vrai qu'on n'y trouve pas, aussi souvent que dans les écrits de Bossuet et de Pascal, de ces traits qui caractérisent une passion, qui la peignent d'un seul mot. Ses portraits les plus élevés ne sont jamais aussi grands que ceux de Fénelon et de Bossuet... »

Ainsi Vauvenargues (les *Orateurs*), tout en dédaignant à La Bruyère l'élevation ou la profondeur de quelques esprits du premier ordre, lui reconnaît cependant une véritable originalité et un génie créateur. Suard, de son côté, a écrit une étude approfondie sur les *Caractères* de La Bruyère, et le juge avec beaucoup de finesse : « Sans doute La Bruyère, en peignant les mœurs de son temps, a pris ses modèles dans le monde où il vivait; mais il peignit les hommes, non en peintre de portrait, qui copie servilement les objets et les formes qu'il a sous les yeux, mais en peintre d'histoire, qui choisit et rassemble différents modèles; et qui n'en imite que les traits de caractère et de défaut, et qui suit y ajouter ceux que lui fournit son imagination, pour en former cet ensemble de vérité idéale et de vérité de nature qui constitue la perfection des beaux-arts. » On a souvent comparé La Bruyère à Molière, malgré la différence des genres; Suard préfère le mettre en parallèle avec Montaigne étudiant l'homme en lui-même, et avec La Rochefoucauld rapportant toutes ses actions à un seul principe; l'un et l'autre ayant peint l'homme de tous les temps et de tous les lieux, l'homme en général, tandis que La Bruyère a observé et peint l'homme envisagé dans les diverses professions où il révèle plus naturellement tel ou tel défaut : ainsi le courtisan, le magistrat, le financier, le novelliste, le bourgeois du XVIII^e siècle, sans parler des personnages abstraits en qui il idéalise un ridicule; en un mot, il a représenté le choc des passions sociales, les habitudes d'état et de profession, aussi bien à la cour qu'à la ville. Suard ajoute : « En lisant avec attention les *Caractères* de La Bruyère, il me semble qu'on est moins frappé des pensées que du style, les tournures et les expressions paraissent avoir quelque chose de plus brillant, de plus fin, de plus inattendu, que le fond des choses mêmes, et c'est même l'homme de génie que le grand écrivain qu'on admire... Quelque universelle que soit la réputation dont jouit La Bruyère, il paraît peut-être hardi de le placer, comme écrivain, au premier rang; mais ce n'est qu'après avoir relu, étudié, médité ses *Caractères*, que j'ai été frappé de l'art prodigieux et des beautés sans nombre qui semblent mettre cet ouvrage au rang de ce qu'il y a de plus parfait dans notre langue... Il serait difficile de définir avec précision le caractère distinctif de son esprit : il semble réunir tous les genres d'esprit. Tour à tour noble et familier, éloquent et railleur, fin et profond, amer et gai, il change avec une extrême mobilité de ton, de personnage, et même de sentiment, en parlant cependant des mêmes objets... »

L'abbé d'Olivet a écrit, lui aussi, sur les *Caractères*, une notice qui ne manque pas d'aperçus critiques; mais La Harpe est plus net et plus explicite :

« La Bruyère est meilleur moraliste, et surtout bien plus grand écrivain, que La Rochefoucauld : il y a peu de livres en aucune langue où l'on trouve une aussi grande quantité de pensées justes, solides, et un choix d'expressions aussi heureux et aussi varié. La satire est chez lui bien mieux entendue que dans La Rochefoucauld ; presque toujours elle est particularisée, et remplit le titre du livre : ce sont des *caractères* ; mais ils sont peints supérieurement. Les portraits sont faits de manière que vous les voyez agir, parler, se mouvoir, tant son style a de vivacité et de mouvement. Dans l'espace de peu de lignes, il met ses personnages en scène de vingt manières différentes ; en une page, il épuise tous les ridicules d'un sot, ou tous les vices d'un méchant, ou toute l'histoire d'une passion, ou tous les traits d'une ressemblance morale... »

Nous venons de nous rendre compte de l'opinion du XVIII^e siècle sur les *Caractères*, ainsi que de celle du XVIII^e. Celle-ci n'a pas toujours été favorable, et les auteurs que nous avons cités, Vauvenargues, Suard et La Harpe, tout en rendant justice à La Bruyère, ne lui ont pas fait sans restriction. Il était réservé aux critiques de notre temps de remettre à son véritable rang et d'éclairer d'une nouvelle lumière l'un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. C'est Chateaubriand qui a ouvert la voie moderne. « La Bruyère, dit-il, est un des plus beaux écrivains du siècle de Louis XIV. Aucun homme n'a su donner plus de variété à son style, plus de formes diverses à sa langue, plus de mouvement à sa pensée. Il descend de la haute éloquence à la familiarité, et passe de la plaisanterie au raisonnement sans jamais blesser le goût ni le lecteur. L'ironie est son arme favorite : aussi philosophe que Théophraste, son coup d'œil embrasse un plus grand nombre d'objets, et ses remarques sont plus originales et plus profondes. Théophraste conjecture, La Rochefoucauld devine, et La Bruyère montre ce qui se passe au fond des cœurs. » (*Génie du Christianisme*.)

On peut rapprocher de ce passage le chapitre de Mme de Staël (*De la littérature*) qui traite des romans grecs, et l'*Essai sur les romans grecs*, de M. Villemain, où les causes de la supériorité des observateurs et analystes modernes sur les anciens moralistes sont déduites en termes excellents et sans réplique. Cette supériorité, les modernes la doivent au rôle nouveau de la femme dans la société et même dans les œuvres d'imagination et de sentiment. Or, on sait quel rôle important ont joué les femmes au XVIII^e siècle.

Parmi ceux qui, de nos jours, ont le plus justement apprécié La Bruyère, nous devons citer encore M. Sainte-Beuve, le maître de la critique moderne. « Le livre de La Bruyère, dit-il, est du petit nombre de ceux qui ne cesseront jamais d'être à l'ordre du jour. C'est un livre fait d'après nature, un des mieux pensés qui existent et des plus fortement écrits. Comme il y a un beau sens enveloppé sous des tours fins, une seconde lecture en fait mieux sentir toute la délicatesse. Il n'est point propre d'ailleurs à être lu de suite, étant pour cela trop plein et trop dense de matière, c'est-à-dire d'esprit ; mais, à quelque page qu'on l'ouvre, on est sûr d'y trouver le fond et la forme, la réflexion et l'agrément, quelque remarque juste relevée d'imprévu, de ce que Bussy-Rabutin appelait la *tour* et que nous appelons l'*art*. » Dans un autre endroit, le même écrivain s'exprime ainsi : « On a remarqué combien la beauté humaine de son cœur se déclare énergiquement à travers la science inexorable de son esprit : il faut des saisis de terre, des enlèvements de meubles, des prisons et des supplices, je l'avoue ; mais, justice, lois et besoins à part, ce m'est une chose toujours nouvelle de contempler avec quelle féroce les hommes traitent les autres hommes. » Que de réformes poursuivies depuis lors, et non encore accomplies, contient cette phrase douloureusement ironique ! On y sent palpiter, sous un accent plus contenu, le cœur d'un Fénelon. « La Bruyère, continue le même critique, s'étonne, comme d'une chose toujours nouvelle, de ce que Mme de Sévigné trouvait tout simple ou seulement un peu drôle : le XVIII^e siècle, qui s'étonnera de tant de choses, s'avance. Je ne fais que rappeler la page sublime sur les paysans : *Certains animaux farouches*, etc. (chap. *De l'homme*). On s'est accordé à reconnaître La Bruyère dans le portrait du philosophe qui, assis dans son cabinet et toujours accessible, malgré ses études profondes, vous dit d'entrer, et que vous lui apportiez quelque chose de plus précieux que l'or et l'argent si c'est une occasion de vous obliger. »

Telle est la véritable philosophie de La Bruyère ; mais ce qu'il faut considérer dans les *Caractères*, c'est encore plus l'art et l'esprit que la pensée et la morale. Ce livre est par excellence un livre littéraire et d'un goût exquis. « Sans système philosophique arrêté, dit M. Demogèze, sans prêter lion à la profondeur, La Bruyère est un sateur charmant qu'on ne se lasse pas de relire. Quel riche tableau que son livre des *Caractères* ! Que de finesse dans le dessin ! Que de couleurs brillantes et délicatement nuancées ! comme tout ce monde cor-ique qu'il a créé s'agit dans un péle-mêle amusant ! Point de transitions, point de plan régulier. Les personnages sont une foule affairée qui court, qui se remue, toute chamarrée de prétentions, d'originalités, de ridicules : vous croiriez être dans la grande

galérie de Versailles, et voir défiler devant vous ducs, marquis, financiers, bourgeois-gentilshommes, pédants, prêtres de cour. Tantôt vous entendez un piquant dialogue qui a tout le sel d'une petite comédie, avec un mot plein de sens pour le dénoûment ; tantôt, entre deux travers habilement saisis, l'auteur glisse une réflexion morale dont la vérité fait le principal mérite ; ici, c'est une maxime concise à la manière de La Rochefoucauld, mais sans ses préjugés misanthropiques ; là, une image familière ennoblie à force d'esprit et de nouveauté ; plus loin, une construction maligne qui arme d'un trait inattendu la fin de la phrase la plus inoffensive... »

Les divers jugements que nous venons de reproduire, et qui trouveront leur contre-partie dans un curieux article du *Mercur galant* que nous citerons tout à l'heure, nous paraissent devoir suppléer, par leur ensemble, à un examen minutieux du livre de La Bruyère, chapitre par chapitre. Il nous paraît également inopportun, pour ne pas dire pueril, de rechercher à la loupe les imperfections d'un chef-d'œuvre. Le soleil lui-même n'a-t-il pas ses taches ?

La petite édition in-12 de 1688 formait un mince volume de 360 pages, sur lesquelles les *Caractères* de Théophraste et le discours préliminaire en occupaient 149 ; mais tout La Bruyère était déjà là. La traduction du moraliste grec fut pour lui moins un prétexte qu'une occasion déterminante, qui lui permit de glisser à la suite, et sous le couvert de l'auteur ancien, quelques réflexions sur les modernes. Il était, du reste, convaincu que *tout est dit* et que *l'on vient trop tard, après plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qu'ils pensent*. Lire et relire les anciens, les traduire, les imiter quelquefois, telle était son ambition, comme ce fut l'étude de Courier : « On ne saurait, en écrivant, rencontrer le parfait, et, s'il se peut, surpasser les anciens, que par leur imitation. » De Théophraste, il emprunta la manière ; il prit à son temps ses matériaux.

Trois éditions parurent dans le cours de la première année, et six autres furent publiées avant la mort de La Bruyère (1696). « A partir de la troisième édition, dit encore M. Sainte-Beuve, érudit aussi consommé qu'habile critique, La Bruyère ajouta successivement et beaucoup à chacun de ses seize chapitres. Des pensées qu'il avait peut-être gardées en portefeuille dans sa première circonspection, des ridicules que son livre même fit lever devant lui, des originaux qui d'eux-mêmes se livrèrent, enrichirent et accomplirent de mille façons le chef-d'œuvre. La première édition renferme surtout incomparablement moins de portraits que les suivantes. L'excitation et l'irritation de la publicité les firent naître sous la plume de l'auteur, qui avait principalement songé d'abord à des réflexions et remarques morales, s'appuyant même à ce sujet du titre de *Proverbes* donné au livre de Salomon. Les *Caractères* ont singulièrement gagné aux additions ; mais on voit mieux quel fut le dessein naturel, l'origine simple du livre, et, si j'ose dire, son accident heureux, dans cette première et plus courte forme. »

Une foule d'imitateurs vinrent à La Bruyère ; ce furent d'abord les abbés de Villiers et de Bellegarde, puis Brillon et Alléaume. Les éditeurs hollandais demandaient des *caractères* à la façon des libraires du siècle suivant, qui eussent volontiers pris les auteurs au collet en leur criant : « Des *lettres persanes* ou la vie ! » On lit, dans les *Mémoires de Trévoux*, à propos des *Sentiments critiques sur les Caractères de M. de La Bruyère* : « Depuis que les *Caractères* de M. de La Bruyère ont été donnés au public ; outre les traductions en diverses langues et les éditions qu'on en a faites en douze ans, il a paru plus de trente volumes à peu près dans ce style : *Théophraste moderne* ou *Nouveaux Caractères des mœurs ; Suite des Caractères de Théophraste et des Mœurs de ce siècle ; les Différents Caractères des femmes du siècle ; Caractères tirés de l'écriture sainte et appliqués aux mœurs du siècle ; Caractères naturels des hommes en forme de dialogue ; Portraits sérieux et critiques ; Caractères des vertus et des vices*. Enfin, tout le pays des lettres a été inondé de *Caractères*... »

Mais si les hommages furent nombreux, les attaques, les outrages même ne firent pas défaut au succès des *Caractères*. La Bruyère avait osé mettre le *Mercur galant* immédiatement au-dessous de rien. Le mot était piquant ; le *Mercur* n'y répondit que par une grossière diatribe datée de juin 1693, et que l'on attribue à Boursault ou à Fontenelle, ou même à ce pauvre Boyer, dont les pièces étaient peu fréquentées, suivant le malin dire de Furetière ; mais, quel qu'en soit l'auteur, il a bien fait de garder l'anonyme. Qu'on en juge : « M. de La Bruyère a fait une traduction des *Caractères* de Théophraste, et il a joint un recueil de portraits satiriques, dont la plupart sont faux et les autres tellement outrés, etc., etc. Ceux qui s'attachent à ce genre d'écriture devraient être persuadés que la satire fait souffrir la pitié du roi, et faire réflexion que l'on n'a jamais ouï que le monarque rien dire de désobligeant à personne. (Le *Mercur* se fait dénonciateur.) La satire n'était pas du goût de Mme la Dauphine, et j'avais commencé une réponse aux *Caractères* du vivant de cette princesse, qu'elle avait fort approu-

vée et qu'elle devait prendre sous sa protection, parce qu'elle repoussait la médisance. L'ouvrage de M. de La Bruyère ne peut être appelé livre que parce qu'il a une couverture et qu'il est relié comme les autres livres. Ce n'est plus aisé que de faire trois ou quatre pages d'un portrait qui ne demande point d'ordre... Il n'y a pas lieu de croire qu'un pareil recueil, qui choque les bonnes mœurs, ait fait obtenir à M. de La Bruyère la place qu'il a dans l'Académie. Il a peint les autres dans son amas d'invectives, et dans le discours qu'il a prononcé il s'est peint lui-même... Fier de sept éditions que ses portraits satiriques ont fait faire de son merveilleux ouvrage, il exagère son mérite... »

Et le *Mercur* conclut en disant que tout le monde a jugé du discours, qu'il était immédiatement au-dessous de rien... Pauvre réplique, *telum imbelles sine ictu*.

M. Walckenaer a donné, en 1845, une excellente édition des *Caractères*, où il rappelle les grands changements que le livre subit d'édition en édition, du vivant même de l'auteur : « Il ne se contenta pas de faire à chacune de ses éditions des additions considérables, il fit aussi subir à l'ancien texte des changements, des transpositions ; de sorte que chaque édition est en quelque sorte un nouvel ouvrage, non-seulement parce qu'il est plus considérable que celui qui l'a précédé, mais aussi parce qu'il est tout autre. Il est donc nécessaire de passer en revue chacune des éditions données par La Bruyère, afin d'avoir une idée bien nette de quelle manière le livre a été composé, comment il s'est accru successivement, comment il a été défiguré par les éditeurs subséquents. » Le travail de M. Walckenaer a été amélioré par M. Destailleur en 1855. Citons encore une excellente étude de M. Fabre, et terminons par cette appréciation de M. Chaillemet-Lacour, extraite du journal le *Temps*, appréciation remarquable à plus d'un point de vue : « Le style de La Bruyère n'aurait pas cette précision, cette crudité, cette hardiesse de touche qui le distingue entre tous ceux de son temps, s'il ne se moulat sur des réalités. Il n'y a pas d'écrivain qui ait une plume plus osée ; les seuls dont le style est, comme le sien, plein de muscles et de sang, Mme de Sévigné et Saint-Simon, sont, comme lui, de ceux qui ne puisent pas dans les livres ou dans leurs souvenirs classiques, mais qui peignent sur nature. Concret, matériel, pittoresque et violent, le style de La Bruyère le ferait ranger aujourd'hui parmi les réalistes. Les modes, les usages ont changé, la Cour et la Ville n'existent plus, il n'y a plus de Grands ni d'Esprits forts, la société et le souverain ne sont plus ce qu'ils étaient ; La Bruyère n'en est pas moins resté vivant et moderne. Il est par la saillie de l'expression, il est par le visible effort qu'il fait pour être amusant. Il veut amuser par la matière, comme disait l'abbé d'Olivet, il veut aussi amuser par la forme. Comme s'il avait affaire à une époque rassasiée, dégoutée, affairée et distraite, à qui le ragout du scandale et le montant du tour est nécessaire, c'est-à-dire à une époque telle que la nôtre, au lieu de s'adresser à une société oisive, délicate, jeune encore et qui se laisse captiver à peu de frais, il s'impose toutes les tortures de l'écrivain moderne, il se travaille et se disloque comme un clown. Observez son allure étrange, comptez les cadres qu'il imagine, les petites comédies qu'il compose : il a épuisé toutes les fictions, usé tous les moules, dialogues, récits, apostrophes, allégories ; il n'a rien laissé à inventer, et la merveille est qu'avec une recherche si continue, un effort si intense, il soit resté grand écrivain. Il a la subtilité voulue, le tourment d'un autre temps que le sien ; aussi, en face de cette singularité, son siècle, accoutumé aux formes directes et franches, s'étonne et ne sait que penser : son admission à l'Académie fait scandale, comme le ferait celle de tel chroniqueur d'aujourd'hui... Il ne s'érige pas en réformateur, il n'est ni révolutionnaire ni utopiste ; il accepte le monde tel qu'il le trouve ; mais la séparation du mérite personnel et des biens de fortune, cette inique et ordinaire séparation, est le fait à la lumière duquel il observe tout. Sa vie est modeste et réglée ; mais, par le sentiment qu'il a de la dignité de la pensée, il se place d'autorité au niveau des plus élevés : condamné à une existence subalterne, froissé bien des fois dans sa fierté par les fils des dieux, pauvre et méconnu, il régimbe au fond de son cœur ; enchaîné par la position, il s'affranchit par l'esprit, il se donne le plaisir de rétablir l'ordre vrai dans les choses, et s'amuse, tout en se promenant à travers la cour, à déshabiller chacun, à écarter tout cet attirail qui lui est étranger et à pénétrer jusqu'à l'homme, qui, la plupart du temps, n'est qu'un sot. »

Caractères (LES), de Mme de Puisieux, ouvrage qui parut à Londres en 1747, cinquante-neuf ans après celui de La Bruyère. C'était sans doute une grande témérité d'oser aborder un sujet qui avait été traité avec une si haute supériorité par La Bruyère. Ce n'était cependant point un hors-d'œuvre ; car lorsqu'il s'agit des ridicules humains, la matière est inépuisable. Tout en imitant son modèle, Mme de Puisieux diffère de lui en plusieurs points. La littérature, a-t-on dit, est l'expression de la société, et elles réagissent mutuellement l'une sur l'autre ; rien de plus vrai, et

la comparaison des deux ouvrages le prouve. La Bruyère, vivant à l'époque magistrale de Louis XIV, sous lequel la littérature semble tirée au cordeau comme les plans de Versailles, reste très-sérieux au fond, malgré la forme piquante et légère qu'il affecte. Mme de Puisieux, au milieu de la société sceptique et mondaine du XVIII^e siècle, est, sous une forme sérieuse, souvent fort légère. La Bruyère a tracé des portraits pleins de finesse, il a dessiné des *caractères* ; Mme de Puisieux laisse l'homme pour le fait ; elle veut faire connaître ses personnages moins par leur nature que par leurs actes ; au lieu d'esquisser des *caractères*, elle raconte des anecdotes, et souvent des anecdotes assez lestes. Le titre de *Caractères* doit donc s'entendre chez elle de tout autre façon que chez La Bruyère. Ce pamphlétaire de génie, tout en prenant un original pour modèle, peignait, comme Molière, l'homme de tous les siècles ; Mme de Puisieux ne nous fait connaître que M. A. ; elle trace un portrait ressemblant à où La Bruyère dessinait un type.

Si de là on passe aux réflexions, il existe une plus grande analogie entre les deux écrivains ; mais où La Bruyère représente le stoïcien austère, Mme de Puisieux laisse percer l'aimable épicurienne. Ainsi elle dit, ce que La Bruyère n'aurait jamais pensé : « La perte du temps est irréparable ; je ne parle pas de celui qu'on a passé dans les plaisirs ; c'est le mieux employé : il s'oublie, et on ne le regrette jamais. » Un peu plus loin, elle ajoute : « Je ne suis pas d'avis qu'il n'y ait qu'un temps pour les passions ; on en a à tout âge. » La Bruyère ne l'aurait dit que pour s'en plaindre. Ailleurs encore, Mme de Puisieux vient au secours des cœurs faibles : « Vouloir éloigner de son esprit ce qui l'affecte vivement, c'est défendre à son ombre de paraître au soleil. L'amour est comme les liqueurs fortes pour ceux qui les aiment ; ils ont beau dire qu'elles les tuent, ils y reviennent. La galanterie est une faiblesse qui n'est point en notre pouvoir. » Une telle philosophie ne peut manquer de faire des adeptes parmi les gens sensibles. Heureusement pour l'auteur, à côté de ces maximes commodes, s'en trouvent d'autres beaucoup plus sévères. Ainsi, qu'on ne puisse arrêter l'élan de son cœur, c'est chose convenue ; mais au moins qu'on le dirige convenablement : « Il est aussi essentiel à un jeune homme de voir de bonne compagnie en femmes, qu'à une femme d'éviter la mauvaise compagnie en hommes. » Quant aux relations des femmes entre elles, un seul mot les caractérise : « Les femmes ne sont bonnes que pour une chose, et ce n'est pas pour vivre en société. » Voilà certes une remarque qui sent son libre penseur ; aussi Mme de Puisieux l'est-elle beaucoup plus que croyante, et ne se gêne-t-elle nullement pour exprimer son peu de sympathie à l'égard des dévots. « S'il arrivait qu'un jeune homme fût stupide, il y aurait encore de la ressource ; les stupides sont ordinairement fort dévots, et on sait alors quel métier leur est réservé. » Ailleurs, elle écrit malicieusement : « Je ne dirai rien de la société des dévots ; elle ne me pardonnerait pas, et je crains la calomnie. » Son idéal se résume dans le portrait suivant : « Penser, parler, faire comme on pense, comme on parle, comme on fait, c'est être un homme comme un autre. Il ne faut cependant pas être singulier, car les originaux ne plaisent qu'à peu de monde ; mais penser juste, parler noblement, agir équitablement, c'est avoir un mérite peu commun, sans être un original. » Idée excellente, tout à fait dans le genre de La Bruyère, qui l'aurait cependant un peu moins entortillée.

Les *Caractères* de Mme de Puisieux, au point de vue philosophique, ne contiennent guère que des lieux communs finement exprimés, et nous adhérons en partie au jugement de Palissot, qui, en reprochant malignement à l'auteur d'avoir oublié le portrait de la femme bel esprit, l'appréciait ainsi : « Mme de Puisieux a beaucoup d'esprit, un style correct et des plus faciles, mais elle manque d'imagination et de chaleur ; aussi son ouvrage n'est-il qu'un livre médiocre. » Pas si médiocre, puisqu'on essaya de lui contester la paternité de la première partie, qui parut d'abord seule. Mme de Puisieux la revendiqua, se flattant qu'on devait reconnaître ses droits grâce à un peu de légèreté, à quelques sentiments d'honneur et à un tour qui lui appartient. Elle avait raison, car ce sont bien là les qualités dominantes de son livre, plus fin que profond.

Caractères et récits de la vie politique et militaire en Piémont, recueil d'esquisses politiques, par le romancier piémontais Victor Bersezio, publié à Turin en un volume, sous ce titre : *Amor di patria* (1856). M. Bersezio est un des rares écrivains italiens qui se soient essayés avec succès à peindre la vie privée, les mœurs intimes de la société italienne. Connue par deux volumes consacrés simplement à l'amour et à la famille, M. Bersezio, dans cette troisième série de nouvelles, a entrepris de décrire, sous la forme de récits romanesques, les mœurs politiques de son pays. Ces récits forment un tout, ils se complètent l'un l'autre. Trois types principaux dominent le livre : l'épicurien égoïste qui, dans l'arène où se débattent les affaires du pays, recherche un terrain favorable à ses propres affaires ; l'orgueilleux qui, pour arriver au

pouvoir, sacrifie ses convictions; l'homme d'action qui se forme à la vie politique par la vie des camps. Le premier est l'avocat Jean-Bernard Poggei, député au parlement piémontais, qui, pour faire son chemin, a toujours pensé que le plus sage était de ménager, comme on dit vulgairement, la chèvre et le chou, de se tenir prêt à tout événement, et de faire le libéral avec les libéraux et le rétrograde avec les austro-cléricaux. C'est un type dont nos dernières révolutions nous ont donné en France plus d'un exemple.

Le second personnage de cette galerie, plus triste que le premier, ne manque pas non plus de vérité. Le chevalier Grechi de Savornio est un ancien socialiste devenu préfet, grâce à une honteuse palinodie. Encore un de ces hommes qui pullulent en France de nos jours.

Le dernier personnage est Mario Tiburzio, un Romain digne des temps de Camille, dont le magnifique caractère console des deux types précédents. Fils d'un *carbonaro*, conspirateur dès sa jeunesse, Tiburzio a échappé à la mort par l'exil, et, lorsque Charles-Albert arbore le drapeau tricolore, en 1848, il accourt, plein d'intelligence, de savoir et d'expérience, s'engage comme simple soldat dans un bataillon de *bersaglieri*. Il est toujours le premier au feu et devient officier; à la paix, il se retire, et n'entre au parlement qu'en 1856, après le congrès de Paris, où la politique franchement italienne du Piémont fut si hardiment professée par M. de Cavour. C'est dans ce dernier récit, où tous les personnages du livre sont en scène, que l'on voit une curieuse figure de l'aristocratie absolutiste du Piémont, le marquis de Baldissero, excellent type. Son fils aîné, le *marcesino*, est aussi fort réussi. C'est le jeune noble vain, ignare, orgueilleux et insignifiant. Les deux cadets, jeunes officiers pleins de préjugés nobiliaires, ne se soucient en aucune façon de l'Italie, et se sont intrépidement leur devoir devant l'ennemi, c'est par amour pour la guerre et par dévouement pour le roi. L'un est tué à Goito, l'autre à Novare. Il y a encore un comte de San-Luca, jeune fat accompli.

En un mot, dans ce volume, M. Bersezio a dit la vérité, sinon à tous, du moins à quelques-uns, avec une finesse d'observation et une sincérité dignes d'éloges. Il a rendu un service réel à tout le monde; à son pays, en lui mettant devant les yeux un miroir qui grossit un peu ses défauts; aux étrangers, en leur donnant une idée des qualités et des vices que la vie politique a développés en Piémont.

Caractères et récits du temps, publiés en 1858, par M. Paul de Molènes. Ce livre renferme huit nouvelles : les *Souffrances d'un hussard*, la *Comédienne*, les *Soirées du Bordj*, une *Légende mondaine*, *Cornélie Tulipant*, *C'était vrai* et la *Garde mobile*. A l'exception du dernier morceau, qui se rattache à l'histoire publique de notre pays, tous les autres sont de pure invention. Les caractères sont vrais, les faits par lesquels l'auteur a essayé de les développer sont complètement fictifs, et l'on peut en croire M. de Molènes, lorsqu'il affirme que ces fragments ont été composés loin de la France, au milieu de cette vie militaire dont il avait fait la sienne. Le principal mérite du livre, c'est sa complète sincérité. L'amour, telle est la passion que l'auteur analyse et étudie sous plusieurs faces. Dans les *Souffrances d'un hussard* et la *Légende mondaine*, nous voyons un de ces cœurs pleins de loyauté et de naïveté, qui croient l'amour chose sérieuse et se tuent pour ne point survivre à leur illusion. La *Comédienne* et *Cornélie Tulipant* nous montrent que l'homme marqué du sceau fatal des amours indignes, même lorsqu'il guérit, conserve au cœur une sorte de venin qui empoisonne tous ses plaisirs. *C'était vrai*, touchante histoire, dans laquelle une femme meurt de se voir abandonnée par celui qu'elle aime, semble avoir été écrit par esprit d'impartialité, pour accorder une revanche aux femmes, qui, dans les autres récits, étaient loin de jouer le plus beau rôle. Les *Soirées du Bordj* sont des entretiens philosophiques sur Dieu, la religion, l'honneur et la vie militaire, où se révèlent les sentiments les plus élevés. Dans la *Garde mobile*, l'auteur, un des anciens officiers de ce corps, écrit son apologie en réponse aux attaques injustes dont ceux qu'elle a contribué à sauver ont récompensé ses services aux journées de juin 1848.

Un écrivain ne doit pas être son œuvre tout entière, mais il ne doit pas non plus être absent de son œuvre. Cette phrase de M. Paul de Molènes le caractérise si bien, que nous pouvons dire qu'il est, lui, tout entier dans ces deux lignes. L'idée est fine, juste, mais exprimée d'une façon un peu obscure; c'est là le défaut de son style : élégant, choisi, spirituel, il manque parfois de naturel et de clarté. Sans que l'auteur vienne s'imposer en tiers au milieu des personnages qu'il fait parler, on s'aperçoit qu'il est toujours là, et c'est ce qui fait le charme principal du livre. M. de Molènes est un de ces esprits nobles, généreux, légèrement aventureux, pleins de chaleur et d'illusions, éprouvés par la souffrance, sans s'être guéris pour cela de leurs instincts chevaleresques. C'est bien le type, rare de nos jours, de ces hommes de guerre, dont rien n'égale la naïveté dans les choses de la vie, si ce n'est le courage et la loyauté. On sent qu'il eût été incapable, comme Wolfgang, le héros de sa première nouvelle, de ne pas vouloir survivre à la perte de ses illusions. On

croirait que c'est pour lui qu'a été écrit le mot : le style, c'est l'homme; car, en lisant les *Caractères et récits du temps*, on est toujours tenté de se retourner, comme si l'auteur se trouvait près de nous, pour lui serrer cordialement la main.

Caractère anglais (L'E), ouvrage philosophique, par Ralph Waldo Emerson. Un fait que les penseurs sont unanimes à proclamer, c'est l'existence d'un certain être métaphysique qui s'appelle caractère national. Chaque nation possède une âme générale, qui se dégage des individus composant cette nation, qui circule invisible, intangible, et qui cependant dénote sa présence par des actes matériels. Est-ce une abstraction ou une réalité? L'un et l'autre à la fois, serait-on tenté de dire. Le caractère d'une nation est une chose qui tient le milieu entre une conception de l'esprit et une réalité physique, qui est impersonnelle et qui agit cependant par les individus, qui n'existerait pas sans la nation et qui en est cependant indépendante. S'il est difficile de déterminer l'essence de cette âme nationale, demi-abstraction, demi-réalité, il est bien plus difficile encore de décrire ses traits et de les déterminer rigoureusement, sans s'exposer à recevoir un démenti formel de quelque fait inattendu ou ignoré. Les exceptions sont même quelquefois tellement nombreuses, qu'elles dépassent la règle générale. « Parlez tant que vous voudrez de peuples et de siècles auxquels le don de la poésie a été refusé, disait naguère un des plus subtils analystes de ce temps-ci, et un jour il plaira à la nature de faire naître Pindare en Béotie, et André Chénier au XVIII^e siècle. » Déclarez que l'esprit anglais est pratique avant tout, pro-saïque par conséquent et amoureux de l'utile; on vous répondra qu'il serait presque aussi vrai de dire que l'esprit anglais est essentiellement poétique, car les plus grands hommes de l'Angleterre ne sont peut-être pas James Watt et Arkwright. Le peuple anglais est doué d'une grande force de volonté, c'est là un fait généralement reconnu; mais un observateur qui n'est pas préoccupé de se conformer aux opinions reçues remarque bien vite que la force d'imagination est pour le moins aussi grande, chez ce peuple, que l'énergie de la volonté. Les Anglais ont le goût pratique de l'agriculture, et ils poussent ce goût jusqu'à ses dernières limites; mais ils ont aussi un naïf et sauvage amour de la nature, qui ne se trouve à ce degré chez aucune autre nation. Ils sont très-durs, très-froids, et cependant ils ont une timidité d'enfant, une tendresse de femme, qui se révèlent parfois de la manière la plus charmante et la plus inattendue. Ils sont grands voyageurs, cosmopolites d'habitude, et en même temps essentiellement sédentaires, faits pour la vie domestique; leur corps est partout, si nous pouvons parler ainsi, leur âme reste toujours anglaise. Ils ont des préjugés cruels, un pharisaïsme inique, et pourtant aucun peuple ne possède un tel amour de la justice, et dans aucun pays il ne se commet moins d'iniquités. Ce sont de véritables hommes libres, d'une indépendance farouche, et néanmoins ils sont plus soumis, plus obéissants que s'ils avaient été élevés toute leur vie sous un absolutisme paternel ou selon le code des jésuites du Paraguay. Leur égoïsme est devenu proverbial, ils sont avides, rapaces, absorbants, mais ils sont capables aussi des affections les plus passionnées et de dévouement à l'outrance. Leur gouvernement, leurs lois, leurs mœurs sont enveloppés de formes surannées, et offrent encore à l'univers comme un musée vivant du moyen âge; ils n'en sont pas moins le peuple moderne par excellence. L'embarras est donc grand, quand on essaye de ramener à l'unité tant de phénomènes opposés; on risque de se laisser égarer par les détails, d'observer trop minutieusement, et de se laisser séduire par trop de faits passagers et sans importance fondamentale.

Le sagace et subtil Emerson n'a pas échappé lui-même à ces dangers. Son livre sur le *Caractère anglais* abonde en pensées fines et en détails presque tous vrais, qu'il est allé chercher jusque dans les profondeurs de l'âme anglaise, mais qui ne sont que des détails. La question principale : Pourquoi l'Angleterre est-elle ce qu'elle est et en vertu de quelle qualité spéciale? Que représente-t-elle dans le monde? question qui pouvait seule ramener à l'unité tous ces détails ingénieux, se sent partout, mais n'est formulée nulle part. Le livre d'Emerson a une logique secrète qui suppose que le lecteur est d'accord d'avance avec lui sur les points fondamentaux, et que la controverse ne peut rouler que sur des détails. Il semble s'adresser spécialement à un public d'Anglo-Saxons, qui n'ont pas besoin qu'on leur apprenne le rôle qu'ils jouent dans le monde, et qui connaissent par l'instinct du sang les qualités propres à leur race; aussi est-il plus capable de faire rêver que d'instruire réellement. Nous n'essayerons point d'analyser, dans ses innombrables détails, cette œuvre ingénieuse et complexe, et qui, joint, de l'autre côté du détroit, d'une si grande réputation; nous nous contenterons simplement d'en donner les conclusions principales, qui, jointes à ce que nous avons dit du livre, achèveront de le faire connaître. L'Angleterre représente la civilisation barbare. Le génie saxon, partout ailleurs contraire, impuissant à s'exprimer sous une forme précise, mal pondéré et trop obéissant à ses instincts pour

avoir appris à les gouverner, a trouvé en Angleterre son expression pratique, et a montré ce dont il est capable, non plus dans la vie spéculative, mais dans la vie politique et active. Traditions, institutions, langue, habitudes, caractère, vertus et vices, tout est là profondément germanique. Il est entré de l'alliage latin dans cette civilisation, nous le savons; mais dans une proportion minime, à peu près comme le cuivre dans nos monnaies et pour le même but; il n'a servi qu'à donner à ce génie plus de sonorité et de solidité; il a été la soudure qui a servi à attacher ensemble toutes les pièces de cette civilisation. Un peu de discipline était nécessaire pour que cette indépendance excessive ne devint pas de l'anarchie; un peu de culture romaine était nécessaire pour que cet esprit sauvage eût honte de lui-même et ne persistât pas dans son ignorant orgueil; la civilisation romaine a fourni cette parcelle de discipline et de culture, et, sous l'influence de cet imperceptible levain, la pâte barbare a fermenté avec une vigueur extrême. Les Anglais n'en sont pas moins restés ce qu'étaient leurs pères, et ils n'ont fait que développer en mieux leurs qualités et leurs instincts. Leurs pères étaient anarchiques, ils sont libres et indépendants; leurs pères étaient marins et pirates, ils sont marins et commerçants; leurs pères étaient fermiers, pêcheurs, chasseurs, ils le sont encore eux-mêmes; leurs pères voyaient le monde animé par une légion de travailleurs invisibles nommés *trolts* ou nains, ils ont réalisé ce rêve de leurs pères et fait de l'Angleterre un royaume de *trolts* humains. Ces barbares Scandinaves, si féroces et si sanguinaires, avaient, sous cette dureté extérieure, un cœur accessible aux sentiments les plus chastes et les plus délicats; ils avaient l'amour du foyer, le respect de la famille; les Anglais modernes ont conservé ces sentiments, et y ont ajouté tout ce que la civilisation peut y ajouter de délicatesse. Le rude Nelson, frappé à mort à Trafalgar, trouve des accents de douceur familière, qui ne semblent pas devoir appartenir à cet implacable héros; il se retourne vers lord Collingwood : « Embrasse-moi, Hardy, » dit-il avec la douceur d'un écuyer. « Puis, comme un enfant qui va au lit, dit Emerson, il s'endort du sommeil éternel. » Dans les grands traits, comme dans les nuances les plus délicates, ils restent essentiellement germaniques. Tel est le vrai caractère de la nation anglaise, l'unité qui réunit en un faisceau toutes ses contradictions. Ce caractère méritait bien d'être décrit par un penseur de la valeur d'Emerson. Grattez la surface de l'homme, a-t-on dit, et sous l'épiderme du civilisé vous trouverez le sauvage; on pourrait dire également : Grattez l'Anglais, et sous la couche de civilisation dont il est recouvert vous trouverez le Saxon. L'ouvrage d'Emerson a été traduit en français et en allemand. Il parut en Amérique en 1856, et y obtint successivement plusieurs éditions; il est moins connu en France, peut-être parce que nous sommes moins intéressés à le connaître. Il reste néanmoins étonnant qu'il n'ait pas éveillé à un plus haut point le désir de le contredire.

Caractères de l'amour (LES), ballet héroïque en trois actes, avec un prologue, paroles de divers auteurs, musique de Colin de Blamont, exécuté au concert de la reine, le 12 et le 17 décembre 1736, et à l'Académie royale de musique, le 15 avril 1738. Cet ouvrage eut du succès et fut repris plusieurs fois jusqu'en 1749. L'*Amour constant*, l'*Amour jaloux*, l'*Amour volage* sont les titres des entrées de cette œuvre médiocre. On y ajouta encore les *Amours du printemps*, le 1^{er} janvier 1739.

Caractères de la folie (LES), opéra-ballet en trois actes, avec un prologue, paroles de Duclos, musique de Bury, représenté par l'Académie royale de musique, le 20 août 1743. Cet ouvrage valut au compositeur le titre de maître de la musique du roi. Il était le neveu de Colin de Blamont et son élève. Il est à remarquer, que depuis le *Dardanus* de Rameau, représenté en 1739, jusqu'aux *Fêtes de Polymène*, du même maître (1745), on ne vit paraître aucun ouvrage de quelque valeur.

CARACTÉRIEL, ELLE adj. (ka-ra-kte-ri-èl, e-le — rad. *caractère*). Néol. Relatif au caractère : Le bouilli est la bête d'aversion des femmes et des enfants, dont je veux soutenir dans ce chapitre les intérêts sexuels, sensuels et caractériels. (Fourier.) La soif des richesses est la dominante caractérielle de toutes les corporations religieuses, sans exception. (Toussenel.)

CARACTÉRISANT (ka-ra-kte-ri-zan) part. prés. du v. Caractériser : On définit en caractérisant.

CARACTÉRISANT, ANTE adj. (ka-ra-kte-ri-zan — de *caractériser*). Qui caractérise : C'est un fait célèbre et bien caractérisant. (St-Sim.) Il Peu usité.

CARACTÉRISÉ, ÉE (ka-ra-kte-ri-zé) part. pass. du v. Caractériser. Déterminé avec précision : Un rhume bien caractérisé. Un vice, un délit parfaitement caractérisés. L'arabe ne constitue nulle part des dialectes locaux régulièrement caractérisés. (Renan.) On chercherait en vain, en dehors du sud-ouest de l'Asie, quelque trace bien caractérisée du séjour antéhistorique des Sémites. (Renan.) Une zone étroite succède à celle-ci : elle est caractérisée par le chêne vert. (Martius.)

— Dont le caractère est nettement indiqué : La comédie demande avant tout des personnages caractérisés.

— Marqué de caractères magiques : Plaques, anneaux caractérisés. Il Vieux en ce sens.

CARACTÉRISER v. a. ou tr. (ka-ra-kte-ri-zé). Déterminer avec précision; indiquer ou constituer le caractère propre de : Les mœurs, plus que les lois, font et caractérisent une nation. (La Font.) La délicatesse dans le choix des mots caractérise les personnes de bon ton et de bonne compagnie. (Chesterfield.) Rien ne caractérise un mauvais règne comme la flatterie portée à l'excès. (Vauven.) C'est l'intention qui caractérise toutes les actions de la vie. (Mme de Puisieux.) Jean-Jacques m'a fait observer, au bas des feuilles de tous les fruits à noyau, deux petits tubercules qui les caractérisent. (B. de St-P.) Racine, avec une douceur et une élégance qui caractérisent les petites passions, exprime l'amour, ses craintes, ses emportements. (Con-dill.) On ne distingue les sensations qu'en leur attachant des signes qui les représentent et les caractérisent. (Cabanis.) Ce qui caractérise les partis, c'est d'avoir, sciemment ou à leur insu, des intérêts plus ou moins distincts de l'intérêt général. (J. Droz.) Bonaparte avait emprunté à l'Italie ce qui la caractérisait : la fougue doublée de ruse. (Villemain.) Ce qui caractérise le poète, c'est d'avoir un idéal. (Ste-Beuve.) Ce qui caractérise le despotisme, c'est le privilège. (E. de Gir.)

Se caractériser v. pr. Montrer son caractère, ses propriétés distinctives : La maladie se caractérise. Chaque siècle se caractérise. (Michelet.)

Dans tout ce qu'on écrit, on se caractérise. Mme Deshoulières.

CARACTÉRISME s. m. (ka-ra-kte-ri-sme — rad. *caractériser*). Ressemblance de certaines plantes avec différentes parties du corps humain. Il Vieux et inusité.

CARACTÉRISTIQUE adj. (ka-ra-kte-ri-sti-ke — rad. *caractériser*). Qui caractérise : Signe caractéristique. Fossiles caractéristiques d'un terrain géologique. L'évidence est le signe caractéristique de la vérité. (Boiste.) La femme possède toutes les qualités caractéristiques de l'humanité. (Vacherot.) Plusieurs des propriétés caractéristiques de l'arabe se trouvent d'une façon rudimentaire dans les autres langues sémitiques. (Renan.) Toute souveraineté personnelle est caractéristique d'esclavage. (Colins.) La constance dans la charité est, chez la femme, le signe caractéristique de la vertu. (St-Marc Gir.) Le fait essentiel et caractéristique de la société civile en France, c'est l'unité des lois et l'égalité des droits. (Guizot.) Le fait caractéristique des institutions romaines était de former des hommes aptes à toutes les fonctions. (Napoli. III.) La tendance à l'idéalisme est singulièrement caractéristique du génie français. (E. Scherer.)

— Gramm. Lettre caractéristique. Lettre qui se retrouve toujours dans des cas semblables qu'elle sert à déterminer : S est la LETTRE caractéristique du pluriel, et, dans les verbes, de la seconde personne du singulier.

— Géom. Triangle caractéristique. Triangle infiniment petit que forment la différentielle de l'abscisse, celle de l'ordonnée, et l'élément correspondant de la courbe. On dit plus souvent TRIANGLE DIFFÉRENTIEL.

— s. f. Objet qui caractérise, trait distinctif : Une des caractéristiques des siècles de corruption est que la vertu et les talents isolés ne conduisent à rien. (Dider.) Le muet, caractéristique ordinaire du féminin, rend longue la voyelle qui précède. (Ragon.) La guerre est la caractéristique du passé, et la paix la caractéristique de l'avenir. (Ch. Lemonnier.) La caractéristique essentielle de la vieille société est le paupérisme. (Colins.) La boisson, caractéristique obligée d'Hoffmann, est représentée par une coupe ciselée, en verre de Bohême. (Champfleury.) L'esprit de cupidité et de rapine est la vraie caractéristique de l'époque actuelle. (Proudh.) Faut-il ajouter à la race la caractéristique du culte et de la langue? (Proudh.)

— Mathém. Signe ou caractère adopté avec un sens qui est toujours le même, comme abréviation constante du même mot : D est la caractéristique des différentielles, à celle des différences finies. Il Partie entière d'un logarithme : Dans les logarithmes vulgaires, un nombre a autant de chiffres plus un qu'il y a d'unités à la caractéristique de son logarithme. Il Caractéristique positive, Caractéristique d'un nombre plus grand que l'unité ou positif. Il Caractéristique négative, Caractéristique d'un nombre plus petit que l'unité ou négatif, et qui doit être soustrait au lieu d'être ajouté, ce qu'indique le signe — (moins), qui surmonte la caractéristique.

— Géom. Nom donné par Monge à la courbe qui résulte de l'intersection de deux surfaces enveloppées consécutives, dans la génération des surfaces enveloppantes.

— Philos. Caractéristique universelle. Langue philosophique universelle projetée par Leibnitz, et dans laquelle les caractères auraient été choisis de façon à traduire les idées, au lieu d'être arbitraires comme dans les langues alphabétiques.

— Encycl. Mathém. *Caractéristique d'un logarithme*. La *caractéristique*, dans le système décimal, est toujours fournie par la différence des rangs de l'unité et du premier chiffre du nombre, si toutefois, comme du reste on le suppose toujours, la partie décimale du logarithme est positive. Que l'on imagine, par exemple, un nombre compris entre 100 et 1,000, son logarithme sera compris entre 2 et 3, la partie entière de ce logarithme sera donc 2; or, le premier chiffre du nombre précéderait de deux rangs le chiffre des unités; la règle sera donc vérifiée. Que l'on suppose maintenant un nombre compris entre $\frac{1}{10,000}$ et $\frac{1}{1,000}$, son logarithme sera compris entre

— 3 et — 4, il sera donc — 4 + une partie décimale; or, le premier chiffre de ce nombre exprimera des dix-millièmes; il sera donc au quatrième rang à partir du chiffre des unités; le fait s'accordera donc encore avec la règle.

— *Caractéristique d'une conjuguée*. Si l'on coupe une courbe $f(x, y) = 0$ par une parallèle $y = Cx + d$ à une droite fixe $y = Cx$, le nombre des intersections réelles change lorsque la droite mobile devient tangente à la courbe. Les coordonnées des points de rencontre imaginaires sont toujours telles que le rapport des parties imaginaires de y et de x soit C ; en effet, pour que l'équation $y = Cx + d$ admette une solution

$$x = a + \beta \sqrt{-1}, \\ y = a' + \beta' \sqrt{-1},$$

il faut que

$$a' = Ca + d, \quad \text{et que} \quad \beta' = C\beta.$$

Si l'on représente la solution variable

$$x = a + \beta \sqrt{-1}, \quad y = a' + C\beta \sqrt{-1},$$

commune aux équations de la courbe et de la sécante, par le point

$$x_1 = a + \beta, \quad y_1 = a' + C\beta,$$

on obtient une des conjuguées de la courbe proposée; cette conjuguée est définie par la constante C qui est sa *caractéristique*; la direction $y = Cx$ est celle des cordes réelles de la conjuguée. Lorsqu'on passe d'un système d'axes à un autre, la caractéristique de chacune des conjuguées change comme le coefficient angulaire de ses cordes réelles.

— Philos. *Caractéristique universelle*. C'est le nom que donnait Leibnitz à un système de langue philosophique universelle qu'il avait projeté d'établir. Dès l'âge de dix-neuf ans, il avait exposé quelques-unes de ses vues à ce sujet et en avait essayé certaines applications dans une dissertation intitulée : *De arte combinatoria*. Cette *caractéristique universelle* devait être fondée sur un catalogue de toutes les idées simples, représentées chacune par un signe ou par un numéro d'ordre. Elle aurait eu cet avantage sur toutes les langues vulgaires, de n'employer que des éléments doués de valeurs fixes, déterminées, invariables, et par sa perfection même elle aurait eu droit de prétendre à l'universalité. L'algèbre n'aurait été qu'une branche de cette *caractéristique*; tout le travail de la pensée eût été manifesté par des combinaisons de signes; et l'art du raisonnement, qui aurait été au calcul arithmétique ou algébrique, ce que le genre est à l'espèce, n'aurait dû à son tour être réputé qu'une application spéciale de la synthèse combinatoire, ou de l'art de former, de classer et d'énumérer des combinaisons. Voici comment Fontenelle, dans son *Éloge* de Leibnitz, parle de cette conception du philosophe allemand : « Il nous reste à parler du projet qu'avait conçu M. Leibnitz d'une langue philosophique et universelle. Wilkins, évêque de Chester, et Daigama, y avaient travaillé; mais, dès le temps qu'il était en Angleterre, il avait dit à MM. Boyle et d'Oldenbourg qu'il ne croyait pas que ces grands hommes eussent encore frappé au but. Ils pouvaient bien faire que des nations qui ne s'entendaient pas eussent aisément commerce; mais ils n'avaient pas attrapé les véritables caractères réels, qui étaient l'instrument le plus fin dont l'esprit humain se pût servir, et qui devaient extrêmement faciliter et le raisonnement, et la mémoire, et l'invention des choses. Ils devaient ressembler autant qu'il était possible aux caractères d'algèbre, qui n'ont jamais ni superfluité ni équivoque, et dont toutes les variétés sont raisonnées. Il a parlé en quelque endroit d'un *alphabet des pensées humaines* qu'il méditait; selon toutes les apparences, cet alphabet avait rapport à sa langue universelle. Après l'avoir trouvée, il eût encore fallu, quelque commode et quelque utile qu'elle eût été, trouver l'art de persuader aux différents peuples de s'en servir, et ce n'eût pas été là le moins difficile. Ils ne s'accordent qu'à n'entendre pas leurs intérêts communs. »

Descartes avait, lui aussi, abordé l'idée d'une langue philosophique; il en soutenait la possibilité; il la concevait, ainsi que Leibnitz, comme une sorte de langue mathématique, de *spécieuse universelle*, c'est-à-dire comme l'application, à tous ordres de pensées, de signes clairs, exacts et précis, tels que ceux du calcul. « Je trouve, écrit-il au P. Mersenne, qu'on pourrait inventer les mots et les caractères d'une langue susceptible d'être enseignée en fort peu de temps, et ce, par le moyen de l'ordre, c'est-à-dire en établissant un ordre

entre toutes les pensées qui peuvent entrer en l'esprit humain, de même qu'il y en a un naturellement établi entre les nombres; en sorte que, de même qu'on peut apprendre en un jour à nommer tous les nombres jusqu'à l'infini, et à les écrire en une langue inconnue, qui sont toutefois une infinité de mots différents, on pût faire de même de tous les autres mots nécessaires pour exprimer toutes les autres choses qui tombent en l'esprit des hommes. Si cela était trouvé, je ne doute point que cette langue n'eût bientôt cours parmi le monde, car il y a force gens qui emploieraient volontiers cinq ou six jours de temps pour se pouvoir faire entendre par tous les hommes. Mais l'invention de cette langue dépend de la vraie philosophie; car il est impossible autrement de dénombrer toutes les pensées des hommes et de les mettre par ordre, ni seulement de les distinguer, en sorte qu'elles soient claires et simples, qui est, à mon avis, le plus grand secret qu'on puisse avoir pour acquiescer la bonne science; et si quelqu'un avait bien expliqué quelles sont les idées simples qui sont en l'imagination des hommes, desquelles se compose tout ce qu'ils pensent, et que cela fût reçu par tout le monde, j'oserais espérer ensuite une langue universelle fort aisée à apprendre, à prononcer et à écrire, et, ce qui est le principal, qui aiderait au jugement, lui représentant si distinctement toutes choses qu'il lui serait presque impossible de se tromper; au lieu que, tout au rebours, les mots que nous avons n'ont quasi que des significations confuses, auxquelles l'esprit des hommes s'étant accoutumé de longue main, cela est cause qu'il n'entend presque rien parfaitement. Or, je tiens que cette langue est possible, et qu'on peut trouver la science de qui elle dépend, par le moyen de laquelle les puyans pourraient mieux juger de la vérité des choses que ne font maintenant les philosophes. Mais n'espérez pas de la voir jamais en usage, cela suppose de grands changements dans l'ordre des choses, et il faudrait que tout le monde ne fût qu'un paradis terrestre, ce qui n'est bon à proposer que dans les pays des romans. »

Avant Descartes, Bacon avait dit que « le langage est la monnaie des choses intellectuelles », et que, de même qu'on peut fabriquer de la monnaie avec toute autre matière que l'or et l'argent, on peut aussi fabriquer des signes d'idées avec toute autre chose que les mots et les lettres. Il avait appelé l'attention sur la *caractéristique* qui est en usage en Chine et dans l'extrême Orient, et dont l'emploi est beaucoup plus étendu que celui de la langue proprement dite, de la langue parlée. « On a commencé, dit-il, à s'assurer qu'en Chine et dans les contrées les plus reculées de l'Orient on fait usage de certains caractères réels et non pas nominatifs, caractères qui chez eux n'expriment ni des lettres ni des mots, mais les choses et les notions mêmes, et qu'un grand nombre de ces nations, qui diffèrent tout à fait par le langage, mais qui s'accordent quant à l'usage de cette espèce de caractères, communs à un grand nombre de contrées, communiquent entre elles par ce moyen; en sorte qu'un livre écrit en caractères de cette espèce, chacune de ces nations peut le lire et le traduire en sa propre langue. » Bacon ajoute que les caractères réels sont essentiellement arbitraires et conventionnels, qu'ils doivent être aussi nombreux que les mots radicaux; il range parmi les *desiderata* la science qui doit présider à l'institution de semblables caractères.

Les idées de Condillac sur ce type idéal, qu'il opposait sous le nom de *langue bien faite* aux imperfections de nos langues vulgaires, telles que l'usage les a façonnées, se rapprochent d'une manière remarquable de celles de Descartes et de Leibnitz sur la langue philosophique universelle. Ce type de la *langue bien faite*, c'était pour Condillac la langue des calculs, la langue de l'algèbre. C'est sur ce modèle, disait-il, que toutes nos langues devraient être construites; c'est parce qu'elles s'en écartent que nous savons si mal raisonner; nos erreurs viennent de l'imperfection des signes; il n'est pas étonnant qu'au hasard d'être absurdes nous mettions de l'arbitraire dans nos opinions, quand nous en mettons dans notre langue. Les langues ne sont pas seulement des moyens de communication des connaissances, ce sont des méthodes pour en acquiescer. Lorsque ces méthodes sont imparfaites, elles nous donnent, avec quelques connaissances, des préjugés, des erreurs. Moins imparfaites, elles nous en donneraient moins, parce qu'elles analyseraient mieux; et si elles étaient portées au dernier degré de perfection, elles nous conduiraient aussi sûrement que l'algèbre.

Le problème d'une langue philosophique a été de nos jours examiné par quelques penseurs. Bordas-Demoulin et M. Cournot déclarent chimérique la construction d'une *caractéristique universelle*. Le premier se fonde sur la distinction qu'il établit entre les idées de grandeur et les idées de perfection. « Dans toute substance, dit-il, il y a deux éléments, l'un qui est *force* ou *vie*, l'autre qui est *étendue* ou *quantité*. L'élément quantité nous donne les idées de grandeur, et l'élément force ou vie les idées de perfection. Dans les idées de perfection, il ne s'agit que d'achever ou d'achever, d'accomplir ou d'accomplir, enfin de parfait ou d'imparfait, selon l'énergie originelle du mot *parfait* qui veut dire complètement fait, le principe du *faire* étant la *vie*, la *force*. Dans les idées de grandeur, il ne s'agit pas de per-

fection, mais de grand et de petit, d'égal et d'inégal. Supposer possible une langue universelle qui, dans chaque espèce de connaissances, servirait à rendre et à démontrer la pensée, comme les symboles dans les mathématiques, c'est ne pas voir la distance qui sépare les idées de perfection des idées de grandeur, l'irréductibilité essentielle de ces deux sortes d'idées; c'est ne pas comprendre que les idées de perfection ne peuvent jamais s'exprimer par des signes avec la même précision que les idées de grandeur, en un mot ne comportent pas une langue mathématique. »

M. Cournot oppose à l'idée d'une *caractéristique universelle* des arguments assez semblables à ceux de Bordas-Demoulin. Une langue précise, exacte, dit-il, comme celle du calcul arithmétique ou algébrique, ne peut s'appliquer qu'à des quantités discrètes ou continues, nullement aux idées susceptibles de ce mode de continuité qu'on peut appeler *continuité qualitative*. Comment des qualités et des rapports qui varient d'une manière continue pourraient-ils, en général, s'exprimer avec l'approximation convenable, au moyen de combinaisons de signes discontinus ou distincts, en nombre limité, à valeurs déterminées et fixes? En tout cas, comment définirait-on l'approximation obtenue? L'imperfection du langage tient à la nature même des choses; elle est essentielle et non accidentelle; c'est une utopie d'en rêver la réforme radicale; elle provient de ce fait qu'il ne peut y avoir de rapport exact, naturel, entre les signes quelconques dont nous pouvons faire usage et les idées que nous avons à exprimer. Les langues, ajoute M. Cournot, par la manière dont elles se sont formées, par leur lente croissance et leurs liens de parenté, par les périodes de maturité et de décadence qu'elles traversent, sont, de toutes les œuvres de l'homme, ce qui se rapproche le plus des œuvres de la nature; elles participent en quelque sorte à la vie d'une race ou d'une nation. Entre les langues faites de la sorte et la langue systématique dont le plan a occupé les philosophes, il y a, pour ainsi dire, la même différence qu'entre l'œil et un instrument d'optique, entre l'organe de la voix et un clavier, entre un animal et une machine. Certes, lorsqu'il s'agit, comme dans le travail manufacturier, de produire un effet déterminé, précis, mesurable, susceptible de division ou de décomposition, le travail de la machine remplacera avec avantage le travail non-seulement des animaux, mais de l'homme lui-même. Au contraire, jamais le plus ingénieux machiniste ne remplacera par un automate, par un système d'engins et de rouages, le chien du chasseur; et, en général, dès qu'il faut se prêter à des nuances, à des modifications continues, quelles combinaisons du génie humain pourraient soutenir le parallèle avec les créations de la nature? »

M. Charles Renouvier ne partage pas l'opinion de Bordas-Demoulin et de M. Cournot sur l'invention d'une langue philosophique universelle. La possibilité de cette invention, dit-il dans son dernier *Essai de critique générale*, n'est pas douteuse, s'il est vrai que la parole est un produit de la raison; car alors pourquoi l'homme n'instituerait-il pas librement et régulièrement un de ces systèmes de signes que sa spontanéité a su produire au hasard des symboles et des rapprochements les premiers venus? L'histoire de l'écriture nous offre même des productions plus réfléchies, plus savantes, qu'on se ferait aujourd'hui un jeu de dépasser. Quant à l'importance d'une telle langue, elle ne saurait être contestée. Sans doute, elle ne remplacerait pas les langues naturelles et mythiques, qui continueraient de servir aux relations privées de famille, de commune, de nation, à l'expression littéraire de la pensée, à la conversation familière; ce serait assez si, se plaçant à côté des autres, plus simple et positive qu'aucune, plus souvent écrite que parlée, enseignée dès l'enfance à tous les hommes et chez tous les peuples, elle devenait à la fois le moyen des communications générales et scientifiques, la mesure commune des idées, et pour ainsi dire l'étalon des signes de la raison, la norme de toute pensée correcte. M. Renouvier discute les conditions auxquelles une langue philosophique universelle serait possible. Il faut distinguer deux parties essentielles dans toute langue : 1° la grammaire ou la loi de composition et de syntaxe des mots; 2° le vocabulaire ou les radicaux, signes primitifs des objets et des pensées simples. À l'égard de la grammaire, M. Renouvier ne voit aucune difficulté sérieuse à établir une série de signes fixes, en petit nombre, tirés des catégories relation, personnalité, finalité, causalité, etc., et qui, simples ou combinés, adaptés aux racines, en déterminent la signification, en forment les dérivés et en arrêteront les rapports dans la phrase. On s'attachera, pour y parvenir, soit au système des flexions, soit plutôt à la loi de position des Chinois, qui est préférable pour une langue écrite, et qui répond d'ailleurs à la tendance des langues modernes. Quant au vocabulaire, il serait singulièrement réduit par l'institution d'une bonne grammaire, par les lois précises qui régiraient la formation et la dérivation des mots. Il consisterait en une série de racines monosyllabiques, correspondant aux éléments empiriques et rationnels de la connaissance. Ces racines pourraient être empruntées à quelque-une des langues les plus répandues, soit à l'anglais, soit au fonds commun des langues romanes. On pourrait aussi

établir des séries de monosyllabes arbitraires en aidant la mémoire par une lettre commune affectée à tous les mots d'une même classe.

Caractéristiques des hommes, des mœurs et des temps, par Shaftesbury. Cet ouvrage est le recueil des principaux écrits de Shaftesbury, qu'il rassemble et publia en 1711. Son titre, qui peut paraître singulier, signifie, croyons-nous, que le livre contient une philosophie suggérée par l'observation du temps où elle est née, et l'auteur, en l'exposant, a l'intention de peindre, comme La Bruyère, les *Caractères de son siècle*. Les divers écrits renfermés dans ce volume ne sont en général que le développement et la défense du premier essai de la jeunesse de Shaftesbury, qui restera de lui comme le plus sérieux et le mieux composé. Dans la *Recherche sur le mérite et la vertu*, Shaftesbury ne serait peut-être pas compté dans l'histoire de la philosophie. C'est une œuvre où, sous une forme plus simple, plus suivie, en laissant moins voir le désir de briller, en effaçant lui-même d'avantage, il déduit un système général qu'il aurait pu mieux approfondir, dont il aurait pu serrer de plus près les conséquences, dit M. de Rémusat dans son excellente étude, mais qui comporte un développement méthodique, et dont les idées fondamentales n'ont pas été étrangères aux progrès ultérieurs des théories morales. Shaftesbury conçoit dans l'âme un sens réfléchi qui attache à la contemplation de certaines de nos affections ou l'amour ou la haine, et à ces signes se reconnaissent la vertu et son contraire. Ce sens moral, comme il le nomme, est une sorte de faculté spéciale, qui n'est ni la raison ni la sensibilité, et qui semble appartenir au cœur autant qu'à l'esprit. Ses rapports, soit avec le bonheur individuel, soit avec le gouvernement des sociétés, soit avec la perspective d'une récompense future, n'échappent point à l'esprit généralisateur de ce philosophe, dont la principale qualité est peut-être de n'avoir jamais rendu la science étrangère au monde réel. On trouve la des conseils pour les écrivains, pour les critiques, pour les gouvernants et les gouvernés. C'est partout la même idée qu'il met toujours en avant, savoir : que la vraie philosophie, c'est la morale, et qu'elle ne doit pas pousser ses recherches au delà du point où elle rencontre la raison universelle des devoirs, qui sont, suivant lui, autant ceux du patriotisme que ceux de la pitié. Les lettres et les arts, éclairés par la critique, protégés par la liberté, ne sont que des moyens excellents de donner aux vérités pratiques l'empire de l'évidence et l'attrait de la beauté. L'opinion publique, dit encore M. de Rémusat, les mœurs nationales, les événements politiques, tout a contribué à susciter et à former la philosophie de Shaftesbury; elle est fondée sur les faits, et elle n'est pas de l'empirisme; il est observateur et spéculatif. »

Caractéristiques et critiques, ouvrage publié par Guillaume Schlegel en 1801, et dans lequel il a réuni tous les articles de critique qu'il avait disséminés dans les feuilles littéraires de son époque. Les *Caractéristiques* posèrent les bases de cette poétique qui devint le code de l'école romantique allemande. Prêcher l'égalité de toutes les manifestations de la pensée humaine, donner partout la préférence aux mœurs chevaleresques et au merveilleux chrétien du moyen âge, pousser l'aversion pour la France jusqu'à l'injustice, tels furent les principes fondamentaux du romantisme allemand. Si Schlegel dut sa célébrité à l'assurance inouïe avec laquelle il attaqua les autorités littéraires de son époque, il la dut aussi en grande partie à la persistance de la guerre qu'il faisait aux réputations de la France. Et pourtant, de quelque célébrité qu'elle ait joui, il manquait à sa critique esthétique la base d'une philosophie, et, dans l'étude du vieux langage allemand, les frères Grimm l'ont laissé bien loin derrière eux. Les deux thèses principales qu'il soutenait étaient, l'une, que la forme poétique n'est ni une supériorité, ni un tour de force, ni une médiocrité inutile; que ce langage, auquel on conteste le naturel, est le seul qui convienne naturellement à l'inspiration; l'autre, que les formes de l'antiquité, belles en leur temps, avaient été belles par leur conformité à l'esprit qui les animait, mais que cet esprit étant ou débordé ou éteint, des formes nouvelles devenaient nécessaires. La renommée de Schlegel, dit Henri Heine, est une fille naturelle du scandale. Il arracha les couronnes de lauriers qui couvraient de vieilles perruques, et, à cette occasion, il fit voler beaucoup de poudre aux yeux de son public. »

CARADAMINOPSIDE s. f. Bot. Orthographe vicieuse de CARDAMINOPSIS.

CARADEC-TREGOMEL (SAINT-), bourg de France (Morbihan), arrond. et à 30 kilom. O. de Napoléonville; 1,320 hab. Aux environs, on remarque la chapelle de Kernascleden, un des plus gracieux monuments du xve siècle. L'extérieur de cet édifice présente une flèche hardie et élégante, de nombreux clochetons, et, sur la façade du sud, une ouverture en forme de rose rayonnante. L'entrée, porte ogivale ornée de guirlandes sculptées, est précédée d'un porche décoré des statues des douze apôtres; elle donne accès dans une nef dont la voûte est ornée de peintures bien exécutées, mais malheureusement fort endom-

magées. Le seul bas-côté existant est formé par trois arcades ogivales que soutiennent des piliers carrés, entourés de fines colonnettes qui se perdent en nervure dans la voûte. Deux arcs élégants unissent la nef aux transepts et ouvrent le chœur.

CARADUC DE LACHALOTAIS. V. LACHALOTAIS.

CARADOC ou **CARADOG DE LANN-CARVAN**, chroniqueur gallois, mort vers l'an 1154. Il écrivit en latin une histoire des petits rois du pays de Galles intitulée : *Britannorum successiones*, dont il n'existe aujourd'hui qu'une traduction galloise, qui n'est peut-être pas très-fidèle, et quelques autres traductions en anglais, faites sur la première. On lui attribue encore un livre *De situ orbis*, une *Vie de saint Gildas*, des *Commentaires sur Merlin*.

CARADORI (Rosalbina DE MUNCK, dame ALLAN-), cantatrice distinguée, née à Milan en 1800, est fille du baron de Munck, ancien colonel au service de la France. Elle fit son éducation musicale sous la direction de sa mère, sans le secours d'aucun maître. La mort de son père et le dénuement de sa famille forcèrent Mlle de Munck à utiliser son talent de cantatrice. Après avoir parcouru la France et l'Allemagne, elle passa en Angleterre, où elle prit le nom de Caradori. Elle débuta au King's-Theatre (1822) par le rôle de Chérubin dans les *Noces de Figaro*, et chanta ensuite, comme prima donna, *Elisa e Claudio*, *Corradino* et la *Clemenza di Tito*, partitions dans lesquelles elle excita l'admiration générale. Mais c'est surtout comme cantatrice de concerts que Mme Caradori s'est acquise une incontestable réputation. Elle a parcouru l'Angleterre en cette qualité, et partout elle a recueilli d'unanimes applaudissements. En 1840, Mme Caradori se rendit à Venise, et se produisit avec succès au théâtre de la Fenice ; puis elle s'est fixée en Angleterre vers 1835, et, depuis cette époque, ne s'est plus fait entendre que dans quelques grands festivals.

CARADRINE s. f. (ka-ra-dri-ne — de *Caradrino*, nom de fleuve). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, formé aux dépens des noctuelles, et comprenant une vingtaine d'espèces.

— **Encycl.** Ce genre a pour caractères : antennes simples ou à peine ciliées ; palpes écartés, à dernier article court ; trompe robuste ; corselet lisse, presque globuleux ; abdomen court ; ailes supérieures à bord terminal arrondi. Les chenilles sont courtes, ramassées, atténuées aux deux extrémités, souvent rugueuses et poilues ; paresseuses dans leurs mouvements, elles vivent sur les plantes basses, et se cachent sous les feuilles pendant le jour. Elles s'enfoncent assez profondément en terre, pour se transformer en chrysalides à peau fine, renfermées dans des coques ovoïdes qui sont composées de soie et de terre. Ce genre comprend plus de vingt espèces, généralement de couleur grise et souvent assez difficiles à distinguer entre elles. La plupart habitent l'Europe. La *caradrine* ou noctuelle du plantain a m. 03 d'envergure ; ses ailes supérieures sont d'un gris cendré pâle, avec une raie jaunâtre transverse et deux taches roussâtres ; les inférieures sont d'un blanc sale, à limbe roussâtre. Cette espèce se trouve dans presque toute la France, ainsi que les *caradrines* agréable, cubulaire, et celle du pissenlit. La *caradrine* chagrinée est propre au midi de la France, bien qu'elle se trouve aussi dans le centre ; elle a m. 03 à 0 m. 04 d'envergure ; ses ailes inférieures sont d'un gris roux pâle, saupoudré de points brunâtres, et les inférieures blanchâtres.

CARADRINIDE adj. (ka-ra-dri-ni-de — de *caradrine* et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte à la caradrine. — s. f. pl. Tribu d'insectes lépidoptères nocturnes, ayant pour type le genre caradrine.

CARADUNUM, nom latin de CRACOVIE.

CARAEROU s. m. (ka-ra-é-rou—du caraïbe *karyourou*, même sens). Bot. Liane des Antilles, dont les feuilles servent à teindre en rouge.

CARAFÀ ou **CARAFÀ DE COLOBRANO** (Michel-Henri - François-Aloys - Vincent-Paul), compositeur, né à Naples le 28 novembre 1785 ou 1787, descend de l'illustre maison princière des Carafà établie dans le royaume de Naples. Il a modifié légèrement son nom, on ne sait pourquoi. Dès l'âge de huit ans, il apprit la musique au couvent de Montoliveto, sous la direction de l'organiste Fazzi. Francesco Ruggeri, élève de Fenaroli, lui enseigna l'harmonie et l'accompagnement, et, plus tard, le jeune élève reçut les conseils de Fenaroli lui-même. Ayant fait un voyage à Paris, il s'adressa à Cherubini, qui lui donna des leçons de contre-point et de fugue. Pour mettre en pratique l'expérience précoce qu'il devait à de si illustres maîtres, Carafà écrivit un opéra : *Il Fantasma*, destiné à un théâtre de jeunes seigneurs dilettantes, et, plus tard, vers 1802, *Il natale di Giove*, puis *Achille et Deidamia*, cantates. Epris tout à coup de la gloire militaire, Carafà entra, en qualité d'officier, dans un régiment de hussards de la garde de Murat, et devint bientôt écuyer de ce monarque, puis chevalier de l'ordre des Deux-Siciles. Il était,

en 1812, officier d'ordonnance de Murat, et il se distingua dans la campagne de Russie, ce qui lui valut la croix de la Légion d'honneur. De retour à Naples, Carafà fit représenter, en 1814, au théâtre del Fondo, un opéra intitulé : *Il Vascello l'occidente*, dont le succès fut complet. D'autres ouvrages suivirent, et l'auteur, encouragé par ces résultats, donna en 1821, à l'Opéra-Comique, *Jeanne d'Arc*, œuvre en trois actes, et, en 1822, le *Solitaire*, qui eut un succès brillant. En 1827, Carafà vint s'établir à Paris, où l'opéra de *Masaniello* acheva de populariser son nom. Il fut nommé professeur de composition au Conservatoire de musique, et, en 1837, il remplaça Lesueur à l'Institut. Plus tard il devint directeur du Gymnase de musique militaire. Il ne lui eût peut-être fallu, pour dépasser l'étroite limite qui sépare le talent du génie, qu'un peu plus de travail et de volonté. A en juger par ses premiers succès, ce compositeur était digne d'aspirer au premier rang. L'aiguillon de la nécessité, ou cet orgueil, qui, chez les artistes, devient une vertu, fit défaut à M. Carafà, qui se contenta de plaire, quand il lui était si facile d'exciter l'admiration. Ces réserves faites, on doit reconnaître la valeur de ce maître, qui a doté notre Opéra-Comique de plusieurs œuvres très-remarquables et bien supérieures aux produits de nos jours. Voici la liste des opéras de M. Carafà : *Il Fantasma*, opéra ; *Il Vascello l'occidente* (théâtre del Fondo, Naples, au commencement de 1814) ; la *Gelosia corretta* (théâtre des Fiorentini, Naples, 1815) ; *Gabriele di Vergi* (théâtre del Fondo, Naples, 3 juillet 1816) ; *Igenia in Tauride* (théâtre San-Carlo, Naples, 1817) ; *Adèle di Lusignano* (Milan, automne 1817) ; *Dere-nise in Siria* (théâtre San-Carlo, Naples, été 1818) ; *Elisabetta in Derbichire* (Venise, 26 décembre 1818) ; *Il sacrificio d'Epito* (Venise, carnaval de 1819) ; *Gli due Figaro* (Milan, 1820) ; *Jeanne d'Arc à Orléans*, opéra en trois actes, paroles de Théaulon et d'Artois (Opéra-Comique, 10 mars 1821). Le couplet suivant excita l'enthousiasme des spectateurs :

Le nom de patrie
Fait battre mon cœur ;
Mon âme est remplie
D'une sainte ardeur.
Je vois d'Angleterre
Flotter le drapeau,
Et pauvre bergère
Je garde un troupeau.

La partition ne manquait pas de mérite, mais on y blâma l'abus des formules rossiniennes ; or, à cette époque, il était de bon goût en France de dédaigner le talent de Rossini. La *capriciosa ed il soldato* (Rome, 1821), succès complet ; *Tamerlano*, opéra destiné au théâtre San-Carlo de Naples, mais non représenté ; le *Solitaire*, opéra-comique en trois actes, paroles de Planard (Opéra-Comique, 27 août 1822), livret emprunté au roman du vicomte d'Arincourt, succès de vogue : les magasins, les coiffures adoptèrent le titre à la mode, et la ronde : *C'est le solitaire*, devint populaire à Paris et dans les provinces. M. Pellegrin, directeur du Théâtre-Lyrique en 1854, eut l'idée de reprendre ce fameux *Solitaire*, le poème, qui jadis inspirait l'effroi, fit rire les spectateurs, que la musique ennuya très-fort. *Eufemia di Messina* (Rome, 1822). On trouve dans cet ouvrage, qui réussit complètement, un duo très-dramatique. *Abusur* (Vienne, 1822) ; le *Valet de chambre*, opéra-comique en un acte, paroles de Scribe et Mélesville (Opéra-Comique, 16 septembre 1823). Le poème n'était autre que le vaudeville de *Frontin mari-garçon*, représenté au théâtre de la rue de Chartres le 18 janvier 1821 ; la partition fut trouvée très-agréable ; le duo de Germain et de Denise est devenu classique, et les couplets du comte, *C'est à Paris*, ont figuré dans un grand nombre de vaudevilles. Le *Valet de chambre* a été repris pour la dernière fois le 2 juillet 1858. L'*Auberge supposée*, opéra-comique en trois actes, paroles de Planard (Opéra-Comique, 26 avril 1824), ouvrage manqué ; la *Belle au bois dormant*, opéra en trois actes, paroles de Planard (Académie royale de musique, 2 mars 1825), plus de science que d'inspiration ; le *Sonnambulo* (Milan, automne de 1825) ; le *Paria* (Venise, février 1826) ; *Sangarido*, opéra-comique en un acte (Opéra-Comique, 19 mai 1827), chute ; *Masaniello*, drame lyrique en quatre actes, paroles de Moreau et Lafortelle (Opéra-Comique, 27 décembre 1827). Cet opéra est le chef-d'œuvre de Carafà. On sait que le même sujet valut à M. Auber un de ses plus beaux triomphes ; mais la vogue de la *Muette* ne nuisit pas à celle de *Masaniello*, et c'est le plus grand éloge qu'on puisse adresser à l'opéra de M. Carafà. La *Violetta*, opéra en trois actes, en collaboration avec Leborne, paroles de Planard (Opéra-Comique, 7 octobre 1828). Le sujet, emprunté à Gérard de Nevers, est le même que celui d'*Eurianthe* ; le succès ayant été d'abord contesté, M. Carafà eut le bon goût de ne nommer son confrère que lorsque le public apprécia l'œuvre nouvelle. *Jenny*, opéra en trois actes, paroles de M. de Saint-Georges (Opéra-Comique, 24 septembre 1829), succès éphémère ; le *Nozze di Lammermoor*, opéra seria en trois actes, paroles de Balocchi (Théâtre-Italien, 12 décembre 1829). Mmes Sontag et Pisanoni remplissaient les principaux rôles avec un talent qui ne put sauver l'ouvrage d'une chute à peine déguisée. L'*Orgie*, ballet-pantomime en trois

actes, de Scribe et Corsi (Opéra, 18 juillet 1831). C'était la *Léocadie*, de Scribe et Auber, arrangée en ballet d'une manière assez médiocre. Le *Livre de l'ermite*, opéra-comique en un acte, paroles de MM. Planard et Paul Duport (Opéra-Comique, 12 août 1831), chute ; la *Marquise de Brinvilliers*, drame lyrique en trois actes, en collaboration avec Boieldieu, Berton, Auber, Hérold, Botton, Blangini, Paër et Cherubini, paroles de Scribe et de Castil-Blaze (Opéra-Comique, 31 octobre 1831). Carafà avait composé l'ouverture de cet opéra et le finale du second acte. La *Prison d'Edimbourg*, opéra-comique en trois actes, paroles de Planard (Opéra-Comique, 20 juillet 1833). Le roman de Walter Scott avait inspiré aux auteurs un poème intéressant, mais trop constamment lugubre. La partition, une des meilleures du maestro, renfermait de beaux chœurs, et deux airs remarquables : les couplets de Tom, *Assis dans ma barque*, au premier acte, et le morceau du même personnage, *Anciens camarades*, au troisième acte. *Une journée de la Fronde* ou la *Maison du rempart*, opéra-comique en trois actes, paroles de Mélesville (Opéra-Comique, 1835). C'était un ancien vaudeville de Mélesville travesti en opéra-comique ; le public l'accueillit très-froidement. La *Grande-duchesse*, drame lyrique en quatre actes (Opéra-Comique, 1835). Le seul tort de cet ouvrage était de s'être trompé de théâtre ; le sujet éminemment dramatique du poème, et le style constamment sévère de la partition, convenaient beaucoup plus à l'Opéra qu'à une scène de genre ; les amateurs de flonflons, cette aimable majorité qui avait trouvé *Zampa* ennuyeux, ne pouvaient apprécier une œuvre écrite en dehors de toutes leurs idées. On réduisit plus tard la *Grande-duchesse* à trois actes, sans pour cela modifier l'opinion de la masse. M. Carafà a employé, le premier, dans cet opéra, un effet musical dont M. Verdi s'est servi depuis en écrivant le *Miserere* du *Trovatore*. *Thérèse*, opéra-comique en deux actes, paroles de MM. Planard et de Leuven (Opéra-Comique, 26 septembre 1835), succès d'estime.

Voici la lettre que Rossini écrivit à son ami Carafà en 1860 : « Mon cher Carafà, puisqu'on se propose de mettre en scène, à l'Opéra, *Sémiramide*, et que je ne m'occupe, tu le sais, de rien de ce genre, je te prie de t'en charger, et je te donne la latitude la plus complète pour tous les arrangements que tu jugeras convenable de faire. Comme ce travail sera ton œuvre, il sera aussi ta propriété, et tous les droits d'auteur, soit au théâtre, soit au dehors, t'appartiendront. Ton tout affectueux, Rossini. » C'était tout simplement un cadeau d'une trentaine de mille francs que notre grand et généreux Rossini faisait à son ami. Ce dernier accepta, et les airs de ballet qu'il composa furent remarqués des dilettantes.

CARAFÉ s. f. (ka-ra-fé — de l'ar. *garafa*, puiser). Sorte de bouteille de verre ou de cristal blanc ou de couleur transparente, à base plus large que les bouteilles proprement dites, et servant le plus ordinairement à contenir de l'eau : Les CARAFES avaient cette antique forme octogone dont la province seule conserve quelque souvenir. (Balz.) On avait approché, à la portée de sa main, une petite table sur laquelle était une CARAFE d'orangeade. (Alex. DUMAS.) Contenu du même vase : Boire une CARAFE d'eau. Il a bu toute une CARAFE d'orgeat.

Toujours son eau sucrée était auprès de lui, Il en buvait un verre à chaque paragraphe, Et sa leçon durait autant que sa carafe.

C. BONJOUR.

— Fam. *Carafe d'orgeat*, Personne sans caractère, sans énergie : C'est une CARAFE d'ORGEAT.

CARAFET s. m. (ka-ra-fé). Bot. Nom vulgaire de la giroflée jaune.

CARAFÀ, nom d'une des plus anciennes et des plus illustres familles du royaume de Naples. La filiation a en été établie depuis Philippe Carafà, qui mourut au commencement du xiii^e siècle. Il eut pour fils Barthélemy CARAFÀ, dont la postérité s'est divisée en deux branches principales, chacune ayant fourni un certain nombre de rameaux que nous allons indiquer. La ligne directe de la branche aînée a produit Philippe CARAFÀ, créé cardinal en 1378, Barthélemy CARAFÀ, lieutenant du grand maître de Malte, en 1390 ; André CARAFÀ, vice-roi de Naples en 1525, en faveur de qui la terre de Santa-Severina fut érigée en comté par l'empereur Charles-Quint. Cette ligne directe s'est éteinte au xviii^e siècle, en la personne de Vespasien CARAFÀ, dernier comte de Santa Severina. D'elle était issu un cadet, Jacques CARAFÀ, qui a formé le rameau des ducs de Castelvetere, princes de la Roccella, lequel rameau a donné plusieurs hommes remarquables, entre autres Jérôme CARAFÀ, qui se signala dans la défense de la Roccella contre les Turcs, et dont le fils aîné FABRICE, créé prince de la Roccella et du Saint-Empire, laissa trois fils, dont l'un fut évêque d'Aversa et légat du pape Urbain VIII en Allemagne, un autre archevêque de Messine, et l'aîné, Jérôme CARAFÀ, se signala en combattant la révolution dirigée par Masaniello. Jérôme eut un grand nombre d'enfants, parmi lesquels : Charles CARAFÀ, créé cardinal en 1664 ; Grégoire CARAFÀ, chevalier de Malte, qui se

distingua au combat des Dardanelles en 1686, et qui fut élu grand-maître de l'ordre en 1689 ; Jacques CARAFÀ, archevêque de Rossano ; Scipion CARAFÀ, évêque d'Aversa ; François CARAFÀ, général des galères de l'ordre de Malte ; Fortuné CARAFÀ, créé cardinal en 1686. L'aîné de ces frères, Fabrice CARAFÀ, laissa un fils, Charles-Marie CARAFÀ, prince de la Roccella, ambassadeur extraordinaire à Rome en 1684, qui mourut sans postérité, et avec qui finit la filiation directe du rameau des princes de la Roccella. Ce rameau avait fourni une subdivision, dont l'auteur obtint, en 1641, l'érection en duché de la terre de Bruzzano. Jacques CARAFÀ, le premier qui ait bifurqué la ligne de la branche aînée, avait un frère cadet, Charles CARAFÀ, qui a formé le rameau des ducs de Forlì et de Montenegro. Un fils cadet de ce même Jacques, Jean CARAFÀ, fut nommé ambassadeur à Venise, et créé comte de Policastro ; et il a donné naissance à un rameau collatéral. La caduète des deux branches principales s'est détachée de la souche au xiv^e siècle, et a pour auteur Thomas CARAFÀ, dont la ligne directe est éteinte. Un cadet de cette ligne, Antoine CARAFÀ, petit-fils de Thomas, qui précède, laissa plusieurs fils. L'aîné, François CARAFÀ, a formé le rameau des ducs d'Andria, qui a produit plusieurs cardinaux, et dont les rejetons se sont illustrés dans la guerre et dans la marine ; le second, Thomas CARAFÀ, qui fut tué vers 1450, sur une galère qu'il commandait contre les Turcs, a fait les rameaux des princes de Chiusano et des ducs d'Ariano ; le troisième, Antoine CARAFÀ, a formé les rameaux des marquis de San-Lucido et des ducs de Jelzi. De celui des marquis de San-Lucido est sorti celui des princes de Stigliano, dont sont venus les ducs de Laurino, les ducs de Mataloni et les princes de Colobraro. Le quatrième fils d'Antoine, auteur des rameaux cadets de la branche principale cadette, Gurrel CARAFÀ, a fait les rameaux des ducs de Noura et Noja, et des marquis d'Anzi. Le cinquième fils de ce même Antoine, Diomède CARAFÀ, fut fait comte de Matalone et de Cerretto. Son fils cadet, Jean-Antoine CARAFÀ, fut père de Jean-Pierre CARAFÀ, cardinal en 1536, archevêque de Naples en 1549, élu pape sous le nom de Paul IV (v. PAUL IV) en 1555. Ce pape enrichit ses neveux, CHARLES, JEAN et ANTOINE, des dépouilles des Colonne et d'autres seigneurs romains. Ils soulevèrent le peuple des Etats de l'Eglise par leur rapacité et leur despotisme. Après la mort de Paul IV, Charles, cardinal, fut condamné à mort et étranglé dans sa prison (1561) ; Jean fut décapité le même jour pour assassinat sur la personne de sa femme, et d'autres membres de cette famille furent emprisonnés ou bannis.

Nous donnons l'histoire abrégée de quelques-uns des membres de cette famille : Antoine CARAFÀ, cardinal, mort en 1591, recueillit les décrets et donna une édition de la Bible des Septante avec traduction latine (1587). — Jean-Baptiste CARAFÀ, littérateur napolitain du xvi^e siècle, est auteur d'une *Histoire du royaume de Naples* (1572), précédée de recherches intéressantes sur l'origine de plusieurs familles nobles de l'Etat de Naples. — Vincent CARAFÀ, né en 1575, mort en 1649, fut le septième général de la compagnie de Jésus (1645) ; il a laissé quelques ouvrages de piété. — Jérôme CARAFÀ, marquis de Montenegro, né en 1564, mort à Genève en 1633. Il servit dans les armées espagnoles, défendit vaillamment Amiens contre Henri IV, et fut nommé en 1630 vice-roi d'Aragon. — Antoine CARAFÀ, de la maison des ducs de Forlì, entra en 1665 au service de l'Autriche, combattit en Hongrie contre les Turcs, se rendit oideux dans ce pays par son despotisme et ses cruautés, et fut créé feld-marschal. Il mourut en 1693. — Charles-Marie CARAFÀ, prince de la Roccella et de Butero, né en 1646, mort en 1695, fut ambassadeur d'Espagne à Rome (1684), et reçut les titres de grand d'Espagne et de premier baron du royaume de Naples. Il a publié : *Exemplar horologiorum solarium* (Maggara 1686, in-fol.), ouvrage qui donne les tables les plus complètes qu'on ait sur les cadrans solaires. On lui doit aussi un traité de politique intitulé : *Opere politiche cristiane* (1692, in-fol.). — Hector CARAFÀ, patriote napolitain, comte de Ruvo, né en 1767, embrassa avec ardeur les principes de la Révolution française, fut emprisonné, servit le républicain Parthénopéen, défendit héroïquement Pescara contre les royalistes, et fut immolé après la prise de Naples par Rufo (1799).

CARAFFE (Armand-Charles), peintre français, mort vers 1812. Il était élève de Lagrèe. Son œuvre la plus remarquable est l'*Espérance soutenant le malheureux jusqu'au tombeau*, tableau placé à l'hospice de la Charité de Paris.

CARAFON s. m. (ka-ra-fon — dimin. de *carafe*). Petite carafe : Un CARAFON plein d'eau-de-vie, d'anisette, de limonade. Contenu du même vase : Boire un CARAFON d'orgeat.

— A Paris, Bouteille d'une contenance déterminée, et moindre que celle de la demi-bouteille : Pour un franc vingt centimes, on a deux plats, un dessert, du pain à discrétion, et un CARAFON de vin ou d'un liquide qui en a la couleur.

— Sorte de petit baquet à rafraîchir.

CARAGA, ville de l'Océanie, dans l'île de

Mindanao, partie de la Malaisie espagnole, à 180 kilom. N.-E. de la ville de Mindanao, ch.-l. de la province de son nom; 3,600 hab. Exportation d'or et de poudre d'or, que l'on recueille dans les montagnes et les rivières aurifères de cette province.

CARAGACH s. m. (ka-ra-gach). Comm. Sorte de coton de Smyrne.

CARAGALE s. f. (ka-ra-ga-le). Bot. Syn. de CARAGATE.

CARAGAN s. m. (ka-ra-gan — du tartare *karachana*). Bot. Genre de végétaux ligneux, de la famille des légumineuses et de la tribu des lotées, formé aux dépens des robiniers, et comprenant une vingtaine d'espèces, qui croissent dans les régions centrales de l'Asie : *Le Caragan de la Chine a des fleurs très-grandes*. (V. de Bomare.) *Le Caragan argenté mérite une place dans les jardins paysagers*. (Bosc.) On dit aussi CARAGANA ou CARAGUANA.

— Encycl. Ce genre comprend une vingtaine d'espèces confondues autrefois avec les robiniers. La plus intéressante est le *caragan arborescent* (*caragana arborescens*), vulgairement nommé *arbre aux pois*. C'est un arbrisseau de quelques mètres de hauteur, originaire de la Sibérie, et qui est assez fréquemment cultivé dans nos jardins d'agrément; ses fleurs sont jaunâtres, et réunies en bouquets à l'aiselle des feuilles. Mais le charmant effet qu'il produit dans les massifs n'est pas le seul titre qui le recommande à l'attention des cultivateurs. D'après Bosc, ce serait une excellente acquisition pour la grande culture; en effet, cet arbrisseau est très-rustique, croît rapidement et se contente des sols les plus médiocres. Sa disposition à se mettre en touffes impénétrables aux animaux le rend extrêmement propre à faire des haies; ses tiges, exploitées tous les quatre ou cinq ans, produisent une assez grande quantité de bois; son écorce sert à faire des cordes; sa racine a un goût sucré, et plait beaucoup aux cochons; ses feuilles constituent un excellent aliment pour tous les animaux domestiques, notamment pour les moutons; ses graines peuvent se manger comme les pois, et conviennent beaucoup aussi à la volaille; enfin, toutes ses parties fournissent une assez belle couleur jaune. Les *caragans* épineux, frutescents, pygmées, argentés, etc., sont des arbrisseaux d'ornement très-distingués.

CARAGATE s. f. (ka-ra-ga-te). Bot. Genre de plantes, de la famille des broméliacées, voisines des tillandsias, et renfermant quatre espèces peu connues. On dit aussi CARAGUATE. V. TILLANDSIAS.

CARAGLIO, ville du royaume d'Italie, province et à 10 kilom. O. de Coni, sur la Grana; 6,000 hab. Collège communal. Fileries de soie et fabriques de soieries.

CARAGLIO, **CARALIO** ou **CARALIUS** (Jean-Jacques), graveur italien, né à Vérone ou à Parme vers 1500 ou 1512, mort en 1571. Il se plaça au premier rang par ses belles estampes d'après Raphaël, le Titien et les plus grands maîtres italiens; se livra ensuite avec passion à la gravure des médailles et des pierres fines, et se fit dans cette carrière nouvelle une réputation brillante, qui s'étendit dans toute l'Europe.

CARAGNE s. f. (ka-ra-gne; gn mll.). Comm. Gomme résineuse fournie par un térébinthe de la Colombie.

— Adjectiv. : *Gomme CARAGNE*.

CARAGNOLE s. m. (ka-ra-gno-le; gn mll.). Jeux. Autre nom du birili.

CARAGROUCH s. m. (ka-ra-grouch). Métrol. Piastre de 40 paras, au titre de 550 millièmes, qui a cours à Constantinople pour 116 paras, et vaut, en argent de France, 2 fr. 95 cent. Son poids est de 24 gr. 51.

CARAGUE s. m. (ka-ra-ghe — du brésilien *carigueta*, sarigue). Mamm. Nom vulgaire du sarigue opossum : *Le Carague est de couleur brune*. (V. de Bomare.)

CARAGUE s. f. (ka-ra-ghe). Art vétér. Un des noms vulgaires de la maladie des bestiaux appelée CLAVELLE.

CARAGUEL (Clément), littérateur et journaliste français, né à Mazamet (Tarn) en 1819. Il a été successivement attaché au *Vert-Vert*, à l'*Entr'acte*, au *National*, à la *Revue de Paris*, etc. A partir de 1848, il devint un des rédacteurs les plus actifs du *Charivari* jusqu'en 1865, époque où il est entré dans la rédaction du *Journal des Débats*. M. Caraguel est un écrivain plein de verve caustique et de l'esprit le plus fin. Il appartient à l'opinion démocratique. Il a fait représenter à l'Odéon une charmante petite comédie, le *Bougeoir* (1852), qui fait partie du répertoire du Théâtre-Français depuis 1856. On lui doit encore : les *Soirées de Taverny*, recueil de nouvelles publié en 1854; *Messieurs les Cosaques* (1854), en collaboration avec Taxile Delord et Louis Huart; *Souvenirs et aventures d'un volontaire garibaldien* (1861), souvenirs qui ont été écrits sur des notes fournies par un des *Mille*.

CARAGUEUZ ou **CARAGHEUZ**, personnage populaire du théâtre des marionnettes à Constantinople. Caragueuz est pour les Turcs ce que *Pulcinella* est pour les Napolitains; chacun des deux est un type qui résume en lui

les qualités et les vices du peuple dont il est l'ami : Pulcinella plait par son esprit, sa verve, sa souplesse, voire même par la bassesse de son caractère; Caragueuz a des qualités plus physiques, il se rapproche beaucoup du Friape antique, et c'est par des exploits dignes de ceux d'Hercule près d'Omphale qu'il plait à la population turque. Sa marionnette en bois, avec ses attributs les plus indécents, sert communément de jouet, et c'est le cadeau que les parents font ordinairement à leurs enfants. Ne nous en étonnons pas, car ceci se passe dans un pays où jadis, aux fêtes de Bacchus, le phallus était promené processionnellement; puis, comme le dit Montesquieu, avec les latitudes changent les idées et les mœurs, et l'Italie, qui est beaucoup plus près de nous, a encore bien des coutumes qui nous paraissent, sinon monstrueuses, du moins inexplicables. Voici quelques détails donnés par Gérard de Nerval, dans son *Voyage en Orient*, sur une représentation de Caragueuz, et sur le théâtre à Constantinople, où les rôles de femmes sont remplis par des hommes, comme cela se pratiquait encore à Rome au siècle dernier. « Les acteurs, vêtus de vestes brodées d'or, portaient sous leurs tabourets élégants de longs cheveux nattés comme ceux des femmes. Les paupières relevées de noir et les mains teintes de rouge, avec des paillettes appliquées sur la peau du visage et des mouchetures sur leurs bras nus, ils faisaient au public un accueil bienveillant, et recevaient le prix d'entrée, en adressant un sourire gracieux aux *effendis* qui payaient plus que le simple populaire. Un *irmelikalen* (pièce d'or de 1 fr. 25) assurait aux spectateurs l'expression d'une vive reconnaissance, et une place réservée sur les premiers bancs. Au demeurant, personne n'était astreint qu'à une simple cotisation de dix paras. Il faut ajouter que le prix d'entrée donnait droit à une consommation de café et de tabac. Les sorbets et les divers rafraîchissements se payaient à part. Dès que je fus assis sur l'une des banquettes, un jeune garçon élégamment vêtu, les bras découverts jusqu'aux épaules, et qui, d'après la grâce de ses traits pudiques, eût pu passer pour une jeune fille, vint me demander si je voulais une chibouque ou un narghilé, et, quand j'eus choisi, il m'apporta en outre une tasse de café. La salle se remplissait peu à peu de gens de toute sorte; on n'y voyait pas une seule femme; mais beaucoup d'enfants avaient été amenés par des esclaves ou des serviteurs. Ils étaient la plupart bien vêtus, et, dans ces jours de fête, leurs parents avaient voulu sans doute les faire jouir du spectacle; mais ils ne les accompagnaient pas, car en Turquie l'homme ne s'embarrasse ni de la femme ni de l'enfant, chacun va de son côté, et les petits garçons ne suivent plus les mères après le premier âge. Quand la salle se trouva suffisamment garnie, un orchestre placé dans une haute galerie fit entendre une sorte d'ouverture. Pendant ce temps, un des coins de la salle s'éclaira d'une manière inattendue : une gaze transparente, entièrement blanche, encadrée d'ornements en festons, désignait le lieu où devaient apparaître les ombres chinoises. Les lumières qui éclairaient d'abord la salle s'étaient éteintes, et un cri joyeux se fit entendre quand l'orchestre se fut arrêté. Le silence se fit ensuite, puis on entendit derrière la toile un bruit pareil à celui que feraient des morceaux de bois remués dans un sac; c'étaient les marionnettes qui, selon l'usage, s'annonçaient par ce bruit, accueilli avec joie par les enfants. Aussitôt, un spectateur, compère probablement, se mit à crier à l'acteur chargé de faire parler les marionnettes : « Que nous donneras-tu aujourd'hui ? » A quoi celui-ci répondit : « Cela est écrit au-dessus de la porte pour ceux qui savent lire. — Mais j'ai oublié ce qui m'a été appris par le hodja. — Eh bien ! il s'agit ce soir de l'illustre Caragueuz, *vieu-time de sa chasteté*. — Mais comment pourras-tu justifier ce titre ? — En comptant sur l'intelligence des gens de goût, et en implorant l'aide d'Ahmad aux yeux noirs. » L'orchestre se remit à jouer, et l'on vit apparaître derrière la gaze une décoration qui représentait une place de Constantinople, avec une fontaine et des maisons sur le devant. Ensuite passèrent successivement un cavas, un chien, un porteur d'eau et autres personnages mécaniques, dont les vêtements avaient des couleurs fort distinctes, et qui n'étaient pas de simples silhouettes, comme dans les ombres chinoises que nous connaissons. Bientôt l'on vit sortir d'une maison un Turc, suivi d'un esclave qui portait un sac de voyage; il paraissait inquiet, et, prenant tout à coup une résolution, il alla frapper à une autre maison de la place, en s'écriant : « Caragueuz ! Caragueuz ! mon meilleur ami, est-ce que tu dors encore ? » Caragueuz mit le nez à la fenêtre, et, à sa vue, un cri d'enthousiasme résonna dans tout l'auditoire. Puis, ayant demandé le temps de s'habiller, il reparut bientôt et embrassa son ami : « Ecoute, dit ce dernier, j'attends de toi un grand service ; une affaire importante me force d'aller à Brousse; tu sais que je suis le mari d'une femme fort belle, et je t'avouerai qu'il m'en coûte de la laisser seule, n'ayant pas grande confiance dans mes gens. Eh bien ! mon ami, il m'est venu cette nuit une idée, c'est de te faire le gardien de sa vertu. Je sais que ta délicatesse et l'affection profonde que tu as pour moi, je suis heureux de te donner

cette preuve d'estime. — Malheureux ! dit Caragueuz, quelle est ta folie ? regarde-moi donc un peu. — Eh bien ? — Quoi, tu ne comprends pas, en me voyant, que ta femme ne pourra résister au désir de m'appartenir. — Je ne vois pas cela, dit le Turc; elle m'aime, et si je puis craindre quelque séduction à laquelle elle se laisse prendre, ce n'est pas de ton côté qu'elle viendra; ton honneur d'abord m'en répond, et puis ensuite, par Allah ! tu es singulièrement bâti. » Le Turc s'éloigna. « Aveuglement des hommes, s'écrie Caragueuz, moi ! singulièrement bâti ! dis donc trop bien bâti, trop séduisant, trop beau, trop dangereux ! Enfin, dit-il en monologue, mon ami m'a commis la garde de sa femme, il faut répondre à sa confiance; allons nous établir sur son divan; mais sa femme, curieuse comme elles sont toutes, voudra me voir, et du moment que ses yeux se seront portés sur moi, elle sera dans l'admiration et perdra toute retenue. N'enrons pas, restons à la porte de ce logis, comme un spahi en sentinelle. Une femme est si peu de chose, et un véritable ami est un bien si rare ! Et en parlant ainsi, Caragueuz, à travers la gaze légère qui fondait les tons de la décoration et des personnages, se dessinait admirablement avec son œil noir, ses sourcils nettement tracés, et les avantages les plus saillants de sa désinvolture. Son amour-propre, au point de vue des séductions, ne paraissait pas étonner les spectateurs... Ici la pièce tourne au fantastique. Caragueuz, pour se soustraire aux regards de la femme de son ami, se couche sur le ventre en disant : « J'aurai l'air d'un pont. » Il faudrait se rendre compte de sa conformation particulière pour comprendre cette excentricité. On peut se figurer Polichinelle, posant la bosse de son ventre comme une arche, et figurant le pont avec ses pieds et ses bras; seulement Caragueuz n'a pas de bosse sur les épaules. Il passe une foule de gens, des chevaux, des chiens, une patrouille, puis enfin un *arabas*, traîné par des bœufs et chargé de femmes; l'infortuné Caragueuz se lève à temps pour ne pas servir de pont à une si lourde machine. Une scène, plus comique à la représentation que facile à décrire, succède à celle où Caragueuz, pour se soustraire aux regards de la femme de son ami, a voulu avoir l'air d'un pont. Dans cette scène, d'une excentricité qu'il serait difficile de faire admettre chez nous, Caragueuz se couche sur le dos et désire avoir l'air d'un pieu. La foule passe, et tout le monde dit : « Qui est-ce donc qui a planté là ce pieu ? il n'y en avait pas hier; est-ce du chène ? est-ce du sapin ? » Arrivent les blanchisseuses revenant de la fontaine, qui étendent du linge sur Caragueuz. Il voit avec plaisir que sa supposition a réussi. Un instant après, entrent des esclaves menant des chevaux à l'abreuvoir; un ami les rencontre et les invite à entrer dans une galère, pour se rafraîchir; mais où attacher les chevaux ? tiens ! voilà un pieu, et on attache les chevaux à Caragueuz. Bientôt des chants joyeux, provoqués par l'aimable chaleur du vin de Ténédos, retentissent dans le cabaret; les chevaux impatients s'agitent; Caragueuz, tiré à quatre, appelle les passants à son secours, et démontre douloureusement qu'il est victime d'une erreur. On le délivre et on le remet sur pied. »

Nous avons emprunté tous ces détails à Gérard de Nerval, parce qu'ils sont caractéristiques et faciles à raconter. La dernière invention de Caragueuz n'est pas entièrement neuve, et dans son *Apologie pour Hérodote*, Henri Estienne introduit un individu qui s'avise d'un pieu du même genre pour servir de grand mât à son vaisseau.

Voici en quelques mots la fin de cette pochade : Quand la dame sort de sa maison, elle aperçoit Caragueuz, et, séduite par la vue de ses avantages extérieurs, elle devient aussitôt amoureuse de lui : « Le bel homme ! s'écrie-t-elle, et elle lui demande ce qu'il fait là. En vain le pauvre Caragueuz fait tous ses efforts pour lui échapper, elle veut lui prendre la main et le faire entrer chez elle. « Ne me touches pas, s'écrie l'héroïque ami, je suis impur, un chien m'a léché le visage. » Cette raison seule arrête la dame; elle lui dit d'aller se purifier, et revient un moment après avec toutes ses amies pour leur faire admirer un homme si bien bâti. Le nouveau Joseph est à bout de résistance, il va être forcé de céder; quand heureusement passe l'ambassadeur de France, qui consent à le prendre dans sa voiture et à l'arracher à tant de périls.

Ainsi finit cette pièce, qui représente assez fidèlement les mœurs et les caractères du pays. C'est l'éternelle histoire de l'amour physique, qui pousse les deux sexes à se rapprocher, et qui, à l'aide de certains déguisements, a servi de canevas aux romans et aux comédies de tous les peuples. Il n'y a de différence que dans la manière dont les choses sont exprimées, selon le plus ou moins de culture d'un peuple et le raffinement plus ou moins grand de sa langue. Le *Pulcinella* de Naples, les marionnettes de Bologne, le Guignol lyonnais ont des scènes presque aussi lestes, des mots tout aussi équivoques que Caragueuz; ils n'en diffèrent que par une plus grande retenue dans les gestes et la désinvolture. Tous les voyageurs sont unanimes pour flétrir l'indécence de ce spectacle, qui fait la joie des jeunes garçons et des jeunes filles turques : « Les enfants, et surtout les petites filles de

huit à neuf ans, abondaient à ce spectacle, dit Théophile Gautier, confirmant le récit de Gérard de Nerval. De leurs beaux yeux étonnés et ravis, épanouis comme des fleurs noires, elles regardaient Caragueuz se livrant à des saturnales d'impuretés, et souillant tout de ses monstrueux caprices. Chaque pousse érotique arrachait à ces petits anges, naïvement corrompus, des éclats de rire argentins et des battements de mains à n'en plus finir. La prudence moderne ne souffrirait pas que l'on rendit compte de ces folles atellènes, où les scènes lascives d'Aristophane se combinent avec les songes drôlatiques de Rabelais. Figurez-vous l'antique dieu des jardins habillé en Turc et lâché à travers les harems, les bazars, les marchés d'esclaves, les cafés, dans les mille imbroglios de la vie orientale, et tourbillonnant au milieu de ses victimes, impudent, cynique et joyeusement féroce. On ne saurait pousser plus loin l'extravagance ithyphallique et le dévergondage d'imagination obscène. « Singulière bizarrerie ! aucun Turc ne voudrait laisser paraître sa femme sur un théâtre, mais tous permettent à leurs filles d'aller s'instruire à cette école d'immoralité ! Les dames turques sont l'objet de jalouses précautions, qu'on pourrait croire prises pour éloigner d'elles jusqu'à l'idée du mal. Grande erreur ! le sultan et les riches musulmans font venir Caragueuz dans leurs maisons et donnent à leurs femmes un spectacle qui ne fait qu'aiguillonner la passion que le climat allume dans leurs veines, et qu'attise un système absurde de compression et de tyrannie. Peu importe à ces gens, dont l'honneur est protégé par des grilles infranchissables, et qui n'ont de jalousie que ce que ce sentiment a de bas et de grossier. Plusieurs fois, la censure a essayé de mettre un frein aux excentricités de Caragueuz; mais de semblables réformes sont impossibles à exécuter par ce gouvernement faible et corrompu, qui est appelé à disparaître de l'Europe civilisée.

CARAÏBE s. et adj. (ka-ra-i-be). Indigène des Antilles et des côtes voisines de l'Amérique; qui a rapport à ce peuple : *Les Caraïbes*. *Les mœurs Caraïbes*. *Il ne reste plus, dans les Antilles, qu'un petit nombre de familles de Caraïbes qui se sont mêlées avec les nègres*. (Complém. de l'Acad.)

— s. m. Langue des Caraïbes : *Parler le Caraïbe*.

— Encycl. Hist. De toutes les nations anthropophages de l'Amérique, les *Caraïbes* sont sans contredit ceux qui, depuis la découverte du nouveau monde, ont le plus fixé l'attention de la science. Leur nom même, si l'on ajoute foi à l'étymologie qu'on en a donnée, attesterait l'orgueil d'une race puissante et belliqueuse, car il signifierait l'homme par excellence, et, ainsi que *Nahual* dans le Nord, le mot *Cara*, dans le Sud, n'aurait été à l'origine qu'une sorte de titre d'honneur qu'on décernait aux chefs qui s'étaient distingués par quelque action d'éclat. Le père Lahtue prétend que les *Caraïbes* et les *Carriens* ont une origine commune. Le Père Dutertre leur donne, avec le Père Raymond et d'autres écrivains, la Guyane pour berceau, parce qu'il leur a toujours entendu dire qu'ils descendaient des *Galibis*, peuple de la terre ferme, leurs plus proches voisins; que leur vrai nom était *Callinagos*, et que les Européens leur avaient donné la dénomination de *Galibis* et de *Caraïbes*; qu'ils avaient été conquis par les Galibis, habitants du continent; que ces derniers avaient détruit tous les naturels, à la réserve des femmes; que ces femmes avaient toujours conservé quelque chose de la langue des vaincus et du souvenir de la conquête, après laquelle vainqueurs et vaincus furent confondus sous le même nom de *Caraïbes*, qui voulait dire *forts et vaillants*.

Le Père Rochefort, antagoniste de Dutertre, aussi bien que les Pères Labat et Bristol, fait venir les *Caraïbes* du pays des Apalaches, situé dans les terres avancées du nord de la Floride. Pierre Martyr combat puissamment cette conjecture; cependant on convient généralement que les *Caraïbes* sont venus du continent américain, et c'est là vraisemblablement tout ce qu'on saura jamais sur l'origine de cette race anéantie. Peu d'années avant l'arrivée des Espagnols, un essaim de *Caraïbes* avait débarqué aux Antilles, où leur force et la coutume de dévorer leurs ennemis avaient répandu la terreur. Ils avaient envahi surtout les îles du Vent, et de là ils partaient pour aller faire de fréquentes incursions chez leurs pacifiques voisins des Grandes Antilles. Les Espagnols, malgré l'avantage de leurs armes, ne leur firent pas toujours la guerre avec succès. Comme ces conquérants avides ne cherchaient que de l'or, qu'ils ne trouvaient pas le précieux métal aux îles du Vent, et que les *Caraïbes*, trop fiers, trop indépendants pour se soumettre à l'esclavage, se laissaient mourir dès qu'ils s'y voyaient réduits, les Espagnols ne tardèrent point à renoncer à des conquêtes qui ne leur fournissaient qu'un peu de tabac et de coton, pour se retirer sur le continent. Après eux, les Français, les Anglais et les Hollandais vinrent former des établissements aux Petites Antilles, mais ne trouvèrent pas les *Caraïbes* plus traitables. Ce peuple intrépide a défendu pied à pied contre les Européens toutes les îles qu'il occupait, et, à la fin du dernier siècle, il n'en restait plus que quelques centaines d'individus confinés dans l'île Saint-Vincent;

ils n'étaient même pas de la race primitive pure, mais étaient nés du mélange de celle-ci avec des nègres échappés d'un négrier naufragé sur cette île en 1685. Ils étaient désignés sous le nom de *Caribes* noirs. Ils vécurent tranquilles et isolés à Saint-Vincent jusqu'en 1795, époque où ils prirent parti pour les Français, qu'ils avaient toujours préférés, contre les Anglais, dont une antipathie naturelle les avait constamment éloignés; mais ces derniers, étant demeurés vainqueurs, firent périr un grand nombre de *Caribes* et déportèrent les autres dans les îles de Bonaire et d'Aruba, près de Curaçao.

Sur la côte E. de la Guadeloupe, à l'anse du petit port Laud, on trouve un groupe de cinq à six familles issues des anciens *Caribes*, unique reste de ces peuples infortunés sur lesquels les Européens ont usurpé cette île. Ces familles ne s'occupent que de pêche; elles ont toujours conservé du caractère de leurs aïeux un penchant irrésistible à l'oisiveté.

Quelle infériorité que nous paraissent aujourd'hui la condition des *Caribes*, les relations des premiers conquérants, d'accord avec les observations de de Humboldt, nous font voir, chez cette race ambitieuse et intelligente, des traces d'institutions fortes et même savantes, destinées à consolider le pouvoir aristocratique et l'influence sacerdotale; mais, comme elles étaient partout en décadence, même chez les tribus les plus policées, à l'époque de la découverte de l'Amérique, c'est à peine si l'on en aperçoit actuellement quelques débris à peu près effacés. On y retrouve cependant l'hérédité consacrée dans les familles régnantes, le respect des princes et de la religion, l'obéissance aux lois, un extrême attachement aux anciennes coutumes, les épreuves de l'initiation guerrière, sanctifiées par des pénitences cruelles et des austerités extravagantes, qui rappellent les rites des Mexicains; on y trouve, comme parmi les Iroquois, l'usage de préparer par des supplices atroces le sacrifice du prisonnier, qu'on dévorait ensuite religieusement. Le récit qu'on lit de ces horreurs dans les histoires du temps les représente généralement comme une simple coutume populaire; mais des descriptions plus anciennes et mieux détaillées ajoutent aux cérémonies ordinaires d'autres rites qui nous montrent le bourreau se préparant au meurtre par des veilles austères, comme le sacrificateur mexicain.

Les *Caribes* avaient la peau d'un jaune clair tirant sur le bistre, les yeux noirs et petits, les dents blanches et bien rangées, les cheveux noirs, plats et luisants; ils n'avaient ni barbe ni poils sur le reste du corps, et leur physionomie était triste comme celle de tous les peuples du tropique. Quoique de taille moyenne, ils étaient forts et vigoureux. Pour se garantir des insectes, ils s'enduisaient de roucou. Les *Caribes* exigeaient de leurs femmes la soumission la plus absolue; elles étaient chargées de tous les travaux du ménage et ne pouvaient se permettre de manger en présence de leurs maris. Colomb remarqua, dans toutes les îles qu'il visita, diverses sortes d'excellent coton, que les *Caribes* avaient l'art de teindre en plusieurs couleurs, mais de préférence en rouge. De cette toile, ils faisaient des hamacs que les Européens prirent pour modèles, et dont ils ont conservé le nom. Ils savaient aussi façonner des vases pour les usages domestiques; ils les faisaient cuire au four, comme nos potiers. Sans avoir ni temples ni cérémonies, ils reconnaissaient deux principes, celui du bien et celui du mal; leurs *boyés* ou magiciens évoquaient les bons esprits (car chacun avait le sien), et chassaient l'esprit malin ou *mabouya*. Ils étaient polygames. En cas d'infidélité, le mari avait le droit de tuer sa femme. Chaque famille formait un hameau appelé *carbet*, où le plus ancien commandait. Ne s'occupant que de chasse et de pêche, accoutumés dès l'enfance au métier des armes, ils faisaient de la guerre le principal objet de leur existence; la paix n'était qu'une trêve pour se préparer à de nouveaux combats. Le Père Rochefort a dit des *Caribes*, dans son *Histoire des Antilles*: « Il est vrai qu'ils ont dégénéré en partie de cette chasteté et de plusieurs autres vertus de leurs ancêtres; mais il est certain aussi que les Européens, par leurs pernicieux exemples et par le mauvais traitement dont ils ont usé envers eux, les trompant vilainement, faussant lâchement en toute rencontre la foi promise, pillant et brûlant impitoyablement leurs maisons et leurs villages et violant indignement leurs femmes et leurs filles, leur ont appris, à la perpétuelle infamie du nom chrétien, le mensonge, la trahison, la perfidie, la luxure et plusieurs autres vices qui leur étaient inconnus avant qu'ils eussent eu commerce avec eux. » Au rapport du Père Dutertre, le *Caribe*, lors de l'arrivée des Européens, était « le peuple le plus content, le plus heureux, le moins vicieux, le plus sociable, le moins contrefait et le moins tourmenté de maladies de toutes les nations du monde. » Des colons plaisaient sur la nudité de quelques jeunes femmes *caribes*; l'une d'elles leur dit: « Ne nous regardez qu'entre les yeux, et vous ne verrez point notre nudité. » Le *Caribe* n'avait pas encore soupçonné le vol. Chez lui rien ne se fermait, sa demeure n'avait ni portes ni fenêtres. Après l'arrivée des Français à la Guadeloupe, lorsqu'il s'apercevait qu'il lui manquait quelque chose, il avait coutume de dire: « Un chrétien est venu ici. » Il disait encore à l'Européen: « Ta terre est sans

111.

doute bien mauvaise, puisque tu la quittes pour venir prendre la mienne. » Dutertre avoue que, dans l'espace de trente-cinq ans, tous les missionnaires français réunis n'ont pu parvenir, avec des peines infinies, à convertir vingt adultes. Ceux que l'on croyait avoir conquis au christianisme retournaient à leurs pratiques dès qu'ils se trouvaient au milieu de leurs compatriotes. « La raison du peu de succès des missionnaires dans la conversion des *Caribes*, ajoute Dutertre, est la fâcheuse impression que leur avait inspirée la vie des chrétiens, semée de cruautés et présentant des mœurs plus barbares que celles des insulaires. Cette vie, ces mœurs, ces cruautés avaient fait concevoir au *Caribe* une telle horreur du nom chrétien, que la plus cruelle injure qu'il pût faire à quelqu'un, c'était de l'appeler chrétien. »

— Linguist. Le langage des *Caribes*, en général, ressemble fort, pour la prononciation, à celui des Italiens. Leurs mots sont harmonieux, sonores, et se terminent par une voyelle. Les suffixes *oni*, *ani*, *enni*, ajoutés aux verbes, en font des substantifs. Par exemple: *aboucouira*, gouverner un canot; *aboucouira*, envelopper; *aboucouira*, enveloppe; *aboucouira*, dormir; *aboucouira*, sommeil. Le suffixe *aca* désigne les instruments, et les suffixes *ti* et *gle* désignent les personnes. Ainsi, *aboucouira* veut dire gouverner un canot; *aboucouira*, gouvernail; *apara*, signifie tuer, et *aparaquit*, meurtrier, etc.

Les lettres *l* et *r*, *b* et *p*, *c* et *g*, *d* et *f*, *g* et *s*, sont fréquemment employées les unes pour les autres, et c'est par le moyen de cette mobilité des consonnes que de *Caribe* on a fait *Galibi* et que l'on s'est souvent servi de ce mot pour désigner la langue des *Caribes*. Comparez de même *Calina* et *Galina*, un *Caribe*.

Vers la fin du siècle dernier, le *caribe* comptait plus de cinquante dialectes, dont Hervas a donné la liste; la voici: *akeroto*, *akricoto*, *araco*, *arawaki*, *arequepono*, *areviano*, *arimacoto*, *arucari*, *avakari*, *avaravagno*, *avaricoto*, *calibo* ou *caribo*, *canga*, *cataputuro*, *cateco*, *catsipagoto*, *cumanacoto*, *eparagoto*, *epuremo*, *evapinomo*, *gatoquanchano*, *guakiri*, *guaquero*, *guayano*, *kirikiripo*, *macanaco*, *macurao*, *makiritari*, *mapaye*, *maranshuaco*, *moyo*, *mukikero*, *muraco*, *nanon*, *oye* (*yaoi*), *palenke*, *pandacoto*, *paragoto*, *pareko*, *pariacoto*, *payure*, *salmano*, *samagoto*, *shebago*, *tamanaco*, *taoyo*, *uara*—*mucuru*, *uara*—*pachiti*, *uarinacoto*, *uokeari*, *urabo*, *vazevaco*. Quelques-uns de ces dialectes ont disparu avec les tribus qui les parlaient, et d'autres se sont éteints par suite des rapports des indigènes avec les conquérants espagnols, anglais, hollandais.

Pendant près de cinq cents ans, il s'est passé dans les Petites Antilles un fait assez remarquable: c'est la différence qui existait entre le langage des hommes et celui des femmes. Voici ce que la tradition rapporte à ce sujet. Lorsque les habitants de la terre ferme envahirent les Petites Antilles, ils massacrèrent tous les hommes et n'épargnèrent que les femmes. Depuis cette époque, les femmes ont conservé l'ancienne langue du pays, en enseignant de génération en génération à leurs filles. Les pères et leurs fils, les mères et leurs filles entendaient les deux idiomes, mais ils ne parlaient jamais que celui que s'était approprié leur sexe. Celui des hommes était le *caribe*, celui des femmes approchait beaucoup du langage des Arawaks du continent, ce qui a fait supposer que les premiers habitants de ces îles étaient des Arawaks.

Le *caribe*, de même que la plupart des idiomes américains, appartient au système des langues agglutinantes.

Les principaux dialectes *caribes* encore existants sont: l'*arawak*, le *guayano*, le *guarano*, le *cumanacoto*, le *palenka*, le *guariva*, le *pariacoto*, le *tamanaque* et le *chaymas*.

L'*arawak* est un dialecte des plus importants de la famille des langues *caribes*. Il est parlé sur les rives du Berbice et du Surinam (Guyane anglaise et Guyane hollandaise), et dans la province de Cumana. Les articulations correspondantes aux lettres *f* et *c* manquent à ce dialecte. Lorsque les nombres se rapportent à des choses, et non à des personnes, les Arawaks se servent de terminaisons différentes. La conjugaison prend toutes les formes possibles. Ainsi, la finale *n* est la marque de l'infinitif du verbe actif; *hün*, celle du verbe passif; *nnua*, celle du verbe réfléchi; *kuttun* équivalait à *faire faire*. Prenons pour exemple *assukussun*, laver, nous aurons *assukussuhün*, être lavé; *assukussunnua*, se laver; *assukussukuttun*, faire laver. Le mode négatif se forme par l'adjonction d'un *m* au commencement du verbe, lorsque celui-ci commence par une voyelle, et par le changement de la lettre initiale en *m* lorsqu'il commence par une consonne. Par exemple, *akuttun*, manger, et *makuttun*, ne pas manger; *dansika*, j'aime, et *mandika*, je n'aime pas. Contrairement à ce qui existe dans la plupart des langues modernes, les prépositions suivent toujours leurs régimes, et les conjonctions sont placées à la fin des phrases. La Bible a été traduite dans le dialecte arawak. V. quelques autres détails au mot ARAWAKS.

Le *guayano* est parlé par les *Guyanos*, qui ont donné leur nom à une vaste contrée, et

qu'il ne faut pas confondre avec les *Guyanos* du Parana.

Le *guarano* est le langage des habitants du delta formé par les embouchures de l'Orénoque, peuple presque exclusivement composé de matelots, qui vivent sur des arbres ou dans des bateaux. Dans la première édition de son *Catalogue des langues connues*, Hervas avait pris le *guarano* pour une langue mère; mais, dans la traduction espagnole, il est revenu sur cette opinion et il le considère comme un dialecte du *caribe*.

Le *cumanacoto* est parlé par les *Cumanacas*, les *Tomuzas*, les *Piritus*, les *Cocheymas*, les *Chacopatas* et les *Topucuaras*, tribus répandues dans la province de Barcelone, qui appartenait à la capitainerie générale de Caracas. Quoique le *cumanacoto* ait une grande affinité avec le *caribe*, de Humboldt trouve qu'il tient de beaucoup plus près au *tamanaque*. Le P. Ruiz Blanco a publié, de 1683 à 1690, trois volumes contenant les principes et les règles du *cumanacoto*, un vocabulaire et l'exposé de la doctrine chrétienne en ce dialecte.

Le *palenka* et le *guariva* sont deux autres langages appartenant à des tribus de la province de Barcelone. De même que le *cumanacoto*, ces dialectes tiennent au *caribe* et au *tamanaque*; mais le *palenka* semble avoir plus d'affinité avec le *caribe*, tandis que le *guariva*, au contraire, se rapprocherait davantage du *tamanaque*.

Le *pariacoto* est le langage des *Pariacotos*, fixés par les capucins aragonais dans le Canary, à Cupapay et à Alta-Gracia. Cette tribu habitait autrefois les environs du golfe de Paria, d'où elle a tiré son nom; elle s'est fondue en partie avec les Chaymas. Pelleprat trouve que ce dialecte a beaucoup de ressemblance avec le *caribe* de Cayenne; mais de Humboldt assure qu'il tient le milieu entre le *tamanaque* et le *caribe* proprement dit.

Le *tamanaque*, parlé par les *Tamanacas* proprement dits, habitant la rive droite de l'Orénoque au sud-est d'Encaramada, est un langage qui paraît s'éloigner beaucoup de l'idiome *caribe*, quoiqu'on y retrouve un certain nombre de mots employés dans les différents dialectes qui nous occupent. Les articulations *f*, *g*, *j* et *s* de l'alphabet espagnol manquent au *tamanaque*; mais il possède la dentale composée *ich*, qui correspond au *c* des Italiens devant *e*, *i*. La déclinaison du *tamanaque* fait en partie par flexion; on peut dire en partie, car il n'a pas de formes pour exprimer la différence des genres. Ce dialecte, nous dirions presque cet idiome, est riche sous le rapport de la conjugaison, qui compte dans chaque mode un nombre de temps assez remarquable, savoir: deux présents, quatre préterits et trois futurs. Par exemple, il a un passé pour exprimer ce qui est arrivé *depuis un jour*; un autre pour exprimer ce qui est arrivé *depuis une ou deux semaines*; un troisième pour exprimer *depuis un ou six mois*; enfin, un quatrième pour exprimer ce qui est arrivé *depuis très-longtemps*. Nous ajouterons qu'on obtient un grand nombre de verbes dérivés, au moyen de certaines particules qui, précédant les verbes radicaux, modifient le sens; que les passifs se forment à l'aide du verbe substantif, et que la conjugaison négative se distingue par l'adjonction de la particule *pra* à la fin du verbe positif. Le *tamanaque* est parlé en trois dialectes principaux, savoir: le *malitano*, qui est le plus doux et le plus étendu, le *crataima* et le *cucivero*.

Enfin, le *chaymas* est parlé sur les hautes montagnes de Cocollar et du Guachero, et sur les rives du Guarapiche, du rio Colorado, de l'Aréo et du Cano de Caripe, formant la partie orientale de la province de Cumana. Les articulations *b*, *f*, *d* de l'alphabet espagnol manquent à ce dialecte, dans lequel aucun mot ne commence par un *l*. On remarque une grande affinité entre le *chaymas* et le *tamanaque*, soit dans le vocabulaire, soit dans la grammaire, surtout en ce qui regarde la conjugaison. Le verbe être, *az*, ne sert pas seulement à former le passif, il s'ajoute aussi au radical des verbes attributifs dans un certain nombre de temps. Le *chaymas* n'a pas la sonorité que l'on trouve dans le *caribe* et la plupart de ses dialectes. Les terminaisons *uaz*, *ez*, *uec* et *pur* y sont fréquentes. La négation *pra* y est employée comme en *tamanaque*. Dans la phrase, on place le régime avant le verbe, le verbe avant le sujet. Ainsi pour dire: *Je veux vivre en liberté*, on dirait: *liberté en vivre veux-je*. Le P. François Tauste a rédigé une grammaire et un vocabulaire *chaymas*, qu'ont été imprimés, et le capucin Juan del Pobo a composé dans ce dialecte une *Instruction* pour les confesseurs.

CARAÏDES (îles), nom donné quelquefois aux Petites Antilles, et trop souvent improprement appliqué à tout l'archipel des Antilles. On a aussi quelquefois donné le nom de mer des Caraïbes à la mer des Antilles.

CARAÏCHE s. f. (ka-rè-che — lat. *carex*, même sens). Bot. Nom vulgaire du genre laiche.

CARAÏNAL s. m. (ka-ra-i-nal). Ornith. Nom vulgaire du guépier.

CARAÏPE s. f. (ka-ra-i-pe). Bot. Genre de végétaux ligneux, de la famille des théacées, comprenant une douzaine d'espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale. Leur bois est rouge et sert à faire des meubles.

CARAÏSME s. m. (ka-ra-i-sme). Hist. relig. Doctrine des caraïtes.

CARAÏTE s. m. (ka-ra-i-te — de l'hébreu *gara*, lire). Hist. relig. Sectaire juif qui rejette la tradition et n'admet que l'Écriture.

— *Encycl.* Les *caraites* forment, dans le judaïsme, une secte dissidente, dont quelques milliers d'adeptes se trouvent encore aujourd'hui en Perse, en Egypte, en Turquie, en Crimée, en Gallicie et en Pologne. La Crimée en fournit le plus grand nombre. Leur nom (en hébreu *karaim*) indique assez bien le caractère général de la secte; il peut se traduire par *scripturaires*, et ils ont été ainsi appelés parce qu'ils ne voulaient point admettre comme autorité divine les traditions contenues dans le Talmud et les écrits des rabbins, ils s'en tiennent au seul texte de l'Ancien Testament. C'est ainsi que les protestants ont pris le nom d'*évangéliques*, parce qu'ils rejettent toute autre autorité que celle de la Bible et refusent de reconnaître celle des conciles et des Pères. Aussi a-t-on quelquefois appelé les *caraites* les protestants du judaïsme. Ils rejettent une foule de cérémonies, de rites et d'observances des juifs orthodoxes, et cela en s'appuyant sur une interprétation de la Bible plus sobre et plus rationnelle. Pour citer un exemple, ils ne croient pas qu'il soit défendu de faire cuire la viande avec du beurre, d'après le passage: *Tu ne cuiras point le chevreau dans le lait de sa mère*; mais ils l'interprètent ainsi: « Tu ne tueras point en même temps la mère et son petit. » Les *caraites* s'attachent surtout au côté moral et pratique de la religion, et ils mènent presque tous une vie exemplaire. Ils ont rompu toute communion avec les juifs orthodoxes, qui les ont longtemps accusés de n'être que des saducéens, de rejeter tous les livres de la Bible, à l'exception du Pentateuque, et de n'admettre qu'en apparence les doctrines de l'immortalité de l'âme et de la résurrection, pour ne pas être mis au ban de toutes les religions.

Il ne paraît pas qu'il y ait jamais eu de communautés *caraites* en France, en Italie, en Espagne ou en Allemagne; aussi ces sectaires sont-ils demeurés presque inconnus aux Occidentaux jusque vers la seconde moitié du XVII^e siècle; mais, à partir de cette époque, les travaux du P. Morin, de Richard Simon, Péringier, Schupart, Wolf, Beer, Just, etc., et en dernier lieu le récent ouvrage du savant professeur de Leipzig, M. Fürst (*Les Caraites et le caraitisme*), permettent de se faire une idée exacte de cet intéressant parti religieux. Un point, cependant, ne nous semble pas encore bien éclairci; nous voulons parler de l'origine de la secte. Les rabbins racontent que, vers le milieu du VII^e siècle après J.-C., un certain Anan, aspirant à la dignité de *prince de la captivité* (principal magistrat des juifs de la Babylonie), et n'ayant pas été élu, se mit à parler contre les traditions des pères, et rassembla autour de lui un assez nombreux parti composé surtout des restes des saducéens; ainsi se serait formé le caraitisme. Les écrivains *caraites*, au contraire, rapportent que leur parti existait déjà, que cet Anan était un des leurs, et qu'au moment de l'élection, on lui préféra son frère, parce que, avec l'aide de ce dernier, les rabbins espéraient venir à bout de leurs adversaires. Quoi qu'il en soit de ces différents récits, il paraît probable que ce fut bien vers le milieu du VII^e siècle après J.-C. que les *caraites* se séparèrent de la synagogue, après avoir vu leurs protestations contre l'autorité des traditions talmudiques échouer devant l'influence des rabbins.

CARAJAS, nation qui possédait autrefois, avec les *Javanés*, l'île de Santa-Anna ou Bananai, formée par l'Araguaya, et qui, depuis sa soumission aux Portugais, habite le district de Nova-Beyra, dans la province de Goyaz. Son idiome appartient à la famille *guaranibresilienne*; mais on ne sait s'il n'a pas été abandonné pour adopter la *lingoa geral*.

CARAJURU s. m. (ka-ra-ju-ru). Substance employée pour teindre en rouge, dans l'Amérique méridionale.

— *Encycl.* Le *carajuru* est tiré de la bignone *chica*; les feuilles de cette plante fournissent, par la décoction dans l'eau, une matière rouge qu'on recueille et qu'on réunit en pains. C'est avec ce *carajuru*, nommé *chica* dans le pays, et, après l'avoir incorporé à de la graisse de crocodile, que les sauvages des bords de l'Orénoque, de la Guyane, du Brésil, se teignent le corps. M. Boussingault dit qu'on emploie cette pâte rouge pour la teinture du coton, et qu'elle donne une couleur plus belle et plus solide que le rocou, avec lequel elle a beaucoup d'analogie. On en a dernièrement expédié du Para en Europe, sous ce nom de *carajuru*.

Selon Virey, le *carajuru* est une poudre farineuse légère, insipide et inodore, qui prend un lustre cuivré par la trituration. Il est insoluble dans l'eau, soluble dans l'alcool, l'éther et les alcalis, d'où les aides le précipitent. Il brûle avec flamme, en laissant une grande quantité de cendres.

CARALINE ou **CARALLINE** s. f. (ka-ralli-ne). Bot. Nom vulgaire, dans les Alpes, de la renoncule glaciale.

CARALLIE s. f. (ka-ralli-li). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rhizophorées, comprenant six espèces, qui croissent dans les

régions tropicales de l'Asie et dans les îles adjacentes.

CARALLUME s. f. (ka-ra-lu-me). Bot. Genre de plantes épiphytes de la famille des asclépiadées, la tribu des stapéliées, comprenant quelques espèces, qui croissent dans l'Inde.

CARAMAN, bourg de France (Haute-Garonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 17 kilom. N. de Villefranche; pop. aggl. 1,034 hab. — pop. tot. 2,277 hab. Filature de laine, moulins à blé. Il Ville de la Turquie d'Asie, dans la Caramanie, à 93 kilom. S.-E. de Konia; 15,000 hab. Fabriques de toiles de coton et de draps communs, tanneries, maroquineries. Cette ville, fondée au xiv^e siècle, et pendant quelque temps capitale de l'empire des Turcs, est grande, bien bâtie, mais les maisons sont basses et construites en briques séchées au soleil. Bien que cette ville passe pour avoir été élevée sur l'emplacement de l'antique Laranda, on n'y trouve pas de restes d'édifices antérieurs à l'époque des Seldjoukides. Les monuments les plus remarquables de cette dernière époque sont une mosquée et un médressé dont les corniches à encorbellement et les ornements géométriques offrent une grande variété. Les montagnes voisines nourrissent un nombreux bétail et fournissent une grande quantité de laine, de peaux de chèvres et de moutons, dont Caraman fait un commerce important avec Smyrne.

CARAMAN, famille française qui se rattache aux Riquetti de Mirabeau, et qui fait, comme elle, remonter son origine aux Arrighetti de Florence. Le premier de ses membres qui se soit illustré est P.-P. de Riquet, auquel on doit le canal du Languedoc. — Son fils putné, Pierre-Paul Riquet de Bonneros, comte de CARAMAN, né en 1846, mort en 1930, se distinguait dans les guerres de la succession d'Espagne, et fut nommé lieutenant-colonel des gardes françaises et lieutenant général des armées du roi. Il s'immortalisa par sa retraite de Wangé (1705) et sauva l'armée d'une destruction complète. — Victor-Maurice de Riquet, comte de CARAMAN, lieutenant général, né en 1727, mort en 1807, se distinguait à Fontenoy, fit avec éclat la guerre de Sept ans et émigra pendant la Révolution. — Son fils, Victor-Louis-Charles de Riquet, duc de CARAMAN, né en 1762, mort lieutenant général en 1839, fut chargé de nombreuses missions diplomatiques, entra à la Chambre des pairs et remplit plusieurs ambassades. — Un de ses frères, Fr.-Jos.-Philippe de CARAMAN, devenu prince de Chimay, épousa la veuve Tallien, née Cabarrus, et fut député sous la Restauration. — Victor-Marie-Joseph-Louis de Riquet, marquis de CARAMAN, né à Paris en 1786, mort en 1837, était fils de Victor-Louis-Charles. Il servit pendant la Révolution en Suisse et en Hollande, devint officier d'ordonnance de Napoléon (1813), fut fait colonel d'artillerie de la garde royale en 1815, et mourut du choléra devant Constantinople. Il a publié : *Essai sur l'organisation militaire de la Prusse* (1831), et des *Reflexions sur l'emploi de la cavalerie dans les batailles* (1835). — Victor-Antoine-Charles Riquet, duc de CARAMAN, né en 1810, littérateur et philosophe, a publié : *De la philosophie au xviii^e siècle et de son caractère actuel* (1840); *Histoire des révolutions de la philosophie en France pendant le moyen âge jusqu'au xvi^e siècle* (1845-1848); *Études critiques de science et d'histoire* (1851).

CARAMAN-OGLOU-ALI-BEY ou **CARAMAN-ALA-EDDYN**, prince de Caramanie au xiv^e siècle. Il déclara la guerre à Amurat I^{er}, fut vaincu, mais fit ensuite la paix et épousa Néfise, fille d'Amurat. Cependant il recommença la guerre en 1386, fut encore vaincu, et réfugié dans Konia, qu'il ne parvint à conserver que par l'intervention de Néfise, fut forcé de rendre hommage au sultan. Une nouvelle révolte ne fut pas plus heureuse : Bajazet battit Caraman, le fit prisonnier et le laissa mettre à mort par un de ses officiers.

CARAMANICO, bourg du royaume d'Italie, dans l'Abbruzzo Citerieure, district et à 25 kilom. S.-O. de Chieti, sur le versant du Mont-Majella, et la rive droite de la rivière Pescara, ch.-l. de cant.; 3,528 hab. Importante récolte de soie.

CARAMANIE ou **KARAMANIE**, division administrative de l'empire turc, dans la partie méridionale de l'Asie Mineure, formant un pachalik dont les limites ont varié dans les remaniements nombreux des divisions de l'empire ottoman. La Caramanie est comprise entre les pachaliks d'Anatolie ou Bozoq au N., d'Adana à l'E., d'Aidin à l'O. et la Méditerranée au S.; 480 kilom. de longueur du N.-E. au S.-O., sur 280 kilom. de largeur du N.-O. au S.-E. Villes principales : Konia, chef-lieu; Caraman et Adalia. La Caramanie forme un plateau traversé par la chaîne boisée du Taurus, et sur lequel s'élèvent quelques-uns des points culminants du système taurique. Le sol est généralement fertile, excepté dans quelques endroits où le manque d'eau entrave le développement de la végétation, et forme des steppes arides qui fournissent cependant aux troupeaux quelques maigres pâturages. Les principaux cours d'eau sont le Kizil-Ermak et l'Ermeneh. Un grand nombre de lacs se trouvent dans les vallées de ce pachalik, dont le climat chaud est favorable à la culture du coton, du sésame, du tabac, du mûrier, des céréales, et à l'élevage des abeilles.

L'industrie de la Caramanie consiste principalement en filatures de soie et de coton; son commerce a pour objet la laine, les crins de cheval, les poils de chameau, le bétail, la cire, le miel et la gomme adragante, qu'on récolte dans les forêts du Taurus. Le pachalik de Caramanie se subdivise en sept sândjaks, et produit un revenu de 1,310,500 fr.

CARAMATHE s. m. (ka-ra-ma-te — du nom de Caramath, le fondateur). Hist. relig. Membre d'une secte musulmane fondée en 890, et qui subsista pendant deux siècles.

CARAMBASSE s. f. (ka-ran-ba-se — du maltais *carambassa*). Bot. Nom vulgaire du millet et du sorgho, à Malte.

CARAMBIS, nom d'un promontoire de l'ancienne Asie Mineure, dans la Paphlagonie, sur le Pont-Euxin; il porte aujourd'hui le nom de cap Kerembé. A 180 kilom. O. de Sinope.

CARAMBOLAGE s. m. (ka-ran-bo-la-je — rad. *caramboler*). Jeux. Rencontre successive ou simultanée de la bille du joueur avec deux autres billes : *Les jeunes gens ignorent de la façon la plus absolue le double, le CARAMBOLAGE et les délices de la poulé*. (X. de Montepin.) *Les blocs n'existent plus; le progrès a dépassé ces vaines prouesses de nos pères; le CARAMBOLAGE est seul admis; mais il n'est pas convenable d'en manger un seul*. (Gér. de Nerv.) *Ayant à représenter le dieu du double et du CARAMBOLAGE, l'imagination d'un peintre ne l'eût pas représenté autrement*. (Balz.)

Vive le carambolage!
Vive un massé vigoureux!
Quand les billes font tapage
Sous l'effort d'un bras nerveux.

Avg. HUMBERT.

■ **Carambolage double**. Celui où la bille du joueur rencontre deux fois chacune des deux autres billes.

— Par ext. Partie qui se joue avec trois billes, deux blanches et une rouge, et dans laquelle on ne compte, comme gain, que les carambolages : *On fabrique aujourd'hui, pour le CARAMBOLAGE, des tables de billard qui n'ont point de blouses*.

CARAMBOLE s. f. (ka-ran-bo-le — rad. *caramboler*). Jeux. Bille rouge qui on place sur la mouche du billard. ■ Partie où l'on ne compte, comme gain, que les carambolages : *Jouer une CARAMBOLE*. On dit plus ordinairement *CARAMBOLAGE*.

— Bot. Fruit du carambolier.

CARAMBOLIER v. n. ou intr. (ka-ran-bo-le — rad. *boule*). M. Scheler suppose que le jeu de carambole, ou, si on l'aime mieux, carambolage, a signifié d'abord jeu à quatre boules, quatre billes, comme triombole est le jeu à trois billes. Du reste, l'origine de ce mot est regardée comme douteuse par la plupart des étymologistes. Toucher, en un seul coup joué, la carambole ou bille rouge et la bille de son adversaire : *J'ai CARAMBOLÉ. Votre bille a CARAMBOLÉ. C'était un provincial qui parlait beaucoup et attrapait, à force de parler, quelques idées, comme on CARAMBOLE au billard*. (Balz.) *Le joueur de billard, cet homme étriqué, fluet, osseux, que l'on entend CARAMBOLER tout seul des l'avance, et qui se gagne à lui-même une série interminable de parties...* (**).

— Fig. En un seul acte, atteindre un double résultat, produire un double effet, faire d'une pierre deux coups : *Vos enfants n'en diront pas autant de leur père, qui CARAMBOLE, en ruinant son fils et sa fille*. (Balz.)

CARAMBOLEUR s. m. (ka-ran-bo-leur). Jeux. Homme habile à caramboler : *C'est un savant CARAMBOLEUR*.

CARAMBOLIER s. m. (ka-ran-bo-lié — rad. *carambole*). Bot. Genre d'arbres, qui produisent des fruits appelés *caramboles*, et composent deux espèces de l'Inde, rapportées avec doute à la famille des oxalidées : *Le CARAMBOLIER porte des fleurs et des fruits pendant toute l'année*. (V. de Bomare.) *Les fruits des CARAMBOLIERS sont des baies charnues, d'une acidité agréable, et bonnes à manger*. (Doutour.)

— Encycl. Les *caramboliers* sont des arbrisseaux à feuilles alternes, imparipennées, à fleurs disposées en grappes paniculées, naissant du tronc ou de la partie inférieure des rameaux; le calice est à cinq sépales, et la corolle à cinq pétales. Le fruit est une pomme charnue, globuleuse ou ovoïde, grosse comme un œuf de poule, jaunâtre, bigarrée, à cinq angles et à cinq lobes. Ces arbres croissent dans l'Inde. Le fruit, appelé *carambole*, est comestible et employé en médecine; on le confit au sucre, et on le mélange avec du bétel. On l'administre dans les fièvres bilieuses, et on l'emploie, à l'extérieur, en collyre. Les graines ont une saveur acide assez agréable, et sont également comestibles.

CARAMBU s. m. (ka-ran-bu). Bot. Plante du Malabar.

CARAMEL s. m. (ka-ra-mél — du *arabe kara*, boule, et du gr. *meli*, miel). Sucre privé de son eau de cristallisation et en partie décomposé par l'action du feu, ce qui lui donne une couleur jaune foncé et une odeur aromatique : *Mettre du CARAMEL dans une sauce*. *Le CARAMEL est bon pour le rhume*. (Acad.) *Nous aperçûmes de loin des rochers de sucre candi et de CARAMEL*. (Fénel.) Le Bonbon fait avec du

sucré ainsi préparé : *Elle a épousé un confiseur hébété par la coiffation des dragées et des CARAMELS*. (P. de Saint-Victor.)

— Encycl. Le *caramel* est produit par l'action de la chaleur sur le sucre de canne. Celui-ci, placé dans un bain d'huile ou de métal entre 210 et 220°, devient brun, sans qu'il se dégage aucun gaz. Il se dégage seulement de la vapeur d'eau contenant de l'acide acétique et une substance huileuse. Lorsque le goudronnement a cessé, il reste une substance noire, soluble dans l'eau, qui est du *caramelm*. Pour l'obtenir pur, on le dissout dans une petite quantité d'eau, et l'on précipite par l'alcool. La glucose peut aussi donner du *caramel*.

Le *caramel* est insipide. Ses solutions aqueuses ont une riche teinte de sépia; il est insoluble dans l'alcool; il ne fermente pas sous l'influence de la levure de bière; il produit un précipité avec l'acétate de plomb ammoniacal et avec l'eau de baryte; fortement chauffé, il donne les mêmes produits que le sucre. Le *caramel* a été longtemps regardé comme un principe immédiat; mais Gélis a reconnu qu'il était formé de plusieurs substances. Les trois principales qui ont été étudiées sont : la caramélène,

C¹²H¹⁸O⁹ (anc. not. C²⁵H⁴⁰O¹⁸);

le caraméline,

C³⁶H⁵⁰O²⁵ (anc. not. C⁷²H⁸⁰O⁵⁰),

et la caraméline.

C⁹⁶H¹⁰²O⁵¹ (anc. not. C¹⁹²H¹⁰²O¹⁰²).

Ces substances dérivent toutes de plusieurs molécules de sucre réunies avec élimination d'eau, le degré de condensation augmentant avec la température.

FORMULES ATOMIQUES.

8C¹²H¹²O¹¹ — 37H²O = C⁹⁶H¹⁰²O⁵¹

Sucre. Eau. Caraméline.

FORMULES ÉQUIVALENTES.

16C¹²H¹¹O¹¹ — 74H²O = C¹⁹²H¹⁰²O¹⁰²

Sucre. Eau. Caraméline.

Si l'on maintient le sucre pendant longtemps à 190°, on observe que la caramélène, le caraméline et la caraméline se forment successivement. Pour obtenir la caramélène, on fait digérer le *caramel* dans 84 pour 100 d'alcool; on traite la solution par la levure de bière, on filtre, on évapore à siccité, on reprend ensuite par l'alcool, et l'on évapore la solution.

La caraméline se trouve contenue dans le résidu formé par la solution alcoolique de 8 pour 100 d'alcool. On peut l'en extraire en traitant par l'eau fraîche. On évapore la solution, on précipite par l'alcool absolu, et l'on redissout dans l'eau pour séparer la caraméline de la petite quantité de caraméline que la solution contient encore.

Enfin cette dernière présente trois modifications isomériques, savoir : A, soluble dans l'eau; B, insoluble dans l'eau et soluble dans d'autres liquides; C, insoluble dans tous les dissolvants ordinaires. Les modifications B et C sont contenues dans le résidu insoluble dans l'eau froide. B peut en être extrait par l'eau bouillante, par l'alcool absolu ou par des liquides alcalins. La caraméline se sépare de ses solutions aqueuses par l'évaporation; sous forme d'une pellicule. En précipitant par l'alcool, on obtient un précipité abondant; mais, dans les deux cas, c'est toujours la modification B.

La caramélène de Valckel est probablement la même que la caraméline de Gélis.

CARAMÉLISATION s. f. (ka-ra-mé-li-za-si-on — rad. *caramel*). Réduction en caramel : *La CARAMÉLISATION du sucre*.

CARAMÉLISÉ, **ÉE** (ka-ra-mé-li-zé) part. pass. du v. Caraméliser : *Liqueur CARAMÉLISÉE. Sucre CARAMÉLISÉ*.

CARAMÉLISER v. a. ou tr. (ka-ra-mé-li-zé — rad. *caramel*). Réduire en caramel, en parlant du sucre : *CARAMÉLISER du sucre*.

— Mêler de caramel : *CARAMÉLISER de l'eau-de-vie*.

Se caraméliser v. pr. Se réduire en caramel : *Ce sucre commence à se CARAMÉLISER*.

— Par ext. Prendre l'apparence du caramel : *L'osmazôme, en se CARAMÉLISANT, forme le roux des viandes*. (Brill.-Sav.)

CARAMENTRANT s. m. (ka-ra-man-tran — de *carême* et *entrant*). Ancien syn. de *CARÈME-PRENANT*, désignant encore dans le midi de la France un mannequin qu'on brûle à la fin du carnaval.

CARAMOTE s. f. (ka-ra-mo-te). Crust. Nom vulgaire de la crevette, dans le midi; on le donne aussi à un crustacé du genre pénéae.

Caramourou (*Caramuru*), premier poème épique composé au Brésil, par José de Santa-Rita Durão. Ce poème, presque inconnu en Europe, mériterait de fixer l'attention des lettrés de l'ancien continent, ne fût-ce que par la teinte locale qui y domine. Les débuts d'une littérature en ce genre sont toujours curieux à connaître. Le poème de Durão a été inspiré par l'événement le plus poétique qui suivit la découverte du Brésil. Il se compose de dix chants, et raconte les aventures d'un jeune Européen que la tempête jette sur un rivage habité par des anthropophages. Il met en opposition le génie ardent et inquiet des Portugais du temps de la découverte, et la simplicité sauvage d'une nature splendide et d'un peuple

dans l'enfance. Le fond de cette épopée est donc vrai; mais le poète n'a pas su tirer tout le parti que lui offraient les aventures de Diego Alvarez Correa. Ce chef avait reçu la soumission d'une partie de la côte; Coutinho, qui avait été investi du commandement par le Portugal, le persécuta, l'emmena au loin, et fit courir le bruit de sa mort; mais la femme du chef résolut de venger son mari, et combattit ses oppresseurs avec un ardeur généreuse et un dévouement qui donnait naissance à des scènes du plus vif intérêt. L'ouvrage de Durão offre des peintures saisissantes et des tableaux effrayants, qui rappellent jusqu'à un certain point à l'esprit les visions terribles de Dante.

CARAMOUSAL ou **CARAMOUSSAL** s. m. (ka-ra-mou-sal). Mar. Navire de commerce en Turquie, dont l'arrière est très-élevé, et qui porte un grand mât, un beaupré et un petit mât d'artimon. Au-dessus de sa grande voile, il grée un hunier; il a une petite voile à l'arrière et une trinquette devant.

CARAMUEL (Jean de Loskowitz), prêtre et théologien espagnol, né à Madrid en 1606, mort en 1682. Il a écrit un nombre considérable d'ouvrages publiés aujourd'hui et qui portent l'empreinte d'une érudition solide, mais d'une imagination peu réglée et souvent bizarre. Sa morale et sa théologie sont fort décriées. Il prétendait résoudre toutes les questions théologiques, même celles de la grâce et du libre arbitre, par des règles mathématiques. Il fut pourvu de plusieurs évêchés et d'un grand nombre d'abbayes en Allemagne, dans les Pays-Bas et en Italie. Ce singulier théologien montra aussi quelque talent comme ingénieur, ainsi qu'un goût prononcé pour la guerre. Au siège de Prague par les Suédois (1648), il organisa militairement une compagnie d'ecclésiastiques et les conduisit bravement au feu. A toutes ses dignités ecclésiastiques l'empereur ajouta celle d'intendant des fortifications en Bohême. Il mourut dans son évêché de Vigerano. Dans ses nombreux ouvrages, Caramuel s'est occupé de grammaire, de poésie, d'art oratoire, de mathématiques, d'astronomie, de physique, de métaphysique, de logique, de musique, de politique, de droit canon, de théologie, etc. Nous nous bornerons à citer sa *Theologia moralis ad prima eoque clarissima principia reducta* (Louvain, 1643, in-fol.), qui donne une idée de sa morale.

CARANATE s. f. (ka-ra-na-te). Crust. Nom que les pêcheurs donnent aux petites crevettes qu'ils emploient comme amorce.

CARANCAS (los), tribu *aymara* appartenant à la famille *peruvienne* ou *quichua*, et qui parle l'idiome *aymara*. V. *PERUVIENNES* (langues).

CARANCOUAS, tribu qui habite la presqu'île de la baie de Saint-Bernard (Amérique du Nord), et qui parle la même langue que les *Attacapas* ou *Olacapas*, ou un dialecte très-peu différent.

CARANCHE s. m. (ka-ran-kre). Ornith. Nom d'un vautour d'Amérique, appelé encore *URUBU*. ■ On dit aussi *CARANCRO*.

CARANDAS s. m. (ka-ran-dass). Nom d'une espèce de carisse.

CARANDE s. f. (ka-ran-de). Bot. Fruit du carandier.

CARANDIER s. m. (ka-ran-dié — rad. *carande*). Bot. Genre de palmiers, comprenant une seule espèce peu connue, qui croît à Ceylan.

CARANGA s. m. (ka-ran-ga). Bot. Syn. de *CURANGA*.

CARANGUE s. f. (ka-ran-gho). Petite baie qui sert d'abri aux caboteurs. ■ On dit aussi *CALANGUE* et *CALANQUE*.

— Ichthyol. Section du genre *caranx*, comprenant les espèces à tête haute et aplatie : *La CARANGUE des Antilles est d'une belle couleur d'argent*. (A. Guichenot.)

— Encycl. Ichthyol. Cuvier a formé ce genre de poissons en séparant des caranx les espèces dont le corps est plus élevé, le profil plus tranchant, courbé en arc convexe, et à ligne latérale cuirassée de pièces carénées et épineuses. La *carangue* des Antilles est l'une belle couleur d'argent, avec des teintes plombées; elle devient très-grande et pèse jusqu'à 12 kilogr. Elle passe pour un des meilleurs poissons de l'Amérique. Les colons français l'appellent *dorade*, et les espagnols *jorét*, *auré* ou *juguagua*. La *carangue* bâtarde, qui ressemble beaucoup à la précédente, passe pour être souvent empoisonnée, et pour communiquer à ceux qui la mangent la dangereuse maladie de la *signatera*.

CARANGUER v. n. ou intr. (ka-ran-ghé). Mar. Louvoyer à petites voiles sans gaffer au vent, pour se maintenir durant un gros temps de longue durée.

CARANGUEUR adj. m. (ka-ran-gheur — rad. *caranguer*). Mar. Qui carangue : *Navire caranguer*.

— Substantiv. : *Un bon CARANGUEUR*.

CARANI (Lelio), littérateur italien, né à Reggio dans le xvi^e siècle. Il a traduit en italien un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Salluste* (1550); les *Amours d'Isménie* (1550); *Hérodien* (1551); *Polybe* (1552); la *Tactique* (1552); les *Proverbes d'Érasme* (Florence, 1559), etc.

CARANISTE s. m. (ka-ra-ni-ste — du gr.

CARANTIDE, (capit.) Entom. Genre d'insectes coléoptères, appartenant à la famille des brachélytres et à la tribu des staphylinés, et comprenant une seule espèce qui vit au Bengale. Autre genre de coléoptères, de la famille des charançons, et comprenant deux espèces, qui vivent à Madagascar et à l'île de la Réunion.

CARANTIDE, petite contrée de l'ancienne Grande Arménie, au sud des monts Moschiques, arrosée par l'Euphrate.

CARANNA s. f. (ka-rann-na). Espèce de résine qui était connue des anciens Germains.

— **Encycl.** La caranna est une résine que l'on retire de la *bursera gummifera*. On la trouve sur les marchés enveloppée dans des feuilles. Elle est d'une couleur gris noir à l'extérieur, et brune en dedans; elle a une cassure brillante et se pulvérise facilement. Elle fond à la chaleur, en dégageant une odeur aromatique. Elle a un goût un peu amer. Elle ressemble à la résine de gatac sous certains rapports. Elle a été pendant quelque temps en réputation chez les Germains comme un remède contre la goutte. L'huile distillée de caranna a été aussi employée au même usage; on ne s'en sert plus aujourd'hui.

CARANTONUS, nom latin de la CHARENTÉ.

CARANUS, prince argien qui, dans le xi^e siècle av. J.-C. devint roi de Macédoine. On dit qu'il était frère de Phidon, roi d'Argos, et qu'un troupeau de chèvres lui servit de guide pour entrer dans la ville d'Edesse, qu'il appela *Aigues*, du mot grec *aiz*, *aigos* (chèvre).

CARANUS, un des généraux d'Alexandre, mort vers l'an 329 av. J.-C. Athénée nous a laissé la description du repas de noces qu'il donna en Macédoine, et qui peint bien ce luxe asiatique qu'Alexandre avait rapporté de ses conquêtes. Vingt convives seulement avaient été invités à ce banquet. Dès qu'ils furent placés sur des lits, on fit présent à chacun d'eux d'une coupe d'argent; avant qu'ils fussent entrés, on avait eu soin de leur ceindre la tête de couronnes d'or de la valeur de cinq phylippes. Lorsqu'ils eurent vidé leurs coupes, on leur servit à chacun, dans un plat d'airain, ouvrage de Corinthe, du pain, des ramiens, une oie et divers autres mets. Quand ils eurent pris suivant leur désir, ils passèrent le tout à leurs esclaves qui étaient derrière eux. Après ce service, il en vint un second dans un plat d'argent, qui fut également remis aux esclaves. « Lorsque le plaisir nous eut égaré la raison par ses charmes, dit un des convives, il entra des joueurs de flûte, des musiciens et des Rhodiennes pinçant de la harpe. Elles s'étaient couvertes que par... la décente des convives. Elles se retirèrent après un court début, et aussitôt il en parut d'autres portant chacune deux pots de parfums, joints ensemble par une bandelette d'or : l'un était de ce même métal, l'autre d'argent; ils contenaient chacun un otyle, et elles en firent présent à tous les convives. On servit ensuite à chacun un plat d'argent doré en placage fort épais, et assez grand pour contenir un cochon rôti. Cette pièce était posée sur le dos, montrant le ventre en haut; elle était remplie de toutes sortes d'excellentes choses. En effet, il y avait des grives rôties, des vulves, force beccigues, ou l'on avait versé des jaunes d'œufs, des huîtres et des pétoncles. Or, chaque convive eut pour lui le cochon et le plat sur lequel on le lui avait servi. Ensuite, lorsque nous eûmes bu, chacun eut un chevreau tout bouillant dans la sauce, sur un autre plat, avec sa cuillère d'or. Caranus, nous voyant embarrassés de ces provisions, nous fit donner pour les renfermer des bouteilles de fût, des corbeilles à pain tissées de brins d'ivore. Flattés de sa générosité, nous célébrâmes le nouvel époux. Il nous donna encore une couronne, deux pots de parfums, l'un d'or, l'autre d'argent, et du même poids que les précédents. Nous étions alors fort tranquilles; mais tout à coup entra dans la salle la troupe de ceux qui venaient de célébrer à Athènes la fête des *chytres*; après eux entrèrent des *thyphaltes*, ou suppôts de Bacchus, puis des femmes qui faisaient des tours, cabriolant sur des éperons et jetant le feu par la bouche. Elles étaient

... Dans le simple appareil
De beautés que l'on vient d'arracher au sommeil.

Dès que nous fumes débarrassés de ce monde, nous nous mîmes à boire de plus belle, et des vins généreux plus purs qu'auparavant : le thase, le mende, le lesbos étaient à notre discrétion, et on nous les servit dans de larges coupes d'or. Lorsque nous eûmes ainsi bu, on nous servit à tous un plat de verre, d'environ deux coudées de diamètre, dans un réseau d'argent, et rempli de toutes sortes de poissons frits, qu'on y avait comme amoncelés. On y avait joint une corbeille tissée en argent et pleine de pains de Cappadoce. On nous présenta aussi des cercles d'or, pour nous en ceindre la tête; ils pesaient le double des premiers; on y joignit deux autres pots de parfums, et nous demeurâmes tranquilles. Protéas, sautant alors de son lit, demanda un gobelet tenant un conge; l'ayant rempli de thase, il le but en disant : « Celui qui boira le plus aura lieu de se féliciter le plus. » Eh bien! dit Caranus, puisque tu as bu le premier, agréé le présent que je te fais du gobelet, et qui, conquis en videra un pareil le gardera aussi

pour soi. » A ces mots neuf personnes se levèrent, se saisirent du gobelet, et ce fut à qui aurait bu le premier. Un de nos convives, assez malheureux pour ne pouvoir pas boire cette quantité, s'assit sur son lit, et gémît d'être le seul sans gobelet; mais Caranus lui fit présent du vase vide.

Nous ne voulons pas abuser plus longtemps de la patience du lecteur, mais le repas est loin d'être fini; il y a un intermède dramatique avec danses, décors et machines, comme dans les festins d'apparat du moyen âge. Après un nouveau service encore plus somptueux, vient enfin le dessert; puis les esclaves entassés dans des corbeilles les présents reçus par chaque convive et les portent chez lui.

Hippoclès, qui écrivait ce récit à un de ses amis d'Athènes, termine ainsi sa lettre :

« Nous sortîmes donc après cela, comblés des richesses que nous avions reçues. Pour toi, tu passas heureusement ton temps à Athènes, assistant aux conférences de Théophraste, mangeant des oignons, prenant part aux *Lois* (fêtes de Bacchus), mais nous, qui avions eu pour mets ou pour portions, au repas de Caranus, de grandes richesses, nous cherchons maintenant, les uns des maisons à acheter; les autres des terres et des esclaves. »

En lisant le récit de ces orgies, on croirait assister au *Festin de Trimalcion*.

CARANX s. m. (ka-rankx). Ichtyol. Genre de poissons, de la famille de scombéroïdes, comprenant un grand nombre d'espèces, qui vivent presque dans toutes les mers : Le genre des *CARANX* est un des plus nombreux en espèces. (Valenciennes.) Le *CARANX* gros est le plus court que le maquereau. (A. Guichenot.)

— **Encycl.** Les *caranx* sont des poissons scombéroïdes, à corps oblong, à ligne latérale cuirassée de plaques ou de bandes écailleuses, carénées et souvent épineuses. Ce genre renferme un grand nombre d'espèces. Le *caranx* *trachure*, vulgairement saurel ou maquereau bâlard, vit dans l'Atlantique et la Méditerranée; sa queue est armée d'aiguillons; lorsqu'il l'agit vivement pour en frapper sa proie, il l'assomme et la déchire en même temps avec ses épines. Ce poisson s'approche des rivages en troupes nombreuses pour frayer; on le prend alors en grande quantité, à la ligne ou au filet. Sa chair est bonne à manger, quoique inférieure à celle du maquereau; mais, sur les bords de la Méditerranée, elle n'est consommée que par les classes pauvres.

CARANXOMORE s. m. (ka-ran-kso-mo-re) de *caranx*, et du gr. *omoros*, voisin). Ichtyol. Genre peu naturel de poissons scombéroïdes, dont les diverses espèces ont été réparties par Cuvier dans les genres *centron*, *cichle* et *coryphène*.

CARANZA (Alphonse), jurisconsulte espagnol du xvi^e siècle. Il publia en 1628 un ouvrage estimé sur les droits des enfants légitimes et naturels, sous ce titre : *De partu naturali et legitimo*; on lui doit aussi un livre en espagnol sur les monnaies d'or, d'argent et de cuivre (1628).

CARAPA ou **CARAPAS** s. m. (ka-ra-pa). Bot. Genre d'arbres, de la famille des méliacées, comprenant une seule espèce, qui croît à la Guyane : La plus grande utilité du *CARAPA* consiste dans l'huile qu'on tire de son fruit. (V. de Boissier.) Les Indiens de la Guyane emploient l'écorce du *CARAPA* comme fébrifuge. (Lemaire.)

— **Encycl.** Le genre *carapa*, qui fait partie de la famille des méliacées, renferme sept espèces, dont deux présentent une certaine importance. L'une est le *carapa* de la Guyane, qui se trouve dans les forêts de cette colonie. C'est un arbre qui dépasse 25 mètres de hauteur et dont les fruits sont des capsules ligneuses, ovales, renfermant sept ou huit graines de forme variable. On retire de ces graines, par expression, une huile jaunâtre, partie liquide et partie solide dans les pays chauds, mais entièrement figée sous nos climats. Sa consistance épaisse et surtout son amertume la rendent impropre aux usages alimentaires. Les habitants de la Guyane se servent de cette huile, après y avoir ajouté du rocou, pour s'enduire tout le corps; ils la regardent comme un préservatif contre la piqûre des chiques et des autres insectes; ils en frottent aussi les meubles pour les soustraire aux attaques des vers. L'écorce de cet arbre contient un principe alcaloïde analogue à celui des quininas; elle a été employée avec succès comme fébrifuge. Le *carapa touloucouana*, qui croît à la Guinée et au Sénégal, diffère notablement du précédent, tant par ses propriétés que par ses caractères botaniques. C'est un grand et bel arbre, remarquable par la cime excessivement large que forment ses branches, dont les rameaux flexibles retombent presque jusqu'à terre. Son fruit contient de vingt à trente graines, à amande un peu rosée, assez dure et très-grasse. L'huile qu'on en retire par expression est d'un jaune pâle, tantôt solide, tantôt liquide, suivant les proportions variables d'oléine et de stéarine qu'elle contient; en général, elle a la consistance de l'huile d'olive figée; elle se congèle à 40° et fond à 10°. Elle n'est employée que pour l'éclairage et les arts industriels. L'huile de touloucouana et les graines qui la fournissent sont apportées à Marseille pour servir à la fabrication du savon. L'alcool dissout

peu cette huile; l'éther la dissout mieux. Son goût amer est dû, dit-on, à la strychnine; et l'on affirme qu'on peut le lui faire perdre en l'agitant avec de l'acide sulfurique. Après qu'on a extrait cette première huile, les fruits en donnent une seconde fusible entre 40° et 50° par une pression faite à chaud. L'écorce de *carapa*, employée, comme nous l'avons dit, pour guérir les fièvres intermittentes, contient, dit-on, de l'acide quinique, une matière colorante rouge et un alcaloïde organique appelé *carapine*, qui forme un sel cristallin avec les acides acétique et chlorhydrique. M. Boicand dit que cette écorce est peu employée par les noirs, ce qui ferait supposer que dans le pays on attache peu de prix à sa valeur fébrifuge. Le touloucouana croît abondamment sur les bords de la Cazamance, dans les sols frais et consistants.

CARAPACE s. f. (ka-ra-pa-se — du catalan *carapassa*, alabasse). Érpét. Test, partie supérieure de la boîte osseuse des tortues : Le test est un résidu qui naît, qui vient, tantôt sur le cuir, tantôt sur la carapace de la tortue. (A. Houssaye.) Elle rentre dans sa charnière, par un mouvement semblable à celui d'une tortue qui cache sa tête, après l'avoir sortie de sa carapace. (Balz.)

— Mamm. Enveloppe écailleuse et dure, qui protège le corps des tatous.

— Ichtyol. Enveloppe intérieure, dure et résistante, des poissons dits *cataphractes* (coffres, pégalles, silures, etc.).

— Crust. Pièce solide qui recouvre le dos et la tête des crustacés.

— Infus. Enveloppe siliceuse ou calcaire des infusoires.

— Par ext. Test de nature quelconque qui protège le corps d'un animal :

Les crocodiles rapaces,
Sur le sable en feu des llois,
Demi-cuits dans leurs carapaces,
Se pâment. T. GAUTIER.

— Par plaisant. Enveloppe adhérente, et qui semble faire partie de l'objet enveloppé : *Même le dalmatien, le Génois et le Napolitain du peuple se souviennent peu d'une blouse et d'une chemise propres; leurs vêtements finissent par devenir une sorte de carapace, de laquelle ils ne sortent plus.* (Mme L. Colet.) L'Armure complète, comme en portaient les chevaliers du moyen âge : *Brésil... porte, comme un compagnon du Cid, la pesante carapace de l'homme d'armes du moyen âge.* (Th. Gaut.)

— Fig. Milieu étroit et gênant : *Le peuple anglais souffre, étouffe sous la carapace d'une constitution aristocratique.* (L. Jourdan.)

— **Encycl.** Érpét. Le corps des reptiles chéloniens ou tortues est renfermé dans une boîte osseuse, une sorte de cuirasse ouverte en avant, en arrière et sur les côtés, pour livrer passage à la tête, à la queue et aux membres. La partie supérieure ou dorsale de cette cuirasse est la *carapace*; la partie inférieure ou ventrale est appelée *plastron*. La première est plus grande, convexe; plus ou moins solide, à contour ovalaire ou cordiforme. La *carapace* est, dans certains cas, revêtue d'une couche cornée, molle ou solide, d'une seule pièce; d'autres fois, elle est divisée en compartiments polygonaux, dont le nombre et la disposition sont fixes et fournissent des caractères pour la distinction des espèces. Les plaques du centre, à peu près égales entre elles, sont toujours plus grandes que les autres; elles constituent le disque. Celles qui correspondent à la colonne vertébrale, au nombre de cinq, se nomment *trachidiennes*; leur forme varie, mais en général elles sont hexagonales. Sur les côtés sont les plaques *latérales*, *pleurales* ou *costales*, qui correspondent aux flancs et aux côtes; leur nombre est de quatre ou de cinq de chaque côté; souvent hexagonales, elles sont quelquefois pentagonales ou quadrangulaires. Celles du bord sont dites *marginales* et distinguées, suivant leur position, par les noms de *nuchales*, *cervicales* ou *collaires*, *brachiales*, *pectorales*, *abdominales*, *fémorales*, *caudales*, selon qu'elles couvrent ou avoisinent la nuque, le cou, les pattes antérieures, la poitrine, l'abdomen, les cuisses ou la queue. La nuchale peut manquer; la caudale peut être simple ou double. Les plaques sont ordinairement quadrilatérales, les plus petites en avant, les plus grandes en arrière, les dernières inclinées du côté de la queue, et sortant du rang par un de leurs angles. Tantôt planes, tantôt un peu bombées au centre, les plaques se relèvent quelquefois en pyramides plus ou moins saillantes. Leur surface, rarement lisse, est ordinairement chagrinée au centre, et marquée au pourtour de sillons dont le nombre indique, l'âge de l'individu. La *carapace* est unie au plastron par des pièces appelées *atles*.

— Crust. La plupart des crustacés ont le corps recouvert d'une enveloppe calcaire, dont la partie supérieure est appelée *test* ou *carapace*. Elle se compose de diverses régions, dites *stomacale*, *générale*, *cardiale*, *hépatique*, *branchiale*, etc., suivant les organes qu'elles recouvrent. Elle tombe tous les ans à une certaine époque; le crustacé se trouve alors revêtu d'une peau tendre qui durcit à son tour, et se change, au bout de quelques jours, en une croûte aussi résistante que celle qu'elle remplace. La *carapace* des crustacés présente des parties saillantes dont la disposition est

constante et régulière pour chaque espèce, et paraît correspondre à celle des organes placés au-dessous.

CARAPACHOS (idiome des). V. **CARAPACHOS**. **CARAPANATUBA**, petit fleuve de l'Amérique du Sud, un peu au N. de l'Amazonie, situé par 0° 10' de lat. N. et coulant entre 52° et 53° de long. O. Par le traité conclu à Madrid le 29 septembre 1801, ce fleuve fut désigné comme frontière entre les possessions portugaises et françaises. Le traité d'Amiens reporta un peu plus tard ces limites plus au nord, et leur fit suivre le cours de l'Araouari, dont l'embouchure est au sud du cap Nord, par 10° 15' de lat. septentrionale. V. GUYANE.

CARAPAT s. m. (ka-ra-pa). Mar. anc. Navire portugais.

CARAPATINE s. f. (ka-ra-pa-ti-ne). Dent fossile de poisson.

CARAPE s. m. (ka-ra-pe — du brésil. *carapo*). Ichtyol. Nom d'un poisson du genre *gymnote*, qui vit dans les fleuves et les lacs de l'Amérique. Il On dit aussi **CARAPO**.

CARAPÉ s. m. (ka-ra-pé). Ornith. Nom d'un oiseau du genre *nothure*.

CARAPELLA, rivière du royaume d'Italie, dans la Capitanate, prend sa source au mont Irpinto, et se jette dans le Cervaro, près de l'embouchure de ce fleuve, dans le golfe de Manfredonia. Cours de 83 kilom.

CARAPICHÉE s. f. (ka-ra-pi-ché). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rubiacées et de la tribu des psychotriées, voisins des céphélis, et comprenant deux espèces, qui croissent à la Guyane.

CARAPINE s. f. (ka-ra-pi-ne — rad. *carapa*). Chim. Alcaloïde trouvé dans l'huile de carapa (ricin).

CARAPOPEBA s. m. (ka-ra-po-pé-ba). Erpét. Lézard venimeux du Brésil.

CARAPOUCHA s. m. (ka-ra-pou-cha). Bot. Espèce de graminée du Brésil dont le grain cause l'ivresse.

CARAPUCHOS ou **CARAPACHOS**. Ethnogr. Nation anthropophage de la région péruvienne, qui habite le long du Pachitea, affluent gauche de l'Ucayale. Les Carapuchos ont presque la blancheur des Flamands, et le P. Girbal compare leurs femmes, pour la beauté, aux Circassiennes et aux Géorgiennes. Les Carapuchos ont un idiome tellement rempli de gutturales qu'il ressemble presque aux aboiements des chiens.

CARAQUE s. m. (ca-ra-ke). Mamm. Syn. de **CARACUE**.

CARAQUE s. f. (ka-ra-que). Sorte de navire rond qui fut quelque temps en usage dans la marine du xvi^e siècle.

— Art vétér. Un des noms vulgaires de la maladie des bestiaux appelée **CLAVELÉE**.

— **Encycl.** Mar. Le navire appelé *caraque* était de la famille des vaisseaux ronds, et l'un des plus lourds. Il portait jusqu'à deux mille tonneaux, et faisait le voyage des Indes orientales et du Brésil. Le premier bâtiment cuirassé a été une *caraque*. Ce navire, construit à Nîve en 1530, appartenait aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et faisait partie de la grande escadre envoyée par Charles-Quint devant Tunis, afin de secourir contre Barberousse Muley-Hassan détrôné. Le célèbre André Doria commandait l'expédition. Après un siège de quelques jours, Tunis fut entérée d'assaut, succès auquel la *caraque* nommée *Santa Anna* contribua beaucoup, dit Bosio qui l'a décrite. Elle avait six ponts, une nombreuse et puissante artillerie; son équipage se composait de trois cents hommes. Il y avait à bord une chapelle spacieuse, une sainte-barbe, une salle de réception et une boulangerie. Mais ce qu'on remarquait de plus singulier dans sa construction, c'était sa cuirasse de plomb, fixée par des boulons d'airain, et à laquelle le chroniqueur attribue la sécurité du navire, qui ne fut pas endommagé par les projectiles. Cette cuirasse, qui ne lui enlevait rien de sa vivacité et de sa légèreté, ajouta Bosio, était assez solide pour résister à l'artillerie.

CARAQUE adj. m. (ka-ra-ke — de la côte de Caracac). Qualification donnée au cacao de Caracac : Du *cacao* *caraque*.

CARAQUE adj. f. (ka-ra-ke — de *caraque*, navire). Qualification donnée à une porcelaine très-fine, apportée d'abord en Europe, par des carques portugaises : De la *porcelaine* *caraque*.

— Substantif. Cacao caraque : Du **CARAQUE**. Petit, gros **CARAQUE**.

CARAQUE (LA). V. **CARACAS**.

CARAQUON s. m. (ka-ra-kon — dimin. de *caraque*). Mar. Petite caraque.

CARA-RAYADA s. m. (ka-ra-ra-ia-da). Mamm. Singe de l'Amérique du Sud.

CARARE, rivière de l'Amérique du Sud, dans la république de la Nouvelle-Grenade, prend sa source dans la vallée d'Alferez, au N. de la ville de Tunja, province de Boyaca, coule d'abord du S. au N., puis, prenant une direction vers l'O., entre dans la province de Santander, où elle se jette dans la Magdalena, après un cours de 120 kilom.

CARARU s. m. (ka-ra-ru). Bot. Amarante du Brésil.

CARASCHULLI s. m. (ka-rass-chul-li). Bot. Plante indéterminée du Malabar, dont la racine est employée comme diurétique.

CARASCOSA (Michel, baron), général italien, né en Sicile vers 1780. Il s'engagea de bonne heure dans les rangs des défenseurs de la république Parthénopéenne (1799), et ne dut son élévation qu'à lui-même. Il réussit à échapper aux vengeances de la réaction bourbonienne de la même année, et, en 1806, après la reprise de Naples par les Français, il fut nommé chef de bataillon du 1^{er} régiment d'infanterie de ligne par Joseph Bonaparte. Il se distingua en Espagne, où il suivit ce dernier, revint à Naples, reçut de Murat le grade de colonel. En 1814, à la tête d'une division de l'armée napolitaine, il marcha sur Bologne, prit possession de cette ville au nom de Joachim Murat, assista à plusieurs engagements sur la Secchia contre l'armée franco-italienne du vice-roi (on sait que Joachim avait déclaré la guerre à Napoléon), et s'avança jusque sous Plaisance. Lorsque, l'année suivante, Joachim tourna ses armes contre l'Autriche (1815), Carascosa, qui commandait encore une division, repoussa les Autrichiens sur le Panaro, occupa Modène et Reggio, et se retira ensuite par les Marches sur Capoue. Nommé commandant en chef, il conclut avec les Autrichiens la convention de Cassa-Lanza, en vertu de laquelle l'armée napolitaine donna les armes. Il servit ensuite les Bourbons. En 1820, lorsque la révolution militaire éclata à Naples, Carascosa fut mis à la tête des troupes destinées à réprimer l'insurrection et s'avança jusqu'aux confins de la Terre de Labour; mais, après quelques opérations militaires assez mollement conduites, la révolte gagna ses propres troupes. Le vieux roi Ferdinand ayant enfin octroyé, bien qu'à contre-cœur, la constitution qu'on lui demandait, Carascosa se rangea du côté de la révolution et fut nommé ministre de la guerre. Ses dissensions avec le général Pepe l'amenerent à donner sa démission. Investi l'année suivante du commandement de l'armée destinée à défendre la route de Terracine à Naples contre les Autrichiens, il dut battre en retraite, et son corps fut entièrement dispersé. Il traita pourtant avec les Autrichiens, mais le roi voulut le faire arrêter après son retour à Naples, et il s'embarqua pour Barcelone. Condamné à mort par contumace, pour avoir été un des chefs de la révolution, il a longtemps vécu en Angleterre, où il est mort dans ces dernières années. Ses *Mémoires historiques, politiques et militaires sur la révolution du royaume de Naples en 1820, et sur les causes qui l'ont amenée* (Londres, 1823), ne sont pas sans mérite au point de vue historique et militaire.

CARASSIN s. m. (ka-ra-sain). Ichthyol. V. CARRASSIN.

CARASSON s. m. (ka-ra-son). Agric. Petit échalas employé dans le Médoc pour la culture de la vigne.

CARAT ou **KARAT** s. m. (ka-ra — du gr. *keration*, tiers d'obole, et primitivement graine de caroube, rad. *keras*, corne, à cause de la forme des caroubes. D'après d'autres, ce mot viendrait du nom de la fève d'une espèce d'érythrine du pays des Shangallais, en Afrique, contrée où se fait un grand commerce d'or. Cet arbre est appelé *kuara*, mot qui veut dire *soleil*, parce qu'il porte des fleurs et des fruits de couleur rouge de feu. Comme les semences sèches de ces légumes sont toujours à peu près également pesantes, les sauvages de ce pays s'en sont servis de temps immémorial pour peser l'or. Ces fèves ont été ensuite transportées dans l'Inde, où on les a employées dans les premiers temps à peser les diamants. Dans les deux systèmes, le mot *carat* désigne proprement une graine de légumineuse, et il est fort remarquable que chacune de ces graines ait servi d'unité de poids, chez les Grecs anciens pour le *keration*, chez une peuplade africaine pour le *kuara*). Partie d'or fin pesant un vingt-quatrième du poids total : *De l'or à douze, quinze, dix-huit, vingt-trois carats. Son mors doit être d'or à vingt-trois carats.* (Volt.) « Les orfèvres disent aussi CARAT DE FIN.

— Fig. Degré, valeur : *L'on n'eût pas été choisir des cervelles de ce CARAT, au travers de tant d'autres qui avaient sans comparaison plus de poids.* (Cardinal de Retz.) *J'espère que, pour mon droit d'avis, vous augmenterez de quelques CARATS la précieuse amitié dont vous m'honorez.* (Costur.)

— Fam. et en mauv. part. A vingt-trois carats, A un haut degré, l'or à vingt-trois carats ne contenant qu'un vingt-quatrième d'alliage :

Enfin, quoique ignorante d'vingt et trois carats, Elle passait pour un oracle.

LA FONTAINE.
« A vingt-quatre carats, Absolument, complètement, au plus haut degré, l'or à vingt-quatre carats étant tout à fait pur : *Bête à VINGT-QUATRE CARATS.* » A trente-six carats, A un point absurde, au delà du possible, l'or étant absolument pur à vingt-quatre carats, et partant ne pouvant être à trente-six : *L'homme du monde qui débiterait sur les choses connues autant de bêtises que les savants sur les inconnues serait bafoué comme un sot à TRENTE-SIX CARATS.* (Boiste.)

— Joail. Poids de quatre grains ; en grammes 0,2052 : *Ce diamant pèse six CARATS.*

« Diamant très-petit : *Une parure en CARATS.* » Collectiv. Diamants très-petits : *Je n'ai que du CARAT. Voilà de beau CARAT. Le CARAT est fort demandé.*

— Encycl. Le *carat* est l'unité dont on se sert en France pour déterminer le degré d'alliage de l'or destiné à fabriquer des monnaies, lorsqu'on a cessé de les faire en or pur ; pour l'argent, on a adopté une autre unité sous le nom de *denier*. L'échelle dont on faisait usage, avant l'application du système métrique aux monnaies, pour déterminer le degré de pureté de l'or, se divisait en 24 *carats*, et chaque *carat* se subdivisait en 32 parties, appelées des *trente-deuxièmes*. En réduisant les 24 *carats* en trente-deuxièmes, on voit que l'échelle du titre de l'or était composée de 768 parties. Aujourd'hui, elle en a 1,000, qui s'appellent des *millièmes*. Lorsqu'on disait que les louis de la fabrication de 1785, par exemple, étaient au titre de 21 *carats* 22 trente-deuxièmes, titre prescrit par les ordonnances, cela revenait à dire que sur 24 *carats*, ou 768 parties, il y avait 74 parties d'alliage contre 694 de fin. La pureté absolue de l'or étant exprimée par 24 *carats* (1,000 millièmes), le *carat* équivaut à 41 millièmes 667, et son trente-deuxième à 1 millième 302. Ainsi, dans l'exemple qui précède, si l'on veut savoir à quel titre moderne correspond celui des louis d'or de 1785, qui renfermaient 694 trente-deuxièmes ou 21 *carats* 22 trente-deuxièmes de fin, il suffit de multiplier 694 par 1 millième 302, et l'on obtient le titre de 904 millièmes.

Le *carat* sert encore aujourd'hui pour déterminer le titre des matières d'or ; dans quelques Etats, il est usité également pour exprimer le titre de l'argent. Il a été employé dans plusieurs des pays qui ont adopté le système métrique et l'échelle du titre des métaux précieux divisée par millièmes. Nous suivrons l'ordre alphabétique pour le classement des Etats où le *carat* est encore en usage pour mesurer le degré d'alliage des métaux précieux.

ALLEMAGNE, DANEMARK, SUÈDE ET NORVÈGE.

Millièmes.
L'échelle de l'or se divise en 24 *carats*. = 1,000
Le *carat* en 12 grains. = 41,667
Le grain en 1/2, 1/4, etc. = 3,472

ANGLETERRE.

L'échelle de l'or est de 24 *carats* = 1,000
Le *carat* de 4 grains vaut. = 41,667
Le grain, qui se subdivise en 1/2, 1/4, etc. = 10,417

ESPAGNE ET PORTUGAL.

L'échelle de l'or se divise en 24 *carats*. = 1,000
Le *carat* en 4 grains. = 41,667
Le grain en 8 octaves. = 10,417
L'octave en 1/2, 1/4, etc. = 1,302

MALTE.

L'échelle de l'or est divisée en 24 *carats*. = 1,000
Le *carat* se divise en 1/2, 1/4, etc. = 41,667
Celle de l'argent est de 12 *carats* = 1,000
Le *carat* se divise en 1/2, 1/4, etc. = 83,333

ROME ET ÉTATS PONTIFICAUX.

L'échelle de l'or est de 24 *carats* = 1,000
Le *carat* divisé en 8 octaves = 41,667
L'octave divisé en 1/2, 1/4, etc. = 5,208

TURQUIE.

L'échelle de l'or se divise en 24 *carats*. = 1,000
Le *carat* divisé en 4 grains. = 41,667
Le grain en 1/2, 1/4, etc. = 10,417
Celle de l'argent se divise en 100 *carats*. = 1,000
Le *carat* en 4 grains. = 10
Le grain en 1/2, 1/4, etc. = 2

VENISE.

Dans l'ancienne république, avant qu'elle devint une province autrichienne, on se servait d'une échelle unique pour exprimer le titre des métaux.

Millièmes.
Cette échelle se divisait en 1,152 *carats*. = 1,000
Le *carat* valait par conséquent = 0,868

Le *carat* est encore une subdivision du poids usité en Turquie pour les monnaies et les matières précieuses : il est le seizième de la *drachme*, qui est elle-même le centième du *chékél*. Le *carat*, poids de Turquie, équivaut à 0 gr. 199313 : il se divise en 4 grains, dont l'équivalent est 0 gr. 049828.

Dans l'ancienne république de Venise, le *carat* était encore une subdivision du poids employé dans le commerce des métaux précieux et pour les monnaies ; il fallait 144 *carats* pour faire une once, et 8 onces pour faire le marc. Le *carat* avait une valeur équivalente à 0 gr. 207092 ; il se divisait en 4 grains, dont chacun répondait à 0 gr. 051773. Dans l'ancienne république de Raguse, le *carat* était la vingt-deuxième partie de l'essai, dont il fallait 6 pour une once, et il fallait 12 onces pour faire une livre. L'équivalent de ce *carat* était 0 gr. 207061 ; il se divisait en 4 grains, dont chacun était de 0 gr. 051765. Le *carat* était en outre, comme en Turquie, l'unité fondamentale de l'échelle servant à déterminer le titre de l'or : cette échelle était de 24 *carats*, divisés en 4 grains. Pour l'argent, on suppose que l'échelle n'était composée que de 16 parties, auxquelles on donnait aussi le nom de

carats ; l'équivalent de ce quinzisième ou *carat* serait donc 0 gr. 066667.

CARATAS ou **CARATHAS** s. m. (ka-ra-tass). Bot. V. KARATAS.

CARATCH ou **CARACH** s. m. (ka-rach). Tribut payé à l'empereur de Turquie par les chrétiens et les autres sujets non musulmans de son empire.

CARATCHAÏ ou **KARATCHAÏ**, peuplade circassienne, au pied du mont Elbrouz, dans le Caucase et près des sources du Koubon. Klaproth la dépeint comme la tribu la plus civilisée du Caucase ; ces hommes sont beaux et bien faits, ont la peau très-blanche et se livrent à l'agriculture, dont les principaux produits sont le froment, l'orge, le millet et le tabac.

CARATE s. m. (ka-ra-te). Pathol. Maladie particulière aux contrées chaudes des Cordilières, et qui attaque surtout ceux qui habitent les bords des rivières.

CARATHEMENT s. m. (ka-ra-te-man). Sorcellerie. « Vieux mot.

CARATHÉODORY (Étienne), philologue et médecin grec, né à Andrinople en 1789, fit ses études en Italie et en Allemagne, et parcourut diverses contrées de l'Europe, afin d'acquies la connaissance des principales langues de l'Occident. S'étant établi à Constantinople vers 1825, il y exerça la médecine, s'y fit une importante clientèle et devint professeur à l'École de médecine de Galata-Seraï, médecin du palais impérial, membre de l'Académie impériale des sciences et belles-lettres de Constantinople, de la société impériale de botanique de Vienne, etc. M. Carathéodory a écrit des mémoires sur l'art médical et des essais littéraires ou philologiques, notamment une dissertation sur l'inscription du temple de Delphes. Il a traduit *Salustius* en grec moderne (Constantinople, 1845).

CARATURE s. f. (ka-ra-tu-re — rad. *carat*). Techn. Alliage d'or et d'argent, ou d'or, d'argent et de cuivre, avec lequel on fait les aiguilles d'essai.

CARAU s. m. (ka-rô-a ; — nom brésil.). Bot. Nom vulgaire de la bromélie karatas, plante textile qui croît au Brésil. V. KARATAS.

CARAUDE s. f. (ka-rô-de). Joie. « Vieux mot, qui a donné le patois CALAUDE et CALAUDER. V. ces mots.

CARAUDEUR v. n. ou intr. (ka-rô-dé — rad. *carau*). Se réjouir. « Vieux mot que l'on retrouve dans le patois CALAUDE. V. ce mot.

CARAUDESSE s. f. (ka-rô-de-rè-se — rad. *carau*). Sorcière, magicienne. « Vieux mot.

CARAU (Emile), médecin homéopathe, né à Rouen en 1797, mort en 1843. Il exerça la médecine dans sa ville natale, où, adepte des plus ardents et des plus éclairés du célèbre docteur Hahnemann, il essaya de propager son système médical. Outre plusieurs brochures sur l'homéopathie, le docteur Carau a publié un *Essai sur les ulcères de la peau* (Paris, 1819) ; le *Guide des mères qui veulent nourrir ou Préceptes sur l'éducation de la première enfance* (Paris, 1828, in-18), etc. On lui doit encore : une *Notice historique et bibliographique sur M. Marquis, professeur de botanique à Rouen* (Rouen, 1829, in-80), et une *Notice sur M. Alavoine, architecte*, insérée dans les *Mémoires de la Société d'émulation de Rouen*, dont il était membre.

CARAIUS (M. Aurelius Valerius), César de la Grande-Bretagne, né vers 250 à Mœnia, dans la Gaule Belgique, entra dans l'armée romaine, se distingua dans la guerre contre les Bagaudes, fut chargé par Maximien Hercule de réprimer les pirateries des Francs sur les côtes de la Hollande et de la Gaule, et fut soupçonné de les tolérer pour s'enrichir. Menacé de mort, il prit la pourpre dans la Grande-Bretagne (287), et se défendit avec succès contre Maximien, qui finit par lui reconnaître la possession de cette île. Il fut assassiné par un de ses lieutenants, Allectus (293), qui se fit proclamer à sa place.

CARAU s. m. (ka-rô). Sorcellerie. « Vieux mot.

CARAVAGE, ville d'Espagne, province et à 65 kilom. N.-O. de Murcie, sur la rivière de son nom, affluent de la Segura ; 12,458 hab. Cette ville, située à l'extrémité d'une plaine entourée de montagnes pittoresques et au pied d'une colline qu'un vieux château couronne, possède des fabriques de papier, draps, toiles, produits chimiques, distilleries d'eau-de-vie. Commerce considérable de grains. Dans les environs, on remarque la belle grotte à stalactites de Barquilla.

CARAVAGE (Polidoro CALDARA, dit LE), peintre italien, né en 1495 à Caravaggio dans le Milanais, mort en 1543. Il fut d'abord employé comme manœuvre par les élèves de Raphaël, s'enflamma à la vue des travaux artistiques du Vatican, reçut les leçons de Jean d'Udine, et fut bientôt employé par le maître, que ses progrès avaient étonné. Après le sac de Rome par le connétable de Bourbon, il passa à Naples, puis à Messine, et fut assassiné par son domestique. Son style a de la noblesse et de la pureté. Il a surpassé Jules Romain dans les peintures en camaïeu imitant les bas-reliefs antiques. Son tableau le

plus remarquable est un *Christ conduit au Calvaire*.

CARAVAGE (Michel-Ange AMERIGHI ou MORIGI, dit LE), peintre italien, né en 1567 à Caravaggio dans le Milanais, mort en 1609. Quelle singulière destinée que celle de ce maçon, de ce gâcheur de mortier et de plâtre pour les peintres à fresque, silencieux observateur de leurs procédés, de leur manière, et seul, dans le secret de son cœur, se jurant qu'il fera comme eux et mieux qu'eux ! Manouvrier d'abord, comme son homonyme, il apprend comme lui le dessin et la peinture sans maître et surmonte les mille obstacles semés sur son chemin, avec une obstination de Titan révolté. Il y a, en effet, du Titan dans ce talent solitaire, aigri et farouche, qui ne peindra la nature que sous ses formes vigoureuses, brutales même ; mais ce caractère obstiné le poussera presque aux limites de la folie, en développant outre mesure son amour-propre, et il mourra en poursuivant à travers les mers un fantôme de satisfaction, la vengeance.

A l'apparition de ses premières œuvres, les confrères du Caravage lui eussent échappé les critiques les plus amères, les moins mesurées, le public se rangea du côté du peintre. En effet, dans ces toiles rugueuses, hérissées de croûtes, pleines de trous, on devina l'homme vraiment fort, l'artiste sincère et convaincu. On voyait bien d'ailleurs qu'en ces aspérités saillantes, en ces reliefs éclatants des lumières splendides ; qu'il y avait en ces trous noirs de l'ombre réelle, hardiment accusée. Le peintre sauvage eut ses enthousiastes ; on couvrit d'or ses toiles. La sympathie dura longtemps, et l'apparition de Guido Reni, à cette époque, ne la contre-balança point.

Des propos aigres-doux échangés avec le Josépîn furent la cause des malheurs de Caravage et de sa mort. Le Josépîn refusa de se battre, se retranchant derrière sa qualité de chevalier de Malte. Caravage, furieux, court à Malte, sollicite l'honneur de faire le portrait du grand maître de l'ordre, Adolphe de Vignancourt, fait un chef-d'œuvre et est nommé petit chevalier. Maintenant Josépîn ne lui opposera plus sa qualité ; il va partir. Au moment de quitter Malte, il se prend de querelle avec le chevalier qui l'avait conduit au port et est mis en prison ; il s'évade au milieu de périls de toute sorte, s'embarque, est fait prisonnier par les Espagnols, est relâché bientôt, et, atteint d'une insolation sur les côtes d'Italie, à Porto-Triole, meurt misérablement. La même année (1609), la peinture perdait Annibal Carrache, Frédéric Zuccaro et Caravage.

Bellori fait ainsi le portrait de Caravage : « Sa manière de peindre était d'accord avec sa physionomie et sa figure ; il était fort brun ; il avait les yeux noirs, les sourcils et les cheveux noirs ; cette apparence sombre et animée fut celle de ses tableaux. »

Caravage professait hautement le mépris de la tradition, de l'antique et des règles ; il proclama un seul principe : l'imitation de la nature, non de la nature idéalisée, mais de la nature vraie. Il peignait de préférence les scènes violentes, les rixes, les meurtres, les aventures nocturnes, les brigands aux traits hideux, les bohèmes, les cadavres et les mendians. On rapporte qu'il faisait peindre en noir les murs de ses ateliers, et que la lumière n'y pénétrait que par une ouverture pratiquée au plafond. Il en résultait que la clarté ne tombait sur ses modèles que par bandes étroites et vigoureuses. Si sa manière était vulgaire, rude et incorrecte, l'audace de son talent, sa liberté dans le choix des sujets, sa puissance pour animer la toile et en faire saillir ses personnalités, son originalité farouche, son coloris énergique, l'effet saisissant de ses compositions, en firent un chef d'école dont le nom éclipsa quelque temps celui des Carrache.

Les ouvrages de Caravage sont nombreux et connus de l'Europe entière. Les plus célèbres sont : le *Christ porté au tombeau*, chef-d'œuvre qu'a possédé un instant le musée du Louvre, et qui fut rendu à Pie VII en 1815 ; la *Mort de la Vierge*, au Musée du Louvre ; la *Distribution du rosaire*, au Belvédère de Vienne ; le *Cupidon de la galerie Giustiniani*, à Berlin ; la *Bohémienne*, au musée du Louvre.

Ses élèves ou ses imitateurs sont : Manfredi, Valentini et Ribeira.

CARAVAGGIO, ville du royaume d'Italie, province et à 20 kilom. S. de Bergame ; 5,000 hab. Près de la ville, on trouve le sanctuaire de la Madona, église de pèlerinage très-fréquentée. Victoire de Sforza sur les Vénitiens en 1446. Patrie du célèbre Michel-Ange Amerighi, dit le *Caravage*.

CARAVAGGIO (Pierre-Paul), mathématicien et poète italien, né à Milan en 1617, mort en 1688. Après avoir suivi quelque temps la carrière des armes, il devint professeur de littérature grecque et de mathématiques au gymnase palatin, puis il fut nommé intendant des châteaux domaniaux du duché de Milan, et il se fit une grande réputation comme architecte militaire. Outre divers ouvrages en latin sur les mathématiques, tels que : *Geometria applicatiorum deficientium* (1639, in-4°) ; *Methodus resolvendi omnes aequationes cubicas* (in-fol.), on a de lui un poème intitulé *Inno*, des *Odes morales*, des *Sonnets*, des *mé-*

drigaux, etc. — Son fils, Pierre-Paul CARAVAGGIO, né à Milan en 1658, mort en 1723, lui succéda comme professeur de mathématiques en 1688. Il eut aussi un fils qui porta le même nom, occupa la même chaire et fit paraître les six premiers livres des *Eléments d'Euclide* (1671).

CARAVANE s. f. (ka-ra-va-ne — du pers. *karouan*, même sens). En Orient et en Afrique, Troupe de voyageurs organisée pour la sûreté commune : *Il part tous les ans du Maroc une CARAVANE qui va chercher l'or en Guinée.* (Raynal.) *La CARAVANE qui part tous les ans du Caire pour aller à la Mecque se compose de 70 à 80,000 individus, avec 8 ou 9,000 chameaux et autant de chevaux.* (Bouillet.) Troupe organisée de voyageurs, dans un pays quelconque : *Les CARAVANES moscovites, qui allaient trafiquer à la Chine, mettaient une année entière à leur voyage.* (Ponçon.)

— Par ext. Troupe, réunion d'hommes qui parcourent ensemble la route de la vie : *L'humanité de chaque temps est une CARAVANE errante qui demande aux philosophes de lui marquer la route.* (P. Leroux.)

La *caravane* humaine, au Sahara du monde. Par ce chemin des ans qui n'a pas de retour, S'en va traînant le pied, brûlée aux feux du jour. TH. GAUTIER.

— Hist. Expédition des chevaliers de Malte contre les Turcs, et particulièrement contre les caravanes organisées pour le voyage d'Alexandrie à Constantinople; ne s'emploie guère qu'an pluriel et dans la locution *faire ses caravanes*: *On ne pouvait, sans AVOIR FAIT SES CARAVANES, arriver aux commanderies et autres dignités de l'ordre.* ¶ Am. Aventures, dissipation de jeune homme : *Je me joignais à des chevaliers de fortune, avec qui je commençai mes CARAVANES.* (Le Sage.)

— Anc. mar. Bâtiment qui prenait un congé de deux ans pour fuir le commerce dans le Levant, au service des Turcs. ¶ Cabotage dans les Echelles du Levant.

— Encycl. La *caravane* est un des modes d'association les plus anciennement connus; il fut mis en usage surtout chez les peuplades qui habitaient les grands déserts de l'Asie et de l'Afrique. Les commerçants de ces pays, obligés de franchir, pour les nécessités de leur négoce, de grands espaces dénués de ressources et semés de périls de toutes sortes, eurent l'idée de se réunir en bandes pour conjurer les dangers de la route, et surmonter les obstacles insurmontables de ces pérégrinations lointaines. Les premières caravanes étaient des nations entières qui s'en allaient à la recherche d'un nouveau sol où elles pussent s'établir et planter leurs tentes, ou des troupes de commerçants qui transportaient dans l'Asie les produits de l'Afrique, et réciproquement; telle était celle à laquelle Joseph fut vendu par ses frères. Mahomet était un simple conducteur de chameaux, et avait souvent fait partie des caravanes qui traversaient le désert. Après l'établissement de l'islamisme, les caravanes religieuses vinrent s'ajouter aux caravanes commerciales. On sait que le fondateur de la religion musulmane avait ordonné que tout musulman fît le pèlerinage de la Mecque une fois dans sa vie. Ce précepte du *Coran* fut rigoureusement observé durant les premiers siècles de l'islamisme, et donna lieu à des migrations considérables. Chaque année, des extrémités de l'Asie et de l'Afrique, partaient d'immenses caravanes qui se grossissaient sur leur route de nouvelles recrues, et jetaient dans la ville de la Mecque des populations entières. Un ordre admirable régnait dans les caravanes, qui sont organisées avec la même régularité qu'un camp; les individus qui la composent marchent les uns après les autres, rangés par pays et par nation; au milieu sont les chameaux, sur lesquels se trouvent les provisions, les femmes et les enfants; les hommes marchent sur les côtés, soit à cheval, soit à pied. Chaque soir, la halte se fait auprès d'un de ces puits creusés dans le désert, que connaissent les guides chargés de diriger les pas de la caravane dans ces immenses solitudes. Le lendemain, on se remet en marche dans le même ordre, et l'on continue ainsi jusqu'au terme du voyage. Quand la chaleur est trop considérable, on campe le jour et on marche la nuit à la lueur des flambeaux. Avant le départ, la caravane a grand soin d'acheter des Bédouins le droit de traverser le désert sans être inquiétée; quelque soit le nombre des hommes qui la composent, elle serait impuissante à se défendre contre ces farouches guerriers habitués aux déserts, à ses sables et à ses retraites, et qui sauraient fatiguer ces malheureux voyageurs, les égarer et les piller.

La tiédeur remplace peu à peu ce zèle qu'on remarque dans les premiers temps de toute religion naissante; beaucoup de croyants, rebutés par les longueurs, les fatigues, les difficultés de la route, firent accomplir leur pèlerinage par des derviches et des fakirs, qui le faisaient à prix d'argent. Aujourd'hui, il n'y a plus guère que deux caravanes religieuses qui se rendent à la Mecque : l'une part de Constantinople, l'autre du Caire. Gérard de Nerval, qui assista dans cette dernière ville à la solennité du retour de la caravane, en fait la description suivante : « Il s'agissait d'aller voir l'entrée des pèlerins, qui s'opéraient déjà depuis le commencement du jour, mais devait durer jusqu'au soir. Ce n'est pas peu de chose que

trente mille personnes environ venant tout à coup à enfler la population du Caire; aussi les rues des quartiers musulmans étaient-elles encombrées. Nous parvîmes à gagner Babel-Fothou, c'est-à-dire la porte de la Victoire. Toute la longue rue qui y mène était garnie de spectateurs, que les troupes faisaient ranger. Le son des trompettes, des cymbales et des tambours réglait la marche du cortège, où les diverses nations et sectes se distinguaient par des trophées et des drapeaux. Les longues files de dromadaires attachés l'un derrière l'autre, et montés par des Bédouins aux longs fusils, se suivaient cependant avec quelque monotonie, et ce ne fut que dans la campagne que nous pûmes saisir l'ensemble d'un spectacle unique au monde. C'était comme une nation en marche qui venait se fondre dans un peuple immense, garnissant à droite les mamelons voisins du Mokatana, à gauche les milliers d'édifices ordinairement déserts de la ville des morts; le faite crénelé des murailles et des tours de Saladin, rayé de bandes jaunes et rouges, fourmillait aussi de spectateurs. Il me semblait que les siècles remontaient encore en arrière, et que j'assistais à une scène du temps des croisades. Des escadrons de la garde du vice roi, espacés dans la foule, avec leurs cuirasses étincelantes et leurs casques chevaleresques, complétaient cette illusion. Plus loin encore, dans la plaine où serpente le Calish, on voyait des milliers de tentes bariolées, où les pèlerins s'arrêtaient pour se rafraîchir; les danseurs et les chanteurs ne manquaient pas non plus à la fête, et tous les musiciens du Caire rivalisaient de bruit avec les sonneurs de trompe et les timbaliers du cortège, orchestre monstrueux juché sur des chameaux. On ne pouvait rien voir de plus barbu, de plus hérissé et de plus farouche que l'immense cohue des moghrabins, composée de gens de Tunis, de Tripoli, de Maroc et aussi de nos compatriotes d'Alger. C'est aussi parmi eux que se distinguaient les plus nombreuses confréries de santons et de derviches, qui hurlaient toujours avec enthousiasme leurs cantiques d'amour entremêlés du nom d'Allah. Les drapeaux de mille couleurs, les hampes chargées d'attributs et d'armures, et, çà et là, les émirs et les cheiks en habits somptueux, aux chevaux caparaçonnés, ruisselant d'or et de pierreries, ajoutaient à cette marche un peu désordonnée tout l'éclat qu'on peut imaginer. C'était aussi une chose fort pittoresque que les nombreux palanquins de femmes, appareils singuliers, figurant un lit surmonté d'une tente et posé en travers sur le dos d'un chameau. Des ménages entiers semblaient groupés à l'aise avec enfants et mobiliers dans ces pavillons, garnis de tentures pour la plupart.

« Vers les deux heures de la journée, le bruit des canons de la citadelle, les acclamations et les trompettes annoncèrent que le mahmil, espèce d'arche sainte qui renferme la robe de drap d'or de Mahomet, était arrivé en vue de la ville. La plus belle partie de la caravane, les cavaliers les plus magnifiques, les santons les plus enthousiastes, l'aristocratie du turban signalée par la couleur verte, entouraient ce palladium de l'islam. Sept ou huit dromadaires venaient à la file, ayant la tête si richement ornée et empanachée, couverts de harnais et de tapis si éclatants, que, sous ces ajustements qui déguisaient leurs formes, ils avaient l'air de salamandres ou de dragons qui servent de monture aux fées. Les premiers portaient de jeunes timbaliers aux bras nus, qui levaient et laissaient tomber leurs baguettes d'or du milieu d'une gerbe de drapeaux flottants disposés autour de la selle. Ensuite venait un vieillard symbolique, à longue barbe blanche, couronné de feuillage, assis sur une espèce de char doré, toujours à dos de chameau, puis le mahmil, se composant d'un riche pavillon en forme de tente carrée, couvert d'inscriptions brodées, surmonté d'un sommet et à ses quatre angles d'énormes boules d'argent. De temps en temps, le mahmil s'arrêtait, et toute la foule se prosternait dans la poussière, en courbant le front sur les mains. Une escorte de cavas avait grand-peine à repousser les nègres, qui, plus fanatiques que les autres musulmans, aspiraient à se faire écraser par les chameaux; de larges volées de coups de bâton leur conféraient du moins une certaine portion de martyre. Quant aux santons, espèces de saints plus enthousiastes encore que les derviches et d'une orthodoxie moins reconnue, on en voyait plusieurs qui se perçaient les joues avec de longues pointes et marchaient ainsi couverts de sang; d'autres dévotaient des serpents vivants et d'autres encore se remplissaient la bouche de charbons allumés. Les femmes ne prenaient que peu de part à ces pratiques, et l'on distinguait seulement dans la foule des pèlerins des troupes d'almées attachées à la caravane, qui chantaient à l'unisson leurs longues complaintes gutturales, et ne craignaient pas de montrer sans voile leur visage tatoué de bleu et de rouge et leur nez percé de lourds anneaux. Une grande foule était rassemblée pour voir la cérémonie de la *dohza*. Le cheik, ou l'émir de la caravane, devait passer à cheval sur les corps des derviches tourneurs et hurlleurs qui s'exerçaient depuis la veille autour des mâts et des tentes. Ces malheureux s'étaient étendus à plat ventre sur le chemin de la maison de l'émir El-Bekry, chef de tous les derviches, située à l'extrémité sud de la place, et formaient une chaussée humaine

d'une soixantaine de corps. Cette cérémonie est regardée comme un miracle destiné à convertir les infidèles; aussi laisse-t-on volontiers les Francs se mettre aux premières places. Un miracle public est devenu une chose assez rare, depuis que l'homme s'est avisé, comme dit Henri Heine, de regarder dans les manches du bon Dieu; mais celui-là, si c'en est un, est incontestable. J'ai vu de mes yeux le vieux cheik des derviches, couvert d'un bénich blanc avec un turban jaune, passer à cheval sur les reins de soixante croyants pressés sans le moindre intervalle, ayant les bras croisés sous leurs têtes. Le cheval était ferré; ils se relevèrent tous en chantant : *Allah!* Les esprits forts du quartier franc prétendent que c'est un phénomène analogue à celui qui faisait jadis supporter aux convulsionnaires des coups de chenet dans l'estomac; l'exaltation où se mettent ces gens développe une puissance nerveuse qui supprime le sentiment et la douleur, et communique aux organes une force de résistance extraordinaire.

Quant aux caravanes commerciales, depuis longtemps elles ont pour la plupart renoncé à la voie de terre pour la voie de mer, plus commode et moins longue. On en voit pourtant encore partir de la Russie, de Constantinople, de Smyrne, du Caire, se dirigeant vers la Chine, la Perse, l'Afghanistan et les autres pays de l'Asie centrale où le commerce européen n'a pour ainsi dire pas encore pénétré. Elles n'entrent pas ordinairement dans les cités avec lesquelles elles viennent faire le commerce, mais se contentent de camper à leur porte.

Au point de vue de l'hygiène, les caravanes religieuses ont toujours eu les conséquences les plus désastreuses; ce sont elles qui ont amené la plupart des grandes épidémies qui ont ravagé l'Occident. Pour ne parler que de ce siècle, les épidémies cholériques de 1832, 1849 et 1865 nous ont été apportées par les pèlerins de la Mecque. En présence d'un réel danger, qui, avec la facilité de communications toujours croissantes, menaçait de devenir chronique, l'opinion publique s'est émue; une conférence sanitaire s'est réunie à Constantinople dans les premiers mois de 1866, et elle a adopté les mesures qu'elle a jugées les plus propres à prévenir les futures invasions de ce fléau. D'après le règlement qu'elle a adopté, tous les navires venant de l'Orient seront visités à leur entrée dans la mer Rouge; tous les pèlerins par voie de terre subiront une inspection médicale à El-Wich, localité située au sud du mont Sinaï, et dans le cas où leur santé ne serait pas excellente, ils devront faire une quarantaine très-rigoureuse.

Caravane du Caire (LA), opéra en trois actes, paroles de Morel de Chédeville, musique de Grétry, représenté à l'Académie royale de musique le 30 octobre 1783, date que nous préférons à celle du 13 janvier 1784 indiquée par divers auteurs, parce qu'elle est donnée par Grétry lui-même dans la liste de ses ouvrages dramatiques, publiée à la fin de ses *Essais sur la musique*.

Au premier acte, nous nous trouvons sur les bords du Nil, et nous assistons à la halte d'une caravane composée de voyageurs libres et de captifs. Parmi ces derniers, deux époux, Saint-Phar, jeune Français, et Zulmé, se témoignent mutuellement leur amour et leur chagrin. Ils cherchent inutilement à toucher le cœur d'Husea, chef de la caravane, lorsque celle-ci est attaquée par une troupe de Bédouins. Le courage de Saint-Phar sauve la caravane, et il reçoit la liberté pour prix de sa brillante conduite. Mais il a beau réclamer celle de Zulmé; c'est une beauté trop précieuse pour que Husea consente à la délivrer. La caravane arrive au Caire au moment où le pacha prépare une fête en l'honneur d'un Français qui a sauvé ses trésors d'une tempête. Le pacha s'ennuie; il est rassasié de ces amours de maître à esclave, qui ne lui laissent aucune illusion; il voudrait une femme qui l'aimât librement, et Almôde, sa favorite, est impuissante elle-même à le distraire de sa noire mélancolie. Apprenant qu'une troupe d'esclaves vient d'arriver au bazar, il s'y rend aussitôt; mais c'est en vain qu'on lui présente Hollandaises, Persanes, Françaises, etc., il reste insensible. Cependant, à la vue de Zulmé, son cœur s'émeut, et il l'achète. En ce moment même se présente Saint-Phar, avec sa rançon; mais il est trop tard, et le pacha lui déclare qu'elle lui appartient. Le troisième acte nous présente une fête splendide donnée par le pacha à Florestan, ce Français auquel il doit la reconnaissance. Florestan est sur le point de retourner dans sa patrie, en regrettant, toutefois, de ne pouvoir emmener un fils dont le sort lui est inconnu. Tout à coup on apprend au pacha que Zulmé vient d'être enlevée par Saint-Phar; les gardes se précipitent alors sur la trace des fugitifs, qu'ils ne tardent pas à ramener. Le pacha va se livrer à sa colère, malgré les larmes de Zulmé; mais Saint-Phar est le fils de Florestan, qui implore sa grâce auprès du pacha. Celui-ci ne peut résister à de si touchantes prières, et il rend un époux à sa jeune épouse et un fils à son père.

Peu de pièces ont eu un plus grand nombre de représentations que la *Caravane du Caire*, qui est restée pendant longtemps la ressource des administrateurs de l'Opéra. L'ouverture

a fait les délices de nos pères, et tous les amateurs de belle musique connaissent les deux airs :

La victoire est à nous, et C'est en vain qu'Almôde etc. etc. A mes yeux offre ses attraits; Zulmé, c'est toi, toi que j'adore; A toi je m'engage à jamais.

Disons cependant que, malgré les prétentions de Grétry à la couleur locale, on ne saurait en découvrir une trace dans son opéra. Il est vrai que Félicien David nous a rendus difficiles sur ce point.

Caravane (MARCHE DE LA), morceau extrait du *Désert*, musique de Félicien David. Quel tableau éveille ce titre : *Marche de la caravane!* Quel amas de couleurs voyantes, quel désordre, quel mouvement, quelle profusion de détails! Le musicien a-t-il complètement rempli son cadre? Oui, comme tonalité générale; non, comme peinture fidèle de la réalité. Malgré notre réserve, nous n'en rendons pas moins justice à l'originalité et à la saveur de la mélodie, qui donnerait plutôt l'idée d'une marche de pèlerins mahométans dans le désert, que de ce petit *cosmos* bigarré constituant la caravane.

Moderato P.

CARAVANEUR s. m. (ka-ra-va-neur — de *caravane*). Mar. Vaisseau qui, dans le Levant, transportait les marchandises d'échelle en échelle. ¶ Matelot d'un de ces navires.

CARAVANIER s. m. (ka-ra-va-nié — rad. *caravane*). Dans une caravane, Conducteur de bêtes de somme.

CARAVANISTE s. m. et f. (ka-ra-va-ni-ste). Voyageur qui fait partie d'une caravane.

CARAVANSÉRAIL s. m. (ka-ra-van-sé-rail; 11 mil. — du pers. *karouan*, caravane; *sarai*, maison). Grande cour entourée de bâtiments, quelquefois fortifiés, et servant, en Orient, à loger les voyageurs et leurs marchandises, moyennant une modique rétribution : *Les CARAVANSÉRAILS sont les vastes asiles bâtis sur les bords du chemin conduisant d'une ville à l'autre.* (F. Michel.) *Autrefois, dans la Syrie et dans l'Andalousie, les CARAVANSÉRAILS ouverts à tout venant s'appelaient l'hospitalité du calife.* (L. Viardot.) *Il n'est permis qu'à la mère et aux sœurs du sultan, aux vizirs et aux pachas qui se sont trouvés trois fois dans une bataille contre les chrétiens de fonder des CARAVANSÉRAILS.* (Bouillet.) ¶ A Constantinople, Grand entrepôt de marchandises pour chacune des nations qui font le commerce avec cette ville.

— Par ext. Endroit fréquenté par un grand nombre d'étrangers de diverses nations : *Quelle gloire pour le Paris de Henri IV et de Louis XIV, de la Révolution et du premier Empire, d'être devenu le CARAVANSÉRAIL de l'Europe!* (Proudh.)

— Fig. Lieu de passage où rien ne se fixe, qui n'est rempli que d'objets mobiles dont l'aspect varie sans cesse : *Un cœur capricieux est un CARAVANSÉRAIL.* (E. H.)

— Rem. Nous avons donné la forme la plus usitée, mais elle n'est pas la seule : les orien-

talistes préférant *caravanserai*; l'Académie écrit *caravanserai*, qui n'est plus usité; enfin on trouve *caravansera*: Il arriva l'autre jour de manger un lapin dans un CARAVANSERA. (Montesq.)

— Encycl. On appelle du mot générique *khan*, dit Choiseul-Gouffier dans son *Voyage en Grèce*, tous les lieux publics où les voyageurs sont admis; on donne plus particulièrement le nom de *karavanserai* aux bâtiments assez vastes pour recevoir de nombreuses troupes de marchands nommées *karavan*, et que nous appelons assez improprement *caravanes*. Ces édifices sont dus, presque tous, à la pitié des pachas ou de riches particuliers, qui les ont fait construire et les ont placés sous la sauvegarde de la religion, en consacrant à des mosquées le modeste revenu qu'on en retire. Les *karavanseras* sont presque toujours formés de quatre bâtiments qui renferment une vaste cour; au rez-de-chaussée sont des écuries et des magasins; l'étage supérieur est divisé en un grand nombre de chambres; elles ont presque toutes une cheminée et communiquent par une galerie extérieure. Au milieu de la cour est une fontaine abondante et richement décorée; de magnifiques platanes en ombragent le pourtour, et présentent leur abri aux voyageurs fatigués. C'est un spectacle intéressant que celui d'un *khan*, lorsqu'à la fin du jour plusieurs caravanes arrivent de divers endroits pour y passer la nuit : de longues files de chameaux viennent y déposer leurs charges précieuses; une foule de cavaliers les accompagnent ou les suivent; ils ont des vêtements variés, des armes, des figures différentes. Le mouvement est merveilleux; on parle à la fois plusieurs langues; on se retrouve avec surprise, on se reconnaît avec joie; les uns proposent des matées, les autres questionnent sur les dangers de la route; toutes les nations, toutes les religions se rapprochent pour l'intérêt commun. Un vieillard, inspecteur du *khan*, chargé d'y maintenir le bon ordre, est assis à l'entrée; il accueille les voyageurs, leur rend le salut et les vœux qu'ils lui adressent, s'informe de ceux qu'il n'a aperçus point encore : tous se félicitent de le revoir et le traitent avec égards. Il veille aux intérêts de ses hôtes, assigne les places, prévient les discords, et si, à la suite de ces riches convois venus des régions lointaines, il se trouve, par un contraste trop fréquent, quelques malheureux dénués de tout, au nom de Dieu et de Mahomet ils sont traités comme des frères qui achèvent plus laborieusement que d'autres le pèlerinage de la vie. Ils n'ont pas craint d'entrer, car sur la porte ils ont lu ces mots gravés en lettres d'or : *Le paradis est à ceux qui nourriront pour l'amour de Dieu les malheureux sans ressource, les orphelins et les esclaves.*

CARAVELLAS, ville du Brésil, province et à 130 kilom. S. de Porto-Seguro, sur la rive gauche du petit fleuve de son nom, à 4 kilom. de son embouchure dans l'Atlantique, où il forme un port de commerce dont le mouvement est très-actif.

CARAVELLE s. f. (ka-ra-ve-le — espag. *carabela*; rad. gr. *karabos*, sorte de barque). Mar. Gros vaisseau de guerre turc. Il Petit navire portugais à voiles latines; *Christophe Colomb*, monté sur sa CARAVELLE la *Santa-Maria*, découvrit la première terre d'Amérique, le 11 octobre 1492. (Th. Gaut.)

Adieu la caravelle
Qu'une voile nouvelle
Aux yeux de l'ain revêtu. V. Huteb.

Il Bateau français qui se livre à la pêche du hareng.

— Techn. Espèce de clou appelé aussi CARVELLE.

— Moll. Nom vulgaire de la physalie pélagique.

— Encycl. Mar. Ce fut surtout au xve et au xvie siècle que les *caravelles* jouèrent un rôle important dans la navigation; car c'est de la *caravelle* que se servirent les Portugais pour leurs voyages de découvertes, et c'est avec des *caravelles* que Colomb partit pour aller à la découverte du nouveau monde. La *caravelle* est un bâtiment rond, mais plus fin de forme que les navires contemporains, et ayant des formes plus pincées; aussi était-elle plus rapide et plus propre à toutes les expéditions qui demandaient de la célérité dans la marche et une grande rapidité dans les évolutions. Les *caravelles* de Colomb étaient moins grandes que celles que l'on vit plus tard, à la fin du xvie siècle; elles étaient pourtant assez pour contenir soixante-dix hommes d'équipage et les vivres nécessaires à un long voyage. Celle que montait Colomb se nommait *Santa-Maria*, les deux autres la *Pinta* et la *Nina*. Un passage du journal de Colomb fait connaître en détail la voilure de la *Santa-Maria*. «... Le vent, dit-il, devint doux et maniable, et je mis dehors toutes les voiles de la nef, la grande voile avec les deux bonnettes, le trinquet (la misaine française), la civadière, l'artimon et la voile de huné. » Les *caravelles* avaient, comme toutes les grandes embarcations de l'époque, un château d'avant et un château d'arrière. Elles faisaient en moyenne deux lieues et demie à l'heure. Colomb ne mit que trente-cinq jours pour aller de Palos à San-Salvador; c'est encore aujourd'hui le temps qu'on met ordinairement pour faire, sur

des bâtiments à voiles, une traversée de même longueur.

En Picardie et en Normandie, des bâtiments armés pour la pêche au hareng et le cabotage sont abusivement appelés *caravelles*; c'est *carvelles* qu'il faut dire.

CARAVIA (Alexandre), poète italien du xvie siècle. Il a composé deux petits poèmes dans le dialecte des lagunes. L'un, intitulé : *Il Sogno* (Venise, 1541), est aujourd'hui rare; l'autre, en cinq chants et souvent réédité, a paru pour la première fois en 1565, et a pour sujet les lamentations d'un ouvrier, *Nuspo Bizarro*.

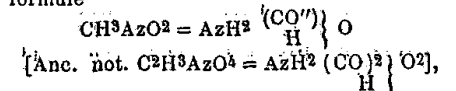
CARAYA s. m. (ka-ra-ia). Mamm. Espèce de singe, du genre alouate.

CARBALLO, ville d'Espagne, province et à 27 kilom. S.-O. de la Corogne, ch.-l. de juridiction civile; 9,000 hab. Sources minérales; commerce de céréales.

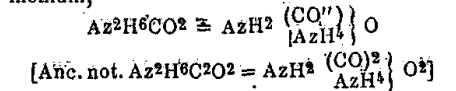
CARBAMATE s. m. (ka-ba-ma-te). Chim. Sel formé par les combinaisons de l'acide carbonique avec une base.

CARBAMIQUE adj. (ka-ba-mi-ke). Chim. Se dit de l'acide supposé, mais non isolé, qui entre dans les carbamates.

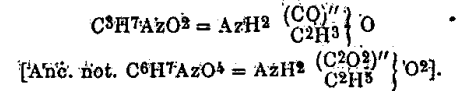
— Encycl. L'acide *carbamique*, qui a pour formule



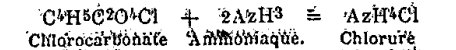
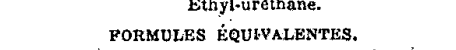
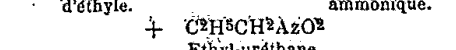
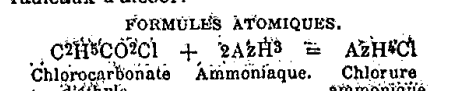
n'est pas connu à l'état libre; on n'a même, à proprement parler, étudié aucune des propriétés de ses sels métalliques. Son sel d'ammonium,



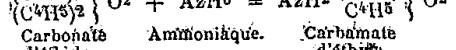
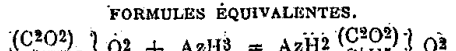
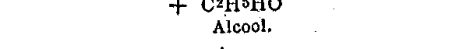
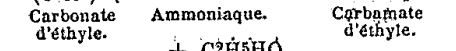
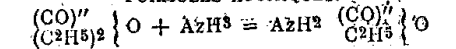
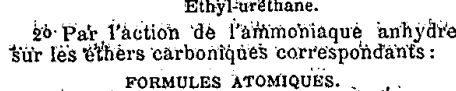
est appelé carbonate anhydre d'ammonium. Les éthers de l'acide *carbamique* constituent la classe des corps appelés uréthèmes; tel est le carbonate d'éthyle ou éthyl-uréthane,



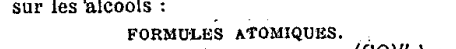
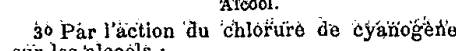
Ces corps peuvent aussi être regardés empiriquement comme des composés d'anhydride carbonique avec les ammoniacs composés alcooliques correspondants; ainsi l'éthyl-uréthane = $\text{CO}_2 + \text{C}^2\text{H}_5\text{Az}$ (éthylamine); mais leur formation et leurs propriétés ne s'accordent pas avec cette dernière opinion. Les uréthèmes se produisent en même temps qu'un sel d'ammoniac : 1° par l'action du gaz ammoniac sur les chlorocarbonates des radicaux d'alcool :



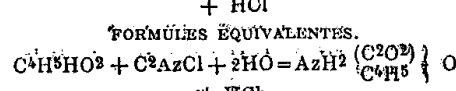
2° Par l'action de l'ammoniac anhydre sur les éthers carboniques correspondants :



3° Par l'action du chlorure de cyanogène sur les alcools :

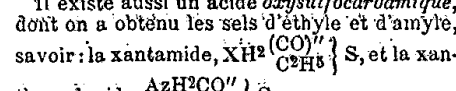


L'acide *carbamique* dans lequel le soufre remplace entièrement l'oxygène constitue l'acide *sulfocarbamique* :



Il existe aussi un acide *oxy-sulfocarbamique*, dont on a obtenu les sels d'éthyle et d'amyle, savoir : la xantamide, $\text{XH}_2 \left\{ \begin{array}{c} \text{CO}'' \\ \text{C}^2\text{H}_5 \end{array} \right\} \text{S}$, et la xanthamylamide, $\text{AzH}^2\text{CO}'' \left\{ \begin{array}{c} \text{CO}'' \\ \text{C}^2\text{H}_5 \end{array} \right\} \text{S}$.

— Carbamate d'ammonium ou carbamate anhydre d'ammoniac,

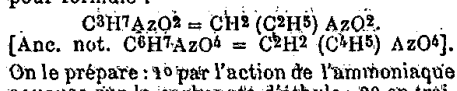


Ce sel, qui fut découvert par H. Davy et ensuite examiné par Y. Davy et H. Rose, peut être obtenu : 1° par l'action de l'anhydride carbonique sur le gaz ammoniac; 2° par la distillation sèche d'un mélange de carbonate de sodium et de sulfamate d'ammonium. Ce corps se présente en masse blanche d'odeur ammoniacale; sa réaction est alcaline, il se volatilise un peu au-dessous de 600. Il est probable que ce composé se dissout lorsqu'on le distille, car sans cela sa densité de vapeur, 0,8992, correspondrait à trois volumes.

L'anhydride sulfurique convertit le carbamate ammoniac en sulfamate d'ammonium et en anhydride carbonique; les acides en dégagent aussi de l'anhydride carbonique en le convertissant en sels ammoniacaux. En se dissolvant dans l'eau, le carbamate d'ammonium absorbe une molécule de ce liquide et se transforme en bicarbonate d'ammonium; toutefois, cette transformation paraît exiger un certain temps ou l'action de la chaleur; en effet, lorsqu'on dirige un courant d'anhydride carbonique dans une solution ammoniacale de chlorure de calcium, le précipité ne se forme pas immédiatement.

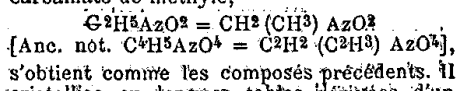
— I. Éthers CARBAMIQUES. Carbamate d'amyle (amyl-uréthane). Ce corps a pour formule : $\text{C}^5\text{H}_{13}\text{AzO}_2$ (anc. not. $\text{C}^{12}\text{H}^{13}\text{AzO}^4$). On l'obtient en ajoutant de l'ammoniac à de l'alcool amylique préalablement saturé avec du chlorure de carbone, et en lavant à l'eau les cristaux qui se forment, afin d'en séparer le sel ammoniac. On peut encore traiter l'alcool amylique par le chlorure de cyanogène et distiller; il passe d'abord du chlorure d'amyle, puis du carbamate d'amyle. Le composé cristallise de sa solution dans l'eau bouillante en beaux cristaux soyeux; il fond à 60° et bout sans décoloration à 220°. L'acide sulfurique le dissout, mais l'eau le précipite de cette dissolution. Chauffé avec de l'acide sulfurique, il donne de l'acide amylique et de l'ammoniac, avec dégagement d'anhydride sulfureux et carbonique. La baryte le transforme en ammoniac, alcool amylique et carbonate de baryum.

Carbamate d'éthyle (uréthane). Ce corps a pour formule :



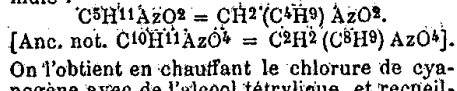
On le prépare : 1° par l'action de l'ammoniac aqueux sur le carbonate d'éthyle; 2° en traitant le chlorocarbonate d'éthyle par l'ammoniac, et en distillant. Le carbamate d'éthyle se présente en larges cristaux transparents, qui se produisent même par l'évaporation d'une très-petite quantité de matière. Il fond à 100° et distille à environ 180° sans altération, lorsqu'il est sec; mais, s'il est humide, il se décompose en partie et donne des torrents d'ammoniac. Il se dissout facilement dans l'eau, l'alcool et l'éther; sa solution aqueuse ne précipite pas les sels d'argent. La densité de vapeur expérimentale du carbamate d'éthyle est 3,14, la densité calculée étant 3,58.

Carbamate de méthyle (uréthylane). Le carbamate de méthyle,



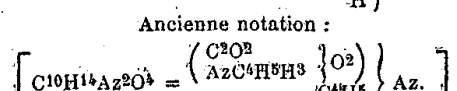
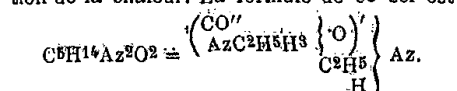
s'obtient comme les composés précédents. Il cristallise en longues tablettes dérivées d'un prisme rhomboïdal oblique. Ces cristaux ne sont pas déliquescents, fondent entre 52° et 55°, et bouillent à 177°. Ils sont très-solubles dans l'eau, moins solubles dans l'alcool et moins encore dans l'éther; leur densité de vapeur expérimentale est 2,62; la densité théorique, 2,60. L'acide sulfurique dilué décompose l'uréthylane en alcool méthylique, bisulfate d'ammonium et anhydride carbonique; il en est de même de la potasse. Quand l'acide sulfurique est concentré, il donne une masse noire et dégage de l'anhydride sulfureux et un gaz inflammable.

Carbamate de tétyrle. Ce corps a pour formule :



On l'obtient en chauffant le chlorure de cyanogène avec de l'alcool tétyrlique, et recueillant à la distillation ce qui passe au-dessus de 200°. Ce produit se présente en écailles nacrées, onctueuses au toucher, solubles dans l'alcool et l'éther, et insolubles dans l'eau. Il fond, sans éprouver d'altération, à une température modérée.

— II. DÉRIVÉS DE SUBSTITUTION DE L'ACIDE CARBAMIQUE. Acide éthyl-carbamique. Cet acide n'est pas connu à l'état de liberté; on obtient le sel d'éthyl-ammonium sous forme d'une poudre blanc de neige, dont les solutions aqueuses ne précipitent immédiatement le chlorure de baryum qu'après avoir subi l'action de la chaleur. La formule de ce sel est



Ethyl-carbamate d'éthyle (éthyl-uréthane). Cet éther se produit lorsqu'on chauffe le cyanate d'éthyle avec l'alcool; c'est une huile dont

l'odeur rappelle celle du carbamate d'éthyle, et dont la densité est 0,882. Il fond entre 174° et 175°. La potasse et les agents d'hydratation en général le transforment en éthylamine et carbamate de potassium.

Acide méthyl-carbamique. Ce composé, analogue à l'acide éthyl-carbamique par sa formule, n'est connu qu'à l'état de sel de méthyl-ammonium. Ce dernier sel s'obtient par l'action de la méthylamine sur l'anhydride carbonique.

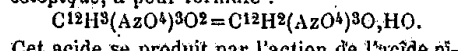
CARBATINE s. f. (kar-ba-ti-ne — gr. *karbātē*, même sens). Antiq. Chaussure des paysans et des soldats grecs, qui était formée d'une simple pièce de cuir non tannée, se portait sous le pied et se relevait sur les bords pour être laccé par-dessus.

— Comm. Peau fraîche et non préparée.

CARBAZOTATE s. m. (kar-ba-zo-ta-te — de carbone et azote). Chim. Sel donné par la combinaison de l'acide carbazotique avec une base.

CARBAZOTIQUE adj. m. (kar-ba-zo-ti-ke — de carbone et azote). Chim. Se dit d'un acide qui est un composé ternaire de carbone, d'azote et d'oxygène : ACIDE CARBAZOTIQUE.

— Encycl. L'acide *carbazotique*, appelé aussi *amer de Walter*, *acide picrique*, *nitropicrique*, *trinitrophénique*, *nitrophénisique*, *chrysosolépique*, a pour formule :

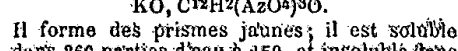


Cet acide se produit par l'action de l'acide nitrique sur l'acide phénique, l'acide nitrophénique, la salicine, l'hydrure de salicyl, l'indigo, la coumarine, l'aloès, la phlorisine, la soie, plusieurs résines, etc. Suivant Laurent, l'acide *carbazotique* peut être considéré comme de l'acide phénique dans lequel 3 équivalents d'hydrogène sont remplacés par 3 équivalents d'acide hypozotique. L'acide *carbazotique* cristallise en lamelles rectangulaires très-allongées, d'un jaune clair, et très-brillantes. Ses cristaux ont une saveur acide et amère; ils se dissolvent à 150 dans 86 parties d'eau. La solution est plus jaune que l'acide solide, et colore fortement en jaune la peau et les tissus. L'alcool et l'éther dissolvent l'acide *carbazotique*. Cet acide fond par la chaleur en une huile qui cristallise par le refroidissement; chauffée brusquement, il se décompose avec explosion. Il est soluble dans l'acide sulfurique et dans l'acide nitrique. Distillé avec du chlorure de calcium, il donne une grande quantité de chloroforme. Le chlore le convertit en chlorhydrate. Si l'on fait passer un courant d'hydrogène sulfuré dans une dissolution d'acide *carbazotique*, il se produit de l'acide *picrique*.

Pour préparer l'acide *carbazotique*, il suffit de traiter la salicine ou l'huile de goudron de houille par 7 ou 8 parties d'acide azotique, de chauffer jusqu'à ce qu'il ne se dégage plus de vapeurs nitantes, et de laisser refroidir ensuite la liqueur. Pour le purifier, on sature par la potasse et on fait cristalliser à plusieurs reprises. Après une cristallisation dans l'alcool bouillant, on obtient de belles aiguilles qu'on décompose par l'acide nitrique. On peut traiter aussi les eaux mères de la préparation du binitrophénate d'ammoniac, ou faire bouillir l'acide binitrophénique par l'acide azotique. L'acide *carbazotique* qu'on trouve aujourd'hui en abondance dans le commerce peut être regardé comme pur; on doit cependant préférer l'acide d'Angleterre, qui est d'un jaune très-clair. Il est employé en teinture et donne sur soie et sur laine de belles teintes qui varient du jaune-paille au jaune-brun, si on a mordancé à l'alun et à la crème de tartre. Son pouvoir colorant est tel, qu'il ne faut pas plus d'un gramme d'acide pour teindre un kilogramme de soie. Le coton, mordancé ou non, ne prend aucune coloration. La grande amertume de l'acide *carbazotique* suffit pour le faire reconnaître; de plus, il donne avec les sels de potasse un abondant précipité cristallin de couleur jaune.

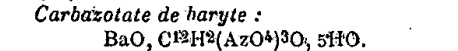
Les *carbazotates* cristallisent facilement; ils sont amers et de couleur jaune. Lorsqu'on les chauffe brusquement, ils font explosion; le *carbazotate* de plomb peut même détoner par le choc. Les sels de mercure et d'argent brûlent en répandant une vive lumière.

Carbazotate de potasse :

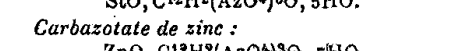


Il forme des prismes jaunes; il est soluble dans 260 parties d'eau à 45°, et insoluble dans l'alcool.

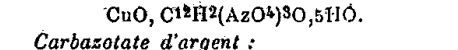
Carbazotate d'ammoniacal :



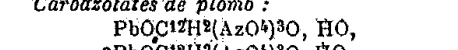
Carbazotate de baryte :



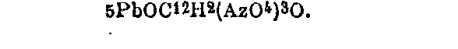
Carbazotate de strontiane :



Carbazotate de zinc :



Carbazotate de cuivre :



Carbazotate d'argent :



Carbazotates de plomb :



Le sel neutre de plomb s'obtient sous la forme d'aiguilles brunes, par le refroidissement d'un mélange bouillant de picrate alcalin et d'acétate de plomb légèrement acide. Les sous-sels s'obtiennent en additionnant d'ammoniaque le sel de plomb.

CARBÉ s. m. (kar-bé — altérat. du lat. *cannabis*, chanvre). Bot. Agric. Nom vulgaire du chanvre, dans quelques départements du Midi, notamment dans le Var et les Basses-Alpes.

CARBEN (Victor ps), rabbin allemand, né en 1423, mort à Cologne en 1515. Après avoir exercé à Cologne les fonctions de rabbin, il se convertit au christianisme à l'âge de cinquante-neuf ans, abandonna sa femme et ses trois enfants et reçut les ordres. Alors il publia *Judeorum errores et mores* (Cologne, 1509), et *Propugnaculum fidei christianae instar dialogi christianum et judaeum disputatores introductus* (in-4°).

CARBENET s. m. (kar-be-né). Vitic. Cépape d'un produit ordinaire. || On dit aussi **CARMENET**.

CARBENI s. m. (kar-bé-ni — contract. de *carduus benedictus*, chardon bœni). Bot. Syn. de **CNIQUE**, section du genre chardon.

CARBEQUI s. m. (kar-be-ki). Métrol. Monnaie de cuivre, fabriquée à Tiflis, en Géorgie, et valant un demi-chacoury, ou environ dix-sept centimes de notre monnaie.

CARBET s. m. (kar-bé). Aux Antilles, Grande case pour plusieurs familles de sauvages : *Leurs carbets consistent en quelques fourches surmontées d'un toit de paille*. (Univ. pittor.) *Les sauvages avaient dressé un pécion qui, le soir, revenait au carbet le sac plein de poissons*. (Buff.) *Une jeune indienne n'osait sortir de son carbet, si elle n'avait la peau enduite de rocou ; mais, au moyen de cette opération, elle ne craint plus de se montrer dans un état complet de nudité*. (Fatin.)

— Par anal. Grande habitation commune : *Couper et transporter un arbre, élever un carbet, sont des opérations qui supposent nécessairement (chez les castors) un travail commun et des vues concertées*. (Buff.)

— Mar. Toiture élevée dans une anse pour abriter une embarcation. || Case publique sur la plage pour abriter les matelots en corvée, dans les colonies.

CARBET (Lé), bourg maritime de la Martinique, à 9 kilom. S. de Saint-Pierre, sur la côte O. de l'île, près de l'embouchure de la rivière de son nom. Ch.-l. de quartier ; 3,600 h. Au S.-E. est le Piton du Carbet, montagne volcanique, dont le sommet s'élève à 1,295 m., et qui paraît avoir été le volcan le plus puissant de l'île.

CARBO s. m. (kar-bo). Ornith. Syn. de **CORMORAN**.

CARBOCÉRINE s. f. (kar-bo-sé-ri-ne — de carbone et cérium). Miner. Carbonate naturel de cérium, que l'on trouve en très-petite quantité dans les mines de Suède.

— **Encycl.** Ce corps, qui doit son nom à Beudant, est une substance terreuse et de couleur blanchâtre, qui se trouve en couche mince sur la cérélite de Bastnaës, en Suède, et qui se présente sous la forme de petits cristaux, appartenant au système rhomboédrique. Suivant Berzelius, elle se composerait de 53,50 d'acide carbonique, et de 46,49 de cérium. On y a reconnu depuis des traces de lanthane.

CARBOHYDRIQUE adj. m. (kar-bo-i-dri-ke — du lat. *carbo*, charbon, et du gr. *hudor*, eau). Chim. Se dit d'un acide qui est un composé ternaire de carbone, d'hydrogène et d'oxygène : *Acide CARBOHYDRIQUE*.

CARBON (Caius Papirius), orateur romain, tribun du peuple, collègue et ami de Tiberius Gracchus (131 av. J.-C.). L'un des chefs du parti démocratique, il fut soupçonné de n'avoir pas été étranger à la mort de Scipion Emilien, qui fut trouvé mort dans son lit, après avoir insulté le peuple dans une assemblée. Consul après la mort de Caius Gracchus, il parut se déclarer pour l'aristocratie en défendant publiquement Opimius. En butte dès ce moment à la haine populaire, accusé de péculat par le tribun L. Crassus, il se donna la mort pour échapper à une condamnation (119). — Son fils, surnommé *Arvinus*, fut tribun du peuple avec Plautius, en 90, et fut tué en 82 av. J.-C.

CARBON (Cneius Papirius), général romain, né vers 130 av. J.-C., était cousin de Carbon Arvinus. Il fut un des chefs du parti de Marius et fut élevé trois fois au consulat. Battu par Pompée sur les bords du fleuve Esin, et par d'autres lieutenants de Sylla, il s'enfuit en Afrique, fut arrêté et mis à mort (82 av. J.-C.). Pompée envoya sa tête à Sylla.

CARBON (François-Jean), dit le *Petit Français*, l'un des principaux auteurs du complot de la machine infernale, né à Paris en 1756, décapité le 8 avril 1801, fut d'abord marin, et joua ensuite un certain rôle dans la chouannerie. Lors de la pacification des provinces de l'Ouest, il refusa de profiter de l'amnistie accordée par le premier consul et passa en Angleterre. Revenu quelque temps après à Paris, il prit une part active au com-

plot dit de la machine infernale. Ce fut lui qui, le 3 nivôse an IX, conduisit la charrette sur le théâtre de l'attentat. Il parvint, pendant près d'un mois, à se soustraire aux recherches de la police ; on le découvrit enfin, rue Notre-Dame-des-Champs, dans un ancien couvent de religieuses, habité par Mmes de Cicé, de Goyon, Duquesne et de Beaufort. Confronté avec les vendeurs du cheval, de la voiture, du baril à poudre, et avec le propriétaire de la remise, il fut reconnu par eux. Ses révélations firent saisir les autres complices, et d'abord Saint-Régent, qui avait mis le feu à la machine. Tous deux furent condamnés à mort le 16 germinal, et guillotinés le même jour.

CARBON DE FLINS DES OLIVIERES, littérateur français. V. **FLINS**.

CARBONAGE s. m. (kar-bo-na-je — du lat. *carbo*, *carbonis*, charbon). Dr. féod. Droit de faire du charbon pour son usage.

CARBONAIRE s. f. (kar-bo-nè-re). Bot. Syn. de **MONIMIE**.

CARBONAL ou **CARBONNAL** s. m. (kar-bo-nal — du lat. *carbo*, charbon). Agric. Nom vulgaire des maladies du blé appelées **CHARBON** et **CARIE**, dans le sud-ouest de la France.

CARBONARA s. f. (kar-bo-na-ra). Femme affiliée à une société de carbonari. (V. **CARBONARI**). || Pl. **CARBONARIS**, pron. kar-bo-nà-ré.

CARBONARA, cap de l'île de Sardaigne, à la pointe S.-E. et à l'E. du golfe de Cagliari ; défendu par un fort. Pêcherie royale.

CARBONARA, bourg du royaume d'Italie, dans la Vénétie, à 35 kilom. S.-E. de Mantoue, sur la rive droite du Pô ; 2,000 hab. || Ville du royaume d'Italie, province de la Principauté Ulérieure, ch.-l. de canton ; 2,866 hab. || Ville du royaume d'Italie, dans la Terre de Bari, et à 6 kilom. S. de Bari, canton de Capurso ; 2,451 hab.

CARBONARA (le comte Louis), magistrat et administrateur, né à Gênes en 1755, mort en 1826. Il était sénateur de la république de Gênes, et il fut confirmé dans cette dignité sous la république ligurienne. Plus tard, Napoléon le nomma président de la cour impériale de Gênes. Après la chute de l'Empire, Carbonara fut encore chargé de fonctions importantes, et il prit une grande part à la liquidation de la banque de Saint-Georges.

CARBONARIA, ville de l'ancienne Gaule cisalpine ; aujourd'hui le bourg d'Aiguebelle.

CARBONARIA SILVA, ancienne forêt de la Gaule, dans la Germanie IIe, entre l'Escaut et la Meuse. Elle porte aujourd'hui le nom de Kœhlewald.

CARBONARISME s. m. (kar-bo-na-ri-smg). Principes et association des carbonari : *Les secrets du CARBONARISME sont égarés, et par conséquent les agents du pouvoir sont sur sa piste*. (G. Sand.) *Le gouvernement de Rome plait au peuple, en ce qu'il emploie rarement la peine de mort pour tout autre crime que le CARBONARISME*. (H. Beyle.)

CARBONARO, pl. **CARBONARI** s. m. (kar-bo-na-ro, l — mot ital. signif. *charbonnier*). Membre d'une société secrète fondée en Italie pour le triomphe de la révolution : *Les carbonari étaient divisés en sections appelées cercles ou ventes*. (Chateaub.)

— Par anal. Membre d'une société secrète quelconque, établie dans le même but, dans tout autre pays que l'Italie : *Les CARBONARI de France*.

— **Encycl.** Le nom de *carbonari* fut d'abord appliqué à des conspirateurs guelfes, qui, afin d'échapper à la surveillance des gibelins, se réunissaient dans des cabanes de charbonniers au milieu des bois. Le carbonarisme reparut dans les premières années du XIXe siècle, et fut considéré comme une des ramifications de la franc-maçonnerie. En 1814, une petite ville de l'abruzz Citerieure, Lanciano, comptait à elle seule 2,000 *carbonari* armés. On assure que le roi de Naples, Ferdinand, et la reine Caroline, se servirent des républicains ainsi enrégimentés sous la conduite de Campo-Bianco, pour tenter de chasser Murat et les Français, et ensuite les désavouèrent. Le carbonarisme trouva en France, pendant la Restauration, de nombreux adeptes parmi les anciens militaires et dans les classes moyennes. « Il est important, dit Jean Reynaud, sous le rapport de la politique aussi bien que sous celui de l'histoire, de constater que, depuis la restauration de l'ancien ordre de choses en Europe, il n'a pas cessé d'y avoir au sein des peuples, et particulièrement du peuple français, une sourde protestation contre cet état forcé, et par conséquent une secrète continuation de l'état révolutionnaire. La Révolution avait été vaincue, mais elle n'était point morte ; elle s'était retirée dans les profondeurs qui ne se voient pas, laissant la monarchie installer sa domination sur les surfaces. Aussi observait-on de toutes parts, à cette époque, une sérieuse différence entre le fond réel des nations et leur gouvernement apparent. Désormais les nations ne sont plus royaumes que sur le papier ; la France est occupée par les Bourbons, par leurs officiers, leurs ministres, leurs prêtres, mais tout cela n'est chez elle qu'un réseau superficiel comme celui que jette un conquérant sur un pays conquis ; ôtez le couvercle, si je puis ainsi parler, et vous allez voir, sous la France de parade, la France véritable, s'agitant dans sa propre indépen-

dance, avec ses passions, ses espérances, ses partis, tels qu'ils se sont montrés depuis l'explosion de juillet. La Restauration peut être exactement comparée à une de ces tapisseries de vieux personnages qui dérobent pour un instant au public la scène où va se jouer la pièce. Elle a donc en elle-même moins de valeur que ce qui était caché derrière elle : l'histoire des actes officiels ne concerne que les Bourbons, et c'est l'histoire secrète qui est celle de la France. La question n'est pas que ceux qui conspiraient contre la royauté aient employé dans leurs attaques plus ou moins de savoir-faire ou de prudence, la question est uniquement que ce concert hostile ait existé ; le carbonarisme n'a peut-être pas été une grande manœuvre politique, mais il a été du moins un grand symptôme politique, et c'est sous ce point de vue et par cette raison qu'il mérite d'être étudié. S'il n'a pas réussi à affranchir la France du joug qui lui avait été imposé par l'étranger, il a servi du moins à témoigner de l'invincible attachement du peuple français aux principes de la Révolution, et à le justifier du reproche d'inconstance. Plus les conspirations ont été fortes, nombreuses, unanimes en tout pays, plus l'énergique vitalité de l'esprit révolutionnaire devient évidente, puisqu'il est démontré par là que, d'un bout à l'autre de l'Europe, malgré la terreur inspirée par les sceptres, les peuples résolument conjurés étaient prêts à s'entendre et à mettre fin au droit des dynasties... »

Pour donner une idée exacte du rôle que joua le carbonarisme en France sous la Restauration, nous allons citer ici un article fort intéressant publié dans le feuilleton du journal le *Temps* par M. Duvergier de Hauranne :

« La première conspiration vraiment dangereuse contre le gouvernement de la Restauration avait échoué, et, dans les derniers mois de l'année 1820, les conspirateurs, soit militaires, soit civils, s'étaient dispersés. A juger sur les apparences, on pouvait donc croire que le parti libéral était rentré tout entier dans les voies légales ; il n'en était rien, et ce parti continuait à se diviser en libéraux révolutionnaires et libéraux constitutionnels. Mais, comme le fait observer finement M. de Corcelle, « les procédés parlementaires ne paraissent pas tellement assurés aux libéraux constitutionnels, qu'ils ne fussent disposés à prendre une nouvelle attitude, en cas de troubles civils ; et, d'un autre côté, les libéraux révolutionnaires n'avaient pas assez de confiance dans leurs forces pour négliger entièrement les moyens que le régime légal offrait encore. » Provisoirement, ils vivaient donc en bonne intelligence, et, par un accord tacite, l'idée d'une nouvelle conspiration paraisait, sinon abandonnée, du moins ajournée ; mais il était une classe d'hommes actifs, désintéressés, jeunes pour la plupart, dont l'ardeur impatient s'accommodait mal de ces compromis et de ces ajournements. Ceux d'entre eux qui avaient fait partie, soit de l'association des écoles, soit de la loge des *Amis de la Vérité*, continuaient à se réunir tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, et cherchaient en commun le moyen de réparer l'échec de 1820, en substituant à l'organisation imparfaite de cette époque une organisation plus durable et plus savante. Sans rancunes comme sans ambition personnelle, l'amour seul de la liberté les animait, et c'est poussés par les plus généreux sentiments qu'ils se précipitaient dans une entreprise où les attendaient de cruels revers, et dont le succès même eût probablement déçu toutes leurs espérances. Quoi qu'il en soit, tandis qu'ils étudiaient les sociétés secrètes de l'Allemagne, deux de leurs amis les plus résolus, MM. Dugied et Joubert, gravement compromis dans la conspiration du 19 août, avaient quitté la France pour se rendre à Naples. Là, ils avaient trouvé une organisation déjà ancienne, mais qui, récemment perfectionnée, avait préparé et mené à bonne fin la dernière révolution. L'idée leur vint que cette association, dite des *carbonari*, pouvait être introduite en France, et tandis que M. Joubert restait à Naples pour y combattre les Autrichiens, M. Dugied revint à Paris, où ses amis l'attendaient. C'était au commencement du mois de février, et aussitôt après son arrivée, une réunion convoquée par lui eut lieu rue de la Clef, chez l'étudiant en médecine Bazard. Dans cette réunion, à laquelle assistaient MM. Buchez, Flottard, Carriol, Guinard, Sigond, Corcelle fils, Sautet, Rouen aîné, Limpérani, furent posées les bases de la charbonnerie française. Quelques jours plus tard, les statuts de cette redoutable association, préparés d'accord avec M. Dugied, par MM. Bazard, Buchez et Flottard, étaient adoptés, et le premier pas ainsi fait, l'œuvre de la propagande commençait.

D'après les statuts, il devait y avoir trois sortes de ventes superposées et subordonnées l'une à l'autre dans un ordre hiérarchique : les ventes particulières, les ventes centrales et la haute vente. Chaque réunion de vingt *carbonari* formait une vente particulière, qui élisait un président, un censeur et un député. Quand, dans la même ville ou le même département, le nombre des ventes s'élevait à vingt, les vingt députés se réunissaient à leur tour et formaient une vente centrale. Enfin, les députés des ventes centrales nommaient la haute vente, et étaient seuls en rapport avec elle. Telle était, dans toute sa rigueur républicaine, la charte écrite de l'association ;

mais, dans la pratique, cette charte était à peu près inexécutable, et ceux qui l'avaient rédigée ne tardèrent pas à s'en apercevoir. Par une sorte de coup d'État, dont personne n'avait à se plaindre, puisqu'ils étaient encore les seuls membres de l'association, ils résolurent alors de former les ventes en procédant de haut en bas, au lieu de procéder de bas en haut comme le voulait le règlement. Ils commencèrent donc par se proclamer haute vente ; puis chacun d'eux réunit quelques jeunes gens qu'il constitua en vente centrale, et dont il fut le député auprès de la haute vente. De leur côté, chacun des membres qui composaient les ventes centrales s'efforça de constituer une vente particulière en lui disant : « C'est moi qui suis votre député. » Grâce à cette manière de procéder, l'association, en très-peu de temps, compta dans ses rangs, à Paris, un grand nombre de jeunes gens des écoles et du commerce, pénétra jusque dans l'armée et s'étendit dans les départements. L'unique engagement qui fut demandé aux associés était celui de garder le secret sur l'organisation de l'association et sur ses actes, de se pourvoir d'un fusil de munition et de vingt-cinq cartouches, enfin, de verser chaque mois une cotisation d'un franc. Aucun serment n'était exigé (si ce n'est celui de garder le plus profond secret sur l'existence et sur les actes de la société, et de se tenir prêt à obéir aux ordres émanés de la vente suprême). C'est dans une vente de l'Ouest seulement qu'un membre de la haute vente, dont la tête n'était pas très-saine, jugea à propos de frapper les imaginations par la fantasmagorie des poignards.

Pour que des jeunes gens inconnus pussent, en quelques mois, organiser une machine de guerre aussi formidable, il fallait que l'idée d'une révolution prochaine fût entrée bien profondément dans les esprits. Néanmoins, pour passer de l'organisation à l'action, les fondateurs de la charbonnerie sentaient que le concours de quelques noms illustres leur était indispensable, et ils résolurent d'appeler dans leur sein plusieurs notabilités de la Chambre et du barreau ; mais, avec la sagacité qui les distinguait, ils évitèrent de s'adresser, soit aux généraux de l'Empire, dont ils redoutaient les tendances bonapartistes, soit aux banquiers libéraux, qu'ils ne voulaient pas placer entre leurs opinions et leurs intérêts. C'est ainsi que MM. de La Fayette père et fils, M. Dupont (de l'Eure), M. Voyer-d'Argenson, M. Manuel, M. de Corcelle père, M. Beauséjour, M. Jacques Kœchlin, grand manufacturier de Mulhouse, M. de Schonen, magistrat et beau-frère de M. de Corcelle, MM. Mangin, Barthe et Mérilhou, avocats, MM. Cauchois-Lemaire et Arnold Scheffer, écrivains, devinrent membres de la haute vente, dont la présidence fut dévolue à M. de La Fayette. A vrai dire, c'était une présidence honorifique, et le président véritable était M. Bazard, dont la situation était fort modeste, et qui n'avait pas encore trente ans. L'ancien comité directeur se trouvait ainsi reconstitué dans des conditions toutes nouvelles, avec des moyens d'action que le premier n'avait jamais eus. Aussi le succès fut-il grand, et Paris, en moins de trois mois, comptait-il plus de cinquante ventes. Les membres de la haute vente jugèrent alors qu'il était temps de porter l'association sur les points les plus éloignés de la France, et M. Buchez alla, avec M. Jacques Kœchlin, fonder à Mulhouse la première vente de l'Alsace, tandis que MM. Rouen et Dugied se dirigeaient vers l'Ouest, et M. Arnold Scheffer vers le Midi. A Saumur, où M. Dugied se rendit d'abord, il trouva le terrain tout préparé. En octobre 1820, après le voyage de M. Benjamin Constant, mais sans sa participation, quelques hommes résolus avaient ressuscité une vieille association, connue sous le nom de *Chevaliers de la liberté*, et cette association avait fait d'assez nombreuses recrues, non-seulement dans les classes moyennes et laborieuses de la société, mais même dans l'école de cavalerie. MM. Rouen et Dugied n'eurent donc qu'à se mettre en rapport avec les membres principaux de cette association, qui bientôt se trouva fondue dans l'association bien plus vaste et bien plus redoutable de la charbonnerie. De Saumur, ils allèrent à Nantes, où leur succès ne fut pas moins grand.

Pendant ce temps, beaucoup d'autres jeunes gens, munis de lettres de créance, parcouraient la France, propageant l'association, et au mois de juillet, quand M. Joubert revint de Naples, il trouva la charbonnerie en pleine prospérité partout, exceptée dans les départements du Nord. Mais l'Est, le Midi, l'Ouest avaient répondu avec ardeur à l'appel de Paris, et il existait bien peu de villes où la haute vente n'eût formé quelques affiliations. Ce qui doit surprendre, c'est que tous ces commis voyageurs de l'insurrection n'inspiraient aucune méfiance, et que les ventes se multipliaient journellement, sans que la police en fût instruite. Loin de là, le ministère, complètement rassuré par l'échec de la conspiration du mois d'août, se félicitait d'en avoir rompu tous les fils et se promettait un long et paisible avenir. Néanmoins, si étendue et si fortement organisée que fût la charbonnerie, il lui manquait deux choses importantes, un symbole commun et un dessein bien arrêté. On y comptait quelques ventes bonapartistes, surtout dans l'armée, et un assez grand nombre de ventes dont les mem-

bres avaient une tendance vaguement républicaine; mais la plupart, sans s'attacher à une forme précise de gouvernement, n'aspiraient qu'à remettre la nation en possession de ses droits, en chargeant une assemblée constituante librement élue du soin de choisir entre la monarchie parlementaire et la république. Ce qui, avant le mois de juillet, envenimait ces divisions intestines, c'est que les uns espéraient toujours l'apparition subite de Bonaparte évadé de son île, tandis que les autres la redoutaient. La question d'institutions se compliquait ainsi d'une question personnelle, et plus d'une fois, au centre même de l'association, de vifs débats avaient eu lieu, dont le bruit aurait dû venir aux oreilles du gouvernement.

C'est dans ces circonstances que survint la nouvelle de la mort de Napoléon Bonaparte, et l'on comprend combien cet événement rendait un rapprochement plus facile. D'un côté, les officiers bonapartistes, perdant l'espoir de retrouver leur glorieux général, se montrèrent moins opposés à l'établissement d'une république; de l'autre, la plupart des républicains parurent disposés à accepter, au moins provisoirement et comme pis-aller, le fils de Napoléon avec la Constitution de 1815. Quant au prince d'Orange, qui, peu de jours avant le congrès de Troppau, était allé jusqu'à Varsovie se justifier, auprès de l'empereur Alexandre, d'avoir pris part à la conspiration du 19 août, personne ne comptait plus sur lui, et ni son nom ni celui du duc d'Orléans n'étaient prononcés par les membres jeunes et actifs de la charbonnerie.

En réalité, l'association restait sous la direction à peu près exclusive de ses jeunes fondateurs. M. de La Fayette, bien que président nominal de la haute vente, M. Dupont (de l'Eure), M. Barthe, M. Mauguin, paraissaient rarement aux séances; M. Voyer d'Argenson, M. de Corcelle, M. Beauséjour, M. Koehlin, M. de Schonen, M. Mérilhou, au contraire, y assistaient assez exactement, et M. Mérilhou se faisait remarquer par son ardeur excessive. Quant à M. Manuel, plus froid, et par conséquent plus prudent que ses collègues, son attitude était celle d'un homme qui aime mieux ralentir le mouvement que de l'accélérer, et c'est à peine si l'association pouvait le compter parmi ses membres. Entre les opinions de M. de La Fayette et les siennes, il y avait d'ailleurs la même différence que par le passé. M. de La Fayette, ainsi que le prouvent des notes trouvées après sa mort dans ses papiers et publiées par sa famille, prévoyait que « peut-être la nation voudrait prolonger encore l'expérience des institutions populaires aboutissant à l'hérédité du trône, » et il ne se refusait pas à cette expérience. Mais il demandait que préalablement « la volonté générale fût exprimée par une représentation émanée du sein de la nation, » et, comme chef de l'association, il ne se reconnaissait d'autre droit que de présider, d'après les bases établies par la loi de 1791, à la convocation d'une assemblée constituante. M. Manuel croyait qu'au lendemain d'une révolution on ne pouvait pas laisser la nation en suspens sur sa destinée, et que l'on devait, sinon lui imposer, au moins lui indiquer une solution.

Or, la solution monarchique paraissant à M. Manuel mieux appropriée que la solution républicaine aux idées, aux habitudes, aux besoins de la France, il désirait la faire accepter par le comité, et, dans ce dessein, il avait préparé une proclamation que, pour complaire à M. de La Fayette, il rattachait à un vote de l'Assemblée constituante. Sur la proposition de M. de La Fayette, l'Assemblée constituante, dans la séance du 30 août 1791, avait décidé à l'unanimité que la nation conserverait le droit imprescriptible de reviser sa Constitution, mais que son intérêt devait l'engager à suspendre, pendant trente ans, l'exercice de ce droit; or, en 1821, le terme de trente ans expirait, et bien que, dans l'interval, la France eût vu naître et mourir un grand nombre de constitutions, M. Manuel, appliquant à la Constitution de 1791 le principe de la légitimité, la considérait comme existant en droit, sinon en fait, et en demandait l'exécution. « Nous arrivons, disait-il, à l'époque fixée par la Constitution de 1791 pour sa révision régulière. Elle seule peut légitimer parmi nous la monarchie héréditaire. » M. Manuel espérait ainsi faire passer dans la proclamation les mots suspects de monarchie héréditaire; mais son intention, facilement découverte, suscita dans la haute vente toutes sortes d'ombrages, et la proclamation ne fut point adoptée. En définitive, après de longues délibérations, la haute vente, se rangeant à l'avis de M. de La Fayette, résolut qu'aucun drapeau ne serait arboré d'avance, et qu'on se bornerait à demander à la France la nomination d'une assemblée constituante; puis, cette résolution prise, on ne s'occupa plus que de propager et de fortifier l'association.

Les progrès du carbonarisme en France avaient été si rapides qu'on y compta jusqu'à deux mille ventes, comprenant quarante mille adeptes. L'esprit organisateur de Bazard avait tout dirigé. Bazard était le président réel de la haute vente, et la plupart des ordres du jour répandus dans la société étaient de sa main. Outre ses nombreuses assemblées de ventes, de haute vente, de vente suprême et de comité d'action, chacun de ses comités de recrutement, de finances et d'armement se réunissait trois fois par semaine, dit M. Trélat. Tout

se faisait avec régularité, avec constance, avec secret. La police ne sut rien de ce mouvement continu; ce ne fut que lorsque l'association pénétra dans les régiments qu'elle connut son existence, et il est vraiment merveilleux que des étudiants aient pu se réunir tous les huit jours, par groupes de vingt, dans leurs chambres garnies, sans que l'autorité en ait jamais reçu quelque avis. Une organisation identique à celle que nous venons d'indiquer, mais sous des noms différents, avait en effet été adoptée dans l'armée. La haute vente s'y appela *légion*; les ventes centrales, *cohortes*; les ventes particulières de premier ordre, *centuries*; les ventes particulières ordinaires, *manipules*. Ces doubles dénominations donnèrent le change à la police (c'est là ce qu'on avait voulu), en faisant croire à une association distincte dans l'armée. Une autre mesure de prudence avait fait défendre sous peine de mort, à tout carbonaro, de s'affilier à une autre vente que la sienne.

Enfin le comité directeur, se croyant assez fort, conçut le projet d'un coup de main qui devait éclater à Belfort, pour de là s'étendre jusqu'à Paris, où l'on se tenait prêt à seconder le mouvement. Nous avons raconté ailleurs (v. BELFORT) ce complot, qui avorta par suite de la lenteur et de l'indécision habituelles de La Fayette. Frappée dans plusieurs de ses membres, la charbonnerie ne se découragea pas, et tenta sur des points différents de nouveaux mouvements. On connaît l'issue de la malheureuse affaire de La Rochelle, qui coûta la vie aux quatre sergents Bories, Raoulx, Goubin et Pomier, exécutés à Paris sur la place de Grève en septembre 1822; la tentative du général Berton sur Saumur, le 24 février de la même année, qui coûta la vie à son auteur et à quelques complices, décapités à Poitiers le 5 octobre; enfin, le projet de délivrance des prisonniers de Belfort, qu'on allait juger à Colmar, dû au colonel Caron, lequel fut fusillé à Strasbourg en septembre 1822. Compris au nombre des condamnés contumaces de Belfort, Bazard et quelques-uns des chefs de l'association purent se soustraire aux actives recherches de la police. D'autres victimes, le docteur Caffa, Sauge, Jagin, tombèrent héroïquement sous le couperet de la Restauration, qui devait payer cher ce sang versé. A partir de 1823, la société cessa d'effrayer le gouvernement et parut désorganisée; cependant, un petit nombre de chefs restèrent unis et surveillèrent la marche des événements; on a même prétendu qu'une insurrection avait été décidée entre eux pour le 10 août 1830, et que tous les moyens d'action avaient été rassemblés, lorsque les ordonnances de juillet vinrent hâter le moment de la lutte. Depuis cette époque, la charbonnerie française cessa d'exister, ou plutôt elle se fonda dans diverses autres sociétés secrètes. Beaucoup d'hommes, devenus illustres ou simplement célèbres, et dont plusieurs occupent aujourd'hui des positions officielles, ont été affiliés au carbonarisme. Outre les noms déjà cités, nous rappellerons ceux de Buonarroti, un des principaux organisateurs de l'association, déporté autrefois pour avoir conspiré avec Babeuf; Lafitte, le général Teste, les deux peintres Ary et Henry Scheffer, Horace Vernet, Armand Carrel, V. Cousin, Delangle, Chaix d'Est-Ange, Moreau, Boulay de la Meurthe, Trélat, Berville, Boivin-Liers, etc. Pour sa part seulement, Paris, dans le moment de la plus grande prospérité de l'association, avait compté vingt mille adhérents dans les ventes Washington, la Victorieuse, la Délivrance, la Sincère, la Reussite, la Westminster, etc.

L'Espagne avait aussi ses carbonari, qui se réunissaient principalement à la Fontaine d'Or de Madrid. De son côté, l'Allemagne comptait de nombreux groupes qui propageaient les idées révolutionnaires. Karl Sand, ce jeune étudiant qui poignarda l'écrivain Kotzebue, était, dit-on, carbonaro. On sait que Kotzebue, après avoir professé des opinions libérales, était devenu le correspondant de l'empereur Alexandre, et avait publiquement abjuré les doctrines qu'il avait autrefois préconisées. Karl Sand avait voulu, en le frappant, punir un traître. Sous la domination étrangère, l'Italie a trouvé dans le carbonarisme de puissants moyens de résistance, et le sang des victimes qui a scellé la cause de l'indépendance nationale est retombé sur les bords des Autriches, comme chez nous autrefois sur les bords de la Restauration. Aujourd'hui encore, le carbonarisme a de puissantes et redoutables racines dans plusieurs contrées, notamment dans la province de Naples.

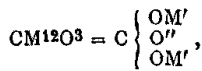
Pour les détails, que nous ne pouvons reproduire ici qu'en nous répétant, v. BAZARD, BERTON, BUCHZ, BELFORT (conspiration de), BORIES, SERGENTS DE LA ROCHELLE.

CARBONATE s. m. (kar-bo-na-té — rad. carbone). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide carbonique avec une base : Tous les carbonates connus jusqu'à présent sont solides. (Delafosse.)

— Encycl. I. *Constitution des carbonates*. Les carbonates forment une classe de sels très-importante, dont un grand nombre existent comme minéraux naturels. On peut les considérer comme dérivant de l'acide carbonique inconnu CH²O³, par substitution d'un métal à une partie ou de la totalité de l'hydrogène; aussi connaît-on des carbonates acides

qui répondent à la formule CM¹HO³ et des carbonates neutres répondant à la formule CM¹O³. Suivant M. Odling, l'acide carbonique normal serait CM¹HO³, et les vrais carbonates normaux ou orthocarbonates, comme il les appelle, répondraient à la formule CM¹O⁴. Beaucoup de carbonates contenant de l'eau, le chimiste admet, en outre, que cette eau y est en partie comme eau de constitution, et que les sels auxquels nous attribuons la formule CM¹O³ sont en réalité CM¹2H²O⁴. Toutefois, à côté des orthocarbonates dérivés de l'acide normal inconnu, il y aurait des métacarbonates CM¹O³ dérivés de l'acide métacarbonique CH²O³, lequel serait le premier anhydride de l'acide orthocarbonique. L'acide carbonique et ses sels se rapprocheraient ainsi tout à fait de l'acide silicique et des silicates. On connaît, en effet, des orthosilicates Si¹VM¹O⁴ et des métasilicates Si¹VM¹O³ correspondant à nos carbonates ordinaires.

L'idée de M. Odling ne nous paraît pas fondée. Lorsqu'un oxyhydrate s'attache à un atome de carbone, cet oxyhydrate devient alcoolique et non acide, le carbone n'étant pas assez électro-négatif pour l'acidifier. Si donc on suppose 4OH attachés à un C, on aura la formule du plus simple des alcools tétratomiques, et non celle d'un acide. De même, le corps désigné sous le nom d'orthocarbonate d'éthyle C(C²H⁵)⁴O⁴ est un éther mixte, et non un carbonate. S'il existait des sels répondant à la formule CM¹O⁴, ce seraient non de vrais sels, mais des composés instables analogues à l'éthylate de sodium. Pour que le carbone devienne capable d'acidifier le groupe OH, il faut qu'il se combine avec un atome d'oxygène dans le voisinage de l'oxyhydrate. Ces conditions ne peuvent être obtenues que si l'acide carbonique et les carbonates répondent à la formule CM¹O³, car alors on a



où l'on voit que les deux groupes OM' sont tous deux dans le voisinage de l'oxygène. S'il en était autrement, si l'hypothèse de M. Odling était fondée, il faudrait admettre aussi que l'acide acétique C²H⁴O² n'est que le premier anhydride d'un acide inconnu C²H³O³, que l'acide lactique C³H⁵O³ n'est que le premier anhydride d'un acide inconnu C³H⁴O⁴, et qu'enfin les alcools sont de véritables acides, ce qui est absurde. Du reste, ce que nous disons là n'enlève rien aux analogies du carbone et du silicium; le carbone et le silicium font des composés du même ordre, seulement les sels composés, qui sont alcooliques lorsqu'ils dérivent du carbone, sont acides lorsqu'ils dérivent du silicium, parce que ce dernier corps est plus fortement électro-négatif.

— II. *Mode de formation des carbonates*.

1° Un grand nombre de carbonates existent tout formés dans la nature; c'est même deux que l'on retire l'anhydride carbonique. 2° On prépare facilement les carbonates des bases solubles en faisant agir l'anhydride carbonique sur elles. Quelquefois l'anhydride carbonique donne aussi des carbonates en présence de certains sels basiques. C'est ainsi que le carbonate de plomb, ou céruse, prend naissance lorsqu'on fait passer un courant d'anhydride carbonique. 3° Les carbonates insolubles peuvent être facilement obtenus par voie de double décomposition. 4° Les carbonates alcalins se produisent dans la calcination de sels organiques des mêmes métaux, en même temps que le carbone se dépose et que des produits volatils se dégagent. C'est ainsi que se forment les carbonates contenus dans la cendre des végétaux. 5° Lorsqu'on précipite les sels de magnésie ou de cuivre par des carbonates alcalins, on n'obtient jamais des carbonates neutres, mais des polycarbonates basiques. Les carbonates se dissolvent dans l'eau chargée d'anhydride carbonique, et dans le cas de la magnésie, par exemple, on peut obtenir le carbonate neutre par l'évaporation de ces solutions. Ce procédé a permis d'obtenir des carbonates neutres qui existaient dans la nature, mais qui n'avaient pu être préparés artificiellement par aucune autre méthode.

— III. *Propriétés et réactions*. 1° Tous les carbonates sont insolubles dans l'eau, à l'exception des carbonates alcalins, encore le carbonate de lithium se dissout-il médiocrement dans ce liquide. 2° Les carbonates se décomposent facilement sous l'influence de la chaleur; de l'anhydride carbonique se dégage, et il reste un oxyde pour résidu, ou un métal libre si l'oxyde qui tend à se former est instable. Les carbonates alcalins et ceux de baryum et de strontium font seuls exception; ces derniers se décomposent, toutefois, lorsqu'on joint à l'action de la chaleur celle d'un courant de vapeur d'eau. 3° Les carbonates qui résistent à l'action de la chaleur subissent beaucoup plus facilement la décomposition lorsqu'on les mélange avec du charbon. Il se dégage alors de l'oxyde de carbone, et, selon les cas, il se produit un oxyde ou un métal libre. Avec les carbonates alcalins, le métal devient libre; avec les carbonates de baryum et de strontium, au contraire, c'est un oxyde qui prend naissance. 4° En présence des acides même très-faibles, les carbonates donnent une effervescence due à un dégagement d'anhydride carbonique, dont on reconnaît la na-

ture en le dirigeant dans un verre contenant de l'eau de chaux; cette eau se trouble d'abord, puis redevient limpide si le dégagement gazeux est suffisant. 5° Les carbonates solubles donnent un précipité blanc soluble dans l'acide azotique, avec tous les sels métalliques solubles, ceux des métaux alcalins, de l'or et du platine étant seuls exceptés, ces deux derniers parce qu'ils ne peuvent pas s'unir au résidu hologénique des carbonates CO³.

CARBONATÉ, ÉE (kar-bo-na-té) part. pass. du v. Carbonater. Chim. Transformé en carbonate par sa combinaison avec l'acide carbonique : Le marbre est du carbonate de chaux ou de la chaux carbonatée.

— Minér. Qui contient du carbone : Les couches géologiques du globe sont d'autant plus carbonatées qu'elles sont plus profondes. (Raspail.)

CARBONATER v. a. outr. (kar-bo-na-té — rad. carbonate). Chim. Transformer en carbonate : CARBONATER de la chaux.

Se Carbonater v. pr. Chim. Se convertir en carbonate.

CARBON-BLANC, bourg de France (Gironde), ch.-l. de cant., arrond. et à 8 kilom. N.-E. de Bordeaux, près de la rive droite de la Garonne; pop. aggl. 625 hab. — pop. tot. 918 hab. Vins estimés, blé, maïs, fourrages. Exploitation de calcaires et d'argiles. Restes d'une ancienne ladrerie aux environs; ruines de l'ancien château de Montferrand.

CARBONCLE s. m. (kar-bon-kle — lat. *carbunculus*, dimin. de *carbo*, charbon, à cause de la couleur de feu de ces pierres). Minér. Ancien nom de l'escarboucle et du rubis.

— Pathol. Ancien nom de l'ANTHRAX ou CHARBON.

CARBONCULAIRE adj. (kar-bon-ku-lè-re — du lat. *carbo*, charbon). Méd. vétér. Qui est produit par la maladie appelée charbon : Fidèle pernicieuse CARBONCULAIRE des bêtes à cornes.

CARBONDALA (Jean DE), chirurgien italien, né à Suthio, au xiv^e siècle, exerça successivement son art à Crémone, Pavie, Plaisance, Vérone, et enfin dans sa ville natale. On a de lui un important et curieux ouvrage manuscrit, intitulé : *De operatione manuali* (in-fol.), suivi de deux mémoires. L'auteur y fait preuve de remarquables connaissances anatomiques et chirurgicales.

CARBONE s. m. (kar-bo-ne — du lat. *carbo*, charbon). Chim. Corps simple non métallique, qui n'est que du charbon commun à l'état de pureté absolue : Les végétaux sont essentiellement composés de carbone, d'hydrogène et d'oxygène. (Cuv.) Le diamant est du carbone cristallisé. (F. Pilon.) Le carbone résultant de la combustion des substances organiques porte plus particulièrement le nom de charbon. (Dumas.)

— Encycl. Le carbone est un corps simple dont le symbole est C et le poids atomique 12. Il est fort abondant dans la nature; tous les composés organiques, sans exception, en renferment, et c'est même la présence du carbone parmi leurs éléments qui donne à tous ces composés le degré de parenté que l'on observe entre eux. Aujourd'hui, en effet, on sait qu'il n'y a pas deux chimies distinctes, que les mêmes lois régissent la chimie organique et la chimie dite minérale, et que la seule vraie définition d'un composé organique est celle-ci : un composé organique est un corps qui renferme du carbone au nombre de ses éléments. Il est, par suite, rationnel de comprendre l'anhydride carbonique lui-même parmi les composés organiques, ce que l'on ne faisait pas jusqu'à ces derniers temps. Faire la chimie du carbone, ce serait donc faire la chimie organique tout entière; mais comme la plupart des composés organiques sont étudiés à leur nom, nous nous contenterons de passer ici en revue les diverses variétés de carbone libre et les composés du carbone. Nous exposerons aussi les méthodes à l'aide desquelles on dose le carbone dans les analyses organiques.

— I. **CARBONE**. Le carbone, quel que soit son état physique, possède certaines propriétés invariables. Ainsi, il est infusible aux plus hautes températures dont nous puissions disposer, et ne se dissout dans aucun liquide connu. A une température qui diffère d'une variété à l'autre, il s'unit à l'oxygène, et, suivant la quantité d'oxygène employé, donne naissance à de l'oxyde de carbone CO ou à de l'anhydride carbonique CO², tous deux gazeux. Le soufre s'unit également au carbone et donne du sulfure de carbone CS². Enfin, on a constaté que certaines variétés de carbone se combinent directement à l'hydrogène sous l'influence d'un fort courant électrique, en formant un hydrocarbure, C²H², l'acétylène. Il est probable que toutes les variétés de carbone subiraient la même réaction si toutes conduisaient assez bien l'électricité. Les variétés connues de carbone sont : le diamant, le graphite, le coke, le charbon de bois, le noir animal, le noir de fumée, le charbon de sucre et le charbon des cornues à gaz. On pourrait y joindre encore l'antracite, la houille et la tourbe, c'est-à-dire les combustibles minéraux; mais ces corps, n'étant que des végétaux plus ou moins complètement carbonisés, sont loin de consti-

tuer des espèces chimiques définies. Aussi leur étude doit-elle être abandonnée aux naturalistes.

— *Diamant.* Le diamant est du carbone pur ou à peu près pur; on le trouve dans des terrains d'alluvion qui proviennent de la désagrégation de roches primitives; il est généralement peu abondant et se trouve çà et là au milieu de grandes quantités de terre; il nous vient surtout de l'Inde, de Bornéo, du Brésil et des monts Ourals. Le diamant cristallise dans le système cubique; les formes qu'il affecte sont celles de l'octaèdre, du dodécaèdre rhomboïdal et même de solides à 24 ou 48 faces, formés par des pointements à 3 ou à 6 faces, qui se substituent à chacune des faces de l'octaèdre. Souvent on rencontre des formes intermédiaires entre celles que nous venons de citer, et très-souvent aussi on remarque que les faces du cristal sont courbes; ce sont surtout l'octaèdre et le dodécaèdre qui ont cette tendance à posséder des faces courbes. On a trouvé aussi quelques formes hémédriques et quelques cristaux groupés. Les diamants se clivent facilement dans une direction parallèle aux faces de l'octaèdre régulier, qui est la forme primitive; la cassure est conchoïdale. La densité du diamant est de 3,5 à 3,55. Le diamant est la substance la plus dure qui existe (le bore adamantin se rapproche seul de sa dureté), aussi raye-t-il tous les autres corps. On s'en sert souvent pour couper le verre. Il faut choisir pour cela les diamants qui ont des arêtes courbes, parce que ces arêtes entrent alors dans le verre à la manière d'un coin. Les diamants purs sont incolores et transparents; mais on en connaît qui présentent des nuances jaune, verte, rouge, brune et noire. Ces derniers laissent de 9,2 à 0,65 pour 100 de cendres lorsqu'on les brûle, tandis que ceux qui sont incolores en laissent à peine des traces. Les diamants possèdent un *vif éclat* (éclat adamantin), qu'ils doivent à l'intensité de leur pouvoir réfringent et dispersif. On augmente encore cet éclat en taillant le diamant de façon à lui donner un grand nombre de facettes capables de réfléchir et de disperser la lumière dans toutes les directions. Cette taille, vu la dureté du diamant, ne peut être opérée qu'à l'aide de la propre poussière de ce corps. Cette poussière est faite au moyen des diamants de qualité inférieure, et porte le nom d'*égrisée*.

La nature du diamant a été établie par la combustion de ce corps dans l'oxygène. On a constaté qu'il se forme dans ce cas de l'anhydride carbonique, c'est-à-dire le même composé qui se produit lorsqu'on brûle la *carbone ordinaire*. Fortement chauffé, le diamant se transforme en une substance analogue au graphite. Ce n'est donc point par une fusion opérée à une haute température qu'ils ont pris naissance. Leur état naturel ne permet d'ailleurs rien déduire relativement à leur mode de formation. Récemment, toutefois, M. de Chancourtois a émis l'idée que probablement le diamant résulte de la décomposition lente de certains hydrocarbures naturels, comme le soufre cristallisé des solfatares résulte de la décomposition lente de l'hydrogène sulfuré. V. DIAMANT.

— *Graphite.* Le graphite est la variété de carbone qui sert à faire les crayons; on le trouve dans la nature; il se produit artificiellement lorsqu'on fait refroidir lentement de la fonte en fusion tenant en dissolution un excès de carbone. Cette fonte, une fois solidifiée, abandonne du graphite lorsqu'on dissout dans l'acide chlorhydrique le fer qu'elle contient. On peut encore préparer le graphite en faisant passer du chlorure de carbone sur de la fonte maintenue en fusion; le fer s'empare du chlore et se volatilise sous forme de chlorure, tandis que le carbone devenu libre se dissout dans le métal fondu. Mais le fer s'éliminant sans cesse à l'état de vapeur, tandis que le carbone augmente toujours de quantité dans la matière fondue, il arrive un moment où le métal ne suffit plus à dissoudre tout le carbone; celui-ci cristallise alors sous forme de graphite. M. Deville, à qui est due cette expérience, avait espéré qu'il obtiendrait ainsi du diamant; mais ses espérances ont été déçues, le diamant ne paraissant pas pouvoir se former à de hautes températures. Le graphite cristallise en lames noires très-brillantes; il est assez mou pour laisser une tache noire sur le papier; il a l'éclat métallique et brûle avec difficulté. M. Brodie, en attaquant le graphite à 60° par un mélange oxydant composé d'acide azotique et de chlorate de potasse, a obtenu un acide dont la formule paraît être $C_2H_4O_5$. En rapprochant cet acide d'un corps obtenu par M. Wöhler au moyen du silicium graphitoïde et qui a pour formule $Si_2H_4O_5$, et en s'appuyant sur ce fait que l'acide que l'on prépare au moyen du graphite (acide graphitique) ne peut être obtenu avec aucune autre variété de carbone, M. Brodie admet que cet acide a pour formule $C_2H_4O_5$, et correspond à l'acide de M. Wöhler. Il est obligé pour cela d'y supposer le carbone avec un poids atomique égal à 33, qui ne présente aucun rapport simple avec son poids atomique ordinaire. A l'appui de cette hypothèse, M. Brodie fait remarquer que, tandis que les chaleurs spécifiques des diverses variétés de carbone ne s'accordent point avec la chaleur spécifique de ce corps, qui est 12, la chaleur spécifique du graphite

s'accorde parfaitement avec le poids atomique 33. Ces considérations ont, sans doute, beaucoup d'intérêt; malheureusement la formule du composé de M. Brodie et les analogies qui relient ce corps à celui de M. Wöhler ne sont pas établies avec assez d'évidence pour que l'hypothèse que nous venons d'exposer puisse être acceptée. Toutefois, la propriété de donner naissance à un composé que l'on ne peut obtenir avec aucune autre variété de carbone démontre que ce métalloïde existe dans le graphite sous un état allotropique particulier. Par suite, l'analogie porte à croire que le silicium graphitoïde représente aussi un état allotropique du silicium.

— *Coke.* La houille, qui dérive du bois par destruction, sous l'influence de l'eau et d'une température plus ou moins élevée, à l'abri du contact de l'air, renferme beaucoup plus de carbone et moins d'oxygène et d'hydrogène que le bois dont elle provient. Elle renferme cependant encore de l'azote pris au tissu végétal. Lorsqu'on chauffe la houille au contact de l'air, elle brûle et ne laisse qu'une cendre blanche; mais lorsqu'on la chauffe dans des cylindres en fer et à l'abri de l'air, elle se convertit en une masse de produits volatils, au nombre desquels on trouve de l'eau, de l'hydrogène sulfuré, de l'ammoniaque, des hydrogènes carbonés gazeux (gaz de l'éclairage) liquides et solides, et il reste dans la cornue un charbon poreux et noir, auquel on a donné le nom de *coke*. Le coke est donc du charbon mélangé de quelques sels minéraux. Ces derniers, toutefois, y étant plus abondants que dans la houille et le charbon de bois, le coke laisse une grande quantité de cendres lorsqu'on le brûle. Le coke a un aspect qui varie beaucoup suivant la nature du charbon qui a servi à le préparer: provient-il d'un combustible gras comme la houille et le bitume, celui-ci devient pâteux quand on le chauffe, et les gaz, en se dégageant à travers cette pâte, donnent une masse poreuse; le coke est alors poreux et brillant. Le coke est-il, au contraire, préparé au moyen de l'anthracite, qui s'altère peu dans sa forme lorsqu'on le calcine, il conserve à peu près l'aspect lisse et non poreux de la masse originelle. Dans beaucoup de localités, on se sert du coke pour traiter les minerais de fer; on le fabrique alors directement en brûlant des tas de houille partiellement recouverts de terre, par un procédé analogue à celui que nous décrirons plus loin sous le nom de procédé des forêts, à l'occasion du charbon de bois. La quantité de coke fournie par les usines à gaz ne pourrait pas suffire, en effet, aux besoins de l'industrie.

— *Charbon de bois.* Ce charbon résulte de la distillation en vases clos, ou de la combustion incomplète du bois. On le prépare par deux procédés, la distillation en vases clos et le procédé des forêts. Le premier de ces procédés ne mérite aucune description spéciale. Le second consiste à faire des tas de bois que l'on recouvre de terre et que l'on enflamme ensuite. On laisse d'ailleurs de petites ouvertures qui permettent l'accès de l'air. A mesure que la combustion avance, on bouche avec de la terre les premières ouvertures, et l'on en fait de nouvelles plus avant. Lorsque la combustion a envahi toute la masse, on ferme tous les événements, et on abandonne le tas pendant assez longtemps. On a remarqué, en effet, que quand on le retirait trop tôt, le charbon était pyrophorique. La distillation présente un avantage sur le procédé des forêts; elle permet de recueillir toutes les substances volatiles qui se forment, telles que esprit de bois et vinaigre; mais elle a un inconvénient grave: elle donne un charbon qui fait peu d'usage. Aussi réserve-t-on ce procédé aux cas où l'on se propose d'obtenir un charbon très-combustible, comme dans la fabrication de la poudre, et continue-t-on à employer exclusivement le procédé des forêts à la fabrication du charbon de bois dont on se sert dans les ménages et dans l'industrie pour alimenter des fourneaux. Le charbon de bois jouit de la propriété d'absorber de grandes quantités de gaz; il partage cette propriété avec d'autres variétés de carbone; mais comme ce pouvoir absorbant est en rapport direct avec le degré de porosité du charbon, et que le charbon de bois est très-poreux, c'est sur lui que ce pouvoir absorbant est le plus manifeste. Lorsque le charbon de bois a été longtemps exposé à l'air, il n'exerce cependant plus son pouvoir absorbant parce qu'il est saturé d'air atmosphérique, et qu'une fois saturé d'un gaz il n'en absorbe que difficilement un autre. Il faut donc, si l'on veut rendre manifeste l'absorption des gaz par le charbon, porter d'abord ce corps au rouge ou l'exposer pendant longtemps dans le vide pour le débarrasser de l'air qu'il contient. Si, pendant qu'il est encore rouge, on l'introduit dans une cloche pleine d'un gaz quelconque et placée sur le mercure, on voit bientôt le mercure s'élever dans la cloche et le gaz diminuer et même disparaître complètement, s'il est de ceux que le charbon absorbe avec facilité. Saussure a vu que du charbon de bois, récemment porté au rouge absorbe, à 12° et sous la pression de 0 m. 724, les quantités suivantes de différents gaz: ammoniaque, 90 volumes; acide chlorhydrique, 85; anhydride sulfureux, 65; acide sulfhydrique, 55; bioxyde d'azote, 40; anhydride carbonique, 35; éthylène, 35; oxyde de carbone, 9,42; oxygène, 9,25; azote,

6,50; hydrogène, 1,25. On voit, à l'inspection de ce tableau, que les gaz les plus solubles dans l'eau sont aussi les plus facilement absorbables par le charbon, et vice versa. Le charbon de bois absorbe rapidement l'humidité atmosphérique en même temps que d'autres vapeurs condensables, comme les effluves odorantes. Aussi lorsqu'on enveloppe du charbon fraîchement calciné dans du linge qui a acquis une mauvaise odeur, cette odeur ne tarde-t-elle pas à disparaître. On affirme également que l'eau conserve un goût agréable et que le vin s'améliore dans des tonneaux dont la partie interne a été carbonisée. Le charbon de bois en poudre fine, placé entre deux couches de sable, est une matière très-propre à la filtration des eaux. On s'est aussi servi du charbon de bois en poudre pour priver les alcools de grains et de garance des huiles essentielles qu'ils renferment; à cet effet, on dirige la vapeur de ces alcools sur le charbon. Ce corps n'agirait pas si, au lieu de le mettre en contact avec la vapeur, on le mettait en contact avec l'alcool liquide. La condensation des gaz par le charbon les rend plus aptes à entrer en réaction; on observe, par exemple, qu'une explosion se produit lorsqu'on transporte dans l'oxygène un morceau de charbon de bois saturé d'acide sulfhydrique. Le docteur Stenhouse a eu l'idée d'appliquer les propriétés désinfectantes du charbon de bois à la construction de ventilateurs et de respirateurs destinés à purifier l'air des miasmes qu'ils contiennent. Les ventilateurs sont formés par du charbon maintenu entre deux toiles métalliques, et les respirateurs consistent en charbon placé entre des toiles métalliques en argent recouvertes d'un linge. L'air, en passant à travers ce charbon, lui abandonne ses impuretés et reste pur dans quelque lieu qu'on le prenne. Lorsqu'on veut se servir de ces respirateurs, il faut avoir soin d'aspirer par la bouche et d'expirer par le nez. On a réussi à accroître considérablement le pouvoir absorbant du charbon de bois en déposant du platine très-divisé dans ses pores. Le charbon platineux non-seulement absorbe beaucoup mieux les gaz que le charbon ordinaire, mais encore il acquiert la faculté de déterminer des combinaisons chimiques, presque au même degré que l'éponge de platine. On obtient ce charbon en faisant bouillir pendant un quart d'heure environ du charbon de bois avec une solution de perchlore de platine; on le retire ensuite de ce liquide, et on le porte au rouge. Le charbon de bois agit non-seulement sur les gaz, mais encore sur certaines substances solides. On a reconnu qu'il s'empare des principes colorants d'origine organique, et même de quelques substances minérales, au nombre desquelles se trouve l'iode.

— *Noir animal.* On prépare le noir animal en calcinant les os en vases clos. Ce charbon renferme toujours du phosphate et du carbonate de chaux; mais il suffit de le laver à l'acide chlorhydrique pour le débarrasser de ces impuretés. Comme le charbon de bois, le noir animal absorbe les gaz et désinfecte; il possède toutefois ces propriétés à un degré moindre. En revanche, il est beaucoup plus apte à s'emparer des substances organiques. Cette propriété du noir animal a reçu une application industrielle d'une très-grande importance dans les fabriques et dans les raffineries de sucre. On remarque que le noir animal perd sa faculté de décolorer, lorsqu'il a servi pendant quelque temps à cet usage; on lui rend alors ses qualités premières en le calcinant au rouge et le lavant ensuite avec de l'acide chlorhydrique. Lorsqu'on fait cette opération dans les fabriques, on dit que l'on revivifie le noir animal.

— *Noir de fumée.* Pour préparer le noir de fumée, on brûle des résines ou d'autres substances très-chargées de carbone, et on fait arriver la fumée noire qui se produit dans une chambre destinée à cet effet. Ce charbon est loin d'être pur; il est souillé par une quantité considérable de matière goudronneuse. Si l'on veut le débarrasser de cette matière, il faut le calciner au rouge dans un creuset. Le noir de fumée constitue un charbon en poudre très-fine, qui entre dans la composition de l'encre de Chine et d'autres couleurs noires. Dans la pharmacie, on s'en sert pour faire le caustique noir, qui se compose d'une partie de ce corps et de trois parties d'acide sulfurique concentré. Le noir de fumée n'entre dans ce caustique que pour lui communiquer une consistance pâteuse.

— *Charbon de sucre.* C'est le charbon qui se produit lorsqu'on calcine du sucre. Comme le sucre fond avant de se décomposer, et que les gaz qui se dégagent soulèvent la masse, celle-ci a un aspect très-spongieux. Les parois des vacuoles sont fort compactes et très-brillantes. Le charbon de sucre n'a donc que l'apparence d'un corps poreux; aussi ne possède-t-il pas de propriétés absorbantes: c'est du charbon très-pur.

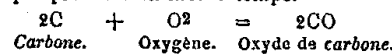
— *Charbon des cornues à gaz, charbon métallique.* Les gaz carburés qui se dégagent dans la préparation du gaz de l'éclairage se décomposent au contact de la paroi fortement chauffée de la cornue où s'opère la distillation de la houille. Il se dépose sur cette paroi un charbon très-compacte, très-dur, jouissant de l'éclat métallique, et bon conducteur de la chaleur et de l'électricité. Ce charbon, connu sous les noms de *charbon des cornues* ou de

charbon métallique, est employé dans la construction des piles de Bunsen.

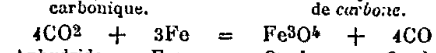
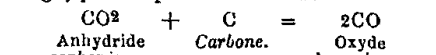
— II. COMPOSÉS DU CARBONE. Nous passerons en revue: 1° les composés oxygénés du carbone; 2° le sulfure de ce corps; 3° ses composés hydrogénés; 4° ses chlorures et bromures.

1° *Composés oxygénés du carbone.* On en connaît deux, l'oxyde de carbone, CO , et l'anhydride carbonique, CO_2 .

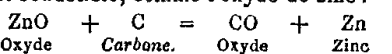
— *Oxyde de carbone, CO .* On peut préparer ce corps par plusieurs procédés différents: on brûle le charbon dans une quantité d'oxygène insuffisante, et pour plus de certitude on agite le gaz obtenu avec la potasse, pour absorber la petite quantité d'anhydride carbonique produite en même temps.



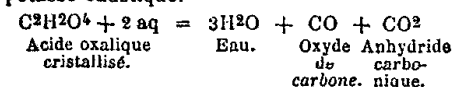
Ce procédé n'est pas commode, parce que, si l'on opère avec l'air, le gaz est toujours mêlé d'azote, et si l'on opère avec l'oxygène pur, il faut d'abord préparer ce dernier gaz. On peut aussi décomposer l'anhydride carbonique soit par le carbone, soit par le fer chauffé au rouge, par les procédés suivants:



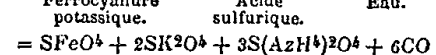
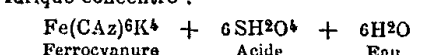
On réduit par le charbon un oxyde difficilement réductible, comme l'oxyde de zinc:



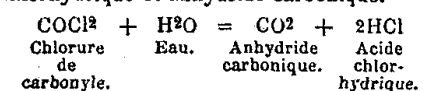
On décompose l'acide oxalique par un corps avide d'eau, comme l'acide sulfurique concentré. Il se forme alors un mélange d'oxyde de carbone et d'anhydride carbonique. On élimine ce dernier gaz en faisant passer le mélange à travers un ou deux flacons de Woolf, pleins d'une dissolution très-concentrée de potasse caustique.



On chauffe une partie de ferrocyanure de potassium jaune avec trois parties d'acide sulfurique concentré:



L'oxyde de carbone est un gaz permanent; il n'a ni couleur, ni odeur, ni saveur; l'eau le dissout à peine; sa densité est de 0,96; il brûle à l'air en produisant de l'anhydride carbonique, et avec une flamme bleue très-peu éclairante. On remarque que 2 volumes d'oxyde de carbone absorbent 1 volume d'oxygène et produisent 2 volumes seulement d'anhydride carbonique. Si donc on suppose connue la composition de l'anhydride carbonique, il est très-facile de déterminer celle de l'oxyde de carbone. En effet, on sait quelle est la composition de l'anhydride carbonique; cette quantité étant la même que celle qui fait partie d'un égal volume d'oxyde de carbone, il suffit de la retrancher du poids total de ce gaz pour connaître le poids de l'oxygène, qui se trouve ainsi déterminé par différence. La tendance qu'a l'oxyde de carbone à absorber l'oxygène en fait un puissant réducteur; c'est lui que l'on emploie dans l'industrie pour réduire les minerais de fer. En effet, dans les hauts fourneaux comme dans la méthode catalane (v. FER), le charbon se transforme en oxyde de carbone au contact d'une quantité d'air insuffisante, et c'est ensuite cet oxyde qui réduit le fer à l'état métallique en s'emparant de l'oxygène auquel il était d'abord combiné. Au soleil, l'oxyde de carbone se combine avec le chlore et donne naissance à un oxychlorure (chlorure de carbonyle) $COCl_2$, qui a une odeur désagréable et suffocante et qui affecte l'état gazeux. En présence de l'eau, le chlorure de carbonyle se décompose en acide chlorhydrique et anhydride carbonique.



L'oxyde de carbone est un corps extrêmement vénéneux; c'est surtout à lui que sont dus les effets délétères de la vapeur de charbon. D'après les belles expériences de Claude Bernard, il paraît que ce gaz agit sur les globules du sang; il se combinerait avec ces globules et les rendrait incapables de subir les modifications auxquelles ils sont d'ordinaire assujettis, quand le sang artériel devient sang veineux.

— *Anhydride. V. CARBONIQUE (anhydride).*

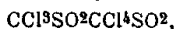
2° *Sulfure de carbone.* On ne connaît qu'un seul composé de soufre et de carbone; c'est le disulfure, CS_2 , qui correspond par sa composition à l'anhydride carbonique, et que l'on peut nommer, par cette raison, anhydrosulfure sulfocarbonique. Le protosulfure CS correspondant à l'oxyde de carbone n'a pas été

découvert jusqu'ici. Baudrimont en avait annoncé l'existence en 1857, mais ses résultats ne se sont point confirmés.

— *Préparation.* On prépare ce corps en faisant brûler du charbon dans de la vapeur de soufre. A cet effet, on prend une cornue en grès tubulée, dans la tubulure de laquelle est soudé un tube qui descend jusqu'au fond de la cornue, et qui s'élève à une assez grande hauteur au-dessus d'elle. On remplit cette cornue de charbon de bois menu, que l'on introduit par le col, on ferme le tube dont il a été question avec un bouchon de liège, on adapte un réfrigérant au col de la cornue, et l'on chauffe cette dernière au rouge vif. Dès qu'elle a atteint cette température, on commence à introduire de petits morceaux de soufre par le tube de la tubulure, que l'on bouche aussitôt après. Des vapeurs de sulfure de carbone passent aussitôt dans le récipient. Dès qu'il n'en passe plus, on recommence à ajouter du soufre, et ainsi de suite jusqu'à consommation de la plus grande partie du carbone. Le sulfure de carbone ainsi obtenu n'est pas pur; il tient en dissolution du soufre qui a échappé à l'action du charbon; mais il suffit d'une distillation pour le purifier entièrement.

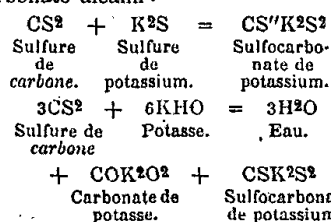
— *Propriétés.* Le sulfure de carbone est un liquide incolore, très-mobile, extrêmement réfringent, d'une odeur particulière et désagréable. Sa densité est de 1,293 à 0°, et de 1,271 à 15°. Il bout à 46° sous la pression ordinaire, et s'évapore vivement à la température ordinaire, en produisant un froid considérable. On a même utilisé cette dernière propriété en chirurgie, en projetant du sulfure de carbone pulvérisé sur une partie du corps; celui-ci se refroidit assez pour perdre la sensibilité, et l'on peut alors pratiquer des opérations sans que le patient éprouve la moindre douleur: c'est le problème de l'anesthésie locale résolu. Le sulfure de carbone est insoluble dans l'eau, à laquelle il communique cependant son odeur. L'alcool, l'éther, les huiles fixes et volatiles se mélangent en toutes proportions avec lui; il dissout le soufre, le phosphore, l'iode et le camphre; le phosphore et le soufre se séparent par évaporation spontanée de ces dissolutions, en cristaux très-bien définis. Quant à l'iode, il communique au sulfure de carbone, dans lequel il se dissout, une coloration violette très-intense.

— *Réactions.* Le sulfure de carbone est très-inflammable; il brûle avec une flamme bleuâtre, et se transforme alors intégralement en anhydrides sulfureux et carbonique. Lorsqu'on dirige du sulfure de carbone sur des oxydes métalliques, il se dégage des gaz sulfureux et carbonique, et il reste un sulfure métallique, d'ordinaire cristallisé comme les sulfures naturels. Des sulfures métalliques prennent encore naissance lorsqu'on chauffe du sulfure de carbone avec un oxyde métallique dans un tube scellé à la lampe. Le sulfure de carbone est donc un des agents sulfurants les plus puissants que l'on connaisse; il permet d'obtenir des sulfures qui ne peuvent être préparés par aucun autre moyen. Chauffé à 1500° avec de l'eau dans des tubes scellés à la lampe, le sulfure de carbone se convertit en acide sulfhydrique et anhydride carbonique. Les vapeurs de ce corps sont vivement attaquées par l'acide azotique. Il se forme, dans ce cas, de l'acide sulfurique et des vapeurs nitreuses. Chauffé avec les chlorates ou les hypochlorates, le sulfure de carbone transforme ces corps en chlorures, tandis que de l'anhydride carbonique se dégage, et que du soufre se dépose. Chauffé dans un tube scellé avec de l'acide iodique, il donne de l'acide iodhydrique, de l'acide sulfurique, de l'acide sulfhydrique, de l'anhydride carbonique et un dépôt de soufre et d'iode; l'iode libre se redissout, si l'on chauffe, à la faveur de l'acide sulfhydrique qui le fait passer à l'état d'acide iodhydrique, avec dépôt d'une nouvelle quantité de soufre. L'acide bromique agit comme l'acide iodique. Beaucoup de métaux décomposent au rouge le sulfure de carbone, en s'emparant de son soufre et en mettant le carbone en liberté. Un mélange d'acide sulfhydrique et de sulfure de carbone en vapeurs, dirigé sur du cuivre chauffé au rouge, donne de l'hydrogène et du carbone naissants, qui se combinent en formant du gaz des marais et quelques autres composés gazeux, tels que l'éthylène, le propylène, le butylène et l'amyène. L'hydrogène naissant transforme le sulfure de carbone ou hydrogène sulfuré en un corps cristallin dont la formule paraît être CH_2S , et en une huile qui n'a pas été suffisamment étudiée. Le chlore agit différemment sur le sulfure de carbone, suivant qu'il est sec ou humide. S'il est sec, il déplace le soufre, et forme du tétrachlorure de carbone, CCl_4 . Cette réaction exige une température rouge; à la température ordinaire, il se produit seulement un sulfochlorure, CSCl_2 . Si le chlore est humide, il se produit du chlorure trichlorométhylsulfureux,



corps qui, traité par les alcalis, se convertit en acide trichlorométhylsulfureux, CCl_3HSO_3 , lequel, soumis à l'influence de l'hydrogène naissant, échange successivement son chlore contre de l'hydrogène, en donnant les acides dichlorométhylsulfureux, chlorométhylsulfureux et méthylsulfureux. Le brome n'agit pas sur le sulfure de carbone, même à la chaleur

rouge. Le sulfure de carbone se dissout dans les sulfures alcalins, en formant des sulfosels, CM_2S_3 , et dans les hydrates alcalins en donnant un mélange de carbonate et de sulfo-carbonate alcalin:

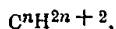


La solution de ces sulfosels alcalins est précipitée par les sels solubles de plomb, avec formation de sulfo-carbonate de plomb, et le sulfosel plombique, mis en digestion dans l'eau que l'on fait traverser par un courant d'hydrogène sulfuré, se décompose en sulfure de plomb insoluble et en un sulfacide soluble, l'acide sulfo-carbonique, CS_2H_2 . L'acide sulfo-carbonique est donc beaucoup plus stable que l'acide carbonique, CO_2H_2 , qui lui correspondrait, mais qui n'a pu être obtenu jusqu'à ce jour. L'ammoniaque aqueuse convertit le sulfure de carbone en un mélange de sulfo-carbonate et de sulfo-cyanate d'ammonium. (V. CYANOGENE, ACIDE SULFOCYANIQUE.) L'ammoniaque gazeuse se convertit en sulfo-carbonate ammonique; il en est de même d'une solution de gaz ammoniac sec dans l'alcool anhydre. La triéthylphosphine s'unit directement au sulfure de carbone en donnant le composé $\text{P}(\text{C}_2\text{H}_5)_3\text{CS}_2$, qui cristallise en magnifiques cristaux rouges. Cette réaction peut servir à déceler les moindres traces de sulfure de carbone dans le gaz de bouille. Si, en effet, on dirige ce gaz dans un tube à boules contenant une dissolution de triéthylphosphine dans l'éther, après l'avoir débarrassé d'hydrogène sulfuré, la moindre quantité de sulfure de carbone se révèle aussitôt par une coloration rouge qu'elle communique à l'éther. Ce dernier, évaporé, laisse dans le vase où l'évaporation s'est faite des stries formées par les cristaux rouges eux-mêmes. Le sulfure de carbone gonfle et peut même dissoudre le caoutchouc. Cette propriété est utilisée pour le travail du caoutchouc dans les fabriques. Comme les vapeurs de sulfure de carbone sont très-détéressées, et produisent des affections nerveuses graves chez les ouvriers qui travaillent dans les fabriques, il est nécessaire d'y faire arriver l'air pur en haut, et de le faire sortir par en bas. Ce système de ventilation empêche les vapeurs de sulfure de carbone de s'élever dans l'atmosphère et d'être respirées par les ouvriers.

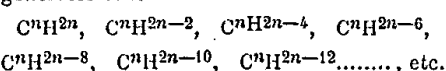
Les sulfo-carbonates $\text{CS}_2\text{K}_2\text{S}_2$ sont au sulfure de carbone CS_2 ce que les carbonates $\text{CO}_2\text{K}_2\text{O}$ sont à l'anhydride carbonique CO_2 .

— *Sulfochlorure de carbone, CSCl_2 (?).* Le sulfochlorure de carbone prend naissance lorsqu'on abandonne pendant quelques jours, soit à l'obscurité, soit aux rayons directs du soleil, un mélange de sulfure de carbone et de chlore, tous deux parfaitement secs. C'est un liquide jaune, non miscible à l'eau, d'une odeur forte, irritant les yeux. Sa densité est de 1,46, et son point d'ébullition est situé à 70°. L'eau et l'acide azotique sont sans action sur ce corps, que les alcalis décomposent au contraire avec formation d'un carbonate, d'un sulfure alcalin et de tétrachlorure de carbone.

— *Composés hydrogénés du carbone.* Les composés d'hydrogène et de carbone connus sont très-nombreux, et les composés possibles sont, actuellement au moins, innombrables. Comme on le verra plus loin à l'article SÉRIES ORGANIQUES, il résulte en effet de la tétratomie du carbone qu'il existe une première série d'hydrocarbures répondant à la formule



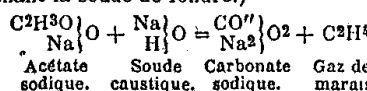
dont on ne prévoit pas la limite, et dans laquelle on connaît déjà un terme où $n=31$. En outre, à cette série correspondent d'autres séries également illimitées, dont les formules générales sont:



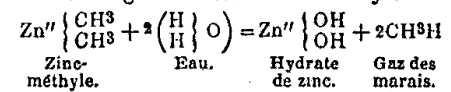
Il est évident que nous ne pouvons faire ici l'histoire détaillée de tous les hydrocarbures; nous y reviendrons d'une manière générale à l'article HYDROCARBURES, et d'une manière détaillée à l'occasion du nom de chacun de ces corps. Ainsi l'hydrocarbure C_6H_6 a été déjà étudié au mot BENZÈNE; l'hydrocarbure C_7H_8 sera étudié au mot TOLUÈNE, et ainsi de suite. Nous n'étudierons ici que le gaz des marais, CH_4 , et le gaz hydrogène bicarboné ou éthylène, C_2H_4 .

— *Gaz des marais, CH_4 .* Ce gaz se dégage dans les marais, mais il serait difficile de l'y recueillir à l'état de pureté. On le prépare généralement par un procédé qui a été découvert par M. Dumas, et qui consiste à distiller, dans une cornue de verre lutée, un mélange d'acétate de soude sec et de chaux sodée. (La chaux sodée est de la chaux que l'on a éteinte avec une solution concentrée de soude, et que l'on a ensuite portée au rouge. Elle agit par la soude qu'elle contient, la chaux n'ayant ici

d'autre but que de préserver le verre en empêchant la soude de fondre.)



Ce procédé ne fournit cependant pas le gaz des marais absolument pur; si l'on tient à un degré de pureté absolue, il faut le préparer en faisant agir l'eau sur le zinc-méthyle:



On peut simplifier cette dernière opération en chauffant un mélange d'eau, de zinc et d'iode de méthyle dans un tube scellé à la lampe. Le zinc-méthyle se forme alors et se détruit dans la même opération.

Le gaz des marais est le plus riche en carbone de tous les carbures d'hydrogène. A l'exception de l'hydrogène lui-même, auquel d'ailleurs il ressemble beaucoup, c'est le plus léger de tous les gaz connus, sa densité étant de 0,5576. C'est un gaz incolore, permanent, sans odeur ni saveur, neutre aux papiers réactifs. Il brûle avec une flamme peu éclairante, et se transforme en eau et anhydride carbonique. 2 volumes de ce gaz exigent 4 volumes d'oxygène pour leur combustion complète. Le gaz des marais est très-peu soluble dans l'eau et l'alcool; sa faible solubilité dans ce dernier liquide donne même le moyen de le séparer de certains autres hydrocarbures gazeux, comme l'éthylène, qui s'y dissolvent avec une extrême facilité.

Le gaz des marais n'est attaqué ni par l'acide sulfurique ni par l'acide azotique concentré. Le chlore agit sur lui d'une manière différente, selon les conditions de l'expérience. Si l'on opère à la lumière directe du soleil et avec un excès de chlore, tout l'hydrogène passe à l'état d'acide chlorhydrique, et le carbone se dépose à l'état pulvérulent; si, au contraire, on opère à la lumière diffuse, en évitant de faire intervenir un trop grand excès de chlore à la fois, l'hydrogène s'élimine encore à l'état d'acide chlorhydrique, mais le chlore se substitue à cet hydrogène; on obtient ainsi quatre produits successifs de substitution, qui sont: le chlorure de méthyle, CH_3Cl (V. MÉTHYLÈNE); le chlorure de méthyle monochloré, CH_2Cl_2 ; le chlorure de méthyle bichloré ou chloroforme, CHCl_3 (V. CHLOROFORME), et enfin le tétrachlorure de carbone, CCl_4 .

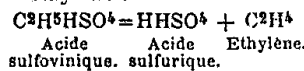
A la chaleur rouge, le gaz des marais se décompose en carbone et hydrogène; une série d'étincelles électriques produit la même décomposition.

Le gaz des marais a été considéré comme l'hydrure du radical méthyle; mais il est plus rationnel de le considérer comme ayant une constitution uniforme, et de l'écrire CH_4 .

Ethylène (gaz oléant, hydrogène bicarboné, éthylène, etc.), C_2H_4 . L'éthylène se produit dans la distillation sèche d'une foule de substances organiques, telles que matières grasses, résine, bois et charbon; il fait partie du gaz de l'éclairage, qui lui doit en grande partie son pouvoir éclairant. L'éthylène se produit encore lorsqu'on déshydrate l'alcool par l'acide sulfurique, l'anhydride borique ou le chlorure de zinc. Enfin, Berthelot a montré que ce gaz peut être obtenu par synthèse directe à l'aide des éléments. Il suffit pour cela de faire passer un mélange d'hydrogène sulfuré et de sulfure de carbone sur du cuivre chauffé au rouge, ou un mélange de sulfure et d'oxyde de carbone et d'hydrogène sulfuré sur du fer chauffé au rouge. Dans ces cas, l'éthylène est mélangé avec d'autres hydrogènes carbonés, tels que gaz des marais, propylène, etc. M. Berthelot a observé, en outre, que l'éthylène prend naissance dans la distillation sèche des formiates, et comme le formiate peut être obtenu synthétiquement, soit par l'action de la potasse sur les cyanures, soit par l'action de la potasse sur l'oxyde de carbone, cette synthèse peut être considérée comme une synthèse directe.

Le procédé de préparation le plus ordinairement employé consiste à placer dans un ballon très-spacieux un mélange de 1 partie d'alcool et de 5 parties d'acide sulfurique. En chauffant ce mélange, on le voit noircir d'abord; il dégage ensuite de grandes quantités de gaz, et écume considérablement vers la fin de l'opération. C'est à cause de cette mousse que l'on doit prendre un ballon très-spacieux; on peut cependant la diminuer sensiblement, en ajoutant au liquide assez de sable pour en faire une pâte épaisse. Suivant Mischelich, on obtient des résultats meilleurs encore en dirigeant de la vapeur d'alcool à travers une cornue qui renferme un mélange bouillant de 10 parties d'acide sulfurique concentré et de 3 parties d'eau (mélange qui bout entre 160 et 165°). Quelque méthode que l'on emploie, il faut purifier le gaz en le faisant passer dans deux flacons de Woolf, le premier, plein de lait de chaux, destiné à absorber l'anhydride sulfurique; le second, plein d'acide sulfurique concentré, destiné à absorber les vapeurs d'alcool et d'éther entraînées par le gaz. Lorsqu'on emploie le procédé de Mischelich, la masse ne noircit pas et ne donne pas conséquemment d'anhydride sulfurique, mais le gaz doit encore être débarrassé de l'alcool et de l'éther qu'il renferme. La réaction peut être exprimée comme étant une simple déshydra-

tation, le gaz oléant différant de l'alcool par une seule molécule d'eau; mais il est beaucoup plus probable qu'il se produit d'abord de l'acide sulfovinique, lequel, par la chaleur, se détruit ensuite avec production d'acide sulfurique et d'éthylène:

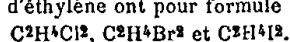


On peut aussi préparer l'éthylène au moyen de l'anhydride borique. A cet effet, on mêle une partie d'alcool absolu avec quatre fois son poids de cet anhydride récemment fondu, et l'on chauffe légèrement. Il se dégage alors de grandes quantités d'éthylène, qu'il suffit de purifier par un lavage à l'eau. Le résidu solide qui reste dans la cornue peut servir pour une nouvelle opération. Cette méthode présente un seul inconvénient: les tubes de dégagement, s'ils ne sont pas très-larges, se bouchent, à cause de l'acide borique qui est mécaniquement entraîné.

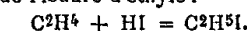
Un troisième mode de préparation consiste à faire une dissolution saturée de chlorure de zinc dans l'alcool, renfermant encore une certaine quantité de chlorure de zinc non dissous. Convenablement chauffé, ce mélange donne de l'éthylène mélangé d'éther, dont on le débarrasse au moyen de l'acide sulfurique.

L'éthylène est un gaz irrespirable, d'une légère odeur, qu'il doit probablement à la vapeur d'éther dont il est rarement tout à fait exempt. Il se condense à -110° , sous l'influence d'une forte pression, en un liquide que l'on n'a pas encore pu solidifier. La densité de ce gaz est 0,9784; il est à peine soluble dans l'eau; l'alcool le dissout aussi difficilement; l'éther le dissout mieux, et le sous-chlorure de cuivre en absorbe des quantités considérables.

L'éthylène brûle avec une flamme très-éclairante, en donnant de l'anhydride carbonique et de l'eau. 2 volumes de ce gaz exigent 6 volumes d'oxygène pour se brûler entièrement, et donnent 4 volumes de vapeur d'eau et 4 volumes d'anhydride carbonique. Lorsqu'on dirige l'éthylène à travers un tube chauffé au rouge, il perd la moitié de son carbone, et donne du gaz des marais. Lorsqu'on fait un mélange de chlore et d'éthylène par parties égales, et qu'on y met le feu, il se développe beaucoup d'acide chlorhydrique, et du charbon se dépose sur les parois de l'éprouvette qui renfermait le mélange. Le chlore, d'ailleurs, se combine avec l'éthylène, si on laisse les gaz en contact à la lumière diffuse pendant quelque temps. Le brome absorbe également l'éthylène avec facilité; il en est de même de l'iode, mais seulement à la lumière solaire. Le brome, le chlore et l'iode d'éthylène ont pour formule



Le composé chloré a reçu le nom de *liouur des Hollandais*, parce que, comme l'éthylène lui-même, il a été découvert par quatre chimistes hollandais du siècle dernier. Le chlorure, le bromure et l'iode d'éthylène seront étudiés avec détail au mot ÉTHYLÈNE. L'acide sulfurique normal absorbe l'éthylène lorsqu'on l'agit pendant longtemps avec ce gaz; il se forme dans ce cas de l'acide sulfovinique, qui peut fournir de l'alcool lorsqu'on le distille ensuite avec de l'eau. Si, au lieu d'acide sulfurique normal, on se sert d'acide de Nordhausen, l'absorption est plus rapide encore; mais, au lieu d'acide sulfovinique, il se produit un autre acide, l'acide *iséthionique*, isomère du premier, dont il diffère par sa propriété de ne pas donner d'alcool lorsqu'on le distille avec l'eau. A 1009°, l'éthylène se combine facilement avec l'acide iodhydrique en formant de l'iodure d'éthyle:



Ethylène. Acide Iodure
iodhy- d'ethyle.
drique.

Avec l'acide bromhydrique, une réaction analogue se produit, mais moins facilement, et la combinaison directe de l'éthylène et de l'acide chlorhydrique est très-difficile.

L'éthylène est un corps non saturé: il lui manque deux atomes d'hydrogène pour atteindre au groupement C_2H_6 , qui serait saturé; aussi fonctionne-t-il comme un radical diatomique susceptible de s'unir au chlore, au brome, à l'iode, à l'oxygène, au soufre, à l'oxydure, etc. De là une série considérable de composés qui viennent se grouper autour de l'éthylène, et qui seront étudiés au mot ÉTHYLÈNE.

Parmi les composés qui dérivent de l'éthylène, la plupart sont isomères avec d'autres composés qui dérivent de l'aldéhyde; ainsi le chlorure d'éthylène, $\text{C}_2\text{H}_4\text{Cl}_2$, est isomérique avec le chlorure d'aldéhyde, qui se forme lorsqu'on traite l'aldéhyde par le perchlorure de phosphore; l'oxyde d'éthylène, $\text{C}_2\text{H}_4\text{O}$, est isomérique avec l'aldéhyde elle-même. On peut s'expliquer cette isomérisie en admettant que dans l'éthylène les deux atomes de carbone, et



l'autre de l'autre. L'éthylène serait alors C_2H_2 .

Les dérivés de l'aldéhyde renfermeraient, au contraire, un radical hydrocarboné non isolable, l'aldéhyde, dans lequel les deux atomes de carbone, et



Cette hypothèse n'est point d'ailleurs une pure

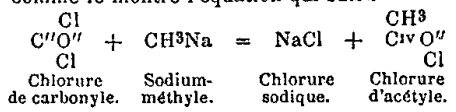
spéculation de l'esprit, elle s'appuie sur un certain nombre de faits que nous allons exposer.

Les deux formules CH^3 et C^3H_2 étant les seules possibles pour le groupe C^3H_4 , il suffira de démontrer que la première correspond aux dérivés de l'aldéhyde, pour pouvoir conclure que l'autre appartient à l'éthylène. Or, l'aldéhyde n'est que du chlorure d'acétyle dont le chlore a été remplacé par l'hydrogène. Si donc nous pouvons établir que le chlorure d'acétyle est CH^3 , il sera démontré que l'aldéhyde est C^3H^3 .

et que le chlorure d'aldéhyde obtenu par la substitution du chlore à l'oxygène de l'aldéhyde est C^3H . Cette preuve n'est pas difficile à faire. Le chlorure d'acétyle, $\text{C}^2\text{H}_3\text{OCl}$, s'obtient, en effet, par l'action du zinc-méthyle sur le chlorure de carbonyle, $\text{COCl}^2 = \text{CO}^2$.

Dans cette réaction, le zinc s'empare de la moitié du chlore du chlorure de carbonyle, auquel vient se substituer du méthyle, CH_3 .

Le produit est donc nécessairement CH^3 , comme le montre l'équation qui suit :



La preuve que nous venons de donner de la constitution de l'aldéhyde montre, par exclusion, quelle est la constitution de l'éthylène; c'est la preuve la plus irréfragable que l'on puisse fournir. Il en est cependant d'autres qui, bien qu'un peu plus théoriques, ont un haut degré de probabilité et viennent fortement appuyer celle que nous avons donnée; nous les passerons sous silence, nous réservant d'y revenir aux articles *GLYCOL* et *OLÉFINS*, qui seront étudiés sous la rubrique *ETHYLENE*.

40 *Chlorures de carbone*. Le carbone ne se combine pas directement au chlore; mais on connaît un certain nombre de chlorures de carbone qui représentent des hydrogènes carbonés de même constitution, dont l'hydrogène aurait été remplacé entièrement par du chlore. Il est probable qu'à chaque hydrogène carboné correspond un chlorure, et que, par suite, les chlorures de carbone sont innombrables. Nous passerons ici en revue quatre chlorures de carbone qui ont été particulièrement bien étudiés : ce sont le protochlorure, C^2Cl^2 ; le dichlorure, C^2Cl^3 ; le trichlorure, C^2Cl^4 ; et le tétrachlorure, CCl_4 .

— *Tétrachlorure de carbone*, CCl_4 . Ce composé est saturé; il représente du gaz des marais ou de l'anhydride carbonique dans lequel l'hydrogène ou l'oxygène aurait été remplacés par une quantité équivalente de chlore. Il se produit lorsqu'on fait agir le chlore sur le gaz des marais, ou les produits de substitution incomplète de ce gaz, tels que chlorure de méthyle et chloroforme, ou encore lorsqu'on fait passer du chlore chargé de sulfure de carbone en vapeurs dans un tube rempli de fragments de porcelaine et chauffé au rouge. Dans ce dernier cas, il est nécessaire d'agiter le produit avec un lait de chaux, pour détruire le chlorure de soufre formé en même temps, et même de le traiter par une solution alcoolique de potasse, pour enlever le sulfure de carbone qui a pu échapper à la réaction. Le chlorure de carbone est devenu, dans ces dernières années, un produit industriel; on l'employait à la fabrication du rouge d'aniline. Toutefois, d'autres procédés de fabrication de ce rouge ayant été découverts, qui sont plus avantageux, on a cessé de fabriquer le perchlorure de carbone.

Le tétrachlorure de carbone est une huile claire, limpide, incolore, d'une odeur piquante et aromatique et d'une densité de 1,56 à l'état liquide, et de 5,24 à 5,23 à l'état de vapeur. Il bout à 77°, est insoluble dans l'eau et se dissout facilement dans l'alcool et l'éther.

Les vapeurs de tétrachlorure de carbone, dirigées à travers un tube de porcelaine chauffé au rouge, se résolvent en chlore libre et en nouveaux chlorures de carbone, qui sont le bichlorure, C^2Cl^3 , si la température n'est pas trop élevée, et le protochlorure C^2Cl^2 , si elle est plus élevée. Lorsqu'on dirige un mélange de tétrachlorure de carbone en vapeurs et d'hydrogène sur de l'éponge de platine chauffée au rouge, on obtient de l'acide chlorhydrique et du gaz des marais. Des substitutions inverses peuvent encore réussir avec le tétrachlorure de carbone, lorsqu'on dissout ce corps dans l'alcool et que l'on ajoute de l'amalgame de sodium dans la liqueur; on peut alors, en arrêtant l'action au moment convenable, obtenir le chloroforme, CHCl_3 , le chlorure de méthyle chloré, CH_2Cl_2 , le chlorure de méthyle, CH_3Cl , et le gaz des marais, CH_4 . La potasse alcoolique convertit rapidement le perchlorure de carbone en carbonate et chlorure de potassium. Si l'on chauffe le mélange à 100° pendant une semaine, il se produit de l'éthylène. Chauffé à 170 ou 180° avec de la phénylamine, ce chlorure donne, suivant Hoffmann, de la carbotriphénylamine,



La triéthylphosphine convertit le tétrachlorure de carbone en une masse cristalline.

— *Trichlorure de carbone*, C^2Cl^3 . Ce corps prend naissance, soit par l'action de la chaleur sur le perchlorure, soit par l'action du chlore sur une foule de produits dérivés de l'éthyle ou de l'éthylène, tels que chlorure d'éthyle, chlorure d'éthylène, dichlorure de carbone, sulfite d'éthyle, oxyde d'éthyle et chlorhydrate d'éthylamine. Avec le chlorhydrate d'éthylamine, il se forme en outre de l'acide chlorhydrique et du chlorhydrate d'ammoniaque; avec l'oxyde d'éthyle, il se produit en même temps du chloral et de l'oxyde perchloréthylrique; avec le sulfite d'éthyle enfin, les produits accessoires sont le chlorure de sulfuryle, le chlorol et l'acide chlorhydrique.

Pour préparer ce corps, on place du chlorure d'éthyle ou d'éthylène dans un flacon rempli de chlore, que l'on expose aux rayons directs du soleil; on ajoute de temps en temps de l'eau pour absorber l'acide chlorhydrique, et l'on renouvelle le chlore tant qu'il se décolore. Les cristaux qui se forment sont ensuite lavés à l'eau, sublimés, dissous dans l'alcool chargé de potasse, précipités par l'eau, lavés de nouveau et desséchés sur l'acide sulfurique dans le vide.

Le trichlorure de carbone cristallise en prismes rhomboïdaux droits, incolores, transparents, presque insipides et d'une odeur aromatique et camphrée. Ces cristaux sont aussi durs que le sucre, et peuvent être aisément réduits en poudre; leur densité est 2, et leur pouvoir réfringent 1,5767. Ils ne conduisent pas l'électricité. Le trichlorure de carbone fond à 160°, bout à 182° et se vaporise, même à la température ordinaire. Il est insoluble dans l'eau, et soluble dans l'alcool, l'éther et les huiles fixes ou volatiles. L'azotate d'argent ne trouble pas ses dissolutions à froid.

Le trichlorure de carbone brûle difficilement; cependant, dans la flamme de l'alcool, il prend feu et donne alors une lumière rouge. Dirigé à travers un tube chauffé au rouge, il perd du chlore et se transforme en bichlorure, C^2Cl^3 . La présence de l'hydrogène, du soufre, du phosphore ou de l'iode ne change pas le sens de cette réaction. Beaucoup de métaux se convertissent en chlorures, avec dépôt de charbon, lorsqu'on les chauffe dans la vapeur de ce corps. En présence des oxydes alcalino-ferreux chauffés au rouge, le trichlorure de carbone donne un mélange de chlorure et de carbonate, avec dépôt de charbon; avec l'oxyde de zinc, il donne de l'oxychlorure de carbone et de chlorure de zinc; avec les oxydes de cuivre et de mercure, et avec le peroxyde de plomb, il se convertit intégralement en chlorure métallique et anhydride carbonique. Les solutions aqueuses ou alcooliques de potasse sont sans action sur le trichlorure de carbone, mais une solution alcoolique de sulfhydrate potassique enlève à ce corps deux atomes de chlore et le convertit en bichlorure, C^2Cl^3 . Chauffé dans un tube scellé à la lampe entre 210° et 220°, pendant plusieurs jours, avec 8 molécules d'hydrate de potassium, il se convertit en oxalate et chlorure potassiques; mais cette réaction n'est jamais complète. Si l'on remplace la potasse solide par une solution alcoolique de ce corps, les mêmes produits prennent naissance, mais il s'y ajoute de l'hydrogène et de l'éthylène libre. Le trichlorure de carbone n'est attaqué ni par l'ammoniaque, ni par l'acide azotique, ni par l'acide sulfurique. L'acide azotique bouillant le dissout, mais une partie se sépare intacte par le refroidissement, et le reste par l'addition de l'eau. En présence de l'eau et du chlore, le trichlorure de carbone ne se transforme pas en acide trichloracétique, comme cela a lieu avec le bichlorure. On ne peut donc pas admettre que le bichlorure de carbone passe d'abord à l'état de trichlorure, puis à l'état d'acide trichloracétique, comme on l'avait admis d'abord.

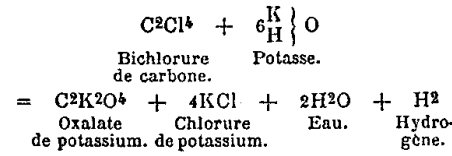
— *Bichlorure de carbone*, C^2Cl^3 . Ce corps se forme par l'action de la chaleur sur le trichlorure de carbone, soit seul, soit mélangé d'hydrogène, par l'action de l'hydrogène naissant sur le trichlorure de carbone à froid, et par l'action d'une solution alcoolique de sulfhydrate de potassium sur le même corps.

Le meilleur procédé pour obtenir ce corps consiste à ajouter par petites portions du trichlorure de carbone à une solution alcoolique de sulfhydrate de potassium. Dès que tout dégagement d'acide sulfhydrique a cessé, on distille le liquide et l'on ajoute de l'eau au produit distillé. Le bichlorure de carbone se sépare alors sous la forme d'une huile pesante, que l'on sépare à l'aide d'un entonnoir, qu'on lave à l'eau, qu'on dessèche sur du chlorure de calcium et qu'on rectifie finalement.

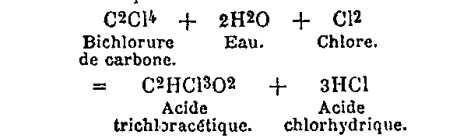
Le bichlorure de carbone est un liquide très-mou, d'une densité de 1,629 à 200. Son pouvoir réfringent est 1,4875. Il ne conduit pas l'électricité, reste liquide à 180, bout à 122°, est insoluble dans l'eau et les solutions alcalines. L'alcool et l'éther le dissolvent facilement. Sa densité de vapeur est 5,82, le chiffre théorique étant 5,75.

À la chaleur rouge, le bichlorure de carbone se réduit en protochlorure, C^2Cl^2 , et en chlore libre. Dirigé en vapeur sur de la baryte chauffée au rouge, ce chlorure de carbone donne lieu à une vive incandescence, et il se produit du chlorure barytique, de l'anhydride carbonique et un dépôt de charbon. Chauffé pendant quelque temps à 200°, avec 6 molé-

cules d'hydrate potassique, il se convertit intégralement en chlorure et en oxalate, avec dégagement d'hydrogène et d'eau.



Aux rayons directs du soleil, le chlore sec se combine au bichlorure de carbone et le transforme en trichlorure, C^2Cl^3 . En présence de l'eau, une autre réaction a lieu; il se produit de l'acide chlorhydrique et de l'acide trichloracétique.



Le brome se combine également au bichlorure de carbone sous l'influence de la lumière solaire directe, et donne un chlorobromure, $\text{C}^2\text{Cl}^3\text{Br}_2$.

— *Protochlorure de carbone*, C^2Cl^2 (chlorure de Julin). Ce chlorure a été d'abord obtenu par un industriel de Hollande, Julin, qui l'obtint accidentellement en calcinant dans des cornues de fonte un mélange de nitre brut et de sulfate ferreux. Probablement le chlore était fourni par le nitre brut, et le charbon par la fonte. Plus tard, Regnault fit une étude complète de ce chlorure. Il le prépara en dirigeant des vapeurs de chloroforme et de bichlorure de carbone dans un tube de porcelaine chauffé au rouge. Le produit cristallin est d'ailleurs purifié par pression entre des doubles de papier buvard, cristallisation dans l'éther et sublimation. Dans ces opérations, la température ne doit pas dépasser une certaine limite; sans cela, au lieu de chlorure de carbone, on n'obtient qu'un dépôt de charbon.

Le chlorure de carbone de Julin est solide; il cristallise en aiguilles délicates, qui ont six faces, et dont l'éclat est soyeux. Ce corps fond, bout et se sublime entre 175° et 200°, mais peut être sublimé à 1200, c'est-à-dire à une température inférieure à son point de fusion. Il présente une odeur particulière, qui rappelle celle du blanc de baleine, mais il n'a aucune saveur; il est même à peu près inodore à froid. L'eau ne le dissout pas, mais l'alcool, l'éther et l'huile de térébenthine le dissolvent facilement. Ces solutions ne sont point précipitées par l'azotate d'argent.

Si l'on dirige la vapeur de ce chlorure à travers un tube de porcelaine chauffé au rouge et renfermant des fragments de cristal de roche, cette vapeur se décompose en chlore et en charbon qui se dégage. Le protochlorure de carbone brûle avec une couleur bleue dans la flamme d'une bougie, mais il cesse de brûler dès qu'on le retire de cette flamme; il n'est donc pas assez combustible pour continuer à brûler de lui-même après qu'on l'a enflammé. L'acide chlorhydrique, l'acide azotique et la potasse bouillante ne l'altèrent ni ne le dissolvent; le chlore est sans action sur lui, même à la lumière directe du soleil. Le potassium brûle vivement dans la vapeur, avec dépôt de charbon et formation de chlorure potassique.

Jusqu'ici on n'a pas déterminé la densité de vapeur du chlorure de carbone de Julin; il est donc impossible de savoir avec précision si la formule C^2Cl^2 représente ou non le poids moléculaire de ce corps. Berthelot incline pour cette dernière hypothèse, et pense que la vraie formule de ce chlorure est $\text{C}^{10}\text{Cl}^{10}$.

— III. DOSAGE DU CARBONE. Le carbone peut se trouver à l'état de carbonate, combiné au fer dans la fonte, ou engagé dans une combinaison organique. Examinons ces trois cas.

— *Carbone à l'état de carbonate*. Pour doser le carbone dans ce cas, on fait usage d'un petit appareil fort ingénieux. Cet appareil se compose de deux ballons très-petits, fermés chacun par un bouchon et reliés entre eux par un tube deux fois recourbé à angle droit, qui arrive au niveau du goulot de l'un, et plonge jusqu'au fond de l'autre. Ce dernier ballon porte en outre dans son bouchon un autre tube recourbé, qui n'arrive que dans son goulot, et qui communique librement avec l'atmosphère; il est à demi rempli d'acide sulfurique dilué. Le second ballon contient un poids connu de la substance dont on veut doser le carbone; il porte en outre un tube de dégagement pour le gaz, qui communique avec un tube plus grand rempli de chlorure de calcium, pour arrêter les vapeurs d'eau qui pourraient se dégager pendant l'opération. L'appareil étant monté et contenant la substance à analyser, on le pèse en bloc, puis on soufflé légèrement par le tube ouvert qui est adapté au ballon dans lequel se trouve l'acide sulfurique: cet acide s'élève alors dans le tube qui sert de communication entre les deux ballons, et vient tomber dans le ballon qui renferme la substance; aussitôt une effervescence a lieu, et de l'anhydride carbonique se dégage. Lorsque l'effervescence a cessé, on aspire par l'extrémité du tube à chlorure calcique, pour faire passer un courant d'air dans l'appareil, afin d'en chasser tout l'anhydride carbonique, puis on pèse le tout en bloc. Le nouveau poids est égal au premier diminué de l'anhydride carbonique qui s'est dégagé, poids qui se trouve

ainsi déterminé par différence. Sachant ensuite que 11 parties d'anhydride carbonique renferment 3 parties de carbone, on pose la proportion 11 : 3 :: P : x, pour connaître le carbone.

— *Carbone à l'état de fonte de fer*. Le procédé de dosage le plus exact du carbone contenu dans la fonte consiste à placer un poids connu de fonte dans un grand excès de brome et à abandonner ce mélange pendant plusieurs jours. Le fer se dissout en totalité, et le carbone inattaqué reste comme résidu. Au bout de quelques jours, on étend d'eau, on filtre, on lave le précipité, on le dessèche et on le pèse. Il est bien entendu que le filtre sur lequel on l'a recueilli doit être taré. Cette méthode fait connaître la totalité du carbone contenu dans la fonte, aussi bien celui qui s'y trouve à l'état de mélange que celui qui s'y trouve à l'état de combinaison. Lorsqu'on dissout le fer de la fonte dans un acide, une grande partie, sinon tout le carbone combiné, s'élimine à l'état de gaz hydrogènes carbonés.

— *Carbone engagé dans une substance organique*. Comme on dose toujours à la fois, dans les substances organiques, le carbone et l'hydrogène, et que, par conséquent, ces procédés analytiques ne peuvent être raisonnablement étudiés ni sous la rubrique CARBONE ni sous la rubrique HYDROGÈNE, nous en renverrons l'étude au mot ORGANIQUE (analyse). Nous nous contenterons de dire ici que, dans tous les cas, on brûle la substance organique au moyen d'un composé qui puisse facilement céder de l'oxygène, l'oxyde de cuivre par exemple. Dans ces conditions, le carbone passe à l'état d'anhydride carbonique, et l'hydrogène à l'état d'eau. L'eau formée est recueillie dans un tube pesé d'avance et rempli d'une substance desséchante; quant à l'anhydride carbonique, on le reçoit dans un appareil préalablement taré et plein de potasse. De son poids on déduit ensuite celui du carbone par la proportion 11 : 3 :: P : x, comme ci-dessus.

CARBONE (Jean-Bernard), peintre italien, né à Gênes en 1614, mort en 1683, étudia la peinture sous G. Andrea de Ferrari, et acquit une belle réputation, surtout comme portraitiste. On a de lui un grand nombre de portraits de toute grandeur, qui rappellent la manière et le style de Van Dyck, et qui sont fort estimés. Parmi ses tableaux, on cite son *Saint Louis en adoration devant la croix*.

CARBONÉ, ÉE adj. (kar-bo-né — rad. *carb-one*). Chim. Qui contient du carbone : *Hydrogène CARBONÉ*. || On dit plus souvent CARBONÉ.

CARBONEL (Bertrand), troubadour français du XIII^e siècle, né à Marseille d'une famille noble, mais pauvre. Il reste de lui dix-sept pièces; celles où il fait la satire du clergé sont les meilleures.

CARBONEL (Joseph-Noël), musicien français, né à Salon (Provence) en 1751, mort en 1804. Venu à Paris pour y étudier la chirurgie, il se laissa entraîner par son goût naturel pour la musique, et entra à l'Opéra pour y jouer du galoubet. On lui doit : *Méthode pour apprendre à jouer du tambourin ou du galoubet* (Paris, 1766).

CARBONEL (Jean-François-Narcisse), musicien français, né à Vienne en 1773, mort en 1855, était fils du précédent. Admis en 1782 au nombre des élèves de l'Opéra, et en 1783 à l'Ecole royale de chant, il reçut dans ces établissements des leçons de Gobert pour le piano, de Rodolphe et de Gossec pour l'harmonie et le contre-point, de Guichard et de Piccini pour le chant. Plus tard, il perfectionna ses études vocales avec Richer et Gatti, dont il était l'accompagnateur. Carbonel se livra à l'enseignement du chant et forma de bons élèves, parmi lesquels brilla Mme Scio, célèbre cantatrice du théâtre Feydeau. Carbonel a publié six *Sonates pour le clavecin, avec accompagnement de violon, ad libitum*; *Pot-pourri sur les airs d'Eliska pour clavecin et violon*; trois *Sonates*; *Recueil de romances*, dont plusieurs ont eu un grand et légitime succès. Il existe aussi un album de chant composé par lui sous le titre de : *Curiosités musicales*, qui contient des pièces et chansons extrêmement intéressantes. Il a retouché les accompagnements des romances de la reine Hortense.

CARBONEUX, EUSE adj. (kar-bo-neu, euse — rad. *carb-one*). Chim. Qui contient du carbone en quantité définie : *Chlorure CARBONEUX*. || *Acide CARBONEUX*. Syn. d'ACIDE OXALIQUE.

CARBONI (François), jésuite et poète sarde, né à Bessude (Sardaigne) en 1744, mort en 1817. Carboni, après de fortes études à Turin, où il entra dans les ordres, fut nommé, à l'âge de vingt-huit ans, professeur d'éloquence latine à l'université de Cagliari. Son admiration pour Napoléon, qu'il traduisit surtout par une ode adressée à Della Torre, archevêque de Turin, et par quelques violentes diatribes qu'il avait lancées contre le gouvernement sarde pendant le séjour de la cour dans l'île, lui valurent une complète disgrâce. Il refusa le titre de secrétaire des brefs, que lui offrait Pie VII, avec lequel il avait été très-lié avant son élévation, et se retira dans le petit bourg de Bessude, sa patrie, où il mourut à l'âge de soixante-trois ans. Carboni a laissé en italien des discours, parmi lesquels on cite surtout un *Discours sur la littérature sarde* et un au-

tre *Sur la santé des gens de lettres*. Son style est tendu et recherché. Ses poésies, toutes latines, sont d'une facture plus souple; on y remarque : *De Sardoia intemperie* (Sassari, 1772), poème étrange sur l'insalubrité de la Sardaigne; *De corallis* (Cagliari, 1780); *De extrema Christi cæna*; *De corde Jesu* (Cagliari, 1784); une *Napoléonide*, et le recueil des *Lettres* de saint Grégoire sur la Sardaigne. Les œuvres de Carboni ont été recueillies et publiées à Cagliari en 1834, par l'abbé Marongio Nurra, son compatriote et son ancien secrétaire.

CARBONIDE adj. (kar-bo-ni-de — de *carbone*, et du gr. *eidos*, aspect). Chim. Qui ressemble au carbone.

— s. m. pl. Famille de corps dans lesquels le carbone entre comme élément; tels sont le carbone, les carbures, les carbonates, etc.

CARBONIDIEN s. m. (kar-bo-ni-di-ain — rad. *carbone*). Minér. Substance minérale renfermant du carbone.

— Encycl. Le mot *carbonidien* a été créé par le professeur Damont, de Genève. Dans la classification minéralogique de ce savant, il sert à désigner tous les minéraux qui contiennent du carbone, les carbonates exceptés. Ces minéraux forment le premier ordre de la classe des combustibles, qui est la première, et se divisent en six familles, dites des cires, des résines, des bitumes, des sels organiques, des charbons et des diamants.

CARBONIFÈRE adj. (kar-bo-ni-fè-re — du lat. *carbo*, charbon; *fero*, je porte). Minér. Qui contient du charbon : *Métal, terrain carbonifère*.

— Géol. *Èpoque, période carbonifère*. Époque géologique de la formation des houilles et des charbons minéraux : *Les fies étaient bien nombreuses pendant la période carbonifère*. (L. Figuier.)

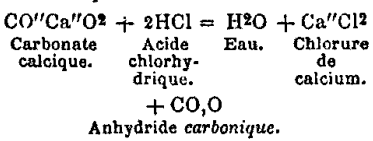
CARBONIGRO s. m. (kar-bo-ni-gro). Mar. Espèce d'arbres, de la famille des palmiers, employée à Manille pour faire des cordages pour la marine.

CARBONIQUE adj. m. (kar-bo-ni-que — rad. *carbone*). Chim. Se dit d'un acide qui résulte de la combinaison en proportion définie du carbone avec l'oxygène : *Acide carbonique*. *La découverte de la nature de l'acide carbonique appartient tout entière à Lavoisier*. (Dulong.) *M. Thilorier parvint à solidifier l'acide carbonique en 1835*. (Bouillet.) *L'arbre aspire par ses feuilles l'acide carbonique lancé dans l'atmosphère par nos poumons*. (J. Macc.) *L'acide carbonique asphyxie l'homme et les animaux*. (A. Rion.)

— Encycl. *Anhydride carbonique*. On donne ce nom à un bioxyde de carbone dont la formule est CO₂, et qui est susceptible de faire la double décomposition avec les hydrates basiques en donnant des sels.

1° *Modes de formation*. L'anhydride carbonique résulte de la combustion directe, dans l'oxygène, du charbon ou des substances organiques qui renferment du carbone; il se dégage lorsqu'on calcine fortement les carbonates ou qu'on les soumet à l'action des acides énergiques; il se produit dans la respiration des animaux, dans une foule de fermentations, telles que la fermentation alcoolique, la fermentation putride, etc. Dans certaines localités, il s'exhale des fissures du sol, surtout au milieu des terrains calcaires. Les volcans en éruption en dégagent d'immenses quantités. Enfin l'anhydride carbonique se trouve en dissolution dans certaines eaux minérales naturelles. Toutes les sources le répandent dans l'atmosphère, qui en renferme quatre dix-millièmes de son volume dans les campagnes, et une proportion beaucoup plus considérable dans les villes. Il y est repris par les végétaux, qui l'absorbent, et dont les parties vertes, sous l'influence de la radiation solaire, fixent le carbone et mettent l'oxygène en liberté. Les végétaux purifient donc l'atmosphère, que la respiration de l'homme et celle des animaux, ainsi que les diverses industries humaines, tendent à vicier. On peut se demander toutefois si, en présence du déboisement continu qui s'opère et de la production chaque jour croissante d'anhydride carbonique, l'action viciante ne l'emporte pas de beaucoup sur l'action contraire, et si, après un grand nombre d'années, l'atmosphère ne deviendra pas irrespirable. A cette question il est difficile de répondre par des faits. Il n'y a pas encore un siècle qu'on fait des analyses de l'air, et, en supposant même que la viciation dont nous parlons ait lieu, elle ne serait pas appréciable après un aussi court espace de temps. Quoi qu'il en soit, le raisonnement semble montrer que les causes qui vicient l'air croissent sans cesse, et celles qui le purifient décroissent toujours, la viciation doit fatalement arriver. Il est probable qu'avant l'apparition des animaux sur notre globe, les choses se passaient en ordre inverse : l'atmosphère, alors beaucoup plus chargée qu'aujourd'hui d'anhydride carbonique, se purifiait peu à peu sous l'influence des végétaux. Il est possible qu'un jour vienne où, le nouveau, les végétaux pourront seuls exister sur la surface de la terre, et même il se peut que plusieurs périodes végétales et animales se succèdent encore avant l'époque, certainement très-éloignée, à partir de laquelle le refroidissement solaire sera suffisant pour que toute vie disparaisse de la surface de notre planète.

2° *Préparation*. Le mode de préparation le plus commode, et le seul usité, consiste à placer de la craie ou du marbre concassé dans un flacon à deux tubulures. A l'une de ces tubulures est adapté un tube de dégagement, et à l'autre un tube de sûreté permettant d'introduire de l'acide chlorhydrique étendu par petites portions consécutives. Sous l'influence de cet acide, il se forme de l'eau, de l'anhydride carbonique et du chlorure de calcium.



Pour avoir le gaz tout à fait pur, il faut lui faire traverser d'abord un flacon laveur rempli d'eau, qui arrête les vapeurs d'acide chlorhydrique, puis un appareil propre à le dessécher, comme un flacon de Woolf plein d'acide sulfurique, ou un long tube rempli de chlorure de calcium desséché et non fondu.

3° *Propriétés*. Sous la pression et à la température ordinaires, l'anhydride carbonique est un gaz incolore, que l'on peut liquéfier sous l'influence d'un froid considérable ou d'une forte pression. Sa densité est égale à 1,541; elle est donc un peu supérieure à une fois et demie celle de l'air. Il résulte de cette forte densité que l'anhydride peut être transvasé à la manière des liquides. On le démontre en plaçant une bougie allumée au fond d'une cloche pleine d'air, sur laquelle on renverse une cloche remplie de gaz carbonique : la bougie s'éteint à l'instant comme si l'on avait versé de l'eau sur elle. Toujours à cause de sa grande densité, le gaz carbonique s'accumule au fond des puits, des cavernes, des mines, etc. On en a un exemple célèbre dans la grotte du Chien, près de Naples. L'atmosphère de cette grotte est fortement chargée d'anhydride carbonique en bas, et fort peu en haut; il en résulte que l'homme, qui a une taille relativement élevée, peut facilement respirer et vivre dans cette grotte, tandis que les chiens, dont la tête est placée beaucoup plus bas, s'y asphyxient et y meurent rapidement. Suivant Regnault, la densité de l'anhydride carbonique ne varie pas d'une manière proportionnelle à la pression; sous une pression de plusieurs atmosphères, la déviation à cette loi devient très-sensible. Le coefficient de dilatation de l'anhydride carbonique, entre 0° et 100°, est de 0,3719, suivant Regnault, et de 0,36087, suivant Magnus. Le pouvoir réfringent de ce gaz est 1,526. D'après des considérations mathématiques qui ont été développées par M. le professeur Blaserna, de Palerme, à une température élevée, l'anhydride carbonique deviendrait un gaz parfait et obéirait à la loi de Mariotte.

L'anhydride carbonique rougit le papier de tournesol en présence de l'humidité seulement; encore cette couleur, qui est celle du rouge vineux faible, disparaît-elle par une simple exposition du papier à l'air, par suite de l'évaporation de l'anhydride carbonique. L'eau de chaux se trouble immédiatement en présence du gaz carbonique, mais le précipité formé d'abord se redissout si le gaz est en excès et si l'on agite. Le carbonate neutre de chaux insoluble se transformant ensuite en carbonate acide soluble, la potasse dissoute ou simplement humide absorbe rapidement le gaz. L'eau en dissout à peu près son volume à la température ordinaire, et l'alcool un peu plus de cinq fois son volume.

L'anhydride carbonique est irrespirable; les animaux y meurent, non-seulement parce qu'ils y manquent d'oxygène, mais encore par suite d'une action vénéneuse directe dont les conséquences sont des spasmes violents et une atonie cérébrale plus ou moins complète. L'action toxique de l'anhydride carbonique est cependant beaucoup moins intense que celle de l'oxyde de carbone. Mêlé avec l'air et respiré, le gaz carbonique donne une sensation piquante que connaissent tous ceux qui ont bu de l'eau de Seltz ou du vin de Champagne.

4° *Réactions*. L'anhydride carbonique est incombustible. Ce gaz éteint tous les corps en combustion, à l'exception du potassium, qui, lorsqu'on l'y chauffe au rouge, y brûle avec une flamme rouge, en donnant lieu à un dépôt de charbon et à la formation d'un carbonate alcalin. Le sodium agit de même, mais sans incandescence. Le phosphore et le bore décomposent également l'anhydride carbonique en présence des alcalis, en s'emparant de son oxygène. L'hydrogène, le charbon, le fer et le zinc au rouge enlèvent à l'anhydride carbonique la moitié de l'oxygène qu'il renferme, et le transforment en oxyde de carbone. L'étincelle électrique le décompose à la longue en oxygène et oxyde de carbone; toutefois, pour que cette décomposition soit perceptible, il faut qu'un métal, comme le mercure, soit présent et puisse s'emparer de l'oxygène; sinon, la décomposition est suivie de recomposition immédiate, et l'on n'observe rien.

5° *Anhydride carbonique liquide*. A 0° et sous la pression de 36 atmosphères, le gaz carbonique prend l'état liquide. On peut opérer cette liquéfaction à l'aide d'appareils divers, dont le plus important consiste en deux vases de fonte entourés de cuivre et cerclés de fer, qui communiquent entre eux par un

tube muni d'un robinet, et que l'on peut séparer l'un de l'autre. Dans l'un d'eux, on met un cylindre rempli d'acide sulfurique, debout et ouvert à une de ses extrémités. L'appareil renferme d'ailleurs du bicarbonate sodique. Quand tout est monté, le robinet de communication des deux vases étant ouvert, on agite l'appareil. L'acide sulfurique s'écoule alors petit à petit du tube qui le contient, tombe sur le bicarbonate et dégage de l'anhydride carbonique. Celui-ci se comprime lui-même et vient se condenser dans le second vase, qui est entouré d'un mélange réfrigérant.

L'anhydride carbonique est un liquide mobile, réfringent, insoluble dans l'eau, soluble au contraire dans l'alcool, l'éther et les huiles fixes et volatiles. Sa densité est 0,90 à — 20°, 0,83 à 0°, et 0,60 à + 30°. Sa tension, qui n'est que de 4,6 atmosphères à — 59°,4, est de 80 atmosphères à 34°,5.

6° *Anhydride carbonique solide*. Lorsqu'on ouvre le vase qui renferme l'anhydride carbonique liquide, de manière à mettre ce dernier en communication avec l'atmosphère, un jet de liquide est projeté. Ce jet s'évapore aussitôt en partie, tandis qu'une autre partie, fortement refroidie par celle-là même qui grand l'état gazeux, passe à l'état solide sous forme de neige, que l'on recueille dans une demi-sphère en bois. L'anhydride carbonique solide peut être abandonné quelque temps à l'air sans s'évaporer, parce que, comme toutes les substances réunies en flocons, il conduit mal la chaleur. Sa tension est de 1,14 atmosphères, à — 99°,4, et de 5,33 atmosphères à — 57°,0. Un thermomètre placé dans l'anhydride carbonique solide marque — 78°. Malgré cela, on peut tenir ce corps sur la main sans en souffrir, parce qu'il est toujours séparé de la peau par une couche de gaz; mais si on le presse entre les doigts, on éprouve une sensation très-pénible, et il se produit une ampoule, comme si l'on s'était brûlé. Lorsqu'on mélange l'anhydride carbonique solide avec de l'éther, on accroît son pouvoir conducteur, et par suite on obtient, par l'évaporation de ce mélange, une température plus basse qu'en laissant évaporer l'anhydride seul. Dans un tel mélange, le mercure se solidifie immédiatement. Le froid devient plus intense encore si l'on place l'anhydride carbonique mêlé d'éther sous la cloche de la machine pneumatique. En plaçant dans ce mélange réfrigérant des tubes remplis de gaz comprimés à 40 atmosphères, Faraday a liquéfié tous les gaz, excepté l'oxygène, l'hydrogène, l'azote, l'oxyde de carbone, le bioxyde d'azote et le gaz des marais; il en a aussi solidifié plusieurs. L'anhydride carbonique lui-même, abandonné à cette basse température, sous cette pression élevée, se prend en une masse vitreuse et transparente.

7° *Acide carbonique*. Cet acide aurait, d'après la composition des carbonates, la formule CH₂O₃; mais il n'existe pas à l'état de liberté; on ne peut même admettre qu'il existe à l'état de corps instable dans l'air chargé de gaz carbonique, la quantité de gaz dissoute étant toujours fort inférieure à celle qu'exigerait la formule CH₂O₃, et variant d'ailleurs avec la pression, ce qui exclut toute idée d'un composé chimique défini. Le groupe CO est donc moins électro-négatif que le groupe CS, qui peut se combiner à 2HS pour former l'acide sulfocarbonyle, CH₂SS.

CARBONISATION s. f. (kar-bo-ni-za-si-on). Action de carboniser, de réduire en charbon : *Le charbon végétal qu'on emploie comme combustible se prépare par la carbonisation du bois*. (Bouillet.)

— Fam. Etat d'un rôti trop cuit : *Ce gigot nous fut servi en état de complète carbonisation*.

— Méd. Brûlure au dernier degré, dans laquelle les parties atteintes sont désorganisées, desséchées, noircies, semblables à du charbon.

CARBONISÉ, ÉE (kar-bo-ni-zé) part. pass. du v. Carboniser. Réduit en charbon : *Du bois carbonisé*. *A cette odeur de chair carbonisée, la sueur jaillit du front du jeune homme, et il crut qu'il allait s'évanouir*. (Alex. Dum.)

— Par exagér. Rôti avec excès : *Un gigot carbonisé*.

CARBONISER v. a. ou tr. (kar-bo-ni-zé — du lat. *carbo*, charbon; *carbonis*, charbon). Réduire en charbon : *CARBONISER des os*.

— Par exagér. Rôti à l'excès : *Il faut cuire la viande, mais non pas la carboniser*.

Se carboniser v. p. Se réduire en charbon : *Ce bois se carbonise rapidement et complètement*.

— Par exagér. Se rôti à l'excès : *Ce gigot se dessèche, se carbonise*.

CARBONITE s. m. (kar-bo-ni-te — rad. *carbone*). Chim. Sel formé par la combinaison de l'acide carbonique ou oxalique avec une base. || V. **OXALITE**.

CARBONNADÉ s. f. (kar-bo-na-de — du lat. *carbo*, charbon; *carbonis*, charbon). Art culin. Plat de viande grillée sur les charbons; préparation de viandes grillées sur les charbons : *Une carbonnade de mouton*. *Du jambon à la carbonnade*. || Ragout en usage dans le Midi de la France, où on le fait avec des oignons, de l'ail et des restes de viande.

— A signifié Charbon ardent. || On disait aussi **CARBONNÉ**.

CARBONNE, bourg de France (Haute-Garonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 22 kilom. S.-O. de Muret, sur la rive gauche de la Garonne; pop. aggl. 1,472 hab. — pop. tot. 2,484 hab.

CARBONNEAU (Nicolas-Charles-Léonard), né à Pont-l'Évêque en 1782, fut entraîné par un tanneur, nommé Pleignier, dans le complot des *patriotes* de 1816, et, quoiqu'il ne fût coupable que d'avoir copié une proclamation dans laquelle il avait même fait insérer une phrase en faveur de la religion, il fut condamné à mort et exécuté le 28 juillet 1816. Il s'était défendu lui-même avec beaucoup de modération et de dignité, et il avait cherché à exciter la pitié de ses juges, en leur parlant de ses trois enfants, qui allaient se trouver réduits à la misère.

CARBONIDE adj. (kar-bo-ni-de — de *carbone*, et du gr. *eidos*, aspect). Chim. Qui ressemble au carbone.

— s. m. pl. Famille de métalloïdes comprenant le carbone, le bore et le silicium.

CARBONOMÉTRIE s. f. (kar-bo-no-mé-tri — de *carbone*, et du gr. *métrôis*, mesure). Chim. Détermination de la quantité d'acide carbonique expirée par les poumons, dans l'acte de la respiration.

CARBONOPHOSPHATE s. m. (kar-bo-no-pho-sfa-te). Minér. Nom donné par plusieurs minéralogistes à un minéral de fer plus connu sous le nom de *vignite* : *Du carbonophosphate de fer*. V. **VIGNITE**.

CARBONOXIDE s. m. (kar-bo-no-ksi-de). Chim. Oxyde naturel de carbone.

CARBOSILICATE s. m. (kar-bo-si-li-ka-te). Minér. Nom donné par Thomson à un silicate de manganèse mélangé de carbonate : *Du carbosilicate de manganèse*.

CARBOSULFURE s. m. (kar-bo-sul-fu-re). Chim. Composés binaire de carbone et de soufre.

CARBOSULFUREUX, EUSE adj. (kar-bo-sul-fu-reux, eu-ze). Chim. Qui contient du carbosulfure.

CARBOUILLE s. f. (kar-bou-ille; || mil. — du lat. *carbo*, charbon). Agric. Nom vulgaire de la carie du froment, dans le midi de la France.

CARBOVINATE s. m. (kar-bo-vi-na-te — du lat. *carbo*, charbon; *vinum*, vin). Chim. Nom donné à des sels encore peu connus, que l'on croit formés par la combinaison avec une base d'un acide carbonique que l'on n'a pas isolé.

CARBURATEUR, TRICE adj. (kar-bu-ra-teur, tri-se — rad. *carburer*). Chim. Se dit des appareils destinés à carburer certains corps, et particulièrement le gaz d'éclairage.

— s. m. Appareil destiné à accroître la force éclairante du gaz ordinaire, que l'on fait passer, avant qu'il arrive aux becs, dans un récipient rempli d'essences, telles que benzine, pétrole, etc.

— Encycl. Eclairage. Les appareils *carburateurs* sont très-nombreux; ils consistent ordinairement en un cylindre métallique d'environ 0 m. 25 à 0 m. 30 de hauteur, sur 0 m. 20 à 0 m. 25 de diamètre, renfermant, soit de la benzine, soit des huiles rectifiées de schiste ou de boghead. En sortant du compteur, le gaz traverse ce cylindre, se charge d'une petite partie de l'hydrocarbure et, par suite de la présence de celui-ci, donne une lumière plus que double de celle qu'il produit à l'état ordinaire.

CARBURATION s. f. (kar-bu-ra-si-on — rad. *carburer*). Métall. Opération par laquelle on ajoute du carbone au fer pour le transformer en fonte.

— Chim. Opération par laquelle on ajoute du carbone au gaz d'éclairage, pour augmenter son pouvoir éclairant.

CARBURE s. m. (kar-bu-re — du lat. *carbo*, charbon). Chim. Combinaison du carbone avec un autre corps simple : *Le gaz d'éclairage est un carbure d'hydrogène*.

CARBURÉ, ÉE adj. (kar-bu-ré — rad. *carburer*). Chim. Qui contient du carbone : *Hydrogène carburé*. || On dit quelquefois **CARBONÉ**.

CARBURIS (Marino, comte), ingénieur grec, né vers le commencement du xviii^e siècle, à Argostoli, dans l'île de Céphalonie, mort en 1782. Il reçut une éducation complète au collège de Bologne. Banni de Grèce pour des erreurs de jeunesse, il prit le nom de *Lascaris* et entra au service de la Russie. L'impératrice Catherine II le nomma lieutenant-colonel dans le corps du génie, et le chargea de diriger les travaux pour l'érection de la statue de Pierre le Grand par Falconnet. Cet artiste avait besoin, pour placer sa statue, d'un piédestal énorme; Carburis découvrit, dans le golfe de Finlande, un monolithe de 7 m. de hauteur, 9 m. de largeur et 13 m. de longueur. C'était un bloc de granit qui se trouvait enfoncé dans un marais à la profondeur de 4 m. La difficulté consistait à l'extraire et à le conduire à Saint-Petersbourg. Carburis inventa, dans ce but, une machine particulière, et, sous sa direction, l'immense bloc fut transporté sans accident jusqu'aux bords de la Néva, et conduit de là, par terre,

Jusqu'à Saint-Petersbourg, où il fut dressé à la place indiquée, le 30 septembre 1769. L'impératrice de Russie nomma ensuite Carburis directeur de l'Académie militaire des Cadets, attaché à l'arme du génie. En 1776, il reçut l'autorisation de rentrer en Grèce, alla s'établir dans l'île de Céphalonie, et se dévoua au perfectionnement des procédés d'agriculture. Ses expériences portèrent principalement sur l'indigo, la canne à sucre et le coton américain. Quatre ans après, il fut assassiné par des paysans laconiens. Sa femme, qui avait été grièvement blessée, lui survécut. La machine inventée par Carburis, pour le déplaçement et le transport du monopoli russe, a été donnée au gouvernement français, sur sa demande, et placée au Conservatoire des arts et métiers.

CARBURIS (Jean-Baptiste, comte), médecin, frère du précédent, né à Céphalonie, mort en 1801. Il professa la médecine à Turin pendant vingt ans, enrichit le musée de cette ville d'une belle collection de coquillages, fut appelé en France en 1770 et devint le médecin de la famille royale. Plus tard, il professa la physiologie à Padoue.

CARBURIS (Marc, comte), frère des précédents, né à Céphalonie en 1731, mort à Padoue en 1808. Il professa les sciences chimiques à Padoue, trouva le premier la méthode de fondre les minerais de fer sans l'emploi du charbon ni d'autres fondants, inventa une espèce de papier incombustible, obtint, l'un des premiers, des cristaux purs d'acide sulfurique, et démontra l'affinité du nickel pour l'argent.

CARCABEAU s. m. (kar-ka-bo). Anc. cout. Relevé périodique et officiel du prix du blé, que faisait, le samedi de chaque semaine, de la Grenette, un des échevins de la ville de Lyon.

CARCABUEY, bourg d'Espagne, province et à 76 kilom. S.-E. de Cordoue, juridiction de Priego; 3,315 hab. Ruines d'un ancien temple de Vénus.

CARCADET s. m. (kar-ka-dè — onomatop. du chant de l'oiseau). Ornith. Nom vulgaire de la caille.

CARCADO (René-Alexis, comte né), général français, né en 1659, mort en 1743. Après avoir servi comme capitaine sous le duc de Vendôme, il fut nommé brigadier, assista au siège de Valence, passa à l'armée de Flandre, puis à celles d'Italie et d'Espagne, où il gagna le grade de lieutenant général.

CARCAGENTE, ville d'Espagne, province et à 40 kilom. S. de Valence, à 15 kilom. N. de San-Felipe, près du Xucar; 8,300 hab. Commerce de soie, oranges, grenades.

CARCAILLAT s. m. (kar-ka-lla; ll mll. — rad. *carcailler*). Chass. Cri de la caille; sifflet qui imite ce cri. Vieux mot.

CARCAILLER v. n. ou intr. (kar-ka-llé; ll mll. — onomatop.). Faire entendre le cri particulier à la caille.

CARCAILLOT s. m. (kar-ka-llo; ll mll. — rad. *carcailler*). Ornith. Nom vulgaire de la caille.

CARCAIRE s. m. (kar-kè-re — lat. *calcar*, de *calc*, talon). Éperon. Vieux mot.

CARCAISE s. m. (kar-kè-se). Forme ancienne du mot CARQUOIS.

CARCAISE, CARHÈSE ou **CARQUAISE** s. f. (kar-kè-ze). Techn. Four de verrerie à recuire les creusets et à préparer les frittes. // Four où l'on opère le recuit des glaces : *La glace étant coulée, au moyen d'une large pelle en équerre, on la pousse encore rouge et à peine rigide dans la CARCAISE*. (Peligot.) // On dit aussi CARCAISE ou CARQUESSE.

— **Encycl.** Dans les manufactures de glaces, la *carcaise* est un immense four ayant parfois jusqu'à 150 m. c. de superficie. La sole est construite en briques taillées en cône et plongées dans un lit de sable réfractaire très-fin, de façon à pouvoir obtenir une planimétrie parfaite. La voûte, très-surbaissée, n'a pas plus de 1 m. à 1 m. 20 de hauteur, et se trouve munie de carneaux pour laisser sortir la flamme. Les foyers sont extérieurs et chauffés à la houille. Lorsque la *carcaise* a été chauffée au rouge brun, c'est-à-dire au point où le verre commence à se mettre en fusion, on y introduit la glace ou les glaces qui ont été coulées sur les tables placées à la porte même de la *carcaise*, préalablement nettoyée et sablée de sable fin. La *carcaise* étant garnie de toutes les glaces à recuire, sans qu'il y en ait jamais plus d'une sur la sole, on ferme tous les orifices et on laisse refroidir le tout spontanément; mais les glaces y sont conservées pendant plusieurs jours, avec une température sans cesse décroissante.

CARCAJOU s. m. (kar-ka-jou). Mamm. Espèce de blaireau qui habite le Labrador, et qu'on appelle aussi BLAIREAU DU LABRADOR (V. BLAIREAU) : *On retrouve le glouton, sous le nom de CARCAJOU, au Canada et dans les autres parties de l'Amérique la plus septentrionale*. (Buff.) *Le CARCAJOU est plein de ruse*. (V. de Bonmare.) *Le CARCAJOU est une espèce de tigre ou de grand chat*. (Chateaub.) *Des aigles descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des CARCAJOU se suspendent au bout d'une branche abaissée, pour saisir les cadavres brisés des élans et des ours*. (Chateaub.) *Le CARCAJOU est une variété de l'espèce des gloutons*.

(E. de la Bédollière.) // Nom donné par erreur au couguar : *On a donné, mais à tort, le nom de CARCAJOU au couguar*. (P. Gervais.) // On trouve aussi CARCAJON.

— **Encycl.** Le blaireau du Labrador (*melos Labradorica*), appelé aussi *carcajou* et *glouton du Labrador*, est regardé par plusieurs naturalistes comme une simple variété de notre blaireau d'Europe. Cet animal a une longueur totale de 0 m. 70, non compris la queue; son pelage est d'un brun ferrugineux en dessus, avec une ligne longitudinale blanchâtre, bifurquée sur la tête, et simple tout le long du dos; les côtés du museau sont brun foncé, et les pattes antérieures noires. La femelle est beaucoup plus petite que le mâle. Le *carcajou* habite le Labrador, le pays des Esquimaux et les régions voisines; mais l'espèce est assez rare, car la portée de la femelle est ordinairement d'un seul petit. C'est le moins agile de tous les carnassiers; il rampe ou se traîne sur la neige plutôt qu'il ne marche; dès qu'il est pris ou blessé, il rugit et souffle comme un chat. Il fait la chasse au castor, qui l'évite aisément en se retirant sous la glace; mais quand il retourne à sa cabane, le *carcajou* le guette au passage, le saisit et en fait sa proie. Il supplée par la ruse à son peu d'agilité. L'original ou élan n'est pas même à l'abri de ses attaques. Quand le *carcajou* a reconnu l'endroit où ce ruminant doit passer, il grimpe sur un arbre; puis, quand il voit l'original se frotter contre le tronc, il s'élance sur son dos, s'y accroche avec ses griffes, le saisit à la gorge en lui faisant avec les dents de profondes blessures, et, très-acharné sur sa proie, ne lâche jamais prise qu'il ne soit arrivé à ses fins.

CARCAL s. m. (kar-kal). Agric. Cadre de bois employé à la récolte du foin.

CARCAMUSE s. f. (kar-ka-mu-ze). Anc. art milit. Sorte de béliet employé au moyen âge. // On dit aussi CARCAMOUSSE.

CARCAN s. m. (kar-kan. — Primitivement, le mot *carcan*, le *carcanum* de la basse latinité, avait le sens général de *collier*, et même de *collier de pierres*, qui ornait le cou des femmes; c'est plus tard qu'on l'a pris dans l'acception plus restreinte de *collier à l'usage des criminels*. Cette première signification s'explique fort bien par l'origine étymologique de ce mot, qui dérive d'une racine germanique : ancien haut allemand : *querca* et *krago*, gorge et cou; ancien allemand *kragen*; allemand moderne *kragen*, collet, col, rabat; hollandais *kraag*, derrière du cou, chignon; suédois, *krage*; danois, *krave*; islandais *querk*; anglais *craw*, jabot, etc. L'espagnol et l'italien disent *argolla* et *gagna* pour *carcan*. Collier de fer au moyen duquel on attachait un condamné au poteau, pendant l'exposition : *Une femme cria fort haut; les archers la saisirent et la mirent indiscrètement à un CARCAN voisin*. (St-Sim.) // Peine dont le carcan était l'instrument : *Mériter le CARCAN*. Le *CARCAN* est presque toujours l'accessoire d'une autre peine. (Baillif de Merlieux.)

La maudite famille est du Maine et de Caen ! Oui, tous ces parents-là méritent le carcan.

Sans un témoin, la chose est claire, Il faudra que j'aile au carcan. (Improvvisateur français.)

// Collier de fer portatif qu'on mettait aux esclaves et aux forçats : *Porter le CARCAN*.

— Fig. *Attacher quelqu'un au carcan*, Le livrer à l'infamie : *Il y a des gens qui aiment mieux s'attacher eux-mêmes au CARCAN que de se laisser oublier*. (Grimm.)

— Cost. Sorte de collier de pierres. Ces riches carcan, ces colliers Et cette pompe enchanteresse, Ne valent pas un des baisers Que tu donnais dans ta jeunesse.

Col-carcan, Col de chemise haut de forme et fortement empesté, qui tient la tête et le cou roides, comme le carcan du pilori.

— Fam. Vieux cheval mort par accident.

— Econ. agric. Collier de bois que l'on met aux cochons, pour les empêcher de passer à travers les haies.

— **Encycl.** Code pén. Le *carcan* est d'origine persane; toutefois, en Perse, cet instrument de supplice diffère de celui qui était autrefois employé en France, en ce sens qu'il est en forme de triangle allongé et en bois. Celui qui le porte a le cou pris à la base du triangle, et sa main est attachée au sommet; ce *carcan* tient le milieu entre le *carcan* proprement dit et la cangue.

Dans les colonies, on mettait autrefois au cou des nègres qui avaient déserté un grand *carcan*, auquel était attachée horizontalement une longue barre de fer empêchant le patient de passer entre les arbres. Souvent, il devait porter ce lourd fardeau pendant toute sa vie. En France, le *carcan* fut plutôt considéré comme une adjonction au pilori que comme une peine nouvelle. Le condamné était conduit à pied au lieu désigné pour l'exposition, les deux mains attachées derrière la charrette de l'exécuteur. Quand on était arrivé au poteau du *carcan*, on faisait entrer le cou du patient dans le collier qui y était fixé par une longue chaîne de fer; on fermait ce collier avec un cadenas et on plaçait au-dessus de la tête du condamné un écriteau portant en gros caractères ses noms, sa profession, son

domicile, sa peine et la cause de son châtiement. Sous François Ier et sous Henri II, le blasphème était puni de six heures de *carcan*. Cette peine fut abolie par la loi du 28 avril 1832, et fut remplacée par celle de l'exposition publique, qui elle-même a été abolie en 1848 par un décret du gouvernement provisoire.

La plupart des justices seigneuriales appliquaient la peine du *carcan*, et nous connaissons tel château où la dénomination de *carcan* est encore aujourd'hui donnée au lieu où se trouvait autrefois établi cet instrument de supplice.

CARCANO (François), théreuticographe italien, né à Vicence en 1500, mort en 1580, fut l'un des plus habiles chasseurs de son temps, et publia un traité complet sur l'art de dresser les faucons et les oiseaux de proie (Venise, 1568).

CARCANO (Archelaüs), médecin italien, né à Milan en 1556, mort en 1588, professa la médecine à l'université de Pavie, et publia : *In aphorismos Hippocratis lucubrations; De methodo medendi; De modo colligandi, etc.* (1581).

CARCANO (Jean-Baptiste), médecin italien du xvi^e siècle. Il fut disciple de Fallope, et il professa longtemps la médecine à Pavie, où il fit plusieurs découvertes anatomiques. Il publia en latin quelques ouvrages d'anatomie et de médecine, entre autres : *De vulneribus capitis* (Milan, 1584).

CARCANO (Ignace), médecin italien, né à Milan en 1682, mort en 1730, était petit-fils de Jean-Baptiste, et devint membre du collège des médecins de Milan. Il a laissé quelques ouvrages en italien, notamment : *Considerazioni alcune sopra l'ultima epidemia bovina* (Milan, 1714).

CARCANO (François), littérateur italien, né à Milan en 1733, mort en 1794. Il fit le plus noble usage de sa fortune, protégea les savants et fut très-charitable pour les pauvres. Il publia, sous le voile de l'anonyme, plusieurs écrits remarquables en prose et en vers : *Capitoli di autore occulto* (1785); *Gli occhiali magici* (1789), etc.

CARCANO (Raffaello), chanteur et compositeur italien, né en 1806, mort à Turin au mois d'octobre 1864. Il parut d'abord avec beaucoup de succès sur diverses scènes de sa patrie, et en dernier lieu à Turin. Quittant bientôt le théâtre, il entra, en 1824, en qualité de *primo basso*, à la chapelle royale, et y demeura attaché jusqu'à sa mort. Ce chanteur excellent a laissé un grand nombre de compositions musicales dans le genre religieux; elles se distinguent, pour la plupart, par la science et l'arrangement bien plus que par l'agrément ou l'invention; toutefois, il en est plusieurs qui sont assez généralement estimées.

CARCANO (Giulio), poète et romancier italien, né en Lombardie vers 1810. Il s'est fait d'abord connaître par une nouvelle en vers : *Ida de la Torre*, puis par une traduction italienne de Shakespeare et par des romances, ballades et autres poésies fort goûtées en Italie. Mais l'ouvrage qui a fondé sa réputation est un roman : *Angiola-Maria*. Ce livre, ainsi que d'autres agréables récits du même genre, tels que : *Damiano, histoire d'une famille pauvre; Selmo et Fiorenza; le Manuscrit du vicaire*, etc., placent Giulio Carcano au nombre des conteurs les plus distingués de l'Italie contemporaine, bien qu'il manque un peu de nouveauté, d'élan et de profondeur. Sans viser aux recherches hardies, il se contente d'une atmosphère tempérée où se déploient toutes les délicatesses du cœur. Comme il suit les traditions romantiques, il est plutôt coloriste qu'écrivain pur et châtié. Carcano, qui appartenait par ses débuts à l'école de Manzoni, est devenu chef d'école à son tour en introduisant le roman italien dans le domaine des réalités domestiques. Il a publié, en outre, bon nombre de nouvelles, gracieux tableaux de la vie privée en Lombardie, où l'on remarque un perfectionnement sensible de la forme : *Mémoires d'un enfant, le Jeune inconnu, Benoite, la Mère et le fils, Une sympathie, Rachel, Thècle*, etc., ainsi que plusieurs articles dans divers recueils. Il a rédigé, dans la collection de *I contemporanei italiani*, la vie d'*Emilio Dandolo*. Les romans, nouvelles et poésies de Giulio Carcano ont été publiés dernièrement en quatre volumes, à Florence.

CARCANS, village et commune de France (Gironde), arrond. et à 27 kilom. S.-O. de Lesparre, sur la rive orientale de l'étang de même nom; 1,107 hab. Elève de troupeaux dans les landes des environs. L'étang de Carcans, près des dunes de l'Océan, occupe une étendue de 16 kilom. de long sur 4 kilom. de large.

CARCAPULLI s. m. (kar-ka-pul-li — nom malais). Bot. Nom vulgaire du guttier : *Le CARCAPULLI est un grand arbre dont la cime est étalée et touffue*. (V. de Bonmare.) *C'est de l'arbre CARCAPULLI que se tire la gomme-gutte*. (V. de Bonmare.)

CARCARA, bourg du royaume d'Italie, province et à 14 kilom. N.-O. de Savone, près de la rive gauche de la Bormida; 1,500 hab. C'est dans ce village que Bonaparte établit son quartier général, après la victoire Montenotte, en 1796.

CARCAS s. m. (kar-ka). Forme ancienne du mot CARQUOIS.

— Métallurg. Restes de coulée provenant de la refonte d'un métal dans un four à manche, ou dans un fourneau à réverbère.

CARCASO ou **CARCASUM**, nom latin de CARCASSONNE.

CARCASSE s. f. (kar-ka-se. — V. l'étym. de CARQUOIS; le même mot *charquois* a signifié à la fois *carquois* et *carcasse*). Appareil formé de parties assemblées et destiné à soutenir un ensemble : *Une CARCASSE d'abat-jour, de chapeau de femme, de feu d'artifice*. *Pussé le jour où ils ont été prononcés, les discours académiques ressemblent aux CARCASSES enfumées d'un feu d'artifice mal éteint*. (Boiste.) *Il y a, sur la ganache, la CARCASSE en fer d'une église qu'on achève pour la porter dans l'Inde*. (H. Taine.) *Avez-vous vu tirer un feu d'artifice dont la CARCASSE reste seule au moment où votre convive se présente pour le voir* ! (Balz.)

As-tu vu quelquefois la carcasse noircie D'un beau feu d'artifice éteint par une pluie ?

E. AUGIER.

— Charpente osseuse d'un animal : *Des CARCASSES de chameaux jalcment, dans le désert, la piste des caravanes*. (Toussenel.) *Il n'y a pas dans le monde deux objets qui se ressemblent plus que la CARCASSE de l'oiseau et celle du navire*. (Toussenel.) // Ce qui reste d'une volaille cuite, après qu'on a détaché les ailes et les cuisses : *CARCASSE de poulet, de dinde, de perdrix*.

— Par dénigr. Corps humain; personne fort maigre : *La vieille Sauguin est morte comme une héroïne, promenant sa CARCASSE par la chambre, se mirant pour voir la mort*. (Mme de Sév.) *Oh! oh! l'ami, répondit le voyageur tu ne risques que ta CARCASSE* ! (Balz.) *Allons, n'ate pas peur, vieille CARCASSE* ! (G. Sand.)

Ne fait-il pas beau voir une vieille carcasse Des plus vives couleurs se barbouiller la face !

Tu n'es qu'une ombre, une carcasse; Je ne vois rien quand je te vois.

GONDAUD.

— Littér. Canevas d'une œuvre littéraire : *Rien ne prouve mieux combien la CARCASSE du poème épique moderne est ridicule, que les gens sans génie qui s'essayaient en ce genre*. (Grimm.) *La fable n'a rien de bien fantasque ni de bien extravagant, et pourrait servir de carcasse à un mélodrame ordinaire*. (Th. Gaut.)

— Mar. Charpente d'un navire en construction. // Restes d'un navire naufragé, ou désarmé pour être démolé : *A quelles douloureuses réflexions n'est-on pas entraîné, à la vue des nombreuses CARCASSES qui se dressent comme autant de squelettes, sur le rivage de Navarin* ! (Lecomte.) *Le soleil, en se levant, ne découvrit sur la rade d'Abovrik que des CARCASSES de vaisseaux échoués ou fumantes*. (Lamart.)

— Pêch. Corbeille fermée, pour mettre les gros poissons, à mesure qu'on les prend.

— Pyrotechn. milit. Projectile explosif et incendiaire : *Un accident fut cause qu'une CARCASSE que M. Renan voulait tirer mit le feu à la galoite toute chargée de bombes*. (Fonten.)

— Techn. *Carcasse d'abat-jour*, Assemblage de fils de fer, en forme de tronc de cône, qui sert à soutenir les abat-jour au-dessus des lampes ou autres appareils d'éclairage.

— Constr. Châssis d'un parquet d'appartement.

— **Encycl.** Mar. La *carcasse* d'un navire en est la forme, le corps, la charpente; mais ce mot s'emploie plus fréquemment lorsqu'il s'agit d'un navire qui a péri sur les rochers d'une côte, et qui n'offre plus que des débris informes. • La vue d'une *carcasse* de navire impressionne tristement, dit J. Lecomte. La pensée y trouve des images vraies du néant des choses. Le squelette découvert d'un bâtiment qu'on démolit au rivage rappelle encore ce beau navire si vigoureux jadis, domptant la mer sous sa rapide carène, et qui, vieux et cassé, vient finir sur la grève ! Sa démolition, c'est l'autopsie de son cadavre, où l'on retrouve la souvenir de ses souffrances passées; ses parties disjointes par ses efforts dans mainte tempête; ses membres déchirés par les boulets ennemis qui l'ont sillonné, sont autant de cicatrices qui rappellent les beaux services du vaisseau mort. La vue d'une *carcasse* de navire naufragé est plus attristante encore; victime de l'ouragan qui l'a jeté sur les rochers du rivage, ses ossements épars sont là comme le *memento mori* de tout navire qui se livre au perfide océan. A l'aspect de ces restes que le mordant de la mer rongée peu à peu, les marins se souviennent que, sur le vaisseau dont les débris se dressent devant eux comme un avertissement terrible, il y avait aussi des hommes savants, intrépides, prudents et aimant l'existence, et que tous ces éléments de la conservation ont été impuissants contre la fureur des orages. Si cette *carcasse* est là comme un jalon de l'histoire, si elle rappelle une lutte sanglante qui s'est déroulée par un naufrage, le voyageur s'arrête, et gémit sur ce débris qui fut sans doute le tombeau de tant de braves. • Ajoutons que les *carcasses* sont des écueils dangereux, lorsqu'elles ne se montrent pas au-dessus de la mer; les pêcheurs les redoutent, non-seu-

lément pour leurs bateaux, mais aussi pour leurs filets.

— Artill. On donna le nom de *carcasse* à un projectile de guerre qui fut inventé en 1692, par un prince-évêque de Munster, nommé Bernhard de Vangalen, célèbre ingénieur et artiller, tout évêque qu'il était. Cette carcasse était un projectile elliptique en forme d'œuf, composé d'une sorte de cage en cercles de tôle, close au moyen de cordes et de bandes de toile goudronnée. Cette enveloppe renfermait des artifices, grenades, balles creuses et remplies de poudre, etc. Les meilleures carcasses étaient arrosées de sucs de plantes vénéneuses. On les lançait comme les bombes, avec une mèche allumée, dont la longueur était calculée de manière à ne communiquer le feu à la machine que lorsqu'elle serait tombée là où elle devait exercer ses ravages. Les carcasses ont été abandonnées quand on eut reconnu qu'elles coûtaient plus cher et produisaient moins d'effet que les bombes.

Carcasse (La) ou la **Sorcière**, célèbre composition gravée par Agostino Veneziano, et dont le dessin est attribué par les uns à Michel-Ange, par les autres à Raphaël, par d'autres à Baccio Bandinelli. Le sujet est des plus bizarres et des plus difficiles à expliquer. Assise sur la carcasse colossale d'un monstre que deux hommes vigoureux entraînent à travers un marais, une sorcière est vue de profil, la bouche ouverte et contractée d'une façon sinistre, les cheveux épars et flottant derrière elle comme des flammes dévorantes; elle enlace de son bras gauche un vase d'où s'exhalent des odeurs méphitiques, et appuie inextinguiblement sa main droite sur le front d'un jeune enfant qui lève vainement vers elle ses mains suppliées, et autour duquel se pressent d'autres enfants menacés par la mort ou déjà frappés par elle. De tous côtés, la vue ne rencontre que d'étranges et lugubres images. Un des hommes atelés à la carcasse emporte sous son bras un enfant mort. Deux autres hommes, armés d'os gigantesques, escortent en courant la vieille sorcière, tandis qu'à côté un damné galope, juché sur le squelette d'un bétail fantastique. Les roseaux s'inclinent devant la sinistre cavalcade, et une bande de canards s'envole effarouchée par cette apparition diabolique. On a beaucoup discuté sur la signification de cette étrange allégorie, aussi bien que sur le nom de l'artiste qui l'a conçue. Voici quelle est, à ce sujet, l'opinion de M. Gruyer (*Raphaël et l'Antiquité*, 1864) : « Que signifie cet horrible symbole? C'est ce qu'on n'a jamais déterminé d'une manière précise. Ne serait-ce pas cependant l'écho de quelque ancienne légende relative aux mœurs toscanes désolées par les fièvres? Ne pourrait-on pas voir dans cette sorcière une personnification du fléau destructeur? Et, de même que l'antiquité avait fait une divinité de la fièvre, l'art de la Renaissance n'aurait-il pas tenté d'élever aussi un monument à la *Mal'aria*? Quoi qu'il en soit, cette composition est fort belle, et, bien qu'elle ait donné lieu de nombreuses contradictions, il semble difficile d'en méconnaître l'authenticité. Tous les personnages sont nus, et c'est précisément par l'examen attentif des figures nues qu'on reconnaît Raphaël. On retrouve encore, en effet, sous le spectacle de la terreur, la forme de la grâce. Le Sanzio aurait fait sans doute ce dessin sous l'empire des idées florentines, et après avoir étudié le fameux carton de la *Guerre de Pise*. Cet homme qui se cramponne au squelette du bétail est tellement dans la donnée de Michel-Ange, qu'il semble emprunté à certaines images du *Jugement dernier*. D'autres parties, au contraire, font songer à Léonard; mais, à côté de ces reminiscences, à côté du goût toscan qui a dicté ce sujet, apparaît une véritable originalité d'interprétation, et, derrière la tradition des grands Florentins, on a des raisons sérieuses pour reconnaître le style de l'Urbinate. » La gravure exécutée par Agostino Veneziano est fort belle; elle est signée : *Augustinus Venetus de Musis faciebat* 1518, A. V. En 1641, Ribera a fait, d'après cette estampe, un petit tableau qui a passé du palais royal de Madrid dans la collection du duc de Wellington, à Londres.

CARCASSÈS (Arnaud de), troubadour du XIII^e siècle. Un conte de lui, en vers, intitulé le *Perroquet*, fut beaucoup goûté par ses contemporains, et se distingue par des pensées spirituelles, exprimées souvent avec grâce.

CARCASSEZ, petit pays de France, dans l'ancienne province de Languedoc, compris actuellement dans le département de l'Aude, et qui avait pour capitale Carcassonne.

CARCASSIER s. m. (kar-ka-sié). Néol. Celui qui construit des carcasses, des canevases d'ouvrages littéraires : *La charpente de cette pièce est construite avec habileté, et les situations sont suspendues ou précipitées par des moyens dignes de vieux CARCASSIERS*. (Th. Gaut.)

CARCASSIÈRE s. f. (kar-ka-siè-re — rad. carcasse). Mar. Chaloupe canonnière, parce qu'on s'en servait autrefois pour lancer les projectiles de guerre appelés carcasses. ■ Vieux mot.

— Techn. Nom donné, dans certaines verreries où l'on travaille au bois, à de petits fours adaptés au four de fusion, qui sont chauffés par la chaleur surabondante de ce

dernier, et qui sont spécialement destinés à dessécher les billettes.

CARCASSONNAIS, AISE s. et adj. (kar-ka-so-nè, è-ze). Habitant de Carcassonne; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les CARCASSONNAIS. La population CARCASSONNAISE*. ■ On dit aussi CARCASSONNOIS, OISE.

CARCASSONNE (*Carcaso* et *Carcasum*), ville de France (Aude), ch.-l. de départ., d'arrond. et de deux cant., sur l'Aude et le canal du Midi, entre la Corbière au S. et la montagne Noire au N.; à 781 kilom. S. de Paris, par 43° 12' de lat. N., et 0° 46' de long. E.; pop. aggl. 16,976 hab. — pop. tot. 22,173 hab. L'arrond. renferme 12 cant., 140 comm. et 93,916 hab. Evêché, grand et petit séminaire; tribunaux de 1^{re} instance et de commerce; lycée impérial, école normale d'instituteurs; bibliothèque publique renfermant 15,000 vol. et plusieurs manuscrits précieux, parmi lesquels un diplôme de Charlemagne daté de 778; cabinet de physique, musée, siège des principales administrations du département. Fabriques de couvertures de laine, molletons, ouates, bas, toiles, savons, colle, teinturerie, tanneries, clouteries, distilleries, filatures de laine, papeteries; commerce de grains, vins, fruits, cuirs.

L'Aude divise Carcassonne en deux parties, ou pour mieux dire en deux villes parfaitement distinctes, la ville basse ou la ville neuve; la ville haute ou la vieille ville, que l'on appelle communément la *Cité*. « Ces deux villes, si différentes d'aspect, ne sauraient se confondre, dit M. Joanne, dans son excellent *Guide de Bordeaux à Toulouse*, elles restent éternellement séparées; l'une, ouverte maintenant, s'étend, se renouvelle, s'enrichit au milieu de la plaine, le long des bords de l'Aude et du canal du Midi; l'autre tombe en ruine, végète et meurt dans la double enceinte de murailles et de tours qui couronne le sommet d'une éminence trop escarpée pour que des maisons puissent se construire sur ses pentes. Leur population se monte à plus de 20,000 habitants, mais c'est à peine si la ville haute compte encore un millier de pauvres artisans. La ville neuve ressemble à toutes les villes modernes; elle a des rues tirées au cordeau, coupées à angles droits, des places carrées, des maisons bâties sans style et sans goût, sur un modèle à peu près uniforme; elle est riante, gaie, animée, prospère, admirablement arrosée, entourée et parsemée de verdure; mais on la voit d'un coup d'œil. La vieille ville, au contraire, aux rues tortueuses, aux masures délabrées, à la population misérable, si triste qu'on la croirait déserte, mérite une longue visite; les artistes et les archéologues y passent d'heureux moments, car ses fortifications sont l'une des principales curiosités, non-seulement du midi de la France, mais de la France entière. »

Cette ville, une des principales curiosités archéologiques de France, a une origine à peu près inconnue. A l'époque de la conquête romaine, Carcassonne était le chef-lieu des *Atacini*, et une des premières places de la Narbonnaise. De la domination romaine elle passa sous celle des Visigoths, qui la fortifièrent. En 702, les Sarrasins s'en rendirent maîtres et en furent bientôt après expulsés par Charles Martel. A partir du IX^e siècle, Carcassonne eut des comtes particuliers. En 1209, pendant la croisade contre les Albigeois, l'armée de Simon de Montfort, après avoir égorgé les habitants de Béziers, vint mettre le siège devant Carcassonne. Les habitants firent des prodiges de valeur et se virent néanmoins obligés de capituler, car les chaleurs avaient tari les puits. Les historiens ne sont pas d'accord sur les conditions de cette capitulation; ce que l'on sait, c'est que la plupart des habitants embrassèrent la foi catholique, et que quatre cent cinquante, qui refusèrent d'ajourner, furent brûlés ou pendus. En 1262, les habitants de Carcassonne se révoltèrent contre le roi; ils furent cruellement punis de cet acte de rébellion; les principaux citoyens furent chassés de la ville. Ils obtinrent cependant plus tard la permission de bâtir des maisons à quelque distance du pont, et ce fut là l'origine de la ville basse. En 1359, pour mettre les habitants à l'abri des agressions du Prince Noir, le roi leur accorda la permission de fortifier leur ville. Pendant les troubles de la Ligue, Carcassonne embrassa d'abord le parti des Guises, qu'elle abandonna bientôt après; les ligueurs la prirent en 1591; elle se soumit à Henri IV et le reconnut pour roi en 1596.

— **Monuments de Carcassonne**. On sait que les Romains fortifièrent Carcassonne, mais il n'existe pas de traces bien apparentes des travaux qu'ils firent exécuter. On a cru reconnaître seulement que l'enceinte qu'ils avaient élevée, et qui fut probablement renversée par les barbares, servit de base aux fortifications que les Visigoths bâtirent à leur tour vers le milieu du VI^e siècle. « Presque toutes les bases des tours visigothes sont carrées, dit M. Viollet-le-Duc, et me paraissent être, autant par leur forme que par leur espacement et la nature des constructions qui les composent, les souches des tours romaines. Quoi qu'il en soit, il est facile de suivre toute l'enceinte des Visigoths. Cette enceinte affectait un forme ovale, suivant la configuration du plateau sur lequel elle est bâtie. Les tours, espacées entre elles de 20 à 25 mètres environ, sont rondes à l'extérieur, terminées

carrément du côté de la ville, et réunies entre elles par de hautes courtines. Toute la construction visigothe est élevée par assises de petits moellons cubiques de 0 m. 10 de côté environ, avec des rangs de briques alternés. De larges baies plein-cintre sont ouvertes dans ces tours du côté de l'extérieur, et étaient probablement défendues par des garnitures de bois, ou peut-être vides afin de tenir lieu de créneaux. » D'importants changements furent faits aux fortifications visigothes vers la fin du XI^e siècle ou le commencement du XII^e. M. Viollet-le-Duc pense que ce fut le vicomte Bernard Atton, mort en 1130, qui bâtit le château. Saint Louis, s'étant rendu maître de Carcassonne en 1247, entreprit dans la Cité des travaux de fortification considérables. Une enceinte extérieure vint envelopper toute l'ancienne Cité, et une grosse tour appelée la *Barbacane*, aujourd'hui détruite, permit à la garnison de faire des sorties sur les bords de l'Aude, sans être inquiétée par les assiégeants. Philippe le Hardi continua ces travaux avec une grande activité; il répara et reconstruisit même en grande partie l'enceinte visigothe, fit exhausser plusieurs tours, ainsi que les courtines, en éleva de nouvelles, celles de la grosse tour dite du *Trésau* et les tours qui défendent la porte *Narbonnaise*. Bien que l'invention de l'artillerie eût rendu à peu près inutile le système de défense créé au moyen âge, Carcassonne entretint assez soigneusement ses vieux remparts jusqu'au commencement de ce siècle. Un décret impérial du 26 brumaire an XIII ayant retranché cette ville du nombre des places fortes, on aliéna aussitôt les fossés et les glacis, et quelque temps après, en 1810, on démôla la belle barbacane du château. La Restauration remplaça la Cité dans le cadre des places de guerre, et racheta les terrains vendus sous l'Empire. En 1850, le déclassement fut décrété une seconde fois; mais, sur les réclamations du conseil municipal de Carcassonne et du conseil général de l'Aude, le décret fut rapporté, et le gouvernement chargea M. Viollet-le-Duc de la restauration et de l'entretien des fortifications, qui méritent assurément d'être conservées comme un des plus curieux monuments historiques du midi de la France.

Ces fortifications forment aujourd'hui une double enceinte : l'enceinte intérieure, longue de 1,100 mètres, et l'enceinte extérieure, qui mesurait 1,500 mètres, en y comprenant la grande barbacane détruite en 1810. La première enceinte a ses murailles beaucoup plus élevées que celles de la seconde; les tours qui la défendent dépassent pour la plupart la hauteur des courtines, tandis que celles de l'enceinte extérieure sont, sur quelques points, au niveau des créneaux des remparts. L'espace compris entre les deux enceintes, portait, au moyen âge, et porte encore, dans plusieurs parties, le nom de *lices*; les hautes lices s'étendaient au sud et au sud-est; les basses, au nord-est. « On est frappé, lorsqu'on étudie ces fortifications, dit M. Viollet-le-Duc, de voir avec quel soin on s'est mis en garde contre des surprises. On a pris toutes sortes de précautions pour arrêter l'ennemi et l'embarrasser à chaque pas par des dispositions compliquées, par des détours impossibles à prévoir. La Cité de Carcassonne était alors, avec sa double enceinte et ses combinaisons ingénieuses de défense, une ville imprenable, qu'on ne pouvait réduire que par la famine, et encore eût-il fallu, pour la bloquer, une armée nombreuse, car il était facile à la garnison de garder les bords de l'Aude au moyen de la barbacane, qui permettait de faire des sorties avec des forces imposantes et de cultiver les assiégeants dans le fleuve. »

Deux portes principales donnaient accès dans la Cité. La porte *Narbonnaise*, la plus importante des deux, s'ouvre entre deux énormes tours semi-circulaires, bâties en belles pierres à bossages et armées de becs saillants ou éperons. L'arcade ogivale qui forme la voûte est surmontée extérieurement d'une niche peinte contenant une statue de la Vierge, qui date du XVI^e siècle. Cette porte, garnie autrefois de chaînes, de ponts-levis, de herses et de machicoulis, était défendue au dehors par un fossé et une sorte de demi-lune crénelée, avec chemin de ronde et escalier en pierre. Les tours renferment dans leurs vastes flancs des salles voûtées de l'aspect le plus grandiose, éclairées du côté de la Cité par une rangée de fenêtres à meneaux. La porte de l'*Aude*, que M. Viollet-le-Duc croit avoir été percée dans la muraille visigothe au XII^e siècle, fut reconstruite en partie, d'abord au XVI^e siècle, puis au XVII^e. Elle est aujourd'hui entièrement découverte et dépourvue de défenses. On voit encore à l'intérieur un arc plein-cintre qui, par la nature des matériaux et la manière dont ils sont appareillés, semble appartenir à la construction primitive.

Les tours qui défendent les deux enceintes sont au nombre de cinquante environ. Elles sont généralement bien conservées, et l'on voit encore au sommet de quelques-unes les trous et les corbeaux destinés à recevoir les lourds machicoulis en bois que l'on posait en temps de guerre. Les plus remarquables sont : la tour de *Saint-Nazaire* ou *Porte des lices*; c'est une construction carrée, dans laquelle est percée, à 2 mètres au-dessus du sol extérieur, une poterne qui donne sur les lices et qui se trouve placée de côté et masquée par la saillie

du contre-fort d'angle; — la tour *Crémade* est également carrée; à côté d'elle, est pratiquée, dans la courtine de droite, une poterne basse et étroite, donnant sur la campagne et qui était vraisemblablement murée en temps de siège; — la tour de *Mipadre* ou de *Padre* est une grosse et belle tour ronde, indépendante de la courtine et contenant deux étages voûtés et deux étages carrés, avec une cheminée et un four; la *Tour de l'Evêque* est une imposante construction carrée du XIII^e siècle, qui commandait les deux enceintes et pouvait couper la communication entre la partie sud et la partie nord des lices; elle contient un puits, un four et tout ce qui était nécessaire pour soutenir à elle seule une long siège; — la tour du *Trésau*, une des plus belles et des mieux conservées, fut construite à la fin du XIII^e siècle; — elle domine toute la campagne et la ville elle-même; elle renferme cinq étages dont trois sont voûtés; l'étage inférieur se prolonge au-dessous du chemin de ronde, entre les deux enceintes; — la tour *Saint-Martin* est située à une petite portée d'arbalète de la tour Saint-Nazaire, dont elle était sans doute destinée à protéger la porte; — la tour du *Sacraire de Saint-Sernin* formait l'abside d'une église démolie en 1793; on y voit encore une fenêtre ogivale que Charles VII permit d'ouvrir, en 1441, pour éclairer le maître-autel.

Au nord-est de l'enceinte, sur les pentes abruptes qui dominent le cours de l'Aude, s'élève le *Château*; c'est une vaste construction quadrangulaire, flanquée de grosses tours rondes qui se relient au système général des fortifications. Il est bordé d'un large fossé et défendu, du côté de la ville, par une demi-lune ou barbacane crénelée du XIII^e siècle, dans laquelle s'ouvre une avant-porte. Les tours rondes, du côté de la ville, contiennent des salles à voûtes hémisphériques du XI^e siècle. La façade du château, de ce même côté, prend jour sur la cour au moyen de petites fenêtres jumelles plein-cintre décorées de colonnettes en marbre blanc, et qui datent du XI^e siècle. Sur les trois autres côtés, les bâtiments ont subi des mutilations et des réparations qui leur ont enlevé tout caractère extérieur; mais on voit encore à l'intérieur de vastes salles voûtées, des restos de portiques et des chemins de ronde complets. Ce curieux édifice, qui sert aujourd'hui de caserne pour les troupes de passage, a été une des plus belles demeures féodales du moyen âge. « Il a été successivement habité par les comtes, les vicomtes, les sénéchaux et les autres gouverneurs civils et militaires de Carcassonne, dit M. Gros-Mayrevieille (les *Monuments de Carcassonne*, 1850). Vers le milieu du moyen âge, il renfermait, outre les logements indispensables à la cour des comtes, la chapelle comtale de Sainte-Marie, la grande chambre et la chambre dite Ronde, quoiqu'elle fût carrée, où se concluaient les actes les plus importants, et où les *proceres*, c'est-à-dire les personnages de la cour des comtes, se réunissaient pendant l'hiver; enfin, la cour d'honneur, au milieu de laquelle était l'*orme féodale*, lieu de réunion pendant l'été. Sous la domination des comtes, les assemblées tenues dans le château de Carcassonne étaient exclusivement politiques, et n'avaient pour objet que l'administration et les intérêts du comté; mais sous les vicomtes, une cour d'amour y fut instituée par Adélaïde, femme de Roger Trencavel et nièce du roi de France. Des lors, la grande chambre et la cour d'honneur retinrent des chants des nombreux troubadours que la noble et puissante châtelaine attirait auprès d'elle. » Si l'on en croit une tradition locale, le château existait déjà du temps du Charlemagne, et la tour carrée qui le domine du côté de l'Aude s'est inclinée devant le grand empereur lorsqu'il passa à Carcassonne. « Cette tour est inclinée, il est vrai, dit M. Joanne, mais elle ne paraît pas antérieure au XI^e siècle. » On voit près du château un puits très-large et très-profond, dont la margelle a été refaite avec assez de goût vers la fin du XVI^e siècle, et auquel s'attache aussi une légende populaire : les Visigoths, dit cette légende, effrayés à la nouvelle de l'arrivée des Huns, jetèrent leurs trésors dans ce puits, au fond duquel s'ouvrent d'immenses souterrains habités par des fées. Des gens naïfs se sont cotisés, il y a une cinquantaine d'années, pour faire dessécher le grand puits, dans l'espoir de soustraire les trésors visigoths à la garde des fées; ils n'ont trouvé que quelques médailles de peu de valeur, et des pointes de flèches qui ont été déposées au musée. Une autre tradition se rattache à un buste informe en pierre grise, ouvrage du XVI^e siècle, placé près de la porte Narbonnaise, et au-dessus duquel on lit : *Sam Carcas*. « Je suis Carcas. » Il advint, dit la chronique, qu'après avoir été assiégé durant cinq années par Charlemagne, Carcassonne se trouva avoir pour unique défenseur une femme sarasine appelée *dame Carcas*, non pas que ce fust vraisemblablement son nom, mais parce qu'elle fut réputée la dame et la reine de Carcassonne. « Or cette dame, qui avait autant d'esprit que de courage, s'avisa, pour imposer à l'ennemi, de remplacer les sentinelles par des hommes de paille, armés chacun d'une arbalète; elle-même, changeant à chaque instant de coiffure, ne cessait de faire le tour des murailles et de décocher des traits sur les ennemis; puis, pour qu'on ne supposât pas que la ville manquait de vivres, ce qui était cependant la vérité, elle jeta dans les fossés

un pourceau gorgé de blé. Ce que voyant, le grand empereur pensa qu'il n'avait rien de mieux à faire que de lever le siège; mais Carcas n'eut pas plus tôt aperçu le commencement du défilé qu'elle sortit de la ville et appela Charlemagne; les premiers qui l'entendirent s'empresèrent d'aller dire au monarque: « Sire, *Carcas te sonne*, » et de là, dit-on, vint le nom de Carcassonne. Le chroniqueur ajoute que Charlemagne, émerveillé de la présence d'esprit et du courage de dame Carcas, lui fit don de la ville qu'elle avait si vaillamment défendue et la maria à un de ses peux.

Dans la partie méridionale de la cité s'élève l'église de SAINT-NAZAIRE, ancienne cathédrale de Carcassonne, dont la restauration, commencée en 1844 aux frais de l'Etat, a été confiée à M. Viollet-le-Duc. Cette église, bâtie sur le plan de la croix latine, a 59 m. de longueur, 36 m. de largeur aux transepts et 16 m. dans les nefs. Le chevet, surmonté d'une balustrade et décoré de modillons historiés, est flanqué de deux tours octogones, légères et gracieuses. Un clocher de construction moderne s'élève à l'extrémité opposée, à l'ouest. De ce côté, une petite porte à plein cintre donne accès dans l'église. Deux autres portes sont placées au nord, l'une aboutissant aux nefs, l'autre aux transepts; la première, du style roman, est ornée de deux colonnes de marbre qui paraissent provenir d'un édifice antique. La grande nef, qui date du x^e siècle, est voûtée à plein cintre et bordée de gros piliers cylindriques qui la séparent de bas-côtés étroits et obscurs. Elle contraste, par son style lourd et massif, avec l'architecture légère et coquette des transepts et du chœur.

L'œil se porte malgré lui, dit M. Viollet-le-Duc, vers ces longues et larges fenêtres ornées encore de leurs verrières; vers ces piliers et ces voûtes d'une légèreté de construction qu'on a peine à comprendre. Malgré, ou peut-être à cause de ses défauts, l'architecture de Saint-Nazaire résume toutes les tentatives du xiv^e siècle; de plus, elle présente une richesse d'ornementation dont cette époque, plus qu'aucune autre, est très-avare. Chaque pas fait découvrir une nouvelle perle. L'évêque, Pierre de Roquefort, qui entreprit d'achever cette église, semble avoir voulu en faire un chef-d'œuvre d'élégance et de richesse. Les deux chapelles latérales de l'extrémité de la nef, au nord et au sud, ne furent probablement élevées qu'après la mort de Pierre de Roquefort (1321), car elles ne se relient pas aux transepts comme construction, et dans l'une d'elles, celle du nord, est placée le tombeau de cet évêque, l'un des plus gracieux monuments du xiv^e siècle que nous connaissions. « Ce tombeau est décoré de la statue de Pierre de Roquefort et de celles de deux diacres, toutes trois de grandeur naturelle, debout et entourées d'une riche ornementation; le soubassement est orné d'une suite de figures placées dans de petites ogives, que couronnent des pignons du travail le plus fin. L'inscription de la pierre tombale est complètement effacée. Un autre tombeau en marbre, placé à l'entrée du chœur, n'est pas sans intérêt, quoique bien mutilé; c'est celui de Simon Vigorre, archevêque de Narbonne, qui, en revenant du concile de Trente, mourut subitement à Carcassonne. Mais le monument funéraire le plus remarquable de Saint-Nazaire, c'est le tombeau de l'évêque Radulph, mort en 1266: le prélat, revêtu de ses habits pontificaux, est représenté couché sur un sarcophage en forme d'église et de cloître à arcades trilobées; sous ces arcades sont sculptés des chanoines, des prêtres et des clercs groupés autour de Radulph mort, dont les anges emportent l'âme au ciel. Ce curieux monument de la fin du xiv^e siècle est admirablement conservé; il est placé dans une chapelle de la même époque, contiguë au chevet de l'église, longue de 13 m. 50 et large de 5 m. 10. Ce fut aussi dans l'église de Saint-Nazaire que Simon de Montfort fut enseveli, en 1218; mais, cinq ans après, ses restes furent exhumés par les soins de son fils et transportés au monastère des Hautes-Bruyères, près de Montfort-l'Amaury (Seine-et-Oise). Il faut citer encore parmi les curiosités de Saint-Nazaire: de beaux vitraux du xiv^e et du xve siècle; les statues du Christ, de la Vierge, des douze apôtres et de deux autres saints, placées sur des culs-de-lampe, autour du chœur, etc.

Si nous descendons maintenant dans la ville basse, nous y remarquerons les monuments suivants: l'église de Saint-Vincent, dont la grande nef, bâtie au x^e siècle, est du style romano-byzantin le plus pur; la porte principale date du xve siècle; celles du nord et du sud sont du xiv^e; au sommet de la tour, qui est inachevée, Cassini et ses fils ont fait d'importantes observations géodésiques, et, plus tard, Méchain et Delambre en ont fait un poste pour le calcul de l'axe du méridien terrestre. L'église Saint-Michel sert de cathédrale depuis 1803. A la suite d'un incendie qui a causé de grands dégâts dans le chœur, d'importants travaux de consolidation et de réparation ont été entrepris dans cette église sous la direction de M. Viollet-le-Duc. L'hôtel de la préfecture était autrefois l'évêché. Dans son jardin on a déposé une colonne antique, de marbre gris, élevée en l'honneur de Numérien, fils de l'empereur Caius.

Le palais de justice est un édifice moderne, précédé d'un péristyle de six colonnes. La

fontaine de la Place-Vieille est un monument de marbre blanc, décoré de tritons, de naïades, de mascarons et de guirlandes, et surmonté d'une statue de Neptune, le tout sculpté, en 1770, par deux sculpteurs italiens, Baratta père et fils, qui résidaient alors à Montpellier.

Le musée mérite une mention particulière; il renferme, outre une collection d'antiquités, sculptures, médailles, inscriptions, armures, ustensiles divers, une galerie de tableaux anciens et modernes, parmi lesquels nous citerons: des *Huines*, de Panini; des paysages, de Lucatelli; une nature morte, de Chardin; des fleurs, de C. Spaendonck; des portraits, de Hyacinthe Rigaud et Subleyras; la *Toilette de Diane*, de Natoire; un *Homme méditant sur la mort*, de Girodet; un portrait de Charles X, par Gérard; douze tableaux de Jacques Gamelin, de Carcassonne (1738-1803); une *Martyre*, de M. Cabanel; l'*Abus des plaisirs*, par M. Lazerger; le *Pêcheur*, de M. Lehmann; la *Madeleine*, la *Pie voleuse* et une *Odalisque*, de M. Jalabert, de Carcassonne; divers paysages, de MM. Aligny, Edouard Bertin, Lapito, Jules Coignet, Daubigny, Paul Huet, etc.

Mentionnons encore, dans la ville basse, le *Jardin public*, vaste et bien planté, belle promenade, au milieu de laquelle on admire une colonne en marbre rouge, élevée en l'honneur de Riquet; puis les *boulevards*, promenades ombragées qui entourent la ville, et qui occupent l'emplacement des anciens fossés.

CARCASSONNE (comtes DE). Les comtes de Carcassonne devinrent héréditaires sous les successeurs de Charlemagne, et la première famille qui y fit souche était issue de Guillaume le Pieux, duc de Toulouse et d'Aquitaine. Elle maintint sa souveraineté jusqu'à la fin du x^e siècle, époque à laquelle elle s'éteignit dans les mâles. Le comté passa ensuite par achat aux comtes de Barcelone. En 1087, Bernard Atton, fils de Raymond, vicomte de Béziers, reçut en fief des comtes de Barcelone le comté de Carcassonne, avec le titre de vicomte. Cette famille le conserva jusqu'à Roger-Raymond, qui, en sa qualité d'adhérent aux doctrines des Albigeois, en fut dépouillé en 1194, pendant la croisade. Le comté fut donné vers 1209 à Simon de Montfort, qui le laissa à son fils Amaury, lequel le céda avec tous ses droits à la couronne, en 1224.

CARCAVEAUX s. m. pl. (kar-ka-vò). Anc. mus. Sorte de clavier en bois que l'on frappait avec des baguettes, pendant le moyen âge.

CARCAVELLOS, ville de Portugal, province d'Estramadura, à 18 kilom. O. de Lisbonne; 400 hab. Vins de liqueur renommés. Près de là, sources sulfureuses et bains d'Estoril.

CARCAVI (Pierre DE), savant français, né à Lyon, mort en 1684. Il fut un des premiers membres de l'Académie des sciences, et il démontra l'impossibilité de la quadrature du cercle. Colbert l'avait nommé gardien de la bibliothèque du Roi, et ce fut sous son administration que cette bibliothèque fut transférée de la rue de la Harpe à la rue Vivienne.

CARCAVI (Charles-Alexandre), fils du précédent, né en 1665. Il embrassa l'état ecclésiastique et composa, vers la fin de sa vie, deux comédies: le *Parnasse bouffon* et la *Comtesse de Follenville*. Il mourut en 1723.

CARCAX s. m. (kar-kakss). Bot. Espèce de pavot auquel on attribuait un grossier énorme, mais qui n'existe pas.

CARC-BŒUF s. m. (kark-beuff). Bot. Nom vulgaire de la bugrane des champs ou arrête-bœuf.

CARCEL adj. inv. (kar-sèl — de *Carcel*, nom de l'inventeur). Se dit d'une lampe mécanique dans laquelle l'huile est élevée par la détente d'un ressort qui met des rouages en mouvement: *Système CARCEL*. Malgré les perfectionnements qu'elle a reçus à notre époque, la lampe CARCEL présente certains inconvénients que chacun a reconnus. (L. Figuier.)

CARCÉLIE s. f. (kar-sé-li — de *Carcel*, natur. français). Entom. Genre d'insectes diptères, comprenant plus de vingt espèces, qui presque toutes habitent la France, et dont les larves vivent dans les chenilles et les chrysalides des papillons nocturnes.

CARCER s. m. (kar-sér). Méd. Médicament employé contre la danse de Saint-Guy.

CARCERE DURO s. m. (kar-tché-ré-dou-ro, prononciation ital.; prononciation fr.: kar-sé-ré-du-ro—mots ital. qui signif. *prison dure*). Prison autrichienne en Italie, particulièrement destinée aux condamnés politiques, qui y étaient soumis à un régime très-sévère: *Le despotisme de l'empereur d'Autriche est tempéré par la schlague et le CARCERE DURO*. (Cormen.) *Il paraît dans l'Univers une série d'articles sur M. de Metternich, ce représentant surfait de la fourberie diplomatique. M. de Metternich cherche à prouver que, dans le beau livre de Silvio Pellico, il y a du mensonge et de la trahison, que le CARCERE DURO est la moindre des choses, que la chaîne portée par les prisonniers, de la ceinture à la cheville du pied, est une breloque qui ne fatiguait pas un enfant.* (La Bédollière.)

— Par ext. Prison quelconque soumise à un régime très-sévère: *Sous le règne d'Elizabeth, on en essayait les jésuites et les prêtres*

dans le château de Wisbick, on les déclarait complices ou espions de Philippe II, et, ignorés de tous, ils succombaient au fond du CARCERE DURO anglais. (Crétineau-Joly.)

CARCERE DURISSIMO s. m. (kar-tché-ré-dou-ri-si-mo, prononciation ital.; prononciation fr.: kar-sé-ri-du-ré-si-mo—mots ital. qui signif. *prison très-dure*). Prison autrichienne, plus dure encore que le *carcere duro*: *Le fort du Spielberg, la plus rude prison d'Autriche, renferme à peu près trois cents prisonniers, la plupart assassins ou voleurs; les uns sont condamnés à ce qu'on appelle carcere duro, les autres au CARCERE DURISSIMO*. (Bellaguet.)

CARCÈRES s. m. pl. (kar-sè-re — du lat. *carceres*, prisons). Antiq. rom. Remises du Cirque pour les chevaux et les chars, qui en portaient tous à la fois lorsque le signal de la course était donné.

— **Encycl.** Dans les Jeux olympiques, une simple corde tendue retenait les cavaliers et les chars sur la ligne appelée *balbis*, jusqu'à ce que le signal fût donné; la corde s'abaissait alors et les concurrents s'élançaient dans la carrière. Les Romains, qui ne célébraient pendant longtemps les jeux que dans des enceintes ou des amphithéâtres construits en planches, suivirent d'abord la méthode des Grecs; mais, en 225, ils renoncèrent à cet usage, et construisirent des *carceres*, c'est-à-dire un massif de maçonnerie composé de douze espaces voûtés d'égale grandeur, et qui avaient pris le nom de *carceres* de leur ressemblance avec des prisons. Là étaient renfermés ceux qui devaient concourir; à un signal donné, les douze portes, fixées à une même détente, s'ouvraient et livraient passage aux cavaliers et aux chars. Les *carceres* étaient peints, comme le prouvent les deux vers suivants d'Ennius:

Spectant ad carceris oras

Qua mox emittant pectus et faucibus currus.

Ces *carceres* occupaient l'hémicycle du fond. Au mot CIRQUE, nous expliquerons comment cette disposition égalisait entre les concurrents l'espace à parcourir.

CARCÉULAIRE adj. (kar-sé-ru-lè-rè — rad. *carcérule*). Bot. Qui ressemble à la carcérule, qui tient de la carcérule.

— s. m. pl. Classe de fruits qui ressemblent à la carcérule.

CARCÉRULE s. f. (kar-sé-ru-le — dimin. de *carcer*, prison). Bot. Genre de fruits secs indéhiscents, qui renferment un petit nombre de graines libres; tels sont les fruits de la belle-de-nuit, du frêne, de l'érable, de l'orme, des orties, etc.

CARCÈS, bourg et comm. de France (Var), arrond. et à 16 kilom. N.-E. de Brignoles, au confluent de deux petites rivières, le Carami et l'Argens; pop. aggl. 2,674 hab. — pap. tot. 2,749 hab. Filatures de soie, distillerie d'eau-de-vie. Belle cascade formée par les eaux du Carami; ruines du beau château des comtes de Carcès.

CARCHARIN s. m. (kar-ka-rain — gr. *karcharias*, même sens). Ichtyol. Nom scientifique du requin. Il On dit aussi CARCHARIAS.

CARCHARIODONTE s. f. (kar-ka-ri-odon-te — du gr. *karcharias*, requin; *odontos*, dent). Ichtyol. Syn. de GLOSSOPÉTRE.

CARCHÉDOINE s. f. (kar-ké-doi-ne — du gr. *Karchédôn*, Carthage). Minér. Ancien nom de l'escarboucle emprunté aux Grecs.

CARCHÉDONIEN, IENNE s. et adj. (kar-ké-do-ni-ain, i-è-ne — de *karchédôn*, nom gr. de la ville de Carthage). Géogr. Chez les Grecs anciens, Habitant de Carthage; qui appartient à Carthage ou à ses habitants.

CARCHÉMIS ou **CARCHÉMISCH**, cité célèbre dont le nom revient fréquemment dans les livres historiques de la Bible. On l'a, mais à tort, suivait les savants les plus autorisés, identifiée avec Circesium; elle était placée beaucoup plus haut sur l'Euphrate, non loin de Hiérapolis. Les inscriptions assyriennes qui ont été, ces dernières années, l'objet de travaux si intéressants, ont jeté sur l'histoire de cette ville un jour tout nouveau. Elles nous apprennent qu'elle était la capitale des Hittites, peuple qui occupa la Syrie depuis 1100 jusqu'à 850 avant l'ère chrétienne. Carchemisch, qui était la clef du passage de l'Euphrate, joua un rôle considérable dans les guerres nombreuses que se firent les Egyptiens et les Assyriens pour se disputer la possession de ce fleuve. Prise par Pharaoh-Necho, après la bataille de Megiddo, en l'an 608, elle fut reconquise trois ans plus tard par Nabuchodonosor, vainqueur à son tour. Le nom de cette ville est purement sémitique, comme devait l'être du reste la race à laquelle appartenaient ses habitants. Il n'est pas difficile, en effet, de le décomposer en *Car-Chemosch*, deux mots qui veulent dire le fort de Chemosch, c'est-à-dire de la principale divinité des Moubites. V., pour plus de détails, l'article CARCHÉMOSCH. V. aussi CIRCESIUM.

CARCHÉSIE, IENNE adj. (kar-ké-zi-ain — du gr. *karchésios*; rad. *karchésion*, hune). Antiq. gr. Se disait d'un nœud particulier usité sur les vaisseaux, et adopté ensuite par les chirurgiens: *Nœud CARCHÉSIE*.

CARCHÉSIER s. m. (kar-ké-zié — du gr. *karchesion*, sorte de vase à deux anses). Infus. Genre d'infusoires, qui a pour type le vorticelle polype. On dit aussi CARCHÉSION.

CARCHESIUM s. m. (kar-ké-zi-omm — gr. *karchésion*, même sens, proprement vase à deux anses). Mar. anc. Sorte de hune usitée chez les anciens, mais qui était creusée en forme de coupe, au lieu d'être plane comme celle d'aujourd'hui.

— Anc. mécan. Appareil dont les Romains se servaient pour élever des poutres, pour charger et décharger les navires.

CARCHOUFLE s. m. (kar-chou-fle). Hort. Nom vulgaire de l'artichaut en Provence.

CARCHOUFLIER s. m. (kar-chou-flî-é — rad. *carchoufle*). Bot. Nom vulgaire des pieds d'artichaut en Provence.

CARCIN s. m. (kar-sain — du gr. *karkinos*, crabe). Crust. Genre de crustacés décapodes brachyures, de la famille des portuniens.

— **Encycl.** Ce genre de crustacés décapodes brachyures appartient à la famille des portuniens. L'espèce type est le *carcin ménade* (*carcinus menas*), connu, dans plusieurs localités, sous le nom de *crabe enragé*. Sa couleur varie beaucoup. Ce crustacé est très-commun sur nos côtes; à marée basse, on le trouve caché entre les pierres ou enfoncé dans le sable; il peut vivre longtemps hors de l'eau sans périr, et on le voit souvent courir avec rapidité sur la plage. Sa fécondité est prodigieuse; une femelle produit près de deux cent mille œufs. Il sert d'appât pour la pêche; bien que la chair n'en soit pas très-délicate, on en expédie beaucoup dans l'intérieur.

CARCINIAS s. m. (kar-si-ni-as — du gr. *karkinos*, crabe, à cause de la couleur). Minér. Espèce de pierre précieuse.

CARCINITE adj. (kar-si-ni-te — rad. *carcin*). Crust. Qui ressemble ou qui se rapporte aux carcins.

— s. m. pl. Groupe de crustacés décapodes brachyures, qui renferme les genres *carcin*, *thie* et *polydecte*. Il On donnait autrefois ce nom aux crustacés fossiles de la famille des brachyures.

— s. f. Minér. Nom vulgaire d'un minéral de fer, qui se trouve en masses ayant à peu près la forme d'un crabe.

CARCINITE (golfe), nom ancien de la baie de Kerkint dans la mer Noire, à l'O. de la Chersonèse Taurique. Ce golfe tirait son nom de Carcine, ancienne ville de la Sarmatie d'Europe. V. KERKINT.

CARCINOCHÈRES, nom d'un peuple que le fantaisiste Lucien met dans la balaine, et auquel il donne des mains semblables à des pattes de crabes, composant son nom du gr. *karkinos*, crabe, et *cheires*, mains.

CARCINOCULTURE s. f. (kar-si-no-kul-ture — de *carcin* et *culture*). Art de faire reproduire, d'élever et d'engraisser différentes espèces de crustacés dans des viviers fermés.

— **Encycl.** La première idée de cette culture nouvelle est due à M. Coste, membre de l'Institut, et a été mise à exécution dans les viviers d'eau de mer qu'il a fait établir à Concarnau, sur la côte de Bretagne. Alors que ces essais ont été entrepris, on ne possédait que des observations en très-petit nombre et fort incomplètes sur les mœurs des crustacés et surtout sur leurs modes divers de reproduction. On savait que ces animaux étaient ovipares, et que la femelle conservait ses œufs en incubation entre les lames mobiles de son abdomen; mais on ignorait absolument ce que devenaient les petits jusqu'au moment où on prenait les jeunes dans les engins de pêche. Les persévérantes études de M. Gerbe ont bientôt fait connaître que les jeunes sortaient de l'œuf sous une forme tout à fait différente de celle des adultes, tellement que ces espèces de larves avaient reçu, dans la science, des noms différents de ceux de leurs parents. C'est ainsi que les phyllosomes furent reconnus être les larves des langoustes, et les zoëes celles des crabes. Ces faits constatés permirent de compter sur les admirables récoltes que l'on devait obtenir d'une culture raisonnée de ces animaux, dont le nombre, en liberté, décroissait chaque jour. Comme ils sont carnassiers au premier degré, rien n'était plus facile que de leur fournir abondamment une nourriture convenable, en la composant de poissons et de débris de nulle valeur. Telle fut la marche suivie, et les résultats obtenus à Concarnau ont prouvé que les crustacés marins peuvent être élevés en captivité avec le plus grand avantage, et que le rendement du capital engagé est assez considérable pour constituer une exploitation très-rémunératrice, puisqu'en quatre ans, le homard, par exemple, peut atteindre la taille de 0 m. 20.

La prodigieuse quantité de larves que chaque femelle produit peut à peine pourvoir, en liberté, à la conservation de ces espèces, dont tant d'ennemis assaillent le jeune âge, et dont les quatre premières années comprennent de vingt à vingt-cinq mues. Aussitôt nés, les jeunes s'éloignent de la mère pour monter à la surface de l'eau, abandonner les côtes et gagner la haute mer, dans laquelle ils nagent en tourbillonnant. Cette vie pélagienne dure de trente à quarante jours, pendant lesquels les crustacés subissent quatre mues, dont la dernière leur fait perdre les organes transitoires qui leur servaient à nager. Désormais, incapables de se soutenir à la surface, ils retombent au fond, où ils séjourneront dorénavant, n'ayant plus que la marche pour mode

de locomotion, et s'approchant, à mesure qu'ils grandissent, des rivages qu'ils avaient abandonnés.

Le homard perd et refait sa carapace de huit à dix fois dans la première année, de cinq à sept dans la seconde, de trois à quatre dans la troisième, et de deux à trois dans la quatrième. À partir de la cinquième, la mue n'est plus qu'annuelle, comme la ponte, à laquelle elle est subordonnée. Quant à la taille moyenne du jeune individu, elle progresse ainsi : à sa naissance, il mesure 0 m. 01; la première année, 0 m. 04; la seconde, 0 m. 09; la troisième, 0 m. 14; la quatrième, 0 m. 19; et la cinquième, 0 m. 20, taille marchande minimum. Les jeunes langoustes éclosent en quantité, chaque année, dans les viviers laboratoires de Concarneau; mais on n'a pas pu encore conserver ni élever ces jeunes crustacés. Quoi qu'on ait fait, ils ont toujours échappé à l'observation. On doit supposer que leur instinct vagabond les entraîne fort loin des côtes, et que leur taille minime leur permet de fuir par le plus petit interstice des réservoirs. Cette lacune dans les observations n'a point fait abandonner le parage des langoustes adultes sur les points des côtes qu'elles affectionnent, car on constitue ainsi de véritables semoirs artificiels, qui assurent promptement le repeuplement des plages voisines. Le plus remarquable de ces réservoirs d'élevage et d'engraissement, est celui de M. de Grisolie, à l'île Tudy. Dans un étang salé de 70 hectares, il tient renfermées au moins 75,000 langoustes, et on en expédie chaque jour de vivantes sur les marchés de France et d'Angleterre.

Les crabes et les mayas se reproduisent très-bien en captivité, dans les viviers de Concarneau. Certaines espèces sont fort recherchées par le commerce, par exemple l'*étrille* (*portunus puber*) et l'*étrille de mer* (*mayas squinado*). Les crabes pondent, en moyenne, cent mille œufs, la langouste autant, le homard environ quatre fois moins. Tous ces chiffres, même le moins élevé, sont rassurants pour l'avenir de cette belle industrie, encore si jeune et déjà si florissante.

CARCINOÏDE adj. (kar-si-no-i-de — du gr. *karkinos*, crabe; *eidos*, aspect). Crust. Qui ressemble ou qui se rapporte aux crustacés en général, et plus particulièrement aux carcins.

— s. m. pl. Famille de crustacés décapodes brachyures.

CARCINOLOGIE s. f. (kar-si-no-lo-jî — du gr. *karkinos*, crabe; *logos*, discours). Partie de la zoologie qui traite de l'étude des crustacés.

CARCINOLOGIQUE adj. (kar-si-no-lo-jî-ke — rad. *carcinologie*). Crust. Qui se rattache à l'étude des crustacés.

CARCINOLOGISTE s. m. (kar-si-no-lo-jî-ste — rad. *carcinologie*). Naturaliste qui se livre à l'étude des crustacés. || On dit aussi **CARCINOLOGUE**.

CARCINOLOGIEUX, EUSE adj. (kar-si-no-ma-teu, eu-ze — rad. *carcinome*). Pathol. Qui tient de la nature du carcinome.

CARCINOME s. m. (kar-si-no-me — du gr. *karkinos*, crabe; *maia*, chancre). Pathol. Cancer, ou, selon d'autres, tumeur qui se montre au début de cette affection. || S'applique selon certains pathologistes.

— Encycl. V. **CANCER**.

CARCINOPODE s. m. (kar-si-no-po-de — du gr. *karkinos*, crabe; *pous*, *podos*, pied). Crust. Nom donné aux pattes des crustacés fossiles.

CARCINUS, le **Vieux**, poète comique athénien, qui vivait vers 450 av. J.-C. Il n'est connu que par quelques allusions malines d'Aristophane.

CARCINUS, le **Jeune**, poète tragique grec, qui vivait vers 380 av. J.-C. Il passa une partie de sa vie à la cour de Denys le Jeune. Il ne reste que les titres et quelques fragments de ses pièces. Son style a quelques rapports avec celui d'Euripide.

CARCISTES s. m. pl. (kar-si-ste). Hist. Nom que l'on donna, au xvi^e siècle, à un parti de rebelles, qui, avec une troupe de mutins appelés Razats, entretenaient des troubles en Provence, pendant que Catherine de Médicis faisait le tour des provinces méridionales de la France. Les carcistes étaient soutenus par la noblesse, et les Razats avaient pour eux le peuple et le parlement.

CARCOIS. Ancienne orthographe du mot **CARCOUS**.

CARCYTHE s. m. (kar-si-te). Bot. Blanc de champignon.

CARDACES s. m. (kar-da-se). Hist. Nom que l'on donnait à certains soldats de l'empire des Perses.

CARDAGE s. m. (kar-da-je — rad. *carder*). Techn. Action de carder : *Le cardage des laines*.

CARDAILLAC (Jean), théologien, né dans le Quercy, d'une grande famille qui avait fourni plusieurs prélats, mort en 1390. Il devint évêque de Braga en Portugal, fut emprisonné par Pierre le Cruel, et reçut du pape Grégoire XI le titre de patriarche d'Alexandrie et l'administration de l'Eglise de Rodex et de l'archevêché de Toulouse. Ses ouvrages sont

conservés dans la bibliothèque des dominicains de Toulouse.

CARDAIRE s. f. (kar-dè-re — du fr. *carder*). Bot. V. **CARDÈRE**.

— Ichtyol. Nom vulgaire de la raie à foulon.

CARDALINE s. f. (kar-da-li-ne — du lat. *carduelis*; rad. *cardus*, chardon). Ornith. Nom que l'on donne au chardonneret, en Provence, parce que cet oiseau se nourrit principalement de graines de chardon.

CARDAMANTIQUE s. f. (kar-da-man-ti-ke). Bot. Ancien nom de la passerage des décombrés.

CARDAMINDE s. m. (kar-da-main-de). Bot. Nom donné par Tournefort au genre capucine.

CARDAMINE s. f. (kar-da-mi-ne — du gr. *cardamon*, cresson). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, comprenant près de quatre-vingts espèces, dont plusieurs ont une saveur analogue à celle du cresson : *La plupart des cardamines sont des plantes herbacées*. (Clavé.)

— Encycl. Les cardamines sont des plantes herbacées, annuelles, bisannuelles ou vivaces, à feuilles alternes, entières ou diversement découpées, à fleurs blanches ou roses, ordinairement disposées en grappes terminales. Ce genre compte quinze espèces croissant en France, et un nombre quatre fois plus grand dans les autres régions du globe. On les trouve dans les lieux humides, les prés, les bois, etc. Elles possèdent, à un faible degré, les propriétés générales des crucifères. L'espèce la plus intéressante et la mieux connue est la *cardamine des prés* (*cardamina pratensis*), vulgairement appelée *cresson des prés*. Elle est vivace et très-abondante dans toute l'Europe. Ses fleurs, blanches ou roses, s'épanouissent au premier printemps, et ne contribuent pas peu à embellir et à égayer les prairies humides, où elles forment souvent des tapis étendus; leur odeur est agréable, mais faible. On cultive souvent la *cardamine* dans les jardins; elle exige une terre fraîche et une exposition ombragée; on la multiplie de graines ou d'éclats de pied. Elle a produit par la culture une variété à fleurs doubles, d'un bel effet. Les feuilles de cette plante ont la saveur acre, chaude et piquante qui caractérise le cresson de fontaine; elles servent aux mêmes usages culinaires que ce dernier. La médecine populaire les emploie comme dépuratives et antiscorbutiques.

CARDAMINOPSIDE s. f. (kar-da-mi-nopsi-de — de *cardamine*, et du gr. *opsis*, aspect). Bot. Syn. d'ARABETTE.

CARDAMOME s. m. (kar-da-mo-me — gr. *kardamon*, même sens). Bot. Nom de quelques espèces du genre amome : *Le grand cardamome croît à Madagascar*. (V. de Bomare.) *Les différents cardamomes donnent une huile essentielle aromatique*. (V. de Bomare.)

— Encycl. Le *cardamome* ou amome en grappe (*amomum cardamomum* de Linné, *amomum racemosum* de Lamarck) appartient au genre type de la famille des amomées. C'est une grande et belle plante vivace, à rhizomes (vulgairement *racines*) longs, traçants, noueux, un peu épais, blanchâtres, munis d'un cheveu abondant; à tiges hautes de trois à quatre mètres, portant des feuilles alternes, longues de 0 m. 35 environ, étroites, lancéolées, engainantes à la base. Une hampe radicale porte une longue grappe irrégulière de fleurs blanchâtres, accompagnées de bractées membraneuses. Les fruits sont de petites capsules ovoïdes, à trois côtes obtuses, dont l'intérieur est divisé en trois loges contenant chacune plusieurs graines anguleuses.

Le *cardamome* croît dans les lieux humides et ombragés de l'Inde, du Malabar et des régions voisines. On le cultive en grand dans les climats chauds. Il demande une terre substantielle, fraîche et ombragée. On le propage surtout par tronçons de rhizomes, pris au moment où ces rhizomes commencent à entrer en végétation. Ces tronçons, qui doivent être de grosseur moyenne, sont plantés en rayons, comme chez nous les pommes de terre. On bine de temps en temps, on butte les plants et on les débarrasse des mauvaises herbes. Quand les fanes commencent à se dessécher, on procède à la récolte; on se sert pour cela d'une fourche à trois dents; on laisse les plantes ressuer à l'air pendant quelques jours, puis on sépare les fanes, on les nettoie et on les emmagasine.

Chez nous, le *cardamome* ne peut se cultiver que dans les serres chaudes, dont il est un des plus beaux ornements. Les fruits sont plus spécialement désignés dans le commerce sous le nom de *cardamome*; on en distingue trois sortes principales : le *grand cardamome*, à capsules trigones, pointues aux deux extrémités, longues de 0 m. 03 à 0 m. 04, striées en long, de couleur fauve-brunâtre, un peu terreuse, contenant un assez grand nombre de graines rougeâtres; le *cardamome moyen*, qui ne diffère du précédent que par sa longueur qui est moitié moindre; le *petit cardamome*, trigone, renflé, long de 0 m. 01 au plus, de couleur fauve clair. Les *cardamomes* se font remarquer par leur odeur aromatique, leur saveur chaude et piquante. Ils renferment, entre autres principes, une huile volatile d'une odeur pénétrante et agréable, d'une

saveur brûlante, et une huile grasse, jaune, peu épaisse, d'une saveur légèrement amère. Les graines sont stimulantes; dans l'Inde, on les emploie comme condiment; les Egyptiens en fabriquent des sortes de pastilles, qu'ils mâchent pour exciter la salivation. Elles entrent dans plusieurs anciennes préparations pharmaceutiques, telles que la thériaque, le diascordium, etc. Elles sont beaucoup moins usitées aujourd'hui en médecine, et seulement associées à d'autres substances. On a soin, quand on veut s'en servir, de rejeter les valves desséchées de la capsule, et de vanner les graines pour les débarrasser des débris des cloisons qui peuvent y rester.

Le *petit cardamome* est le plus estimé, et c'est le seul que l'on trouve abondamment dans le commerce. Outre ses usages condimentaires, on l'emploie encore pour la parfumerie et la distillerie. La pulpe blanchâtre qui enveloppe les graines a, quand elle est fraîche, un goût acide fort agréable. Les rhizomes ou racines possèdent des propriétés analogues à celles des fruits et des graines, et servent aux mêmes usages.

Plusieurs auteurs rangent parmi les *cardamomes* l'amome en grappes et la manigrette, ou graine de paradis, qui appartiendrait, suivant Linné, à une espèce distincte. (V. MANIGRETTE.)

CARDAMON s. m. (kar-da-mon — du gr. *kardamon*, cresson). Bot. Ancien nom du cresson alenois ou nasitor.

CARDAMOURI s. m. (kar-da-mou-ri). Pharm. Espèce de drogue.

CARDAN (Jérôme), médecin, mathématicien et philosophe italien, né à Pavie en 1501, mort à Rome en 1576. Il était fils d'un jurisconsulte estimé, à qui les sciences mathématiques étaient aussi familières que la jurisprudence. On peut croire, d'après quelques aveux consignés dans son autobiographie (*De vita propria*), que sa naissance était illégitime, et qu'avant même qu'il vint au monde, sa mère, Claire Micheria, aurait cherché à le faire périr. Son père, Facio Cardan, fut son premier maître. À vingt ans, il entreprit de suivre les cours de l'université de Pavie, alors très-florissante, puis il alla prendre les grades de maître ès arts et de docteur en médecine à Padoue (1524). La profession médicale ne lui offrait pas des ressources suffisantes, mais il parvint à obtenir une chaire de mathématiques à Milan, en 1534. Néanmoins il était pauvre, et le soin de faire vivre sa nombreuse famille le détournait de ses travaux et nuisait à son avenir; il était cependant déjà connu avantageusement au dehors, car, en 1547, on voit le roi de Danemark lui offrir la charge de médecin de sa cour, ce qu'il refusa en prétextant la rigueur du climat, mais en réalité pour n'avoir point à embrasser la Réforme. Cardan ne croyait à aucune religion positive, mais il lui eût répugné de changer de religion pour obtenir un emploi lucratif, et, comme pour laisser voir que la rigueur du climat du Nord ne l'effrayait pas à l'occasion, il se rendit bientôt après en Ecosse, où l'appelaient l'archevêque de Saint-André. Cardan parvint à guérir ce prélat d'une maladie dangereuse et revint en Italie, où il continua d'enseigner la médecine à Milan, à Pavie, et enfin à Bologne jusqu'en 1570. Comme il avait foi dans l'astrologie, et que, entraîné par son ardent désir de posséder toutes les connaissances, il avait cherché à pénétrer les secrets de cette prétendue science, il s'avisait un jour de dresser l'horoscope de Jésus-Christ, et prétendit trouver dans son thème céleste une indication positive du supplice qui devait terminer la vie humaine du fils de Marie. Cette folle tentative lui valut quelques mois de prison; après quoi, ayant été rendu à la liberté, il quitta Bologne pour la ville de Rome, où il fut agrégé au collège des médecins et où le pape lui fit une pension.

Les dernières années de Cardan furent cruellement éprouvées par des malheurs domestiques. Un de ses fils subit la peine de mort pour avoir empoisonné sa propre femme, et un second s'abandonna à des déportements d'une telle nature que son père lui-même dut solliciter qu'on le mit en prison.

Cardan était un homme fort singulier. Le soin qu'il apportait à écrire ses actes de chaque jour, comme s'il avait été un personnage exceptionnel, témoigne déjà d'une vanité peu commune. La date de sa naissance lui paraît un des grands événements de l'histoire du monde; il semble que Dieu n'ait autre chose à faire que de veiller sur ses jours. En même temps, il s'accuse d'avoir tous les défauts possibles : la colère, la luxure, le goût de la vengeance et du jeu, l'impudicité, l'intempérance; mais l'étalage de ces vices trop réels est pour lui une manière de relever son importance. Il ne s'accuse point par amour de la vérité, car il lui arrive fréquemment de mentir et d'être pris sur le fait. Par exemple, il se targue de savoir des langues qu'il n'a pas apprises, des sciences qu'il n'a pas étudiées; il ne doute point de connaître l'avenir. A l'en croire, il entend ce qu'on dit de lui en son absence; il tombe en extase quand il lui plaît. En un mot, il contrefait le rôle d'Apollonius de Tyane. Comme Socrate, il a un génie familier. Il s'estime un personnage mystique, parce qu'il est superstitieux, croit aux songes et aux amulettes, ou peut-être parce qu'il

feint d'y croire. Il affecte aussi des accès d'ascétisme qui lui inspirent la pensée du suicide. Une des grandes douleurs de son existence, dit-il, est d'avoir été impuissant jusqu'à l'âge de trente ans. Evidemment son esprit n'est pas plus robuste que son corps; c'est une organisation tourmentée, qui prend ses souffrances pour du génie. Au milieu de ses traverses cependant, il a souvent des idées profondes; il possède une science sûre et étendue; il a quelquefois du style et même de l'émotion vraie, comme dans ces paroles : « J'aime la solitude; car, lorsque je me trouve seul, je suis plus qu'en tout autre temps avec ceux que j'aime, je veux dire avec Dieu et avec mon bon génie. » La vérité est qu'il avait beaucoup lu Platon, Plotin, Porphyre, les mystiques de l'école d'Alexandrie; qu'il avait voulu s'élever jusqu'à eux, et que son tempérament chétif l'en avait empêché. Ni son cœur ni son intelligence n'étaient à la hauteur de sa volonté. Au reste, à l'exemple des savants du xvi^e siècle, il possédait une érudition de bon aloi et puisée aux sources mêmes; il n'est pas obligé de citer Julien ou Hippocrate dans une traduction latine ou française, comme les médecins d'aujourd'hui; il le cite dans l'original grec. Il avait aussi étudié Aristote, Avicenne et d'autres écrivains spécialistes de l'antiquité.

Ses principes philosophiques ne sont pas faciles à résumer; mais il a une doctrine sur l'ensemble à peu près complet des sciences métaphysiques. La nature n'est pas distincte de l'univers; elle contient trois principes généraux, qui sont également éternels et nécessaires : l'espace, la matière et l'intelligence. L'intelligence, au surplus, se confond avec l'âme du monde, ce qui est une théorie empruntée à Platon. Cardan ajoute que souvent on distingue cinq principes dans la nature : le quatrième serait le mouvement, et le cinquième une âme du monde distincte de l'intelligence. L'espace est le lien des corps; il n'est pas l'univers; car il en fait partie; il est éternel, immobile, immuable, et on ne conçoit pas qu'il existe là où il n'y a pas de corps, opinion de Cardan à noter, car, au xvi^e siècle, le vide était considéré comme possible et même réel, et il était réservé à Descartes de déraciner ce préjugé. La matière aussi est éternelle; elle se distingue de l'espace quant à ses attributs généraux, en ce qu'elle n'est ni immobile ni immuable; elle change constamment de forme, et l'intermédiaire de ce changement, ce sont deux principes essentiels de la matière : la chaleur et l'humidité. La chaleur est l'organe du mouvement, le véhicule de la vie; c'est par elle que le principe spirituel, que Cardan nomme le principe de la forme, agit sur le principe matériel; c'est par elle que la vie naît et disparaît; c'est elle qui organise et décompose la matière. L'humidité, c'est l'inertie, l'élément de résistance. La forme est inhérente à la matière; cette dernière n'est pas concevable sans forme. Chaque forme est une Âme, c'est-à-dire une substance spirituelle; il s'ensuit que tous les corps sont des êtres vivants. Cet argument, personnel à Cardan et à Campanella, est un des reliefs attachés à leur nom. L'âme du monde, dit Cardan, est à l'univers ce que l'âme humaine est à l'homme, et, en guise de commentaire à cette proposition, l'auteur cite ces deux vers de Lucrèce :

*Spiritus intus alit, totumque infusa per orbem
Mens agitât molem, et magno se corpore nitet.*

Mais l'universalité des formes, c'est-à-dire des âmes individuelles, fait partie intégrante de l'âme du monde dont elle compose proprement la substance; l'âme du monde est donc une forme composée. Afin que les formes qui la composent se constituent, il lui suffit de se déployer dans toute sa puissance. Cardan compare l'âme du monde à la lumière solaire, qui, une dans son essence, apparaît à nos regards sous une variété d'images infinies. La manière dont les âmes particulières tiennent à l'âme du monde est aussi comparable à des vers qui vivent sur une plante.

Il y aurait lieu de demander à Cardan ce qu'il entend faire de Dieu, qui n'est pas intervenu jusqu'ici. Il n'en fait rien; il n'en parle pas. S'il osait, il le nierait; mais, afin d'être en règle avec l'inquisition, il adresse des hymnes au Créateur, vante son immensité et son caractère infini. Quant à des attributs, il ne lui en accorde pas, et il ne parle nulle part de son intervention dans la nature.

De fait, Cardan, comme la plupart des penseurs qui parcourent une longue carrière, n'a pas toujours professé le même sentiment sur Dieu. Dans un ouvrage de sa jeunesse intitulé : *De l'unité* (*De uno*), il soutient l'opinion d'Averroès, le philosophe arabe, suivant qui il n'existe qu'une intelligence unique répandue dans l'univers entier, c'est-à-dire dans les corps organisés suffisamment pour lui donner accès, car elle n'entre pas dans les deux règnes inférieurs de la nature, et même, pour les animaux, elle reste à la surface de leur corps, composé d'organes trop grossiers pour qu'elle puisse y pénétrer; mais elle illumine l'homme à l'intérieur, parce qu'il est fait d'une matière plus subtile que le restant des êtres. Plus tard, lors de la publication de son livre *De Consolatione*, Cardan avait adopté le sentiment contraire, c'est-à-dire que l'intelligence est un fait personnel, que la personnalité est son caractère essentiel, et que, par conséquent, il y a autant d'intelligences

distinctes qu'il y a d'individus pourvus de raison, d'où il suit que les intelligences sont indépendantes. Cardan va même jusqu'à affirmer, ce qu'on n'attendrait pas de lui, que les intelligences conserveront après la mort leur individualité. « Ainsi, dit-il, les âmes humaines demeurent distinctes les unes des autres, même après la mort, avec toutes les facultés qui leur sont propres, comme la volonté, l'intelligence, la sagesse, la science, la réflexion, la connaissance des arts et toutes autres qualités semblables. » Dans un dernier ouvrage de la fin de sa vie, intitulé *De l'immortalité de l'âme*, l'auteur essaye de fondre ensemble les deux sentiments qu'il avait eus successivement à ce sujet. Il n'y a plus qu'une âme et une intelligence, mais elles ont deux modes, l'un absolu, qui est éternel, l'autre relatif et temporaire. L'intelligence alors se manifeste dans le temps par des organes spéciaux, dont l'homme constitue le plus important.

Quoique Cardan considère l'homme comme un organe de la divinité, il lui donne néanmoins une existence à part, et il l'étudie isolément. Ses études sur l'homme sont regardées comme ayant plus de valeur que ses théories sur la nature de Dieu et de l'univers. « Ce qui caractérise l'homme, dit-il, c'est la conscience; les autres êtres animés n'ont qu'une âme sensitive; ils sont dépourvus de la conscience. L'homme a une double conscience, celle de lui-même, celle de la connaissance qu'il a de l'existence de la nature. C'est par la conscience qu'il parvient à distinguer l'âme du corps. Les arguments de Cardan sont déjà ceux d'aujourd'hui, c'est-à-dire l'unité, l'identité de l'être pensant et le libre arbitre. Lorsqu'il a établi la distinction de l'âme et du corps, Cardan essaye de prouver l'immortalité de l'âme. Il n'a pas de preuve personnelle; mais il connaît tout ce qu'on a dit pour ou contre la vie future, et il expose les opinions des philosophes avec une clarté et une méthode peu communes parmi les savants du xvi^e siècle. Il ajoute, d'une façon assez malencontreuse, que le dogme de l'immortalité de l'âme est tout à fait inutile, et même nuisible à la morale, ce qui est le contraire de la vérité. Il donne pour raison de cette opinion singulière, que les sceptiques et les matérialistes sont moins à leur aise pour mal faire que ceux qui croient à l'immortalité de l'âme, attendu que leur incertitude attire sur eux l'attention et les force à être honnêtes par des motifs de prudence qui sont étrangers aux autres hommes. L'auteur va plus loin : il met sur le compte du dogme de l'immortalité de l'âme les guerres de religion, les querelles d'école et à peu près tous les méfaits qui se sont commis de son temps. Il admet cependant l'immortalité de l'âme; mais il faut s'entendre : son immortalité est celle du principe unique, dont les intelligences partielles sont pour ainsi dire les membres. Il termine par une boutade, dans laquelle il avoue qu'il est persuadé de la parfaite égalité, non-seulement des hommes entre eux, mais de tous les êtres vivants. Tous ont en eux une parcelle de l'intelligence unique et suprême; il n'y a donc pas lieu de distinguer entre les parties d'une même substance. Du reste, l'intelligence humaine et l'intelligence universelle ont les mêmes attributs moraux, qui sont : 1^o l'entendement; 2^o l'imagination; 3^o la faculté de sentir; 4^o les fonctions vitales ou organiques; 5^o le mouvement. L'entendement n'appartient qu'à l'homme; mais les animaux ont aussi de l'imagination; tous les êtres organisés participent au principe vital, et la nature inorganique au mouvement.

Quant à la dialectique de Cardan (il a publié un traité sous ce titre), c'est celle d'Aristote, son maître de prédilection, en faveur duquel il s'est plu à diffamer Socrate et l'école socratique dans un pamphlet intitulé : *De Socratis studio*, où il rassoie les injures accumulées contre Socrate par ses ennemis. Il lui reproche surtout ses vertus; son plus grand crime est d'avoir été patient vis-à-vis de Xantippe, sa femme, attendu que son exemple encourage les femmes à désobéir à leurs maris. Quant à Platon, Cardan ne voit en lui qu'un vil courtisan; Xénophon est mercenaire, brutal et ignorant. Cardan personnifie la philosophie de Socrate dans Aristippe, qui l'a précisément déshonorée par la mollesse de ses mœurs et la corruption de ses écrits. Telle est la philosophie de Cardan.

Mais c'est surtout comme mathématicien que ce génie singulier s'est placé au premier rang. On connaît sa découverte de la formule pour la résolution des équations cubiques, que Tartaglia l'accusa de lui avoir dérobée, et dont Cardan paraît en effet n'avoir trouvé que la démonstration. Elle a conservé néanmoins le nom de *formule de Cardan*. Il remarqua aussi que l'extraction de la racine carrée qui entre dans cette formule n'est pas toujours possible, signala la relation qui existe entre les racines d'une équation et le coefficient du second terme de l'équation, la multiplicité des valeurs de l'inconnue et leur distinction en positives et négatives, les racines imaginaires, etc. Ses découvertes en algèbre sont consignées dans son *Ars magna, seu de regulis algebræ* (Nuremberg, 1545). On lui doit aussi le mode ingénieux de suspension qui porte son nom et que nous décrirons plus bas. V. CARDAN (suspension).

Comme médecin, Cardan eut une haute renommée à son époque; mais ses théories, inspirées surtout de l'astrologie, de la sympa-

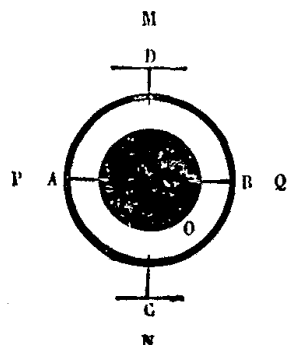
thie générale qu'il supposait entre les corps célestes et les parties du corps humain, ont plus d'originalité que de profondeur. Dans les sciences naturelles et la physique, il reproduit beaucoup des idées d'Aristote et de Platon, et Bacon a caractérisé la valeur de ses travaux sur cette matière en les comparant à ces légendes de saints où le faux et le vrai sont entassés sans discernement.

En résumé, Cardan a contribué au progrès des sciences; mais ses écrits sont dénués de toute valeur systématique; son génie, qui voulait tout embrasser, fut fragmentaire en toute chose, et manquait d'ailleurs de mesure et d'harmonie. L'un de ses ouvrages les plus remarquables est le traité *De subtilitate*, qui est comme le résumé de ses connaissances scientifiques. Ses œuvres ont été publiées à Lyon, en 1663. Le traité *De subtilitate* a été traduit en français par Richard Leblanc (Paris, 1556).

J. Scaliger et de Thou prétendent que Cardan, ayant fixé lui-même par des calculs astrologiques le jour de sa mort, se laissa mourir de faim pour justifier sa prédiction. Le caractère extraordinaire de Cardan rend cette anecdote assez vraisemblable, mais elle ne repose d'ailleurs sur aucune donnée positive. Il est certain cependant qu'il eut plusieurs fois l'idée de se tuer et qu'il était possédé, comme nous l'avons déjà fait entendre, de la manie du suicide. Il nommait cette sorte de folie *l'amour héroïque*.

CARDAN (Jean-Baptiste), fils du précédent, né en 1534, mort en 1560. Il exerçait la profession de médecin et était très-versé dans son art. Malheureusement, il comptait sa femme parmi ses clientes, et il lui prodigua ses soins à un tel point qu'elle ne tarda pas à mourir empoisonnée. Il eut la tête tranchée : il n'avait que vingt-six ans. On a de lui deux ouvrages : *De fulgure et De Abstinentia ab usu fœtidiorum ciborum*, qu'on trouve imprimés avec les œuvres de son père (Lyon, 1633).

CARDAN (Suspension de). Mode de suspension inventé par Cardan, et par lequel l'objet suspendu (corps de lampe, tube barométrique, etc.) est toujours ramené à la position verticale par les oscillations mêmes qu'il éprouve. Soit O l'objet suspendu, vu en coupe horizontale. Deux vis opposées A et B, dont les pointes sont engagées dans l'épaisseur du



corps, le soutiennent sans le presser, de manière qu'il peut osciller dans le sens MN. Ces deux vis sont fixées à un anneau, qui peut à son tour osciller autour de ses points d'attache C et D, dont la direction est perpendiculaire à la direction AB. L'oscillation de l'anneau a donc lieu dans le sens PQ; par conséquent, elle contrarie et détruit l'oscillation de l'objet suspendu, et réciproquement.

CARDANE s. m. (kar-da-ne). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, confondu autrefois avec les platycères, et réuni aujourd'hui au genre endore.

CARDANIA, nom latin de la CERDAGNE.

CARDASSE s. f. (kar-da-se — rad. carder). Techn. Carde pour la bourre de soie.

— Bot. Nom vulgaire du nopal à raquette ou figuier de Barbarie (*cactus opuntia*).

— Hort. Variété de figue.

CARDE s. f. (kar-de — du lat. *carduus*, chardon). Hort. Côte conestible de la feuille de l'artichaut cardon. || *Carde de poirée*. Côte comestible de la feuille de poirée.

— Techn. Tête épineuse du chardon à foulon, employée pour le peignage des draps. || Appareil garni de têtes de chardon et destiné au même usage. || Peigne de cardeur formé d'une planche garnie de bouts de fil de fer, et munie d'un manche, on fait des cardes cylindriques, consistant en deux rouleaux armés de pointes, entre lesquels doit passer la matière à carder. || Instrument de perruquier à démêler ou carder les cheveux destinés à la confection des perruques.

— Encycl. Le cardage des matières filamenteuses s'opère au moyen des *cardes* plates ou à main et des *cardes* circulaires ou cylindriques. Les *cardes* à main se composent de deux plateaux en bois, munis de dents recourbées en sens inverse, auxquels on imprime, en poussant et en tirant alternativement avec les mains, un mouvement de va-et-vient qui carde et peigne le coton ou la laine que l'on a placé préalablement entre eux. La *carde* circulaire consiste en un grand tambour qui tourne sans cesse, et autour duquel, dans la

partie supérieure seulement, fonctionnent avec des vitesses inégales des cylindres juxtaposés et de différents diamètres. Le tambour et les cylindres sont revêtus d'une plaque de cuir épais ou de caoutchouc, garnie de dents en fil de fer ou de cuivre plus ou moins serrées, recourbées et aiguës par les bouts. Ces plaques ont reçu le nom de *rubans de cardes*. Les dents, agissant les unes sur les autres en divers sens, produisent le cardage. Les cylindres prennent différents noms, suivant l'office qu'ils doivent remplir : ils sont *travailleurs* ou *déboueurs*. Les premiers, d'un diamètre plus grand que les seconds, marchent lentement et présentent leurs dents pointes contre pointes à celles du tambour; les derniers, au contraire, sont animés d'une grande vitesse, et tournent de façon que leur denture attaque à revers celle des autres cylindres. Telle est l'opération proprement dite du cardage; il reste encore à former la nappe et le ruban. A cet effet, deux autres cylindres, appelés *le volant* et *le peigneur*, sont placés après les travailleurs et les déboueurs. Le volant a pour objet de friser la matière, afin de disposer les brins de façon qu'ils s'attachent au peigneur par les bouts, et c'est sur ce dernier que les filaments s'arrêtent et se déposent avant d'être relevés pour former la nappe et le ruban. Avant de passer à la *carde*, les matières filamenteuses sont soumises à l'action de plusieurs machines qui n'ont pour but que de les préparer au cardage; les principales d'entre elles sont : 1^o le *bâleur-éplucheur*, qui leur rend la légèreté primitive, qu'elles ont perdue dans les ballots où elles sont entassées, et qui les dégage en même temps de toutes les ordures ou poussières qu'elles peuvent contenir; 2^o le *bâleur-étaleur*, qui dispose la matière en couches symétriques, de manière que l'on puisse l'étaler avec une régularité parfaite sur le manteau ou toile sans fin qui la livre aux cylindres fournisseurs du tambour. Les *cardes* que l'on construit pour le coton, les étoupes de lin et de chanvre, la laine, la ouate, reposent toutes sur le même principe; elles ne diffèrent entre elles que par quelques détails d'appropriation à la matière à carder.

On distingue les grosses *cardes* ou briseuses, et les *cardes* fines ou finisseuses; les premières servent à briser les filaments trop longs, à enlever les nœuds et à corriger l'inégalité des brins; les secondes, dont les garnitures sont plus fines et plus serrées, terminent l'opération en établissant le parallélisme des filaments. On établit encore des *cardes* doubles, qui font dans une seule passe le travail de la grosse et de la petite *carde*; elles sont composées de deux tambours qui se suivent; le premier, garni d'une forte denture, prépare la matière; le dernier, muni de dents d'une plus grande finesse, achève le cardage.

Dans quelques filatures de laine, on emploie les *cardes* dites boudineuses ou fileuses; elles présentent l'avantage de pouvoir effectuer, au moyen d'un seul et même appareil, le cardage et un premier filage de la substance filamenteuse. Dans ces machines, le cardage se fait comme précédemment; seulement, pour obtenir le filage, on adapte, au-dessous du volant, des cylindres peigneurs destinés à dévider la nappe par mèches étroites ou par rubans sur des bagues dont ils sont recouverts. La rotation que l'on imprime aux tubes qui reçoivent, immédiatement après ce travail, la substance cardée, fait tordre ou arrondir sur elles-mêmes les mèches qui s'y introduisent. Ces dernières, à leur sortie de ces tubes, passent sous des fils de fer autour desquels elles font un tour, pour se déformer aussitôt en restant cependant arrondies au lieu d'être plates comme elles étaient à leur sortie des bagues des peigneurs. Ces fils passent ensuite entre de petits cylindres qui font le service de laminoir en opérant un léger tirage, puis enfin ils sont dirigés sur des tambours en bois autour desquels ils s'enroulent avec une vitesse assez grande.

Les *cardes* ordinaires, employées dans presque toutes les filatures, sont établies dans les conditions suivantes : le gros tambour a 1 m. 20 de diamètre et fait 120 tours par minute, les petits cylindres ont 0 m. 48, et font 4 tours dans le même temps; la table de charge ou la toile sans fin est animée d'une vitesse de trois quarts de tour par minute; elle donne une charge alimentaire de 0 kilogr. 340 par mètre de longueur. Construite avec ces données, une *carde* ordinaire produit de 1 kilogr. 50 à 1 kilogr. 60 de matières cardées par heure. Les *cardes* doubles fournissent trois à quatre fois autant, soit en moyenne 5 kilogr. 500 par heure. Le prix d'une *carde* simple varie en France entre 5,500 fr. et 6,500 fr., toute montée et garnie.

La garniture des *cardes* s'exécute autrefois par les moyens manuels, qui ne permettaient pas de livrer les produits à des prix réduits; le développement considérable de l'industrie manufacturière a forcé d'avoir recours à des moyens mécaniques pour bouter rapidement les plaques et les rubans de *carde*. Le nombre des opérations que cette machine doit effectuer rend sa construction très-difficile, et son agencement très-compiqué. Voici la série des opérations que ces machines doivent effectuer : 1^o perçage du cuir pour recevoir les dents; 2^o passage du fil devant les outils bouter; 3^o crochetage pour tenir le fil et l'introduire dans les jumelles; 4^o découpage du fil à la longueur voulue; 5^o doublage consistant à courber le fil découpé pour

former chaque double dent; 6^o introduction des dents dans le cuir; 7^o recourbage des dents pour leur donner l'inclinaison convenable; 8^o déplacement du cuir à chaque nouvelle rangée de dents. Toutes ces opérations s'effectuent, avec la machine à bouter, en quelques fractions de seconde, et l'on arrive à parer plus de 200 dents par minute.

L'enquête commerciale de 1860 a constaté qu'en France la fabrication des *cardes* était une industrie en décadence, les *cardes* anglaises étant de beaucoup supérieures aux *cardes* françaises. Aussi, avant le traité même, malgré l'élevation des droits d'importation, l'industrie anglaise en fournissait de grandes quantités aux filatures françaises. Les *cardes* de fabrication française elles-mêmes étaient fabriquées avec du fil de fer anglais. Les machines à fabriquer les *cardes* sont meilleures en Angleterre qu'en France, et travaillent plus vite. L'enquête de 1860 a jugé que le défaut de rapidité du travail français tenait uniquement à l'imperfection des machines, et point du tout à l'intelligence de l'ouvrier. Cependant, selon les chefs de l'industrie française, la main-d'œuvre anglaise aurait une supériorité marquée. L'emploi des machines de précision, a dit l'un d'eux, exige un apprentissage d'au moins cinq ans pour former cette catégorie d'ouvriers; la conscription nous enlève le plus souvent tous nos élèves, tandis que, par l'affranchissement du service militaire, les ouvriers anglais acquièrent une supériorité marquée sur l'ouvrier français. Une certaine protection a dû être conservée à cet article, et l'introduction en est soumise à un droit d'entrée variant de 30 à 35 fr.

CARDÉ, ÉE (kar-dé) part. pass. du v. Carder. Peigné à l'aide de la carde : *Laine cardée*. Coton cardé.

— Par ext. Effrangé, filoché :

Jusque sous ses haillons desséchés et poudreux, Effrangés par le temps, cardés par le misère, L'Arabe qui mendie à l'air d'un Balthazar.

BARTHÉLEMY.

— Par anal. Réduit en légers flocons : *Un ciel léger où flottent, dans le bleu, des nuages cardés en duvet*. (Th. Gaut.)

CARDEE s. f. (kar-dé — rad. carder). Techn. Quantité de matière qu'on prend à la fois entre deux cardes : *Une CARDEE de laine, de coton, de crin*.

CARDEL (Paul, sieur du NOYER), théologien protestant français, mort, à ce qu'on croit, en 1715. Il était fils d'un avocat de Rouen, et remplissait les fonctions de pasteur à Grosnéville, dans les environs de Rouen, quand la révocation de l'édit de Nantes l'obligea à fuir. Il passa successivement en Angleterre et en Hollande, et revint, en 1688, comme tant d'autres pasteurs, pour prêcher l'Évangile en France, malgré les ordonnances royales. Pris à Paris, au moment où il se rendait auprès d'un malade, il fut jeté dans le donjon de Vincennes et transféré à la Bastille en 1689; mais rien n'ébranla sa constance, quoiqu'il fût en proie aux plus atroces douleurs, s'il faut en croire la *France protestante*, où on lit : « Enseveli dans un cachot humide, tout son corps s'était couvert de gèbres et de plaies. Accablé de coups, privé de nourriture, il résistait à tous les efforts des convertisseurs. Ecorché des pieds à la tête, il languissait sur un grabat, immobile, le moindre mouvement lui causant d'atroces douleurs. Abandonné par le médecin et le chirurgien de la Bastille, il n'avait pour le panser qu'un des plus farouches gardiens. » « J'ai vu, raconte à son tour Renneville, j'ai vu ce barbare dépouiller de sa chemise tous les matins le ministre infortuné; elle était collée avec le pus contre la chair, car, de peau, il n'en avait plus en aucune partie du corps; après quoi, il le frottait partout avec une serpillière toute roide de pus et de sang, et, en le frottant, il lui faisait de nouvelles plaies, en sorte que le sang ruisselait de tous côtés du corps de ce martyr, qui poussait des cris capables d'attendrir les tigres. »

CARDELL (Charles, baron DE), général suédois, né en 1764, mort en 1821. Il servit d'abord dans l'armée prussienne comme officier d'artillerie, puis, de 1789 à 1793, comme officier d'infanterie dans l'armée suédoise. Il revint alors à son arme de prédilection et fut nommé major et chef de brigade dans l'artillerie à cheval, qui, dès ce moment, fut placée sous sa direction. C'est à lui et à Helwig que la Suède est redevable de tous les perfectionnements apportés dans son artillerie au commencement de ce siècle et qui en ont fait une des premières artilleries de l'Europe. Cardell joignait à la science théorique une pratique très-habile et une bravoure plus qu'ordinaire. Il se conduisit avec éclat dans la campagne de Poméranie en 1807, et dans celle d'Allemagne en 1813. A la bataille de Leipzig, il contribua puissamment à déloger les Français des positions qu'ils occupaient. Promu successivement au grade de général-major, de lieutenant général, etc.; créé baron, grand-croix de l'ordre de l'Épée, etc., il mourut à l'âge de cinquante-sept ans, estimé de tous pour sa valeur, sa capacité et son intégrité. L'école d'artillerie de Marienberg, qui a produit tant d'excellents officiers, lui doit sa création et son organisation.

CARDENAL ou CARDINAL (Pierre), troubadour du xiii^e siècle, né à Beaucaire ou au Puy-en-Velay, mort en 1306. On ne connaît

point les événements de sa vie. Sur la fin de sa carrière, il enseigna la poésie à Tarascon. La Bibliothèque nationale possède de lui environ quatre-vingts tenons, sirventes, chansons, etc., où les hommes galants, les hommes vicieux, les nobles oppresseurs et les prêtres corrompus ne sont pas ménagés. Sa poésie ne manque point de verve et d'originalité; mais elle est pleine de subtilités et de traits de mauvais goût.

CARDENAS, ville maritime des Antilles espagnoles, dans l'île de Cuba, au N., à 85 kilom. E. de la Havane, avec laquelle elle est en communication par plusieurs steamers et par un chemin de fer. Cardenas, fondée en 1878, dans la vaste rade de son nom, qui se trouve comprise entre les points de Hicacos et de Aguado, est destinée à devenir une des grandes villes de l'Amérique, à cause de son remarquable développement commercial. Elle compte 12,500 hab. Elle possède un théâtre, une société de bienfaisance et plusieurs établissements d'instruction publique; elle est la résidence du gouvernement de la juridiction qui porte le même nom. On y publie deux journaux quotidiens et politiques.

Le général Narciso Lopez débarqua à Cardenas le 19 juillet 1850 avec 600 hommes, et réussit à s'en emparer par surprise. Une partie de la garnison se sauva dans les campagnes, et le reste, sous les ordres du gouverneur Ceruti, s'enferma dans la maison de ce dernier et ne mit bas les armes que quand les soldats de Lopez mirent le feu à l'édifice. Ce triomphe ne servit en rien à la cause de la liberté, car Lopez dut partir le lendemain pour les États-Unis, à cause de l'insubordination de ses hommes.

CARDENAS (Barthélemy DE), peintre, né dans le Portugal en 1547, mort en 1606. Il passa presque toute sa vie en Espagne, et ses principales peintures sont à Madrid, dans l'église des dominicains, et à Valladolid, dans le couvent de Saint-Paul. — Son fils, Juan de Cardenas, se distingua dans le paysage et fut surtout habile à peindre les fruits et les fleurs.

CARDENAS (Bernardin DE), missionnaire et historien espagnol du XVII^e siècle. Il entra dans l'ordre de Saint-François et se donna aux travaux évangéliques dans les possessions espagnoles de l'Amérique méridionale. En 1643, il fut nommé évêque de l'Assomption, et il s'unit à Palafox pour résister aux intrigues ambitieuses des jésuites. Plus tard, il fut transféré au siège de Santa-Cruz de la Sierra. Il écrivit plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire des pays où il avait passé sa vie, entre autres : *Manual y relacion de las cosas del reyno del Peru* (Madrid, 1634).

CARDENEAU (Bernard-Augustin, baron DE), général français, né en 1766, mort en 1841. Il entra dans l'armée en 1791 comme lieutenant, fut bientôt nommé adjudant général, eut trois chevaux tués sous lui à la bataille de Marengo, se signala au siège de Gaste, et obtint le grade de général de brigade. Mis en disponibilité en 1815, il fut appelé deux fois à siéger à la Chambre des députés, en 1818, puis en 1830.

CARDENERUEL s. m. (kar-de-ne-rue). Outh. Ancien nom du chardonneret.

CARDER v. a. ou tr. (kar-dé — rad. carder). Techn. Peigner, démêler avec des cardes : *Carder de la laine, du coton, du drap.*

— Par anal. Réduire en légers flocons :

Les nuages d'été qui passaient sur sa tête
N'étaient qu'un chaud duvet que les rayons brûlants
Enlevaient au glacier, *cardaient* en flocons blancs.

LAMARTINE.

Se carder v. pr. Etre cardé : *Le coton se cardait aussi bien que la laine.*

CARDER (Pierre), marin anglais de la fin du XVIII^e siècle. Il faisait partie de l'expédition dirigée par Drake, et celui-ci le chargea de commander un petit bâtiment qui devait revenir en Angleterre pour y porter des nouvelles; mais le bâtiment toucha contre un îlot, et Carder échappa seul au naufrage avec un de ses matelots. L'îlot ne leur fournit que des coquillages et des fruits sauvages; ils n'y trouvèrent pas même de l'eau pour satisfaire leur soif. Ayant construit un radeau, ils voguèrent trois jours et deux nuits sur une mer inconnue; lorsqu'ils purent aborder sur le continent, le compagnon de Carder but tant d'eau qu'il mourut d'une indigestion. Quant à Carder, il fut pris par des sauvages, au milieu desquels il resta quelques mois; puis, étant parvenu à s'échapper, il atteignit une possession portugaise, d'où il put revenir en Angleterre en 1586.

CARDÈRE ou **CARDAIRE** s. f. (kar-dè-re — rad. carder). Bot. Genre de plantes, type de la famille des dipsacées : *Les mouchés à miel aiment beaucoup la cardère à foulon*. (V. de Berneaud.) *Les tiges des cardères servent à chauffer le four*. (Bosc.) On dit aussi **CARDIERE**.

— Encycl. Les cardères sont des plantes bis-annuelles, à fige couverte d'aiguillons, ainsi que la nervure médiane des feuilles, qui sont opposées, plus ou moins soudées à la base, quelquefois largement connées. Les fleurs sont groupées en capitules globuleux ou ovoïdes, à involucre composé de plusieurs folioles herbacées, ordinairement épineuses, à réceptacle chargé de paillettes brusquement terminées

par une pointe épineuse. Une des espèces de ce genre est connue et cultivée de temps immémorial; c'est la *cardère à foulon*, vulgairement *chardon à foulon*, dont l'emploi pour le cardage des draps a valu à cette plante et à ses congénères le nom de *cardère*. On l'appelle aussi *chardon à bonnetier* et *baignoir* ou *cuvette de Vénus*; elle doit ce dernier nom à une particularité remarquable que présentent ses feuilles, qui, soudées et largement connées à la base, forment ainsi une cuvette où l'eau des pluies se rassemble en assez grande quantité. On ignore la vraie patrie de cette espèce; on pense toutefois qu'elle est originaire de l'Asie Mineure. Elle est aujourd'hui cultivée en grand, dans le voisinage des grandes manufactures de drap. La *cardère à foulon* se multiplie par ses graines que l'on sème à la volée, en mars dans le Nord, et à l'automne dans le Midi. Elle préfère une terre meuble, profonde, un peu fraîche sans être trop humide, et fumée médiocrement quelque temps avant le semis, qui doit toujours avoir lieu sur place. Lorsque les plants sont bien apparents, on arrache ceux qui sont trop rapprochés, de manière à laisser entre eux un espace de 0 m. 30 à 0 m. 35. Pendant la première année de leur végétation, les cardères demandent des binages et des arrosages multipliés. En général, elles passent fort bien l'hiver dans nos départements méridionaux, pourvu que les terres où elles se trouvent ne soient pas sujettes aux inondations. Dès le mois de mars de la seconde année, on bine et on sarcle, puis on arrache les pieds qui drageonnent, parce qu'ils donnent des têtes d'une moindre valeur que les autres, et nuisent aux plantes voisines. La maturité des têtes se reconnaît à la couleur blanche qu'elles prennent et à la chute de leurs fleurs. La récolte dure trois mois; car toutes les têtes ne mûrissent pas en même temps. On doit avoir soin de laisser chacune d'elles une queue ou fragment de tige de 0 m. 20 à 0 m. 40 de longueur; on les lie par paquets de cinquante et on les fait sécher en grenier, à l'abri des rayons du soleil. Enfin on les trie et on en fait deux sortes, suivant leur grosseur et leur qualité; les meilleures sont appelées mâles, les autres femelles. Le principal emploi des têtes de *cardère* ou *cardes* consiste, comme l'indique leur nom, à *carder* ou à lainer la surface des draps et des étoffes de laine ou de coton avant de les tondre. Malheureusement, elles présentent un inconvénient assez grave; comme elles opèrent sur du drap mouillé, leurs crochets mouillés par l'humidité perdent au bout d'un certain temps la faculté d'agir sur les étoffes, et ne peuvent servir de nouveau qu'après dessiccation complète. On est donc obligé d'en avoir de grands approvisionnements, ce qui augmente naturellement la dépense. Pour ce motif, on a cherché à remplacer les têtes de *cardère* par des cardes métalliques. Ces essais n'ont pas encore complètement réussi; les avantages qui résultent de l'économie réalisée sur le prix de revient sont compensés au delà par l'imperfection du travail exécuté à l'aide des nouvelles machines. Aussi la culture de la *cardère* s'est-elle maintenue malgré la concurrence; elle s'est même propagée dans quelques départements du midi de la France où elle était complètement inconnue il y a quelques années. Les fleurs de la *cardère* à foulon fournissent aux abeilles d'abondantes récoltes, et les feuilles connées leur présentent, longtemps après les pluies, des abreuvoirs naturels. Il serait donc utile de cultiver cette plante dans le voisinage des ruches. Les tiges sèches de la *cardère* peuvent être utilisées pour le chauffage des fours.

La *cardère sauvage* ou des bois ressemble beaucoup à la précédente, mais on la reconnaît facilement à son involucre très-grand, et surtout à ses capitules, dont les écailles, au lieu d'être roides et crochues, sont droites, faibles et flexibles. Aussi ces têtes sont-elles impropres au lainage des étoffes. Les fleurs de la *cardère* sauvage sont aussi fort recherchées par les abeilles. Les racines sont amères et assez employées en médecine, surtout dans les campagnes, comme sudorifiques et diurétiques. Ces deux plantes ne sont pas sans élégance, et peuvent figurer dans les grands massifs paysagers. La *cardère laciniée* et la *cardère velue* ne présentent guère d'intérêt que pour le botaniste.

CARDERIE s. f. (kar-de-ri — rad. carder). Techn. Atelier où l'on carde du crin et des matières textiles : *J'ai écrit au contre-maître de la carderie de Liancourt*. (H. Bayle.) *Une soigneuse de carderie n'a d'autre tâche que de surveiller la marche de la carde, et de rattracher de temps en temps un fil brisé*. (J. Simon.) » Fabrique de cardes.

CARDEUR, **EUSE** s. (kar-deur, eu-zo — rad. carder). Personne dont la profession est de carder : **CARDEUR de laine**. **CARDEUSE de matelas**. Le Clerc, **CARDEUR de laine**, fut le premier pasteur des protestants à Meaux. (Vén.)

CARDI (le chevalier Louis), dit **Cigoli** ou **Civoli**, peintre, architecte et littérateur italien, né à Cigoli (Toscane) en 1559, mort à Rome en 1613. D'une famille très-pauvre, il eut des commencements difficiles, et ne put arriver à compléter ses études que grâce à l'amitié généreuse de son maître, Alexandre Allori, qui le prit dans son atelier et le traita comme s'il eût été son fils. Il apprit la perspective sous Buontalenti; mais il se forma surtout par l'étude de Michel-Ange, du Corrège et d'André

del Sarto. Atteint d'aliénation mentale par suite d'une étude trop assidue de l'anatomie, il dut se reposer pendant plusieurs années. Le pape Paul V et le grand-duc de Toscane le chargèrent de travaux importants. Il exécuta notamment les décorations pour les fêtes du mariage de Marie de Médicis avec Henri IV. Son dessin est savant et naturel; son coloris est admirable et rivalise avec celui de Titien et de Rubens. Son style est large, mais n'est pas exempt de défauts de l'école bolonaise.

L'œuvre de Cardi, très-considérable, compte des pages excellentes et de véritables chefs-d'œuvre. Rome possède un *Saint François pénitent* d'un sentiment exquis, d'une rare élévation d'idée et d'un grand charme de couleur. Il y a aussi de lui, dans la même ville, des *Joueurs*, d'une composition sévère et pleine d'observation. On y admire également plusieurs grandes fresques : un *Saint Pierre* d'une merveilleuse puissance d'exécution, une *Déposition* d'un arrangement savant; mais le joyau de cette collection déjà si riche, c'est le *Martyre de saint Etienne*, un chef-d'œuvre complet, que l'on peut comparer aux plus belles œuvres de l'art italien. Le musée de Bruxelles est fier, avec raison, de la *Sainte Famille* de ce maître. Il y a de lui, à Saint-Petersbourg, la *Circoncision*, la *Cène* et le *Retour du jeune Tobie*. Il est représenté au Louvre par un *Saint François en contemplation*, une *Sainte Famille en Egypte* et un *Portrait d'homme*, trois tableaux d'une grande valeur. On remarque à Munich, *Jésus-Christ portant sa croix*, et *Saint François d'Assise devant le Crucifix*; à Madrid, la *Madeleine* à Vienne, *Jésus-Christ mort sur les genoux de sa mère*, etc. Le seul défaut qu'on puisse reprocher à ce peintre savant et laborieux, c'est d'être tombé quelquefois dans l'imitation un peu servile de Michel-Ange, du Corrège, d'André del Sarto, de Pontormo et de Barocci; mais tant de qualités personnelles rachètent ce défaut, devenu presque une qualité par le talent de l'imitateur, qu'on a pu donner à Cardi, sans tomber dans une ridicule exagération, le titre de *Corrège florentin*.

Ses travaux d'architecture les plus connus sont : la loge des Tornaquinci, la cour du palais Strozzi, le palais Ranuccini, à Florence, et le palais Madame, à Rome. Il a publié un *Traité de perspective* et un *Traité des cinq ordres d'architecture*.

CARDIA s. m. (kar-di-a — du gr. *kardia*, cœur). Anat. Ouverture supérieure de l'estomac, située dans le voisinage du cœur.

CARDIACÉ, **ÉE** adj. (kar-di-a-sé — du lat. *cardium*, bucardé). Moll. Qui ressemble ou qui se rapporte à la bucardie. On dit aussi **CARDIADÉ**.

— s. f. pl. Famille de mollusques acéphales, à coquilles bivalves, ayant pour type le genre bucardie.

CARDIADÈRE s. m. (kar-di-a-dè-re — du gr. *kardia*, cœur; *dèrè*, cou). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, tribu des féroniens, formé aux dépens du genre *dapte*, et comprenant une seule espèce, qui vit dans les steppes de la Sibérie.

CARDIAECTASIE s. f. (kar-di-a-èk-ta-zi — du gr. *kardia*, cœur; *ektasis*, dilatation). Pathol. Augmentation anormale du volume du cœur. On dit aussi **CARDIECTASIE**.

CARDIAGRAPHE, **CARDIAGRAPHIE**, **CARDIAGRAPHIQUE**. V. CARDIOGRAPHE, CARDIOGRAPHIE, CARDIOGRAPHIQUE.

CARDIAIRE adj. (kar-di-è-re — du gr. *kardia*, cœur). Anat. Qui se rapporte au cœur, qui se trouve dans le cœur.

CARDIAIRE s. f. (kar-di-è-re — rad. carder). Bot. Syn. de **CARDÈRE**.

CARDIALGIE s. f. (kar-di-al-ji — de *cardia*, cœur, et du gr. *algos*, douleur). Pathol. Douleur qui a son siège au cardia ou près de cet orifice, à la partie supérieure de l'estomac : *La plupart des CARDIALGIES sont l'effet d'une gastro-entérite chronique*. (Broussais.) » Douleur névralgique du cœur.

— Encycl. La langue scientifique ne possède pas toujours le degré de rigueur et de précision qu'on serait en droit d'en attendre. Le mot *cardia* entre dans la composition de plusieurs expressions qui appartiennent au langage pathologique; il y désigne tantôt le cœur lui-même (ce qui est conforme à son étymologie réelle), tantôt la région du cœur, et tantôt encore la région du *cardia*, qui n'est que l'ouverture supérieure de l'estomac. De là une confusion inévitable. *Cardialgie* désigne ainsi : 1^o les douleurs ou névralgies du cœur; 2^o les douleurs de la région précordiale, sternalgies, angines de poitrine; 3^o les douleurs de l'estomac dans la région du *cardia*, cardialgies gastriques, passions cardiaques, cardiognies. C'est pour éviter cette confusion et arriver à préciser d'une manière plus rigoureuse le siège des douleurs, que le mot *cardialgie* a été abandonné. Comme s'appliquant à désigner les névroses de l'estomac, il est avantageusement remplacé par le mot *gastralgie*, universellement adopté aujourd'hui. Cette expression indique simplement l'existence d'une douleur nerveuse siégeant à l'estomac, sans préciser la région de l'estomac qui est plus spécialement affectée, ce qui est un avantage, car il est bien rare que les dou-

leurs de la région du cardia ne s'irradient pas à d'autres parties de l'estomac, et même à d'autres parties de l'appareil digestif. V. GASTRALGIE, GASTRO-ENTÉRALGIE, ANGINE DE POITRINE.

CARDIALGIQUE adj. (kar-di-al-ji-ke — rad. *cardialgie*). Pathol. Qui a rapport à la cardialgie.

CARDIOLOGIE, **CARDIOLOGIQUE**. V. CARDIOLOGIE, CARDIOLOGIQUE.

CARDIANASTROPHIE s. f. (kar-di-a-nastro-fi — du gr. *kardia*, cœur; *anastrophè*, je retourne). Térat. Transposition du cœur.

CARDIANDRE s. f. (kar-di-an-dre — du gr. *kardia*, cœur; *aner*, *andros*, homme, organe mâle). Bot. Genre de plantes, de la famille des saxifragées, tribu des hydrangées, comprenant une seule espèce qui croît au Japon.

CARDIAPE s. m. (kar-di-a-pe — du gr. *kardia*, cœur; *pous*, pied). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des chrysomèles, dont l'espèce type vit en Angleterre.

CARDIAQUE adj. (kar-di-a-ke — du gr. *kardiaios*; rad. *kardia*, cœur). Anat. Qui appartient au cœur, qui a rapport au cœur : *Nerfs cardiaques*. Il Qui appartient, qui a rapport au cardia.

— Pathol. *Maladie cardiaque*, Nom par lequel on désignait autrefois une maladie aujourd'hui disparue, et qui avait quelque analogie avec certaines formes de la suite miliaire. » *Passion cardiaque*, Mot par lequel on désigne une douleur névralgique siégeant à l'orifice supérieur du cœur, et qui est syn. de *GASTRALGIE*, *CARDIALGIE*, etc. » *Spasme cardiaque*, Contraction spasmodique dont le siège est au cardia.

— Pharm. A signifié cordial : *Potion cardiaque*. S'employait substantiv. : *Faire usage des cardiaques*.

— Physiol. *Circulation cardiaque*, *battements cardiaques*, *bruits cardiaques*, *mouvements cardiaques*, Expressions qui désignent les phénomènes physiologiques qui ont leur siège dans l'organe central de la circulation, et qui se rapportent à la physiologie de cet organe.

— Bot. Nom d'une plante du genre *léonure*, ainsi nommée à cause de ses propriétés toniques et excitantes.

— Encycl. Anat. En raison de sa double étymologie, le mot *cardiaque* est une expression qui s'applique à la désignation de plusieurs organes dépendant, ensemble ou séparément, soit du cœur (*cardia*, en grec), soit de l'ouverture supérieure de l'estomac ou cardia.

— *Artères cardiaques* ou *coronaires*. Ces artères, au nombre de deux, naissent de l'artère aorte immédiatement au-dessus des valvules sigmoïdes, l'une sur le côté droit, l'autre sur le côté gauche de ce vaisseau, et portent le nom d'*artère cardiaque gauche* et d'*artère cardiaque droite*. L'*artère cardiaque gauche*, ou *coronaire antérieure*, est cachée, à son origine, par l'infundibulum du ventricule droit; elle se dégage entre cet infundibulum et l'oreillette gauche, se loge dans le sillon antérieur du cœur, fournit dans son trajet un grand nombre de branches collatérales qui se distribuent dans les parois du cœur, et se termine, en s'anastomosant vers la pointe du cœur, avec l'*artère cardiaque droite*. Cette dernière, appelée aussi *coronaire postérieure*, est un peu plus volumineuse que la précédente, et naît un peu plus bas. Elle se loge dans le sillon auriculo-ventriculaire droit, et, parvenue au sillon de la face postérieure du cœur, envoie un rameau anastomotique à l'une des branches collatérales de la coronaire gauche; de là, elle se recourbe à angle droit, longe le sillon postérieur du cœur, et s'anastomose à la pointe du cœur avec la branche terminale de la coronaire gauche, après avoir fourni, de chaque côté du sillon, des rameaux qui se perdent dans le tissu charnu du cœur. Il résulte, de cette disposition des artères *cardiaques*, que le cœur est embrassé entre deux cercles de vaisseaux artériels, l'un vertical ou ventriculaire, l'autre horizontal ou auriculo-ventriculaire; de ces deux cercles partent les artères du tissu du cœur.

— *Veines cardiaques* ou *coronaires*. Ces veines correspondent aux artères de ce nom et parcourent la surface extérieure du cœur. La grande veine coronaire, ou sinus veineux du cœur, naît des capillaires du tissu charnu du cœur, forme un vaisseau apparent qui semble naître à la pointe de l'organe, parcourt le sillon antérieur au côté de l'*artère cardiaque* qu'elle abandonne au niveau du sillon transverse, se réfléchit à angle droit, contourne le sillon auriculo-ventriculaire gauche, et s'ouvre, après s'être dilatée en ampoule, à la partie postérieure et inférieure de l'oreillette gauche, c'est-à-dire directement dans la cavité supérieure gauche du cœur. A son embouchure, elle est pourvue d'une valvule, la valvule de Thébésius. Dans son trajet, cette veine reçoit les rameaux veineux des parties antérieures et latérales du cœur, de la cloison interventriculaire, etc. Elle reçoit, entre autres, les veines ascendantes et descendantes, la veine interventriculaire postérieure et la veine du bord gauche du cœur. Les veines petites *cardiaques*, ou *cardiaques* antérieures, sont de petits rameaux qui rampent sur la

face antérieure du ventricule droit, et se rendent à la partie inférieure de l'oreillette. La plus considérable de ces veines est la veine du bord droit du cœur décrite par Galien.

— **Nerfs cardiaques.** Ils sont formés par les trois rameaux qui naissent des côtés internes des trois ganglions cervicaux du grand sympathique. Il s'y joint des filets nerveux du nerf récurrent et du nerf pneumogastrique. Par une anomalie qui n'est pas fréquente en anatomie, les nerfs *cardiaques* offrent de grandes variétés; ainsi il arrive fréquemment que ceux d'un des côtés sont plus volumineux que ceux du côté opposé; dans certains cas, les rameaux qui viennent du pneumogastrique suppléent les rameaux du grand sympathique. La description qu'indiquent les traités d'anatomie se rapporte donc seulement à la disposition la plus fréquente de ces nerfs. Les nerfs *cardiaques* émanés du grand sympathique sont au nombre de trois : 1^o le nerf *cardiaque* supérieur ou superficiel, qui naît de la partie interne et inférieure du ganglion cervical supérieur, ou du rameau de communication, ou du ganglion et du rameau de communication tout à la fois. De son point d'origine, il se dirige en bas et en dedans, passe entre l'artère carotide primitive et la thyroïdienne inférieure, et pénètre dans le thorax sur les côtés de la trachée-artère. A droite, il passe derrière le tronc brachio-céphalique et l'artère sous-clavière, puis se jette dans le plexus *cardiaque*, près de l'origine de l'aorte et de l'artère pulmonaire; à gauche, il se rapproche de l'œsophage, croise, en avant, la crosse de l'aorte, et vient se jeter dans le plexus; 2^o le nerf *cardiaque* moyen, *cardiaque* profond, grand nerf *cardiaque* de Scarpa, qui naît du ganglion cervical moyen, quand ce ganglion existe, ou du rameau de communication, dans le cas contraire. Il est d'un volume très-variable, et se dirige, de même que le précédent, en bas et en avant, derrière la carotide primitive; à droite, il passe derrière l'artère sous-clavière, le tronc brachio-céphalique et la crosse de l'aorte; à gauche, il est placé entre l'artère carotide primitive et la sous-clavière. Ce nerf s'anastomose avec les autres nerfs *cardiaques* et les rameaux venus du récurrent et du pneumogastrique; il se jette dans le plexus *cardiaque*; 3^o le nerf *cardiaque* inférieur ou petit *cardiaque* de Scarpa, qui naît du ganglion cervical inférieur, suit, à droite et à gauche, le même trajet que le précédent, reçoit les mêmes anastomoses, et se jette dans le plexus coronaire postérieur.

A côté des nerfs *cardiaques*, nous devons signaler les rameaux nerveux *cardiaques*, fournis par le nerf pneumogastrique et le récurrent. Les rameaux qui émanent du pneumogastrique naissent du côté interne de ce nerf, se portent en bas, en avant et en dehors, et s'unissent, dans le thorax et le long du cou, aux nerfs *cardiaques*. Les filets qui émanent du nerf récurrent s'anastomosent avec les précédents, ainsi qu'avec les nerfs *cardiaques* moyens et inférieurs.

— **Plexus cardiaques.** Ce sont des plexus nerveux formés par l'entrelacement des nerfs, des rameaux et des filets nerveux *cardiaques*, émanés du grand sympathique, du nerf pneumogastrique et du nerf récurrent. Il en existe quatre. Un premier plexus se forme, entre l'aorte, l'artère pulmonaire et le canal artériel, de la réunion des nerfs *cardiaques* supérieurs, moyen et inférieur; un second plexus, le grand plexus *cardiaque* de Haller, reconnaît la même origine et est placé derrière la crosse de l'aorte, au-dessus du tronc pulmonaire, et en avant de la trachée-artère. Le plexus coronaire ou *cardiaque* antérieur est formé principalement par les filets nerveux émanés des plexus dont nous venons de parler; il est situé entre l'aorte et l'artère pulmonaire. Enfin, le plexus coronaire ou *cardiaque* postérieur, beaucoup plus volumineux que le précédent, est également formé des rameaux qui émanent des plexus *cardiaques*; il est situé à la partie postérieure de la base du cœur, et se porte sur l'artère *cardiaque* postérieure. Tous les rameaux et filets nerveux qui émanent de ces plexus se distribuent au péricarde, au tissu charnu du cœur et à l'aorte.

— **Ganglions cardiaques.** Ce sont les ganglions qu'on rencontre dans les plexus nerveux *cardiaques*. Leur présence n'y est pas constante, Wrisberg en a signalé un sur la première courbure de l'aorte, entre ce vaisseau et l'artère pulmonaire; on en trouve un autre dans le grand plexus *cardiaque* de Haller; mais quelquefois ces ganglions viennent à manquer, d'autres fois il y en a plusieurs au lieu d'un seul.

— **Orifice cardiaque ou cardia.** C'est l'orifice supérieur de l'estomac établissant la communication de ce viscère avec l'œsophage (v. *CARDIA*). Cet orifice est très-voisin du cœur, quoique n'ayant aucune connexion avec cet organe; c'est ce qui lui a valu sa dénomination.

CARDIASPERME. V. *CARDIOSPERME*.

CARDIATOMIE. V. *CARDIOTOMIE*.

CARDIOTOMIQUE. V. *CARDIOTOMIQUE*.

CARDIE, ville de l'ancienne Chersonèse de Thrace, sur le golfe de Mélas, et à l'embouchure du petit fleuve Mélas; c'est aujourd'hui la ville de Kadikeni, sur le golfe de Saros. Patrie d'Émène, général d'Alexandre. Phi-

lippe, roi de Macédoine, y vainquit les Athéniens, commandés par Diopithe. Dans la Bithynie, on trouvait une ville de même nom, très-renommée dans l'antiquité pour ses eaux minérales.

CARDIECTASIE. V. *CARDIAECTASIE*.

CARDIER s. m. (kar-dié). Techn. Fabricant ou marchand de cartes. Ouvrier qui travaille à la fabrication des cartes.

CARDIÈRE s. f. (kar-di-è-re — rad. *carde*). Bot. Syn. de *CARDÈRE*.

CARDIEURISME s. m. (kar-di-eu-ri-sme — du gr. *kardia*, cœur; *eurusma*, dilatation). Pathol. Dilatation anormale du cœur, augmentation de sa capacité. On dit aussi *CARDIEVRISME* et *CARDIEURYSME*.

CARDIFF, ville d'Angleterre, dans le pays de Galles, comté de Clamorgan, sur la Taur, à 2 kilom. de son embouchure dans le canal de Bristol, à 40 kilom. S.-O. de Bristol. L'accroissement de la population, qui n'était que de 6,137 hab., et qui s'élève actuellement à 10,570 hab., est dû à la construction du port creusé en 1834 par le marquis de Bute. L'importance commerciale de Cardiff est telle, qu'en 1857, cette ville n'a pas exporté moins de 834,000 tonneaux de houille, 18,000 tonneaux de coke et 125,000 tonneaux de fers manufacturés, sans compter 531,000 tonneaux de houille et les fers livrés au cabotage pour être distribués sur les côtes voisines. Parmi les édifices remarquables de cette ville, dont l'origine remonte à l'année 1079, nous mentionnerons : l'église, d'architecture normande très-simple, avec une haute tour carrée, ornée de fleches et datant du règne d'Édouard III; le château du marquis de Bute, dont les appartements sont ornés de tableaux de prix et dont les jardins renferment les ruines d'un vieux donjon. C'est dans ce château que mourut, après une longue captivité, Robert, duc de Normandie, fils aîné de Guillaume I^{er}. Cromwell prit et détruisit ce château, restauré depuis.

CARDIGAN, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de ce nom, dans le pays de Galles, sur la Teify, à 8 kilom. de son embouchure dans la baie de Cardigan, à 295 kilom. O. de Londres; 3,000 hab. Siège des assises du comté; petit port de commerce, cabotage actif; exportation d'ardoises, grains et beurre. On remarque, à Cardigan, l'hôtel de ville, bel édifice érigé en 1764; l'église, construction anglo-saxonne, surmontée d'une tour carrée; un beau pont de sept arches sur la Teify, et au sommet d'une éminence, près du pont, les ruines d'un château féodal assiégé et détruit pendant la guerre civile. En 1136, les Anglais furent battus par les Gallois sous les murs de Cardigan.

CARDIGAN (comté de), division administrative de l'Angleterre, dans le pays de Galles, sur la baie de son nom, formée par le canal de Saint-Georges, entre les comtés de Merioneth et de Montgomery au N., de Radnor et de Brecknock à l'E., de Carmarthen et de Pembroke au S. Superficie, 172,800 hectares, dont un tiers labourable; 68,766 hab. Villes principales : Cardigan, chef-lieu; Aberystwyth, Tregaron, Lampeter. Le sol, montagneux au centre et à l'E., s'abaisse vers les côtes et présente de fertiles vallées arrosées par la Teify, l'Eiron, l'Ystwith et le Reidiol, affluents de la baie de Cardigan. Climat agréable, mais salubre; riches mines de plomb, argent et cuivre, autrefois très-productives, mais aujourd'hui presque complètement abandonnées à cause du manque de combustible. Importante exploitation d'ardoise. La principale richesse du comté consiste dans l'élevage du gros et menu bétail, dont il se fait annuellement une exportation considérable. Les laines, les ardoises et l'avoine entrent aussi pour un chiffre assez rond dans le commerce du comté, qui est divisé en cinq circonscriptions ou arrondissements, comprenant soixante-cinq paroisses.

CARDIGAN (baie de), petit golfe d'Angleterre formé par le canal de Saint-Georges, sur la côte S.-O. du pays de Galles, entre le cap Strumble au S., par 51° 4' de lat. N., et pointe ou cap Brachypult, à l'extrémité méridionale de la presqu'île de Caernarvon, par 52° 57' lat. N. Elle forme plusieurs petites anses peu importantes : le cap Cardigan, à 15 kilom. S.-O. de la ville de même nom; la petite île de Cardigan, située au N. de l'estuaire de la Teify et renommée pour ses excellents pâturages. Elle reçoit les eaux de la Teify, de l'Ystwith, du Dovey et de plusieurs autres petites rivières moins importantes.

CARDIGAN (James-Thomas BRUDENELL, comte de), général de cavalerie anglais, né à Hambleton, le 16 octobre 1797, mort le 15 septembre 1864. Il fit ses études à Oxford, et fut incorporé, en 1824, comme cornette, dans le 8^e régiment de hussards (Royal irlandais), sous le nom de lord Brudenell. La richesse et l'influence de sa famille lui procurèrent un rapide avancement, et, en peu d'années, il arriva au grade de major. A cette époque, il se rendit fameux en enlevant la femme du major Johnston, qu'il épousa d'ailleurs, en 1826, quand le divorce de sa maîtresse eut été prononcé. Cette union ne fut pas heureuse, et se termina par une séparation. Milady Cardigan est morte à Londres en 1856. En 1830, lord Brudenell fut promu lieutenant-colonel du 15^e hussards. Quelque temps après, sur la plainte d'un de ses offi-

ciers, il fut traduit devant une cour martiale; convaincu de tyrannie et d'espionnage, il perdit son grade et fut mis en non-activité. Grâce aux sollicitations de son père, le roi Guillaume IV le fit rentrer dans les cadres et le nomma lieutenant-colonel du 11^e dragons légers, alors en service aux Indes (1834). Lord Brudenell était membre de la Chambre des communes depuis qu'il avait atteint l'âge réglementaire (1818). En 1837, la mort de son père lui donna à la fois le titre de comte de Cardigan et un siège à la Chambre des lords d'Angleterre. Comme militaire, lord Cardigan s'est acquis une assez triste renommée : en querelles constantes avec ses officiers pour les motifs les plus futiles, il déployait une sévérité hors de propos. Aussi, sans le crédit de sa famille et sans son incontestable valeur comme officier, sa carrière militaire aurait-elle été plusieurs fois brisée, tellement l'opinion publique s'était prononcée contre lui. Lorsque la guerre de Crimée éclata, il fut élevé au grade de major général et chargé du commandement de la brigade de cavalerie légère. Cette brigade constituait les fameux *six cents* qui, à Balaklava, fournirent la charge aussi brillante qu'irréfécible restée célèbre dans les annales de la guerre. Au retour, les six cents n'étaient plus que cent cinquante. Comme héros de cet audacieux fait d'armes, lord Cardigan fut reçu, à son retour en Angleterre, avec un immense enthousiasme, et nommé inspecteur général de cavalerie. Toutefois, les enquêtes faites dans la suite jetèrent beaucoup d'ombre sur la gloire à laquelle lord Cardigan devait sa popularité.

Certes, en rappelant ici le souvenir douloureux de Balaklava, nous ne voulons pas dire que nos voisins manquent de bravoure; il y a dans leurs veines du sang normand, par conséquent un peu français; mais le climat a singulièrement modifié le caractère et refroidi le tempérament : ils sont solides et tenaces; dans les rangs, ils tiennent du pieu : on les boise, on ne les arrache pas. Ils pourraient prendre pour devise cette enseigne d'un cordonnier de Versailles : « Tu me déchireras, mais tu ne me décuiras pas », mots adressés à un lion qui s'acharne sur une paire de bottes. Ils nous l'ont suffisamment prouvé à Crécy et à Azincourt; mais ce qui leur manquera toujours, c'est l'impétuosité des fils de Brennus, dont les chasseurs de Balaklava descendent en ligne directe.

CARDIGÉNIE s. m. (kar-di-jé-ni — du gr. *kardia*, cœur; *genesis*, mention). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéroptères, caractérisés par un menton en forme de cœur, et comprenant deux espèces, qui vivent en Amérique.

CARDIELCOSE s. f. (kar-di-él-ko-ze — du gr. *kardia*, cœur; *helkos*, ulcère). Pathol. Ulcération du cœur.

CARDILIE s. f. (kar-di-li). Moll. Genre de mollusques acéphales, à coquille bivalve, de la famille des arcaécies, formé aux dépens des isocardes, et dont l'espèce type habite les côtes de l'Australie.

CARDILUCIUS (Jean-Hiskias), médecin allemand du XVII^e siècle. Il se fixa à Nuremberg, où il se donnait les titres de comte palatin et de premier médecin du duc de Wurtemberg. Il publia divers ouvrages, où l'on voit qu'il adoptait les doctrines de Van Helmont. Les principaux sont : *Officina sanitatis, sive praxis chymiatrica Joannis Hartmanni, cui amicus est Zodiatus medicus* (1677), et *Traité von der Pestilenz* (1684, in-4^o).

CARDIM (le P. Fernan), missionnaire portugais, mort après 1618. Il entra dans l'ordre des jésuites, puis se rendit au Brésil afin de s'y consacrer à l'œuvre des missions. Il devint recteur du collège de Rio-de-Janeiro et provincial de son ordre. On a du P. Cardim une relation remarquable par la grâce du style et l'intérêt du récit, publiée sous ce titre : *Narrativa epistolar de una viagem e missao jesuitica pela Bahia, Ilhios, etc.* (Lisbonne, 1847).

CARDIM (Antonio-Francisco), jésuite portugais, né à Viana en 1615, visita, comme missionnaire, le Japon, la Chine, le royaume de Siam, la Cochinchine et le Tonquin, et mourut à Macao en 1659. Il publia, en portugais, une *Histoire de quatre missionnaires décapités au Japon* (1643). Il composa quelques autres ouvrages en latin.

CARDINAL, ALE adj. (kar-di-nal, a-le — lat. *cardinalis*; rad. *cardo*, *cardinis*, gond). Qui joue le rôle de gond, qui fait partie d'une charnière; n'est usité dans ce sens propre que pour qualifier certaines dents qui font partie de la charnière dans les coquilles bivalves : *Dents CARDINALES*.

Fig. Principal, fondamental, qui a rapport au fond. Très-peu usité hors de quelques locutions.

Hist. ecclésiast. *Titres cardinaux*, Titres de cures principales ou fonctions paroissiales de Rome. Cette locution n'est plus en usage.

Astr. *Signes cardinaux*, Signes du zodiaque considérés comme principaux, parce qu'ils marquent pour nous les commencements des saisons; ce sont les signes des équinoxes, qui se trouvent sur l'équateur et correspondent au commencement du printemps et de l'automne, et ceux des solstices, qui se trouvent sur les tropiques, et marquent le commencement de l'hiver et de l'été. Les

deux premiers s'appellent le Bélier et la Balance, les deux seconds le Capricorne et le Cancer. *Points cardinaux*, Les quatre points de l'horizon considérés comme principaux, et qui sont : le sud et le nord situés sur le méridien du lieu, l'est et l'ouest situés sur le grand cercle perpendiculaire au même méridien du lieu : *Il n'est pas d'oiseau voyageur qui ne connaisse les quatre points cardinaux de sa localité*. (Toussnel.)

— Mar. *Vents cardinaux*, Vents qui soufflent des quatre points cardinaux.

— Théol. *Vertus cardinales*, Vertus considérées comme fondamentales et qui sont : la Justice, la Prudence, la Tempérance et la Force : *Les quatre vertus cardinales ont disparu avec les temps d'innocence*. (Volt.) *Cicéron le premier montra dans son Traité des devoirs que les vertus cardinales étaient les quatre sources de l'honnêteté, et leur assigna ce rôle considérable que l'Eglise leur a maintenu*. (Lagardère.)

— Gramm. *Nombre cardinal*, Nombre qui n'exprime que le rapport de la quantité à l'unité, sans aucune allusion au rang ou à l'ordre : *Les nombres deux, vingt, mille, sont des nombres cardinaux*. *Noms de nombre cardinaux*, Noms qui expriment des nombres cardinaux : *Les mots deux, vingt, mille sont des noms de nombre cardinal*. *Adjectifs de nombre cardinal*, Noms de nombre cardinaux employés comme adjectifs : *Dans l'expression vingt hommes, vingt est un adjectif de nombre cardinal*.

— Liturg. *Autel cardinal*, Autel principal d'une église. *Messe cardinale*, Messe solennelle.

— Antonymes. Collatéral, en géographie; ordinal, en arithmétique.

— Encycl. Gramm. Le nom des nombres *cardinaux* leur vient du latin *cardo*, gond, pivot, parce qu'ils ont servi à former les autres mots numéraux *unième, deuxième, troisième, etc.*, *uniformement, deuxièmement, troisièmement, etc.* Tous ces mots dérivent du latin, comme il est facile de s'en convaincre, en comparant les deux nomenclatures : *un, deux, trois, etc.*, dérivant évidemment de *unus, duo, tres, etc.* Non-seulement on a adopté les mots qui servent à exprimer les nombres en latin, mais on a eu le soin de maintenir toutes les irrégularités de la nomenclature latine, ainsi que l'a fait ressortir M. Prodhomme, auquel nous empruntons les passages suivants : « Les mots servant à exprimer les dizaines, au lieu d'être tous pris à ceux qui expriment les unités, ont une autre origine. Pour les régulariser, il faudrait, comme l'a proposé Condorcet, substituer *unante à dix*, et *duante à vingt*, et l'on aurait alors *unante-un, unante-deux, unante-trois... duante*, qui remplaceraient avec avantage *dix, onze, douze, treize, vingt...* mots très-irrégulièrement formés. Quelques personnes, dans le même but, ont proposé de dire : *dix-un, dix-deux, dix-trois, dix-quatre, dix-cinq, dix-six, dix-sept, dix-huit, dix-neuf*. Certainement ces expressions seraient un peu moins irrégulières que celles qui sont aujourd'hui usitées; mais le vice radical subsisterait toujours, et d'ailleurs il serait tout aussi difficile d'introduire une demi-réforme qu'une réforme radicale. Non-seulement on ne songe pas à expulser de la nomenclature les mots irréguliers qui expriment les nombres de *dix à vingt*, mais même, ce qui est bien pis, on a laissé tomber en désuétude les mots *septante, octante et nonante*, pour les remplacer par les ridicules expressions *soixante-dix, quatre-vingts, quatre-vingt-dix*. Pourquoi dire *soixante-dix* plutôt que *quarante-dix, cinquante-dix*? L'un n'est-il pas aussi grotesque que les autres? Pourquoi dire ensuite *quatre-vingts* et *quatre-vingt-dix*? Après avoir justifié la indiquée simplement le nombre des dizaines, on multiplie ici *vingt* par *quatre*, et dans la dizaine suivante, à la multiplication on ajoute une addition *quatre fois vingt plus dix*, ou quatre-vingt-dix ! Qui nous délivrera de ces gothiques expressions ? Dans les *mille*, nous détruisons comme à plaisir la régularité de la nomenclature, quoique les mots réguliers ne nous fassent pas défaut. Au lieu de *mille cent, mille deux cents, mille trois cents*, nous disons : *cent cents, douze cents, treize cents...* Il n'y a que dans la date des années que l'on ose quelquefois revenir à la nomenclature régulière : *mil huit cent soixante-sept*. Conçoit-on une telle horreur de ce qui est simple, régulier, naturel ? Mais on ne s'arrête pas là : on continue l'irrégularité après un million, en disant : *onze cent mille, douze cent mille, treize cent mille...* pour un million cent mille, un million deux cent mille, un million trois cent mille... »

Au-dessus d'un *million*, notre nomenclature se sert de l'expression *billion*, que l'on remplace trop souvent par *milliard*, dont la signification est la même, et qui, sans motif valable, interrompt la nomenclature *trillion, quadrillion, quintillion, sextillion, octillion, nonillion*. Ce dernier mot est la limite de notre nomenclature; mais on va très-rarement jusque-là; il est même rare que l'on dépasse les billions.

De tous les noms de nombre cardinaux, *un* est le seul qui prenne la marque du féminin, et la marque du pluriel ne figure pas ordinairement dans les autres nombres. Le peuple cependant dit *entre quatre-à-yeux*, expression

condamnée par toutes les personnes qui tiennent à parler purement, et que l'Académie semble autoriser.

Quant à la marque du pluriel dans *cent, mille, quatre-vingts*, il en sera parlé à chacun de ces mots.

— Astron. *Points cardinaux*. Le plan de l'horizon peut être assimilé à un cercle dont le centre est à l'œil de l'observateur, et alors la méridienne qui passe par l'observateur est un diamètre de ce cercle. Dans notre hémisphère, l'extrémité de ce diamètre la plus éloignée du soleil, ou, si l'on veut, l'extrémité que l'observateur a devant les yeux, lorsqu'il tourne le dos au soleil, s'appelle *nord*; l'extrémité opposée du même diamètre ou de la même méridienne s'appelle *sud*. Si l'on imagine, dans le cercle de l'horizon, un diamètre perpendiculaire à la méridienne, l'extrémité de ce diamètre la plus rapprochée du point où le soleil se lève s'appelle *est*; l'extrémité opposée s'appelle *ouest*. Les quatre points dénommés *nord, sud, est, ouest*, portent le nom collectif de *points cardinaux*.

— Philol. *Points cardinaux*. Les noms *septentrion, midi, orient, occident*, sont, comme tout le monde le sait, empruntés au latin. Les mots *nord, sud, est, ouest*, au contraire, ont une origine germanique incontestable; ainsi *nord* se retrouve dans l'ancien haut allemand *nort* ou *norð*; dans l'allemand moderne *nord, norden*; dans le hollandais *noordh*; dans l'anglo-saxon et l'anglais *north*; dans l'islandais *nordur*; dans le danois *nord*, et dans le suédois *noor*. *Sud* dérive de *sund* (même sens) de l'ancien haut allemand; *sud* de l'allemand moderne; *suid* du hollandais; *suth* de l'anglo-saxon; *south* de l'anglais; *sudr* de l'islandais; *syd* ou *sønden* du danois; *söder* ou *sud* du suédois, etc. *Est* n'est autre chose que l'ost de l'ancien haut allemand; l'ost de l'allemand moderne; *feast* ou *east* de l'anglo-saxon; l'*east* de l'anglais; l'*aust* de l'islandais; l'*eos* du hollandais; l'*öst* du danois; l'*öst* ou *øster* du suédois, etc. Nous retrouvons ce radical dans les mots bien connus d'*Ostrogoths* (Goths de l'est), *Autriche* (pour *Österreich* ou *Öst-trich*, l'empire de l'est), etc. *Ouest* est calqué sur l'ancien haut allemand, l'allemand moderne, l'anglais et le hollandais *west*; anglo-saxon *weast*; islandais *vestr*; suédois *väst*; danois *vest*. On le retrouve dans le mot *Vest-goths* (Goths de l'ouest, pour *West-Goths*). L'italien, en dehors de ses termes d'origine latine, *settentrione* (septentrion), *meziodi*, *mezzogiorno* (midi), *orient*, *levante* (orient, levant), *occidente*, *ponente* (occident, couchant), se sert assez souvent de *nort* ou *norte* au lieu de *settentrione* et de *sud*, au lieu de *meziodi*. L'espagnol dit *norte* ou *septentrion*, *sud* ou *medio día*; *oriente*, *este*, *occidente* ou *poniente*.

CARDINAL, ALE adj. (kar-di-nal, a-le — de *cardinal*, prélat). Qui appartient à un cardinal ou à des cardinaux : *À peine si la pourpre cardinal lui eût fait lever les yeux.* (F. Soulié.) *L'effronté mendiant était venu se cramponner aux franges de l'estrade cardinal.* (V. Hugo.)

CARDINAL s. m. (kar-di-nal — de *cardinal*, principal). Chacun des soixante-dix prélats qui ont voix au conclave, pour l'élection du pape : *Les cardinaux français sont de droit membres du Sénat. Collège des cardinaux. Chapeau de cardinal. Le cardinal de Richelieu était encore plus vieux par ses infirmités que par son âge.* (C. de Retz.) *Un cardinal est cru sur parole, et l'on ne peut appeler de son jugement; en témoignage, il vaut deux témoins.* (Bachelot.)

— Nom donné primitivement aux prêtres et aux diacres desservant une église en vertu d'un titre, et non par commission ou d'une façon temporaire : *Le titre de cardinal, équivalant à celui de principal, fut donné au prêtre préposé au clergé d'une église pauvre d'un titre fixe; le même nom fut attribué aussi au principal diacre de chaque quartier de Rome.* (Gerbet.)

— *Cardinal-évêque*, Titre spécial donné à six des cardinaux, bien que les autres puissent également être évêques. *Cardinal-prêtre*, Titre que l'on donne à cinquante cardinaux. *Cardinal-diacre*, Titre des quatorze derniers cardinaux. *Cardinal-neveu*, Titre que prennent les neveux du pape lorsqu'ils sont faits cardinaux. *Cardinal in petto*, Celui qui n'est pas fait cardinal actuellement, mais qui est réservé pour une prochaine promotion. *Cardinal-vicaire*, Nom donné à un cardinal qui remplace le pape dans les fonctions d'évêque de Rome : *Croyez-vous que je ferai bien de me plaindre au cardinal-vicaire?* (E. About.)

— Prov. *Tel entre pape au conclave qui en sort cardinal*, Tel semble, en entrant au conclave, avoir pour lui toutes les chances de l'élection à la papauté, qui n'est cependant pas élu.

— Hist. *Cardinal-duc*, Nom donné au cardinal et duc de Richelieu :

Je dis qu'il est bien temps que vous y songiez, sire; Que le cardinal-duc a de sombres projets, Et qu'il boit le meilleur du sang de vos sujets.

V. Hugo.

— Encycl. Les cardinaux sont les princes de l'Eglise romaine; ils forment le sacré collège chargé de l'élection des papes et sont les conseillers ordinaires du chef de l'Eglise. On distingue trois ordres de cardinaux : les évêques, les prêtres et les diacres. Les premiers

cardinaux de chacun de ces ordres sont appelés chefs d'ordre, et, en cette qualité, ils jouissent au conclave du privilège de recevoir les visites des ambassadeurs et de donner audience aux magistrats. Le nombre des cardinaux a été longtemps arbitraire; enfin Sixte V le fixa à soixante-dix, pour rappeler les soixante-dix disciples de Jésus-Christ. De ces soixante-dix cardinaux, six sont cardinaux-évêques, cinquante joignent à leur titre celui de prêtres, et quatorze celui de diacres. Le cardinal-évêque d'Ostie est toujours censé le premier et le doyen de tous les cardinaux; il a seul le droit de sacrer le pape; il porte le pallium comme les archevêques, et, représentant tout le collège, il précède les rois et autres souverains dans les cérémonies publiques auxquelles ils assistent. Dans l'origine, la dignité de cardinal ne ressemblait guère à ce qu'elle est devenue depuis : les cardinaux n'avaient point le pas sur les évêques, mais ils venaient immédiatement après eux; c'étaient des prêtres ou des diacres qui travaillaient, sous la conduite du pape et des évêques, à subvenir aux besoins des fidèles. Ainsi, dans la primitive Eglise, on appelait prêtre *cardinal* le prêtre principal d'une paroisse, qui venait immédiatement après l'évêque. Les prêtres principaux ou curés des paroisses de Rome portaient aussi le titre de prêtres cardinaux. En général, un prêtre ou un diacre qui avait une église ou une chapelle à desservir portait le nom de prêtre ou diacre *cardinal*, et on le désignait par le nom de l'église ou de la chapelle qu'il desservait. La signification du mot *cardinal* resta la même jusqu'au xie siècle. La grandeur des papes s'étant considérablement accrue, ceux-ci voulurent, pour se donner plus de relief, avoir leurs ministres et leurs conseillers; ils les choisirent parmi les prêtres et les diacres cardinaux de Rome, qui, depuis ce temps, eurent seuls le droit de porter le titre de *cardinaux*. Les papes les comblèrent à l'envi de privilèges, d'honneurs et de dignités; à la fin, les cardinaux se trouvèrent élevés en dignité au-dessus des évêques, quoique leur ordre soit seulement d'institution ecclésiastique. Un simple clerc *cardinal* a aujourd'hui la préséance sur le plus ancien prélat. Les prétentions des cardinaux vont même jusqu'à s'égaliser aux rois; ils disputent le pas aux enfants, frères, oncles et autres parents de rois, comme aussi à tous les princes qui ne portent pas une couronne royale. Outre une infinité de prérogatives, comme celles d'avoir voix active et passive au conclave, d'être crus en justice sur leur simple parole, d'être exemptés de la juridiction des évêques et de jouir de tous les droits épiscopaux, d'être estimés citoyens des villes où le pape réside sans payer aucune gabelle, de ne reconnaître pour supérieur et pour juge que le pape, surtout en matière criminelle, d'accorder des indulgences pour cent jours à qui bon leur semble, etc.; ils ont encore le droit de porter la pourpre et un manteau royal de six aunes de queue. Le pape seul peut donner le chapeau de *cardinal*. Comme il ne doit jamais y avoir plus de soixante-dix cardinaux, le pape n'en fait de nouveaux que lorsque plusieurs sont décédés. Avant cette promotion, il déclare à son consistoire secret ceux sur lesquels il a jeté les yeux pour les élever au cardinalat. La veille de la cérémonie, le cardinal-patron avertit les nouveaux cardinaux de se trouver le lendemain à l'audience de Sa Sainteté. A leur arrivée chez le saint-père, leurs valets de chambre les revêtent des habits de leur nouvelle dignité, le barbier du pape leur fait la tonsure à la cardinale, après quoi ils sont présentés à Sa Sainteté par le cardinal-patron. Ils se prosternent à ses pieds; le pape les coiffe de la calotte rouge et fait sur eux le signe de la croix en disant : *Esto cardinalis* (soyez cardinal). A ces paroles, le promu ôte sa calotte et baise les pieds du saint-père. La cérémonie finit par des compliments que les nouvelles éminences adressent au pape pour lui témoigner leur reconnaissance. Quand le cardinal désigné est étranger et ne se trouve point à Rome, un des camériers du pape est chargé de lui porter la calotte, et cette commission est toujours largement payée au porteur. Le nonce du pape, s'il y en a un dans le pays où réside le nouveau cardinal, se charge de coiffer celui-ci de la calotte; à son défaut, un empereur, un roi, un archevêque ou un évêque remplit cet office. Ce n'est pas assez que le nouveau cardinal ait reçu la calotte, il faut qu'il aille encore à Rome recevoir le chapeau rouge des mains du pape. Au jour marqué pour la cérémonie, le nouveau cardinal se rend à la chapelle Sixtine, si la cérémonie doit avoir lieu au Vatican, et dans une chambre du palais apostolique, si elle doit se faire à Monte-Cavallo. Les anciens cardinaux entrent deux à deux dans la salle du consistoire, et, après avoir rendu l'obédience ou baisé la main du pape, deux cardinaux-diacres vont chercher le nouveau cardinal, et le conduisent devant le pape, auquel il fait trois révérences profondes, une à l'entrée de la chambre de Sa Sainteté, l'autre au milieu et la troisième au bas du trône; ensuite il monte les degrés, baise les pieds de Sa Sainteté; le pape, à son tour, l'admet *ad osculum oris*, au baiser de la bouche. Cela fait, le nouveau cardinal accomplit l'*osculum pacis*, c'est-à-dire qu'il donne le baiser de paix à tous les anciens cardinaux. Alors le chœur des musiciens entonne le *Te Deum*, les cardinaux s'en vont deux à deux à la chapelle papale ou font le tour de l'autel avec le nouveau cardinal, ac-

compagné d'un ancien, qui lui cède la main droite cette fois seulement; après quoi le nouveau cardinal vient s'agenouiller sur les marches de l'autel, et le premier maître des cérémonies lui met sur la tête le capuchon qui pend derrière sa chape. Au moment où l'on chante le *Te ergo du Te Deum*, il se couche sur le ventre, et demeure en cette posture non-seulement jusqu'à la fin du cantique, mais encore pendant le temps que le cardinal doyen lit à l'autel, du côté de l'épître, quelques oraisons marquées dans le Pontifical romain. Lorsque ces prières sont terminées, le nouveau cardinal se relève; on lui abaisse le capuchon, puis le cardinal doyen, en présence de deux chefs d'ordre et du cardinal-camerlingue, lui présente la bulle du serment qu'il doit prêter. Après l'avoir lue, le nouveau cardinal jure qu'il est prêt à répandre son sang pour la sainte Eglise romaine et pour le maintien des privilèges du clergé apostolique auquel il est agrégé. Tous les cardinaux retournent ensuite dans la chambre du consistoire, dans le même ordre qu'au départ. Leur nouveau collègue s'y rend aussi, à la droite de l'ancien qui l'accompagnait à la chapelle. Ils s'agenouillent devant le pape; un maître de cérémonie lui couvre la tête d'un capuchon, et le pape lui met le chapeau de velours rouge sur le capuchon en disant quelques oraisons. Le pape se retire alors, et les cardinaux, en sortant du consistoire, s'arrêtent en cercle dans la salle. Le nouveau cardinal vient leur tirer sa révérence au milieu du cercle, et les remercier l'un après l'autre de l'honneur qu'ils lui ont fait de l'avoir reçu parmi eux. Quand il a achevé ses remerciements, les anciens cardinaux viennent aussi tour à tour le complimenter sur sa nouvelle dignité. Enfin chacun retourne chez soi. Mais si le pape régnant a quelque neveu dans le collège des cardinaux, le cardinal-neveu retient ordinairement à dîner le nouveau collègue.

Au premier consistoire secret, les nouveaux cardinaux sont admis à délibérer, et, les délibérations terminées, le pape vient leur mettre la main sur la bouche et la leur fermer, pour signifier qu'ils doivent garder le plus profond secret sur ce qui se passe au consistoire. A la réunion suivante, ils sortent de la salle du consistoire, et un moment après on les fait rentrer; le pape leur ouvre la bouche et leur met au doigt un anneau de grand prix, et qu'ils payent aussi fort cher. De ces deux cérémonies, l'une leur donne le droit de voter au consistoire et partout ailleurs, et l'autre leur apprend qu'ils ont l'Eglise pour épouse et qu'ils ne la doivent jamais abandonner. Le pape leur distribue ensuite des titres plus ou moins considérables, selon qu'il le juge à propos.

Des personnes peu instruites en ces matières pourraient s'imaginer qu'on n'est pas *cardinal* avant d'être évêque ou archevêque, parce que, selon l'usage, on passe par une dignité moindre pour s'élever à une dignité plus importante; mais ce serait une erreur : un prêtre, un diacre, un simple clerc peuvent, sous le bon plaisir du pape, être élevés tout d'un coup au cardinalat sans avoir passé par aucune autre dignité. Il existe, comme nous l'avons dit, trois ordres de cardinaux : les cardinaux-évêques, les cardinaux-prêtres et les cardinaux-diacres. Il ne faut pas croire pour cela que chacun de ces trois ordres ne renferme que des évêques, ou des prêtres, ou des diacres. Souvent il arrive qu'un évêque *cardinal* a seulement le titre de *cardinal-diacre*, et en conséquence il est obligé de céder le pas à un simple clerc qui porte le titre de *cardinal-évêque* ou de *cardinal-prêtre*. Voici dans quelles circonstances cela arrive. Premièrement, comme les cardinaux sont tous égaux par leur dignité, ils prennent rang selon leur promotion et leur titre; secondement, ils n'ont que le titre choisi par eux; troisièmement, les plus anciens cardinaux ont droit de choisir les premiers les titres de ceux qui viennent à mourir; quatrièmement, lorsqu'un titre vient à vaquer, les seuls cardinaux alors présents à Rome ont le droit de le prendre; cinquièmement, enfin, comme des titres de cardinaux-diacres sont parfois plus avantageux pécuniairement que certains titres de cardinaux-prêtres ou de cardinaux-évêques, souvent des évêques ou des prêtres cardinaux préfèrent le titre de *cardinal-diacre* à celui de *cardinal-évêque*. Ainsi, un cardinal ayant seulement le titre qu'il s'est choisi, un évêque *cardinal* ne pourra pas porter le titre de *cardinal-évêque* ou de *cardinal-prêtre*, s'il a pris le titre de *cardinal-diacre*. Puisque l'option se fait par droit d'ancienneté, un simple clerc, plus ancien *cardinal* qu'un évêque, pourra avoir un titre de *cardinal-évêque* de préférence à l'évêque moins ancien *cardinal* que lui, et conséquemment il aura toujours le pas sur ce dernier.

Jusqu'à ces derniers temps, le *cardinal* le plus puissant du sacré collège a été le *cardinal camerlingue*, ainsi nommé parce qu'il est à la tête de la *camera apostolica*, ou des finances de l'Etat. Le jour de la mort du pape, son autorité devient immense; la garde suisse l'accompagne partout; on bat monnaie en son nom et à ses armes; c'est lui qui ôte l'anneau papal du doigt du défunt, et qui prend possession du palais. Lorsque le népotisme florissait à Rome, le *cardinal-neveu* était toujours camerlingue. Le président Debrosses peint ainsi le *cardinal* Albani dans ses fonctions de camerlingue à la mort du pape Clément XII :

• Je viens de voir au palais de Monte-Cavallo une triste image des grandeurs humaines. Tous les appartements étaient ouverts et déserts; je les ai traversés sans y trouver un chat jusqu'à la chambre du pape, dont j'ai trouvé le corps couché à l'ordinaire dans son lit et gardé par quatre jésuites qui récitaient des prières, ou en faisaient semblant. Le *cardinal* camerlingue, Annibal Albani, était venu sur les neuf heures faire sa fonction. Il a frappé à diverses reprises d'un petit marteau sur le front du défunt, l'appelant par son nom : « Lorenzo Corsini ! » et voyant qu'il ne répondait pas, il a dit : « Voilà ce qui fait que votre fille est muette. » Et lui ayant ôté du doigt l'anneau du pêcheur, il l'a brisé selon l'usage. Tout le monde l'a suivi lorsqu'il est sorti. Aussitôt après, comme le corps du pape doit rester longtemps exposé en public, on est venu lui raser le visage et mettre un peu de rouge aux joues, pour adoucir cette grande pâleur de la mort. Je vous assure qu'en cet état il a meilleure mine que je ne lui ai vu durant sa maladie. Incontinent on va s'occuper de beaucoup de choses qui mettent la ville en mouvement : les obsèques, le catafalque, les préparatifs du conclave. Le camerlingue commande souverainement pendant la vacance; il a le droit, pendant quelques jours, de faire frapper la monnaie en son nom et à son profit. Il vient d'envoyer dire au directeur de la monnaie que si, dans l'espace des trois jours suivants, il n'en avait pas fait fabriquer pour une certaine somme fort considérable, il le fera pendre. Le directeur n'aura garde d'y manquer : ce terrible camerlingue est homme de parole. »

Pour se rendre un compte exact du rôle important longtemps joué par les *cardinaux* dans l'Europe catholique, il faut les envisager de deux façons bien différentes : d'abord à Rome, comme faisant partie du sacré collège, c'est-à-dire de l'aristocratie et du gouvernement; puis chez les nations étrangères, où cette haute dignité, briguée par les princes et par les ministres, était un gage certain de pouvoir et de richesses. Dès que l'élection du pape eut été confiée aux *cardinaux*, et que ceux-ci furent devenus les conseillers du souverain pontife, leur importance devint très-grande, et, dans cette société encore à demi féodale, au sommet de laquelle se trouvait le chef de l'Eglise, les *cardinaux* furent placés au-dessus des rois, comme plus d'un document du temps nous l'atteste. Dans le tableau de la *Batilde des vins*, lorsqu'il s'agit d'assigner un rang à chacun d'eux, le meilleur est nommé pape, celui qui vient après à le titre de *cardinal*, les autres se partagent les noms de roi ou d'empereur, qui sont bien inférieurs. La faculté de disposer de titres si élevés augmenta encore le pouvoir du souverain pontife, et il ne fut pas de famille souveraine qui n'enviât pour quel'un de ses membres une pareille dignité. De même que les cadets de familles nobles étaient destinés à la vie ecclésiastique, les frères des princes et des souverains furent destinés au cardinalat. Tout, dans cette société aristocratique et féodale, était distribué selon le rang et la naissance, commandements militaires, honneurs religieux et jusqu'aux privilèges de la canonisation. La dignité du cardinalat devint, entre les mains du pape, une force immense et un puissant moyen de gouvernement. Aux princes, aux nations qui demandaient un chapeau, il le fit acheter par des concessions faites à la cour de Rome. A l'intérieur, ce fut un des moyens employés par les papes pour consolider leur pouvoir, pour se créer des partisans, et l'on vit faire des fourbes de *cardinaux*, comme sous les gouvernements constitutionnels on a fait plus tard des fourbes de pairs ou de sénateurs. On en arriva à ce point que la pourpre, destinée à l'origine aux lumières et à la piété, devint une récompense économique, qui permit au pape de s'acquitter, sans bourse délier, envers ceux qui ne se contentaient pas d'indulgences et de bénédictions, et ce fut ainsi que le mérite personnel put quelquefois être mis en balance avec les privilèges de la naissance. Au moment où mourut Raphaël, cet illustre peintre allait être fait *cardinal*; plusieurs des contemporains de Léon X arrivèrent à cette dignité par leur mérite littéraire, et, au xvme siècle, on fit proposer à Turenne de le revêtir de cette dignité, offre que le héros eut le bon esprit de refuser. La position des *cardinaux* à Rome était alors très-brillante; la plupart appartenaient soit aux grandes familles de la ville, soit aux maisons princières de l'Italie. Quant à ceux qui parvenaient à cette dignité sans autre recommandation qu'un grand mérite ou beaucoup d'intrigues, les principaux rois de l'Europe leur faisaient de riches pensions pour qu'ils prissent leurs intérêts auprès de la cour de Rome, avec qui il a toujours été profitable de rester en bonne intelligence. La chose était d'autant plus facile alors, qu'outre les pensions données de la main à la main, il y avait les riches abbayes, les gros bénéfices, et l'on peut voir dans l'histoire que ceux de notre pays ont été longtemps possédés par des prélats romains. Cette avidité besoigneuse des *cardinaux* est un des plus graves reproches qu'on puisse leur faire, ainsi qu'à la cour de Rome, et malheureusement un des mieux fondés. A défaut des faits historiques, les dépêches de nos ambassadeurs sont là, qui en font foi à toutes les époques. Pour n'en citer qu'une, de Brives, ambassadeur sous Henri IV,

rare en Afrique. Plusieurs espèces sont cultivées dans les jardins, notamment le *cardiosperme* pois de cœur ou corinde; appelé aussi *pois de mervette*, cœur des Indes, etc. A ses fleurs blanches succèdent des fruits vésiculeux, renfermant des graines semblables à des pois, noires avec une arille blanche en forme de cœur. Ces graines servent, dans l'Inde, à faire des bracelets et des colliers; on les emploie en médecine comme cordiales. La décoction des racines a été préconisée contre les maladies des voies urinaires. Le *cardiosperme cotonneux* habite le Brésil.

CARDIOTARSE s. m. (kar-di-o-tar-se — du gr. *kardia*, cœur, et de *tarse*). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, voisin des taupins, et comprenant une seule espèce, qui vit au Cap de Bonne-Espérance.

CARDIOTHÈQUE s. f. (kar-di-o-tè-ke — du gr. *kardia*, cœur; *théké*, boîte). Bot. Syn. d'ANARRHINE.

CARDIOTOMIE s. f. (kar-di-o-to-mi — du gr. *kardia*, cœur; *tomé*, dissection). Anat. Dissection du cœur. || On dit aussi CARDIOTOMIE.

CARDIOTOMIQUE adj. (kar-di-o-to-mi-ke). Anat. Qui a rapport à la cardiologie. || On dit aussi CARDIOTOMIQUE.

CARDIOTROTE adj. (kar-di-o-tro-te — du gr. *kardia*, cœur; *trótos*, blessé). Méd. Qui a une blessure au cœur.

CARDIPÉRICARDITE s. f. (kar-di-pé-ri-kar-di-te — du gr. *kardia*, cœur, et de *péricardite*). Pathol. Inflammation du cœur et du péricarde.

CARDISOME s. m. (kar-di-so-me — du gr. *kardia*, cœur; *sóma*, corps). Crust. Genre de crustacés décapodes brachyures, comprenant deux espèces : Le *CARDISOME* bourreau se trouve dans les environs de Pondichéry. (H. Lucas.)

CARDISPERME s. m. (kar-di-spér-me — du gr. *kardia*, cœur; *sperma*, graine). Bot. Syn. de DIMORPHOTHÈQUE.

CARDITACÉ, ÉE adj. (kar-di-ta-sé). Moll. Qui ressemble à une cardite.

— s. f. pl. Tribu de la famille de cardiacees ayant pour type le genre cardite.

CARDITE s. f. (kar-di-te — du gr. *kardia*, cœur). Pathol. Inflammation du cœur.

— Moll. Genre de mollusques acéphales, à coquille bivalve, de la famille des cardiacees, comprenant environ cinquante espèces vivantes ou fossiles : Les *CARDITES* sont des coquilles marines. (C. d'Orbigny.) L'animal de la *CARDITE* est semblable à celui des anodontes. (S. Rang.)

— Encycl. Méd. Les différentes formes de l'inflammation du cœur étaient autrefois confondues ensemble, souvent même méconnues; c'est surtout à M. le professeur Bouillaud que nous devons la précieuse distinction de ces formes diverses. M. Bouillaud reconnaît trois espèces différentes de lésions inflammatoires du cœur : l'inflammation de la membrane externe d'enveloppe, ou *péricardite*; l'inflammation de la membrane qui tapisse intérieurement les cavités cardiaques, ou *endocardite*; enfin, l'inflammation du tissu charnu du cœur; c'est à cette dernière espèce qu'il convient de réserver le nom de *cardite*.

La *cardite* est une affection très-rare; il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, d'en constater l'existence durant la vie des individus. A l'autopsie, on la reconnaît au ramollissement jaune ou rouge des fibres du cœur, aux foyers purulents situés dans leurs intervalles, aux ulcérations qui peuvent en résulter, et enfin à l'induration du tissu. Pendant la vie du malade, elle n'est jamais exempte de complications, et s'accompagne ordinairement d'inflammation de l'endocarde ou du péricarde. Cependant on donne à la *cardite*, comme symptômes propres : la difficulté de respirer; la fréquence, la dureté et l'irrégularité du pouls; une douleur aiguë, vive, dans la région du cœur; des spasmes, des défaillances et l'impossibilité de demeurer couché. Les causes de la *cardite* sont celles de toutes les inflammations splanchniques : l'impression vive du froid, les fatigues excessives, etc.; on y ajoute une autre cause spéciale, l'intoxication arsenicale. Le traitement de la *cardite* est encore celui des phlegmasies aiguës : les antiphlogistiques énergiquement employés, les saignées locales et générales, les vésicatoires, sétons et cautères, à la région précordiale, tels sont les moyens employés avec le plus d'efficacité. Les préparations d'opium et de digitale ne sont usitées que comme adjuvants; la véraline est, au contraire, utile dans les *cardites rhumatismales*. Ce sont là les indications généralement suivies; mais elles supposent que la *cardite* peut être constatée avant la mort, ce que nous avons déclaré douteux.

— Moll. Les *cardites* sont des mollusques acéphales, dont l'animal est semblable à celui des anodontes, c'est-à-dire qu'il a le manteau ouvert dans toute sa moitié inférieure et en avant, et qu'il porte en arrière un orifice particulier pour l'anus et un tube incomplet pour la respiration. La coquille est solide, à deux valves très-épaisses, égales, mais souvent inéquilatérales, à sommet recourbé en avant, à charnière munie de deux dents inégales et obliques. Ce genre renferme un grand nombre d'espèces vivantes, presque toutes exotiques; la *cardite mouchetée*, qui est d'un blanc

jaunâtre avec des taches brun rougeâtre, habite l'Océan. On connaît aussi d'assez nombreuses *cardites* fossiles.

CARDITIQUE adj. (kar-di-ti-ke — du gr. *kardia*, cœur). Pathol. Qui a rapport au cœur : *Fèvre CARDITIQUE*.

CARDITO, bourg du royaume d'Italie, province et à 10 kilom. N. de Naples, district de Casoria; 2,800 hab. Élevé considérable de vers à soie.

CARDIUM s. m. (kar-di-omm). Nom scientifique du genre bucardie.

CARDON s. m. (kar-don — du lat. *carduus*, chardon). Crust. Nom vulgaire du crangon commun.

— Bot. Plante de la famille des composées et de la tribu des carduacées, appartenant au même genre que l'artichaut : On sème la graine du *CARDON* dans le courant du printemps. (V. de Bomare.) || On donne aussi ce nom aux côtes ou nervures médianes concaves des feuilles de la plante. || Nom sous lequel on désigne, en Amérique, les cactus et les agaves; à Ténériffe, l'euphorbe des Canaries; en Espagne, le scolymus.

— Encycl. Le *cardon* est une plante bisannuelle, originaire des côtes de Barbarie, et qui, depuis longtemps introduite dans les jardins, est devenue plus grande, plus agréable au goût et moins épineuse. C'est la plus volumineuse de nos plantes potagères; elle atteint facilement 2 m. à 2 m. 50 de haut, et les feuilles ont généralement plus de 1 m. Ces feuilles, d'un vert tendre, larges et découpées, sont couvertes d'un duvet blanchâtre, et quelquefois épineuses, comme dans la variété de Tours. Les côtes ou nervures de ces feuilles sont canaliculées, larges, épaisses et charnues; la tige est cannelée, cotonneuse, pleine et légèrement rameuse; au sommet de chaque rameau est une tête aplatie à sa base, à peu près semblable au réceptacle d'un artichaut. Cette tête s'ouvre et s'élargit peu à peu, et enfin laisse voir dans son milieu un groupe de fleurs bleuâtres qui sont composées chacune de cinq parties. La graine, oblongue, lisse, verdâtre et garnie d'aigrettes, a la forme et la grosseur d'un grain de froment.

Le *cardon* existe encore en diverses contrées à l'état sauvage. Transporté, il y a quelques années, aux environs de Montevideo, il s'y est tellement multiplié qu'il occupe maintenant à lui seul des plaines immenses, et infeste, dit-on, les campagnes du Rio de la Plata et de l'Uruguay. Cultivée dans nos jardins, cette plante a produit plusieurs variétés, parmi lesquelles nous signalons les suivantes : 1° Le *cardon de Tours*, ainsi nommé parce que la culture en était autrefois limitée aux environs de cette ville, où elle était célèbre dès le xvi^e siècle; la côte en est pleine, légèrement concave, un peu rougeâtre, tendre et délicate. On cultiverait sans doute bien davantage cette excellente variété, si ses aiguillons nombreux n'en rendaient la récolte pénible. 2° Le *cardon d'Espagne* atteint quelquefois la hauteur de 3 à 4 m.; les côtes en sont larges, épaisses, charnues, mais filandreuses et d'une saveur moins délicate que dans le précédent. 3° Le *cardon plein inerte*, tout à fait dépourvu d'épines, à côtes plus épaisses encore que dans le *cardon d'Espagne*, réunit les qualités des deux variétés. 4° Le *cardon à côtes rouges* est une belle variété, à côtes très-larges, très-pleines, et à feuille extrêmement douce. 5° Enfin, le *cardon Pavis* est remarquable entre tous par son volume et la largeur de ses côtes. La principale utilité du *cardon* consiste dans ses feuilles, ou plutôt dans leurs côtes ou nervures médianes, qu'on mange sous le nom de *cardes*, préparées de diverses manières; c'est un mets très-délicat. Il en est de même de la racine de la plante. Les fleurs ont, comme celles de l'artichaut, la faculté de faire cailler le lait. Le *cardon* se multiplie par ses graines. Sous le climat de Paris, les semis ont lieu sur couche en avril, et en pleine terre dans le mois de mai. On peut semer à demeure ou en pépinière. Les pieds doivent être espacés d'un mètre dans tous les sens. On doit sarcler et arroser fréquemment jusqu'au moment où les cardes sont bien formées. On lie alors les feuilles de chaque plante avec de la paille ou de l'osier, puis on dispose par-dessus une couverture de paille sèche et longue, qu'on maintient avec des liens; enfin, on rapproche la terre en butte autour de la plante pour maintenir le bas de la couverture. Au bout de trois semaines environ, les cardes sont devenues parfaitement blanches, et dès lors on peut les livrer à la consommation. Laisser plus longtemps dans cet état, elles pourriraient; il ne faut donc empailier que successivement, au fur et à mesure des besoins. Avant les fortes gelées, on arrache en motte, par un temps sec, et on replante dans une cave ou dans la serre à légumes les pieds que l'on destine à la provision d'hiver. Ils y blanchissent lentement et peuvent se garder jusqu'à la fin de l'hiver, si l'on a eu la précaution de les lier huit ou quinze jours avant de les arracher. Dans le Midi, la culture du *cardon* est beaucoup plus simple; il suffit de sarcler et d'arroser de temps en temps. Quelques amateurs, au contraire, suivent un mode de culture très-savant et très-compiqué, que nous allons exposer. Dans cette méthode, les semis se font en place, tantôt dès le mois de septembre, tantôt seulement en mars ou en avril,

sur une terre meuble, profonde, très-légère et bien fumée, avec un engrais déjà consommé en partie. On sarcle et on arrose comme à l'ordinaire, en ayant soin d'éclaircir les pieds trop rapprochés. Vers la fin de juin, on cesse d'arroser et on laisse agir l'ardeur du soleil pendant tout le mois de juillet, puis on arrache tout le plant pour le mettre en place. Dès ce moment, on sarcle et on arrose avec le plus grand soin jusqu'au milieu de l'automne. A cette époque, on met à nu les racines supérieures et on les recouvre immédiatement avec du fumier, que l'on rend plus actif en l'arrosant avec de l'urine. Lorsque les plantes ont acquis une grosseur convenable, ce qui arrive ordinairement dès le mois de décembre, on fait lier et on butte comme dans les cas précédents. Nous avons décrit plus haut la méthode ordinairement employée pour faire blanchir les cardes; en voici une autre encore peu usitée, bien qu'elle soit plus facile et tout aussi efficace. Elle consiste à lier les cardes de façon à pouvoir les introduire dans un tuyau de poterie du genre de ceux qui servent à la conduite des eaux de fontaine.

CARDON (Horace), imprimeur-libraire à Lyon, né à Lucques, mort dans la même ville en 1641. Le commerce de librairie qu'il établit à Lyon devint très-florissant, grâce aux relations qu'il entretenait avec tous les pays étrangers. Cardon, devenu immensément riche, fit un noble usage de sa fortune, évaluée à deux millions, somme énorme pour le temps, l'employant au soulagement des pauvres et à la prospérité de la ville de Lyon. La fidélité qu'il fit paraître pour Henri IV lui mérita la bienveillance de ce prince, qui, par lettres patentes du 8 octobre 1605, lui accorda le privilège de négocier en gros sans déroger à la noblesse. Cardon fut échevin en 1610. Il a laissé son nom à une localité des environs de Lyon, dont il était seigneur (Roche-Cardon). Ses armes étaient : *Une tige de cardon au naturel*. — Son frère, Jacques, aussi imprimeur à Lyon, associé de Carellat, fut échevin en 1636, 1637 et 1638, grand prévôt de Lyonnais, Forez et Beaujolais en 1643. Il épousa Lucrèce Strozzi, d'une branche de la famille illustre des Strozzi de Florence, qui était venue s'établir à Lyon. — Le frère des précédents, LAUMANN, servit en Catalogne et devint capitaine du régiment de Maignon. Il obtint du grand-duc de Toscane confirmation et reconnaissance de son ancienne noblesse, si connue en Espagne et en Italie, et dont dépendent les seigneurs de Cardone.

CARDON, corsaire dunkerquois que le *Monteuil*, du temps nommé à tort CAUDRUM. Il fut l'un des plus intrépides corsaires qui se signalèrent dans la Manche et dans la mer du Nord pendant les guerres de la République. On ignore le lieu et la date de la naissance ainsi que les commencements de ce vaillant loup de mer. C'est en pluviôse an V que nous voyons, pour la première fois, rentrer au port de Dunkerque une prise anglaise faite par le capitaine corsaire Cardon : il montait alors la *Sirène*, dont le capitaine Louis Romel avait déjà rendu le nom redoutable. En floréal de la même année, la *Sirène* rentrait encore à Dunkerque avec une autre prise anglaise à sa remorque; cette nouvelle prise avait nom la *Jeune-Marie*. En fructidor an VI, Cardon, qui commandait alors le *Boulonnais*, rencontra en mer le brick anglais la *Naney*, qui avait un chargement d'ardoises; il lui donna la chasse, le joignit et s'en empara après un court combat. En vendémiaire an VII, le capitaine Cardon fit une croisière d'une douzaine de jours, qui fut couronnée d'un plus grand succès. Il entra plusieurs fois en ligne avec l'ennemi, presque en face d'Amsterdam, et vint relâcher à Lorient avec cinq prises anglaises. En nivôse an VIII, Cardon, commandant la *Félicité*, enleva, de concert avec un autre corsaire, nommé Sparrow, deux bricks anglais, *The Hope*, de 350 tonneaux, et le *Robert-Sane*, chargé de houille. Quelque temps avant de commander la *Sirène*, Cardon avait eu sous ses ordres le corsaire boulonnais le *Cerf-Volant*, et il s'était fait connaître à Boulogne par une action d'éclat que nous allons rapporter en quelques lignes; cette action eut lieu en frimaire an V. Un gros brick anglais, armé de deux canonnades de 6 et portant en batterie un pierrier et six espingoles, étant arrivé en vue de Cardon, celui-ci vola sans hésitation à la rencontre de ce redoutable adversaire, le canonna vigoureusement dès qu'il fut à portée, arriva sur lui, lui jeta ses grappins, et malgré trois décharges à mitraille des plus meurtrières, il l'accrocha, lança tout son monde à l'abordage et l'enleva. Cette belle action lui valut un grand renom dans le port de Boulogne, et le souvenir n'en est pas encore perdu. Toutefois, à partir de nivôse an VIII, nous n'avons plus de documents sur les croisières du capitaine Cardon.

CARDON (Antoine-Alexandre-Joseph), peintre et graveur belge, né à Bruxelles en 1739, mort vers 1822. Il fut pour maître De Pegna, peintre de l'impératrice Marie-Thérèse, suivit ce maître à Vienne et obtint de l'impératrice une pension qui lui permit de voyager à Rome, puis à Naples. Il s'adonna ensuite à l'art de la gravure et produisit un grand nombre de planches pour les *Antiquités étrusques, grecques et romaines* du chevalier Hamilton. Il grava aussi les principaux tableaux du comte de Cobenzel et du duc

d'Arenberg, et fut nommé membre de l'Institut royal des Pays-Bas.

CARDON (Antoine), graveur belge, fils du précédent, né à Bruxelles en 1772, mort en 1813. Élève de son père, il alla se perfectionner à Londres, et fut choisi pour graver les tableaux du musée de cette capitale : le *Mariage de Catherine de France avec Henri V, la Bataille d'Alexandrie* et surtout la *Femme adultère*, d'après Rubens.

CARDON (Jean-Elias), graveur suédois, né à Stockholm en 1802. Il fut d'abord destiné au commerce; mais, ne se sentant aucune disposition pour cette carrière, il ne tarda pas à l'abandonner pour se livrer à ses goûts artistiques. Il étudia sous Forsell, et, ayant remporté à l'Académie le prix de gravure sur cuivre, il partit pour l'étranger dans le but de s'y perfectionner. Il fit un long séjour à Paris et à Munich. Rentré à Stockholm en 1834, il fut nommé membre de l'Académie des beaux-arts. Les œuvres de Cardon sont très-nombreuses; nous citerons, entre autres, la collection des portraits des grands hommes de la Suède, qui suffirait à elle seule pour justifier sa réputation.

CARDONA, ville d'Espagne, province et à 86 kilom. N.-O. de Barcelone, sur le Cardener, affluent du Llobregat; 2,700 hab. Place forte. Fabrication de soieries, draps, lainages, toiles et quincailleries. Aux environs, célèbre montagne de sel gemme, une des principales curiosités de l'Espagne. Cette montagne a 150 mètres de haut et 4 kilom. de circonférence à la base; l'extraction se fait à ciel ouvert et par tailles horizontales; le produit est évalué à un million de francs par an, et l'on prétend avoir remarqué que la montagne ne diminue pas sensiblement de volume.

CARDONA (Jean-Baptiste), savant évêque espagnol, né à Valence, mort en 1589. Lorsqu'il n'était encore que chanoine de la cathédrale de Valence, Grégoire XIII le nomma membre de la commission chargée de rétablir, d'après les manuscrits, le véritable texte des Pères. Il fut ensuite évêque de Perpignan, de Vic-en-Catalogne et de Tortose. On a de lui, outre un panegyrique de saint Etienne : *De expungendis hereticorum propriis nominibus* (Rome, 1576); *De regia Sancti-Laurentii bibliotheca libellus* (1587), etc.

CARDONCELLE s. f. (kar-don-sè-le — dimin. du lat. *carduus*, chardon). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées et de la tribu des carduacées, comprenant cinq espèces, qui croissent dans toutes les parties du globe.

CARDONE (Raymond I^{er} de), général aragonais que sa réputation d'habileté fit appeler en Italie, en 1322, par le pape Jean XXII et le roi Robert de Naples, pour commander les armées guelfes. Il n'éprouva cependant que des revers. Vaincu par Marc Visconti à Bassignano, il fut de nouveau défait à Varric et tomba au pouvoir de ses ennemis en 1323. Il ne fut pas plus heureux contre un autre adversaire : Castruccio le battit et le fit prisonnier devant Altopascio, en 1325. Ce fut la fin de sa carrière militaire en Italie.

CARDONE (Raymond II de), général espagnol, vice-roi de Naples pour Ferdinand le Catholique en 1509. Il eut le commandement de l'armée espagnole destinée à défendre le pape et les Vénitiens contre l'empereur et les Français, assiégés vainement à Bologne, perdit contre Gaston de Foix la mémorable bataille de Ravenna (1512), reprit l'avantage, grâce à la mort du général français, se déshonora par ses cruautés et ses exactions en Toscane et en Lombardie, et fut contraint d'abandonner ce dernier pays après la bataille de Marignan. Il conserva la vice-royauté de Naples sous Charles-Quint.

CARDONNE (Denis-Dominique), orientaliste, né à Paris en 1720, mort en 1789. Emmené à l'âge de neuf ans à Constantinople, il y séjourna vingt ans et acquit une connaissance profonde des langues, des mœurs et des institutions de l'Orient. A son retour, il fut nommé professeur de langue turque et de langue persane au Collège royal, puis secrétaire-interprète du roi, censeur, inspecteur de la librairie, etc. On a de lui : *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes* (1763), ouvrage estimable, mais qui manque de critique; *Mélanges de littérature orientale* (1770), excellent choix de morceaux traduits du turc, de l'arabe et du persan. Cardonne a aussi continué la traduction des *Contes et fables indiennes* commencée par Galland, et fourni les extraits d'auteurs orientaux qui se trouvent à la suite de la *Chronique* du sire de Joinville, édition de 1741.

CARDONNEL (Pierre-Salvi-Félix), magistrat et homme politique, né à Monestier (Tarn) en 1770, mort en 1829. Membre du conseil des Cinq-Cents, il apporta une adhésion fort tiède à la République, devint sous l'Empire président du tribunal d'Albi, membre de la cour impériale de Toulouse, député au Corps législatif, où il se fit remarquer par sa docilité. Il figura encore comme un des membres les plus réactionnaires des chambres de la Restauration, reçut des lettres de noblesse et entra à la cour de cassation en 1821.

CARDONNETTE s. f. (kar-do-nè-te — dimin. de *cardon*). Bot. Nom vulgaire du cardon et de sa fleur.

CARDOPATE s. m. (kar-do-pa-te). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées et de la tribu des carduacées, comprenant une seule espèce très-épineuse, originaire du Levant.

CARDOPATÉ, ÉE adj. (kar-do-pa-té). Bot. Qui ressemble à un cardopate.
— s. f. pl. Sous-tribu des carduacées, ayant pour type le genre cardopate.

CARDOSO (Fernand-Rodrigue), médecin portugais du xvi^e et du xvii^e siècle. On lui doit : *De sex rebus non naturalibus* (Lisbonne, 1602); *Methodus medendi summa facilitate ac diligentia* (Venise, 1618). — Un autre médecin portugais du xvii^e siècle, Fernand Cardoso, est auteur d'un traité *De febre synopoli* (1634), qui fut longtemps très-estimé, et de plusieurs livres en espagnol, dont le principal a pour titre : *De las utilidades del agua y de la nieve, del bever frio y caliente* (1637). Il quitta la religion catholique pour se faire juif, et fut alors connu sous le nom d'Isaac, qu'il substitua à celui de Fernand.

CARDOSO (Georges), hagiographe portugais, né en 1606, mort en 1665. Il est auteur d'une *Vie des saints portugais*, qui contient les six premiers mois de l'année et qui est extrêmement curieuse par le grand nombre de traditions orales, de légendes locales et de poésies populaires qu'on y trouve. Ce recueil a pour titre : *Agologio lusitano dos santos, etc.* (Lisbonne, 1651-1657, 3 vol. in-fol.)

CARDOUILLE s. f. (kar-dou-llé; // ml.). — du lat. *carduus*, chardon). Bot. Syn. de scolymus.

CARDOUSSES s. m. pl. (kar-dou-se — du lat. *carduus*, chardon). Bot. Syn. de scolymus.

CARDOUZILLE s. f. (kar-dou-zi-llé; // ml.). Comm. Sorte d'étoffe de laine.

CARDROSS, village d'Ecosse, comté et à 5 kilom. N.-O. de Dumbarton, sur la rive droite de la Clyde; 3,600 hab. Fabriques de cotons, blanchisseries, imprimeries de tissus. Ruines du vieux château de Cardross, où mourut Robert Bruce.

CARDUACÉ, ÉE adj. (kar-du-a-sé — du lat. *carduus*, chardon). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux chardons. N. d'it. aussi CARDUINÉ.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des composées, ayant pour type le genre chardon. Syn. de CYNARÉES, CYNAROCÉPHALES, FLOSCULEUSES, CARDUINÉES.

— Encycl. Les *carduacées*, appelées aussi cynarées ou cynarocéphales, forment, dans la grande famille des composées, une nombreuse tribu, qui présente les caractères suivants : plantes souvent épineuses; fleurs tubuleuses, ordinairement hermaphrodites, réunies en capitules; style renflé en noyau dans sa partie supérieure, le plus souvent muni de poils au niveau du renflement. Les *carduacées* possèdent les propriétés générales des composées; le principe amer prédomine chez elles, quand il n'est pas mitigé par la culture. Elles sont pour la plupart toniques, et plusieurs sont alimentaires. Les genres principaux sont : artichaut, carthame, chardon, cirse, silybe, onoporde, bardane, carline, centauree, kentrophyllé, serradelle, atracyle, xéranthème, échinops, etc.

CARDUCHO ou **CARDUCCI** (Barthélemy), peintre, sculpteur, architecte de l'école espagnole, né à Florence en 1560, mort à Madrid en 1608. Barthélemy Ammannati, son premier maître, le fit travailler avec lui aux immenses décorations qu'il exécuta dans le palais du grand-duc de Florence. Peu après, Carducho se rendit à Rome, où il fit un assez long séjour dans l'atelier de Frédéric Zuccaro. Là, son talent, qui s'était déjà révélé par plusieurs fresques remarquables, attira l'attention des deux papes Grégoire XIII et Sixte V, qui lui donnèrent tour à tour des commandes importantes; mais, quelques brillants que fussent ces commencements, ses succès véritables et sérieux ne datent que de ses travaux en Espagne. Accompagnant Zuccaro, qu'on y avait appelé pour peindre le monastère de Saint-Laurent, Carducho y était venu en 1585, à l'âge de vingt-cinq ans. Dès ses premiers morceaux, et même à côté des compositions savantes et réfléchies de son maître, son talent vif, chaud, plein de sève, frappa Philippe II. Ce prince, enchanté du jeune artiste, lui fit donner d'abord une pension annuelle, qui fut le prélude des faveurs plus grandes dont il le combla plus tard. Aussi le peintre reconnaissant ne voulut-il plus quitter l'Espagne, malgré les sollicitations de son maître, qui espérait le ramener en Italie, et les propositions magnifiques de Henri IV, qui désirait le fixer à la cour de France. Carducho, à cette époque, avait déjà commencé les splendides décorations qu'on admire à l'Escorial. Peu après, en 1595, avec la collaboration de son élève Francisco Lopez, il peignit le grand retable de Saint-Philippe, à Madrid, qui n'existe plus aujourd'hui. Bien que la mort de Philippe II l'eût privé de son plus puissant protecteur, Carducho n'eut qu'à se louer cependant de ses rapports avec Philippe III, qui tint à honneur de traiter le maître comme son père l'avait traité. En 1601, il l'emmena avec toute la cour à Valladolid, où il lui fit exécuter de nombreuses peintures, entre autres les fresques de l'église Saint-André. En 1606, l'artiste revint à Madrid avec le roi. Carducho, bientôt après, décida Philippe à faire décorer le Pardo, dont les peintures furent confiées à

divers maîtres contemporains; Carducho s'était réservé seulement la galerie du Midi, de l'appartement du roi. Il avait déjà terminé les dessins et les cartons de cet immense travail, qui devait représenter les *Hauts faits de Charles-Quint*, il allait en commencer l'exécution, quand il fut surpris par la mort dans le palais même.

Carducho a rendu les plus grands services à l'art espagnol, non-seulement par la valeur de ses œuvres, mais encore par les saines traditions de son école, et surtout en développant avec intelligence les rares facultés de son frère Vincent, dont il fit l'un des plus grands maîtres de la Péninsule. Voici quelques-uns de ses tableaux les plus importants : A l'Escorial et dans le monastère de Saint-Laurent, d'immenses fresques sur des sujets philosophiques; à Madrid, dans l'église de Saint-Philippe, une *Descente de croix*; au Buen-Retiro, la *Cène*; à Ségovie, dans l'Alcazar, l'*Adoration des mages* et un *Père éternel*; à Valladolid, l'*Annunciation* et un *Saint Jérôme*.

CARDUCHO (Vincent), frère du précédent, peintre de l'école espagnole, né à Florence vers 1570, mort à Madrid en 1638. Venu en Espagne à l'âge de huit ans, son éducation tout entière se fit à la cour, sous les yeux de son frère. Il était fort jeune encore, quand la reine lui fit peindre quelques décorations dans ses appartements. Ces premiers essais, où se révélait déjà un peintre heureusement doué, furent très-remarqués et méritaient de l'être. En 1606, en compagnie de son frère, il suivit la cour à Madrid. C'est alors qu'il fut employé par Philippe III aux travaux du Pardo, avec les maîtres les plus illustres de son temps. Vivement stimulé par cet honneur, que sa jeunesse ne lui permettait pas d'espérer, il tenta un grand effort, et il eut le bonheur de réussir. La fresque immense qu'il peignit à la voûte de la chapelle qui lui fut confiée est une admirable page, qui ne dépare nullement les chefs-d'œuvre qui ornent cette somptueuse résidence. Il achevait à peine ce travail considérable quand il apprit l'affreuse nouvelle de la mort de son frère, qui était aussi son maître et son ami. Pour adoucir autant que possible la douleur de cette perte cruelle, le roi le nomma son peintre ordinaire, et le chargea de terminer les travaux que cette mort inattendue laissait inachevés; c'était en 1609. Vincent s'acquitta admirablement de cette tâche délicate, peignit les *Hauts faits de Charles-Quint* d'après les cartons de son frère, puis, en regard de cette admirable fresque, il peignit les *Hauts faits d'Achille*. Il eut ensuite une commande colossale, comme peu d'artistes en ont eue : il ne s'agissait de rien moins que de peindre le Paular tout entier, un couvent grand comme une petite ville. Entre le supérieur et le maître, il y eut, à ce propos, un traité bizarre, *par-devant notaire*, stipulant jusqu'aux moindres détails de l'exécution. Tous les tableaux devaient être faits complètement par le maître seul, sans le concours d'élèves; il fallait, en outre, tout achever en quatre ans, chose tout à fait impossible. Aussi Vincent ne prit-il que la moitié de cette besogne, qui comprenait encore cent tableaux environ. Ils furent terminés à l'heure dite. Parmi ces compositions si rapidement exécutées, on compte des morceaux hors ligne.

Palomino raconte que Carducho fit, peu après, un voyage à Valence pour aller admirer les peintures de Francisco Ribalta, la *Cène* surtout, œuvre capitale, qui jouissait d'une immense réputation. S'étant lié avec l'auteur, ils peignirent ensemble les décorations du couvent des nonnes de la Carbonera de Madrid. Carducho ne dédaignait pas la collaboration des artistes inférieurs à lui; car, avant d'entreprendre les travaux du Paular, il avait peint à fresque, avec Eugène Caxès, la chapelle de Notre-Dame, à la cathédrale de Tolède. Ce travail lui fut payé 6,500 ducats. Il y avait aussi de lui, dans la même église, le *Martyre de saint André*, en regard du *Martyre de saint Pierre*, dû au talent de Caxès. Bien que nous puissions admirer encore un grand nombre des œuvres de Carducho, il en est beaucoup cependant qui ne sont pas venues jusqu'à nous; tels sont l'ancien retable de Saint-Antoine des Portugais, à Madrid; les décorations de l'ancienne cathédrale de Saint-François; une *Sainte Catherine, martyre*, dans l'église de Santa-Cruz, etc., etc. Palomino s'étend complaisamment sur les honneurs et distinctions dont Philippe IV ne cessa de combler Vincent, et qui firent de sa vie la plus belle existence qu'un artiste puisse rêver. Lope de Vega fait plusieurs fois l'éloge de Carducho en quelques sonnets charmants, et il en parle autant comme écrivain que comme peintre; mais, de ses travaux littéraires, il ne reste que des *Dialogues sur la peinture*, imprimés à Madrid en 1633. C'est le meilleur livre sur les arts qui existe en Espagne. Félix Castello, Francisco Fernandez, Pedro de Obregon, Bartolomé Roman et Francisco Ricci sont les plus célèbres parmi les maîtres sortis de l'atelier de Carducho. Les musées et les amateurs se disputent ses dessins, qui sont d'ailleurs nombreux et magnifiques. Il faut citer, parmi les meilleurs, la collection entière des projets pour les décorations du Paular. Ils sont généralement sur papier teinté, au crayon noir relevé de blanc. Ce maître avait, à un très-haut degré, l'instinct des compositions vastes et grandioses, et il est, en cela, supérieur à Velazquez,

parce qu'il a su, mieux que lui, condenser sobrement son sujet dans un grand espace toujours rempli sévèrement, sans la moindre superfluité. Ses fresques rappellent la grande époque de Michel-Ange et de Raphaël, sans plagiat, sans imitation, avec une personnalité puissante, qu'on retrouve partout et toujours, jusqu'en ses moindres productions, et qui est, pour nous, sa qualité la plus éminente. Il est de plus coloriste harmonieux et savant, sans être pourtant un grand coloriste à la façon de Velazquez ou de Titien. Voici quelques-uns de ses tableaux importants : A Valladolid, au couvent de Saint-Paul, la *Vierge au rosaire*, *Saint Dominique* et divers petits médaillons en plusieurs parties du couvent; aux Franciscains déchaussés, dans la même ville, le grand tableau du maître-autel représentant un *Saint Diego*; à Salamanque, dans le cloître des Capucins, un *Saint François*, vaste et superbe composition; à Valence, dans le collège de Corpus-Christi, l'*Ange gardien*; à Madrid, au Buen-Retiro, dans le Salon des rois, la *Prise de Reinfeil*, une victoire gagnée par don Gonzalve de Cordoue, etc., etc.

CARDUÈLE s. f. (kar-du-è-le — du lat. *carduus*, chardon). Bot. Nom vulgaire de certains champignons du genre agaric, qui croissent sur la tige des châtaigniers.

CARDUELLIS s. f. (kar-du-é-liss — mot lat.). Ornith. Nom scientifique du chardonneret chez quelques auteurs.

CARDUQUES, peuple dont le nom est écrit exactement par Xénophon *Kardoukhoi*, et qui habitait de toute antiquité la contrée située entre le grand plateau central de la Perse et les plaines inférieures de la Mésopotamie. Les Carduques sont appelés de différentes manières par les historiens anciens : *Gordui*, *Kardakes* et *Kurtioi* par Strabon, *Carduchi* et *Corduani* par Pline. Ce sont évidemment les *Kurdes* d'aujourd'hui, qui occupent précisément la même position géographique. Ce peuple, sauvage et belliqueux, ne reconnaissait pas la suzeraineté du grand roi; seules, les villes situées dans la partie plate du pays lui payaient tribut. Les Carduques étaient séparés de l'Arménie par le Gêtrites, affluent oriental du Tigre. Xénophon, dans la fameuse retraite des dix mille, traversa cette contrée, où il courut les plus grands dangers et souffrit les plus grandes privations. Les Carduques, d'après ce qu'il en dit, habitaient dans des villages ouverts situés dans des vallées assez fertiles. A différentes reprises, on avait tenté de les soumettre, mais toujours en vain. Les satrapes gouverneurs des provinces voisines se contentaient de passer avec eux des traités pour mettre leurs provinces à l'abri des incursions de ces maraudeurs. Les Carduques étaient des archers renommés, et les Kurdes d'aujourd'hui jouissent encore de la même réputation.

CARDURE s. f. (kar-du-re — altérat. de *cardère*). Bot. Nom vulgaire de la cardère dans plusieurs localités.

CARDUUS s. m. (kar-du-uss — mot lat.). Bot. Nom scientifique du genre chardon.

CARDWELL (Edward), homme politique anglais, fils d'un négociant de Liverpool, est né dans cette ville en 1813. Il termina de brillantes études à Oxford, se fit admettre au barreau (1838); mais, bientôt après, il abandonna la carrière d'avocat pour aborder la politique. Depuis 1842, il siège au parlement, où il a représenté Clitheroe, Liverpool et Oxford. Favorable aux réformes financières de sir R. Peel, qui devait l'instituer l'un de ses exécuteurs testamentaires, il fut nommé par lui secrétaire de la Trésorerie (1845-1846). Plus tard, dans le ministère de la coalition dirigé par lord Aberdeen, il reçut les fonctions de président du bureau de commerce (1852), et introduisit dans son administration des réformes nécessaires. Bien que notablement attaché au parti Peel, il accepta de lord Palmerston, rappelé au pouvoir (1859), le poste de secrétaire en chef de l'Irlande, qu'il quitta en 1861, pour la chancellerie du duché de Lancastre. En 1864, il a été chargé du portefeuille des colonies, en remplacement du duc de Newcastle. M. Cardwell est un libéral modéré, et de plus un excellent administrateur. Il est membre du conseil privé depuis 1852.

CARE s. f. (ca-re — du gr. *karé*, tête). Chair. // Visage. // Vieux mot. Les Espagnols disent encore *cara*, dans le sens de visage.

— Argot. *Vol à la care*, Vol consistant à duper en demandant de la monnaie. Il se pratique de plusieurs manières. Le plus souvent, le careur entre dans un magasin, achète un objet quelconque et donne en paiement une pièce de monnaie d'une valeur très-supérieure à ce qu'il doit; puis il profite du moment où le marchand, lui rendant la monnaie, est distrait par un compère, pour faire main basse sur une partie des pièces qui se trouvent sur le comptoir; ou bien, si le vendeur a eu le tort de mettre immédiatement la pièce reçue dans son tiroir, l'acheteur prétend avoir remis une valeur plus forte que celle qu'il a donnée.

CARÉBARIE s. f. (ka-ré-ba-ri — du gr. *karé*, tête; *baros*, lourdeur). Pathol. Pesanteur de tête.

CARÉE s. f. (ka-ré). Charretée. // Vieux mot. **CAREGGI**, village du royaume d'Italie, préfecture et à 3 kilom. N. de Florence; 450 hab.

Ce village, situé dans une position charmante, et jouissant d'un climat délicieux, possède de nombreuses villas, dont la plus belle est l'ancienne villa grand-ducale, bâtie par Cosme l'Ancien, et résidence des premiers Médicis.

CAREICHE s. f. (ka-ré-che — du lat. *carex*, laiche). Bot. Nom vulgaire des laiches : *La grande CAREICHE se trouve dans les bois.* (V. de Bomare.)

CAREILLADE s. f. (ka-ré-la-de; // ml.). Bot. Nom vulgaire de la jusquiame blanche, dans le midi.

CAREL DE SAINTE-GARDE (Jacques), poète et littérateur français, né à Rouen au commencement du xvii^e siècle, mort vers 1684. Il était conseiller et armurier du roi. C'est lui qui est auteur de *Childebrand* ou les *Sarrasins chassés de France* (1666), poème auquel Boileau a donné une malheureuse célébrité dans ces vers si connus :

Oh ! le plaisant projet d'un poète ignorant,
Qui de tant de héros va choisir Childebrand !

On lui doit en outre la *Défense des beaux esprits de ce temps contre un satirique* (Paris, 1671), publiée sous le pseudonyme de Lerac, anagramme de son nom, et dans laquelle il s'efforce, avec peu de bonheur, de justifier contre Boileau le choix de Childebrand; des *Reflexions académiques sur les orateurs et sur les poètes* (1676); un second poème tout aussi mauvais que le premier, sous le titre de : *Louis XIV, le plus noble de tous les rois par ses ancêtres, etc.* (1675). Carel ne fut pas seulement un mauvais poète; il prouva qu'il était un mauvais philosophe en attaquant, dans des lettres publiées à Paris en 1663, le système de Descartes, qu'il trouve « plus luisant que solide. »

CARELEFUS (saint). V. CALAIS.

CARELET s. m. Ichtyol. V. CARRELET.

CARÉLIE s. f. (ka-ré-li). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées et de la tribu des vernoniées, comprenant un arbrisseau, qui croît au Brésil.

CARÉLIE, ancienne division administrative de la Russie d'Europe, faisant actuellement partie des trois gouvernements russes de Viborg, de Ladoga et d'Arkhangel. Cette contrée appartenait primitivement à la Russie, mais les Suédois en conquièrent une grande partie pendant les troubles qui agitérent la Russie à l'époque des faux Dmïtri. Le traité de Njstadt, en 1721, rendit ce pays à la Russie. On ne désigne plus aujourd'hui sous le nom de Carélie que les environs de Kexholm. Les habitants de cette contrée sont de race finnoise et professent le luthéranisme.

CARÉLIEN s. m. (ka-ré-li-nin). Linguist. Dialecte finnois parlé dans la Finlande orientale, dans le gouvernement de Viborg, dans celui de Pétersbourg, et dans lequel on distingue les sous-dialectes de Carélie ou de Viborg, d'Ingrie, de Savolax, de Rautalamb et de Cayana.

CARELLI (François), antiquaire italien, né en 1758 dans le royaume de Naples, mort en 1832. Il reçut une éducation soignée, puis devint secrétaire du prince Caramanico, vice-roi de Sicile, qui le nomma inspecteur général des postes. Après la mort de Caramanico, Carelli resta sans emploi jusqu'en 1802. Il se livra entièrement alors à son goût pour les beaux-arts. Chargé d'accompagner les statues et les tableaux qui, d'après le traité de Florence, devaient être cédés à la France, il se rendit à Paris, où il séjourna pendant trois ans, et fut appelé à faire partie de l'Institut en qualité de membre associé. De retour dans sa patrie, Carelli fut mis à la tête de l'administration publique et des travaux publics. La part qu'il prit aux affaires de l'Etat ne lui permit de publier qu'un seul ouvrage : *Dissertation sur l'origine de l'architecture sacrée* (Naples, 1831).

CARÉMAGE s. m. (ka-ré-ma-je — rad. *carême*). Agric. Nom donné, dans le sud de la France, aux grains que l'on sème au mois de mars ou à l'époque du carême; s'applique surtout aux avoines et aux orges. On dit aussi CARÈME.

CAREMBAULT, petit pays de l'ancienne France, compris aujourd'hui dans les départements du nord; les principales localités étaient : Camphin-en-Carembault, dans le canton de Seclin; Gondecourt; Provin, dans le canton de Pont-à-Mareq.

CARÈME s. m. (ka-ré-me — du lat. *quadragesima*, quarantaine, parce que le carême commençait quarante jours avant Pâques, avant qu'on l'eût augmenté de quatre jours). Temps d'abstinence pour les catholiques, qui dure depuis le mercredi des Cendres jusqu'au jour de Pâques : *Jeûner tout un CARÈME. Saint Macaire d'Alexandrie passait tous les CARÈMES debout sans dormir, sans boire et sans manger autre chose qu'une feuille de chou cru tous les dimanches.* (Hist. impart. des jésuites.) *Les Abyssins ont un CARÈME de cinquante jours très-rude.* (Montesq.) *Les tours de bourre des cathédrales de Rouen et de Bourges ont été élevés avec ce que payèrent les fidèles pour être autorisés à manger des œufs et du beurre pendant le CARÈME.* (Dézobry.)

... Il partit plus défat et plus blême
Que n'est un pénitent sur la fin du carême.

En carême est de saison
La marée et le sermon.
(Vieux proverbe.)

Voici, ma sœur, le saint temps de carême. Disait Chloé, nos péchés sont bien grands ! Il faut fléchir la justice suprême ; Que ferons-nous ? — Paisons jeûner nos gens.

BORDS.

— Par ext. Abstinence obligatoire pendant le temps du carême. *Faire carême. Rompre le carême. Ça fut Charlemagne qui, en 789, prononça la peine de mort contre quiconque enfreindrait sans dispense la loi du carême. On la pratiquait même, autant que possible, dans les hôpitaux.* (Hist. de la vie privée des Franç.) *Sur le reproche que l'on faisait à Erasme, qu'il n'observait point le carême, il répondit : J'ai l'âme catholique ; mais mon estomac est luthérien.* (Journ. de Verdun, 1723.) *Trouvez-moi une seule famille où le carême s'observe universellement.* (Mass.) *La loi du carême est une loi de conservation.* (***.)

— Par anal. Abstinence ou maigre chère : *Il fait un carême éternel, et durant ce carême, il semble qu'il ne se nourrisse que d'oraisons et de jeûnes.* (Boss.) *Grâce à l'impôt, toute l'année est carême pour le travailleur.* (Proudh.)

Ils font de la vie un carême.

BÉRANGER.

■ Suite de privations considérées comme une pénitence : *Le jeûne du duc d'Orléans, régent, était l'abstinence des femmes ; et quand il se trouvait sans intrigue amoureuse, il appelait cela être en carême.* (Mém. du chev. de Ravanne.)

— Suite de sermons et d'instructions données pendant le temps du carême : *Il a prêché le carême à Notre-Dame. Le petit carême de Massillon a été prêché à Louis XV encore enfant.*

— Bas carême, Carême qui commence de très-bonne heure. *Il Haut carême.* Celui qui commence très-tard. *La mi-carême.* Jour qui partage le carême en deux parties égales ; et où l'on se livre à quelques réjouissances. ■ *Provisions, viandes de carême,* Légumes, poisson et autres aliments maigres, dont l'usage est permis pendant le carême.

— Loc. fam. *Face de carême, figure de carême,* Figure maigre et jaune, comme est celle d'un homme qui a jeûné tout un carême :

Voyez cet auteur avec sa face de carême !

RACINE.

■ *Saint de carême,* Personne amaigrie par un long jeûne :

Notre malade avait la face blême.

Tout justement comme un saint de carême.

LA FONTAINE.

■ *Amoureux de carême,* Amoureux trop timide et qui s'abstient de toucher à sa maîtresse, comme un dévot aux aliments gras en carême. *Il Tous les trente-six carêmes,* Très-rarement : *Cela m'arrive tous les trente-six carêmes.*

— Loc. prov. *Arriver comme mars en carême,* Arriver inévitablement, parce que le mois de mars est toujours en carême : *Il arrivait chaque jour à quatre heures, comme mars en carême.* ■ *Arriver comme marée en carême,* Arriver fort à propos, comme la marée, dans un temps où les aliments gras sont prohibés : *Il vient comme marée en carême.* (Balz.) ■ *Mettre le carême bien haut,* Prêcher une morale bien sévère, et aussi Promettre des choses bien éloignées, parce que le carême haut est celui qui arrive tard. ■ *Prêcher sept ans pour un carême,* Faire beaucoup pour arriver arien, comme un prédicateur qui prêcherait sept ans pour faire observer un seul carême. ■ *Prêcher quelque part sept ans pour un carême,* Y passer un temps excessivement long. ■ *Si le carême dure sept ans, tu l'auras à Pâques,* Signifie que ce qu'une personne voudrait obtenir ne lui sera accordé que très-tard, ou que même elle ne l'obtiendra jamais. ■ *Pour trouver le carême court, faites un dette payable à Pâques,* Le temps de payer arrive toujours trop tôt. Peut se dire sous une autre forme équivalente : *Le carême est bien court pour ceux qui doivent payer à Pâques.* (Franklin.)

— Encycl. Au commencement de sa carrière religieuse, lorsque son autorité était encore loin d'être établie, Jésus voulut, comme Jean le Baptiste, frapper par ses austérités et par la retraite les imaginations des Juifs, et, à l'exemple du fameux mangeur de sauterelles, qui vivait retiré du monde, il s'en alla, lui aussi, dans le désert, où les évangélistes nous racontent qu'il jeûna pendant quarante jours. On a voulu conclure de là que Jésus lui-même avait institué le carême, et qu'il l'avait recommandé par son exemple, sinon par ses préceptes ; mais comment n'a-t-on pas remarqué que la conduite du jeune Maître changea complètement, lorsqu'il vit se ranger autour de lui un groupe de disciples, dont le nombre s'augmenta surtout à partir de la mort de Jean ? Si jusqu'alors il avait accepté, comme une condition qu'il croyait nécessaire à l'établissement de son autorité, un certain nombre de pratiques extérieures, nous ne voyons pas qu'il s'y soit arrêté dans la suite. Au contraire, il s'éleva à chaque instant contre ces jeûnes, dont l'ostentation révoltait son bon sens religieux. Ses disciples n'observent pas un jour de jeûne, on le lui reproche, et il répond, par une comparaison gracieuse, que les paranymphe ne doivent

point jeûner pendant que l'époux est au milieu d'eux. Ce n'est pas à dire qu'il ait condamné en lui-même le jeûne ou les autres modes de l'abstinence, mais toutes ces pénitences officielles, dont le jour, la manière, la durée étaient également fixés par des règlements religieux, et ces âpres austérités répugnaient à son sens droit. ■ Ils ont reçu leur récompense en ce monde, ■ disait-il en parlant des pharisiens, auxquels il reprochait ces pratiques. Et cependant, malgré une condamnation aussi formelle, cet abus a envahi la religion que le Maître a fondée ; le christianisme, lui aussi, a ses jeûnes d'ordonnance, ses pénitences officielles ; le christianisme a le carême.

On ne peut douter que le carême, comme institution officielle, avec son caractère obligatoire, n'ait été inconnu aux premiers chrétiens. Quelques hommes seulement, obéissant à leurs sentiments d'admiration et d'enthousiasme pour Jésus, jaloux de suivre tous ses exemples, voulurent imiter aussi son jeûne de quarante jours, croyant se rapprocher ainsi davantage du Maître. Naturellement, leur exemple trouva des imitateurs, dont le nombre s'accrut avec les années, et l'Eglise ne put qu'encourager ce mouvement de ferveur toute volontaire. Le carême ne tarda donc pas à s'établir comme coutume ; mais ce n'était encore qu'une pratique de pénitence tout à fait facultative ; il n'avait pas été marqué du sceau de l'obligation qu'on lui a imprimé depuis ; la durée n'en était pas même fixée d'une manière constante par la coutume, loin de l'être par l'autorité ecclésiastique, puisque saint Jérôme nous apprend que de son temps les opinions étaient fort partagées là-dessus. Les uns n'admettaient qu'un jour de jeûne, d'autres en admettaient deux, d'autres plusieurs, d'autres enfin quarante. D'après quelques auteurs, ce serait le pape Téléphore qui, au 1^{er} siècle, aurait donné au carême son organisation régulière ; mais on peut douter que l'évêque de Rome eût à cette époque une autorité suffisante pour cela. L'opinion la plus répandue est que l'autorité ecclésiastique n'intervint pour faire d'une coutume populaire une institution obligatoire que vers le milieu du 1^{er} siècle. Quoi qu'il en soit, les Pères du 1^{er} et du 2^e siècle, notamment saint Jérôme, saint Léon, saint Augustin, parlent du carême comme d'une coutume généralement admise, et son existence est constatée par les canons des conciles de Nicée (325) et de Laodicée (365). Enfin, l'obligation du jeûne et de l'abstinence pendant les quarante jours qui précèdent la fête de Pâques était si bien établie vers le milieu du 1^{er} siècle, que le concile de Tolède (653) se sentit assez fort pour interdire l'usage de la viande pendant toute l'année à ceux qui, sans nécessité, en auraient mangé pendant le carême.

Dans l'Eglise latine, le carême n'avait été que de trente-six jours jusqu'au 1^{er} siècle, époque où il fut porté à quarante par toutes les Eglises, excepté par celle de Milan, qui conserva l'ancien usage. Les chrétiens grecs le commencent six jours plus tôt, mais ils ne jeûnent point le samedi, à l'exception du samedi de la semaine sainte. Non contents d'un carême, certains ordres religieux en observent trois de quarante jours chacun : 1^o avant Noël ; 2^o avant Pâques ; 3^o après la Pentecôte. Chez les chrétiens d'Orient, les jeûnes sont encore plus multipliés : outre le carême ordinaire, les grecs en observent quatre autres de sept jours chacun ; les jacobites cinq, et les maronites six. Ces faits ne doivent pas sembler extraordinaires, car c'est de l'Orient que nous est venu l'usage du jeûne ; les musulmans observent toujours le leur pendant le Belfram, mois durant lequel ils s'abstiennent de nourriture chaque jour jusqu'à ce que le soleil ait disparu derrière l'horizon. Il est vrai qu'alors les festins les plus délicats leur sont permis. En agissant ainsi, ils ne font qu'imiter les chrétiens : on connaît cette façon commode d'observer l'abstinence, qui consiste à jeûner en se gorgeant d'aliments maigres, mais succulents, tels que légumes de choix, poissons de toutes sortes, œufs à toutes sauces, sans oublier les grasses sarcelles, les fines poules d'eau ou les canards sauvages, au fumet odorant, qu'une interprétation étrange et quelque peu casuistique range au nombre des aliments maigres.

Les Orientaux ont de tout temps été grands jeûneurs. Ce fait s'explique naturellement par l'influence du climat et le caractère des peuples. Les hommes de l'Orient, doués de plus d'imagination que d'appétit, ne sentent pas au même degré que nous le besoin de la nourriture ; pendant que leur âme, fortement impressionnable et continuellement ouverte à tous les phénomènes de la pensée et du rêve, s'élève dans les plus hautes régions, leur corps reste ordinairement abandonné à une douce indolence ; et comme, par la loi de nature, la nourriture matérielle doit être en rapport avec le travail musculaire, il arrive que, chez eux, le besoin des aliments de l'intelligence, de l'imagination surtout, est bien pressant que celui des aliments du corps. Ajoutons que ces peuples, fortement frappés d'une admiration mêlée de terreur pour tout ce qui est marqué du caractère de la grandeur ou de l'extraordinaire, sont naturellement portés à témoigner à la divinité leur respect et leur vénération par des actes énergiques, qui expriment la conscience qu'ils ont de leur faiblesse et de leur humilité, et l'on

comprendra que toutes les religions qui ont voulu s'établir chez eux aient dû adopter, parmi tant d'autres pratiques, les jeûnes et les autres modes extérieurs de la pénitence. Le christianisme, à son tour, a dû subir cette loi, et s'éloigner ainsi, jusqu'à un certain point, de l'esprit qui avait présidé à sa fondation.

Le jeûne est donc essentiellement une coutume orientale, transplantée par le christianisme en Occident, où elle s'est acclimatée en s'éloignant assez notablement de son austérité primitive. Ce relâchement était une nécessité imposée par le caractère et le climat des Occidentaux. Aussi l'Eglise a-t-elle compris que, pour maintenir le principe même de l'institution, elle devait se montrer facile pour les détails. Primitivement, le jeûne consistait à ne faire qu'un repas par jour après le coucher du soleil ; la coutume des Occidentaux de faire leur principal repas à midi a nécessité le changement de l'heure, et il a suffi pour jeûner de ne rien manger jusqu'à midi. On ne mangeait à ce repas que du pain, des légumes et des fruits secs, on ne buvait que de l'eau ; les boissons, les aliments les plus substantiels sont autorisés aujourd'hui. La coutume qu'avaient les moines de se réunir le soir pour écouter la lecture des conférences des saints Pères, appelées en latin *collations*, introduisit encore un nouvel usage, celui de prendre des rafraîchissements à la fin de la réunion. De là l'origine de ce repas du soir autorisé par l'Eglise sous le nom de *légère collation*. Enfin, l'usage de la viande était interdit autrefois pendant toute la durée du carême, comme nous le voyons notamment par les canons du concile de Tolède (653) ; aujourd'hui, cette interdiction ne tombe d'une manière absolue que sur certains jours de la semaine déterminés chaque année pour chaque diocèse par son évêque ; on peut se racheter pour les autres jours, en payant une sorte d'impôt.

Au 17^e siècle, le carême ne fut pas épargné par les réformateurs ; il disparut avec tant d'autres pratiques religieuses. Luther et Calvin le condamnerent lorsqu'ils abolirent tout ce qui, selon eux, se rattachait de près ou de loin à l'esprit de réglementation, et aussi par une autre raison ; car on sait que le carême, par les nombreuses dispenses qu'il nécessitait, venait grossir notablement les revenus casuels du clergé. Toutefois, il fut conservé dans l'Eglise anglicane, parce que, sans doute, l'Angleterre, étant un pays naturellement maritime et par conséquent pêcheur, on recula devant la perspective de frapper d'un coup terrible une branche importante de l'industrie nationale ; peut-être aussi parce que l'autorité royale, qui établit la nouvelle religion, n'osa pas abolir une institution qu'un long usage avait fortement enracinée dans les mœurs du peuple.

Sous le rapport hygiénique, le carême a sur la santé des peuples une heureuse influence, qui a été constatée par des hommes versés dans la science et n'ayant d'autre parti pris que celui de dire la vérité. Le printemps est, pour la nature entière, pour la nature organique surtout, un moment de réveil, de renaissance. En même temps qu'une exubérance de sève vient animer la plante, les animaux sentent, eux aussi, un redoublement de vie travailler leurs organes. Le sang circule avec plus de force et de chaleur ; la digestion s'opère d'une manière plus active et plus complète ; tout, dans le corps de l'animal, ressent une heureuse influence ; mais cette exubérance même de vie peut devenir un danger pour la santé, et l'équilibre, qui en est la condition essentielle, peut être dérangé. C'est ce qui arrive en effet : nous voyons à cette époque de l'année le nombre des maladies s'accroître, et bien des personnes, dont le tempérament n'est pas assez robuste pour résister à cette espèce de révolution qui se produit en elles, sentent la nécessité de se débarrasser par des purgations ou par des saignées de cet excès de vie qui met leur santé en péril. Or, si l'on réfléchit que le carême se trouve placé, pour ainsi dire, au vestibule de cette saison critique, on comprendra sans difficulté que le système de privations qu'il nous impose doit naturellement, en ne satisfaisant pas à tous les appétits du corps, entraver ce mouvement, et favoriser ainsi la santé d'une manière d'autant plus efficace qu'il agit comme préservatif, et non comme remède.

Malgré cette heureuse influence, assez généralement reconnue, le carême va perdant de jour en jour de son autorité. Bien des hommes religieux eux-mêmes tendent à se soustraire à cette pénitence, qui, tout utile qu'elle peut être aux yeux mêmes de la raison, ne laisse pas d'être pénible et surtout gênante. C'est en vain que l'Eglise, pour conserver le principe même de l'institution, cède sur les détails ; le nombre des fidèles observateurs du carême diminue tous les jours, tandis qu'on voit s'accroître celui des hommes qui revendiquent le droit de faire pénitence à leur gré, de la manière et au jour qu'il leur plaît, autant de temps qu'il leur convient. Enfin, combien n'en est-il pas aujourd'hui qui croient tout simplement à l'efficacité du repentir par lui-même, sans qu'il ait besoin de se manifester par tous ces actes extérieurs qui n'en sont que l'expression plus ou moins sincère ! Nous devons ici rappeler un mot de Fénelon, dût-il scandaliser quelques personnes : un jour il surprit son élève, le duc de Bourgogne, faisant gras un vendredi ; comme le prince cherchait à

s'excuser sur sa mauvaise santé, le prélat lui répondit : « Mangez un veau, et soyez juste. »

Nous le répétons donc : si, de nos jours, des dispenses sont facilement accordées, c'est que les prohibitions disciplinaires de l'Eglise ont perdu beaucoup de leur force, et qu'il est de bonne tactique de permettre ce que l'on ne peut empêcher. Il n'en était pas ainsi dans les siècles où l'autorité ecclésiastique, s'appuyant sur le bras séculier, imposait pour sanction à ses prescriptions les peines les plus terribles. La réaction, qui suit toutes les contraintes, est certainement une des causes de l'indifférence, on pourrait presque dire de l'hostilité qui se produit aujourd'hui à l'égard de certaines pratiques religieuses. Quoi qu'il en soit, c'est une curieuse histoire que celle de la législation protectrice de l'observation du carême, et nous allons entreprendre de la retracer au moyen de documents intéressants et pour la plupart inédits, que notre bonne fortune nous a mis sous les yeux.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, l'an 653, un concile tenu à Tolède avait ordonné que les gens qui mangeraient de la viande pendant le carême seraient privés d'aliments gras durant tout le reste de l'année ; c'était là punir les délinquants par où ils avaient péché, et les Pères du concile, en égard à leur autorité discrétionnaire, s'étaient assurément montrés modérés. Charlemagne fut plus sévère ; les peuples nouvellement convertis de son empire, et surtout les Saxons, étaient peu disposés à observer le carême. Soucieux d'assurer le salut de ses sujets, le grand empereur décréta que toute violation des lois de l'abstinence serait punie de mort : *Si quis sacrum quadragesimale jejunium, despectu christianitatis, contempserit et carnem comederit, morte moriatur.*.... (Capit. reg. Franc., t. I, p. 251.)

Les Polonais, dans la première ferveur de leur conversion au christianisme, punissaient, en leur arrachant toutes les dents, les malheureux qui avaient violé les prescriptions du carême, remède véritablement héroïque contre les tentations du péché de gourmandise. Pendant le moyen âge, le peuple, faisant maigre chère du commencement à la fin de l'année, se plait sans peine aux règles du jeûne, qui ne changeaient presque rien à son ordinaire. Quant aux nobles et aux bourgeois, jamais ils n'eussent voulu discuter les pratiques religieuses qu'ils tenaient de leurs pères, et la tradition catholique se transmettait intacte d'une génération à une autre, avec ses grandeurs et ses naïvetés ; les routiers eux-mêmes, gens de sac et de corde, regardaient comme un sacrilège de manger de la viande à certains jours d'abstinence. Les professions les plus pénibles ne pouvaient dispenser du jeûne et de l'abstinence, qui étaient observés même dans les armées, et Froissart raconte que, pendant l'invasion que firent en France les Anglais en 1360, leur armée et les troupes françaises observèrent rigoureusement le carême. En 1428, on nomma *Journée des harengs* l'attaque d'un convoi composé de poissons qui étaient destinés aux Anglais assiégeant Orléans. Cette observation, si rigoureuse pour les simples particuliers, n'était même pas supprimée pour les hôpitaux et les léproseries qui dépendaient du clergé. Saint Louis leur donnait tous les ans 68,000 harengs. Dans le compte des dépenses de l'Hôtel-Dieu de Paris pour l'année 1660, on trouve 9,200 livres pour 23 milliers de carpes, et 2,350 livres pour 25 milliers de carpes et de harengs frais.

Comme premier adoucissement aux rigueurs de l'abstinence, le peuple avait fait du carême un personnage symbolique dont il s'amusa. Le mardi gras, le carnaval, personnifié par un joyeux compagnon aux joues boursoufflées, était promené sur un âne ; puis le lendemain on le brûlait publiquement pour lui substituer un autre mannequin appelé le *Prince Carême* ou *Carême-prenant*. De même que les bouchers avaient suivi le cortège funèbre de Carnaval, les marchands de poisson accompagnaient *Carême*, qui, le jour de son inauguration, était gras et bien nourri. Tous les dimanches suivants, on le promenait, mais il maigrissait progressivement, et, à chaque apparition, on voyait diminuer son cortège. A la *mi-carême*, il était forcé de faire des présents pour ne pas être brûlé ou noyé. Ce jour-là, sentant que sa puissance avait diminué, qu'il avait besoin de l'indulgence de ses sujets, il prenait modestement le titre de comte de la *Mi-carême*, s'habillait en marquis de l'ancien régime ou en gentilhomme du 17^e siècle, et parcourait les rues, distribuant des jouets aux enfants, des bonbons aux femmes. Malgré cela, on remarquait combien ses traits étaient tirés ; on se réjouissait de sa maigreur, présage de sa fin prochaine, et on croquait ses bonbons en souhaitant tout bas sa mort. Cependant il continuait à maigrir ; le dimanche des Rameaux, il était aussi décharné que déconsidéré ; on ne voyait plus à sa suite qu'un médecin et un apothicaire. Enfin, le samedi saint, il expirait à midi dans les bras d'une garde-malade. On lui mettait une corde au cou, et il était traîné sur la place publique, où il était brûlé. Les bouchers, après l'avoir ainsi traité, faisaient la chasse aux marchands de poisson.

Les poètes du moyen âge firent allusion à la rigoureuse observance du carême dans un fabliau intitulé : *Bataille de Carême et de Char-nage*, où l'on trouve de curieux renseignements qu'on ne sera pas fâché de lire, reproduits ici en substance. En voici l'analyse : Le roi

Louis avait annoncé cour plénière à Paris pour les fêtes de la Pentecôte, et grand nombre de gens s'y étaient rendus, soit pour participer aux plaisirs, soit pour y contribuer. Parmi eux, on vit ceux princes puissants arriver chacun avec un cortège nombreux : l'un était *Charnage*, riche en amis, honoré des rois, des ducs et des belles dames; l'autre, *Carême*, le félon, l'ennemi des pauvres, le roi des grosses abbayes et des moines, le suzerain des étangs, des fleuves et de toutes les mers. Quoiqu'il fût généralement peu aimé, comme il était escorté d'une longue suite de saumons et de raies, il fut bien reçu, et on lui fit bon visage. Mais cet accueil fut l'origine d'une querelle fameuse, ainsi qu'on va le voir. Charnage, choqué de la préférence qu'on semblait accorder à son rival, ne put maîtriser sa colère, et s'emporta contre lui en injures et en outrages de tout genre. *Carême*, qui avait l'âme haute et le cœur noble, s'avança à son tour contre son ennemi, et lui déclara une guerre à outrance, qui ne devait se terminer que par la ruine de l'un des deux rivaux. Tous deux aussitôt se rendirent dans leurs États pour convoquer leurs vassaux et se préparer à cette grande journée. *Carême* dépêcha aux siens un harem, qui parcourant les mers avec la rapidité d'une flèche, alla conter à tous les poissons l'insulte faite à leur suzerain. Tous promirent d'accourir, jusqu'à la lourde baleine, et personne ne se crut dispensé de ce service féodal. Qui eût vu les mers ce jour-là eût été étonné de les trouver désertes. D'autre part, un émerillon avait été chargé d'aller notifier la déclaration de guerre aux feudataires de Charnage. Les grues, les hérons vinrent aussitôt présenter leurs services; le cygne, les canards offrirent de veiller à l'embouchure des rivières, et promirent de les garder de manière à intercepter le passage à tous les ennemis. Agneaux, porcs, lièvres, lapins, pluviers, outardes et chapons, poules et butors, oies grasses et paons, fiers de leur plumage étincelant, tous, jusqu'à la douce colombe, répondirent à l'appel de leur suzerain. *Carême*, armé de pied en cap, s'avança monté sur un mulet; il portait un fromage en guise d'écu; sa cuirasse était une raie, ses éperons une arête, et son épée une sole tranchante. Les traits et les munitions de guerre consistaient en pois, marrons, beurre, fromage, lait et fruits secs. Charnage avait pour heaume un pâté de sanglier surmonté d'un paon. Un bec d'oiseau lui servait d'épéron, et il montait un cerf dont le bois ramé était chargé de mauviettes. Aussitôt que les deux généraux s'aperçurent, ils fondirent l'un sur l'autre, et se battirent avec fureur; mais, les troupes de chaque parti s'étant avancées pour les secourir, ils furent bientôt séparés, et l'affaire devint générale. Le premier succès fut pour les chapons. Ils se précipitèrent impétueusement sur les merlans, qui leur étaient opposés, et les culbutèrent si vivement que, sans les raies qui, soutenues par les maquereaux, rétablirent l'équilibre avec leurs longs aiguillons, le désordre fut peut-être devenu considérable. Alors les archers de *Carême* commencèrent à faire pleuvoir sur leurs ennemis une grêle de figues sèches, de pommes et de noix. En même temps, les barbes, les brèmes dorées, les congres aux dents aiguës s'élancèrent au milieu des rangs étonnés, tandis que les anguilles frétilantes, s'entortillant dans les jambes des ennemis, les renversaient sans peine. On remarqua surtout un jeune saumon et un bar courageux, qui firent des prodiges de valeur. L'armée aquatique gagnait déjà du terrain, et la victoire allait se prononcer pour elle, lorsque deux hérons et quatre émerillons, appelés par les cris répétés des canards, vinrent du haut des airs fondre comme la foudre sur les vainqueurs. Secondés par le butor et la grue, ils dévorent tout ce qu'ils rencontrent, et le carnage devient terrible. Le bœuf pesant, qui jusqu'à ce moment avait vu d'un œil indifférent le danger de son parti, s'ébranle enfin; il s'avance majestueusement, abat et renverse tout ce qui se trouve sur sa route, écrase ce qui ose lui résister, et à lui seul jette le désordre et l'épouvante dans l'armée ennemie. C'en était fait de *Carême*, s'il se fût opiniâtre à soutenir une lutte inégale; mais, en général prudent, il fit sonner la retraite, espérant, pendant les ténèbres de la nuit, rallier et ranimer ses troupes, pour le lendemain recommencer la bataille. La nuit fut employée de part et d'autre à faire de nouvelles dispositions; mais un événement imprévu vint disposer pour jamais du sort des monarques. Au point du jour, Noël, suivi d'un renfort considérable, arriva au camp de Charnage, et la joie qu'excita sa présence éclata par des milliers de cris d'allégresse. Ces cris allèrent terrifier le camp ennemi; des espions, envoyés à la découverte, achevèrent par leur rapport de jeter l'épouvante et la consternation. Vainement *Carême* voulut rendre le courage à ses troupes, la terreur les avait glacées, et de toutes parts on entendait des voix séditieuses crier : *La paix ! la paix !* l'ordre de traiter malgré lui, sous peine de se voir abandonné des siens, le triste monarque envoya un plénipotentiaire au vainqueur. Quelques auteurs assurent que l'ultime fut le Talleyrand chargé de cette mission difficile. Charnage, enorgueilli par sa victoire, exigea d'abord que *Carême* signât une abdication complète et sortît des États de la chrétienté. L'ultime, sur les représentations de ses barons, lui entra en accommodement et consen-

tit, par un traité solennel, à ce que *Carême* régnerait pendant quarante jours de l'année, et, en outre, à ce qu'il reprît les rênes du gouvernement pendant deux fois vingt-quatre heures chaque semaine. Mais ce fut seulement à la condition que, pendant ces jours de pénitence, les chrétiens pourraient faire usage du lait et des œufs. C'est ainsi que *Carême* devint le vassal de Charnage. Toutefois, comme *Carême* avait de rusés politiques à son service, ceux-ci demandèrent qu'une petite ville nommée *Sarcelle* entrât dans leur domaine, et les raisons qu'ils en donnèrent étaient si spécieuses, ils prouvèrent si clairement que ce n'est pas le plumage qui fait l'oiseau, enfin, qu'il peut y avoir plumage et plumage, comme il y a fagots et fagots, que l'ambassadeur de Charnage, ébloui par les raisonnements de ses adversaires, consentit à céder sur ce point. L'ambassadeur de *Carême* courba l'échine, comme toujours, et, prenant un ton humble, il fit le signe de la croix, et dit, à l'exemple de Tartufe, pour marquer son assentiment :

Il est avec le ciel des accommodements.

L'observation rigoureuse de l'abstinence et du jeûne pendant tout le carême se maintint longtemps; mais la Réforme vint, et, avec elle, un esprit de discussion et d'indépendance jusqu'alors inconnu. L'Eglise avait déjà fait quelques concessions avant ce grand événement : « Si présentement nous mangeons du beurre en *carême*, » dit Sauval, c'est à Anne de Bretagne, femme de Charles VIII, que nous en sommes redevables. Cette princesse en obtint d'abord la permission pour elle et pour sa maison seulement, à cause qu'en Bretagne on ne mange point d'huile, et néanmoins à condition qu'elle et ses gens feraient quelque œuvre de charité selon Dieu et leur conscience, en rémission de leurs péchés. »

Voulant opposer une digue au débordement des idées nouvelles, les rois de France prirent en main la cause de l'Eglise, et, par une grâce toute spéciale, leur zèle religieux se trouva porté à la hauteur qu'exigeaient les circonstances. Le zèle était d'ailleurs général, et l'on se rappelle, à ce propos, ce trait des censeurs de la ville de Munich, qui prohibèrent l'entrée du livre français la *Cuisinière bourgeoise*, à cause du chapitre intitulé : *Recette pour apprêter les carpes au gras*.

Les doctrines des réformateurs se répandirent cependant, malgré la corde et les bâchers, et leur influence se fit sentir jusque dans les contrées les plus orthodoxes. Afin d'assurer l'observation des préceptes d'abstinence qui, pratiqués avec dévouement, tombaient presque en désuétude, Henri II condamna l'amende, au fouet et à la prison les mécréants qui auraient l'audace d'enfreindre les édits relatifs au *carême*; en outre, les délinquants chez lesquels on trouvait de la viande étaient promenés dans la ville, le corps du délit pendu au col. C'est ainsi que Brantôme nous signale, dans son livre des *Dames galantes*, une femme « faisant de la marmiteuse plus que dix, et c'estoit en *carême*... Elle s'en alla dîner avec son amant d'un quartier de chevreau et d'un jambon; la senteur en vint jusqu'à la rue; on monta en haut, et on la trouva en telle magnificence, qu'elle fut prise et condamnée de la promener par la ville avec son quartier d'agneau à la broche sur l'épaule, et le jambon pendu au col. » Aux hôtels-Dieu seuls était réservé le droit de vendre de la viande ou des œufs en temps de *carême*, afin que les pauvres profitassent de la tolérance qui permet, au besoin, de remplacer le jeûne par l'aumône.

D'après le journal de l'Estoire, en 1595, Henri IV, le nouveau converti, sans doute pour donner aux catholiques fervents un gage de sa foi de date récente, fit défense aux bouchers de vendre ou d'étaler de la viande, en temps de *carême*, sous peine de la vie. Nous avons peine à croire que cette ordonnance ait été mise à exécution; l'excès même de la répression devait, il nous semble, mettre les coupables à l'abri de l'atteinte de la loi. Ce qu'il y a de certain, c'est que, depuis la fin du xvie siècle, les délits devinrent de plus en plus fréquents, et la partie ne fut pas toujours belle pour les agents de l'autorité chargés de visiter les maisons où l'on croyait trouver des boucheries clandestines établies en temps de *carême*, au mépris des règlements. En 1850, le sieur de Sainte-Marie, lieutenant du guet, et douze archers qui l'accompagnaient, furent reçus à coups de fourche et de bâton dans une maison de la rue Vieille-du-Temple, où ils faisaient une descente de justice, pour saisir de la viande. Plusieurs de ces pauvres diables furent grièvement blessés, et le sieur de Sainte-Marie fut heureux d'en être quitte pour la perte de son épée et de ses pistolets, armes bien innocentes dans ses mains, de sa bourse et de sa perruque; il est vrai qu'aux habitants de la maison visitée s'étaient joints les laquais du voisinage, toujours prêts à jouer de ces tours à leur ennemi intime, le guet. Malgré la menace des censures ecclésiastiques, et les primes promises, selon l'usage, aux dénonciateurs, il fut impossible de découvrir les coupables qui, d'ailleurs, trouvaient de l'appui en haut lieu; car, il faut l'avouer, c'était surtout parmi la jeune noblesse, qui ne se croyait pas liée par les prescriptions imposées au vulgaire, que l'on faisait mépris des anciennes coutumes religieuses. Plus d'une fois même, des gentilshommes d'un grand

nom ne dédaignèrent point d'intervenir de leur personne et de leur épée dans les luttes engagées entre les gens de leurs maisons et les commis de la ferme ou les archers du guet. Pendant le *carême* de 1710, les agents du fisc arrêtèrent un jour, près de l'enclos du Temple, où la contrebande de la viande se faisait sur une grande échelle à cause des immunités du lieu, une femme portant de la viande dans son tablier. La femme crie, la foule s'amasse, et au même instant vient à passer le carrosse du prince d'Harcourt; à la vue de la bagarre, un des laquais descend de la voiture, et veut interposer l'autorité de sa livrée, disant que cette femme est la blanchisseuse du prince d'Harcourt, et qu'il ne souffrira point qu'on lui fasse violence; les commis hésitent, et l'exempt qui les commande répond que, s'il a affaire à la blanchisseuse du prince, il la laissera passer. A ce moment, et sans autres explications, le prince s'élance de son carrosse, tombe sur les commis à coups d'épée, et, tout en criant qu'il se... moque de l'ordre du roi que l'exempt lui présentait respectueusement, blesse ce brave officier de police, qui ne fit même pas un mouvement pour se mettre en défense, tant il avait de respect pour la qualité de prince qu'on donnait à l'agresseur, et auquel, pour cette raison, nous avons parlé avec toutes les honnestetés dues aux personnages de ce rang; dit-il lui-même dans le procès-verbal qu'il se crut obligé de dresser. Un pareil fait suffit, à divers points de vue, pour caractériser une époque.

Cependant, afin d'assurer quelque efficacité aux édits qui défendaient d'introduire de la viande dans Paris pendant le *carême*, sans en laisser passer de l'Hôtel-Dieu, Louis XIV avait été forcé d'ordonner que les palais et les châteaux royaux, les hôtels des princes, des ambassadeurs et des seigneurs de la cour, seraient visités tout comme les cabarets et les hôtelleries. Cette mesure sévère, qui sacrifierait un des privilèges de la couronne et à qui ne respectait pas les immunités de la noblesse ni celles des nations étrangères, était devenue nécessaire, car les palais et les hôtels étaient des lieux d'asile où les gens de toute espèce qui, dès cette époque, pratiquaient en tout temps le principe de la liberté de la boucherie, trouvaient un refuge assuré. Ainsi, des boucheries et des rôtisseries furent longtemps établies, pendant le *carême*, chez le prince de Talmon, chez le duc d'Uzès, aux écuries de Madame, chez les ducs de La Trémoille, de Rohan et d'Humières, dans les hôtels de Soissons, de Soubise, de Nevers, etc. Un quidam nommé Gardy avait même trouvé sûr et commode d'établir son commerce prohibé dans les Tuileries; il fut condamné à être attaché au carcan, devant le Grand-Châtelet, avec une « fressure de veau pendue au col, » dit la sentence, puis à être réintégré dans les prisons du Châtelet, etc. Les édits qui étendaient le droit de visite aux palais et aux hôtels ne furent pas toujours faciles à mettre à exécution; bien souvent des bâtonnades terribles vinrent refroidir le zèle des commis de la ferme, et les premiers du royaume donnaient, comme nous l'avons dit plus haut, l'exemple de la résistance. Nous avons vu une lettre, en date de 1718, par laquelle la duchesse de Berry, dont la patience n'était pas la vertu dominante, faisait savoir à M. de Machault que, si les agents avaient l'insolence de venir visiter sa résidence, le palais du Luxembourg, ils n'en sortiraient que par les fenêtres. Le ministre se le tint pour dit, et toute liberté fut laissée à la fille du Régent.

Il est à remarquer que la rigueur des édits relatifs à l'observation du *carême* s'était accrue en raison directe des progrès de la corruption et de la licence. Louis XV, que son peuple avait appelé le Bien-Aimé, et qui, probablement par esprit de réciprocité, se crut obligé à aimer beaucoup, ne faillit point, malgré ses faiblesses galantes, à sa mission de fils aîné de l'Eglise. Il tint essentiellement à ce que ses sujets ne perdissent pas l'habitude de faire pénitence; peut-être voulait-il ainsi obtenir pour lui-même l'indulgence céleste. Fidèle au serment qu'il avait prêt à Reims de poursuivre partout les hérétiques et les mécréants, il confirma et renouela dans toute leur sévérité les édits portés contre les gens chez qui l'on trouverait de la viande pendant le *carême*. Jamais on ne déploya autant de rigueur que pendant ce règne pour la répression des délits signalés. Trois mois de prison, 3,000 livres d'amende et l'exposition au carcan pendant trois jours de marché punissaient une première faute. Le coupable, s'il était maître d'un corps de marchands ou de métiers, était déchu de la maîtrise, et, s'il était apprenti, jamais il ne devenait maître. Les tribunaux étaient revêtus de pouvoirs discrétionnaires pour les cas de récidive; les chevaux, les voitures, les bateaux qui avaient servi à transporter de la viande étaient confisqués au profit de l'Hôtel-Dieu; une armée de commis était lancée à la poursuite des délinquants. Mais, sans égard pour les bonnes intentions du roi, les soldats du régiment des gardes suisses et les gardes françaises s'avisèrent un jour qu'ils pourraient utilement et agréablement employer les loisirs de la paix en mettant leurs bras au service de la contrebande. Ils entrèrent donc en campagne, résolus à traiter les commis de la ferme et les agents de l'Hôtel-Dieu comme des pandours,

et, pendant de longues années, ils furent les principaux fournisseurs des boucheries secrètement établies dans Paris à l'époque du *carême*. Réunis par bandes de vingt à trente, et armés de sabres, de pistolets et de bâtons ferrés, ils passaient en plein jour aux barrières, chargés de havre-sacs remplis de viande. Si les employés de la ferme ne se sentaient pas de taille à faire leur devoir, ils se contentaient de dresser des procès-verbaux de ce qu'ils n'avaient pu empêcher, et ne manquaient pas d'y répéter, avec une complaisance mélancolique, les apostrophes de haut goût que leur prodiguaient les fraudeurs en belle humeur. Quelquefois les commis, se trouvant en nombre, voulurent mettre la main sur la marchandise prohibée, et il s'en suivit de sanglantes mêlées où, de part et d'autre, il y eut souvent des morts et des blessés. Heureusement pour eux, les employés de la ferme n'avaient pas toujours affaire à des soldats aux gardes; les fraudeurs se recrutèrent dans tous les rangs de la société; tantôt c'était une paysanne qui, pressée d'échanger contre de l'argent les volailles qu'elle avait engraisées, se présentait aux barrières, chargée d'un excès d'embonpoint qui éveillait la défiance des commis; une autre fois, c'était un grand seigneur, le marquis de Belvédère, par exemple, qui entrât à Paris au grand galop de ses chevaux, dans une calèche remplie de viande de boucherie; une fois, enfin, c'était le frère pourvoyeur du couvent des Pères de Nazareth, qui était arrêté à la barrière Saint-Martin, portant dans sa besace un dindon, un levraut, deux bécassines, quatre pluviers, dix-huit bécassines et neuf bécasseaux, toutes victuailles dignes de figurer sur une table ecclésiastique.

Cependant, sauf les cas de contrebande et les exceptions dont nous venons de parler, la masse de la nation, immobile dans ses habitudes séculaires, conservait la tradition catholique avec toutes ses pratiques. L'intervention du pouvoir séculier dans une question de discipline religieuse semblait alors toute naturelle aux gouvernants, et peut-être aussi au plus grand nombre des gouvernés. Le commissaire Delamarre, dans son *Traité de la police*, écrit en grande partie sous la Régence et dans les premières années du règne de Louis XV, s'exprime ainsi à cet égard : « Si le concours des deux puissances, la spirituelle et la temporelle, est nécessaire pour maintenir les préceptes de notre sainte religion, c'est principalement dans l'observation du *carême*. » A cette époque, une pareille opinion, aussi franchement exprimée, ne soulevait aucune protestation, aucune polémique; d'ailleurs, la Bastille eût fait promptement justice de l'écrivain assez hardi pour défendre la cause de la liberté de conscience; on ne comprenait pas encore que le sentiment religieux doit toujours rester en dehors des investigations de l'autorité publique; le roi professait la religion catholique, ne pas observer toutes les pratiques imposées par cette religion, c'était faire injure au roi. Tel était le principe hautement professé et généralement admis. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les règlements établis par le pouvoir séculier pour l'observation du *carême* subsistassent encore, dans toute leur rigueur, il y a moins de cent ans.

Pour obtenir un peu de viande dans les boucheries de l'Hôtel-Dieu, les seules qui fussent permises en temps de *carême*, il fallait se munir à l'avance d'un certificat de maladie signé par un docteur bien pensant, et contre-signé par le curé de la paroisse, et ce certificat n'était pas facile à obtenir. De graves auteurs avaient décidé que les insomnies, les faiblesses et les chaleurs d'entrailles, selon eux suites nécessaires du jeûne et de la pénitence, les douleurs de tête, les maux de cœur ou d'estomac, et bien d'autres petites infirmités, devaient être considérées comme de justes expiations des erreurs de la chair, et que, par conséquent, le médecin ne pouvait être admis à les combattre par un régime opposé aux lois de l'abstinence. Ce n'est pas tout : en même temps que l'autorité séculière empêchait *per fas et nefas* la vente et l'usage de la viande, elle interdisait, pendant le *carême*, les bals, les représentations théâtrales; en un mot, elle arrêtait tous les divertissements publics. Dans un temps plus reculé et plus dévot, les lois de l'Eglise interdisaient pendant le *carême* l'usage de toute espèce de *chair*, même de celle que saint Paul permettait aux fidèles en déclarant qu'il vaut mieux se marier que brûler. Comme nous l'avons dit, la majorité s'inclinait respectueusement devant l'alliance redoutable des mandements épiscopaux et des ordonnances du lieutenant de police, et se signait avec componction quand, de loin en loin, on parlait du scandale causé par quelques libertins, quelques débauchés, qui, au mépris des lois du royaume et des canons des conciles, allaient, en mauvais compagnie, manger un jambon dans les cabarets de la Courtille ou des Prés-Saint-Gervais.

Cependant, soit que les exemples venus d'en haut eussent donné à réfléchir aux esprits les plus dociles, soit que la contrainte religieuse eût produit son effet ordinaire, qui est de discréditer les institutions les plus anciennes et les plus respectées, peu à peu les prescriptions du *carême* perdirent de leur autorité. Aujourd'hui, l'abstinence quadragésimale est pratiquée par un nombre relative-

ment restreint de fidèles, et si, chaque année, les jours gras ne ramenaient leurs bruyants cortèges, lesquels commencent eux-mêmes à tomber en désuétude, aucun signe extérieur n'avertirait l'indifférent de la proximité du carême. Le mercredi des Cendres ne ferme plus les salons; tout au plus, dans quelques maisons timorées, les éclats de l'orchestre sont remplacés par les accords plus discrets du piano. Les théâtres, les bals publics, les concerts sont ouverts comme pendant tout le reste de l'année, et les recettes de ces établissements de plaisir ont beaucoup moins à souffrir du carême que de la canicule. Les savanes de Préalé, les prairies de la Normandie envoient, comme d'ordinaire, aux abattoirs, leurs hécatombes bêlantes et mugissantes, et si le gibier manque aux étalages appétissants des marchands de comestibles, c'est que la chasse est fermée, et qu'à défaut des commandements de l'Eglise, la protection de l'autorité couvre faisans et chevreuils.

Carême civique. En juin 1793, des citoyens de Paris, pour remédier à la pénurie publique et au renchérissement des denrées, fruits amers de la guerre étrangère, de la guerre civile, de l'accaparement, de l'agiotage et des complots, proposèrent de se soumettre à un jeûne patriotique et de se réduire pendant un certain temps au plus strict nécessaire. Cette idée fut accueillie avec le plus grand enthousiasme. La section de l'Homme-Armé jura, à l'unanimité de ses membres, de s'abstenir de viande pendant six semaines. La section de Montmartre et plusieurs autres suivirent cet exemple. Chacune s'écria à la Commune : « Ce carême républicain devant durer six semaines, c'est-à-dire jusqu'à l'époque du 1^{er} août, ce jour sera la Pâque républicaine. » Ce jour fut une grande Pâque nationale, en effet, car il vit la réunion des envoyés des assemblées primaires de toute la République, qui célébrèrent avec les citoyens de Paris une fête imposante pour l'acceptation de la Constitution de 1793 et l'anniversaire de la destruction de la royauté.

L'hiver fut plus terrible encore. La Vendée, avant la guerre, fournissait de nombreux troupeaux à la consommation parisienne; l'insurrection détruisit cette ressource; les herbages de la Normandie étaient épuisés; la France, assiégée par l'Europe entière, ne pouvait rien tirer du dehors; des bandes de spéculateurs, comme il arrive toujours dans les moments de détresse publique, augmentaient la misère par leurs opérations homicides. Les denrées atteignirent un prix excessif. En outre, l'augmentation des besoins se trouvait avoir marché de pair avec la diminution des ressources, car la République entretenait sous les armes plus d'un million d'hommes.

Le 3 ventôse an II (21 février 1794), Barère disait à la Convention : « A Londres, lorsque Georges arma des escadres pour asservir les Etats-Unis d'Amérique, il ordonna des jeûnes... Nos pères, nous-mêmes avons jeûné pour un saint du calendrier, pour un moine du x^e siècle, ou pour quelque supercherie sacerdotale : jeûnons pour la liberté... » Legendre voulait que la Convention ne se bornât pas à inviter les bons citoyens à un carême civique, mais qu'elle le décrétât. Cambon signala l'inconvénient d'emprunter à la superstition les formes qui lui sont propres. Il y eut quelques discussions à ce sujet; mais l'Assemblée eut le bon sens de ne rien décréter et de s'en rapporter à l'initiative individuelle. Dès que cette idée fut partout répandue, que l'économie de denrées alimentaires tournerait au profit des indigents, des malades et des défenseurs de la patrie, non-seulement on se soumit aux dures nécessités des achats limités, mais encore on s'imposa dans toute la République de nouvelles privations et de véritables jeûnes, de même qu'on se dépouillait de ses chaussures et qu'on portait des sabots pour faire baisser le prix du cuir et chasser nos héroïques volontaires.

Les économistes peuvent sourire de ces expédients; mais ils n'en ont pas moins un caractère touchant, car ils attestent le grand cœur de nos pères, leur foi naïve et leur dévouement profond.

CARÊME-PRENANT s. m. (ka-rè-me-prenan — de carême et de prenant, parce que c'est le carême qui commence, qui prend). Jours gras au nombre de trois, qui précèdent le carême, et particulièrement le mardi gras, qui est le dernier de ces trois jours : On dirait qu'il est dans CARÊME-PRENANT tous les jours. (Mol.)

— Par ext. Réjouissances auxquelles on se livre les trois jours gras du carnaval : L'abbé et le chevalier partirent hier pour aller faire CARÊME-PRENANT avec leur mère. (Mme de Coulanges.) Je vous trouve heureuse d'être déshabillée de CARÊME-PRENANT. (Mme de Sév.) Il Masque de carnaval : Des CARÊMES-PRENANTS. « Personne bizarrement vêtue et ressemblant à un masque de carnaval : Comment donc? Qu'est-ce que ceci? On dit que vous voulez donner votre fille à un CARÊME-PRENANT? (Mol.)

Au secours! Au secours! votre fille, on l'emporte; Des em-fmes-prenants lui font passer la porte.

REGNARD.

— Prov. Il faut faire CARÊME-PRENANT avec sa femme et Pâques avec son curé. Il faut se réjouir en carnaval et remplir à Pâques ses devoirs religieux.

Carême (L'E), de Bourdaloue, suite de trente-cinq sermons prêchés en 1672, 1674, 1675, 1680, 1682, et formant 3 vol. in-8° publiés par le P. Bretonneau. — Les sermons de Bourdaloue ne se prêtent point à une analyse sommaire; il faudrait en suivre la proposition principale dans ses développements logiques, de division en subdivision; car, avant tout, Bourdaloue est un dialecticien. Nous nous contenterons de mentionner les titres de ses sermons pour le carême; nous nous attacherons ensuite à caractériser le talent de l'orateur et l'importance, la physionomie de son œuvre. Bourdaloue n'est pas seulement un orateur, il est encore un moraliste; à ce titre, il mérite une étude particulière.

Le Carême du grand prédicateur comprend les sermons : sur la Pensée de la mort (pour le mercredi des Cendres); sur la Cérémonie des Cendres (pour le même jour); sur la Communion (pour le premier jeudi du carême); sur l'Aumône (pour le premier vendredi du carême); sur les Tentations (pour le dimanche de la première semaine); sur le Jugement dernier (pour le lundi de la première semaine); sur la Religion chrétienne (pour le mercredi de la première semaine); sur la Prière (pour le jeudi de la première semaine); sur la Prédestination (pour le vendredi de la première semaine); sur la Sagesse et la douceur de la loi chrétienne (pour le dimanche de la seconde semaine); sur l'Impénitence finale (pour le lundi de la seconde semaine); sur l'Ambition (pour le mercredi de la seconde semaine); sur les Richesses (pour le jeudi de la seconde semaine); sur l'Enfer (pour le vendredi de la seconde semaine); sur l'Impureté (pour le dimanche de la troisième semaine); sur le Zèle (pour le lundi de la troisième semaine); sur la parfaite observation de la loi (pour le mercredi de la troisième semaine); sur la Religion et la probité (pour le jeudi de la troisième semaine); sur la Grâce (pour le vendredi de la troisième semaine); sur la Providence (pour le dimanche de la quatrième semaine); sur le Sacrifice de la messe (pour le lundi de la quatrième semaine); sur l'Aveuglement spirituel (pour le mercredi de la quatrième semaine); sur la Préparation à la mort (pour le jeudi de la quatrième semaine); sur l'éloignement de Dieu et le retour à Dieu (pour le vendredi de la quatrième semaine); sur la Parole de Dieu (pour le dimanche de la cinquième semaine); sur l'Amour de Dieu (pour le lundi de la cinquième semaine); sur l'Etat de péché et l'état de grâce (pour le mercredi de la cinquième semaine); sur la Conversion de Magdeleine (pour le jeudi de la cinquième semaine); sur le Jugement téméraire (pour le vendredi de la cinquième semaine); sur la Communion pascale (pour le dimanche des Rameaux); sur le Retardement de la pénitence (pour le lundi de la semaine sainte); sur la Passion de Jésus-Christ (pour le vendredi saint); sur la Résurrection de Jésus-Christ (pour la fête de Pâques); sur la Persévérance chrétienne (pour le lundi de Pâques); sur la Paix chrétienne (pour le dimanche de Quasimodo). Dans cette longue suite, on doit distinguer surtout les sermons sur l'Aumône, sur le Jugement dernier, sur la Mort, sur la Passion.

Ce qui caractérise le talent oratoire de Bourdaloue, c'est la solidité du jugement et la justesse de la raison, qui lui fait trouver d'abord dans chaque chose le réel et le vrai; cette droite raison le dirige sûrement dans tous les sujets de la morale chrétienne et dans les mystères de la religion, qu'il a si bien traités. C'est aussi ce qui imprime à ses sermons une force toujours égale. La beauté n'en consiste pas précisément en ces traits amenés avec art, où l'orateur fait converger toutes ses forces, mais dans un enchaînement du discours, où tout se lie, se soutient et se suit. Ses divisions si justes, bien qu'elles paraissent trop multipliées à la lecture, ses raisonnements méthodiques et convaincants, ses mouvements pathétiques (car il en a), ses réflexions judicieuses, tout va à son but. Servie par la fécondité de son esprit, son éloquence simple, robuste, subtile aussi, ne s'écarte pas un moment de la proposition qu'il soutient. Point de ces pensées frivoles, plus propres aux discours académiques qu'au langage de la chaire; point de ces longues dissertations de théologie, qui ne servent qu'à remplir le vide de certains sermons. Bourdaloue établit solidement les vérités de la religion, et il en tire des conséquences justes et naturelles.

Qu'une pensée soit commune, il ne la rejette point pour cela : c'est assez qu'elle soit vraie et qu'elle lui serve de preuve. Il l'approfondit, il la creuse, il l'éclaire et lui donne une valeur nouvelle, un tour particulier. Qu'il s'oppose une difficulté, il y fait une réponse qui coupe court à la réplique; quelquefois il tire de l'objection même de quoi la résoudre, et il convainc l'auditeur par ses propres sentiments. S'il cite l'Ecriture ou les Pères, il les cite de façon à prouver qu'il les comprend. Du reste, ce ne sont point tant les paroles des Pères qu'il rapporte, que leur doctrine et leurs raisons. Il les développe, et surtout il les place si à propos et les fait entrer tellement dans son sujet, qu'on dirait que les Pères n'ont parlé que pour appuyer sa thèse. Parmi les auteurs sacrés, il semble avoir plus assidûment consulté Isaïe et saint Paul; parmi les Pères, Tertullien, saint Augustin et saint Jean Chrysostome, parce qu'il y trouvait plus d'énergie et plus de grandeur.

Bourdaloue est surtout remarquable dans la

manière dont il traite la morale. Il s'attache à faire des mœurs une peinture sensible, où chacun se voit et se reconnaît. Après avoir apporté aux matières de la religion, aux points les plus obscurs, tous les éclaircissements nécessaires, il passe à ce qu'ils ont d'instructif, d'édifiant, de pratique; on voit là une connaissance profonde du monde et du cœur de l'homme. C'est en raison de cette expérience ou de cette intuition que ses expositions sont si vraies, ses portraits si ressemblants, de l'aveu même de ses auditeurs. « Jamais prédicateur évangélique, écrit Mme de Sévigné, n'a prêché si hautement et si généralement les vérités chrétiennes. » Mme de Sévigné dit encore : « Le sermon du P. Bourdaloue était d'une force à faire trembler les courtisans. » Et ailleurs : « Le Bourdaloue frappe comme un sourd. » Il s'agit là de l'Adulteré et des scandales qui remontaient jusqu'à Louis XIV lui-même. Bourdaloue, en effet, ne ménage pas les princes, les courtisans, les grands, les riches, les heureux; il entend qu'ils payent leurs privilèges; il leur enjoint de faire l'aumône, non par caprice ou par convenance, mais par devoir, selon leurs moyens, qu'il évalue; il les menace des comptes qu'ils auront à rendre à Dieu, « le caissier des pauvres. » Mais, remarquons-le bien, cette audacieuse véhémence contre les grands n'a pas de lâches flatteries pour les petits. Si les déshérités ont des droits, il n'appartient qu'à Dieu de les faire valoir; l'orateur n'autorise pas la misère des uns à se faire justice sur l'avarice des autres. Sa doctrine n'accorde rien à l'esprit de révolte.

La méthode de Bourdaloue introduit un art nouveau dans les discours de la chaire. Les idées y sont présentées sous forme de propositions, dont chacune a ses preuves classées et comptées. Tout ce que l'orateur avance est rigoureusement démontré. Son procédé est géométrique : les termes sont définis, et les conclusions du syllogisme sortent nécessairement des prémisses. L'orateur a ménagé des repos avec un art accompli. Pour être plus clair, il se répète au besoin; mais Louis XIV n'en préférait pas moins les redites de Bourdaloue aux sermons brillants des autres prédicateurs. Cependant cette dialectique nous frappe plus aujourd'hui par ses excès que par ses avantages. Il faut une grande contention d'esprit pour en suivre la marche savante; déjà elle pesait à Mme de Sévigné. Le discours de Bourdaloue est trop divisé; il est soutenu par un échafaudage trop apparent. Plus de sentiment et moins de raisonnement persuaderait mieux que cet appareil de logique. Qui ne touche pas ne convaincra pas; qui nous émeut et nous passionne a raison de nous, même sans arguments : la force suprême, l'ultima ratio de l'orateur, c'est l'éloquence.

Le style de Bourdaloue est celui d'un homme qui se fait l'interprète de la vérité; sa langue répond à ses pensées; elle a du naturel et de la noblesse. L'expression est simple, quelquefois inexacte, jamais basse ou vulgaire. Quand il s'élève, il ne monte pas jusqu'à l'emphase, mais atteint, au besoin, à la majesté et à la grandeur de la parole biblique. S'il se communique et s'abandonne, c'est toujours avec dignité. Sa langue est vigoureuse, mais toujours modeste. Elle néglige les moyens de plaire empruntés soit à la passion, soit à la rhétorique. Bourdaloue a justifié ce mot de Fénelon : « Il ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu. » Cependant, si son style est d'une sévérité qui égale la rigueur de ses raisonnements, il a souvent une émotion qui naît du mouvement logique, de la solidité et de l'ordre des preuves. L'esprit de l'orateur s'adresse directement, sans artifice, à l'intelligence qui l'entend.

Le lecteur nous saura gré d'ajouter à notre appréciation le jugement littéraire le plus judicieux et le plus éloquent qui, au témoignage de M. Sainte-Beuve, ait été écrit sur les sermons de Bourdaloue : il est de l'abbé Maury.

« Ce qui me ravit, ce qu'on ne saurait assez préconiser dans les sermons de l'éloquent Bourdaloue, c'est qu'en exerçant le ministère apostolique, cet orateur plein de génie se fait presque toujours oublier lui-même, pour ne s'occuper que de l'instruction et des intérêts de ses auditeurs; c'est que, dans un genre trop souvent livré à la déclamation, il ne se permet pas une seule phrase inutile à son sujet, n'exagère jamais aucun des devoirs du christianisme, ne change point en préceptes les simples conseils évangéliques; et que sa morale, constamment réglée par la sagesse éclairée de ses principes, peut et doit toujours être réduite en pratique; c'est la fécondité inépuisable de ses plans, qui ne se ressemblent jamais, et l'heureux talent de disposer ses raisonnements avec cet ordre savant dont parle Quintilien, lorsqu'il compare l'habileté d'un grand écrivain, qui règle la marche de son discours, à la tactique d'un général, qui range son armée en bataille; c'est cette puissance de dialectique, cette marche didactique et ferme, cette force toujours croissante, cette logique exacte et serrée, disons mieux, cette éloquence continue du raisonnement, qui dévoile et combat les sophismes, les contradictions, les paradoxes, et forme de l'ordonnance de ses preuves un corps d'instruction où tout est également plein, lié, soutenu, assorti; où chaque pensée va au but de l'orateur, qui tend toujours, en grand moraliste, au vrai et au solide, plutôt qu'au brillant et au su-

blime du sujet; c'est cette véhémence accablante, et néanmoins pleine d'onction dans la bouche d'un accusateur, qui, en plaçant contre vous au tribunal de votre conscience, vous force à chaque instant de prononcer en secret le jugement qui vous condamne; c'est la perspicacité avec laquelle il fonde tous nos devoirs sur nos intérêts, et cet art si persuasif, qu'on ne voit guère que dans ses sermons, de convertir les détails des mœurs en preuves de la vérité qu'il veut établir; c'est cette abondance de génie, qui ne laisse rien à imaginer au lecteur par delà chacun de ses discours, quoiqu'il en ait composé au moins deux, souvent trois, quelquefois quatre sur la même matière, et qu'on ne sache souvent, après les avoir lus, auquel de ces sermons il faut donner la préférence; c'est cette sûreté et cette opulence de doctrine, qui font de chacune de ses instructions un traité savant et oratoire de la matière dont elles sont l'objet; c'est la simplicité d'un style nerveux et touchant, naturel et noble, lumineux et concis; où rien ne brille que par l'éclat de la pensée, où règne toujours le goût le plus sévère et le plus pur, et où l'on n'aperçoit jamais aucune expression ni emphatique, ni rampante; c'est cette pénétrante sagacité, qui creuse, approfondit, féconde, épuise chaque sujet; c'est cette compréhension vaste et profonde, qu'il ne partage qu'avec saint Augustin et Bossuet, pour saisir dans l'Evangile et y embrasser d'un coup d'œil les lois, l'ensemble, l'esprit et tous les rapports de la morale chrétienne; c'est la série de ses tableaux, de ses preuves, de ses mouvements, la connaissance la plus étendue et la plus exacte de la religion, l'usage imposant qu'il fait de l'Ecriture, l'à-propos des citations, non moins frappantes que naturelles, qu'il emprunte des Pères de l'Eglise, et dont il tire un parti plus neuf, plus concluant, plus heureux, que n'a jamais fait aucun autre orateur chrétien....

Marmontel a écrit une phrase heureuse sur le grand sermonnaire du xviii^e siècle, quand il a admiré « cette fermeté imposante et progressive qui donne à l'éloquence de Bourdaloue l'impénétrable solidité et l'impulsion irrésistible d'une colonne guerrière, qui s'avance à pas lents, mais dont l'ordre et le poids annoncent que devant elle tout va ployer. » On ne pouvait mieux peindre ce magnifique talent oratoire.

Carême de Massillon, suite de quarante sermons prêchés à Paris en 1699, et à la cour (Versailles) en 1701 et 1704. Par la hardiesse de ses idées, Massillon touche, comme Fénelon, au xviii^e siècle. Le principe de sa puissance est dans l'analyse profonde et lumineuse des passions du cœur humain; son éloquence persuasive éclate surtout dans les sermons de son grand Carême, qui contient son chef-d'œuvre.

1^{er} sermon, sur le Jeûne. L'orateur examine les excuses dont on se sert pour se dispenser de la loi du jeûne. Les raisons que donnent les violateurs de ce précepte sont des prétextes inventés par l'égoïsme; s'il y avait des distinctions à faire et des privilèges à accorder, ce devrait être, non en faveur du rang, mais en faveur des pauvres et des laborieux. Si les supérieurs légitimes accordent des dispenses, la conscience proteste et ne nous excuse pas. La pénitence de ce saint temps doit être une expiation des plaisirs et des fautes de toute l'année.

2^e sermon, pour le mercredi des Cendres, Motifs de conversion. Le sentiment de nos crimes, la triste destinée de notre âme, l'approche de la mort, la satiété des plaisirs, la perte de nos amis, de nos proches, devraient déterminer un changement de vie. Jeûner sans se convertir, c'est ne pas prendre sa part des grâces et des consolations des justes. Il y a encore d'autres motifs de conversion : les grâces plus abondantes du côté de Dieu, plus de secours du côté de l'Eglise, enfin ces aversissements que nous donnent les calamités publiques, appesanties sur un royaume, autrefois si florissant.

3^e sermon, pour le jeudi après les Cendres, sur la Vérité de la religion. La religion est raisonnable, elle est glorieuse, elle est nécessaire. C'est la foi, et non pas la raison, qui fait les chrétiens; cependant, c'est la raison elle-même qui nous conduit à cette soumission, et le fidèle qui croit fait un usage plus sensé de sa raison que l'infidèle qui refuse de croire. Il est glorieux d'admettre des vérités qui font tant d'honneur à l'immortalité de notre nature; il est doux de vivre de la foi, qui élève le juste au-dessus de sa vertu même. La religion est nécessaire à l'homme, parce que sa raison étant faible, corrompue, changeante, la foi seule est la règle qui la retient et qui la fixe.

4^e sermon, pour le vendredi après les Cendres, du Pardon des offenses. Quels sont les principes ordinaires des amitiés humaines?... Le goût, la cupidité, la vanité. La religion et la charité n'unissent presque personne; ainsi nous haïssons les hommes dès qu'ils choquent notre goût, dès que nous les trouvons contraires à nos intérêts, et qu'ils blessent notre vanité. Toutes ces haines sont injustes. Pourquoi nos réconciliations sont-elles fausses? car elles le sont, soit qu'on les considère dans leur principe, soit qu'on en examine les démarches et les suites. Une réconciliation sincère doit prendre sa source dans la charité, non dans des motifs purement humains; pas

d'autre intermédiaire que la charité. Ce n'est pas pardonner à son frère que de ne pas le voir; la charité n'est pas une simple bien-séance, mais un amour effectif.

5^e sermon, pour le premier dimanche de carême, *sur la Parole de Dieu*. Trois dispositions doivent nous conduire dans le lieu saint pour entendre la parole de Dieu : le désir qu'elle nous soit utile, un sentiment de douleur et de confusion, un sentiment de reconnaissance sur ce moyen de salut que Dieu nous ménage, en nous conservant le dépôt de la vérité. Le ministre de Dieu annonce une parole divine, non la sienne; on ne doit pas la regarder comme un art d'exagération et d'hyperbole, et lui opposer les maximes et les préjugés du monde qui la contredisent. On doit l'écouter avec un respect religieux, avec un esprit de foi, sans motif de curiosité; la chaire chrétienne a pour mission, non de plaire et d'amuser, mais d'instruire et de sanctifier.

6^e sermon, pour le lundi de la première semaine, *sur la Vérité d'un avenir*. La certitude d'un avenir est justifiée par les plus pures lumières de la raison, et c'est la vérité la plus consolante de la foi. L'incertitude de l'impie est affreuse dans ses conséquences. Nous sentons la nécessité d'un avenir; ce sentiment est conforme à l'idée d'un Dieu sage.

7^e sermon, pour le mardi de la première semaine, *sur le Respect dans les temples*. Trois dispositions doivent nous accompagner dans la maison de Dieu: disposition de pureté et d'innocence, de frayeur et de recueillement, de décence et de modestie extérieure. L'Eglise demande que, si l'on n'est pas juste en venant paraître devant la majesté de Dieu, on porte du moins des désirs de justice et de pénitence dans le lieu saint. On doit être pénétré d'un esprit d'adoration, de prière et d'action de grâces. Les femmes du monde devraient observer une tenue décente et la modestie extérieure; viennent-elles disputer à Jésus-Christ les regards et les hommages de ceux qui l'adorent?

8^e sermon, pour le mercredi de la première semaine, *sur la Rechute*. Le péché de rechute est énorme, parce que c'est le péché le plus injuste. Il y a perdition de la part du pécheur qui a violé sa foi; il y a de plus mépris du service de Jésus-Christ, que le pécheur outrage, puisqu'il lui préfère Satan.

9^e sermon, pour le jeudi de la première semaine, *sur la Prière*. On se dispense de prier parce que, dit-on, l'on ne sait pas prier. Mais la prière n'est pas un effort de l'esprit, c'est un gémissement de l'âme, vivement touchée à la vue de ses misères. Pour prier, il faut aimer Dieu. Si l'on ressent des tiédeurs et des dégoûts, c'est que notre vie est déréglée, c'est que nous prions trop rarement, c'est que Dieu veut nous imposer une épreuve avant de se donner à nous.

10^e sermon, pour le vendredi de la première semaine, *sur la Confession*. On ne sonde pas les replis de la conscience avec assez de loisir; on ne s'examine que dans ses propres préjugés; on ne s'interroge jamais sur tous les devoirs. Rien ne coûte plus à l'homme que de s'avouer coupable, et, ce qui est déplorable, l'aveu de nos crimes n'est souvent qu'un artifice qui les déguise. Ce défaut de droiture et de sincérité se trahit dans les expressions adoucies et embarrassées, dans les motifs et les principes des actions douteuses qu'on expose à son avantage. La douleur est la véritable préparation à la pénitence, douleur qui est le mouvement de la grâce, et non de la nature.

11^e sermon, pour le deuxième dimanche de carême, *sur le Danger des prospérités temporelles*. Les chutes sont presque inévitables dans la prospérité : elle corrompt le cœur; elle fait naître des désirs infinis et insatiables. D'autre part, la pénitence est presque impossible au milieu des richesses et des honneurs; en effet, les grâces spéciales y sont plus rares, le Seigneur préfère les accorder aux simples et aux petits, et mille obstacles extérieurs empêchent d'acquiescer les vertus indispensables.

12^e sermon, pour le lundi de la deuxième semaine, *sur l'Impénitence finale*. Si l'on diffère sa conversion jusqu'à la mort, on mourra dans son péché; on ne sera plus en état alors de chercher Dieu et de retourner à lui; supposé même que l'on soit en mesure et que l'on fasse des efforts à cette fin, on ne le trouvera pas : le Seigneur met des bornes à sa patience. La pénitence du pécheur mourant est fautive, parce qu'elle n'est pas libre.

13^e sermon, pour le mardi de la deuxième semaine, *sur le Respect humain*. C'est un crime et une folie; c'est une injure à la vérité des promesses de Dieu. Préférer à des promesses éternelles un plaisir d'un instant, c'est folie. Le respect humain, insensé en lui-même, l'est encore plus dans les circonstances qui l'accompagnent. Il est injuste, absurde, ridicule, pour une infinité de raisons.

14^e sermon, pour le mercredi de la deuxième semaine, *sur la Vocation*. La sainteté est la vocation générale de tous les fidèles, mais la voie n'est pas la même pour tous les hommes. Les passions, les préjugés, les intérêts nous détournent de la véritable voie. Or, de toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est le plus à craindre; on ne peut réparer les suites de cette erreur.

15^e sermon, pour le jeudi de la deuxième

semaine, *sur le Mauvais Riche*. Dans le portrait que nous fait Jésus-Christ du mauvais riche, on voit la peinture d'une vie molle et mondaine, qui ne paraît accompagnée ni de vices ni de vertus. Pourtant, cet homme qu'on trouve vertueux, si l'on en juge par les mœurs et les maximes du monde, cet homme est condamné. Quelles souffrances il endure, tandis que Lazare est revêtu de gloire et d'immortalité!

16^e sermon, pour le vendredi de la deuxième semaine, *sur l'Enfant prodigue*. Il n'est point de vice qui éloigne plus le pécheur de Dieu que l'impureté; il dissipe les biens de la grâce et les biens de la nature. Ce vice dégradant devient le supplice du pécheur. L'enfant prodigue rentre d'abord en lui-même, dit l'Evangile; il aspire à la possession de la vertu; il agit... *Surgam*, je me lèverai et il va chez son père. La miséricorde paternelle marque la miséricorde de Dieu.

17^e sermon, pour le troisième dimanche de carême, *sur l'Inconstance dans les voies du salut*. Cette inconstance est, de tous les caractères, celui qui laisse le moins d'espérance de salut, car toutes les ressources qui favorisent la conversion des autres pécheurs deviennent inutiles à l'âme inconstante et légère, qui, tantôt touchée de ses misères, revient à Dieu; tantôt, oubliant Dieu, se laisse ramener à ses misères.

18^e sermon, pour le lundi de la troisième semaine, *sur le Petit Nombre des élus*. Quelles sont les causes du petit nombre des élus? La première, c'est que le ciel n'est ouvert qu'aux innocents ou aux pénitents. Où sont les innocents? Le sel même de la terre s'est affadi. Où sont les pénitents? qui est pénitent?... La seconde cause de ce petit nombre, c'est que les lois sur lesquelles les hommes se gouvernent, les maximes qui sont devenues les règles de la multitude, sont des maximes incompatibles avec le salut. La troisième cause, c'est que les maximes et les obligations les plus universellement ignorées ou rejetées sont les plus indispensables au salut.

19^e sermon, pour le mardi de la troisième semaine, *sur le Mélange des bons et des méchants*. Ce mélange, qui paraît si injurieux à la gloire de Dieu, a néanmoins ses raisons et ses usages dans l'ordre de la Providence. Les bons, dans les desseins de Dieu, doivent servir ou au salut ou à la condamnation des méchants; les méchants sont soufferts pour l'instruction ou pour le mérite des justes.

20^e sermon, pour le mercredi de la troisième semaine, *Du véritable culte*. Nous ne devons pas rejeter les pratiques extérieures du culte et de la piété, mais nous devons nous garder d'en abuser.

21^e sermon, pour le jeudi de la troisième semaine, *sur la Tiédeur*. La tiédeur rend notre justice incertaine, car elle éteint en nous le désir de la perfection, nous met hors d'état de discerner les crimes d'avec les simples offenses, et ne laisse plus dans l'âme aucun des caractères de la charité habituelle.

22^e sermon, pour le même jour, même sujet. La tiédeur annonce une chute certaine, parce que les grâces spéciales, nécessaires pour persévérer dans la vertu, ne sont plus accordées dans cet état, que les passions qui nous entraînent au vice s'y fortifient, et que tous les secours extérieurs de la piété y deviennent inutiles.

23^e sermon, pour le vendredi de la troisième semaine, la Samaritaine. Semblables à la femme de Samarie, nous opposons à la grâce de Jésus-Christ trois excuses : celle de l'état, celle de la difficulté, celle de la variété des opinions et des doctrines sur la règle des mœurs.

24^e sermon, pour le quatrième dimanche de carême, *sur l'Aumône*. L'aumône est un devoir dont on cherche à se dispenser sous différents prétextes. Il y a quatre règles à observer en accomplissant ce devoir : la charité doit être secrète, universelle, douce et vigilante.

25^e sermon, pour le lundi de la quatrième semaine, *sur la Médisance*. Rien de plus frivole que les prétextes qui justifient à nos yeux la médisance. Elle ne peut être excusée ni par la légèreté des défauts que nous censurons, ni par la notoriété publique, ni par le zèle de la vérité et de la gloire de Dieu.

26^e sermon, pour le mardi de la quatrième semaine, *Des doutes sur la religion*. La plupart de ceux qui se disent incrédules ne le sont pas en effet; c'est le dérèglement qui propose les doutes, sans oser les croire; c'est l'ignorance qui les adopte, sans les comprendre; c'est la vanité qui s'en fait honneur, sans pouvoir s'en faire une ressource.

27^e sermon, pour le mercredi de la quatrième semaine, *De l'injustice du monde envers les gens de bien*. Le monde attaque les intentions des gens de bien, quand il n'a rien à dire contre leurs œuvres, et c'est une témérité; il exagère leurs faiblesses et leur fait des crimes des imperfections les plus légères, et c'est une inhumanité; il tourne même en ridicule leur ferveur et leur zèle, et c'est une impiété.

28^e sermon, pour le jeudi de la quatrième semaine, *De la mort*. L'heure de la mort est incertaine : on est donc téméraire de ne pas s'en occuper et de s'y laisser surprendre. La mort est certaine : on est donc insensé d'en craindre le souvenir, et l'on ne doit jamais la perdre de vue.

29^e sermon, pour le vendredi de la qua-

trième semaine, *Homélie sur l'évangile de Lazare*. Trois réflexions ressortent de cette homélie : combien est déplorable l'état d'une âme qui vit dans l'habitude du désordre; par quels moyens elle en peut sortir; quels sont les motifs qui déterminent Jésus-Christ à opérer le miracle de sa résurrection et de sa délivrance.

30^e sermon, pour le dimanche de la Passion, *sur l'Evidence de la loi de Dieu*. La loi de Dieu est d'une telle évidence dans la conscience du pécheur, qu'elle coupe court à tout prétexte des âmes mondaines, et qu'elle les combat par la simplicité de ses règles.

31^e sermon, pour le même jour, *sur l'Immutabilité de la loi de Dieu*. Le monde oppose trois prétextes à l'observation de la loi : les mœurs et les usages, le rang et la naissance, les situations et les inconvénients; mais la loi de Dieu étant immuable dans sa durée, dans son étendue et dans toutes les situations, rien n'en justifie la plus légère transgression.

32^e sermon, pour le lundi de la Passion, *De l'emploi du temps*. On perd le temps sans regret, ou bien on ne l'emploie que pour des objets terrestres. Si l'on connaissait le prix et l'usage du temps, on travaillerait à son salut.

33^e sermon, pour le mardi de la Passion, *Du salut*. Il faut travailler au salut avec vivacité, pour ne pas se rebuter, et avec prudence, pour ne pas faire fausse route.

34^e sermon, pour le mercredi de la Passion, *sur les Dégoûts qui accompagnent la piété en cette vie*. Les dégoûts qui accompagnent la vertu en cette vie ne doivent point être un prétexte ou d'abandonner Dieu quand on a commencé à le servir, ou de n'oser le servir quand on a commencé à le connaître.

35^e sermon, pour le jeudi de la Passion, *sur la Pêcheresse de l'Evangile*. Les hommes appellent conversion du cœur la cessation du crime, et ne vont pas plus loin; ils se font une fausse idée de la pénitence chrétienne, et cette triste image les décourage. La conversion de la pêcheresse combat ces deux préjugés.

36^e sermon, pour le jour des Rameaux, *De la communion*. Des épreuves sont nécessaires pour s'approcher dignement de Jésus-Christ : changement, pénitence, ferveur.

37^e sermon, pour le vendredi saint, *sur la Passion de N.-S. Jésus-Christ*. Cette mort explique le mystère de la croix : acte de justice du côté du Père, acte de malice de la part des hommes, acte d'amour du côté de Jésus-Christ.

38^e sermon, pour le jour de Pâques, *sur les Causes ordinaires de nos rechutes*. D'où vient que notre résurrection du péché est si peu durable? De ce qu'on néglige les précautions, qu'on viole les résolutions, et qu'on omet les réparations.

39^e sermon, pour le lundi de Pâques, *De la fausse confiance*. L'inertie et l'abandon du pécheur est une disposition insensée et, de plus, injurieuse à Dieu.

Voltaire, écrivant l'article *Eloquence* pour l'*Encyclopédie*, choisit comme modèle le sermon *Sur le petit nombre des élus*; il exprime son admiration en ces termes : « Le lecteur sera bien aise de trouver ici ce qui arriva la première fois que Massillon, depuis évêque de Clermont, prêcha son fameux sermon *Du petit nombre des élus*. Il y eut un moment où un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire; presque tout le monde se leva à moitié par un mouvement involontaire : le mouvement d'acclamation et de surprise fut si fort qu'il troubla l'orateur, et ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau. » Voltaire cite ce morceau, qui se termine par une énumération générale de tous ceux à qui la porte du ciel ne peut être ouverte, après quoi l'orateur s'écrie : « Paraissez maintenant, justes : où êtes-vous ? Restes d'Israël, passez à la droite; froment de Jésus-Christ, démolé- vous de cette paille destinée au feu... O Dieu! où sont vos élus, et que reste-t-il pour votre partage? » Voltaire s'écrie à son tour : « Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée, et en même temps la plus à sa place, est un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puisse lire chez les nations anciennes et modernes, et le reste du discours n'est pas indigne de cet endroit si brillant : de pareils chefs-d'œuvre sont très-rare. »

On a reproché à Massillon d'amplifier son discours, de le trop orner, de le trop diviser; mais quelle abondance, quelle grâce! La Harpe n'hésite pas à mettre les sermons de Massillon au-dessus de tout ce qui a précédé et suivi, en fait de sermons. Il y voit « un charme d'élocution continu, une harmonie enchanteresse, un choix de mots qui vont tous au cœur ou qui parlent à l'imagination; un assemblage de force et de douceur, de dignité, de grâce, de sévérité et d'onction; une intarissable fécondité de moyens, se fortifiant tous les uns par les autres; une surprenante richesse de développements; un art de pénétrer dans les plus secrets replis du cœur humain, de manière à l'étonner et à le confondre, d'en détailler les faiblesses les plus communes, de manière à en rajeunir la peinture, de l'effrayer et de le consoler tour à tour, de tonner dans les consciences et de les rassurer, de tempérer ce que l'Evangile a d'austère par tout ce que la pratique des vertus a de plus attrayant; l'usage le plus heu-

reux de l'Ecriture et des Pères; un pathétique entraînant, et par-dessus tout un caractère de facilité qui fait que tout semble valoir davantage, parce que tout semble avoir peu coûté. »

Les sermons de Massillon nous révèlent la marche de son esprit, la méthode qu'il suit dans l'exposition de ses idées; sa manière contraste vivement avec l'ordre et l'enchaînement des sermons de Bourdaloue. Après avoir remarqué que cette méthode consiste à prendre un texte de l'Ecriture, à l'interpréter moralement, à le déployer et l'étendre dans tous les sens, en le traduisant dans un langage qui répond à nos besoins actuels, M. Sainte-Beuve nous la fait toucher du doigt : « Chaque développement, chez Massillon, chaque strophe oratoire se compose d'une suite de pensées et de phrases, d'ordinaire assez courtes, se reproduisant d'elles-mêmes, naissant l'une de l'autre, s'appelant, se succédant sans traits aigus, sans images trop saillantes ni communes, et marchant avec nombre et mélodie comme les parties d'un même tout. C'est un groupe en mouvement, c'est un concert naturel, harmonieux. »

Les sermons de Massillon, bien que le style en soit quelquefois trop fleuri, trop abondant, trop recherché, sont une suite de chefs-d'œuvre. Si l'on surmonte à la lecture l'espèce de monotonie qui tient au genre, on découvre bientôt que ces discours sacrés sont de belles études de morale pratique, des peintures de mœurs achevées.

Carême (SERMONS DU PETIT), prêchés par Massillon en 1718, devant le jeune Louis XV. Ces dix sermons, composés à la maison de campagne de l'Oratoire, forment un magnifique cours de morale à l'usage des souverains et des grands. Ce sont de belles et éloquantes leçons, des analyses délicates du cœur humain, inspirées par l'Evangile et l'Ecriture. La logique nerveuse et serrée de Bourdaloue vise à frapper et à convaincre l'esprit; la tendre persuasion de Massillon, au contraire, s'empare du cœur qu'elle veut émouvoir et toucher. Jamais la chaire chrétienne, jamais l'éloquence française ne parla un langage plus ravissant que dans le *Petit Carême*. Ces admirables discours, dont profite si peu l'auditeur auguste auquel ils furent adressés, portent aujourd'hui la vérité dans l'âme du lecteur, non par la force des idées ou la vigueur des arguments, mais par l'onction et la grâce.

Le premier sermon du *Petit Carême* a pour objet les *Exemples des grands*. Ces exemples « roulent sur cette alternative inévitable : ils ne sauraient ni se perdre ni se sauver tout seuls. » Les peuples sont portés à imiter les grands, dont les actions ont une influence qui s'étend au loin. — Dans le deuxième sermon, *sur les Tentations des grands*, l'orateur montre que le plaisir commence à leur corrompre le cœur; que l'adulation continue de les pervertir, les égare en leur fermant toutes les voies de la vérité, et que l'ambition achève de les perdre. — Le troisième sermon, qui a pour objet le *Respect que les grands doivent à la religion*, se divise en deux parties : 1^o les grands doivent à la religion un respect de fidélité qui leur en fasse observer les maximes; 2^o ils lui doivent un respect de zèle qui les porte à protéger la majesté de son culte, la sainteté de ses maximes et le dépôt de la vérité. — Le quatrième sermon, *sur le Malheur des grands qui abandonnent Dieu*, est une suite de réflexions morales sur cette proposition : « Plus on est grand, plus on vit malheureux, si l'on ne vit point avec Dieu. » — Le cinquième sermon traite de *l'Humanité des grands envers le peuple* : 1^o l'humanité envers les peuples est le premier devoir des grands; 2^o l'humanité envers les peuples est l'usage le plus délicieux de la grandeur. — Les cinq derniers sermons ont pour sujet : les *Caractères de la grandeur de Jésus-Christ*; la *Fausseté de la gloire humaine*; les *Ecueils de la piété des grands*; les *Obstacles que la vérité trouve dans le cœur des grands*; le *Triomphe de la religion*. Les morceaux à signaler par excellence sont : d'abord celui où l'orateur fait le portrait d'un roi conquérant : « Sa gloire, sire, sera toujours souillée de sang... » Et cet autre passage, où il parle de l'emploi des richesses : « Quel usage plus doux et plus flatteur pourriez-vous faire de votre élévation et de votre opulence? » (2^e et 5^e sermons.)

Massillon supplée à l'énergie et à la grandeur de Bossuet par la pureté exquise du langage et l'harmonie du discours. « En exhortant les citoyens à l'obéissance, dit M. de Barante, il rappela sans cesse au prince qu'il fallait la mériter en respectant les droits de la nation. » Au sentiment de La Harpe, « si la raison elle-même, si cette faculté souveraine, émanée de l'intelligence éternelle, voulait apparaître aux hommes sous les traits les plus capables de se faire aimer, et leur parler le langage le plus persuasif, il faudrait qu'elle prit les traits et le langage de l'auteur du *Petit Carême* ou de celui de *Télémaque*. » L'abbé Fleury, recevant Massillon à l'Académie française, lui dit, en faisant allusion au jeune roi pour qui le *Petit Carême* avait été composé, « qu'il semble qu'il ait voulu imiter le prophète qui, pour ressusciter le fils de la Sunamite, se rapetissa pour ainsi dire en mettant sa bouche sur la bouche, ses yeux sur les yeux, et ses mains sur les mains de l'enfant. »

D'Alembert, dans son *Eloge de Massillon*,

appelle le *Petit Carême* le vrai modèle de l'éloquence de la chaire; un livre digne d'être appris par tous les enfants destinés à régner, et d'être médité par tous les hommes chargés de gouverner le monde. Il défend l'orateur contre des censeurs sévères qui ont reproché, non sans quelque raison, à ces excellents discours un peu d'uniformité et de monotonie.

Entraîné vers un autre genre de sévérité par son culte pour le style du XVIII^e siècle, M. Nisard s'arme de la férule du puriste, en abordant ce délicieux *Petit Carême*: « Le précieux *pensé*, pour l'appeler d'un nom cher aux beaux esprits du temps, avait gagné jusqu'à Massillon... Il le dispute par moments à Marivaux pour le tour énigmatique. Il est nombre de passages du *Petit Carême* où les habitués du salon de Mme Lambert auraient pu louer à la fois le *pensé* et les *ajoutés* de l'imagination. »

Examinant sous un point de vue plus large le *Petit Carême*, M. Gêruez remarque que la popularité de Massillon, au XVIII^e siècle, fut maintenue surtout par ses hardiesses d'opinion conformes aux idées régnaient. L'orateur devait plaire aux esprits en montrant la fragilité du privilège de la naissance et les charges qu'il impose; la véritable source de la souveraineté, dérivant du droit populaire; les dangers de la flatterie et l'infamie des flatteurs. « C'est ainsi que Massillon entendait et pratiquait ses devoirs; et cet attachement à la vérité, qui donne tant de ressort à son éloquence, l'honore bien plus que son éloquence même. »

Carême impromptu (LÉ), conte en vers, publié par Gresset en 1733. Cet opusculé, véritable modèle de poésie narrative, est une charmante fantaisie qui sent légèrement le fagot. Certain curé qui,

Enseveli dans l'indolence
D'une héréditaire ignorance,
Vit de baptême et de trépas
Et d'offices qu'il n'entend pas,

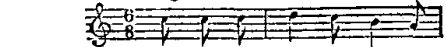
s'aperçoit, le dimanche des Rameaux venu, qu'il a oublié de faire célébrer le carême à ses ouailles. Que faire? Le remède est facile, dit-il à ses paroissiens: mardi prochain sera le mardi gras, mercredi le mercredi des Cendres, et dimanche, nous serons au courant pour célébrer les fêtes de Pâques. Charmante façon de faire une banqueroute non frauduleuse, et de partager son avoir entre tous ses créanciers.

Cette boutade, légèrement païenne, est charmante de grâce et brille par l'abondance animée du style poétique. « L'auteur, écrivait Frédéric II à Voltaire, s'exprime avec beaucoup de facilité; ses épithètes sont justes et nouvelles, il trouve des tours qui lui sont propres; malheureusement, il est trop peu soigneux, et sa paresse est la plus grande ennemie de sa réputation. »

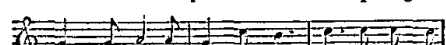
Les vers de Gresset semblent couler de source, tant ils sont naturels. Leur charme entraîne les dévots mêmes à passer sur l'impunité du sujet, et à n'y voir qu'une délicieuse boutade humoristique de l'abstinence prolongée du carême véritable, se console par le rêve agréable et la peinture mondaine et pleine de gaieté de son carême impromptu.

Carême (LÉ). Elle est plaisamment tournée, cette chanson de Désaugiers, et elle est complète. C'est du reste un des mérites de ce maître en chansons de traiter tous les côtés du sujet qu'il adopte, côtés pratiques et philosophiques; mais il y a une petite paille dans cette glace polie. Tous ces bardes du Caveau sont trop joyeux. La victuaille et la boisson accaparent trop toutes les cordes de leur cœur. Pas une pauvre petite vibration charitable pour ceux du dehors qu'afflige un carême éternel. Ah! si tous ceux qui ont faim à l'heure où les gourmets dégustent leur fin dîner du bout des lèvres, avaient seulement le poisson dédaigné par le chansonnier, on n'aurait plus le droit de gourmander les adorateurs du dieu Ventre, parce qu'on verrait, sans doute, moins d'artistes sur la paille et moins de poètes à l'hôpital.

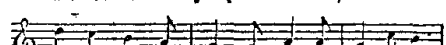
Allegro.



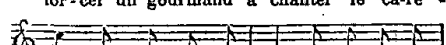
Puisqu'on se - xer - ce plus gat -



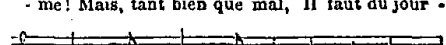
- ment Sur un su - jet qu'on ai - me, Devrait-on



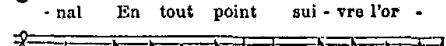
for - cer un gourmand à chanter le ca - rê -



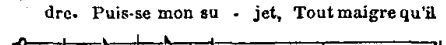
- me! Mais, tant bien que mal, Il faut du jour -



- nal En tout point sui - vre l'or -



- dre. Puis se mon su - jet, Toutmaigre qu'il



est, Me donner de quoi mor - dre.

DEUXIÈME COUPLET.

Adieu, pâtés et saucissons,
Dans ces jours d'abstinence!
Ce n'est, hélas! que de poissons
Que se nourrit la France.
Pour que le péché
Dont il est taché
S'efface de lui-même,
Vous voyez qu'il faut
Que le vrai dévot
Pêche tout le carême.

TROISIÈME COUPLET.

Cochons, que votre sort est doux,
Quand Mardi-Gras vous laissez!
Vos bourreaux, suspendant leurs coups,
Respectent votre graisse.
Et quoiqu'à bon droit
Le carême soit
Prescrit par plus d'un moine,
Un pareil statut
Prouverait qu'il fut
Fondé par saint Antoine.

QUATRIÈME COUPLET.

Hélas! de plaisirs aussi courts
Faut-il qu'on se repente?
Et pour avoir ri quinze jours
Doit-on jeûner quarante?
Le marin souvent
Subit, en rentrant,
Une aussi longue peine;
Mais au moins il peut
Manger ce qu'il veut
Pendant sa quarantaine!

CINQUIÈME COUPLET.

Hier, pensant à ma chanson
Plus qu'à ma ménagère,
Je ne lui disais que: « Paix donc
J'ai mon carême à faire. »
Je voulais, la nuit,
Lui dire, sans bruit,
Ce qu'on dit quand on aime...
« Un peu moins d'amour,
Dit-elle à son tour,
Faites votre carême. »

SIXIÈME COUPLET.

Enfin, chers gourmands, je l'ai fait:
Il faut qu'on se résigne;
Mais convenez que le sujet
De vous n'était pas digne.
Et toi, cher lecteur,
Puisque, par malheur,
Le carême est d'instance,
Bien tournée ou non,
Chante ma chanson.
Au moins par pénitence.

CARÊME (Marie-Antoine), l'une des illustrations de l'art culinaire, né à Paris en 1784, mort en 1833. Il a dirigé le service de bouche tour à tour chez le prince de Talleyrand, chez le prince-régent d'Angleterre, le prince de Wurtemberg, les empereurs de Russie et d'Autriche, M. de Rothschild, etc. Il était élève de celui qu'il nomme le *grand, l'illustre La Guipière*, cuisinier de Napoléon, et lui-même est un des classiques de cet art, dont il parle dans ses ouvrages avec un lyrisme pompeux et un enthousiasme dithyrambique qui annoncent la foi, tandis que chez Brillat-Savarin, simple amateur, on voit surtout briller l'esprit. Le nom de Carême, qui forme une véritable antithèse, est devenu, comme on sait, proverbial pour désigner, en quelque sorte, l'idéal du parfait cuisinier. Carême était non-seulement un praticien de premier ordre, mais encore un érudit dans l'art culinaire et dans tout ce qui s'y rattache. Il étudia pendant de longues années l'ancienne cuisine romaine, qu'il juge défavorablement. Il n'en loue que la décoration extérieure, les coupes, les vases, les fleurs, la musique, etc. Ses ouvrages, à l'illustration desquels il consacra des sommes considérables, font autorité dans la matière. Les principaux sont: le *Pâtissier pittoresque* (1815); le *Pâtissier royal parisien* (1825); le *Maître d'hôtel français, ou Paradoxe de la cuisine ancienne et moderne* (2 vol. in-8); le *Cuisinier parisien, ou l'Art de la cuisine au XIX^e siècle* (1 vol. in-80).

CARENAGE s. m. (ka-ré-na-je). Mar. Action de caréner: *Le carenage d'un navire. Un bassin de carenage.* Il Lieu où l'on carene les navires: *Ce vaisseau est entré au carenage.* Elle doit suivre encor son sillon de péri, Pareille à ce vaisseau sorti du carénage, Qui, l'hiver révolu, se replonge à la nage.

BARTHELEMY.

Il Nom que l'on donne, dans les Antilles, à tout abri où se retirent les navires pour hiverner.

CARÉNAL, ALE adj. (ka-ré-nal, a-le — rad. carène). Bot. Qui appartient à la carène.

CARENCE s. f. (ka-ran-se — du lat. *carere*, manquer). Admin. *Procès-verbal de carence*, Procès-verbal dressé par un huissier, un juge de paix ou un notaire, pour constater l'absence d'effets mobiliers, au moment soit d'une saisie pour l'exécution d'un jugement, soit d'une apposition de scellés, soit d'un inventaire dans le cas où cet acte est prescrit par la loi: *Un comptable de deniers publics ne peut être dispensé de verser au Trésor les sommes dues par un débiteur insolvable de l'Etat que sur la production d'un procès-verbal de carence.* Il avait fait tous les actes rigoureusement nécessaires pour arriver à ce qu'on nomme, en style judiciaire, des *procès-verbaux de carence*. (Balz.)

— **Encycl.** Lorsque l'huissier chargé d'une saisie-exécution ne trouve au domicile du saisi aucun meuble ou objet mobilier saisissable, il doit en dresser un *procès-verbal, dit procès-verbal de carence*. Cette pièce a une certaine importance: dûment signifiée, elle constitue un acte d'exécution suffisant pour empêcher la péremption des jugements par défaut, qui ne conservent leur valeur, après six mois, que s'ils ont été exécutés. Elle a aussi pour effet de faire courir, à l'égard du condamné par défaut, les délais de l'opposition. (Art. 156 à 159 du Code de proc. civ.) L'art. 924 du même Code impose au juge de paix chargé d'apposer des scellés l'obligation de dresser un *procès-verbal de carence*, s'il ne trouve aucun effet mobilier.

CARENCY, village et commune de France (Pas-de-Calais), cant. de Vimy, arrond. et à 12 kilom. N. d'Arras, à la source du Souchez; 480 hab. Tour romane et souterrain de l'ancien château des marquis de Carency.

CARENÉ s. f. (ka-ré-ne — lat. *carina*, même sens). Mar. Grosse pièce de bois, établie sous la quille et dans toute la longueur d'un navire:

L'incendie a glissé sous la carène ardente.

G. DELAVIGNE.

Il Plancs du navire, depuis la quille jusqu'à la ligne de flottaison: *C'est en calculant le volume de la carène que l'on obtient la mesure de l'eau qu'elle déplace, et partant le poids même du navire, qui est identique à celui de l'eau déplacée. Les qualités d'un bâtiment dépendent de la forme de sa carène.* (Acad.) *Le fleuve arrivait contre la carène avec des sous-bressants convulsifs.* (H. Taine.)

— Donner la carène, une demi-carène à un navire, Remplacer sa carène en entier ou en partie. *Il Abattre, mettre un navire en carène, Le coucher sur le flanc pour le réparer.*

— Poétiq. Navire; cette expression toute latine n'est guère usitée en français:

Sur les vagues, de leur haleine
Les vents emportent la carène.

CELTIBÈRE

— Antiq. rom. *Quartier des Carènes*, Quartier de l'ancienne Rome situé au pied du mont Cœlius, et dont les maisons avaient des toits en forme de carènes.

— Bot. Nom donné aux pétales inférieurs des fleurs papilionacées, qui simulent la carène d'un vaisseau.

— s. m. Entom. Genre de coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, comprenant une seule espèce.

CARENÉ, ÉE (ka-ré-né) part. pass. du v. Caréner: *Un vaisseau nouvellement CARENÉ.*

— Bot. Se dit de tout organe qui présente la forme d'une carène de vaisseau: *Les pétales inférieurs des papilionacées sont CARENÉS. Ce cocotier a servi de modèle à l'architecture navale, par la forme CARENÉE de ses fruits.* (B. de St-P.) *La forme CARENÉE du bûle le rend propre à flotter longtemps sur les eaux.* (B. de St-P.)

— Ornith. Se dit des oiseaux dont le sternum est garni d'un bréchet.

— s. m. Ichtyol. Nom d'un poisson du genre silure.

CARÉNER v. a. ou tr. (ka-ré-né — rad. carène). Mar. Remplacer la carène ou réparer la quille: *CARÉNER un navire. Les Anglais travaillaient à établir des chantiers où l'on pût CARENER les vaisseaux à sec.* (Volt.)

CARENENAC, bourg et commune de France (Lot), arrond. et à 41 kilom. N.-E. de Gourdon, sur la rive gauche de la Dordogne; 1,020 hab. Vin blanc exquis; aux environs, carrière de calcaire oolithique; restes d'une abbaye de l'ordre de Cluny, fondée au XII^e siècle, et dont Fénelon fut abbé jusqu'au moment où il devint archevêque de Cambrai.

CARENO (Aloys DE), médecin italien, né à Pavie en 1768, mort en 1810. Après la mort de son père, il se rendit à Vienne, où il exerça la médecine, et où il appliqua tous ses efforts à propager la vaccine. Il publia plusieurs ouvrages, en latin, en italien et en allemand, sur la vaccine et sur d'autres questions médicales. Nous nous bornerons à citer: *Dissertationi medico-chirurgiche pratiche* (1790), et *Tentamen de morbo pellagra*, etc. (1794).

CARÉNON s. m. (ka-ré-non — du gr. *karénon*, tête, sommet). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, formé aux dépens des scarites, et comprenant une seule espèce, qui vit en Australie.

CARÉNOTYLE s. m. (ka-ré-no-ti-le — du gr. *karénon*, sommet; *stylos*, style). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, formé aux dépens des péciiles, et comprenant une seule espèce, qui vit dans le midi de l'Europe.

CARENTAN, ville de France (Manche), ch.-l. de cant., arrond. et à 27 kilom. N.-O. de Saint-Lô, sur la Douve, près de l'embouchure de la Taute, et à l'embouchure du canal de Vire-et-Taute; pop. aggl. 2,533 hab. — pop. tot. 3,056 hab. Petite place de guerre avec château fort. Fabrication de dentelles et de cotons; pêche, tannerie; commerce de bestiaux, chevaux, chanvre, lin, cidre, beurre et miel. Petit port, dont le mouvement, en 1861,

a été, entrée et sortie réunies, de 279 navires jaugeant 14,334 tonneaux, sans compter le cabotage, qui s'est élevé à 4,701 tonneaux. On remarque à Carentan le *château fortifié*, autrefois beaucoup plus important, et qui soutint avec succès plusieurs sièges. Ce château est très-intéressant au point de vue historique, et présente un beau spécimen de l'architecture militaire du XI^e et du XII^e siècle. L'église, ancienne construction classée au nombre des monuments historiques, est surmontée d'une tour avec flèche pyramidale, flanquée d'élegantes tourelles, de clochetons à jour et d'une balustrade délicatement sculptée. A 2 kilom. de Carentan se trouve le fort des *Ponts-d'Ouze*, qui, bâti en plein marais, défend tout le Cotentin.

CARENTOIR, bourg et commune de France (Morbihan), arrond. et à 45 kilom. N.-E. de Vannes; pop. aggl. 396 hab. — pop. tot. 4,665 h. Nombreux moulins; exportation de lin, chanvre, toile, corderie. Restes d'une voie romaine et d'un camp romain. A l'E. de l'église, qui renferme une belle statue en chêne d'un chevalier de Saint-Jean, on voit les ruines de la commanderie de Saint-Jean-de-Carentoir.

CARENTOMAGUS, ville de l'ancienne Gaule, dans l'Aquitaine Ire, sur le territoire des Rutènes et la rive gauche du Veronius (Aveyron), entre Divona (Cahors) à l'O., et Segodunum (Rodez) à l'E., non loin de la ville moderne de Villefranche-de-Rouergue.

CARENTONIUM, nom latin de CHARENTON.

CARER v. n. ou intr. (ka-ré). Argot. Voler à la care. Il On dit aussi CARIBENER.

CARERA (Antoine-Raphaël), médecin italien, né à Arona, vivait à Milan au XVIII^e siècle. Il s'est surtout fait connaître par une mordante satire contre les médecins, laquelle est intitulée: *le Confusio de' medici*, etc. (Milan, 1613, in-80).

CARÉRAGE s. m. (ka-ré-ra-je). Charroi. Il Vieux mot.

CARERAR, tribu de la province de Chiquitos, qui fait partie de la région péruvienne (Amérique du Sud). Elle parle le *morotoco*, dialecte du *zamuca*.

CARESSANT (ka-ré-san) part. prés. du v. Caresser:

Je parcourrai le Styx, caressant ma vengeance,
Pour mettre tout l'enfer dans mon intelligence.

FOUSSARD.

CARESSANT, ANTE adj. (ka-ré-san — rad. *caresser*). Qui caresse, qui aime à caresser. *Un enfant doit être caressant avec modération. Le chien n'est pas seulement fidèle, il est caressant. On apprivoise les lièvres aisément, ils deviennent même CARESSANTS.* (Buff.) *Une des conditions de la femme aimante est d'être toujours CARESSANTE et gaie.* (Balz.)

DARU.

— Fig. Affectueux, tendre, porté à donner des marques d'amitié: *Les solitaires, par goût et par choix, sont naturellement humains, hospitaliers, CARESSANTS.* (J.-J. ROUSS.) Il Qui montre de la bonté, qui se montre favorablement disposé: *La fortune n'est jamais plus CARESSANTE que lorsqu'elle accorde ses faveurs pour la dernière fois.* (Boiste.)

Je n'ai point l'heureux don de ces esprits faciles,
Pour qui les doctes sœurs, caressantes, dociles,
Ouvrent tous leurs trésors.

J.-B. ROUSSEAU.

Il Qui a une douceur mêlée de tendresse, en parlant des choses: *En regard CARESSANT. Des paroles CARESSANTES. La politesse des hommes est plus officieuse, et celle des femmes plus CARESSANTE.* (J.-J. ROUSS.) *Il tressaille d'aise quand il revoit son camarade; ses bras savent trouver des étreintes CARESSANTES.* (J.-J. ROUSS.) *Je vous tis et vous aime déjà, me dit-elle avec cette aménité CARESSANTE particulière à l'Italie, j'espère que vous allés nous rester pour longtemps.* (Mme L. Colet.) *Elle avait des yeux bleus CARESSANTS et des cheveux bruns à gaufrures ou à grandes ondes.* (Chateaul.) *On avait peine à quitter sa conversation CARESSANTE, trop CARESSANTE, voluptueuse.* (Ste-Beuve.)

Chez les oiseaux surtout que de soins caressants.

DELLILLE.

Puisse un vers caressant séduire la beauté!

A. CHÉNIER.

Hélas! à quels soupçons me suis-je condamnée,
Moi qui, de mes parents toujours abandonnée,
Étrangère partout, n'ai pas, même en naissant,
Peut-être reçu d'eux un regard caressant ?...

RACINE.

— Poétiq. Doux, léger et agréable: *Un céphyr CARESSANT.*

Pourquoi dans les bosquets cette voix qui soupire,
Et du soleil d'avril ces rayons caressants ?

SAINT-BEUVE.

CARESSE s. f. (ka-rè-se — du lat. *carus*, cher). Atteuchement tendre ou affectueux: *Faire des CARESSES à un enfant. Repousser les CARESSES de son mari.* Les CARESSES des animaux ne sont pas toujours désintéressées autant qu'on paraît le croire. Il y a des moments dans la vie où l'on se sent si malheureux que la CARESSE d'un lépreux nous semblerait un bienfait. (Mme C. Bachi.) Rien d'expansif et de sincère comme les CARESSES d'un chien. (Du Rozoir.)

Les CARESSES d'une femme font évanouir la muse, et fléchir la force, la brutale fermeté du travailleur. (Balz.) Les hommes ne sont jaloux que de la dernière CARESSE. (A. Karr.)

... Pour te prodiguer mes plus tendres caresses, Je n'ai point exigé ni serment ni promesses.

BOILEAU.
Souvent il me regarde; humide de tendresse,
Son œil affectueux implore une caresse.

DELILLE.
Dormir, déjà d'un âge décrépi,
Coquette cependant, et surtout bel esprit,
Reprochait à Damiis sa passion pour Lise,
« Belle à la vérité, mais... mais d'une bêtise!
S'éciait Dormir. Or comment caresser
Un objet dont l'esprit ne peut intéresser »
— Comment! reprit Damiis. D'une belle maîtresse,
Madame, ce n'est pas l'esprit que l'on caresse. »

SALVETIN.
« Démonstration d'amitié en paroles ou en action : Toutes les CARESSES qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler. (Mol.) Combien de gens vous étouffent de CARESSES dans le particulier, vous aiment et vous estiment, qui sont embarrassés de vous dans le public. (La Bruy.) Remarquez le rire forcé et les CARESSES contrées d'un courtisan. (La Bruy.) Ses nouveaux amis vont le combler de CARESSES, le noyer d'eau bénite de cour. (Th. Leclercq.) Rien de plus dangereux qu'une femme, lorsqu'elle emploie les CARESSES. (Stobée.)

Je vous vois accabler un homme de caresses.

MOLIÈRE.
— Par ext. Tendresse douce et affectueuse : Je ne pouvais me détacher de son regard brillant de bonté, de CARESSES. (Balz.)

— Poët. Contact ou mouvement doux et agréable : Les CARESSES du vent. Les CARESSES des flots. Il y a, dans cette réverie de Chateaubriand, de la séduction, de l'éclat, et comme la CARESSE du rayon. (Sté-Beuve.)

Ce doux pays reçoit, du haut des cieux,
De ses rayons les premières caresses.

C. DELAVIGNE.
— Fig. Action, influence, effet flatteur et agréable : Les CARESSES et le mépris de la fortune sont également à craindre. (Volt.) Parmi ses rivaux sans nombre, la vie a quelques CARESSES. (E. Bersot.)

D'un encens libre et pur les honnêtes caresses.

A. CHÉNIER.
Est-ce la lointaine caresse
D'un bonheur vu dans l'avenir.

H. CANTEL.
Larmes d'une peine effacée
Par les caresses du sommeil.

A. HUMBERT.
Caresse (LES), paroles d'Emmanuel Dru-
paty. Voici encore une de ces charmantes
chansons dont il est facile de s'expliquer la
vogue. C'est un de ces jolis et spirituels ma-
drigaux qui faisaient la joie de nos pères. La
pensée que recouvrent ces rimes, meilleures
pour la plupart que celles de nos modernes
romances, est pleine de sentiment. Dans cette
petite œuvre, le trait fin se cache sous la ten-
dresse du fond, comme l'épine accompagne la
rose. La musique ne dépare pas les paroles.

Andante.

Et pour le cœur et pour les

sens U-ne ca-resse est tou-jours

che-re : C'est le plus heu-reux des pré-

sents Que le ciel a-vait pu nous fai-

-re. Les ca-rus - ses doi-vent char-

-mer Tout é-tre fait pour la ten-

-dres - se. Pour-ri-ous - nous ne pas les ai-

-mer ? Nous naissons tous d'une ca-ress-

-se ? Nous naissons tous d'une ca-ress-

se.

DEUXIÈME COUPLET.

Au sein d'un plaisir enchanteur,
Même quand la bouche est muette,
Pour doubler le prix du bonheur
Le plaisir veut un interprète.
Ah! lorsque l'on sait bien aimer,
Plus éloquente en son ivresse,
Bouche qui ne peut s'exprimer
Nous dit tout par une caresse.

TROISIÈME COUPLET.

Ah! combien j'aime à caresser
Une taille fine et jolite!
Combien ma bouche aime à presser
Le cou, le sein de ma Delfe.

Vers son cœur que j'aime à pencher!
Des sens veut-on doubler l'ivresse?
C'est dans le cœur qu'il faut chercher
Tout le charme d'une caresse.

QUATRIÈME COUPLET.

Une caresse a mille attraits,
Mais la rose cache une épine.
Quelquefois des plus doux bienfaits
On pare ceux qu'on assassine.

Où d'une caresse à son tour
La douceur est souvent traitresse;
Car le serpent comme l'amour
Naît de la plus douce caresse.

CARESSÉ, ÉE (ka-rè-sé) part. passé, du v. Caresser. A qui l'on fait, à qui l'on a fait des caresses : Un enfant CARESSÉ de tout le monde. (Mol.) Mon bon ami, que j'aime à être bien CARESSÉ! il me semble alors que je ne suis plus malheureux. (J.-J. Rouss.)

Le souvenir des obstacles passés
Donne au présent une douceur nouvelle;
A ses regards son amante est plus belle;
Tous les attraits sont vus et caressés.

PARNY.
— Par ext. Flatté, choyé, applaudi : La ré-

compense la plus agréable qu'on puisse recevoir
des choses que l'on fait, c'est de les voir CARE-

RESSÉS d'un applaudissement qui vous honore.
(Mol.) Ils étaient enchantés de voir leur mécon-

tenement CARESSÉ par tant de beauté, d'esprit
et de grâce. (B. Const.)

— Fig. Nourri, entretenu avec amour : Une
idée longtemps CARESSÉE.

— Ironiq. Frappé rudement : Des épaules
CARESSÉES à coups de bâton.

LITTÉR. et B.-ARTS. Exécuté avec un soin
minutieux : Un style trop CARESSÉ. Jamais
œuvre d'art ne fut CARESSÉE avec plus d'amour
par le pinceau de Mignon, qui a poussé la dé-

licatesse du fini à ses dernières limites. (T. de
Saint-Germain.) Chaque détail, dans ce char-

mant tableau, a été l'objet du soin le plus pa-

tient et CARESSÉ avec un fini moelleux. (Th.
Gaut.)

CARESSEMENT s. m. (ka-rè-se-man — rad.
caresser). Action de caresser. Il Vieux mot.

CARESSER v. a. ou tr. (ka-rè-sé — rad.
caresse). Toucher de la main ou autrement en
signe d'affection : CARESSER un enfant. CA-

RESSER un chien. Le chien CARESSA la main qui
l'a frappé. Les Français buvaient, chantaient,
CARESSAIENT les filles dans les cathédrales.
(Volt.) Elle baissa les yeux sans répondre,
rougit et se mit à CARESSER ses enfants. (J.-J.
Rouss.)

Et soit frayer encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocents je me sentis presser.

RACINE.
Sans cesse, nuit et jour je te caresserai,
Je te bouchonnerai, baisserai, mangerai.

MOLIÈRE.
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille.

LA FONTAINE.
De mon vin ils prennent leur part,
Ils caressent ma chambrière.

BÉRANGER.
« Cajoler, donner des marques extérieures
d'amitié; témoigner son affection, sa tendresse
à : CARESSER quelqu'un du regard et de la
voix. Il faut nous flatter et nous CARESSER
comme des enfants, pour nous tenir en bonne
humour. (Nicole.) Il me CARESSAIT de l'œil.
(Beaumarch.) On CARESSA volontiers ceux qui
ne portent aucun ombrage. (Palissot.)

Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Lorsqu'au premier saquin il court en faire aulant.

MOLIÈRE.
— Par ext. Effleurer, toucher avec délica-
tesse, comme si on voulait caresser : Il CA-

RESSA sa barbe avec affection. Je me couchai
dans mon hamac, au bruit de la lame qui CA-

RESSAIT le flanc du vaisseau. (Chateaub.)

Le vent fracasse un chêne ou caresse une fleur.

DELILLE.
Une brise embaumée, avec sa tiède haleine,
Caresse les épis de l'ondoyante plaine.

L. JOURDAN.
Dans la conque de nacre, avec ses pieds timides,
La vierge caressait les Grâces et les Jeux.

TH. DE BANVILLE.
Plante aux reins tortueux, à la feuille angulaire,
Que le soleil caresse avec amour,
Ne laisse point tarir ta sève salutaire,
O vigne! . . .

A. BARDIER.
« Chatouiller, toucher légèrement et agréa-
blement :
Vesper parait; il va répandre
Cette clarté douteuse et tendre
Qui semble caresser les yeux.

LE BRUN.
— Convoier ou marquer que l'on convoite :
CARESSER du regard les friandises d'un étalage.
Ton regard plus rêveur caressera les cleux.
Tu trouveras moins doux les baisers de ta mère;
Ta bouche suspendra ta distraite prière.

H. CANTEL.
— Fig. Flatter : Il a passé la vie à me faire
des plaisirs et des niches, à me CARESSER d'une
math et à me dévisager de l'autre. (Volt.) Si
la gloire, le renom CARESSAIENT l'imagination,
ils ne peuvent rien au réel du bonheur de la vie,
pas même empêcher un de nos chameaux de blan-

chir ou de tomber. (Boiste.) Elles CARESSAIENT,

dans le poète, le défaut de la vanité littéraire.
(Aug. Thierry.)

Mon fils peut caresser la main qui nous opprime!
C. DELAVIGNE.

II Choyer :
Je vous caresserais de soins si délicats
Que de m'avoir choisi vous ne gémiriez pas.

E. AUGIER.
— Nourrir, entretenir avec amour : Le cœur
préfère souvent l'illusion qu'il CARESSA à la vé-

rité qu'il entrevoit. (La Rochef.-Doud.) Quand
j'eus, pour ainsi dire, palpé ses défauts, je m'y
pliais avec autant de souplesse qu'en mettait la
comtesse à les CARESSER. (Balz.)

D'un avenir meilleur caressons l'espérance.

ANCELOT.
... Dans nos excès, notre humeur positive
Caresse d'une dot l'utile perspective.

PONSARD.
— Particulièrement. Etre voisin, approcher de :
C'est le propre des gouvernements sages de mé-

nager l'opinion, même lorsqu'elle est exagérée
ou qu'elle CARESSA l'absurde. (Mich.-Chev.)

— Ironiq. Frapper avec rudesse : Je vous
CARESSERAI les épaules! (Mol.)

— Fam. Caresser la bouteille. Boire avec
volupté : Il CARESSA SA BOUTEILLE beaucoup
plus que ses enfants.

— Absol. Sa raillerie CARESSA et sa critique
ne blessa point. (Balz.)

L'air caresse, le ciel s'épure.

LAMARTINE.
— Littér. et B.-arts. Faire avec plaisir, avec
amour, et par extension lécher, finir soigneu-

samment : Ce peintre CARESSA trop sa toile; il
tombe dans le lèche et le mignard. Ce n'est pas
cette pulpe molle et blanche, assoupie par la

pluie d'amande et veinée de lignes d'azur, que
Lawrence CARESSA de son pinceau rapide. (Th.
Gaut.)

— Avoir du goût, du penchant, de l'affec-
tion pour : Quant aux Essais de Montaigne,
que j'appelle des chefs-d'œuvre, je n'ai lu
entre les mains que j'aye tant CARESSÉ que ce-
lui-là. (Pasquier.)

— Caresser le nu. Le faire
paraître, l'accuser sous les draperies.

Se caresser v. pr. Se faire des caresses mu-
tuelles : Ces amants se CARESSAIENT tout le jour.

— Caresser à soi : SE CARESSER la barbe.
Le chevalier tenait le nez au vent et se CA-

RESSAIT le menton. (Balz.)

— Antonymes. Battre, frapper, brutaliser,
rudoier.

CARESSEUR, EUSE s. (ka-rè-seur, eu-ze).
Néol. Personne qui aime à caresser, qui a
l'habitude de caresser : Un grand CARESSEUR.

— Fig. Flatté : Ce CARESSEUR de ma-
jorités... (Balz.)

CARET s. m. (ka-rè — dimin. de car, qui a
signifié char; étym. douteuse). Techn. Dévi-
doir de cordier.

— Mar. Fil de caret, Gros fil servant à faire
les cordages.

— Erpét. Nom vulgaire de la chélonée ou
tortue imbriquée.

— Bot. Syn. de CAREX.

— Encycl. Mar. Pour fabriquer les cordages
de marine, on forme d'abord avec du chanvre
des cordons appelés fils de caret. Plusieurs
fils de caret tortillés ensemble prennent le
nom de torons, et ceux-ci deviennent à leur
tour des cordages de toute grosseur. En tirant
le fil de caret du dévidoir on tourne sur lequel
il a d'abord été roulé, on le passe dans du
goudron bien chaud, et il est immédiatement
roulé sur un nouveau tour, où ce fil est ré-

servé jusqu'à ce qu'il serve à la confection
des cordages. Le rouet qui le reçoit est nommé
caret. Un fil de caret peut porter 40 kilogr.
sans se rompre.

— Erpét. On appelle vulgairement caret une
tortue marine, dont le nom scientifique est
chélonée imbriquée ou tuiée, nom qu'elle doit
à la disposition des plaques de sa carapace,
qui se prolongent en arrière les unes au-

dessus des autres, en se recouvrant comme
les tuiles d'un toit. Sa couleur est jaunâtre,
marbrée ou jaspée de brun foncé; sa taille ne
dépasse guère 0 m. 50. Cette espèce habite
les mers d'Amérique et l'océan indien; elle
se nourrit de petits poissons, de crustacés et
de mollusques, mais surtout de végétaux ma-

ris. Le caret nage et plonge avec la plus
grande facilité; on le rencontre quelquefois à
une grande distance des côtes, flottant à la
surface de l'eau, et il paraît pouvoir très-bien
dormir dans cette position. Ce n'est guère
qu'à l'époque de la ponte qu'il sort de la mer.
A ce moment, les femelles se rendent, pendant
la nuit, sur les rivages de quelque île dés-

serte, où elles se traînent au delà des limites
des hautes eaux. Là, à l'aide de leurs pattes
antérieures, elles creusent dans le sable un
trou de 0 m. 6 à 0 m. 7 de profondeur, puis
elles y déposent chacune environ cent œufs,
disposés par rangées très-régulières. Ces
œufs, qui sont revêtus d'une coque résistante
et plus ou moins dure, sont ensuite recouverts
de sable, et le tout est si bien nivelé qu'on
n'aperçoit aucune trace de travail. Néanmoins,
cette précaution est souvent vaine; le sable,
qui n'est point affermi, cède sous les pieds des
passants, et décèle la présence de ce dépôt.

La tortue retourne à la mer immédiatement
après la ponte, qui se renouvelle deux ou trois
fois dans l'année. Les œufs, ainsi exposés à
la chaleur du soleil, éclosent au bout de quinze
à vingt jours. Les petits, encore dépourvus

d'écaille, se dirigent aussitôt vers la mer, où
ils ne paraissent généralement s'enfoncer
qu'avec une certaine difficulté. A cette époque
de leur existence, les oiseaux de proie et les
poissons voraces affluent en grand nombre
vers les parages qu'ils habitent, et en font une
grande destruction. Les œufs du caret sont
regardés comme un mets excellent; mais sa
chair est mauvaise. Le produit le plus impor-
tant de ce chélonien consiste dans l'écaille qui
recouvre sa carapace et dans les ongles ou
dépouilles de ses pattes, que l'on emploie dans
les arts. V. ÉCAILLE et ONGLON.

— Homonymes. Carrair, carrait, carraient
(du verbe carrer).

CARETE ou CARETTE s. f. (ka-rè-te).
Techn. Châssis mobile en bois, qui est placé
transversalement sur les estases du métier à
tisser, et qui sert de support aux leviers ou
aux poulies qui font mouvoir les lisses. On
l'appelle aussi CHÂTELET.

CARETTE (Antoine-Michel), officier fran-
çais, né à Paris en 1772. Il servait dans l'ar-
mée du Rhin, lorsque l'explosion d'une mine
lui fit quarante-quatre blessures qui l'oblige-
rent de revenir à Paris. Plus tard, il fut
employé comme ingénieur, pour diriger divers
travaux militaires à Boulogne, à Gand, à Os-
tende. Sous la Restauration, il fut nommé pro-
fesseur de fortification à l'école de Saint-Cyr.
Il publia une traduction de la Géométrie du
compas, de Mascheroni.

CARETTE (Antoine-Auguste), jurisconsulte,
né à Paris en 1803. Avocat à la cour de cas-
sation, il est un des directeurs du *Recueil*
général des lois et arrêts, fondé par Sirey, et
de plus il a collaboré aux *Lois annotées*, ou
lois, décrets, ordonnances, avis du conseil
d'Etat.

CARETTE (Antoine-Ernest-Hippolyte), offi-
cier et publiciste français, frère du précédent,
né en 1808. Il fut élève de l'école polytechni-
que, fit les campagnes d'Algérie, devint mem-
bre de la commission scientifique chargée
d'explorer cette contrée, et obtint, en 1858, le
grade de lieutenant-colonel. Il a publié : *Etudes*
sur la Kabylie proprement dite (1848-1849,
2 vol. in-8); *Recherches sur l'origine et les*
migrations des principales tribus de l'Afrique
septentrionale (1853); la *Description et division*
de l'Algérie (1847), en collaboration avec
M. Wagnier; de nombreux articles dans le
journal *l'Algérie*, etc.

CARETTOÏDE adj. (ka-rè-to-i-de — de car-
ret, et du gr. *eidos*, aspect). Erpét. Qui res-
semble à un caret.

— s. f. pl. Groupe de tortues ayant pour
type le genre caret ou chélonée.

CARETUM, nom latin de CARHAIX.

CAREUR, EUSE s. (ka-reur, eu-ze — rad.
carer). Argot. Voleur, voleuse à la care; per-
sonne qui floute de l'argent, en demandant à
changer une pièce. V. CARB.

CA-REVAUT interj. (sa-re-vô — de ca et
de *revoluir*). Vénér. Cri qui indique que le
cerf retourne dans le bois qu'il habite.

CAREW, village d'Angleterre, dans le pays
de Galles, comté et à 6 kilom. E. de Pen-
brooke; 1,056 hab. Restes d'un beau château
des anciens princes de Galles. Henri de Rich-
mond fut reçu dans ce château avant la ba-
taille de Bosworth.

CAREW (Richard), écrivain anglais, né dans
le comté de Cornouailles en 1555, mort en
1620. Il se fit d'abord connaître par une tra-
duction des cinq premiers chants de la *Jérusa-
lem délivrée*. Il publia ensuite : une *Descrip-
tion du Cornouailles* (Londres, 1602); la *Vraie*
méthode pour apprendre promptement la langue
latine, et une traduction d'un ouvrage italien
sur l'art de connaître les divers caractères des
hommes.

CAREW (George), frère du précédent et di-
plomate, mort vers 1613. Il remplit diverses
fonctions diplomatiques, notamment en Polo-
gne et en France, où il se lia avec le président
de Thou. Il obtint ensuite la charge de maître
de la cour de Tutelle. Il publia une *Relation*
de l'état de la France, avec les caractères de
Henri IV et des principaux personnages de sa
cour.

CAREW (George), général anglais, né dans
le comté de Warwick en 1557, mort en 1629.
Il fit partie de l'expédition contre Cadix, et
devint, en 1599, un des lords-juges de l'Ir-
lande. Il eut à combattre dans ce pays l'insur-
rection commandée par Desmond et O'Connor,
qu'il fit prisonnier et mit en jugement. Les rois
Jacques et Charles I^{er} le récompensèrent de ses
services en le comblant de dignités. Il a laissé
une histoire de la guerre d'Irlande sous le titre
de *Pacata Hibernia* (1633).

CAREW (Thomas), poète et bel esprit an-
glais, né dans le Devonshire en 1589, mort en
1639. Il était gentilhomme de la chambre de
Charles I^{er}. Ses odes lyriques et ses sonnets
amoureux ont de la grâce, de l'esprit et de la
facilité, mais plus souvent encore de l'afféterie
et du faux brillant. Ses œuvres poétiques ont
été imprimées à Londres en 1640.

CAREW (John), sculpteur anglais, né vers
1800. Il étudia son art sous la direction de Ri-
chard Westmacott, et trouva un protecteur
généreux et éclairé dans lord Egremont, qui ne
cessa de lui faire des commandes pour l'orne-
ment de ses domaines. M. Carew est un artiste
d'un mérite remarquable. On connaît ses bas-

reliefs du tombeau de Nelson et celui du *Bon Samaritain*; on estime ses bustes, et on a admiré à l'Exposition de 1855 son *Fauconnier*, un vrai chef-d'œuvre; à côté duquel on peut mentionner la statue de *Kean*, le tragédien, dans le rôle d'*Hamlet*, considérant le crâne du pauvre Yorick. Le burin a reproduit quelques compositions de cet artiste, qui ont paru dans les *Illustrations of modern sculpture* (Londres, 1834).

CAREX s. m. (ka-rèks — mot lat.). Bot. Nom scientifique du genre laïche.

CAREY (Harry), poète et musicien anglais, fils illégitime de George Saville, marquis d'Halifax. Il publia des ballades et des chansons qu'il réunit sous le titre de *Centurie musicale* (1740, in-4°), et, parmi lesquelles se trouve le fameux chant national *God save the king*. Réduit au dénuement, il se suicida en 1744. — Son fils George Saville CAREY, né vers 1740, mort en 1807, composa aussi des chansons et des comédies bouffonnes; on lui doit, entre autres: *Analects in prose and verse* (1771, 2 vol.); *Lecture and mimicry* (1776); *Balnea, or sketches of the different watering places in England* (1799).

CAREY (John-Thomas), nègre américain, né à Mont-Vernon en 1729, mort à Greensleaf's Point en 1843, à l'âge de cent quatorze ans. Il fut durant de longues années le fidèle serviteur du fondateur de la république des États-Unis; il avait été élevé par la mère de l'illustre général, cette femme d'une si admirable simplicité. On sait que Washington affranchit spontanément les noirs de ses domaines, provoquant ainsi l'affranchissement des esclaves par l'exemple qu'il donnait, exemple qui, malheureusement, ne fut suivi que par les États du Nord. Carey, rendu à la liberté le jour où fut proclamé l'acte d'indépendance des États-Unis, s'attacha volontairement à la personne de Washington, et fut constamment à ses côtés pendant toute la durée des guerres de l'indépendance, et jusqu'à la mort du patriarcal américain, fondateur de la république. Il a été inhumé à Greensleaf's Point, lieu de sa mort. Carey était de taille moyenne. Il était d'une politesse qui n'avait rien de servile, et le général La Fayette avait l'habitude d'en parler affectueusement comme d'un homme droit, franc, d'une vertu simple, unie, militaire, pratiquant avec noblesse (le mot est de lui) les devoirs de sa modeste condition. Le portrait de cet excellent homme, qui pouvait dire comme Othello :

La couleur de mon front suit-elle à mon courage ?

accompagne le portrait en pied de Washington publié en 1788. Carey est représenté sur le second plan, tenant les rênes du cheval de Washington, pendant que celui-ci médite le plan d'une campagne, debout, une carte du théâtre de la guerre sous les yeux.

CAREY (Jean), écrivain et pédagogue anglais, né en Irlande en 1756, mort à Londres en 1809. Il passa la plus grande partie de sa vie à enseigner les langues classiques, et publia beaucoup d'ouvrages propres à en faciliter l'étude. Il donna aussi des éditions d'auteurs classiques, et participa à la rédaction du *Gentleman's Magazine* et du *Monthly Magazine*. Enfin il traduisit en anglais quelques ouvrages de Bitaubé, de Mme de Genlis, etc.

CAREY (William), orientaliste anglais, né en 1761 dans le comté de Northampton, mort en 1834 à Serampour, dans l'Indoustan, où il était établi comme missionnaire et pasteur baptiste. On lui doit beaucoup de documents précieux pour la connaissance des idiomes de l'Inde; une *Grammaire maharatte* (1805); un *Dictionnaire* du même dialecte (1810); une *Grammaire sanscrite* (1806); un *Dictionnaire bengali* (1818, 3 vol.); des versions de la Bible en sanscrit, en indoustani, en birman, en maharatte, etc. Il a aussi publié, en 1807, le texte original du *Ramayana*. — Son fils, Félix CAREY, né en 1786, mort en 1822, résida aussi dans l'Inde; il a laissé une *Grammaire de la langue birmane* (1814), avec quelques traductions.

CAREY (Henri), célèbre économiste américain, né à Philadelphie en 1793. Il est le fils de l'irlandais Mathew Carey, qui fonda une importante maison de librairie en Amérique, après avoir dirigé en Irlande un journal d'opposition. Il succéda à son père en 1821, et, en 1838, se retira du commerce pour se livrer tout entier à l'étude de l'économie politique. Il avait débuté, en 1835, par un *Essai sur le taux des salaires, suivi de recherches sur les causes des différences que présente la condition des populations ouvrières dans les diverses contrées* (*Essay on the rate of wages*, etc.), qui fut suivi d'ouvrages plus importants: *Principes d'économie politique* (1837-1840), 3 vol. in-8°; *Du crédit en France, dans la Grande-Bretagne et aux États-Unis* (1833); *Réponse aux questions suivantes: Qu'est-ce que la circulation? Quelles sont les causes et le remède de son instabilité?* (1840). Dans ces deux derniers ouvrages, M. Carey défend le principe de la liberté des banques. Plus tard, il fit paraître: *le Passé, le présent et l'avenir* (1848); *l'Harmonie des intérêts agricoles, manufacturiers et commerciaux* (1851). Dans le premier de ces livres, M. Carey étudie, appuyé sur les faits, le progrès économique de l'humanité. Il nous la montre dominée à l'origine par la nature extérieure, qui l'étouffe et qui l'écrase, puis peu à peu, à mesure que la

population s'accroît, et que le capital devient plus abondant, se rendant maîtresse à son tour des agents naturels qui l'environnent. Combatant la théorie de la rente de Ricardo et le principe de population de Malthus, il s'attache à établir que le travail agricole devient de plus en plus productif, soit qu'il s'applique aux terres déjà cultivées, soit qu'il s'étende à des terres jusque-là incultes; que l'accroissement de la population a toujours favorisé l'accroissement de la productivité du travail agricole; que l'accroissement de la population et l'extension de la culture sont accompagnés d'une amélioration graduelle de la condition physique, intellectuelle et morale du travailleur. Dans l'ouvrage sur *l'Harmonie des intérêts agricoles, manufacturiers et commerciaux*, M. Carey combat le libre échange, et fonde la théorie de la protection sur la solidarité qui existe entre le développement agricole et le développement industriel d'un pays. Le dernier et le plus considérable des ouvrages de M. Carey, *Principes de la science sociale* (1858, 3 vol. in-8°), a été traduit en français par MM. Saint-Germain Leduc et A. Planche (Paris, Guillaumin); on y trouve l'ensemble des vues et des théories que l'auteur avait antérieurement exposées. Nous résumerons ici l'analyse intéressante et étendue que M. de Fontenay en a donnée dans le *Journal des économistes*.

La partie originale des doctrines de M. Carey peut se réduire à trois thèses: 1° la contrepartie de la théorie de Ricardo sur la rente; 2° la réfutation du système de Malthus relativement à la population; 3° la thèse protectionniste.

La théorie ricardienne de la rente est, comme on sait, fondée sur cette double hypothèse, que les hommes ont commencé naturellement par mettre en culture les terrains les plus riches, et que, tout aussi naturellement, ils les ont d'abord exploités de la manière la plus avantageuse. De ces prémisses, Ricardo concluait que l'accroissement de population forçait ou de défricher des terrains moins fertiles, ou de tirer des sols déjà cultivés un surcroît de produits obtenus plus difficilement que de la première couche; en d'autres termes, que cet accroissement de population augmentait la quantité de travail nécessaire pour se procurer une quantité donnée d'aliments; que, par conséquent, la subsistance augmentait constamment de valeur par rapport au travail humain, et qu'à toute époque, les propriétaires des terrains successivement exploités dans les époques précédentes tiraient de leurs terres un produit de plus en plus supérieur à l'intérêt de leurs frais premiers d'exploitation. M. Carey s'élève contre cette théorie: partout, dit-il, la culture commence par les sols les plus faciles, les terrains de montagnes découverts ou peu encombrés de végétation, c'est-à-dire les sols légers, secs, sans profondeur, d'une fertilité très-médiocre et très-peu durable. Qui donc irait, pour débiter, se jeter au milieu des fondrières, des forêts et de la végétation luxuriante des terrains gras et humides des plaines? L'air même y est mortel presque toujours, et, malgré les moyens si puissants dont le colon de notre époque dispose, il s'éloigne de ces sols riches. Il est absurde de supposer qu'aux époques primitives, avec ses misérables outils, son ignorance, son isolement relatif, l'homme ait commencé par là l'exploitation de la terre. Non-seulement on n'arrive que graduellement, très-tard, et au moyen d'une population dense et avancée, à tirer parti de ces sols profonds et riches; mais partout où le progrès se ralentit, partout où la population décline, on voit la culture remonter des deltas et des plaines vers les coteaux et les sols faciles et légers. Il n'est pas plus raisonnable d'admettre que, sur une terre quelconque, la première mise en œuvre, la première couche de capital, comme dit Ricardo, est celle qui donna le plus grand produit. L'agriculture ne fait pas exception à la loi du progrès économique, telle qu'on la constate partout où l'on étudie la marche de l'industrie. L'homme, pour l'instrument terre, comme pour tous les instruments qu'il emploie, passe du plus faible au plus fort, du moins productif au plus productif. Donc, à mesure que la population et la civilisation s'accroissent, les subsistances s'obtiennent au moyen d'efforts moindres et baissent de valeur par rapport au travail; donc, l'instrument ou capital des époques antérieures se déprécie par rapport à l'instrument ou capital des dernières. Et non-seulement la valeur actuelle des terres ne représente pas un excédant par rapport aux dépenses foncières que leur mise en œuvre a successivement exigées; mais cette valeur est de beaucoup au-dessous de la somme des capitaux qu'il a fallu dépenser pour les aneier de leur état sauvage primitif à leurs dispositions actuelles.

La théorie de Ricardo sur la productivité décroissante du travail agricole étant renversée, celle de Malthus sur l'accroissement excessif de la population est par là même atteinte. On ne voit pas, en effet, que l'excès de population soit à craindre si la loi du progrès économique s'applique et doit s'appliquer toujours au travail agricole comme au travail industriel. M. Carey s'attaque à la formule de la double progression arithmétique et géométrique; il s'efforce de montrer que le rapport supposé par Malthus, entre le mouvement

naturel de la population et l'accroissement des subsistances, ne repose sur aucun fait positif, sur aucune induction légitime; que ce n'est jamais la terre qui manque à l'homme, mais l'homme qui manque à la terre; que la vice et la misère ne sont pas les résultats et les correctifs de l'avance que prend la population sur les subsistances, mais qu'au contraire ils sont la cause directe et permanente qui empêche de se développer les subsistances et la population à la fois; que partout c'est la dissémination de la population, sa faiblesse numérique et son isolement qui, empêchant toute industrie, arrêtent l'essor de la production sur des sols qui ne demandent qu'à livrer leurs richesses; que partout où la civilisation marche, on voit la population s'accroître, et en même temps se produire une plus grande abondance de toutes choses; que partout, au contraire, où la civilisation décline, la population et la richesse vont en diminuant.

M. Carey conclut ainsi: « Qu'il y ait dans le monde une grande somme de vice et de misère, personne ne le conteste. Quelles en sont les causes? Quels en sont les remèdes? C'est là que l'on ne s'accorde plus. Malthus dit que c'est la conséquence naturelle d'une loi divine et par conséquent inévitable, ce qui aboutit à dégrader les classes qui gouvernent le monde de toute responsabilité au sujet du bien-être des classes qui sont au-dessous d'elles. La religion et le bon sens, cependant, enseignent que l'être qui a créé ce monde merveilleux, dont chaque portion s'adapte si parfaitement à l'harmonie de l'ensemble, n'a pu soumettre l'homme à une loi qui trouble cet accord; que le vice et la misère sont les conséquences de l'erreur de l'homme, et non des lois de Dieu, et que les hommes à qui appartient la direction du mouvement social sont responsables de la condition de ceux qui sont au-dessous d'eux. Telle est la différence entre la science sociale et la doctrine ricardo-malthusienne: l'une assigne au riche une haute et grave responsabilité; l'autre la rejette tout entière sur les épaules de ceux qui, pauvres et faibles, sont incapables de se défendre par eux-mêmes. »

Nous arrivons à la troisième thèse importante de M. Carey. Libre échangiste à l'origine, M. Carey est devenu protectionniste en étudiant les résultats des épreuves qu'a faites alternativement son pays des deux systèmes du libre échange et de la protection. Défenseur, comme Bastiat, et contre Ricardo et Malthus, de l'harmonie essentielle des intérêts dans les rapports de la propriété et du travail, il s'éloigne de l'optimisme économique de Bastiat, en ce qui concerne le commerce extérieur; il n'admet pas d'harmonie essentielle, spontanée, entre le travail et ce qu'il appelle le trafic. Il ne faut pas, dit-il, confondre le commerce et le trafic. Il y a commerce quand tous échangent avec tous, et par conséquent pour leur propre usage; il y a trafic (*trade*) lorsque quelques-uns échangent pour les autres. Le trafiquant domine à la fois les deux échangistes, le consommateur et le producteur, entre lesquels il s'interpose. Comme il est essentiellement spéculateur, et qu'il a intérêt à l'aléatoire, il tend à produire de brusques mouvements dans l'offre ou la demande. Or l'aléatoire est le fléau de la véritable industrie; la production, comme toute machine bien conduite, réclame la régularité du mouvement. Le commerce, tel qu'il se manifeste dans le marché intérieur ou prochain, possède cette condition de régularité de la demande et de l'offre à un degré éminent; le trafic, au contraire, partant d'un centre lointain de vastes spéculations, détermine sans cesse dans le mouvement industriel des oscillations qui déconcertent toute prévision, tantôt exagérant la demande de manière à provoquer une improduction, tantôt l'arrêtant et provoquant ainsi l'encombrement et l'avitaillement des produits. Or, la régularité et la continuité du mouvement industriel sont de la dernière importance pour le travailleur; car s'il n'est pas sollicité par une demande continue et régulière, il périclite. L'intérêt des classes ouvrières est donc dans le développement d'un riche marché intérieur. Ce développement du marché intérieur implique celui des industries nationales. Un peuple qui se trouve assez en arrière pour que la concurrence des manufactures étrangères empêche les siennes de se former ne doit donc pas hésiter à favoriser, par une protection temporaire et graduelle, l'établissement et les premiers progrès de ses industries.

M. Carey n'admet pas non plus qu'il y ait harmonie essentielle entre les intérêts de deux pays qui échangent leurs produits, ni que la division du travail doive s'appliquer aux nations comme aux individus. Une nation, dit-il, peut avoir quelque spécialité où elle excelle; mais elle ne doit rester étrangère à aucune science, à aucune industrie essentielle. Un pays adonné spécialement et exclusivement à une branche d'industrie serait à peu près dans la condition étroite et précaire d'un de ces pauvres manœuvres de nos manufactures qui sont condamnés, pour toute fonction, à pousser une navette ou à façonner le dixième d'une épingle. Aucun peuple ne doit accepter ce rôle de rouage parcellaire d'une machine dont le centre et le moteur ne seraient ni chez lui ni à lui. Toute aggrégation humaine qui veut avoir son individualité propre et son autonomie doit donc créer sur son territoire une grande diversité d'emplois, en y

développant les industries de transformation. Un pays qui prend à l'étranger tous les objets manufacturés qu'il consomme est condamné à exporter continuellement des matières premières, des produits agricoles. Or, une telle exportation, dit énergiquement M. Carey, est l'exportation du soi même. L'axiome premier de la culture, c'est qu'aucune espèce de sol ne peut continuer à produire, si on ne lui restitue pas certains composants, généralement minéraux, qui sont les éléments nécessaires de sa fertilité. « La terre ne donne rien, elle prête seulement tout ce qu'on veut. C'est une grande banque très-large en affaires, et qui laisse volontiers du temps pour le remboursement de ses avances, mais qu'il faut tôt ou tard rembourser en définitive, car elle exproprie et chasse les mauvais payeurs qui lui empruntent toujours sans lui rendre jamais. » Cette restitution nécessaire se fait au moyen de l'engrais; la terre doit retrouver sous forme d'engrais les éléments constitutifs qu'elle a perdus sous forme de produits. Si les produits sont consommés dans le pays même, rien n'est plus facile que de reprendre l'engrais; plus les échangistes manufacturiers et agriculteurs seront rapprochés, plus complètement seront rendus au sol les éléments qui perpétuent et accroissent sa fertilité, plus les productions industrielles et agricoles pourront se développer l'une en même temps que l'autre, et l'une par l'autre, dans une progression dont rien ne marque la limite. Si, au contraire, vous exportez vos denrées au loin, à l'étranger, par delà les mers, l'engrais étant une matière trop encombrante pour supporter des frais de retour, vous aurez livré gratuitement et sans compensation possible les principes vitaux de vos terres; leur puissance productive ira donc en déclinant de plus en plus, et la population sera de moins en moins en état de la relever.

CAREY (Alice et Phœbé), nom de deux sœurs, femmes de lettres américaines, qui ont publié plusieurs volumes de prose et de poésie assez populaires en Amérique, et qui naquirent à Mount-Healthy, près de Cincinnati, dans l'Ohio. L'aînée, Alice, née en 1822, publia d'abord, sous le pseudonyme de Patty Lee, des articles dans *l'Ère nationale* de Washington. En 1850, Alice et Phœbé firent paraître ensemble un volume de vers à Philadelphie. L'année suivante, elles publièrent *Clovernook*, roman de mœurs plein de scènes de la vie américaine dans l'Ouest, qui ne sont dépourvues ni d'intérêt ni de vérité, et dont une suite a paru sous ce titre: *Clovernook, souvenir de nos excursions dans l'Ouest* (New-York, 1853). Miss Alice a encore publié seule: *Agar, histoire de nos jours* (1853); *la Lyre et autres poèmes* (1853); *Mariée et non unie*, roman; *Hollywood*, autre roman; des *Poèmes* (1851), et enfin des contes pour les enfants, sous le titre des *Enfants de Clovernook*. Sa sœur Phœbé, outre de nombreux articles de revues et les ouvrages qu'elle a signés avec sa sœur, a publié sous son nom des poésies dans le genre sérieux et dans le genre plaisant, sous le titre de *Poèmes et parodies* (Philadelphie, 1854).

CAREYE s. f. (ka-rè-1 — de Carey). Bot. Genre de plantes, de la famille des myrtacées, comprenant une seule espèce, qui croît dans l'Inde.

CAREZ (Joseph), typographe et homme politique, né à Toul en 1753, mort en 1801. Il est l'inventeur du clichage, et commença, dès 1786, à imprimer par ce procédé diverses éditions auxquelles il donna le nom d'*omotypes*. Pendant la Révolution, dont il avait embrassé les principes avec enthousiasme, il fut nommé député à l'Assemblée législative par le département de la Meurthe, et rendit, par ses connaissances spéciales, de grands services au comité des assignats. Peu de temps avant sa mort, il avait été nommé sous-préfet de Toul. On a de lui un *Alphabet républicain* (1793), et *l'Ami des jeunes républicains* (Toul, 1793).

CARFOU s. m. (kar-fou). Forme ancienne du mot COUVRE-FEU.

CARGA s. f. (kar-ga). Métrol. Nom d'une mesure de capacité usitée en Espagne, principalement en Catalogne, et qui vaut, à Barcelone, 123 litres 756.

CARGADOR s. m. (kar-ga-dor). Comm. Nom que l'on donne, à Amsterdam, aux courtiers maritimes qui cherchent du fret pour les navires en charge.

CARGAISON s. f. (kar-ghè-zon — rad. *carguer*, qui a signifié charger). Mar. Marchandises dont on charge un navire: Une *CARGAISON de pacotille*. *Tout a péri, équipage et CARGAISON*. *Nous primes un bâtiment dont la CARGAISON était fort riche*. *Les vaisseaux de l'État ne reçoivent pas de CARGAISON*. (Willaumez.) « Action de charger un navire de marchandises: *C'est le temps de la CARGAISON des vins, des huiles, des morues*. (Savary.) « Bordereau des marchandises prises à bord.

— **Encycl.** Dr. marit. On nomme *cargaison* l'ensemble des marchandises dont on charge un bâtiment de commerce. Sauf certains cas, le capitaine, au nom du propriétaire du vaisseau, est responsable de la *cargaison* comme qualité et comme quantité. Des loix, peut-être un peu trop rigoureuses en France, ont réglé les rapports de la *cargaison*, du navire, de l'assurance avec le capitaine. Il a été moins facile d'adopter une législation uniforme pour

les risques auxquels la *cargaison* peut se trouver exposée par le fait de la guerre. Ici, deux principes se présentent, qu'il est difficile de concilier : tandis que l'un légitime la capture de la propriété ennemie sur mer, l'autre sanctionne la liberté du commerce entre les neutres et les belligérants. Cette liberté peut s'exercer de trois manières différentes : 1° les neutres peuvent charger sur leurs navires leurs propres marchandises ; 2° ils peuvent charger ces mêmes marchandises sur des navires appartenant aux belligérants ; 3° ils peuvent enfin prendre à bord de leurs propres navires des marchandises qui soient la propriété des belligérants. Le premier cas est simple et n'a pas besoin d'examen, en exceptant toutefois les marchandises dites *contrebande de guerre* ; mais les deux derniers ne sont pas sans difficultés, et ces deux points ont été l'objet de discussions nombreuses et d'applications fort diverses de la part des nations maritimes. Cela se comprend sans peine. Lorsque les belligérants rencontraient un navire neutre à la mer, ils commençaient par s'en saisir à titre provisoire, et par l'amener dans leurs ports, sur la simple présomption ou sur le simple soupçon qu'il existait à bord des marchandises ennemies. Les neutres, à la vérité, étaient admis après la saisie à fournir la preuve du contraire devant les tribunaux du capteur ; mais, en supposant que ces tribunaux fussent toujours guidés dans leurs décisions par une jurisprudence impartiale, il n'en résultait pas moins, même dans le cas où les effets saisis étaient restitués plus tard, que les navires neutres avaient été conduits et retenus plus ou moins longtemps dans les ports ennemis, ce qui ne laissait aucune liberté au commerce le plus pacifique. De même, quand l'un des belligérants capturait un navire de son ennemi, il en confisquait tout d'abord la *cargaison*, même neutre, comme étant justement présumée appartenir aux ennemis, et si l'on accordait que cette présomption pouvait être détruite par de fortes preuves du contraire, ces preuves, quand elles étaient admises, ne l'étaient qu'à près une procédure qu'on faisait durer à volonté. De telle sorte que, en définitive, la mise en pratique de cette doctrine aboutissait à autoriser les belligérants à tout confisquer provisoirement, propriétés ennemies et propriétés amies, navires et *cargaisons*, sauf à faire prononcer plus tard par les tribunaux du capteur la validité ou la non-validité de la confiscation. Cette situation s'est modifiée en 1854, c'est-à-dire au moment où la France et l'Angleterre se sont unies dans une guerre commune ; comme leur flotte allait avoir à agir de concert, il était de toute nécessité qu'un accommodement se fit. Dans une déclaration commune, les deux puissances alliées firent connaître que leurs navires ne saisiraient pas la propriété de l'ennemi chargée à bord d'un bâtiment neutre, non plus que la propriété des neutres trouvée à bord des bâtiments ennemis, à moins que cette propriété ne fût contrebande de guerre. La Russie et les États-Unis, peu de temps après, consacrèrent entre eux les mêmes principes, et finalement la déclaration du 16 avril 1856, à laquelle peu d'adhésions ont manqué sur ce point, est acceptée aujourd'hui par presque toutes les puissances, et elle paraît destinée à entrer prochainement dans le droit universel.

CARGAMON s. m. (ka-ga-mou). Comm. Sorte d'épicerie des Indes.

CARGÉ s. f. (kar-je). Ancienne forme du mot *CHARGE*.

CARGÈSE, bourg et commune de France (Corse), arrond. et à 25 kilom. N.-O. d'Ajaccio, sur le petit cap de même nom, au centre d'une colonie de Maînotes qui s'établit en ce lieu au XVIII^e siècle ; 1,063 hab. Blé, vins, lapins, huile d'olive et de menthe.

On sait que la province de Maîna, dans l'ancienne Laconie, fut un des derniers théâtres des luttes de l'indépendance grecque. Elle s'étendait du défilé des Thermopyles à la mer et se composait de territoires montagneux. C'est là que s'étaient réfugiés les descendants des Comnènes, qui prirent dans ce pays le surnom de Stephanopoli. Les forces turques grossissant tous les jours, la résistance devenait de plus en plus difficile ; enfin, acculés dans leurs derniers retranchements, mais ayant encore la mer libre derrière eux, les Maînotes résolurent de s'expatrier. Ils envoyèrent leur chef, Jean Stephanopoli, qui connaissait déjà l'Europe, leur choisir un territoire qui deviendrait leur nouvelle patrie. Stephanopoli fut reçu avec honneur à Gènes, qui lui donna des terres en Corse (1675). Gènes, à cette époque, ne savait comment se maintenir dans sa turbulente conquête ; l'arrivée des Grecs lui permettait d'établir au sein de ses rebelles sujets un noyau d'hommes étrangers au pays, et qui lui seraient tout dévoués. Les territoires concédés étaient ceux de Paomia, Revinda et Salogna. On fournit aux émigrés tous les objets et ustensiles de première nécessité, et on leur fit un prêt de 40,000 livres remboursables sans intérêt. Les Grecs, de leur côté, s'engageaient à servir la république sur terre et sur mer, et à lui payer, au bout de la deuxième année, le dixième des revenus. Ces conditions acceptées, Stephanopoli alla chercher ses compatriotes. Par les soins et l'intelligence des Grecs, les terrains concédés, sauvages jusque-là, devinrent des champs magnifiquement cultivés et formant un contraste frappant avec

les terres que leurs voisins laissaient dans l'abandon. Ceux-ci devinrent jaloux de cette prospérité ; ils n'avaient vu qu'à regret cette installation des Grecs dont ils devaient facilement le but politique, et souvent ils avaient trouvé des membres de la colonie dans les rangs des troupes génoises qu'ils combattaient. Les Grecs avaient beaucoup à souffrir de cette haine ; quand la république battue était obligée de reculer, le territoire grec était alors envahi et pillé. A la grande révolte de 1720, les Maînotes furent complètement dépossédés et obligés de se réfugier à Ajaccio. En 1769, lors de l'occupation française, il y avait eu déjà fusion entre les principales familles maînotes et corses ; la haine s'était amoindrie, mais elle était restée vivace dans le bas peuple, qui oubliait difficilement ses antipathies. En 1774, la Corse pacifiée, les Grecs demandèrent et obtinrent de rentrer dans leur territoire ; mais, comme il était occupé, on leur céda le canton de la Piana avec Cargèse comme chef-lieu. A l'époque de la Révolution, les haines du peuple se réveillèrent, le territoire de Cargèse fut envahi, les Grecs décimés rentrèrent à Ajaccio. Le Directoire leur rendit Cargèse, dont ils sont depuis restés paisibles possesseurs, quoiqu'ils aient toujours essuyé le contre-coup de toutes les révolutions qui ont agité la France depuis 1814. Aujourd'hui, le noyau vraiment grec tend à disparaître ; à peine reste-t-il quelques familles fidèles à leurs anciennes coutumes.

CARGIER v. a. ou tr. (kar-jié). Ancienne forme du mot *CHARGER*.

CARGILLIE s. f. (kar-jil-li) — de *Cargill*, médecin anglais). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des ébénacées, comprenant deux espèces, qui croissent en Australie.

CARGNIEULE s. f. (kar-gni-eule ; gu mil.). Minér. Nom vulgaire d'une variété de dolomie, de couleur jaune ou brune, qui accompagne la pierre à plâtre, dans les Alpes et ailleurs ; c'est la dolomie grenue ou celluleuse des minéralogistes, le rauchwacke des Allemands.

CARGO s. m. (kar-go). Métrol. Nom d'une mesure de capacité usitée à Candie, et qui vaut 11 litres 164.

CARGOPOL, ville de la Russie d'Europe. V. KARGOPOL.

CARGUANT (kar-gan) part. prés. du v. *Carguer* : *Des barques turques CARGUANT leurs voiles ouvertes comme des ailes d'oiseaux.* (Th. Gaut.) Alors, CARGUANT ses basses voiles et neutralisant l'effet de ses huniers en les saquant, il arrêta l'essor de la frégate. (E. Sue.)

CARGUE s. f. (kar-ghe — vieille forme du mot *charge*). Mar. Nom donné aux menues cordes qui servent à carguer les voiles, à les plier en les ramenant près des antennes. *Cargue-boulaine*, Cordage attaché d'une part à la patte de la bouline, et passant de l'autre dans une poulie attachée au quart de la vergue. *Cargue-fond*, Cordage allant du tiers de la ralingue au milieu de la vergue. *Cargue-point*, Cargue fixée aux coins des voiles et s'attachant au tiers de la vergue. *Cargue-vue*, Cargue qui soulève une portion de la voile pour laisser la vue libre. *Cargue au vent*, Celle qui est placée du côté du vent. *Cargue sous le vent*, Cargue placée du côté opposé au vent.

— Métrol. Mesure agraire qui était usitée en Provence.

— Encycl. Toutes les voiles ont plus ou moins de *cargues* ; les principales, telles que les basses voiles et huniers des grands bâtiments, en ont généralement six, qui servent à les relever au-dessus de leurs vergues respectives. Les *cargues-points* sont frappées sur les deux points de la voile ; les *cargues-boulines* prennent la ralingue à la patte de bouline du milieu, et les *cargues-fonds* sont établies chacune vers le tiers de la ralingue du fond. Les *cargues-points* répondent au tiers de la vergue de chaque bord, les *cargues-boulines* au quart, et les *cargues-fonds* au milieu. On ajoute, dans les grands bâtiments, de fausses *cargues* aux deux basses voiles seulement, pour plier et relever la toile entre les deux *cargues-fonds*. Les perroquets n'ont pas de *cargues-boulines* ; une seule *cargue-fond*, à patte-d'oie, sur l'avant de la voile, leur suffit avec les deux *cargues-points*. Les grands focs ont quelquefois une *cargue* sur le point ; les autres focs, ainsi que les voiles d'états qui ne sont pas sur des cornes, n'ont que leurs halebans. La brigantine ou l'artimon envergués, de même que les principales voiles d'états, ont plusieurs *cargues* de chaque bord pour les plier partie sous la vergue, partie sur l'arrière de leur mât respectif. Les circonstances dans lesquelles on *cargue* les voiles pendant la navigation sont fréquentes et variées ; c'est surtout lorsque le temps est à grains, et que l'atmosphère passe subitement d'une brise supportable à un vent violent causé par l'élévation de nuages noirs et pluvieux. Dans le premier état, le navire est activé dans sa marche par toutes les voiles que les circonstances permettent de déployer ; mais, soudain, l'horizon devient noir dans la partie où se nourrit la brise ; un nuage livide s'en élève et s'étend dans l'espace ; sa crête dentelée et menaçante s'avance rapidement, et sa vitesse annonce la violence du vent qu'il recèle, tandis que ses contours baveux révèlent déjà que la masse se fond en pluie. L'officier de quart ob-

serve depuis longtemps ; la voix tonnante de son porte-voix a fait retentir le bâtiment du cri de : *Veille ! et l'ordre de Range à carguer les huniers* a fait voler les matelots aux *cargues*. Immobiles et silencieux, ils attendent... Le grain vient ; il est venu ; il siffle dans les cordages ; il se rue dans les voiles ; il s'abat sur le navire, qui plie et grince sous sa fureur. Il est temps : *« Cargue !... »* dit l'officier ; *« Cargue ! »* répète le maître de manœuvre, et le bruit de son sifflet, dominant celui de la rafale, excite les agiles matelots. Simultanément toutes les voiles se détendent, se relèvent en draperies bouffantes suspendues aux vergues, et le navire s'est redressé.

CARGUÉ, ÉE (kar-ghé) part. pass. du v. *Carguer* : *Quelquefois, sous la violence des bourrasques, les voiles, quoique CARGUÉS, sont encore dangereuses pour les mâts qu'elles ébranlent de leurs terribles fouettements.* (Lecomte.)

CARGUEBAS s. m. (kar-ghe-ba). Mar. V. CALEBAS.

CARGUER v. a. ou tr. (kar-ghé — vieille forme du mot *charger*). En parlant de la voile, La serer contre la vergue au moyen des cordes appelées *cargues* : *Séduit par la beauté du site, j'ordonnai au patron qui me conduisait de CARGUER la voile et de gouverner vers la baie.* (E. Sue.)

— Absol. Carguer les voiles : *Il est temps, CARGUE ! dit l'officier ; CARGUE ! répète le maître de manœuvre.* (Lecomte.) En parlant du navire en marche, Pencher sur le côté : *Cette frégate CARGUE.*

CARGUETTE s. f. (kar-ghè-te — dimin. de *cargue*). Mar. Manœuvre qui sert à redresser l'antenne et à la changer de bord. N'est usité que dans le Levant.

CARGUEUR s. m. (kar-gheur — de *carguer*). Mar. Matelot chargé de carguer les voiles. Poule employée à amener et guinder le perroquet.

CARHAISIEN, IENNE s. et adj. (ka-rè-zain, lè-ne). Géogr. Habitant de Carhaix ; qui appartient à Carhaix ou à ses habitants : *Les CARHAISIENS. Les chevaux CARHAISIENS.*

— Encycl. *Chevaux carhaisiens*. Les chevaux carhaisiens sont les chevaux de selle de Bretagne ; ils se trouvent dans quelques vallées du côté de Corlay, de Gouarec, de Rostrenen et de Carhaix. Ces chevaux ont l'encolure légère, le garrot élevé et étroit, les hanches saillantes, les épaules longues, la croupe un peu maigre. Ils sont produits en grand nombre dans les vallées des contrées montagneuses du centre de la Bretagne, dans le Cornouailles. Ils sont remarquables par leur force, leur énergie, leur sobriété et leur résistance à la fatigue. Ces chevaux étaient cependant jusqu'ici peu recherchés, à cause de leur petite taille ; mais aujourd'hui les étalons arabes, les anglo-arabes et les arabes libanais les transforment, et ils fournissent un nombreux contingent au dépôt de remonte de Guingamp. Les stations de Rostrenen et de Corlay comptent six, sept étalons de pur sang arabe, et donnent d'excellents produits.

CARHAIX (*Caretum*), bourg de France (Finistère), ch.-l. de cant., arrond. et à 47 kilom. E. de Châteaulin ; pop. aggl. 1,979 hab. — pop. tot. 2,365 hab. Mines de plomb argentifère ; commerce de draps et de toiles. Aux environs, on trouve les traces de sept voies romaines, de nombreux débris antiques et un aqueduc assez bien conservé. L'église collégiale de Saint-Trémeur possède un beau portail du style flamboyant et est surmontée d'une tour carrée du XVII^e siècle. Carhaix est la patrie de La Tour-d'Auvergne, premier grenadier de France, mort au champ d'honneur ; une statue en l'honneur de ce héros a été élevée, en 1841, sur la place du *Champ-de-Bataille* de cette ville. Il est difficile de préciser l'origine de Carhaix : on sait seulement que cette ville fut ruinée par les Normands en 878, et prise par Duguesclin en 1363.

CARI, CARY ou CARRY s. m. (ka-ri). Art culin. Poudre composée de plusieurs épices, piment, curcuma, etc. *« Mets, et plus particulièrement plat de volaille préparé au cari : Manger un CARI.*

CARIA s. m. (ka-ri-a). Entom. Nom vulgaire d'une espèce de termitte de l'Inde.

CARIACO, ville de l'Amérique du Sud, province et à 50 kilom. E. de Cumana, sur la petite baie de son nom formée par la mer des Antilles ; 7,000 hab. Territoire fertile en coton, cacao et sucre, dont cette ville fait un grand commerce. Climat insalubre.

CARIACOU s. m. (ka-ri-a-kou). Boisson fermentée dont on use à Cayenne, et que l'on compose avec des sirops de canne, de cassave et de patate.

— Manim. Nom vulgaire du cerf des bois ou chevreuil d'Amérique : *Le CARIACOU vit à la Guyane et au Mexique.* (P. Gervais.) Section du genre cerf, comprenant une dizaine d'espèces qui vivent en Amérique, et qu'on a réunies aux mazames.

— Encycl. Le *cariacou* ou mazame est une espèce de cerf du groupe des daguets, qui habite la Guyane et le Paraguay. Il est à peu près de la taille de notre chevreuil ; son pelage est d'un brun grisâtre en dessus et d'un blanc teint de fauve en dessous ; les fesses et le dessus de la queue sont fauves ; les larmiers sont très-petits, et les dents ca-

nines manquent chez le mâle. Ce ruminant vit solitaire dans les bois marécageux ; il fuit les endroits habités par l'homme, court fort vite et se plait à battre l'eau. La chair du *cariacou* est très-délicate, et sa peau recherchée pour faire des chaussures. Cette espèce présente une variété plus petite.

CARIAGE s. m. (ka-ri-a-je). Charroi. *« Vieux mot.*

CARIAMA s. m. (ka-ri-a-ma — nom brésilien). Ornith. Genre d'oiseaux échassiers, comprenant une seule espèce, qui vit au Brésil : *Le CARIAMA se tient sur la lisière des forêts et sur les collines pierreuses.* (Lafresnaye.) *Le CARIAMA est très-farouche.* (P. Gervais.) *L'immensité des campos retentit de la grande voix du CARIAMA.*

— Encycl. Le genre *cariama*, appelé aussi microdactyle, a été, tant il était peu connu, rangé par les divers auteurs, tantôt dans les rapaces, tantôt dans les gallinacés, tantôt enfin dans les échassiers. C'est à ce dernier ordre qu'il appartient en effet, et si, par tel ou tel de ses caractères, il se rapproche des kamichis, des hérons ou des courc-vite, il n'en doit pas moins, vu les particularités qu'il présente, former une famille distincte, ou tout au moins une sous-famille, sous le nom de *cariamides*. Il a pour caractères : un bec convexe en dessus et renflé, la mandibule supérieure plus longue et terminée par un crochet ; des ailes médiocres, arrondies et non armées ; le tibia dénudé sur les deux tiers de sa longueur ; des tarses très-longues et grêles ; des doigts courts et gros, les antérieurs réunis à leur base par une membrane, le pouce n'atteignant pas le sol. La seule espèce connue habite l'Amérique méridionale. Sa hauteur totale est de 0 m. 80 à 0 m. 85 ; ses tarses sont hauts de 0 m. 20 environ ; son plumage est d'un gris roussâtre, finement vermiculé de brun ; son front est surmonté d'une huppe de petites plumes molles, retombant en faisceau sur le bec ; ses ailes sont courtes ; sa queue longue et arrondie. *« Le cariama, dit M. P. Gervais, est très-farouche ; le moindre bruit l'effraye ; quoique semblable par la forme aux oiseaux de rivage, il n'en a cependant point les habitudes ; jamais on ne le voit sur le bord des rivières ni même dans les lieux bas ; il recherche au contraire les forêts claires et élevées, ainsi que les collines montagneuses, où il chasse les lézards, les petits serpents, les insectes orthoptères et les larves, qui font sa nourriture. Sa voix, forte et sonore, a quelque ressemblance avec le nom qu'on lui a donné ; son vol est lourd et peu étendu. Lorsqu'on poursuit un de ces oiseaux, il se blottit contre terre ou dans un buisson et ne se lève que rarement ; encore est-ce pour se placer sur quelque arbre voisin. »*

Les *cariamides* se tiennent ordinairement par couples ou par petites troupes. La femelle fait son nid avec des branches sèches enduites de bouse de vache ; elle y pond deux œufs blanchâtres. Les petits commencent à courir peu de temps après leur naissance.

Au Brésil, où il est très-commun, on chasse le *cariama* à cheval ; il ne s'envole qu'à la dernière extrémité ; mais, comme son vol est bas et de peu de durée, il est bientôt fatigué par une poursuite vive et prolongée, et se laisse prendre vivant. On a réussi à élever cet oiseau en domesticité ; dans cet état, il a une démarche grave, un regard fier, la tête et le cou élevés ; mais il est d'un naturel très-doux, et n'attaque jamais aucun autre oiseau. *« Quand il a quelque sujet de crainte, dit Lafresnaye, il examine avec attention autour de lui avant de se décider à rester ou à prendre sa course, qui est son seul moyen de défense. »* La chair en est de très-bonne qualité et lui a fait donner le nom de *faisan* par les Espagnols.

CARIAMINÉ, ÉE adj. (ka-ri-a-mi-né — rad. *cariama*). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte aux *cariamides*.

— s. f. pl. Tribu d'oiseaux échassiers, de la famille des ardeidés, comprenant le seul genre *cariama* : *Le genre cariama doit former à lui seul une sous-famille sous le nom de CARIAMINÉES.* (Lafresnaye.) Pourquoi pas *cariamines* ? Il nous paraît contre l'usage de donner un nom féminin à une famille zoologique.

CARIANA s. m. (ka-ri-a-na). Ornith. Syn. de *CARIAMA*.

CARIAROU s. m. (ka-ri-a-rou). Bot. Liane des Antilles, dont les feuilles fournissent une teinture rouge : *Le CARIAROU paraît facile à multiplier.* (V. de Bomare.) On dit aussi *CARAROU*.

CARIATH-JEARIM ou **KIRIATH-ZAÏM**, ville de l'ancienne Palestine, dans la tribu de Juda, et sur les limites de celle de Benjamin, à 28 kilom. N.-O. de Jérusalem. Cette ville est célèbre dans l'histoire des Hébreux pour avoir servi de résidence, pendant cinquante ans, à l'arche d'alliance, qui y était déposée dans la maison d'Aminadab.

CARIATI, ville du royaume d'Italie, dans la Calabre Citérieure, district et à 25 kilom. S.-E. de Rossano, sur la mer Ionienne ; 2,200 hab. Evêché ; récolte de soie et de manne, la plus estimée de la Calabre. Petit port de commerce ; restes d'anciennes fortifications.

CARIATI (le prince), diplomate napolitain. Après avoir servi dans la marine, il fut nommé

colonel par Murat, devenu roi de Naples, qui le prit comme aide de camp. Ensuite il fut nommé maréchal de camp et introducteur des ambassadeurs. En 1815, il fut envoyé au congrès de Vienne, et, ayant échoué dans ses efforts pour sauver le trône de Murat, il rejoignit à Naples la reine Caroline; puis, après avoir négocié avec le commodore Campbell, il la conduisit à bord d'un navire anglais. Ferdinand, remonté sur son trône, lui confia diverses missions; mais les circonstances obligèrent ensuite Cariatidi à chercher un refuge en Angleterre.

CARIATIDE ou **CARYATIDE** s. f. (ka-ri-a-ti-de — du gr. *karuatides*, jeunes filles de la ville de Carie, appelée en grec *Karuai*). Archit. Figure de femme, et quelquefois d'homme, qui supporte une corniche, un entablement, un chapiteau : *Les Cariatides de Puget ont été mille fois reproduites. Il y a, on ne peut le nier, quelques grands caractères dans l'histoire moderne, et l'on ne peut comprendre comment ils se sont formés; ils y semblent comme déplacés, ils y semblent comme caryatides dans un entre-soi.* (Chamfort.) *Le linceul sert de soutien aux États comme les caryatides servent à soutenir les palais qu'elles décorent.* (M.-J. Rousseau.) *Les caryatides du Pandroseum sont des modèles.* (Chateaub.)

Que la caryatide, en sa lente révolte,
Se refuse, enfin lasse, à porter l'archivolte,
Et dise : c'est assez. V. Hugo.

— Rem. La forme CARYATIDE est plus régulière, mais moins usitée. Le Dictionnaire de l'Académie semble préférer *cariatide* par un *i*; car, au mot CARYATIDE par un *y*, il renvoie à la forme que nous avons donnée en premier lieu.

— Encycl. Une tradition rapportée par Vitruve nous fait connaître l'origine que les anciens attribuaient aux *cariatides*. Selon cette tradition, les habitants de Cary, ville du Péloponèse, ayant pris parti pour les Perses lorsque ceux-ci envahirent la Grèce sous la conduite de Xerxès, les Grecs vainqueurs tirèrent une vengeance éclatante de leur trahison. Les hommes furent passés au fil de l'épée, les femmes vendues comme esclaves; et, de plus, afin de perpétuer le souvenir de leur esclavage, les architectes imaginèrent de les faire servir de modèles aux statues qu'ils employèrent en guise de colonnes. *Ideo qui tunc architecti fuerunt ædificiis publicis designaverunt earum imagines operi ferendo collocatas, ut etiam posteris nota pæna peccati Caryatidum memoria traderetur.* C'est ainsi que Vitruve explique l'origine des *cariatides*. Mais, comme Hérodote, en citant les villes qui se soulevèrent à Xerxès, ne fait pas mention de la ville de Cary; comme la substitution des figures de femmes aux colonnes est antérieure aux guerres médiques, et que, dans toutes ces figures, rien n'indique l'état d'esclavage, on en a conclu que cette tradition ne reposait sur aucun fondement réel, et qu'elle n'était qu'une légende faite après coup pour expliquer un mot dont on ignorait l'origine. Cette thèse, soutenue la première fois par Lessing, est maintenant généralement adoptée. Quant à l'origine des *cariatides* elles-mêmes, l'opinion la plus généralement admise actuellement, c'est que les artistes grecs, en substituant les statues aux colonnes, ont voulu d'abord représenter les jeunes filles lacédémoniennes qu'on appelait *cariatides* quand elles célébraient, par des danses religieuses, la fête de *Diane Caryatis*, ainsi nommée du temple qu'elle possédait à Cary. Selon cette opinion, la substitution des statues aux colonnes ne serait donc pas, comme on l'a prétendu, une imitation de l'art égyptien, mais une création spontanée du génie grec, amenée par le simple développement de l'art. Cela est assez probable. Quoi de plus naturel, en effet, et de plus conforme au génie grec que de faire servir à la décoration des temples des statues représentant les jeunes vierges qui faisaient le plus bel ornement des pompes religieuses? Mais si, dans l'origine, les jeunes filles de Sparte servirent seules de modèles aux statues employées en guise de colonnes, il n'en fut pas toujours de même. Une fois l'idée admise, les architectes grecs en usèrent avec la plus grande liberté, et toujours ils eurent le soin de donner à leurs statues-colonnes un caractère en harmonie avec celui de l'édifice qu'elles étaient destinées à décorer. C'est ainsi qu'à Athènes six belles *cariatides*, représentant des canéphores (v. ce mot), décoraient le *Pandroseum*, qui était contigu au temple de Minerve Poliade. Elles supportaient le portique nord, et étaient posées quatre de front et une de chaque côté. Une de ces *cariatides*, haute de 2 mètres et d'un travail admirable, se trouve maintenant au British Museum, dans la collection Elgin. Trois autres sont encore en place, mais elles sont affreusement mutilées. Le British Museum possède aussi une autre *cariatide*, mais d'une date postérieure. Elle représente une femme d'une taille majestueuse et dans une attitude pleine de dignité. Bien qu'inférieure à la *cariatide* du *Pandroseum* comme œuvre d'art, elle montre cependant mieux que cette dernière, par suite de son état de parfaite conservation, le caractère de ces sortes de figures. Drapée dans un *diploïdion* ou double manteau, elle a par-dessus une sorte de *peplos* attaché sur les épaules par des agrafes, et elle porte pour

ornements des pendants d'oreilles, des colliers et des bracelets. Sur la tête, elle a un *modium*, qui, dans l'origine, supportait l'entablement d'un portique. Elle fut trouvée en 1766, avec trois autres figures semblables, sur l'emplacement d'un temple situé près de la voie Appienne, à quelques milles de Rome. Une statue de Bacchus, que l'on découvrit en cet endroit, a fait supposer que ce temple était consacré à cette divinité. Dans l'origine, les statues de femmes furent exclusivement employées comme *cariatides*; plus tard, les architectes grecs y substituèrent quelquefois des figures d'hommes, et, ce qui montre que la tradition rapportée par Vitruve était accréditée dans toute l'antiquité, c'est que ces figures furent appelées *Perses*, par allusion aux vaincus de Marathon, de Salamine et de Platée. Ensuite les *cariatides* de ce genre reçurent en Grèce le nom d'*atlantes*, et à Rome, celui de *télamons* (v. ces mots). Enfin nous ferons observer que si les architectes anciens surent tirer un admirable parti des *cariatides*, ils ne les employèrent cependant qu'avec une certaine réserve. C'est ce qu'explique la nature même de ce genre d'ornementation, qui, participant à la fois de l'architecture et de la sculpture, n'offre à l'artiste qui l'emploie que des ressources bornées et des usages restreints.

Ce n'est pas seulement dans les monuments de la Grèce et de Rome que l'on rencontre des *cariatides*. L'emploi des statues-colonnes se retrouve aussi dans les édifices de l'Inde et de l'Égypte. Ainsi, il existe dans le temple d'Éléphanta des statues colossales qui s'élèvent jusqu'à l'entablement et semblent soutenir la construction. A Ellora, on voit de même des représentations de lions, d'éléphants et d'animaux fantastiques, qui ont l'air de supporter le plafond du temple. Quant à l'Égypte, Diodore de Sicile nous apprend que, dans la construction du tombeau d'Osymandias, les colonnes furent remplacées par des statues. Le même historien nous dit aussi que Psammétichus, l'un des successeurs d'Osymandias, adopta le même système de décoration pour les propylées d'un des principaux temples de Memphis.

Inconnu dans l'art chrétien, pendant tout le moyen âge, l'emploi des *cariatides* reparut à la Renaissance; les grands artistes de ce temps ne négligèrent pas ce beau motif de décoration, qu'on retrouve fréquemment en Italie. Montfaucon raconte que le sculpteur Brustolini, voulant représenter le triomphe du catholicisme dans la décoration de la bibliothèque contigüe à l'église Saint-Jean, à Venise, fit supporter les arcs-boutants de la grande salle par vingt-quatre *cariatides* colossales, représentant les principaux réformateurs du temps : Luther, Mélanchthon, Erasme, Ulric de Hutten, Calvin, Th. de Beze, Anne Dubourg, etc. Les quatre belles figures de Jean Goujon qui soutiennent la tribune de la vaste salle du Louvre, dite des *Cariatides*, sont célèbres entre toutes les *cariatides* françaises. C'est une curieuse histoire que celle de cette salle : racontée par Pierre Lescot, décorée par Paul Ponce et par J. Goujon, elle fut affectée en 1593 aux états de la Ligue; l'année suivante, le duc de Guise y fit pendre quatre des chefs ligueurs les plus compromis dans l'assassinat des présidents Tardif et Brisson. Henri IV expirant fut déposé dans la tribune même dont les *cariatides* ont pu garder quelque temps la trace de ce sang illustre, après avoir été les témoins muets des fêtes du mariage de l'infortuné monarque avec Marguerite, union célébrée dans cette même salle, la veille de la Saint-Barthélemy. Un demi-siècle plus tard, Molière obtint la permission d'établir son théâtre dans cet emplacement, et il y débuta par le rôle de *Nicomède*. L'œuvre de J. Goujon courut un grand danger ce jour-là, car elle disparut en partie sous les trucs et les charpentes. Plus tard, la salle des *Cariatides* reçut en dépôt les statues antiques de la couronne; puis l'Institut y tint ses séances; enfin elle fut convertie en musée; espérons que c'est pour longtemps. On y voit figurer aujourd'hui le *Jason*, dit le *Cincinnatus*, l'*Enfant à l'oie*, l'un des *Hermaphrodites*, la *Loue polychrome*, l'*Édipe enfant*, le *Berger Phorbus*, et une foule d'autres marbres précieux. Sous Louis XIII, vers 1625, J. Sarazin envoya de Rome les modèles en petit des huit *cariatides* accouplées deux à deux qui décorent le pavillon de l'Horioge, dans la cour du Louvre. Ces figures, fort élégantes du reste, paraissent un peu longues relativement à leur entourage; mais on a cru pouvoir en attribuer la faute aux deux statuaires Guérin et Bুষter, auxquels l'exécution en fut confiée. Enfin, nous pouvons citer comme un chef-d'œuvre du genre les splendides *Atlantes* de Puget, qui soutiennent le balcon de l'hôtel de ville de Toulon. Le cavalier Bernin, en arrivant en France, fut frappé de la beauté de ce monument, et s'écria : « qu'il n'était besoin d'envoyer chercher des artistes en Italie, quand on avait chez soi des gens capables de faire de si belles choses. » On sait que les traits de ces trois *Atlantes* sont la caricature de trois consuls de Toulon, dont Puget avait à se plaindre.

La Bastille, qui le croirait? eut aussi sa décoration de *cariatides*. L'horloge du bâtiment qui séparait la grande cour de la cour du Puits avait pour support deux *Atlas* symboliques enchaînés par le cou, par la ceinture,

par les mains, par les pieds. « Les deux extrémités de cette ingénieuse guirlande, dit un contemporain, après avoir fait le tour du cartel, reviennent sur le devant former un gros nœud, et, pour prouver que tous les âges sont également menacés, l'artiste a eu soin de modeler un homme jeune et vigoureux et un vieillard. » On ne saurait être plus ingénieux!

De nos jours, à notre grand regret, on use trop peu des *cariatides*; nulle décoration, cependant, n'est plus riche et plus élégante. Il faut faire une réserve en faveur de l'architecte du nouveau Louvre, qui en a placé une quarantaine dans les pavillons du Carrousel. Ces figures, toutes féminines et un peu inspirées par celles de Sarazin, ont l'air d'avoir été jetées dans le même moule. Elles appartiennent cependant à un grand nombre d'artistes différents, MM. Duret, Jouffroy, Dumont, Simart, Jaley, et à leurs élèves; elles ne manquent pas d'une certaine grâce dans les détails, mais, étant surchargées d'ornements, elles paraissent lourdes, comme les pavillons dont elles font partie.

Les *Victoires* de Pradier (terminées par MM. Duret et Simart), qui décorent le riche tombeau de Napoléon, aux Invalides, sont plus élégantes et ne manquent pas de style. Quelques figures médiocres se montrent encore sur la façade du Grand-Hôtel, et sur le portail de la maison située à l'angle du boulevard et de la Chaussée-d'Antin; ces dernières sont de M. Toussaint. Enfin, nous citerons en terminant les gracieuses figures polychromes que M. Duret a placées à la voûte de la salle de la *Méduse* et de la *Peste de Jaffa*, et celles non moins élégantes, dues à MM. C. Demesmay et Prouha, qui décorent la riche salle à manger de l'hôtel du Louvre.

CARIATIDIQUE ou **CARYATIDIQUE** adj. (ka-ri-a-ti-di-ke). Archit. Qui a rapport aux *cariatides* : *Ornement cariatidique.*

CARIBARI s. m. (ka-ri-ba-ri — onomatop. du bruit de la navette). Techn. Navette volante.

CARIBE s. m. (ka-ri-be). Linguist. V. CARAÏBE.

CARIBERT, roi de Paris, fils aîné de Clotaire I^{er}, mort en 567. Dans le partage qui suivit la mort de son père (562), il avait eu, outre le royaume de Paris, quelques domaines dans le Quercy et la Provence. Il montra une douceur de mœurs et un esprit pacifique qui ne le rendirent pas populaire parmi les Francs. C'est sous son règne que commença la puissance des maires du palais. Moins barbare que les autres princes de sa race, il se piquait d'être un jurisconsulte et avait même quelque prétention à l'éloquence latine. L'évêque de Paris, saint Germain, l'excommunia pour bigamie.

CARIBERT ou **CHARIBERT**, frère de Dagobert, qui lui abandonna le royaume d'Aquitaine en 628. Il s'établit à Toulouse, étendit sa domination de la Loire aux Pyrénées, combattit les Gascons et mourut en 631. Son fils Chilpéric fut égorgé par ordre de Dagobert, qui s'empara de nouveau de l'Aquitaine.

CARIBERT ou **CHAROBERT**, roi de Naples et de Hongrie, né à Naples vers 1292, mort en 1342. Il était fils de Charles Martel, roi de Naples et de Hongrie, et, lorsque son père mourut, il eut à disputer ses droits contre Vincelles IV, roi de Bohême; mais le pape Boniface VIII décida le différend en faveur de Caribert. Celui-ci fit, durant son règne, beaucoup de conquêtes qui agrandirent considérablement ses États. Une de ses sœurs avait épousé Louis le Hutin, roi de France, et il laissa trois fils, dont l'un fut roi de Hongrie, l'autre roi de Naples et le troisième duc d'Esclavonie.

CARIBLANCO s. m. (ka-ri-blanc-ko — mot carabibe). Mamm. Nom vulgaire du sapajou à gorge blanche.

CARIBON, petite île de l'Amérique du Nord, faisant partie des possessions anglaises de la Nouvelle-Bretagne, dans la partie orientale du lac Supérieur, par 47° lat. N. et 88° long. O.

CARIBOU s. m. (ka-ri-bou). Mamm. Syn. de RENNE (V. CERF) : *Le caribou des forêts épaisses a les cornes fort petites.* (V. de Bornare.) *Des troupes de caribous se baignent dans un lac.* (Chateaub.) *Les caribous et les arignaux de l'Amérique septentrionale ont leurs mœurs de migrations.* (Chateaub.)

CARICA s. m. (ka-ri-ka). Bot. Plante de la mille des papayacées.

CARICATURAL, ALE adj. (ka-ri-ka-tu-ral, a-le). Qui tient de la caricature : *Il offre l'aspect étrange, ridicule, caricatural, s'il n'était terrible, de l'embryon allant en guerre.* (Michelet.) *L'évêque s'avance à gauche, le poing crispé, allongeant un profil disgracieux et même caricatural.* (O. Merson.)

CARICATURE s. f. (ka-ri-ka-tu-re — ital. *caricatura*; rad. *caricare*, charger). Reproduction par les arts du dessin, faite d'une façon grotesque et chargée : *Une imitation littéraire de la nature ne peut convenir qu'à la caricature et aux parades.* (Boissonade.) *Une caricature, pour être bonne, doit contenir les traits réels du modèle, déviés et accentués dans le sens ridicule, mais faciles à reconnaître.* (Th. Gaut.) *L'art pour l'art aboutit aux chinoïseries, à la caricature, au culte du laid.*

(Proudh.) *La caricature, ainsi que l'épigramme en poésie, veut être faite avec facilité.* (Boutard.) *La caricature existait chez les anciens; on en a trouvé des exemples à Herculanum et à Pompéi.* (Bouillet.)

Mais veux-tu, des héros négligeant la peinture,
Abaisser tes crayons à la caricature?
M.-J. CUVÉRIER.

— Par ext. Personne d'un extérieur ridicule ou contrefait : *Il se mit à la fenêtre, pour voir quelle nouvelle caricature venait s'ajouter à celles qu'il avait déjà vues.* (Fr. Soulié.)

La parure a son prix,
J'en conviens; mais pour peu qu'elle outre la mesure,
Une femme n'est plus qu'une caricature. FRADEL.

Contempons à loisir cette caricature,
Et cette ombre d'Hamlet imitant sa posture,
Le regard indécis et les cheveux au vent.
BAUDELAIRE.

— Fig. Imitation, reproduction grotesque : *L'affectation est la caricature du naturel.* (Debay.) *La vulgarisation des grandes idées par vos airs de contredanse est la caricature en musique.* (Balz.) *Vous peignez admirablement cette caricature de société à laquelle chaque jour ajoute quelque trait hideux ou comique.* (Lament.) *La prudence est la caricature de la sagesse.* (Delingré.) *Si Don Quichotte n'était qu'une caricature, il ne serait pas entré si avant dans l'affectation de l'humanité.* (P. de St-Victor.) *Personne ridicule : Aujourd'hui, mon cher, tout le monde peut se couvrir de gloire, et beaucoup se couvrent de ridicule; de là des caricatures entièrement neuves.* (Balz.)

— Littérat. Portrait chargé et contrefait, avec ou sans intention : *La comédie doit donner des portraits, et non des caricatures.* *C'est cette vérité dans la couleur qui distingue le portrait (littéraire) d'avec la caricature.* (Dider.) *La parodie est la caricature littéraire.* (Th. Gaut.) *Un journaliste est un homme qui vit d'injures, de caricatures et de calomnies.* (Mme E. de Gir.)

— Encycl. Polit. Entrons en matière par l'opinion de P.-L. Courier; on y verra ce qu'était la caricature sous le règne bœni de la Restauration, en l'an de grâce 1833 :

« Le boulevard est plein de caricatures, toutes contre le peuple. On le représente grossier, débauché, semblable à la cour, mais en laid. L'adultère est le sujet ordinaire de ces estampes. Des paroles expliquent cela. Le théâtre des Variétés aura bientôt le privilège exclusif de représenter les pièces qu'on appelle grivoises, c'est-à-dire sales, dégoutantes, comme la *Marchande de joujoux*. Les censeurs ont soin d'en ôter tout ce qui pourrait inspirer quelque sentiment généreux. La pièce est bonne, pourvu qu'il n'y soit point question de liberté, d'amour du pays; elle est excellente s'il y a des rendez-vous de charmantes femmes avec de charmants militaires, qui battent leurs valets, chassent leurs créanciers, escroquent leurs parents. C'est le bel air qu'on leur recommande. Corrompre le peuple est l'affaire, la grande affaire maintenant; dans les écoles, on lui enseigne l'hypocrisie; au théâtre, l'ancien régime et toutes ses ordures. On lui tient prêtes des maisons où il va pratiquer ces leçons. »

A cet égard comme à beaucoup d'autres, les choses se passent aujourd'hui absolument comme du temps de Paul-Louis Courier; mais passons là-dessus : entre l'arbre et l'écorce, il ne faut pas mettre le doigt, c'est Sganarelle qui l'a dit.

— B.-Arts. Il y a deux sortes de caricatures artistiques : la caricature qui se borne à donner un relief exagéré à nos laideurs et à nos infirmités physiques, et la caricature qui, tout en représentant l'homme sous un aspect ridicule, s'attaque principalement à ses passions, à ses travers, à ses vices; la première n'est qu'un amusement d'artiste, une fantaisie bouffonne, une plaisanterie anodine; la seconde peut devenir une personnalité cruelle, une raillerie caustique, une satire vengeresse, un moyen de censure redoutable, selon qu'elle s'attaque à l'homme privé, à telle ou telle catégorie de personnes, à un corps social ou à un gouvernement. On a dit que la caricature était une satire pittoresque; cette définition n'est pas tout à fait juste : la caricature participe, en effet, non-seulement de la satire, mais encore du genre burlesque et de la comédie; comme le burlesque, elle emploie des formes triviales, des images grotesques, des expressions facétieuses; comme la satire, elle flagelle les méchants, elle déchire sans pitié; comme la comédie, elle veut amuser le spectateur aux dépens de ceux qu'elle met en scène; elle corrige en riant, *castigat ridendo*. Jules Janin a parfaitement défini le caractère et le rôle de la caricature dans une spirituelle apologie de cette forme de l'art; on nous saura gré de citer la parole à ce causeur charmant : « Sous certains rapports, la caricature et la satire se ressemblent beaucoup. Toutefois, on peut dire que l'une rit et fait rire, pendant que l'autre frappe et déchire. L'une voue davantage au ridicule, l'autre à la haine; l'une se venge, et peu lui importe comment; l'autre n'a le droit que de punir, elle ne doit atteindre que le coupable. Innocents ou coupables, amis ou ennemis, qu'importe à la caricature? Elle va çà et là, par sauts et par bonds; elle frappe à droite, elle frappe à gauche; elle mord, elle égratigne; elle est cruelle, elle est venimeuse; mais, après tout, elle est

de nous en tenir là sur une matière aussi scabreuse. Citons enfin, comme dernier spécimen de la caricature romaine, celle du crucifiement de Jésus-Christ, retrouvée dans les catacombes par le jésuite Garrucci. C'est un dessin informe qui représente un homme debout, les bras levés dans l'attitude de l'adoration; devant une croix où pend un corps humain à tête d'âne; Au-dessous est cette légende ironique : « Alaxaménè adore Dieu. » Et, pour qu'il n'y ait point d'équivoque sur l'intention du dessinateur, il a mis, à côté de la figure en croix, le X, monogramme latin du Christ. Tertullien cite également un gladiateur qui exposait la peinture d'un être humain ayant des oreilles d'âne, des sabots de corne aux pieds, un livre à la main, et vêtu de la toge avec cet écritéau : « Le Dieu des chrétiens conçu d'un âne. »

L'art gallo-romain fournit son contingent à la caricature. M. Edmond Tudot, qui a recueilli il y a quelques années un assez grand nombre de poteries provenant d'un atelier de céramique gaulois, s'exprime ainsi : « C'est surtout dans les caricatures que se révèle le sentiment du pittoresque des céramistes gaulois; ce sont principalement des singes qu'ils mettent en action. Les singes étaient aux yeux des Gaulois l'emblème de la laideur; or, sous cette forme, l'imitation la plus simple d'un individu suffisait pour le ridiculiser, et on ne saurait refuser aux artistes gaulois d'avoir fait preuve, dans ces images satiriques, de beaucoup d'habileté et d'esprit. »

Les miniatures des manuscrits du moyen âge, même des plus religieux, sont souvent des caricatures d'une grande finesse et de la conception la plus heureuse. Il est tout naturel d'en trouver dans le *Roman de Renard*, mais on n'en voit pas sans étonnement sur le livre d'heures du duc de Berry. L'art tout entier, à cette époque, tenait de la caricature; la fameuse danse macabre n'est pas autre chose. La plupart des sculptures qui ornent les cathédrales, avec leurs attitudes burlesques et grotesques, quelques-fois obscènes, étaient de véritables caricatures de pierre. La caricature religieuse ne perdait pas non plus ses droits : en 1294, le peuple de Carcassonne, pour se venger de l'inquisition, avait représenté le diable en habit de dominicain, parlant à l'oreille du prince qui, trois ans après, allait être saint Louis.

Parmi les caricatures du moyen âge, il ne faut pas oublier celle de Pierre de Cugnières, qui figurait jadis dans l'église de Notre-Dame de Paris, et qu'on peut voir encore dans la cathédrale de Sens. Pierre de Cugnières était un célèbre avocat de la première moitié du XIV^e siècle; le premier, il s'opposa aux continuels envahissements de la juridiction ecclésiastique et de la cour de Rome. Ce fut lui qui engagea Philippe le Bel à résister aux prétentions de Boniface VIII, et, dans une discussion restée célèbre, il fit la peinture de la puissance abusive du clergé, et conclut énergiquement à sa répression (v. le mot CURIENSIS). Il fut, en un mot, un des fondateurs des libertés gallicanes, et un de ceux qui contribuèrent le plus à la séparation du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel. Le clergé ne lui pardonna jamais une semblable opposition; aussi, dans l'église de Notre-Dame, on plaça son buste taillé en caricature dans un endroit où il devint la risée du bas clergé; à certains jours de fête, les clercs venaient étendre leurs flambeaux allumés en les frottant contre son visage, qui était sans cesse noir et barbouillé, et que l'on surnomma *Jean du Cognon*. On a également placé la même caricature dans l'église de Sens, entre deux des colonnettes qui servent d'enveloppe au premier pilier de la nef; on ne lui fit pas subir un traitement aussi ignominieux, on se contenta de choisir cet endroit pour y déposer les baylures de l'église. C'est le cas de dire avec Boileau :

Tant de bel entre-t-il dans l'âme des dévots ?

Des caricatures extrêmement bizarres se voient encore sur les portails des cathédrales de Rouen, d'Amiens, de Chartres, etc. Dans cette dernière ville, on remarque, sur la face méridionale de l'église Notre-Dame, deux figures grotesques dont le caractère satirique est bien évident : ces figures sont celles d'une truie qui file et d'un âne qui joue de la vielle. La caricature s'introduisit jusque dans l'intérieur des églises, et fut employée à la décoration des vitraux, des chaires, des stalles, des chapiteaux, des crédences. Les anciennes stalles de l'église Saint-Spire, de Corbeil, offraient les sculpturés les plus étranges : un homme qui portait le globe du monde sur son derrière; deux fous qui jouaient à pet-en-gueule; un évêque qui tenait une marotte; le globe du monde mangé par des rats, etc. (V. Millin, *Antiq. nat.*, II.) Cette dernière image, dans laquelle quelques savants ont voulu voir une allégorie du monde catholique dévoré par les hérésies, se trouve aussi sur un des portails de l'église Saint-Siffrein, à Carpentras. (V. ce nom.)

Après la renaissance de l'art, la caricature reparut et se transforma, pour ainsi dire, en Italie. Les grands peintres de ce pays se servirent fréquemment de cette arme redoutable contre leurs rivaux et contre ceux qui n'avaient leur talent. Plus d'une fois aussi, la caricature vint frapper les grands et les forts de ces traits perçants qui tuent par le ridicule aussi promptement que le fer tue le corps. Personne

ne fut à l'abri de ses coups : les papes et les doges, les rois et les magistrats, les moines et les prêtres, les inquisiteurs eux-mêmes furent souvent impuissants devant la malice d'un crayon qui, par un contour hardi, stigmatisait une difformité, un vice, un caractère. Léonard de Vinci et Annibal Carrache se distinguèrent par la vigueur et l'accentuation de leurs compositions satiriques, et eurent le mérite rare de joindre à l'idée burlesque un faire irréprochable. Un des mots favoris de Léonard de Vinci était : que l'on devait s'efforcer de faire rire, s'il était possible, jusqu'aux morts eux-mêmes. Ce maître célèbre conseillait à ses élèves de porter toujours avec eux des tablettes ou de petits cahiers et d'y reproduire à la hâte les physionomies qui venaient à les frapper, en ayant soin d'accentuer énergiquement et même d'exagérer les expressions et les caractères, pour mieux se rappeler ce qu'ils avaient observé. On a de Léonard lui-même des caricatures de ce genre, qui offrent des nuances très-prononcées; l'expression seule de la physionomie fait reconnaître du premier coup le caractère moral du personnage représenté par l'artiste. Annibal Carrache ne se borna pas à croquer des types grotesques; il fit de véritables compositions caricaturales, et y déploya beaucoup de verve. « Personne, dit Lanzi, ne sut mieux que lui saisir l'esprit de la caricature, et trouver le point où l'exagération n'ôte rien à la vérité. » Plusieurs peintres bolonais, de l'école des Carraches, réussirent dans la caricature. Le Florentin Baccio del Bianco eut un talent particulier pour dessiner à la plume des compositions burlesques, des figures de nains, de magots; il peignit aussi à l'huile des portraits-chargés. Les caricatures de vieux et de vieilles, exécutées par le Vénitien Pietro Bellotti, obtinrent beaucoup de succès. Au XVIII^e siècle, Pierleone Ghezzi, peintre romain, acquit une grande réputation par ses caricatures politiques. « Il se faisait un jeu, dit Lanzi, de n'épargner personne, pas même la plus haute noblesse; ce qui lui valut de grands succès dans un pays où la liberté des discours lui semblait ajouter la liberté du pinceau. »

L'usage de la caricature se répandit de bonne heure dans les divers pays du Nord. En Allemagne, Holbein reprit le sujet satirique de la *Danse macabre* et le traita avec une vigueur et une malice peu communes; il fit aussi une série de caricatures fort plaisantes pour l'*Eloge de la Folie*, de son ami Erasme. Dans les Flandres et en Hollande, la caricature fut supplantée par la bambochade (v. ce mot), qui représente des types grotesques, des scènes ridicules, des bouffonneries satiriques; mais qui se borne à copier la réalité que la caricature exagère. Certains tableaux d'Ostade, de Brauwer, de Teniers, n'en doivent pas moins être considérés comme de véritables charges, tant les figures mises en scène sont laides et tant l'esprit de la disposition est énergique. En France, la caricature ne pouvait moins faire que de réussir : un peuple essentiellement railleur, spirituel et prompt à saisir le côté ridicule de toute chose, devait donner à ce genre de satire les formes les plus variées, les plus burlesques, la signification la plus mordante, la plus caustique, et parfois la plus venimeuse. On attribue à Rabelais l'idée des *Songes drôlatiques*, l'un des plus anciens recueils de gravures satiriques qui aient été publiés en France; ce recueil, qui parut en 1565, a trait aux querelles engendrées par la Réformation et la Ligue. Calot fut, au XVIII^e siècle, le plus habile caricaturiste; mais, dédaignant l'attaque personnelle et rancunière, il employa sa verve malicieuse à tracer, non des portraits, mais des types : les *Gueux*, les *Misères de la guerre*; la *Tentation de saint Antoine*, sont des compositions pétillantes d'humour. Sous Louis XIII et Louis XIV, la caricature se donna libre carrière. Richelieu, qu'on n'intimidait pas facilement, tremblait devant une caricature, et le roi Soleil ne pardonna jamais à la Hollande les indombrables caricatures que ses peintres firent sur lui, et qui se répandirent partout. Celles qu'inspirèrent les troubles de la Fronde furent nombreuses, mais elles étaient moins cruelles que celles qui attaquaient le grand roi sur la fin de son règne. Louis XV ne fut pas plus épargné. Il n'était pas de jour que le lieutenant de police ne reçut l'ordre de rechercher les auteurs des caricatures obscènes qui inondaient Paris, venant ou ne savait d'où, et dont les auteurs du roi étaient ordinairement le sujet. La Pompadour et la Dubarry défrayèrent longtemps la malice de plusieurs dessinateurs mystérieux, et les caricatures qui furent dirigées contre le ministre Dubois suffiraient pour faire une vaste collection.

Il était tout naturel que la Révolution de 1789 surexcitât la verve des caricaturistes. Déjà, sous le règne de Louis XVI, les épiigrammes burinées pleuvaient contre le trône; la noblesse et l'autel. Le roi et la reine Marie-Antoinette étaient particulièrement en butte aux crayons satiriques.

Il y eut des caricatures jusque sur les gilets, que la mode, à la fin du siècle dernier, enrichissait des dessins les plus variés. Lors de la réunion des notables, on eut les gilets aux notables, auxquels l'estampe suivante avait servi de modèle : Le roi est au milieu sur un trône; de la main gauche il tient une légende où on lit ces mots : *L'Âge d'Or*; mais,

par une maladresse fort indécente, dit Bachaumont dans ses *Mémoires secrets*, il est placé sur le trône de façon que la main droite semble fouiller dedans. Une fois les partis déchânés, la caricature ne connut plus de frein : elle se fit démagogique, licencieuse, impie; elle s'attaqua à tout et à tous; Montagnards et girondins, émigrés et sans-culottes; tous les partis furent caricaturés avec une verve brutale et un esprit cynique. Aux heures les plus sinistres de la Révolution; la malice française trouva l'occasion de railler; et la Terreur n'empêcha ni les bons mots ni les coups de crayon spirituels.

Sous l'Empire, la caricature subit la loi commune et ne se montra que timidement. C'était l'Angleterre qui avait alors le privilège de caricaturiser la France, et elle le fit avec conscience. Mais, sous Louis XVIII, l'esprit français reconquit ses droits et ne montra plus pitoyable pour flageller les émigrés; les nobles, les jésuites et les Anglais, qui payèrent ainsi le plaisir d'avoir aiguisé leurs crayons contre nous pendant le règne de Napoléon. Charles X ne fut pas épargné; et la caricature cingla vigoureusement sa cour et ses capucins; mais aucun roi peut-être n'a été plus en butte à la caricature que Louis-Philippe, dont la tête en forme de poire fut le point de mire de tous les caricaturistes de l'époque, et se trouva charbonnée sur tous les murs de Paris. Un journal, fondé par Charles Philippon, dans les premières années du gouvernement de Juillet, la *Caricature* (v. l'article bibliographique consacré à cette publication), reproduisit la poire souveraine dans presque tous ses numéros. Un procès fut intenté à cette occasion au caricaturiste. L'accusé s'avisa de venir au tribunal avec un papier sur lequel il avait dessiné une série de têtes représentant celle du roi, et allant chacune par degrés en se rapprochant de plus en plus de la poire de bon-chretien. Ce plaideur muet l'aida à gagner sa cause, et il fut acquitté de manière qu'il ne fut plus possible de sévir contre les délinquants; bien plus, grâce au retentissement qu'eut ce procès, la tête-poire fit le tour du monde, et à Londres comme à Pétersbourg, à Berlin comme à New-York, on la vit paraître comme un symbole quasi-officiel de la royauté du juste milieu. Au journal la *Caricature*, Charles Philippon fit succéder le *Charivari* et le *Journal pour rire*, qui n'ont pas cessé jusqu'à ce jour d'offrir une galerie variée de caricatures signées par des hommes qui se sont fait une réputation spéciale dans ce genre. Daumier, Châin, Bertall, Gavarni, Henri Monnier, Dantan, Grandvillé, Charlet, Traviès, Carlo Gripp, ont produit des pages pleines d'humour et de véritable coïquie. La révolution de Février 1848 fut illustrée par leurs crayons gouailleurs, et jusqu'à la proclamation de l'Empire; ce fut un feu roulant quotidien de sarcasmes et de railleries dessinées, dirigées contre les personnages les plus élevés de la République. Après le 2 décembre, la caricature politique subit le sort de la presse; ne pouvant s'exercer sur les affaires intérieures du pays, elle se rejeta sur les affaires extérieures : les guerres de Crimée, d'Italie, de Chine, ont fourni à Cham et à beaucoup d'autres caricaturistes d'amusants sujets de charges. Du reste, la caricature des mille petits faits divers dont Paris est le théâtre, la caricature des modes et inventions nouvelles; la caricature des journalistes, des acteurs, des savants, des dames du demi-monde, la caricature des personnes et la caricature des types, ont continué à avoir en France de spirituels interprètes, parmi lesquels nous citerons, outre Daumier et Cham, tous deux maîtres en leur genre; Randon, l'imitable caricaturiste des troupiers; Bertall; Nadar, Vernier, Baric, Carjat, Gill, etc.

Après la France, c'est l'Angleterre qui a produit les caricaturistes les plus habiles. Hogarth, un maître du genre, stigmatisa tour à tour les mœurs sociales et les mœurs politiques de son temps dans des estampes démesurées célébrées pour la plupart : *L'Opéra des Gueux*, les *Buveurs de punch*, le *Mariage à la mode*, la *Carrière de la prostituée*, la *Carrière du libertin*, les *Elections parlementaires*, la *France et l'Angleterre*, le *Fanatisme et la superstition*. Plusieurs de ces compositions, a dit Philartète Châles, n'offrent que des déclamations violentes et des parodies sans valeur; tout un autre d'hieroglyphes intelligibles et d'épigrammes féroces, qui s'entre-heurtent contre des reliefs de mauvais goût. Les détails s'accumulent et blessent le regard; les accessoires étouffent le sujet et leur inutilité distraît l'attention. Ce n'est plus cette vie française ni cette observation profonde guidées par un sens juste et droit. L'œil se fatigue de ces nuances multipliées qui, toutes, ont un rôle attenté et une signification satirique. Chaque pli de draperie accuse une intention de l'auteur, et le chien qui emporte un os devient une morale. Tel est l'excès; tel est l'écueil de ce puritanisme dans l'art; après révolte contre l'idéal et le type du beau. Bien que ces critiques soient parfaitement fondées, Hogarth n'en doit pas moins être regardé comme un des artistes qui ont déployé le plus d'humour et le plus de vigueur dans la caricature. Il a eu, dans son pays, de nombreux imitateurs, dont les plus renommés sont Gilray, Bunbury, Cruikshank et un anonyme signant H. B. En général, les caricaturistes anglais sont plus brutalement agressifs que spirituels; leurs bonshommes offrent plutôt

l'exagération comique de la forme que celle de la pensée, et, malgré tout son mérite, le journal le *Punch* est de beaucoup inférieur à notre *Charivari*. Nulle part, d'ailleurs, la caricature politique ne connut plus d'autant de liberté qu'en Angleterre : elle peut tout oser, a dit M. Jules Janin; elle peut tout attaquer, à commencer par le souverain. Les caricatures qu'on a faites contre le roi George III, par exemple, sont à peine croyables. Un écrivain anglais, Wright, a fait paraître une *Histoire d'Angleterre sous les princes de la maison de Hanovre* (Londres, 1848), d'après les caricatures publiées sous le règne des trois Georges.

Les Espagnols ont eu un caricaturiste éminent : Goya. Les œuvres de cet artiste fougueux, excentrique, ont été l'objet d'études remarquables, publiées en France, dans ces derniers temps, par M. Laurent Mathéron et par M. Charles Yriarte. M. Th. Gautier leur a consacré aussi, dans son *Voyage en Espagne*, quelques pages écrites avec infiniment de verve, dont nous détachons les lignes suivantes : « Les compositions de Goya, exécutées à l'aquarelle et ravivées d'eau-forte, sont des nuits profondes où quelque brusque rayon de lumière ébauche de pâles silhouettes et d'étranges fantômes... C'est de la caricature dans le genre d'Hoffmann, où la fantaisie se mêle toujours à la critique, et qui va souvent jusqu'au lugubre et au terrible. On se sent transporté dans un monde inouï, impossible, et cependant réel. Les trones d'arbre ont l'air de fantômes, les hommes d'hyènes, de hiboux, de chats, d'ânes ou d'hippopotames; les ongles sont peut-être des serres; les souliers à bouffettes chaussent des pieds de bouc; ce jeune cavalier est un vieux mort, et ses chaussures entr'ouvertes enveloppent un fémur décharné et de maigres tibias. Jamais il ne sort de derrière le poêle du docteur Faust des apparitions plus mystérieusement sinistres. Les caricatures de Goya renferment, dit-on, quelques allusions politiques, mais en petit nombre; elles ont rapport à Godof, à la vieille duchesse de Benavente, aux favoris de la reine et à quelques seigneurs de la cour, dont elles stigmatisent l'ignorance ou les vices. Mais il faut bien les chercher à travers le voile épais qui les obombré... Quelques dessins ont trait au fanatisme, à la gourmandise et à la stupidité des moines; les autres représentent des sujets de mépris ou de sorcellerie. » Les *Caprices*, la *Taurémachie*, les *Scènes d'Invasion*, tels sont les titres des principales séries de compositions humoristiques exécutées par Goya.

Depuis une vingtaine d'années, l'art caricatural a repris faveur en Allemagne, particulièrement en Prusse. L'esprit germanique se prête difficilement aux fantaisies et aux subtilités du crayon; toutefois, on rencontre, parmi les productions des caricaturistes d'outre-Rhin, quelques pages remplies d'une bonne grosse malice; celle que M. Adolphe Schroedter a publiée en 1849, sous le titre de *Piepmeyer*, est tout à fait remarquable. Le réveil politique de l'Italie a été signalé aussi par de nombreuses caricatures, dirigées pour la plupart contre les ennemis de l'unité italienne.

La caricature s'est répandue et vulgarisée avec les progrès de la lithographie et de la gravure sur bois. La photographie elle-même lui a prêté son concours, notamment en Belgique, où il se fait une grande quantité de portraits-cartes reproduits d'après des caricatures.

A la suite de ce long article, nos lecteurs ne seront sans doute pas fâchés de rencontrer un certain nombre de sujets de caricatures. S'il s'en trouvait parmi eux qui fussent tentés de froncer le sourcil aux premières lignes de cette énumération, il n'y a peut-être pas trop de présomption de notre part à croire que, dans cette longue série, il puisse leur arriver de tomber sur quelques-unes de ces gaudrioles rabâchées capables de les déridier et de les forcer à dire :

... J'ai ri, me voilà désarmé.

Un ivrogne fêlé dans le ruisseau sous les yeux d'un chiffonnier assis non loin de là sur un baïon. Le chevalier de la lanterne considérée avec envie le disciple de Bacchus; il s'écrie, animé d'un doux espoir : « Et dire que j'serai comme ça dimanche ! »

...

A l'Exposition de peinture, deux calicots sont arrêtés devant une toile : « Superbe clair de lune, dit l'un; mais, c'est drôle, on ne voit pas la lune. — Imbécile, répond l'autre, quand on peint un clerc de notaire, est-ce qu'on voit le notaire ? »

...

Ecoutez ce Bourguignon, tout heureux de chopiner : « Si ma nourrice avait eu du lolo comme ça, j'aurais jamais voulu être servé. »

...

Un autre Bourguignon, un verre d'une main, une bouteille de l'autre, adossé au mur, fait des efforts surhumains pour ne pas se brouiller avec la verrière. Il laisse échapper, avec cette élasticité de raisonnement commune à tous les pochards, ces paroles, qui depuis lors ont fait fortune : « On dit qu'un verre de vin sou-

tient...; en v'la plus de trente que je bois... et je n'peux pas m'tenir...

Regardez ce pierrot causant avec un débardeur en temps de carnaval : « Moi, dit le pierrot, je n'ai pas de chance : je n'ai fait qu'une fois une femme au bal masqué... et c'était la mienne ! »

Un de ces maris trop calmes, dont la confiance, l'amour-propre et la sottise couvrent les yeux d'un triple bandeau, se promène en compagnie de son beau-père : « Ah ça ! mon gendre, vous ne craignez pas d'envoyer votre femme, comme ça, faire trois cents lieues en diligence ? » Et le mari de répondre simplement : « Je connais le conducteur. »

Un rentier de Daumier achète des brioches pour le goûter d'Azor. Un mendiant croit l'occasion bonne et tend la main. Le maître du chien se retourne, et du ton le plus naturel : « Que voulez-vous, mon cher ! cette bête n'a que moi... ! Vous, vous avez tout le monde. »

Mollement étendue dans un fauteuil, madame lit un roman. Survient monsieur, en simple caleçon, tenant à la main une culotte veuve de boutons. Mais c'est en vain qu'il place ce vêtement indispensable sous les yeux de sa femme, celle-ci continue sa lecture et ne daigne pas descendre à d'aussi prosaïques détails. Enfin, notre homme éclate : « Je me fiche bien de votre M^{me} Sand, qui empêche les femmes de raccommoder les pantalons et qui est cause que les dessous de pied sont décolorés !... Il faut rétablir le divorce ou supprimer ces auteurs-là. »

Un chasseur de Daumier, adossé à un arbre, y cherche un abri purement illusoire contre la pluie qui tombe à torrents et ruisselle sur son carnière, sur son fusil, sur ses guêtres. Le nez enfoncé dans le collet de son habit, les yeux cachés sous sa casquette de cuir, il songe aux petits désagréments de la chasse : « Si je pouvais chasser la pluie ! » se dit-il enfin.

Un Nemrod d'occasion se dispose à déjeuner au pied d'un arbre ; il voit tout à coup s'avancer vers lui deux animaux, dont le seul aspect l'épouvante. Eperdu, il grimpe en haut de l'arbre, s'y cramponne et s'écrie l'œil hagard : « Des sangliers !... je suis perdu !... les voilà qui déracinent l'arbre !... » Or les prétendus sangliers, qui sont tout bonnement deux porcs de la plus belle venue, déjeunent pacifiquement du pâté et des saucissons que notre homme avait sortis de son carnière, pour un usage tout personnel.

On se rappelle encore le discours éloquent que prononça M. de Lamartine, à la Chambre des députés, contre le projet de translation en France des cendres de Napoléon. Le lendemain, à la troisième page du *Charivari*, on voyait un loup gesticulant à la tribune, avec ces trois vers au-dessous :

Un loup quelque peu clerç prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.

Nous sommes en carnaval. Écoutez ce pierrot, disant à un monsieur bien mis : « Tu as tort, va, Coquardeau, de toujours porter ce nez-là ! Tu sais pourtant comme ça déplaît à madame. »

Et ce débardeur féminin à ce domino rose : « Madame, si je ne me respectais pas, je vous ficherais une drôle de trempe, comme il n'y a qu'un Dieu. »

Écoutez encore ces deux jolis débardeurs, victimes d'un grand écart exagéré : « ... Être fichues au violon comme des rien du tout ! deux femmes comme il faut... Vingt Dieux ! »

Tout à l'heure, à l'Opéra, jetant sur la cohue dansante un regard profond, elles se disaient : « Y en a-t-il, des femmes, y en a-t-il !... Et quand on pense que tout ça mange tous les jours que Dieu fait ! C'est ça qui donne une crâne idée de l'homme ! »

La betterave et la chicorée, ces deux ressources imaginées pour suppléer à l'insuffisance des denrées coloniales, fournirent, sous le premier Empire, le texte de bien des plaisanteries. Il courut une *caricature* qui représentait Napoléon mettant le bout d'une betterave dans la bouche du roi de Rome, et lui disant : « Suce, suce, mon petit, c'est du sucre. »

Une autre *caricature* de ce même temps, où, grâce au blocus continental, le sucre coûtait son pesant d'or, et où la betterave était la providence des verres d'eau sucrée et des demitasses de chicorée, nous montre un Anglais lançant à tour de bras une betterave qui traverse le détroit et vient tomber sur le sol français, tandis que ces mots écrits sur une banderole sont censés sortir des lèvres narquoises de l'insulaire orgueilleux : « Va te faire sucre, ma mie ! » Ajoutons que l'expression a survécu à la circonstance et qu'elle

est devenue, dans le langage des personnes bien élevées, l'équivalent d'une formule beaucoup plus énergique.

L'histoire de nos désastres de 1814 et de 1815 pourrait se retrouver tout entière dans les *caricatures* de cette époque. Nous prenions notre revanche de Waterloo, en exposant chez le fameux Martinet, de la rue du Coq, des enluminures quelquefois spirituelles, le plus souvent assez grossières, représentant dans les situations les plus ridicules des Anglais ventrus et des ladys minces comme des aiguilles à tricoter. Une *caricature* de ce temps-là représentait un Anglais entrant dans un café et s'écriant : « Célibataire, une bouteille de cerceau ! » C'est-à-dire : « Garçon, une bouteille de bière ! » Une autre nous offrait le même insulaire au moment où, arrêté au contrôle d'un théâtre, il demandait une loge *rotie*, pour une loge grillée. Ces deux *caricatures* firent fortune, et on soulagea les rancunes de nos pères en multipliant à l'infini toutes sortes de croquis du même goût, représentant lord Tolan, lord Riblé, ou bien lady Spute, lady Senterie. Et l'on riait, et l'on affirmait que lord Wellington était bien vexé.

Un séducteur plein d'espoir demande à une petite fille : « Petit amour, comment s'appelle Madame votre maman ? — Maman n'est pas une dame, monsieur, c'est une demoiselle. »

Deux spéculateurs se creusent la tête pour trouver quelque bonne veine à exploiter :

« Si on avait assez de fonds pour acheter toutes les consciences qui sont à vendre... », les acheter ce qu'elles valent et les revendre ce qu'elles s'estiment, ça serait ça une belle affaire !...

— Ah ! fichtre !

Un époux outragé, ou bien près de l'être, a surpris une lettre que sa femme a écrite à M. Gustave ; celle-ci cherche à se disculper :

« Mais écoutez donc ce que vous avez écrit, reprend le mari avec colère : Mon Gustave, je... »

— Eh bien ! oui, monsieur ; eh bien ! oui... Est-ce ma faute si vous ne comprenez pas tout ce qu'il y a d'amour pour vous dans cette lettre écrite à un autre ? Vous m'avez fait tant de chagrin ; j'étais folle ; je me serais noyée... Je me suis jetée à la tête du premier venu. (*En pleurant.*) O mon Dieu ! et il ose dire que je ne l'aime pas !

Un bourgeois revient du théâtre. Sa femme et l'ami de la maison, chacun dans un fauteuil, à distance respectueuse l'un de l'autre, semblent parfaitement endormis à son retour. Il s'écrie, l'excellent homme : « Comme ils se sont amusés... avec leur sot roman !... Au lieu de venir avec moi à la Comédie-Française... Ils auraient vu *Georges Dandin*, les nigauds ! »

Des gamins de Paris jouent entre eux, on devine à quoi. L'un a un drapeau, l'autre a un sabre de bois, le troisième s'est fait un chapeau à cornes en papier ; un quatrième traîne un sortier de campagne de 15 centimètres. Survient un Gavroche du voisinage : « Nous allons jouer à la bataille, s'écrie-t-il ; moi je serai le Français, toi l'Anglais, lui l'Autrichien, Jules sera le Russe, et pis j'vous ficherais des calottes à tous, parce que le Français doit toujours être le plus fort. »

Une vieille mendiante, après avoir tendu la main, s'écrie toute reconnaissante :

« Charitable mo'sieu, que Dieu garde vos fils de mes filles ! »

Écoutez cette vieille qui se lamente : « En v'la du guignon ! la femme à Salanthoud qui perd son homme le même jour que son chien. Pauvre femme !... un si beau caniche ! »

La scène représente une *salle d'armes*. Un homme masqué, mais reconnaissable à sa tête en forme de poire, à ses gros favoris et à son toupet, fait assaut avec une belle et forte fille aux durs appas, qui se bat sans gants et sans masque, la poitrine découverte ; elle a pour ceinture une écharpe tricolore, pour coiffure un bonnet phrygien. Mais la noble fille qui engage le fer si bravement, elle ne s'aperçoit pas que son perfide adversaire s'est plastronné de la Charte, et qu'il cache dans sa main gauche un poignard ! Les tenants sont deux maréchaux bien connus. Derrière la Liberté, se tient le grand Madier de Montjau en bonnet rouge, entre ses jambes apparaît un petit ministre en lunettes, qui s'efforce de piquer la déesse à la hauteur du mollet. C'est M. Thiers. Quelques épisodes égayent le tableau : on aperçoit, au second plan, M. d'Argleau essayant de faire assaut avec un tireur qui proteste contre les chances inégales d'un tel combat, attendu que le nez de M. d'Argleau, plus long que son fleuret, donne à la passe un caractère choquant de déloyauté.

On n'a pas oublié le bruit que fit, en 1842, l'affaire Pritchard. Le désaveu et le rappel

de l'amiral Dupetit-Thouars, qui avait expulsé de Taïti ce droguiste-missionnaire-consul, à l'instigation duquel les naturels avaient foulé aux pieds notre drapeau et tué plusieurs marins français, mais surtout le vote par les Chambres d'une indemnité à Pritchard, avaient été considérés chez nous comme des concessions peu honorables, accordées par le ministère Guizot au gouvernement anglais. Une *caricature* anonyme traduisait le sentiment public, en représentant deux personnages dont l'un, prenant l'autre au collet, lui applique dans un endroit du corps qui ne se nomme pas un solide coup de pied : « Voilà, lui dit-il, la petite affaire Pritchard. Vous êtes le meilleur ami à moi, et moi je donne à vous mon botte dans le derrière ; ça déchire mon botte et je fais payer mon botte à vous. »

Les ordonnances de 1839 et de 1840 concernant le patronage des esclaves arrachent ce cri à un planteur de la Martinique, médiocre appréciateur de la politique d'émancipation des noirs : « Voilà une jolie liberté et un beau pays ! où un homme n'est pas seulement libre de vendre son nègre. »

Sous ce titre : *Montez pour la prière*, le *Punch*, de Londres, publiait à la fin de 1866 une *caricature* fort spirituelle. On se rappelle une anecdote assez vieille déjà. Un épicier, le matin, crie à son garçon, qui est dans la cave : « As-tu mouillé le tabac ? — Oui, patron. — As-tu mis de la poussière dans le poivre ? — Oui, patron. — As-tu mêlé du sable dans la cassonade ? — Oui, patron. — Eh bien, alors, *montez pour la prière*. » C'est à cette anecdote que faisait allusion le *Punch*. Le roi de Prusse, placé au premier étage, crie à son ministre, M. de Bismarck, par un porte-voix : « Avez-vous annexé les duchés de l'Elbe ? — Oui, sire. — Avez-vous réuni la Hesse électorale à notre royaume ? — Oui, sire. — Et n'avez-vous pas spolié notre voisin, le roi de Hanovre, contre sa volonté et celle de son peuple ? — Certainement, sire, et par la volonté de Dieu ! — Alors, c'est bien : *montez pour la prière*. »

Les *Burgraves*, joués en 1843, donnèrent lieu à un fort joli portrait-charge de l'auteur. Victor Hugo, les mains dans les poches, le front soucieux, se promène à longs pas devant le Théâtre-Français, où l'on représente sa fameuse trilogie. La rue est déserte ; le poète plonge son regard dans la nuit profonde, et la légende ajoute :

Hugo, lorgnant les voûtes bleues,
Au Seigneur demande tout bas
Pourquoi les astres ont des queues
Quand les *Burgraves* n'en ont pas.

Quelques mois après la révolution de Février, lors de l'arrivée en France du prince Louis-Napoléon, et au moment où l'on soupçonnait que le prince de Joinville méditait quelque tentative en faveur du jeune comte de Paris, une *caricature* représentait ces deux princes. L'un disait : « Je suis le neveu de mon oncle ; » l'autre : « Je suis l'oncle de mon neveu. »

Une charmante *caricature* représentait une jeune dame très-légerement parée. A ses garnitures, sa ceinture, sa coiffure, etc., étaient attachées des banderoles de papier sur lesquelles on lisait : *Mémoire de la modiste*, 2,000 fr., *du coiffeur*, 600 fr., etc. Le mari portait la belle sur son dos ; il paraissait accablé, et on lisait au bas de la gravure : « Ah ! qu'une femme légère est lourde à porter ! »

Dans une *caricature*, on voyait George III, roi d'Angleterre, avec une très-grande manche de laquelle voulait sortir Napoléon ; mais aussitôt qu'il montrait son nez, George lui donnait une chiquenaude pour le faire rentrer dans la manche.

Le ministre Calonne prétendait qu'au roi seul appartenait le droit de fixer l'impôt, et que l'assemblée des notables n'avait à donner son avis que sur la manière de le percevoir. On fit paraître, à ce sujet, une *caricature* représentant un fermier au milieu de sa basse-cour. Il s'adressait aux poules, coqs, canards, dindons rassemblés autour de lui, et leur disait : « Mes bons amis, à quelle sauce voulez-vous que je vous mange ? » Un coq répondait, en dressant sa crête : « Nous ne voulons pas être mangés du tout. — Vous vous écarterez de la question, reprenait le fermier, il ne s'agit pas de savoir si vous voulez qu'on vous mange, mais à quelle sauce vous voulez être mangés. »

Après la guerre d'Italie, le *Punch*, dans une spirituelle *caricature* politique, représentait le roi Victor-Emmanuel essayant de chausser une botte. On sait que la presque totalité italienne affecte la forme d'une botte qui donnerait un coup de pied à la Sicile. Garibaldi aidait le roi galant homme dans cette laborieuse opération, et, voyant tous ses efforts inutiles, il s'écriait : « Décidément, sire, je crois qu'il faut encore un peu de poudre. »

Un pêcheur imperturbable a sa ligne tendue

et le regard fixé sur le bouchon. Une araignée a trouvé le temps de filer une grande toile entre la canne et le bord de la rivière. Au bas, on lit cette légende : *Il faut avouer que la patience est une belle chose.*

Un mari fait une promenade en bateau avec son épouse ; celle-ci tombe dans l'eau. Le malheureux, qui ne sait pas nager, appelle au secours, et hèle un passant qui se promène sur la rive. « Jusqu'où en a madame ? s'écrie le mauvais plaisant. — Jusqu'à la cheville. — Oh ! alors, nous avons le temps d'aller à son secours. — Oui, mais elle est tombée la tête la première. »

Après la révolution de 1830, Charles X était représenté sous les habits d'un gardeur de dindons. « Au moins vous, leur disait-il, vous ne vous révolterez pas. »

Un étudiant de première année aperçoit une grisette de septième année sur un banc du Luxembourg ; il s'assied timidement sur le bord opposé, mais sans être aperçu. Brûlant d'engager la conversation, il se détourne à demi en disant : « Oh ! mademoiselle, voilà une grosse bête qui grimpe sur votre chaise. » La grisette se retourne tout effarée : — « Oh ! monsieur, je ne vous savais pas derrière moi. »

On est dans la chambre à coucher du roi Louis XVIII, avant les Cent-Jours. Dans le lointain, on aperçoit Napoléon qui arrive à cheval, vêtu de son costume historique, le petit chapeau et la redingote grise. Louis XVIII est assis, tenant une guêre à la main, et il dit au comte d'Artois : « Ai-je encore le temps de mettre mes guêtres ? » — Le comte d'Artois lui répond : « Non, il aimera mieux vous voir en bas. »

Un mari, dont la femme pianote du matin jusqu'au soir : « Je n'aime pas le piano, mais j'exerce encore cent fois plus le cor de chasse. Je n'aime pas le piano, et j'en suis très-content, car si j'aimais le piano, ma femme jouerait constamment du cor de chasse. »

Cette *caricature* rappelle ce mot sublime d'Arnaut : « Je n'aime pas les épinards, et j'en suis enchanté, car si je les aimais, j'en mangerais, et je ne puis les souffrir. »

Les *Partageuses* de Gavarni sont amusantes à feuilleter. Une de ces galantes personnes, penchée avec grâce, considère son fournisseur attiré, un musée fort laid d'ailleurs, et murmure : « Plus je te vois, plus je t'aime ! »

Une lorette vieillie, abominable de décrépidité et de laideur, dit en regardant ses mains : « De la beauté du diable, voilà tout ce qui me reste... des griffes ! »

Un étudiant, sur le point de partir en vacances, dit à son meilleur ami : « Adieu, je te laisse ma pipe et ma femme... Aie bien soin de ma pipe ! » Pendant les vacances, notre étudiant joue au petit saut ; on le voit se promener gravement avec une vieille tante dévote. « Et le dimanche, que fais-tu, mon garçon ? — Ma tante, le dimanche nous allons dans un jardin qu'on appelle la Grande-Chaumière, où nous entendons de la musique religieuse. — Après vêpres ? — Oui, ma tante, après vêpres ! »

Voici une femme poète. L'heure est venue de préparer le dîner :

Laissant inachevé l'hymne qu'amour inspire,
Il faut vers d'humbles soins ramener nos esprits.
Mettons aux petits pois l'oiseau cher à Cypris.
Voici l'heure où le grill va remplacer la lyre.

DEUX CROQUE-MORTS DE GAVARNI.

« Y avait deux paroissiens de la queue qui s'assisaient tout bas qu'à la défunte était une femme bien légère. »

— Mercil j'aurais voulu les y voir, eux, à la descendre, la sylphide, d'un troisième au-dessus de l'entre-sol. »

UNE JEUNE FILLE À SON PÈRE.

« Comment saviez-vous, papa, que j'aimais M. Ernest ? »

— Parce que tu me parlais toujours de M. Paul. »

FOURBERIE DE FEMME EN MATIÈRE DE SENTIMENT.

Le mari et la femme sont allés passer leur dimanche à la campagne. Assis au bord d'un étang, ils laissent pendre leurs jambes au-dessus de l'eau, et madame ne craint pas de montrer qu'elle a la cheville fine encore. Elle casse et grignote des noisettes, prêtant une oreille distraite aux réflexions de monsieur, qui fait tourner ses pouces pour s'enhardir : « C'est égal, je trouve que le parrain de la petite vient trop chez nous. »

— Ces noisettes-là ne sont guère bonnes !
— Et ça fait jaser... Tu sais bien que ce n'est pas pour moi que je dis ça ; tu me connais...
— Oh ! tu feras ce que tu voudras, mais tu passeras pour un homme sans caractère... En voilà encore une creuse.

QUERELLE ENTRE DEUX COMMÈRES.

« Toinon ! je n'vux rien quand on m'ostine ; je m'connais ! — Une fichue connaissance que t'as là ! » dit l'autre.

ENTRE TROIS FILLETES.

« Tu es donc bien coiffée du petit ? — Mais oui, ma chère, voilà trois semaines... C'était le jour de la Saint-Médard, un mardi... Il m'a plu tout de suite. — Eh bien ! t'en as pas fini avec cet Henri-là. Il a plu le jour de la Saint-Médard ; tu en as au moins pour quarante jours. »

M. ET MME PRUDHOMME À L'EXPOSITION.

Mme PRUDHOMME. Comment, mon ami, voilà que tu ôtes ton pantalon ?

M. PRUDHOMME. Certainement, et puis le reste, et j'espère bien que tu vas en faire autant, car nous entrons dans le compartiment réservé à l'Ecosse et aux pays sauvages.

Caricatures militaires.

S'il est une classe de la société qui prête à la charge et à la caricature, dans l'acception purement comique du mot, c'est assurément l'armée, avec ses habitudes si pittoresques, ses types tour à tour naïfs et narquois, d'allure prétentieuse ou dégagée, ses physionomies multiples où se reflètent toutes les qualités et tous les défauts de l'esprit français. Il y avait là une mine précieuse à exploiter, et un de nos plus spirituels artistes l'a fait avec une verve, une finesse, une connaissance profonde du sujet, qui ont rendu son nom justement populaire : nous avons nommé M. Randon. Il ne faut pas demander si M. Randon a mangé du pain de munition ; le moindre de ses coups de crayon nous révèle un homme qui a pris son sujet sur le vif. Jamais nous n'avions été si bien initiés aux habitudes de la caserne, aux mœurs et au caractère du troupière français. Quelques citations feront encore mieux comprendre la nature de ce talent qui a déjà produit tant de dessins étincelants d'humour, et qui ne semble pas près de s'épuiser. Si, par hasard, M. Randon avait la modestie de venir nous dire : « Mais, dans ce groupe, il y a un certain nombre de caricatures qui ne m'appartiennent pas et que renie mon crayon. » le *Grand Dictionnaire* serait bien capable de répondre par ce faux-fuyant : « J'en suis sûr, monsieur Randon ; mais vous connaissez le proverbe : on ne prête qu'aux riches. »

Un sergent fait son rapport journalier au capitaine : « Mon capitaine, rien de nouveau z'au poste, nonobstant qu'à la porte n° 13 il n'y a pas de porte, et que subrepticement quand il y pleut, la pluie y tombe. »

Le commandant Rondonneau fait sa ronde à l'école régimentaire : il aperçoit un banc brisé et jeté dans un coin. « Qui a cassé ce banc ? — Mais, commandant, dit le sergent moniteur, c'est par vétusté... — Vétusté ? Vingt-quatre heures de salle de police. — Mais, commandant... — Pas d'observations. »
A partir de ce jour, le commandant Rondonneau ne fut plus désigné que sous le nom de commandant *Vétusté*.

Un caporal est assis à la cantine en face d'un conscrit nouvellement débarqué, ou embarqué, comme on voudra le prendre. C'est, bien entendu, le conscrit qui régale ; à chaque nouveau petit verre absorbé, le caporal s'écrie : « Vois-tu, Dumanet, pour vaincre à la guerre, il faut de l'eau d'aff, encore de l'eau d'aff, toujours de l'eau d'aff ! »

La Prusse vient d'être victorieuse à Sadowa, et le soldat prussien a naturellement tourné ses regards vers le Rhin. En attendant, il est à table, ayant sous les yeux un zouave rôti et cuit à point, qu'il se prépare à dépecer de la belle manière. Un troisième personnage, caché sous la table, sort discrètement la tête, et, passant la main sur le sabre du zouave, il dit d'un air narquois : « Hum ! hum ! je crois qu'il y a des arêtes. »

Dumanet, qui a épousé depuis trois mois une cantinière du régiment, vient raconter tristement à son sergent qu'il est déjà père. Son supérieur prétend lui prouver qu'il est le plus heureux des maris :

« Suis bien mon raisonnement : Depuis combien de temps es-tu marié avec Catin ? — Trois mois. — Depuis combien de temps Catin est-elle mariée avec toi ? — Trois mois. — Depuis combien de temps êtes-vous mariés l'un avec l'autre ? — Trois mois. — Eh bien ! fais l'addition, et tu verras que cela fait neuf mois. Es-

tu satisfait ? — Oui, sergent, je suis saatisfait, mais je ne suis pas content. »

Un tambour-major à un fantassin, qui se plaint que le soleil lui tape raide sur la boule.
« Et que dirais-tu, malheureux, si tu étais à ma place, que ma tête en est infiniment plus rapprochée que la tiennne du soleil ? »

Un soldat, chargé d'approvisionner d'eau la caserne, sue à grosses gouttes pour faire manœuvrer la pompe. Passe le maréchal des logis, auquel le conscrit fait remarquer que la pompe est gelée :
« N'importe ! soyez brave comme César et, pompez ! »

La caricature représente la porte Saint-Denis ; un tambour-major, qui a la taille de son emploi, se dispose à passer sous le monument. Il courbe prudemment l'échine en disant : « Prenons garde de détériorer notre plumet, cela coûte cher. »

Un épicier, garde national, quitte le poste à minuit et se rend au domicile conjugal pour remonter sa pendule, opération que ses devoirs de citoyen lui avaient fait oublier. Il trouve Madame son épouse en conversation intime... ; il tire son sabre et se dispose à commettre un homicide. Malheureux ! s'écrie l'épicière échevelée, tu vas tuer le père de tes enfants ! ! ! L'épicier s'arrête, épouvanté devant cette menace ; il remonte tranquillement sa pendule et retourne au poste..., satisfait, mais pas content.

Un sergent à un soldat qui vient de subir l'extraction d'une molaire :
« Comment ! on vous arrache une bonne dent pour une mauvaise, et vous ne dites rien !
— Mais, sergent, puisqu'on me l'a arrachée gratis.
— Alors, c'est différent. »

Un sapeur des plus barbus à un tambour-major imberbe :
« Sans vous offenser, major, il me semble que vous seriez encore beaucoup mieux si vous aviez un peu plus de barbe.
— Peuh ! quand je suis debout, à la hauteur où se trouve mon physique, ça ne doit guère s'apercevoir. »

Un soldat, assis sur un banc à côté d'une bonne qui détourne la tête en riant :
« Femme insensible ! si je vous disais qu'en ce moment ici je manque la soupe pour rester plus longtemps auprès de vous, douteriez-vous encore de la véracité de mon amour ? »

Deux soldats sont de corvée de cuisine ; l'un épluche une pomme de terre, l'autre interrompt le même travail pour se moucher avec le mouchoir d'Adam.

« Je l'admire, le capitaine, qui veut qu'on se lave les mains quand on est de cuisine pour tripoter toutes ces salétés !... Après, je ne dis pas. »

Un caporal, auquel on attache les galons de laine tout frais :
« Ceuss qui s'est permis de me blaguer quand j'étais simple troupière, je les attends. Maintenant que je suis caporal, le premier qui se tient pas à sa distance, il verra voir comment je m'arrange. »

Un brigadier commande un exercice à cheval. *Halte !* crie-t-il brusquement. Le cheval, qui connaît le mot d'ordre, reste immobile sur ses quatre pieds ; mais il n'en est pas de même du conscrit, qui passe par-dessus la tête du cheval, et continue sa course à travers l'espace jusqu'à une douzaine de pas. Là-dessus, le brigadier de dire froidement : « Je commande *halte*, le cheval s'arrête ; mais voyez cet autre animal, qui continue son mouvement comme si je n'avais rien commandé. »

Deux conscrits, auxquels on n'a pas encore jugé à propos de confier un fusil, sont debout, les mains collées sur la couture du pantalon, devant un caporal qui leur enseigne les premiers mouvements. « Vous saurez nonobstant, leur dit-il, qu'il faut toujours incontestablement partir du pied gauche. En avant, *arche !* Et nos deux Dumanet de partir, l'un du pied droit, l'autre du pied gauche. « Quel est donc l'imbécile, s'écrie le caporal, qui commet l'incongruité de partir des deux pieds en même temps ? »

Un tambour-major, qui n'est pas ferré sur le sens propre et le sens figuré, dit, en frisant fièrement sa moustache : « J'ai ouï parler d'un certain Lamartine, dont auquel on dit que la tête touche aux nuages... C'est égal, je voudrais bien le voir à côté de moi. »

Un soldat, fraîchement décoré, va passer auprès d'un factionnaire qui lui tourne le dos.
« Ce factionnaire est capable de ne pas voir

ma croix ! Faisons une oblique à gauche pour revenir sur son alignement. »

Un cavalier, après avoir fait la toilette de sa monture, procède à la sienne.
« Je me sers de l'éponge de Bichette, mais ma bête ne me craint pas ; elle sait que je suis propre. »

Un invalide, qui a assisté à la bataille des Pyramides et qui en a rapporté une jambe de bois, frappe à la porte de Mme Beauminet, repasseuse de fin : « Ouvrez, Bichette, c'est Loulou. »

Un soldat arrête le bras d'un autre, qui chasse un chien à coups de balai :
« Arrête, malheureux ! c'est le chien du colonel ! »

Deux invalides, au comptoir d'un marchand de vin : « Faut bien remettre un peu d'huile dans c'te vieille lampe. »

Deux brigadiers de cuirassiers en grande tenue : « En vérité, mon cher, je ne comprends pas qu'une femme puisse faire attention à un bourgeois. »

« C'est-à-dire, mon cher, que si j'étais du sexe, cette espèce-là n'existerait seulement pas pour moi. »

Un tambour-major à table, en face d'un bon bourgeois : « Quand on pense qu'il suffit d'un grain de plomb pas plus gros qu'une noisette pour démolir un tambour-major comme le premier cricquet venu, ça vous donne une idée de la puissance de la poudre. »

Un zouave qui a laissé sur le champ de bataille un œil, un bras et une jambe, mais qui en a rapporté une magnifique balafrure sur le nez :
« La gloire, ce n'est pas malin de s'en procurer. Il ne s'agit que d'y mettre le prix. »

Un barbier de régiment à un conscrit qui se plaint de quelques accrocs à sa figure :
« Tu as le toupet de bougonner ! c'est bien plutôt moi qui devrais aller me plaindre au colonel que tu as un piton qui ébrèche tous mes rasoirs. »

Deux tambours-majors s'admirent réciproquement : « Ce n'est pas pour nous flatter, mais une puissance qui pourrait mettre en ligne un bataillon seulement de gaillards comme nous !... — Mon cher, ce jour-là, l'équilibre européenne serait détruite. »

Un troupière à un photographe, qui veut faire figurer des livres dans les accessoires de son portrait : « Non, non, pas de livres ! ça sent trop le bourgeois ; mettez-moi z'autre chose... comme qui dirait un pot de myrte et de laurier dont j'aurai l'air d'en cueillir des branches. »

Un capitaine à son ordonnance qui se trouve en retard : « Comment ! vous devez m'apporter mon déjeuner à dix heures, et c'est à midi que vous arrivez ! M'excusez, mon capitaine ; c'est que z'ai de la caussure trop zuste, qu'elle m'a fait tomber z'avec mon panier, que z'ai z-été z-oblige de ramasser tous les cornignons et tous les campignons que ze sais que vous les aimez... même que des bourgeois ils ont dit : « Ce militaire, il a de la chance que sa bouteille il n'est pas cassée. »

Un troupière à un autre troupière qui va s'oublier jusqu'à boire du coco : « Malheureux ! tu veux donc déshonorer ton régiment ! »

Une jeune blanchisseuse à un invalide qui lui fait la cour : « Vous ! allons donc, il y a beau jour que la retraite a sonné. — La retraite, c'est possible ; mais l'extinction des feux, pas encore. »

Un galant caporal ramassant une pelote de laine qu'une bonne, assise sur un banc, vient de laisser tomber : « Ah ! mam'selle, je voudrais que ce peloton-là serait celui du fil de mes jours, et que j'aurais le plaisir de le dévider avec vous. »

Dans un bal, une jeune femme semble embarrassée entre deux danseurs auxquels elle a également promis : « Pardon, dit un jeune sous-lieutenant à un vieux capitaine, son rival, qui fait valoir ses droits à la préséance ; pardon, capitaine, le tour, ici, n'est plus à l'ancienneté, il est au choix. »

M. Randon s'est révélé sous un aspect nouveau et plus élevé dans une série de caricatures intitulées : *L'Esprit des bêtes*, et où, sous une forme plaisante, se produisent des rapprochements éminemment philosophiques et moraux. Ici, l'artiste, par une ingénieuse fiction, a renversé l'ordre naturel des choses : c'est la bête qui fait la leçon à l'homme, et

avec un esprit qui ferait honneur à plus d'un moraliste.

L'ESPRIT DES BÊTES.

La caricature représente deux loups en conversation intime : « L'homme nous traite de bêtes féroces parce que nous mangeons la viande crue ; lui la mange cuite, voilà la différence. »

Deux ivrognes, déjà titubants, se dirigent vers un cabaret, suivis de leurs chiens, qui se disent : « Au moins, nous autres, quand nous n'avons plus soif, nous cessons de boire ! — Oui, mais votre sans soif est précisément une des nobles facultés qui distinguent l'homme de la brute. »

Un chien blanc soutenant un chien noir fatigué et affamé : « Parce que tu es noir et que je suis blanc, je ne te considérerais pas comme un frère, un chien comme moi ! quelle absurdité ! Il n'y a que les hommes qui puissent raisonner ainsi. »

Deux ours sont dans une fosse du Jardin des Plantes ; l'un fait ses évolutions habituelles pour obtenir des friandises du public ; l'autre, un nouveau venu, lui dit : « Je croyais que dans ce pays-ci la mendicité était interdite. — Oui, quand on demande le nécessaire ; mais le superflu, ce n'est pas mendier. »

Dans un fourré, un chasseur se rencontre face à face avec un lion ; à l'homme blême et tremblant de frayeur, le lion dit d'un air dédaigneux : « L'homme tue pour le plaisir de tuer ; l'animal ne tue que pour apaiser sa faim... J'ai déjeuné, passe ton chemin. »

Dans un chenil, conversation entre deux chiens : « On vante la finesse de notre flair, mais j'ai remarqué que celui de certains hommes est bien plus subtil encore quand il s'agit de reconnaître un malheureux. — Pour le fuir, naturellement... »

Caricature (LA), journal satirique hebdomadaire, fondé par Charles Philippon, et dont le premier numéro parut le 4 novembre 1830, est un des souvenirs les plus persistants des luttes politiques, des querelles de partis, des récriminations populaires qui suivirent l'avènement au trône du roi Louis-Philippe. De toutes les armes adoptées par les républicains et les légitimistes, par les républicains surtout, ouvertement hostiles à une solution qu'ils considéraient à juste titre comme un avortement de la révolution, la plus redoutable peut-être, la plus cruelle et la plus efficace fut la moquerie. La moquerie qui, dans le pays de Voltaire, a si souvent le dernier mot, la moquerie qui a fait tomber la Bastille et éteint les derniers bûchers de l'inquisition, mina dans sa base le trône de Juillet, et quand, dix-huit ans plus tard, ce trône tombait en poussière, on pouvait dire que la moquerie l'avait ainsi voulu. Le pamphlet, sous toutes ses formes diverses, s'attaqua, au lendemain des barricades, à la nouvelle cour, et le clairon de mille petits journaux alertes résonna dans la bataille. Lancés en tirailleurs sur le ministère et sur la Chambre, ces mille petits journaux, usant d'une liberté qu'on allait bientôt leur ravir, s'attaquèrent avec une audace inouïe, une intrépidité sans pareille à tous ces vendus fustigés déjà par A. Barbier dans ses *lambes* immortels et qui, l'âme éteinte, se déchiraient effrontément le bûtin, réclamant à plat ventre leur part de royautes.

De toutes les feuilles volantes inspirées par la circonstance, la *Caricature* n'est pas la moins célèbre. C'était dans cette fameuse boutique d'Aubert, située dans le passage Véro-Dodat, du côté de la rue du Bouloi, que la *Caricature* avait ses bureaux. Elle donnait tous les jeudis quatre pages de texte, rédigées principalement par Altaroche et par Louis Desnoyers, avec deux lithographies souvent coloriées, ou bien une seule qui, par ses dimensions, en valait deux ou trois. Un journal d'images était chose toute nouvelle, cela ne s'était pas encore vu. Tout d'abord, les dessins se tinrent en dehors de la politique, se bornant à représenter des scènes populaires ou familiales, s'attaquant accidentellement aux hommes et aux choses jetés bas par l'héroïque révolution de Juillet. Mayeux, spirituelle création de C.-J. Traviès, montrait dans quelques-uns sa grotesque figure, et jurait, tonnerre de Dieu ! qu'il était prêt à défendre la Charte, mille noms de Dieu ! Déjà ce bossu épique faisait prévoir qu'il romprait bientôt avec les Tuileries, que bientôt il ne lui serait plus possible de donner dans la bosse des promesses, qu'il en avait plein le dos du système, et qu'il renverrait avec éclat au roi de son choix l'auguste poignée de main qu'il en avait regue naguère sur les barricades. En attendant, Mayeux accepta les invitations de la cour citoyenne, recommandant à son tailleur que son habit ne fasse pas un pli dans le dos, et c'est de pair qu'il marche avec les nouveaux dignitaires. Rencontrant l'archevêque : « Comment se porte Votre Eminence ? — Très-bien, monsieur Mayeux ; et la vôtre ? » reprend spirituellement le chef de l'épiscopat. Quand les hommes du mouvement virent se dissiper leurs illusions, la *Caricature* se fit l'interprète de plus en plus accentué de l'opinion républi-

caine, alors si puissante, et là fut l'élément de son étonnant succès, succès européen, surtout après que les poursuites du pouvoir se furent mises de la partie. Et beaucoup de personnes, même parmi celles qui n'appartenaient pas à l'opposition, s'amusaient des traits satiriques dirigés contre les vicés et les ridicules du moment. Le nouveau procureur général Persil, M. Dupin, le général Lobau, M. Barthe, le comte d'Argout, M. Guizot, M. Thiers, le maréchal Soult et tant d'autres encore servirent de cible aux tireurs infatigables de la *Caricature*. Tous les cottereux d'emplois, tous les accapareurs de charges, tous les affamés de gros traitements furent tympanisés avec une verve incomparable. La mérité qui se ruait à plein museau à la curée des places, des honneurs et des dignités eut un moment d'épouvante; les comblés, les satisfaits, les repus poussèrent de grands cris; mais la satire vengeresse, poursuivant son labeur, marchait au front les nouveaux convertis; les vendus d'hier, les traitres qui, dans le sang du peuple, avaient ramassé des titres et des dotations. Plus d'un ministre, plus d'un pair de France, plus d'un député complaisant a gardé l'empreinte de ces traits acérés que rien n'a pu effacer, et tel doigt de courtisan obscur qui semblait voué à l'oubli devra au petit journal disparu cette triste célébrité qui s'attache à l'avidité, à la bassesse et au ridicule. Avons-nous besoin d'ajouter qu'en moins de deux ans la *Caricature* avait eu sept procès et encouru quatre condamnations? Mais ces condamnations et ces procès augmentaient la vogue du journal. Cette vogue ne fit que s'accroître jusqu'à jour où furent promulguées ces malheureuses lois de septembre, qui entraînaient sa mort et celle de tant d'autres journaux qui, comme lui, s'appliquaient à démasquer les gouvernants. Grandville, Forest, Decamps, C.-J. Travès, Daumier, Hippolyte Bellangé, Raffet, Gavarni, Achille Devéria, Henri Monnier, Charlet, Pigat, etc., tels étaient les dessinateurs de la *Caricature*, parmi lesquels Grandville, Travès et Daumier doivent être cités en première ligne; Grandville, plein d'imagination et de fantaisie; Travès, profond observateur, un peu morose, mais vrai jusque dans la charge; Daumier, talent plein de fougue et d'ampleur comiques, se partageaient avec un égal succès la souveraineté de la *Caricature* et du *Charivari*. « Travès », Grandville, Daumier, le terrible triumvirat de spirituels méchants, gans bonnes et sans merci, dont le rire incisif et parfois brutal a tout culbuté, même un trône de France! disait, en 1837, M. Alfred Deberle, dans un travail sur la *Caricature contemporaine*. Nos pères rient encore, et tremblent aussi au souvenir de leurs sanglantes satires. Est-il bien vrai, maintenant que nos griefs ont à peu près disparu, que nos passions se sont tournées vers d'autres objets, est-il vrai que ces vaillantes protestations, tentées au nom de la dignité nationale et de la morale, ne soient pas oubliées? Non, elles ne le sont pas, et l'histoire recueillera ces images, qui alors passionnaient la France et que nous ne comprenons plus guère, hélas! vues à distance, que si elles nous sont expliquées. L'histoire cherchera et retrouvera le sens de cette mordante ironie qui châtiât les coryphées de la tribune: celui-ci, lorsque, foulant aux pieds l'honneur et la grammaire il débitait en son patois de soldat quelque discours trop peu français; celui-là, lorsque, après avoir tracé le tableau de la Pologne égorgée, il laissait tomber ces paroles si tristement attachées à sa mémoire: *L'ordre règne à Varsovie*. L'ordre règne à Varsovie, dites-vous? Travès va nous apprendre comment, et dès demain, chez tous les marchands d'estampes, son poignant dessin, représentant un champ de carnage au-dessus duquel planent les oiseaux de proie, viendra donner à votre discours, ô général Sébastiani, le commentaire qui lui est dû. C'est ainsi que ces Juvenals du crayon traduisaient en quelques traits saisissants l'opinion publique. « Dans chacun de ces feuilles qui, sur l'aile de la satire, passaient toutes les frontières, trompaient toutes les douanes et allaient provoquer partout la protestation des cœurs généreux », dit M. Charles Blanc à propos de Grandville, nous retrouvons nos pensées de la veille traduites en vives images, sculptées en relief. Il me souvient de la formidable sensation que produisit une de ces caricatures, qui représentait un sergent de ville essuyant son épée rouge de sang, et disant: *L'ordre règne aussi à Paris*. La muse de la caricature, on le voit, laissait volontiers ses grolots pour saisir les laïnières végé-resses de Némésis. Grandville surtout fut impitoyable; dans cette guerre qui dura cinq ans, il déploya une originalité et une verve infatigables. « Si sa pensée manquait parfois de grandeur, de portée ou d'imprévu, il y suppléait par une prodigieuse fécondité d'inventions partielles; il taillait tant de facettes à son idée, qu'elle brillait d'un éclat extraordinaire. Ce qu'il lui fallait, c'était une donnée générale, un cadre où il pût faire entrer tous ses personnages. Il aimait à passer en revue sa ménagerie d'hommes d'Etat, parce qu'il y trouvait l'occasion de les peindre un à un, de les prendre à partie, de faire, en un mot, leur portrait moral et physique. C'était là son triomphe. Tantôt il imagine une *Chasse à la liberté*... et alors chacun use de ses armes: les gens de haute cour mettent la bombe dans le mortier, et le maréchal Lancelot, pilonné de

Seringapalaïm (lisez Lobau), braque ses pièces d'artillerie; M. Thiers charge un petit fusil pour rire; puis vient une chevauchée de ministres et de fobins qui fèrvers, dans son élan, M. d'Argout et ses énoèmes ciseaux; l'étalon le *Valmy* et son obèse cavalier; puis c'est la meute des aboyeurs féroces;

Chiens courants et limiers, et dogues et molosses, Tout s'élançant et tout crie: Allons!

Tantôt la scène représente une *Salle d'armes*. Un homme masqué, mais reconnaissable à ses gros favoris et à son toupet, fait assaut avec une belle et forte fille aux durs appas, qui se bat sans gants et sans masque, la poitrine découverte; elle a pour ceinture une écharpe tricolore, pour coiffure un bonnet de Phrygie. Rien de plus fièrement dessiné que ces deux figures. Mais la noble figure qui engage le fer si bravement, elle ne s'aperçoit pas que son période adversaire s'est plastronné de la Charte, et qu'il cache dans sa main gauche... un poignard! Les tenants sont deux maréchaux: honneur à eux! Derrière la Liberté se tient le grand Madier de Montjau en bonnet rouge, et entre ses jambes apparaît un petit ministre en lunettes qui s'efforce de piquer la déesse à la hauteur du mollet. Quelques épi-soles égayent le tableau: on aperçoit, au second plan, M. d'Argout essayant de faire assaut avec un tireur qui proteste contre les chances inégales d'un tel combat, attendu que le nez de M. d'Argout, plus long que son fleuret, donne à la passe un caractère choquant de déloyauté. Tantôt c'est une assemblée des *faux dieux de l'Olympe*, où du premier coup d'œil vous reconnaissez le petit Mercure, dieu de l'Eloquence et d'autre chose; le maréchal Néphté et son trident à triple jet; la déesse Thémis portant les favoris de M. Barthe, et n'étant que bôrgné là où il convient d'être aveugle; le vieux Vulcain pied-bot (Talleyrand) forgeant des protocoles; les furies du parquet; le dieu Mars (le maréchal Soult), si intraitable en matière de traitement; enfin Jupiter, qui boit à la coupe de flatterie, et dont l'aigle s'est changé en cob et la foudre en balloinnettes... J'oubliais le champion dieu Pan, ministre des travaux publics et des beaux-arts; une palette protégée sa pudeur, il joue du chalumeau; et dans sa nudité chaste il serait impossible de le reconnaître s'il n'était traîné... encore par son nez! Sans doute, ces caricatures ont perdu à l'héure qu'il est une grande partie du sel qu'on leur trouvait jadis, dans la chaleur du combat. D'ailleurs, dans ce temps-là on prêtait à l'artiste d'autant plus d'esprit qu'on était soi-même plus en colère; on riait de fureur, on admirait par indignation. Avec quelle joie on suivait de l'œil ces processions fantastiques, le *Convoi de la Liberté*, par exemple, où défilaient tous les héros du jour, chacun avec son indélébile signalement, les Persil, les Soult, les Barthe, les Guizot, les Thiers, les Dupin! En voici un qui est en Achille; il porte en manœuvre d'écu une énorme pièce de cinq francs. Cet autre, monté sur un mulet d'Espagne, a pour étrier la grainière, pour couvreur-chef un casque surmonté du faucon d'acier, et si vous n'avez pas encore appliqué un nom à sa figure, regardez au bord de la selle de cuir cette frange sur laquelle est écrit *Murillo*, vous saurez où le bât le blesse, vous apprendrez son nom: c'est le maréchal Soult. La plupart sont transformés en canons qui lancent des nuées de bêtes malsaines, etc.

Un des grands succès de la *Caricature*, ce fut cette poire fameuse imaginée par Philippon, et qui reparait sous toutes les formes et accommodée de toutes les façons dans les dessins de la *Caricature* et du *Charivari*. « Le diable emporte les fruits! » s'écriait Mayeux, dans une charge de Travès, Adam nous a perdu par la pomme, et La Fayette par la poire. Cette poire typique amena plus d'une fois son inventeur devant la cour d'assises. Philippon se tirait d'embarras avec esprit; faisant en pleine audience, pour sa défense, une série de croquis qui, partant de la tête fort ressemblante du roi, aboutissaient à l'image exagérée du fruit incriminé; en passant par des modifications successives. « Si, pour reconnaître le motif de cette caricature, vous n'attendez pas qu'il soit désigné autrement que par la ressemblance, vous tomberez dans l'obscur, disait-il à ses juges. Ce croquis ressemble à Louis-Philippe, vous condamnerez donc? Alors, il faudra condamner celui-ci, qui ressemble au premier; puis condamner pour cet autre, qui ressemble au second... Et enfin, si vous êtes conséquents, vous ne sauriez absoudre cette poire, qui ressemble aux croquis précédents. Ainsi, pour une poire, pour une brioche, et pour toutes les têtes grotesques dans lesquelles le hasard ou la malice aura placé cette triste ressemblance, vous pourrez infliger à l'auteur cinq ans de prison et 5,000 fr. d'amende? Avouez, messieurs, que c'est là une singulière liberté de la presse! » Et le spirituel Philippon mettait les rieurs de son côté. Une autre fois, le dessin de la *Caricature* qui amenait Philippon sur les bords de la cour d'assises représentait le piédestal de la place de la Concorde, surmonté d'une poire. Au bas on lisait cette inscription: *Monument ex pia poire*. « Le parquet a vu là une provocation au meurtre, s'écrie le coupable; ce serait tout au plus une provocation à la *mar-melade*. » Philippon dessinait peu, mais il inspirait souvent les dessins de quelques-uns de ses collaborateurs, auxquels il mettait parfois

des légendes pleines de finesse et de malicieuse bonhomie. Mais Grandville, mais Travès, mais Daumier, ont enrichi ce recueil curieux et devenu si rare de leurs productions, qui sont pour la plupart, de leur genre, de véritables chefs-d'œuvre. Travès et Daumier ont plus brillé peut-être au *Charivari* de la même époque; mais ils peuvent revendiquer, eux aussi, dans la *Caricature* des pages que l'oubli n'emportera pas, pages marquées au bon coin et réunissant les qualités artistiques qui donnent à l'actualité même un caractère de durée. Tous les faits du temps y sont rappelés, tous les événements, petits ou grands, y ont pris corps, et l'on y retrouve la galerie de portraits-chargés à la fois la plus ressemblante et la plus comique.

L'œuvre de la plume, dans la *Caricature*, avait, dans l'origine, été confiée à Balzac. Balzac, dont la réputation était naissante et la verve pleine de force, composait à peu près seul le texte entier, texte tout littéraire alors; qu'il signait à l'aide de quatre pseudonymes: M. Louis Desnoyers lui succéda; déguisant son nom sous celui de *L. Derville*. « L. Derville! Qu'est-ce que c'est que ce nom-là? demandait Charles Philippon. — C'est le nom de mon coiffeur, répondit le journaliste. — Va pour le nom de votre coiffeur; mais donnez-nous de bons coups de peigne. »

Dessins et articles, il est difficile d'en donner une idée aujourd'hui. Jamais l'esprit gaulois n'a rien inventé de pareil. La *Caricature*, nous le répétons, eut un succès européen. En vain le parquet lâchait contre elle ses réquisitoires et ses inforts; elle dessinait le parquet, et elle avait toujours le dernier mot, comme cela arrive chez nous quand on a de l'esprit. Charles Philippon, plus souvent à Sainte-Pélagie qu'à son bureau de journal, voyait pleuvir sur lui les saisies, les procès; les mandats d'amener, les mandats d'arrêt, les amendes, les menaces, et il allait toujours, et toujours il disait à ses collaborateurs: En avant! Cependant les *lois de septembre*, ces lois de septembre, si funestes à la liberté, si impopulaires, et contre lesquelles le sentiment public se révolta; ces lois qui pourtant nous sembleraient douces en l'an de grâce 1867, et qui alors exaspérèrent la nation, entraînèrent la mort de la *Caricature* avant d'entraîner celle du régime qui les avait promulguées. La *Caricature* disparut, après cinq années de lutte, à la fin de 1835. Décidément, la liberté ne peut pas vivre longtemps sur le terrain des rois, même des rois-citoyens. On assure pourtant que la *Caricature* aurait encore d'assez belle besogne sur les bras si elle renaissait un beau matin, le bonnet phrygien sur l'oreille, la moquerie aux lèvres, pour dire leur fait à nos hommes d'Etat.

Caricature (LA), revue-vaudeville de MM. de Villeneuve, Gabriel et Charles de Livry, représentée sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 9 septembre 1831. Cette pièce, nourrie d'allusions et d'épigrammes politiques, l'une des plus saillantes parmi celles du même genre qui furent jouées à la suite des événements de juillet 1830; prenait son point de départ dans cette publication satirique à laquelle elle empruntait son titre, et qui résume, à sa manière, plusieurs années de l'histoire de France. (V. plus haut la *Caricature*, journal satirique). La *Caricature*, personnifiée par un séduisant génie, vêtue d'une gaze transparente comme des allusions, apparaît et vient en aide à un jeune peintre qui souffre des circonstances politiques, peu propices à l'art sérieux. Ce génie l'engage à quitter le pinceau pour le crayon et à dessiner l'épigramme; il se charge de faire surgir et poser devant lui une collection de figures du jour. Parmi les personnages amenés devant l'artiste, se trouve le dey d'Alger, que l'on mettait alors à toutes les sauces; dépossédé de son pouvoir, il va chercher un pays où il puisse se retirer et vivre en paix. Il se disposait à partir pour le Brésil, et à demander l'hospitalité à don Pedro; mais la nouvelle est arrivée que don Pedro lui-même avait eu beaucoup de désagréments, et qu'il, forcé d'abdiquer et de fuir, il était visible à Paris. On l'avait remarqué, en effet, dans cette capitale, le 28 juillet 1831, accompagnant Louis-Philippe à la cérémonie funèbre du Panthéon, et prenant part, lui monarque défrôné, à la commémoration solennelle d'une révolution. Quant au prince qui a créé des loisirs à ce dey sans emploi, sa chute a suivi de près celle de l'honnête Hussein-Pacha, qui recevait nos consuls avec son chasse-mouches et payait ses dettes avec des soufflets. Charles X a donc, lui aussi, sa part d'épigrammes.

J'apprends que le vainqueur d'Alger Comme moi fâné à l'étranger, Et pour l'Angleterre Vient de déménager.

C'est en vain que le dey cherche un lieu tranquille, il n'y a guère un pays en Europe qui ne soit en mouvement et sous les armes :

Les Français, avec leur bannière, Sont sur la Meuse en ce moment : La Prusse, l'Allemagne entière, Sur le Rhin s'ont incessamment. Les Russes sont sur la Vistule, Et, pour compléter le tableau, Echauffés par la canicule, Les Autrichiens sont sur le Pô.

Deux personnages aux traits amaigris et qui ont grand-peine à se soutenir s'avancent : le

Crédit en deuil, les poches bourrées d'assignations, et le Commerce en Mercure, avec un crêpe au bras. Ils tremblent devant l'Émeute, qui se plat au tapage et ferme les boutiques. L'Émeute porte un caractère et piment costume : « Maillot couleur de chair, petit jupe de folie, très-couffé, gilet rouge à la Robespierre, brassard de Bordeaux, veste d'ouvrier jetée sur l'épaule, bonnet de folie, marmotte à la main. » Elle raconte ainsi son histoire :

Par chaque peuple à la ronde, Jadis mon nom fut fêté, Et j'ai fait le tour du monde Au cri de la liberté. Un beau jour, à la Courtille, D'un broc de vin je sortis; Et de prendre la Bastille Par le peuple de Paris. Plus tard, en quatre-vingt treize, Je conduisis nos soldats; En chantant la *Marseillaise*, La gloire suivait nos pas. Courant toujours sans prudence Partout je braval le choc : Mais je reçus une danse Sur les marches de Saint-Roch. Alors le jour militaire Pour quelque temps me calma; L'honneur français me fit taire, Quand Bonaparte était là. Enfin, l'on me crut absente, Et déjà l'on m'oubliait, Quand vint l'an mil huit cent trente, Et le soleil de juillet. Dieu! comme on vanta ma forme! Ma bravoure était sans prix, Car je portais l'uniforme Des ouvriers de Paris, etc.

Un certain Fanfan, garçon brasseur, et quelque peu cousin de l'Émeute, vient conter ses exploits. Il s'est conduit en brave pendant les trois jours; il n'a pas même à sa boutonnière le ruban bleu liseré de rouge : « Je n'ai rien reçu, dit-il, pas d'argent, pas de place. — Je vois ce que c'est, dit-on à côté de lui, c'est un héros de juillet. » Des messieurs en habit noir et à lunettes de chrysocale, qui siégeaient à la commission des récompenses, et que l'on a fait juges de ce qui s'est passé sur les barricades où ils n'étaient point, n'ont pas trouvé les titres de l'ouvrier suffisants; aussi Fanfan commence à penser que la victoire populaire a été escamotée par les gens habiles, et il s'en plaint dans des couplets qui eurent alors une grande vogue. La Pologne reçoit son triomphe d'hommages, représenté par un essaim d'amazones dont le costume idéalise élégamment l'uniforme de lancier polonais. Ce sont néanmoins des Françaises, car, « puisque le ministère se conduit comme une poule mouillée, et refuse d'envoyer des hommes... il faut bien que les femmes s'en mêlent... » La jolie commandante veut rivaliser avec la vaillante comtesse Plater, dont on répète partout le nom héroïque, et elle n'a pas de peine à recruter des sœurs d'armes pour secourir la brave nation polonoise. Cruelle coïncidence! L'avant-veille du jour où fut donnée la première représentation de la *Caricature*, Varsovie, après une lutte suprême et terrible, était tombée au pouvoir des Russes, et, selon le mot malheureux du général Sébastiani, *l'ordre y régnait*. Pendant que le galant simulateur d'uniforme polonais évoluait sur la scène, coquet ajustement pour les jolies actrices, et que l'on chantait, faute de savoir mieux faire, des couplets en l'honneur des héros de la Vistule, le silence des tombeaux, le deuil et la désolation planaient sur la cité captive. Le vaudeville final avait aussi son couplet pour don Miguel, autre monarque qui allait bientôt sauter, lui aussi, comme tant d'autres :

De Lisbonne un petit roitelet Nous a fait injure ; Pendons aux carreaux de Martinet Cette caricature.

L'injure en question; c'étaient d'indignes traitements exercés contre deux Français établis à Lisbonne, traitements qui motivèrent une demande de réparation. Don Miguel s'y étant refusé, on l'obtint à coups de canon. La *Caricature* passait également en revue les pièces nouvelles, la *Marche de l'Ancre*, *Dominique* où le *Passé*, *Zampa*, *l'Homme au masque de fer*, *Marion Delorme*. On y retrouve, comme dans les ouvrages analogues, un souffle du temps et des traits bons à saisir, car ils donnent la note des passions, des idées, des travers de ce grand inconnu qu'on appelle monsieur Tout le monde. Ces poésies, bachelés à la diable, ont cela d'intéressant qu'elles font de l'histoire sans le savoir, exactement comme M. Jourdain faisait de la prose.

Caricature (LA), revue *métale, judiciaire, littéraire, artistique, fashionable et scénique*, paraissant tous les dimanches, journal fondé par Dutacq, gérant du *Siecle*, en 1839. La *Caricature* politique ne pouvait plus être ressuscitée, vu les lois en vigueur sur la presse et le succès du *Charivari*; mais une feuille purement littéraire, se faisant le miroir fidèle des vices et des ridicules de nos mœurs contemporaines, pouvait encore réussir chez le peuple le plus spirituel de la terre. Le nouveau cadre, au dire de la rédaction de la seconde *Caricature*, devait même être plus varié que l'ancien, et renfermer tout ce que notre société possède d'originaux, de bêtises, de fous, de maniaques, de fumeurs et de floués.

La *Caricature*, dont la direction littéraire était confiée à M. Emmanuel Gonzales, comptait parmi ses rédacteurs M. Louis Desnoyers, et parmi ses dessinateurs quelques-uns des anciens collaborateurs de Charles Philippon, tels que Daumier et son *Robert-Mataire*, G.-J. Travies et son *Mayeux*, Henri Monnier et son *Prudhomme*. Grandville, toujours fidèle aux compositions de grande dimension, y parut notamment avec la fameuse *Course au clocher académique*, planche colorée, représentant la procession de tous les écrivains du jour, petits et grands, avec l'attribut caractéristique de chacun d'eux, se pressant sur la route de l'Académie. Gavarni donna coup sur coup les *Souvenirs du carnaval*, la *Campagne*, les *Actrices*, etc. Le texte, bien choisi, était des plus intéressants et très-propre à piquer la curiosité. C'est ainsi que nous voyons défiler dans les colonnes du journal : Balzac avec les *Petites misères de la vie conjugale*; Léon Gozlan, Alexandre Dumas, Jules Janin, Alphonse Karr, Eugène Guinot, Théophile Gautier, Louis Desnoyers, Emmanuel Gonzales, Charles de Bernard, Roger de Beauvoir, Alphonse Royer, Albert Cler, Frédéric Soulié, Paul de Kock, Laurent Jan, Edouard Ourliac et beaucoup d'autres encore, avec des articles de genre, des croquis parisiens, des études de mœurs, des nouvelles, des impressions de voyages, etc. L'abonnement était de 40 fr. par an, et les bureaux du journal étaient situés rue du Croissant, 16, hôtel Lambert, sous le même toit que le journal le *Sicéle*. La *Caricature*, après quelques années de succès et diverses transformations, cessa de paraître.

Caricature antique (HISTOIRE DE LA), et **Histoire de la Caricature moderne**, par Champfleury. Soit par système, soit par suite d'une véritable prédilection, M. Champfleury a entrepris de mettre en relief les côtés populaires et réalistes de l'art : grand admirateur de M. Courbet, auquel il a consacré quelques pages chaleureuses, il a écrit un livre des plus intéressants sur les frères Le Nain, qui furent de vaillants peintres de bambochades et de *rusticités*, dans le temps où dominait en France le style pompeux de Le Brun; tout récemment, il a publié, sur les *Faïences de la Révolution*, une étude fort piquante où il a signalé les légendes, les devises, les illustrations patriotiques, comiques et satiriques, dont les écrivains français de la fin du siècle dernier couvraient leurs ouvrages. Ce travail sur l'art démocratique, gouailleur et trop souvent licencieux de la Révolution, se rattache indirectement aux belles études que M. Champfleury a faites sur l'histoire de la caricature. Celle de ces études qui a trait à l'antiquité, passe en revue les productions les plus célèbres de l'art caricatural chez les Égyptiens, chez les Grecs, chez les Étrusques, chez les Romains, etc., et insiste particulièrement sur les scènes grotesques découvertes à Pompéi. L'ouvrage est accompagné de soixante vignettes reproduisant des charges antiques, d'après les bas-reliefs, les statuettes, les peintures qui sont parvenues jusqu'à nous. Une nouvelle édition de ce travail est en ce moment sous presse (août 1867), et nous savons qu'elle a été augmentée de plusieurs chapitres intéressants, d'un, entre autres, qui a déjà paru dans la *Gazette des beaux-arts* sous ce titre : *le Théâtre antique dans la caricature*.

L'Histoire de la caricature moderne n'est pas une étude aussi générale et aussi complète que le titre semble l'indiquer. M. Champfleury n'a envisagé la caricature que dans un pays, la France, qu'à une époque, l'époque contemporaine, depuis l'avènement de Louis-Philippe jusqu'à la chute de la République de 1848, et, parmi les nombreux caricaturistes de cette époque, il n'a choisi que quelques individualités puissantes : Honoré Daumier, auquel il a consacré la moitié de son volume; Travies, qui découvrit Mayeux; Henri Monnier, à qui nous devons M. Prudhomme; Pigal, Grandville, Gavarni et Philippon, le fondateur de la *Caricature*, du *Charivari* et du *Journal pour rire*. L'œuvre de ces divers artistes est apprécié avec un sentiment très-vif et très-fin de l'art comique. M. Champfleury a parfaitement saisi et fait ressortir le rôle puissant que la caricature est appelée à remplir sous un régime libéral; il sait, du reste, que cette forme pittoresque, énergique, de mettre en lumière les sentiments intimes du peuple, est destinée à se continuer à travers les âges, à survivre à toutes les révolutions : « J'écris ces lignes, dit-il quelque part, à l'heure où la caricature, à peu près disparue en France, semble morte (l'auteur veut parler de la caricature politique). Elle ne meurt jamais. Tapie dans un coin, repliée sur elle-même, se pourrit de ses racines comme l'ours vit de sa graisse l'hiver, la caricature dort comme les chats, et, au moindre mouvement politique, son œil vert apparaît à travers les cils de ses paupières. »

L'Histoire de la caricature moderne, illustrée de nombreuses vignettes reproduisant des croquis de Daumier, Gavarni, H. Monnier, etc., est un livre des plus intéressants; mais on voudrait y trouver quelques chapitres sur les travaux des caricaturistes étrangers contemporains. M. Champfleury tiendra, sans doute, à combler quelque jour cette lacune, comme aussi à écrire une histoire de l'art caricatural au moyen âge; c'est, du moins, ce que semblent promettre les lignes suivantes, écrites en tête de *L'Histoire de la*

caricature moderne : « Entre *L'Histoire de la caricature antique* et *L'Histoire de la caricature moderne*, la lacune est immense. Passer des décorations grotesques de Pompéi à Daumier est un soubresaut si considérable, que ce manque de transition doit être expliqué pour répondre aux vœux des esprits sympathiques qui me demandaient de combler les vides d'une telle histoire. Ont été laissées momentanément de côté : les danses des morts; la sculpture satirique des tailleurs de pierre du moyen âge; les caricatures de la Ligue; celles de 1789 et celles de la Restauration. L'étude de ces diverses périodes demande trop de développements, et si je n'ai pas creusé tout d'abord cette mine féconde, c'est que les efforts d'un chercheur, si acharnés qu'ils soient, ne suffisent pas dans un tel ordre d'idées. Les lacunes d'une encyclopédie de la caricature, telle que je la comprends, n'eussent été comblées d'ailleurs que pour la France. En Asie sont des trésors au fond desquels se trouvent de précieuses analogies du comique qui n'ont été étudiées nulle part jusqu'ici. L'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne et l'Italie, depuis l'invention de l'imprimerie, ont donné des gages satiriques qui ont leur importance. Mais quelle tâche! La prendre à ses deux extrémités, aller de l'inconnu au connu; tel a été le cadre naturel qui se formait dans mon esprit pendant que j'étudiais l'antiquité. Avant de montrer le rôle de la caricature chez les différents peuples et à des époques diverses, j'ai voulu étudier d'après nature les caricaturistes modernes, et voici pourquoi : La caricature tient un rang très-bas dans l'histoire, peu d'écrivains s'étant préoccupés de ses manifestations; mais, aujourd'hui que l'érudition ne se contente plus des documents historiques officiels, et qu'il étudie par les monuments figurés tout ce qui peut éclairer les événements et les hommes, la caricature sort de sa bassesse et reprend le rôle puissant qu'elle fut chargée de jouer de tout temps. » Écrire une histoire complète de l'art caricatural est, sans doute, une tâche considérable; mais M. Champfleury a toutes les qualités nécessaires pour mener à bonne fin une pareille entreprise.

CARICATURÉ, ÉE (ka-ri-ka-tu-ré) part. pass. du v. Caricaturer : Une personne CARICATURÉE. Un tableau CARICATURÉ.

CARICATURER v. a. ou tr. (ka-ri-ka-tu-ré). Reproduire en caricature : On ne se lasse pas à Paris de CARICATURER les bourgeois. John Bull CARICATURER les magistrats, les députés, les ministres, les rois même. (Cormen.)

— Faire un portrait grotesque et satirique de quelqu'un : Le coin près où l'on peut CARICATURER un héros est précisément le cachet populaire de sa gloire. (P. Féval.)

Imiter d'une façon grotesque : La coquette de la mère devint celle de la fille : l'enfant singera et CARICATURERA la mère. (Mme Monmarnon.)

CARICATURISÉ, ÉE (ka-ri-ka-tu-ri-zé) part. pass. du v. Caricaturiser.

CARICATURISER v. a. ou tr. (ka-ri-ka-tu-ri-zé — rad. caricature). Syn. de CARICATURER.

CARICATURISTE s. m. (ka-ri-ka-tu-ri-ste — de caricaturer). Artiste qui fait des caricatures : Mayeux était un type fort populaire; les chansonniers, les CARICATURISTES s'en étaient emparés. (Th. Gaut.) On a dit aussi CARICATURIER, et l'une et l'autre forme ont été appliquées d'une manière méprisante à l'écrivain qui fait de ceux dont il parle des portraits chargés, autrement dit des caricatures. M. Cousin n'a pas dédaigné d'employer ce mot en parlant de Tallemant des Réaux, pour mieux marquer le mépris qu'il fait de l'auteur des *Historiettes*, lequel avait le tort de voir de près, dans son temps, les héros et surtout les héroïnes de Cousin, autrement que Cousin ne les voit de loin dans le nôtre : Lui! s'écrie M. Cousin, dans un beau mouvement d'indignation, lui, le CARICATURIER du XVII^e siècle, qui... etc.

— Encycl. Y. CARICATURE.

CARICÉ adj. (ka-ri-sé — du lat. *carex*, laiche). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la laiche. On dit aussi CARICINÉ.

— s. f. pl. Tribu de la famille des cypéracées, ayant pour type le genre laiche.

CARICÉE s. f. (ka-ri-sé — du lat. *carex*, laiche). Entom. Genre d'insectes diptères, qui vivent sur les laiches et les autres plantes aquatiques, comprenant environ quinze espèces, trouvées dans le midi de la France : Les CARICÉES vivent sur le bord des ruisseaux.

— Encycl. Les caricées sont des insectes diptères de la tribu des limoselles, caractérisés surtout par leurs antennes à article plus épais, à filet plumeux. Ce genre comprend environ quinze espèces, qui presque toutes habitent le sud-ouest de la France. Elles vivent, comme leur nom l'indique, sur les carex ou laiches et autres plantes aquatiques; on les trouve au bord des ruisseaux, des étangs et des marais, sous les bosquets humides. Les larves vivent dans les racines, dont elles se nourrissent.

CARICHIE s. f. (ka-ri-ki). Moll. Orthographe vicieuse du mot CARICHIÈRE.

CARICHIÈRE s. f. Bot. Y. CARRICHIERÈRE.

CARICINÉ adj. (ka-ri-si-né). V. CARICÉ.

CARICK s. m. (ka-rik). Art culin. Syn. peu usité du mot CAR.

CARICOÏDE s. m. (ka-ri-ko-i-de — du lat. *carica*, figue, et du gr. *eidos*, aspect). Zooph. Ancien nom d'un genre de polypiers fossiles, qu'on prenait autrefois pour des figues pétrifiées.

CARICOLE adj. (ka-ri-ko-le — du lat. *carex*, laiche; *colō*, j'habite). Entom. Qui vit sur les laiches.

CARICON s. m. (ka-ri-kon — gr. *karikon*, même sens). Pharm. anc. Onguent cathérétique inventé par les Cariens, et fort usité chez les Grecs anciens.

CARIDINE s. f. (ka-ri-di-ne — du gr. *kari-dion*, petite crevette). Crust. Genre de crustacés décapodes macroures, de la famille des salicoques, comprenant deux espèces, l'une vivant dans les rivières de l'Algérie, l'autre dont la patrie est inconnue.

CARIDIOÏDE adj. (ka-ri-di-o-i-de — du gr. *kariōs*, crevette; *eidos*, aspect). Crust. Qui ressemble à une crevette.

— s. m. pl. Famille de crustacés stomapodes.

CARIDIOCHLOA s. m. (ka-ri-do-klo-a — du gr. *kariōs*, crevette; *chloa*, herbe). Bot. Syn. d'UROCHLOA.

CARIE s. f. (ka-ri — lat. *caries*, même sens). Pathol. et Art vétér. Ulcération des os produisant leur destruction progressive : La CARIE des dents. La CARIE des vertèbres. La CARIE attaque spécialement la partie spongieuse des os. (J. Cloquet.) La masturbation est une cause fréquente de la CARIE des vertèbres. (J. Cloquet.)

— Fig. Cause de destruction progressive : La haine, la jalousie, sont des CARIES de l'âme : elles rongent la vie. (Boiste.)

— Mar. *Carie sèche*, Réduction en poussière des bois de construction, par une sorte de maladie particulière analogue à la carie des blés.

— Bot. Altération qui se produit dans le grain de blé, dont elle détruit la substance, et qui paraît due à l'action d'un champignon parasite microscopique, du genre *uredo* : La CARIE du froment est attribuée à un végétal. (P. Gervais.) On a longtemps disserté sur les causes de la CARIE. (Duchartre.) La CARIE est une maladie dans laquelle le grain de froment devient court, boursoufflé et plus léger. (Math. de Dombasle.) La présence de la CARIE détermine dans une plante la formation de l'ulcère, qui prend ainsi quelquefois le nom de chancre. (Raspail.) Destruction progressive du bois, qui a de l'analogie avec la carie des os chez les animaux.

— Encycl. Pendant longtemps le sens du mot *carie* n'avait rien de précis. Les anciens auteurs ont décrit sous ce nom plusieurs affections du tissu des os : la nécrose, les exostoses, le cancer, l'affection tuberculeuse des os, la destruction du tissu osseux par divers agents tumeurs, etc. Encore aujourd'hui, et quoique la pathologie ait distingué avec soin plusieurs des affections que nous venons de mentionner, on rapporte à la *carie* osseuse, non-seulement l'ostéite simple suppurée, mais encore une des formes de l'affection tuberculeuse. Il faut avouer qu'à l'égard de l'ostéite suppurée, les caractères spécifiques qui la distinguent de la *carie* simple ne sont pas nettement tranchés; il n'y a, entre ces deux maladies, qu'une différence de degré; la *carie* n'est qu'un mode de terminaison de l'ostéite chronique. Ce que nous disons s'applique de même à l'affection tuberculeuse des os; si cette affection se termine par suppuration, il y a *carie*. D'une manière générale, on peut dire que l'inflammation chronique du tissu spongieux de l'os est constamment suivie de *carie*; de sorte que la *carie* n'est que la conséquence ultime de l'inflammation suppurative de l'os. Si donc la *carie* est décrite comme une espèce pathologique distincte, cela vient seulement de ce que cette affection se présente avec des caractères propres, et qu'elle appelle une thérapeutique particulière. Elle n'est, en réalité, qu'un mode de terminaison des affections inflammatoires suppuratives de l'os, mais elle en constitue un mode spécial, l'ulcération du tissu de l'os.

Les caractères anatomiques de la *carie* sont assez accusés. L'os atteint de *carie* est mou, spongieux, érodé à la surface, qui est recouverte de fongosités rougeâtres; l'intérieur présente une vascularisation anormale, une teinte rougeâtre ou violacée; la pression en fait sourdre du sang ou une sanie purulente. Outre ce ramollissement et cette vascularisation inhabituelle à l'os, le tissu osseux, dans sa partie cariée, est diminué de volume; il y a, comme disent les anatomistes, rarefaction de l'os. Quant au périoste, c'est-à-dire à la membrane d'enveloppe de l'os, il est moins adhérent à la surface osseuse, plus vasculaire, plus épais, et recouvert d'une couche de tissu cellulaire indurée, quelquefois cartilagineux.

Les causes qui provoquent le développement de la *carie* sont nombreuses, mais elles agissent qu'en produisant directement une inflammation dont la *carie* n'est que l'accident consécutif. Les contusions de l'os, les plaies qui intéressent son tissu, les fractures, les dénudations, la pénétration de corps étrangers, le contact d'un pus provenant de l'inflammation suppurative d'un tissu voisin; telles sont les causes de l'ostéite et de la *carie* qui en est la conséquence. D'où vient cependant que les mêmes causes peuvent amener, tantôt l'ostéite, c'est-à-dire l'inflam-

mation franche, avec tendance à une guérison rapide, et tantôt la *carie*, c'est-à-dire l'inflammation promptement suppurative, tendant à l'ulcération? Cette différence provient nécessairement de prédispositions accidentelles ou acquises, de l'état antérieur de l'os ou d'autres conditions qu'il est impossible de préciser. Il arrive même que des causes générales, telles que le vice scorbutique ou rhumatismal, la goutte, le scorbut, la syphilis, des affections exanthémateuses, telles que la variole, ou des affections locales, telles que le cancer, la nécrose et l'exostose, etc., provoquent directement la production de la *carie* osseuse.

Tous les os du squelette peuvent être affectés de *carie*, ainsi que les cartilages ossifiés, mais les os courts et riches en tissu spongieux sont plus souvent atteints. Ainsi la *carie* se montrera de préférence sur les os du pied ou de la main; elle est également plus commune chez l'enfant que chez le vieillard.

Les caractères symptomatiques de la *carie* se confondent, jusqu'à un certain point, avec ceux de l'ostéite; une tuméfaction au niveau du point attaqué, des douleurs qui prennent la nuit un plus grand degré d'acuité, une gêne des mouvements ou un engorgement de la partie malade, tels sont les symptômes communs aux deux affections. Cependant, si la *carie* est déclarée, il se forme une collection purulente au niveau du point affecté, et l'ouverture qui se produit à la partie la plus saillante de l'os, soit spontanément, soit par l'intermédiaire du chirurgien, laisse écouler un pus saïeux, séreux et rempli de petits grumeaux calcaires, que l'on sent entre les doigts lorsqu'on presse une goutte de ce pus. L'abcès reste d'ailleurs fistuleux, et le stylet pénétrant dans la fistule arrive facilement sur l'os et entre dans son tissu ramolli. Le chirurgien éprouve, en ce moment, une sensation particulière due au brisement des petites lamelles osseuses du tissu, et il se fait en même temps un écoulement de sang, qui provient de la substance vascularisée de l'os ou des fongosités qui en recouvrent la surface.

La *carie* affecte ordinairement une forme chronique, et si l'inflammation est peu étendue, elle peut se prolonger fort longtemps sans amener d'autre accident que cette terminable suppuration de la fistule osseuse. Si, au contraire, l'inflammation est étendue à une vaste portion d'os, l'épuisement par excès de suppuration ou la résorption purulente peut être la conséquence de cette affection. On conçoit aussi que les collections purulentes qui se forment au voisinage d'organes, tels que le cerveau, peuvent avoir des conséquences extrêmement fâcheuses et occasionner une mort rapide.

La terminaison spontanée de la *carie* osseuse est fort rare; elle s'opère cependant quelquefois par mortification de la partie cariée, qui s'élimine; la nécrose a ainsi succédé à la *carie*, et en opère la guérison; mais il faut, pour que cette heureuse terminaison s'accomplisse, que la totalité de la partie cariée soit éliminée sous forme de séquestre osseux, ce qui est nécessairement fort exceptionnel.

Le traitement de la *carie* a varié à plusieurs reprises, suivant les idées qui régnaient dans la science sur la nature de la maladie. Le traitement empirique a successivement essayé : l'assa-fœtida, la ciguë, la garance, les semences de *phillandrium aquaticum*, la racine de *calamus aromaticus*, la belladone, la sabbine, le mercure, l'acide phosphorique, le chlorure de baryum, l'eau de chaux, l'ode et les huiles de foie de morue. Tous ces médicaments, présentés tour à tour comme des spécifiques des affections osseuses, ont été abandonnés par les modernes. Les traitements généraux dirigés contre l'affection constitutionnelle qu'on suppose être l'origine de l'ostéite suppurative ne sont eux-mêmes que des adjutants de la médication principale. Les antiscorbutiques, les antisiphilitiques et les antiscorbutiques trouvent leur indication chaque fois qu'on suppose l'existence d'un vice scorbutique, syphilitique ou scorbutique; mais le chirurgien ne saurait compter d'une manière exclusive sur l'action de ces spécifiques. Dans le traitement de la *carie*, les moyens chirurgicaux seuls peuvent présenter quelques chances de succès. Au début de l'ostéite chronique, les révulsifs externes pourront empêcher la suppuration; mais, dès que la collection purulente est formée, il devient nécessaire de donner issue au pus.

Les abcès, qui conservent habituellement une ouverture fistuleuse, sont injectés à l'aide de diverses substances astringentes, détersives ou aromatiques; le quinquina, la feuille de noyer, les solutions salines, acides ou alcalines, ont été employés avec avantage; mais il ne faut pas compter obtenir, par cette médication, une guérison complète. La teinture d'iode et la mixture de Villac, dont on commence à faire usage dans la médecine humaine, comptent plus de succès; mais la guérison se fait longtemps attendre. Il sera donc toujours préférable d'employer les moyens chirurgicaux actifs. Sur les os superficiels et qu'il est possible d'atteindre, on excisera largement, et, à l'aide de la gouge ou du maillet, on évitera l'os de manière à séparer la partie mortifiée. La cautérisation, pratiquée largement avec le fer rouge ou, préférablement, avec la pâte au chlorure de zinc, réusit également bien et provoque l'élimina-

tion de la portion d'os cariée. La résection de l'os ou l'amputation du membre est souvent indiquée, lorsque le malade est faible et hors d'état de supporter la longue suppuration qu'entraînerait une carie étendue. Enfin, comme adjuvants, on emploiera avec avantage un régime tonique, les eaux minérales sulfureuses ou salines et les bains de mer.

— *Carie dentaire*. V. DENT, DENTAIRE.

— *Carie vertébrale*. V. VERTÉBRAL.

— *Art vétér. Carie de la conque*. Cette affection consiste en une suppuration et une destruction lente du cartilage formant la charpente de l'oreille. Elle peut être la suite des maladies de la peau ou du tissu cellulaire ambiant, des piqures, des brûlures, des morsures, des abcès, etc. On l'observe chez tous les animaux; cependant les solipèdes et les chiens en sont plus souvent affectés. Cette carie est caractérisée par un ulcère qui siège presque toujours sur les bords de la conque. Les lèvres de cet ulcère sont saillantes, garnies de bourgeons qui saignent facilement et laissent écouler un pus séro-muqueux, grumeleux, sanguinolent et fétide. • De l'ulcère, dit M. Lafosse, partent parfois une ou plusieurs fistules plus ou moins profondes; sur quelques points de sa surface, on voit le cartilage d'un blanc terne ou grisâtre, rugueux, épais. • Il est quelquefois nécessaire de soulever les bourgeons charnus qui recouvrent la conque pour voir la carie dont cet organe est atteint. L'ulcère qui, en général, est accompagné de prurit, a plus de tendance à s'étendre qu'à se cicatriser, et, au bout d'un certain temps, ses bords s'épaississent et s'indurent; la conque se déforme, se plisse, et la guérison complète devient presque impossible.

Le traitement consiste à raser les bords de l'ulcère et à les nettoyer souvent sans faire saigner, à faire des onctions, après chaque pansement, avec les pomades laudanisée, camphrée, soufrée. On emploie encore avec avantage la pomade au goudron, à l'huile empyreumatique lorsque le prurit est causé par les insectes. Par tous ces moyens, on préserve l'ulcère du contact de l'air. Pour combattre le prurit, qui est un des principaux obstacles à la cicatrisation, on saupoudre fréquemment la plaie avec de la poudre d'amidon, de charbon, de vieux bois. Enfin, il est quelquefois nécessaire de cautériser la partie cariée; mais il est encore préférable d'inciser les parties, car on obtient ainsi une plaie simple, qui a plus de tendance à se cicatriser qu'une plaie escarrifiée, surtout lorsqu'on a le soin de la préserver du contact de l'air. Lorsque les animaux se froient ou se secouent violemment, on coiffe l'oreille malade avec une capote en toile, ou bien on applique des colliers à chapelets et des bâtons-surfaix, dans les cas où les animaux se grattent avec les pieds. Enfin, l'amputation de la conque est un moyen extrême qui ne doit être employé qu'à la dernière extrémité, car c'est un moyen dangereux, et qui a, en outre, l'inconvénient de donner aux animaux une physionomie désagréable. • Avant d'en venir à ce moyen, dit M. Lafosse, on pourrait essayer l'amputation partielle, que l'on dirigerait de manière à laisser à l'oreille une forme aussi normale que possible, tout en diminuant sa longueur. Si la guérison était obtenue, on aurait la ressource de tailler l'oreille saine sur le même patron que l'autre. Chez certains animaux de prix, dont la conque est très-développée, il ne serait pas impossible d'éviter par ces moyens la repoussante difformité que produit infailliblement l'amputation. »

— *Agric. Carie des grains*. La carie, que l'on confond quelquefois avec le charbon, peut être comptée au nombre des fléaux les plus nuisibles au cultivateur. Les pertes qu'elle cause peuvent s'élever au quart, à la moitié et même aux deux tiers de la récolte. En outre, sa présence diminue notablement la valeur de la portion qui a échappé à ses ravages. Les blés cariés engraisent les neules et les bluteaux, rendent défectueuse la mouture du blé sain qui vient ensuite, et produisent une farine de couleur terne, qui n'est pas de garde. Le pain qui en provient a une teinte violacée et une odeur repoussante. Cet inconvénient est si grave, qu'il y aurait lieu de renoncer à l'emploi dans l'alimentation du blé infesté de carie, si on n'avait trouvé le moyen de le débarrasser de la poussière noirâtre que produit cette maladie. Le procédé le plus parfait parait être celui dont on se sert dans les environs de Paris. Voici en quoi il consiste : on joint à l'équipage des moulins un long cylindre tournant en tôle, percé d'une grande quantité de trous faisant râpe à l'intérieur. Le grain, passant dans ce cylindre avant de tomber dans la trémie, s'y nettoie, par le frottement, de presque toute la carie qui y est attachée, et les grains cariés qui sont encore entiers y sont déchirés. Les lavages à grande eau sont aussi recommandés. Comme les grains cariés sont plus légers que les autres, ils surnagent, et on peut facilement les enlever.

La carie n'est pas, comme on l'a cru pendant longtemps, une maladie particulière au froment; on la voit se développer également sur l'épeautre et sur diverses autres graminées. Dans les premiers temps, les pieds de froment atteints par la carie sont assez difficiles à distinguer de ceux qu'elle a épargnés. Toutefois, leurs tiges et leurs feuilles sont plus minces et d'un vert plus foncé; l'épi, quand on l'é-

crase, a une odeur caractéristique. Au moment de la floraison, la distinction devient plus facile : l'épi malade est alors plus étroit que l'épi sain, et ses balles sont plus serrées; sa couleur est un vert bleuâtre très-prononcé. Le grain lui-même présente bientôt une peau verte épaisse; il devient ovoïde et sensiblement plus gros que les grains sains. Lors même que la maturité approche, le péricarpe ne paraît pas altéré, mais il prend une teinte gris brun et renferme une matière noire, grasse au toucher, qui salit les doigts quand on la froisse, et dont l'odeur des plus désagréables ne peut mieux se comparer qu'à celle de la marse. Les changements successifs qui se produisent dans l'intérieur du grain carié ont été décrits avec une exactitude parfaite dans l'ouvrage si remarquable de M. J. Kühn sur les maladies des plantes cultivées; nous en extrayons le passage suivant : « Si l'on fait une coupe d'un grain carié à une époque peu avancée, au moment où l'épi commence à sortir du tuyau, on voit que son enveloppe est dans un état anormal, épaisse vers le haut et colorée en vert foncé et mat sur sa tranche. A la place de l'ovule, on ne trouve qu'une masse blanche qu'on peut facilement enlever pour l'observer sous le microscope. On reconnaît ainsi qu'elle est composée de filaments déliés, étroitement enchevêtrés et plusieurs fois ramifiés (ce sont les filaments végétatifs, ou le *mycelium* du parasite qui donne lieu à la carie). Si l'on isole de ces filaments par la dissection, ce qui ne laisse pas d'offrir assez de difficultés, on s'aperçoit qu'à l'extrémité de leurs plus petites ramifications il s'est produit de petites vésicules qu'on observe ordinairement à des degrés très-divers de développement. Ces vésicules sont d'abord extrêmement petites; elles grossissent ensuite peu à peu, leur contenu augmente en même temps et devient granuleux; enfin, elles se détachent des ramifications à l'extrémité desquelles elles ont pris naissance. Ceux-ci continuent à produire de nouvelles vésicules, de telle sorte que parfois on en voit deux superposées et parvenues à différents degrés de leur accroissement. Pour compléter leur organisation, ces vésicules, qui étaient jusqu'alors transparentes et limpides, sécrètent à leur surface une couche externe de couleur foncée, après quoi elles constituent les corps reproducteurs parfaitement formés ou les *sporules* d'un champignon parasite. Leur membrane externe (ou épispore), épaisse et foncée, s'est formée plus tard que l'interne (indospore), qui existait d'abord, et qui est délicate et fort transparente; la première est donc le résultat d'une sécrétion de la seconde. A mesure que le développement des spores fait des progrès, on voit, même à l'œil nu, la masse blanchâtre intérieure grossir, passer au bleu et finalement au brun noir. Arrivée à ce point, cette masse est encore molle et grasse, mais son humidité s'évapore; enfin les spores séchent, leur amas devient pulvérulent. »

La carie est due à l'invasion de l'ovaire des plantes par un champignon parasite interne ou entophyte, de la tribu des ustilaginées, auquel de Candolle a donné le nom de *uredo-carie*. MM. Tulasne en ont fait un genre particulier qu'ils ont appelé *tilletia*, du nom de Tillet, auteur d'un excellent ouvrage sur les maladies des grains. Les spores ou corps reproducteurs de l'uredo-carie sont ronds et réticulés; ils sont supportés par de petits pédicelles qui naissent d'un corps charnu diversement contourné. C'est ce corps qui remplace l'ovaire, après en avoir dévoré la substance et même rongé les parois, de telle sorte qu'à la fin le grain carié n'a plus pour enveloppe péricarpique qu'une membrane mince, très-fragile, formée seulement d'une ou deux couches de cellules polygonales, tandis que, dans l'état normal, la portion externe du grain est composée de trois ou quatre couches de grandes cellules aplatiees et à parois épaisses. Mais, si la cause première de la carie est aujourd'hui parfaitement connue, il n'en est pas de même de ce qu'on pourrait appeler les causes secondes, c'est-à-dire les influences atmosphériques et géologiques qui doivent en favoriser le développement. Celles-ci n'ont pas encore pu être convenablement appréciées. Cette maladie sévit en effet dans tous les terrains et sous toutes les températures. Toutefois, il résulte des observations auxquelles on s'est livré, qu'elle ne se développe presque jamais spontanément, mais qu'elle se propage par des spores dont le nombre est pour ainsi dire illimité. Ces spores, restées adhérentes aux grains et à la paille, germent dans la terre après les semailles et donnent naissance au champignon entophyte. Les filaments de celui-ci, d'une extrême ténuité, pénètrent dans la plante par les racines, s'y étendent et se multiplient avec une effrayante rapidité; ils arrivent enfin à l'ovaire, où leurs spores se développent de la façon indiquée plus haut.

La propagation de la carie par les spores étant un fait reconnu, le meilleur moyen d'en préserver les récoltes sera évidemment de soumettre les semences à des opérations qui détruisent ces corps reproducteurs, ou du moins leur enlèvent la faculté de germer. Or, personne ne l'ignore aujourd'hui, ce résultat peut être atteint de deux manières, par le *chaulage* et le *sulfatage*. Le chaulage est dû, paraît-il, à Tillet, qui le premier l'a conseillé, après en avoir expérimenté lui-même les salutaires effets. On le pratique, soit en aspergeant le blé de semence avec une disso-

lution de chaux et de sel marin, soit en le plongeant tout à fait dans cette même dissolution, ce qui est beaucoup plus sûr. Le sulfatage est dû à Bénédicte Prévost. Ayantrémarqué le bon état des récoltes obtenues par un cultivateur de Montauban, qui chaulait sa semence dans un chaudron couvert de vert-de-gris, il essaya de tremper le blé dans une solution de sulfate de cuivre ou couperose bleue. Les résultats qu'il obtint furent tellement satisfaisants que l'opération imaginée par lui passa bientôt dans la pratique agricole. Il est bon de remarquer cependant que, pour obtenir du sulfate de cuivre tout l'effet désiré, l'immersion de la semence doit être prolongée pendant dix heures au moins. D'un autre côté, malgré ses avantages incontestables, le sulfate de cuivre présente un inconvénient très-grave : ses propriétés vénéneuses en rendent l'emploi dangereux. C'est donc avec raison qu'on préconise aujourd'hui le procédé imaginé par Mathieu de Dombasle, qui paraît être en même temps plus efficace et plus inoffensif. Voici en quoi il consiste : on fait dissoudre, dit l'éminent directeur de Roville, 8 kilogr. de sulfate de soude par hectolitre d'eau. La dissolution doit se faire au moins quelques heures à l'avance dans un cuvier, et l'on agite fréquemment jusqu'à ce que le sel soit complètement dissous. Le liquide ainsi préparé peut se conserver pendant toute la durée des semailles. D'un autre côté, on réduit la chaux en poudre en la faisant fuser par l'addition d'une petite quantité d'eau. Le meilleur moyen consiste à placer quelques pierres de chaux dans un panier ou maube, et à plonger le tout dans l'eau pure seulement pendant quelques secondes. On la retire aussitôt, et l'on dépose la chaux sur le sol, où elle s'échauffe et se fuse bientôt en se réduisant en poudre. On verse 1 hectol. de froment au milieu de la pièce et on agite vivement le tas, tout en ayant soin de verser de temps à autre autant de sulfate de soude que le grain peut en absorber. Il faut généralement 6 à 8 litres de solution par hectolitre de grain. Tous les grains doivent être uniformément humectés de liquide sur toute leur surface sans qu'un seul échappe à son action. On répand ensuite de nouvelle chaux, et l'on continue de brasser le tas jusqu'à ce que tous les grains en soient exactement couverts. L'opération est alors terminée; elle n'a exigé que quelques minutes par hectolitre.

— *Arboric. Carie du bois*. La carie du bois est un état morbifique du tissu ligneux, durant lequel la partie affectée perd ses caractères organiques, se ramollit, s'émiette, se réduit en poussière, et enfin se transforme en une espèce de terreau. Cette maladie n'a pas encore été bien étudiée. Dans certains cas, elle est spontanée, par exemple, lorsqu'elle provient de la vieillesse, d'une constitution vicieuse ou de la fâcheuse influence du milieu ambiant; dans d'autres, elle est accidentelle et résulte d'une violence extérieure qui a mis à nu une portion du corps ligneux, ou bien encore elle est amenée par des larves d'insectes qui s'introduisent dans le cœur même de l'arbre. Quand la carie est le résultat d'un long âge, d'une constitution vicieuse ou de l'influence nuisible des causes extérieures, elle attaque l'arbre soit à la base, soit au sommet. Dans le premier cas, elle commence au cœur du tronc, tout près du collet, rongant le bois de proche en proche et y creusant incessamment une cavité de forme conique qui, à la longue, finit par s'étendre depuis la base du tronc jusqu'à son sommet. Dans le second cas, la carie paraît d'abord à l'extrémité des plus jeunes rameaux et les fait périr; elle attaque ensuite successivement les branches secondaires, les branches primaires et le tronc. La carie qui commence au sommet est précédée, dit M. de Mirbel, par l'avortement des bourgeons. La sève n'a pu s'élever jusqu'à l'extrémité des rameaux; ceux-ci, privés de feuilles, se dessèchent, se détruisent et laissent à nu une portion du bois des branches. Ce bois est exposé simultanément à l'action de l'humidité et de l'oxygène de l'air. Or, l'humidité dissout et entraîne les parties solubles, et l'oxygène, volatilissant le carbone, se dissipe avec lui sous forme de gaz acide carbonique. Il est fort probable que l'humidité et l'oxygène agissent aussi dans la carie qui commence par la base du tronc; mais, jusqu'à présent, on n'a pu fonder cette opinion sur aucune preuve certaine. Ce qui est bien constaté, c'est que, dans les deux cas dont il vient d'être question, la carie est incurable, parce qu'elle est un symptôme de caducité, maladie fatale contre laquelle tout remède est impuissant.

Lorsque la carie se développe sur des arbres jeunes et vigoureux, mais dont une portion d'écorce a été enlevée par un accident quelconque, l'action de l'oxygène et de l'humidité est encore plus manifeste que dans la carie qui attaque la cime des vieux arbres. Si la portion d'écorce enlevée est très-petite, la vie ou la santé de l'arbre ne courent aucun danger; le cambium qui se forme sur les lèvres de la plaie ne tarde pas à la recouvrir d'une écorce nouvelle, et la végétation subit à peine en cet endroit une légère interruption. Mais si la plaie est tellement grande que le cambium ne puisse la recouvrir pendant le cours de la première année, le bois sera bientôt attaqué par la carie. On peut toutefois prévenir cette maladie en mettant la plaie à

l'abri de la pluie et du contact de l'air, au moyen de l'onguent de Saint-Fiacre, de l'onguent de Forsilh, ou de toute autre composition analogue. Cela fait, l'arbre est sauvé, pourvu que la blessure ne soit pas horizontale. Dans ce dernier cas, sa perte n'est que retardée, parce qu'alors la formation du cambium est nulle ou presque nulle. On sait, en effet, que les sucres nutritifs n'ont naissance au cambium viennent des feuilles supérieures; or, la sommité de la branche ou du tronc ayant été retranchée, la place manque pour que des feuilles se développent au-dessus de la plaie. Il faut faire une exception en faveur de certaines espèces d'arbres qui se font remarquer par leur végétation facile et abondante; tels sont par exemple les platanes. Ces arbres, lors même qu'on les étête, ne sont pas attaqués par la carie; des branches vigoureuses se développent au haut du tronc, et bientôt leurs bases réunies forment un large empatement sous lequel la plaie ne tarde pas à disparaître.

CARIE, ancienne province de l'Asie Mineure, au sud-ouest, bornée au N. par la Lydie et l'ionie, à l'E. par la Phrygie et la Lycie, au S. et à l'O. par la Méditerranée. Les côtes, découpées par une multitude de petites baies, formaient de nombreux promontoires, dont le plus septentrional et le plus connu était celui de Mycale. La chaîne du Taurus séparait cette contrée de la Lycie et envoyait en Carie de nombreux rameaux, qui accidentaient le sol arrosé par le Méandre, le Calbis et le Glaucos. Ce pays était médiocrement cultivé, mais on élevait de nombreux troupeaux dans les montagnes, et les laines de cette provenance étaient très-estimées. Les habitants étaient fort industrieux et s'adonnaient surtout à la navigation. C'est par la flotte des Cariens que Psammétique fut, dit-on, placé sur le trône d'Égypte. Leurs villes principales étaient Milet, Halicarnasse, Apollonie, Laodicée et Tralles. Dans les temps les plus reculés, la Carie était divisée entre plusieurs princes ou rois, dont le plus puissant était celui qui régnait à Halicarnasse. Plus tard, elle fit partie, avec la Lydie, de l'empire des Perses, et les princes indigènes conservèrent leur autorité sous la dénomination de satrapes. L'un d'eux, Ligdamis, fut le père d'Artémise I^{re}, l'une des femmes les plus célèbres de l'antiquité; elle accompagna Xerxès contre les Grecs et montra dans cette campagne immortelle plus de virilité et de courage que le grand roi. Plus tard, le trône d'Halicarnasse fut occupé par Mausole, que la douleur fastueuse de son épouse a immortalisé. A la chute du vaste empire des Perses, la Carie passa sous les lois de la Macédoine; elle reconnut ensuite successivement la souveraineté des rois de Syrie, des Romains, des empereurs grecs, des Arabes, des Turcs Seldjoucides. Les Ottomans en firent la conquête en 1336; elle était alors soumise à un chef turc appelé Aïdin, d'où le nom de *pays d'Aïdin*, sous lequel les géographes turcs désignent l'ancienne Carie, comprise aujourd'hui dans la Caramanie.

CARIE ou d'ANTIOCHE (concile de). Les évêques macédoniens, au nombre de trente-quatre, se réunirent, en 387, à Antioche, en Carie, sous le prétexte de travailler à la réunion des Églises. Ils s'étaient déjà opposés, de concert avec les Ariens, à la tenue du concile de Tarse; dans leur assemblée, ils décidèrent que l'on s'en tiendrait à la confession de foi de la dédicace d'Antioche, confirmée à Séleucie, qu'ils soutenaient être l'ouvrage du martyr saint Lucien, et ils rejetèrent le mot *consubstantiel*.

CARIÉ, ÉE (ka-ri-é) part. pass. du v. Carier. Attaqué par la carie : *Dent CARIÉ*. *Os CARIÉ*. *Blé CARIÉ*. *Bois CARIÉ*. *Le jour de la Purification, le laboureur ne manque jamais de faire des crêpes, afin que son blé ne soit pas CARIÉ*. (A. Hugo.) *Le pain fait avec du froment CARIÉ a un goût désagréable*. (Duchartre.)

— **Homonyme**. Carrier.

CARIEN, IENNE s. étadj. (ka-ri-ain, i-b-ne). Géogr. Habitant de la Carie; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Les CARIENS. Les femmes CARIENNES*.

CARIER v. a. ou tr. (ka-ri-é). Détruire par la carie, donner la carie à : *Une dent malade suffit pour CARIER toutes les autres*.

— **Fig.** Détruire progressivement : *La noblesse courtoise est un poison qui CARIÉ la liberté des peuples*. (Machiavel.)

Se carier v. pr. Être attaqué de la carie : *L'os s'ÉTANT CARIÉ, la cuisse fut bientôt pourrie et le mal emporta Cambyse*. (P.-L. Courier.)

— **Homonyme**. Carrier.

CARIEUX, EUSE adj. (ka-ri-eu, eu-ze). Pathol. Qui est de la nature de la carie : *Affection CARIÉUSE*. // Affecté de carie : *Os CARIÉUX*. // Résultant de la carie : *Ulcère CARIÉUX*.

CARIFE, bourg du royaume d'Italie, dans la Principauté Ulérieure, district et à 16 kil. S.-E. d'Ariano; 2,558 hab. Sur l'emplacement de la *Calife* des Romains.

CARIGALINE, village et paroisse d'Irlande, comté et à 16 kilom. S.-E. de Cork; 5,733 hab. Exploitation de marbres, pierres à chaux et ardoises. Ruines du château fort de Cogan.

CARIGNAN, ville du royaume d'Italie, province et à 20 kilom. S. de Turin, sur la rive gauche du Pô, ch.-l. de mandement; 8,000 h. Récolte et filatures de soie; raffineries de sucre; préparation de confitures renommées. Carignan était autrefois une place forte, qui fut prise et démantelée par les Français en 1544. Elle a donné son nom à la branche de Savoie aujourd'hui régnante. || Petite ville de France (Ardennes), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. S.-E. de Sedan, sur la Chiers; pop. aggl. 1,627 hab. — pop. tot. 2,051 hab. Fouleries, laminoirs, fabriques de pointes et d'épingles. Belle église du xiv^e siècle.

CARIGNAN, branche cadette de la maison de Savoie, qui avait en apanage le fief de Carignan en Piémont. Le premier prince de cette branche fut Thomas, né en 1595, cinquième fils de Charles-Emmanuel I^{er}; il épousa Marie de Bourbon, comtesse de Soissons; de là vint le rameau de Savoie-Soissons, qui a donné le grand prince Eugène. Le prince Thomas, grand capitaine comme son père, servit en France avec le grade de lieutenant général, troubla le Piémont par son ambition pendant la minorité de son neveu Charles-Emmanuel II, et mourut en 1656. — Son fils, Emmanuel-Philibert de Carignan, quoique sourd-muet, cultiva les sciences et les lettres, et fit construire le palais Carignan tel qu'il existe aujourd'hui. Ses descendants habiterent alternativement le Piémont et la France, où ils eurent de grands emplois militaires. L'infortunée princesse de Lamballe appartenait à cette branche. — Le sixième prince de cette famille, Charles-Emmanuel de Carignan, mourut jeune à Chaillot en 1800, laissant une veuve, Marie de Saxe (remariée au prince de Montléard et morte en 1851), et un fils, CHARLES-ALBERT, dans la personne duquel la branche de Carignan monta sur le trône de Sardaigne à l'extinction de l'ainée, en 1831. Le titre de prince de Carignan passa dès lors à une autre branche cadette, celle de Villefranche; il est porté aujourd'hui par le prince Eugène de SAVOIE-CARIGNAN.

CARIGNAN (Eugène-Emmanuel de SAVOIE-VILLEFRANCHE, prince de), né à Paris le 14 avril 1816, était fils de Joseph-Marie de Savoie, comte de Villefranche, et de Paule-Benoîte de la Vauguyon, et petit-fils d'Eugène de Savoie-Carignan, tige du rameau de Villefranche, et qui avait épousé une Magon de Boilegarin; de telle sorte que ces comtes de Villefranche, n'étant pas issus de princesses, n'avaient pas rang de princes du sang à la cour de Piémont. Elevé à Turin, le jeune comte de Villefranche reçut le titre de prince de Carignan en 1831, à l'avènement de Charles-Albert au trône. Il fut depuis nommé grand amiral. Le prince de Carignan fut lieutenant général du royaume en 1848 et 1849, pendant les campagnes de Lombardie. En 1859 et en 1866, le roi Victor-Emmanuel, avant de partir pour l'armée, lui donna le même titre de lieutenant général du royaume, avec pouvoir de signer les lois et décrets, et d'exercer, en un mot, tous les actes de la puissance souveraine. En 1861, il fut envoyé à Naples comme lieutenant du roi, et depuis, il y a fixé sa résidence. Le prince de Carignan n'est pas marié; sa sœur a épousé le comte de Syracuse, frère de Ferdinand II, roi de Naples.

CARIGNANE s. f. (ka-ri-gna-ne; gn mil.). Hortie. Cépage du midi de la France, originaire d'Espagne.

CARIGUE s. m. (sa-ri-ghe — du brésilien *carigüya*, sarigue). Mamm. Syn. de SARIGUE. || On écrit aussi CARIGUE.

CARIGUEBYU s. m. (ka-ri-ghe-bé-yu — mot brésilien). Mamm. Nom vulgaire de la loutre du Brésil ou saricovienne. || On dit aussi CARIGUEBYU.

CARIGUEIA s. m. (sa-ri-ghe-ia — mot brésilien). Mamm. Nom vulgaire du sarigue opposum. V. SARIGUE. || On dit aussi CARIGUEYA.

CARIJOS. Ethnogr. Ce nom, qui veut dire *aimables*, a été donné par les Portugais, à cause de la douceur de ceux qui la composent, à une tribu qui habitait la province de Santa-Catarina. L'idiome des Carijos a disparu avec eux.

CARIL s. m. (ka-ri-l). Bot. V. KARIL.

CARILLO D'ACUNHA. V. ACUNHA.

CARILLON s. m. (ka-ri-lon; ll mil. — du bas lat. *quadrilio*, quaternaire, parce que les carillons étaient d'abord de quatre cloches). Cloches de timbres divers placées pour être sonnées ensemble : On place un CARILLON dans une des tours de Notre-Dame. Les CARILLONS ont, dit-on, été inventés en Flandre, où ils sont fort communs. (Noël.) Ce furent les ducs de Bourgogne qui introduisirent les CARILLONS dans les provinces qui leur appartenaient. Il y avait une église à Delft, dont le CARILLON de la grosse tour était composé de plus de mille cloches de différentes grosseurs.

Du pieux carillon les légères volées
Couraient en bondissant à travers les vallées.
LAMARTINE.

|| Air exécuté par ces cloches : Sonner un CARILLON. Les CARILLONS des cloches, au milieu des fêtes, semblaient augmenter l'allégresse publique. (Chateaub.)

— Par anal. Sonnerie en cordes métalliques ou d'un genre quelconque, mue par un agent

mécanique : *Horloge, montre, boîte à CARILLON. Le CARILLON de la Samaritaine. Des marchands d'eau faisaient tinter, par des artifices hydrauliques, leurs petits CARILLONS de grelots.* (Th. Gaut.)

— Par ext. Battement mesuré et cadencé, exécuté sur une seule cloche : *Le sonneur se plait à faire sur sa cloche un interminable CARILLON.*

— Fam. Grand tapage : *Voilà deux heures que nous sommes à cette grille; nous avons fait un CARILLON d'enfer, et on ne nous ouvre pas.* (F. Soulié.)

Si femme trop sage
Résiste à l'orage
Et ne fait naufrage
Comme tant d'autres font,
Pour peu qu'un rien la blesse,
Cette vertu diabolique
Dans votre maison
Fera sans cesse
Grand carillon. ANSEAU.

— Loc. fam. Double, triple carillon. Grand bruit ou grande solennité : *Il a été annoncé dans le salon à TRIPLE CARILLON. Que je suis heureux d'avoir été sifflé à DOUBLE CARILLON!* (Le Sage.) *Les matelots regagnèrent le navire dont la cloche de fer les appelait à TRIPLE CARILLON depuis un quart d'heure.* (L. Gozlan.)

Le jour où naquit Châtillon,
On sonna double carillon,
Par tous les clochers de Cythère.

VOITURE.

— Cost. Ancien ornement d'un bonnet de femme : *De petits bonnets à double CARILLON.* (Mme de Sév.)

— Hist. *Carillon national*, Air de contredanse composé par Bécourt, fort en vogue au commencement de la Révolution, et sur lequel on adapta les paroles du fameux *Ça ira*. || V. ce dernier mot.

— Mus. *Carillon de Dunkerque*, Air qu'exécutait à Dunkerque une horloge à carillon. || Ronde dansée sur l'air du carillon de Dunkerque. || Nom d'une pénitence qui est quelquefois usitée dans les jeux de salon, et à laquelle toute la société prend part. Le joueur qui doit la commencer se retire dans un coin de la pièce, puis il appelle une personne de sexe différent et l'embrasse. Cette personne en fait autant, et l'on continue de même jusqu'à ce que tout le monde ait été appelé. A mesure qu'un joueur a rempli son rôle, il se place derrière celui qui l'a précédé. Quand tout le monde se trouve ainsi placé, chaque couple se détache successivement de la file et la parcourt dans toute son étendue, chaque cavalier passant à droite et embrassant les dames, chaque dame passant à gauche et embrassant les messieurs, après quoi chacun regagne son siège.

— Phys. *Carillon électrique*, Réunion de plusieurs timbres qui sonnent à la fois, lorsqu'on les met en communication avec une machine électrique.

— Mécan. *Carillon d'alarme*, Appareil imaginé pour avertir que la pompe alimentaire de la chaudière fonctionne mal dans les machines à vapeur.

— Techn. *Fer de carillon*, Barre de fer de 0 m. 018 à 0 m. 020 carrés.

— Bot. Nom vulgaire de la campanule à grandes fleurs (*campanula medium*).

— Encycl. Le mot *carillon* a d'abord exprimé le son joyeux des cloches, célébrant les fêtes de l'Eglise ou un événement heureux; plus tard, ce mot désigna plus spécialement une réunion de timbres de différentes grosseurs, ou de petites cloches qu'on faisait sonner avec un clavier ou avec un bouton de fer. Au x^e et au xvi^e siècle, presque toutes les villes des Flandres et de France avaient leur *carillon*. Celui de Dunkerque était un des plus célèbres, et certains de ses airs sont devenus populaires. Jadis, dans les campagnes, on voyait les paysans danser au son du *carillon*, et en répéter en chœur les airs joyeux. A Paris, celui de la Samaritaine du Pont-Neuf était le plus renommé; tous les auteurs du temps en font mention. On devait en placer dans la nouvelle tour qui s'élève à côté de Saint-Germain l'Auxerrois, mais jusqu'à ce jour ce projet n'a pas reçu d'exécution.

Voici, sur les carillons et les carillonneurs, quelques lignes de M. Fétis, qui pourront intéresser nos lecteurs : « Peu de personnes savent en France ce que c'est qu'un *carillon*; et dans les Pays-Bas mêmes, où l'on rencontre bon nombre d'instruments de cette grosse sonnerie, leur mécanisme est à peu près un mystère pour tout le monde. On ne considère un *carillon* que comme l'accompagnement obligé d'une horloge publique, et l'habitude d'entendre le jeu de timbre d'heure en heure, ou même à des intervalles plus rapprochés, fait qu'on ne comprend pas facilement quelles peuvent être les fonctions d'un carillonneur. Pourtant, il est des époques où le *carillon* vient frapper l'oreille des habitants de certaines villes par des traits et des accords inaccoutumés; ce n'est plus l'air banal de l'heure, de la demi-heure et du quart, ce sont des mélodies plus ou moins gracieuses, des passages plus ou moins rapides et brillants, une harmonie plus ou moins nourrie et régulière, selon le degré d'habileté de l'artiste qui fait résonner les cloches; car il ne s'agit plus là du jeu mécanique d'un cylindre; c'est un musicien, un

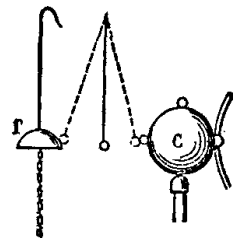
harmoniste, qui se charge, dans ces solennités, de mettre en branle la sonnerie, et qui fait du Mozart et du Rossini à coups de poing et à coups de pied; art fort difficile, et qui n'exige pas moins d'habileté et de dextérité que de force physique. De ne parlerai pas ici de l'usage des cloches et de la construction des carillons; je dirai seulement que le premier *carillon* fut construit à Alost en 1487. Quant à l'art de jouer de ces instruments gigantesques, je crois devoir donner des détails qui, je l'espère, ne seront pas sans intérêt. Le défaut essentiel de l'emploi des cloches dans la musique est la prolongation des sons, qui jette de la confusion dans l'harmonie. Ce défaut s'affaiblit lorsqu'on les entend à une certaine distance. Cependant, la résonnance n'étant pas égale entre toutes les cloches, il en résulte presque toujours que quelques notes ont une force d'intensité que n'ont pas les autres, ce qui fait que cette note domine à peu près comme certaines notes du serpent dans le chant de l'Eglise, et qu'elle détruit, ou du moins diminue l'effet de la mélodie et de l'harmonie. « C'est une sottise musicale que la musique des cloches », dit Jean-Jacques Rousseau, dans l'article CARILLON de son *Dictionnaire de musique*. Il y a quelque vérité dans cette phrase. Cependant j'ai entendu quelques carillons qui, par l'égalité et l'éclat de leurs timbres, pouvaient faire éprouver du plaisir même à une oreille exercée, et deux carillonneurs m'ont fait comprendre que le talent peut tirer parti des instruments même les plus ingrats. Le premier de ces artistes était un célèbre organiste et carillonneur d'Amsterdam, dont l'éloge a été fait par Burney dans la relation de son voyage musical en Allemagne et dans les Pays-Bas. Ce musicien se nomme Pothoff; il est, je crois, le premier, peut-être même est-il le seul qui ait écrit des pièces pour le *carillon*. Toutes les pièces qu'il a composées sont écrites à trois parties; on y trouve de jolies mélodies variées par des traits rapides, qui exigent une prodigieuse agilité des poignets et des pieds. J'ai entendu l'autre carillonneur dont je viens de parler; il était de Saint-Omer, et s'appelait Rodin. Je ne crois pas qu'il ait rien écrit; il improvisait toujours, et c'était avec une verve, un bonheur d'inspiration, qu'on serait tenté de croire incompatibles avec le travail mécanique si fatigant de l'art de jouer du *carillon*. C'est aussi à trois parties réelles qu'il traitait l'harmonie de ses improvisations. Il ne suffit pas d'entendre un carillonneur pour se faire une idée juste de son mérite et de la difficulté de son art; il faut aussi le voir se livrer à son pénible exercice. Deux claviers sont placés devant lui : le premier est destiné aux mains, pour exécuter les parties supérieures; l'autre, qui doit être joué par les pieds, appartient à la basse. De gros fils de fer partent de toutes les cloches, et viennent aboutir à l'extrémité inférieure de chaque touche de ces claviers. Ces touches ont la forme de grosses chevilles, que le carillonneur fait baisser, en les frappant avec le poing ou le pied. L'artiste est assis sur un siège assez élevé pour que ses pieds ne posent point à terre, afin qu'ils tombent d'aplomb et avec force sur les touches qui appartiennent aux grosses cloches. Le poids de ces cloches exige une force musculaire peu commune pour les mettre en mouvement. Telle est la violence de l'exercice des deux bras et des deux pieds, qu'il serait impossible à l'artiste de conserver ses vêtements; il ôte son habit, trousse ses manches, et, malgré ces précautions, la sueur ruisselle bientôt sur tout son corps. La rigueur de ses fonctions l'oblige quelquefois à continuer cette rude gymnastique pendant une heure; mais ce n'est jamais qu'avec la plus grande peine qu'il arrive jusqu'au bout. Il est rare aussi qu'un carillonneur ne soit pas obligé de se mettre au lit après avoir accompli cette longue et difficile tâche, et peut-être ne trouverait-on pas un seul homme en état de la remplir, si les occasions où il faut s'y soumettre n'étaient assez rares. »

A l'Exposition universelle de 1867, à Paris, on a pu voir un *carillon* fort remarquable. Ce *carillon*, placé dans un pavillon construit exprès, se composait de quarante-trois cloches de timbres différents formant ensemble quatre octaves. Il n'était pas joué par un artiste, mais mis en mouvement par un simple mécanisme d'horlogerie. Sa pièce principale consistait en un immense cylindre sur lequel étaient des points de fer espacés comme dans les cylindres des orgues de barbarie. Des poids énormes faisaient tourner ce cylindre chaque fois que l'heure sonnait, et les promeneurs s'arrêtaient pour écouter le chœur de la *Dame blanche*. Sonnet, cors et musettes, ou l'air de la *Jeune Hortense*, les deux seuls morceaux qui fussent pointés. Ce *carillon*, construit par un fabricant du Mans, était destiné à la cathédrale de Buffalo, dans les Etats-Unis.

Plusieurs peuples de l'Asie ont aussi des carillons. Dampier assure en avoir trouvé un aux Philippines, où l'on comptait seize cloches de grosseur différente. Quant aux Chinois, outre les carillons que décrit le P. Amyot, ils en ont d'autres, de la plus grande simplicité, qu'ils forment en suspendant aux divers étages de leurs tours un grand nombre de clochettes, que le vent agite et fait sonner en produisant parfois des effets d'harmonie très-singuliers. C'est la musique des vents et du hasard. C'est au même genre de *carillon* qu'il convient de rattacher une harmonie étrange que tous les efforts de la science sont impuis-

sants à imiter. « Sur les montagnes et dans les pâturages de la Suisse, dit l'auteur des *Curieuses origines*, on rencontre une quantité innombrable de bestiaux qui ne sont gardés par aucun pâtre, et qui errent dans la vaste enceinte où ils sont placés. Ces bestiaux portent tous de petites clochettes de diverses grandeurs, qui produisent des sons variés à l'infini. Le hasard forme ainsi dans ce prodigieux *carillon* des combinaisons harmoniques, des mélodies bizarres, indéfinissables et pleines de charme. L'écho répète ces accords extraordinaires, et les répercutant à l'infini, il en forme le plus admirable *carillon* que l'on puisse imaginer. »

— Phys. Le *carillon électrique* est un appareil imaginé pour mettre en jeu les actions de l'électricité. La boule C, qui termine le conducteur d'une machine électrique, est formée d'un métal sonore. En face est un timbre T, communiquant avec le sol au moyen d'une chaîne. Entre le timbre et la boule on voit, suspendue par un fil de soie, une balle métallique. L'électricité de la machine, répandue sur la boule C, attire la petite balle, puis la repousse, dès qu'il y a eu contact. En même temps, l'électricité neutre du timbre T a été décomposée par influence, et la petite balle, repoussée par la machine, se trouve attirée par le timbre contre lequel elle va se heurter. Là, l'électricité du pendule passe au timbre et s'écoule dans le sol. Alors le pendule est de nouveau attiré par la machine, et ainsi de suite. En touchant ainsi alternativement le timbre et la machine, le pendule rend un son qui a valu à l'appareil le nom de *carillon électrique*.



A la place du timbre, que l'on mette une boule de métal, et, à la place de la petite balle qui forme pendule, une araignée faite avec du liège légèrement brûlé, et l'on aura l'*araignée de Franklin*. A cause de l'imparfaite conductibilité du liège, l'araignée semble s'attacher pendant quelques instants à la boule électrisée qu'elle touche, avant de revenir sur l'autre.

— Mécan. *Indicateur-carillon d'alarme*. Cet appareil a été imaginé par M. Lemaitre, ingénieur constructeur, pour avertir le chauffeur d'une machine à vapeur que la pompe alimentaire de la chaudière fonctionne mal. Il est en tout semblable à un mouvement d'horlogerie, et est mis en communication, d'un côté avec la tige du piston, et de l'autre avec les clapets, au moyen de balanciers qui donnent le mouvement à des roues à rochets. Les pignons montés sur leurs arbres commandent une grande roue, qui, dans son mouvement de rotation, entraîne l'aiguille d'un cadran indicateur. Les balanciers, se soulevant à chaque coup de piston et à chaque levée correspondante des clapets, ont le même nombre de coups, et par suite engendrent la même rotation, mais en sens inverse. Dans ces conditions, l'aiguille, en ne bougeant pas, indique une alimentation régulière; mais si l'un des deux moteurs fonctionne mal, les mouvements ne se faisant pas équilibre, l'aiguille avance sur le cadran, et sa position marque de quel côté se trouve l'organe qui ne marche pas. La grande roue, dans son mouvement de rotation, entraîne une douille fixée à son moyeu; celle-ci porte un barillet renfermant un ressort en spirale et fondu avec une roue dentée, qui engrène avec un pignon monté sur l'arbre d'une roue d'échappement, dans les dents de laquelle s'engage alternativement un double rochet, dont l'axe prolongé porte un marteau, qui, en frappant sur un timbre ordinaire, fait un grand bruit pour attirer l'attention du mécanicien. En résumé, au moyen de cet instrument, non-seulement on est averti vers le point qui réclame des soins, mais on peut connaître l'organe qui fonctionne mal, et lire sur le cadran depuis combien de temps l'interruption de l'alimentation a eu lieu.

CARILLONNANT (ka-ri-llo-nan; ll mil.) part. prés. du v. Carillonner : *Des cloches CARILLONNANT du matin au soir.*

La ville aux cent clochers carillonnant dans l'air.
V. HUGO.

CARILLONNANT, ANTE adj. (ka-ri-llo-nan, an-te; ll mil.). Fam. Sonore, bruyant : *Le roi des grillons s'est donc trouvé sur ma route, suivant l'usage, pour m'obséder du tintamarre infernal de ses CARILLONNANTES déclarations.* (Ch. Nod.)

CARILLONNÉ, ÉE (ka-ri-llo-né; ll mil.) part. pass. du v. Carillonner. Sonné en carillon : *Air CARILLONNÉ.*

— Fam. *Fête carillonnée*, Fête solennelle, annoncée par des carillons : *Il sera, ce jour-là, FÊTE CARILLONNÉE. Peste! dit l'ancien four-nisseur, rien que des liqueurs de madame Amphoux, qui ne servent qu'àux quatre FÊTES CARILLONNÉES!* (Balz.) *Ils ne mangeaient de la*

CARINANT s. m. (ka-ri-nan — lat. *carinans*; de *carinar*, je dis des injures; probablement de *carina*, vaisseau, à cause de la grossièreté proverbiale des gens de mer). Antiq. rom. Nom que l'on donnait aux gens grossiers, habitués à se laisser aller à des invectives.

CARINÉE s. m. (ka-rain-de). Ornith. Nom vulgaire de l'ara bleu.

CARINE s. f. (ka-ri-ne — du gr. *karina*). Antiq. gr. Pleureuse qui se louait pour les funérailles. Les premières vinrent de Carie.

— Ornith. Synonyme de CHEVÊCHE et de CANARD MUSQUÉ.

CARINÉ, ÉE adj. (ka-ri-né — du lat. *carina*, carène). Hist. nat. Synonyme de CARÈNE.

CARINENA, ville d'Espagne, province et à 35 kilom. S.-O. de Saragosse; 2,500 hab. Vins très-estimés.

CARINGUE s. f. (ka-rain-ghe). Ichthyol. Un des noms vulgaires du maquereau bâtarde, *scomber trachurus* des naturalistes. || Nom que l'on donne dans le Boulonnais à la petite épine, très-petit poisson de rivière, dont la vivacité est proverbiale dans le même pays : *Être vif comme une caringue*.

CARINI, ville du royaume d'Italie, dans l'île de Sicile, province et à 16 kilom. N.-O. de Palerme, ch.-l. de canton; 7,000 hab. On y remarque un vieux château gothique et les ruines de l'*Hycara* des anciens; patrie de la courtesane Laïs.

CARINIFÈRE (ka-ri-ni-fè-re — du lat. *carina*, carène; *fero*, je porte). Hist. nat. Se dit des organes des animaux ou des plantes qui sont munis d'une carène.

CARINOLA, ville du royaume d'Italie, province de la Terre de Labour, district et à 3 kilom. E. de Gaète, ch.-l. de canton; 5,420 hab. Vins estimés; belle cathédrale.

CARINTHIE (duché de), ancienne division de l'empire d'Autriche, bornée au N. par le Salzbourg et la Styrie, à l'E. par la Styrie, au S. par la Carniole et la Vénétie, à l'O. par le Tyrol, et formant actuellement avec la Styrie le gouvernement dont Gratz est le chef-lieu. Superficie, 103,510 kilom. c.; 320,000 hab., dont environ 20,000 protestants. La Carinthie, pays montagneux, est coupée de longues vallées que des ramifications des Alpes Noriques séparent les unes des autres. Le centre de cette contrée, et surtout la vallée de la Drave, présentent quelques grandes plaines arrosées par la Drave et ses affluents, le Moll, le Gurk et la Gail. Il y a peu de champs labourés; les prairies, les pacages et les broussailles prédominent et nourrissent de nombreux troupeaux. Les chevaux de ce pays sont très-estimés, surtout ceux de la vallée de la Gail, mais les moutons ne fournissent qu'une laine très-grossière. Les forêts qui couvrent les flancs des montagnes abondent en gibier de toute espèce, et les rivières alimentent une pêche très-productive. Le sol, riche en produits minéraux, renferme principalement du cuivre, des pyrites sulfureuses contenant de l'or et du plomb, surtout dans le mont Bleiberg, où se trouve la plus abondante mine de plomb de l'empire; de la calamine, du zinc, du mercure, du graphite, de la houille et du fer. La production du minerai de fer a été, en 1860, de 653,555 quintaux métriques. A côté de ses productions agricoles et minérales, la Carinthie possède une industrie manufacturière assez active, dont les principales branches sont : la quincaillerie, la fabrication des draps, des soieries, des velours de coton, des rubans et des cotonnades. Ces articles alimentent le commerce d'exportation, dont le développement est favorisé par plusieurs belles routes et par le chemin de fer qui relie Klagenfurt avec Vienne et Laybach.

Le duché de Carinthie, qui a pour capitale Klagenfurt, est divisé en deux cercles : celui de Klagenfurt dans la Carinthie inférieure, et celui de Villach dans la Carinthie supérieure. Il renferme 11 villes, 25 bourgs et 2,754 villages.

Ce pays tire son nom de la tribu celtique des *Carni*, qui s'était établie dans le Norique. Devenus tributaires de l'empire romain sous le règne d'Auguste, les *Carni* disparurent au milieu de la grande migration des peuples qui mit fin à l'empire d'Occident. Envahie alors à tour de rôle par les Lombards, les Botsens, les Avars, les Slaves, la Carinthie prit le caractère d'un Etat indépendant sous le gouvernement d'un chef franc, du nom de Samon, vers le milieu du vi^e siècle. Au siècle suivant, elle se vit subjuguée par les ducs de Bavière de la maison des Agilolfinges, tomba au pouvoir de Charlemagne en 788, et eut pour margrave un chef franc du nom d'Ingevon. Par le traité de Verdun, en 843, la Carinthie fut dévolue, ainsi que la Bavière, à Louis le Germanique, qui les transmit à son fils Carloman. Celui-ci en investit son fils naturel Arnoul, avec le titre de duc. Elle fit partie ensuite des domaines de la maison de Bavière jusqu'en 967, époque à laquelle Othon II la donna, comme duché relevant de l'empire, à Henri I^{er}, neveu d'Arnoul, duc de Bavière. Elle passa depuis successivement dans les maisons de Franconie, d'Altorf, jusqu'à ce que Agnès, mère de l'empereur Henri IV, en fit don à Berthold, comte de Zœhringen, dont les descendants conservèrent le titre de ducs de Carinthie, quoique le duché fut sorti de la

famille depuis la mort de Berthold, le titulaire. Possédée par une série de ducs de plusieurs maisons différentes, la Carinthie fut léguée à Ottocar II, roi de Bohême, à qui Rodolphe de Habsbourg l'enleva en 1278, pour la donner quelques années plus tard au comte de Tyrol, à la condition qu'elle ferait retour à l'empire en cas d'extinction de postérité mâle. Cette circonstance se réalisa en 1345, et l'empereur Louis le Bavaïrois inféoda la Carinthie aux ducs d'Autriche et de Styrie. Depuis lors, elle a fait partie des domaines de la maison d'Autriche, sauf dans l'intervalle de 1809 à 1813, période pendant laquelle une partie de la Carinthie, cédée à la France, avait été incorporée aux provinces illyriennes. En 1815, la Carinthie fit partie du royaume d'Illyrie; mais, d'après la nouvelle organisation administrative de l'empire, ordonnée par François-Joseph I^{er}, ce pays a été réuni à la Styrie pour former le gouvernement de Gratz.

CARINTHIEN, IENNE s. et adj. (ka-rain-ti-ain, i-é-ne). Géogr. Habitant de la Carinthie; qui appartient à cette contrée ou à ses habitants : *Les Carinthiens*. *La langue carinthienne est un dialecte de la langue soude*. || Linguist. Langue parlée par les habitants de la Carinthie : *Babé classe parmi les variétés du carinthien le langage des Wendes du Tyrol*.

CARINTHINE s. f. (ka-rain-ti-ne). Minér. Sorte de hornblende bleuâtre, analogue à l'arfvedsonite, contenant comme elle un peu de potasse et de soude; on la trouve à la Sannale, en Carinthie. || On dit aussi CARINTHITE.

CARIOCATACTE s. m. V. CARYOCATCTE.

CARIOLER v. n. ou intr. (ka-ri-o-lé). Patois. Se dit des femmes qui commencent à indiquer par leurs cris qu'elles vont mettre bas : *Notre chatte cariole; elle ne tardera pas à faire ses petits*.

CARION s. m. (ka-ri-on — rad. *car*, char). Anc. cout. Droit qui se prélevait en nature sur la dime, en faveur de celui qui la charroyait chez le décimateur.

CARION (Jean), érudit et mathématicien allemand, né en 1499, mort en 1538. Il commença des *Ephémérides* qui s'étendent de 1536 à 1550, et écrivit un livre d'astrologie, *Practica astrologica*; mais il doit surtout sa célébrité à un ouvrage dont il n'est pas l'auteur. Il avait composé une *Chronique* qu'il confia à Mélancthon pour la revoir et la corriger; celui-ci la refit entièrement et la publia sous le nom de Carion (Wittenberg, 1531). Elle a été très-souvent réimprimée. Herman Bonnus la traduisit de l'allemand en latin (1538). On en a une traduction française par Samuel Goulard (1579). Une chose singulière, c'est que Carion publia à son tour la *Chronique* dont il était vraiment l'auteur, et qui est fort inférieure à celle qu'on avait donnée sous son nom.

CARION, journaliste, né à Dijon en 1769, mort dans la même ville en 1834. Cet écrivain spirituel fonda le *Journal de la Côte-d'Or*, et consacra son talent à la défense des libertés publiques, pour lesquelles il lutta toute sa vie.

CARION DE LASCONDES (Martin-Jean-François), général français, né en 1762 d'une famille originaire d'Espagne. Il fit la campagne de Flandre et de Hollande, se distingua à la bataille de Nerwinde, et fut nommé général de brigade en 1792. Designé comme noble et mis en prison pendant la Terreur, il reprit ensuite du service, et, en 1813, il fut chargé de commander les gardes nationales du Pas-de-Calais. Il fut mis à la retraite sous la Restauration.

CARION-NISAS. V. NISAS.

CARIONANTHE s. m. (ka-ri-o-nan-te — du gr. *karé*, tête; *anthos*, fleur). Bot. Syn. de CEPHALAIRE.

CARIOPHYLLÉ, ÉE adj. Orthogr. vicieuse de CAROPHYLLÉ.

CARIOPSE s. m. (ka-ri-o-pse — du gr. *karé*, tête; *opsis*, aspect). Bot. Fruit sec, induréc, monosperme, à péricarpe mince, se confondant avec les téguments de la graine, dont on ne peut le distinguer à l'époque de la maturité : *Les fruits des graminées sont des cariopses*. (C. d'Orbigny.)

— Encycl. Le *cariopse* est un fruit monosperme, sec, induréc, dont le péricarpe, très-mince, est intimement soudé avec la graine par tous les points de sa surface, au point de ne pouvoir en être facilement distingué. C'est ce qu'on peut voir dans les graminées, notamment dans le blé, où le péricarpe et la graine ne peuvent être séparés que par une action mécanique, par la mouture, le premier formant alors le son, et l'autre la farine. Ce fruit caractérise la famille des graminées; sa forme varie; elle est ovoïde dans le blé, allongée et plus étroite dans l'avoine, irrégulièrement arrondie dans le maïs, etc.

CARIOPSIDE s. f. (ka-ri-o-psi-de — du gr. *karé*, tête; *opsis*, aspect). Bot. Fruit composé de cariopses réunis en cercle, comme dans la mauve, la guimauve et les autres malvacées.

CARIOTE s. m. (ka-ri-o-te). Bot. Genre de palmiers. || V. CARVOTE.

CARIPE s. m. (ka-ri-pe — du gr. *karé*, tête; *pous*, pied). Ichthyol. Petit poisson du genre

sérasalme, de la famille des salmonoïdes, qui vit dans l'Amazone et dans l'Orénoque.

— s. f. Bot. Syn. de GUSTAVIA et de PRIGARE.

CARIPE, ville de l'Amérique du Sud, dans la république de Venezuela, province et à 55 kilom. S.-E. de Cumana. On voit dans les environs une immense caverne servant de refuge à une multitude d'oiseaux nommés *guacharos*, et qui sont l'objet d'une chasse très-productive pour les Indiens.

CARIQUE s. f. (ka-ri-ke — du lat. *carica*, figue sèche de Carie). Bot. Figue sauvage.

CARIQUEUX, EUSE adj. (ka-ri-keu, eu-ze — du lat. *carica*, figue sèche de Carie). Pathol. Qui ressemble à une figue : *Tumeur cariqueuse*.

CARIS s. m. (ka-riss — du gr. *karis*, crevette). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques. Syn. de CRENOSTOME.

— Arachn. Genre d'araignées trachéennes, de la famille des gamases, dont l'espèce type vit en parasite sur les chauves-souris : *Je serais porté à regarder les caris comme étant des larves d'un ptéroptère*. (Dugès.)

CARIS, nom latin du CHER.

CARISBROOK, bourg d'Angleterre, comté de Southampton, à 1 kilom. S. de Newport, dans l'île de Wight, à 115 kilom. S.-O. de Londres; 4,700 hab. Capitale de l'île sous les lords indépendants de Wight, Carisbrook possède une église très-ancienne, bâtie sur l'emplacement d'une église saxonne antérieure de plusieurs siècles à la conquête. Près de cette église, on voit les restes d'un prieuré de l'ordre de Cîteaux, et, en face, les ruines pittoresques du château de Carisbrook, qui fut pendant longtemps la clef de l'île. L'épisode le plus remarquable de l'histoire de ce château est la détention qu'y subit Charles I^{er}. Après la mort de ce prince, ses enfants y furent également enfermés.

CARISE s. f. (ka-ri-ze). Comm. Sorte de molleton.

CARISEAU s. m. (ka-ri-ze). Comm. Sorte de lainage croisé que l'on fabrique en Angleterre et en Ecosse. || On l'appelle aussi CARIST et RABESSE.

CARISSEL s. m. (ka-ri-zel). Comm. Sorte de grosse toile claire qui sert de canevas pour les ouvrages de tapisserie.

CARISIACUM, nom latin de CRÉCY, en Picardie.

CARISIE s. f. (ka-ri-zi). Hort. Variété de poire peu estimée.

CARISSE s. f. (ka-ri-se). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des apocynées, et type de la tribu des carissées, comprenant une vingtaine d'espèces lactescentes, et presque toutes épineuses, qui croissent dans l'Inde et dans l'Afrique australe.

CARISSÉ, ÉE adj. (ka-ri-sé). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux carisses.

— s. f. pl. Tribu de la famille des apocynées, ayant pour type le genre carisse.

CARISSIMI (Jacques), célèbre compositeur italien, né à Marino, près de Rome, vers 1604, mort à Rome en 1674. Les commencements de cet artiste sont inconnus, et ce n'est qu'en 1624 qu'on le voit apparaître dans la vie musicale comme maître de chapelle, à Assise. Etant revenu à Rome en 1628, il fut nommé maître de chapelle de l'église Saint-Apollinaire, du collège germanique. Il exerça ces fonctions jusqu'à la fin de sa vie, sans jamais sortir des Etats romains, et forma une école célèbre, d'où sont sortis des musiciens remarquables, tels que Bassani, Buononcini et Alex. Scarlatti. Carissimi est, parmi les compositeurs italiens du xvii^e siècle, un de ceux qui ont le plus perfectionné le récitatif et la déclamation lyrique. Par lui également la cantate fut substituée au madrigal, dont le cadre étroit et uniforme ne suffisait plus aux mouvements passionnés et dramatiques qu'avait amenés l'invention de l'opéra. C'est encore lui qui, des premiers, jeta la vie dans l'orchestration et introduisit le chant et la variété au milieu des lourdes et monotones basses instrumentales. Les mélodies de Carissimi sont fraîches et gracieuses, et son harmonie ne manque ni d'imprévu ni de pureté. Carissimi a composé une quantité considérable de messes, de motets, de cantates et d'oratorios. Une très-faible partie de ses ouvrages a été imprimée, et le reste a été perdu. On cite surtout : la *Plainte des damnés*, *Jephthé*, considéré comme son chef-d'œuvre; le *Jugement dernier*, *Salomon* (M. Fétis croit cet oratorio de Cesti); *David* et *Jonathas*, etc.

CARISTADE s. f. (ka-ri-sta-de — du gr. *charis*, grâce). Aumône, charité : *Faites-moi la caristade*. || Vieux mot.

CARISTIE (Auguste-Nicolas), architecte français, membre de l'Institut, né à Avallon (Yonne) en 1783, mort à Paris en 1860. Il eut pour premiers maîtres Vaudoyer et Percier, dont il devait plus tard continuer les traditions. A la suite d'un brillant concours, il fut nommé pensionnaire de l'Académie de France à Rome (1813), et les envois adressés par lui annuellement attirèrent l'attention des artistes les plus compétents. Désireux de se perfectionner encore, et de n'aborder d'une manière plus complète l'exercice de la profession vers laquelle l'entraînaient ses goûts et ses apti-

tudes, que lorsqu'il se sentirait maître de toutes ses forces et en état de ne point craindre d'infériorité en présence des maîtres de l'art, il prolongea de deux ans la durée officielle de son séjour en Italie. Il employa fructueusement ce temps en excursions artistiques, d'où il rapporta de précieux dessins, entre autres ceux du temple de Sérapis, à Pouzzoles, qui sont au nombre de quatorze, et qui figurent dans la collection de l'Institut. C'est aussi à cette époque de la carrière artistique de M. Caristie qu'appartient le *Plan et la coupe d'une partie du Forum et de la voie Sacra*, qui fut exposé en 1822.

Le mérite de M. Caristie lui fit donner, en 1823, la mission de constater l'état dans lequel se trouvait l'arc de Marius, à Orange, qui est, comme on le sait, un des vestiges les mieux conservés de la domination romaine dans les Gaules. Cette conservation, il faut en faire honneur à M. Caristie. Il prépara la restauration de ce monument, et c'est sur ses plans qu'elle fut exécutée et terminée en 1829, par M. Renault, habile architecte avignonnais. En 1834, il dessina un projet de *Monument des victimes de Quiberon*, qui n'a jamais été exécuté, mais dont le modèle en plâtre figura à l'exposition de 1827. Il publia, quelques années plus tard, les dessins de restauration de l'*Arc d'Orange*, sur lesquels il écrivit une notice. Enfin, il compléta la série de quarante dessins des *Thermes de Pouzzoles* ou *Serapeum*. Ces œuvres ont obtenu, à l'Exposition universelle de 1855, une médaille de 1^{re} classe.

Nommé membre de l'Institut en 1840, en remplacement de Huyot, M. Caristie fut appelé aux importantes fonctions d'inspecteur général des bâtiments civils et de vice-président de la commission des monuments historiques.

CARISTO ou **KARISTO**, ville du royaume de Grèce, au S.-E. de l'île de Négrepont, à 80 kilom. E. d'Athènes, ch.-l. du diocèse de son nom, possède un petit port sur le golfe du même nom, formé par la mer des Cyclades; 3,790 hab. Métropolitain grec; ruines d'une ancienne forteresse. Au moyen âge, pendant le xiii^e et le xiv^e siècle, cette ville fut une baronnie, qui tomba entre les mains des Ottomans au commencement du xvi^e siècle. Elle se nommait anciennement *Carystus*, et était très-renommée pour ses belles carrières de marbre.

CARITACH (fête de), fête populaire très-ancienne, qui se célèbre à Béziers. On ignore également à quelle époque elle fut fondée et qui l'a instituée. Nous en trouvons une description exacte dans le compte rendu de l'inauguration de la statue de Riquet, à Béziers, le 27 octobre 1838, compte rendu adressé à la *Gazette du Midi* par M. Gabriel Azais, et écrite sous l'impulsion même de l'enthousiasme populaire. « A une heure de l'après-midi a eu lieu la célébration de l'antique fête de Caritach. La Société archéologique n'avait rien épargné pour lui conserver son originalité primitive. Les vieux parchemins de l'hôtel de ville ont été déchiffrés, les vieilles traditions interrogées, pour rechercher toutes les particularités de cette solennité locale. Jetons un coup d'œil sur le cortège. Après un détachement de dragons, précédés de leur musique, qui ouvre la marche (mais dont les manuscrits de l'hôtel de ville ne parlent pas), paraît une grosse machine en bois, recouverte d'une toile peinte, qui excite sur son passage une hilarité générale : c'est le *chameau*, le vieil hôte de Béziers, cet antique animal qui y porta au iiii^e siècle saint Aphrodise, notre apôtre de la foi; le chameau, qui, brûlé et détruit dans les temps d'orage, renait aux jours de calme et de bonheur. Voici maintenant les diverses corporations précédées de leurs bannières et de leurs musiques, et groupées autour de grands chariots parés de fleurs et de feuillage, sur lesquels sont placés leurs divers ateliers. Pendant la marche du cortège, des ouvriers ne cessent de travailler à ces ateliers : les tisserands tissent un mouchoir au chiffre du duc de Caraman (l'un des descendants du fondateur du canal du Midi); les typographes impriment en l'honneur de Riquet et de David d'Angers (l'auteur de la statue qu'on inaugure) des poésies, qu'ils jettent au peuple encore toutes mouillées; les fournisseurs répandent sur leur passage des gâteaux, qui sortent fumants de leurs fours; les agriculteurs mènent une charrue attelée d'un grand nombre de mules magnifiquement harnachées; les maréchaux font retentir l'enclume des coups de leurs marteaux; les jardiniers, au moyen d'une pompe perfide cachée sous des feuillages, arrosent les dames placées aux fenêtres, qui ne peuvent se plaindre d'être assimilées à une bordure de fleurs; les distillateurs enfin, avec leur petit alambic, transforment en eau-de-vie le vin fait de la veille, etc., etc. Et après les corporations, cinquante couples de jeunes filles et de jeunes gens, dans le costume des bergers de Florian, tenant chacun dans leur main le bout d'un demi-cerceau blanc paré de fleurs, exécutent, sous ce dôme mobile et fleuri, la jolie danse des *treilles*, si variée, si gracieuse, si pittoresque. Ce cortège est terminé par de nombreuses cavalcades de jeunes gens et d'officiers, et par les membres du corps municipal et de la Société archéologique, jetant de leurs calèches découvertes des dragées et des bonbons, que le peuple ramasse avec empressement. Bientôt, les dames qui sont aux fenêtres font pleuvoir sur les

calèches une grêle de dragées; les calèches répondent, et alors l'air est obscurci par les projectiles sucrés, qui se croisent avec rapidité des voitures aux croisées et des croisées aux voitures; le pavé en est couvert, les chevaux les écrasent sous leurs pieds, les voitures sous leurs roues. Jamais la fête de Caritach n'avait été célébrée avec autant d'éclat, on pourrait presque dire avec autant de rage. Les confiseurs avaient préparé une immense quantité de dragées; le soir, il n'en restait pas une seule dans leurs boutiques; tout avait été jeté. »

CARITAS ou la **Sœur de charité** au XIX^e siècle, poème publié en 1863, par Mlle Ernestine Drouet. « Depuis les grands jours de Victor Hugo, d'Alfred de Musset et de Lamartine, la poésie se meurt, la poésie est morte, » tel est le refrain que l'on entend sans cesse, et cependant quel temps fut jamais plus fertile en recueils de poésies? Celui qui nous occupe a eu l'honneur d'être couronné par l'Académie française, il doit donc avoir une certaine valeur. Les vers sont en effet assez bien frappés, nets et faciles, et tiennent un juste milieu entre le classique et le romantique; mais, il faut le reconnaître, c'est ce que nous appelons de la poésie de tête plutôt que de la poésie de cœur. On y trouve plus de science que d'inspiration, et, malgré tout le soin que l'auteur a apporté au perfectionnement de la forme, celle-ci semble parfois prosaïque. De temps en temps, un vers heureux vient relever le ton un peu trop uniforme :

Aujourd'hui, l'ignorance est une infirmité!

Ailleurs, c'est une pensée philosophique bien rendue :

.. Tout âge est fécond en douloureux plaisirs,
Et l'on peut, à vingt ans, avoir des souvenirs.

Nous donnerons un conseil à Mlle Ernestine Drouet : qu'elle se rappelle le mot de Pascal : « Le moi est haïssable. » Or son moi se partage le volume avec Abd-el-Kader. Son livre tourne à l'autobiographie, et, malgré le charme de quelques pièces, comme celle où elle parle de son maître Béranger, dont

Le sérieux est toujours gai,
La gâté toujours sérieuse,

on préférerait lui voir choisir d'autres sujets d'inspiration qu'elle-même. C'est, d'ailleurs, doublement dans son intérêt que nous parlons ; car ses plus jolies pages sont celles où elle n'apparaît pas en même temps comme la poétesse et l'héroïne. Telle est la *Sœur de charité*, qui lui a valu une couronne académique. A l'exception de quelques faiblesses ou de quelques vers de mauvais goût, comme ceux-ci :

De votre serviteur vous faire la servante,
Oh! que cette pensée est douce et consolante!

le ton en est simple et touchant et nous émeut plus que les scènes à grand effet, dans le genre de celle où Abd-el-Kader conduit lui-même sa fille prendre le voile de sœur de charité. C'est bien de la poésie de concours académique à notre époque; c'est honnête... et modéré. Les strophes suivantes suffiront pour faire connaître le genre de l'auteur :

Priez. — Mais, s'il le faut, laissez votre prière...
Pour essayer des pleurs. Désertez le saint lieu,
Aller du saint autel au lit de la misère,
Ne l'oubliez jamais, c'est quitter Dieu pour Dieu.

Laissez votre prière... Et l'âme secourue,
Le mourant qui par vous croit à la charité,
Le tout petit enfant ramassé dans la rue,
L'achèveront pour vous à la Divinité!

Il est chez les chrétiens un être respecté,
Que j'admire tout bas, la sœur de charité.
A mes yeux étonnés elle apparut naguère,
A l'heure où la Crimée était un champ de guerre,
Et j'ai depuis ce temps gardé ce souvenir,
Qu'en mon cœur désormais rien ne pourra ternir;
Car c'est là quelque chose et de noble et d'étrange
De pouvoir contempler chez des êtres bénis
Le courage d'un homme et la douceur d'un ange
Dans une femme réunis!

CARITATIF, **IVE** adj. (ka-ri-ta-tif, i-ve — du lat. *caritas*, charité). Charitable. || Vieux mot.

CARITÉ s. f. (ka-ri-té). Forme ancienne du mot **CHARITÉ**.

CARITENA ou **KARYTOENA**, ville du royaume de Grèce, dans la presqu'île de Morée, diocèse de Gortys, à 22 kilom. O. de Tripolitza, au milieu des montagnes de l'Arcadie, sur la rive droite de l'Alphée; 2,500 hab. Après la quatrième croisade, Hugues de Bruyères, baron champenois, devint seigneur de cette ville et y fit construire la forteresse que l'on y voit encore.

CARITEO, poète italien, mort avant 1515. Il habitait Naples, et avait pour ami Sannazar, qui le cite souvent, ainsi que sa femme Pétronille. Il faisait partie de l'Académie de Pontanus, et ses *Poésies*, qui furent imprimées à Naples en 1506, puis en 1509, respirent un grand attachement à la maison d'Aragon, ainsi qu'une aversion profonde pour les Français, envahisseurs de son pays sous la conduite de Charles VIII.

CARIVE s. m. (ka-ri-ve). Comm. Piment ou poivre de Guinée.

CARJAT (Etienne), caricaturiste, littérateur et photographe français, né à Paris, près de

Villefranche (Ain), le 1^{er} avril 1828. Il commença par être dessinateur de fabrique et travailla en cette qualité dans les principaux ateliers de Paris, notamment chez MM. Couder, Guichard, Henri, etc. En 1854, il dit adieu au dessin industriel, et se révéla comme caricaturiste dans une série de grandes charges lithographiées, intitulée : *le Théâtre à la ville*. Le public des boulevards fit un excellent accueil à cette collection, où nos principaux comédiens et chanteurs : Lafontaine, Lesueur, Ravel, Brindeau, Achard, Darcier, Faure, Lugnet, Merly, etc., étaient croqués, en *déshabillé*, avec une vérité d'allures et une bonhomie pleine de malice. Enhardi par ce premier succès, M. Carjat se joignit, en 1856, à deux jeunes écrivains pleins de verve, MM. Charles Bataille et Amédée Roland, pour fonder un journal, le *Diogène*, dans lequel il fit paraître les portraits-charges d'un grand nombre de célébrités littéraires, scientifiques et dramatiques. Les plus réussies parmi ces charges sont celles de MM. Jules Janin, Théophile Gautier, Victor Hugo, Lamartine, Thiers, Pelletan, T. Barrière, Méry, Monselet, Paul de Kock, Jules Moineux, Rossini, Berlioz, Verdi, Offenbach, Velppeu, Malgouyres, Nélaton, Prévaut, Daumier, Renard, Frédéric-Lemaître, Gil-Péres, Dupuis, etc. De même que les recueils d'anecdotes, les anas, les petites chroniques fournissent à l'historien les renseignements les plus précieux sur l'état de la société à telle ou telle époque; de même, ceux qui voudront connaître nos grands hommes dans leur intimité devront consulter le panthéon grotesque de Carjat. Ce qui distingue ce caricaturiste, ce qui constitue son originalité et le place, selon nous, parmi les maîtres du genre, c'est l'habileté avec laquelle il saisit et accuse l'expression ordinaire de la physiognomie, ce miroir de l'âme; il ne traduit pas moins spirituellement et énergiquement les allures habituelles, les attitudes préférées, les tics et les petites manies de ses modèles. Pour lui, aucun détail n'est indifférent : il fait la charge du costume comme celle du visage, persuadé qu'on pourrait juger certains côtés du caractère d'un individu d'après la manière dont cet individu met sa cravate, boutonne son gilet, fripe son paletot. Sous ces divers rapports, les caricatures de M. Carjat sont presque *sérieuses* : elles ne font pas rire aux éclats; elles font simplement sourire, et puis elles font penser. La galerie de portraits comiques, commencée par M. Carjat dans le *Diogène*, se continua un peu plus tard dans le *Gaulois*. Dans l'interval, le spirituel artiste fit une tournée en province, où il exécuta un nombre considérable de portraits-charges, à Lyon, à Saint-Etienne, à Marseille, à Lille, à Angoulême, etc. Il ne lui suffit pas, d'ailleurs, des succès qu'il obtenait avec son crayon : tourmenté par le démon littéraire, il voulut être journaliste. Il avait fait ses premières armes dans la *Presse théâtrale*; il collabora ensuite à la *Gazette de Paris* et au *Figaro*. Quelques articles de genre, qu'il donna à ce dernier journal, furent remarqués. A la fin de 1862, il fonda le *Boulevard*, publication essentiellement parisienne, dans laquelle il eut pour collaborateurs les plus brillants champions de la petite presse. Malheureusement, ce n'est pas seulement par l'esprit que peuvent se soutenir les feuilles littéraires. Le *Boulevard* disparut après une existence de dix-huit mois. M. Carjat n'avait pas attendu jusqu'alors pour savoir ce que peuvent rapporter l'art et la littérature. Dès 1860, il avait ouvert un atelier de photographie, qui fut bientôt un des plus fréquentés de Paris. Toutes les célébrités, petites et grandes, de la capitale défilèrent devant l'objectif du photographe. Nous avons sous les yeux un catalogue, publié en 1866, où sont mentionnés près de mille portraits de poètes, de littérateurs, de journalistes, de savants, d'avocats, de médecins, de peintres, de statuaires, d'acteurs et d'actrices, photographiés par M. Carjat. Et, veut-on savoir comment procède le photographe artiste? M. Félix Dérigé, du *Sicéle*, nous le dira (*Revue de l'Exposition de photographie de 1864*) : « M. Carjat excelle à faire poser ses modèles. Il ne les torture pas; il ne leur disloque pas le cou; il ne leur contourne ni les bras ni les jambes; il ne leur ordonne point d'être gracieux, de pencher la tête, d'alanguir le regard. Il les invite seulement à prendre leur attitude la plus naturelle, et il arrive ainsi à une sorte de décalque physiognomique dont la ressemblance est frappante. Ce ne sont pas seulement vos traits qu'il reproduit, c'est votre mouvement habituel du buste et des épaules, c'est votre port de tête; en un mot, c'est toute votre personne extérieure, tout ce qui dans votre individualité frappe les yeux et impressionne la mémoire. » M. Carjat a obtenu de nombreuses distinctions aux expositions photographiques qui ont eu lieu en France et à l'étranger, dans ces dernières années; il a été médaillé notamment, à Londres en 1861, à Berlin en 1865, à Paris en 1863, 1864, et à l'Exposition universelle de 1867.

CARKÉMISCH, ville de Mésopotamie, située entre Antioche et Séleucie, au confluent du Chaboras et de l'Euphrate. Les auteurs latins la désignent sous le nom de *Circium* ou *Cercusium*. Ce fut à Carkémisch que Nabuchodonosor II battit le roi d'Egypte Néchao, qui avait poussé ses conquêtes jusqu'à l'Euphrate (604 av. J.-C.).

CARL s. m. (karl). Métrol. Monnaie de Ba-

vière qui vaut 24 fr. 15. || Monnaie de Brunswick qui vaut 18 fr. 95.

CARL (Jean-Samuel), savant médecin allemand, né en 1675, mort en 1757, fut l'un des plus zélés partisans de Stahl, dont il avait été disciple, et devint premier médecin de Christian VI, roi de Danemark. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Lapis Lydius* (1704), où il remarque que les os des animaux actuels diffèrent des ossements fossiles, en ce que ces derniers ne donnent pas d'alcali volatil par la distillation; *Specimen historiae medicae* (1719); *Elementa chirurgiae medicae* (1727); *Historia medico-pathologico-therapeutica* (1737, 2 vol. in-8°); *Medicina universalis* (1740); le *Régime à l'usage des savants* (1744); *Introduction médicale et morale à l'histoire naturelle de l'homme* (1747), etc. Ces derniers ouvrages sont écrits en allemand.

CARL (Antoine-Joseph), médecin et botaniste allemand, né à Edenhof (Souabe bavaroise) en 1735, mort à Ingolstadt en 1799. Il occupa une chaire de chimie, de médecine et de botanique à Ingolstadt, fut membre de l'Académie de Munich et de celle des Curieux de la nature. On lui doit, entre autres ouvrages : *Dissertatio sistens zymotechniam vindictam et applicatam* (1759), et, en allemand, le *Jardin botanico-médical* (1770), où les plantes sont divisées en nutritives, médicinales et vénéneuses.

CARLA s. f. (kar-la). Comm. Toile peinte des Indes.

CARLADEZ (le) [*Carlatensis Tractus*], ancien petit pays de France, dans la haute Auvergne; ch.-l. Carlat, dans l'arrond. d'Aurillac. Le Carladez eut des vicomtes particuliers dès le x^e siècle; il fut réuni aux vicomtes de Lodève et de Rodéz, puis aux comtes de Rouergue et de Provence, aux domaines des maisons d'Armagnac, d'Albret et de Bourbon, et à la couronne, en 1531. Louis XIII en fit don aux princes de Monaco (1642), qui le gardèrent jusqu'en 1789.

CARLA-LE-COMTE, bourg et commune de France (Ariège), arrond. et 28 kilom. O. de Pamiers, sur le sommet d'une longue colline; 1,977 hab. On voit dans ce village l'ancienne demeure de Pierre Bayle, l'auteur du *Dictionnaire historique et critique*. Sur le territoire de cette commune, on a découvert récemment des ossements d'une grosseur prodigieuse, appartenant à une race carnivore qui n'a pu être déterminée.

CARLAT, bourg de France (Cantal), arrond. et à 20 kilom. S.-E. d'Aurillac; 903 hab. Commerce de bestiaux, seigle, sarrasin, châtaignes. Eglise du xvi^e siècle, construite par Anne de France, qui y fit graver ses armes et une inscription relative à la démolition du château fort de Carlat, que Henri IV fit raser en 1603. Ce château, regardé comme une des plus anciennes forteresses de France et la plus forte place du centre, s'élevait sur un plateau granitique entouré de rochers escarpés, et ne communiquait avec la campagne que par un sentier en zigzag pratiqué dans le basalte. Il ne reste plus aujourd'hui de ce château qu'une apparence de murs d'enceinte et de fortifications, que l'on voit du côté du bourg.

CARLATENSIS TRACTUS, nom latin du CARLADEZ.

CARLATTAN s. m. (kar-la-tan). Ecarlate. || Vieux mot.

CARLBERG (Jean), prédicateur suédois, né en 1628, mort en 1701. Après de fortes études faites aux universités de Leyde, de Leipzig et de Giessen, il fut nommé pasteur à Gothenbourg, puis premier aumônier de la cour. La reine Ulrique-Éléonore, à laquelle il servait souvent d'intermédiaire pour ses œuvres de charité, avait l'habitude de lui suggérer le sujet de ses sermons, afin qu'il les appropriât plus facilement aux besoins des princes ses fils, surtout du prince Charles; mais, contrairement à l'usage du temps, elle ne voulait point qu'on y mêlât le sacré au profane, et qu'il y fût question des affaires de l'Etat. Toutefois, lorsque le décret de réduction des propriétés héréditaires eut été promulgué, la reine, voyant qu'on l'appliquait avec trop de rigueur, conseilla à Carlberg d'adresser au roi, du haut de la chaire, des représentations à ce sujet. Le roi en fut très-irrité. « Vous excitez la révolte, dit-il au prédicateur, dans le cœur de mes sujets. » — « Pardon, sire, répondit Carlberg, avec dignité, je ne voudrais exciter la révolte que dans le cœur de Votre Majesté. » Le roi s'apaisa, et lui serrant la main, il lui dit : « Le prêtre qui cherche à convertir un cœur endurci et coupable est un prêtre vraiment juste. » Et comme les courtisans cherchaient à l'animer contre le hardi prédicateur : « Nous écoutons sa voix, leur répliqua le roi, non comme la sienne, mais comme celle de Dieu. » Nommé, en 1689, évêque de Gothenbourg, Carlberg quitta la cour pour se rendre dans son diocèse, où il demeura jusqu'à sa mort.

CARLE s. m. (kar-le — de *carolus*, ancienne pièce de monnaie). Argot. Argent monnayé : *Tu vas nous donner du CARLE?* (Balz.) *Notre CARLE n'est pas décaré (envolé)*. (Balz.)

CARLE (Pierre), ingénieur français, né à Vallerange, dans les Cévennes, en 1666, mort en Angleterre en 1730. Il eut, dès son

enfance, une passion si ardente pour l'étude, qu'il coupa, dit-on, ses cheveux et les tisons de ses souliers pour se mettre dans l'impossibilité de sortir. La févocation de l'édit de Nantes le jeta, comme tant d'autres, sur la terre étrangère; il se rendit d'abord à Genève, puis en Hollande, où il trouva un protecteur, auquel il dut d'immenses services; mais la mort de ce dernier le laissa dans une grande misère. Il se mit alors à étudier les mathématiques, et se fit inscrire, après un travail obstiné, sur la liste des ingénieurs militaires. A la révolution de 1688, Carle passa en Angleterre, au service du roi Guillaume, prit part à la bataille de la Boyne et se distingua surtout dans les campagnes de Flandre. En récompense de ses services, il reçut du roi une pension de 100 liv. sterl. et fut nommé quatrième ingénieur du royaume. Il fut blessé au siège de Namur (1695). Quand la paix de Ryswick fut signée, il retourna en Angleterre. Carle s'était attiré la faveur particulière du roi en diverses circonstances; ainsi, pendant la guerre, il fit construire un pont dans l'espace de vingt-quatre heures, pour le travail de l'armée. Une autre fois, les généraux étant divisés d'opinions, le roi demanda l'avis de Carle, et aussitôt que celui-ci l'eut donné, Guillaume leva la séance en disant : « Nous suivrons l'avis du boiteux. » Notre ingénieur était boiteux.

Quand la guerre se ralluma au sujet de la succession d'Espagne, Carle entra au service du roi de Portugal. De concert avec lord Galloway, réfugié comme lui, il s'empara de la ville d'Alcantara, sur les Espagnols et les Français, dirigea les travaux du siège de Salamanka, entra dans Madrid avec l'armée alliée, défendit Barcelone contre Philippe V, qui en abandonna le siège après trente-cinq jours de tranchée ouverte, et dirigea enfin cette retraite de l'Andalousie, qui faisait l'admiration du maréchal de Berwick. Le roi de Portugal, entre autres marques de son estime et de sa reconnaissance, lui offrit le libre exercice de sa religion dans son propre palais. Carle refusa. Vers 1720, il retourna à Londres, oublia son épée et s'adonna tout entier aux paisibles travaux de l'agriculture. Il fit de nombreux, mais inutiles essais, pour introduire dans la Grande-Bretagne la culture du mûrier et l'élevage des vers à soie. Il songeait à revenir en France et à revoir ses Cévennes regrettées, lorsqu'une attaque de goutte l'emporta, à l'âge de soixante-quatre ans. Il laissait trois filles et un fils, qui périt à la suite d'un accident de chasse.

CARLE (Raphaël), bijoutier-orfèvre de la place Dauphine, à Paris. Il fut nommé électeur en 1789, prit une part assez active aux premiers mouvements de la Révolution, donna, après le 14 juillet, un repas public dans la grande salle du Palais-de-Justice, pour célébrer la prise de la Bastille, et fut nommé commandant du bataillon du quai des Orfèvres. Fayette et constitutionnel, il se signala bientôt dans la réaction bourgeoise et fut vivement attaqué par les journaux patriotes. En janvier 1790, il fut chargé de procéder à l'arrestation de Marat, poursuivi par le Châtelet, rempli le quartier de troupe, mais ne put parvenir à mettre la main sur l'insaisissable journaliste, qui était d'ailleurs protégé par tout le district des Cordeliers. Camille Desmoulins se moqua en cette occasion du malheureux commandant : « M. Carle, dit-il, est ce bijoutier commandant du bataillon du quai des Orfèvres, et qui s'est fort distingué dans l'affaire du 22 janvier, dans le fameux blocus de la maison Marat, où il faisait les fonctions de major général. On sait qu'il ne lui manqua que des bombes et des batteries flottantes pour en faire un siège dans les formes et tel que celui de Gibraltar... » Devenu chef de bataillon dans la gendarmerie de Paris, Carle fut un de ceux qui tentèrent vainement d'empêcher l'envahissement des Tuilleries dans la journée du 20 juin 1792. Au 10 août, il prit part aux préparatifs de défense du château, monta ensuite la garde à la porte de la loge du *Logographe*, où s'était réfugiée la famille royale, et fut mandé à la barre de la Commune, avant la fin de la journée, pour rendre compte de l'ordre qu'il avait donné de tirer sur le peuple. Entraîné hors de l'Assemblée, il fut tué sur la place Vendôme, non par le peuple, comme on l'a dit, mais par deux des gendarmes placés sous ses ordres.

CARLEBY ou **CARLÉ-BU**, nom de deux villes de Finlande situées dans la province d'Ostrobothnie. L'ancienne Carleby ou Gamla-Carleby, bâtie en 1620, a été détruite plusieurs fois par la guerre ou l'incendie. Elle a aujourd'hui environ 2,700 hab. et fait un commerce de bois assez important. La nouvelle Carleby ou Ny-Carleby a 1,200 hab., qui s'occupent principalement d'agriculture et de l'élevage du bétail. Près de cette dernière ville se trouve une source minérale très-fréquentée.

CARLEE ou **KARLI**, ville de l'Indoustan anglais, présidence et à 63 kilom. E. de Bombay, sur la route de cette ville à Pouna, province d'Aurengabad. Près de cette ville sont des temples, caveaux très-remarquables creusés dans un chaîne de collines. La hauteur des entrées et des arches est prodigieuse; les voûtes sont soutenues par des piliers admirables de solidité et de légèreté. Une inscription, trouvée dans le plus vaste de ces temples, semblerait indiquer qu'il a été creusé en 176 après Jésus-Christ.

CARLEMIGELLI, dite *Aspasie*, femme révolutionnaire, un des assassins du conventionnel Féraud. V. ASPASIE.

CARLEN (Jean-Gabriel), littérateur suédois, né en 1811. D'abord attaché au département de la justice, il a abandonné la carrière administrative en 1848, pour se livrer exclusivement à la culture des lettres. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés et qui tous témoignent d'un goût sûr, d'un esprit laborieux et d'une remarquable facilité, nous citerons : *Manuel de législation suédoise* (1843-1855); *Livre des familles ou Une lecture par jour sur un sujet suédois* (1850-1852); *Pièces de vers* (1838); *Romances de la vie populaire en Suède* (1846), etc. Carlen a publié, en outre, une édition des œuvres complètes de Bellmann (1855) et de Marie Lenngren, enrichie de notes et de commentaires historiques et philosophiques d'une très-grande valeur. Depuis 1864, il est rédacteur principal de *Illustrerad Tidning* (journal illustré). — Sa sœur, Octavie CARLEN, née en 1823, s'est fait connaître dans le monde littéraire par plusieurs nouvelles et par d'excellentes descriptions des châteaux royaux de la Suède, des églises de Stockholm, etc.

CARLEN (Emilie SCHMIDT, dame), femme de lettres suédoise, née à Stockholm en 1810, est, après Mlle Bremer, le conteur le plus populaire de la Suède. Mariée en premières noces au musicien Flyggare, elle épousa, après un divorce rendu nécessaire par sa condition malheureuse, J.-Gabriel Carlen, dont nous avons parlé dans l'article précédent. Elle avait commencé à écrire étant encore à l'école; mais c'est surtout lorsqu'elle se sépara de son premier mari que, pressée par les nécessités de la vie, elle tira parti de sa plume. Sa fécondité n'a été surpassée jusqu'à présent par aucun autre écrivain suédois. De 1838 à 1853, elle n'a pas publié moins de vingt-quatre romans, tous d'une étendue considérable. Un style brillant et facile, un sentiment exquis de la nature, une extrême richesse d'invention, tels sont les principaux traits de son talent; mais tant de qualités sont déparées par quelques défauts. Elle sait dramatiser ses fictions, mais elle est inhabile à ménager la conduite d'une passion; elle sait observer avec délicatesse, analyser avec tact, rendre avec énergie, mais elle pêche dans la peinture d'un caractère, dans l'art d'incarner et d'exprimer un type, une originalité. Des longueurs suspendent parfois l'intérêt du récit dans un genre où tout est permis, sauf l'ennui. On lui a reproché de choisir ses personnages dans les classes inférieures de la société, préférence qui donnerait aux scènes et aux mœurs qu'elle reproduit un ton trivial; mais nous ne saurions approuver cette critique; c'est le peuple, le peuple honnête et laborieux, qui exprime le plus fidèlement les mœurs et la physionomie d'un pays et d'une époque.

Les romans de Mme Carlen ont presque tous eu la bonne fortune d'être traduits, soit séparément, soit collectivement, en allemand, en anglais et en français. Les plus intéressants sont les suivants : *le Fidélité* (1844), traduit en français; *la Rose de Tistolen* (1842); *Un an de mariage* (1846), traduit en français (1846); *Une femme capricieuse* (1849). Citons encore : *Waldemar Klin* (1838); *le Représentant* (1839); *le Postillon* (1841); *Une nuit sur le lac Bullar* (1847); *la Tour de la jeune fille* (1848); *l'Héroïne de roman* (1849); *un Heureux parti* (1851); *le Tuteur* (1851); *Dans six semaines* (1853), etc., etc. Le fils unique de Mme Carlen s'est aussi fait un nom dans la littérature. V. FLYGGARE (Charles-Guillaume-Ernest). — Sa fille, Rosa CARLEN, mariée à un de ses parents du même nom, qui exerce les fonctions de juge à Stengöva, a débuté récemment dans la littérature et a publié, dans un court intervalle, plusieurs ouvrages qui ont paru sous le voile de l'anonyme. Nous citerons les suivants : *Agnès Tell* (1861); *Tuva* (1862); *Hélène* (1863); les *Noces au milieu de l'incendie* (1863), etc.

CARLENCAS (Félix DE JUVENEL DE), littérateur français, né à Pézenas en 1679, mort en 1760. Il étudia chez les oratoriens et fut membre de l'Académie des belles-lettres de Marseille. On a de lui un *Essai sur l'histoire des sciences, des belles-lettres et des arts* (Lyon, 1749, 4 vol.), ouvrage qui fut traduit en allemand, et les *Principes de l'histoire*, rédigés pour l'instruction de son fils (1733).

CARLENTINI, ville du royaume d'Italie, dans l'île de Sicile, prov. de Noto, à 30 kilom. N.-O. de Syracuse, à 4 kilom. S. du lac Sentini; 2,502 hab. Cette ville fut bâtie par Charles V, qui voulait en faire le quartier général de l'armée de Sicile. Elle a été dévastée par le tremblement de terre de 1693.

CARLES (Lancelot DE), prélat français, né à Bordeaux, mort à Paris vers 1570. Henri II le chargea d'une négociation avec le pape et le nomma ensuite évêque de Riez. Il était lié avec le chancelier de l'Hôpital, avec Ronsard et Joachim du Bellay. On a de lui : *Epître contenant le procès criminel à l'encontre de la reine Boullan* (Anne de Boulen — 1545); *Paraphrase en vers français de l'Ecclesiaste de Salomon* (1561); *Paraphrase du Cantique des cantiques* (1562), etc.

CARLESON (Charles), économiste et publiciste suédois, né à Stockholm en 1703, mort en 1761. Il s'éleva par son mérite aux fonc-

tions de secrétaire d'Etat et fut nommé chevalier de l'Etoile polaire. Il écrivit dans le *Mercure de la Sudermanie*, dans le *Svenska Argus*, et publia divers ouvrages, dont le plus important est un *Dictionnaire économique* (1757). — Son frère, Edouard CARLESON, fut aussi secrétaire d'Etat, puis président du commerce, et on lui doit, entre autres écrits : des *Considérations sur l'état des pêcheries en Suède* (1749), et une *Relation d'un voyage en Palestine* (1768).

CARLET s. m. (kar-lè — rad. carre). Anc. art milit. Epée triangulaire ou à trois carres, que l'on a appelée aussi CARRELET.

CARLET, ville d'Espagne, prov. et à 24 kil. S.-O. de Valence, sur la Requena, ch.-l. de juridiction civile; 5,000 hab. Récolte et commerce de soie, vin, huile et blé.

CARLET (Joseph-Antoine), écrivain français, né à Rives (Dauphiné) en 1741, d'une famille de maîtres de forges, mort en 1825. Après avoir fait ses études à Marseille, il vint à Paris et entra comme premier secrétaire dans les bureaux du marquis de Balincourt, doyen des maréchaux de France. A la mort de ce dernier, arrivée en 1771, il dut revenir en Dauphiné et se fixa à la Côte-Saint-André, où il remplit pendant quatre ans les fonctions de consul. Envoyé comme représentant de cette communauté aux états de Romans en 1788, il se fit connaître si avantageusement que, lors des élections des députés aux états généraux à la fin de la même année, il eut, dit-on, l'honneur d'un ballottage de deux jours avec Barnave. Pendant la Révolution, entre autres fonctions publiques, il remplit celle d'administrateur de l'Isère. En l'an VII, les électeurs de ce département le nommèrent député au conseil des Cinq-Cents. Il fut membre du conseil général de l'Isère de 1800 à 1810, époque à laquelle ses infirmités l'ayant obligé de donner sa démission, il se retira à Seyssel, où il termina ses jours. Il était membre de la Société des sciences et arts de Grenoble. Il a laissé : *Discours prononcé par Carlet sur les recherches des causes qui ont amené les revers qu'ont essuyés nos armées* (26 prairial an VII, in-8°); *Recueil de maximes et réflexions morales qui peuvent contribuer à la rectitude de nos actions* (Paris, 1823, in-12, avec portrait); *Quelques considérations sur l'Amérique, par un vieux philanthrope* (Paris, 1823, in-8°).

CARLET DE LA ROZIÈRE. V. ROZIÈRE.

CARLETON (George), évêque anglican, né dans le Northumberland en 1559, mort en 1628. Il fut d'abord évêque de Landaf, puis de Chichester. Jacques I^{er} l'envoya avec d'autres théologiens au synode de Dordrecht, et il s'y prononça fortement en faveur de l'épiscopat, bien qu'il fût, sur d'autres points, attaché aux doctrines de Calvin. Il publia en anglais et en latin divers ouvrages de théologie, un traité sur la *Folie de l'astrologie* (1624), et une *Vie de Bernard d'Ingham* (1626).

CARLETON (sir DUDLEY), homme d'Etat anglais, né dans le comté d'Oxford en 1573, mort en 1632, fit partie du premier parlement de Jacques I^{er}, se trouva un instant compromis dans la conspiration des poudres; mais son innocence ayant été reconnue, il reçut en dédommagement l'ambassade de Venise, puis celle des Provinces-Unies. Au retour d'une mission en France, il fut appelé à la chambre des lords et nommé, trois ans plus tard, vicomte de Dorchester. Secrétaire d'Etat après la mort de Buckingham, il dirigea les négociations importantes de l'Angleterre avec la France, l'Espagne, la Hollande et la Pologne. Sa correspondance diplomatique, publiée à Londres en 1757, a été traduite en français sous le titre de : *Lettres, mémoires et négociations du chevalier Carleton, etc.* (La Haye, 1759, 3 vol.).

CARLETON (George), officier anglais, mort vers 1740. Après avoir servi dans la marine et assisté à la bataille navale de 1672, entre le duc d'York et Ruyter, il entra dans l'armée de terre qui combattit en Espagne pendant la guerre de la Succession, et resta trois ans prisonnier chez les Espagnols. Il publia des *Mémoires contenant, entre autres, plusieurs notices et anecdotes sur la guerre d'Espagne sous le commandement de lord Peterborough* (Londres, 1783, in-8°).

CARLETON (Guy), général anglais, né en 1734, mort en 1808. Devenu gouverneur de Québec en 1772, il défendit le Canada contre le général américain Montgomery (1775) et fut remplacé par Burgoyne dans le gouvernement de cette province en 1777. Carleton eut quelque temps le commandement en chef de l'armée anglaise dans la guerre contre les Etats-Unis, puis il reprit son poste au Canada en 1786.

CARLETON (William), romancier irlandais, né en 1798, à Clogher, comté de Tyrone, d'une humble famille de paysans. Il se donna lui-même l'instruction qui lui manquait, et put être employé, à dix-sept ans, comme sous-maître dans un établissement d'éducation tenu par un prêtre catholique, son parent. Une circonstance vint subitement faire de lui un écrivain : il fit un pèlerinage au Purgatoire de Saint-Patrick, à Lough-Deri, et voulut analyser ses impressions. A Dublin, il mit la main sur un éditeur qui consentit à publier des esquisses populaires, des scènes retraçant les misères et les souffrances de la

pauvre Irlande. Les deux premières séries de ces histoires, imprimées sans nom d'auteur et intitulées : *Traits and stories of the Irish peasantry* (1830, 2 vol.; 1832, 2 vol.), obtinrent un grand succès et le mirent à l'abri du besoin. M. Carleton, fidèle à la mission qu'il s'était imposée, chercha, par de nouvelles peintures, à stimuler l'énergie et le courage de ses compatriotes, et à intéresser l'égoïsme dédaigneux de l'Angleterre. Les vœux de l'Irlande, ses aspirations religieuses et politiques, les abus qui la ruinent, les maux qui l'écrasent, revivent avec passion et éloquence dans son troisième recueil de nouvelles (1841, 3 vol.), dans *Valentine Macelutchy* (1845, 3 vol.), dans le *Prophète noir* (1847) et autres esquisses où la fiction n'est trop souvent que l'image de la triste réalité. En 1848, le romancier irlandais fut engagé dans la rébellion armée de sir O'Brien et de Mitchell, et, quelque temps après, il quitta l'Irlande pour aller habiter les Etats-Unis. Le gouvernement anglais lui a accordé une pension de 5,000 fr. pour services rendus à la littérature nationale. Outre les écrits déjà cités, nous mentionnerons : *Fardorougha* (1839); *le Faon de la vallée du printemps et Rody le vagabond* (1848); *le Collecteur de dîmes* (1849); *le Trompette* (1854); *Willy Reilly* (1855), etc.

CARLETTE s. f. (kar-lè-te). Comm. Sorte d'ardoise de l'Anjou et du Maine.

CARLETTI (François), voyageur florentin, né vers 1574, mort vers 1617. Fils d'un commerçant, il alla d'abord en Afrique pour y acheter des nègres, et il les conduisit dans l'Amérique méridionale. De là, il passa à Mexico, au Japon, en Chine; puis, comme il revenait en Europe, le navire sur lequel il était embarqué fut pris par les Hollandais, et il perdit tout ce qu'il possédait. Plus tard, lorsqu'il fut revenu à Florence, le grand-duc Ferdinand lui donna un emploi à sa cour, et Carletti, qui était doué de la plus heureuse mémoire, rédigea des notes qui fournirent longtemps après à Magalotti les matériaux d'une relation fort intéressante, publiée sous le titre de : *Ragionamenti di F. Carletti, etc.* (Florence, 1671, 2 vol. in-8°).

CARLETTI (François-Xavier, comte DE), chambellan et ambassadeur du grand-duc de Toscane Ferdinand, né à Montepulciano vers 1740, mort en 1802. Il fut un des hommes qui prirent le plus au sérieux les principes philosophiques professés si ouvertement, au XVIII^e siècle, dans la petite cour de Florence. Il y resta fidèle, même après notre Révolution, qui fut, pour la plupart des courtisans esprits forts un prétexte de retraite, et il fit preuve de vive sympathie envers les Français. Traité de jacobin et outragé publiquement par le ministre Windham, il eut avec lui un duel qui produisit une vive sensation en Europe (1794). Après le 9 thermidor, le grand-duc, abandonnant la coalition, se rapprocha de la République française. Nul n'était plus propre que Carletti à renouer les relations amicales. Il conclut la paix avec le comté de Salut public le 9 février 1796, prononça dans la Convention un discours qui obtint des applaudissements chaleureux, fut admis en qualité de ministre plénipotentiaire, mais se fit renvoyer brusquement au mois de novembre par le Directoire, pour avoir eu l'imprudence de demander à visiter la prisonnière du Temple, la duchesse d'Angoulême. Il ne put se consoler du chagrin que lui causa cette méseventure.

CARLETO, peintre italien. V. CALIARI.

CARLI (Denis), capucin italien, missionnaire, mort après 1680. Il fit partie de la mission de Guinée, opéra de nombreuses conversions et rédigea, à son retour, une relation de ses voyages, qui a été imprimée à Reggio en 1672, sous le titre de : *Il Moro trasportato in Venezia, etc.*, et traduite en français sous celui de : *Relation curieuse et nouvelle d'un voyage de Congo* (Lyon, 1689).

CARLI (Jean-Jérôme), littérateur et antiquaire italien, né près de Sienne en 1719, mort en 1786. Il professa en Toscane et dans les Etats de l'Eglise, et fut ensuite nommé par l'impératrice Marie-Thérèse (1773) secrétaire perpétuel de l'Académie de Mantoue, ville qui lui doit sa bibliothèque et son musée. On a de lui beaucoup de dissertations et de mémoires, notamment deux dissertations en italien sur l'expédition des Argonautes et sur la Médée d'Euripide (Mantoue, 1785).

CARLI-RUBBI (Jean-Renaud, comte DE), archéologue et économiste, né à Capo-d'Istria en 1720, mort à Milan en 1795. A vingt-quatre ans, il fut nommé par le sénat de Venise professeur de science nautique et d'astronomie. Il écrivit des lors un grand nombre de mémoires sur les cartes géographiques et nautiques des anciens, sur leurs vaisseaux, sur leurs monnaies, en même temps qu'il introduisait d'utiles améliorations dans la marine vénitienne, et que, par ses recherches savantes, il créait l'archéologie de l'Istrie. En 1771, il fut nommé par le gouvernement autrichien président du conseil des finances établi à Milan. Les ouvrages les plus importants de ce savant illustre sont : *Antiquités de l'Italie* (Milan, 1788), magnifique ouvrage qui le plaça au premier rang des antiquaires; *Traité des monnaies d'Italie* (1754), qui a servi de règle dans toute la péninsule pour les jugements et les règlements sur

cette matière; *Lettres américaines* (1781), où il réfute de Paw, etc. Ses œuvres ont paru à Milan (1784-1794).

CARLI (grottes de). Les fameuses grottes de Carli comptent parmi les plus remarquables de ces étonnants et gigantesques temples souterrains que l'Inde ancienne offre à la curiosité des voyageurs.

Ces grottes sont situées sur la chaîne des Gâtes occidentales, entre Bombay et Pouna, non loin de Khandoula, en face du fort de Lahaghour. Le sanctuaire principal a son entrée à l'ouest; il est situé à 240 m. au-dessus de la plaine qui s'étend au sud de la montagne sur laquelle il est placé. A côté de ce sanctuaire, il existe une grande quantité d'excavations souterraines, des salles, des corridors, des escaliers et des galeries présentant deux étages superposés. Plusieurs de ces excavations sont richement ornées de sculptures; elles ont servi, comme à Kennerly et à Salsette, de demeures pour les prêtres. Le principal temple de Carli est dans le même style que celui de Kennerly; seulement moitié moins grand, mais plus richement orné. On y monte par un sentier très-escarpé, en passant par les ruines d'un temple dédié à Shiva ou Siva, qui semble servir de propylées au grand souterrain. Un petit monument semblable se trouve sur la droite d'un grand portique, par lequel on pénètre enfin dans le porche du grand temple. Lorsque l'évêque Héber arriva en cet endroit, les gardiens du sanctuaire vinrent à sa rencontre; quelques jeunes brahmanes lui apprirent que le roi Mahabharata était le fondateur de ces grottes. Le porche ou vestibule se compose de deux étages : celui du bas est soutenu par trois pilastres, celui du haut en a cinq. A sa gauche, Héber remarqua des piliers ornés de lions se tournant le dos, semblables à ceux qu'on voit dans le temple de Kennerly, mais d'une dimension beaucoup plus grande. Dans le vestibule, à droite, il y a trois hauts-reliefs de grandeur colossale, représentant des éléphants dont les têtes sont tournées vers l'entrée, et qui sortent, dirait-on, de la masse du roc énorme dans lequel ils sont taillés. Les parois intérieures du porche sont ornées de hauts-reliefs montrant des figures nues d'hommes et de femmes, beaucoup plus grandes que nature. Ces sculptures sont fermes et traitées hardiment. A l'opposé des temples d'Elephanta, qui sont chargés d'idoles, le grand temple de Carli n'offre pas la moindre figure, pas la moindre représentation d'un dieu; on n'y aperçoit pas le moindre objet de dévotion, excepté le *chattah* mystérieux (le baldquin, l'autel sacré du Bouddha). C'est le seul point qu'il ait de commun avec le temple de Kennerly. Au reste, il offre la même disposition que ce dernier. Tous les chapiteaux des piliers du chattah, qui est placé à l'extrémité orientale du souterrain, sont particulièrement remarquables : ils ont la forme d'une cloche renversée, sur laquelle des éléphants entrelacent leurs trompes; chacun de ces animaux porte deux figures d'homme et une de femme. Le plafond est revêtu d'une charpente en forme de voûte, semblable à celle d'Elora, qui est en pierre. Ce plafond est sans doute plus récent que le reste du monument; on présume que ce revêtement en charpente a été fait afin de permettre de suspendre des galeries au plafond. Le portique a 30 m. carrés; il est entièrement taillé dans le roc et parfaitement nivelé à son sol. Le porche est un octogone allongé, séparé du temple par des piliers et des pilastres. L'excavation entière du temple a 38 m. 40 de longueur sur 14 m. de largeur; cinquante piliers carrés, dont vingt sont disposés sur chaque face longitudinale, soutiennent la montagne. Tous ces piliers sont couronnés de chapiteaux représentant des éléphants, et on les a taillés dans la masse du roc. Un grand nombre d'inscriptions en caractères inconnus couvrent les murs. Un pilier, au-devant de l'entrée, haut de 7 m. 31 et de 2 m. 43 de diamètre, est couvert aussi d'inscriptions semblables.

Aux alentours de ce temple principal, il existe encore une infinité d'autres grottes et de souterrains qui s'étendent à une grande profondeur dans la montagne. Lord Valentin, qui parcourut et visita soigneusement tous les temples souterrains de l'Inde et qui publia une relation de ses voyages, rapporte qu'il lui fallut plusieurs jours pour voir avec soin tous les temples creusés aux environs du temple principal de Carli. D'autres voyageurs ont visité depuis ces intéressants monuments de l'art indien et les ont décrits.

CARLIEN, IENNE adj. (kar-li-ain, i-è-ne). Hist. S'est dit quelquefois pour CARLOVINGIEN.

CARLIER (Léonard), juriconsulte allemand du XVIII^e siècle. Il fut chargé de professer les Institutes à l'université de Wurzburg, et il publia de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Dissertation de jure naturæ, gentium et imperio* (1725); *De sponsalibus et matrimonio* (1735); *De privilegiis in genere ac in specie* (1737); *Cassius redivivus, sive Institutionum Justinianarum libri quatuor* (1742, in-4°).

CARLIER (Claude), économiste et archéologue français, né à Verberie en 1725, mort en 1787, connu sous le nom de l'abbé Carlier, et prieur d'Andresy. Il fournit beaucoup d'articles au *Journal des savants* et à d'autres recueils périodiques. Il publia, en outre, les

ouvrages suivants : *Dissertation sur l'étendue du Belgium et de l'ancienne Picardie* (1753); *Considérations sur les moyens de rétablir en France les bonnes espèces de bêtes à laine* (1762); *Histoire du duché de Valois* (1764, 2 vol.); *Traité sur les manufactures de lainerie; Dissertation sur l'état du commerce en France sous les rois de la première et de la deuxième race* (1753), etc.

CARLIER (Nicolas-Joseph), mécanicien français, né Busigny en 1749, mort à Valenciennes en 1804. Il monta à Valenciennes un atelier de mécanique, où il fabriqua, avec une grande perfection, des pendules à carillon, des pianos et d'autres ouvrages remarquables. Mais il se rendit célèbre surtout, en 1793, par un acte de courage qui préserva Valenciennes de l'inondation dont elle était menacée par la brèche qu'une bombe venait de faire à une écluse. Carlrier se fit descendre, attaché avec de fortes cordes, jusqu'au fond de la rivière, et ne sortit de l'eau qu'après avoir bouché l'ouverture avec des paillasses et des sacs de terre.

CARLIER (Pierre), homme politique, né à Sens en 1799, mort en 1858. Il dirigea d'abord une maison de commerce à Rouen, puis devint agent de change à Lyon. Venu à Paris peu de temps avant la révolution de 1830, il y fut nommé commissaire de police. De 1831 à 1833, il dirigea la police municipale sous le préfet de police Giquet, et prit une grande part aux mesures de sévérité employées par le gouvernement pour réprimer les troubles de la rue. Il retourna ensuite à Lyon, où il s'occupa d'assurances contre l'incendie. La révolution de 1848 le ramena à Paris, où il remplit de nouveau les fonctions de chef de la police municipale, et l'année suivante il fut nommé préfet de police. Dans cette position importante, il montra un grand zèle à soutenir la politique de Louis-Napoléon, fit abattre les arbres de la liberté, rétablit l'organisation des sergents de ville en lui donnant une extension et une force nouvelles, comprima toutes les tentatives des républicains ardents qui prévoyaient le coup d'Etat du 2 décembre, et pourtant résigna ses fonctions quelques jours avant l'acte dont il avait d'avance préparé le succès. Il fut alors nommé membre de la commission consultative, et chargé, avec deux autres commissaires, d'étudier l'état politique des départements. A son retour, il fut élevé au rang de conseiller d'Etat.

CARLIN s. m. (kar-lain — de l'ital. *carlino*; rad. *Carlo*, Charles, à cause de Charles d'Anjou, roi de Naples). Métrol. Monnaie d'or de l'ancien royaume de Naples, valant un dixième de ducat ou 10 grains : *Nous continuons de lui donner chacun 2 CARLINS par jour, pour notre apprentissage et notre nourriture*. (Lamart.) Il Monnaie d'argent du même pays, du titre de 896 millièmes, du poids de 2 gr. 29, valant 0 fr. 425. Il y avait des pièces de 1, de 2, de 3, de 4 et de 5 carlins; à partir de 6 carlins, la pièce prenait le nom de ducat. Il y avait des ducats de 6 et de 12 carlins, au même titre de 896 millièmes. Il a été frappé des ducats de 10 carlins en 1784, au titre de 839 millièmes, et en 1798, au titre de 833 millièmes. En Sicile, les carlins prenaient le nom de tarins. L'Ancienne monnaie d'or de Sardaigne, au titre de 900 millièmes, du poids de 16 gr. 05, dont la valeur en monnaie de France était de 49 fr. 75. Il y avait aussi des pièces d'un demi-carlin de 24 fr. 875. Il Monnaie d'or de Savoie et de Piémont, au titre de 902 millièmes, et du poids de 48 gr. 1, valant 149 fr. 41. Il y avait des pièces d'un demi-carlin, qui valaient 74 fr. 705. Il Monnaie de compte de Malte, dont la valeur correspond à 9 cent. 157 de France : *Le CARLIN est la moitié du tarin, qui lui-même est le douzième de l'écu; il se subdivise en 10 grains, le grain en 6 deniers et le denier en fractions de demi-denier, quart de denier, etc.*

CARLIN s. m. (kar-lain — du nom de *Carlin Bertinazzi*, acteur qui jouait le rôle d'Arlequin avec un masque noir et de forme écrasée). Petit chien à poil ras et à museau écrasé : *Le CARLIN est un animal de la grandeur d'un chat, fauve ou café au lait, avec une queue en trompette*. (Th. Gaut.) *Il caressait un horrible petit CARLIN, qui faillit dévorer les jambes de Noël*. (F. Soulié.)

En attrapant mieux que des puces,
On a vu carlins et bassets
Caresser Allemands et Russes.

BÉRANGER.

CARLIN, INE adj. (kar-lain, i-ne). Se dit des chiens de la race des carlins : *Un chien CARLIN. Une chienne CARLINE dont le compagnon constant était un petit chien épaveur presque blanc, qu'elle aimait beaucoup*. (***.) *Autrefois, le CARLIN était très-commun; aujourd'hui, la race CARLINE a presque entièrement disparu*. (L.-J. Larcher.)

— Fam. *Nes carlin*, Nez très-petit et roussé.

CARLIN (Charles-Ant. BERTINAZZI, dit), V. BERTINAZZI.

CARLINE s. f. (kar-li-ne — du nom de *Karl le Grand*, Charlemagne, dont cette plante aurait guéri l'armée attaquée de la peste). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées et de la tribu des carduacées, comprenant une quinzaine d'espèces, qui croissent dans les régions montagneuses de l'ancien

continent : *Charlemagne employa les racines de la CARLINE pour guérir ses soldats*. (V. de Bomare.) *La CARLINE se trouve dans les lieux incultes et arides*. (Bosc.)

— Encycl. Le genre *carline* comprend des plantes herbacées, vivaces, à tige généralement très-courte, voisins des chardons proprement dits, auxquelles elles ressemblent par leurs feuilles épineuses. Leurs caractères communs essentiels peuvent se résumer ainsi : calice imbriqué, formé de folioles dont les unes, intérieures, sont scarieuses et plus colorées, et les autres, extérieures, sont lâches, incisées et épineuses; réceptacle paléacé; corolle à cinq dents égales; aigrette sessile et plumeuse. Il y a une quinzaine d'espèces, toutes originaires des régions tempérées de l'ancien continent, et croissant de préférence dans les terrains montagneux, découverts et rocailleux. La *carline vulgaire*, haute de 0 m. 30 à 0 m. 40, à tige très-peu ramifiée, se trouve généralement en France et dans les pâturages les plus arides. Cette espèce, jadis de quelque usage en médecine, n'est plus utilisée aujourd'hui que comme plante fourragère. La *carline acaule*, connue dans plusieurs endroits sous les noms de *logue* et d'*artichaut sauvage*, n'a presque point de tige et croît spontanément sur les hautes montagnes de l'Europe. On mange ses réceptacles comme ceux des artichauts. Cette plante a joué longtemps un rôle important dans les arts magiques; de nos jours, elle est encore employée en médecine. La *carline mastic* habite le midi de l'Europe; du collet de sa racine et de son capitule exsude une gomme-résine qui offre quelque ressemblance avec le mastic, et dont on faisait autrefois un grand usage contre le ténia. Sa racine fraîche passe pour un poison, de même que le fond charnu de ses capitules; mais tout danger disparaît, dit-on, par la dessiccation de la plante ou sa macération dans du miel et du sucre.

Carline, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. de Leuven et Brunswick, musique de M. Ambroise Thomas, représenté à l'Opéra-Comique en avril 1848. L'intrigue de la fable n'est pas rachetée par l'agrément des détails. La baronne de Montbreuse, jalouse de l'actrice Carline, qui tourne la tête au vicomte de Quincy, son fiancé, imagine une intrigue dont elle est dupe elle-même. Le vicomte n'en est que plus épris de l'actrice, à laquelle il donne tous ses biens, avec une promesse signée de l'épouser. Carline a la générosité de tout refuser. La partition porte l'empreinte de cette facture élégante dont M. Ambroise Thomas a fourni les preuves dans tous ses ouvrages. On a remarqué la ronde des *Moissonneurs*, un joli nocturne entre de Quincy et Carline, un bon trio, et, au troisième acte, l'air de Carline, chanté avec beaucoup d'intelligence par M^{me} Henri Potier.

CARLINÉ, ÉE adj. (kar-li-né). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux carlins.

— s. f. pl. Section de la tribu des carduacées, dans la famille des composées, ayant pour type le genre *carline*.

CARLINGFORD, ville d'Irlande, comté de South, dans le Leinster, à 16 kilom. E. de Dundalk, sur la baie de son nom; 1,500 hab. Pêche d'huîtres très-reconnues; petit port de commerce; exportation de toiles et de beurre. La baie de Carlingford, sur la côte orientale d'Irlande, s'enfonce à 12 kilom. dans les terres et présente une largeur de 1 à 2 kilom.; les fréquentes bourrasques qui soufflent dans cette baie en rendent le mouillage dangereux.

CARLINGUE s. f. (kar-lain-ghe). Mar. Grosse pièce de bois servant à consolider la carène, et placée à l'intérieur, exactement comme la quille à l'extérieur. Il Assemblage de pièces de bois qui reçoivent les pieds des bas mâts et du cabestan : *CARLINGUE de mât*. *CARLINGUE de cabestan*.

CARLISLE, le *Lugwallum* des Romains, ville d'Angleterre, capitale du comté de Cumberland, à 500 kilom. N.-O. de Londres, à 95 kilom. O. de Newcastle, au milieu de belles et riches prairies qui arrosent l'Eden, le Caldew et le Petterill, jolis cours d'eau poissonneux dont la ville est presque entièrement environnée; 15,000 hab. en 1820; 36,800 en 1851, et 39,000 en 1863. Evêché dont la fondation remonte à Henri I^{er}, place de guerre; nombreuses et importantes manufactures de coton, fonderies de fer et de caractères d'imprimerie, tanneries et brasseries; petit port pour bâtiments de 100 tonneaux; communiquant avec le golfe de Solway à l'aide d'un canal. Les principaux édifices de la capitale du Cumberland sont : le palais de justice, décoré de deux belles tours rondes; la cathédrale Sainte-Marie, dont le chœur, construit sous les règnes d'Edouard III et de Richard II, est un beau modèle d'architecture anglo-saxonne; l'église Saint-Cuthbert; un beau pont sur l'Eden, un autre sur le Caldew, et l'ancienne citadelle, bâtie par Guillaume le Roux.

Carlisle est une ville très-ancienne et d'origine bretonne. Les Romains considéraient *Lugwallum* comme une de leurs principales stations militaires. Agricola la fortifia, et le mur d'Adrien y aboutissait. Pendant les guerres entre l'Ecosse et l'Angleterre, elle fut un point stratégique très-important; elle tomba

au pouvoir du parlement en 1644, des jacobites en 1745. Le donjon de son ancien château est encore debout, et l'on y voit les appartements occupés par Marie Stuart pendant sa captivité.

CARLISLE, ville des Etats-Unis, dans l'Etat de Pensylvanie, à 24 kilom. O. de Harrisbourg; 4,500 hab. Industrie florissante, collège de méthodistes, avec une chaire de droit.

CARLISLE (Frédéric HOWARD, cinquième comte DE), homme d'Etat anglais, né en 1748, mort le 4 septembre 1825. Parmi les membres de la Chambre haute d'Angleterre, où il entra en 1769, il fut un de ceux qui soutinrent avec le plus de vigueur et de talent la cause des colonies américaines, et qui proposèrent d'adopter à leur égard de sages mesures de conciliation. Le roi George III le nomma l'un des trois commissaires chargés de visiter l'Amérique, afin de chercher à calmer l'exaspération qu'y entretenaient les procédés tyranniques de la métropole, et d'y rétablir la paix. Accompagné du gouverneur Johnstone et de M. Edea, Carlisle se rendit dans le nouveau monde en 1778. Malgré ses efforts, sa mission échoua, par suite de la détermination bien arrêtée des Américains de secouer le joug de la Grande-Bretagne et de conquérir leur autonomie. De 1780 à 1782, le comte de Carlisle fut vice-roi d'Irlande, et devint ensuite lord du sceau privé. D'abord opposé à la politique de Pitt, il combattit les agressions de l'impératrice de Russie, Catherine II, contre la Turquie (1791-1792); puis il se rallia à ce ministre lorsqu'il s'agit de déclarer la guerre à la République française (1792). Il fut un chaud partisan de l'union avec l'Irlande, et combattit, en 1815, la fameuse loi des céréales (*corn-laws*). Au milieu de ses préoccupations d'homme d'Etat, le noble lord cultivait les lettres avec beaucoup d'amour, sinon avec un grand succès. En 1801, il publia les *Tragédies et poèmes de Frédéric, comte de Carlisle*, que Byron cite favorablement dans ses *Heures d'oïveté*; il est vrai que, dans une autre de ses œuvres, *Bardes anglais et critiques écossais*, le poète adresse une assez rude épigramme à son noble oncle et tuteur; mais il faut dire qu'à cette époque le comte de Carlisle avait vivement froissé son irritabile neveu en refusant de l'introduire dans la Chambre des lords.

CARLISLE (George HOWARD, comte DE), fils du précédent, homme d'Etat anglais, né en 1773, mort en 1848. Après avoir rempli quelques fonctions diplomatiques, il devint membre du parlement. En 1827, il entra comme chancelier de l'Echiquier dans le ministère Canning. Dans toute sa vie politique, il a fait preuve d'une grande modération allée à un véritable talent.

CARLISLE (George-William-Frédéric HOWARD, comte DE), fils du précédent, homme d'Etat et écrivain anglais, né à Londres le 18 avril 1802. Il fut d'abord connu sous le nom de *lord Morpeth*. En quittant l'université, où il avait fait de brillantes études, il partit pour Saint-Petersbourg en qualité d'attaché d'ambassade. En 1826, il entra au parlement comme représentant de la ville de Morpeth et du district ouest du Yorkshire. Les commettants de cette dernière circonscription refusèrent de lui donner une seconde fois leurs suffrages lorsqu'il se fut prononcé en faveur du libre échange dans la discussion de la loi sur les céréales. Lord Carlisle est un des orateurs favoris de la chambre; son bon sens, sa courtoisie, sa franchise, lui attirent les sympathies toutes les fois qu'il prend la parole. Libéral ardent, lord Carlisle a rempli divers emplois importants toutes les fois que les whigs ont été au pouvoir. Il a été secrétaire d'Etat en Irlande, directeur des eaux et forêts et chancelier du duché de Lancastre. En 1855, lord Palmerston fit choix de cet homme d'Etat pour gouverner l'Irlande en qualité de lord lieutenant. Comme homme politique, on reproche à lord Carlisle de manquer de vigueur et de ne pas savoir dire non à propos; mais on loue, d'autre part, sa probité politique et son peu d'ambition. Dans les loisirs que lui laisse la politique, lord Carlisle se livre à son goût pour la littérature. Son *Essai sur Pope* est un des meilleurs travaux de critique qui aient été faits sur le grand poète anglais. Il a publié également le *Journal d'un voyage en Grèce et en Turquie*, qui a obtenu un grand succès en Angleterre. Plus récemment, lord Carlisle a visité l'Amérique du Nord pour étudier les mœurs et les coutumes de ce pays; il n'y a point caché sa sympathie pour le parti abolitionniste et est revenu dans son gouvernement d'Irlande, emportant l'estime et l'affection des hommes politiques de la Nouvelle-Angleterre. On doit encore à lord Carlisle un ouvrage intitulé la *Seconde vision de Daniel*. Il ne s'est point marié; son héritier est son frère cadet, le révérend William-George Howard.

CARLISLE (sir Anthony), chirurgien et physiologiste anglais, né à Durham en 1768, mort en 1840. Il pratiqua la chirurgie à l'hôpital de Westminster pendant quarante-sept ans, et fut anobli par George IV. Le premier, en Angleterre, il établit des consultations publiques dans les cas exigeant une opération, et substitua le couteau d'amputation à lame droite au couteau à lame recourbée, dont on se servait auparavant. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages de médecine pure et de

physiologie; le plus important est l'*Essai sur les désordres de la vieillesse*.

CARLISME s. m. (kar-li-sme — de *Charles*, qui s'est dit *Carl* en France, et se dit *Carlos* en Espagne). Hist. Opinion politique des partisans de Charles X en France, ou de don Carlos en Espagne.

CARLISTE s. m. (kar-li-ste — même étym. que *carlisme*). Hist. Nom donné à un partisan de la monarchie de Charles X : *Il y avait alors à Sainte-Pélagie deux catégories : les CARLISTES et les républicains*. (Chenu.) Il Nom donné en Espagne aux partisans de don Carlos.

— Adjectiv. Qui appartient au carlisme ou aux carlistes : *Opinions CARLISTES. Le parti CARLISTE. Nous nous souvenons d'un temps où les bandes CARLISTES furent obligées de passer les Pyrénées et de se réfugier en France*. (L. Plée).

CARLO s. m. (kar-lo). Métrol. Monnaie d'argent que l'on frappait depuis 1823 dans le royaume lombard-venitien, et qui valait 5 fr. 20. Il On l'appelait aussi *scudo*.

CARLOCK s. m. (kar-lok). Comm. Colle de poisson, ou de vessie d'esturgeon, que l'on tire d'Arkhangel.

CARLOFORTE, ville du royaume d'Italie, ch.-l. de l'île de Saint-Pierre, située près de la côte S.-O. de l'île de Sardaigne; 2,500 hab. Place de guerre, port militaire; salines importantes; pêche du corail et des anchois.

CARLOIX. V. GRIFFET et VIELLEVILLE (La).

CARLOMAN, fils aîné de Charles Martel, mort en 775. Il gouverna l'Austrasie et les provinces allemandes alors annexées à ce royaume, combattit avec gloire les peuplades germaniques, et finit par se faire moine au couvent du Mont-Cassin, où ses restes reposent encore aujourd'hui.

CARLOMAN, fils de Pépin le Bref, frère puîné de Charlemagne, né vers 751, mort en 771. Il obtint en partage l'Austrasie, la Bourgogne et la Provence, et régna obscurément de 768 à 771.

CARLOMAN, deuxième fils de Louis le Bègue. Il reçut en partage l'Aquitaine et la Bourgogne (879), aida son frère Louis III à repousser les Normands, mais ne put empêcher Boson de se faire proclamer roi de la Bourgogne. Louis étant mort en 882, Carloman fut seul roi des Francs, et mourut deux ans après d'une blessure reçue à la chasse.

CARLOMAN, quatrième fils de Charles le Chauve. Quoique son père l'eût fait entrer fort jeune dans un cloître, il se mit à la tête d'une troupe de gens de guerre pour combattre les Normands. Accusé plus tard d'avoir conspiré contre l'autorité royale, il fut dépouillé de ses bénéfices et jeté quelque temps en prison, d'où il sortit pour aller ravager la Belgique, la province de Toul et la Bourgogne. En 875, un synode assemblé à Senlis le déclara déchu de la prêtrise, et de nouveaux méfaits obligèrent les évêques à porter contre lui une sentence qui le condamnait à avoir les yeux crevés. Réfugié près de Louis le Germanique, qui lui fit obtenir l'abbaye d'Esternach, il mourut peu de temps après.

CARLONE, CARLONI ou **CARLON**, famille d'artistes génois. Les plus connus sont : Giovanni-Andrea CARLONE, dit *l'Ancien*, né en 1501, mort à Milan en 1630 ou 1632. Elève de Sorri et ensuite de Passignano, il devint fort habile peintre de fresques. — Giovanni-Battista CARLONE, son frère, né à Gènes en 1598, mort en 1680, aida le précédent dans tous ses travaux et termina à Milan les peintures que celui-ci avait commencées à Saint-Antoine, des Théatins. Les plus belles fresques exécutées par ces deux artistes se trouvent à Gènes, dans l'église del *Guastato*. — Giovanni-Andrea CARLONE, dit le *Jeune*, fils de Giovanni-Battista, né à Gènes en 1639, mort en 1697, exécuta de belles peintures à l'église del *Gesu*, à Rome, et dans plusieurs palais de Gènes. — Taddeo CARLONE, peintre, sculpteur et architecte, né à Reno, mort en 1613, orna de belles statues et de tableaux l'église de San-Siro, première cathédrale de Gènes. — Thomas CARLONE, sculpteur, mourut à Turin; le souverain lui fit faire de magnifiques funérailles. Ses principaux ouvrages sont dans cette ville et à Gènes.

CARLOPAGO, bourg de l'empire d'Autriche, dans la Croatie militaire, sur les bords du canal de Novigrad, formé par l'Adriatique; 900 hab. Bon port creusé par l'empereur Joseph II. Commerce de cabotage actuellement bien déchu.

CARLOS s. m. (kar-los). Argot. Syn. de Pot de chambre.

CARLOS (SAN-), ville d'Espagne, province et à 15 kilom. S. de Cadix, dans l'île de Léon; 4,500 hab. Il Ville de l'Amérique du Sud, république du Chili, sur la côte N.-O. de l'île de Chiloe, à 84 kilom. N.-O. de Castro; 2,000 hab. Place forte, excellent port, principal entrepôt du commerce l'île; exportation de planches, jambons, lainages. Il Ville de l'Amérique du Sud, république du Venezuela, province de Carobobo, à 212 kilom. S.-O. de Caracas, sur l'Aguare; 5,000 hab. Grand commerce de bœufs, chevaux et mulets. Récolte abondante d'oranges, café, indigo. Il Ville de l'Amérique

du Sud, empire du Brésil, province et à 92 kilom. N.-O. de San-Paulo; 2,700 hab. n Ville d'Espagne, province des îles Baléares, dans l'île de Minorque; 3,000 hab. Place de guerre.

CARLOS-DE-MONTEREY (SAN-). V. MONTEREY.

CARLOS (don), infant de Navarre, prince de Viane, né en 1420, mort en 1461. Fils de Jean d'Aragon et de Blanche de Navarre, il hérita de ce dernier royaume à la mort de sa mère (1441), mais en fut dépourvu par son père. Il soutint ses droits à main armée, fut vaincu à la sanglante bataille d'Aibar (1452), enfermé au château de Tafalla, et ne recouvra sa liberté qu'au prix d'une renonciation. La guerre civile recommença bientôt entre le père et le fils (1455). Après diverses réconciliations, il fut emprisonné de nouveau en 1460, poursuivi surtout par la haine de sa belle-mère, Juana Enriquez, qui voulait assurer la couronne à son propre fils. Une insurrection générale des Catalans, des Aragonais et des Valenciens força le roi à le remettre en liberté et à le reconnaître pour son seul héritier. Le malheureux prince mourut peu de temps après, empoisonné par sa marâtre. L'Espagne lui doit une traduction élégante de la *Morale* d'Aristote, et une *Chronique des rois de Navarre*, qui est restée en manuscrit aux archives de Pamplune.

CARLOS (don), infant d'Espagne, fils de Philippe II et de Marie de Portugal, né à Valladolid le 8 juillet 1545, mort le 24 juillet 1568. L'histoire moderne n'offre peut-être pas d'événement qui ait excité une curiosité plus poignante que l'emprisonnement et la mort de ce jeune prince; cette catastrophe mystérieuse, cette tragédie domestique, était restée un problème historique qui semblait défier la sagacité des érudits, d'autant plus qu'on ne trouvait aucune lumière dans les historiens espagnols contemporains, placés sous le contrôle d'une double censure, et que les historiens étrangers s'étaient plu à accueillir, à répandre les versions les plus invraisemblables et les plus absurdes. C'est de nos jours seulement que de laborieux savants ont sérieusement tenté de combler cette lacune dans les annales du xvi^e siècle. Nous résumerons ici les recherches les plus récentes, et plus particulièrement le travail si minutieusement complet, si curieusement fouillé d'un savant historien belge, M. Gachard (*Don Carlos et Philippe II*), imprimé sous les auspices de la commission royale d'histoire (Paris, 1867, in-80, 2^e édition, revue et corrigée).

L'auteur, chargé par le gouvernement belge de missions littéraires en Espagne, a eu à sa disposition et a pu longuement étudier toutes les archives de la Péninsule, et particulièrement le précieux et célèbre dépôt de Simancas. (V. plus bas la notice bibliographique consacrée à cet ouvrage.)

En esquissant la biographie de don Carlos d'après les dernières données de la science, nous jugeons inutile de nous arrêter à réfuter en détail toutes les versions plus ou moins fabuleuses qui ont eu cours jusqu'à ce jour; on comprend que ce serait surcharger sans nécessité notre récit de redites fastidieuses et de discussions désormais sans intérêt.

Quatre jours après la naissance du fils de Philippe II, Marie de Portugal mourut, soit d'une imprudence, soit des suites de ses couches, qui avaient été fort laborieuses. Comme il faut que tout soit étrange dans la vie de ce prince, il paraît qu'il mourut cruellement le sein de ses nourrices (il en eut trois), et qu'il ne commença à bégayer quelques paroles qu'à l'âge de trois ans. Il fut élevé sous la surveillance de sa tante Jeanne, puis confié à un savant précepteur, Honorato Juan, et parut d'abord montrer pour l'étude une application qui ne se soutint pas longtemps. Il avait d'ailleurs une complexion faible, un teint pâle et un tempérament bilieux. De bonne heure, il manifesta beaucoup d'orgueil et un caractère cruel; à douze ans, il se plaisait à faire rôti vivants des animaux qu'on lui apportait de la chasse. Mais aussi quelle humanité attendre de princes qu'on faisait assister, en grand apparat, aux sacrifices humains connus sous le nom d'auto-da-fé?

En 1559, Philippe, qui depuis l'abdication de son père tenait sa cour dans les Pays-Bas, vint se fixer en Espagne. Il trouva son fils malade d'une fièvre quarte, le présenta peu de temps après aux cortès, afin qu'ils le reconnussent comme son héritier, et se remaria au mois de janvier 1560 avec Elisabeth de Valois, fille du roi de France Henri II. Le 22 février suivant eut lieu, à Tolède, la prestation solennelle du serment à l'héritier présomptif de la couronne. Le jeune prince avait alors près de quinze ans. Il dépérissait de jour en jour, consumé par une terrible fièvre qui le dévorait depuis deux années; les médecins conseillèrent un changement d'air. Envoyé à Alcalá, il y éprouva d'abord quelque soulagement; toutefois sa santé resta languissante. Enfin une blessure qu'il se fit à la tête, dans une chute, vint mettre sérieusement sa vie en danger, non que cette blessure fût bien grave, mais sans doute parce que son tempérament était vicié, et aussi par suite du traitement que lui firent subir les médecins espagnols, qui finirent par le trépaner. Cependant il se rétablit à peu près, grâce peut-être aux conseils de l'illustre Vésale,

alors médecin de Philippe II, et que les autres praticiens avaient d'abord tenté d'écarter.

Nous entrons dans ces détails, on le comprend, pour donner une idée précise de l'état physique de don Carlos, qui avait échappé à la mort, mais qui ne recouvra pas pour cela la santé. D'ailleurs ses excès de table et sa vie désordonnée amenèrent de nouvelles rechutes, et le malheureux prince, héritier de la plus vaste monarchie de l'Europe, vécut dès lors en proie à un mal qui le tourmentait périodiquement et qui tarissait en lui les sources de la vie. Il retourna dans sa solitude d'Alcalá, où, dans une de ses heures de noire mélancolie, il écrivit son testament. Cette pièce, qui est longue et détaillée, n'indique en aucune manière une altération des facultés mentales; il est vrai qu'elle avait été écrite par l'alcade du prince, le docteur Suarez, mais de concert avec lui (1564).

Aux détails que nous avons donnés plus haut, nous ajouterons que don Carlos était mal conformé, légèrement bossu, boiteux, assez laid de visage, d'un caractère violent, fantasque, et d'un esprit fort borné. Il avait des haines, mais, à ce qu'on assurait, point d'amitiés, et il se plaisait à faire le mal; ainsi, un de ses divertissements était de faire bâtonner de pauvres diables devant lui, et un jour même il voulait absolument faire châtrer quelqu'un. On rapporte aussi qu'il frappait les officiers de sa maison, qu'il outrageait les femmes par les rues, et qu'une fois son cordonnier lui ayant apporté des bottes mal faites, il les fit couper en petits morceaux, fricasser comme tripes de bœuf, et força le malheureux artisan à les manger devant lui. Voilà qui ne ressemble guère au don Carlos de Schiller, des poètes et des romanciers. Il y avait cependant une personne pour laquelle ce maniaque valetudinaire paraissait ressentir du respect et de l'affection : c'était la reine sa belle-mère, Elisabeth de Valois.

Lorsqu'il eut accompli sa dix-neuvième année, Philippe se décida à lui donner entrée au conseil d'Etat, et songea en outre à le marier. Il y eut à ce sujet des négociations fort laborieuses avec toutes les cours de l'Europe, qui recherchaient cette union avec beaucoup d'ardeur; mais rien n'aboutit.

Cependant, depuis un certain temps, le roi et don Carlos ne vivaient plus en parfaite harmonie, et bientôt même des dissentiments plus graves s'élevèrent entre eux. Ils étaient en quelque sorte inévitables; car, par son caractère, ses goûts, ses habitudes, le prince était en quelque sorte l'antithèse vivante de son père; ces deux natures, aussi peu sympathiques l'une que l'autre, se repoussaient mutuellement. Philippe reprochait durement à son fils ses écarts de conduite, sa gloutonnerie, qui détruisait de plus en plus sa santé, son orgueil, ses extravagances et ses brutalités. De son côté, le prince se plaignait de n'avoir aucune charge qui lui donnât un pouvoir réel, par exemple le gouvernement des Pays-Bas, auquel il avait été destiné dès l'enfance; il était mécontent aussi de ce que le roi différait de le marier avec sa cousine l'archiduchesse Anne, fille de l'empereur d'Autriche, non sans doute qu'il aimât cette princesse, qu'il ne connaissait que par ses portraits, mais parce qu'il pensait qu'à cette occasion Philippe n'aurait pu se dispenser de le placer à la tête d'un de ses nombreux Etats. Son mécontentement prit de jour en jour un caractère d'aversion plus prononcée, et il se répandait journellement contre son père en invectives et en sarcasmes, qui, répétés, exagérés peut-être, envenimaient cette méintelligence domestique. Les poètes et les romanciers ont imaginé de donner pour principale cause de ces haines une passion entre don Carlos et la reine Elisabeth. Il est bien vrai que cette princesse prodigua à ce corps infirmé et à cet esprit malade des soins et des ménagements dont il se montra touché; outre sa bonté naturelle, elle avait un intérêt évident à captiver la bienveillance de don Carlos, qui pouvait être un jour le maître de son sort et de celui des enfants qu'elle aurait pu avoir du roi; mais, quant à de l'amour, il était aussi incapable d'en éprouver que d'en inspirer, et rien, dans les documents et les témoignages historiques, n'autorise une telle supposition.

On a dit aussi que le prince avait des intelligences secrètes avec les révoltés des Pays-Bas; mais ce fait n'est pas mieux prouvé que le précédent. Il n'existe aucun indice qui puisse faire supposer qu'il fut désireux des Belges, qui connaissaient son caractère, ses habitudes et sa profonde incapacité. Lui-même, il est vrai, eût ardemment souhaité d'aller aux Pays-Bas, afin de se soustraire à la tutelle de Philippe, mais c'est là tout. Les actes si nombreux de la chancellerie royale, les dépêches des ambassadeurs, les correspondances, les documents belges, rien enfin ne porte la trace de rapports intimes entre les chefs de la révolte et don Carlos. Quel fond, d'ailleurs, les patriotes belges eussent-ils pu faire sur un tel personnage, dont la folie intermittente, la stupide cruauté, l'orgueil et les vices étaient encore grossis par la rumeur publique?

A cette époque (1566), le jeune prince s'abandonnait de plus en plus à son humeur fantasque et à ses manies étranges, entrant tout à coup dans la salle des cortès pour menacer et insulter les députés, s'enfermant dans l'écure de son père pour blesser et mutiler tous

les chevaux, souffletant les grands officiers de la couronne, courant la nuit les mauvais lieux, armé d'une arquebuse, etc. On raconte aussi qu'un peu d'eau lui étant tombée sur la tête de la fenêtre d'une maison, devant laquelle il passait, il commanda qu'on brûlât la maison et qu'on mit à mort les habitants. Il fallut imaginer l'entrée du saint viatique pour détourner les idées de ce furieux. Au moment du départ du duc d'Albe pour les Pays-Bas, il entra dans une colère telle qu'il tira son poignard contre le duc, prétendant que c'était à lui, Carlos, que devait être remis le gouvernement de la Flandre. Peut-être qu'après tout l'insensé n'eût pas versé plus de sang que le bourreau fanatique...

Il est facile d'imaginer l'impression que produisaient sur le sombre et défiant Philippe II tant d'actes insensés. Cependant il essaya de calmer son terrible fils en lui confiant la présidence des conseils d'Etat et de guerre, en augmentant sa dotation et en lui promettant de l'emmener dans les Pays-Bas; mais cet accord ne fut pas de longue durée, et de nouvelles dissensions vinrent encore augmenter l'antipathie entre le père et le fils. Don Carlos forma, dans sa haine, divers projets; il voulut d'abord s'enfuir d'Espagne pour se rendre, suivant les circonstances, soit aux Pays-Bas, soit à la cour de l'empereur; il couvrait des plans de révolte; il emplissait ses appartements d'armes; il négociait des emprunts de tous côtés; il cherchait à gagner à sa cause les plus grands seigneurs, et jusqu'à son oncle et son familier don Juan d'Autriche; mais tout cela était conduit avec tant d'imprudence, que de telles menées devaient nécessairement échouer. En outre, don Carlos, méchant avec tout le monde, n'avait point d'amis pour le suivre dans ses entreprises désespérées; ne payant jamais ses créanciers, il ne put négocier ses emprunts. Puis don Juan, effrayé, alla tout révéler au roi. Le même jour, Carlos s'était confessé et avait déclaré qu'il portait une haine mortelle à quelqu'un; il exigeait néanmoins l'absolution. Adroitemment interrogé par le prieur d'Atocha, il avoua qu'il s'agissait de son père. Instruit de tout et vivement irrité, Philippe laissa cependant s'écouler plus de quinze jours avant de prendre une détermination. Bien évidemment le prince d'Espagne nourrissait des projets de révolte, mais bien certainement aussi il était impuissant à les réaliser. Toutefois, le roi se décida à le réduire à l'impuissance la plus absolue en le faisant enfermer. Dans la nuit du 17 au 18 janvier 1568, Philippe, portant une armure sous sa robe, une épée sous le bras et un casque sur la tête, se rendit avec une suite à l'appartement de son fils. Rien de plus saisissant que cette scène, qui est bien connue et qui a la sombre grandeur d'une scène de tragédie. Don Carlos, surpris, foudroyé, désarmé, implorait son père. « Je ne vous traiterai plus en père, répondit l'implacable Philippe, mais en roi. » Dans les papiers du prince on trouva les preuves de ses folles menées, et, en outre, une liste des ennemis qu'il voulait poursuivre jusqu'à la mort : en tête était inscrit le nom de son père. On cloua les fenêtres de sa chambre, on enleva tout ce qui pouvait servir d'arme, on lui laissa une garde, on prit les plus minutieuses précautions et on le garda ainsi prisonnier chez lui.

Dans cette circonstance douloureuse, Philippe montra une dureté qui n'est pas propre à lui concilier les sympathies de l'histoire, mais qui était d'ailleurs l'un des traits les plus saillants de son caractère. Il éprouvait quelque embarras pour annoncer un tel événement à l'Europe; mais cet embarras fut de courte durée. On sait que le souverain, si terrible par les ordres qu'il expédiait de son cabinet, fut le plus grand scribe qui jamais ait empli de papiers les chancelleries. Il minuta un nombre infini de dépêches, de lettres, de notes officielles aux cours étrangères, aux archevêques, aux dignitaires, etc., et s'arrangea ainsi pour gagner sa cause devant l'opinion publique par un moyen tout moderne : la publicité.

Il n'est pas douteux qu'il n'eût la volonté d'exclure don Carlos du trône et de l'enfermer pour le reste de ses jours. Toutefois, s'il y eut projet d'un acte d'accusation, peut-être nomination d'une junte judiciaire, il n'y eut pas de procès, et, par conséquent, il faut reléguer au rang des fables tout ce qui a été brodé sur le dépôt des actes aux archives de Simancas, sur le bruit de leur enlèvement par Napoléon I^{er}, etc.

Cet événement produisit une sensation extraordinaire en Espagne et dans toute l'Europe; généralement, la conduite de Philippe fut blâmée; mais bientôt, à la cour et même dans le public, le silence se fit sur le malheureux don Carlos, qui passa rapidement à l'état de légende. Enfermé définitivement dans une tour qui faisait partie du palais, servi par quelques gentilshommes et soigneusement gardé, celui-ci, voyant bien le sort qui lui était réservé, s'abandonna au désespoir, et il essaya de se laisser mourir de faim; il resta une fois jusqu'à cinquante heures sans vouloir accepter aucune nourriture. Les médecins regardaient sa fin comme prochaine. On a prétendu que Philippe l'était allé voir pour le consoler; rien de moins exact : le roi montra la plus dure insensibilité, jusqu'à dire froidement : « Il mangera quand la faim le pressera bien. »

Don Carlos fut en effet vaincu par la na-

ture, il mangea, il parut se résigner à vivre, et même il s'adoucît de manière qu'une réconciliation parut possible à quelques gens de bien, qui osèrent faire plusieurs tentatives. Mais Philippe demeura implacable, et même il résista aux instantes prières de son fils quand celui-ci demanda à le voir avant de mourir.

Telles sont les haines royales; telles étaient les blessures que s'étaient faites ces deux âmes orgueilleuses dans leurs froissements.

La détention de don Carlos durait depuis six mois, lorsqu'un jour de juillet, après avoir mangé avec sa voracité habituelle divers mets et un volumineux pâté de perdrix, il se sentit dévoré d'une soif ardente, but coup sur coup une grande quantité d'eau glacée et eut dans la nuit une violente indigestion, accompagnée de vomissements et de flux de ventre incessants. Après quelques jours de souffrance, il mourut à l'âge de vingt-trois ans et seize jours. On lui fit des funérailles conformes à son rang. Mais sa mort donna lieu à beaucoup de rumeurs; on se demanda difficilement qu'elle eût été naturelle, et les bruits d'empoisonnement, d'exécution mystérieuse, se sont perpétués jusqu'à nos jours. Rien n'est venu confirmer ces rumeurs, et il est certain qu'avec son tempérament et son caractère, le régime auquel il était soumis aussi bien que ses souffrances morales suffisaient, à la rigueur, pour déterminer chez le prince une crise mortelle. Toutefois, il n'y aurait non plus rien d'impossible à ce que sa fin eût été hâtée par quelque poison. C'est un problème insoluble, en ce sens qu'on n'a aucune preuve concluante et que la vraisemblance n'est choquée par aucune des deux versions.

Carlos et Philippe II (don), par M. Gachard, de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts et de la commission royale d'histoire de Belgique (2^e édition, revue et corrigée, Paris, 1867, Michel Lévy, 1 vol. in-80). Cet ouvrage important, que nous avons mentionné à l'article ci-dessus, consacrée à la biographie du fils de Philippe II, peut être considéré comme le dernier mot de la science historique sur ce sujet tant controversé. L'auteur, chargé en 1844 par le gouvernement belge d'aller rechercher dans les archives et les bibliothèques de la Péninsule les actes de la domination espagnole aux Pays-Bas, compulsa nécessairement une immense quantité de manuscrits, parmi lesquels beaucoup contenaient des détails aussi neufs qu'intéressants sur don Carlos et sa mystérieuse histoire. Ces premières découvertes lui inspirèrent le désir de pénétrer plus avant dans les détails de cette tragédie domestique. Le résultat de ses laborieuses investigations fut le livre qui nous occupe ici, travail fait sur les sources mêmes, la plupart inexplorées jusqu'ici, et dont il serait superflu de faire ressortir l'importance capitale. Il suffira d'indiquer sommairement les matériaux que M. Gachard a pu avoir à sa disposition dans le cours de ses études : le recueil des lettres adressées par Philippe II aux prélats, aux grands, aux villes d'Espagne, aux souverains, etc., pour annoncer l'arrestation, puis la mort de son fils; les correspondances du nonce du saint-siège; tous les manuscrits du précieux dépôt des archives de Castille, formé par Philippe II au château de Simancas; les négociations avec les puissances européennes; les dépêches des ambassadeurs de France et d'Autriche; toute la correspondance diplomatique des ambassadeurs de Venise et de Florence, etc., sans parler des sources généralement connues. Cette simple énumération montre assez qu'il est peu de sujets historiques sur lesquels on ait rassemblé autant et d'aussi notables documents.

Carlos (don), nouvelle histoire de Saint-Réal, publiée en 1772. Tous ceux qui ont lu l'histoire d'Espagne connaissent les aventures que l'on prête à don Carlos, fils de Philippe II, avec sa belle-mère madame Elisabeth, fille aînée de France. D'après les données vulgairesment reçues, don Carlos, supplanté par son père au moment où il allait épouser cette princesse, dont il était éperdument épris, n'avait pas su étouffer dans son cœur une passion qui, en réalité, ne devenait criminelle que par la faute du roi. Elisabeth, de son côté, laissa trop deviner au jeune prince que son amour était partagé, et don Carlos, sachant qu'il était payé de retour, s'emporta jusqu'à conspirer contre son père. Les preuves de la conspiration en main, l'implacable Philippe II put colorer d'un prétexte de justice les mesures rigoureuses que son fils le forçait d'employer à son égard, et il le livra à l'inquisition, qui le condamna à mort. Le jeune prince se fit ouvrir les veines. — Tel est le fond, prétendu historique, sur lequel Saint-Réal a brodé un récit où l'amour dirige tous les événements, et où la politique n'apparaît que pour rendre les situations plus sombres et plus dramatiques. « Le *Don Carlos* de Saint-Réal, dit La Harpe, révèle une corruption de l'histoire inconnue aux anciens, et qui caractérise la légèreté des modernes. Ils se plaisent à défigurer par un vernis romanesque des faits importants, des noms célèbres, en mêlant la fiction à la réalité. » L'ouvrage de Saint-Réal est, en effet, plutôt un roman historique qu'une véritable étude, et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que l'auteur a fait de nombreuses recherches pour le composer. Comment est-il arrivé à un pareil travestissement de la vérité en croyant lui restituer son véri-

table caractère? Lui-même nous l'indique dans les lignes suivantes, où il nous révèle le secret de sa méthode : « L'histoire, dit-il, doit s'accommoder comme les viandes dans une cuisine. Il faut être fort simple pour l'étudier avec l'espérance d'y découvrir ce qui s'est passé; c'est bien assez qu'on sache ce qu'en croient tels ou tels auteurs, et ce n'est pas tant l'histoire des faits qu'on doit chercher que l'histoire des opinions des hommes. »

L'aveu d'un tel procédé dénote pour le moins autant d'originalité que de franchise, mais il n'est pas fait pour inspirer beaucoup de confiance dans son auteur. Malgré toute sa pénétration, celui-ci n'a pas su tirer un meilleur parti de son système que ceux qui l'ont imité depuis. Ajoutons que la réputation légitime que s'est acquise Saint-Réal par son histoire de la *Conjuration de Venise* est le meilleur argument qu'on puisse lui opposer, et on ne peut que le féliciter de s'être ainsi réfuté lui-même. S'il ne brille pas par l'exactitude historique, son *Don Carlos*, en revanche, fait honneur à son esprit et à son imagination. Transformer un prince ignorant, colérique et brutal en un modèle de grâce et de générosité, constitue un véritable tour de force, lorsqu'on parvient, comme Saint-Réal, à faire un instant illusion au lecteur, grâce au charme de la fiction, à l'habileté dramatique avec laquelle les événements sont présentés, à la couleur naturelle donnée au récit.

Une fois constatée la non-valeur de cet ouvrage au point de vue historique, et à ne le considérer que comme roman, il est très-bien écrit et fort intéressant. Les événements découlent les uns des autres simplement; les caractères ont du relief, les passions sont vives et bien développées; il suffirait de couper le récit en dialogue pour en faire un bon drame. Le style est pur, élégant, coloré, animé d'une sorte de souffle qui agit sur l'esprit du lecteur et le force à avouer que, s'il a désappris la vérité historique, il a du moins goûté le plaisir de passer quelques heures agréables avec un ouvrage intéressant et bien écrit.

Carlos (poë), drame de Schiller, en cinq actes et en vers, imprimé à Leipzig en 1787. Ce poëme dramatique n'avait pas été primitivement composé pour le théâtre; l'auteur lui fit subir, en 1788, les changements commandés par sa nouvelle destination; mais, en dépit de ces coupures, l'œuvre est restée d'une étendue disproportionnée avec les exigences de la représentation. Le sujet de *Don Carlos*, emprunté par Schiller au *Don Carlos* de Saint-Réal et à Brantôme, est un des plus dramatiques de l'histoire puisse offrir. Une jeune princesse, fille de Henri II, quitte la France et la cour brillante et chevaleresque du roi son père, pour s'unir à un vieux tyran tellement sombre et sévère, que le caractère même des Espagnols fut altéré par son règne, et que, pendant longtemps la nation porta l'empreinte de son maître. Don Carlos, fiancé d'abord à Elisabeth, l'aime encore quoiqu'elle soit devenue sa belle-mère. Le jeune prince est donc le rival de son père, dont la jalousie, allumée par la dénonciation de Domingo, confesseur de don Carlos, et de ce personnage indigne du nom d'homme qui s'appelait le duc d'Albe, prononce la condamnation de son fils. Dans ce premier plan, l'amour de l'enfant pour la reine formait l'action principale; mais, dans l'intervalle qui sépara l'œuvre du premier jet de l'œuvre définitive, la pièce subit plusieurs modifications. Le marquis de Posa, simple confident des amours du prince, et que l'histoire nous présente comme un aventurier politique, grandit au souffle du génie de Schiller, qui lui prête ses opinions en philosophie comme en politique. Ce personnage d'abord relégué au second plan, vient, dans la pièce remaniée, se placer au premier. On comprend dès lors que la fatalité qui pesait sur les deux amants, les condamnant à souffrir et les précipitant vers un dénouement tragique, paraît de peu d'importance à côté de celle qui, annihilant chez tout un peuple la conscience et la liberté, le livre à la sombre cruauté d'un tyran, vassal de l'inquisition. Entre la révolte des Flandres opprimées et frémissantes, et la toute-puissance du saint-office, entre la liberté de penser et le *san-benito*, combien pâlît à nos yeux la passion égoïste et personnelle de Carlos et d'Elisabeth! Le marquis de Posa, l'ami de l'enfant, d'abord destiné uniquement à amener quelques complications dans la lutte du prince contre sa passion, cesse d'être un ressort secondaire pour devenir le moteur principal de l'action. Cette amitié pour don Carlos se transforme et s'élève; ce n'est plus le prince qu'aime Posa, c'est sa propre idée faite homme, c'est l'espérance qu'il a fondée en lui, c'est le rêve de liberté, d'humanité, qu'il veut accomplir par lui. « Cela est si vrai, dit M. Régnier, que lorsque Posa surprend dans Philippe II, qui l'a fait appeler, quelques velléités généreuses, produit de la souffrance et du sentiment des misères, de l'isolement, de l'impuissance du despotisme, il est tenté, un instant du moins, de laisser là le fils pour le père, de préférer le présent à l'avenir, et de faire, sans délai, du tyran même le destructeur de la tyrannie. » Cette scène est une des plus belles du drame; le libre penseur, l'enthousiaste ose dire franchement sa pensée au tyran, que ce langage nouveau pour lui étonne et finit presque par émouvoir. Nous allons citer

quelques passages de cette admirable scène, dont nous empruntons la traduction à M. Théodore Braun, de Strasbourg.

LE MARQUIS DE POSA.

Sire, tout récemment j'arrivai de Bruxelles. La Flandre et le Brabant, ces provinces si belles, si riches je les vis, et, dans leurs habitants Un peuple grand et fort, et bon en même temps. Régner sur lui, disais-je, et s'en montrer le père, C'est un bonheur divin à goûter sur la terre.... Eh bien! mon pied heurtait, au sol de ce pays, Des ossements humains par la flamme blanchis! Je comprends! A vos yeux, ce mal fut nécessaire; Mais qu'en le jugeant tel, vous ayez pu le faire, Voilà ce qui, pour vous, sire, a dû me donner Une admiration qui me fait frissonner.

Vous avez déjà vu, sire, des milliers d'hommes, Dépouillés, mais heureux, désertir vos royaumes, Ces sujets, pour leur foi persécutés par vous, Etait, songez-y bien, les plus nobles de tous. Elisabeth leur a tendu des bras de mère; Tous nos arts exilés ont fleuri l'Angleterre; Grenade est un désert depuis qu'elle a perdu De ces nouveaux chrétiens le travail assidu, Et l'Europe témoigne assez sa joie extrême En voyant, sous les coups qu'il s'est portés lui-même, Faiblir son ennemi. Vous croyez bien à tort Semer pour l'avenir, car vous semez la mort. Cette œuvre de contrainte où votre esprit se livre, Après son créateur seule ne pourra vivre; Vous avez travaillé pour faire des ingrats; En vain vous soutiendrez les plus rudes combats, Pour qu'à vos volontés la nature se plie; En vain vous donnerez votre royale vie, Pour faire réussir un projet destructeur : L'homme est plus qu'à vos yeux ne l'a fait votre œuvre. Et le sommeil secouer la contrainte, [reux.] Et réclamer ses droits, qui lui sont chose sainte. Et mettre votre nom au livre où sont inscrits (En vous jugeant comme eux) Néron et Busris.

LE ROI.

Qui donc de l'avenir si bien sut vous instruire?

LE MARQUIS.

Par le Dieu tout-puissant! je le répète: oh! oui, Restituez un bien que vous avez ravi! Ayez la grandeur d'âme ainsi que la puissance! Laissez sur vos sujets couler en abondance Le bonheur dont vos mains retiennent le trésor! A la pensée, ô roi, rendez un libre essor! Restituez ce bien, et (glorieux empire!) De millions de rois sachez être roi, sire! Oh! de tant de mortels dont va fixer le sort Ce suprême moment, pour un dernier effort Que ne puis-je en moi seul réunir d'éloquence! Ce rayon de vos yeux que n'ai-je la puissance De le changer en flamme! Il semble m'annoncer Qu'enfin vous consentez, sire, à nous exaucer. Abdiquez, abdiquez, oh! je vous en conjure, Votre divinité qui blesse la nature, Qui nous anéantit! et, plus que tout mortel, Reconnaissez du vrai le principe éternel! A qui plus de pouvoir échoit-il en partage? Pour un but plus divin qui peut en faire usage? Le beau nom espagnol, de splendeur entouré, Est par les rois d'Europe hautement honoré. Sire, devancez-les! vous en êtes le maître: Un mot de cette main, le monde va renaitre! A la pensée, enfin, rendez la liberté! (Il se jette à ses pieds.)

LE ROI.

Dans quelles visions vous êtes-vous jeté? Cependant.... levez-vous!... je ne puis.

LE MARQUIS.

Voyez, sire, La grande œuvre de Dieu, la nature, vous dire Que son unique base est dans la liberté; Que tel est le secret de sa fécondité! L'insecte à qui Dieu donne, en le jetant au monde, La goutte de rosée, à la matière immonde, A la corruption, si tel est son désir, Peut aller demander sa vie et son plaisir; Dieu le veut. Mais qu'elle est misérable et petite, L'autre création que vous avez produite! Il suffit d'un rameau par le vent agité Pour effrayer un roi chef de la chrétienté. Devant toute vertu ce roi frémit et tremble! Plutôt que de toucher à ce magique ensemble, Fruit de la liberté, Dieu, sur son univers, Laisse fondre des maux le cortège divers.... On ne voit point l'auteur de tant d'œuvres si belles; Il se cache à nos yeux sous ses lois éternelles. L'esprit fort voit ces lois, mais ne veut plus voir Dieu: Au monde désormais il importe fort peu, Dit-il, l'œuvre est complète et marche d'elle-même; Et lorsque l'esprit fort prononce ce blasphème, Il honore plus Dieu que ne peut l'honorer Le chrétien qui s'adresse à lui pour l'adorer.

LE ROI.

Et vous, dans mes Etats, vous aurez le courage De former le mortel dont vous tracez l'image, Cet homme qui serait seul au-dessus de tous?

LE MARQUIS.

A vous de le former! qui le peut mieux que vous? Cette puissance, sire, à vos mains confiée, Qui depuis si longtemps, hélas! fut employée Pour la seule grandeur du trône, à l'avenir, Au bonheur des mortels, ah! faites-la servir! A l'homme redonnez sa noblesse perdue, Et que la royauté redevienne assidue! A l'œuvre qu'on la vit accomplir autrefois: Former le citoyen et maintenir ses droits. Qu'il respecte à son tour tous les droits de son frère; C'est là l'unique loi que je voudrais lui faire. Quand l'homme comprendra toute sa dignité, Lorsqu'enfin l'on verra fleurir la liberté Et les hautes vertus que son amour inspire;

Quand, de tout l'univers votre royaume, sire, Sera le plus heureux, et par vous le sera, Alors, un grand devoir pour vous commencera: Vous aurez à vos lois à soumettre le monde. Pour qu'il vous doive aussi cette paix si profonde. (Acte III, scène x.)

Le roi subit un instant l'influence de cet inspiré; mais sa nature soupçonneuse et son caractère despotique reprennent bientôt le dessus, et Posa dit en le quittant : « Je faisais d'inutiles efforts pour exalter son âme, et, dans cette terre refroidie, les fleurs de ma pensée ne pouvaient prospérer. » — En effet, dit Mme de Staël, le vieux fils de Charles-Quint ne devait voir dans la jeunesse et l'enthousiasme que le tort de la nature et le crime de la réformation; s'il avait pu se confier un jour à un être généreux, il eût démenti son caractère et mérité le pardon des siècles. »

Dans la pièce, telle qu'on la lit aujourd'hui, le marquis de Posa, par suite de diverses circonstances, a cru servir don Carlos auprès de Philippe, en paraissant le sacrifier à la fureur de son père. Il n'a pu réussir dans ses projets; le prince est conduit en prison, le marquis de Posa va l'y trouver, lui explique les motifs de sa conduite, et, pendant qu'il se justifie, un assassin envoyé par Philippe II, le fait tomber, d'un coup d'arquebuse, aux pieds de son ami. La douleur de don Carlos est admirable; il redemande le compagnon de sa jeunesse à son père, que le remords de cet assassinat poursuit déjà, et qui s'écrie en regardant le cadavre de sa victime : « Il y a dans la tombe un homme qui m'a refusé son estime. » Mais rien dans la pièce n'égale l'originalité et la grandeur de l'avant-dernière scène du cinquième acte, entre Philippe II et le grand inquisiteur, qu'il a envoyé chercher pour le consulter sur la condamnation de don Carlos. Ce moine cardinal a quatre-vingt-dix ans; il est plus âgé que ne le serait Charles-Quint, dont il a été le précepteur; il est aveugle et vit dans une solitude absolue; les seuls espions de l'inquisition viennent lui apporter des nouvelles de ce qui se passe dans le monde; il s'informe seulement s'il y a des crimes ou des pensées à punir. A ses yeux, Philippe II, âgé de soixante ans, est encore jeune; le plus soupçonneux despote lui semble un étourdi couronné, dont la tolérance introduira la réformation dans son royaume. Il demande compte à Philippe II de la mort de Posa, non certes pour lui reprocher ce crime, mais parce qu'il appartenait à l'inquisition seule de le faire périr et qu'elle regrette sa victime. Cette scène est le pendant de celle du troisième acte entre le roi et Posa, et Schiller a certainement eu en vue le contraste qui devait en résulter, pour faire ressortir l'une par l'autre.

LE GRAND INQUISITEUR.

Vous connaissez cet homme; un coup d'œil seulement Vous avait fait en lui découvrir l'hérétique; Et vous avez osé, par un caprice unique, Dérober la victime au saint office! vous! Comment donc? à ce point se joirait-on de nous? Si les rois à l'emploi de recailleurs descendent, Avec nos ennemis s'il se peut qu'ils s'entendent, Ce deviendront nos droits, à nous? S'il est permis De sauver de la mort l'un de ces ennemis, De quel droit en avoir sacrifiés cent mille?

LE ROI.

Cet homme l'est aussi....

LE GRAND INQUISITEUR.

Défaite pudrile! Il est assassiné!... lâchement!... Son trépas Est un empiétement que nous n'excusons pas. Ce sang, le saint office avait droit de l'attendre; A notre seule gloire il devait se répandre, Et par un assassin volé qu'il est versé! Cet homme était à nous, et vous avez pensé Pouvoir porter vos mains sur la chose sacrée? La victime, pour nous, se trouvait préparée. Le siècle avait besoin que cet homme parût. Le ciel qui l'envoya sur la terre voulut, En couvrant son esprit d'une honte éclatante, Confondre des mortels la raison insolente. Il marchait à ce but, et je vois en un jour L'œuvre de bien des ans détruite sans retour.

D'un homme tel que lui que pouviez-vous attendre? Quel langage nouveau pouvait-il faire entendre Que vous n'ayez prévu? Connaissez-vous si peu Ce qu'est l'enthousiasme et ce désir de feu Qui prétend innover? Cet orgueilleux langage, Dont ces réformateurs du monde font usage, Pour la première fois l'entendiez-vous parler! Si devant quelques mots votre foi put crouler, De quel front, répondez! livrées-vous aux flammes, En signant leur arrêt, ces innombrables âmes Que leur foi chancelante à la mort fit marcher, Et qui pour moins d'erreurs montèrent au bûcher? Les hommes sont pour vous des chiffres, rien de plus. Du rôle que je joue ici je suis confus: De l'art de gouverner faut-il que je redise Les premiers éléments à cette tête grise? Que le Dieu de la terre apprenne à se priver De ce que sur la terre il ne doit pas trouver! De tendres sentiments si vous cherchez l'échange, Vous vous reconnaissez des égaux, et tout change; Alors, quels sont les droits que vous pourriez avoir Que n'ait pas votre égal? Je voudrais le savoir.

LE ROI.

Je comprends ma faiblesse et ma triste nature, Hélas!... Tu voudrais donc forcer la créature A faire ce que seul le créateur ferait!

LE GRAND INQUISITEUR.

Sire! ce n'est pas moi que l'on abuserait; Je lis dans votre cœur une espérance vaine: Vous voulez secouer le poids de notre chaîne; Vous la trouvez gênante, et vous avez songé A marcher libre, seul. Mais notre ordre est vengé. Soyez reconnaissant : l'Eglise se contente De punir comme fait une mère indulgente; Elle vous laissera, comme seul châtiment, D'avoir choisi contre elle aussi légèrement. Mais que pour l'avenir la leçon vous suffise, Et revenez à nous, revenez à l'Eglise! Si je ne paraissais maintenant devant vous, Oh! par le Dieu vivant j'en jure, devant nous Demain vous paraissiez, vous!

LE ROI.

Trêve à ce langage! Prêtre, modère-toi! ta parole m'outrage. Je ne l'entendrais pas plus longtemps, par le ciel!

LE GRAND INQUISITEUR.

Pourquoi donc évoquer l'ombre de Samuel?... J'avais formé deux rois pour l'Espagne; ma vie, Je l'espérais du moins, avait été remplie; J'ai cru mon édifice avec force étayé, Et j'aurai, je le vois, vainement travaillé: Don Philippe lui-même a voulu le détruire! Et maintenant, pourquoi m'avoir appelé, sire? Ici, moi, qu'ai-je à faire? Il ne me plairait pas De reprendre avec vous de semblables débats.

LE ROI.

Il est une œuvre encore que de toi je réclame, Et tu pourras partir; j'aurai calmé ton âme. Oublions le passé : faisons la paix, veux-tu? Réconcilions-nous!

LE GRAND INQUISITEUR.

Quand Philippe abattu Devant la sainte Eglise aura courbé la tête.

LE ROI.

Mon fils à la révolte en ce moment s'app.ète.

LE GRAND INQUISITEUR.

Que résolvez-vous?

LE ROI.

Rien.... ou tout.

LE GRAND INQUISITEUR.

Que faut-il voir

Dans ce dernier mot?

LE ROI.

Si je n'ai pas le pouvoir De le faire mourir, qu'il s'échappe!

LE GRAND INQUISITEUR.

Eh bien! sire?

LE ROI.

Eclaire-moi! sais-tu quelque chose à me dire; Est-il quelque croyance ou quelque saint avis Qui puisse autoriser l'assassinat d'un fils? Parle!

LE GRAND INQUISITEUR.

Pour épaiser l'éternelle justice, Le fils de Dieu lui-même a souffert le supplice.

LE ROI.

Crois-tu forcer l'Europe entière à se ranger A cette opinion?

LE GRAND INQUISITEUR.

On doit la partager Partout où de la croix on révère l'emblème.

LE ROI.

J'offense la nature : oseras-tu de même, Dis, imposer silence à son cri menaçant?

LE GRAND INQUISITEUR.

Devant la foi, ce cri doit rester impuissant.

LE ROI.

Comme juge, en tes mains je remets ma justice; Puis-je m'en dessaisir?

LE GRAND INQUISITEUR.

Laissez-moi cet office.

LE ROI.

C'est mon seul fils. Pour qui vais-je avoir recôlé?

LE GRAND INQUISITEUR.

Pour le néant plutôt que pour la liberté.

LE ROI.

L'espérance du même but tous les deux nous anime, Viens!

LE GRAND INQUISITEUR.

Où donc?

LE ROI.

De mes mains recevoir la victime. (Acte V, scène x.)

Le roi, dont tous les scrupules sont vains, livre alors son fils unique au grand inquisiteur; et cet incident dramatique forme le dénouement de la pièce; la mort tragique du jeune prince appartient à l'histoire.

« Dans ce poëme dramatique, qui, dit M. Jules Janin, a grandement servi à M. V. Hugo pour composer son *Ruy-Blas*, les couleurs sont ménagées à merveille; ici des couleurs terribles, plus loin des clartés surnaturelles; et divines; la robe de soie des belles filles amoureuses se détache sur l'éclat funèbre du sombre habit monacal; la mandoline agaçante se fait entendre au milieu des chants d'église; la douce vapeur des roses d'Aranjuez se mêle, fière et forte, à l'acre odeur de l'encens; le bûcher sert de base au balcon, plein de tendres regards et de tendres soupirs. C'est une grande confusion pour une tragédie, mais pour un roman poétique c'est un pêle-mêle adorable et charmant. A peine avez-vous lu, une seule fois, ces récits de la grandeur et de la misère espagnole, que ces

réçits vivent avec vous ineffaçables ! Vous voyez les jardins, vous reconnaissez les sombres détours de ce palais, vous frémissez aux plus simples lois de l'étiquette, vous entendez le moindre clapotage de la sandale du moine ; à vos oreilles craque le soulier de satin des marquisés ; dans cette foule de courtisans, vêtus d'or et de pourpre, se lève la tête hautaine de cet esclave sanglant, bourreau de tout un peuple, le duc d'Albe ; enfin se dresse implacable la volonté du prêtre, qui dénonce, poignarde, jette au feu, écrase, puis rentre dans son ombre, où elle fait le guet contre les libertés des peuples et contre la liberté de conscience. »

Philippe II est dessiné par le poète en traits si frappants qu'il peut servir de type aux despotes de l'histoire et aux tyrans de théâtre. C'est du reste l'homme couronné, tel qu'il est connu : sombre, inexorable, fanatique. Don Carlos est un prince sans décision, un cœur vertueux, mais trop timoré. Le personnage d'Elisabeth, dont le caractère est peu conforme aux données historiques et aux vraisemblances, en tant que protectrice des protestants, est néanmoins plein d'intérêt. Diverses situations sont inadmissibles : la révolte de Madrid, la présence du roi dans la prison de don Carlos, etc. En 1788, Schiller fit paraître, dans le *Mercur allemand*, douze lettres sur *Don Carlos*, dans lesquelles il explique avec la plus grande clarté ce qu'il a fait et comment il a été amené à le faire. C'est un modèle de franchise et de sage critique. Quand Schiller était encore à Stuttgart, le baron Dalberg, l'intendant du théâtre de Mannheim, qui, le premier, l'avait engagé à faire représenter les *Brigands*, lui donna déjà l'idée de mettre le personnage et l'histoire de don Carlos en scène ; aussi, lorsque Schiller consentit enfin à traiter ce sujet, il écrivit à Dalberg que c'était à lui qu'il devait ce choix. Différents projets traversaient malheureusement la tête du poète et venaient contrarier son travail. *Conradin de Suabe*, la *Conjuration de Fiesque*, la seconde partie des *Brigands*, absorbaient entièrement son esprit. Pendant quelque temps il voulut aussi traduire les principaux drames français, puis transporter sur le théâtre allemand le *Macbeth* et le *Timon* de Shakespeare. Le baron Dalberg fut peu satisfait de tous ces retards, et comme Schiller était attaché à son théâtre en qualité de poète patenté, ce qui alors était un usage généralement reçu en Allemagne, il lui manifesta plus d'une fois son mécontentement. Mme de Kalb, une noble dame de Mannheim dont Schiller fréquentait fort assidûment le salon, ne fit pas sans avoir une certaine influence sur l'esprit de l'auteur. Elle l'encouragea dans ses moments de défaillance, et plus d'un trait prêt dans *Don Carlos* à Elisabeth a été pris au naturel par le poète dans ses relations avec Mme de Kalb. Mais ses embarras pécuniaires s'augmentèrent tous les jours, et avec eux les mauvaises dispositions du directeur du théâtre et de tous les membres de sa troupe. Schiller dut partir ; il passa par Darmstadt, où le duc régnant et surtout la duchesse le reçurent avec la plus grande faveur. Il y lut, aux applaudissements de toute la cour, les principales scènes de sa pièce ; toutefois l'œuvre ne fut achevée qu'au village de Hirschwitz, près de Dresde, dans la maison de campagne du poète Körner. On était en 1787. Une première édition avait paru précédemment dans le journal la *Thalia*, mais une modification complète avait eu lieu. Le caractère de don Carlos, qui, dans le premier travail, était passionné et orgueilleux, vint aussi de son origine royale et de son droit d'aînesse, est radicalement transformé. Il n'en est pas moins vrai que ces remaniements successifs nuisirent à l'ensemble de l'œuvre. Schiller l'avoue lui-même, et, chose curieuse, dit-il, l'intérêt que je portais à l'enfant Carlos s'est évanoui, et j'ai mis tous mes soins à tracer et à parachever avec amour la figure du marquis de Posa. Depuis Lessing, une nouvelle forme poétique avait été introduite : au lieu de l'alexandrin français, on avait adopté le vers à cinq pieds composé d'ambes. C'était une forme commode, naturelle ; Goethe, dans son *Iphigénie*, Schiller, dans *Don Carlos*, l'employèrent. Notre poète raconte avoir éprouvé quelque difficulté dans les commencements, mais il sut bientôt vaincre tous les obstacles. Schlegel, qui trouvait dans cette pièce beaucoup de profondeur dans les caractères, y constatait aussi les traces d'une exagération emphatique. Était-ce un défaut inhérent au talent même de Schiller ou une conséquence de la nouvelle forme qu'il employait, et du langage rythmique dans lequel il devait exprimer ses pensées ? Il est plus probable que l'esprit enthousiaste, l'imagination ardente de Schiller l'ont plus d'une fois entraîné dans ce travers.

Si les critiques n'ont pas manqué à *Don Carlos*, les éloges ne lui firent pas défaut non plus. Henri Heine, d'ordinaire si réservé dans ses admirations, écrit : « Schiller commença dans les *Brigands* par la haine du passé, et finit avec cet amour pour l'avenir qui fleurit déjà dans son *Don Carlos* comme une moisson de fleurs. Lui-même est ce marquis de Posa, à la fois prophète et soldat, qui combat pour ce qu'il enseigne, et porte sous un manteau espagnol le plus noble cœur qui ait jamais aimé et souffert en Allemagne. » Il est vrai que Schiller s'attache trop à développer toutes ses pensées sur la nature humaine et sur la

constitution sociale ; il en résulte que les dissertations des personnages allongent la pièce au point de lui faire dépasser entièrement les bornes prescrites à la représentation. On a surtout reproché à Schiller d'avoir inventé le caractère du marquis de Posa, ce partisan de la liberté et de la tolérance, en dehors de toutes les données historiques ; et, pour arriver à blâmer ce qui constitue la première et la plus grande beauté de son œuvre, on a prétendu qu'il avait singulièrement idéalisé son personnage ; que jamais homme du temps de Philippe II n'avait pu avoir des rêves aussi élevés, et que jamais il n'aurait osé les accompagner d'une pareille énergie d'action. On n'a pas réfléchi que l'idéal le plus audacieux, en fait de tolérance religieuse et de liberté de conscience, ne pouvait naître que dans le voisinage du despotisme. Le moment où le marquis arrive à entrer dans la vie est celui de la fermentation des esprits. Le contraste des misères de l'esclavage et de la superstition doit le frapper ; c'est bien en prison qu'on fait toujours les plus beaux rêves de liberté. L'idéal le plus inaccessible d'une république universelle, d'une tolérance et d'une liberté de conscience complètes, ne devait prendre naissance que dans les ténèbres de l'inquisition. La vertu républicaine, c'est la base de tous les sentiments et de tous les principes du marquis, et le premier fleuron de cette vertu, c'est le dévouement à l'amitié. L'époque à laquelle il paraît est précisément celle où il fut le plus question des droits de l'homme et de la liberté de conscience. La Réforme venait de donner cours à ces idées, et les troubles de la Flandre les mettaient en pratique. Schiller a fait pour son principal personnage tout le contraire de ce que l'histoire lui apprendait. Dans la première version, il est vrai, l'enfant était orgueilleux, arrogant, dur et cruel comme son père ; on ne trouvait en lui rien qui ressemblât au caractère d'un héros de roman ou d'intrigue amoureuse ; il avait des cheveux roux, le corps chétif et une démarche défigurée par une légère claudication. Schiller transforme ce caractère, en y faisant rayonner l'amitié et l'amour. C'est le papillon qui sort de sa chrysalide. A Alcalá, il ne rêve que liberté, parce que Posa lui communique ses idées générales ; mais, à l'Escorial, ce cœur bat pour une femme, et la liberté devant elle disparaît. L'auteur n'a donné qu'une mince importance au rôle de don Carlos, pour apporter tous ses soins à la peinture du caractère de Philippe II et de ceux qui pensent comme lui. Schiller connaissait admirablement le cœur humain ; il savait deviner les contradictions intérieures et en tenir compte ; il n'a pas commis la faute de faire de Philippe le plus odieux des tyrans ; il a, au contraire, inspiré presque de l'intérêt pour ce vieux despote, en nous faisant pénétrer dans son for intérieur, et en nous montrant que les sources du bien et du mal s'y trouvaient comme dans toutes les âmes humaines. Mais le principe de la diversité et de la dépravation du roi et de tous ses semblables, c'est l'orgueil de se croire d'une nature différente de celle des autres hommes. C'est la pensée principale du rôle, et le poète a dû en tirer le châtiement de Philippe. Aussi, toute la puissance et tout l'orgueil du despote vont se briser contre le cercueil qui renferme Posa, et qui inspire cette terrible, et pour lui si désolante, réflexion : « Il y a dans la tombe un homme qui m'a refusé son estime. »

Il faut reconnaître que, dans le drame de Schiller, les caractères sont trop généraux, et qu'ils manquent de cette nuance d'individualité si nécessaire au théâtre. Ils sont pourtant parfaitement en accord avec les principes qu'ils doivent personnifier. *Don Carlos* n'est qu'un drame cosmopolite, fait uniquement en vue de développer une idée philanthropique et humanitaire. C'était peut-être, dans la pensée de Schiller, cette deuxième partie des *Brigands*, dont il a si longtemps eu le plan en tête, et qui devait être l'expression poétique de la morale de Kant. La réalité triomphe de l'idéal dans *Don Carlos*, mais la victoire n'est qu'extérieure et momentanée. Ce que Posa a demandé en suppliant à Philippe II, le monde l'exigera bientôt l'épée à la main, et de telle façon qu'on ne pourra plus rien lui refuser.

Carlos (L'ENFANT DON), drame historique en trois journées, du poète espagnol don Diego Jimenez Enciso. De tous les drames écrits sur ce personnage, celui-ci est le plus voisin de l'événement et se distingue surtout par la vérité historique. Le poète, en effet, était né à Séville au mois d'août de l'année 1585, trois ans après la mort du duc d'Albe, et dix-sept ans après celle de son héros ; il avait douze ans lorsque mourut Philippe II. Aussi a-t-il pu entendre raconter par des témoins oculaires les circonstances du mystérieux événement qu'il devait un jour mettre sur la scène. C'est en cela surtout que la pièce de Enciso diffère de la nouvelle de Saint-Réal et du poème dramatique de Schiller (v. plus haut), et c'est à ce titre qu'elle va principalement nous intéresser. Lorsque Philippe II épousa Elisabeth, ce fut Carlos, alors âgé de moins de quatorze ans, qui, suivant la coutume espagnole, servit de parrain aux époux, et, quelques jours plus tard, suivant une autre coutume, il était lui-même salué prince des Asturies. Atteint déjà de cette fièvre lente qu'il garda toute sa vie, il

fit assez mauvaise figure à la cérémonie. Deux ans après, le prince subit, à la suite d'une chute l'opération du trépan ; les conséquences de cet accident ne furent pas étrangères au dérangement de cerveau auquel on peut vraisemblablement attribuer la plupart des actions étranges qui lui sont imputées. On remarquera dans ce drame l'absence de don Juan d'Autriche et surtout celle de la reine, dont le nom n'est pas une fois prononcé. Le prince, au contraire, y recherche l'amour de Violante, la jeune nièce du duc d'Albe, aimée à son tour par don Fadrique, aussi de la maison de Tolède, et qui se trouve à la fois le confident et le rival de don Carlos, situation peu honorable au premier coup d'œil, mais relevée par le soin jaloux qu'apporte le jeune homme à veiller sur l'honneur de celle qui lui est chère. La première journée se termine par l'entrevue du roi avec Montigny, l'envoyé des Pays-Bas. Nous retrouvons ensuite don Carlos à Madrid. Il soupçonne autre chose qu'un sentiment chevaleresque dans le soin que prend Fadrique de protéger Violante contre ses ardeurs amoureuses, et le menace de sa colère. Fadrique se retire, au lieu de se justifier. Survient don Diego de Cordoba, réclamant une réponse à la lettre que le roi a écrite à don Carlos. « Je l'ai déchirée, » répond insolemment le prince, et il donne le signal à une troupe de musiciens appelés pour le distraire. Tout à coup, il croit apercevoir dans la tapisserie un œil curieux qui le regarde. Il se lève furieux et y porte un violent coup de poignard qui rappelle le coup d'épée d'*Hamlet*, bien qu'il n'y ait guère de rapports entre le fils farouche de Philippe et le mélancolique songeur de Shakespeare. Don Carlos veut savoir quel est l'insolent que son poignard a châté, et un valet lui apprend que le coup est tombé sur un étranger dont il ignore le nom. Le prince s'amuse un moment des propos de ce drôle, dont il fera bientôt son compagnon, et demande qu'on lui amène l'étranger ; celui-ci est introduit, le prince feint de ne pas le reconnaître, l'écoute un instant, puis retombe dans ses folies. Mais, resté seul avec Montigny qui doit favoriser sa fuite projetée, le prince change subitement de langage et reproche à son complice de s'être attiré le coup dont il a failli être victime, et il termine en l'exhortant à tout préparer pour son prochain départ. En attendant venir Ruy Gomez, le prince fait cacher Montigny dans un cabinet. Suit une folle querelle entre le prince et ce seigneur, puis entre le prince encore et le grand inquisiteur, président des ministres, qui maintient fièrement le droit de l'autorité royale. Don Carlos, irrité, va frapper l'inquisiteur, lorsque le roi arrive à propos pour empêcher un malheur. Seul de nouveau avec son fils, il lui parle en père et en roi ; mais son langage respire une sorte de découragement. « Vous êtes prince des Asturies, dit-il à don Carlos, et le roi est vivant ; réprimez les ardeurs déréglées de votre humeur ambitieuse et téméraire. L'éternelle Majesté conduit, sans s'émouvoir, toutes choses par les voies qui lui sont propres, pendant que le temps suit son cours. Vous connaissez ce jeu si familier aux anciens, où une foule de lutteurs couraient tour à tour avec un même flambeau. L'un d'eux prenait le flambeau et courait, et, arrivé au but marqué de la course, il le passait à un autre, qui, avec le même flambeau, partait comme son devancier, pour ne s'arrêter qu'au terme convenu ; et le flambeau allait ainsi de main en main et de l'un à l'autre, sans jamais s'éteindre. Mais celui qui courait ne passait jamais la lumière à un autre avant l'heure voulue ; car deux ensemble avec le même flambeau auraient eu peine à courir. Je régné maintenant, et je porte le flambeau de la royauté. Quand j'aurai atteint au bout de ma carrière, le terme assigné par Dieu, je vous remettrai le flambeau allumé, et vous courrez alors jusqu'au jour où vous le donnerez à un autre qui, à son tour, devra courir et faire son temps. Le flambeau brille pour tous, tous nous courons sur la scène du monde. J'ai ainsi jusqu'à la fin de mon règne. Laissez-moi courir maintenant avec le flambeau, et, quand j'aurai achevé ma course, alors, Carlos, commencera la vôtre. » (Trad. de M. de Latour.)

Le prince essaye alors de se justifier, mais il le fait en homme qui ne sera jamais vaincu, parce qu'il ne sera jamais assez maître de lui-même et de ses passions.

En ce moment, le roi découvre, à des traces de sang, la présence de Montigny dans le cabinet, Montigny qu'il sait déjà le complice de son fils et devant qui il a dévoilé sans le savoir une partie de ses secrets. Il ordonne de le faire secrètement étrangler, et là se déroule une scène digne de Shakespeare. Il est fâcheux que de cette hauteur il faille retomber dans les tristes amours de don Carlos et voir renouveler ses tentatives contre Violante, dans une scène de nuit où le prince, surprenant Fadrique, est à son tour surpris par le duc, et où une bougie soufflée amène un de ces chaos d'incidents où triomphe le génie espagnol. Mais le prince à la fois l'insécurité. Au commencement de la troisième journée, on apporte Violante évanouie dans l'appartement de son ravisseur. Ce qui la sauve, c'est que le prince est appelé auprès du roi. La jeune fille, pendant ce répit, reprend ses sens ; mais des gémissements étouffés qu'elle entend auprès d'elle la replongent dans ses premières angoisses ; c'est l'agonie du pauvre Montigny, sur lequel s'exécute la cruelle

sentence du roi. Le mystère qui entoure à demi cet événement permettait au poète de mêler la fiction à la réalité ; car, selon l'exacte chronologie, Montigny survécut quelques temps à don Carlos. La chose faite, les meurtriers se retirent, et le duc d'Albe, attiré par le bruit, retrouve sa nièce et se hâte de la soustraire aux entreprises de son ravisseur. Cependant la prince revient et cherche à tâtons sa proie. Serait-elle dans le cabinet ? Ce quelque chose qu'il entrevoit dans le fond, immobile sur une chaise, est-ce Violante ? La lumière arrive et le prince voit Montigny étranglé et tenant à la main un papier par lequel il apprend que son père est instruit de ses intrigues avec les Pays-Bas. Il éclate en imprécations. Survient le duc d'Albe ; une violente querelle s'élève entre lui et le prince, qui veut le frapper de sa dague. Philippe, instruit de ce fait, hésite encore sur le sort qu'il doit réserver à son fils. Il veut tenter cependant une dernière épreuve. Le prince s'est plaint que son père ne lui donnait aucune part au gouvernement ; le roi invite son fils à le soulager. Mais l'impétueux jeune homme s'ennuie bientôt des détails du gouvernement et retombe dans ses égarements. Dès lors, il est condamné dans l'esprit de son père. Rentré dans ses appartements, il apprend qu'il est prisonnier du roi, et il meurt en proie à une fièvre chaude qui lui fait commettre mille extravagances. Puisqu'il y avait deux amoureux dans la pièce, il fallait bien qu'elle finit par un mariage. Philippe ordonne d'unir Violante et Fadrique, et il envoie le duc d'Albe en Flandre pour punir les rebelles.

Ainsi se termine, dit M. de Latour, cette œuvre singulière, moins singulière encore toutefois par la vigueur et la netteté de l'exécution, en certaines parties, que parce que, sur une scène où la fantaisie règne habituellement en souveraine, et dans un sujet où, d'un bout de l'Europe à l'autre, l'imagination s'est donné carrière, le poète espagnol est le seul qui paraisse avoir connu la vérité historique, et parce que, l'ayant connue, il l'a respectée dans les faits essentiels. Le talent naturellement élevé de Enciso s'est bien trouvé de ce commerce passager avec la muse austère de l'histoire. Il en a rapporté une simplicité relative de style, bien rare dans les œuvres dramatiques de ses contemporains, et une gravité qui lui donne au milieu d'eux une physionomie à part. »

Le drame de Jimenez de Enciso a été imprimé dans le vingt-huitième volume des *Comedias escogidas*, publié en 1687. Dans l'*Espagne religieuse et littéraire* (Paris, 1863, 1 vol. in-12), M. Antoine de Latour a consacré de nombreuses pages à l'analyse et à l'appréciation de l'*Infant don Carlos*, et il en a traduit plusieurs scènes. C'est à cet estimable écrivain que nous avons emprunté la plupart des éléments de cette notice.

Carlos (pon), opéra en cinq actes, musique de M. Verdi, paroles de MM. Méry et du Locle, représenté à l'Académie impériale de musique en mars 1867. Après les trois analyses que nous venons de donner du sujet de *Don Carlos* (v. plus haut), nous croirions entrer dans une répétition fastidieuse en présentant une nouvelle à cette place ; à part quelques détails d'une importance secondaire, les incidents du poème lyrique sont à peu près les mêmes. Nous dirons seulement qu'ici les auteurs du libretto semblent s'être inspirés surtout du drame de Schiller. C'est donc l'œuvre même de M. Verdi que nous allons apprécier, et surtout l'évolution qui s'est produite dans sa manière, dans le sens de la réforme musicale tentée par M. Richard Wagner.

Le rideau se lève après quelques mesures d'introduction ; le maestro n'a pas écrit d'ouverture pour son œuvre. L'application de son nouveau système se trahit dès le premier acte, où l'on ne remarque pas une période ; la musique coule à flots, sans dessin arrêté, véritable mélodie à jet continu. On attend en vain la cantilène qui doit égarer ce tableau, elle est découpée par petits morceaux dans l'orchestre, et chaque instrument en prend un lambeau. Le récitatif est complètement supprimé dans *Don Carlos* ; M. Verdi y a substitué des mélodies déclamatoires, que soutient un accompagnement destiné à compléter la pensée du poète. Les airs proprement dits s'enchaînent par des soudures imperceptibles à ces mélodies, l'opéra ne forme qu'une seule trame, et exige une attention soutenue de la part de l'auditeur, qui ne trouve dans cette vaste partition ni récitatif pour reposer son oreille, ni ritournelle préparatoire pour l'avertir du moment où il faut écouter plus particulièrement. (Th. Gautier.) A la première représentation, ce parti pris sévère a quelque peu dénoté l'assistance d'élite qui remplissait la vaste salle de l'Opéra ; mais, dès la seconde, les principaux passages se dégagèrent assez nettement pour que le public put goûter avec plus de fruit et accueillir avec enthousiasme la nouvelle œuvre du maître. « L'ancien opéra, dit M. Louis Roger dans la *Semaine musicale*, reposait sur un plan donné : récitaifs, monologues, duos, trios, quatuors, ensembles, etc. Chacune de ces parties était elle-même soumise à certaines règles : un air avait sa forme arrêtée, comme l'ouvrage tout entier. Cette distribution permettait à l'esprit de se reconnaître au milieu des caprices du drame ; c'était la variété dans l'unité. L'architecture de l'œuvre musicale présentait cet ordre admirable qui invite l'œil à se reposer sur le

portail de Notre-Dame de Paris. Cet ordre nécessaire, cette harmonie des détails et de l'ensemble n'était pas un effet du hasard. La clarté l'exigeait; l'esprit humain le réclamait impérieusement. Richard Wagner eut la pensée de renverser ce plan, de détruire cette méthode, de créer des formules nouvelles... Est-ce à l'influence du célèbre maître allemand qu'a cédé M. Verdi en écrivant son *Don Carlos*? On est porté à le croire, car il a imité ses procédés. Ou bien n'a-t-il fait qu'obéir à l'un de ces mouvements invincibles des esprits qui poussent les hommes et les arts au progrès et au perfectionnement, et auquel Wagner s'est laissé emporter un des premiers? Question difficile à résoudre, et qui est peut-être encore un problème pour M. Verdi lui-même. Cette quasi-conversion lui a déjà valu bien des reproches de la part des partisans de l'ancienne école, et ils sont encore de beaucoup les plus nombreux; mais le maestro ne s'en émeut guère; il sait qu'à l'apparition d'*Otello* et de la *Gazza ladra*, la musique de ces deux chefs-d'œuvre a été aussi qualifiée de vacarme et de confusion. Pour résumer notre pensée, nous citerons encore ici quelques lignes de M. Louis Roger, à l'opinion duquel nous nous rallions complètement.

« Dès lors que l'on supprime toute espèce de plan, toute ordonnance des parties d'une œuvre, on crée l'anarchie dans l'art, le désordre et la mort. Il n'y a pas de raisonnement qui tienne; l'intelligence se refuse à voir clair là où n'est pas la clarté. Lui porter un défi pareil, c'est une chose insensée. L'intelligence a ses lois inviolables. Elle autorise la transformation des procédés de l'artiste, elle accorde à Wagner d'exécuter son œuvre autrement que Rossini, mais elle lui fait sommation en même temps d'avoir à conformer ses idées à un plan raisonnable.

« Le trouble qui a été remarqué dans la partition de *Don Carlos* n'a pas d'autre cause. C'est la mélodie interminable qui répand sur la partition ce ton gris d'où naît une lassitude mortelle.

« Voilà ce que je voulais dire brièvement quant à la portion de l'œuvre qui a été attaquée. Tout ce qui est applaudi du public n'exige pas un long examen. On y trouve les grandes qualités du maître italien, avec plus de soin dans la facture que dans ses œuvres précédentes. Toutes les fois que M. Verdi se livre à sa nature, il trouve de belles inspirations. Ainsi, la scène de l'auto-da-fé est magnifique au point de vue du mouvement des masses vocales et instrumentales. La sonorité s'y montre avec un éclat magistral. Le chœur à l'unisson des députés de la Flandre est largement dessiné. Le monologue de Philippe II est un morceau hors ligne. Cette phrase : *Je dormirai dans mon manteau royal*, est pleine de sentiment. Les adieux d'Elisabeth à sa compagne sont des plus touchants. Bref, la séve d'un maître apparaît dans tous les endroits où M. Verdi a oublié son nouveau rôle.

« Nombre de critiques en appellent à l'avenir pour le jugement de cette pièce. Je n'en vois pas la nécessité. Elle a été écrite pour nous, je suppose, et nous avons bien le droit de la juger. Avec ce système, il n'est pas un musicien de quatrième ordre qui ne se crût en droit d'en appeler aussi à la postérité. Ce serait simplifier singulièrement la mission de la critique. Non, *Don Carlos* ayant été attentivement écouté, *Don Carlos* est jugé. C'est une œuvre méritée. Elle offre autant d'appui à ses admirateurs qu'à ceux qui ne consentent pas à l'admirer. »

Nous ne saurions donner ici l'énumération des morceaux de *Don Carlos* qui se détachent en relief sur l'ensemble; nous mentionnerons seulement ceux qui ont produit la plus vive impression sur le public. « Au premier acte, dit M. Th. Gautier, on ne rencontre guère qu'un chœur de chasse et un duo d'amour entre don Carlos et Elisabeth. La chanson du *Voile*, que chante avec une finesse extrême Mme Gueymard au second acte, sera, croyons-nous, tout ce que la vogue populaire pourra recueillir dans cet opéra d'un genre si élevé. La conversation entre Posa et la reine est un charmant caquetage d'une légèreté délicate : dans ce même acte, un nouveau duo entre Carlos et Elisabeth, mais celui-là supérieur au précédent et conçu dans la forme italienne. Le finale du troisième acte a déjà sa réputation faite : il existe peu de morceaux, en musique, qui contiennent une aussi puissante sonorité, où les différentes parties soient enchevêtrées avec autant de hardiesse, où les contrastes se juxtaposent avec plus d'énergie et de netteté : les quatre parties des chœurs, le septuor des personnages principaux, l'orchestre, la bande militaire sur le théâtre, suivent chacun leur chant, qui se confond en un éclat formidable. La plainte des députés flamands, exprimée à l'unisson par des basses-tailles, produit aussi un grand effet.

« Le duo de Philippe II et du grand inquisiteur, qui occupe presque tout le quatrième acte, est d'une grande hardiesse : cette conversation politique et religieuse n'était pas aisée à mettre en musique, mais Verdi s'en est tiré magistralement : il y a des détails fort intéressants dans l'accompagnement, où domine la profonde sonorité du contre-basson. Un air d'Elisabeth brille au cinquième acte : les angoisses de l'amour contenu y éclatent avec une passion poignante. La musique du ballet, au troisième acte, est certainement la

partie la plus faible de toute la partition : c'est un manque, une négligence regrettable, que Rossini et Meyerbeer n'eussent pas commise, eux qui ont écrit les ballets de *Guillaume Tell* et du *Prophète* ».

Acteurs qui ont interprété les principaux rôles de *Don Carlos* : Obin, Philippe II; Faure, le marquis de Posa; Morère, don Carlos; Mme Maria Sasse, Elisabeth; Mme Gueymard, la princesse Eboli.

CARLOS (PORTRAIT DU PRINCE DON BALTHAZAR), chef-d'œuvre de Velazquez, au musée royal de Madrid. Le prince, fils de Philippe IV, est représenté de grandeur naturelle; c'est un tout jeune enfant, à la mine éveillée, en costume olive et or, avec une écharpe rose et un chapeau noir à plumes. Il est monté sur un petit cheval bai, qui galope vers le spectateur et semble s'élancer hors de la toile. Les fonds sont bleutés. Ce tableau d'une exécution admirable, d'une vérité et d'une finesse exquis, a été lithographié par J. Jollivet, gravé à la manière noire par R. Earlom (1774), à l'eau-forte par F. Goya (1778), sur bois dans l'*Art Journal* (1852) et dans l'*Histoire des peintres*, de Ch. Blanc. Il en existe plusieurs répétitions avec variantes, notamment dans la galerie de M. Salamanca, à Madrid, dans celle de lord Hertford, à Londres, et dans celle du marquis de Westminster, à Grosvenor-House. Dans le tableau qui appartient à lord Hertford, le petit Balthazar monte un gros cheval noir qui cacarole dans le manège du palais; il a le poing sur la hanche, et ses petites jambes bien ramassées aux flancs de sa monture. Son costume est noir et blanc, avec une écharpe cramoisie. Derrière lui s'agitent, à divers plans, plusieurs personnages indiqués très-légalement. « C'est ce vague de l'entourage, dit M. Bürger, qui donne tout son effet au petit cavalier et qui produit cette perspective aérienne si justement vantée dans la peinture de Velazquez. » Ce tableau, large de deux pieds et demi seulement et haut de quatre pieds environ, a été payé 1,270 livres sterling (31,750 fr.), à la vente de la collection de M. Samuel Rogers (1856). Le portrait qui figure dans la galerie du marquis de Westminster, ressemble beaucoup au précédent; mais, selon M. Waagen, il est encore plus beau. Le jeune prince est accompagné par le comte d'Olivares et par d'autres officiers de la cour. Au fond, le roi, la reine et un enfant fort jeune, placés sur un balcon, regardent ce qui se passe. Cette peinture, d'un coloris énergique et clair, a fait partie de la collection Agar et a été gravée à l'eau-forte par John Young.

Velazquez a fait encore plusieurs autres portraits de don Balthazar. Le musée de Madrid en possède trois : 1° Le jeune prince, debout, de grandeur naturelle, est en costume noir; sa main droite, gantée de chamois, tient un chapeau; la gauche est appuyée sur un fauteuil, que cache en partie un rideau cramoisie. Peinture très-harmonieuse, très-douce, comme un Van Dyck; 2° don Balthazar, debout et de grandeur naturelle, est vêtu en chasseur. Il tient de la main gauche un fusil, et a près de lui son chien favori. Fond de paysage. Ce portrait est très-estimé, même un peu lâché et faible, suivant M. Bürger. En revanche, le chien est d'une exécution admirable. Lithographie par A. Blanco; 3° Le prince, debout, en costume de cour, galonné d'or, tient dans la main droite une carabine. La figure, de grandeur naturelle, se dessine sur un fond de mur. A gauche, coin de paysage. Par terre, en avant, un chapeau noir sur un coussin. Lithographie par J.-A. Lopez. Nous citerons encore : un portrait en buste, dans la collection du colonel Hugh Bailie, en Angleterre; un portrait en pied, au musée de Vienne (le prince est debout près d'un fauteuil, sur le dos duquel est appuyée sa main droite); un autre portrait en pied, dans la galerie du marquis d'Hertford (don Balthazar, âgé d'environ trois ans, est en costume de soie gris d'argent, avec une écharpe violette à laquelle est attachée une épée; la main gauche est posée sur le pommeau, la main droite tient un bâton de général). « Ce portrait, qui était autrefois dans la collection Stundish, est charmant, dit M. Waagen; la figure est animée, les chairs sont lumineuses, et tout a été l'objet d'un soin particulier. » M. W. Stirling, auquel on doit une savante étude sur Velazquez, traduite en français par M. G. Brunet et annotée par M. W. Bürger (Paris, 1865, in-80), a décrit un autre portrait de don Balthazar, faisant partie du cabinet de M. Wells (à Redleaf, comté de Kent); l'enfant est représenté avec un costume de velours noir, orné de riches dentelles et tailladé. Derrière lui est un coffre couvert de velours cramoisie et orné d'or. « Peu de tableaux, dit M. Stirling, surpassent celui-ci, au point de vue de l'éclat et du brillant de la couleur. »

Le prince que Velazquez a ainsi immortalisé était un gros joyeux garçon, à la face arrondie, qui ne manifestait pas une intelligence bien développée, et qui mourut dans sa dix-septième année.

CARLOS (Carlos-Maria-Isidor DE BOURBON, dit don), deuxième fils de Charles IV et frère de Ferdinand VII, né en 1788, mort à Trieste en 1855, dut signer avec ses parents l'abdication de Bayonne (1808), partagea, à Valencay, la captivité de Ferdinand, entra en Espagne avec lui en 1814, et devint le point de ralliement du parti absolutiste extrême, parti qui rêvait le rétablissement de l'inquisition.

Don Carlos put impunément susciter des embarras à son frère. Celui-ci, qui n'avait pas eu d'enfant de trois premiers mariages, épousa, en quatrième noces, Marie-Christine de Naples, qui devint enceinte au commencement de 1830. Ferdinand VII, par une pragmatique sanction, abolit la loi salique, en prévision de la naissance d'une fille. Cette prévision s'étant réalisée, don Carlos se vit déchu de ses droits au trône. D'abord annulée, la pragmatique fut maintenue par le roi à son lit de mort, et l'infante proclamée reine d'Espagne sous le nom d'Isabelle II, avec sa mère pour régente. Les carlistes prirent les armes, et les luttes acharnées entre eux et les chrétiens inondèrent de sang la Péninsule jusqu'en 1839, époque où don Carlos dut chercher un refuge en France. Il reçut pour résidence la ville de Bourges, y fut étroitement surveillé, et obtint, en 1847, de passer en Autriche. Depuis 1844, il portait le nom de comte de Molina, après avoir abdicqué en faveur de son fils aîné, Carlos, comte de Montemolin.

CARLOS (Carlos-Luis-Maria-Fernando DE BOURBON), infant d'Espagne, né en 1818, mort à Trieste en 1861, était fils du précédent, qui abdiqua en sa faveur ses prétentions à la royauté (1844). Il prit le titre de comte de Montemolin. Les carlistes espagnols le regardèrent comme le représentant de la légitimité et le saluèrent du nom de Charles VI. Ce nouveau prétendant fit plusieurs tentatives, mais sans succès : en 1845, avec Cabrera, en 1849, et la troisième en 1860, époque où il tomba entre les mains des troupes d'Isabelle. Le général qui avait eu l'imprudence de se mettre à la tête de ce dernier mouvement fut fusillé. Quant au prince, il fit, pour sortir de prison, une abdicacion solennelle, mais s'empressa de la déclarer nulle dès qu'il eut recouvré la liberté.

CARLOSTADT ou **KARLSTADT**, célèbre réformateur allemand, dont le véritable nom est André *Bodenstein*, né à Karlstadt (Franconie), vers 1483, mort à Bâle en 1541. Il étudia la théologie à Rome, devint professeur à l'université de Wittenberg, et conféra en cette qualité le grade de docteur à Luther. Un des premiers à se prononcer pour le mouvement de la Réforme, il fut désigné nominativement dans la bulle d'excommunication fulminée en 1520. Carlstadt publia dans la suite de hardis pamphlets, dans lesquels il attaquait le culte des images, la confession auriculaire, la présence réelle et le célibat des prêtres; il dépassa tellement Luther, que celui-ci fut obligé de le désavouer et même de l'attaquer. D'ordinaire, on le voit mêlé à tous les esprits aventureux qui voulaient étendre la réforme à l'ordre politique, Thomas Munzen et les anabaptistes, les briseurs d'images, etc. Errant et fugitif, il fut obligé, après la révolte des paysans, à laquelle il avait participé, de se réfugier en Suisse, auprès de Zwingli (1525). Il mourut pasteur de l'église Saint-Pierre de Bâle. Il avait composé un grand nombre d'écrits.

CARLOSTADT, chimiste et médecin allemand, fils du précédent. V. *BODENSTEIN* (Adam DE).

CARLOTA (LA), ville d'Espagne, province et à 24 kilom. S.-O. de Cordoue, ch.-l. de juridiction civile; 3,200 hab.

CARLOTA DE BOURBON (Luïsa), infante d'Espagne, fille de François I^{er}, roi des Deux-Siciles, et de Marie-Isabelle d'Espagne, née en 1804, morte en 1844. Elle épousa, en 1819, don François de Paul, frère de don Carlos, et vit avec dépit le mariage de sa sœur Marie-Christine avec le roi Ferdinand VII, car elle avait rêvé le trône pour sa descendance. Ambitieuse, énergique, elle s'épuisa en intrigues de toute nature; mais soutint néanmoins contre don Carlos et le parti apostolique les droits des enfants qui naquirent de ce mariage, car elle voyait là des chances d'avenir pour sa propre famille. N'ayant pu obtenir de sa sœur la main des princesses royales pour ses deux fils, elle se retira en France pendant la régence (1838), entra en Espagne sous le gouvernement d'Espartero, forma de nouvelles intrigues pour circonvenir la jeune reine Isabelle II et lui faire épouser l'un de ses fils, vit tous ses projets renversés par le retour de Marie-Christine, et finit par se retirer à l'Escurial, où le dépit abrégé, dit-on, ses jours. Son fils aîné, François d'Assise, épousa enfin Isabelle II en 1846.

CARLOTTE s. f. (kar-lo-te — onomatop. du cri de l'oiseau). Ornith. Nom vulgaire du courlis.

CARLOUKS, nation turque mentionnée par plusieurs historiens et géographes musulmans, qui lui donnent les différents noms de *Carlouks*, *Carliks*, *Kharlakhis*, etc. M. Quatremère, dans une note de l'*Histoire des Mongols*, donne sur ce peuple peu connu des détails intéressants. L'historien arabe auquel nous devons l'ouvrage célèbre des *Prairies d'or*, Masoudi, lui consacre une étude particulière. De tous les peuples turcs, dit-il, celui dont les individus offrent les plus belles formes, la taille la plus haute, le visage le plus gracieux, est celui des Kharlakhis. Ils habitent au-dessus des provinces de Fergana et de Schasch et dans les territoires voisins. Ils avaient la prééminence sur toutes les nations de la même race. A leur tête se trouvait le khakan des khakans, qui exerçait un empire absolu sur toutes les peuplades tur-

ques, dont les souverains se soumettaient à ses lois.

On peut, d'après ces renseignements, placer les Carlouks au nord-est du *Mawera amahar*, l'ancienne Transoxiane, ce qui est confirmé par d'autres auteurs musulmans, entre autres par Mirkhoud. Les géographes chinois ont eux-mêmes connu l'existence des Carlouks, qui semble avoir été un des principaux représentants de la famille turque. Ils lui donnent le surnom facilement reconnaissable de *Kho-to-lo*, qui équivaut phonétiquement à *Khorlo*, mot bien voisin de *Kharliks*, *Carlouks*, etc.

CARLOVINGIEN, **IENNE** adj. (kar-lo-vain-jain, ie-ne — de *Karl* ou *Charles*, nom du fondateur de la dynastie carlovingienne). Hist. Qui appartient à Charlemagne, à sa race; qui est de son époque : *Race CARLOVINGIENNE*. *Institutions CARLOVINGIENNES*. *L'architecture CARLOVINGIENNE est caractérisée et résumée dans le dôme d'Aix-la-Chapelle*. (Lévy.)

— Substantif. Nom donné aux membres de la race de Charlemagne : *Les premiers CARLOVINGIENS*.

CARLOVINGIENS, deuxième dynastie des rois de France, formée des descendants du Pépin le Bref et de Charlemagne. L'origine de cette famille franque remonte à saint Arnoul, évêque de Metz sous Clotaire II. Elle monta sur le trône en 752, en la personne de Pépin le Bref, l'un des fils de Charles Martel, et donna aussi des souverains à l'Allemagne et à l'Italie. Les carlovingiens de France furent, après Pépin : Charlemagne, Louis le Débonnaire, Charles le Chauve, Louis le Bègue, Louis III et Carloman, Charles le Gros, Charles le Simple, Louis d'Outre-mer, Lothaire, Louis le Fainéant, Charles de Lorraine, qui fut dépoillé par Hugues Capet. Parmi les carlovingiens d'Allemagne, on distingue surtout : Louis le Germanique, Carloman, Louis de Saxe et Louis l'Enfant. Les principaux descendants de cette famille qui régnèrent en Italie furent : Pépin, l'un des fils de Charlemagne, Bernard, Gui de Spolète, Lambert, Louis III, Béranger, Hugues de Provence, Lothaire, Adalbert, etc.

CARLOW, autrefois *Catherlogh*, ville d'Irlande, capitale du comté de son nom, au confluent du Barrow et du Buren, à 68 kilom. S.-O. de Dublin; 10,500 hab. Station militaire, siège des assises du comté et de l'évêché catholique d'Ossory et Leighlin, collège catholique, hospices d'aliénés pour les comtés environnants; cathédrale catholique; temple protestant; ruines d'un château fort construit par les Anglo-Normands et démolé par l'armée républicaine qui commandait Ireton. Carlow, ville bien bâtie, communique avec son florissant et populaire faubourg de Graigue par un pont jeté sur le Barrow; elle fait avec Dublin et Waterford un commerce important de blé, farine et beurre.

CARLOW (comté de), division administrative de l'Irlande, dans le Leinster, entre les comtés de Kildare au N., Wicklow au N.-E., Wexford à l'E. et au S.-E., Kilkenny et Queen's au S.-O. et à l'O. Superficie, 88,980 hectares, dont 11,000 environ improductifs, en rocs et marais; 86,228 hab. Sol plat, excepté au S., où il est accidenté par quelques montagnes calcaires; terrain fertile et bien cultivé, élève très-importante de gros bétail; préparation du beurre le plus estimé du royaume. Exploitation d'antracite, pierre à chaux, marbre, granit et fer. Exportation considérable de beurre, grains, farines et malt.

CARLOWITZ, ville de l'empire d'Autriche, dans le Banat militaire, sur la rive droite du Danube, gouvernement des Confins militaires; 5,800 hab. Archevêché grec orthodoxe, séminaire théologique grec, lycée. Récolte de vins très-estimés; exportation de vermouth. En 1699, un traité y fut conclu, sous la médiation de la France et de la Hollande, entre la Porte d'un côté, l'Autriche, la Pologne, la Russie et Venise de l'autre; par ce traité, les Turcs abandonnaient : à l'Autriche, toute la Hongrie en deçà de la Save, excepté Temeswar et Belgrade; la Transylvanie et l'Esclavonie; à la Pologne, la Podolie et la souveraineté de l'Ukraine; aux Vénitiens, la Morée et l'île d'Egine; aux Russes, Azov.

CARLOWITZ (Aloïse-Christine, baronne DE), femme de lettres française, d'origine allemande, née à Fiume en 1797, morte en 1863. Elle a donné divers romans : *Jean le Paricide* ou l'*Absolution* (1833); *Caroline* ou le *Confesseur* (1833); le *Pair de France* ou le *Divorce* (1833); la *Femme du progrès* (1838); *Schobri, chef de brigands* (1839). Elle a écrit aussi des articles dans les journaux et revues, et des traductions de l'allemand, parmi lesquelles celle de la *Messie*, de Klopstock (1841), et celle de l'*Histoire de la guerre de Trente ans*, de Schiller (1842). Ces deux traductions ont été couronnées par l'Académie française. Citons aussi ses traductions de l'*Histoire de la poésie des Hébreux*, de Herder, (1845); des *Affinités électives* (1844), et des *Mémoires*, de Goethe; enfin, de la *Correspondance de Goethe et de Schiller* (1862).

CARLOWITZ (Albert DE), homme d'Etat allemand, né à Freiberg (Saxe) en 1802. Il étudia le droit à l'université de Leipzig, et entra en 1824 dans l'administration saxonne, où il obtint, quatre années plus tard, l'em. loi de référendaire du gouvernement. La noblesse mis-

nième le choisit en 1830 pour son représentant

à la diète, dans laquelle les mesures rétrogrades du ministre Einsiedel excitaient à cette époque une vive agitation. Dans cette assemblée, il prit la défense des intérêts de l'aristocratie, à la fois contre la couronne et contre le peuple, et encourut ainsi la disgrâce du gouvernement, qui le reléguait comme conseiller de régence à Gotha. La maison princière de Schaumbourg, dont les biens se trouvaient en majeure partie dans la circonscription de cette ville, lui confia la défense de ses intérêts aux diètes de 1833, de 1839 et de 1842; il y demeura fidèle à sa première ligne de conduite, et ne cessa d'y parler en faveur des privilèges de l'aristocratie. L'héritage qu'il recueillit en 1844, à la mort de son père, lui donna de droit entrée à la Chambre des seigneurs, dont il devint vice-président l'année suivante. En cette qualité, il fit tous ses efforts pour mettre fin au désaccord qui régnait entre la première et la seconde chambre, et engagea ensuite la lutte avec le ministère au sujet des réformes à introduire dans la procédure criminelle. A la suite des débats auxquels cette lutte donna lieu, le ministre de la justice, de Ronneritz, se retira, et Carlowitz fut appelé à le remplacer. Il poursuivit, dans ce poste, ses projets de réforme du code pénal; mais les événements de 1848 ne lui permirent pas de les mettre à exécution. Il dut quitter le ministère à cette époque, et, persuadé que la régénération de l'Allemagne ne pouvait venir que de la Prusse, il abandonna dans sa patrie la carrière politique. Quoiqu'il se fût retiré dans la Saxe prussienne, la ville de Dresde l'élut, en 1849, député à la diète saxonne. Il s'y tint à l'écart de la gauche, et cependant ne prêta pas son appui au gouvernement, parce que ce dernier avait refusé son adhésion aux propositions de la diète, tout à fait conformes aux vues de Carlowitz, sur la possibilité de certaines réformes réclamées dans la constitution fédérale. Pendant les débats qui suivirent, il se sépara complètement du reste de la chambre et força le gouvernement à donner des explications catégoriques sur toutes les questions en litige. La lutte dura encore lorsqu'il fut, à l'improviste, chargé de représenter, avec Radowitz, la Prusse au conseil administratif de l'union prussienne, puis nommé commissaire des Etats confédérés près la diète d'Erfurt; mais, s'étant alors montré rebelle à la volonté du gouvernement prussien, qui voulait arriver à l'établissement d'une nouvelle constitution par les voies d'une politique surannée, il rentra pour quelque temps dans la vie privée. En 1852, il fut élu membre de la Chambre des députés prussiens; l'éloquence et l'habileté qu'il y déploya dans la défense des principes de la constitution attirèrent l'attention générale, et depuis lors il n'a pas cessé de figurer parmi les membres de cette assemblée, où il ne s'est jamais départi de son programme. Dans la question austro-italienne, il se prononça pour la prompte reconnaissance du royaume d'Italie, et combattit avec succès l'opposition de la fraction catholique de la chambre. En 1863, lors de l'insurrection de la Pologne, ses interpellations répétées forcèrent le comte de Bismarck à donner des explications sur la convention qui avait été conclue avec la Russie, et dont la deuxième chambre n'avait pas eu connaissance. Enfin, en 1864, dans la question du Schleswig-Holstein, il partagea avec Schulze-Delitsch l'honneur de la motion contre les mesures arbitraires des gouvernements d'Autriche et de Prusse. Il a suivi une direction tout aussi libérale dans les questions d'administration intérieure, et s'est surtout occupé de défendre, contre les empiétements de la couronne, la liberté des élections et les intérêts de l'industrie privée, à propos de la construction des chemins de fer. Carlowitz s'est fait connaître dans la littérature par une traduction en vers, fort estimée, de l'*Iliade* (Leipzig, 1844, 2 vol.).

CARLOWITZIE s. f. (kar-lo-wi-tzi — de Carlowitz, agronome allemand). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des carduacées, voisin des carthames, et comprenant une seule espèce, qui croît dans l'île de Madère.

CARLSBAD, ville de l'empire d'Autriche, en Bohême, sur la rive droite de l'Eger, au confluent de la Tepel, à 118 kilom. O. de Prague, à 1,383 kilom. N.-E. de Paris, par les chemins de fer du Nord, belges et rhénans; 3,000 hab. Nombreuses sources minérales, dont les plus connues sont celles du Sprudel, du Mühlbrunn, d'Hygie, du Neubrunn, etc. Ces eaux thermales, sulfatées sodiques et gazeuses, connues depuis le commencement du xvie siècle, émergent d'un immense réservoir couvert d'une voûte naturelle d'aragonite, par douze sources principales. Leur densité est de 1,00503, et leur température varie de 30°,5 à 73°,15. L'établissement de bains est fréquenté annuellement par 20,000 baigneurs. La réputation de cette ville date de l'empereur Charles IV, qui y bâtit un château, dont il ne reste que quelques vestiges. C'est le lieu de rendez-vous d'été des souverains et princes allemands; en 1819, les membres allemands de la Sainte-Alliance y arrêtèrent dans un congrès les mesures nécessaires pour combattre les tendances révolutionnaires.

Je ne sais plus quel humoriste a dit : « Figurez-vous une ville bâtie sur le couvercle d'une chaudière d'eau bouillante : c'est Carlsbad ! » Cette ville est, en effet, construite en

partie sur la croûte épaisse qui recouvre les vastes cavités où bouillonnent les eaux minérales auxquelles ce lieu doit sa réputation. Carlsbad (le bain de Charles) renferme douze sources thermales; huit seulement sont utilisées. La plus ancienne et la plus importante est le Sprudel, qui se trouve sur la rive droite de la Tepel, à peu près au centre de la ville. Cette source, dont l'eau s'échappe par jets d'inégale hauteur, est entourée d'une belle place sur laquelle on a construit une longue galerie couverte et percée de hautes fenêtres, qui sert de promenoir quand le temps est mauvais. Comme la plupart des villes d'eaux, Carlsbad n'a rien négligé de ce qui pouvait attirer les étrangers; les hôtels y sont nombreux et assez confortables. Parmi les édifices publics, on remarque : l'église Sainte-Madeleine, bâtie de 1732 à 1736; l'église Saint-André, qui date du commencement du xvie siècle, et où l'on montre un retable attribué à Léonard de Vinci; l'hôtel de ville (1777), près duquel s'élève une statue de l'empereur Charles IV; le théâtre; les salles dites de Bohême et de Saxe, où l'on donne des bals; l'hôpital Saint-Bernard; la saunerie, où l'on fabrique les sels médicinaux de Carlsbad, etc. La principale promenade de la ville est l'Alte-Wiese, qui s'étend sur les bords de la Tepel, et d'où l'on jouit d'une très-belle vue; elle est bien ombragée et bordée de jolis magasins où l'on débite les produits de l'industrie locale, au nombre desquels figurent en première ligne les objets pétrifiés dans les eaux du Sprudel. Les deux collines entre lesquelles la ville est bâtie sont couvertes de bois, sillonnées de sentiers faciles et couronnées de belvédères d'où la vue s'étend au loin sur de riants paysages.

CARLSBURG ou **CARLS-BORG**, forteresse centrale de la Suède, située près du promontoire de Wancas, entre les lacs Wetter et Botten. La Suède, ayant perdu la Finlande en 1809, dut chercher dans l'intérieur de son territoire un point où elle pût mettre en sûreté ses munitions de guerre et réunir une force considérable pour parer aux conséquences d'un coup de main tenté sur les frontières par son voisin de l'est. Le roi Charles XIV choisit, dans ce but, le promontoire de Wancas, qui, par la mer, les lacs et le canal de Gotha, se trouve en communication avec la Norvège et les places les plus importantes du royaume. Il y fonda Carlsborg, forteresse du premier ordre.

CARLSBURG, ville de l'empire d'Autriche, dans la Transylvanie, gouvernement de Hongrie, sur la rive droite du Mieros, à 68 kilom. N.-O. d'Hermanstadt; 11,500 hab. Siège d'un évêché catholique; commandement d'artillerie, arsenal; monnaie de la principauté; lycée, gymnase, observatoire, bibliothèque; belle cathédrale renfermant le tombeau de Jean Huniade et d'un grand nombre de princes; restes et antiquités de la colonie romaine d'Apulum. Aux environs, mines d'or d'Abrud-bonga.

CARLSHAFEN, ville d'Allemagne, dans la Hesse électorale, à la jonction de la Diemel et du Weser, cercle et à 21 kilom. N.-E. d'Hofgeismar; 1,650 hab. Hôpital d'invalides fondé en 1704; saline, fabriques d'acier et de linges damassés. Cette ville, fondée en 1700 par des protestants français chez la révocation de l'édit de Nantes avait forcés à quitter la France, est devenue un port assez important sur le Weser depuis l'adhésion de la Hesse au Zollverein.

CARLSHAMN ou **CARLS-HAMN**, ville de Suède, dans la province de Bleking; 5,500 hab. Port de mer, fabriques de meubles, manufacture de tabac, imprimerie, chantier de constructions navales, filatures de coton, etc. La ville est défendue par le château de Carlssten.

CARLSKRONA ou **CARLS-KRONA**, ville de Suède, ch.-l. de la province ou gouvernement de Bleking et station de la grande flotte militaire du royaume, située sur une île et plusieurs îlots reliés à la terre ferme par des digues et des ponts. Sa hauteur en latitude est de 56° 10' 45"; sa distance de Stockholm est, par terre, de 595 kilom. Carlskrona a été bâtie, en 1680, par Charles XI. L'île qu'occupe la cité proprement dite appartenait jadis au paysan Wittus Andersson, lequel était d'humour altière et tenait excessivement à sa propriété. Invité par le roi à la vendre à l'Etat, il refusa net, joignant à son refus des paroles dures et insolentes. On n'eut raison de son opiniâtreté qu'en l'enfermant dans une forteresse, car Stockholm manquait apparemment de ces juges de Berlin qui donnaient tant de confiance au meunier Sans-Souci. Cependant, en souvenir du sacrifice imposé à Wittus, on a conservé et l'on conserve encore aujourd'hui la maison qu'il habitait; on a même donné son nom à une des rues de la ville. Afin de peupler la nouvelle cité, la bourgeoisie de Rönneby, ville commerciale du voisinage, reçut l'ordre de s'y transporter. Sa population est actuellement d'environ 15,000 âmes. Carlskrona fait peu de commerce, et son industrie est insignifiante. Toute son importance tient à sa destination comme station de la flotte militaire. Son chantier royal, avec les ateliers qui en dépendent, ses docks, son parc d'artillerie, son arsenal, ses casernes, ses magasins, etc., peuvent rivaliser avec tous les établissements analogues des places maritimes les plus considérables. Quant à son port, il

est un des plus beaux et des plus commodes de l'Europe. Il a trois entrées, dont une seulement, celle du midi, offre assez d'eau pour les vaisseaux de ligne et les frégates. Cette entrée est défendue par les forteresses de Kungsholm et de Drottningsskär; près de la ville est une autre forteresse nommée Kungshall; une quatrième s'élève à l'entrée occidentale du port; enfin, l'entrée orientale est protégée par des jetées qui n'en permettent l'accès qu'aux petits navires et aux bateaux.

CARLSRUHE, ville d'Allemagne, capitale du grand-duché de Bade et résidence du grand-duc, à 6 kilom. E. du Rhin, à 567 kilom. E. de Paris, à 60 kilom. S. de Mannheim; par 48° 59' lat. N. et 6° long. E.; 25,672 hab., dont 7,000 catholiques; les autres suivent le culte réformé. Siège de toutes les administrations gouvernementales, lycée évangélique, beau théâtre, écoles polytechnique, de chirurgie, d'architecture, du génie civil, militaire, forestière, commerciale, etc. Bibliothèque, musée, collections d'antiquités et de médailles, cabinets de physique et d'histoire naturelle. Fabriques de bijouterie, savon, tabac, tapis, machines à vapeur, etc.; fonderies de canons et de cloches, brasseries et typographies. Carlsruhe est une ville toute moderne, bien propre, bien bâtie, aux rues bien alignées et présentant la forme d'un éventail; ses artères principales partent du château, qui forme le sommet ou l'angle dans le plan général. D'autres rues, demi-circulaires, sont comme les rubans qui relient les lames de l'éventail. Cette régularité géométrique donne à la ville quelque chose de monotone et de triste, que ne parviennent point à dissiper les nombreuses statues et les colonnes presque incalculables que l'enthousiasme facile des Badois a élevées aux princes du petit Etat de Bade. L'origine de cette capitale est due à un caprice de grand seigneur : en 1715, le margrave Guillaume bâtit dans la forêt appelée *Hartwald* un château de chasse (Carlsruhe, repos de Charles), où il transféra bientôt sa résidence habituelle, qui jusque-là avait été à Durlach. Peu à peu une nouvelle ville se forma autour du château et devint définitivement la résidence de la cour et le siège du gouvernement. Parmi les nombreux édifices de Carlsruhe, quelques-uns méritent d'être mentionnés : la porte d'Ettlingen, construite en 1803, sous la direction de Weinbrenner, est supportée par douze colonnes doriques, et ornée de hauts-reliefs rappelant l'union de Bade et du Palatinat. Le château, reconstruit en 1803, n'a rien de bien remarquable au point de vue architectural; une tour, appelée la *Tour de plomb* (Bleithurm), est comme le centre d'où rayonnent toutes les rues de la ville, que des routes bien entretenues continuent à travers la forêt. Du haut de cette tour, on jouit d'une vue magnifique qui s'étend jusqu'au Rhin, aux Vosges, aux montagnes de la forêt Noire et à celles de l'Odenwald. Dans l'aile gauche du château se trouve la bibliothèque grand-ducale, composée de 9,000 volumes, et un cabinet d'histoire naturelle. A droite est le théâtre, que M. Weinbrenner a reconstruit dans le style des théâtres romains, après l'incendie de 1847. Dans la cour du château s'élève le monument consacré à la mémoire du grand-duc Charles-Frédéric, surnommé le Père de la patrie (1844); le statue de ce prince est due au ciseau de Schwanthaler. Les jardins sont vastes et renferment une riche collection de plantes rares; on y voit aussi deux monuments funèbres dont l'un a été élevé au poète Hébel, mort en 1826, et l'autre à un margrave de Bade. L'édifice le plus intéressant de Carlsruhe, après le château, est l'Académie, construite en style byzantin par Hübsch, en 1845. Les statues de l'entrée, exécutées par Reich, artiste badois, représentent la Peinture, la Sculpture, Raphaël, Michel-Ange, Albert Dürer, Holbein et Vischer. A l'intérieur, on remarque diverses fresques de M. Schwindt, dont la principale représente l'*Inauguration de la cathédrale de Fribourg par le duc Conrad de Zähringen*; une collection d'antiques; des cartons et des dessins de différents maîtres, et quelques bons tableaux des écoles du Nord.

Parmi les autres édifices et établissements de Carlsruhe, nous citerons : le palais du margrave de Bade, dont la façade est décorée de six colonnes corinthiennes et qui renferme une grande et belle salle ornée de paysages de Kuntz; l'église catholique, en forme de ronde, avec un péristyle de douze colonnes ioniques, construite par Weinbrenner; l'église protestante, bâtie par le même architecte et dont le frontispice est décoré de douze colonnes d'ordre corinthien; l'hôtel de ville, d'une grande simplicité architecturale; l'école polytechnique, élevée sur les plans de Hübsch; au-dessus de la porte d'entrée sont les statues de Képler et d'Erwin de Steinbach, par Baumer; le ministère des finances, construit aussi par Hübsch; le ministère des affaires étrangères; la maison des états généraux; l'hôpital; la synagogue, etc. Sur la place du Marché s'élève le monument du margrave Charles-Guillaume, fondateur de Carlsruhe; c'est une pyramide en grès rouge, sur laquelle est gravée une inscription allemande dont voici la traduction : « Le grand-duc Léopold à son père le béni. » Dans le cimetière, au nord de la ville, on remarque le beau monument élevé en 1851 à la mémoire des Prussiens tués pen-

dant l'insurrection badoise en 1849, et celui qui fut érigé à la mémoire des victimes de l'incendie qui détruisit le théâtre, le 23 février 1847.

CARLSSON (Gustave), fils naturel de Charles X et de Brigitte Allert, né à Stockholm en 1647, mort en 1708, fut élevé avec soin par le roi son père, et, après la mort de celui-ci, par la reine douairière. A la suite d'un long voyage à l'étranger, il entra au service de la France et s'y distingua dans la guerre contre l'Angleterre et la Hollande. A son retour en Suède, il fut créé comte par Charles XI et nommé colonel du régiment d'Upland. Il fit, en 1679, la campagne d'Allemagne, pendant laquelle il fut fait prisonnier. Plus tard, ayant éprouvé des déceptions dans son pays, il le quitta de nouveau pour passer au service de la Hollande, suivit le prince d'Orange en 1688, dans son expédition en Angleterre, et mourut sans laisser de postérité.

CARLSSON (Frédéric-Ferdinand), historien suédois, né en 1811 dans l'Upland. Il étudia à l'université d'Upsal, et s'y fit recevoir en 1833 maître ès arts. Il parcourut ensuite le Danemark, l'Allemagne, l'Italie et la France. Après un assez long séjour à Rome et à Berlin, il devint, en 1836, professeur d'histoire à Upsal, et, l'année suivante, précepteur du prince royal de Suède. Il occupa ce poste jusqu'en 1847, fut nommé, en 1849, professeur titulaire d'histoire à l'université d'Upsal, en remplacement de Geijer, et reçut, en 1863, le titre de conseiller d'Etat en même temps que le portefeuille du ministère des cultes. Depuis 1850, il avait représenté l'université d'Upsal à toutes les diètes, et était devenu successivement membre de l'Académie des sciences (1858) et de l'Académie suédoise des Dix-Huit (1859). Il est auteur de nombreux ouvrages, dont il avait recueilli en grande partie les matériaux pendant ses voyages à l'étranger. Le plus remarquable, sans contredit, comme érudition et comme style, est son *Histoire de la Suède* (Hambourg, 1855, en allemand), qui est la continuation de l'ouvrage entrepris par Geijer pour compléter l'*Histoire des Etats européens*, de Heeren et d'Ukert. On lui doit encore : les *Révolutions politiques de la Suède sous le règne de Charles XII* (Stockholm, 1856), et les *Traité de paix conclus de 1709 à 1718* (Stockholm, 1859).

CARLSTAD, ville de Suède, ch.-l. de la préfecture de son nom, dans une île située sur la côte septentrionale du lac Wener, à 347 kilom. O. de Stockholm; 3,500 hab. Evêché, gymnase, bibliothèque; forges et affineries de fer de l'Etat, avec ateliers de construction. Bâtie en 1584 par Charles IX, sur une île, la ville de Carlstad est unie au continent par un des plus beaux ponts de pierre de toute la Suède. Il se tient à Carlstad, le 1^{er} juin, une des plus grandes foires du royaume.

La *cathédrale*, construite sur une hauteur, date de 1730; on y remarque, près de l'autel, une croix et les deux statues de la Religion et de la Ferveur, sculptées par Sergel. Les autres édifices de Carlstad sont : le gymnase, l'hôtel de ville, le théâtre, le palais du gouvernement et celui de l'évêché, l'observatoire, le musée. « Ville de l'empire d'Autriche, dans le gouvernement des Confins militaires, comitat et à 49 kilom. S.-O. d'Agram, au confluent de la Dobra et de la Korona; 6,000 hab. Place de guerre, arsenal; évêché grec orthodoxe; construction de bateaux et navigation active. Récolte de bons vins dans les environs. « Ville de Bavière, sur le Mein, dans la basse Franconie, à 24 kilom. N.-O. de Wurtzbourg; 3,000 hab. Tanneries, blés, vins et fruits. Sur la rive opposée se trouvent les ruines de la Carlsburg, ancienne résidence de Charles-magne. Patrie d'André Bodenstein, dit *Carlstadt*.

CARLSTAD (préfecture de), division administrative de la Suède, dans le Wermland, comprise entre le lac Wener au S., les préfectures d'Orebro à l'E. et de Falun au N.-E., et la Norvège à l'O. Superficie, 17,999 kilom.; pop. 190,000 hab. Pays plat, coupé de rivières et de lacs nombreux, arrosé du N. au S. par le Klar, affluent du lac Wener. Récolte de céréales insuffisante à la consommation; élève de bétail; importantes exploitations de fer.

CARLSTEEN, principale forteresse de la Suède, située à l'O. de Marstrand, sur un rocher escarpé des îlots du gouvernement de Bohus. Commencée en 1667, elle a été agrandie successivement et enfin terminée en 1782. Deux fois, elle a été prise par les Danois. Elle sert aujourd'hui de prison pour les grands criminels. Au sommet de sa tour se trouve un phare de premier ordre, dont la lumière, par un temps serein, se découvre, en mer, à une distance de 75 à 85 kilomètres.

CARLSTEIN, ville de l'empire d'Autriche, en Bohême, à 17 kilom. S.-O. de Prague; 2,700 hab. Ancien et vaste château fort construit par Charles IV, en 1348. Cet édifice, dont la construction est d'ailleurs remarquable, fixe surtout l'attention par les riches collections d'objets d'art et de curiosités qu'il renferme. Dans une tour isolée, haute de 40 m., est la chapelle où l'on conservait autrefois les insignes de la couronne de Bohême, transportés à Vienne par Ferdinand II.

CARLUDOVICQUE s. f. (kar-lu-do-vi-ke — contract. des noms latins *Carolus*, Charles; *Ludovicus*, Louis). Bot. Genre d'arbres; du

la famille des cyclanthées, appelé aussi **LUDOVIE**.

CARLUKE, bourg et paroisse d'Écosse, comté et à 6 kilom. N.-O. de Lanark; 3,288 h. Fabrication de bas et bonneterie de coton.

CARLUX, bourg de France (Dordogne), ch.-l. de cant., arrond. et à 17 kilom. E. de Sarlat; pop. aggl. 354 h. — pop. tot. 1,057 h. Ruines d'une ancienne forteresse; restes d'un ermitage et d'une vieille église.

CARL-WILHEM s. m. Métrol. Monnaie d'or du duché de Brunswick, au titre de 901 millièmes, pesant 6 gr. 63, et dont la valeur, au change des monnaies de France, est de 20 fr. 57. Il l'appelle aussi **PISTOLS DE CINQ THALERS**.

CARLYLE (Thomas), sculpteur anglais, né à Carlisle en 1734, mort en 1816. Dans sa jeunesse, il travailla chez un facteur d'instruments de musique; puis quitta cette profession pour étudier la sculpture, art dans lequel il devint bientôt fort habile. Ses premiers travaux remarquables furent ceux qu'il exécuta dans la cathédrale de Carlisle. Le morceau qui passe pour son chef-d'œuvre est la statue de sir Hugh de Morville.

CARLYLE (Joseph Dacre), orientaliste anglais, né à Carlisle en 1759, mort en 1804. Professeur de langue arabe à l'université de Cambridge, il suivit, en 1799, lord Elgin à Constantinople, en qualité de chapelain, et voyagea en Asie Mineure, en Syrie, en Palestine, en Égypte et en Grèce. Ses principaux ouvrages sont : une chronique égyptienne, intitulée *Herum Aegyptiacarum annales*, etc. (Cambridge, 1792), et un *Spécimen de poésie arabe* (1796), histoire de la poésie et de la littérature arabes, enrichie d'excellentes notices bibliographiques.

CARLYLE (Thomas), célèbre philosophe et publiciste anglais, né près d'Ecclefechan, dans le Dumfriesshire, en 1795. Après avoir reçu les premiers éléments de l'instruction dans sa paroisse, il alla se préparer aux cours de l'université, à l'école de grammaire d'Annan. Il passa ensuite sept années scolaires à Edimbourg, et c'est là tout ce que l'on sait de sa vie universitaire. Nous devons croire, d'après l'étude de son caractère et de ses œuvres, qu'il prit de bonne heure l'habitude de vivre beaucoup avec ses propres pensées, et que son génie est plutôt né d'une grande concentration intellectuelle que des leçons qu'il reçut dans sa jeunesse. On sait cependant que Carlyle se distingua d'abord dans l'étude des mathématiques comme un fervent disciple de Leslie; que, pendant les quelques années qui suivirent sa sortie de l'université, il fut nommé professeur de sciences exactes dans un collège du Fifeshire, et qu'en 1823 il devint gouverneur de M. Buller. On avait d'abord destiné le jeune Carlyle à l'état ecclésiastique; mais ses vues touchant la religion se modifièrent considérablement pendant le cours de ses études, et ses goûts le portèrent de plus en plus vers l'étude de la littérature. Il débuta dans la carrière d'homme de lettres par un assez grand nombre d'articles qu'il fournit à l'*Edinburgh Cyclopaedia* de Brewster, principalement sur Montesquieu, Montaigne, Nelson et les deux Pitt, articles qui n'ont pas été réimprimés dans ses œuvres complètes. Vers la même époque, il traduisit la *Géométrie* de Legendre, à laquelle il ajouta un essai sur les proportions. La première partie de sa *Vie de Schiller* parut dans le *London Magazine*, en 1823; elle fut achevée en 1825, et publiée aussitôt en volume. Cette biographie fut, bientôt après, traduite en allemand, et Goethe, dont les œuvres avaient exercé déjà une si grande influence sur celles du jeune auteur, lui fit l'honneur de la faire précéder d'une préface élogieuse. La traduction des *Années d'apprentissage*, de Wilhelm Meister, fut publiée par Carlyle, en 1824; elle fut vivement attaquée dans le *London Magazine* par un écrivain célèbre, mais dont la critique n'a pas été toujours exempte de partialité ni même d'injustice; nous avons nommé Jeffrey, qui fut cependant obligé, tout en attaquant le livre, de rendre justice à l'élégance et à la fidélité de la traduction. Carlyle se maria en 1825 et se retira vers cette époque à sa ferme de Craigenputtoch, dans le Dumfriesshire, où il s'occupa paisiblement, durant quelques années, de littérature et de philosophie. Nous trouvons d'intéressants détails sur le genre de vie qu'il menait alors, dans une lettre adressée à Goethe, avec lequel il entretenait une amicale correspondance. « Rousseau eût été aussi heureux ici que Bernardin de Saint-Pierre sur son île. Mes amis de la ville attribuent mon séjour dans cette ferme à une semblable disposition d'esprit et n'en présagent rien de bon; cependant je n'y suis venu que dans le but unique de simplifier ma vie et de m'assurer une indépendance qui me permit de ne jamais mentir à mon caractère. Ce coin de terre est le mien; ici je puis vivre, écrire et penser à ma guise, Zola lui-même devint-il l'autocrate de la littérature. Des fenêtres de ma demeure, je découvre, à une journée de marche vers l'ouest, l'émminence où sont les restes du camp d'Agricola. C'est au pied de cette colline que je suis né; c'est là que mon père et ma mère m'entourèrent de leur tendre affection... La seule œuvre de quelque importance que j'aie écrite depuis que je suis ici, c'est un *Essai sur Burns*. » Vers 1827, Carlyle devint collaborateur de la *Revue d'Edimbourg*, et son premier article fut con-

sacré à J.-P. Richter. A partir de ce moment, il écrivit assidûment, pour cette revue, pour la *Foreign Quarterly* et le *Fraser's Magazine*, ces séries d'articles critiques, qui ont été réimprimés sous le titre de *Miscellanées*. Ceux qu'il a consacrés au comte de Cagliostro et à l'affaire du collier servent en quelque sorte de préface à sa *Révolution française*. Ce dernier ouvrage parut en 1837, et fit sortir de l'obscurité le nom jusqu'alors peu connu de Carlyle. *Sartor resartus*, tel est le titre de cette œuvre si originale, écrite en 1830 et refusée par tous les éditeurs, fut alors imprimée dans le *Fraser's Magazine* (1838), et plaça d'un seul coup son auteur au premier rang des penseurs modernes. Le *Chartisme* parut l'année suivante.

Cependant Carlyle, qui venait de quitter pour Londres sa chère résidence, allait bientôt se distinguer d'une autre façon. En 1837, il fit une série de conférences sur la littérature allemande et sur l'histoire de la littérature en général; ces leçons eurent un grand succès. En 1837, il fit un cours sur les *Révolutions de l'Europe moderne*, qui ne fut pas moins suivi, et qui détermina ses curieuses conférences sur le *Culte des héros*, depuis réunies en volume. Le *Passé et le présent* fut publié en 1843, et les *Lettres et discours d'Olivier Cromwell* en 1845. Ces deux ouvrages, souvent réimprimés, contribuèrent encore à augmenter la réputation de leur auteur. En 1850, parurent les *Pamphlets du dernier jour*, et, l'année suivante, la *Vie de John Sterling*. Enfin, les deux premiers volumes de son grand ouvrage sur Frédéric II, encore en cours de publication (1865), parurent en 1858.

Les essais de Carlyle sur la littérature allemande ouvrent une ère nouvelle dans l'histoire de la critique. Les écrivains qui contribuèrent à la fondation de la *Revue d'Edimbourg* apportèrent dans leur tâche beaucoup de goût et de jugement, toutes les fois que les œuvres qu'ils eurent à critiquer leur permirent d'appliquer les règles qu'ils avaient posées pour critérium de leurs décisions; mais leur critique fut insuffisante en face des œuvres d'une littérature nouvelle, parce qu'au lieu de s'efforcer d'en pénétrer l'esprit et d'en découvrir les beautés, ils préférèrent proscrire avec intolérance tout ce qui n'était pas conforme aux règles qu'ils s'étaient faites. En effet, c'est un des premiers principes du critique moderne de se mettre, autant que possible, au lieu et place de l'auteur qu'il s'agit de juger. C'est surtout à l'influence exercée par les *Miscellanées* de Carlyle, dont les trois quarts sont consacrés à la littérature allemande, que l'Angleterre doit une connaissance plus approfondie des beautés de cette littérature. À la fin d'un de ces essais, Carlyle a donné quelques conseils que tout critique devrait graver dans son esprit, et qui étaient surtout utiles à l'époque où il les formulait. Son premier axiome est qu'il faut, avant tout, se livrer à une étude très-attentive, pour arriver à comprendre parfaitement tout ouvrage qui mérite une critique. En effet, lorsqu'on étudie les œuvres de Carlyle, rien ne frappe davantage que le soin qu'il met à rendre sa pensée. On voit qu'il n'a commencé sa tâche qu'avec la résolution arrêtée d'y consacrer toute la puissance de son attention, et que, non content d'être parfaitement maître de son sujet, il veut encore faire passer dans l'esprit de ses lecteurs cette satisfaction intime, qui naît de la parfaite intelligence d'une œuvre quelconque. C'est là le secret de Carlyle en tant que critique, et c'est à ce mode de procéder qu'est principalement dû l'intérêt qu'il sait répandre sur les œuvres qu'il étudie. De plus, il possède toutes les qualités secondaires d'un bon critique : il sait distinguer l'essentiel de l'accessoire, ce qu'il faut laisser de côté et ce dont il faut se souvenir, ce qu'on peut dire et ce qu'il faut taire, où il faut commencer et quand on doit s'arrêter. Non-seulement ses biographies de Schiller et de Sterling, mais ses moindres notices, sont plus complètes et plus intéressantes souvent que de volumineux mémoires. Il fait preuve, dans sa prose, de cette imagination pénétrante qui distingue les grands poètes, et, *circum præcordia ludens*, sait mettre en relief les traits les plus ténus en apparence et les moins saillants des hommes dont il retrace la vie. Son désir intime et constant de trouver partout le bien le rend plus capable que tout autre d'apprécier ceux dont il diffère le plus par ses idées et par ses croyances. Cela nous explique comment un enfant des basses terres d'Écosse, bercé par les vieilles ballades nationales, a pu écrire le meilleur essai que l'on possède sur Robert Burns, et comment son esprit affamé de liberté a si bien su peindre ses congénères dans Johnson, Luther, Mirabeau et Francia. Enfin, lorsqu'il porte le flambeau de sa critique sur des noms tels que Voltaire, Diderot et Novalis, nous n'admirons pas moins la flexibilité et la force de son génie. Carlyle nous révèle sa manière d'envisager l'histoire, lorsqu'il la définit : une mine inépuisable de biographies. Rien de plus caractéristique que cette tendance vers l'individualisme et cette aversion pour les abstractions politiques ou morales, qu'il tend toujours à ramener au concret, au simple et au défini. Les autres écrivains ont amalgamé des biographies dans leurs récits historiques; Carlyle, au contraire, condense l'histoire dans des monographies. Sa *Révolution française*, que l'on a comparée à un poème épique, est la plus haute expression de ce système. Ce grand mouvement national y

est en quelque sorte peint dans les figures de ses principaux chefs, que Carlyle a exhumées pour ainsi dire et rendues à la vie, en leur attribuant le caractère qui leur convient. Dans ces portraits, dont quelques-uns sont incomplets ou fautifs, par l'absence de documents sérieux, Carlyle se montre avant tout un artiste sublime, bien qu'inégal. Mais lorsqu'il traite un sujet national, dans son *Cromwell*, par exemple, il est inimitable dans sa manière de manifester le caractère de son héros, ne racontant des événements que ceux qui sont en connexion intime avec lui et laissant les autres à l'arrière-plan. Jamais œuvre n'a plus complètement bouleversé les jugements de l'histoire que ce dernier livre. Les vieilles accusations d'hypocrisie, de fanatisme et d'ambition y sont réfutées par Cromwell lui-même, au moyen de ses lettres que la patience et le génie de son éditeur ont rassemblées, mises en ordre, et qui, opposées aux faits témérairement avancés, ont jeté un jour si nouveau sur cette grande figure du protecteur. L'*Histoire de Frédéric II* est encore une preuve de cette même puissance de *révification*. Dans l'introduction, qui nous fait traverser les phases les plus embrouillées de l'ancienne histoire de la Prusse, Carlyle est parvenu à exciter l'intérêt en faisant défiler devant nos yeux toute une galerie d'illustres Germains. Dans la suite de l'ouvrage, les portraits d'hommes et de femmes sont frappants de vérité. On voit Frédéric à Sans-Souci, avec son chapeau retroussé, ses singuliers yeux gris et sa badine à la main; on voit Sophie-Charlotte, avec sa grâce, son esprit, son goût pour la musique; Wilhelmine et ses livres; Seckendorf et Grumkow; George Ier et la chambre de Barbe-Bleue; le vieux Dessauer; Auguste, le faiseur de prouesses; Voltaire; Algotroth, etc. Toutes ces apparitions rétrospectives témoignent du respect de Carlyle pour la fidélité historique et de l'ardeur qu'il met à pénétrer dans les entrailles mêmes du sujet.

Mais le style surtout de ce grand écrivain, bien qu'on ne puisse guère le proposer comme modèle, exerce sur le lecteur une étrange fascination. Dédaignant les règles de l'école, il procède par bonds, frappant l'esprit comme par des chocs électriques, par de soudains éclairs de génie. Ce qui lui est particulièrement intime entre son style et la pensée du moment, que certaines pages du même volume sembleraient être écrites par des hommes différents, si l'on ne reconnaissait au fond un génie supérieur, ne s'écartant point du but auquel il tend, mais y arrivant par des moyens qui lui sont propres. Carlyle fait peu de cas des périodes arrondies et de la régularité des syllogismes; il préfère les phrases courtes, vives, coupées, frappantes. De là son goût pour les répétitions, son abus de ce qu'en termes d'école on appelle *epea pteroenta* (paroles ailées). De toutes les qualités du génie de Carlyle, la plus in saisissable, la plus poétique est son humour, aussi subtil que celui de Cervantes, plus humain que celui de Swift et non moins exubérant que celui de Jean-Paul Richter. C'est un mélange de rires et de larmes, un sentiment intime des contrastes et des contradictions du temps présent, une sorte de double vue, dont l'une perçoit le côté triste et amer des choses, l'autre le côté risible. Il emploie volontiers et avec succès cette ironie socratique qui consiste à forcer un adversaire à se réfuter lui-même, par une série de questions habilement posées. Enfin, en humour, il est l'égal de Sterne, qu'il surpasse par la sensibilité; car la sensibilité est encore une des faces du véritable humour. Il y a autant de sympathie profonde dans son rire que dans ses larmes, et, par des transitions inattendues, il passe brusquement d'une moquerie à un accès d'attendrissement. Il a des railleries à l'emporte-pièce pour les vices et les sottises, une miséricordieuse compassion pour toutes les douleurs. Tel est le *Teufelsdröckh*, personnage énigmatique, incroyable mélange de haine et d'amour, dont les ricanements finissent dans un sanglot.

Il nous reste à considérer Carlyle comme penseur et comme philosophe, et ce n'est pas la moindre partie de notre tâche, si l'on considère le rang qu'il a pris en Europe et l'influence que ses œuvres ont exercée, sans préjudice de l'avenir qui leur est réservé. Le propre de Carlyle, comme de tout esprit mystique, c'est de découvrir en toute chose un double sens. Pour lui, les textes comme les objets sont susceptibles de deux interprétations : l'une, matérielle, accessible à tous, bonne pour le courant de la vie; l'autre, sublime, cachée au plus grand nombre, propre à la vie idéale. Quelques extraits significatifs le feront mieux connaître à cet égard que cent pages d'explications. « Aux yeux de la vulgaire logique, dit-il dans ce livre étrange qu'il intitule *Sartor resartus*, qu'est-ce que l'homme? Un bipède omnivore qui porte des culottes. Aux yeux de la raison pure, qu'est-il? Une âme, un esprit, une divine apparition. Il y a un moi mystérieux caché sous ce vêtement de chair. » Pour Carlyle, le langage, la poésie, les arts, l'Eglise, l'Etat ne sont que des symboles. Qu'y a-t-il sous toutes ces vaines apparences? Quelle notion de la divinité nous apportent-elles? « Nul ne le sait, répond-il; la création s'étale devant nous comme un glorieux arc-en-ciel; mais le soleil qui le fait rester derrière nous, hors de notre vue. Nous n'en avons que le

sentiment, nous n'en avons pas l'idée. Nous sentons que cet univers est beau et terrible, mais son essence restera sans nom. D'où venons-nous? où allons-nous? Les sens ne répondent pas; seulement nous savons que c'est d'un mystère à un autre mystère et de Dieu à Dieu. Nous découvrons en nous quelque chose de plus haut que l'amour du bonheur, l'amour du sacrifice; voilà la partie divine de notre âme. Nous apercevons en elle et par elle le Dieu, qui, autrement, nous resterait toujours caché; nous percevons par elle dans un monde inconnu et sublime. Il y a un état extraordinaire de l'âme par lequel elle sort de l'égoïsme, renonce au plaisir, ne se soucie plus d'elle-même, adore la douleur, comprend la sainteté. Cet obscur au delà que les sens n'atteignent point, que la raison ne peut définir, que l'imagination figure comme un roi et comme une personne, c'est la sainteté, c'est le sublime. Le héros y habite; il y vit dans cette sphère intérieure des choses, dans le vrai, dans le divin, dans l'éternel, qui existe toujours, invisible à la foule, sous le temporaire et le trivial; son être est là, sa vie est un fragment du cœur immortel de la nature. » La vertu est une révélation, l'héroïsme est une lumière, la conscience une philosophie, et l'on expliquera en un mot ce mysticisme moral en disant que, pour Carlyle, la divinité, c'est un mystère dont le nom est : *idéal*. » Cette faculté d'apercevoir dans les choses le sens intérieur, dit M. Taine, et cette disposition à rechercher dans les choses le sens moral ont produit en lui toutes ses doctrines, et d'abord son christianisme. Ce christianisme est fort libre; Carlyle prend la religion à l'allemande, d'une façon symbolique. C'est pourquoi on l'appelle panthéiste, ce qui, en bon français moderne, signifie fou ou scélérat... Il considère le christianisme comme un mythe dont l'essence est l'adoration de la douleur. « Voulez-vous connaître son sentiment sur les religions en général? Il les accueille toutes. « La seule qui soit détestable est celle d'où le sentiment s'est retiré, qui ne consiste qu'en cérémonies apprises, en répétition machinale de prières, en profession décente de formules qu'on n'entend pas (attaque directe à l'hypocrisie religieuse de l'Angleterre). La vénération profonde d'un moine du XII^e siècle, prosterné devant les reliques de saint Edmond, valait mieux que la piété de convenance et la froide religion philosophique d'un protestant d'aujourd'hui. Quel que soit le culte, c'est le sentiment qui lui communique toute sa vertu, et ce sentiment est le sentiment moral... Toute religion est venue ici-bas pour nous rappeler plus ou moins bien ce que nous savons déjà plus ou moins bien, à savoir qu'il y a une différence absolument infinie entre un homme de bien et un homme méchant, pour nous ordonner d'aimer l'un infiniment, d'abhorrer et d'éviter l'autre indéfiniment, de nous efforcer indéfiniment d'être l'un et de n'être pas l'autre. »

Quelle est maintenant sa notion de l'histoire? Elle repose tout entière sur la théorie des hommes providentiels, des héros, funeste doctrine, qui, individualisant, précisant cette pensée allemande, que chaque période de civilisation a son *idéal*, son trait caractéristique, incarne cette idée, ce sentiment dans un héros. « L'histoire universelle, dit Carlyle, l'histoire de ce que l'homme a accompli dans le monde, est au fond l'histoire des grands hommes qui ont travaillé ici-bas... Toutes les choses que nous voyons debout dans le monde sont proprement le résultat matériel extérieur, l'accomplissement pratique des pensées qui ont habité dans les grands hommes envoyés au monde. L'âme de l'histoire entière du monde, ce serait leur histoire... C'est pour cela que le culte des héros est, à cette heure et à toutes les heures, la puissance vivifiante de la vie humaine; la religion est fondée là-dessus; toute société s'y appuie; car qu'est-ce proprement que la loyauté, que le souffle vital de toute société, sinon une émanation du culte des héros, une admiration soumise pour ceux qui sont vraiment grands? » — « De là, dit fort justement M. Taine, une façon nouvelle d'écrire l'histoire. Puisque le sentiment héroïque est la cause du reste, c'est à lui que l'historien doit s'attacher; puisqu'il est la source de la civilisation, le moteur des révolutions, le maître et le régénérateur de la vie humaine, c'est en lui qu'il faut observer les révolutions et la vie humaine. » De là au principe autoritaire, il n'y a pas loin. Aussi Carlyle, dans son *Histoire de Cromwell*, qui est son chef-d'œuvre, nous impose-t-il son héros pour modèle et ne juge-t-il le passé et le présent que d'après cette incarnation du puritanisme. « C'est pour cela, dit encore M. Taine, qu'il n'a vu que le mal dans la Révolution française... Il y cherche le sentiment puritain, et comme il ne l'y trouve pas, il nous condamne... Ce puritanisme outré, qui a révolté Carlyle contre la Révolution française, le révolte contre l'Angleterre moderne. » En effet, il s'élève avec véhémence, dans ses divers pamphlets, contre cette tendance de son pays vers le mercantilisme et l'abandon de l'idéal, du sentiment moral. « Nous ne croyons qu'aux statistiques... Nous avons des richards, des industriels, des banquiers, qui prêchent l'Evangile de l'or, et nous avons des gentlemen, des dandys, des seigneurs qui prêchent l'Evangile du savoir-vivre... Notre enfer n'est plus, comme sous Cromwell, la terreur d'être trouvés coupables devant le juste juge, mais

la crainte de faire de mauvaises affaires ou de manquer aux convenances... Notre gouvernement n'a d'autre ambition que de maintenir la paix publique et de faire rentrer l'impôt... Notre parlement est un grand moulin à paroles, où les intriguants s'époumonnent pour arriver à faire du bruit. » Carlyle menace l'Angleterre des quinze cent mille ouvriers qui resteront sans pain le jour où elle cessera de vendre le coton moins cher que les autres pays. Ce tableau est d'une vérité saisissante, et nous l'avons déjà tracé plus longuement dans notre article ANGLETERRE; mais quel est le remède préconisé par le penseur contre une pareille éventualité ? « Il faut, dit-il, que l'Angleterre découvre le moyen d'appeler au pouvoir les plus vertueux et les plus capables, qu'elle leur remette sa conduite, au lieu de leur imposer ses caprices; qu'elle ait enfin reconnu son Luther et son Cromwell, son prêtre et son roi. » Etrange remède que celui qui consiste à présenter comme issue à de semblables maux le fanatisme ou la tyrannie ! Telle est pourtant, en résumé, toute la doctrine politique de cet esprit étrange, sublime, maladif, génie tourmenté, produit hybride du puritanisme et de l'idéalisme allemand. Nous n'avons pu, dans cet article relativement long, qu'esquisser cette figure si importante par l'influence qu'elle exerce déjà dans les esprits; mais nous renverrons le lecteur curieux de l'approfondir aux œuvres mêmes du penseur, puis aux belles études de MM. Taine et John Nichol.

CARMAGNOLA, ville du royaume d'Italie, province et à 25 kilom. S.-E. de Turin, près de la rive droite du Pô; 12,500 hab. Collège communal; commerce important en soie, chanvre, toiles, grains et bestiaux. Carmagnola était autrefois une place forte, qui fut prise par Catinat en 1691, et de nouveau par l'armée française en 1796. Il ne reste plus aujourd'hui des anciennes fortifications qu'une tour servant de clocher à l'église San-Felipo. Patrie de François Bussone, dit *Carmagnola*.

CARMAGNOLA (Francesco-Bartolomeo Bussone, comte DE), célèbre condottiere italien du xve siècle, né en 1390, à Carmagnola, petit village piémontais, d'où lui est venu le nom de guerre qu'il a conservé dans l'histoire, décapité à Venise le 5 mai 1432. Jeune encore, il faisait pâtre les troupeaux dans les champs, lorsque son air martial et décidé fut remarqué par un soldat cherchant fortune, qui l'invita à venir avec lui à la guerre. Tous deux se mirent à la solde de Facino Cane, qui était alors le condottiere le plus renommé, et dont Carmagnola devint le successeur. On sait qu'à cette époque la plupart des petits Etats italiens entretenaient des troupes mercenaires, et c'est en partie cette absence d'armée nationale qui fit de l'Italie, pendant si longtemps, un vaste champ de bataille, où toutes les armées de l'Europe se rencontrèrent tour à tour. • Les troupes mercenaires, dit Machiavel, sont inutiles ou dangereuses, et le prince qui fera fond sur de tels soldats ne sera jamais en sûreté, parce qu'ils sont toujours désunis, ambitieux, sans discipline et peu fidèles; braves parmi les amis, lâches en présence de l'ennemi, et n'ayant ni crainte de Dieu ni bonne foi envers les hommes. »

A cette époque, Philippe-Marie Visconti, frère de Jean-Marie Visconti, qui venait de mourir en lui laissant le duché de Milan, cherchait à recouvrer son héritage, singulièrement amoindri par une mauvaise administration. Nombre de villes s'étaient révoltées; quelques-unes s'étaient données à Facino Cane, qui était parvenu à constituer une petite principauté. A la mort de Jean, dont il épousa la veuve, Béatrix de Tenda, Philippe se trouva à la fois maître de son armée et des villes qui lui avaient appartenu. Carmagnola faisait partie de cette armée, et y avait déjà un commandement. Le nouveau duc fit marcher ces troupes contre Milan, dont il s'empara bientôt; Carmagnola se distingua tellement dans cette entreprise, que le duc le nomma général. Carmagnola montra qu'il n'était pas indigne d'un tel honneur. En peu de temps, il fit rentrer sous la puissance du duc toutes ses villes héréditaires, soit par la force des armes, soit par cession ou par rachat, soit même par la simple terreur qu'inspirait déjà son nom. Ce fut lui qui prit Gênes d'assaut et la réunit à l'héritage des Visconti. Aussi fut-il comblé d'honneurs et de richesses par le duc, que sa valeur venait de rendre si puissant; il fut fait comte de Castelnovo, épousa Antoinette Visconti, parente de Philippe, et se fit bâtir, à Milan, un palais, qui existe encore aujourd'hui sous le nom *del Broletto*. On n'arrive jamais à une si haute fortune sans exciter l'envie et la jalousie. Les ennemis de Carmagnola parvinrent à le rendre suspect au duc, ce qui ne fut pas difficile, à cause même de la grandeur de ses services. On l'envoya à Gênes avec le titre de gouverneur, et on lui enleva la direction de la milice. Toutefois, il avait gardé le commandement de trois cents chevaux; le duc lui écrivit de le résigner. Sentant bien que, s'il se laissait désarmer, il était perdu, Carmagnola écrivit au prince pour se plaindre de la conduite tenue envers lui. Ne recevant point de réponse, il prit le parti de venir lui parler. Visconti était au château d'Abbiategrosso, quand Carmagnola s'y présenta; on lui refusa l'entrée, sous prétexte que le duc était occupé, et ses instances ne purent rien obtenir. Il allait se retirer, lorsqu'il aperçut le duc derrière une

barbacane; il lui reprocha son ingratitude, lui promit de l'en faire repentir, puis s'enfuit à toute bride avec les gens de sa suite. Il se rendit en Piémont, où il essaya inutilement d'armer Victor-Amédée contre le duc de Milan; puis, de là, passa à Venise, où il fut accueilli avec la plus grande distinction. On le logea aux frais de la République, et, quelques jours après, on le prit au service de l'Etat, avec un commandement de trois cents lances. Le duc de Milan, ayant tenté de faire assassiner Carmagnola, ce complot redoubla la confiance que les Vénitiens avaient en lui, en montrant bien que toute voie de réconciliation lui était fermée avec son ancien souverain. Aussi la République se décida-t-elle à s'allier aux Florentins pour déclarer la guerre aux Milanais. Carmagnola reçut le titre de capitaine général des armées de terre, et le bâton de commandant lui fut remis solennellement par le doge, dans l'église de Saint-Marc. La guerre eut d'abord les résultats les plus heureux: Carmagnola enleva au duc une grande étendue de pays et la ville de Brescia, dont le siège fut, d'après l'état de l'art militaire à cette époque, regardé comme un fait d'armes merveilleux. Une seconde campagne ne fut pas moins heureuse: Carmagnola battit l'armée milanaise, commandée par quatre condottieri renommés; 8,000 soldats furent faits prisonniers; mais on leur rendit la liberté sans rançon. Les commissaires étant venus se plaindre de ce procédé à Carmagnola, celui-ci, pour toute réponse, ordonna de relâcher quatre cents autres qui restaient. Cette action commença à donner de l'ombrage aux Vénitiens et à faire suspecter la fidélité de Carmagnola. C'était bien à tort pourtant, car l'action de Carmagnola était conforme aux usages des condottieri, qui avaient trop d'intérêt à perpétuer la guerre pour vouloir réduire leurs ennemis à l'impuissance. Les événements qui suivirent furent moins heureux pour les armes vénitiennes. A l'attaque du château de Soncino, Carmagnola donna dans une embuscade, où il perdit une partie de son armée. Une autre fois, trompé par les manœuvres de l'ennemi, il ne put secourir la flottille vénitienne, qui fut entièrement détruite sur le Pô. Trevisani, l'amiral qui la commandait, fut exilé et eut ses biens confisqués; quant à Carmagnola, il fut légèrement réprimandé par une lettre du sénat. Mais la confiance commençait à se retirer de lui, et ce qui augmentait les soupçons, c'est que le duc de Milan lui avait rendu tous ses biens, qui avaient été confisqués après sa fuite. Un dernier incident acheva de perdre Carmagnola aux yeux du sénat. Un de ses lieutenants, s'étant jeté audacieusement dans la ville de Crémone, lui fit dire de venir à son aide; mais Carmagnola, soit lassitude, soit qu'il jugeât l'entreprise impossible, ne bougea pas, et, au bout de deux jours, le lieutenant revint, proclamant qu'on avait manqué une belle occasion de prendre Crémone. Les pro-véditeurs vénitiens, qui accompagnaient Carmagnola, veillaient sur toutes ses actions, remplissant le rôle des commissaires de la Convention auprès des armées de la République française; ils firent leur rapport au sénat, et, dès ce jour, la perte du général fut résolue. Elle l'était même huit mois auparavant, sans que la délibération prise par trois cents sénateurs eût transpiré; les amis de Carmagnola, et ils devaient être nombreux, ne s'en étaient pas même doutés. Telle était la politique du sénat de Venise, qui méditait longtemps dans l'ombre, afin de frapper plus sûrement. Quand le moment fut venu, le conseil des Dix agit plus prudemment que ne l'avait fait jadis le duc de Milan, et songea aux moyens de tenir Carmagnola désarmé et en son pouvoir. Pour cela, on le pria de se rendre à Venise, dans le but de discuter la question de la paix. Carmagnola, n'ayant aucun soupçon, s'empressa d'obéir; tout le long de son voyage, des honneurs extraordinaires lui furent rendus; les gouverneurs venaient à sa rencontre avec leurs gardes et l'escortaient jusqu'aux limites de leur province. En arrivant à Venise, il rencontra les seigneurs de nuit qui étaient venus le recevoir, accompagnés de leurs officiers, et qui lui firent cortège jusqu'au palais ducal. Dès qu'il y fut entré, on prévint ceux qui l'avaient suivi qu'il était inutile de l'attendre, parce qu'il devait rester longtemps avec le doge; puis on ferma les portes du palais, dont on avait fait sortir tous les étrangers. Carmagnola attendit un instant avant d'être reçu chez le doge, et l'on vint ensuite lui dire que le prince était indisposé, et qu'il ne le recevrait que le lendemain. Il descendit pour se retirer chez lui, et comme il traversait la cour: « Seigneur comte, passez de ce côté, lui dit un des patriciens. — Mais ce n'est pas le chemin, répartit Carmagnola. — Allez toujours, répliqua celui-ci. » Au même moment, une porte s'ouvrit, des sbires parurent et entraînent Carmagnola dans un couloir obscur aboutissant à un cachot. « Je suis perdu! » s'écria-t-il en y entrant. Trois jours après, il fut amené dans la chambre des tortures, pour être soumis à la question. On essaya d'abord de lui faire subir le tourment de l'estrapade, mais il était difficile de lui disloquer les membres; il avait eu un bras cassé au service de la République. Alors on lui mit les pieds sur un brasier, jusqu'à ce qu'il eût fait les aveux qu'on voulait lui arracher. Ramené dans son cachot, il y resta encore vingt-cinq jours, après quoi il fut conduit entre les deux colonnes de la place Saint-Marc, ayant un bâillon

dans la bouche, et le bourreau lui abattit la tête de trois coups de hache, sans que la moindre marque de commisération fût donnée par le peuple témoin de l'exécution. • Les Vénitiens, dit froidement Machiavel, comprenant qu'ils ne pouvaient licencier Carmagnola sans perdre ce qu'ils avaient conquis par sa valeur, prirent le parti de le faire assassiner. • La postérité est plus sévère; elle réprouve une condamnation injuste et que rien n'autorise à ses yeux. Tous les gouvernements qui, comme celui de Venise, s'appuieront sur la terreur, sont appelés à la même décadence, pour avoir méconnus les principes imprescriptibles de la justice. L'impartialité nous oblige à déclarer que les historiens vénitiens ont admis un pacte secret passé entre le duc de Milan et Carmagnola; la restitution des biens de ce dernier a pu être un acte habilement combiné pour faire croire à une pareille trahison; mais nous pensons que, pour accepter le fait de cette trahison, il faudrait autre chose que de vagues présomptions, et qu'en tout cas la jalouse défiance des Dix est plus que suffisante pour faire croire que ce conseil a pu condamner, sans preuve et sur de simples soupçons, un général assez coupable pour lui, parce qu'il était malheureux.

Carmagnola (le comte DE), tragédie en cinq actes et en vers, de Manzoni, l'auteur des *Fiancées*. Cette pièce est d'une très-grande simplicité. Manzoni n'a voulu faire qu'une œuvre antique, courte, serrée, tout entière dans une seule situation, et comme d'une seule teinte. Le mérite de cette œuvre, un peu fade pour ceux qui se nourrissent de Shakspeare et de Victor Hugo, consiste dans la parfaite unité de l'ensemble, dans le charme et la pureté du vers, qui ont fait du *Comte de Carmagnola* un ouvrage classique en Italie. Au premier acte, Carmagnola, qui vient d'échapper à un assassin payé par le duc de Milan, est introduit dans la salle du sénat, à Venise. On délibère sur la ligue avec Florence, sur la guerre avec Milan. Prendra-t-on Carmagnola pour général? Par un artifice permis au poète, de vagues soupçons d'un pacte du condottiere avec son ancien maître se font déjà jour dans le sénat, et préparent la catastrophe finale. Carmagnola tient au sénat de Venise un discours où respirent la droiture, la justice, la passion ferme de l'honneur. Le discours est beau, mais trop travaillé: Tite-Live ne fait pas mieux parler ses vieux Romains. On n'y trouve pas la rudesse expressive, la parole inégale et hardie du soldat de ces temps, de l'aventurier surtout. Pourtant Manzoni a conservé au caractère de Carmagnola un trait caractéristique: le fier dédain de toute précaution, dût sa vie en dépendre.

Carmagnola reçoit le commandement de la ligue. Voici les camps devant Macclodio: d'un côté le camp ducal avec son tumulte de condottieri, les Malatesta, François Sforza, Torello, Pergola, Piccinino (qui porte dans le drame le nom de Fortebraccio), tous rivaux, réunis un moment à la solde d'un seul, et ne parvenant jamais à s'entendre. Cette scène, où les chefs de l'armée ennemie se querellent, est vigoureusement traitée; ces hommes sont vrais en tous points: une sauvage impétuosité d'expression et de langage, des défiances bien justifiées par la situation. Aujourd'hui ils combattent ensemble, demain quelques-uns d'entre eux vendront leur sang et leur fidélité d'un jour au maître qui voudra les payer davantage. De patrie, ils n'en ont point. Toute parole prudente excite chez eux le soupçon; celui qui la prononce est aussitôt signalé comme un lâche et un traître. Pergola et Torello, craignant des pièges de la part de Carmagnola, voudraient qu'on ne hasardât pas une bataille décisive. Des cris d'indignation éclatent, poussés par Fortebraccio, par Malatesta, par le rude paysan François Sforza, qui devait périr tout armé dans les eaux d'un fleuve, et dont le fils, un peu moins rude que lui, devait succéder à la race éteinte des Visconti, et commencer une autre dynastie des ducs de Milan. Pergola insiste de nouveau pour qu'on ne livre pas la bataille. Fortebraccio le regarde avec mépris, et lui dit que la prudence, à force de croître avec les années, finit par devenir de la peur. Le vieux guerrier, dans sa fière douleur d'être ainsi méconnu, demande à son tour la bataille, pour justifier son honneur soupçonné, et il veut le poste le plus périlleux. Fortebraccio lui rend alors son estime par de nobles paroles. • Plus de retard, dit Malatesta; Dieu sera pour les vaillants. • Ces discussions forment un contraste frappant avec le calme du camp de Carmagnola, où domine la volonté d'un seul, où le chef, maître de ses mouvements, ayant son plan assuré, ne manifeste que sa joie d'être enfin aux prises avec son ancien maître.

Carmagnola s'apprête à vaincre. Sa joie est immense; il se vengera des affronts de Philippe-Marie Visconti, et il se rappelle le jour où il quitta Milan, rebuté du maître, bafoué par tous. • Tu te repentiras, disais-je alors, tu me reverras, ingrat; mais condottiere, mais à la tête de tes ennemis! Je le disais; alors ce n'était qu'un rêve, le rêve de la colère; aujourd'hui, c'est une réalité. Nous voilà face à face; le cœur me bat; je sens l'heure de la bataille! » Une inquiétude le prend: • Mais, si je... » Et se reprenant aussitôt: • Mais la victoire est à moi! • Le sublime est là. C'est la confiance de César dans la petite

barque soulevée par la mer en furie; c'est le sommeil paisible de Condé.

La bataille est engagée. Alors éclate, dans une poésie harmonieuse et désolée, la grande plainte du chœur sur l'Italien égorgé par l'Italien: • Aux belles contrées, quels sont les étrangers qui viennent faire la guerre? Et quels sont-ils ceux qui ont juré de sauver la terre natale ou de mourir? D'une même terre ils sont tous; ils parlent tous la même langue. L'étranger les dit frères, une commune origine se trahit sur le visage de chacun d'eux. Cette terre, que la nature a séparée des autres, et qu'elle a resserrée entre les Alpes et la mer, cette terre, de leur sang maintenant souillée, fut la nourrice de tous. • Le chœur continue et flétrit le métier des condottieri: • La raison de ces meurtres, ils ne la savent pas. Chacun est venu là sans passion, pour tuer ou pour mourir. Vendus à un chef qui s'est vendu lui-même, ils combattent avec lui sans demander pourquoi. »

La bataille est gagnée. Survient alors l'affaire des prisonniers. (V. l'art précédent.) Au milieu des cris de victoire de l'armée, des félicitations un peu contenues des envoyés vénitiens, la discussion s'engage. Le mot de trahison échappe à l'un des envoyés. • Trahison! s'écrie Carmagnola; c'est un usage de la guerre, vous le savez! Il est si doux de pardonner après la victoire! La haine est si vite changée en amitié dans les cœurs qui battent sous l'armure! Ah! vous ne voudriez pas enlever une si noble récompense au soldat qui risqua pour vous sa vie, et qui aujourd'hui est généreux parce qu'hier il fut brave! — Soyez généreux avec votre argent, lui répond-on. Nous vous payons pour vous battre, les prisonniers que vous faites nous appartiennent; ils nous coûtent assez cher! Ici s'ouvre une scène splendide. Carmagnola fait venir les 400 prisonniers restés encore dans son camp, et les relâche devant les députés de la république. La mort de Carmagnola est dès lors résolue. Le conseil des Dix est saisi de l'affaire, et tout le quatrième acte est rempli par ses délibérations. Sur une invitation qu'il reçoit, le grand proscrit se rend, la nuit, au conseil des Dix, sans rien soupçonner de la destinée qu'on lui prépare. Les Dix gardent le silence derrière leurs masques: un seul, se faisant l'interprète de tous, élève une voix accusatrice. Il se tait, et le doge et Carmagnola restent seuls aux prises l'un avec l'autre. Carmagnola apprend tout à coup qu'on le soupçonne de trahison: il demande des preuves. Le doge lui répond: • Vous les apprendrez tout à l'heure du tribunal secret. — Je le refuse, s'écrie le guerrier. Tout ce que j'ai fait pour vous, je l'ai fait à la face du soleil, et je n'en rendrai pas compte dans d'insidieuses ténèbres. Le guerrier est le seul juge du guerrier. Je veux me justifier devant qui peut m'entendre; je veux que le monde écoute ma défense et voie... Le temps de vouloir est passé, réplique froidement le doge. — Quoi! la violence! A moi, mes gardes! » Le doge appelle ses propres gardes, et, avec cette même impassibilité d'une volonté inflexible: • Voici désormais vos gardes. • Carmagnola, se redressant tout à coup, cherche à faire trembler ces êtres sans foi sur les suites de leur crime. Trop grand pour croire longtemps à une bassesse, il parle de méprise, de l'erreur ou quelque ennemi pousse le sénat. • Vous ne croyez pas que je vous trahis. Il est temps encore. • Et de nouveau la voix du doge lui enlève toute espérance: • Il est trop tard. »

Dans sa prison, les regrets d'une mort obscure et terrible viennent assaillir l'âme du guerrier: • O campagnes sans bornes! O soleil splendide! O bruit des armes! O ivresse des périls! O trompettes! O cris des combattants! O mon destrier! *Fra voi era bello il morir!* (C'était au milieu de vous qu'il eût été beau de mourir!) • Au moment où on le conduit au supplice, il a une entrevue dans un des couloirs du palais avec sa femme et sa fille, amenées là par le dévouement et la pitié d'un ami. C'est une scène émouvante, et la plus belle de la pièce. Manzoni a su trouver, pour ces adieux suprêmes, des accents déchirants. Manzoni termine la son drame; il n'a pas dit un mot de la torture subie par le guerrier; il ne le montre pas, et c'est un tort, s'arrêtant, la tête haute, les yeux pleins d'un courage redoutable et fier, un bâillon à la bouche, à l'endroit de la place Saint-Marc où le bourreau lui coupa la tête entre deux colonnes. Après la publication du *Comte de Carmagnola*, qui n'était pas fait pour la scène, et qui n'a jamais été joué, Manzoni écrivit à M. Fauriel une longue *Lettre sur l'unité de temps et de lieu dans la tragédie*, lettre destinée, moins à défendre son œuvre qu'à prouver à la France, qu'il habitait alors, que l'auteur du *Comte de Carmagnola* avait conscience de tout ce qu'exige un drame irréprochable.

Cette *Lettre*, devenue célèbre, contient des vues solides et ingénieuses, des raisonnements justes, et qui révèlent un critique fin et indépendant. L'auteur y a exposé son système: il s'affranchit d'abord de l'unité de temps, puis de l'unité de lieu; il ne fait pas grâce aux confidents, à ces personnages « qui s'oublient, qui ne sont rien dans le monde et n'y veulent rien être, qui montrent la plus haute sagesse au milieu des passions les plus folles. » Point d'exposition en récits; l'action commence avec le drame. Malgré l'exemple contraire de

Shakspeare, il ne mêlera pas les genres. L'altération de la vérité dans le drame historique lui paraît un non-sens; c'est prétendre corriger la nature et substituer le faux à la réalité. Point de suicides. Ce à quoi il tend, c'est à l'effet vertueux et solide. Dans l'intérêt même de l'art, il veut favoriser le développement de la force morale, à l'aide de laquelle on domine et juge les passions. • Aucune situation capable de donner l'éveil à de dangereuses sympathies. Il repousse les nuits enivrantes de Roméo et de Juliette, aussi bien que les flammes impures de la Clytemnestre et de la Phèdre antiques; c'est la femme modeste-ment éprise qu'il veut, encore n'en fait-il qu'un épisode pour l'action principale.

Dans ses drames, le poète italien ne cache pas assez sa personnalité. Tous les discours que tiennent ses personnages satisfont l'intelligence; chaque figure, une fois posée, se développe dans une succession d'idées claires et suivies: de là un manque de réalité. La passion, ce grand mobile dont Eschyle, Shakspeare, Corneille et Schiller ont tiré de si puissants effets, est absente des drames de Manzoni. Il y a une philosophie apprise dans le langage de tous ses personnages. Vous savez d'avance où ils vont et ce qu'ils oseront. Il y manque aussi un certain mouvement; on n'éprouve ni l'agitation de l'espérance, ni l'angoisse de la crainte. Le *Comte de Carmagnola*, et le second drame de l'auteur, *Adelchi*, sont de belles créations; mais on y sent trop l'esprit créateur. Peut-être ce génie, si magnifique dans les détails, et dont la langue si pure, si travaillée, si originale, n'a d'autre défaut que sa perfection même, n'eût demandé, pour arriver à son complet développement dramatique, que la fécondante influence du public.

Telle est notre opinion. Celle de M. Sainte-Beuve ne paraît guère s'en éloigner. • En s'appliquant, dit l'éminent critique, à la composition de ses tragédies historiques indépendamment de toute règle factice, en combinant l'étude sévère et la passion, la fidélité à l'esprit, aux mœurs et aux caractères particuliers de l'époque, et les sentiments humains généraux s'exprimant dans un langage digne et naturel, Manzoni ne faisait autre chose que réaliser avec originalité le vœu déjà ancien de son ami, et donner la vie poétique aux idées qu'ils avaient autrefois agitées ensemble. Lorsque l'auteur vit l'œuvre et lut ce *Carmagnola* à lui dédié, il put aussitôt reconnaître son idéal et s'écrier: Le voilà! »

Le grand Goethe ne crut pas indigne de faire, dans un recueil, un compte rendu détaillé du drame italien. Voici le jugement qu'il en a porté: • Nous félicitons M. Manzoni de s'être efforcé aussi heureusement qu'il l'a fait des anciennes règles, et d'avoir marché dans la route nouvelle d'un pas si sûr que l'on pourrait fonder d'autres règles sur son exemple. Nous devons ajouter qu'il est constamment élégant, correct et distingué dans les détails, et qu'après un examen aussi scrupuleux et aussi sévère qu'on peut l'attendre d'un étranger, nous n'avons pas rencontré dans sa pièce un seul passage où nous ayons désiré un mot de plus ou de moins. La simplicité, la vigueur et la clarté sont inséparablement fondus dans son style, et, sous ce rapport, nous n'hésitons pas à qualifier son ouvrage de classique... » Goethe ne se borna pas là, et défendit vivement le drame italien contre des critiques injustes.

Carmagnola fut traduit en français par l'auteur en 1823.

Carmagnola, opéra en deux actes, paroles de Scribe, musique de M. Ambroise Thomas, représenté le 19 avril 1841 sur le théâtre de l'Opéra. Le héros de Manzoni ne porta pas bonheur à la nouvelle pièce. L'amour du comte de Carmagnola pour la femme de Castuccio sembla plus immoral que théâtral; il atténua l'intérêt qu'eût pu inspirer ce personnage. • Scribe, disait la *Gazette des théâtres*, n'est parvenu qu'à couvrir ensemble, tant bien que mal, deux ou trois scènes banales que nous avons déjà vues dans plus d'un de ses livrets, et jamais le tact scénique et l'esprit des détails ne nous semblent lui avoir fait défaut à ce point. • Toute la presse fut unanime pour critiquer ce poème d'une faiblesse extrême. La partition offrait un certain mérite de facture, mais l'originalité y faisait presque complètement défaut. On remarqua pourtant un duo au premier acte, et un autre duo au deuxième. C'était le début à l'Opéra du compositeur, et son œuvre disparut promptement de l'affiche, en dépit des efforts de Déryvis fils, et de Mme Dorus-Gras.

CARMAGNOLE s. f. (kar-ma-gno-le; gn ml). — du nom d'une ville du Piémont qui fut prise par les Français, ou peut-être de la veste qui porta le même nom. Sorte de ronde révolutionnaire que le peuple dansait en 1793 :

Paris, d'un pas joyeux, danse la *carmagnole*,
Autour du grand Napoléon. A. BARBIER.

Chanson sur l'air de laquelle on dansait la *carmagnole*: *Chanter la CARMAGNOLE. Carmagnole* ne figure ici qu'à titre de mot passé dans la langue. Plus loin, nous consacrons un article spécial à cet hymne révolutionnaire; et à ceux que cette appellation *hymne* choquerait, nous répondrons que la *Carmagnole* de 93 a fait le tour du monde et conduit vingt fois nos *sans-culottes* à la victoire. Ne méprisons pas trop

les vieux parchemins que nous ont légués nos pères. Aujourd'hui, nous tous, banquiers, commerçants, industriels, ministres, etc., nous datons de 89, et ce sont de vilains oiseaux que ceux qui font caca dans leur nid.

— Par ext. Nom donné d'abord aux rapports de Barère, pour caractériser l'esprit révolutionnaire dont ils étaient empreints, et ensuite à tout discours ou écrit révolutionnaire de peu d'étendue: *Ecoutez! Voici Barère; il faut entendre sa CARMAGNOLE à l'armée de la République sous les murs de Toulon*: • Soldats, vous êtes Français, vous êtes libres. Voilà des Espagnols et des Anglais, des esclaves! La Liberté vous observe. • Un long applaudissement a suivi. (E. Quinet.) La dernière espérance de conciliation s'était évanouie; Barère suppléa Saint-Just; il improvisa, plusieurs heures durant, une immense CARMAGNOLE sur les services du comité. (Michelet.) Barère a-t-il réellement prononcé, dans une de ses CARMAGNOLES, la fameuse phrase: • Il n'y a que les morts qui ne reviennent point? • (L. Combes.) Depuis les bouffonneries épiques de *Halélas* jusqu'aux CARMAGNOLES athéniques de *Timon de Paris*, les puissantes gaietés de la muse nationale ont toujours signifié quelque chose; on n'avait qu'à briser l'os. (L. Combes.) Fréron surtout, l'ex-terroriste qui maintenant sonnaient furieusement l'hallali contre les terroristes, ramenait obstinément cette question à l'ordre du jour; c'était un des thèmes de ses CARMAGNOLES thermidorienues; c'était un des champs de bataille sur lesquels il combattait les survivants des anciens comités, en les poussant vers l'échafaud. (L. Combes.)

— Cost. Sorte de veste avec des basques très-courtes, à grand collet et à plusieurs rangées de boutons métalliques, qui a été beaucoup portée par le peuple, pendant la Révolution: Une dizaine d'entre eux portaient cette veste républicaine connue sous le nom de CARMAGNOLE. (Bals.)

— s. m. Nom donné aux membres les plus exaltés du club des jacobins. • Nom donné aux soldats de la République française par les soldats des armées étrangères.

— *Encycl. Rapports de Barère*. On donnait plaisamment ce nom de *carmagnoles* aux rapports et aux discours de Barère, pour en caractériser l'esprit et les formes révolutionnaires. Orateur abondant et facile, et rapporteur ordinaire du comité de Salut public, le célèbre député était souvent un messager de bonnes nouvelles, et ses fameuses *carmagnoles*, qu'on a voulu ridiculiser plus tard, et qui étaient en effet un peu boursoufflées de verve gasconne, étaient toujours bien accueillies de la Convention et des tribunes, car elles annonçaient presque toujours de nouvelles victoires de la République. Aussi, dès qu'il paraissait, on le saluait d'acclamations et l'on criait de toute part: • Barère à la tribune! • Il fallait que, toute affaire cessante, il lût son rapport. • Ces *carmagnoles* à la tournure pittoresque ne laissaient pas un cœur sans émotion; et quand on les relisait dans les camps, les soldats étaient ivres de joie. (H. Carnot.) Un colonel entraînait ses soldats à l'assaut d'une redoute en leur criant: • Mes enfants, il s'agit aujourd'hui d'envoyer Barère à la tribune. • Et la redoute était emportée. Le mot se popularisa dans toutes les armées, et dès lors les soldats chargeaient en se répétant, comme un cri de guerre: *Barère à la tribune!* On voit que les *carmagnoles* de Barère étaient bonnes à quelque chose.

— *Costume*. Ce vêtement populaire, adopté par les révolutionnaires ardents et dont la vogue se développa surtout après le triomphe des montagnards (31 mai-2 juin 1793), était proprement une veste comme en portaient la plupart des ouvriers et comme l'usage s'en est conservé dans beaucoup de contrées, notamment dans le Midi. Les fédérés marseillais venus à Paris en 1792, et qui coopérèrent à la révolution du 10 août, donnaient le nom de *carmagnole* à la veste qu'ils portaient, probablement parce que sa forme particulière leur avait été apportée de la ville de Carmagnola, en Piémont, par les nombreuses migrations de travailleurs que cette partie de l'Italie et la côte de Gènes déversent annuellement sur la Provence. L'engouement dont les fédérés étaient l'objet mit à la mode et la chose et le nom. Tout fut bientôt à la *carmagnole*. On chanta, on dansa la *carmagnole* (v. ci-dessous). De la même manière que la coiffure de laine du paysan était devenue le bonnet de la Liberté, la souquenille du pauvre devint l'insigne des patriotes, l'uniforme de l'égalité. Des représentants montagnards l'adoptèrent, ainsi que des membres de la Commune et autres fonctionnaires. Une *carmagnole* complète finit par se composer d'un large pantalon de laine noire, d'une veste pareille, d'un gilet tricolore ou écarlate et d'un bonnet rouge. D'ailleurs, circonstance caractéristique, la mode et la coquetterie s'accrochèrent de ce vêtement démocratique, et l'on vit d'élégants sans-culottes revêtir des *carmagnoles* de soie. Les fluctuations de la politique eurent leur réaction sur le costume; la vogue de la *carmagnole* tomba après le 9 thermidor, et bientôt la veste des sans-culottes fut remplacée par l'accoutrement caricatural des incroyables.

Carmagnole (LA), chant révolutionnaire que le peuple de Paris répétait sous la première République, en formant sur les places et autour des arbres de liberté, des autels de la

patrie, etc., ces immenses farandoles en usage dans le Midi, et qui entraînèrent dans leurs rondes les citoyens de toutes les classes, et même les magistrats, les représentants du peuple et les généraux d'armée. Nous donnons à la fin de cet article les treize couplets de cette ballade fameuse, sur laquelle Dumersan a écrit une notice assez détaillée, qui a servi de base aux articles des divers recueils encyclopédiques. Il explique l'étymologie du nom de *Carmagnole*, en disant que la chanson parut en 1792, au moment où les troupes françaises venaient d'entrer triomphantes dans la Savoie et le Piémont, dont *Carmagnole* est une ville forte. Et il ajoute: • On ignore si la musique et la danse de la *Carmagnole* sont originaires de ce pays et en ont pris le nom, ou si l'air a été composé par quelque musicien piémontais ou français, à l'époque de nos victoires en Piémont. •

Cette explication vague et facile rencontre plus d'une difficulté. D'abord, l'armée française qui prit Chambéry sans coup férir le 23 septembre 1792 ne pénétra point dans le Piémont, et ne put connaître *Carmagnola*, dont elle était séparée par des chaînes de montagnes et par plusieurs contrées. Cette ancienne place forte, située sur la rive droite du Pô, à 25 kilomètres de Turin, ne tomba en notre pouvoir qu'en 1796. La similitude de nom, cela est plus que probable, est ici un cas tout fortuit.

La chanson a été composée après la journée du 10 août 1792, où les fédérés marseillais jouèrent un rôle très-actif qui les mit en grande vogue :

Vivent les Marseillais,
Les Bretons (autres fédérés) et nos lois!

Or, ces Marseillais portaient une sorte de veste longue encore en usage dans le Midi, et qui était appelée *carmagnole*. Il est hors de doute que c'est là l'origine du nom. On sait que ce costume devint populaire parmi les patriotes ardents. Rien n'empêche, d'ailleurs, de concéder aux amateurs d'étymologie que cette veste méridionale pouvait être originaire de la ville de Carmagnola en Piémont. On verra que le fameux chant est une sorte de récit de la journée du 10 août et de ses conséquences immédiates. Marie-Antoinette est mise en scène sous son surnom de *Mme Veto*. Elle avait promis (aux Autrichiens, à la coalition) de faire égorger tout Paris; mais, ajoutée à nos canonniers, c'est-à-dire aux canonniers des sections, qui pointèrent leurs pièces sur les Tuileries. Voilà Louis et Antoinette dans la tour, et la moralité de la chanson, c'est que Mme Veto voudrait, mais en vain, faire demi-tour. Un couplet est relatif aux travaux exécutés au Temple, sous la direction de Palloy, pour empêcher l'évasion des captifs :

Lorsque Louis vit fossayer,
A ceux qu'il voyait travailler,
Il disait:

La *Carmagnole* est anonyme; on ignore absolument le nom du poète, ainsi que celui du compositeur.

Cette espèce de ballade dansante jouit de la même popularité que le *Ça ira*; elle fut chantée dans toute la France, sur tous les théâtres, excitant constamment des transports universels; introduite dans la musique militaire, elle ranima plus d'une fois nos soldats dans les marches et dans les combats pendant les terribles guerres de la République, et jusqu'au consulat. A cette dernière époque, le futur empereur fit rayer la *Carmagnole* du répertoire des orchestres militaires et des scènes lyriques; mais, particularité curieuse à noter, elle reparut un instant, lorsque les alliés firent à Paris leur entrée triomphale.

Pendant la Terreur, on avait fait sur le même air une chanson de soldats intitulée la *Gamelle*, et qui eut une vogue immense dans les armées. La *Gamelle*, c'est l'emblème de la fraternité républicaine et militaire. Cette ronde-ci est un peu supérieure à la *Carmagnole* comme poésie; il y a même des traits élevés sous une forme un peu triviale :

Ah! s'ils avaient le sens commun,
Tous les peuples n'en feraient qu'un!
Loin de s'entr'égorger,
Ils viendraient tous manger
A la même gamelle,
Vive le son, etc.

Le chant de la *Carmagnole* a été très-sévèrement jugé. Voici un spécimen de ces appréciations: • Il s'exhale de ces couplets une odeur de sang... Le tigre affamé y fait entendre ses terribles rugissements... La panthère *populaire*, hurlant après les têtes, vociférait son chant sinistre autour de l'échafaud ruisse-selant... La *Carmagnole* est une obsécité musicale, etc. • Il y a peut-être du vrai dans tout cela, mais le jugement serait trop sévère, et partant injuste, si l'on ne faisait pas la part des circonstances au milieu desquelles se produisirent ces strophes brutales. L'atmosphère était sombre et orageuse, et la foudre s'en échappait à tout moment. Quoi qu'il en soit, la *Carmagnole* restera un monument curieux et original des opinions, des sentiments, des impressions du peuple — ou, si l'on veut, de la populace — de Paris en 1792.

Allegro.
Ma - dam' Ve-to a -



DEUXIÈME COUPLET.

Monsieur Veto avait promis (*bis*)
D'être fidèle à sa patrie (*bis*);
Mais il y a manqué.
Ne faisons plus quarté,
Dansons la *carmagnole*, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Antoinette avait résolu (*bis*)
De nous faire tomber sur le cu (*bis*);
Mais son coup a manqué;
Elle a le nez cassé.
Dansons la *carmagnole*, etc.

QUATRIÈME COUPLET.
Son mari, se croyant vainqueur (*bis*),
Connaissait peu notre valeur (*bis*).
Va, Louis, gros paour,
Du Temple dans la tour.
Dansons la *carmagnole*, etc.

CINQUIÈME COUPLET.

Les Suisses avaient promis (*bis*)
Qu'ils feraient feu sur nos amis (*bis*);
Mais, comme ils ont sauté,
Comme ils ont tous dansé!
Dansons la *carmagnole*, etc.

SIXIÈME COUPLET.

Quand Antoinette vit la tour (*bis*),
Elle voulut faire demi-tour (*bis*);
Elle avait mal au cœur
De se voir sans honneur.
Dansons la *carmagnole*, etc.

SEPTIÈME COUPLET.

Lorsque Louis vit fossayer (*bis*),
A ceux qu'il voyait travailler (*bis*)
Il disait que pour peu
Il était dans ce lieu.
Dansons la *carmagnole*, etc.

HUITIÈME COUPLET.

Le patriote a pour amis (*bis*)
Tous les bonnes gens du pays (*bis*);
Mais ils se soutiendront
Tous au son du canon.
Dansons la *carmagnole*, etc.

NEUVIÈME COUPLET.

L'aristocrate a pour amis (*bis*)
Tous les royalistes à Paris (*bis*).
Ils vous les soutiendront
Tout comme d'vrais poltrons.
Dansons la *carmagnole*, etc.

DIXIÈME COUPLET.

La gendarmerie avait promis (*bis*)
Qu'elle soutiendrait la patrie (*bis*)
Mais ils n'ont pas manqué
Au son du canon.
Dansons la *carmagnole*, etc.

ONZIÈME COUPLET.

Amis, restons toujours unis (*bis*).
Ne craignons pas nos ennemis (*bis*).
S'ils viennent nous attaquer,
Nous les ferons sauter.
Dansons la *carmagnole*, etc.

DOUZIÈME COUPLET.

Oui, je suis sans-culotte, moi (*bis*),
En dépit des amis du roi (*bis*).
Vivent les Marseillais,
Les Bretons et nos lois!
Dansons la *carmagnole*, etc.

TREIZIÈME COUPLET.

Oui, nous nous souviendrons toujours (*bis*).
Des sans-culottes des faubourgs (*bis*)
A leur santé buvons;
Vivent ces bons lurons.
Dansons la *carmagnole*.
Vive le son, vive le son.
Dansons la *carmagnole*.
Vive le son du canon!

Carmagnole (LA), *Journal des enfants de Paris*, ornée de la double tête de Jean qui pleure et de Jean qui rit, qui parut après les événements de février 1848 et disparut promptement. Elle n'avait rien de commun avec la *Carmagnole* de la première République. Il ne s'agissait plus pour elle de mettre les aristocrates à la lanterne; car, en 1848, il n'y avait plus de cordes aux lanternes. Les aristocrates modernes, selon elle, devaient être voués tout simplement au ridicule, et elle chantait avec une bonne humeur qui faisait honneur à ses

excellents sentiments bien plus qu'à ses capacités poétiques :

Ca ira, ça ira, ça ira,
Les aristocrat' au ridicule !

Ce refrain n'est peut-être pas irréprochable de forme, peut-être même n'est-il pas d'un goût parfait, mais l'intention doit faire passer le fond. Cependant il faudrait s'entendre. Quels étaient pour la *Carmagnole* ces aristocrates dont elle entendait faire justice à sa façon ? Ces aristocrates n'étaient ni le noble ni le capitaliste, ces aristocrates qu'il faut *tuer* par le ridicule, ce sont « les courtisans du peuple ; ceux qui forment toujours le cortège du souverain, pour se pousser aux gros emplois. Le roi est mort, vive le peuple ! » La *Carmagnole* résumait tout ce qui se passait sous ses yeux par le décret que voici :

Au nom du peuple français.

Article 1^{er}. Il n'y a plus rien.

Article 2. La commission du pouvoir exécutif rendra une loi pour assurer l'exécution du précédent article.

Fait en conseil, ce 1^{er} juin 1848.

La *Carmagnole*... la dansa un beau jour, comme tant d'autres feuilles sorties en même temps qu'elle on ne sait d'où et qui retourneront au même endroit. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une curiosité bibliographique et un souvenir ; c'est à ce titre que nous la signalons à cette place.

CARMAING (comté de), petit pays de France, dans l'ancienne province de Languedoc, dont la localité principale était Carmaing, arrond. de Villefranche (Haute-Garonne).

CARMANA, ville de l'ancien empire des Perses, capitale de la Carmanie, aujourd'hui KERMAN.

CARMANIE, province de l'ancien empire des Perses, entre la Parthie et l'Asie au N., la Drangiane et la Gédrosie à l'E., le golfe Persique au S., la Perside à l'O. Cette province, formant actuellement le territoire de l'Afghanistan, avait pour capitale Carmana et était divisée en deux satrapies : la Carmanie maritime et la Carmanie intérieure.

CARMANIEN, **TENNE** s. et adj. (kar-ma-ni-ain, i-è-ne — de *Carmanie*). Géogr. Habitant de la Carmanie ; qui se rapporte à ce pays ou à ses habitants : *Les CARMANIENS. La population CARMANIENNE.*

— *Encycl.* Les *Carmaniens* avaient un singulier usage : Athénée rapporte que, pour se marquer une affection sincère dans les festins, ils s'ouvraient la veine du front, et que, mêlant leur sang avec le vin, ils se présentaient la coupe : c'était pour eux la preuve de la plus parfaite amitié que de boire réciproquement du sang l'un de l'autre. Après avoir bu, ils se frottaient la tête de quelque onguent, surtout celui de roses ou de coings, afin de modérer un peu l'effet du vin, et empêchaient ainsi ses fumées de devenir nuisibles.

CARMANTINE s. f. (kar-man-ti-ne). Bot. Genre de plantes, de la famille des acanthacées : *La CARMANTINE odorante croît en Arabie.* (V. de Bomare.)

— *Encycl.* Ce genre d'acanthacées comprend des arbrisseaux à feuilles verticillées, rarement alternes, à fleurs opposées formant des épis terminaux ; chacune d'elles est accompagnée de trois bractées, dont une large, herbacée, et deux autres petites et subulées ; elle présente une corolle longuement tubuleuse, bilabée, et deux étamines ; le fruit est une capsule à deux loges. Ce genre, aux dépens duquel on a formé plusieurs autres, renferme un grand nombre d'espèces, répandues dans toutes les régions chaudes du globe. La *carmantine en arbre* s'élève à la hauteur de 3 à 4 m. ; c'est un très-beau végétal, surtout quand il est couvert de ses grandes fleurs blanches, ce qui a lieu en juillet ; originaire de Ceylan, il s'accommode, sous nos climats, de l'orangerie. La *carmantine à fleurs en crochet* est un petit arbrisseau de l'Inde ; la décoction de sa racine et de ses feuilles est préconisée contre la goutte et les douleurs néphrétiques. La *carmantine odorante* croît en Arabie, dans les bois ; l'odeur n'en est bien sensible que lorsque la plante commence à se faner ; les Arabes font, avec ses fleurs, des couronnes pour les jours de fête. La *carmantine à fleurs pourpres* croît en Chine et aux Moluques ; une de ses variétés a les nœuds de la tige et les nervures des feuilles rougeâtres ; on s'en sert pour teindre en rouge. La *carmantine peinte* a des fleurs d'un beau rouge violacé.

CARMARTHEN ou **CAERMARTHEN**, ville d'Angleterre, dans le pays de Galles, ch.-l. du comté de son nom, sur la Towy, et à 11 kilom. de l'embouchure de cette rivière dans la baie de Carmarthen, à 280 kilom. N.-O. de Londres ; 11,000 hab. Usines de fer et cor-diers ; port pour bâtiments de 150 tonneaux, avec chantiers de construction ; exportation de tan, marbre, ardoises, minerais de plomb, grains, beurre, œufs, etc. Carmarthen est bâtie sur la Towy, et possède sur cette rivière un beau pont en pierre ; c'est une ville très-ancienne, bien bâtie cependant, autrefois résidence des princes de Galles et considérée comme capitale de la principauté. Elle possède quelques monuments intéressants. L'église de Saint-Pierre renferme, entre autres tombeaux, celui de la famille Schurlock, où fut enterré,

en 1729, sir Richard Steele, l'ami d'Addison et de Swift, qui écrivit, dans les environs de Carmarthen, une de ses plus spirituelles comédies, *The conscious Lovers*, et qui mourut dans la maison où est maintenant l'hôtel d'Ivy Bush Inn, alors sa propriété. Dans l'hôtel de ville, grand et bel édifice, on voit le portrait de sir Thomas Picton, député de Carmarthen au parlement, qui fut tué à la bataille de Waterloo, et à la mémoire duquel on a érigé un obélisque au milieu d'un square voisin. La Maison des pauvres est assez vaste pour donner asile aux indigents de vingt-neuf paroisses. L'école normale, établie par le comité d'éducation de la principauté de Galles, occupe aussi des bâtiments spacieux, dont la façade, d'architecture gothique, est assez remarquable. Citons encore : la prison du comté, bâtie sur l'emplacement de l'ancien château, dont il ne reste que des ruines peu considérables ; la maison de conversation (*conversation's house*), joli édifice qui renferme des salles de réunion et des salles de lecture entretenues par des souscriptions volontaires ; la statue en bronze de sir William Nott, de Carmarthen, mort à son retour de l'Inde, etc. La promenade nommée la *Parade* jouit d'une belle vue sur la riche vallée qu'arrose une branche de la Towy.

CARMARTHEN (comté de), division administrative de l'Angleterre, dans la principauté de Galles, entre les comtés de Pembroke à l'O., de Cardigan au N., de Brecknock à l'E., le comté de Glamorgan et le canal de Bristol au S. ; superficie, 252,274 hectares ; 106,500 hab. Pays montagneux, avec de belles vallées arrosées par des rivières très-poissonneuses, dont les principales sont : la Towy, le Cowen et la Cothy. Terrain un peu sablonneux, excellent pour la culture de la pomme de terre ; récolte d'orge et d'avoine ; élève de bétail. Exploitation de houille, fer, plomb, marbres et ardoises, productions minérales qui forment le fond du commerce d'exportation du comté. Villes principales : Carmarthen, cap. ; Llanelly et Kidwelly.

CARMATH, fondateur d'une secte musulmane au III^e siècle de l'hégire, se nommait *Hamdan*, et fut appelé Carmath, soit parce qu'il avait les yeux rouges, soit parce qu'ayant les pieds courts il ne pouvait marcher qu'à petits pas. Ayant eu des relations avec un missionnaire de la secte des ismaéliens, il en fonda une nouvelle à peu près sur les mêmes principes, et quand il eut réuni un grand nombre d'adhérents, l'entreprit d'établir parmi eux la communauté des biens, et même celle des femmes. Devenant plus hardi à mesure qu'il voyait augmenter sa puissance, il enseigna le mépris de toute révélation et le droit absolu, pour ses fidèles, de tuer leurs ennemis et de les dépouiller de leurs biens. On a lieu de croire qu'il mourut vers l'an 900.

CARMAUX, bourg et commune de France (Tarn), arrond. et à 18 kilom. N. d'Albi ; pop. aggl. 3,973 hab. — pop. tot. 4,758 hab. Verrerie importante ; commerce de grains et de farines. Mines de houille exploitées depuis plusieurs siècles. La concession de ces mines s'étend sur une superficie de 80 kilom. carrés, mais toutes les mines ouvertes jusqu'à ce jour sont groupées dans un espace d'environ 2 kilom. de long sur 1,500 m. de large. Les résultats de cette importante exploitation ont été, en 1861, de 139,903 tonnes.

CARME s. m. (kar-me — du latin *quaternus*, composé de quatre unités). Jeux. Double coup de quatre, au jeu de trécart : *Il me faudrait un CARME pour gagner.* Ce mot se employait autrefois qu'au pluriel, et c'était plus rationnel, puisque le joueur qui fait ce coup fait deux *quaternus* ou *carmes* : *Amener CARMES.*

CARME s. m. (kar-me — lat. *carmen*, même sens). Vers, poésie. « Charme, incantation. » Vieux mot.

— Comm. Sorte d'acier.

CARME s. m. (kar-me — du mont *Carmel*, où commencèrent ces religieux). Hist. relig. Religieux d'un ordre mendiant institué en Syrie vers le xii^e siècle : *Ce carme avait une humeur gaie qu'il savait concilier avec une vie dure et mortifiée.* (Le Sage.) « *Carmes déchaux* ou *déchaussés*. Ceux de l'étroite observance, qui marchaient pieds nus, et appartenaient à la réforme de sainte Thérèse : *Le couvent des CARMES DÉCHAUSSÉS, ou plutôt DÉCHAUX, comme on disait à cette époque, était une succursale du Pré-aux-Clercs.* (Alex. Dum.) « *Carmes mitigés*. Ceux de l'ancienne observance mitigée au xve siècle, et qui se relâcha, dit-on, tellement, que la paillardise de ces moines était devenue proverbiale. » *Tiers ordre des carmes* ou *Carmes tiercéaires*, Religieux carmes institués au xve siècle par Sixte IV.

— *Eau de mélisse des carmes*, Elixir dont l'invention a été attribuée aux carmes.

— *Encycl.* Si l'on en croit le moine érudit qui a héraldiquement exposé l'origine de son ordre, cet ordre illustre descendrait en ligne directe du prophète Elie, et comme, une fois engagé dans cette voie, il lui était facile de ranger sous la bannière carmélite tous ceux qui s'étaient distingués par leur science ou leurs connaissances diverses, il fit sans façon de Pythagore un *carme*, de Zoroastre un *carme*, des druides des *carmes*, des vestales de Rome des carmélites, et, convaincu qu'il ne saurait trop jeter d'éclat sur cet ordre célèbre, il se décida, après mûre réflexion, à cou-

ronner l'édifice élevé par son orgueil, en déclarant résolument que Jésus-Christ, le rédempteur de l'humanité, était un *père carme* ! Il est donc de tradition que les *carmes* portaient un manteau en souvenir de celui que le prophète Elie jeta du haut du ciel à son disciple Elisée, manteau dont ils avaient eu soin de conserver religieusement la forme et la couleur. Cette singulière prétention des *carmes* donna lieu, en 1665, à une fameuse dispute théologique sur les origines de l'ordre entre les jésuites, représentés par le P. Papebroch, le continuateur le plus zélé du recueil commencé par le jésuite Bollandus, et qui a pour titre *Actes des saints*, et les *carmes* représentés par les PP. Mastrucci Orlandi et Daniel de la Vierge Marie. Papebroch, dans sa continuation des *Actes des saints*, avait avancé hautement que c'était un crime de haute hérésie de prétendre, comme les religieux du Mont-Carmel, qu'ils remontaient au prophète Elie ; les *carmes* répondirent, mais avec tant de violence, que la querelle s'envenima au lieu de se calmer. Ce qui causa surtout leur indignation, ce fut de voir, dans les *Actes des saints*, leurs prétentions qualifiées d'hérésie, d'y lire que leur véritable fondateur était Berthold à la fin du x^e siècle, que la haute antiquité des *carmes*, ou plutôt des religieux du Mont-Carmel, ne devait pas être admise un seul instant. Aussi, en 1666, vit-on paraître un pamphlet formidable venu des *carmes* de Flandre, en réponse à l'assertion des P. jésuites. Il avait ce long titre : *Historico-theologicum armentarium proferens omnis generis scuta, sive sacra scriptura, summorum pontificum, sanctorum patrum, geographorum, et doctorum tam antiquorum quam recentiorum, auctoritates, traditiones et rationes, quibus amicorum dissidentium tela, sive argumenta in ordinis Carmelitarum antiquitatem, originem, et ab Elia sub tribus votis essentialibus in Monte-Carmelo hereditariam successionem et huc usque legitime non interruptam, vibrata enervantur.* L'ouvrage est curieux par ce qu'il contient de prétention, d'orgueil, d'outrecuidance, d'injures et d'anathèmes. L'affaire s'envenima encore ; Papebroch ne démordit pas ; il se contenta de citer le témoignage de Jean Phocas, qui, dans la relation du voyage qu'il fit en Terre sainte, en 1185, dit, en parlant du Mont-Carmel, qu'on voyait la caverne ou grotte d'Elie, qu'il y avait seulement quelques années qu'un moine, vénérable par ses cheveux blancs, chétif de la dignité de prêtre, et natif de Calabre, était venu sur cette montagne, après avoir eu une révélation du prophète Elie, que là il avait fait un petit retranchement autour duquel on voyait les vestiges de quelques constructions. Après avoir bâti une tour et une petite église, il demeura dans cette enceinte avec dix religieux qui s'étaient joints à lui. Telle est la relation de Phocas, qui est à plus d'un titre digne de foi, attendu que Phocas, après avoir été soldat, prit l'habit monastique, et visita en effet les saints lieux en 1185. On doit bien penser que la lutte ne fit que croître en fureurs et même en injures. En 1680 parut à Paris un opuscule ayant pour titre : *le Miroir du Carmel ou Histoire de l'ordre d'Elie, des frères de Notre-Dame du Mont-Carmel, dans laquelle l'on montre son origine par le prophète Elie, sa propagation par les enfants des prophètes, son étendue et sa succession sans interruption par les esséniens, les ermites et les moines.* L'ouvrage était du père Daniel, un *carme* ; seulement, comme il y avait longtemps que l'ouvrage était fait quand le père mourut, et qu'il y avait longtemps que le père était mort quand ce pamphlet parut, on avait eu le temps d'ajouter nombre d'injures de toute sorte contre le père Papebroch. Enfin, las de tant de luttes stériles, les *carmes* de Notre-Dame du Mont-Carmel en déférèrent à la cour de Rome, pour demander justice et confirmation de leur antique origine par le prophète Elie, en même temps qu'ils en appelaient en Espagne à la conscience des prélats et des hauts dignitaires pour faire rejeter par le conseil de la chambre haute les livres des *Actes des saints* qui contenaient la vie de Berthold, et en général les faits relatifs à l'origine des *carmes*. La réponse désirée ne se fit pas attendre d'Espagne, et les livres des *Actes des saints* furent regardés comme infâmes et hérétiques. Quant à la cour de Rome, le pape, par un bref du 20 novembre 1693, imposa silence sur la question de la primitive institution et succession de l'ordre des *carmes* par les prophètes Elie et Elisée, défendant, sous peine d'excommunication, de l'agiter à l'avenir dans des écrits ou dans les disputes publiques. Telle fut la fin de la dispute des jésuites et des frères de Notre-Dame du Mont-Carmel touchant la question de leurs origines.

A partir du xviii^e siècle, les religieux abandonnèrent leur nom de Notre-Dame, pour ne plus porter que celui de *carmes*. On voit que, en descendant de ces hauteurs à la réalité des faits, les *carmes* étaient primitivement de pieux solitaires qui vivaient en ermites sur différents points du mont Carmel, dont le nom servit à former le leur. Ces dignes cénobites employaient leur temps en prières et en jeûnes, et leur principale et utile occupation était de guider et de reconforter les voyageurs qui s'égarèrent dans ces parages. En 1112, le patriarche de Jérusalem, Albert, les réunit en ordre religieux et les assujettit à l'observance d'une règle commune. En 1171, le pape Honoré III confirma cette institution,

et, vers la même époque, un monastère s'éleva au-dessus de la grotte où se tenait, dit-on, le prophète Elie ; mais à peine les religieux y furent-ils installés, que les chefs sarrasins, qui ne voulaient pas qu'on les confondît avec des moines, ordonnèrent aux *carmes* de cesser de porter un manteau semblable à celui qui faisait partie de leur costume, ce qui obligea ces moines à se vêtir d'habits noirs et blancs.

Lorsque Louis IX alla en Palestine, il eut soin d'en ramener des moines et des religieux de divers ordres, et n'eut garde d'oublier les *carmes*. Il en installa six à Paris, dans une maison du port Saint-Paul.

En 1309, Philippe le Bel, qui avait pris les *carmes* en affection, consentit à leur abandonner un vaste immeuble situé au bas de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, et qu'on désignait sous le nom de *Maison du lion* ; une petite chapelle en dépendait. Les *carmes* quittèrent donc leur modeste demeure pour aller habiter leur nouvelle résidence ; mais en s'en allant ils laissèrent à la rue où ils s'étaient primitivement établis le nom de rue des *Barrés*, nom qui leur avait été donné à eux-mêmes par le peuple, en raison des deux couleurs, noire et blanche, de leur vêtement.

On sait comment, avec le seul secours de l'aumône, les ordres mendiants parvinrent à posséder de riches revenus et à se construire des palais et des églises ; les *carmes* se distinguèrent par la façon dont ils surent s'emparer de la faveur publique et en bénéficier. Au xiv^e siècle, ils jouissaient d'un grand crédit, possédaient déjà une fortune considérable, et leur nombre s'était singulièrement augmenté ; ce fut alors qu'ils acquirent l'emplacement et les bâtiments du collège de Dacé. Ce collège était situé dans la rue Saint-Hilaire, qui prit depuis le nom de rue des *Carmes*. Grâce à leur richesse, les religieux purent embellir à leur gré leur nouvelle demeure, et bientôt, à travers les lézards capricieuses de la porte Bordet, le passant put apercevoir la pointe des tourelles du grand couvent des *carmes*, et la cime des grands arbres de son jardin. Les libéralités de Philippe IV et de Jeanne d'Evreux n'avaient pas peu contribué à enrichir ces religieux ; des dons de toute espèce pleuvaient dans le trésor de la communauté, et la reine Blanche leur légua en mourant un magnifique reliquaire d'or, enrichi de pierres, qui contenait un petit morceau de fer qu'on disait être une partie de l'un des clois qui avaient servi à la passion de Notre-Seigneur. Cette relique ajouta à la considération dont jouissait déjà le couvent. Les religieux eux-mêmes avaient une grande réputation de sainteté. En 1353, un jeune homme de vingt-deux ans, un insensé, assistant à la célébration de la messe dans l'église de leur monastère, arracha tout à coup des mains de l'officiant l'hostie consacrée et la jeta à terre. Remis immédiatement entre les mains des soldats, il fut condamné à avoir le poing coupé, à être pendu, puis à être brûlé sur un bûcher élevé en face de la porte principale du couvent des *Carmes*, ce qui fut exécuté le 11 décembre de la même année. On fit ensuite une procession générale, à laquelle assistèrent le roi, la reine et toute la cour, afin de purifier le monastère de ce sacrilège. A partir de ce moment, les *carmes* eurent un renom universel ; le cardinal Michel du Bec, mort à Avignon le 29 août 1381, avait expressément ordonné par ses dernières volontés que son corps fût transporté dans l'église des *Carmes* de Paris, et enterré dans le chœur, près du grand autel. Pour être plus sûr d'obtenir cette faveur, il avait légué au couvent 20 livres tournois et sa bibliothèque, à condition toutefois que les livres seraient enchaînés de manière qu'ils ne pussent être volés par des lecteurs peu délicats ; il légua, en outre, 1,000 livres pour servir à la reconstruction de l'église. C'était à qui briguerait l'honneur d'être inhumé aux *Carmes*, honneur toujours coûteux pour les héritiers du testateur, et avantageux pour la communauté.

Ces religieux, parfaitement logés, grassement rentés, profitèrent de l'influence qu'ils avaient obtenue pour faire de l'opposition aux souverains qui les avaient sans cesse protégés. Le 4 décembre 1654, un *carme* nommé Ferdinand d'Ascallano s'avisait de prêcher publiquement qu'en France on ne devait l'obéissance qu'aux lois religieuses. Cette doctrine par trop ultramontaine ne fut pas du goût de messieurs de la Sorbonne, qui se hâtèrent de la censurer ; le parlement ne se contenta pas de cette censure, et ayant cité le supérieur et le régent des *carmes* à comparaître devant lui, il les admonesta en présence des docteurs en théologie, de façon à ce qu'ils ne fussent pas tentés de recommencer de semblables prédications. Mais déjà la grande réputation des *carmes* commençait à se ternir, sans que rien cependant fût articulé contre eux d'une façon précise ; le peuple, d'ailleurs, avait perdu une grande partie du respect qu'il était habitué à porter aux religieux de tous ordres, et des indiscrétions commises, colportées, répandues partout, il résultait que les *carmes* ne brillaient ni par leur chasteté ni par leur sobriété. Peu à peu des dictons offensants avaient fini par devenir populaires ; on disait *notre comme un carme*... on disait bien pis, mais moins bruyamment, faisant honneur à ces pauvres moines de certains exploits dont ils ne devaient pas être glorieux. C'en était fait ; le mot *carme* était devenu synonyme de ceux d'ivrogne et de paillard, à la grande mortification du supérieur, qui, par sa conduite, ne justifiait nullement les

accusations portées contre ceux de son ordre, et qui fit tout son possible pour en démontrer l'injustice à son endroit.

Pendant le carême de 1658, une grande partie des moines s'étaient réunis la nuit dans un lieu secret dont l'entrée était soigneusement cachée aux profanes, et au milieu duquel s'élevait une table abondamment servie de gibier, de volailles, de viandes succulentes et de nombreuses bouteilles des meilleurs vins. La chère était exquise, la salle bien chauffée, les lumières nombreuses, les convives bons vivants; la fête promettait d'être charmante, lorsque soudain, vers deux heures du matin, les portes s'ouvrent et deux exempts, suivis de leur escorte, font main basse sur les comestibles, parmi lesquels on constate la présence de vingt-deux perdrix, de plusieurs pâtés, de jambons, etc., et invitent douze moines présents à monter dans des carrosses qui les attendent devant le couvent pour les mener au For-Lévêque. Le supérieur avait été instruit des dispositions gastronomiques des pères, et c'était lui qui avait cru devoir prévenir l'autorité, au lieu de sévir à huis clos contre l'impertinence de ses subordonnés. Les moines furent condamnés, par arrêt de la cour du parlement et par l'official, à sortir du couvent des Carmes de Paris et à se retirer dans diverses maisons de l'ordre. Joignant l'insubordination à la mauvaise conduite, ils refusèrent de se soumettre; mais un nouvel arrêt du 28 juin 1659 les condamna, sous des peines graves, à se retirer dans d'autres couvents, et, pour leur ôter tout prétexte de désobéissance, le même arrêt enjoignit aux supérieurs des maisons dans lesquelles il leur était ordonné de se retirer, de les recevoir. Cette aventure n'était pas faite pour rendre aux *carmes* la considération qu'ils avaient perdue; mais comme, après tout, le xvii^e et le xviii^e siècle étaient tolérants, les *carmes* n'en continuèrent pas moins à voir leur monastère prospérer. Leur église était d'une magnificence sans égale, et, en 1785, on y érigea un mausolée où se trouvaient rassemblés avec profusion les plus beaux marbres et les matières les plus précieuses; il avait coûté plus de trois cent mille livres à la famille, et avait été élevé à la mémoire de M. de Boullenois, doyen des avocats. Les *carmes*, quoique ayant des goûts un peu matériels, ne manquaient pas, pour la plupart, d'une certaine instruction, et leur bibliothèque ne comptait pas moins de 12,000 volumes traitant de questions de théologie et d'histoire.

L'ordre des *carmes* fut supprimé en France en 1790, et l'église de leur couvent de la place Maubert fut démolie en 1812. Sur son emplacement fut construit un marché. Mais la suppression de la maison de France n'atteignit pas le monastère du Mont-Carmel, qui n'a pas cessé d'exister. C'est dans ce monastère que l'armée française, pendant le siège de Saint-Jean-d'Acre, en 1799, établit un de ses hôpitaux de pestiférés. Les morts furent inhumés à la hâte, et à une si faible profondeur, qu'en 1804, leurs ossements jonchaient le plateau de la montagne. Le frère *carme* Giulio les fit enlever et placer dans une grotte qu'on mura ensuite. En 1841, les *carmes* transportèrent solennellement ces restes dans une sépulture placée au centre d'une pyramide qu'ils firent élever en face de leur monastère. En 1843, la France se montra reconnaissante envers ces religieux, lorsqu'ils firent appel à sa générosité pour obtenir les fonds nécessaires à la construction d'une hospice qu'ils n'avaient pu achever; les fonds furent immédiatement fournis. Les *carmes* ont aujourd'hui un couvent à Paris, grâce aux lois nouvelles qui ont reconnu l'établissement de certaines communautés religieuses.

L'ordre des *carmes* possède une école normale ecclésiastique, instituée par Mgr Affre, archevêque de Paris; cet établissement a le même but que l'Ecole normale supérieure de l'Université, et ses élèves se présentent, comme leurs émules de la rue d'Ulm, aux examens de la Faculté des lettres et de la Faculté des sciences, pour les grades supérieurs.

— *Carmes billettes*. Ces religieux, qui appartenaient à l'ordre des *carmes*, durent leur nom aux *billettes* qui figuraient sur le sceau de la communauté. Ils succédèrent, en 1631, aux hospitaliers de la Charité de Notre-Dame, qui s'étaient établis dans un monastère fondé à Paris par Guy de Joinville, en 1295. Le couvent des *carmes billettes* fut supprimé en 1790, ainsi que la communauté.

— *Carmes déchaussés ou déchaux*. Ces religieux appartiennent à l'ordre monastique des *carmes*, qui avait déjà deux établissements à Paris, celui des *carmes* et celui des *carmes billettes*, lorsqu'ils vinrent en former un troisième par les ordres du pape Paul V. Ils s'installèrent rue de Vaugirard, en 1611, dans les bâtiments qui leur avaient été donnés par Nicolas Vivien, maître des comptes, et qui avaient servi jadis aux prêches des protestants; aussi, le nonce du pape prit-il la précaution de purifier et de bénir les lieux avant qu'ils servissent à l'usage des *carmes*. Le nom de déchaussés fut donné à ces nouveaux religieux, parce que, en hiver même, ils ne portaient point de bas et n'avaient que des sandales aux pieds. Si cette façon de se chauffer avait l'inconvénient de ne pas montrer toujours les moines dans un état de rigoureuse propreté, elle eut l'avantage d'enflammer le zèle des personnes dévotes, qui s'efforcèrent de leur faire d'a-

bondantes aumônes, ce qui les mit à même, à peine établis dans leur couvent, de construire une église et de faire élever, dans leur enclos et sur les rues voisines, plusieurs grandes maisons dont le prix de location dépassait cent mille francs par an. « Ces richesses, dit Sainte-Foix, ne les enorgueillissent pas; ils continuent toujours d'envoyer des frères quêteurs dans les maisons. » Au reste, ces religieux, habiles en l'art de capter la faveur publique, ne négligeaient rien pour se mettre en évidence et réchauffer l'enthousiasme de ceux qui montraient quelque hésitation à desserrer les cordons de leur bourse. En 1632, ils s'avisèrent de célébrer, en grande pompe et avec grand fracas, la canonisation de sainte Thérèse, et de brûler en réjouissance un feu d'artifice. « J'y fus entièrement brûlée, » dit une femme qui assista à ce spectacle, et une autre ajoute : « Je n'ouïs jamais parler de canoniser les saints de cette façon; c'est plutôt les canoniser que les canoniser; on y a plus offensé Dieu mille fois, qu'on ne lui a fait honneur. Combien pensez-vous qu'il y ait eu de filles enlevées? Tous les blés des environs étaient renversés ou brûlés, tant l'air voisin et les champs ont été embrasés de leurs fusées. »

Les *carmes* déchaussés étaient séparés sur plusieurs points importants des *carmes mitigés*, nom qu'on donnait à ceux qui n'avaient pas embrassé la réforme de sainte Thérèse. Leur ordre se divisa lui-même en deux grands corps subdivisés en plusieurs provinces; le premier demeura en Espagne, et le second se répandit dans toute l'Europe. Pour se rapprocher de la vie solitaire adoptée par les religieux du Mont-Carmel, chaque couvent provincial de *carmes* déchaussés possédait une sorte d'ermitage composé de plusieurs cellules séparées entre elles et dans lesquelles chacun des religieux venait s'enfermer tout à tour, pendant un an, pour y vivre en anachorète. Un de ces ermitages demeura célèbre, ce fut celui que fit bâtir Louis XIV près de Louviers. Bien que les traits décochés au xvii^e et au xviii^e siècle contre les *carmes* eussent été dirigés contre tous les *carmes* en général, les *carmes* déchaussés avaient une meilleure réputation que les autres. Ils étaient instruits et intelligents, intelligents surtout. Grâce à leur savoir-faire, leur fortune devint immense, et ils surent allier les produits du commerce et de l'industrie à ceux des pratiques de la dévotion. C'est ainsi qu'on les vit faire un commerce des plus lucratifs avec une composition inventée par eux, et qu'on appelait le *blanc des carmes*. Peu de temps après, ils imaginèrent l'*Eau des carmes*, liqueur spiritueuse et cosmétique, qui fut accueillie avec grand succès par le public et dont la vogue dure encore.

Les *carmes* furent supprimés en France en 1790; mais les *carmes* déchaussés revinrent à Paris lorsque la liberté des communautés religieuses fut érigée en principe, et l'un des plus illustres, le P. Hyacinthe, un célèbre prédicateur, donna en ce moment une certaine célébrité à son ordre. Voici, d'après ce révérend père lui-même, comment s'écoule la journée d'un *carme* : Il se lève à minuit pour descendre dans la chapelle, où il passe une heure dans la prière, après quoi il retourne se coucher jusqu'à cinq heures, heure de la méditation. La sixième heure du jour le convie de nouveau à la chapelle jusqu'à midi, heure à laquelle il mange maigre toute l'année. L'après-midi se passe dans diverses pratiques jusqu'au soir, qui l'invite au repos. Il le goûte tout habillé sur une planche nue. »

En 1791, on fit du couvent des *Carmes* déchaussés une maison d'arrêt destinée aux préteurs insermentés, dont plusieurs s'y rendirent volontairement pour être déportés conformément aux lois. Le 7 septembre 1792, cent soixante-douze prêtres et quelques personnes de marque y furent mis à mort. En 1808, Mme Sotécourt se rendit propriétaire du monastère, qu'elle rendit presque à sa destination première, en y logeant des carmélites.

CARME (pays de), *Carmensis Ager*, petit pays de France, dans l'ancienne province de Lorraine, dont les lieux principaux étaient Bouconville (Meurthe) et Mandre-aux-Quatre-Tours.

CARMÉINE s. f. (kar-mé-i-ne — rad. *carm*). Chim. et Techn. Matière colorante rouge, qui se trouve dans la cochenille et le kermès, et à laquelle ces substances doivent leur emploi dans les arts : La *CARMÉINE* est, sous un autre nom, la carmine de Pelletier et Cavenotou. (Salvétat.)

— *Encycl.* Pour obtenir la *carméine*, on fait macérer la cochenille vraie dans l'éther, puis on la traite par l'alcool bouillant. On obtient ainsi un dépôt, que l'on fait redissoudre dans de l'alcool pur, après quoi on y ajoute un volume égal d'éther sulfurique. Le mélange devient d'abord trouble, s'éclaircit ensuite, et, au bout de quelques jours, la *carméine* se dépose sur les parois du vase, sous forme d'une poudre d'un rouge pourpre très-éclatant. Comme M. Pielser l'a prouvé, la *carméine* résulte de l'altération d'un composé particulier non coloré, qui a reçu le nom de *carmin*. Elle est fusible à 400°, et l'air est sans action sur elle. Insoluble dans l'éther, mais très-soluble dans l'eau, qu'elle colore en rouge tirant sur le cramoisi, elle ne se dissout cependant d'une manière bien complète que dans l'alcool étendu. Le tannin, la gélatine et l'albumine ne trou-

blent pas sa dissolution. A ces caractères nous ajouterons les suivants, que nous trouvons parfaitement énumérés dans un très-remarquable travail de M. Salvétat. La plupart des acides, dit ce chimiste, font virer la couleur de la *carméine* au rouge vif, au rouge jaunâtre, puis au jaune, sans que cette substance soit altérée, si toutefois ils ne sont pas concentrés. L'acide borique ne fait que la rougir, en se comportant comme une base peu énergique. La potasse, la soude et l'ammoniaque la virent au violet cramoisi, sans l'altérer, au moins à l'abri du contact de l'air et sans le secours de la chaleur. La baryte et la strontiane ne la précipitent pas. La chaux forme une laque violette. L'albumine en gelée précipite toute la *carméine* de l'eau qui la contient. A froid, sa combinaison est d'un très-beau rouge, mais à chaud, elle devient cramoisie, puis violette. La présence des alcalis maintient la couleur éclatante, tandis que quelques gouttes d'acide font virer au violet. Le protochlorure d'étain agit sur la *carméine* comme une base, le bichlorure comme un acide. Les sels neutres d'ammoniaque, de potasse, de soude, font virer au violet, tandis que les sursels de ces bases conduisent à l'écarlate, sans qu'il y ait de précipité dans aucun cas. Les sels de baryte, de strontiane et de chaux font aussi passer au violet; le sulfate de chaux seul fournit un précipité. Le nitrate d'argent paraît être sans action, mais celui de mercure précipite en écarlate. Le chlorure fait jaunir la *carméine*; l'iode la décompose pareillement; il en est de même de l'acide sulfurique concentré, qui la transforme en une matière noire. L'acide chlorhydrique la modifie, et, sous l'influence de cet acide, il se forme une sorte de résine jaune et amère. Sous l'action de l'acide azotique, la *carméine* se transforme en une substance cristalline, dont la composition n'est pas encore déterminée. Enfin, à chaud et sous l'influence simultanée de l'oxygène et des alcalis, elle se décompose promptement, et sa couleur passe du violet au rouge et du rouge au jaune.

La *carméine* n'a aucune application dans les arts; dans toutes les circonstances où l'on fait usage de la cochenille, on emploie celle-ci à l'état brut.

CARMEJANE (Joseph-Charles, baron DE), général français, né à Menerbes en 1772, mort à Avignon en 1830. En 1789, il entra comme lieutenant au régiment de La Fère. Il prit une part glorieuse à toutes les campagnes de la République et de l'Empire, et fut mis à la retraite en 1816.

CARMEL, ville de l'ancienne Palestine, dans la tribu de Juda, à 15 kilom. E. d'Hébron, dans une contrée montagneuse; cette ville, mentionnée par Eusèbe, existait encore à l'époque des croisades, d'après Guillaume de Tyr.

CARMEL (mont), en arabe *Djebel Mar-Elias*, chaîne de montagne de la Palestine, qui s'étend du S.-E. au N.-E., sur une longueur de 22 kilom., et se termine à la Méditerranée, où elle projette le cap qui porte le même nom, à 18 kilom. S.-O. de Saint-Jean-d'Acre. Cette montagne était autrefois couverte de forêts, comme l'indique tout d'abord son nom hébreu, *ha-karmel*, littéralement le *karmel*, c'est-à-dire le parc, l'endroit couvert de bois.

Le mont Carmel faisait partie du territoire qui échut en partage à la tribu de Juda, lors de la conquête de la Palestine. Dès les temps les plus reculés, il semble avoir été considéré comme un lieu saint. C'était d'ailleurs une tendance des premiers habitants de la Palestine de convertir en sanctuaires tous les lieux saints. Cette réputation de sainteté ne fit que s'accroître pour le Carmel, et s'étendit même au delà de la Palestine, puisque Pythagore, attiré par cette renommée, vint le visiter, suivant la déclaration positive de Jamblique. Tacite rapporte que l'empereur Vespasien s'y rendit également pour consulter l'oracle du dieu qui portait le même nom que la montagne. Le mont Carmel occupe une grande place dans l'histoire des deux prophètes Elie et Elisée. C'est là, en effet, qu'Elie ramena le peuple d'Israël à la vraie foi, et confondit les prêtres étrangers des faux dieux, dont le culte s'était substitué à celui de Jéhovah. Cette tradition est encore restée vivante parmi les Druses qui habitent aujourd'hui la montagne. Ils ont, en effet, donné au lieu où ils supposent qu'est tombé à cette occasion le feu du ciel, le nom caractéristique de *El-Moharraka*, qui signifie en arabe, la *place consumée*. Ce lieu est, de leur part, l'objet d'une vénération toute particulière; ils s'y rendent chaque année de fort loin pour y faire un sacrifice solennel. Le nom du grand prophète a été même donné au mont Carmel, qui est appelé en syriaque *Mar-Elyas*, notre seigneur Elie. C'est aussi sur le mont Carmel qu'une Sunamite vint trouver Elisée, pour le prier de rendre la vie à son fils, qui venait de mourir.

Cette montagne du Carmel, qui mesure jusqu'à 600 m. de hauteur, présente un aspect des plus pittoresques. Voici en quels termes M. de Lamartine l'a décrite dans son *Voyage en Orient* : « Le Carmel se détache sur un ciel d'un bleu foncé tout ondoyant de vapeurs chaudes, comme la vapeur qui sort de la gueule d'un four. Ses flancs arides sont semés d'une forte et mâle végétation. C'est partout une couche fourrée d'arbustes, dominés çà et là par les têtes élancées des chênes; les roches grises, taillées par la nature en formes bi-

zarres et colossales, percent de temps en temps cette verdure et réfléchissent les rayons éclatants du soleil... Quelques débris, détachés de la montagne, ont glissé jusque dans la plaine; ils sont comme des citadelles données par la nature pour servir de base et d'abri à des villages d'Arabes cultivateurs. » Au sommet du promontoire que le Carmel forme en s'avancant dans la mer, s'élève un couvent dont les moines font remonter la fondation au prophète Elisée. Ce couvent, détruit plusieurs fois, et en dernier lieu par le pacha Abdallah, en 1821, a été réédifié, grâce au zèle d'un simple religieux, qui obtint de la Porte un firman autorisant la reconstruction, et qui parcourut l'Europe pendant quatorze ans pour solliciter les secours des fidèles.

Le couvent du Mont-Carmel occupe une plate-forme qui domine la mer de 200 m. Il comprend un assez vaste ensemble de bâtiments, dont les murailles épaisses et les fenêtres armées de grilles de fer pourraient, au besoin, protéger les religieux contre les attaques du dehors. L'église, placée au centre du monastère, est dédiée au prophète Elie; le maître-autel est construit sur une grotte où ce prophète se cacha, dit-on, pour se soustraire aux persécutions d'Achab et de Jézabel. Cette grotte mesure un peu plus de 2 m. de hauteur sur 5 m. de longueur et 4 m. de largeur. A côté se trouve une petite chapelle consacrée à Notre-Dame du Mont-Carmel, et que l'on regarde comme le plus ancien sanctuaire érigé en l'honneur de la Vierge. Outre les cellules des religieux, le monastère comprend un certain nombre de chambres réservées aux étrangers, qui reçoivent au Carmel une hospitalité empressée, quelles que soient d'ailleurs leur religion et leur nationalité. Dans le jardin, disposé en terrasses devant le couvent, s'élève une pyramide érigée à la mémoire des blessés que l'armée française avait laissés au Carmel après la levée du siège de Saint-Jean-d'Acre, et qui furent massacrés par les Turcs. De ce jardin, on jouit d'une vue magnifique sur la mer et, dans la direction de Saint-Jean-d'Acre, sur les montagnes de la Galilée, du Grand Hermon et du Liban. Une maison de plaisance, construite par Abdallah sur les ruines de l'ancien monastère, a été réservée pour les pèlerins musulmans. A proximité du couvent, se trouvent plusieurs grottes, où l'on prétend que se retirèrent autrefois des prophètes hébreux, et par la suite des anachorètes chrétiens. « La principale de ces grottes, dit M. de Lamartine, est une salle d'une prodigieuse élévation; elle n'a d'autre vue que la mer sans bornes, et on n'y entend d'autre bruit que celui des flots qui se brisent continuellement contre l'arête du cap. Les traditions disent que c'était là l'école où Elie enseignait les sciences des mystères et des hautes poésies. L'endroit était admirablement choisi, et la voix du vieux prophète, maître de toute une innombrable génération de prophètes, devait majestueusement retentir dans le sein creusé de la montagne qu'il sillonnait de tant de prodiges et à laquelle il a laissé son nom. » Cette grotte, agrandie par la main des hommes, a 7 m. de longueur, 6 de largeur et 3 de hauteur environ; elle renferme une citerne, et son entrée est ombragée par quelques arbres. Les chrétiens l'appellent *l'Ecole des prophètes*, et les musulmans la *Grotte du fils du prophète*. Une tradition veut que la Vierge s'y soit reposée. Les musulmans ont la garde de cette grotte, mais les chrétiens et les juifs y sont admis sans difficulté. Les rochers sont couverts d'inscriptions et de noms tracés par les pèlerins.

Carmel (ORDRE DE NOTRE-DAME DU MONT-). Outre les *carmes*, qui portèrent d'abord ce titre, il y a encore une congrégation qui relève de *Notre-Dame du Mont-Carmel*; c'est celle des religieuses pénitentes ou converties d'Orvieto, en Italie. Leur fondateur fut Antoine-Simon Celli, gentilhomme d'Orvieto, qui fit bâtir une maison destinée d'abord à recevoir de pauvres filles abandonnées de leurs parents. Mais, en 1682, Alexandre II érigea cette maison en monastère, à l'effet d'y recevoir et d'y renfermer sous clôture les filles ou femmes qui auraient prostitué leur honneur et qui voudraient se consacrer à Dieu, après avoir prononcé des vœux perpétuels. On leur donna la règle des *carmes*, non la règle primitive, mais celle qu'avait mitigée Eugène IV. Ces religieuses ne font pas de noviciat; seulement, pendant quelques mois avant leur entrée définitive, elles portent encore l'habit séculier, et, quand on leur donne l'habit de religion, elles renoncent publiquement à l'année de probation et prononcent en même temps leurs vœux solennels. Voici le cérémonial imposé à cette occasion : celle qui doit faire profession est d'abord revêtue de l'habit de religion, puis elle se met à genoux devant la supérieure et prononce tout haut ces paroles : « Selon l'ordre établi dans cette religion et confirmé par les souverains pontifes, je renonce à l'année de probation, et fais dès à présent ma profession comme ont fait les autres qui sont entrées en cette religion. » Puis, mettant les mains sur les saints Évangiles, elle prononce sa profession ainsi formulée : « Je, nommée dans le siècle N... », à présent sœur M..., de ma propre volonté me donne moi-même à ce monastère de Sainte-Marie-Madeleine, de Sainte-Marie-Egyptienne et de Sainte-Thérèse, appelé des *converties*, et promets à Dieu, à tous les saints,

à vous, révérende mère, présentement prieure du même monastère et à celles qui succéderont et seront élues canoniquement en votre place, stabilité, changement de mœurs, obéissance, continence et pauvreté, selon la règle du sacré ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, que l'on doit observer dans ce monastère. Ainsi Dieu me soit en aide, et les saints Évangiles de Notre-Seigneur. » La prieure lui met ensuite entre les mains un crucifix avec un cierge allumé, et sur la tête une couronne. Les religieuses chantent des antennes, le prêtre dit des oraisons, et, après qu'il a donné la bénédiction à la nouvelle professe, on chante le *Te Deum*. La professe fait ensuite un acte d'humilité, en demandant pardon publiquement de sa vie passée. On lui laisse le voile blanc pendant un an, après quoi on lui en donne un noir. Ces religieuses ont les mêmes observances que les carmélites; leurs habits sont aussi les mêmes, avec cette différence pourtant qu'au lieu de sandales elles portent des pantoufles assez élevées, et que leur voile noir est doublé de blanc.

Outre les couvents, les monastères, les congrégations de Notre-Dame du Mont-Carmel, il existe des sociétés séculières du même nom, comme les confréries, par exemple, qui ont des habits particuliers, des statuts, des règles, des églises, des cimetières, et qui n'admettent des confrères qu'après les avoir éprouvés pendant un certain temps, sous la conduite d'un maître des novices. Telle est l'archiconfrérie de *Notre-Dame du Mont-Carmel* à Rome. Il y en avait une autrefois sous ce nom dans l'église de Saint-Chrysogone, qui appartient aux carmes de la congrégation de Mantoue; mais, comme elle avait été presque abandonnée, on en érigea une autre dans la même église en 1543, sous le titre du Saint-Sacrement et de Sainte-Marie Mère de Dieu du *Mont-Carmel*. Comme la confrérie semblait être supprimée par l'union qui en avait été faite avec celle du Saint-Sacrement, le pape Clément VIII permit que l'on en instituât une autre, sous le nom de *Notre-Dame du Mont-Carmel*, dans l'église de Sainte-Marie-des-Monts, qui appartient aussi aux carmes, mais qui ne dépend et ne relève d'aucune congrégation ni d'aucune province, étant immédiatement soumise au général de l'ordre. Les confrères qui furent d'abord associés à cette confrérie eurent une chapelle dans cette église; mais, pour faire leurs exercices avec plus de liberté, ils ont depuis fait bâtir un oratoire au mont Maquanopoli, où ils s'assemblent pour réciter en commun l'office de la Vierge et y célébrer les divers offices. Quant à leur habillement, il consiste en un sac de couleur tannée, auquel est attaché un capuce qui leur couvre le visage et descend en pointe jusqu'à la ceinture. Il est percé de deux trous à la hauteur des yeux, afin que les carmes puissent voir et n'être point vus. Leur sac est lié d'une ceinture de cuir et ils ont sur les épaules un camail ou mosette de serge blanche. Le général de l'ordre, ou ceux à qui il en a donné commission, ont seuls le droit d'ériger des archiconfréries ou confréries de *Notre-Dame du Mont-Carmel*.

Carmel (ORDRE DES CHEVALIERS DE NOTRE-DAME DU MONT-). Cet ordre a les mêmes bases que l'ordre de Saint-Lazare. Ce fut Henri IV qui l'institua, pour donner des marques de sa piété et de sa dévotion envers la sainte Vierge; il écrivit à son ambassadeur à Rome pour obtenir du pape Paul V confirmation de l'érection de ce nouvel ordre. L'autorisation et la confirmation furent envoyées, et même il fut permis au roi de nommer le grand maître de l'ordre. Comme nous donnerons plus loin les statuts en parlant de l'ordre de Saint-Lazare, nous nous bornerons ici à la description des différents costumes. Le costume du grand maître consiste en une dalmatique de toile d'argent, sur laquelle il met un long manteau de velours amarante semé de fleurs de lis d'or, de chiffres et de trophées, également brodés en or et en argent; les chiffres forment le nom de Marie, au milieu de deux couronnes. Celui des chevaliers de justice se compose d'une dalmatique de satin blanc, sur laquelle est figurée une croix de la hauteur et de la largeur de la dalmatique, et qui est écartelée de couleur tannée et de sinople; par-dessus la dalmatique se met un long manteau de velours amarante, au côté gauche duquel se trouve, brodée en or, une croix de couleur tannée; au milieu est l'image de la Vierge. Les chevaliers ont un rochet sur leur soutane, et sur leur rochet un camail de velours amarante, avec la croix figurée au côté gauche. Quant aux frères servants, leur manteau n'est que de drap, et ils n'ont sur le côté gauche que leur médaille en broderie. Les novices n'ont qu'un petit manteau de satin vert.

CARMELO (Michel-Ange), helléniste et hébraïsant italien, né à Citadella en 1706, mort à Padoue en 1766. Il entra dans l'ordre des frères mineurs de Saint-François, et il fut nommé professeur de langues orientales à l'université de Padoue. Il publia, entre autres savants ouvrages, un commentaire sur le *Miles gloriosus* de Plaute; des dissertations sur Euripide; une *Histoire des costumes sacrés et profanes*; une traduction en vers italiens du *Plutus* d'Aristophane, etc.

CARMELIN s. m. (kar-me-lain). Hist. relig. Nom ancien des carmes. || Nom que l'on donne

à Marseille, aux membres d'une congrégation de pénitents vêtus de grosse toile grise.

CARMELINE s. f. (kar-me-li-ne). Comm. Laine de vigogne.

CARMÉLITE s. f. (kar-mé-li-te). Hist. relig. Religieuse de l'ordre du Carmel : *Sept heures au lit comme une CARMÉLITE; cette vie dure me plaît.* (Mme de Sév.) *Les CARMÉLITES ne veulent pas une femme mariée; il y aurait bigamie.* (Balz.) || *Carmélites déchaussées.* Celles de la réforme de sainte Thérèse, qui vont pieds nus.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des mutisiées, comprenant une seule espèce, qui croît au Chili.

— s. m. Couleur brun pâle de l'habit des carmélites : *Je préfère le marron au CARMÉLITE.*

— Adjectiv. Qui appartient à l'ordre du Carmel : *Une religieuse CARMÉLITE s'était chargée de son éducation.* (A. de Musset.) || Qui est de la couleur de l'habit des carmélites : *Étoffe CARMÉLITE. L'étoffe de soie, de couleur CARMÉLITE, à longues rates vertes fines et multipliées, semblait être de ce même temps.* (Balz.) *Elle baissa les yeux, croisa les bras sur un petit surcoat de laine CARMÉLITE, et attendit.* (A. Achard.)

— Encycl. Ce fut la princesse de Longueville qui établit le premier couvent de religieuses carmélites à Paris; elle les avait fait venir d'Espagne. Cette princesse alla même au-devant d'elles et les amena triomphalement jusqu'à l'église Notre-Dame-des-Champs, dans les dépendances de laquelle elle les installa. « Le mercredi 24 août 1605, dit le *Journal de l'Étoile*, jour de la Saint-Barthélemy, fut faite à Paris une nouvelle et solennelle procession des sœurs carmélites, qui, ce jour-là, prenoient possession de leur maison. Le peuple y accourut en grande foule, comme pour gagner les pardons; elles marchaient en moult bel et bon ordre, étant conduites par le docteur Duval, qui leur servoit de bedeau, ayant le bâton à la main, et qui avoit du tout la ressemblance du loup garou. Mais comme le malheur voulut, ce beau et saint mystère fut troublé et interrompu par deux violons qui commencèrent à sonner une bergamasque; ce qui écarta ces pauvres oyes, et les fit retirer à grands pas, tout effarouchées, avec le loup garou, leur conducteur, dans leur église, où étant parvenues, comme en lieu de franchise et de sûreté, commencèrent à chanter le *Te Deum laudamus*. »

Ces carmélites venues d'Avila étaient au nombre de six; elles avaient été formées par la sérénique sainte Thérèse de Cépède. Ces six religieuses furent les premières de leur ordre en France, où cet ordre prit bientôt une grande extension.

Ce fut dans le couvent de Paris, dont la règle était fort austère, que se retira, en 1676, la duchesse de La Vallière; elle y vécut trente-six ans et y mourut en 1710; son tombeau y fut élevé. En 1790, un décret de l'Assemblée nationale supprima le couvent. On démolit l'église, et nul ne sait ce que devint le corps de Mlle de La Vallière. Cependant, la tradition prétend qu'il a été épargné et qu'il repose encore dans le caveau.

En 1808, les carmélites allèrent provisoirement s'installer dans l'ancien couvent des Carmes. En 1815, quelques anciennes religieuses se réunirent dans la partie des bâtiments de leur couvent qui existait encore, et y firent construire une chapelle. Les carmélites de la rue Saint-Jacques avaient été autorisées à former un second établissement de leur ordre en 1617, dans la rue Chapon; mais à peine y furent-elles installées, que la nouvelle colonie se trouva trop à l'étroit, et que, en 1619, elles purent déjà, grâce aux libéralités de la duchesse de Longueville, acheter un hôtel et s'y établir. En 1625, elles étaient parvenues à se faire bâtir une église.

CARMEN, nom de deux îles du Mexique. L'une est située dans le golfe de Californie, par 26° de lat. N. et 113° de long. O.; elle a une longueur de 44 kilom. et une largeur moyenne de 12 kilom.; l'autre, à l'entrée de la petite baie de Terminos, par 18° 30' lat. N. et 94° de long. O., au S.-O. de la presqu'île de Yucatan. Cette dernière renferme une population de 12,000 âmes. C'est une terre basse, plane, sablonneuse, un véritable banc de 28 kilom. de longueur sur 8 de large. On y tient le grand marché des bois de teinture, principalement du bois de Campêche, qui est une essence précieuse. Le bois, coupé, façonné en billes et dépouillé de son écorce, descend le cours des rivières et vient s'entreposer dans les magasins de Carmen, d'où il est exporté sur les différentes places de l'Europe. Cette île est une terre toute sauvage, que la nature semblait s'être réservée, en lui refusant les dons les plus nécessaires à l'homme. Cependant, à l'époque de la conquête espagnole, il existait aux alentours des oratoires construits en pierres de taille et ornés d'idoles. Carmen est un point stratégique fort important; aussi a-t-elle été érigée, sous la présidence de Juarez, en territoire, et elle est la résidence d'un gouverneur militaire, qui a dans ses attributions la surveillance d'une partie des côtes du golfe de Campêche, et celle d'un gouverneur civil. La capitale du territoire est la ville de Carmen (v. l'article suivant). Il y a dans l'île 16 haciendas, 37 ranchos, et 171 établissements agricoles ou industriels, notamment des plantations de cannes à sucre, des exploitations

de bois de teinture, des moulins, des scieries, etc. L'île de Carmen est aujourd'hui un des points les plus intéressants pour l'avenir du commerce mexicain.

CARMEN, ville du Mexique, Etat de Yucatan, sur l'île de même nom, capitale du territoire de Carmen; 3,200 hab. Elle a un port sûr, mais dont la barre n'a que 11 pieds d'eau, ce qui oblige les navires qui calent davantage à n'y prendre qu'une partie de leur chargement, pour aller le compléter en rade. Cette ville n'existait pas en 1824, et elle doit son origine au déplacement qui s'opéra vers cette époque dans le commerce de Campêche, dont les opérations en bois de teinture commencèrent à s'effectuer à Carmen. L'exportation de ce produit y atteint actuellement de 550,000 à 600,000 quintaux par an. On fait aussi un commerce actif d'extrait de bois, de peaux brutes, etc. L'exportation totale est évaluée à plus de 1,500,000 fr.; l'importation ne dépasse pas 150,000 à 200,000 fr. Le séjour de Carmen est presque aussi malsain que celui de la Vera-Cruz.

Carmen, nouvelle, par Prosper Mérimée. Don José Navarro, Basque et bon chrétien, était brigadier de cavalerie dans le régiment d'Almanza, lorsqu'il fit la connaissance d'une gitana, bien connue à Séville sous le nom de Carmen ou la Carmencita. Le grand œil noir et l'air gaillard de l'effrontée bohémienne eurent bientôt triomphé du cœur de José, qui commença par trahir sa consigne pour être agréable à la gitana, et qui, bientôt après, commit un crime pour conserver à lui tout seul les trésors de gentillesse et de grâce que Carmen lui avait abandonnés. A partir de ce jour, don José fut son régiment pour se soustraire à une condamnation devenue inévitable, et se jette dans tous les hasards de la vie bohémienne, guidé par la gitana, qui commence par le faire recevoir dans une compagnie de contrebandiers. Mais, pour faire la contrebande, on est souvent obligé de tuer, afin d'échapper soi-même à la mort, et don José ajoute bientôt d'autres meurtres à celui qu'il a déjà sur la conscience. Que n'eût-il pas fait pour Carmen? pour la voir danser en chantant, au son de castagnettes d'ébène ou d'ivoire? pour parcourir l'Andalousie, monté sur un bon cheval, l'espingle au poing et sa maîtresse en croupe? Cependant José aimait trop pour ne pas ressentir un jour les morsures de la jalousie. Depuis quelque temps, Carmen ne manquait jamais une course de taureaux dans laquelle devait figurer le pica-dor Lucas. José, la rage au cœur et soupçonnant qu'il n'est plus aimé, fait venir sa maîtresse : « Veux-tu venir en Amérique? lui dit-il. — Pourquoi faire? je suis bien ici, répond la gitana. — C'est parce que tu es près de Lucas, n'est-ce pas? Songes-y bien, je te tuerai. » Mais une bohémienne ne s'effraye pas pour si peu, et lorsque, deux heures après, José rentre et lui dit de le suivre, elle met sa mantille, saute à cheval, et, arrivée dans une gorge solitaire : « Est-ce ici? » demande-t-elle à son amant, immobile, un poing sur la hanche et regardant fixement don José. José la supplie de lui rendre son amour et de revenir à une vie meilleure. « Non, répond-elle; je ne t'aime plus et tu as le droit de me tuer; mais je suis née libre et libre je mourrai. » Alors, ivre de fureur, José poignarde Carmen, lui creuse une fosse dans laquelle il la couche, et va se livrer lui-même aux mains de la justice. « Prosper Mérimée, dit M. Sainte-Beuve, s'est attaché à découvrir et à créer des passions fortes, hors du cadre des salons; et, se détournant des caractères effacés qu'on y rencontre, il s'est mis en quête des natures primitives, appartenant à un état de société antérieur, et qui sont comme égarées dans le nôtre. Un peu de férocité et de crime ne l'a point dégoûté, et il y a vu un relief de plus. Le procédé qu'il aime n'est nullement peut-être plus apparent que dans la jolie nouvelle de *Carmen*. Cette bohémienne espagnole, qui mène à mal don José, l'honnête Basque, qui en fait un bandit de brave soldat qu'il était, et qui le fait finir par la potence, cette Carmen n'est autre chose qu'une Manon Lescaut d'un plus haut goût, qui débâche son chevalier Desgrieux, également séduit et faible, bien que d'une tout autre trempe. »

CARMÈNE s. f. (kar-mè-ne). Patois. Charogne, bête morte. || Très-mauvaise viande. || Rosse, bête de somme sans vigueur.

CARMENET s. m. (kar-me-nè). Vitic. Sorte de cépage appelé aussi GROSSE VIMURE.

CARMENSIS AGER, nom latin du pays de CARMÈNE.

CARMENTA, nymphe prophétesse d'Arcadie, fut aimée de Mercure, qui la rendit mère d'Evandre. Elle passa avec son fils en Italie, où elle prédit l'avenir jusqu'à l'âge de cent dix ans. Elle succomba alors sous les coups d'Evandre et reçut les honneurs divins. Elle avait un temple au pied du Capitole, près de la porte dite *Carmentale*. Ce fut elle qui changea en lettres romaines les quinze lettres grecques apportées par Evandre dans le Latium. Elle présidait aux accouchements et inspirait les prophètes et les devins.

CARMENTAL, ALE adj. (kar-main-tal, a-le). Mythol. Qui se rapporte à Carmenta ou à son culte : *Flamine CARMENTAL.* || *Déesses carmentales*, Nom donné aux déesses Car-

menta, Postverta et Prorsa, qui inspiraient les prophètes et les devins.

— Antiq. rom. *Porte carmentale*, Porte de Rome, qui était située au pied du Capitole, près du Tibre, dans le voisinage du temple de Carmenta.

— s. f. pl. Fêtes qu'on célébrait à Rome en l'honneur de la déesse Carmenta, pour la supplier de rendre les femmes fécondes et d'aider à leur accouchement.

— Encycl. Voici, selon quelques auteurs, l'origine des *carmentales*, qui se célébraient chaque année à Rome, du 11 au 15 janvier. Après la réunion des Sabins aux Romains, et lorsque l'entente des deux peuples fut assurée, on sacrifia à Carmenta, et l'on institua des jeux et des fêtes en son honneur. Plutarque leur attribue une autre origine : on sait qu'un sénatus-consulte défendit un jour aux femmes d'aller en char par la ville; celles-ci en furent si outrées, que, d'un commun accord, elles résolurent de ne pas se laisser approcher par leurs maris, jusqu'à ce que cette odieuse loi eût été révoquée : elles tinrent leur parole avec plus de constance que dans la comédie d'Aristophane, et les Romains furent obligés de passer par où en voulaient leurs femmes. Cette réconciliation fut suivie d'une grande fécondité, que les femmes attribuèrent à la déesse Carmenta, et elles voulurent l'en remercier en lui bâtissant un temple et en instituant des jeux en son honneur. Ces fêtes étaient célébrées tous les ans par les mères de famille, le 13 avant les calendes de février. Il n'était permis d'y apporter aucun objet en cuir, ou provenant d'un animal mort de sa mort naturelle.

CARMER (Jean-Henri-Casimir, comte de), homme politique allemand, né en 1721 à Kreuznach, dans le Palatinat, mort en 1801. Il passa en 1749 du service de l'électeur palatin à celui du roi de Prusse, et, après avoir occupé différents emplois administratifs, il devint, en 1768, ministre de la justice et président en chef de toutes les régences de la Silésie. En 1779, le roi le nomma grand chancelier et chef de justice, en remplacement du baron de Furst, et le chargea d'introduire dans l'administration, à la tête de laquelle il le plaçait, toutes les réformes qu'elle réclamait. Déjà, avant lui, le grand chancelier Coccei avait échoué dans toutes ses tentatives d'amélioration; Carmer fut plus heureux, grâce à l'activité, à la fermeté, à la connaissance profonde des affaires et surtout à l'impartialité dont il fit preuve dans une mission aussi délicate. Parmi les réformes que lui doit l'organisation judiciaire prussienne, nous citerons la préparation d'un code général, et surtout l'amélioration de la procédure civile et de l'organisation judiciaire dans toutes ses branches. Peu de temps avant la mort de Carmer, le roi lui conféra le titre de comte.

CARMICHÉLIE s. f. (kar-mi-ché-li). Bot. Genre d'arbres, de la famille des légumineuses, tribu des lotées, comprenant une seule espèce, qui croît en Australie.

CARMIGNANI (Jean-Alexandre), jurisconsulte et criminaliste italien, né à San-Cassiano, près de Pise, en 1768, mort en 1847. Il commença ses études à Florence, les termina à l'université de Pise et fut reçu docteur en droit en 1791. Après avoir exercé pendant plusieurs années et de la manière la plus brillante la profession d'avocat, il fut nommé, en 1801, professeur de droit pénal à l'université de Pise. Il dut à la science et au talent dont il fit preuve d'être maintenu dans sa chaire à la restauration. En 1838, il fut chargé de donner son avis sur la réorganisation de l'enseignement du droit en Toscane, et fut nommé, en 1840, professeur de philosophie du droit à Pise; mais son grand âge ne lui permit pas de professer longtemps, et il reçut le titre de professeur émérite en 1842. Voici la liste de quelques-uns des nombreux ouvrages de Carmignani : *Essai sur la théorie des lois civiles* (Florence, 1794); *Éléments de droit criminel*, en latin (Florence, 1808), dont la cinquième édition a paru en 1835 et a été traduite en plusieurs langues; *Leçon académique sur la peine de mort* (Pise, 1836); *Nouveau programme d'enseignement complet et systématique du droit* (1841); *Monographie des délits et d'application pratique; Théorie des lois de la sûreté sociale*, travail vaste et profond, l'œuvre posthume de Carmignani et son vrai titre de gloire; *Histoire de l'origine et des progrès de la philosophie du droit jusqu'à la fin du XVIIIe siècle*, etc. On a publié à Lucques, en 1851, six volumes d'œuvres inédites de Carmignani.

CARMIGNANO, bourg du royaume d'Italie, dans l'ancien duché de Toscane, à 23 kilom. O. de Florence; 1,500 hab. Récolte de vins de Montalbino, les plus estimés de la province. A 5 kilom. S.-E. du bourg, se trouve la belle villa grand-ducale de Poggio-a-Cajano, construite par Laurent de Médicis et renfermant de belles fresques d'André del Sarto.

CARMIN s. m. (kar-main — du bas lat. *carminis*, de couleur carmin). Couleur d'un rouge éclatant, comme celle qui est fournie par la cochenille : *Lèvres de CARMIN. Quelquefois une cantharide, nichée dans la corolle de la rose, en relève le CARMIN par son vert d'émeraude.* (B. de St-P.)

L'Occident amincit sa frange de carmin.

V. Huo.

L'industriel pinceau, d'un carmin délicat,
D'un visage arrondi relève l'incarnat.

VOLTAIRE.

Si ta lèvre a plus de carmin,
Tes yeux ont bien moins d'étincelles.

BOUFFIERS.

La Matière colorante qui donne cette couleur; se dit particulièrement de celle qui est fournie par la cochenille : *Acheter du CARMIN. Le CARMIN était autrefois d'un grand usage pour la toilette des dames. La préparation du CARMIN a été découverte par hasard à Pise, par un moine franciscain.* (Bouillet.)

Pourquoi mêler aux fleurs de ton visage
De nos carmins le mensonger éclat?

DUPUIS DES LÉZERS.

Une femme qu'un cri fait tomber en faiblesse,
Qui met du blanc et du carmin.

A. BARNIER.

— Adj. inv. Qui a la couleur du carmin : *Une robe carmin. Des lèvres carmin. Le colibri à gorge carmin a quatre pouces et demi de longueur.* (Buff.)

— **Encycl.** La décoction de cochenille contient, outre la carmine, des matières animales et grasses qui lui donnent la propriété de former des précipités avec la plupart des corps, ce que ne fait pas la carmine pure. En effet, si l'on verse dans cette décoction de la crème de tartre, du sel d'oseille, de l'alun, il se produit des précipités rouges qui constituent le carmin du commerce, couleur si précieuse pour les peintres, pour la coloration des fleurs artificielles et des bonbons. C'est ordinairement avec l'alun qu'on prépare le carmin, lequel consiste alors en une combinaison de carmine, de matière animale, d'acide et d'un peu d'alumine. La préparation du carmin a été découverte par hasard à Pise, par un moine franciscain. Il préparait un extrait de cochenille avec du sel de tartre, pour l'employer comme médicament. Versant un jour un acide dans la solution de cet extrait, il vit, non sans surprise, se déposer un beau précipité rouge; c'était du carmin. En 1656, le chimiste Homberg en fit connaître la préparation.

CARMINATI (Bassiano), médecin italien, né à Lodi en 1750, mort à Milan en 1830. Il exerçait la médecine dans sa ville natale lorsqu'il publia son premier ouvrage, intitulé : *De animalium ex mephitis et noxiis habitibus interitu ejusque propriis causis* (1777). Ce livre attira sur lui l'attention et le fit nommer professeur à l'université de Pavie, et plus tard médecin en chef de l'hôpital. Parmi ses publications ultérieures, nous citerons : *Animadversiones in principia theoriae Brunonianae* (1793), où il s'éleva contre la doctrine de Brown, et le plus important de ses ouvrages, *Hygiene, therapeutica et materia medica* (1813, 2 vol. in-4°), dont il parut des traductions en italien et en allemand.

CARMINATIE s. f. (kar-mi-na-ti — de *Carminati*, médecin italien). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées et de la tribu des eupatoriées, comprenant une seule espèce, qui croît au Mexique.

CARMINATIF, **IVE** adj. (kar-mi-na-tif, i-ve — lat. *carminativus*; rad. *carminare*, carder et par ext. dissiper). Méd. Se dit des remèdes propres à dissiper ou à expulser les gaz qui se forment dans l'appareil digestif : *Poudre carminative. Clystère carminatif.*

— s. m. Remède carminatif : *Les carminatifs sont pris communément parmi les substances aromatiques.* (H. Cloquet.)

CARMINE s. f. (kar-mi-ne — rad. *carmin*). Chim. Matière colorante rouge de la cochenille et du kermès. On l'appelle aussi **CARMÈNE**. Il Chez quelques auteurs, Matière non colorée qui se trouve dans les mêmes substances et dont l'alération produit la carmine. V. **CARMINIQUE** (acide).

CARMINE, **ÉE** (kar-mi-né) part. pass. du v. Carminer. Teint en carmin; qui a la couleur de carmin ou une couleur mêlée de carmin : *De la soie carminée. Un rose carminé. De la laque carminée. Chaque pommier, avec ses roses carminées, ressemble à un gros bouquet de fiancée de village.* (Chateaub.)

CARMINER v. a. ou tr. (kar-mi-né). Colorier ou teindre en carmin : *CARMINER de la soie. CARMINER une estampe.*

— Techn. Convertir en carmin.

CARMINGOLE s. f. (kar-main-go-le). Ancienne espèce de bonnet.

CARMINIQUE adj. m. (kar-mi-ni-ke — rad. *carmin*). Chim. Se dit d'un acide qui n'est autre que la carmine : *Acide carminique.*

— **Encycl.** *Acide carminique.* Pour extraire ce principe colorant de la cochenille, on épuise, par l'eau bouillante, les cochenilles sèches et pulvérisées; on précipite la décoction par le sous-acétate de plomb légèrement acidulé, en ayant grand soin de ne pas ajouter un excès de la solution plombique. Le précipité est lavé à l'eau jusqu'à ce que les eaux de lavage ne soient plus précipitées par le chlorure mercurique; on le met ensuite en suspension dans l'eau, on le décompose par un courant d'acide sulfhydrique et l'on filtre. La liqueur filtrée est évaporée à consistance sirupeuse et desséchée complètement sur un bain-marie. Le produit ainsi obtenu est d'un pourpre foncé. *Traité par l'alcool, il lui cède*

l'acide *carminique*. Cet acide forme une masse pourpre, fusible et soluble en toutes proportions dans l'eau et l'alcool. Les acides chlorhydrique et sulfurique le dissolvent sans l'altérer; on peut le porter jusqu'à la température de 136° sans qu'il se décompose; il est très-hygroscopique. Les solutions aqueuses d'acide *carminique* précipitent en rouge les terres alcalines, ainsi que les sels de plomb, de zinc, de cuivre et d'argent. D'après les analyses de Delarue, l'acide *carminique* contient 54,1 pour 100 C, et 4,8 H, ce qui conduit à la formule C¹⁴H¹⁴O⁸.

Schutzenberger considère l'acide *carminique* de Delarue comme un mélange. D'après lui, l'acide *carminique* pur aurait pour formule C⁹H⁸O⁶ et se trouverait mêlé dans la cochenille avec un acide oxycarminique C⁹H⁸O⁷, et peut-être avec d'autres acides ayant une composition intermédiaire. Les analyses de ce chimiste sont loin toutefois de prouver ce qu'il avance. L'acide *carminique* est décomposé par le chlore et le brome; avec le brome, il forme un corps jaune soluble dans l'alcool. Traité par l'acide azotique, l'acide *carminique* se transforme en acide nitrococcinique, composé qui est isomère avec l'acide trinitranisique, et qui cristallise en tables rhomboïdales jaunes solubles dans l'eau froide, plus solubles encore dans l'eau chaude, et solubles aussi dans l'alcool et l'éther. Tous les nitrococcinates sont solubles dans l'eau.

Les eaux mères de la préparation de l'acide *carminique* renferment une substance cristallisable identique à la tyrosine. Le principe colorant de la cochenille avait été obtenu d'abord à l'état impur par Pelletier et Caven-ton, qui lui avaient donné le nom de *carmine*; ils le préparaient en épuisant les cochenilles par l'éther pour enlever la matière grasse, et faisant digérer le résidu avec de l'alcool.

Le *carmin* du commerce (v. **CARMIN**) est une matière colorante d'un beau rouge que l'on prépare en traitant une décoction de cochenille par la crème de tartre, l'alun ou l'oxalate de potassium. Les matières grasses et albuminoïdes se coagulent ainsi et entraînent avec elles la matière colorante.

Lorsqu'on traite une solution de cochenille et d'alun par un carbonate alcalin, il se forme un précipité qui renferme la matière colorante de la cochenille unie à l'alumine et que l'on connaît en peinture sous le nom de *laque carminée*. Pour préparer la laque carminée, on emploie d'ordinaire le sédiment grossier qui reste au fond d'une décoction de cochenille après qu'on en a séparé les parties plus fixes par décantation. Souvent, pour obtenir cette laque à meilleur marché, on mélange, dans la préparation, de l'extrait de bois de Brésil à la cochenille.

La matière colorante de la cochenille est employée pour teindre la laine et la soie en écarlate; mais les couleurs qu'on obtient sont plus brillantes que solides et sont rapidement détruites par l'eau ou les alcalis. Les mordants dont on se sert le plus usuellement sont l'alun, la crème de tartre et le sel d'étain (v. **PARACHLORURE D'ÉTAIN**). Depuis quelques années, l'emploi de la cochenille a considérablement diminué, les couleurs d'aniline lui ayant fait une concurrence considérable. Ces couleurs sont en effet plus solides et même plus brillantes que celles de la cochenille. Toutefois, l'écarlate n'a pu être obtenu jusqu'ici qu'avec la cochenille.

CARMINITE s. f. (car-mi-nite — de *carmin*). Miner. Nom donné par Sandberger, à cause de sa couleur, à un minéral qu'on trouve à Hornhausen, en Saxe, associé avec la variété de skorodite appelée *beudantite*.

— **Encycl.** La *carminite* est essentiellement composée d'acide arsénique, de plomb et de fer, et paraît être un arséniate hydraté de ces deux métaux légèrement coloré en rouge par un peu d'arséniate de cobalt. Elle se présente en aiguilles fines, translucides, à éclat vitreux, qui sont réunies tantôt sous forme bacillaire, tantôt sous forme de rognons, et qui, lorsqu'elles sont un peu larges, offrent des clivages parallèles à un prisme rhomboïdal droit. Au chalumeau, elle fond en un globe gris d'acier, avec accompagnement de vapeurs arsenicales. On exprime sa dureté par le nombre 2,5.

CARMOLY (Eliacin), hébraïsant français, né à Soultz (Haut-Rhin) en 1805. De 1834 à 1839, il remplit à Bruxelles les fonctions de grand rabbin, et il est au nombre des membres de la Société asiatique. Il a dévoué sa vie à l'étude de la littérature hébraïque, et il a publié dans ce but beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Biographie des Israélites anciens et modernes* (1829), en hébreu; *Des Khosars au x^e siècle* (1833); les *Mille et un contes* (1837), récits chaldéens; *Itinéraires de la Terre sainte, du xiv^e au xv^e siècle* (1847); *Histoire littéraire des écrivains juifs du xiv^e au xv^e siècle* (1850), etc. En outre, il a été l'un des principaux rédacteurs de la *Revue orientale*, de 1841 à 1843, et il a fondé, en 1855, à Paris, la *France israélite*.

CARMON (D.-Jacques), jurisconsulte allemand, né à Rostock en 1677, mort en 1743. Après avoir étudié la théologie dans sa ville natale, il suivit les cours de droit aux universités de Wittenberg et d'Éna. Il revint ensuite à Rostock, fut nommé procureur du

consistoire protestant, puis professeur d'éloquence, et chargé enfin d'enseigner les Pandectes. On lui doit, entre autres ouvrages : *Disputatio de præditiis naturalibus tortura* (1707); *Oratio de nomine divorum non sine nomine* (1714); *De palladii civitatum* (1715); *De triborianismo suspecto et non suspecto* (1718); *De retentione mercedis famuli domino permessa* (1723); *De diverso hypothecarum iure* (1733), etc.

CARMONA, ville d'Espagne, prov. et à 25 kilom. N.-E. de Séville, ch.-l. de juridiction civile; 15,625 hab. Fabriques de draps, chapeaux, distilleries, tanneries, moulins à huile. Cette ville existait sous le même nom du temps des Romains; on y voit encore deux portes construites à cette époque, ainsi que des ruines moresques et quelques beaux édifices de construction ancienne, tels que le magnifique hôtel de ville, plusieurs églises et de nombreux couvents.

CARMONA (Jean de), médecin espagnol du xv^e siècle, né à Séville, fut médecin de l'inquisition dans l'Estramadure, et publia deux ouvrages en latin, l'un sur la peste, l'autre pour prouver que la connaissance de l'astrologie est inutile en médecine. — Un autre médecin espagnol, don Francisco Ximenes de CARMONA, né à Cordoue, fut d'abord professeur d'anatomie à Salamanque, puis vint exercer la médecine à Séville, et publia, en espagnol, un *Traité de la grande excellence de l'eau et de l'usage de la refroidir avec de la neige* (1616).

CARMONA (don Salvador), graveur espagnol, né à Madrid en 1730, mort en 1807. Envoyé à Paris par le gouvernement espagnol, il s'y perfectionna dans son art sous les leçons de Charles Dupuis, et, lorsqu'il retourna dans sa patrie, il y épousa la fille du peintre Raphaël Mengs. Ses estampes les plus belles sont : *L'Histoire écrivain les fastes de Charles III, roi d'Espagne*, d'après Soliman; *la Résurrection*, d'après Carle Vanloo; *L'Adoration des bergers*, d'après Pierre; *la Vierge et l'Enfant Jésus*, d'après Van Dyck, etc.

CARMONE s. f. (kar-mo-ne). Bot. Syn. de **CARRILLET** ou **BRÉRET**. || On dit aussi **CARMO-NÉE**.

CARMONTEL, littérateur français, que la plupart des biographes s'abstiennent à nommer **Carmontello**, né à Paris en 1717, mort à Sainte-Assise en 1806. Il se fit connaître par son double talent de peintre amateur et d'auteur. Bien qu'il n'eût pas fait de fortes études, il prit goût de bonne heure aux choses de l'esprit, et particulièrement à l'art dramatique et aux arts du dessin. Il dessina bientôt très-finement à la plume et peignit de jolis pastels, tout en composant de petits dialogues sur un mot donné, non moins finement touchés que ses dessins. Il fut, à proprement parler, le créateur de ce genre léger, mais ingénieux, qu'on appelle le proverbe. Ces jolies bagatelles firent d'abord sa réputation dans le monde; elles lui procurèrent ensuite une place agréable et avantageuse chez le duc d'Orléans, petit-fils du régent. Ce prince avait de l'esprit et du goût pour les arts, et déjà s'était attaché Collé en qualité de lecteur; il conféra le même titre à Carmontel, qui, jusqu'à la Révolution, demeura attaché à la maison d'Orléans. C'est en cette qualité de commensal et en quelque sorte d'ami de cette branche cadette de la maison royale, qu'il vécut heureux et libre auprès d'elle. On a dit de lui avec raison qu'il fut un de ces hommes heureux qui ont eu le grand avantage de venir à propos, et dans le siècle où ils pouvaient le mieux réussir. L'un des talents de Carmontel s'appliqua justement à l'un des goûts les plus à la mode alors, celui des jardins; et quand le duc d'Orléans voulut changer la butte Monceaux en un parc féérique, ce fut Carmontel qui en composa les dessins. Carmontel avait tous les goûts distingués et fins d'un Marivaux sans prétention; il ne s'était formé sur aucun modèle, et, dans son genre, il est lui-même devenu un modèle. C'était un charmant esprit, net et précis, galant homme et homme du monde par-dessus tout, homme de plaisir, dirions-nous, si ce mot ne s'entendait que des nobles amusements de l'esprit, tels que la bonne compagnie, la compagnie des honnêtes gens de tout état les comprend et les aime. N'ayant pas les ailes du génie, il n'aspirait point à atteindre à la hauteur d'un Molière, et ne traita jamais de grands sujets, même à mi-côte, à la suite de Kegnard, de Dufresny ou de Dancourt. Comme nous l'avons déjà dit, il n'avait fait que des études incomplètes, semblable en cela à l'auteur du *Mercur galant*, qui passait pour n'avoir jamais bien su le latin. Il était le Boursault du proverbe, genre qu'il a rapproché de la bonne comédie, par des situations intéressantes, par des péripéties ingénieuses et par un dialogue en même temps très-spirituel et très-naturel. On disait même de son temps que le seul défaut de ce dialogue était parfois d'être trop naturel, c'est-à-dire un peu négligé, reproduisant les façons familières de parler qu'on écrit rarement et qu'on imprime plus rarement encore. Personne ne possédait mieux que Carmontel l'art de faire parler, comme ils parlaient de son temps, les gens du monde et surtout les gens de la cour, dont la conversation légère et délicate ne roulait que sur des bagatelles. Il était l'ordonnateur des fêtes de la maison du duc d'Orléans, comme Malézieux l'avait été, à

Soeaux, de celles de Mme la duchesse du Maine. Il improvisait en quelque sorte toutes les parties : en une matinée, il composait une pièce de théâtre d'un ou deux actes, d'après le nom ou le caractère des personnes qui devaient y jouer un rôle, un peu comme Benserade composait ses ballets. Ce n'était pas tout. Dessinant et peignant avec beaucoup de goût et de facilité, il disposait dans le même temps les décorations et y introduisait une foule d'allusions ingénieuses. Il excellait surtout à faire des portraits à la plume d'une ressemblance parfaite. Il a fait ceux de presque tous les hommes célèbres du xviii^e siècle, à quelque titre que ce fût, et il est regrettable que cette partie de son œuvre de dessinateur n'ait pas été reproduite par la gravure. Quelques portraits seuls l'ont été. Ceux-là ont pu juger de leur mérite, qui ont vu les fines physionomies de Philidor, du chevalier de Boufflers, de Mme du Deffant et de Grimm, si expressivement rendues par l'auteur des *Proverbes*. Carmontel cultivait aussi la peinture au pastel, et se plaisait à en donner des leçons aux gens du monde. Pour faciliter aux élèves la pratique de la perspective, il a composé un traité qui n'est que l'application des procédés qu'il employait lui-même pour ses *transparents*. Il appelait ainsi des tableaux sur papier très-fin, lesquels, exposés à la lumière du jour, devant un seul carreau de ses croisées, se déroulaient pendant une heure ou deux aux yeux des spectateurs et leur présentaient une suite de scènes dignes à la fois de l'auteur des *Proverbes dramatiques* et du peintre qui a fait les dessins du jardin de Monceaux. Ces *transparents* avaient différentes longueurs, depuis cent jusqu'à cent soixante pieds. Pour les peindre, il était obligé de travailler debout devant le papier appliqué à la vitre, et c'est ce qu'il faisait encore à quatre-vingt-neuf ans.

Il vint un moment dans la vie de Carmontel où il n'eut plus, pour vivre, d'autres ressources que son talent. Il eût dû être pensionné par les théâtres, qui lui avaient emprunté une foule de sujets; ce fut un établissement d'une espèce bien différente qui lui procura des ressources inespérées : le mont-de-piété, auquel on n'eût soupçonné aucun rapport avec la littérature, lui avança une somme assez forte sur le dépôt de ses manuscrits, et, si ce n'est quand il développait ses *transparents* ou lisait ses *Proverbes*. Il gardait alors un sérieux imperturbable, même en défilant les passages les plus plaisants. Il en voulait beaucoup, dans les derniers temps de sa vie, aux auteurs de vaudevilles, qui avaient mis en coupe réglée la collection de ses proverbes. Aussi lâchait-il contre eux force épigrammes dans la conversation et, la chose étant devenue par trop criante, il fit plus : il écrivit pour s'en plaindre à Barré, directeur du Vaudeville, et auteur lui-même d'assez jolies pièces, qui s'empressa de lui donner ses entrées au Vaudeville à titre d'auteur, ce qui parut, dans ce temps-là, une réparation suffisante, dont Carmontel lui-même parut se contenter. Cet homme aimable et spirituel, si naïvement épris des arts, qu'il cultivait en amateur et sans prétention, s'éteignit paisiblement dans sa quatre-vingt-dixième année.

Le plus considérable des ouvrages de Carmontel est le recueil des proverbes qu'il avait publiés sous le titre de : *Proverbes dramatiques*, sans nom d'auteur (Paris et Versailles, Legay, 1768-1781, 8 vol. in-8°). Pendant que cet ouvrage était en cours de publication, l'auteur fit paraître, chez un autre libraire, deux volumes de comédies, sous le titre de : *Théâtre du prince Cléopâtre, Russe, traduit en français par le baron Blenling, Saxon*. Ce titre était assurément bien combiné pour donner de la tablature aux curieux, d'autant plus que Carmontel, caché sous ces deux masques, sut garder d'abord, sur sa paternité, le plus profond secret. Il mit aussi dans ces deux volumes le meilleur de son portefeuille, celles de ses pièces qui se rapprochaient le plus de la vraie comédie, et qui auraient besoin d'être à peine légèrement remaniées pour pouvoir, même aujourd'hui, figurer au théâtre avec succès. Il a été fait des *Proverbes dramatiques* une très-belle et très-bonne édition en 4 vol., tout aussi complète que la précédente, quoique moins volumineuse. On doit encore à Carmontel : le *Théâtre de campagne* (Paris, Ruault, 1775, 4 vol. in-8°). Ce théâtre ne contient pas moins de vingt-cinq comédies, la plupart en un acte, et toutes en prose. La seule pièce que Carmontel ait faite en vers est une tragédie en cinq actes, intitulée : *Alménorade*.

Les *Proverbes* de Carmontel obtinrent, dès leur publication, un succès très-grand dans les salons, et devinrent le répertoire de ceux qui voulaient, sans théâtre, jouer la comédie à la campagne; mais ce n'est pas là tout le bagage dramatique de cet aimable et fécond amateur. Il a laissé des œuvres posthumes,

parmi lesquelles nous mentionnerons : *Nouveaux proverbes dramatiques* (Paris, 1811, 2 vol. in-8°). Ces deux volumes renferment vingt-quatre proverbes différents de ceux que nous venons de citer, et publiés d'après les manuscrits de l'auteur, acquis par M. de Béthune-Charost. Quatorze ans plus tard, enfin, il a encore été publié un nouveau recueil des *Proverbes* de Carmontel, d'après les mêmes manuscrits, et ce fut Mme de Genlis, on ne sait par quelle combinaison, qui en fut l'éditeur. Il parut sous ce titre : *Proverbes et comédies posthumes de Carmontel*, précédés d'une notice par Mme de Genlis (Paris, Ladvocat, 1825, 3 vol. in-8°). Enfin Carmontel a encore écrit deux romans : le *Triomphe de l'amour sur les mœurs de ce siècle* ou *Lettres du marquis de Murcin au commandeur de Saint-Brice*, et le *Duc d'Arnay*; un volume intitulé : *Conversation des gens du monde dans tous les temps de l'année* et une comédie, *L'abbé de plâtre*, en un acte et en prose, jouée sur le théâtre des Italiens en 1779.

Carmosine, comédie en trois actes et en prose, d'Alfred de Musset, représentée à l'Odéon le 8 novembre 1865. Cette pièce, imprimée dans l'édition des œuvres du poète, donnée en 1853, n'était appréciée que des connaisseurs, lorsque la scène vint la mettre en relief.

Maitre Bernard, médecin à Palerme, et son épouse, dame Pâque, ne peuvent s'expliquer le déperissement de jour en jour plus rapide de leur fille Carmosine. En vain Bernard manipule des drogues, en vain il consulte ses grimoires et cherche un remède à la mélancolie qui mine la santé de sa fille; il est impuissant à combattre un mal dont la cause lui échappe. Seule, dame Pâque croit savoir que toutes les fioles de la terre ne rendraient pas Carmosine à la gaieté, car sa maladie date du dernier tournoi de Palerme, et l'amour seul a pu porter le trouble dans le cœur de la jeune fille, à la vue de quelque beau cavalier comme Ser-Vespasiano, et cela est d'autant plus probable, suivant cette bonne dame Pâque, que, depuis ce jour, Carmosine ne veut plus entendre parler de Perillo, son fiancé. Mais Bernard et sa digne épouse se trompent tous deux. Il est bien vrai que Carmosine est plus indifférente que jamais pour Perillo, mais Ser-Vespasiano ne parle pas davantage à son cœur. Et cependant ses couleurs ont disparu, ses joues se sont creusées, et elle n'est plus que l'ombre d'elle-même depuis les fêtes de la reine. Un secret qu'elle ne veut révéler à personne est le ver qui la rongie intérieurement. Elle se dit qu'elle en mourra, mais la mort est précisément le seul remède qu'elle appelle de tous ses vœux. Encore quelques jours, et elle sent bien que tout sera fini. Néanmoins, elle appelle Minuccio, un jeune troubadour, et lui fait cet aveu, que personne jusqu'alors n'avait pu lui arracher : « Tu te rappelles cette journée où notre roi Pierre fit la grande fête de son exaltation; je l'ai vu à cheval au tournoi, et je me suis prise pour lui d'un amour qui m'a réduite à l'état où je suis. J'ai essayé de m'en guérir, mais comme je n'y saurais rien faire, j'ai résolu d'en mourir et j'en mourrai. Mais je te supplie de lui apprendre mon dessin. Quand ce sera fait, tu me le diras, et je mourrai moins malheureuse. »

Minuccio, qui approche le roi à toute heure en sa qualité de troubadour, va faire cette singulière confidence à Pierre d'Aragon, et lui lit ces vers de Carmosine, qu'on croirait tombés de la plume du plus poétique, du plus gracieux, du plus sentimental troubadour de l'époque :

Va dire, Amour, ce qui cause ma peine,
A mon seigneur, que je m'en vais mourir,
Et par pitié, venant me secourir,
Qu'il m'eût rendu la mort moins inhumaine.

A deux genoux, je demande merci.
Par grâce, Amour, va-t'en vers sa demeure.
Dis-lui comment je prie et pleure ici,
Tant et si bien qu'il faudra que je meure,
Tout enflammée, et ne sachant point l'heure
Où finira mon adoré souci.

La mort m'attend, et, s'il ne me relève
De ce tombeau prêt à me recevoir,
J'y vais dormir, emportant mon doux rêve.
Hélas! Amour, fais-lui mon mal savoir.
Depuis le jour où, le voyant vainqueur,
D'être amoureuse, Amour, tu m'as forcée.
Fût-ce un instant, je n'ai pas eu le cœur
De lui montrer ma craintive pensée,
Dont je me sens à tel point oppressée,
Mourant ainsi, que la mort me fait peur.

Qui sait pourtant, sur mon pâle visage,
Si ma douleur lui déplairait à voir?

De l'avouer je n'ai pas le courage.
Hélas! Amour, fais-lui mon mal savoir.

Puis donc, Amour, que tu n'as pas voulu
A ma tristesse accorder cette joie,
Que, sans mon cœur, mon doux seigneur ait bu
Ou vu les pleurs où mon chagrin se noie,
Dis-lui du moins, et tâche qu'il le croie,
Que je vivrais, si je ne l'avais vu;

Dis-lui qu'un jour une Sicilienne
Le vit combattre et faire son devoir
Dans son pays; dis-lui qu'il s'en souvienne,
Et que j'en meurs, faisant mon mal savoir.

Le roi, étonné et surpris et ému malgré lui, va raconter, en vrai gentilhomme et en loyal époux, l'aventure à la reine, qui, généreuse autant que bonne, promet de sauver Carmosine. En effet, elle se rend, incognito

d'abord, chez la jeune fille, et, après une conversation fort habilement dirigée, elle finit par proposer à Carmosine de venir au palais en qualité de demoiselle d'honneur, afin qu'elle puisse tout à son aise voir Pierre d'Aragon, et remplacer son amour par l'amitié. Mais, pour cela, il faut qu'un homme loyal, honnête et brave lui donne le bras pour entrer à la cour, et cet homme sera Perillo. A ce moment, le roi lui-même arrive pour confirmer tout ce qu'a dit la reine, et Carmosine accepte pour époux Perillo, que don Pèdre lui-même lui présente.

Comme l'analyse vient de le prouver, on ne saurait rien imaginer de plus invraisemblable que ce roman. Une femme qui amène une belle jeune fille auprès de son époux dont elle est amoureuse, et cela dans l'intention charitable de la guérir de son amour... hum! cela fait peut-être honneur à l'ingénuité de cette bonne reine; mais n'importe, nous pensons que cette nouvelle recette doit être appliquée avec une grande réserve. On l'a vu également, cette comédie de *Carmosine*, ainsi que les autres œuvres dramatiques d'Alfred de Musset, n'est pas fortement intrigquée; le canevas en est des plus simples; mais quelle merveilleuse habileté, quelle richesse et quelle délicatesse dans la broderie!

C'est, dit M. Edouard Fournier, un adorable conte de fées que l'on croirait écrit par La Fontaine, sous l'inspiration de Boccace purifié, dans la vraie couleur et l'idéal parfum des temps où la reine Berthe filait et où les rois épousaient des bergères. Nulle part le talent du poète ne s'est montré plus frais et plus délicatement ému dans le sentiment de la tendresse souffrante et de la discrétion douloureuse en amour.

Quels personnages poétiques et délicatement vrais il évoque! dit de son côté M. Nestor Roqueplan; comme il nous fait entrer sans effort dans ce monde charmant découvert par Shakespeare! Quelle atmosphère transparente et légère il répand autour de nous! De quelle douce lueur il éclaire le ciel de sa fantaisie! Dans ses autres pièces, Alfred de Musset a été plus brillant, plus vif, plus coloré; il y a dans *Carmosine* plutôt des reflets que des rayons de soleil. Sauf quelques traits vigoureux que lance, à son entrée, le roi don Pèdre, le ton général, même dans la bouche de dame Pâque, de Ser-Vespasiano et du troubadour Minuccio, est fin, retenu, presque mélancolique. Le rire n'y arrive jamais qu'au sourire, et le sourire est souvent près des larmes. Il n'en résulte toutefois aucune monotonie; la variété est seulement obtenue dans une gamme plus douce, et, comme on dirait en musique, dans des tons mineurs.

S'il ne faut point chercher dans *Carmosine* des caractères accentués, l'âme se réchauffe du moins en présence de cette innocente jeune fille, victime de son cœur. L'esprit le plus fin et le plus délicat se joue et brille à chaque instant dans le plus charmant et le plus ingénieux dialogue. Quelle différence entre la fadeur des compliments ordinaires et la grâce de ces mots, adressés par Minuccio à Carmosine : « Comment la gaieté oserait-elle rester sur mon visage, lorsqu'on la voit s'éteindre et mourir dans le sein même de la fleur où l'on devrait la respirer? Ne part-elle pas du cœur, cette parole de Carmosine à Perillo? » Si vous êtes honnête homme, je vous lègue mon père. » A côté de ces phrases si délicates, on en trouve de spirituelles : « La plus curieuse des femmes, si elle s'amuse de celui qui parle, n'estime que celui qui se tait. » Et aussi des pensées généreuses et noblement exprimées : « Lorsqu'une nation s'est levée dans sa haine et dans sa colère, il faut qu'elle se rassemble, comme le lion, dans son calme et sa dignité. » Ces citations suffisent pour montrer comment Alfred de Musset savait passer, en se jouant, du grave au doux et du plaisant au sévère.

CARMOUCHE (Pierre-François-Adolphe), auteur dramatique français, né à Lyon le 9 avril 1797, d'une famille de robe, mort en 1868. Ses parents ne voulant pas consentir à ce qu'il montât sur les planches, il prit le parti d'entrer pour ceux qui, plus libres que lui, y montaient. Un petit vaudeville, représenté sur un des théâtres de Lyon, fut le début d'une carrière qui devait être féconde. Très-jeune encore, il vint à Paris et fit jouer sur la scène de la Porte-Saint-Martin, en 1816, quelques levers de rideau assez bien reçus du public. Le Caveau moderne l'ayant admis parmi ses joyeux et spirituels disciples, il ne tarda pas à se lier avec Brazier, qui en était membre. Les deux confrères en Épicure s'associèrent pour la confection d'un assez grand nombre de pièces. Outre cette heureuse collaboration, M. Carmouche peut revendiquer celle non moins heureuse de Mélesville et de Frédéric de Courcy, dont il a partagé souvent les succès. Il a encore écrit avec d'autres auteurs en renom, tels que : Dumersan, Scribe, Théaulon, Paul de Kock, Varin, Merle, Rochefort, Georges Duval, etc. Le nombre des ouvrages auxquels il a mis la main, et qui appartiennent pour la plupart au genre vaudeville, dépasse deux cent vingt. Nous rappellerons, entre autres : le *Vampire* (1820); *Jeanne d'Albret* ou le *Berceau*, un acte en vers, à propos des fêtes du baptême du duc de Bordeaux (Théâtre-Français, 1821); les *Deux forçats*, la *Carte à payer*, les *Frères féroces*, les *Can-*

caus, la *Neige*, les *Adieux à la frontière*, à-propos patriotique, la *Lune de miel*, *Tony* (1822-1827); les *Béatitudes de l'année* ou le *Confesseur dramatique*, revue (1828); la *Demoiselle de boutique* (1828); *L'Espionne russe* (1829); *Trilby* (1829); le *Petit homme rouge* (1832); la *Femme de l'avoué* (1833); les *Duels* (1834); la *Chaste Suzanne*, opéra-comique, musique de Monpou (1839); la *Belle Bourbonnaise* (1839); la *Permission de dix heures* (1841); *Tom Pouce*, à-propos-vaudeville (1845); *Mort civilement* (1845); les *Envois de madame Goudard* (1848); les *Rêves de Mathias* (1852); *L'Impôt sur les célibataires* (1862). Citons encore : *Crieri et ses mitrons*, parodie très-drôle d'*Henri III*, d'Alexandre Dumas; la *Chouette et la Colombe*, féerie en trois actes et quinze tableaux; les *Sept merveilles du monde*, revue en sept tableaux (1845); la *Maitresse de maison*, vaudeville en deux actes; le *Jardin d'hiver*, en un acte (1845); *Colombine*, en un acte; les *Nains du roi* (1850), etc. Il a fourni en outre à l'actrice Jenny Vertpré, qui est devenue sa femme, plusieurs rôles à succès, notamment dans le *Mariage impossible*, vaudeville en deux actes, dans la *Servante justifiée*, *Ouïka*, la *Vieille de seize ans*, *Pauline*, ou *sait-on qui gouverne?* avec Mélesville; *Sans tambour ni trompette*, *Minette à la cour*, avec Brazier. Toutes ces pièces, à peu d'exceptions près, ont été imprimées dans les recueils et magasins dramatiques.

M. Carmouche, qui a aussi répandu dans les journaux beaucoup de poésies fugitives, chansons et petits vers, a été, en 1827, directeur de la scène à la Porte-Saint-Martin. Après 1830, il a dirigé le théâtre de Versailles, puis celui de Strasbourg. Il a également dirigé le Théâtre-Français de Londres, installé par ses soins dans la salle de Saint-James-street. En 1824, il a épousé Mlle Jenny Vertpré, qui a fait autrefois les beaux jours du Gymnase, et que les anciens du feuilleton appellent « la petite Mars des Panoramas », lorsqu'elle jouait aux Variétés le rôle de *Minette à la cour*. Devenue Mme Carmouche, Jenny Vertpré (v. ce nom) conserva au théâtre le nom sous lequel elle était célèbre.

CARMOY (Gilbert), médecin français, né à Paray-le-Monial en 1731, mort en 1815. Il se fit recevoir docteur à Montpellier, vint ensuite à Paris pour y perfectionner ses connaissances pratiques, puis il retourna dans sa ville natale, où il obtint bientôt la réputation d'un médecin très-habile. Mis en prison comme aristocrate, sous la Terreur, il obtint du comité de surveillance la permission de sortir pour aller voir ses malades; mais on voulut d'abord l'obliger à ne faire de visites qu'aux malades patriotes, et il répondit noblement qu'un médecin ne tenait aucun compte des opinions politiques. Il fallut céder, et tous ses malades purent indistinctement recevoir ses soins. On doit à Carmoy plusieurs mémoires adressés à diverses sociétés savantes, et qui traitent de l'hydrophobie, de la catalepsie, de l'écoulement électrique des fluides dans les vaisseaux capillaires, de l'influence des astres sur la santé, du galvanisme employé pour guérir la goutte seréne.

CARNA. Les Romains donnaient ce nom à une déesse qui présidait aux parties vitales, et qui avait un temple sur le mont Coelius. On la priait de conserver les entrailles saines et saines. Brutus, ayant chassé Tarquin le jour des calendes de juin, sacrifia sur le mont Coelius à la déesse Carna, pour s'acquitter d'un vœu qu'il avait fait dans cette journée. Ce fut à cette divinité qu'il adressa ses actions de grâces, parce que c'était en dissimulant ce qu'il avait dans le cœur qu'il était venu à bout de son entreprise. Macrobie, dans ses *Saturnales*, dit qu'on offrait à la déesse Carna de la bouillie de haricots mêlée de lard, parce que ces aliments sont, croyait-on, plus que tous autres propres à restaurer les forces de l'homme.

CARNABLE adj. (kar-na-ble — du lat. *carnalis*; de *caro*, chair). Charnel. || Vieux mot.

CARNAC, bourg maritime et commune de France (Morbihan), canton de Quiberon, arrondissement de Lorient, sur une hauteur à peu de distance de l'Océan, qui forme en cet endroit la baie de Quiberon; pop. aggl. 561 hab. — pop. tot. 2,864 hab. Pêche et commerce de poissons; petit port pour le cabotage. On remarque à Carnac une belle église du xvi^e siècle, avec une flèche très-élevée; mais ce qui attire surtout l'attention, c'est, dans les environs de ce village, une vaste lande couverte du plus curieux monument celtique que possède la France.

Les avenues de *pierres levées* de Carnac, classées au nombre des monuments historiques et dont on n'a pas découvert encore la véritable destination, sont composées de onze lignes de *menhirs* rangées parallèlement, sur une longueur de 1,500 mètres de l'O. à l'E., avec des interruptions partielles. Le nombre de ces pierres, dont on a détruit plusieurs milliers dans ces dernières années, s'élève encore aujourd'hui à onze ou douze cents. Les plus hautes atteignent 6 mètres, et plusieurs sont fichées en terre par le bout le plus petit, comme serait un cône renversé établi sur sa pointe. Rien de plus étrange, de plus singulier, de plus grand que l'ensemble de ces monuments, aussi grossiers que gigantesques, vus du sommet de la colline qui porte le village; la vaste plaine, avec son horizon

bordé de bois de sapins, ses bruyères sauvages, sa phalange de pierres, son armée de rochers informes, mais symétriquement alignés, et couverte de mousse, étonne, frappe, saisit l'imagination comme un rêve fantastique; l'âme se sent pénétrée d'une vénération mélancolique pour ces antiques témoins de tant de générations passées, d'une civilisation à jamais disparue.

CARNAGE s. m. (kar-na-je — du lat. *caro*, *carnis*, chair). Massacre, tuerie d'hommes ou d'animaux : *Etre altéré de carnage*. *Animer des soldats au carnage*. *Sylla fit des carnages effroyables et traita durement le peuple*. (Boss.) *Le spectacle épouvantable du carnage n'endurcit point le véritable guerrier*. (J. de Maistre.) *Le mot carnage s'entendait presque exclusivement autrefois de la tuerie à l'arme blanche*. (Toussenel.) *Il est dans notre parc le fusil à la main, et il a fait un carnage de lièvres et de faisans*. (Scribe.)

Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

CORNEILLE.
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animait ses barbares soldats.

RACINE.
Dans nos champs dévastés, le démon du carnage
Déjà jusqu'aux deux mers avait porté sa rage.

VOLTAIRE.
Régner par la terreur qu'inspire le carnage,
C'est d'un heureux brigand le funeste partage.

FRÉVILLE.
Quel carnage de toutes parts!
On égorge à la fois les enfants, les vieillards,
Et la sœur, et le frère,
Et la fille, et la mère,
Le fils dans les bras de son père!

RACINE.
— Action des animaux carnassiers, lorsqu'ils dévorent leur proie :

Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages.

LA FONTAINE
.... Mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés au carnage.

MOLIÈRE.
— Vén. Chair des animaux qu'on donne en

pâturage aux chiens : *Il est à propos de faire manger, de temps en temps, du carnage aux chiens; cela les purge*. (E. Chapus.) || Charogne, proie vivante ou morte dont les animaux carnassiers font leur nourriture : *Loup élevant un carnage*. *Les foinnes ne vivent que de carnage*. *Alter au carnage*.

— A signifié Régat de viandes, action de manger de la viande : *Le carnage est défendu en carême*.

— Syn. *Carnage*, *boucherie*, *massacre*, *tuerie*. *Carnage* exprime surtout une idée de destruction sanglante. *Boucherie* fait penser à de nombreuses victimes qui sont tuées impitoyablement et qui ne peuvent se défendre. *Le massacre* suppose qu'on n'épargne personne, qu'on frappe partout indistinctement et qu'on écrase tout ce qu'on rencontre sous ses coups. *Tuerie* est le terme le plus vulgaire; il s'emploie dans le style familier, ou pour exprimer que beaucoup de personnes ont péri dans une grande foule, dans une bagarre.

— *Epithètes*. Sanglant, affreux, épouvantable, effroyable, horrible, terrible, effréné, hideux, inhumain, barbare, cruel, atroce, grand, prodigieux, immense, déshonorant.

CARNAHUBA s. m. (kar-na-u-ba — nom brésil.). Bot. Syn. de CARNAUBA.

CARNAIRE adj. (kar-nè-re — lat. *carnarius*; rad. *caro*, *carnis*, chair). Zool. Qui vit de viande ou sur la viande : *Mouche carnariaire*.

CARNAL s. m. (kar-nal — de *carne*, angle). Mar. Palan de galère pour élever la tente. || Extrémité inférieure d'une antenne de galère. || On disait aussi CARNEAU.

— Dr. féod. V. CARNALAGE.

CARNALAGE s. m. (kar-na-la-je — du lat. *caro*, *carnis*, chair). Dr. féod. Droit qu'avait le seigneur de prélever une certaine quantité de viande sur les bêtes qu'abattaient les bouchers de sa seigneurie : *Droit de carnalage*. || Droit qu'avait le seigneur d'abattre et de s'approprier les animaux trouvés en dommage sur ses terres. || On disait aussi CARNAL.

— Encycl. Un arrêt du parlement de Toulouse, du 19 juin 1675, offre un singulier exemple de cette redevance féodale. Par cet arrêt, le seigneur de Blansac fut maintenu en la faculté de prendre toutes les langues des bœufs que l'on tuait dans sa seigneurie de Blansac. Dans certaines coutumes, le droit de *carnalage* n'était que le droit accordé au propriétaire de tuer le bétail trouvé dans son domaine, de l'employer à son usage et profit. Toutefois cet usage n'était pas général, et certaines coutumes autorisaient seulement ainsi le propriétaire à se faire justice lui-même, au lieu d'en référer au juge.

CARNALER v. a. ou tr. (kar-na-lé — du lat. *caro*, *carnis*, chair). Tuer pour en manger les chairs : *CARNALER des bœufs*. || Vieux mot.

CARNALETTE s. f. (kar-na-lè-te — dimin. de *carnal*). Mar. Petit palan, petit carnal. || Vieux mot.

CARNALITÉ s. f. (kar-na-li-té — du lat.

carnalis, charnel). Nature de la chair; caractère, état charnel.

CARNALITE s. f. (kar-nal-li-te). Minér. Nom donné par H. Rose à un chlorure double de potassium et de magnésium hydraté, qui a été découvert, il y a peu d'années, à Stassfurt, en Prusse, où il forme des veines très-riches dans des argiles rouges superposées à des gîtes de sel gemme. On l'exploite industriellement depuis 1858, pour les besoins de l'agriculture.

CARNARVON ou **CAERNARVON**, ville d'Angleterre, dans le pays de Galles, capitale du comté de son nom, sur la rive orientale du détroit de Menai, à 380 kilom. N.-O. de Londres, à 12 kilom. S.-O. de Bangor, 9,200 hab. Siège des assises du comté; manufactures peu importantes, port d'un accès assez difficile, mais néanmoins fréquenté et faisant un commerce considérable avec Londres, Liverpool, Bristol et l'Irlande; exportation d'ardoises; importation de vin, porter, charbon.

Carnarvon possède de beaux remparts et un château fort qu'Edouard I^{er} fit construire vers 1283, avec des matériaux provenant, dit-on, des ruines de la station romaine de Seguntium, qui était située dans le voisinage. Par suite d'agrandissements successifs, la ville s'est étendue hors de cette enceinte fortifiée, dont une partie, celle du nord, a été transformée en une promenade très-agréable. Le château, dont l'architecte fut un Anglais nommé Henri Etretton, s'élève dans une position très-forte, à l'extrémité occidentale de Carnarvon; c'est sans contredit l'un des plus beaux types de l'architecture militaire du moyen âge qui existent dans la Grande-Bretagne. Sur la façade est la statue, malheureusement inutilisée, d'Edouard I^{er}, tenant la main sur son épée à moitié tirée du fourreau. La porte d'entrée, pratiquée sous une grosse tour carrée, est garnie de rainures pour quatre herse. Les murailles, dont l'épaisseur atteint jusqu'à trois mètres dans certaines parties, embrassent un espace de trois arpents et sont flanquées de treize tours angulaires, qui s'élèvent du parapet crénelé. Edouard II, premier prince saxon du pays de Galles, est né, dit-on, dans la plus belle de ces tours, dite Tour de l'Aigle (*Eagle's Tower*). Dans une autre tour fut enfermé l'avocat William Prynne, persécuté sous Charles I^{er} pour ses opinions religieuses, et qui devint plus tard membre du parlement. Du haut de la tour de l'Aigle, on jouit d'une vue admirable sur les contrées environnantes, et l'on peut embrasser tout l'ensemble du château et apprécier son architecture, dont les caractères principaux sont la grandeur, la solidité, la simplicité et l'harmonie des proportions, qui n'excluent pas l'élégance dans certaines parties. Cette forteresse fut inutilement assiégée, en 1402, par Owen Glyndir. Prise par Cromwell en 1644, elle fut reprise bientôt après par les troupes royales sous les ordres de lord Byron, et retomba, en 1646, au pouvoir des troupes du parlement.

Les autres édifices et établissements remarquables de Carnarvon sont : l'église paroissiale, qui renferme quelques beaux tombeaux; la chapelle Sainte-Marie, reconstruite dans ces derniers temps; l'hôtel de ville, bâti au-dessus de l'une des anciennes portes de la ville, et dont une des tours sert de prison; la maison des pauvres; l'établissement des bains de mer, construit avec un grand luxe par le marquis d'Anglesea, etc.

Dans les environs de Carnarvon existent des sources d'eaux minérales et thermales, des éminences et des dolmens druidiques, et, non loin du château, sur les bords de la rivière Seiont, les ruines d'une forteresse romaine qui servait à la défense de Seguntium. Quelques-unes des antiquités trouvées sur l'emplacement de cette dernière ville, ont été recueillies au musée de la Société d'histoire naturelle de Carnarvon.

CARNARVON ou **CAERNARVON** (comté de), division administrative de l'Angleterre, dans le pays de Galles, entre le canal de Saint-George et le détroit de Menai à l'O., la baie de Cardigan au S., les comtés de Merioneth et de Denbigh à l'E., et la mer d'Irlande au N. Superficie, 140,900 hect.; 81,093 hab. Le sol est extrêmement montagneux, attendu que c'est dans ce comté que se rencontre la masse principale de la chaîne du pays de Galles. Le Snowdon, montagne à trois pics et composée presque entièrement de porphyre et de granit, en forme le point central. La nature du sol, le grand nombre de petits lacs qui arrosent les vallées, donnent au comté de Carnarvon le caractère des contrées alpines, caractère qui se retrouve encore dans le genre d'occupation le plus général des habitants, l'élevé du bétail et la fabrication du beurre. La pêche des huîtres et des harengs est pour les riverains une occupation très-lucrative. Dans quelques vallées, principalement dans celle qu'arrose la Conway, on cultive l'avoine et les pommes de terre; mais la principale richesse du comté consiste dans l'exploitation de ses immenses mines d'ardoises, de cuivre et de plomb.

Le comté est divisé en 10 circonscriptions et 69 paroisses; ses villes principales sont : Carnarvon, cap.; Bangor et Conway.

CARNARVON (Henry Howard MOLYNEUX HERBERT, quatrième comte de), pair d'Angleterre, né en 1831, représentant d'une branche

cadette de la maison de Pembroke, qui hérita des titres de son père durant sa minorité. Élève distingué d'Oxford, il s'attacha, par son premier discours à la Chambre des lords, les compliments de lord Derby, qui le nomma, en 1859, haut commissaire de cette même université. Outre une ou deux dissertations archéologiques de lord Carnarvon, dont le père cultivait la poésie et la littérature classiques, on a de lui un petit ouvrage écrit d'une manière remarquable : les *Druses du mont Liban* (1860), résultat d'une excursion en Orient. En politique, il appartient au parti conservateur.

CARNASSE s. f. (kar-na-se — du lat. *caro*, *carnis*, chair). Techn. Nom donné, dans les fabriques de colle-forte, aux colles-matières qui sont à la fois tendineuses et membraneuses.

CARNASSIER, **IERE** adj. (kar-na-sié, iè-re — du lat. *caro*, *carnis*, chair). Qui se nourrit de chair : *Dans la classe des animaux carnassiers, le lion est le premier, le tigre le second.* (Buff.) *A peine un quinzième des oiseaux est carnassier, le tiers des quadrupèdes.* (Buff.) *L'homme et les animaux carnassiers ne vivent que d'individus tout formés.* (Buff.) *Le renard est aussi vorace que carnassier.* (Buff.) *La belette est naturellement sauvage et carnassière.* (Lacép.) *Les animaux carnassiers sont plus industrieux que les frugivores.* (Dider.) *La tyrannie de la faim peut ramener l'homme aux appétits des bêtes carnassières.* (Barbaste.) *La canine est l'attribut distinctif du mammifère carnassier.* (J. Macé.)

— Par ext. Se dit des personnes qui aiment beaucoup la viande, qui en mangent beaucoup : *Les Anglais sont très-carnassiers. Il importe de ne pas rendre les enfants carnassiers.* (J.-J. Rousseau.)

Toujours boire et manger ! carnassier animal ! C'est bien fait; suis toujours ton appétit brutal. REGNARD.

— Anat. *Dent carnassière*, ou substantiv. *carnassière*, Dent molaire particulière aux animaux carnassiers : *Chez le lion, la carnassière est énorme, et sa couronne se termine par trois lobes tous comprimés et tranchants.* (Isid. Geoffr. St-Hil.)

— s. m. pl. Mamm. Classe de mammifères qui se nourrissent de la chair d'autres animaux, mais dont les limites et les caractères n'ont pas été entendus de la même manière par les divers auteurs; elle a pour types principaux le lion, le chien, l'ours, le putois, etc. : *Les carnassiers ont l'estomac simple et l'intestin court.* (Is. Geoffr. St-Hil.) *Les carnassiers amphibies ont les pieds très-courts.* (P. Gervais.) *Le chien sauvage est le plus habile et le plus amusant de tous les carnassiers coureurs.* (Toussenel.)

— Entom. Première famille de l'ordre des coléoptères pentamères, renfermant des genres qui se nourrissent de proie, comme les genres carabe, cicindèle, diptéris, etc. : *Les carnassiers se divisent en deux familles.* (Duponchel.) *Les carnassiers se divisent en terrestres et aquatiques.* (A. Percheron.)

— Encycl. Mamm. Le nom de *carnassiers* désigne un ordre bien déterminé de la classe des mammifères, auquel Linné avait donné le nom de *feræ* (bêtes féroces). Cet ordre n'a pas été, dans ses limites, envisagé de la même manière par les divers auteurs. Ainsi Cuvier divisait d'abord les *carnassiers* en quatre familles, savoir : les *cheiroptères* (chauve-souris); les *insectivores* (taupes); les *carnivores* (chat, ours), et les *marsupiaux* (sargues). Plus tard, il a élevé cette dernière famille au rang d'ordre distinct, et les auteurs modernes en ont fait autant pour la première. Ainsi circonscrit, l'ordre des *carnassiers* se caractérise nettement par le système dentaire et par la structure des pieds. Les dents sont en même nombre que chez l'homme et les singes; mais elles présentent des modifications en rapport avec la nature des aliments : ainsi les canines sont plus longues, plus fortes, plus aiguës; les molaires offrent des tubercules ou des lames d'autant plus tranchantes que les espèces vivent plus exclusivement de matières animales; les arcades zygomatiques sont fortement saillantes, et donnent attache aux muscles puissants qui servent à mouvoir les mâchoires; celles-ci sont articulées de manière à ne permettre aucuns mouvements latéraux; elles agissent seulement dans le sens vertical et comme des branches de ciseaux. Le sens de l'odorat est très-développé chez ces animaux; c'est souvent à des distances considérables qu'ils découvrent leur proie; les fosses nasales sont très-grandes et donnent aux *carnassiers* ce museau allongé et proéminent qui caractérise la plupart des espèces. L'estomac est simple, membraneux, et les intestins relativement courts, vu la nature substantielle des matières dont ils se nourrissent. Enfin les doigts, réunis entre eux par une membrane serrée et terminés par des griffes, ne peuvent plus servir à la préhension, du moins comme chez l'homme et les singes, mais constituent des armes puissantes, à l'aide desquelles les *carnassiers* attaquent et retiennent les animaux dont ils font leur proie.

Les *carnassiers* se divisent en deux familles ou plutôt en deux sous-ordres, *carnivores* et *insectivores*, qu'Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire caractérise comme il suit : Les *carnivores* ont les mâchoires non hérissées de

pointes, et de grandes canines saillantes, entre lesquelles sont compris des incisives, beaucoup plus petites, presque toujours au nombre de six à chaque mâchoire; 2° les *insectivores* ont, au contraire, des molaires hérissées de pointes, au-devant desquelles sont de fausses molaires disposées comme chez les *carnivores*; puis des dents antérieures dont la disposition est très-variables. Nous devons nous en tenir ici à ces considérations générales, et nous renverrons, pour plus amples détails, aux mots *CARNIVORE* et *INSECTIVORE*.

— Syn. *Carnassier*, *carnivore*. Rigoureusement parlant, il y a cette différence entre l'animal *carnassier* et le *carnivore*, que le premier est constitué de manière à vivre uniquement de chair et qu'il a reçu de la nature des armes qui lui permettent de faire continuellement la chasse à d'autres animaux; tandis que le *carnivore*, bien que mangeant ordinairement de la chair, use quelquefois d'une autre nourriture. Mais on emploie souvent *carnassier* pour désigner l'animal qui, bien que simple *carnivore*, préfère la chair à tous les aliments, et semble se complaire dans le carnage. Les zoologistes ont établi entre ces deux termes une distinction plus nette : pour eux, le mot *carnassier* est un terme général désignant un ordre de mammifères qui se nourrit de substances animales, quadrupèdes, poissons, insectes, et les *carnivores* constituent un sous-ordre de *carnassiers* qui se nourrissent de la chair des animaux vertébrés.

— Antonymes. Herbivore, frugivore et graminivore.

CARNASSIÈRE s. f. (kar-na-siè-re — du lat. *caro*, *carnis*, chair). Sorte de gibecière dans laquelle les chasseurs portent le gibier : *Pécopin était grand chasseur et Bauldour était belle fileuse; or il n'y a pas de haine entre le fuseau et la carnassière.* (V. Hugo.) *Ma carnassière me sangle horriblement la poitrine.* (Cl. Robert.)

— Anat. *Dent carnassière*. V. *CARNASSIER*.

CARNATARA s. m. (kar-na-ta-ra). Linguist. Idiome particulier de l'Inde. On l'appelle aussi *CANNADA* et *KOURNATA*.

— Encycl. Cet idiome se parle depuis les premières Gâtes, qui séparent le Mysore ou Maissous du Carnatic et du Madoura, jusqu'à la côte du Malabar, et du N. au S., depuis la province de Coimbatour ou Kolmbatour jusqu'aux confins septentrionaux de celle de Visapour. Dans ces limites, le *carnatara* est parlé dans la province anglaise du Mysore, où se trouve Seringapatam, jadis capitale du royaume de Mysore sous les célèbres Hyder-Ali et Tippe; dans le royaume actuel de Mysore, dont le roi, vassal des Anglais, réside à Mysore, et le Nizam. Cette langue, dérivée du sanscrit, a un alphabet particulier qui diffère peu du télंगा, mais qui est plus complet que celui du tamoul. La grammaire et la syntaxe ressemblent à celles du tamoul et du télंगा.

CARNATIC, contrée de l'Inde. V. *KARNATIK*.

CARNATION s. f. (kar-na-si-on — du lat. *caro*, *carnis*, chair). Peint. Représentation du nu par le coloris : *De belles carnations. Des carnations vives, chaudes, froides. Des carnations roses. Qui est-ce qui a su tempérer et mélanger ces couleurs, pour faire une si belle carnation?* (Fén.)

— Par ext. Couleur des chairs d'une personne : *Le hâle n'avait pu flétrir une si belle carnation.* (G. Sand.) *Leur carnation est d'une blancheur et d'une finesse éclatantes.* (Gér. de Nerv.) *On eût dit un homme enfermé depuis longtemps dans un tombeau, et qui n'eût pas pu reprendre les carnations des vivants.* (Alex. Dum.)

— Blas. Se dit des parties du corps humain qui sont représentées au naturel, c'est-à-dire avec les couleurs qui leur sont propres : *Granmont : D'azur, à trois bustes de reine de CARNATION, habillés d'argent et couronnés d'or à l'antique. — Roquefeuil des deux Vierges : D'azur, à deux filles ou nymphes de CARNATION, habillées d'argent, échevelées d'or, supportant une fleur de lis du même. — Le Trouvé : De sinople à la fasce d'or, accompagnée de trois enfants de CARNATION, couchés et emmaillottés d'argent, bandés de gueules.*

— Encycl. Une des plus grandes difficultés de la peinture est l'imitation exacte de la couleur des *carnations*. Cette couleur ne varie pas seulement suivant les sexes, les tempéraments, les races, les climats; elle se modifie aussi chez chaque individu avec l'âge, l'état de santé, l'action des membres, les passions, et elle présente des nuances très-notables dans les diverses parties du même corps, quelle que soit d'ailleurs la condition où se trouve ce corps. Il est bien certain, en effet, comme Lévêque l'a rappelé, que « des teintes différentes doivent colorer les parties exposées au soleil, aux hâles, aux froissements, aux effets d'une transpiration plus abondante. Certaines parties sont revêtues d'une peau plus épaisse; la graisse n'est pas partout répandue avec la même abondance; le sang ne se porte pas partout avec la même force. Toutes ces variétés doivent être observées par l'artiste. » D'un autre côté, les *carnations* à la fois simples et fermes, satinées et poreuses, ne renvoient pas la lumière comme les substances dures,

polies ou raboteuses, et sont susceptibles d'une infinité de dégradations et de nuances de ton, suivant le degré d'intensité des rayons lumineux qu'elles réfléchissent. La chair, douce et élastique, dit encore Lévêque, laisse pénétrer ses pores imperceptibles par une partie de la lumière jusque dans la première couche de la peau; de là, réflétiée et renvoyée avec mollesse, elle porte à l'âme, par les regards qui se fixent sur elle, l'idée de la vie et les sensations de la volupté. Observez encore que les courbures insensibles de la chair et sa transparence, qui laisse apercevoir des veines, répandent sur les demi-teintes ou demi-lumières des nuances légèrement bleuâtres et qui conduisent, par une douce gradation, jusqu'aux tons les plus éclatants de la peau. Les tons variés des chairs sont innombrables. Il faut les yeux les plus fins et les plus attentifs pour les démêler; il faut, pour les rendre, un talent en quelque sorte particulier, dans lequel entre, plus souvent peut-être qu'on ne penserait, un penchant délicat à admirer ces sortes de perfection de la nature, qui ne semble donné ni à tous les hommes, ni même à tous les artistes. Il est à remarquer, en effet, que des maîtres, doués d'ailleurs d'une grande habileté dans les autres parties de l'art, ont médiocrement réussi dans la peinture des *carnations*; nous pourrions même citer des dessinateurs éminents qui ont complètement échoué. La chair, animée, vivante, a des tressaillements qui ne veulent pas être emprisonnés dans des contours trop arrêtés et que la couleur seule peut rendre. On enseigne dans les écoles une foule de procédés pour la *coloration* des chairs; nous n'en reproduisons aucun ici, persuadé que tout peintre né avec un tempérament de coloriste en apprendra plus en consultant attentivement la nature, ce modèle incomparable, qu'en employant les *fecelles* usitées dans les ateliers.

Les anciens n'ont pas ignoré l'art de donner aux *carnations* l'apparence de la vie. Lucien vante l'habileté de Polygnote pour colorer les joues, et cite, comme un morceau où cette habileté était poussée très-loin, une *Cassandre*, qui se voyait à Delphes, dans la Lesché. Le même écrivain, parlant de la figure nue de *Pacati*, peinte par Apelle, dit que la blancheur éclatante en était relevée par une teinte chaude et vivante. Au moyen âge et pendant les premiers temps de la Renaissance, les artistes n'apportèrent aucune vérité dans les *carnations*; ils se contentèrent le plus souvent d'un ton rouge brique diversifié par des demi-teintes. L'inventeur de la peinture à l'huile aida beaucoup au perfectionnement de cette partie de l'art. Dans les *carnations* de Jean van Eyck, les couleurs sont ordinairement fondues avec une extrême douceur; les chairs approchent du blanc pur, et les parties ombrées offrent des tons bruns brisés de jaune. Chez Albert Dürer, les *carnations*, trop souvent blafardes dans les chairs et d'un rouge brique dans les ombres, prennent un aspect métallique; mais, parfois aussi, la gamme s'élève des tons les plus froids à des reflets chauds et dorés d'une rare transparence. Holbein est incomparable pour la vérité des détails; les *carnations* de ses portraits sont exécutées en trompe-l'œil, dans des tons clairs et légers, nuancés avec une habileté prodigieuse; les demi-teintes surtout sont d'une finesse extrême. En Italie, Masaccio fut un des peintres du xve siècle qui contribuèrent le plus aux progrès de l'art de colorier les chairs; on a de lui de superbes portraits, pleins d'expression, de vérité, de vie. Antonello de Messine, qui étudia à l'école des Van Eyck et qui introduisit leurs procédés en Italie, sut par de vigoureux contrastes de lumière donner un relief puissant et une animation extraordinaire aux *carnations*; on peut en juger par le magnifique portrait d'homme qui de la galerie Poutalès est passé au Louvre.

Les grands maîtres florentins, romains, milanais du xve siècle, si admirables sous tant de rapports, manquent généralement de vigueur dans les *carnations*; celles de Léonard de Vinci ont des demi-teintes roussâtres qui donnent du relief au modèle, mais qui manquent complètement de vérité; celles de Michel-Ange, préparées ordinairement par un frottis verdâtre, n'ont ni la chaleur ni l'éclat de la vie; celles de Raphaël valent mieux dans les têtes, mais elles sont froides et plombées dans les figures de femmes nues. Le colonis de Fra Bartolommeo n'est pas dépourvu de finesse dans les chairs; mais, quoique préférable à celui de Raphaël, il est loin encore de la vérité. Lanzi reproche au Bronzino d'avoir des *carnations* trop plombées, ou trop blafardes, ou d'un rosé qui n'est pas naturel; en revanche, il loue Santi Titi, élève du Bronzino, d'avoir su donner à ses têtes « une vigueur de coloris et, pour ainsi dire, une fraîcheur de santé qui rivalise avec la plus belle nature. » Il serait difficile aussi, suivant le même écrivain, de voir des tons de chair plus rosés que ceux des portraits de Sébastien del Piombo. Ce dernier, malgré toute son admiration pour Michel-Ange et l'amitié qui l'unit à ce grand homme, conserva le souvenir des premières leçons qu'il avait reçues à Venise, sa ville natale. Pour la couleur des chairs, les peintres vénitiens ont surpassé tous ceux des autres écoles italiennes. Les *carnations* du Giorgione sont admirables de fraîcheur, dit Lanzi, et quoique ce maître emploie le plus souvent des teintes un peu vives et un peu montées de ton, « il les ac-

compagne de tant de grâce, qu'il demeure toujours unique au milieu de mille imitateurs. Il est inférieur toutefois au Titien, qui apporta dans cette partie de la peinture une science, une adresse, une puissance vraiment merveilleuses. Mais écoutons encore à ce propos l'abbé Lanzi : « Titien évita dans le nu la trop grande vigueur des teintes sombres et les masses d'ombres trop fortes, quoiqu'elles se rencontrent quelquefois dans la nature ; elles contribuent au relief, mais elles diminuent la délicatesse des chairs. Il supposait ordinairement un jour élevé, éclatant, et, par des gradations successives de demi-teintes, il formait le travail des espaces vides ; puis, marquant les autres détails et les contours avec plus de hardiesse peut-être qu'on ne le voit dans la nature, il donnait aux objets un aspect qui les représentait plus vivement en quelque sorte et d'une manière plus agréable que la réalité. C'est ainsi que, dans les portraits, il donnait la plus grande force de son pinceau aux yeux, au nez, à la bouche, et qu'il laissait les autres détails dans une espèce de vague qui favorisait singulièrement l'esprit de ses têtes et contribuait à leur effet. Il usait fort habilement aussi des repoussoirs, sachant par exemple qu'une draperie blanche placée auprès d'une figure nue la fait paraître empâtée des couleurs les plus vermeilles ; il n'employait cependant dans les *carnations* que de la terre rouge avec un peu de laque dans les contours et vers les extrémités. Sa maxime favorite, selon Boschini, était que celui qui veut être peintre doit bien connaître trois couleurs : le blanc, le rouge et le noir, et que celui qui a des chairs à peindre ne doit point se flatter de réussir du premier coup de pinceau, mais seulement en employant à plusieurs reprises des teintes diverses et en amalgamant ses couleurs avec discernement. » Tous ceux qui ont parlé des figures nues du Titien se sont accordés à reconnaître qu'elles produisent l'illusion de la vie ; la morbidesse des *carnations*, le grain de l'épiderme, les luisants de la peau, les contours délicats des membres sont rendus avec une vérité et un charme extraordinaires. Le Corrège excellait aussi dans la peinture des *carnations*. » Ce qui le caractérise, a dit M. Bürger, et ce qu'aucun peintre, sauf peut-être Giorgione et le Titien, n'a au même degré que lui, c'est, si on peut dire ainsi, la plénitude de la chair. Les chairs du Corrège sont élastiques et abondantes ; si l'on mettait le doigt dessus, elles repousseraient la main profane. Il n'y a que les dieux ou les satyres à qui il soit permis de toucher cet épiderme, couvert, comme la pêche, d'un fin duvet soyeux. » Dans l'école bolonaise, l'Albane et le Guide se distinguent par leur habileté à colorier les chairs : le premier adopta un coloris plein de vivacité et plus agréable que juste ; le second mit un grand soin à varier le ton de ses *carnations* ; il les fit le plus souvent d'une grande blancheur, surtout dans les sujets profanes, et il les nuança par des demi-teintes azurées, auxquelles on a reproché quelque apparence de maniérisme. Caravage eut plus de vigueur et d'animation : au cinabre et à l'azur, employés par la plupart des artistes de son temps, il substitua des teintes naturelles imitées de celles du Giorgione, et il réussit à donner à ses figures une telle apparence de vie, qu'Annibal Carrache disait de lui qu'il broyait de la chair sur sa palette. Le Gênois Strozzi mérite aussi d'être cité : ses *carnations*, au dire de Molini, paraissent fraîches et pleines de sang (*fraesche e sugose*), bien que les teintes en soient un peu exagérées à cause de l'intensité vigoureuse du ton dominant. En Espagne, Murillo, Velazquez, Ribera peignirent les chairs, le premier avec morbidesse, le second avec une lumière éclatante, le troisième avec de vigoureuses oppositions de clair et d'obscur. Rembrandt, qu'on a appelé quelquefois le Corrège hollandais, sans doute à cause de sa touche moelleuse et large et de la beauté de ses empâtements, Rembrandt a des *carnations* d'un magnifique ton doré, auquel la chaleur des reflets du clair-obscur prête encore plus de charme ; mais il lui est arrivé parfois d'employer des tons bruns moins transparents et accompagnés d'ombres grises et noires. Les *carnations* de Rubens rivalisent d'éclat avec celles du Titien ; elles sont fraîches, épanouies, exubérantes de santé et de vie ; la couleur est transparente, lumineuse ; les contours ne sont pas toujours irréprochables, mais cela ne tient pas, comme le prétendent certains critiques, à la faiblesse du dessin. Comme l'a très-bien dit M. Bürger, « Rubens connaît la construction d'une figure aussi bien que Raphaël, aussi bien peut-être que Michel-Ange. Cette sorte de boursoufflement incorrecte des chairs provient de la couleur, et non du dessin. Rubens aime trop la lumière ; faute de dégrader la couleur, il ne serre pas la forme dans de strictes limites. » A l'exemple de l'illustre maître d'Anvers, Jordaens a peint des *carnations* si vivantes, si éblouissantes de fraîcheur et de lumière, qu'on a pu dire de certains de ses tableaux : c'est l'apothéose de la chair ! Van Dyck, moins fougueux mais peut-être plus près de la nature, a donné à ses *carnations* des tons d'une finesse et d'une suavité exquises.

Parmi les peintres français, Mignard, les Coyvel, les Vanloo, Boucher, Fragonard devaient être cités, sinon pour la vérité, du moins pour la fraîcheur de leurs *carnations*. Disons toutefois qu'il arrive fréquemment aux Coyvel

et aux Vanloo de tomber dans la fadeur. Certaines figures de Boucher et de Fragonard, quoique du coloris le plus faux, plaisent cependant à l'œil par une sorte d'épanouissement. Greuze s'est montré plus vrai. Ses *carnations*, si franchement touchées en apparence, sont très-travaillées, très-péniblement faites. « Son pinceau, a dit M. Brasseur-Wirtgen, revient sans cesse aux mêmes endroits, soit à peine chargé, soit avec de l'empâtement, qu'il enlève parfois avec le grattoir pour en remettre de nouveau. La terre d'ombre remplit souvent un grand rôle dans les ébauches de ses délicieuses têtes d'étude. Des frottes de cette couleur en indiquent les ombres et les demi-teintes ; puis ces tons gris et laqueux, dont le charme est si attrayant, s'incarnent dans les pâtes moelleuses qui viennent s'y fondre et répandre leur douce lumière. » Les *carnations*, pleines de morbidesse dans les tableaux de Proudhon, deviennent froides et dures dans les œuvres de David et de la plupart des élèves de ce maître. Ingres rachète, par l'extrême finesse du modelé, la froideur du coloris ; sa *Baigneuse*, son *Odalisque*, la *Source* sont d'une rare beauté ; mais elles ont l'insensibilité des statues : on ne sent pas dans leurs chairs les bouillonnements du sang, les palpitations de la vie. Quelle animation, au contraire, dans les figures de Delacroix ! Les *carnations* offrent des tons qui peuvent sembler étranges, des reflets bleus, verts, rouges ; mais toutes les couleurs sont fondues dans une harmonie merveilleuse. Peut-on voir un torse plus jeune, plus original, d'une fraîcheur plus exquise, que celui de la jeune grecque qu'un Turc a liée à la queue de son cheval, dans le *Massacre de Scio* ? Plusieurs artistes contemporains se distinguent par la manière dont ils peignent les *carnations* ; celles de M. Couture sont vigoureusement empâtées dans des tons clairs, légers, lumineux ; celles de M. Riesener semblent peintes sous l'influence du Corrège ; celles de M. Hébert ont beaucoup de morbidesse, trop peut-être ; celles de M. Chaplin rappellent la fraîcheur et la gaieté des peintures de Fragonard ; celles de M. Cabanel, nuancées avec une grande finesse, ne laissent pas assez deviner la charpente osseuse, etc.

CARNATITE s. f. (kar-na-ti-te — de *Carnatic*, nom de pays). Miner. Nom donné par Breithaupt à une variété de labrador trouvée sur la côte de Coromandel, dans le Carnatic.

CARNAU. Techn. V. CARNEAU.

CARNAUBA s. m. (kar-nô-ba, ou kar-na-ou-ba ; nom brésil.). Bot. Nom vulgaire d'un palmier qui croît au Brésil : Les *forêts de CARNAUBAS* présentent, dans les régions équatoriales, le même phénomène qu'offrent les sapinières en Europe dans la saison froide (A. de Macedo.)

— Encycl. Le *carnauba* a été rapporté successivement aux genres corypha et copernicie. Il présente le port et l'aspect général des palmiers. Sa tige, droite, ronde et régulière, atteint 16 mètres de hauteur et se termine par un faisceau de feuilles, portées sur de longs pétioles épineux et disposées en élégant parasol. Les fleurs, nombreuses, vert brunâtre et très-petites, sont groupées en un spadice long de 1 m. 50, renfermé dans une spathe sèche et membraneuse. Le fruit qui leur succède est une drupe, de la forme et du volume d'une noisette, d'un bleu noirâtre à la maturité, et dont le noyau est recouvert d'une chair pulpeuse, sucrée, mais peu abondante. Comme tous les palmiers, cet arbre n'est attaché au sol que par des racines traçantes, qui s'étendent à une très-grande distance, mais pénètrent peu profondément dans le sol. Le *carnauba* est très-répandu au Brésil, surtout dans la province de Ceara. Il croît généralement sur les terrains d'alluvions anciennes, dans les vallées et au bord des eaux. Les inondations prolongées, pourvu qu'elles ne couvrent pas tout à fait la partie inférieure du tronc, ne paraissent pas lui nuire sensiblement. Elles ont pour résultat d'amonceler les noyaux de l'arbre, qui produisent alors des sujets très-nombreux et forment un fourré impénétrable. On ne trouve jamais le *carnauba* sur les hauteurs. Cependant il supporte très-bien la sécheresse ; il végète avec la plus grande vigueur dans les contrées qui sont complètement privées de pluie pendant six mois de l'année ; il est, sous ce rapport, du petit nombre des végétaux dont le vert feuillage repose agréablement la vue dans cette saison d'été qui détruit et brûle en quelque sorte toute végétation sous la zone tropicale. « Cette plante singulière, ajoute M. A. de Macedo, est tellement aguerrie contre la chaleur, qu'elle peut supporter sans dommage l'action des flammes, qui ne font que l'émonder des parties inutiles et la faire pousser plus vigoureusement. Lorsqu'on veut débarrasser les tiges du *carnauba* des vieux pétioles, cueillir des *palmitos* des jeunes plantes, ou les éclaircir pour les faire pousser plus vite, on a recours au feu, qui produit l'effet désiré. Les plantes adultes recouvrent par ce moyen leur vigueur perdue, et les jeunes plantes se développent plus promptement. » C'est à peu près à cela que se réduisent les soins de culture donnés au *carnauba*. Cet arbre est si abondant que personne ne se préoccupe de le propager dans les terrains qui lui conviennent ou d'activer sa croissance par des soins bien entendus.

Toutefois on a fait, dans la province de Rio-de-Janeiro, des essais de plantation qui ont parfaitement réussi ; on a aussi édicté des amendes contre ceux qui coupent ces arbres sans permission.

Le *carnauba* est loin d'être connu, en dehors des contrées qu'il habite, autant qu'il mériterait de l'être. « Ce palmier est de tous les végétaux utiles celui qui est appelé à rendre le plus de services à l'homme. » (A. de Macedo.) « Ce merveilleux palmier est véritablement l'arbre universel par excellence. » (Manuel Dias.) « Le *carnauba* est un de ces arbres de vie, comme dit M. de Humboldt en parlant du murichi, un de ces palmiers auxquels l'existence entière d'une aldée peut se rattacher, surtout dans une contrée aride. » (Ferdinand Denis.) Ces éloges sont justifiés par les applications importantes que reçoivent toutes les parties du *carnauba*. En effet, grâce à la solidité de son bois et à l'épaisseur de son feuillage, une cabane commode peut être construite avec quelques *carnaubas*, sans qu'il soit nécessaire d'employer d'autres matériaux qu'un peu de terre pour en former les murailles. Les agriculteurs s'en servent pour établir de vastes clôtures. Son bois est très-dur, d'un jaune rougeâtre veiné de noir ; il est susceptible d'un beau poli, et offre quelquefois des nuances noires d'un bel effet ; il forme une masse compacte, qui a une apparence cornée. Du reste, il présente un grand nombre de variétés. On l'emploie comme bois de charpente, pour tous les ouvrages à couvrir ; il est alors susceptible d'une très-longue durée, et n'est pas exposé aux ravages des insectes. Il n'en est pas de même quand il se trouve placé à l'air extérieur ; dans ce cas, il ne dure pas plus de dix à quinze ans. Inaltérable à l'eau de mer, il est très-recherché pour certains ouvrages, tels que pilotis, palissades, etc., qui demandent une grande résistance. On a retiré de vieilles constructions maritimes, abandonnées depuis plus d'un siècle, des pilotis parfaitement conservés. Comme il est très-régulier et très-élastique, il conviendrait probablement pour les vergues de navire qui n'exigeraient pas une trop grande longueur. Au Brésil, c'est avec des solives formées de tiges de *carnauba* fendues en deux et un peu évidées que l'on établit l'épais treillage destiné à recevoir les tuiles creuses qui recouvrent les maisons ; les murs mêmes sont construits en solives et en lattes de ce palmier, que l'on recouvre de mortier. Sur les bords du fleuve Jaguaribe, on voit fonctionner des pompes d'arrosage mues par des moulins à vent, moulins et pompes dont le bois de *carnauba* a fait tous les frais. Ce bois est encore propre aux ouvrages de menuiserie et d'ébénisterie. On en fabrique aussi des canes très-recherchées dans le commerce, à cause de leur beau poli et de leurs élégantes mouchetures.

Quand ce palmier est arrivé à tout son développement, il renferme dans l'intérieur une féculé analogue au sagou, et qui sert à la nourriture de l'homme dans les temps de disette. Le cœur des jeunes arbres est employé, pendant les grandes sécheresses, à l'alimentation des animaux domestiques.

Les racines ressemblent, pour le volume et pour la grosseur, à celles de la saïsepaille ; elles possèdent aussi quelques-unes des propriétés médicales de ces dernières ; les indigènes les emploient comme dépuratives, contre les affections cutanées et les maladies syphilitiques.

Les jeunes feuilles forment un bourgeon

terminal ou *palmito*, qui, de même que les choux palmistes, fournit un aliment aussi délicat que substantiel. Les animaux en sont très-friands, et, pour s'en nourrir, ils auraient bientôt détruit l'espèce du *carnauba*, si elle n'était protégée par ses fortes épines. Quand elles sont entièrement développées, ces feuilles servent à une foule d'usages. On peut les donner en nourriture aux bestiaux. Avec leurs pétioles épineux, les jardiniers établissent des haies sèches. Avec le limbe, on recouvre les habitations. On en fait aussi des espèces de coussins destinés à empêcher le frottement du bât sur le dos et les flancs des bêtes de somme. Découpées en lanières, elles servent à fabriquer de nombreux ouvrages de vannerie ou de sparterie, des balais, des paillassons, des nattes, des cabas, des chapeaux, des filets, des hamacs, etc. On en fait aussi des cordes très-résistantes, et quelques essais faits à ce sujet donnent lieu de croire qu'elles pourraient entrer dans la fabrication du papier.

Toutefois, le principal produit de ces feuilles,

c'est la cire qui sécrète leur surface. Cette

cire végétale se présente à la face supérieure,

sous forme de matière sèche pulvérulente, de

couleur cendrée, d'une odeur particulière,

mais agréable. Elle se détache des feuilles

au moindre choc, quand celles-ci commencent

à se développer, et plus tard le simple

balancement produit par le vent suffit pour la

faire disparaître. C'est vers le commencement

de ce siècle que Manuel-Antonio de Macedo

s'occupa le premier de cette cire et des

moyens de la recueillir. Cette substance fut pré-

sentée, en 1811, par Brand à la Société royale

de Londres. Ce n'est guère, toutefois, que dans

ces derniers temps que ce produit a acquis

une certaine importance ; encore même n'est-il

jusqu'à ce jour consommé que sur place. On

l'emploie ordinairement à l'état brut pour l'é-

clairage, et, quand on veut en fabriquer des

bougies, on se borne à ajouter à la cire une petite quantité de suif ; aussi ces bougies sont-elles d'une qualité inférieure ; elles fournissent, il est vrai, le mode d'éclairage le plus économique. Leur durée est très-longue, et l'odeur qu'elles exhalent en brûlant n'est nullement désagréable. Depuis quelques années, plusieurs industriels emploient des procédés de fabrication un peu perfectionnés.

Pour obtenir la cire de *carnauba*, on coupe les feuilles (huit en moyenne à chaque arbre) tous les quinze jours, pendant les six mois de la saison sèche ; on a soin de réserver le bourgeon du milieu, qui doit fournir la récolte suivante ; celle-ci, d'ailleurs, ne se fait attendre que quinze jours, vu la rapidité de la végétation ; l'arbre se repose pendant les six autres mois. « On sèche les feuilles sur place, ajoute M. A. de Macedo, en les étendant en files, l'envers appuyé sur le sol, afin que la cire ne s'échappe pas par l'ouverture des angles de l'éventail. Au bout de quatre jours, on les amoncelle ; puis on étend à côté sur le sol un drap assez large, autour duquel deux ou trois femmes se placent de manière à pouvoir prendre facilement les feuilles, les battre à l'aide d'un bâton et les secouer sur le drap, qui reçoit la poussière devant donner la cire végétale. Afin que cette poussière se détache plus facilement, un homme fend préalablement les feuilles en lanières, au moyen d'une espèce de stylet. Pour obtenir la cire, on fond immédiatement cette poudre dans des marmittes en terre ou en tôle ; on se borne à ajouter quelques gouttes d'eau à la matière. La cire fondue est coulée dans des moules en terre. »

Les fleurs du *carnauba* présentent une utilité naturelle, que l'auteur déjà cité expose comme il suit : « Au temps des grandes sécheresses, les abeilles sauvages périssent faute de nourriture. Mais il y en a une espèce nommée *arapua*, qui se réveille sur le *carnauba*. Ces abeilles attachent leurs ruches à la tige du palmier, ordinairement parmi les feuilles sèches qui pendent autour de la tête de la tige. Comme ces ruches sont très-solidairement construites d'un mastic noir composé d'un mélange d'argile et de boue, et que du reste ces insectes, très-irritables, défendent à outrance leur propriété, on ne peut s'en emparer que par la ruse ou par le feu. Ainsi, le soir, on met le feu à la tige du palmier ; les arapuas sont bientôt asphyxiées ; on peut alors cueillir avec facilité et sans aucun dommage pour le *carnauba*, leur miel, qui est très-épais et délicieux. » Enfin, le fruit, quand il est mûr, a une saveur agréable ; il en est de même de l'amande ; l'un et l'autre fournissent un aliment très-sain, recherché par les gens du pays. Quand ces fruits sont parvenus à un certain degré de maturité, on les torréfie et on les broie. La poudre que l'on obtient ainsi a la couleur du café, et une odeur agréable, qui a de l'analogie avec celle de la fève du caféier. En cet état, le noyau du *carnauba* produit une boisson qui, mêlée avec du lait, est saine et nutritive, sans être aussi agréable au goût que le café au lait ; la différence est surtout très-sensible dans les commencements ; mais il paraît que l'on finit par s'y habituer. Si l'on ajoute que l'on peut extraire du *carnauba* du sucre et de l'alcool, qu'il peut fournir un bon aliment aux animaux de basse-cour, on se fera aisément une idée de la haute utilité de cet arbre, presque inconnu jusqu'à présent, et qui a été révélé à l'Europe, comme bien d'autres produits exotiques, par l'Exposition de 1867.

CARNAUDET (Jean-Baptiste), littérateur et érudit français, né à Baigneux-les-Juifs (Côte-d'Or), actuellement conservateur de la bibliothèque publique de Chaumont et rédacteur en chef de l'*Union de la Haute-Marne*. Il a publié : *Géographie historique, statistique et industrielle de la Haute-Marne* (grand in-8°) ; la *Vie et passion de M. saint Didier, III^e évêque de Langres* (in-8°) ; *Notes et documents pour servir à l'histoire de Châteauneuf* (in-8°) ; le *Bréviaire d'Abailard*, conservé à la bibliothèque de Chaumont (in-8°) ; l'*Annuaire du département de la Haute-Marne*, de 1857 à 1865 ; *Saint Lyro, évêque de Langres* (in-8°) ; *Tablettes historiques de la Haute-Marne* (in-8°), et beaucoup d'autres travaux sur la Haute-Marne. M. Carnaudet a en outre fondé le *Bulletin des comices agricoles de la Haute-Marne* ; la *Haute-Marne, revue champenoise* ; la *Semaine religieuse du diocèse de Langres*. Le même écrivain publie une nouvelle édition des *Acta sanctorum*, par les hollandistes ; (20 volumes in-fol. ont déjà paru), et les *Actes des saints publiés pour la première fois en français depuis l'origine de l'Eglise jusqu'à nos jours, d'après les hollandistes, Mabillon et les plus récents hagiographes* (4 vol. ont paru). On doit enfin à M. Carnaudet une nouvelle édition de la grande *Vie de Jésus-Christ* par Ludolphe le Chartreux (1865), et une nouvelle édition du *Martyrologe d'Usciar* (1866).

CARNAVAL s. m. (car-na-val — du lat. *caro*, *carnis*, chair, viande ; *vale*, adieu ; mais cette étymologie ingénieuse n'est pas acceptée par tous ; quelques étymologistes veulent y trouver *levamen*, action d'ôter, de lever, enlever. Cela paraît être l'opinion de Rabelais, qui écrit *carneval*, dont le type primitif serait *carnelevamen*, qui aurait donné *carnevale*, lequel est successivement devenu *carnevale* et *carneval*. D'autres, enfin, voient dans ce terme un mot moitié latin, *caro*, et moitié français, *avale* ; comme qui dirait *avale-chair*. Dans ce

cas, *carnaval* annoncerait le temps où l'on enlève l'usage de la chair, attendu que *carnevale* est, à proprement dire, la nuit qui précède le mercredi des Cendres). Temps de réjouissance qui s'écoule depuis l'Épiphanie jusqu'au mercredi des Cendres : *Les deux derniers carnavaux ont été fort courts.*

La, dans le carnaval, vous pouvez espérer
Le bal et la grand'bande, à savoir deux musettes,
Et parfois Fagotin et les marionnettes.

MOLIÈRE.

Il Mascarades, réjouissances auxquelles on se livre durant le même temps : *Le CARNAVAL ne prend pas le train d'être gaillard.* (Mme de Sév.) *Qu'est devenue Venise avec ses mascarades et son CARNAVAL?* (B. de St-P.) *A Paris, le CARNAVAL n'est court que dans l'Almanach.* (E. Texier.) *Pourquoi dit-on que le CARNAVAL se meurt en Europe, qu'il est mort, et que l'ignorance seule de quelques gamins traîne encore des guenilles sur sa tombe?* (L. Ulbach.) *A Paris, le CARNAVAL tue presque autant de monde qu'un petit choléra.* (L.-J. Larcher.) *Un Turc, racontait au sultan, à son retour à Constantinople, que les Français devenaient fous en certains jours, mais qu'un peu de cendre, qu'on leur appliquait sur le front, les faisait rentrer dans leur bon sens.* (**)

Le carnaval! jadis cette courte folie
Était de la misère avec un peu de lie.

A. BARDIER.

La raison vainement voudrait nous interdire
Le carnaval, ce passe-temps si doux;
Les moments que l'on passe à rire
Sont les mieux employés de tous.

REGNARD.

Ah! qu'un époux est un sot animal!
Hier encoir, disait la jeune Hortense,
Le mien jaloux, égoïste et brutal,
A jusqu'au bout poussé l'impertinence:
Car tout exprès il meurt au carnaval,
Pour me priver du plaisir de la danse.

— Par ext. Mannequin grotesque, qui, dans certaines contrées, personnifie le carnaval, et qu'on brûle ou qu'on enterre le jour des Cendres : *Enterrer, brûler CARNAVAL.*

— Par anal. Scènes de débauche effrénée : *Qu'est-ce que le règne d'Alexandre VI, sinon le CARNAVAL diabolique du vieil empire romain ressuscité pour quelques années sous les costumes et les figures du catholicisme?* (P. de St-Victor.)

— Les poëtes personnifient quelquefois le carnaval :

Ne cite pas, bruyant Paris,
Ton froid Carnaval au front blême.

C. DELAVIGNE.

De paillettes tout étoilé
Scintille, fourmille et babille
Le Carnaval bariolé.

TH. GAUTIER.

— Fig. Côté, genre grotesque : *Il y a un peu de CARNAVAL dans le sérieux de Guy Palin.* (Ste-Beuve.)

— Loc. prov. *Il est triste, comme s'il venait d'enterrer Carnaval.* Il est triste comme les jours de carême qui suivent les réjouissances du carnaval. *Il est vêtu comme un Carnaval.* Il est vêtu d'une façon grotesque, comme les masques du carnaval. *Il jêner en carnaval.* Être très-pauvre, réduit à de très-grandes privations.

— Hist. *Ambassadeurs de carnaval.* Nom que l'on donna à des députés envoyés auprès du pape, pour réclamer contre les ordonnances par lesquelles saint Charles Borromée fixait au mercredi des Cendres le commencement du carême, qui ne s'ouvrait auparavant que le lundi suivant, et avait alors exactement quarante jours.

— Antonyme. Carême.

— Encycl. Les peuples chrétiens se sont approprié bien des rites, des usages et même des folies, que peut revendiquer à bon droit le paganisme ; tel est notre *carnaval*, reste, émanation des bacchanales, des lupercales, des saturnales, etc. En effet, on ne célébrait point ces fêtes païennes sans festins, sans danses, sans déguisements. Les costumes seuls différaient, voilà tout ; la licence était la même. Ainsi, pour célébrer les mystères de Bacchus, les bacchantes, prêtresses de ce dieu du vin, couraient à demi-nues, couvertes simplement de peaux de tigres passées en écharpe, avec une ceinture de feuilles de vigne, la tête échelée, des flambeaux allumés à la main, quelques-unes armées de thyrses ou javelots entourés de pampre et de lierre, dansant, folâtrant, faisant retentir l'air de hurlements affreux et de l'exclamation : *Io, Bacche!* A ces cris confus se mêlaient le son éclatant des tambours, des cymbales, des clairons. Ces bacchantes étaient suivies d'une troupe de nymphes et d'un cortège nombreux d'hommes, déguisés en satyres, en sirènes, en égyptiens, les uns à pied, d'autres sur des ânes, tous contrefaisant les ivrognes, ou plutôt n'ayant pas besoin de les contrefaire. Ils traînaient après eux des boucs ornés de guirlandes, pour les immoler au dieu de la vigne. C'était par ces folies et autres équivalences que les Grecs et les Romains honoraient Bacchus, Pan, Saturne, etc., et les Gaulois le Soleil.

L'analogie de ces déguisements avec nos mascarades du *carnaval* saute assez aux yeux ; mais comment concevoir que ces extravagances païennes aient pu survivre au paganisme et être adoptées par les chrétiens ?

Comment, après avoir abjuré le culte de Bacchus, de Pan, de Saturne, a-t-on retenu les bacchanales, les lupercales, les saturnales ? C'est qu'apparemment il était plus aisé d'abandonner les idoles que les coutumes des idolâtres. L'homme est ainsi fait : il ne se détache des coutumes du passé que péniblement, et lorsque, par un élan de sa raison, il les a rejetées, même violemment, avec colère, avec mépris, il y revient par un détour, par une transformation qui touche peu au fond des choses, et n'en modifie souvent que l'apparence. Lors même que le paganisme semble entièrement aboli, sous les empires chrétiens les plus fervents, on en retrouve des vestiges nombreux dans les mœurs, dans les idées, surtout dans les usages. Vers la fin du rve siècle, saint Pacien, évêque de Barcelone, choqué de l'usage conservé par les fidèles de fêter le premier jour de l'année à la manière antique, par une cérémonie appelée *Hennula cervula* (la fête ou la cérémonie du Cerf), écrit un livre pour en faire sentir l'immoralité aux chrétiens et les en détourner. Ce livre s'est perdu ; mais saint Pacien nous apprend, dans un autre ouvrage, que ses exhortations étaient restées sans effet, tant les coutumes antiques avaient encore d'empire. On continua à se travestir, comme par le passé, en bêtes sauvages, à courir la ville et les campagnes dans ce fol accoutrement, et à se livrer, déguisés de la sorte, à des jeux indécents. N'est-ce pas là un des caractères du *carnaval*, qui a survécu à toutes les révolutions ? Le *carnaval* doit évidemment être compté parmi les legs bizarres de la civilisation des anciens qu'on retrouve, en y regardant bien, dans la civilisation des modernes.

A vrai dire, on ne sait trop d'où vient le *carnaval*, avec sa grotesque figure, sinon qu'il sort en droite ligne de la folie humaine, laquelle n'a pas d'âge, et semble contemporaine de l'époque mémorable où Dieu trouva bon, après avoir créé l'homme « à son image », d'envoyer à notre première mère un démon malhonnête, qui, pour mieux l'abuser, se déguisa en serpent. Se déguiser en serpent pour offrir une pomme à une faible femme, à peine sortie des côtes de son mari, est, quand on y songe, une action bien noire ; mais il faut reconnaître qu'Eve s'en est bien vengée en faisant de ses filles de jolis petits démons, de charmants petits serpents merveilleusement aptes à croquer le fruit défendu. Cela posé, et au risque de jeter les érudits dans une déroute complète, ne devons-nous pas constater que l'arbre de la science du bien et du mal fut le premier témoin de la première mascarade, et qu'ainsi l'Eden peut être considéré comme le berceau du *carnaval* ? A ceux qui seraient tentés de crier au paradoxe, nous pourrions répondre que le nom de notre mère Eve était invoqué dans les bacchanales : *Eua! Eua!* Preuve de plus en faveur de ce que nous avançons. Notre opinion, après tout, si elle est discutable, a du moins le mérite de remonter très-haut : elle vaut toutes celles que, à force de se gratter le front et de fouiller de vieux livres, quelques savants esprits nous ont données en lourde prose. Le fait est qu'aucun peuple, primitif ou civilisé, n'est exempt de cette folie qui se traduit par des déguisements, des masques et de la licence. C'est avec raison qu'on l'a écrit : le *carnaval* est roi du monde à sa manière. Vous le trouvez à Calcutta comme à Paris, à Londres comme à Venise, avec les allures qui différencient les diverses races. Il est frondeur, léger, licencieux en France; ardent, enthousiaste, bruyant en Italie; monotone et froid en Russie; presque triste en Angleterre; lourd et sensuel en Allemagne. Partout, à toutes les époques, on retrouve ces fêtes, qui dégénèrent le plus souvent en honteux désordres. Telles étaient, en Egypte, les fêtes du bouf Apis; chez les Juifs, la fête des *Phurim*, instituée en mémoire de la chute d'Amán; telles étaient les bacchanales grecques; les saturnales romaines, pendant lesquelles les esclaves prenaient les habits de leurs maîtres; les lupercales, les fêtes de Cybèle, la fête des fous et des innocents au moyen âge; tel est le *carnaval* de Venise, de Rome et de Naples, et, à de certaines époques, le *carnaval* de Paris. Le christianisme suspendit à peine un instant les mascarades païennes; le monde reprit bientôt sa vieille gaïeté, et son éclat de rire essaya encore de se faire entendre chez nous depuis l'Épiphanie jusqu'au mercredi des Cendres. Les Pères de l'Eglise, Tertullien, saint Cyprien, saint Clément d'Alexandrie, saint Jean Chrysostome, condamnerent vainement les danses, les plaisirs bruyants, la débauche cherchant à s'abriter sous le masque; vainement le pape Innocent III en fit l'objet de plusieurs *décretales*; les conciles eux-mêmes échouèrent, car ils s'attaquaient à des besoins de notre espèce. Dans les contrées de l'Occident, le *carnaval* imita les bruyantes orgies des saturnales, et le temps de l'année consacré à la célébration de la fête païenne fut adopté par les chrétiens, dont le *carnaval* commençait primitivement au 25 décembre, et embrassait les fêtes de Noël, du jour de l'an et de l'Épiphanie. Dans le monde nouveau, comme dans le monde ancien, il y eut un déplacement fictif des conditions, une supposition d'égalité entre les personnes, des jeux, des travestissements, des festins et des danses; il y eut un roi du sort ou de la fève; les valets, renouvelant les licences de l'esclave romain, se barbouillèrent le visage avec de la suie et

singèrent leurs maîtres; bref, la ressemblance fut telle, qu'en 1444 la Faculté de théologie de Paris intervint.

Le *carnaval* du moyen âge, moins dissolu que celui de l'antiquité, était en réalité plus trivial, plus grossier. Peut-on rien imaginer de plus extravagant, par exemple, que la *fête des fous*, qui s'appelait aussi, selon les localités, la *fête des innocents*? Elle se célébrait à Noël, en mémoire de la naissance du Sauveur, dans les églises mêmes; car, répétons-le, la gaïeté antique se retrouva dans les cérémonies et dans les traditions chrétiennes. Les sculptures de nos cathédrales attesteraient au besoin cette alliance du paganisme et du dogme nouveau; le mascaron bizarre y grimace près du pur et calme profil de la Vierge. La compagnie de la *mère folle*, de Dijon, et la procession du roi *René*, à Aix, au xve siècle, avaient de nombreux rapports avec la fête des fous. La procession du roi René, instituée en 1462, mettait en scène, pêle-mêle avec les personnages bibliques, les divinités mythologiques et les principales allégoriques païennes; il en était de même dans les *fêtes des vendanges*, où les dieux et les demi-dieux coudoyaient les saints et les apôtres. Les fêtes du moyen âge ne se célébraient pas toutes aux mêmes époques, mais elles n'en ont pas moins une frappante analogie avec les folies carnavalesques. Parmi les plus célèbres, n'oublions pas de citer les jeux de la tarasque, au jour de la Pentecôte, à Tarascon; la procession du géant Gayant, à Douai; enfin les chars de Cambrai. Philippe le Bel se plaisait fort à la joyeuse procession du Renard, demeurée fameuse. La cour de Charles VI mit à la mode les bals masqués, et c'est un bal masqué qui faillit coûter la vie au royal insensé, déguisé en ours.

L'influence de l'Italie, à la suite du xve et du xvie siècle, donna aux mascarades françaises une vie nouvelle. Henri III courait avec ses mignons, déguisés comme lui, par les rues de Paris, battant le peuple, rossant le bourgeois, faisant mille insolences, dit l'Estoile, qui cite aussi « une mascarade de sorciers », dirigée par Henri IV, ayant à son côté certain marquis « qui le démasquait et l'embrassait partout où il entrait. » Le sombre et ennuyé Louis XIII n'encouragea pas les folies carnavalesques. Sous Louis XIV, les masques avaient établi leur quartier général dans la rue Saint-Antoine. C'est là que Mardi-Gras ou Carême-Prenant tenait ses assises. Les petits-maitres et leurs Célimènes venaient s'y mêler à la joyeuse cohue des déguisés, des curieux, des marchands, des joueurs de violon, de flûte et de tambourin. La Faculté de médecine était personifiée par des Diafoirus en robe magistrale; le Palais, par des Perrins Dandin qui traînaient à leurs ceintures des liasses de procès; la Mythologie et l'Histoire, par des dieux et des demi-dieux, des héros de la fable, des bergers et des bergères, etc. Les bals masqués de l'Opéra, institués par une ordonnance du régent du 31 décembre 1715, ramènèrent le goût de la nation pour la moquerie, l'intrigue et le plaisir facile. Ces bals, qui avaient lieu trois fois par semaine, à dater de la Saint-Martin (11 novembre), jusqu'à la fin du *carnaval*, eurent un succès prodigieux, qui durait encore quand éclata la Révolution. La République interrompit les désordres des jours gras, et proscrivit avec raison toutes les pasquinades indignes de l'homme; mais le *carnaval* reprit avec fureur en 1799. Sous l'Empire, il fut livré aux costumes militaires, et les bals masqués semblaient encore une de ces revues dont le spectacle se renouvelait si souvent.

Aujourd'hui, le *carnaval* a atteint le dernier degré de la grossièreté et de l'insignifiance. Ne lui demandez plus l'esprit incisif de nos pères, l'a-propos, le sel étiqué; on ne sait plus rien... car le municipal qui intervient à tout propos n'est pas fait pour réjouir la vue. D'ailleurs, vu nos mœurs actuelles, le *carnaval* est une chose ridicule, et les fanatiques seuls osent encore se produire en public, messieurs les bouchers, par exemple, et messieurs les blanchisseuses. Citons aussi les *banquistes* et les *puffistes*, qui portent sur leur dos ou dans des voitures l'enseigne de leur boutique, le prix courant de leur poudre à punaises ou de la douce révélescière. Les *ar-lequins*, les *polichinelles* ont disparu peu à peu; le *turc* lui-même n'apparaît que de loin en loin. De tous les types qui amusèrent nos pères, le *pierrôt* seul a tenu bon; mais le sceptre de la folie lui a été longtemps disputé par le *débardeur*, le *titi*, le *chicard*, le *flambard*; le *mousquetaire*, après avoir régné longtemps sur les imaginations romantiques, fait à présent les délices de l'italien; le *troubadour* a fui notre ciel inclement où neignent les rhumes de cerveau; cependant le *sauvage*, fidèle aux doux accords du cornet à bouquin, vient encore rougir son nez en compagnie des demi-dieux et des déesses qui greloient sur les chars du *bœuf gras*. Bref, si nous observons le *carnaval* d'à présent dans ses deux manifestations les plus solennelles, le cortège du bœuf gras et le bal de l'Opéra, nous devons constater que sa physionomie est de n'en plus avoir. Le *joyeux carnaval* parisien est quelque chose de lugubre, de bête et de suranné, et nous ne savons en vérité pourquoi M. Prudhomme continue de l'appeler une *saturnale*. Le *carnaval* est mort; priez pour lui!

Byron assure que, de tous les lieux de la terre, Venise est celui qui offre le *carnaval* le plus amusant par ses danses et ses chants,

par ses bals et ses sérénades, par ses mascarades, ses grimaces et ses mystères. Cela pouvait être vrai à l'époque où Byron écrivait; mais, depuis lors, la roideur germanique a mis au carcan la folie vénitienne. Un immense concours d'étrangers se montrait jadis dans la ville des doges, où, pendant les jours gras, toutes les passions se donnaient pleine licence. Le despotisme politique qui pesait sur la cité était suspendu; le masque couvrait tout de son inviolabilité : jeux, spectacles, intrigues, amours, désespoirs, assassinats, vengeances, adultères, ruines, conspirations (on voit que ceci a été écrit avant la bataille de Sadowa). Le *carnaval* de Rome, décrit et vanté par Goëthe, peut entrer en concurrence avec le *carnaval* de Venise, porté aux nues par Byron. Le soir du dernier jour de *carnaval*, les rues de Rome offrent le spectacle d'un incendie, d'un foyer incandescent. Il se livre une bataille rangée de bougies; chacun cherche à éteindre la lumière de son voisin en défendant la sienne. Ces jeux, appelés *mocoli*, durent jusqu'au carême. Buenos-Ayres et Montevideo sont peut-être les plus joyeux pays du monde en temps de *carnaval*. Pendant les trois jours gras, la manière de s'y divertir consiste principalement à jeter de l'eau sur les passants et à se lancer, d'un côté de la rue à l'autre, de bas en haut, de haut en bas, des œufs remplis d'eau, et dont l'ouverture a été bouchée avec de la cire. Malheur à l'imprudent étranger que l'on n'a pas charitablement prévenu de cette singulière coutume! Plus sa toilette sera recherchée, plus ou sera heureux de le mouiller des pieds à la tête, et plus il sera hué, s'il a le mauvais goût de se fâcher. On a remarqué que ce sont les femmes qui se livrent avec le plus d'ardeur à ces luttes hydrauliques. Il faut dire que, sous cet heureux climat, ces jeux aquatiques n'offrent aucun danger. La température au moment du *carnaval* est, à Montevideo, comparable à celle de la canicule à Paris. Le *carnaval* anglais exprime parfaitement le caractère flegmatique et contenu de la nation. Il n'y a pas de réjouissances publiques à Londres : le véritable Anglais croirait se dégrader en se montrant dans la rue avec des oripeaux d'emprunt; il renferme sa joie et sa dignité chez lui, dans un bal masqué. Un soir, certain lord, facétieux comme... un Anglais, apparut dans une fête carnavalesque, déguisé en cerceuil. Ses pieds se dissimulaient sous une draperie noire, et son corps était enveloppé d'une bière au-dessus de laquelle apparaissait la tête macabre de notre insulaire; l'épithaphe portait que les plaisirs du bal l'avaient conduit au tombeau. Le lugubre déguisement jeta la tristesse au milieu de la fête, et les masques, attroupés autour du lord en cerceuil qui venait si mal à propos troubler la joie générale, menacèrent de l'exterminer et de l'ensevelir réellement. Notre homme jugea prudent de déguerpir, lui et son *costume*; mais il revint quelques jours après à la charge, et ce déguisement de croque-mort eut un tel succès cette saison-là, qu'on ne vit plus que des cerceuils ambulants à Londres pendant ce temps d'algèbre. Le *carnaval* allemand reproduit les échantillons de toutes les races qui composent la Confédération germanique : Bohèmes, Saxons, Croates, Polonais, etc.; les types de la féodalité, burgraves, écheviers, chevaliers, sont souvent ressuscités; mais le personnage traditionnel des mascarades allemandes, le type le plus aimé, c'est l'étudiant avec sa longue pipe, sa casquette et sa blouse suspendue aux brandebourgs. La désinvolture de nos contrées est inconnue à la froide Russie; les réjouissances carnavalesques de Saint-Petersbourg se bornent à des exhibitions de baladins, de bêtes féroces, d'escarpolettes, de montagnes et de traîneaux. En Espagne, le *carnaval* est fêté par des courses de taureaux et des travestissements où ne se dérident pas la gravité et la dignité castillanes. Le *carnaval* de Barcelone est renommé par ses troupes de masques appelées *quadrilles*, qui parcourent les rues, conduits en bon ordre par des chefs. Ces quadrilles pénètrent dans les maisons qui donnent des fêtes, et leurs chefs se démasquent seuls, car ils répondent de leurs compagnons. On a dit avec raison que la moitié de l'humanité se moque de l'autre moitié; c'est ainsi qu'à leur *carnaval* les nègres de Haïti se couvrent le visage de masques blancs; ils se coiffent d'un madras et revêtent une chemise serrée à la taille par une ceinture, à laquelle sont accrochées de petites cloches. Tous les masques, hommes, femmes, enfants, s'avancent et reculent méthodiquement en battant sur des tambours la mesure du *bamboula* des Antilles. Les sauvages brésiliens de la province de Para remplacent les masques par des coiffures représentant des têtes de sangliers, de tigres, de singes, de poissons; ces étranges coiffures sont surmontées de plumes et de nageoires. Les Arabes, eux, font leur *carnaval* la nuit, au mois de moharrem, premier mois de l'année musulmane. Les mascarades du Sahara sont plus variées et plus animées que celle du Tell. Rien de plus bouffon qu'une troupe de nègres et de négresses affublées de costumes français, et parodiant nos habitudes, nos prétentions guerrières, nos gestes; des Arabes déguisés en soldats romains rappellent, par des danses caractéristiques quoique grotesques, les souvenirs de la conquête romaine. Du reste, les excentricités du *carnaval* arabe ressemblent fort aux nôtres. Ce sont des jeunes gens qui contrefont les vieillards, de faux ca-

dis qui rendent une justice dérisoire, des cavaliers équités, du pied en cap qui montent des ânes, et des hommes déguisés en femmes. Le *carnaval*, chez les Slaves, reproduit une foule d'usages et de divertissements d'origine évidemment patenne. Nous rencontrons d'abord la mascarade de l'ours, d'un usage encore presque général dans les villages de la Bohême et de la haute Moravie. Dans chaque localité, l'ours apocryphe, son conducteur et son cortège font une promenade analogue à celle de notre bœuf gras, mais avec cette différence qu'à chaque maison on s'arrête pour faire une collecte en argent ou en nature, boire à la santé des propriétaires, et faire danser toutes les femmes et filles de la maison. Les paysans des montagnes de la Bohême (Riesengebirge) prétendent que ces promenades d'ours ne sont qu'une parodie des battues que leurs ancêtres étaient obligés de faire à l'époque où les ours étaient encore nombreux dans le pays. Au bourg de Forbes et dans quelques autres localités du cercle de Budweis (Bohême), quand un mariage a lieu pendant le *carnaval*, on procède en grande cérémonie à l'immolation d'un coq. La victime est choisie et engraisée à l'avance. Le jour du sacrifice venu, on procède contre elle à un véritable procès criminel; on lui met un capuchon rouge, une cape grise et des culottes. Deux des assistants portent plainte; un autre, un gros livre à la main, remplit le rôle de juge et lit au coupable sa sentence, ratifiée par une acclamation générale. Le coq est ensuite conduit en grande pompe, musique en tête, ayant près de lui l'exécuteur habillé de rouge et le coutelas en main, jusqu'à la place du marché, où une estrade a été préparée avant l'exécution. Tous les assistants lui demandent solennellement pardon; puis le sacrifice s'accomplit au son d'une musique funèbre. On rapporte ensuite le corps de la victime à la maison nuptiale; la tête est remise aux deux accusateurs, et le corps est joyeusement embroché. Le même usage existe dans les cantons limitrophes de la Bohême et de la Moravie; seulement le coq est pendu, et non décapité. On retrouve une autre commémoration de l'abolition des anciens cultes dans l'enterrement, réglementé, encore usité dans le Riesengebirge. On arrache les cordes du pauvre instrument, on l'ensevelit dans un drap blanc, et tout le village, hommes et femmes, le suit en gémissant jusqu'à sa demeure dernière. Ne faut-il pas voir là un dernier emblème de la harpe brisée des bardes, l'écho d'un adieu suprême à ces chants profanes que le peuple eut tant de peine à oublier?

— Admin. Le *carnaval*, pouvant être particulièrement une occasion de désordres, est, dans les grands centres de population, réglementé par l'autorité locale, en vertu des pouvoirs conférés aux corps municipaux par la loi du 24 août 1790, et par certains articles du code pénal. Les prescriptions les plus ordinaires consistent à défendre de se présenter sur la voie publique avec des armes ou des bâtons; de paraître sous le masque, soit avant soit après certaines heures; de prendre des déguisements de nature à troubler l'ordre ou à blesser la décence; de se permettre des mots grossiers ou des provocations injurieuses; de jeter dans les maisons, ou dans les voitures, ou sur les personnes, des objets pouvant causer des blessures, endommager ou salir les vêtements. Toutes les personnes masquées ou déguisées sont tenues de se conformer immédiatement aux observations et injonctions qui peuvent leur être faites par les agents de l'autorité.

Carnaval de Venise (LE), opéra ou comédie-ballet en quatre actes, y compris le prologue, paroles de Regnard, musique de Campra, représenté à l'Académie royale de musique en 1690. Cette pièce offre aux spectateurs un spécimen de tous les spectacles que Venise présente aux étrangers pendant son carnaval; comédies, opéras, concerts, jeux, danses, combats, mascarades; le tout relié par une petite intrigue amoureuse, amusante et spirituellement écrite.

Car Regnard, c'est tout dire...

Un jeune Français, Léandre, se trouve à Venise pendant les fêtes du carnaval, obligé de faire un choix entre deux maîtresses. Celle qu'il délaisse charge un soupirent de sa vengeance; mais, lorsque le pauvre Rodolphe vient réclamer le prix de son courage, la scène, si rebattue depuis le *Cid* et *Andromaque*, arrive inévitablement : sa récompense, pour avoir trop bien obéi, consiste en un torrent de reproches qui fond sur lui. Au moment où son amante va se tuer, Léandre apparaît, et profite des danses et des jeux pour s'enfuir avec elle en lui disant, afin de la décider à le suivre :

Si vous voulez donner votre sang à ma mort,
Hélas ! que pourrez-vous refuser à ma vie ?

Nous ferons remarquer cependant que la versification du *Carnaval de Venise* est négligée, incorrecte et surtout prosaïque; on sent que Regnard n'a d'autre but que de divertir le public comme il le fait entendre en terminant :

Les moments que l'on passe à rire
Sont les mieux employés de tous.

Ses traits heureux eux-mêmes sont exprimés en prose familière, et non en langue poétique...

Mais mon juste dépit te fera bien connaître
Que, si je sais aimer, je hais encore mieux !

Lorsqu'on a lu dans son prologue cette triste flatterie :

Servons le fils du plus grand roi du monde,
C'est un emploi digne des dieux.

on s'étonne que Regnard ait si peu pris de peine pour s'acquitter de ce haut emploi, à moins qu'en homme d'esprit, obligé par les circonstances de donner un peu d'encens à l'autorité royale, il ait visé à l'économie, préférant garder toutes les richesses de son esprit pour le peuple, le vrai, le seul public auquel se doive un auteur. La pièce amuse par les changements à vue, les ballets, la féerie; mais elle semble un malheureux avant-goût de ces machines à tableaux, qui, de nos jours, tendent de plus en plus à envahir la scène au détriment de la vraie littérature.

Quant à la musique, elle est loin d'être sans mérite. On peut considérer Campra comme le compositeur dramatique le plus habile de son temps, venant immédiatement après Lulli, toutefois à une grande distance, *longo sed proximo intervallo*, et se rapprochant beaucoup plus de Colasse et de Destouches, auxquels il est néanmoins supérieur par les idées et la facture.

Une circonstance assez singulière à noter, c'est que le *Carnaval de Venise* se termine par une opérette, *Orphée aux Enfers*, idée dont M. Offenbach a tiré heureusement parti. Ce petit acte est écrit en italien, langue qui était familière à Regnard.

Carnaval et la Folie (LE), comédie-ballet en quatre actes, avec un prologue, paroles de La Motte, musique de Destouches, représentée à Fontainebleau, devant le roi, le 14 octobre 1703, et le 3 janvier 1704 à l'Académie royale de musique. Le sujet du prologue est le *Festin des dieux*; quant à la pièce, elle représente les amours et le mariage du *Carnaval* avec la *Folie*, tous deux personnifiés. On voit que l'idée est ingénieuse, ce qui n'a rien de surprenant, d'ailleurs, car elle paraît avoir été inspirée à l'auteur par l'*Eloge de la Folie*, d'Erasme. Cet ouvrage obtint du succès, et on lui accorda les honneurs de plusieurs reprises, en 1719, 1730, 1738 et 1748.

Carnaval du Parnasse (LE), opéra-ballet en trois actes, avec un prologue, paroles de Fuzelier, musique de Mondonville, représenté à l'Académie royale de musique le 23 septembre 1749, et repris l'année suivante. Le prologue nous fait assister à une fête où bergers et bergères célèbrent le printemps. Le ballet offre un spectacle dans lequel Thalie, Euterpe et Terpsichore déploient toutes leurs grâces. Ce dernier rôle était rempli par la célèbre Camargo; le chant avait pour interprètes Mlles Fel, Chasse et Jélyotte.

Carnaval de Beaugency (LE), ou *Mascarade sur mascarade*, comédie en un acte et en prose, par Etienne et Nanteuil, représentée au théâtre de l'Impératrice le 2 février 1807. C'est une farce de carnaval et une imitation, nous dirions mieux, une parodie du *Pourceaugnac*, cet impérisable type de bouffonnerie qui a déjà donné naissance à tant de pastiches plus ou moins réussis. Le *Carnaval de Beaugency* doit être considéré comme une débauche d'esprit dont l'a-propos favorisera le succès. Des saillies un peu vives, mais toujours gaies, des imaginations grotesques, des caricatures folles, mais bien encadrées, ne pouvaient manquer de réussir en ce temps de joyeuse folie. Maître Papillard, bonnetier domicilié à Bourges, se rend pendant les fêtes du carnaval à Beaugency pour épouser Mlle Catiche, fille du procureur Tirasol. Malheureusement pour lui, la belle est moins sensible à ses écus sonnantes qu'aux façons conquérantes d'un jeune capitaine de hussards, nommé Fontange. Les deux amants se liguent contre l'ennemi commun, et le capitaine lui détache successivement tous les mystificateurs de son régiment, le sergent La Tulipe en tête, garçon rusé, entreprenant, et maître passé en fait de bernerie. Lorsque Papillard arrive chez Tirasol, il est reçu par Fontange, qui a pris la perrière, la robe de chambre et le nom du vieux procureur absent; puis La Tulipe se présente sous un costume de bergère, et se fait passer pour Mlle Catiche. Après les compliments d'usage, Papillard se propose pour accompagner sa soi-disant future, qui veut courir les masques; mais lui-même refuse de se déguiser, sous prétexte qu'il n'est pas connu. Cependant, à peine a-t-il mis le pied dans la rue, que les quolibets pleuvent sur lui, son nom est dans toutes les bouches, et le mignard Papillard de s'étonner d'être si bien connu dans une ville où il n'a jamais mis les pieds. Il n'a pas écrit sur son chapeau : « C'est moi qui suis M. Papillard, bonnetier de Bourges ! » Non; mais Catiche-La Tulipe a eu la charitable précaution de lui placarder cette enseigne derrière le dos. Aussi il faut voir comme il est entouré, moqué, hué, sifflé, badigeonné de toutes couleurs : le malheureux n'a que le temps de se réfugier chez son futur beau-père. Là d'autres déboires l'attendent : La Tulipe accourt, lui persuade qu'il a occasionné une émeute et lui fait endosser, pour fuir le courroux populaire, une vieille défroque de hussard. Mais voici bien une autre aventure : des hussards apostés par La Tulipe feignent de le prendre pour un nouveau camarade, l'entraînent à la caserne et le font sauter d'importance sur la couverture. Sur ces entrefaites, le capitaine apprend qu'il vient de faire un riche héritage et obtient la main de la belle Catiche. Lorsque le nouveau

Pourceaugnac revient, il ne voit rien de mieux à faire que de regagner au plus vite sa ville natale, avec des bas bleus et un bonnet de nuit imperméable de son invention. Au moment du départ, lorsqu'il s'imaginerait monter sur le bidet héréditaire des Papillard, il se trouve huché sur un cheval de carton rempli d'artifices qui font explosion au nez du cavalier épouvanté. Papillard se sauve et court encore.

Cette bouffonnerie n'est pas sans mérite. Au point de vue littéraire, elle est gaie et spirituellement écrite; le dialogue est plein de vivacité et de verve, bien qu'on puisse reprocher à Etienne l'abus des antithèses. Au milieu des folies autorisées par la licence du carnaval, les auteurs ont habilement marqué des traits de mœurs, semé des aperçus comiques et philosophiques. A l'exemple de Molière, sous le costume de Tabarin, ils éclatent en saillies utiles, en vérités piquantes, en mots plaisants et hardis.

Carnaval de Venise (LE), opéra-comique en trois actes, paroles de M. Sauvage, musique de M. Ambroise Thomas, représenté à l'Opéra-Comique le 9 décembre 1857. Le canevas est assez embrouillé. Léléo, en épousant une actrice, a encouru la disgrâce de toute sa famille, et particulièrement du signor Paliformio. Celui-ci a composé un concerto de violon qu'il doit exécuter dans une soirée musicale. Sylvia, la femme de Léléo, se présente à sa place, et, sous le titre d'*Ariette sans paroles*, elle chante d'un bout à l'autre le concerto de violon. Son talent et son succès lui font pardonner d'être devenue la femme de Léléo.

Cet opéra a été composé pour Mme Cabel, qui a fait entendre ses vocalises les plus hardies et les plus brillantes. M. Thomas, de son côté, lui avait préparé le succès en écrivant ses variations charmantes sur le *Carnaval de Venise* et les traits les plus mélodieux dans l'*Ariette sans paroles*. Les autres rôles ont été remplis par Stockhausen, Delaunay-Ricquier, Frilleux, Beckers, Mme Félix et Mlle Révilly.

Carnaval des revues (LE), précédé du *Souper du mardi gras*, prologue en deux actes et en neuf tableaux, paroles de MM. Grangé et Gilles, musique de M. J. Offenbach, représenté au théâtre des Bouffes-Parisiens le 10 février 1860. Il y a dans cet ouvrage burlesque une certaine *Tyrolienne de l'avenir*, qui a obtenu un succès de fou rire.

Carnaval de Venise (LE), chanson vénitienne populaire, vulgarisée par Paganini; paroles françaises de G. Puissant. Le thème d'une chanson vénitienne, *O mamma*, frappa Paganini pendant son séjour dans la vieille ville des doges, par sa phrase saccadée, sa raillerie incisive et son allure de fantoche. L'artiste s'appropriant immédiatement ce thème, et en fit le canevas de la fameuse pièce de violon qu'il intitula le *Carnaval de Venise*. Il n'existe point de paroles françaises sur cet air; et nous avons cru être agréable à nos lecteurs en reproduisant quelques strophes sans prétention, se rapprochant le plus possible du caractère moqueur de la canzonette qui doit, forcément, figurer dans un recueil de chants populaires, car il n'existe vraisemblablement pas, en France, une âme vivante qui n'ait chantoné ou sifflé l'aria favorite de Paganini.



DEUXIÈME COUPLET.

D'abord, tente d'apprendre
Le dur métier d'amant.
Ne va pas te méprendre,
Ecoute aveuglément :
Des fleurs, des sérénades,
Des soupis et de grands hélas !
D'incendiaires oïlades
Voilà (bis) le premier pas !

TROISIÈME COUPLET.

Réserve ta tendresse ;
Cœur avare et aoumis,
Sois tout à ta maîtresse.
Adieu, famille, amis !
Aucun lien, sur terre,
A moi ne peut plus t'arracher !
Tu dois sembler un lierre
S'incrustant aux flancs du rocher.

QUATRIÈME COUPLET.

Enfin, quand ton martyre
Sera pis que poison,
Et qu'un simple sourire
Brisera ta raison,
Frappe à ma fenêtre
Un matin, l'on te répondra :
Munis-toi d'un bon prêtre ;
Puis après... eh bien... on verra !

Carnaval et du Carême (COMBAT DU), tableau de Breughel le vieux, au Belvédère de Vienne. Ce tableau est la représentation d'une mascarade au moyen âge, dans les Pays-Bas et en Espagne, et qui, dans ce dernier pays, a fourni le sujet d'un poème satirique composé au xiv^e siècle par l'archiprêtre de Hita. Des masques, bizarrement costumés et représentant les uns les jours maigres, les autres les jours gras, engagent une bataille sur la place d'un marché, au milieu d'une foule de curieux. « Je ne crois pas arriver à l'hyperbole, dit M. Viardot, en assurant que si Rubelais lui-même eût conté cette bataille burlesque, il n'aurait mis ni plus d'invention, ni plus d'esprit, ni plus de verve que Breughel à la peindre. Elle est datée de 1559 (BRUEGEL MDLIX), et ne cède ainsi que de vingt ans le droit d'aïnesse au *Gargantua*. » Le tableau, qui ne mesure pas plus de 1 m. 70 de largeur sur 1 m. 20 environ de hauteur, contient un nombre considérable de petites figures plus drôles les unes que les autres. Dans le fond, des gens dansent autour d'un feu de joie.

CARNAVALESQUE adj. (kar-na-va-lè-ske). Néal. Qui a rapport au carnaval : *Quant à la folie CARNAVALESQUE du Palais-Royal, comment faire pour résumer dignement cette bouffonnerie abracadabrante ?* (J. Rouss.)

— Par ext. Qui condescend au carnaval, grotesque : *Un accoutrement CARNAVALESQUE*.

CARNAVALET (hôtel). Cet hôtel, célèbre à plus d'un titre, mais connu surtout par le séjour qu'y firent Mme de Sévigné et Mme de Grignan, sa fille, est situé à Paris à l'angle de la rue Culture-Sainte-Catherine et de la rue Neuve-Sainte-Catherine. Commencé en 1544 par l'architecte Jean Bullant, sur les dessins de Pierre Lescot, pour le président au parlement de Paris Jacques de Ligneris, seigneur de Crosnes, il devint, en 1572, la propriété de Françoise de La Baume, veuve du sir de Kernevenog, qu'on appelait communément, et par une corruption fréquente à cette époque, Carnavalet. Il ne fut terminé réellement que vers 1670 ou 1675, époque où il devint la propriété de M. d'Agaurry, magistrat dauphinois qui en confia l'achèvement et l'aménagement définitif à François Mansart. Mme de Sévigné l'acquiesça peu de temps après, en 1677.

L'hôtel Carnavalet, sauf une couche maldroite de badigeon qui en salit la face et en dépare les moulures, est encore aujourd'hui extérieurement tel qu'il était à cette époque; il se compose d'un bâtiment sur la rue, élevé d'un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée. Il a cinq croisées de face et est flanqué de deux pavillons en avant-corps, surmontés de frontons. Le rez-de-chaussée, orné de refends vermiculés, forme le soubassement d'un ordre de pilastres ioniques accolés qui décore le premier étage. La porte, en plate-bande dans une niche cintrée, est surmontée d'une corniche en forme de fronton. L'aspect général, malgré les critiques assez vives de plusieurs écrivains spéciaux, ne manque pas de majesté et de grandeur. La porte, notamment, œuvre de Jean Bullant, est un morceau excellent.

Jean Goujon a orné l'hôtel Carnavalet des morceaux les plus délicats sortis de son ciseau; mais on a souvent confondu, dans la profusion de sculptures de cette habitation célèbre, des morceaux presque médiocres avec ceux du sculpteur de la Renaissance. La façade possède véritablement du maître les sujets suivants : les enfants groupés dans l'écusson, les ornements qui le soutiennent, une figure allée placée sur la clef, un lion et un léopard entourés de trophées, aux deux côtés de la porte. Ces différentes sculptures, d'une grâce et d'une délicatesse hors ligne, peuvent être mises au rang des meilleures œuvres de Jean Goujon. Trois autres statues, la *Force*, la *Vigilance*, posées sur les trumeaux du premier étage, et la *Minerve*, au-dessus, furent longtemps attribuées au même maître, mais elles sont dues à un artiste inconnu et de beaucoup inférieur. L'exécution en est insuffisante et ébréquée. Une observation presque analogue peut être faite au sujet du pourtour de la cour : sur les trumeaux des faces du premier étage se détachent douze figures colossales en bas-relief. De ces douze figures, quatre seulement (les *Saisons*) ont le cachet souverain de Jean Goujon. Les autres, bien qu'exécutées dans son style, sont de beaucoup inférieures. Il y perçoit une sorte d'exagération qui donne à penser qu'elles n'ont dû être taillées qu'après la mort du maître, peut-être sur ses dessins. Enfin nous citerons le morceau peut-être le plus beau de l'œuvre du célèbre sculpteur : ce sont trois petites figures sculptées en bas-relief sur le fronton intérieur du portail. Deux de ces figures sont couchées et tiennent à la main une branche de laurier et une palme; la troisième, est debout, au milieu, posée sur un globe, et tient un arc et une flèche. Ce morceau est d'une pureté, d'une grâce merveilleuse, et nous doutons que Jean Goujon ait jamais fait mieux.

Après la mort de Mme de Sévigné, qui ha-

bita l'hôtel pendant vingt ans, et y écrivit une partie de son immortelle correspondance, l'hôtel Carnavalet fut acquis par Brunet de Rancy, fermier général. Il traversa heureusement la Révolution sans être saccagé, et peu après reçut les bureaux de la librairie. L'Empire y installa l'Ecole des ponts et chaussées, à laquelle fit place, en 1829, une institution qui elle-même fut remplacée par une entreprise de roulage. Bientôt, heureusement, l'institution Verdot remplaça de nouveau l'entreprise de roulage, et dans ces derniers temps, la ville de Paris a acquis l'hôtel pour y installer son musée. On peut y voir encore les chambres de Mme de Sévigné et de sa fille, le cabinet d'où la célèbre marquise envoyait son courrier, un portrait d'elle par Mignard, et enfin, dans le jardin, deux sycomores qui, d'après la tradition, auraient été plantés, sinon de la main de l'auteur des *Lettres*, du moins au temps où elle habitait l'hôtel.

CARNAVATÉPY s. m. (kar-na-va-té-pi). Comm. Bois de Surinam.

CARNE s. f. (kar-ne — du lat. *cardo*, *cardinis*, gond, ou plutôt de *quadratus*, taillé à angle droit). Angle saillant : *La CARNE d'une pierre de taille. Je me suis donné un grand coup à la tête contre la CARNE d'un volet.* (Mol.)

— Calligr. Evidement d'un tuyau de plume taillée pour écrire : *Une plume taillée à quatre CARNES. Cette plume n'a pas assez de CARNE.*

CARNE s. f. (kar-ne — du lat. *caro*, *carnis*, chair). Pop. Très-mauvaise viande : *C'est de la CARNE que vous nous servez là.* Terme grossier et injurieux que l'on adresse à une femme, et qui est l'équivalent exact de la *carogne* de Molière : *Tais-toi, vieille CARNE!*

CARNÉ, **ÉE** adj. (kar-né — du lat. *caro*, *carnis*, chair). Couleur de chair : (*Et*) *illet CARNE. Leur plumage est d'un blanc plus clair que celui des cygnes, même de près il paraît CARNE, et tire sur la couleur de rose, vers sa racine.* (La Fontaine.)

CARNÉ, **ÉE** adj. (kar-né — rad. *carne*). Anguleux; carré. Vieux mot.

— Patois. *Pain carné*, Pain qui a des carnes, des rugosités, qui n'est pas uni.

CARNÉ (Louis-Marcien, comte de), publiciste français, né à Quimper, en 1804, d'une famille noble. Il entra dans les bureaux du ministère des affaires étrangères en 1825, devint attaché, puis secrétaire d'ambassade. La révolution de Juillet le fit du jeune diplomate un écrivain politique qui n'est pas sans mérite, et qui même a joui quelque temps d'une assez grande réputation. On trouve, en effet, chez M. de Carné, dans une masse d'idées qui appartiennent à tout le monde, quelques aperçus qui sont bien à lui et qui étaient neufs il y a vingt-cinq ans. Aujourd'hui, ces considérations subtiles et qu'essenciaient sur le régime constitutionnel ont un peu vieilli et n'intéressent plus personne; si la jeunesse actuelle n'ignore pas le nom de M. de Carné, elle ne lit point ses livres. Son style, d'ailleurs abondant et correct, n'a rien d'original ni de supérieur; sa phrase, habituellement classique et pompeuse, quelquefois lourde et obscure, est bien placée auprès des hardiesses de langage de Proudhon, de Veuillot et de quelques autres publicistes venus plus tard. M. de Carné a beaucoup écrit; il a fourni de nombreux articles à des revues, à des journaux, à des recueils divers, comme la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue européenne*, le *Journal des Débats*, l'*Encyclopédie du XIX^e siècle*, l'*Ami de la religion* et l'*Univers religieux*. Ses principaux ouvrages publiés en volumes sont : *Vues sur l'histoire contemporaine* (1833, 2 vol.); *Des intérêts nouveaux en Europe depuis 1830* (1838, 2 vol.); *Du gouvernement représentatif en France et en Angleterre; Etudes sur l'histoire du gouvernement représentatif en France* (1855, 2 vol.); un *Drame sous la Terreur* (1856), etc.

En 1839, les électeurs de Quimper envoyèrent M. de Carné à la Chambre. Il s'y plaça d'abord au centre de la phalange ministérielle; mais, vers 1842, il se rapprocha de l'opposition, surtout dans les questions de politique extérieure. En 1845, il était lié avec le centre gauche, et faillit même faire partie d'un second ministère Molé, avec M. Billaut et M. Dufaure. En 1847, il fut élevé au poste de chef de la division commerciale au ministère des affaires étrangères. Les événements de 1848 mirent fin à sa carrière politique, sauf qu'il est resté membre du conseil général du Finistère. Ses opinions ont toujours été conservatrices, mais empreintes d'un libéralisme conciliateur, modéré par son respect des intérêts religieux : il s'est montré en toute occasion catholique inflexible. Comme orateur, il ne dépassa point le niveau qu'il avait atteint comme publiciste. Parole facile et diffuse, voix aiguë, d'un timbre peu agréable, démarche lente et balancée, geste visant à la solennité : tel fut M. de Carné à la tribune. Il parla souvent, et se fit chaque fois écouter sans peine. Ses principaux discours eurent pour objet la liberté des associations religieuses, qu'il défendit énergiquement contre M. Thiers; les facultés de théologie, l'enseignement public, les maronites et l'impôt sur le sel. En 1863, M. de Carné s'est présenté à l'Académie : il avait un concurrent redoutable, M. Littré; mais autant les idées religieuses de celui-ci lui étaient un obstacle,

autant celles de M. de Carné le rendaient sympathique à la majorité de la docte assemblée; le comté fut préféré, mais ce choix fut médiocrement goûté du public. Son discours de réception fut très-académique et très-convenable. Il apprécia M. Biot, son prédécesseur, avec justesse, sans éclat et sans chaleur. Dans sa réponse, légèrement ironique, M. Viennet laissa deviner, sous des réticences courtoises, ce qui manquait au récipiendaire. Voulez-vous connaître le côté faible d'un écrivain nouvellement venu à l'Académie, lisez les louanges que lui donne le collègue chargé de le complimenter; il suffit d'entendre le français de ces messieurs et de savoir ce que parler veut dire. En résumé, M. de Carné laissera, sans aucun doute, un nom honorable dans les lettres; on se souviendra de lui, mais il nous semble qu'on a déjà commencé à oublier ses livres.

CARNÉADE, philosophe grec, fondateur de la troisième Académie, naquit à Cyrène en 213, et mourut à Athènes en 129 av. J.-C. Son père se nommait Epicome. Il vint de bonne heure à Athènes, où il entendit les leçons de Diogène le Stoïcien, qui lui enseigna, dit-on, les règles de la logique. On ne connaît pas les motifs qui l'éloignèrent du stoïcisme et en firent un disciple de Platon et de l'école académique, où il succéda à Hegesippus, le troisième successeur d'Arcésilas, père de la deuxième Académie. La troisième, dont on le considère comme le chef, ne différait guère de la seconde. A quelques adoucissements près, qui n'étaient propres qu'à jeter de la poudre aux yeux, dit Bayle, Carnéade était le défenseur de l'incertitude aussi ardemment qu'Arcésilas. On vante son application à l'étude; Diogène Laërce avance qu'elle l'empêchait de couper ses ongles, et n'était pas étrangère à la négligence avec laquelle il laissait croître ses cheveux. Son amour pour la méditation lui conseillait aussi de fuir les festins; il n'avait même pas le temps de manger chez lui. Il fallait que sa servante, qui était aussi sa concubine, lui mit les morceaux à la main et peut-être même à la bouche. Ladite concubine se menageait entre la crainte d'interrompre Carnéade et celle de le laisser périr de faim. L'étude des œuvres de Chrysippe ne fut pas inutile à notre philosophe. Sans Chrysippe, disait-il, je ne serais pas ce que je suis. Il n'avait pas connu Chrysippe, car il n'avait que six ans quand mourut le philosophe stoïcien; mais il le lisait beaucoup. En se préparant à le combattre, il prenait une prise d'ellébore, pour avoir l'esprit plus libre et pour exciter avec plus de force contre son adversaire le feu de son imagination. L'éloquence de Carnéade et le don qu'il avait de persuader ont laissé de grands souvenirs. Jamais, dit Cicéron, il ne soutint rien sans le prouver, et jamais il n'attaqua rien sans le détruire. Numénius compare cette éloquence à un fleuve qui entraîne tout ce qu'il rencontre. Son influence sur ses auditeurs était telle, qu'il parvenait à leur faire prendre ses propres sentiments pour les leurs; ses adversaires eux-mêmes étaient victimes de son adresse sous ce rapport. Ils essayaient inutilement de se prémunir contre ses artifices de langage; leurs précautions tombaient devant son art. A l'âge de cinquante-huit ans, les Athéniens l'envoyèrent en ambassade à Rome, en compagnie de Diogène, son ancien maître, et de Critolaüs, philosophe de l'école péripatéticienne, réputé pour son habileté politique. Les habitants d'Athènes avaient été condamnés à une amende de 500 talents pour avoir pillé la ville d'Orope. Carnéade et ses deux collègues parvinrent à faire réduire cette amende à 100 talents. Ils étonnèrent les Romains. Comme ils étaient tous philosophes, ils profitèrent de leur séjour à Rome pour parler en public. Chacun étant d'une école différente représentait des doctrines particulières. Ils plurent par des côtés divers. La jeunesse romaine, au dire de Plutarque, avait été charmée à ce point par la parole de Carnéade, qu'elle quittait ses plaisirs pour l'entendre discourir. Cicéron affirme qu'il était en état de prouver que le blanc était noir, et réciproquement. Un jour, il fit dans une harangue l'éloge de la justice; le lendemain, il reprit sa thèse et prouva que la justice est une institution odieuse. Il convainquit deux fois de suite le même auditoire, ce qui effrayait Cicéron et lui inspirait des craintes pour l'estime due au droit et à la majesté des lois. Caton était encore plus effrayé que Cicéron; il voulait qu'on renvoyât les trois ambassadeurs; leur éloquence et le prestige de leur savoir déplaisaient à Caton; il craignait qu'ils n'exercassent sur les jeunes Romains une influence désastreuse, et que, séduits par leur façon de ceux-ci ne préférassent désormais l'étude au dur métier de la guerre. Caton le censeur était dans son rôle : il méprisait la philosophie et l'érudition grecques. Après avoir accompli sa mission avec honneur, l'ambassade revint à Athènes, où Carnéade vécut encore vingt-sept ans. Ses vieux jours furent affligés d'une infirmité terrible : il devint aveugle.

Carnéade n'avait fait que continuer la tradition académique qui admet le probabilisme en philosophie. Sa doctrine peut se résumer en quelques mots : l'homme ne possède aucune vérité absolue et ne saurait arriver à en posséder aucune. En effet, s'il y avait un critérium de la vérité, ce critérium serait ou la raison, ou la sensation, ou la conception. La

conception, dans le système platonicien, est le pouvoir d'avoir des idées; elle ne diffère pas sensiblement de l'imagination. Or, nous ne possédons aucun moyen de discerner d'une manière certaine le vrai du faux; la raison n'est pas la même chez tous les hommes ni dans tous les temps; la sensation n'est pas infaillible; la conception l'est encore moins, il n'y a pas de limites entre elle et la fantaisie. Néanmoins, en pratique, cette incertitude générale ne saurait nous empêcher de vivre et d'agir. En dehors de l'idéal, il y a la réalité, c'est-à-dire le résultat quotidien de l'expérience. Ces données de l'expérience ne procurent pas la certitude, mais elles en approchent plus ou moins. Carnéade étudiait minutieusement les divers degrés de la probabilité. Ses recherches à cet égard sont un essai de casuistique que les moralistes modernes ont perfectionné depuis. Les railleries de l'antiquité n'ont pas manqué au probabilisme de Carnéade. Bayle remarque à ce sujet que Carnéade devait laisser sa chaire à son disciple Mentor. Mentor, en qualité d'ami intime du maître, avait accès dans sa maison et en profita pour séduire sa femme; leur infidélité commune fut découverte. Carnéade ne disputa point alors sur la probabilité ni sur le défaut de certitude : il fut tout semblable aux autres hommes; il prit pour une chose assurée, et qu'il comprenait très-bien, ce que ses yeux lui montraient de l'infidélité de sa femme et de son disciple, et il rompit avec Mentor. On lui doit une observation fort originale : « Le manège, dit-il, est la seule chose que les jeunes princes apprennent exactement : les autres maîtres les flattent; ceux qui luttent avec eux se laissent tomber, mais un cheval renverse par terre sans distinction le pauvre et le riche, le sujet et le souverain, tous les maladroits qui le montent. » Deux passages de Cicéron semblent indiquer que Carnéade a écrit des livres, à moins qu'il ne le cite d'après ses disciples; mais Plutarque dit qu'il n'écrivit point. Il aurait cependant circulé des lettres de lui à Ariarathe, roi de Cappadoce. Plin et Aulu-Gelle assurent qu'il prenait de l'ellébore pour écrire contre Zenon. D'après Cicéron, il aurait composé un ouvrage sur cette thèse : Il semble qu'un homme sage doit s'affliger de la prise de sa patrie. Cléonarque, dit-on, inséra cet opuscule dans un livre écrit en vue de consoler de leur ruine les Carthaginois, ses compatriotes. Il n'est rien resté de ce qu'a pu écrire Carnéade.

Il y a deux autres philosophes du nom de Carnéade, l'un Athénien et disciple d'Anaxagore, mentionné par Suidas; l'autre de l'école cynique, et contemporain d'Apollonius de Tyane. Il est cité par Euphane.

CARNEAU ou **CARNAU** s. m. (kar-no — rad. *carne*). Ancienne forme du mot *CARNEAU*. On disait aussi *CARNEL*.

— Anc. mar. Angle de la voile latine qui était placée du côté de la proue.

— Techn. Trou dont est percée la voûte d'un fourneau de porcelaine et qui sert de cheminée : *Le jeu des cheminées, qu'on appelle CARNEAUX, la hauteur de la flamme qui en sort, la couleur de cette flamme qui est plus ou moins chargée de fumée, sont les premiers moyens qu'on a pour juger si le tirage est bon et égal.* (Brongniart.) En général, Conduit qui porte, du foyer d'un four ou d'un fourneau à la cheminée, l'air chaud, la fumée et les autres produits de la combustion : *Aujourd'hui, les fours à pain perfectionnés sont souvent munis de CARNEAUX.* Dans une machine à vapeur, chacun des tubes qui traversent le liquide contenu dans la chaudière, et par lesquels passent la fumée et les autres produits de la combustion : *Chaudière à CARNEAUX.*

— Encycl. Les *carneaux* des chaudières sont destinés à faire circuler autour du générateur les gaz chauds qui se rendent du foyer à la cheminée; ils transmettent la chaleur par rayonnement et par contact. Les *carneaux* sont : à *trajet direct*, lorsqu'ils vont directement du foyer à la cheminée, comme les tubes des chaudières tubulaires; à *circulation*, quand les gaz chauds sont obligés de faire un certain circuit autour du générateur avant d'arriver à la cheminée, comme dans les fourneaux de chaudières à bouilleurs. Dans le premier cas, ils sont cylindriques; leur nombre et leur diamètre varient suivant la nature du combustible employé et la surface de chauffe nécessaire; dans le second, ils ont la forme d'un prisme à section rectangulaire, dont l'une des faces latérales est formée par la paroi du générateur qui en détermine la hauteur; leur section totale doit être égale à celle de la cheminée.

CARNEAU (Etienne), poète et religieux français, né à Chartres, mort à Paris en 1671. Dans sa jeunesse, il exerça quelque temps les fonctions d'avocat au parlement de Paris; mais bientôt il renonça au monde et entra dans la congrégation des célestins. Tout en remplissant avec zèle les devoirs de sa nouvelle profession, il ne cessa de cultiver la poésie et il composa des vers latins ou français sur différents sujets. Nous citerons, entre autres, un poème intitulé : *L'Economie du petit monde* ou *les Merveilles de Dieu dans le corps humain*, et une satire contre l'émétique, la *Stimimachie* (Paris, 1658).

CARNÉES ou **CARNIES**, fêtes lacédémoniennes célébrées en l'honneur d'Apollon Carnien. Elles consistaient en jeux guerriers et en con-

cours de musique. Les Spartiates avaient une telle vénération pour ces solennités, qu'au moment de l'envahissement de la Grèce ils ne voulurent partir pour les Thermopyles qu'après y avoir assisté.

CARNÉGIE, nom des membres d'une grande famille de commerçants suédois, originaire de l'Ecosse et établie à Gothenbourg depuis le commencement du siècle dernier. Elle possédait la plus importante raffinerie de sucre du royaume, ainsi que la seule fabrique de porter qu'il y ait non-seulement en Suède, mais encore dans tout le nord de l'Europe. Grâce à ces deux établissements, elle a acquis une fortune considérable dont elle fait le plus noble et le plus généreux usage.

CARNEGIE (Alexander), général anglais, né en 1793 en Ecosse, mort près d'Edimbourg le 1^{er} août 1862, était un cadet de noble famille qui partit pour l'Inde en 1811. Il se conduisit avec distinction à Kamaou (1815), à Hattrass (1817), dans la campagne contre les Mahattes (1817-1818), au siège et à la prise de Bhutpoor (1826), dans la campagne du Sutledge, près de Ferozepoor, où il eut un commandement important, et enfin à la bataille de Goojerat, où il commanda la 5^e brigade de l'armée du Punjab. Il y gagna une médaille et la décoration de l'ordre du Bain. Le général Carnegie avait le commandement supérieur du 15^e régiment d'infanterie indigène du Bengale.

CARNEILLOU s. m. (kar-nè-lou, Il mll. — du lat. *caro*, *carnis*, chair). Antiq. Nom que l'on donne en Bretagne aux cimetières gaulois : *Les CARNEILLOUX de Trébéron et de La Pallu.*

CARNEIRO (Melchior), missionnaire portugais, né à Colimbre, mort à Macao en 1583. Il entra dans la Société des jésuites, fut appelé à Rome par Ignace de Loyola, puis nommé évêque de Nicée et coadjuteur du patriarche d'Ethiopie. Il alla ensuite travailler à convertir les juifs de Cochin, mais sans beaucoup de succès. Enfin, il fut nommé évêque de la Chine et du Japon. On a de lui deux *Lettres sur les missions*, en portugais.

CARNEIRO (Antonio), historien portugais, né à Fronteira. Il fut nommé trésorier de l'armée espagnole envoyée dans les Flandres en 1585, et il publia une relation historique intitulée : *Historia de las guerras civiles que ha habido en los Estados de Flandes desde el año de MDLX hasta el de mdcix* (Madrid, 1612).

CARNEIRO (Antonio-Mariz), mathématicien et navigateur portugais, mort en 1642. Il crut avoir trouvé un moyen de prévenir toute variation de l'aiguille de la boussole; mais il reconnut lui-même son erreur dans un voyage qu'il fit aux Indes. Il est auteur de deux ouvrages relatifs à la navigation, dont le plus important, intitulé *Hydrographie*, ne parut qu'après sa mort, en 1675.

CARNEIRO (Diego-Gomez), historien et littérateur portugais, né à Rio-Janeiro, mort à Lisbonne en 1676. Après avoir été secrétaire de don Alonzo, il fut nommé historiographe du Brésil. On lui doit un discours sur la révolution par laquelle le Portugal secoua le joug de l'Espagne, et une traduction en portugais de l'*Histoire des guerres des Tartares en Chine*, par le P. Martini.

CARNEIRO DA SILVA (Joachim), graveur et traducteur portugais, né à Porto en 1727, mort en 1818. Il apprit d'abord son art sous Jean de Gomez, à Rio-Janeiro, puis il vint se perfectionner en Italie, et ensuite il fut placé à la tête d'une école de gravure attachée à l'imprimerie royale de Lisbonne. Ses plus belles gravures sont : un *Enfant Jésus porté par saint Joseph*, l'*Acclamation de dona Maria*, les planches du livre de Carvalho sur l'équitation, etc. Il a traduit en portugais les *Eléments de géométrie de Clairaut* (1772), et d'autres ouvrages.

CARNÈLE s. f. (kar-nè-le — rad. *carne*, angle). Numism. Bordure qui entoure le cordon de la légende dans certaines monnaies.

— Blas. Bordure autour de l'écu.

CARNELÉ, **ÉE** (kar-ne-lé) part. pass. du v. *Carneler* : *Monnaie CARNELÉE.*

— Blas. Entouré d'une bordure.

CARNELER v. a. ou tr. (kar-ne-lé—change e en é devant une syllabe muette : *Je carnèle, tu carnèleras*). Orner d'une carnèle : *CARNELER des monnaies.*

— Blas. Entourer de la bordure appelée *carnèle* : *CARNELER un écu.*

CARNER (SE) v. pron. (kar-né — du lat. *caro*, *carnis*, chair). Bot. Prendre la couleur de chair.

CARNES (Carni), ancien peuple de l'Italie septentrionale, au N. de la Vénétie; le nom de ce peuple est resté à la Carniole.

CARNET s. m. (kar-né — du lat. *quaternio*, cahier). Petit livre portatif pour prendre des notes à transcrire ou pour indiquer des opérations à faire : *Je vais écrire cette adresse sur mon CARNET.* (E. Sue.) *Et Monte-Cristo retira d'un petit CARNET, où étaient ses cartes de visite, deux bons de 500,000 francs chacun.* (Alex. Dum.) *Henri tira de sa poche un crayon et un CARNET, et composa un paysage fantastique* (X. Marmier.) *Je voudrais qu'on publiât, pour servir à l'histoire morale de ce temps-ci,*

les notes secrètes et le CARNET intime de M. Mirès. (L. Ulbach.) Petit livre sur lequel les personnes qui fréquentent la Bourse prennent note de leurs opérations : *Paris si sensé, si pratique, ne croit qu'au maillot des actrices et au CARNET des agents de change.* (Vacquerie.)

— **Carnet d'échéances**, Petit livre où sont notées les échéances d'un commerçant : *As-tu notre CARNET D'ÉCHÉANCES ?* (Balz.) Il *Carnet de recettes*, Livre où un employé du fisc inscrit les recettes à mesure qu'il les opère. Il *Carnet d'attachements ou journal*, Petit registre où un agent de travaux publics consigne, jour par jour, les annotations de tout genre, telles que désignation des ouvrages, croquis, dimensions, etc., relatives aux travaux qui s'exécutent sous sa surveillance, afin d'avoir tous les éléments nécessaires pour en faire le métré définitif.

— **Encycl. Carnet d'attachements**. La tenue de ce registre est soumise à certaines règles que résument les articles suivants, extraits du règlement du service des ponts et chaussées : « Art. 9. Ce journal contient, sur la page de gauche, le libellé des opérations et leurs résultats, soit en quantités seulement, soit à la fois en quantités et en deniers, suivant les divers cas. En regard de chaque fait, il reçoit, sur la page de droite, les croquis et l'indication des pièces dont les détails ne peuvent pas être inscrits sur le *carnet*; enfin les renseignements propres à justifier les quantités et les sommes portées sur la page de gauche. Les piqueurs et surveillants placés sous les ordres du conducteur sont pourvus de *carnets* semblables pour les ouvrages confiés à leur surveillance. Les résultats consignés sur les *carnets* des piqueurs et surveillants sont rapportés par le conducteur sur son propre journal. — Art. 10. Les *carnets* sont délivrés par l'ingénieur en chef à l'ingénieur ordinaire, qui en numérote les feuillets et les parafait par premier et dernier, avant de les remettre aux conducteurs. Chaque agent est responsable, vis-à-vis de l'administration, de toutes les indications qu'il consigne sur son *carnet* et des omissions commises dans ses écritures. Il ne doit se dessaisir de ce *carnet* que sur l'ordre de ses chefs. Quand il cesse ses fonctions, il l'arrête et le remet à l'ingénieur. Les *carnets* remplis sont visés *ne varietur* par l'ingénieur, qui les dépose dans les archives de son bureau. Les *carnets* successivement remis, dans une même année, à chaque conducteur, reçoivent une série de numéros. — Art. 11. Tout est écrit à l'encre sur les *carnets*. Chaque attachement porte un numéro et est précédé de la date à laquelle il se rapporte. Les attachements qui, par leur nature, doivent être contradictoires, reçoivent sur le *carnet* la signature de la partie intéressée. En cas de refus de celle-ci, le conducteur prévient aussitôt l'ingénieur. Les dépenses qui figurent sur les *carnets* ne sont portées en compte qu'autant qu'elles sont ensuite admises par les ingénieurs. L'inscription sur le *carnet* ne constitue pas titre pour les entrepreneurs. Le *carnet* est fréquemment visé par l'ingénieur. »

CARNEVALE (Bartolomeo - Corradino), peintre italien, né à Urbino, mort vers 1478. Il est connu sous le nom de *Fra Carnevale*, parce qu'il était entré fort jeune dans l'ordre des dominicains. Le musée de Milan possède de lui une belle *Madone entourée de plusieurs saints*, et l'on dit que le Bramante et Raphaël étudièrent ses peintures.

CARNIACENSIS AGER, nom latin de la CARNIE.

CARNICER (don Ramon), compositeur espagnol, né en 1789 à Tarrega, mort à Madrid en 1855. Il fit ses études musicales à Barcelone, sous la direction de don François Queval, maître de chapelle de la cathédrale, et de don Carlos Bagner, premier organiste. Lorsque Napoléon envahit l'Espagne, Carnicer alla s'établir dans une des îles Baléares, comme organiste et professeur de musique, et ne revint en Espagne qu'après l'expulsion des Français en 1814. En 1816, il fut chargé par la direction du théâtre de Barcelone de se rendre en Italie pour y chercher des chanteurs. A son retour en Espagne, en 1818, il devint premier chef d'orchestre du théâtre italien de Barcelone, et composa cinq opéras, dont l'un, *Adèle de Lusignan*, obtint un succès d'enthousiasme. De 1820 à 1827, Carnicer fit plusieurs voyages à Madrid, à Paris et à Londres, et s'y fit connaître avantageusement comme compositeur. Appelé en 1828 à Madrid en qualité de directeur de la musique du théâtre Royal, Carnicer y donna, entre autres opéras, *Colombo*, que l'on considère comme une de ses œuvres les plus remarquables. La création d'un théâtre d'opéra national, à laquelle il contribua beaucoup, le décida à écrire exclusivement pour ce théâtre, où il fit représenter plusieurs ouvrages, qui furent tous parfaitement accueillis. En 1830, Carnicer avait été nommé professeur de composition au conservatoire de Madrid, et il exerça ces fonctions pendant vingt-quatre ans. Vers 1845, il cessa de composer pour la scène.

La musique de ce compositeur brille par la verve et la vivacité du rythme. On peut toutefois lui reprocher une certaine monotonie de style, parce que le maestro s'est trop souvent des airs populaires de l'Espagne pour la composition de ses opéras. Outre ses produc-

III.

tions dramatiques, on doit à Carnicer plusieurs messes et morceaux religieux, des symphonies, des hymnes nationaux, enfin une immense quantité de mélodies excessivement distinguées, et de chansons espagnoles pleines d'entrain, d'originalité et de sel.

CARNICOBAR, île du golfe de Bengale, la plus septentrionale de l'archipel de Nicobar, appartenant à l'Angleterre. Elle est basse, fertile, surtout en cocotiers et en arbres à pain, mais insalubre; 120 kilom. de périmètre. Ses côtes n'offrent aucun bon port.

CARNICOBAR s. m. (kar-ni-ko-bar). Linguist. Idiotisme parlé dans l'île de ce nom, située au N. des îles Nicobar et Nancaveri, ou Nancowry, à l'E. de l'archipel polynésien : *Le CARNICOBAR est un idiome qui a de l'analogie avec celui des Hottentots.*

— **Encycl.** D'après les exemples peu nombreux des mots de cette langue, que l'on trouve dans le second volume des *Recherches asiatiques*, on reconnaît qu'elle n'est pas sans affinité avec celle des Hottentots. Les Carnicobars, comme leurs voisins les Nicobars, ont un temps d'arrêt dans le gosier après chaque syllabe. Dans leurs rapports avec les étrangers, ils se servent d'un dialecte corrompu du portugais.

CARNIEN adj. m. (kar-ni-ai — du nom de Carnios, favori d'Apollon). Mythol. Surnom sous lequel Apollon était adoré à Sparte et chez les peuples doriens.

— **Antiq.** *Jeux carniens*, Jeux publics qui se célébraient à Sparte, pendant neuf jours, en l'honneur d'Apollon carmien. Il Vers, *hymnes carniens*, Vers, hymnes que l'on chantait pendant la célébration de ces jeux.

CARNIER s. m. (kar-nié — du lat. *caro*, *carnis*, chair). Carnassière : *Lorsqu'elle le voyait tirer de son CARNIER un lièvre ou une couple de perdrix, et les déposer sur la table, il lui semblait voir un guerrier vainqueur chargé des dépouilles de l'ennemi.* (A. de Musset.) Les deux chasseurs se mirent en marche et rentrèrent bientôt avec deux CARNIERS bien remplis. (X. Marmier.)

.... Dans mon *carnier* ils sont encore ensemble, Et je prétends qu'un jour la broche les rassemble C. D'HARLEVILLE.

CARNIÈRE s. f. (kar-niè-re — rad. *carne*). Ancienne forme du mot CHARNIÈRE.

CARNIÈRES, bourg de France (Nord), ch.-l. de cant., arrond. et à 8 kilom. de Cambrai; pop. aggl. 1,761 h. — pop. tot. 1,808 h. Fabrique de sucre, brasseries, moulins à farine et à huile; exploitation de pierres blanches, tissage de coton. Débris d'anciennes constructions. Il Bourg et commune de Belgique, province de Hainaut, à 17 kilom. O. de Charleroi, sur la Haine; 2,000 hab. Exploitation de houille; clouterie.

CARNIES s. f. pl. (kar-ni). Antiq. gr. Fêtes pendant lesquelles on célébrait les jeux carniens.

CARNIFICATION s. f. (kar-ni-fi-ka-si-on — rad. *carnifier*). Pathol. Transformation de certains tissus en une matière compacte qui ressemble au tissu musculaire : *La CARNIFICATION des poulmons.*

CARNIFIÉ, ÉE (kar-ni-fié) part. pass. du v. Se Carnifier : *Tissus CARNIFIÉS.*

CARNIFIER (SE) v. pron. (kar-ni-fié — du lat. *caro*, *carnis*, chair; *facere*, faire). Pathol. Prendre l'apparence et la consistance du tissu musculaire : *Les tissus ne se CARNIFIENT que par suite d'un état morbide particulier.*

CARNIFORME adj. (kar-ni-for-me — du lat. *caro*, *carnis*, chair, et de *forme*). Qui a l'apparence de la chair : *Le pancréas est un corps glanduleux, CARNIFORME.* (A. Paré.)

CARNILLET s. m. (kar-ni-lle; ll ml.). Bot. Syn. vulgaire des genres CUCUBALE et SILENE.

CARNIO (Antonio), peintre italien, né dans le Frioul au XVII^e siècle. Il était fils d'un artiste de mérite, qui l'initia à son art et qui peignit le *Rédempteur lavant les pieds des apôtres*, ainsi que la *Dernière cène*, dans l'église de Saint-François à Porto-Gruaro. Antonio compléta ses études en copiant des tableaux de maîtres, surtout ceux de Véronèse et du Tintoret, puis se fixa dans la ville d'Udine. Par l'expression, la vivacité du coloris et la hardiesse du dessin, Carnio doit être rangé parmi les peintres de premier ordre. Malheureusement ses tableaux sont peu finis, et les meilleurs ont été gâtés par de maladroites restaurations. Nous citerons, entre autres, son *Saint Thomas de Villanova*, dans l'église Santa-Lucia à Udine. On trouve un grand nombre de ses ouvrages dans cette ville et dans les environs.

CARNIOLE (duché de), province de l'empire d'Autriche, formant actuellement un gouvernement dont le chef-lieu est Trieste, et divisée en trois cercles : haute Carniole, chef-lieu Laybach; basse Carniole, chef-lieu Neustadt; Carniole centrale, chef-lieu Adelsberg. La Carniole est comprise entre la Carinthie et la Styrie au N., cette dernière province et la Croatie à l'E., la Croatie au S. et le littoral à l'O.; sa superficie est de 10,000 kilom. carr. renfermant une population catholique de 457,328 hab. Cette contrée est traversée au N. par les Alpes Carinthiennes, et du N.-O. au S.-E. par les Alpes Carniques et Juliennes; le sommet le plus élevé est le

Terglou, entre les deux sources de la Save; il porte sur son côté N. le seul glacier qu'on trouve dans cette province. Mais sur tout le parcours de ces chaînes de montagnes, et au milieu de leurs nombreuses ramifications, les gorges, les précipices sont innombrables (v. l'article suivant); le sol est creusé, déchiré, tourmenté par des ravins, des torrents souterrains, des grottes et des cavernes. De tous les cours d'eau qui descendent des montagnes et fertilisent les étroites vallées de la Carniole, la Save est le plus important, puis viennent la Gurk, le Zayer et la Leibnitz. Les produits des forêts qui couvrent les flancs des montagnes, la culture du chanvre, des légumineuses, du maïs, et, dans quelques rares cantons, de la vigne, constituent, avec l'élevage du bétail, les richesses agricoles de la Carniole. Les produits principaux du règne minéral sont : le fer, le mercure et le marbre; les mines de mercure d'Itria sont les plus riches de leur genre en Europe. La filature du lin et la fabrication de dentelles ordinaires sont très-répandues parmi les habitants des campagnes; on fabrique, en outre, des étoffes de laine, de la flanelle, des bas de laine, du cuir, des objets en fer et en bois. Le commerce de transit de cette partie de l'empire est très-considérable; plusieurs belles routes, le chemin de fer de Vienne à Trieste traversent la Carniole et facilitent le mouvement commercial entre les provinces du nord et celles du sud-est de l'Autriche.

Le Carniole tire son nom de la tribu slave des Crani, habitants des Alpes orientales. Charlemagne fit la conquête de ce pays, et le donna au duc de Frioul. A partir de 945, la Carniole fut gouvernée par des margraves résidant au château de Kieselstein, près de Krainsburg; une partie du pays appartenait cependant au duc de Carinthie. Peu à peu les ducs d'Autriche acquirent par achat ou par alliance différentes parties de ce pays, tandis que d'autres furent réunies au Tyrol. En 1364, tout le pays échut au duc Rodolphe IV d'Autriche, qui dès lors ajouta à ses titres celui de duc de Carniole. Depuis cette époque, la Carniole est restée à la maison d'Autriche, sauf la période de 1809 à 1815, où elle fit partie du royaume d'Illyrie créé par Napoléon I^{er}.

CARNIOLE (grottes de la). Nous empruntons à la *Science pour tous* un article intéressant sur les *Grottes de la Carniole*. « Parmi les diverses contrées calcaires de l'Europe, la plus remarquable de toutes par ses grottes, ses rivières souterraines, ses gouffres d'effondrement, est sans contredit la région des Alpes de l'Istrie et de la Carniole ou *Carso*, qui s'étendent à l'orient du golfe Adriatique, entre Laybach et Fiume. Là, plusieurs montagnes sont percées dans tous les sens de cavernes et d'allées, comme si la masse rocheuse tout entière n'était qu'un amas de cellules; sur telle abrupte paroi, on aperçoit, à diverses hauteurs, ici des portes cintrées, là des orifices de formes bizarres où s'engouffraient autrefois des ruisseaux; ailleurs, on voit d'abondantes sources d'eau bleue jaillir des grottes ou de rochers entassés à la base des collines, et former des ruisseaux qui disparaissent plus loin dans les fissures du sol comme dans les trous d'un crible; partout, sur la surface des plateaux nus ou couverts de forêts, s'ouvrent des puits et des entonnoirs communiquant avec les réservoirs souterrains. La géographie de ce labyrinthe intérieur des grottes Ilyriennes n'est encore qu'ébauchée, et cependant plusieurs savants, à la tête desquels s'était placé M. Schmidt, ont consacré à cette étude de longues années de leur vie.

Un des fleuves de l'Istrie dont le cours souterrain, encore inconnu sur un grand nombre de points, a donné lieu aux recherches les plus suivies, est le Timavus (Timavo), qui se jette dans la mer près de Duina, à 20 kilom. au nord de Trieste. Virgile en parle en vers magnifiques :

Fontem superare Timavum,
Unde per ora novem, vasto cum murmure montis,
Ut mare præruptum et pelago præmit arva sonanti.

La description du poète ne convient plus aux bouches du Timavo, soit que le déboisement des montagnes ait diminué la masse des eaux, soit que les travaux hydrauliques et les atterrissements du delta aient modifié la forme du littoral; mais c'est toujours un magnifique spectacle que celui des trois principales masses d'eau qui s'échappent en bouillonnant du sein des rochers et portent orgueilleusement des navires de leur embouchure à leur source. Une rivière aussi considérable doit certainement recevoir les eaux d'un vaste bassin; mais toutes les vallées voisines semblent complètement dépourvues de ruisseaux et n'offrent à la surface que la roche nue. Toute l'eau de neige et de pluie s'écoule par l'intérieur des cavernes, et c'est seulement à 35 kilom. au sud-est de l'embouchure du Timavo que l'on rencontre un affluent superficiel. Ce tributaire, connu sous le nom de *Recca*, disparaît dans le rocher sous une haute arcade qui porte le village de Saint-Canzian, se montre encore au fond de deux précipices d'effondrement, puis s'engouffre dans les profondeurs du rocher par une série de belles cascades que les explorateurs n'ont point encore dépassées. Au delà, le cours du torrent souterrain n'est indiqué que par des abîmes entrecouverts çà et là au milieu des campagnes. En 1841, M. Lindner, qui cherchait de tous les côtés des sources pour l'approvisionnement

de la ville de Trieste menacée de mourir de soif, eut l'idée de faire descendre des mineurs dans le gouffre de Trebich, situé à 6 kilom. au nord-est de la cité. Après onze mois de travaux, les ouvriers arrivèrent enfin sur le sol de la grotte inférieure, à 324 m. au-dessous de la surface du plateau, et là, en effet, la *Recca* de Saint-Canzian coulait à leurs pieds. On descend au moyen d'échelles dans cette grotte devenue accessible par la main de l'homme.

Le réseau de cavernes le plus remarquable de cette région des Alpes est certainement celui qui se ramifie du sud-ouest au nord-est à travers le massif des montagnes d'Adelsberg. La grotte principale, surtout, est curieuse à cause de sa grandeur, de la variété de ses concrétions calcaires, du torrent qui la parcourt en grondant, et certainement ses vastes salles, ses innombrables pendentifs blancs ou roses, ses abîmes pleins d'ombre et l'éternel écho des eaux courantes produiraient sur les visiteurs un effet bien plus puissant encore, si les fermiers n'avaient eu la malencontreuse idée d'embellir leur immeuble de ponts rustiques ou chinois, d'escaliers élégants et de pyramides décorées d'inscriptions sentimentales.

Au nord du bourg d'Adelsberg, on longe la base d'une colline aux flancs escarpés et nus, laissant voir les vives arêtes de ses couches calcaires fortement redressées. A gauche, le torrent de la Poik serpente paisiblement dans la vallée, puis il se heurte contre un promontoire, et, tournant brusquement, pénètre dans l'intérieur de la montagne, par une espèce de haut portail ouvert entre deux assises parallèles de rochers. A moins que les eaux ne soient très-basses, on ne peut suivre le torrent à travers les blocs amoncelés de son lit; mais à droite, à une hauteur de quelques mètres, se trouve une autre entrée par laquelle on peut descendre à pied sec dans une vaste salle où l'on revoit la Poik sortant de son étroit couloir de rochers. Ici, la grotte se bifurque : au nord, le torrent, dont la masse d'eau varie, suivant les saisons, de quelques poches à 9 et 10 m. de profondeur, s'enfoncé dans une avenue tortueuse que l'on a pu suivre en bateau jusqu'à 940 m. de l'entrée; au nord-est, une avenue supérieure, découverte seulement en 1818, pénètre au loin dans l'épaisseur de la montagne et se ramifie diversement en d'étroits couloirs et de larges salles. Cette grotte, qui paraît avoir été l'ancien lit de la Poik, est la partie la plus curieuse du labyrinthe d'Adelsberg; elle offre d'admirables groupes de stalactites, notamment dans la salle dite du *Calvaire*, dont la voûte, à l'extrémité portée de 200 m., a laissé tomber sur une colline de débris une forêt de colonnes et d'aiguilles blanches. La longueur développée de la grotte principale n'est pas moindre de 2,355 m.; peut-être découvrirait-on plus tard d'autres avenues plus longues encore. Après les fortes pluies, l'eau de la Poik pénètre par des fissures inconnues dans les parties les plus basses de la grande avenue. S'il est impossible de naviguer sur la Poik souterraine à plus de 940 m. de distance, on peut du moins, en parcourant la surface des plateaux calcaires, suivre à la trace le torrent souterrain, grâce aux entonnoirs d'éboulement (en slave *dolins*) qui se sont creusés de distance en distance au-dessus du cours de la Poik. A plus de 2 kilom. au nord de l'entrée des grottes d'Adelsberg, s'ouvre un de ces gouffres, le Piuta-Jama, où l'on pénètre en s'accrochant aux branches des arbustes et en se laissant glisser au moyen d'une corde du haut d'un rocher; là on se trouve à l'entrée d'une espèce de soupirail, d'où l'on voit la Poik passer en écumant dans son lit de rochers, et l'on n'a plus alors qu'à descendre un talus de débris pour gagner le bord du torrent. On peut le suivre en aval jusqu'à 250 m. seulement; mais on le remonte facilement sur une distance de 450 m. en passant sous un haut portail aux superbes piliers, et l'on se trouve ainsi à moins d'un kilom. et demi de l'endroit où il s'était perdu définitivement dans la grotte d'Adelsberg. Plus bas on ne revoit la Poik qu'à sa sortie de la montagne connue sous le nom de Planina; elle jaillit d'une arche cintrée à la base d'un promontoire à pic couronné de sapins. C'est bien la Poik, ainsi que le prouvent la température égale de l'eau et l'accroissement subit de la masse liquide après les orages qui ont éclaté sur Adelsberg; mais le torrent sort toujours de la grotte plus considérable qu'il n'y est entré, grâce aux affluents qui lui viennent de droite et de gauche pendant son cours souterrain de 9 à 10 kilom. Un de ces ruisseaux, descendu des plateaux de Kalkenfeld, s'unit à la Poik à une faible distance de la sortie. En amont du confluent, on peut encore remonter en barque le torrent principal sur une longueur de plus de 3,200 m., ce qui fait environ 5 kilom. avec les autres parties explorées de la Poik souterraine. En aval de l'isthme, le torrent se perd encore partiellement dans les fissures de son lit, puis, s'unissant à l'Unz, va se jeter dans la Save danubienne.

CARNIOLIEN, IENNE s. et adj. (kar-ni-oli-ain, i-è-ne). Géogr. Habitant de la Carniole; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Les CARNIOLIENS. La langue CARNIOLIENNE.*

— s. m. Linguist. Nom de l'un des dialectes du wende, parlé dans la Carniole.

— **Encycl.** Ce dialecte, appartenant à la

famille des langues russo-illyriennes, est parlé dans la Carniole ou Krain par les Krainer ou *Carnioliens*, qui, sous différentes dénominations, forment plus des quatre cinquièmes de la population de cette province. Ceux de la basse Carniole, connus sous le nom de Dolenzes, se nomment eux-mêmes *Slowenzi*, et parlent le *carniolien* le plus pur. Le grand nombre de locutions et de mots allemands que l'on trouve dans cette langue pourrait la faire classer parmi les langues de la branche germano-slave. On regarde comme des sous-dialectes du *carniolien* le langage des Wipacher, qui habitent aux environs de Wipach, Leitenberg et Saint-Veit, dans la Carniole; celui des Krauhauze ou Karstener, qui demeurent sur le Karst. Ce dernier est très-corrompu et se subdivise en plusieurs variétés. On y rapporte encore le dialecte des Tschitschen, Tchitchos ou Zischen, qui demeurent entre Neuhaus et Saint-Serf; celui des Schiavi, nom donné par les Frioulains aux Vendes qui habitent la vallée de Rësia et le Coglio dans le Frioul; celui des Pizschen ou Poiker, qui vivent le long du Poik, et ceux de quelques peuplades du territoire de Fiume, sur le littoral hongrois.

CARNIQUES (ALPES), partie des Alpes orientales, depuis le pic des Trois-Seigneurs jusqu'au mont Terglou. Elles séparent la Vénétie de la Carinthie, puis pénètrent dans la Carniole. Leur sommet le plus saillant est le Marmolata, qui s'élève à 2,988 m. Les Alpes Carniques sont les plus fertiles de toutes celles qu'embrasse la chaîne alpine. Deux routes traversent ces Alpes : la première va de Trévis à Klagenfurt, et la seconde de Goritz à Villach. Ces montagnes touchaient aux frontières de la Pannonie, et Jules César y avait fait percer une route pour pénétrer en Illyrie. Ce fut au pied des Alpes Carniques que l'empereur Théodose remporta, en 394, sur Eugène, une éclatante victoire qui le rendit maître de l'empire d'Occident.

CARNIURE s. f. (kar-ni-u-re). Agric. Accident qui se manifeste, dans la végétation de la vigne, par une production abondante de gourmands.

CARNIVORE adj. (kar-ni-vo-re—du lat. *caro*, *carnis*, chair; *voro*, je dévore). Qui se nourrit de viande, de chair : *Un animal CARNIVORE*. *L'homme est à la fois frugivore et CARNIVORE*. (Acad.) *Le lait des femelles herbivores est plus doux et plus salubre que celui des CARNIVORES*. (J.-J. ROUSS.) *L'animal CARNIVORE se nourrit bien de chair, mais n'est pas réduit à cet aliment*. (V. de Bonmarc.) *Les animaux CARNIVORES ne s'engraissent jamais*. (Brill.-Sav.) *Là où la vie est pureté et plus ou moins engourdie, l'homme est CARNIVORE*. (Raspail.)

— s. m. pl. Mamm. Division de l'ordre des mammifères carnassiers, renfermant les espèces carnassières par excellence : *Les organes des sens présentent chez tous les CARNIVORES un grand développement*. *Tous les CARNIVORES vivent de chair, ou mieux de matières animales*. (Is. Geoffroy-St-Hilaire.) *Cuivre a réduit le nombre des CARNIVORES*. (P. Gervais.)

— Entom. Syn. de CARNASSIERS.

— Encycl. Mamm. En un sens général, le mot *carnivore* s'applique à tous les animaux qui se nourrissent de chair, ou plus exactement de matières animales. A ce point de vue, il est synonyme de *carnassier*. En zoologie, quand on dit simplement les *carnivores*, sans autre indication, on veut désigner une famille ou plutôt un sous-ordre de mammifères carnassiers, comprenant les genres chez lesquels l'instinct carnassier est porté au plus haut degré; ce terme correspond assez exactement à l'expression vulgaire de *bêtes ou animaux féroces*. Les *carnivores* présentent donc les caractères généraux des carnassiers, mais avec un degré de plus. Ils ont six incisives à chaque mâchoire; des canines très-fortes; des molaires tranchantes, quelquefois tuberculeuses, jamais hérissées de pointes à leur couronne. Ces molaires, chez la plupart des *carnivores* (dans les deux premières tribus), présentent des dispositions différentes. Voici ce que dit à ce sujet Is. Geoffroy Saint-Hilaire : « Il existe toujours chez eux, en avant, des molaires plus petites et moins complexes, les fausses molaires; en arrière, des molaires plus grosses et plus complexes, les machelières. Parmi celles-ci, la dernière ou les deux dernières ont ordinairement la couronne plus ou moins large et tuberculeuse, d'où le nom de dents *tuberculeuses* qu'elles ont reçu de Frédéric Cuvier. Entre les tubercules et les fausses molaires, il existe, au contraire, de chaque côté et à chaque mâchoire, une dent comprimée, à couronne tranchante, connue sous le nom de *carnassière*. Les tuberculeuses supérieures et inférieures sont généralement opposées entre elles, couronne à couronne, et par conséquent très-propres à broyer les matières végétales, tandis que les carnassières sont alternes, se rencontrant côté à côté comme les branches d'une paire de ciseaux, et sont très-propres à couper, à diviser la chair. » Le développement relatif des dents tuberculeuses et carnassières est donc étroitement lié au régime de l'animal. Si tous les *carnivores*, en effet, vivent de chair musculaire, de sang, de cervelle, de tendons, d'os même, il en est peu qui n'associent à ce genre d'aliments des substances végétales; plusieurs même, tels que les ours, sont plus herbivo-

res que *carnivores*. Ces différences se traduisent aussi par des modifications plus ou moins profondes dans les appareils digestif, sensitif, locomoteur, et surtout dans les pattes et les griffes.

L'étude comparative de ces divers caractères conduit à diviser les *carnivores* en trois groupes, considérés comme des tribus ou des familles. I. *Digitigrades*, animaux marchant sur l'extrémité des doigts, qui sont au nombre de cinq ou de quatre à chaque membre. Genres : *chat* (lion, tigre, panthère, léopard, lynx, chat domestique), *hyène*, *protèle*, *suricate*, *manie*, *mangouste*, *covette* (civettes proprement dites et genets), *gymnure*, *chien* (chien domestique, loup, renard, chacal), *anoyz*, *loutre*, *mydaus*, *monfette*, *marte* (marte proprement dite, putois, furet, belette, fouine, hermine, etc.). II. *Plantigrades* : cinq doigts à chaque membre; la plante des pieds de derrière appuyant en entier sur le sol. Genres : *ratel*, *glouton*, *blaireau*, *kinkajou*, *coati*, *paradoxe*, *ictide*, *panda*, *raton*, *arctonyx*, *ours*. III. *Amphibies* : pieds courts, enveloppés par la peau, en forme de nageoires, ne servant qu'à la natation ou à une sorte de reptation sur le rivage. Genres : *calocéphale*, *sténorhynque*, *pelage*, *stemmatope*, *macrorhin*, *artocéphale*, *platyrhynque*, *phoque*, *otarie*, *morse*. Tous les *carnivores*, comme nous l'avons dit, se nourrissent, en totalité ou en partie, de matières animales; la plupart dévorent une proie vivante, et sont doués, tantôt d'une force musculaire prodigieuse, tantôt d'un instinct de ruse très-développé; quelques-uns se nourrissent des animaux morts. Leurs mœurs présentent d'ailleurs de telles différences, qu'elles ne pourraient être exposées ici d'une manière générale; nous renverrons à chacun des mots cités dans cet article.

— Syn. *Carnivore*, *carnassier*. V. CARNASSIER.

— Antonymes. Herbivore, frugivore, granivore, phytophage.

CARNIVORITÉ s. f. (kar-ni-vo-ri-té). Zool. Caractère distinctif des animaux carnivores, consistant en leur appétit pour la chair.

CARNIX s. f. (kar-niks). Antiq. Trompette gauloise qui rendait un son très-fort et très-aigu.

CARNON s. m. (kar-non). Espèce d'arme ancienne.

CARNOSITÉ s. f. (kar-no-si-té) du lat. *carnosus*, charnu; *rad*, *caro*, *carnis*, chair). Pathol. Excroissance charnue qui se développe dans certains cas en diverses parties du corps, particulièrement dans les ulcères et sur les muqueuses.

CARNOT (Joseph-François-Claude), jurisconsulte, frère aîné du grand Carnot, né à Nolay (Côte-d'Or) en 1752, mort en 1835. Avocat au parlement de Dijon, il fut appelé, jeune encore, à remplir les fonctions de ministre public, embrassa avec enthousiasme les principes de la Révolution et fut nommé successivement juge à Autun et commissaire près les tribunaux de la Côte-d'Or. Il traversa dans des fonctions difficiles les jours orageux de la Révolution, donna des preuves multiples de probité austère et d'intégrité, et adoucit autant qu'il le put l'effet des mesures extraordinaires nécessitées par les circonstances. Après le 9 thermidor, il combattit dans la Côte-d'Or les excès de la réaction, comme il avait combattu ceux de la Terreur, fut nommé en l'an IX conseiller à la cour de cassation, d'où la Restauration même n'osa l'écarter et où il siégea jusqu'à sa mort. Criminaliste de premier ordre, et surnommé par un illustre magistrat, Béranger, le *Nestor des criminalistes modernes*, Carnot a publié des travaux d'une haute valeur sur la science du droit criminel : *Commentaire sur le Code d'instruction criminelle* (1812); *Commentaire sur le Code pénal* (1823); le *Code d'instruction criminelle mis en harmonie avec la charte et l'humanité*, etc. Imbu de ces sentiments libéraux et patriotiques qui sont la noble tradition de cette famille, il a défendu sous la Restauration la cause des libertés publiques dans plusieurs opuscules remarquables. Nommé en 1831 membre de la commission chargée de reviser les codes criminels, il eut la plus grande part dans les réformes introduites dans nos codes, et il fit triompher une partie des idées que ses écrits avaient depuis longtemps propagées.

CARNOT (Lazare-Nicolas-Marguerite), l'un des plus grands citoyens de la période révolutionnaire, homme d'Etat, militaire, publiciste et géomètre distingué, né à Nolay (Côte-d'Or) le 13 mai 1753, mort exilé à Magedebourg, le 2 août 1823. Il appartenait à une famille fort ancienne dans le pays, et dont le nom même est dérivé des vieux idiomes gaulois. On sait que *carn* ou *karn* signifie en langue celtique *pièce sacrée*. Au village d'Eperully, non loin de Nolay, on voit encore le *puits Carnot*, la *croix Carnot*, qui datent de longtemps; le *noyer Carnot*, etc., et il régnait dans la contrée, à l'égard de cette famille, des habitudes traditionnelles de respect affectueux qui témoignent hautement en sa faveur.

Le *Grand Dictionnaire* est heureux, quand il retrouve ces vieux parchemins gaulois que devait débarrasser d'une poussière dix fois séculaire le tourbillon de 1789, en même temps qu'il précipitait d'un piédestal usurpé les

Chabot, les Rohan, les Montmorency, dont tout l'éclat remonte à la conquête franque. L'immortelle Révolution devait remettre chacun à sa place, c'est-à-dire au rang qu'assignait le mérite personnel. Quand nous en serons à Diderot et à Danton, autres rustres de génie, nous ferons peut-être les mêmes découvertes, et ce jour trois fois béni, nous le marquerons d'une pierre blanche : *albo nonda lapillo*.

La charge de notaire de Nolay était, depuis plusieurs générations, héréditaire parmi les ancêtres de notre Carnot. Son père, qui eut dix-huit enfants, dont sept seulement lui survécurent, exerçait cette fonction; il était en outre avocat, juge de presque toutes les seigneuries des environs, et jouissait d'une grande autorité morale dans le pays. Ainsi s'étaient formées, entre le peuple, qui, pour ainsi dire, n'était pas né encore, et la noblesse, qui achevait de s'éteindre, ces fortes et laborieuses familles du tiers, qui bientôt allaient fournir à la nation la saine et robuste génération révolutionnaire appelée à de si éclatantes destinées. Lazare grandit dans cette maison patriarcale, ayant sous les yeux l'exemple du travail incessant, de la probité la plus rigide et de toutes les vertus privées. Il reçut sa première éducation de son père, homme d'un esprit supérieur et d'une instruction étendue, et fut placé ensuite au collège d'Autun, puis au petit séminaire de la même ville, enfin à Paris, dans une école spéciale, où son aptitude pour les sciences exactes attira l'attention de d'Alembert, qui l'encouragea de ses conseils et lui prédit le plus brillant avenir. A dix-huit ans, il se présenta aux examens et fut admis à l'école du génie, à Mézières, avec le grade de lieutenant en second. Pour entrer dans cette école, il fallait faire preuve de noblesse ou tout au moins sortir d'une famille bourgeoise *vivant noblement*, pour parler la langue étrange de l'époque. Moins heureux que Carnot, Monge, fils d'un rémouleur, n'avait pu entrer à Mézières comme comme appareilleur; mais, distingué par le professeur Bossut, qui le choisit comme suppléant, il devint le professeur de ceux-là mêmes dont on ne l'avait pas jugé digne d'être le condisciple. Il se lia d'une vive amitié avec Carnot, qui avait sept ans de moins que lui, et le guida dans ses hautes études scientifiques.

En 1773, Carnot alla tenir garnison à Calais comme lieutenant en premier, puis successivement au Havre, à Béthune, à Arras, etc. Ses fortes études dans les mathématiques et dans toutes les parties des sciences militaires, sa vie studieuse et grave, ses mœurs pures, son caractère droit et indépendant, ses opinions philosophiques, qui, dès son adolescence, l'avaient entraîné dans les voies tracées par Rousseau, tout contribuait à le préparer au rôle considérable qu'il devait jouer dans les grandes luttes qui allaient éclater. Nommé capitaine à l'ancienneté en 1783, il attira sur lui l'attention par un *Eloge de Vauban* qui lui mérita l'année suivante le prix proposé par l'Académie de Dijon. Il fut couronné des mains du prince de Condé, gouverneur de la Bourgogne. Le futur général des émigrés manifesta le désir d'avoir sous ses ordres un officier d'un si grand mérite; il était loin de prévoir qu'avant dix ans cet obscur officier serait un des chefs du gouvernement de la France, tandis que lui-même serait fugitif, traître à la patrie et factieux. *L'Eloge de Vauban* est un excellent morceau, non-seulement sous le rapport de la science militaire, mais encore par les principes philosophiques dont il est empreint. Comme l'illustre maréchal, Carnot se prononce pour les *voies les moins sanglantes*; il fait de l'humanité la première vertu militaire; il se montre opposé à la guerre de conquête et d'agression, et, dans sa pensée, l'art de la guerre n'a point essentiellement pour but de dominer des peuples, de vaincre des ennemis, mais de défendre la nationalité menacée, de protéger la civilisation. Dans l'appréciation des idées économiques de Vauban et des réformes proposées par ce grand homme, il émet des idées démocratiques aussi nettes que hardies, et d'une portée telle, que les théories de notre temps les ont à peine dépassées. On en jugera par une seule citation : « Quel doit être l'objet du gouvernement, sinon d'obliger au travail tous les individus de l'Etat? Et comment les y déterminer, si ce n'est en faisant passer les richesses des mains où elles sont superflues dans celles où elles sont nécessaires, en fournissant à l'un les moyens de travailler, et privant l'autre des moyens de rester oisif? Mais lorsque les impositions produisent un effet contraire, lorsqu'elles ôtent à celui qui a trop peu pour donner à celui qui a trop, lorsque l'opulence est un titre d'exemption, lorsqu'on arrache au pauvre cultivateur le pain trempé de sueur qu'il allait partager avec ses enfants, que doit-on attendre de ce monstrueux système, si ce n'est de dépeupler les campagnes, semer la jalousie et la haine entre les citoyens, effacer de leurs cœurs la confiance et la gaieté, rendre indifférent sur le sort de la patrie, en brisant les liens qui unissent à elle? » Ce travail valut à Carnot de nombreuses félicitations, dont la plus flatteuse fut celle du grand Buffon, ainsi que des critiques qui sont elles-mêmes un témoignage de la sensation produite. Le prince Henri, frère du grand Frédéric, offrit à l'auteur un grade élevé dans l'armée prussienne; mais Carnot refusa noblement de consacrer ses talents à une nation étrangère.

Vers le même temps, il publia un *Essai sur*

les machines, qu'il développa plus tard, et dont il donna de nouvelles éditions sous le titre : *De l'équilibre et du mouvement*. Il s'occupa ensuite des aérostats, nouvellement inventés, et du problème de leur direction dans les airs; il se mêla au grand débat qui s'éleva à cette époque relativement aux divers systèmes de fortification, et publia sur ce sujet des *Mémoires* où il se prononçait pour le maintien des places fortes, qu'il nomme des *monuments de paix*, en s'appuyant principalement sur cette considération qu'elles permettent de diminuer l'armée permanente et de laisser aux travaux productifs la partie la plus robuste de la population. Au milieu de tant de travaux sérieux, il se délassait par la composition de poésies familières, dont quelques-unes ne sont pas sans mérite, et qui ont été réimprimées en 1820 (Paris).

A part quelques mémoires remarquables adressés à l'Assemblée constituante et relatifs à des réformes militaires, il ne prit point une part active aux premiers événements de la Révolution, dont il avait embrassé les principes avec l'enthousiasme d'une âme généreuse et droite, et son rôle politique ne commence qu'avec l'Assemblée législative, où il alla siéger comme député du Pas-de-Calais, en même temps que son frère Carnot-Félicité. Tous deux avaient été choisis par leur ville de garnison. Il fit successivement partie du comité diplomatique, du comité d'instruction publique, du comité militaire, où il acquit une grande autorité par l'ardeur de son patriotisme, la supériorité de ses vues et l'étendue de ses connaissances. Parmi les mesures importantes auxquelles il associa son nom, il faut citer l'élimination d'officiers contre-révolutionnaires ou émigrés et leur remplacement par des sous-officiers. Une question de principes fort grave, celle de l'obéissance militaire, soulevée à l'occasion d'un règlement du ministre Narbonne, lui donna l'occasion d'exposer sa théorie de la discipline. Il soutint avec autant de force que d'autorité que l'obéissance passive ne doit être exigée qu'en face de l'ennemi; mais que le soldat employé à l'intérieur, comme *troupe de police*, redevient garde national et ne doit plus être assujéti qu'aux lois communes, c'est-à-dire à l'obéissance raisonnée; car le soldat ne doit pas cesser d'être citoyen, sous peine de dégradation pour lui et de péril pour la liberté. Il se prononçait ensuite contre les armées permanentes, et posait en principe que le soldat de profession ne doit pas être employé contre les citoyens dans les troubles civils, droit qui doit appartenir à la garde nationale seule. Dans la bouche de l'un des officiers les plus distingués de l'armée, ces théories causèrent une vive impression. Sans entrer ici dans des détails spéciaux, nous nous bornerons à rappeler que Carnot eut une part considérable dans les réformes militaires qui ont été accomplies dans le cours de la Révolution. Au moment de l'invasion, il proposa de généraliser l'emploi des piques pour obvier au manque de fusils et armer tous les citoyens, mesure qui fut adoptée par l'Assemblée. Après le 10 août, il fut un des commissaires envoyés à l'armée du Rhin pour faire reconnaître la Révolution. Cette mission demandait autant de modération que de fermeté, à cause des périls publics et du voisinage de l'ennemi. Carnot et ses collègues eurent à prononcer quelques destitutions, et notamment celle de Rouget de l'Isle, qui était capitaine du génie, et qui refusa obstinément d'adhérer à la déchéance du roi.

Réelu à la Convention par le Pas-de-Calais, Carnot persista dans l'attitude qu'il avait prise. Etranger à tous les partis, mais trop patriote et trop dévoué pour prêter la sagesse facile de ces hommes qui échappent aux périls et aux fautes par le silence et l'inertie, il ne déclina jamais sa part de responsabilité dans les nécessités de cette terrible et glorieuse époque. Envoyé, le lendemain même de la réunion de la Convention, en mission à Bayonne avec Garrau et Lamarque, il contribua à assurer la défense de la frontière des Pyrénées, à réorganiser l'administration, la garde nationale, à établir une école d'artillerie, enfin à créer un corps de *miquelets* pour la guerre de montagnes.

Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort du roi dans les termes suivants : « Dans mon opinion, la justice veut que Louis meure, et la politique la veut également. Jamais, je l'avoue, devoir ne pesa davantage sur mon cœur que celui qui m'est imposé; mais je pense que, pour prouver votre attachement aux lois de l'égalité, pour prouver que les ambitieux ne vous effrayent point, vous devez frapper du mort le tyran. » On voit qu'il ne met le droit de légitime défense, la raison d'Etat, le péril national, qu'en deuxième ligne. C'est d'abord, c'est avant tout la *justice* qui veut que Louis meure. Trente ans après l'événement, ce grand homme condamnait de nouveau le roi au tribunal de sa conscience, comme le prouvent les notes suivantes retrouvées par son fils dans ses papiers : « En tout pays on condamne ceux qui conspirent contre l'Etat. Les souverains ne font-ils pas mettre à mort ceux qui conspirent contre eux? Le peuple, le vrai souverain, n'aurait-il pas le même droit? Le manifeste de Brunswick a été l'arrêt de Louis XVI. Les choses en étaient venues au point qu'il fallait nécessairement que le roi périt, ou la Convention et la France avec elle. Louis XVI a commis le plus grand crime dont un roi puisse se rendre coupable, celui de livrer son pays à l'étranger... »

Membre du comité diplomatique, Carnot fit à cette époque de nombreux rapports, notamment sur les demandes d'annexion à la République formulées par divers peuples. Ces rapports portent tous l'empreinte de la grandeur de ce temps, du culte de Carnot pour les principes, de son respect pour les nationalités, ainsi que de ses sentiments élevés et de sa haute raison pratique. Il avait été nommé l'un des commissaires chargés d'aller signifier à Dumouriez, dont la conduite était plus qu'équivoque, le décret qui le mandait à la barre. Il était alors à Arras, et il partait pour rejoindre ses collègues, quand il apprit à Douai leur arrestation et la trahison de Dumouriez. Il prit sur-le-champ les mesures les plus promptes et les plus énergiques pour conjurer les désastres dont cette défection menaçait le pays. Ainsi, c'est à une circonstance insignifiante que la République dut la conservation de l'homme précieux qui bientôt allait jouer un rôle si éclatant dans la défense nationale. On sait que les commissaires livrés à l'ennemi par Dumouriez furent traités de prison en prison pendant trente mois, et ne purent être échangés contre la fille de Louis XVI qu'au commencement du Directoire.

Envoyé de nouveau en mission à l'armée du Nord avec Duquesnoy, Carnot et son collègue mirent Dunkerque en état de défense, formèrent les camps de Gyvelde et de Cassel, et, par un coup de main hardi, arrachèrent la ville de Furnes aux Anglais. Comme tous les héros représentés qui se sont alors illustrés dans les missions militaires, ils électrisèrent les soldats en leur donnant l'exemple du courage, et marchèrent eux-mêmes dans les rangs le fusil à la main. Le jour même de cette action (31 mai 1793) éclatait le mouvement qui se terminait par la chute des girondins. Carnot, qui n'avait pris aucune part aux luttes des deux grands partis, déplora amèrement cette mutilation de la représentation nationale, que malheureusement les imprudences et les agressions de la Gironde avaient provoquée. Il était encore dans le Nord, déployant une admirable activité pour organiser la défense, lorsqu'il fut nommé (14 août) membre du comité de Salut public, où il fut chargé du personnel et du mouvement des armées.

La République était à ce moment au bord de l'abîme, et déjà les rois se croyaient maîtres de la France : crise financière, crise des subsistances, accaparement des denrées, dépréciation des assignats, complots sans cesse renaissances des royalistes, la contre-révolution empruntant le masque des girondins et soulevant les départements en se donnant comme un simple schisme de l'opinion républicaine, toutes nos frontières entamées par l'ennemi, la route de Paris ouverte au nord, 100,000 Vendéens révoltés contre la patrie et maîtres du cours de la Loire, Bordeaux et Caen insurgés au nom du fédéralisme, Lyon soutenant un siège contre la Convention, le Midi en feu, Toulon près d'ouvrir ses portes aux Anglais, des armées trahies par leurs chefs, manquant de tout et près de se désorganiser, pendant que les corps constitués semblaient sur le point de s'écarter dans le choc des partis : en résumé, soixante départements menacés d'invasion ou de guerre civile. On sait comment la France se releva, et l'on sait aussi que Carnot fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la sauver. Quelques jours après son entrée au comité, décret qui ordonne la levée en masse, grande mesure qui a sauvé la France, et dont la première idée appartenait aux commissaires des assemblées primaires envoyés à Paris par les municipalités pour l'acceptation de la constitution de 1793. Cette fois encore, le salut du pays sortait des entrailles mêmes du peuple. Tous les Français sont en réquisition permanente pour la défense de la patrie; les jeunes gens iront au combat; les hommes mariés forgeront les armes et transporteront les subsistances; les femmes feront des tentes, des habits, et serviront dans les hôpitaux; les enfants effileront de la charpie; les vieillards se feront porter sur les places publiques pour exciter le courage des patriotes et prêcher la haine des rois et l'unité de la République... Les forces immenses produites par la grande réquisition; il fallait les organiser suivant le principe d'unité, en former un tout homogène. C'est alors que le rôle de Carnot s'éleva jusqu'à des proportions vraiment épiques. Il se dévoua à l'œuvre de salut avec autant de génie que de patriotisme et d'activité. Dans un travail de dix-huit et vingt heures par jour, il organise, met en action et relie entre elles par une direction commune les quatorze armées de la République, leur communique le sentiment irrésistible de leur force, les lance sur le chemin des triomphes, distingue d'un coup d'œil sûr et tire des rangs inférieurs les jeunes héros qui vont bientôt prendre place parmi les gloires de la patrie, trace les plans de campagne, inspire toutes les manœuvres, et enfin organise la victoire, suivant une heureuse expression du temps et qui retentira dans la postérité. On sait aussi quelle part considérable il eut dans la révolution qui s'accomplit alors dans la stratégie, la généralisation, la systématisation de la méthode de frapper des coups décisifs en accumulant la masse des forces sur un point donné, de couper les communications de l'ennemi, d'écraser successivement ses divisions séparées, et de s'attacher à mettre les armées hors de combat plutôt qu'à s'emparer d'une place ou à gagner quelques lieues de terrain. Certes, nous sommes

bien loin de faire honneur à Carnot seul des prodiges de ce temps. Dans le comité même, il était aidé pour la partie militaire par Prieur (de la Côte-d'Or), par Robert Lindet et Prieur (de la Marne), qui avaient la direction d'immenses services, les armes et munitions, les hôpitaux, les subsistances, l'habillement, les transports, etc. Jean-Bon Saint-André avait la marine. Chacun des membres du grand comité était d'ailleurs chargé d'une partie spéciale. En outre, les commissions, la Convention, les représentants en mission, la nation entière, déployaient la plus sublime énergie. Mais la part de Carnot n'en fut pas moins énorme, et son action décisive, prépondérante, dans l'œuvre nationale, dans le grand duel de la République contre les rois.

En octobre 1793, Carnot accourt à l'armée du Nord pour débloquer Maubeuge, dont la chute eût laissé la France ouverte jusqu'à Paris, désigne Wattignies comme le point stratégique sur lequel doit se concentrer l'attaque, destitue un général qui hésitait, s'élance un fusil à la main à la tête d'une colonne, pendant que le brave Duquesnoy, son collègue, guide l'autre aux côtés de Jourdan, emporte la position, et force les Autrichiens, coupés de leur camp retranché, à lever le siège de la place. Napoléon, appréciant peu bienveillant pour les hommes et les choses de la Révolution, regardait la bataille de Wattignies comme l'un des plus beaux faits d'armes des guerres de la République, et il en attribuait l'honneur aux manœuvres de Carnot. Celui-ci revint, après la victoire, reprendre au sein du comité la direction de ses immenses travaux, et le surlendemain il écrivit officiellement à l'armée pour la féliciter de son triomphe, sans faire la moindre allusion à la part qu'il y avait prise. On eût dit qu'il n'avait point quitté son cabinet.

On sait quel fut le résultat des opérations militaires dirigées par le grand comité, c'est-à-dire en grande partie par Carnot, après dix-sept mois de campagnes à jamais mémorables : 27 victoires, dont 8 en batailles rangées; 120 combats; 80,000 ennemis tués; 91,000 prisonniers; 116 places fortes ou villes importantes occupées; 230 forts ou redoutes enlevés; 3,800 bouches à feu, 70,000 fusils, 1,900 milliers de poudre et 90 drapeaux tombés en notre pouvoir. Tel fut le tableau présenté par Carnot lui-même en rentrant au sein de l'Assemblée, à l'expiration de ses pouvoirs, le 30 vendémiaire an III. « Que l'on cherche une semblable campagne dans les annales de l'Europe ! » s'écria Fox à la tribune anglaise.

Carnot voyait habituellement avec les montagnards, bien qu'il ne fût, à proprement parler, enrôlé dans les rangs d'aucun parti. On pourrait d'ailleurs signaler dans sa conduite politique quelques contradictions; mais qui ne sent que ce grand travailleur, absorbé par un labeur cyclopéen, n'avait guère le loisir de suivre les fluctuations de la politique courante? Préoccupé surtout de la défense nationale, de la fondation de la République, des grands principes qui devaient servir de base à notre démocratie, il a pu errer sur des questions particulières; mais, en présence de ses immenses services, qui donc aurait le courage de s'en souvenir?

Après le 9 thermidor, il avait conservé la direction des opérations de la guerre, et cette révolution intérieure n'interrompit point, comme on le sait, le cours de nos succès. Depuis son entrée au comité, il avait été constamment réélu; il en sortit définitivement le 15 ventôse an III (5 mars 1795). L'ennemi était chassé du territoire; nos armées, aguerries, organisées, poursuivaient triomphalement le cours de leurs succès : Carnot pouvait se reposer, ou du moins se contenter de remplir activement son mandat de représentant. Il lui répugnait, d'ailleurs, de partager la responsabilité du gouvernement avec certains hommes livrés des lors aux passions réactionnaires. A la Convention, il prit courageusement la défense de Billaud, Collot et Barère, ses anciens collègues du comité, attaqués par les thermidoriens, et bien qu'il ne partageât pas toutes leurs idées, il ne voulut point séparer leur cause de la sienne. Mais le flot de la réaction montait toujours, et ses efforts demeurèrent infructueux. Lui-même fut attaqué sans relâche par Fréron et autres énergumènes. On lui reprochait notamment sa signature donnée à certains actes du comité; mais ses explications à ce sujet furent favorablement accueillies. Toutefois, les attaques continuèrent. Après la journée du 1^{er} prairial, les réactionnaires parvinrent encore à faire décréter d'arrestation plusieurs représentants montagnards. Encouragés par le succès, ils prononcèrent enfin le nom de Carnot. Il y eut quelques moments d'un silence plein d'anxiété; tout à coup une voix partie de la plaine s'écria : « Oserez-vous porter la main sur celui qui a organisé la victoire dans les armées de la République ? » Un frémissement d'enthousiasme parcourut l'assemblée; le grand cœur de la Convention éclata en acclamations passionnées, et les violences de la faction se brisèrent aux pieds du grand citoyen.

Outre la direction des opérations militaires, Carnot avait encore associé son nom à la création de l'Ecole polytechnique, de l'Ecole de Mars, du Conservatoire des arts et métiers, de l'Institut, de l'Ecole normale, du Bureau de longitudes, des écoles d'application, etc.

Lors de la mise en vigueur de la Constitution de l'an III, il fut nommé représentant par

quatorze départements, et siégea aux Anciens. Presque aussitôt il fut appelé au Directoire. Chargé de nouveau de diriger la partie militaire, il fit porter Bonaparte au commandement de l'armée d'Italie, et donna une impulsion nouvelle à toutes les opérations. Cependant de graves dissentiments ne tardèrent pas à éclater entre lui et plusieurs de ses collègues (Barras, Rewbell, La Réveillère), qui avaient conservé les haines thermidoriennes contre tous les anciens membres du grand comité, et qui, après avoir tenté de proscrire Carnot comme terroriste, allaient maintenant l'accuser de royalisme et le frapper comme tel. La situation était d'ailleurs fort étrange : Carnot, qui redoutait la formation d'un parti militaire, était cependant le protecteur de Bonaparte, qui lui écrivait d'Italie avec une déférence qui rappelait un peu les caresses d'Octave au vieux Cicéron, sans cesser cependant de ménager Barras et de lui envoyer en présent les dépouilles de l'Italie. Était-ce un souvenir personnel qui lui inspirait à Sainte-Hélène cette phrase si connue : « Carnot est facile à tromper. » Peut-être aussi que ce dernier, qui déjà avait donné Hoche et tant d'autres capitaines à la France, cédait un peu à l'attrait d'avoir des héros pour clients. En tout état de cause, on ne saurait disconvenir que lui, l'homme d'une époque grandiose, traversant un temps de politique byzantine, n'ait joué un rôle un peu naïf au milieu du conflit des ambitions. C'est avec quelque raison, il serait puéril de le nier, qu'on lui reprochait alors sa tiédeur, son aveuglement sur les projets et les ressources de la contre-révolution, et cette crainte exagérée du retour de l'anarchie, qu'il poussait jusqu'à destituer d'excellents citoyens sous prétexte d'exagération. Les complots des royalistes, qui crevaient les yeux, ne l'impressionnaient pas assez. Il soutenait que les moyens légaux suffisaient pour les réprimer, tandis que la majorité de ses collègues ne voyait de ressource que dans un coup d'Etat, une sorte de 31 mai gouvernemental. De là des tiraillements, des luttes continuelles. Lors de la proscription des royalistes au 18 fructidor, l'arrestation de Carnot fut décidée par la majorité du Directoire; mais il parvint à s'échapper, et, pendant qu'on le condamnait à la déportation, il gagna la Suisse, puis l'Allemagne, où il publia un mémoire justificatif très-véhément. Il entra en France après le 18 brumaire, fut nommé inspecteur aux revues, puis ministre de la guerre (1800). On ne peut s'empêcher de remarquer ici qu'il n'éprouva aucune répugnance alors à servir un gouvernement issu d'un coup d'Etat, lui qui avait si vigoureusement protesté contre le coup d'Etat de fructidor, et qu'après avoir refusé de marcher avec un parti, qui au fond était le sien, il se mettait à la suite d'une personnalité. Quoi qu'il en soit, avec son caractère indépendant et fier, il ne put longtemps plier sous Bonaparte, chose qu'il aurait dû prévoir, et il donna sa démission. C'est peut-être ce que désirait le maître, à qui il fallait des instruments plus dociles.

Nommé membre du Tribunal, il continua une opposition désormais stérile, mais qui honore son caractère, vota contre la création de la Légion d'honneur (dont cependant il accepta et porta le ruban), contre le consulat à vie, et parla seul contre l'établissement de l'Empire. Son opposition dans cette circonstance eut un grand éclat; cependant il continua à siéger au Tribunal, jusqu'à la suppression de ce corps politique. Répétons-le, ces contradictions, au milieu de tant d'événements extraordinaires, ne sont pas de nature à diminuer notre admiration, non-seulement pour les services de Carnot, mais encore pour son caractère, car les grandes lignes de sa vie n'ont pas fléchi. Au milieu de la fascination universelle, il conserva une mâle indépendance et vécut dès lors dans la retraite, malgré les invitations de Napoléon, qui regrettaient qu'une si haute individualité échappât à son action, et qui lui dit un jour : « Monsieur Carnot, tout ce que vous voudrez, quand vous voudrez, et comme vous voudrez. » Le pur et noble citoyen resta fidèle à ses convictions et n'accepta rien. Mais il reparut à l'heure des revers, et vint offrir à Napoléon son bras seawagère au moment de l'invasion du pays (1814). Il reçut le commandement d'Anvers, que peu de militaires auraient ambitionné, car la position de cette place semblait désespérée. Au moment de rédiger les lettres patentes, on s'aperçut d'une chose singulière, c'est que l'homme qui avait dirigé toutes les armées de la République, nommé les généraux et Bonaparte lui-même, n'avait d'autre grade que celui de chef de bataillon du génie, auquel il était arrivé par ancienneté, après sa sortie du comité de Salut public. Pendant tout le temps qu'il avait présidé à l'administration de la guerre, il n'avait jamais voulu se signer un brevet d'officier général. Tels étaient les hommes de cette grande génération. Carnot défendit héroïquement Anvers jusqu'au dernier moment, jusqu'après l'abdication de Napoléon, et administra cette ville avec une intégrité qui a laissé des souvenirs impérissables dans ce pays.

Pendant les Cent-Jours, l'empereur, voulant donner quelque gage à l'esprit démocratique qui se réveillait de toute part, nomma Carnot ministre de l'intérieur. Il rendit encore dans cette carrière si courte de nouveaux services à son pays, mais s'épuisa en conseils énergiques qui ne furent malheureusement pas

suivis. Quand la fortune de l'Empire fut brisée sans retour, au moment où Napoléon se préparait au départ suprême, l'inflexible républicain ne put retenir une larme : « Carnot, lui dit l'empereur, je vous ai connu trop tard. »

Membre du gouvernement provisoire de 1815, il se laissa tromper par Fouché, et d'ailleurs il eût été impuissant à arrêter le cours des événements. Prosrit au retour des Bourbons, il erra en Allemagne, habita quelque temps Varsovie, et alla se fixer à Magdebourg, où il passa ses dernières années, et où l'on voit encore son tombeau. C'est une simple pierre, qui porte pour toute épitaphe ce grand nom : CARNOT.

Une pierre dans le champ de l'exil, est-ce assez pour consacrer le souvenir de l'un de ces grands plébiens, maîtres des rois et vengeurs des peuples, qui ont brisé le vieux monde monarchique et féodal, et qui nous ont fait la patrie, l'état social et le foyer? Sans doute, cette simplicité convient à son mâle et austère génie; mais la dignité de la France et la reconnaissance publique réclament depuis longtemps d'autres honneurs.

« Carnot est en quelques points le plus grand homme de ce siècle; sa vertu est d'une nature exquise. Mes idées politiques diffèrent des siennes, et mon amour pour lui peut sembler une anomalie; mais cet amour existe. S'il ne me restait au monde qu'un morceau de pain, je serais fier de le partager avec Carnot. » Ces belles paroles sont de Niebuhr, l'illustre historien allemand, qui n'était, comme on sait, ni ami de la France ni partisan de notre Révolution. On pourrait citer, des historiens et publicistes étrangers, un grand nombre d'éloges beaucoup plus enthousiastes encore. C'est que, chez Carnot, le caractère était à la hauteur du génie, et qu'indépendamment de ses hautes capacités et des services qu'il a rendus au pays, Carnot est demeuré, dans notre histoire moderne, le type le plus parfait de la pureté civique, du dévouement patriotique, du désintéressement, de la probité rigide, et nul n'a mieux mérité ce titre d'homme de Plutarque qu'on a si souvent prostitué, car il a réalisé l'idéal de la démocratie moderne, la modestie dans l'héroïsme, la simplicité dans la grandeur.

Carnot n'occupera pas une place moins honorable dans l'histoire des sciences que dans celle des événements politiques auxquels il s'est trouvé mêlé; ses travaux, en effet, se recommandent par les deux qualités les plus éminentes : la fécondité inventive dans le domaine des faits, et l'ordination philosophique dans celui des idées. Deux choses frappent tout d'abord en Carnot : toutes les questions dont il s'est occupé, au milieu de tant d'autres préoccupations, c'est lui qui les avait posées, et la postérité s'est pressée sur ses pas dans toutes les voies qu'il a ouvertes. A ces caractères, on reconnaît un grand homme.

Carnot a débuté par la mécanique, où il a, l'un des premiers, essayé de faire prévaloir les considérations pratiques, tirées de la connaissance que nous avons des propriétés physiques des corps, sur les hypothèses absolues admises jusqu'alors dans l'école. Son théorème relatif à la force vive perdue dans le choc est l'un des éléments les plus féconds de la théorie des machines industrielles; il fournit, en effet, l'explication de la perte de toute la portion du travail moteur qui n'est pas absorbée par les frottements des pièces les unes sur les autres, et donne la raison théorique la plus satisfaisante des avantages, constatés par l'expérience, que présente le mouvement uniforme, pour arriver au meilleur rendement possible. Son théorème sur la projection d'un contour fermé n'est qu'une simple remarque, mais cette remarque a fourni les moyens de noter sous une forme analytique simple et élégante une foule de relations compliquées, telles que la loi de dépendance entre la résultante de plusieurs forces et ses composantes, entre l'axe du moment du couple résultant de plusieurs couples et les axes des moments de ces couples; entre l'axe du moment résultant des moments des quantités de mouvement des parties d'un système, par rapport à un axe et finalement à un point, et les axes des moments des quantités de mouvement de ces parties par rapport au même axe ou au même point, etc. La démonstration du théorème général des aires s'est trouvée simplifiée par ces mêmes considérations, ainsi que celles d'une foule de propositions secondaires de géométrie et surtout de trigonométrie.

Les principaux ouvrages mathématiques de Carnot sont ses *Reflexions sur la métaphysique du calcul infinitésimal*, sa *Théorie des transversales*, et sa *Géométrie de position*. Dans ses *Reflexions sur la métaphysique du calcul infinitésimal*, Carnot, en fait, prend parti contre la révolution qu'avait tentée Lagrange, et la postérité lui a donné raison. Carnot souhaitait évidemment qu'on s'en tienne à la méthode à la fois si simple et si lumineuse de Leibnitz, et la préférence qu'il montre est justifiée de tous points, surtout aux yeux des gens qui demandent à une méthode analytique de faciliter les investigations dans le domaine concret, plutôt que d'apporter une prétendue rigueur dans la démonstration abstraite de faits déjà acquis. Quant aux raisons qu'a données Carnot de sa préférence, elles n'ont pas été goûtées même par tous les géomètres qui partageaient son opinion. Le plaidoyer de Carnot se réduit essentiellement à cette double

proposition : qu'à la vérité les équations différentielles sont inexactes, mais que, en les intégrant, on tient compte de l'erreur antérieurement commise, de manière à rétablir l'exactitude. Cette manière de voir a été repoussée à la fois par les partisans de l'ancienne méthode, qui ont refusé de souscrire à l'apparente concession qu'elle renferme, et par les admirateurs de la méthode des dérivées, qui se sont fait une arme de l'aveu qui leur était apporté. Il n'y a au fond de toute cette discussion qu'une querelle de mots. Si *infinitement petit* signifiait *très-petit*, Carnot aurait raison ; nos équations différentielles seraient toutes fausses. Ainsi, de l'équation

$$a^2y^2 + b^2x^2 = a^2b^2,$$

on devrait tirer

$$a^2ydy + b^2xdx + \frac{a^2}{2}dy^2 + \frac{b^2}{2}dx^2 = 0,$$

et non pas

$$a^2ydy + b^2xdx = 0;$$

mais, à ce point de vue, les équations dérivées ne seraient pas plus exactes que les équations différentielles. Si, comme cela doit être, les différentielles dx et dy ne représentent que les accroissements non pas nés, non pas même naissants, mais seulement tendant à naître, de x et de y , les équations

$$\frac{dy}{dx} = -\frac{b^2x}{a^2y} \quad \text{et} \quad a^2ydy + b^2xdx = 0$$

sont, aussi bien l'une que l'autre, rigoureusement exactes. En écrivant

$$\lim. \frac{dy}{dx} = -\frac{b^2x}{a^2y},$$

on ne serait même pas plus exact qu'en écrivant simplement

$$\frac{dy}{dx} = -\frac{b^2x}{a^2y},$$

puisque dy et dx désignent déjà des limites. Il serait aussi inexact de dire que l'équation

$$a^2y^2 + b^2x^2 = a^2b^2$$

ne donne pas rigoureusement

$$a^2ydy + b^2xdx = 0,$$

ou

$$a^2y^2dy + a^2dy^2 + b^2xdx = 0,$$

que de dire que la tangente à l'ellipse ne fait pas des angles rigoureusement égaux avec les rayons vecteurs, ou que le rayon de courbure de l'ellipse n'est pas rigoureusement

$$\frac{\left(1 + \frac{b^2x^2}{a^2y^2}\right)^{\frac{3}{2}}}{\frac{b^2}{a^2y} - \frac{1}{y} \frac{b^2x^2}{a^2y^2}}.$$

Chaque ordre d'opérations différentielles sert à établir des relations d'ordre correspondant entre objets de même nature, lignes, droites ou courbes, surfaces, etc., et elles remplissent rigoureusement l'objet auquel elles sont destinées ; elles ne deviendraient fausses que si on voulait leur attribuer un sens qu'elles n'ont pas : par exemple, l'équation

$$a^2ydy + b^2xdx = 0$$

paraît substituer, entre les accroissements dy et dx des coordonnées de l'ellipse, à partir d'un de ses points donné, la loi de proportionnalité

$$\frac{dy}{dx} = \text{constante} = -\frac{b^2x}{a^2y}$$

à la loi plus compliquée du déplacement le long de cette ellipse ; mais, pour entendre ainsi l'équation, il faudrait supposer qu'il fût possible de donner plusieurs valeurs distinctes à dx , ce qui n'est pas. Il est bien vrai qu'un arc d'ellipse, si petit qu'il soit, n'est jamais un élément de droite ou de cercle, mais les arcs qui se rapportent aux équations différentielles du premier ou du second ordre, que nous notons, n'ont aucune étendue et n'ont qu'une existence virtuelle.

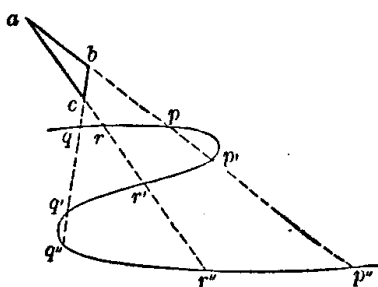
Les équations différentielles des différents ordres, d'une équation entre quantités finies, ne sont pas au reste exactes seulement à un degré marqué par leur ordre ; elles sont, sous une autre forme, l'expression complète de la loi du phénomène, puisque, différenciées, elles peuvent conduire aux équations différentielles de tous les ordres suivants, les termes qu'on a dû omettre dans l'équation d'un ordre quelconque m ne pouvant fournir par différenciation que des termes qui devraient être omis dans l'équation de l'ordre $m+1$.

Quant à l'intégration, elle donne aussi des résultats absolument exacts : en effet, si l'on a bien compris le sens de l'équation différentielle

$$a^2ydy = -b^2xdx,$$

on ne s'aviserait pas d'imaginer que a^2y^2 et b^2x^2 soient à peu près les fonctions dont les différentielles sont $2a^2ydy$ et $2b^2xdx$. L'expression que Carnot a donnée à son idée n'est donc pas juste ; cependant cette idée elle-même n'est pas pour cela vicieuse, si on veut bien l'entendre dans son vrai sens, c'est-à-dire si l'on suppose avec l'auteur que les différentielles des variables ne soient pas encore arrivées à leur limite commune zéro. Carnot ne l'a émise sans doute que pour essayer de tourner la difficulté que pouvait présenter la conception d'accroissements effectivement nuls. On n'y a pas eu recours, parce qu'elle eût plutôt embarrassé que simplifié l'enseignement ; mais elle ne présente cependant rien d'absurde par elle-même.

Quoi qu'il en soit, il reste à Carnot assez d'autres titres à une gloire durable : sa *Théorie des transversales* et sa *Géométrie de position* sont en effet le point de départ d'une nouvelle ère dans la science : l'invention de la géométrie analytique, bientôt suivie de celle du calcul infinitésimal, qui se trouvait déjà en germe dans les ouvrages de Descartes, de Fermat, de Roberval, de Pascal, etc. ; la découverte par Galilée et Huyghens des premiers principes de la dynamique du point et des solides, avaient momentanément enlevé à la géométrie proprement dite tout attrait ; depuis Descartes jusqu'à Lagrange, tous les mathématiciens non-seulement ont été analystes, mais tous leurs efforts même ont tendu à la solution de ce problème impossible : parvenir à se passer, dans la recherche de la vérité, de toutes combinaisons directes entre les objets concrets eux-mêmes. L'empire de la mode était tel, qu'on regardait presque comme équivalent de mettre un problème en équations et de le résoudre. Les méthodes analytiques sont, il est vrai, depuis la fin du dernier siècle, arrivées à un point de perfection tel, que la réduction des questions concrètes les plus inextricables à des questions de calcul abstrait ne présente pour ainsi dire plus de difficultés ; mais les calculs eux-mêmes restent généralement impossibles. Or, d'une part, il est fort aisé de comprendre que dans bien des cas une méditation directe sur l'énoncé concret de la question à résoudre pourra suggérer des moyens spéciaux de solution équivalant, il est vrai, à des réductions algébriques, mais à des réductions qu'on n'aurait pu deviner dans les relations cachées des nombres ; et, d'un autre côté, si l'on réfléchit qu'un simple énoncé de théorème de géométrie peut renfermer sous un petit nombre de termes un grand nombre d'équations distinctes, dont la combinaison utile avec celles d'un autre groupe analogue résultera souvent presque immédiatement d'un rapprochement facile entre les deux énoncés, on comprendra que la géométrie peut avoir, dans bien des cas, l'avantage sur l'analyse. Carnot eut le bonheur de prévoir la révolution qui allait s'accomplir dans la science, et d'en être le promoteur. Sa *Théorie des transversales*, qui a été le point de départ des travaux de tant de géomètres distingués, formera la préface de la géométrie moderne. On peut la résumer dans ce beau théorème qui en forme la conclusion : si dans le plan d'une courbe algébrique quelconque, de degré m , par exemple, on trace à volonté un triangle abc , dont on



prolonge les côtés de manière à obtenir tous les points où ils coupent la courbe, et que l'on conçoive les six produits des distances de chaque sommet aux points où les côtés qui s'y croisent coupent la courbe, le produit de trois produits de segments comptés sur les trois côtés consécutifs, pris en suivant le contour du triangle dans un sens, sera égal au produit des trois autres, c'est-à-dire

$$\begin{aligned} &ap \times ap' \times ap'' \dots \\ &\times bq \times bq' \times bq'' \dots \\ &\times cr \times cr' \times cr'' \dots \\ &= ar \times ar' \times ar'' \dots \\ &\times cq \times cq' \times cq'' \dots \\ &\times bp \times bp' \times bp'' \dots \end{aligned}$$

Pour apprécier l'importance de ce théorème, il suffira de savoir que le général Poncelet en a tiré les moyens de construire géométriquement la tangente à la courbe proposée de degré m , en un quelconque de ses points, la conique osculatrice du quatrième ordre, etc.

Mais le plus beau titre de Carnot à la gloire scientifique se trouve dans sa *Géométrie de position*, où, pour la première fois, a été découlée la base même de la géométrie analytique, la concordance nécessaire des changements de forme d'une figure et des changements de signes qui s'opèrent dans les équations relatives à cette figure, concordance par suite de laquelle les mêmes équations, convenablement entendues, se rapportent toujours à la même figure, de quelque manière qu'elle se déforme. Carnot, il est vrai, ne croyait pas d'une façon absolue à cette loi de permanence des relations métriques, à laquelle le général Poncelet a donné le nom de principe de continuité ; il l'a même crue contredite par quelques faits qu'il a signalés ; mais les principes de saine philosophie qu'il a répandus dans son ouvrage sont restés et ont porté leurs fruits. La démonstration du principe peut être présentée aujourd'hui sous une forme plus précise que celle que lui avait donnée Carnot ; elle se résume dans les considérations très-simples qui vont suivre. Il convient de remarquer avant tout que la démonstration ne saurait être tentée à l'égard des équations qui auraient pu être déduites, par des transformations plus ou moins compliquées, de celles

qui ont servi à exprimer les conditions mêmes de la question. Dans celles-ci, en effet, tous les termes représentent des objets qu'on avait sous les yeux au moment de la mise en équation, tandis que, dans les autres, la valeur d'un terme n'est généralement plus que le résultat d'un calcul transitoire, aux opérations duquel on n'a attaché qu'un sens abstrait. On peut donc essayer de suivre concurremment les changements de forme de la figure et les changements de signes dans les équations du premier groupe, tandis qu'on ne pourrait tenter immédiatement rien d'analogue relativement à celles du second. Mais, si le fait de la coïncidence des changements de sens des grandeurs et de leurs changements de signes est établi sur les équations primitives du problème, il le sera par la même pour toutes celles qu'on en pourrait déduire par des transformations quelconques.

Cela posé, de quelque manière qu'une figure se déforme, les parties élémentaires qu'on aura considérées dans la mise en équation s'y retrouveront toujours (nous omettons le cas où elles deviendraient imaginaires, ce cas n'ayant pu être traité avec succès que postérieurement à Carnot), et seront toujours représentées par les mêmes expressions monômes. Les changements de forme qu'auraient à subir les équations, si l'on voulait conserver des valeurs absolues à toutes les grandeurs composées de ces parties élémentaires, ne pourraient donc porter que sur les signes de combinaisons par addition ou soustraction de ces parties entre elles. Or, de quelque nombre de parties élémentaires que soit composée une des grandeurs considérées, on peut toujours, par un artifice bien simple, réduire, pour l'objet qu'on se propose ici, ce nombre à deux seulement, puisqu'il n'y a pour cela qu'à introduire, sous des noms distincts, la somme ou la différence des deux premiers éléments, la somme ou la différence de cette première somme ou différence avec le troisième élément, et ainsi de suite. Soit donc une grandeur x comptée sur une droite ax fixe ou mobile, à partir d'une origine O , elle-même fixe ou mobile : supposons que cette longueur ait été considérée, dans la mise en équation, comme composée de deux parties a et b , la première comptée nécessairement à partir de O et la seconde à partir de l'extrémité de la première ; x sera la distance du point O à un point B obtenu en prenant, à partir de O , la distance $OA = a$, et à partir de A , la distance $AB = b$. Supposons, par exemple, que, dans la figure qu'on avait sous les yeux lors de la mise en équation, les points O, A, B se soient présentés dans l'ordre où nous les notons, de sorte qu'on aura dû écrire

$$x = a + b,$$

et hissions maintenant la figure se déformer : tant que le point A restera entre O et B , x restera toujours égal à $a + b$, mais il n'y aura eu aucun changement de sens. Si B passe ensuite entre O et A , x se transformera immédiatement en $a - b$, mais la ligne AB aura changé de sens par rapport à son origine A , de sorte que si l'on avait d'avance implicitement dans la formule le signe $+$ ou $-$ dépendant du sens de la grandeur qu'elle représente, on n'aurait pas eu à changer l'équation, qui fût restée $x = a + b$, b étant négatif. Supposons enfin (car les trois points O, A, B ne peuvent donner lieu qu'à trois permutations d'ordre), supposons que B traverse O ; b étant devenu plus grand que a , si l'on ne voulait admettre pour x que des valeurs absolues, on ne pourrait pas conserver la formule $x = a - b$ ou la formule équivalente $x = a + (-b)$, si l'on a déjà attribué un signe de relation à b , il faudrait écrire $x = b - a$. Mais ce nouveau changement de forme sera encore évité si l'on donne à x des signes contraires suivant qu'il est porté d'un côté ou de l'autre de O . Si le point A , d'abord placé entre O et B , avait traversé le point O avant tout autre changement, x aurait passé de la forme $a + b$ à la forme $b - a$; mais cette nouvelle modification aurait été évitée si l'on avait attribué d'avance à a le signe $+$ ou le signe $-$, suivant qu'il devrait être compté d'un côté ou de l'autre de O . Cette démonstration bien simple justifie pleinement, comme on voit, la règle des signes de position en géométrie.

Carnot avait tenté une interprétation des solutions imaginaires des problèmes de géométrie, mais il n'est arrivé à rien dans cet ordre de recherches.

Carnot (MÉMOIRES SUR), par Hippolyte Carnot, son fils (Paris, Pagnerre, 2 vol. in-8, 1861-1864). Chaque tome est divisé en deux parties qui ont été publiées séparément.

Cette biographie est un monument élevé à l'illustre conventionnel par la piété filiale. Le passage suivant, qui en est le début, en peint assez fidèlement le sentiment et l'esprit : « Quand le dernier silence succéda aux conseils paternels qui avaient dirigé ma jeunesse, je résolus de chercher dans l'étude de la vie de mon père une boussole à ma propre vie. Je repassai dans ma mémoire les entretiens d'un tête-à-tête de huit années au foyer de l'exil ; je m'entourai de tous les documents historiques qui pouvaient compléter mes souvenirs, et je pris la plume. Dirai-je combien ce travail m'a procuré de jouissances ? Les événements extérieurs ou des devoirs impérieux l'ont souvent et pour longtemps suspendu ; mais j'y suis toujours revenu avec une satis-

faction nouvelle : chaque fois il me semblait rentrer d'une absence forcée dans le domicile paternel. Je l'ai discontinué volontairement, j'y ai mis une lenteur calculée, pour réserver à mes dernières années un peu de cet heureux labeur. Après les épreuves de la vie publique, j'allais chercher dans la contemplation d'une âme sereine le rassérénement de la mienne ; j'allais y puiser des consolations, des espérances, des forces. Celui qui respire la fraîcheur après avoir traversé le désert doit ressentir quelque chose de semblable. »

Ces sentiments élevés, cette religion des souvenirs domestiques donnent un caractère respectable et touchant à cette œuvre, qui, en outre, est empreinte d'un amour viril de la Révolution et de la démocratie ; mais, d'un autre côté, le lecteur se demande presque involontairement s'il n'a pas sous les yeux une de ces apologies de famille qui ne répondent pas toujours aux exigences de la critique et à l'austère impartialité de l'histoire. Evidemment l'amour filial ne sera jamais un historien bien sévère, et l'honorable député de Paris pouvait d'autant moins échapper à cette loi, qu'il a conservé, mieux qu'aucun des rejetons de la grande génération révolutionnaire, le culte de la gloire paternelle et des vertus civiques. Il n'a donc pas vu (et qui aurait le courage de lui le reprocher ?), il n'a pas vu que la vie de son illustre père contenait quelques contradictions qui n'en altèrent pas gravement l'harmonie générale, mais qui cependant doivent être signalées par l'histoire. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que l'ancien membre du comité de Salut public n'éprouva aucune répugnance à être l'un des ministres de la dictature de brumaire, après avoir si énergiquement protesté contre le coup d'Etat du 18 fructidor, qui lui avait, il est vrai, valu l'exil. Et qu'était-ce que fructidor, exécuté contre des conspirateurs royalistes, à côté de brumaire, qui était l'avènement du pouvoir militaire et la fin de la République ?

Mais l'organisateur des armées de la République a fait d'assez grandes choses pour qu'on oublie quelques inconséquences de conduite, qui n'ont été de sa part que des erreurs et qui n'ont pas entamé la grandeur et la pureté de son caractère.

Le livre de M. Hippolyte Carnot est instructif et attachant ; il comprend toute la vie de Carnot, depuis sa naissance jusqu'à ses derniers moments ; l'abondance des détails ne fatigue jamais, parce qu'il s'agit d'un homme dont la mémoire restera toujours chère à la France, et d'événements qui sont les plus glorieux de notre histoire nationale.

CARNOT-FEULINS (Claude-Marie), lieutenant général, député à l'Assemblée législative, frère cadet du conventionnel, né à Noyon en 1755, mort en 1836. Il entra dans le génie, comme son frère, et il était, en 1790, capitaine et en garnison à Saint-Omer. C'était un homme aussi distingué par ses capacités militaires que par son esprit et son extérieur brillant. On l'appelait dans ses garnisons le *bel ingénieur*. Partageant les opinions politiques et philosophiques de son aîné, il présida la Société populaire de Saint-Omer, puis le corps électoral du département, et fut nommé député du Pas-de-Calais à l'Assemblée législative. Il siégea à la gauche et fit partie du comité militaire. Doué d'un organe sonore et d'une élocution chaleureuse et facile, il promettait un orateur, si sa carrière parlementaire eût été plus longue. En janvier 1792, il développa, au nom du comité militaire, un projet de loi sur le recrutement, et fit rendre divers décrets pour l'organisation de l'armée et des camps destinés à la défense de Paris, s'associa aux mesures destinées à restreindre le pouvoir monarchique et notamment au licenciement de la garde constitutionnelle du roi, qu'il proposa le premier, fit décider le remplacement des officiers émigrés par des sous-officiers patriotes, vota la mise en accusation de La Fayette, et provoqua, après le 10 août, l'envoi de commissaires aux armées, pour faire accepter la Révolution. Non réélu à la Convention, il reentra au service, fut employé à l'armée du Nord avec le grade de colonel, et contribua de la manière la plus brillante à la glorieuse victoire de Wattignies ainsi qu'à la défense de Valenciennes. Quand son frère eut été nommé membre du Directoire, Carnot-Feulins fut souvent appelé aux délibérations du Luxembourg, où sa parole était fort écoutée, quoiqu'il n'eût ni titre ni fonction officielle. Lorsqu'il s'agit de donner le commandement de l'armée d'Italie à Bonaparte, Feulins, malgré l'opinion de son frère, signala le général de vendémiaire comme un ambitieux qui jetterait le trouble dans la République. Celui-ci n'oublia pas cette parole. Lors de la funeste expédition de Saint-Domingue, où il envoya le plus de républicains qu'il put, il désigna, pour commander le génie, Carnot-Feulins, alors gravement malade et qui ne put faire partie d'une expédition dont le but d'ailleurs lui répugnait. Le premier consul, à cette occasion, laissa ou fit mettre dans le *Moniteur* une note malveillante, dont il ne permit pas la réutation dans la même feuille. Carnot dut se défendre dans d'autres journaux. Il envoya sur-le-champ sa démission, et n'eut pas même une pension de retraite.

Au 18 fructidor, Feulins avait aidé son

frère à s'enfuir (il était compris dans la proscription), et il fut lui-même inquiété pour ce fait.

Sous l'Empire, il vécut dans la retraite, remplaça quelques jours, par intérim, son frère au ministère de l'intérieur, pendant les Cent-Jours, et fut emprisonné sous la Restauration pour un complot imaginaire. A cette époque, il publia diverses brochures libérales : *Des dangers de l'oligarchie*; *De l'incompatibilité de la noblesse et de la pairie héréditaire*, etc.

CARNOT (Nicolas-Léonard-Sadi), fils aîné du conventionnel, né en 1796, au palais du Luxembourg, qu'il habitait alors son père comme membre du Directoire. Elève de l'Ecole polytechnique, il combattit avec ses vaillants disciples sous les murs de Paris, en 1814, passa ensuite à l'école d'application de Metz, entra dans le corps du génie, parvint au grade de capitaine, et donna de bonne heure sa démission pour se livrer entièrement aux sciences. Ses *Réflexions sur la puissance motrice du feu* parurent en 1824. Frappé de ce fait que le hasard seul semblait diriger les perfectionnements introduits dans la disposition et la construction des machines à vapeur, il avait entrepris d'élever au rang d'une science cet art si imparfait encore malgré son importance. Son livre accueilli avec faveur, mais remarqué surtout par une qualité peu commune, celle d'employer volontiers le langage et la méthode de la logique pour résoudre les problèmes les plus difficiles, lui mérita l'estime des savants, mais ne fit pas alors une grande sensation. Ce n'est que longtemps après la mort de l'auteur, il y a quelques années, que sa valeur nous a été révélée par un écho de l'étranger. On apprit qu'en Angleterre Sadi Carnot était regardé comme le promoteur d'une révolution dans la mécanique, comparable à celle que les travaux des grands géomètres ont déterminée vers la fin du siècle dernier. Notre Académie des sciences s'en occupa, et quelques savants, parmi lesquels on doit citer surtout M. Clapeyron, le célèbre ingénieur, marchant résolument dans cette voie, ont commencé une série de travaux remarquables.

Sadi Carnot s'occupait de recherches importantes sur la dilatation comparative des gaz, lorsque sa carrière scientifique fut prématurément fermée; il succomba victime de l'épidémie cholérique en 1832.

CARNOT (Lazare-Hippolyte), homme politique, député, ministre de la République de 1848, deuxième fils de l'illustre conventionnel, né à Saint-Omer le 6 avril 1801. Il fit ses premières études à Paris, accompagna, après Waterloo, son père dans l'exil, voyagea en Belgique, en Bavière, en Pologne, séjourna sept années à Magdebourg et puisa dans les leçons paternelles les plus nobles sentiments d'indépendance, et ces principes de républicanisme austère qui sont pour lui un patrimoine de famille en même temps qu'une conviction, et dont il a parmi nous conservé la forte tradition. Il ne revint en France qu'en 1823, après avoir eu la douleur de fermer les yeux à son père. Son éducation classique était alors à peu près terminée. Il alla s'asseoir sur les bancs de l'Ecole de droit, prit part, comme la jeunesse d'alors, aux luttes du libéralisme, tout en se livrant à des études d'histoire, de philosophie et d'économie politique, et embrassa avec ardeur les doctrines saint-simoniennes. Ce fut lui qui rédigea l'*Exposition générale de la doctrine saint-simonienne* (1^{re} et 2^{me} année, 1830-1831); mais quand l'école abandonna son caractère purement philosophique pour se constituer en secte religieuse, quand surtout l'enfantin voulut faire prédominer ses fameuses théories sur la femme, Carnot se sépara publiquement de ses amis, en même temps que Bazard, Pierre Leroux, Jean Reynaud, Charton, etc. Déjà, lors de la révolution de 1830, des dissidences politiques avaient éclaté au sein de l'école; un certain nombre de disciples, parmi ceux qui subissaient plus particulièrement l'influence d'Enfantin, voulurent rester étrangers à la lutte, tandis que d'autres, d'opinions plus tranchées, y prirent une part active. Carnot fut de ce nombre; il descendit dans la rue, rempli son devoir de citoyen, devint membre de la municipalité improvisée de son arrondissement, et refusa ensuite d'accepter aucune des hautes fonctions publiques sur lesquelles se jetèrent alors un si grand nombre d'ambitieux sans convictions. Avant la scission, il avait été un des rédacteurs des journaux du saint-simonisme, le *Producteur*, le *Globe*, l'*Organisateur*. Il eut ensuite la rédaction en chef de la *Revue encyclopédique*, et participa à la fondation et à la rédaction de l'*Encyclopédie nouvelle*. Secrétaire général, puis président de la Société pour l'instruction élémentaire, il fut aussi le fondateur du comité polonais, que présida La Fayette, et lorsque le choléra éclata dans Paris, il fut du nombre des citoyens qui organisèrent des bureaux pour porter des secours aux malades. C'est à cette époque qu'il vit mourir dans ses bras son frère Sadi. Cette perte cruelle l'éloigna pour quelque temps de ses travaux. Il fit quelques voyages en Angleterre, en Hollande et en Suisse, figura en 1835 parmi les défenseurs des accusés d'avril, puis fut nommé député de Paris en 1839 et réélu en 1842 et 1846. Il siégea constamment à l'extrême gauche et se prononça en toute circonstance pour toutes les réformes pour-

suivies par le parti radical, dont il tenta le rapprochement avec la gauche dynastique, dans un intérêt d'opposition.

Le 24 février 1848, il fut nommé ministre de l'instruction publique par le gouvernement provisoire, à peine installé à l'Hôtel de ville. On a dit, dans une biographie, que la révolution de Février dépassait de beaucoup son programme; c'est une erreur : Carnot, conciliant et modéré, n'appartenait pas à la gauche dynastique; il était de cœur et de conviction avec la démocratie pure. Lui-même a écrit à ce sujet : « Elevé dans un sanctuaire de vertus civiques inspirées par le républicanisme, j'ai appris de bonne heure à aimer la République. Je l'ai désirée en 1830, je la bénis en 1848, et je m'y trouve si bien, qu'il me semble revivre dans la maison paternelle. » Il était sorti du pouvoir quand il écrivit ces paroles, auxquelles son culte bien connu pour la mémoire de son père donne un accent de tendresse caractéristique et touchant.

Dans son ministère, il appela auprès de lui ses amis Jean Reynaud, Charton, Renouvier, pour l'aider dans ses réformes, nomma une commission des hautes études scientifiques et littéraires composée des hommes les plus éminents, améliora la condition des instituteurs primaires, fit décréter la gratuité de l'Ecole normale, fonda l'*Ecole d'administration* (détruite plus tard par M. de Falloux), donna aux salles d'asile le nom d'*écoles maternelles*, institua des lectures du soir pour les ouvriers, ouvrit un concours pour les chants nationaux, introduisit l'enseignement de l'agriculture dans les écoles primaires, enfin proposa une loi d'instruction primaire fondée à la fois sur les principes de la liberté d'enseignement, de l'instruction obligatoire et de la gratuité. En même temps, il mettait à l'étude, avec la plus louable activité, d'autres projets de réformes; mais il rencontra des difficultés que peut-être il n'avait pas prévues : le conseil de l'Université, notamment, opposa à ses innovations la force d'inertie et parvint à le paralyser. Il subit, comme tous les hommes de Février, les attaques les plus injustes. Dans une circulaire pleine de sens et de raison, il avait dit en substance qu'un paysan pauvre et sans instruction, mais ayant du bon sens et de l'expérience, pourrait n'être point déplacé à l'Assemblée nationale. On l'accusa, lui, ministre de l'instruction publique, de faire l'éloge de l'ignorance. Un catéchisme politique, rédigé par Charles Renouvier et envoyé par le ministère aux instituteurs, devint le prétexte d'un véritable déchaînement. Ce catéchisme, que le nom de son auteur recommandait assez, était empreint des sentiments démocratiques les plus élevés : on prétendit y découvrir des idées socialistes dangereuses, et on rendit le ministre responsable de son envoi, quoiqu'il appartint notoirement à la fraction la plus modérée du gouvernement provisoire. Ces attaques redoublèrent lors de l'aveugle réaction qui suivit les malheureuses journées de juin, et furent à la fin couronnées de succès. Carnot avait déposé une demande de crédit pour l'amélioration du sort des instituteurs; les meneurs de la réaction profitèrent d'un moment où les bancs républicains étaient moins garnis que de coutume, et proposèrent une réduction, qui fut votée à une majorité de onze voix. La réduction était insignifiante, mais c'était un vote de défiance : le ministre de Février donna sa démission (5 juillet).

Il avait été, aux élections générales, nommé représentant de Paris par près de 200,000 suffrages; ce témoignage éclatant de confiance et d'estime lui restait comme consolation suffisante des rancunes mesquines de la réaction. Il siégea dans les rangs de la gauche républicaine et vota l'amendement Grévy, qui attribuait à l'Assemblée la nomination du président de la République.

Aux élections générales de l'Assemblée législative, il échoua, par suite des divisions du parti républicain; mais, dans une élection partielle, en mai 1850, le comité démocratique socialiste le plaça sur sa liste avec de Flotte et Vidal, et il fut nommé représentant de la Seine. Il prit naturellement part à la double lutte de l'opposition républicaine contre la coalition monarchique de l'Assemblée et contre la politique du président.

Après le coup d'Etat du 2 décembre, il quitta volontairement la France, et fut élu en son absence député de Paris au Corps législatif; mais il refusa de prêter serment au pouvoir nouveau et fut déclaré démissionnaire. Pendant douze années, il vécut dans la retraite, livré à ses études et à ses travaux, honora même de ses adversaires politiques. En 1857, il avait été de nouveau élu par les électeurs de Paris, qui savaient à l'avance qu'il refuserait encore le serment. Enfin, en 1864, cédant aux instances répétées de ses amis, il se résigna à la formalité du serment politique, et, pour la troisième fois depuis la chute de la République, il fut nommé à une grande majorité député de Paris. Depuis, il fit partie de cette courageuse opposition qui n'a cessé de revendiquer avec autant de talent que d'énergie le rétablissement des libertés publiques, et il prend part plus particulièrement aux discussions sur les affaires étrangères et les questions d'enseignement.

Nous ne pouvons mieux terminer cette courte notice qu'en transcrivant l'appréciation suivante, écrite par M. Charton, et qui a près de trente années de date :

« Il serait assurément difficile de trouver beaucoup d'existences plus simples et plus logiquement conduites que celle de M. H. Carnot. Il n'appartient qu'à un petit nombre d'organisations privilégiées de se développer progressivement dans une unité aussi sévère. Si M. H. Carnot doit beaucoup au bonheur de sa naissance, aux leçons de son père, il doit au moins autant à la force de sa volonté, à la droiture de son jugement, à la générosité naturelle de son cœur. Sans doute il n'est pas possible de prévoir toute l'importance de la part politique qu'il est destiné à prendre dans des événements encore voilés aux regards des plus clairvoyants; mais, si l'on tient compte de la fermeté de ses principes, des preuves d'attachement qu'il a données à la cause populaire, de la solidité et de la variété de ses connaissances, si l'on s'aide du souvenir de ses actions passées pour pressentir ses actions à venir, il est incontestablement un des jeunes hommes politiques dans lesquels le pays peut placer avec le plus de sûreté ses espérances. Tout autorise à penser qu'il sera dans la vie publique ce que l'ont toujours vu ceux qui l'ont connu dans la vie privée; et tous ceux qui l'ont ainsi connu l'ont estimé et aimé, parce qu'ils le savent sincère, réfléchi, doué d'une énergie calme, qui se concilie avec une grande douceur de caractère et une parfaite aménité, ennemi de toute ostentation, familier comme l'était son père avec tous les sentiments les plus honorables et les plus élevés, et prêt en toute circonstance à toute espèce de dévouement. »

Que pourrions-nous ajouter à cette appréciation? La vie entière de Carnot n'en est-elle pas le commentaire le plus éloquent? Il est en effet l'un de ces hommes rares dont l'existence ne compte pas une défaillance de caractère et présente constamment le spectacle fortifiant de l'honnêteté politique et privée, du désintéressement et du dévouement au pays et à de nobles convictions.

Outre ses discours, ses lettres aux électeurs, ses comptes rendus et les travaux que nous avons cités dans cette notice, on a de Carnot : les *Radicaux et la Charte* (1847); le *Ministère de l'instruction publique depuis le 24 février jusqu'au 5 juillet 1848*; le *Siège d'Anvers en 1814* (1857); *Mémoires sur Carnot, par son fils*, dont nous avons donné plus haut une analyse; *Révolution française* (1^{re} partie, 1789-1792, in-18), collection de la *Bibliothèque utile*; *Mémoires de Grégoire*, publiés sur le manuscrit autographe (2 vol. in-8°, 1837); *Mémoires de Barère*, également originaux (4 vol. in-8°, 1842-1843); des notices sur Grégoire, Barère, Lakanal; des brochures politiques, etc. Enfin, il travaille depuis longtemps à un ouvrage sur l'Allemagne pendant la guerre de l'indépendance, en 1813.

CARNU, UE adj. (kar-nu). Ancienne forme du mot CHARNU.

CARNUTES, ancien peuple de la Gaule, dans la Lyonnaise, l'Ve, à l'E. des Cénomans et au N. des Aureliani. Leur ville principale était Autricum (Chartres). Lorsque la Gaule se souleva contre les Romains, les Carnutes furent les premiers à prendre les armes. Leur ville passait pour le plus grand centre religieux des druides.

CARNUTUM ou **CARNUNTUM**, ville ancienne de la Pannonie, sur la rive droite du Danube, au S.-E. de Vindobona (Vienne). C'était le point central de toutes les opérations militaires des Romains dans leurs guerres en Germanie.

CARNWARTH, bourg d'Ecosse, comté et à 12 kilom. E. de Lanark; 3,500 hab. Industries très-importantes; exploitation considérable de houille, fer, pierre à chaux; fabrication de cotons pour les manufactures de Glasgow.

CARNY (ps), chimiste, né dans le Dauphiné vers 1750, mort à Nancy en 1830. Il entra jeune dans l'administration des poudres et salpêtres, fut l'ami et le collaborateur de Monge, Vauquelin, Berthollet, etc., et, pendant la Révolution, alors que la poudre manquait, trouva des procédés expéditifs pour l'extraction et l'emploi du salpêtre ainsi que de la soude. Il monta la poudrière de Grenoble et créa plusieurs fabriques de produits chimiques.

CARO (Annibal), poète et littérateur italien, né en 1507 à Citta-Nuova (Marche d'Ancone), mort à Rome en 1566. Il fut d'abord précepteur, puis secrétaire de Pierre-Louis Farnèse, duc de Parme, qui lui confia d'importantes missions auprès de Charles-Quint. Il remplit les mêmes fonctions auprès des fils de Pierre, le duc Octave et ses frères les cardinaux Alexandre et Ruquaccio. Ce dernier lui fit obtenir deux commanderies dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Caro fut un des beaux génies de l'Italie au xvi^e siècle. On a de lui une traduction en vers libres de l'*Enéide* (1581), traduction qui passe pour un chef-d'œuvre poétique; des *Poésies* (Venise, 1569), pleines d'élégance et d'harmonie; des *Lettres* (1572-1574), qui sont un modèle de la bonne prose italienne; *Gli Straccioni* ou les *Gueux* (1582), l'une des comédies les plus originales de l'ancien théâtre italien; une charmante traduction de la pastorale de Longus, et quelques autres écrits.

CARO (Rodriguez), antiquaire et historien espagnol, né à Utrero à la fin du xiv^e siècle. Il devint grand vicaire du cardinal archevêque de Séville, et ses principaux ouvrages

sont : *Flavii Lucii Dextri omnimoda historia quæ exstant fragmenta*, etc. (Séville, 1627); *Antigüedades y principado de la ilustrissima ciudad de Sevilla* (Séville, 1634, in-fol.); *Relacion de las inscripciones y antigüedad de Utrera*.

CARO (don Ventura), général espagnol, né à Valence vers 1742, mort en 1808. En 1781, il se distingua aux sièges de Mahon et du port Saint-Philippe, sous les ordres du duc de Crillon, dont il était aide de camp. Bientôt il fut nommé brigadier, maréchal de camp, puis lieutenant général et capitaine général de la Galice. En 1793, il reçut le commandement de l'armée qui devait combattre les Français, et il se signala par plusieurs faits d'armes. En 1801, nommé capitaine général de Valence, il sut bientôt rétablir la tranquillité dans cette province, et fut ensuite promu capitaine général des armées. En 1808, il protégea les Français établis à Valence contre la fureur populaire, et, quelque temps après, il repoussa Monecy, qui avait tenté de s'emparer de cette ville.

CARO (Edme-Marie), écrivain français, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Paris, né le 4 mars 1826 à Poitiers, où son père, professeur de philosophie comme lui, avait publié quelques ouvrages destinés à l'enseignement. M. Caro commença dans sa ville natale de bonnes études, qu'il vint achever à Paris au collège Stanislas. Deux prix de philosophie obtenus en 1845 fixèrent pour lui le choix d'une carrière, et le prix d'honneur, qu'il obtint la même année au concours général, détermina son admission immédiate à l'Ecole normale. Ses succès n'y furent pas aussi éclatants que le promettaient les débuts du jeune lauréat. Au bout de ses trois années d'études réglementaires, il parvint cependant à l'agrégation universitaire (1848), et fut nommé professeur de philosophie au lycée d'Angers, d'où il passa avec le même titre au lycée de Rouen, puis à celui de Rennes, pour être bientôt appelé à professer à la faculté à Douai. Ses travaux littéraires l'avaient mis dès lors dans un certain relief. En 1858, M. Rouland, alors ministre de l'instruction publique, qui s'occupait de fonder une grande revue politique (la *Revue européenne*), avec le concours à peu près exclusif des professeurs de l'Université, offrit à M. Caro une chaire à l'Ecole normale, afin de l'avoir sous la main. M. Caro avait été décoré en 1856 par M. Fortoul, à la suite d'une mission officielle accomplie à Anvers, où il était allé exposer, devant la Société littéraire de cette ville, les doctrines spiritualistes et religieuses de l'Université. Depuis 1858, M. Caro a fait, dans l'Université et dans les lettres officielles, une fortune rapide : inspecteur de l'Académie de Paris en 1861, et chargé par intérim des fonctions d'inspecteur général, il occupa, depuis le mois de juillet 1864, à la Sorbonne, la chaire illustrée par Laromiguière et Jouffroy. C'est un homme d'une taille élevée, d'un air imposant et élégant à la fois, que les dames apprécient beaucoup. Il ne manque pas non plus d'éloquence. Quant à son style d'écrivain, il est très-habile. Il a suffisamment de cette saveur mystique voisine de la tendresse, pour allécher un lecteur délicat, et il évite soigneusement de se lancer dans ces mouvements exagérés ou dans ces écarts d'imagination propres à compromettre la réputation de bon sens pratique qui est le génie d'aujourd'hui. M. Caro est un des plus féconds écrivains de l'Université contemporaine. On remarque, parmi ses travaux les plus connus (car ils ne le sont pas tous, quel que grand qu'en soit d'ailleurs le mérite), une longue série d'articles de circonstance, publiés dans la *Revue de l'instruction publique*, la *Revue contemporaine* et la *Revue des Deux Mondes*, dont il est devenu, dans ces dernières années, un des rédacteurs les plus assidus; un ouvrage intitulé : *Saint-Dominique et les Dominicains* (1 vol. in-18), écrit pour la bibliothèque des chemins de fer, c'est-à-dire sur commande; une *Vie de Pie IX* (1 vol. in-18), faite également sur commande et pour répondre à des besoins de polémique; l'auteur y prend le pseudonyme de Saint-Kernel; *Du mysticisme au XVIII^e siècle* (1852, 1 vol. in-8°), thèse pour le doctorat; *Quid de beata vita senserit Seneca*, autre thèse pour le doctorat; *Etudes morales sur le temps présent* (Paris, 1855, 1 vol. in-18), recueil d'articles déjà publiés dans des ouvrages périodiques; l'*Idee de Dieu et ses nouveaux critiques* (Paris, 1864, 1 vol. in-8°), autres articles de critique réunis en un volume. On a dit de ce livre qu'il n'y avait d'idée que dans le titre, ce qui est une boutade mal fondée, quoique l'auteur de l'ouvrage parle volontiers de ce que les autres pensent de Dieu, et se taise sur ce qu'il en pense lui-même. Il a entrepris depuis quelque temps, dans la *Revue des Deux Mondes*, un *Examen détaillé de la vie de Gæthe*, qui paraîtra sans doute en volume prochainement; il dirige aussi une partie de la rédaction littéraire du journal la *France*, où, pour se justifier du reproche de n'avoir pas autant de génie que Pascal, et d'avoir mal remplacé Jouffroy, il accuse ses adversaires d'être des écrivains obscurs. M. Caro est, avec M. Paul Janet et un petit groupe de professeurs de l'Université, un des serviteurs attardés de l'éclectisme, genre de philosophie qui n'est que de l'érudition spéciale, mais qui possède l'avantage considérable de ne pas compromettre ceux qui la professent. Elle convient d'ailleurs à

médiocrité vaniteuse, qui prend volontiers pour de la supériorité l'absence de convictions personnelles, car une conviction quelconque, dans la langue ecclésiastique, s'appelle un système; or, le système sort du sens commun, et l'éclectisme, comme M. Caro le dit lui-même, aspire à être la philosophie du sens commun.

Le ton léger avec lequel M. Caro parle des systèmes est tout à fait caractéristique: « En fait de système, toute réhabilitation est plus ou moins un défi jeté au sens commun, et la philosophie n'est pas faite pour les jeux d'esprit. Une science plus ingénieuse que vaine peut bien, de temps à autre, par un jeu habilement engagé et soutenu, défendre je ne sais quelle gageure contre la raison universelle qui a condamné un livre, et rendre quelque apparence de vie à une doctrine qui a vécu. » Vous convenez donc qu'avoir un système, c'est vivre; eh bien! implicitement, on peut en conclure que n'en avoir pas, c'est être mort, et ceci est en réalité le cas de l'éclectisme, qu'il est permis de définir une doctrine d'érudits, sans vie propre. M. Caro continue: « Ce sont là de belles passes d'armes littéraires, et l'exploit peut être brillant, la gageure gagnée, à force d'industrie et d'esprit. Qu'en reste-t-il? une injustice de moins? Rament. Un paradoxe de plus? Presque toujours. » Cette profession de foi ecclésiastique méritait peut-être le doctorat. Quand on pense de cette manière, on n'est jamais dangereux par l'intensité de la pensée ni par les errements d'un esprit libre. Il importait, pour faire comprendre la physiognomie philosophique de M. Caro, d'indiquer chez lui cette tendance à ne croire à aucun système. Il est pourtant spiritualiste et partisan des idées religieuses, à l'en croire; il l'est comme on est horloger, parce qu'ainsi le veut sa profession, et dans la mesure nécessaire à l'enseignement de l'Etat, qui a pris pour devise les deux vers d'Horace:

*Est modus in rebus; sunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.*

Il y a une mesure dans les choses. M. Caro a été nommé membre de l'Académie des sciences morales en 1869.

CAROBOTANE s. f. (ka-ro-bo-ta-ne). Anc. art milit. Nom donné d'abord à une grosse pièce d'artillerie appelée plus tard BOMBARDE.

CAROBURGUS, un des noms latins de CHERBOURG.

CAROC (George-Adolphe), historien allemand du XVIII^e siècle, qui devint syndic des Etats suédois de la Poméranie. Il a publié sans nom d'auteur: *Specimen introductionis in notitiam Pomeraniae Sueciae*, etc. (Greifswald, 1710), et *Notice sur la manière dont fut abolie en Poméranie le culte romain du temps de la Réforme* (sans date).

CAROLCHA s. f. (ka-ro-ka — mot espagn.). Nom que les Espagnols donnaient à ces bonnets de carton, élevés en forme de pain de sucre et couverts de flammes et de figures diaboliques, que portaient dans les auto-da-fé les malheureux que l'on conduisait au bûcher. On dit aussi CAROCHÉ, en traduisant le mot espagnol.

CAROCUPA s. m. (ka-ro-chu-pa — mot péruvien). Mamm. Sarigue du Pérou qu'on prenait autrefois pour un quadruman, et qu'on appelait aussi, pour cette raison, *singe du Pérou*. V. SARIGUE.

CAROCOLLE s. f. (ka-ro-ko-le — espagn. *caracol*, limace de mer). Moll. Genre de mollusques testacés, formé aux dépens des hélices, et comprenant les espèces dont le dernier tour est anguleux: *La carocolle éolienne présente trois plis en forme de lames*. (Duclos.) — Bot. Syn. de CARACALLA, nom d'une espèce de haricot.

CARO DE TORRES (Francisco), historien espagnol, né à Séville à la fin du XVIII^e siècle. Il voyagea dans les Pays-Bas et dans les Indes occidentales. On lui doit les deux ouvrages suivants: *Historia de las ordenes militares de San't Iago, Calatrava y Alcantara, desde su fundacion* (Madrid, 1829); *Relacion de los servicios que hizo a Su Magestad del rey Felipe II y III don Alonso de Sotomayor, en los Estados de Flandre, provincias de Chile y Tierra firme* (1620).

CARODIS s. m. (ka-ro-di). Econ. rur. Grenier sur perches, placé au-dessus d'une grange, et destiné à serrer des fourrages et à hâter leur dessiccation.

CARODUNUM, nom latin de CRACOVIE.

CAROGNE s. f. (ka-ro-gne; gn mil. — autre forme du mot CHAROGNE). Nom grossièrement injurieux que l'on donne à une femme, et dont le sens est variable avec l'intention de celui qui l'emploie: *Travaille donc, CAROGNE! Encore un galant, CAROGNE! Peste de la CAROGNE!* (Moli.) *Voilà vos CAROGNES de femmes!* (Moli.) *Sauf correction, madame la baronne est la plus méchante CAROGNE qu'il y ait au monde.* (Dancourt.) *Ma CAROGNE de femme s'est mis dans la tête que tu en contais à ma fille.* (G. Sand.)

— Syn. de CHAROGNE dans certains patois.

CAROUNGNE s. f. (ka-roin-gne; gn mil.). Ancienne forme du mot CHAROGNE.

CAROLATHINE s. f. (ka-ro-la-ti-ne — de *Carolath*, nom d'un prince à qui ce minéral a été dédié). Minér. Substance de couleur jaune, très-tendre et à cassure conchoïdale, qu'on a trouvée en petites veines et en rognons dans

les terrains de lignite de Gleinitz, en Silésie. C'est un silicate hydraté d'alumine, contenant 29,62 pour 100 de silice, 47,25 d'alumine, 21,80 d'eau et 1,33 de carbone.

CAROLE ou **CAROLLE** s. f. (ka-ro-le — peut-être une abréviation de CARACOLE). Ancienne danse en rond:

Quand au printemps tu la menas danser,
Dans le verger, l'amoureuse carole...

RONSARD.

Chanson dont on accompagnait cette danse.

— Signifiait aussi Cercle de pierres. Marche circulaire, révolution: *La carole des astres*.

— Encycl. Littér. L'abbé de La Rue observait, avec la critique Warton, que la plupart des poésies légères si variées et si nombreuses des jongleurs et des trouvères ont été perdues pour nous sans retour. Ne peut-on présumer que ce qu'on appelait ballade, ou mieux ballète, au XIII^e, au XIV^e et au XV^e siècle, n'était point sans quelque analogie avec les caroles ou rondes que mentionnent Ronsard et Antoine Baif dans le XVI^e?

Si tout ravi des sauts de vos caroles...

RONSARD.

Du lierre ami des vigneuses caroles...

A. BAIF.

Charolère, dans le latin du moyen âge, signifiait *saltare*, *choreas ducere*, sauter, mener un branle, une danse. On lit indifféremment, dans les vieux poèmes, *querole*, *charolle* et *carole*. « Prissent conseil ensemble qu'ils feroient crier une belle feste, et là seroient toutes les dames et les damoiselles de la cité, et feroient moult belle charolle. » (Le Roman d'Abdame.) « Il voit issir fors bien cent damoiselles et plus, qui viennent carolant, et dansant, et sautant. » (Hist. de Merlin.)

Caroles, vieilles, romanz,
Y peust-on assez oïr.
Que les amanz font resjoïr.

(Lai du conseil, dans les *Lais inédits du XII^e et du XIII^e siècle*, publiés par Francisque Michel.)

Caroler et *danser* n'étaient pas complètement synonymes, et la *carole* n'était pas non plus simplement une danse bachique.

On trouve quatre caroles dans les poésies du duc Charles d'Orléans: trois en français, une en latin rimé sur la naissance du Sauveur:

*Laudes Dei sint atque gloria!
Hoc tempore, pro cordis gaudio,
Exultemus cum Dei filio,
Missa nobis à patris gratia.*

Celle-ci rentre évidemment dans la catégorie des hymnes qui étaient chantées pendant les processions qu'on faisait autour d'une église ou d'une chapelle fermée. Quant aux caroles françaises, elles sont, à ne pouvoir s'y méprendre, un achèvement vers la forme définitive que Charles d'Orléans contribua, plus que tout autre, à donner aux couplets et au refrain de la ballade:

Avancez, vous, Espérance,
Venez mon cœur conforter;
Car il ne peut plus porter
Sa très-greueuse penance.

La texture poétique des quatre pièces se ressemble: ce sont cinq quatrains, dont le premier, le troisième et le cinquième roulent sur les mêmes rimes; les deux autres ont des rimes séparées, et le premier vers de la première strophe est répété, comme un refrain, après la troisième et la cinquième, qui, par le fait, se composent ainsi de cinq vers.

CAROLER v. n. ou intr. (ka-ro-lé — rad. *carole*). Danser ou tourner en rond:

Et puis prirent à caroler,
Et la bergère à chanter.
Une chanson moult nouvelle.

FRUITSARD.

■ Vieux mot.

CAROLET, auteur dramatique français, mort vers 1739. Il était fils d'un procureur à la chambre des comptes, et il a composé pour le théâtre de la Foire un assez grand nombre de pièces, quelques-unes en société avec Panard. Il fit aussi représenter: *les Aventures de la rue Quincampoix*, comédie en un acte, au Théâtre-Italien (1719); *Médée et Jason*, parodie en un acte (1736).

CAROLI (Francesco-Pietro), peintre italien, né à Turin en 1638, mort à Rome en 1716. Il s'appliqua surtout à la perspective, et peignit avec beaucoup de succès des intérieurs d'église ornés de personnages. Il fut nommé professeur perpétuel de l'Académie de peinture de Rome, et ses compositions furent très-recherchées des amateurs.

CAROLI (Bartholomeo), illuminé italien. V. BRANDANO.

CAROLIN, INE adj. (ka-ro-lain, i-ne — du lat. *Carolus*, Charles). Hist. Qui a rapport à Charlemagne ou à Charles-Quint. *■ Litanies carolines*, Litanies composées par Charlemagne. *■ Livres carolins*, Ouvrages théologiques composés par Alcuin ou par Angilran, évêque de Metz, pour la défense de la foi gallicane et d'après l'ordre du même prince. *■ Loi caroline*, Code criminel composé par ordre de Charles-Quint. On dit aussi substantiv. LA CAROLINE. V. ce mot.

— Faction caroline, Faction formée au XVI^e siècle par les cadets de la maison de Lorraine, qui portaient tous le nom de Charles.

— Hist. ecclésiast. *Bulle caroline*, Nom que l'on donne quelquefois à la Bulle d'or.

— Diplom. *Écriture caroline*, Écriture romaine remise en usage par Charlemagne.

CAROLIN s. m. (ka-ro-lain — du lat. *Carolus*, Charles). Métrol. Monnaie d'or de Bavière, au titre de 771 millièmes, du poids de 6 gr. 05, valant 17 fr. *■ Monnaie d'or de Hongrie*, au même titre, pesant 9 gr. 72 et valant 25 fr. 85. *■ Monnaie d'or de Hohenzollern-Hechingen*, semblable en tout à la précédente. *■ Monnaie d'or de Cologne*, valant 28 fr. 85. *■ Monnaie de Wurtemberg*, valant 25 fr. 54. *■ Monnaie d'argent de Suède*, valant environ 0 fr. 85. *■ Double carolin*, ou *double florin d'or*, ou *maximilien*, Monnaie d'or de Bavière, pesant 9 gr. 74, et valant 25 fr. 66.

— Hist. Nom que l'on donna en Suède aux soldats de Charles XII.

CAROLIN, INE s. et adj. (ka-ro-lain, i-ne). Géogr. Habitant des îles Carolines; qui appartient à ces îles ou à leurs habitants: *Les CAROLINS. La population CAROLINE*.

CAROLINA (LA), ville d'Espagne, province et à 50 kilom. N. de Jaén, dans la sierra Morena; 3,209 hab., presque tous Allemands. Chef-lieu de juridiction civile, fabrication de draps et lainages. La Carolina est une des principales colonies étrangères établies dans les vallées désertes de la sierra Morena, par Paul Olavides, en 1767 et 1769, sous le règne de Charles III.

Carolina, chanson populaire napolitaine; paroles françaises de G. Puissant. Rien de plus coquet, de plus alerte que cette charmante fantaisie. L'insouciant mélodie semble railler les douloureuses paroles des dernières strophes, qui pleurent comme un glas sonnant au milieu d'une fête. C'est expressément pour nos lecteurs que nous avons fait traduire littéralement les couplets de cette originale chanson, qui n'a jamais paru dans aucun recueil français.

Je sais u - ne jeu - ne

fil - le Et frat - che, et ron - de, et gen -

- til - le, Pe - tit vé - te - ment ga -

- lant, Un mor - ceau très - suc - cu -

- lent, Un vrai su - cre! Et quand ba -

- bit - le Sa voix, que son chant pe -

- til - le, Qu'on voit ses yeux, son sou -

- ris, On se croit au pa - ra -

- dis! Un vrai su - cre, Et quand ba -

- bit - le Sa voix, que son chant pe -

- til - le, Qu'on voit ses yeux, son sou -

- ris, On se croit en pa - ra - dis!

DEUXIÈME COUPLET.

Aussi, chaque soir, j'y pense!
Et, si le sommeil s'avance,
Son front, son regard vermeil
Chassent repos et sommeil.
Chaque matin, je me embarque;
Je pousse au hasard ma barque.
A quoi bon ramer? hélas!
Elle m'a cassé les bras!

TROISIÈME COUPLET.

O doux museau de cerise!
Délicate friandise,
Digne des lèvres d'un roi,
Tu n'es pas faite pour moi.
Torturer un pauvre diable
N'est point d'un cœur charitable.
Amour, dis-tu, vaut malheur;
Amour, c'est moule à douleur.

QUATRIÈME COUPLET.

Je te connais, Caroline;
Tu voudrais, je le devine,
Un long habit de velours
Et tout un fatras d'atours.
C'est vrai; je ne suis point riche!
Avec moi, toilette chiche,
Travail, soucis, soif et faim...
Tu n'en veux pas?... Tu fais bien!

— bis.

— bis.

— bis.

CINQUIÈME COUPLET.

Je sens brûler ma cervelle!
Je ne vois, je n'entends qu'elle;
Je perds mes jours à pleurer!
On n'a plus qu'à m'enterrer!
Et s'il est, méchante femme,
Quelque pitié dans ton âme,
Viens demain vers mon bateau:
Tu verras mon corps sous l'eau!

— bis.

CAROLINE s. f. (ka-ro-li-ne — du lat. *Carolus*, Charles). Jurispr. Loi qui réformait la procédure en Allemagne et qui fut promulguée par Charles-Quint.

— Ichthyol. Poisson du genre argentine, qui se trouve abondamment sur les bas-fonds, autour des îles Lucayes: *La chair de la CAROLINE est assez estimée*. (V. de Bomare.)

— Entom. Nom vulgaire de l'ashna forcipate. V. ASHNA.

— Encycl. Jurispr. La *caroline*, ou code criminel de l'empereur Charles-Quint, resta en vigueur jusqu'à la Révolution française dans les conseils de guerre des troupes suisses au service de la France. C'est proprement le recueil des décrets rendus par Charles-Quint dans la diète d'Augsbourg, en 1530, et dans celle de Ratisbonne, en 1552, sur les instances et avec l'approbation des Etats de l'empire, pour réformer, selon l'esprit du temps, les abus qui s'étaient introduits dans l'administration de la justice criminelle. La *caroline* contient deux cent dix-neuf articles qui réglaient la qualité des juges, le serment qu'ils prêtent, les peines qu'ils peuvent encourir par négligence, ignorance ou abus; la qualité et la condition de moralité requises dans les témoins; le mode de l'interrogatoire que doit subir l'accusé; les indices exigés pour procéder à la question, forme juridique barbare qu'on trouve à cette époque dans la législation de tous les peuples de l'Europe; les prescriptions à observer avant, pendant et après la question; combien de fois elle peut être ordonnée; ce qui établit la culpabilité du criminel; les peines à appliquer aux diverses natures de crimes; la distinction à observer entre le vol, l'homicide et les autres délits.

La *caroline* fut promulguée en latin et en allemand, et c'est de cet arsenal des lois de l'empire germanique, comme nous l'avons dit, que la Suisse, au temps où elle était un des membres de cet empire, et que les plus considérables de ses cités étaient décorées du titre de villes impériales, a tiré les siennes. Ceux de cette nation qui, par les capitulations, étaient autorisés à passer au service de la France, ayant été élevés dans l'obéissance à ces lois, les y apportèrent avec eux, et en vertu des traités, c'était d'après ce code qu'étaient jugés les Suisses passés au service des rois de France.

Nous allons citer, comme curiosité historique, le préambule de cette loi fautive. On y verra une longue kyrielle de titres qui pourrissent faire juger de l'étendue des possessions du rival de François I^{er}.

« Charles-Quint, par la grâce de Dieu, empereur du Saint-Empire romain, toujours auguste, roi des Germanies, des Espagnes, des Siciles, de Jérusalem, de Pannonie, de Dalmatie, de Croatie, de Sardaigne, de Corse, des Baléares, des îles Canaries, des Indes; dominateur du littoral de l'Océan; exarque d'Autriche; duc de Bourgogne, de Lorraine, de Brabant, de Styrie, de Carinthie, de Carniole, de Limbourg, de Guedre, de Wirtemberg, de Calabre, d'Athènes et de Néopatrias; comte d'Habsbourg, des Flandres, de Tyrol, de Goritz, d'Arras; palatin d'Hannovre, de Batavie, de Zélande; landgrave d'Alsace; marquis de Burgravie; prince de Suède; seigneur de Frise, etc., etc.; pieux, heureux, illustre, vainqueur et triomphateur, aux juges et aux gens sages d'étudier les lois, salut (*Judicibus et capitulis legum studiosis, s.*) »

Caroline de Jérusalem (ORDRE DE SAINTE) Le 20 octobre 1816, la reine Caroline d'Angleterre, épouse de Guillaume IV, institua cet ordre lors de son pèlerinage en Terre sainte. L'ordre ne fut accordé qu'aux personnes qui avaient rendu des services à la religion catholique, ainsi qu'aux pèlerins de toutes les nations qui, par dévotion, avaient fait le voyage de Jérusalem. Les membres ne formaient qu'une classe de chevaliers. Le grand maître de l'ordre était Bartholomeo de Pergami, baron de Francini, chevalier digne des ordres de Malte et du Saint-Sépulchre de Jérusalem, chambellan de la reine. Après la mort de sa fondatrice, l'ordre ne fut plus conféré.

CAROLINE DU NORD, un des Etats unis de l'Amérique septentrionale, entre la Virginie au N., l'Océan Atlantique à l'E., la Caroline du Sud et la Géorgie au S., le Tennessee à l'O.; entre 33° 50' et 36° 30' de lat. N., 77° 50' et 86° 40' long. O.; superficie 115,500 kilom. c.; pop. 992,667 hab., dont 361,554 appartiennent à la race africaine. Tout, dans cet Etat, révèle le voisinage des régions tropicales: la douceur de la température, le nombre des noirs employés aux travaux pénibles, enfin la culture du riz, du tabac et du coton, en offrent la preuve à chaque instant. Les côtes basses et sinueuses de la Caroline du Nord forment les golfes de Pamlico-Sound et d'Albemarle-Sound, à l'est desquels se trouvent les îles du cap Fear et du cap Hatteras. Les principaux cours d'eau, le Roanoke, la Neuse et le Cap-Fear se jettent dans l'Océan. La

plus grande partie du pays est couverte de forêts de pins à goudron, ce qui constitue la principale branche du commerce. On y exploite aussi des mines d'or et de fer, et l'on y élève des bêtes à cornes et des porcs, dont on exporte la viande aux Antilles. L'Etat est divisé en soixante-huit comtés; il a pour capitale Raleigh. Les autres principales villes sont : Newbern, Wilmington, Fayetteville, Charlotte, Edenton, Washington, Salisbury, Tarboro, Halifax. Avant la guerre de la sécession, la Caroline du Nord était représentée au congrès par deux sénateurs et huit membres de la chambre des représentants. Un gouverneur élu par le peuple pour deux ans, exerce le pouvoir exécutif, assisté d'un conseil de sept membres nommés par l'assemblée générale. Celle-ci se compose d'un sénat de cinquante membres élus par tous les citoyens ayant un an de résidence et possédant une propriété foncière de 50 acres, et d'une chambre de représentants de cent vingt membres.

Vers la fin de 1523, François Ier chargea le Florentin Jean Verrazani d'explorer la côte du nord de l'Amérique. Après une orageuse traversée de cinquante jours, Verrazani atterrit près du lieu occupé depuis par Wilmington; il n'y trouva aucun havre favorable, malgré des recherches poussées à 150 milles au sud. En 1585, une expédition envoyée par sir Walter Raleigh fonda, dans l'île de Roanoke, un établissement; mais il réussit si peu qu'au bout de quelques années il n'en restait presque plus de traces, la plupart des colons survivants ayant été enlevés et réduits en esclavage par les Indiens. Aussi ne vit-on d'abord, dans la Caroline du Nord, que quelques misérables Européens sans aveu, sans lois, sans organisation. Mais, à mesure que les terres devinrent plus rares dans les colonies voisines, les émigrants qui n'avaient pas assez de fortune pour en acheter refluent vers cette région, qui leur en offrait gratuitement. D'autres réfugiés profitèrent aussi de ce nouvel asile. L'ordre s'établit avec la propriété, et ce pays, moins riche que la Caroline méridionale, se trouva peuplé d'un plus grand nombre d'Européens. Longtemps unie en un même gouvernement avec la Caroline du Sud, la Caroline du Nord fut désignée jusqu'en 1720 sous le nom d'Albemarle. En 1776, elle se donna une constitution et se joignit aux colonies insurgées; en 1789, elle adhéra à l'Union.

La Caroline du Nord est probablement l'Etat dont la population blanche, d'origine britannique et irlandaise, s'est maintenue la plus distincte de tout élément étranger; seulement de petits groupes d'Allemands et de Suisses se sont établis à Newbern et sur d'autres points des rives de la Neuse. Depuis la guerre de l'indépendance, l'immigration vers cette partie de la république américaine a presque complètement cessé. L'accroissement de la population de la Caroline du Nord, qui a toujours été plus considérable que celui de la Caroline du Sud et de la Virginie, a pour cause presque unique l'excédent des naissances sur les morts. De tous les Etats américains, sans exception, la Caroline du Nord est celui qui a le moins d'habitants nés à l'étranger. En 1860, on n'en comptait que 6 à 7 pour 100. Quant à la masse de la population indigène, un tiers, avant l'abolition, se composait d'esclaves. Les Caroliniens du Nord vivent indolents et insoucients au sein d'une contrée fertile; ils sont pleins de talents naturels, mais dépourvus d'instruction; hospitaliers, mais trop adonnés aux plaisirs sensuels. Beaucoup d'entre eux ne professent aucune espèce de religion reconnue. Dans les montagnes, les nouveaux colons, Irlandais et Ecosais d'origine, conservent au contraire leur rigide presbytérianisme, leur amour pour le travail et leurs mœurs sévères.

Lorsque la guerre de la sécession éclata, la Caroline du Nord se sépara de l'Union (6 mai 1861). Elle prit une part des plus actives à la lutte; mais, le 14 janvier 1865, la cité de Wilmington fut forcée de se rendre aux forces fédérales, et quelques mois plus tard, la confédération était anéantie. Au mois d'octobre suivant, la convention de la Caroline du Nord adopta presque sans débat deux mesures de la plus haute importance : le 6, elle vota à l'unanimité une déclaration par laquelle elle affirmait que, nonobstant les intrigues sécessionnistes de 1861, l'Etat n'était jamais sorti de l'Union; le 7, elle décréta, également à l'unanimité, l'abolition définitive de l'esclavage.

CAROLINE DU SUD, un des Etats unis de l'Amérique septentrionale, entre la Caroline du Nord au N., l'Océan Atlantique à l'E., la Géorgie au S. et à l'O.; entre 32° 2' et 35° 10' de lat. N., 81° et 83° de long. O. Superficie, 86,436 kilom. c.; pop. 703,812 hab., dont plus de 500,000 appartiennent à la race africaine. Les Caroliniens du Sud ont pour ancêtres des émigrants d'une origine très-variée. C'étaient des puritains anglais, des presbytériens d'Ecosse, des Irlandais, des Hollandais de la Nouvelle-Amsterdam, des Allemands, des repris de justice et des déserteurs de tous pays. Des milliers de protestants français, chassés de la Saintonge, du Languedoc, du Poitou, de la Touraine, vinrent, dès 1562, chercher une nouvelle patrie dans ce pays. La plupart des Français s'établirent à Charleston, et plus au nord, sur les rives du fleuve Santee. Leurs descendants entrent pour une

forte part dans la population actuelle de l'Etat; mais on ne peut en évaluer le nombre, car une foule de noms de famille ont pris une forme anglaise ou ont été simplement traduits. C'est ainsi que *Lenoir* s'est métamorphosé en *Black*; *Leblanc*, en *White*; *Levert*, en *Green*; *Leroy*, en *King*, etc. Quant aux domestiques engagés, ils étaient moins nombreux dans la Caroline du Sud que dans les colonies voisines; mais, en revanche, les noirs esclaves y dépassaient de beaucoup la population blanche. En 1765, on comptait dans le pays près de 90,000 nègres esclaves et seulement 40,000 blancs. En 1860, la Caroline du Sud partageait encore avec le Mississippi le triste honneur d'avoir sur son territoire plus d'esclaves que d'hommes libres. Il faut remarquer aussi que la Caroline du Sud est, de tous les Etats de l'Amérique, celui dont la population s'accroît le moins rapidement : à Charleston, la ville principale de l'Etat, le nombre des habitants a même diminué pendant la décennie qui s'est écoulée de 1850 à 1860.

Les montagnes Bleues envoient leurs ramifications dans la partie méridionale de cet Etat; quelques-uns de ses pics sont assez élevés; telle est, par exemple, la montagne de la Table (en anglais *Table Mountain*), qui s'élève à une hauteur de 1,300 m. Les rivières sortent de cette chaîne et coulent au sud-est. Dans la partie inférieure de leur cours, elles sont moins navigables que vers le centre de l'Etat. Les principales sont : le Great-Pedee, qui a 725 kilom. de cours; le Santee, qui se joint au Watteree, pour former le Congaree; enfin l'Edisto, qui est navigable sur un espace de 160 kilom. Dans la Caroline du Sud, le haut pays jouit d'un climat tempéré; les côtes éprouvent de très-grandes chaleurs. La végétation commence en février; c'est alors que fleurit l'érable à fleurs rouges. Au mois de juin, les chaleurs augmentent; mais, dans les mois de juillet et d'août, il tombe de fortes pluies accompagnées d'orages. En septembre, les matinées et les soirées sont déjà froides; mais le soleil est encore ardent au milieu du jour. Le temps est orageux vers l'équinoxe; l'air est d'ordinaire doux et serein en octobre. Vers la fin de ce mois, les gelées blanches se montrent, et les fièvres disparaissent avec les chaleurs. Le froid arrive en décembre; les montagnes se couvrent de neige; mais, dans les plaines, cette neige ne prend pas consistance, un rayon de soleil suffit pour la faire disparaître. L'hiver est en réalité, dans ce pays, la saison la plus agréable. La plus forte des gelées qu'on y éprouve ne pénètre pas la terre à 0 m. 05, et le froid n'y dure jamais trois jours de suite. Des plantes qui ne peuvent pas supporter l'hiver de la Virginie prospèrent dans la Caroline du Sud. Aux environs de Charleston et sur les îles qui bordent la côte, les oranges passent l'hiver en pleine terre, et sont rarement endommagés par les froids; mais à 16 kilom. de distance dans l'intérieur, ils gèleraient tous les ans, bien que la contrée ait une latitude plus méridionale que Malte et Tunis. Ce pays connaît quelques fléaux : nous avons cité la fièvre; souvent à trois mois de sécheresse destructive succèdent trois semaines ou un mois de pluies torrentielles; les ouragans y sont aussi très-redoutables.

On exploite dans la contrée le fer, le plomb, l'ocre, le marbre; il y a aussi plusieurs mines d'or, qui produisent annuellement une valeur de 100,000 fr. seulement. La Caroline du Sud est partagée en trois genres de culture : dans les parties élevées, on récolte le froment, le tabac et le chanvre; dans l'intérieur, le maïs et le blé; dans la partie méridionale, le coton et le riz. Les moyens de communication y sont encore dans un état imparfait; cependant les routes s'améliorent tous les jours, et l'on a construit un canal qui unit les rivières de la Santee et du Cooper. L'agriculture et l'exploitation des forêts sont les deux grandes sources de richesses de cet Etat. Dans les marécages de l'intérieur, on cultive le chanvre, qui réussit à merveille. Les principaux articles de commerce qu'exporte la Caroline du Sud sont : le riz, l'indigo, le tabac, les plantes médicinales, le coton, la poix, le goudron, la térébenthine, la cire végétale, les bois de construction, le liège, les bœufs, les cochons, les peaux et les cuirs. L'Etat est représenté dans l'Union par deux sénateurs et six représentants. Divisé en vingt-neuf districts, il a pour capitale Columbia, pour villes principales, Charleston, Georgetown, Beaufort, Camden. Le pouvoir exécutif est délégué à un gouverneur élu pour deux ans par l'assemblée générale, qui lui adjoint un lieutenant gouverneur. Cette assemblée se compose d'un sénat de quarante-six membres, élu par les districts pour deux ans, renouvelé par moitié chaque année, et d'une chambre de représentants de cent vingt-quatre membres, élue pour deux ans. Tous les blancs âgés de vingt et un ans, ayant deux ans de résidence dans l'Etat et possédant une propriété foncière de 50 acres, ou bien résidant six mois avant l'élection dans le district où ils doivent voter, et payant en taxes un cens de 3 schellings, ont le droit de suffrage.

Le grand Coligny, fatigué de voir les calvinistes en butte aux persécutions toujours renouvelées d'une cour sans foi, forma le projet d'ouvrir dans la Floride un refuge à ses coreligionnaires. Ils tentèrent, en 1562, d'y fonder une colonie. Muni d'une charte octroyée par Charles IX, Jean Ribault s'établit à Port-Royal, et donna au pays le nom de *Caroline*,

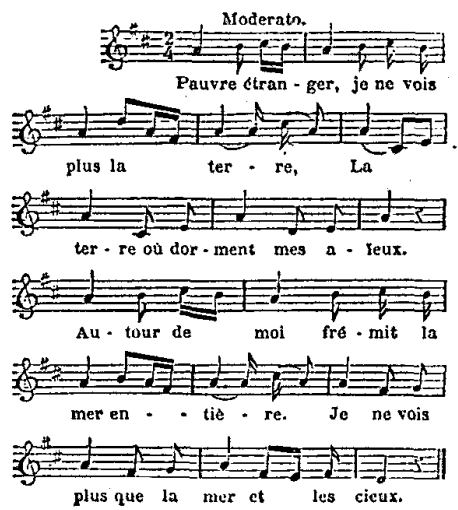
en l'honneur de son souverain. Cette colonie fut bientôt abandonnée, et une autre bande de protestants se fixa sur les rives du fleuve Saint-Jean, dans la Floride. On ne voyait pas un seul Européen dans la Caroline, lorsque les lords Berkley, Clarendon, Albemarle, Craven, Ashley, et les chevaliers Carteret, Berkley et Colliton obtinrent, en 1663, de Charles II, la propriété de ce beau pays. Le système législatif de ce nouvel établissement fut tracé par le célèbre Locke. Ce philosophe établit la tolérance religieuse pour première base de son gouvernement; mais il favorisa moins la liberté civile. Il établit une cour suprême composée des concessionnaires nommés par la charte royale, et présidée par l'un d'entre eux, sous le nom de *palatin*. Il créa une noblesse héréditaire avec majorats, composée de landgraves et de caciques. Il établit une assemblée législative de représentants. Tous ces corps délibéraient en commun. Une foule de règlements minutieux complétaient le gouvernement de Locke; mais cette organisation philosophique n'eut aucun succès, et excita un mécontentement général. Des insurrections eurent lieu et arrêterent le progrès de la colonie. Enfin, en 1693, les propriétaires prirent le parti de renoncer à cette constitution, et la Caroline, affranchie des entraves qui s'opposaient à son développement, vit alors naître pour elle une prospérité inaccoutumée. Elle se joignit, dès 1765, aux colonies insurgées, proclama, en 1775, son indépendance, et se donna une autre constitution, qu'elle changea, en 1790, pour celle qui la régit aujourd'hui.

A la suite de la nomination de Lincoln comme président des Etats-Unis, la législation de la Caroline du Sud ordonna, le 10 novembre 1860, l'élection d'une convention chargée d'étudier la question de la sécession. Cette convention s'assembla le 17 décembre, et le 20, elle vota un décret de sécession déclarant que l'union existant actuellement entre la Caroline du Sud et les autres Etats, sous le nom d'Etats-Unis d'Amérique, était dissoute. Quelques jours après cette déclaration, les forces de la Caroline du Sud s'emparèrent, à Charleston, de la douane des Etats-Unis, de l'hôtel des postes, de l'arsenal, ainsi que des forts Finchney et Moultrie, qui défendent la rade. Le major Anderson, commandant ces forts pour les Etats-Unis, s'enferma avec leur garnison, composée seulement de 80 hommes, dans le fort Sumter. Le 12 février 1865, la droite des fédéraux était devant Charleston; la gauche, après avoir occupé Beachville, se dirigea sur Columbia, tandis que la cavalerie de Kilpatrick se portait sur Raleigh, où les unionnistes caroliniens n'attendaient que son armée pour se déclarer en faveur du rétablissement de l'Union. Le 19, Columbia tomba au pouvoir de Sherman. Beauregard n'avait pas jugé à propos de défendre la ligne de la Santee, pas plus que celle du Congaree, et il évacua Columbia à la première apparition des fédéraux devant cette place. Le 15 février, Charleston avait été également évacué. Le 15 septembre, la convention constituante de la Caroline du Sud a annulé le décret de sécession adopté à Columbia le 20 décembre 1860, et, le 13 novembre, la législature a ratifié, à la presque unanimité, l'amendement à la constitution des Etats-Unis qui a pour but d'abolir l'esclavage; mais elle a décidé en même temps que la population blanche de l'Etat continuera à constituer la seule base de la représentation au congrès fédéral.

CAROLINES (archipel des), groupe d'îles de l'Océan Pacifique, dans la partie de l'Océanie nommée Micronésie, à l'E. des îles Philippines, et au S. des îles Mariannes, entre 6° et 12° de lat. N. et entre 135° et 160° de long. E. Cet archipel est formé de différents groupes, composés chacun de plusieurs petites îles, dont le nombre dépasse cinq cents. La première île de ces divers groupes, découverte en 1686 par Francesco Lazeano, reçut de lui, en l'honneur du roi d'Espagne Charles II, le nom de Caroline, qui, plus tard, servit à désigner l'archipel tout entier. Les Espagnols en prirent possession; mais ils y ont seulement envoyé quelques missionnaires. Les îles principales de l'archipel, avec leurs groupes respectifs, sont, de l'O. à l'E. : Yap, Oulouty, Rouk, Duperrey, Pouynipète, Namoulouk, Semiavine, Oualan, Mac-Askill. La plupart des îles de tous ces groupes sont basses et plates; quelques-unes d'entre elles sont hérissées de montagnes peu élevées. Des bancs de sable, des récifs nombreux et de fréquents ouragans rendent ces parages très-dangereux. Malgré la latitude, la chaleur n'y est pas excessive; des vents rafraîchissants y tempèrent constamment la chaleur tropicale. Une végétation aussi vigoureuse que variée y donne les plus riches produits; des fougères, qui atteignent les proportions ordinaires des arbres, forment dans plusieurs de ces îles d'épaisses forêts, indépendamment des cocotiers, des palmiers, des figuiers, des bananiers et des arbres à pain. La flore des Carolines est riche en fleurs éclatantes et en plantes grimpantes, qui forment des groupes du plus bel effet; mais la faune n'y présente pas la même variété : les bêtes féroces et les amphibiens de grande taille y manquent complètement; le chat, le bœuf, le mouton, le porc et le chien y ont été introduits. On y trouve une grande quantité de gallinacés et de pi-

geons, et la mer, dans ces parages, abonde en poissons et en coquillages de toute espèce. Les habitants de l'archipel des Carolines appartiennent à la race malaise polynésienne; ils sont vigoureusement constitués, de couleur brun foncé à l'E., et de teinte cuivrée au N.; d'un caractère doux, tranquille et hospitalier. « J'ai visité les Carolines, dit Jacques Arago, j'ai vécu avec ce peuple enfant, qui n'a pour armes de guerre que des bâtons, pour défense que la prière, pour refuge que l'océan, dont il brave le courroux sur ses pirogues ou *pros* volants, aussi rapides que l'albatros, surnommé *l'oiseau des tempêtes*. » Ces insulaires pacifiques excellent à fabriquer une foule d'ustensiles en bambou, en coco et en écaille. Ils obéissent à un certain nombre de chefs appelés *tamor*, dont quelques-uns commandent comme rois à plusieurs îles à la fois.

CAROLINES (CHANSON DES). Lors de l'expédition que Rurik entreprit, par ordre de l'empereur de Russie, aux îles Aléoutiennes, Sandwich, etc., on prit à bord plusieurs Indiens, entre autres un indigène des îles Carolines. Voici le chant que soupirait le passager regrettant sa hutte, ses plaines riantes, ses forêts parfumées, sa mer caressante. La mélodie n'est certes ni brillante ni très-pittoresque; mais elle nous semble douce et résignée comme une plainte de tourterelle blessée.



DEUXIÈME COUPLET.

Je vais bientôt retrouver nos campagnes,
Nos vallons, nos bois ombrageux;
J'irai chasser au penchant des montagnes,
Lorsque le vent battra leurs flancs neigeux.

TROISIÈME COUPLET.

Quand le soleil dorera ma chaumière,
Hélas! je ne l'y verrai pas!
L'homme toujours doit fermer sa pauprière,
Au sol natal qui vit ses premiers pas.

CAROLINE-LOUISE, épouse de Charles-Frédéric, margrave de Bade, née en 1723, morte en 1783. Elle se fit aimer par le zèle avec lequel elle chercha à seconder les vues bienfaisantes du margrave, qu'elle avait épousé en 1751. Elle était fort instruite en histoire naturelle, et elle forma une belle collection, riche surtout en minéraux et en coquillages. Elle y joignit une bibliothèque, où l'on remarque un magnifique herbier gravé par Gauthier Dagoty. Elle mourut dans un voyage à Paris.

CAROLINE-MATHILDE, reine de Danemark, née le 22 juillet 1751, morte le 10 mai 1775, était fille de Frédéric-Louis, prince de Galles, et sœur de George III, roi d'Angleterre. Elle épousa, le 8 novembre 1766, Christian VII, roi de Danemark. Ce prince n'avait alors que dix-huit ans; mais la vie turbulente et dissolue qu'il menait l'avait perverti et vieilli avant l'âge. Toutefois, les premiers temps de son mariage furent assez heureux; il parut se plaire dans la société de sa femme, dont l'extrême jeunesse, la beauté, les grâces, jointes à d'autres qualités plus sérieuses, méritaient en effet de captiver son cœur. Cette conversion fut malheureusement de courte durée; bientôt Christian retourna à ses habitudes de désordre et à ses amours vulgaires. Délaissée par son époux, Caroline-Mathilde se trouva en proie à toutes les machinations d'une cour intrigante et corrompue. Struensee, devenu le favori du roi, à la suite d'un voyage dans lequel il l'avait accompagné comme médecin, contracta avec elle une liaison qui plus tard devait lui être imputée comme un crime. En même temps, ce favori, usant de son influence sur Christian, l'amena peu à peu à ressaisir le pouvoir absolu, et se fit nommer premier ministre. Il déploya dans ce poste les qualités d'un homme d'Etat de premier ordre; mais son attitude hautaine, sa fermeté implacable soulevèrent contre lui cinq des grands qu'il avait renversés, et comme d'ailleurs son intimité avec la reine était connue de tous, ses ennemis complétèrent leur perte commune. A la tête du complot était la reine douairière, Julienne-Marie. Après avoir arraché au faible Christian tous les ordres nécessaires, les conjurés arrêterent, dans la nuit du 17 janvier 1772, Caroline-Mathilde et Struensee, ainsi que leurs principaux partisans, et les firent conduire en prison; puis une commission fut

nommée pour les juger. Struensée alla, dans ses aveux imprudents, jusqu'à compromettre l'honneur de la reine, et celle-ci, brutalement poussée par le conseiller Rathlon, confirma les déclarations de son amant par sa signature. La commission prononça alors la dissolution du mariage de Caroline avec le roi, et du château de Kronborg, où on l'avait enfermée d'abord, la princesse fut transférée, sur un navire de guerre anglais, au château de Celle, en Hanovre. Là, après trois ans d'une vie triste et languissante, elle mourut de la petite vérole, à l'âge de vingt-quatre ans. L'étrange destinée de la reine Caroline-Mathilde a donné lieu à une foule d'écrits plus ou moins favorables à sa cause. Tous s'accordent à trouver excessive la peine qui lui fut infligée; tous ont reconnu que les tourments et les déboires qu'elle avait soufferts dans son union avec un époux libertin et imbécile eussent dû lui mériter plus d'indulgence.

CAROLINE-AMÉLIE-ÉLISABETH, épouse du roi d'Angleterre George IV, née à Brunswick en 1768, morte à Londres en 1821. Elle était fille du fameux duc de Brunswick, qui envahit la France à la tête de l'armée prussienne, en 1795; elle fut mariée, en 1795, au prince de Galles, depuis roi d'Angleterre. Les deux époux se séparèrent l'année suivante avec un éclat scandaleux, et la princesse vécut depuis dans une retraite indépendante à Blackheath, accusée publiquement d'adultère par son mari. Une enquête solennelle ne révéla d'ailleurs que des inconspicuités de conduite. Dès ce moment, l'opinion publique s'intéressa vivement en faveur de cette princesse, à cause de la haine qu'on portait au prince son époux, dont la vie déréglée était un objet de scandale et de mépris. En 1814, elle obtint l'autorisation de voyager sur le continent, parcourut l'Allemagne, l'Italie, la Grèce, la Syrie, etc., partout suivie d'un Italien nommé Bergami ou Pergami, d'abord valet et dont elle fit ensuite son chambellan et son favori le plus intime, ce qui donna une nouvelle force aux accusations d'adultère dont elle n'avait cessé d'être poursuivie. A l'avènement de son époux (1820), on lui fit l'offre de 125 millions pour la décider à renoncer à son titre et à ses droits de reine. Non-seulement elle refusa, mais encore elle annonça hautement l'intention de venir en Angleterre réclamer les honneurs dus à son rang. Elle fut accueillie avec enthousiasme par le peuple et conduite en triomphe à Londres. La haine qu'on portait à George IV entretenait chez les Anglais ces dispositions favorables, d'ailleurs habilement exploitées par l'opposition. Le ministère intenta solennellement alors une accusation d'adultère, dont fut saisie la chambre haute; mais il n'osa donner suite à un jugement affirmatif rendu par la majorité des lords; la princesse garda son titre de reine et vécut loin de la cour, dans une résidence royale. Le jour du couronnement du roi, lorsqu'on eût repoussé la demande qu'elle avait faite d'assister à la cérémonie et d'être couronnée elle-même, elle se présenta au seuil de Westminster et s'en vit refuser l'entrée. Ce dernier outrage la frappa au cœur, et elle mourut peu de temps après d'une maladie inflammatoire. Il y eut des troubles à ses funérailles; le peuple voulut croire à un empoisonnement. Il est vraisemblable cependant, malgré les entraînements de l'opinion populaire, que les accusations dont cette princesse fut l'objet étaient en partie fondées.

CAROLINE-AMÉLIE, reine de Danemark, née à Copenhague le 28 juin 1796, est fille du duc Frédéric-Christian d'Augustenbourg et de Louise-Augusta, sœur du roi de Danemark, Frédéric VI. Elle épousa, le 22 mai 1815, le prince royal de Danemark, Christian-Frédéric, avec lequel elle avait été fiancée dès l'année 1813. Elle partagea dès lors la destinée de son époux, et l'accompagna, dans le long voyage qu'il accomplit, du 21 mai 1819 au 6 septembre 1822, à travers l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, la France et l'Angleterre. Le prince Frédéric-Christian étant monté sur le trône le 3 décembre 1839, sous le nom de Christian VIII, elle fut couronnée reine de Danemark. Son mariage a été stérile, et elle a dû fermer les yeux à son époux le 20 janvier 1848. La vie de la reine Caroline-Amélie, soit du vivant du roi, soit depuis son veuvage, se concentre tout entière dans les œuvres de bienfaisance. Sa charité est inépuisable. On lui doit les deux premiers asiles qui ont été fondés en Danemark pour les enfants pauvres, asiles qu'elle entretenait à ses frais. Elle patronne en outre et soutient la plupart de ceux qui se sont établis depuis et qui manquent des ressources nécessaires. Pendant l'invasion du choléra, en 1853 et 1857, elle devint la providence de tous ceux que l'épidémie éprouvait.

CAROLINE, reine de Naples, épouse de Ferdinand IV. V. MARIE-CAROLINE.

CAROLINE BONAPARTE. V. BONAPARTE.

CAROLINE-FRÉDÉRIQUE-LOUISE, connue dans l'histoire sous le nom de duchesse de Berry. V. BERRY.

Caroline ou le **Tableau**, comédie en un acte et en vers, de Roger, représentée sur le Théâtre-Français, le 4 octobre 1800. Caroline, jeune orpheline sans fortune, et confiée aux soins d'un peintre ami de son père, refuse d'épouser Desronais, jeune homme riche et aimable, parce qu'elle n'a point de dot. Ce coupant délicat, pour surmonter un obstacle d'un genre si nouveau, veut enrichir secrète-

ment celle qu'il aime. A cet effet, il déguise son valet en moderne capitaliste et lui donne l'ordre d'acheter 24,000 fr. un vieux tableau que Caroline a chez elle, et dont la valeur est insignifiante. Le tuteur de la jeune personne évalue la ruse; mais, touché du procédé, il engage sa pupille à se laisser épouser; elle y consent d'autant plus que son cœur battait en secret pour le généreux Desronais. — Cette bluette, jouée par Grandménéil, Damas, Dugazon, Mlle Mars et Mlle Thénard, resta longtemps sur l'affiche et fut souvent reprise. La versification en est facile et agréable, le dialogue vif et naturel. Elle fut représentée le 12 mars 1808 aux Tuileries, avec *l'Édipe* interprété par Talma et Mlle Raucourt.

Le sujet de *Caroline*, comme invention, n'appartient pas à Roger; ce n'est que la mise en scène d'une aventure attribuée à Mgr d'Apchon, archevêque d'Auch. On raconte en effet que, voulant un jour sauver de la misère un galant homme qui repoussait ses bienfaits, il imagina d'acheter de lui un vieux et mauvais tableau représentant saint Martin, après l'avoir fait estimer à un prix fort exagéré par un peintre qu'il avait mis dans sa confidence. Or, placer un archevêque sur la scène, même avec l'intention de rendre hommage à son ingénieuse charité, était une idée qui répugnait à l'auteur, et de cette touchante histoire, il fit le sujet d'un amour honnête et délicat.

D'autres détails d'un genre différent, mais non moins piquants, signalent cette pièce à l'attention du lecteur, qui nous saura gré sans doute de les lui mettre sous les yeux. Nous les empruntons à la préface même qui accompagne la pièce imprimée. L'auteur, en jetant un coup d'œil sur la situation politique de l'époque, raconte ce mot de Sieyès à ses amis, au sortir d'une conférence avec le général Bonaparte : « Mes amis, nous nous sommes donné un maître qui sait tout, qui peut tout et qui veut tout. » L'auteur continue en parlant de la nouvelle constitution qui fut alors élaborée : « Elle fut rédigée, non pas en deux heures, mais en un mois; c'était la cinquième depuis 1791. Elle ne trouva guère d'adeptes; elle déplut aux royalistes par son amorce et aux républicains par ses formes : à quoi le consul Lebrun, homme d'esprit, presque aussi grec que français, répondait plaisamment par un apologue de Plutarque : « Avez-vous lu, » disait-il, le *Banquet des sept sages*? Voici » ce que Plutarque y raconte, à l'occasion des » fous : « Un jour la lune demanda à sa mère » de lui faire faire un petit *surcot* qui allât à » sa taille. — Ah! le moyen? répondit la mère; » je te vois tantôt mince, tantôt ronde, tantôt » cornue, croissante et décroissante. Au dia- » ble l'entreprise d'habiller les fous à leur » convenance! » L'autre Lebrun, qui ne fut ni consul ni sénateur, Lebrun, le poète républicain, résuma dans une seule épigramme toute la constitution nouvelle :

Nous avons abjuré le pouvoir monarchique;
Nous avons des consuls, nous avons un sénat;
Nous avons même un tribunal
Et peut-être une république.

Mais le plus curieux de l'histoire, le voici (que la censure ne se voie pas la face, elle en a bien d'autres sur la conscience). La pièce de Roger avait été reçue à l'unanimité par les acteurs du Théâtre-Français, et la première représentation eut lieu à la date que nous avons mentionnée plus haut. Ici, laissons parler l'auteur lui-même : « Voilà que le lendemain, à midi, je reçois l'avis qu'elle est défectueuse, qu'on en ignore les motifs, et que le censeur dramatique me le dira. Je craignais qu'on n'eût trouvé trop de témérité dans ces vers :

... Le premier soin des laquais parvenus
N'est-il pas d'oublier tous ceux qu'ils ont connus?
Pour rendre entre eux et moi la ressemblance ex-
trême,

Je méconnaîtrais tout, les autres et moi-même.

... J'arrive, et je suis reçu immédiatement par le censeur. « Ah! vous voilà, me dit-il. » Savez-vous que, pour avoir approuvé votre » pièce, je me suis exposé à me faire mettre à » la porte? — Vous m'étonnez! car vous l'avez » lue sans doute attentivement et j'imagine » que si vous y aviez aperçu des allusions... » — Des allusions! je les flairai d'une lieue. — On le dit. — Et je puis me flatter d'en trouver ou personne n'en verrait. — C'est une justice que tout le monde vous rend. — Mais cela ne m'empêche pas d'être encore » attrapé, par vous tout le premier, qui êtes » pourtant un bon garçon. — Un Champenois. — Oh! il y en a qui sont malins! — Mais » enfin, pourquoi arrêtez-vous aujourd'hui les » représentations de ma comédie? — Pour- » quoi? ah! pourquoi? Vous le savez bien. — Je vous jure... — Allons! allons! la main sur la conscience; n'avez-vous rien à vous reprocher? — J'examine en vain... — Cherchez, cherchez... C'est affreux ce que vous » vous êtes permis... — Vous me faites frémir. — Tenez : scène v. Mille louis. Scène viii. » Mille louis. Scène xiii. Mille louis. Scène xiv. » Deux fois mille louis. — Après? Je ne vous » comprends pas? — Comment! vous ne com- » prenez pas? Croyez-vous donc que le ci- » toyen premier consul ait le dessein criminel » d'anéantir la république et de rétablir les » Bourbons? — Mais qu'à de commun avec » cette opinion?... — Moi, je ne l'aime plus la » république, parce qu'enfin... Je vois bien » d'ailleurs que le premier consul ne s'en sou-

cie guère.... Mais tout le monde dirait qu'il » songe à nous ramener l'ancien régime, s'il » abandonnait à la licence de la presse et sur- » tout du théâtre les institutions du régime » actuel. — Encore une fois je m'y perds; » quelles institutions sont ici attaquées? — Le » système monétaire, entendez-vous? Plus de » vingt patriotes, en entendant hier sur la » scène répéter jusqu'à satiété mille louis au » lieu de vingt-quatre mille francs, se sont in- » dignés comme s'ils avaient entendu parler » de Louis XVIII. — Quoi! c'est pour cela que » vous avez arrêté ma pièce, m'écriai-je en » éclatant de rire; donnez-moi une plume, en » deux minutes je vais convertir ma monnaie » jaune en monnaie blanche, et mes louis en » francs... » Voilà un échantillon de ce qu'é- » tait la censure dès la première année du con- » sulat. » S'est-elle quelque peu civilisée depuis? Que messieurs les auteurs dramatiques nous répondent.

Caroline de Lichfield, roman publié à Lusanne en 1786, par Isabelle Polier de Bottens, baronne de Montolieu. Ce qui constitue l'originalité de ce livre et contribua beaucoup à assurer son succès, c'est l'imprévu des situations tout à fait en dehors de la marche ordinaire des romans. Le père de Caroline, désirant assurer avant sa mort l'avenir de sa fille, lui propose pour époux Walstein, le favori du roi; dès lors, Caroline le croit charmant; ce mot de *favori* éveille en elle les idées les plus riantes; elle se rappelle son oiseau *favori*, son mouton *favori*, et, d'après eux, juge que le *favori* d'un roi doit être le plus beau de son espèce. Mais toutes ses illusions s'évanouissent lorsqu'elle aperçoit le comte. En comparaison de l'idéal qu'elle s'était imaginé, Walstein lui semble un monstre; elle s'étonne du singulier goût des rois dans le choix de leurs favoris, et n'est nullement disposée à prendre le comte pour le sien.

Cependant, en fille obéissante et pour ne pas attrister son père, elle fait taire ses répugnances et épouse Walstein. Le comte, jaloux de faire parade de son bonheur, invite quelques amis, et, parmi eux, le beau Lindorf, qui inspire à Caroline un amour aussitôt partagé. Le sentiment qui devrait achever d'éloigner Caroline de son mari la ramène au contraire à lui. C'est ici que le roman se développe : cette jeune fille, d'abord si légère, si insouciant, devient bientôt la femme la plus sensible, la plus courageuse et la plus intègre. Le devoir lutte en elle contre l'entraînement de la passion et finit par en triompher. En voulant aimer son mari par devoir, elle arrive à reconnaître ses grandes qualités, et le roman s'achève lorsqu'elle est passionnément amoureuse du monstre devenu son favori.

Le sujet est original, piquant dans sa nouveauté; les caractères sont bien menés, le développement général est naturel, et les détails fort soignés. Caroline, Walstein et Lindorf, sont d'aimables personnages dont on ne peut lire l'histoire sans éprouver les plus vives et les plus douces émotions. Le côté philosophique et moral de cette œuvre intéressante renferme un haut enseignement : à l'exemple de Caroline, toute âme noble assez énergique pour dompter ses passions, trouve sa récompense dans l'accomplissement de ses devoirs. Le style de ce roman est correct, élégant, coloré, plein de mouvement et de chaleur. L'analyse fine et délicate de certains sentiments dénote une plume féminine animée d'instincts virils.

CAROLINÉE s. f. (ka-ro-li-né — du nom de *Caroline*, princesse de Bade). Bot. Syn. de *PACHIRIER*.

CAROLINGIEN, IENNE adj. (ka-ro-lain-ji-in, iè-ne — du lat. *Carolus*, Charles). Mot substitué par des historiens modernes au mot *CARLOVINGIEN*. V. ce mot.

CAROLINIE, IENNE s. et adj. (ka-ro-li-ni-in, iè-ne). Géogr. Habitant d'un des États de l'Amérique qui portent le nom de Caroline; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Les Caroliniens*. La population *CAROLINIENNE*.

CAROLLIE s. f. (ka-rol-li). Mamm. Genre de cheiroptères ou chauves-souris, de la famille des phyllostomes.

CAROLUS s. m. (ka-ro-luss — mot lat. qui signifie Charles). Métrol. Petite monnaie de billon alliée d'argent, dont la valeur fut très-variables suivant les temps et les lieux, mais qui d'abord fut de 10 deniers, et resta comme monnaie de compte : *Henri IV fit une heureuse allusion au peu de valeur du CAROLUS, lorsqu'on vint avertir Henri III, en sa présence, que le duc de Mayenne (Charles) venait fondre sur eux avec 40,000 hommes. Henri III paraissant inquiet : « Mon cousin, lui dit le Béarnais, ne craignons rien, un double henri (monnaie d'argent) vaut bien un CAROLUS. » Adieu, monsieur, vous me faites brûler pour cinq sols de flambeau, et ce que vous me dites ne vaut pas un CAROLUS. (Malherbe.) Le CAROLUS différait du blanc en ce que la première lettre du nom du roi, un K couronné, y remplaçait l'écu de France. (Dézobry.)*

Chatelus donne à déjeuner

A six, pour moins d'un carolus,

Et Jacquolot donne à dîner

A six, pour moins que Chatelus.

Après ces repas dissolus,

Chacun s'en va gai et fatigé;
Qui me perdra chez Chatelus,
Ne me cherche chez Jacquolot.

SAINT-GEAIS.

Une pièce d'or frappée en Angleterre sous Charles 1^{er} et Charles II, et qui valait 13 livres 16 sous de France.

— **Encycl.** Les *carolus* sont d'anciennes monnaies de billon légèrement alliées d'argent, qui portaient un K couronné. C'était la lettre initiale du mot *Carolus*, qui s'écrivait alors *Karolus*. Cette monnaie fut frappée sous le règne de Charles VII, à la fin du x^e siècle. Sa valeur était de 10 deniers tournois; elle changea suivant le plus ou moins d'argent de son alliage. On fabriquait des *carolus*, principalement en Lorraine, au titre variable de 250 à 546 millièmes. Ceux de France et de Bourgogne ne contenaient pas plus de 229 millièmes de fin, à l'exception de ceux qui furent frappés sous le règne de François 1^{er}, lesquels étaient au titre de 430,5. Les *carolus* de Lorraine eurent cours dans le commerce pour la valeur des sous de France de 12 deniers. Le peuple avait adopté le *carolus* comme monnaie de compte, pour spécifier une valeur de 10 deniers, qui n'était représentée par aucune sorte d'espèce, lorsque les *carolus* frappés sous Charles VII et décriés sous Louis XI eurent disparu de la circulation. Les espèces de cette nature qui furent frappées en Dauphiné portaient dans le champ, autour du K, des dauphins au lieu de fleurs de lis; en Bretagne, les *carolus* portaient des hermines.

Il y a eu beaucoup de *carolus* différents frappés dans plusieurs États d'Europe; presque tous étaient du billon allié d'argent, au plus haut titre de 423,5, et au plus bas de 167. Il faut excepter le *carolus* d'Angleterre, pièce d'or frappée sous le règne de Charles 1^{er}, qui eut cours pour 23 schellings, bien qu'on prétende qu'au temps où elle a été fabriquée elle ne valait que 20 schellings.

CAROMB, petite ville et comm. de France (Vaucluse), arrond. et à 11 kilom. N.-E. de Carpentras; pop. aggl. 2,208 hab. : — pop. tot. 2,508 hab. Récolte d'olives et de raisins; fabriques de poudre d'iris de Florence. Belle église du xiv^e siècle, dont le clocher est inachevé; enceinte de murailles en pierres de taille, avec poterne, fossés, pont-levis. Aux environs, découverte récente d'une mosaïque, de médailles romaines et d'une statue d'Apollon. A peu de distance au nord de Caromb, on remarque un des plus importants travaux hydrauliques du département, connu sous le nom d'Ecluse de Caromb. C'est une digue de 80 mètres de longueur sur 50 mètres de hauteur et 8 mètres d'épaisseur; elle sert à élever les eaux du Lauron et à les distribuer dans toute la ville et dans les campagnes voisines, au moyen de vannes mobiles.

CAROMBIE s. m. (ka-ron-bi). Bot. Syn. d'*OMALANTHE*.

CARON s. f. (ka-ron). Econ. domest. Bande de lard dont on a retranché le maigre.

— Agric. Mélange d'orge et de froment qu'on sème dans un même champ.

CARON, village et paroisse d'Angleterre, dans le pays de Galles, comté de Cardigan, à l'embouchure de la Berwin dans la Teify. 2,500 hab. Patrie de Thomas Jones, antiquaire et poète, né en 1590.

CARON ou **CHARON**, nom propre devenu nom commun, est synonyme de vieillard sordide et d'avare, par allusion à Caron, le nocher des enfers.

— *Escalier de Caron*, Nom donné dans les théâtres grecs à un escalier qui conduisait du pied de l'orchestre à l'avant-scène, et par lequel montaient les acteurs figurant les ombres des morts.

— *Epithètes*. Avare, avide, sourd, inexorable, impitoyable, inflexible, rigoureux, sévère, triste, horrible, hideux, redoutable, effroyable, affreux, infernal, vieux, etc.

CARON, nautonnier des enfers, fils de l'Erebe et de la Nuit, qui passait dans sa barque les âmes des morts. Il était vieux, avare, d'un accès difficile, et ne consentait à passer de l'autre côté de l'Achéron que les morts qui avaient une obole, prix du passage du Styx. De là était venu l'usage de mettre des pièces de monnaie dans la bouche des cadavres avant de les ensevelir. Les poètes et les peintres anciens font sans cesse allusion à Caron et à sa barque. Polygnote, dans un de ses tableaux, l'avait représenté sous les traits d'un vieillard fort et robuste. Virgile l'a imité dans le portrait qu'il en fait :

*Porritor has horrendus aquas et flumina servat
Terribili squalore Charon; cui plurima mento
Canities inculca jacet, stant lumina flamma.
Sordidus ex humeris nodo dependet amictus,
Ipse ratem conto subigit velisque ministrat,
Et ferruginea subnectit corpora cymba,
Jam senior; sed cruda deo vitridisque senectus.*

L'effroyable Caron est nocher de cette onde.
D'un poi déjà blanchi mélangant sa noirceur,
Sa barbe étale aux yeux son incolte épaisseur.
Un noeud lie à son cou sa grossière parure.
Sa barque, qu'en roulant noircit la vague impure,
Va transportant les morts sur l'avare Achéron.
Sans cesse il tend la voile ou plonge l'aviron.
Son air est rebutant, et de profondes arides
Ont creusé son vieux front de leurs sillons arides.
Mais à sa verte audace, à son œil plein de feu,
On reconnaît d'abord la vieillesse d'un dieu.

Tous les monuments antiques ont suivi fidèlement cette peinture, et on la retrouve sur plusieurs bas-reliefs. Lucien fait dire à ce dieu que, malgré son grand âge, il a encore la force de conduire sa barque avec deux rames. Généralement, pourtant, on ne lui en donne qu'une. Sa barque était formée de planches de liège d'une couleur bleue ou grisâtre, et toujours trop petite pour la foule des morts qui se pressaient afin d'y trouver place; aussi l'inflexible nautonnier écartait-il à grands coups d'aviron les ombres qui voulaient entrer malgré lui. Parmi tous ceux qui tendaient vers lui leurs mains suppliantes, il choisissait; car tous n'étaient pas admis à franchir l'onde fatale. Ceux qui n'avaient pas reçu les honneurs de la sépulture étaient condamnés à errer pendant cent ans sur les bords du Styx, sans pouvoir pénétrer jusque dans les enfers. De là l'importance que les anciens attachaient aux honneurs funéraires, dont ils faisaient un devoir pieux et méritoire. Aussi les grands coupables étaient privés de sépulture; on ne jetait pas de terre sur leurs cadavres, mais on les laissait en proie aux bêtes ou bien on les précipitait dans la mer, afin que leur âme fût à jamais privée du repos. Enée, dans sa descente aux enfers, rencontre son pilote Palinure, qui a péri dans les flots, et qui lui demande de vouloir bien, quand il sera remonté sur la terre, lui rendre les honneurs funéraires, afin qu'il puisse traverser l'Achéron.

On reconnaît sans peine l'intention qui avait répandu cette croyance; on comprend qu'on avait voulu mettre sous la protection de la religion le culte et le respect dus aux morts. Les autres morts que Caron repoussait étaient, nous l'avons dit, ceux qui ne pouvaient acquiescer le prix du passage. Ce prix n'était pourtant pas très-élevé, puisqu'il n'était ordinairement que d'une obole, ce qui équivalait à quelques sous de notre monnaie. C'est pour cela que Aristophane s'écriait : « Combien de puissance et de force ont deux oboles ! » Comme il y a des distinctions même dans la mort, les rois étaient taxés à trois oboles. Les dieux mêmes qui voulaient visiter le sombre royaume de Pluton devaient payer pour traverser l'onde noire. Par exception, les citoyens d'Egiale étaient exemptés du tribut dû à Caron; c'est à Cérés qu'ils étaient redevables de ce privilège. Cette déesse, étant à la recherche de sa fille enlevée par Pluton, arriva tout éplorée sur leur territoire; ceux-ci prirent pitié de sa douleur, lui révélèrent le nom de celui que les destins lui donnaient pour gendre, et lui montrèrent la route par laquelle il était rentré dans son funèbre empire. Cérés, rassurée par cette révélation inattendue, s'acquitta envers eux en accordant à leurs âmes une franchise absolue. Les Héroniens se vantaient de jouir de la même prérogative, et ils en donnaient pour raison que la route qui menait de chez eux au séjour des morts était si courte, qu'on ne pouvait en conscience leur demander un péage. Un seul moyen existait de passer l'Achéron sans s'acquiescer du tribut envers Caron : c'était de lui montrer un rameau d'or, comme le fit Enée. Hors de là, le nautonnier eût-il voulu se montrer généreux, il ne l'aurait pu, et sa facilité à transporter Hercule gratuitement avait été punie par un an de prison, ce qui ferait croire que c'était un tribut levé par Pluton lui-même, puisque sur un vase étrusque on voit ce dieu conduisant le nautonnier en prison. Caron avait sa place parmi les dieux infernaux, et c'était lui qui était chargé d'appeler les âmes que la mort allait séparer de leur corps.

La Grèce avait reçu de l'Égypte le mythe de Caron, ainsi que la plupart des autres fables qui constituent sa religion. Le Caron des Égyptiens était le batelier qui transportait les momies au delà du lac Moiris. De là vient, dit Diodore de Sicile, que Orphée, ayant vu cet usage consacré dans l'Égypte, où il voyageait, le prit pour base de sa description des enfers. « Aujourd'hui que la science connaît mieux l'ancienne Égypte, qu'elle a pénétré plus avant dans l'étude de ses mœurs et de ses usages, l'explication donnée par Diodore de Sicile, dont quelques-uns ont voulu douter, est devenue une certitude. Le récit fait par Orphée de sa visite aux enfers n'est pas moins croyable en tous points que le fait de sa descente, dit M. Olivier Beauregard dans ses *Divinités égyptiennes*. Il fallait, pour aller de la ville aux hypogées, traverser le lac ou le ruisseau qui s'interposait entre eux; Caron et sa barque seront le nautonnier et la nacelle à l'aide desquels Orphée traversa le lac. Les ombres des mortels privées de sépulture, et pour cela errant sur les bords du Styx, seront les momies qui, dans les chambres de dépôt, attendent que les frais de leur appât soient payés; le courant d'eau de Natron sera le Léthé; l'eau souillée par le nettoyage des cadavres sera le Cocytus fangeux et nauséabond; les fourneaux flamboyants et les chaudières de résine et de bitume en ébullition seront le Phlégéthon; les nombreux canaux d'écoulement qui coupent le territoire des hypogées seront le Styx, replié neuf fois sur lui-même. Il en est de même de tous les autres détails mentionnés par Orphée, et qui ont été copiés par tous ceux qui après lui ont écrit des récits du même genre. Ce qui sert à confirmer cette hypothèse, c'est que ces traditions vivent encore au lieu même qui les vit naître. Une légende, populaire chez les Arabes de *Fiumé*, raconte que le fameux labyrinthe est l'ouvrage de Caron; que ce ba-

telier, après avoir gagné des sommes immenses en exigeant un tribut pour le passage des cadavres, devint prince, et fit construire ce monument pour y renfermer ses trésors. Paul Lucas, qui rapporte cette tradition, ajoute que les Arabes ont une grande répugnance pour conduire les voyageurs vers ce palais où ils croient que de grandes richesses sont enfouies. Le nom du vieux nocher est resté dans la langue, et on fait des allusions à plusieurs circonstances de sa vie :

1^o Passer le Styx;
2^o L'obole, prix du passage;
3^o Les ombres insolubles qui errent sur les bords du Styx.

En voici quelques exemples :

Quand Boileau vint présenter au roi le *Passage du Rhin*, Dufreny se trouvait dans la salle d'audience. Boileau parti, il lut lui-même ce beau mensonge poétique : « Je n'en reviens pas, disait-il en s'interrompant à chaque vers; M. Despréaux s' imagine donc que nous avons passé le Styx? — Allez, allez, lui dit le roi avec un peu de dépit, il n'y a que les poètes qui sachent bien écrire l'histoire des rois. »

ARSENÈ HOUSSEY.

Ma poche était trouée! Comme c'était au commencement du mois, et que je venais de toucher mes appointements, j'avais pris quelques pièces de cent sous. Leur poids avait troué la toile de mon gousset, et je les avais semées avec mon plomb sur la route d'Hyères à Nice. Je fouillai dans toutes mes poches; pas une obole! Je n'aurais pas eu de quoi passer le Styx.

ALIX. DUMAS.

Voilà pour les Parisiens. Que dire des étrangers que, chaque jour, cent trains, à toute vapeur lancés, dégorgeant de tous les points de l'horizon? Rien, hélas! sinon que, même avec l'obole indispensable, les voilà contraints pour la plupart d'errer, comme des ombres sans garni, sur les bords de ce Styx bourbeux qu'on se plaît à nommer la Seine. Les plus heureux trouvent à se remiser au haut de quelque hôtel perdu dans un quartier antédiluvien.

FÉLIX MORNAND.

N'est-il pas triste de voir toutes ces jeunes intelligences en peine, l'œil fixé sur la rive lumineuse où il y a tant de choses resplendissantes, gloire, puissance, renommée, fortune, se presser, sur la rive obscure, comme les ombres de Virgile?

Le Styx, pour le pauvre jeune artiste inconnu, c'est le libraire, qui dit, en lui rendant son manuscrit : « Faites-vous une réputation. » C'est le théâtre, qui dit : « Faites-vous une réputation. » C'est le musée, qui dit : « Faites-vous une réputation. » Eh mais! laissez-les commencer! Aidez-les. V. HUGO.

Douter, c'est marcher dans la rue avec des regards vagues; c'est errer la nuit le long des quais, la tête penchée et morne, se demandant à soi-même si l'on ne serait pas une ombre attardée sur les bords du fleuve de la cité dolente. Oh! combien de fois, misérable vagabond du Styx, j'ai voulu acquiescer le péage du fleuve sombre, et j'ai fouillé dans mon cœur pour en tirer une obole de foi; plaignez-moi, car cette obole, je ne l'ai pas trouvée.

ESQUIROS.

Quelque temps après le supplice de Danton et de ses amis, un de leurs partisans composa les vers suivants, dont l'auteur resta inconnu, et qui ne durent probablement pas être du goût de Robespierre :

Lorsque arrivés au bord du fleuve Phlégéthon, Camille Desmoulins, d'Eglantine, Danton, Payré, pour passer cet endroit redoutable, Le nautonnier Caron, citoyen équitable, A nos trois passagers voulut remettre en mains L'excédant de la taxe imposée aux humains :
- Garde, lui dit Danton, la somme tout entière;
- Je paye pour Couthon, Saint-Just et Robespierre.

Les poètes font aussi de fréquentes allusions au vieux Caron :

Je vois déjà la rame et la barque fatale;
J'entends le vieux nocher sur la rive infernale.
Impatient, il crie : « On t'attend ici-bas;
Tout est prêt, descends, viens, ne me retarde pas. »

RACINE.

Hélas! j'ai vu la tombe entr'ouverte à mes yeux :
J'ai vu des morts le nocher ténébreux
Apprêter sa barque fatale,
Et, sourd à mes cris douloureux,
Appeler mon époux sur la rive infernale.

LE GRAND D'AUSSEY.

— Allus. littér. Et de Caron, pas un mot, Trait philosophique qui termine un dialogue de Lucien. V. MOR.

Caron l'appelle, entends sa voix, air d'Alceste, paroles de Bailli du Rollet, musique de Gluck. Pour trouver ces notes cavernueuses, rauques, ce chant terrifiant du nocher funèbre, il faut que Gluck ait dérobé aux héros des enfers la *Tartarea tromba*. Quelle effrayante faculté, dans ce génie, de s'assimiler les situations et de s'insérer le sang et les pensées de ses personnages! le *Tuba mirum* de Mozart, la *Valse infernale* de Robert n'ont

point dépassé l'horreur de cette formidable évocation.

Lent.

Ca-ron t'ap-pel-le,

en-tends sa voix. De la Parque un de

vous doit é-tre le par-ta-ge. Al-

-ces-te, c'est à toi, c'est à

toi de dé-ci-der son choix.

Caron t'appel-le; entends sa voix.

Si tu ré-voques le vœu qui t'en-

-ga-ge, Si tu ré-vo-ques le vœu qui t'en-

-ga-ge, Ad-mè-to de la

mort-su-bi-ra seul les lois, su-bi-ra

seul les lois. Al-ces-te, c'est à

toi de dé-ci-der son choix. Si tu ré-

-vo-ques le vœu qui t'en-ga-ge, Si tu ré-

-vo-ques le vœu qui t'en-ga-ge, Ad-

-mè-to de la mort-su-bi-ra seul les

lois, Su-bi-ra seul les lois. fin

Caron t'appel-le, entends sa voix

CARON, chef des Celtibériens et des Numantins, livra bataille au consul Quintus Fulvius, l'an 155 av. J.-C., le vainquit, mais fut tué pendant qu'il poursuivait les fuyards.

CARON (Pierre), imprimeur français du x^e siècle. Il était établi à Paris, rue Quincampoix, et c'est de son atelier que sortit le premier ouvrage qui ait été imprimé en français; cet ouvrage avait pour titre : *L'Aiguillon de l'amour divin*, et était traduit de saint Bonaventure par Jean Gerson (1474). Il en imprima un second en 1489, les *Faits et dits de maître Alain Chartier*.

CARON (Antoine), peintre français, né à Beauvais vers 1520, mort à Paris en 1598. Il fut le peintre ordinaire de Catherine de Médicis. Le musée du Louvre possède quelques dessins de lui, et quelques-unes de ses peintures ont été gravées par G. Vænius, Gauthier et Th. de Leu.

CARON (Raymond), théologien irlandais, né en 1605, mort en 1666. Il appartenait à l'ordre des récollets, et, après avoir passé quelques années en Allemagne et en Flandre, il revint en Irlande avec le titre de commissaire général de son ordre. Il prit part aux controverses de ce temps sur le pouvoir des rois et sur l'infaillibilité du pape. Ses principaux écrits sont : *Remonstratio Hibernorum contra Lovanienses ultramontanæ censuras* (Londres, 1665, in-fol.); *Roma triumphans* (1655); *Apostolatus evangelium missionarium* (1653); *Controversiæ generalis fidei* (1666).

CARON ou CARRON (François), navigateur et armateur d'origine française, né en Hollande, mort en 1674. Il s'engagea très-jeune comme aide-cuisinier, à bord d'un navire hollandais qui allait faire voile pour le Japon. Arrivé dans ce pays, il montra des capacités telles, qu'il fut bientôt nommé membre du conseil général d'administration et directeur du commerce. Il quitta ensuite cette position et vint offrir ses services à Colbert, qui le nomma l'un des directeurs du commerce français dans l'Inde. Il se rendit à Madagascar, puis à Surate, et de là à Trinquemale : les affaires qu'il traita dans ces différents lieux lui procurèrent le moyen d'amasser de grandes richesses. Les plaintes ayant été formées contre lui, il reçut l'ordre de revenir en France,

sous prétexte qu'on avait besoin de ses conseils. Il se mit aussitôt en route; mais, ayant été prévenu par les passagers d'un vaisseau qu'il rencontra en mer, des soupçons dont il était l'objet, il prit la route de Lisbonne et périt dans un naufrage lorsqu'il allait entrer dans le port. On a de lui une *Description du Japon*, en hollandais (1636), qui a été traduite en français par Thévenot, et un *Journal du voyage des Grandes-Indes* (Paris, 1698).

CARON (Jean-Baptiste-Félix), chirurgien français, né en 1745, mort en 1824. Après avoir été aide-major aux Invalides, il se fit recevoir docteur, et, en 1782, il fut nommé chirurgien en chef de l'hôpital Cochin. Ses principaux ouvrages sont : *De poplitis anevrismate* (1772); *Dissertation sur l'effet mécanique de l'air dans les poumons pendant la respiration* (1798); *Reflexions sur l'exercice de la médecine* (1804), et plusieurs publications relatives au croup, maladie qui fit longtemps l'objet de ses préoccupations, à tel point qu'en 1812 il déposa chez un notaire une somme de 1,000 fr. pour être donnée en prix à l'auteur du meilleur mémoire qui serait écrit à ce sujet.

CARON (Pierre-Simon), amateur et éditeur de livres facétieux, vanté par Charles Nodier, né en 1763, mort en 1806. Il était simple figurant au théâtre des Variétés, et, quoiqu'il fût fort pauvre, il se forma une bibliothèque où il réunissait beaucoup de livres curieux, appartenant à la littérature qu'on pourrait appeler rabelaisienne. Il donna des éditions nouvelles de plusieurs livres; entre autres, il fit paraître les *Chansons folâtres des comédiens*; le *Jeu du prince des sots, joué aux Halles de Paris, le mardi gras de l'an 1511*; une traduction française des *Noëls bourguignons* de La Monnoye, etc. La misère où il était réduit lui fit prendre la funeste résolution de se jeter par une fenêtre, et c'est ainsi qu'il mit fin à ses jours.

CARON (Augustin-Joseph), colonel, né en 1774, mort en 1832, servit obscurément sous l'Empire, fut impliqué en 1820 dans un complot impérialiste, et acquitté par la chambre des pairs. Retiré à Colmar, il noua des intelligences avec les sous-officiers de la garnison pour la délivrance des prisonniers de la conspiration de Belfort. Dénoncé par ceux mêmes qu'il voulait entraîner, il tomba dans un piège tendu par la police, se mit à la tête d'un détachement où se trouvaient des agents déguisés et fut arrêté au moment où il se disposait à agir. Traduit devant un conseil de guerre, bien qu'il ne fût plus militaire, il fut condamné à mort et fusillé à Strasbourg.

CARON (Augustin-Pierre-Paul), littérateur et écrivain liturgiste, né à Marseille-le-Petit (Oise) en 1776, mort en 1851. Il fut longtemps professeur de liturgie au séminaire de Saint-Sulpice, et on lui doit un *Manuel des cérémonies à l'usage de Paris* (1847), ainsi qu'une *Notice sur les anciens rites de l'Eglise de Paris*. Il écrivit aussi beaucoup d'articles pour l'*Ami de la religion*, et publia, avec l'abbé Gosselin, une édition des *Œuvres complètes de Bossuet et de Fénelon*, avec des notes intéressantes.

CARON (Adolphe-Alexandre-Joseph), graveur français, né à Lille en 1797. Il a obtenu plusieurs médailles aux expositions de Lille, une deuxième médaille au salon de 1824 et une première en 1846. On a surtout remarqué parmi ses gravures : *Cyparisse*, d'après Vinchon; *Mme de Sévigné*, d'après Deveria; *Paust apercevant Marguerite*, d'après Ary Scheffer; la *Résurrection de la fille de Jaire*, d'après T. Johannot, etc.

CARON (Jean-Marie), jurisconsulte français, né à Pornic en 1798, mort à Nantes en 1841. Après avoir exercé comme avocat près la cour royale de Rennes, il fut nommé procureur du roi à Pontivy, puis juge à Montlaur-mart et à Saint-Brieuc. Mais comme il avait une haute idée du bien que pouvait faire un bon juge de paix, il fut ensuite, sur sa demande, nommé juge de paix à Nantes. On lui doit : *Essai sur la Révolution de 1830* (Paris, 1830); *Observations sur la saisie immobilière* (1834); *Principes ou Traité théorique et pratique des actions possessoires* (1838); enfin *De la juridiction civile des juges de paix* (1839-1840, 2 vol. in-8°).

CARON, dit Charondas, jurisconsulte. V. CHARONDAS.

CARON DE BEAUMARCHAIS (Pierre-Augustin). V. BEAUMARCHAIS.

CARON DE BEAUMARCHAIS (Julie), sœur de Beaumarchais, à laquelle on attribue un ouvrage intitulé : *L'Existence réfléchie, ou Coup d'œil moral sur le prix de la vie* (Berlin, 1784).

CARONADE ou CARONNADE s. f. (ka-rona-de — rud. Carron, lieu d'Ecosse). Artill. Bouche à feu d'une forme particulière qui est en usage dans la marine : La CARONADE est une arme simple, sans bourrelet, sans moulures, qui emploie peu de poudre, et qui porte jusqu'à 25 et 30 kilogrammes de balles. (De Chesnel.)

— Encycl. Les caronades ont été ainsi appelées parce que les premières ont été fabriquées à la fonderie de Carron, en Ecosse (1774). Ce sont des bouches à feu très-courtes, qui lancent le boulet comme le canon; elles sont munies d'une chambre cylindrique terminée par un hémisphère. Au lieu de tourillons, elles présentent un support-tourillon, espèce de saillie traversée par un boulon de fer, disposition qui

a pour objet d'élever l'axe de la pièce et de rendre son affût moins vulnérable. Les *caroncles* employées à bord des bâtiments français sont en fonte et des calibres de 12, 18, 24, 30 et 36. Ces bouches à feu disparaissent de jour en jour, depuis l'invention de l'artillerie rayée.

CARONCULAIRE adj. (ka-ron-ku-lè-re — rad. *caroncul*). Hist. nat. Qui ressemble ou qui se rapporte à une caroncule. Se dit plus particulièrement, en botanique, de l'arille formée d'une ou de plusieurs caroncules, comme celle du polygala.

CARONCULE s. f. (ka-ron-ku-le — dimin. du lat. *caro*, chair). Anat. Nom donné à divers mamelons de chair qui ont généralement une couleur rougeâtre. ■ *Caroncules lacrymales*, Eminences charnues, rougeâtres, qui se trouvent dans l'angle interne de chaque œil : *Il se développe quelquefois, à la surface de la caroncule lacrymale, des poils dont le contact irrite l'œil et produit des ophthalmies rebelles*. (Chomel.) ■ *Caroncules myrtiformes*, Tubercules rougeâtres situés à l'orifice extérieur du vagin, et que quelques auteurs regardent comme les débris de l'hymen chez les femmes déflorées. ■ *Caroncules papillaires*, Petits mamelons situés dans les reins, et qui déversent l'urine dans les calices.

— Ornith. Excroissance charnue, le plus souvent nue et d'une couleur vive, qui se trouve sur la tête ou sur le cou de certains oiseaux, tels que le dindon, la grue, le casoar, etc.

— Bot. Renflement charnu, qui entoure le hile de certaines graines, telles que le haricot, le ricin, etc.

— Encycl. Méd. Vers le grand angle de l'œil, au point où se réunissent les deux paupières, on rencontre, dans leur écartement, un petit corps glanduleux de forme ovale ou triangulaire, remarquable par les poils extrêmement fins qui hérissent sa surface, et qu'on a souvent quelque peine à apercevoir; c'est à ce corps glanduleux que les anatomistes ont donné le nom de *caroncule lacrymale*. C'est un organe est composé de dix, douze ou quinze glandules sébacées, pressées les unes contre les autres, et s'ouvrant en dehors par autant d'orifices distincts. Chacune de ces glandules est formée d'un nombre variable de follicules distincts, renflés à leur origine et se terminant en pointe; chacun de ces follicules glanduleux converge vers un follicule pileux, et vient s'ouvrir dans la cavité de celui-ci, au niveau de son embouchure. Une portion de la conjonctive oculaire recouvre la *caroncule*; c'est cette portion de la muqueuse de l'œil qui est regardée généralement comme un rudiment de la membrane ciliotante des oiseaux. Les follicules des glandes caroncules sécrètent une humeur sébacée, grasse, de même que les glandes ciliaires, avec lesquelles elles ont la plus grande analogie. Cette humeur est sans doute destinée à lubrifier les points lacrymaux; on regarde aussi la *caroncule* comme une sorte de digue qui s'oppose à l'écoulement des larmes par le grand angle de l'œil, et qui sert à repousser le liquide dans le canal lacrymal.

Les affections de la *caroncule lacrymale* sont au nombre de trois principales : l'inflammation, le trichiasis et les tumeurs. L'inflammation de la *caroncule* reconnaît pour cause une irritation traumatique, ou l'influence des corps étrangers, de poils implantés dans son tissu, etc. Elle survient aussi par l'action du froid, ou peut résulter encore de l'extension des phlegmasies palpébrales et conjonctivales. L'inflammation se manifeste par la rougeur, la tuméfaction et la douleur de la *caroncule*; elle peut se terminer par résolution ou par suppuration; elle peut amener une déviation des conduits lacrymaux, et, par suite, une épiphora, c'est-à-dire un écoulement permanent des larmes sur la joue. Le traitement de l'inflammation consiste en applications froides, en irrigations ou en scarifications de la *caroncule*. Il est souvent opportun d'ouvrir les abcès qui se forment, et d'enlever les poils ou autres corps étrangers qui ont pu donner naissance à l'affection.

Le trichiasis est caractérisé par le développement anormal de poils plus longs et plus résistants dans la *caroncule lacrymale*. Ce développement s'opère en vertu d'une hérédité ou erreur de lieu; c'est un cil supplémentaire qui naît sur la *caroncule*, et dont la présence peut être l'origine d'ophtalmies très-rebelles et même d'un affaiblissement sensible de la vue. Tous les accidents occasionnés par le trichiasis disparaissent par l'ablation des poils de la *caroncule*; c'est donc là la seule indication du traitement : arracher les cils supplémentaires et cautériser, à l'aide d'une aiguille rouge, l'intérieur du bulbe pileux.

Les tumeurs de la *caroncule*, appelées *encanthis*, sont de nature fort diverse; ce sont des hypertrophies simples, des kystes, des calculs, des polypes ou des cancers. Elles peuvent se présenter à des degrés différents de développement (les moins volumineuses empêchent le mouvement de rapprochement des paupières); d'autres peuvent provoquer un renversement des paupières, dévier les points lacrymaux, comprimer le globe oculaire, entretenir une inflammation conjonctivale, en un mot, gêner la vision. Le traitement de cette affection varie selon la nature de la tumeur. A de simples hypertrophies, on oppo-

sera des collyres et des injections astringentes ou résolutive; les scarifications ou l'excision de la partie saillante de la tumeur suffiront encore à faire disparaître la maladie; enfin, les cautérisations avec l'alun ou le nitrate d'argent seront employées avec avantage, non-seulement contre les tumeurs hypertrophiques, mais contre les polypes. Les calculs de la *caroncule* doivent être extraits; quant aux cancers et aux tumeurs suspectes, aux kystes, etc., on est dans la nécessité de les enlever au plus tôt; il est même urgent de disséquer avec soin les prolongements que ces tumeurs peuvent présenter et de les exciser en totalité.

CARONCULÉ,ÉE adj. (ka-ron-ku-lé). Hist. nat. Muni d'une ou plusieurs caroncules; comme le bec du dindon, la graine du ricin, etc. — s. m. Nom vulgaire d'une espèce d'étourneau de l'Australie.

— s. m. pl. Ornith. Famille d'oiseaux caractérisée par la présence d'une caroncule, et qui n'a pas été adoptée.

CARONCULEUX, EUSE adj. (ka-ron-ku-leux, eu-se). Anat. Qui a rapport aux caroncules, qui est de la nature des caroncules : *Eminence caronculeuse*. *Forme caronculeuse*.

CARONDELET, famille flamande ou bourguignonne, qui tire son origine de Jean de Charond, chancelier de Bourgogne, que la petitesse de sa taille fit appeler *Carondelet*. Les principaux membres sont : Jean de *Carondelet*, mort en 1501, que Charles le Téméraire désigna comme commissaire à la rédaction de la *Coutume de Bourgogne*, et qu'il employa à diverses missions politiques, en 1478. Il présida le parlement de Dôle et fut fait ensuite grand chancelier par l'archiduc Maximilien; — Jean de *Carondelet*, né à Dôle en 1469, mort en 1544, doyen de l'église métropolitaine de Besançon, en 1503; membre ecclésiastique du conseil souverain de Malines, en 1527; président perpétuel du conseil de Bruxelles, puis du conseil privé des Pays-Bas, en 1531, et enfin archevêque de Palerme et primat de Sicile; — François de *Carondelet*, mort en 1635, diplomate flamand et doyen de l'église de Cambrai, rempli des missions diplomatiques en Angleterre et en France.

Carondelet (PORTRAIT DE JEAN DE), tableau d'Holbein; collection de M. le comte Duchâtel (Paris). La figure, posée de face et de grandeur naturelle, est celle d'un homme d'une soixantaine d'années, vêtu d'un manteau brun garni de fourrures, et coiffé d'une toque noire; le visage, rose, sans barbe, sillonné de quelques rides et encadré de cheveux grisonnants, a une expression de douce gravité; l'intelligence brille dans le regard; la main droite fermée tient des gants; la gauche, à demi ouverte, fait un geste de démonstration. « Ces mains sont superbes », a dit M. Chaumelin (*Revue moderne*). Tout le tableau, d'ailleurs, est peint avec une science et une délicatesse merveilleuses. Quelques connaisseurs pensent qu'il est l'ouvrage de Barthélemy de Bruyn, qui fleurit à Cologne de 1520 à 1560; mais, à moins qu'un document irrécusable ne vienne confirmer cette nouvelle attribution, je ne vois pas pourquoi on retirerait ce chef-d'œuvre au maître de Bâle, pour le donner à un artiste dont les portraits authentiques, ceux du musée de Berlin, par exemple, ressemblent à s'y méprendre à des Holbein, selon M. Waagen. « Le Portrait de Jean de Carondelet a figuré à l'Exposition rétrospective de 1866, au palais de l'Industrie.

La cathédrale de Besançon possède une *Vierge glorieuse*, de Fra Bartolommeo, magnifiquement présent de Jean de Carondelet, archevêque de Palerme et conseiller de Charles-Quint. Dans ce tableau, que Vasari cite comme un chef-d'œuvre, on voit au premier plan, parmi les nombreux personnages qui adorent la Madone, une figure habillée de rouge, qui n'est autre que celle du donataire, Jean de Carondelet (V. Delacroix et Castan, *Guide de l'étranger à Besançon*, p. 100). — Un portrait de Fréd. de Carondelet, par Raphaël, se voit dans la collection des ducs de Grafton, à Londres.

CARONI, rivière de l'Amérique du Sud, dans la république de Venezuela, province de Guyane, prend sa source au versant septentrional de la sierra Pacaraima, coule du S. au N., et, après un cours de 600 kilom., se jette dans l'Orénoque à 100 kilom. E. de Bolivar. La navigation y est impraticable à cause du grand nombre de rapides et de chutes que forme cette rivière.

CARONIEN adj. (ka-ro-ni-ain). Myth. Qui appartient à Caron : *La barque CARONIENNE*. ■ On trouve aussi *CHARONIEN*, TENNE.

— Géol. *Grottes caroniennes*, Grôttas dans lesquelles règne un air méphitique, et que les Grecs avaient comparées à l'antre qui conduisait aux enfers.

CARORA, ville de l'Amérique méridionale, dans la république de Venezuela, province et à 100 kilom. O. de Barquisimeto; 6,000 hab. Cette ville, bien bâtie, au milieu d'une plaine aride, est renommée pour les baumes et les résines aromatiques de son territoire. Fabrication d'ouvrages en cuir et de hamacs en fibres d'agave.

CAROSE s. f. (ka-ro-se). Moll. Nom vul-

gaire d'une coquille du genre rocher, le *murex trunculus*.

CAROSSELLI (Angiolo), peintre italien, né à Rome en 1585, mort en 1653. Il savait si bien imiter la manière des peintres les plus célèbres, que les plus habiles connaisseurs préféraient ses copies pour les originaux. Fousin lui-même affirme avoir vu de Caroselli deux copies de Raphaël, qui lui paraissaient aussi parfaites que les œuvres du maître. Le palais du Quirinal possède de Caroselli un beau *Saint Venceslas*.

CAROSI (Jean-Philippe), naturaliste polonais, directeur de toutes les mines de l'ancienne république de Pologne, né vers 1730, mort vers 1800. Il publia en allemand : *Reise durch verschiedene Polnische Provinzen, mineralogischen und andere Inhalte* (Leipzig, 1781); et en français : *Sur la génération du silex et du quartz en partie; observations faites en Pologne* (Cracovie, 1783).

CAROSO DA SERMONETA (Marco-Fabrizio), chorégraphe italien, né à Mantoue au xvi^e siècle. On lui doit le plus ancien ouvrage qui ait été publié sur l'art de la danse. Cet ouvrage est intitulé *Il Ballarino diviso in due trattati* (Venise, 1581); il est orné de figures gravées sur bois, et donne la musique des principaux airs de danse de l'époque.

CAROSSE s. m. (ka-ro-se). Techn. Ustensile de cordier.

— Agric. Sarments liés ensemble autour d'un même échalais.

— Bot. Fruit du carossier.

CAROSSE s. f. (ka-ro-se). Couverture en peau que portent les Hotentots du Cap.

CAROSSIER s. m. (ka-ro-sié — rad. *carosse*). Bot. Espèce de palmier de la Guinée.

CAROTIDAL, ALE adj. (ka-ro-ti-dal, a-le — rad. *carotide*). Anat. Ancien syn. de *CAROTIDIEN*.

CAROTIDE adj. f. (ka-ro-ti-de — du gr. *karotides*, carotide; rad. *karoua*, assoupir, parce qu'on attribuait le sommeil à la compression de ces artères). Anat. Se dit d'une artère qui porte le sang du cœur à la tête. ■ Se dit aussi des bifurcations de la même artère : *L'artère carotide interne. L'artère carotide externe*.

— Substantif. : *La carotide. Les carotides interne. La carotide externe. Les branches qu'on nomme les carotides sont fort étroites*.

— Fig. Veine, fil : *Quand Balzac tient la carotide de son sujet, il l'injecte à fond avec fermeté et vigueur*. (St-Beuve.)

— Encycl. Anat. Les artères carotides sont spécialement destinées à fournir le sang au cerveau; on en distingue trois espèces : les artères carotides primitives droite et gauche, les artères carotides internes et les artères carotides externes; ces dernières ne sont que les branches de division de l'artère carotide primitive.

— Artères carotides primitives. Elles diffèrent d'origine et de rapports, selon leur situation à droite ou à gauche. La carotide primitive droite naît du tronc brachio-céphalique, qui donne en même temps naissance à l'artère sous-clavière; la carotide primitive gauche naît directement de l'aorte à côté de la sous-clavière gauche. La longueur de la carotide droite est moindre que celle de la carotide gauche; cette différence est mesurée par la hauteur du tronc brachio-céphalique. L'artère du côté droit est verticale dans toute son étendue; celle du côté gauche est d'abord oblique de haut en bas et de droite à gauche; et ce n'est qu'à sa partie moyenne qu'elle devient parallèle à la droite. Mêmes différences s'observent dans les rapports. La carotide primitive gauche a des rapports thoraciques; la carotide primitive droite, qui ne prend naissance qu'en dehors du thorax, n'en a pas. La carotide primitive gauche, dans son trajet thoracique, répond, en avant, au tronc brachio-céphalique veineux, au sternum et aux muscles de la région sous-hyoïdienne qui s'y attachent; en arrière, à l'œsophage, à la trachée et aux artères sous-clavière et vertébrale gauche; en dehors, au poulmon gauche. Au cou, les rapports des deux carotides primitives sont identiques. En avant, elles sont recouvertes en bas par les muscles sterno-hyoïdien, omoplate-hyoïdien et sterno-mastoïdien, en haut par l'aponévrose cervicale et les muscles peauciers qui les séparent seuls de la peau; en arrière, elles sont séparées de la colonne vertébrale par les muscles prévertébraux et le nerf grand sympathique; en dehors, elles répondent à la veine jugulaire interne et au nerf pneumo-gastrique; en dedans, elles sont en rapport avec la trachée-artère, l'œsophage et le corps thyroïde. Dans leur trajet, les artères carotides primitives ne fournissent d'autres branches que l'artère thyroïdienne de Neubauer, qui en part quelquefois; au niveau du bord supérieur du cartilage thyroïde, elles se divisent en deux branches terminales : ce sont les artères carotides externe et interne dont nous allons parler.

— Artère carotide externe. Elle part de l'artère carotide primitive, en même temps que l'artère carotide interne. A son origine, elle n'est séparée de la peau que par l'aponévrose et le muscle peaucier; plus haut, elle est recouverte par le muscle digastrique, le muscle stylo-hyoïdien et le nerf grand hypoglosse,

enfin par la glande parotïde; en dedans, elle est en rapport avec les muscles stylo-pharyngien et stylo-glosse et le pharynx; en dehors, avec la carotide interne qui la croise obliquement de bas en haut. Dans ce trajet, la carotide externe fournit successivement des artères collatérales nombreuses : 1^o la thyroïdienne supérieure, destinée au larynx et au corps thyroïde; 2^o la faciale ou maxillaire externe qui se distribue à la plus grande partie de la face; 3^o la linguale, destinée à la langue; 4^o l'occipitale, qui fournit des branches nombreuses à l'oreille interne, à la dure-mère, à la partie supérieure du muscle sterno-mastoïdien, aux muscles superficiels du cou et de la partie postérieure de la tête, à la peau du cou et au cuir chevelu; 5^o l'auriculaire postérieure dont les branches de division se distribuent aux attaches supérieures des muscles du cou, au pavillon de l'oreille et aux téguments; 6^o la pharyngienne inférieure qui se ramifie dans les muscles du pharynx; 7^o enfin, les artères parotidiennes, destinées à la glande parotïde. Ajoutons que, arrivée au niveau du col du condyle de la mâchoire inférieure, la carotide externe donne naissance à deux branches terminales importantes : la temporale et la maxillaire interne.

— Artère carotide interne. Elle naît de la carotide primitive en même temps que l'externe. Elle est d'abord placée en dehors de la carotide externe, mais elle ne tarde pas à lui devenir postérieure, puis interne. Elle suit alors un trajet rectiligne jusqu'à la base du crâne. Elle est en rapport, en dedans, avec le pharynx et l'amygdale; en dehors, avec la veine jugulaire interne et les nerfs pneumo-gastrique, glosso-pharyngien et hypoglosse; en arrière, avec la colonne vertébrale, les muscles prévertébraux, l'artère pharyngienne inférieure; en avant, avec les muscles qui se fixent à l'apophyse styloïde. Arrivée à la base du crâne, la carotide interne s'engage dans le canal carotidien dont elle suit les courbures, enveloppée d'un grand nombre de filets nerveux qui forment le plexus carotidien; au sortir de ce canal, elle se place dans le sinus caverneux sur les côtés de la selle turque, et est en rapport avec la paroi interne de ce sinus, le nerf moteur oculaire externe qui est en dehors de l'artère, et le nerf optique qui est à son côté interne; enfin, la carotide externe s'épuise dans ses branches terminales, après s'être réfléchie de bas en haut, en dedans de l'apophyse clinoidie antérieure. Dans son trajet, l'artère carotide externe ne fournit qu'un petit nombre de branches collatérales; ce sont de petits rameaux qui naissent du tronc principal, dans son trajet intracrânien, et se distribuent à l'oreille interne, à la dure-mère, etc. L'artère ophthalmique, qui naît au niveau de l'apophyse clinoidie, et les artères cérébrale antérieure, cérébrale moyenne, communicante postérieure et choréoïdienne, sont, au contraire, les branches importantes de division de cette artère; la première est une collatérale, les autres doivent être considérées comme les rameaux terminaux. Elles se distribuent à la partie antérieure du cerveau, à l'œil et à ses annexes.

En résumé, les deux carotides internes forment un réseau vasculaire destiné à fournir le sang au cerveau; elles communiquent soit entre elles, soit avec la vertébrale, branche principale de l'artère sous-clavière, par de larges anastomoses. On ne saurait méconnaître l'importance considérable des branches anastomotiques; c'est par elles que se rétablit la circulation du cerveau, entravée dans l'un ou dans l'autre des carotides internes; de sorte qu'à la suite de ligatures ou plaies des troncs carotidiens, la conservation des fonctions cérébrales dépend uniquement de la conservation des anastomoses qui s'établissent par la communicante antérieure, qui relie en avant les deux cérébrales antérieures, et par la communicante postérieure, qui fait communiquer la carotide interne avec la cérébrale postérieure. Le réseau anastomotique des artères du cerveau forme ainsi, sur la base du crâne, dans un lieu inaccessible aux violences traumatiques, un hexagone artériel constitué, en avant, par la communicante antérieure et les cérébrales antérieures; latéralement, par la communicante postérieure ou communicante de Willis; postérieurement, par les cérébrales postérieures émanées du tronc basilaire, formé lui-même de la réunion des deux vertébrales.

— Physiol. Les anciens n'avaient que des idées très-erronées sur les fonctions des artères carotides. Au dire de Ruphus d'Ephèse, les anatomistes grecs leur avaient donné le nom de *carotides* (c'est-à-dire somnifères), parce que leur compression s'appesantissait l'homme dans le sommeil et lui ôtait la voix. Galien découvrit qu'une partie de ces effets devait être attribuée à la compression des nerfs qui accompagnent l'artère, c'est-à-dire du pneumo-gastrique, du laryngé supérieur, etc. Les découvertes sur la circulation établirent, d'une manière irréfutable, que le rôle des carotides se bornait à distribuer le sang au cerveau, à la face et aux parties latérales et antérieures de la tête et d'une partie du cou. L'intégrité des fonctions de ces organes, et principalement du cerveau, dépend donc uniquement de la conservation de la circulation sanguine dans le réseau vasculaire des artères; mais ce qu'il fallut établir d'une manière plus précise, c'est la part qui doit

en revenir aux *carotides* elles-mêmes. On attribue à Aristote la première expérience instituée dans le but d'éclaircir cette question. Par la ligature des vaisseaux, cet anatomiste voulut se rendre compte des conséquences de l'interruption du cours du sang dans les *carotides*; mais, suivant Morgagni, la ligature ne porta, dans cette expérience, que sur la veine jugulaire. Les anatomistes modernes ont multiplié les ligatures des deux *carotides* sur plusieurs animaux; mais les phénomènes observés comme conséquence de cette interruption de la circulation dans les troncs carotidiens n'ont pas toujours présenté les mêmes caractères. Cela peut dépendre à la fois des conformations anatomiques propres à chaque espèce animale, aussi bien que des parties intéressées dans la ligature, du lieu où cette ligature a été opérée, etc., etc. La somnolence, l'assoupissement, l'accélération de la circulation et de la respiration, l'irrégularité des fonctions du système nerveux, la paralysie, la perte de la vue sont les principaux symptômes qui se produisent comme conséquences de la ligature des deux *carotides*, et la mort suit ordinairement de près cette terrible opération. Quant aux effets provoqués par la ligature d'une seule *carotide*, on a pu les observer plus fréquemment chez l'homme, puisque cette opération a été tentée plusieurs centaines de fois; mais ici encore les symptômes sont très-variables. On a cité des cas très-rares d'une ligature des deux *carotides* qui n'aurait pas entraîné la mort, tandis qu'au contraire des malades ont fréquemment succombé après la ligature d'une seule de ces artères. Ces différences proviennent très-vraisemblablement (et c'est ce que les autopsies paraissent avoir démontré) de l'imperfection ou du peu de développement des communications anastomotiques; si les artères communicantes antérieures et postérieures sont suffisamment développées, la circulation se rétablit par ces voies collatérales, et le sang arrive au cerveau par l'artère vertébrale et la *carotide* saine. Dans le cas contraire, on observe chez les malades, pendant un temps plus ou moins long, de la somnolence, la perte de la voix, l'affaiblissement de la vue du côté de la ligature, la syncope, la gêne de la déglutition, la pâleur et le refroidissement de la face du côté de la ligature, la paralysie hémiplegique du côté du corps opposé, enfin, la mort par asphyxie, par syncope ou par une sorte de gangrène du cerveau.

— Chir. *Maladies de la carotide*. Les maladies des artères *carotides* sont celles des autres vaisseaux artériels, savoir : les blessures, les anévrysmes, l'inflammation, la dilatation, l'oblitération, les dégénérescences osseuses et athéromateuses, l'ulcération et les ruptures. Les blessures sont, de toutes les affections pathologiques de la *carotide*, les plus importantes. Elles résultent de violences extérieures exercées par les instruments tranchants ou les armes à feu; elles surviennent, le plus souvent, à la suite de tentatives de suicide. Lorsque, d'une plaie située sur les côtés du cou, il s'écoule avec impétuosité un sang rutilant, il ne peut y avoir de doute sur la nature de la lésion : la *carotide* ou l'une de ses branches a été blessée. La mort est, le plus souvent, la conséquence inévitable d'une hémorragie foudroyante qui s'opère par un large vaisseau béant; c'est même ainsi que la mort arrive chez les animaux qui sont saignés, et si, dans un grand nombre de cas de tentatives de suicide par jugulation, les blessés ont échappé à la mort, ce n'est ordinairement que parce que les artères *carotides* ont été respectées. La section du larynx en avant du cou, bien moins grave que la section des artères, est ordinairement sans danger.

Que convient-il de faire en présence d'un pareil accident? Il existe de nombreux exemples de guérison des blessures de la *carotide*, et l'accident, quelque grave qu'il soit, n'autorise pas à désespérer du salut du blessé. Il est bien rare, toutefois, que l'hémorragie s'arrête d'elle-même. Il peut se produire une syncope qui empêche le sang de couler, mais on ne doit pas compter sur cet heureux hasard. En présence d'un blessé qui a l'artère *carotide* coupée, il faut se hâter de pratiquer la compression sur le point lésé. On applique l'artère contre les vertèbres cervicales, et, à l'aide d'un appareil contentif, on maintient la compression aussi longtemps qu'il est nécessaire. La compression seule a pu, dans quelques cas, remédier à l'accident. A la suite de blessures par armes à feu, avec plaie irrégulière, ce moyen a pu réussir encore; mais il arrive quelquefois que le blessé ne peut le supporter. On ne fait de la compression qu'un moyen provisoire d'arrêter l'hémorragie, en attendant les secours de l'art. Le véritable moyen curatif des blessures de l'artère *carotide* est la ligature du vaisseau lésé. Découvrir le vaisseau, s'il est possible, et appliquer un lien au-dessous de la blessure, ou sur la *carotide* primitive, dans le cas où il est impossible de retrouver la branche qui est le siège de la lésion, telle est la conduite que doit tenir le chirurgien. Dans le cas où la *carotide* primitive a été liée dans son bout inférieur, on compte, pour rétablir la circulation sanguine dans le cerveau, sur les anastomoses des artères cérébrales; et, en effet, les autopsies cadavériques ont démontré qu'après la ligature d'une *carotide*, la *carotide* du côté opposé se développait d'une manière exagérée,

et que les anastomoses fournissaient le sang à la partie du cerveau qui en eût été privée sans elles. Mais, par cette même raison, il est facile de comprendre que la circulation, en se rétablissant, peut ramener l'hémorragie par le bout supérieur de l'artère; c'est, en effet, ce qui est arrivé trop souvent, et ce qui a forcé le chirurgien à pratiquer une double ligature au-dessus et au-dessous de la plaie. En règle générale, on se contente de la ligature du bout inférieur, parce que l'expérience a prouvé qu'elle suffisait ordinairement pour empêcher l'hémorragie et amener la guérison de la blessure.

Nous ne parlerons pas ici des anévrysmes, de l'inflammation, des dégénérescences, etc. Ces maladies ne présentent pas d'indications particulières; les symptômes par lesquels elles s'accusent, et le traitement qu'elles réclament ne diffèrent en rien des symptômes et du traitement de ces mêmes lésions dans des artères quelconques. V. ARTÈRES.

— *Ligature des artères carotides*. La ligature des artères *carotides* est un moyen curatif chirurgical employé dans un assez grand nombre de cas : 1° pour arrêter les hémorragies à la suite des blessures des vaisseaux; 2° pour supprimer d'autres hémorragies faciales, dentaires, etc., dont la source n'est pas bien connue; 3° pour guérir radicalement, soit les anévrysmes spontanés, soit les anévrysmes faux consécutifs; 4° pour amener l'atrophie ou arrêter le développement de certaines tumeurs morbides de la face et du crâne; 5° pour rendre moins périlleuse l'ablation de tumeurs volumineuses occupant la face ou le cou. On a encore tenté cette opération, mais avec un succès très-contestable, pour calmer des douleurs névralgiques intenses et rebelles aux autres moyens, et pour guérir l'épilepsie; la ligature, dans ces deux cas, ne produit ordinairement qu'une amélioration très-passagère et expose à d'autres dangers. Nous avons dit que l'interruption de la circulation, dans l'une des deux *carotides* primitives seulement, pouvait ne pas exposer à des dangers sérieux, grâce aux anastomoses de communication entre les branches terminales des *carotides* et des vertébrales. Cependant l'opération est loin d'être innocente, et, soit par l'insuffisance des anastomoses, soit par la perturbation apportée brusquement dans la nutrition du cerveau, soit enfin par suite de lésions du réseau vasculaire, elle occasionne quelquefois une mort très-rapide. Un des plus habiles chirurgiens de Paris se plaignait un jour devant ses élèves d'avoir vu succomber tous les malades auxquels il avait lié la *carotide* primitive : treize fois il avait tenté cette opération, et treize fois l'opéré n'avait survécu que quelques jours à la ligature. Sans doute il n'y avait là qu'une coïncidence malheureuse, mais il n'en est pas moins vrai (cet exemple le fait voir) que la ligature de la *carotide* primitive est une opération sérieuse, qui ne doit être tentée que lorsqu'elle est légitimée par l'existence d'une lésion dangereuse par elle-même et guérissable par la ligature. La ligature des artères *carotides* interne ou externe n'offre pas le même danger, et s'exécute, dans les mêmes cas, à la suite de blessures, d'anévrysmes, etc. Pour lier la *carotide* primitive par le procédé ordinaire, on prend pour guide la saillie que forme sous la peau le muscle sterno-cléido-mastoïdien, et on fait une incision d'environ 0 m. 9 de long du bord supérieur de ce muscle. Après avoir repoussé en arrière le muscle sterno-cléido-mastoïdien, et en ayant la trachée et ses annexes, on aperçoit au fond de la plaie la veine jugulaire interne recouverte par le muscle omoplate-hyoïdien; si ce muscle gêne l'opérateur, on peut, sans inconvénient, le couper en travers. Un aide comprime alors la jugulaire à l'angle supérieur de la plaie pour affaiblir le vaisseau, et le chirurgien, ouvrant la gaine cellulaire, découvre l'artère et introduit en dessous une sonde cannelée; il ne reste plus qu'à passer un stylet fenêtré, muni d'un fil, dans la canule de la sonde, et à faire la ligature. Cette opération n'est pas exempte de difficultés. Le chirurgien doit prendre garde de ne blesser ni l'artère ni la veine, et de ne comprendre dans la ligature aucun des nerfs qui accompagnent les vaisseaux dans la gaine commune qui les contient. Quant à la ligature des *carotides* internes et externes, c'est une opération à la fois moins dangereuse et d'une exécution plus facile. Au niveau du bord supérieur du larynx, la naissance de ces deux artères n'est recouverte que par la peau et le muscle peaucier; c'est donc en ce point qu'on les découvre et qu'on les lie. On distingue la *carotide* externe de l'interne, en ce que la première est placée un peu en avant et en dedans de cette dernière.

— *CAROTIDIEN*, *IEUNE* adj. (ka-ro-ti-di-en, ie-ne). Anat. Qui appartient à la carotide. « Canal carotidien ». Conduit par lequel l'artère carotide pénètre à travers l'os temporal. « Trous carotidiens », Orifices du même conduit.

Carotta, roman publié en 1853 par Paul de Kock. C'est l'histoire de deux jumelles, dont l'une s'est lancée dans le tourbillon des plaisirs, et l'autre a marché courageusement dans la voie de la vertu. Le père adore sa fille coupable, et, par un dévouement sublime, l'autre endosse volontairement toutes les fautes de sa sœur, sacrifice que facilite leur merveilleuse ressemblance. La vérité se découvre à

la fin; la coupable se repent, et toutes deux se marient et vivent heureuses, entourant de soins et d'affection la vieillesse de leur père.

Paul de Kock aime les artistes; il est initié à tous les mystères de l'atelier, qu'il dévoile avec un charme exquis. Il a peint complaisamment le personnage de Carotin, ce peintre barbu qui *carotte* un dîner d'un côté, et 600 fr. de l'autre, pour une croûte qui vaut 10 fr. Mais cet argent, qu'il rougirait d'extorquer pour lui-même, il l'emploie à soulager la misère d'un vieux confrère. Carotin est peint d'après nature, pour peu qu'on ait mis le pied dans un atelier, on l'a rencontré; le récit de ses ruses pour subtiliser un dîner au philistin (c'est le nom sous lequel il désigne le bourgeois parvenu, qui veut son portrait dans toutes les positions) est des plus divertissants. Certains scènes, qui nous font assister à une *scie*, est d'un comique achevé; l'auteur blâme cette déplorable habitude des artistes, tout en prenant plaisir à en raconter les péripéties amusantes : c'est l'oncle qui adore et maudit son coquin de neveu et qui l'exécute en payant les dettes qui le feraient aller à Clichy. Ce mélange de rouerie qui en prend à son aise avec l'honnêteté rigide et les sentiments généreux, cette tête folle et ce cœur d'or, Carotin, en un mot, est un type bien dessiné. Elève de l'école créée par Pigault-Lebrun, M. Paul de Kock exagère un peu les défauts de son maître. Il arrache parfois le voile qu'il ne devrait pas soulever, mais il est inimitable dans la peinture des caractères comiques et francs. Les portraits d'originaux, la société bourgeoise, ses ridicules, sont finement étudiés. La grisette parle comme une grisette, le rapin comme un rapin, et, si le style n'est pas des plus châtiés ni des plus élevés, il se recommande du moins par sa verve, son comique et sa vérité. Le sentiment et la gaieté se marient agréablement; on pleure et on rit, et l'on peut répéter, après la lecture de *Carotin*, mais en la prenant en bonne part, cette phrase d'un critique célèbre : « Il faut lire Paul de Kock, et non le juger. »

CAROTIQUE adj. (ka-ro-ti-ke — gr. *karotikos*; rad. *karos*, carus). Pathol. Qui a rapport au carus; qui est de la nature du carus : Assoupissement CAROTIQUE. Etat CAROTIQUE.

CAROTTAGE s. m. (ka-ro-ta-je — rad. *carotte*). Fam. Flouerie, tromperie : Si vous faites quelque affaire solide et avantageuse, je ne veux pas de CAROTTAGE ni de mineurs, écrivez-moi. (E. Sue.) Le CAROTTAGE est une sorte d'impôt indirect qui porte sur le père, la mère, le frère, la sœur. (L. Huart.)

CAROTTE s. f. (ka-ro-te. — Le latin *carota* et le grec *karoton*, qui ont donné directement naissance à notre mot français, présentent une singulière analogie avec le terme irlandais *curran*, qui désigne une racine pivotante en général. L'origine commune de ces trois formes identiques doit être recherchée dans le sanscrit *gar*, aller, d'où *garana*, pied et racine, que nous retrouvons en irlandais, dans le double dérivé *carine*, jambe, et *curran*, racine. L'analogie qui rattache le sens de jambe à celui de racine n'est pas difficile à saisir. Les formes préco-latines semblent se lier au participe présent *carot*, *carant*, ou à un thème augmenté *caranta*, de même sens que *carana*, et la longueur de l'oméga, *o*, s'explique peut-être par la suppression de la nasale. Le radical sanscrit a passé avec sa signification double dans le slave *koreniti*, racine, d'où les noms slaves du raifort : en russe, *chrenu*; en polonais, *chrzan*; en illyrien, *krau*; en lithuanien, *krenas*. L'allemand a emprunté ce mot au slave, en a fait *chrene*, et nous l'enfin transmis sous la forme de *crau*, qui désigne une espèce de raifort appelée vulgairement moutarde des Allemands. Le sanscrit, entre autres noms, appelle la carotte *htakanda*, racine jaune, et le persan *zardak* la désigne également par sa couleur caractéristique; le sanscrit la nomme aussi *gadpada*, testicule d'éléphant, et *mula*, proprement racine, qui a passé dans la plupart des langues aryennes du Nord, en changeant l'en r, substitution qui s'observe très-fréquemment). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, comprenant une quinzaine d'espèces : Les semences de la CAROTTE sauvage sont stimulantes. (C. d'Orbigny.) Les CAROTTES des jardins et sauvages sont bisannuelles. (V. de Bomare.) La CAROTTE améliore le sol dans les jachères. (T. de Berneaul.)

... L'un voudra que tu plantes des choux, L'autre voudra que ce soit des carottes.

LA FONTAINE.

— Racine comestible de la même plante : Un plat de CAROTTES. Une botte de CAROTTES. La pulpe de la CAROTTE sert à colorer le beurre. (Vilmorin.) Les CAROTTES fournissent une nourriture abondante. (Féburier.) La jeune fille est la débile, insoucieuse de son éblouissante beauté, s'écartant de sa main de déesse une botte de CAROTTES. (Mme L. Colet.)

« Nom impropre qu'on donne à la betterave dans certains départements. »

« Fam. Vivre de carottes. Vivre avec grande économie; parce que les carottes sont d'un prix peu élevé. Il jouit la carotte, Jouer chichement, en ne hasardant que très-peu; jouer au billard avec une prudence exagérée. »

— Pop. Flouerie, petite escroquerie à l'aide d'un mensonge : C'est une CAROTTE. Oh! quelle CAROTTE! Nous pensons que ce mot et ses dérivés sont venus de *carotte*, mesquinerie au

jeu, car la prudence et la flouerie sont assez voisines dans cette matière. Cependant, quelques étymologistes prétendent que cette façon de parler vient de l'habitude qu'avaient les contrebandiers de passer des *carottes* de tabac à la frontière. « Tirer une carotte à quelqu'un, Le flouer, le filouter, en lui en faisant accroire : Voilà la manière dont les femmes pieuses s'y prennent pour vous tirer une CAROTTE de deux cent mille francs! (Balz.) C'est une entreprise de la plus haute importance, formée par des banquiers qui veulent... qui veulent nous tirer des CAROTTES, dit-il en riant. (Balz.) Là où elle ne peut fauter des tapis et se trainer en calèche, elle tire effrontément la ficelle et les CAROTTES. (E. Robert.) » *Carotte de longueur*. Histoire qui a tous les caractères d'une véritable carotte, qui est complètement mensongère et faite dans un but d'escroquerie.

— Argot. Avoir une carotte dans le plomb, Avoir l'haleine infecte. « En terme de coulisse, Faire un couac, chanter faux. »

— Comm. *Carotte de tabac*, Paquet de feuilles de tabac roulées en forme de carotte.

Moll. Nom vulgaire d'une coquille du genre cône.

— Adjectiv. Qui est de la couleur rouge ardent de la racine des carottes : Des cheveux CAROTTE. Des cheveux blonds CAROTTE.

— Encycl. Bot. et Agric. La *carotte* constitue, dans la famille des ombellifères, un genre auquel on assigne les caractères suivants : corollette générale primatifide; folioles profondément découpées; fleurs de la circonférence plus grandes que les autres, mais généralement stériles, de même que celles du centre; étamines au nombre de cinq, alternes et à anthères simples. Après la floraison, les pédicels des fleurs extérieures s'allongent, ce qui donne à l'ombelle générale une forme pour ainsi dire sphérique. Il y a une quinzaine d'espèces presque toutes originaires des contrées voisines de la Méditerranée; nous citerons seulement : la *carotte gommifère*, qui croît sur les rochers des bords de la Méditerranée, et dont on extrait par incision une gomme-résine très-odorante; la *carotte proprement dite*, vulgairement appelée *carotte sauvage*, espèce que l'on trouve partout en France, mais principalement dans les terrains calcaires et marneux, et qui est regardée par les botanistes comme le type de toutes les variétés cultivées. La *carotte* est un de nos meilleurs légumes-racines; non-seulement comme plante potagère, elle occupe une très-large place dans les préparations culinaires, mais encore, comme plante fourragère, elle sert à nourrir les bestiaux qui la recherchent avidement. Toutes les *carottes* cultivées peuvent se diviser en quatre groupes : les *carottes blanches*, les *jaunes*, les *rouges*, les *violette*. Parmi les *carottes* blanches, on distingue la *blanche à collet vert*, très-allongée, très-productive, croissant à moitié hors de terre, dont l'odeur et la saveur rappellent tout à fait celles du panais; la *blanche des Vosges*, plus courte et moins productive. Parmi les *carottes jaunes*, on trouve la *jaune d'Achicourt*, allongée, volumineuse et sortant très-peu hors de terre; la *jaune à collet vert*, longue aussi, mais moins volumineuse et moins enterrée que la précédente. Parmi les *carottes rouges*, on doit signaler la *grasse rouge à collet vert des Flandres*, conique, profondément enterrée, très-productive et de bonne qualité; la variété d'*Altringham*, de moindre diamètre, mais plus longue et plus conique. Les *carottes violettes*, d'origine espagnole, sont très-belles et très-curieuses, mais rien ne prouve, du moins quant à présent, qu'on doive les classer parmi les variétés de choix. Parmi ces variétés, les unes ne conviennent réellement qu'au bétail, tandis que les autres servent en même temps aux préparations culinaires. Ces dernières, dit M. Joigneaux, plus savoureuses, plus riches que les premières, doivent leur être préférées, même pour la nourriture des animaux. Ce sont, par ordre de qualité : la *carotte d'Altringham*, d'origine anglaise, et déjà répandue dans les exploitations du Brabant; la *carotte jaune d'Achicourt*; la *carotte de Nonceveux*, *carotte rouge* que l'on désigne communément sous l'appellation vague de *carotte du pays*, et la rouge à collet vert des Flandres. Les *carottes* exclusivement potagères se recommandent en général par un goût plus relevé, mais elles sont peu productives. Parmi elles, nous signalerons seulement la *rouge courte de Hollande* et la *demi-courte* du même pays, qui est la *carotte de Croissy* ou de Crècy des Parisiens. Il faut remarquer cependant que la qualité des *carottes* ne dépend pas exclusivement de la variété, elle dépend autant et plus encore de la nature du terrain où on les cultive. Un sable gras et profond, ou une terre franche, douce, est le sol qui convient le mieux à cette racine. Du reste, toutes les terres, pourvu qu'elles soient riches naturellement ou enrichies par des fumures profondes, bien ameublées et assez fraîches, lui conviennent parfaitement. Comme la *carotte* craint la sécheresse au plus haut degré, on ne doit la cultiver en grand que dans les régions du Nord et de l'Ouest. Du reste, bien moins exigeante que la betterave, elle ne demande ni la présence du calcaire ni une très-grande richesse en sels azotés et phosphorés. Dans les assolements, cette plante peut être placée après une récolte sarclée, les pommes de terre par exemple. Quelquefois on la sème avec de

l'avoine, de l'orge, du lin ou d'autres graines de printemps, ou même sur les froments et les seigles en herbe, après un hersage. Il est bon de ne la ramener sur elle-même que tous les quatre ou cinq ans. On estime que la *carotte* exige pour se former une quantité de fumier au moins égale à la moitié de son poids en feuilles et en racines. Les engrais qu'elle préfère sont : le fumier de vache consommé, le purin mêlé de matières fécales et le sel de cuisine. L'époque des semailles pour la grande culture commence à la fin de l'hiver et finit vers les premiers jours de mai. En récolte dérobée, on ne peut semer qu'à la volée, à raison de 5 kilogrammes de graines par hectare, mais, en récolte principale, il y a de l'avantage à semer en lignes distantes de 40 à 50 centimètres. Avant d'employer la graine, on l'exposera au soleil ou dans un local chauffé, et on la frotera entre les mains avec de la cendre ou du sable, afin de briser les aspérités qui la hérissent. Sans cette précaution, il serait difficile d'exécuter un semis régulier, parce que les graines s'accrochent et se pelotonnent. Le choix des semences n'est pas non plus sans importance. On doit se servir, autant que possible, de celles qui proviennent de plantes bien conformées, d'un volume moyen, et ayant parcouru toutes les phases de leur développement. On aura donc soin de rejeter les graines des *carottes* qui filent ou s'emportent la première année. On s'accorde généralement à reconnaître que la graine récoltée dans un jardin ne vaut pas, à beaucoup près, pour les semis de la grande culture, celle que l'on récolte dans les bonnes terres. La *carotte* est très-lente à sortir; elle reste quelquefois trente et quarante jours en terre avant de se montrer, et le terrain se couvre de mauvaises herbes avant qu'on puisse tenter de le nettoyer. Quand elle a poussé hors de terre, elle reste longtemps petite, à peine visible, et c'est avec les plus grandes précautions qu'il faut procéder à son nettoyage; elle ne souffre pas la transplantation; on ne peut donc la traiter comme la betterave, en supprimant les premiers binages. Après ces premiers soins, qui sont les plus importants, il ne reste plus qu'à sarcler de temps à autre et à éclaircir. Quand les *carottes* sont associées à une récolte principale, on se contente de herser ou sarcler après que cette dernière a été enlevée. On procède à l'arrachage vers la fin de septembre ou dans la première quinzaine d'octobre. Les feuilles ou *fanes*, qui sont aromatiques, procurent alors un fourrage abondant et de bonne qualité qu'il importe d'utiliser, soit en le faisant manger de suite, soit en l'empilant avec du sel par masses très-serrées et couvertes de terre, dans des fosses mises préalablement à l'abri de la pluie et de l'humidité. Les racines sont rangées en silos ou en cave; mais comme elles pourrissent facilement, on ne doit pas les accumuler en grandes masses ni les réserver pour la fin de l'hiver. Appliquée à l'alimentation des animaux, la *carotte* est l'une des plantes les plus utiles que l'on connaisse. Elle est recherchée avidement par toute espèce de bétail; elle convient particulièrement aux chevaux. Coupée par tranches, puis mélangée avec de la paille hachée, elle forme une excellente nourriture pour les moutons. La *carotte* fournit aussi un excellent aliment pour les vaches, mais il faut la leur donner avec mesure et mélangée avec d'autres substances, car, consommée seule et en trop grande abondance, elle communique au lait une saveur désagréable.

La *carotte* contient 9 à 10 pour 100 d'un sucre signalé par divers chimistes comme cristallisable, mais que l'on n'a pas encore tenté d'extraire en grand; elle renferme en outre des phosphates, des sels alcalins et une huile volatile qui lui communique ses propriétés excitantes et son odeur. Dans le nord de la France, mais principalement en Belgique, on fabrique avec les *carottes* un sirop désigné quelquefois sous le nom de *poiré*. Le jus de ces racines est aussi employé à colorer artificiellement le beurre. En médecine, la *carotte* passe pour émolliente, résolutive, diurétique, vermifuge et antiseptique. Le suc de cette plante, extrait par compression et délayé dans une petite quantité d'eau, est employé avec succès dans les extinctions de voix, les toux opiniâtres, la phthisie, l'asthme, etc. La pulpe fraîche, obtenue en râpant une *carotte* crue, est un remède populaire pour les brûlures. Les infusions de graines de *carotte* excitent l'appétit, stimulent les fonctions digestives et favorisent la sécrétion du lait.

CAROTTÉ, ÉE (ka-ro-té) part. pass. du v. Carotter. Trompé, filouté : *Le marquis, comme tous les petits esprits, avait toujours peur d'être carotté.* (Balz.)

CAROTTER v. n. ou intr. (ka-ro-té — de *carotte*). Pop. Jouer la carotte, jouer mesquinement, en ne hasardant que très-peu d'argent : *Il ne joue pas, il carotte.* Il se dit surtout au jeu de billard.

— v. a. ou tr. Escroquer en employant la ruse, le mensonge : *Il m'a carotté vingt francs. Tiens, mère, voilà vingt francs, va au marché, et ne me carotte pas.* (Gavarni.) *Monsieur le comte se laisse carotter, et je suis content.* (Balz.)

— Loc. pop. *Carotter l'existence*, Vivre misérablement, vivre d'expédients. *Il Carotter le service*, S'en dispenser à l'aide d'excuses et de prétextes.

CAROTTEUR, EUSE s. et adj. (ka-ro-teur, eu-ze — rad. *carotter*). Pop. Se dit d'une personne qui joue mesquinement, qui joue la carotte, particulièrement au billard. On dit aussi **CAROTTIER, IÈRE**. *Expert en l'art de tromper, de tirer des carottes : Adieu, carotteur.* (Balz.) *Tous les hommes sont les mêmes et leur chanson ne varie pas : ils vous supplient de mettre leur dévouement à l'épreuve, et quand on les prend au mot, ils disent que nous sommes des carotteuses.* (Villemessant.)

CAROTTINE s. f. (ka-ro-ti-ne). Chim. Matière cristallisable que l'on a extraite de la carotte, et qui est le principe colorant de cette racine.

CAROTTO, bourg du royaume d'Italie, province de Naples, district et à 8 kilom. S.-O. de Castellamare, près de la côte; 3,600 hab. Ecole de navigation pour la marine marchande; élève de vers à soie.

CAROTTO ou **CAROTO** (Jean-François), peintre italien, né à Vérone en 1470, mort en 1546. Il excellait surtout dans les portraits et dans la miniature. Ses œuvres sont répandues à Vérone, à Milan, à Casal, etc. Elles sont remarquables par la pureté du dessin, l'élévation du style et l'harmonie de la couleur, et plus d'une fois il arriva à Carotto de surpasser son maître André Mantegna. — Son frère et son élève, Jean Carotto, fut un architecte distingué. Il s'établit à Venise, et passe pour avoir donné des leçons à Paul Véronèse.

CAROUB s. m. (ka-roub). Pharm. Galle de térébinthe, qui a des propriétés astringentes et une saveur aromatique.

CAROUBE s. m. ou f. (ka-rou-be — ar. *charroub*). Bot. Fruit du caroubier : *On se sert du suc de la caroube pour faire des conserves.* (C. d'Orbigny.) *Les Turcs font un usage journalier du caroube.* ("".) On dit aussi **CAROUGE**.

— Rem. Le féminin est plus ancien que le masculin, mais celui-ci paraît avoir prévalu dans la langue vulgaire; les botanistes préfèrent le féminin; ils ne devraient peut-être pas mentionner le mot lui-même, leur nomenclature n'admettant pas de noms spéciaux pour désigner des fruits; chez eux, la ou le *caroube* doit s'appeler le fruit du caroubier.

CAROUBIER s. m. (ka-rou-bié — rad. *caroube*). Bot. Genre d'arbres, de la famille des légumineuses, tribu des césalpiniées : *Le bois du caroubier est d'une grande dureté. On donne le fruit du caroubier aux bestiaux.* (C. d'Orbigny.) *Le caroubier était autrefois très-commun en Palestine.* (V. de Bomare.) *Les fleurs du Nord croissent aux pieds des citronniers et des caroubiers du Midi.* (L. Enault.) *Caroubier de la Guyane*, syn. de **COURBAILL**.

— Encycl. Le *caroubier* croît au bord des ruisseaux, des torrents et de la mer, dans tout le midi de l'Europe, dans le Levant et en Afrique. On en compte six espèces. Le *caroubier siliqua* ou *caroubier sauvage* pousse sur le sol le plus ingrat et le plus aride, dans les interstices mêmes des rochers; il aime le voisinage de la mer et les vents du sud, mais l'humidité lui est défavorable. La forme agréable des *caroubiers*, leur tige élancée, leur belle verdure que nos hivers ne détruisent jamais, donnent aux collines et aux falaises où ils sont cultivés un aspect si frais et si agréable que tout y retrace un printemps éternel. Cet arbre s'élève jusqu'à 12 m., et son tronc a souvent 2 m. de circonférence; il s'étale et s'arrondit comme l'orange; ses branches tortueuses sont lisses, plus ou moins couvertes de nœuds raboteux; ses feuilles sont d'un beau vert, fermes, luisantes, traversées en dessous par des nervures solides; ses fleurs, disposées en petites grappes rouges, sont unisexuelles ou hermaphrodites. Le fruit, qui croît aussi en grappes, forme une longue siliqua lisse, aplatie, un peu coriace et divisée intérieurement par des cloisons transversales en autant de loges, dont chacune renferme une pulpe succulente, d'un goût sucré, avec une semence jaune, dure et luisante. Il mûrit en septembre, un peu après que l'arbre s'est couvert de fleurs; on le cueille en octobre. Cet arbre vit longtemps, puisque les froids rigoureux que le littoral nord de la Méditerranée éprouve une fois au moins chaque siècle ne le détruisent pas, ou, s'il périclète jusqu'au collet de la racine, il rejette ensuite avec plus de force et se met de nouveau en rapport après trois ou quatre ans.

Le *caroubier* se fume de ses dépouilles, qui forment un bon terreau. On coupe les branches souffrantes ou mortes tous les deux ou trois ans, et, au commencement de l'automne, on fait tomber avec des bâtons flexibles les fruits, qu'on ramasse pour les conserver.

La tige du *caroubier* dépérit aussitôt qu'elle a atteint une certaine dimension; sa moelle tombe peu à peu en putréfaction, le bois se corrompt du centre à la circonférence, et l'arbre finit par vivre, comme le châtaignier et le saule, par l'écorce seule. L'opinion générale est que le *caroubier* vit au delà de cinq à six siècles. L'ennemi qu'il redoute le plus, c'est le froid; cependant on l'a vu résister à la bise, et amener la même année ses fruits à maturité, tandis que, dans les endroits plus exposés au vent, les feuilles et les branches se desséchaient sur pied. Si, après leur maturité parfaite, on laisse les caroubes sur l'arbre,

elles sont attaquées par un petit insecte dont la chenille se nourrit de la moelle.

Le bois du *caroubier* est très-dur, à fibres droites et serrées, d'un beau rouge varié d'une infinité de nuances qui le rendent propre à la construction des meubles et des ouvrages de marqueterie; on le connaît dans le commerce et l'industrie sous le nom de *carouge*.

Les feuilles de cet arbre contiennent assez de tannin pour être employées avec avantage à la préparation des cuirs. Les fruits verts sont très-nuisibles aux animaux ruminants; parvenus à leur maturité, ils sont, au contraire, excellents pour nourrir et engraisser les bestiaux. Ils sont même convenables pour l'homme, soit crus, soit séchés au four; des peuplades entières s'en nourrissent dans la Pouille, la Sicile et la Grèce. Nos médecins les emploient en décoction, en sirop, en tablettes et en conserves pectorales. Ces fruits furent d'une grande ressource pendant le siège de Gènes, que soutint Masséna. On fait un grand commerce de graines de caroube soit pour la nourriture des bestiaux, et principalement celle des chèvres du Thibet, soit pour en extraire une teinture précieuse pour les étoffes de haut prix. Quand elles sont torréfiées avec soin, on en prépare une espèce de café assez agréable.

La superficie occupée par les *caroubiers* dans le département des Alpes-Maritimes, est de 10 hectares; leur produit de 160 à 165,000 kilogr. par an, d'une valeur de 25 à 30,000 fr.

CAROUBLE s. f. (ka-rou-ble). Argot. Fausse clef.

CAROUBLEUR s. m. (ka-rou-bleur — rad. *carouble*). Argot. Filou qui exerce son état au moyen des intelligences qu'il entretient avec des personnes utiles à ses vues, comme frotteurs, bonnes, etc. : *Les caroubieurs ne sont qu'une variété des cambrioliers. Presque toujours les caroubieurs s'introduisent dans les appartements au moyen de fausses clefs qu'ils ont fabriquées eux-mêmes, sur les empreintes fournies par leurs complices.* On les appelle quelquefois **CAROUSSEURS** REFLÉS. *Il Caroubleur à la flan, Voleur à l'aventure.*

CAROUGE s. m. (ka-rou-je — peut-être une altération de *cap rouge*, tête rouge). Ornith. Genre d'oiseaux, formé aux dépens des loriot, et dont toutes les espèces vivent en Amérique. *Le carouge à gorge noire construit son nid en forme d'entonnoir profond. Les carouges savent couvrir leur nid sous une feuille de bananier qui leur sert d'abri.* (Buff.) *Les carouges à long bec se réunissent en troupes.* (Lafresnaye.) *Le carouge se trouve aussi à la Martinique.* (V. de Bomare.)

— Bot. Syn. de **CAROUBIER**. *Bois du même arbre. Il Carouge à miel*, Nom vulgaire du févier à trois épines.

— Encycl. Ornith. Le *carouge*, voisin des loriot et des troupiales, renferme un petit nombre d'espèces, qui presque toutes vivent dans les régions centrales de l'Amérique. Leurs nids sont des plus remarquables; ils se composent de petites fibres de plantes et de feuilles sèches, entrelacées les unes dans les autres, et formant comme des segments d'un globe creux qui serait divisé en quatre parties égales, le tout si artistement cousu sur une feuille de bananier ou d'un autre végétal, que la feuille elle-même semble faire partie du nid. Cette particularité de nicher sur les bananiers a valu son nom à l'espèce la plus connue du genre, le *carouge banana* (*oriolus banana*, *zanthornus banana*), qui habite la Martinique.

Cet oiseau, de la grosseur du loriot, a le bec, les pieds, les ailes et tout le dessus du corps noirs; le plastron d'un brun rouge; le croupion orangé; la femelle a des couleurs plus ternes. Le *carouge banana* possède, suivant le rapport des voyageurs, un instinct admirable pour la destruction des serpents à sonnettes. Par des cris particuliers et répétés, il fait connaître à l'homme le voisinage de ce terrible reptile; il le conduit jusqu'à son repaire, et participe ainsi, autant qu'il est en lui, à la destruction du serpent. Les *carouges* vivent par paires ou par petites troupes dans les prairies; ils sont insectivores et carnivores; leur ponte est de quatre ou cinq œufs; elle se répète plusieurs fois dans l'année. Quelques espèces ont un ramage des plus agréables.

CAROUGE s. f. (ka-rou-je). Ichtyol. Variété de carpe.

CAROUGE (Bertrand-Augustin), astronome français, né à Dol (Ille-et-Vilaine) en 1741, mort en 1798. Il fit divers calculs pour l'*Astronomie* de Lalande, publia plusieurs mémoires dans la *Connaissance des temps*, et dressa de bonnes tables pour calculer les phases de la lune pendant soixante ans. Larevillière-Lepaux, ayant appris qu'il était forcé pour vivre de donner des leçons, lui fit obtenir, en 1795, une place d'administrateur général des postes, qu'il conserva jusqu'à sa mort.

CAROUGE, ville de Suisse, canton et à 2 kilom. S. de Genève, sur la rive gauche de l'Arve; 4,500 hab. Fabrique d'horlogerie; commerce important avec Genève. Ce n'était encore qu'un village appartenant à la Sardaigne, lorsque, en 1780, Victor-Amédée III, voulant en faire une rivale de Genève, l'érigea en chef-lieu de province et chercha par de grands privilèges à y attirer les étrangers. En 1815, elle fut donnée à la Suisse. La pro-

vince de Carouge eut dès lors pour chef-lieu Saint-Julien, et subsista jusqu'en 1837, époque où elle fut partagée entre les provinces limitrophes. Elle fait aujourd'hui partie du département français de la Haute-Savoie, dont elle forme l'arrondissement de Saint-Julien.

CAROUN, personnage légendaire arabe. Ce Caroun, ou Kiroun, n'est autre que le Coré de la Bible, qui fut englouti dans la terre avec Abiron et Dathan, on sait dans quelles circonstances. Caroun est pour les Arabes le type par excellence de l'homme riche, et ils racontent de ses trésors des détails fabuleux. Il est généralement regardé comme l'inventeur de la chimie, ou du moins on croit qu'il l'a reçue de Moïse. Les Arabes parlent toujours de sa fille de chameaux destinée à porter seulement les clefs de ses coffres forts, et l'on voit souvent revenir, dans les contes des *Mille et une nuits*, le lac ou l'étang de Caroun.

CAROUS s. m. (ka-rou — corrupt. de *carousse*). Débauche de boisson : *Faire carous.* *« Vieux mot.*

CAROUSCHE s. f. (ka-rou-che). Ichtyol. Nom vulgaire du carrassin, espèce de carpe. *« Carousche blanche*, Nom du cyprin strié, parmi les pêcheurs, dans le département de la Moselle.

CAROUSSE s. f. (ka-rou-se). Fête. *« Vieux mot.*

— Ichtyol. Nom vulgaire du bar.

CAROVAGLIA s. f. (ka-ro-vai-llj; *ll* m. — de *Carovaglia*, botaniste italien). Bot. Genre de mousses, comprenant une seule espèce, qui croît à Java.

CAROVÉ (Frédéric-Guillaume), philosophe et publiciste allemand, né à Coblenz en 1789, mort à Heidelberg en 1852. Il fit ses études de droit dans sa ville natale, et devint, en 1811, conseiller auditeur à la cour d'appel de Trèves. Lorsque le gouvernement français organisa l'octroi du Rhin, Carové embrassa la carrière administrative et devint contrôleur à la douane de Gernsheim. Ayant perdu cet emploi en 1815, il revint se livrer à de nouvelles études à l'université de Heidelberg, et s'appliqua surtout à la philosophie, sous la direction de Hegel. Il y fut l'un des fondateurs de la *Burschenschaft*, et figura parmi les députés de cette association à la fête de Wartbourg. Reçu, en 1818, docteur en philosophie, il suivit la même année Hegel à Berlin, et obtint une place de répétiteur de philosophie à l'université de cette ville. En 1819, il se fit recevoir agrégé de l'université de Breslau, et ouvrit dans cette ville des cours publics sur l'histoire de la philosophie, ainsi que sur le droit naturel et sur le droit politique. Mais les persécutions qu'il eut à endurer de la part du gouvernement, à cause de la part qu'il avait prise aux menées de la *Burschenschaft*, le forcèrent à quitter cette université en 1820, et à résider successivement à Heidelberg et à Francfort. En 1848, il fit partie du parlement libéral, et, en 1849, il fut député au congrès de la paix à Paris; il y devint même président de la fraction allemande, mais renonça l'année suivante à ces fonctions.

Carové a traité, dans une série de brochures fort estimées, toutes les questions politiques, religieuses et sociales de son époque. Ainsi il a écrit sur les rapports de la philosophie avec l'Eglise; sur le protestantisme, le catholicisme et le saint-simonisme; sur la philosophie allemande et la philosophie française; sur le célibat; sur la révolution de Juillet; sur l'esclavage dans l'Amérique du Nord; sur l'émancipation des juifs, etc. Parmi ces nombreuses publications, nous citerons : *Sur l'Eglise, qui seule opère notre salut* (1826, 2 vol.); *la Religion et la philosophie en France* (1827); *Essai sur le saint-simonisme et la nouvelle philosophie française* (1831); *Essai sur le célibat imposé au clergé catholique romain* (1832); *le Messianisme* (1834); *le Catholicisme romain dans la ville papale et dans d'autres métropoles d'Italie* (1851); *Pratique du christianisme ou les dernières choses du monde ancien* (1855); *L'imprimerie, considérée dans son importance pour l'histoire universelle* (1843); *Sur ce qu'on appelle le principe politique allemand et le principe politique chrétien* (1843); etc.

Son idéal était une religion de l'humanité qui eût satisfait tous les peuples, et se fût montrée à la hauteur de toutes les époques; dans cette religion, toutes les différences de croyance et de cérémonial ecclésiastique devaient disparaître, et l'Eglise, libre de toute hiérarchie et de toutes règles imposées par les hommes, devait s'en tenir aux principes du christianisme dans toute sa simplicité et sa pureté primitives.

CAROVIGNO, bourg du royaume d'Italie, dans la terre d'Otrante, district et à 28 kilom. N.-O. de Brindisi; 3,500 hab.

CAROVILLI, bourg du royaume d'Italie, province de Molise, district et à 15 kilom. N.-E. d'Isernia, chef-lieu de canton; 2,200 hab.

CARPACCIO (Vittore), peintre italien, né à Venise vers 1455, mort dans la même ville vers 1525. Quand on a vu, dit M. Charles Blanc dans l'étude remarquable qu'il vient de publier sur Carpaccio, les œuvres de ce

peintre naïf, ingénieux et charmant, on regrette vivement de ne rien savoir touchant sa biographie. • Un autre écrivain, Luigi Correr, avait déjà signalé, il y a quelque trente ans, dans son *Éloge de Carpaccio*, lu à l'Académie de Venise, toutes les difficultés de cette biographie, en disant que la vie de cet artiste était enveloppée d'impénétrables ténèbres. Nous ne possédons, en effet, sur Carpaccio, que des documents bien rares, et surtout bien disséminés; on a même contesté sa nationalité; mais l'adjectif *Venetus* (Vénitien), dont il fait toujours suivre son nom dans la signature de ses tableaux, indique suffisamment son origine.

Sa vie, d'ailleurs, s'écoula à Venise, dont il a reproduit, dans les fonds de ses compositions, les maisons, les rues, les monuments les plus pittoresques. On a écrit qu'il était élève des Bellini; c'est une erreur, et nous sommes de l'avis de M. Charles Blanc, qui dit fort judicieusement : « Les premiers travaux de Carpaccio ayant été faits en concurrence avec les Bellini, tant à la confrérie de Saint-Jean (*Scuola di San-Giovanni*), qu'au palais ducal, dans la salle du grand conseil, il est peu probable qu'il ait été l'élève de Jean ou de Gentil Bellini, et nous sommes disposé à croire qu'il eut plutôt pour maître un des Vivarini... »

L'Arrivée de sainte Ursule à Cologne, qui doit être probablement une des premières productions du maître, forme le commencement de l'histoire de sainte Ursule, histoire charmante dont il a raconté tous les détails en huit autres sujets. Chacune de ces toiles est un petit poème d'un sentiment exquis, d'une poésie sincère, naïve et émue. Chose bizarre, Carpaccio, qui avait au suprême degré l'instinct des choses du cœur, qui les développait avec un soin religieux, avec une délicatesse infinie, leur donnait toujours pour cadre les magnificences d'une architecture grandiose, riche, variée; des paysages immenses, des perspectives sans fin. Or ces deux partis pris, réellement incompatibles, son talent les réunit avec tant de bonheur, que cette décoration bruyante, loin d'écraser le thème principal, semble le faire plus isolé et plus intime encore; l'œil, entraîné de colonne en colonne, après avoir parcouru cet ensemble un peu théâtral, mais si beau pourtant, vient se reposer dans un petit coin, où se déroule, entre deux ou trois figures, deux ou trois têtes merveilleuses d'expression, une scène intime, simple, vraie, profondément sentie, et qu'on ne se lasse pas de regarder. Tels sont les motifs nombreux qui composent la légende de sainte Ursule. Ces neuf tableaux appartiennent à l'Académie des beaux-arts de Venise, et ne sont pas les moins intéressants de ceux qu'on admire dans ce musée. Mais ils ne sont pas, malheureusement, en état de parfaite conservation; des restaurateurs maladroits ont gravement altéré les plus beaux morceaux de la septième composition, où l'on voit sainte Ursule arrivant à Cologne avec sa suite de vierges amies, de fidèles compagnes, et la huitième, presque tout entière, qui représente le martyre, la mort et les funérailles de la sainte.

Telle est l'œuvre capitale de Carpaccio, dit M. Charles Blanc; il y a mis tout son amour, tout son cœur, et, pour en être ému, il n'est pas nécessaire de se connaître en peinture; le plus ignorant des hommes en serait touché.

Au temps où ces compositions charmantes étaient à la Scuola, Zanetti (c'est lui-même qui nous l'apprend), caché dans un coin de la chapelle, prenait plaisir à voir les bonnes gens qui, relevant la tête après leurs dévotions, restaient tout ébahis, en extase, devant les figures de ces tableaux, qu'anime un sentiment inexprimable. Cependant l'exécution laisse à désirer; le faire en est dur et sec; la pâte, timide, faible, bien qu'elle soit partout enfermée dans un trait noir et dur; les lointains sont trop faits et avancent beaucoup trop. C'étaient là d'ailleurs les défauts de l'époque, et si nous les signalons avec soin, c'est parce que l'auteur eut plus tard le mérite de s'en corriger. Ainsi, dans la *Présentation de Jésus au temple*, son chef-d'œuvre peut-être, il n'y a plus la moindre trace de ce travail péniblement laché; la couleur, empathée largement, s'y étend grasse, ferme et solide, et le ton n'en est que meilleur. Cette observation, Vasari l'avait déjà faite, car il vante la couleur brillante de ce tableau, le seul dont il parle, et il ajoute que le métier lui paraît être celui d'un maître praticien.

La Rencontre de saint Joachim et de sainte Anne avec saint Louis, roi de France et sainte Elisabeth de Hongrie, autre tableau du maître, est tout aussi remarquable, à notre avis, que l'œuvre précédente, bien qu'il ne jouisse pas d'une aussi grande notoriété. On ne peut en dire autant du tableau que le Louvre possède, la *Prédication de saint Etienne à Jérusalem*. Ce tableau, faiblement traité, fait partie d'une suite de cinq compositions commandées par la *Scuola di San-Stefano*, de Venise; de 1511 à 1524, il appartenait au musée Brera, qui en fit l'échange avec notre musée national. Outre les pages que nous avons mentionnées, Venise en possède encore plusieurs autres; ainsi il y a, dans l'église San-Giorgio degli Schiavoni, quelques fresques peintes de 1502 à 1511, qui représentent la vie de saint Georges et celle de saint Jé-

rôme; à San-Vitale, la *Vierge à l'Enfant*. On connaît à Ferrare, dans le musée de la commune, la *Mort de la Vierge au milieu des apôtres*, tableau signé et daté de 1508. Le musée Brera, de Milan, est plus riche en tableaux de Carpaccio; il ne compte pas moins de sept toiles, parmi lesquelles il faut remarquer surtout la *Dispute de saint Etienne avec les docteurs*; le sujet de ce tableau est tiré, ainsi que celui qui figure au Louvre, de l'histoire de saint Etienne. La même ville possède encore la *Présentation de la Vierge au temple*, composition imitée depuis par Titien. Un autre tableau, qu'on voit aux Frères-Mineurs de Milan, dans la chapelle Saint-Ambroise, et qui représente le *Couronnement de la Vierge*, a été attribué à Carpaccio par Vasari, mais c'est une erreur; il est de Marco Basaiti et de Vivarini, ainsi que l'indique une inscription fort apparente que Vasari n'avait pas vue. Enfin, au musée royal de Berlin, on remarque *Saint Pierre bénissant saint Etienne*.

Tel est, à peu près, l'œuvre tout entier du grand artiste vénitien, dont le talent a illustré cette dernière moitié du xve siècle, qui ouvre le siècle d'or. Parmi les maîtres de cette grande école, qui a laissé dans l'histoire une trace si brillante, aucun n'est plus sympathique que Carpaccio, aucun n'est plus poète, aucun n'a plus de charme, et Zanetti avait raison de dire : « *Aenea in cuore la verità*. Il avait en son cœur la vérité. »

CARPADELE s. m. (kar-pa-dè-le — du gr. *karpos*, fruit; *adelos*, invisible). Bot. Fruit des ombellifères. Syn. de DIANESE.

CARPAIS s. m. (kar-pa-isse). Arachn. Syn. de GAMASE.

CARPALIME s. m. (kar-pa-li-me — du gr. *carpalimos*, prompt). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des brachélytres. Syn. de TROGOPHILES.

CARPAN s. m. (kar-pan). Coup, soufflet, dans le patois lyonnais.

CARPANE, village du royaume d'Italie, dans la Vénétie, délégation de Vicence, à 12 kilom. N.-O. de Bassano, sur la Brenta; 1,900 hab. Victoire des Français sur les Autrichiens en 1796.

CARPANI (Joseph), jésuite et poète latin, né à Rome en 1683, mort en 1765. Il professa la rhétorique, la philosophie et la théologie au collège germanique de Rome, et fut membre de l'Académie Arcadique. Ses premières poésies latines, intitulées *De Jesu infante* (Rome, 1747), commencèrent sa réputation; il composa ensuite sept tragédies qui furent représentées avec le plus grand succès au collège où il était professeur, et publiées à Vienne en 1746.

CARPANI (Joseph), poète et musicographe italien, né à Villalbesse en 1782, mort à Vienne en 1823. Il fut destiné par son père à la profession du barreau. Malgré son antipathie pour la jurisprudence, il se fit recevoir docteur en droit à Pavie, et commença son stage à Milan; mais le goût irrésistible qui l'entraînait vers la poésie et la musique ne tarda pas à l'emporter sur la volonté de sa famille. Il publia d'abord quelques poésies en dialecte milanais, puis fit jouer une comédie intitulée : *I Conti di Agiate*, qui fut accueillie avec faveur. A cet essai dramatique succédèrent diverses pièces et des livrets d'opéra, dont l'un, *Camilla*, fut mis en musique par Paër. Il écrivit également un oratorio, la *Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, dont Weigl, Pavesi et d'autres musiciens composèrent la partition. La Révolution française, qui survint en ce moment, détourna Carpani du théâtre; il se fit journaliste, et, dans la *Gazette de Milan*, attaqua violemment la France. Lors de la conquête de l'Italie par Bonaparte, Carpani se réfugia à Vienne, où il fut attaché comme poète au théâtre impérial. Carpani a traduit en italien plusieurs opéras français et allemands, et a fait la version italienne de la *Création d'Haydn*. Ses relations avec l'illustre compositeur le poussèrent à composer un volume consacré à la gloire d'Haydn, sous ce titre : *les Haydines ou Lettres sur la vie et les ouvrages du célèbre compositeur Joseph Haydn* (Milan, 1812), ouvrage écrit d'une manière élégante et pleine d'intérêt. Bayle, connu sous le pseudonyme de Stendhal, publia comme un livre original des *Lettres écrites de Vienne en Autriche sur Haydn*, qui n'étaient qu'une traduction fort peu déguisée des *Haydines*. On doit aussi à Carpani une sorte d'apologie de Rossini, sous le titre de : *les Rossiniennes ou Lettres théâtro-musicales* (Rome, 1826), qui se distingue par un enthousiasme irréfléchi, un parti pris d'admiration quand même, et une absence complète de notions musicales.

CARPANTHE s. m. (kar-pan-te — du gr. *karpos*, fruit; *anthos*, fleur). Bot. Syn. d'AZOLLE.

CARPATHE. V. KARPATHE.

CARPATIOS, nom ancien de l'île Scarpanto, dans la Méditerranée, entre les îles de Rhodes et de Candie. Elle contenait quatre villes, d'où son surnom de *Tétrapolis*. La partie de la Méditerranée qui l'entourait, célèbre dans l'antiquité par ses tempêtes et par ses écueils, portait le nom de mer Carpathienne.

CARPE s. m. (kar-pe — du gr. *karpos*, même sens). Anat. Nom scientifique du poignet ou partie des membres antérieurs située entre les os de l'avant-bras et ceux de la

main proprement dite : *La CARPE contient huit os. La CARPE est formée par des os et des tendons recouverts par la peau.* (Béclard.) L'ossification de tous les os du CARPE n'est complète qu'à treize ou quatorze ans. (Carrière.)

CARPE s. f. (kar-pe. — Ce mot doit être vraisemblablement rattaché à une racine germanique qu'on retrouve dans l'ancien haut allemand *charpio*, dans l'allemand *karpfen*, dans le danois *karpe*, le suédois *karp*, le hollandais *karper*. La forme de la basse latinité, *carpio*, a dû donner naissance au *carpione* de l'italien et au *carpa* de l'espagnol. Ichtyol. Genre de poissons d'eau douce, de la famille des cyprinoides, dont la chair est estimée : *CARPE d'étang. CARPE de rivière. J'ai vu des CARPES chez M. de Maurepas, dans les fossés de son château, qui ont au moins cent cinquante ans bien avérés.* (Buff.) Dans l'eau claire les CARPES regrettent leur bourbe. (Chamfort.) La sage institution du maigre, qui défend aux hommes de se faire un dieu de leur ventre, avait conféré à la CARPE une haute importance. (Toussenel.) Ce matin, à cinq heures et demie, je me retournais dans mon lit comme une CARPE sur le gazon. (L. Laya.) Ausone ne paraît pas avoir connu la CARPE. (Valenciennes.) Les CARPES sont sujettes à une sorte de monstruosité. (Valenciennes.) La CARPE femelle contient une quantité d'œufs prodigieuse. (V. de Bomare.) On pêche les CARPES à la ligne. (A. Guichenot.)

Un long âge blanchit la carpe centenaire.

DELILLE.
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux Ma commère la carpe y faisait mille tours, jours, Avec le brochet son compère.

LA FONTAINE.
Ah! ah! criaient les carpillons,
Qu'en dis-tu, carpe radoteuse?
Crains-tu pour nous les hameçons?

FLORIAN.
« Carpe à cuir, Carpe à miroir, Reine des carpes, Nom donné à des variétés sans écailles ou qui n'ont d'écailles que sur le dos. » *Carpe à tête de dauphin*, Carpe chez laquelle certains os du crâne ont acquis un développement anormal. *Carpe à carreau*, Variété de carpe à barbillons très-courts. *Carpe de Bugenhagen*, Espèce du genre aile. *Carpe de mer*, Nom vulgaire du labre tacheté. *Carpe du Nil*, Poisson du genre labéon.

Fig. P personne niaise, sotte, ignorante : C'est une CARPE, une vraie CARPE. On dit aussi Sot, ignorant comme une carpe : Ma mère chérie, elle m'a trouvé ignorant comme une CARPE. (Balz.)

— Saut de carpe, Bond à plat ventre et en se retournant, sans se servir des mains.

— Loc. fam. Bâiller comme une carpe, Bâiller démesurément, les carpes ayant presque toujours la gueule ouverte. *S'ennuyer comme une carpe*, S'ennuyer prodigieusement, le bâillement étant le signe ordinaire de l'ennui, ce qui fait que les carpes ont un air ennuyé : Elle s'ennuyait aujourd'hui, dans cette maison de briques et de fleurs, autant qu'une carpe dans un bassin de marbre. (Balz.) *Être muet comme une carpe*, Se dit d'une personne qui ne dit mot. On dit aussi, d'une manière plus générale et non moins juste, Muet comme un poisson. *Il faire la carpe pâmée*, Feindre de se trouver mal. *Il faire l'œil de carpe*, Faire les yeux doux, et quelquefois l'œil mourant : Il me fait l'œil de CARPE.

Un petit coup d'épée à porter une écharpe, De qui traher la jambe et faire l'œil de carpe! Peut-on à moins de frais se rendre intéressant?

E. AUGIER.
— **Encycl.** La carpe appartient au genre cyprin, type de la famille des cyprinoides; les zoologistes l'appellent *cyprinus carpio*. C'est un poisson à corps aplati, un peu comprimé, à mâchoires bordées de lèvres épaisses, qui se portent en avant pour saisir les matières alimentaires; sa couleur est d'un vert olivâtre sur le dos, jaunâtre sous le ventre; mais elle est susceptible de varier suivant les eaux dans lesquelles elle demeure. La carpe vit très-longtemps; Buffon cite des carpes âgées de cent cinquante ans trouvées dans les fossés de Pontchartrain. On a pêché aussi des individus très-âgés dans les étangs de la Lusace; enfin on assure que plusieurs des carpes de l'ontainebeau datent du temps de François Ier. On pense que la carpe est originaire de la Perse et des contrées chaudes de l'Asie, d'où elle aurait été importée en Europe; elle s'est répandue progressivement en Allemagne, puis en Angleterre. Les auteurs du vie siècle la désignent sous le nom de *carpena*, qui se trouve dans les écrits de la Renaissance. Elle se rencontre aujourd'hui à la Guyane et à la Nouvelle-Orléans. La carpe se nourrit le plus souvent de frai de poissons, d'insectes, de vers, de jeunes plantes aquatiques; de racines, en un mot de débris de substances animales ou végétales très-variées, qu'elle trouve en suçant la vase; aussi a-t-on cru que c'était la vase elle-même qui servait à son alimentation. On sait avec quelle avidité elle se jette sur les morceaux de pain. A l'état de liberté, la carpe vit dans les fleuves et les rivières; mais dès le mois de mai, et souvent en avril si la saison est précoce, elle recherche, pour frayer, des eaux plus tranquilles. Elle remonte les cours d'eau, et si, dans ses migrations annuelles, elle rencontre un obstacle, elle s'efforce de le franchir, comme fait le saumon. Elle monte à la surface de l'eau, se

place sur le côté, se plie vers le haut, rapproche sa tête et l'extrémité de sa queue en formant un cercle, puis, se débandant rapidement comme un ressort, elle frappe l'eau vivement, et saute en l'air souvent à la hauteur de 2 m. On dit que chaque femelle est suivie alors par deux ou trois mâles, dont l'état physiologique se traduit au dehors par des taches ou des tubercules. La femelle cherche les endroits herbeux pour y déposer ses œufs, que les mâles viennent ensuite féconder. La fécondité de la carpe est prodigieuse : on a compté, d'après Bloch, jusqu'à six cent mille œufs dans les ovaires d'une seule femelle. Aussi les propriétaires d'étangs sont-ils souvent embarrassés pour mettre des bornes à la propagation de ce poisson; elle ne peut en effet accroître le nombre des individus qu'en diminuant la part d'aliments qui revient à chacun d'eux, d'où il résulte que leurs dimensions se rapetissent, que leurs qualités se dénaturent, et que la saveur de leur chair est particulièrement altérée. La croissance des carpes est assez rapide pendant les premières années; mais ensuite elle se ralentit beaucoup. Ce poisson devient très-grand, surtout dans l'est de l'Europe. Valenciennes cite des carpes de 5 pieds prises dans le Volga, ou dans le Dniester. Elles pèsent jusqu'à 35 kilogr., et même, d'après l'assertion de Paul Jove, que nous donnons sous toute réserve, le lac de Côme nourrirait des carpes de 100 kilogr. Il y a beaucoup de variétés de carpes : il en est qui perdent leurs écailles, de sorte qu'on ne leur en trouve plus que le long du dos, du ventre et de la ligne latérale; d'autres en sont complètement dépourvues; on les appelle *reines des carpes*, *carpes à cuir*, *carpes à miroir*. Une déformation des os du crâne, et surtout des frontaux, produit la variété monstrueuse connue sous le nom de *carpe à tête de dauphin*. Indépendamment de ces monstruosités, dit A. Guichenot, cette espèce est fréquemment modifiée, suivant plusieurs naturalistes, par son mélange avec d'autres espèces du genre des cyprins, et particulièrement avec des carrassins et des gibèles. Il résulte de ce mélange des individus plus gros que les gibèles et les carrassins, mais moins gros que les carpes, et qui ne pèsent guère que 1 ou 2 kilogr. Gesner, Aldrovande, Schenefeld et Klein ont parlé de ces métiis, auxquels les pêcheurs ont donné différents noms; on les reconnaît à leurs écailles, qui sont plus petites, plus attachées à la peau que celles des carpes, et montrent des stries longitudinales; leur tête est plus grosse, plus courte et dénuée de barbillons. Mais Bloch croit qu'on n'observe ces dernières différences que lorsque les œufs de la carpe ont été fécondés par des carrassins ou par des gibèles, parce que les métiis ont toujours la tête et la caudale du mâle. Les jeunes carpes restent d'ordinaire deux ans dans les réservoirs où elles doivent croître; on les transporte ensuite dans un étang établi pour les engraisser, et d'où l'on peut, au bout de trois ans, les retirer déjà grandes, grasses et bonnes à manger. S'il vient à geler, on doit faire des trous à la glace, afin que les carpes puissent respirer; on a conseillé aussi de retirer un peu d'eau, afin de former au-dessous de la glace un vide qui se remplit d'air. Quelques précautions suffisent pour que ces poissons ne puissent s'échapper par ces trous. En effet, ajoute Guichenot, il arrive le plus souvent que lorsque l'étang commence à geler, les carpes cherchent les endroits les plus profonds, et par conséquent les mieux garantis du froid, fouillent avec leur museau et leurs nageoires dans la terre grasse, y font des trous en forme de bassins, s'y rassemblent, s'y enlissent, s'y pressent, s'y engourdissent et y passent l'hiver dans une torpeur assez grande pour n'avoir pas besoin de nourriture. Par contre, lorsque les viviers sont trop rapprochés des cours d'eau, il se présente un autre inconvénient que Duhamel, dans son *Traité des pêches*, expose de la manière suivante : « Le long d'une rivière qui traversait un fond de tourbe et de vase, je fis charger cette terre vaseuse avec de la terre franche pour former une allée de 6 à 7 toises de longueur, s'élevant d'environ 2 pieds au-dessus de la surface de l'eau. Au delà de cette allée, dont les bords étaient garnis d'arbres qui formaient chaus-sée, je fis creuser, parallèlement à la rivière, un canal pour former un vivier dans lequel je mis de belles carpes; elles s'y comportèrent très-bien pendant quatre ou cinq ans, de sorte que, quand on se promenait le long du canal, elles semblaient venir à portée de ceux qui y étaient, dans l'espérance qu'on leur jetterait du pain. Tout d'un coup elles disparurent, et l'on s'aperçut qu'elles s'étaient frayé un chemin dans la terre franche et dans la terre marécageuse, pour gagner la rivière. Un pêcheur prit sept grosses carpes que je reconnus pour être des mienues. La chair de la carpe est très-estimée; mais la qualité varie suivant la nature des eaux. On préfère les carpes qui ont vécu dans un étang ou un lac traversé par un cours d'eau frais et rapide; viennent ensuite celles des fleuves et des rivières, et ici encore on observe de bien grandes différences suivant les localités; puis celles qui ont habité les lacs; enfin les carpes élevées dans les étangs sont les moins recherchées; on leur trouve une odeur de vase, qu'elles perdraient aisément par un séjour d'une semaine dans une eau vive. Des le temps de Belon, les œufs de carpe servaient

à faire un caviar fort recherché par les juifs, à qui leurs lois religieuses défendaient de manger le caviar ordinaire fait avec les œufs d'esturgeon.

CARPEAU s. m. (kar-po — dimin. de *carpe*). Petite carpe, jeune carpe :

Un carpeau, qui n'était encore que frelin,
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
LA FONTAINE.

« Variété de carpe que l'on s'accorde à regarder comme un mâle impropre à la reproduction : Le CARPEAU est exactement conformé à l'extérieur comme une carpe. (V. de Bonnaire.) » On donne aussi ce nom à un saumon cyprinoidé, qui se trouve en Amérique.

CARPEAUX (Jean-Baptiste), sculpteur français contemporain, né à Valenciennes vers 1830, se forma sous la direction de Rude et remporta le grand prix de Rome en 1854. En 1853, il avait exposé au Salon un bas-relief en plâtre représentant la *Réception d'Abd-el-Kader à Saint-Cloud par Napoléon III*. A Rome, le jeune artiste ne se borna pas à étudier les marbres antiques du Vatican et du Capitole, il observa avec soin les types si vigoureusement accusés et si pleins de caractère de la population italienne. Revenu en France, il exposa au Salon de 1859 une gracieuse statue en bronze représentant un *Jeune pêcheur napolitain*, qui écoute avec une joie naïve le bruit de la mer au fond d'un coquillage; cette statue, à laquelle on pouvait reprocher de rappeler un peu trop servilement le *Jeune pêcheur à la torue*, de Ruda, valut à M. Carpeaux une médaille de 2^e classe. Cette œuvre reparut, exécutée en marbre, au Salon de 1863, avec un excellent buste, également en marbre, de la princesse Mathilde, dans le style de l'école française du XVIII^e siècle, et un groupe en bronze représentant *Ugolin et ses enfants*. Ce dernier ouvrage, pour lequel M. Carpeaux obtint une médaille de 1^{re} classe, dénote un sentiment très-dramatique et une certaine vigueur d'exécution; mais, outre que le sujet est de ceux qui prêtent peu à la statuaire, on peut reprendre dans ce groupe des lignes trop courtes et trop entrecoupées. L'*Ugolin* a été acheté par l'Etat et placé dans le jardin des Tuileries, comme pendant du *Laocoon*, dont M. Carpeaux s'est évidemment inspiré. Les ouvrages exposés par cet artiste au Salon de 1864 n'ajoutèrent rien à sa réputation : la *Jeune fille à la coquille* (statue en plâtre), agréable variante du *Jeune pêcheur*, fut remarquée pour la grâce enjouée de la physionomie, mais on blâma avec raison la maigreur des bras et le mouvement forcé de l'attitude; la *Palombella*, buste en marbre d'une jeune paysanne de la Sabine, montra que M. Carpeaux avait le sentiment exact de la mâle beauté des filles italiennes. Ces divers ouvrages signalèrent naturellement l'auteur aux faveurs officielles : il fut chargé de travaux importants dans la décoration des Tuileries. Les grands bas-reliefs du fronton du nouveau pavillon de Flore, dont il exposa le modèle en plâtre au Salon de 1866, firent voir qu'il n'était pas indigne de la tâche qu'on lui avait confiée : le motif principal de ces bas-reliefs est la *France portant la lumière dans le monde et protégeant l'Agriculture et la Science*. A ce même Salon de 1866, M. Carpeaux exposa le modèle en plâtre d'une statue du Prince impérial, debout près d'un chien de chasse sur lequel il s'appuie. A propos de l'exécution de cet ouvrage, les journaux racontèrent l'anecdote suivante, dont nous ne garantissons pas l'authenticité. Pendant que l'empereur voyageait en Algérie, M. Carpeaux avait été appelé aux Tuileries pour faire la statue du Prince impérial. Chaque jour, l'enfant, tenant en laisse Néro, le chien favori de son père, venait poser devant l'artiste une heure ou deux. Bientôt le modèle, qui prenait plaisir à voir travailler un homme de talent comme M. Carpeaux, se métamorphosa en élève, et, en peu de temps, sous ses doigts délicats, naquirent trois œuvres, sinon parfaites, au moins fort remarquables, eu égard à l'extrême jeunesse de l'auteur. Ces trois ouvrages, un *Lancier à cheval*, et deux bustes, celui de l'empereur et celui de M. Monnier, précepteur du prince, furent moulés par M. Carpeaux et offerts à Napoléon III au retour de son voyage. La reproduction en marbre de la statue du Prince impérial a figuré à l'Exposition universelle de 1867, avec une reproduction également en marbre d'*Ugolin et ses enfants*, le *Jeune pêcheur à la coquille*, un buste en marbre d'une figure de fantaisie intitulée la *Rieuse*, et trois bustes en bronze. Une médaille de 1^{re} classe a été décernée à M. Carpeaux par le jury.

CARPÉE s. f. (kar-pé). Antiq. Sorte de pantomime en usage sur les théâtres de la Thessalie et de la Macédoine.

CARPELAN (Guillaume), général suédois, né en 1700, mort en 1788. Il se distingua dans la guerre de Poméranie, principalement au siège de Demmin, en 1757, où, malgré les ordres qu'il avait reçus d'évacuer la ville, il s'obstina à tenir tête aux forces prussiennes trois fois plus nombreuses que les siennes. Il ne capitula qu'avec tous les honneurs de la guerre, et en conservant ses armes et ses canons (16^r janvier 1758). L'année suivante, il commanda l'escadre de galères qui, le 10 septembre, dans le Frische-Haff, battit et prit toute la flotte prussienne. Retiré du service en 1770, il fut créé baron.

CARPELLAIRE adj. (kar-pèl-lè-re — rad. *carpelle*). Bot. Qui se rattache au carpelle, qui est de la nature du carpelle : *Organes CARPELLAIRES*. Feuilles CARPELLAIRES. » On dit aussi CARPELLIEN, IENNE.

CARPELLE s. m. (kar-pèl-le — dimin. du gr. *karpos*, fruit). Bot. Organe ou élément essentiel de l'ovaire, et par conséquent du fruit, consistant en une feuille repliée sur elle-même et plus ou moins modifiée dans sa forme, sa consistance, sa couleur, en un mot dans ses divers caractères : *Chaque loge d'un ovaire multiloculaire doit être considérée comme un CARPELLE*. Le pistil se compose d'un nombre variable de CARPELLES. (A. Richard.)

— Encycl. Considéré dans sa nature, le *carpelle* est une feuille diversement modifiée; dans sa fonction physiologique, c'est l'élément organique du fruit. Sa structure anatomique a en effet une grande analogie avec celle de la feuille : l'épiderme de la face externe représente celui de la face inférieure de la feuille et offre souvent des stomates; la face interne est complètement dépourvue d'épiderme, l'intervalle qui sépare les *carpelles* est occupé par une couche, tantôt très-mince, tantôt plus ou moins épaisse, de tissu cellulaire, renfermant de la chlorophylle. D'un *carpelle* unique ou de plusieurs *carpelles* libres ou plus ou moins soudés résulte l'organe central de la fleur ou le pistil. Si l'on coupe transversalement l'ovaire, on y trouve un nombre de loges, ou tout au moins de divisions, égal à celui des *carpelles* ou feuilles carpellaires. La base du *carpelle* est le point par lequel il est attaché au réceptacle; son sommet est le point qui donne insertion au style ou qu'il stigmatise. Sous sa forme la plus simple, le pistil ou organe femelle consiste en un *carpelle* ou organe creux renfermant les rudiments des graines, comme dans le pois. Quand il y a plusieurs *carpelles*, ceux-ci peuvent se souder simplement par leurs bords, et l'on a un ovaire à une seule loge, comme dans le pavot, ou bien se replier en dedans et se réunir au centre, et l'ovaire est alors à plusieurs loges, comme dans les pommes.

CARPEN s. m. (kar-pain — rad. *charpente*). Patois. Bruit analogue à celui que font les charpentiers en travaillant : *J'ai entendu, au petit jour, le CARPEN de leur démenagement*.

CARPENDU s. m. (kar-pan-du). Hortie. Variété de pomme plus souvent appelée CARPENDU et quelquefois COURT-PENDU.

CARPENEDOLO, bourg du royaume d'Italie, province de 20 kilom. S.-E. de Brescia près de la Chiesa; 4,500 hab. Village occupé par une division française pendant la bataille de Solferino.

CARPENT TUA POMA NEPOTES, seconde partie d'un vers de Virgile (Eglogue IX, v. 50), qui signifie : *Tes arrière-neveux cueilleront tes fruits*. Voici le vers complet :

Insere, Daphni, pteros; carpent tua poma nepotes.
Va greffer les poiriers, Daphnis; cet astre heureux
Promet des fruits encore à tes derniers neveux.

L'homme ne doit pas seulement penser au présent et à lui-même; mais aussi à l'avenir et aux générations futures. La Fontaine met cette belle pensée du poète latin dans la bouche du vieillard qui répond aux trois jeunes hommes :

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.
Voltaire a fait une heureuse application de ces mots de Virgile :

« Il y a longtemps que le vieux solitaire n'a écrit à son grand et très-cher philosophe. On lui a mandé que vous vous chargiez d'embellir une nouvelle édition de l'*Encyclopédie*; voilà un travail de trois ou quatre ans, *carpent tua poma nepotes*. »

VOLTAIRE, à d'Alembert.
CARPENTAGE s. m. (kar-pan-ta-je). Charpente. » Vieux mot.

CARPENTARIE, le plus vaste des golfes qui échancrent les côtes de l'Australie, dans la partie septentrionale, entre le cap York à l'E, et le cap Arnheim à l'O., par 10° 50' et 17° 30' de lat. S., 135°-140° de long. E. Sa largeur à l'entrée est de 450 kilom., et sa profondeur de 540 kilom. Son nom, qui lui fut donné en l'honneur du gouverneur hollandais Carpenter, s'applique aussi à la contrée qui environne les bords du golfe, entre la Nouvelle-Galles du Sud et l'Australie occidentale. Le golfe de Carpentarie fut découvert par les Hollandais au commencement du XVIII^e siècle, exploré en 1644 par l'Asman, en 1770 par Cook et en 1802 par Flinders.

CARPENTER (Nathanaël), ministre anglican, mort à Dublin en 1635, et qui fut doyen de l'Eglise d'Irlande. Il publia les ouvrages suivants : *Philosophia libera triplici exercitium decade proposita* (Francfort, 1621); *Geography delineated forth in two books, containing the spherical and topical parts thereof* (Oxford, 1625); *Architophel, or the picture of a wicked politician* (Dublin, 1627).

CARPENTER (Richard), théologien anglais du XVIII^e siècle. Après avoir fait ses études à Cambridge, il passa sur le continent, y fut ordonné prêtre, et entra dans l'ordre des bénédictins. Revenu dans sa patrie comme missionnaire, il abjura bientôt le catholicisme et se fit ministre anglican. Mais, sur la fin de sa vie, il rentra dans l'Eglise romaine. On a de lui : *Experience, history and divinity* (Londres, 1642), réimprimé plus tard sous le titre *The*

Downfall of Antichrist; the Perfect law of God, being a sermon and no sermon, preached and yet not preached (1652); *Astrology proved harmless, useful, pious* (1653).

CARPENTER (Lant), théologien anglais, né en 1780 à Kidderminster, mort en 1840. Il fut successivement ministre de la congrégation des unitaires dans différentes villes, en dernier lieu à Bristol. On a de lui : *Introduction à la géographie du Nouveau Testament* (1805); *L'unitarisme est la doctrine de l'Evangile* (1809); *Principes d'éducation intellectuelle, morale et physique* (1820); *Harmonie ou ordonnance synoptique des Evangiles* (1835); *Leçons sur la doctrine de l'Ecriture relative à l'expiation* (1843), etc.

CARPENTER (William-Benjamin), un des physiologistes et des écrivains scientifiques les plus distingués de l'Angleterre, fils du précédent. En quittant les bancs de l'école, il fut destiné par ses parents à la carrière d'ingénieur civil. Cependant son goût pour les sciences naturelles le porta bientôt à étudier la médecine, et il entra, vers 1833, au collège de l'Université, où il se distingua bientôt par l'étendue de ses connaissances et l'élégance de son style. Il passa ses examens au collège de chirurgie, et à la Société de pharmacie, en 1835. Il poursuivit ensuite à Edimbourg le cours de ses études, et sa science déjà profonde se manifesta dans des controverses physiologiques. Un de ses premiers mémoires sur la physiologie fut publié dans le *Journal de médecine et de chirurgie d'Edimbourg*; il avait pour titre : *De l'action et de l'instinct chez les êtres vivants*. On découvre déjà dans ce mémoire les germes des vues philosophiques qu'il a développées plus tard dans ses ouvrages. Il prit ses degrés à Edimbourg en 1836, après avoir publié trois mémoires importants : *De l'unité de fonction chez les êtres organisés*; *Différences des lois qui régissent les phénomènes vitaux et les phénomènes physiques*; *Dissertation sur les conséquences qui peuvent être déduites de la structure du système nerveux dans la classe des animaux invertebrés*. Ce dernier mémoire, publié en 1838, fut presque aussitôt traduit en allemand. C'était une production très-remarquable pour un homme aussi jeune; elle le plaça du premier coup au rang des plus grands physiologistes de l'époque actuelle. Après 1841, le docteur Carpenter vint s'établir à Bristol, dans l'intention de se livrer à la pratique de son art, et il fut nommé professeur de médecine légale à l'école de médecine de cette ville. Cependant les travaux pénibles de sa nouvelle profession ne purent longtemps le détourner de ses études spéculatives, et il abandonna bientôt une clientèle déjà formée, pour reprendre la plume de l'écrivain scientifique. En 1843 et dans les années qui suivirent, il publia l'*Encyclopédie populaire de la science*, embrassant tous les sujets qui se rapportent à la mécanique, à la physiologie végétale, à la botanique, à la physiologie animale et à la zoologie. Bien que cet ouvrage ne fût qu'une compilation, il soutenait en beaucoup d'endroits les vues personnelles de l'auteur, et était d'une lecture facile et agréable. En 1846, le docteur Carpenter écrivit un ouvrage sur les *Principes de la physiologie humaine*, qui a atteint en 1853 sa quatrième édition; c'est peut-être le meilleur ouvrage qui existe sur ce sujet. En 1854, parut de lui la *Physiologie comparée*, bientôt suivie des *Principes de la physiologie générale*, ouvrages qui ont eu plusieurs éditions. De telles œuvres suffiraient à remplir une existence; cependant le docteur Carpenter trouva encore le temps de collaborer activement à l'*Encyclopédie d'anatomie et de physiologie*, dont les principaux articles sont dus à sa plume élégante. Il publia ensuite, pour servir d'appendice à cet ouvrage, un *Manuel de physiologie humaine* à l'usage des étudiants, qui a eu un grand nombre d'éditions. Il y a quelques années, il a commencé la publication de la *Revue anglaise et étrangère médico-chirurgicale*, et a rempli quelque temps les fonctions de professeur d'anatomie générale et de physiologie à l'école de médecine de l'hôpital de Londres. En 1856, il résigna ces emplois pour accepter dans l'Université une haute position qu'il occupait encore. Il est en outre professeur de médecine au collège de l'Université. Depuis cette époque, le docteur Carpenter a publié un ouvrage sur le *Microscope, ses révélations et son usage*. En 1849, il a obtenu le prix proposé pour le meilleur essai sur les liqueurs alcooliques, et cet ouvrage a été publié sous le titre de *Usage et abus des liqueurs alcooliques*. Cet opuscule obtint le plus grand succès parmi les sociétés de tempérance. Le docteur Carpenter est directeur de l'*University-Hall*, établissement destiné à assurer des logements confortables et des facilités pour leurs études aux jeunes gens qui suivent les cours du collège de l'Université.

CARPENTER (Mrs Margaret), artiste anglaise, née à Salisbury en 1793. Elle est la fille d'Alexandre Geddes, associé de l'Académie royale. Elle reçut ses premières leçons de peinture d'un artiste de sa ville natale. Aidée de la recommandation du comte de Radnor, elle envoya des tableaux à l'exposition de la Société des arts en 1813, et obtint la médaille d'or pour une admirable tête d'enfant, qui fut achetée par le marquis de Stafford. L'année suivante, elle vint à Londres, où elle épousa, en 1815, M. W.-H. Carpenter, conservateur des imprimés et des dessins du musée Britannique. Depuis plus de trente ans, Mrs Carpenter n'a

pas manqué d'envoyer chaque année des tableaux aux expositions de l'Académie royale. La fermeté de la touche et la délicatesse du coloris sont les principales qualités de son talent. En 1855, elle a envoyé à l'Exposition universelle de Paris le portrait d'une femme âgée, qui a attiré l'attention générale, et lui a valu une mention honorable.

CARPENTER (miss Mary), publiciste anglaise, sœur du docteur William Benjamin, née à Bristol vers 1820. Elle dirige dans sa ville natale une institution disciplinaire pour les femmes. On lui doit, sur la réforme pénitentiaire et sur l'instruction des jeunes détenus, plusieurs écrits qui ont attiré l'attention sur les desiderata de cette importante question sociale : *Des écoles correctionnelles pour les enfants* (1851); *les Jeunes délinquants, leur condition et leur traitement*; *les Délits de l'enfance dans leurs rapports avec le progrès de l'instruction*; *les Ecoles disciplinaires dans leurs rapports avec le progrès de l'instruction*, dissertation lue devant l'Association nationale pour l'avancement de la science sociale; *les Ecoles correctionnelles et leur situation présente* (1855); *Droits des maisons de correction au subsidie pécuniaire accordé chaque année par le parlement pour les besoins de l'enseignement*.

CARPENTIER ou **CHARPENTIER** (Jacques), philosophe et mathématicien français, né à Clermont (Oise), en 1524, mort en 1574. Il fit ses études à Paris où il enseigna ensuite la philosophie au collège de Bourgogne. Son savoir et son caractère le firent nommer plus tard procureur de la nation de Picardie, puis, en 1558, recteur de l'Université pour la philosophie. Il mourut dans l'exercice de cette charge. Il était docteur en médecine et avait dû à la protection du cardinal de Lorraine les fonctions de médecin du roi Charles IX. L'événement le plus remarquable de sa vie fut sa lutte contre Ramus, un mathématicien comme lui, lors de la vacance d'une chaire de mathématiques dans l'Université de Paris. Ils y aspirèrent tous les deux; l'affaire dut être déferée au parlement, dont un arrêt donna la chaire à Carpentier (1568). Son hostilité contre Ramus survécut à cette querelle, et on l'accusa avec quelque vraisemblance de n'avoir pas été étranger à la mort violente du célèbre philosophe, qui périt, comme on sait, pendant les massacres de la Saint-Barthélemy (1572). On lit, dans la dédicace de l'*Alcinoüs* de Carpentier, qui est de 1573 : « Puis est venue s'y joindre la mort inopinée de Ramus et de Lambin. Ils sont morts tous deux comme je mettais la dernière main à mon ouvrage, dont la plus grande partie était dirigée contre eux, non sans quelque aigreur venue de la discussion. Je me suis pris à craindre de sembler combattre contre des ombres ou de me réjouir insolemment de leur mort, ce qui m'a ôté, je l'avoue, les plus vifs aiguillons à la culture assidue des lettres. »

Carpentier est un des derniers et des plus habiles défenseurs de la vieille méthode scolastique, c'est-à-dire de la philosophie d'Aristote. Il était autoritaire en matière d'enseignement, et ce fut sans doute la cause de son animosité contre Ramus, qui aspirait à transformer les études et à introduire une nouvelle méthode dans l'Université. Il est constant que Carpentier était dans le courant des idées de l'époque; la doctrine d'Aristote était consacrée au même titre que la méthode scolastique; tout le monde lettré avait été élevé dans cette doctrine; les professeurs ne connaissaient qu'elle; il n'y avait de livres classiques que rédigés d'après elle; pour la détruire, il aurait fallu détruire des habitudes invétérées et désorganiser momentanément l'économie de l'enseignement public. Carpentier était donc l'apôtre de la tradition et le défenseur d'une foule de positions établies. Tous les gens en us de l'Université et, en dehors de l'Université, dans la noblesse, le clergé et la magistrature, étaient derrière lui : en un mot, il était une puissance, et il fut soutenu comme le défenseur des droits acquis. Si Ramus et l'école métaphysique en train de se former avaient eu plus d'originalité et de talent, ils eussent probablement triomphé de la routine; mais un siècle devait encore s'écouler avant que leurs principes, mis par Descartes en corps de doctrine, pussent détrôner Aristote.

Les livres de Carpentier ne font que résumer d'une manière à peu près servile, quoique logique et claire, les principes d'Aristote en physique comme dans les sciences morales. On a conservé le souvenir de deux de ses principaux ouvrages. Dans le premier, *Descriptio universæ naturæ* (Paris, 1560, 1 vol. in-4^o en quatre livres), l'auteur traite des principes des choses, des corps simples au nombre de cinq, des simples ou des météores, puis de l'âme. Ce sont des extraits intelligents des traités d'Aristote sur les mêmes matières, c'est-à-dire de la *Physique*, du *Traité du ciel*, de la *Météorologie* et du *Traité de l'âme*. L'*Alcinoüs* (Paris, 1573, 1 vol. in-4^o) a plus de valeur. C'est une traduction du traité d'Alcinoüs sur le système de Platon. Carpentier y compare les idées de Platon avec celles d'Aristote. On loue dans ce livre l'érudition, la solidité du jugement, l'art de mettre en relief les points communs de la doctrine des deux illustres philosophes grecs, et le talent avec lequel l'auteur analyse les côtés différents de leur philosophie. Des notes, qui résument le texte et en résolvent les difficultés, sont placées à la fin de chaque cha-

pitre et sont d'une lucidité rare au xvi^e siècle. Sous le rapport de la science positive, Ramus était loin de pouvoir lutter avec Carpentier. Ce qui montre que l'esprit de l'auteur n'est pas aussi étroit que sa querelle avec Ramus pourrait le faire supposer, c'est que, non-seulement il entend Platon, mais sait comprendre la valeur de son enseignement. Enfin il expose ses opinions personnelles et donne des preuves d'une certaine indépendance d'esprit, chose qui n'est pas commune chez un pédant de profession. A propos de sa méthode, qu'il oppose à celle de Ramus, il raconte l'histoire de la question. Il cite un arrêt royal du 10 mars 1543, qui lui donne gain de cause, et les avis conformes d'un grand nombre de savants. Il ne cesse, dans tout le cours de la discussion, de médire de Ramus, qu'il appelle tantôt Logodædalus, tantôt Rhesvalus, du nom d'un personnage de Galien, objet des sarcasmes du maître. L'ouvrage est suivi d'un pamphlet dirigé contre Ramus. Les travaux de Carpentier sur la logique ont obtenu de son temps une très-grande vogue. On remarque parmi eux ses *Animadversiones in libros tres dialecticorum institutionum Petri Ramus* (Paris, 1555, 1 vol. in-4°). C'est une réfutation en règle des principes professés par son adversaire; c'est un compte rendu des luttes publiques soutenues par Carpentier et Ramus dans le sein de l'Université, plutôt qu'une théorie nouvelle. Carpentier s'indigne que Ramus prétende enseigner la logique dans l'espace de deux mois. Les logiciens de Port-Royal prétendent qu'on peut le faire en cinq jours; s'ils avaient vécu au siècle de Carpentier, il les eût sans doute dénoncés comme des hérétiques. Les principaux ouvrages de Carpentier, outre ceux que nous avons cités plus haut, sont : *Descriptio universæ artis disserendi ex Aristotelis organo, collecta et in tres libros distincta* (Paris, 1554, 1 vol. in-4°); *De Elementis et de meteoris* (Paris, 1558, 1 vol. in-4°), traduit de l'italien; *Disputatio de animo, methodo peripatetica, utrum Aristotelis mortalitas sit an immortalitas* (Paris, 1558, in-4°), traduit de l'italien; *Descriptio logica liber primus* (Paris, 1560, 1 vol. in-4°); *Arts analytica sive judicandi descriptio ex Aristotelis analytica posteriore* (Paris, 1561, 1 vol. in-4°); *Compendium in communem artem disserendi* (Paris, 1561, in-4°); *Platonis cum Aristotele in universa philosophia comparatio, quo hoc commentario in Alcinoi explicatur institutionem, ad ejusdem Platonis doctrinam* (Paris, 1573, in-4°); *Libri XIV qui Aristotelis esse dicuntur, de secretoria parte divinæ sapientie secundum Ægyptios, ex Arabico sermone* (Paris, 1573, in-4°).

CARPENTIER (Pierre), gouverneur de Batavia de 1623 à 1628. Il déjoua un complot tramé par quelques commis anglais, avec la concours des soldats japonais, et il fit mettre à mort les principaux coupables. Il rendit de grands services au commerce, et, à son retour en Hollande, il fut nommé chef de la Compagnie des Indes.

CARPENTIER ou **CHÂRPENTIER** (Jean), historiographe et généalogiste, né à Abscon, près de Douai, mort à Leyde en 1670. Il avait pris l'habit de Saint-Augustin à l'abbaye de Saint-Aubert de Cambrai, lorsque, par suite de quelques contrariétés, il quitta cette maison et passa en Hollande avec une femme qu'il ne tarda pas à épouser. Après avoir été nommé historiographe de l'Académie de Leyde, il se fit libraire et généalogiste. On lui doit : une *Histoire de Cambrai et du Cambrésis* (1664-1668); les *Généalogies des familles nobles de Flandre* (in-fol.), et une traduction des *Voyages de Nieuhoff*.

CARPENTIER (Pierre), bénédictin de Saint-Maur, antiquaire et paléographe, né à Charleville en 1687, mort à Paris en 1767. Il a donné un supplément au glossaire latin de Ducange (*Glossarium novum*, 1766); un *Alphabetum trionianum* (1747), résultat de ses recherches sur un genre d'écriture sténographique employée par les anciens, et dont l'usage s'était conservé jusqu'à Louis le Débonnaire, puisque l'auteur en retrouve des spécimens dans des lettres de ce prince. Ce laborieux érudit eut aussi la plus grande part à l'édition du *Glossaire* de Ducange, publiée par les bénédictins (1733-1736). Ses confrères, qui avaient coopéré au supplément du *Glossaire*, lui reprochèrent si vivement de l'avoir publié sous son nom seul, qu'il dut sortir de la congrégation. Il entra alors dans l'ordre de Cluny, devint aumônier de l'abbaye de Saint-Rambert, en Bugey, puis obtint l'autorisation de résider à Paris. Il s'y livra à son goût pour l'érudition, fouilla dans les archives et les bibliothèques, et fréquenta les grands, surtout le prince d'Isenghen. En 1750, Carpentier se rendit à Vienne avec l'ambassadeur de France, et, après son retour à Paris, il se retira dans le collège de Bourgogne, où il mourut.

CARPENTIER ou **LE CARPENTIER** (Antoine-Michel), architecte français, né à Rouen en 1709, mort en 1772. Il construisit les bâtiments de l'Arsenal, le palais Bourbon, devenu, après diverses augmentations et modifications, le palais du Corps législatif, ainsi que plusieurs châteaux dans différentes provinces. Il était membre de l'Académie d'architecture.

CARPENTIER, économiste français, né à Beauvais vers 1739, mort en 1778. Ses principaux ouvrages sont : *L'Art de l'archiviste français* (1768); *L'Inspecteur des fonds de terre*

ou *Remarques historiques et chronologiques sur la matière de leur administration* (1771); *Ébauche des principes sûrs pour estimer exactement le revenu net du propriétaire des biens-fonds, et fixer ce que le cultivateur peut et doit en donner de forme* (1775); la *Clef de la circulation*, ou *Mouvement universel en faveur de la circulation entre la liberté des possessions et celle du commerce* (1775).

CARPENTIER, littérateur et grammairien français. Il fut professeur de l'Université de Paris dans la seconde moitié du xvi^e siècle, et il a laissé quelques écrits, entre autres : *Léçons de grammaire* (Paris, 1774), et *Nouveau plan d'éducation pour former des hommes instruits et des citoyens utiles* (1775).

CARPENTIER (Adolphe-Clair LE). V. LE CARPENTIER.

CARPENTORACTE, nom latin de CARPENTRAS.

CARPENTRAS (*Carpentoracte*), ville de France (Vaucluse), ch.-l. d'arrondissement et de deux cantons, à 24 kilom. N.-E. d'Avignon, sur la rive gauche de l'Auzon; pop. aggl. 8,379 hab. — pop. tot. 10,848 hab. L'arrond. comprend 5 cantons, 31 communes et 55,436 h. Tribunal de 1^{re} instance, collège communal, bibliothèque de 25,000 volumes et 800 manuscrits. Filatures de soie et de coton, poteries, fabriques d'acide sulfurique, colle forte, vert-de-gris; teintureries, tanneries; commerce de soie, laines, amandes, safran, cire et miel, grains, bestiaux, fruits et truffes. La ville, bâtie dans un fertile vallon, est baignée par l'Auzon et dominée par le mont Ventoux; elle était naguère entourée de hautes murailles flanquées de tours et percée de quatre portes diamétralement opposées. Carpentras est une des plus anciennes villes de France; l'origine en est incertaine. Avant la conquête romaine, il existait sur l'emplacement de la ville actuelle une cité nommée *Carpentoracte*, dont parle Plin, sous le nom de *Meminis*; une colonie romaine vint accroître la vieille cité gauloise, qui prit le nom de *Forum Nervonis*. Elle fut successivement ravagée par les Goths, les Vandales et les Lombards. Plus tard, elle fut encore prise et saccagée par les Sarrasins. En 1313, le pape Clément V vint y fixer sa résidence. A la mort de ce pape, les passions politiques qui éclatèrent pour la nomination de son successeur furent très-funestes à cette ville. Cinquante ans plus tard, Innocent VI répara les désastres de l'incendie qui avait dévasté Carpentras quelques années auparavant, et construisit les remparts, dont on voit encore les restes. Depuis le xi^e siècle jusqu'au concordat de 1801, Carpentras fut le siège d'un évêché.

— **Monuments et curiosités.** Carpentras doit à son nom seul la réputation de béotisme que lui ont faite le *Charvet* et les autres feuilles plus ou moins humoristiques de la presse parisienne. Dans une ravissante nouvelle intitulée : *Un concert pour les pauvres*, *Carpentras*, Jules Sandeau a vengé cette vieille cité des lazzi que les loustic ont coutume de décocher contre elle. « Carpentras, a dit l'auteur de *Mademoiselle de la Seiglière*, est une ville charmante, qui partage, je ne sais pourquoi, avec Brives-la-Gaillarde, Pezomas, Landerneau et Quimper-Corentin, le privilège de fournir tous les niais et tous les jobards que sacrifie la littérature à l'amusement du public. Je ne connais ni Landerneau, ni Pezomas, ni Brives-la-Gaillarde, ni même Quimper-Corentin, mais je certifie que Carpentras, au pied du mont Ventoux, blottie dans son enceinte de remparts crénelés comme une perdrix dans une croûte de pâté, est une des plus poétiques villes de France qui rôissent au soleil du Midi. » Il est à noter d'ailleurs que cette cité béotienne a vu naître un grand nombre d'hommes distingués, parmi lesquels il nous suffira de citer : Elzéar Genest, dit *Carpentras*, maître de la chapelle pontificale sous Léon X, compositeur d'un mérite presque égal à celui de Palestrina; Bernus, un des meilleurs élèves de Puget; d'Antoine, autre sculpteur remarquable; le peintre Daplessis; l'évêque d'Inguimbert, savant théologien, conseiller intime et secrétaire de Clément XII; François Arnaud, de l'Académie française et de celle des inscriptions, qui prit une part active à la querelle des gluckistes et des piccinnistes, et fut surnommé le *grand pontife des gluckistes*, etc. C'est encore à Carpentras qu'appartiennent deux compositeurs contemporains justement estimés, Castil-Blaze et J. d'Artigues; un des paysagistes qui ont le mieux vu l'Orient, M. Jules Laurens; un savant archéologue, M. Barjavel, et un homme qu'il nous suffira de nommer, Fr.-Vincent Raspail. Disons enfin que c'est à Carpentras, en 1646, qu'un abbé Maillay a fait représenter un des premiers opéras qu'on ait essayé de composer en France : *Akbar, roi du Mogol*.

Maintenant que nous avons rendu à César ce qui appartient à César, disons quelques mots des monuments et des établissements les plus remarquables de Carpentras.

Des fouilles ont amené la découverte d'inscriptions, de médailles, de mosaïques, qui ne laissent aucun doute sur l'état florissant de Carpentras sous la domination romaine; mais le témoignage le plus remarquable de cette prospérité est l'arc de triomphe, qui, après être resté longtemps enfoui dans les cuisines de l'ancien palais épiscopal, a été com-

plètement dégagé et remis en lumière. Ce précieux monument, qui mesure 10 m. environ de hauteur, sur 7 m. 80 de largeur et 4 m. 53 de profondeur, est un rectangle percé sur ses grandes faces d'une seule arcade, soutenue par des pilastres cannelés et rudentés jusqu'au tiers de leur hauteur, avec des impostes d'ordre composite plus riches qu'élégantes, où dominent de larges feuilles d'eau. A partir du sommet de l'archivolte, dont les rinceaux sont d'assez bon goût, tout l'amortissement est détruit. La voûte n'a jamais été sculptée. Les faces latérales sont cantonnées de colonnes engagées, cannelées et rudentées comme les pilastres de l'arcade, et qui reposent sur des piédestaux en ressaut. Les chapiteaux de ces colonnes et l'entablement qu'elles soutenaient ont disparu, mais les deux faces du monument offrent encore de curieux bas-reliefs représentant des captifs et des trophées. « Quoique incorrects, a dit M. Mérimée, ces bas-reliefs produisent de l'effet. Non-seulement les figures ont une grande saillie, mais les parties auxquelles, en raison de leur éloignement supposé, on n'a pas donné un fort relief, se détachent cependant du fond d'une manière très-puissante, au moyen d'une ligne profondément fouillée qui en cerne les contours. Ce procédé, fréquemment employé par les Romains dans la sculpture monumentale, surtout à la décadence de l'art, ne produit pas un mauvais résultat quand le spectateur est placé à une distance convenable. On observe sur chaque face de l'arc de triomphe deux costumes différents : l'un des captifs, sans barbe, est vêtu d'une unique courte à manches, boutonnée par devant et serrée par une ceinture; un grand manteau couvre ses épaules et tombe jusqu'à terre; sa tête est couverte d'un bonnet phrygien, et le pantalon est serré autour des jambes par des courroies croisées. A côté de lui est un homme barbu, les jambes et les bras nus, n'ayant pour tout vêtement qu'une peau à longs poils, qui tombe jusqu'aux genoux par derrière et par devant... Après de chaque captif est une arme : l'une est une hache à deux tranchants, l'autre un poignard courbé, dont la poignée, très-petite et contournée, ressemble à celle d'un *cris* malais. Le désir de flatter la vanité des vainqueurs a fait donner aux vaincus l'apparence d'une force extraordinaire, des muscles énormes et une largeur d'épaules surtout évidemment exagérée. » Entre ces deux captifs, qui, si l'on en juge par la situation des bras, ont les mains liées derrière le dos, s'élève un tronc d'arbre auquel sont appendus des javalots, des épées courtes, des carquois et des cors assez semblables aux olifants du moyen âge. En l'absence d'une inscription qui permette de fixer d'une manière précise la destination et la date de ce curieux monument, on peut conjecturer, d'après le style même des sculptures, que la construction ne remonte pas au delà du xi^e siècle de notre ère. Telle est l'opinion de M. Jules Courtet (*Dictionnaire des communes de Vaucluse*, 1862), qui pense que l'arc de triomphe de Carpentras a dû être érigé soit en l'honneur de Claude, soit en l'honneur d'Aurélien, soit plutôt en l'honneur de Dioclétien (284-305).

Devenu cité papale en 1228, Carpentras fut entourée au xiv^e siècle de magnifiques remparts, qui existaient encore il y a quelques années. Ils étaient flanqués de tours rondes et couronnées de créneaux à longues meurtrières, mais sans machicoulis, comme à Avignon. Quatre portes s'ouvraient aux quatre points cardinaux et étaient percées chacune dans une grosse tour carrée, à l'exception de la porte Notre-Dame, qui était défendue par deux tours rondes. Il ne reste de cette enceinte que la partie orientale et la *Porte d'Orange*, remarquable par sa hardiesse (elle a 37 m. d'élévation), par la coupe aiguë de ses arêtes et par son couronnement élégant.

L'église paroissiale de *Saint-Siffrein* (ancienne cathédrale) a cela de commun avec plusieurs autres monuments religieux du moyen âge, qu'on y trouve réunis plusieurs styles d'architecture. Le clocher et la travée qui lui est contiguë faisaient partie d'une église dédiée à la Vierge, et élevée au commencement du xiii^e siècle. Cette église ayant été détruite en grande partie, l'antipape Benoît XIII fonda sur son emplacement un nouvel édifice, qu'il dédia à saint Siffrein, ancien évêque de la ville (vii^e siècle), et fit construire à ses frais le chœur et une partie de la nef. Les nouveaux travaux, commencés en 1404, furent plusieurs fois interrompus, et l'édifice, quoique consacré dès 1519, ne fut entièrement achevé qu'au xvii^e siècle. Cette église, située dans un enfoncement, à l'est de l'ancien palais archiepiscopal, sur lequel elle s'appuie, ne se présente au visiteur que par sa partie la moins belle, la façade renaissance située sur la place du Palais. Les autres faces, plus intéressantes, sont entourées de ruelles étroites et de maisons élevées qui en masquent la vue. Toutefois, en faisant le tour de l'édifice, on est frappé de ses vastes proportions et de la sobriété de sa décoration. MM. Andreoli et Lambert, auteurs d'une très-intéressante *Monographie de l'église Saint-Siffrein* (1862), pensent que le clocher fut élevé pour desservir à la fois l'église et la cité, et était un véritable beffroi communal. Ce clocher, à base octogonale, mesure 11 m. d'élévation. Chaque face du premier étage est percée d'une baie à tiers-point de 5 m. de

hauteur sur 1 m. 40 de largeur, avec une imposte à chacune des naissances de l'ogive; suivant la tradition romane, et une archivolte simplement épannelée; à l'intérieur de cet étage, de fortes colonnes, engagées dans les angles, supportent sur leurs chapiteaux romans des arcs en ogive qui se réunissent à une clef où se lisait autrefois, dit-on, la date de 1220. De l'étage supérieur, il ne reste debout qu'une des huit baies; au-dessus s'élevait une flèche trapue. La décoration extérieure du clocher se réduit à de simples colonnettes engagées, qui recouvrent les arêtes, et à trois cordons, qui divisent la hauteur en parties inégales et ressaient sur les colonnettes de manière à former leurs bases et leurs chapiteaux. Au-dessus de chaque cordon, l'étage se retraite de l'épaisseur de la colonnette, diminution peu sensible à l'œil, et qui ne suffit pas pour donner au clocher l'apparence pyramidale. L'abside, qui date du xve siècle, a la forme d'un demi-décagone; elle est flanquée de puissants contre-forts terminés par des pignons, et est couronnée par une élégante balustrade construite il y a vingt-cinq ans seulement. Les chapelles qui entourent l'église sont au nombre de vingt-quatre : quatorze sur les faces latérales, six au chevet et quatre sur la façade principale. Une des chapelles de la face latérale du sud est percée d'un beau portail ogival : l'embrasure, large et profonde, est formée par une série de colonnettes dont le diamètre et l'écartement diminuent en se rapprochant de la baie. Un pilier prismatique partage cette baie en deux et supporte une statue en fonte qui date de 1855, et qui représente Notre-Dame des Neiges. La double baie carrée est couronnée, à la naissance de l'ogive, par un linteau décoré d'une série d'arcatutes trilobées très-gracieuses et finement sculptées. Dans le tympan est une peinture des plus médiocres, représentant le *Couronnement de la Vierge*, qui a remplacé une intéressante fresque du xiv^e siècle, dont le sujet était la *Trinité entourée d'anges*. Les édicules en forme de dais qui ornent la voussure du portail sont sculptés avec une délicatesse extraordinaire; ils ont malheureusement perdu les figures de saints et de prophètes qu'ils contenaient autrefois. Deux contre-forts, décorés de prismes verticaux se pénétrant par leurs arêtes, encadrent le portail et se terminent par d'élégants pinacles, reliés à leur sommet par une corniche. Une contre-courbe, qui se dégage de l'archivolte de la voussure, s'élève jusqu'à la hauteur de cette corniche; elle est ornée de choux frisés d'une efflorescence bien digne du soleil méridional. A droite et à gauche s'ouvrent deux petites baies à tiers-point, avec meneaux et claires-voies éclairant l'ancienne salle capitulaire. Dans le tympan de la contre-courbe, au-dessus d'un écu jadis aux armes du chapitre, se trouve une sculpture des plus bizarres : c'est une sphère engagée aux trois quarts et percée de trous, d'où sortent des rats, tandis que d'autres y entrent. Les iconographes ont donné les explications les plus diverses de cette sculpture : les uns y ont vu un jeu de mots sur la terminaison du nom de Carpentras; les autres, un symbole de la vie universelle, qui s'alimente de la mort; d'autres, un emblème de la fécondité, etc. MM. Andreoli et Lambert pensent que cette *boule des rats* représente l'Eglise catholique dévorée par les hérésies, et ils donnent pour raison de leur opinion que le monument où se voit cette étrange allégorie fut fondé par un antipape, à une époque de schisme, et terminé au moment où la Réforme allait éclater, dans un pays que déchiraient les dissensions religieuses. La façade occidentale de Saint-Siffrein, flanquée à ses extrémités de deux tourelles octogones de la fin de l'ère ogivale, a été revêtue après coup d'un immense portail en style de la Renaissance, qui consiste en quatre grands pilastres ioniques supportant un large entablement orné de modillons. Les trois travées formées par ces pilastres sont d'inégale largeur; dans celle du milieu, la plus importante, s'ouvre la porte d'entrée principale, encadrée par un ordre corinthien. Cette façade demipalenne forme une disparate choquante avec le style ogival qui domine dans le reste de l'édifice. L'aspect intérieur de Saint-Siffrein présente assez d'unité et a un caractère assez imposant. Les dispositions générales sont celles de la basilique romaine. Le vaisseau mesure 65 m. de longueur totale, sur 32 m. de largeur hors d'œuvre; la hauteur de la voûte est de 23 m. 25. Deux rangées de fortes piles bordent la nef; elles sont épaillées par de larges contre-forts et portent les arcs-doubleaux de la voûte et les arcs latéraux des chapelles. Ces arcs sont tous à tiers-point. On compte six travées sur la longueur de la nef, deux dans le chœur, et cinq travées rayonnantes dans l'abside. Au-dessus de l'arc latéral de gauche, adjacent à la façade principale, de fortes consoles en pierre supportent, à 18 m. du sol, une tribune ou oratoire formé d'une boiserie vitrée, qui communique avec l'ancien palais épiscopal, et que l'évêque Inguimbert fit construire afin de pouvoir assister aux offices sans sortir de ses appartements. Parmi les curiosités artistiques que possède Saint-Siffrein, nous citerons : la magnifique *Chaire*, en bois doré, qui décore le fond de l'abside et qui est due à un sculpteur carpentrasien, Bernus (v. ce nom); seize statues, également en bois doré, sculptées par le même artiste, et qui sont placées au-dessus

des stalles du chœur; les *Anges adorateurs du maître-autel*, autre chef-d'œuvre de Bernini; des verrières du xvii^e siècle; plusieurs beaux tableaux, entre autres : un *Saint Thomas d'Aquin*, attribué à Nicolas Mignard; une *Vierge au raiuin*, de Pierre Mignard; *Saint François de Sales et sainte Françoise de Chantal*, de Joseph Parrocel; la *Visitation*, de Duplessis; la *Vierge, saint Laurent et saint Siffrein*, peinture attribuée au Cortone; les *Miracles de saint Siffrein*, en six tableaux, exécutés en 1738 par un Italien du nom d'Albati, etc. On voit encore à Saint-Siffrein un grand nombre de mausolées et de pierres tombales dignes de l'intérêt des archéologues. Mais le *trésor* auquel les Carpentrasiens attachent le plus grand prix est une relique appelée le *Saint Clou* ou le *Saint Mors* : c'est un véritable mors de cheval de bataille, qui aurait été fabriqué avec un des clous dont on se servit pour attacher le Christ sur la croix; cette forme aurait été donnée à la précieuse relique d'après l'ordre exprès de Constantin. On nous dispensera d'entrer dans l'examen des raisons alléguées par divers historiens en faveur de l'authenticité du saint Clou de Carpentras; ces raisons ont été longuement déduites dans une dissertation qui termine la *Monographie de l'église Saint-Siffrein*, publiée par MM. Andreoli et Lambert.

Le *palais de justice*, ancien palais épiscopal, contigu à l'église de Saint-Siffrein, est un bâtiment d'assez vastes proportions, construit en 1640, par le cardinal Alexandre Bichi, évêque de Carpentras. On y voit de belles peintures allégoriques dans la salle du conseil et dans celle où se tiennent les assises judiciaires.

L'*Hôtel-Dieu*, vaste et bien distribué, a été élevé de 1750 à 1760, sur les plans de l'architecte d'Allemand. Le mausolée de Mgr d'Inguibert, qui fut le fondateur de cet établissement, se voit dans la chapelle; il est décoré des statues de la *Foi* et de la *Charité*, et surmonté du buste du prélat; ces sculptures sont l'œuvre d'Antoine, artiste carpentrasien, qui les a exécutées en 1774. Le grand escalier de l'hôpital se distingue par ses belles proportions. Dans une des salles se trouve le portrait de l'abbé de Rancé, par H. Rigaud.

Les autres édifices et établissements remarquables de Carpentras sont : le *théâtre*, construit sur l'emplacement d'un couvent de dominicains, et restauré en 1863; le *musée*, où l'on a réuni des ouvrages intéressants de Duplessis et autres artistes vauclusiens.

Carpentras a de belles promenades : celle que l'on appelle la *Terrasse des platanes* domine la riante vallée qui sépare la ville du mont Ventoux; le panorama que la vue embrasse du haut de cette terrasse est magnifique. Un aqueduc des plus pittoresques, dont le soleil du Midi a doré les pierres, se déroule au milieu de la végétation luxuriante et des ombrages touffus qui remplissent la vallée. Cet aqueduc, qui alimente la ville d'eau potable, fut commencé en 1780, sur les plans de M. Clapier, ingénieur de la province de Languedoc. Sa construction, interrompue peu après à cause de la peste, fut reprise en 1729 par l'architecte d'Allemand, et terminée en 1734. Il consiste en une série de 48 arcades. L'arcade du milieu, sous laquelle un pont est jeté sur la petite rivière du Lauzon, a 24 m. d'ouverture sur 22 m. 41 d'élévation; les arcades qui sont aux extrémités ont 11 m. 60 d'ouverture et 17 m. 54 de hauteur. La longueur de cette série d'arcades est de 729 m.; il y a en outre 185 m. de conduites souterraines par une muraille, ce qui porte à 914 m. le développement total de l'aqueduc. La construction coûta à la commune de Carpentras la somme, fort élevée pour l'époque, de 800,000 livres; un mécontent se consola en écrivant sur l'aqueduc cette parole de Jérémie : *Aquam nostram pecunia bibimus*. Un autre aqueduc, beaucoup plus considérable, a été construit récemment aux frais d'une société de propriétaires, en vue de pourvoir aux besoins agricoles du territoire de Carpentras. Cet aqueduc, ou pour mieux dire ce canal, est alimenté, comme celui de Marseille, par la Durancé, dont il prend les eaux au village de Merindol; il arrose onze communes, et, après un parcours de 89 kilom., va se déverser dans la petite rivière de l'Ayguës, près du village de Travaillans. Sur divers points de ce canal, on a élevé des ouvrages d'art, dont les plus remarquables sont : le pont-aqueduc, qui franchit le torrent du Coulon, et se compose de quatre arches surbaissées ayant 9 m. d'ouverture; le pont-aqueduc de Galas, qui relie les deux versants abrupts de la vallée où coule la rivière de Vaucluse, à une petite distance de la fontaine illustrée par Pétrarque, et qui se compose de 13 arches à plein cintre dont la longueur totale est de 159 m.; le pont-aqueduc des Cinq-Cantons, situé à 2 kilomètres et demi de Carpentras, et qui se compose de 35 arches, ayant chacune 6 m. d'ouverture. Ce dernier pont, qui a 250 m. de longueur, est d'un effet très-pittoresque, et contribue à la beauté du paysage qui se déroule autour de Carpentras.

Carpentras (CONCILE DES). Ce concile, composé de seize évêques et présidé par saint Césaire d'Arles, fut tenu le 6 novembre 527, sous le pontificat de Félix IV et le règne d'Athalaric, roi d'Italie. Il y fut ordonné que si l'église avait assez de biens pour ses dé-

penses, les revenus des paroisses, les dons et les oblations seraient employés pour les clercs qui les desservent ou pour les réparations des églises; mais que si les dépenses de l'évêque surpassent la recette des revenus de son église, il pourra tirer ses besoins des paroisses les plus riches, en leur laissant ce qui sera suffisant pour le clergé et les réparations. Les évêques se séparèrent en indiquant pour l'année suivante, à pareil jour, un concile à Vaison; mais il ne s'assembla que deux ans après.

CARPENTUM s. m. (kar-pain-tomm — mot lat.). Antiq. Voiture romaine dont se servaient particulièrement les patriciennes.

— **Encycl.** Ce chariot était ordinairement à l'usage des matrones, et sous l'empire il devint le privilège distinctif des impératrices. Il était traîné par des mules ou des mulettes, et n'avait ordinairement que deux roues. Le *carpentum* fut aussi connu des Gaulois, car Florus raconte qu'un roi de cette nation, nommé Bituitus, combattit sur un *carpentum* d'argent, et fut mené en triomphe sur le même chariot. C'étaient ordinairement des mulettes blanches qu'on y attelait, comme étant plus estimées que les autres. Plusieurs empereurs, Trajan entre autres, se servaient d'un *carpentum* d'or. Spartien rapporte que c'était dans un char de cette espèce qu'Héliogabale se faisait traîner par des femmes nues.

Le *carpentum* était aussi une voiture funéraire, et servait alors à porter l'urne contenant les cendres ou les statues du défunt. Il avait, dans ce cas, une forme particulière fort approchée de celle d'un tombeau. C'était du *carpentum* que se servaient les vestales, quand elles ne se faisaient pas porter dans leurs litières. Le *carpentum* avait été introduit à Rome par les Etrusques, et c'est dans cette voiture qu'une ancienne peinture représente Lucumon et sa femme arrivant pour la première fois dans la ville où les attendait une si singulière fortune.

CARPESANE (François), chroniqueur italien, né vers 1451, mort vers 1526. Il était prêtre et secrétaire de l'évêque de Parme. On a de lui : *Commentaria suorum temporum libris X comprehensa, ab anno circiter 1470 ad annum 1526*.

CARPÉSIE s. f. (kar-pé-zé — gr. *karpésion*, nom d'une plante). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées et de la tribu des sénecionées, comprenant plusieurs espèces, dont une croît en Europe, et les autres dans l'Asie méridionale. || On dit aussi CARPÉSION s. m.

CARPETANI ou **CARPETANS**, peuple de l'ancienne Espagne centrale, dans la Tarraconaise, entre les Arévaques au N., les Veltons à l'O., les Aretans au S., les Celtibères à l'E. Ils habitaient le territoire situé sur les deux rives du Tage, et avaient pour capitale Toletum (Tolède). Les montagnes qui sillonnaient le pays des Carpetans avaient reçu des Romains le nom de *Carpetania juga*.

CARPETTE s. f. (kar-pè-te — dimin. de *carpe*). Pêch. Jeune carpe, petite carpe.

CARPETTE s. f. (kar-pè-te — du bas lat. *carpita*, d'où l'angl. *carpet*, tapis). Comm. Nom que l'on donnait autrefois à un gros drap rayé appelé aussi TAPIS D'EMBALLAGE. || Aujourd'hui, Tapis presque carré et qui n'atteint pas 2 m. de côté, quoiqu'il soit plus grand que les tapis dits *foyers*.

— Commun. relig. Chape de carme.

CARPHALÉE s. f. (kar-fa-lé — du gr. *carphalea*, desséchée). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rubiacées et de la tribu des cinchonées, comprenant une seule espèce qui croît à Madagascar.

CARPE s. f. (kar-fe — du gr. *karphe*, paille). Bot. Syn. de CHÉTOSPORÉ.

CARPHÉPHORE s. m. (kar-fé-fo-re — du gr. *karphe*, fétu; *phoros*, qui porte). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées et de la tribu des eupatoriées, comprenant plusieurs espèces qui croissent dans le centre et le nord de l'Asie.

CARPHOLITE ou **CARPHOLITHE** s. f. (kar-fo-li-te — du gr. *karphe*, fétu; *lithos*, pierre). Minér. Silicate alumineux de manganèse, substance en fibres soyeuses et rayonnées, d'une couleur jaune de paille, avec un éclat légèrement nacré. || On l'appelle aussi vulgairement *Pierre de paille*, expression que traduit littéralement la dénomination scientifique.

— **Encycl.** La *carpholite*, à laquelle le minéralogiste Werner donnait le nom de *strokstein* ou *Pierre de paille*, se présente en fibres rayonnées d'une couleur jaune pâle et offrant un éclat nacré. Soumise à la calcination, cette pierre abandonne de l'eau, et si l'on s'en rapporte à l'analyse de Stromeyer, elle contient sur 100 parties : silice, 38,15; alumine, 26,67; sesquioxyde de manganèse, 19,16; eau, 10,78, etc. On a observé la *carpholite* dans le granit à Schlackenwald, en Bohême, où elle forme de petites veines avec la fluorine et le quartz. On ne l'a jamais observée jusqu'ici en cristaux bien définis, mais certains échantillons ont conduit Keungott à admettre qu'elle cristallise en prismes rhombiques. C'est un fait à vérifier.

CARPHOLOGIE s. f. (kar-fo-lo-gi — du gr. *karphe*, fétu; *logos*, je recueille). Pathol. Agitation mécanique des doigts d'un malade,

qui semblent vouloir saisir de menus objets qui voltigeraient ou qui seraient déposés sur les couvertures du lit : La *CARPHOLOGIE* est un symptôme des plus fâcheux. || **CARPOLOGIE**, que quelques-uns ont employé, est un barbarisme.

CARPHOLOGIQUE adj. (kar-fo-lo-ji-ke). Pathol. Qui se rapporte à la carphologie : *Mouvements CARPHOLOGIQUE*s.

CARPHOLOME s. m. (kar-fo-lo-me). Bot. Syn. de LACHNOSPERME.

CARPHOSTILBITE s. f. (kar-fo-stil-bi-te — du gr. *karphe*, brin de paille, et de *stilbite*). Minér. Minéral d'un jaune de paille, qu'on trouve à Bomfird, en Irlande, où il forme des concrétions fibreuses, et qui paraît être une variété de thomsonite, la zéolithe en aiguilles de Haüy.

CARPHOPHIOPS s. m. (kar-fo-fi-ops — de *carphophis*, et du gr. *ops*, aspect). Erpét. Genre de serpents, de la famille des calamariens, comprenant une seule espèce, qui vit dans l'Amérique du Nord.

CARPHOPHIS s. m. (kar-fo-fiss — du gr. *karphe*, fétu; *ophis*, serpent). Erpét. Genre de petits serpents, de la famille des calamariens, dont l'espèce type habite l'Amérique du Nord.

CARPHOSIDÉRITE s. f. (kar-fo-si-dé-ri-te — du gr. *karphe*, fétu; *sidéros*, fer). Minér. Sous-sulfate naturel de peroxyde de fer hydraté, qui, d'après une analyse toute récente due à M. Pisan, résulte de l'union de cinq équivalents d'acide sulfurique avec quatre équivalents de peroxyde de fer et douze équivalents d'eau.

— **Encycl.** La *carphosidérite* a été découverte par M. Breithaupt parmi les minéraux du Groënland. Elle constitue des masses reniformes d'un jaune de paille ayant pour gangue un micasciste riche en quartz et pénétré de limonite. On la trouve sur la côte du Labrador. La *carphosidérite* est un minéral très-rare dans les collections, puisqu'il n'en existait jusqu'ici à Paris qu'un tout petit fragment dans la collection de M. Adam. Ayant eu récemment l'occasion d'examiner plusieurs échantillons de cette rare substance, M. Pisan a pu en déterminer la véritable nature chimique. D'après cette étude, la *carphosidérite* consiste en un sous-sulfate de peroxyde de fer hydraté, mélangé de *carphosidérite* et d'un peu de gypse. Sa dureté peut être représentée assez exactement par le nombre 4; sa densité est égale à 2,728. Dans le tube fermé, elle donne de l'eau et beaucoup d'acide sulfurique; en même temps, elle devient rouge. Au chalumeau, elle devient rouge et fond en une scorie noire magnétique. Elle est insoluble dans l'eau, mais se dissout dans l'acide chlorhydrique en donnant un dépôt charbonneux. La solution est jaune et contient du fer.

CARPHOSTÈPHE s. m. (kar-fo-stè-fe — du gr. *karphe*, fétu; *stephos*, couronne). Bot. Syn. de PTILOSTÈPHE.

CARPURE s. m. (kar-fu-re — du gr. *karphe*, fétu; *oura*, queue). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des malacodermes, comprenant deux espèces originaires de l'Inde.

CARPI, ville du royaume d'Italie, préfecture et à 12 kilom. N. de Modène, sur le canal de la Secchia; 5,000 hab. Evêché suffragant de Bologne; séminaire épiscopal et collège. Place de guerre défendue par une enceinte de murailles et un château fort, belle cathédrale construite sur les dessins de Bramante. Villes de soie et fabriques de chapeaux de paille. Territoire fertile en riz, blé, chanvre, lin, etc. || Village du même royaume, dans la Vénétie, délégation et à 40 kilom. S.-E. de Vérone, sur l'Adige; 1,727 hab. En 1701, combat entre les Impériaux, commandés par le prince Eugène, et les Français sous les ordres de Catinat.

CARPI (Hugo), graveur italien, né à Rome vers 1486, mort vers 1530. Il fut un des premiers qui exécutèrent en Italie des gravures au moyen de trois planches superposées, une pour le trait, la seconde pour les demi-teintes, la troisième pour les ombres. Ce procédé avait été déjà employé en Allemagne par Albert Dürer et Lucas Cranach. On a de cet artiste de belles estampes, parmi lesquelles on cite *David coupant la tête à Goliath*, le *Massacre des Innocents* et *Diogène assis devant son tonneau*.

CARPI (Girolamo, dit DA), peintre et architecte italien, né à Ferrare en 1501, mort dans la même ville en 1556. Il eut pour premier maître Benvenuto Garofalo. Son père, peintre décorateur, ayant voulu lui imposer son métier, Girolamo ne vit que dans la fuite le moyen de se soustraire à cette tyrannie. Il se rendit à Bologne, où les gentilshommes de la ville, s'intéressant à son sort, lui procurèrent quelques portraits. Plusieurs parurent si bien réussis, que le jeune artiste se fut bientôt acquis une sorte de célébrité. Il en était là de ses débuts, lorsque les princes de la maison d'Este reçurent un tableau du Corrège, qui représentait *Jésus apparaissant à Marie-Madeleine sous la figure d'un jardinier*. Ils chargèrent Carpi d'en faire une copie. Pendant l'exécution de ce travail, il se passionna tellement pour le Corrège, qu'il se

rendit aussitôt après à Modène et à Parme pour copier d'autres tableaux de ce maître illustre.

De retour à Bologne, il se lia avec un certain Biagio, artiste médiocre et jaloux de son talent, avec la collaboration duquel il exécuta quelques travaux. Il ne tarda pas néanmoins à rompre cette association indigne de lui. Il peignit alors un tableau dont Vasari fait un éloge sans réserve, après l'avoir admiré dans la chapelle de San-Bastiano, à San-Salvadore.

Bientôt après, la mort de son père força l'artiste à revenir à Ferrare. Il n'y trouva d'abord que des travaux sans importance; mais Titien y étant arrivé pour décorer le cabinet du duc Alphonse, Carpi se lia avec le grand coloriste. Grâce à cette protection puissante, il fut chargé de faire une copie d'un portrait du duc Hercule que Titien venait d'achever, copie qui fut depuis envoyée en France. Il peignit ensuite à San-Francesco de Ferrare, dans les angles de la voûte, les quatre évangélistes, et sur le pourtour de l'édifice, une frise qu'il remplit de demi-figures et d'enfants élégamment entrelacés. La même église possède encore de Carpi un *Saint Antoine de Padoue* et plusieurs autres figures. Après avoir exécuté à Ferrare, à Bologne, etc., des travaux nombreux et célèbres en son temps, Carpi, dit Vasari, fit en outre une *Vénus nue et couchée près de l'Amour*. Je puis affirmer que ce tableau est très-beau, car je le vis à Ferrare en 1540, avant qu'il fût envoyé à Paris au roi François I^{er}.

A son talent de peintre, Girolamo joignait celui d'architecte. Il fut particulièrement employé, en cette qualité, par Hippolyte, cardinal de Ferrare. Ce prélat ayant acheté à Montecavallo le jardin du cardinal de Naples, et des terrains considérables qui y confinaient, chargea Carpi de transformer le tout en jardins suspendus. L'artiste s'acquitta de cette tâche difficile avec le plus grand succès, et éleva tout autour de ces jardins magnifiques des palais de marbre d'une architecture gracieuse et originale. Ces travaux lui créèrent de nouveaux titres à la célébrité, et le pape Paul III s'empressa de l'appeler à Rome pour lui confier la direction de ses palais particuliers; mais Carpi ne garda pas longtemps cette haute position; son caractère ferme, indépendant et soumis seulement aux sévères exigences de l'art, ne put se plier aux fantaisies bizarres, à l'humeur capricieuse du souverain pontife. Aussi revint-il bientôt à Ferrare. Peu de temps après, un incendie ayant détruit une grande partie du château de Ferrare, le duc Hercule chargea Carpi de réparer ce désastre. Ce fut son dernier travail.

Sans être un génie de la trempe de ceux qui illuminèrent le grand siècle d'or, Carpi n'en fut pas moins un artiste d'une grande valeur, digne de figurer honorablement dans l'histoire de l'art. Il est pourtant un de ceux que les historiens et les critiques modernes semblent traiter avec le plus d'indifférence, bien que les galeries de Florence, de Ferrare, de Bologne, de Rome, etc., possèdent encore aujourd'hui des preuves indiscutables de son beau talent. Il est vrai que Carpi ne fut pas un créateur; mais, enthousiaste du Corrège, il a gardé comme un reflet affaibli des qualités divines du maître, et jusque dans ses réminiscences et ses imitations, il a su conserver sa part d'originalité et de charme individuel. D'ailleurs, dans plusieurs fresques, il s'est affranchi de ces influences étrangères, et son talent alors s'en est dégagé avec un véritable éclat.

Carpi (statue d'ALBERTO PIO DE SAVOIE, prince DE), par Paul Ponce; musée du Louvre. Cette belle statue, exécutée, en 1535, pour le monument funéraire du prince de Carpi, représente ce personnage à demi couché sur un lit de repos, le bras droit appuyé sur un coussin, la tête nue, le corps couvert d'une cuirasse et enveloppé d'un manteau. Il paraît méditer profondément sur le livre qu'il tient à la main. On sait que le prince de Carpi fut tour à tour général au service de François I^{er}, poète, philosophe, et qu'il finit par se faire moine.

CARPIDIE s. f. (kar-pi-di — du gr. *karphe*, fruit). Bot. Terme peu précis, correspondant vaguement à *carpelle*, *organe carpellaire* ou *carpique*, etc., pris quelquefois aussi dans le sens de *carpidier* ou *carpidion*. Dans tous les cas, peu usité.

CARPIDIÉ s. m. (kar-pi-dié — rad. *carpidie*). Bot. Fruit résultant de la soudure, à la maturité, de plusieurs fruits partiels, comme dans le mûrier, l'ananas, etc. || On dit aussi CARPIDION.

CARPIE s. f. (kar-pi). Art culin. Hachis de carpes.

CARPIEN, IENNE adj. (kar-pi-ain, i-è-ne). Anat. Qui a rapport au carpe : *Les os CARPIENS*. L'extrémité CARPIENNE de l'avant-bras.

CARPIÈRE s. f. (kar-pi-ère). Bassin ou petit étang où l'on élève des carpes : *Nous fâmes à la CARPIÈRE, où il m'aide à me laver les doigts*. (J.-J. ROUSS.) || On dit aussi CARPIER s. m.

CARPIGNANO, bourg du royaume d'Italie, prov. et à 18 kilom. N.-O. de Novare, près de la rive gauche de la Sésia, ch.-l. de mandement; 2,500 hab.

CARPILIE s. m. (kar-pi-li). Crust. Genre de crustacés décapodes brachyures, comprenant quatre espèces qui habitent les mers d'Asie et d'Amérique : *Le carpilie corallin se trouve aux Antilles*. (H. Lucas.)

CARPILLON s. m. (kar-pi-lon; *Il mll. dimin. de carpe*). Très-petite carpe :

Autrefois *carpillon* fretin
 But beau précher, il eut beau dire,
 On le mit dans la poêle à frire.

LA FONTAINE.

Ah! ah! criaient les *carpillons*,
 Qu'en dis-tu, carpe radoteuse?
 Crains-tu pour nous les hameçons?

FLORIAN.

Le pauvre *carpillon* lui dit à sa manière :
 • Que ferez-vous de moi? Je ne saurais fournir
 Au plus qu'une demi-bouchée;
 Laissez-moi carpe devenir.

LA FONTAINE.

CARPIN ou **CARPINI** (Jean du Plan), franciscain, voyageur, né en Italie vers 1280. Envoyé par Innocent IV, en 1246, vers le khan des Mongols, pour le conjurer de cesser ses ravages dans la Russie, la Pologne et la Hongrie, il traversa la Bohême, la Silésie, la Pologne, la Russie, suivit les bords du Dniéper, de la mer Noire, pénétra dans le pays des Kaptchaks et atteignit enfin Karakherin, capitale des successeurs de Gengis-Khan, dans le pays des Mongols jaunes (*Khalkhos*). Il fut reçu par le grand khan, qui lui remit une réponse pour le pape; mais son voyage n'amena d'ailleurs aucun résultat important. Sa relation, publiée à Paris, par M. d'Avezac, en 1838, est la première où se trouvent des notions sur les peuples mongols, et où il soit question de ce fameux prince chrétien connu dans le moyen âge sous le nom de *Prêtre Jean*, dont la légende est fort confuse, et qui régnait, dit-on, dans une contrée de l'Asie qui n'est pas bien déterminée. A son retour, Carpin fut employé à la prédication de l'Evangile en Bohême, en Hongrie, en Danemark et en Norvège.

CARPINICOLE adj. (kar-pi-ni-ko-le — du lat. *carpinus*, charme; *colo*, j'habite). Entom. Qui vit sur les charmes.

— Bot. Qui croît sur les charmes.

CARPINO, ville du royaume d'Italie, prov. de la Capitanate, à 35 kilom. N.-E. de San-Severo, près du lac Varano; 6,000 hab.

CARPINONE, bourg du royaume d'Italie, prov. de Molise, à 8 kilom. E. d'Isernia, ch.-l. de cant.; 2,845 hab.

CARPINUS s. m. (kar-pi-nuss). Bot. Nom scientifique du genre charme.

CARPIO s. m. (kar-pi-o — rad. *carpe*). Ichtyol. Nom vulgaire d'une espèce de saumon qui vit dans le Danube et le lac de Garde, et dont la chair est très-estimée : *Le carpio est communément long de dix pouces*. (V. de Bomare.) On dit aussi **CARPION**.

CARPIO, bourg d'Espagne, prov. et à 24 kilom. N.-E. de Cordoue, sur la rive gauche du Guadalquivir; 2,500 hab.

CARPIONE s. f. (kar-pi-o-ne — de l'ital. *carpione*, carpe). Ichtyol. Nom vulgaire de la truite pointillée, dans les Alpes.

CARPIONI (Giulio), peintre et graveur italien, né à Venise en 1611, mort à Vérone en 1674. Il eut pour maître Alessandro Varotari, dit *le Padouan*. Il passa une grande partie de sa vie à Vicence, et peignit avec talent des bacchantes, des danses d'enfants et d'autres sujets du même genre. Il a aussi gravé beaucoup de planches, dont les plus remarquables sont : *Jésus au mont des Oliviers*, la *Madeleine pénitente*, les *Quatre éléments*, des *Madones*, etc.

CARPIQUE adj. (kar-pi-ke — du gr. *karpos*, fruit). Bot. Qui se rapporte au fruit, qui est de la nature du fruit : *Les organes carpiques*. Il Peu usité.

CARPIR v. a. ou tr. (kar-pir). Ourdir, vieux mot usité encore dans certains patois. — Fig. Dans quelques patois, Se donner beaucoup de peine.

CARPLEUSE s. f. (kar-pleu-ze). Pêch. Ver marin employé comme appât sur les côtes de l'Océan.

CARPOBALSAMUM s. m. (kar-po-bal-sa-mum — du gr. *karpos*, fruit; *balsamon*, baume). Bot. Fruit de l'amyris opobalsamum. Il On dit aussi **CARPOBALSAME**.

CARPOBLEPTE s. f. (kar-po-blè-pte). Bot. Syn. de **VARECH**.

CARPOBOLE s. m. (kar-po-bo-le — du gr. *karpos*, fruit; *bolos*, action de lancer). Bot. Syn. de **CYATHODIE** et de **SPHÉROBOLE**. Il Genre de champignons voisins des lycoperdons, ainsi appelés parce qu'ils projettent leurs spores.

CARPOCALYMMME s. m. (kar-po-ka-lim-mme — du gr. *karpos*, fruit; *kalymma*, enveloppe). Bot. Genre de plantes, qui n'a pas été décrit.

CARPOCAPSE s. f. (kar-po-ka-pse — du gr. *karpos*, fruit; *kapsis*, action de dévorer). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, formé aux dépens des anciens genres *pyrale*, *tordeuse* et *teigne*, et comprenant six espèces : *La carpoapse des pommes est répandue dans toutes les parties de l'Europe où l'on cultive*

III.

le pommier et le poirier. (Duponchel.) V. **PYRALE**.

CARPOCÈRE s. m. (kar-po-sè-re — du gr. *karpos*, fruit; *keras*, corne). Bot. Genre de plantes, de la famille des pédalées, formé aux dépens des martynies, et comprenant une seule espèce, qui croît au Cap de Bonne-Espérance. Il Autre genre syn. de **THLASPI**.

— s. f. pl. Syn. d'**ANTHOCÉROTÉES**.

CARPOCÉRIÉ, **ÉE** adj. (kar-po-sé-rié — du gr. *karpos*, fruit; *keras*, corne). Bot. Qui ressemble à un carpoce. Il On dit aussi **CARPOCÈRE**, **ÈRE**.

— s. f. pl. Syn. d'**ANTHOCÉROTÉES**.

CARPOCOCYX s. m. (kar-po-ko-ksikss). Ornith. Syn. de **CALOBATE**.

CARPOCRATE, philosophe platonicien et sectaire gnostique, né dans la deuxième moitié du 1^{er} siècle de notre ère, à Alexandrie d'Égypte, florissait sous le règne de l'empereur Adrien. Il suivit, au sortir de l'enfance, les cours de l'école platonicienne de sa ville natale, et admit les théories générales de Platon sur Dieu, les idées et les génies. Il admit également avec Platon l'éternité de la matière; néanmoins, le monde actuel était, suivant lui, d'origine récente; il était l'œuvre des génies qui remplissent, dans le gouvernement de l'univers, l'office de ministres du Dieu suprême. Il concluait, de ce que les Juifs n'avaient pas connu l'existence de la hiérarchie des génies ou anges platoniciens, qu'ils n'avaient pas connu le vrai Dieu. Les idées chrétiennes, à cette époque, fermentaient sur tous les points de l'empire; elles exercèrent sur Carpostrate une influence considérable : il leur dut de croire au dogme de la chute de l'homme, car il enseignait que l'âme humaine est une étincelle de Dieu participant de sa nature, mais que, séparée de son principe, elle avait oublié son origine, s'était alliée avec une substance impure, le corps, et, par cette abdication de son indépendance, avait été mise sous la dépendance des génies à qui Dieu a confié le gouvernement de la matière. Quant au chef de la religion chrétienne, Carpostrate était loin d'en faire un dieu; c'était, à son avis, un philosophe, éminent à la vérité, mais de la famille de Platon et de Pythagore, sans inspiration propre et sans lien avec la divinité. La doctrine de Jésus avait bien un caractère particulier, mais c'était une physiologie qu'il avait plu au fondateur de donner à sa pensée. Cette formule, d'ailleurs, avait de nombreux inconvénients, et le christianisme vulgaire n'était pas plus la vraie religion que n'importe quel système philosophique; et puis Jésus-Christ, au dire de Carpostrate, avait eu le tort grave de ne pas prendre la science pour fondement de sa doctrine. Carpostrate n'avait pas compris l'esprit du christianisme, qui, dès l'abord, proscrivit précisément la science pour être compris de tous. Si, en effet, il avait procédé par voie scientifique, il aurait pu parvenir à faire école parmi les savants, mais ne serait jamais devenu un culte. Jésus-Christ, aux yeux de Carpostrate, n'est donc qu'un penseur comme un autre. Quant à Dieu, il est trop élevé au-dessus de la nature humaine pour consentir à se manifester aux sens, qui sont l'œuvre des esprits déchus ou *démônes*. On peut néanmoins s'élever jusqu'à Dieu par la science (*gnôsis*) : il faut pour cela renoncer à la culture des sens, c'est-à-dire à la religion et à la morale vulgaires. On arrive, par la religion et la morale vulgaires, à vivre en paix avec les magistrats et les lois de l'empire; on est tout à fait étranger à la vertu, qui consiste dans l'abjuration des penchants sensuels et dans l'union extatique ou spirituelle avec Dieu. C'est la destinée de peu d'hommes d'arriver à ce détachement absolu : Pythagore, Platon et Jésus-Christ y sont parvenus. Même durant leur séjour passager sur la terre, l'âme de ces grands hommes était en communication intime avec Dieu; une vertu divine avait réveillé dans leur intelligence le souvenir d'une vie antérieure, et leur avait permis de sortir du cercle habituel des pensées humaines pour connaître Dieu et vivre dans un commerce de chaque jour avec lui.

Carpostrate est un des rares philosophes semi-chrétiens, semi-païens, qui ont insisté auprès de leurs contemporains sur l'influence considérable qu'exerce sur notre manière de vivre le tempérament et l'éducation. Il disait que le tempérament était l'œuvre de l'éducation. Du reste, il ne croyait pas au libre arbitre, considérant les actes humains comme le fruit du tempérament. En conséquence, en dehors de l'action à exercer sur le tempérament pour le modifier dans le sens nécessaire à sa perfection, il n'incriminait aucun de ses actes actuels. Malheureusement, les écrits de Carpostrate, comme tous ceux de la secte entière des gnostiques, ont été détruits par le catholicisme. On sait seulement le titre d'un livre composé par lui, le *Traité de la justice*, dont Clément d'Alexandrie cite quelques passages. Comme les sectes chrétiennes d'alors et toutes les doctrines qui aspirent à devenir des religions, les carpostratens avaient un culte, des rites, des secrets intérieurs et un signe distinctif.

Carpostrate avait un fils du nom d'Epiphacus, initié à ses doctrines, et qui donnait déjà de grandes espérances; mais il mourut prématurément à l'âge de dix-sept ans. Les

disciples de Carpostrate honorèrent leur maître comme un dieu et lui élevèrent, dit-on, des autels dans l'île de Céphalonie, où ils avaient recruté un grand nombre d'adhérents, et d'où sa mère était native. La secte eut le désavantage de ne pas rencontrer d'hommes distingués à enliser sous sa bannière. Elle vécut obscurément pendant quelque temps. Cependant, sous le pontificat du pape Anicet, une adepte de Carpostrate, nommée Marcellina, vint s'établir à Rome, où elle réussit à créer un centre à la secte. Ce succès fut éphémère : la communauté des biens et des femmes, enseignée d'après les livres de Platon et considérée comme un des fondements de la doctrine de Carpostrate, était un obstacle qui ne put triompher des mœurs établies, et provoqua naturellement contre les sectaires une répression violente.

On peut consulter sur Carpostrate : Saint Irénée (I, 25); Clément d'Alexandrie, *Stromates* (I, III, c. III); Eusèbe, *Histoire ecclésiastique* (I, IV, c. VII); saint Epiphane, *Contra her., passim*; Tillemont (t. II, p. 253 et suiv.).

CARPOCRATIEN, **IENNE** adj. (kar-po-kra-si-nin, i-è-ne). Hist. relig. Qui appartient à la doctrine ou à la secte de Carpostrate : *Doctrine CARPOCRATIENNE*.

— s. m. Disciple de Carpostrate.

— Encycl. Les *carpostratens* reconnaissent l'existence d'un Dieu, ou plutôt d'un principe universel père de toutes choses, dont ils ne donnaient ni le nom ni la nature. Mais ce n'était pas à lui qu'ils rapportaient, au moins directement, l'œuvre de la création. Comment un être parfait aurait-il pu créer quelque chose d'aut imparfait que le monde? Celui-ci était l'œuvre de génies inférieurs, ennemis naturels de l'humanité, et contre lesquels il fallait soutenir une lutte continue. Mais un adversaire encore plus redoutable, c'était la concupiscence, à laquelle, disaient-ils, il fallait céder d'abord, de peur qu'elle ne nous obligeât plus tard à lui payer jusqu'à la dernière obole. On n'arrivait au bonheur qu'autant qu'on avait accompli toutes les œuvres de la chair. Les *carpostratens* se livraient donc sans résistance aux désirs des sens, admettaient la communauté des femmes, et rejetaient les jeûnes et les mortifications comme contraires à la concupiscence. Ils soutenaient, de plus, que rien n'était ni bon ni mauvais en soi, et que la distinction du bien et du mal n'existait que dans l'opinion des hommes. Ils admettaient jusqu'à un certain point la doctrine de la métempsychose. D'après eux, l'âme, avant d'être incarnée, avait déjà existé, et ce n'était que pour subir le châtiment des fautes qu'elle avait commises dans une existence antérieure, qu'elle était enfermée dans un corps dont elle était condamnée à satisfaire tous les désirs, sous peine de passer encore dans un autre, jusqu'à ce qu'elle eût payé sa dette. Cette doctrine, plus ou moins modifiée, a été reprise de nos jours dans une tentative religieuse connue sous le nom de *spiritisme*. On peut la voir longuement développée dans le *Catechisme spirituel*.

Aux yeux des *carpostratens*, Jésus-Christ n'était pas un Dieu; il n'était pas même fils de Dieu; c'était tout simplement un homme dont l'âme, dans une existence antérieure, avait été plus fidèle à Dieu que les autres; et qui en avait été récompensé en conservant plus d'intelligence, plus de force pour vaincre les génies ennemis de l'humanité et arriver au ciel, enfin cette immense supériorité qui se traduisait par des maximes d'une morale sublime et de nombreux miracles. C'est ainsi que les spiritistes ont plus tard expliqué l'existence des hommes de génie. Les *carpostratens* ne croyaient pas, du reste, à la résurrection de Jésus-Christ, au moins telle que l'entendaient les autres chrétiens; d'après eux, son âme seule serait remontée au ciel. En partant de ces principes, ils admettaient qu'il était possible d'égaliser et même de surpasser Jésus, et quelques-uns avaient cette prétention, qu'ils appuyaient de faux miracles attribués par leurs adversaires aux ressources de la magie.

CARPODE s. m. (kar-po-de — du gr. *karpos*, fruit; *eidos*, aspect). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, comprenant une seule espèce, qui vit au Cap de Bonne-Espérance.

CARPODESMIE s. f. (kar-po-dè-smi — du gr. *karpos*, fruit; *desmos*, lien). Bot. Genre de végétaux cryptogames, de la famille des algues, tribu des fucacées, et comprenant une seule espèce, dont la patrie est inconnue.

CARPODÈTE s. m. (kar-po-dè-te — du gr. *karpos*, fruit; *detos*, emprisonné). Bot. Genre d'arbres rangé avec doute dans la famille des célastrinées, et comprenant une seule espèce, qui croît en Australie. Il Syn. de **CHRYSIPHALIE**.

CARPODINE s. m. (kar-po-di-ne — du gr. *karpos*, fruit; *dinos*, toupie). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des apocynées, tribu des mélodinéas, comprenant deux espèces, qui croissent dans l'Afrique tropicale.

CARPODONTE s. m. (kar-po-don-te — du gr. *karpos*, fruit; *odontos*, dent). Bot. Syn. d'**EUCRYPHIE**.

CARPOLÉPIS s. m. (kar-po-lé-piss — du gr. *karpos*, fruit; *lepis*, écaille). Bot. Syn. de *muscotia*.

CARPOLITE ou **CARPOLITHE** s. m. (kar-

po-li-te — du gr. *karpos*, fruit; *lithos*, pierre). Bot. Nom général des fruits fossiles. Il Nom que l'on a donné aux concrétions pierreuses que l'on trouve dans la pulpe de certains fruits, notamment dans celle d'un grand nombre de poires. Il On dit aussi **CARPOMORPHITE**.

CARPOLOBIE s. f. (kar-po-lo-bi — du gr. *karpos*, fruit; *lobion*, gousse). Bot. Genre d'arbrisseaux, rapporté avec doute à la famille des polygalées, et comprenant un petit nombre d'espèces, qui croissent dans l'Afrique tropicale.

CARPOLOGIE s. f. (kar-po-lo-ji — du gr. *karpos*, fruit; *logos*, discours). Bot. Partie de la botanique qui se rapporte spécialement à l'étude des fruits.

CARPOLOGIQUE adj. (kar-po-lo-ji-ke). Bot. Qui a rapport à la carpologie.

CARPOLOGUE s. m. (kar-po-lo-ghe — du gr. *karpos*, fruit; *logos*, discours). Bot. Botaniste qui s'occupe spécialement de l'étude des fruits, qui a écrit sur cette matière.

CARPOLYSE ou **CARPOLYZE** s. f. (kar-po-li-ze — du gr. *karpos*, fruit; *lasis*, division). Bot. Genre de plantes, de la famille des narcissées, comprenant une seule espèce, qui croît au Cap de Bonne-Espérance.

CARPOMANIE s. f. (kar-po-ma-ni — du gr. *karpos*, fruit; *manía*, manie). Agric. Production exagérée de fruits par les arbres cultivés.

CARPO-MÉTACARPIEN, **IENNE** adj. Anat. Qui est commun au carpe et au métacarpe : *Muscles CARPO-MÉTACARPIENS*.

CARPOMORPHE adj. (kar-po-mor-fe — du gr. *karpos*, fruit; *morphé*, forme). Hist. nat. Qui a l'apparence d'un fruit.

— s. f. Bot. Nom donné aux apothécies des lichens qui ressemblent à des fruits.

CARPOMORPHITE s. f. (kar-po-mor-fi-te — du gr. *karpos*, fruit; *morphé*, forme). Bot. Syn. de **CARPOLITE**.

CARPOMYZE adj. (kar-po-mi-ze — du gr. *karpos*, fruit; *myzô*, je suce). Entom. Qui vit du suc des fruits.

CARPONÈME s. f. (kar-po-nè-me — du gr. *karpos*, fruit; *nema*, fil, tissu). Bot. Syn. d'**HELIOPHILE**.

CARPO-PÉDAL adj. m. (kar-po-pé-dal — de *carpe*, et du lat. *pes*, *pedis*, pied). Pathol. Se dit d'un spasme qui affecte spécialement les pouces et les orteils, et qui provient d'une affection de la poitrine.

CARPOPHAGE adj. (kar-po-fa-je — du gr. *karpos*, fruit; *phagô*, je mange). Zool. Qui se nourrit de fruits.

— s. m. Ornith. Genre d'oiseaux, établi aux dépens des colombes.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, dont l'espèce type vit en Australie.

CARPO-PHALANGIEN, **IENNE** adj. Anat. Qui est commun au carpe et aux phalanges : *Muscles CARPO-PHALANGIENS*.

CARPOPHILE adj. (kar-po-fi-le — du gr. *karpos*, fruit; *philô*, j'aime). Bot. Qui croît sur les fruits.

— s. m. Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des clavicornes, formé aux dépens des nitidules, et dont l'espèce type habite la France et d'autres contrées de l'Europe.

CARPOPHORE s. m. (kar-po-fo-re — du gr. *karpos*, fruit; *phorô*, je porte). Bot. Syn. de **GYNOPHORE**.

CARPOPHYLLIE s. m. (kar-po-fi-le — du gr. *karpos*, fruit; *phyllon*, feuille). Bot. Carpelette formée d'une feuille plissée. Il Genre d'algues, formé aux dépens des sargasses, et dont l'espèce type habite l'Océan Pacifique et la mer des Indes, où elle atteint de très-grandes dimensions.

CARPOPODE s. m. (kar-po-po-de — du gr. *karpos*, fruit; *podos*, pied). Bot. Syn. d'**HELIOPHILE**.

CARPOPOGON s. m. (kar-po-po-gon — du gr. *karpos*, fruit; *pogôn*, barbe). Bot. Syn. de **MUCUNE**.

CARPOPTÉRYGIEN, **IENNE** adj. (kar-po-plé-ri-ji-ain, i-è-ne — du gr. *karpos*, carpe; *pteryx*, aile, nageoire). Zool. Qui a les bras en forme de nageoires, ou les nageoires en forme de bras.

CARPO-SUS-PHALANGIEN, **IENNE** adj. Anat. Qui se porte du carpe à la face supérieure de la première phalange : *Muscles CARPO-SUS-PHALANGIENS*.

CARPOT s. m. (kar-po). Anc. cout. Impôt qui se prélevait autrefois sur le vin. Il Part de la vendange due par le vigneron au propriétaire de la vigne.

CARPOTHÈQUE s. f. (kar-po-tè-ke — du gr. *karpos*, fruit; *thêkê*, coffre, étui). Bot. Nom donné par quelques auteurs au réceptacle des algues du genre sargasse.

CARPOTROCHE s. m. (kar-po-tro-che — du gr. *karpos*, fruit; *trochos*, roue). Bot. Genre d'arbres, de la famille des bixacées, tribu des prociées, comprenant un petit nombre d'espèces, qui croissent au Brésil.

CARPOTTE s. f. (kar-po-te). Patois. Petite carpe.

CARPOUS s. m. (kar-pouss). Hortie. Va-

riété de melon originaire de l'Asie : *Il y avait aussi des marchands de CARPOUS de Smyrne découpés en tranches, et de pastèques à la chair rose.* (Th. Gaut.)

CARPOV (Jacques), théologien allemand, né à Goslar en 1699, mort à Weimar en 1768. Il fit des cours publics de philosophie et de théologie à Halle et à Iéna, et il voulut introduire dans la théologie la rigueur des démonstrations scientifiques, ce qui lui attira des persécutions. Forcé de fuir, il se rendit à Weimar, où il devint directeur du gymnase. Il publia de nombreux ouvrages, dont les principaux sont : *Disputatio de rationis sufficientis principio* (Iéna, 1725); *Disputatio de questione utrum tellus sit machina an animal* (1725); *Revelatum sanctissimæ Trinitatis mysterium, methodo demonstrativa propositum et ab objectionibus variis vindicatum* (Iéna, 1735); *Æconomia salutis, seu theologia dogmatica revelata, methodo scientifica adornata* (1735); *Elementa theologiæ naturalis a priori* (1742); *De notione et irremissibilitate peccati in Spiritum sanctum* (1750); *De ortu animæ humanæ et Christi* (1751), etc. On lui doit aussi quelques ouvrages en allemand, et même il en écrit un en français, intitulé : *Pensées sur l'avantage de la grammaire universelle* (Weimar, 1744).

CARPOV (Paul-Théodore), hébraïsant et théologien allemand, né à Bolschow en 1714, mort à Butzow en 1765. Il fut chargé de professer l'hébreu et la théologie à Rostock, puis à l'université nouvellement fondée de Butzow. On lui doit : *Ars ideam distinctam de voce hebraica formandi, sive de eritertis nominum et verborum lingue hebraeae commentatio* (Rostock, 1738), et plusieurs autres ouvrages sur des questions relatives à la religion des Juifs.

CARPEUR s. m. (kar-peur — lat. *carpor*, même sens). Anc. rom. Esclave qui était chargé de découper les viandes.

CARPOV, famille allemande qui a fourni un grand nombre de savants distingués, dont les plus célèbres sont : Benoit CARPOV, jurisconsulte, né à Wittenberg en 1595. Il professa le droit à Leipzig, devint conseiller privé à Dresde et acquit une grande réputation. Deux de ses ouvrages sont devenus classiques; ils ont pour titre : *Practica rerum criminalium* (1635, in-fol.), et *Definitiones forenses ad constitutionem sazonicam* (1638, in-fol.). — Son frère, Auguste CARPOV, né à Colditz en 1612, mort en 1683, fut chancelier du consistoire à Cobourg (1651), et conseiller privé à Gotha (1675). C'était un diplomate distingué. — Jean-Benoît CARPOV, neveu des précédents, né à Leipzig en 1639, mort en 1699, fut professeur de théologie et d'hébreu dans sa ville natale. Il a publié : *Dissertatio de nummis Moesen cornutum exhibentibus* (1659), et divers traités sur des questions de philologie, réunis et publiés en 1699. — Jean-Gottlob CARPOV, orientaliste et théologien luthérien, né à Dresde en 1679, mort en 1767, était neveu du précédent. Il voyagea en Angleterre et en Hollande, remplit des fonctions pastorales en divers lieux, puis devint successivement professeur de langues orientales à Leipzig (1719), surintendant général (1730), et premier pasteur de la cathédrale de Lübeck, où il termina sa vie. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages sur des diverses questions théologiques, sur les langues orientales et sur les antiquités hébraïques. Nous nous bornerons à citer : *Disputationes duæ de veterum philosophorum circa naturam Dei sententiis* (1692); *Introductio ad libros canonicos biblicorum Veteri Testamenti* (1721), et *Recherches théologiques et historiques sur les frères bohèmes et moraves* (1749, en allemand). — Christian-Benoît CARPOV exerçait la médecine au commencement du XVIII^e siècle. Il a laissé, entre autres écrits : *Cattologia ou Courte histoire des chats* (Leipzig). — Jean-Benoît CARPOV, professeur de littérature ancienne, né à Leipzig en 1720, mort en 1803, publia de savantes dissertations sur divers anciens auteurs sacrés et profanes, parmi lesquelles nous citerons : *Observationes philologicae in Plaphatum, Museum, Achillem Tatium* (1743), etc.

CARQUAISE, CARQUÈSE ou **CARCAISE** s. f. (kar-kè-ze). Anc. art milit. Carquois. Il On disait aussi CARQUAIS s. m.

— Techn. Petit fourneau de verrier pour recuire les creusets et les ouvrages en verre. Il V. CARCAISE.

CARQUEFOU, bourg de France (Loire-Inférieure), ch.-l. de cant., arrond. et à 10 kilom. N.-E. de Nantes, sur la rive gauche de l'Erdre; pop. aggl. 426 hab. — pop. tot. 2.897 hab. Tourbières sur les bords de l'Erdre; château de la Seilleraye, dont le jardin a été dessiné par Lenôtre, et qui renferme un portrait de M^{me} de Sévigné peint par Mignard. La galerie contient aussi plusieurs toiles remarquables.

CARQUERON s. m. (kar-ke-ron). Techn. Nom des leviers placés au-dessus des marches du métier à tisser, et perpendiculairement à ces marches, afin de faciliter la correspondance des mouvements.

CARQUET s. m. (kar-kè). Patois. Place so-crète entre le corset et la poitrine : *Cacher une lettre dans son CARQUET.*

CARQUOIS s. m. (kar-koi. — Voici encore un de ces mots qui ont grandement embarrassé les linguistes, moins par le manque que par la

multiplicité d'étymologies proposées. Après avoir éliminé tout d'abord de la discussion l'opinion des celtomanes, qui veulent voir du celtique dans ce mot, et qui prétendent y retrouver une racine *care*, enfermer, il nous restera à discuter d'autres théories plus acceptables scientifiquement. Commençons, selon notre habitude, par comparer entre elles les différentes formes de ce mot, telles qu'elles nous sont offertes par les textes du vieux français de nos patois et des autres langues romanes sœurs du français. Le vieux français dit *carquais*, le provençal *carcais*, l'espagnol *carcaa*, le portugais *carcas*, l'italien *carcasso*. La première idée qui vient à l'esprit, en examinant ce mot, c'est de le comparer à *carcasse*, auquel il ressemble en effet par sa configuration extérieure. Diez a conclu de cette ressemblance, peut-être fortuite cependant, à l'identité des deux mots, et leur a cherché une étymologie commune. Il en a proposé une, ingénieuse il est vrai, mais bien invraisemblable, car elle repose sur l'existence d'un mot composé de deux autres mots, et l'on sait combien ce procédé de formation répugne à notre langue. Suivant Diez, *carcasse* a précédé pour le sens *carquois*; c'est par extension qu'on a appelé *carquois* l'étui qui renfermait les flèches, et que l'on comparait à une *carcasse*. C'est donc l'origine de ce mot que Diez cherche pour donner celle de *carquois*. Il voit dans *carcasse* deux mots, *caro*, chair, et *casso*, pour *capsus*, boîte, caisse; la *carcasse*, c'est, suivant lui, comme la boîte, l'étui qui contient la chair. Cette interprétation n'est pas complètement satisfaisante, car la *carcasse* représente plutôt l'esprit le contenu que le contenant; la *carcasse*, c'est la charpente, c'est ce qui soutient l'intérieur et non pas ce qui l'entoure. Il y a ensuite de la difficulté à admettre cette manière de composer un mot, en plaçant des deux éléments dans un ordre qui appartient essentiellement aux langues germaniques. M. Littré émet une autre opinion. Tout en constatant que l'histoire prouve que *carquois*, *carquois*, signifie aussi *carcasse*, coquille, corps, indépendamment des membres, il admet cependant la possibilité d'une confusion par assimilation, et avoue que *carquois* ou *charquois* et *carcasse* pourraient bien ne pas être le même mot. Néanmoins, M. Littré se décide pour l'identité, et rapproche même de ces deux termes le mot *carquois* pris dans le sens de hune. L'origine de *carquois*, dit-il, est éclairée par le texte qui nous apprend que *carquois* a aussi signifié hune. En ce sens, *carquois* est le latin *carchesium*, qui, outre l'acception de hune, a aussi celle d'une sorte de vase. De ce vase, par extension, on a pu passer à récipient à flèches, et de là à *carcasse*, récipient à chair, si l'on peut ainsi dire. L'étymologie suggérée par M. Littré est très-curieuse, mais elle prête le flanc à des objections. La succession des sens se serait établie dans un ordre tout à fait inattendu et assez invraisemblable; ce serait de l'acception très-restrainte et toute spéciale de *carquois*, le mot de sorte de vase qu'on aurait passé à celle de *carquois*, puis de *carcasse*. Cependant ce n'est pas impossible, et nous signalerons même une coïncidence qui semblerait militer en faveur de l'opinion adoptée par M. Littré. En italien, le mât de hune, ou plutôt la hune, s'appelle *gabbia*, cage; le mot français *gabier* vient même de là; or cage s'emploie souvent dans le sens de carcasse; la cage d'un escalier. Il a été proposé pour *carquois* une autre étymologie, qui, si elle était reconnue vraie, serait valable aux yeux de M. Littré pour *carcasse*, puisqu'il admet la postériorité de ce mot par rapport à *carquois*. Elle est basée sur cette remarque importante que l'on rencontre de très-anciennes formes de *carquois*, dans lesquelles le c est remplacé par un t, ce qui est très-singulier; ainsi le vieux français disait, à côté de *carquois*, *tarquais*; l'italien dit encore *turcasso*; le grec moderne lui-même prononce *tarkasion*. *Tarquais* et *carquois* sont évidemment le même mot; seulement il s'agit de savoir si le t a remplacé le c, ou si au contraire il a été remplacé par lui; en un mot quelle est la plus ancienne forme de *tarquois* ou de *carquois*. Si *tarquois* est la plus ancienne forme, il est impossible de faire dériver *carquois* de *carchesium*. On expliquerait difficilement le changement du c en t, tandis que le changement du t en c serait tout naturel; ce serait la seconde syllabe *quois* qui aurait attiré la gutturale. D'autre part, *tarquois* se réfère à une excellente étymologie: en effet, *tarquois*, *turcasso* et *tarkasion* sont intimement liés au nom du carquois en turc, qui est *turkach*, *têrkêch*, *têskêch* ou *tirkêch*. Est-ce à dire que le mot turc ait été emprunté, comme tant d'autres, aux langues européennes? C'est impossible, puisque, en réalité, c'est un mot persan composé de *tir*, flèche, et *kêch*, de *chêchiden*, tirer, *tire-flèches*. On peut donc admettre que le mot persan employé par les Turcs a successivement passé en romaine ou grec moderne, en italien, en français et dans les autres langues néo-latines, en y subissant ce léger changement phonétique qui en a fait *carquois*. Cela est d'autant moins invraisemblable qu'il n'est pas étonnant qu'on ait emprunté le nom de carquois à des peuples qui se servaient aussi supérieurement de l'arc et des flèches que le faisaient et le font encore les Turcs et les Persans, les anciens Parthes. A côté de *tirkêch*, il y a en persan un autre mot pour désigner le carquois, c'est *tir-dan*, qu'on pour-

rait traduire littéralement par un *fléchier*, comme on dit un *encrier*, un *chandelier*. Du reste, les trois mots *carquois* à flèches, *carquois* de hune et *carcasse* peuvent provenir de primitifs complètement étrangers les uns aux autres, et se réunir comme dans un seul confluent en une forme à peu près semblable. Ces exemples de coïncidence ne sont pas rares dans l'histoire des langues. Nous allons maintenant jeter un coup d'œil rapide sur quelques autres noms du carquois appartenant à des langues de notre famille. Le nom grec *pharetra*, passé directement en latin, est dérivé de *phérô*, porter. Un autre mot grec, *gôrutos*, employé dans le même sens, est regardé par Benfey comme composé de *gô*, correspondant au sanscrit *gô*, flèche, et de *ritos*, dérivé de *ruamai*, conserver, protéger. M. Pictet propose cependant une autre explication un peu plus détournée de ce mot. Il identifie le mot grec *gôrutos*, carquois, avec le mot sanscrit *gôruta*, qui a, il est vrai, la même forme, mais une acception toute différente; en effet, c'est en sanscrit une mesure itinéraire, une distance égale à celle jusqu'où l'on peut entendre le beuglement d'une vache. *Gôruta* se décompose en *gô*, vache, et un dérivé de la racine *ru*, faire du bruit, mugir. Si le mot grec est réellement identique au mot sanscrit, il doit forcément avoir la même origine, et par conséquent ne pas avoir la dérivation indiquée par Benfey. M. Pictet pense qu'en prenant *gô* en grec dans son sens de flèche, le mot grec voudrait dire *bruissement des flèches*, au lieu de *mugissement de vache*. Il rapproche ingénieusement de cette idée la remarque faite si souvent dans les textes anciens du bruit que font les flèches dans le carquois, lorsqu'elles sont agitées par le mouvement. Il rappelle à ce propos un vers d'Homère sur un guerrier portant sur son épaule son carquois bien fermé et ses flèches qui sonnent (*eklagzan*). Cette interprétation, dit M. Pictet, semble trouver un nouvel appui dans un nom germanique du carquois, l'anglo-saxon *cocer*, l'ancien allemand *chochar*, l'allemand moderne *kacher*, dont Benfey compare le co avec le *go* grec, mais en rapportant *char* à la racine *dhru*. Il serait beaucoup plus simple, ajoute le savant philologue, de le rattacher immédiatement à l'anglo-saxon *ceorian*, murmurer; ancien allemand *charon*, gémir, *cheran*, frémir. Nous signalerons encore, comme nom caractéristique du carquois, le sanscrit *ishudhi*, *caradhi*, porte-flèches; le persan *tir-dan*, dont nous avons déjà donné la signification; l'islandais *gath-bôlg*; l'anglo-saxon *eaurh-ferre*, sac à flèches, etc.). Etui à flèches : *Carquois de bois, d'écorce, d'ivoire. Charger son épaule du CARQUOIS. Homère donne à Apollon un CARQUOIS d'argent. Vrai Dieu! il ne lui manque qu'un CARQUOIS d'argent sur les épaules et un arc à la main, pour avoir l'air du vainqueur du serpent Python.* (E. Sue.) Le carquois est un attribut d'Apollon, de Diane, de l'Amour et d'Hercule. (Désobry.)

A son dos attaché prend un carquois d'ivoire.
DESAINTANGE.
Les flèches dont le Scythe a rempli son carquois...
A. CHÉNIER...
Désorgues, qui prend sa rosse
Pour le coursier d'Hélicon,
Prendrait-il aussi sa bosse
Pour le carquois d'Apollon? LEBRUN.
... L'Amour a deux carquois;
L'un est rempli de ces traits tout de flamme
Dont la douce porte la paix dans l'âme,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentiments,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchants;
L'autre n'est plein que de flèches cruelles
Qui, répandant les soupçons, les querelles,
Rebutent l'âme, y portent la haine,
Font succéder le dégoût à l'ardeur.

VOLTAIRE.
— Fig. *Vider son carquois*, Epuiser les sarcasmes; être à bout de mots méchants : *Elle nous accablèrent d'abord de traits plaisants et fins qui, tombant toujours sans rejaitir, épuisèrent bientôt leurs CARQUOIS.* (J.-J. Rouss.)

Mourir sans vider mon carquois!
Sans percer, sans fouler, sans pénétrer dans leur fange
Ces bourreaux barbouilleurs de lois!
A. CHÉNIER.

— Par plaisant. *Carquois d'osier*, Hotte d'un chiffonnier : *Je n'ai jamais pu rencontrer un de ces Cupidons à CARQUOIS d'OSIER sans avoir envie de tomber dessus.* (E. Sue.)

— Epithètes. Garni, plein, rempli, lourd, léger, vide, redoutable, terrible, riche, brillant, retentissant, pendant, suspendu, sonore, éclatant.

CARR (Thomas), prêtre catholique anglais, né en 1599, mort en 1674. Après avoir été procureur du collège anglais de Douai, il vint à Paris, où il fonda le monastère des Augustines anglaises, et fournit les premiers fonds pour l'établissement du collège des Anglais. Il composa plusieurs ouvrages de piété, les uns en latin, les autres en anglais. L'un d'eux a pour titre : *Pietas parisiensis* (Paris, 1666).

CARR (sir John), poète et voyageur anglais, né dans le Devonshire en 1772, mort en 1832. Sa première publication fut un poème intitulé : *la Furie et la discorde* (1803); il publia ensuite : *l'Etranger en France* (1803); un drame intitulé : *le Héros de la côte* (1804); *Un été dans le Nord* (1805), récit d'un voyage autour de la Baltique, et *l'Etranger en Irlande* (1806). Ce dernier ouvrage a été l'objet d'une piquante

satire de M. Edward Dubois, intitulée : *M. Po. ket-book*. Sir John Carr a également publié, en 1811, le récit de ses voyages en Ecosse, en Espagne et dans les îles Baléares.

CARR (Robert). V. SOMERSET.

CARRA (Jean-Louis), conventionnel et publiciste, né en 1743 à Pont-de-Veyle (Ain), décapité le 31 octobre 1793. Avant la Révolution, il mena une existence fort aventureuse et agitée, voyagea onze ans en Suisse, en Allemagne, en Italie, en Turquie, en Russie, en Angleterre, etc., fut secrétaire d'un hospodar de Moldavie, puis revint en France, où il remplit les mêmes fonctions auprès du cardinal de Rohan, et enfin obtint un emploi à la Bibliothèque royale. Dans cette longue période de sa vie, il avait fait paraître plusieurs ouvrages dans les genres les plus divers, et dont quelques-uns obtinrent les honneurs de la réimpression, malgré leur médiocrité. En 1789, il se jeta avec ardeur dans le mouvement révolutionnaire, publia un factum, *l'Orateur des états généraux*, qui eut près de cinquante éditions, tant en France qu'en Belgique, fit partie de l'assemblée des électeurs de Paris, et provoqua, par une motion, dès le 10 juillet, la formation d'une garde citoyenne. Quelques mois plus tard, il fonda avec l'auteur du *Tableau de Paris*, Mercier, un journal démocratique, les *Annales patriotiques et littéraires de la France*, dont le premier numéro parut le 5 octobre, précisément le jour du départ des femmes pour Versailles. Mercier était annoncé comme le principal rédacteur, à cause de sa célébrité; mais, en réalité, c'était Carra qui dirigeait et qui alimentait en grande partie cette feuille, qui eut un grand succès de popularité, surtout dans les départements où elle était, dans cette période de la Révolution, l'oracle des sociétés jacobines. Le style en est faible et souvent plat; mais elle abonde en renseignements, en nouvelles, en faits de toute nature, et ce fut là sans doute une des causes du succès qu'elle obtint. Elle est fort utile à consulter pour l'histoire de la Révolution. Dans le même temps, Carra augmentait sa notoriété révolutionnaire par des discours à la tribune retentissante des Jacobins. Il était avec Brissot du parti de la guerre, et il ne demandait, pour soulever les peuples de l'Allemagne, que 50,000 hommes, douze presses, des imprimeurs et du papier. Mais il compromit lui-même sa popularité par une motion aussi absurde que bizarre, et qui donnait la mesure de son intelligence politique. Au moment où la chute de Louis XVI paraissait probable et même assurée, il osa, en plein club des jacobins, mettre en avant la candidature du duc d'York au trône de France. Il y eut un soulèvement dans toute l'assemblée, et le malencontreux orateur faillit être chassé. Il fut dès lors soupçonné d'être un de ces agents que la diplomatie de l'ancien régime entretenait en si grand nombre. Ses voyages, ses aventures et surtout son étrange proposition, donnaient quelque apparence de fondement à ce soupçon. Toutefois Carra était au premier rang des révolutionnaires : il poussa à l'armement du peuple au moyen des piques, fut un des premiers à dénoncer dans son journal l'existence du fameux comité autrichien, et subit même quelques poursuites à ce sujet. Au commencement de la guerre, il se présenta à la barre de l'Assemblée législative, déposa sur le bureau une boîte d'or dont le roi de Prusse lui avait fait autrefois présent, et déchira publiquement la lettre que ce monarque lui avait écrite à cette occasion.

Lors de la publication du manifeste de Brunswick (v. BRUNSWICK), par une coïncidence étrange, Carra publia le petit article suivant dans lequel on devait plus tard envelopper son arrêt de mort : « Rien de si bête que ceux qui croient ou voudraient faire croire que les Prussiens songent à détruire les jacobins, et qui n'ont pas vu, dans ces mêmes jacobins, les ennemis les plus acharnés de la maison d'Autriche, les amis constants de la Prusse, de l'Angleterre et de la Hollande... C'est le plus grand guerrier et le plus grand voyageur politique de l'Europe que le duc de Brunswick. *Il ne lui manque peut-être qu'une couronne*, je ne dis pas pour être le plus grand roi de l'Europe, mais pour être le véritable restaurateur de la liberté en Europe. S'il arrive à Paris, je gage que sa première démarche sera de venir aux jacobins et d'y mettre le bonnet rouge. MM. de Brunswick, de Brandebourg et de Hanovre ont un peu plus d'esprit que MM. de Bourbon et d'Autriche. » Cet article paraissait précisément le 25 juillet 1792, le jour où Brunswick publiait son *Manifeste*. On conviendra que l'étourdi journaliste jouait de malheur.

Il y avait eu précédemment une coterie dont le ministre Narbonne était le chef, et qui avait eu la folle idée d'offrir la couronne de France à Brunswick. Le fils Custine (v. ce nom) fut chargé de cette mission; mais le prince refusa, et, bien mieux, donna connaissance à Louis XVI de cette étrange négociation. Carra trempait-il dans cette intrigue? C'est ce qu'il serait difficile d'éclaircir. Toujours est-il que son article porterait à le supposer. Néanmoins, il fit partie des réunions où se prépara la révolution du 10 août, et fut élu député à la Convention nationale par deux départements. Il opta pour Saône-et-Loire, vota dans le procès de Louis XVI pour la mort sans appel ni sursis, et ne joua d'ail-

leurs qu'un rôle effacé dans la grande Assemblée. Précédemment, il avait été nommé par le ministre Roland l'un des conservateurs de la Bibliothèque nationale, pour son zèle plutôt que pour ses talents, d'après les propres expressions de Mme Roland. Naturellement, il s'attacha au parti de la Gironde, qu'il seconda, comme journaliste et comme représentant, dans ses luttes contre la Montagne et la Commune de Paris. Vivement attaqué lui-même par Marat, Bentabole, Robespierre, etc., accusé d'intelligences avec le duc de Brunswick, il fut enveloppé dans la chute de son parti, bien qu'il fût en mission à Blois lors de la révolution des 31 mai-2 juin 1793. Rappelé quelques jours plus tard, il fut compris dans l'accusation contre les girondins, condamné à mort avec eux le 30 octobre et exécuté le lendemain.

Parmi ses ouvrages, tombés tous dans un complet oubli, nous citerons seulement les suivants : *Système de la raison ou le Prophète philosophe* (Londres, 1775, 2^e édition; Paris, 1791, in-8°); *Histoire de la Moldavie et de la Valachie* (Paris, 1778, in-12, et Neuchâtel, 1781); *Essai sur la nautique aérienne* (1784, in-12), opuscule dans lequel il se flatte d'avoir trouvé, théoriquement, le moyen de diriger les ballons; *Mémoires historiques et authentiques sur la Bastille* (1790, 3 vol. in-8°); une *Histoire de l'ancienne Grèce; de Nouveaux principes de physique*; des dissertations sur le magnétisme animal, sur la lumière, l'électricité, etc.

CARRA-SAINT-CYR (Jean-François, comte), général français, né en 1756, mort en 1834. Il fit la guerre d'Amérique, fut nommé général de brigade en 1794, battit les Autrichiens en 1800 sur les bords de la Magra, et contribua puissamment à la victoire de Marengo par la prise de Castel-Cerolo. Il se signala ensuite à la bataille de Hohenlinden, fut nommé général division en 1801, et investi, en 1805 du commandement de l'armée d'occupation du royaume de Naples. Il assista à la bataille d'Eylau, devint baron de l'empire en 1808, et tour à tour gouverneur de Dresde et des provinces illyriennes. En 1814, l'empereur lui confia la défense des places de Bouchain, de Valenciennes et de Condé. Gouverneur de la Guyane française en 1817, il remplit cette fonction jusqu'en 1819. Son nom est gravé sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

CARRABAT s. m. (ka-ra-ba — allérat. probable de *char à bancs*). Ancienne espèce de grosse et lourde diligence : *En 1790, pour aller à Versailles, on s'embarquait dans le fameux Carrabat, le mojestueux Carrabat, comme on appelait une grosse voiture attelée de six chevaux, qui faisait quatre lieues en six heures et demie de temps.* (B. Chapsus.)

CARRABLE adj. (ka-ra-ble — rad. *carrer*). Géom. Se dit des surfaces qui sont susceptibles d'être carrées, qui sont équivalentes à un carré que l'on sait construire : *La parabole est carrable, le cercle ne l'est point. On trouve que ces suites, qui comprennent une infinité de termes, ne valent néanmoins qu'un certain terme finit, et alors les courbes qu'elles représentent sont ou rectifiables ou carrables.* (Fonten.) V. **CARRER**.

CARRACH (Jean-Tobie), juriste allemand, né à Madgebourg en 1702, mort en 1775. Il fut d'abord professeur de droit à Halle, devint conseiller d'Etat prussien, fut emprisonné à Nuremberg pendant la guerre de Sept ans, refusa toutes les offres qu'on lui fit pour le décider à quitter le service de la Prusse, et fut enfin nommé receveur de l'université de Halle. On a de lui un grand nombre de dissertations sur le droit romain et sur le droit allemand, dont la plupart sont écrites en latin. Nous citerons seulement : *De imaginaria equitate probationis pro evitanda perjurio* (Halle, 1734); *De conflictu theoriae et praxi juris* (1736); *Réflexions sur la force de l'opinion publique en fait de droit* (1766); *AVIS et consultations juridiques dans les causes criminelles* (1775, in-fol.).

CARRACIE ou **CARRACCI**, famille de peintres italiens, fondateurs d'une école célèbre, qui ouvrit la seconde phase de l'art italien depuis la Renaissance. Les plus illustres, ceux qui furent véritablement les chefs de cette école, sont les suivants :

CARRACIE (Louis), cousin germain d'Annibal et d'Augustin, né à Bologne en 1555, mort dans la même ville en 1619. Son père était boucher; mais Louis témoigna, dès son jeune âge, une insurmontable aversion pour ce métier. Il voulut être peintre, et cependant il semblait n'avoir pour la peinture d'autres dispositions que sa volonté. Aussi Fontana, son premier maître, lui voyant faire des efforts presque sans résultat, lui conseilla-t-il vivement de choisir une autre profession. A Venise, où il était allé chercher les encouragements et les leçons qui lui manquaient dans son pays, le Tintoret ne se montra pas moins sévère à son égard. Loin de se décourager, Louis n'en devint que plus ardent au travail. Sa nature lourde et passive lui avait fait donner par ses camarades d'atelier le surnom de *Bauf*; ce bouf creusa son sillon pesamment et avec lenteur, mais assez profondément pour laisser dans les arts une trace ineffaçable. Repoussé par le Tintoret, il se mit à étudier seul le Titien et Paul Véronèse. A Florence, il fit de nombreuses copies ou esquisses d'après André del Sarto et le Passignano, et à Mantoue,

d'après Jules Romain. Il eut pour maîtres à Parme le Mazzuoli et surtout le Corrège, dont le beau talent lui fut éminemment sympathique. A son retour à Bologne, il exposa quelques tableaux, qui furent admirés par quelques-uns seulement, amèrement critiqués par le plus grand nombre. Il en exposa successivement d'autres, qui ramenèrent enfin l'opinion en sa faveur, et bientôt son talent fut apprécié généralement à sa juste valeur. Il conçut alors pour la première fois l'idée de fonder à Bologne une académie de peinture, dont les doctrines et les enseignements devaient porter le dernier coup aux *idéalistes*. Mais, ne se flattant pas de pouvoir réaliser seul un projet si difficile, il chercha des aides dans sa propre famille. Paul, son frère, quoiqu'il cultivât aussi la peinture, n'avait ni talent ni avenir et ne pouvait lui être d'aucun secours; Louis trouva mieux dans ses deux jeunes cousins, Annibal et Augustin. Tous deux avaient des dispositions sérieuses, mais ils étaient d'humeur si contraire qu'il ne put les garder ensemble à l'atelier. Il confia Augustin à Fontana, et garda près de lui Annibal. Le talent des deux cousins se développa rapidement, et ils ne tardèrent pas à produire des ouvrages remarquables. Les voyages qu'ils firent à Parme, à Rome, à Venise, achevèrent leur éducation. A leur retour s'ouvrit enfin, dans la maison même des Carrache, la fameuse Académie qui se nomma d'abord *degl'Incaminati* (des Acheminés), et qui éclipsa bientôt toutes les écoles de peinture. Là vinrent étudier le Dominiquin, le Guide, l'Albane, etc. L'enseignement y était éclectique, en ce sens qu'il était basé sur l'imitation des maîtres de toutes les écoles. On peut donc considérer les Carrache comme les créateurs de la méthode purement académique. Ils réagirent d'ailleurs contre le mauvais goût contemporain, ramenèrent la composition à une plus grande simplicité, et pratiquèrent une sévère correction de dessin. Mais, sans méconnaître les services qu'ils ont rendus à l'art, on ne saurait nier qu'ils étaient tout à fait étrangers à toute inspiration, et que leur système conduisait droit au pastiche et au genre purement conventionnel. Louis conserva toujours la haute direction des études, dans cette académie qu'on ne désigna bientôt plus que sous le nom d'*atelier des Carrache*. Rien ne s'y faisait sans son avis ou sa permission. Appelé à Florence pour la décoration de la galerie Farnèse, il ne voulut pas s'éloigner, et préféra envoyer Annibal à sa place. Il ne quitta son académie que pour aller plus tard admirer l'œuvre de son cousin, qui, doutant de lui-même, lui avait demandé son opinion. Après quelques semaines d'absence, il revint à Bologne, où il jouit longtemps encore de l'estime et de l'admiration de tous. Il mourut sans fortune, tant il avait fait de bien durant sa vie.

Louis Carrache se distingua particulièrement dans les vues d'architecture et excellait par le dessin. Ses principaux tableaux sont à Bologne, où l'on peut observer, comme un spécimen de sa manière, la *Predication de saint Jean-Baptiste*. Dans cette composition, certaines figures sont faites dans le style de Raphaël, et d'autres dans celui du Titien et du Tintoret. Nous avons de lui au Louvre : l'*Apparition de la Vierge et de l'enfant Jésus à saint Hyacinthe*; l'*Annunciation*; la *Nativité*; la *Vierge et l'enfant Jésus*; *Jésus mort sur les genoux de sa mère*, etc. Citons également parmi ses meilleures œuvres la *Translation du corps de la Vierge*; *Saint François au milieu de ses moines*; la *Transfiguration*; et la *naissance de saint Jean-Baptiste*; la *Vocation de saint Matthieu*, fresque du palais Zampieri, etc.

CARRACHE (Augustin), peintre et graveur italien, cousin du précédent et frère d'Annibal, né à Bologne le 16 août 1557, mort en 1601 suivant les uns, en 1605 suivant les autres. Il était fils d'un pauvre tailleur. Dès son plus jeune âge, il montra une telle vivacité d'intelligence et un désir si ardent de connaissances, qu'on eût dit qu'il voulait tout apprendre : lettres, sciences et arts. Cette précocité de bon augure le fit admettre comme apprenti chez un orfèvre; mais Augustin, entraîné par un goût irrésistible vers la gravure et la peinture, abandonna bientôt l'orfèvrerie pour suivre les leçons de Bartolomeo Passerotti et de Prosper Fontana. Toutefois, ces deux maîtres ne purent le garder longtemps. D'une excessive mobilité de caractère, il ne put jamais se livrer sérieusement et exclusivement à l'un ou l'autre de ces deux arts, pour lesquels il se sentait trop également passionné. S'il eût pu fixer ses préférences, il serait arrivé rapidement dans la peinture ou la gravure à une véritable supériorité, car la nature l'avait doué d'une merveilleuse organisation. Son frère Annibal et Louis, son cousin, ne cessaient de le lui répéter; mais leurs observations et leurs conseils n'eurent d'autre résultat que celui de l'ennuyer profondément. Il n'écoula plus que sa fantaisie, tantôt copiant les vœux maîtres, dont il n'avait pas à redouter les reproches et les avis, tantôt déposant sa palette pour ne plus manier que le burin. Enfin, pour échapper à tout contrôle, et poussé aussi par son humeur vagabonde, il se mit à voyager, prit un beau matin la route de Parme, puis se rendit à Venise, afin d'y prendre les leçons de Cornille Cort; mais le célèbre graveur hollandais sentit bientôt s'éveiller en lui cette

jalousie si fréquente chez les artistes, en voyant que son élève, qui lui était déjà supérieur pour le dessin, serait bientôt non moins habile dans le maniement du burin. Comme il était le premier, il eut peur de n'être plus que le second, et il jugea prudent de fermer à Augustin la porte de son atelier. Malheureusement pour le vieil artiste, ses défiances l'avaient averti trop tard : Carrache était déjà regardé comme le Marc-Antoine de son temps.

Désireux de jouir dans sa patrie des avantages de la célébrité que ses travaux lui avaient acquise, il revint à Bologne, où il trouva Annibal devenu grand peintre en son absence. Oubliant tout à coup qu'il était lui-même un graveur sans rival, il voulut acquérir la même supériorité en peinture et devenir l'égal de son frère; il y réussit, et l'on peut même dire que quelquefois il l'a surpassé Annibal.

L'Académie des Carrache était alors dans toute sa splendeur. Augustin se chargea spécialement d'y donner l'enseignement théorique. Pour chaque partie des études, il se mit à composer des traités succincts habilement condensés, destinés à servir de base à ses démonstrations orales et de thèse à ses conférences. Nous citerons, entre autres, son *Traité de perspective* et d'*architecture*.

Annibal l'emmena à Rome, où Augustin l'aidera dans ses travaux de la galerie Farnèse; mais la mésintelligence ne tarda pas à amener entre eux une séparation. Tout en ressentant l'un pour l'autre la plus vive affection, ils étaient perpétuellement en querelle. On ignore quel motif put un instant les brouiller sérieusement; mais ce qu'on sait positivement, c'est que cette séparation affecta si profondément Augustin qu'il en devint presque fou de douleur. Pour le distraire, le duc de Parme le fit venir à sa cour; mais les attentions affectueuses de ce prince furent impuissantes à guérir l'artiste frappé au cœur. Un jour, il alla s'enfermer dans un couvent de capucins, où il mourut peu de temps après. Ce coup imprévu accabla Annibal, qui voulut se dépouiller complètement pour élever un magnifique monument à la mémoire de son frère; mais déjà une souscription d'amis et d'admirateurs du talent d'Augustin avait prévenu le vœu d'Annibal. Celui-ci, apprenant alors que son frère laissait un enfant naturel, se chargea de son éducation et lui laissa toute sa fortune.

Le plus célèbre des tableaux d'Augustin Carrache, son chef-d'œuvre, sans contredit, c'est la *Communion de saint Jérôme*. On sait que le Dominiquin, l'un de ses élèves, s'appropriait la pensée et l'arrangement de ce tableau, dont il fit, lui aussi, un autre chef-d'œuvre non moins célèbre. Cette peinture splendide est au musée du Louvre. Augustin fit aussi, pour l'église San-Salvatore, à Bologne, une *Assomption de la Vierge*. Dans la galerie Farnèse de son frère Annibal, les peintures qui représentent les fables de *Céphale* et de *Galatée* sont aussi de lui.

CARRACHE (Annibal), le plus jeune, le plus célèbre des trois chefs de l'Académie de Bologne, frère d'Augustin et cousin de Louis, né à Bologne en 1560 et mort à Naples en 1609. Il commença par aider son père dans la profession de tailleur; mais, quittant de bonne heure l'établissement pour l'atelier d'un orfèvre, il apprit le dessin et fit dans cet art des progrès surprenants. Guidé par son cousin, Louis Carrache, il fut bientôt en état de faire d'excellentes copies du Corrège, du Titien, de Paul Véronèse. Comme ces grands maîtres, il composa beaucoup de petits tableaux. Louis Carrache lui procura les moyens de voyager. A Parme, il étudia les magnifiques toiles du Corrège, dont les tons d'or et la douce poésie lui découvrirent des beautés nouvelles dans l'art. A Venise, il se lia avec le Tintoret et Paul Véronèse, étudia les ouvrages des coloristes de cette grande époque, et ne laissa échapper aucune occasion de s'instruire. Riche d'études, artiste consommé, enthousiaste, il revint à Bologne, pouvant s'écrier comme le Corrège, son maître : « Et moi aussi, je suis peintre ! » Dans les premiers ouvrages d'Annibal, on trouve en effet la façon de faire du Corrège. Rempli d'admiration pour le peintre lombard, il en imitait la couleur, l'harmonie et la disposition. Le reflet de cette impression première s'étendit sur le reste de sa vie; malgré d'autres études et des connaissances plus variées de l'art, la peinture du Corrège demeura empreinte dans son âme; des trois écoles qu'il sembla réunir en lui par un effort de génie, c'est l'école parmesane, l'école du Corrège, qui domine dans son souvenir, dans sa manière définitive.

Louis, naguère son maître, s'avouait franchement dépassé par son élève, et Augustin, le futur auteur de la *Communion de saint Jérôme*, se décida à laisser momentanément le pinceau pour le burin, tandis que Louis et Annibal peignaient leurs plus belles pages. Ils étaient alors à l'apogée de leur talent. Dénigrés avec fureur, poursuivis par les clameurs de l'envie, ils eussent pu être troublés dans leur course glorieuse sans l'âme fière et dédaigneuse d'Annibal, qui eut du courage pour trois et soutint la foi chancelante de son cousin et de son frère. « Il ne fallait pas s'en rapporter, disait-il, à des peintres gâtés par les délices de Rome, et qui y avaient été acablés d'éloges, de sonnets et de diplômes d'académiciens. » Il mit le sceau à sa réputation

tion naissante par le tableau de *Saint Roch*, que le Guide a gravé depuis à l'eau-forte et qui est maintenant à Dresde. Le saint est placé près d'un portique et distribue ses richesses aux pauvres. Cette œuvre était une réponse superbe à l'envie des rivaux, réponse digne de ce fier génie qui, provoqué en duel, jetait dédaigneusement ces paroles à la face de son rival : « Moi, je ne me bats qu'avec le pinceau; voilà mes armes. »

Chargé de peindre la galerie Farnèse, Louis Carrache se déchargea sur Annibal du soin de cette grande œuvre. Celui-ci, confiant, résolu, partit avec quelques amis et son frère Augustin, sans même s'occuper de la rémunération. Parmi les sujets qu'il présenta, plusieurs avaient été choisis par monsignor Agucchi. Il est à croire que le génie plus inventif d'Augustin et les connaissances historiques du cardinal furent pour quelque chose dans le choix des sujets à dessiner et à peindre. Les plans arrêtés, Annibal se mit à l'œuvre et créa des merveilles. Dans une chambre qui n'est pas de grande dimension, on voit : *Hercule entre le Vice et la Vertu*, *Hercule soutenant le monde*, *Ulysse libérateur*; dans la galerie, entre autres sujets : *L'Amour vainqueur*, *L'Amour vicieux*, une très-belle *Bacchante* pleine d'énergie et de feu. A chaque pas, dans cette galerie, on reconnaît l'étude de l'Hercule Farnèse et du torse du Belvédère, qu'Annibal dessinait de mémoire avec une exactitude surprenante. Poussin déclarait, devant cette œuvre magistrale, qu'on n'avait pas mieux composé depuis Raphaël. Chef-d'œuvre rare et précieux en effet, où l'on trouve unis et fondus ensemble, dans une harmonie suprême, l'élégance antique et la grâce de Raphaël, des imitations de Tibaldi qui avait peint à Bologne vers 1550 avec Nicolo dell'Abbate, des parties à la Michel-Ange et des souvenirs de tout ce que les Lombards et les Vénitiens avaient eu de plus noble et de plus savant. Annibal travailla huit ans à cette merveilleuse décoration; il recevait dix écus par mois, et, l'œuvre terminée, le cardinal Agucchi lui compta 500 écus d'or (environ 5,000 fr.) Humilie dans son art, car, comme son frère et son cousin, il était fort désintéressé, il voulut rendre cet argent au cardinal; on le dissuada. Dès lors, une noire mélancolie envahit son âme; ses dissensions avec Augustin et la mort précoce de ce dernier achevèrent de le dégoûter de la vie. Vainement il alla demander des distractions au beau ciel de Naples; il chercha l'oubli dans les excès et n'y trouva que la mort. Son corps fut porté à Rome, dans la Rotonde, à côté de celui du divin Sanzio; on lui fit des funérailles royales. Tout ce qu'il y avait de grands seigneurs à Rome suivit son cercueil, escorté par cette foule d'élèves qui devaient tant à sa libéralité.

Annibal Carrache est incontestablement le plus grand peintre de l'école bolonaise; Augustin eut plus d'invention, Louis plus de science, mais Annibal eut un génie plus élevé; sa manière est éloquente et noble. Si l'on analyse ses productions, on est frappé de la grandeur du style et de la correction du dessin, de la vigueur et de la facilité du pinceau. Annibal ne fut pas seulement un grand artiste; il apprit de son cousin Louis à raisonner sur son art. Il eût pu, comme Augustin, nous transmettre ses pensées sur l'art; mais il les a mises en pratique et les a enseignées par son exemple. Emporté par la mort lorsqu'il était encore dans toute la force de son talent, à quarante-neuf ans, il a laissé néanmoins un œuvre immense. Il n'est pas une galerie en Europe qui ne se soit enrichie d'un grand nombre de ses productions. Le musée du Louvre possède vingt-huit tableaux de ce maître; celui qui est connu sous le nom de *Silence du Carrache* est une composition délicieuse. Dans l'*Apparition de la Vierge à saint Luc*, le saint a une figure sublime. On cite encore, parmi ses plus belles œuvres : une *Nativité*; un *Christ mort sur les genoux de sa mère*; une *Résurrection* signée de son nom, avec le millésime 1593; un *Martyre de saint Etienne*; plusieurs paysages admirables. A l'Ermitage de Saint-Petersbourg, on voit : le *Christ en jardinier* après sa résurrection; au Belvédère de Vienne, le *Christ et la Samaritaine*, le *Christ mort sur les genoux de sa mère soutenue par deux anges*; à Dresde, une *Assomption de la Vierge*, *Saint Matthieu*, *L'Amour de saint Roch*; à Munich, le *Massacre des innocents*; à Florence, une *Bacchante* et un *Satyre*, une *Pietà*, etc.

CARRACHE (Antoine), peintre italien, fils naturel d'Augustin, né à Venise en 1583, mort à Rome en 1618, hérita des brillantes dispositions de son père pour la peinture, et eut sur lui l'avantage d'être plus fortement trempé, ce qui lui permit de concentrer toute son intelligence en une seule aptitude. Peut-être, s'il eût vécu, eût-il atteint une hauteur à laquelle ne s'est point élevé le talent même d'Annibal. Malheureusement pour l'art, sa vie trop courte ne laissa qu'entrevoir de magnifiques espérances. Son oncle, Annibal, fut son maître, et Antoine lui témoigna toujours la plus vive reconnaissance; le grand artiste rendit le dernier soupir entre ses bras. On trouve en Italie quelques - unes des toiles d'Antoine, en très-petit nombre, mais très-remarquables. Son *Déluge*, qui est au Louvre, est plein de ces qualités rares qu'on n'acquiert point par le travail, mais qui viennent de la

nature, et qui révèlent les organisations exceptionnelles.

CARRACHE (François), peintre italien, frère d'Augustin et d'Annibal, beaucoup moins âgé qu'eux, né en 1595, mort en 1622, étudia la peinture sous ses frères. Le marquis de Mirabeau, père de notre grand orateur, et père dénaturé s'il en fut, disait, en parlant de son fils : « Il y a toujours une lèpre dans chaque famille. » François fut la lèpre des Carrache, et c'est à ce titre seul qu'il doit sa célébrité, car il n'a jamais eu de talent; il n'a laissé que le souvenir de son ingratitude. Comblé de bienfaits par ses deux frères, il leur en marqua sa reconnaissance en les dénigrant basement. Annibal et Augustin, instruits enfin et indignés de sa conduite, le chassèrent d'après d'eux. Il se vengea par toutes les méchancetés qu'il put imaginer. Sa jalousie haineuse l'égarait à tel point qu'il plaça un jour au-dessus de la porte du bouge qui l'avait recueilli l'inscription suivante, en lettres colossales : *C'est ici la seule et véritable académie des Carrache*. Cette grotesque fanfaronnade lui attira le mépris des envieux mêmes des Carrache. Ne trouvant nul écho, nul appui à Bologne, il partit pour Rome, où son libertinage le conduisit promptement à l'hôpital; c'est dans ce triste refuge qu'il mourut.

CARRADE s. f. (ka-ra-de). Min. Nom donné par les mineurs de Saint-Etienne à une bande de houille séparée par un gerc de schiste, et qui fait partie d'une couche plus volumineuse.

CARRADORI (Joachim), médecin et physicien italien, né à Prato en 1758, mort en 1818. Après avoir professé pendant quelque temps la philosophie au séminaire de Pistoia, il revint dans sa ville natale et joignit à l'exercice de la médecine l'étude de la physique et des moyens d'améliorer l'agriculture. On lui doit de savantes dissertations sur le calorique, sur l'électricité et le galvanisme, sur la fertilité de la terre, la respiration des grenouilles, les propriétés de divers insectes, sur des fièvres et des épidémies, etc. Il fournit aussi des articles à la *Bibliothèque britannique* et à divers journaux de Milan et de Pavie. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Isoria del galvanismo in Italia* (1817, in-8°).

CARRADORIE s. f. (ka-ra-do-ri) — de *Carradori*, nom propre. Bot. Genre d'algues, appelé aussi POLYSIPHONIE.

CARRAGAHEEN s. m. (ka-ra-ga-èn — mot breton). Bot. Nom vulgaire du varech polymorphe ou mousse perlée : *Le CARRAGAHEEN nourrit les habitants du littoral des mers du Nord*. (Lemaout.) On dit aussi CARRAGENN. — *Gelée de carragaheen*, Gelée alimentaire que l'on prépare avec 50 grammes de carragaheen, 250 grammes d'eau, le tout réduit à 150 grammes par la cuisson, et 45 grammes de sucre.

CARRAGO s. f. (ka-ra-go). Anc. art milit. Ceinture de chars, de chariots et de bagages dont les barbares entouraient leur camp comme d'un rempart.

CARRANT (ka-ran) part. prés. du v. *Carrer* : *On carre un produit en CARRANT tous ses facteurs*. Le maître d'hôtel, se CARRANT seul dans son fauteuil de velours fané, accordait à peine un sourire aux jeunes négresses. (Rog. de Beauv.) Vous avez bien réfléchi au parti que vous allez prendre? — Soyez tranquille, dit Paul en se CARRANT. (J. Sandeau.)

CARRANZA (Barthélémy DE), prêtre et théologien, né en 1503 à Miranda (Navarre), mort en 1576. Illustre déjà comme théologien, il fut envoyé par Charles-Quint au concile de Trente, suivit en Angleterre Philippe d'Autriche, son élève, qui allait épouser Marie Tudor, fut choisi comme confesseur par cette reine et travailla avec un zèle excessif au rétablissement du catholicisme. Il alla même jusqu'à faire exhumer les cadavres des hérétiques pour les livrer aux flammes. Philippe II lui donna l'archevêché de Tolède. Ses nombreux ennemis prirent prétexte contre lui d'un *Catéchisme* qu'il publia pour son diocèse et qui fut censuré par l'inquisition. Emprisonné, puis transféré à Rome, il fut détenu dix ans au château Saint-Ange, et enfin absous. On a de lui, entre autres ouvrages, *Summa conciliorum* (Venise, 1546), réimprimé un grand nombre de fois.

CARRANZA (Michel-Alphonse DE), vicaire général de l'ordre des carmes, né à Valence (Espagne) en 1527, mort en 1607. On lui doit : *Vita sancti Ildaphonsi* (1556); *Camino del cielo* (1601); *Catecismo y doctrina de religiosos novicios, professos y monjos* (1605).

CARRANZA (Jérôme), auteur d'un livre sur l'escrime, né dans le xvi^e siècle à Séville, passa en Amérique et fut gouverneur de la province de Honduras. L'ouvrage pour lequel il est connu a pour titre : *De la filosofía de las armas, de su destreza, y de la agresion y defension christiana* (San-Lucar, 1569 et 1582).

CARRAQUE s. f. (ka-ra-ke). Mar. Orthographe ancienne du mot *caraque*, dont quelques écrivains modernes se sont servis : *Il y a des ports et des havres, tant sur la Méditerranée que sur l'Océan, avec navires, galères, CARRAQUES, équipés et armés*. (Mignet.)

CARRARA (Jean-Michel-Albert), médecin, littérateur et historien italien, né à Bergame, mort en 1490. Dans sa jeunesse, il servit sous

les ordres de Ph. Visconti contre Fr. Sforce. Il fut l'un des hommes les plus instruits de son temps. On a de lui : *De omnibus ingentis augenda memoria* (1491); *Oratio in funere Bartholomaei Coleonis*. Il composa aussi des poèmes, un livre intitulé : *Historiarum italicarum Libri LX, etc.*; mais ces ouvrages sont restés inédits.

CARRARA (Hubertin), jésuite italien et poète latin, né à Sora en 1640, mort à Rome en 1717. Il fut professeur de belles-lettres au collège romain, et il publia divers poèmes latins, dont le plus important est *Columbus, sive de itinere Christophori Columbi carmen epicum* (Rome, 1715). — Un autre CARRARA (Pierre-Antoine), poète italien, est auteur de l'*Eneide di Virgilio tradotta in ottava rima, cogli argomenti del medesimo* (Venise, 1681).

CARRARE s. m. (ka-ra-re). Marbre blanc tiré des environs de Carrare, en Toscane, et qui est très-estimé : *En face, il y avait une cheminée de CARRARE, où une main habile avait sculpté des amours un peu nus*. (Scribe.) *Le CARRARE et le pentélique, avec leur mica scintillant, conviennent mieux que l'airain aux jeunes immortelles nues*. (Th. Gaut.)

CARRARE, ville du royaume d'Italie, province et à 5 kilom. N.-O. de Massa, à 2 kilom. de la Méditerranée, à 24 kilom. S.-E. de la Spezia; 6,000 hab. Industrie très-active; nombreuses scieries et polissoires hydrauliques de marbres; huilleries, poudreries et papeteries. Carrare, située sur la rive gauche de l'Avenza, au point de jonction de cinq ou six vallons disposés en éventail, possède plusieurs églises, parmi lesquelles on remarque celle de la Vierge des Grâces, l'église collégiale, bel édifice du xiii^e siècle; on admire aussi le palais ducal, le théâtre. Toutes ces constructions sont monumentales et en beau marbre blanc. Ce qu'il y a de plus remarquable à Carrare, ou plutôt dans les environs, ce sont ses inépuisables carrières de marbre blanc employé dans la construction des monuments et si recherché par les statuaires. Ces carrières étaient exploitées du temps des Romains, et l'on montre encore celui d'où fut extrait le marbre qui servit au Panthéon de Rome. Les montagnes qui renferment ces carrières ont 8 kilom. de long, sur environ 780 m. de hauteur; là, tout est marbre depuis la base jusqu'au sommet. 3,000 ouvriers sont employés à extraire le marbre, le transporter, le dégrossir, le scier, le polir ou le sculpter. La production moyenne des diverses exploitations s'élève annuellement à 42,000 tonnes. Outre ses marbres en blocs, Carrare expédie chaque année de 150 à 200,000 tables, carreaux, cheminées, statues, objets d'ornement, etc.

CARRARE (maison de), famille princière de Padoue, dont les membres s'appuyèrent en général sur le parti guelfe. Les plus célèbres sont : Jacques I^{er}, mort en 1324. Il renversa, en 1318, la magistrature de la république, et se fit proclamer seigneur. Il eut à lutter toute sa vie contre Cane de la Scala, et s'appuya sur Frédéric, duc d'Autriche, dont il ne fut en quelque sorte que le vassal. — MARSILO, neveu et successeur du précédent, mort en 1338. Opprimé dans sa ville par les soldats allemands du duc d'Autriche, protecteur de sa famille, il se réconcilia avec Cane de la Scala, seigneur de Vérone, et finit par lui transférer la seigneurie de Padoue, en conservant d'ailleurs toute l'autorité administrative. Plus tard, il se brouilla avec le fils de Cane, Albert de la Scala, et se jeta dans les bras des Vénitiens et des Florentins, qui lui firent recouvrer son ancien pouvoir (1337). Il mourut l'année suivante. — UBERTINO, neveu du précédent, ne se fit remarquer que par ses cruautés et ses débauches, et mourut en 1345. — FRANÇOIS I^{er}, mort en 1393, régna d'abord conjointement avec son oncle Giacomo, puis seul depuis 1355. Il soutint la guerre contre l'ambitieuse maison de Visconti, avec des alternatives de succès et de revers, et s'attira l'inimitié de la puissante république de Venise par l'accueil qu'il fit à Louis de Hongrie, qui avait envahi le territoire vénitien. Accablé par ses ennemis, il dut accepter une paix humiliante. Mais il se ligua bientôt après avec les Gênois et le roi de Hongrie, et prit part à la guerre de Chiozza (1378-1381), qui mit Venise à deux doigts de sa perte. François I^{er} devint ensuite un des princes les plus puissants de l'Italie du Nord, acquit Trévise, Ceneda, Feltré et Bellune, mais fut dépouillé de ses États par le perfide Jean Galéas Visconti, en 1388, et enfermé au château de Côme, où il termina ses jours. — Son fils, FRANÇOIS II, parcourut l'Italie et l'Allemagne pour susciter des ennemis aux Visconti, parvint à former une ligue, et s'empara de Padoue en 1390. Après une guerre de deux ans, il contraignit son ennemi à le reconnaître, releva la puissance de sa famille, s'empara de Vérone en 1404, fut attaqué par les Vénitiens, fait prisonnier, et assassiné dans sa prison par l'ordre du conseil des Dix. — Un de ses fils, MARSILO, essaya inutilement, en 1435, de reprendre Padoue, et périt sur l'échafaud. En lui finit la maison de Carrare.

CARRASSIN ou **CARASSIN** s. m. (ka-ras-sin — allem. *karasch*). Ichtyol. Espèce de carpe caractérisée par l'absence de barbillons : *Pris par les glaces, le CARRASSIN s'y congèle et s'y engage si bien qu'on est obligé alors de casser la glace pour le retirer d'entre*

les morceaux; il revient à la vie quand la chaleur fait fondre la glace. (Valenciennes.)

— **Encycl.** Le *carrassin* est compris dans l'ordre des malacoptérygiens abdominaux, famille des cyprinoides, genre des cyprins proprement dits. C'est une carpe à corps très-élevé, à dos courbé en arc, dont la tête est très-petite et la caudale canée. Le museau est arrondi. La ligne latérale est droite, et le corps est retenu par vingt vertèbres et vingt-cinq côtes. La couleur de ce poisson est le brun foncé un peu vert sur la tête; le ventre est blanc mêlé de rouge, les flancs jaunâtres. Les intestins ont cinq sinuosités. Les nageoires pectorales sont violettes et supportées par treize rayons; la caudale, jaunâtre, bordée de gris, est soutenue par vingt et un rayons, et les autres nageoires ont la même couleur.

La carpe *carrassin*, rare dans le midi de l'Europe et même dans les environs de Paris, est très-commune dans le Nord et en Allemagne. Elle aime les fonds marneux et glaiseux des lacs et des étangs, sans y contracter le goût de la vase. Elle a la vie dure et ne meurt pas vite hors de l'eau. C'est une espèce indolente, qui demeure toujours au fond de l'eau et ne quitte pas volontiers son trou natal. Au printemps, cependant, elle est quelquefois saisie du besoin de venir s'ébattre à la surface sous les rayons du soleil. Le *carrassin* fraye plus tard que la carpe commune et une seule fois, de fin mars à juin. Sa nourriture est d'ailleurs celle de la carpe. On le prend de la même manière, mais encore moins facilement à la ligne, à moins qu'il ne soit dans ses jours d'appétit extraordinaire. Alors, de même que pour la tanche dont il a les mœurs, on le prend facilement; mais ce moment est rare et ne dure pas longtemps.

Dans certains pays, on attribue des qualités vénéneuses à la carpe *carrassin*, que l'on nomme *carpe à la lune*. Il paraîtrait que le principe toxique réside seulement dans les écailles, qu'il faut enlever avec soin. Ce fait demande à être vérifié.

CARRATRACA, bourg d'Espagne, province et à 42 kilom. N.-O. de Malaga; 945 hab. Etablissement de bains d'eaux minérales, un des plus célèbres et des plus fréquentés de l'Espagne. Les eaux de Carratraca, sulfureuses et magnésiennes, furent connues dès l'époque romaine. Elles émergent du calcaire magnésien. Leur température est de 18° 75.

CARRE s. m. (ka-re — lat. *quadratus*, carré). Angle, corne. || Vieux mot.

CARRE s. m. (ka-re — lat. *curram*, même sens). Char, chariot. || Vieux mot.

CARRE s. f. (ka-re — du lat. *quadra*, forme carrée). Épaisseur d'un objet plat et coupé carrément : LA CARRE d'une planche. Il s'arrête un instant au milieu du magasin, d'un air profondément absorbé, les deux bras et le menton appuyés sur la CARRE de l'un des contre-poids qu'il venait de décrocher. (E. Sue.) On pose deux cartes sur leurs CARRES, puis deux autres bout à bout, et deux autres à plat; cela fait un étage. (Th. Gaut.)

— Par ext. Coin, angle, carrefour : *Etre arrêté par des voleurs à la CARRE d'un bois*.

— Pop. Carrure, prestance, largeur des épaules : *Cet homme a une bonne CARRE*.

— Techn. *Carre d'un chapeau*, Haut de la forme d'un chapeau. || *Carre d'un habit*, Haut de la taille d'un habit. || *Carre d'un soulier*, Bout de soulier qui se termine carrément.

— Art milit. Chacune des faces d'une lame d'épée : *Une épée a trois CARRES*. || A signifié Carreau, espèce de flèche.

— Jeux. A la bouillotte, Droit que possède le premier en cartes, avant le commencement de chaque coup, d'acheter le jeu en doublant le montant de la pousse. || Exercice de ce droit. || Avantages que ce droit procure, somme à laquelle il élève l'ensemble des mises : *Flacher la CARRE*. Abandonner la CARRE. Doubler la CARRE. || Voir la *carre*, Tenir ce que propose de jouer celui qui s'est carré.

— Sylvic. Entaille faite au tronc des pins ou des autres arbres résineux, pour en extraire la résine.

— **Homonymes.** Car, quart, et carre, carres, carrent (du v. *carrer*).

CARRÉ, **ÉE** (ka-ré) part. pass. du v. *Carrer*. Coupé, taillé en forme quadrangulaire : *Ce bloc de pierre a été suffisamment CARRÉ*.

— Fam. Etabli à l'aise et se prélassant : *Etre CARRÉ dans un fauteuil*.

— Géom. Surface carrée, Surface évaluée au moyen d'un carré équivalent : *Le cercle ne peut être CARRÉ par aucun procédé*.

CARRÉ, **ÉE** adj. (ka-ré — lat. *quadratus*, de *quatuor*, quatre, à cause du nombre des côtés). Se dit d'une figure plane qui a quatre côtés égaux et quatre angles droits : *Table CARRÉE*. Plan, jardin, plancher CARRÉS.

— Abusif. Se dit d'une surface prismatique ou même pyramidale, à quatre pans qui forment ensemble des angles droits : *Une poutre CARRÉE*. Une tour CARRÉE. Les obélisques égyptiens sont toujours CARRÉS. Les pyramides d'Égypte sont CARRÉES. Les maisons de Jérusalem sont de lourdes masses CARRÉES fort basses, sans cheminées et sans fenêtres. (Chateaub.) Dans le fond, il y avait un lit CARRÉ qu'entouraient de grands rideaux. (E. Souvestre.) Le grand salon CARRÉ, à quatre portes et à quatre fenêtres, était modestement lambrissé de boi-

series peintes en gris. (Balz.) Le poing de Yaume était CARRÉ, comme celui de son illustre compatriote, Bertrand Duguesclin. (P. Féval.) || Les géomètres disent en ce sens RECTANGULAIRE.

— Par ext. Large et ayant des angles fortement marqués : Des épaules CARRÉES. Une tête CARRÉE. Une poitrine CARRÉE. Un front CARRÉ. Quoi! Platon avec ses épaules CARRÉES, sa figure sérieuse, ... a connu cette espèce de baiser? (Fonten.) Le corps d'un homme bien fait doit être CARRÉ; dans la femme, tout est plus arrondi, les formes sont plus adoucies, les traits plus fins. (Buff.) Vergataud était de taille moyenne; sa stature robuste et CARRÉE avait l'aplomb de la statue de l'orateur. (Lamart.)

— Fig. Franc, loyal et décidé : Un homme CARRÉ. Nos métaphores françaises : un homme CARRÉ, un homme rond, sont triviales. (Boissonade.) || Dont la nature, bonne ou mauvaise, est forte, accentuée, nettement tranchée : *Oh! je ne suis pas un père barbare, un homme, selon le mot de Napoléon, CARRÉ de base comme de hauteur, dans son avarice*. (Balz.) Plus qu'un autre, le vieil horloger était capable d'apprécier cette intelligence CARRÉE, et toutes les qualités cachées sous cette rude écorce. (Nadar.) || Ferme, net, décisif : Une réponse CARRÉE. Un refus bien CARRÉ.

— Roide, compassé : Quel sourire! un affreux sourire CARRÉ, bridé, accroché, plus triste cent fois que le sérieux le plus glacial. (M^{me} E. de Gir.)

— *Tête carrée*, Se dit d'un homme entêté, et particulièrement des Allemands.

— *Partie carrée*, Partie de plaisir faite entre deux hommes et deux femmes : *J'aime la servante, et mon maître est amoureux de la maîtresse; c'est une PARTIE CARRÉE que nous avons faite*. (Danc.) Introduire dans la pièce de Sophocle une PARTIE CARRÉE d'amants transis est une sottise que tous les gens sensés de l'Europe nous reprochent assez. (Voltaire.)

— Cost. Bonnet carré, Bonnet à quatre ou à trois cornes, à l'usage des docteurs et de quelques gens de justice. || Coiffure pyramidale, surmontée d'une houpe, que portent les ecclésiastiques de certains diocèses dans les cérémonies religieuses : *Il y trouva vingt chanoines noirs tout nus, avec des BONNETS CARRÉS*. (M^{me} de Sév.)

— Mar. Voiles carrées ou à trait carré, Voiles quadrangulaires dont les vergues, hissées par le milieu, croisent le mât à angles droits. || Poupe carrée, Poupe ordinaire, par opposition à la poupe ronde de certains bâtiments, tels que les galioles.

— Art milit. Bataillon carré, Bataillon qui a autant de files que de rangs, autant de front que de profondeur : *La phalange macédonienne, qui n'était qu'un BATAILLON CARRÉ, ne pouvait se mouvoir que tout d'une pièce*. (Boss.) || Aujourd'hui, on préfère CARRÉ s. m. V. ce mot.

— Rhét. Période carrée, Période de quatre membres, et, par extension, Période nombreuse et bien soutenue, quel que soit le nombre de ses membres.

— Mus. Phrase carrée, Phrase de quatre mesures ou d'un nombre de mesures multiple de quatre, comme huit, douze, seize, etc. Quelques-uns admettent comme carrées la phrase de six mesures et ses multiples.

— Littér. Prose carrée, Prose poétique concise, serrée, symétrique, qui est employée dans les inscriptions. || On dit aussi STYLE LAMBAIRE.

— Jeux. Jeu de paume carré, Jeu de paume où il y a un petit trou et un ais, au lieu de dedans. || On dit aussi CARRÉ s. m. || A l'homme, Partie carrée, Hasard qui consiste dans la réunion de trois rois et d'une dame, dans la main du même joueur. || Brelan carré ou quatrième, Brelan formé de trois cartes égales en valeur à celle qui retourne.

— Archéol. Alphabet carré, lettres carrées, Se dit de certains caractères employés dans d'anciennes inscriptions, et affectant la forme carrée : *L'ALPHABET CARRÉ paraît être d'origine syrienne*. (Renan.)

— Charpent. Faire le trait carré, Elever perpendiculairement une ligne sur une autre.

— Numism. Monnaie carrée, Monnaie citée dans les *Novelles* de Justinien, et qui était l'une des quatre sortes de monnaies ayant cours à l'époque de cette compilation.

— Géom. Se dit d'une unité de superficie équivalente à un carré qui aurait pour côté l'unité de longueur : Un mètre CARRÉ. Un décimètre CARRÉ. Un kilomètre CARRÉ. Un lieue CARRÉE. L'ancien continent a 4,940,780 lieues CARRÉES. (Buff.) Cette prairie, ce monde de fleurs, ces allées sablées, ce simulacre de forêt, ces palissades aériennes se développent dans 25 perches CARRÉES. (Balz.) || Nous croyons essentiel de faire remarquer que, dans les surfaces ainsi évaluées, l'unité est réellement répétée autant de fois que l'indique le nombre employé; ainsi, 1 mètre carré est un carré qui a 1 mètre de côté; 2, 3, 4, 10 mètres carrés sont des surfaces qui équivalent à deux, trois, quatre, dix fois 1 mètre carré; mais il faudrait se garder de les confondre avec des carrés de 2, 3, 4, 10 mètres du côté, qui valent 4, 9, 16, 100 mètres carrés.

— Arithm. Nombre carré, Produit de deux facteurs égaux à ce nombre. || On dit plus souvent CARRÉ s. m. (V. ce mot.) || Racine carrée d'un nombre, Nombre dont le carré est

égal à ce nombre : Cinq est la RACINE CARRÉE de vingt-cinq. Deux est la RACINE CARRÉE de quatre. Tirer, prendre, extraire la RACINE CARRÉE.

— Anat. Se dit de certains muscles, qui présentent une forme carrée : *Le muscle CARRÉ du menton*, ou, substantiv., *Le CARRÉ du menton*.

— Adverbial. Mar. Se dit pour Carrément, perpendiculairement à la longueur du navire : *Vergue brassée CARRÉ*. *Brasser une vergue CARRÉ*.

— Antonymes. Circulaire, rond et arrondi.

CARRÉ s. m. (ka-ré — de carré, adj.). Géom. Figure plane à quatre côtés égaux et à quatre angles droits : *Un CARRÉ d'un mètre de côté*. *La diagonale d'un CARRÉ*. *Tracer un CARRÉ*. *Inscrire un CARRÉ dans un cercle*. *En carré ou au carré*. En étendue évaluée en unités carrées : *Une lieue, un kilomètre EN CARRÉ* ou AU CARRÉ. *On avait élevé une haute palissade de bambou, d'environ cent pas EN CARRÉ*. (Buff.)

— Se dit aussi, dans le langage vulgaire, mais dans un sens moins rigoureux, de toute figure quadrilatère dont les angles sont à peu près droits et les côtés sensiblement égaux ; en ce sens, le carré géométrique s'appelle un *carré parfait*. *Il se dit de tout rectangle, et même de tout quadrilatère : Un CARRÉ long*. *Un CARRÉ irrégulier*. *Il se dit aussi d'un prisme sensiblement rectangulaire : Cette tour est un grand CARRÉ qui flanque l'angle du château*.

— Par ext. Objet de forme carrée : *Un CARRÉ de papier, de carton*. *On dansera, disait le CARRÉ de papier lithographié*. (P. Féval.)

— *Carré des halles*. Place où se tient un marché : *Ne ramenons pas les tropes de Dumarsais au CARRÉ DES HALLES*. (Cuv. Fleury.)

— *Carré magique*. Figure carrée divisée en compartiments égaux, dans lesquels sont inscrits des nombres dans leur suite naturelle, mais disposés de façon que, additionnés en colonnes verticales, horizontales ou diagonales, ils donnent toujours la même somme ; le premier nombre peut être choisi à volonté par celui qui dresse le carré. En voici un exemple :

2	9	4
7	5	3
6	1	8

— Arithm. Produit de deux facteurs égaux : *Le CARRÉ de 2 est 4*. *Le CARRÉ de $\frac{2}{3}$ est $\frac{4}{9}$* .

Faire le CARRÉ d'un nombre. Elever un nombre au CARRÉ. *L'intensité de la lumière est en raison inverse du CARRÉ des distances*. *Le cercle est égal au CARRÉ du rayon multiplié par le rapport constant du diamètre à la circonférence*. *Camille a tant d'intelligence qu'elle saisira sur-le-champ tout ce que vous lui direz ; n'a-t-elle pas compris un jour la raison inverse du CARRÉ des distances ?* (Balz.) *Un Carré carré ou Carré du carré*. Quatrième puissance, produit d'un carré multiplié par lui-même : *Le CARRÉ DU CARRÉ de 2 est 16*.

— Anc. astr. *Carré géométrique*. Instrument d'observation à l'usage des arpenteurs et des astronomes.

— Art milit. Troupe ayant autant de profondeur que de front, et disposée de manière à pouvoir faire face en tout sens : *Former le CARRÉ*. *Charger, enfoncer un CARRÉ*. *Les Mameluks périssent foudroyés par le feu des CARRÉS*. (De Norvins.) *L'origine des CARRÉS paraît fort ancienne, puisque Xénophon parle de ceux des Egyptiens, qui offraient cent hommes sur chaque face*. (De Chesnel.) *Quelques CARRÉS de la déroute, comme des rochers dans de l'eau qui coule, tiraient jusqu'à la nuit*. (V. Hugo.)

... A leurs voix l'obéissante armée
En six carrés égaux dans la plaine est formée.
BARTHÉLEMY et MÉRY.
Autour de ce carré puissant par sa tactique,
Tourbillonne à grands cris l'armée asiatique.
BARTHÉLEMY et MÉRY.

— Mar. Salle commune autour de laquelle sont disposées les chambres des officiers, dans un bâtiment : *Le CARRÉ des officiers*. *Il* Nom que l'on donne quelquefois aux bâtiments qui créent des voiles carrées. *Un Carré d'une écouteille*. Son ouverture, qui est de forme carrée. *Un Carré naval*. Table carrée qui, établie au gaillard d'arrière et marquée de lignes longitudinales, transversales et diagonales, sert à faciliter le relèvement du navire par rapport aux autres bâtiments de l'escadre.

— Pêch. Sorte de filet appelé aussi CARRÉ-LET et CARRÉAU.

— Manég. *Travailler en carré*. Conduire un cheval par quatre lignes droites, en tournant la main à chacun des angles.

— Chorégr. Figure inventée, au siècle dernier, par Mahoni, et dans laquelle les pas dessinaient un carré.

— Jeux. Jeu de paume carré. V. CARRÉ adj. *Au piquet, Coup de 66, marqué avec quatre jetons : Faire son CARRÉ*. *Attraper le CARRÉ*. *A la bouillotte, Joueur placé à la droite du donneur, et qui a le droit de se carrer*. *Il* Au biribi, Groupe de quatre numéros, au centre duquel on place sa mise.

— Monn. Nom qu'on a longtemps donné, à cause de la forme qu'ils affectent, aux matrices ou coins destinés à frapper des monnaies, médailles et jetons. Depuis qu'on a admis la forme ronde pour ces instruments, cette dénomination a été complètement abandonnée. V. COIN.

— Numism. *Carré creux*. Enfoncement carré et partagé en compartiments, que porte le revers d'un grand nombre de monnaies grecques des derniers temps du monnayage. Ce carré dénote l'enfance de l'art, car il a été produit par un coin grossier, qui était divisé en parties saillantes, pour fixer le plan de manière qu'il ne pût glisser sous le marteau, pendant la frappe.

— Constr. Palier, repos le plus souvent carré, ménagé au haut d'un escalier, et sur lequel s'ouvrent des portes d'un même étage : *Habiter le même CARRÉ*. *Athos monta l'escalier de son pas le plus léger, arriva sur le CARRÉ, et, à travers la porte entrouverte, il vit Milady qui attachait son chapeau*. (Alex. Dum.) *En face de la porte d'entrée, sur ce qui se nomme à Paris le CARRÉ, se voyait la porte d'une chambre en retour*. (Balz.)

Et mon pauvre cœur malade,
Tremblant, battit la chamade

Quand je fus sur son carré. A. HUMBERT.

— Techn. Surface plane entre deux moulures d'ébénisterie. *Il* Bâti de charpente, espèce de traîneau dont se servent les cordiers pour le commettage. *Il* Pilier qui fait l'angle d'une tabatière. *Il* Base d'un ouvrage d'orfèvrerie, quelle qu'en soit la forme : *Le CARRÉ d'un flambeau*. *Un CARRÉ rond, ovale*. *Il* Carré de cuir, Morceau de cuir coupé en carré, et dans lequel on peut tailler une paire de souliers. *Il* Carré de toilette, Petit coffre qui servait autrefois aux femmes pour mettre leurs peignes et autres objets.

— Comm. Papier d'une dimension particulière, qui est plus spécialement employé dans l'imprimerie : *Une rame de CARRÉ*. *Imprimer sur CARRÉ, sur grand CARRÉ*.

— Cost. Partie d'un châle long ou d'une écharpe qui est comprise entre les deux bordures et les deux scapulaires. *Il* On l'appelle aussi FOND.

— Art culin. Quartier de devant d'un animal de boucherie, diminué du collet et de l'épaule : *Un CARRÉ de veau, d'agneau, de mouton*. *Il* Carré de lard, Petit morceau de lard coupé en forme de dé à jouer.

— Hortie. Compartiment de jardin, dont la forme est le plus souvent carrée ou rectangulaire, et où l'on cultive une même espèce de plantes : *Un CARRÉ de choux, de navets*. *Un CARRÉ de vignes*. *Un CARRÉ de gazons*. *Un CARRÉ de tulipes, de rosiers*. *Le chemin, quelques CARRÉS de pommes de terre, attestent seuls l'homme dans ce lieu*. (Chateaub.) *Hélas ! nous autres pauvres philosophes, nous sommes à un connétable ce qu'un CARRÉ de choux et de radis est au jardin du Louvre*. (V. Hugo.) *La grandeur des CARRÉS doit toujours être proportionnée à l'étendue du jardin*. (Rozier.) *Il* Carré d'eau, Bassin de jardin, de forme carrée.

— Anat. Nom de plusieurs muscles de forme carrée : *Le CARRÉ du menton*. *Il* On dit aussi adjectiv. *Muscles CARRÉS*.

— Encycl. Arithm. On nomme carré d'un nombre le produit de ce nombre multiplié par lui-même. (V. MULTIPLICATION.) Les carrés des dix premiers nombres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10 sont 1, 4, 9, 16, 25, 36, 49, 64, 81, 100 ; ils sont terminés par les chiffres 1, 4, 5, 6, 9, 0, d'où il résulte qu'un nombre terminé par l'un des chiffres 2, 3, 7, 8 ne saurait être un carré, puisque, dans le carré d'un nombre entier, le dernier chiffre du carré du chiffre des unités ne se réduit avec aucun autre. Au reste, si un nombre est terminé par des zéros, pour qu'il soit carré, il faut que ces zéros soient en nombre pair, et, s'il est terminé par un 5, il faut que le chiffre précédent soit 2, parce que le dernier chiffre du nombre dont il serait le carré ne pourrait être que 5, et que, dans le carré d'un nombre terminé par un 5, les parties, autres que le carré de 5, donnent des centaines.

Le carré d'un nombre s'indique en le faisant suivre d'un 2 placé dans l'interligne supérieur. (V. PUISSANCES, EXPOSANTS.) Ainsi le carré de 13 s'écrit 13², qu'on lit treize au carré, ou treize puissance deux.

Le carré d'une fraction se forme en élevant ses deux termes au carré :

$$\left(\frac{3}{7}\right)^2 = \frac{9}{49}.$$

Le carré d'une fraction irréductible est toujours irréductible, parce que les puissances de deux nombres premiers entre eux sont toujours premières entre elles. Il résulte de ce fait qu'un nombre entier n'est pas le carré d'un autre nombre entier n'est pas non plus le carré d'un nombre fractionnaire ; sa racine est incommensurable. Pour qu'une fraction irréductible soit un carré, c'est-à-dire pour que la racine de cette fraction soit commensurable, il faut que ses deux termes soient des carrés, parce que le carré de sa racine, supposée irréductible, devrait la reproduire identiquement.

— Algèbr. Le carré d'une expression algè-

brique s'indique au moyen d'une parenthèse enveloppant l'expression proposée, et d'un 2 placé dans l'interligne supérieur.

$$\text{Ex. } \left(a + b - \frac{2ede}{fg - hk}\right)^2.$$

Le carré d'un polynôme se compose de la somme des carrés de ses termes et de la somme de leurs doubles produits, les carrés étant tous affectés du signe +, et chaque double produit ayant le signe + ou le signe -, suivant qu'il provient de deux termes de même signe ou de deux termes de signes contraires. En effet, d'après la règle relative à la multiplication des polynômes (V. MULTIPLICATION), le produit se compose de tous les produits deux à deux des termes du multiplicande par les termes du multiplicateur. Si donc a et b désignent deux termes quelconques d'un polynôme, le carré de ce polynôme contiendra les carrés de a et de b d'abord, puis le produit de a considéré dans le multiplicande, par b considéré dans le multiplicateur, et enfin le produit de b par a. En résumé, il contiendra les trois termes : a², 2ab et b².

Le carré d'une expression algébrique réelle est toujours positif, soit que cette expression ait une valeur positive ou une valeur négative. En effet, le carré de cette expression, mise sous la forme de la différence A-B entre la somme de ses parties additives et celle de ses parties soustractives, est

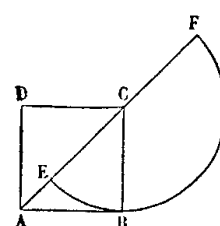
$$A^2 - 2A \times B + B^2.$$

Or, la somme A² + B² des parties positives de cette expression sera toujours plus grande que la partie négative 2AB ; car si D est la différence B-A, de sorte que B=A+D, la valeur de B² sera A² + 2AD + D², et celle de 2AB sera 2A² + 2AD ; par conséquent, la valeur de A² - 2AB + B² sera

$$A^2 - 2A^2 - 2AD + A^2 + 2AD + D^2,$$

ou D², toutes réductions faites.

— Géom. Le carré est à la fois rectangle et losange, c'est-à-dire que ses angles sont égaux, ainsi que ses côtés ; c'est par suite un polygone régulier. Le rapport de la diagonale d'un carré à son côté est incommensurable, c'est-à-dire qu'il n'y a aucune longueur qui puisse être contenue à la fois exactement dans la diagonale et le côté d'un carré. La règle, en effet, pour obtenir entre deux grandeurs A et B la plus grande commune mesure qu'elles comportent, et dont leurs autres communes mesures ne pourraient être que des sous-multiples exacts, est de soustraire, autant de fois que possible, la plus petite B de la plus grande A ; de soustraire de même autant de fois que possible le reste obtenu R de la plus petite B ; de soustraire encore le second reste R' du premier R, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on parvienne à un reste R_n, contenu exactement dans le précédent R_{n-1}. Lorsque les opérations ne s'arrêtent pas, les deux grandeurs comparées, A et B, sont incommensurables. Or il est aisé de voir que c'est précisément ce qui arriverait si la recherche portait sur la diagonale et le côté d'un carré. En effet, soit le carré ABCD et AC la diagonale de ce carré :



Il est d'abord clair que AC ne contiendra qu'une fois AB, puisque AC, comme ligne droite, est moindre que AB + BC ou que 2AB. Descrivant du point C comme centre, avec CB pour rayon, une circonférence qui coupe AC en E et en F, on aura

$$AC = AB + AE.$$

Il faudrait maintenant porter AE sur AB ; au lieu de le faire, on remarquera que, d'après ce théorème connu que si, d'un point extérieur à un cercle, on mène une tangente et une sécante, la tangente sera moyenne proportionnelle entre la sécante entière et sa partie extérieure, on aura

$$\frac{AB}{AE} = \frac{AF}{AB},$$

d'où l'on conclura que, puisque AF ne contient que deux fois AB, pareillement AB contiendra AE deux fois et deux fois seulement ; de sorte que l'on pourra écrire

$$AB = 2AE + R.$$

La proportion précédente donnera d'ailleurs

$$\frac{AB - 2AE}{AE} = \frac{AF - 2AB}{AB} \text{ ou } \frac{R}{AE} = \frac{AE}{AB} = \frac{AB}{AF};$$

on conclura de même de cette dernière égalité que AE contiendra deux fois R et deux fois seulement, ce qui permettra de poser

$$AE = 2R + R'.$$

La proportion précédente donnera alors :

$$\frac{R}{AE - 2R} = \frac{AB}{AF - 2AB} \text{ ou } \frac{R}{R'} = \frac{AB}{AE} = \frac{AF}{AB},$$

d'où l'on conclura encore que R contient R' deux fois et deux fois seulement, ce qui autorisera à poser

$$R = 2R' + R''.$$

On déduira alors de la proportion précédente

$$\frac{R''}{R'} = \frac{AE}{AB} = \frac{AB}{AF},$$

d'où l'on tirera

$$R' = 2R'' + R''',$$

et ainsi de suite indéfiniment, sans que l'opération puisse jamais s'arrêter, puisque le rapport d'un reste au suivant sera toujours le rapport constant $\frac{AF}{AB}$, qui est plus grand que 2, mais qui ne s'exprime pas exactement.

L'ensemble des égalités précédentes donnerait pour l'expression du rapport de la diagonale au côté du carré

$$\frac{AC}{AB} = 1 + \frac{AE}{AB} = 1 + \frac{1}{\left(\frac{AB}{AE}\right)} = 1 + \frac{1}{2 + \frac{AE}{AB}} \\ = 1 + \frac{1}{2 + \frac{1}{\left(\frac{AB}{AE}\right)}} = 1 + \frac{1}{2 + \frac{1}{2 + \frac{AE}{AB}}} \\ = 1 + \frac{1}{2 + \frac{1}{2 + \frac{1}{2 + \dots}}}$$

C'est une fraction continue périodique dont la valeur, si on ne la connaissait pas, pourrait être obtenue de la manière suivante, en posant :

$$x = \frac{1}{2 + \frac{1}{2 + \frac{1}{2 + \dots}}};$$

Il en résulterait immédiatement

$$x = \frac{1}{2+x} \text{ ou } x^2 + 2x - 1 = 0,$$

équation d'où l'on tire

$$x = -1 \pm \sqrt{2},$$

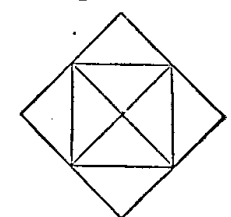
ou seulement

$$x = -1 + \sqrt{2},$$

pour ne prendre que la valeur positive, la seule convenable. Le rapport cherché étant 1+x ou

$$-1 + \sqrt{2} + 1 \text{ ou } \sqrt{2},$$

on peut donc dire que le rapport de la diagonale d'un carré à son côté est $\sqrt{2}$, proposition que l'on reconnaît immédiatement d'une autre manière, en observant que le carré construit sur la diagonale est double du carré primitif, comme composé de huit des triangles qui forment le quart de ce carré primitif, ou encore en se fondant sur les propriétés du triangle rectangle.



Le carré étant la plus simple des figures polygonales, on a été naturellement conduit à le prendre comme terme de comparaison de toutes les surfaces. L'unité de surface est toujours le carré construit sur l'unité linéaire. On sait que, en raison de cette convention, la mesure d'un rectangle quelconque est le produit des mesures de sa base et de sa hauteur. Il en résulte que la mesure d'un carré quelconque est le carré de la mesure de son côté. C'est, au reste, de là qu'est venue la dénomination de carré attribuée au produit d'un nombre par lui-même.

Pour comparer entre eux deux carrés, il suffit de comparer les carrés des mesures de leurs côtés ; ainsi le décimètre étant contenu dix fois dans le mètre, le décimètre carré est contenu 10² fois ou 100 fois dans le mètre carré.

— Antonymes. Cercle, disque, rond.

CARRÉ ou **CARRÉE**, nom de plusieurs peintres hollandais. — François CARRÉ, né en 1636, mort à Amsterdam en 1669, fut le premier peintre de Guillaume-Frédéric, stathouder de la Frise, et peignit, comme Téniers, des fêtes de village. — Henri CARRÉ, fils du précédent, né vers 1657, mort en 1721, se distinguait surtout dans la peinture du paysage ; il avait été élève de Jordans. — Michel CARRÉ, second fils de François, né en 1658, mort en 1728, eut pour maître Berghem, fut pensionné par Frédéric I^{er}, roi de Prusse. On cite de lui avec éloge son tableau de la *Rencontre de Jacob et d'Ésaü*.

CARRÉ, voyageur français du xviii^e siècle. Il fut d'abord chargé d'explorer la côte de Barbarie. Désigné ensuite pour faire partie d'une expédition dont Carron était le chef, il visita Madagascar, l'île Bourbon et Surate. Plus tard, Carron l'ayant renvoyé en France, il eut l'occasion de voir Bagdad et de traverser le désert, d'où il gagna Alep, puis Tripoli de Syrie, et enfin le Liban. Il a publié une relation de ce voyage sous le titre de *Voyage des Indes orientales, mêlé de plusieurs histoires curieuses* (Paris, 1699).

CARRÉ (Louis), mathématicien français, né à Cloufontaine (Brie) en 1663, mort en 1711. Il fut, pendant sept ans, secrétaire de Malebranche, qui lui apprit les mathématiques et la philosophie. Il donna ensuite des leçons avec succès et fut appelé, en 1697, à faire partie de l'Académie des sciences. Il s'occupa particulièrement de la théorie des sons et de la description des instruments de musique. Ses ouvrages sur ces matières sont justement estimés. Parmi ses travaux de mathématiques, on distingue surtout : *Méthode pour la mesure des surfaces, la dimension des solides, leurs centres de pesanteur, de percussion, d'oscillation, par l'application du calcul intégral* (Paris, 1700).

CARRÉ (Régis), bénédictin et musicographe, né à Saint-Fal, diocèse de Troyes, en 1706. Il fut chantre titulaire de l'abbaye de Saint-Liguier, puis prieur de Berceuleuf, et publia les ouvrages suivants : *le Maître des novices dans l'art de chanter* (Paris, 1744); *la Clef des pauvres* (1755); *Recueil curieux et édifiant sur les cloches* (1757); *Plan de la Bible latine distribuée en forme de bréviaire* (1780).

CARRÉ (Jean-Baptiste-Louis), tacticien français, né à Varennes en 1749, mort en 1835. Il fut avocat, puis inspecteur des forêts, et s'est fait connaître par un ouvrage remarquable, fruit de longues recherches : *la Panoïe ou Réunion de tout ce qui a trait à la guerre, depuis l'origine de la nation française jusqu'à nos jours* (Châlons-sur-Marne, 1795).

CARRÉ (Pierre-Laurent), littérateur français, né à Paris en 1758, mort en 1825. Il composa de nombreuses pièces de poésie qui lui valurent des couronnes dans les concours ouverts par diverses Académies, devint un des mainteneurs des jeux floraux, et fut enfin nommé professeur de belles-lettres à l'Académie de Toulouse. Ses œuvres ont été réunies et publiées en 1 vol. in-8°, par M. Du Mége, de Toulouse, en 1826.

CARRÉ (Guillaume-Louis-Julien), juriconsulte, né à Rennes en 1777, mort en 1832. Depuis 1806, il professa le droit à la faculté de sa ville natale. Ses nombreux ouvrages de jurisprudence portent l'empreinte d'une érudition étendue et d'une grande rectitude de jugement. On cite surtout son *Traité et questions de procédure civile* (1819 et 1841, édit. Chauveau); son *Traité des domaines congéables*, genre de propriété particulière à la Bretagne, et ses *Lois de l'organisation et de la compétence des juridictions civiles* (Rennes, 1825-1826), dont M. Foucher a donné une nouvelle édition en 1834 (8 vol. in-8°).

CARRÉ (Narcisse-Epaminondas), magistrat français, né à Paris en 1784. Il suivit la carrière du barreau de 1815 à 1831. Nommé à cette époque président du tribunal de première instance à La Rochelle, il passa, trois ans plus tard à Tours, pour y remplir les mêmes fonctions, et fut appelé en 1848 à siéger, comme conseiller, à la cour de Paris. Il a publié une édition revue et corrigée des *Œuvres de Domat* (1821-1822, 9 vol.), un *Code des femmes* (1828), et la *Taxe en matière civile* (1839).

CARRÉ (Michel), auteur dramatique français, né en 1819. Après avoir fait ses études au lycée Charlemagne, il débuta dans la littérature par un volume de poésies ayant pour titre les *Folles rimes* (1841, in-12), réimprimées romanesques. Il tenta ensuite d'aborder le théâtre, et donna, deux ans plus tard, à l'Odéon, la *Jeunesse de Luther*, drame en un acte et en vers, suivi bientôt de *L'Évanque*, traduction libre de Ténacité (1845). En 1847, il fit jouer au Théâtre-Français *Scaramouche* et *Pascairel*, comédie en un acte et en vers (1847), pastiche fort bien réussi, fort galamment troussé, très-piquant, du style de Molière et de Regnard. Depuis, il a signé seul : la fantaisie de *Faust* et *Marguerite* (Gymnase, 1850); *Miracille*, d'après le poème de M. Mistral, opéra-comique en cinq actes (Théâtre-Lyrique, 1864); le *Roi Candale*, opéra-comique en deux actes (Théâtre-Lyrique, 1865). En collaboration avec M. Narrey, il a donné *Van Dyck à Londres*, comédie en trois actes et en prose (Odéon, 1848); avec Léon Battu, *Jobin et Nanette*, vaudeville en un acte (Variétés, 1849); avec M. Cormon, les *Pêcheurs de perles*, opéra-comique en trois actes (Théâtre-Lyrique, 1863); le *Docteur Magnus*, opéra en un acte (Opéra, 1864), et *Lara*, opéra-comique en trois actes (Opéra-Comique, 1864). Mais c'est surtout avec M. Jules Barbier qu'il a le plus souvent collaboré. Ils ont écrit en commun, dès 1849, des drames, des vaudevilles, et principalement des opéras-comiques, dont plusieurs ont obtenu du succès. Nous citerons parmi les drames : *Un Drame de famille* (Ambigu, 1849); *Graziella*, tiré des *Confidences* de M. de Lamartine (Gymnase, 1849); *Henriette Deschamps* (Porte-Saint-Martin, 1850); les *Contes d'Hoffmann* (Odéon, 1851); les *Marionnettes du docteur* (Odéon, 1852); le *Mémorial de Sainte-Hélène* (Ambigu, 1852). Parmi les vaudevilles : *L'Amour mouillé* (1850). Enfin parmi les opéras-comiques : *Galatée* (1852); les *Noces de Jeannette* (1853); *Miss Fauvette* (1855); les *Saisons* (1855); *Psyché* (Opéra-Comique, 1856); les *Noces de Figaro* (1858); le *Pardon de Ploërmel* (1859); *Faust*, opéra en cinq actes (1859); *Peines d'amour*, en quatre actes, imitation du *Costi fan tutti* de Mozart (Théâtre-Lyrique, 1863). MM. Michel Carré et Jules Barbier, qui sont devenus les fournisseurs les plus ordinaires de nos scènes

de chant, ont encore donné ensemble à l'Académie de musique une opérette en quatre actes, la *Reine de Saba* (1862), qui n'a pas réussi. Comme son associé M. Jules Barbier, M. Carré s'est éloigné tout à fait de son point de départ littéraire; il n'y a pas gagné comme invention; comme style, il y a beaucoup perdu. L'art n'a rien à voir dans ces productions fabriquées à la hâte, qui peuvent amener la fortune, mais non la réputation.

CARREA-POTENTIA, nom latin de CHIÉRI.

CARREAU s. m. (ka-rô — rad. carré. Cette étymologie, fondée sur la forme la plus ordinaire des carreaux, paraît aussi probable qu'elle est simple; toutefois, on en a trouvé de plus savantes, et nous donnons la suivante à titre de renseignement. Carreau viendrait de l'arse caoir, génitif caoirean, carreau de foudre; sanscrit cara, la foudre d'Indra. Ce mot signifie aussi flèche et arme en général, et, comme son synonyme cara, provient sans doute de la racine kr, cr, — kar, car, — blesser, d'où dérivent en sanscrit plusieurs termes qui expriment la dureté, et quelques noms de la pierre ou des corps analogues. Mais la comparaison du grec karus, karuon, — d'une forme augmentée caraa — noyau de fruit, noix, etc., semble indiquer que cara a eu aussi le sens de pierre. Or, à cara ou à son synonyme caruna, se rattache le grec keraunos, foudre, ainsi que l'arse caoir, génitif caoirean, carreau de foudre, et notre mot même de carreau semble se lier au sanscrit cara, par l'intermédiaire celtique). Plaque d'une matière quelconque autre que le bois, que l'on assemble avec d'autres pour former le pavé d'un appartement ou de toute autre pièce intérieure, et qui a souvent la forme carrée ou rectangulaire : Carreau carré, triangulaire, hexagonal. Carreau de brique, de faïence, de marbre. Carreau de Lisieux, de Caen, de Hollande. || Nom que l'on donnait autrefois aux pavés des rues.

— Par ext. Sol ou plancher pavé de carreaux : Le carreau d'un vestibule. Elle s'agenouilla sur le carreau de la chapelle. Tu gagnes froid aux pieds, le carreau est humide. (Balz.) Elle redressait, après une visite, ses petits paillonnages qu'elle mettait devant les chaises pour qu'on ne salt pas le carreau rouge froissé. (Balz.) S'il en est ainsi, vous coucherez sur le carreau, au pied de mon lit, pour vous apprendre à murmurer. (G. Sand.)

— Dessin de forme carrée : Du linge plié par petits carreaux. Une étoffe à carreaux. Un mouchoir à carreaux rouges coiffait cette tête aux cheveux grisâtres et terreux. (Alex. Dum.)

— Coussin carré dont on se sert pour s'asseoir ou pour s'agenouiller : Elle se laissa tomber sur un carreau avec la grâce d'une chatte qui joue. (G. Sand.)

Qu'a l'égise jamais devant le Dieu jaloux
Un fastueux carreau soit vu sous vos genoux.

BOILEAU.

— Jeter des meubles sur le carreau. Les faire porter dans la rue : Mon propriétaire m'a jeté mes meubles sur le carreau. Le locataire est contraint à vider par éviction et mise de ses meubles sur les carreaux. (Loysel.) Jeter, coucher, laisser quelq'un sur le carreau, l'étendre, le laisser sur la place, mort ou grièvement blessé : Son zèle a été jusqu'à laisser sur le carreau un jeune homme de famille baigné dans son sang. (Volt.) Tomber, rester sur le carreau, Tomber mort ou grièvement blessé : J'aperçus à la portière d'un carrosse deux cavaliers qui se battaient avec tant de fureur, que j'en vis bientôt tomber un sur le carreau. (Le Sage.) La redoute fut prise, mais presque tout le bataillon espagnol resta sur le carreau. (G. Gaut.)

Vous espérez ne pas rester sur le carreau.

E. AUGIER.

Fig. Etre détruit, anéanti; périr :

Leur réputation reste sur le carreau.

C. DELAVIGNE.

— Carreau de vitre ou simplement carreau, Pièce de verre qui remplit un compartiment de croisée ou de porte, et laisse passer le jour tout en empêchant l'introduction de l'air; objet de matière quelconque qui en tient lieu ou qui, du moins, occupe la même place : Un carreau de vitre. Les carreaux d'une porte vitrée. Des carreaux de papier huilé. Les anciens avaient à leurs fenêtres des carreaux de corne. Passer la tête par le carreau de papier d'un acetier pour lui demander l'adresse du ministre des finances ou de l'archevêque. (P. Soulié.) Chaque carreau des deux croisées de la chambre du bonhomme était un vitrail suisse coloré. (Balz.) || Pop. Carreau de vitre, Lorgnon ou pince-nez : Tiens! il a le carreau de vitre comme un élégant!

— Carreau d'arbalète, Grosse flèche d'arbalète dont le fer avait quatre carres ou faces : A portée de trait, les archers commencèrent à lancer leurs flèches, et les arbalétriers leurs carreaux. (Aug. Thierry.)

— Poétiq. Carreaux à la foudre, carreaux de Jupiter, carreaux célestes, carreaux de l'Olympe, Foudre, que l'on a cru longtemps être formée d'une matière solide que l'on comparait aux carreaux d'arbalètes; les poètes ont conservé cette tradition :

Du tonnerre dans l'air bravaient les vains carreaux.

BOILEAU.

... Pour qui gardes-tu tes carreaux embrasés,
Si de pareils tyrans n'en sont point écrasés?

CORNEILLE.

Ca Dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux.

LA FONTAINE.

Le souverain des immortels
Epuise ses carreaux sur ses propres autels.

CAZOTTE.

Lorsque les carreaux de son foudre
Chez nos sœurs passent pour muets,
Jupin ne mettrait-il en poudre

Qu'une couronne de bluets?

BÉRANGER.

|| Ce mot a été déformé par le langage populaire. Dans plusieurs de nos provinces on dit, quand le ciel est noir : « Il va tomber un garrot, » pour une grosse averse.

— Loc. pop. Valet de carreau, Homme méprisable : Je n'ai pas envie qu'on me reçoive comme un valet de carreau.

Et Marinette aussi, d'un dédaigneux museau,
Lâchant un : « Laisse-nous, beau valet de carreau, »
M'a planté là comme elle.....

MOLIÈRE.

On dit quelquefois dans le même sens : As de carreau. || Mettre le car sur le carreau, Vomir. || Se garder à carreau, Bien prendre toutes ses précautions : On se garde à carreau contre le pillage, en cas de révolution. (E. About.) || Qui se garde à carreau n'est jamais capot. Qui prend ses précautions n'est jamais pris. Les deux locutions qui précèdent sont empruntées aux jeux de cartes.

— Argot. Carreaux brouillés, Maison mal famée, à cause de la précaution que l'on prend souvent de barbouiller les carreaux de ces établissements, afin que les passants ne puissent voir à l'intérieur.

— Mar. Nom donné aux ceintes et préceintes, particulièrement à celles de la lice de vibord. || Bordage supérieur d'une petite embarcation non pontée.

— Pêch. Nappe carrée tendue sur deux portions de cerceau qui se croisent, et qui sont attachées au bout d'une perche.

— Peint. et Dessin. Carreaux de réduction,

Carreaux que l'on trace sur le papier ou la toile, pour réduire plus commodément, dans certaines proportions, le sujet que l'on veut copier.

— Techn. Fer à repasser dont le tailleur se sert pour rabattre les coutures. || Petit nécessaire de couturière surmonté d'une pelote. || Coussin sur lequel la dentelière fixe son ouvrage. || Chez les gantiers, Petite pièce en forme de losange, qui est cousue au bas d'une fourchette. || Chacune des pièces composant les faces extérieures et verticales d'un poêle.

|| Grosse lime en forme de parallépipède allongé, terminée par une pyramide tronquée,

taillée rude sur les quatre faces et servant à dégrossir. || Chacun des petits carrés ou des petits parallélogrammes que présente le papier dit de mix en carte, en usage pour la fabrication des tissus façonnés. || Grand carreau, Chacune des grandes divisions, aussi en carré ou en parallélogramme, que forment, sur ce même papier, les lignes fortes ou lignes de démarcation.

— Constr. Pierre qui a plus de largeur en parement que de longueur en queue. || Pierre brute de moyenne grosseur. || Plancher de parquet remplissant un des compartiments de la carcasse. || Carreaux de bossage, Pierres taillées en bossage avec refend, et servant à composer un pied-droit ou une chaîne.

— Minér. Carreau d'une mine, d'une carrière, Emplacement situé près de l'ouverture des puits et galeries d'exploitation, où l'on dépose les produits à mesure qu'ils sont amenés au jour. || Nom donné par les carriers aux blocs de pierre meulière qui servent à fabriquer les meules des moulins à blé. Autrefois,

le meunier faisait à sa fantaisie le choix des carreaux qui le flattaient par leur couleur et leur porosité; ces carreaux, de trempe différentes et assez grossièrement reliés, donnaient de très-mauvaises meules, comparative-

ment aux pièces que l'on fabrique maintenant au moyen de combinaisons de carreaux indiquées par l'expérience, et qui fonctionnent avec une admirable précision. (B. Wirtgen.)

— Comm. Carreau de la halle, A Paris, Endroit où se font les ventes, autour et en dehors de la halle, dans de petites boutiques établies le matin et enlevées chaque soir : Le petit carreau des halles commençait à s'animer. (Gér. de Nerval.)

— Métrol. Ancienne mesure de superficie principalement usitée en Bourgogne, où elle avait remplacé la perche.

— Monn. Nom que l'on donnait, dans l'ancien mode de monnayage au marteau, aux lames ou morceaux de métal, que l'on préparait pour faire les flans dont on fabriquait ensuite des espèces. || Tailler carreaux, Couper ces lames avec les cizoires et les réduire en petites plaques carrées. || Battre ou frapper carreaux, Les aplatir sur l'enclume, à coups de marteau. || Réduire carreaux, Les mettre au feu pour adoucir le métal et le rendre plus facile à travailler. || Ajuster, approcher, rabaisser carreaux, Les battre, les rogner, les limer pour leur donner le poids et la dimension convenables. || Réchauffer, flattr, eslezer et boiser carreaux, Les mettre une seconde fois au feu, les arrondir avec le flattr et les adoucir avec la gratte-boësse.

— Manég. Grande plaque plombée qu'on met au-dessus de la mangeoire des chevaux, pour les empêcher de lécher le mur.

— Jeux. Deuxième couleur des jeux de cartes, qui se distingue des autres par les losanges rouges dont elle est marquée; carte de cette couleur : As de carreau. Roi de carreau. Joueur au carreau. Je coupe aux carreaux. J'ai quinté majeure en carreau. Le Père Daniel prétend que les carreaux représentent les flèches qui portaient autrefois ce nom, tandis que le Père Ménéstrier assure qu'ils marquent les bonnégies, parce que, dit-il, les maisons sont carrelées.

Avec les sept carreaux il avait quatre piques.

MOLIÈRE.

Au parloir, témoin de mes larmes,
Le roi de carreau vient souvent.

BÉRANGER.

|| Franc carreau, Sorte de jeu où l'on jette en l'air une pièce de monnaie, en tâchant de la faire tomber sur un seul carreau, le plus loin possible de ses bords : L'un des joueurs parie que cet écu, après sa chute, se trouvera à franc carreau, c'est-à-dire sur un seul carreau. (Buff.)

— Blas. Meuble qui représente un carré parfait : De Carrel : D'hermines, à trois carreaux de gueules. — Le Capon de Baussay : D'argent, à trois carreaux rangés de gueules, accompagnés en chef de trois moucheures du même. — Carrey de Bellemare : D'azur, à la bande d'or, chargée de trois carreaux de sable, et accompagnée de deux étoiles du second email.

— Pathol. Maladie fréquente chez les enfants, caractérisée par le développement excessif et par la dureté de l'abdomen, et causée par la dégénérescence tuberculeuse des glandes du mésentère : Le carreau, qui reconnaît en général les mêmes causes que les scrofules, attaque particulièrement les enfants. (Chomel.) Les ganglions lymphatiques du mésentère ne s'enflamment que par l'effet de l'entérite, et cette double phlegmasie constitue le carreau. (Broussais.)

— Phys. Carreau électrique, Plaque de verre dont les surfaces sont recouvertes d'une lame métallique, et qui sert aux expériences sur les électricités latentes. || Carreau magique ou étincelant, Pièce de verre sur laquelle sont tracés divers dessins avec des losanges d'étain, que l'on rend visibles dans l'obscurité en y produisant un courant électrique.

— Hortie. Compartiment d'un parterre, ordinairement de forme carrée, bordé de buis et garni de fleurs ou de gazon : C'est le local qui doit décider la grandeur des carreaux. (Rozier.) || Large planche d'un jardin potager :

Le pis fut que l'on mit en piteux équipage

Le pauvre potager : adieu, planches, carreaux

Adieu, chicorée et poireaux.

LA FONTAINE.

On dit plutôt CARRÉ dans ce dernier sens.

— Econ. rur. Pâturage clos de larges fossés.

— Ornith. Un des noms vulgaires de l'hirondelle de rivage.

— Ichthyol. Nom vulgaire de la carpe carassin, du carlelet et du lançon. || Brochet carreau, Très-gros brochet.

— Mull. Syn. de FYRULE.

— Encycl. Art milit. Dans le moyen âge, on désignait sous le nom de carreau un projectile de guerre d'un très-grand usage avant l'invention de l'artillerie. C'était un énorme javelot, un trait puissant en fer, de forme carrée, qui était lancé par la baliste. L'infanterie tirait aussi de petits carreaux avec l'arbalète. Cette arme se nommait carreau, à cause de la forme quadrangulaire de son fer, du latin quadratus, carré; aussi Rabelais, Marot, Ménage et même Velly au xviii^e siècle, écrivirent-ils quareau. La hampe du carreau était empennée d'airain, au lieu d'avoir des plumes comme en portaient les fleches. L'ordonnance de 1285 veut que les sergents d'armes aient le carquois garni de carreaux. Les poètes et les peintres ont fait entrer ces carreaux dans la description des foudres de Jupiter; et en effet, des carreaux enflammés, courant en zigzag et frappant avec une sorte de fureur aveugle, offraient à l'esprit une assez juste image du phénomène de la foudre.

L'usage des carreaux a cessé au xiv^e siècle; cependant il est encore fait mention des blessures faites par le carreau et de leur traitement dans les livres de médecine d'Ambroise Paré.

— Méd. A diverses reprises, on a tenté de remplacer l'expression métaphorique et insignifiante de carreau par une expression plus scientifique et plus rigoureuse; mais on n'a réussi qu'à multiplier les synonymes, comme il arrivera toujours lorsqu'on voudra dénommer des affections dont la nature ne peut être déterminée d'une manière précise. Le carreau s'est appelé successivement : scrofules ou écouelles mésentériques, étié mésentérique, atrophie mésentérique, rachialgie mésentérique, etc.; Alibert lui donnait le nom de mésentérite; Baumes, celui de physconie mésentérique; enfin, dans ces derniers temps, on donnait au carreau le nom d'entéro-mésentérite, qui convient mieux à l'affection typhoïde, tandis

que M. Piorry proposait celui de *mésentérophymie*. En résumé, les auteurs sont d'accord sur ce point, que le *carreau* est une affection scrofuleuse ou tuberculeuse du ventre, siégeant dans les ganglions lymphatiques du mésentère, et plus spécialement propre à l'enfance. C'est de trois à quinze ans que l'affection se montre le plus communément, quoiqu'on ait trouvé des tubercules dans les ganglions mésentériques à tout âge. Elle se développe manifestement sous l'influence d'une prédisposition primordiale, congénitale ou acquise, en vertu de laquelle s'opère la dégénérescence tuberculeuse des ganglions du mésentère. Cependant on ne peut se refuser à admettre que certaines influences directement agissantes en favorisent la production; on citera particulièrement : la mauvaise alimentation, les indigestions répétées, le froid humide, la dénutrition incomplète des exanthèmes fébriles, tels que rougeole, variole et scarlatine; la répercussion de ces maladies ou des affections cutanées chroniques; enfin, les inflammations catarrhales de l'intestin.

— *Symptômes du carreau.* Le *carreau* est précédé, pendant un temps quelquefois fort long, des troubles généraux qui accompagnent d'ordinaire le développement d'une diathèse tuberculeuse; on observe plus particulièrement des alternatives de boulimie et d'anorexie, de diarrhée et de constipation; mais il n'y a pas là un seul symptôme qui puisse être regardé comme caractéristique du *carreau*. Après ces prodromes vagues, l'affection mésentérique se caractérise un peu plus : le volume du ventre augmente graduellement pendant que le reste du corps maigrit; l'abdomen prend ainsi un volume considérable et une dureté que l'on regarde comme caractéristique. En même temps, des vomissements glaireux se montrent; la dyspepsie et les irrégularités digestives se prononcent; les matières fécales prennent une couleur grise ou ardoisée; l'urine est lactescente; la transpiration est acide, et un cercle livide cerne en bas la paupière inférieure. Tels sont les caractères assignés à la première période du *carreau*; mais aucun d'eux, hâtons-nous de le dire, ne peut suffire pour déterminer la nature de la maladie; ce n'est que dans la seconde période que l'affection tuberculeuse du mésentère est assez prononcée pour être reconnue avec certitude.

Dans cette seconde période, le palper abdominal fait reconnaître la présence de nodosités inégales ou de tumeurs arrondies, dures, bosselées; ce sont les tubercules développés dans les ganglions du mésentère. Ces tumeurs sont ordinairement le siège de douleurs légères, sourdes, fixes, s'irradiant dans les parois du ventre et se propageant dans la direction des nerfs sciatiques; dans d'autres cas, la pression même ne réveille pas de douleurs. Cependant, avec le progrès de la maladie, l'amaigrissement se prononce; les déjections deviennent abondantes, fétides, diarrhéiques; le gonflement du ventre augmente, en même temps que cet organe est le siège d'une sensation de gêne et de pesanteur. A ces signes, le praticien reconnaît le ramollissement des masses tuberculeuses. Un épanchement dans la cavité péritonéale peut accompagner ces symptômes; les membres s'infiltrent; la fièvre hectique se déclare, et, en peu de jours, emporte le malade.

Les symptômes que nous venons de décrire se rapportent à la forme commune du *carreau*, celle qu'on a appelée *forme inflammatoire*; mais à côté de ce *carreau* inflammatoire, on a décrit une autre affection qui s'en rapproche à certains égards, c'est le *carreau indolent*. Ici, les manifestations symptomatiques font complètement défaut; l'affection tuberculeuse demeure à l'état latent ou ne se révèle que par quelques symptômes légers qui persistent pendant plusieurs années sans amener d'aggravation; cependant, si le malade vient à succomber intercurrentement sous le coup d'une affection étrangère, l'autopsie cadavérique révèle l'existence des productions tuberculeuses dans les ganglions du mésentère.

C'est à l'autopsie, en effet, que se dévoile la véritable nature du *carreau*. La lésion anatomique qui le caractérise, quelle que soit la forme qu'il affecte pendant la vie, la lésion véritablement distinctive, c'est la tuberculisation des ganglions lymphatiques du mésentère. Ces organes, mis à découvert, n'apparaissent plus avec leur physiologie normale; leur tissu présente des altérations de structure nombreuses, qui ne sont, en réalité, que des degrés divers ou des formes différentes de la transformation tuberculeuse. Tantôt le ganglion est rouge, très-vasculaire, enflammé, plus résistant sous le scalpel et présentant la matière tuberculeuse sous forme de petits grains arrondis et irréguliers déposés dans son tissu; cette première forme d'altération répond au *carreau inflammatoire*; tantôt, au contraire, le ganglion ne présente pas traces d'inflammation, il n'est pas plus résistant, sa couleur est plus pâle qu'à l'état sain, et la matière tuberculeuse est accolée au ganglion comme si elle lui était étrangère; il y a vraisemblance que cette forme d'altération répond au *carreau indolent*; cependant, dans ce cas, comme dans le précédent, le ganglion est atrophié et comme altéré dans sa forme par la substance du tubercule qui le comprime. A une époque plus avancée de la maladie, la glande lymphatique a entièrement disparu; le tubercule a envahi toute sa substance, et formé des masses dissé-

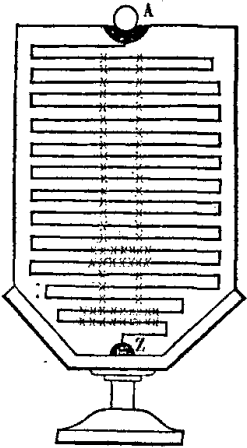
minées ou agglomérées de grosseur variable. Il arrive même une sorte d'épanchement de la matière tuberculeuse, qui forme des plaques entre les feuillets du mésentère. Quant au tubercule lui-même, développé dans les ganglions du mésentère, il passe par la série des transformations qui lui sont propres, depuis l'état de crudité jusqu'au ramollissement le plus complet; la région ne modifie en rien l'évolution de ce produit morbide. A côté de l'altération caractéristique des ganglions, il n'est pas rare d'observer, dans le *carreau*, quelques modifications plus ou moins profondes des organes de l'abdomen. Ainsi, le ganglion infiltré de matière tuberculeuse peut subir une sorte de dégénérescence inflammatoire; le péritoine peut être partiellement enflammé et contracter quelques adhérences; la membrane muqueuse de l'intestin est enflammée, et, dans quelques cas, parsemée d'ulcérations plus ou moins profondes; enfin, les différents feuillets du péritoine, participant à l'affection tuberculeuse, sont rétractés, épaissis, indurés et infiltrés de tubercules; c'est ce qui constitue la péritonite et l'épiploite tuberculeuses concomitantes de la phthisie mésentérique.

La tuberculisation mésentérique est une affection toujours très-grave, sinon par elle-même, du moins par les complications dont elle est accompagnée, ou seulement par le fait même de la diathèse tuberculeuse dont elle est une des expressions symptomatiques. Cependant, de toutes les manifestations de cette diathèse, le *carreau* est la moins grave, et il n'est pas extrêmement rare de voir la maladie s'arrêter dans ses progrès et demeurer stationnaire.

— *Traitement du carreau.* Pour traiter efficacement le *carreau*, il faut s'attaquer au vice tuberculeux qui lui donne naissance; ce serait du moins la seule chance de succès, en raison de l'axiome : *Sublata causa, tollitur effectus*. Si le *carreau* pouvait être reconnu dès la première période, il ne serait pas impossible d'en arrêter l'évolution; on ne peut même affirmer l'inevitable du *carreau* confirmé, pourvu toutefois qu'il ne soit accompagné d'aucune des complications qui amènent ordinairement la mort. Cependant nous devons dire que les guérisons ne sont ordinairement qu'apparentes, et que le traitement ne réussit, le plus souvent, qu'à arrêter temporairement la marche de la maladie.

De ce que nous venons de dire, il ressort qu'on peut distinguer trois traitements du *carreau* : 1° un traitement prophylactique ou pré-servatif; 2° un traitement curatif applicable à la première période de l'affection ou au *carreau* confirmé exempt de complications dans les autres organes; 3° un traitement palliatif, à la dernière période du *carreau*, alors que tout espoir de guérison est perdu. Le traitement prophylactique ne diffère pas de celui qu'on applique aux dispositions strumeuses ou tuberculeuses; il consiste dans l'emploi longtemps continué des toniques, des amers et des analeptiques. L'huile de foie de morue, l'iodure de fer, l'iodure de potassium, les bains de mer, les précautions hygiéniques et une alimentation réparatrice, sont les principaux éléments de cette médication. Si l'on suppose que le *carreau* commence à se développer, on emploiera les frictions et les fomentations sur le ventre avec les préparations résolutive, particulièrement les pommades mercurielles et les préparations de plomb; à l'intérieur : l'extrait de ciguë, l'acétate de potasse, le calomel, l'iodure et les iodures, les préparations ferrugineuses, les extraits amers, l'hydrochlorate d'ammoniaque, etc. etc. Les bains sulfureux, les bains iodés et surtout les bains de mer jouissent d'une certaine efficacité, si l'on y joint un régime tonique et réparateur, l'huile de foie de morue, les boulettes de viande crue, etc. Dans les cas de *carreau* inflammatoire sans complications, il pourra être indiqué d'employer un traitement antiphlogistique, comme les bains tièdes, la diète, les saignées locales et les révulsifs comme dans les entérites simples, et de continuer ce traitement ou de l'alterner avec l'emploi des résolutifs jusqu'à la disparition des symptômes de l'affection aiguë. Enfin, à la dernière période de la maladie, il ne reste que l'emploi des moyens palliatifs qu'on oppose à la phthisie pulmonaire au troisième degré.

— *Physiq. Carreau étincelant.* Cet appareil,



qui faisait l'amusement des salons scientifi-

ques du siècle dernier, consiste en une surface de verre, sur laquelle on a collé de petites bandes de feuilles d'étain qui forment un ruban continu depuis une sphère supérieure A, que l'on fait communiquer avec une machine électrique, jusqu'à une autre boule Z, qui communique avec le sol. On a dessiné sur le *carreau* une figure quelconque; puis, avec une pointe de canif, on a enlevé toutes les parties des bandes d'étain qui se trouvent sur les contours du dessin. Quand l'électricité passe, chacune des coupures, où se trouve une interruption du conducteur, s'illumine par une étincelle, et l'ensemble des points éclairés rend visible dans l'obscurité la figure dessinée.

— *Carreau magique.* On étend sur une lame de verre une espèce de vernis contenant beaucoup de limaille métallique, dont les grains, après la dessiccation, forment une poussière qui reste disséminée sur la surface du *carreau*. L'une des extrémités du *carreau* ainsi préparé communique avec le sol, et l'autre extrémité opposée avec une machine électrique. On voit alors des traits de feu qui se croisent et serpentent dans tous les sens, changeant à chaque instant de figure et de position. On regarde ces lignes lumineuses comme formées par des séries d'étincelles entre les grains de la poussière métallique dont le *carreau* est recouvert.

— *Épithètes* (au pl. et dans le sens de foudre). Brûlants, fumants, menaçants, vengeurs, bruyants, éclatants, terribles, redoutables, infatigables, inévitables, allumés, enflammés, meurtriers, mortels, lancés, retenus, éteints.

CARREAUTAGE s. m. (ka-rô-ta-je — rad. carré). Operation consistant à diviser en carrés réguliers l'esquisse d'un dessin d'étoffe.

CARRÉE s. f. (ka-ré — rad. carré). Couronne, ordinairement en bois, à laquelle on attache les rideaux et les draperies d'un lit : *La carrée d'un lit*.

— *Mar.* Châssis en bois garni d'une toile lacée, et qui sert de fond aux cadres ou lits des officiers et des maîtres.

— *Navig.* Dalle de pierre placée devant la cabine de certains bateaux de rivière, et sur laquelle l'équipage allume le feu nécessaire à la cuisson de ses aliments. « Abri que, dans certains bateaux, les marins établissent pour leur usage, au milieu du pont, et qui est ainsi nommé parce qu'il renferme la carrée. » Cuisine du bateau.

— *Comm.* Nom donné à l'ardoise d'Anjou : *CARRÉE fine. CARRÉE forte*.

— *Anc. mus.* Note de forme carrée, qui correspondait à deux de nos rondes; elle s'appelait aussi *brève*, et la ronde portait le nom de *semi-brève*.

CARREFOUR s. m. (ka-re-four — lat. *quadri-furcus*, de *quatuor*, quatre; *furca*, fourche). Endroit où se croisent plusieurs rues ou plusieurs chemins : *Le carrefour d'une forêt*. C'est dans les *CARREFOURS* qu'il arrive le plus d'accidents de voitures. Ce que les beaux génies de la Grèce ont trouvé par un dernier effort de raison s'enseigne aux *CARREFOURS* de nos cités. (Chateaub.) Maudits soient les *CARREFOURS*! c'est le diable qui les a faits à l'image de sa fourche! (V. Hugo.) Quand les prud'hommes du moyen âge tenaient leurs assises au *CARREFOUR* d'une grande route, au porche de l'église ou sous l'auèbeine en fleurs, ils appelaient, en cas de doute, le premier bon compagnon qui passait. (Michelet.)

— *Par ext.* La rue considérée comme le lieu habituel où se trouve la foule, et particulièrement le bas peuple; en ce sens, *carrefour* devient un terme de mépris : *Des habitudes de carrefour. Un langage de carrefour. Une littérature de carrefour. Un chantre, un musicien de carrefour*.

Vous devez marcher droit pour n'être pas berné, Et s'il faut que sur vous on ait la moindre prise, Gare qu'aux carrefours on ne vous tymanise. *MOLIÈRE.*

..... J'ai fui la ville aux muses si contraire, Et l'écho fatigué des clameurs du vulgaire; Sur les pavés poudreux d'un bruyant carrefour, Les poétiques fleurs n'ont jamais vu le jour. *A. CHÉNIER.*

« Le peuple, la multitude, la foule : Les *CARREFOURS* ont toujours fait la loi aux académies. (Volt.)

— *Fig.* Circonstance multiple, état qui a plusieurs issues possibles : *Un grand événement est survenu dans ma vie! Au milieu de la route monotone que je parcourais tranquillement et sans y penser, un CARREFOUR vient tout à coup de s'ouvrir.* (E. Souvestre.) Les femmes se tiennent aussi longtemps qu'elles le veulent dans cette position équivoque, comme dans un *CARREFOUR* qui mène également au respect, à l'indifférence, à l'étonnement ou à la passion. (Balz.)

CARRÉGER v. n. ou intr. (ka-ré-jé — *Forme* provenç. du mot *charrier*). Mar. Faire porter beaucoup de toile au bâtiment par un grand vent. « Louvoyer. Ce terme n'est en usage que dans la Méditerranée.

CARRÉS ou **CARRHÆ**, ville de l'ancienne Mésopotamie, au S.-O. d'Édesse, sur le Chaboras. Victoire des Parthes sur Crassus, 53 av. J.-C. C'est actuellement la ville de Harran, chef-lieu d'un sandjak du Diarbékir.

CARREIGNON s. m. (ka-rè-gnon; *gn* mll. — dimin. de *carre*). Angle, coin. « Vieux mot.

CARREIRA (Louis-Antoine d'ABREU E LIMA, comte de), diplomate portugais, né à Viana en 1785, d'une ancienne famille. Il est pair du royaume et membre du sénat. Il entra dans l'armée (1805), et servit quelque temps dans les colonies, puis fut attaché aux négociateurs portugais du congrès de Vienne, passa à Saint-Petersbourg comme secrétaire de légation et y devint chargé d'affaires. Ministre plénipotentiaire à La Haye (1824), il fut révoqué par dom Miguel (1828), mais maintenu par la reine dona Maria. Après 1830, il fut accrédité à Londres, et fit valoir avec zèle et succès auprès de la cour de Saint-James la cause du gouvernement constitutionnel et des institutions représentatives que réclamait le Portugal. Il devint ensuite ministre plénipotentiaire près la cour des Tuileries, et fut nommé gouverneur de dom Pedro V.

CARREL s. m. (ka-rèl). Forme ancienne du mot *CARREAU*.

CARREL (Louis-Joseph), théologien français, né à Seyssel, mort vers la fin du XVIII^e siècle ou au commencement du XVIII^e. Il s'occupa de la question du prêt à intérêt, et publia la *Pratique des billets* (Louvain, 1690). On lui doit aussi la *Science ecclésiastique suffisante à elle-même, sans le secours des sciences profanes* (1708), et quelques dissertations sur des questions théologiques.

CARREL (Armand), célèbre publiciste, un des beaux caractères de la première moitié de ce siècle, un des plus purs, un des plus glorieux ancêtres de la future démocratie; né à Rouen, le 8 mai 1800, d'une famille de commerçants, blessé grièvement dans un duel le 22 juillet 1836, mort quarante-huit heures après. Il fit ses premières études au collège de sa ville natale, puis entra à l'école militaire de Saint-Cyr, d'où la fierté de son caractère et l'indépendance de ses principes faillirent plus d'une fois le faire expulser. Un jour, le général d'Albignac, qui commandait l'école, lui ayant dit, pour le blesser, qu'avec des opinions comme les siennes il ferait mieux de tenir l'aune dans la boutique de son père, il osa lui répondre : « Mon général, si jamais je reprends l'aune de mon père, ce ne sera pas pour mesurer de la toile ! » Entré dans l'armée avec le grade de sous-lieutenant, il prit une part active aux conspirations semi-libérales et semi-bonapartistes de la Restauration, trempa notamment dans le complot de Belfort, et eut le bonheur d'échapper à une accusation. Au moment de la révolution espagnole, entraîné par sa passion pour la liberté et par son goût pour les aventures chevaleresques, il envoya sa démission au ministère de la guerre, s'embarqua secrètement à Marseille sur un bateau pêcheur, et alla rejoindre en Espagne le bataillon de volontaires français qui s'étaient rassemblés (1823) sous le drapeau prosrit de Jemmapes et d'Austerlitz pour soutenir les constitutionnels. Il combattit héroïquement pour cette cause, qui se rattachait à ses principes, et la défendit encore quand déjà elle était perdue. D'ailleurs, et c'est là un de ses traits distinctifs, il aimait la guerre, beaucoup sans doute pour les idées qu'elle lui permettait de défendre, mais il l'aimait aussi en artiste et pour elle-même. Pendant toute sa carrière d'écrivain, il garda cette empreinte, le tempérament militaire, l'allure ferme et décidée, le caractère absolu, un peu tranchant, le sentiment fier et loyal. Rentré en France, quoiqu'il fût couvert par une capitulation, on le traduisit devant un conseil de guerre, qui le condamna à mort, jugement qui fut cassé pour vices de formes. Renvoyé ensuite devant un autre conseil de guerre, à Toulouse, il étonna ses juges par sa contenance intrépide et digne, électrisa l'auditoire par quelques-uns de ces mots qui jaillissent du cœur, et fut acquitté. Dès lors, il quitta l'épée pour la plume, apportant dans cette nouvelle carrière un esprit militant et hardi, nourri d'études sérieuses et de lectures passionnées au feu des bivouacs ou dans la solitude de la prison. Il fut quelque temps secrétaire d'Augustin Thierry, collabora ensuite à divers journaux et revues, le *Constitutionnel*, le *Globe*, la *Revue française*, le *Producteur*, etc., traversa la naissante école saint-simonienne, plutôt en curieux qu'en disciple, et publia deux résumés, l'*Histoire d'Ecosse* et l'*Histoire de la Grèce moderne*, excellents modèles de narration claire et concise, ainsi qu'une *Histoire de la contre-révolution d'Angleterre*, qui n'était en réalité qu'un pamphlet politique contre la Restauration et une prédiction de sa chute. Mais sa grande œuvre est le journal le *National*, fondé avec MM. Thiers et Mignet (1^{er} janvier 1830), dont il eut la première idée, dont il donna le titre, et qui devait garder une si vive empreinte de sa personnalité. Fondé dans le but de hâter le renversement des Bourbons et de préparer les voies à la maison d'Orléans, ce journal acquit une grande importance; mais Carrel n'y fut d'abord qu'en sous-ordre. C'est seulement après la révolution de Juillet, quand les principaux rédacteurs entrèrent au gouvernement, qu'il en eut la rédaction en chef. Il n'est pas vrai, comme on l'a dit, que Carrel se soit jeté dans l'opposition par ambition déçue; s'il refusa la préfecture du Cantal, qui lui fut offerte, ce n'est point qu'il aspirât au conseil d'Etat, c'est qu'il préférait la vie passionnée du journalisme, qui était encore pour lui un combat, et

qui lui donnait une importance politique bien plus considérable que n'eussent pu le faire des fonctions administratives. D'ailleurs son opposition fut, pendant plus d'un an, constamment modérée et presque affectueuse pour le nouveau pouvoir; ce ne fut qu'au commencement de 1832 que le *National* arbora le drapeau républicain et que son rédacteur devint un des chefs de ce parti, par cette sorte d'attraction que toutes les causes périlleuses exerçaient sur lui, autant que par suite des mesures rétrogrades du gouvernement. Ce fut le 1^{er} janvier de cette année que Carrel déclara que la monarchie, n'offrant pas les conditions nécessaires au développement de la France, et n'ayant été qu'un essai infructueux, la République devait naturellement en prendre la place.

On sait quelles furent les luttes du parti républicain à cette époque. Dans toutes ces péripéties, la situation d'un journal comme le *National* ne laissa pas d'être fort difficile. Carrel, qui se présentait d'ailleurs avec la roideur d'un chef de parti plutôt qu'avec la docilité d'un auxiliaire ou d'un soldat, et qui professait les théories américaines alors peu goûtées de la démocratie radicale, fut accueilli d'abord avec une certaine réserve; mais ses services, ses talents, sa forte personnalité lui assurèrent bientôt une autorité considérable. Toutefois, la fraction la plus ardente du parti ne perdit jamais complètement la crainte de l'avoir un jour pour adversaire; et il faut reconnaître que son tempérament militaire, son caractère un peu tranchant et absolu, ainsi que ses opinions plus bourgeoises que populaires, donnaient quelque fondement à cette opinion, qui est restée une croyance traditionnelle dans la démocratie.

Quoi qu'il en soit, Carrel devint rapidement le premier journaliste de son temps, et il fit une guerre extrêmement vive au gouvernement de Juillet. Quoique sobre et contenu, son style avait du mouvement et quelquefois de l'éclat; son argumentation était serrée, vigoureuse, jamais subtile; sa manière était large, naturelle et abondante; sa langue pure, limpide et colorée; le ton de sa polémique était passionné, mais d'une énergie calme et forte et d'une éloquence empreinte de fierté militaire et de dédain pour ses adversaires, quand ils étaient forts et puissants, de courtoisie et de générosité quand ils étaient tombés ou vaincus. Enfin sa manière littéraire reproduisait fidèlement les traits les plus saillants de son caractère loyal, absolu, énergique et sincère. On a dit quelquefois qu'il avait été le *Bayard* du journalisme républicain: il est certain qu'il a traversé sans peur toute une existence de combat, et qu'au milieu de la corruption publique il est resté sans reproche.

Un fait donna une idée de sa mâle fermeté et de la manière dont les publicistes de ce temps savaient résister à l'arbitraire. Sous le ministère Périer, on avait imaginé d'arrêter préventivement les journalistes dont les écrits étaient déferés au jury. Déjà quelques-uns avaient été incarcérés de cette façon, contrairement à la loi. Carrel résolut de provoquer sur ce point une lutte décisive. Dans un article du 24 janvier 1832, il déclara que l'arrestation préventive des écrivains, hors le cas de flagrant délit (d'appel à la révolte, par exemple), était une illégalité, qu'il ne s'y soumettrait pas, et que, si on essayait de l'arrêter, il repousserait la force par la force. Puis il se tint chez lui, prêt à résister. Mais cet audacieux défi ne fut pas relevé par le pouvoir. L'article d'ailleurs avait produit son effet: on n'arrêta plus préventivement les écrivains.

Les occasions que sa vie de lutte lui donna de parler en public, soit devant les tribunaux, soit à la barre de la Chambre des pairs, révélèrent aussi en lui un orateur politique plein de nerf et d'élévation. On se souvient surtout de cette scène dramatique où, défendant le *National* cité à la barre de la Chambre des pairs pour un article qualifié d'injurieux, il donna le nom d'*abominable assassinat* à la condamnation du maréchal Ney.

Carrel était dans toute la force de l'âge et du talent, et il avait acquis une importance politique qu'il a été donné à peu de journalistes d'atteindre, quand un triste et vulgaire accident vint l'arracher à sa haute destinée, à ses amis et à son parti. Il avait conservé de son éducation militaire une extrême susceptibilité, et il offrait volontiers sa vie en garantie de ses paroles. Déjà il avait été blessé dans deux duels, lorsque, dans le courant de 1830, il fut entraîné dans la fameuse querelle des journaux contre M. Emile de Girardin, à propos de la réduction considérable que celui-ci faisait subir au prix d'abonnement, en fondant la *Presse*. Carrel, qui n'avait pas été mêlé à ces débats, finit par céder aux sollicitations de ses amis les rédacteurs du *Bonsens*, et inséra dans le *National* une note qui blessa M. de Girardin, lequel riposta par un article extrêmement vif. Une rencontre devint inévitable, et elle eut lieu, en effet, au bois de Vincennes, le 22 juillet.

Nous allons donner sur ce duel mémorable et sur la fin de Carrel quelques détails résumés d'après le *National* et MM. Louis Blanc et Littré. Il avait été décidé par les témoins que les combattants seraient placés à quarante pas, et qu'ils en pourraient faire dix chacun. Carrel franchit la distance d'un pas ferme et rapide. Parvenu à sa limite, il tira sur M. de Girardin, qui n'avait encore fait que trois pas en

ajustant. La détonation des deux armes fut presque simultanée; cependant Carrel avait tiré le premier. M. de Girardin s'écria: « Je suis touché à la cuisse! » et fit feu. « Et moi à l'aine! » dit Carrel. Il eut encore la force d'aller s'asseoir sur un tertre au bord du chemin. Ses témoins et son ami, le docteur Marx, coururent à lui; M. Persat, gérant du *National*, fondait en larmes. « Ne pleurez pas, mon bon Persat, lui dit Carrel; voilà une balle qui vous acquitte. » Il faisait allusion au procès du *National*, qui devait avoir lieu le lendemain.

Après lui avoir donné les premiers soins, ses amis le prirent dans leurs bras pour le porter à Saint-Mandé, chez M. Peyra, son camarade de l'Ecole militaire. En passant auprès de M. de Girardin, Carrel voulut s'arrêter, et lui dit: « Souffrez-vous, monsieur de Girardin? — Je désire que vous ne souffriez pas plus que moi, répondit M. de Girardin. — Adieu, monsieur; je ne vous en veux pas. » Près de la porte du bois, on rencontra un vieux militaire. Carrel lui dit: « Vous avez servi: avez-vous été quelquefois blessé au ventre? — Non, monsieur; seulement au bras et à la jambe; mais j'ai eu plusieurs camarades blessés au ventre qui en sont revenus. — Triste blessure que celle-là, » ajouta Carrel.

M. Peyra accourait au-devant de son ancien camarade. « Ah! voilà Peyra! vous le voyez, les vieux amis se rencontrent toujours, même quand ils ont suivi de longues différentes. Maintenant que je connais votre maison, j'y reviendrai. » On se disposait à le porter dans la chambre de M. Peyra; mais il voulut monter lui-même l'escalier, soutenu par ses amis. Carrel, placé sur le lit, était calme, quoiqu'il commençât à beaucoup souffrir dans l'abdomen, et surtout dans l'épaule droite; il avait l'esprit aussi tranquille et aussi présent que s'il se fût étendu uniquement pour se reposer sur ce lit d'où il ne devait plus se relever. Ce n'est pas qu'il se fit illusion sur la gravité de sa blessure; car, dès ce moment, il demanda qu'on le transportât directement au cimetière, sans le présenter à l'église: « Point de prêtre, point d'église! » Telle fut sa recommandation brève et absolue. Peu de temps après, songeant à la cause de son duel et de sa blessure, il dit: « Le porteur-drapeau du régiment est toujours le plus exposé; du reste, j'ai fait mon devoir. » Lorsqu'on se fut assuré que la vessie n'était pas atteinte, on lui fit remarquer cette circonstance. « Oui, dit-il, c'est la péritonite que j'ai à craindre. »

Toute la première journée se passa ainsi, sans qu'aucun accident se fût développé encore. La nuit fut agitée, sans sommeil, et très douloureuse; cependant, dans la matinée, le pouls avait encore sa force, et le nombre des pulsations s'élevait à peine à quatre-vingts. Mais, vers onze heures du matin, l'aspect changea tout à coup: un léger froid aux pieds se fit sentir; le pouls s'accéléra de plus en plus, et l'état du blessé s'aggrava de manière à ne plus laisser d'espoir à ses amis. Au milieu du progrès rapide et irrésistible des accidents, on eut recours trois fois en quelques heures à la saignée.

Vers la fin de cette journée si cruelle, Carrel eut de courts assoupissements, à la suite desquels il prononçait des paroles sans suite; mais il s'en apercevait aussitôt, et, voulant caractériser cette rêverie, cet homme de Plutarque, se rappelant les fortes études de sa jeunesse, disait: *Velut ægri somnia*. A onze heures du soir, le mal redoubla de violence: un frisson très-fort s'empara du malade et les vomissements commencèrent; le pouls ne tarda pas à s'effacer complètement, et alors vint l'agonie. Vers trois heures, la tête de Carrel commença à s'embrancher. Sa voix, sans cesser d'être ferme et nette, prit une intonation plus grave, plus creuse, plus sourde; sa vue s'affaiblit, et bientôt disparut entièrement. Il n'eut pas conscience de ce dernier accident; il se persuadait qu'il était dans l'obscurité, et, plusieurs fois, il demanda qu'on apportât de la lumière pour pouvoir reconnaître les amis qui entouraient son lit et qu'il appelait successivement, en ajoutant presque toujours à leur nom quelques mots d'affectueuse bonté. « De la lumière! » tel avait été aussi le dernier mot de Goethe. Ses deux bras, jetés en dehors du lit, cherchaient sans cesse à saisir la main de ceux qui étaient les plus rapprochés, et dès que l'un était forcé de s'éloigner, ou pour cacher l'explosion de son émotion ou pour quelque autre soin, on le voyait promener avec vivacité son bras autour de lui, jusqu'à ce qu'il pût saisir une autre main. Combien est touchant ce mouvement fébrile d'une âme, qui, se sentant emporter, cherche encore à se tenir aux liens sacrés de l'amitié!

Ses amis, rassemblés autour de son lit à ce moment suprême, recueillaient avidement les derniers éclairs de ce grand cœur; les uns, le visage inondé de larmes, étouffant à peine leurs sanglots; les autres imposant silence à leur émotion; tous attentifs à ses moindres gestes et à ses paroles. Cette scène était d'une lugubre et saisissante solennité; c'était la lutte d'une intelligence saine et robuste contre l'affaiblissement produit par le mal et le traitement. Il résistait au désordre de ses idées, qu'il sentait avec douleur, et contre lequel s'indignait sa puissante volonté. Plusieurs fois, après avoir parlé longtemps avec force et dans le langage élevé dont il s'est toujours servi jusque dans les plus violents accès de souffrance, mais sur des sujets sans analogie avec sa situation, et

qu'il sentait lui-même être hors de propos, il s'écriait: « Ces malheureux médecins m'ont ôté tant de sang que j'en perds la raison. » Son délire eut d'ailleurs jusqu'au dernier moment le même caractère: il n'y avait, ni dans ses idées, ni dans ses paroles, aucune incohérence; seulement sa pensée était devenue mobile et se portait rapidement sur des objets sans rapport avec sa situation; mais il les saisissait avec une netteté parfaite et les traitait complètement, sans s'égarer, dans le langage simple, énergique et coloré qui caractérisait son talent. Tout ce qu'il dit dans ces derniers moments ressemblait à des fragments de dictée sur des sujets de politique, d'histoire ou de polémique; fragments sans liaison entre eux, mais qui, pris séparément, offraient un sens complet et renfermaient souvent des traits admirables. C'est au milieu de ces accès qu'il demandait avec persistance, avec angoisse, mais toujours avec une douceur déchirante, un bain qu'il se figurait devoir calmer les douleurs dont il était torturé. Cette préoccupation, qui ne l'a pas quitté un instant et que quelques-uns de ses amis étaient tentés de regarder comme une précieuse inspiration de son lucide instinct, n'était qu'une suite de ses habitudes hygiéniques.

Son imagination le transportait en Espagne. Il fit d'abord, tout d'une haleine et sans s'interrompre, une magnifique description des faubourgs de Madrid, souvenir de ses lectures, car il n'était jamais allé dans cette ville. Puis il revenait à ses impressions personnelles. « Dans mon pays, on m'a fait porter toutes les haines qui s'attachent au parti et aux opinions dont je suis un des plus dévoués défenseurs; on s'est attaqué à toutes mes actions pour les calomnier; on a torturé le sens de toutes mes paroles; on a calomnié jusqu'à ma vie privée; on m'a poursuivi jusque dans les détours d'une légalité mensongère; on m'a accusé dans une impasse... La France peut-être se souviendra de moi... » Un instant après, il se rappela un de ses anciens amis, le commandant Maillet, tué en duel trois ans auparavant en Morée: « Le commandant Maillet, tué en duel d'un coup d'épée dans la poitrine... non dans l'œil... il est mort sur le coup. » Il ajouta ces mots d'une voix fortement accentuée: « Maillet était un brave! » Dans un moment où il paraissait accablé ou assoupi, il prononça d'une voix indistincte les noms de Foy, de Manuel et de Benjamin Constant.

Comme il revenait à tout instant à l'idée de prendre un bain, chacun de ses amis cherchait à lui expliquer les causes pour lesquelles ce bain se faisait attendre: l'éloignement de tout établissement, l'heure où l'on était, la difficulté des préparatifs et du transport. Dix minutes avant sa mort, il indiquait encore dans le plus grand détail les précautions à prendre pour la préparation de ce bain. Cédant à une volonté si persistante, à la satisfaction de laquelle les médecins ne voyaient plus d'ailleurs aucun inconvénient, on fit apporter un bain. Carrel était depuis plus d'un quart d'heure dans un état d'immobilité et de silence, et son dernier moment semblait arrivé, quand un de ses amis lui dit que le bain était venu; il s'écria: « Voilà le bain! allons! » et se leva sur son séant d'un seul bond.

Enfin, il fut placé dans le bain; mais il y était à peine entré que survint une suffocation. Replacé sur son lit, il sentit que la vie lui échappait, et il articula péniblement quelques paroles: « France! République! Amis! Liberté! » Puis il expira.

Nous ajouterons ici quelques traits du récit de M. Louis Blanc:

« Au nombre des amis les plus dévoués de Carrel, dit l'illustre historien, était M. Grégoire, qui l'avait accompagné jusqu'à la porte du bois, et qui attendait là le dénouement dans un cruel état d'anxiété. Tout à coup le bruit d'un tilbury roulant avec rapidité dans les avenues se fit entendre; le tilbury s'arrêta à la grille, et deux amis de M. de Girardin en descendirent: c'étaient MM. Cleemann et Boutmy, qui, de la part de Carrel, venaient chercher M. Grégoire. Par eux, il apprit l'issue fatale du combat, et avec eux il se hâta vers le lieu de la scène. En arrivant il aperçut les deux adversaires étendus par terre, l'un à gauche, l'autre à droite, au bord du chemin.

« ... Dans la nuit du 23 au 24 juillet, l'état du blessé prit le caractère le plus alarmant. Les souffrances étaient devenues intolérables, et d'une voix déchirante il suppliait les assistants de lui apporter un bain. Il demanda tout à coup à M. Grégoire, qui ne l'avait point quitté, si l'on venait de retirer la lampe. Oui, répondit M. Grégoire avec une émotion contenue. La lampe brûlait toujours auprès du blessé, mais Carrel entraînait déjà dans la nuit éternelle. L'agonie commença alors. Au sein de ces ténèbres de la mort qui déjà prenaient possession de lui, et en présence d'amis silencieux, Armand Carrel eut un délire sublime: il parla de la France et de l'Espagne, dont ses vœux et ses regrets mélaient étroitement les destins; il exprima quelques plaintes sur les injustices de ses ennemis, et il évoqua le souvenir de plusieurs de ses amis dans un langage d'une éloquence passionnée. De temps en temps le mourant s'interrompait pour redemander son bain. On dut céder à ce désir, qu'il n'y avait plus, hélas! de danger à

satisfaire. Après avoir indiqué de quelle manière le bain devait être préparé, Carrel perdit le mouvement et la parole. Il y eut là un moment d'une solennité terrible. Était-ce le sommeil? était-ce la mort? Tous étaient debout, muets, remplis de respect, et comme enchaînés dans une attente formidable. Tout à coup on entend dans l'escalier le frôlement de la baignoire; aussitôt Armand Carrel, qui depuis un quart d'heure ne donnait plus signe de vie, se souleva dans un indescriptible transport: « Voilà le bain! allons! » Ses amis le prirent dans leurs bras, mais à peine avait-il touché l'eau qu'une suffocation le saisit. Il murmura quelques paroles confuses, poussa un faible cri et rendit l'âme. Ceux qui ont assisté à une pareille scène ne pourront jamais l'oublier. Je l'ai vu dans sa dernière attitude: son pâle visage exprimait la passion au repos. La mort chez lui paraissait pleine de pensées, et il avait la roideur guerrière et la fière immobilité d'un capitaine endormi. »

..... Douze années se sont écoulées. La jolie petite fleur bleue du myosotis a fleuri et s'est flétrie douze fois sur la tombe du grand et regretté citoyen: nous sommes au 29 février 1848, la grande nation a reconquis tous ses droits... pour quelques mois du moins; et les idées généreuses, écloses sous un soleil qui paraissait avoir tout l'éclat de celui de 89, font tout à coup explosion. On lit dans le *National*, qui vit encore, et qui, lui aussi, doit bientôt mourir:

« Les élèves de l'école de Saint-Cyr, où le souvenir d'Armand Carrel est resté vivant et honoré, ont demandé qu'une visite solennelle fût rendue à la tombe de ce grand citoyen. Il ne nous appartenait pas de prendre l'initiative de cette démonstration en l'honneur de notre glorieux ami; nous sommes heureux que d'autres, que des jeunes hommes pleins de cœur et de dévouement aient eu cette patriotique pensée. Nous nous sommes joints aujourd'hui à une députation qui est allée porter à l'Hôtel de ville ce vœu, qui a été accueilli avec beaucoup d'empressement par le gouvernement provisoire.

« La République devait ce témoignage de haute sympathie et de profond regret à la mémoire d'un de ses plus illustres défenseurs. La journée de jeudi a été fixée afin qu'on ait le temps de donner à cette démarche toute la solennité désirable. M. Armand Marrast y représentera le gouvernement provisoire; et la garde nationale, l'armée, les écoles polytechnique, de Saint-Cyr, de droit et de médecine, y seront représentées par de nombreuses députations. On se réunira à dix heures, place de l'Hôtel-de-Ville, d'où le cortège partira pour Saint-Mandé. »

Le journal le *Commerce* avait annoncé que cette solennité devait avoir lieu le lundi 28 février. Le premier qui s'empressa de se rendre au lieu indiqué fut M. Emile de Girardin, qui s'y trouva seul. La triste solennité avait été remise au 2 mars. Ce même jour, l'honorable rédacteur du journal la *Presse* prononça le discours suivant, dans le cimetière de Saint-Mandé:

« Citoyens, »
« En venant me mêler à cette grave et douloureuse solennité, nul de vous ne se méprendra sur le sentiment qui m'y amène. »
« Je réponds à un noble appel qui m'a été adressé. »
« Un tel appel n'a pu que m'honorer; car ce n'était pas, assurément, traiter mon cœur en cœur vulgaire. »
« C'était me dire qu'on ne doutait ni de la sincérité ni de la durée du deuil que, dans une autre circonstance, je n'avais pas hésité à rendre public. »
« Si les regrets que j'éprouve de la perte fatale et prématurée du citoyen éminent qui avait donné à ses croyances républicaines le double éclat d'un rare talent et d'un courage éprouvé, si ces regrets avaient pu être accrus, ils l'auraient été par les événements qui viennent de s'accomplir. »
« Dire que le citoyen Armand Carrel manqué à ces événements, c'est rendre à sa mémoire l'hommage le plus flatteur. »
« Je me trompe: il est un hommage plus digne d'elle que nous pouvons lui rendre; c'est de demander au gouvernement provisoire, qui vient de se glorifier en abolissant la peine de mort, qu'il complète son œuvre en proscrivant le duel. »

Le duel du bois de Vincennes a été traité de *déloyal*, et ce sont des plumes libérales qui n'ont pas craint de commettre ce mot. Quand, après la rencontre à jamais regrettable, il se rendait, la nuit, de son cabinet de travail à l'imprimerie de la *Presse*, l'adversaire de Carrel était armé jusqu'aux dents, comme s'il eût dû traverser la forêt de Bondy. Aujourd'hui heureusement toutes ces haines sont apaisées; la vérité a lui sur ce drame; les combattants du même camp ont compris que leur union ferait leur force; les soldats de Spartacus étaient tous unis par le même sentiment; pourquoi n'en serait-il pas ainsi pour ceux qui visent au même but, pour les apôtres de la démocratie future?

Une statue de bronze, œuvre de David d'Angers, décore la tombe de Carrel dans le

cimetière de Saint-Mandé. Outre les écrits d'Armand Carrel cités plus haut, il faut rappeler un admirable récit de la guerre d'Espagne en 1823, une excellente notice qui sert de préface aux pamphlets de Paul-Louis Courier. Ses principaux articles ont été recueillis et publiés, avec une étude biographique, par M. Littré, dans l'édition qu'il a donnée des *Œuvres politiques et littéraires d'Armand Carrel* (1854-1858, 5 vol. in-80).

CARRELAGE s. m. (ka-re-la-je — rad. *carrel*). Action ou manière de carrelage; ouvrage fait en carrelant : *Travailler au carrelage d'un appartement. Voilà un carrelage dont le dessin est fort élégant. Ce carrelage est mal exécuté.*

— Encycl. Le *carrelage* d'une surface plane au moyen de briques, de pierres ou de marbres affectant la figure de polygones réguliers, offre un problème intéressant de géométrie. Le choix de ces polygones, en effet, non-seulement n'est pas arbitraire, mais se trouve même très-limité par la condition d'un raccord parfait. Si d'abord l'on veut que tous les polygones employés soient égaux entre eux, l'angle au sommet de l'un devra être un sous-multiple de quatre droits; mais, d'un autre côté, il faudra qu'il y ait, dans ces quatre droits, place au moins pour trois angles; ces deux conditions du problème le détermineront. L'angle du triangle équilatéral étant le tiers de deux droits ou le sixième de quatre, on voit qu'on pourra recouvrir une surface plane au moyen de triangles équilatéraux égaux entre eux; six triangles se raccorderont à un même sommet. Si l'on emploie des carrés, il s'en raccordera quatre à un même sommet. L'angle au sommet d'un pentagone régulier est de $\frac{6}{5}$ d'angle droit; si donc on en juxtaposait 5, faisant $\frac{18}{5}$ d'angle droit ou trois droits et $\frac{3}{5}$ de droit, il resterait un espace vide de $\frac{2}{5}$ de droit; par conséquent, le pentagone régulier ne pourra pas être employé. L'angle au sommet de l'hexagone régulier est justement le tiers de quatre droits; on pourra ainsi recouvrir une surface plane au moyen d'hexagones réguliers juxtaposés; il s'en raccordera trois à un même sommet. Un polygone de plus de six côtés aurait ses angles plus grands que ceux de l'hexagone régulier, il ne pourrait donc pas être employé.

Mais si l'on veut faire un *carrelage* mixte, c'est-à-dire employer des polygones réguliers de deux espèces, on trouvera deux nouvelles solutions. En effet, l'angle de l'octogone régulier est de $\frac{3}{2}$ de droit, deux octogones juxtaposés laisseront alors entre eux un intervalle de un droit, et cet intervalle pourra être rempli par l'angle d'un carré. Ainsi, on peut carrelar au moyen d'octogones et de carrés ayant même côté. Enfin, l'angle du dodécagone régulier est de $\frac{10}{6}$ de droit; par conséquent, deux dodécagones juxtaposés laisseront vide un intervalle de quatre droits $\frac{20}{6}$ ou $\frac{10}{3}$ de droit, ce qui est justement l'angle du triangle équilatéral. On peut donc encore carrelar avec des dodécagones réguliers et des triangles équilatéraux de même côté. Si l'on donnait plus de douze côtés au premier polygone, l'angle restant serait moindre que celui du triangle équilatéral, le polygone corrélatif n'existerait donc plus.

CARRELÉ, ÉE (ka-re-lé) part. pass. du v. *Carreler*. Pavé avec des carreaux : *Une chambre carrelée. En France, presque tous les logements pauvres sont carrelés; en Angleterre, ils sont presque tous planchés.* (L.-J. Larcher.)

CARRELÉ s. m. (ka-re-lé — rad. *carrelé*). Comm. Sorte d'étoffe de soie.

CARRELÉE s. f. (ka-re-lé — rad. *carreau*). Erpét. Nom vulgaire de la tortue aréole.

CARRELER v. a. ou tr. (ka-re-lé — rad. *carreau*, qui s'est dit *carrelé*; double la lettre l devant une syllabe muette : *Je carrelle, tu carrelleras, il carrellerait*). Paver avec des carreaux : *CARRELER une chambre, un appartement.*

— Tracer des carrés sur : *CARRELER une feuille de papier, une toile.*

— Absol. : *Pour CARRELER, on couvre le vide des solives avec des liteaux de bois que l'on fait tenir avec des clous.* (St-Laurent.)

— Antonyme. Décarreler.

CARRELER v. a. ou tr. (ka-re-lé — rad. *carre*). Techn. Raccorder, en parlant des vieux souliers : *Donner des souliers au savetier pour les CARRELER.*

CARRELERIE s. f. (ka-re-le-ri — rad. *carreler*). Carrelage. || Vieux mot.

CARRELET s. m. (ka-re-lé — rad. *carrel*, anc. forme du mot *carreau*). Règle à quatre faces égales, dont on se sert pour tracer des lignes parallèles : *Un CARRELET d'ébène. Tracer des lignes avec un CARRELET.*

— Techn. Grosse aiguille angulaire du côté de la pointe, en usage chez les embaumeurs, les selliers, les tapissiers, etc. || Outil qui sert à ouvrir les dents des peignes. || Petite lime qui est de moitié moins forte que le carreau. || Carde sans manche à l'usage des chapeliers.

III.

|| Petit châssis carré auquel on adapte un blanchet à filtrer.

— Comm. Petite étoffe de laine qui servait anciennement à la confection des vêtements communs, et que l'on appelait aussi *CARLET* ou *CARTELET*.

— Armur. Epée légère, arme de parade et de duel, qui a une lame effilée et de forme triangulaire, avec les faces évidées, et qui, au dernier siècle, s'appelait *épée à la financière*, et faisait partie du costume civil habillé : *Le CARRELET fait encore aujourd'hui partie de l'uniforme auquel sont astreints certains fonctionnaires civils.* (De Chesnel.)

— Oisell. Filet pour la chasse aux petits oiseaux.

— Pêch. Sorte de filet en forme de nappe carrée, montée sur deux cerceaux croisés. || On l'appelle aussi *CARREAU*.

— Mamm. Espèce de musaraigne.

— Ichtyol. Nom vulgaire de la plie franche, donné quelquefois, par extension, à d'autres poissons du genre pleuronecte : *Il paraît que le CARRELET était le turbot des anciens. On pêche, sous Domitien, un CARRELET d'une grandeur démesurée.* (V. de Bomare.) *Le CARRELET a la chair très-tendre et est fort estimé; il est commun sur les marchés de Paris.* (Bouillet.) *Les soles, les CARRELETS, les limandes, se mangent frits.* (Grimod.)

— Encycl. Pêch. Le *carrelet* est une nappe simple et carrée qui mesure de 1 m. 50 à 2 m. 50 sur chaque côté. Il est bordé par une corde forte et solide de la grosseur d'un tuyau de plume. Les mailles du centre doivent être les plus serrées, afin qu'elles puissent retenir les petits poissons destinés à amorcer les hameçons. Du reste, plus les mailles sont grandes, plus il est facile de tirer le *carrelet* hors de l'eau. La nappe de filet est creusée en poche dans son milieu; elle porte en outre à chacun de ses coins un ceillet pour recevoir le bout des perches courbes qui doivent la tenir tendue. Ces perches, légères et pliantes, sont croisées suivant les diagonales, et, à leur point d'intersection, sont attachées librement à l'extrémité d'une longue perche qui sert à relever brusquement le *carrelet*, quand on suppose qu'un poisson passe au-dessus. On peut aussi pûter au milieu de la nappe, surtout pour les petits poissons. Ce filet sert aussi bien en mer, près des côtes, qu'en eau douce, dans les étangs et les rivières. Dans les ports, à Dieppe, par exemple, on emploie un filet presque semblable, mais qui est rond, tendu sur un cercle de fer et attaché à trois cordes comme un plateau de balance. Le mode de pêche est d'ailleurs identique. Dans la Loire, pour prendre les saumons, on se sert d'énormes *carrelets*, qui ne peuvent être tirés de l'eau qu'à l'aide d'un appareil mécanique. Une longue perche, portant d'un côté le filet qui plonge dans l'eau et de l'autre des pierres qui forment contre-poids, est maintenue en équilibre sur un poteau solidement fixé en terre. Le pêcheur n'a plus dès lors qu'un effort insignifiant à faire pour enlever le *carrelet*, qu'il attire ensuite sur le bord en se servant du poteau comme d'un pivot. Afin d'être prévenu de la présence du saumon sur le *carrelet*, le pêcheur croise au-dessus de la nappe un certain nombre de fils, dont l'extrémité reste dans ses mains.

CARRELET (Louis), curé de Notre-Dame de Dijon, né dans cette ville en 1698, mort en 1781. Il remplit avec zèle ses fonctions pastorales pendant près de cinquante ans, et il a laissé des homélies, des panégyriques, des sermons, qui ont été réunis sous le titre de *Œuvres spirituelles et pastorales* (1787, 7 vol. in-12). — Son frère aîné, Pierre-Barthélemy CARRELET DE ROSAY, né à Dijon en 1695, mort à Soissons en 1770, fut doyen du chapitre et vicaire général de Soissons. Il prononça, en 1733, le panégyrique de saint Louis devant l'Académie française, composa diverses pièces de vers insérées dans les *Mémoires de l'Académie française* et dans le *Mercur de France*, et acquit une certaine renommée comme prédicateur. — Enfin, Bernard CARRELET, frère des précédents, a composé plusieurs pièces de vers ou de prose qui furent insérées dans le *Mercur de France*.

CARRELET (Gilbert-Alexandre), général français, né à Saint-Pourçain (Allier) en 1789. Il fit avec distinction les guerres de l'Empire depuis 1808, passa à l'armée d'Afrique en 1834, et reçut en 1839 le commandement de la garde municipale de Paris. Il commandait la 1^{re} division militaire lors du coup d'État du 2 décembre. Son dévouement au gouvernement, au milieu de cette crise, le fit nommer sénateur en 1855.

CARRELETTE s. f. (ka-re-le-té — dimin. de *carrelet*). Techn. Lime plate et fine.

CARRELEUR s. m. (ka-re-leur — rad. *carreler*). Techn. Ouvrier qui pose les carreaux d'appartement : *Le métier de CARRELEUR.* || Savetier ambulant : *Dès le matin, on entend le cri des CARRELEURS de souliers.*

CARRELIER s. m. (ka-re-lié — rad. *carrel*, anc. forme du mot *carreau*). Techn. Ouvrier qui façonne et cuit les carreaux de brique destinés au carrelage des appartements.

CARRELURE s. f. (ka-re-lure — rad. *carreler*). Ressemelage de vieilles chaussures : *Si le savetier avait cousu quelque CARRELURE,*

ce singe s'en venait jouer des coudes comme il avait vu faire. (Despériers.)

— Pop. Bon repas, parce qu'il refait, raccommode l'estomac : *Va-t'en vite; je vois bien que cette maladie reculera bien les noces. — Et c'est ce qui me fait enrager; je croyais refaire mon ventre d'une bonne CARRELURE, et m'en voilà sevré.* (Mol.) *Le temps qui se passa jusqu'au souper me parut un siècle, tant j'avais besoin d'une bonne CARRELURE de ventre.* (Leblanc.)

CARRÈMENT adv. (ka-ré-man — rad. *carré*). En carré; à angles droits : *Couper quelque chose CARRÈMENT. A droite et à gauche, le long des murs voisins, voyez deux couverts de tilleuls CARRÈMENT taillés.* (Balz.) *Est-ce que tu ne trouves pas que les basques de cet habit tombent bien peu CARRÈMENT?* (E. Sue.)

— Par ext. D'aplomb, solidement : *Poser une pierre CARRÈMENT. S'établir CARRÈMENT sur ses jambes. a Dans une posture libre et hardie : S'asseoir CARRÈMENT. Présenter CARRÈMENT la poitrine à l'épée de son adversaire. Il était fâcheux qu'il ne fit pas jour, car c'eût été un spectacle curieux que celui de ce gueux assis CARRÈMENT sur les coussins brochés, près du jeune et élégant conducteur du tilbury.* (Alex. Dum.) *A l'aspect de son ancien ami, Danglars prit son air majestueux et s'établit CARRÈMENT dans son fauteuil.* (Alex. Dum.)

— Fig. Nettement, sans gêne : *Le spécimen du journal fut une grande affaire : chacun voulait s'y dessiner CARRÈMENT, y marquer sa place.* (L. Reybaud.)

Pourquoi mâcher ainsi ce qu'on a sur le cœur ? Dites-le carrément.

Ed. FOURNIER.

CARRENO (don Juan de MIRANDA), peintre de l'école espagnole, né à Avilès (Asturies) le 25 mars 1614, mort à Madrid en septembre 1685. Sa famille était riche et distinguée. Son père, voyant le goût décidé de son fils pour la peinture, le confia à Pierre de Las Cuevas, qui lui apprit les premiers rudiments du dessin. L'élève avait à peine dix ans. Ses progrès furent si rapides, qu'il put se faire admettre, deux ou trois ans plus tard, dans l'atelier de Barthélemy Roman, où se développèrent ses instincts de coloriste. A vingt ans, il peignit le tableau du cloître de Marie d'Aragon et ceux du couvent du Rosaire, morceaux qui, sans être des chefs-d'œuvre, sont très-remarquables pour un peintre de vingt ans. Depuis ce premier essai, il ne cessa de produire, et, de succès en succès, le jeune peintre monta rapidement au rang des maîtres de son temps. Avilès, sa ville natale, lui conféra le titre de juge, honneur alors extrêmement recherché, et que Carreno obtint bientôt de la ville même de Madrid. Chargé des décorations du palais du roi d'Espagne, il peignit d'abord à fresque, dans le salon des Grâces, la fable de Vulcain, celle de Pandore et d'Épiméthée; mais une maladie grave lui empêcha de terminer ce travail. Ce qu'il en avait exécuté fut tellement à Philippe V, qu'il le nomma son peintre ordinaire, le 27 septembre 1669. A la mort de Sébastien de Herrera, Charles II, devenu roi d'Espagne, ajouta à ce titre celui de maréchal des logis des palais royaux. Carreno estimait beaucoup son art, et avait une grande indépendance de caractère. Un jour, le roi Charles, très-jeune encore, dont il faisait le portrait, lui demanda de quel ordre il était : « Sire, je suis simplement votre serviteur, répondit l'artiste. — Et pourquoi donc n'en es-tu pas les marques? » reprit le prince, en étant de son cou un brillant cordon de Saint-Jacques, qu'il offrit à son peintre; mais celui-ci refusa. Ses confrères lui reprochèrent cette indifférence, l'accusant d'avoir manqué à l'honneur de la peinture. Carreno répondit : « La peinture n'a pas besoin d'honneur; c'est elle, au contraire, qui peut en donner à tout le monde. » Cette façon d'agir ne déplut pas au monarque, qui lui commanda encore plusieurs fois son portrait, notamment celui qui fut envoyé en France pour son mariage avec Louise d'Orléans. Don Juan d'Autriche posa aussi plusieurs fois devant lui, ainsi que l'ambassadeur moscovite qui était à Madrid en 1662.

Un dessin large et pur, un coloris suave et harmonieux, telles sont les qualités saillantes de ce maître. En outre, il composait avec un rare bonheur d'arrangement et une grande simplicité de moyens. Plusieurs fois, dans le portrait, il est arrivé à la hauteur de Velazquez. Ses esquisses, d'une allure franche et hardie, accusent une imagination très-riche, l'instinct du tableau au suprême degré, et toutes les séductions d'un véritable coloriste. On connaît de lui quelques eaux-fortes du plus grand mérite. Parmi ses élèves, on cite : Cabezalero Martín, Joseph Donoso, François-Ignace Ruiz de la Iglesia, Joseph de Ladesma et Louis de Sotomayor. Ses tableaux se trouvent à Tolède, à Alcala, à Paracuellos, à Alarcón, à Orgaz, à Penaranda, à Almeida, à Pampelune, à Victoria, à l'Escurial, et dans la plupart des églises de Madrid, de Saint-Ildelfonso, de Placencia, de Bexar, de Grenade et de Ségovie. On en voit aussi chez quelques grands amateurs.

CARRER v. a. ou tr. (ka-ré — rad. *carré*). Donner une figure, une forme carrée à : *CARRER un bloc de marbre, une planche.*

— Géom. Évaluer au moyen d'un carré équivalent : *On ne peut CARRER le cercle. J'aime mieux votre Anti-Machiavel que toutes*

ces courbes qu'on CARRE ou qu'on ne CARRE pas. (Volt.)

— Arithm. et Alg. Elever au carré, former le carré de : *CARRER un nombre, une quantité. On CARRE une fraction en CARRANT ses deux termes. Pour CARRER un binôme, il faut CARRER chacun de ses deux termes, et les ajouter au double de leur produit.*

— Art milit. Former en carré : *A la retraite de Constantine, le commandant Changarnier CARRA constamment son arrière-garde.* || On dit mieux FORMER LE CARRÉ, FORMER EN CARRÉ.

Se carrer v. pr. Être amené à une forme carrée : *Cette pierre ne pourra pas se CARRE.*

— Se mettre en carré : *A l'approche de l'ennemi, les troupes se CARRÈRENT en bon ordre.*

— Fam. Prendre un maintien hardi, commode, sans gêne; se prélasser; prendre des airs fâts, importants, satisfait : *SE CARRER dans un fauteuil. Bussac lui extirpe un billet de 500 francs, SE CARRE dans ses fauteuils, endosse sa robe de chambre.* (Th. Gaut.)

On l'a mille fois fustigé,
Il se carre encor dans la boue.

VOLTAIRE.

Le laquais enrichi
Se carrait dans l'hôtel qu'abandonnait son maître.

M.-J. CHÉNIER.

Sur un trône l'ennui se carre,
Fier d'être encensé par des sois.

BÉRANGER.

Quel est donc ce brigand qui, là-bas, nez au vent,
Se carre, l'œil au guet et la hanche en avant?

V. HUGO.

Un baudet chargé de reliques
S'imagina qu'on l'adorait;
Dans ce penser, il se carrait,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.

LA FONTAINE.

La fleur du chardon se carrait
Au milieu des piquants dont sa tige est armée,
Et, sans plus de façon, d'elle-même charmée,
A la rose se préférait.

ARNAUD.

Argot. Se cacher. || *Se carrer de la débîne.* Se tirer de la misère.

— Mathém. Être évalué au moyen d'un carré équivalent : *Le cercle ne peut se CARRER.* || Être élevé au carré : *Le rayon doit se CARRER dans le calcul de l'aire du cercle.*

— Jeux. A la bouillotte, Acheter le jeu en doublant le montant de la passe. V. BOUILLOTTE.

— Encycl. Mathém. Le problème qui consiste à *carrer* une surface peut s'entendre de différentes manières : on peut d'abord se proposer de former un carré avec les parties mêmes de la surface donnée, convenablement décomposée. Cette transformation est toujours possible lorsque la surface donnée est plane et terminée par des lignes droites; elle ne l'est, d'ailleurs, sauf de très-rare exceptions, que dans ce cas. On peut aussi se proposer de construire avec la règle et le compas (sans quoi la construction ne serait pas regardée comme rigoureusement exacte) un carré équivalent à une surface donnée, sans toutefois exiger qu'il soit composé des parties de cette dernière. On peut quelquefois effectuer une pareille construction; mais cela est généralement impossible lorsque la surface donnée est, comme on doit le supposer, terminée par un contour curviligne; cette tentative serait ordinairement condamnée d'avance à l'insuccès. Telles seraient les recherches de la *quadrature du cercle*, de celle de l'*ellipse*, etc. On peut encore avoir pour but de trouver une surface, terminée par un contour curviligne, comme celle qui est proposée, mais plus simple ou plus régulière, et qui ait la même étendue. C'est ainsi qu'on construit sans peine un cercle rigoureusement équivalent à une ellipse donnée, etc.; mais la question alors est indéterminée par sa nature même. On ne peut, par suite, que citer les exemples dignes de remarque qu'ont pu offrir des rapprochements généralement inattendus, sans chercher à accompagner ces exemples d'aucun précepte. On peut encore avoir pour objet de trouver l'expression analytique de la mesure de la surface donnée, expression au moyen de laquelle on puisse, soit obtenir en nombres cette mesure, avec une approximation infinie, soit construire avec le même degré d'exactitude un carré équivalent. Ces recherches ressortissent habituellement au calcul intégral, et nous renvoyons, pour ce qui s'y rapporte, à l'article QUADRATURE. Enfin, si l'on n'a pu résoudre analytiquement la question, il reste à y appliquer les méthodes pratiques. V. QUADRATURES APPROCHÉES.

— Réduction en carré d'une figure polygonale. Un triangle BAC étant donné, on peut le transformer immédiatement en un parallé-

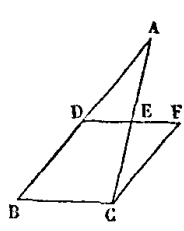


Fig. 1.

gramme de même base et de hauteur moitié moindre; il suffit pour cela de le couper par

une parallèle DE à sa base, menée par le milieu de l'un des côtés BA ou AC (on sait que la parallèle à la base menée par le milieu d'un côté passe nécessairement par le milieu de l'autre); le triangle DAB étant détaché, on le retourne de manière que le sommet A tombe en C et que AE s'applique sur CE; alors AD prend la direction CF, et le parallélogramme cherché BDFC est construit. Pour la démonstration, il faudrait mener CF parallèle à BD, prolonger DE jusqu'en F, et faire voir que le triangle CEF, ainsi construit, serait égal à AED; or ces deux triangles ont leurs angles égaux comme alternes internes, ou comme opposés par un sommet, et les côtés AE, EC égaux.

Réciproquement, un parallélogramme ABCD étant donné, on peut le transformer en un triangle donné, de même base et de hauteur double: le triangle AEB donné étant construit sur la base AB du parallélogramme, on détache

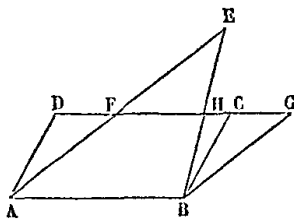


Fig. 2.

le triangle ADF, que l'on porte en BCG, on obtient ainsi le parallélogramme ABGF, on découpe alors le triangle HBG, que l'on place sur HEF.

Les deux opérations précédentes, pratiquées successivement, permettent évidemment de transformer un triangle en un autre triangle de même base et de même hauteur. Le cas où l'un des triangles serait excessivement incliné pourrait paraître offrir des difficultés; mais on réussira aussi bien dans ce cas que dans les plus simples, en faisant toutefois un plus grand nombre de coupures, parce qu'un parallélogramme peut être, par des transports successifs de gauche à droite, transformé en un autre aussi allongé qu'on le voudra, et que réciproquement celui-ci peut être redressé jusqu'à devenir rectangle, par des transports inverses de droite à gauche.

Un polygone quelconque étant donné, on peut toujours le transformer en un triangle.

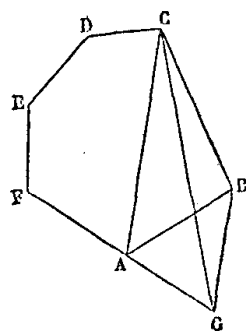


Fig. 3.

En effet, considérons par exemple l'hexagone ABCDEF. Séparons le triangle ABC par la diagonale AC, prolongeons FA, menons BG parallèle à CA et joignons CG: les deux triangles ABC, AGC auront même base AC et même hauteur, puisque leurs sommets B et G sont situés sur une même parallèle BG à la base AC; on pourra donc, d'après ce qui a été dit, transformer le triangle ABC dans le triangle AGC; mais alors l'hexagone proposé sera transformé dans le pentagone GCDEF. En répétant les mêmes constructions, on transformera ce pentagone en un quadrilatère, et enfin le quadrilatère en un triangle. Ainsi tout polygone peut toujours être changé en un triangle, par suite en un parallélogramme, enfin en un rectangle.

Il reste donc à changer un rectangle en un carré. Soit ABCD le rectangle donné, dont le côté AB est moindre que AD; je prends AE égal à AD; sur AE comme diamètre, je décris une demi-circonférence, je prolonge CB jusqu'à la rencontre de cette demi-circonfé-

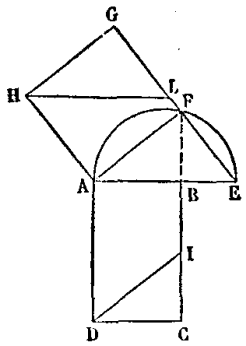


Fig. 4.

rence, en F; je joins AF, et sur AF j'achève le carré AFGH. On sait, par la proposition du carré de l'hypoténuse, que le carré AFGH

est équivalent au rectangle ABCD; il ne reste donc qu'à transformer le rectangle dans le carré. Pour cela, je mène DI parallèle à AF, et je transporte le triangle DIC en AFB; je fais alors pivoter le parallélogramme DIFA autour de son sommet A, de manière que AF vienne s'appliquer sur AH; j'ai ainsi le parallélogramme AHLE, j'en détache le triangle AFE, que je porte en HGL, et j'ai ainsi formé le carré AFGH, composé des parties du rectangle ABCD.

— *Quadratures exactes.* Le premier exemple qu'on ait eu de la possibilité de construire, avec la règle et le compas, une aire polygonale équivalente à une aire terminée par un contour curviligne est celui que présentent les *lunules d'Hippocrate* de Chio (ve siècle av. J.-C.). On sait que les aires des figures semblables sont entre elles comme les carrés

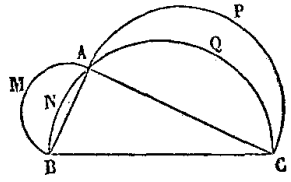


Fig. 5.

de leurs côtés homologues, et l'on en conclut sans peine que si sur les trois côtés d'un triangle rectangle on construit trois figures semblables, dont ces côtés soient des lignes homologues, celle qui sera faite sur l'hypoténuse sera équivalente à la somme des deux autres: si donc, sur les trois côtés du triangle rectangle BAC comme diamètres, on décrit trois demi-circonférences BNAQC, BMA, APC, le demi-cercle décrit sur l'hypoténuse sera équivalent à la somme des deux autres; mais les parties BNA, AQC étant communes, les parties excédantes seront équivalentes. Ainsi le triangle rectangle lui-même, BAC, doit être équivalent en surface à la somme des deux lunules BMAN et APCQ.

Il faut ensuite arriver à Archimède pour trouver un second exemple de quadrature exacte. Archimède a établi que tout segment

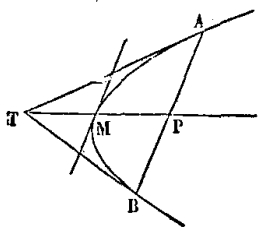


Fig. 6.

AMB d'une parabole, compris entre un arc et sa corde, est équivalent aux deux tiers du triangle ATB, formé par la corde et les deux tangentes menées à ses extrémités.

Képler, Cavalieri, Fermat, Descartes et Pascal ont depuis fourni d'autres exemples de quadratures analogues, avant l'invention du calcul infinitésimal.

La question est aujourd'hui épuisée; on sait en effet que les courbes dont les segments peuvent être carrés exactement, avec la règle et le compas, se réduisent à celles dont les ordonnées s'expriment au moyen de sommes ou différences de dérivées par rapport à l'abscisse de fonctions algébriques entières, fractionnaires ou irrationnelles, du second degré seulement, de cette abscisse.

— *Réductions de surfaces terminées par des contours curvilignes à des formes plus simples.* Ne pouvant carrer exactement les surfaces terminées par des contours curvilignes, les géomètres grecs cherchèrent au moins à les réduire à des cercles. Archimède prouva que la surface de la sphère est quadruple de celle d'un grand cercle; que la surface convexe du cylindre droit est équivalente à celle du cercle dont le rayon serait moyen proportionnel entre le rayon de la base et la moitié de la hauteur; que celle du cône droit est équivalente à celle du cercle dont le rayon serait moyen proportionnel entre le rayon de la base et l'arête; il transforma de même l'aire du paraboloïde de révolution, etc. Parmi les modernes, les géomètres cités plus haut s'exercèrent à des recherches analogues; enfin Guldin, par son fameux théorème (*De centro gravitatis*), fournit de nouvelles ressources; mais l'invention du calcul intégral devait faire envisager la question à un tout autre point de vue.

CARRER (Louis), poète italien, né à Venise en 1801, mort en 1850. Il fit ses études successivement dans sa ville natale, à Trévise et à Padoue, et fut assez longtemps professeur à Castel-Franco, où il remplit, ainsi qu'à Padoue, l'emploi de correcteur d'imprimerie. Il devint, en 1830, professeur de philosophie à l'université de cette dernière ville. Quelques années plus tard, il fut nommé à Venise professeur à l'Ecole polytechnique, puis directeur du musée. Il remplit encore ces fonctions à l'époque de sa mort. Carrer est l'un des plus brillants adeptes de l'école poétique moderne en Italie. Dans toutes ses œuvres, on sent l'influence d'Ugo Foscolo. Celles

qui établirent sa réputation furent ses *Poesie* (Padoue, 1831), que suivirent successivement ses *Prose e Poesie* (Venise, 1837, 4 vol.), et ses *Apologhi* (Venise, 1841). Mais le plus populaire de ses ouvrages est celui qui a pour titre: la *Bague aux sept diamants* (Venise, 1838), dans lequel il a, sous une forme poétique, raconté l'histoire et dépeint les mœurs de Venise. Carrer a montré un talent des plus remarquables dans la poésie lyrique, particulièrement dans ses odes et dans ses hymnes. Il est le premier qui, dans ses *Ballate* (Venise, 1838), ait introduit la ballade dans la poésie italienne, et quoiqu'il n'ait été amené à cultiver ce genre que par l'imitation des auteurs allemands, il a su rester original. Il ne se livre jamais à de grands efforts d'imagination, et brode d'ordinaire sur un canevas des plus simples; mais il atteint toujours à une rare perfection dans la forme et dans la pureté du style. Il a en outre bien mérité de la littérature italienne par ses éditions d'ouvrages anciens et modernes, éditions qu'il a fait suivre de critiques littéraires aussi remarquables par l'impartialité que par la justesse et les saines appréciations. Nous citerons dans ce genre ses éditions des *Rime* de Pétrarque (Padoue, 1836-1837, 2 vol.); des *Poésies lyriques italiennes du xvie siècle* (Venise, 1836), et des *Poesies d'Ugo Foscolo* (Venise, 1840), ainsi que son *Essai sur la vie et les ouvrages de C. Goldoni* (Venise, 1824, 3 vol.).

CARRERA (Pierre), historien et antiquaire sicilien, né à Militello en 1571, mort à Messine en 1647. Quoique entré dans les ordres, il employa ses loisirs à des travaux d'érudition et de littérature. Il publia des poésies sur l'Etna, une description de ce volcan célèbre, des travaux sur les antiquités de la Sicile, et, en particulier, de Catane, un traité sur le jeu des échecs, etc. — Un autre CARRERA (François), jésuite, né en 1629, mort en 1679, a publié quelques poésies latines et *Pantheon siculum, sive sanctorum siculorum elogia* (Gênes, 1679).

CARRERA (Rafael), président de la république de Guatemala, né dans la ville de Guatemala en 1814, mort en 1865. C'était un métis d'indien et de nègre, qui, comme Sixte-Quint, commença par être gardeur de porceux, et, comme ce célèbre pape, s'éleva par la seule force de son intelligence au sommet de l'échelle sociale. En 1829, quelques années après que les cinq provinces de l'Amérique centrale (Guatemala, Honduras, Nicaragua, Costa-Rica et San-Salvador) eurent secoué le joug de l'Espagne, alors que ces provinces étaient encore réunies en une république fédérale, et que le général Morazán en était le président, Carrera s'engagea comme tambour dans le régiment du colonel Ayucmena. Plus tard, il quitta le service, et se retira au village de Metaquasculatla, où il épousa une femme d'une énergie de caractère extrêmement remarquable, laquelle fut sa fidèle compagne et son utile conseillère dans la carrière qu'il poursuivit depuis. A cette époque, les biens et les privilèges de l'Eglise étaient l'objet des attaques incessantes du parti de la réforme et des libéraux, qui comptaient dans leurs rangs les chefs de l'indépendance, Morazán, Cabanas et tant d'autres. Les Indiens, au contraire, et c'était la majeure partie de la population, demeuraient, par superstition et par ignorance, attachés au régime auquel ils obéissaient depuis trois siècles. Le mécontentement était donc grand parmi eux, et il ne leur manquait qu'un chef pour se soulever en masse. Une insulte faite à la femme de Carrera par un officier du gouvernement décida des destinées du futur président de Guatemala.

Poussé par le désir de la vengeance, il prit en 1827 le commandement d'une bande d'insurgés montagnards. En raison de son origine, il avait pour lui toutes les sympathies des Indiens, qui accouraient en foule se ranger sous son étendard, et il se vit bientôt à la tête d'une armée nombreuse. Après chaque défaite, et il en éprouva beaucoup, il voyait les populations accourir auprès de lui et remplir les vides de ses cadres. Aussi devint-il bientôt si formidable qu'il fut caressé tour à tour par Barruadia et les autres membres des deux factions opposées qui déchiraient alors la république fédérale. En 1833, il occupa la ville de Guatemala avec 6,000 Indiens. Quoique bien jeune encore (il n'avait alors que vingt-quatre ans), il déploya une telle énergie qu'il empêcha le pillage et le massacre sur lesquels comptaient ses compagnons d'armes. Eclairées par le danger commun, les deux factions, mettant un frein à leur haine mutuelle, se réunirent momentanément, et, pour attacher Carrera au gouvernement, on l'envoya à Meta, district de l'intérieur, avec une mission administrative. Mais cette trêve ne fut pas de longue durée. Carrera reprit bientôt les armes, et, le 13 avril 1839, il occupa de nouveau Guatemala, qu'il n'a jamais quitté depuis. C'est à cette époque que la république de l'Amérique centrale se morcela et forma les cinq Etats que nous avons nommés plus haut. Carrera gouverna d'abord l'Etat du Guatemala, avec le titre de général en chef. Le 21 mars 1847, il fut élu président pour quatre ans. En février 1851, avec une troupe de 1,500 hommes seulement, il défait les forces combinées des Etats de Honduras et de San-Salvador. Cette victoire assura la paix pendant de longues années. Le 19 octobre 1851, il fut réélu président à vie, et les pouvoirs dictatoriaux les plus étendus lui furent en même temps

confirmez. Depuis lors, il a littéralement régné sans contrôle, et il s'est voué au gouvernement intérieur et à la prospérité de Guatemala, sans s'occuper des dissensions intestines qui ne cessent de déchirer les petites républiques, ses voisines. L'assassinat du général Guadalupe, président de l'Etat de Honduras, créature et ami de Carrera (11 janvier 1862), et les attaques violentes dirigées contre Carrera par la presse du San-Salvador allumèrent la guerre entre les deux républiques. Battu à Coatepeque (23 février 1863), Carrera prit bientôt sa revanche et occupa San-Salvador, la capitale de l'Etat, dont il chassa le président Barrios. La prise de la ville où il avait été moralement si maltraité sut à Carrera; il fit la paix et se retira dans le Guatemala, abandonnant le San-Salvador aux divisions intestines qui n'ont cessé de le déchirer depuis. Il mourut au commencement de l'année 1865, après avoir gouverné le Guatemala pendant près de vingt-six ans.

Le général Carrera avait tous les défauts et toutes les qualités des deux races dont le sang se mêlait dans ses veines; mais son intelligence avait atteint un degré auquel arrivent peu de nègres ou d'Indiens. Au début de sa carrière politique, et en raison de la nature des combattants qui le suivaient, on le considéra comme un ennemi de l'ordre et de la civilisation. Il est vrai de dire que, chef d'une bande indisciplinée et animée de colères politiques et particulières, sa conduite s'est ressentie des exigences du moment. Un homme qui l'a bien connu, M. John L. Stephens, citoyen américain, l'avait jugé dès le principe, et s'était porté garant, dans ses écrits, de la sincérité et de l'honnêteté des aspirations du dictateur. Carrera a justifié les prévisions de celui qu'on regardait alors comme un panégyriste prévenu, stupéfié peut-être; il a inauguré dans le Guatemala une ère de tranquillité qui a graduellement donné au pays la prospérité dont il jouit actuellement. Il faut dire enfin que, quand il est arrivé au pouvoir, Carrera ne savait ni lire ni écrire, et qu'à force de travail, il est parvenu à combler les lacunes de son éducation première.

CARRERE (François), médecin français, né à Perpignan en 1622, mort à Barcelone en 1695. Il fut pendant quatorze ans médecin en chef des armées espagnoles. Il a laissé deux ouvrages, intitulés: *De vario omnique falso astrologia conceptu* (1657); *De salute militum tuenda* (1679). — Joseph CARRERE, neveu du précédent, exerça la médecine à Perpignan, et fut plusieurs fois recteur de l'Académie de cette ville. On lui doit: *De febris* (1718); *Essai sur les effets de la méthode du bas peuple pour guérir les fièvres* (1721). — Thomas CARRERE, fils de Joseph, né à Perpignan en 1714, mort en 1764, fut aussi recteur de l'Académie, médecin de l'hôpital militaire et doyen de la Faculté de médecine. Il publia diverses dissertations, entre autres sur la génération de l'homme, sur la phthisie, sur les eaux minérales, sur la dissection des cadavres, sur l'hématoscopie, etc. — Joseph-Barthélemy-François CARRERE, fils du précédent, né à Perpignan en 1740, mort à Barcelone en 1802. Il professa l'anatomie dans sa ville natale, fut nommé inspecteur général des eaux minérales du Roussillon et du comté de Foix (1773), et devint plus tard (1776) médecin du garde-meuble de la couronne. On a de lui un grand nombre de dissertations, ainsi qu'un *Catalogue raisonné des ouvrages qui ont été publiés sur les eaux minérales en général et sur celles de la France en particulier* (1785). Il avait aussi commencé une *Bibliothèque littéraire, historique et critique de la médecine ancienne et moderne* (1776), qui s'arrêta au mot COIVART.

CARRERI (Jean-François-Gemelli), voyageur italien, né à Naples dans le xviii^e siècle. Il s'embarqua en 1693, et visita l'Egypte, la Palestine, la Perse, les Indes, la Chine, les Philippines, le Mexique. Une relation de ce voyage, intitulée *Giro del mondo*, parut à Naples en 1699; elle fut traduite en français, et la traduction fut publiée en 6 vol. in-12 (Paris, 1719-1727).

CARRERO (Pierre-Garcias), médecin espagnol du xvii^e siècle. Il fut médecin de Philippe III, et professeur à l'Académie d'Alcala de Hénarès. Il publia en latin des dissertations sur les livres d'Avicenne et de Galien.

CARRET s. m. (ka-rè). Mar. Gros fil à cordage. V. CARRET.

— Erpét. V. CARRET.

CARRETAGÉ s. m. (ka-re-ta-je — rad. car, qui s'est dit pour char). Anc. cout. Droit que l'on prélevait sur les chariots.

CARRETON s. m. (ka-re-ton — rad. car, qui s'est dit pour char). Charrétier. || Vieux mot.

CARRETOUSOU s. m. (ka-re-tou-zou — du patois *carre tout sou*, qui se carre tout seul). Patois. Prétentieux.

CARRETTO (François-Xavier, marquis DEL), ancien ministre de la police à Naples, né à Salerne vers 1788, mort en 1862, était sorti d'une famille obscure, d'origine piémontaise. Placé à l'Ecole polytechnique de Naples, il entra dans l'armée en 1806, et servit la cause des Bourbons en Italie et en Espagne. Son avancement fut rapide. Chef d'état-major du général Guillaume Pepe pendant les événements de 1820, il affirma, après la défaite de la

révolution par les baïonnettes autrichiennes, que son but avait été de compromettre le mouvement libéral en le poussant aux excès. L'agent provocateur fut cru sur parole. Nommé inspecteur général de la gendarmerie par le roi François I^{er}, il eut ordre de soumettre la France soulevée de la province de Salerne. Disposant d'une force de 6,000 hommes, il y parvint par l'incendie et par l'exécution de vingt personnes qui s'étaient rendues sur la promesse d'une amnistie. La cour, reconnaissante, le fit général. Ministre de la police en 1831, après l'avènement de Ferdinand II, il étendit ses attributions occultes ou avouées sur tous les autres départements ministériels; transformant le gouvernement en espionnage, les administrateurs en sbires, la justice en police, les magistrats en instruments dociles; étouffant dans le sang et la torture, par la corruption et la mise à prix des têtes des fugitifs, toute expression de mécontentement et toute rébellion. Ferdinand II pouvait se passer, grâce à lui, de l'emploi de troupes étrangères. Syracuse, Catane et autres villes de Sicile, déjà décimées par le choléra, expièrent cruellement une tentative de soulèvement en 1837. Armé de pleins pouvoirs, Carretto et ses agents remplassaient leur triste mission sans rendre toujours un compte exact à la cour de Naples. Obséquieux avec le confesseur du roi, Mgr Coele, qu'il détestait cordialement, il lui fit remettre l'intendance des prisons, ces cavernes dénoncées par M. Gladstone à l'indignation de l'Europe. Ennemi déclaré du ministre de la justice, Parisio, il lança contre lui une brochure scandaleuse, non signée, et intitulée : *Seize années* (Livourne, 1836). Carretto se montra d'abord l'adversaire du mouvement libéral encouragé par le nouveau pape Pie IX; puis il prit subitement un rôle et un langage que tous ses antécédents repoussaient (1847). C'est que la Calabre s'était révoltée, et que l'Italie entière frémissait sous le joug. Le ministre de la police, tout en conservant son poste, déclara que, si la réforme était si peu avancée, la faute en incombait aux ministres et même au roi. L'insurrection de Palerme déconcerta la cour. Dans sa stupeur, Ferdinand II, qui déjà avait inutilement demandé sa démission à Carretto, le fit arrêter pendant la nuit par le général Filangieri. Transféré sur un bateau à vapeur, le *compère* du roi Bomba ne put débarquer dans aucun port d'Italie, d'où l'expulsa le sentiment public. De Marseille, il alla se cacher dans les environs de Montpellier; mais la réaction victorieuse ne tarda pas à lui rouvrir le chemin de Naples. La cour, triomphante, ne lui marchanda pas les grâces, sans toutefois lui rendre le ministère qu'il avait dirigé. Les Bourbons de Naples virent leur couronne brisée sous le talon de Garibaldi, et le marquis del Carretto mourut abhorré de ses contemporains et réservé à la flétrissure de l'histoire.

CARREUR s. m. (ka-reur). Argot. Filou qui se présente dans les magasins de nouveautés, se fait montrer des marchandises et en fait disparaître une partie sous ses vêtements. Il *Carreur de zig*, Filou qui s'introduit dans les maisons, y offre des marchandises à bon marché, et profite de l'attention avec laquelle on les examine pour faire main basse sur les objets qui sont à sa portée.

CARREY (Jacques), peintre français, né à Troyes en 1646, mort en 1726. Il suivit les leçons de Lebrun, et accompagna ensuite, comme dessinateur, Ollier de Nointel, ambassadeur à Constantinople. Il étudia alors les antiquités de la Grèce et de l'Orient. De retour en France, il travailla, sous la direction de Lebrun, à la galerie de Versailles. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, entre autres une *Vie de saint Paulin*, en six tableaux, pour l'église de ce nom à Troyes.

CARREY (Emile), littérateur français, né à Paris en 1820. Après avoir été inscrit au bureau de Paris, il devint sous-bibliothécaire de la Chambre des pairs, remplit ensuite une mission aux États-Unis en 1847, puis une autre dans l'Amérique du Sud en 1852. On lui doit : *Recueil complet des actes du gouvernement provisoire* en 1848; un roman intitulé : *l'Amazone* (1856-1857, 3 vol.); *Récits de Nabylie* (1858); *Grandeur et avenir des États-Unis* (1863); les *Aventures de Robin Jouet* (1863), etc. Ces ouvrages, qui offrent de l'intérêt, mais qui sont d'une trop grande proximité, ont été pour la plupart publiés dans le *Moniteur*.

CARREYAN s. m. (ka-ré-ian). Entom. Nom vulgaire d'une espèce de termites de l'Inde.

CARRI s. m. (ka-ri). Art culin. V. CARI.

CARRIACOU, Ile des Antilles anglaises, uno des Grenadines, gouvernement et à 20 kilom. N.-E. de l'Ile Grenade. Elle possède un bon port, et forme une paroisse dont le chef-lieu est Hillsborough. Superficie, 2,798 hectares; 3,500 hab. Sol fertile en coton et en cannes à sucre.

CARRIARIC, roi des Suèves, mort en 559. Il régna sur le Portugal, la Galice et les Asturies. Il avait embrassé les croyances des ariens; mais, s'étant adressé à saint Martin, évêque de Tours, pour obtenir la guérison de son fils Théodoric, et ce fils ayant été guéri, il abandonna l'arianisme, et bâtit, en l'honneur de saint Martin, la cathédrale d'Orense, en Galice.

CARRICHTER DE RECKINGEN (Barthélemy), médecin allemand du xvi^e siècle. Il publia des ouvrages qui ne sont remarquables que par la singularité des idées. Il regardait comme très-important de cueillir les plantes médicinales sous tel ou tel signe du zodiaque. et quand telle étoile était arrivée à une certaine hauteur dans le ciel. Cependant ses livres eurent du succès, parce qu'ils étaient dans le courant d'idées alors à la mode. Nous citerons entre autres : *Traité des plantes de l'Allemagne, décrites d'après les influences qu'elles reçoivent des corps célestes* (Strasbourg, 1576, in-fol.), et *Traité de l'harmonie, de la sympathie et de l'antipathie des plantes* (1656, in-8°).

CARRICHTÈRE ou **CARICHTÈRE** s. f. (karrik-tè-re — de *Carrichter*, médecin allemand). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères et de la tribu des vellées, comprenant une petite espèce annuelle, qui croît sur le littoral de la Méditerranée.

CARRICK s. m. (ka-rik — du nom de *Gurric*, célèbre acteur anglais qui mit ce vêtement à la mode). Sorte de redingote à plusieurs collets ou à un seul collet très-ample, qui est encore porté par les cochers de maison : *Il adoptait, l'hiver, le carrick noisette à trois collets*. (Balz.)

CARRICK, ancienne division administrative de l'Ecosse, sur le golfe de la Clyde, dans le comté d'Ayr; elle comprenait 9 paroisses et avait pour chef-lieu Girvan. Les fils aînés des rois d'Ecosse portaient le titre de comtes de Carrick, dont ont hérité les fils aînés des rois de la Grande-Bretagne.

CARRICK-ON-SHANNON, ville d'Irlande, dans le Connaught, ch.-l. du comté de Leitrim, sur la rive gauche du Shannon, à 135 kilom. N.-O. de Dublin, faubourg de l'autre côté du Shannon, dans le comté de Roscommon; 1,772 hab. dans la ville et 16,500 dans la paroisse. Station militaire. Commerce actif en beurre, graines, salaisons et fils.

CARRICK-ON-SUIR, ville d'Irlande, dans le Munster, comté de Tipperary, sur la rive gauche du Suir, avec le faubourg de Carrick-Beg de l'autre côté du Suir, dans le comté de Waterford, à 16 kilom. E. de Clonmell; 11,100 hab. Cette ville, heureusement située dans la riche et pittoresque vallée du Suir, à l'endroit où cette rivière devient navigable pour les bâtiments d'un fort tonnage, fait un important commerce d'exportation en beurre, blé et autres produits agricoles. Nombreuses manufactures de laines, jadis très-florissantes, aujourd'hui bien délaissées.

CARRICKFERGUS, ville d'Irlande dans l'Ulster, ch.-l. du comté d'Antrim, sur la baie de Belfast, à 14 kilom. N.-E. de la ville de même nom; à 152 kilom. N.-E. de Dublin; 3,379 hab. Port, pêcheries, chantiers de construction; bains de mer très-fréquentés; commerce de cuirs et de coton; exportation de grains, bétail et poissons. Carrickfergus, sans édifices remarquables, aux rues tortueuses et étroites, est défendue par un vieux château fort, fondé par sir John de Courcy en 1128. Ce château, souvent attaqué, pris et repris, fut occupé en 1760 par les Français sous les ordres de Thurot; il sert maintenant de dépôt d'artillerie. C'est le plus curieux échantillon que possède l'Irlande des anciennes forteresses normandes.

CARRICKMACROSS, ville d'Irlande, dans l'Ulster, comté et à 35 kilom. S.-E. de Monaghan; 2,700 hab. Evêché catholique. Ruines d'un vieux château qui passe pour avoir été construit et habité par le comté d'Essex.

CARRIER v. n. ou intr. (ka-rié — lat. *garire*, même sens). Babiller, jacasser. Il Vieux mot.

CARRIER s. m. (ka-rié — du lat. *quadrarius*, tailleur de pierres; rad. *quadrare*, tailler en carré, ou du celt. *cair*, pierre). Ouvrier qui extrait des pierres de taille dans les carrières; entrepreneur qui fait extraire ces pierres : *Un ouvrier carrier*. *Un maître carrier*. *Ce village était généralement habité par des ouvriers carriers et par des tailleurs de pierre*. (E. Sue.)

— Homonymes. Carié, carier.

CARRIER (Jean-Baptiste), conventionnel montagnard, né en 1756 à Yolai, près d'Aurillac, décapité à Paris en 1794. Il était procureur dans sa ville natale avant la Révolution, et se fit connaître dès 1790 par quelques écrits qui lui attirèrent des poursuites. Nommé député du Cantal à la Convention, il vota la mort de Louis XVI, contribua à l'érection du tribunal révolutionnaire, prit une part active à la journée du 31 mai et se fit remarquer par l'emportement de son exaltation. Cependant, chargé d'une première mission dans le Calvados, pour la répression des mouvements fédéralistes, il montra une modération relative qu'on n'aurait pas attendue de lui. Envoyé à Nantes au commencement d'octobre 1793 pour réprimer la révolte qui embrasait l'Ouest, il dépassa bientôt par ses horribles mesures les ordres rigoureux de la Convention et du comité de Salut public. Au moment où il arriva dans cette ville, la situation était d'ailleurs effrayante : les denrées n'arrivaient plus; l'accaparement, l'agiotage, les conspirations royalistes s'y disputaient l'agonie d'une population affamée, éperdue de la terreur des *brigands*, qu'elle s'attendait à voir arriver pour ainsi dire d'heure en heure. Journalièrement, on apercevait

rodant sur l'autre rive les *mouchoirs rouges*, les féroces compagnons de Charette, auxquels, dans une si grande crise, les royalistes de la ville parvenaient encore à faire passer des vivres et de l'argent. Le passage de la Loire par les Vendéens, la déroute de leur grande armée à Savenay, vinrent encore accroître les alarmes. On savait tout ce qu'on pouvait attendre de semblables ennemis. Sans rappeler les horreurs de Machecoul, ils avaient, tout récemment, à Montaigu, comblé plusieurs puits des corps vivants de nos soldats, écrasés à coups de pierres. Cholet avait été dépeuplée par eux; c'est là qu'ils s'étaient approvisionnés de ces mouchoirs dont ils firent des insignes, et dont la fabrication était l'industrie du pays. Souvent ils clouaient leurs prisonniers, hommes, femmes ou enfants, aux portes de leurs maisons, ou ils les brûlaient dans des fours, ou ils les mettaient en pièces et dispersaient leurs membres, ou parfois ils les pendaient par les pieds aux branches des arbres, leur enflammaient la bouche de cartouches et y mettaient le feu, etc. Maître de Noirmoutiers (15 octobre), Charette fit fusiller tous ceux qui s'étaient rendus.

En entrant à Nantes, Carrier se trouva donc dans une atmosphère où l'on respirait la fureur et l'effroi. C'était un homme de haute taille, maigre, le teint olivâtre, les cheveux noirs, l'œil égaré, irritable et bilieux, d'humeur sombre, avec une imagination exaltée. Ancien magistrat, accoutumé aux barbaries judiciaires de l'ancien régime, comme Fouquier-Tinville et quelques autres qui ont acquis une épouvantable célébrité, il n'était que trop préparé, par son état comme par son tempérament et ses passions, aux représailles implacables et aux mesures de terreur que toute une honnête république, à quelque opinion qu'elle appartienne.

Le soulèvement des Vendéens, leurs atrocités, au moment où nous avions toute l'Europe en face de nous, avaient d'ailleurs exaspéré jusqu'au parti des *indulgents*. Merlin s'écriait : « Il faut faire de la Vendée un désert ! » Et le comité de Salut public écrivait à Carrier, par la plume de Hérault de Séchelles : « Si ta santé le permet, va souvent de Rennes à Nantes... Il faut purger cette ville. Les Anglais vont arriver. Nous aurons le temps d'être humains lorsque nous serons vainqueurs. » On redoutait en effet, à ce moment, une descente des Anglais sur nos côtes; elle était préparée, mais elle ne put avoir lieu. On a dit aussi que Carrier avait reçu du comité des instructions secrètes. Napoléon n'en doutait pas et pensait qu'on les lui avait retirées depuis. Sans s'arrêter à ces conjectures, on peut se borner à constater que la situation était effroyable, et bien faite pour frapper de vertige une tête aussi prodigieusement exaltée. Ces préliminaires étaient nécessaires; car un monstre est encore un homme, et le beau mot de Ténence, *homo sum*..., doit être applicable dans toutes les circonstances. Pour-suivons donc.

Le comité révolutionnaire de Nantes, sur lequel le conventionnel montagnard dut s'appuyer, était composé d'hommes assez modérés dans l'origine, mais qui avaient subi la contagion de l'exaltation publique, et qui reflétaient alors assez fidèlement le progrès de la fureur populaire. Le comité était d'ailleurs mené par un homme terrible, le brillant, le spirituel Goullin, créole de Saint-Domingue, devenu, lui aussi, fou d'exaltation et de frénésie révolutionnaire.

Un des premiers actes de Carrier fut la formation de la *compagnie Marat*, chargée d'opérer des visites domiciliaires et d'arrêter les suspects. Toutefois, les arrestations dans la ville ne montèrent pas à beaucoup plus de 600 individus, sur une population de près de 100,000 âmes, et dans laquelle les royalistes avaient d'innombrables complices. Mais, à chaque instant, la force armée amenait du dehors des rebelles faits prisonniers, ce qui produisit l'encombrement des prisons, et, par suite, une maladie épidémique qui se répandit dans la ville et augmenta les terreurs et l'irritation. Au milieu de ces frénésies, Carrier paraît avoir eu un plan suivi; ne point donner d'ordre écrit; s'attacher les pauvres en forçant les marchands de vendre au prix strict du maximum; enfin se débarrasser, par tous les moyens possibles, des bouches inutiles. Vendre au taux du maximum, les Nantais n'y consentirent jamais; ils trouvèrent cent moyens ingénieux d'échapper à la loi. De là, les colères épouvantables du proconsul contre les marchands, contre l'*infâme négociantisme*; de là, ses menaces de forcer les magasins, la loi d'une main, la hache de l'autre; de là, ses ordres réitérés pour l'arrestation des coupables (il y en eût eu 10,000; on n'en arrêta guère qu'une soixantaine).

Nantes, engraisée par la traite, peuplée d'une bourgeoisie riche et instruite, s'enthousiasma fort pour la liberté en 1789, mais elle s'indignait non moins énergiquement, à la même époque, contre ceux qui parlaient de l'émancipation des noirs, de la *ruine de nos colonies*; c'était le mot consacré. De même, en 1793, les patriotes constitutionnels et girondins, aussi bien que les royalistes purs, trouvaient à l'or anglais des attrait irrésistibles; et, malgré l'effroi que leur inspiraient les sauvages de la Vendée, ils traquaient sans scrupule avec l'ennemi. Un fait curieux en ce genre, c'est que les proclamations de

Charette paraissaient d'abord à Nantes, par la raison très-simple qu'elles s'imprimaient précisément chez l'imprimeur de Carrier, ardent républicain qui empêchait impartialement les guinées et les assignats. Les révolutionnaires étaient dans la ville en infime minorité, et partant d'autant plus violents. La masse du peuple n'avait guère, à cette heure de démoralisation, d'autre opinion que la faim. Pour vaincre tant de difficultés et faire face à la situation, il eût donc fallu un homme prodigieusement habile autant qu'énergique. On sait ce qu'était Carrier, et surtout ce qu'il devint dès qu'il eut mis le pied dans Nantes. Saisi d'une sorte de frénésie comparable à celle de certains Césars romains, il ne rêva plus que l'entière extermination des royalistes et des rebelles. Le tribunal révolutionnaire de Nantes condamnait peu; les commissions militaires, juridiction légale d'ailleurs, car les décrets étaient impérieusement précis contre les révoltés pris les armes à la main, ces commissions n'allaient pas encore assez rapidement au gré du proconsul. Aux fusillades, il résolut d'ajouter un affreux supplément, de se passer de tout jugement et de vider les prisons dans la Loire. C'est ici que commence son œuvre spéciale, les *noyades*! Reprenant une invention de Néron, il fit arranger une galiote avec double fond et soupape (la description précise ne s'en trouve nulle part), et la chargea de prêtres condamnés à la déportation; à la descente de la Loire, à peu près à la hauteur de Paimeboeuf, la trappe s'ouvre tout à coup, et les malheureux sont tous engloutis. C'est ce qui fut nommé, par Carrier ou tout autre, la *déportation verticale* (de l'esprit, presque de la science au milieu de ces scènes de carnage. Ah! c'est horrible!). Ceci se passait à la fin de brumaire. Quoiqu'il n'eût donné aucun ordre écrit, l'épouvantable justicier n'était pas sans inquiétude, et il annonça cette exécution à la Convention en lui donnant l'apparence d'un naufrage fortuit. Après le rapport d'un succès de nos soldats, il ajoutait : « *Mais pour quoi faut-il que cet événement ait été accompagné d'un autre? Cinquante-huit prêtres réfractaires ont été, la nuit dernière, engloutis, etc.*, etc. » Et il terminait par cette phrase fameuse : *Quel torrent révolutionnaire que cette Loire!* Il y eut d'autres noyades; mais sur la date précise de chacune d'elles et sur leur nombre exact, il n'est pas possible d'accorder les témoignages. Ce qui est certain, c'est qu'il y en eut plusieurs; quelques-uns ont dit vingt-trois; mais c'est un chiffre évidemment exagéré; le nombre réel paraît être sept.

On a prétendu qu'on liait parfois ensemble un jeune homme et une jeune fille nus, un prêtre et une religieuse, disent ceux qui se plaisent à charger les couleurs, et qu'on les précipitait ensuite dans les flots : c'est ce qu'on nommait un *mariage républicain*. Mais ce fait est resté fort douteux et ne fut appuyé au procès par aucun témoignage. Une fois Carrier décrété d'accusation, toutes les haines et toutes les terreurs prirent à la fois la parole pour l'accabler. Le représentant qui fit le rapport contre lui, le pur et rigide Romme, se plaint qu'on lui ait envoyé une foule de pièces non signées, et, parmi les faits allégués, il avoue qu'il trouve des choses contradictoires, évidemment calomnieuses. Calomnier Carrier, cela ne semble guère possible ni surtout nécessaire, car ce qui était avéré suffisait, et bien au delà, à sa condamnation.

Après la déroute de Savenay, des milliers de fugitifs, refoulés et traqués, se rabattirent sur Nantes, qui fut inondée d'un déluge d'hommes, de femmes et même d'enfants dans le plus effroyable état de misère et de maladie, apportant avec eux l'épidémie, les dysenteries meurtrières, le typhus, la mort. C'étaient les débris de la grande armée catholique et royale, qui, pareille aux anciennes migrations des peuplades barbares, traînait après elle les femmes, plus ardentes peut-être et plus fanatiques que les hommes. Les prisons, déjà comblées, répandaient l'infection dans la ville. Les soldats et les citoyens qui gardaient les *brigands* mouraient par centaines. Ces derniers, eux-mêmes, étaient moissonnés à ce point que les fossoyeurs ne suffisaient plus à les enterrer : et il en venait toujours ! Le vertige d'un tel spectacle, la famine, l'épidémie, la terreur avaient porté au dernier degré la démoralisation dans la malheureuse ville. Carrier, hors de lui-même, brûlé par la fièvre, dormant à peine deux heures par nuit, était réellement à demi fou. D'autres énergumènes, qui étaient autour de lui, Lamberty, Fouquet, Robin, Goullin, Grandmaison, etc., entretenaient, augmentaient sa fureur. On avait tué pour le péril : horreur ! on allait tuer pour la salubrité ! Non content d'activer les jugements des commissions, qui procédaient cependant avec une meurtrière célérité, Carrier, malgré sa prudence, signa à plusieurs reprises des ordres pour fusiller *sans jugement* des prisonniers. Deux de ces listes existent; elles contiennent la première vingt-quatre noms, la seconde trente-six. D'autres exécutions semblables eurent lieu d'après des ordres donnés de vive voix à Lamberty et à d'autres furieux. Des femmes et des enfants même furent compris dans ces immolations. Quel fut le chiffre des morts ? Il est impossible de le savoir. Si l'on croyait des assertions, dénuées d'ailleurs de toute espèce de preuves, il faudrait porter le nombre des victimes à onze mille. C'est le chif-

fre rond qui a passé dans les dictionnaires biographiques et dans toutes les compilations. Or, « la mortalité totale à Nantes, en 1793, a été de douze mille; et ce chiffre officiel n'en est pas moins lui-même fort douteux : les fossoyeurs, recevant tant par tête des morts qu'ils inhumaient, étaient fort intéressés, on le comprend, à en exagérer le nombre, et ils le pouvaient assez aisément dans le désordre qui régnait alors. » (Michelet.)

De ces douze mille, il y aurait d'abord à déduire ceux qui sont morts dans tout le reste de l'année, et les nombreuses victimes de l'épidémie; enfin ceux qui ont été condamnés par les commissions, en vertu des décrets qui frappaient de mort les insurgés. Resterait alors la part de Carrier et de ses agents, pour les noyades et les fusillades. Quelques historiens ont donné par approximation le chiffre de deux mille comme le plus vraisemblable; mais peut-être est-il encore exagéré. Il ne faut pas oublier que la tradition a accumulé sur le trop fameux proconsul un grand nombre de récits purement fantastiques, comme si la réalité n'était pas déjà assez horrible; le monstre eut sa légende, chaque jour enrichie d'éléments nouveaux. S'il eût fait tout ce qu'on raconte de lui, une année n'eût certes pas suffi, et il n'est resté que cent vingt jours à Nantes (du 8 octobre 1793 au 8 février 1794); or, dans ces cent vingt jours, il fut constamment absorbé par la terrible question de la disette, par la crise où était plongée la ville, par les réquisitions et les convois qu'il dut organiser pour notre armée de l'Ouest, par sa correspondance, enfin par la maladie et par les mille occupations que son proconsulat lui imposait. De même, il est plus que douteux qu'en une telle situation, cet homme, en proie aux furies, desséché par la fièvre, par l'insomnie, par l'effroi, par les remords peut-être, ait associé, comme on l'a dit, la débâcle à l'extermination, qu'il se soit fait un *serail de prisonnières*. Sa maltresse, la Caron, ne le quittait pas une minute; c'était une femme violente, énergique, jalouse de Carrier, qu'elle aimait comme une tigresse doit aimer son tigre; et, en outre, on oubliait que ces malheureuses prisonnières portaient la mort avec elles, exténuées de misère et trop bien protégées contre la lubricité par le typhus et la dysenterie; tout cela, c'est de la broderie sur un sombre canevas.

Nous avons dû nous borner ici à rapporter les faits qui ont été établis au procès, dans cette immense enquête faite en pleine réaction et où tous les témoignages pouvaient se produire. On ne supposera pas que notre intention soit de diminuer l'horreur qui s'attache aux noms de Carrier et de quelques autres hommes dont les forfaits ont fait tant de mal à la Révolution, qui, dans l'opinion publique, en a longtemps et fort injustement subi la solidarité. Notre seule préoccupation est de rechercher la vérité et de mettre nos lecteurs en garde contre les exagérations et les fictions.

De même, il est une chose qu'il faut dire, parce qu'elle est vraie : c'est un des phénomènes de ces temps extraordinaires, que même les hommes justement odieux par leurs fureurs ont parfois rendu des services réels, et que souvent leurs actes témoignent d'un amour farouche, mais sincère, pour la patrie et pour la République. Dans la ruine de l'armée vendéenne, Carrier eut une part considérable, et c'est ce que reconnaît loyalement son ennemi, le représentant Goupilleau : il créa des ateliers révolutionnaires pour l'habillement de nos soldats, à qui il envoyait jusqu'à six cents paires de souliers dans un jour. Il fit parvenir à Granville des canonnières qui foudroyèrent les Vendéens accourus pour faire leur jonction avec les Anglais, qu'on attendait; il étouffa les mouvements du Morbihan, empêcha les rebelles de repasser la Loire et en noya des milliers par le feu des canonnières qu'il avait lancées. De même, il garda la Vilaine et leur ferma ainsi la Bretagne. Angers, dépourvue de vivres et investie par les brigands, vit, le soir, arriver quarante charrettes de pain que Carrier, malgré la disette, avait trouvée le moyen d'expédier, et qui avaient fait toute la route au galop.

Cependant, à la suite de plaintes et de dénégations, à la suite surtout du rapport de Julien de Paris, jeune homme de l'entourage de Robespierre, Carrier fut rappelé de Nantes et reprit sa place à la Convention. L'intention de Robespierre était de le faire mettre en jugement, lorsqu'il fut lui-même emporté dans la tourmente du 9 thermidor. Couvert de sang et devenu un objet d'horreur, le proconsul de Nantes, attaqué successivement par Merlin de Thionville, Fréron et autres, fut enfin décrété d'accusation le 5 frimaire an III (25 novembre 1794). Sa défense devant la Convention fut assez habile : il invoqua le souvenir des horreurs commises par les Vendéens, nia les noyades, sauf la première, qu'il expliquait toujours par un naufrage, et, pour le reste, se rejeta sur le péril de la situation, prétendant n'avoir fait qu'exécuter les ordres du comité et les décrets de l'Assemblée, qu'il cherchait, par des arguments spécieux, à envelopper dans la solidarité de ses forfaits. « Si l'on veut me punir, dit-il, tout est coupable ici, jusqu'à la sonnette du président. » Renvoyé devant le tribunal révolutionnaire de Nantes, il se renferma d'abord dans un système de dénégations opiniâtres; mais, convaincu sur la question des noyades par le témoignage même de ses complices, et sur celle des fusillades sans ju-

gement, par les deux ordres qu'il avait signés, il fut condamné à mort avec deux de ses co-accusés, Pinard et Grandmaison, et décapité le 16 décembre 1794 (26 frimaire an III). Il mourut avec une grande fermeté.

Avant de terminer cet article, le plus difficile, le plus délicat peut-être et certainement le plus pénible du *Grand Dictionnaire*, dont on connaît les opinions honnêtes, quoique avancées, nous donnons par avance le démenti le plus formel à toute intention mauvaise que l'on chercherait à découvrir dans cette biographie. Nous ne sommes pas l'avocat quand même des causes dont la défense est reconnue impossible; mais nous ne saurions nous en faire non plus l'accusateur aveugle et fanatique.

CARRIER (Joseph-Auguste), peintre français, né à Paris en 1800. Il débuta en exposant de petits portraits et des miniatures; plus tard il aborda le portrait en grand et le paysage. Il a obtenu une deuxième médaille en 1833, et une première en 1837. Nous citerons parmi ses tableaux : un *Site de Lorraine*; *Souvenir de la gorge aux Loups*; *Chemin creux aux Choiseux*; *Site de Bretagne*, etc.

CARRIER-BELLEUSE (Albert-Ernest), sculpteur français contemporain, né à Anizy-le-Château (Aisne), vers 1820, se forma sous la direction de David d'Angers, et débuta au Salon de 1850 par deux portraits-médallions en bronze (celui de M. Pequenot et celui de M. Auguste Cain, sculpteur). Il a exposé depuis, entre autres ouvrages : au Salon de 1857, *l'Amour et l'Amitié*, groupe en bronze, une statuette de Denis Papin et trois bustes-portraits; en 1860, la *Mort de Desaix*, groupe en plâtre, plein de mouvement et de fougue militaire, qui commença la réputation de l'artiste; *Jupiter et Hèbe*, groupe en bronze, et plusieurs bustes, parmi lesquels on remarqua principalement celui en terre cuite du docteur Verde de l'Isle; en 1861, un groupe en plâtre intitulé *Salve Regina*, un buste en bronze de *Napoléon III en Italie*, et les bustes en terre cuite, très-fouillés, très-vivants, très-expressifs, de M^{me} Marie-Laurent Desrieux, de M. C. Pechter, de M. F. Chiffart, artiste peintre, de M. l'abbé Louvet, premier aumônier de la Charité, de M^{me} Ernest Renan et Jules Simon; en 1863, une *Bacchante*, statue de marbre, d'une tournure hardie et d'une morbidesse exquise dans les chairs, et un excellent buste en terre cuite, inachevé, de Victor Viel; en 1864, une *Odaline*, statuette de marbre, et le portrait-buste, également en marbre, d'une jeune fille; en 1865, le buste en marbre de Napoléon III, et le buste en bronze d'Eugène Delacroix; en 1866, *Angélique*, statue de marbre, un peu contorsionnée, mais très-vivante et très-originale, et le buste en terre cuite de M. Gustave Doré. M. Carrier-Belleuse a obtenu des médailles de 3^e classe en 1861 et en 1863, et une médaille de 1^{re} classe en 1867. Il a été décoré à l'occasion de l'Exposition universelle de 1867, où figurait sa statue d'*Angélique*, le buste en marbre de Mlle Denière, le buste en terre cuite de Viel et celui de M. Th. Gautier. On lui doit les bustes en terre cuite d'une foule d'autres célébrités contemporaines, notamment ceux de M^{me} Edmond About, E. Arago, Duret, Decamps, Lefuel, Leys, du chanteur Gueymard et de sa femme, M^{me} Gueymard-Lauters, etc. Il a exécuté aussi un grand nombre de modèles pour l'art industriel, modèles de cheminées, de torchères, de pendules, de vases, de statuettes et de bustes décoratifs, destinés à être reproduits en bronze, en marbre, en faïence, etc. En ce genre, il a déployé une facilité, une grâce, une coquetterie, une habileté pratique qui rappellent la manière spirituelle de Clodion.

CARRIÈRE s. f. (ka-riè-re — du lat. *car-rus*, char; proprém. chemin pour un char). Lice, lieu fermé de barrières et disposé pour les courses de chars ou de chevaux : *Entrer dans la CARRIÈRE*. *Se lancer dans la CARRIÈRE*. *Le cheval s'arrêta court au milieu de la CARRIÈRE*.

Il excelle à conduire un char dans la carrière.

Aux athlètes, dans Pise, elle ouvre la barrière, Chante un vainqueur poudreux au bout de la carrière.

Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière, Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?

Parmi des torrents de poussière, Son char, dévorant la carrière, Parait s'égarer dans leurs flots.

— Par ext. Course quelconque, chemin que l'on a à parcourir : *Les navires qui partent pour fournir une longue CARRIÈRE*. (Mass.)

L'astre des nuits parcourt sa paisible carrière.

Mais bientôt les vapeurs où brillait la lumière Suivirent le globe ardent qui finit sa carrière.

Le dieu, poursuivant sa carrière, Versait des torrents de lumière Sur ses obscurs blasphémateurs.

— Poét. Durée du temps : *L'éte est sur le point de finir sa CARRIÈRE*.

Quand septembre, moins chaud, commence sa carrière, Partout se pend la vigne en gracieux festons.

A. BARRIER.

« Cours, durée de la vie : *Etre au bout de sa CARRIÈRE*. *On ne peut juger de la félicité de l'homme qu'après qu'il a heureusement fourni sa CARRIÈRE*. (D'Ablanc.) *Qui oserait pénétrer dans la CARRIÈRE de la vie, s'il fallait y entrer par la fin ?* (M^{me} de Maint.) *C'est en me dévouant pour sauver l'innocence que je veux terminer ma CARRIÈRE*. (Volt.) *Je vais finir ma CARRIÈRE comme je l'ai commencée, par le malheur*. (Volt.) *Je n'éprouve, au bout de ma CARRIÈRE, que le repentir d'avoir consacré aux belles-lettres une vie qu'elles ont rendue malheureuse*. (Volt.) *La CARRIÈRE de notre vie se trouve partagée en deux parties : l'une en espérances, l'autre en souvenirs*. (B. de St-P.) *La vie est une CARRIÈRE couverte de ronces*. (Barthé.) *Ne prodiguez ni les éloges ni les statues à un citoyen qui n'a pas fini sa CARRIÈRE*. (Paoli.) *Parvenu au milieu de sa CARRIÈRE, il faut pardonner à tous ceux dont on a droit de se plaindre, ou vivre seul*. (Boiste.)

... Qu'un long âge appréte aux hommes généreux ! Au bout de leur carrière un destin malheureux !

Je touche aux derniers pas de ma longue carrière, Et mes yeux sans regret quitteront la lumière.

— Profession que l'on embrasse, occupations auxquelles on se consacre, but que l'on propose à ses actions : *La CARRIÈRE des armes, des lettres, des arts, du barreau*. *Embrasser, suivre une CARRIÈRE*. *Renoncer à sa CARRIÈRE*. *Barre la CARRIÈRE de quelqu'un*. *Il ne faut pas adopter une CARRIÈRE à l'étourdie*. (Buff.) *Chez nous, la CARRIÈRE des lettres est devenue celle de tous les gens inutiles*. (Grimm.) *La CARRIÈRE de l'avocat, du notaire ou du médecin est tout aussi encombrée que celle des fonctions publiques*. (Math. de Dombasle.)

Jamais un favori ne borne sa carrière.

Nous entrerons dans la carrière Quand nos aînés n'y seront plus.

Celui qui des beaux-arts a suivi la carrière De secrets ennemis s'avance environné.

Quelle belle carrière Vous allez parcourir ! que d'illustres faveurs ! Mais n'allez pas broncher au chemin des honneurs.

Voie que l'on suit, sens dans lequel on agit : *La CARRIÈRE du vice, des passions, de la vertu*. *La CARRIÈRE de la gloire, des grandeurs*. *La France n'est entrée dans la CARRIÈRE de la liberté politique qu'après avoir fait des progrès immenses dans celle de la civilisation*. (Guizot.)

— Donner carrière, Lâcher la bride, donner pleine liberté : *DONNER CARRIÈRE à son esprit, à ses passions*. *Il n'est pas bon pour l'honneur de DONNER CARRIÈRE à toutes ses réveries*. (St-Marc Girard.) *Hérodote DONNA CARRIÈRE à son génie et l'émancipa complètement*. (A. Azévedo.) *Fontenelle DONNA CARRIÈRE à son esprit sur ce système naïf des cosmogonies antiques*. (L. Figuière.) *Se donner carrière*, S'ouvrir un champ libre, prendre ses ébats, se laisser aller à l'envie qu'on a de faire ou de dire quelque chose :

J'avais franchi les monts qui bornent cet Etat, Et traitais comme un jeune rat Qui cherche à se donner carrière.

Et mon homme à la fin, Toujours grondant, buvant et se donnant carrière, Se coiffa le cerveau de la bonne manière.

Se donner carrière aux dépens de quelqu'un, S'en amuser, le railler :

Souvent à tes dépens Elle se divertit et se donne carrière.

Destouches.

— Ouvrir, fermer la carrière, Débuter ; finir, mettre le couronnement : *Le plus difficile est toujours de faire les premiers pas et d'ouvrir une CARRIÈRE*. (Grimm.) *Archiloque ouvrit la CARRIÈRE que ferment Pindare et Bacchylide*. (Boissonnade.) *Ouvrir une carrière*, Donner de la marge, fournir une occasion d'un développement ou d'un succès : *L'exemple de nos anciens nous a ouvert une belle CARRIÈRE*. *Newton a ouvert une CARRIÈRE immense à l'avancement de la philosophie*. (D'Alemb.) *Passer carrière*, Passer condamnation, se soumettre à certaines conditions sans les approuver : *Personne n'avait été d'avis de PASSER CARRIÈRE sur les énormes propositions qui avaient été faites à Torcy à La Haye*. (St-Simon.) *Inus*.

— Manég. Etendue de terrain que l'on peut faire parcourir à un cheval sans qu'il perde haleine : *Its avaient exigé du roi de Perse qu'il se tiendrait toujours éloigné des côtes de la mer de la CARRIÈRE d'un cheval*. (Montesq.)

— Sorte de manège de haras, consistant en un carré long enfoncé de barrières. *Donner carrière à un cheval*. Lui lâcher la bride, l'abandonner à lui-même. *Fournir sa carrière*, Parcourir un certain chemin dans un temps donné et d'une vitesse toujours égale : *Ce cheval FOURNIT BIEN sa CARRIÈRE*.

— Fauconn. Montée ordinaire de l'oiseau, qui est une hauteur d'environ 120 mètres. *Double carrière*, Montée notablement supérieure à la carrière. *Demi-carrière*, Montée notablement inférieure à la carrière.

— Anc. cout. Chemin de charroi moins large que la voie et le chemin dit royal.

— Epithètes. Honorable, noble, magnifique, illustre, belle, glorieuse, brillante, éclatante, immortelle, rapide, longue, ample, vaste, immense, infinie, périodique, bornée, courte, brisée, interrompue, arrêtée, mortelle, poudreuse, obscure, honteuse, déshonorante, infâme, brillante, féconde, stérile, inutile, vaine.

CARRIÈRE s. f. (ka-riè-re — du bas lat. *quadraria*, formé de *quadrare*, tailler en carré, ou, selon d'autres, du celt. *cair*, pierre; kymrique, *carrig*, craig; pierre; armoricain, *karrek*, rocher, écuil; irlandais, *carrag*, craig; erse, *carr*; écossais, *carr*, *carragh*. On trouve *carr*, signifiant rocher, amas de pierres, dans le dictionnaire de Cornouailles, du 1^{er} siècle, publié par Price. On invoque la racine sanscrite *kr*, *kṛ*, *cr* (*kar*, *car*), blesser, d'où dérivent plusieurs termes qui expriment la dureté, et quelques noms de la pierre ou des corps analogues. Ainsi, par reduplication, *karkara*, comme adjectif, dur; comme substantif, pierre, espèce de chaux contenant des modules; *karkara*, caillou, gravier, test, sucre cristallisé, d'où le latin *saccharum*; puis *kara*, *karaka*, grêle, grêlon, comme en anglais *hail-stone*; *karaka*, noix de coco; *kara*, montagne neigeuse. En persan, on trouve *chârah*, *châra*, pierre; en arménien *char*, même sens, *charag*, rocher, ce qui nous mène directement à l'irlandais *carragh* et aux autres analogues celtiques. Lieu d'où l'on extrait de la pierre : *Ouvrir une CARRIÈRE*. *CARRIÈRE de pierre, de marbre, d'ardoise, etc*. *Ouvrir plusieurs ciels dans une CARRIÈRE*. *Les CARRIÈRES sont composées de différents lits ou couches presque toutes horizontales*. (Buff.)

— Par ext. Amas de pierres à bâtir : *Pour l'industrie, les monuments sont des CARRIÈRES de moellons, des mines à salpêtre, ou des magasins à coton*. (Balz.) *C'est un amas de pierres, un horizon de moellons; ce n'est plus une ville, c'est une CARRIÈRE : je ne reconnais plus mon Paris*. (Scribe.)

— Bot. Nom que l'on donne aux concrétions pierreuses qui se forment dans la chair de certains fruits, notamment des poires.

— Antiq. *Carrières*, Peine des travaux forcés chez les anciens, qui consistait dans le travail de l'extraction des pierres à bâtir. Aujourd'hui encore, les Russes emploient certaines catégories de condamnés au travail des mines.

— Encycl. Jurispr. L'article 4 de la loi du 21 avril 1810 définit ainsi les *carrières* : « Les *carrières* renferment les ardoises, les grès, pierres à bâtir et autres, les marbres, granits, pierres à chaux, pierres à plâtre, les pouzzolanes, le strass, les basaltes, les laves, les marnes, craies, kaolin, sables, pierres à fusil, argile, terres à foulon, terres à poterie, les substances terreuses et les cailloux de toute nature, les terres pyritiques regardées comme engrais, le tout exploité à ciel ouvert ou avec des galeries souterraines. » D'après les termes mêmes employés dans cette énumération, il est constant que l'on doit considérer comme *carrières* non-seulement les gîtes qui renferment des matières spécialement dénommées dans l'article 4 de la loi du 21 avril 1810, mais encore les gîtes qui contiennent des matières analogues. Les définitions des mines et des minières données par la loi ont d'ailleurs précisé le sens qu'il fallait attacher au mot *carrières*, et le conseil d'Etat a, de son côté, déterminé une limite, lorsque, par un arrêté du 19 juillet 1843, il a refusé le caractère de *carrière* à une roche de calcaire qui renfermait en grande quantité du bitume, matière rangée par la loi au nombre de celles qui constituent les mines. On objectera peut-être que cet arrêté a été rendu par application des définitions des mines et des *carrières* données par les articles 1 et 2 de la loi du 28 juillet 1791; à cela nous répondrons que la question a été posée dans les mêmes termes par la loi du 21 avril 1810. « L'exploitation des *carrières* exige, dit M. Leviez, un moins vaste champ que l'exploitation des mines, et elle peut, avec moins de dommage, se renfermer dans les limites qui circonscrivent à la surface les propriétés privées : elle demande d'ailleurs moins de capitaux et d'efforts. On a cru avec raison qu'elle pouvait se passer de l'appui d'une législation toute spéciale, et aucune dérogation n'a été faite, en ce qui la concerne, au principe posé par l'article 552 du code Napoléon : La propriété du sol emporte la propriété du dessus et du dessous. »

Les *carrières* ne peuvent donc être exploitées que par le propriétaire de la surface du sol ou par les personnes auxquelles ce propriétaire en a conféré le droit par son consentement. Toutefois, il est bon de faire remarquer que cette liberté de disposition souffre une exception. Les arrêts du conseil d'Etat en date du 3 octobre 1667, 3 décembre 1672, 22 juin 1706 et 7 septembre 1755, arrêts confirmés par l'article 2 du titre 1^{er} de la loi du 28 juillet 1795 sur l'exploitation des mines, l'article 1^{er} de la section VI de la loi du 16 septembre 1807, ont décidé que, dans l'intérêt de la construction des ponts, chaussées, chemins et autres ouvrages publics, il pourrait être dérogé à la règle générale. Les entrepreneurs de travaux publics sont autorisés à occuper et à exploiter, même contre la volonté du propriétaire, les

carrières qui leur sont désignées par l'administration, à la charge toutefois, lorsque la *carrière* dont ils s'emparent est déjà en exploitation, de payer une indemnité au propriétaire.

L'article 2 du titre 1^{er} de la loi du 28 juillet 1791 sur les mines, après avoir déclaré que l'exploitation des *carrières* peut, dans certains cas de nécessité et pour des travaux d'utilité publique, être poursuivie par d'autres personnes que le propriétaire de la surface du sol, indique, au nombre des causes qui légitiment l'occupation forcée, « tous établissements et manufactures d'utilité générale. » — « La loi, dit M. Leviez, semble ainsi donner, en certaines circonstances, aux poteries, chauxfourneries, fabriques de plâtre, et enfin à toutes les usines si nombreuses et si variées, qui mettent en œuvre les divers produits des *carrières*, un droit analogue à celui qu'en vertu des articles 59 et suivants de la loi du 21 avril 1810, les hauts fourneaux exercent sur les minières. Cette disposition n'étant contraire à aucune de celles que contient, au sujet des *carrières*, la loi du 21 avril 1810, il nous paraît impossible de la considérer comme abrogée; mais il faut s'attacher avec rigueur à ses termes, il faut se souvenir qu'elle n'est applicable qu'en cas de nécessité et dans l'intérêt « d'établissements d'utilité générale. » Ces étroites restrictions rendront extrêmement rares les cas dans lesquels l'administration pourrait se trouver appelée à modifier, par une intervention toujours pleine de difficultés et de périls, les lois naturelles de la concurrence et du droit commun.

— *Carrières à ciel ouvert.* Aux termes de l'article 81 de la loi du 21 avril 1810, « l'exploitation des *carrières* à ciel ouvert a lieu sans permission, sous la simple surveillance de la police, et avec l'observation des lois ou des règlements généraux ou locaux. » Le plus ancien de ces règlements, consacrés et maintenus par cet article, est contenu dans un arrêté du conseil du 5 avril 1772, qui, entre autres dispositions, interdit d'ouvrir une *carrière* à une distance des bords extérieurs des grandes routes moindre de 30 toises. Puis est venue la déclaration du roi, en date du 17 mars 1780, dont l'article 6 impose aux carriers l'obligation de se tenir à la même distance des murs des édifices quelconques. Nous citerons enfin la déclaration du 23 janvier 1779, dont l'article 2 prescrit, en procédant à l'ouverture du sol, « de couper les terres en retraite par banquettes ou avec talus suffisants pour empêcher les éboulements des terres. » Les autorités locales investies des pouvoirs de police, les préfets et les maires, peuvent prendre des arrêtés dans l'intérêt de la *sécurité* publique, et ces arrêtés ne seraient contraires à la loi que s'ils avaient pour effet d'assujettir l'ouverture des *carrières* à la nécessité d'une permission.

Dans certains départements, l'industrie des *carrières* a pris un développement tel, que le gouvernement a reconnu l'insuffisance des règlements anciens. L'étendue et l'importance des travaux entrepris ne permettaient plus d'en abandonner la réglementation à la seule initiative des administrations locales. M. Etienne Dupont, dans son *Traité pratique de la jurisprudence des mines, minières, forges et carrières*, porte à vingt-huit le nombre des règlements pris de 1810 à 1855 au sujet des *carrières* à ciel ouvert et souterraines. Les plus dignes de fixer l'attention sont : 1^o un décret impérial du 22 mars 1813, approuvant un règlement spécial sur l'exploitation des *carrières* de pierre à plâtre dans les départements de la Seine et de Seine-et-Oise; 2^o un décret impérial du 4 juillet 1813, approuvant un règlement spécial sur l'exploitation, dans les mêmes départements, des *carrières* de pierres calcaires, dites pierres à bâtir. Aux termes de ces décrets, les règlements qu'ils approuvent peuvent, en vertu d'une simple décision ministérielle, être étendus à d'autres départements ou à d'autres localités.

• En cas d'infraction aux règlements, anciens ou nouveaux, généraux ou locaux, relatifs aux *carrières* à ciel ouvert, quelles sont, dit M. Leviez, les peines applicables, et devant quelle juridiction doivent être poursuivis les contrevenants? Il faut tout d'abord placer dans une classe à part les contraventions aux dispositions prises dans l'intérêt de la grande voirie, et, par exemple, à l'arrêté du conseil de 1772. Ces contraventions doivent être punies des peines portées aux anciens règlements, sous les modifications apportées à ces peines par la loi du 23 mars 1842, et la juridiction compétente est le conseil de préfecture, aux termes des lois du 28 pluviôse an VIII et du 29 floréal an X. Quant aux autres contraventions, nous pensons que les peines édictées par l'article 96 de la loi du 21 avril 1810 (amende de 500 fr. à 1,000 fr., double en cas de récidive, et emprisonnement correctionnel) sont applicables, et que les tribunaux de police correctionnelle doivent être saisis conformément à l'article 95 de la même loi. En effet, bien que le titre X, auquel appartiennent ces articles, porte cet intitulé : « De la police et de la juridiction relatives aux mines, » cependant le rapport de M. Stanislas Girardin au Corps législatif déclare que les deux derniers titres de la loi, titres IX et X, « renferment des dispositions générales applicables aux trois divisions du projet, c'est-à-dire aux mines, aux minières et aux *carrières*. D'un autre côté, la définition que donne l'article 93 des contraventions auxquelles le titre X est applicable est extrêmement large, et n'exclut en

aucune manière les contraventions relatives aux règlements sur les *carrières*. Elle est ainsi conçue : « Les contraventions des propriétaires de mines exploitants non encore concessionnaires, ou autres personnes, aux lois et règlements... »

La cour de cassation a cependant décidé que les peines et la juridiction de la simple police devaient seules atteindre les contraventions commises en matière de *carrières* à ciel ouvert, et, en cela, elle s'est appuyée sur les termes mêmes de l'article 81 de la loi du 21 avril 1810 : « simple surveillance de police. » Il doit en être autrement à l'égard des décrets impériaux des 22 mars et 4 juillet 1813. Ces décrets, que rien n'est venu annuler, ont force de loi. « Ils ont pu dès lors, dit le *Dictionnaire administratif* de M. Block, déterminer la juridiction et la compétence, et même édicter des peines. Or, on lit dans l'article 54 du règlement du 22 mars, dans l'article 51 de celui du 4 juillet, que les contraventions seront punies de la manière indiquée au titre II du règlement général du 22 mars 1813. Ce dernier règlement, également sanctionné par décret impérial, est, il est vrai, en règle générale, ainsi que l'indique son article 44, étranger aux *carrières* à ciel ouvert; mais on doit considérer qu'une dérogation partielle à cette règle est faite par les articles 54 et 51 des règlements du 22 mars et du 4 juillet; et il faut, pour le cas d'infraction à ces règlements spéciaux, appliquer le titre II du règlement général, c'est-à-dire, avec la juridiction du conseil de préfecture, des amendes de 50 à 150 fr., pouvant s'élever au double en cas de récidive. » La cour de cassation n'a pas admis que tel fût l'effet des articles 54 et 51. Cette fois encore, elle a jugé d'après les termes mêmes de ces articles placés sous une rubrique ainsi conçue : « Dispositions communes à toutes les exploitations par puits, » et elle n'en a fait l'application qu'aux *carrières* souterraines.

— *Carrières souterraines.* L'article 82 de la loi du 21 avril 1810 porte : « Quand l'exploitation des *carrières* a lieu par galeries souterraines, elle est soumise à la surveillance de l'administration. » Les conditions de ces exploitations sont déterminées par divers règlements émanant, soit du ministre, soit des préfets. Quelques-uns de ces règlements n'exigent de celui qui veut ouvrir une *carrière* souterraine qu'une déclaration préalable; d'autres lui imposent l'obligation d'obtenir une autorisation spéciale du maire ou du préfet. Quelques-uns entrent dans des détails étendus sur les moyens de consolidation des puits et des galeries, sur la disposition, les dimensions et les distances respectives des piliers de masse, sur l'ordre à suivre dans l'exploitation et les précautions à prendre aux divers degrés d'avancement des travaux. Le plus souvent, les règlements ministériels ont délégué aux préfets le soin de prescrire à cet égard, sur le rapport de l'ingénieur des mines, les mesures qu'exige la nature de chaque *carrière*.

Dans les départements de la Seine, de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne, l'administration s'est réservée le droit d'interdire et de condamner « toute exploitation, d'après quelque mode qu'elle s'opère, dont l'état actuel présenterait des dangers auxquels on ne pourrait opposer des précautions suffisantes. »

Les contraventions en matière de *carrières* souterraines sont considérées, ou comme des contraventions de grande voirie, et, à ce titre, elles relèvent du conseil de préfecture, ou comme des délits spéciaux réservés à la police correctionnelle.

— *Allus. hist. Qu'on me ramène aux carrières.* Mot historique qui est passé en proverbe, et qui a été prononcé par un poète de l'antiquité dans les circonstances suivantes : avide de toute sorte de gloire, Denys, tyran de Syracuse, pratiquait la médecine et la chirurgie, il brillait dans la musique; mais c'est surtout dans la poésie qu'il avait l'ambition d'exceller, et il aurait volontiers donné une victoire pour une couronne des Jeux olympiques. Il fit partir des musiciens et des déclamateurs chargés d'y lire ses vers; à son grand désappointement, il éprouva plusieurs échecs successifs dont le consolerent les flatteries de ses courtisans. Rebuté à Olympie, il se flatta qu'Athènes, dont le goût était plus délicat, saurait mieux apprécier ses ouvrages. Il y envoya une tragédie, qui fut représentée aux fêtes de Bacchus et qui remporta le prix. Le tyran se livra à la joie la plus immodérée; il fit offrir des sacrifices aux dieux, ordonna des fêtes et des réjouissances publiques, et célébra son triomphe par un grand festin où il commit toute sorte d'excès. « Il mourut, dit M. Paul de Saint-Victor, au milieu de cette bombance d'amour-propre, d'une indigestion de lauriers. »

Roi et poète, Denys, on le comprend, ne devait pas aimer la critique. Parmi les poètes qu'il hébergeait à sa cour, Philoxène tenait le premier rang. Parasite spirituel, il ne sacrifiait cependant pas aux intérêts de son estomac ceux de la littérature et de la saine critique; il était poète encore plus que parate. Un jour Denys lut à souper un mauvais poème de sa façon, et il demanda l'avis de Philoxène. Quoique à table, Philoxène répondit avec une courageuse liberté que les vers ne valaient rien; et le tyran, furieux, l'envoya aux *carrières*. Quelques jours après, Philoxène regut, avec sa liberté, une nouvelle invitation à souper. A la fin du repas,

nouvelle lecture; et le goût de Philoxène est de nouveau consulté. Comme les vers n'étaient pas meilleurs que les précédents, il se contenta de se tourner vers les officiers de Denys, en leur disant : *Qu'on me ramène aux carrières.* Le tyran ne put s'empêcher de rire de cette saillie, et son ressentiment fut désarmé.

Les écrivains ont fait de fréquentes allusions à cette réponse de Philoxène :

• S'il nous faut renoncer à la liberté individuelle chaque fois qu'une poignée d'insensés aura tenté quelque mauvais coup, s'il nous faut renoncer à la liberté de la presse chaque fois qu'un écrivain aura mis au jour un pamphlet téméraire, c'en est fait du gouvernement constitutionnel : *Qu'on nous ramène aux carrières ! Ne profanons plus ce beau nom !* »

Duc de BROGLIE, *Discours du 2 mars 1819.*

• Si l'amour prétendu de la Révolution n'est qu'un cri d'inimitié et de violence, s'il consiste à provoquer tous les trois mois des catastrophes et à y applaudir, à ne mettre aucun terme à cette anarchie favorable aux factieux seuls, ni aucun choix dans les moyens d'acquiescer la liberté; s'il consiste à méconnaître tous les principes et à saper successivement la constitution elle-même; à troubler l'ordre public, la liberté individuelle, sous prétexte de vigilance et de zèle civique, à constituer un état de guerre épouvantable entre les faibles et les forts; à persécuter pour un soupçon, à susciter des insurrections renaissantes pour des ombrages, et à faire de la souveraineté du peuple un despotisme illimité, multiplié autant de fois qu'il existe de sections dans l'empire; si c'est là, dis-je, ce qu'il faut préconiser comme le plus beau système de gouvernement humain, qu'on me ramène aux *carrières* ! »

MALLET, *Histoire de la presse, par Hatin.*

« ... Et de l'aventure, vous voilà... — En prison, où je dois rester tant que je n'aurai pas écrit une lettre d'excuses et de regrets à Napoléon. Dans le fort où l'on me conduit, je passe six semaines sans vouloir descendre à la moindre bassesse. Un matin, le roi me fait venir et me parle raison; je lui parle dignité : nous ne nous entendons pas, et on me ramène aux *carrières*, où je ne trouve plus plus ni valets de chambre pour me servir, ni préau pour me promener, ni être vivant pour m'entendre et me répondre. »

CHARLES BRIFAUT, *Passé-temps d'un reclus.*

• Ou le mariage, ou les galères : telle est l'alternative à laquelle les tribunaux condamnent celui qui a traité une fille comme si elle était sa femme. J'ai vu un bel homme qui sort de la chaîne des galères où il a passé cinq ans, plutôt que de consentir à un bail indéfini dans les chaînes de l'hymen. On eut beau le prêcher sur les douceurs et les avantages du lien conjugal, rien ne put ébranler sa résolution, et il persista à donner la préférence aux travaux forcés. Il est libre aujourd'hui; mais si pareille aventure lui arrivait encore, il serait homme à dire : *Ramenez-moi aux carrières.* »

(*Tablettes romaines.*)

CARRIÈRES DITES D'AMÉRIQUE, situées dans le quartier de Belleville, à Paris. Au bas des buttes Chaumont, qui couronnent Belleville et ses jardins, s'ouvrent deux larges baies qui plongent dans la montagne : l'une est l'entrée du tunnel du chemin de fer de ceinture; l'autre est l'ouverture des plâtrières, dites *carrières d'Amérique*. Les produits de ces carrières, s'il faut en croire M. Emile de la Bédollière dans son *Nouveau Paris*, s'emploient non-seulement pour les besoins de la capitale, mais encore s'exportent très-loin; une grande partie est embarquée sur le canal, puis transbordée au Havre à destination du nouveau monde, et plus d'un frais cottage, plus d'une blanche villa du Kentucky ou des Florides, a tiré ses matériaux de ces cavités souterraines; de là, sans aucun doute, ce nom de *carrières d'Amérique*. Les carrières d'Amérique ont 3 hectares de superficie; elles présentent 300,000 mètres cubes en haute masse et 120,000 en basse masse; on y use 30 kilogr. de poudre tous les jours, et plus de cent ouvriers y sont employés. « Rien d'imposant et d'horriblement superbe comme l'intérieur de ces vastes catacombes ! dit l'auteur du *Nouveau Paris*. Les lourds piliers ménagés de distance en distance pour soutenir le ciel de la carrière; la lumière des torches qu'on voit aller et venir à travers les ténébreuses perspectives; l'eau qui suinte du plafond et s'égoutte dans les mares avec des sons d'harmonica; le chant lointain des mineurs, tout a une physionomie à part dans ces noirs ateliers. Parfois aussi le cri de *sauve qui peut* se fait entendre, alors, on voit les lumières fuir à droite et à gauche, un silence absolu règne pendant près d'une minute, puis une détonation fait trembler la montagne jusque dans ses fondements, et quiconque visite ces lieux pour la première fois pourrait croire qu'une catastrophe vient d'arriver; mais, aussitôt

après l'explosion, les lumières reviennent à leur point de départ, et les chants d'ateliers recommencent de plus belle; c'est une mine que l'on vient de faire partir. » Ce n'est pas, pourtant, que les *carrières* n'aient aussi leurs périls et leurs désastres, car l'atelier compte ses victimes comme le champ de bataille, et il faut voir chacun quitter son poste et accourir quand tout à coup s'élève ce cri d'alarme : « Un homme dans la moutarde ! » Que signifie : *Un homme dans la moutarde*? Dans toutes les exploitations souterraines où l'on nivelle par à peu près, il se trouve de ci de là, dans les inégalités du sol, des espèces de bassins où toutes les eaux viennent aboutir; dans ces eaux stagnantes, les débris des voûtes et des chantiers se mêlent, se détrempent et forment bientôt une boue liquide qui se dissimule sous l'aspect poudreux de sa surface; c'est ce que l'on nomme les *moutards* dans le langage imagé des travailleurs. Malheur à l'ouvrier qui, faisant fausse route, pose le pied sur cette chose mixte qui n'est ni sol ni eau, dans laquelle il enfonce, et qui l'étouffe si des secours ne lui sont immédiatement portés ! « Un homme dans la moutarde ! » mieux vaut un homme à la mer !

Les fours à plâtre des carrières d'Amérique ont depuis longtemps le fâcheux privilège d'être le refuge ordinaire des gens sans aveu, des rôdeurs nocturnes et de tous les individus suspects qui redoutent l'œil de la police. On a beau les traquer dans cette retraite, moderne cour des Miracles où pullulent, la nuit, tous les *gouapeurs* grands et petits; il en revient toujours de nouveaux qui se font prendre à leur tour : le local ne reste jamais vide, malgré les importantes razzias dont nous entretenions si souvent les journaux de la capitale. Il en résulte qu'en jetant là son filet à de certaines époques, la police est toujours sûre d'y prendre, parmi de simples vagabonds, des voleurs et des malfaiteurs dangereux.

Il y a d'ailleurs des gens dont la profession semble être de se faire ramasser dans les carrières. Ce sont assurément des déclassés... qui n'en voient pas d'autres ouvertes devant eux. Il est certain qu'au fond ils préféreraient être notaires, pharmaciens, agents de change, ou même hommes de lettres... Mais il est trop tard... Ils ont raté leur vie; et un beau soir, se trouvant sans gîte, ils descendent dans la soucière où la police va les chercher.

Carrières de Montmartre (LES), mélodrame populaire, à spectacle, en cinq actes et huit tableaux, de MM. Dupeuty et Bourget, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 10 mai 1855. De tous les personnages de ce mélodrame, le meilleur ne vaut pas grand'chose... moralement parlant. Les auteurs ne nous montrent, tant à la guinguette qu'aux carrières, que du vilain monde : un cocher ivrogne qui vend son propre fils à un gredin, assassin et incendiaire; un galérien qui devient plus tard le héros et l'honnête homme de la pièce, et qui est tué, au dénouement, au moment où il va se montrer trop bavard, d'un coup de fusil tiré par le cocher; le meurtrier n'en est pas moins démasqué; il se fait justice à lui-même et rend le dernier soupir à la satisfaction générale. Parmi ces braves gens, à travers les crimes et les criminels, se promène un petit rôle comique très-amusant, celui de Cricquet, espèce de voyou qui a le vin méchant, et qui croit avoir tué un homme dans un moment d'ivresse, situation, du reste, déjà exploitée plus d'une fois, et qui faisait le noeud d'une pièce intitulée les *Nocurs*, jouée une dizaine d'années auparavant au théâtre de la Galté. Les *Carrières de Montmartre* ont joui d'une certaine popularité. Comme tous les ouvrages taillés sur le patron des *Bahémiens de Paris*, ce mélodrame a conquis les suffrages du public amoureux des gros drames. Le personnage de Cricquet, spirituellement joué par Colbrun, qui a incarné dans sa personne le type du voyou parisien, n'a pas peu contribué à faire le succès de la pièce.

Carrière de la prostituée et la carrière audébauché (LA), célèbres suites d'estampes satiriques par Hogarth. V. PROSTITUÉE et DÉBAUCHÉ.

CARRIÈRE (Pierre-Louis DE), secrétaire des états de Languedoc, né à Saint-Quintin, près d'Uzès, en 1751, mort en 1815. Il fut un des principaux rédacteurs de deux ouvrages importants pour l'histoire de sa province : *Procès-verbaux des séances des états du Languedoc* (Montpellier, 1777-1789); *Compte rendu des impositions et des dépenses générales de la province de Languedoc* (Paris, 1789).

CARRIÈRE (Joseph), théologien français, né dans l'Aveyron en 1795, mort en 1864. Ordonné prêtre en 1820, il enseigna la théologie au séminaire de Saint-Sulpice, devint ensuite supérieur du même séminaire, puis vicaire général de Paris. Son principal ouvrage, qui jouit d'une grande autorité dans le clergé, est intitulé : *Prælectiones theologicæ majores in seminario Sancti-Sulpitii*. Il se compose de trois traités intitulés : *De matrimonio* (2 vol.); *De justitia et jure* (3 vol.), et *De contractibus* (3 vol.). En parlant de l'esclavage, dans le second de ces traités, l'abbé Carrière a énuméré les raisons qui le rendent parfaitement légitime aux yeux de l'Eglise.

CARRIÈRE (Denis-Désiré), littérateur français, né à Nancy en 1813, mort en 1853. Il se fit connaître par ses épitres à Lamennais, sur

les *Paroles d'un croyant*, sur les *Affaires de Rome* et sur les *Évangiles*. Il collabora au *Courrier torrain* et à l'*Ésperance* de Nancy; il fournit aussi des articles à l'*Univers*, à l'*Union catholique* et à d'autres journaux religieux.

CARRIÈRE (Maurice), écrivain allemand, né en 1817 à Griedel, grand-duché de Hesse, professeur de philosophie à Giessen et à Munich. On a de lui : la *Religion considérée dans son esprit, son développement, etc.* (1841); la *Cathédrale de Cologne et l'Eglise libre* (1843); *Abelard et Héloïse* (1844); la *Contemplation philosophique du monde au temps de la Réformation* (1847); la *Dernière nuit des girondins*, poème (1849); *Paroles de religion adressées au peuple allemand par un philosophe allemand*, écrit anonyme (1850); le *Portrait de Cromwell* (1851); *Essence et forme de la poésie* (1854).

CARRIÈRES-CHARENTON (LES), village de France (Seine), canton de Charenton-le-Pont, arrond. et à 17 kilom. N.-E. de Sceaux, au confluent de la Seine et de la Marne; 1,179 hab.

CARRIÈRES-SAINT-DENIS, bourg et commune de France (Seine-et-Oise), canton et à 7 kilom. S.-O. d'Argenteuil, arrond. et à 17 kilom. N. de Versailles, sur une colline bordant la rive droite de la Seine; 1,219 hab. Vignes, carrières de pierres de taille, fabrique de goudron. Restes d'un château fort, ancien manoir royal où Philippe le Bel et Philippe de Valois rendirent plusieurs ordonnances.

CARRIÈRES-SOUS-POISSY, village et commune de France (Seine-et-Oise), canton et à 3 kilom. N. de Poissy, arrond. et à 20 kilom. N.-O. de Versailles, sur la rive droite de la Seine; 530 hab. Vignes; château de Champfleuri avec un vaste et beau parc.

CARRIÈRES (François DE), cordelier, né en Provence dans le XVII^e siècle. On lui doit un commentaire de la Bible, en latin, et un ouvrage intitulé : *Historia chronologica pontificum romanorum, cum praeagnatione futurorum a sancto Malachia* (Lyon, 1694).

CARRIÈRES (Louis DE), théologien français, né à Avrillé, près d'Angers, en 1662, mort en 1717. Il embrassa d'abord la carrière militaire; puis, à l'âge de vingt-sept ans, il entra dans la congrégation de l'Oratoire pour y étudier les humanités. Il devint ensuite professeur dans la même congrégation. On lui doit un *Commentaire littéral de la Bible* (1701), qui diffère de tout ce qui avait paru jusque-là, en ce que les passages difficiles se trouvent expliqués par de simples mots ajoutés au texte et imprimés en caractères italiques. L'auteur, découragé par le peu de succès des deux premiers volumes, avait presque résolu d'interrompre son travail, lorsque Bossuet l'exhorta à le continuer et lui prédit un succès qui s'est en effet réalisé.

CARRIGUEL-ANCOU s. m. (ka-ri-gu-é-lan-kou — mots bretons qui signif. *brouette de mort*). Superst. Bruit nocturne que l'on entend, disent les Bretons, à la porte de ceux qui sont près de mourir.

CARRIK s. m. (ka-rik — du lat. *carrus*, char). Espèce de cabriolet; d'*l'Albignac profita, en homme d'esprit, de l'engouement dont il était l'objet*; bientôt il eut un CARRIK pour se transporter plus vite dans les divers endroits où il était appelé. (Brill.-Sav.) Il aimait à promener son CARRIK. (Nest. Roqueplan.)

— Sorte de vêtement. V. CARRICK.

CARRIL, bourg maritime d'Espagne, province et à 26 kilom N.-O. de Pontevedra, sur la baie d'Arosa; 1,600 hab. Port avec rade abritée, pour un môle; commerce d'eaux-de-vie, huile, poisson salé, vins.

CARRILLO (Martin), historien et théologien espagnol, né à Saragosse, mort vers 1630. Il professa d'abord le droit canon pendant une dizaine d'années, devint grand vicaire, puis chanoine de la cathédrale de Saragosse, et, après avoir rempli une mission en Sardaigne, il devint abbé de Mont-Arragon. On lui doit : *Catalogus archiepiscoporum Cesar-Augustanae Ecclesiae* (1611); *Relacion del nombre, sitio, plantas, conquistas, christianidad, fertilidad, ciudades, lugares y gobierno del regno de Sardenia* (1618); *Historia del glorioso san Valero, obispo de Zaragoza* (1618); *Elogios de mugeres insignes del Viejo Testamento* (1636), et quelques autres ouvrages.

CARRILLO LASSO DE LA VEGA (Alphonse), littérateur espagnol, né à Cordoue, mort vers 1654. Il fut directeur des haras de Cordoue et intendant du prince Ferdinand. Ses principaux ouvrages sont : *De las antiguas minas de Espana* (1638), etc. — Son frère, Louis CARRILLO Y SOTOMAYOR, capitaine de galère, mort en 1610, à vingt-six ans, traduisit en vers l'*Art d'aimer* d'Ovide, et en prose le traité *De brevitate vitae* de Sénèque, publiés ensemble (Madrid, 1613).

CARRILLON s. m. (ka-ri-lon — ll mill.). Techn. Pièce de fer carrée. || On écrit aussi CARRILON.

CARRINON s. m. (ka-ri-non — rad. *carre*). Angle, coin. || Vieux mot.

CARRINGTON (Noël-Thomas), poète anglais, né en 1777 à Plymouth, mort à Bath en 1830. Il fut trois ans apprenti chez un des principaux travailleurs du Dock-Yard; mais

l'antipathie qu'il éprouvait pour les travaux mécaniques lui fit prendre la résolution de quitter cette position, et il s'engagea dans la marine. Il assista au combat du 14 février 1797, et une pièce de vers qu'il composa à cette occasion fixa l'attention du capitaine, qui lui accorda son congé et l'encouragea à suivre une autre carrière. Alors il parvint à fonder une école, qui bientôt, grâce à son zèle, devint florissante. Mais, tout en se livrant avec ardeur aux fonctions de l'enseignement, il trouva le temps de publier des compositions poétiques vraiment remarquables par l'harmonie du style, par l'élégance de la versification et par le sentiment poétique. Il fit paraître successivement : *The banks of Tamar* (1820); *Dartmoor* (1826); et *My native village* (1830).

CARRIOLE s. f. (ka-ri-o-le — dimin. du lat. *carrus*, char). Petite charrette couverte, et suspendue le plus souvent : *Sasaur était venue dans une mauvaise CARRIOLE d'osier appartenant au notaire*. (Balz.) *Le jour du départ arrivé, on mit un cheval à la CARRIOLE, afin de mener Margot à Chartres, où elle devait prendre la diligence*. (A. de Muss.)

— Par dénigr. Mauvaise voiture : *Une calèche, ça l'a dit donc une CARRIOLE*.

— Agric. Se dit pour Brouette dans certains départements.

CARRION, petite rivière d'Espagne, province de Palencia, prend sa source au versant méridional de la sierra Alba, qui sépare à l'E. la province de Santander de celle de Palencia, coule du N. au S. et se jette dans la Cieza, après un cours de 98 kilom.

CARRION-DE-CALATRAVA, ville d'Espagne, province et à 10 kilom. N.-E. de Ciudad-Real, près de la Guadiana; 3,130 hab. Aux environs, ruines de Calatrava-Vieja.

CARRION-DE-LOS-CONDES, ville d'Espagne, province et à 30 kilom. N.-O. de Palencia, sur la rive droite de la petite rivière de son nom, ch.-l. de juridiction civile; 3,000 hab. Vins estimés. Cette ville, autrefois plus importante, était la capitale du comté de son nom.

CARRION (Louis), jurisconsulte et érudit flamand, né à Bruges en 1547, mort en 1595. Après avoir professé la jurisprudence à Bourges et à Orléans, il occupa une chaire de droit civil à Louvain, puis il fut chargé d'enseigner le droit canon. Il fut aussi pourvu de divers canonicats et dirigea pendant quelque temps le collège Saint-Yves. On a de lui : *Valerius Flaccus Argonauticon libri VIII, cum castigationibus* (1585); *Antiquorum lectureum commentarii; Emendationum et observationum libri duo* (1583), et des éditions de Saluste, du traité *De orthographia* de Cassiodore, des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle (1585).

CARRION (Emmanuel RAMEREZ DE), philanthrope qui s'occupa avec succès d'instruire les jeunes sourds-muets en Espagne, et publia, en 1622, à Madrid, un ouvrage intitulé : *Marañillas de naturaleza en que se contienen dos mil secretos de cosas naturales* (Madrid, 1622, in-4°).

CARRION-NISAS (Marie-Henri-François-Elisabeth, baron DE), militaire et poète dramatique français, né à Montpellier le 17 mars 1767, mort dans la même ville en 1841. Devenu officier de cavalerie en 1789, après avoir été le condisciple de Bonaparte à l'école militaire de Brienne, il fut fait prisonnier en 1793, suivit ensuite la fortune de son ancien compagnon d'études et le servit chaudement au 18 brumaire. Membre du Tribunal, par la protection de son parent Cambacérès, il y appuya fortement l'établissement de l'Empire, quand la question y fut portée pour la forme, et le discours qu'il prononça dans cette occasion ne passa point inaperçu; mais il compromit sa fortune politique et déplut au maître en imputant l'hérédité de la couronne impériale. Déjà, dans ses loisirs, il s'occupait de littérature. En 1802, il donna au Théâtre-Français une tragédie de *Montmorency*, qui obtint un succès d'estime et eut une dizaine de représentations. Il en faisait répéter une seconde, intitulée *Pierre le Grand*, au moment même où son zèle venait de se manifester si hautement pour la transformation des faisceaux consulaires en sceptre impérial. Cette tragédie, dont le héros était, lui aussi, un souverain créateur et fondateur, fut jouée le 19 mai 1804, le lendemain du sénatus-consulte qui proclamait l'Empire, et, vu l'attitude politique prise par son auteur, on cria tout naturellement à l'œuvre de circonstance. Carrion-Nisas a pris soin d'affirmer depuis lors, dans sa préface, que *Pierre le Grand* était fait depuis cinq ans et reçu depuis quatre ans lorsqu'il fit son apparition sur la scène. Une lecture attentive de la pièce, faite en dehors de tout parti pris, à la distance où nous sommes de cette époque passionnée, autorise à croire que l'auteur dit la vérité. Un ouvrage composé dans un but d'allusion offrirait, ce semble, dans ses détails, des applications plus directes et plus marquées que celles dont on a fait une sorte de crime au poète-soldat. Il faut bien admettre toutefois que l'auteur et le théâtre ne firent pas sans dessein coïncider la représentation de *Pierre le Grand* avec l'acte politique si important qui s'accomplissait alors, et que le hasard ne rapprochait pas seul du nouvel empereur le nom et l'idée du czar moscovite.

Le sujet choisi par Carrion-Nisas, c'est l'histoire d'Alexis Pétrouitz, le fils de l'empereur, ce prince autour de qui s'est rallié le vieux parti moscovite; c'est la révolte de ce parti et la fin tragique d'Alexis. • L'opinion, qui ne voyait pas sans peine disparaître tout à fait la République et qui gardait rancune à Carrion-Nisas pour son concours actif en faveur de l'Empire, n'était bien disposée ni pour l'auteur ni pour le sujet, dit M. Théodore Muret (*l'Histoire par le théâtre*, 1^{er} vol.). Dans ses rangs, cette opinion comptait un grand nombre de jeunes gens à la tête vive, qui saisirent avec empressement l'occasion de faire au parterre, et en s'en prenant à une pièce, la protestation qu'il n'était pas possible de faire autrement. Ils se donnèrent rendez-vous au Théâtre-Français, et ils s'y trouvèrent en force... L'affluence fut telle, qu'une foule compacte, n'ayant pu pénétrer dans la salle, continua de remplir la rue de Richelieu devant le théâtre, et ce parterre du dehors était à l'unisson du parterre intérieur. A le juger impartialement, *Pierre le Grand* ne méritait pas le sort qui lui était réservé... Le style est généralement pur; il y a des traits, des morceaux, des scènes qui ont droit à des éloges, et les défauts n'arrivent pas à ce degré qui dispense d'en entendre davantage. Aussi, ce n'était pas de cela qu'il s'agissait; c'était le discours de Carrion-Nisas au Tribunal que les opposants venaient siffler, en sifflant sa tragédie, et bientôt on ne put en douter. L'ouïe faisait rage à la fois dans la salle, dans les couloirs et jusque dans la rue... • Bref, le premier acte seul fut à peu près entendu. Dans le suivant, on ne put saisir, à la volée, que des lambeaux. Au troisième acte, Talma, qui représentait Pierre, finit par être démonté, tant l'explosion se montra furieuse à ce vers :

Il détruisit, je créai; il renversa, je fondai.

Au dernier acte, Monvel, qui jouait le patriarche de Moscou, perdit patience, et demanda au public si l'on devait aller plus loin. Un immense : *Non ! non !* répondit à cette question imprudente, et l'on baissa le rideau. Il y eut une vingtaine d'arrestations, mais l'immolation était consommée; l'exécution politique qu'on s'était proposée avait eu lieu. Le bruit fut répandu que les élèves de l'Ecole polytechnique, en qui l'idée républicaine était vivace, s'y étaient activement associés. Le directeur de l'Ecole, Guyton-Morveau, donna un démenti qui ne suffit pas à détruire de sérieuses présomptions. *Pierre le Grand* reparut cependant une fois, mais sans se relever, et la troisième représentation, annoncée pendant un mois, ne fut pas donnée.

Nous retrouvons Carrion-Nisas affrontant les boulets plus dangereux, mais moins cruels que les sifflets de la Comédie-Française. Il a quitté la plume et repris l'épée; il prend part aux campagnes de Prusse, d'Espagne et de Portugal. La première Restauration le nomme secrétaire général au ministère de la guerre. Napoléon repart, et il retourne à Napoléon, rédige l'adresse lue au Champ de Mai au nom du peuple français, et gagne le grade de général de brigade par sa brillante défense des ponts de Saint-Cloud et de Sévres. La seconde Restauration lui ayant gardé rancune, il retourna aux lettres, mais ne fit plus de tragédie; les cuisants souvenirs de *Pierre le Grand* étaient peu faits pour l'encourager dans une voie aussi dangereuse.

On a de Carrion-Nisas, outre les deux ouvrages dramatiques déjà cités, un *Récit de la campagne d'Allemagne* en 1813; *De l'organisation de la force armée en France, considérée particulièrement dans ses rapports avec les autres institutions sociales, les finances de l'Etat, le crédit public, etc.* (1817, in-8°); un *Essai sur l'histoire générale de l'art militaire* (1823, 2 vol. in-8°); une *Lettre sur le poème de la Pitié* et des brochures politiques.

CARRION-NISAS (André-Henri-François-Victor DE), littérateur et homme politique français, ancien représentant du peuple, né à Lésignan-la-Cèbe (Hérault) le 24 janvier 1794, est fils du précédent. De bonne heure, il professa les opinions les plus libérales, qu'il soutint, sous la Restauration, dans un grand nombre de brochures, parmi lesquelles nous citerons : la *Jeunesse française* (1820); *Des idées républicaines* (1821); la *France au XIX^e siècle* (1821), etc. Vers la même époque, il donnait à la *Bibliothèque du XIX^e siècle* un travail estimé, *Principes d'économie politique* (1824, in-12), résumé assez complet, dont quelques chapitres sont simplement extraits de l'abrégé de Germain Garnier, comme l'indique l'auteur lui-même. On lui doit encore une *Histoire romaine* (2 vol. in-12), et un *Résumé de l'histoire de Venise* (in-18). M. Carrion-Nisas, qui a concouru à la confection du populaire ouvrage intitulé : *Victoires et conquêtes*, a voulu, comme son père, aborder le théâtre. Il a composé quelques drames : *Valérien* ou le *Jeune aveugle*, imité de Kotzebue (1823); le *Forgeon* (1824), etc. La révolution de 1830 trouva M. Carrion-Nisas au nombre de ses plus ardens champions; mais la décoration de Juillet, qu'il reçut alors, ne l'empêcha point de se montrer presque aussitôt l'adversaire déclaré du système politique adopté par la monarchie sortie des barricades. Plusieurs fois candidat du parti radical devant les électeurs de son département, il ne put réussir à se faire envoyer à la Chambre des députés. Les journées de Février 1848 le trouverent encore sur

la brèche. Commissaire du gouvernement provisoire dans l'Hérault, il sut maintenir l'ordre et le calme, et refusa le traitement affecté à ses hautes et difficiles fonctions. Son républicanisme de vieille date lui concilia les suffrages de ses compatriotes. Nommé représentant du peuple à l'Assemblée nationale, le sixième sur dix, par 30,397 voix, il prit rang à l'extrême gauche de la nouvelle chambre, et vota ordinairement avec elle. Membre du Comité de l'agriculture et du crédit foncier, il combattit vivement, après l'élection du 10 décembre, le gouvernement de Louis-Napoléon, et appuya la proposition tendant à décréter d'accusation le président et ses ministres, à l'occasion du siège de Rome. Il n'a pas été réélu à l'Assemblée législative, et s'est tenu depuis lors à l'écart des affaires politiques de son pays.

CARRO s. m. (ka-ro). Métrol. Mesure de capacité en usage dans quelques contrées de l'Italie, et valant dix *brente* ou près de deux mille litres. || Pl. CARRI.

CARRO (Jean DE), médecin allemand, né à Genève en 1770, d'une famille patricienne, mort en 1857. Docteur en médecine de l'université d'Edimbourg, où il avait fait une partie de ses études, il se fixa à Vienne et s'y forma une riche clientèle dans les rangs de la haute société. Après avoir puissamment contribué à la propagation de la vaccine dans l'empire d'Autriche, il s'appliqua à l'hydrothérapie et s'établit, en 1825, à Carlsbad, où il organisa un système de fumigations sulfureuses. Il a publié : *Observations et expériences sur l'inoculation de la vaccine* (1801); *Histoire de la vaccination en Turquie, en Grèce et aux Indes orientales* (1803); *Carlsbad et ses eaux minérales* (1827), traduit en anglais en 1842; *Vingt-huit ans d'observation et d'expériences à Carlsbad* (1853); des mémoires et un *Almanach de Carlsbad*.

CARROANE s. f. (ka-ro-a-ne — rad. *car*, char). Convoi de vivres. || Vieux mot.

CARROBALISTE s. f. (ka-ro-ba-li-ste — du lat. *carrus*, char, et de *baliste*). Art milit. Nom donné par les Romains à une catapulte montée sur un affût roulant, que les armées traînaient à leur suite. V. scorpron.

CARROCCIO s. m. (kar-ro-ichio — augment. de l'ital. *carro*, char). Nom d'un char immense qui, au moyen âge, accompagnait les armées des républiques italiennes et portait au haut d'un mât une croix et le drapeau, signes de ralliement : *Avant d'engager la bataille, on plaçait sur la plate-forme du carroccio un christ de grandeur naturelle, au pied duquel s'appuyait un autel, et l'on y célébrait la messe*. (De Chesnel.)

— Encycl. Le *carroccio* portait le drapeau de la cité; c'était l'arche sainte, le palladium de la ville; aussi attachait-on à sa conservation un très-grand prix. La perte du *carroccio* était considérée comme la plus grande ignominie à laquelle une cité pût être soumise; aussi sa garde était-elle confiée à la partie de l'armée la plus noble et la plus brave. Autour de lui se portaient les coups les plus terribles, se faisaient les efforts les plus désespérés : c'était plus que l'aigle des Romains, plus que le drapeau de chaque régiment. Il avait été inventé par Eribert, archevêque de Milan, pendant la guerre des Milanais avec l'empereur Conrad le Salique. En créant ce singulier étendard, on avait eu pour but de rendre redoutable l'infanterie des villes, de l'opposer avec quelque chance de succès à la cavalerie des gentilshommes, et l'on y avait réussi. L'infanterie, obligée de subordonner ses mouvements à ceux de ce char pesant attelé de bœufs, acquit plus de poids, d'aplomb et de confiance en elle-même; sa résistance devenait nécessairement plus grande, et la fuite n'était possible qu'au prix de la honte qui accompagnait toujours ceux qui abandonnent leur étendard. • Il faut se souvenir, dit Sismondi, que les bœufs ont en Italie une allure bien plus légère et bien plus prompte qu'en France, en sorte que leur marche s'accorde mieux avec celle de l'infanterie. • L'invention de l'artillerie porta un coup mortel au *carroccio*, qui ne figura plus que comme souvenir dans les fêtes publiques. En voici la description : C'était un char porté sur quatre roues et traîné par quatre paires de bœufs. Il était peint en rouge; les bœufs qui le traînaient étaient couverts de la tête aux pieds de tapis également rouges; un mât s'élevait du milieu du char à une très-grande hauteur, revêtu aussi d'une couleur rouge. Un globe doré le surmontait, et au-dessus, entre deux voiles blanches, flottait l'étendard de la commune. Plus bas, vers le milieu du mât, un christ, les bras étendus sur la croix, semblait bénir l'armée. C'était là que se tenaient les conseils de l'armée; il était aussi destiné à contenir la caisse militaire, la pharmacie, et à garder la partie la plus précieuse du butin. Il ne fallait rien moins qu'un décret public pour le faire sortir de la ville, et, dans ce cas, il était nécessaire qu'il fût toujours accompagné de quelques centaines de vétérans armés de lances et de halberdiers. Sur le devant, on voyait une espèce de plate-forme occupée par les soldats les plus braves et les plus vaillants, chargés de le défendre; en arrière, était une autre plate-forme où étaient établis des musiciens avec des trompettes. Enfin c'était sur le *carroccio* que se célébraient les

saints offices, et un chapelain y était attaché, qui le suivait partout.

De tous les *carrocios*, le plus renommé et le plus connu était celui de Florence. Les Florentins avaient fait élever sur un char, qui était comme un second *carrocio*, une cloche qu'ils nommaient *Martinella*. S'ils voulaient déclarer la guerre à quelqu'un de leurs voisins, ils conduisaient le char aussi loin qu'ils le jugeaient convenable dans la direction du pays menacé, et sonnaient la *Martinella* un mois entier, jusqu'à ce que leurs adversaires avertis se fussent mis en défense, car ils n'admettaient ni la surprise ni la ruse parmi les moyens d'accroître leur gloire et leur puissance. Ils avaient apporté dans la démocratie la plus ombrageuse toute la générosité, toute la courtoisie et tous les procédés de la chevalerie. Ce *carrocio* fut pris à la fameuse bataille de Monte-Aperti, livrée le 4 septembre 1260, par les Siennois aux Florentins. Cette journée vit la ruine du parti guelfe et de la démocratie florentine; mais elle fut illustrée par maint acte de courage, et, entre autres, par le dévouement héroïque du chevalier Jean Passavanti, qui, après avoir vaillamment défendu le *carrocio*, voyant que tout espoir était perdu, excita son fils et ses autres compagnons à l'imiter, et se précipita avec eux au milieu des ennemis pour ne pas survivre à la ruine de sa patrie. Quand Castruccio Castracani rentra triomphalement à Lucques, en 1328, après sa victoire sur les Florentins, il traîna après lui les restes tronqués du fameux *carrocio* de Florence, avec lequel disparaissait la liberté qui avait fait si grandes ces républiques italiennes.

CARROCHIER s. m. (ka-ro-chié — de l'ital. *carrocchio*, char). Conducteur de char, cocher. « Vieux mot.

CARROFUM, nom ancien de CHARROUX.

CARROI s. m. (ka-roi — du lat. *carrus*, char). Chariot. « Rue, chemin. « Vieux mot.

CARROLL (Charles), homme politique américain, un des signataires de la déclaration d'indépendance des Etats-Unis. Il appartenait à l'Eglise romaine, et sa famille était originaire de l'Irlande. Il naquit à Annapolis, dans le Maryland, le 20 septembre 1737, fit ses études à Paris et à Bourges, et se rendit à Londres en 1757. En 1764, il retourna en Amérique, où il arriva au milieu des troubles causés par l'acte du timbre, et épousa chaudement les intérêts de sa colonie. Elu au congrès en 1775, il signa, l'année suivante, la déclaration d'indépendance. En 1778, il quitta le congrès pour aller reprendre sa place dans la législature de son Etat, et mourut à l'âge de quatre-vingt-seize ans, à Baltimore, le 14 novembre 1832, après avoir survécu de six ans aux derniers signataires de la déclaration d'indépendance.

CARROLLITE s. f. (ka-rol-li-te — de *Carroll*, nom de lieu). Minér. Sulfure de cobalt nature), dans lequel une partie du cobalt est remplacée par du cuivre, et qui est une variété de coboldine trouvée dans le canton de Carroll, en Maryland, aux Etats-Unis.

CARRON s. m. (ka-ron). Forme ancienne du mot CHARRON.

— Papet. *Bon carron*, Nom donné, dans la fabrication du papier à la main, à un des coins de la feuille, qui a été renforcé par l'ouvreur, c'est-à-dire sur lequel il a laissé un peu plus de matière, afin de faciliter l'opération du leveur. C'est ordinairement le coin que l'ouvreur a sur sa droite, à l'extrémité du grand côté de la forme le plus éloigné de lui, quand il tient celle-ci dans une position horizontale. « On l'appelle aussi bon coin ou bonne cornière.

CARRON, village d'Ecosse, comté de Stirling, à 3 kilom. N.-E. de Falkirk, sur la petite rivière de Carron, près de son embouchure dans le Forth; 3,000 hab. Cette localité est célèbre par ses usines à fer, les plus belles d'Ecosse. Pendant les dernières guerres continentales, ces usines ont fourni annuellement 5,000 canons; elles occupent encore 2,000 ouvriers et consomment jusqu'à 200,000 kilogr. de houille par jour. Un canal navigable unit ce magnifique établissement avec le port de Grangemouth.

CARRON (Gui-Toussaint-Julien), ecclésiastique, moraliste, né à Rennes en 1760, mort à Paris en 1821. Sa vie tout entière fut consacrée à des œuvres de philanthropie. Des son enfance, il s'était voué à l'enseignement des pauvres dans sa ville natale. Plus tard, il y fonda des ateliers de charité où plus de 2,000 ouvriers des deux sexes trouvèrent à s'employer. Pendant la Révolution, il crut devoir refuser le serment à la constitution civile du clergé, fut déporté à Jersey en 1792, fonda dans cette île des écoles, une bibliothèque, une pharmacie et divers autres établissements pour les émigrés. Etabli à Londres de 1796 à 1814, il exerça une charité active par de nouvelles fondations, dont quelques-unes subsistent encore aujourd'hui. Il rentra en France après la Restauration et établit l'institut royal de Marie-Thérèse, à Paris, pour l'éducation des jeunes orphelins que la Révolution avait frappés dans leur famille et dans leur fortune. Au milieu de tant de travaux, il trouvait encore le temps de composer un grand nombre d'ouvrages de piété et de morale, qui n'ont sans doute pas une haute valeur littéraire, mais qui témoignent de son ardent

philanthropie, ainsi que de la noblesse et de la bonté de son cœur. Son plus important ouvrage a pour titre : *les Confesseurs de la foi dans l'Eglise gallicane à la fin du XVIII^e siècle* (Paris, 1820, 4 vol. in-80). — Son neveu, Philippe-Mario-Thérèse-Gui Carron, né à Rennes en 1788, mort en 1833, fut nommé évêque du Mans en 1829, et fonda dans cette ville l'établissement des dames carmélites et celui du Bon-Pasteur.

CARROSSABLE adj. (ka-ro-sa-ble — rad. *carrosser*). Que les carrosses peuvent parcourir : *Chemin CARROSSABLE. Route CARROSSABLE. Rues CARROSSABLES. Un pont sera jeté sur les ruines du vieux pont turc, et dès lors Alger sera en communication CARROSSABLE avec le centre de l'intéressante vallée de l'Is- ser.* (Courrier franç.)

CARROSSE s. m. (ka-ro-se — de l'ital. *carrozza*, dérivé de *carro*, char; formé du lat. *carruca*, espèce de char. Le français a été féminin comme l'italien). Voiture à quatre roues, suspendue et couverte : *La salle du palais retentit, quand nous sortîmes, des acclamations accoutumées, et j'eus ce jour-là trois cents CARROSSES chez moi, ou je n'en eus pas un.* (Card. de Retz.) *Il n'y a point si vile condition où les avantages ne soient plus sûrs, plus prompts et plus solides que dans les lettres et les sciences; le comédien, couché dans son CARROSSE, jette de la boue au visage de Cornelle qui est à pied.* (La Bruy.) *Tu le trompes si, avec ce CARROSSE brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage.* (La Bruy.) *Un prince ira-t-il se faire cocher parce qu'il même bien un CARROSSE?* (J.-J. Rouss.) *Christophe de Thou, père de l'historien, est le premier citoyen de Paris qui ait fait faire un CARROSSE; mais il l'enfermait soigneusement chez lui, comme un produit curieux d'une nouvelle industrie.* (Ph. Chasles.)

On ne parlait chez lui que par doubles ducats, Et mon homme d'avoir chiens, chevaux et carrosses; Ses jours de jeûne étaient des noces.

LA FONTAINE.

— *Carrosse de voiture* ou simplement *carrosse*. S'est dit autrefois pour Voiture publique, coche, diligence : *Un CARROSSE de voiture qui allait à Bordeaux fut, dans la route, attaqué par des voleurs.* (Mariv.) *Je suis venu par le CARROSSE de Bordeaux.* (Regnard.)

— Fam. *Cheval de carrosse*. Homme grossier, brutal ou stupide : *Comment, grand cheval de CARROSSE!* (Mol.) *Il est vrai que cela est écrit du style d'un cheval de CARROSSE.* (Volt.) *« Rouler, faire rouler carrosse, aller en carrosse, Vivre dans l'opulence, mener une vie fastueuse : Tel que tu me vois, j'ai fait ROULER pendant cinq ou six ans un fort bon CARROSSE à Paris.* (Danc.) *C'était un fameux homme, celui-là! si j'avais connu son secret contre la goutte, nous ROULERIONS tous deux CARROSSE aujourd'hui.* (Balz.) *Un cardinal, mollement étendu dans un CARROSSE, rencontre un religieux monté sur une maigre hardidelle. « Depuis quand, lui demande l'émence, les religieux vont-ils à cheval? — Monseigneur, c'est depuis que saint Pierre a ROULÉ CARROSSE. »*

En carrosse doré vous trîez par les rues!

MOÏÈRE.

... J'ai, si je veux, de quoi

Faire aller un carrosse et rouler à mon aise.

REGNARD.

— Mar. Partie de l'avant d'une galerie où était le siège du commandant, ainsi appelée à cause de la forme primitive de la tente ou pavillon qui la recouvrait. « *Sorte de logement établi à l'arrière sur le pont et complètement isolé de la muraille : La teugue est un grand CARROSSE, et le CARROSSE est un grand rouf. Les anciens CARROSSES avaient quelque analogie de forme avec les voitures de même nom.*

— Pêch. Petit parc très-bas dont le dessus est recouvert d'un filet.

— Techn. Instrument employé au commettage des cordes, et qui sert à porter le toupin ou couchoir.

— Rem. Le mot *carrosse* s'étant primitivement appliqué aux voitures suspendues, qui toutes alors avaient quatre roues, tend aujourd'hui à disparaître de la langue, depuis que l'on a fait des voitures suspendues à deux roues, qui ont pris des noms spéciaux, et des espèces diverses de voitures à quatre roues qu'il a fallu également désigner par des noms distincts, comme *calèches, coupés, etc.* Comme terme générique, on lui préfère le mot *voiture* : *LES VOITURES, et non les CARROSSES de la cour.*

— Encycl. Entre les élégants *carrosses* modernes et le char traîné par des bœufs dans lequel se promenaient les rois de la première race, il y a un abîme. « On ne sait guère, dit Sauval, quelle sorte de voiture c'était que ce *carpentum* dont parle Eginhard, attelé de quatre bœufs et conduit par un gros bouvier de village, où d'ordinaire nos derniers rois de la première race se faisaient traîner, une fois l'an, lorsqu'ils allaient se montrer à leurs peuples et recevoir leurs présents; car on ne peut pas dire si c'était ou carrieole, ou manière de tombereau, ou charrette. » Quoi qu'il en soit, l'usage des *carrosses* ne date que du XVI^e siècle; jusqu'à ce moment, les hommes se servaient uniquement du cheval, les

dames des litières, des mules et des palefrois. En 1389, lorsque Isabeau de Bavière fit son entrée à Paris, ce fut dans une litière découverte rehaussée d'or et de broderie; les dames de sa suite étaient soit dans des litières, soit sur des palefrois. Les dames qui se rendaient aux tournois y allaient soit sur des palefrois, que deux palefreniers conduisaient par la bride, soit à cheval montées en croupe derrière leurs écuyers. Aux tournois qui furent faits à Paris sous Charles VI, elles parurent ainsi, montées en croupe derrière les tenants qu'elles conduisaient de cette sorte jusqu'à dans la lice. Cet usage d'aller en croupe était d'ailleurs général, aussi bien pour les hommes que pour les femmes. On lit dans les chroniques du XIV^e siècle, que Charles VI, voulant voir sans être vu les appareils de l'entrée de la reine, monta en croupe derrière Savoisy, qui était un de ses favoris, et qu'il revint de son excursion chargé de coups qu'il avait reçus en poussant son cheval dans la foule pour s'ouvrir un passage. En 1418, lorsque le connétable d'Armagnac alla en prison, on le fit monter en croupe derrière le prévôt de Paris; et, en 1524, Saint-Vallier, conduit à la Grève pour y avoir la tête tranchée, était monté sur une mule ayant un huissier en croupe derrière lui. La mule était la monture des gens paisibles, des abbés, des évêques, des magistrats; c'était toujours sur une mule que les légats faisaient leur entrée à Paris; c'était sur cette monture que les conseillers et les présidents venaient au Palais-de-Justice, moins encore par crainte de la fatigue, que pour échapper aux amas de boue qui remplissaient les rues non encore pavées. Pour monter dessus, ils trouvaient, soit dans la cour du palais, soit à leur porte, des montoirs en pierre, comme ceux qui existaient autrefois sur les voies romaines et dont on retrouve encore quelques-uns à Pompéi.

Malgré l'invention des *carrosses*, l'usage du cheval, de la mule ou de la haquenée persista encore longtemps. Henri IV se promenait souvent à cheval par la ville, et c'est un jour qu'il passait ainsi sur le Pont-Neuf qu'un insensé, nommé Jean de l'Isle, se jeta sur lui pour l'assassiner; le roi ne se débarrassa de lui qu'en piquant son cheval et en prenant la fuite. Le lieutenant civil, le lieutenant criminel, le procureur du roi continuèrent pendant longtemps à se montrer dans les cérémonies publiques montés sur des mules; et quand, à la fin du XVI^e siècle, le lieutenant civil d'Aubray abolit cette coutume, nombre de gens en furent scandalisés. Les femmes elles-mêmes (qui le croirait?) n'adoptèrent pas l'usage du *carrosse* sans hésitation et ne renoncèrent pas du premier jour à leurs haquenées. A l'entrée solennelle de Louis XIV à Paris, on fit figurer les haquenées de la reine; elles étaient blanches et couvertes de harnais étincelants d'or et d'argent. « J'ai appris de la vieille Mme Pilou, dit Sauval, qu'il n'y a point eu de *carrosses* à Paris avant la fin de la Ligue. La première personne qui en eut était une femme de sa connaissance et sa voisine, fille d'un riche apothicaire de la rue Saint-Antoine, nommé Favereau. De dire comment était fait son *carrosse*, c'est ce que la même dame ne m'a pas dit; elle se souvenait seulement qu'il était suspendu avec des cordes ou des courroies, qu'on y montait avec une échelle de fer, et qu'enfin il ne ressemblait presque point à ceux d'à présent; que tant qu'il parut nouveau, les enfants et le petit peuple couraient après, et souvent avec des huées. Pour aller par la ville, elle y faisait atteler deux chevaux, et quand lorsqu'elle allait à la campagne; et même il n'y en avait pas davantage au *carrosse* de Henri le Grand quand il alla à Saint-Germain avec la reine, et que ses chevaux, faute d'avoir été abreuvés, l'entraînèrent dans l'eau au pont de Neuilly; ce qui l'obligea, en suite d'un tel accident, quand il sortait de la ville, d'en faire mettre six, avec un postillon sur un des premiers, afin de les retenir en pareille ou semblable rencontre. En quoi aussitôt il fut imité par les grands seigneurs. »

Le duc de Roannez obtint de Colbert, en 1650, le privilège d'établir dans Paris des *carrosses* publics, dont le prix de la course serait fixé à cinq sols par personne, à condition toutefois qu'on n'y recevrait aucun page, soldat, laquais ni homme de métier. Bientôt la ville consentit à habiller les cochers de ses livrées et à y faire peindre ses armes. L'entrepris eut sa réussite à une circonstance heureuse. Un jour que le monarque se trouvait à Saint-Germain et qu'il se sentait en belle humeur, ce qui ne lui arrivait pas tous les jours, il fit monter Mme de Montespan dans un de ces *carrosses* de louage, puis, grimant sur le siège du cocher, il saisit de ses mains royales les guides de cuir, et exécuta avec assez d'habileté le trajet du vieux château au palais de la reine mère. Il n'en fallut pas davantage pour que la cour et la ville raffolassent de ces *carrosses*, dont on ne put plus se passer; on ne se servit plus que de voitures publiques, et le duc d'Enghien, pour mieux faire sa cour, imagina de suivre l'exemple du roi et de traverser tout Paris en faisant l'office de cocher; malheureusement l'équipage, qu'il menait à grande vitesse, fut heurté par un camion chargé de pierres, et le prince alla rouler de son siège dans le ruisseau. Mais ce léger échec ne nuisit en aucune façon à la vogue des *carrosses*; le public seul y perdit, puisque, à la suite de l'événement, le prix de la

course fut élevé d'un sol par individu. Grâce à la faveur croissante qui s'attachait à ces voitures, les entrepreneurs gagnèrent cinquante mille livres de rente. Bientôt il ne leur fut plus possible de répondre au besoin de *carrosses* à la course, et des privilèges furent accordés aux sieurs Manso et Francine, pour établir de nouveaux *carrosses* publics. Ce que voyant, le duc de Roannez céda son établissement à un particulier qui en transporta le siège principal rue Saint-Antoine, dans une maison à l'enseigne du *Grand saint Fiacre*. Mais celui-ci ne se piqua pas de donner une *grande élégance* à ses voitures; c'étaient, dit Richelet, « de méchants petits *carrosses* à cinq sols qu'on appelle plus ordinairement *fiacres*, » et un poète, Nicolas Damesme (ces sortes de gens ne respectent rien), fit, en 1652, une assez piètre description de ces voitures :

C'était pour avoir des *carrosses*,
Où l'on attelle chevaux rosses,
Dont les cuirs, tout rapetassés,
Vilains, crasseux et mal passés,
Représentaient le simulacre
De l'ancienne voiture à Fiacre,
Qui fut le premier du métier,
Qui louait *carrosse* au quartier
De monsieur Saint-Thomas du Louvre.

Ce Fiacre! avait en effet tenu des *carrosses*, concurremment avec le duc de Roannez, avant de lui acheter son privilège. Les deux maisons n'en firent bientôt qu'une, et, à partir de ce moment, les *carrosses* de louage devinrent d'un usage journalier. Fiacres, cabriolets, vinaigrettes, brouettes, ce fut sous ces diverses dénominations qu'ils se multiplièrent à l'infini. En 1657, M. de Givry avait aussi obtenu le privilège de faire stationner dans les carrefours, lieux publics de la ville et faubourgs de Paris, tel nombre de *carrosses*, calèches et chariots attelés de deux chevaux chacun qu'il jugerait à propos, et ce, depuis sept heures du matin jusqu'à sept heures du soir, pour le service de la ville et celui de la banlieue.

En 1664, on fit des *carrosses* traînées par un seul cheval, qu'on nomma *carrosses à calèche*; ils contenaient quatre places, qui se payaient à raison de dix sols chacune. Ce fut à cette époque que l'on régla définitivement le prix de tous les *carrosses* à l'heure; il fut fixé à vingt sous pour la première heure et à quinze pour la seconde. En 1696, ce prix fut augmenté : la première heure fut portée à vingt-cinq sous et les suivantes à vingt. On régla en même temps, dit l'auteur des *Inventions et découvertes*, le service des cochers de place et tout ce qui concernait la solidité des voitures. En 1698, on enjoignit aux loueurs de *carrosses* d'apposer sur le derrière de leurs voitures des numéros avec de grands chiffres peints en jaune et à l'huile, de manière qu'ils pussent être distingués de fort loin.

Le nombre des *carrosses* s'était nécessairement accru avec la population. Du temps de Henri IV, il était de 325; sous Louis XV, il s'était élevé à près de 15,000. Jusqu'à la Révolution de 1789, on donna indistinctement le nom de *carrosses* à tous les équipages destinés à la locomotion des individus. A cette époque, la carrosserie française n'existait pour ainsi dire pas : on ne parlait que des *carrosses* de Bruxelles, pour leur solidité; de ceux d'Allemagne, pour leur légèreté; et de ceux d'Angleterre, pour le luxe, l'élégance et le confortables qu'ils offraient. L'acier manquait en France, tandis que l'Allemagne avait ses aciers naturels et ses étoffes, comme l'Angleterre ses aciers aimantés et ses cuirs. Ce fut là le premier obstacle qui s'opposa au perfectionnement de la fabrication des *carrosses* chez nous.

Les *carrosses* de cérémonie, ceux qui servaient pour le sacre des rois, pour les ambassadeurs des divers pays, furent toujours des objets de grand luxe. Le *carrosse* du sacre de Charles X est au nombre des curiosités du musée de Versailles. Le passage suivant du *Journal* de Barbier montre quel luxe on déployait dans ces voitures d'apparat. « On fait ici des *carrosses* superbes pour l'entrée du duc de Nivernais, ambassadeur de France, dans la ville de Rome. Ces *carrosses* ont été placés dans une grande loge de planches que l'on a construite dans la cour du Carrousel, vis-à-vis le Louvre, pour les laisser voir au public. Il y a trois *carrosses*; mais surtout les deux premiers sont de la dernière magnificence. Ils sont d'abord d'une grandeur considérable; la caisse, parfaitement sculptée et dorée, aussi bien que les roues, les panneaux, d'une très-belle peinture; les mains de ressort et boucles de soupente, travaillées au mieux et dorées en or moulu. L'un, en dedans, est garni d'un velours cramoisi tout relevé en bosses d'or et d'une très-belle broderie, avec les galons et les franges; l'autre est tout en bleu et or, caisse et train, velours bleu tout brodé d'or. On dit qu'on n'en a point vu d'aussi grand goût. Aussi a-t-on mené les deux beaux *carrosses*, bien couverts, à Choisy, dans le dernier voyage du roi, pour les lui faire voir, et on doit les embarquer incessamment pour les envoyer à Rome. » Les ambassadeurs s'étaient toujours distingués par le nombre et le luxe de leur équipage. Au siècle dernier, le duc de Richelieu étonna la ville de Vienne par sa magnificence, et lorsque de Brèves, ambassadeur de Henri IV à Rome, voulut avoir son audience du saint-père, il lui fallut louer cent cinquante *carrosses* pour sa suite, afin de ne

pas rester au-dessous de l'ambassadeur d'Espagne. D'ailleurs, si les *carrosses* nous sont venus d'Italie, c'est dans ce pays qu'ils ont conservé toute leur popularité, et qu'ils restent comme l'expression dernière de l'élégance et la marque la plus certaine de la richesse. A Rome, à Naples, nombre de princes, de seigneurs qui habitent les comblés de leurs palais, à l'entretien desquels ils ne sauraient suffire, s'imposent les privations les plus rigoureuses pour pouvoir se montrer chaque jour au *Corso* dans une voiture attelée de beaux chevaux. Enfantillage, dira-t-on; mais enfantillage facile à comprendre et dont Pascal a donné une explication autrefois parfaite chez nous, naguère encore excellente en Italie : « Cela est admirable : on ne veut pas que j'honore un homme vêtu de brocatelle et suivi de sept ou huit laquais ! Eh quoi ! il me fera donner les étrivières si je ne le salue. Cet habit est une force; il n'en est pas de même d'un cheval bien enharnaché à l'égard d'un autre. Montaigne est plaisant de ne pas voir quelle différence il y a, et d'admirer qu'on y en trouve, et d'en demander la raison. »

— Hist. *Carrosses du roi*. Nul n'était jadis admis à monter dans les *carrosses* du roi s'il n'était présenté, et il fallait, pour cela, obtenir l'agrément du roi, ce qui était impossible à moins d'occuper une position élevée par sa haute naissance, par ses fonctions ou par ses services. Monter dans le *carrosse* du roi était même une sorte de preuve de noblesse dont on se targuait, en citant complaisamment parmi ses ancêtres celui qui avait eu cet honneur. Nulle règle, en cela, ne limita d'abord le choix des admissions, qui dépendaient uniquement du bon plaisir du roi; mais, à partir de la minorité de Louis XV, la présentation fut soumise à une forme plus régulière : il fallait occuper un rang parmi la noblesse titrée et faire un simulacre de preuves; on tenait un registre exact des personnes qui avaient joui de l'honneur de monter dans les *carrosses*, et les requêtes en présentation devinrent si nombreuses, qu'un règlement parut en 1760, qui exigeait que les personnes sollicitant la faveur de monter dans les *carrosses* du roi fournissent les preuves d'une noblesse remontant à 1400. Cette date de 1400 fut choisie parce que c'était celle de l'époque à laquelle les anoblissements avaient commencé à être en usage, et que tous ceux qui remontaient au delà devaient être considérés comme nobles d'origine. Ces preuves devaient être faites par la production de trois titres originaux par chaque degré de filiation, et l'on n'admettait ni les jugements de maintenue ni les arrêts du conseil d'Etat et des autres cours supérieures. La présentation, pour les seigneurs, était la cérémonie la plus simple; le premier gentilhomme de service nommait au roi la personne, en lui donnant la qualité que l'impétrant avait choisie, car il fallait, si l'impétrant n'avait pas de titre, qu'il en prit un parmi ceux de marquis, comte ou baron, celui de duc excepté, la concession n'en appartenant qu'au roi. Le roi répondait au présenté par une inclination de tête ou par quelques mots aimables, et celui-ci avait alors le droit de le suivre à la chasse; c'était ce qu'on appelait alors *monter dans les carrosses du roi*. Quelquefois cependant des circonstances particulières faisaient déroger à cet usage de la présentation, même sous Louis XIV, si méticuleux pour tout ce qui regardait l'étiquette. Mme Colbert eut la première femme de secrétaire d'Etat qui ait monté dans les *carrosses* du roi; voici à quelle occasion. Louis XIV avait confié à Mme Colbert Mlle de Blois, fille de Mlle de La Vallière, depuis sa naissance jusqu'à son mariage avec M. le prince de Conti, en 1680; la reine, à qui Mlle de La Vallière avait toujours témoigné les respects les plus humbles, prit en amitié Mlle de Blois; elle la menait souvent promener avec elle. Mme Colbert ne pouvait accompagner son élève ni aux promenades ni aux collations qui se faisaient ensuite à Saint-Germain, avec les dames de la suite de la reine. Cependant Mlle de Blois devenait grande, et la reine, ne trouvant pas décent qu'elle fût sans gouvernante dans les parties où elle ne pouvait pas toujours être sous ses yeux, demanda au roi que Mme Colbert ne quittât plus son élève. Cet honneur, accordé par décence, subsista par une sorte de prescription après la mort de Mlle de Blois. Il n'y avait, parmi les ecclésiastiques, que les cardinaux, les prélats pairs, ou ceux qui avaient le rang de princes étrangers, qui pussent monter dans les *carrosses* du roi et manger avec lui. L'évêque de Fréjus, Fleury, qui n'était pas encore cardinal, fut le premier en faveur de qui on dérogea à cet usage; le Régent lui accorda cela comme une grande faveur. Mais, à part ces circonstances exceptionnelles, les prescriptions de l'étiquette étaient rigoureusement observées, témoin le passage suivant du duc de Saint-Simon. « Il arriva depuis son mariage que Monseigneur, revenant de courre le loup, qui l'avait mené fort loin, manqua son *carrosse* et s'en revint avec Sainte-Maure et d'Urfé. Il trouva en chemin un *carrosse* de M. le Duc, dans lequel était Saintrailles, qui était à lui, et le chevalier de Sillery, qui était à M. le prince de Conti, et frère de Puyseux, qui fut depuis chevalier de l'ordre. Ils s'étaient mis dans ce *carrosse* qu'ils avaient rencontré, et y attendaient si M. le Duc ou M. le Prince ne viendraient pas. Monseigneur monta dans ce *carrosse* pour achever la retraite, qui était encore longue jusqu'à Versailles, y fit monter

avec lui Sainte-Maure et d'Urfé, laissa Saintrailles et Sillery à terre, quoiqu'il y eût place de reste encore pour eux, et ne leur offrit point de monter. Cela ne laissa pas que de faire quelque peine à Monseigneur, par bonté, et le soir, pour sonder ce que le roi penserait, il lui conta son aventure et ajouta qu'il n'avait osé faire monter ces messieurs avec lui : « Je » le crois bien, lui dit le roi en prenant un ton » un peu élevé, un *carrosse* où vous êtes devient » le vôtre, et ce n'est pas à des domestiques de » prince du sang à y entrer. » Mme de Langeron en a été un exemple singulier : elle fut d'abord à Mme la Princesse, et tant qu'elle y fut, elle n'entra point dans les *carrosses* ni ne mangea à table. Elle passa à Mme de Guise, petite-fille de France, et dès ce moment elle mangea avec le roi, la dauphine et Madame, car la reine était morte avec qui elle aurait mangé aussi, et entra dans les *carrosses* sans aucune difficulté. La même Mme de Langeron quitta Mme de Guise et entra à Mme la Princesse, et dès lors il ne fut plus question pour elle de plus entrer dans les *carrosses*, ni de manger. Cette exclusion dura le reste de sa longue vie, et elle mourut chez Mme la Princesse. »

Il arrivait parfois que, après avoir produit toutes les justifications nécessaires à l'effet d'obtenir la précieuse faveur, le roi la refusait par une boutade. Un cahier original annoté de la main de Louis XVI contient la liste exacte de ceux qui avaient fait leurs preuves sans cependant monter dans les *carrosses*; voici cette liste où les mots en italiques sont ceux que le roi avait écrits de sa main :

Le comte de Hay : *refusé*; le marquis de Gourjault père, capitaine à la suite des dragons : *a cédé les honneurs à son fils*; le chevalier de Pontavis : *un de ses cousins du même nom y ayant monté, il peut regarder sa preuve de noblesse faite*; Brachet de Floressac, sous-lieutenant au régiment de Monsieur, infantierie : *il peut se regarder comme ayant monté*; le comte de Charry, sous-lieutenant au régiment de Vexin : *un de ses cousins ayant monté, il peut regarder sa preuve de noblesse faite*; de Livron, sous-lieutenant de carabiniers : *son père ayant monté, il peut regarder sa preuve de noblesse faite*; le marquis de Chefontaine : *a cédé les honneurs à son fils*; le vicomte de Châteauneuf-Randon (même annotation que pour Livron); le comte de Mac-Carthy-Levinac, sous-lieutenant aux cuirassiers (même annotation); Bougrenet de la Tocnaye, sous-lieutenant au régiment de Monsieur : *différé*; le marquis de Montholon, mestre de camp du régiment de Penthèvre : *passé*; le marquis de Rochemore, capitaine à Royal-Gravate : *attendre*; le marquis de La Ferrière, mestre de camp de dragons : *refusé*; le comte du Touchet, capitaine de dragons : *refusé*; le marquis de Fenouil, sous-lieutenant en second aux gardes françaises : *passé*; le chevalier Théobald de Hoffelze, capitaine au régiment de Langue-doc-Dragons : *différé*; le comte de Graveson de Clémens, capitaine au régiment royal de Pologne : *refusé*; le marquis de La Pasture, ancien mousquetaire du roi : *refusé*; le marquis de Lastours, fourrier-major des gardes du corps du roi : *ne se peut pas, n'ayant accordé cette distinction qu'aux lieutenants et sous-lieutenants des gardes du corps*; Aymar de la Chevalerie : *ne se peut pas*; le comte Le Noir de Pas-de-Loup, lieutenant aux carabiniers : *refusé*; le comte de Turpin : *y renonce pour son frère*; le comte de Mosselman : *n'est pas au service, ne se peut pas*; le marquis de Gabriac, sous-lieutenant de remplacement au régiment de Conti-Dragons : *attendre*; le chevalier de Gauville, capitaine d'artillerie au régiment de La Fère : *son frère y ayant monté, il est inutile qu'il y monte pour ses preuves*; le comte de Puyseux, capitaine au régiment des chasseurs de Franche-Comté : *refusé*; le marquis de Bouthilliers, colonel au régiment de Picardie : *refusé*.

— Epithètes. Commode, léger, lesté, rapide, élégant, brillant, riche, somptueux, fastueux, armorié, superbe, magnifique, suspendu, élastique, moelleux.

Carrosses d'Orléans (LES), comédie en un acte et en prose, de Lachapelle, représentée sur le théâtre de la rue Guénégaud, le 9 août 1680. Cléante, jeune officier, doit épouser Angélique, qu'il aime et dont il est aimé; mais, sur ces entrefaites, la mère de la jeune personne meurt, et Angélique passe sous la tutelle de M. Cascar, son oncle, qui est brouillé avec la famille de Cléante, et qui veut faire épouser à Angélique un certain Dodinet, fils d'un de ses anciens amis de Bourges. Cléante apprend le projet de Cascar, et part pour s'opposer à ce mariage qui le désespère. Il s'est blessé en courant la poste à franc étrier, et il a été obligé de s'arrêter entre Orléans et Paris pour prendre le carrosse public. Le hasard fait que Cléante passe la nuit dans une hôtellerie où il rencontre Cascar qu'il ne connaît point et dont il n'est pas connu. Le vieillard se rend à Bourges, avec Angélique et Dodinet, pour conclure le mariage de ces deux derniers. La jeune fille, cédant aux prières de Cléante, se laisse enlever pendant le sommeil de son tuteur. Au dénouement, Cascar et Dodinet quittent leur voiture de Bourges pour revenir sur leurs pas, et prennent celle qui va à Paris, afin de tâcher d'atteindre les fugitifs. Mais le dieu d'amour a des ailes : on devine bien que les voyageurs arriveront toujours trop tard.

Cette pièce fut la dernière nouveauté que

joua le théâtre de la rue Guénégaud avant sa réunion à celui de l'hôtel de Bourgogne. Il en avait déjà donné six représentations, lorsque l'on joignit les deux troupes ensemble, et les six autres représentations qui eurent lieu ensuite furent données par les deux sociétés réunies.

La comédie des *Carrosses d'Orléans* est le patron sur lequel on en a taillé tant d'autres, et, s'il y a de la gloire pour les auteurs qui ont ouvert ce qu'on pourrait appeler de grandes routes en littérature, Lachapelle peut en réclamer une part. Le comique de sa pièce est chargé et bouffon; cependant il est rarement grossier et jamais obscène. Cette farce, si c'en est une, n'est pas dans le goût burlesque de Scarron, mais plutôt dans celui de Molière, quoiqu'elle soit loin de rappeler le talent de ce grand maître. Du reste, il y a dans le petit ouvrage de Lachapelle tous les éléments qui constituent une comédie bien caractérisée, c'est-à-dire des situations, des caractères et du sel dans le dialogue, qui est écrit sans affectation et avec rondeur. Le quiproquo du cocher est emprunté, il est vrai, à l'incident de l'auberge des Asturies, dans le roman de Cervantes, mais il n'en est pas moins plaisant; celui de Crispin, qui prend des cuisiniers pour des assassins, est encore plus comique. Cette pièce a été traduite en anglais sous le titre de la *Hencontre des cochés*, par un certain Forkard, qui la fit représenter avec succès sur un des théâtres de Londres. Au mois d'octobre 1784, la Comédie-Française représenta pour la dernière fois les *Carrosses d'Orléans*. L'Odéon reprit, il y a une vingtaine d'années, la pièce de Lachapelle, qui obtint encore un certain succès.

CARROSSÉ, ÊE (ka-ro-sé) part. pass. du v. *Carrosser* : *Aimer à être carrossé*.

CARROSSÉE s. f. (ka-ro-sé). Plein carrosse de gens; personnes qui occupent ensemble et remplissent un carrosse; personnes arrivées dans un même carrosse : *Vous savez mes transports de joie quand je vois partir une chienne de carrossée qui m'a contrainte et ennuyée*. (Mme de Sév.) *Le roi partit de Compiègne et s'en alla avec sa même carrossée à Chantilly*. (St-Sim.) *Aujourd'hui, on ne rencontre, sur les bateaux à vapeur et dans toutes les carrossées, que des magistrats sollicités en familiarité de commis marchands*. (Cormen.)

CARROSSER v. a. ou tr. (ka-ro-sé). Voiturier, transporter en carrosse : *Il s'est fait carrosser toute la journée*.

— Mar. *Carrosser de la voile*, Avoir beaucoup de voiles dehors par un bon frais.

CARROSSERIE s. f. (ka-ro-se-ri). Profession, industrie du carrossier; ouvrages du carrossier : *Faire fortune dans la carrosserie*. La *CARROSSERIE* occupait une place distinguée à l'Exposition. La *CARROSSERIE* est en souffrance. On va bourgeoisie de Paris à Saint-Leu en wagon, puis à Saint-Leu on trouve des omnibus, des pataches, des berlingots, une *CARROSSERIE* antédiluviennne. (Ed. Texier.) || Corps des carrossiers : La *CARROSSERIE* s'est réunie pour pétitionner contre l'impôt sur les voitures.

CARROSSIER, IÈRE s. (ka-ro-sié, iè-re — rad. *carrosse*). Celui qui fait, vend, répare ou loue des voitures et des harnais : *Commander une voiture à un carrossier*. *Louer une jardinière chez le carrossier*. *C'est une ancienne carrossière qui me loue la maison où est établi mon atelier*. (Balz.) *Il monte avec lenteur dans cette voiture qui devait ramener la carrossière chez elle*. (L. Gozlan.) || Le féminin est peu usité.

— S'est dit autrefois pour Cocher, conducteur de carrosse : *Le carrossier de M. Varat me donna du pommé dans l'estomac*. (D'Aubigné.) *Elle fit commander à son carrossier de les mener le plus lentement qu'il pourrait*. (Pélerin d'amour.)

— Adjectiv. : *Ouvrier CARROSSIER*.

CARROSSIER, IÈRE adj. (ka-ro-sié, iè-re rad. *carrosse*). Se dit des chevaux et caavales d'attelage, de forte taille, et propres à traîner les grandes voitures à quatre roues : *Cheval carrossier*. *Cavale carrossière*.

— Substantiv. : *Un bon carrossier*. *Le cocher craignait avant tout de déseoir l'allure lente, régulière, admirablement cadencée de ses grands et magnifiques carrossiers*. (E. Sue.) || *Carrossier léger*, Cheval d'attelage plus petit et plus fin que le carrossier ordinaire.

CARROSSIN s. m. (ka-ro-sain — rad. *carrosse*). Mot que quelques écrivains ont employé comme équivalent du *vetturino* des Italiens : *Il nous faudrait un bon carrossin qui pût charger avec nous cinq ou six malles ou caisses*. (J.-J. Rouss.) V. *VOITURIN*.

CARROUGE s. f. (ka-ro-je). Bot. V. *CARROUBE*.

CARROUGES (Jean, seigneur de), gentilhomme français, devenu célèbre par son duel judiciaire, le dernier qui ait eu lieu par ordre exprès du parlement. Pendant de longs siècles, les habitudes de violence et de barbarie empêchèrent en France le cours de la justice; des hommes accoutumés à porter l'épée, à s'en servir sans cesse, ne devaient pas reconnaître d'autre droit que la force. Aussi, dans toute accusation, lorsque l'accusé niait, l'instruction se terminait par la voie des armes. Le vainqueur était regardé comme innocent, le vaincu comme coupable, et c'était Dieu qui semblait

avoir prononcé lui-même. Ceux qui ne pouvaient combattre par eux-mêmes, comme les invalides, les prêtres, les monastères, le faisaient par avoué ou champion. On comprend à quels abus donnaient lieu de semblables usages, et combien de fois la force, l'habileté l'emportèrent sur le bon droit. Nos rois essayèrent à plusieurs reprises, mais en vain, de réagir contre ces funestes tendances; les nobles trouvaient déshonorant de s'en rapporter à l'opinion d'un légiste, quand ils pouvaient en appeler à leur épée. Saint Louis abolit les duels judiciaires, mais Philippe le Bel se vit obligé de les rétablir; toutefois, il ne les autorisa que lorsque les quatre circonstances suivantes se trouvaient réunies : quand le crime était capital; qu'il était certain qu'il avait été commis; que quelqu'un en était accusé ou soupçonné, et qu'enfin il n'y avait pour l'en convaincre ni preuves ni témoins. C'était le parlement lui-même qui ordonnait ces duels.

Le duel de Carrouges et de Le Gris est resté célèbre, et par l'innocence de celui qui succomba, et parce que ce fut le dernier qu'ordonna le parlement. Les rois en autorisèrent encore plusieurs fois, mais la justice les bannit pour jamais de son temple. Carrouges et Le Gris étaient deux gentilshommes de Normandie, qui s'étaient liés d'amitié au service du comte d'Alençon. Le Gris avait même été parrain d'un des enfants de Carrouges; mais, depuis, leur amitié s'était changée en une haine mortelle, Carrouges ayant su ou cru que Le Gris lui avait nié auprès du duc d'Alençon. Voici les faits qui donnèrent lieu au procès, tels qu'on les trouve dans les registres du parlement. Carrouges était marié en secondes noces à Marie de Thibauville; obligé de s'absenter, il avait mené sa femme chez sa mère, Nicolle de Carrouges, à Capoménil, village situé à neuf lieues d'Argentan en Normandie. Au mois de janvier 1385, sa mère ayant été ajournée devant le vicomte de Falaise, à Saint-Pierre-sur-Dive, y alla avec ses gens et la demoiselle de compagnie de su bru, laissant celle-ci toute seule à Capoménil. Durant cette absence, la dame de Carrouges fut déshonorée. Elle cacha ce fait à sa belle-mère et n'en laissa rien paraître. Quand son mari revint, il la trouva accablée de tristesse, et la pressa plusieurs fois de lui en dire le sujet; à la fin, elle lui fit le récit suivant, en présence de ses parents et de ses amis. Pendant l'absence de sa belle-mère, un certain Louvet, qui demeurait dans le voisinage, était entré chez elle, sous prétexte de lui demander un délai pour le paiement d'une somme de 100 fr. d'or dont il lui était redevable; en même temps, il lui avait fait part de l'amour que Jacques Le Gris avait conçu pour elle, la suppliant de vouloir bien accorder à celui-ci une entrevue. La dame Carrouges lui avait imposé silence et avait refusé de voir Le Gris; mais comme elle se préparait à passer outre, voici Le Gris qui entre subitement, et, après l'avoir saluée lui prend les mains, la conjure de s'asseoir auprès de lui, la cajole et lui offre de l'argent pour payer les dettes de son mari. Celle-ci retire ses mains d'entre celles de Le Gris, et répond à ses discours comme il convenait à une honnête femme; mais Le Gris, piqué de son procédé, la prend par les bras en jurant, et, comme elle s'était soustraite à ses atteintes en gagnant une autre chambre, il l'en arrache par force, avec les secours de Louvet, et l'amène jusque sur l'escalier. Là, elle se jette par terre et crie *haro* à haute voix, menaçant ces misérables de tirer raison de leur violence en justice et par le moyen de ses amis. Ils se saisissent d'elle, et, malgré ses cris, l'emportent dans la chambre, où Le Gris arriva à ses fins, à l'aide de Louvet. Il lui renouvela ensuite les offres qu'il lui avait déjà faites, et il ne tint qu'à elle qu'il lui laissât un sac d'argent. Le duc d'Alençon, devant qui Carrouges porta plainte, ayant assemblé les prélats, clercs et chevaliers qui formaient son conseil, déclara Le Gris non coupable. Carrouges en appela au parlement, où il présenta les faits tels que nous venons de les raconter. Le Gris alléguant ses antécédents, prétendit que l'inimitié bien connue de Carrouges était la cause unique de l'accusation. Il prouva de plus, au moyen des dates alléguées par Carrouges lui-même, qu'il lui avait été matériellement impossible de se trouver à Argentan au coucher et au lever du duc d'Alençon, lequel attestait le même fait. Le parlement n'en décida pas moins que la plainte de Carrouges était bien fondée, qu'il y eût échappé gage de bataille, et qu'il fallait le lui accorder. Le parlement, en rendant cette sentence, outre-passait ses droits et violait l'arrêt de Philippe le Bel, qui ordonnait que le crime fût établi d'une manière évidente. Jean Gallé, pour défendre ce procédé du parlement, dit que l'arrêt avait sans doute été inspiré par quelque circonstance connue des seuls juges. Entre autres présomptions contre Le Gris, il rapporte la suivante : dès qu'il sut que Carrouges le voulait accuser d'avoir violé sa femme, il alla se confesser ainsi que Louvet, son complice. Par là il semble donner à entendre qu'après s'être confessé d'un crime, on pouvait sans scrupule le nier en justice et sans crainte de faire un faux serment; que c'était pour cela que Louvet et Le Gris avaient nié si hardiment et avec toute sûreté de conscience. Tietberge, reine de Lorraine, accusée d'adultère par son mari, avait nié sa faute, rassurée par la victoire de son avoué, qui avait

subi le jugement de l'eau bouillante sans éprouver aucun mal. Cette manière de com-
prendre la religion était assez habituelle;
lorsque les souverains juraient un traité d'al-
liance ou de paix la main sur un reliquaire,
ils avaient eu soin auparavant de faire enlever
les reliques, pour ne pas être tenus par leur
serment. On en avait vu demander au pape
la permission de se parjurer, et quelques pon-
tifes avaient eu la faiblesse d'y consentir.

Quelques jours avant le duel, les deux adver-
saires firent prier pour eux dans tous les mo-
nastères, afin d'implorer l'aide et l'assistance
de Dieu. De semblables prières étaient fort en
usage, et le missel de cette époque contenait
une messe spéciale appelée *missa pro duello*.
Le 29 décembre 1386, on dressa les lices
derrière Saint-Martin; un des côtés fut bordé
d'échafauds pour les gens de la cour, et le
reste laissé pour le peuple. A l'heure fixée
par les ordonnances, Carrouges et Le Gris se
rendirent sur le champ de bataille. La femme
de Carrouges était aussi présente, montée sur
un char couvert de draperies de deuil; mais
le roi ordonna de la renvoyer et de ne pas la
laisser pénétrer dans l'enceinte. Comme elle
s'en retournait, son mari, qui entraînait dans les
lices, la rencontra et lui dit : « Dame, par
votre information et pour votre querelle, je
vais aventurer ma vie et combattre Jacques
Le Gris; vous savez si ma cause est juste et
loyale. » Elle répondit : « Monseigneur, il est
ainsi, et vous combattez tout sûrement, car
la cause est bonne. » Après il la baissa, la prit
par la main, fit le signe de la croix et entra
dans le champ clos, accompagné du comte
d'Alençon. Le Gris arriva avec le comte
d'Alençon. Les deux champions étaient armés
de toutes pièces et furent assis sur une chaise,
l'un vis-à-vis de l'autre, suivant l'usage. Car-
rouges, qui était sujet à des accès de fièvre,
en ressentit une dans ce moment, mais il ne
laissa pas de se conduire vaillamment. Les
deux adversaires combattirent d'abord à che-
val; puis, ils mirent pied à terre et se prirent
corps à corps.

Carrouges fut d'abord blessé à la cuisse; mais
Le Gris étant venu à tomber, son adversaire
lui mit aussitôt l'épée sous la gorge et le
pressa d'avouer qu'il avait violé sa femme; Le
Gris jura que cela était faux, attestant Dieu et
le salut de son âme. Carrouges, voyant qu'il ne
pouvait le forcer à avouer son crime, lui passa
son épée au travers du corps. Ensuite, se
tournant vers l'assemblée, il demanda s'il
avait bien fait son devoir; un oui unanime
lui répondit. Il alla alors se jeter aux pieds du
roi, qui le fit lever et lui donna 1,000 fr. d'or,
et une charge dans sa maison avec 200 livres
de pension. Le corps de Le Gris fut tiré hors
de la lice avec un croc, et traîné à Montfaucon
pour y être pendu. Carrouges alla prendre sa
femme, rendue innocente par sa victoire, et
qui eût été brûlée vive dans le cas contraire;
il la mena à Notre-Dame pour rendre grâce à
Dieu, et offrit comme témoignage de sa
reconnaissance l'armure encore toute san-
glante de Le Gris, devenue, selon l'usage, sa
propriété. Le parlement adjugea à Carrouges
la somme de 6,000 fr. d'or, à prendre sur les
biens de Le Gris. Carrouges partit ensuite pour
la Terre sainte, d'où il ne revint plus. Quant à
sa femme, elle se retira dans une cellule mu-
rée, genre de pénitence fort usité au moyen
âge, et y finit ses jours.

Quelque temps après la mort de Le Gris,
un écuyer condamné à la potence pour ses
crimes déclara, au moment de subir le dernier
supplice, que c'était lui-même qui avait violé
la dame de Carrouges, dans l'appartement de
laquelle il avait trouvé moyen de s'introduire.
On n'a jamais su la vérité sur ce point, mais,
quand on voit notre justice se tromper tous les
jours, il ne faut pas s'étonner des erreurs pro-
duites par les duels judiciaires.

CARROUGES, bourg de France (Orne), ch.-l.
de cant., arrond. et à 30 kilom. N.-O. d'Alen-
çon; pop. aggl. 648 hab. — pop. tot. 950 hab.
Commerce de bestiaux, chevaux et toiles;
exploitation d'ardoises; fabriques de tissus;
haut fourneau; fonderie. Le bourg de Car-
rouges existait déjà au vi^e siècle, si l'on en
croit la tradition, et aurait reçu son nom de
l'un de ses comtes, Karl le Rouge, qui était
né avec une tache de sang au front. Le
château atteste l'ancienne splendeur de ce
bourg. Il fut commencé au xiv^e siècle, ter-
miné au xv^e par Jean Blossen, grand séné-
chal de Normandie; agrandi et restauré au
xviii^e et au xix^e siècle, Louis XI y séjourna
en 1473, et l'on montre encore la chambre
qu'il y occupait. Les autres parties remar-
quables de l'édifice sont, à l'intérieur, la salle
des gardes, la salle de spectacle, l'oratoire,
un escalier monumental, et une chambre du
deuxième étage décorée de boiseries intéres-
santes du xvi^e siècle; à l'extérieur, le donjon,
tour carrée et crénelée, de 17 m. de hauteur
sous le toit, et le pavillon d'entrée, décoré
d'un fronton triangulaire et flanqué de pi-
lastres. Dans son ensemble, dit M. Bachelet,
le château de Carrouges offre « une masse
énorme de bâtiments disposés en carrés,
percés d'ouvertures de toutes les formes et de
toutes les grandeurs, coiffés de toits pointus
qui se découpent les uns sur les autres en
triangles bizarres; une série de constructions
du xiv^e au xviii^e siècle, rapprochées par les
besoins du moment, selon les caprices des
architectes ou des propriétaires, sans élan-
gance ni régularité, mais offrant une diver-

sité originale, un ensemble imposant et sé-
vère. » Parmi les curiosités que renferme ce
château, nous citerons une suite de portraits
de la famille des Leveneur qui posséda Car-
rouges, des armures fort anciennes, entre
autres une très-belle cuirasse de Jean Leve-
neur, qui fut tué à la bataille d'Azincourt, et
une chasuble qu'on dit avoir été donnée à la
chapelle par Louis XI.

CARROUSEL s. m. (ka-rou-sel — de l'ital.
carosello ou *garosello*, tumulte; formé de *gara*,
querelle). Sorte de tournoi où des cavaliers
partagés en quadrilles exécutent des exer-
cices et des évolutions, et que l'on entremêlait
autrefois de danses allégoriques et de repré-
sentations scéniques : *Donner, célébrer un CAR-*
ROUSEL. On fit, en 1662, un CARROUSEL vis-
à-vis des Tuileries. (Voit.) *Philippe de Valois*
consola la France de la bataille de l'Escluse,
en donnant à sa cour des CARROUSELS et des
spectacles. (Vacquerie.) *Le CARROUSEL de 1606*
représentait les quatre éléments. (De Chesnel.)

Donc, en vos âmes courtoises,
Gravez, pairs et damoisels,
La loi des joutes gauloises,
Et des galants carrouseils. V. Hugo.

« Lieu, enceinte où se donne un carrousel :
La barrière du CARROUSEL.

— **Encycl.** De tous temps les peuples ont
aimé les fêtes, les représentations publiques,
celles surtout qui étaient en harmonie avec
leurs goûts, leurs mœurs et leurs habitudes.
Chez les Grecs, où les exercices corporels
étaient en honneur, il y avait les luttas, le
pugilat et les courses de chevaux. Les Ro-
mains, plus guerriers, eurent d'abord les
exercices du grand Cirque, puis enfin les gla-
diateurs et les combats de bêtes féroces. Au
moyen âge, la chevalerie inventa les tour-
nois, amusement et exercice cher à tous ces
bras vaillants et avides de gloire, amusement
toutefois qui n'était pas sans péril, puisqu'il
n'y avait presque pas de tournoi qui ne fût
signalé par quelque grave accident. En vain
le pape avait interdit d'enterrer en lieu saint
ceux qui succombaient dans ces luttes ré-
prouvées par l'Eglise; en vain un frère de
saint Louis était devenu fou à la suite d'un
coup de masse d'armes reçu sur la tête dans
un tournoi; toutes les défenses, tous les
mauxheurs avaient été impuissants à réprimer
cet amour pour les jeux guerriers; le progrès
des mœurs put seul y parvenir, et l'accident
arrivé à Henri II signala la fin des tournois
qui commençaient à passer de mode. Mais les
seigneurs ne perdirent pas pour cela leur
amour des parades, et les *carrouseils* leur de-
vinrent une occasion de montrer leur adresse
et leur habileté, d'étaler les splendeurs de
leurs costumes.

Avant d'apparaître en France, les *car-*
rouseils avaient existé déjà chez les Goths,
les Maures, les Espagnols et les Italiens,
peuples qui s'étaient toujours distingués par
les raffinements de leur galanterie. C'est
de cette dernière nation qu'ils nous vinrent,
et c'est en 1605, à l'hôtel de Bourgogne, qu'on
le vit pour la première fois en France. A
l'exemple des tournois dont ils furent d'abord
le simulacre, les *carrouseils* étaient donnés
soit en l'honneur des dames, soit pour célé-
brer un événement heureux, un fait mémo-
rable d'une nature quelconque. Il n'était pas de
sujet qui ne pût se plier aux exigences des
carrouseils; ainsi on y représentait la prise de
l'île de Chypre, le jugement de Flore, le
triomphe du Soleil, et mille autres sujets tirés
soit de la fable, soit de l'histoire. On alla
même jusqu'à y représenter le triomphe des
vertus de saint François de Sales. Ce dernier
carrousel eut lieu dans la ville de Grenoble, le
26 mai 1667, et le P. Ménéstrier le décrit lon-
guement. Les naissances, les victoires et sur-
tout les mariages étaient les principaux évé-
nements qui servaient de prétexte aux *car-*
rouseils. Au mariage du duc de Bavière avec la
princesse Adélaïde de Savoie, en 1650, on vit
les Hercules dompteurs des monstres et l'A-
mour victorieux des Hercules; pour celui du
duc de Parme avec la princesse Marguerite
de Savoie, on représenta la *Gloria delle co-*
rone delle Margherite; pour celui du duc de
Savoie avec mademoiselle d'Orléans-Valois, on
fit la dispute des lis, des montagnes, des jar-
dins, des étangs et des vallées pour couron-
ner cette princesse. Quand le *carrousel* devait
figurer un combat, celui qui l'aurait décla-
rait son dessein par un défi et par des cartels;
ces cartels contenaient les noms et les adresses
de ceux que les tenants envoyaient défier, le
lieu et le mode du combat, les propositions
qu'ils voulaient soutenir contre tout venant,
le jour destiné au combat et le nom de ceux
qui envoyaient le défi. Ils étaient rédigés dans
le style précieux et quintessencié de l'époque.
Voici un passage de celui qui fut donné en
1608 pour le mariage des princesses de Savoie :
« Le prince Alimédor aux chevaliers de Pié-
mont et de toute l'Italie. — Vous qui, parmi les
délices de la fortune, espérez la victoire par
la trempe de vos armes et la présence de vos
dames, cessez de relever vos courages dans
les faibles appas de cette vaine espérance,
puisque c'est moi qui arrive : moi, dis-je, qui,
en pourpoint et éloigné de la beauté qui m'en-
flamme, n'apporte pour toutes armes que le
souvenir dont ma constance me fait ressentir
la douleur. Vous en éprouverez les effets, et
puisque cette ardeur me vient de celle qui me
tient le cœur m'a délié le bras et la main, je

vous défie à toutes sortes de combats, tant à
cheval qu'à pied. » La troupe se divisait en
quadrilles, mot venu de l'italien *quadrà*, qui
signifiait une compagnie de soldats rangés en
bataille. Les rois et les princes étaient natu-
rellement à la tête de ces quadrilles, dont il
devait y avoir quatre au moins et douze au
plus. Chacun d'eux se distinguait par la forme
des habits, ou du moins par la diversité des
couleurs; ces couleurs étaient ordinairement
celles du chef du quadrille, ou de sa mal-
tresse, ou de la personne en l'honneur de qui
était donné le *carrousel*. Outre les principaux
figurants du *carrousel*, qui tous étaient rangés
dans les quadrilles, il y avait les comparses,
les pages, les hérauts, qui, par leur nombre,
la richesse de leurs costumes, contribuaient
encore à la variété et à l'agrément de l'en-
semble.

On mêlait souvent aux *carrouseils* des récits,
qui étaient les explications de la pompe, de
l'appareil et de la plupart des machines dont
ils étaient composés. Ces récits étaient ordi-
nairement une pièce de vers en l'honneur de
l'héroïne de la fête. Des nymphes, des amours,
ou d'autres personnages allégoriques s'avan-
çaient portés sur des machines d'une construc-
tion merveilleuse. C'est dans cette partie sur-
tout que se trouvaient les surprises et le luxe
des *carrouseils*, et nos décorations de théâtre
les plus extraordinaires ne peuvent en donner
une idée imparfaite. Toutes les voitures,
tous les véhicules avaient une forme particu-
lière : ici c'était une guerrière assise dans un
char en forme d'oiseau; plus loin, cinquante
chevaliers s'avançaient portés sur le dos d'un
lion gigantesque; les chars de triomphe étaient
d'une majesté imposante par leur forme et
par leur hauteur. Mais c'étaient surtout les
machines qui étaient admirables par la com-
plication de leur ingénieux mécanisme. Au
carrousel de Bavière de l'an 1662, comme
la pompe commençait à défilé d'une grande
tour, on entendit d'abord un horrible fracas
de trompettes extraordinaires et semblables
à celles qu'on donne au turcs de l'enfer. Au
son de ces trompes, Médée parut au plus haut
de la tour sur un char de feu tiré par un dra-
gon et suivi de huit lames armées de tor-
ches ardentes. Tous ces monstres allèrent se
jeter à un des bouts de la lice, dans une grande
ouverture qui représentait l'entrée de l'enfer.
L'an 1555, à la réception de l'infante Catherine
d'Autriche, on fit paraître autour de la galerie
royale, où était la princesse, douze petites ga-
lères, sur chacune desquelles étaient vingt-
quatre gentilshommes vêtus de satin blanc à
broderies d'or. Ces galères étaient suivies de
trois monstres marins, dont l'un, de 160 pieds
de long, était plein d'yeux faits de miroirs; ses
écailles étaient d'argent et il portait sur le
dos un écuell chargé de plantes et de corail;
il étendait deux grandes ailes qui couvraient
les rames, dont les mouvements étaient réglés
par les battements de ces ailes. Etant près de
la galerie royale, il tira le col en dedans,
comme par respect, et puis l'étendit de plus
de 20 pieds, au grand étonnement de tout le
monde. Sur l'écueil était assise une troupe
de nymphes dont l'une, vêtue de brocart d'or,
avec quantité de filets de perles et de bran-
ches de corail, présentait les clefs de la ville
dans un bassin, et récitait des stances à la
princesse. Sur le plus haut du rocher était
l'Amour vertueux, qui tenait des poissons
d'une main et des fleurs de l'autre; l'Honneur,
sur le bas du rocher, semblait conduire ce
monstre avec une bride d'or de 20 brasses.

Dans l'intervalle de chaque exercice, les
quadrilles se réunissaient tous ensemble et
formaient des figures réglées d'avance par
l'organisateur du *carrousel*. Entre les figures
avaient lieu les exercices, dont les principaux
étaient ceux de la *baguette*, de la *quintaine* et du
faquin. L'exercice de la baguette consistait à
enlever au bout de la lance une baguette sus-
pendue en l'air : les chevaux de bois, qu'on
voit encore aux fêtes des environs de Paris,
sont un lointain souvenir des *carrouseils*. Par-
fois le soin d'enlever la baguette était confié à
une dame assise dans un char, dont un cava-
lier, debout derrière elle, tenait les rênes pour
en guider la course. Un curieux manuscrit
de Versailles, qui représente les fêtes données
sous Louis XIV, contient plusieurs gravures
de ce genre. La quintaine n'était autre chose
qu'un trou d'arbre ou un pilier contre lequel
on allait rompre sa lance, pour s'exercer à
atteindre l'ennemi par des coups mesurés. La
course au faquin s'appelait ainsi parce qu'on
se servait d'un faquin ou mannequin armé de
toutes pièces, contre lequel on courait; les
Italiens la nommaient la course au Sarrasin,
parce qu'ils se servaient d'une tête de Sarra-
sin. Pour cet exercice, le mannequin était
fixé sur un pivot, de façon que si on le frappait
au front, entre les yeux, sur le nez, il restait
ferme et immobile; mais si on le frappait
ailleurs, il tournait si rudement que le cava-
lier qui n'était pas assez adroit pour esquiver
le coup était frappé d'un sabre de bois ou
d'un sac plein de terre, à la grande joie des
spectateurs. Ce jeu était fort ancien; au
moyen âge, il avait eu une grande vogue, et
non-seulement les chevaliers en faisaient un de
leurs exercices, mais, à certains jours de fête,
les seigneurs s'amusaient à voir leurs serfs
s'exercer contre ce mannequin, qui leur ren-
dait plus de coups qu'il n'en recevait. Au *car-*
rousel de 1662, chaque cavalier courait la
lance à la main, le long de la barrière, pour
emporter une tête de Turc posée sur un buste

de bois doré, sur la barrière même, à la hau-
teur de 6 pieds; puis, quittant sa lance et fai-
sant une demi-volte à droite, il prenait sous
sa cuisse un dard qu'il venait lancer sur un
autre buste, à la distance de 5 pieds; ensuite,
il s'écartait par une autre demi-volte et reve-
nait le long de la barrière lancer un dard
contre une tête de Méduse tenue par un Per-
sée, qui de l'autre main avait une épée comme
pour se défendre; puis enfin, s'écartant une
dernière fois, il revenait l'épée à la main pour
emporter une tête posée sur un buste de bois
à 1 pied de terre.

Pendant tout le xviii^e siècle, les *carrouseils*
eurent une grande vogue, en Italie surtout,
où ils se répétaient presque toutes les années.
A Florence, on représenta sur l'Arno l'expé-
dition des Argonautes; et en hiver, ce fleuve
étant gelé, on organisa sur la glace un *car-*
rousel en traîneaux et en patins. Les ducs de
Savoie se distinguèrent aussi par leur amour
pour ce genre de distraction. On en donnait
très-souvent à Turin, et une fois on en vit un
sur le lac qui domine les hauteurs du mont
Cenis. En France, un des plus célèbres a été
celui que donna Louis XIV dans la cour des
Tuileries, qui porte encore le nom de cour du
Carrousel.

Ces distractions d'une noblesse oisive, am-
bitieuse d'étaler son luxe et de dépenser son
argent, qui ne lui coûtait rien à acquiescer, ont
disparu pour jamais. Les *carrouseils* de notre
temps sont les expositions universelles, où l'on
ne voit d'autres luttes que celles de l'intelli-
gence, du travail, de l'activité et de l'indus-
trie, luttes à la fois fécondes et moralisantes.

Carrousel (PLACE DU). Une des plus vastes
places publiques de Paris. Elle s'étend en face
de la cour des Tuileries et est encadrée de tou-
tes parts par les bâtiments de l'ancien Louvre
et du nouveau. L'emplacement occupé actuel-
lement par la place du *Carrousel* était autre-
fois un terrain vague, qui s'étendait des murs
de la ville jusqu'au palais des Tuileries. Vers
1600, un jardin y fut créé, qui subsista jus-
qu'en 1655, sous le nom de *Jardin de Made-*
moiselle, du nom de Mlle de Montpensier,
qui habitait alors les Tuileries. Lors de l'achè-
vement du palais, le jardin de Mademoi-
selle fut détruit, et ce fut sur son emplace-
ment que Louis XIV, le 5 et le 6 juin 1662,
donna le célèbre *carrousel* qui laissa son nom
à la place. Cette fête, dont le souvenir de-
meura longtemps populaire, surpassa en ma-
gnificence et en éclat toutes celles qu'on avait
données jusqu'alors, sans en excepter les
joutes de 1612, sur la place Royale. Le roi, en
costume romain, y figura en personne; Mon-
sieur commandait les Persans; le prince de
Condé, les Turcs; le duc d'Enghien son fils,
des Indiens; le duc de Guise, petit-fils du
Balafre, un des originaux de l'époque, com-
mandait les Américains. On rompit des lances,
on courut la bague, et le duc de Guise no-
tairement lutta avec le grand Condé. A cette
époque, la place du *Carrousel* était loin d'offrir
l'étendue et la symétrie qu'on admire aujour-
d'hui; la belle ordonnance en était déjà gâtée
par de chétives constructions, qui ne tardé-
rent pas à la circonscire. La Révolution n'a
pargné pas la dénomination donnée à la place
par l'ancien régime; un arrêté de la Commune,
du 19 janvier 1793, ordonne : « que l'arbre de
la fraternité qui doit être planté sur la place
du *Carrousel* sera entouré de quatre-vingt-
quatre piques formant un faisceau et portant
le nom de chaque département, et, en outre,
que la place du *Carrousel* sera dorénavant
appelée place de la *Fraternité*. » Le nom de
place du *Carrousel* ne tarda pas néanmoins à
lui être rendu. L'Empire vint, et par la dé-
molition d'une partie des maisons de la rue
Saint-Nicaise et de plusieurs hôtels, com-
mença l'agrandissement de la place. Bientôt
eut lieu l'érection de l'arc de triomphe qui
porte le même nom.

La place du *Carrousel* est aujourd'hui,
grâce à l'achèvement du nouveau Louvre,
qui a supprimé l'informe amas de masures et
de constructions hétéroclites qui la déshono-
raient encore il y a dix ans, une des plus
splendides de l'Europe. En ce moment, à
propos de la reconstruction des Tuileries, on
parle d'enclaver l'arc de triomphe dans la
cour du palais, qui recevrait, dans ce but, un
accroissement important.

Carrousel (ARC DE TRIOMPHE DU). V. ARC.
CARROUSSE ou **CAROUSSE** s. f. (ka-rou-se).
Bombance : *Le festin ne fut pas fort magni-*
fique; mais il y avait de bon vin vieux, dont
nous fîmes CARROUSSE après souper. (D'Ablanc.)
Elle, sitôt qu'elle eut mis dormir sa maîtresse,
s'en vint devers moi sans tarder, et lors ce fut
à nous de boire et de faire CARROUSSE de vin
ensemble et de baisers. (P.-L. Cour.)

Ataciel, qui de sa vie,
Selon sa loi, n'avait bu vin,
Goûta ce soir, par compagnie,
De ce breuvage si divin....
Insensiblement fit carrousse.

LA FONTAINE.
CARROUSSE s. m. (ka-rou-se). Syn. de
CARROCCIO. « On a dit aussi CARROUZE.

CARROZZA ou **CARROZZA** (Jean), médecin
italien, né à Messine en 1678, mort en 1730.
Il avait étudié toutes les sciences, et il soutint
avec éclat une thèse : *De omni re scibili*. On
lui doit, outre cette thèse : *Contra vulgo*
scientias acqisitas per disciplinam (1702), et

le premier tome d'une *Anthropologie* (1704), où il proscrit tous les remèdes galéniques et donne la préférence à ceux que fournit la chimie.

CARRU, bourg du royaume d'Italie, province et à 14 kilom. N.-E. de Mondovì, chef-lieu de mandement; 3,800 hab.

CARRUCCI (Jacques), peintre italien. V. PONTORMO.

CARRUE s. f. (ka-rû). Forme ancienne du mot CHARRUE.

CARRUÉE s. f. (ka-ru-é — rad. *carrue*). Étendue de terrain qu'on peut labourer avec une seule charrue. || Vieux mot.

CARRUQUE s. f. (ka-ru-ke — lat. *carruca*, même sens). Antiq. rom. Voiture à quatre roues pour la ville et la campagne.

— **Encycl.** Ce char était spécialement à l'usage des grands, qui l'ornaient d'or et d'argent; il était traîné par des mules ou des mulets. D'abord les sénateurs avaient seuls le droit de couvrir leurs *carruques* d'ornements d'or et d'argent; les autres ne devaient employer à cet usage que la cuivre ou l'ivoire. Plus tard, Aurélien accorda à tout le monde le droit de se servir d'ornements d'argent. La *carruque* était avant tout une voiture de luxe, où les dames élégantes paraissaient en habits magnifiques. Il y avait des *carruques dormitorie*, c'est-à-dire des voitures fermées où l'on pouvait dormir. C'est du mot *carruca* qu'est venu l'italien *carrozza*, le français *carrosse* et l'anglais *carriage*, qui tous ont la même signification. V. CARROSSE.

CARRURE s. f. (ka-ru-re — du lat. *quadatura*, de *quadra*, carrer). Largeur du dos prise d'une épaule à l'autre : *Cet homme est d'une forte carrure*, d'une belle *CARRURE*. *J'ai une bonne carrure, la poitrine large; mes poulxons doivent y jouer à l'aise.* (J.-J. ROUSS.) *Il se fait prier pour chanter; comme ça lui va, un homme de six pieds, avec une carrure de tambour-major et une voix de chanteur de cathédrale!* (E. Sue.)

Des gentilshommes damerets
Qui n'ont ni carrure ni taille.

BÉRANGER.

Il est ce colosse à la mâle carrure,
Ce vigoureux porte-haillon.

Ce sublime manœuvre à la veste de bure
Teinte du sang des bataillons.

A. BARBIER.

|| Se dit aussi d'un habit, dans le même sens : *Un habit trop large, trop étroit de carrure*.

— **Par ext.** Forme large, ample, carrée, vigoureuse : LA *CARRURE* de la poitrine. *Quelle belle CARRURE a cet homme! Il avait les mains fortes et peu effilées; mais elles étaient si blanches, si grasses, et si fermes, que leur CARRURE inspirait la sympathie et la confiance.* (E. About.)

— **Fig.** Grandeur, ampleur, netteté, franchise : LA *CARRURE* de l'expression ne va guère sans un esprit mâle et indépendant. LA *CARRURE* des manières est la grâce de l'homme, et l'élégance la force de la femme. *Je me mis à étudier le droit avec une certaine ardeur; cela me plut; la CARRURE des lois romaines me séduisit surtout.* (P. l'Év.)

CARRUTAGE s. m. (ka-ru-ta-je — rad. *carrue*). Anc. cout. Droit perçu sur les charrires.

CARRUYER s. m. (ka-ru-ié — rad. *carrue*). Se disait, dans certains patois, comme le vieux mot CHARRUYER, pour Garçon de charriue.

— **Navig.** Corruption de CHARRIER.

CARRY s. m. Art culin. V. CARI.

CARRY ou **CARY** (Robert-François), corsaire français, né en 1762, mort en 1810, à Boulogne-sur-Mer. Il se fit remarquer par son audace et sa bravoure lors des guerres maritimes de la République. Pendant la guerre de l'indépendance de l'Amérique, il était à bord de la corvette *l'Hirondelle*, dans les eaux de Cayenne, lorsque cette corvette fut attaquée par deux bricks anglais de 16 canons chacun; *l'Hirondelle* se défendit vigoureusement et repoussa cette double attaque, grâce à la bravoure de son équipage et notamment du lieutenant Carry. Jusqu'à l'an IV, Carry continua à se battre contre les Anglais, sur des navires de l'Etat; il commanda plusieurs canonnières, avec la mission spéciale de protéger les convois de caboteurs, que les ennemis empêchaient souvent d'atterrir dans nos ports. Un jour, Carry escortait devant Dieppe plusieurs navires marchands, avec les deux canonnières la *Surprise* et la *Méchante*; une frégate anglaise de 40 canons ayant voulu barrer le chemin à ce convoi, Carry soutint le feu de ce redoutable adversaire pendant une heure et demie et y riposta si vaillamment, que la frégate dut finalement s'enfuir toutes voiles dehors, extrêmement endommagée, pendant que le convoi jetait tranquillement ses ancres, sous la protection des batteries de la côte. Quelque temps après, Carry, alors chargé d'escorter les convois depuis Ostende jusqu'à Cherbourg, convoyait trois bâtiments de transport avec la canonnière la *Brutale*, lorsqu'il fut attaqué par une corvette de 24 canons, puis successivement par trois cutters et un lougre, que le bruit du canon avait attirés. Il ne se laissa pas entamer cependant, doubla le cap Gris-Nez et entra sain et sauf avec ses trois

transports dans le port de Boulogne, aux applaudissements d'une foule immense.

Nommé lieutenant de vaisseau, Carry quitta bientôt le service de l'Etat pour accepter le commandement d'un corsaire, l'*Unité*, lougre de 7 canons de 3. Il commença sa première croisière en frimaire an V, et enleva un gros brick anglais, nommé la *Diligence*, sous le feu d'une batterie de la côte britannique, dont il était à peine séparé par quatre ou cinq longueurs de câble. Quelques jours après, il fit baisser pavillon à un sloop de la même nation; il allait l'amariner lorsque arriva, toutes voiles dehors, un cutter des douanes anglaises, appelé le *Swan*, et portant 16 caronades. Pendant huit heures consécutives, l'*Unité* et le *Swan* combattirent bord à bord, l'*Unité* avec ses petites pièces, le *Swan* avec ses 16 gros canons. Ecrasé et à peu près désarmé par la terrible artillerie du cutter, Carry, redoublant d'énergie dans cette position désespérée, lança ses hommes à l'abordage, et un combat à l'arme blanche commença sur le pont du *Swan*. Carry animait son équipage de la voix et de l'exemple. Le capitaine anglais fut tué avec six de ses hommes en moins de quelques secondes, et bientôt le pavillon britannique fut remplacé par le pavillon tricolore. En arrivant au Havre avec sa glorieuse prise, Carry fut porté en triomphe. Peu après, à la distribution des aigles au camp de Boulogne, il reçut une hache d'abordage et la croix d'honneur. A quelque temps de là, au commencement de pluviôse, Carry, toujours sur l'*Unité*, donna la chasse à deux navires anglais : un trois-mâts de 300 tonneaux portant en batterie 6 canons de 12 et 2 de 9, la *Dorothée*, et le *Tame*, caboteur, armé seulement de 2 pierriers et chargé d'orge et de pois. Le corsaire atteignit la *Dorothée* et le *Tame* après une chasse assez longue, attaque vigoureusement le trois-mâts, échange un feu terrible, puis aborde son ennemi et l'enlève après deux heures de combat. La *Dorothée* enlevée, le *Tame*, qui s'était échappé à force de voiles, fut bientôt rejoint, et entra à Boulogne avec ses vainqueurs. L'année suivante, en vendémiaire, Carry se distingua dans une affaire plus glorieuse encore. Cette fois, il croisa avec un autre corsaire de Boulogne nommé Sauvage; les deux corsaires n'avaient pas même un modeste lougre sous leur commandement; leurs navires consistaient en deux simples péniches, que le poids de leurs 36 hommes d'équipage et de leurs 2 pièces de 2, faisait enfoncer dans les lames, bien au-dessous de la ligne de flottaison. Malgré la faiblesse de leurs ressources, ils ne craignirent pas de s'approcher des côtes anglaises, à une faible portée du canon, et de s'attaquer à deux bâtiments plus forts que les leurs : l'un, de 400 tonneaux, armé de 18 pièces de 8, et chargé de sucre et de coton; l'autre, armé de 4 canons. Pendant une heure, ils essayèrent sans faiblir le feu des deux bâtiments anglais, auquel se joignit bientôt celui des batteries de la côte; puis ils manœuvrèrent intrépidement pour aborder leurs redoutables adversaires, parvinrent à les accrocher, et s'en emparèrent bientôt après une mêlée des plus sanglantes, sous le feu des batteries de terre, et en vue des populations accourues sur le rivage. A partir de cette glorieuse affaire jusqu'en l'an XI, les documents nous manquent sur les faits d'armes auxquels dut prendre part le brave Carry. En l'an XI, il fut nommé capitaine du port de Boulogne, fonctions importantes à cette époque, qui est celle de la réunion de la flotille dite de *Boulogne*. Carry mourut à ce poste, en 1810; il n'avait encore que quarante-huit ans. Cette fin prématurée priva la France des services que cet homme intrépide n'aurait pas manqué de lui rendre dans les guerres terribles qui signalèrent les derniers temps de l'Empire.

CARS (DES), ancienne famille du Limousin, dont le nom patronymique est *Péruce*, et qui remonte par titres au XIII^e siècle. Elle avait pour chef, au milieu du xve siècle, Adolphe, duc de Pérusse, marié à Hélène de Roquefeuil, dont il eut trois fils : ANTOINE, dont on va parler; Jean DE PÉRUSSE, auteur de la branche des seigneurs de Saint-Bonnet, et Gautier DE PÉRUSSE, auteur de la branche des seigneurs de la Vauguion, fondue dans la maison de Stuer de Caussade. — Antoine DE PÉRUSSE, seigneur des Cars, fut l'aïeul de Jacques DE PÉRUSSE, seigneur des Cars, qui laissa entre autres enfants : FRANÇOIS, dont on va parler; — Jacques DE PÉRUSSE, auteur de la branche des marquis de Merville, d'où sont sortis des rameaux, dont l'un a hérité de la branche aînée; — Charles DE PÉRUSSE DES CARS, évêque et duc de Langres, et Anne DES CARS, cardinal, évêque de Lisieux, puis de Metz, un des plus fougueux partisans de la Ligue. — François DE PÉRUSSE, gouverneur de la ville de Bordeaux, obtint l'érection de la terre des Cars en comté, sous Henri III. De son mariage avec Claude de Bauffremont il eut deux fils, morts sans postérité; de son second mariage avec Isabelle de Beauville vint un fils, Anne DE PÉRUSSE DES CARS, baron d'Excideuil, qui mourut sans alliance.

CARS (Jean-François), graveur français, né en 1670. Il travailla d'abord à Lyon et tint ensuite s'établir à Paris, où il mourut en 1739. On a de lui quelques sujets religieux et divers portraits, entre autres ceux de Louis XV et de sa femme, d'après Vanloo; du cardinal de Polignac, de Fleury d'Armenonville et de

Pierre de Sève, d'après Hyacinthe Rigaud; de Le François de Saint-Priest, d'après Antoine Terlin; du duc du Maine, du P. de Bussières, du P. Jean-François Régis, d'Antoine Escobar, de Mendoza, etc.

CARS (Laurent), l'un des plus habiles graveurs du XVIII^e siècle, fils du précédent, né à Lyon en 1699 ou 1702, mort à Paris en 1771. Il vint fort jeune dans cette dernière ville, et, après avoir fait de bonnes études littéraires, fut placé par son père sous la direction de Joseph Christophe, peintre du roi. Ses premiers tableaux donnèrent de grandes espérances; mais sa véritable vocation l'entraîna vers la gravure. François Le Moine, qui l'avait pris en affection, le dirigea dans l'étude de cet art et lui confia le soin de reproduire ses principaux ouvrages. Laurent Cars rendit à merveille la chaleur, la délicatesse et la grâce un peu maniérée de son modèle, et sut en corriger les imperfections. Il n'est pas vrai que son style soit « mâle, fier et hardi », comme le prétend l'abbé de Fontenay, qui écrivait en 1776, à une époque où l'école française se consumait dans la mièvrerie; mais on peut dire, avec le même critique, que « sa touche est large, moelleuse et expressive, son dessin correct et savant ». Parmi les nombreuses estampes qu'il a exécutées d'après Le Moine, on remarque : *Adam et Eve tentés par le serpent*; l'*Annonciation*; l'*Aurore et Céphale*; l'*Enlèvement d'Europe*; *Hercule assommant Cacus*; *Persée et Andromède*; le *Sacrifice d'Iphigénie*; le *Temps qui enlève la Vérité*; l'*Allégorie sur la fécondité de la reine*; la *Baigneuse*; la *Thèse pour l'abbé de Ventadour*, etc. On lui doit en outre les pièces suivantes : le *Jugement de Salomon*; *Bethsabée au bain*; *Suzanne et les vieillards*; l'*Évanouissement d'Esther*, d'après J.-B. de Troy; l'*Adoration des bergers*, et le portrait de Mlle Clairon dans le rôle de Médée, d'après Carle Vanloo; la *Fête vénitienne*; la *Dispute de bonne aventure*, d'après Watteau; les *Amusements de la vie privée*; la *Sérénade*, d'après Chardin; le *Silence*, d'après Greuze; les portraits de Michel-Ange Slodtz, de François Boucher, de Chardin et de sa femme, d'après Cochin; ceux de Sébastien Bourdon, du cardinal de Rohan et de l'abbé Jean d'Estrées, d'après H. Rigaud; celui de la Camargo, d'après Lancret; celui de Michel Anguier, d'après G. Revel; ceux de Pierre d'Hozier, du chevalier Gaspard de Kéhl et de plusieurs grands maîtres de Malte, etc. Laurent Cars fut reçu à l'Académie royale en 1733, et en fut nommé conseiller en 1771, année de sa mort.

CARS village et commune de France (Gironde), arrond. et à 3 kilom. E. de Blaye; 1,517 hab. Banc d'huîtres fossiles. Débris gallo-romains. || Ville d'Arménie. V. KARS.

CARSAIE ou **CARSAYE** s. f. (kar-sè). Comm. étoffe croisée qui se fabrique principalement en Angleterre. || On dit aussi CRESEAU s. m.

CARSEOLI ou **CARSULÉ**, ville de l'ancienne Italie, dans le pays des Sabins, à 33 kilom. N.-E. de Rome. C'est aujourd'hui le village d'Arseoli dans les Etats de l'Eglise.

CARSICIS PORTUS, nom latin de CASSIS.

CARSON (Alexandre Ross), recteur de l'école supérieure d'Edimbourg, né vers 1778 dans le comté de Dumfries, mort en 1851. A l'âge de vingt-quatre ans, il fut nommé directeur de l'école de Dumfries, et quatre ans après, ayant donné de nombreuses preuves de son intelligence, de son instruction et de sa fermeté, il fut chargé de diriger l'école supérieure d'Edimbourg, à la tête de laquelle il resta pendant vingt-cinq ans, jusqu'au moment où il prit sa retraite en 1845. On a de lui des *Exercices sur le dialecte attique*.

CARSTARES (Guillaume), théologien écossais, né à Cathcart en 1649, mort en 1715. Il fit ses études à Utrecht et devint secrétaire intime du prince d'Orange. Lorsque celui-ci fut devenu roi d'Angleterre, il nomma Carstares son chapelain pour l'Ecosse et se laissa souvent guider par ses conseils. Après la mort de Guillaume, Carstares devint principal de l'université d'Edimbourg, et rendit de grands services à tout le corps enseignant d'Ecosse. Ses papiers d'Etat et ses lettres ont été publiés à Edimbourg (1774).

CARSTENS (Adolphe-Gottard), administrateur et littérateur danois, né en 1713, mort en 1795. Il dirigea avec habileté pendant plusieurs années la chancellerie allemande, et fut élevé au rang de conseiller privé. Il cultivait simultanément l'histoire et la poésie. Les recueils de l'Académie des sciences de Copenhague ont donné de lui une foule de travaux de haute critique, qui jetent un jour nouveau sur l'histoire du Danemark pendant toute la période du moyen âge. Ses poésies latines et danoises accusent une connaissance approfondie de la versification, dans l'art de laquelle il était passé maître. Tous les poètes, ses contemporains, Ewald surtout, ont eu recours à ses conseils; en sorte que son influence sur la littérature de son temps, principalement en ce qui regarde la correction et la finesse de la langue, a été considérable. Carstens fonda, en 1759, la Société des beaux-arts de Copenhague.

CARSTENS (Asmus-Jacob), peintre danois, né près de Sleswig en 1754, mort à Rome

en 1798. Après avoir reçu les premiers principes de son art à l'Académie des beaux-arts de Copenhague, il tenta un voyage à Rome; mais, se trouvant en route sans protection et sans ressources et réduit à faire des portraits pour vivre, il n'alla pas plus loin que Milan, et revint à travers l'Allemagne jusqu'à Berlin, où il grava des planches de mythologie par l'ouvrage de Ramler, et où il décora la salle du palais Dorville. Ses compositions furent remarquées; il fut nommé professeur à l'Académie, et il put enfin faire ce voyage de Rome, objet de son ambition artistique. Il arriva dans cette ville en 1792, commença de très-fortes études sur l'antique et sur Raphaël, et déjà voyait s'étendre sa réputation, lorsqu'il fut enlevé dans la fleur de son talent par une maladie du poulmon. Il s'était surtout préoccupé de la pureté du dessin et avait négligé jusqu'alors le coloris et l'expression. Ses compositions les plus remarquables sont : la *Chute des anges*, contenant plus de deux cents figures; la *Visite des Argonautes au centaure Chiron*, et le beau tableau d'*Edipe roi*, resté inachevé. Carstens a laissé des pastels et des aquarelles extrêmement remarquables.

CARTENSEN (George-Jean-Bernard), littérateur danois, né à Alger en 1812, mort en 1857. Après avoir achevé ses études à Copenhague, il entra de bonne heure dans la carrière littéraire et fonda plusieurs journaux, entre autres : le *Portefeuille*, le *Figaro* et le *Nouveau portefeuille*. Il s'occupa aussi de journalisme dans le cours de ses voyages à l'étranger, notamment à Philadelphie et à Paris, où il fit de longs séjours. Rentré à Copenhague en 1841, il y exerça une très-grande influence sur l'organisation des fêtes et amusements populaires. Le *Tivoli*, un des plus beaux établissements de plaisance qui existent en Europe et le *Casino*, le second théâtre de la capitale danoise, ont été fondés par lui. Pendant la guerre de 1849 à 1850, il fut officier dans la réserve, puis servit dans le régiment détaché aux Indes occidentales. S'étant rendu à New-York en 1852, il y prit part, en collaboration avec un architecte allemand, au concours ouvert pour le projet d'un bâtiment destiné à l'Exposition universelle, et remporta le prix. A son retour à Copenhague, il entreprit la construction du théâtre de l'Alhambra, qui ne fut achevé qu'après sa mort. Cartensen avait au suprême degré l'intelligence des plaisirs propres à capter le peuple. Avant lui, les habitants de Copenhague n'avaient dans ce genre que des exhibitions monotones et vulgaires, auxquelles il a substitué des amusements pleins de variété, d'honnêteté et de bon goût.

CARTABELLE s. f. (kar-ta-bè-le — dimin. du lat. *charta*, papier). Liturg. Table qui indique pour l'organiste et les chantres les détails de l'office du jour qu'ils ont besoin de connaître.

CARTABLE s. m. (kar-ta-ble — du lat. *charta*, papier). Papet. Feuilles de grand papier ou peaux maroquinées, cousues ou collées ensemble, avec ou sans couverture, que l'on pose sur un bureau, pour y écrire plus commodément. || Nom provincial des cartons à dessin. || A signifié registre.

CARTACÉ, **ÉE** adj. (kar-ta-sé — du lat. *charta*, papier). Bot. Qui a l'aspect du papier; se dit particulièrement de l'enveloppe du fruit ou de la graine, quand elle est sèche, flexible et tenace : *Péricarpe cartacé*. *Episperme cartacé*. Syn. de PARCHEMINÉ.

CARTAGE s. m. (kar-ta-je — rad. *carte*). Bibliogr. Action de mettre sur des cartes ou fiches les titres des ouvrages d'une bibliothèque : Le *CARTAGE* est une opération longue et minutieuse.

CARTAGER v. n. ou intr. (kar-ta-jé — du lat. *quartus*, quatrième). Agric. Donner un quatrième labour à la vigne.

CARTAGO, ville d'Amérique, dans la république de Costa-Rica, à 35 kilom. S. de San-José, ville autrefois florissante, ruinée en grande partie par le tremblement de terre de 1841. Aux environs, sources thermales et montagne volcanique. || Ville de l'Amérique méridionale dans la république de la Nouvelle-Grenade, Etat de Cauca, à 180 kilom. O. de Bogota, près du versant oriental de la Cordillère occidentale, sur la rive gauche du Cauca; 5,000 hab.

CARTAHU s. m. (kar-ta-u). Mar. Cordage volant qui passe par une poulie et qui sert à monter ou à descendre divers objets.

CARTAJO (Antonio-Maria), poète italien du milieu du XVI^e siècle, fut membre de l'Académie des *Rozzi* (rustres) à Sienne, laquelle s'était donné pour mission de composer des pièces vives, amusantes et gaies, dont les sujets étaient tirés pour la plupart des habitudes locales. Cartajo a donné une comédie de ce genre, intitulée *El Farfalla* (1549), qui a eu plusieurs éditions.

CARTALLE s. m. (kar-ta-lo). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, formé aux dépens des callidies, et dont l'espèce type habite le midi de l'Europe et la Barbarie.

CARTAMA s. m. (kar-ta-ma). Linguist. Nom d'un idiome, aujourd'hui disparu, et qui était parlé par les indigènes de Cartama, par ceux de la rive orientale du rio Martha de la

province de Caramanta, ainsi que par ceux des environs d'Antiochia et d'Auzerina : *Les peuplades qui parlaient le CARTAMA*.

CARTAMA, bourg d'Espagne, province et à 20 kilom. O. de Malaga, près de la rive droite du Grandajox ; 2,000 hab.

CARTAME s. m. Bot. V. CARTHAME.

CARTARI (Vincent), poète et littérateur italien, né à Reggio au commencement du XVII^e siècle. Il fut attaché au cardinal Hippolyte d'Este, qui lui confia quelques missions importantes. Ses principaux ouvrages sont : *Fasti d'Ovidio tratti alla lingua volgare*, avec un commentaire intitulé : *Il Flavio intorno a' Fasti volgari* (Venise, 1553) ; *Il Compendio dell'istoria di monsignore Paolo Giovo, con le postille* (1569) ; *le Immagini degli dei antichi, nelle quali si contengono gli idoli, riti, cerimonie* (1556). Duverdier a traduit ce dernier ouvrage en français (Lyon, 1581).

CARTARI (Charles), littérateur italien, né à Bologne en 1814, mort en 1897. Il fut avocat au consistoire de Rome et inspecteur des archives du saint-siège. On lui doit : la *Rosa d'oro pontificia, racconto storico* (Rome, 1881), et *Pallade Bambina, ovvero biblioteca degli opuscoli volanti che si conservano nel palazzo degli signori Altieri* (1694). Il édita aussi plusieurs ouvrages du jurisconsulte Jules CARTARI, son père.

CARTAS s. m. (kar-ta). Carreau, flèche. || Vieux mot.

CARTAUD ou **CARTAUT** (Matthieu), théologien protestant français, mort en 1609. Pasteur de l'Eglise de Bresol au moment des massacres de la Saint-Barthélemy, il passa en Angleterre pour échapper à une mort certaine. Trois ans après, il revint à Dieppe, y tint des assemblées secrètes et mérita par son zèle d'être nommé pasteur de cette Eglise, quand la paix de Monsieur permit aux protestants de célébrer publiquement leur culte. L'Eglise de Dieppe s'accrut rapidement par le retour de ses anciens membres fugitifs ; mais la paix dura peu. Le temps, et Cartaud retourna en Angleterre, attendant des circonstances plus favorables pour les réformés. La paix de Poitiers le ramena à Dieppe, et quelques années prospères s'écoulèrent pour cette Eglise. Le traité de Nemours renouvela la dispersion des protestants, et, pour la troisième fois, Cartaud s'enfuit en Angleterre avec la plupart des fidèles de l'Eglise de Dieppe. A la mort du duc de Guise, l'orage se dissipa, le culte protestant fut toléré. Puis vint Henri IV, qui, sans autoriser pour les Dieppois un culte public, leur permit de se réunir en petit nombre chez ceux qui étaient regardés comme leurs chefs. Ainsi allèrent les choses jusqu'à la promulgation de l'édit de Nantes. Cartaud déploya dans la réorganisation de l'Eglise de Dieppe une activité infatigable ; le consistoire lui avait adjoint son fils comme auxiliaire dans ses fonctions pastorales.

CARTAUD DE LA VILATE (François), littérateur, chanoine d'Aubusson, né dans cette ville au commencement du XVIII^e siècle, mort à Paris en 1737. On a de lui des *Essais historiques et philosophiques sur le goût* (1730), livre original, plein d'imagination et de singularité paradoxale, où l'auteur, à l'imitation de Perrault, soutient la prééminence des modernes sur les anciens. Cet écrivain se signala encore par son goût pour les opinions paradoxales dans ses *Pensées critiques sur les mathématiques* (1733), où il nie la certitude de cette science et son utilité pour la perfection et le progrès des arts. Cet ouvrage singulier est d'ailleurs écrit avec esprit et facilité.

CARTAUDE s. m. (kar-tô-de—du lat. *charta*, carte). Argot. Feuille imprimée.

CARTAUDE v. a. ou tr. (kar-tô-dé—rad. *cartaude*). Argot. Imprimer.

CARTAUDIER s. m. (kar-tô-dié—rad. *cartaude*). Argot. Imprimeur.

CARTAYA, petite ville maritime d'Espagne, province et à 24 kilom. O. de Huelva ; 4,094 h. Petit port pour le cabotage. Exportation de blé, huile, cire, figues, bois à brûler et charbon.

CARTAYER v. n. ou intr. (kar-tè-é—rad. *quart*, proprement diviser la route par quarts). Conduire une voiture de façon que l'une des ornières soit placée entre les roues, ce qui produit deux nouvelles ornières et en porte le nombre à quatre.

CARTE s. f. (kar-te—du lat. *charta*, formé du gr. *khartés*, papier). Carton, assemblage de plusieurs feuilles de papier collées ensemble et formant une feuille plus épaisse : *Le côté gauche n'était paré que d'un chapeau dans un étui de CARTE*. (Scarron.) || Ce sens a vieilli.

— Par ext. Billet, ordinairement imprimé, qui sert à constater l'identité d'une personne, ou à lui donner entrée quelque part : *CARTE d'étudiant, d'électeur. CARTE de fille publique. CARTE de spectacle, de sûreté, de présence. Quand les étudiants veulent savoir si un intrus se s'est pas glissé dans leurs rangs, ils font entendre le cri : « La CARTE au chapeau. »*

— *Femme en carte*, Celle à laquelle la préfecture de police impose une carte de fille soumise.

— *Carte d'adresse*, Carte sur laquelle un négociant fait imprimer son adresse et un

aperçu de ses prix de vente ou de la nature de son commerce.

— *Carte de visite*, ou simplement *Carte*, Petit rectangle de carton léger, sur lequel est écrit ou imprimé le nom d'un personne, et que l'on dépose à la porte des gens que l'on ne trouve pas ou que l'on est censé ne pas trouver chez eux : *Les ordres que j'ai reçus m'ont obligé de partir si précipitamment que j'eus à peine le temps de porter chez vous ma CARTE*. (P.-L. Courier.) *Comment, Olivier, c'est vous qui me faites une visite de cérémonie, une visite par CARTE* (Scribe.) || S'est dit par plaisanterie de la preuve qu'une personne laisse de son passage dans un endroit : *C'est la CARTE DE VISITE de l'armée d'Egypte, sculptée sur un bloc de marbre de seize pieds de largeur*. (Gér. de Nerville.) || *Envoyer sa carte à quelqu'un*, Lui faire porter sa carte par politesse, et aussi le provoquer en duel. Dans ce dernier cas, on dit encore *ÉCHANGER SA CARTE*, *UNE CARTE AVEC QUELQU'UN*, || *Portraits-cartes*, Petits portraits photographiques, ainsi appelés parce qu'ils ont les dimensions d'une forte carte de visite, et que la première intention qui les a fait créer a été de les échanger au premier jour de l'an, au lieu des cartes ordinaires. || *Carte-billet*, Nouveau genre de carte de visite portant à ses angles les inscriptions P. P. C. (pour prendre congé) ; P. R. (partie remise) ; P. C. (pour condoléance) ; N. P. (n'oubliez pas), dont il suffit de cerner l'une, pour indiquer le but de sa visite à la personne qu'on n'a pas trouvée chez elle : *LA CARTE-BILLET, cette innovation de la carte de visite, déjà en usage en Angleterre, est à peine connue en France*. (E. Clément.)

— *Carte de restaurant*, ou simplement *Carte*, Liste des mets que l'on trouve dans un restaurant : *Cette maison a une CARTE très-variée. Garçon, donnez-moi la CARTE. On appelle simplement CARTE l'état nominatif des mets, avec l'indication du prix*. (Brill.-Sav.) || Se dit aussi pour menu d'un repas :

Gourmands, cessez de nous donner

La carte de votre dîner. BÉRANGER.

|| *A la carte*, Au choix fait sur la carte par le consommateur, et dans les prix qui y sont indiqués : *Diner à LA CARTE. Servir à LA CARTE. Restaurant à LA CARTE. Nous ne servons pas à LA CARTE, mais à prix fixe*. (Alex. Dum.)

— *Carte à payer*, ou simplement *Carte*, Note détaillée de la dépense que l'on a faite chez un traiteur : *On appelle CARTE à PAYER la note de la quantité des mets fournis et de leur prix*. (Brill.-Sav.)

L'ogre a diné ; peuples, payez la carte.

BÉRANGER.

— Loc. fam. *Carte blanche*, Liberté entière, faculté d'agir comme on l'entendra : *Avoir CARTE BLANCHE. Donner, laisser CARTE BLANCHE à quelqu'un. Un roi peut ignorer ce que fera un général à qui il aura donné CARTE BLANCHE. (Volt.) J'ai découvert que mon cuisinier avait servi longtemps un vieux médecin anglais, fort gourmand, et je lui ai donné CARTE BLANCHE pour l'exercice de ses talents*. (V. Jacquemin.)

A une jeune personne qui n'avait répondu à une déclaration d'amour que par l'envoi d'un papier blanc :

Je l'ai reçu, ce papier trop flatteur,

Ce billet doux dont l'encre impure

N'a pas profané la blancheur,

Et dont l'invisible écriture,

Echappant à mes yeux, se fait lire à mon cœur.

Rien de plus éloquent souvent que le silence ;

Vingt fois tes regards me l'ont dit ;

Ainsi de ce billet, où tu n'as rien écrit,

Je sais ce qu'il faut que je pense.

Fut-il jamais un plus heureux moyen !

Qu'il sert bien ta délicatesse !

Et que je trouve de tendresse

Dans ce billet qui ne dit rien !

J'y vois tous les transports d'une âme qui s'épanche ;

La pudeur ne vient point contraindre tes aveux ;

Et sans rougir, par ce détour heureux,

A mon amour tu donnes carte blanche. ***

— Pyrotechn. Carton léger dont se servent les artificiers. || *Carte lisse*, Gros carton qui sert pour les plus fortes cartouches. || *Carte en deux, en trois, en quatre*, Carton formé de deux, de trois, de quatre feuilles de papier.

— Techn. Peau de parchemin que le chapelier met sur la capade. || *Mettre un dessin en carte*, Tracer sur un papier quadrillé le dessin du tissu que l'on veut fabriquer, en y indiquant la place des fils.

— Comm. Réunion sur une même feuille d'un certain nombre de petits objets qui se vendent à la fois, le plus souvent par douzaines ou par demi-douzaines : *Une CARTE de plumes, de boutons*. || Carton sur lequel sont attachés un certain nombre d'échantillons d'étoffe : *A droite et à gauche s'étendaient toutes sortes de cultures tigrées et zébrées qui ressemblaient parfois à ces CARTES de tailleurs où sont collés les échantillons de pantalons et de gilets*. (Th. Gaut.)

— Pêch. Filet à chausse dont on se sert à Dunkerque.

— Chem. de fer. *Carte de circulation*, Carte délivrée par une administration, et qui permet à celui qui l'a obtenue de voyager gratuitement sur le réseau entier ou sur une section déterminée.

— Hist. *Carte de sûreté*, Permis de séjour à Paris, et, sous la Révolution, Moyen que l'administration fournissait aux citoyens pour se faire reconnaître au besoin.

— Hygiène. *Carte de sûreté*, Petit sac en baudruche qui sert à mettre à l'abri du mal contagieux dont les prêtresses de Vénus gratifient trop souvent leurs adorateurs. Syn. de condom.

— Hist. relig. Nom donné, dans l'ordre des chartreux, aux décisions des chapitres généraux.

— Agric. Ancienne mesure agraire usitée dans le Limousin.

— Encycl. *Carte de visite*. « Ce dut être, dit M. Soulanges, un calligraphe qui, choqué de ne trouver chez les suisses et portiers que des registres crasseux, des plumes épointées trempant dans une encre bourbeuse, incolore, s'avisa d'écrire à l'avance et commodément son nom sur de petits carrés ou cartes, qu'il déposait en l'absence de ses amis. » Cet usage était trop commode pour ne pas se généraliser.

Bientôt l'industrie fit graver des moules ou des timbres pour entourer les cartes de visite d'ornements et de bordures en relief. Ainsi que les têtes de lettres, elles furent illustrées d'allégories ; mais la mythologie, tombant de vétusté, entraîna dans sa ruine le langage allégorique, parfois d'ailleurs trop ambigu. On dut renoncer aux colombes, aux fleches, aux coeurs enflammés. Sous l'Empire, l'aigle impériale y déployait ses ailes ; sous la Restauration, elles furent diaprées de fleurs de lis. Ces encadrements en bas-reliefs firent à leur tour place à la moire flamboyante ou radiée ; le carton prit diverses teintes. Déjà vainqueur de la soie, il rivalisa d'éclat et de blancheur avec la porcelaine, dont il emprunta le nom, et enfin les cartes, simples autographes sans prétention dans l'origine, réclamèrent le burin du graveur, ou tout au moins la plume du lithographe.

Jusqu'en 1835, la *carte de visite* sur carton mince fut la seule en usage ; mais, à cette époque, un papetier exhiba de nouvelles cartes faites sur carton blanc encadré d'une dentelle à jour, et dont le centre était occupé par une gouache, ou une aquarelle, ou une sépia, au milieu de laquelle se lisait le nom de la personne, placé, soit sur une pierre figurée à dessin dans un paysage, soit sur tout autre endroit spécialement destiné à cet effet ; ce fut ce qu'on appela la *carte artistique*. Cette innovation, qui fut d'abord adoptée par la mode, tomba presque aussitôt dans le mauvais goût, et l'on en revint à la *carte simple* ; mais ce futile morceau de carton subit dans son format et dans son aspect des transformations multiples : tantôt il fut d'usage absolu, sous peine de manquer grossièrement aux lois de la mode, d'avoir des cartes de visite très-grandes, au milieu desquelles le nom se trouvait gravé en caractères microscopiques ; plus les lettres étaient fines et difficiles à lire, plus le possesseur des cartes passait pour un raffiné de bon goût. Plus tard, ce fut tout le contraire : il fut convenu que la carte devait être de moyenne grandeur et l'inscription du nom en lettres énormes. On vit aussi un moment les *cartes autographiques*, c'est-à-dire offrant le fac-similé de la signature de la personne. Puis un jour on s'avisa de remarquer que la *carte* en porcelaine glacée était devenue banale, et on la remplaça par la *carte* sur papier bristol. Enfin il n'est pas jusqu'à la façon de la présenter qui n'ait subi aussi des variations. Il y a quelques années, il était d'usage, quand on ne trouvait pas chez elle la personne qu'on venait visiter, de laisser au domestique ou au concierge sa *carte cornée* ; c'était une règle absolue ; mais voilà qu'un beau jour la corne est déclarée malhonorable, et quiconque se respecte doit plier sa *carte* de toute la largeur de l'un de ses côtés, après y avoir ajouté les trois lettres sacramentelles P. P. C. (pour prendre congé), si l'on est sur le point de quitter Paris.

Que de complications dans l'histoire des cartes de visite, sans compter la *carte photographique*, qui a failli détrôner ses devancières !

Chaque année, aux approches du mois de janvier, on se dit qu'il faut en finir avec cette coutume bizarre d'envoyer sa *carte* à tous les gens que l'on connaît de près ou de loin, et à tous ceux qu'on ne connaît pas, mais qui vous font la politesse de vous imposer l'échange en commençant par vous envoyer la leur.

Cette belle résolution prise, on ne manque pas de commander chez son papetier un cent de cartes, nombre plus que suffisant pour se mettre en règle avec les strictes convenances qu'on ne peut ériger ; puis, au fur et à mesure qu'on inscrit les noms des gens à qui l'on ne peut faire autrement que d'envoyer sa *carte*, on se souvient d'une foule de personnes auxquelles on n'avait pas primitivement songé ; et l'on se hâte de courir chez le papetier pour lui donner ordre de doubler ou de tripler la commande ; et voilà comment, dans la seule journée du 1^{er} janvier, plus d'un million de cartes de visite sont déposées dans les divers bureaux de poste de Paris pour être et souvent pour n'être pas distribuées dans la ville.

A propos de *cartes de visite*, le théâtre du Palais-Royal, qui n'a jamais menti de sa vie, nous a fait connaître dernièrement l'usage

que l'on peut faire des nombreuses cartes de visite que l'on reçoit de ses bons amis. Un homme qui est en scène, et qui s'intitule lui-même le *Bourreau des crânes*, tire de sa poche une quarantaine de petites cartes de visite de toutes grandeurs et où ne figure pas la photographie du propriétaire. Le Bourreau des crânes est censé se parler à lui-même, mais c'est au public qu'il s'adresse. « Je suis, dit-il, un poltron premier numéro, et j'ai la manie de vouloir passer pour brave. Quelqu'un me coudoie-t-il légèrement en passant ; un autre me marche-t-il un peu trop près du pied ; un troisième a-t-il l'impertinence de me regarder d'une manière qui ne me convient pas ? Vi!t ! viant ! deux soufflets. Alors, de l'air le plus calme du monde, je tire de mon portefeuille une de mes cartes, sans choisir, et je dis à mon adversaire : « Monsieur, envoyez-moi vos témoins ; je suis à votre disposition... » Eh bien, messieurs, la bravoure ne coûte pas plus cher que cela. »

Il ne faut pas croire que l'usage des cartes de visite soit une invention moderne et que cet usage ait été particulier à la France et à l'Europe. Comme les visites sont une mode de tous les temps et de tous les pays, l'emploi des cartes de visite est répandu jusque dans l'extrême Orient. Ainsi, en Chine, on connaît depuis plus de mille ans ces mêmes cartes, que nous avons trouvées si commode d'adopter à l'égard des personnes que nous ne voulons pas voir, ou bien qu'une absence réelle ou simulée nous empêche de rencontrer.

Or comme, dans le Céleste-Empire, tout se fait avec ampleur et majesté, que tout est soumis aux lois d'une scrupuleuse étiquette, ce ne sont point de petites cartes que l'on distribue, mais bien d'énormes feuilles de papier, dont la couleur et la longueur varient suivant le rang des personnages auxquels on les adresse. Un ambassadeur anglais, lord Macartney, ayant été envoyé en mission extraordinaire dans le Céleste-Empire, la cour de Pékin ordonna de le traiter avec la plus grande distinction. Les plus illustres mandarins accoururent à sa résidence. Au milieu de ces échanges de politesses et de visites courtoises, l'ambassadeur européen reçut du vice-roi de Petchili un tisé ou *carte de visite*. Or cette *carte* était de papier rouge et de longueur telle qu'elle aurait suffi pour entourer du haut en bas la colonne Vendôme.

— Chem. de fer. *Cartes de circulation*. Ces cartes ne sont accordées que sur la réquisition des chefs de service, quelquefois même d'après un ordre ministériel. Elles sont temporaires, si la personne n'effectue qu'un seul voyage, ou permanentes si le fonctionnaire, agent ou ouvrier, est directement attaché au service du chemin de fer, soit de la surveillance, soit de l'exploitation. Les *cartes de circulation* donnent droit au parcours sur une section plus ou moins étendue, selon les fonctions du porteur, et elles sont toujours personnelles. Certains fonctionnaires munis d'un uniforme ont le droit de circuler sur la voie, sans qu'il leur soit délivré de *cartes de circulation*. Malheureusement, en dehors des fonctionnaires pour qui la *carte de circulation* n'est que justice, il s'en délivre une énorme quantité à des personnes qui n'en auraient aucun besoin, mais à qui leurs relations personnelles attirent directement ou indirectement cette faveur ; beaucoup d'autres les obtiennent parce que leur position spéciale les met à même de servir les intérêts de la compagnie ou d'y nuire. En tout cas, l'intérêt directement lésé par cet abus est celui du public, car les *cartes de circulation* sont peut-être une des causes qui ont empêché jusqu'ici l'abaissement si désiré du tarif des voyageurs.

CARTE s. f. (kar-te—lat. *charta*, papier). Géogr. Représentation plane de la surface de la terre ou de quelqu'une de ses parties : *CARTE géographique. CARTE d'Europe. CARTE d'un département. Dresser la carte d'un pays. Étudier, savoir la CARTE. Consulter la CARTE. Je n'ai que d'anciennes cartes de géographie, c'est peut-être le seul art dans lequel les derniers ouvrages sont les meilleurs*. (Volt.) *Quand on regarde la CARTE, on s'étonne que Jersey ne soit pas française. (Vacquerie.) Lorsqu'un Etat, au prix de torrents de sang versé, a reculé ses frontières, la CARTE du monde en est-elle plus grande, si peu que ce soit ?* (E. de Girard.)

— Par ext. Géographie, configuration naturelle ou délimitations politiques des pays représentés sur les cartes : *Savoir, étudier la CARTE. La CARTE de l'Allemagne s'est refaite sans nous et contre nous*. (J. Favre.)

— Fig. Ensemble des faits locaux, des circonstances particulières qui peuvent servir à diriger la conduite ou asséoir le jugement : *Mme des Ursins savait trop la CARTE de la cour pour ignorer mon inimitié avec M. de Beauvilliers*. (St-Simon.)

Il eût dans peu la carte du pays,

Connut les bons et les méchants voisins.

LA FONTAINE.

|| Aperçu général, tableau d'ensemble : *Ceux qui ont déployé la CARTE des connaissances humaines, savent qu'il y a encore beaucoup de pays inconnus*. (Miss Edgeworth.) *Ce n'est pas l'œuvre d'un esprit ordinaire que d'embrasser d'un coup d'œil la totalité des sciences et d'en tracer la CARTE générale*. (C. de Rémusat.) || *Carte universelle*, Celle qui figure la surface entière du globe terrestre. || *Carte générale*,

Carte de toute une contrée, par opposition aux cartes particulières qui n'en représentent que certaines parties : La CARTE GÉNÉRALE de la France. Du temps des Romains, la CARTE GÉNÉRALE de la terre n'était guère plus étendue que la carte de leur empire. (Fonten.) *Carte topographique*, Celle qui donne une représentation plus détaillée d'un lieu particulier : La CARTE TOPOGRAPHIQUE des environs de Paris. Il alla tirer un rideau de soie verte, derrière lequel se déroulait sur le mur une vaste CARTE TOPOGRAPHIQUE de Londres avec toutes ses rues, ses squares, ses maisons, ses monuments, ses places. (L. Gozlan.) *Carte hydrographique*, Celle qui représente avec détail les côtes, les mouillages, les sondages et autres accidents des rivages et des fonds : Dans une CARTE HYDROGRAPHIQUE, tous les points doivent être également bien déterminés. (De Humboldt.) *Carte marine*, Carte spéciale pour la navigation, dans laquelle on s'attache à représenter les côtes et les fonds plutôt de façon à en faciliter la recherche aux marins que pour en donner à l'œil une configuration exacte : Dans les CARTES MARINES, on emploie généralement la projection orthogonale, aussi commode pour faire le point que trompeuse pour l'œil. *Carte pilote*, Celle qui indique la direction des vents pour un même parage, selon les divers mois de l'année. *Carte réduite*, Celle où les latitudes sont figurées par leurs sécantes ou les parties aliquotes de ces sécantes. *Carte plate*, Celle qui, se rapportant à une méditerranée étendue de pays, ne défigure que d'une manière insignifiante la convexité de la surface qu'elle représente. *Cartes des classes ou des environs de Paris*, Carte en douze feuilles, qui est due aux ingénieurs géographes, et qui est un chef-d'œuvre d'exécution. *Carte nivelée*, Carte où sont inscrites de nombreuses cotes de hauteurs obtenues par des nivellements, et rapportées toutes à un même plan horizontal : Les CARTES NIVELÉES sont d'une grande utilité pour projeter une route ou un chemin de fer ; elle servent à déterminer la meilleure direction à suivre. (E. Clément.) Quand le pays représenté par ces cartes est très-resserré, on les appelle PLANS COTÉS. *Carte des routes ou routière*, Carte qui indique spécialement les chemins et autres voies de communication, avec les distances entre les localités : On a publié en 1813 une CARTE ROUTIÈRE de France, qui a été revue et augmentée en 1833.

— *Carte gastronomique*, Carte où sont figurées, pour chaque localité, les productions comestibles du sol : Dans les CARTES GASTRONOMIQUES, les pays vignobles sont indiqués par plusieurs tonneaux, les villes où l'on fait de l'eau-de-vie sont représentées par un alambic, les contrées qui fournissent des bestiaux, de la volaille ou du gibier par les principales espèces qu'elles produisent ; les fruits frais et les fruits secs sont figurés par une corbeille remplie de ces fruits, etc., etc. Le Magasin pittoresque a publié en 1847 une CARTE GASTRONOMIQUE de la France.

— *Carte géologique*, Carte qui fait connaître la constitution géologique des terrains : La CARTE GÉOLOGIQUE de France a été commencée en 1794 et terminée en 1830, et n'a pu être publiée qu'en 1836 ; elle a une surface de 4 m. carrés. Outre les divisions géologiques, elle indique le périmètre des concessions de mines, les minières, les tourbières, les principaux groupes de carrières et toutes les usines métallurgiques.

— *Carte zoologique*, Carte qui fait connaître pour chaque contrée, quels animaux l'habitent : Dans les cartes zoologiques, les animaux sont représentés par un dessin coloré.

— *Carte céleste ou astronomique*, Représentation plane des constellations dans leur situation relative, avec les indications astronomiques dont on se sert ordinairement, comme pôles, équateur, écliptique, zodiaque, etc. *Carte séléno-graphique*, Celle qui représente la surface de la lune.

— *Carte de reconnaissance*, Carte levée à vue ou par des méthodes expéditives, dans les reconnaissances militaires ou maritimes, ou dans les voyages.

— *Carte militaire*, Carte indiquant les positions respectives des places et des lignes fortifiées dont un pays peut tirer ses moyens de défense. *Carte des lieux et routes d'étapes*, Carte dressée en 1801, par ordre du ministre de la guerre, pour le service des étapes militaires, et contenant, comme son nom l'indique, les routes et les lieux d'étapes, et en outre toutes les places fortes, et même les plus petits postes militaires.

— *Carte des phares*, Carte dressée en 1826, pour faire connaître aux navigateurs la position exacte des phares et des autres feux de côte et d'entrée des ports.

— *Carte de l'approvisionnement de Paris*, Carte publiée en 1789, par M. Thibault jeune, sous le point de vue de l'approvisionnement de Paris en comestibles ; elle comprend une partie du bassin de la Seine et de ses affluents, et contient les rivières sur lesquelles s'opère le transport des bois et des charbons en bateaux, les cours d'eau qui reçoivent les trains, et même les petits ruisseaux sur lesquels est établi le flottage des bûches perdues.

— *Fam. Perdre la carte*, Se troubler, s'égarer, se brouiller dans ses idées : Notre ingénue ne perd pas la CARTE. (Th. Leclercq.) Diable, mon cher, vous ne PERDEZ pas LA

CARTE... Vous pensez au solide. (E. Sue.) Se dit par allusion à un capitaine qui, ayant perdu ses cartes, ne saurait comment diriger son navire.

— *Mar. Pointer la carte*, Déterminer sur la carte la position actuelle du navire, et conséquemment le rumb de vent sous lequel il faut faire route pour se diriger sur le point que l'on veut atteindre. Il on dit plus souvent FAIRE LE POINT.

— *Général. Tableau qui donne toute la géologie d'une famille, figurée par une souche, des branches et des rameaux*. Il on dit plus souvent ARBRE GÉNÉALOGIQUE.

— *Entom. Carte géographique*, Nom donné à deux espèces ou plutôt à deux variétés de papillons diurnes, du genre vanesse : La CARTE GÉOGRAPHIQUE noire provient d'œufs pondus par la rouge, qui éclosent en juin, et la rouge d'œufs pondus par la noire, qui éclosent en août ou en septembre. (Duponchel.)

— *Moll. Carte géographique*, Nom vulgaire d'une coquille du genre porcelaine.

— *Encycl. Historique. Etymologiquement* empruntée du grec *khartés* ou du latin *charta*, cette dénomination se trouve ainsi revêtue d'une signification que n'ont jamais eue, dans l'antiquité, ni l'une ni l'autre de ces racines, mais qui avait été attachée aux mots *pinax* et *kyrbis* chez les Grecs, *tabula* et *mensa* chez les Latins, sans doute parce qu'on les dessina dans le principe sur des tables ou planches. L'emploi de pièces d'étoffe pour cet objet introduisit plus tard le mot de *mappa*, que les Espagnols et les Anglais (*map*) ont conservé dans le sens absolu et exclusif de *carte géographique*, et d'où est dérivé notre mot de *mappemonde*. Enfin, lorsque le parchemin et le papier remplacèrent les tables et les mappes, le nom de *carte* vint se substituer aux dénominations précédemment admises.

Ces descriptions figurées des pays et de leurs contours furent sans doute, dès le principe, des ébauches grossières d'une géodésie encore dans l'enfance, mais servirent néanmoins à toute transaction politique qui avait pour objet une délimitation de territoire. En laissant de côté les notions rudimentaires et encore problématiques que nous possédons sur la Chine et sur son antique civilisation, nous trouvons chez les anciens la première mention de *carte géographique* dans le livre de Josué (xviii, 4, 5, 8, 9), où il est dit que les tribus juives, non encore loties de terrain à l'est du Jourdain, envoyèrent des explorateurs reconnaître et décrire le pays de l'ouest, par vallées et par villes, afin de se le partager. Cette description fut tracée sur un *seff* ou tableau, et les divisions y furent marquées avec des abornements assignés à chaque tribu. Toutefois, nous devons ajouter que les Juifs avaient puisé sans doute chez les Égyptiens l'art de dresser ces tableaux ou *cartes*. Apollonius de Rhodes, en effet, Clément d'Alexandrie, Eustathe le Scolaste rendent un témoignage formel de l'habileté des Égyptiens à dessiner sur des tables les contours des terres et des mers, avec le détail des routes et le cours des fleuves. Il n'est guère douteux que les Phéniciens n'aient eu aussi, pour leurs navigations multipliées, des *cartes* offrant la configuration des rivages qu'ils fréquentaient ; mais ils cachaient soigneusement aux étrangers ces précieux documents, et Hérodote alla vainement à Tyr se mettre en quête des notions amassées par leurs sages. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que les *cartes* grecques des temps ultérieurs n'ont représenté, dans leur cadre le plus large, que le monde connu des Phéniciens.

Chez les Grecs, la plus ancienne *carte*, au dire de Strabon et de Diogène Laërce, fut dessinée par Anaximandre, disciple de Thalès ; les Miletains semblaient alors avoir recueilli l'héritage de Tyr, presque entièrement effacée de l'histoire par les conquérants assyriens ; et Aristagoras, qui gouvernait Milet pendant la génération qui suivit Anaximandre, voulant persuader à Cléomène d'aller attaquer les Perses dans leur propre capitale, apporta à Lacédémone une table d'airain, sur laquelle Hérodote nous dit qu'étaient gravés les contours de toute la terre, avec la mer et tous les fleuves. Alexandre le Grand avait attaché à son expédition d'Asie, comme ingénieurs-géographes, Diognète et Béton, chargés de relever les marches journalières de l'armée, pendant que Nêarque explorait le littoral maritime. Patrocles, amiral de Séleucus Nicator, Mégasthène et Déinaque, envoyés de Ptolémée Philadelphe, continuèrent ces reconnaissances, et, s'il est permis de douter qu'ils aient eux-mêmes construit graphiquement les résultats de leurs opérations, du moins trouve-t-on mentionnées par Strabon d'anciennes *cartes*, dont l'existence ne saurait être contestée sans que ces résultats eux-mêmes soient mis à néant.

Suivant toute apparence, les *cartes* jusqu'alors dressées n'étaient que de simples délimitations chorographiques obtenues par une combinaison grossière des lignes odométriques, et du gisement relatif des pays divers, assujetties peut-être à une échelle, mais nullement à la graduation géométrique, qui semble n'avoir pris naissance que dans l'école d'Alexandrie, héritière des traditions de l'Égypte, de Tyr et de l'Ionie. Le premier qui construisit sur cette base le planisphère du monde alors connu fut Eratosthène. A la pro-

jection plane que celui-ci avait employée, Hipparque substitua un châssis à méridiens convergents, en tenant compte du décroissement des degrés de longitude proportionnellement à l'élevation des latitudes. Marin de Tyr revint à la *carte plate*, et Ptolémée, à son tour, reconstruisit stéréographiquement les résultats corrigés de Marin, comme Hipparque avait reconstruit et corrigé ceux d'Eratosthène. Les Romains ne paraissent point avoir discuté la mappemonde de Ptolémée, et l'on peut croire que leurs planisphères, tels que ceux qui ornaient les portiques de l'école d'Autun, étaient de simples copies de la *carte* du géographe grec, ou des productions plus grossières des artistes romains. Quoi qu'il en soit, il ne nous reste d'eux qu'une *carte* routière, dont la première rédaction remonte, croit-on, au III^e siècle, mais dont la copie existante, connue sous le nom de *Table de Peutinger* (du nom d'un de ses anciens possesseurs), paraît dater du XIII^e siècle. Toutefois, la table peutingérienne est une production complètement distincte de ce que les Grecs appelaient *cartes géographiques* ; c'est un long rouleau de parchemin où toutes les routes sont développées dans le même sens, de telle sorte que cette *carte* n'a pas moins de 7 m. du nord au sud. Végèce désigne sous la dénomination d'*itinéraires picta* les *cartes* routières de cette espèce, mais il y a tout lieu de penser que ces *itinéraires* s'éloignaient moins des configurations topographiques réelles que ne le fait la table de Peutinger.

Comme notre but est de noter seulement les phases successives de l'art cartographique dans les siècles qui ont précédé le nôtre, nous ne donnerons point ici une appréciation comparative de la valeur intrinsèque des représentations graphiques laissées par les anciens et parvenues jusqu'à nous ; nous nous contenterons de quelques indications principales, en observant toutefois que les vicissitudes de la science devaient nécessairement se trahir en ces tableaux synoptiques des notions de chaque époque. Au VI^e siècle, la mappemonde de Cosmas Indicopleustes, la mappemonde dessinée avec un art subtil que possédait le bienheureux saint Gall ; la grande table d'argent à triple planisphère, gravée en relief, que possédait Charlemagne ; la *carte* qui accompagne un commentaire de l'Apocalypse du VIII^e siècle, conservé dans la bibliothèque de Turin, ne furent que des monuments d'une déplorable décadence des études géographiques. Mais, pendant que ces études s'éteignaient à peu près complètement en Europe, au milieu de la barbarie du moyen âge, la chaîne qui se rattache entre les mains des Latins et des Grecs se renouait en Orient chez les Arabes. Au IX^e siècle, les savants arabes qui traduisaient l'*Amagiste* copiaient sans doute aussi les *cartes* de Ptolémée, mais probablement sans beaucoup d'art, du moins le peut-on inférer de tout ce que nous possédons des *cartes* arabes, depuis celles d'Edrissi jusqu'à celles de Quazouny et d'Ibn-el-Ouady. Toutes ces productions cartographiques sont en effet bien inférieures à ce que pouvaient faire espérer les écrits de ces cosmographes. Cependant, après une lacune de trois siècles, on voit poindre de nouveau en Europe quelques ébauches cartographiques : le chanoine Henri de Mayence dédié à l'empereur Henri V un planisphère aujourd'hui conservé à la bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg ; les bibliothèques d'Angleterre possèdent diverses *cartes* et planisphères que l'on croit pa- reillement du XI^e siècle ; un manuscrit des *Chroniques d'Alsace*, en renferme une qui paraît appartenir au siècle suivant, et le moine dominicain, auquel on doit les *Annales de Colmar*, affirme avoir lui-même dessiné, sur douze feuilles de parchemin, une mappemonde dont il ne nous reste que cette simple mention. Avec le XIV^e siècle commence une longue série de travaux cartographiques qui ont enrichi les bibliothèques d'Italie, et dont quelques-unes se conservent en France : telle est la *carte* catalane anonyme, collée sur bois, qui se voit à la Bibliothèque impériale de Paris, et qui paraît avoir été exécutée en 1375. Le XV^e siècle, à son tour, nous offre de nombreux monuments de l'art cartographique à cette époque de transition ; il suffit de nommer ici le Florentin Goro Stagio, dont les œuvres se conservent dans la grande bibliothèque de Florence ; le Génois Becari, dont on voit à Parme une *carte* datée de 1436 ; le camaldule Frà Mauro, dont le célèbre planisphère, terminé en 1459, se trouve au couvent de Saint-Michel de Murano, près de Venise ; le Vénitien Antonio Leonardi ; le cavalier Martin de Behaim, de Nuremberg, etc. Les productions de ces savants nous conduisent jusqu'à l'époque de la découverte de l'Amérique, grand événement qui vint donner aux *cartes* géographiques un intérêt tout nouveau. La mappemonde la plus ancienne sur laquelle apparaisse le continent reconnu par Colomb, et non encore dénommé, est celle de Juan de la Cosa, l'un des compagnons du Génois, exécutée en 1500.

Du commencement du XVII^e siècle à la fin du XVIII^e siècle, plusieurs pays de l'Europe occidentale eurent des savants d'un mérite éminent, qui travaillèrent par des voies diverses à tirer la géographie du chaos où l'avait laissée le moyen âge. Durant cette période de gestation, l'Allemagne peut citer Apianus, Sébastien Munster et Cellarius ; la

Flandre hollandaise, Mercator et Ortelius ; l'Italie, Riccioli ; la Hollande, Varennius. Munster, le premier, essaya de décrire le monde moderne, comme autrefois Strabon avait décrit le monde romain ; Ortelius et Mercator entreprirent presque simultanément la tâche plus difficile de représenter les diverses contrées du globe en une suite de *cartes* qui sont restées au nombre des monuments scientifiques du XVII^e siècle. Peu après, un ingénieur d'Abbeville en Picardie, Nicolas Sanson, reprenait les travaux cartographiques de Mercator et d'Ortelius, et, mis en vue par le patronage de Louis XIII, obtenait rapidement la réputation méritée de premier géographe du temps. Ainsi, la cartographie moderne était née avec Ortelius, Mercator et Nicolas Sanson. Grâce aux travaux de ces savants, beaucoup était fait, mais plus encore restait à faire. En effet, les *cartes géographiques*, uniquement fondées sur des reconnaissances, des portulans ou des arpentages partiels, et n'ayant encore, pour assurer leurs bases, ni grandes opérations de géodésie ni observations astronomiques, restaient très-fautives quant aux formes générales des grandes régions et aux dimensions des continents. « La Méditerranée, dit M. Vinvieu de Saint-Martin, dans les *cartes* de Sanson, est trop longue de 300 lieues, et les côtes extrêmes de l'Asie y sont de 1,500 lieues trop avancées à l'orient. » L'époque de Leibnitz et de Newton ne pouvait laisser subsister longtemps de pareilles erreurs. L'invention du télescope répandit et généralisa l'art des observations astronomiques, qui aidèrent puissamment à corriger ou plutôt à refaire les *cartes* du monde. Le mérite et l'honneur de ce remarquable travail étaient réservés à Guillaume Delisle, qui publia en 1700 sa célèbre mappemonde, dans laquelle il donne aux grands continents du globe leurs dimensions réelles et leurs vraies proportions ; mais d'Anville acheva cette première amélioration, et associa la parfaite élégance du dessin, la proportion des détails et l'harmonie de l'ensemble à l'analyse approfondie des sources, à l'exactitude de la nomenclature et à la détermination rigoureuse des positions. En terminant cette courte notice sur l'histoire de l'art cartographique, citons encore un nom justement célèbre : François Cassini, Italien d'origine, que Colbert avait su attacher à la France, et qui a laissé son nom à la *carte* topographique de notre pays. Depuis lors, la construction des *cartes* ne laissa plus rien à désirer dans ses règles fondamentales ; des perfectionnements de détail y pouvaient seuls être apportés, et les Dépôts de la guerre et de la marine y ont pourvu avec une si complète prévoyance qu'il semble désormais impossible d'améliorer les procédés qu'ils ont établis.

Occupons-nous maintenant d'exposer les principes et les méthodes qui constituent actuellement la théorie de l'art cartographique.

— *Construction*. La représentation exacte des accidents de la surface du globe au moyen de dessins exécutés sur une surface plane est impossible, puisque la sphère n'est pas développable ; mais le problème comporte un nombre infini de solutions approchées, dont chacune sera complètement déterminée par l'importance prépondérante qu'on voudra attribuer à la reproduction fidèle de tel ou tel ensemble d'apparences. Ainsi l'on peut s'imposer la condition que les azimuts de tous les lieux, par rapport à un point fixe, soient reproduits exactement ; on dresse alors la *carte* du globe par projections orthographiques sur le plan de l'horizon du point fixe choisi. On peut exiger que les méridiens rectifiés continuent de concourir en un même point, et de couper les parallèles à angle droit ; on projette alors la surface du globe sur un cône circonscrit le long d'un de ses parallèles, et on développe ensuite ce cône. On peut désirer que les parallèles conservent, en chacun de leurs points, une direction constante, et restent perpendiculaires aux méridiens ; on transporte alors les points de la surface du globe sur le cylindre qui y serait circonscrit le long de l'équateur, et on développe ensuite ce cylindre. On peut vouloir conserver respectivement aux méridiens et aux parallèles, dans toutes leurs parties, des longueurs aussi peu différentes que possible des longueurs de ces mêmes parties sur la surface du globe ; on arrive ainsi au mode de représentation qui a été prescrit par le ministre de la guerre pour la construction de la *carte* de France. On peut se proposer de reproduire fidèlement les inclinaisons mutuelles des arcs de grands ou de petits cercles tracés sur la surface du globe ; on est alors amené à adopter la projection stéréographique ou perspective, en usage dans la construction des mappemondes. Enfin on peut exiger que les surfaces, sur la *carte*, soient toutes réduites dans un même rapport. C'est cette condition que M. Babinet a prise pour guide.

— *Projection orthographique*. La reproduction par projection orthographique de la configuration d'une contrée se rapproche de la mise en plan ordinaire ; aussi ne l'emploie-t-on que pour de petites étendues de terrain, par exemple, celles des départements français. Pour dresser la *carte* d'un département français, on pourrait en projeter les points remarquables sur un plan tangent à la sphère, mené par le point central de ce département. Les

arcs des grands cercles de la sphère, menés par ce point, seraient alors représentés sur la carte par des droites divergeant du point correspondant; mais les longueurs de ces droites ne seraient plus que celles des sinus des arcs correspondants.

— **Développement conique.** On peut employer ce mode de représentation lorsqu'il s'agit d'une contrée, telle que la France, par exemple. Soit PMP'N un méridien terrestre, PP' la ligne des pôles, MN le parallèle moyen du pays que l'on veut représenter, enfin A le point à peu près central de ce pays. Si l'on imagine un cône SMN circonscrit à la sphère le long du parallèle MN, en ouvrant ce cône

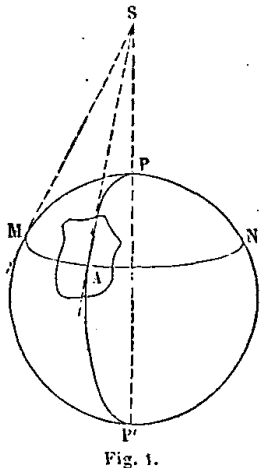


Fig. 1.

suivant la génératrice diamétralement opposée à SA, on pourra le développer sur un plan, et si l'on a préalablement rapporté sur le cône les points remarquables de la contrée qu'on voulait représenter, on aura la carte de ce pays. Le transport des points de la surface du globe sur la surface conique pourrait se faire de bien des manières différentes; celle qui était autrefois en usage consistait à développer en vraie grandeur chacun des méridiens sur la génératrice correspondante du cône, de façon que les différences en latitude fussent exactement reproduites. Le parallèle moyen était alors seul représenté en vraie grandeur; les autres étaient d'autant plus altérés qu'ils s'éloignaient davantage du parallèle moyen. Quant au pôle, s'il eût été représenté sur la carte, il l'eût été par un arc de cercle d'une grande étendue.

— **Système du dépit de la guerre.** Le mode de représentation qui vient d'être décrit a été modifié d'une manière heureuse par la Direction de l'état-major dans la construction de la carte de France. Le méridien moyen PAP' reste représenté par une portion égale de l'arc SA du cône SMN, et les parallèles consécutifs sont toujours figurés par des arcs concentriques décrits du point représentatif du point S comme centre, à des intervalles égaux à ceux qu'ils interceptent effectivement sur le méridien moyen; mais les arcs portés sur chacun de ces cercles, pour représenter les degrés du parallèle terrestre correspondant, sont pris égaux aux arcs de ce parallèle sur le globe. Les parallèles conservent donc leurs longueurs vraies, et le pôle n'est plus représenté que par un seul point. Les méridiens, tracés à la main, raccordent tous les points qui ont même longitude, et vont se couper tous au point qui représente le pôle.

— **Développement cylindrique.** Si l'on imagine un cylindre circonscrit à la sphère le long de l'équateur, que l'on reporte sur ce cylindre les points de la surface du globe, et qu'on le développe ensuite, on pourra représenter les deux hémisphères sur la même carte. Si l'on développait les méridiens en vraie grandeur sur les génératrices du cylindre, les parallèles se trouveraient tous représentés sur ce cylindre par des cercles égaux, et sur la carte par des droites égales, ce qui présenterait de grands inconvénients; mais si, en conservant à tous les parallèles une longueur constante égale à celle de l'équateur, on allonge à partir de chacun d'eux la longueur de la portion de génératrice destinée à représenter un degré du méridien, et que le rapport des longueurs du degré du méridien et du parallèle soit conservé tel qu'il est effectivement sur le globe, on obtiendra une carte presque parfaite à l'usage des navigateurs, parce que les orientations seront reproduites exactement (v. plus bas CARTES MARINES). Les cartes construites d'après ce principe sont en effet celles qu'on emploie en mer: les distances y sont fort mal représentées, ce qui est sans inconvénient; mais la direction du chemin qu'on doit suivre y est toujours exactement indiquée au marin.

— **Projection stéréographique ou perspective.** Ce mode de représentation est celui qu'on emploie dans la construction de la mappemonde: il est fondé sur la propriété connue du cône du second degré de fournir deux systèmes de sections circulaires. Soient OAMB' la base circulaire d'un cône oblique S, AOBS le plan principal de ce cône (on nomme ainsi le plan mené perpendiculairement au plan de la base par le centre de cette base et par le sommet); si, dans le plan ASB, on mène A'B' de manière que les angles SA'B' et SB'A' soient

respectivement égaux à SAB et SBA, et que par A'B' on mène un plan perpendiculaire au

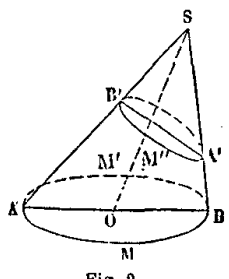


Fig. 2.

plan ASB, la section A'M'B' sera circulaire. Cela posé, concevons que, prenant un point S quelconque de la surface de la terre pour point de vue, et pour tableau le plan du grand cercle EE', perpendiculaire à SO, on dresse la perspective de l'hémisphère ETE': il est facile de voir que, dans ce mode de représentation, tous les cercles de la sphère seront représentés par des cercles, et que les angles de ces cercles à leurs points de rencontre se reproduiront en vraie grandeur. En

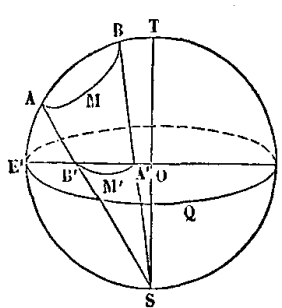


Fig. 3.

effet, pour démontrer la première proposition, concevons par le diamètre SOT un plan perpendiculaire à celui du petit cercle AMB, que l'on veut représenter, et soit AB l'intersection des deux plans, qui sera un diamètre du petit cercle AMB: le plan SAB ainsi mené sera le plan principal du cône oblique SAMB, et la perspective A'M'B' de AMB sera bien la section antiparallèle de ce cône, car les angles, B'A'S et BAS, ayant tous deux pour mesure $\frac{1}{2}$ BTE + $\frac{1}{2}$ quadrant, seront égaux.

Soient en second lieu MA, MA' deux arcs de cercle se coupant en M, MTT', MT'T', les tangentes menées en M à ces deux arcs, T et T' les points où ces tangentes coupent le plan du tableau EQE', enfin T₁ et T₂ les points où ces mêmes tangentes percent le plan LL' mené tangentiellement à la sphère au point de vue S: la perspective TMT' de l'angle TMT'

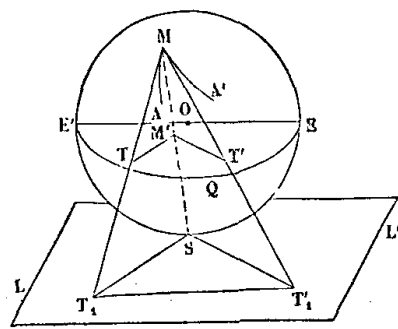


Fig. 4.

sera reproduite identiquement en T₁ST₂, à cause du parallélisme des plans EQE' et LL'; mais l'égalité des angles T₁ST₂ et TMT', est évidente, car les droites T₁S, T₂M sont égales comme tangentes issues d'un même point, ainsi que les droites T₁S et T₂M, et il en résulte l'égalité des triangles T₁ST₂ et TMT'.

— **Système homographique.** Ce système de canevas géographique, dû à M. Babinet, tire son nom de la propriété dont il jouit de reproduire les surfaces sans altération. M. Babinet représente un hémisphère par un cercle de même aire, de sorte que si r et R sont les rayons de la carte et de la terre (en ne tenant pas compte de la grandeur de l'échelle adop-

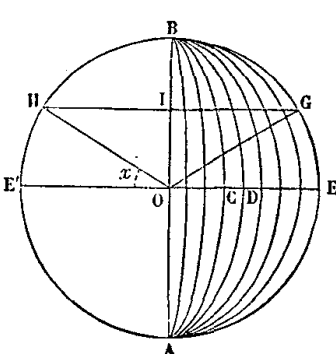


Fig. 5.

tée), ces deux rayons sont liés par la relation: $2\pi r^2 = \pi R^2$. Cela posé, M. Babinet représente les méridiens par des ellipses et les parallèles

par des droites. Les ellipses, qui à la limite se réduisent à une droite AB, ont cette droite pour grand axe commun. Si donc la droite EE' a été divisée en autant de parties égales qu'on veut représenter de méridiens, on voit aisément que, puisque les surfaces de deux ellipses consécutives sont $\pi AB \cdot OC$ et $\pi AB \cdot OD$, la surface du fuseau ABCD sera $\pi AB \cdot CD$, expression qui ne dépend que du nombre de divisions. On voit de la sorte que ce choix des méridiens effectue la division de la carte en fuseaux respectivement égaux en surface à ceux qui leur correspondent sur la sphère. Reste maintenant la division en parallèles. Elle s'effectue au moyen de droites, telles que GH, parallèle à EE', menées de telle sorte que la surface GHEE' soit équivalente à celle de la demi-zone correspondante sur la sphère. Soient l la latitude d'un parallèle, πr l'arc compris entre la droite GH qui le représente et l'équateur, sur la carte: on devra avoir:

$$\text{Surf. GHEE}' = \frac{1}{2} \times \text{zone},$$

$$\text{ou } GH + 2GOE' = \frac{1}{2} \times 2\pi R \times R \sin l,$$

ou enfin

$$r^2 \sin x \cos x + 2 \times \frac{1}{2} r^2 x = \frac{\pi R^2}{2} \sin l,$$

d'où

$$2x + \sin 2x = \pi \sin l,$$

équation transcendante qui détermine par approximation les valeurs de x correspondant aux différentes valeurs de l. Elle permet donc de déterminer sur la carte la position de chaque parallèle, et achève la solution du problème de l'homographie.

Cette carte donne de très-bons résultats, surtout dans sa partie moyenne, où l'angle droit formé par un méridien et un parallèle est reproduit en vraie grandeur; tandis qu'il a pour correspondant un angle tendant vers zéro, à mesure qu'on s'approche du pôle.

— **Cartes marines.** Sous le nom de cartes hydrographiques ou marines, les navigateurs emploient des cartes de deux espèces: les cartes plates et les cartes réduites ou projections de Mercator. Les premières servent généralement à représenter une portion de côte peu étendue, comme un port ou une petite rade (v. ci-dessus PROJECTION ORTHOGRAFIQUE); on emploie les secondes lorsqu'il s'agit d'un espace plus considérable. Pour se rendre compte du travail qu'exigent ces dernières, il faut d'abord se représenter un grand nombre de méridiens et de parallèles tracés sur la sphère de minute en minute: on obtiendra ainsi un globe divisé en une quantité de petits quadrilatères dont les côtés seront des arcs de ces méridiens et de ces parallèles. On sait que, à partir de l'équateur, les méridiens vont en convergeant vers les pôles où ils se réunissent, tandis que les parallèles sont situés à une égale distance les uns des autres. Si l'on considère maintenant la série de quadrilatères comprise entre deux méridiens successifs, on remarquera que les bases formées par les arcs des parallèles situés près de l'équateur sont égales aux hauteurs qui mesurent sur le méridien la distance de deux parallèles successifs; mais si l'on se rapproche du pôle, le rapport entre la hauteur et la base s'agrandit, et au pôle même ce rapport est énorme. Pour conserver ces différences sur le papier, il importe, en premier lieu, de fixer les distances respectives des parallèles entre eux, ce qui est déterminé d'après la condition que la proportion entre la hauteur et la base des quadrilatères soit la même sur la projection que sur la sphère. On obtient ce résultat en augmentant la distance qui sépare deux parallèles consécutifs à mesure qu'on se rapproche du pôle, où cette distance doit être plus grande, afin que le rapport soit conservé. Les cartes réduites jouent un grand rôle dans la navigation, en ce qu'elles permettent de fixer très-aisément la position du navire déterminée quotidiennement par sa latitude et sa longitude, et de voir sur-le-champ la direction à lui donner. La rencontre de deux lignes droites perpendiculaires entre elles, l'une parallèle à l'équateur, l'autre aux méridiens, donne la position du navire; la direction à suivre est déterminée par l'angle que fait avec le méridien (dont le sens est fourni par la boussole) la ligne droite qui joint le point où l'on se trouve au point sur lequel on a l'intention de se diriger. Des droites parallèles représentant des méridiens, l'angle reste le même sur tout le parcours de cette ligne droite, et, d'après la propriété de la projection de Mercator, cet angle est égal à celui que fait sur la sphère la route initiale du navire, avec le méridien sous lequel il se trouve placé. Cette route coupe, en outre, sous ce même angle, tous les méridiens par lesquels elle passe. C'est par le nom de *loxodromie* que l'on désigne la courbe qu'elle décrit ainsi sur la sphère. V. HYDROGRAPHIE.

Outre les cartes relatives à la navigation maritime, on a publié un grand nombre de cartes destinées à la navigation intérieure de la France. La première de ce genre a été publiée en 1793, par Dupain-Triel; mais elle était incomplète. Une carte plus exacte et plus complète, commencée par M. de Prony, a été continuée et terminée, avec la coopération des ingénieurs des ponts et chaussées, sous Napoléon I^{er}; elle se compose de douze feuilles et se divise en vingt et un bassins

principaux limités par les chaînes de montagnes. Des signes particuliers y indiquent les ports de commerce, les ports de cabotage, les points des cours d'eau où commencent et finissent la navigation et le flottage. Les canaux excavés, en construction ou en projet, les canaux d'irrigation et de dessèchement, les salines ou marais salants y sont aussi figurés.

— **Cartes télégraphiques.** Depuis la création et l'organisation de la télégraphie aérienne en France, on avait gravé une carte sur laquelle étaient indiquées les directions télégraphiques et les lignes sur lesquelles étaient établis les postes ou stations; plus tard, on ajouta à cette carte les lignes de télégraphie électrique, au fur et à mesure qu'elles étaient construites. Afin de ne pas encombrer les cartes de lignes inutiles, on s'est borné, presque toujours, à y figurer les lignes de télégraphie. En France, elles ont été quelquefois dessinées et gravées par l'industrie privée, comme celle de MM. Sagnan et Delamarche; mais, le plus ordinairement, l'imprimerie impériale a reçu la mission de les éditer. Quelques-unes de ces cartes ne portent qu'un seul trait noir, figurant les lignes de télégraphie et les noms des principaux bureaux; d'autres indiquent le tracé des chemins de fer et le nom des gares; d'autres encore portent les noms des bureaux sémaphoriques, des bureaux municipaux ou cantonaux. L'importance de ces bureaux est indiquée par différents signes caractéristiques. Un autre genre de carte a été imaginé, dans le but de reproduire, à l'aide de plusieurs couleurs, le parcours de chaque fil des différentes lignes, qui sont, pour cela, sillonnées par une série de petits traits parallèles destinés à être coloriés; plusieurs puissances de l'Europe possèdent des cartes de ce genre.

A l'Exposition universelle de 1867 figurait une carte télégraphique de la France ingénieusement construite et dont la disposition permettait de saisir d'un coup d'œil tout notre réseau télégraphique: c'était une carte de la France collée sur bois et dans laquelle étaient plantées de fortes épingle pour marquer les différents bureaux. Ces épingle étaient reliées entre elles par des fils, disposés comme ceux que soutiennent les poteaux télégraphiques.

C'est en Angleterre qu'on trouve les meilleures cartes des câbles transatlantiques sous-marins. Leur tracé y est indiqué avec les profondeurs que les nombreux sondages ont fait connaître. En Allemagne, on a édité de magnifiques cartes du globe terrestre, avec toutes les lignes télégraphiques; mais on ne saurait encore trouver de cartes complètes en ce genre, tant les constructions de lignes nouvelles apportent de changements.

D'après la convention télégraphique conclue à Paris en 1865, la France a reçu la mission de dresser la carte officielle des relations télégraphiques internationales, et elle sera soumise à des révisions périodiques.

— **Carte du Tendre.** On connaît le pays imaginaire dont Mlle de Scudéry a donné la description dans son roman de *Clélie*, ce type de la galanterie ridicule où Brutus échange des billets doux avec la coquette Lucrèce. Elle lui écrit:

Qu'il serait doux d'aimer si l'on aimait toujours!
Mais hélas! il n'est point d'éternelles amours.

Et Brutus de répondre galamment sur les mêmes rimes:

Permettez-moi d'aimer, merveille de nos jours:
Vous verrez qu'on peut voir d'éternelles amours.

On sait comment ces fables galantes, qui faisaient les délices des précieuses de l'époque, ont été traitées par le sévère Boileau:

D'abord tu la verras, ainsi que dans *Clélie*,
Recevant ses amants sous le doux nom d'amis,
S'en tenir avec eux aux petits soins permis;
Puis bientôt, en grande eau, sur le fleuve du Tendre,
Naviguer à souhait, tout dire et tout entendre.
(Satire X, Contre les femmes.)

Quant à la carte elle-même, voici en quels termes le cavalier Célestine en fait la description à la princesse des Léontins: « La première ville située au bas de la carte est *Nouvelle-Amitié*. Comme on peut avoir de la tendresse par trois causes différentes, ou par une grande estime, ou par reconnaissance, ou par inclination, on y a établi trois villes de *Tendre*, sur trois rivières qui portent ces trois noms, et on a fait aussi trois routes différentes pour y aller; si bien que comme on dit Cumes sur la mer d'Ionie et Cumes sur la mer de Tyrénienne, on dit aussi *Tendre-sur-Inclination*, *Tendre-sur-Estime*, *Tendre-sur-Reconnaissance*. Cependant, comme *Clélie* a présupposé que la tendresse qui naît par inclination n'a besoin de rien autre chose pour être ce qu'elle est, elle n'a mis nul rivage sur le bord de cette rivière, qui va si vite qu'on n'a besoin de nul logement le long de ses rives, pour aller de *Nouvelle-Amitié* à *Tendre*. Mais pour aller de *Nouvelle-Amitié* à *Tendre-sur-Estime*, il n'en est pas de même; car *Clélie* a ingénieusement mis autant de villages qu'il y a de petites et grandes choses qui peuvent faire naître par estime cette tendresse dont elle entend parler. En effet, vous voyez que de *Nouvelle-Amitié* on passe à un lieu qu'on appelle *Grand-Esprit*, parce que c'est ce qui commence ordinairement l'estime. Ensuite vous voyez ces agréables villages de

Jolis - Vers, de Billets-Galants et de Billets-Doux, qui sont les opérations les plus ordinaires du grand esprit dans les commencements d'une amitié. Ensuite, pour faire un plus grand progrès dans cette route, vous voyez *Sincérité, Grand-Cœur, Probité, Générosité, Respect, Exactitude et Bonté*, qui est tout contre *Tendre*. Après cela, il faut retourner à *Nouvelle-Amitié*, pour voir par quelle route on va de là à *Tendre-sur-Reconnaissance*. Voyez donc, je vous prie, comment il faut aller d'abord de *Nouvelle-Amitié* à *Complaisance*, ensuite à ce petit village qui se nomme *Soumission*, et qui en touche un autre fort agréable qui s'appelle *Petits-Soins*. De là il faut passer par *Assiduité*, et à un autre village qui s'appelle *Empressements*, puis à *Grands-Services*; et, pour marquer qu'il y a peu de gens qui en rendent de tels, ce village est plus petit que les autres. Ensuite il faut passer à *Sensibilité*; après, il faut, pour arriver à *Tendre*, passer par *Tendresse*; ensuite il faut aller à *Obeissance*, et enfin passer par *Constante-Amitié*, qui est sans doute le chemin le plus sûr pour arriver à *Tendre-sur-Reconnaissance*. Mais comme il n'y a pas de chemins où l'on ne se puisse égarer, si ceux qui sont à *Nouvelle-Amitié* prenaient un peu plus à droite ou un peu plus à gauche, ils s'égaraient aussi; car si, au partir de *Grand-Esprit*, on allait à *Négligence*, qu'ensuite, continuant cet égarément, on allait à *Inégalité*, de là à *Tièdeur*, à *Légereté* et à *Oubli*; au lieu de se trouver à *Tendre-sur-Estime*, on se trouverait au lac *Indifférence*, qui, par ses eaux tranquilles, représente sans doute fort juste la chose dont il porte le nom en cet endroit. De l'autre côté, si au partir de *Nouvelle-Amitié* on prenait un peu trop à gauche, et qu'on allât à *Indiscrétion*, à *Perfidie*, à *Orgueil*, à *Médisance* ou à *Méchanceté*, au lieu de se trouver à *Tendre-sur-Reconnaissance*, on se trouverait à la mer d'*Inimitié*, où tous les vaisseaux font naufrage. La rivière d'*Inclination* se jette dans une mer qu'on appelle la mer *Dangereuse*; et ensuite, au delà de cette mer, c'est ce que nous appelons *Terres inconnues*, parce qu'en effet nous ne savons point ce qu'il y a. Cette carte du *Tendre* est un démenti de plus à ceux qui prétendent que la littérature est l'expression de la société. A en croire Mlle de Scudéry, un amant n'eût été digne d'obtenir les faveurs de sa maîtresse qu'après de longues années de soins et d'assiduités, et il eût été vieux barbon le jour où il eût pu espérer de voir couronner sa flamme; mais les mœurs de l'époque démentent bien cette théorie, et l'année où parut la carte du *Tendre* est à peu près celle où, dans la célèbre cassette de Fouquet, on trouva le nom de la plupart des dames de la cour, et le prix qu'elles avaient mis à leur vertu. Malgré cela, la carte eut un grand succès. Godeau, évêque de Vence, écrivit à Mlle de Scudéry :

Enfin j'ai vu l'admirable Clélie,
Et cette carte si jolie,
Si belle, si galante et si pleine d'esprit,
Qu'à peine fut-elle achevée,
Que le tyran des cœurs, Amour, par cœur l'apprit.

On en fit une foule d'imitations qui ne méritent pas une analyse spéciale. Trois ans après la publication de *Clélie*, l'abbé d'Aubignac fit paraître : *Histoire du temps, ou relation du royaume de la Coquetterie, extraite du dernier voyage des Hollandais aux Indes du Levant*. C'est là que se trouvaient la place des *Cajoleries*, le combat des *Belles-Jupes*, le palais des *Bonnes-Fortunes*, le bureau des *Recompenses*, la borne des *Coquettes*, la chapelle de *Saint-Retour*, etc. Une discussion s'éleva entre l'abbé d'Aubignac et Mlle de Scudéry à propos de la priorité de l'idée, et ils en restèrent brouillés. En 1660, Zacharie fit paraître une satire très-vive contre les jansénistes, intitulée : *la Relation du pays de Jansénité, où il est traité des singularités qui s'y trouvent et des mœurs des habitants*.

En littérature, quand on rappelle la carte, le pays de *Tendre*, c'est toujours sur le ton de la familiarité et de la plaisanterie :

« L'Arétin a eu des amours de toutes les espèces; sa carte de *Tendre* n'en finit pas, et la liste féminine qu'il déroule vaut la liste de notre vieil ami don Juan. Je ne vous parlerai point des amours les plus grossières; la cuisine de Rome suffit sans doute. »

PHILARÈTE CHASLES.

« Vous m'aimiez donc réellement, demandait-elle d'une voix douce au député, qui, après une heure d'un entretien assez habilement conduit, était enfin arrivé d'étape en étape sur les frontières du pays de *Tendre*, et venait de risquer une allusion directe à son ancienne passion. »

CH. DE BERNARD, le *Paravent*.

« Cela me donna à réfléchir sérieusement sur le peu de sincérité des hommes, et, chemin faisant, j'éprouvai un véritable contentement à reconnaître que je n'avais pas pour Son Excellence une affection bien prononcée. Je m'en étais tenue avec lui au premier relais du sentiment, et, chose étrange, quelques heures plus tôt, j'aurais juré que nous avions parcouru ensemble tous les points de la carte de *Tendre*. »

R. DE BEAUVOIR.

« Songez qu'il me faut tous les détails, et que je vous demande le bulletin de cette campagne amoureuse. L'ennemi, je parle de Léon, a-t-il opposé une vigoureuse résistance? Avez-vous manœuvré longtemps sur cet échiquier galant qu'on appelle la carte de *Tendre*? Avez-vous passé des défilés de Colère au bosquet de Soupirs, et franchi le ruisseau de Doux-Regrets pour entrer dans le vallon d'Espérance? »

A. ACHARD, la *Robe de Nessus*.

« Vous avez raison, il est toujours de bon goût de sortir des sentiers battus. Mais comment supposer qu'il puisse vous venir la fantaisie de jouer un rôle près de moi? continua la marquise en minaudant.

« Ah çà! où cette précieuse veut-elle en arriver? se demanda le vicomte; il me semble qu'elle me pousse furieusement vers le pays de *Tendre*. »

CH. DE BERNARD, *Un homme sérieux*.

Carte et description de l'empire de Poésie. Cet ouvrage, publié en 1696, était une satire contre les poètes du temps, au frontispice duquel on avait mis le nom de Fontenelle, resté entièrement étranger à ce badinage. Voici, d'après le *Magasin pittoresque*, une analyse succincte de cette carte curieuse : « L'auteur commence à diviser la contrée qu'il décrit en Haute et Basse-Poésie, suivant l'usage adopté pour les différents pays de l'Europe. La Haute-Poésie est habitée par des gens graves, mélancoliques, refragés, et parlant un langage qui est à l'égard des autres provinces de la Poésie ce qu'est le breton pour le reste de la France. Tous les arbres y portent leurs fruits jusque dans les nues; les chevaux y courent plus rapides que les vents; les femmes y ont un éclat supérieur à celui du soleil. La province a pour capitale le *Poème-Epique*, bâti sur un terrain sablonneux et tellement ingrat, qu'on ne se donne presque plus la peine de le cultiver. La ville offre un aspect grandiose; mais elle est d'une étendue et d'une régularité ennuyeuses. Dans le voisinage, à gauche, s'élève une chaîne de montagnes escarpées, que bordent des précipices dangereux. Ce sont les monts de la *Tragédie*, sur le sommet desquels on aperçoit des ruines d'antiques cités. Ces hauteurs sont aujourd'hui abandonnées, on ne bâtit plus qu'à mi-côte ou bien dans les vallons, et l'on se sert pour ces bâtisses de matériaux que l'on tire des ruines dont nous venons de parler. La Basse-Poésie renferme deux villes : le *Burlesque*, qui en est la capitale, et qui s'élève au milieu d'étangs bourbeux; et la *Comédie*, plus agréablement située, mais qui se ressent néanmoins du voisinage de la capitale, avec laquelle elle entretient un fréquent commerce. Entre la Haute et la Basse-Poésie, s'étendent les déserts du *Bon-Sens*, où l'on n'aperçoit aucune ville, mais seulement quelques cabanes isolées. Ce n'est pas que le pays ne soit, à l'intérieur, d'une grande beauté; mais les abords en sont difficiles et peu connus, et l'on ne trouve presque pas de guides pour vous montrer le chemin. Ces déserts confinent à une province excessivement peuplée, la province des *Pensées-FausSES*. L'aspect en est enchanteur; tout rit à la vue, tout charme, on ne s'y promène qu'au milieu des fleurs; mais le terrain où l'on marche n'a aucune solidité, et s'enfoncé partout sous les pas. Cette province a pour ville principale l'*Idylle*, située au milieu de bois et de rochers, dont les habitants, qui se plaignent sans cesse, font le lien ordinaire de leurs promenades, et qu'ils prennent à témoin des tourments qu'ils endurent. Deux rivières, coulant à une assez grande distance l'une de l'autre, et qui n'ont presque pas de communication entre elles, arrosent l'empire de Poésie : l'une, au cours tortueux et inégal, est la rivière de la *Rime*, qui descend des montagnes de la *Réverie*, et baigne les villages de la *Ballade*, du *Chant-Royal*, de *Virgile*. L'autre, au contraire, a un cours droit et uni; c'est la rivière de la *Raison*, qui a sa source dans le désert du *Bon-Sens*, et va se perdre dans une forêt sombre et touffue semée d'une infinité de labyrinthes, et qui s'appelle la forêt du *Galimatias*. A droite de la province de la Haute-Poésie, s'étend une contrée stérile appelée l'*Imitation*, dont les habitants passent leur vie à glaner dans les champs de leurs voisins. Il y en a quelques-uns qui s'enrichissent à ce métier-là. L'empire de Poésie est très-froid du côté du septentrion; c'est là que se trouvent les villes de l'*Aérostic*, de l'*Anagramme* et des *Bouts-Rimés*; il est borné, du côté opposé, par la mer, où l'on remarque l'île de la *Satire*, environnée de toutes parts de flois amers, et qui renferme une grande quantité de salines, principalement de sel noir, et l'archipel des *Bagatelles*, formé d'une multitude de petites îles si légères, qu'elles flottent toutes sur l'eau, et dont les principales sont les îles des *Madrigaux*, des *Chansons* et des *Improvvisus*. »

Carte du pays de Cocagne. L'Italie a aussi sa carte fantaisiste : c'est une carte du pays de Cocagne. On y voit des prisons, avec cette inscription : *Prison pour ceux qui travaillent*, et, en un certain endroit, un homme marche entre deux sergents, et on lit : *Il va en prison pour avoir travaillé*. Plus loin, d'autres sergents mettent la main sur un paysan pris en

flagrant délit de travail : *Cet homme travaillait; il ira en prison*. On pourrait rapprocher le pays de Cocagne de celui dont parle Rabelais, où on avait cinq sous par jour pour dormir, et sept sous et demi quand on ronflait. La carte du pays de Cocagne est entourée d'un sonnet qui mérite d'être rapporté : « C'est ici un bien autre pays que l'Allemagne, où l'on ne boit au cabaret qu'en payant son écot! Ici, chacun se donne du bon temps à table, sans une obole au gousset : c'est le pays de Cocagne! Ici, moins on travaille plus on gagne, et qui n'est pas fainéant est chassé ignominieusement. Et l'on chante, libre de tout soin, *La souris qui se plaint d'aimer*. Ici, les fours produisent naturellement le pain; s'il pleut, c'est une pluie de lazagnes et de miroton, et s'il éclaire, il tombe des crépinettes. De tous côtés jaillissent des fontaines, des rivières de muscat et de vin grec; les prés sont émaillés de tourtes, d'omelettes et de beignets. Et mille autres merveilles, comme vous le verrez dans la carte ci-contre, dressée par M. le Craqueur. » Au mot COCAGNE nous donnerons plus de détails sur ce charmant pays, dont nous ne faisons ici qu'indiquer la carte.

CARTE s. f. (kar-te — du lut. *charta*, papier). Jeux. Nom donné à de petits cartons fins, taillés en carré long, et portant sur une de leurs faces des figures en couleur, pour jouer à divers jeux; le jeu même que l'on joue avec ces cartes : *Jeu complet de cinquante-deux cartes*. *Jeu de piquet ou de trente-deux cartes*. *Jouer aux cartes*. *Battre, mêler les cartes*. *Couvrir une carte, l'écartier, l'amener, l'escamoter, la filer*. *Faire des tours de cartes*. *CARTE biseautée*. *Je n'aime point à jouer avec des gens qui ont tantôt une CARTE de plus et tantôt une CARTE de moins*. (Le Sage.) *Les cartes emploient le loisir de la prétendue bonne compagnie, d'un bout de l'Europe à l'autre*. (Volt.) *Les cartes furent renouvelées des Latins, afin de soulager l'adversité de Charles VI*. (Chateaub.) *Il y a un fripon futur dans l'homme qui risque toute sa fortune sur une carte*. *Certains hommes adorent les femmes qui jouent à la séduction comme on joue aux cartes*. (Balz.)

De tout temps par l'ennui les peuples obsédés

Ont connu l'aiguillon des cartes et des dés.

BARTHELEMY.

... Dis si les maisons, par les grecs fréquentées,

Ont employé jamais *cartes* plus biseautées.

PONSARD.

« *Cartes hautes*, Premières cartes du jeu, celles qui ont la plus grande valeur : *Dans la plupart des jeux, le roi est la plus haute CARTE*. « *Cartes basses*, Cartes qui ont la moindre valeur dans le jeu : *Le deux est la plus basse CARTE*. « *Carte blanche*, Carte qui ne porte aucune figure de roi, de dame ou de valet. « *Carte double, triple, quadruple*, Atout, laquene, Réunion dans une main de deux, trois, quatre cartes de même figure, comme rois, as, sept, etc. »

Dix fois à carte triple être pris le premier!

REGNARD.

« *Carte fausse*, Carte seule de sa couleur ou qui dérange un coup que l'on pourrait jouer sans elle : *Avoir une CARTE fausse dans son jeu*. « *FausSES cartes*, Cartes préparées frauduleusement pour être reconnues par un joueur. On dit aussi *CARTES JUSTES*. « *Carte brillante*, Au quinze. Carte qui représente plus de cinq points. « *Cartes droites*, Cartes que le coupain qui donne distribue aux autres coupeurs avant de tirer la sienne. « *Cartes jouées et gagnées*, Au jeu du hoc, Annonce du joueur qui s'est défilé de toutes ses cartes avant les autres joueurs. « *Carte de face*, Carte que le banquier de pharaon place à sa droite, et sur laquelle les pontes perdent ce qu'ils ont joué. « *Carte anglaise*, Carte que le même banquier place à sa gauche, et sur laquelle il double les mises des pontes. « *Carte du banquier*, Première carte que retourne le banquier en commençant la partie. « *Carte du coupeur*, La carte que celui qui tient la main retourne et prend pour lui. « *Cartes de reprise*, Cartes que l'on tire après la première distribution. « *Premier, dernier en cartes*, Joueur qui doit être le premier, le dernier à jeter sa carte. « *Faire cartes égales*, Faire le même nombre de levées. « *Faire les cartes*, Faire un plus grand nombre de levées que ses adversaires, avantage auquel on attache un ou plusieurs points. « *Filer les cartes*, Se défaire d'un certain nombre de cartes qui se suivent. « *Filer ses cartes*, Les découvrir lentement et peu à peu. « *Filer la carte*, Escamoter une carte en donnant, la garder pour se la donner, au lieu de la donner au joueur à qui elle reviendrait. « *Demandeur cartes ou des cartes*, Déclarer qu'on a l'intention de se défaire d'un certain nombre de ses cartes, pour en prendre d'autres. « *Aller aux cartes*, Prendre des cartes au talon pour remplacer celles que l'on écarte. « *Avoir cinq, six cartes*, Au piquet, Avoir cinq, six cartes de même couleur, six piques, six trèfles, etc. « *Payer en cartes*, Faire le même point que le banquier, auquel cas on ne donne ni ne retire rien.

— Par ext. *Cartes*, Somme que les joueurs déposent en commençant, pour payer les cartes dont ils vont se servir : *Les cartes valent beaucoup aux domestiques de cette maison*. « On dit généralement aujourd'hui *Mettre au flambeau*, au lieu de *Payer les cartes*.

— Fig. Personne, chose, sur laquelle on fonde une espérance, on risque une entreprise : *Mlle Cormon était une CARTE sur la-*

quelle il jouait sa vie, et le froid pressentiment d'une catastrophe l'enveloppait déjà. (Balz.)

— Fam. *Château de cartes*, Petite maison de campagne assez gracieuse, mais peu solidement bâtie, par allusion aux petites constructions que les enfants élèvent avec des cartes : *Versailles, petit CHÂTEAU DE CARTES alors, bâti par Louis XIII enivré d'avoir couché dans un méchant cabaret à routiers...* (St-Sim.) « Fig. Chose vaine, de peu de durée : *Nos projets de fortune, de grandeur, de pouvoir, de gloire et de félicité, sont les CHÂTEAUX DE CARTES de notre enfance virile*. (L. comte de Ségur.)

— *Dessous des cartes*, Proprement, Côté des cartes qui porte la figure ou les points, et qui n'est point vu par les joueurs quand on donne les cartes ou qu'on les coupe. « Fig. Secret, chose que l'on s'efforce de tenir cachée : *Voir, savoir, connaître le dessous des cartes*. *On ne peut juger les événements, à moins de connaître le dessous des cartes*. (Mme de Sév.) *Une de nos folies a été de découvrir tous les dessous des cartes de toutes les choses que nous croyons voir, et que nous ne voyons point*. (Mme de Sév.) *On ne voit jamais le dessous des cartes*. (Volt.) *On ne doit s'attendre à trouver chez Dangeau aucune considération politique, ni à découvrir aucun dessous des cartes; on n'a que les dehors*. (Ste-Beuve.)

Bergère, détachons-nous

De Newton, de Descartes;

Ces deux espèces de fous

N'ont jamais vu le dessous

Des cartes, des cartes, des cartes.

SAINT-AULAIRE.

— *Brouiller les cartes*, Proprement le mêler avant de donner. « Fig. Semer la désunion, embrouiller les affaires : *Evidemment Moreau voulait brouiller les cartes*. (G. Sand.)

— *Les cartes se brouillent*, La désunion se met, les affaires s'embarrassent : *Tandis que mon père était à Bordeaux, les cartes se brouillèrent à diverses reprises*. (St-Sim.)

— *Jouer cartes sur table*, Proprement jouer à jeu découvert, en laissant voir ses cartes à ses adversaires. « Fig. Agir franchement, loyalement, sans rien cacher de ses intentions : *Bref, l'entrevue a été favorable, nous avons plu; je JOUE CARTES SUR TABLE, n'est-il pas vrai?* (Ch. de Bernard.) *Je JOUE CARTES SUR TABLE, moi; je suis la franchise même*. (Th. Leclercq.) *J'ai joué CARTES SUR TABLE avec elle; je lui ai dit ce que valait son bien*. (G. Sand.)

— Fig. *Cacher ses cartes*, Ne pas laisser deviner ses intentions, agir de finesse : *Quand on joue à l'amour avec une femme, il faut bien cacher ses cartes*. (A. Houssaye.) On dit aussi CACHER SON JEU.

— Fig. *Prendre les cartes*, Prendre la direction d'une affaire.

— Loc. prov. et fig. *Si vous n'êtes pas content, prenez des cartes*, Se dit à un homme trop difficile à contenter, et qui vous impatienter par son mécontentement : *Je répondis que, s'il n'était pas content, il n'avait qu'à PRENDRE DES CARTES*. (St-Sim.) « Cette locution est empruntée à certains jeux où celui qui n'est pas content de ses cartes peut en prendre d'autres au talon. « On ne sait jamais avec lui de quelle carte il retourne, On ne sait jamais à quoi s'en tenir avec lui, on ignore toujours ce qu'il veut.

— Divinat. *Tirer les cartes*, Chercher à lire dans l'avenir d'après la disposition fortuite des cartes, pratiquer la cartomanie.

— Encycl. Hist. Bien qu'une opinion généralement accréditée et basée sur celle du P. Ménestrier veuille que les cartes à jouer aient été inventées à l'effet de distraire et d'amuser le roi Charles VI dans ses jours de démence, il paraît certain que les cartes nous viennent de l'Asie, comme les échecs; que leur origine remonte à une haute antiquité, et qu'elles ont été introduites en France par les bohémiens, vers la fin du XIII^e siècle. On a des raisons de croire que, primitivement, les cartes offraient une représentation exacte des échecs; cette analogie est prouvée par l'inspection des vieux tarots du X^e siècle, dans lesquels il y a le *fou* et la *tour*, dite *maison de Dieu*. Le sens allégorique est le même dans les deux jeux, qui sont, l'un et l'autre, une représentation de la guerre. Le fameux jeu de cartes de Charles VI, auquel on voudrait faire l'honneur d'être le premier qui ait paru, était une suite de leçons morales, de devises et d'emblèmes philosophiques; ces cartes étaient enluminées sur un fond d'or à compartiment. Le passage suivant d'un compte de Charles Poupart, argentier du roi, nous dit le nom de leur auteur : « A Jaquemin Gringonneur, peintre, pour trois jeux de cartes à or et à diverses couleurs, de diverses devises, pour porter divers ledit seigneur roi pour son esbattement, lvi sols parisis. » (Registre de la Chambre des comptes.)

Les jeux se composaient d'abord de soixante-dix-huit cartes, savoir : un fou, vingt et un atouts particuliers; et cinquante-six cartes analogues aux nôtres, c'est-à-dire quatre rois, quatre reines, quatre valets, quarante points de l'as au dix, plus quatre cavaliers qu'on a supprimés. On trouva en Chine le matériel d'un jeu à peu près semblable et se composant de soixante-dix-sept tablettes. Les Espagnols, les Italiens et les Allemands ont connu les tarots avant qu'ils arrivassent en France; les Espagnols particulièrement

pratiquèrent les jeux de cartes avec passion. Paschasius Justus, qui voyagea en Espagne au xvi^e siècle, dit qu'il a fait souvent plusieurs lieues dans ce pays sans trouver ni pain ni vin, mais qu'il n'y a si chétif village ni si méchant hameau où il n'ait trouvé des cartes à jouer. Les Espagnols portèrent dans le nouveau monde leur passion pour les cartes, et ils en faisaient avec des feuilles d'arbre. Il paraît aujourd'hui démontré que l'Espagne est le premier pays de l'Europe qui ait connu les cartes. De l'Espagne elles passèrent en Italie, qui vivait dans un commerce assez intime avec l'Espagne, puis en Allemagne, et enfin en France, vers l'époque où Duguesclin conduisit ses bandes en Espagne pour y combattre Pierre le Cruel. A son retour, cette expédition nous apporta les cartes. Le prévôt de Paris, par une ordonnance du 22 janvier 1397, fit défense aux gens de métier de jouer aux cartes et autres jeux en usage. Il est donc à peu près certain que la date exacte de l'introduction des cartes à jouer en France peut être assignée à l'année 1375 ou 1376; mais il ne s'agit encore jusqu'à la que des cartes dites tarots, les cartes françaises n'ayant été imaginées que vers le milieu du xvi^e siècle.

Jusqu'en 1423, époque de la découverte de la gravure sur bois, les cartes, qui étaient enluminées comme les manuscrits, coûtaient fort cher et étaient un objet de luxe permis seulement aux grands seigneurs. Visconti, duc de Milan, payait 1,500 pièces d'or à un peintre français pour un seul jeu. Mais aussitôt que la gravure permit de reproduire les cartes à l'infini les graveurs d'Allemagne répandirent dans toute l'Europe leurs jeux de cartes qui, étant à bas prix, devinrent populaires. La ville d'Ulm en faisait un tel commerce qu'on les envoyait par ballots en Italie et en Sicile, pour les échanger contre des épices et d'autres marchandises. Mais, avec la multiplication des cartes, leur caractère changea bientôt : les figures emblématiques des tarots disparurent pour faire place à d'autres un peu barbares, et qui, successivement modifiées, devinrent celles du jeu de piquet. Le valet de cœur, appelé Lohire, représente Etienne de Vignolles, qui servait sous Charles VII; le valet de carreau, Hector, est l'un des officiers de Charles VII, qui devint, sous ce même nom d'Hector, capitaine de la grande garde sous Louis XI; le valet de pique, Ogier, représente Ogier le Danois, l'un des preux de Charlemagne, et enfin le valet de trèfle, Lancelot, n'est autre chose que le fameux Lancelot du Lac. Quant aux rois David, Alexandre, César et Charlemagne, on croit généralement qu'ils représentent les quatre monarchies juive, grecque, romaine et française; quelques-uns cependant voient dans leurs noms des personnifications allégoriques, et pensent, notamment, que David représente Charles VII, dont le fils Louis XI serait alors un autre Absalon. La dame de pique, Pallas, c'est Jeanne d'Arc à qui Charles VII fut redevable de son trône, et que, par reconnaissance, il fit figurer dans les cartes sous le nom de la déesse de la guerre. Le nom d'Argine, la dame de trèfle, étant l'anagramme du mot latin *regina*, reine, cette dame représente la femme de Charles VII, Marie d'Anjou. Rachel, la dame de carreau, c'est Agnès Sorel, la maîtresse du roi. Enfin Judith, la dame de cœur, n'est autre que la femme de Louis le Débonnaire, ou peut-être, ainsi que le prétend le Père Daniel, la mère de Charles VII, Isabeau de Bavière. Quant aux cœurs, carreaux, piques et trèfles, dont se composent les jeux de cartes, les recherches des savants ont établi que ces différentes figures n'étaient que des symboles : le cœur est celui du courage et personnifie les gens de guerre; les piques et les carreaux figurent les armes et les munitions, et le trèfle les fourrages. Le Père Ménéstrier y voit l'emblème de la société représentée par les quatre ordres. Selon lui, les rois, les reines et les valets représentaient la noblesse; le cœur, les gens d'Eglise; le pique, les gens de guerre; le carreau, la bourgeoisie, et le trèfle, les paysans.

Jean Volay fut le plus célèbre des cartiers français au xvi^e siècle; on cite après lui Julien Rosnet, Pierre Leroux, Guillaume Guérin, Claude Astier, J. Gayrand et quelques autres. Les cartes qu'ils fabriquaient étaient de grossières images enluminées. Sous Henri II, on voit apparaître un jeu de cartes brodé sur satin blanc; sous Louis XIV, on emploie des cartes sculptées sur nacre, et les gens du peuple se servent de figures sur carton presque semblables à celles de nos jours. La Révolution amena un changement radical dans les cartes. Les dénominations de rois, de reines, de valets furent prosrites, et les cartiers inventifs signalèrent leur patriotisme en imaginant de nouvelles figures et de nouvelles appellations. Les rois furent transformés en *général*, et l'on eut le génie de cœur ou de la guerre, le génie de carreau ou du commerce, le génie de trèfle ou de la paix, le génie de pique ou des arts. Les reines devinrent des *libertés*, liberté de cœur, liberté de carreau, etc. Les valets se changèrent en *égalité*; les as, en lois. D'autres novateurs allèrent plus loin : ils métamorphosèrent les rois en sages, et les appelèrent Caton, Solon, Rousseau, Brutus; les reines en vertus : justice, prudence, union, force; les valets en braves : Annibal, Horatius Cocles, Décius, Scévola. Seules les couleurs ne changèrent pas, et les points restèrent ce qu'ils étaient. Enfin il y eut des jeux de cartes où

les rois furent des philosophes : Molière, La Fontaine, Voltaire et Rousseau, et les valets, des républicains. Le jeu à personnages gallo-romains apparut vers la fin de la Révolution et sous le Consulat. Sous l'Empire, on imagina des figures de fantaisie, et peu à peu les rois reparurent; mais les dames furent Hildegarde, Statira, Calpurnie et Abigail; les valets, Ogier, Parménion, Curion et Azazel. Tout cela fut de courte durée, et, dès le milieu de l'Empire, les anciennes cartes étaient revenues.

Les cartes ne servirent pas seulement d'amusement : en 1507, un cordelier imagina un jeu où les cinquante-deux cartes servaient à enseigner la philosophie; sous Louis XIV, Desmarets publia le *Jeu des fables*, puis le *Jeu de l'histoire de France*, le *Jeu des reines*, le *Jeu de la géographie*; Oronce Fine fit le *Jeu des armoiries*, toujours à l'aide des cartes ordinaires augmentées de figures spéciales. M. Leber mentionne un jeu de cartes dans lequel l'art de découper se trouvait enseigné. Des cartes gastronomiques virent également le jour vers la fin du xvi^e siècle : la couleur de trèfle y est consacrée au poisson, celle de cœur à la viande; la volaille a pour sa part le carreau, et le pique a été réservé pour les mets préparés. Le roi de cœur règne sur un magnifique bifteck, celui de carreau sur un dindon, celui de trèfle sur un hareng, et celui de pique sur un pâté de gibier.

Nombre d'écrivains ont publié de savantes recherches sur l'origine des cartes, leur histoire et le rôle qu'elles ont joué; parmi eux, il faut citer l'abbé de Rives, Peignot, Leber et Duchesne. Tous ces travaux ont été dépassés par ceux d'un Anglais, W. A. Chatto, qui a fait paraître, il y a quelques années, un livre plein de détails intéressants. On y trouve les figures des jeux de cartes employés chez les diverses nations, dont le génie s'y reflète d'une manière irrécusable. C'est surtout sur leur histoire en Angleterre qu'on y trouve des documents originaux. Ainsi, l'on apprend qu'un statut de Henri VIII ne permettait le jeu de cartes aux classes ouvrières que durant les fêtes de Noël. Le registre des dépenses particulières de la princesse Marie, devenue reine plus tard, mentionne de fréquents paiements occasionnés par des pertes de jeu. La reine Elisabeth aimait également à faire sa partie, et lorsque le hasard la maltraitait, elle ne pouvait contenir sa mauvaise humeur, et s'emportait contre ses courtisans sous le plus léger prétexte. La satire et la réclame se glissèrent jusque dans les cartes; en 1679, au moment où de prétendues conspirations tramées par les catholiques agitaient tous les esprits et faisaient couler le sang sur les échafauds, on mit sur les cartes l'histoire de tous les complots papistes; une annonce accompagnant ces cartes affirmait que tous ceux qui n'en feraient pas usage ou les critiqueraient feraient par la même acte d'adhésion à la cour de Rome. Le xix^e siècle n'a pas trouvé de réclames aussi puissantes et s'imposant avec tant de force. Peu de temps après la révolution de 1688, on vit paraître des cartes dont les sujets retraçaient les actes de mauvaise administration reprochés à Jacques II. En 1720, on en imprima qui tournaient impitoyablement en ridicule la crédule avidité des actionnaires de la banque de Law. Il est étonnant qu'une semblable idée ne soit pas venue aux fabricants de cartes modernes; ils avaient pourtant d'assez bons exemples sous les yeux. En France, en dépit des ordonnances civiles et cléricales qui, plusieurs fois, ont tenté de proscrire les cartes à jouer, ce jeu a toujours conservé sa supériorité et a été varié de mille façons diverses. Au tarot, qui fut longtemps en faveur, on a vu succéder le lansquenet, le piquet, la triomphe, la prime, le flux, le trente-et-un, la condamnade, le mariage, le boston, le whist, qui n'est autre que l'ancien jeu de l'ombre, et une foule d'autres, qui eurent successivement la vogue dans les tavernes et les salons dorés. Louis XII jouait au flux en son camp, à la vue des soldats. Rabelais dit que Pantagruel trouva à Bordeaux des matelots qui jouaient à la *luette* sur la grève. Henri IV ne craignait pas le jeu, surtout lorsqu'il lui était favorable, et l'on sait ses aventures avec son favori Zamet; il différait en cela de Philippe le Bel, qui prenait chaque matin une somme d'argent chez son argentier, pour la perdre avec ses courtisans. C'est surtout sous le règne de Louis XIV que l'habitude de jouer aux cartes devint une véritable fureur, habitude funeste, d'autant plus difficile à combattre que la cour était la première à en donner l'exemple. Déjà les désordres de la surintendance de Fouquet avaient développé à un degré incroyable la passion du jeu, et Gourville nous apprend qu'on jouait, même en carrosse, des sommes exorbitantes. Dès que Louis XIV eut commencé à tenir des appartements, c'est-à-dire à donner à jouer, tous les courtisans devinrent joueurs. Inutile de dire que les escrocs abondèrent alors dans le palais de Versailles, et leur nombre devint même si grand, qu'il nécessita l'intervention du grand prévôt attaché à la cour pour juger tous les délits qui s'y commettaient. Les choses allèrent si loin, que le roi recommanda au lieutenant général de police « de trouver quelque moyen d'empêcher les tromperies qui se faisaient au jeu. » La Reynie, ainsi consulté, composa un mémoire où on lit les passages suivants, qui montrent bien que l'industrie des escrocs a de tout temps été la même : « La piperie des cartes, diversement

coupées ou marquées, est trop grossière pour la pouvoir craindre à présent. Le nombre des joueurs qui connaissent cet avantage est si grand, qu'il y en a peu qui osent s'en servir. Il peut être nécessaire, néanmoins, de défendre la fabrication et l'usage de cette sorte de cartes, à peine de punition exemplaire. Un des moyens les plus subtils, outre ceux des tours de main et du signal, est celui de faire ranger les cartes par séquences et de les disposer, en les pliant chez le cartier, dans une certaine suite, dont on convient avec ceux qui trompent et sur laquelle ils prennent leurs mesures; mais on pourrait obliger les cartiers de les mettre et de les disposer par couleurs, et leur faire défense de les plier autrement. On peut encore faire défense aux cartiers d'employer plusieurs sortes de papier dans un même jeu de cartes, car on peut, avec un papier un peu plus blanc ou plus fin l'un que l'autre, marquer à ceux qui en savent le secret la différence des grandes ou des petites cartes d'une couleur ou de l'autre; les obliger de mettre le papier dans un même sens, car encore que ce fût le même papier, étant mis à divers sens, en long ou de travers, il pourrait servir à marquer la différence des cartes, etc. » Toutes ces précautions étaient inutiles et ne diminuaient pas le nombre de ceux qui trompaient au jeu. Il faut le dire, d'ailleurs, l'escroquerie n'avait pas alors le caractère honteux et flétrissant que nos mœurs modernes lui ont infligé avec raison. Tricher au jeu était, comme voler chez les Lacédémoniens, une preuve d'habileté et d'esprit; les plus grands seigneurs ne s'en cachaient pas, comme le prouvent les mémoires du comte de Grammont, et il paraît même que cette habitude n'était pas un obstacle à la canonisation, comme on peut le voir par l'exemple de saint François de Sales. A cette habitude de tromper, qui n'était au fond qu'une tolérance mutuelle, se joignait quelquefois un singulier scrupule de conscience, et chaque jour, avant de se séparer, les dames de la cour se faisaient un abandon mutuel de ce qu'elles s'étaient volé. Si les témoignages contemporains n'étaient là pour l'attester, on se figurerait difficilement l'acharnement des femmes de cette époque pour le jeu, et les sommes énormes qu'elles y risquaient. Le jeu de Mme de Montespan, écrivait le 13 janvier 1679 le comte de Reberac, est monté à un tel excès, que les pertes de 100,000 écus sont communes. Le jour de Noël, elle perdit 700,000 écus; elle joua sur trois cartes 150,000 pistoles (7,500,000 fr.) et les gagna; et à ce jeu-là on peut perdre ou gagner cinquante ou soixante fois en un quart d'heure. Une autre fois, en une seule nuit, elle regagna 5 millions qu'elle avait perdus. Comme cet argent sortait toujours de la poche de Louis XIV, rien d'étonnant à ce que le trésor royal se trouvât si souvent épuisé. Monsieur, frère du roi, avait été une fois obligé de mettre ses pierres en gage pour payer ses dettes de jeu.

De la cour, cette passion du jeu descendait dans la ville, et nombre de maisons s'ouvraient aux femmes et aux fils de familles désireux de ruiner leur père ou leur mari. Ces tripots étaient ouverts la plupart du temps par des grands seigneurs, qui n'avaient pas honte de transformer leur hôtel en maison de jeu et d'en tirer de gros bénéfices; et que pouvait à cela le lieutenant de police et à quoi auraient servi ses remontrances, lorsque les exemples paraient de si haut? Louis XIV lui-même avait été un grand joueur, et un Anglais voyageant à Paris à cette époque a dit de lui : « Le roi joue rarement à présent; il se contente de regarder quelquefois les parties; mais autrefois il a été un gros joueur, il a perdu des sommes très-considérables. M. S... lui escroqua près de 1 million de livres à la bassette, en faisant usage de cartes fraudées; mais il fut découvert, emprisonné et banni, il y a quelques années. » La banque de Law amena une révolution dans le goût des joueurs; ce ne fut plus sur une carte, mais sur la hausse ou la baisse des actions qu'ils risquèrent leur fortune, et, depuis ce jour, c'est à la Bourse que se sont jouées toutes les grosses parties. La passion pour les jeux de cartes n'a pas cependant diminué pour cela, et jamais, on peut le dire, ce jeu ne fut si répandu que de nos jours : les cercles, les cafés, les sociétés particulières n'ont guère d'autre distraction, et le jeu a remplacé la conversation, au grand détriment de la bourse et de l'esprit.

Il est pourtant certaines occasions où les jeux de cartes ont été utiles, et voici l'aventure d'un soldat anglais qui avait fait du sien son livre d'heures et son almanach. Ce soldat étant, un jour de fête, entré avec sa compagnie dans une église d'Irlande, s'écarta de ses camarades, tira un jeu de cartes, l'étala gravement devant lui, et le considéra avec toute l'attention et le recueillement d'un fidèle remplissant ses devoirs religieux. Le sergent, instruit de cette action, conduisit aussitôt le jeune soldat devant le juge, pour le faire punir d'avoir ainsi violé la majesté du saint lieu. Interrogé sur le motif de son action, il répondit : « Pardon, monsieur, mais daignez entendre mon excuse; je suis pauvre et on ne peut l'être davantage, puisque ma fortune consiste dans les 5 sous par jour que me vaut mon titre de soldat. J'ai de plus quelque éducation, et j'ose ajouter, les premières semences des sentiments religieux que doit avoir tout citoyen honnête. Faute d'ar-

gent, je me trouvais sans livre de prières, je suis jeune et distrait, par conséquent, malgré moi-même, bien moins attentif que je ne voudrais l'être à l'office divin. J'ai donc cherché de bonne foi le moyen d'y fixer convenablement mes idées, et j'ai cru pouvoir y réussir au moyen d'un vieux jeu de cartes, que le hasard a fait tomber dans mes mains. Voici, monsieur, mon procédé. » Tirant alors un jeu de cartes de sa poche, il présenta un as au juge : « Cette carte, lui dit-il, me rappelle qu'il est un Dieu, seul créateur et conservateur de toutes choses; un *deux* me rappelle l'annonce de la sainte Vierge par le ministère de l'ange Gabriel; le *trois*, le mystère de la sainte Trinité; un *quatre*, les quatre évangélistes; un *cinq* me retrace l'idée des cinq vierges sages et des cinq vierges folles qui n'ont point été admises au festin de l'époux; en considérant le *six*, je me rappelle l'ouvrage de la création, auquel l'Eternel a consacré six jours; arrivant au *sept*, je vois avec plaisir qu'il se reposa, et que nous devons, à son imitation, nous reposer ce jour-là, pour le prier avec plus de recueillement; le *huit* et le *neuf* me peignent la guérison des neuf lépreux, dont un seul remercia le Sauveur; le *dix* me remet en mémoire les dix commandements de Dieu. Pour le *valet*, je le laisse; c'est un maraud, dit-il en le mettant de côté; la *dame* est pour moi l'emblème de la reine de Saba, arrivant des extrémités de l'Orient pour admirer la sagesse de Salomon; et le *roi* me représente celui du ciel et de la terre, que je dois adorer partout où sa providence me conduit. Enfin, en comptant le nombre de points de mon jeu de cartes, j'y trouve les 365 jours de l'année ordinaire; de façon qu'il me sert à la fois de livre de prières et d'almanach, ce qui n'est pas à dédaigner pour un pauvre homme comme moi. » Inutile de dire que le juge l'acquitta, et admira fort son ingénieux système.

— Fin. Le droit de fabrication au profit du Trésor qui pèse sur les cartes à jouer remonte au xvi^e siècle. D'après le tarif actuellement en vigueur, les cartes à portrait français sont soumises à un droit principal de 25 centimes par jeu; ce droit est de 40 centimes sur les cartes à portrait étranger et cartes quelconques, dont la forme ou la dimension diffère de celles des cartes ordinaires. La fabrication des cartes n'est permise légalement que dans les chefs-lieux de direction de la régie des contributions indirectes; en fait, elle est autorisée dans tous les chefs-lieux d'arrondissement où l'organisation du service le permet. Les fabricants payent un droit de licence de 50 fr. par an et sont soumis à l'exercice. La fabrication des cartes ordinaires, c'est-à-dire à portrait français, ne peut se faire qu'avec du papier fourni par la régie et portant l'empreinte de ses moules. On peut se servir de papier taroté ou de couleur pour le dessous des cartes. Les cartes à portrait étranger peuvent être imprimées sur papier libre; mais elles ne peuvent être employées qu'autant que toutes les figures portent la légende *France* et le nom du fabricant. L'imitation ou la contrefaçon des moules de la régie est interdite, sous les peines portées aux articles 142 et 143 du Code pénal. Les moules particuliers ne peuvent être confectionnés sur une déclaration spéciale; ils doivent être immédiatement déposés dans les bureaux de la régie, et c'est seulement dans ces bureaux que les fabricants peuvent s'en servir. Le papier fourni par la régie doit être payé à l'instant de la livraison, d'après un tarif arrêté par le ministre des finances. Ce tarif varie de 20 à 30 fr. pour mille feuilles. Les fabricants sont tenus de mettre sur chaque jeu une enveloppe indiquant leurs nom, demeure, enseigne et signature, en forme de griffe. Une empreinte de cette enveloppe est déposée au greffe du tribunal et dans les bureaux de la régie. Chaque jeu de cartes destiné à l'intérieur porte une bande de contrôle à timbre sec, qui est apposé par les employés de la régie; le droit de fabrication est dû au fur et à mesure de l'apposition de ces bandes. Les fabricants sont tenus de justifier de l'emploi ou de l'existence du papier qui leur a été livré, sous peine de payer le double trois sur toutes les feuilles manquantes. Les cartes déclarées pour l'étranger ne sont pas soumises au droit de fabrication, mais l'exportation doit être justifiée. La vente des cartes ne peut avoir lieu qu'en vertu d'une commission de la régie. Les fabricants tiennent registre de leurs ventes; les simples marchands ont deux registres, l'un pour les achats, lesquels doivent être faits directement chez le fabricant, l'autre pour les ventes journalières. La recoupe des cartes et le colportage des cartes recoupées ou réassorties sont interdits. Les personnes qui tiennent des établissements où l'on donne à jouer doivent inscrire sur un registre tous leurs achats, avec indication des noms et demeures des vendeurs. Il leur est défendu, ainsi qu'à leurs agents et à tous particuliers, de vendre aucun jeu de cartes neuves ou ayant servi. Ces personnes sont, comme les fabricants ou débiteurs, soumises aux visites de la régie. Les contraventions à cette législation entraînent la confiscation des objets de fraude et des amendes variant de 1,000 fr. à 5,000 fr., et, en outre la peine de l'emprisonnement. L'imitation des moules, timbres et marques de la régie entraîne des peines infamantes.

Dans l'ancien régime, les droits de la régie étaient protégés par une pénalité encore plus

sévère. Comme on voyait journellement des gens vendre dans les maisons bourgeoises des *cartes* recoupées et raccommodées, à 12 sous le sixain, lequel coûtait 35 ou 40 sous dans les bureaux, le 22 décembre 1751 parut un arrêt fort rigoureux : outre les amendes, il prononçait la peine du carcan et celle des galères contre les contrevenants, et permettait la visite des commis dans les maisons particulières. Lorsqu'on fonda, au siècle dernier, l'hôtel de l'Ecole royale militaire, ce fut l'impôt établi sur les *cartes* à jouer qui fut affecté aux premiers besoins de cette fondation.

— **Homonyme.** Quarte.

CARTE (Thomas), historien anglais, né en 1686, près de Clifton (comté de Warwick), mort en 1754. Attaché aux intérêts des Stuarts, il refusa de prêter serment à George I^{er}, prit part à la rébellion de 1715, et dut se réfugier en France. La protection de la reine Caroline lui ouvrit les portes de sa patrie; mais il fut de nouveau inquiété en 1744, à propos de l'entreprise de Charles-Edouard. Il a beaucoup écrit sur l'histoire de son pays. On estime surtout : *Histoire de la vie de Jacques, duc d'Ormond* (Londres, 1735-1736, 3 vol. in-fol.), dont on a publié un abrégé en français; *Histoire générale d'Angleterre* (1747-1755, 4 vol. in-fol.), travail inachevé, mais fort remarquable malgré quelques singularités; *Catalogue des rôles gascons, normands et français conservés dans les archives de la Tour de Londres* (1743, 2 vol. in-fol.); *Recueil de lettres originales et de mémoires concernant les affaires d'Angleterre de 1641 à 1660*, etc.

CARTEAUX (Jean-François), général français, né à Allevan (Forez) en 1751, mort en 1813. Fils d'un soldat, il suivit la même carrière que son père, étudia ensuite la peinture et exécuta quelques tableaux d'histoire qui eurent du succès. Depuis, il prit, quitta, reprit tour à tour la palette et l'épée, entra dans la garde nationale pendant la Révolution, et se distingua à la journée du 10 août. Envoyé ensuite comme adjudant commandant à l'armée des Alpes, puis comme général contre les Marseillais révoltés, il les battit dans leurs diverses positions d'Orange, de Cadenet, de Salon; s'avança, en combattant les Anglais, dans les gorges d'Ollioules, vers Toulon, dont il commença le siège avec des ressources et des forces insuffisantes, et fut remplacé dans cette opération par Dugommier. Il parut quelque temps aux armées d'Italie et des Alpes, fut un moment emprisonné pendant la Terreur, défendit courageusement la Convention contre les sections royalistes au 13 vendémiaire, et devint, en 1801, un des administrateurs de la loterie. Napoléon lui donna le commandement de la principauté de Piombino, qu'il exerça de 1804 à 1805. A notre article BONAPARTE (Napoléon), nous avons donné sur le général Carteaux d'amples et curieux détails.

CARTEIA, ville de l'ancienne Espagne, dans la Bétique, près du détroit d'Hercule, et un peu au N. de Calpe, chez les Bastules. En 171 av. J.-C., les Romains y envoyèrent une colonie, et César y vainquit Sextus Pompée. La ville moderne de San-Roque paraît construite sur l'emplacement de l'ancienne Carteia.

CARTEL s. m. (kar-tèl — ital. *cartello*, dimin. de *carta*, carte). Lettre de provocation en duel; provocation elle-même : *Envoyer, donner, recevoir un cartel. Accepter, refuser un cartel. Plutarque rapporte qu'Antoine, succombant sous le poids de l'infortune, envoya un cartel à Auguste; celui-ci lui fit répondre qu'il avait mille façons de mourir sans recourir à ce moyen. César envoyait-il un cartel à Caton ou Pompée à César pour tant d'affronts réciproques?* (J.-J. Rouss.)

De lâcheté Turenne était-il accusé?

Un cartel cependant fut par lui refusé.

DESMARIS.

A toi, Robert de Normandie,
Le prince de Grenade adresse ce cartel,
Et par ma voix, il te défie,
Non dans un vain tournoi, mais au combat mortel.

SCRIBS.

— Par ext. Provocation, défi d'un genre quelconque : *Jusqu'à présent, ce cartel épistolaire n'a donné lieu qu'à deux ou trois pamphlets médiocres.* (L. Ulbach.)

— Chevalier. Défi entre chevaliers, dans un tournoi :

Soit que l'honneur à la barrière
L'appelle à débattre un cartel...

MALHERBE.

— Art milit. Convention entre deux partis ennemis pour la rançon ou pour l'échange des prisonniers : *Il n'y eut jamais de cartel d'échange entre Charles et le czar.* (Volt.)

— Mar. Bâtiment portant les prisonniers qui doivent être échangés.

— Blas. Ecu : *CARTEL d'armoiries.*

— Techn. Encadrement de certaines pendules qui s'appliquent ordinairement contre une muraille; pendule elle-même : *Un cartel de salle à manger. Un vieux cartel de cuivre incrusté d'arabesques à écaïlle ornait le manteau de la cheminée en pierre blanche.* (Balz.) *Un petit cartel de bois renfermant une montre d'argent tenait lieu de pendule.* (E. Sue.) || Ornement figurant un écusson.

— Métrol. Ancienne mesure pour les grains, qui était usitée dans les environs de Sedan.

— **Encycl.** On nommait *cartel*, dans l'ancien droit féodal, une lettre de défi ou d'appel à un combat singulier; on s'en servait surtout à l'époque où la plupart des différends se jugeaient par les armes. On envoyait des *cartels* non-seulement à ceux dont on avait à se plaindre ou dont on voulait se venger, mais encore à ceux avec qui on voulait se mesurer pour éprouver si on leur était supérieur en force et en vaillance. Si le nom de *cartel* date du moyen âge et du droit féodal, cette sorte de défi a toujours existé, et l'histoire nous en présente maint exemple. Dans Homère, plusieurs héros se défient ainsi en combat singulier. On sait le fameux combat des trois cents Lacédémoniens contre trois cents Argiens, dans lequel Othryade, chef des Lacédémoniens, et deux Argiens restèrent seuls des six cents combattants. Les deux Argiens retournèrent chez eux, mais Othryade, avec le sang qui coulait de ses blessures, écrivit sur son bouclier : *J'ai vaincu, et il se tua pour ne pas survivre à ses compagnons.* Manlius Torquatus et Valérius Corvinus tuèrent les deux Gaulois qui s'étaient avancés hors des rangs pour les défier. Pyrrhus ayant envoyé un *cartel* à Antigone, celui-ci répondit que si Pyrrhus était las de vivre, il avait beaucoup d'autres chemins pour courir à la mort. Dans une occasion semblable, Auguste fit dire à Antoine, qui l'avait provoqué, que ses affaires n'étaient point assez mauvaises pour lui faire prendre un parti aussi désespéré; que si Antoine cherchait la mort, il y avait mille autres moyens de la trouver. Charles IX, roi de Suède, battu par Christian IV, roi de Danemark, lui envoya un *cartel*; mais celui-ci répondit que l'appel que Charles lui faisait était une marque qu'il avait besoin d'ellébore pour purger son cerveau. Edouard III envoya aussi un *cartel* à Philippe de Valois, pour le défier soit à un combat singulier, soit à un combat de cent contre cent; mais il en reçut pour réponse qu'un souverain n'acceptait pas un défi de son vassal. Turenne, provoqué à un combat singulier par l'électeur palatin, dont les États avaient été ravagés par l'armée française, excusa ses soldats qui avaient incendié les villages pour venger la mort cruelle de leurs camarades, et ne fit aucune réponse au défi qui lui avait été adressé.

Toutefois le *cartel* du moyen âge avait une signification plus étendue, plus complexe que celle d'un simple défi. On sait que le droit de guerre privée fut pendant longtemps attaché à la plupart des fiefs, et que cet état d'hostilité fut, durant plusieurs siècles, l'état normal de la société européenne. Quand un seigneur avait à se plaindre d'un autre, il lui envoyait sur un parchemin la déclaration de ses griefs, et lui signifiait qu'à partir de ce moment il lui ferait tout le mal qu'il pourrait; c'était une déclaration de guerre analogue à celle du flammé romain lançant un javelot sur le territoire ennemi. C'était le *cartel* qui maintenait, sinon la justice, du moins la loyauté chevaleresque, en avertissant d'avance un ennemi de se tenir sur ses gardes. Pour bien faire comprendre ce qu'était le *cartel* et le rôle qu'il jouait au moyen âge, nous ne pouvons mieux faire que de citer ici le *cartel* adressé par le duc d'Orléans au duc de Bourgogne, qui avait fait assassiner son père au milieu de Paris même : « Charles, duc d'Orléans et de Valois, comte de Blois et de Beaumont, seigneur de Conches; Philippe, comte de Vertus, et Jean, comte d'Angoulême, frères; à toi, Jean, qui te dis duc de Bourgogne, pour le très-horrible meurtre par toi fait en grande trahison de guet-apens, par meurtriers affectés, en la personne de notre très-cher et redouté seigneur et père monseigneur Louis, duc d'Orléans, seul frère germain de monseigneur le roi, notre souverain seigneur et le tien, nonobstant plusieurs serments, alliances et compagnies d'armes qu'avais à lui; et pour les grandes trahisons, desloyautés, déshonneurs et mauvaiesetés que tu as perpétrées contre nostredit souverain seigneur monseigneur le roi, et contre nous, en plusieurs manières : te faisons savoir que, de ceste journée ensuivant, nous te nuirons de toute notre puissance et en toutes les manières que nous pourrons; et contre toi, et de ta desloyauté et trahison, appelons Dieu et raison à nostre aide, et tous les prudhommes de ce monde; en témoin de vérité, nous avons fait sceller ces présentes lettres du scel de moy Charles, dessus nommé. Donnée à Jarjeau, le dix-huitième jour de juillet, l'an de grâce mil quatre cent onze. » Voici la réponse du duc de Bourgogne; elle n'est ni moins curieuse ni moins instructive : « Jean, duc de Bourgogne, comte d'Artois, de Flandre et de Bourgogne, palatin, seigneur de Salines et de Malines; à toi Charles, qui te dis duc d'Orléans, à toi Philippe, qui te dis comte de Vertus, et à toi Jean, qui te dis comte d'Angoulême, qui nagueres nous avez escript vos lettres de défiance; faisons scavoir, et voulons que chacun sçache, que, pour abattre les très-horribles trahisons, très-grandes mauvaiesetés et aguets pensées, conspirées, machinées et faictes solennellement à l'encontre de monseigneur le roi, notre très-redouté seigneur et le vostre, et contre sa très-noble génération par feu Louis vostre père, faux, desloyal, trahistre, de parvenir à la finale exécution détestable, à laquelle il a contendu à l'encontre de nostredit très-redouté seigneur et le sien, et aussi contre sa dicte génération, si fausement et notoirement que nul prudhomme ne le devoit laisser vivre; et même ment nous qui sommes cousin germain de mondiet seigneur, doyen

des pairs et deux fois pair, et plus astringent à lui et à sadicte génération que autre quelconque de sa dicte génération, ne devions un si faux, desloyal et fellon trahistre, laisser sur terre plus longuement, que ce ne fust à nostre très-grande charge; avons, pour nous acquitter loyalement et faire notre devoire envers notre très-grand et très-souverain seigneur et sa dicte génération, fait mourir ainsi qu'il devoit ledit faux et desloyal trahistre, et ainsi avons fait plaisir à Dieu, service loyal à nostredit très-redouté et souverain seigneur, exécuté à raison; et pour ce que toy et tesdits frères, ensuivez la trace fausse, desloyale et felonnie de vostre dit feu père, cuidans venir aux damnables et desloyaux faicts à quoy il contendoit; avons très-grande liesse au cœur desdictes défiances; mais du surplus contenu en icelle, toy et tes deux frères avez menti et mentez fausement, mauvaiesement et desloyalement, trahistres que vous estes; et donc à l'aide de notre seigneur, qui sçait et connoist la très-entière et parfaite loyauté, amour et bonne intention que toujours avons et aurons tant que vivrons à nostredit seigneur, sa dicte génération, au bien de son peuple, et de tout son royaume, vous ferons venir à la fin et punition telle que tels faux et desloyaux trahistres, rebelles et désobéissants félons comme toy et tesdits frères estes, doivent venir par raison. En témoin de ce nous avons fait sceller ces lettres de notre scel. Donnée en nostre ville de Douay, le 14^e jour d'aoust, l'an de grâce mil quatre cent onze. »

Dans l'histoire comme dans la vie commune, le grotesque se mêle toujours au sérieux; l'historien Muller parle d'un cuisinier d'Epsteinstein, en Allemagne, qui, en 1477, adressa au comte Othon de Solms le *cartel* suivant : « Haut et puissant seigneur comte de Solms, vous saurez que moi, Jean, cuisinier, avec mes aides de cuisine et tous nos marmitons, joints à tous nos amis les bouchers, porteurs de bois, etc., nous déclarons la guerre à vous et aux vôtres, à votre pays, à vos sujets et principalement à vos bestiaux, et cela pour donner à notre gracieux seigneur et maître, Godefroi d'Epsteinstein, seigneur de Mühlberg, une preuve de notre attachement; et en même temps pour me venger moi, Jean, cuisinier, de la blessure qu'on m'a faite dernièrement lorsque j'ai voulu emporter un mouton. Pour mettre notre honneur à l'abri de toute atteinte, nous vous prévenons de vous tenir sur vos gardes ainsi que vos bestiaux; du reste, nous ne comprenons dans cette menace ni votre cuisinier Hermann ni ses aides. Le présent écrit fait sous nos yeux et scellé de notre sceau, le mercredi après la Saint-André, de l'an mil quatre cent soixante et dix-sept. »

Le nom de *cartel* est resté à nos provocations en duel; mais, comme on le voit, ce n'est qu'improprement et par extension qu'il peut leur être donné.

— **Droit des gens.** Dans le droit des gens, on appelle *cartel* la convention qui se conclut pendant la guerre entre les commissaires ayant les pleins pouvoirs de leurs souverains pour régler l'échange ou la rançon des prisonniers. Les conditions du *cartel* sont ordinairement l'échange pur et simple, dans les limites d'une exacte proportion, c'est-à-dire qu'on donne colonels contre colonels, capitaines contre capitaines, hommes contre hommes, tous en nombre égal, et qu'on fixe la rançon des prisonniers en échange desquels on ne saurait en rendre d'autres. La rançon des officiers généraux et des grades importants se fixe de gré à gré; quant à celle des officiers et des soldats, elle est généralement régie à un mois de solde. Aujourd'hui on rend purement et simplement les prisonniers de guerre à la conclusion de la paix, ou même avant, sous condition qu'ils ne porteront pas les armes jusqu'à la fin de la guerre.

On nomme aussi *cartels* la convention par laquelle deux États s'engagent à se rendre réciproquement leurs déserteurs.

CARTELADE s. f. (kar-te-la-de). Métrol. Mesure agraire anciennement en usage dans la Guyenne.

CARTELADE s. m. (kar-te-la-je). Arquebus. Nom donné à une variété de fer fondu, qui sert à faire les garnitures des fusils.

CARTELÉE s. f. (kar-te-lé). Métrol. Mesure agraire qui était usitée dans le Dauphiné.

CARTELET s. m. (kar-te-lé). Comm. Petite étoffe de laine qui n'est plus en usage. || Syn. de CARTELET.

CARTELETTE s. f. (kar-te-lè-te). Comm. Ardoise taillée en pièces de petite dimension. — Adjectiv. *Ardoise CARTELETTE.*

CARTELETTI (François-Sébastien), poète italien du xvi^e siècle. Il publia, sur *Martyre de sainte Cécile*, un poème qui était plutôt un livre de piété qu'une œuvre littéraire, et qui est aujourd'hui complètement oublié. Nous ne le mentionnons que parce que Cartelletti a été quelquefois cité comme le premier auteur d'un poème italien, et, à ce titre, comme le précurseur du Tasse.

CARTELLE s. f. (kar-tè-le — dimin. de *carte*). Mus. Feuille de peau d'âne préparée avec des portées toutes tracées, où les compositeurs peuvent écrire leur musique au crayon et l'effacer ensuite avec une éponge : *Les CARTELLES viennent toutes de Rome ou de*

Naples. (J.-J. Rouss.) || Toile huilée et peinte en blanc, qui sert au même usage.

— Techn. Bois de prix, débité en petites planches pour meubles : *On débite par CARTELLER les bois recherchés, tels que le frêne, l'orme et l'érable toupeux et noueux, quand on les met par petites planches pour meubles.* (Baudrillart.) || Grosse planche qui porte les meules d'un moulin.

CARTELLIER (Pierre), célèbre sculpteur français, né à Paris le 2 décembre 1757, mort dans la même ville le 12 juin 1831. Son père, simple serrurier mécanicien, lui fit cependant donner une éducation assez soignée; il avait reconnu l'intelligence précoce de son fils, et ses rares dispositions pour la sculpture. Pierre entra donc de bonne heure dans l'atelier de Charles-Antoine Bridan, dit *Bridan le père*, après avoir passé par l'école gratuite de dessin, où il puisa les premiers éléments de son art. Bridan s'intéressa bien vite à ce jeune homme ardent au travail et qui promettait de lui faire honneur. Aussi Cartellier fit-il en peu de temps des progrès rapides; malheureusement, la mort de son père vint l'arracher à ces fortes études, et il dut demander à l'art industriel son pain de chaque jour et celui de sa mère. Il n'avait alors que dix-sept ans. Il se mit à faire des modèles de pendules, de candélabres, de flambeaux, de bouts de table, qu'il allait offrir de boutique en boutique. Mais ce travail mercantile lui faisait oublier peu à peu les pures et nobles traditions de l'art, puisées à l'atelier de Bridan; l'opiniâtreté de son travail ne pouvait suppléer à l'absence des savantes leçons du maître. Admis à l'Ecole des beaux-arts, il ne put en suivre les cours régulièrement. Il essaya cependant de concourir, trois ans après, pour le prix de Rome; mais il échoua; une seconde tentative ne fut pas plus heureuse. Alors le jeune artiste, en voyant s'évanouir l'unique espoir qui lui restait, se sentit envahi par un découragement profond, d'autant qu'il ne parvint que très-difficilement à se relever.

Cartellier ne fit donc pas le voyage d'Italie, et il ne put aller aux sources mêmes studier l'antique et s'en inspirer, et cependant, par une sorte d'intuition extraordinaire, il l'a mieux compris, il l'a rendu avec plus de bonheur qu'une foule d'autres plus heureux et même plus illustres. En 1793, un événement inattendu vint mélanger de quelque joie sa pénible et laborieuse existence : il épousa une femme charmante, qui, de plus, lui apporta une dot modeste, mais suffisante pour l'arracher à la préoccupation de la vie matérielle. Cartellier se remit donc au travail avec une nouvelle ardeur, et, trois ans après, en 1796, il exposait une petite figure en terre cuite, qui obtenait un très-grand succès. L'auteur fut un des lauréats de l'Exposition. Aux premiers bruits de cette réputation naissante, Chaligny, l'architecte du Luxembourg, alla visiter le jeune sculpteur dans son atelier, et lui commanda deux grandes figures pour la façade méridionale du palais, dont on achevait alors la décoration sculpturale. Ces statues représentaient, l'une la *Vigilance*, l'autre, la *Guerre*. Exposée au Salon de 1800, cette dernière fut très-bien accueillie et valut à Cartellier une véritable célébrité. A cette œuvre remarquable succéda la figure de la *Pudeur*, célèbre statue exposée, en plâtre seulement, au Salon de 1801. Exécutée en 1808, elle fut placée d'abord à la Malmaison, et transportée depuis en Angleterre, après la mort de l'impératrice Joséphine. Le talent de Cartellier grandissait avec sa réputation, et le bonheur avec la fortune vint enfin s'asseoir à son paisible foyer. Le plâtre de sa statue d'*Aristide* fut exposé au Salon de 1804, et, en 1805, dans la salle du Sénat. Le marbre n'en a jamais été exécuté. « L'antiquité, disait M. Quatremère de Quincy en parlant de cette figure, l'antiquité (on peut le croire) n'aurait pas mieux, dans la patrie même du personnage, fait ressortir cet héroïsme de simplicité qui caractérise l'homme juste en butte à l'ignorante prévention de la multitude. Naïveté de pose et d'action, vérité de style, justesse de costume, on dirait une statue retrouvée ou restituée. » Cette œuvre si remarquable fut suivie de la statue de Vergniaud, plâtre colossal, chef-d'œuvre du maître, qui fut placée dans l'escalier du Sénat. « C'est le moins faible de mes ouvrages, » disait modestement Cartellier. En 1808, parut au Salon, en plâtre, et en 1810, en marbre, la statue de Louis Bonaparte, roi de Hollande, avec un buste du fils aîné de ce prince. Un monument d'une plus grande proportion et bien plus important suivit ce travail; ce fut l'énorme bas-relief exécuté en 1810, au-dessus de la porte principale du Louvre. Cartellier était alors dans tout l'éclat de son talent et de sa réputation; les commandes et les honneurs lui arrivaient en foule : nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1808, membre de l'Institut en 1810, il fut chargé en 1811 d'exécuter une statue colossale de Napoléon législateur, pour l'Ecole de droit. D'autres travaux, aussi remarquables que nombreux, vinrent encore illustrer sa féconde et brillante carrière. Le gouvernement lui demanda, pour l'arc de triomphe du Carrousel, la *Reddition de la ville d'Ulm*, bas-relief d'une composition simple, serrée, grandiose, d'un effet excellent. La statue du général Pichegru, marbre d'une exécution merveilleuse, lui valut encore un très-beau succès au Salon de 1819. Cette œu-

vre est maintenant au musée de Versailles. Il faut compter aussi, parmi ses meilleures productions, la figure en haut-relief de M. de Juigné, archevêque de Paris, qui décore maintenant l'une des chapelles de Notre-Dame. Citons encore un marbre magnifique, celui de Vivant-Denon, ancien directeur des Beaux-Arts, qui fut inauguré solennellement, au cimetière de l'Est en décembre 1827. Il y a là une tristesse sérieuse, un profond recueillement, traduit avec une largeur magistrale, qui n'enlève rien au fini de l'exécution, à la puissance, à la délicatesse intime du modèle. L'âge, on le voit, n'avait pas amoindri le talent de l'artiste. Nommé professeur à l'École des beaux-arts, en 1816, il reçut la décoration de Saint-Michel en 1824. Ses dernières années furent complètement absorbées par les travaux d'ornementation du mausolée du duc de Berry, vaste monument dont la révolution de 1830 empêcha l'inauguration. Mais l'artiste acheva à la même époque d'autres travaux en voie d'exécution, et que la politique ne pouvait suspendre.

Si les commencements de Cartellier avaient été pénibles et voisins de la misère, il en fut plus tard amplement dédommagé par les plus brillants succès. Mais la fin de sa carrière devait lui rappeler cruellement les douleurs de son début. Ce ne fut pas la misère qui vint, cette fois, attrister ses derniers jours, sa vieillesse active et féconde; ce fut la mort, qui le frappa dans ce qu'il avait de plus cher, une de ses filles. Il en avait eu deux de son mariage : l'une mariée avec M. Petitot, statuaire, membre de l'Institut; l'autre, à M. François-Joseph Hem, peintre très-distingué, membre aussi de l'Institut. La plus jeune, nature délicate et charmante, ne fit que languir, faible, malade, depuis son mariage jusqu'à sa mort. Cartellier fut comme foudroyé par cette perte. Tous les efforts tentés par ses meilleurs amis pour l'arracher à lui-même vinrent échouer devant une prostration complète. Il ne survécut que quelques mois à sa fille.

C'est de l'atelier de cet artiste que sont sortis Rude, le plus grand sculpteur des temps modernes, Petitot, Roman, Nanteuil, Seurre, Denière, Lemaire, Seurre jeune, Dumont, Juley, Desbœuf, etc.

Cartellier s'est acquis une des premières places dans l'histoire de l'art français. Supérieur et de beaucoup, selon nous, à Canova, il n'a pas eu, comme lui, une existence royale, une gloire européenne. Modeste et timide, il ne savait pas se faire valoir comme l'illustre Italien.

CARTENNA, ville maritime de l'ancienne Afrique, dans la Mauritanie Césarienne. Auguste y envoya une colonie romaine. C'est aujourd'hui la ville de Ténès, à l'O. du cap du même nom, en Algérie.

CARTER (Elisabeth), femme de lettres anglaise, née en 1717, morte à Londres en 1806. Elle publia des poésies, écrivit dans le *Hambler*, et se fit surtout un nom par sa traduction d'Épictète (1758), à laquelle elle joignit des notes intéressantes. Elle donna aussi une traduction des *Dialogues sur la lumière et les couleurs*, d'Algarotti; des *Poésies* (1762), des *Mémoires*, qui ont été publiés à Londres (1807).

CARTER (Nathaniel-Hazeltine), auteur américain, né à Concord, dans le New-Hampshire en 1787, mort en 1828, prit ses degrés au collège de Dartmouth en 1811. Vers 1820, il devint éditeur de journaux et écrivit, en 1824, un poème intitulé : *les Douleurs de l'imagination*. L'année suivante, il visita le continent américain et publia à son retour des *Lettres d'Europe*, comprenant un récit de ses voyages en Angleterre, en Écosse, en France, en Italie et en Suisse pendant les années 1825 à 1827. Sa santé l'ayant ensuite obligé d'aller passer l'hiver à Cuba, il partit de là pour Marseille, et mourut dans cette dernière ville peu de jours après son débarquement.

CARTÈRE s. m. (kar-tè-re — du gr. *karteros*, robuste). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, formé aux dépens des ditomes, et comprenant une seule espèce qui vit en Portugal. || Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, comprenant une seule espèce qui vit en Australie.

CARTÈRE s. f. (kar-tè-ré). Métrol. Ancienne mesure agraire des environs d'Agén. || On disait aussi CARTERUDE.

CARTERET, village maritime de France (Manche), arrond. et à 29 kilom. S.-O. de Valognes, sur la Manche, en face de Jersey; 449 hab. Petit port de cabotage; phare à feu tournant sur le petit cap de même nom. Exportation, surtout pour Jersey, de porcs, moutons, œufs, beurre, légumes et graines. Château fort, dunes et falaises pittoresques.

CARTERET (Philippe), capitaine de vaisseau de la marine royale d'Angleterre et navigateur célèbre au XVIII^e siècle. Il fit dans l'hémisphère Sud d'importantes découvertes auxquelles son nom demeura attaché. Ce fut au mois d'août de l'année 1766 que le capitaine Carteret partit sur l'*Hirondelle* avec le capitaine Wallis, montant le *Dauphin*, pour son voyage d'exploration. Les deux capitaines arrivèrent dans le détroit de Magellan à l'époque de l'année représentée par Byron comme la plus favorable; cependant les saisons sont si peu régulières dans ces climats orageux,

III.

que le *Dauphin* ne mit pas moins de quatre mois à passer le détroit de Magellan, et ne pénétra dans la mer du Sud que le 11 avril 1767. Quant à l'*Hirondelle*, fort mauvaise voilière, elle se trouva hors d'état de franchir le détroit, et dut faire une relâche qui la sépara pour toujours de sa conserve. Tandis que le capitaine Wallis traversait l'océan Pacifique, Carteret se débattait, à l'entrée occidentale du détroit de Magellan, contre les dangers sans nombre et les mille obstacles qui, dans un pareil voyage, accompagnent un navire mal fourni et peu fait pour des expéditions de ce genre. Il finit cependant par passer le détroit, et traversa l'océan Pacifique par une route un peu plus au sud que celle qu'avait suivie le *Dauphin*. Après avoir quitté le Masafuero, Carteret eut connaissance, sous le 25^e 9' de latitude sud, d'une île élevée à laquelle il donna le nom d'*île Pitcairn*, du nom d'un jeune officier qui l'avait aperçue le premier. Il espérait rencontrer ensuite les îles Salomon, et, en réalité, il doit en avoir beaucoup approché; mais, ayant échoué dans ses tentatives pour vérifier les découvertes des navigateurs espagnols, il ne craignit pas de révoquer en doute leur véracité aujourd'hui reconnue. L'île à laquelle il donna le nom d'île d'Egmont était probablement la Santa-Cruz des Espagnols, et son île Gower n'est pas à une grande distance de la plus considérable de celles qui composent le groupe Salomon. En arrivant à la Nouvelle-Bretagne, dans le bras de mer que Dampier avait nommé le détroit de Saint-George, il fut conduit à croire que ce détroit aboutissait à une mer ouverte, et, s'y risquant, il découvrit, ce que Dampier avait déjà constaté, que la Nouvelle-Bretagne, séparée de la Nouvelle-Guinée, était elle-même coupée en deux par un canal, qu'il appela le canal Saint-George. Carteret désigna la plus septentrionale de ces îles sous le nom de Nouvelle-Irlande; la plus méridionale demeura en possession du nom de Nouvelle-Bretagne, sous lequel tout le groupe avait été d'abord vaguement indiqué. En quittant le canal Saint-George, Carteret détermina la position de plusieurs des îles semées sur ces mers, et leur donna les noms des Neuf-Îles, depuis les Carteret, du Nouveau-Hanovre, d'îles Portland, d'îles de l'Amirauté, etc. Enfin il dressa la carte de la côte occidentale des îles Célebes, qu'aucun autre vaisseau de guerre n'avait touchées avant l'*Hirondelle*. L'état déplorable de son équipage contraignit Carteret de rester quelque temps à Macassar. Ce ne fut qu'au commencement de l'année 1769 qu'il put retourner en Europe. L'*Hirondelle* fut rejointe en route par la *Boudeuse* et l'*Etoile*, qui revenaient aussi de l'océan Pacifique, sous le commandement de Bougainville. Les deux navigateurs échangèrent quelques communications, avec tant de réserve et de jalousie toutefois, que chacun d'eux ne craignit pas de cacher à l'autre jusqu'à cette circonstance qu'il avait fait le tour du monde. La relation du voyage d'exploration du capitaine Carteret dans l'océan Pacifique se trouve jointe au premier voyage du capitaine Cook dans le recueil de Hawkesworth; elle a été traduite en français par Suard.

CARTERET (îles), groupe de petites îles de l'Océanie, dans l'archipel de Salomon, au S.-E. de l'île de Choiseul, par 153° long. E. et 4° 42' lat. S., découvertes en 1767 par Philippe Carteret, qui les nomma les Neuf-Îles. Elles furent revues en 1781 par Maurelle, qui les prit pour les îles Outong-Java de Tasman; par Shortland en 1788, et par Hunter en 1791. D'après Carteret, une seule de ces îles est assez grande; les huit autres sont petites, basses, et cependant couvertes d'arbres et très-peuplées. Les habitants sont des noirs à cheveux crépus; ils sont armés d'arcs et de flèches et possèdent de grandes pirogues qui manœuvrent à la voile.

CARTÉRIE s. f. (kar-tè-ré-ti — de *Carteret*, célèbre voyageur). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées et de la tribu des malaxidées, comprenant une seule espèce qui croît à la Nouvelle-Guinée.

CARTERIE s. f. (kar-te-ri — rad. *carte*). Art, industrie du fabricant de cartes; atelier où l'on fabrique les cartes : *La Carterie est une industrie privilégiée. On ne peut fonder une Carterie sans y être autorisé.*

CARTÉRIQUE s. f. (kar-té-ri-ke — du gr. *karterikos*, patient). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des longicornes, dont l'espèce type vit à la Guyane.

CARTERO s. m. (kar-te-ro). Techn. Lame de bois qui contient les fils de la chaîne d'un tissu.

— Comm. Petit portefeuille.

CARTERON, **ONNE** s. Ethnol. Syn. de QUARTERON.

— s. m. Métrol. Syn. de QUARTERON.

— **Homonyme**. Quarteron.

CARTERON (E.-A.-Edouard), littérateur français, né en 1816. Il fut élève de l'École polytechnique, servit quelque temps dans la marine, entra, en 1848, au ministère des affaires étrangères, et finit par se livrer aux travaux littéraires. Il collabora, avec MM. Noël des Vergers et Léon Renier, au *Complément de l'Encyclopédie moderne*.

CARTERONICO (Nicolo), pseudonyme de

Antoine Forteguerrri, dit le Jeune. V. FORTEGUERRI.

CARTERONYX s. m. (kar-te-ro-niks — du gr. *karteros*, fort; *onux*, ongle). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, syn. de MONOCRAME.

CARTÉSIANISME (kar-té-zi-a-ni-sme — de *Cartesius*, nom latinisé de Descartes). Philosophie de Descartes : *Un temps viendra où les partisans de Newton n'auront pas plus de vogue que les sectateurs du CARTÉSIANISME*. (Grimm.) Le CARTÉSIANISME ou le dogmatisme moderne règne depuis environ deux siècles dans l'école. (Lamenn.) Le génie chrétien avait donné au CARTÉSIANISME une théodicée sublime. (V. Cous.)

— **Encycl.** Nom donné à la doctrine philosophique issue des principes émis par Descartes. Cette doctrine consiste dans l'élimination radicale de trois systèmes en possession des écoles et de la renommée : le mysticisme ou la philosophie religieuse proprement dite; l'aristotélisme, ou, comme on l'appelait dans les écoles, la philosophie scolastique fondée sur les principes d'Aristote soumis à la méthode syllogistique, et enfin le traditionalisme ou doctrine philosophique fondée sur la base de l'autorité et de l'histoire de la philosophie. Le *cartésianisme*, en réalité, est la substitution de la raison à tous les autres principes d'information connus auparavant; il est l'origine de l'éclectisme, et comme lui n'admet que les idées produites par l'entendement s'étudiant lui-même et rejetant tout ce qui n'est pas sujet à l'évidence rationnelle. Le *cartésianisme* n'est pas l'œuvre personnelle de Descartes, mais le fruit d'une évolution de la pensée. Il traduit un état social et les idées mises en circulation par la Réforme, d'une part, et de l'autre par le mouvement qu'on a nommé la Renaissance et auquel l'étude de l'antiquité a donné lieu. Tous les penseurs du XVI^e et du XVII^e siècle ont contribué à son avènement depuis Luther jusqu'à Bacon, Malebranche, Spinoza et Leibniz. Depuis deux cents ans, tous les systèmes historiques étaient aux prises. Le *cartésianisme* en est l'exclusion formelle. Il abjure les systèmes au profit de la pensée. La vérité pour lui, c'est la pensée dont les actes sont constatés par le sens intime. Tout le monde a donc eu part à sa formation. Descartes a eu l'avantage de résumer l'état des esprits et de fournir aux idées qui commençaient à se faire jour de tous les côtés une formule précise et harmonique. Cela suffit à sa gloire. Il n'est que l'interprète du sentiment général; mais il sait interpréter ce sentiment d'une façon élevée. On lui doit d'avoir, pour ainsi dire, concentré et mis en lumière une foule de doctrines errantes réduites par lui en un corps et disposées de manière à pouvoir devenir l'objet d'un enseignement scientifique. Depuis Aristote et Platon, nul, dans le domaine de la philosophie, n'avait possédé à un pareil degré le génie nécessaire au renouvellement des études, à qui son nom sert d'enseigne. Il a réalisé l'idéal du philosophe, entrevu déjà par l'humaniste Pomponat : « La soif de la vérité le consume; il est honni de tous comme un insensé; les inquisiteurs le persécutent; il sert de spectacle au peuple. » Descartes avait une maturité de jugement et une modération de forme qui ne l'exposèrent point à des persécutions directes, quoiqu'il vint renverser l'édifice entier des connaissances humaines, afin de le reconstruire à neuf. Plusieurs hommes d'une valeur moindre et d'une intempérance de langage qui leur avait été fatale, avaient déjà tenté, avant Descartes, la révolution qu'il eut le bonheur d'accomplir. Il suffira d'en nommer quelques-uns, comme Ramus, tué pendant les funestes journées de la Saint-Barthélemy; Jordano Bruno, qui périt sur le bûcher; Vanini, Campanella, et dans une autre direction Galilée et Bacon, ce dernier avec un succès qui fut le précurseur de celui de Descartes. Ils avaient tous plus ou moins succombé à la peine par la faute des temps et le manque d'a-propos de leurs efforts plutôt que par leur insuffisance. Descartes eut sur eux le double avantage de la supériorité de l'intelligence et du moment favorable à l'entreprise tentée par lui. Bacon n'était pas fait pour accomplir la tâche de Descartes. Il avait, d'une part, l'esprit trop lourd; de l'autre, il était trop spécialiste, et puis il n'écrivait qu'en latin, et, dès le XVII^e siècle, quiconque aspirait à une influence réelle et durable était obligé d'écrire dans l'idiome connu de tous. Même dans le domaine exclusif des sciences, il n'a exercé au XVII^e siècle qu'une influence restreinte. Il doit sa renommée moderne presque tout entière au parti encyclopédique et au sensualisme du XVIII^e siècle. Le matérialisme le revendiquait comme un de ses pères et tendait naturellement à agrandir son rôle. Par contre, le spiritualisme du XIX^e l'a déprécié comme un de ses ennemis. Il y a un milieu entre ces deux exagérations. Bacon eut une très-grande part dans le progrès des sciences naturelles, depuis le commencement du XVII^e siècle. Dans les sciences morales et métaphysiques, sa part est à peu près nulle. Il ne s'en est pas occupé. Même en ce qui concerne les sciences naturelles, il n'a fourni que des méthodes; aucune découverte ne s'attache à son nom, tandis que Descartes, bien que métaphysicien avant tout, a laissé en physique, en géométrie et en algèbre des traces durables de son passage. Ce qui prouve

surabondamment le peu d'influence de Bacon sur ses contemporains, c'est qu'on ne le trouve cité nulle part dans les écrits du temps. Au contraire, Descartes est cité partout, et son nom a une autorité que les termes employés à son égard constatent de reste. De fait, le *cartésianisme* n'existe pas; mais le *cartésianisme* est une notion historique d'une importance capitale dans les annales des sciences naturelles comme de la métaphysique et de la morale.

A l'exemple de toute philosophie dont la raison est le fondement, le *cartésianisme* s'occupe d'abord de la certitude. Avant de connaître telle ou telle vérité, il importe de s'informer si la vérité existe. Le *cartésianisme* ne préjuge pas de la question, et, avant de rien affirmer, il se place discrètement sur le terrain du doute absolu. Afin de ne point effaroucher les consciences catholiques, il déclare que ce doute est purement méthodique, c'est-à-dire n'a d'existence qu'en logique. Il est réel en dernière analyse, et, s'il ne l'était pas, il ne serait qu'une comédie ridicule. Mais le doute n'est pas un terrain sur lequel Descartes veuille rester définitivement. C'est simplement de l'ignorance concernant la vérité, et, dès le début, il s'informe de la vérité. Cette information consiste à s'interroger soi-même. Descartes s'interroge, et, comme premier fait dont il ne lui est pas permis de disconvenir sans se fermer à jamais le chemin de la science et de la vérité, il découvre le sens intime ou la conscience. La conscience ne peut pas plus se nier que le soleil. Elle lui, et cela doit suffire, car il est impossible de contrôler ses données. La lumière que fournit la conscience, Descartes la nomme évidence. L'évidence est le fondement de toute la philosophie cartésienne. C'est au moyen de l'évidence que Descartes exclut l'autorité et enveloppe Aristote dans cette proscription, parce que ce dernier était la principale autorité du temps. Bossuet a parfaitement compris, bien qu'il fût cartésien, cette exagération du système fondé sur l'évidence, et il réclame pour Aristote, c'est-à-dire pour l'expérience que donnent les sens : « Sans le secours des sens, dit-il (*Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*), je ne pourrais non plus deviner s'il y a un soleil, que s'il y a un tel homme dans le monde. Bien plus l'esprit, occupé de choses incorporelles, par exemple de Dieu et de ses perfections, s'y est senti excité par la considération de ses œuvres, ou par sa parole, ou enfin par quelques autres choses dont les sens ont été frappés. » D'autres réclament en faveur de l'autorité. Pascal, dans le chapitre des *Pensées* intitulé : *De l'autorité en matière philosophique*, distingue avec raison entre les choses qui relèvent de la raison et celles que fournit le témoignage humain. Huet, avec la hauteur d'esprit et l'érudition qu'on lui connaît, démontre l'utilité pratique et la valeur immense de la tradition et de l'autorité en matière pensante comme dans les choses de la vie pratique. Mais Descartes comprenait sa mission et il savait que, s'il allait trop loin, on saurait bien revenir sur ses pas quand cela serait nécessaire. Quoique son système soit la négation même de l'autorité et de la tradition, il ne les attaque point en face; mais il fait ressortir les avantages de la liberté, ce qui revient au même : « Et, particulièrement, dit-il, je mettais entre les excès toutes les promesses par lesquelles on retranche quelque chose de sa liberté, non que je désapprouvassé les lois qui, pour remédier à l'inconstance des esprits faibles, permettent, lorsqu'on a quelque bon dessin, ou même pour la sûreté du commerce quelque dessin qui n'est qu'indifférent, qu'on fasse des vœux ou des contrats qui obligent à y persévérer; mais à cause que je ne voyais au monde aucune chose qui demeurât toujours en même état et que pour mon particulier je me promettois de perfectionner de plus en plus mes jugements et non point de les rendre pires, j'eusse pensé commettre une grande faute contre le bon sens, si, pour ce que j'approuvais alors quelque chose, je me fusse obligé de la prendre pour bonne encore après, lorsqu'elle aurait peut-être cessé d'être ou que j'aurais cessé de l'estimer telle. »

La méthode de Descartes se confond presque avec sa théorie de la certitude. Il part de la pensée pour en tirer toutes nos connaissances, de manière à ne compter dans l'homme pour réelle que l'existence de la pensée : « *Cogito, ergo sum*, je pense, donc je suis. » Il n'y a que la pensée de réel. Et, en effet, sans la pensée, que serions-nous? Qu'est-ce qu'un être qui ne pense pas? Il existe peut-être pour un autre qui pense, mais il n'existe pas pour lui-même. Du moi pensant, Descartes tire l'existence de Dieu et celle du monde. Cette manière d'envisager les choses a prévalu. Si l'on excepte quelques écoles éprises d'un matérialisme étroit, qui tuent l'homme moral pour l'absorber dans la nature extérieure qu'ils lui donnent soi-disant à exploiter, toutes les grandes écoles philosophiques qu'on a vues s'élever en Europe depuis le XVII^e siècle, à commencer par celles de Kant et de Hegel, ont pris le moi cartésien pour point de départ de leur enseignement. Cette tendance a été l'origine d'une science nouvelle, la psychologie, destinée à servir d'introduction à la philosophie et à remplacer, dans un temps donné, par la raison appliquée à l'étude d'elle-même, toutes les métaphysiques individuelles, nées de la considération exclusive d'une partie du problème à

résoudre, par la raison appliquée à l'étude d'elle-même.

Par ce principe du *moi* pensant pris pour point de départ et où Descartes a puisé la théorie des idées innées, il rentrait dans la tradition par la meilleure porte. En effet, notre entendement tel qu'il est constitué est le fruit de la tradition, et il en constate le caractère bien mieux que les livres qui ne sont très-souvent que l'écho de préjugés personnels donnés pour des idées appartenant à tout le monde. A l'entrée de cette voie cependant, Descartes s'est arrêté : il n'a fait que poser comme acquis le fait de l'existence des idées innées. Il n'en détermine ni le caractère, ni l'origine, ni la nature, et, sous ce rapport, il est infiniment au-dessous de Malebranche, son meilleur disciple en France, qui, en concentrant ses efforts sur un point particulier de la doctrine de son maître, est parvenu à le dépasser de si loin. Les idées innées ont pourtant fourni à Descartes des arguments qui ont fait leur chemin depuis. C'est lui qui a mis en lumière le fait en vertu duquel l'idée du *fini* est une révélation de l'idée d'*infini*. Hobbes et Gassendi ont dirigé contre lui à cet égard des objections qui ne sont pas encore résolues. Quoi qu'on dise, il est loin d'être démontré que l'idée d'*infini* ne soit pas réductible à l'idée d'*indéfini*. Si la preuve était faite, l'existence de Dieu n'aurait pas besoin, pour être claire et évidente, du luxe d'arguments dépensés en vain par la métaphysique en vue de l'établissement d'une façon péremptoire. En définitive, les considérations de Descartes sur l'existence de Dieu ont été le point de départ de toute une littérature spéciale. La *Recherche de la vérité sur la nature de la raison*, le chef-d'œuvre de Malebranche, n'en est qu'un long commentaire, fait, il est vrai, par un homme de génie. Bossuet et Fénelon ont repris cette théorie en sens inverse, et, au commencement du XIX^e siècle, M. de La Luzerne en a fait l'objet d'un livre resté classique. Descartes n'avait pas convaincu Pascal, qui déclare catégoriquement l'existence de Dieu impossible à prouver par la raison, et annonce dans ses *Pensées* la résolution bien arrêtée de ne point se servir des preuves rationnelles de l'existence de Dieu dans le grand ouvrage qu'il méditait sur la religion chrétienne, et que la mort est venue interrompre. La théorie du monde, tirée par Descartes de l'existence du *moi* pensant, a exercé une influence terrible. Spinoza a bâti son système entier sur la définition cartésienne de la substance. Elle a servi depuis au panthéisme à nier le spirituel et même la personnalité humaine. On a contesté à Descartes la paternité des principes dont sont issus les systèmes préconisés plus tard par Locke, Condillac, le sensualisme, et avant eux par Spinoza, dont descendent intellectuellement les systèmes panthéistes de l'Allemagne moderne. Il est constant que Descartes n'a pas professé tant de systèmes contradictoires et dont le développement aurait dépassé les forces d'un homme. Mais plusieurs de ses ouvrages, comme les *Méditations* et les *Principes*, en contiennent les germes. Leibnitz les y avait reconnus avant qu'ils eussent produit leurs fruits naturels. La définition de la substance cartésienne s'applique aussi bien à Dieu qu'à la nature. Plusieurs cartésiens ne tardèrent pas à confondre les deux choses. De là à nier la personnalité humaine, il n'y a qu'un pas. Si Dieu et la nature coïncidaient, c'est donc que la nature *pensait*. Pourquoi les êtres animés, chez qui il est si difficile de distinguer deux substances, ne seraient-ils pas des accidents divins, ou, si l'on veut, des modes de Dieu? Claudberg ne tarda point à l'affirmer en disant que les êtres finis en général étaient des actes divins, et que l'homme n'était, relativement à Dieu, que ce qu'est une de nos pensées relativement à notre esprit. D'autres disciples de Descartes, Delaforgue, Sylvain Régis, Geulinx n'avaient pas été aussi loin, mais avaient les mêmes tendances. Malebranche consacra cette manière de voir. Derrière la voile de piété qui enveloppe ses œuvres et la délicatesse des formes, les mêmes doctrines se reproduisent, et, il faut bien en convenir, poussées à un degré que l'infériorité des autres cartésiens ne leur permettait point d'atteindre. Suivant Malebranche, Dieu est la cause immédiate de n'importe quelle modification de notre âme. Cette théorie ne détruit pas seulement le libre arbitre, elle nie d'un seul coup toutes les facultés de l'âme. L'homme n'est plus qu'une machine qui fonctionne sous la main de Dieu comme un instrument quelconque dans la main d'un ouvrier. Spinoza n'avait pas les scrupules de Malebranche, c'était, d'ailleurs, un esprit d'une audace inouïe, qui allait tout de suite jusqu'à l'extrémité des choses. Il refusa de voir des substances distinctes pour n'admettre que des formes fugitives dans les créatures qu'un caprice de Dieu faisait naître et disparaître du jour au lendemain sur le théâtre du monde. Quant à Leibnitz, qui sut découvrir à première vue d'où procédaient les nouvelles doctrines issues des livres de Descartes, il fut frappé de la difficulté extraordinaire de faire agir l'un sur l'autre deux principes comme l'esprit et la matière qui, étant distincts, ne sauraient avoir aucun point de contact, ni, par conséquent, avoir action l'un sur l'autre. Il ne reconnaît point à ses monades la faculté d'agir hors d'elles-mêmes. Il est vrai que, pour ne point tomber dans le panthéisme, c'est-à-dire dans le système de la nécessité absolue, il a

recours à l'harmonie préétablie. C'est un pis-aller fort ingénieux qui, d'ailleurs, ne remédie à rien, car, de quelque manière qu'on s'y prenne pour expliquer le fait, la réalité en est incompatible avec l'existence du libre arbitre.

Mais il n'y a pas seulement les doctrines à considérer dans le *cartésianisme*; il importe surtout d'examiner quelle a été l'influence de ces doctrines sur la société, car les philosophes ne font qu'un petit groupe, et si la postérité est souvent appelée à les juger, il arrive fréquemment que leurs théories passent inaperçues de leurs contemporains, qui ne sont pas en contact direct avec elles. Il n'en a pas été ainsi des idées de Descartes. Elles eurent dès le moment où l'auteur les produisit un grand retentissement. Les universités, l'Eglise, les gouvernements s'en occupèrent. Le monde officiel et religieux hésita sur leur signification et la conduite à tenir à leur égard, mais le public lettré fut vivement impressionné. Elles parcoururent le monde civilisé en quelques années. La polémique qu'elles susciterent d'abord ne fut pas inutile à leur développement. Cette polémique s'engagea dans les Pays-Bas entre Descartes et le pédant Voet (v. au mot DESCARTES). Les états de Hollande intervinrent un moment. Descartes fut menacé dans son honneur et dans sa liberté; puis, l'orage fini, comme la querelle avait été retentissante, l'attention générale fut attirée sur les principes cartésiens. En Angleterre, Hobbes, alors réfugié en France comme partisan des Stuarts, était en rapports personnels avec Descartes. Celui-ci méprisa ses observations, et Hobbes en garda un ressentiment qui l'indisposa contre la doctrine cartésienne en général. Gassendi, en France, lui était hostile pour d'autres motifs. Arnauld l'étudiait avec anxiété et se demandait quel en serait l'effet sur le christianisme, préoccupation que partageaient Pascal, Nicole et l'école de Port-Royal, où néanmoins le *cartésianisme* trouva des défenseurs convaincus et autorisés. Au-dessous de ces talents de premier ordre, les professeurs et les savants s'en occupèrent chacun à son point de vue particulier. Descartes fut donc soumis à une inquisition à peu près générale. L'Oratoire, par esprit d'opposition, se constitua son avocat. Les parlements étaient heureux de trouver à leur portée un esprit d'indépendance qui allait émanciper la pensée du joug de l'autorité. La Sorbonne et les jésuites étaient hostiles et attentifs. En un mot, quand Descartes mourut, l'élite de la société, en France et même hors de France, s'occupait de lui et de sa manière de penser. A Rome, on n'avait pas condamné les livres de Descartes du vivant de l'auteur. Les jésuites étaient restés dans l'expectative tant qu'ils n'avaient pas eu à craindre d'avoir le *cartésianisme* pour adversaire. Mais quand l'Oratoire, Port-Royal et le jansénisme s'en furent emparés comme d'une arme contre eux, ils commencèrent à s'agiter. Leur premier argument était toujours le saint-office. Ils firent mettre à l'index les œuvres de Descartes. La sentence portait, il est vrai, *Donec corrigantur*, jusqu'à ce qu'elles soient corrigées. Ce fut aussi, grâce à leurs intrigues qu'un ordre du roi défendit de prononcer une oraison funèbre à Descartes. Ils intriguèrent également pour que la Sorbonne sollicitât du parlement un arrêt de proscription contre le *cartésianisme*. Ils invoquaient un arrêt de 1624 défendant de professer une doctrine contraire aux auteurs anciens et approuvés. Le parlement n'entendait pas souscrire à leurs prétentions, mais il y aurait été contraint, si un mémoire substantiel d'Arnauld et une contrefaçon d'arrêt, écrite par Boileau en style burlesque, en faveur des maximes d'Aristote, n'avaient mis l'opinion publique en éveil et dispensé le parlement de prononcer une sentence ridicule. Cependant les jésuites insistèrent. Le conseil du roi n'avait pas à subir les exigences de l'opinion; aussi proscrivit-il par arrêt l'enseignement public de la doctrine cartésienne, toujours à la requête des jésuites (1670). Les universités de Paris et de province furent mises en demeure d'exécuter l'arrêt, et elles durent s'y résigner, bien que des protestations nombreuses, émanées de quelques-uns de leurs membres, aient de fait rendu la mesure à peu près illusoire. L'affaire prit une couleur janséniste. En 1680, le P. Valois, jésuite, citait Descartes et ses partisans devant l'assemblée du clergé de France, comme atteints de calvinisme : c'était le reproche ordinaire adressé aux jansénistes. Le clergé de France eut la prudence de rester neutre; il est probable que Bossuet, qui était cartésien, intervint officieusement. Cependant quelques professeurs, pour éviter d'être poursuivis ou suspendus, interrompirent leurs cours. L'Oratoire était puissant; il crut devoir donner l'exemple de la résistance; mais il fut obligé de céder et de signer en 1678 un concordat par lequel il s'engageait à enseigner : 1^o que l'étendue n'était pas l'essence de la matière; 2^o qu'en chaque corps, il y a une substance distincte de la matière; 3^o que la pensée est distincte de l'âme; 4^o que le vide n'est pas impossible. Le temps était à la réglementation. Elle entraînait en métaphysique comme en théologie. C'est l'époque, en effet, des fameux articles de 1682, rédigés par Bossuet et imposés au clergé, que même aujourd'hui il est libéral de défendre, tant il est d'usage d'abuser de ce mot au profit de ce qui est tout le contraire de la liberté.

Le *cartésianisme* eut ses martyrs. Il suffira

de citer quelques noms. Le P. Lamy, oratorien, fut chassé de sa chaire de philosophie; on lui défendit de prêcher. Le P. André, quoique membre de la compagnie de Jésus, était cartésien; on le pourchassa de collège en collège, jusqu'à ce que son opiniâtreté le fit mettre à la Bastille sur la demande expresse de ses supérieurs. C'étaient des persécutions inutiles. La doctrine de Descartes était désormais entrée dans l'opinion et n'en devait plus sortir. On n'osa s'attaquer ni à Bossuet, ni à Fénelon, ni au P. Malebranche; on fut obligé de composer avec Port-Royal et les oratoriens; on réussit encore moins à chasser Descartes de la littérature. Il s'était attaché à séparer la politique et la religion de la philosophie. C'était une précaution salutaire qui le sauva. Les lettres avaient dû faire comme lui pour échapper aux enfants de Loyola et ne pas donner prise à leur inquisition occulte. A l'aide de ce subterfuge, les écrivains parviennent à ne pas trop effaroucher le despotisme royal. A première vue, les lettres du XVII^e siècle n'ont rien à faire avec les principes cartésiens. Lorsqu'on les examine de plus près, on remarque qu'elles s'inspirent constamment du spiritualisme de Descartes. Hors la littérature légère, organe ordinaire des passions et des vices de chaque époque, les lettres du XVII^e siècle sont empreintes du haut esprit qui préside aux conceptions de Descartes. Elles ne sont plus mystiques et dévotes comme, au XVI^e siècle, la littérature religieuse de Calvin et de Bèze, ou sceptiques et matérialistes comme Rabelais et Montaigne. Elles se consacrent sous la plume des écrivains classiques à l'étude de l'âme humaine, à l'analyse des facultés et de la volonté. Racine, Corneille, Molière, à l'exemple de Pascal, d'Arnauld, de Bossuet, de Fénelon, de Saint-Evremond, et d'autres non moins célèbres, étudient le cœur humain et l'action de l'intelligence dans les événements ordinaires de la vie au point de vue cartésien. Quand mourut Louis XIV, le *cartésianisme* n'avait plus de contradicteurs. Il est nécessaire d'avouer que son triomphe fut court; il avait servi, pour ainsi dire, de transition entre le mysticisme et le sensualisme. Dès la régence, il disparait pour faire place à une autre philosophie à laquelle, dans la période précédente, il avait servi de précurseur. Cette destinée n'est pas extraordinaire. Descartes avait, comme on l'a vu plus haut, éliminé le sentiment (le mysticisme) d'une part, et de l'autre la tradition. Sa doctrine était, si l'on veut, une décadence en même temps qu'un progrès. Le bien qu'il fit fut d'affranchir l'esprit humain joug de la routine et de l'autorité. Le mal qu'il y a à lui reprocher est d'avoir établi le règne exclusif de la raison au détriment des autres facultés de l'âme, le sentiment et l'imagination dont tout le moyen âge avait vécu et qu'à leur insu défendirent les jésuites, moins par goût pour ces choses-là que pour les faire servir à leur influence.

La décadence des idées cartésiennes avait commencé par les idées scientifiques du maître. Newton et le système de la gravitation universelle avaient détruit l'hypothèse des tourbillons. Du côté métaphysique, Locke avait entamé la théorie des idées innées, et assuré l'avènement prochain de la doctrine de la sensation. Et puis le matérialisme brutal de Toland en Angleterre, de Lamettrie, d'Holbach et du parti philosophique et physocratique en France, avait remplacé à la fois le *cartésianisme* et le sensualisme dans l'opinion du plus grand nombre. Il était réservé au XIX^e siècle de ressusciter momentanément le *cartésianisme*. Cette restauration éphémère, due aux efforts combinés de MM. Royer-Collard, Maine de Biran, Cousin et Jouffroy, s'est appelée l'*éclectisme*. Ceux qui ont fondé l'*éclectisme* n'étaient pas plus cartésiens qu'autre chose. A l'exception de Royer-Collard, qui voyait dans le renversement de la philosophie du dernier siècle un échec à infliger à la politique révolutionnaire, et de Jouffroy, dont les instincts presque mystiques répugnaient à la grossièreté de la philosophie sensualiste, les fondateurs de l'*éclectisme* n'avaient ni doctrine ni conviction personnelle. Ils voyaient, dans la substitution de la philosophie de Descartes à celle qui régnait d'abord, une gloire à acquérir pour eux-mêmes, qui auraient le bénéfice de la révolution accomplie, et ensuite la satisfaction de contribuer au mouvement de réaction qui se manifestait de toutes parts contre les hommes et les idées du XVIII^e siècle.

Le *cartésianisme* n'est pourtant pas mort. Il s'est plutôt transformé qu'il n'a cessé d'exister. La plupart des principes qu'il a émis continuent de jouir d'une grande autorité et se transmettront à une longue postérité. L'évidence, l'idée d'infini, les méthodes imaginées par Descartes pour diriger la raison dans la recherche de la vérité subsistent. L'enseignement de l'Etat repose tout entier sur les idées cartésiennes. La plupart des systèmes modernes lui doivent leur origine. Le *cartésianisme* n'aurait fait que provoquer l'immense mouvement intellectuel du XVIII^e et du XIX^e siècle, que cela suffirait à lui assurer une large place dans l'histoire de la philosophie moderne. De même, plusieurs découvertes importantes faites par Descartes dans le domaine des sciences naturelles ont produit des résultats dont l'effet ne cesse de se développer. « Descartes, dit M. de Kératry à propos des travaux scientifiques du chef de l'école cartésienne, a rarement justifié sa théorie par le

calcul; plus rarement, il en a fait une application raisonnée aux phénomènes réels. Tandis que Newton remonte de l'effet à la cause, Descartes a imaginé une cause à laquelle il a subordonné les effets. Aussi, tandis que les tourbillons sont oubliés, sans même qu'il faille rapporter l'honneur de leur défaite aux critiques judicieuses de Cudworth et de Grégori, la gravitation gouverne encore les cieux devant le contemplateur philosophe; il s'étonne, il admire, il est satisfait, surtout si, à la vaste conception du géomètre de la Grande-Bretagne, il ajoute la théorie très-vraisemblable de notre célèbre Laplace sur le mouvement diurne de la terre. » Mais les hypothèses cartésiennes sont pour moitié dans les progrès subséquents des sciences, progrès qui ont illustré d'autres noms, sans ôter à Descartes la part qui lui revient dans leurs succès.

A consulter sur le *cartésianisme* : 1^o *Recueil de pièces curieuses concernant la philosophie de Descartes*, ouvrage publié par Bayle (Amsterdam, 1684, 1 vol. in-12); 2^o G. Huet, *Mémoires pour servir à l'histoire du cartésianisme* (Paris, 1693, 1 vol. in-12); 3^o Baillet, *Vie de M. Descartes* (Paris, 1691, 1 vol. in-4^o); 4^o article *Cartésianisme*, dans l'*Encyclopédie de Diderot*; 5^o Cousin, *Mémoire sur la persécution du cartésianisme*; 6^o Bordas-Demoulin, *Le Cartésianisme ou la véritable rénovation des sciences* (Paris, 1843, 2 vol. in-8^o); 7^o Fr. Bouillier, *Histoire et critique de la révolution cartésienne* (Paris, 1842, 2 vol. in-8^o).

On peut aussi consulter avec fruit les *Œuvres philosophiques de Descartes*, publiées par M. Adolphe Garnier, avec une *Biographie de Descartes* et l'*Analyse de tous ses ouvrages* (Paris, 1835, 4 vol. in-8^o).

CARTÉSIANISME (CRITIQUE DU), par Huet, évêque d'Avranches. Ce savant qui, dit l'historien Hallam, possédait plus d'érudition générale que de profondeur philosophique, et qui cependant n'était pas entièrement dépourvu de cette dernière qualité, attaqua toute la théorie de Descartes dans sa *Censura philosophiae cartesianae*. On ne saurait nier que Huet ne frappe bien sur les points vulnérables de la métaphysique cartésienne, et ne fasse ressortir avec quelque justice leurs variations alternatives du scepticisme au dogmatisme. Sous d'autres rapports, il montre une connaissance insuffisante de l'esprit humain et des principes de raisonnement de Descartes. Il répète cette chicane de Gassendi, que *cogito ergo sum* entraîne la vérité de *quod cogitat est*. Les cartésiens, dit Huet, prétendent que la majeure ou universelle se déduit de la mineure; encore bien que cela soit vrai des choses connues par induction, il n'en est pas de même des propositions nécessairement connues, ou, comme on les appelle dans les écoles, des propositions *a priori*, comme celle-ci, par exemple : *Que le tout est plus grand que sa partie*. Il n'est pas cependant probable que Descartes eût poussé jusque-là sa réplique à la critique de Gassendi; quelques philosophes ont bien rapporté à la simple expérience notre connaissance des axiomes géométriques; mais cette opinion ne paraît pas d'accord avec la théorie cartésienne.

CARTÉSIE s. f. (kar-té-zi). Bot. Syn. de STOCKÉSIE, genre de composées.

CARTÉSIE, **IE**NE adj. (kar-té-zi-ain, ié-ne — de *Cartesius*, nom latinisé de Descartes). Qui appartient à Descartes ou à sa doctrine : *La philosophie cartésienne*. Un philosophe cartésien. La chose vint à ce point qu'il ne fut presque plus permis de se dire cartésien qu'à la condition de soutenir que les bêtes sont des machines. (Flourens.)

— s. m. Partisan du système philosophique de Descartes : CARTÉSIENS, malebranchistes, jansénistes, tout se déclare contre moi. (Volt.) Malebranche est, de tous les cartésiens, celui qui a le mieux aperçu les causes de nos erreurs. (Condill.)

CARTEUX, **EUSE** (kar-teu, eu-ze — rad. *carte*). Techn. Se dit des tissus qui ont de la consistance, de la main.

CARTHÉUSER, médecin allemand. V. CAR-THÉUSER.

CARTHAG (saint), mort en 657. Il fonda le monastère de Katherin, en Irlande, et fut, dit-on, le premier évêque de Lismore. Il était surnommé *Mochuda* ou *le Matinal*.

CARTHAGE. Cette ville antique offre à l'historien et au géographe bien des problèmes à résoudre, et le premier de tous est celui-ci : Quel était son véritable nom? Il est bien évident que les différents noms de la grande ville punique qui nous ont été conservés par les auteurs grecs et les auteurs romains reproduisent tous ou du moins cherchent à reproduire le plus exactement possible le nom national que les Carthaginois donnaient eux-mêmes à leur ville. Il est naturel, d'autre part, de supposer que ce nom est sémitique comme le peuple même auquel il appartient. Partant de cette double donnée, essayons de retrouver l'origine véritable et la signification du nom de la rivale de Rome. Commençons par passer en revue les transcriptions qui nous ont été données par les auteurs grecs et latins. En grec, Carthage s'appelle *Karkhédôn* et ses habitants portent le nom de *Karkhédoniotes*; en latin, nous trouvons, à côté de *Panux* et *Punicus*, qui évidemment correspondent à *Phœnix*, Phénicien, *Carthago* et *Carthaginenses*. Comme dérivé ethnique, la

forme latine semble mieux conservée que la forme grecque, et c'est elle qui va servir à nos rapprochements.

La première partie du mot une grande analogie avec un terme sémitique que l'hébreu nous présente sous la forme de *kereth* ou *karth*, qui, dans la langue poétique, veut dire une ville, une cité. Quant à la terminaison *ago*, *aginis*, il est évident à priori qu'elle cache une autre racine, car il n'est pas probable que les Carthaginois aient appelé leur ville la *Cité* tout court, sans faire suivre ce mot d'un déterminatif. Rappelons que le premier mot que nous avons identifié se retrouve dans plusieurs noms de villes dans l'antiquité, entre autres dans celui de *Cirta* (prononcez *Kirta*), en Numidie, et dans celui de *Tigranocerta*, en Arménie. Une circonstance qui nous offre un grand secours pour constater d'une manière précise l'origine et la signification du nom de Carthage, c'est l'existence de plusieurs monnaies puniques trouvées en Sicile, et portant des légendes en caractères phéniciens. Or, ces légendes nous offrent tout au long et dans sa forme originale le nom de Carthage; les caractères qui le figurent phonétiquement peuvent se lire *Kereh-hadeshot*, ou, suivant une prononciation dialectique, *Karth-hadtha*; les deux mots veulent dire la *Cité nouvelle*, et le second surtout répond singulièrement bien au mot *Carthago* des Latins. D'autre part, nous avons un témoignage précieux qui concorde avec ces données isolées, et vient justifier complètement l'explication que nous avons adoptée plus haut. Solinus dit en effet expressément : « Elissa appela cette ville *Carthada*, ce qui, dans la langue phénicienne, signifie la *cité nouvelle* (*civilatem novam*). » Il est assez remarquable que les Grecs et les Latins, en transcrivant ce mot punique, y aient introduit, à deux endroits différents, une gutturale *kh* ou *g*. Par conséquent, la *Carthago Nova* d'Espagne, la nouvelle Carthage, dont nous avons fait Carthage, nous présente un vrai pléonasme, puisque son nom signifie littéralement la *nouvelle cité neuve*. Par contre, l'épithète *vetus* qu'on donna plus tard à la Carthage d'Afrique pour la distinguer de celle d'Espagne, nous offre une non moins grave antinomie, puisque l'expression de *Carthago Vetus* doit être traduite littéralement la *vieille cité neuve*.

La situation de Carthage paraît mieux connue que son nom primitif : cette cité était bâtie dans une presqu'île près de laquelle s'élève la ville moderne de Tunis, à l'O. du petit lac du même nom. La presqu'île qui portait Carthage avait neuf milles géographiques de circonférence; la ville était baignée par la Méditerranée au N. et touchait encore vers le S. à la mer et au lac de Tunis, de telle sorte qu'elle présentait dans son ensemble l'aspect d'un parallélogramme, qui avait, de la mer jusqu'au lac, 20 kilom. de longueur. Le terrain qu'elle occupait offrait une surface de 225 hectares. La pointe E. de la presqu'île était hérissée de rochers qui en rendaient l'accès difficile, ce qui n'avait pas empêché d'y élever une muraille, qui, du reste, ne faisait point partie de la ville. Carthage, ainsi protégée par la mer, n'avait donc besoin de se couvrir que du côté du continent, c'est-à-dire à l'O. C'était là, en effet, que s'élevait Byrsa, la citadelle, qui couvrait de ses fortifications la partie occidentale de Carthage. Sur un des sommets de la colline que couronnait la citadelle se trouvait le temple d'Esculape, plus élevé que la citadelle et qui au besoin servait lui-même de forteresse. Byrsa avait à son sommet 2 kilom. de circonférence, et sur ses pentes intérieures se dressaient des maisons à cinq étages dont les toits touchaient aux murs de la citadelle. Au S. de Byrsa, le pays était ouvert; là était le point faible de la ville, mais les Carthaginois y avaient construit d'énormes murailles qui s'étendaient de la citadelle jusqu'au lac; elles avaient 12 m. de haut et étaient flanquées de nombreuses tours à quatre étages. Ce mur avait 10 m. d'épaisseur, était percé de voûtes, de casemates, dans lesquelles une grande partie de l'armée pouvait être logée; 300 éléphants, 4,000 chevaux et le fourrage nécessaire à leur nourriture trouvaient un abri dans les caveaux et les magasins soutenus par des piliers gigantesques. Cette forte muraille et la citadelle proprement dite formaient la limite de la ville; mais au N.-O. s'étendait le faubourg de Mégara ou Magalia qui formait une ville à part, entourée de murailles, moins fortes toutefois que celles que nous avons décrites. Dans l'enceinte de Mégara se trouvaient de nombreux jardins clos de murs ou de haies et sillonnés en tous sens par des canaux qui y entretenaient la fraîcheur et la fécondité. Du côté du golfe de Tunis, la côte, très-escarpée, était protégée par un mur beaucoup plus faible que ceux du reste de la ville; mais Carthage, vu sa marine, la plus puissante du monde, n'avait rien à redouter du côté de la mer. Les deux ports, ou plutôt les deux parties du port de Carthage, fermées par la langue de terre qui s'avancait dans la mer, étaient en communication directe avec la Ténia, langue de terre sur laquelle s'élève aujourd'hui le fort de la Goulette. Le port extérieur se trouvait à l'endroit où cette langue de terre se détache du continent, et son embouchure, qui donnait dans le lac de Tunis, n'avait que 22 mètres de large, et était fermée avec des chaînes; c'était là le port de commerce. De ce port, on pénétrait dans le port intérieur ou port de

guerre, appelé *Cothon*, où se trouvait une île, autour de laquelle on avait construit des halles immenses qui pouvaient abriter 250 vaisseaux de guerre, et au fond desquelles se trouvaient des arsenaux. Ces halles, séparées par des colonnes d'ordre ionique, présentaient l'aspect d'un portique gigantesque. Près du port se trouvait la grande place du Marché, d'où trois rues, garnies de hautes maisons, conduisaient à la citadelle. Sur la même place s'élevait le temple d'un dieu que les Romains appelaient Apollon, et dont la statue d'or, placée dans une niche d'or laminé, avait une valeur de 1,000 talents. Telle est à peu près la description que nous pouvons donner de l'antique rivale de Rome, d'après les écrits des auteurs anciens, surtout d'après Tite-Live et Denys d'Halicarnasse. Procope et Suidas rapportent sur cette ville quelques particularités qui font douter de l'authenticité de leurs récits.

— **Gouvernement. Finances. Commerce.** Le gouvernement de Carthage reposait sur une constitution composée d'éléments aristocratiques, oligarchiques et démocratiques. L'aristocratie domina presque toujours; cependant l'élément démocratique commençait à se manifester avec plus d'énergie et de puissance à la fin de la seconde guerre punique; mais ce parti trop jeune et trop inexpérimenté ne parut pas comprendre les véritables intérêts de la nation, car ce fut lui qui entrava constamment les opérations d'Annibal en Italie. Le plus grand pouvoir de l'Etat était le sénat, composé des plus riches citoyens élus par le suffrage; mais ce suffrage s'achetait presque toujours au poids de l'or, les patriciens puissants par leurs possessions territoriales et les marchands enrichis par leur commerce pouvaient seuls y prétendre. Les lambeaux d'histoire que les écrivains grecs ou les latins nous ont transmis sur Carthage nous offrent les mots *gerousia* et *pentarchie*, appliqués au sénat de Carthage; le mot *gerousia* paraît s'appliquer au sénat tout entier, tandis que quelques auteurs voient dans la pentarchie un conseil de cinq membres. Les pentarches, tirés du corps du sénat, y renaient après l'expiration de leurs fonctions; ils nommaient les *syncretot* ou ordre des juges, composé de cent quatre membres, et qui formaient une sorte de pouvoir judiciaire et administratif, dont le chef s'appelait *prêtre*. Les *suffètes*, dont le nom rappelle celui des *sophètes* ou juges des Hébreux, étaient deux magistrats placés en quelque sorte au-dessus du sénat lui-même; ils prenaient part aux délibérations de cette assemblée, et lorsqu'il y avait divergence entre eux et le sénat, l'affaire était soumise au peuple. Les *suffètes*, qu'on a comparés aux rois de Sparte et mieux encore aux consuls romains, étaient choisis parmi les familles les plus distinguées; ils avaient de droit le commandement des armées et des flottes, et les autres généraux leur étaient soumis; ils étaient élus pour un an et pouvaient l'être indéfiniment, témoin Annibal, qui fut suffète pendant vingt-deux ans. Ils avaient à rendre compte aux *syncretot*, qui se montraient quelquefois d'une grande sévérité. Au surplus, cette sévérité n'était bien souvent que l'expression de l'opinion publique, qui se produisait, comme dans toutes les républiques de l'antiquité, au milieu des assemblées populaires ou dans les réunions partielles provoquées par l'initiative de quelque citoyen influent ou ambitieux. Cette ville, dont la domination s'étendait depuis les autels des Phéniciens à l'orient jusqu'aux colonnes d'Hercule, qui fondait tant de comptoirs, établissait tant de colonies, qui faisait la conquête d'un territoire sans s'en assimiler la population, ne pouvait par elle-même fournir les éléments d'une émigration permanente, et surtout recruter dans son sein les armées nombreuses qu'elle fut plus tard forcée de mettre en mouvement. La race phénicienne, en s'unissant avec la race aborigène, avait formé une population mixte très-nombreuse, mais néanmoins insuffisante aux exigences des armées de terre, qui se composaient en très-grande partie de mercenaires.

Carthage tirait ses revenus de son territoire africain et des tributs imposés à ses nombreuses colonies. L'Etat exploitait, en outre, les riches mines de l'Espagne, de la Sardaigne, etc.; il mettait en circulation non-seulement des espèces monétaires, mais encore des valeurs de convention; ces valeurs, qui avaient quelque rapport avec nos billets de Banque, consistaient en petits morceaux de cuir préparés de telle sorte que la falsification en était presque impossible. Le commerce de Carthage était immense; il s'étendait non-seulement sur toutes les îles et sur toutes les côtes de la Méditerranée, mais sur l'Océan. Un de leurs amiraux, Hannon, avait fait un voyage d'exploration sur les côtes occidentales de l'Afrique, s'était avancé avec une flotte nombreuse au moins jusqu'au cap Vert, et avait fondé le long de ces rivages d'importantes colonies. Les galères carthaginoises fréquentaient les îles Canaries, Madère et d'autres terres plus lointaines dont les Carthaginois faisaient mystère et que quelques auteurs modernes ont supposé être l'Amérique. Au nord, ils visitaient les côtes du Portugal, de la Gaule, des îles Britanniques, et allaient chercher l'étain dans les Sorlingues, qu'ils appelaient Cassitérides, et l'ambre dans la Baltique. Ils tiraient, en outre,

de l'Afrique centrale, les dents d'éléphant, la poudre d'or, etc., et recevaient par les caravanes de l'Orient les riches produits de la mer des Indes et de la côte orientale de l'Afrique.

— **Histoire.** L'origine de Carthage, comme celle de toutes les grandes cités de l'antiquité : Troie, Athènes, Rome, etc., est entourée de récits fabuleux ou mythologiques; en dégageant autant que possible les commentaires de cette grande république de toutes les légendes que la naïveté de quelques historiens poètes nous a transmises, nous trouvons dans les *Annales* de Josephus que, d'après les archives tyriennes consultées par cet historien, l'arrivée de Didon ou Elissa sur la côte d'Afrique correspond à l'an 860 avant J.-C. La fondation de Carthage par Didon n'aurait donc précédé que de 107 ans celle de Rome; mais il faut distinguer Carthage de Byrsa, la citadelle; cette dernière était vraisemblablement une ancienne colonie phénicienne d'une époque beaucoup plus reculée, et Didon, en partant de Tyr, vint tout simplement augmenter l'importance d'un ancien comptoir qui se rendit peu à peu indépendant. Il est d'ailleurs à remarquer que le nom de Carthage en langue phénicienne (*Karth-hadtha*) signifie, comme nous l'avons déjà dit, *ville nouvelle*. Quoi qu'il en soit, cette ville, peuplée par une nation entreprenante et hardie, prospéra rapidement; l'histoire de ce développement prodigieux est aussi inconnue que celle de la fondation de la ville. Cette période obscure embrasse l'époque où, de tributaire des peuplades voisines, Carthage en devint l'arbitre et la souveraine, et où elle parvint à fonder sa domination sur les mers et à arrêter les progrès et l'ambition de Cyrène, république qui menaçait de devenir sa rivale pour l'empire de la Méditerranée. Carthage n'apparaît au grand jour de l'histoire qu'à l'époque où, touchant à l'apogée de sa puissance, elle rencontre le bras de fer de Rome destinée à arrêter d'abord les progrès de la république africaine, puis à l'abattre complètement. Les Carthaginois avaient chassé les Phocéens de la Corse, s'étaient emparés de la Sardaigne et avaient envahi la Sicile où ils avaient fondé de solides établissements à Panorme et à Lilybée. En 480 avant J.-C., ils résolurent de se rendre complètement maîtres de cette île, qui pouvait donner à leur puissance maritime une base inébranlable. Hamilcar, général carthaginois, fut vaincu par Gélon, roi de Syracuse, et périt dans le désastre. Toutefois, la république conserva ses anciennes possessions; elle revint à la charge en 410; la guerre dura jusqu'à 307, avec des alternatives de succès et de revers. Dans cette période, Carthage eut pour adversaires Denys l'Ancien, Denys le Jeune, Timoléon et Agathocle; elle sacrifia inutilement des sommes importantes et 150,000 soldats; mais telle était sa persistance, son opiniâtreté, quelle aurait fini par arriver à son but, si, en 264, elle ne se fut trouvée en face de la république romaine. C'est le commencement des guerres puniques, qui font le sujet d'un autre article auquel nous renvoyons le lecteur. Nous dirons seulement quelques mots des diverses tentatives faites pour relever l'antique cité de Didon. Carthage était réduite en cendre depuis vingt-trois ans, lorsque Caius Gracchus, à la tête de 6,000 colons, essaya de faire sortir de ses ruines la vieille cité punique. Déjà l'enceinte nouvelle était tracée, lorsque des loups vinrent, dit-on, effacer les lignes de démarcation; ce projet fut dès lors abandonné. L'an 44 avant J.-C., César entreprit à son tour de rebâtir Carthage, et y envoya des colons; mais, dans le courant de cette même année, il succomba sous les coups des vengeurs de la liberté. Quinze ans plus tard, Auguste reprit de nouveau ce projet et bientôt la Carthage romaine remplaça la Carthage phénicienne. Au III^e siècle de notre ère, cette nouvelle ville était, après Rome et Alexandrie, la plus peuplée et la plus importante de l'empire romain; elle comptait alors 400,000 hab. Au V^e siècle, les Vandales s'en emparèrent; elle déclina entre leurs mains, et, au VI^e siècle, les Arabes, sous la conduite de Hassan, s'en rendirent maîtres et la détruisirent de fond en comble, si bien qu'il ne reste de la seconde Carthage que quelques débris informes, que les archéologues et les antiquaires ont de la peine à reconnaître.

— **Mythologie et religion.** La mythologie et la religion des Carthaginois, qui appartiennent à ce grand fonds de théogonie commun à toute la famille sémitique, sont basées essentiellement sur le polythéisme. Ce fait est un de ceux, si nombreux, qui infirment la théorie gratuite et artificielle du monothéisme sémitique, qui ne doit être regardé que comme un véritable paradoxe scientifique. La religion des Carthaginois nous est connue par différentes sources de provenances opposées, qui se contrôlent réciproquement. Les historiens grecs et les latins nous ont conservé à ce sujet un grand nombre de renseignements précieux, mais dont la valeur est malheureusement trop souvent altérée par le parti pris des auteurs classiques d'identifier les dieux étrangers avec leurs divinités nationales. Les documents les plus exacts et les plus importants nous sont encore fournis par les monuments archéologiques, inscriptions lapidaires et légendes numismatiques. La connaissance de l'antiquité

phénicienne jette aussi, par comparaison, sur cette question intéressante, un jour très-vif, car les Carthaginois étaient, on ne doit pas l'oublier, une colonie phénicienne, et avaient apporté les usages et les croyances de la mère patrie. Nous allons rapidement passer en revue ces différentes divinités, sur lesquelles nous donnerons, du reste, ou nous avons déjà donné des détails plus circonstanciés dans des articles spéciaux.

Le premier et le plus puissant de tous ces dieux était Baal, le Seigneur; puis venait Melkarth, qui était une personnification de Baal considéré comme roi de la cité (*melek-kart*). Melkarth est identifié dans les inscriptions gréco-phéniciennes, entre autres dans celle de Malie, avec Hercule ou Heraklès. C'est à ce dieu qu'on sacrifiait, suivant Plinius, des victimes humaines. Son nom s'écrivait souvent par abréviation Melkar, et c'est sous cette forme qu'il entre dans la composition d'un assez grand nombre de noms propres connus, *Hamilkar*, *Bomilkar*, etc.

À côté de Baal et de Melkarth, nous trouvons la divinité féminine, si célèbre sous le nom d'Astarté, appelée par l'Ancien Testament et les inscriptions phéniciennes *Ashtoret*, que Gesenius rapproche des mots persans *Sitârê* et *Istârê*, étoile. On a identifié cette déesse carthaginoise avec Vénus. Ce mot entra également dans la composition d'un grand nombre de noms propres carthaginois, comme *Bostartus*, *Delastartus*, *Gerastartus*, *Metusartus*, etc. Moloch représentait, comme chez les Phéniciens, le principe du mal, et avait pour symbole la planète Saturne, de lugubre augure. On lui sacrifiait de petits enfants. Nous reviendrons sur la description de ces épouvantables sacrifices à l'article Moloch.

Esmoun, l'Esculape des Grecs et des Romains, dont le nom, suivant les uns, signifie le *lutisme* (des Cabires), ou, selon les autres, doit être rapproché du *Schmoun* ou *Mendès* égyptien. Le sanctuaire qu'il avait à Carthage est souvent mentionné par les auteurs classiques.

Les Carthaginois avaient aussi certainement un dieu de la mer, mais on n'en connaît pas le nom national. On le voit représenté, sur des médailles espagnoles, avec le trident et les dauphins comme attributs. C'est probablement à lui qu'était consacré le cheval qu'on voit si fréquemment figurer sur les monnaies et les monuments de Carthage.

Un fait curieux, c'est que les Carthaginois avaient adopté le culte sicilien de Cérès et de Proserpine. Ils leur avaient élevé un temple desservi par des prêtres spéciaux, et cette institution existait encore à l'époque de Tertullien. A cela, il faut joindre l'adoration d'un certain nombre de héros et d'héroïnes élevés à la dignité de divinités. Par exemple, Didon, qui avait fondé Carthage; y possédait un temple décrit par Silius Italicus. Les deux frères Philènes, qui se sacrifièrent pour leur patrie et consentirent à se laisser enterrer vivants pour donner à Carthage le territoire revenant par Cyrène, avaient des autels. De même pour le suffète Hamilcar, qui se précipita dans les flammes pour apaiser les dieux; de même pour le héros sardé Iolaus, qui figure au nombre des dieux invoqués dans le traité conclu entre Philippe et Annibal.

Les dieux carthaginois sont désignés par l'appellation générique de *Atontme Atontokh*, correspondant exactement à l'expression latine *superi superarum*. Le nom propre *Abdalonimus* doit se décomposer en *abd alonim*, le *serviteur des dieux très-élevés*.

Chez les Carthaginois, comme chez les Phéniciens, les fonctions sacerdotales n'étaient pas héréditaires; elles étaient dévolues à la noblesse, à la richesse, à la popularité, et étaient liées aux autres charges de l'Etat. Ces fonctions n'entraînaient pas toujours, du reste, pour celui qui en était revêtu, l'inviolabilité; on connaît, en effet, l'histoire du prêtre Karthalo, qui, vêtu de ses insignes religieux, fut mis en croix par son propre père.

Gesenius est d'avis que les Carthaginois doivent être regardés comme un peuple très-religieux. La religion, en effet, préside à tous les actes, à toutes les pensées de leur existence : à sa naissance, on imposait à l'enfant un nom qui le désignait comme l'adulateur d'une des divinités tutélaires; rien d'important n'était entrepris avant d'avoir consulté les dieux; tout événement heureux ou malheureux se traduisait par un sacrifice d'actions de grâces ou d'expiation. Les Carthaginois emmenaient avec eux leurs pénates dans leurs voyages, dans leurs guerres, dans leurs expéditions maritimes. Au centre du camp se dressait toujours la tente qui servait de sanctuaire, coutume qu'on peut comparer avec celle des Hébreux pour leur tabernacle. Aussitôt qu'une nouvelle colonie était fondée, on commençait par élever un temple. Ils avaient également le culte et le respect des tombeaux; néanmoins, comme le fait fort justement remarquer Gesenius, ce fonds religieux ne se traduisait par aucune influence favorable sur la vie morale et les mœurs du peuple. Dans les pratiques sanguinaires et ténébreuses qui constituaient son culte, ce peuple méconnaissait les notions les plus élémentaires de l'humanité; aussi l'histoire des Carthaginois est-elle souillée par des actes de cruauté épouvantables. La perfidie même naissait de ces pratiques odieuses, et

les Romains qui, cependant, à cet égard, n'avaient pas le droit d'être difficiles, avaient fait de la *foi punique* l'incarnation de la trahison.

Carthage (siège, prise et destruction de). Quoique le génie d'Annibal ne fit plus trembler Rome, cette république n'avait pas moins conservé le souvenir, insupportable pour son orgueil, des défaites humiliantes que lui avait infligées sa rivale. De là cette haine implacable, inextinguible qu'elle avait vouée à la patrie du vainqueur de Cannes. L'abaissement de la fière Carthage ne put vaincre ses terreurs. Semblable au géant que l'Etna écrasait de sa masse et dont chaque mouvement, cependant, agitait profondément la Sicile, Carthage jetait encore l'épouvante dans Rome, malgré sa déchéance, et elle ne pouvait faire acte d'autorité sur son propre territoire, se manifester, sans éveiller les susceptibilités ombrageuses de cette Rome qui déjà n'assignait plus d'autres limites au bon droit et à la justice que celles de ses intérêts. La ruine de cette ville fut donc résolue dans le sénat, et l'on mit en avant, comme prétexte, l'inexécution des traités. Carthage avait subi la dure condition de ne faire la guerre à aucun ennemi sans l'autorisation de la république; Massinissa, prince numide, ami des Romains, profita de cette clause pour s'agrandir aux dépens des Carthaginois, assuré d'avance de la partialité des arbitres auxquels serait soumis le différend. Le sénat envoya des commissaires en Afrique, avec le dessein apparent de rendre justice, mais avec la mission réelle de fomentier la discorde et de provoquer l'intervention toute-puissante de Rome. Caton était au nombre de ces commissaires. La vue de Carthage, qu'il croyait à peine relevée de ses ruines, redevenue, au contraire, riche, florissante et populeuse, remplit son âme jalouse d'une haine impitoyable, qu'il ne cessa d'exhaler par cette conclusion restée célèbre de tous ses discours : « Et de plus, il faut détruire Carthage, *Delenda quoque Carthago*. » (V. ces derniers mots.) Les commissaires retournèrent à Rome sans s'être prononcés; ils jetèrent la terreur dans le sénat par la description des ressources immenses accumulées par Carthage depuis cinquante années de paix, et, malgré les éloquentes protestations de Scipion Nasica, la république déclara la guerre aux Carthaginois, alléguant les hostilités ouvertes avec Massinissa. Rome pouvait, du moins, couvrir par la loyauté de ses opérations l'injustice de cette conduite; elle ne fit que la rendre plus criante par la bassesse des moyens qu'elle employa pour la faire triompher. Déjà les consuls étaient partis pour l'Afrique avec une armée formidable, lorsque des ambassadeurs de Carthage arrivèrent à Rome, avec la mission de déclarer que leur république se soumettait aux volontés du peuple romain. Le sénat leur répondit qu'il laissait aux Carthaginois la liberté, l'usage de leurs *lois*, leurs *terres*, leurs *cités*, expressions vagues, dont ils allaient bientôt comprendre l'équivoque cruelle, équivoque indigne de ce peuple romain si orgueilleux et si puissant. Le sénat leur prescrivit, de plus, d'envoyer à Lilybée trois cents otages appartenant aux premières familles de la ville, ajoutant que, *pour le reste*, ils eussent à se conformer à la volonté des consuls.

De telles exigences jetèrent l'effroi et la désolation dans Carthage. Les magistrats se rendirent néanmoins au camp romain, devant Utique, et demandèrent humblement au consul Marcins Censorinus ce qu'il exigeait d'eux. Il leur commanda de lui livrer toutes les armes et toutes les machines de guerre que possédait leur république, la protection de Rome devant désormais leur rendre inutiles tous ces moyens d'attaque ou de défense. Cet ordre si dur fut cependant aussitôt exécuté : Carthage se liait elle-même les mains devant l'ennemi qui arrivait pour la détruire. Lorsque le consul ne vit plus enfin devant lui qu'un peuple désarmé, sans défense, il se décida à faire connaître les dernières volontés du sénat, ce que celui-ci entendait par *le reste*. « Je vous loue, dit le consul romain aux Carthaginois, avec une ironie hypocritique, je vous loue de votre prompt obéissance à exécuter les ordres du sénat. Connaissiez à présent ses dernières volontés : il vous commande de sortir de Carthage, qu'il a résolu de détruire, et de vous établir dans le lieu que vous choisirez, pourvu que ce soit à quatre-vingts stades de la mer. »

L'ennemi le plus faible devient redoutable lorsqu'il est exalté par le désespoir. A peine les ambassadeurs, de retour au milieu de leurs concitoyens, eurent-ils fait connaître la réponse du consul, qu'un immense cri de colère et d'indignation éclata autour d'eux. Jamais, en effet, on n'avait surpris plus artieusement et plus basement la bonne foi de tout un peuple. Sur-le-champ les factions se réconcilièrent, tous les citoyens s'unirent, dans un même luit, une même pensée, une même activité; des ateliers s'organisèrent pour forger des traits, des épées, des armes de toute espèce, dans les palais, dans les temples, sur les places publiques; hommes, enfants, vieillards, tout devint soldat. Les femmes mêmes prirent part à cet élan patriotique, car c'est surtout dans l'explosion des sentiments exaltés que se révèle l'héroïsme de leur nature; elles donnèrent leurs parures et leurs bijoux pour le Trésor, et leurs cheveux pour tresser

des cordages. Aussi lorsque le consul, qui se croyant sûr du succès de sa perfidie, n'avait point pressé ses opérations, arriva devant Carthage, il trouva un peuple debout et sous les armes, résolu à s'envelir sous les ruines de sa patrie. Trente mille bannis ou transfuges, commandés par Asdrubal, menaçaient alors la ville; les Carthaginois s'empressèrent de les rappeler dans leurs murs et de leur en confier la défense. Les deux consuls, Censorinus et Manilius, attaquèrent la ville chacun d'un côté; mais ils furent repoussés dans plusieurs assauts, et Asdrubal réussit même à incendier la plus grande partie de la flotte romaine. Les deux consuls de l'année suivante, Posthumius Albinus et Calpurnius Piso, continuèrent les opérations du siège, mais lentement et sans aucun succès. L'espoir de Carthage renaissait avec ses forces; elle couvrait la campagne d'une armée nombreuse et sa flotte devenait formidable; Rome commençait à s'inquiéter de cette guerre commencée par une lâche perfidie et poursuivie par l'incapacité, lorsqu'elle vit arriver inopinément dans ses murs le jeune Scipion Emilien, fils de Paul-Emile et fils adoptif de l'illustre vainqueur de Zama. Il servait comme tribun dans les rangs mêmes de l'armée d'Afrique, et les Carthaginois avaient déjà appris à redouter son habileté et ses talents militaires, lorsqu'il vint à Rome pour demander l'adilité. Sa présence fut une sorte de révélation : son nom, sa figure, la réputation qu'il s'était déjà acquise, tout fit pressentir aux Romains qu'ils voyaient dans ce jeune homme le futur destructeur de Carthage. Ils lui donnèrent le consulat, contre les lois et sans qu'il l'eût sollicité, et lui assignèrent l'Afrique pour département au lieu de tirer les provinces au sort, comme le voulait la coutume.

Sous un général qui, aux plus belles qualités militaires, joignait une profonde connaissance de l'armée qu'il commandait et de l'ennemi qu'il avait à combattre, cette guerre changea rapidement d'aspect. Le premier soin de Scipion fut de faire revivre une sévère discipline parmi ses soldats; puis il marcha contre l'armée africaine et l'eut bientôt détruite. Il imprima alors aux opérations du siège un élan vigoureux et continu. Carthage comptait près de 700,000 habitants, et son admirable position en rendait l'accès très-difficile aux troupes de terre. Située au fond d'un golfe, elle n'était abordable que par l'isthme, large seulement de 25 stades, qui la joignait au continent, et elle était close tout autour par une triple muraille flanquée de tours et de parapets à distances très-rapprochées. Du côté opposé se trouvaient les deux ports communiquant ensemble, et dont l'un servait aux vaisseaux marchands et l'autre aux navires de guerre. Carthage semblait donc partagée en trois parties : les ports, la citadelle appelée *Byrsa*, et la ville proprement dite, appelée *Mégara*, qui s'étendait du côté de l'isthme. C'est cette dernière partie qui, naturellement, allait avoir à essuyer le premier choc de Scipion. Après avoir tout préparé pour un assaut décisif, il munit ses troupes de haches et d'échelles; puis, protégé par les ténèbres d'une nuit sombre et silencieuse, il s'avança au pied des remparts, que ses soldats commencèrent à escalader. Les Carthaginois, surpris par cette brusque attaque, essayèrent inutilement de se rallier et de repousser les assaillants; ils durent bientôt chercher un refuge dans la citadelle, où ils ne tardèrent pas à être suivis par les troupes mêmes qui campaient hors de la ville, et qui crurent devoir se mettre en sûreté en abandonnant leur camp aux Romains. Les conséquences de cet assaut furent fatales aux assiégés, car ils se virent ainsi couper les vivres qu'ils recevaient par la voie de l'isthme, où Scipion s'établit solidement à l'aide d'excellentes palissades et de retranchements inabordable. Il ne restait plus aux malheureux assiégés que la mer par où ils pussent recevoir des vivres et des renforts : le général romain résolut de leur fermer cette dernière voie de salut, au moyen d'une levée qui barrait l'entrée du port. L'entreprise d'abord parut folle aux assiégés; mais leurs plaisanteries firent place à la frayeur, lorsque, après quelques jours de travaux seulement, ils se furent rendu compte du progrès de cet ouvrage extraordinaire; ils voulurent, mais trop tard, en arrêter le développement, et cherchèrent du moins à le rendre inutile. Ils ouvrirent secrètement une nouvelle entrée d'un autre côté du port et parurent inopinément en mer avec une flotte nombreuse qu'ils venaient de construire. S'ils s'étaient jetés alors sur la flotte romaine, qui ne s'attendait à rien moins qu'à être attaquée, ils lui eussent fait essuyer un désastre complet; mais ils se contentèrent d'une bravade inutile et rentrèrent dans le port. Deux jours après, ils en sortirent de nouveau avec l'intention de livrer bataille; mais ils trouvèrent les vaisseaux romains sur leurs gardes, et une lutte terrible s'engagea entre les deux flottes, qui demeurèrent aux prises un jour entier sans que la victoire se déclarât pour l'un ou l'autre peuple. Le lendemain, le combat se ralluma avec plus de fureur encore que la veille et se prolonga jusque bien avant dans la nuit. La flotte carthaginoise ne fut pas vaincue; mais elle n'en essuya pas moins de nombreuses pertes dans cette lutte meurtrière. Le jour suivant, Scipion s'empara d'une large terrasse construite contre les murailles, s'y établissant solidement, et

fit ensuite élever du côté de la ville un rempart de briques où prirent place 4,000 archers, dont les traits incommodèrent cruellement les assiégés. Ce succès des Romains marqua les dernières opérations de cette campagne.

Au retour du printemps, Scipion attaqua avec la plus grande vigueur le port et la citadelle, se rendit maître de la muraille qui environnait le port et parvint enfin à faire arriver la masse de ses troupes jusque sur la plus grande place de Carthage, d'où l'on montait à la citadelle par trois rues escarpées, étroites et tortueuses, bordées de maisons transformées par les assiégés en autant de forteresses d'où ils faisaient pleuvoir une grêle de traits sur les Romains. Ceux-ci, pour s'avancer, durent faire le siège de chaque maison, l'emporter de vive force et chasser ou massacrer les habitants qui la défendaient; à chaque pas, il fallait recommencer cette effroyable lutte. Bientôt les rues furent encombrées de cadavres, mêlés à des corps encore palpitants, que les soldats romains tiraient avec des crocs et précipitaient pêle-mêle dans de larges fossés, afin de pouvoir se frayer un passage. Ce carnage sans nom, cette extermination de tout un peuple dura six jours et six nuits, sans trêve ni repos : les assaillants se relayaient entre eux; mais Scipion ne dormit point et prit à peine quelque nourriture; il ne cessa d'être au milieu de ses soldats, les animant par sa présence, soutenant leur ardeur et multipliant leur activité. Malgré les excitations du patriotisme et du désespoir, les assiégés aux abois se sentirent impuissants à porter plus longtemps le poids d'une si épouvantable lutte : le septième jour, on vit paraître des hommes en habits de suppliants, qui vinrent se mettre aux genoux de Scipion, lui demandant, pour unique grâce, la vie de tous ceux qui voudraient sortir de la citadelle. L'illustre Romain n'était point un guerrier farouche; il se sentit ému de compassion en voyant à ses pieds les débris de ce peuple qui avait fait trembler sa patrie, et il accorda aussitôt ce qu'on lui demandait, exceptant seulement de cette faveur les transfuges, qui s'en étaient rendus doublement indignes, et par leur désertion, et pour s'être prêtés aux sanglantes volontés d'Asdrubal, leur chef, qui avait fait lâchement mutiler une foule de prisonniers romains pour se venger de la déroute de ses propres soldats. Cinquante mille personnes, hommes, femmes, enfants, vieillards, sortirent alors des murs et défilèrent dans le camp des Romains. Quant aux transfuges, dont le nombre s'élevait à environ neuf cents, voyant qu'il n'y avait pas de quartier à attendre, ils se retranchèrent dans le temple d'Esculape avec Asdrubal, sa femme et ses deux enfants, et résolurent de s'y défendre avec la rage du désespoir. Pendant quelques jours, dans cette retraite inaccessible, ils résistèrent à tous les assauts; mais, accablés enfin par les privations et la fatigue d'un combat si terrible, ils se virent forcés d'abandonner la vaste enceinte du temple pour se réfugier dans le temple même, d'où ils jurèrent de ne plus sortir vivants. Mais en ce moment même ils étaient abandonnés par celui qui eût dû soutenir leurs forces épuisées et nourrir cette exaltation de leur courage. Asdrubal, cessant le vil espoir d'arracher sa propre existence aux débris fumants de sa patrie, descendit vers Scipion par un chemin détourné, portant à la main une branche d'olivier, et se jeta comme un suppliant aux pieds du vainqueur. Scipion montra aux transfuges leur général dans cette attitude humiliante. Transportés de fureur, ils vomirent contre lui les plus sanglantes injures, et, dans leur rage aveugle, ils mirent eux-mêmes le feu au temple. La femme d'Asdrubal, revêtue de ses habits de fête et tenant ses deux enfants à la main, parut alors au milieu des flammes qui commençaient à jaillir de tous côtés, et s'adressant à Scipion : « Je n'invoque point contre toi, ô Romain, dit-elle, la vengeance divine; car tu ne fais qu'user des droits de la guerre; mais puissent les dieux protecteurs de Carthage, et toi-même de concert avec eux, punir, comme il le mérite, ce perfide, qui a trahi sa patrie, ses dieux, sa femme et ses enfants ! » Elle chargea ensuite Asdrubal d'imprécations : « Lâche, s'écria-t-elle, va orner le triomphe de tes vainqueurs; va porter des chaînes d'esclave à Rome, et subir le supplice dû à ta perfidie. » A ces mots, elle égorgea ses enfants, les jeta dans les flammes, puis s'y précipita elle-même. Tous les transfuges suivirent à l'instant son exemple.

Cette scène terrible, qui achevait d'entourer d'un si sombre éclat la ruine d'une république puissante, parut émuvoir profondément l'âme philosophique de Scipion. On dit que ce spectacle lui arracha des larmes, et qu'il récita tristement deux vers de l'*Iliade*, dont il semblait faire à Rome elle-même l'application anticipée : *Il viendra un temps où la ville sacrée d'Ilion, et le belliqueux Priam, et son peuple, périront*. Peut-être voyait-il déjà dans Rome le germe des vices qui devaient plus tard amener sa perte. La ville fut livrée aux flammes, par l'ordre exprès du sénat, et l'incendie dura dix-sept jours.

Ainsi tomba Carthage (146 av. J.-C.), après une prospérité de sept cents ans, et après avoir égalé en puissance les plus redoutables empires. Elle périt victime de son orgueil, de son avarice, de sa cupidité, mais surtout du vice radical de sa constitution, qui la ré-

duisait fatalement au rôle de république marchande, tandis que ses instincts d'agrandissement la mettaient aux prises avec une nation puissante et belliqueuse qui avait porté la science de la guerre à son plus haut point de perfection, parce qu'elle en faisait l'auxiliaire, le soutien constant de sa politique envahissante. Scipion abandonna pendant quelques jours cette malheureuse ville au pillage de ses soldats, à la réserve de l'or, de l'argent, des statues et des offrandes qui se trouvaient dans les temples, et qu'il destinait à orner son triomphe; mais il ne prit rien pour lui; il dédaigna les opulentes dépouilles accumulées à Carthage, et il ne garda qu'un surnom : l'*Africain*.

Carthage (conciles de). Carthage, par sa position exceptionnelle, par son importance commerciale, pas sa population, était redevenue, au 1^{er} siècle de notre ère, la rivale de Rome et d'Alexandrie, et au 1^{er} siècle, avant de tomber entre les mains des Vandales, elle pouvait marcher l'égale de Constantinople, cette reine du monde pendant tout le moyen âge. Il n'est donc pas étonnant qu'un grand nombre de conciles se soient tenus dans cette ville. Nous allons successivement, et aussi brièvement que possible, passer en revue ces assemblées devant lesquelles se sont agitées toutes les questions de dogme et de religion qui occupaient alors le monde. Nous en ferons l'historique en suivant l'ordre chronologique.

Vers 200. L'évêque de Carthage, Agrippin, assembla dans cette ville le premier concile. Plusieurs historiens indiquent la date de 215 ou 216; Tillemont parle même de 280. Le concile était composé de tous les évêques de Numidie et d'Afrique. Une grave discussion s'était élevée dans l'Eglise pour savoir si le baptême administré par des hérétiques était valide; le concile, à l'unanimité, déclara qu'il fallait rebaptiser les hérétiques qui revenaient à l'Eglise; que, n'ayant point le Saint-Esprit, ils ne pouvaient le donner, ni remettre les péchés par le baptême. N'est-ce pas déclarer qu'un homme en état de péché ne peut administrer aucun sacrement, et que l'efficacité du rit dépend du mérite personnel de l'administrant?

En 217. Le même Agrippin assembla à Carthage un autre concile, qui, sur sa demande, défendit à tout ecclésiastique de se charger des fonctions de tuteur ou de curateur. Saint Cyprien, se fondant sur ce canon, défendit plus tard, dans sa 66^e lettre, de prier pour Geminus Victor, qui, par son testament, avait institué pour curateur de ses enfants un prêtre, son parent, Geminus Faustus.

En 249. Sur les instances de saint Cyprien, la même affaire fut portée devant un concile d'évêques, qui décida que l'on ne ferait ni prière ni oblation pour le repos de l'âme de Geminus Victor, « parce que celui-là ne mérite pas d'être nommé à l'autel dans la prière des prières, qui a voulu détourner les prêtres de l'autel : car il est écrit : « Celui qui s'est enrôlé au service de Dieu ne s'embarasse point dans les affaires séculières, pour ne s'occuper qu'à plaire à celui à qui s'est donné. »

251. Ce concile est appelé le *premier concile de Carthage*. Saint Cyprien nous apprend qu'il fut réuni par lui pour s'occuper des affaires de l'Eglise. On discuta la cause des laps (*lapsi*), ou apostats. Pendant les persécutions de Dèce, bon nombre de chrétiens étaient retombés dans l'idolâtrie, et cependant quelques prêtres, malgré la sévérité de la discipline, les recevaient trop facilement à la pénitence. Les laps ou apostats ont été divisés par l'antiquité chrétienne en trois catégories : 1^o ceux qui, amenés devant le magistrat et présentés devant l'autel des faux dieux, y avaient sacrifié ou brûlé de l'encens, et qu'on nommait *thuriferati* ou *sacrilicati*; 2^o ceux qui, joignant le blasphème à l'infidélité, avaient chargé d'opprobres le nom de Jésus-Christ, *apostatae*; 3^o ceux qui n'avaient point sacrifié, mais qui avaient reçu des billets où il était attesté qu'ils avaient sacrifié, *libellatici*; le concile décida que ces derniers pourraient être admis désormais à la communion, s'ils avaient demandé la pénitence peu de temps après leur faute; que ceux qui avaient réellement sacrifié seraient traités plus sévèrement; que cependant on ne refuserait point la réconciliation à ceux qui se repentaient. Pour les évêques, les prêtres et les autres ministres de l'Eglise coupables d'apostasie, on tomba d'accord de les admettre à la pénitence, mais de les exclure absolument du clergé. Le pape saint Corneille approuva ces canons dans un concile tenu à Rome au mois d'octobre de la même année, et la plupart des évêques les adoptèrent dans leurs provinces. Dans le même concile, on condamna l'antipape Novatian, qui s'était fait élire pape par trois évêques ivres; on examina et confirma l'élection du pape saint Corneille.

15 mai 252. Saint Cyprien et quarante-deux évêques ouvrirent un concile, qu'on appelle le *deuxième de Carthage*. On examina de nouveau la cause de ceux qui, après une apostasie causée par les persécutions, voulaient rentrer dans l'Eglise. On les traita cette fois avec plus d'indulgence, et le concile ordonna de leur accorder la réconciliation. On jugea qu'à l'approche d'une nouvelle persécution, que tout le monde prévoyait, il ne

fallait pas refuser aux chrétiens ce qui pouvait les fortifier dans le combat; on termina le concile après avoir rejeté la demande de l'hérétique Privat, qui réclamait la révision d'un jugement qui le condamnait pour hérésie. Il était accompagné du faux évêque Félix, qu'il avait ordonné, et de plusieurs autres évêques accusés d'idolâtrie. Malgré leurs instances, ils ne furent même pas reçus devant le concile.

253. ou 254. Saint Cyprien continuait son œuvre en réunissant presque tous les ans des évêques, appelés par lui à se prononcer sur des questions de discipline, et très-souvent sur des points de dogme. Le concile de 253, le troisième de Carthage, composé de soixante-àix évêques, confirma la défense faite à tout chrétien d'instituer par testament un ecclésiastique comme tuteur ou curateur, et on y ajouta celle de célébrer les saints mystères pour le repos du contrevenant. On s'occupa ensuite d'une lettre écrite au concile par un évêque nommé Fidus, qui exprimait l'opinion que les enfants ne devaient être baptisés que huit jours après leur naissance, suivant la loi établie pour la circoncision. Aucun des évêques présents ne fut de cet avis; ils décidèrent, à l'unanimité, que Dieu n'a égard ni à l'âge ni à la personne; que la circoncision n'est qu'une image du mystère de Jésus-Christ, et qu'on ne doit exclure personne de la grâce de Dieu. Saint Cyprien, dans sa réponse à Fidus, donna cette déclaration célèbre : « Si les plus grands pécheurs, venant à la foi, recouvrent la remission de leurs péchés et le baptême, combien doit-on moins le refuser à un enfant qui vient de naître et qui n'a point de péché, si ce n'est en tant qu'il est né d'Adam selon sa chair, et que par sa première naissance il a contracté la contagion de l'ancienne mort; il doit avoir l'accès d'autant plus facile à la remission des péchés que ce ne sont point ses propres péchés qui lui sont remis, mais ceux d'autrui. » Les Pères de l'Eglise, et à leur tête saint Augustin, citèrent plus tard ce passage pour prouver que la croyance au péché originel a toujours été la foi de l'Eglise.

254. Le quatrième concile de Carthage ne s'occupa que d'une affaire de discipline. Deux évêques d'Espagne, Basilide de Léon et Martial de Mérida, s'étaient rendus coupables d'apostasie; ils avaient été déposés; mais, dans un voyage à Rome, ils avaient été assez habiles pour convaincre le pape saint Etienne de leur innocence. Celui-ci les réintégra dans leurs charges. Les églises de Léon et de Mérida, plus difficiles à tromper, s'adressèrent alors à saint Cyprien, qui, après avoir examiné l'affaire dans un concile composé de trente-six évêques, déclara que Basilide et Martial avaient été légitimement déposés comme *libellatistes*, et que les nominations de Sabian et de Félix, mis à leur place, étaient valides.

255. Le pape et le primat d'Afrique, saint Cyprien, avaient vécu jusqu'à ce concile en bonne intelligence. Un schisme allait se déclarer à propos de la validité du baptême donné par les hérétiques. Depuis longtemps l'Eglise soutenait que le baptême était également valide et imprimait toujours le même caractère, quel que fût celui qui l'administrait, pourvu qu'il ne changeât rien au rit que Jésus-Christ avait institué. Cependant des hérésies s'étaient formées, et le rit du baptême avait été altéré; il fallait donc baptiser selon la forme ordinaire ceux d'entre les hérétiques qui se présenteraient pour être admis dans l'Eglise catholique. Des doutes pourtant s'élevèrent à ce sujet, et saint Cyprien fut plus d'une fois consulté par des laïques et par des clercs sur cette question. Une lettre des évêques de Numidie sur le même sujet le décida à assembler un concile de trente-deux évêques de l'Afrique proconsulaire. On y décida, conformément à l'opinion de saint Cyprien, que personne ne pouvait être légitimement baptisé hors de l'Eglise, et que, par conséquent, les évêques de Numidie devaient suivre la pratique établie et rebaptiser les hérétiques ou les schismatiques, avant de les admettre à la communion de l'Eglise. Lorsque saint Cyprien donna au pape saint Etienne avis des canons décrétés, celui-ci écrivit une lettre par laquelle il rejetait la décision du concile, et déclarait qu'il ne communiquerait plus avec Cyprien et les autres évêques s'ils ne changeaient pas d'avis.

256. Saint Cyprien tint alors un nouveau concile qui ne fut pas reconnu davantage par la cour de Rome. Soixante et onze évêques d'Afrique et de Numidie y assistaient. On confirma les décisions du concile précédent, et l'on ordonna de plus que les prêtres ou diacres qui avaient reçu l'ordination chez les hérétiques ne fussent admis dans l'Eglise qu'au rang des laïques. Cependant saint Cyprien soutenait toujours que le baptême donné aux hérétiques n'était pas un double emploi, puisque le premier n'avait été qu'un faux baptême. De son côté, le pape saint Etienne lui répondait que son erreur venait de ce qu'il ne distinguait pas la validité du sacrement, de l'effet et de la grâce du sacrement. Saint Cyprien ne voulut pas s'avouer vaincu. Au mois de septembre de la même année (256), il réunissait un concile auquel assistèrent quarante-cinq évêques, et qui porta plus tard le nom de *grand concile de Carthage*. Il voulait amener le pape à approuver la coutume de l'Eglise d'Afrique, à laquelle adhéraient

en grand nombre les évêques d'Orient. On lut au concile toutes les pièces concernant la question, puis les évêques furent invités à donner individuellement et séparément leur avis, et les décisions prises dans les deux conciles précédents furent encore une fois confirmées à l'unanimité. Saint Etienne refusa de recevoir les députés qui vinrent lui apporter le résultat des délibérations du concile, et défendit même aux chrétiens de Rome d'avoir aucun rapport avec eux. La dispute continua sous Sixte II, successeur de saint Etienne, mais peu à peu les évêques d'Afrique se montrèrent plus traitables et arrivèrent même à faire un décret pour condamner une opinion qui les avait défendus avec tant d'énergie. Saint Cyprien avait, dès l'année 258, souffert le martyre, et n'avait pu assister à la ruine de son dogme favori.

312. Il s'agissait d'élire, dans le calme qui suivit les persécutions, un évêque de Carthage, à la place de Mensurius. Par le suffrage unanime des évêques et du peuple, l'archidiacre de la ville, Cécilien, fut élu et ordonné évêque par Félix d'Antioche. Une cabale pourtant se forma contre lui; le nouvel évêque avait beaucoup d'ennemis; d'abord une femme riche et puissante, nommée Lucile, qu'il avait blessée en la blâmant publiquement de certaine pratique superstitieuse à laquelle elle se livrait; puis des vieillards auxquels son prédécesseur avait confié, avant son départ pour Rome, les vases sacrés de l'Eglise, et qui pensaient pouvoir s'approprier ce dépôt mystérieux; puis enfin Donat, évêque des Cases-Noires en Numidie. On contesta la validité de l'élection de Cécilien; on lui imputa des crimes personnels qui l'auraient rendu indigne de l'épiscopat. Soixante-dix évêques de Numidie s'assemblèrent, et, dans un concile, ils déclarèrent Félix d'Antioche, déposé par Cécilien et ordonné à sa place un nommé Majorin, domestique de Lucile. Ce fut là l'origine du fameux schisme des donatistes, qui empruntèrent leur nom tout autant de l'évêque Donat des Cases-Noires que d'un autre Donat qui succéda à Majorin comme évêque de Carthage.

330. Le premier Donat étant mort, ses partisans lui donnèrent pour successeur un clerc du même nom. Cet homme, par ses talents, obtint une influence prodigieuse, et se fit respecter et admirer par sa bonté et ses vertus. En 330, il réunissait deux cent soixante-dix évêques donatistes pour examiner la question du baptême, et il fut décidé que si les traîtres ne voulaient point être baptisés, on communiquerait pourtant avec eux comme avec des innocents, *pro integris*.

348. L'empereur Constant, voulant apporter un remède au schisme qui troublait l'Eglise d'Afrique, y envoya Paul et Macaire, qui, par force ou par ruse, devaient travailler à l'unification de l'Eglise. Les évêques donatistes mirent tout en œuvre pour les empêcher de réussir; mais on en vint aux mains et les catholiques orthodoxes eurent le dessus; l'évêque de Carthage, Gratus, assembla alors un concile général de toute l'Afrique. Ce concile est souvent nommé le *premier de Carthage*, parce qu'il est, parmi ceux de cette ville, le plus ancien concile orthodoxe et approuvé dont on ait conservé les canons. Il se tint du temps du pape Jules I^{er}. Tous les évêques étant assemblés, Gratus remercia d'abord Dieu d'avoir terminé le schisme qui divisait l'Eglise d'Afrique; puis il fut d'avis de dresser quelques canons pour empêcher de rénaître le relâchement de la discipline. On fit quatorze canons auxquels souscrivirent tous les évêques présents. Le premier dit qu'on ne doit pas rebaptiser ceux qui l'ont été selon la foi de la Trinité. Le deuxième défend de profaner la dignité des martyrs, en honorant comme tels ceux qui s'étaient tués par folie. Dans le troisième, on renouvelle la défense déjà faite aux clercs dans plusieurs conciles d'habiter avec des femmes. Le sixième défend aux clercs de se charger de l'administration des maisons et de l'administration des affaires séculières. Par le dixième, il est prescrit aux évêques de ne rien entreprendre les uns sans les autres. Le onzième dit qu'on doit réprimer l'orgueil des clercs qui ne sont point soumis à leurs supérieurs; mais, pour les juger, il faut trois évêques pour un diacre, six pour un prêtre et douze pour un évêque. Par le treizième, il est défendu aux clercs de prêter à usure, ce qui est un péché condamnable, même dans les laïques.

390. On fit dans le concile de 390 divers règlements de discipline, et l'on renouvelle la loi de la continence des évêques, des prêtres et des diacres, et celle aussi qui défendait aux prêtres de faire le saint-créme, de consacrer les vierges et de réconcilier solennellement les pénitents. Les règlements et les actes de ce concile ne sont point parvenus jusqu'à nous.

La même année fut tenu, dans la basilique appelée la *Perpétue restituée*, un concile qu'on désigne dans l'histoire ecclésiastique par le nom de *deuxième concile de Carthage*. Il s'y trouva un grand nombre d'évêques, et Gennéthélius ou Gennéthius, évêque de Carthage, le présida. On y fit treize canons, qui commencent par une profession de foi pour fortifier l'esprit des évêques nouvellement ordonnés. Tous les évêques déclarèrent qu'ils enseignaient l'unité de la Trinité, selon la tradition des apôtres. On confirma les règlements

de discipline du précédent concile, et les quatorze canons du concile de 348. Par le quatrième canon, on disait que si quelqu'un se trouve en péril et demande à être réconcilié aux divins autels, et que l'évêque soit absent, le prêtre doit le réconcilier. On voit par là que l'évêque était le ministre ordinaire de la pénitence, et le prêtre seulement en son absence, en cas de nécessité et par son ordre.

393. Primien, ayant été élu évêque de Carthage, après la mort de Parménien, excommunia le diacre Maximien, dont il se prétendait offensé. Celui-ci, mécontent d'une censure qu'il ne croyait pas mériter, se sépara de la communion de son évêque et l'accusa de communiquer avec des personnes indignes. Quarante-trois évêques donatistes s'assemblèrent à sa prière (393), et citèrent Primien devant leur concile; mais celui-ci refusa de paraître, et les évêques se contentèrent d'ordonner que Primien pourrait se justifier devant un concile plus nombreux. Ce concile se tint la même année à Cabarsusse.

397. On tint cette année deux conciles à Carthage, l'un le 26 juin, et l'autre le 28 août. La proximité de ces deux conciles les a fait souvent confondre. Le concile du 26 juin ne fut qu'un concile provincial, et ne fit qu'un canon, qui porte qu'il ne sera permis à aucun évêque de passer la mer sans avoir l'agrément de son primat. L'autre concile fut tenu le 28 août, sous l'évêque Aurèle, qui présida quarante-quatre ou quarante-huit évêques, parmi lesquels on remarque Victor de Pupiane, Evagère d'Assur et saint Augustin, ordonné évêque d'Hippone depuis 395. Les évêques étaient assis, les diacres debout. On confirma les canons du concile d'Hippone, et on en fit cinquante autres, qui portent en substance les dispositions suivantes : Tous les évêques d'Afrique recevront de l'Eglise de Carthage la fixation du jour auquel on doit célébrer la Pâque; le concile général s'assemblera tous les ans, et toutes les provinces qui ont des premiers sièges y enverront trois députés de leurs conciles particuliers; selon l'ancienne coutume, trois évêques suffiront pour l'ordination d'un autre évêque; l'accusation contre un évêque sera portée au primat du pays, et l'accusé ne sera suspendu de la communion que s'il ne se présente pas dans le mois à partir du jour de sa convocation; les évêques et les clercs ne devront rien donner, par donation ou par testament, à ceux qui ne sont pas chrétiens catholiques, fussent-ils même leurs parents; on n'ordonnera les clercs et les évêques que lorsqu'ils auront rendu chrétiens catholiques tous ceux qui sont dans leur maison; les clercs n'entreront point dans les cabarets, soit pour boire, soit pour manger, si ce n'est en voyage. L'évêque réglera le temps de la pénitence selon la grandeur des péchés; ceux qui dans leur enfance auront été baptisés chez les donatistes pourront être admis, après leur conversion, au saint ministère de l'autel; enfin le quarante-septième canon donne le catalogue des livres canoniques qu'on peut lire dans les églises. Ce catalogue des saintes Ecritures est entièrement conforme à celui que nous avons aujourd'hui.

398. Le quatrième concile de Carthage reconnu par l'Eglise se tint l'année suivante. Deux cent quatorze évêques y assistaient, et Aurélius, secondé par Donatien, primat de Numidie, le présida. On y fit cent quatre canons très-célébrés dans la suite, et intitulés différemment selon les divers exemplaires manuscrits. Tantôt ils sont appelés *statuts anciens de l'Eglise*, tantôt *statuts anciens d'Orient*, quoiqu'ils conviennent beaucoup mieux à la discipline de l'Eglise d'Occident. La préface du quatrième concile de Carthage le qualifie de concile général de l'Afrique, et il fallait, en effet, l'autorité d'un pareil concile pour faire des décrets aussi importants.

La plupart des canons concernent l'ordination et les devoirs des évêques et des clercs. Les translations des prélats d'un siège à un autre sont défendues, si ce n'est pour l'utilité réelle de l'Eglise, et elles doivent être faites par l'autorité d'un concile pour les évêques, et par l'autorité de l'évêque pour les prêtres et les autres clercs. Le quatorzième canon porte que l'évêque doit avoir son petit logis près de l'église; le seizième qu'il ne lira point les livres des patens, mais ceux des hérétiques seulement, par nécessité; il ne se chargera pas d'exécutions de testaments; il ne plaidera point pour les intérêts temporels, lors même qu'on le provoquera; il ne s'occupera point de ses affaires domestiques, et se donnera tout entier à la lecture, à la prière et à la prédication; il n'entendra et ne jugera la cause de personne qu'en présence de son clergé. Le vingt-quatrième canon dit que celui qui sortira de l'église pendant la prédication sera excommunié. Les clercs doivent faire paraître leur profession dans leur extérieur, et ils ne doivent chercher l'ornement ni dans leurs habits ni dans leur chaussure; ils ne doivent point demeurer avec des femmes étrangères; ils ne doivent point chanter pendant les repas, ni rompre les jeûnes sans une grande nécessité. Le soixante-septième canon porte qu'on ne doit jamais ordonner clercs ni les séditeux, ni les usuriers, ni ceux qui se vengent des injures qu'ils ont reçues. Le soixante-treizième déclare que celui qui communique ou qui prie avec un excommunié sera excommunié lui-même, qu'il soit clerc ou laïque. Le quatre-vingt-troisième veut qu'on fasse plus

d'honneur aux pauvres et aux vieillards qu'aux autres personnes. Le quatre-vingt-quatrième ordonne de laisser entrer dans l'église les paens, les hérétiques et les juifs, pour leur laisser entendre la parole de Dieu. Le quatre-vingt-sixième dit que les néophytes s'abstiendront pendant quelque temps des festins, des spectacles et des femmes. Le quatre-vingt-quinzième veut qu'on excommunie, comme meurtriers de pauvres, ceux qui refusent aux églises les oblations pour les défunts. Le quatre-vingt-dix-huitième prescrit aux laïques de ne point enseigner en présence des clercs, à moins que ceux-ci ne le leur ordonnent. Quelques auteurs, et Baluze entre autres, ajoutent un cent cinquantième canon, par lequel l'entrée de l'église doit être défendue aux accusateurs jusqu'à ce qu'ils aient fait pénitence.

398, ou 400 ou 401. Il y a quelques difficultés sur l'époque de ce concile, qu'on appelle communément le *cinquième de Carthage*. On le place généralement en 401, mais alors il ne faut pas le confondre avec deux autres conciles tenus à Carthage dans la même année. On y fit quinze canons, dont le premier défend d'appeler les clercs en justice pour être témoins. Le mariage est défendu aux évêques, aux prêtres et aux diacres, sous peine de déposition. Pour éviter les superstitions, les évêques détruiront, autant qu'il se pourra, les autels élevés dans les campagnes et sur les chemins en mémoire des martyrs. On rejettera absolument les autels élevés sans preuves certaines sur des songes ou sur des révélations. On demandera aux empereurs l'abolition de tous les restes de l'idolâtrie, même dans les bois et dans les arbres.

401. La même année, l'évêque Aurélius réunit un concile et y proposa d'envoyer des députés au pape Anastase, pour lui demander l'autorisation d'admettre dans le clergé les enfants des donatistes convertis en âge de raison. La disette de clercs en Afrique venait de la multitude des donatistes, des persécutions qu'on leur faisait subir, et du soin que mettaient les évêques à choisir leurs clercs. Aurélius proposa ensuite de demander à l'empereur Honorius qu'il fit abattre toutes les idoles qui étaient encore debout en Afrique; il voulut aussi demander à ce prince que les ecclésiastiques ne fussent point obligés à comparaître devant les juges civils, pour porter témoignage dans les affaires laïques; que les clercs condamnés par le jugement des évêques ne pussent être défendus par les églises qu'ils auraient gouvernées, sous peine d'infamie et d'amende; que si un bateleur ou un comédien voulait abandonner son exercice infâme pour se faire chrétien, personne ne pût l'obliger de le continuer. L'évêque de Carthage voulait que l'on défendît aussi les festins qui faisaient les patens, à cause des danses indécentes qui les accompagnaient et parce que l'on forçait les chrétiens de s'y trouver. Tous les évêques souscrivirent à ces propositions.

Le 13 septembre de la même année, le concile se réunit de nouveau, et, après avoir pris connaissance des lettres que le pape écrivait aux évêques d'Afrique pour les exhorter à ne point dissimuler les mauvais traitements que l'Eglise catholique recevait dans leurs provinces de la part des hérétiques et des donatistes, il fit divers règlements de discipline, dont la plupart sont rapportés dans le cinquième concile de Carthage.

403. Toutes les provinces d'Afrique se trouvèrent réunies dans le concile de 403, et saint Augustin y assista. On y décida qu'on inviterait les donatistes à se trouver avec les catholiques pour examiner les raisons qui les séparaient de la communion de ceux-ci; on convint que chaque évêque irait trouver lui-même l'évêque donatiste, seul ou accompagné de l'évêque voisin, et qu'il se ferait assister des magistrats du lieu. Aurélius dressa la formule de sommation, qui portait en substance que les donatistes choisiraient ceux à qui ils voudraient confier la défense de leur cause; que les catholiques feraient de leur côté un choix semblable; que si les donatistes acceptaient ce parti, la vérité paraîtrait, et que s'ils le refusaient, il serait manifeste qu'ils se défiaient de leur cause. Les donatistes ne firent aucun cas de cette sommation, disant qu'il était indigne d'eux de conférer et même de s'assembler avec des pécheurs.

404. Bien loin de se soumettre, les donatistes continuèrent leurs violences en Afrique; plusieurs évêques catholiques furent mis à mort. Ces excès déterminèrent les prélats à réclamer le secours de l'autorité séculière. S'étant assemblés à Carthage, en 404, ils décidèrent, sur l'avis de saint Augustin, d'écrire à l'empereur pour lui demander que la loi qui défendait de donner ou de recevoir par donation ou par testament fût appliquée aux donatistes; que ceux qui seraient reconnus coupables de violences devinssent passibles de l'amende de 10 livres d'or infligée aux hérétiques, et enfin qu'il fût donné ordre aux magistrats des villes de réprimer ces violences. Ces résolutions amenèrent la conversion d'un grand nombre de donatistes.

405. Ce concile ne fit point de canons généraux pour l'Afrique; il régla seulement quelques affaires particulières. Il fut ordonné que toutes les provinces enverraient leurs députés au concile général. On adressa aussi des lettres aux juges pour les prier de tra-

« aller » à la réunion des donatistes et des catholiques. On décida que l'on écrirait à l'empereur pour le remercier d'avoir exclu les donatistes ; mais, comme le pape Innocent disait, dans une lettre qui fut lue en plein concile, qu'il n'était pas à propos d'envoyer des évêques au-delà des mers, on approuva son avis, et l'on résolut d'envoyer seulement des clercs de l'Eglise de Carthage pour porter les remerciements des évêques d'Afrique.

407. L'évêque de Carthage, Aurélius, présida le concile de 407, auquel assistèrent les évêques de presque toutes les provinces d'Afrique. On y fit plusieurs règlements de discipline qu'on résuma en douze canons. Le premier portait que, pour ne pas fatiguer inutilement les évêques, on tiendrait un concile général, non pas tous les ans comme on l'avait décidé à Hippone, mais toutes les fois seulement que l'intérêt commun de toute l'Afrique l'exigerait. Le quatrième dit que le clerc qui, frappé d'excommunication en Afrique, surprendra la communion en passant la mer, sera dégradé.

408. Ce concile fut tenu à l'occasion du meurtre de Sévère et de Macaire, commis par les patens ou les hérétiques. On députa vers l'empereur l'évêque Florent avec pouvoir d'agir contre les meurtriers.

410. Ce concile général députa quatre évêques auprès de l'empereur pour solliciter la révocation de la loi qui laissait aux hérétiques la liberté de conscience. L'empereur Honorius rendit en effet, le 25 août, un décret qui révoquait la liberté accordée, et défendait aux donatistes de tenir aucune assemblée publique, sous peine de proscription et même de mort.

Les évêques d'Afrique regardaient toujours la réunion d'une conférence comme le moyen le plus efficace pour mettre fin au schisme des donatistes. Les députés, envoyés à l'empereur avaient fait des sollicitations dans ce sens, et Honorius publia, le 14 octobre 410, un rescrit impérial portant que les évêques donatistes seraient avertis et sommés de se rendre à Carthage pour une conférence, dans un délai de quatre mois. Le tribun Marcellin, chargé par l'empereur de l'exécution de ce rescrit, fut autorisé à prendre, à cet effet, toutes les mesures qu'il jugerait nécessaires. Il fixa la réunion au 1^{er} juin 411, et déclara que ceux des évêques donatistes qui s'engageaient à venir à la conférence seraient remis en possession des Eglises qu'on leur avait ôtées. Le 19 mai, deux cent soixante-dix évêques donatistes entrèrent à Carthage avec une grande pompe. Les évêques catholiques étaient au nombre de deux cent quatre-vingt-six. Marcellin ordonna qu'il n'y aurait que sept évêques de chaque parti, choisis par tous les autres, qui parleraient dans la conférence ; qu'il n'y en aurait que sept autres de qui les disputants pourraient prendre des avis, s'ils en avaient besoin ; qu'aucun évêque n'entrerait dans le lieu de la conférence, hors ceux qui auraient été nommés pour y disputer, et dont le nombre se monta à trente-six ; que tous les évêques de chaque parti promettaient de s'en tenir à ce qu'auraient fait les évêques nommés, que tout ce qui se dirait serait écrit par des greffiers publics. Les catholiques approuvèrent sans restriction les mesures proposées par Marcellin, et firent à cette occasion la déclaration célèbre qu'on a toujours citée à leur honneur. Ils s'engagèrent à céder leurs sièges aux évêques donatistes, si ces derniers remportaient l'avantage, et, dans le cas contraire, à conserver leur rang dans le clergé à ceux qui retourneraient à la communion catholique, voulant que les fonctions épiscopales fussent alors exercées tour à tour par les évêques des deux communions, jusqu'à la mort de l'un des deux. Les donatistes, de leur côté, demandaient à être tous admis à la conférence ; sur ce point encore les catholiques céderaient, mais en déclarant qu'eux-mêmes se banneraient au nombre fixé par l'ordonnance réglementaire, pour ne pas être accusés du tumulte qui pourrait survenir. Les députés catholiques chargés de porter la parole furent Aurélius de Carthage, Alypius de Tagaste, saint Augustin d'Hippone, Vincent de Capoue, Fortunat de Cyrthe, Fortunatien de Sicque et Possidius de Calame. On en nomma sept autres pour le conseil et quatre pour veiller à la sûreté des actes. La première séance fut remplie par des préliminaires. Les donatistes cherchaient par tous les moyens à rompre les conférences, mais il ne purent réussir. La seconde séance eut lieu le 3 juin ; elle se passa encore tout entière en chicanes de la part des schismatiques. Ceux-ci demandèrent qu'avant de passer outre on leur communiquât les actes de la première séance qui n'étaient pas encore transcrits. On refusa d'abord, mais, sur leurs instances, on leur accorda ce qu'ils demandaient, et la troisième séance fut fixée au 8 juin.

Dans cette séance, les donatistes soulevèrent encore quelques questions préjudiciables, afin d'éviter la discussion du fond de l'affaire. Ils voulurent examiner les pièces des catholiques sur la demande de la conférence ; mais Marcellin ayant décidé que les donatistes étaient les véritables demandeurs, ils convinrent eux-mêmes qu'ils ne prétendaient point agir contre les Eglises de toute la terre. Ils évitaient surtout d'éclaircir l'origine du schisme ; mais Marcellin fit lire la relation par laquelle Ancelin adressait à Constantin les plaintes des donatistes contre Cécilien. Les schismatiques

ainsi pressés firent lire un écrit qui avait pour but d'établir, par divers passages de l'Ecriture sainte, que la véritable Eglise exclu le mélange des bons et des méchants, et que le baptême donné hors de son sein est nul. Saint Augustin répliqua, et, expliquant comment on devait concilier les textes si opposés en apparence de l'Ecriture, il distingua deux états de l'Eglise : celui de la vie présente, auquel il appliqua les passages qu'il venait de citer, et celui de la vie future, auquel il restreignit les textes allégués par les donatistes. Lorsque ce discours, souvent interrompu par les donatistes, fut terminé, la question de droit se trouva résolue et Marcellin demanda qu'on en vint à la question de fait, c'est-à-dire à l'examen de l'origine et de la première cause du schisme. Les donatistes prétendaient qu'ils avaient eu raison de se séparer de Cécilien, ordonné évêque de Carthage par des traîtres ; mais Augustin réfuta encore cette erreur, et fit remarquer que Mensarius, prédécesseur de Cécilien, et accusé d'avoir livré les saintes Ecritures, n'avait été condamné par aucun jugement public ; que le concile de Carthage contre Cécilien était sans date ; que Cécilien y avait été condamné étant absent. Les catholiques produisirent aussi les actes du concile de Rome de l'an 313, qui avait déclaré légitime l'ordination de Cécilien, le jugement rendu par Constantin en sa faveur, et les procès-verbaux qui constataient l'innocence de Félix d'Aptonge, son consécrateur. Ils prouvèrent en outre, par des actes du concile de Cyrthe de l'an 305, que la plupart des évêques qui avaient condamné Cécilien et Félix avaient été convaincus par leurs propres aveux d'avoir eux-mêmes livré les saintes Ecritures. Les donatistes ne répondirent que par des subtilités, et Marcellin, jugeant l'affaire suffisamment éclaircie, fit retirer les deux partis pour dresser la sentence ; puis, les ayant fait rentrer dans la salle des conférences, il leur en donna lecture aux flambeaux. Cette sentence comprenait 281 articles et portait en substance que nul ne devait être condamné pour la faute d'autrui, les crimes imputés à Cécilien et à Félix, fussent-ils prouvés, ne pouvaient rejettir sur l'Eglise universelle ; que d'ailleurs Cécilien et Félix, son consécrateur, avaient été complètement justifiés ; qu'ainsi Donat et ses partisans étaient convaincus de schisme. En conséquence, il ordonnait que les magistrats et les propriétaires ou locataires des terres empêchassent à l'avenir les assemblées des donatistes ; que ceux-ci rendissent aux catholiques les églises dont ils avaient été provisoirement mis en possession, déclarant en outre que s'ils persistaient dans le schisme, ils encourraient passibles des peines portées contre eux par les lois, et que l'on conquerrait les terres qui serviraient d'asile aux circoncellions. Les actes de cette conférence furent rendus publics. Les donatistes en appelèrent en vain de cette sentence à l'empereur ; Honorius confirma les actes de la conférence en 412, et annula tous les rescrits obtenus antérieurement par les schismatiques. Les donatistes vinrent en foule se réunir à l'Eglise catholique, et la secte disparut bientôt. Toute la gloire de ce résultat doit être attribuée à saint Augustin, qui, par l'élevation de sa pensée, la grandeur de son éloquence, la force de ses arguments, avait fait triompher la bonne cause.

412. A peine l'hérésie des donatistes avait-elle disparu que celle de Pélage fit des progrès sensibles à Carthage, grâce aux prédications d'un de ses disciples, Célestius. Celui-ci niait le péché originel avec tous ses effets, et par conséquent la dégradation et la corruption de notre nature, l'affaiblissement de notre volonté et la nécessité de la grâce pour faire le bien. Il enseignait qu'Adam n'avait pas été créé dans un état différent de notre condition présente, qu'il était destiné à mourir, même s'il n'eût pas péché ; que la faute du premier homme ne se transmet point à ses descendants, et qu'ainsi les enfants naissent exempts de souillure ; que ceux qui meurent sans baptême obtiennent néanmoins la vie éternelle ; que l'homme peut, par les seules forces de sa nature, et sans le secours de la grâce, surmonter les tentations, accomplir les commandements, et éviter absolument tout péché. Il admettait pourtant une sorte de péché originel qu'il faisait consister dans le mauvais exemple d'Adam, imité par ses descendants. Il prétendait aussi ne point rejeter la grâce ; mais il donnait ce nom au libre arbitre et aux dons naturels que nous avons reçus de Dieu, ou bien à des secours extérieurs qui nous éclairent et nous dirigent, tels que la loi, la révélation et l'exemple de Jésus-Christ. Célestius cherchait à se faire ordonner prêtre à Carthage ; mais Aurélius assembla un concile, et Paulin de Milan accusa publiquement Célestius d'hérésie. Ce dernier, pour sa justification, prétendit que la question du péché originel était une question problématique sur laquelle chacun était libre d'avoir une opinion particulière ; mais les évêques le déclarèrent convaincu d'hérésie et d'impie, et le prièrent de la communauté ecclésiastique. Saint Augustin n'assista pas à ce concile. Célestius appela de cette sentence au pape ; mais, au lieu de poursuivre son appel, il s'enfuit à Ephèse.

416. Ce concile fut composé de soixante-huit évêques, et présidé par Aurélius. On s'y occupa encore de Pélage et de Célestius. On les anathématisa une seconde fois, et on rédigea une

lettre synodale adressée au pape Innocent pour lui expliquer les motifs de cette décision et le prier de la confirmer par son autorité. La lettre finissait par ces mots : « Il faut anathématiser en général quiconque enseigne que la nature humaine peut se suffire à elle-même pour éviter le péché et observer les commandements de Dieu, se montrant ennemi de la grâce, marquée si évidemment par les prières des saints ; il faut aussi anathématiser quiconque nie que, par le baptême de Jésus-Christ, les enfants soient délivrés de la perdition et obtiennent le salut éternel. »

417. Le pape Innocent I^{er}, qui avait condamné Pélage et Célestius, étant mort, ceux-ci n'osèrent rien pour se faire rétablir. Célestius se rendit à Rome, et chercha à gagner l'esprit du pape Zozime. Il présenta, à cet effet, une requête qui renfermait l'exposition de sa foi. Le pape, sans l'absoudre de l'excommunication dont il était lié, lui donna un délai de deux mois, et en écrivit aux évêques d'Afrique. Aurélius, évêque de Carthage, ayant reçu cette lettre, assembla immédiatement un concile de deux cent quarante évêques. De concert avec eux, il répondit au pape, le suppliant de laisser les choses dans l'état où elles se trouvaient alors. Puis il fit dresser des canons dogmatiques qui, dans la suite, furent approuvés par le saint-siège et par toutes les Eglises de la chrétienté. On les envoya au pape avec une lettre synodale dans laquelle le concile déclarait s'en tenir à la sentence rendue par le pape Innocent contre Pélage et Célestius, jusqu'à ce qu'ils eussent nettement confessé que la grâce nous aide, non-seulement pour nous connaître, mais pour nous conduire selon la justice en chacune de nos actions ; qu'ils devaient, pour lever tout sujet de scandale, condamner spécialement et sans ambiguïté les erreurs contenues dans leurs livres. Les évêques rappelaient aussi au pape Zozime le jugement de saint Innocent sur le concile de Diospolis, lui expliquaient tout ce qui s'était passé en Afrique, et se justifiaient enfin du reproche d'avoir cru légèrement les accusateurs de Célestius.

418. Les canons dogmatiques arrêtés dans le concile de 417 servirent de base à ceux qui furent décrétés par le concile de 418. Les évêques d'Afrique voulaient du reste confirmer tout ce qu'ils avaient fait dans les conciles précédents contre Pélage et Célestius. Ils s'assemblèrent à Carthage au nombre de plus de deux cents, et dressèrent contre les pélagiens neuf canons dogmatiques ; ils firent d'autres quelques règlements touchant les donatistes. Neuf canons prononcèrent l'anathème contre ceux qui disent qu'Adam a été créé mortel ; contre ceux qui nient la nécessité du baptême pour les enfants nouveau-nés et contre ceux qui prétendent que la grâce du Dieu, qui nous justifie par Jésus-Christ, ne sert que pour la rémission des péchés déjà commis, et non pour nous aider à n'en plus commettre. Les règlements contre les donatistes sont faits pour déterminer à qui devaient appartenir les Eglises particulières qui revenaient à l'unité, et comment les évêques convertis devaient partager leurs diocèses avec les évêques catholiques. Le premier canon porte que, en quelque lieu que ce soit, les donatistes convertis seront soumis à la juridiction de l'évêque qui reconnaissent les catholiques de ce lieu. Après la solution de ces affaires, le concile, pour ne pas retenir plus longtemps tous les évêques assemblés, choisit trois commissaires de chaque province pour juger toutes les affaires particulières. Le pape, à la suite de ce concile, condamna publiquement Pélage et Célestius, les réduisant au rang de pénitents s'ils consentaient à abjurer leurs erreurs, et les excommuniant absolument s'ils refusaient de le faire. La plupart des évêques souscrivirent partout à la condamnation du pélagianisme ; ceux qui s'y refusèrent furent anathématisés, et ensuite chassés en vertu des lois impériales.

419. Apérius, prêtre de Sicque, dans la Mauritanie Césarienne, s'était rendu coupable de plusieurs fautes graves. Il fut déposé et excommunié par Urbain, son évêque, autrefois disciple de saint Augustin. Il appela de cette sentence au pape Zozime, malgré la défense faite par plusieurs conciles d'Afrique et par celui de Nicée de terminer autre part que dans les provinces les affaires des ecclésiastiques. Zozime accueillit favorablement Apérius, et non-seulement le releva de son excommunication, mais le rétablit encore dans son rang. Il envoya même en Afrique trois légats, Faustini, évêque de Potentia, Philippe et Asellus, prêtres de Rome, avec des lettres pour les évêques. Aurélius de Carthage assembla un concile pour les entendre. Ceux-ci exposèrent leur commission, qui renfermait quatre points très-importants. Le premier autorisait les appels des évêques au saint-siège ; le second défendait les voyages fréquents des évêques à la cour ; le troisième voulait qu'on permît aux prêtres et aux clercs inférieurs de se pourvoir devant les évêques voisins contre les jugements de leur propre évêque ; et le quatrième demandait le rétablissement d'Apérius, ou l'excommunication de l'évêque Urbain et sa citation à Rome pour se justifier. Les évêques d'Afrique approuvèrent le second point, sur lequel ils avaient déjà fait antérieurement un règlement analogue ; le troisième aussi était conforme à la discipline établie en Afrique par plusieurs conciles ; pour le quatrième, ils donnèrent satisfaction au pape en arrangeant l'affaire d'Apé-

rius, qui fut relevé de sa déposition et de son excommunication, mais dut être transféré dans un autre diocèse. Quant au premier point, les évêques ne voulaient pas se rendre aux prétentions du pape. Comme l'évêque de Rome se fondait sur des canons du concile de Sardique, qu'il citait sous le nom de concile de Nicée, les évêques d'Afrique dirent qu'ils ne trouvaient pas ces canons dans leurs exemplaires, mais que néanmoins, pour le respect qu'ils portaient au concile de Nicée, ils consentaient à observer ces canons jusqu'à ce qu'ils fussent mieux informés des décrets de Nicée. Le pape étant mort sur ces entrefaites, l'assemblée se constitua en concile général, qui fut appelé le sixième de Carthage. Deux cent dix-sept évêques vinrent de la Numidie, de la Bysacène, des deux Mauritanies, de la Tripolitaine. On y lut les instructions données par le pape Zozime à ses légats, et le concile décida qu'on s'adresserait aux évêques d'Antioche, de Constantinople et d'Alexandrie, pour avoir des copies exactes et authentiques des canons de Nicée. On lut ensuite les canons et le symbole de Nicée, tels qu'ils avaient été apportés en Afrique par Cécilien de Carthage, puis on fit trente-trois canons de discipline, presque tous renouvelés des conciles précédents. Le deuxième canon pourtant est une profession de foi à la Trinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit en une unité de substance, sans aucune différence. Les suivants s'occupent de la continence des clercs, et établissent la jurisprudence que doivent suivre les évêques dans leurs différends avec les ecclésiastiques. Ce concile, comme le précédent, nomma des commissaires avant de se séparer, pour terminer les affaires particulières. Après la nomination de ces commissaires, le concile ajouta encore six canons à ceux qui avaient été votés, pour déterminer quelles étaient les personnes qui ne pouvaient être admises à accuser un clerc.

425. Apérius, qui s'était retiré à Fabraca, ville de la Proconsulaire, s'y rendit coupable de plusieurs crimes. Il fut privé de la communion ; mais, au lieu de se justifier, il partit pour Rome, sous le prétexte d'en appeler au pape. Célestin, qui occupait alors le saint-siège, ayant ajouté foi à ses paroles, le rétablit dans la communion et le renvoya en Afrique avec l'évêque Faustini, déjà député comme légat au précédent concile. A leur arrivée, les évêques s'assemblèrent à Carthage, et y tinrent un concile général. Aurélius de Carthage et Valentin, primat de Numidie, y présidèrent. Apérius, après trois jours de débats, pressé par les remords, avoua les crimes dont on l'accusait, et fut privé pour toujours du ministère ecclésiastique et retranché absolument du corps de l'Eglise. Les évêques envoyèrent les actes du concile au pape Célestin, avec une lettre synodale dans laquelle ils le conjuraient de ne plus écouter avec tant de facilité et de ne plus admettre à la communion ceux qu'on avait excommuniés en Afrique.

525. La paix ayant été rendue à l'Eglise par la démission de Hilderic, successeur de Trasmond, roi des Vandales, Boniface, évêque de Carthage, assembla un concile pour réprimer les troubles causés par quelques évêques qui manquaient de déférence envers leurs supérieurs, se prétendant leurs égaux. Soixante évêques y assistèrent. On régla d'abord quelques questions de préséance, puis on lut le symbole de Nicée, les canons de plusieurs anciens conciles d'Afrique touchant la discipline, et spécialement ceux qui reconnaissaient à l'évêque de Carthage le droit de primatie sur toutes les autres provinces. On examina ensuite l'affaire de l'abbé Pierre, qui avait été excommunié avec tous ses moines, par Libérat, primat de la Bysacène, à l'occasion d'un monastère que ce prêtre prétendait être de sa dépendance. On dressa à ce sujet un décret portant que tous les monastères seraient à l'avenir, comme ils l'avaient toujours été, libres de la juridiction des clercs, afin que les moines ne fussent occupés que de leur salut. Boniface enfin, se fondant sur la primauté accordée à l'Eglise de Carthage, déclara qu'il lui appartenait, en qualité d'évêque de cette ville, de faire savoir le jour de la Pâque à toutes les Eglises de son ressort.

535. Réparat, qui avait succédé à Boniface sur le siège épiscopal de Carthage, convoqua un concile général, auquel assistèrent deux cent dix-sept évêques. Après avoir examiné de quelle manière on devait recevoir les évêques ariens qui embrassaient la foi catholique, on résolut de consulter le siège apostolique sur cette difficulté, et sur une autre qui était de savoir si l'on pouvait élever à la cléricature ceux qui dans leur enfance, avaient été baptisés par les ariens. Le pape Agapet répondit qu'on devait observer les canons qui défendaient d'élever aux ordres ou de maintenir dans le ministère des hérétiques convertis. Le concile demanda encore à l'empereur la restitution des biens et des droits des Eglises d'Afrique usurpés par les Vandales. Justinien publia une loi qui ordonnait cette restitution, et qui défendait en outre aux donatistes et aux ariens l'exercice de leur culte, et les déclarait exclus de toute fonction publique. Pour les monastères, on confirma la règle établie par Boniface, c'est-à-dire qu'un monastère jouirait d'une entière liberté, à condition que les moines s'adresseraient à l'évêque diocésain pour l'ordination des clercs et la consécration des oratoires, qu'ils seraient

gouvernés par leur abbé, et que, l'abbé étant mort, ils en élurent un autre sans que l'évêque pût s'en attribuer le choix.

594. Ce dernier concile de Carthage fut tenu par Dominique, primate de cette ville. Le pape saint Grégoire, ayant appris que l'audace des donatistes s'était accrue jusqu'à rebaptiser les catholiques et à chasser les évêques de leurs églises, adressa de pressantes exhortations au gouverneur de l'Afrique pour l'engager à faire exécuter les lois contre ces schismatiques. Dominique tint un concile où il fut ordonné à tous les évêques de rechercher les hérétiques, sous peine de perdre leurs biens et leurs dignités.

Carthage (LA FONDATION DE), tableau de Turner, à la National Gallery (Londres). La reine Didon, entourée de personnages en riches costumes, préside à la construction de Byrsa; cette scène a été traitée par l'artiste sans aucun souci de la vérité historique et est d'ailleurs complètement sacrifiée au paysage. Celui-ci est fort beau : le combat de la lumière et du brouillard y est rendu avec une extrême habileté; mais on se demande ce qui, dans ce tableau, peut justifier le titre choisi par le peintre. « Quel rapport peut-on rencontrer entre cette brumeuse atmosphère anglaise, dit M. Viardot, et celle de l'Afrique, si chaude et si transparente? entre ces palais de fantaisie et la ville naissante de Didon, future rivale de la vieille Rome républicaine? On doit pardonner aux aides de Claude Lorrain d'avoir introduit Dieu dans quelques figures dans ses paysages, pour leur donner un nom historique. Cela se concevait en Italie, dans la première moitié du xvi^e siècle, alors qu'il fallait absolument, et bon gré malgré, mettre dans le paysage de l'histoire, parce qu'on n'avait pas encore eu la pensée de prendre la nature toute seule pour sujet de tableau, et de faire simplement son portrait. Mais aujourd'hui, après les peintres hollandais, cette manie historique ne peut plus être permise. » Turner peignit la *Fondation de Carthage* en 1815, et la donna à la National Gallery, avec un *Soleil levant*, à la condition que les deux peintures fussent placées entre deux chefs-d'œuvre de Claude Lorrain, le *Moulin* et la *Reine de Saba*. Cette condition expresse imposée par le donateur a été religieusement remplie, et, pour dire la vérité, les deux tableaux de Turner se soutiennent bien près des paysages de Claude. — Une autre toile de Turner, peinte en 1817 et représentant la *Chute de Carthage*, est loin d'égaliser la *Fondation*. — Jules Romain a représenté aussi le *Sac de Carthage*; sa composition a été gravée par Poncez.

CARTHAGENA (Jean DE), théologien espagnol, mort à Naples en 1617. Il entra d'abord chez les jésuites, puis chez les mineurs observants. Après avoir professé la théologie à Salamanque, il alla remplir la même fonction à Rome. Il écrivit en latin deux ouvrages pour soutenir Paul V dans ses démêlés avec la république de Venise. On lui doit aussi plusieurs livres d'*Homélies* (1609-1613, 5 vol. in-fol.), et il est un des premiers qui aient soutenu l'opinion que saint Joseph avait été sanctifié avant sa naissance, opinion que quelques prédicateurs de nos jours semblent vouloir faire revivre.

CARTHAGÈNE s. f. (kar-ta-jè-ne). Moll. Nom vulgaire d'une coquille du genre porcelaine.

CARTHAGÈNE (*Carthago Nova*), ville d'Espagne, province et à 40 kilom. S.-E. de Murcie, sur la Méditerranée; 38.000 hab. Port militaire et place forte, arsenal et chantiers de construction; ch.-l. de juridiction civile et d'un des trois départements maritimes d'Espagne; évêché, observatoire, école de navigation, jardin botanique. Consulat étrangers. Manufactures d'armes, fabriques de cordages, toiles à voiles, falence, produits chimiques, verreries, importantes fonderies de plomb qui occupent 2.000 ouvriers. Mouvement commercial considérable, ayant pour objet principal l'importation des houilles anglaises, des tissus français, du sucre de Cuba et l'exportation du plomb, des sparteries, du safran et de la soie. Le mouvement général de la marine marchande au port de Carthagène a été, en 1860, de 641 navires jaugeant 148.582 tonneaux, sans compter le cabotage sous pavillon espagnol, qui représente un tonnage presque égal.

Carthagène, entourée de bonnes murailles et défendue par plusieurs forts, est située dans un petit bassin environné de collines qui abritent son port et qui le rendent un des meilleurs de la Méditerranée. L'entrée de ce port enserré dans la ville est défendue par deux pointes avancées, sur lesquelles sont bâtis les forts de Galeras et de San-Julian, et par l'îlot d'Escombrera, qui protège les navires contre les vents du large. La ville possède plusieurs belles rues, six places publiques, parmi lesquelles on remarque celle de la Merced, de forme carrée, entourée de beaux édifices et ornée d'une belle fontaine; une cathédrale remarquable par son ancienneté, un ancien cirque et un beau théâtre moderne.

Carthagène, fondée par Asdrubal vers 228 av. J.-C., était le chef-lieu des établissements carthaginois sur la terre d'Espagne; ce fut de cette ville que partit Annibal avec son armée pour envahir l'Italie, pendant la deuxième guerre Punique. Prise par Scipion en 210,

elle resta sous la domination de Rome jusqu'à l'époque des grandes invasions. Les Goths et les Maures la ruinèrent successivement; mais Philippe II la rebâtit, en créa le port militaire et en fit fleurir le commerce et l'industrie. Depuis la fin du siècle dernier, cette ville est bien déchue de sa prospérité; cependant, elle commence à se relever assez rapidement. Pendant les guerres de l'Empire, les Français se contentèrent de bloquer Carthagène qui resta en rapport avec les cortés indépendantes réunies à Cadix. « Ville de l'Amérique du Sud, dans la république de la Nouvelle-Grenade, ch.-l. de l'Etat de Bolivar, un des huit de la république grenadine, à 590 kilom. N. de Bogota, sur la mer des Antilles, près de l'entrée du golfe de Darien, par 10° 30' lat. N. et 77° 45' long. O.; 20.000 hab. Place très-forte; port militaire et commerçant, un des plus beaux et des plus sûrs de la côte nord de l'Amérique méridionale; arsenal maritime de l'Etat; chantiers de construction. Evêché; université, école de marine; consulats de France et d'Angleterre. Commerce considérable en métaux de toute espèce. Cette ville, aux rues larges, droites, bordées de quelques beaux édifices, entre autres la cathédrale, mais est placée sous un climat très-chaud et insalubre, surtout dans la saison des pluies, qui durent de mai à novembre. Carthagène fut fondée en 1533 par don Pedro Heredia, et devint en peu de temps une des villes les plus florissantes de l'Amérique. Pillée plusieurs fois par les pirates, prise par Drake en 1583, par les Français en 1697, elle fut vainement assiégée par l'amiral anglais en 1741; pendant la guerre de l'indépendance, elle tomba plusieurs fois entre les mains des deux partis.

CARTHAGINOIS, OISE s. et adj. (kar-ta-jinoi, oï-ze). Géogr. anc. Habitant de Carthage; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *L'astuce des Carthaginois, qui souvent déguinaient en perfidie, était devenue proverbiale*. (Bouillet.)

— *For* *carthaginoise* (en latin, *fides punica*), Perfidie, dans le langage des Romains.

— s. m. Langue parlée par les Carthaginois.

— *Encycl.* Lang. et littér. La langue parlée par les Carthaginois était un dialecte phénicien, et se rattache ainsi au groupe chanaanéen, qui appartient à la grande famille sémitique, où il occupe une grande place. Il constituait ce qu'on appelle plus exactement le phénicien d'Afrique ou idiomé punique. Il nous reste malheureusement peu de textes de cette langue, qui serait cependant si curieuse à connaître. Au premier rang, parmi les débris précieux qui nous ont été conservés, il faut citer le fameux passage du *Pœnulus* de Plaute, tant de fois et si contradictoirement interprété. Les inscriptions carthaginoises (et elles sont nombreuses) apportent aussi à sa linguistique un contingent d'excellents matériaux. Enfin, il faut joindre à tout cela les monnaies et les noms propres qui nous ont été conservés par les auteurs anciens grecs et latins. Il paraît résulter de l'enquête à laquelle on a soumis cet ensemble de matériaux, que le *carthaginois* doit se diviser en deux dialectes principaux : l'idiomé punique proprement dit, et le dialecte libyo-phénicien. Ce dialecte était formé par le mélange en proportions très-égales d'éléments empruntés au phénicien et aux dialectes chamitiques de la Libye. Pour le moment, nous nous occuperons de tous les deux indistinctement. M. Renan admet que le *carthaginois* a pu rester plus longtemps que le phénicien de l'Orient semblable à l'hébreu, ce qui s'explique facilement si l'on songe que la colonie de Carthage, qui s'était détachée de fort bonne heure de celle de Tyr, sa métropole, avait pu conserver le dialecte phénicien de cette époque, plus voisin par conséquent que celui qui s'était développé ultérieurement en Phénicie. M. Renan compare ingénieusement à ce phénomène celui qui se passe de nos jours au Canada, où nous voyons encore en vigueur un dialecte français en usage à l'époque de la colonisation. Du reste, ces différences se bornent en très-grande partie à des variantes orthographiques. Le *carthaginois* resta, beaucoup plus longtemps que le phénicien oriental, inaccessible à l'invasion des éléments arabes. Mais cette intrusion ne fut que retardée, et eut lieu également par la suite. Une circonstance qui vient rendre très-possible la comparaison du *carthaginois* avec ses dialectes congénères, c'est la nature du système graphique des langues sémitiques, qui ne laisse rien paraître au dehors des perturbations internes, parfois très-profondes, que subit la vocalisation des mots. On sait, en effet, que dans ces alphabets les consonnes seules sont écrites, et qu'on supplée en lisant à l'absence des voyelles brèves. Or si la différence de ces dialectes gît principalement dans la divergence des vocalisations, et que les textes qui nous restent ne nous offrent que virtuellement ces vocalisations caractéristiques, comment les déterminer? Le seul contrôle possible, ce sont les transcriptions que nous ont conservées les auteurs grecs et les auteurs latins. Malheureusement, ces transcriptions arbitraires n'offrent prise qu'à des inductions très-déliées. Il en résulte cependant que le *carthaginois* était caractérisé par des voyelles obscures et sourdes. Cette particularité semble d'ailleurs tenir à une condi-

tion physiologique, peut-être déterminée par l'action du climat; car la même remarque doit être faite de nos jours à l'égard des dialectes arabes parlés sur les côtes d'Afrique : les voyelles brèves, colorées encore dans les idiomes de Syrie et d'Arabie, s'éteignent, pour ainsi dire, dans la prononciation, et se transforment en un son d'e muet identique pour toutes.

Le *carthaginois* était assurément l'une des langues les plus répandues tout le long du bassin de la Méditerranée; il était d'un usage général en Numidie et en Mauritanie. « Les anciens, dit M. Renan, qui n'avaient en général que des notions vagues sur les langues étrangères, parlent du punique avec précision, et l'envisagent comme la langue générale de l'Afrique. » Le *carthaginois* survécut de beaucoup à la destruction de Carthage et à la disparition de la puissance punique, puisque les Pères de l'Eglise disent qu'il était encore parlé de leur temps par les populations africaines, ce qui, du reste, est confirmé par les noms propres appartenant à cette époque, qui sont parvenus jusqu'à nous. M. Renan ne semble même pas très-éloigné d'admettre que la langue punique fut parlée jusqu'à l'invasion musulmane, et il attribue la facilité avec laquelle l'arabe prit possession de ces contrées à la présence de cette première couche sémitique.

Il ne nous reste rien de la littérature *carthaginoise* qui puisse nous en donner une idée précise; et cependant, elle jouissait d'une grande réputation. C'est ce qui résulte des renseignements contenus dans les auteurs grecs et dans les auteurs latins, qui parlent de l'existence de bibliothèques à Carthage, de l'activité littéraire de beaucoup de généraux et de fonctionnaires *carthaginois*. Il devait y avoir, comme chez les Phéniciens, des traités historiques reposant sur d'antiques traditions. Les généraux et les amiraux *carthaginois* avaient l'habitude de rédiger eux-mêmes la relation de leurs campagnes ou de leurs voyages au long cours, et ces récits étaient gravés sur des tablettes d'airain ou des colonnes, et placés dans les sanctuaires. C'est à cette catégorie de récits qu'appartient le célèbre *périple d'Hannon*, qui était gravé sur une colonne du temple de Kronos ou Baal, à Carthage, et dont heureusement il nous est parvenu une traduction grecque; la relation du voyage d'Himilcon, parti pour découvrir les côtes occidentales de l'Europe; la grande inscription grecque et punique, contenant l'histoire de la deuxième expédition d'Annibal, et placée dans le temple de Junon à Lacinium. Annibal était très-versé dans la langue punique et dans la langue grecque, et il avait laissé des ouvrages écrits dans ces deux idiomes. Juba avait mis à contribution, au dire d'Ammien Marcellin, des ouvrages géographiques écrits en *carthaginois*, et c'est aux mêmes sources que puisèrent plus tard Solin et Ariens. Aristote, Salluste et Servius parlent des ouvrages historiques des Carthaginois. Hiempsal, roi de Numidie, avait écrit en *carthaginois* une histoire de la Libye, dont Salluste a traduit un fragment dans sa *Guerre de Jugurtha*. Enfin, tout le monde connaît l'ouvrage encyclopédique du Carthaginois Magon sur l'agriculture. Columelle appelle Magon le *père de l'agriculture*. Cet auteur était contemporain de Cyrus. Après la destruction de Carthage, le sénat romain fit faire par Silanus une traduction latine de cet ouvrage, qui ne comprenait pas moins de *vingt-huit* livres. Denys d'Uti que fut chargé en même temps d'en faire une version grecque. Un traité sur le même sujet, composé par Hamilcar, fils de Magon, fut également traduit en grec. C'est là que puisèrent tous les auteurs, latins et grecs, de traités didactiques sur l'agriculture. Virgile lui-même, dans ses *Géorgiques*, mentionne cette source.

Carthaginois (LB), en latin *Pœnulus*, comédie de Plaute. Le grand ressort des pièces de Plaute consistait dans des enfants enlevés, puis retrouvés par leurs parents après des péripéties plus ou moins nombreuses, plus ou moins intéressantes; et l'on sait que notre Molière n'a pas dédaigné, dans quelques-unes de ses pièces, ce nœud d'intrigue par trop facile à nouer aussi bien qu'à dénouer. Dans le sujet qui nous occupe, un enfant de sept ans, fils unique, a été enlevé de Carthage à son père, qui en est mort de chagrin. Ce fils a été conduit par son ravisseur à Calydon, et acheté par un riche vieillard, qui soupçonnait après une famille, mais en même temps détestait trop les femmes pour s'en créer une par leur entremise. Il adopta l'enfant et le fit son héritier en mourant.

Plaute déroule ensuite parallèlement une autre intrigue du même genre : deux sœurs, cousines de l'enfant enlevé, âgées l'une de quatre ans et l'autre de cinq, ont été aussi volées avec leur nourrice, et vendues à prix d'argent à un prostitué, qui spéculait sur leurs charmes futurs et les destinait au beau métier de courtisanes. Il les conduisit d'abord à Anactorium, puis à Calydon, où le hasard, obéissant à l'auteur, veut que le prostitué s'établisse précisément au face de la maison occupée par Agorastocles, le cousin des deux jeunes filles, alors dans tout l'éclat de leur beauté. Le jeune homme devient éperdument amoureux d'une de ses cousines, et le prostitué que Plaute appelle du nom significatif de *Lycus* (le loup) se prépare à lui faire payer cher les faveurs de l'enfant. Mais sa cupidité

causera sa perte. Agorastocles, conseillé par son esclave Milphion, introduit par force, avec une forte somme en or, son fermier chez le prostitué, et accuse ensuite celui-ci de rapt, celer chez lui son esclave infidèle. Le prostitué se voit perdu, et consent à tous les sacrifices. Sur ces entrefaites, arrive à Calydon le vieux Hannon, père des deux jeunes filles, pour la recherche desquelles il n'a pas cessé de voyager depuis de longues années. Il avait eu autrefois une liaison d'hospitalité avec le père adoptif d'Agorastocles, et il se présente naturellement dans la maison de celui-ci, ce qui amène une première reconnaissance entre l'oncle et le neveu. Bientôt Hannon est reconnu lui-même par la nourrice des deux jeunes filles, qu'elle n'a pas quittées, et Agorastocles épouse sa charmante cousine.

Il faut avouer que, sous le rapport de l'invention, cette comédie n'a rien de bien remarquable. Un complot pour duper un homme indigne de ce nom; une rencontre imprévue, ou trop bien prévue, et une double reconnaissance qui rend à leurs parents un neveu et deux jeunes filles perdus, sont des ressorts un peu enfantins. Encore si l'action était simultanée, s'il y avait une liaison nécessaire entre ces divers incidents, s'il y avait contredance ou dépendance entre ces deux fables ajoutées l'une à l'autre. Toutefois, Plaute a racheté la vulgarité de son intrigue et l'invraisemblance de son roman par des ressorts d'imagination et par une habileté de conduite qui se révèle dans l'agencement des détails ou dans la physionomie donnée à des caractères propres à la comédie latine.

Plaute pouvait mettre sur la scène romaine un de ces marchands carthaginois aussi ridicules dans le présent qu'ils avaient été redoutables dans le passé. Il eût offert un vif attrait à la curiosité nationale; il eût flûté un préjugé populaire, en produisant aux yeux de la foule la charge de la fin punique. L'attente des spectateurs fut trompée : tout est grec, sauf un personnage; tout se passe en Grèce. Mais il ne faut pas s'y tromper : ces noms grecs et ces habits grecs ne sont là que pour voiler à demi les mœurs romaines du temps. Le poète expose à la risée publique les vices d'une partie de la population de Rome, vices nés des institutions judiciaires et des aveugles préjugés contre l'industrie.

Plaute a sacrifié néanmoins au mauvais goût de la multitude ou aux animosités nationales. D'une part, il a prodigé les calembours et les coq-à-l'âne; de l'autre, il outrage le bon sens et travestit un noble caractère, un vieillard respectable, en baladin grossier, pour montrer, dans ce personnage si digne de sympathie, la duplicité de la race punique. Le titre même de la pièce, *Pœnulus*, le petit Carthaginois, indique une pensée de dénigrement. Ce diminutif, comme celui de *Græculus*, le petit Grec, est un terme de mépris qui avait passé dans le langage usuel des Romains. C'est dans cette comédie que se trouve le fameux passage en langue punique, sur lequel ont pâti tant d'orientalistes.

CARTHAGO NOVA, ville de l'ancienne Espagne, dans la Tarragonaise. Aujourd'hui CARTHAGÈNE.

CARTHAGO VETUS, nom latin de CANTABRIGIA.

CARTHALON, nom de trois Carthaginois connus dans l'histoire. — Le premier, fils de Machie et grand-père d'Hercule, fut mis en croix par ordre de son père, parce qu'il avait paru désapprouver la révolte de celui-ci contre Carthage dont il faisait le siège. — Le second fut envoyé en Sicile après la défaite de Régulus, assiéger et prit Agrigente, vainquit plusieurs fois sur mer les Romains, et, étant rendu odieux par son excessif orgueil, fut remplacé par Amilcar Barca, en 250 avant J.-C. — Le troisième commandait la cavalerie dans l'armée d'Annibal, et mit en fuite Hostilius Mancinus sur les frontières de Samnium. Il fut tué en 260 avant J.-C., lorsque les Romains reprirent Tarente, dont il commandait la garnison.

CARTHAME s. m. (kar-ta-me, — ar. *kir-thim*, même sens). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées et de la tribu des carduacées, comprenant trois espèces originaires de l'Orient : Le *CARTHAME officinal* est une plante annuelle. (T. de Berneaud.) Il y a dans le *CARTHAME* deux substances colorantes. (Thouin.) Les fleurs du *CARTHAME* entrent dans la composition du *fard* ou *vermillon* d'Espagne. (Nysten.) Dans le *Midi*, les pauvres cultivateurs emploient le *CARTHAME* au lieu de safran pour colorer leurs mets. (Bouillet.)

— *Encycl.* Bot. et Agric. Le genre *carthame*, par suite des démembrements qu'il a subis, ne renferme plus qu'un très-petit nombre d'espèces. La plus importante est le *carthame des teinturiers* (*carthamus tinctorius*), vulgairement appelé *safran bâtard*. C'est une plante annuelle, haute d'environ 0 m. 65, un peu épineuse, et dont l'aspect rappelle assez celui d'un chardon. Ses fleurs tubuleuses, d'un jaune rougeâtre, sont groupées en capitules solitaires au sommet des rameaux. Originaire de l'Orient, le *carthame* est aujourd'hui presque naturalisé dans le midi de l'Europe; il supporte même assez bien le climat de Paris; mais, dans le nord, on ne le cultive que dans les jardins, comme plante médicinale ou d'ornement. Il demande une terre légère, profondément ameublie et bien

exposée au soleil. On sème la graine, ordinairement à la volée, dès que les gelées ne sont plus à craindre. On sème, on bine et on éclaircit comme à l'ordinaire. Dans la seconde quinzaine de juillet, on commence la récolte des fleurs, qui se prolonge pendant deux mois environ. On recueille les capitules un peu avant l'épanouissement complet des corolles, autant que possible le matin, mais jamais par un temps de pluie. Aussitôt après, on enlève à la main les fleurons, et on les fait sécher à l'ombre dans un lieu aéré; enfin on les enferme dans des sacs ou dans des caisses que l'on tient à l'abri de l'humidité. Les fleurs desséchées du *carthame*, connues sous le nom de *safranum*, forment le produit principal de cette plante.

En Egypte, quelques jours avant de faire la récolte des fleurs du *carthame*, on les arrose matin et soir; puis, après la cueillette, on les comprime entre des pierres pour extraire le suc; on les lave, on les exprime entre les mains, et on les fait sécher sur des nattes qu'on recouvre pendant le jour pour les garantir de l'action du soleil.

Voici les espèces de *carthame* ou *safranum* connues dans le commerce : 1^o le *safranum* d'Espagne, qui est très-haut et très-riche en couleur, large et bien nourri. Dans cette espèce, il y a souvent des fleurs noires; 2^o le *safranum* de l'Inde, que l'on apporte en petites galettes aplaties, légères, faciles à développer, d'un rouge rose à l'intérieur et moins vif en dehors; il contient quelquefois du sable. On l'expédie en balles de 75 à 150 kilogr., dont l'enveloppe extérieure en roseaux, dite *gunny*, recouvre quelquefois une toile fine; 3^o le *safranum* d'Egypte, dont les fleurs présentent des filets courts, déliés, frisés, d'un rouge prononcé et d'une odeur forte. On l'expédie en balles fortement serrées avec une corde d'écorce d'arbre, du poids de 320 à 350 kilogr., avec un emballage intérieur en toile bleue, garantie par une cage de roseau, le tout entouré d'une grosse toile avec cordes. Le *safranum* d'Egypte est le plus estimé; il contient deux fois plus de matière colorante rose que les autres; mais celui du Caire est préférable à celui de la haute Egypte. Ces contrées en produisent 12 à 18,000 quintaux par an. Le *safranum* doit être choisi d'une belle couleur de feu, exempt le plus possible de fleurs jaunes qui ne contiennent aucun principe colorant, et qui diminuent la valeur de la marchandise. Lorsqu'il a une couleur terne, c'est un indice certain que la fleur a été mal desséchée et cueillie trop tard, car elle perd de son éclat à mesure qu'elle se développe. Le *safranum* ne doit renfermer ni paille, ni fleurs noires, ni sable.

— Chim. Dans les fleurs de *safranum*, il y a deux matières colorantes : l'une jaune, soluble dans l'eau, et que l'on peut enlever par un simple lavage; l'autre rouge, insoluble dans l'eau, soluble dans les alcalis faibles, peu soluble dans l'alcool, et encore moins dans l'éther. Cette dernière, à laquelle M. Chevreul a donné le nom de *carthamine*, dérive d'un principe incolore, cristallin, qui se convertit en principe rouge aussitôt qu'il est en contact avec l'oxygène et les alcalis. D'après Hübner, la matière jaune est de nature alcaline, tandis que la matière rouge est si manifestement acide, qu'il lui a donné le nom d'acide *carthamique*. Il prétend que cette matière rouge forme, avec les alcalis, des sels particuliers incolores qui offrent le caractère distinctif de laisser précipiter une substance rose brillante par l'action des acides végétaux.

Pour obtenir la *carthamine*, qui sert à préparer le rouge végétal, dont la belle couleur rose rend aux dames de si grands services, on lave le *safranum* à l'eau froide, on le foule et on le pressant au milieu de ce liquide, après l'avoir enfilé dans un sac de toile, jusqu'à ce qu'il ne colore plus l'eau, ce qui demande un temps fort long; on fait ensuite macérer la fleur, dépourvue de la matière jaune, dans son poids d'eau aiguisée de quinze centièmes de carbonate de soude pendant une ou deux heures, et l'on plonge dans ce bain des écheveaux de coton sur lesquels on précipite la matière colorante au moyen du jus de citron. On lave plusieurs fois le coton pour enlever un peu de matière jaune qui restait dans le bain; puis on le fait tremper dans une eau alcaline, pour redissoudre la *carthamine* ainsi purifiée. En neutralisant la liqueur par le jus de citron, on isole la couleur qui se dépose en flocons légers. On rassemble ceux-ci avec soin pour les laver et les sécher sur une assiette. On a alors des écailles minces, d'un rouge brun, qui, broyées à l'eau avec du talc réduit en poudre impalpable, donnent le rouge végétal, qu'on fait dessécher sur de petits vases de porcelaine. Le *safranum* ne fournit que quelques centièmes de son poids de *carthamine*; aussi cette couleur pure vaut-elle 3,000 fr. le kilogr., à peu près le prix de l'or. Heureusement il n'en faut qu'une très-petite proportion pour couvrir et teindre en beau rose une grande surface.

Malgré le peu de solidité de cette couleur, on s'en sert pour teindre la soie, le coton et le lin en ponceau, en nacarat, en cerise, en rose, en couleur de chair, nuances très-brillantes et fort recherchées. On a soin de bien dépouiller le *safranum* de la couleur jaune, qui ternit les rouges et les roses. Pour communiquer à ces couleurs plus de feu, on donne

au tissu un pied léger de rocou, surtout pour les ponceaux. Quelquefois, par économie, on ajoute au bain, pour les nuances fortes, à peu près un cinquième d'orseille.

CARTHAMÉ, ÉE adj. (kar-ta-mé). Bot. Qui ressemble à un carthame.

— s. f. pl. Bot. Section de la tribu des carduacées, comprenant les genres *carthame*, *kentrophylla*, *onobrome* et *cardoncelle*.

CARTHAMINE s. f. (kar-ta-mi-ne — rad. *carthame*). Chim. Principe colorant du carthame : *La CARTHAMINE est employée pour les teintures en rose, en rouge cerise et en rouge ponceau*. (Nysten.) V. CARTHAME.

CARTHAMIQUE adj. (kar-ta-mi-ke). Chim. Se dit d'un acide extrait du carthame : *Acide CARTHAMIQUE*. Il On dit plus ordinairement CARTHAMINE, au lieu d'*acide carthamique*.

CARTHAMOÏDE s. m. (kar-ta-mo-i-de — de *carthame*, et du gr. *eidos*, apparence). Bot. Syn. de CARDONCELLE.

CARTHENY ou **CARTIGNY** (Jean DE), religieux de l'ordre des carmes, mort à Cambrai en 1580, publia le *Voyage du chevalier errant* (Anvers, 1557). Ce roman tout allégorique, comme le fameux *Roman de la Rose*, et composé dans le but d'inspirer les sentiments de la pitié la plus pure, fut traduit en plusieurs langues.

CARTHEUSER ou **CARTHÉUSER** (Jean-Frédéric), médecin allemand, né en 1704, à Hayn (Prusse), mort à Francfort-sur-Main en 1777. Il professa dans cette dernière ville, de 1740 jusqu'à sa mort, la chimie, la pharmacie, la médecine, l'anatomie, la botanique et la pathologie, et se recommanda surtout par ses nombreuses expériences sur les plantes et les ingrédients qui entrent dans la composition des médicaments, et dont il a distingué les véritables propriétés. Quelques-uns de ses écrits, extrêmement nombreux, ont joui pendant longtemps d'une autorité considérable. Le plus important est *Fundamenta materiae medicae generalis et specialis* (1749) et 1750, traduit en français par J.-C. de Essarts, 1755 et 1760. Nous citerons encore : *Elementa chymiae medicae dogmatico-experimentalis* (1736); *Pharmacologia theoricopractica* (1745); *Fundamenta pathologiae et therapeuticae* (1749); *Dissertatio chymico-physica de generis quibusdam plantarum principis hactenus periculum neglectis* (1754), etc.

CARTHEUSER ou **CATHÉUSER** (Frédéric-Auguste), médecin allemand, fils du précédent, né à Halle en 1734, mort en 1798. Il fut professeur de médecine et de chirurgie à Giessen et directeur du jardin de botanique. Ses principaux ouvrages, soit en latin, soit en allemand, roulent sur la minéralogie, sur l'oryctographie, etc. Nous citerons ses *Mélanges d'histoire naturelle, de chimie et de médecine* (1759), et ses *Mémoires minéralogiques* (1771).

CARTHODE s. m. (kar-to-de). Bot. Syn. de CRASPEDIE.

CARTIER s. m. (kar-tié — rad. *carte*). Techn. Celui qui fabrique et qui vend des cartes : *Le roi fit arrêter sans bruit le garçon bleu qui tenait le panier des cartes et le CARTIER*. (St-Sim.)

Comm. Sorte de papier destiné à envelopper les jeux ou les sixains de cartes à jouer.

— Adjectiv. : Ouvrier CARTIER. Papier CARTIER.

CARTIER (Jacques), célèbre navigateur français, né à Saint-Malo en 1494, mort dans cette même ville ou dans un petit village voisin, Limollan, vers l'année 1554. On ne sait absolument rien de la première partie de la vie de Jacques Cartier. L'histoire fait mention pour la première fois de son nom en 1534, lors de l'expédition envoyée par François I^{er} pour explorer les parages occidentaux. Chargé de la direction de cette expédition, Jacques Cartier appareilla de Saint-Malo, le 20 avril 1534, avec deux vaisseaux de 60 tonneaux chacun et un équipage de 120 hommes. Il atteignit, après vingt jours de navigation, la côte occidentale de Terre-Neuve; puis, faisant voile au nord, il entra dans le détroit de Belle-Isle, et prit possession de la côte de Labrador en plantant une croix près de la baie Rocheuse. Cartier se dirigea ensuite vers le sud et suivit la côte ouest de Terre-Neuve jusqu'au détroit situé entre les caps Ray et Breton, où il fut assailli par des vents contraires, qui le chassèrent vers les îles de la Madeleine. Après avoir visité ces îles, il reprit la direction de l'ouest, débarqua à l'embouchure du Miramichi, d'où il explora la baie des Chaleurs. Quelques jours après, il alla débarquer un peu plus loin au nord, dans la baie de Gaspé, qu'il prit pour l'embouchure d'une grande rivière. Il entretenait les rapports les plus amicaux avec les naturels de ces parages; un de leurs chefs lui confia même deux de ses fils pour qu'il les conduisit en France. Cartier planta sur la rive de la baie de Gaspé une nouvelle croix de bois, avec un bouclier aux armes de France, puis il remonta un des bras du Saint-Laurent, sans se douter qu'il découvrait un des plus grands fleuves de l'Amérique du Nord. Jacques Cartier ne poussa pas plus loin son exploration et vint bientôt remettre à la mer pour retourner en France. Il arriva à Saint-Malo le 5 septembre 1534, après six

mois d'absence. Ce premier voyage avait amené trop d'heureux résultats pour ne pas donner à François I^{er} le désir de voir poursuivre les cours de ces explorations. Il accorda trois vaisseaux de la marine royale à Jacques Cartier, savoir : la *Grande-Hermine*, de 120 tonneaux; la *Petite-Hermine*, de 60 tonneaux, et l'*Emerillon*, moins considérable, et lui donna en même temps, avec le commandement de ces trois bâtiments, le titre de capitaine et de pilote du roi. Cartier appareilla le jour de la Pentecôte, en 1535; il emmenait à bord de sa petite escadre quelques gentilshommes de la maison du roi, qui avaient voulu partager ses aventures et ses dangers. La traversée ne se fit pas sans obstacles. Des orages violents assaillirent les trois bâtiments et les séparèrent; ils ne se réunirent qu'au rendez-vous assigné par Cartier à ses compagnons, à la baie de Blanc-Sablon, dans le détroit de Belle-Isle. Le 31 juillet, Jacques Cartier aborda le canal qui sépare le continent de l'île d'Anticosti, à laquelle il donna le nom d'*Assomption*, remonta le Saint-Laurent (la rivière *Hochelega*, suivant les indigènes), et arriva le 1^{er} septembre à l'embouchure de la rivière Saguenay. Le 14 du même mois, il reconnut l'entrée d'une rivière située à cinquante milles environ de Québec, et à laquelle il donna le nom de *Sainte-Croix*. Remontant alors cette rivière avec le petit bâtiment l'*Emerillon* seulement, il parvint au village de Stadacona (nommé par les naturels *Canada* ou la *ville*). Cartier décrit cette contrée, qu'il dépeint comme un coin de terre d'une extrême beauté. Les indigènes firent le meilleur accueil à nos navigateurs; un chef nommé Domagana leur adressa un long discours, tandis que les femmes de sa tribu dansaient et chantaient dans l'eau pour leur plaisir. Jacques Cartier conclut avec ces indiens un traité d'alliance réciproque, dont la proclamation se fit au milieu des plus horribles hurlements poussés en signe de réjouissance. Cartier fit amener la *Petite-Hermine* et la *Grande-Hermine* jusqu'à Stadacona, les y installa et prit ses dispositions pour remonter la rivière Hochelega ou Saint-Laurent plus loin encore avec l'*Emerillon*. Les Indiens ne virent pas avec plaisir cette détermination; ils chérchèrent à en détourner Cartier par d'effrayantes prédictions, lui déclarant que s'il persistait dans sa résolution, la glace et la neige devaient inévitablement le faire périr. Cartier demeura inébranlable, et continuant sa route vers le haut de la rivière, il explora des pays d'une beauté et d'une richesse merveilleuses. Les naturels riverains du fleuve lui firent partout l'accueil le plus amical et le plus hospitalier. Au bout de neuf jours de la navigation la plus heureuse et la plus agréable, Cartier arriva, le 28 septembre, à un grand lac formé par le développement du fleuve, et qui avait douze lieues de longueur sur six de large; il l'appela le *lac d'Angoulême* (aujourd'hui le *lac Saint-Pierre*). A partir de là, les courants du fleuve et ses affluents, devenus plus nombreux, rendirent la navigation plus difficile; cependant Jacques Cartier arriva, le 2 octobre, au village indien d'Hochelega, situé à quarante-cinq lieues au delà du lac d'Angoulême ou de Saint-Pierre. Suivant le récit de Cartier, on arrivait à ce village, placé à environ six milles du rivage, par une route aussi bien établie et aussi fréquentée qu'aucune route de France; le village lui-même se trouvait au milieu d'une plaine couverte de chênes énormes, et près d'une colline fertile et cultivée, à laquelle Jacques Cartier donna le nom de *Mont-Royal*. Cette colline devait dans la suite se couvrir d'habitations, absorber le petit village d'Hochelega, et devenir enfin, sous le nom de *Mont-Royal*, puis *Montréal*, le centre de l'une des principales colonies du Canada. Dans sa relation, Cartier accueille un peu trop facilement les récits que lui avaient faits les peuplades indiennes sur leurs habitudes, leurs mœurs et leurs vêtements même. L'ornement, dit-il, auquel ces indiens attachent le plus de prix est une substance qu'ils appellent *essurguy* ou *cornibotz*; elle est aussi blanche que la neige, et ils se la procurent ainsi : lorsque l'un d'entre eux est condamné à mort pour quelque crime, ou bien quand ils ont fait quelque prisonnier de guerre, après avoir tué leur victime, ils pratiquent de profondes ouvertures dans les flancs, dans les épaules et dans les cuisses du cadavre; on le précipite ensuite au fond de la rivière, dans les endroits où l'on sait que l'*essurguy* abonde. Lorsqu'il est demeuré là pendant dix ou douze heures, on retire le corps, et l'*essurguy* ou *cornibotz* se trouve dans les blessures. Avec cette substance ils font une sorte de chapelet qu'ils portent autour du cou, comme nous portons nos chaînes d'or et d'argent, estimant ces bijoux comme la plus précieuse de leurs richesses. Cet *essurguy* n'est autre chose que cette substance particulière qu'on appelle *adipocire* ou *spermacetti* factice, dont il s'est établi naguère une manufacture auprès de Bristol, et Cartier supposait à tort que cette substance, gisant au fond de l'eau, s'en détachait pour venir se fixer au cadavre, tandis qu'elle n'est formée que par la décomposition subéquente de la matière animale. Nous trouvons aussi dans le récit de Cartier la première description du tabac que l'on connaisse, ainsi qu'un exposé de la manière de s'en servir, qui fera sourire nos fumeurs : « Les Indiens, dit-il, possèdent une certaine herbe

dont ils font provision chaque été, après l'avoir séchée au soleil; les hommes seuls en font usage : ils en portent une certaine quantité dans un petit sac pendu à leur cou, et dans lequel ils ont aussi un morceau de pierre ou de bois creux assez semblable à un sifflet. Pour se servir de cette herbe, ils la broient en poudre, la mettent à une extrémité du tuyau, puis, plaçant sur elle un petit charbon allumé, ils aspirent la fumée et en remplissent leur corps jusqu'à ce qu'elle s'échappe de leur bouche et de leurs narines, comme elle ferait par une cheminée de maison. Ils allèguent que cette pratique est excellente pour la santé; nous essayâmes de faire comme eux; mais la fumée, en arrivant dans notre bouche, la brûlait comme du poivre. » Du mois de novembre au mois de mars, Jacques Cartier hiverna à l'embouchure de la rivière Sainte-Croix, vis-à-vis du village indien de Stadacona. Il souffrit énormément de la rigueur du climat : les vaisseaux étaient entourés d'une glace qui avait deux brasses d'épaisseur, et la neige s'était amoncelée à plus de quatre pieds au-dessus du pont; tous les liquides étaient gelés, glacés, et, pour compléter les malheurs de l'équipage, le scorbut, maladie qui était tout à fait inconnue à nos voyageurs, éclata tout à coup dans leurs rangs. A l'exception de trois hommes, tous en furent plus ou moins atteints. Il en mourut vingt-cinq, qui furent enterrés dans la neige, leurs compagnons manquant de forces pour leur creuser une autre sépulture. Enfin un indien leur indiqua un arbre dont les feuilles et l'écorce leur servirent à faire une boisson qui les rétablit en peu de jours. La glace fondit insensiblement; mais quand Cartier voulut prendre ses dispositions pour s'en retourner en France, il se trouva qu'il n'y avait plus assez de monde pour faire le service de ses trois bâtiments : il prit en conséquence le parti d'abandonner la *Petite-Hermine* et d'appareiller seulement avec la *Grande-Hermine* et l'*Emerillon*. Trois cents ans plus tard, en 1848, on retrouva, dans le lit de vase qui l'avait peu à peu engloutie, la *Petite-Hermine*, ou plutôt ses débris, débris qui furent rapportés en France et déposés au musée de Saint-Malo. La *Grande-Hermine* et l'*Emerillon* mirent à la voile le 6 mai 1536, après que Jacques Cartier eut pris solennellement possession du sol, au nom de François I^{er}, en y élevant une croix portant les armes de France, avec cette inscription : *Franciscus primus, Dei gratia Francorum rex, regnat*. Cartier emmena avec lui dix chefs indiens qu'il avait traités avec douceur. Il arriva le 16 juillet à Saint-Malo.

Il reçut bon accueil du roi; mais les souffrances auxquelles il avait été exposé pendant le cours de son expédition n'étaient guère faites pour encourager des tentatives de colonisation; François I^{er} était d'ailleurs peu disposé à y prêter la main. Cependant, un gentilhomme picard, nommé François de la Roque, sire de Roberval, enthousiasmé par les descriptions brillantes que Cartier faisait de l'admirable pays qu'il avait découvert, obtint, à force d'instances, un privilège du roi pour aller coloniser le Canada. Cinq vaisseaux furent équipés et placés sous le commandement de Roberval et de Jacques Cartier. Roberval avait le titre de vice-roi et de lieutenant général des nouveaux territoires, tandis que Cartier conservait celui de capitaine général et de pilote en chef des vaisseaux du roi. Cartier mit à la voile le 23 mai 1541, avec deux vaisseaux seulement; les trois autres le rejoignirent bientôt après, et le 23 août suivant l'expédition arriva heureusement à la rivière Sainte-Croix. En explorant la côte voisine, Cartier découvrit un meilleur mouillage à l'embouchure de la rivière Rouge, et y conduisit trois de ses vaisseaux; les deux autres retourneront en France après avoir débarqué leur cargaison. Cartier visita une seconde fois Hochelega, dans le but d'y étudier les difficultés de la navigation de la rivière, puis il revint à son mouillage, où il passa l'hiver assez tristement. Vers la fin de mai 1542, ne recevant aucune nouvelle de Roberval, qui était retourné en France avec deux vaisseaux l'année précédente; voyant d'ailleurs que ses provisions allaient bientôt s'épuiser, effrayé en outre par les dispositions malveillantes manifestées par les indigènes, Jacques Cartier se décida à mettre à la voile pour regagner la France. Il rencontra, en chemin, Roberval, qui revenait avec de nouvelles forces et qui lui intima l'ordre de rebrousser chemin et de revenir avec lui au Canada. Cartier, las de ces aventures, paraît-il, ou plutôt peu soucieux d'obéir à un homme avec qui il ne s'accordait pas, ne tint aucun compte de l'ordre de Roberval et continua sa route. Il débarqua à Saint-Malo. La nouvelle expédition de Roberval n'eut pas le succès que l'on semblait en attendre, pas plus du reste que celles qui devaient suivre. Ce ne fut qu'en 1608 que Québec fut fondé, et dès 1629 les Anglais, dont la puissance s'étendait rapidement dans la Virginie, menaçaient l'existence de ce récent établissement.

Jacques Cartier, à son retour en France, paraît s'être retiré à Saint-Malo, ou du moins à un village avoisinant, nommé Limollan ou Limollan, et il y passa le reste de sa vie dans le repos et dans l'obscurité. Une courte, mais intéressante relation de son expédition, fut publiée sans nom d'auteur, en 1545. Les journaux des deux premiers voyages de Cartier sont insérés dans le troisième volume de la

collection italienne de Ramusio (Venise, 1565), et dans l'*Histoire de la Nouvelle-France* de Marc Lescarbot. La relation de son troisième voyage se trouve dans le troisième volume des *Principales navigations* de Hakluyt (1600).

CARTIER (Gall.), théologien allemand du xvi^e siècle. Il fit partie de l'ordre des bénédictins, professa la théologie et devint consultant de la congrégation de l'Index. Ses principaux ouvrages sont : *Tractatus theologicus* (Augsbourg, 1736), et *Auctoritas et infallibilitas summorum pontificum* (Augsbourg, 1738).

CARTIER (François), agronome et statisticien, successivement sous-préfet des arrondissements de Dieppe, du Havre et de Neufchâtel, mort à Dieppe le 11 mars 1853, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il a publié : *Etat de l'agriculture dans l'arrondissement de Neufchâtel* au 1^{er} janvier 1822 (Neufchâtel, 1822, in-8°); *Etat de l'agriculture, de l'industrie et du commerce dans l'arrondissement du Havre*, au 1^{er} janvier 1825 (Le Havre, 1825, in-8°); *Notes statistiques sur l'arrondissement du Havre* (Le Havre, 1830, in-8°).

CARTIGNY. V. CARTHENY.

CARTIGNY (Charles-Claude), acteur français, né en 1782, mort en 1859. Il prit les leçons de Baptiste aîné, et débuta à la Comédie-Française dans l'emploi des premiers comiques, en 1811. Admis comme pensionnaire la même année, il reçut le titre de sociétaire en 1814. L'acteur Saint-Prix, qui l'avait patronné, disait en le montrant : « J'espère que voilà un beau valet de chambre. » Le mot était on ne peut plus juste. En effet, dans l'emploi des premiers comiques, le seul qui lui convînt, Cartigny, toujours superbe valet de chambre, n'a jamais été domestique. Pourtant il voulut un jour, lui aussi, après tant d'autres, aborder le rôle si difficile de Tartuffe; il brisa à cet écueil une partie de sa réputation de comique. Ses allures de Frontin perçant à travers le lugubre habit, sa manière saccadée de dire et de gesticuler, lui défendaient d'aborder un tel rôle. Il le voulut, et s'en repentait, écrit un contemporain. Cartigny doublait Monrose avec beaucoup de talent, et sa franche gaieté convenait merveilleusement à l'emploi des Mascariilles, des Crispins, des Frontins, des Scarpins, de tous ces valets de l'ancien répertoire plus dignes de la corde et du bâton que du prix Montyon. On cite, parmi ses bonnes créations dans le répertoire moderne, le rôle de l'intendant Bittlermann, dans *Misanthropie et Repentir*. Il jouait d'une manière distinguée la *Femme juge et partie*, avec M^{lle} Dupont. En 1819, Cartigny avait fait décider que les rôles nouveaux seraient, à l'avenir, distribués en même temps aux chefs d'emploi et aux doubles. On arrêta ensuite qu'ils paraîtraient alternativement. Cartigny fut élu chef de l'emploi des valets en 1821. Il prit sa retraite en 1831, avec une pension liquidée à 5,000 fr. On a mis sur le compte de Cartigny une anecdote dont il a pris soin de prouver l'ineptitude. Il venait de passer chef d'emploi; le *Courrier des spectacles* écrivit que, invité à dîner chez une actrice, Cartigny avait rougi et pâli de colère en apercevant un jeune pensionnaire de son théâtre assis à table, et que, croyant sa dignité compromise, il était sorti en jurant qu'il ne dînerait jamais avec un obscur pensionnaire. Cartigny protesta contre l'article qui jetait sur lui du ridicule, et il nous a été donné de voir sa lettre, qui fait partie d'une collection d'autographes bien connue. L'histoire n'en a pas moins fait son chemin; on l'a donnée comme un exemple de l'outrecuidante prétention de certains comédiens.

CARTILAGE s. m. (kar-ti-ja-je — du lat. *cartilago*; de *caro*, chair). Anat. Matière élastique, flexible, moins dure que les os, constituant certaines parties qui ont besoin à la fois de souplesse et de solidité : **CARTILAGES articulaires**. Les **CARTILAGES** du nez, des oreilles, de la trachée-artère. Le squelette d'un grand nombre de poissons est composé de **CARTILAGES**. Avec l'âge, la plupart des **CARTILAGES** finissent par s'ossifier. (C. d'Orbigny.) « *Cartilages d'ossification*. Ceux qui, dans la vie fœtale et dans le jeune âge, tiennent lieu de certains os qui doivent progressivement les remplacer.

— Un poète a désigné le nez par le mot *cartilage* :

Tantôt une topaze, effroi du linge blanc,
Au bout du cartilage étincelle en tremblant.

BARTHÉLEMY.

— **Encycl.** Le *cartilage* peut être regardé comme un os mou et flexible; il est formé d'un tissu élastique moins résistant que le tissu osseux, mais plus disposé à ployer qu'à rompre. En raison de cette propriété, le *cartilage* fournit à plusieurs organes un squelette spécial, qu'on a appelé *squelette cartilagineux*, et qui permet à ces organes de résister à certaines pressions et de se plier avec souplesse pour l'exécution de certains mouvements. Un grand nombre de poissons n'ont d'autre squelette que le squelette cartilagineux; ce sont les poissons qui appartiennent à la classe des chondroptérygiens. Chez d'autres, l'élément osseux s'unit à l'élément cartilagineux; mais, chez les vertébrés supérieurs, ce n'est que pendant la première période de la vie embryonnaire qu'on retrouve le squelette cartilagineux; chez l'adulte, quelques organes isolés en conservent seuls quelques vestiges.

III.

Le *cartilage* est formé d'un tissu homogène ou non homogène, élastique, flexible, dur, d'un blanc opalin ou jaunâtre, transparent quand il a été desséché, se dissolvant en totalité par l'action continuée de l'eau bouillante. Au point de vue de sa composition chimique, le tissu cartilagineux se rapproche du tissu osseux, ou, pour mieux dire, il y a analogie de composition entre ces deux tissus. L'un et l'autre sont constitués d'une matière organique, soluble dans l'eau bouillante, unie à de l'eau et à des sels calcaires; mais, dans le *cartilage*, la proportion d'eau et de matière organique est bien plus considérable, la proportion des matières salines extrêmement minime. De plus, la matière organique qui entre dans la composition du *cartilage*, et qu'on appelle la cartilagine, semble différer à certains égards de l'ossein de l'os. Tandis que l'ossein, par l'action de l'eau bouillante, se transforme en gélatine, c'est-à-dire en une matière soluble dans l'eau chaude, mais se prenant en gelée par le refroidissement; la cartilagine, au contraire, se transforme en une autre matière, non susceptible de se prendre en gelée par refroidissement : cette matière a été appelée chondrine.

Sous le rapport de la structure, il faut distinguer deux espèces de *cartilages* : les *cartilages vrais* et les *fibro-cartilages*. Le *cartilage* vrai est composé d'une substance homogène, solide, creusée de cavités contenant un liquide clair, des corpuscules ou des cellules. Ces cavités étaient autrefois appelées fort improprement *cellules du cartilage*; ce ne sont que des vides creusés dans la substance homogène du *cartilage* et renfermant les cellules. La forme de ces cavités est très-variable; elles sont répandues dans la substance cartilagineuse en nombre plus ou moins considérable; leurs dimensions varient également de 0 m. 01 à 0 m. 04. Sous le rapport de la forme et des dimensions des éléments anatomiques constitutifs, les micrographes distinguent trois espèces ou variétés de *cartilages*. A la première variété se rapportent quelques *cartilages d'ossification* du crâne; ils n'ont que des cavités étroites, présentant un à deux centièmes de millimètre de diamètre, sans cellules ni corpuscules. Ceux de la seconde variété ne présentent que des cavités étroites, allongées, aiguës à leurs extrémités, contenant des corpuscules et des amas de granulations; les *cartilages d'ossification* du tronc et des membres appartiennent à ce groupe. Enfin, la troisième variété, qui comprend les *cartilages permanents*, présente des cavités larges, contenant de deux à vingt cellules avec noyau.

Les *fibro-cartilages* ou *cartilages fibreux* diffèrent essentiellement, par leur structure, de ceux que nous venons de décrire. Le tissu de ces *cartilages* n'est plus homogène; il est mélangé, en proportion variable, de tissu fibreux. Il n'y a pas, du reste, de limite bien nettement tranchée entre le *cartilage* vrai et le *fibro-cartilage*; la proportion de l'élément fibreux est trop variable, chez les uns et chez les autres, et la plupart des *cartilages* regardés comme composés de tissu homogène ne sont pas absolument dénués de tissu fibreux.

Le caractère le plus spécial du tissu cartilagineux, à quelque variété qu'il appartienne, est d'être dépourvu de vaisseaux; du moins n'a-t-on pas pu démontrer la présence d'un réseau vasculaire dans leur tissu par le procédé des injections; sauf, toutefois, pour les *cartilages d'ossification*. La question importante de la vitalité du *cartilage* a longtemps préoccupé les anatomistes; deux opinions opposées se sont produites : pour les uns, le *cartilage* est une substance en quelque sorte inorganique, certainement privée de vie. L'homogénéité du tissu, l'absence de nerfs et de vaisseaux sanguins, l'usure que subit le *cartilage* sous l'influence d'un frottement répété, sa chute, comparée avec quelque raison à celle de l'épiderme, du poil ou des ongles; son insensibilité, qui en fait en quelque sorte une substance étrangère à l'organisme, telles sont les motifs qui militent en faveur de cette opinion. On a remarqué que la nutrition de ces organes s'opère, comme pour les tissus épidermiques, par l'intermédiaire des vaisseaux voisins; que cette nutrition est d'ailleurs extrêmement lente, que le régime de la garance ne les rougit pas comme les os du squelette; qu'enfin le *cartilage* n'est pas sujet aux maladies dépendant des altérations de la circulation, telles que l'atrophie, l'hypertrophie et l'inflammation.

Plusieurs anatomistes ont adopté cependant une autre opinion. Pour eux, le *cartilage* est un tissu vivant, quoique peu vasculaire, se nourrissant au moyen des vaisseaux des tissus voisins. Suivant ces auteurs, l'usure des *cartilages* articulaires est encore un point contestable, et leur chute, dans les cas pathologiques, est aussi bien comparable à l'exfoliation qui accompagne la nécrose osseuse, qu'à la chute d'un ongle ou d'un poil. On remarque encore que le *cartilage* jaunit dans l'ictère, et que les phénomènes de nutrition dont il est le siège, si lents qu'ils soient, n'en sont pas moins évidents. Ainsi, les os cartilagineux de la colonne vertébrale d'une lamproie paraissent et disparaissent chaque année, ce qui suppose une grande activité organique; il en est de même de l'accroissement rapide du larynx vers l'époque de la puberté. En comparant la nutrition d'un *cartilage* à celle des produits épidermiques, on oublie d'ailleurs un point essentiel; l'épiderme se renouvelle sans cesse,

et les parties formées sont, au fur et à mesure, détruites et rejetées au dehors, tandis que, si les *cartilages* sont soumis comme les autres organes de l'économie à une formation et à une déformation continues, les parties détruites rentrent du moins dans la circulation, ce qui n'a pas lieu pour l'épiderme, le poil, les ongles, etc. Enfin, disent encore les partisans de cette opinion à laquelle nous avons toutes raisons de nous rattacher, si le *cartilage* était un corps étranger à l'organisme, comment s'y produirait-il? quelle glande le sécréterait? comment ce corps étranger ne s'éliminerait-il pas au dehors? comment, enfin, expliquerait-on son existence dans les articulations du fœtus, en dehors des conditions d'usure et de frottement? Telles sont les objections dignes de considération qui ont été opposées à la première théorie, et nous ne pouvons nous dissimuler qu'en présence des faits, les plus grandes probabilités se réunissent en faveur de l'opinion qui attribue aux *cartilages* une certaine vitalité.

— **Physiol.** Les *cartilages* ne diffèrent pas seulement dans leur structure, ils diffèrent encore par la nature des fonctions qu'ils sont appelés à remplir au sein de l'organisme. Le rôle des *cartilages* est complexe, et, sous ce rapport, on a pu en distinguer quatre espèces, que nous décrivons successivement : 1° les *cartilages d'ossification*, *cartilages* temporaires qui forment le premier squelette du fœtus; 2° les *cartilages périchondriques*, dont la fonction est de fournir à certains organes une enveloppe résistante et élastique ou une sorte de squelette; 3° les *cartilages articulaires*, qui s'interposent entre les surfaces d'articulation de certains os; 4° enfin, les *fibro-cartilages*, variété distincte de *cartilages* interarticulaires.

1° *Cartilages d'ossification*. Tout os procède d'un *cartilage*; il n'y a à cette règle qu'un petit nombre d'exceptions, comprenant quelques os du crâne ou de la face. Le squelette osseux est donc précédé d'un squelette cartilagineux primordial, qui n'appartient qu'aux premiers temps de la vie embryonnaire des vertébrés supérieurs. Au bout d'un mois ou de six semaines de vie intra-utérine, ce squelette commence à se distinguer de la masse muqueuse qui l'entoure; l'os cartilagineux ne représente pas seulement l'os futur, il en tient la place et en remplit les fonctions : c'est là le *cartilage d'ossification*. Le caractère particulier propre au développement de ce *cartilage*, ce qui le distingue de l'os qui lui succédera, c'est qu'il se forme simultanément dans toutes les pièces du squelette, et que l'os cartilagineux apparaît dans son entier et non par points isolés; il est, au reste, enveloppé d'une membrane fibreuse, le périchondre, qui deviendra plus tard le périoste. Le squelette primordial reste cartilagineux pendant un temps fort variable, et l'ossification de l'os ne commence pas au même moment dans tous ses points. C'est vers le deuxième mois de la vie intra-utérine que la cartilaginification est achevée dans l'embryon humain et que l'ossification commence. Celle-ci se fait par points isolés dans la masse, contrairement à la cartilaginification, et s'opère par une série de transformations dont l'étude n'appartient plus à notre sujet. Nous dirons seulement que ces transformations ont pour résultat, non-seulement de modifier la structure du *cartilage*, mais de le faire disparaître; l'ossification est, à proprement parler, une destruction du *cartilage* primordial. Disons en quelques mots les différentes phases de cette transformation. Au moment où va commencer l'ossification, le *cartilage* revêt d'abord une teinte grisâtre et terne; à cet instant, il est encore homogène et privé de vaisseaux; sa nutrition ne s'opère que par le périchondre et les tissus ambiants. Mais tout d'un coup il se creuse de cavités irrégulières, puis de canaux tapissés de membranes vasculaires; ce sont des vaisseaux sanguins de nouvelle formation qui naissent dans le tissu et vont y apporter la substance minérale qui doit donner à l'os sa consistance. On avait d'abord voulu voir dans l'ossification une simple imprégnation de matière calcaire; mais cette hypothèse est insoutenable aujourd'hui. S'il n'y avait qu'imprégnation calcaire de la masse cartilagineuse, la matière organique ne subissant aucun changement jouerait des mêmes propriétés dans l'os et dans le *cartilage* qui l'a précédé; contrairement à cette présomption, nous avons dit en quoi la cartilagine diffère de l'ossein. Il faut donc admettre, ou que le *cartilage d'ossification* se transforme sur place en substance osseuse, ou que l'os remplace, en s'y substituant peu à peu, le *cartilage* qui le précédait. Quoi qu'il en soit, l'ossification a pour conséquence de faire disparaître le squelette cartilagineux.

Chez l'homme, l'état osseux commence successivement dans les divers os, depuis environ un mois après la conception, pour les plus précoces, jusqu'à dix ou douze ans environ après la naissance, dans les plus tardifs. Certains points osseux, plus tardifs encore, ne commencent guère à se former que vers quinze à dix-huit ans, et les os n'atteignent le terme complet de leur évolution qu'à l'âge de vingt-cinq ans environ; c'est donc à cette époque qu'il faut fixer la disparition du dernier *cartilage d'ossification*. Cependant, diverses portions cartilagineuses ont résisté au travail d'ossification; ce sont ces portions qui vont constituer les *cartilages permanents* dont nous allons parler.

2° *Cartilages périchondriques*. M. Sappey a donné ce nom aux *cartilages permanents non articulaires*, qui constituent à certains organes un squelette cartilagineux. On les divise habituellement en deux groupes : les *cartilages costaux* qu'on pourrait aussi appeler *ossiformes*, et les *cartilages membraniformes*.

Entre tous les *cartilages permanents*, ce sont les *cartilages costaux* qui ressemblent le plus aux os. Ils sont longs et épais, et forment des prolongements cartilagineux aux côtes osseuses. Par l'une de leurs extrémités, ils s'articulent par engrenure à l'extrémité antérieure des dix premières côtes; par l'autre extrémité, les sept premiers s'articulent par diarthrose avec le sternum, les trois autres s'articulent de même avec les *cartilages* qui les précèdent. Les deux dernières côtes sont également pourvues d'un *cartilage*; mais celui-ci flotte libre dans le tissu cellulaire intermusculaire. La texture des *cartilages* costaux n'est pas sans analogie avec celle des *cartilages d'ossification*; par la macération, ils se segmentent en lamelles; ils sont entourés d'un périchondre et s'ossifient dans la vieillesse. Quant à leur rôle physiologique, il est lié intimement au jeu fonctionnel de la cage thoracique dans l'acte de la respiration. Au moment de l'inspiration, le mouvement imprimé aux *cartilages* costaux les plie et les tord sur eux-mêmes; dans l'expiration, ils réagissent par leur élasticité et tendent à reprendre leur direction première; ils sont ainsi les agents directs de l'expiration.

Les *cartilages membraniformes* sont des lames minces et flexibles qu'on trouve disposées en forme de squelette dans la partie proéminente du nez, dans le larynx, dans la trachée-artère et dans les bronches. Ces *cartilages* sont plus homogènes que les précédents, et pourvus d'un périchondre ordinairement épais. Ils servent principalement à maintenir béantes les voies respiratoires, et facilitent ainsi l'entrée de l'air dans le tuyau aérien dont le calibre est conservé. Très-flexibles, parfaitement élastiques et beaucoup moins cassants que les autres *cartilages*, ils sont plus éminemment propres à remplir cette indication. Ils concourent aussi, à un certain degré, à donner à la voix des qualités de timbre variables avec l'âge, le sexe et les individus; cette propriété est particulièrement dévolue aux *cartilages* du larynx, et dépend des modifications de structure que cet organe subit par les progrès de l'âge. On sait, en effet, qu'à l'époque de la puberté, chez l'homme plus particulièrement, les *cartilages* du larynx se développent très-rapidement; on sait aussi que les progrès de l'âge, ou des inflammations chroniques de la membrane muqueuse qui les tapissent, produisent dans ces *cartilages* une ossification plus ou moins complète. Ces modifications de structure expliquent facilement les mutations de timbre qui surviennent dans la voix d'un même individu, aux différentes périodes de son existence et dans diverses maladies.

3° *Cartilages articulaires*. Ces *cartilages* se rencontrent le plus souvent dans les articulations diarthroïdales, et sont, pour ce motif, appelés *cartilages diarthroïdaux*. Ce sont des lames cartilagineuses larges et aplaties, revêtant par incrustation les surfaces des os dans les articulations mobiles. On les appelle quelquefois encore *cartilages d'incrustation* ou *d'encroûtement*. La lame d'incrustation possède une surface libre, lisse et glissante, et une surface profonde adhérant intimement à l'os, sans pourtant qu'il y ait continuité de tissu. Son épaisseur, peu considérable, est proportionnée à sa largeur; elle est de 0 m. 002 à 0 m. 004 dans les plus grands, et de fraction de millimètre dans les plus petits. Cette épaisseur n'est pas non plus la même sur toute la surface d'articulation; les *cartilages* qui revêtent les surfaces osseuses convexes sont plus épais au centre qu'à la circonférence; ceux des surfaces concaves sont, au contraire, plus épais au pourtour qu'au centre.

La structure des *cartilages d'incrustation* diffère de celle des autres *cartilages* en ce qu'elle est comme fibreuse. Si l'on fait macérer un de ces *cartilages*, les fibres qui le composent se dissolvent et apparaissent comme les poils d'un velours implantés perpendiculairement sur la surface d'insertion. Cette disposition est éminemment appropriée à la fonction qu'exerce le *cartilage* diarthroïdal, et nous allons dire en quoi consiste cette fonction. « Les *cartilages* articulaires diarthroïdaux, dit M. Béclard, compressibles et élastiques, sont des coussinets protecteurs, qui, par leur élasticité, modèrent les chocs et les frottements, et résistent aux pressions dans les divers mouvements de la locomotion ou dans l'équilibre de la station. Leur existence est tout à fait nécessaire à l'exercice régulier des fonctions locomotrices. Ce sont les *cartilages* diarthroïdaux, en effet, qui assurent et conservent la forme des surfaces articulaires qu'ils recouvrent; ce sont eux qui président ainsi à l'accomplissement régulier des mouvements dévolus à chaque espèce d'articulations. » Leur disparition par voie d'usure, chez les animaux surmenés, a donc pour conséquence une déformation des surfaces articulaires et une irrégularité dans la fonction.

Dans les articulations peu mobiles, comme dans les symphyses sacro-iliaque et pubienne, le *cartilage* interposé n'a d'autre fonction que celle de résister aux pressions qui ont lieu

dans les décompositions de mouvements. Enfin, les *cartilages* des articulations immobiles synarthroïdiales ne font que concourir à la solidité des os qu'ils réunissent. Ils forment, dans ce cas particulier, une lame mince de *cartilage* engrenée dans les bords articulaires des os, s'ossifiant d'ailleurs par les progrès de l'âge, et se confondant ainsi avec les *cartilages* d'ossification.

40 Fibro-cartilages. Le *fibro-cartilage* n'est plus un *cartilage* homogène; nous avons dit qu'à l'élément cartilagineux s'associait du tissu fibreux. C'est donc une sorte de *cartilage* intermédiaire, blanc, dense et élastique, du tissu cartilagineux, fibreux et tenace comme le tissu fibreux. Quant à la proportion de ces deux éléments et à la disposition qu'ils affectent, elles sont variables, non-seulement dans les différents *cartilages*, mais aux différents points d'un même *cartilage*. Il n'y a pas de règle fixe à cet égard; mais ce qui permet de rapporter les organes fibro-cartilagineux à la classe des *cartilages*, c'est la présence constante dans leur tissu d'une proportion plus ou moins considérable d'un tissu homogène, cellulaire et composé de cartilage soluble dans l'eau bouillante.

Le rôle des *fibro-cartilages* est très-complexe: il en est de temporaires et de permanents. Les *fibro-cartilages* temporaires s'ossifient à des époques déterminées, variables suivant les espèces animales. On les trouve en divers endroits du corps; ainsi, la rotule et les os sésamoïdes sont d'abord des os fibro-cartilagineux; en plusieurs endroits où les tendons des muscles glissent sur les os, ceux-ci se revêtent d'un *fibro-cartilage* temporaire; les ligaments stylo-hyôïdien et thyroïdien, ainsi que la sclérotique de quelques animaux, sont dans le même cas.

Les *cartilages* fibreux permanents sont plus nombreux encore. Il en est qui sont libres par leurs deux faces et interposés entre les surfaces articulaires de certains os; on les trouve dans les articulations temporo-maxillaire, sterno-claviculaire, fémoro-tibiale et cubito-carpienne. Il en est qui sont libres par une face et adhérents par l'autre face: tels sont les *fibro-cartilages* qui revêtent les os sur les endroits où frottent les tendons des muscles; tels sont encore ceux qui doublent les ligaments qui subissent des pressions du même genre, comme il en existe sur les ligaments calcaneo-cubidiens; tels sont enfin les *fibro-cartilages* qui revêtent les cavités glénoïdale et cotyloïdale. Il est une troisième espèce de *fibro-cartilages* adhérents par leurs deux faces, ce sont les disques intervertébraux. On a décrit même une quatrième variété de ces *cartilages*, spécialement appropriés à certaines fonctions qu'ils exercent dans les organes des sens ou leurs annexes; tels sont: la poulie du muscle grand oblique de l'œil, les *cartilages* tarsi des paupières; les *cartilages* de l'oreille, celui du conduit auditif et celui de la trompe d'Eustache, le *cartilage* médian de la langue et l'épiglotte. On voit par ces exemples que le *fibro-cartilage* est appelé à exercer plusieurs fonctions dans l'organisme; tantôt il remplace les *cartilages* diarthroïdiaux articulaires et empêche l'usure des surfaces frottantes; tantôt il encroûte la surface d'un os ou d'un ligament dans le but de préserver ces organes du frottement des tendons musculaires; tantôt enfin, représentant un *cartilage* membranaire, il fournit à certains organes un squelette cartilagineux ou maintient béants certains conduits.

— Pathol. Dans la pathologie des *cartilages*, on distingue deux sortes de lésions morbides: les premières comprennent les maladies propres au tissu cartilagineux, les secondes comprennent les productions morbides ou anormales de nature cartilagineuse.

10 Affections des cartilages. Les *cartilages* permanents peuvent être affectés de plaies, de fractures, d'usure ou d'ossification morbide. Quelques anciens auteurs ont même décrit de prétendues altérations inflammatoires ou ulcéreuses des *cartilages* articulaires; mais l'absence de vaisseaux sanguins dans le tissu de ces organes doit éloigner toute idée d'une inflammation de leur tissu; l'inflammation, avec les caractères de rougeur et de douleur qui l'accompagnent, ne peut séier que dans le périchondre. Les *plaies* des *cartilages* thyroïde, cricoïde et arythénoïde, c'est-à-dire sur le larynx, après les tentatives de meurtre ou de suicide; les *fractures* s'observent sur les *cartilages* costaux, par suite de violences extérieures, ou sur les *cartilages* d'encroûtement comme complications des fractures des extrémités articulaires osseuses. Dans l'un et l'autre cas, la réparation est lente et même à peine sensible; les *cartilages* costaux fracturés ne se repèrent que par l'intervention d'une virole osseuse, sorte de cal provisoire difforme et persistant; en résumé, les parties avoisinantes ou le périchondre travaillent seuls à la reconstitution du *cartilage*.

L'usure des *cartilages* par suite d'un frottement répété et trop longtemps continué s'est observée sur les chevaux âgés et aussi sur l'homme. Dans les articulations des membres inférieurs, il n'est pas rare de voir les surfaces osseuses mises à nu et striées dans le sens des mouvements propres à l'articulation; il y a donc eu usure par frottement et résorption de la substance cartilagineuse. A un

degré moins avancé de la maladie, on peut trouver le *cartilage* d'encroûtement séparé de la surface osseuse à laquelle il adhérait, flottant librement dans l'articulation; c'est par une conséquence nécessaire de cette séparation que le *cartilage* se ramollit et se résorbe, mais sans traces d'inflammation. Par suite de la destruction de la surface cartilagineuse d'encroûtement d'une articulation diarthroïdale, trois modes de guérison peuvent se présenter: ou le *cartilage* se reproduit dans un état imparfait, ou il est remplacé par une production osseuse éburnée, ou enfin les surfaces osseuses dénudées se soudent sans reproduction du *cartilage*. Ce dernier mode de terminaison, l'ankylose, est de tous le plus commun.

L'ossification des *cartilages* permanents est souvent une conséquence du progrès de l'âge; mais elle s'observe aussi comme altération pathologique. A la suite des inflammations chroniques de la membrane muqueuse du larynx, les *cartilages* de cette région s'ossifient fréquemment; chez les phthisiques avancés en âge, non-seulement les *cartilages* du larynx, mais même les *cartilages* costaux peuvent participer à l'ossification. Quant aux *cartilages* diarthroïdiaux, il n'est pas prouvé qu'ils puissent subir l'ossification, et, dans les cas où l'on a cru observer une altération de cette nature, il est présumable qu'on avait affaire à une usure du *cartilage* d'encroûtement avec dénudation de la surface osseuse.

Les affections propres aux *fibro-cartilages* sont peu connues: il faut signaler cependant le ramollissement des disques intervertébraux chez les rachitiques, ayant pour conséquences une déformation de la colonne vertébrale et le ramollissement des ligaments intervertébraux qui disparaissent.

20 Productions cartilagineuses accidentelles. Les recherches modernes d'anatomie pathologique ont démontré, dans nos tissus, l'existence fortuite de *cartilages* accidentels; ce sont des productions morbides fort comparables, par leur structure, aux *cartilages* normaux. Sous le rapport de leur texture, très-variable d'ailleurs, on les a divisés en deux sortes: les *cartilages parfaits* et les *cartilages imparfaits*. Les *cartilages parfaits* sont ceux qui, par leur aspect, se rapprochent le plus des *cartilages* ordinaires. On en a décrit plusieurs variétés, savoir: les *kystes cartilagineux*, toujours de faibles dimensions, isolés et encroûtés de phosphate calcaire; les *corps isolés*, de forme oblongue, de volume moyen, se développant à l'intérieur des cavités synoviales et d'autres cavités splanchniques, telles que la tunique vaginale; ce sont ces corps que nous avons décrits ailleurs sous le nom de *corps étrangers libres intra-articulaires*. V. ARTICULATION.

30 Les incrustations et les plaques qu'on trouve dans le tissu cellulaire sous-séreux du foie et de la rate, de la plèvre costale et du péritoine diaphragmatique, dans les valvules du cœur et dans les hernies.

40 Les masses cartilagineuses plus ou moins considérables qu'on a rencontrées dans les gâtres, dans l'utérus et dans les ovaires.

Les *cartilages* imparfaits ont une texture plus variable et s'éloignent du type normal. Ils peuvent être à l'état de gelée ou mous comme du blanc d'œuf cuit; ils ont une couleur laiteuse, jaunâtre ou grise, et s'ossifient en partie ou en totalité. De même que les *cartilages* parfaits, on les rencontre à l'état de kystes, d'incrustations, de masses irrégulières ou de corps isolés dans les tuniques artérielles, autour des acéphalocystes, dans les gâtres et autres tumeurs composées, dans les cavités articulaires, et tapissant quelquefois des cavernes tuberculeuses ou des fistules creusées dans le tissu des poumons.

On a rattaché au groupe des *cartilages* accidentels certaines productions morbides qui n'ont qu'une grossière ressemblance avec le tissu cartilagineux, mais qui diffèrent essentiellement du *cartilage* par leur structure et leur mode de production: telles sont certaines fausses membranes de la plèvre et du péritoine, et surtout l'enchondrome dont nous avons déjà parlé. V. CANCER CARTILAGINEUX.

CARTILAGINE s. f. (kar-ti-la-jé-i-ne). Chim. Principe immédiat trouvé dans les *cartilages*.

CARTILAGINEUX, EUSE adj. (kar-ti-la-jé-neu, eu-ze — du lat. *cartilago, cartilaginis*, cartilage). Anat. Qui est de la nature des *cartilages*; qui a rapport aux *cartilages*: *Tissu CARTILAGINEUX. Les animaux quadrupèdes ont des naseaux ou des narines CARTILAGINEUSES comme les nôtres.* (Buff.) *La dégénérescence CARTILAGINEUSE n'est, le plus souvent, que le premier degré de la transformation osseuse.* (Chomel.)

— Ichtyol. *Poissons cartilagineux*. Une des deux grandes divisions de la classe des poissons, comprenant les genres tels que les raies, les squales, les lamproies, etc., dont le squelette est cartilagineux. || V. CHONDROPTÉRYGIENS.

CARTILAGINIFICATION s. f. (kar-ti-la-jé-ni-fi-ka-si-on — du lat. *cartilago, cartilaginis*, cartilage; *facere*, faire). Physiol. Transformation d'un tissu en cartilage: *La CARTILAGINIFICATION précède, l'ossification suit rapidement.* (Dupuytren.) Les CARTILAGINIFICATIONS

accidentelles se rencontrent plus fréquemment que les ossifications. (Bouillet.)

CARTILAGINIFIÉ, ÉE (kar-ti-la-jé-ni-fié) part. pass. du v. Se cartilaginifier: *Tissus CARTILAGINIFIÉS.*

CARTILAGINIFIER (SE) v. pr. (kar-ti-la-jé-ni-fié — du lat. *cartilago, cartilaginis*, cartilage; *facere*, faire). Physiol. Se transformer en cartilage.

CARTISANE s. f. (kar-ti-sa-ne — rad. *carte*). Petit morceau de parchemin entortillé d'un fil de soie, d'or ou d'argent, formant relief dans certaines broderies: *Dentelle à CARTISANE. Dans les premiers moments de la fabrication de la guipure, les dessins étaient des découpures de CARTISANE entourées de fil ou de soie tortillée; mais elle ne pouvait se blanchir. Plus tard, on parvint à supprimer la CARTISANE et à ne plus composer les fleurs et les ornements qu'avec du fil de lin, ce qui rendit la guipure aussi solide au blanchissage que la toile.* (F. Aubry.)

CARTISMANDUA ou **CARTIMANDUA**, reine des Brigantes, peuplade du nord de la Grande-Bretagne, vers l'an 50 de notre ère. Elle quitta son mari Vénutius, pour s'abandonner à de criminelles amours, appela les armées romaines contre lui, livra son gendre Caractacus, et sacrifia l'indépendance de son pays à son libertinage et à ses vengeances.

CARTMELL, village et paroisse d'Angleterre, comté de 20 kilom. N.-O. de Lancaster, près de la baie de Morecambe; 4,800 hab. Belle église gothique; aux environs, restes d'un ancien monastère.

CARTOCHE s. f. (kar-to-che). Forme ancienne du mot CARTOUCHE.

CARTOGAPHE, CARTOGRAPHIE, CARTOGRAPHIQUE. V. CHARTOGAPHE, CHARTOGRAPHIE, CHARTOGRAPHIQUE.

CARTOMANCIE s. f. (kar-to-man-si — de *carte*, et du gr. *manieia*, divination). Divination au moyen des cartes: *La CARTOMANCIE est aujourd'hui le genre de divination le plus vulgaire et celui qui fait le plus de dupes.* (Bouillet.)

— Encycl. La *cartomancie* est peut-être, de toutes les espèces de divination, celle dont les extravagances se sont le plus généralement répandues dans toutes les classes de la société. Comme l'art de tirer les cartes est toujours fort en honneur, que nombre de personnes s'obstinent encore à y ajouter foi, nous allons, à titre de curiosité seulement, énoncer les principales règles de la *cartomancie*, telles que les maîtres en l'art divinatoire les ont publiées, bien persuadés qu'aucun de nos lecteurs n'a aucune de nos lectrices n'attache d'autre intérêt que celui de la curiosité à l'art absurde des cartomanciens. Voici d'abord la signification particulière de chaque carte: le roi de cœur est un homme qui cherche à vous faire du bien; mais quand il est renversé, c'est signe qu'il sera arrêté dans ses bonnes intentions. La dame de cœur est une femme honnête, bienfaisante, serviable, dont le bon vouloir est également paralysé si elle s'offre la tête en bas. Le valet de cœur est un militaire qui cherche à entrer dans votre famille, et qui vous sera certainement utile, à moins qu'il ne soit renversé. L'as de cœur est une nouvelle agréable, un festin, s'il est entouré de figures. Le dix promet une surprise; le neuf, une réconciliation; le huit est signe de beaucoup de satisfaction de la part des enfants, et le sept présage un bon mariage. Le carreau n'est pas, comme le cœur, une couleur favorable. Ici, le roi est un homme qui cherche à vous nuire; la dame, une méchante femme qui dit du mal de vous; le valet, un militaire qui vous sera désagréable ou un messageur porteur de funestes nouvelles. L'as est une lettre; le dix, un mariage imprévu; le neuf, un retard d'argent; le huit présage des démarches ennuyeuses; mais le sept promet un gain à la loterie. Le pique est plus funeste encore que le carreau: le roi de cette couleur (*monstrum horrendum*) représente un commissaire ou un homme de robe, et la perte d'un procès, quand il est renversé; la dame, une veuve qui cherche à vous tromper; le valet, un ami qui vous trahira; l'as est le présage d'une grande tristesse; le dix signifie un emprisonnement; le neuf, un retard dans les affaires; le huit, une mauvaise nouvelle; le sept, des querelles et des tourments. Le trèfle est un peu plus consolant: le roi est un homme juste, qui rendra de grands services; la dame, une femme qui vous aime, mais qui est jalouse, si elle est renversée; le valet présage un mariage; l'as est gain et profit; le dix, succès dans les affaires; le neuf, réussite en amour; le huit, grandes espérances; le sept, faiblesses d'amour. Quatre rois de suite annoncent des honneurs; trois, des succès dans le commerce, et deux, de bons conseils. Quatre dames promettent de grands caquets; trois, des tromperies de femmes, et deux sont un signe d'amitié. Quatre valets signifient une maladie contagieuse; trois, de la paresse; deux, de la dispute. Quatre as sont présage de mort; trois, de libertinage; deux d'inimitié. Quatre dix veulent dire événements désagréables; trois, changement d'état; deux, pertes. Quatre neuf indiquent des bonnes actions; trois, de l'imprudence; deux, de l'argent. Quatre huit, des revers; trois, un mariage; deux, des désagréments. Enfin quatre sept signifient des intrigues; trois, des divertissements; deux, des amourettes.

Voici maintenant de quelle manière il faut s'y prendre pour tirer les cartes. L'opération se fait généralement par sept, par quinze et par trois. Pour les tirer par sept, on compte le jeu de sept en sept, mettant de côté la septième carte de chaque paquet; on répète trois fois cette opération, et on arrive ainsi au nombre de douze cartes, qu'on étend sur la table dans l'ordre où elles se sont présentées et les unes à côté des autres; alors on cherche ce qu'elles signifient, en donnant à chacune la valeur et la signification que nous venons d'indiquer. Il faut bien avoir soin toutefois de regarder si la personne pour qui l'on tire les cartes se trouve parmi les douze. Pour cela, il faut savoir qu'un homme blond marié est représenté par le roi de cœur, un homme brun marié par celui de trèfle, une dame blonde par la dame de cœur, une dame brune par la dame de trèfle, un jeune homme blond par le valet de cœur, un jeune homme brun par celui de trèfle. Si la carte qui représente la personne pour qui l'on opère ne se trouve pas dans les douze cartes, il faut recommencer jusqu'à ce qu'elle soit sortie du jeu. Quand on a lu une première fois le sens des douze cartes étalées à la suite les unes des autres, on les mêle ensemble, et on les divise en quatre paquets de trois cartes chacun; ces paquets sont: le premier pour la personne qui interroge l'avenir, le second pour sa maison, le troisième pour ce qui arrivera, et le quatrième pour la surprise. On les lève successivement les uns après les autres, en combinant la signification des cartes qui les composent; le dernier, celui de la surprise, est le plus significatif; quand vous l'avez déchiffré, que vous avez lu ce que l'avenir vous réserve, vous vous apercevez d'ordinaire que vous en savez autant ou même un peu moins qu'auparavant, à cause de l'incertitude ajoutée à vos connaissances positives et à vos prévisions légitimes. Comme notre intention n'est pas de faire un traité de *cartomancie* ni d'apprendre à nos lecteurs un métier de dupes, nous nous contenterons de ces indications sommaires, passant sous silence les autres manières d'opérer et le sens attaché à chaque carte dans la méthode italienne. Ceux qui seraient désireux d'acquiescer une science plus grande en ce genre feront bien... de changer d'avis; sinon, ils pourront consulter les ouvrages d'Etteilla, un des régulateurs suprêmes en cette matière. Pour ceux, s'il en est parmi nos lecteurs, qui seraient disposés à ajouter une foi quelconque au langage des cartes, nous leur dirons en confidence qu'il arrive à ces pauvres cartes de se tromper, comme si elles n'étaient pas des oracles. Ainsi, pour ne parler que de leurs erreurs les plus éclatantes, on parle d'un jeune imberbe qui, déguisé en fille, alla se faire tirer les cartes. On lui promit un mari riche et bien fait, trois garçons et une fille, et les couches les plus heureuses du monde. On parle également d'une dame qui, irritée contre ces cartes, dont les réponses contredisaient sans cesse ses desirs, leur demanda un jour si elle avait déjeuné; les cartes répondirent que non, et cela justement sur la table où étaient encore étalées les restes du repas. Parmi les cartomanciens célèbres, il faut citer Mlle Lenormand, qui, sous l'Empire, était consultée par les plus hauts personnages et même par l'impératrice Joséphine, laquelle, en sa qualité de créole, était, comme on sait, fort superstitieuse.

Quoi! les lumières, l'amour-propre et la raison ne feront-ils pas justice d'une aussi puérile superstition? Peut-on croire que le secret de l'avenir réside dans un jeu de cartes? L'ouvrier qui les a fabriquées leur a-t-il infusé une vertu prophétique qu'à coup sûr il ne possédait pas? Ces cartes sont-elles d'une substance différente de toutes les autres? L'auteur de la nature a-t-il écrit sur des cartons peints de rouge et de noir la suite et la chaîne des événements de notre vie? Y a-t-il quelque rapport entre un jeu de cartes et les choses futures qui nous concernent? Non, évidemment non. Il y a donc fourberie et imposture de la part des tireuses de cartes; folie et imbecillité de la part de ceux qui y ont recours.

Aujourd'hui, les somnambules lucides ont à peu près détrôné les cartomanciens; les spirites et leurs médiums détrônent à leur tour les somnambules, et seront sans doute remplacés eux-mêmes dans la crédulité publique par quelque autre mensonge. Ainsi, il est triste de l'avouer, une superstition succède à une autre, et cela en plein XIX^e siècle! On se sent tenté, en vérité, de regretter le temps où l'on brûlait les sorciers, de désirer que l'on rôtit quelque peu un ou deux de ces fripons, pour l'exemple des autres et la guérison de leurs dupes, si l'on ne savait que la persécution est un moyen assuré de propagation, et que le martyre ne manque jamais de faire des prosélytes.

CARTOMANCIEN, IENNE s. (kar-to-man-siain, ié-ne). Celui, celle qui pratique la cartomancie, qui tire les cartes pour prédire l'avenir.

CARTON s. m. (kar-ton — ital. *cartone*, augment. de *carta*, papier). Feuille plus ou moins épaisse et rigide, formée de pâte de papier broyée, battue, collée, séchée sous une presse: *CARTON épais. Boîte de CARTON. Les novellistes font voler les armées comme des grues et tomber les murailles comme des CARTONS.* (Montesq.) *Lorsqu'on fait tourner des*

CARTONS peints de jaunes et de bleu, on n'aperçoit qu'un cercle continu de couleur verte. (Condorcet.) || Pâte qui sert à la confection des mêmes feuilles, et que l'on emploie aussi à fabriquer d'autres objets : *Poupée de carton*, *Moulures de carton*, *Masque de carton*. On ne croit pas plus aux amours de théâtre qu'aux soupers de carton serois sur la scène. (A. Houssaye.)

— Par ext. Objet fabriqué avec des feuilles de carton; boîte faite de feuilles de carton : *Carton rond*, *carré*, *ovale*. *Carton à chapeau*. *Carton de bureau*. Presque toutes ses grâces et ses séductions étaient en charrette dans des cartons immenses. (F. Soulié.) S'il écrivait à quelques-uns de ses fournisseurs, il faisait un brouillon de la lettre qu'il gardait dans un carton étiqueté. (Balz.) || Se dit particulièrement d'un grand portefeuille de carton où l'on serre des dessins et des gravures : *Les gravures du Louvre, autrefois exposées dans des cadres, ont été mises en cartons*. || S'est dit pour cartes à jouer :

Ces cartons bigarrés, oracles du hasard, Que l'intérêt saisit, que l'espérance agite.

DE BRIDEL.

Et qui de ses loisirs peut mettre alors l'espoir Dans ces tristes cartons peints de rouge et de noir ? DELILLE.

— Porter le carton, Faire les commissions en ville, comme les employés de modistes et certains commis, qui portent leurs marchandises dans des cartons : *Elle a porté le carton avant d'être figurante à l'Opéra*.

— *Carton fin* ou *de collage*, Carton mince qui n'est fait que de quelques feuilles de papier collées les unes sur les autres : *Les cartes à jouer sont en carton fin*. || *Carton couvert* ou *mizte*, Celui sur lequel on a collé de chaque côté une feuille de papier blanc. || *Carton-pierre* ou *carton-pâte*, Pâte de carton préparée pour imiter les ornements en plâtre ou en pierre : *Plafond en carton-pierre*. *Statue en carton-pierre*. || *Carton-cuir*, Pâte préparée avec des rognures de cuir, et servant à produire divers ornements que l'on obtient par le moulage de la matière. || *Carton bitumé*, Carton grossier enduit de bitume, que l'on emploie pour couvrir certaines constructions. || *Carton lithographique*, Pâte de carton que l'on a essayé d'employer pour remplacer les pierres lithographiques.

— Pop. *Battre, manier, graisser le carton*, Jouer aux cartes. || *Maquiller le carton*, Faire sauter la coupe.

— Loc. fam. et fig. *Objet de carton*, Objet mince et peu solide : *Meubles de carton*. *Mur de carton*. *Maison de carton*. || *Homme de carton*, Homme de parade, qui n'a qu'un rôle feint, sans action réelle : *Je proposai à M. le duc d'Orléans d'aller à la revue de la gendarmerie... et, sous prétexte d'honorer en M. du Maine l'autorité du roi, d'y montrer ce roi de carton pâmé d'effroi et d'embaras*. (St-Simon.) || On dit plus ordinairement HOMME DE PAILLE.

— *Rester dans les cartons*, Etre mis en oubli : *Cette pièce de théâtre RESTE DANS LES CARTONS, on ne la joue pas. Que fait donc votre avoué ? Voilà une affaire qui RESTE DANS LES CARTONS depuis deux ans*.

— B.-arts. Modèle fait sur papier fort ou sur carton, pour être exécuté en fresque, en tapisserie ou autrement, et qui a les dimensions de la reproduction que l'on veut en faire : *Les cartons de Raphaël. Ces merveilleuses peintures de Léonard Limousin et de ses disciples semblent être des pages détachées des cartons de Raphaël et de Michel-Ange, transportées sur le cuivre et l'émail*. (Le prince Napol.)

— Archit. Feuille de carton ou de fer-blanc découpée, qui sert à tracer des profils.

— Photogr. *Carton photogénique*, Carton préparé qui donnait directement, par la seule exposition à la chambre noire, des images photographiques positives.

— Techn. Bande de carton qui est coupée de la dimension d'une des faces du cylindre du métier à tisser, et qui est percée suivant l'exigence de l'armure ou du dessin. || *Carton blanc*, Celui qui n'a d'autres trous que les trous de repérage, et au moyen duquel on peut faire lever la griffe à nu. || *Carton matrice*, Celui qui est entièrement percé conformément au placage du cylindre ou au garnissage de la mécanique.

— Typogr. Nom donné à une partie de feuille comprenant deux feuillets ou quatre pages. Ce nom s'applique à tous les formats, excepté à l'in-quarto et à l'in-folio, parce que, dans le premier, quatre pages font une demi-feuille, et qu'elles en font une entière dans le second. En ce sens, le mot vient de *quartus*, quatrième. On imprime après coup un carton pour remplacer dans un ouvrage un feuillet qu'on ne veut pas y laisser subsister : *La censure a exigé qu'on mit plusieurs cartons à cet ouvrage. Toutes les fois qu'une faute forme un sens contraire à l'intention de l'auteur, un carton est indispensable*. (Volt.) || Maculature unie sur laquelle on colle des hausses pour rendre le foulage régulier.

— Reliure. *Passer en carton*, Attacher les cartons au volume dont ils doivent former la couverture, en passant les nerfs dans trois trous percés en triangle sur le bord de chacun d'eux. || *Rabaisser le carton*, Le couper tout autour à une certaine distance de la

tranche du volume. || *Raffiner le carton*, Y coller, du côté du mors, une bande de papier qui en enveloppe toute l'épaisseur de ce côté.

— Minér. *Carton de montagne*, *Carton fossile* ou *Carton minéral*, Noms vulgaires d'une variété d'asbeste dont les filaments sont enlacés, feutrés et soudés ensemble, de manière à former des espèces de plaques ou de lames suffisamment flexibles pour plier sous la main.

— Encycl. Techn. On distingue trois espèces de cartons : les *cartons de pâte* ou *cartons de moulage*, qui se fabriquent absolument comme le papier, avec des pâtes formées de chiffons de rebut, de matières fibreuses de toute espèce et des rebuts des papeteries ; les *cartons de collage*, qui s'obtiennent en collant plusieurs feuilles de papier les unes sur les autres, et les *cartons mixtes*, qui sont de grossiers cartons de pâte recouverts sur les deux faces d'une feuille de papier fort. Les applications du carton sont très-nombreuses : on l'emploie surtout pour la reliure, la chapellerie, la fabrication des cartes à jouer, des masques et d'une foule d'objets désignés génériquement sous le nom de *cartonnages*. Le *carton goudronné* ou *bituminé*, que l'on a proposé de nos jours pour la couverture des hangars, des gares de marchandises, des magasins à fourrages, etc., n'est autre chose qu'un carton très-commun trempé dans un bain bouillant de matières bitumineuses. Il est imperméable à l'eau, mais son extrême combustibilité en rend l'usage dangereux. Il n'est véritablement propre qu'à revêtir les murs des rez-de-chaussées, pour les garantir de l'humidité. Sous le nom de *carton lithographique*, Senefelder imagina, en 1819, un carton épais et recouvert d'un mastic particulier, qu'il croyait pouvoir être employé, en lithographie, à la place des pierres généralement usitées ; mais cette innovation n'eut pas les succès pratiques annoncés par l'inventeur. Le *carton-pierre* ou *carton-pâte* est un mélange de pâte de carton, de terre boilaire, de crasse, de colle animale, qui se prête parfaitement à l'opération du moulage et acquiert en séchant une dureté presque égale à celle de la pierre. On l'emploie journellement pour faire des moulures, des bas-reliefs et une foule d'autres objets de sculpture monumentale destinés à l'intérieur des habitations, et auxquels on donne ensuite, par la peinture, l'aspect des matières les plus précieuses. On ignore à quelle époque précise cette sculpture a pris naissance ; on sait seulement qu'elle date au moins du xve siècle, et qu'à cette époque les artistes italiens en tiraient journellement parti pour décorer économiquement l'intérieur des appartements. Introduite en France sous le règne de François Ier, elle fut souvent employée, dans notre pays, pour la décoration des châteaux royaux. Il paraît que les épreuves de la mode firent abandonner le *carton-pâte* pendant le xviii^e siècle ; mais, au siècle suivant, on essaya, dans plusieurs parties de l'Europe, de le remettre en honneur. En ce qui concerne la France, c'est le Parisien Mézières qui, vers 1817, contribua le plus à faire revivre cette sculpture économique. Toutefois, les grandes applications du *carton-pierre* ne commencèrent chez nous qu'à partir de 1820, à la suite d'améliorations introduites par MM. Huber, Vallet, Hirsch et Romagnesi, dans la composition de la matière plastique et dans les procédés de manipulation. Aujourd'hui, l'industrie du *carton-pierre* est répandue partout, et rend des services inappréciables à l'architecture décorative.

Outre les usages divers auxquels le carton a été employé et que nous venons de passer en revue, en voici un tout nouveau et assez original. En Angleterre, M. Szerlemy, inventeur d'un cuir artificiel connu sous le nom de *panonia* et qui se fabrique aujourd'hui en très-grande quantité pour divers usages, prétend pouvoir faire des cuirasses de vaisseaux et des canons en carton. M. Szerlemy prend du papier, le trempe dans la solution dont le secret lui appartient et ajoute ainsi les feuilles les unes aux autres jusqu'à ce qu'il obtienne l'épaisseur désirée. La solution unit le tout en une masse parfaitement homogène et qui durcit très-rapidement au contact de l'air. Des essais comparatifs de tir à boulet ont été faits sur ce carton, sur du fer et sur du bois, et ont tourné à l'avantage du premier. Le pouvoir de résistance de 1 pouce de carton est égal à celui de 10 pouces du meilleur chêne. Le papier a sur le bois et le fer l'avantage de ne pas pourrir et de ne pas s'oxyder ; il est absolument incombustible et imperméable. Sa pesanteur spécifique est un peu moindre que celle du chêne. M. Szerlemy construit aussi par le même procédé, en enroulant du papier autour d'un cylindre jusqu'à l'épaisseur nécessaire, des canons légers de montagne. Enfin il construit les matériaux d'une maison tout entière, afin de montrer par des faits que le papier peut s'employer avec avantage pour des maisons d'émigrants, des églises temporaires, des baraquements de camp. A tout hasard, l'idée est originale et, si elle réussit, on n'osera plus se moquer des châteaux de cartes.

— B.-arts. On a donné le nom de *cartons* aux grands dessins exécutés par les peintres sur papier fort ou sur des *cartons* plus ou moins épais, pour servir de modèles aux fresques ou aux tableaux de grande dimension, ou pour être reproduits en tapisserie, en mosaïque ou en vitraux. A l'origine, l'usage des

cartons fut spécialement réservé à la peinture à fresque, genre dans lequel les artistes n'avaient pas la faculté de dessiner leurs compositions sur l'enduit frais comme sur la toile. Voici comment ils procédaient : lorsque l'enduit du mur ou de la voûte, destiné à recevoir la peinture, était assez ferme pour ne pas céder au doigt, tout en conservant une humidité suffisante, on y appliquait le carton dessiné, après avoir eu préalablement soin de le découper, et on en traçait avec une pointe les contours sur le mur. Cette méthode était généralement préférée, lorsqu'il ne s'agissait que d'une seule figure ou d'un simple ornement à reproduire en fresque. Pour les compositions à plusieurs personnages, on en piquait le dessin avec une épingle, et, au moyen d'un sachet rempli de charbon pilé, avec lequel on frappait légèrement sur les cartons percés, on obtenait sur l'enduit du mur un décalque ou poncif. C'était le moyen employé par Raphaël, comme on peut s'en rendre compte par le carton de la fresque de l'École d'Athènes, conservé, avec un fragment de la *Bataille de Constantin* et de *Marcus*, à la bibliothèque Ambrosienne, à Milan. On voit aussi au palais de Hampton-Court, en Angleterre, sept des cartons dessinés par Raphaël pour les fameuses tapisseries ou *arazzi* (v. ce mot) du Vatican. Ce maître, comme beaucoup d'autres artistes, se borna souvent à faire les cartons des grandes compositions que lui commandaient les papes et les princes, et il en confiait l'exécution à ses meilleurs élèves, Jules Romain, Pierino del Vaga, Polidoro Caldara, Andrea Sabbatini, Giovanni da Udine. Michel-Ange employait à reproduire ses cartons Fra Sebastiano del Piombo, qui avait étudié à Venise l'art du coloris ; il espérait, dit Lanzi, que, grâce à cet habile collaborateur, ses ouvrages paraîtraient toujours supérieurs, et pour le dessin et pour la couleur, à ceux de Raphaël, son jeune rival. Raphaël, de son côté, visait à déployer dans ses ouvrages toutes les perfections qui manquaient à ceux de Michel-Ange et de Fra Sebastiano, comme l'originalité d'invention, le beau idéal, l'imitation du style grec, la grâce, la douceur, l'élégance. Un carton célèbre entre tous fut celui de la *Guerre de Pise*, que Michel-Ange exécuta en concurrence avec Léonard de Vinci, dans la salle du palais public de Florence. Michel-Ange représenta dans ce carton l'assaut donné à Florence par les Pisans, au moment où les soldats florentins se baignaient dans l'Arno ; il montra ces derniers s'élançant hors du fleuve pour s'armer et courir à la défense de leur ville. L'animation de la scène, la variété des mouvements et des attitudes, la hardiesse et la science des raccourcis, excitèrent au plus haut point l'admiration de ceux qui virent ce carton magnifique. Les artistes vinrent à l'envi l'étudier et le dessiner ; Fra Bartolommeo, Raphaël et d'autres maîtres illustres se livrèrent à cette étude. Un jour, on trouva ce chef-d'œuvre mutilé, lacéré ; la voix générale accusa Baccio Bandinelli d'avoir commis cet acte de destruction, soit en haine de Michel-Ange et par un excès d'amitié pour le Vinci qui avait été vaincu au concours, soit qu'ayant dessiné lui-même et pour son usage personnel la *Guerre de Pise*, il voulût enlever à ses rivaux les moyens d'étudier cette œuvre incomparable (v. BANDINELLI). Il existe encore une copie à l'huile de ce carton, exécutée en 1542 par Bastiano da Sangallo, et il en existe une gravure par Schiavonetti. Le musée du Louvre possède quatre grands cartons peints à la gouache par Jules Romain, pour être reproduits en tapisserie à Bruxelles. De notre temps, l'école allemande a produit une foule de cartons, remarquables par la science du dessin et la beauté de la composition, et bien supérieurs assurément aux peintures auxquelles ils ont servi de modèles. Les cartons exécutés par Cornélius, pour la glyptothèque de Munich et pour le Campo-Santo de Berlin, ont obtenu un très-grand succès ; parmi ces compositions, nous citerons : la *Destruction de Troie*, l'*Enlèvement d'Hélène*, les *Quatre cavaliers de l'Apocalypse*, le *Jugement dernier*, etc. M. Kaulbach est, après Cornélius, le plus habile dessinateur de cartons de l'Allemagne ; on peut citer comme des ouvrages de même ordre les cartons des fresques du nouveau musée de Berlin : la *Destruction de Babel*, *Homère et les Grecs*, la *Destruction de Jérusalem*, la *Bataille des Huns*, la *Conquête du saint-sépulchre*. On a beaucoup admiré le premier de ces cartons à l'Exposition universelle de 1855, ainsi que les cartons de l'*Époque de la réformation*, qui a figuré à l'Exposition universelle de 1867, et qui a valu à l'auteur une grande médaille d'honneur. MM. Jules Schnorr, Lessing, Schadow, Rethel, Overbeck, Jules Hubner, Steinle, Piloty, Christian Ruben, G. Mader, etc., ont fait aussi des cartons très-estimés en Allemagne. Les artistes français exécutent rarement des cartons pour leurs peintures ; ils se contentent le plus souvent de faire de petites esquisses peintes des compositions qu'ils se proposent de traiter ensuite dans de grandes dimensions. Parmi les cartons destinés à être reproduits en vitraux, nous citerons ceux qui ont été exécutés par Ingres pour la décoration des chapelles de Dreux et de Saint-Ferdinand, à Sablonville ; ils appartiennent au musée du Luxembourg.

— Photogr. *Carton photogénique*. Ce procédé, extrêmement remarquable, eu égard à la date de son apparition (1840), ne fit pas à

cette époque la sensation qu'il aurait dû produire. Ce n'est que maintenant que nous pouvons mesurer le pas immense qu'avait fait son auteur, M. Pätzhold. On enduit un papier du mélange suivant : acide gallique, tannin ou autres corps réducteurs analogues en dissolution, nitrate d'argent, le tout amené à un certain degré de concentration. Si l'on expose le papier à la lumière, sa surface se recouvre d'argent métallique blanc ; si on le laisse dans l'obscurité, il demeure complètement noir. En exposant ce papier dans la chambre noire, sous l'action vive et prolongée d'un objectif à court foyer, les grands clairs du modèle viendront en blanc et les ombres en tons plus ou moins noirs. On gagne en rapidité en exposant le papier alors qu'il est encore humide.

CARTONÈME s. f. (kar-to-nè-me — du gr. *kartos*, tordu ; *nema*, filament). Bot. Genre de plantes, de la famille des commelinées, comprenant une seule espèce, qui croît en Australie.

CARTONNAGE s. m. (kar-to-na-je — rad. *cartonner*.) Action de cartonner un livre ; reliure en carton non recouvert de peau : *S'entendre au cartonnage des livres*. *Faire un cartonnage solide*. || *Cartonnage à la Bradet*, Celui dans lequel les plats et le dos sont formés d'un carton mince recouvert d'une simple feuille de papier. || *Cartonnage anglais* ou *à l'anglaise*, Celui dans lequel la couverture est faite d'une toile façonnée et teinte de manière à imiter la peau.

CARTONNANT (kar-to-nan) part. prés. du v. *Cartonner* : *Soir et matin, vous le trouvez les mains dans la pâte, cartonnant ses bouquins. Plus d'un mari couvrirait sa femme au théâtre en se réservant, in petto, de se rattrapper après le spectacle en cartonnant (en jouant aux cartes)*. (A. Legendre.)

CARTONNÉ ÉE (kar-to-né) part. pass. du v. *Cartonner* : *Voilà des livres solidement cartonnés*.

— Typogr. Corrigé au moyen de cartons : *Les arges doivent avoir reçu les Roués cartonnés en cent endroits*. (Volt.)

CARTONNER v. a. ou tr. (kar-to-né — rad. *carton*). Relier en carton : *CARTONNER des livres classiques*.

— Techn. *Cartonner du drap*, Mettre un carton sur chaque pli du drap, avant de le catir. || *Cartonner une perle fausse*, Garnir son canal de papier.

CARTONNER v. n. ou intr. (kar-to-né — rad. *carton*, qui se dit pour *carte*). Pop. Jouer aux cartes. || Peu usité.

CARTONNERIE s. f. (kar-to-ne-ri — rad. *carton*). Art du cartonnier ; fabrique de carton : *Apprendre la cartonnerie. Construire une cartonnerie*.

CARTONNEUR, **EUSE** s. (kar-to-neur, eu-ze). Techn. Ouvrier, ouvrière qui cartonne des livres.

— Adjectiv. *Ouvrier CARTONNEUR*.

CARTONNIER, **ÈRE** adj. (kar-to-nié, iè-re). Techn. Qui fait ou vend du carton ou des objets en carton : *Ouvrier CARTONNIER. Ouvrière CARTONNIÈRE*.

— Pop. Maladroit dans son métier : *Il est trop cartonnier pour gagner sa vie*.

— Entom. *Gupes cartonnières*, Dénomination appliquée à plusieurs guêpes d'Amérique, dont le nid est construit avec une substance qui ressemble beaucoup au carton. V. GUÊPE et POLISTE.

— Substantiv. Techn. Celui, celle qui fabrique ou vend du carton ; celui, celle qui fabrique ou vend des objets en carton.

— s. m. Meuble de bureau composé de plusieurs cartons : *Godefroy vit dans un carton-nier des cartons étiquetés*. (Balz.)

CARTOPHYLAX ou **CHARTOPHYLAX** s. m. (kar-to-phi-laks — du gr. *kharidos*, papier ; *phylax*, gardien). Diplom. Archiviste, le Dignitaire de l'Eglise de Constantinople. V. CHARTOPHYLAX.

CARTOU s. m. (kar-tou — rad. *quart*). Métrol. Mesure de capacité pour les grains, usitée dans le département de Lot-et-Garonne, et valant le quart du sac.

CARTOUCHE s. m. (kar-tou-che — ital. *cartoccio*, cornet de papier — du lat. *carta*, papier). B.-arts. Ornement figurant une table, avec enroulements et décoration sur les bords, et dans laquelle on place ordinairement une inscription, un titre, une devise : *CARTOUCHE au bas d'une gravure, d'une carte de géographie. Armoiries peintes dans un CARTOUCHE. Un immense balcon-galerie, à trois rangs de fauteuils, projetée hardiment au-dessus du parterre sa balustrade, coupée de loin en loin par des CARTOUCHEs*. (Th. Gaut.)

— Archéol. Figure elliptique, qui, dans les inscriptions hiéroglyphiques, entoure les noms des dieux et des rois, et les titres honorifiques :

Immobile sur son pied grêle,
L'ibis, le bec dans son jabot,
Déchiffre au bout de quelque stèle
Le cartouche sacré de Thot.

TH. GAUTIER.

— Encycl. Les peintres de la renaissance se sont servis assez souvent du *cartouche* pour y inscrire soit le nom du personnage représenté, soit le titre du sujet. Parmi ceux qui ont inauguré l'art moderne, il en est qui sont

même allés jusqu'à faire sortir de la bouche de leurs personnages des *cartouches* contenant les paroles que ceux-ci étaient censés prononcer. Les peintres de notre époque ont supprimé, avec raison, l'usage du *cartouche*, qui n'est plus guère resté qu'un ornement sculptural. Sous Louis XV et Louis XVI, le style rococo a abusé du *cartouche*; on en mettait dans tous les genres d'ornementation. Aujourd'hui, le *cartouche* a trouvé sa véritable place; toutes les étiquettes, à peu près, sont formées d'un *cartouche* ornementé.

Les anciens paraissent n'avoir pas connu le *cartouche* proprement dit; cette invention tardive appartient à l'Italie. Les personnes qui seraient curieuses de connaître les bizarreries du *cartouche* peuvent feuilleter l'*Art pour tous*, de M. Reiber. Ils y verront les mille formes qu'a affectées cet ornement, qui n'en a pas une en propre.

CARTOUCHE s. f. (kar-tou-che — ital. *cartoccio*, gargousse; de *carta*, carte). Art milit. Charge entière d'une arme à feu portative, renfermée dans un rouleau de papier ou de carton : *Déchirer la cartouche*. *Brûler une cartouche*. *Tous ces soldats de Napoléon, habitués à aller en aveugles à l'ennemi, croyez-vous qu'ils réfléchissent en brûlant une cartouche ou en marchant à la baïonnette?* (Alex. Dum.) *Ce ne fut qu'à l'époque de la guerre de 1744 que l'on commença à faire usage de la cartouche pour la charge et l'amorce.* (De Chesnel.)

Par la cartouche encor toute noircie.

Leur bouche est prête à flâter les tyrans.

BÉRANGER.

C'était la bouche aux vils jurons
Qui mâchait la cartouche et qui, noire de poudre,
Criait aux citoyens : Mourons!

A. BARBIER.

■ *Cartouche blanche*, *Cartouche sans balle*.

— Boîte de carton remplie de clous, de balles de fusil, de morceaux de fer, formant la charge à mitraille d'un canon : *Canon chargé à cartouches*. ■ *Cartouches à pomme de pin*, *cartouches à grappe de raisin*. *Cartouches* qui consistent, les premières en un plateau de bois sur lequel on plaçait un boulet entouré de balles de plomb trempées dans du goudron ou de la poix et disposées en pyramide; les secondes, en un plateau de bois, dont le milieu portait un piquet autour duquel étaient rangées des balles de plomb également enduites de poix ou de goudron.

— *Tirer à cartouche*. Se disait autrefois pour tirer à mitraille : *Le canon tirait sur eux à cartouche*. ■ Fig. Diriger de violentes attaques : *Que pensez-vous des hommes? Vous devez tirer sur eux à cartouches.* (Le Sage.) *Un de mes plaisirs, dans mon petit royaume, est de tirer à cartouches contre ces drôles-là, sans les craindre; c'est un des amusements de ma vieillesse.* (Volt.)

Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche,
Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche.

REGNARD.

— Anc. Feuille de congé absolu, illimité ou temporaire, revêtue du sceau du régiment, et portant l'indication des états de service. ■ *Cartouche jaune*, Feuille de congé de couleur jaune, qu'on délivrait autrefois aux soldats dégradés ou renvoyés du corps par punition. ■ *Cartouche rouge*, Feuille de congé de couleur rouge, qu'on délivrait aux soldats qui avaient subi la peine du boulet. ■ *Cartouche blanche*, Congé qu'on délivrait à un militaire libéré du service. ■ *Cartouche verte*, Feuille de congé qu'on délivrait à tout soldat réformé.

— Pyrotechn. Boîte d'artifice dans laquelle sont renfermées des matières inflammables.

— Encycl. *Cartouches des armes à feu portatives*. Ces *cartouches* se divisent en *cartouches à balles* et en *cartouches d'exercice* ou sans balles. Ces dernières sont faites par les corps qui s'en servent dans leurs manœuvres; les premières sont confectionnées par l'artillerie, et nous allons nous étendre assez longuement sur leur fabrication.

L'origine des *cartouches*, ou plutôt l'idée d'avoir la charge toute mesurée, date de très-loin. Sous le règne de Henri III, les soldats portaient, suspendues à une bandoulière, de petites boîtes cylindriques en bois ou en fer-blanc, couvertes de cuir, remplies chacune d'une charge de poudre. Un peu plus tard, on chargea l'arme au moyen d'une corne appelée *pulvértin*; l'amorce était contenue dans une corne plus petite. En 1690, on revint aux *cartouches*, mais elles ne renfermèrent que la charge jusqu'en 1744, époque à laquelle elles contiennent et la charge et l'amorce. De nos jours, avec les fusils à percussion, l'amorce est devenue la capsule, et les capsules sont remises aux soldats en sachets, avec les paquets de *cartouches*.

La confection des *cartouches*, dit M. Cavelier de Cuverville, comprend la fabrication des différentes parties qui les composent, à savoir : 1° la fabrication des balles; 2° le coupage des rectangles, trapèzes, enveloppes, ficelles, etc.; 3° la confection des sachets de capsules; 4° la confection de la *cartouche* proprement dite.

Nous nous bornerons ici à parler de la dernière opération, qui comprend, d'après le même auteur, les opérations suivantes : 1° rouler les étuis; 2° rouler les *cartouches*; 3° remplir les *cartouches*; 4° les plier; 5° les graisser; 6° les emballer. Cette subdivision de

la fabrication en plusieurs opérations successives et distinctes, confiées chacune à un ouvrier spécial, assure la régularité du travail et prévient toute erreur; chaque ouvrier, étant personnellement responsable de la partie qu'il a en main, est intéressé à ne la recevoir qu'en bon état de l'ouvrier qui le précède dans la confection.

1° Pour rouler les étuis, le rouleau place un rectangle de carton sur un petit trapèze de papier, comme l'indique la figure 1. Le rectangle *abde*, et le trapèze *efm'g* sont dé-

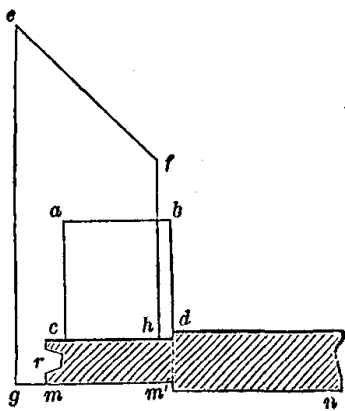


Fig. 1.

coupés à l'avance et de dimensions fixées, réglementaires. La partie *m'n'* du mandrin est en bronze, et présente à la partie antérieure une cavité pour recevoir la pointe de la balle entourée de papier; le manche en bois *m'n'*, du même mandrin est placé sur le rectangle, parallèlement aux petits côtés. On enroule rapidement le rectangle et le trapèze autour du mandrin. Le rouleau place ensuite le mandrin verticalement; l'extrémité non garnie sur la table, maintient le rouleau avec la main gauche, fait un premier pli en commençant par l'angle aigu du trapèze, enfonce, dans la cavité du mandrin, le papier qui dépasse le carton, fait un second pli opposé au premier, enfonce le reste du papier dans la cavité, coiffe l'étui avec un *dé en bois*, assure les plis du papier en frappant avec le taquet, puis il retire le *dé* et le mandrin.

Le *dé en bois* dont nous venons de parler est représenté sur la figure 2, avec son ouver-

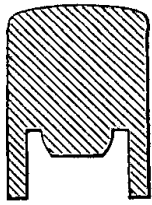


Fig. 2.

ture cylindrique, et au fond de cette ouverture est son *téton*, qui a la forme de la partie ovale de la balle.

2° Pour rouler les *cartouches*, le rouleau prend un étui, y introduit un mandrin, place une balle, la partie ovale dans la cavité de l'étui, pose le mandrin ainsi garni perpendiculairement aux bases du trapèze-enveloppe, serre la balle dans la cavité, la partie postérieure de cette balle à 18 millimètres de la grande base du trapèze, roule le trapèze-enveloppe sur le mandrin garni, relève le mandrin verticalement, sans que le bout arrondi quitte la table, appuie le pouce de la main gauche sur l'angle aigu du trapèze, de manière à le faire arriver le premier sur la cavité de la balle, fait tourner en même temps le mandrin avec la main droite entre le pouce et l'index de la main gauche, qui rabattent pendant ce mouvement la partie du papier qui dépasse la taille, et forme ainsi de petites fronces se dégageant vers le centre de la ca-

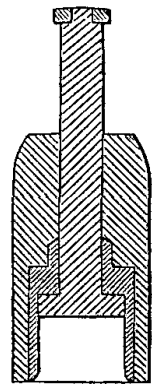


Fig. 3.

vité de la balle. Il coiffe la *cartouche* du *dé* à fond mobile, et, le tenant de la main droite, assure les plis en appuyant fortement le mandrin sur la table sans frapper, serre l'étui de carton avec la main gauche, enlève le mandrin avec la main droite, et place ensuite la *cartouche* dans la boîte qui est devant lui.

Le *dé* à fond mobile (fig. 3) est en cuivre; il sert, on vient de le voir, à calibrer les *cartouches* et à presser et à régulariser les plis du papier.

3° Pour remplir les *cartouches*, on se sert d'un *remplisseur* (fig. 4). Le remplisseur vé-

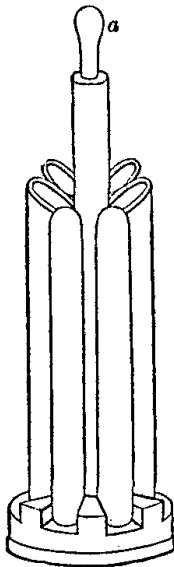


Fig. 4.

rifie si les tubes du remplissage ne contiennent aucun corps étranger, saisit les tubes vers la partie supérieure en les serrant de manière qu'ils se touchent, et verse la poudre dans les tubes avec une main de cuivre, jusqu'à ce qu'elle déborde sur un crible placé au-dessus de la table à rebords qui contient la poudre. On coiffe ensuite les tubes avec des *cartouches* vides. Le remplisseur est posé de façon que le manche en bois de l'appareil qui est au milieu des tubes soit en bas, puis on laisse retomber le système dans une caisse à *cartouches*. Le choc du cylindre a fait descendre la poudre dans les *cartouches*.

4° Le pliage consiste à tordre le papier qui dépasse l'étui, et à l'enfoncer dans la *cartouche* jusqu'à ce qu'il touche la poudre et repose sur la charge.

5° On graisse huit ou dix *cartouches* à la fois, en les tenant dans la main et en les plongeant, le plus verticalement possible, dans un bain de graisse, jusqu'à ce qu'elles touchent au fond mobile de la caisse à graissage, maintenu par un mécanisme particulier à 0 m. 012 au-dessous du niveau du bain.

6° Les *cartouches*, après avoir été calibrées, sont emballées dans un rectangle enveloppe, puis placées sur deux couches, les balles alternant dans chaque couche et d'une couche à l'autre.

Les *cartouches* de guerre sont actuellement de quatre espèces : la *cartouche* à balle d'infanterie et la *cartouche* à balle Nessler, pour les armes à canon lisse; la *cartouche* à balle oblongue et la *cartouche* à balle évidée, pour les armes à canon rayé. La fabrication de ces différentes *cartouches* est toujours à peu près la même que celle que nous venons de décrire.

Les *cartouches* étrangères peuvent se diviser en deux grandes classes : 1° celles dans lesquelles la balle est en contact avec la poudre, telles que la *cartouche* de la carabine à tige belge, les *cartouches* des fusils rayés mecklembourgeois et oldenbourgeois, la *cartouche* saxonne, etc.; 2° les *cartouches* dans lesquelles la balle est séparée de la poudre, comme la *cartouche* bavaroise, la *cartouche* anglaise, faite par des machines, et se composant de deux étuis en papier fermés à l'une de leurs extrémités, dont l'un contient la balle et l'autre la charge, de telle sorte qu'une simple torsion du papier suffit pour faire la *cartouche*; la *cartouche* des États-Unis; la *cartouche* hollandaise; la *cartouche* prussienne, à deux ligatures au-dessus et au-dessous de la balle, et enfin la *cartouche* du fusil à ai-

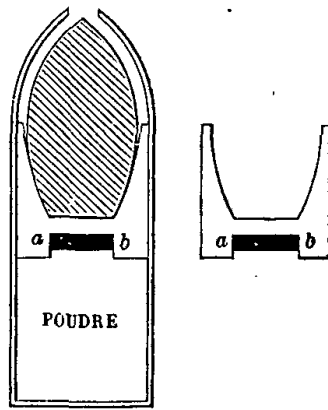


Fig. 5 et 6.

guille, la plus compliquée de toutes, et sur laquelle nous allons donner quelques détails, à

cause de la célébrité qu'elle vient d'acquérir dans la dernière guerre. Cette *cartouche* se compose d'une enveloppe et d'une balle à sabot. La figure 5 montre la disposition de ses parties les unes par rapport aux autres; la figure 6 représente à part le sabot, qui est en bois ou en papier comprimé. Le sabot porte à sa partie supérieure un évidement ayant la forme de la balle oblongue, et à sa partie inférieure une espèce de petite capsule *a*, pour contenir l'amorce ou composition fulminante. Quand le soldat fait feu, il enfonce une aiguille à travers la poudre, jusqu'à l'amorce. Cette aiguille est maintenue par une gâchette, qu'on touche pour faire partir le coup. Cette *cartouche*, actuellement employée, porte le nom de *cartouche Langblet*. Voici son poids détaillé :

	Gr.
Balle.	31
Sabot de boulette percutante	3
Poudre.	4,9
Enveloppe de la cartouche.	1,75
Poids total.	40,65

La balle employée dans le principe pour le fusil à aiguille était une balle sphéro-oblongue (fig. 7), à épanchement *cd*, avec un sa-

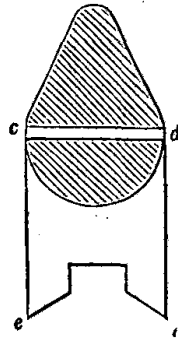


Fig. 7.

bot *cd*. Elle a été remplacée avantageusement par la balle du modèle que nous venons de décrire.

CARTOUCHE s. m. (kar-tou-che — du nom du célèbre voleur). Pop. Hardi voleur; homme, enfant ayant des dispositions au vol : *Veillez sur votre fils, c'est un petit CARTOUCHE qui promet d'aller loin.*

CARTOUCHE (Louis-Dominique), célèbre voleur, né à Paris vers 1693, rompu vif le 28 novembre 1721. Fils d'un marchand de vin de la Courtille, il fut racolé tout jeune par des bohémiens, dans le bois de Romainville, où il faisait l'école buissonnière, et les suivit à Rouen. Mais il se trouva bientôt seul, les gitanos s'étant enfuis devant les premiers du parlement de Normandie, qui avait rendu contre eux un arrêt d'expulsion. Il errait tristement dans les rues, lorsque le hasard le mit face à face avec un de ses oncles qu'un procès avait conduit à Rouen et qui le ramena à Paris. Cartouche, réintégré au domicile paternel, ne cherchait qu'à reprendre sa volée. Il donna des leçons d'argot à ses deux frères, et ensuite, après avoir largement puisé dans la bourse de son père, il alla s'installer dans une mansarde du faubourg Saint-Germain. Un soir, qu'il allégeait, dans l'église des Jacobins, les poches des fidèles, un voleur du nom de Gaguin, émerveillé de sa dextérité, lui proposa de s'associer avec lui. L'affaire fut conclue sur l'heure; mais la police ne tarda pas à dissoudre la société en arrêtant Gaguin. Cartouche passa ensuite au service d'un racoleur. Il se signala dans ce métier; mais un jour où il devait « rapporter » quatre hommes, n'en ayant ramené que trois, le sergent, qui tenait à son quatrième, le mit à son tour dans la nasse. Cartouche resta soldat jusqu'à la fin de la guerre, et, la paix lui ayant rendu sa liberté, il rassembla le plus qu'il put de ses compagnons d'armes, qui étaient comme lui sur le pavé, et qui, résolus de travailler sur les routes ou dans les rues, le nommèrent leur chef. Il leur fit cette courte allocution : « Messieurs, de la douceur; ne soyons pas cruels sans nécessité. » Un jeune homme se présente à lui pour faire partie de sa bande : « Où avez-vous servi? » lui demanda Cartouche. « Deux ans chez un procureur, et six mois chez un inspecteur de police. — Bon! bon! tout ce temps vous comptera comme si vous aviez servi dans ma troupe. » La bande avait pour auxiliaires une quantité innombrable de recailleurs des deux sexes, et un chirurgien, qui en faisait partie, se portait toujours aux endroits où l'on pouvait recevoir des horions. On ne parlait dans Paris que des exploits de Cartouche. Il mettait la police sur les dents et glissait entre ses doigts, quand il ne la faisait pas fuir, car il lui arriva de faire, tout seul, tourner les talons à un gros d'archers. Mais on vint à bout de lui par trahison. Il fut pris au lit dans un cabaret de la Courtille en 1721. Lorsqu'il fut enfermé au Châtelet, la cour et la ville en assiégèrent les portes pour voir un chef de bande dont on citait tant de hauts faits et tant de bons mots. La maréchale de Boufflers franchit aussi le seuil de sa prison. Elle avait pourtant déjà vu Cartouche; voici dans quelle circonstance. C'était une nuit du mois de juin précédent; elle avait tout à coup, à la lueur de sa veilleuse, aperçu près de son

lit un homme, qui s'était introduit dans sa chambre par la fenêtre laissée entr'ouverte à cause de la chaleur. « Pas un cri pas un mouvement ! madame, avait dit l'intrus. Je suis Cartouche : c'est vous en dire assez, je pense. La rue est cernée, mais on ne m'a pas vu grimper à votre balcon. Je suis donc sauvé si vous ne parlez pas, et vous ne parlerez pas ! » Il avait tiré deux pistolets de sa ceinture. Un moment après il ajouta : « Ce n'est pas tout que d'éviter le guet, madame. Je n'ai pas couché dans un lit depuis jours ; je tombe de fatigue et de faim ; je veux un bon souper et quelques heures de sommeil tranquille. » La duchesse eut un redoublement d'effroi : qui n'eût redouté d'avoir un semblable camarade de lit ? « Rassurez-vous, madame, reprit Cartouche, je suis me conduire avec les dames. Un lit de repos me suffit, quant au souper, je me contenterai d'un poulet accompagné de quelques fruits et d'une bouteille de vin de Champagne. Vous allez sonner et prétexter une fringale ; puis, quand je serai restauré et reposé, j'aurai l'honneur de vous tirer ma révérence. » Mme de Boufflers sonna et demanda le menu indiqué par son hôte, qui s'était effacé dans une encoignure, et qui, le mélianoche servi, fit preuve d'un excellent appétit. Cela fait, il s'endormit tranquillement. Lorsque le jour parut, il salua la duchesse et s'éloigna. Celle-ci n'avait pas fermé l'œil et fut fort étonnée de retrouver au complet la vaisselle plate du souper. Le surlendemain, elle recevait un panier de vin de Champagne de premier choix. Cette attention l'avait décidée à rendre sa visite à Cartouche, qui lui demanda pardon de ne pas pouvoir la recevoir comme il en avait été reçu. Elle sortit en lui laissant deux louis. On ne se contentait pas de s'entretenir des prouesses de Cartouche ; on les mit sur la scène, non-seulement à la Comédie-Italienne, mais encore à la Comédie-Française. La pièce jouée à ce dernier théâtre avait été faite par Le Grand, qui était aussi acteur, et qui remplissait le rôle principal. Il avait été voir Cartouche et avait été prendre des leçons d'argot et d'habileté de mains. Celui-ci « pensa, raconte Barbier, s'aller voir jouer lui-même. » Avec l'aide d'un maçon qui était son compagnon de cachot, il avait fait un trou dans le mur ; mais ils tombèrent dans la boutique d'un fruitier, et, aux cris poussés par la servante, quatre archers accoururent et réintégrèrent les fuyitifs dans leur prison. Cartouche subit la question des brodequins avec une incroyable fermeté ; mais lorsqu'il arriva sur la place de Grève, la vue de la roue sur laquelle il devait être rompu vif lui causa une impression plus que désagréable. Il demanda à faire des révélations, et dénonça le traître Duchâtelet, des recelers qui l'avaient volé, et un grand nombre d'autres complices parmi lesquels se trouvaient des dames, des gentilshommes connus, et des personnes de la suite de Louise-Elisabeth, qui allait en ce moment épouser, en Espagne, le prince des Asturies. Cartouche subit son supplice avec un grand courage. Il était petit, robuste, d'une figure agréable et sereine, qui donnait à sa physiologie une séduction dont il profitait pour faire des dupes. Ayant toutes les allures d'un honnête homme, il fréquentait les lieux publics, les spectacles, bravant la police et ses agents, qui, plus d'une fois, devant la puissance de son regard et surtout en entrevoyant ses pistolets de poche, s'empressèrent de le saluer respectueusement et de se retirer. Il exerçait sur sa troupe un pouvoir souverain. Il l'organisa par des règlements, et s'arrogea le droit de vie et de mort sur tous les membres qui la constituaient, de telle sorte que, comme il le disait lui-même, il était un véritable roi, ayant des maîtresses, des flatteurs, des richesses et des sujets. Doué d'un imperturbable sang-froid, d'un courage à toute épreuve, possédant une habileté extrême à manier les armes, commettant le meurtre avec calme et sans colère, Cartouche a échappé au sentiment d'horreur qu'inspirent les bandits de son espèce, grâce à certains traits de sa vie où il se montra généreux et galant envers les dames. L'histoire de sa vie et de ses amours a eu un nombre considérable d'éditions.

Cartouche, drame en cinq actes et huit tableaux, de MM. Adolphe Dennery et Ferdinand Dugué, représenté à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 29 octobre 1858. C'est un aimable gredin, intéressant et sensible, que ce Cartouche si malheureusement roué vif en place de Grève ; homme adroit que les Grecs eussent introduit volontiers dans leur Olympé entre Hercule et Thésée ; un artiste dans son genre, volant pour le bon motif et afin d'endormir plus aisément le cuisant chagrin que lui cause un amour dédaigné ; un brigand aimable et amusant, qui met des manchettes pour soustraire les montres des bourgeois et se costume avec infiniment de recherche lorsqu'il exerce en haut lieu sa profession lucrative ; un impresario consommé dans l'art de diriger sa troupe, escamotant bagues et tabatières avec la politesse d'un prestidigitateur de bonne compagnie ; un maître es filouterie, un virtuose à qui on n'a pas la force d'en vouloir, tant il chante effrontément sa gamme à M. le lieutenant de police, tant il mystifie ingénieusement le guet, tant il déploie d'audace, de tactique et de finesse sur ce pavé de Paris dont il a pris possession, lui et ses vaillants déterminés ; en un mot, le bandit qui convient à la Régence, roué au moral comme

il le fut au physique ; au demeurant, le meilleur fils du monde.

L'année même où la roue rompit ses os, Cartouche, dont la main s'était fourrée dans toutes les poches, prenait (ces gens-là prennent encore quelque chose même après leur mort) définitivement possession de cette physiologie légendaire que le temps accorde à tous les audacieux ; elle lui est bien et dûment restée, en se parant peu à peu des demi-teintes complaisantes de l'éloignement. Le Théâtre-Français, nous l'avons dit, donna, au moment même où le fameux scélérat était le sujet des craintes et des conversations de tout Paris, une pièce qui renfermait tout ce que l'on pouvait savoir des ruses, des ressources, des aventures du personnage : *Cartouche* ou les *Voleurs*, comédie en trois actes, en prose, de Le Grand (1721). En 1723, le théâtre anglais s'empara, comme d'une bonne fortune, de l'histoire de Cartouche, qui venait d'être publiée à Londres et ainsi annoncée : *Vie de Cartouche, le célèbre voleur français, qui a été roué à Paris le 24 novembre dernier ; son éducation au collège des jésuites, ses escapades de jeunesse ; les vols qu'il a commis seul jusqu'à ce qu'il soit devenu chef de troupe ; les diverses expéditions qu'il fit à la tête de sa bande ; comme il brava sept années la justice de France ; la manière dont il fut pris et exécuté ; l'audace et le courage qu'il montra dans la prison et sur l'échafaud ; le tout formant une série d'aventures variées et d'événements curieux du plus grand intérêt*. Les Anglais, si bien prévenus, furent enchantés de voir se dérouler sous leurs yeux les mystères de la vie de Cartouche. Un peu plus tard, il se trouva un poète nommé Grandval, qui rima tant bien que mal le *Vice puni* ou *Cartouche, poème héroïque, comique et tragique, en treize chants* (1726, in-8). Plus tard encore, Cuvellier, le *Crébillon du boulevard*, le rival souvent heureux de Guilbert de Pixérécourt, tenta l'entreprise difficile de faire un mélodrame sur ce mauvais sujet. Le mélodrame fut fait, dit-on, et il aurait donné naissance à celui qui nous occupe. M. Dennery, qui, au théâtre, est comme Guzman ; M. Denery, qui ne connaît point d'obstacles, a voulu, lui aussi, ajouter son coup de pinceau au portrait un peu jauni de ce fantastique Cartouche, que les mémoires du temps nous représentent dressant la carte géographique des toits de Paris, de manière à pouvoir se transporter, lui et sa bande, en suivant les gouttières, d'un quartier dans un autre. La tâche, pour des dramaturges qui n'oublient pas leur mission moralisatrice, était scabreuse : on se trouve tout naturellement embarrassé en face d'un personnage de l'espèce de M. Cartouche, eût-il des talons rouges, du point d'Alençon et des façons de gentilhomme ; mais les succès qu'obtenaient alors en plein boulevard du Crime les *Aventures de Mandrin* étaient bien faits pour aiguillonner l'esprit de nos deux auteurs. Cartouche offrait d'ailleurs une antithèse toute trouvée, un pendant très-convenable au brutal et féroce brigand de l'Ambigu, le Cartouche des salons, s'entend, l'aimable et poétique Cartouche, le fantasiste sacrifiant de la légende, ce demi-dieu de la métamorphose, tantôt jeune tantôt vieux, tantôt prince tantôt manant, passant des salons aux guinguettes, de l'Opéra à la cour des Miracles, toujours à sa place, soit qu'il logne la danseuse en renom, soit qu'il se vautre à la Halle parmi les gueux et les gueuses. Il y avait là un vrai type à mettre en scène, à remplacer dans son cadre. Cartouche se développant en pleine Régence n'est pas à dédaigner ; il nous apparaît comme un produit naturel de cette époque élégante et pourrie, qui, raffinant sur tout, mettait au vice lui-même des rubans et des dentelles, afin de l'embellir, afin de le rendre plus aimable et plus séduisant. MM. Dennery et Dugué ont-ils tiré tout le parti possible de ce gredin sans précédent ? C'est ce que l'on va voir. Nos deux auteurs ont imaginé une sorte de Robert Macaire plaisant et soigneux de sa personne, mais sans profondeur aucune ; afin de rendre leur besogne plus facile, ils lui ont donné, ou à peu près, la puissance d'un diable boiteux quelconque. Ainsi doté, il se trouve sans cesse en présence de gens niais et absurdes, en face d'un lieutenant de police comme on n'en voit pas, stupide et débonnaire, à la façon d'un bailli d'opéra-comique. Vous sentez bien qu'il lui est loisible dès lors, à ce Cartouche, qui porte l'anneau de Gygès, de se livrer sans danger à des exercices gymnastiques qu'exécuterait un badigeonneur de l'an 1867. On prend plaisir, un plaisir extrême, ni plus ni moins que si *Peau d'âne* vous était conté, à voir ce brave Cartouche jouer tant de bons tours aux niais et crédules représentants de la force publique, et le parler se leverait volontiers, en de certains moments, afin d'avertir le bandit, qui lui est cher, des embûches qu'on lui a tendues.

Mais il serait temps de dire en quoi consiste la pièce, et voilà justement où est notre embarras. Comment conter, en effet, ces scènes qui se déploient sans queue ni tête, à la grande satisfaction du public toujours disposé à applaudir ces types classiques de l'ancien mélodrame, le bandit facétieux, le niais ahuri et le persécuteur sans entrailles ? Comment détailler une pièce effrayante et divertissante comme *Ab-Baba* ? Au premier acte, nous voyons le héros de MM. Dennery et Dugué à la Halle, au milieu de sa bande. Gré-

bichon, son lieutenant, est auprès de lui. Nos filous coudoient quelques grands seigneurs qui se sont égarés en cet endroit pour lutiner les jolies bouquetières. Cette fois, il s'agit d'enlever des provisions de bouche pour un souper que Cartouche offre à ses confrères. Ce souper doit avoir lieu rue de la Grange-Batelière, dans l'hôtel du fameux voleur. Mais, hélas ! cet hôtel est veuf de toute espèce de mobilier confortable. Grébillon propose d'aller dévaliser la demeure du comte d'Orbesson, qui est là, précisément, parmi les élégants que mesdames les poissardes et nos demoiselles les bouquetières apostrophent et bousculent comme il convient. L'expédition n'est pas sans péril, mais un plein succès la couronne, car à Cartouche rien d'impossible dès que M. Dennery s'en mêle. Donc tout le riche mobilier, les bronzes, les objets d'art de l'hôtel d'Orbesson sont transportés rue de la Grange-Batelière. Cartouche, comme pour pousser l'impudence jusqu'à ses dernières limites, change de nom, et invite le comte d'Orbesson à une fête. Le comte d'Orbesson n'a pas plus tôt mis le pied chez son hôte qu'il reconnaît ses meubles, ses statues, ses bronzes, ses mosaïques, tout, jusqu'aux portraits de ses ancêtres appendus à la muraille. Il entre en fureur, tire son épée ; Cartouche met la main à la sienne, et un duel s'ensuit. Naturellement, le volé est désarmé par le voleur, et cela d'une façon merveilleuse. Le comte apprend en même temps, de la bouche même de son adversaire, que c'est avec Cartouche qu'il vient de croiser le fer. Cartouche ! ! ! ! ! Le comte veut appeler le guet, action quelque peu inopportune et naïve ; mais les fidèles compagnons de Cartouche, avertis par un coup de sifflet, sortent des armoires et entourent leur chef. Naturellement encore, le guet est repoussé et le comte d'Orbesson jeté à la porte. Mais patience, le comte aura son tour, dit-il être accueilli par les hâtes des spectateurs idolâtres qui s'étaient par grappes mouvant au paradis de la Gaîté. Cet homme malintentionné, qui pousse la susceptibilité jusqu'à trouver mauvais qu'on le dévalise et qu'on le rosse, va s'attribuer la mission saugrenue de mettre la main sur ce brave Cartouche dont s'occupent la ville et la cour, bien autrement, peut-être, que de la conspiration de Cellamare découverte à ce moment même.

Dans les actes suivants, nous voyons Cartouche et son lieutenant, le très-dévot Grébillon, poursuivre à la barbe même de la maréchaulsée le cours de leurs exploits, volant des montres, forçant des serrures, enfonçant des portes, attaquant les passants dans la rue ou les voyageurs sur les grandes routes. Un tableau tout entier se déroule sur les toits de Paris, que les matous du voisinage ont pour cette fois désertés. C'est sur les toits que le comte d'Orbesson et Cartouche, qui l'un et l'autre feraient d'excellents couvreurs, se rencontrent. Cartouche, cerné par le guet, est conduit en prison ; mais il s'évade, grâce à une foule d'ustensiles ingénieux que lui apportent dans son cachot des gens affiliés à sa bande, et qui sont tous plus ou moins possesseurs de blancs-seings de M. le lieutenant de police. La chose est vraisemblable, mais divertissante. Voilà donc maître Cartouche dehors. Il retrouve aussitôt l'anneau de Gygès qu'il avait sans doute laissé choir dans une gouttière, et le monde retentit de nouveau de ses nombreux méfaits. L'idée lui vient de se marier ; il veut faire souche d'honnêtes gens, et voilà justement ce qui, pour un peu, le perdrait. Déjà celle qui va devenir Mme Cartouche, sans le savoir, est parée et prête à marcher à l'autel, lorsque paraît une noble demoiselle qui découvre aux oreilles de la future, à sa ceinture et à son cou, les diamants qui lui ont été soustraits précédemment. Cartouche est convaincu de vol, et s'il défile sans accident, c'est grâce encore aux hommes de sa bande.

Au dernier acte, Cartouche occupe une forte et agitée les voyageurs. Nos pères, qui ne connaissent ni les bienfaits du télégraphe ni les douceurs des chemins de fer, avaient des moyens fort naïfs pour sauvegarder les honnêtes gens qui avaient le malheur d'être riches. Leurs diligences couraient la poste, escortées, lorsqu'il y avait lieu, par quatre gendarmes, particularité qui avertissait on ne peut mieux les aventuriers que le coffre regorgeait d'écus de six livres. Les voleurs se réunissaient alors en bandes et pillaient avec enthousiasme, se servant des bottes de la maréchaulsée pour emporter le magot en lieu sûr. Cartouche, qui ne croyait nullement travailler pour le Dennery à venir, ne procédait pas autrement que ses confrères ; mais, hélas ! le théâtre nous le montre (une fois n'est pas coutume) tuant un récalcitrant. Il est arrêté aussitôt (pour un seul petit meurtre, c'est jouer de malheur). Il sera jugé et roué en place de Grève, horreur que l'on a bien fait d'épargner aux spectateurs de la Gaîté, gent délicate et impressionnable à l'excès. On en devine tout juste assez, lorsque la toile tombe, pour que ceux des jeunes dilettanti du paradis qui, trop enamourés de l'adroite voleur, seraient tentés de régler leur conduite sur la sienne, emportent dans leurs foyers respectifs le souvenir du tricorné vengeur et l'image frappante de la justice poursuivant le crime.

C'est à M. Dumaine-Cartouche que revient en grande partie l'honneur du succès de ce

drame. Sa façon de grimper sur les toits lui a valu les suffrages enthousiastes des connaisseurs. Cet acteur a repris le même rôle avec non moins de bonheur en 1863. Il a été secondé avec beaucoup d'ensemble et d'entrain par MM. Perrin, Alexandre et Lacressonnière. M. Dumaine est bien l'acteur qui convient à ces sortes de productions théâtrales : plus il a de coups d'épée à distribuer, plus il a de talent. Ses airs de troubadour plaisent à la foule, qui lui trouve, pour un brigand, une figure assez joviale. C'est l'ogre des contes bleus avec son éternel appétit de chair fraîche. « Où sont les jeunes filles qu'il s'agit de croquer ? » semble-t-il dire en retroussant ses manches à parements ou en lissant ses moustaches. Tout cela fait passer une bonne soirée et une mauvaise nuit à l'épouse de M. Prudhomme.

CARTOUCHIEN s. m. (kar-tou-chien). Voleur de la bande de Cartouche ; voleur insigne, bandit : *Vous méprisez souverainement et avec raison ce tas de fanatiques et de pédants chez qui un faux zèle de religion étouffe tout sentiment d'honneur et d'équité, et qui placent honnêtement avec les CARTOUCHIENS tous ceux qui ont le malheur de n'être pas de leur sentiment dans la manière de servir Dieu.* (J.-J. Rouss.)

CARTOUCHIER s. m. (kar-tou-chié). Ceinture dans laquelle les soldats de marine renferment leurs cartouches. Petit coffre dans lequel les soldats mettent leurs cartouches. Nom que l'on donnait autrefois à la giberne.

CARTOUCHIÈRE s. f. (kar-tou-chière). Boîte portative dans laquelle se placent les cartouches : *Deux montres pendaient à sa ceinture, et un magnifique poignard était passé à sa CARTOUCHIÈRE.* (Alex. Dum.) *On y trouvait toutes les variétés imaginables du vestiaire oriental avant la réforme : turbans, keffés, chachias, burmours, cafetans, dolmans, gandouvas, vestes brodées et soulachées, fustanettes, CARTOUCHIÈRES, etc.* (Th. Gaut.)

CARTOUNAL s. m. (kar-tou-nal). Agric. Mesure pour les grains employée dans l'Anglais.

CARTRE s. f. (kar-tre). Forme ancienne des mots CHARTRE et CHARTRE.

CARTULAIRE ou **CHARTULAIRE** s. m. (kar-tu-le-re — dulat. *cartula*, dimin. de *carta*, papier). Diplôme. Recueil d'actes, titres et autres papiers contenant les droits temporels d'un monastère, d'un chapitre, d'une église, d'une communauté ; volume dans lequel ces actes sont transcrits : *Un vieux CARTULAIRE de l'église de Brioude, enterré dans l'obscurité de plusieurs siècles, fut présenté au cardinal de Bouillon.* (St-Sim.) *Nous sommes trop empressés d'étaler nos pensées, pour nous abaisser au modeste rôle de bouquiers de CARTULAIRES.* (Chateaub.) *D'après Mabillon, ce serait un moine de l'abbaye de Saint-Bertin, sur la fin du x^e siècle, qui serait l'auteur du plus ancien CARTULAIRE connu.* (De Beaufort.)

— Hist. ecclésiast. Gardien des chartes, titres, archives de l'église ou d'une église particulière : *Le CARTULAIRE de Rome présidait, au lieu du pape, aux jugements ecclésiastiques.* Il se dit quelquefois pour **CARTOPHYLAX**. V. ce mot.

— Encycl. Ce furent les moines qui, les premiers, recueillirent dans des registres les titres de leurs monastères. Leur exemple ne tarda pas à être suivi par les évêques et les chapitres pour les titres de leurs églises, et ensuite par les rois, les ducs, les comtes, les seigneurs et les communes. Si bien que, dans le xiii^e siècle, il n'était presque pas de famille un peu aisée qui n'eût réuni dans un *cartulaire* ses titres de propriété. Suivant Mabillon, les plus anciens *cartulaires* remontent au x^e siècle. D'abord on ne fit que rappeler, soit sur un registre, soit sur des feuilles séparées, tous les actes servant de base aux droits d'un couvent, d'une famille, etc. On comprend très-bien que, à cette époque reculée, la constatation des actes de la vie civile n'était pas assujétie à des règles certaines, les *cartulaires* ne durent renfermer le plus souvent que l'énonciation de faits dont il ne restait aucune trace légalement constatée. Mais il n'en fut plus de même lorsque l'institution du notariat se fut développée et que l'autorité publique eut reconnu aux actes des tabellions un caractère d'authenticité. Ces actes venaient ajouter aux *cartulaires* une force probante qu'ils n'avaient pas par eux-mêmes. Aussi les anciens juristes avaient-ils bien soin de distinguer les *cartulaires* qui ne se composaient que de simples énonciations, non corroborées par des titres originaux, vu leurs expéditions authentiques, et les *cartulaires* auxquels les titres des expéditions étaient joints. Ils déniaient aux premiers toute valeur probante, en vertu de cet axiome juridique : *Nul ne peut se faire un titre à soi-même*. Les autres, au contraire, devaient faire foi en justice. C'est de là qu'est venue la distinction des *cartulaires* en trois espèces : ceux qui se composent des titres originaux, ceux qui renferment des copies authentiques, et ceux où l'on ne trouve que des copies non rédigées ou vérifiées par des officiers publics. Aujourd'hui, les *cartulaires* ont surtout un intérêt historique. Les titres qu'ils contiennent sont presque toujours des documents importants, tels que chartes de privilège, d'affranchissement des communes, de statuts municipaux, des actes

de donation, d'amortissement, des jugements, des compromis, des sentences arbitrales, des hommages ou reconnaissances de fiefs, etc. Ces *cartulaires* fournissent de précieux renseignements sur les mœurs et les idées des siècles passés. Ils nous font pénétrer dans la vie intime des couvents et de la féodalité et répandent le plus grand jour sur l'affranchissement des communes et l'histoire du tiers état. Ils constituent une des sources les plus fécondes où doit puiser l'histoire du moyen âge. Les *cartulaires* les plus célèbres par leur antiquité et leur importance sont : celui du Mont-Cassin, ouvrage de Paul Diacre ; celui de l'abbaye de Farfa (de l'an 1080), et le recueil, dressé en 1200 par le camérier Cencio, des titres concernant les cens et autres droits de l'Eglise romaine. Au nombre des plus précieux *cartulaires* de France, nous citerons les registres de Philippe-Auguste (Léopold Delisle, *Catalogue des actes de Philippe-Auguste*, Paris, 1856). La plupart des *cartulaires* des églises du diocèse de Paris se trouvent aux Archives impériales ; les archives départementales contiennent ceux des maisons religieuses comprises dans leurs circonscriptions et supprimées à la Révolution. Le catalogue de ces derniers a été publié par les soins du gouvernement. La Bibliothèque impériale possède aussi un grand nombre de *cartulaires*. M. Louis Paris, dans une édition de Leprincé, *Essai sur les bibliothèques du roi*, en a donné le texte. Un grand nombre de *cartulaires* ont été publiés avant comme depuis 1789. Parmi les premiers, nous citerons : les *cartulaires* de Murbach, d'Andlau, de Wissembourg, de Sainte-Bénigne de Dijon, de Saint-Sylvain d'Aulun, qui sont imprimés en totalité ou par extraits. De nos jours, les *cartulaires* de Saint-Père de Chartres, de Saint-Bertin, de Notre-Dame de Paris, de Saint-Victor de Marseille, ont été publiés par M. Guérard. Ce ne sont pas les seuls, et nous citerons encore celui de Sainte-Catherine de Rouen, publié par M. Ach. Deville ; celui de Savigny, par M. A. Bernard ; celui de Saint-Etienne de Châlons-sur-Marne, par M. Ed. de Barthélemy, et enfin ceux de Saint-Maur-sur-Loire, de Saint-Florent de Saumur, de Notre-Dame-du-Bréuil et de Notre-Dame-de-la-Charité à Angers, par M. Marchegay.

CARTULE s. f. (kar-tu-le — dimin. du lat. *carta*, papier). Lettre, billet. Vieux mot.

CARTWRIGHT (Thomas), théologien anglais de la secte des puritains, né vers 1535, dans le comté de Hertford, mort en 1603. Ses attaques contre l'Eglise anglicane et l'épiscopat lui attirèrent des persécutions et le firent deux fois proscrire. Burleigh et Leicester le prirent sous leur protection et lui donnèrent la direction d'un hôpital dans le comté de Warwick. Il fut cependant encore emprisonné plusieurs fois. On a de lui des commentaires assez remarquables sur l'Ecriture, *Harmonia evangelica* (Amsterdam, 1647).

CARTWRIGHT (William), poète anglais, né à Northway en 1611, mort en 1643. Il étudia la théologie, fut pourvu de plusieurs bénéfices ecclésiastiques et se fit remarquer par son talent pour la prédication. Mais il est surtout connu comme auteur de pièces dramatiques qui furent représentées avec succès par les étudiants et même par les docteurs de l'université d'Oxford. Une tragi-comédie, intitulée *l'Esclate*, fut jouée en présence de la reine, et fit à celle-ci tant de plaisir qu'elle voulut ensuite la voir jouer par ses propres comédiens. Ces pièces ont été publiées à Londres (1651, in-8°).

CARTWRIGHT (George), voyageur anglais, né à Marsham en 1739, mort en 1819. Il fit plusieurs voyages aux Indes, à Terre-Neuve, au Labrador, et séjourna seize ans parmi les Esquimaux. Il publia tout ce qu'il avait remarqué d'intéressant dans un ouvrage intitulé : *Journal of transactions and events during a residence of nearly sixteen years on the coast of Labrador* (Newark, 1792, 3 vol. in-4°).

CARTWRIGHT (Jean), publiciste anglais, frère du précédent, né à Marsham en 1740, mort en 1825. Après avoir servi dans la marine, où il obtint le grade de lieutenant de vaisseau, et dans la milice du comté de Nottingham, il reçut son congé à cause de ses liaisons avec les hommes les plus influents du parti radical. Alors il se retira dans ses propriétés et se livra avec ardeur à la théorie et à la pratique de l'agriculture. Ses écrits sont très-nombreux et touchent à toutes les questions qui furent agitées de son temps. Nous citerons seulement : *l'Indépendance de l'Amérique considérée comme utile et glorieuse à la Grande-Bretagne* (1774) ; *Lettre à Ed. Burke sur les principes de gouvernement* (1775) ; *Lettre à un ami de Boston et aux autres membres des communes qui se sont associés pour la défense de la constitution* (1793) ; *Appel à propos de la constitution anglaise* (1797) ; *Arguments en faveur de la Réforme* (1809) ; *la Constitution anglaise retrouvée et mise en lumière* (1823), etc.

CARTWRIGHT (Edmond), poète et mécanicien anglais, né en 1743 à Marsham, comté de Nottingham, mort en 1823. Il descendait d'une ancienne famille, dont plusieurs membres avaient été persécutés au XVII^e siècle pour leur attachement à la cause du roi Charles I^{er}. Destiné à l'Eglise, il étudia la théologie à l'université d'Oxford, et exerça ensuite les fonctions du ministère sacré, d'abord dans une petite paroisse aux environs de Chester-

field, puis à Goadby-Marwood, dans le comté de Leicester. La culture des lettres était son délassement favori, et, dès 1762, il avait publié sous le voile de l'anonymat quelques pièces de vers qui furent favorablement accueillies. Persévérant dans cette voie, il donna successivement : *Constance*, élégie (1768, in-4°) ; *Arminie et Elvira* (1770, in-4°), poème légendaire qui eut les honneurs de plusieurs éditions successives ; le *Prince de la Patte* et autres poèmes (1779, in-4°) ; *Sonnets, ode au comte d'Eslington* (1783, in-4°). Cartwright était en même temps l'un des collaborateurs les plus actifs du *Monthly Review* (Revue mensuelle), et entretenait une correspondance assidue avec les littérateurs les plus marquants de l'époque.

Jusqu'alors la littérature avait été son unique occupation, en dehors des soins que réclamait le troupeau confié à sa vigilance, il ne s'était jamais adonné à aucune étude scientifique. Dans un voyage qu'il fit en 1784 à Mallock, il se rencontra par hasard avec des négociants de Manchester, et la conversation roula principalement sur les machines et les procédés mécaniques en usage dans les fabriques de cette ville. C'était la première fois que l'attention de Cartwright était attirée sur un pareil sujet ; mais il excita soudain son intérêt à un tel point, que bien qu'il fût âgé de plus de quarante ans, il se mit à étudier la mécanique avec l'ardeur de la jeunesse, et, dès l'année suivante, il inventa un métier à tisser, très-imparfait, il est vrai, mais auquel il apporta bientôt des perfectionnements assez grands pour qu'il pût être employé avec avantage par l'industrie. Cependant cette introduction ne se fit pas dans les usines sans une grande opposition, non-seulement de la part des ouvriers, mais des manufacturiers eux-mêmes ; et l'établissement qui l'inventeur avait fait élever à ses frais pour la construction de son métier, et qui en renfermait déjà cinq cents, fut réduit en cendres par un incendie, œuvre de la malveillance. Néanmoins, en 1813, deux mille trois cents de ces métiers fonctionnaient déjà dans le Royaume-Uni, et aujourd'hui ils sont devenus d'un usage presque général. Nous devons dire cependant qu'ils ont reçu de nombreux perfectionnements.

Peu de temps après l'invention de cette machine, Cartwright en avait inventé une autre pour carder la laine. Celle-ci n'eut pas autant d'obstacles à vaincre, du moins de la part des fabricants, car c'était la première fois que, dans cette branche d'industrie, le travail mécanique était substitué au travail de l'homme, et les avantages qu'offrait ce nouveau métier étaient trop grands pour que le succès et l'adoption immédiate n'en fussent pas assurés.

Au reste, le génie inventif de Cartwright, pour s'être révélé un peu tard, n'en fut pas moins fécond, car il prit dix brevets différents pour l'exploitation d'autant de machines nouvelles inventées par lui. Nous mentionnerons encore la machine à fabriquer des cordages et la machine à mouvoir les voitures sans chevaux, par la simple action d'un levier d'une forme particulière. Il s'occupa aussi, à la même époque que Watt, des moyens d'employer la vapeur comme force motrice ; mais, quoique quelques biographes lui attribuent l'idée première des bateaux à vapeur, il ne parait pas qu'il l'ait jamais mise à exécution. Cartwright ne put échapper à la fatalité qui semble poursuivre la plupart des inventeurs ; il se ruina dans l'exploitation de ses brevets. Celui qu'il avait pris pour son métier à tisser étant expiré en 1809, avant qu'il eût eu le temps de recouvrer les frais qu'il avait faits et les pertes qu'il avait subies, les manufacturiers de Manchester et de plusieurs autres villes industrielles d'Angleterre adressèrent en sa faveur une pétition au gouvernement anglais, et, en 1809, il fut accordé une somme de 10,000 livres sterling (250,000 fr.) à titre de récompense nationale, pour les services qu'il avait rendus à ses concitoyens par l'invention de son métier à tisser. Cette somme était bien inférieure à celle qu'il avait dépensée pour la construction de ses métiers, mais elle suffit pour assurer l'aisance et le repos de ses derniers jours. Cartwright avait encore publié, en 1807, *Lettres et sonnets sur la morale*.

CARUCHE s. f. (ka-ru-che). Argot. Prison.

CARUDE s. f. (ka-ru-de). Ichtyol. Nom vulgaire d'un poisson du genre labre, le *labrus rupestris* de Linné.

CARUE s. f. (ka-rù). Mar. Association entre marins ; caisse de prévoyance en faveur des marins : *La grande carue*. *La petite carue*. *Bureau de la carue*.

CARULLI (Ferdinand), guitariste et compositeur italien, né à Naples en 1770, mort en 1841. Il se livra d'abord à l'étude du violoncelle qu'il abandonna bientôt pour la guitare. Il n'y avait pas de maître pour cet instrument à Naples ; aussi dut-il se créer une méthode et des moyens d'exécution qui lui firent découvrir des procédés et des ressources inconnus jusqu'à lui. S'étant rendu à Paris en 1808, Carulli se fit entendre dans les concerts et y obtint des succès enthousiastes. Ses compositions, d'une forme nouvelle, ajoutèrent à sa réputation, et les nombreux amateurs de cette époque où la guitare était à la mode ne voulurent plus jouer que la musique de Carulli. Aussi, dans l'espace de douze ans, Carulli

composa-t-il plus de trois cents morceaux pour guitare : solos, duos, trios, quatuors, airs variés, etc. On doit aussi à Carulli une *Méthode de guitare*, la meilleure qui existe, et l'*Harmonie appliquée à la guitare*. Dès que le piano eut détrôné ce dernier instrument, Carulli cessa de composer et disparut de la scène musicale. — Son fils, M. Gustave CARULLI, est professeur de chant, et jouit à Paris d'une certaine réputation. Il a composé quelques morceaux pour chant et piano qui ont obtenu un succès mérité. Un opéra de lui, *l'Tre mariti*, représenté en Italie, a été favorablement accueilli.

CARUM s. m. (ka-romm). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, de la tribu des amminées, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent dans les régions chaudes et tempérées de l'ancien et du nouveau continent.

CARUPANO, ville de l'Amérique méridionale, dans la république de Venezuela, prov. et à 120 kilom. N.-E. de Cumana, non loin de la mer des Antilles, près du cap des Trois-Pointes ; 8,000 hab. Commerce de chevaux et de mulets.

CARUS s. m. (ka-russ — du gr. *karos*, sommeil). Méd. Profond assoupissement, dernier degré du coma.

CARUS (Marcus Aurelius), empereur romain, né à Narbonne suivant Aurelius Victor, à Milan suivant Vopiscus, mort en 217. Il était préfet du prétoire sous Probus. Après le meurtre de cet empereur (282), il fut élu par les légions et confirmé par le sénat, vainquit les Sarmates, qui avaient envahi l'Illyrie, enleva aux Perses la Mésopotamie, Séleucie et Ctésiphon, et mourut peut-être assassiné par Aper, préfet du prétoire, ou, suivant d'autres, frappé de la foudre dans sa tente. Carus, qu'on peut placer dans le petit nombre des bons empereurs, avait un caractère énergique et une simplicité de mœurs qui rappelaient celle des anciens Romains. Lorsqu'il marcha contre les Perses, il reçut un jour dans son camp les ambassadeurs du roi de ce pays ; ceux-ci trouvèrent l'empereur dans sa tente, portant un vêtement grossier et mangeant un peu de lard rance avec quelques mauvais pois. Pendant leur conférence, Carus, étant tout à coup le bonnet qui recouvrait sa tête chauve, leur déclara que si leur roi Varavane ne faisait sa soumission, il laisserait sur le sol de Perse moins d'arbres qu'il ne lui restait de cheveux. Carus créa césars ses deux fils, Carin et Numérien, qui lui succédèrent. On a des fragments de ses *Lettres et harangues* dans Vopiscus.

CARUS (Isa), prêtre syrien, né à Bethléem en 1740. Après avoir reçu l'ordination du patriarche d'Antioche, il se vit en butte aux persécutions des officiers turcs et des ministres appartenant à diverses sectes chrétiennes ; il fut alors obligé de fuir, et il vint à Rome où les papes Clément XIV et Pie VI lui témoignèrent de la bienveillance. Il se trouva ensuite mêlé aux événements politiques de l'Italie, fut retenu prisonnier pendant quatre ans par le roi de Naples, ensuite enfermé dans un cachot par ordre du cardinal Ruffo, et enfin banni du royaume de Naples. Il chercha un refuge en France et n'obtint qu'avec beaucoup de peine la permission d'y exercer son ministère. Une petite brochure, qu'il publia sous le titre de : *Précis des persécutions souffertes par Isa Carus* (Paris, 1801), attira l'attention du gouvernement français, qui lui accorda quelques secours et mit un terme à tant de vexations.

CARUS (Frédéric-Auguste), philosophe et théologien allemand, né à Bautzen en 1770, mort à Leipzig en 1807, où il professait la philosophie depuis 1796. Il s'est toujours occupé de psychologie et d'histoire de la philosophie, et il a suivi en général les doctrines de Kant. Le plus remarquable de ses ouvrages est *l'Histoire de la psychologie des Hébreux*, où le génie de ce peuple est analysé avec une intelligence profonde, et qui est considéré comme un monument philosophique. Nous citerons, en outre : *Psychologie ; Réflexions sur l'histoire de la philosophie ; Essais de morale et de philosophie religieuse*, etc. Ces divers traités sont écrits en allemand.

CARUS (Carl-Gustave), médecin et physiologiste allemand, né à Leipzig le 3 janvier 1789. Il enseigna le premier, à l'université de cette ville, l'anatomie comparée nouvellement créée par Cuvier, dirigea, pendant la guerre de 1813, l'hôpital français de Pfaffendorf, fut nommé, en 1814, directeur de la clinique d'accouchement et professeur à l'Académie médico-chirurgicale de Dresde, et, en 1827, médecin de la cour et conseiller d'Etat. Il a été élu, en 1859, correspondant de l'Institut. Les principaux ouvrages de M. Carus sont : *De la circulation du sang chez les insectes* (1827), couronné par l'Académie des sciences de Paris ; *Principes d'anatomie comparée et de physiologie* (1828) ; *Système de physiologie* (1838-1840) ; *Psyché, histoire du développement de l'âme humaine* (1846) ; *Physis, histoire de la vie corporelle*. D'après M. Carus, il y a, dans chaque organisme animal, deux substances animales différentes qui sont en antagonisme, le sang et la moelle nerveuse. Les animaux chez lesquels l'antagonisme primaire, essentiel du sang et de la moelle nerveuse ne s'est pas encore manifesté dans l'espace sont des

animaux primaires, des animaux-coufs, des bozaïres ; ceux chez lesquels cet antagonisme ne s'est manifesté que par des nerfs mous et du sang blanc (insectes et mollusques) sont des animaux-troncs, des *carpazoi-res* ; enfin ceux chez lesquels cet antagonisme s'est manifesté doublement par un système nerveux mou et un système nerveux fibreux d'une part, un système sanguin à sang blanc et un système sanguin à sang rouge d'autre part, sont des animaux-létes, des animaux-cerveaux, des *céphalozaïres* (vertébrés). Une quatrième section est formée par l'être chez lequel l'idée de l'animalité se manifeste par le plus parfait développement possible de l'unité intérieure (conscience de soi-même, raison) ; cet être est l'homme : lui seul est en pur antagonisme avec le monde végétal, et peut être considéré comme le représentant du monde animal entier ; par cette raison, il est impossible de concevoir plus d'une espèce humaine.

M. Carus ne s'est pas exclusivement occupé de physiologie et de médecine ; il s'est aussi livré à des travaux littéraires, et a même produit des tableaux à l'huile qui ne sont pas dédaignés des artistes. Parmi ses écrits littéraires et artistiques, on cite : *Lettres sur la peinture des paysages* (1831-1835) ; *Paris et les bords du Rhin* (1836) ; *l'Angleterre et l'Ecosse* (1846) ; *Commentaire des œuvres de Goethe* (1843) ; *Goethe et son importance dans le présent et dans l'avenir* (1849).

CARUS (Victor-Jules), zoologiste allemand, fils du précédent, né à Leipzig en 1823, mort en 1854. Il étudia, à l'université de sa ville natale, la médecine et les sciences naturelles, et devint, en 1846, médecin auxiliaire de l'un des hôpitaux de la ville. En 1849, il se rendit à Wurzburg, puis à Fribourg-en-Brisgau, et accepta la même année l'emploi qui lui était offert de conservateur du musée d'anatomie comparée de la ville d'Oxford. A son retour d'Angleterre, en 1851, il se fit recevoir agrégé à l'université de Leipzig et y fut nommé, deux ans plus tard, professeur d'anatomie comparée, en même temps que directeur de la collection zoologique. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Système de morphologie animale* (Leipzig, 1853) ; *Icones zoologicae* (Leipzig, 1857, 1^{re} partie) ; *Bibliotheca zoologica*, en collaboration avec Engelmann (Leipzig, 1862, 2 vol.). Il a, en outre, fourni à plusieurs recueils scientifiques de nombreux articles sur l'histoire de la zoologie, à l'étude de laquelle il s'est adonné spécialement.

CARUSBUR, nom de CHERBOURG pendant le moyen âge.

CARUSO (Charles), juriconsulte italien, né à Girgenti, mort en 1690. Il fut nommé juge à l'audience royale de Messine, et publia, entre autres ouvrages : *Praxis circa modum procedendi in criminalibus super ritus regni Siciliae* (Palermo, 1655) ; *Praxis circa modum procedendi in civilibus* (Palermo, 1705).

CARUSO (Jean-Baptiste), historien sicilien, né à Polizzi en 1675, près de Palerme, mort en 1724. Dans un voyage qu'il fit en France, il connut le père Mabillon, qui lui inspira le goût des recherches historiques, et, de retour dans sa patrie, il se livra entièrement aux travaux de cette nature. On lui doit des *Mémoires historiques sur la Sicile* (1716-1745, 3 vol. en italien) et deux ouvrages écrits en latin : *Historia Saraceno-Sicula varia monumenta* ; *Bibliotheca historica Siciliae, seu historicorum de rebus Siculis a Saracenorum invasione ad Aragonensium principatum collectio* (1720-1723, 2 vol. in-fol.). — Un autre Caruso (Jérôme), qui servit dans l'armée du duc d'Urbain, au commencement du XVII^e siècle, a publié, en vers italiens, une relation des guerres auxquelles il avait pris part.

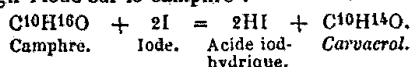
CARUSO (Michel), chef de bandits italiens, né en 1838, fusillé en 1863. Après la chute de François II, roi de Naples, il prit une part active à la guerre de brigandage, et, malgré sa jeunesse, ne tarda pas à devenir chef d'une bande qui porta la terreur surtout dans les provinces de Bénévent et de Molise. D'une incroyable férocité, Caruso aimait à tuer lui-même ses prisonniers et ne fit pas moins de 1,500 victimes. Il en égorga en un seul jour treize avec un rasoir. Pendant deux ans, il emmena constamment avec lui, liée et gardée à vue, une jeune fille de dix-sept ans, qui lui avait plu et dont il avait tué le père, la mère et le frère sous ses propres yeux. Traqué par les troupes de Pallavicini, ce monstre fut enfin arrêté, conduit à Bénévent et condamné à être passé par les armes.

CARUTTI (Dominique), publiciste italien, né en Piémont vers le commencement du siècle. Il entra comme employé au ministère des affaires étrangères à Turin et devint secrétaire général de ce ministère sous M. de Cavour en 1860-1861. Mais, à cette époque, il s'était déjà fait connaître par quelques ouvrages politiques et littéraires : un volume de récits et nouvelles (*Racconti*) ; *Des principes du gouvernement libre* ; *Essais politiques*, et deux ouvrages historiques : *l'Histoire du règne de Victor-Amédée II, premier roi de Sardaigne*, et *l'Histoire du règne de Charles-Emmanuel III, deuxième roi de Sardaigne*. M. Carutti s'y montre l'habile historien des destinées et des traditions politiques de sa patrie. Esprit net et instruit, il raconte et expose les événements avec clarté. Par sa position dans

les affaires de l'Etat, il a eu plus d'un secret du passé. Il connaît les mobiles des hommes, les ressorts inaperçus des combinaisons politiques, la marche mystérieuse de ces négociations dont les contemporains ne savent le plus souvent que ce qu'on veut leur dire et ne voient que les résultats. De là vient l'intérêt de ses ouvrages historiques. Député au parlement en 1860 et 1861, M. Carutti y a prononcé plusieurs discours remarquables, notamment au sujet de la cession de la Savoie et de Nice. Il est aujourd'hui ministre d'Italie en Hollande.

CARVACROL s. m. (kar-va-krol — de *carvi* et *carvol*). Chim. Substance extraite de l'essence de carvi et isomérique avec le carvol.

— **Encycl.** Le *carvacrol* répond à la formule $C_{10}H_{14}O$, et on l'obtient en traitant l'essence de carvi par la potasse, ou encore en traitant la même essence par l'iode, cohabitant plusieurs fois et lavant le produit avec de la potasse. Comme le *carvacrol* ainsi formé est encore mêlé de carvène, il faut le séparer de ce dernier corps par le moyen de la distillation fractionnée, ce qui est facile, le carvène bouillant à 73° et le *carvacrol* à 232°. Le *carvacrol* se rencontre également au nombre des produits qui prennent naissance lorsqu'on fait agir l'iode sur le camphre :



Pur, le *carvacrol* est une huile incolore, visqueuse, plus légère que l'eau et un peu soluble dans ce liquide. Son odeur est désagréable et sa saveur est d'une acreté très-persistante. Il bout à 232°, en répandant des vapeurs qui excitent fortement les organes respiratoires. Il brûle avec une flamme très-brillante.

CARVAJAL ou **CARVAJAL** (Jean de), cardinal espagnol, évêque de Placentia, né vers 1399, dans l'Estramadure, mort en 1469. Il fut vingt-deux fois légat du saint-siège, combattit les husites en Bohême et contribua à la victoire sur les Turcs devant Belgrade, en 1456.

CARVAJAL (Bernardin de), cardinal, évêque de Carthagène, né à Palencia, vers 1456, mort en 1523. Il embrassa le parti de Louis XII contre Jules II et fut dévoué à la pource et emprisonné par Léon X. Un peu plus tard, il recouvra sa liberté et ses dignités en implorant sa grâce à genoux. On a de lui des sermons et des discours.

CARVAJAL (François de), capitaine espagnol, né vers 1464, mort en 1548. Il combattit à Pavie et se signala au sac de Rome en 1527, passa ensuite au Pérou et devint, en 1542, major général de l'armée royale. Homme de faction, il s'attacha au parti de Gonzales Pizarro qui le servit fidèlement, fut fait prisonnier comme lui en 1548 et pendu comme traître au roi. Vaillant, mais cruel, il fit périr par des travaux excessifs 20,000 Indiens devenus ses esclaves.

CARVAJAL (Laurent GALINDEZ de), juriste espagnol, né à Placentia en 1472, mort à Burgos en 1527. Il professa la jurisprudence à Salamanque, fut conseiller du roi Ferdinand et de la reine Isabelle, remplit des fonctions politiques sous le cardinal Ximénès, fit révoquer le testament de Ferdinand, et fut nommé par Charles-Quint grand inquisiteur des postes de toutes les Indes. On lui doit : *Additions a los varones illustres de Fernan Perez de Guzman* (1517, in-fol.).

CARVAJAL (Jean), officier espagnol, mort en 1546. Il servait dans la province de Venezuela, en Amérique, lorsque Charles-Quint eut en cession aux Welsers, d'Augsbourg. Il fit assassiner l'un des gouverneurs envoyés par cette famille, fabriqua de fausses lettres patentes qui le nommaient gouverneur, et fonda, pendant qu'il exerçait cette fonction usurpée, la ville de Tucuyo. Juan Pérez de Tolosa, envoyé dans ce pays par Charles-Quint, fit pendre Carvajal.

CARVAJAL (Thomas-José-Gonzalez), homme d'Etat et littérateur espagnol, né à Séville en 1753, mort en 1834. Il remplit de hauts emplois dans les finances depuis 1790, devint secrétaire d'Etat au même département en 1813, puis directeur des études de San-Isidro, conseiller d'Etat en 1821, membre du conseil supérieur de la guerre (1833), enfin pair du royaume. Malgré sa résistance active contre les Français, il avait été un moment persécuté au retour des Bourbons. On a de lui divers écrits en prose ou en vers, entre autres : *los Salmos* (Valence, 1819, 5 vol.), que les Espagnols regardent comme un des chefs-d'œuvre de leur littérature moderne, et *Opusculos ineditos en prosa y verso* (Madrid, 1847, 13 vol.).

CARVALHO (Dominique), général portugais, mort en 1604. Il fut chargé par le vice-roi de Goa de diverses expéditions contre les Indiens, et s'en acquitta avec succès; mais, livré par trahison au roi indien d'Aracan, il périt dans les tourments.

CARVALHO (Valentin), missionnaire portugais, mort en 1631. Il publia sur le Japon et la Chine les deux ouvrages suivants : *Supplementum annuarum epistolarum ex Japonia*, et *Annua littera ex Sinis* (1603). — Un autre Portugais, Laurent-Pérez CARVALHO, composa une histoire des ordres militaires sous

le titre de : *Enucleationes ordinum militarium* (Lisbonne, 1693).

CARVALHO (José da Silva), homme d'Etat portugais, né à Castelbranco en 1782, mort en 1845. Ministre de la justice sous Jean VI, il prit une part active à tous les mouvements du libéralisme, fut proscrit plusieurs fois, eut la plus grande part à la restauration de dom Pedro (1838), et reçut le portefeuille des finances. Il fut de nouveau renversé et exilé en 1836, par suite de la réaction en faveur de la constitution de 1826, reentra en 1842, après le mouvement de Porto, et fut nommé conseiller d'Etat. Il a beaucoup contribué à la régularisation de l'administration des finances.

CARVALHO (Antonio-Nunez), bibliographe portugais, né vers la fin du XVIII^e siècle. Il fut chargé de recueillir les livres que renfermaient les monastères lorsque ceux-ci furent supprimés, et en forma le vaste dépôt du couvent de San-Francisco. Il occupa ensuite la chaire de droit romain à l'université de Coimbra. M. Carvalho a publié, sous le titre de : *Poeteiro de dom Joao de Castro do viagem que fzeram os Portuguezes ao Marocco no anno de 1541* (Paris, 1833), un ouvrage plein d'intérêt pour l'étude de la géographie au XVI^e siècle.

CARVALHO (François), littérateur portugais. V. FREIRE DE CARVALHO.

CARVALHO (don Manuel), diplomate hispano-américain, né le 16 juin 1808, à Santiago, capitale du Chili. Il fit son éducation à l'Institut national du Chili, passa ses examens d'avocat en 1833, et fut nommé membre de la faculté des sciences légales et politiques de l'université chilienne, en juin 1843. De 1830 à 1834, il fut sous-secrétaire du ministère de l'intérieur au Chili, et membre de la chambre des députés et de divers comités de bienfaisance. Chargé d'affaires à Washington en 1834 et 1835, il exerça avec succès la profession d'avocat de 1836 à 1845, et remplit plusieurs missions officielles. De 1846 à 1854, il occupa le poste d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Washington. En 1854, il accepta la charge de ministre (juge) à la cour suprême de justice, mais il ne tarda pas à renoncer à ces fonctions pour reprendre sa place au barreau, qu'il quitta seulement en 1859, époque où il fut nommé ministre plénipotentiaire à Bruxelles et à Paris. Lors de sa retraite de la cour suprême, le gouvernement lui confia la rédaction d'un projet de *Code pénal*, pour la république; travail dont il publia les deux premiers livres avant son départ du Chili. M. Carvalho a publié en outre plusieurs mémoires et plaidoyers sur des questions de droit civil, commercial, pénal et international, et quelques discours qu'il avait prononcés comme président de la Société d'instruction primaire de Santiago.

CARVALHO (Caroline-Marie-Félix MIOLAN, dame), célèbre cantatrice française, née à Marseille le 31 décembre 1831. Elle assista quelque temps aux leçons du professeur Delsarte, puis entra, en 1843, au Conservatoire et devint élève de Duprez. L'organisation artistique de la jeune fille était exquise, mais sa voix, d'une ténuité sans pareille, semblait la condamner d'avance à ne briller qu'en petit comité ou dans une salle secondaire. Mlle Miolan s'essaya d'abord au Château des Fleurs; on applaudit sa diction, mais on trouva que sa voix laissait à désirer, même en interprétant une simple romance. La remarque était juste et sans réplique. Comment se fait-il cependant que celle qui murmurait à peine *Jean ne ment pas*, et *J'ai perdu mon cœur*, soit devenue le modèle le plus parfait des cantatrices de notre époque? C'est que Mlle Miolan avait reçu du génie de l'art trois dons inestimables : l'intelligence, la volonté et la patience. Elle parut à l'Opéra dans une représentation donnée au bénéfice de Duprez; le premier acte de *Lucie* et le deuxième acte de la *Juive* (rôle d'Eudoxie) permirent à la jeune fille de faire apprécier du public des qualités dont le développement tenait du prodige. Après avoir remporté le premier prix de chant, elle débuta, le 29 avril 1850, par le rôle d'Henriette, dans *l'Ambassadeur*. Un peu émue d'abord en songeant à la responsabilité qui pesait sur elle, la nouvelle venue, rassurée par l'accueil du public, chanta les couplets : *Le ciel nous a placés dans des rangs*, avec un charme et une expression qui décidèrent du succès de la soirée. La sûreté de sa vocalisation dans les morceaux de bravoure assura à Mlle Miolan une position à l'Opéra-Comique. Elle remplaça bientôt Mme Ugalde dans le *Catù*, puis créa d'une manière ravissante le rôle principal de *Giraldia*. Elle se fit applaudir ensuite dans le *Calife de Bagdad*, les *Voitures versées* et le *Carillonneur de Bruges*, opéra de Grisar. L'année suivante, Mlle Miolan créait le rôle de Jeannette, dans les *Noces de Jeannette*, avec un succès inouï, ce qui n'empêcha pas les opposants, tout en reconnaissant le fait accompli, d'affirmer que la cantatrice n'était pas de taille à supporter le fardeau des ouvrages en trois actes. Cette même année (1853), elle épousa M. Carvalho. En 1854, Mme Carvalho chanta le rôle d'Isabelle, du *Pré aux clercs*, de manière à réjouir l'âme du pauvre Hérolf; puis de certaines divisions intestines éclatèrent entre le directeur du théâtre et sa pensionnaire, qui rompit son traité avec l'Opéra-Comique, et alla chanter à Berlin. Or,

sur ces entrefaites, M. Pellegrin, administrateur du Théâtre-Lyrique, avait reçu l'opéra de la *Fanchonnette*, destiné à faire briller le talent de Mme Cabel; mais celle-ci fut engagée à l'Opéra-Comique. M. Pellegrin s'empressa de s'assurer le concours de Mme Carvalho. A la suite d'événements que nous ne pouvons ni ne voulons raconter, M. Pellegrin crut devoir se démettre de son privilège et fut remplacé par M. Carvalho. La première représentation de la *Fanchonnette* attira une foule immense, où les ennemis ne manquaient pas. Mme Carvalho parut, et la masse, habituée aux plantureux attraits de Mme Cabel, accueillie avec une froideur extrême la transfiguration de l'Opéra-Comique. Les premières mesures de l'air d'entrée de la cantatrice n'étaient pas de nature à faire tourner la comparaison à son avantage; mais arrive ce passage :

N'avez-vous plus la bonne mère, etc.

et soudain, cette foule, plus attentive que sympathique, se sent émue par ces accents où se révèle l'âme d'une artiste d'élite; puis vient l'air : *Allons, allons, mon cœur, silence!* L'espèce de sanglot qui le termine est si admirablement interprété, que toutes les préventions s'effacent. En ce moment, de par le privilège du génie, Mme Carvalho est belle; son visage a subi une véritable transfiguration; elle est plus que belle, elle est sublime! Ce rôle, chargé de musique, semble court et léger au public, qui fait bisser plusieurs morceaux, et la soirée finit par une ovation décernée à celle que nulle rivale ne surpassera désormais.

En effet, le talent de Mme Carvalho a pour base inébranlable des qualités acquises graduellement par une volonté intelligente et patiente, n'ayant ni présomption ni envie. La volonté de cette femme a surmonté tous les obstacles; elle a fortifié par l'étude une voix médiocre; elle a obtenu, grâce à son admirable façon d'articuler, de poser le son, de respirer, des effets qui tiennent du prodige. C'est ainsi que sa voix, *trouée* dans le médium, parvient, dans l'air du Carnaval de Venise (*Reine Topaze*), à reproduire les notes les plus graves du violon, de manière à émerveiller le public, et elle a chanté mieux que personne les derniers actes de *Faust*, qui exigent cependant une puissance peu commune. Engagée au théâtre italien de Covent-Garden, à Londres, Mme Carvalho s'est fait admirer dans le *Parodon* de *Phœmel*, dans Mathilde de *Guillaume Tell*, etc. On l'a fêtée à Bruxelles, où elle a chanté, entre autres opéras, les *Diamants de la couronne* comme jamais ils n'ont été chantés. Les villes de province acclament à l'envi la grande artiste, quand elle y donne des représentations.

Un style pur, beaucoup de goût, un grand sentiment de la musique qu'elle interprète, une façon magistrale de dire l'*andante*, telles sont les qualités principales du talent de Mme Carvalho, qui se plaît dans les vocalisations les plus prodigieuses, et suit, avec beaucoup d'imprévu, varier un point d'orgue ou terminer une période. On lui a reproché une tendance à chanter haut; son organe, oriolé et cassé dans certains effets, s'imprime dans certains autres, d'une sonorité voilée d'un charme exquis. Il ne se peut rien imaginer, par exemple, de plus douloureusement sympathique que la romance de Mireille : *Heureux petit berger*, chantée par elle. Pourquoi faut-il que, chez une aussi excellente cantatrice, la comédienne fasse entièrement défaut?

Voici la liste des principales créations où reprises de cette artiste : Henriette, de *l'Ambassadeur*; Virginie, du *Catù*; Giraldia, de la pièce du même nom, d'Adolphe Adam; Késie, du *Calife de Bagdad*; le *Carillonneur de Bruges*, dans lequel elle chantait avec un entrain rempli de charme le boléro : *Ah! c'était un joyeux alcade*; Christine, dans les *Mystères d'Udolphe*, de Clapisson; Jeannette, des *Noces de Jeannette*; Dora, du *Nabab*, opéra d'Halévy; Isabelle, du *Pré aux clercs*; Athénais de Solange, des *Mousquetaires de la reine*; la *Fanchonnette*, ou M. de Saint-Georges avait habilement rajouté *Fanchon la vielleuse*; la *Reine Topaze*, de Victor Massé (la mélodie de l'*Abelille* suffirait pour illustrer à jamais la femme capable de l'interpréter avec autant de génie que Mme Carvalho); *Margot*, de Clapisson. On trouve dans cet opéra un air intitulé *le Langage des fleurs*, qui était admirablement rendu par la diva. Cet air, à lui seul, eût sauvé la partition, si les spectateurs les plus étrangers aux choses de l'art n'avaient senti combien il était ridicule qu'une paysanne, portant au premier acte le classique bonnet de coton, se posât tout à coup en muse d'un art auquel elle ne devait rien comprendre; Rosine, dans la deuxième acte du *Barbier de Séville*; Chérubin, des *Noces de Figaro*; Marguerite, de *Faust*, où Mme Carvalho s'est incarnée dans son rôle avec un art au-dessus de tout éloge; *Phlémon et Baucis*, de Gounod, médiocre succès, bien que Mme Carvalho déployât toutes les ressources de son talent pour réaliser le prodige du *civet sans tièvre*, ou de la musique sans idées; *Mireille*, du même compositeur; Pamina, de la *Flûte enchantée*, dont un galant dilettante proposait de changer le titre en celui-ci : *le Costier enligné*; Zuleika, dans la *Francie d'Abydos*, de M. Barthé; Zerline, de *Don Juan*, dernier mot de ce qu'on peut appeler le prestige du chant. On s'étonne qu'une cantatrice si par-

faite ne possède pas une chaire au Conservatoire de musique, car elle est la dernière héritière des véritables traditions de la grande école à laquelle on doit jusqu'à nos jours les *prime donne* célèbres.

La dernière création de Mme Carvalho a été le rôle de Juliette, dans le *Roméo et Juliette*, de Gounod. On peut contester la valeur de l'œuvre; mais ce dont tout le monde est resté d'accord, c'est le talent de la cantatrice, qui a surpris ses amis eux-mêmes en se montrant cette fois excellente comédienne, et en déployant un feu et une passion qu'on eût pu croire jusqu'à ce jour étrangers à sa nature. Elle a mis par là le sceau à sa réputation. — M. CARVALHO, son mari, est un des directeurs les plus heureux et les plus habiles de la capitale; et son savoir-faire dans la mise en scène est renommé. On lui doit d'avoir popularisé en France les principaux chefs-d'œuvre des grands maîtres allemands.

CARVALHO DA COSTA (Antoine), géographe et mathématicien portugais, né à Lisbonne en 1650, mort en 1715. Il est auteur, entre autres ouvrages, d'un travail très-considérable sur la géographie de son pays. *Chorographie portugaise* (Lisbonne, 1707-1712, 3 vol.). Cet ouvrage absorba la plus grande partie de la vie de Carvalho, qui mourut dans une profonde misère.

CARVALHO DA PERADA (Antoine), théologien portugais, né à Sordal en 1595, mort à Lisbonne le 12 décembre 1615. Il fut archiprêtre de la cathédrale de Lisbonne et garde des archives royales de Portugal. On lui doit, entre autres ouvrages : *Dialogos sobre a vida e morte di Bartholomem da Costa* (1611); *Discurso politico*, etc. (1627, in-8°); et *Arte de regnar* (Bucellas, 1644, in-fol.).

CARVALHO MELLO. V. POMBALE.

CARVANAQUE s. m. (kar-va-na-ke). Ornithol. Section du genre *cedicnème*, syn. d'*ESAQUE*.

CARVANE s. f. (kar-va-né). Forme ancienne du mot CARAVANE.

CARVE s. f. (kar-ve). Pêch. Filet en forme de chausse.

CARVE (Thomas), prêtre catholique irlandais, né en 1589 dans le comté de Tipperary, mort en 1664. Il fut attaché comme aumônier à un régiment d'Irlandais et d'Anglais qui servit dans l'armée impériale pendant la guerre de Trente ans, et il raconta les événements de cette guerre dans un ouvrage intitulé : *Nitneranium Th. Carvae* (Mayence, 1639). On lui doit aussi un livre sur l'Irlande, *Lyra, seu Anacephalosis hibernica* (Vienne, 1651, et Sulzbach, 1666).

CARVÉ s. m. (kar-vé — corrupt. du lat. *canabis*, chanvre). Bot. Nom du chanvre dans le département de la Haute-Garonne. C'est la prononciation gasconne du mot *CANÉ*, usité dans certaines parties de la Provence.

CARVÉE adj. f. (kar-vé). Agric. Se dit d'une sorte de greffe en forme de flûte, qui se pratique en enlevant un anneau d'écorce à un arbre pour le porter sur un autre : *Greffe CARVÉE*.

CARVELLE s. f. (kar-vè-le — du holland. *karveel*, même signif.). Mar. Forme de clou à tête carrée, servant à joindre deux pièces de charpente taillées en biseau : *Clous à CARVELLE*. Il s'est dit pour CARVELLES.

CARVÈNE s. m. (kar-vè-ne — rad. *carvi*). Carburé d'hydrogène qui fait partie de l'essence de carvi, où il existe mêlé au carvol.

— **Encycl.** Le *carvène* a pour formule $C_{10}H_{16}$, comme l'essence de térébenthine. On le sépare du carvol par distillation fractionnée. C'est une huile mobile, incolore, plus légère que l'eau, d'une odeur agréable et d'une saveur aromatique. Il bout à 73°, est presque insoluble dans l'eau et tout à fait insoluble dans l'alcool et l'éther. Il absorbe l'acide chlorhydrique et donne un composé cristallisable qui fond à 50°,5 et dont la formule est $C_{10}H_{16}.2HCl$, c'est-à-dire la même que celle du bichlorhydrate de térébenthine.

CARVER (John), colonisateur anglais, mort à New-Plymouth (Etat de Massachusetts) en 1621. Il émigra en Amérique avec cent deux colons, appartenant comme lui à la secte des brownistes, fonda la ville de New-Plymouth sur une plage déserte près du cap Cod, et mourut de fatigue et de maladie au milieu des travaux nécessaires pour assurer l'existence de la nouvelle colonie.

CARVER (Jonathas ou Jonathan), voyageur anglais, né en 1732 à Stillwater, dans le Connecticut, mort 1780. Après avoir servi avec honneur dans la guerre qui rendit les Anglais maîtres du Canada, il forma le projet de traverser l'Amérique jusqu'à l'Océan Pacifique, et fit plus de 2,000 lieues dans l'intérieur de terres jusqu'alors inconnues. Il se rendit ensuite à Londres, et chercha à obtenir du gouvernement une indemnité pour toutes ses dépenses et pour tant de fatigues; mais ses démarches restèrent sans succès, et il mourut dans une position voisine de la misère. On lui doit un récit de son voyage (1774) et un *Traité sur la culture du tabac* (1779).

CARVI s. m. (kar-vi — du gr. *karos*, carum). Bot. Section du genre *carum* et nom de l'une de ses espèces : *Le CARVI* est un *puissant carminatif*. (V. de Bomara.) On cultivait

autrefois le carvi dans tous nos jardins. (T. de Berneaud.) La racine du carvi est aromatique. (Bosc.) Les graines de carvi entrent dans la composition de plusieurs liqueurs. (Bouillet.)

— **Encycl. Bot.** Le carvi est une plante bisannuelle, de la famille des ombellifères, à racine allongée, charnue, blanchâtre, peu rameuse, grosse et longue à peu près comme le doigt, d'une odeur analogue à celle de la carotte; à feuilles grandes et très-découpées; à fleurs blanches, en ombelle; à fruits ovoïdes, allongés et striés. Cette plante habite les prairies et les lieux montueux de l'Europe; elle se cultive encore dans les jardins maraîchers, mais beaucoup moins qu'autrefois; on la sème au printemps et à l'automne, puis on éclaircit le semis et on le bine deux ou trois fois. Toutes les parties du carvi sont plus ou moins aromatiques, mais surtout la racine et les fruits. On emploie ceux-ci, dans les pays du Nord, aux mêmes usages que l'anis; ils servent à parfumer les fromages; on les met aussi dans le pain, et on les ajoute comme condiment aux légumes, qu'ils rendent plus savoureux et plus faciles à digérer. Les racines ont un saveur agréable, et on les mange dans le Nord. Les fruits sont encore employés en médecine comme excitants et carminatifs; on en extrait une huile volatile, d'une odeur suave, qu'on administre contre les coliques, et que l'on utilise aussi comme assaisonnement. Les vaches et les moutons mangent volontiers les feuilles du carvi. Il ne faut pas confondre cette plante avec le chervil, qui appartient à la même famille, mais à un genre tout différent.

— **Chim.** *Essence de carvi.* C'est une huile plus légère que l'eau, et que l'on peut séparer, par la distillation fractionnée, en deux principes: l'un hydrocarboné, répondant à la formule $C_{10}H_{16}$, le carvène; l'autre, répondant à la formule $C_{10}H_{14}O$, le carvol. V. CARVÈNE, CARVOL, CARVACROL.

CARVIFEUILLE s. m. (kar-vi-feu-ille; II ml. — de carvi et de feuille). Bot. Syn. de SELIN à FEUILLES DE CARVI. V. SELIN.

CARVIN, bourg de France (Pas-de-Calais), ch.-l. de cant., arrond. et à 30 kilom. E. de Béthune; pop. aggl. 5,180 hab. — pop. tot. 6,546 hab. Fabriques de sucre, distilleries; exploitation de houille; commerce d'alcools de betteraves, sucre, lin, grains et charbon.

CARVOL s. m. (kar-vol — rad. carvi). Principe oxygéné de l'essence de carvi.

— **Encycl.** Le carvol peut être séparé par la distillation fractionnée, mais il est plus simple d'agiter l'essence de carvi avec une dissolution alcoolique de sulfure d'ammonium. Il se forme ainsi un sulphydrate de carvol, qui donne le carvol lui-même lorsqu'on le décompose par l'ammoniaque. Le carvol est liquide, bout à 250° et a une densité de 0,953. L'acide sulfurique et l'acide azotique concentrés le résinifient, l'acide chlorhydrique se combine avec lui et forme un chlorhydrate renfermant une molécule d'acide pour une de carvol. Le carvol répond à la formule $C_{10}H_{14}O$, qui en fait un isomère du shymol et de l'alcool cuminique. Traité par une solution alcoolique de sulfure ammoniacal, il se transforme en un sulphydrate $(C_{10}H_{14}O)_2H_2S$, qui cristallise en longues aiguilles douées de l'éclat du satin, fusibles et pouvant même se sublimer entièrement lorsqu'on les chauffe avec précaution. Si l'on soumet la solution alcoolique de ce sulphydrate à l'action prolongée d'un courant d'hydrogène sulfuré, il se sépare une huile épaisse, soluble dans l'éther qui l'abandonne en flocons blancs lorsqu'il s'évapore. Cette solution étherée précipite les chlorures mercurique et platinique, mais le précipité n'a pas une composition constante. Le corps qui prend ainsi naissance dans l'action de l'acide sulphydrique sur le sulphydrate de carvol n'est autre que le sulphydrate de sulfo-carvol $(C_{10}H_{14}S)_2H_2S$.

CARY s. m. Art culin. V. CARI.

CARY (Robert), chronologiste anglais, né en 1615 dans le Devonshire, mort à Portsmouth en 1688. Il avait embrassé la carrière ecclésiastique, et il fut nommé à la cure de Portsmouth. Il est connu par sa *Palaeologia chronica*, publiée à Londres en 1677 (in-fol.).

CARY (Félix), antiquaire français, né à Marseille en 1699, mort en 1754. Il a donné une *Dissertation sur la fondation de Marseille* (1744), et une *Histoire des rois de Thrace et de ceux du Bosphore Cimmérien, éclaircie par les médailles* (1752). Sa collection de médailles a été achetée pour le cabinet de la Bibliothèque.

CARY (Henri-François), traducteur et biographe anglais, mort en 1844. On a de lui des *Vies des poètes anglais*, pour faire suite à celles de Johnson; des *Vies des anciens poètes anglais*, des traductions de Pindare, de la *Divine Comédie*, etc.

CARYA s. m. (ka-ri-a — du gr. *karua*, noyer). Bot. Genre d'arbres, de la famille des juglandées, formé aux dépens des noyers, et comprenant une douzaine d'espèces, qui croissent dans l'Amérique du Nord.

CARYA, ville de l'ancienne Grèce, dans la Laconie. Suivant Servius, le commentateur de Virgile, voici quelle était l'origine de cette ville. Carya était fille de Dion, roi de Laconie, et d'Yphité. Un jour, sur le mont Taygète, sa vue enflamma d'amour le divin Bac-

chus; ses sœurs en devinrent si jalouses, qu'elles la gardèrent à vue pour qu'elle ne pût avoir de rendez-vous. Bacchus, afin de la délivrer d'une surveillance si ennuyeuse, la changea en noyer. Diane ayant révélé aux Spartiates cette origine, ceux-ci élevèrent un temple à Carya sous le nom de Diane *Caryatide*. Quant aux fêtes célébrées dans ce temple en l'honneur de Diane, on leur attribue une autre origine. Des jeunes filles, jouant dans ce temple qui menaçait ruine, s'élançant sur un noyer, et restèrent longtemps suspendues à ses branches pour éviter le malheur qui les menaçait. En souvenir de ce péril, elles honorèrent chaque année, par des chauts et des danses, Diane Caryatide, le noyer s'appelant en grec *karua*. En dehors de ces histoires fabuleuses, on sait peu de chose sur Carya, jusqu'à l'époque où, pour punir cette ville de son alliance avec les Perses, les Grecs la détruisirent. D'après une tradition contestable, ils emmenèrent les femmes en captivité, et, afin de perpétuer ce souvenir, ils donnèrent le nom de *caryatides* à des figures de femmes vêtues de longues tuniques, que l'on place en guise de colonnes pour soutenir un entablement. V. CARIATIDE.

CARYANDA, ville de l'ancienne Asie Mineure, dans la Carie, sur le golfe Jassique, avec un petit port. Patrie du philosophe Scylax.

CARYATIDE et **CARYATIDIQUE**, formes régulières, mais peu usitées des mots CARIATIDE et CARIATIDIQUE.

CARYBDE V. CHARYBDE.

CARYBDEE s. f. Zool. V. CHARYBDEE.

CARYCHION s. m. (ka-ri-ki-on — dimin. du gr. *kérux* ou *karuz*, cèrte). Moll. Genre de mollusques terrestres, formé aux dépens des auricules. V. ce mot.

CARYÉDON s. m. (ka-ri-é-don — du gr. *karua*, noix; *edô*, je range). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, formé aux dépens des bruches.

CARYQUEYA ou **CARIGUEYA** s. m. (ka-ri-goué-ia — du brésilien *carigüeta*, sarigue). Mamm. Nom vulgaire du sarigue opossum. V. SARIGUE.

CARYL (Joseph), théologien anglais, né à Londres en 1602, mort en 1672. Il fut souvent appelé à prêcher devant le Long parlement, et il remplit diverses missions sous Cromwell. Son principal ouvrage, plusieurs fois réimprimé, est une *Exposition du livre de Job* (2 vol. in-fol., 13 vol. in-4°).

CARYL (Jean), poète anglais, né dans le comté de Sussex, mort après 1715, en France, où il partageait l'exil des Stuarts. Ami de Pope, il lui fournit l'idée première de son petit poème de la *Boule de cheveu*. On a de Caryl quelques pièces de théâtre : la *Mort de Richard III* (1667); *Str Salomon* (1671), et des traductions en vers.

CARYOBORE s. m. (ka-ri-o-bo-re — du gr. *karua*, noix; *boreos*, qui dévore). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, formé aux dépens des bruches, et dont l'espèce type habite le Brésil.

CARYOBranche adj. (ka-ri-o-bran-che — du gr. *karua*, noix; *branchia*, branchie). Moll. Dont les branches ont la forme d'un noyau de fruit.

— s. m. pl. Famille de mollusques gastéropodes dont les branches affectent la forme d'un noyau de fruit.

CARYOCAR s. m. (ka-ri-o-kar — du gr. *karua*, noix). Bot. Genre d'arbres, de la famille des rhizobolées, renfermant environ huit espèces : Le *CARYOCAR nucifère* est un grand et bel arbre. (C. Lemaire.)

— **Encycl.** Ce genre, qui appartient à la famille des rhizobolées, comprend des arbres à rameaux opposés, articulés, portant des feuilles opposées, à trois folioles coriaces, veinées, rugueuses, dentées, à pétioles articulés à la base; les fleurs, disposées en grappes terminales, ont également leurs pédoncules articulés à la base et au sommet. On connaît sept ou huit espèces de *caryocars*, qui croissent dans les régions tropicales du nouveau continent. Leurs fruits, qui ressemblent à des noix, renferment des amandes comestibles. On extrait de celles du *caryocar butyracé* et de quelques autres une grande proportion d'huile grasse, épaisse, dont la consistance rappelle celle du beurre, et que l'on emploie souvent à la Guyane pour remplacer, dans les usages économiques, cette dernière substance. En Europe, les *caryocars* ne sont guère connus que comme végétaux d'ornement. On distingue surtout le *caryocar nucifère*, grand arbre qui se recommande par l'élégance de son port et la beauté de ses fleurs. Hautes de 0 m. 15 et larges à proportion, elles sont d'un pourpre sombre et noirâtre, bordé d'un rouge écarlate vif, et sur lequel tranche la couleur jaune doré des étamines. Dans nos climats, les *caryocars* exigent la serre chaude.

CARYOCARPE adj. (ka-ri-o-kar-pe — du gr. *karua*, noix; *karpós*, fruit). Bot. Dont le fruit est semblable à celui du noyer.

CARYOCATACTE ou **CARIOCATACTE** s. m. (ka-ri-o-ka-tak-te — du gr. *karua*, noix; *kataktis*, je casse). Ornith. Nom scientifique des casse-noix.

CARYOCHLOA s. m. (ka-ri-o-klo-a — du gr.

karua, noix; *khloô*, herbe). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées et de la tribu des oryzées, comprenant deux espèces, qui croissent au Brésil.

CARYOCOSTIN s. m. (ka-ri-o-ko-stain — du gr. *karuchion*, assaisonnement; *kostos*, co-stus, espèce d'arbrisseau odoriférant). Pharm. Electuaire purgatif dans lequel entre le costus. — Adjectiv. : Electuaire CARYOCOSTIN.

CARYODAPHNÉ s. m. (ka-ri-o-da-fné — du gr. *karua*, noix; *daphné*, laurier). Bot. Genre d'arbres, de la famille des laurées, tribu des cryptocariées, comprenant trois espèces, qui croissent à Java.

CARYOLOBE s. m. (ka-ri-o-lo-be — du gr. *karua*, noix; *lobos*, gousse). Bot. Syn. de DIPTÉROCARPE.

CARYOLOPHE s. f. (ka-ri-o-lo-fe — du gr. *karua*, noix; *lophos*, crête). Bot. Section du genre buglosses.

CARYOPHILLE ou **CARIOPHYLLE** (Jean-Mathieu), savant prélat grec, né dans l'île de Corfou, mort à Rome en 1639. Après avoir professé les humanités dans le collège des Grecs, à Rome, il fut successivement attaché au service de trois cardinaux, et fut enfin nommé archevêque d'Icône ou Cogni, dans l'île de Candie. Il fut un des meilleurs hellénistes de son temps, et il a laissé un grand nombre de travaux très-savants, parmi lesquels nous citerons : *Sancti Nili junioris vita, græce et latine* (1624); *Noctes Tusculanæ et Ravennates, græce et latine, vario carminum genere* (1625); *Confutatio Nili Thessalonicensis de primatu papæ* (1626); *Epistolæ Themistoclis, græce* (1626); *Chaldæa seu Ethiopica linguæ institutiones* (1630); *Concilium Florentinum, græce et latine*, etc.

CARYOPHILLUS V. GAROFALO.

CARYOPHYLLAIRE adj. (ka-ri-o-fil-lè-re). Zooph. Qui ressemble ou qui se rapporte aux caryophyllies.

— s. m. pl. Groupe de polypes à polypier pierreux, ayant pour type le genre caryophyllie, et qui, étant peu naturel, n'a pas été adopté.

CARYOPHYLLATA s. f. (ka-ri-o-fil-la-ta; — mot du bas lat. qui signifie giroflée). Bot. Syn. de BENOITE.

CARYOPHYLLÂTRE s. m. (ka-ri-o-fil-la-tre — du lat. *caryophyllus*, oeillet, giroflée, avec la désinence péjorative *âtre*). Bot. Syn. d'ANTHERURE.

CARYOPHYLLE s. f. (ka-ri-o-fil-le; — altérat. de caryophyllie). Bot. Syn. de CARYOPHYLLITE.

— s. m. Bot. Ancien nom scientifique du genre oeillet, et nom de l'une des sections de ce genre. II Syn. scientifique du genre giroflie.

CARYOPHYLLÉ, ÉE adj. (ka-ri-o-fil-lé — du gr. *karuophyllon*, clou de giroflée; rad. *karua*, noix; *phullon*, feuille). Bot. Se dit des fleurs, comme celles de l'oeillet, qui ont cinq pétales auxquels leur ongle très-allongé donne quelque ressemblance avec des clous de giroflée : *Fleurs caryophyllées*. Il est remarquable que le mot *giroflée* a la même origine, et qu'en Provence on donne aux oeillets le nom de *giroflées*. II Se dit aussi des plantes dont les fleurs ont cette disposition : *Plantes caryophyllées*.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre oeillet : *Les caryophyllées sont rarement ligneuses*. (Lemaire.) Syn. de DIANTHÉES. II Huitième classe de la méthode de Tournefort, renfermant les plantes dont les corolles ont cinq pétales onguiculés, comme la corolle de l'oeillet.

— **Helminth.** Genre de vers intestinaux trématodes, dont l'espèce type vit en parasite dans l'intestin des poissons d'eau douce, notamment des cyprins, des brèmes, des barbeaux, etc. : *Les caryophyllées ont la tête élargie, de forme variable*. (P. Gervais.)

— s. f. pl. Famille de vers intestinaux trématodes, ayant pour type le genre caryophyllée. Syn. de PROTÉOCEPHALES.

— **Encycl.** Bot. La famille des *caryophyllées*, appelée aussi *dianthées*, renferme des plantes herbacées, rarement sous-frutescentes, à tiges ordinairement noueuses et articulées, à feuilles simples, opposées, souvent connées, plus rarement verticillées. Les fleurs, terminales ou axillaires, sont le plus souvent disposées en cymes dichotomiques, présentant l'aspect d'une ombelle. Elles ont un calice à quatre ou cinq sépales, tantôt distincts, tantôt soudés entre eux et formant un tube cylindrique ou vésiculeux simplement denté au sommet; une corolle à cinq pétales souvent onguiculés; cinq ou dix étamines; un ovaire à une ou plusieurs loges, renfermant un grand nombre d'ovules, insérés, dans le premier cas, sur un placenta central, et, dans le second, à l'angle interne des loges; deux à cinq styles, terminés chacun par un stigmate subulé. Le fruit est ordinairement une capsule offrant une à cinq loges, et s'ouvrant à la maturité par des valves complètes ou seulement par de petites dents terminales. Les graines renferment un embryon recourbé, entourant un albumen farineux. Les *caryophyllées* se divisent en deux tribus, que plusieurs auteurs ont élevées au rang de familles. I. *Dianthées* : calice monosépale, tubuleux; pétales munis d'un long ongle, ordinairement rouges; gen-

res : *gypsophile*, *saponaire*, *œillet*, *silène*, *cubale*, *lychnide*, *nielle*, *agrostemma*. II. *Alsiniées* : calice polysépale; pétales à ongle très-court, ordinairement blancs; genres : *le-pigonum*, *spergule*, *sagine*, *alsiné*, *sabline*, *stellaire*, *céraiste*, *holostée*.

Les plantes de cette famille habitent plus particulièrement les régions méridionales de l'Europe qui correspondent à la région des labiées et des *caryophyllées*, ou région de l'olivier des botanistes. Elles croissent surtout dans les lieux arides et montueux. Elles acquièrent des propriétés, sinon très-énergiques, du moins assez prononcées. Dans le Nord, elles n'offrent guère que des plantes insipides, presque complètement dépourvues d'intérêt au point de vue industriel ou médical. Quelques-unes, notamment la *spergule*, sont utilisées en agriculture comme fourrage ou engrais vert. Enfin, plusieurs genres se font remarquer par la beauté de leurs fleurs, et à ce titre occupent une place importante dans les jardins d'agrément.

CARYOPHYLLIE s. f. (ka-ri-o-fil-li — du gr. *karuophyllon*, clou de giroflée). Zooph. Grand genre de polypiers pierreux, de la famille des astrées, renfermant un grand nombre d'espèces vivantes ou fossiles.

— **Encycl.** Les *caryophyllies* sont des polypes presque cylindriques, rayonnés, pourvus d'une couronne de tentacules courts sortant de loges étoilées, dont l'ensemble constitue un polypier solide, conique, fixe par la base, simple ou à peine agrégé. On a raconté sur les *caryophyllies* des choses incroyables, entre autres que l'animal ne meurt pas, quand même on le plongerait dans une eau acidulée, et que si on ne renouvelle pas l'eau dans laquelle on le conserve, il peut abandonner sa loge pour aller se promener aux alentours. Ce genre comprend un assez grand nombre d'espèces, dont plusieurs habitent les mers d'Europe. On connaît aussi plusieurs *caryophyllies* fossiles; toutes appartiennent aux formations marines.

CARYOPHYLLINE s. f. (ka-ri-o-fil-li-ne — du gr. *karuophyllon*, clou de giroflée). Chim. Sorte de camphre extrait de l'huile de giroflée.

CARYOPHYLLITE s. f. (ka-ri-o-fil-li-te). Zooph. Nom donné aux caryophyllies fossiles.

CARYOPHYLLODENDRON s. m. (ka-ri-o-fil-lo-dan-dron — du gr. *karuophyllon*, clou de giroflée; *dendron*, arbre). Bot. Syn. de GIROFLIER.

CARYOPHYLLOÏDE adj. (ka-ri-o-fil-lo-i-de — du gr. *karuophyllon*, clou de giroflée; *eidos*, aspect). Zooph. Qui ressemble à la caryophyllie.

— Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'oeillet.

— s. m. Syn. de CARYOPHYLLITE.

CARYOPSE s. m. (ka-ri-o-pse — du gr. *karua*, noix; *opsis*, aspect). Bot. V. CARIOPSE.

CARYOPTÉRIDE s. f. (ka-ri-o-pté-ri-de — du gr. *karua*, noix; *ptéris*, aile). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des verbénacées, comprenant une seule espèce, qui croît dans la Mongolie.

CARYOTAKE s. m. (ka-ri-o-ta-kse — du gr. *karua*, noix; *taxis*, if). Bot. Syn. de TORREYA.

CARYOTE s. m. (ka-ri-o-te — du gr. *karua*, noix; *otos*, oïse, oreille). Bot. Genre de palmiers, comprenant sept ou huit espèces qui croissent dans l'Asie équatoriale : *Les caryotes sont des palmiers à fleurs monoïques*. (A. Brongniart.)

— **Encycl.** Les *caryotes* sont des palmiers à tige simple, élançée, lisse, portant des feuilles assez espacées, pennées, à folioles triangulaires, obliquement tronquées, dentelées et lacérées sur leur bord terminal. Les fleurs sont monoïques et groupées en spadices assez grands, pendans, à base entourée de plusieurs spathe. Le fruit est une baie renfermant une ou deux graines hémisphériques, à albumen corné. Toutes les espèces de ce genre, au nombre de sept environ, habitent l'Asie équatoriale et l'île de Java. La plus intéressante, la seule connue pendant longtemps, est la *caryote brûlante* (*caryota urens*). Elle doit ce nom à la saveur très-acide, caustique et comme brûlante de son fruit, qui, lorsqu'on le mange, cause dans la bouche des démangeaisons très-cuisantes. Le bois de ce palmier est assez épais, très-dur, de consistance en quelque sorte cornée; il se fend néanmoins très-facilement. Dans l'Inde, on l'emploie aux constructions; on en fait des planches et des solives. La moelle est blanche, et fournit une sorte de sagou de qualité inférieure, que l'on utilise seulement à défaut d'autre. Plusieurs *caryotes* sont cultivés dans nos serres pour l'élégance de leur feuillage.

CARYSTUS, ville de l'ancienne Grèce, sur la côte S.-E. de l'île d'Eubée; fameuse dans l'antiquité par les marbres magnifiques qu'on tirait du mont Ocha, au pied duquel elle était située, et par l'amante qu'on y trouvait en abondance, et dont on faisait des vêtements incombustibles. Elle porte aujourd'hui le nom de *Caristo*.

CAS s. m. (ka — lat. *casus*, chute, accident, aventure, occurrence; de *cadere*, tomber). Fait, occurrence, circonstance, conjoncture : *Cas nouveau, imprévu, fortuit*. C'est le cas d'agir. Agir selon le cas. Voici le cas. Le

CAS échéant, je vous revaudrai cela. C'est le CAS plus que jamais d'invoquer Dieu. (Boss.) L'abstention est la plus difficile des victoires en certains CAS. (Mme C. Bachi.) Une règle se fausse lorsqu'on l'applique à des CAS trop divers. (B. Const.)

La matière est ardue, et je range ce cas
Entre les plus subtils et les plus délicats.

V. HUGO.

Gulphar alla tout droit
Conter ce cas; le corner par la ville,
Le-publier, le prêcher sur les toits.

LA FONTAINE.

La femme, neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Grut la chose, et promit ses grands dieux de se taire.

LA FONTAINE.

Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé;
N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre;
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.

LA FONTAINE.

Faculté, possibilité, position pour agir : Être dans le CAS de dire ou de faire une chose. Je ne suis malheureusement point dans le CAS de vous obliger. Ne mettez pas les enfants dans le CAS de vous résister. Il s'est mis dans le CAS de se faire battre. Dans le monde, si l'on veut ne désobliger personne, on est tous les jours dans le CAS de se laisser enseigner les choses que l'on sait par des gens qui les ignorent. (Cazotte.) Genre particulier du fait, nature de la circonstance où une personne se trouve, difficulté spéciale qu'il faut résoudre : Un CAS embarrassant. Voici mon CAS. Je suis dans le même CAS que vous. Les exemples ne font qu'embrouiller, s'ils ne sont pas dans le CAS dont il s'agit. (Boss.) Enfin, je suis devenu un grand seigneur, c'est-à-dire que j'ai des dettes et point d'argent avec un gros revenu; voilà mon CAS. (Volt.) Les esprits systématiques aperçoivent à merveille l'enroulement de leurs camarades pour des chimères, et ne se doutent jamais d'être dans le même CAS. (Grimm.) Besoin, ce qui satisfait, ce qu'il faut, ce qui remplit le but : Un héritage ce serait bien là mon CAS. Ne craignez rien, j'ai votre CAS.

— Hasard étonnant :

C'est un grand cas qu'étant homme si sage
Vous n'ayez su l'énigme débrouiller.

LA FONTAINE.

N'est plus usité en ce sens.
— Objet considéré au point de vue de son importance :

Ce que de plus que vous on en pourrait avoir
N'est pas un si grand cas pour s'en tant prévaloir.

MOLIÈRE.

L'âme est d'en haut, et le corps inutile
N'est autre cas qu'une basse prison,
En qui languit l'âme noble et gentille.

CL. MAROT.

Ce sens a vieilli, mais l'emploi en serait très-élégant dans le style marotique.

— Fait, action juridique, crime, délit, position spéciale du délinquant : Un CAS pendable. Un CAS véreux. Son CAS n'est pas net. Il s'est mis dans un vilain CAS. Il ne peut nier le CAS. La polygamie est un CAS pendable. (Mol.) D'après la loi normande, dans les CAS de lèse-majesté au premier chef, l'aveu ne sauve pas le complice. (V. Hugo.)

Sa peccadille fut jugée un cas pendable;
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!

LA FONTAINE.

Il tenait, comme on dit, un cabinet d'affaires;
De finance ou de droit il débrouillait les cas.

SAINT-BEUVE.

Et si, par un malheur, j'en avais fait autant,
Je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant.
— Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable.

MOLIÈRE.

— Poser un cas, Supposer : Pour justifier la conduite du concite, il ne faut que poser un cas pareil. (Boss.) Poser le CAS que vous auriez tout le bien qu'il faudrait. (Hamill.)

— Faire cas de, Apprécier, estimer, avoir une opinion favorable de : FAITES CAS DE moi, je vous prie. Celui qui fait peu de cas de sa vie est maître de celle des autres. (Sénèque.) Les hommes ont toujours fait et feront toujours CAS de tout ce qui peut faire les vœux des autres hommes. (Buff.) Le Dieu des chrétiens est un père qui fait grand CAS de ses hommes et fort peu de ses enfants. (Dider.) Toute femme qui ne se donne pas la peine de vous paraître aimable fait fort peu de CAS de vous. (Boiste.) Il y a des hommes qui ne font pas plus de CAS de leur mémoire que de leur cadavre. (Chateaub.) L'Égypte faisait tant de CAS du bœuf qu'elle l'adorait. (F. Pillon.)

Et de sa propre gloire il fait trop peu de cas.

CORNEILLE.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile.

LA FONTAINE.

Parlez peu, parlez bien et ne trompez personne;
Faites toujours grand cas de ce que l'on vous donne.

CORNEILLE.

... L'argent, dont on voit tant de gens faire cas,
Pour un vrai philosophe a d'indignes appas.

MOLIÈRE.

Que je vais m'amuser!... Ah! ah! c'est La Bruyère;
J'en fais beaucoup de cas. Lisons un caractère.

C. D'HARLEVILLE.

Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas;

On fait de nous trop peu de cas.

MOLIÈRE.

III.

— Fam. et bas. Faire son cas, Evacuer les gros excréments : Je vais te donner le moyen le plus sûr pour retrouver cette place; mon avis est que tu FASSES TON CAS dessus l'ouverture même. (Le Sage.)

— Loc. adv. En ce cas, Alors, les choses étant ainsi : EN CE CAS, je n'ai rien à dire. En tout cas, Dans tous les cas, Quoi qu'il arrive, à tout événement : EN TOUT CAS, vous pouvez compter sur mon aide. DANS TOUTS LES CAS, je vous défendrai. Substantif. En-tout-cas, Grande ombrelle qui, au besoin, peut servir de parapluie. En cas, Supplément, chose préparée pour servir au besoin; se dit principalement d'un petit repas mis en réserve : Un EN CAS de nuit.

De ce lourd carrosse, on fait un en cas.

BÉRANGER.

Hola, quelqu'un, hola! qu'on apporte un en cas.

E. AUGIER.

Justement, un pâté, du vin, une pastèque : C'est un en cas complet. V. HUGO.

— Loc. prépos. ou conjonct. En cas de, en cas que, au cas que, Dans la supposition de, s'il arrivait que : EN CAS DE mauvais temps, retardez votre départ. EN CAS qu'il vienne demain, vous lui direz que je suis parti. Je vous écrirai AU CAS qu'il me dise quelque nouvelle. (Mme de Sév.) Je lui ferai un petit conte, mais c'est EN CAS qu'elle ne le sache pas déjà. (Volt.) En cas de a signifié aussi En fait de, en matière de, quant à : EN CAS DE musique, je n'y entends rien. Cette locution est tout à fait hors d'usage.

— Prov. Tout mauvais cas est niable. Se dit à propos d'un homme qui a commis une faute grave, et qui la nie par honte ou par crainte du châtiement :

On renia toujours, messieurs, les vilains cas.

VOLTAIRE.

Au cas que Lucas n'eût qu'un œil, sa femme aurait épousé un borgne. Se dit à une personne qui veut prévoir tous les cas, toutes les hypothèses possibles.

— Jurispr. Cas spéciaux, Crimes déferés, sous le gouvernement de Juillet, à la Chambre des pairs, constituée en haute cour de justice. Cas provisoire, Affaire qui ne peut être remise, à cause du tort qui résulterait d'un retard apporté à sa solution. Cas rédhitoires, Circonstances qui entraînent la résiliation d'un marché. Cas privilégiés, cas royaux, Délits ou crimes dont les juges royaux pouvaient seuls connaître, quelle que fût la condition de l'accusé : La fausse monnaie, le duel, étaient des cas privilégiés. (Acad.) Cas prévotaux ou présidiaux, Crimes et délits commis par des gens sans aveu, ou vagabonds, et qui exigeaient une répression immédiate. Cas fortuits, Événement fâcheux tout à fait indépendant de la volonté de celui qui en souffre, et duquel, en général, il n'est pas déclaré responsable par la loi : La grêle, le feu du ciel, les inondations, la guerre, sont des CAS FORTUITS. Mon fermier a pris la charge de tous les CAS FORTUITS.

— Anc. pratiqu. Pour les cas résultant du procès, Formule qu'on employait dans les jugements en matière criminelle, quand le prévenu était condamné non pour le fait principal faute de preuves, mais pour d'autres charges relevées pendant le procès.

— Jurispr. canon. Cas privilégiés, Ceux dans lesquels le juge royal, nonobstant le privilège clérical, appliquait une peine afflictive à un ecclésiastique après la sentence de l'officiel. Cas réservés, Péchés que ne peuvent être remis que par le pape ou l'évêque, ou par un prêtre qui a reçu d'eux un pouvoir spécial.

— Théol. Cas de conscience ou simplement Cas, Difficulté sur ce que la religion permet ou défend en certaines circonstances : Proposer un CAS DE CONSCIENCE à un théologien. Compter son CAS à son confesseur. Il y a de certains cas dont la résolution serait encore difficile, quoique fort nécessaire pour les gentilshommes. (Pasc.) Censeurs, ne vous tourmentez pas autour de ces CAS DE CONSCIENCE. (Dider.) Les CAS DE CONSCIENCE sont un magasin de subtilités où l'intérêt choisit ses échappatoires. (Balz.)

Or, toi, qui te connais aux cas de conscience...

RÉGNIER.

— Fam. Se faire un cas de conscience, Se faire un grand scrupule : Je me ferais UN CAS DE CONSCIENCE de vous tromper.

— Méd. Maladie considérée dans le sujet particulier qui en est atteint : Des CAS DE dysenterie. Je me crus mort; je me mis au lit; le médecin fut appelé; je lui contai mon CAS en frémissant et le jugeant sans remède. (J.-J. Rouss.) Le médecin reconnut au pouls de la malade que le CAS n'était pas grave. (Alex. Dum.)

— Mathém. Hypothèse distincte et possible : Quand deux circonférences sont tangentes, il peut se présenter deux CAS : si elles sont tangentes extérieurement, la distance des centres est égale à la somme des rayons; si elles se touchent intérieurement, la même distance est égale à la différence des rayons.

— Alg. Cas irréductible, Celui où les trois racines d'une équation du troisième degré sont réelles et inégales. Ce terme n'est plus usité.

— Gramm. Nom donné aux diverses désinences que prennent le nom, le pronom et les mots qui sont susceptibles de s'accorder avec eux, selon les divers rôles que le nom et le

pronom jouent dans le discours : Les langues néo-latines n'ont pas de CAS. Le latin a six CAS, le grec en a un de moins. Nous n'avons point de CAS en français. (Duclos.) Dans les idiomes tatars, les CAS ne sont que l'accrolement de la postposition au mot. (A. Maury.) Les CAS ne sont pas de simples terminaisons, comme le croient quelques grammairiens; ce sont des accidents de pensées et de rapports, et non pas seulement des accidents de syllabes. (Boissonade.) Cas adverbial, Forme que prennent, dans certaines langues, les substantifs et les adjectifs, lorsqu'ils sont employés adverbialement : En grec, le génitif, le datif et l'accusatif, régis par des prépositions sous-entendues, sont des CAS ADVERBIAUX. (Compiègne de l'Acad.) Cas complémentaires, Désinences particulières des noms et pronoms employés comme compléments, et des adjectifs et participes qui s'accordent avec ces noms : L'accusatif est un CAS COMPLÉMENTAIRE; le nominatif et le vocatif n'en sont pas. Cas direct, indirect, Désinences que prennent le nom et le pronom employés comme compléments directs ou indirects, les adjectifs et les participes qui se rapportent à ces mots ainsi employés : L'accusatif est un CAS DIRECT, le datif un CAS INDIRECT. Cas oblique, Se dit de tous les cas différents du nominatif.

— Techn. Châssis garni de toile de crin ou de tissu en fils métalliques, qui donne issue à l'eau sale fournie par le trituration du chiffon, dans les piles à effiloche et à raffiner. On écrit aussi KAS.

— Syn. Cas, circonstance, conjoncture, occasion, occurrence. Cas ne se rapporte point aux faits réels, il marque plutôt la prévision de tel ou tel fait possible : en cas de malheur; dans ce cas, il faudrait changer nos batteries. Cas se dit aussi des différentes applications que peut recevoir une loi, une règle : on prescrit la conduite à tenir dans tels ou tels cas; il y a des cas de conscience, etc. La circonstance est ce qui touche au fait principal, ou même ce qui en fait partie; la conjoncture est ce qui arrive en même temps que le fait principal, ou plutôt c'est l'ensemble des faits accessoires qui ont lieu dans le même temps et qui peuvent lui créer des secours ou des obstacles. L'occasion est une circonstance subite, presque toujours favorable et dont il faut profiter vite de crainte qu'elle ne s'échappe; on saisit l'occasion, on profite de la circonstance; il y a aussi des occasions pressantes où il faut trouver promptement le moyen d'échapper au danger. L'occurrence est moins subite que l'occasion, mais elle est imprévue; elle semble résulter plus nécessairement d'un ensemble de faits, et elle s'applique aussi souvent à des faits fâcheux qu'à des faits avantageux.

— Syn. Au cas, en cas. L'une et l'autre expression marquent une supposition; mais la présence de l'article dans la première annonce une supposition plus précise, un cas plus déterminé. On dit en cas d'accident, en cas de besoin, parce qu'on veut parler d'un accident quelconque, d'un besoin quelconque. Mais on dirait au cas que cela soit arrivé, parce qu'il s'agit ici de la supposition d'un fait bien précis. Si le fait était futur, il serait plus incertain, et en cas que deviendrait préférable. Cette distinction d'ailleurs n'est pas toujours observée, bien qu'elle soit fondée sur la logique.

— Encycl. Jurispr. Cas royaux. L'abus que les seigneurs faisaient souvent de leur autorité dans l'administration de la justice, à l'égard de leurs vassaux et de leurs serfs, obligea les rois de France à établir des justices royales sur les terres mêmes des seigneurs, pour juger certaines causes dont la gravité ou la nature spéciale semblait exiger des lumières supérieures ou une impartialité absolue. Telle fut l'origine des cas royaux, qui devaient toujours être jugés par les baillis. Peu à peu, ces juges nommés par le roi, soit pour augmenter leur propre importance, soit pour obéir à des instructions secrètes qui leur auraient été données, cherchèrent à multiplier de plus en plus les cas royaux et affaiblirent ainsi les justices seigneuriales. Pendant des siècles, ces cas ne furent pas bien clairement spécifiés, et les seigneurs se plaignaient constamment des empiétements des baillis royaux. Enfin, par l'ordonnance de 1670, furent déclarés cas royaux les crimes et délits suivants : hérésie, blasphème, idolâtrie, sacrilège, révolte contre le roi, port d'armes contrairement aux défenses, assemblées illicites, sédition, altération des monnaies, malversation des officiers royaux, rapt, usure, banqueroute frauduleuse, attaques sur les grands chemins, adultères, incestes, mariages clandestins, duels, vols, péculat, simonie, etc.

— Cas fortuit ou cas de force majeure. On peut dire, en thèse générale, que celui qui ne peut s'acquiescer d'une obligation, par suite d'un cas fortuit, est légalement déchargé, à moins qu'il n'ait pris à sa charge les cas fortuits, même extraordinaires, ou qu'il n'ait été en retard dans l'accomplissement de l'obligation (art. 1158 et 1302, Code Nap.). Cette règle est applicable en matière de vente, de louage, de mandat, de dépôt et de séquestre, de commerce maritime, etc. Il va sans dire que c'est à celui qui allègue le cas fortuit à le prouver. Il ne faut pas confondre les événements de force majeure avec ceux qui ont pour cause l'imprudence, le défaut d'attention et la négligence de l'homme ou le fait d'une personne dont il est civilement responsable. Dans ces divers cas, l'obligation subsiste dans son entier.

— Théol. Cas de conscience. V. CASUISTE.

— Alg. Cas irréductible. Les anciens algébristes donnaient cette dénomination au cas où les trois racines d'une équation du troisième degré sont réelles et inégales. En effet, les expressions générales des racines obtenues par la méthode ordinaire renferment alors des quantités imaginaires qu'aucun procédé algébrique n'a encore pu faire disparaître. Depuis que l'on a adopté l'emploi des fonctions trigonométriques pour la solution des équations du troisième degré, le cas irréductible n'a plus qu'une importance de curiosité historique. V. ÉQUATION.

— Gramm. Les cas ne sont pas une des conditions indispensables de l'existence des langues, puisque si quelques-unes en possèdent un nombre plus ou moins grand, d'autres en sont totalement privées. Les langues diffèrent aussi beaucoup entre elles sous le rapport du nombre des cas; ainsi le latin a six cas, le grec, cinq; l'arménien, dix; l'ancien arabe, trois; la langue romane, deux, etc. Dans la même famille de langues, on voit souvent une langue à désinences casuelles donner naissance à des langues privées de cas; c'est ce qui a eu lieu, par exemple, pour le latin, à l'égard des langues néo-latines, le français, l'italien, le portugais, l'espagnol, etc. La suite des temps a même amené quelquefois à cet égard des changements dans une même langue; ainsi l'arabe, qui avait autrefois trois cas, n'en a plus aujourd'hui, et le français, qui avait deux cas dans l'origine, les a perdus depuis plusieurs siècles.

Les peuples dont les langues n'ont pas de cas y suppléent au moyen de l'emploi de la préposition et de l'article, et par le soin qu'ils prennent de placer ordinairement le mot régi à la suite de celui qui le régit.

Dans les langues qui ont des cas, ces cas existent au pluriel aussi bien qu'au singulier; mais, comme dans ces deux nombres, leur emploi est le même, au lieu de créer des noms nouveaux pour désigner chacun d'eux, on donne le même nom à tous ceux qui servent à désigner les mêmes rapports. C'est pour cela que le latin, au lieu d'avoir douze cas, six pour le singulier et six pour le pluriel, n'en a que six en tout.

Les cas des noms n'ont pas toujours les mêmes terminaisons pour désigner les mêmes rapports; les variations auxquelles sont sujettes ces terminaisons produisent ce qu'on appelle les déclinaisons (v. ce mot). Quelquefois aussi des cas différents ont des terminaisons semblables; la différence d'emploi est alors désignée par le sens de la phrase. Ainsi, dans la deuxième déclinaison latine, le nominatif et le vocatif pluriels sont toujours semblables, de même que le datif et l'ablatif du même nombre.

Les mots susceptibles de cas sont quelquefois privés de ces terminaisons spéciales; ainsi, dans la quatrième déclinaison latine, les noms neutres sont toujours invariables ou indéclinables au singulier, comme cornu, la corne; veru, la broche. Cependant on n'en dit pas moins que cornu est au génitif, au datif, à l'ablatif, ce qui veut dire que, si ce mot avait des terminaisons différentes pour chaque cas, il serait au génitif, au datif, à l'ablatif, etc., suivant l'exigence de la construction.

Bien que les cas tiennent lieu d'une préposition, les mots qui sont à tel ou tel cas sont quelquefois précédés d'une préposition : l'accusatif latin, par exemple, est souvent précédé de prépositions, telles que ad, adversus; l'ablatif des prépositions a, de, ex. En grec, non-seulement on se sert de la préposition dans certains cas, mais encore on emploie l'article avec la préposition : per ton theon, envers le dieu. On voit donc que, quel que soit le nombre des cas, il y a toujours plus de rapports à exprimer qu'il n'y a de cas. On dit cependant que, dans le péruvien et dans le basque, on ne se sert pas de prépositions, et que les terminaisons en tiennent lieu.

La principale différence qui existe entre les langues à désinences casuelles et celles qui sont privées de cas provient de ce que, dans les premières, la place des mots dans la phrase n'est pas rigoureusement déterminée, les cas servant ordinairement à marquer le rapport des mots entre eux; tandis que, dans les secondes, les mots régis doivent venir après les mots qui les régissent. Prenons pour terme de comparaison cette courte phrase : Alexandre vainquit Darius. Les Latins pouvaient dire également, sans nuire à la clarté : Alexander vicit Darium, ou Darium vicit Alexander, ou Vicit Darium Alexander, parce que, dans toutes ces constructions, la terminaison er indique le sujet, qui est un nominatif, et la terminaison um, le complément direct, qui est un accusatif. Rien de semblable n'est possible en français, puisque les noms français sont toujours invariables. La seule construction possible de la phrase ci-dessus est la suivante : Alexandre vainquit Darius, la nature de sujet et de régime n'étant indiquée que par la place qu'occupent les mots Alexandre et Darius. On s'est demandé souvent s'il est plus avantageux pour une langue d'avoir des cas que d'en être privée. On peut répondre à cela que, de part et d'autre, il y a des avantages et des inconvénients. Si les langues à cas laissent plus de liberté dans la construction et permettent de consulter davantage l'harmonie; si elles sont ordinairement plus

concises, elles sont quelquefois moins claires, les différents rapports exprimés par les *cas* donnant lieu à des équivoques, à des incertitudes, comme le démontre la difficulté que l'on éprouve dans l'étude de ces langues. Au contraire, les langues qui n'ont pas de *cas* sont généralement plus claires, la place des mots étant la plupart du temps fixée par leur relation entre eux. Si la phrase a l'inconvénient d'être ralentie par les articles, les prépositions et les auxiliaires, cette lourdeur de la phrase est compensée par son extrême clarté. Il est probable que cet avantage a engagé les peuples qui ont créé les idiomes modernes, formés des débris du latin, à renoncer à la construction savante de cette langue; c'était une conséquence de l'abandon des déclinaisons et d'une partie des conjugaisons. Pendant longtemps, ces langues modernes, méprisées des savants, restèrent l'apanage exclusif du peuple. Les lettrés continuèrent durant plusieurs siècles à parler et à écrire en latin, et l'exclusion du français fut d'abord si absolue, que les premières grammaires françaises furent écrites en latin. Il ne faut donc pas s'étonner si l'habitude de la langue des Romains a donné naissance, dans toute l'Europe latine, à un préjugé qui n'est pas encore complètement détruit, et qui consiste à admettre que, dans toutes les langues du monde, il y a nécessairement les six *cas* du latin, parce qu'ils marquent des rapports indispensables dans l'expression de la pensée. Si la langue a plus de six *cas*, on a recours à tous les sophismes imaginables pour n'en trouver que six; s'il y en a moins, on n'est nullement embarrassé pour en trouver six, et quand il n'y en a pas du tout, les divers emplois que nous faisons de la préposition et de l'article simple ou contracté sont des *cas* pour ces latinistes obstinés. Si l'on veut absolument admettre que nos prépositions et notre article caractérisent de véritables *cas*, il faut du moins songer à modifier la définition de ce dernier mot, car le français, qui aurait alors des *cas*, n'a cependant qu'une terminaison invariable pour chacun des nombres dans le nom. Et cependant, non-seulement nos anciens grammairiens admettaient six *cas* dans les noms, mais encore ils admettaient autant de déclinaisons différentes qu'il y avait de combinaisons de l'article et de la préposition. Dans les derniers temps toutefois, quelques-uns convenaient qu'on aurait pu supprimer les *cas* en français, mais que, l'habitude étant prise, il valait mieux les conserver. D'autres prétendaient que le maintien des *cas* facilitait l'étude des langues anciennes; erreur grossière, car l'emploi de nos prépositions et de nos articles ne répond pas toujours exactement aux *cas* latins. Ainsi, dans *Volo panem, panem* est à l'accusatif et le régime direct de *volo*; en français, on dit : *Je veux du pain*, phrase dans laquelle l'article contient la préposition, regardée comme caractéristique du génitif. L'élève à qui l'on aurait appris le génitif français du *pain* le trouverait donc par le génitif latin *panis*. On voit par là que l'erreur principale ne peut produire que des erreurs secondaires, sans faciliter, en aucun cas, l'étude des langues.

Bien que les *cas* aient réellement disparu chez nous et chez la plupart de nos voisins, il en est cependant resté quelques traces dans les pronoms *je, me, moi, tu, te, toi, se, soi*, qui ont des terminaisons différentes, équivalentes aux *cas*; mais les grammairiens modernes n'ont pas cru devoir leur donner ce nom, parce qu'il n'en résulterait aucun avantage pour l'élève. Il suffit de lui faire remarquer que *je* est toujours employé comme sujet, que *me* s'emploie tantôt comme régime direct et tantôt comme régime indirect; que *moi* s'emploie comme régime direct ou comme attribut, etc. Ces explications ne peuvent donner lieu à aucune erreur. Quelques grammairiens qui ont cependant renoncé aux *cas* disent encore *nominatif* pour sujet d'une phrase; *mots déclinaibles* pour *mots variables*; *mots indéclinables* pour *mots invariables*. Ce sont là des expressions qu'il faut bannir impitoyablement de la grammaire, car elles sont complètement fausses.

Cas de conscience (PETITE SOMME DES), par Antonio Escobar y Mendoza (Pampelune, in-16, 1626). Des quarante volumes écrits par cet étrange disciple de Jésus, la *Summula casuum conscientiae* est, à coup sûr, un des plus curieux; curieux, disons-nous, et seulement curieux. Ce titre ne suffit pas pour attirer l'attention du *Grand Dictionnaire*, auquel « un Dieu n'a pas fait de loisirs; » nous passerons donc rapidement.

« Conscience! conscience! s'écriait Jean-Jacques Rousseau, instinct divin, immortel et céleste voix, guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre; juge infailible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu; c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions; sans toi, je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilège de m'égarer d'erreurs en erreurs, à l'aide d'un entendement sans règle et d'une passion sans principe. »

Pour Escobar, pour le prêtre, le confesseur, le jésuite, la conscience n'est point tout à fait ce qu'elle est pour le citoyen de Genève. Ecoutez Boileau :

Si Bourdaloue, un peu sévère,
Nous dit : « Craignez la volupté, »
— Escobar, lui dit-on, mon père,
Nous la permet pour la santé.

Ecoutez La Fontaine :

Vent-on monter sur les célestes tours...
Escobar fait un chemin de velours.

Ouvrez le *Dictionnaire de l'Académie* (Firmin Didot, 1847), au mot ESCOBAR : « Adroit hypocrite qui sait résoudre dans le sens convenable à ses intérêts les *cas de conscience* les plus subtils. »

La conscience, d'après Escobar, c'est une chose parfaitement malléable et complaisante, à laquelle, suivant votre profit ou votre caprice, vous ordonnez de sourire ou de gronder, d'approuver ou de désapprouver. Ainsi, dans l'antiquité, la pythionisse faisait parler le dieu, qu'en ses convulsions elle invoquait, suivant le besoin de celui... qui la payait.

« La fin justifie les moyens, » voilà une des doctrines renfermées dans le livre de ce casuiste singulier; disons de suite immoral, dangereux; livre indigne de toute critique sérieuse et pour lequel, en vérité, c'est déjà trop d'honneur que de l'avoir mentionné ici.

Pascal (car le nom d'Escobar amène celui de Pascal, comme Thersite fait penser à Achille), Pascal était dans le droit lorsqu'il cherchait les applications de la méthode sophistique des casuistes; son tort a été peut-être d'attribuer à l'ordre entier les coupables extravagances de quelques-uns de ses membres. Mais sa vigoureuse dialectique démontre éloquentement que, selon les docteurs de la compagnie de Jésus, un valet peut compléter ses gages par le larcin; que si un juge n'a pas le droit de vendre la justice, parce qu'il la doit, il peut vendre l'iniquité, parce qu'il ne la doit pas; que l'échange des biens spirituels, à titre onéreux, cesse d'être simoniacque si l'argent est donné comme motif et non comme prix de la cession; que l'usure disparaît dans les combinaisons du contrat Mohatra (dans lequel l'emprunt usuraire est déguisé sous forme d'achat élevé et de vente à bas prix au même prêteur); qu'il est défendu d'accepter un duel, mais qu'il est licite d'aller attendre son adversaire et de le tuer, etc. Les jésuites auront beau dire; Pascal a vengé la saine morale des subtiles arguties de la casuistique.

« Comme il est difficile de suspecter la véracité de Pascal, dit l'historien anglais Hallam, on a donné à entendre qu'il avait été trompé par ceux qui lui avaient fourni ses citations. Mais il a déclaré lui-même, dans un passage remarquable, que, loin d'avoir rien à rétracter, il donnerait encore plus de force à ses lettres, s'il avait à les recommencer; qu'en outre bien qu'il n'eût pas lu tous les livres qu'il a cités (autrement il aurait dû passer une grande partie de sa vie à lire de mauvais livres), il avait lu deux fois Escobar d'un bout à l'autre; et que, quant aux autres, il n'avait pas cité un seul passage sans l'avoir vérifié dans le livre même, et sans avoir vu ce qui précède et ce qui suit dans le texte, afin de ne pas confondre une objection avec une réponse, ce qui eût été injuste et répréhensible : l'honneur de Pascal serait donc compromis sans retour, si ses citations étaient inexactes. » Entre la parole de Pascal et celle des jésuites, personne n'hésitera un seul instant. Escobar ne fait que donner la main à Sanchez et à Suarez, au cardinal Tolet et aux casuistes allemands Less et Busenbaum. *S'il ne l'a pas dit, il a dû le dire* : cette affirmation est moins un paradoxe qu'une *probabilité*, pour employer le vocabulaire des inventeurs du *probabilisme*. Les jésuites devaient nécessairement arriver aux extravagances d'une morale sophistique. L'historien cité plus haut explique cette fatale déviation de la doctrine chrétienne : « La marche prescrite par Loyola conduisait ses disciples, non pas dans la solitude, mais dans le monde. Ils devinrent les associés et les conseillers, en même temps que les confesseurs des grands. Ils avaient à faire agir les puissances de la terre pour le service du ciel. Aussi, dans la confession même, étaient-ils souvent tentés de porter leurs regards au delà du pénitent, et de diriger sa conscience dans un but d'utilité plutôt que d'honnêteté. Dans les questions de morale, s'abstenir est en général un moyen d'innocence, mais agir est indispensable pour le bien positif. Ainsi leur casuisme avait une tendance naturelle à devenir plus objectif, et à engager la responsabilité de la conscience personnelle dans un inextricable dédale de raisonnements. Ils avaient encore à conserver leur influence sur des hommes qui n'étaient pas toujours dociles au contrôle religieux, ni disposés à renoncer aux plaisirs de ce monde; hommes de la cour et de la ville, qui pouvaient servir l'Eglise sans lui faire grand honneur, et auxquels il fallait bien faire quelques concessions dans l'intérêt du grand objet en vue. »

Après une enquête scrupuleuse, les curés de Paris et de Rouen déclarèrent que tous les passages allégués par Pascal étaient textuels. Les poètes de l'époque lancèrent aussi contre la doctrine sophistique du jésuite espagnol des traits acérés. Molière résume cette morale trop ingénieuse dans les vers suivants, si bien placés dans la bouche de son Tartufe :

... Je sais l'art de lever les scrupules.
Le ciel défend, de vrai, certains contentements;
Mais on trouve avec lui des accommodements.
Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de notre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.

La *Biographie Michaud*, et plus récemment M. l'abbé Maynard, ont essayé une maladroite réhabilitation de la renommée d'Escobar, et une réfutation des *calomnies* de Pascal. Il n'y a qu'un mot à répondre à ceux qui nient la bonne foi de l'auteur des *Provinciales*, d'un homme mort à la recherche de la vérité : « Son caractère jure pour lui. » Ce mot est de La Bruyère. Attendons la biographie d'Escobar par le sieur Jacquot, qui s'appelle de Mirecourt comme Milon s'appelait de Crotonne, il nous prouvera, ce savant biographe, aussi vrai que des vessies sont des lanternes, que si saint Escobar n'a pas eu de son temps le prix Montyon, c'est tout simplement parce que, à cette époque, le philanthrope Montyon ne s'était pas encore donné la peine de naître.

Cas de conscience (LÉ), comédie en un acte et en prose, de M. Octave Feuillet, représentée sur le Théâtre-Français le 9 janvier 1867. C'est un charmant lever de rideau, capable de faire oublier bien des pièces en cinq actes, un simple hors-d'œuvre, en faveur duquel on excuserait un mauvais dîner. M. Raoul de Morière, un don Juan en habit noir et en gants blancs, a jadis enlevé Mme de Thémis, femme romanesque et passionnée, qui est morte en lui laissant une petite fille dont il ne peut légalement se dire le père. L'enfant a grandi et se trouve à cet âge où l'on commence à soupirer pour autre chose que pour le couvent. Mais Raoul ne peut lancer lui-même son enfant dans le monde; ce serait une mauvaise recommandation pour les époux. Il songe alors à la confier à la femme d'un de ses amis, le comte de Brion-Savigny, laquelle est précisément la nièce de celle qu'il a autrefois séduite. Mais la comtesse de Brion-Savigny est ferrée sur les principes, et son mari, hardi chasseur devant le Seigneur, mais très-humble au logis, ne se charge pas de plaider devant sa femme la cause de Raoul. N'importe, celui-ci se présente ou plutôt est présenté sous un nom supposé par le comte, qui s'esquive ensuite prestement, et, après une scène pleine d'esprit, de sentiment, de petits incidents agréablement racontés, Raoul de Morière, forcé de se dévoiler devant la comtesse, dont l'œil pénétrant l'a déjà reconnu, n'engage pas moins son procès. « Il n'y a que ces vieux serpents, dit M. Th. Gautier, pour faire croire ce qu'ils veulent aux filles d'Eve, même les plus sévères et les plus farouches. »

Cas de M. Guérin (LÉ), roman par M. Edmond About (Paris, 1862). Nous sommes le peuple le plus spirituel de la terre, c'est entendu; et ce n'est pas nous qui chicanerons sur ce point. Cela n'empêche pas que le succès on ne peut plus discret obtenu par ce petit conte provient de ce que bon nombre de lecteurs n'en ont saisi ni la finesse, ni l'esprit, ni l'habileté rare qu'y a déployés l'auteur. Pour qu'on s'intéressât un seul instant à cet incroyable *Cas de M. Guérin*, il fallait que le récit manquât par-ci par-là de quelques points sur les i, et M. Edmond About, en homme de moyens qu'il est, s'est bien gardé de les y mettre tous. Malheureusement, nous ne savons comment faire pour imiter sa discrétion, dans une analyse pour laquelle on est en droit de nous demander, à défaut d'esprit, au moins de la précision et de la clarté. Essayons pourtant, en nous souvenant que La Fontaine a dit :

Qui pense finement et s'exprime avec grâce

Fait tout passer, car tout passe.

Je l'ai cent fois éprouvé,

Quand le mot est bien trouvé,

Le sexe en sa faveur à la chose pardonne;

Ce n'est plus elle alors; c'est elle encor pourlant;

Vous ne faites rougir personne

Et tout le monde vous entend.

Donc M. Guérin est né en 1808, à cette époque où Napoléon récoltait la gloire sur tous les champs de bataille de l'Europe; à cette époque aussi où toutes les femmes à qui venait l'espoir d'être mères faisaient tout bas des vœux pour mettre au monde un enfant que son sexe défendrait, l'âge venu, contre l'insatiable appétit de l'ogre de Corse. Mme Guérin n'avait pas cessé de demander au ciel une fille : elle eut un garçon. Mais, soit par suite de l'idée fixe qu'avait entretenue la mère pendant sa grossesse, idée qui avait réagi sur l'enfant qu'elle portait dans son sein, le bambin vint au monde et grandit avec des allures, des aptitudes, des instincts, des goûts tout féminins. Sa mère, voulant au moins se donner le plaisir de l'illusion, l'avait nommé Marie et voué au blanc jusqu'à l'âge de sept ans; plus tard, il reçut sur le nez un si violent coup de poing qu'il saigna pendant deux jours, et, depuis lors, cette hémorragie se reproduisit mensuellement jusqu'à la fin de sa vie. Heureusement la barbe vint, et la physiologie de Guérin si fine, si douce, si virginale jusque-là, prit un caractère un peu plus viril. Cependant le brave garçon n'avait pas été sans s'apercevoir bien des fois de son peu de ressemblance, au physique et au moral, avec les individus de son sexe. De réflexion en réflexion, il en arrive à se créer des idées absurdes, ridicules, sans aucun fondement, qu'il se garde bien de révéler à personne, mais dont il s'occupe cependant de plus en plus. Un jour même, le jour de son mariage avec une jeune et jolie Mantaise, il se sent tellement obsédé par la pensée qui le poursuit sans cesse, qu'un certain docteur

Wilson devient son confident : « Bah! lui dit ce dernier, vous plaisantez; que me contez-vous là?... Au reste, ajoutez-il ensuite, tout est possible, même l'absurde. » Deux ans se passent. Guérin est entré dans un ministère : « Tiens, tiens! lui dit un jour un collègue; le mariage vous engraisse, mon cher, vous prenez du ventre. » Guérin rougit, mais ne répond pas; il s'est aperçu en effet que son gilet commence à devenir étroit. A quelques temps de là : « Eh! mais, lui dit son chef de bureau, vous vous arrondissez, mon cher Guérin; la vie de bureau vous est favorable. » Cette fois, Guérin devient pourpre; il a dû, la veille même, faire avancer de trois doigts les boutons de son habit. Un jour enfin il descend trouver son chef de division dans son cabinet; celui-ci est en train de déjeuner; sur la table un compotier de fraises entassées en pyramide réjouissent l'œil et caressent l'odorat. A cette vue, Guérin sent sa bouche s'humecter, ses yeux s'ouvrir, ses narines se dilater; le sang lui bat aux tempes, ses doigts frémissent, sa main s'allonge, plonge toute entière dans le compotier, en retire une poignée de fraises, et le chef de division, se retournant à ce moment : « Allons, allons! monsieur Guérin, je vois que vous avez des envies, il ne vous reste qu'à... me choisir pour parrain quand il en sera temps. » Guérin part aussitôt pour Mantas, fait venir M. Wilson, et lui conte son *cas*. Celui-ci, un moment interdit, lance une exclamation de joie qu'il réprime aussitôt : « Soyez sans crainte, monsieur Guérin, lui dit-il, je vous jure de vous guérir! » En même temps il prescrit au malade le repos le plus absolu, la discrétion la plus complète pour éviter les plaisanteries des voisins, et il ajourne à deux mois l'opération nécessaire. Deux mois après, jour pour jour, il revient accompagné d'une vieille négresse à son service, et, seul, sans témoins, il délivre ce brave M. Guérin, auquel il présente un enfant du sexe masculin, né viable et... tout le portrait de son père. M. Guérin reprend ses travaux à bout de quinze jours, après avoir annoncé à tout le monde l'heureux accouchement de sa femme, qui seule est dans la confidence, et... voici ce que nous avons omis de dire : M. Wilson est un Américain qui vit à Mantas en compagnie d'une jeune et jolie personne qu'il fait passer pour sa nièce; mais les mauvaises langues jurent sur cette prétendue nièce, et comme, au moment de la douloureuse maladie de M. Guérin, il y avait plusieurs mois déjà qu'on n'avait pas vu paraître la jeune personne dans la rue, les commères et les dévotés prétendaient qu'elle avait de bonnes raisons pour se soustraire aux regards du monde. — A bon entendeur salut!

Voyons, là, franchement, monsieur About, qu'est-ce qu'un pareil roman signifie? Il y a, dans ces trois cents pages, tout au plus matière à une très-courte anecdote, qui n'a chance de plaire à table que si elle est spirituellement contée. Voulez-vous que je vous dise votre *cas*, à vous? C'est une confiance inimaginable qui vous pousse à vous moquer du lecteur, en lui donnant pour un éléphant ce qui n'a que les proportions d'une modeste souris. La confiance que vous avez dans votre plume est tellement énorme — et ici *énorme* n'est pas rigoureusement de la même famille que *énormité* — que vous vous imaginez pouvoir souffler une grenouille de manière à la vendre pour un bœuf. Une supposition, cher monsieur; je viens de lire votre roman, deux heures après, je me trouve en société d'hommes d'esprit auxquels je raconte votre *cas* — remarquez qu'il n'est pas de bon roman dont un épisode bien raconté ne puisse amuser une compagnie d'élite — je narre donc votre *cas* de mon mieux, et j'entends d'ici tout mon auditoire me crier : « Et après? et après? et après?... » C'est aussi la question que le lecteur est en droit de vous adresser. Ayez donc moins de confiance en vous-même; ne bâtissez que sur quelque chose de solide; il n'y a que les aigles, c'est Esopo qui nous l'apprend, qui puissent construire en l'air. Vous avez la prétention de bâtir sur des toiles d'araignée; faites comme Le Sage, comme Goldsmith, comme Sterne, etc. Ayez une base, ayez une charpente, et cessez désormais, car vous avez tout ce qu'il faut pour nous plaire, cessez d'équilibrer des pyramides sur leur sommet.

Cependant, rendons justice à M. About, et le lecteur trouvera dans ce que nous allons dire les raisons de notre critique, qui ne paraîtra vive qu'aux esprits superficiels. Il n'entre pas dans la manière générale du spirituel écrivain de faire des romans pour le plaisir d'en faire. Il veut avoir une idée, et c'est en cela peut-être qu'on le rapprochera un jour de Voltaire, qui n'écrit jamais pour le seul plaisir d'écrire. Ainsi, les *Echasses de maître Pierre, Madelon, le Progrès*, montrent autre chose que de l'esprit pour l'esprit, que de l'art pour l'art. Quand M. About trace la charpente d'un roman, il s'inquiète d'abord fort peu de ses personnages; la broderie est pour lui chose secondaire; il songe avant tout à la trame, et, par ce mot, nous entendons une idée économique, philosophique, sociale, à développer, à revêtir des oripeaux du roman, et c'est en cela surtout qu'il se distingue de nos romanciers vulgaires. Avec le *Cas de M. Guérin*, ce n'est plus cela du tout, c'est de l'esprit, encore de l'esprit, toujours de l'esprit. Ici, le disciple semble oublier la devise si pittoresque de celui qu'il paraît avoir pris pour son chef de

file : « Toujours du plaisir, ça n'est plus du plaisir. »

CAS ou **CAT** s. m. (ka). Forme ancienne du mot **CHAT**.

CAS, ASSE adj. (ka, ka-se — du lat. *cassus*, vide, inutile; ou de *quassus*, affaibli, endommagé). Qui sonne le cassé : *Une voix cassée et enrrouée*.

L'un vous traînait sa voix de pédagogue,
L'autre brillait d'un ton cas, d'un air rogne.
VOLTAIRE.

As-tu pris garde? Il parlait d'un ton cas,
Comme je crois que parle la famille
De Lucifer.

LA FONTAINE.

— Adverbial. D'un son ou d'un ton cassé ou enrroué : *Cela sonne cas. Vous parlez cas; êtes-vous enrroué?*

CASA, LA CASA, CASIS ou **CÆSIS** (Pierre DESMAISONS DE, docteur de Sorbonne. V. CASE (Pierre DE).

CASA (Jean DELLA), poète italien, l'un des écrivains les plus élégants du xvie siècle, né près de Florence en 1503, mort à Rome en 1556. Il appartenait à une famille illustre de Florence. C'est à Bologne qu'il passa les premières années de son enfance et qu'il commença ses études; il les continua à Padoue et revint à Florence en 1524, où il eut pour maître Ubalдино Bandinelli. A Rome, où il se rendit ensuite, il se livra quelque temps à une vie de dissipation et de plaisirs, eut même un fils naturel, qu'il nomma Quirino. Cependant il n'interrompit jamais complètement ses études et, dans les moments de satiété qu'amène toujours l'abus des jouissances, il se promettait de reformer sa vie. En 1538, il entra dans les ordres, et quelques années après il fut revêtu de diverses dignités, par la cour romaine, nommé archevêque de Bénévent en 1544, puis nonce du pape à Venise et chargé de diverses négociations, dans lesquelles il déploya un talent oratoire de premier ordre, enfin secrétaire des brefs de Paul IV. Le souvenir des poésies licencieuses qu'il avait composées dans sa jeunesse fut, dit-on, la seule chose qui l'empêcha d'être décoré de la pourpre. Il est considéré comme un des meilleurs écrivains de l'Italie, et il s'exerça dans la prose aussi bien que dans la poésie latine et italienne. Celui de ses ouvrages en prose qui lui a mérité le plus de réputation est intitulé : *Galateo ovvero de' costumi* (Florence, 1560), souvent réimprimé et traduit; c'est un traité de civilité plutôt que de morale. Ses écrits latins se composent de traductions de Platon et d'Aristote, d'épîtres, de biographies et de quelques poésies. Sa latinité est élégante et pure. Ses poésies lyriques italiennes sont comparées à celles du Bembo pour l'élégance, la délicatesse et la pureté. Elles ont été réimprimées un grand nombre de fois. Ménage en a donné une édition avec commentaire italien, *Rime di G. della Casa* (Paris, 1697). Della Casa avait composé des pièces licencieuses, parmi lesquelles un petit poème devenu fameux, *Capitolo del Forno* (1539); elles ont été rejetées des éditions générales, et insérées dans quelques recueils badins, comme ceux de Berni, du Mauro, etc. Ses œuvres complètes ont été publiées à Florence (1707, 3 vol. in-40).

CASA-BERMEJA, ville d'Espagne, province et à 26 kilom. N. de Malaga, juridiction de Colmenar; 5,000 hab. Bons vins rouges, orge, huile, fabriques d'eaux-de-vie.

CASABIANCA (Raphaël, comte DE), pair de France et lieutenant général, né à Vescovato, près de Bastia, le 27 novembre 1738, l'année même où la France levait en Corse le premier corps de troupes régulières, mort en 1825. Il combattit d'abord dans l'armée nationale, qu'il abandonna en 1768 pour entrer au service de la France, et fit en Corse les deux campagnes qui amenèrent la soumission de l'île. Cette défection d'un homme dont le caractère était hautement apprécié de ses compatriotes servit utilement la cause de la France. Il passa, en 1770, sur le continent, comme capitaine et revint en Corse, deux ans après, avec le même grade dans le régiment provincial. MM. de Narbonne et de Marbeuf se l'attachèrent tour à tour. Il servit d'intermédiaire entre les partis. Major en 1773 et lieutenant-colonel en 1779, il avait ce grade quand la Révolution éclata; il en embrassa les principes avec ardeur, et fut un des quatre députés extraordinaires envoyés à Paris en 1790 pour remeffer l'Assemblée nationale, qui, sur la proposition de Salicetti, avait répondu aux réclamations de Gênes en déclarant la Corse partie intégrante de l'empire français. Nommé colonel commandant du 49^e d'infanterie, il alla, avec la division Biron, rejoindre l'armée du Nord commandée par le maréchal de Rochambeau, et se distingua au siège de Mons. L'armée française reculait devant des forces supérieures; Casabianca, qui protégeait l'arrière-garde, donna la chasse au corps des uhlans, entra à sa suite dans Quivrain et s'en rendit maître. La division Biron, croyant les Corse perdus, les abandonna. Casabianca sortit de Quivrain et parvint, au milieu de dangers inouïs, à rallier son régiment à l'armée française. Le grade de maréchal de camp (30 mai 1792) fut la récompense de cette belle retraite. Il commanda à ce titre l'avant-garde de l'armée des Alpes, força le passage de la Grotte, et détermina la conquête de la

Savoie et celle de la Maurienne, en prenant possession du pied du Petit Saint-Bernard. Appelé en Corse par Paoli, pour commander les troupes qui devaient envahir la Sardaigne, il échoua devant Cagliari, et l'insubordination de ses soldats le força de rentrer à Toulon. Paoli venait de se révolter et avait appelé les Anglais en Corse. Un décret de la Convention nomma Casabianca commandant de l'île à sa place. Enfermé dans la citadelle de Calvi où le tenaient bloqué l'escadre de l'amiral Hood et les troupes de Stuart et de Paoli, le nouveau gouverneur soutint, avec 600 hommes de garnison et des remparts démantelés, trente-neuf jours de siège; il capitula lorsque sa troupe fut réduite à 80 hommes, et entra à Toulon avec armes et bagages. Nommé pendant le siège général de division (19 mars 1794), il servit à ce titre sous les ordres de Masséna dans l'avant-garde de l'armée d'Italie, puis passa dans la division de son compatriote Bonaparte, qui le détacha pour porter les derniers coups à l'occupation anglaise en Corse, et lui donna à sa rentrée le gouvernement de la ville de Gênes. Il servit dans l'armée de Rome sous les ordres de Championnet en 1798, dans l'armée d'Helvétie avec Masséna en 1799, et la même année dans l'armée de l'Ouest. Nommé le 25 décembre 1799, par le premier consul, membre du sénat conservateur, il abandonna le service militaire. Il fut fait grand officier de la Légion d'honneur en 1804, élevé à la dignité de comte en 1806 et pourvu la même année de la sénatorerie d'Ajaccio. La Corse avait été punie de ses révoltes successives par un système spécial d'administration. Soumise au régime de la haute police, elle était broyée par les exactions arbitraires du général Morand. L'empereur s'émou de ses plaintes, et Casabianca, chargé d'instruire cette affaire, donna pleine satisfaction aux justes réclamations de ses compatriotes. Le général Morand, sur le rapport de Casabianca, fut révoqué, et les deux départements du Golo et du Liamone furent réunis en un seul sous une administration plus douce.

Casabianca, en 1814, donna le triste exemple, si fréquent à cette époque, d'une double défection. Louis XVIII le nomma pair de France et chevalier de Saint-Louis en 1814. Il était à la tête de la députation corse qui venait attester sa fidélité au roi. En 1815, il revint à Napoléon; mais à sa rentrée, le roi le priva, par ordonnance du 24 juillet 1815, de sa dignité de pair, et il n'y fut réintégré qu'en 1819. Le général Montholon dit, dans ses mémoires, que Napoléon estimait peu les capacités militaires de Casabianca et ne le trouvait pas propre à commander un bataillon; la vie de Casabianca est toute dans cette appréciation un peu exagérée peut-être : Casabianca manquait d'initiative, mais c'était un vaillant soldat qui savait parfaitement s'assimiler et exécuter les pensées et les plans de ses supérieurs.

CASABIANCA (Joseph-Marie, comte DE), général français, né le 1^{er} juin 1742 à Venozasca (Corse), mort en 1807. Il entra le 29 avril 1761 au service de la France comme enseigne au régiment de Royal-Italien. Nommé sous-lieutenant en 1793, il fut envoyé en croisière sur les côtes d'Afrique, et soutint pendant toute une demi-journée, sur un chebec monté par trente hommes, une lutte héroïque contre une frégate anglaise, fait d'armes à la suite duquel il fut nommé capitaine. En 1765, il passa en Corse, décida de la victoire au combat de Borgo, força le passage du pont de Golo et mit ainsi les patriotes corse entre deux feux. Il se rendit ensuite à Bonifacio où, par son influence, il parvint à paralyser l'insurrection qui cherchait à s'y concentrer. Commandant des dragons de la légion corse, colonel en 1776, il reçut du roi, pour prix de ses services, la terre d'Alesia, érigée en comté de Casabianca, fut créé chevalier de Saint-Louis (1786), et nommé, en 1788, aide-maréchal général des logis de l'armée en Corse, emploi créé pour lui. A la Révolution, dont il adopta les principes, il vint à Paris. Maintenu dans son grade de colonel, il fut, en 1792, attaché, à ce titre, à l'armée du Rhin, devint général de brigade l'année suivante, et passa à l'armée d'Italie. Il battit, au combat de Belgodere, à la tête de 400 grenadiers, une division de 3,000 Piémontais, fut fait prisonnier sous les murs d'Alexandrie, et échangé le 15 messidor an II. Pendant ce temps, le général Scherer lui avait enlevé sa division. Casabianca court à Paris, se présente au Directoire, rappelle ses services, est réintégré dans son commandement, et revient à l'armée d'Italie se mettre sous les ordres de Kellermann comme général de sa cavalerie. L'an V, Bonaparte lui donna le commandement du Piémont. Casabianca sut s'y faire aimer, et, au moment de la réaction, quand les Français en fuite tombaient sous les coups de la populace, il réussit à sauver de la mort plusieurs de ses compatriotes, et sa femme, arrêtée avec ses bagages à Novara, lui fut renvoyée sous bonne escorte. En l'an VII, Casabianca, vainqueur à Porto-di-Fermo, s'empara de trente-deux canons, de quatre drapeaux et d'un nombreux matériel de guerre. Il reçut, la même année, le commandement d'Ancone; puis, à la tête de la division chargée d'opérer dans la Valteline, il battit trois fois les Autrichiens et les chassa du pays. Criblé de blessures, fatigué par ses nombreuses et rapides campagnes, il ne put assister ni à la prise de Gênes ni à la bataille

de Marengo. Il fut nommé, le 12 vendémiaire an X, gouverneur de Mantoue; mais, obligé de demander sa retraite, il se retira à Avignon, où il mourut.

CASABIANCA (Louis DE), marin et homme politique français, né à Vescovato (Corse) en 1752, mort au combat d'Aboukir en 1798. Il était neveu du comte Raphaël de Casabianca. Entré fort jeune dans la marine, il fit ses premières armes dans les mers des Indes, s'embarqua ensuite sur la flotte chargée de soutenir les troupes françaises envoyées au secours de la liberté américaine, et se distingua au combat naval de Rhode-Island et à celui de Chesapeake, sous les ordres de l'amiral de Grasse. Les vides nombreux laissés par l'émigration des officiers de la marine royale facilitèrent son avancement, et, en 1790, il fut nommé capitaine de vaisseau. Appelé par ses compatriotes à faire partie de la Convention nationale, il vota, lors du procès de Louis XVI, contre l'appel au peuple, pour la détention indéfinie, et se prononça pour le surris. Au conseil des Cinq-Cents, où il passa après la session, son nom se trouva mêlé à toutes les discussions que soulevait l'organisation de la marine. Son mandat terminé, il obtint de rejoindre au vaisseau l'*Orient*. A la bataille d'Aboukir, où son vaisseau portait pavillon d'amiral, l'amiral Brueys ayant été coupé en deux par un boulet, Casabianca, blessé à la tête, prit le commandement, et, plutôt que de se rendre, se fit sauter après avoir sauvé son équipage. — Son fils, Giacomo-JOCANTE, enfant de dix ans qui servait sous ses ordres, ne voulut pas l'abandonner et mourut avec lui. Cet acte héroïque a été chanté par Lebrun et Chénier.

CASABIANCA (Pierre-François), fils du comte Raphaël, né à Vescovato en 1784, fit avec la plus éclatante bravoure les campagnes d'Allemagne et de Prusse, depuis 1806, fut nommé colonel en 1811, et mourut couvert de blessures pendant l'expédition de Russie (1812).

CASABIANCA (François-Xavier, comte DE), homme politique français, né à Nice en 1797, de la famille des précédents. Il fit son droit à Paris et devint avocat au barreau de Bastia. Nommé par la Corse représentant à la Constituante de 1848, puis à l'Assemblée législative, il vota avec la majorité réactionnaire, dont il se sépara néanmoins lorsqu'un conflit commença à s'élever entre elle et Louis-Napoléon. A la fin de 1851, le prince-président, voulant s'entourer de fermes soutiens, nomma le comte de Casabianca, dont il appréciait les talents et le dévouement, ministre de l'agriculture et du commerce, puis ministre des finances. Il présida, au premier titre, la séance de distribution des récompenses aux exposants de Londres. Son discours, fort applaudi, contenait ces mots auxquels les événements donnèrent un si grand écho : « Et maintenant, que manque-t-il avec tant d'éléments de prospérité à notre industrie, pour étendre partout sa domination? Il lui manque ce que l'Angleterre possède depuis un siècle et demi, ce qui constitue sa richesse, sa force : la sécurité. »

Après le 2 décembre, le prince Louis-Napoléon voulut réorganiser la secrétairerie d'Etat; ce fut le comte de Casabianca qu'il chargea de cette importante mission (22 janvier 1852). Il fallait rechercher les principes d'une institution disparue avec le premier empire, et les plier aux circonstances actuelles. M. de Casabianca se livra tout entier à ce grand travail d'où sont sortis les décrets organiques qui préparaient et signa comme ministre d'Etat. En juillet 1852, le comte de Casabianca quitta le ministère d'Etat et fut nommé sénateur. Il a rédigé un projet complet de code rural et fait une étude approfondie du dessèchement des marais et de l'irrigation du sol de la France. Grand officier de la Légion d'honneur depuis 1858, M. de Casabianca a été nommé, en 1864, procureur général près la cour des comptes.

CASABONA ou **BENINCASA** (Joseph), botaniste flamand, né en Flandre, mort à Florence en 1595. Dans un voyage qu'il fit dans l'île de Crète, il recueillit beaucoup de plantes et fit des observations qu'il se proposait de publier, lorsque la mort vint mettre obstacle à ce projet. Il avait été nommé garde du jardin botanique de Florence. Linné a désigné, sous le nom de *carduus Casabona*, une belle espèce de chardon que ce savant avait fait connaître.

CASACALENDA, ville du royaume d'Italie, province de Molise, district et à 12 kilom. S.-O. de Larino, ch.-l. de canton; 5,300 hab. Eglise très-remarquable par son architecture toscane. Vins excellents, fruits, vers à soie.

CASACCIA, village de Suisse, canton des Grisons, à 40 kilom. S.-E. de Coire, à la jonction des routes de la Maloya et du Septimer; 152 hab. Tour en ruine. En 1551, on y voyait une église dédiée à saint Gaudence, qui, décapité sur la fin du iv^e siècle, porta, dit-on, sa tête jusqu'à l'endroit où se trouvait l'entrée de cet édifice. Près des ruines de cette église, on remarque la place où descendit, en 1673, un torrent de luge qui faillit engloutir le village entier.

CASA DEI, nom latin de la CHAISE-DIEU.

CASÆ CALVENTI, nom latin de COLÉAH.

CASAFONDA (don Manuel-Paul DE), jurisconsulte espagnol, né dans la Galice vers 1725. Il remplit longtemps la charge de fiscal du conseil des Indes, puis il devint membre du conseil de Castille et de la chambre du roi. On lui doit : *Mémoire au roi sur les abus de ab intestato* (1762); *Réponse fiscale relative à l'instruction sur l'abolition des jésuites* (1772), et d'autres écrits.

CASA-IRUJO (don Charles-Marie-Martinez DE), homme d'Etat espagnol, né à Carthagène en 1765, mort en 1824. Il entra de bonne heure dans la diplomatie, remplit pendant douze ans les fonctions de ministre plénipotentiaire aux Etats-Unis, et, par sa vigilance, fit échouer la conspiration formée par le sénateur Blount pour enlever à l'Espagne la Louisiane et les Florides. En 1808, il alla représenter son pays à Rio-Janeiro. En 1718, il assista au congrès d'Aix-la-Chapelle, puis il fut chargé du ministère des affaires étrangères; mais ses ennemis amenèrent sa disgrâce et le firent exiler de Madrid en intentant contre lui une accusation dont il se justifia plus tard devant le conseil d'Etat. Alors il fut nommé ambassadeur, puis appelé encore une fois au poste de ministre des affaires étrangères.

CASAL s. m. (ka-zal — lat. *casa*, même sens). Maison, habitation, ferme, métairie, village. Il Vieux mot qui est resté dans quelques patois.

CASAL (Gaspard), théologien portugais, né à Santarem en 1510, mort en 1575. Après avoir professé la philosophie à Lisbonne et à Coimbra, il devint confesseur du roi, puis évêque de Funchal et de Leiria, et il assista à deux sessions du concile de Trente. Il publia un commentaire des *Topiques* d'Aristote; un livre *De cana et calice Domini*, qu'il dédia à Pie IV; *Axiomata christiana*; *De justificatione humani generis*, etc.

CASAL ou **CAZAL** (Manuel-Ayres DE), géographe portugais, né dans la seconde moitié du xviii^e siècle. Après avoir reçu les ordres, il alla vivre au Brésil, parcourut plusieurs parties de ce vaste territoire, dont il publia une description fort exacte sous ce titre : *Geographia Brasiliica, ou Relação historico-geografica do reino do Brazil*, etc. (1817).

CASAL, la *Sedula* des anciens, et non *Bodincomagus* comme on l'a cru pendant longtemps, ville du royaume d'Italie, ch.-l. de la province de son nom, à 70 kilom. E. de Turin, dans une plaine agréable et fertile, sur la rive droite du Pô; 21,000 hab. Place forte importante; siège d'un évêché suffragant de Verceil, séminaire épiscopal, collège royal, cour d'appel; nombreuses filatures de soie; pêche abondante dans le Pô; commerce de vins et de soie. Casal, autrefois capitale du duché de Montferrat, possède plusieurs édifices remarquables, parmi lesquels nous devons mentionner : la cathédrale, d'architecture lombarde, construite, dit-on, par le roi lombard Luitprand; l'église Sainte-Catherine-la-Rotonde; le palais *della Valle*, qui possède des fresques de Jules Romain; enfin l'hôtel de ville, dont le beau portique est attribué à Bramante. Cette ville, dont la fondation remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne, fut autrefois une des places les plus importantes de l'Europe. Les Français et les Autrichiens l'ont assiégée et prise plusieurs fois. En 1640, les Français, commandés par le duc d'Harcourt, remportèrent près de cette ville une victoire sur les Espagnols. En 1802, Casal fut réuni à la France, et fit partie du département de Marengo.

Casal (siège DE). Après avoir été forcé de se rendre, en 1534, au maréchal de Brissac, l'importante ville de Casal était menacée, en 1629, de tomber entre les mains des Espagnols, qui s'étaient joints aux impériaux contre la France et avaient envahi le Montferrat. Le duc de Mantoue, notre allié, avait confié la défense de cette place aux Français, qui repoussèrent toutes les attaques des ennemis pendant une année entière, et donnèrent à Louis XI le temps de passer les Alpes pour les secourir et forcer les Espagnols à lever le siège; mais la possession de cette place forte, dans les circonstances actuelles, était d'un trop grand prix aux yeux des alliés pour qu'ils ne tentassent pas un nouvel effort dans l'espoir de s'en emparer. Ils revinrent à la charge l'année suivante, ayant à leur tête l'illustre Spinola, et établirent de nouveaux leurs batteries contre Casal. Le marquis de Thoiras en avait été nommé gouverneur, et il allait opposer un courage et une ténacité indomptables au génie du vainqueur d'Ostende et de Breda. Malgré le feu terrible des assiégés, Spinola parvint à emporter les approches de la ville; il ouvrit alors la tranchée et creusa des mines pour faire sauter les remparts. La folle insouciance française parut fort peu s'émouvoir de ces préparatifs. A la suite d'un repas copieux, quelques jeunes officiers de la garnison, de ces étourdis qui ne savent comment dépenser le courage qui bouillonne en eux, trouvèrent plaisant d'aller danser sur une demi-lune et d'y boire à la santé de tous les princes chrétiens, à la santé de Spinola lui-même. Tandis que ces imprudents se divertissaient sur la batterie, au son d'une vieille et d'une trompette, les Espagnols mirent le feu à un fourneau qui, en éclatant, fit sauter la demi-lune et les danseurs : pas un ne resta dans la ville. Spinola, profitant aussitôt du désordre que cet accident jeta parmi les as-

siégés, lança ses troupes sur la brèche; mais Thoiras avait déjà rallié sa garnison autour de lui, et, derrière les débris du rempart qu'ils venaient de renverser, les Espagnols trouvèrent une muraille vivante, contre laquelle se brisèrent tous leurs assauts. Spinola, admirant lui-même cette héroïque résistance, dit qu'avec 50,000 soldats de cette trempe, il voudrait se rendre maître de l'Europe. Chaque nuit Thoiras fait des sorties meurtrières, bouleverse les travaux des ennemis; chaque jour il appelle à son aide des moyens de défense plus redoutables ou plus ingénieux. Toute l'Europe semblait attentive aux péripéties de ce siège, qui fut l'échec ou l'éclat de la gloire et la fortune du grand Spinola, contrarié d'ailleurs, il faut le reconnaître, par les ordres du ministre Olivarez, dont il ne lui était pas permis de s'écarter. Thoiras avait lui-même à vaincre les préventions du cardinal de Richelieu, qui estimait ses talents, mais n'aimait pas sa personne; ce qui fit dire au duc de Guise : *Saint Roch est devenu saint à force de faire des miracles; Thoiras deviendra maréchal de France, malgré qu'on en ait, à force de belles actions*. Cette haute dignité, bien due à ses services, lui fut en effet conférée à la suite de sa brillante défense de Casal.

Cependant Spinola continuait à presser vivement les assiégés; mais en même temps des troupes françaises, conduites par La Force, Montmorency et d'Effiat, marchaient au secours de Casal et de sa vaillante garnison. Une trêve fut alors signée entre les parties belligérantes (du 8 septembre au 31 octobre); Spinola mourut dans l'intervalle, le cœur ulcéré de cet échec qui fermait sa glorieuse carrière. Thoiras alla le visiter à son lit de mort : *Je sais, lui dit le général espagnol, que l'on me blâme de n'avoir pas pris Casal; je puis du moins me rendre cette justice que j'en ai été empêché par une admirable résistance*. Au moment où la trêve allait expirer, l'armée française parut sous les murs de Casal et se prépara aussitôt à attaquer les Espagnols de front, tandis que Thoiras les chargerait par derrière. Déjà le canon retentissait, la fusillade s'engageait de toutes parts, lorsqu'un cavalier, agitant une feuille de papier à la main, s'élança entre les Français et les Espagnols en criant : « La paix ! la paix ! » L'action cessa si vivement engagée, que le cavalier faillit être tué. Ce cavalier, c'était Mazarin, qui faussait ainsi son apparition sur la scène politique. Il était en effet porteur d'un projet de convention en vertu de laquelle les généraux espagnols devaient abandonner le siège de Casal. Les conventions furent acceptées de part et d'autre, et Mazarin eut ainsi l'honneur d'avoir arrêté, au péril de sa vie, deux armées prêtes à s'entr'égorguer. Ce dénouement dramatique, presque romanesque, du siège de Casal, eut beaucoup de retentissement et commença la fortune de Mazarin (1630).

CASAL (province de), division administrative du royaume d'Italie, comprise entre celles de Verceil au N., de Lomellina et d'Alexandrie à l'E., d'Asi au S., et de Turin à l'O.; ch.-l. Casal; superficie, 72,000 hectares; pop. 115,000 hab. Le sol, montagneux au S. et à l'O., présente quelques belles plaines fertiles au N. et à l'E., et est arrosé par le Pô, la Sesia et la Grana. Il produit surtout des grains, des vins, des fruits estimés, du chanvre et des truffes; élève de vers à soie. Cette province se divise en 15 mandements ou cantons, qui comprennent 73 communes.

CASAL-BUTTANO, bourg du royaume d'Italie, province et à 12 kilom. N.-O. de Crémone, sur un canal navigable; 2,600 hab.

CASAL-MAGGIORE, ville du royaume d'Italie, province et à 35 kilom. S.-E. de Crémone, sur la rive gauche du Pô; ch.-l. de district; 15,000 hab. Belles et fortes digues élevées à grands frais contre les inondations du fleuve. Fabriques de falence, poterie, verrerie; moulins à farine; commerce de vins, grains, chanvre et fromages renommés.

CASAL-GUIDI, bourg du royaume d'Italie, préfecture de Florence, à 9 kilom. S.-E. de Seravalle; 2,425 hab.

CASAL-NUOVO, ville du royaume d'Italie, dans la Calabre Ulérieure I^{re}, district et à 20 kilom. E. de Palmi; 8,241 hab. Récolte de soie. Le tremblement de terre de 1783 détruisit une grande partie de cette ville. Ville d'Italie, dans la Calabre Ulérieure, district et à 25 kilom. E. de Castrovillari, près du golfe de Tarente; 6,000 hab. Bourg d'Italie, dans la Principauté Ulérieure, district et à 20 kilom. S.-E. de Sala, près du Calore; 2,293 hab. Autre bourg, dans la province et à 10 kilom. N.-E. de Naples, district de Casoria; 3,120 hab.

CASAL-PUSTERLENGO, ville du royaume d'Italie, province et à 17 kilom. S.-E. de Lodi; ch.-l. de district; 4,500 hab. Située dans une belle plaine entre le Pô et l'Adda, cette petite ville possède de belles rues, deux ou trois belles places, et fait un commerce important de fromages dits *parmésans*. En 1796, les Français en chassèrent les Autrichiens et les repoussèrent jusqu'à Lodi.

CASALANZIO (Joseph de), prêtre espagnol, né à Peralta (Aragon) en 1556, mort à Rome en 1648. Dans un voyage qu'il fit à Rome, il vit dans les rues une foule d'enfants livrés à

tous les vices qu'engendre l'oisiveté, et il conçut le projet de fonder une congrégation qui se chargerait de les instruire. Cette congrégation fut d'abord nommée Pauline, du nom de Paul V, qui l'autorisa; mais plus tard on l'appela congrégation des *clercs réguliers des écoles pies*, et elle se répandit en Italie, en Espagne, en Hongrie, en Pologne. Casalanzio fut canonisé par Clément XIII sous le nom de frère Joseph de la Mère de Dieu.

CASALÉE s. f. (ka-za-lé—du nom de Casal, savant espagnol). Bot. Genre de plantes, de la famille des renonculacées, tribu des renonculées, formé aux dépens des renonculées, et comprenant les espèces dont la corolle a trois pétales. Ces espèces, au nombre de six, sont des plantes vivaces, qui croissent dans les marais de l'Amérique.

CASALHO s. m. (ka-za-lo). Nom portugais des terrains où l'on trouve l'or en grains au Brésil.

CASALI (Ubertin de), religieux italien, de l'ordre des frères mineurs, né à Casal dans le xiv^e siècle, auteur de : *Arbor vite crucifixi Jesu* (1485, in-fol.), ouvrage fait dans le but de prouver que Jésus-Christ fut le véritable fondateur de l'ordre des frères mineurs. Il a publié aussi *De septem Ecclesie statibus* (1510, in-fol.).

CASALI (Giovanni-Vincenzo), sculpteur et architecte italien, né à Florence vers 1540, mort en 1593. Quoiqu'il fût entré dans l'ordre des servites, il s'occupa toujours de l'art qu'il avait appris sous G.-A. Montorsoli. Il sculpta pour l'église des servites de Lucques un autel et plusieurs statues. Il pratiqua aussi l'architecture, construisit la darse de Naples, suivit le duc d'Ossuna à Madrid, où Philippe II le chargea de réparer les fortifications du Portugal. Mais Casali mourut au moment où il allait commencer ce travail.

CASALI (Jean-Baptiste), antiquaire italien du xvi^e siècle. On lui doit : *De profanis et sacris veterum ritibus* (Rome, 1644 et 1645); *De ritibus veterum Egyptiorum* (1644); *De veteribus sacris christianorum ritibus explanatio* (1647); *De urbis ac Romani olim imperii splendore* (1650). Plusieurs autres dissertations du même auteur se trouvent dans le *Thesaurus antiquitatum* de Gronovius.

CASALI (Jean-Baptiste), musicien italien, mort en 1792, devint, en 1759, maître de chapelle de Saint-Jean-de-Latran à Rome, et conserva cette place jusqu'à la fin de sa vie. Casali a composé un grand nombre de messes et oratorios, et même quelques opéras. Son ouvrage le plus remarquable est sa partition de *Campaspe*. Casali n'était ni novateur ni original; mais son style est correct et pur. Le fait le plus saillant de sa vie est le jugement téméraire et même profondément erroné qu'il porta sur Grétry lorsque, à son arrivée à Rome, ce dernier choisit Casali pour maître de composition. Grétry suivit pendant deux ans les leçons de Casali, et par une inexplicable bizarrerie de sa nature, cet homme qui rencontrait des mélodies si naturelles et si pleines de sentiment, qui exprimait avec tant de tact et de justesse les situations dramatiques, montrait une intelligence on ne peut plus rétive à l'endroit de l'harmonie. Aussi Casali, bien plus frappé du côté faible de son élève que de ses qualités instinctives, faisait-il fort peu de cas de Grétry, témoin la fameuse lettre de recommandation qu'il donna à son élève pour un de ses amis de Gênes lorsque Grétry partit pour cette ville : « Mon cher ami, je vous adresse un de mes élèves, véritable *dne en musique*, et qui ne sait rien, mais jeune homme aimable et de bonnes mœurs ».

CASALI (Joseph), numismate et archéologue italien, né à Rome en 1744, mort en 1797. Il embrassa l'état ecclésiastique, et employa sa fortune, qui était considérable, à former de riches collections, à encourager les artistes et les savants qui s'occupaient d'étudier l'antiquité. On a de lui : *De duobus Lacedaemoniorum nummis Epistola* (Rome, 1793); *Lettre sur une ancienne terre cuite trouvée en Palestine en l'an 1793* (Rome, 1794); *Descriptio nummi Pescennii inediti, ad cardinalem Stephan. Borgia* (1797).

CASALIS (l'abbé Godefroid), savant italien, né à Saluces (Piémont) en 1781, mort en 1856. Il fut de bonne heure agrégé à la faculté des lettres de Turin, et s'occupa d'études philologiques, philosophiques et surtout historiques. Son œuvre principale est le *Dictionnaire géographique, historique, statistique et commercial des États sardes* (Turin, 1833-1856), qui absorba près de trente ans de sa vie.

CASALTA (Darius), général corse, né à Bastia en 1769, mort dans la même ville en 1819. Il se trouva intimement mêlé à tous les événements qui agitérent sa patrie pendant la République et l'Empire. Entré fort jeune au service et ardent partisan des principes révolutionnaires, il fut, à Bastia, le premier organisateur des milices nationales, dont il reçut aussitôt le commandement. Lorsque Bonaparte fit ses préparatifs pour la campagne d'Italie, il songea à son compatriote Casalta et l'attacha à son état-major avec le grade de chef de bataillon. Huit mois après, son activité, son courage et ses talents lui valurent le grade de général de brigade. Sur ces entrefaites, les Anglais avaient envahi la Corse; mais ce ne fut qu'après la prise de Livourne que Bonaparte, jugeant l'occasion

favorable, envoya dans l'île le général Casalta avec une faible division. L'insurrection fomentée par les Anglais avait pris des proportions effrayantes. Obligé de diviser ses troupes, le général Casalta fut cerné, à la tête de 200 hommes, par un nombreux parti d'insurgés. Il refusa de se rendre, et, faisant une trouée au milieu des ennemis, parvint à rallier sa division. Sur sa route, il recruta des patriotes républicains, se porta rapidement sur Bastia, l'investit et s'en empara malgré une défense énergique et la présence en rade de plusieurs vaisseaux anglais. De là, Casalta vint mettre le siège devant Saint-Florent, détruit un corps d'armée anglo-corse dans les gorges de San-Germano, s'empara de Saint-Florent, opéra sa jonction avec le général Vaubois, gouverneur de la Corse, et força le vice-roi Elliot à s'embarquer pour Porto-Ferajo. Il court alors au sud, s'empara de Bonifacio, opéra une descente dans l'île de la Madeleine, poste militaire important qu'il empêcha d'être pris par les Anglais, et rentre à Bastia après avoir complètement purgé et pacifié l'île. De retour en Corse, Casalta fit les campagnes de l'an VI et de l'an VII, et, cette dernière année, fut nommé au commandement du département du Golo. La Corse avait alors pour gouverneur le général Morand, qui n'avait cru trouver d'autre solution aux désordres insurrectionnels qui troublaient continuellement la tranquillité de l'île que l'établissement du régime de la haute police. Casalta réclama énergiquement contre ces mesures arbitraires, mais ses plaintes ne furent que faiblement écoutées; il refusa d'obéir dans son département aux ordres tyranniques du général Morand, et dut, pour ne pas se voir destituer, donner sa démission (1806).

Fidèle à ses sympathies pour son compatriote et ami Napoléon, Casalta, dès la première nouvelle du débarquement de l'empereur à Cannes, réunit ses partisans, forma un camp d'évolutions à Bastia, et fut nommé membre de la junte provisoire d'administration. Les adhésions au nouveau régime impérial arrivèrent en foule par sa puissante initiative. A la seconde Restauration, Casalta entra définitivement dans la vie privée. Il ne s'occupa plus dès lors qu'à réclamer contre les injustices dont on abreuvait sa patrie, et à donner à toutes les pétitions présentées aux chambres l'appui de son nom et d'un patriotisme dont il avait montré tant de preuves.

CASAMANCE, rivière d'Afrique, bras de la Gambie, qui s'en détache à 160 kilom. de l'embouchure de ce fleuve, au-dessous de l'île de l'Éléphant, court au S.-O., puis à l'O., et se jette dans l'Atlantique par quatre embouchures, après un cours de 135 kilom.

CASAMASSINA, bourg du royaume d'Italie, province de la Terre de Bari, district et à 5 kilom. S. de Bari; 4,250 hab. Récolte d'armandes et de vins estimés.

CASAMICCIOLA, bourg du royaume d'Italie, province de Naples, district et à 20 kilom. S.-O. de Pouzzole, près de la côte, au pied du mont Epoméo; 3,133 hab. Vins estimés; sources thermales et bains très-fréquentés.

CASANATE (Jérôme), prélat italien, né à Naples en 1620, mort à Rome en 1700. Successeur camérier d'Innocent X, inquisiteur à Malte sous Alexandre VII, cardinal sous Clément X, et bibliothécaire du Vatican, il amassa lui-même une riche bibliothèque, qu'il légua aux dominicains du couvent de la Minerve, avec un revenu de 4,000 écus romains, à condition qu'elle serait publique.

CASANDRINO, bourg du royaume d'Italie, province et à 10 kilom. N. de Naples, district de Casoria; 2,200 hab. Éleve de vers à soie.

Casa nel bosco, opéra buffa en un acte, musique de Niedermeyer, représenté au Théâtre-Italien le 28 juin 1828. Le livret est imité de celui de l'opéra-comique : *Deux mots* ou *une Nuit dans la forêt*, de Marsollier. Les formes musicales de cet ouvrage appartiennent à l'école allemande. La *Casa nel bosco* fut accueillie froidement par les dilettanti, mais remarquée par les véritables connaisseurs. M. Féus en a fait l'éloge immédiatement après la première représentation.

CASANELLI D'ISTRIA (Archange-Xavier-Toussaint-Raphaël), prélat, né à Vico (Corse) en 1794. Après avoir obtenu à Rome le diplôme de docteur en droit civil et en droit canon, il devint le secrétaire intime du cardinal d'Isoard, le suivit à Auch, où il remplit les fonctions de grand vicaire, et fut nommé évêque d'Ajaccio en 1833. Depuis quelques années, on lui a adjoint comme coadjuteur M. Jean Sarrebayrouse, évêque *in partibus*.

CASANIER, IÈRE adj. (ka-za-nié, iè-re — du bas lat. *casa*, maison). Qui aime à demeurer chez soi : *Les gens CASANIERES. Les femmes de robe sont prudes, dévotes, CASANIERES*. (Fr. Soulié.) *Les Maures, ces gens CASANIERES et rêveurs, ont résolu le problème de l'isolement au milieu de la foule*. (Feydeau.)

Crois-moi, suis plutôt l'exemple

De tes amis casaniers,

Et reviens goûter au Temple

L'ombre de tes marronniers.

J.-B. ROUSSEAU.

« Qui a rapport, qui est propre aux personnes qui aiment à rester chez elles : *Vie, habitudes CASANIERES. Il n'est point de spectacle plus bizarre que l'aspect guerrier de l'Allemagne entière, et le genre de vie CASANIER qu'on y*

mène. (Mme de Staël.) *L'homme n'est point né pour la vie CASANIERE et sédentaire*. (Bonin.) *L'esprit est de sa nature CASANIER, routinier, exclusif*. (Custine.) *Nos habitudes CASANIERES laissent une lacune dans notre éducation*. (F. Wey.)

Je vous ai connu le goût très-casanier;

Vous viviez en paisible habitant du quartier.

AL. DUVAL.

— Substantif. : Personne qui aime à rester chez elle : *C'est un CASANIER, un ermite*.

Il nous vaut mieux vivre au sein de nos lars,

Et conserver, paisibles casaniers,

Notre vertu dans nos propres foyers,

Que parcourir bords lointains et barbares.

GRESSET.

« Personne qui ne sort pas d'un lieu, qui le fréquente assidûment :

D'un vil café superbes casaniers.

VOLTAIRE.

— Antonymes. Remuant, visiteur.

CASANOVA, bourg du royaume d'Italie, dans la Terre de Labour, district et à 6 kilom. N.-O. de Caserte; 2,810 hab.

CASANOVA. Les Casanova de Corse sont, d'après des traditions de famille, originaires d'Angleterre; ils s'appelaient primitivement *Tyzani*. Un évêque de ce nom, fuyant les persécutions religieuses, se retira auprès de la cour de Rome et emmena avec lui un de ses neveux. Le pape, pour récompenser son zèle et l'indemniser de la perte de son évêché, le sacra évêque d'Ajaccio en Corse; son neveu l'y suivit, s'allia à une des plus puissantes familles du pays, sur les possessions de laquelle il fit bâtir un château fort dans les environs de Corte. Ce château devint la *Casa-Nova*, et ce nom resta à la famille comme titre seigneurial. — Leonardo DE CASANOVA, arrière-petit-fils du précédent, né en 1559, mort en 1602, s'attacha à son compatriote Sampiero. Il entra sous ses ordres dans les bandes noires, qu'il quitta avec lui pour passer au service de la France. Capitaine d'une des compagnies du Royal-Corse, créé par Henri II pour Sampiero, il prit part à l'expédition que commandait le général de Thermes en Corse, et resta constamment fidèle à la fortune de son compatriote, lorsque celui-ci, livré à lui-même par l'abandon de la France, résolut de continuer la lutte avec ses propres ressources, en faisant appel au patriotisme des Corses, à leur courage et à la haine qu'ils portaient aux Gênois. Cette lutte héroïque dura trois ans; l'assassinat de Sampiero put seul y mettre fin. Casanova le vit mourir à ses côtés, et, après une résistance désespérée, fut fait prisonnier. Il était tombé entre les mains de ses neveux, qui lui conservèrent la vie, mais l'envoyèrent à Bastia. Là, son sort était décidé, et il devait expier son courage dans les tourments, lorsque son fils se déguisa en femme et pénétra dans sa prison à la place d'une servante qui seule avait le droit d'arriver jusqu'à lui. Leonardo se décida à revêtir les habits de femme et à laisser à sa place son fils, que les Gênois pendirent pour le punir de sa noble action. Leonardo, rendu à la liberté, rallia les soldats de Sampiero autour du fils de leur ancien chef, Alphonse d'Ornano; mais la lutte devenait impossible, et, malgré l'implacable désir de vengeance qu'avait éveillé dans le cœur de Leonardo la mort de son fils, il dut se retirer devant des forces qui grossissaient sans cesse, et, fidèle à Alphonse comme il l'avait été à son père, il s'embarqua avec lui pour la France (1569). Il fut nommé mestre de camp dans le régiment corse, dont Alphonse d'Ornano était colonel, et obtint plus tard le droit de lever une compagnie de deux cents hommes entretenus aux frais du roi. Les Gênois avaient confisqué ses biens après sa fuite; le roi Charles IX lui fit une pension de 1,200 livres confirmée par Henri III (1574). Trois ans après, il reçut la commission de gouverneur de la ville de Sisteron en Provence, et fut, la même année (1588), reçu au nombre des chevaliers de Saint-Michel. Il fit, comme colonel d'un régiment corse, les campagnes de 1583 à 1587, et reçut pour récompense de sa belle conduite le gouvernement du Château-Double, en Dauphiné. En 1589, il fut nommé lieutenant général du roi dans les diocèses de Nîmes et d'Uzès, et, en 1591, mestre de camp général des Corses et des Italiens au service de la France, en remplacement d'Alphonse d'Ornano, nommé maréchal. Trois ans après, il reçut ses lettres de naturalisation et mourut à l'âge de soixante-treize ans. — Casanova laissait trois fils, qui héritèrent de ses titres et prérogatives. Le dernier du nom fut Antoine-Marie DE CASANOVA, son petit-fils, mort mestre de camp général des régiments d'infanterie du Languedoc, gouverneur du Saint-André et lieutenant général du roi à Avignon.

CASANOVA (Marco-Antoine), poète latin, né à Rome en 1476, mort en 1526, composa des épigrammes latines, dont la plupart se trouvent réunies dans le tome III des *Delicia poetarum Italorum*. Celles qu'il fit contre Jules de Médicis le forcèrent à quitter Rome. Il obtint ensuite sa grâce, mais il tomba dans une grande misère et fut réduit à mendier son pain.

CASANOVA DE SEINGALT (Jean-Jacques), aventurier, né à Venise en 1725, mort à Dür, en Bohême, en 1803. Fils d'un acteur et d'une actrice (V. l'article suivant), d'une in-

telligence vive et précoce, il fit de rapides études à Padoue. A seize ans, il soutint ses thèses de droit et entra au séminaire, d'où il ne tarda pas à se faire chasser pour une intrigue dont le scandale lui valut même la prison ; mais sa mère, dont on a fait une femme fort galante, eut assez de crédit pour obtenir qu'il fut admis auprès du cardinal Acquaviva. Il ne garda pas longtemps cette place, et se mit à voyager. Il visita Rome, Naples, Corfou, Constantinople, tour à tour publiciste, abbé, prédicateur, diplomate, et surtout homme à bonnes fortunes. En 1755, il était à Venise, menant une vie pleine d'intrigues et d'aventures, lorsqu'il fut dénoncé au gouvernement de cette ville et jeté sous les plombs pour raison d'Etat. Les prisons appelées *plombs* n'étaient autre chose que la partie supérieure du palais ducal, dont le toit était recouvert en plomb. Malgré leur mauvaise réputation, ces prisons étaient loin d'être malsaines, dit un brave écrivain qui constate en même temps, avec une satisfaction vraiment touchante, qu'il y avait un courant d'air assez fort pour tempérer l'excès de la chaleur. Quoi qu'il en soit, Casanova fut bientôt las d'y cuire à petit feu. Après plusieurs tentatives qui échouèrent, il réussit enfin à se mettre en communication avec un autre prisonnier, le Père Balbi, et, au moyen d'un verrou qu'il avait façonné en espion, il parvint à percer un trou qui lui permit de se rendre auprès de son compagnon de captivité. Tous deux, se trouvant réunis le soir du 31 octobre 1756, enlevèrent une partie de la couverture de plomb qui recouvrait le toit de leur chambre et attendirent patiemment que l'obscurité fût à peu près complète. Ils gagnèrent ensuite les toits, s'exposant à mille dangers que Casanova lui-même a retracés dans ses *Mémoires*. Rien n'est plus émouvant, plus capable de donner le frisson que le récit des pénibles efforts que durent faire les deux fuyards. Casanova déploya une adresse merveilleuse dans cette évasion, célebre entre toutes. Il est vraiment regrettable que les *Mémoires* de Casanova, par la licence extrême qui y règne à chaque ligne, ne soient pas de nature à être lus par tout le monde ; les quelques pages consacrées à cet épisode offrent un tableau d'un intérêt que rien ne saurait dépasser. Cette fuite de Casanova, si hardie et si habile, étonna toute l'Europe. A dater de ce jour, Casanova devint un homme à la mode, et il recommença de plus belle cette vie d'extravagances et lascives aventures, qu'il a racontées avec tant de cynisme et dans de si grands détails. En promenant partout ses audaces et son effronterie, il connut Rousseau, Voltaire, Souwaroff, le grand Frédéric et Catherine II. Il parla à Louis XV et fut salué presque tendrement par Mme de Pompadour, qui manqua à sa liste, on ne sait pourquoi ; il n'enleva qu'à demi pourtant la maîtresse du cardinal de Bernis, qui lui en eut une extrême reconnaissance (nous parlons du cardinal). Libertin jusqu'à la furie, joueur jusqu'aux dents pipés, spadassin jusqu'à la témérité, il avait la beauté d'un petit maître de Versailles, la jambe bien tournée, les narines ouvertes, l'œil éveillé, la bouche en cœur ; il avait surtout auprès des femmes les plus étonnantes qualités ; de plus, il les aimait toutes. « Casanova, dit quelque part M. Jules Janin, c'est véritablement la fille de joie faite homme. Il est vil jusqu'à en être fier. Il n'a pour lui ni esprit, ni grâces, ni beauté, ni jeunesse, ni mérite ; il a mieux que cela, il a le plus merveilleux instinct de vice et de corruption. C'est bien évidemment un des héros de roman les plus affreux, quand on lui a ôté son théâtre, quand il a essuyé son visage. Il va, il marche, dans ce monde du siècle pervers, comme un autre Juif errant, n'ayant pour toute ressource qu'un jeu de cartes dans sa poche, et avec ce jeu de cartes, il multiplie à l'infini les cinq sous inépuissables d'Isaac Ahasverus. Il va de vice en vice, côtoyant le crime et n'y tombant pas, tant il est lâche ! Il a peur, voilà sa vertu. La société du XVIII^e siècle a trouvé naturellement que cet homme-là était un personnage très-naturel et très-logique ; il est fêté, il est aimé, il est reçu à bras ouverts. C'est lui, et il en était bien digne, qui a donné à la France la loterie, inestimable présent ; si on l'eût laissé faire, il eût été aussi l'inventeur des jeux publics ; car, à Venise, il avait été élevé dans toutes les émotions de la rouge et dans toutes les terreur de la noire ; un tapis vert avait été son premier linge, un tapis vert fut son lincelet ! Il réunit à lui seul plusieurs genres d'illustrations qui furent en grand crédit en ce temps-là : il fut charlatan comme Cagliostro ; il fut magnétiseur comme Mesmer ; il fut tour à tour homme et femme comme le chevalier d'Eon ; il fut illuminé, il fut grand coq, il fut tout ce qu'il fallait être pour faire des dupes, pour escroquer des femmes et pour cohabiter ; et pourtant rien ne fit obstacle à la tranquillité de sa vie. On le vit même chargé d'honneurs. Il portait en broche la croix du pape et tous les ordres de chevalerie que pouvaient inventer, économiquement, les petits princes de l'Italie ! »

Chassé de Varsovie pour un duel, sa légèreté ou plutôt ses indiscrétions le firent bannir de Paris et aussi de Madrid. Après dix-huit ans d'absence, il revint à Venise, ville d'espions, de joueurs, de débauchés, de courtisanes et d'intrigantes, ville alors perdue de courage et de mœurs, qui semblait faite tout exprès pour ce commensal du cardinal de Bernis. Il crut se réhabiliter aux yeux des

Vénitiens par une réfutation de l'ouvrage d'Amelot de la Houssaye sur la constitution de cette république, « et, dit encore M. Jules Janin, quand il n'eut plus un seul dé à agiter dans le cornet fatal, plus de cartes à mêler, plus de verres à vider ; quand il n'y eut plus une fleur à briser, une femme à souiller, un vice à mettre en honneur, un paradoxe à soutenir, une vertu à immoler ; quand enfin les affaires sérieuses arrivèrent après les plaisirs ; quand le tour de Montesquieu fut venu après le règne de Voisenon, quand le *Sopha* eut fait place à l'*Esprit des lois*, quand le Mirabeau de vingt ans eut fait place au Mirabeau de la tribune, quand ce terrible lendemain des affaires sérieuses fut arrivé enfin après les fêtes lascives, ces travaux sans lendemain, que pensez-vous que devint Casanova ? Casanova, pour être vieux, cassé, éreinté, usé jusqu'aux moelles, n'en devint pas plus sage ; seulement il se figura qu'il y avait une éclipse au soleil, et, en attendant que revint le jour, il se fit le bibliothécaire d'un prince allemand sans bibliothèque. Casanova était au bout de sa vie et de son vice, qu'il ne s'était pas encore douté que sa vie et son vice pussent jamais finir. Il s'était figuré que son vice était éternel, et, arrivé au fond de sa corruption, il fut bien étonné, car il avait toujours entendu dire que c'était là un gouffre sans fond. Il se fit donc bibliothécaire d'un prince illettré, ne pouvant se faire abbé de quelque abbaye opulente... » C'était en 1782 ; Casanova suivit en Bohême le comte de Waldstein avec le titre de bibliothécaire. Ce furent les invalides de cette vie orageuse, qui, on l'a écrit fort justement, défie l'imagination du plus fertile romancier. Alors il se réchauffa tant bien que mal aux cendres tièdes et fangeuses de ses amours passées, flambeau déjeté, sali, qui ne rendait plus qu'une fumée infecte et malsaine, et composa ses *Mémoires*, confession sans repentir d'une existence vicieuse, tableau trop fidèle d'une société aussi spirituelle qu'immorale, fatal et dernier baiser de libertin imprimé sur toutes celles qu'il avait souillées. Il ramassa dans le tiroir où il les avait jetés pêle-mêle tous les gages d'amour qu'il avait reçus de ses maîtresses, tout ce qui n'était ni or ni diamants bien entendu, rubans fanés, billets chiffonnés, tresses blondes et brunes, vestiges gras et écœurants de ses convitesses d'alcôve, restes flétris, débris hideux de ses passions du carrefour et de la borne. Ce fut à peine si les yeux rouges et éraillés de l'afreux vieillard reconnurent tous ces tristes témoins de ses prostitutions passées. « Est-ce bien la jarretière de Manon la Vénitienne ? Sont-ce bien les cheveux soyeux et flottants de Louisa la Romaine ? Qui donc a terni ainsi le collier de velours de ma duchesse de Florence ? Qui donc a troué le mouchoir bariolé de ma comtesse de Versailles ? J'avais dans ce coin un petit gant d'Elvire la grisette. On m'a sali bien cruellement la guimpe blanche de Michela la Visitandine. J'avais mis de côté la dent de lait de cette enfant qui m'avait livré ses quinze ans ; cette dent si blanche, qui donc l'a cariée et noircie ? » N'est-ce pas que cela est horrible ?... n'est-ce pas que ces loques, que ces guenilles, que ces reliques misérables de ce vieillard dépravé, insensé, méprisable, sont repoussantes et hideuses sous la plume, j'allais dire sous le crochet, de ce vicieux qui déshonora, dit-on, mais nous n'osons le croire, deux ou trois mille femmes, filles ou veuves, italiennes, françaises, allemandes, de toutes nations, qui compta ses amours au tas et ne sut jamais ce que c'était que l'amour. On a beaucoup trop vanté ces *Mémoires*, écrits d'ailleurs avec un certain laisser-aller qui laisse deviner le causeur aimable et spirituel ; il y a des gens qui ont fait de Casanova un Gil Blas en chair et en os. Casanova Gil Blas ! mais Gil Blas n'a été jeune qu'un jour, n'a été vicieux qu'un moment, et encore si innocemment vicieux ! Gil Blas a fini par devenir un homme sérieux, un père de famille ; lui, Casanova a fini comme ces vieillards hébétés qu'on serait tenté de fouetter et d'enfermer pour leurs gredineries présentes et passées. « Sa vie, dit encore M. Jules Janin, est tout ce qu'il vous plaira de fangeux, un inceste sans fin, un adultère de Paris à Rome, une fornication de tous les jours, de toutes les heures. Il est né l'enfant d'une fille de joie et d'un père qui ne valait guère mieux que la mère ; à quinze ans, il avait déjà dépassé et vaincu père et mère. Que d'aventures incroyables ! que de passions complaisantes ! que de lieux sacrés et profanes il a souillés ! palais et chaumières, hôtels et couvents, cathédrales et mansardes, grandes routes et jardins publics, Paris et Venise, la ville et la cour, et pis encore ; il n'a rien épargné, il n'a rien respecté : ni la jeunesse, ni la vieillesse, ni l'enfance ; et la dame et la servante, et l'abbesse et la comédienne ; rien n'a fait faute à ses desirs immodérés, furibonds, insatiables, affreux. En même temps que cet homme était amoureux, il était vénal. Il aimait l'or autant que l'amour, il était aussi habile à faire de l'or avec de l'amour, qu'à faire de l'amour avec de l'or... » Bref, don Juan, malgré sa liste fabuleuse, est un conquérant terriblement dépassé par Casanova de Seingalt, qui, par parenthèse, a prétendu avoir rendu à sa patrie de grands services. Lesquels ? Des services secrets, a-t-il dit. Services tellement secrets que personne ne les connaît. Mieux vaut dire qu'il est le type par excellence de ces effrontés de

belle mine, parasites d'une société pourrie que la Révolution devait jeter bas dans son honnête et patriotique colère.

Outre quelques ouvrages d'histoire et de fantaisie écrits en italien, Casanova a laissé un *Récit de sa captivité* (Prague, 1788) ; une traduction en vers de l'*Iliade*, etc. Ses *Mémoires* sont rédigés en français (Leipzig, 1826-1832, 10 vol. in-8°, et Paris, 1843, 5 vol. in-18).

CASANOVA (François), peintre de l'école française, né à Londres en 1727, mort à Bruhl (Autriche) en 1805, était frère du précédent. Celui-ci raconte en ses *Mémoires* que sa famille remontait jusqu'au xve siècle, à don Jacques Casanova, secrétaire du roi Alphonse V ; mais son père ignorait ou méconnaissait cette illustre origine, car, peu soucieux de la dignité de sa race, de la noblesse de son nom, il se fit d'abord comédien, puis épousa la fille d'un cordonnier de Venise, Jérôme Farusi. Il est vrai que cette fille était d'une extrême beauté, et peut-être son mari comptait-il trouver dans les beaux yeux de sa femme la fortune que lui refusait obstinément son métier d'acteur. Il avait deviné juste. L'apparition de sa femme sur la scène — elle s'était mise au théâtre en se mariant — fut un véritable coup de fortune. Il n'était bruit que de la beauté merveilleuse de la nouvelle actrice. Un impresario de Londres, se trouvant à Venise, mit à ses pieds un pont d'or pour la faire passer d'Italie en Angleterre. Elle accepta et partit aussitôt. Après un an de séjour et de succès faciles, elle mit au monde son deuxième enfant, François, notre peintre de batailles. On affirme que son véritable père fut le roi George I^{er}. Ce prince, jeune encore, n'avait pu résister aux charmes de Jeannette Farusi, qui savait d'ailleurs en tirer bon parti. Malgré ce lien nouveau, qui aurait dû, ce semble, les retenir à Londres, M. et Mme Casanova n'y firent pas un plus long séjour ; ils reprirent le chemin de Venise peu après la naissance de François.

Grâce aux bontés de son auguste... protecteur, l'enfant reçut une belle éducation littéraire, pendant qu'on cultivait en outre, avec le plus grand soin, ses rares dispositions pour la peinture. Guardi fut son premier maître. Sévère comme un régent à ferule, et sans se soucier de la naissance présumée de son élève, il le menait très-durement. Ces façons d'agir plaisaient médiocrement au jeune Casanova, qui fut heureux de s'y soustraire à la première occasion. En sortant de cet atelier, il entra dans celui de Simonelli, dit le Parmesan. Ce peintre de batailles développa la passion de François pour les tueries d'hommes et de chevaux. L'élève avait alors vingt-trois ans seulement. Il ne tarda point à se signaler par quelques pochades hardies, qui éveillèrent l'attention des amateurs. L'un d'eux se sentit pris d'une si chaude passion pour ce jeune talent, que, pour la satisfaire, il ne recula pas devant la plus étrange des extrémités. L'anecdote est bizarre ; c'est Jacques de Seingalt qui va nous la conter :

« En arrivant à Venise, je demandai des nouvelles de mon frère François, et je ne fus pas peu étonné d'apprendre qu'il était en prison dans le même fort Saint-André, où, avant l'arrivée de l'évêque, j'avais été détenu par son ordre. — Il y copie, me dit-on, des batailles d'après Simonelli, que le major lui paye. Il le retient prisonnier... Enflammé de colère, je me rendis aussitôt au fort Saint-André, et trouvai mon frère le pinceau à la main, ne se loupant ni ne se plaignant de son sort. — Quel crime as-tu commis pour être ici ? lui dis-je. — Demande-le toi-même au major, qui voilà, me répondit-il. Le major entre ; mon frère lui dit qui je suis. Je le salue et lui demande pour quel motif il retient mon frère prisonnier. Il réplique sèchement qu'il n'a pas de comptes à rendre. — Prends ton chapeau et ton manteau, dis-je à mon frère, et viens dîner avec moi. Le major sourit et répond qu'il ne s'y oppose point si la sentinelle le laisse passer. Je me contins et sortis pour tout déclarer au chef du département de la guerre... Je retournai chercher mon frère et me logeai avec lui dans un appartement garni. »

Ravi pourtant, malgré sa prison, de copier les batailles du Parmesan, qu'il admirait par-dessus tout, et fort heureux de les bien vendre, François ne désirait plus rien et ne songeait pas le moins du monde à quitter l'Italie. Mais Jacques, qui avait du flair et du coup d'œil, fit l'observation judicieuse que Paris, n'ayant aucun peintre de batailles, pourrait s'enthousiasmer peut-être pour les toiles de François. Or il savait, lui qui savait trop de choses, que l'enthousiasme de Paris, ce serait la fortune pour son frère, et pour lui aussi par conséquent. « Parosselli, seul peintre de batailles qu'il y eût en France, dit-il, étant mort, il semblerait que mon frère pût espérer d'hériter de sa clientèle. Il se laissa persuader, mais il n'arriva à Paris qu'au commencement de l'année suivante. »

Farocel, que Seingalt appelle Parosselli, n'était pas mort à cette époque ; il avait seulement disparu. François vint donc à Paris, entraîné, séduit par la brillante faconde de Jacques. Mais il y demeura à peine une année, et sans essayer même de s'y faire connaître. Il aimait mieux aller à Dresde copier les Wouwermans et autres peintres, ses favoris. C'est vers 1752 qu'il fit ce voyage. Il n'en revint qu'en 1756, après être resté quatre

ans dans la fameuse galerie de l'Electeur, sous la direction de Diétrich, « le grand faiseur de pastiches. » N'est-il pas étrange que Casanova, le peintre doué par excellence, soit allé chercher si loin les conseils d'un homme nul, espèce de singe perfectionné, n'ayant d'autre talent que celui d'imiter les maîtres les plus illustres ? De ses relations avec lui, Casanova a gardé la manie d'imiter quelquefois certains tableaux bien différents des siens.

Après cette longue étude des diverses manières dont il faut peindre le drame de la mêlée, les soldats qui s'entre-tuent, les chevaux qui hennissent, bondissent, mordent et ruent, l'anglais revint à Paris. Laissons parler de Seingalt :

« Nous nous revîmes avec une véritable joie : je lui offris l'appui de tous mes protecteurs ; sa réponse fut qu'il n'en avait pas besoin. Il avait achevé un tableau de bataille qu'il avait exposé au Luxembourg ; ce tableau eut un plein succès, et il procura à mon frère une si grande renommée, qu'il gagna près d'un million dans l'espace de vingt-six ans. Il n'en fut pas moins ruiné par les dissipation de ses deux femmes, qui le rendirent toutes deux malheureux. »

Ces premiers succès ouvrirent au peintre les portes de l'Académie de peinture en 1763, et aux deux Salons qui suivirent, Diderot vint consacrer par ses éloges, dans le *Mercure de France*, une réputation déjà assurée. Depuis lors, chacune des productions de Casanova fut accueillie par un enthousiasme inconnu de nos jours, et achetée à des prix fabuleux.

Les deux grandes batailles que possédait le Louvre ne sont pas évidemment les meilleures du maître. Le peintre qui arrive à gagner en vingt-six ans un million, et à une époque où les tableaux n'atteignaient pas, à beaucoup près, les prix d'à présent, devait avoir pour acheteurs tous les amateurs d'Europe. Un certain nombre de ses tableaux devait donc s'en aller à l'étranger. Voilà pourquoi la France en a si peu. La *Marche d'armée*, par exemple, décrite merveilleusement par Diderot, nous est absolument inconnue ; il n'en existe même pas une gravure. Casanova, quand il ne peignait pas des batailles, imitait volontiers les Hollandais, surtout les peintres d'animaux et de paysage. Au Salon de 1767, il avait deux petits tableaux, la *Cabaret* et le *Marché*, qui obtinrent beaucoup de succès. On eût dit deux toiles de Wouwermans, tant il avait bien trouvé la manière de ce maître. On connaît son *Cavalier espagnol*, dont il a fait deux variantes. « Un de ces tableaux, que j'ai vu à Paris dans le cabinet de M. Walferdin, dit M. Charles Blanc, est vraiment remarquable par les qualités de la couleur et de la touche, et joue tout à fait le Philippe Wouwermans. » Berghem et Salvator Rosa se retrouvent tour à tour dans les paysages de François. Il y a au Louvre deux petites toiles dans la manière de Berghem, l'une et l'autre assez faibles. Le maître des batailles est plus heureux dans ses imitations de Salvator Rosa, dont le genre s'éloigne moins, d'ailleurs, de ses instincts naturels.

Malgré les sommes énormes que sa vogue lui procurait, Casanova n'était pas riche ; il avait peine à suffire aux dépenses de l'intérieur. C'est qu'il avait un grand train de maison, des habitudes de grand seigneur qu'il avait apportées d'Italie, où son frère Jacques lui faisait mener la vie à grandes guides. D'autre part, sa femme et ses maîtresses le ruinaient à qui mieux mieux. Il fallait donc s'adresser aux usuriers, pour se maintenir convenablement malgré ce désordre. Or, les dettes marchent vite avec ces bienfaiteurs de profession. Aussi prirent-elles bientôt de telles proportions, que le séjour de Paris lui devint impossible. Par un hasard heureux, l'impératrice de Russie, Catherine II, lui faisait alors de belles propositions pour aller peindre ses victoires sur les Turcs. Casanova ne laissa pas échapper cette bonne fortune. Il se rendit à Vienne, au grand désespoir de ses créanciers. Continuant en Autriche son existence de Paris, il vivait dans un milieu de grands seigneurs fastueux et prodigues, ce qui l'obligeait à des dépenses excessives, dépassant de beaucoup celles qu'il aurait pu se permettre. Mieux que bien d'autres, François savait se tenir dans ce monde brillant, où tant d'artistes, et des plus grands, recevaient de cruelles humiliations. Parfois il prenait même la défense de ceux qui n'avaient pas autant que lui le sentiment de leur dignité d'homme et d'artiste. En voici un exemple. En arrivant à Vienne, il alla faire une visite au prince de Kaunitz, qu'il avait connu à Paris ambassadeur d'Autriche à la cour de France. Le ministre fit au peintre le plus charmant accueil et le garda même à dîner. Or, en quittant les salons pour se rendre dans la salle à manger, Casanova aperçut derrière la fauteuil du prince un valet debout, la serviette sous le bras. Sa tête distinguée, pleine de physiognomie, frappe notre artiste, qui en fait l'observation à l'un de ses voisins, et ce dernier lui apprend alors que ce domestique, en effet, n'est point un laquais ordinaire, qu'il est peintre, et peintre de talent ; il le nomme. Entendant ce nom, Casanova refuse hautement de s'asseoir à une table où un de ses confrères doit servir comme domestique. Le prince, qui ne s'attendait pas à cette sortie, eut un moment d'hésitation ; mais, homme

d'esprit avant tout, il jugea que François avait raison, et, faisant asseoir à ses côtés le peintre valet de chambre, il abolit à jamais cette ignoble servitude.

Malgré les grandes et fréquentes distractions de sa vie d'homme du monde, notre artiste produisit un grand nombre de tableaux pour ses innombrables amateurs, sans négliger toutefois la commande de l'impératrice de Russie, les *Victoires de Potemkin*. Parmi ces dernières compositions, l'une des plus remarquables est l'*Attaque de la forteresse d'Oczakow*, dont Bartsch a fait une belle gravure en 1782. Dans cette page excellente, les Russes montent à l'assaut; attaqués de droite et de gauche, les musulmans se défendent avec la furie du désespoir, mais ils sont partout repoussés. Déjà les vainqueurs ont envahi les retranchements; ils marchent sur une couche de cadavres. A gauche, derrière quelques restes de palissades brisées, des braves en petit nombre résistent encore et vendent chèrement leur vie. Au centre de la toile, en vigueur sur un nuage clair — la fumée d'un canon — Potemkin, l'épée à la main, entraîne ses soldats furieux. La grande taille de ce capitaine étrange, « colossal comme la Russie », selon l'expression de M. de Ségur, dans le portrait qu'il a fait de cet amant de Catherine, domine l'action tout entière. Composée sévèrement, et d'une couleur excellente, cette œuvre est vraiment des plus remarquables.

François, on le sait déjà, était fort répandu dans le meilleur monde. On aimait son brillant esprit, la fierté de son caractère, mais beaucoup moins l'orgueilleuse vivacité de ses réparties. Un jour (c'était encore chez le prince de Kaunitz), on parlait de Rubens, de ses talents divers. On vint à rappeler naturellement ses nombreuses ambassades auprès de Charles I^{er} d'Angleterre, de Philippe V, etc. « Ce Rubens, dit alors une dame, c'était donc un ambassadeur qui s'amusa à peindre ? — Non, madame, répliqua vivement Casanova, c'était un grand peintre qui s'amusa à être ambassadeur. » Dans une autre circonstance, Kaunitz, son ami pourtant, le plut dévoué de ses protecteurs, vint lui demander le prix de quatre tableaux que le peintre avait achevés pour lui. « Vingt mille francs, dit François. — C'est cher ! répondit le ministre. — Prince, reprit alors froidement Casanova, quand l'empereur vous a fait premier ministre, quand il vous a comblé de fortune et d'honneurs je n'ai jamais dit c'est trop, car, j'ai comparé la récompense au mérite, et j'ai trouvé le mérite supérieur à la récompense. »

Notre peintre de batailles aimait trop le plaisir; il était trop grand seigneur pour avoir l'âme républicaine. Aussi le grand 89 ne fut pour lui qu'un immense cataclysme, et il s'en tint prudemment éloigné jusqu'à sa mort.

Il n'y a pas moins de talent dans les dessins de Casanova que dans ses peintures les plus achevées. C'est partout le même mouvement, la même fougue, la même brillante imagination. « Il sort de son cerveau », écrit Diderot, des chevaux qui hennissent, bondissent, mordent, ruent et combattent, des hommes qui s'égorgent de cent manières diverses; des crânes entr'ouverts, des poitrines percées, des cris, des menaces, du feu, de la fumée, du sang, des morts, des mourants, toute la confusion, toutes les horreurs d'une mêlée. « Et pourtant jamais il ne vit une bataille; il les fuyait, au contraire, avec le plus grand soin. Aussi faisait-il souvent des combats impossibles, mais d'un aspect saisissant. Il y a aussi de lui quelques *Chasses au tigre*, toutes de pure imagination, il est vrai, mais très-dramatiques, pleines de sentiment et d'une grande poésie. Nous n'osons pas dire que Casanova est le premier peintre en son genre; mais aucun peintre n'a eu plus que lui le don de l'invention originale et pittoresque, une imagination plus féconde et plus brillante, un instinct du tableau plus magnifiquement développé. »

Les musées de province sont riches en peintures de ce maître. Celui de Nantes possède deux compositions charmantes, sur cuivre: une *Marche de cavaliers turcs* et une *Bataille*; celui de Rouen, deux esquisses splendides de verve et de ton: une *Haute militaire* et une *Escarmouche*. Il y a à Nancy: le *Départ pour la chasse*, la *Promenade*, la *Chasse* et une *Haute de chasse*. Le musée de Lyon compte parmi ses meilleurs morceaux les deux tableaux donnés en 1809 par le cardinal Fesch: la *Bataille de Lens* et le *Combat de Fribourg*. On trouve enfin à Dulwich-College, près de Londres, un paysage: le *Passage du bac*.

On connaît non nombre de gravures d'après les œuvres de Casanova; elles ont été faites par Beauvarlet, Moyreau, Dufour, Godefroy, Colibert, Mongeroux, Lévasseur, Adam et Laurent Bartsch. N. Rhein a gravé à la manière noire un *Toureau furieux* et une *Chasse au tigre*. Les dessins de François, très-hardi, pleins d'allure, sont aux crayons rouge et noir; le Louvre en possède quelques-uns, entre autres une *Marche d'animaux* et *Deux cavaliers montés*.

CASANOVA (Jean-Baptiste), frère des précédents, né à Venise en 1729, mort à Dresde en 1798. Il fut élève de R. Mengs et devint professeur, puis directeur de l'Académie de Dresde en 1798. Il s'est distingué comme peintre, et surtout comme écrivain sur les arts.

Ses *Dissertations sur les anciens monuments de l'art* ont beaucoup d'autorité en Allemagne.

CASANOVA (Francesco - Saverio DELLA VALLE, marquis DE), poète italien, né en 1798. On lui doit: *Claudina*, poème; *Stefano, duca di Napoli*, tragédie (1835); *Giovanna prima*, et *Carlo di Durazzo*, autres tragédies. Il eut pour ami le compositeur Donizetti.

CASANOVA (Louis-Honoré-Hyacinthe-Ernest, ARRIGHI DE), V. ARRIGHI.

CASAPULLA, bourg du royaume d'Italie, province de la Terre de Labour, district et à 9 kilom. N.-O. de Caserte; 2,868 hab.

CASAQUE s. f. (ka-za-ke — ital. *casacca*, dérivé du lat. *casa*, maison, proprement vêtement pour mettre dans la maison). Cost. Vêtement de dessus pour homme; sorte de veste très-ample, à manches très-larges: Une *casaque de forpat*. On portait alors des *casagues par-dessus un pourpoint orné de rubans*. (Volt.) La variété des costumes avait cessé, le vieux monde s'effaçait; on avait endossé la *casaque*, uniforme du monde nouveau. (Chateaub.) Il Vêtement de dessus pour femme, ajusté ou demi-ajusté à la taille. Manteau de forme particulière que portaient autrefois les mousquetaires et les gardes du corps: Prendre la *casaque*. Quitter la *casaque*. N'oubliez pas, *Baisemeaux*, que j'ai porté la *casaque*, et que j'ai l'habitude de voir partout des consignes. (Alex. Dum.) Moutier le capitaine, en venant ici, je me proposais de vous demander une *casaque de mousquetaire*. (Alex. Dum.) A désigné primitivement une espèce de surcot qu'on mettait par-dessus l'armure: Une *casaque d'armes*. En tête de chaque corps de bataille marchaient plusieurs rangs de fantassins à légère armure, vêtus d'une *casaque mâtellée*. (Aug. Thierry.)

— Fam. *Tourner casaque*. Changer de parti, d'avis, de conduite; s'enfuir: Il y a des gens qui disent que votre premier président *tournerait casaque*, et qu'il vous aimera au lieu d'aimer l'évêque. (Mme de Sév.) *Molés*, ambassadeur d'Espagne à Vienne, finit en *tournant casaque* et se donnant à l'empereur. (St-Sim.) On me mène qu'il m'a *tourné casaque*. (Volt.) Au lieu de marcher vers la lisière de la forêt, les troupes de Mérouge *tourneraient casaque afin de rejoindre le gros de l'armée encore massée sur la colline*. (E. Sue.) La haine des femmes n'est au fond qu'un amour qui a *tourné casaque*. (H. Heine.) V. à l'encycl. l'origine de cette locution.

— *Casaque bleue*, Casaque que portaient les favoris de Louis XIV, lorsqu'ils l'accompagnaient dans ses petits voyages de plaisir.

— Théâtre. *Grande casaque*, Rôles de premier ordre parmi les rôles de valets.

— Turf. Veste ou jaquette, ordinairement en soie de couleur voyante, que les jockeys portent pour courir: *Casaque rouge*, *Casaque bleue* et *galons rouges*. *Casaque cerise* et *raies blanches*. *Casaque bleue à manches jaunes*. *Casaque écossaise à manches bleues*. Ce charmant cheval azean, et ce joli petit jockey à casaque rose m'ont fait, à la première vue, inspirer la plus vive sympathie. (Alex. Dum.)

— Encycl. Hist. *Casaque bleue*. Avoir la *casaque bleue* fut, sous Louis XIV, un honneur fort recherché. Ce prince, qui aimait beaucoup à changer de résidence, avait fait choix de soixante gentilshommes qui pouvaient le suivre dans ses petits voyages de plaisir, sans avoir besoin d'en demander la permission, et pour que ce droit fut visible pour tous, le roi leur avait ordonné de faire faire une *casaque* de moire bleue brodée d'argent et pareille à celle qu'il portait lui-même dans ces parties. En 1664, Louis XIV accorda une *casaque bleue* au comte de Bussy, pour lequel on avait sollicité la pension de mestre de camp, que tous ses devanciers avaient obtenue. « Les devanciers de Bussy, répondit le roi, ne faisaient pas de plaisanteries sur tout le monde comme lui, et je ne sache pas que cela tienne à sa charge. Nous verrons plus tard s'il se corrige; en attendant, dites-lui que je lui accorde une *casaque bleue*. » Sire, répliqua Madame, qui avait fait cette demande, le comte sera pénétré de reconnaissance pour cette grâce de Votre Majesté, surtout s'il peut trouver un tailleur qui lui fasse ce costume à crédit. »

— Théâtre. Dans la langue théâtrale, la *grande casaque* est l'expression reçue pour désigner les personnages héroïques de la livrée, les valets de premier ordre, tels que Mascarille, Hector, La Branche, Frontin, Crispin, Scapin, etc. La *casaque rouge*, symbole de l'emploi, est le but de toutes les ambitions au théâtre parmi les interprètes de la comédie. Revêtir la *grande casaque*, c'est prendre possession des premiers rôles comiques. Auger, Prévillo, La Rochelle, Dugazon, Monrose ont élevé au premier rang cet emploi difficile, qui exige du sens, de l'intelligence, du mordant, de la souplesse, une heureuse physiognomie. Le rôle de Figaro est aussi de la famille de ces garçons lestes, adroits, effrontés, dévorés de la soif de l'intrigue et de l'argent, qui sont fort plaisants, mais qui ne sont pas, avouons-le, des legs nombreux de l'ancien répertoire, celui qui a le plus de droits à notre vénération. Prévillo, dans ses *Mémoires*, a dit de ces valets et des soubrettes de haute comédie, que, dans leur plus grande familiarité, ils doivent conserver,

s'il est permis de s'exprimer ainsi, la noblesse théâtrale. » Il en résulte que, dans les pièces de Molière principalement, l'acteur doit adoucir, par sa diction, la liberté du langage à de certains endroits, au lieu de la faire ressortir. C'est ce que l'inimitable Prévillo appelle connaître les convenances.

— Linguist. *Tourner casaque*. Quelle est l'origine de cette locution si pittoresque et si française? On est d'accord sur ce point qu'elle est due à l'habitude des anciens partis de se distinguer par des vêtements de couleur différente, ce qui mettait les transfuges dans la nécessité de changer leur *casaque*, ou simplement de la *retourner*, s'ils avaient pris la précaution de la doubler des couleurs du parti ennemi. Cette précaution, parait-il, n'avait pas été négligée par Charles-Emmanuel I^{er}, duc de Savoie, dont le justaucorps, blanc d'un côté, était rouge de l'autre, ce qui lui permettait d'endosser en un tour de main les couleurs de la France ou celles de l'Espagne. Aussi plusieurs auteurs lui ont fait honneur de la locution qui nous occupe. D'autres ont pensé que la pratique de changer ainsi de *casaque* était plus ancienne (au propre s'entend, car au figuré cette action est aussi ancienne que le monde). Ceux-là, disons-nous, ont rapporté l'origine de la locution au temps des guerres de religion, époque où les soldats des deux partis avaient souvent occasion de se livrer à cette manœuvre en passant d'un camp dans l'autre. Quant à la *casaque* que l'on *tourne* ainsi, c'était un vêtement tout militaire dont on couvrait la cuirasse, une cotte d'armes en un mot, comme on le voit par le passage suivant, qui se rapporte précisément à notre sujet: « Il falloit vaincre ou mourir, ou bien dévêtir cette *casaque*, ce qui arrivoit souvent, ou pour arrêter les fâcheuses suites d'un événement sinistre, ou bien cela se faisoit pour éviter la honte et l'infamie d'une lasche action, ce qui pourroit bien avoir donné origine à l'expression proverbiale: Il a *tourné casaque*, laquelle se dit aujourd'hui de ceux qui changent de parti. » (Le Laboureur, *De l'origine des armes*.)

CASAQUIN s. m. (ka-za-kain — dimin. de *casaque*). Cost. Espèce de petit corsage à basques courtes et relevées, qui n'est plus porté que par quelques femmes du peuple et de la campagne: C'était une vieille Bretonne à *casquin* et à bonnet breton. (Balz.) Elles portent sur leur corset un *casquin* à manches plates, avançant jusqu'à la moitié de l'avant-bras. (A. Hugo.)

Avoir quatre chaussons de laine
Et trois *casquins* de futaine,
Cela se peut facilement. BERTHELOT.

— Pop. Corps humain: Il l'a endommagé le *casquin*. Donner sur le *casquin* à quelqu'un, lui sauter, lui tomber sur le *casquin*, le battre, se jeter sur lui, le rouer de coups: Tu finiras par te faire donner sur le *casquin*. Donner sur le *casquin* signifie aussi donner à la tête, troubler la raison: Ce vin donne sur le *casquin*. On dit que la grande joie lui a donné sur le *casquin*. Avoir quelque chose dans le *casquin*, Etre troublé ou malade: Qu'as-tu donc dans le *casquin*? Je te trouve tout drôle.

— Zool. S'est dit pour une partie élevée et distincte du dos, chez quelques animaux.

CASARABONELA, bourg d'Espagne, province et à 35 kilom. O. de Malaga, au pied d'une haute montagne, juridiction d'Alora; 3,900 hab. Exploitation autrefois importante de pierres à fusil.

CASARANO, bourg du royaume d'Italie, province d'Otrante, district et à 18 kilom. S.-E. de Gallipoli, ch.-l. de cant.; 2,748 hab.

CASAREGI (Joseph-Laurent-Marie), juriconsulte italien, né à Gênes en 1670, mort à Florence en 1737. Il s'est spécialement occupé de droit commercial, et il a fait autorité en ces matières. Ses œuvres ont pour titre: *Discursus legales de commercio* (Florence, 1719-1729; Venise, 1740).

CASAREGI (Jean-Barthélemy-Stanislas), poète italien, frère du précédent, né à Gênes en 1676, mort à Florence en 1755. Il fut reçu membre de l'Académie Arcadienne de Rome, et de celle de la Crusca. On lui doit une traduction en vers scioliti du poème *De partu Virginis*, de Sannazar; un livre de *Sonetti e canzoni* (1741), et une traduction en vers des *Proverbes de Salomon* (Florence, 1741).

CASAROTTI (l'abbé Flavio), littérateur italien, né à Vérone en 1772, mort en 1850. Il fut nommé professeur de belles-lettres dans sa ville natale, puis envoyé en la même qualité à Milan par le gouvernement autrichien. On a de lui un *Traité sur la nature et l'usage des diphthongues italiennes* (1813); des *Poésies bibliques* (1817); des *Lettres d'un oncle à son neveu*; des *Fables* et diverses dissertations morales et littéraires.

CASARQUE s. m. (ka-zar-ke — lat. *casarca*, même signifi.). Ornith. Genre de canards formé aux dépens des tadornes.

— Encycl. Le canard *casarque* ou *kasarka* est de la taille du canard ordinaire; par ses pieds, il se rapproche davantage de l'oie; néanmoins, il n'a pas la démarche gauche et disgracieuse de la plupart de ses congénères. Son vol est léger et peu bruyant; sa voix claire rappelle le son du cor de chasse. Le *casarque* habite l'extrême nord de l'Europe et

de l'Asie; il abonde surtout en Sibérie. Aux approches de l'hiver, il abandonne ces régions glacées, et, comme tous les oiseaux migrateurs, transpire dans des climats plus doux. On le trouve alors en Perse, dans l'Inde et jusqu'en Turquie. Au printemps, il retourne vers les contrées polaires. Ce canard va ordinairement par couples. La femelle niche dans les cavernes et les fentes des rochers; elle pond huit à dix œufs blancs, à coquille lisse, un peu plus gros que ceux du canard sauvage. Le *casarque* n'est ni craintif ni farouche; il se laisse facilement approcher; il est vrai que, dans les pays où il abonde, on ne le chasse jamais. Plusieurs voyageurs prétendent que la chair en est savoureuse et délicate; mais, en général, on la dit détestable; on va même jusqu'à la regarder comme malsaine.

CASAS (Barthélemy de Las). V. LAS CASAS.

CASAS-GRANDES, nation paisible du plateau central de l'Amérique du Nord, qui habite la rive méridionale du Gila. Des maisons construites à plusieurs étages, valurent à ce peuple agricole, qui est vêtu et assez avancé en civilisation, le nom de *Casas-Grandes*, qui lui fut donné par les missionnaires espagnols Gardés et Font. Ces missionnaires visitèrent les Casas-Grandes en 1773.

CASATI (Paul), théologien et mathématicien, né à Plaisance en 1617, mort à Parme en 1707. Il entra dans l'ordre des jésuites, professa la théologie et les mathématiques, et fut envoyé en Suède, où il décida la reine Christine à se convertir au catholicisme. A son retour, il dirigea l'université de Parme. On lui doit: *Vacuum proscriptum* (Gênes, 1649); *De terra machinis mota* (Rome, 1668); la *Tromba parlante* (Parme, 1673); *Mechanicorum libri octo* (Lyon, 1684); *De igne dissertationes* (1686 et 1695); *Hydrostaticæ dissertationes* (1695); *De angelis disputatio theologica* (1703); *Opticæ dissertationes* (1705).

CASATI (Christophe), historien et juriconsulte italien, né à Milan en 1722, mort en 1804. Il s'appliqua toute sa vie à l'étude de la jurisprudence et à celle des vieilles chartes, et il publia (Milan, 1799) une dissertation: *Dell'origine delle auguste case d'Austria e di Lorena*, où il cherche à démontrer que les maisons d'Autriche, de Lorraine et de France ont pour souche commune Eticon, premier duc de l'Allemagne inférieure.

CASATI (comte GABRIO), homme politique italien, né à Milan le 2 août 1798, d'une famille de Casate, inscrite au patriciat de Milan en 1522. Il étudia la jurisprudence et les mathématiques à l'université de Pavie, où il fut reçu docteur en droit et en sciences physiques (1820-1821). Partageant les aspirations patriotiques de la jeunesse italienne, il s'intéressa au mouvement libéral de 1821. Comme il n'était pas compromis, il chercha à soustraire quelques-uns de ses compatriotes au ressentiment du gouvernement autrichien. En décembre 1823 et en janvier 1824, il se rendit à Vienne pour sauver la vie à son beau-frère, Frédéric Confalonieri, condamné à mort. Il vécut dans la retraite de 1825 à 1833, puis consentit à exercer des emplois gratuits dans l'instruction publique et accepta, en 1837, la magistrature municipale de podestat ou maire, conférée par le vote de ses concitoyens. C'étaient les seules fonctions que l'Autriche eût laissées à l'élection des Milanais. Devenu podestat, M. Casati adressa au gouvernement des représentations sur la nécessité d'opérer des réformes dans une administration vicieuse. En 1844, il se rendit à Vienne pour désarmer le mauvais vouloir systématique de la cour. A la mort de l'archevêque de Milan, il réclama la nomination d'un archevêque italien. Du mois de septembre 1847 au mois de mars 1848, il soutint ouvertement une lutte légale, permanente, contre la domination autrichienne. Dans la soirée du 2 janvier 1848, il s'interposa, au péril de sa vie, entre les gardes de police et le peuple chargé par eux. Dans la soirée du 3, il protesta énergiquement auprès du maréchal Radetzky contre les violences des troupes. Bientôt la révolution française de Février vint surexciter les esprits à Milan. Le 18 mars, le podestat empêcha l'occupation militaire de la ville avant midi, et arracha au vice-gouverneur O'Donnell l'ordre d'éloigner ses sbires et la formation d'une garde nationale. Les événements marchèrent dès lors avec une extrême rapidité: le même soir, commença cette lutte de cinq jours qui força les Autrichiens à se retirer des murs de Milan. Dans la première journée, le podestat marcha à la tête du peuple pour faire sommation au gouvernement impérial; au retour, il essuya des décharges de mousqueterie. Le 20 mars, le gouvernement provisoire de la Lombardie était proclamé; le comte Casati fut élu président. Il favorisa l'annexion au Piémont et combattit le parti républicain. Président du conseil des ministres du roi Charles-Albert, qui écoutait et appréciait ses conseils, il s'efforça, mais en vain, d'obtenir le secours de la France. Les Autrichiens reprirent possession de Milan et de la Lombardie. Tant d'horreurs et d'atrocités furent alors commises, que la plume se refuse à les retracer!... Milan était soumis. Le 6 août, le comte Casati convoqua ses collègues du gouvernement provisoire pour maintenir la fusion avec les Etats Sardes, et pour se constituer en *consule lombard*. Ses collègues se rendirent à cet avis, et il fut élu président

de la consulte. Charles-Albert perdit la bataille de Novare, les exaltés accusèrent le comte Casati d'avoir compromis la cause italienne par trop de confiance en Charles-Albert.

Naturalisé Piémontais, le comte Casati fut nommé sénateur du royaume (1853), il occupa le ministère de l'instruction publique en 1859, à l'époque des pleins pouvoirs, et soumit à la sanction royale la loi du 13 novembre qui règle la constitution de l'enseignement public. En 1860, il fut nommé vice-président du sénat, et président du même corps en 1867. Commandeur de l'ordre des Saints-Maurice-et-Lazare et de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand avant 1848, le comte Casati fut créé grand officier de l'ordre mauricien et nommé chevalier de la Légion d'honneur (1859), pour les soins qu'il avait donnés aux blessés de l'armée alliée dans les hôpitaux.

CASATI (le chevalier Antonio), publiciste et diplomate italien, fils du précédent, mort en 1857 à Madrid, où il était secrétaire d'ambassade, fut envoyé en 1855 à Florence comme secrétaire de légation; mais le grand-duc refusa de voir dans le jeune diplomate un sujet piémontais, et par conséquent de le recevoir à sa cour en cette qualité. Cette affaire fit grand bruit dans la presse européenne; mais le cabinet de Turin eut la courtoisie de ne pas insister auprès du grand-duc, et appela à un poste plus élevé le chevalier Casati. Auteur de divers opuscules sur l'archéologie, l'économie politique et l'administration publique, il a de plus laissé un ouvrage historique intitulé : *Milan et les princes de Savoie*. Ce livre, qui contient des documents très-instructifs, notamment sur les événements de date récente, a été réimprimé, après la mort de l'auteur, sur son dernier manuscrit, plus complet que le premier (Turin, 1859, 1 vol. in-12).

CASA-TILLY (don François-Xavier-Evéard, Garcia de Paredes, marquis de), amiral espagnol, né en 1712, mort en 1795. Entré dans la marine dès l'âge de quinze ans, il commanda la flotte espagnole dans l'expédition de 1778 contre les colonies portugaises sur les côtes du Rio de la Plata. En 1794, il fut élevé au grade suprême de capitaine général des armées navales et rendit de grands services à son pays dans la guerre contre la France.

CASATISMA, petite ville du royaume d'Italie, province et à 8 kilom. N.-E. de Voghera, chef-lieu de mandement; 2,905 hab. Récolte de riz et de maïs; élève de vers à soie.

CASBAUBON (Isaac), savant critique et théologien calviniste, né en 1559 à Genève, de parents réfugiés, mort à Londres en 1614. Revenu en France grâce à l'édit de janvier, Casaubon père, nommé pasteur à Crest, s'occupa activement à développer les facultés précieuses de son enfant. La troisième guerre de religion interrompit cette éducation commencée. Reprise après la paix de 1570, elle fut de nouveau suspendue à l'époque de la Saint-Barthélemy. La famille Casaubon prit alors la fuite, se retira dans un bois, et c'est là, dit-on, qu'Isaac Casaubon reçut les premières leçons de grec. Il apprit cette langue avec une extrême facilité pendant le séjour qu'il fit à Genève, et, en 1583, il fut appelé à remplacer un professeur dans l'académie de cette ville. On l'aimait beaucoup à Genève : Th. de Bèze devint son ami intime après avoir été son professeur de théologie. Le célèbre Henri Estienne lui donna sa fille Florence en mariage. La pauvreté et le désir de donner à ses nombreux enfants une éducation libérale lui firent accepter une chaire de grec et de belles-lettres à l'université de Montpellier; il arriva dans cette ville au mois de janvier 1596. Mais les plus honteuses avanies l'y attendaient. On réduisit d'une manière sordide les dédommagements qu'on lui avait promis et qui l'avaient décidé à quitter Genève; on diminua son traitement au point de le supprimer presque entièrement. Fatigué et dégoûté, Casaubon partit pour Lyon en 1598. Là bienveillance de Henri IV mit un terme à la situation précaire dans laquelle il se trouvait. Ce prince avait entendu parler de lui avec de grands éloges; il lui envoya de Vico avec la mission de l'amener à Paris. Le 3 janvier 1599, Casaubon recevait l'ordre suivant de la part du roi : « Ayant défrayé de remettre sus l'université de Paris, et d'y attirer pour cet effet le plus de savants personnages qu'il me sera possible....., je me suis résolu de me servir de vous pour la profession des bonnes lettres en ladite université, et vous ay à ceste fin ordonné tel appointement que je m'assure que vous vous en contenteriez. » Casaubon partit sur-le-champ, fit une excursion à Genève pour revendiquer les droits de sa femme sur l'héritage de Henri Estienne, et arriva à Paris au mois de mars de l'année 1600. Déjà, à cette date, Henri IV s'était laissé circonvenir par les jésuites, et il préparait la fameuse conférence entre Du Perron et Duplessis-Mornay. Il appela Casaubon comme commissaire protestant dans cette grave circonstance. S'étant prononcé pour Du Perron, le savant helléniste se vit en butte, non-seulement aux soupçons, mais aux calomnies de ses coreligionnaires. On l'accusa de trahison, mais il demeura inébranlable dans la foi protestante, tout en faisant de grandes réserves sur les doctrines soit de Luther, soit de Calvin. Les catholiques crurent l'avoir gagné, et ne manquèrent pas de l'obséder pour hâter son abjuration. Quo ne firent pas les jésuites pour l'amener à une

abjuration qui eût été pour eux une si belle victoire ? Mais Casaubon resta ferme. Il eut la douleur de voir son fils aîné céder aux instances des jésuites et se convertir au catholicisme. Ce fut pour lui une douloureuse secousse : *O Satana insidias ! s'écrit-il, quæ non potueris me impellere ut imagines adorarem, ut doctrinam diabolorum amplecterer, ut filium natu maximum mihi corruperunt et corrumperunt !* Cependant Henri IV n'osait pas lui donner la chaire de professeur qu'il lui avait promise; il le nomma d'abord sous-garde de sa bibliothèque, puis, en 1604, il lui accorda le titre de bibliothécaire avec une pension de 400 livres.

L'assassinat du roi par Ravalliac et la recrudescence de bigotisme qui suivit ce lamentable événement décidèrent Casaubon à se réfugier en Angleterre. Il y fut accueilli avec distinction par Jacques 1^{er}, qui le nomma conseiller et lui conféra des prébendes, l'une à Cantorbéry, l'autre à Westminster, ajoutant à ces dons une pension de 4,000 livres. Cette position brillante détermina Casaubon à se faire naturaliser Anglais. Il le fit le 3 janvier 1611, et mourut à Londres trois ans plus tard.

Casaubon était un critique excellent, mais surtout un helléniste d'une rare érudition; il était renommé pour sa mémoire prodigieuse, l'amenité de son caractère, et, il faut le dire aussi, pour les excès de son amour-propre. Tous ses contemporains avaient pour lui la plus grande estime. L'évêque Huet faisait, toutefois, ses réserves, lorsqu'il l'appelait un grand homme s'il eût été catholique (*vir magnus si catholicus fuisset*). Scaliger, qui lui était supérieur par certains côtés, reconnaissait en lui un maître pour les détails de l'érudition et de la critique. Les jésuites seuls, qui le poursuivaient d'une haine implacable, ont essayé de nuire à sa réputation et de décrier son style comme sa science. Mais on sait qu'en pareille matière les révérends Pères n'ont pas l'habitude de s'attaquer aux faibles.

On peut dire que Casaubon a été l'un des premiers qui aient compris la vie et les usages des anciens dans leur ensemble, et qui en aient pénétré surtout les côtés moraux. Ses observations sur la phraséologie ont été fort utiles, et, de nos jours encore, elles possèdent une grande valeur. Comme helléniste, il s'est rendu justice à lui-même dans une lettre où il dit : « Peut-être ne sais-je pas grand-chose; mais ce que je sais, c'est que dans ce siècle il n'est pas un seul grec à qui les lettres doivent plus qu'à moi. » Ce n'est pas là de la vanité; Casaubon avait le sentiment de son propre mérite, et d'ailleurs, en faisant ainsi son éloge il répondait aux attaques d'un jésuite de Candie. Ordinairement il passait sous silence les injures qu'on lui adressait; son fils Méric a cru devoir réfuter les écrits calomnieux d'André Rudimon, de Scioptius et de Boulenger, qui sont maintenant jugés.

Les œuvres de Casaubon sont si nombreuses que nous devons nous contenter de signaler les plus importantes. Ses deux premiers ouvrages ont paru sous le nom de *Hortibonus*, pseudonyme qu'il avait choisi parce qu'en dialecte dauphinois *casau* signifie un jardin; ce sont : *In Diogenem Laërtium notes* (Morgis, 1583, in-8°), dédiées à son père, qui lui écrivit à cette occasion qu'une note sur la sainte Ecriture lui serait plus agréable que tout le travail qu'il consacrait aux auteurs profanes; les *Lectiones Theophrasti* (Genève, 1584, in-12); *Strabonis geographia, græce et latine* (Genève, 1587, in-fol.). Cette édition, encore très-appréciée de nos jours, fonda la réputation européenne de Casaubon, qui avait alors vingt-huit ans. Elle a été reproduite à Paris en 1620 (in-fol. avec des additions). En 1587, il publia aussi, pour être agréable à son père, le *Novum Testamentum græcum, cum notis et variis lectionibus*, dont les notes concernant les Evangiles et les Actes des apôtres ont été insérées dans les *Critiques sacræ d'Angleterre*. On lui doit aussi des éditions de Denys d'Halicarnasse (Genève, 1588), des œuvres d'Aristote (Lyon, 1590, in-fol., avec notes marginales), *Theophrasti characteres ethici, græce et latine* (Lyon, 1592, in-12). Cette première édition avait été rédigée au moment où Casaubon était en voyage et privé de ses livres, et cependant Scaliger écrivait peu après l'avoir reçue : « A peine j'eus goûté à tes *Characteres de Theophraste*, j'en fus transporté et je te dirai très-sérieusement je n'ai pu m'empêcher de faire ton éloge avec toute la chaleur que donne l'amitié, et cependant tout ce que j'ai pu dire est resté bien au-dessous de ce que mérite ton génie. » Casaubon donna de cet ouvrage une édition plus soignée en 1612. La publication de l'*Apologie d'Apulée* (Heidelberg, 1594), dédiée à Scaliger, augmenta encore l'estime de ce dernier pour l'auteur, et l'engagea à faire tout son possible pour l'attirer à Leyde. Le *Sudone* (Genève, 1595, in-4°) est aussi fort apprécié.

Cependant Casaubon préparait une œuvre de longue haleine, son *Athénée*, dont le texte parut en 1597, à Lyon, aux frais de Compelin, avec la traduction latine de Jacques Delachamp. La préface et les notes furent imprimées à part, en 1600, sous ce titre : *Animadversionum in Athenæi deipnosophistas libri XV*. Texte et notes ont été reproduits en 1612 et en 1654. Les remarques, dans lesquelles sont restitués avec un grand bonheur une foule de passages du texte, ont porté à son apogée la gloire de leur auteur : le jugement des contemporains

n'a point été infirmé, et personne n'a jusqu'ici surpassé Casaubon. Lefèvre de Villebrunne, qui a donné une traduction française d'*Athénée*, s'est seul permis de l'accuser de plagiat et d'inexactitudes; mais il a été démontré que ces reproches re tombaient en plein sur l'accusateur. On cite encore l'édition des *Ecrivains de l'histoire Auguste* (Paris, 1603), et surtout celle de Polybe et *Aeneas Facticus* (Paris, 1609), avec une traduction latine qui passe pour un modèle. On en vante surtout la préface adressée à Henri IV. Parmi les dissertations savantes, il faut distinguer *De satyrica Græcorum poesi et Romanorum satyra libri duo* (Paris, 1605, in-8°). L'auteur soutient dans cet écrit que la poésie satirique des Romains n'avait aucun rapport avec le drame satirique des Grecs. Cette opinion, combattue par Nicolas Heinsius, est maintenant admise par tout le monde. Malgré la position presque neutre que nous avons vu prendre à Casaubon entre les doctrines catholiques et les doctrines protestantes, il a cependant écrit quelques ouvrages de controverse. Mais il l'a fait plutôt par amour pour la vérité et la science que pour aucune autre raison. Henri IV, dans un moment où il avait des griefs contre le pape, avait désiré la publication d'un livre contre les envahissements de l'Eglise; ce fut là l'origine d'un traité, *De libertate ecclesiastica*, dont l'impression était déjà fort avancée lorsque la querelle s'apaisa, et le roi fit détruire le tirage. Casaubon avait cependant communiqué en épreuves les 264 premières pages à quelques amis, et voilà comment ce fragment se trouve dans Goldast (*Collectanea de Mondochia santi Imperii*, t. I, p. 674). Casaubon avait aussi demandé au roi de pouvoir réfuter Baronius et Bellarmine, mais Henri IV avait répondu que le temps n'en était pas encore venu. Ce fut donc pendant son séjour en Angleterre, en 1614, que Casaubon publia ses *Exercitationes contra Baronium*, où il fit preuve d'une grande modération dans la forme. Les évêques anglais lui en voulurent de n'avoir pas été plus mordant, et les catholiques attaquèrent son œuvre avec la plus grande violence. Dans ses lettres, il se montrait moins réservé à l'égard de ses adversaires : « Je sais, écrivait-il à Prideaux, que j'ai découvert dans Baronius et Bellarmine d'innombrables aneries provenant d'une honteuse ignorance du grec. » Il réfuta aussi la théorie des jésuites sur le pouvoir royal dans *Ad Frontonem Duacum epistola* (Londres, 1611). Une autre brochure : *Epistola ad cardinalem Ferronium* (Londres, 1612, in-4°), exposant les idées religieuses de Casaubon et du roi d'Angleterre, passe avec raison pour être l'œuvre du second retouchée par le premier.

Les lettres de Casaubon ont été publiées d'abord par Gronov (La Haye, 1638, in-4°); mais le recueil le plus complet, qui se recommande aussi par son exécution typographique, est celui de Jansson ad Amsteloveen (Rotterdam, 1708, in-fol.), où l'on trouve aussi la collection des préfaces et des poèmes de Casaubon, ainsi que sa vie, tirée en majeure partie de son propre journal. Ses papiers sont conservés à la bibliothèque Bodléienne, et ont servi à J.-C. Wolf pour ses *Casauboniana* (Hambourg, 1710, in-4°). Ses remarques sur l'*Agamemnon* d'Eschyle se trouvent à la Bibliothèque impériale. Pour sa biographie, consulter, outre Ameloveen, cité ci-dessus, Ch. Nisard, dans le *Triumvirat littéraire au xvie siècle* : J. Lipsz, J. Scaliger et Casaubon (Paris, 1852), dont il faut toutefois user avec prudence. Voyez aussi *The life of Isaac Casaubon*, dans *Classical Journal* (t. XII, p. 172-184). Pour le catalogue de ses œuvres, voir Haag, la France protestante.

CASBAUBON (Méric-Florent-Etienne), fils du précédent, né à Genève en 1599, mort en 1671, fit ses premières études à Sedan, et suivit son père en Angleterre, après l'assassinat de Henri IV. Admis au grade de docteur par l'université d'Oxford, il attira l'attention publique par une apologie de son père, enlommée dans sa vie privée par divers écrivains catholiques. Jacques 1^{er} le prit sous sa protection à la suite de ce brillant début. Comblé de faveurs par ce souverain et nommé à la cure de Bledon, Casaubon devint en outre prébendaire de Cantorbéry et recteur d'Ickham. La guerre civile qui éclata sur ces entrefaites et la mort tragique de l'infortuné Jacques 1^{er} précipitèrent Casaubon dans le dénuement. Toutefois, Cromwell lui fit faire des offres brillantes s'il consentait à écrire une histoire impartiale de la révolution qui venait d'entraîner la chute de la royauté. Il s'y refusa, ne voyant dans Cromwell qu'un usurpateur. La reine de Suède, Christine, informée de son mérite et touchée de sa triste position, lui offrit une place d'inspecteur des universités de son royaume. Casaubon refusa encore. Il fut récompensé de sa fidélité à la restauration des Stuarts; tous ses bénéfices lui furent rendus, et il les conserva jusqu'à sa mort. On l'ensevelit dans la cathédrale de Cantorbéry. Ses contemporains virent en lui un homme d'un savoir considérable, quoique inférieur à celui de son père. Il excellait dans la critique et savait à merveille le latin. On a de lui environ trente ouvrages, dont nous citerons quelques-uns : *Mericus Casauboni, Isaaci filii, pietas contra maledicos patrii nominis et religionis hostes* (Londres, 1621, in-8°), ouvrage dans lequel on trouve la liste de tous les ouvrages du père de l'auteur et beaucoup de ses lettres; *Vindictio patris adversus impostorem qui librum ineptum et*

impium de origine idolatriæ nuper sub I. Casauboni nomine publicavit (Londres, 1624, in-4°); *Optati libri VII de schismate Donatistarum* (Londres, 1631, in-8°); *Terentius cum notis Arnabii in quatuor priores comedias, Merici Casauboni in Phormionem et Heceyram* (Londres, 1651, in-12); *De quatuor linguis commentarius pers prima* (Londres, 1656); *De la nécessité de la Réformation au temps de Luther* (Londres, 1664, in-4°), ouvrage écrit en anglais; *De la crédulité et de l'incrédulité* (Londres, 1668-1670, in-8°). L'auteur établit la réalité des esprits et des opérations surnaturelles. Méric Casaubon laissa de nombreux manuscrits qui se trouvent à la bibliothèque d'Oxford.

CASBAUX ou **CALSAILX** (Charles), consul de Marseille. Il offrit à Philippe II, roi d'Espagne, de lui livrer cette ville lorsque Henri IV fit valoir ses droits à la couronne de France. Ce traître fut tué par un bourgeois nommé Libertat, au moment où il allait recevoir le prix de sa trahison, en 1596.

CASBAUX (Charles, marquis de), agronome et publiciste français, mort à Londres en 1796. Il possédait des propriétés dans l'île de Grenade, et devint sujet anglais quand cette colonie fut cédée par la France, en 1763. De retour à Paris qu'il habita de 1788 à 1791, il émigra en Angleterre après le 10 août 1792. On lui doit : *Système de la petite culture des cannes à sucre*, dans le tome LXXIX des *Transactions philosophiques*; *Essai sur l'art de cultiver la canne et d'en extraire le sucre* (Paris, 1781); *Considérations sur quelques parties du mécanisme des sociétés* (1785); *Questions à examiner avant l'assemblée des états généraux* (Paris, 1788); *Simplicité de l'idée d'une constitution* (1789); *Considérations sur les effets de l'impôt dans les différents modes de taxation* (Londres, 1794), etc. Casaux a aussi enrichi de notes la traduction française du *Voyage d'Arthur Young*.

CASA-VALENCIA (POPAYAM, comte de), homme d'Etat espagnol, né vers 1760, mort en 1816. Après avoir rempli diverses fonctions diplomatiques, il devint conseiller d'Etat en 1809, sous le règne de Joseph Bonaparte, et il fut envoyé en mission à Paris en 1812. Trois ans après, il se rendit dans l'Amérique méridionale et fut nommé commandant d'un régiment. Surpris et fait prisonnier par Murillo, il parut devant un conseil de guerre qui le condamna à mort.

CASA Y RUJO (marquis de), homme d'Etat espagnol, né en 1754, mort en 1824. Il entra de bonne heure dans la carrière diplomatique, fut nommé ministre des affaires étrangères en 1818, vint à Paris en 1821 comme ministre plénipotentiaire, et fut encore appelé au ministère après le rétablissement de la monarchie absolue par l'intervention des armées françaises.

CASBAH s. f. (ka-sbâ — mot arab.). Citadelle et palais d'un souverain, dans les Etats barbaresques : *La CASBAH d'Alger*. C'est de la pointe la plus élevée de la CASBAH de Constantine que les femmes convaincues d'adultère étaient précipitées dans le torrent du Rummel. (A. Humbert.) Quelques-uns disent CASABA.

CASBEK, montagne du Caucase. V. KASBEK.

CASBOIS (dom Nicolas), mathématicien et physicien, président de la congrégation de Saint-Vannes, né en Lorraine dans la seconde moitié du xviie siècle, mort pendant l'émigration. Il a laissé des *Mémoires* sur les hygromètres, les aréomètres, les affinités chimiques; un *Cours de mathématiques* (1774, 2 vol.), etc. Casbois est le véritable inventeur de la méthode dite de Mlle Cérépais, pour la fabrication du vin.

CASCABEL s. m. (kas-ka-bèl — mot espagn. qui signif. grolot). Erpét. Nom donné au serpent à sonnettes, dans l'Amérique espagnole et portugaise.

CASCABELLE s. f. (kas-ka-bè-le — de l'espagn. *cascabel*, grolot). Erpét. Nom donné à la réunion de plaques coriées que le serpent à sonnettes porte au bout de sa queue, et qui produit le bruit particulier à ce reptile.

CASCADANT (ka-ska-dan) part. prés. du v. Cascader : *On entend le bruit du ruisseau cascasant sur les roches blanchâtres*. (Journ.)

CASCADE s. f. (ka-ska-de — de l'ital. *cascata*, chute, cascade, formé du lat. *cadere*, tomber). Masse d'eau qui tombe de rocher en rocher : *Un nombre infini de sources s'y précipitaient par cascades du haut du mont*. (Fonten.) Des CASCADES descendaient de tous côtés, bondissaient sur des lits de pierres comme les gaves des Pyrénées. (Chateaub.) Là, les fleuves tout entiers roulent en CASCADES immenses. (Salvandy.)

Là s'élançait en grondant la cascade écumante.

DELILLE.

L'onde bondit en limpides cascades.

MILLEVOTÉ.

Il Chute d'eau artificielle qui se brise plusieurs fois en tombant : *Faire établir une CASCADE dans son jardin. La foule s'arrête avec admiration devant la grande CASCADE de Saint-Cloud*.

— Fam. Chute par bonds et en dégringolant : *Il semblait à Cadroussie que les paroles du jeune homme avaient le son du métal, et qu'il entendait rouler des CASCADES de louis*. (Alex. Dum.)

Il cria, faisant la cascade :
Ami Phorbas, cher camarade...

SCARROT.

— Par ext. Objet foriné de parties étagées comme les eaux d'une cascade : *Comment avoir, comme cette grave duchesse, des cascades de chairs à la Rubens?* (Balz.) *Les femmes se penchaient hors des loges pour voir ruisseler sous les feux du lustre cette cascade de diamants.* (Alex. Dum.) *Il a une large face mélancolique, inondée sur les tempes de deux cascades de cheveux gris.* (Méry.) *Sur la marche supérieure se tient debout un second personnage, plus âgé, à la tête chauve, aux tempes veinées, dont la barbe tombe en longues cascades blanches sur la poitrine.* (Th. Gaut.)

— Fig. Saccade, secousse, irrégularité, marche inégale : *Discours plein de cascades, qui ne va que par cascades. Le fleuve du temps a ses cascades et ses chutes ; ce sont les révolutions.* (Boiste.) *Il Série, suite d'objets qui se suivent de près : Une cascade de notes sonores s'échappa du gosier de la cantatrice... Les débris de rive tombaient en cascades de tous les toits.* (H. Castille.) *Il Série de faits, vicissitudes qui se succèdent, qui sont liées l'une à l'autre et produisent un effet final : Apprendre une nouvelle par cascades. Samuel Bernard cubuta Lyon par sa banqueroute énorme, dont la cascade produisit les plus terribles effets.* (St-Sim.) *Votre paquet m'est venu à Paris après bien des cascades.* (Volt.) *Chute, lourde faute : Jugement de l'auteur, où étiez-vous quand il fit cette magnifique cascade?* (J.-L. de Balz.)

— Pop. Manque de parole : *N'allez pas me faire une cascade.*

— Argot des théâtres. Trait, geste comique ajouté par l'acteur au texte ou aux intentions de l'auteur : *Faire des cascades, c'est sortir de son rôle d'artiste pour usurper celui d'acteur dramatique.* *Prendre un rôle à la cascade, le dénaturer en le chargeant, interpréter comme grotesques les passages dont l'intention et le vrai sens sont seulement comiques.*

— Pyrotechn. Pièce d'artifice dont les feux imitent les nappes d'eau. On la forme en plaçant l'un au-dessus de l'autre, sur un arbre vertical, plusieurs légères châssis de bois garnis de fusées disposées horizontalement et en ligne droite. Les fusées partent toutes à la fois, au moyen de mèches de communication. On les charge ordinairement avec la composition appelée *feu chinois*.

— Mathém. *Méthode des cascades*, Méthode de résolution des équations qui consiste à approcher de la valeur de l'inconnue par des équations successives dont le degré va toujours en baissant : *Ce qui a le plus brillé a été sa méthode des cascades, qui résout les équations déterminées de tous les degrés.* (Fonten.) La méthode des cascades fut inventée en 1699 par le mathématicien Rollet. Elle avait pour but de résoudre une équation quelconque en la transformant en une série d'autres équations qui allaient toujours en baissant ou en tombant d'un degré : d'où le nom *cascade*. On trouve dans l'Analyse démontrée du P. Reynaud (1706), tout le détail de cette méthode des cascades qui est, dit d'Alembert, extrêmement pénible, peu commode et très-imparfaite dans la pratique.

— Epithètes. Belle, superbe, magnifique, bruyante, limpide, fraîche, argentée, brillante, rapide, écumeuse, écumante, bondissante, blanchissante, mugissante, retentissante.

Cascade (UNE), tableau de Van Everdingen, galerie d'Arenberg, à Bruxelles. L'eau tombe en écumant et couvre tout le premier plan, sauf un coin de rocher sombre qui fait repousser. Au second plan, à droite, un berger et une bergère gardent des moutons, près d'un chalet. A gauche s'élèvent des rocaillies et une grange en planches. Des pâturages, frappés à la d'une vive lumière, s'étendent au troisième plan, sous de grands arbres, parmi lesquels on distingue des pins. Cette composition, exécutée avec une largeur et une fermeté tout à fait magistrales, est signée en avant, sur une grosse pierre : *V. Everdingen*. « Elle n'a pas été peinte d'imagination, dit M. W. Bürger, mais bien certainement d'après des esquisses faites sur nature. » On sait, en effet, que Allart van Everdingen avait voyagé et étudié en Norvège et que, de retour en Hollande, il mit à la mode les Cascades et les *Torrents* par des peintures d'une vigueur extraordinaire. Il fut imité en ce genre par l'illustre Ruysdaël. Le Louvre possède un tableau d'Everdingen qui représente un torrent se précipitant à travers des rochers et faisant tourner un moulin. On rencontre de ses *Cascades* dans plusieurs musées ; une des plus remarquables, tant sous le rapport de la facture que sous celui de la composition, se voit à la pinacothèque de Munich : au fond d'une étroite vallée plantée de sapins, l'eau bondit et écume sur des quartiers de roche, près d'une forge à marteaux, et s'engouffre au premier plan ; trois personnages se détachent en silhouette sur l'eau blanchissante. Ce tableau est signé : *A. V. Everdingen*, 1656. Le musée de Berlin possède une autre *Cascade* du même maître, remarquable par ses dimensions : les fonds, où s'élève une montagne couronnée d'un vieux château, ont malheureusement noirci. Everdingen a gravé plusieurs compositions analogues.

CASCADER v. n. ou intr. (ka-ska-dé). Tomber en cascade : *CASCADER de rocher en rocher.*

— Argot des théâtres. *Faire des cascades*, charger son rôle, y faire des additions grotesques.

— Pop. Plaisanter follement, faire de grosses farces : *Femme criminelle, qui jonglez avec le nom de mes aïeux, je vous trouve escortée de gendins et en train de cascader dans le macadam fangeux de l'adultère.* (Delacour.) *Sur cette plage il folâtre, il cascade ! A cinquante ans ! cet âge est sans pitié !* (L. Lurine.)

CASCADES (rivière des), rivière de la Guyane française, qui prend sa source sur le territoire du quartier de Tonnigrande, reçoit à gauche la rivière de Tonnigrande et à droite la rivière du Tour de l'île de Cayenne. Au-dessous de ce confluent, elle se nomme rivière de Cayenne.

CASCADES (monts des), chaîne de montagnes de l'Amérique du Nord, formant, dans les Etats-Unis, la chaîne côtière des territoires de Washington et de l'Oregon. Elle se rattache au N. aux montagnes Rocheuses et joint au S. la sierra Nevada dans la Nouvelle-Californie, sur une étendue de 1,000 kil. Les points culminants de cette chaîne sont : le mont Jefferson, 3,090 mètres ; le mont Hood, 3,637 mètres. Les cascades nombreuses qui descendent des flancs de ces montagnes leur ont fait donner le nom qu'elles portent.

CASCADES (pointe des), cap de l'Océanie, sur la côte occidentale de la Nouvelle-Zélande, par 44° 24' de lat. S. et 166° 30' de long. E.

CASCADEUR, EUSE s. (ka-ska-deur; eu-ze). Argot des théâtres. Acteur, actrice qui cascade, qui charge les rôles comiques, qui leur ajoute des plaisanteries de son cru ou des gestes qui sont pas dans les intentions de l'auteur : *Les cascadeurs du Palais-Royal et des Variétés.* *Adjectif : Grassot cachait son érudition en public, car il ne craignait rien tant que d'être pris au sérieux ; il y eût perdu son prestige cascadeur, ses farces de la ville con-* *tribuant à le populariser au théâtre.* (Davidson.) *Si l'on en croit les échos des coulisses, Mlle Alphonsine ne serait pas trouvée assez cascadeuse pour entrer dans la peau d'une cuisinière.* (E. Souché.)

— Pop. Personne sujette à manquer de parole : *Ne comptez pas sur lui, c'est un cascadeur.* *Se dit aussi d'une femme très-légère en amour et qui est prête à accepter les hommages du premier venu.*

CASCAS, bourg maritime du Portugal, prov. d'Estramadure, à 25 kilom. N.-O. de Lisbonne, près du cap San-Roque ; port fortifié sur l'océan Atlantique ; 3,000 hab. Aux environs, sources thermales d'Estoril.

CASCARAL s. m. (ka-ska-jral). Linguist. Idiome de la petite tribu qui habite l'île du même nom ou de Saint-Bonaventure, dans la baie de Choco, région Orénoco-Amazone, dans l'Amérique du Sud ; idiome qui n'a de remarquable que la dureté et l'apreté de sa prononciation.

CASCAL s. m. (ka-skal). Helminth. Nom vulgaire des serpules, dans le midi de la France.

CASCALÈS (François), historien et littérateur espagnol, né dans le xvi^e siècle à Murcie. Il ouvrit dans cette ville une école de littérature qui eut du succès. On lui doit : *Discurso historico de la ciudad de Cartagena* (Valence, 1598) ; *Tablas poéticas* (Murcie, 1617) ; *Ars Horatii in methodum reducta* (Valence, 1659) ; *Cartas philológicas es a saber de letras humanas y varia erudición* (1634) ; *Nouvelles observations grammaticales*, etc.

CASCALHO s. m. (ka-ska-lo). Minér. Sorte de ciment ferrugineux dans lequel on trouve le plus ordinairement les diamants du Brésil : *C'est, comme on sait, une espèce de ciment naturel, rougeâtre, dit CASCALHO, qui indique la présence du diamant.* (Babinet.)

CASCALOTE s. f. (kas-ka-lo-te) — contract. de *cascarillote*, dimin. de *cascarille*. Bot. Nom vulgaire de la cascarille.

CASCANE s. f. (ka-ska-ne). Art milit. Puits de mine. *Il Vieux mot.*

CASCANOQUI s. m. (ka-ska-no-ki). Pharm. Ecorce tinctoriale employée comme fébrifuge.

CASCANTE, petite ville d'Espagne, prov. de Navarre, à 6 kilom. S. de Tudela, sur le Queyles ; 2,000 hab. Distilleries d'eau-de-vie ; salpêtrerie. Cette ville, autrefois importante, est le *Cascantum* des Romains ; elle fut enlevée aux Maures en 1114.

CASCARET s. m. (ka-ska-rè). Pop. Homme d'apparence chétive ; homme sans consistance.

— Argot. Ecu de trois livres ; somme de 3 francs.

CASCARILLE s. f. (ka-ska-rille ; il mil. — dimin. de l'espagn. *cascara*, écorce). Bot. Nom spécifique d'une plante du genre *croton*, famille des euphorbiacées, et de l'écorce de la même plante : *La CASCARILLE est originaire du nouveau monde.* (A. Richard.) *On prétend que la CASCARILLE est une des substances les moins corrosives.* (V. de Bonmare.)

— *Encycl.* La *cascarille* (*croton cascarilla*) appartient à la famille des euphorbiacées ;

c'est un arbrisseau haut de 2 m., dont la tige est recouverte d'une écorce d'un gris cendré ; ses fleurs sont monoïques, verdâtres et peu apparentes. La *cascarille* croît dans les régions centrales de l'Amérique. L'écorce en est employée en médecine comme tonique, stimulante et fébrifuge ; mais il est probable que, sous le nom de *cascarille*, on nous envoie en même temps les écorces de plusieurs espèces voisines de celle-ci. C'est un médicament actif, mais rarement usité aujourd'hui ; on l'associe ordinairement à l'écorce de quinquina.

CASCAROTTE s. f. (ka-ska-ro-te). Nom que l'on donne à de jeunes femmes du village de Ciboure, qui transportent sur leur tête, au pas de course, des sardines de Bayonne à Saint-Jean-de-Luz : *Les CASCAROTTES font dix lieues par jour ; elles habitent dans leur village un quartier séparé.*

CASCATELLE s. f. (ka-ska-tè-le — ital. *cascatella*, dimin. de *cascata*, cascade). Petite cascade : *On aperçoit à la fois le temple de Vesta et les CASCATELLES qui sortent d'un des portiques de la villa de Mécène.* (Chateaub.) *Une petite source sortait du creux d'un rocher et, de CASCATELLE en CASCATELLE, tombait avec un léger murmure dans un bassin naturel rempli de caisson sauvage.* (E. Sue.) *L'Italien roule dans ses syllabes sonores le frissonnement de ses oliviers, le roucoulement de ses colombes et le murmure sautillant de ses CASCATELLES.* (Ch. Nod.) *Rien n'est plus agréable que d'entendre gazouiller toutes les CASCATELLES à côté de soi.* (Th. Gaut.) *La Néva, moins effrayante que le Styx, forme, près du village de Pavlitz, des CASCATELLES qui ressemblent en miniature à celles de Tivoli.* (E. About.)

La poussière des cascates
Seule a mouillé son luth de myrtes couronné.

V. Hugo.

... Je hais les pleurards, les rêveurs à nœcilles,
Ces amants de la nuit, des lacs, des cascates,
Cet engance sans nom qui ne peut faire un pas
Sans s'inonder de vers, de pleurs et d'agendas.

A. de Musset.

— Par plaisant. Torrent, nombreuses attaques de paroles : *On peut maintenant tracer le marais du poisson et débattre le prix d'un haricot ou d'un maguereau, sans recourir sur la tête ces longues CASCATELLES d'assonances injurieusement bouffonnes.* (Th. Gaut.)

Cascates de Tivoli (LES), tableau de Joseph Vernet ; musée du Louvre. Au premier plan, au delà d'une masse de rochers formant arcade, plusieurs cascates se précipitent dans une rivière près de laquelle s'élèvent quelques fabriques et une tour en ruine. A gauche, deux pêcheurs et une femme sont arrêtés au bord de la rivière ; plus loin, on voit une ville au pied de hautes montagnes. A droite, un homme conduisant un mulet chargé cherche un chemin praticable à travers les rochers. Ce tableau, qui n'est qu'une simple étude de fantaisie, a été désigné à tort comme représentant une *Vue des cascates de Tivoli*. — On donne le même titre à une jolie toile de Karel du Jardin, qui appartient au musée de La Haye et qui est datée de 1673 : au bord de l'eau, des pêcheurs tirent un filet ; sur la berge, un homme à cheval conduit un âne rétif. Cette toile, qui a été payée 805 florins à la vente de la collection Lindert de Neufville, en 1765, a figuré au Louvre sous le premier empire ; elle a été gravée dans le *Musée Filhol*. La galerie de Florence possède un tableau de Martin Ryckaert, représentant les *Cascates de Tivoli*. Ce site romantique a d'ailleurs été peint par beaucoup d'autres paysagistes.

CASCAYEAUX (troubles des). Nom sous lequel on désigne les troubles qui eurent lieu vers 1630, en Provence, à l'occasion de l'établissement de nouveaux impôts et de nouvelles juridictions financières nommées *judis élections*. Le mot de *cascaveaux* vient du grelot, en provençal *cascavel* ou *cascaveau*, que les insurgés portaient attaché à une lanière de cuir blanc, en signe de ralliement. On venait prendre le grelot à Aix, de toutes les villes environnantes, et inscrire son nom sur le registre disposé *ad hoc*. Il ne tarda pas à se former à Aix même un parti opposé à celui des *Cascaveaux* : il fut appelé le *ruban bleu*, parce que le grelot que ses membres portaient, comme leurs rivaux, était attaché à un ruban de cette couleur. Ces troubles, dont les excès ensanglantèrent la Provence, durèrent jusqu'en 1633.

CASCAYEL s. m. (ka-ska-vèl). Grelot. *Il Vieux mot usité encore dans le Midi. Il On dit aussi CASCAYEAU.*

— *Erpét.* V. *CASCABEL*, autre orthographe du même mot. On sait qu'en Espagne le *b* est un équivalent du *v*.

CASCÉLIE s. m. (kass-sé-li). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, comprenant deux espèces trouvées au détroit de Magellan. Il correspond en partie au genre *créobie*. V. ce mot.

CASCELLIUS ou **CASELIUS** (Aulus), jurisconsulte romain, contemporain de César et d'Auguste. Républicain rigide, il s'opposa aux usurpations de César, refusa de donner une forme légale aux spoliations des triumvirs et n'accepta pas le consulat sous Auguste. Il ne resta rien de ses œuvres ; mais il est souvent cité dans le Digeste.

CASCHIAR, Cophte d'origine et fils d'un

fonctionnaire de Méhémet-Ali, qui avait des relations avec le consul de France à Alexandrie. D'après les conseils de ce consul, le jeune Caschiar fut envoyé à Rome pour y faire ses études, et dès qu'il put recevoir les ordres, on le nomma patriarche de Memphis, dans l'espoir de conquérir ainsi au christianisme une grande partie de l'Egypte ; mais à peine le nouveau patriarche fut-il installé dans ses hautes fonctions, qu'il se mit à prêcher la doctrine des monophysites. Un jésuite, qui l'avait accompagné, lui pece sur le dogme en Italie pour s'entendre sur le dogme avec l'Eglise établie ; à peine arrivé, il fut arrêté par ordre de l'inquisition, et après avoir subi la question, il fut excommunié, dégradé et condamné à mort, peine qui fut commuée en une prison perpétuelle.

CASCHIVE s. m. (kass-chi-ve). Ichthyol. Nom d'un poisson du genre *mormyre*, qui vit dans le Nil.

CASCIA, ville du royaume d'Italie, délégation et à 20 kilom. E. de Spolète ; 3,200 hab.

CASCIANO (SAN-), bourg du royaume d'Italie, province et à 15 kilom. S. de Florence ; 2,000 hab. Fabriques de draps, chapeaux de paille, poterie ; vins estimés. Dans les environs, on trouve la villa de Machiavel, actuellement propriété de la famille Maffei.

CASCIANO-DE-BAGNI (SAN-), bourg du royaume d'Italie, province et à 6 kilom. S.-E. de Sienne, dans la vallée de la Paglia. Célèbres sources acides thermales de 31° à 37° Réaumur, et un des établissements de bains les plus anciens et les plus fréquentés.

CASCINA, bourg du royaume d'Italie, province et à 15 kilom. S.-E. de Pise, près de la rive gauche de l'Arno ; 2,444 hab. Nombreux fours à poterie.

CASCO s. m. (ka-sko). Mar. Bateau de transport en usage à Manille.

— *Encycl.* Le *casco* est un bateau qui a de 12 à 14 m. de long sur 3 m. de large ; sa forme est celle d'une caisse rectangulaire, sauf à l'avant qui est plat et s'avance obliquement. Des baux saillants, destinés à supporter les hommes qui dirigent le *casco*, en réunissent les deux côtés. Ces bateaux sont couverts de toits mobiles et ronds, en rolin ; quelques-uns ont des voiles en nattes garnies de lattes ; ils ont alors deux mâts de différentes grandeurs, le plus petit placé à l'avant.

CASCOLYTRON s. m. (ka-sko-li-tron). Bot. Orthographe vicieuse du mot *CHASCOLYTRON*. V. ce mot.

CASCUN, UNE pron. (ka-skeun, u-ne). Ancienne forme du mot *CHACUN*.

CASE s. f. (ka-ze — lat. *casa*, qui se rattache au sanscrit *kaksha*. Ce mot, d'origine incertaine, réunit des acceptions très-diverses, qui se rattachent de près ou de loin au sens primitif de lieu clos, cachette, tanière, etc., suivant le dictionnaire de Péttersbourg. Au féminin, *kakshâ* ou *kakshyd* désigne une ceinture, un mur d'enceinte et l'espace qu'il renferme, et enfin l'intérieur d'une maison. Le persan *kāshah*, hutte de paille, *kāshān*, habitation d'hiver ; *kāshānah*, maison, salle, antichambre, portique, galerie, et aussi nid d'oiseau. Les corrélatifs européens de *kaksha*, dans ses significations diverses, sont très-nombreux. Parmi ceux qui s'appliquent à un espace clos de dimensions variables, on peut signaler les suivants : grec, *kapsa*, d'où le latin *capsa* et le français *caisse* ; latin, *casa*, *casula*, en français *case* ; irlandais, *cos*, caverne, cachette, asile, caverne ; *cosair*, lit ; lithuanien, *kaszus*, grande corbeille, et les diminutifs *kaszete*, *kaszikhas* ; ancien slave, *koshi*, corbeille, *kosheti*, besace, boîte ; polonais, *kosa*, corbeille et hutte de branchage, *koszar*, parc à moutons, etc. Une seconde série d'analogies se révèle pour le sanscrit *kaksha*, dans le sens d'aisselle, de flanc, de cavité du corps ; ainsi le persan *kash*, aisselle, coin, angle ; le latin *coxa*, flanc, hanche ; l'irlandais *cos*, cuisse, jambe ; pied, et *caise*, vulve ; l'ancien allemand *hubs*, mollet. Comme le remarque avec raison M. Pictet, ces rapprochements multipliés s'appuient les uns sur les autres et témoignent de la haute ancienneté de ce terme qui doit avoir été appliqué à désigner aussi l'intérieur de la maison. Petite et chétive habitation ; se dit surtout aux colonies : *Une CASE de nègres. La CASE de Marguerite se trouvait au milieu du bassin.* (B. de St-P.) *Des esclaves cultivent depuis longtemps autour de leurs CASES du tabac pour leur usage.* (Raynal.) *La maison où nous arrivâmes au bout d'une demi-heure tenait de la ferme d'un Anglais et de la CASE d'un créole.* (Chateaub.) *Le nègre se rappelle toujours sa CASE, sa zagaie, son bananier.* (Chateaub.)

Voyez-vous ces cases étroites
Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés !
LA FONTAINE.

— Par ext. Compartiment dans un meuble, un tiroir, une boîte : *Elle déposa ses bagues dans les CASES de sa boîte à bijoux.*

— Fam. *Patron de la case*, Maître de la maison : *Le Gênois devint à son tour le PATRON DE LA CASE.* (Le Sage.)

— *Cases du cerveau*, Divisions imaginaires du cerveau, représentant chacune une faculté diverse : *Il devient réellement insupportable*

de converser avec des hommes qui n'ont dans le cerveau que des cases où tout est pris, et où rien d'extérieur ne peut entrer. (J. Joubert.) Le réclatateur se retire et s'enfonce en lui-même; il se loge dans les cases de son cerveau, où toutes les phrases sont proprement rangées à leur ordre. (Cormen.)

— Techn. Cuisse placée sous le bluteau d'un moulin. Il Boite où étui en terre cuite, dans laquelle on enfume, pour la faire cuire, une pièce de poterie précieuse, afin de la garantir de l'action immédiate de la flamme, de la fumée et de la cendre qui pourraient en salir et en colorer la surface. Il Peu usité. On dit plus ordinairement CASSETTE ou CAZETTE, et, par corruption, GAZETTE.

— Chem. de fer. Compartiment d'un wagon-écurie.

— Jeux. Aux dames et aux échecs, Chacun des carrés de l'échiquier, du damier ou d'un autre jeu analogue :

Chacun sur son damier fixe d'un œil avide
Les cases, les couleurs, et le plein et le vide.

DELLILLE.

Plus de projets à deux, de mutuelle extase!
Sa vie est un damier dont l'occupe une case,
Rien de plus.

E. AUGIER.

Il Au trictrac. Demi-case, Dame seule sur une flèche. Il Sur-case, Flèche sur laquelle il y a plus de deux dames. Il Case du diable, La septième en comptant des piles; on la nomme ainsi parce que le plein se fait très-difficilement, quand il s'achève par cette case. Il Case de l'écolier, La plus près du coin de repos et la dixième en comptant des piles: c'est par cette case que les habiles joueurs cherchent à finir le plein. Il Cases alternées, Cases entre chacune desquelles il y a une flèche vide. Il Cases hautes ou basses cases, Cases qui sont les plus éloignées de votre adversaire. Il Cases basses ou basses cases, Cases qui en sont le plus près. Il Cases contiguës de la première espèce, Cases qui ont un côté commun à elles deux et une couleur différente. Il Cases contiguës de la seconde espèce, Cases qui n'ont qu'un angle de commun et une même couleur. Il Faire une case, Mettre deux dames sur une flèche. Il Faire fausse case, Se tromper en voulant faire une case, et toucher une autre dame que celle qui peut servir. Il Pousser case, Pousser une masse de dames qui remplissent des cases contiguës. Il Tourner une case, Oter une dame d'une case déjà faite, pour composer une autre case.

— Pratiq. Compartiment dans un registre dont les colonnes sont divisées dans leur hauteur par des lignes horizontales: L'acte est enregistré au verso du folio 12, case 5.

Case de l'oncle Tom (LA) (Uncle Tom's Cabin, Boston, 1852, 2 vol. in-12), roman abolitionniste anglo-américain de mistress H. Beecher-Stowe, dont le succès rapide est un des plus remarquables événements littéraires de notre temps. The national Era, journal abolitionniste de Washington, en eut la première, et il publia en feuilletons, dans le courant de l'été de 1851, le chapitre contenant le récit de la mort de l'oncle Tom, qui termine l'ouvrage. Cette publication causa une telle émotion que l'auteur la fit suivre d'une série de scènes et d'esquisses qui, terminées en mars 1852 et réunies, formèrent une œuvre complète, et peu après le roman fut réimprimé à Boston, en deux volumes. Au mois de novembre de la même année, cent cinquante mille exemplaires en avaient été vendus seulement en Amérique, et, avant 1853, ce chiffre atteignait trois cent cinquante mille. La première édition anglaise fut publiée au mois de mai 1852, et une année suffit à mettre en circulation un million d'exemplaires. En même temps, l'ouvrage était traduit en français, en italien, en espagnol, en danois, en suédois, en hollandais, en allemand, en polonais et en magyare. La traduction italienne eut les honneurs de l'index. Le théâtre ne tarda pas à s'emparer du sujet traité par M^{me} Beecher-Stowe, et de nombreuses pièces se produisirent sur les principales scènes de l'Europe et dans les États libres de l'Amérique du Nord. L'influence morale de ce roman, moins extraordinaire à la vérité que sa popularité littéraire, fut cependant considérable: c'était, en effet, un véritable pamphlet politique et une attaque audacieuse à la loi sur les esclaves fugitifs de l'Amérique, loi dont l'exécution barbare ne tarda pas à devenir impossible, par suite de ce réquisitoire qui en signalait les dispositions cruelles au monde civilisé. Cet accueil fut universel; de toutes parts, on s'émua à cette touchante peinture qu'une plume énergique et passionnée nous présentait de l'état de plusieurs millions d'hommes victimes d'un esclavage cent fois plus dur et plus abrutissant que celui de l'antiquité. M^{me} Beecher-Stowe avait puisé dans sa vie même, et dans les scènes dont elle avait été témoin, les éléments de son impitoyable satire contre le honteux système qui tend chaque jour à disparaître et dont l'Amérique elle-même ne gardera bientôt plus que le souvenir.

L'action débute dans le Kentucky, sur les domaines de M. Shelby, maître indulgent, mais sans prévoyance, spéculateur trop porté à livrer sa confiance aux chances aléatoires. A côté de sa demeure s'élève une jolie cabane construite en bois; c'est là qu'habite

avec sa femme, la tante Chloé, le plus habile, le plus intelligent, le plus probe des esclaves, le véritable intendant de la ferme, en un mot, l'oncle Tom. Et ici, qu'on nous permette d'ouvrir une parenthèse. Le titre du roman de M^{me} Beecher-Stowe, Uncle Tom's Cabin, a été traduit chez nous de deux façons, tantôt oncle est resté oncle, tantôt il est devenu père, et les nouveaux traducteurs de l'ouvrage se sont partagés en deux camps: les uns pour affirmer qu'il fallait écrire le Père Tom, les autres pour soutenir qu'il fallait écrire l'oncle Tom. L'oncle Tom a prévalu, oncle pris dans le sens familier du mot français père. Nous n'en avons pas moins eu des ennemis acharnés de l'oncle, qui, non contents d'arborer à grand renfort de préface et d'articles de journaux le drapeau du père, ont cru devoir supprimer la case ou cabane (cabin) qui figure dans le titre original. C'était pousser l'ardeur trop loin. Oncle ou père, le vieux Tom a une cabane, et il n'était pas indispensable de la lui ôter.

Quoi qu'il en soit, le héros principal est une de ces créatures qu'on voudrait voir moins parfaites; l'intérêt n'en deviendrait que plus saisissant. L'oncle Tom est résigné, patient; il pardonne les injures, et, sous la bastonnade, il sait souffrir et se taire « sans murmurer », comme disait feu Scribe. Lorsque les nègres sont réunis dans sa cabane, il leur fait des sermons dont le ministre de la paroisse lui-même aurait pu se montrer jaloux. Tom est un vrai chrétien, dans la rigoureuse acception du mot.

Certes, ce n'est pas pour lui qu'a été rendu le bill sur les esclaves fugitifs; serviteur dévoué, il a bercé dans ses bras son maître enfant, et maintenant M. Shelby peut le vendre si cela lui convient, Tom ne poussera pas une plainte, ne cherchera pas à fuir. C'est assurément une création souvent fort intéressante que ce personnage de Tom, qui peut supporter sans trop de désavantage le parallèle avec le Caleb Balderstone de Walter Scott. Et cependant, on ne peut s'empêcher de trouver que ce pauvre mouton à la toison noire et crépue béle un peu trop de résignation. Cette monotonie fatigante, agace les nerfs à la longue, et l'on voudrait la voir interrompue de temps en temps par quelques sourds rugissements de colère. C'est un saint, ce nègre, un saint né pour baiser et bénir la main qui l'envoie en paradis à grands coups de fouet.

Or, il advient que, pendant que le bonhomme enseigne à lire dans la Bible au fils de son maître, celui-ci, poursuivi pour des billets qu'il a souscrits, vend le vieil esclave à un trafiquant nommé Haley. Il veut également se défaire d'Elisa, la femme de chambre de sa femme, et de son enfant; mais Elisa a connaissance de ce projet, et elle en prévient aussitôt son mari, George Harris, maître hardi, qui s'enfuit au Canada tandis qu'Elisa s'échappe à son tour la nuit suivante. Portant son enfant dans ses bras, elle traverse l'Ohio sur des glaces flottantes et se soustrait ainsi à son nouveau propriétaire, sur lequel sa beauté a fait une impression dont elle est justement effrayée. Elle trouve enfin un asile momentané dans une famille de quakers; son mari l'y rejoint, et tous deux, avec leur enfant, continuent à fuir, tandis que Tom Loker et Marks, les marchands d'esclaves payés par Haley, galopent avec les officiers de justice pour les ressaisir. Tom Loker, sur le point de les atteindre, est tué par George Harris, et ses compagnons, effrayés de l'audace du mulâtre, abandonnent momentanément leur poursuite. Pendant ce temps, que devient Tom? Tom est emmené par Haley avec d'autres esclaves sur un bateau à vapeur. Parmi les passagers en route pour la Nouvelle-Orléans se trouve un gentleman, dont la fille Eva court le plus grand danger pendant la traversée. Sur le point de se noyer, Eva est sauvée par le vieux nègre, qu'à sa prière le gentleman consent à acheter. Tom passe plusieurs années de bonheur chez le colon; mais un jour celui-ci est assassiné, ses esclaves vendus, et notre héros devient alors la propriété de M. Legree, possesseur d'une plantation de coton près de la rivière Rouge.

Ce nouveau maître, homme à face bestiale, sans mœurs, dépourvu de toute intelligence véritable de ses intérêts, a pour principe d'économie domestique de faire travailler ses esclaves au delà de leurs forces, « car, dit-il, il coûte moins cher d'en remplacer un lorsqu'il meurt, que de l'épargner lorsqu'il est bien portant. » Ici commence une histoire horrible qui peut se résumer par ces seuls mots: des coups de fouet. Dans cette maison de torture, Tom mourra victime de son humanité et de sa fidélité. Une mulâtresse nommée Cassy, fille naturelle d'un riche planteur mort avant d'avoir pu la rendre libre, est tombée, de main en main, au pouvoir de Legree, qui en a fait sa maîtresse. Fière et orgueilleuse comme une fille qui a du sang blanc dans les veines, et qui a reçu une éducation dont le sort ne lui a pas permis de jouir, Cassy a conquis sur Legree un certain empire; elle est parvenue à dompter et à endormir la bête, qui quelquefois pourtant se réveille et montre les dents. Un jour, entre autres, elle a voulu prendre le parti d'une jeune femme de sa couleur qui résiste aux brutales obsessions de Legree, et le planteur furieux ordonne à Tom de la fouetter: « Je ne le ferai pas, maître, répond l'esclave; j'aime mieux mourir que de commettre une injustice. » Tom paye aussitôt

cette noble réponse. Le supplice qu'il n'a pas voulu infliger à la mulâtresse, on le lui inflige avec une cruauté sans nom, et son corps n'est bientôt plus qu'une plaie. La pauvre Cassy le soigne en secret pendant la nuit et lui propose de s'échapper avec elle et la jeune esclave objet des convoitises de Legree. Tom refuse, comme il a déjà refusé de s'enfuir autrefois de la ferme de M. Shelby. L'esclave selon l'Évangile, pour nous servir du mot de l'auteur, se résigne à mourir et invoque Dieu. Les deux femmes partent seules; Legree fait tomber sa colère sur Tom, à qui il ne peut arracher son secret, et le malheureux nègre, martyr de son dévouement, expire après avoir eu toutefois la consolation de revoir George Shelby, le fils de son premier maître, qui vient, mais trop tard, pour le racheter; Tom ne reverra jamais sa case; il va trouver l'éternelle Jérusalem, dont il a lui si souvent le nom dans la Bible et dans ses cantiques.

Tel est en substance ce livre, qui échappe en quelque sorte à l'analyse; c'est par les détails surtout que l'auteur fait ressortir la déplorable condition des noirs. L'impression universelle que produisit la Cabane de l'oncle Tom s'explique moins par l'intérêt du sujet que par la vivacité avec laquelle l'auteur peignait et pétrissait l'esclavage. La critique lui reprocha bien des défauts d'ordre et de composition, mais le public vit avant tout un plaidoyer chaleureux, écrit avec le cœur pour le service d'une noble cause. On mit en doute que la Case de l'oncle Tom fût un tableau fidèle de l'esclavage tel qu'il existait au moment de la publication du livre; cependant les caractères des trois maîtres de Tom sont pris sur nature, et l'auteur a eu soin plus tard de nous le prouver. M. Shelby représente, comme nous l'avons dit, l'injustice involontaire; Augustin Saint-Clare la sensibilité élégante, qui n'est qu'un égoïsme déguisé; enfin Legree est la brute passionnée et cruelle, qui, aux prises avec l'esclave, le torture ou le fait servir à ses plaisirs horribles. Cependant un procès fut intenté à mistress Stowe au nom des lois établies, qui ne s'accommodent pas toujours des protestations de la morale. L'auteur, à quelque temps de là, publia sous ce titre: Clé de la case de l'oncle Tom (Boston, 1853, in-8°), un commentaire qui prouve que son ouvrage a été une combinaison soigneusement extraite d'incidents réels, de faits réellement accomplis, de paroles réellement dites, groupés selon les nécessités d'un résultat à obtenir, absolument comme le mosaïste assortit ses fragments de pierre d'après leurs couleurs variées, ou vue du tableau qu'il se propose. « Sa mosaïque est de cailloux, ajoute l'auteur; la nôtre est de faits. » Mistress Beecher-Stowe y dit encore que c'est « comme histoire incontestable qu'il est convenable de défendre son ouvrage contre les attaques dont il est l'objet. » L'auteur est tout prêt à reconnaître que son livre n'offre qu'un tableau fort atténué de l'esclavage aux États-Unis; il n'en pouvait être autrement, par cette simple raison que l'esclavage, en quelques-unes de ses conséquences, est trop révoltant pour que l'artiste ose entreprendre de les reproduire. Un ouvrage qui aspirerait à le montrer sans réserve tel qu'il est serait un ouvrage qu'on ne saurait lire. Dans toute œuvre destinée aux plaisirs de l'esprit, un voile doit être étendu sur ce qui, par trop d'exactitude, irait à l'encontre du but. Dans la Clé de la case de l'oncle Tom, mistress Stowe reprend son récit dans l'ordre même où on le connaît, et rappelle les incidents qui lui ont suggéré chaque portion de ce récit. Comme preuves à l'appui des faits articulés, elle a réuni de nombreux documents sur le trafic des esclaves: des lettres, des articles de journaux, des documents officiels et jusqu'à des sermons. Tout ce qui peut porter efficacement contre ce qu'on a appelé souvent l'institution providentielle de l'esclavage y a trouvé sa place. Ce recueil, où les pièces du procès sont groupées avec intelligence, est le complément indispensable du roman lui-même, de ce beau et magnifique livre, qui a plus fait pour la question dont il s'occupe que tous les discours des congrès, que toutes les colères des philosophes. Une faible main de femme a fait jaillir l'étincelle qui devait mettre le feu à la trahison de poudre et allumer le flambeau qui éclaire aujourd'hui le nouveau monde. Quelques pages, trempées de larmes, ont flétri à jamais l'esclavage, « ce mal et ce malheur immenses! » La Clé de la case de l'oncle Tom, contenant les faits et les documents originaux sur lesquels le roman est fondé, avec les pièces justificatives, a été également traduite dans toutes les langues. Parmi les traductions françaises de la Case de l'oncle Tom, nous citerons celles de MM. Old Nick et Adolphe Joanne; de MM. Rolet et Ch. Romey; de M. Louis Enault (Bibliothèque des chemins de fer, 1 vol.); de M. Emile de Bédollière (sous le titre le Père Tom), etc. On a fait aussi passer dans notre langue un livre plus récent de mistress Beecher-Stowe, Dred (Boston et Londres, 1856, in-12), qui est encore une attaque contre l'esclavage; mais bien qu'il s'y révèle, comme dans la Case de l'oncle Tom, ce christianisme pratique, cette philanthropie douce et cette sensibilité pénétrante qui ont donné tant de vogue à son aîné, il a le tort de venir après le chef-d'œuvre de l'auteur.

Case de l'oncle Tom (LA), drame en cinq actes et huit tableaux, de MM. Dumanoir et

Dennerly, représenté à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 10 janvier 1853. Nous avons dit plus haut, dans notre compte rendu du célèbre roman de mistress Beecher-Stowe, que les malheurs de l'oncle Tom avaient servi de point de départ à la confection de plusieurs ouvrages dramatiques joués sur toutes les scènes des deux mondes. La France ne pouvait, sur ce point, rester en arrière, et nos faiseurs, toujours à la piste du succès, ne tardèrent pas à flaire un bon drame, bien fertile en émotions de tout genre, dans le livre qui captivait alors l'attention universelle. Barbouillant de suie ses premiers sujets, et leur donnant du coton à éplucher, le boulevard traduisit à sa manière l'œuvre abolitionniste de l'écrivain américain. Il en résulta un drame bien fait, bien conduit, et qui mettait en scène, avec un intérêt soutenu, le livre quelque peu monotone, par endroits, de mistress Beecher-Stowe. Le seul personnage que les dramaturges n'ont pu mettre à l'unisson du caractère français est justement ce brave oncle Tom, qui remplit si généreusement le volume de ses psalmodies et de ses sermons. Sa résignation, conforme à la formule biblique, agacé en plus d'un passage les nerfs de spectateurs peu accoutumés à voir mettre en pratique, à un pareil degré, le pardon des injures et la patience évangélique. « Sa vertu tourne au comique, écrivait, en 1854, lors de la reprise de ce drame au Châtelet, M. Paul de Saint-Victor, sa vertu tourne au comique lorsqu'il revient au dernier acte, roué de coups et les os brisés, expirer en râlant une absolue dernière, sur le cadavre du bon maître à ti, qui l'a fait périr sous la bastonnade. Encore une fois, c'est trop de vertu, de longanimité et de douceur d'âme. On n'aime pas à voir, même un nègre, bénir le fouet qui l'assomme, et on se rappelle malgré soi ce mot d'une farce cynique: « Comme ce nègre-là bénit bien! » M^{me} Beecher-Stowe, dès l'apparition de son livre, avait vu critiquer comme improbable le caractère du vieux Tom; et cependant il n'en est aucun, se contentant-elle de répondre, dans un chapitre de la Clé de la case de l'oncle Tom intitulé l'Esclave selon l'Évangile, il n'en est aucun, dans le roman, dont plus de témoignages venus de différentes sources aient mieux constaté l'exactitude. « Un grand nombre de gens ont dit à l'auteur (c'est l'auteur qui parle): « Moi aussi j'ai connu un oncle Tom dans tel ou tel de nos États du Sud. Réunies ensemble, les histoires de ce genre qui lui ont été rapportées formeraient à elles seules un petit volume. Il faudra se contenter de choisir. » Ainsi le type de l'esclave flagellé, et recevant comme des coups de la grâce les effroyables coups de fouet du maître, est un type parfaitement vrai, parfaitement exact: l'enseignement biblique des ministres américains a produit sans doute ce miracle.

La partie comique du drame n'est pas toujours d'un goût irréprochable. M. Paul de Saint-Victor la trouve la meilleure de la pièce; ce n'est pas notre avis. Nous n'aimons pas qu'on réduise l'homme à l'état de singe grimaçant; l'esclave rendu grotesque à plaisir peut divertir, certes; mais le moyen de s'apitoyer sur le sort d'une classe d'individus dont on vous invite à rire! Cette partie de l'ouvrage est remplie par Philémon et Bengali, deux nègres farceurs — Arcades ambo. — Un drame ne saurait se passer de deux loustics, à l'Ambigu. La maîtresse de Bengali vient à mourir et lui légue un petit péculé. Bengali, rendu à la liberté, a acheté Philémon pour lui prouver son estime. Mais Philémon, dans son intimité passée, a contracté la déplorable habitude d'allonger de grands coups de pied à son camarade Bengali, et il continue cet exercice amical sur son échine affranchie; sur quoi Bengali conduit Philémon au marché des esclaves. Pour détourner son attention de la bourse de noisettes et de morceaux de sucre, puis il l'adjuge sournoisement au plus farouche planteur de la contrée. Les grimaces et les roulements d'yeux de nègre à pendule qu'exécute alors le pauvre Philémon vendu par son ami Bengali font beaucoup rire le public. La charge se mêle ici au tableau de mœurs sociales, et c'est dommage. « Il faut savoir gré aux auteurs d'avoir écarté Évangéline de leur drame, dit le critique théâtral de la Presse. Les rubriques du genre auraient altéré ce type d'une idéalité céleste, supérieur au livre où il apparaît, et qui rappelle les plus transparentes créations de la peinture anglaise. Quelle suave figure que celle de cette jeune poitrine de la pitié, qui se meurt du mal qu'elle voit faire et des souffrances qu'elle ne peut guérir! La douce créature recueille toutes les larmes qui tombent autour d'elle dans le frêle calice de son cœur, et son cœur se brise sous cette pluie amère. Cette âme angélique a besoin d'ailes pour se voiler devant les misères et les iniquités de ce monde; elle retourne les chercher au ciel, où elle les avait oubliées. Son agonie est celle d'une lampe consumée devant un autel, une flamme qui s'éteint dans un corps d'albâtre! « Des fleurs sur cette fleur! » comme dit la mère d'Hamlet devant le cercueil d'Ophélie. Jonchez de sensitives sa bière virginale, la botte de cette harpe éolienne de la douleur! Je ne me figure pas autrement la Lucie de Dante, ennemie de quiconque est cruel,

Lucia, nimica di ciascun crudele.

La Case de l'oncle Tom a été reprise au

théâtre du Châtelet en 1864; mais le succès de cette reprise n'a pas été celui de la création. A la vogue immense du livre avait succédé, il faut bien le reconnaître, un demi-oubli, peu favorable à une tentative de résurrection.

CASE (Pierre DE), théologien français, né dans le bas Limousin, mort en 1348. Son véritable nom était *Desmaisons*. Il entra dans l'ordre des carmes, et parvint par son mérite à la dignité de général. Clément VI le nomma patriarche de Jérusalem et le chargea d'administrer le diocèse de Valson. Il fut aussi l'un des docteurs que Philippe VI appela à Vincennes en 1338 pour examiner l'opinion de Jean XXII sur la vision béatifique. On lui doit quatre livres sur le *Matre des sentences*, des *Commentaires sur la Politique d'Aristote*, et des sermons.

CASE (Joan), dialecticien anglais, né à Woodstock dans le xvi^e siècle. Il fut longtemps professeur à Oxford, mais son attachement à la religion catholique le fit exclure de l'université, et il lui fut seulement permis d'avoir des élèves particuliers. On lui doit des commentaires sur divers traités d'Aristote, et, en outre, *Apologia musices* (1558); *Reflexus speculi moralis* (1596); *Thesaurus aconomicus* (1597).

CASE (Jean), médecin et astrologue anglais, né à Line-Regis dans le Dorsetshire, au xviii^e siècle. Il gagna beaucoup d'argent en appliquant les appareils de Lill aux pratiques de l'astrologie, et, comme médecin, il adopta les opinions de Harvey et du docteur Graaf. On lui doit : *Compendium anatomicum nova methodo institutum* (Londres, 1694), et un livre très-obscur d'astrologie intitulé : *The angelical guide, shewing men and women their lot and chance in this elementary life* (1697).

CASE LEVACHER. V. LEVACHER.

CASÉ, ÉB (ka-zé) part. pass. du v. *Caser*. Placé à son ordre : *Vous comprenez que, dans une ville où tout est classé, défini, connu, casé, chiffré, numéroté comme à Besançon, Albert Savaron a été reçu par nos avocats sans aucune difficulté.* (Balz.)

— Disposé par cases : *Les oiseaux damiers aux ailes CASÉES de noir et de blanc.* (B. de St-P.) || Inusité.

— Fam. Qui a une place, un emploi : *Etre bien casé. Etre casé pour la vie. Avant un mois ou deux, tu seras casé dans quelque coin avec une bonne petite place de 1,800 ou 1,500 fr.* (E. Sue.)

CASÉARIE s. f. (ka-zé-a-ri — du nom du botaniste *Casarius*). Bot. Genre de végétaux ligneux, de la famille des samydes, comprenant une cinquantaine d'espèces, qui croissent dans les régions tropicales, notamment en Amérique.

CASEARIUS (Jean), botaniste hollandais du xvii^e siècle. Il résida longtemps à Cochinchine, dans l'Inde, en qualité de missionnaire, et il prit une grande part à la publication du *Horus Malabaricus* de Rheedee van Drakenstein (13 vol. in-fol.). C'est en son honneur que Jacquin a donné le nom de *casearia* à un genre de plantes observé par lui en Amérique.

CASÉATE s. m. (ka-zé-a-te — du lat. *caseus*, fromage). Chim. Sel résultant de la combinaison de l'acide caséique avec une base.

CASÉATION s. f. (ka-zé-a-si-on — du lat. *caseus*, fromage). Conversion du lait en fromage.

CASÉUX, EUSE adj. (ka-zé-ou, eu-ze — L'origine du mot latin *caseus*, fromage, dont nous avons formé l'adjectif technique *caséux*, est fort curieuse. D'après le témoignage de Flin, cité par M. Pictet, les peuples barbares qui faisaient usage du laitage et du beurre ignoraient celui du fromage. Ce détail est très-vrai pour les Celtes et les Germains, car il est prouvé qu'ils ont emprunté aux Romains le nom du fromage, et, par conséquent, le fromage lui-même. Le *caseus* du latin est en effet devenu le *cyse* de l'anglo-saxon, le *chasi* de l'ancien allemand, le *case* de l'allemand moderne, le *cheese* de l'anglais, etc. Les langues celtiques ont également mis le latin à contribution sur ce point; l'irlandais appelle le fromage *cais*; le cymrique, *caus*; l'arménien, *kaouz*. Quelle est maintenant l'étymologie du mot latin lui-même? M. Pictet en propose une fort ingénieuse. Il rapproche *caseus* du sanscrit *kashdya*, astringent, d'où le persan *kacht*, lait aigre; l'ancien slave *kistlu*, acerbé; le russe *kiseli*, bouillie aigre. M. Pictet conclut de ce rapprochement que le fromage peut avoir été connu par les anciens Aryas antérieurement à leur séparation, aussi bien que le beurre, et que, dans la suite, leurs tribus séparées ont pu adopter de préférence l'une ou l'autre de ces préparations du lait). Qui est de la nature du fromage : *La partie caséuse du lait. La matière caséuse.*

— Chim. *Acide caséux*, Acide particulier trouvé dans le fromage fait.

CASÉIFORME adj. (ka-zé-i-for-me — du lat. *caseus*, fromage, et de forme). Chim. Qui a la forme, l'apparence du fromage : *Précipité caséiforme.*

CASÉINE s. f. (ka-zé-i-ne — du lat. *caseus*, fromage). Chim. Substance solide qui se trouve dans le lait, et qui est la base du fromage. || On dit aussi *CASEUM* s. m.

— Encycl. Chim. La *caséine animale* est un des principes immédiats du lait, qui lui

doit ses propriétés nutritives. C'est une substance blanche, inodore, sans saveur, insoluble dans l'eau, dans l'alcool et dans l'éther, mais soluble dans les dissolutions alcalines, et se présentant sous forme pulvérulente. Elle est très-riche en azote, par conséquent très-alimentaire au contact de l'air. Sa composition est à peu près la même que celle de l'albumine et de la fibrine; aussi regarde-t-on ces trois matières comme trois formes isomériques d'un même corps. La *caséine* est en dissolution dans la partie séreuse du lait. Pour l'en séparer, on verse quelques gouttes de vinaigre dans du lait bouillant, qui se coagule aussitôt. On recueille le coagulum, on le lave à l'eau, on l'épuise par l'alcool et l'éther, et ce qui reste est de la *caséine* pure. La *caséine* produisant avec la chaux un composé insoluble et imputrescible, on l'emploie journellement pour la peinture en détrempe et pour la préparation de divers mastics.

La *caséine végétale* se rencontre surtout dans les fruits des légumineuses; de là le nom de *légumine* sous lequel on la désigne ordinairement. C'est à sa présence que les haricots, les pois, etc., doivent de durcir dans les eaux séléniteuses, parce qu'elle possède la propriété de former avec le sulfate de chaux un composé tout à fait insoluble.

— Photog. Très-voisine de l'albumine proprement dite, la *caséine* présente l'avantage de se coaguler avec moins d'énergie, de demeurer plus poreuse quand elle est étendue en couche mince sur la glace, elle est enfin très-fluide et facile à filtrer. Ces considérations capitales ont amené M. Duchauchois à substituer ce produit à l'albumine des œufs, ou du moins à mélanger ces deux substances pour les besoins photographiques.

On prépare la *caséine soluble* en ajoutant environ 15 gouttes d'acide sulfurique pur, étendu de 30 gr. d'eau, dans un quart de litre bouilli, puis laissant reposer douze heures. Le précipité de *caséine* coagulée est recueilli sur un filtre, lavé à l'eau d'abord, puis mélangé à du carbonate de baryte fraîchement préparé. L'acide sulfurique étant ainsi saturé, la *caséine* libre se dissout; on filtre et on évapore doucement à consistance de sirop. Quand on veut employer la *caséine* sur glace, on fait le mélange suivant :

Solution de <i>caséine</i> amenée à consistance d'albumine.	100 cc.
Albumine d'œufs.	70 »
Eau pure.	20 »
Solution de miel cristallisé.	3 gr.
Solution d'amidon soluble.	1 »
Iodure d'ammonium.	2 » 50
Bromure d'ammonium.	1 »
Teinture d'iode.	5 gouttes.

Bain sensibilisateur.

Eau de pluie.	125 cc.
Nitrate d'argent cristallisé.	8 gr.
Nitrate de zinc fondu.	5 »
Acide acétique cristallisable.	6 cc.

Bain révélateur.

Eau de pluie.	1,000 cc.
Acide acétique cristallisable.	6 »
Acide gallique.	5 gr.
Acide pyrogallique.	1 »

Les opérations se font absolument comme pour l'albumine.

CASÉIQUE adj. (ka-zé-i-ke — du lat. *caseus*, fromage). Chim. Se dit d'un acide trouvé dans le fromage, qui est reconnu aujourd'hui pour être un composé de plusieurs acides : *Acide caséique*.

CASELE s. f. (ka-zé-le — dimin. de *case*). Petite habitation. || Vieux mot.

CASELIUS (Jean Chessel, connu sous le nom de), professeur et littérateur allemand, né à Göttingue en 1533, mort à Helmstedt en 1613. Il professa la philosophie et l'éloquence à Rostock, puis à Helmstedt, et il fut lié avec les hommes les plus savants de son temps. Il donna des traductions de divers classiques grecs, des notes, un recueil de poésies grecques et latines; mais ce qui lui a valu surtout une grande réputation, ce sont les lettres savantes qu'il écrivit dans un latin très-élégant, et dont le plus grand nombre fut publié sous ce titre : *Opus epistolicum exhibens J. Casellii epistolae* (Francfort, 1687). Elève de Melanchthon et de Camerarius, Casellius est le dernier grand humaniste que l'Allemagne ait possédé avant le xviii^e siècle. Il est cependant peu connu, car il n'a pas publié, comme les savants de l'époque, des bibliothèques entières. Des voyages en Italie, où il avait noué des relations avec Muret, Manuce, Sigonius et Victorius, n'avaient pas peu contribué à lui former le goût, et il s'efforçait dans ses écrits de concilier la manière italienne avec la science allemande. La préoccupation essentielle de sa vie fut l'enseignement; c'était pour ses cours qu'il mettait à profit ses nombreuses recherches personnelles. Par sa vaste correspondance, il se tenait au courant des progrès de la science dans les principaux pays de l'Europe. Joseph Scaliger prenait un grand plaisir à lire ses lettres, et, quoique assez avaro de louanges, ne manquait pas une occasion de le féliciter sur son latin : « Ta manière d'écrire, lui dit-il dans une lettre, me plaît infiniment. Combien l'expression est pure, châtiée, romaine! Car beaucoup de gens écrivent en latin, mais bien peu parlent romain. » Et cependant Scaliger n'é-

tail guère prévenu en faveur des produits littéraires de l'Allemagne. Ailleurs, il console Casellius des avanies que lui font subir ses adversaires, et l'encourage à persévérer. Le parti luthérien, qui finit, au xviii^e siècle, par tuer les études classiques en Allemagne, pour suivre en effet Casellius de ses chicanes et le déclarait hérétique parce qu'il soutenait que les théologiens devaient connaître les littératures anciennes. Depuis la fin du xviii^e siècle, l'Allemagne lui a enfin rendu justice. V. J. Burckhard, *De Casellii erga bonas litteras meritis* (Wolfenbüttel, 1707), et Klippel, *Portraits et caractères allemands* (Brême, 1853).

CASELLA (Pierre-Léon), historien, anti-quaire et poète italien, né à Aquila au xvi^e siècle. On lui doit : *De primis Italicae colonis, et De Tuscorum origine et republica Florentina* (Lyon, 1606), ainsi que des épigrammes et des éloges de plusieurs artistes, en latin.

CASELLE, ville du royaume d'Italie, province et à 12 kilom. N. de Turin, sur un bras de la Stura, ch.-l. de mandement; 3,500 hab. Fabriques de laine et d'étoffes de laine, filatures de soie, moulins à foulon, papeteries. || Bourg d'Italie, dans la Principauté Citérieure, district et à 20 kilom. S. de Sala; 2,400 hab.

CASELLI (Charles-François), évêque de Parme, cardinal, né à Alexandrie en 1740, mort en 1828. Il fut un des signataires du concordat, accompagna Pie VII à Paris, assista au mariage de Napoléon avec Marie-Louise, siégea au concile de Paris (1811) et devint, après la chute de Napoléon, conseiller intime de l'ex-impératrice des Français, qui avait reçu la souveraineté de Parme.

CASELLI (l'abbé Jean), physicien italien, né à Sienne le 25 mai 1815, fit ses études à Florence, entra dans les ordres à l'âge de vingt ans, et reçut le diaconat avec un bénéfice ecclésiastique. Un an après, il écrivit l'*Eloge* du physicien Nobili, qui avait été son maître. Nommé membre de l'Athénée italien, l'abbé Caselli tourna d'abord ses études vers les lettres et l'histoire. En 1841, il fut chargé de faire l'éducation des enfants du comte de Sanvitale, qui résidait à Parme. Il manifesta une joie patriotique des événements de 1849, et vota même pour l'annexion du duché de Parme à la monarchie piémontaise. Mais l'événement ayant tourné contre ses vœux, il fut expulsé du duché. Rentré à Florence, il se livra entièrement à l'étude des sciences, particulièrement du magnétisme et de l'électricité, dont il s'appliquait à tirer un moteur mécanique. En 1854, il fonda la *Récréation, journal des sciences physiques et des arts*. Jus- qu'alors, l'abbé Caselli n'était connu que comme un savant spirituel et un expérimentateur ingénieux. C'est de l'invention du nouveau système télégraphique (1856), auquel il donna le nom de *pantélégraphie* (télégraphie qui écrit tout), que date sa célébrité, devenue aujourd'hui européenne. Avec la connaissance des principes et des procédés ordinaires de la télégraphie (v. TÉLÉGRAPHIE), le lecteur pourra comprendre, même sans dessin, le court exposé des particularités propres à l'appareil de M. Caselli.

Dans les systèmes télégraphiques de Morse et de Wheatstone, qui sont les plus usités, les dépêches doivent être, avant l'expédition, traduites en caractères conventionnels consistant en points et petites lignes tracés par une pointe métallique. Arrivées à leur destination, ces caractères sont traduits en lettres ordinaires, pour que la dépêche puisse être lue. Cette double traduction entraîne des chances d'erreurs et une dépense de temps toujours regrettables dans un service télégraphique. Pour les supprimer, ou du moins pour les amoindrir, on chercha à construire des télégraphes imprimants tels que l'appareil installé à la station d'arrivée pût reproduire, comme fait un pantographe, les écritures, dessins, marques de fabrique, etc., tracés par l'appareil installé à la station de départ. Voici comment M. Caselli a résolu ce problème d'une façon pratique, les essais tentés avant lui, notamment par M. Blakewell, étant fondés sur des principes vrais, mais rendus impraticables par les difficultés matérielles.

Si l'on fait passer une pointe de fer, traversée par un courant électrique, sur la surface d'un papier imprégné d'une solution de prussiate de potasse, le fer, sous l'influence de l'électricité, décompose le sel, et laisse sur le papier une trace de couleur bleu foncé, qui est due à la formation instantanée du bleu de Prusse. Cela posé, qu'on se figure, au bureau expéditeur, une feuille de papier argenté, sur laquelle la dépêche a été écrite à la plume, avec de l'encre ordinaire, qui est isolante. Ce papier, appliqué sur une tablette de cuivre, est, au moyen d'un mécanisme particulier, animé d'un mouvement de translation, et vient placer successivement toutes les parties de sa surface sous un style de platine qui s'effeuille en courant de droite à gauche. A la station d'arrivée, une pointe de fer effeuille aussi, en allant de droite à gauche, la surface d'une feuille de papier imprégné de prussiate de potasse, étalée sur une plaque de cuivre, et marchant de haut en bas sous la pointe de fer, comme, dans le bureau expéditeur, la feuille d'argent marche sous le style de platine. Le style de platine est relié à la pointe de fer par un conducteur, et le papier argenté est en rapport avec une pile électrique. Chaque fois que le style de pla-

tine est en contact avec la feuille d'argent, il y a courant; la pointe de fer est électrisée, et, dans sa course sur le papier au prussiate, elle marque un trait bleu. Chaque fois, au contraire, que le style passe sur l'encre de la dépêche, le courant est interrompu, et la pointe de fer laisse un intervalle blanc sur le papier chimique. De cette façon, au bout d'un certain temps, la dépêche est transmise en totalité, tracée en caractères blancs sur un fond bleu foncé. Si le papier était isolant et l'encre conductrice, l'écriture ressortirait en bleu sur un fond blanc. C'est le résultat auquel est arrivé M. Caselli, mais par un artifice différent et très-ingénieux, qui a en même temps l'avantage de centupler la célérité de la transmission. Voici de quelle manière. Dans les télégraphes ordinaires, l'action électrique persiste un certain temps après l'interruption du courant, et l'employé doit laisser un intervalle entre les signaux, afin qu'ils ne s'embrouillent pas, et pour que le fil conducteur achève de se décharger. Dans le télégraphe Caselli, ce temps de décharge est supprimé et est acquis au travail de l'appareil. A la station de départ, il y a un embranchement de dérivation qui passe par l'appareil télégraphique et va aboutir au sol, de façon à permettre l'écoulement des quatre cinquièmes du courant, qui, lui, passe sans interruption. Le cinquième de courant (mesuré par un rhéostat) qui continue à circuler dans le fil de ligne est neutralisé à volonté, à la station d'arrivée, par une petite pile à courant inverse. Alors, chaque fois que le style de platine passe sur un trait d'encre, il intercepte le courant dérivé, et, par suite, toute l'électricité passe dans le fil de ligne. Comme la pile neutralisante de la station d'arrivée ne peut agir que sur un cinquième de l'électricité du courant, elle en laisse passer les quatre cinquièmes qui arrivent à la pointe de fer, laquelle marque ainsi une rayure bleue à chaque contact du style de platine avec l'encre. Quand le style de platine effeuille le papier métallique, le courant dérivé fonctionne; le fil de ligne ne reçoit qu'un cinquième de l'électricité produite, dont l'effet est annulé, en arrivant, par la pile à courant inverse. Alors, la pointe de fer n'étant pas électrisée, les parties touchées du papier récepteur restent en blanc. On a ainsi un *fac-simile* tracé en bleu foncé sur fond blanc.

Nous devons maintenant dire un mot du mécanisme qui garantit la solidarité et la parfaite concordance des mouvements des deux pointes. Chaque pointe s'articule par un système de bielles avec un grand pendule dont les oscillations sont commandées par un électro-aimant obéissant lui-même à une horloge régulatrice. Supposons l'horloge du bureau expéditeur et celle du bureau récepteur en parfait accord : à chaque oscillation de leurs balanciers, le courant qui aimante les régulateurs des pendules sera ouvert et interrompu; les deux pendules oscilleront synchroniquement, et, par suite, les deux pointes, placées sous la dépendance des pendules, auront une marche rigoureusement identique.

Le point du problème le plus difficile à résoudre, dit M. Jules Nougaret, était le synchronisme parfait auquel il fallait soumettre la marche des deux appareils placés à de grandes distances. M. Caselli y est arrivé en établissant un pendule régulateur qui oscille au moyen de poids, et qui sert, par le va-et-vient, à établir ou interrompre le courant qui commande le grand pendule électrique. Au moyen d'une vis micrographique qui agit sur ce balancier régulateur, on peut en accélérer ou en ralentir la marche. A cet effet, une marge est tracée sur la minute; quand l'employé qui est au récepteur s'aperçoit qu'en se reproduisant cette ligne directrice, s'écarte de sa direction naturelle, soit qu'elle se jette à droite ou à gauche, il en conclut que les balanciers battent à contre-temps, ce à quoi il remédie bien vite au moyen de la vis micro-métrique qui agit sur le régulateur. On doit comprendre, par ce qui précède, que l'expéditeur peut fonctionner seul et sans le secours d'aucun employé. Le pilote doit être à la station d'arrivée; c'est lui qui doit se maintenir dans des conditions de synchronisme avec l'isochronisme du transmetteur. Quel grand avantage encore sur l'ancien système si l'on considère que, jusqu'à présent, il avait fallu à chaque poste télégraphique des agents d'une habileté particulière, tandis qu'ici c'est l'appareil lui-même qui rend avec la plus grande exactitude la dépêche qu'on lui confie. Outre cet avantage, nous trouvons dans le système Caselli celui d'éviter la perte d'un temps précieux qu'occasionne, avec l'appareil Morse, la nécessité de renvoyer la dépêche au lieu de départ pour qu'elle y soit contrôlée. Voici, du reste, comment s'établit la vitesse de transmission des appareils actuellement en service à la station centrale des lignes télégraphiques. Deux surfaces métalliques de 6 m. q. 120 sont parcourues par les pointes en vingt minutes. Chaque surface peut contenir environ 200 mots, et, comme chaque appareil peut envoyer deux dépêches à la fois, cela fait 400 mots transmis en vingt minutes : soit 20 mots par minute. Quoique cette vitesse de transmission semble atteindre le merveilleux, à la suite d'essais tentés entre Paris et Lyon on s'est assuré qu'elle pouvait être de beaucoup dépassée; ainsi, sous ce rapport, l'appareil Caselli n'a pas encore atteint l'incroyable limite que l'électricité lui

réserve. Enfin, encore un avantage immense qu'il faut lui reconnaître, c'est la régularité inébranlable de sa marche. Ainsi, dans les temps d'orage, lorsque les instruments des divers systèmes ne pouvaient plus fonctionner, lorsque l'électricité atmosphérique venait se décharger sur le conducteur télégraphique avec une intensité telle que la sûreté des surveillants était sérieusement menacée, on a vu le pantélégraphe fonctionner avec régularité et précision, grâce au synchronisme parfait de ces pendules indépendantes de l'électricité.

Le pantélégraphe, éprouvé en 1863 sur les lignes de Paris à Amiens et de Paris à Marseille, a été définitivement adopté, par décret, le 16 février 1865, jour où le public a été admis pour la première fois à transmettre des dépêches autographiques. La taxe des expéditions de dépêches, plans, dessins et figures quelconques a été réglée d'après la dimension de la surface du papier employé, à raison de 0 fr. 20 par centimètre carré.

M. Caselli, aidé de son frère, Ludovic Caselli, et libéralement assisté par l'empereur des Français, poursuivit ses recherches de moteurs électriques. Il est décoré de plusieurs ordres.

CASEMATE s. f. (ka-ze-ma-té — ital. *casamatta*, formé de *casa*, maison, et *matta*, folle; ou plutôt du gr. *chasma*, *chasmatos*, fossé, car on trouve *chasmate* dans Rabelais). Fortif. Souterrain solidement voûté pour être mis à l'épreuve de la bombe : *Les casemates servent souvent de prisons. Les casemates ne servent pas seulement de batteries couvertes; en temps de siège, on y met en sûreté les malades, les blessés et surtout les munitions.* (Bouillet.) *Les casemates sont voûtées à l'épreuve de la bombe.* (De Chesnel.) *Plate-forme que l'on pratiquait autrefois dans le flanc, proche de la courtine, pour établir une batterie de canons.*

— Par ext. Prison souterraine, cachot : *Il a été mis en casemate, dans la casemate. Je l'ai vu à Prague, à l'hôpital, dans une casemate.* (V. Hugo.)

— Latrines, dans le langage des soldats. — Chass. Trou d'environ 0 m. 70 de diamètre, dans lequel les renards et les blaireaux se retranchent pour faire tête aux chiens : *Le renard se retranche dans une casemate pour faire tête aux bassets.* (E. Chapuis.)

— Encycl. On a d'abord appelé *casemates* des espèces de petits corps de garde nommés aussi *moineaux*, que l'on établissait dans les fossés, pour en défendre le passage. Au XVIII^e siècle, ce mot changea de signification, et l'on ne s'en est plus servi depuis que pour désigner des constructions souterraines destinées, les unes (*casemates d'habitation*), à emmagasiner le matériel, à loger la garnison et les malades en temps de siège, et les autres (*casemates de feu*), à recevoir un certain nombre de pièces d'artillerie, pour les mettre à l'abri des effets destructeurs du tir à ricochet. Ces dernières sont placées sur différents points du rempart; mais il est rare qu'elles rendent des services de quelque importance, parce que, après un certain nombre de coups, la fumée qui s'y accumule en rend le séjour intolérable. Dans tous les cas, les *casemates* sont composées de voûtes épaisses en maçonnerie, recouvertes d'une couche de terre d'au moins un mètre de hauteur, ce qui leur permet en général de résister presque indéfiniment à l'action des bombes.

CASEMATE,ÉE (ka-ze-ma-té) part. pass. du v. Casemater. Muni de casemates; construit en casemate : *Bastion casematé. Logement casematé. Les inconvénients que comportent les batteries casemates ont décidé beaucoup de théoriciens à en abandonner l'usage.* (Gén. Bardin.)

CASEMATER v. a. ou tr. (ka-ze-ma-té — rad. *casemate*). Fortif. Garnir de casemates; établir en forme de casemate : *Il est prudent de casemater les poudrières.* *Protéger comme une casemate : Les batteries flottantes furent inventées par Darçon; elles étaient portées sur des prames, et défendues par un bordage qui les casematait, pour ainsi dire.* (Gén. Bardin.)

CASEMENT s. m. (ka-ze-man — rad. *caser*). Néol. Intérieur, chez soi : *M. Talleyrand aime sa maison, le casement; il aime sans aucun doute ce que nous appelons chez nous l'intérieur.* (Mme d'Abrantes.) *À signifié Demeure, habitation.*

— Jeux. Au tricot et aux jeux dérivés du tricot, Manière de faire des cases. V. ce mot.

— Anc. légis. Syn. de CHASEMENT. V. ce mot.

CASENAVE (Antoine), homme politique, né à Lambeye (Basses-Pyrénées) en 1763, mort à Paris en 1818. Député à la Convention, il vota la détention de Louis XVI et de sa famille jusqu'à la paix, poursuivit Murat de ses attaques, fut chargé de diverses missions, entra aux Cinq-Cents et reçut l'ordre de préparer, de concert avec Cabanis, Chénier et Villetar, la Constitution de l'an VIII. Il fit ensuite partie du nouveau Corps législatif et devint membre de la Chambre des représentants en 1815.

CASENEUVE (Pierre de), philologue et érudit français, né à Toulouse en 1591, mort en 1652. Après avoir étudié la théologie, il suivit un cours de jurisprudence, et s'appliqua en même temps à acquérir la connaissance des principales langues vivantes. Pourvu ensuite

d'une prébende à l'église Saint-Etienne, il n'avait d'autre ambition que de vivre tranquille au milieu de ses livres. A la demande de l'archevêque de Toulouse, il fit des recherches consciencieuses sur les anciennes coutumes de la province, et publia le *Traité du franc-alleu* (1641), suivi plus tard de la *Catalogne française*, où il mit au jour des faits curieux et peu connus. Cependant il travaillait à un ouvrage intitulé : *Origine de la langue française*, qui, longtemps après sa mort, fut communiqué à Ménage, et dont l'impression fut commencée par les soins de ce dernier, pour paraître à la suite de son *Dictionnaire étymologique* (Paris, 1694). Ce travail a été ensuite fondu dans les éditions ultérieures du *Dictionnaire* de Ménage, et c'est le meilleur titre de Caseneuve au souvenir de la postérité.

CASENIER, IÈRE adj. (ka-ze-nié, iè-re — rad. *case*). Domicilié. *« Vieux mot.*

CASENTINO, contrée très-agréable du royaume d'Italie, dans la province de Florence, comprenant le bassin supérieur de l'Arno, depuis la source de ce fleuve jusqu'à Dicomano. Superficie, 9,810 hect.; 35,000 hab.

CASÉOLAIRE adj. (ka-zé-o-lè-re — du lat. *caseus*, fromage). Bot. Mou comme du fromage : *Rhizophore caséolaire.*

CASER v. a. ou tr. (ka-zé). Ranger dans des cases : *CASER des papiers.*

— Par ext. Placer, ranger dans un certain ordre : *CASEZ bien tout cela, pour le retrouver facilement au besoin. Je ne sais où CASER tous ces livres.* *« Etablir, en parlant d'une personne, la placer, lui donner une position : Soyez sans inquiétude, je vous CASERAI. (Acad.) M. le baron n'est plus où je l'AVAIS CASÉ. (Balz.) Voyons, veux-tu que je te CASE à mon idée? (Balz.)*

— Fig. Fixer d'une façon permanente : *Il ne peut CASER dans sa tête trois phrases d'allemand. CASEZ bien cela dans votre mémoire. Comment l'homme peut-il CASER dans son cerveau tant de notions diverses?*

— v. n. ou intr. Jeux. Au tricot et à tous les jeux qui en dérivent. Faire une case, remplir une case avec deux dames : *CASER bien. CASER mal. Celui-là ne jouera jamais bien, qui ne considère point l'essence du jeu avant de CASER.* (Trév.)

Se caser v. pr. Etre casé, placé, rangé avec ordre : *Tous ces objets pourraient SE CASER dans votre malle.*

— Par ext. Se loger quelque part; s'établir, trouver un emploi, une position : *Il a bien de la peine à SE CASER. L'île des Patagons est le centre d'un archipel tout peuplé de philosophes qui SE SONT CASÉS méthodiquement dans leurs îlots. (Ch. Nod.) Les neuf dixièmes des magistrats doivent, tôt ou tard, SE CASER pour toujours en province. (Balz.)*

CASEREL s. m. (ka-ze-rèl — du lat. *caseus*, fromage). Techn. Vase percé de trous dans lequel on fait égoutter le fromage; petit panier d'osier employé au même usage. *« Moule à fromages. « On dit aussi CASERETTE s. f.*

CASERNE s. f. (ka-zèr-ne — du lat. *casa*, maison). Bâtiment destiné au logement des troupes : *CASERNE d'infanterie, de cavalerie. En temps de paix, les officiers végètent dans la monotonie de leur CASERNE. (X. Marmier.) Les Grecs manquaient de CASERNES; chez les Romains, elles n'avaient qu'un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée. (De Chesnel.) L'antiquité a eu le temple; le moyen âge la cathédrale; la Renaissance le château. Le symbole architectural de l'époque actuelle, c'est la CASERNE. (**) « Navire établi dans un port, pour servir de logement à des troupes de marine : *CASERNE flottante.**

— Par ext. Soldats qui habitent une caserne : *A la première nouvelle de l'émeute, on fit prendre les armes à toutes les CASERNES. « Est souvent pris comme terme de mépris, pour désigner des habitudes grossières ou crapuleuses : Des plaisanteries de CASERNE. Des habitudes de CASERNE. Il sent la CASERNE. Voilà Dorante hussard, sentant la CASERNE, si ce n'est peut-être le bivouac. (P.-L. Courier.) Je connais Victor : sa gaieté est une gaieté sans esprit, une gaieté de CASERNE. (Balz.)*

— Fam. Vaste maison mal agencée, mal divisée ou mal habitée; maison de désordre : *Cette maison est une vraie CASERNE. Que voulez-vous aller faire dans cette CASERNE? Aujourd'hui, le génie architectural épuise tous ses styles à bâtir des CASERNES. (Toussnel.) « Lieu où des hommes sont casés, classés, enrégimentés comme des soldats : *La terre ne sera bientôt qu'une CASERNE d'esclaves. (Proudh.)**

— Encycl. Bien que les Grecs aient été de valeureux guerriers, l'usage des casernes leur était inconnu, et le soldat demeurait dans sa maison lorsqu'il n'était pas en état de campement. Les Romains, eux, avaient des casernes, c'est-à-dire de longs bâtiments à un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée. Il régnait sur tout le pourtour de cet étage une galerie extérieure sur laquelle s'ouvraient les portes des chambres occupées par les soldats. De tous les édifices antiques consacrés au logement des soldats, celui qu'on a découvert à Pompéi à la fin du XVIII^e siècle est le seul qui soit assez bien conservé pour donner l'idée d'une caserne romaine. Cet édifice était formé d'une cour ou place d'armes environnée d'un péristyle continu, donnant entrée à de petites

chambres disposées à l'entour et servant de logement pour les soldats. Ces chambres étaient d'inégales grandeurs. Il y avait deux étages de logements, et les chambres du second étage communiquaient entre elles par une petite galerie suspendue. On n'a trouvé de vestiges de lits dans aucune d'elles. On peut donc conjecturer, avec vraisemblance, que les casernes des Romains étaient divisées en plusieurs étages formant chacun une longue file de chambres, auxquelles on arrivait par un escalier en bois et par une trappe. Un balcon extérieur formait une galerie commune sur laquelle s'ouvraient toutes les portes. Cette disposition se retrouve encore dans les casernes existant en Italie et en Espagne; quelques-unes des contrées méridionales de la France l'ont également conservée. A Carthage, des casernes pouvant contenir vingt mille fantassins et quatre mille cavaliers étaient établies au-dessus des caves ou entrepôts qui renfermaient les approvisionnements militaires.

L'usage des casernes se perdit dans la suite, et, au XVII^e siècle, il n'en existait que dans quelques forteresses et dans les citadelles, et ces casernes n'étaient même que de simples petites chambres bâties de loin en loin sur le rempart, et contenant deux lits à l'usage exclusif de six soldats montant alternativement la garde. L'ordonnance de 1623 voulait que les provinces enclavées dans les lignes d'étapes eussent à fournir, de traite en traite, des maisons qui resteraient habituellement inoccupées, et qui seraient destinées au logement des hommes de pied ou de cheval. Cette ordonnance fut en quelque sorte la pensée embryonnaire du casernement; mais de là aux casernes permanentes, il y avait encore loin, et jusqu'à Louis XIV on vit en France les soldats tenant garnison entassés six par six dans de misérables logements, ou chez les particuliers, dans les villes dépourvues de constructions défensives. Cependant, en 1665, le roi avait entrepris de réformer par une ordonnance les abus qu'entraînait le logement des gens de guerre; mais ce ne fut que par un édit de 1692 qu'il établit des casernes proprement dites, ainsi que le constate le journal de Dangeau, qui s'exprime en ces termes : « Le roi a ordonné au prévôt des marchands de faire bâtir des casernes pour loger les gardes françaises et suisses. Ce sera un grand soulagement pour les habitants de la ville et des faubourgs de Paris. » En 1716, une autre ordonnance royale enjoignit de construire des casernes dans les principales villes de France. Ce fut Vauban qui assujettit le premier la construction des casernes à des règles générales, basées sur la destination spéciale de ces bâtiments. Selon le régénérateur de notre architecture militaire, toute caserne dut être bâtie entre deux cours et se composer d'un long bâtiment à un ou deux étages, coupé dans toute sa longueur par un mur de refend divisant chaque étage en deux parties égales, subdivisées à leur tour par des cloisons ou chambres uniformes. De deux en deux cloisons, un escalier desservant quatre chambres et aboutissant intérieurement à une lanterne, donnait accès sur les deux cours. Plus tard, Vauban, s'attachant surtout à remédier au défaut de ventilation dans les casernes, fit communiquer les chambres antérieures avec les chambres postérieures, en ouvrant un large arceau dans le mur de refend. Aujourd'hui, ce mur est remplacé par un couloir régnant sur toute la longueur de l'édifice et donnant issue à toutes les chambres de l'étage correspondant. Le général Belmas eut l'idée de supprimer couloirs et cloisons, et de transformer chaque étage en une pièce unique analogue à la batterie d'un vaisseau de guerre, avec des faisceaux d'armes pour unique séparation. Un corps de bâtiment spécial fut affecté aux cuisines. De nos jours, chaque soldat a son lit, ce qui est une amélioration toute récente.

Ce fut M. d'Argenson qui fit construire, en 1745, à Paris, la première caserne. On y logea une partie des gardes françaises. Vingt ans plus tard, onze autres casernes furent édifiées par des particuliers, en vertu d'arrangements pris avec la ville, qui s'engageait à en payer le loyer. Ce fut un résultat de l'ordonnance de 1764, qui disposait qu'à l'avenir on devait loger les gardes françaises dans trois ou six corps de casernes. En 1828, les casernes des places fortes et autres villes de France furent regardées comme susceptibles de loger quatre cent mille hommes et cent dix mille chevaux. Ce chiffre était quelque peu exagéré. En 1833, on évaluait par homme et par an, à raison de vingt francs, le loyer des casernes ou le taux de l'intérêt des fonds d'acquisition ou d'établissement, d'entretien, etc. Une circulaire ministérielle de 1827 invitait les commandants des casernes de Paris à y tolérer les chats. Les casernes de cavalerie, que, par une prétention vaniteuse, dit le général Bardin, on a appelées quartiers, sont insuffisantes, étroites et mal distribuées.

Parmi les plus remarquables casernes de Paris, il faut citer la caserne Napoléon. Un décret du 23 mai 1850 déclara d'utilité publique le projet d'isolement de l'Hôtel de ville, avec réserve, sur les terrains devenus libres, de l'emplacement qui serait jugé nécessaire pour la construction d'une caserne, et le gouvernement, ayant résolu d'exécuter cette construction aux frais de l'Etat, demanda à la ville de Paris la cession de terrains compris entre les rues Lobau, François-Miron, et la

place Baudoyer. Le conseil municipal décida, le 12 mars 1852, qu'il y avait lieu de remettre au département de la guerre le terrain laissé libre derrière l'Hôtel de ville, et ce fut sur ce terrain que fut édifiée la caserne Napoléon ou de l'Hôtel de Ville. Achevée en 1854, cette caserne occupe une superficie de 8,247 mètres, et peut loger plus de deux mille hommes d'infanterie. Le directeur des travaux fut M. Guillemant. A l'est de cet édifice, une seconde caserne de moindre importance, et destinée à la garde de Paris, a été inaugurée au commencement de 1859. La caserne des Petits-Pères, dont l'édification fut décidée en principe en 1845, était sur le point d'être construite, lorsque les événements de 1848 firent abandonner le projet; mais, en 1850, la nécessité d'établir près de la Bourse et à proximité de la Banque une force armée imposante fut reconnue, et le préfet de la Seine obtint du domaine la cession du terrain nécessaire. L'exécution fut votée, et l'on fixa la dépense à environ 1,300,000 francs. Cette caserne fut destinée à loger deux compagnies de garde municipale. D'un style grave et sévère, elle forme deux corps de bâtiments, dont l'un est affecté au logis des officiers. Lorsque l'architecte Griséard éleva cette gracieuse caserne en pierres et en briques, le cloître des Petits-Pères était encore debout, avec ses voûtes sombres et humides. Ce triste séjour avait été longtemps habité par des vétérans, dont l'effectif s'élevait à 1,077 hommes. La caserne est aujourd'hui occupée par un détachement de la garde de Paris. En 1858, on plaça au-dessus des portes d'entrée les statues allégoriques de la Force, de la Prudence, de la Vigilance et de l'Ordre public. La caserne des Célestins est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne église des Célestins, qui fut occupée en 1848 par la première garde républicaine. Celle du Prince-Eugène, terminée en 1854, développe majestueusement sa façade à l'extrémité de la rue de Bondy. On compte à Paris, tant pour l'infanterie que pour la cavalerie, vingt-huit casernes. Elles peuvent contenir trois batteries d'artillerie, plus de deux mille chevaux et vingt-cinq mille hommes. La plus petite des casernes de Paris est la caserne de Sully, à l'Arsenal; elle ne contient que vingt et un officiers et soixante-trois soldats. La plus vaste est celle de l'Ecole-Militaire, qui contient cinq mille huit cents hommes et huit cents chevaux. Après la caserne Napoléon et celle du Prince-Eugène vient la caserne de Reuilly, qui contient deux mille sept cent cinquante hommes. En somme, avec les forts détachés, une garnison de plus de cinquante mille hommes peut tenir à l'aise dans Paris, sans baraquement. Il y a, en outre, un très-grand nombre de casernes établies dans les villes et villages de la banlieue de Paris, à Saint-Cloud, à Courbevoie, à Rueil, etc.

A quelques-unes des casernes parisiennes se rattachent des événements historiques. Telles sont, par exemple, la caserne de Babylone, qui contient mille vingt-quatre hommes. Cette caserne, occupée par les Suisses de la garde, fut, pendant les journées de Juillet 1830, le théâtre d'un siège où périt l'élève de l'Ecole polytechnique Vanneau, dont le nom fut donné à une rue voisine; la caserne Bonaparte, sur le quai d'Orsay et rue de Lille. C'est l'ancien hôtel d'Harcourt, affecté depuis au logement des gardes du corps; cette caserne, prise par le peuple en 1830, servit, en 1851, de prison provisoire aux représentants du peuple. Elle contient mille cinquante hommes et trois cent trente chevaux. Une caserne existait longtemps rue de Cligny, dans les bâtiments de la guinguette de Ramponneau. Dans toutes les places de guerre, les casernes sont casemates et à l'épreuve des feux courbes, de façon à mettre les soldats en sûreté pendant les nuits de siège.

On donne le nom de *casernes flottantes* à d'anciens navires ou pontons hors de service, que l'on consacre à loger les troupes d'infanterie de marine et les équipages de ligne, dans les ports de mer. Les *casernes flottantes* servent aussi parfois de prison ou d'hôpital.

En Angleterre, c'est le ministre Pitt qui le premier a érigé des casernes, et il en a couvert le pays. On en compte plus de deux cents pouvant loger cent mille fantassins et quinze mille cavaliers. La plus importante est celle du corps du génie à Chatham.

CASERNÉ,ÉE (ka-zèr-né) part. pass. du v. Caserner. Des troupes nombreuses sont entrées cette nuit dans la ville et y sont CASERNÉES. (Scribe.)

CASERNEMENT s. m. (ka-zèr-ne-man). Action ou manière de caserner : *Frais de CASERNEMENT. Effets de CASERNEMENT. En France, on a été longtemps sans se préoccuper de la question du CASERNEMENT, si importante cependant pour la santé du soldat.* (Bouillet.) *« Etat des élèves casernés, établis à demeure dans des maisons spéciales; action de les y établir : On a parlé plusieurs fois du CASERNEMENT des étudiants en droit et en médecine.*

CASERNER v. a. ou tr. (ka-zèr-né — rad. *caserne*). Mettre en caserne : *CASERNER un bataillon, un escadron, un régiment. Louvois s'était proposé de CASERNER les troupes, et surtout les régiments d'infanterie.* (Gén. Bardin.)

— v. n. ou intr. Loger, demeurer dans une caserne : *Un régiment tout entier CASERNERA cet hiver dans notre ville.*

Se caserner v. pr. S'établir dans des ca-

sermes : *Toutes les troupes du camp de manœuvres se CASERNERONT avant l'hiver.*

— Par ext. S'établir, se loger : *Il y a tant de jeunes personnes comme il faut qui triment sur le pavé de Paris, sans pouvoir trouver à se CASERNER quelque part !* (M. Masson.)

CASERNET s. m. (ka-zèr-né — du lat. *quartum*, cahier de quatre feuilles). Mar. Registre sur lequel le chef de timonerie inscrit tout ce qui se passe d'important pendant la durée de chaque quart : *C'est le CASERNET qui fournit les renseignements nécessaires à la rédaction du journal de bord.* || Cahier sur lequel on inscrit le nom des ouvriers qui répondent à l'appel dans les arsenaux.

CASERNIER s. m. (ka-zèr-nié — rad. *caserne*). Gardien ou concierge d'une caserne.

CASERTA ou **CASERTE**, ville du royaume d'Italie, ch.-l. de la province de la Terre de Labour et du district de son nom, à 24 kilom. N.-E. de Naples, à 4 kilom. S. de Caserta-Vecchia, 20.000 hab. Territoire fertile en fruits excellents et vins estimés; filature de soie et fabriques de riches étoffes de soie. Caserte doit son origine aux Lombards; son nom vient d'un château qu'on appelait *Casa erta* (Maison élevée), et qui était un fief de l'ancienne maison des ducs de Caserte. Charles IV, roi de Naples, acheta ce fief pour y faire construire, sur les dessins de Vanvitelli, le château le plus magnifique, le plus régulier et le plus vaste qu'il y ait en Italie.

D'après Mme Louise Colet (*l'Italie et les Italiens*), ce château « est une construction massive et imposante, qui semble peser sur le sol comme la royauté qu'elle abritait pesait sur ces contrées. Devant la façade se déroule une vaste esplanade gazonnée, flanquée à gauche d'un corps de caserne. A gauche aussi monte à l'horizon le cône du Vésuve, jetant dans l'air sa fumée éternelle; de ce côté du mont, on n'aperçoit point sa barrette de feu. » Nous ajouterons que les avenues et les alentours du palais sont magnifiques; cette partie de l'Italie a été renommée de tout temps pour la salubrité de l'air, la fertilité du sol, la beauté de ses forêts et le riant aspect de ses campagnes. Commencé en 1752 par Charles III, depuis roi d'Espagne, sur les dessins et sous la direction de Vanvitelli, architecte de Saint-Pierre de Rome, le château de Caserte fut terminé par Ferdinand I^{er}, qui ne changea rien aux projets adoptés par son prédécesseur, si ce n'est qu'il ne fit pas élever les belvédères à deux étages que devait supporter les avant-corps des extrémités. « C'est sans doute à cette sage mesure, ont dit Percier et Fontaine (*Résidences de souverains*, 1833), qu'est en grande partie dû le mérite d'unité et d'accord qui caractérise spécialement ce grand ouvrage. » Quatre-vingt de Quincy a dit de son côté : « Une plus grande conception de palais n'existe pas en Europe. Si le xvi^e siècle a produit, quoique dans des masses moins considérables, des palais d'un style d'architecture plus sévère, plus riche en détails classiques et d'une plus haute harmonie, cependant l'avantage du palais de Vanvitelli est d'être un tout immense réduit à la plus simple expression, un dans chacune de ses parties, simple avec variété, complet sous tous les rapports.

L'architecte dut à de favorables circonstances de terminer à lui seul toute sa construction dans le cours d'un petit nombre d'années. Aussi le palais ressemble-t-il à ces ouvrages qu'on appelle coulés d'un seul jet. » La construction était, en effet, à peu près terminée, lorsque les architectes Francesco Collecini et Giovanni Palluzzelli prirent la direction des travaux. Vanvitelli a de plus présidé à la plantation et à l'arrangement des jardins; il a fait les temples, les pavillons d'agrément, les cascades, les bassins dont ils sont embellis. Le palais est bâti en travertin, sur un plan rectangulaire; il présente, à l'extérieur, un rez-de-chaussée, un entre-sol et trois étages (le troisième dans la hauteur de la corniche). Des espèces de pavillons ornés de colonnes d'ordre corinthien s'élèvent aux angles et au milieu du bâtiment, au-dessus du comble; ils rompent la monotonie des quatre faces égales du bâtiment principal, que décorent des colonnes et des pilastres d'ordre ionique, portés sur un soubassement de grande hauteur. La façade du sud est percée de trois superbes portails, correspondant aux trois portails de la façade opposée. Le portail du milieu donne entrée sous un portique formant vestibule, soutenu par soixante-quatre colonnes de marbre, et qui précède une salle, d'un aspect imposant, située au centre du palais. Cette salle, que décorent de magnifiques colonnes de marbre, jouit d'une belle perspective sur les cours des quatre corps de bâtiment, qui divisent le carré du château, et forment, en quelque sorte, quatre palais distincts de 81 m. de longueur sur 54 de largeur. La salle de spectacle, au rez-de-chaussée, est petite, mais très-élégante, et renferme seize colonnes antiques provenant du temple de Sérapis, à Pouzzoles. En face du théâtre est l'escalier monumental, en marbre blanc, qui, par trois larges évolutions, conduit à une rotonde octogone sur laquelle s'ouvrent la chapelle et les appartements royaux. Ces derniers sont ornés avec beaucoup de magnificence. La chapelle, riche en marbres et en dorures, ne renferme, en fait d'œuvres d'art dignes d'attention, que le tableau du maître-autel par Bonito, le *Mariage de la Vierge*, par le même, et la *Présentation*

au temple, par Menas. Les deux étages, au-dessus des appartements royaux, contiennent les logements destinés aux princes, aux grands officiers de la cour et à leur suite. Le château de Caserte, si remarquable par la régularité de son plan et l'ampleur de ses proportions, est loin cependant d'être un chef-d'œuvre architectural. Comme l'ont fait observer judicieusement Percier et Fontaine, « malgré le bon ensemble, l'uniformité complète, l'ordonnance méthodique des subdivisions de cette vaste habitation, on est disposé, en la considérant plus attentivement dans ses détails, à trouver qu'elle n'a pas le charme et les agréments désirables. Tout est grand, tout est somptueux dans cette magnifique demeure, mais tout y est triste, monotone et peu comode. »

Derrière le palais s'étendent les jardins dessinés par Vanvitelli, dans le goût de ceux de Versailles, et depuis transformés partiellement en jardins à l'anglaise par Francesco Collecini. On y admire, outre de petits temples en marbre et des pavillons d'agrément, de superbes bassins et des cascades qu'alimente un aqueduc long de près de deux lieues, et qui fournit en abondance les eaux nécessaires non-seulement aux jardins, mais encore au palais et à la ville de Caserte. Cet aqueduc, tour à tour nommé *il Condotta Carolino*, *l'Aquedotto de ponti*, et *il Ponte della valle*, a été construit par Vanvitelli, en quinze années à partir du mois de mai 1753. Il a coûté des sommes énormes, tant pour la bêtise que pour l'acquisition des terrains nécessaires. C'est sans contredit l'ouvrage de ce genre le plus important et le plus hardi du siècle dernier. Il reçoit, par des rigoles et des conduits différents, les sources du mont Taburno, de la Vallée, de Maddaloni, de Casella, de Tiffatini, de Pozzo-Vetere, de la Cresta, de Caserta-Vecchia et de la Pontanelle. Les eaux, recueillies dans un canal de quatre pieds et demi de large, traversent la vallée entre arcades de 15 m. environ d'élévation et de plus de 3 m. de largeur, à une hauteur maximum d'environ 70 m. Cet aqueduc a été bâti si solidement que, sur plusieurs points, il sert de chemin aux piétons et aux voitures.

Au nord des jardins de Caserte, à San-Leucio, se trouvent un parc très-vaste pour la chasse royale et une manufacture de soieries fondée, en 1789, par Ferdinand I^{er}, qui voulut en diriger lui-même toutes les dispositions. La colonie de San-Leucio, colonie de filateurs de soie, est établie dans un parc réservé, qui est devenu le Parc-aux-Cerfs des Bourbons de Naples; une grande partie de la population est formée par les bûchers des rois du pays, qui allaient souvent se reposer dans cet endroit en revenant de la chasse.

CASERTA-VECCHIA, bourg du royaume d'Italie, province de la Terre de Labour, à 4 kilom. N.-E. de Caserte; 2.000 hab. Place de guerre; siège d'un évêché suffragant de Capoue; belle cathédrale; séminaire épiscopal.

CASES (Marie-Joseph-Emmanuel-Auguste-Dieudonné, comte DE LAS). V. LAS CASES.

CASES-NOIRES, ville de l'Afrique ancienne, appelée par les Latins *Cella nigra*.

CASET s. m. (ka-zè). Entom. Pêch. Larve de phrygane, dont les pêcheurs se servent pour appât.

CASSETTE s. f. (ka-zè-te — dimin. de *case*). Petite habitation. Vieux mot.

— Techn. Etui en terre cuite dans lequel on place les pièces de poterie délicates pour les faire cuire : *Les pièces en émail sont cuites dans des CASSETTES à pernettes, à une température très-sensiblement plus élevée à la partie inférieure du four.* (Gault. de Claubr.) || On écrit aussi *CAZETTE*, et l'on dit aussi *CASE*.

— Encycl. Bernard de Palissy dit dans ses mémoires qu'ayant vu ses poteries vernissées se couvrir de cendres, se briser ou s'attacher les unes aux autres, il eut l'idée de les enfermer dans des lanternes en terre argileuse infusible; c'est l'origine des *casettes*. Les argiles plastiques étant les seules propres à fabriquer les *casettes*, il est très-important pour les manufacturiers de porcelaine d'en avoir à leur disposition au plus bas prix possible. Les *casettes* qui ont déjà subi l'action du feu sont les meilleures, et lorsqu'elles sont fendues, on les consolide afin de les employer de nouveau.

CASÉUM. Chim. V. CASÉINE.

CASHEL, ville d'Irlande, dans le Munster, comté de Tipperary, à 138 kilom. S.-O. de Dublin, à 48 kilom. S.-E. de Limerick, près de la rive gauche de la Suir; 7.100 hab. Station militaire; siège d'un archevêché anglican et d'un archevêché catholique; commerce de grains. Cashel, ville très-ancienne, longtemps la résidence des rois de Munster, est régulièrement bâtie et possède quelques édifices remarquables, entre autres la cathédrale, vaste construction moderne; quelques belles ruines, parmi lesquelles on doit citer les restes de l'abbaye des dominicains et l'ancienne abbaye des franciscains; mais toutes ces ruines, éparées dans la ville, ne sauraient être comparées à celles qui sont situées sur le Rock, et que leur nombre, leur variété, leur belle conservation et le site qu'elles occupent font regarder comme les ruines les plus intéressantes de l'Irlande. Ces ruines sont telles, dit Walter Scott, que l'Irlande peut en être

fière; elles se composent de la tour ronde, de Cormack's Chapel, de la cathédrale, du château et du monastère.

Cashel (CONCILE DE), tenu en 1171. Henri II, roi d'Angleterre, s'étant rendu maître de l'Irlande, ordonna à Raoul, archidiacre de Landaf, de tenir un concile. Ce concile fut présidé par Christian, évêque de Lismor, en sa qualité de légat du saint-siège. On y exposa les désordres qui régnaient dans les mœurs du pays et l'on publia huit canons. Le premier ordonne de contracter de légitimes mariages, en se conformant aux lois du pays qui défendent la polygamie et l'union entre parents. Le second dit que les enfants seront portés à l'église pour être catéchisés à la porte, c'est-à-dire exorcisés, et ensuite baptisés par les prêtres dans l'eau pure, avec les trois immersions, hors le pèril de mort. Le troisième canon prescrit de payer à l'Eglise la dîme du bétail, des fruits et de tous les autres revenus. Le quatrième ordonne que toutes les terres ecclésiastiques soient exemptes de toute exaction des séculiers, particulièrement des repas et de l'hospitalité qu'ils se font donner par violence. Le cinquième porte que, lorsqu'on a stipulé par accommodement une somme d'argent pour le meurtre d'un homme, les ecclésiastiques parents du meurtrier n'auront rien à payer. Le sixième enjoint à tous les malades de faire leur testament en présence de leur confesseur et des voisins, et de diviser leurs biens en trois parts : l'une pour leurs enfants, l'autre pour leur femme et la troisième pour leurs funérailles, c'est-à-dire pour les prières de l'Eglise. Le septième prescrit de dire une messe et les vigiles pour ceux qui meurent après s'être confessés. Le huitième enfin porte que l'office divin sera célébré dans toutes les églises, selon les rites et coutumes de l'Eglise anglicane.

CASHGAR, ville de l'empire chinois. V. KASCHGAR.

CASIER s. m. (ka-zi-ar). Pêch. Engin formé de cercler de barriques recouvertes d'un filet, que l'on emploie à la pêche des gros crustacés, comme homards, langoustes, etc. || On dit aussi *CASIER*.

CASIASQUIER s. m. (ka-zi-a-skié). Surintendant de justice militaire en Turquie.

CASIE s. f. (ka-zi). Bot. Syn. de ROUVET ou OSTRIDE.

CASIER s. m. (ka-zié — du fr. *case*). Ensemble de cases ou compartiments ouverts par devant, qui forment un meuble ou une partie de meuble : *Un CASIER en ébène. Un CASIER plein de papiers. Un CASIER de bureau. Un bureau à CASIER. Il céda sa place au bureau à M. de Bouville, qui s'y assit sans façon et s'empressa de faire le transport demandé, tandis que l'Anglais comptait les billets de banque sur le rebord du casier.* (Alex. Dum.)

— Mar. Compartiments pour renfermer les sacs des hommes d'équipage.

— Pêch. Engin pour la pêche des langoustes et des homards. V. CASIER.

— Encycl. Législ. *Casiers judiciaires*. La peine étant le remède du crime doit logiquement s'accroître, eu égard à l'état de récidive des malfaiteurs; mais, pour que le juge puisse ainsi proportionner la dose pénale au degré relatif de perversité ou d'incorrigibilité du coupable, il faut qu'il connaisse exactement les antécédents judiciaires de chaque inculpé. Voilà pourquoi Napoléon I^{er} avait dit : « Il faut que le ministre de la justice ait sans cesse à sa disposition la *biographie* de tout individu traduit devant les tribunaux. »

Malheureusement cette grande pensée n'avait pu être réalisée, faute d'un moyen pratique et certain d'exécution. Ce moyen a été enfin imaginé par M. le conseiller Bonneville de Marsangy. Il le développa en 1848, dans un mémoire intitulé : *De la localisation au greffe de l'arrondissement natal des renseignements judiciaires concernant chaque inculpé* (Versailles, novembre 1848).

Mais plus une idée est simple et féconde, plus il est difficile de la faire pénétrer dans les esprits, lorsqu'elle froisse des habitudes juridiques invétérées. Aussi n'est-ce qu'après plusieurs tentatives infructueuses que l'honorable criminaliste vit enfin, en 1850, sa proposition accueillie par M. Rouher, alors ministre de la justice, et définitivement réalisée par la circulaire du 6 novembre 1850. Aux registres des condamnations que tenaient les greffiers en vertu des articles 605 et suivants du Code d'instruction criminelle, M. de Marsangy a substitué un *casier mobile*, établi au greffe de chaque tribunal d'arrondissement, *casier* dans lequel sont recueillis et alphabétiquement classés les extraits des condamnations définitivement portées contre tout individu né dans ledit arrondissement, quels que soient le lieu et l'époque où ces condamnations sont intervenues. Il en résulte qu'à côté des actes de l'état civil de chaque citoyen, né dans l'arrondissement, se trouvent aujourd'hui les actes de son *état criminel*. — Un *casier central*, établi au ministère de la justice, réunit les extraits des condamnations de tous les individus étrangers ou des indigènes qui n'ont pas de lieu de naissance connu en France.

Désormais donc, au lieu d'être forcé de compiler les immenses archives de tous les tribunaux de la France, il suffit de recourir au seul greffe du lieu de naissance de l'in-

culpé, ou subsidiairement au ministère de la justice, pour obtenir immédiatement, même par voie télégraphique, la note exacte de toutes les condamnations antérieurement encourues par ledit inculpé.

« Ce système a fait, dit M. A. Morin, une véritable révolution dans les procédures criminelles. » Et en effet, suivant les rapports annuels des ministres de la justice, il contribua puissamment à l'abréviation et à l'économie des procédures; tout en diminuant la longueur des détentions préventives, il rend plus prompt, plus sûr et plus efficace la poursuite des crimes et délits. De plus, il prévient les récidives, en permettant au juge de mieux proportionner la peine au degré de perversité des coupables; enfin il prévient, dans une certaine mesure, les crimes et délits primaires, par l'influence intimidatrice qu'exerce cet admirable procédé d'information confié aux mains de la justice. Aussi attribue-t-on, en grande partie, à l'institution des *casiers* judiciaires la diminution notable constatée dans le nombre des infractions depuis 1852.

Ajoutons que les *casiers* judiciaires étant, sous le contrôle du procureur impérial, accessibles à toutes les administrations et même aux simples citoyens, peuvent seuls garantir la complète pureté des listes électorales et du jury, et permettent à chacun de vérifier les antécédents de tous ceux dont on a intérêt sérieux à connaître la moralité.

L'institution des *casiers* judiciaires français est appelée à passer dans la législation criminelle de tous les Etats civilisés. Déjà, elle a été établie en Portugal par décret royal du 24 avril 1863. Elle vient de l'être également en Italie, par décret du roi Victor-Emmanuel du 6 décembre 1866. C'est à la suite de ce dernier décret que M. Bonneville de Marsangy a été promu au grade d'officier de l'ordre des Saints-Maurice-et-Lazare. V. au surplus, pour plus amples renseignements, le livre de l'*Amélioration de la loi criminelle*, t. I^{er}, appendice, et la notice publiée par A. Morin, dans son Répertoire du droit criminel, vo *Renseignements judiciaires*. V. aussi le tome II^e du livre de l'*Amélioration*, et tome II^e, Appendice.

CASIER s. m. (ka-zié — du lat. *caseus*, fromage). Techn. Nom donné à celui qui fabrique les fromages de Parmesan.

— Econ. rur. Forme à fromages. || Vieux mot.

— Econ. domest. Sorte de huche où l'on serrait autrefois le fromage et le beurre : *Prendre du beurre dans le CASIER*.

CASIÈRE s. f. (ka-ziè-re — du lat. *caseus*, fromage). Lieu où les paysans des environs de Parme conservent le fromage du pays.

CASIGNÈTE s. m. (ka-sigh-nè-te — du gr. *kastignêtos*, frêne). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères lamellicornes, qui doit être réuni aux pholidotes.

CASILDA, village et port des Antilles, sur la côte méridionale de l'île de Cuba, à 5 kilom. S. de Trinidad, avec laquelle il est en communication par un chemin de fer et par la rivière Guanabo. Le village a 2.000 hab., et le port, dont l'entrée est défendue par un fort, est visité par des navires de toutes les nations, et par des steamers qui font le cabotage et transportent des passagers aux autres ports de Cuba.

Casilda (SAINT), titre d'un poème espagnol, du jésuite Pedro de Reynosa, imprimé à Madrid (1727, in-4^o). Cette œuvre, qui se compose de sept chants, raconte la légende de la fille du roi maure de Tolède, Almenon, qui régnait du temps que Ferdinand le Grand occupait le trône de Castille. La douce Casilda, émue de compassion pour les souffrances qu'enduraient les esclaves chrétiens, se jeta un jour aux pieds de son père afin d'obtenir leur liberté. Almenon entra en fureur et la menaça, si elle osait de nouveau demander la grâce des chrétiens, de lui faire trancher la tête. La jeune fille se fit alors instruire secrètement dans la foi catholique. Un jour, elle allait porter aux chrétiens des vivres cachés dans sa robe, lorsqu'elle fut surprise par son père, qui voulut savoir le but de sa sortie. Elle répondit en rougissant qu'elle venait de cueillir des roses, et, entr'ouvrant sa robe, une pluie de roses se répandit à ses pieds.

Cependant Casilda tombe malade et nul médecin maure ne peut guérir la jeune princesse. Le roi Almenon offre son royaume à celui qui rendra la santé à sa fille. La légende raconte qu'un médecin se présenta alors et versa sur la tête de la jeune fille quelques gouttes d'eau en disant : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je te baptise. » La jeune fille, instinctivement, se tait agenouillée. En se relevant, elle n'aperçut plus le médecin, et une voix du ciel fit entendre ces paroles : « Quiconque laissera sa maison, ses frères, ses sœurs, son père, sa mère et ses enfants, recevra cent pour cent et possèdera la vie éternelle. » Casilda vécut saintement et fut canonisée après sa mort. La légende est naïve, gracieuse et touchante; il est seulement à regretter que le poète n'ait pas su tirer du sujet tout le parti qu'en eût tiré une imagination véritablement poétique.

CASILINUM, ville de l'ancienne Italie, dans la Campanie, à 10 kilom. N.-E. de Capoue, sur le Volturne. Aux environs de cette ville, Annibal, cerné par Fabius, s'échappa des

main du général romain en lançant, pendant la nuit, des boufs dont les cornes étaient chargées de sarmets enflammés, et qui jetèrent la confusion et le désordre dans les rangs des légions (216 av. J.-C.).

CASILLAC (Bernard DE), évêque d'Albi, mort en 1462. Après la mort de l'évêque Pierre Neveu, Bernard de Casillac fut élu par le chapitre, en 1434; mais le pape Eugène IV donna en même temps cet évêché à Robert Dauphin. Le concile de Bâle, auquel en appela Casillac, reconnut ses droits, et le sacra évêque. On vit alors les deux évêques se disputer par la force des armes la possession de leur siège, jusqu'à ce qu'enfin le parlement de Paris, devant lequel la cause fut portée, eût, par un arrêt en forme, consacré les droits de Casillac en 1460. Mais celui-ci mourut dix-huit mois après, sans avoir eu le temps de réparer les maux qu'avait causés son ambition.

CASILLEUX, EUSE adj. (ka-zi-lieu, eu-ze; il mil. — rad. *casiller* pour *casiller*, forme augment. peu usitée du mot *casser*). Techn. Se dit du verre qui, étant peu ou point recuit, se brise en morceaux sous le diamant, lorsqu'on veut le couper : *Verre CASILLEUX. Feuille de verre CASILLEUX.*

CASIMIR s. m. (ka-zi-mir — du nom d'un fabricant, suivant les uns; par corruption, du mot *cachemire*, suivant les autres). Comm. Drap léger, en laine fine, tissé par l'armure batavia, et qui est presque exclusivement employé pour vêtements d'hommes : *Pantalon, gilet de CASIMIR. CASIMIR noir, uni, jaspé, rayé, à côtes.* Les CASIMIRS français et prussiens l'emportent sur les CASIMIRS anglais pour la solidité et le bas prix. En France, c'est surtout à Sedan, Elbeuf, Louviers, Reims, Amiens et Abbeville, que la fabrication du CASIMIR a une grande importance. La mode de ce temps obligeait un homme à porter au bal une culotte de CASIMIR blanc et des bas de soie. (Balz.)

J'aime ce drap léger dont la Tamise est fière, Ce casimir soyeux, bonneur de l'Angleterre. COLNAT.

■ *Casimir-satinet*, Etoffe dont la chaîne est de coton et la trame de laine : CASIMIR-SATINET simple, croisé.

— Pop. Gilet, parce que ce vêtement se fait souvent en casimir : *Boutonne ton CASIMIR.*

— Techn. Genre du croisement qui est la deuxième des quatre armures fondamentales. ■ On l'appelle plus généralement ARMURE BATAVIA ou simplement BATAVIA.

CASIMIR I^{er}, roi de Pologne, né en 1016, mort en 1058. Il était fils de Miecyslas II et de Rixa, comtesse du Rhin. La guerre civile qui éclata après le décès de Miecyslas II, suscitée par les intrigues de Rixa, fut cause que Casimir, à peine proclamé (1034), dut se réfugier, avec sa mère, d'abord en Hongrie et puis en France. La Pologne, livrée alors aux envahissements de ses voisins, eut à subir de grands maux, et les Polonais pour les conjurer rappellèrent en 1040 Casimir, qui résidait tantôt à Liège, tantôt à Brunwiller et tantôt à l'abbaye de Cluny en Bourgogne. Après être remonté sur le trône, Casimir se fit couronner à Gniezn en 1041; il chercha à rétablir la tranquillité dans le pays. La prospérité du royaume renaissait sous le régime des lois et de la justice; le mariage du roi avec Marie-Dobrogniewa, fille de Wladimir I^{er}, duc ruthénien de Kiowie, combla les vœux de la nation. Casimir reprit ensuite la Silésie sur les Bohémiens, fit rentrer dans l'obéissance les Poméraniens et les Prussiens, réprima la rébellion de Maslas, gouverneur de la Mazovie, dans une bataille livrée en 1047, près de Plock, sur la Vistule. Il détruisit les restes de l'idolâtrie et releva les institutions scientifiques. Ces bienfaits lui méritèrent le surnom de *Restaurateur et de Pacificateur*. Son corps fut déposé à Posen. Confondant l'histoire du x^e siècle et celle du xiv^e, quelques auteurs nationaux et étrangers ont affirmé que Casimir était moine, tantôt à Cluny en Bourgogne, tantôt à Cluny à Paris. Les travaux historiques d'Adam Narnszewicz, de Joachim Lelewel et de Léonard Chodzko ont fait justice de ces erreurs.

CASIMIR II, roi de Pologne, né en 1145, mort en 1194. Il était fils de Boleslas III Bouche de travers, et de Salomé, comtesse de Berg et de Clèves. Monté sur le trône en 1179, il dirigea ses armées vers l'est, où les ducs de Kiowie et de Czernichovie se disputaient le pouvoir. Il reconquit Brzesc-Litewski, Wlodzimierz et Przemyśl, et se concilia les ducs de Silésie en leur conférant les terres de Bitom et d'Osviecim. Il abolit les dîmes, les impôts illégaux et les tailles qui écrasaient les paysans. En 1180, il convoqua à Lenczyca, en Mazovie, une assemblée, et c'est à cette époque que remonte la fondation du sénat polonais. L'aristocratie trouva moyen de traverser les bonnes intentions du prince, car elle avait déjà pris pour système de faire des lois et de ne point suivre; de se donner des maîtres, et de ne point leur obéir. En 1185, Casimir eut à combattre l'invasion des Hongrois. En 1189, il dut lutter contre son frère Miecyslas, qui cherchait à s'emparer du trône, et en 1192, contre les Prussiens et les Ladvings. Ses ennemis vaincus, il renouela avec les Hongrois le traité par lequel les monts Karpates devaient à jamais former les

limites des deux nations. La mort frappa le roi au moment où il allait recueillir les fruits de ses nobles efforts pour le bonheur de la Pologne. Son corps fut déposé dans l'église cathédrale de Cracovie. Ses contemporains lui donnèrent le surnom de *Juste*, que la postérité confirma.

CASIMIR III, roi de Pologne, né en 1310, mort en 1370. Il était fils de Wladislas-Lo-kietek, le Bref, et d'Hedwige, duchesse de Poméranie. Après avoir fait célébrer les funérailles de son père, Casimir fut couronné à Cracovie (1333), avec son épouse Anna-Adona, fille de Gedymin, grand-duc de Lithuanie. De cruels embarras signalèrent le commencement de son règne. Jean, roi de Bohême, affichait toujours des prétentions au trône de Pologne; les chevaliers teutoniques ne cessaient d'envahir et de saccager les possessions polonaises; les ducs de Mazovie se liguèrent avec les Allemands, qui leur promettaient une alliance perfide; la licence de l'aristocratie augmentait de jour en jour. Au milieu de tant de difficultés, le roi parvint d'abord à maîtriser les chevaliers teutoniques et conclut avec eux une trêve. Il encouragea les étrangers qui venaient s'établir en Pologne, et il protégea les juifs, ce qui fit prospérer le commerce et l'industrie. Pour garantir la tranquillité intérieure, il dut abandonner la Silésie, qui fut cédée en 1335. En 1336, Casimir fut obligé de faire une expédition dans la haute Bavière, contre l'empereur Louis, et rentra dans son royaume après la conclusion d'une paix honorable. Les chevaliers teutoniques, toujours prêts à violer leurs promesses, recommencèrent leurs intrigues; mais le pape Benoît XII étant intervenu, on conclut à Varsovie, en 1339, un traité par lequel l'ordre rendit aux Polonais la Poméranie et les districts prussiens situés sur la rive droite de la Vistule. Cependant ils violèrent encore leurs engagements dès l'année suivante. L'antique province polonaise, la Ruthénie rouge, était depuis quel-que temps en la possession du duc de Mazovie, Boleslas; mais celui-ci étant mort en 1340, Casimir, comme son successeur légitime, la réunit de nouveau à la couronne de Pologne. Pendant que le calme commençait à renaître, les Tatars et les Ruthéniens de Kiowie firent une nouvelle invasion en Pologne; Casimir se mit, en 1341, à la tête de ses troupes, et dans une grande bataille livrée près de Lublin, il défait ses ennemis. Après cette victoire, il épousa en secondes nocces Adélaïde, fille du duc de Hesse, Henri de Fer. Les Rurikowitsch-Ruthéniens, jaloux de la grandeur de la Pologne, entreprirent alors une nouvelle invasion, mais ils furent battus et repoussés en 1344. Enfin la mort de Jean de Bohême, arrivée à la bataille de Crécy en France, en 1346, délivra Casimir de tous ses embarras.

Il put donner alors tous ses soins aux questions intérieures, et accomplir un acte qui, à lui seul, aurait fait la gloire de son règne: il donna un code de lois dans la diète de Wislica, en 1347. Mais, pendant qu'il se livrait ainsi aux occupations de la paix, les Lithuaniens, poussés sous main par les chevaliers teutoniques et par les Moscovites, envahirent la Pologne. Ils furent repoussés avec perte en 1349 et en 1355, consentirent à un accommodement en 1358, et l'harmonie s'établit entre les deux pays. Les Moscovites, inquiets de cette union, parvinrent à armer les Moldo-Valaques contre la Pologne. Casimir alla au-devant d'eux en 1359, et arriva à Plowinsky; mais l'ennemi, s'il faut en croire une tradition qui ressemble beaucoup à une légende, lui préparait un piège dont il ne pouvait se douter. Avec une adresse *incroyable*, les arbres furent sciés au pied, et attachés avec des cordes, que l'ennemi caché tira à lui au moment du passage des troupes polonaises; le désastre fut complet. Les Moldaves n'osèrent pas aller au fond de la Pologne. De pareils récits, gravement acceptés par les historiens, donnent fort à penser sur la certitude des autres faits relatés par eux.

La renommée de Casimir s'accroissant toujours, Charles VI, empereur d'Allemagne, chercha à se lier étroitement avec la Pologne, et demanda en mariage la princesse Elisabeth, fille de Boguslas, duc de Stettin. A cette occasion, plusieurs souverains de l'Europe vinrent à Cracovie (1363). Le faste que le roi et les Polonais déployèrent dans cette circonstance dépassa tout ce qu'on pouvait imaginer. Le roi conclut alors des traités d'amitié avec ses royaux invités, et put ensuite se livrer entièrement aux travaux intérieurs. Il fonda l'université de Cracovie, idée conçue en 1347, réalisée en 1361 et développée en 1364. Il construisit tant de forts et releva tant de villes, que d'une Pologne de bois il fit une Pologne de briques et de pierre. Il protégea les paysans contre les abus des seigneurs, et ces derniers lui donnèrent le surnom de *Roi des paysans*. Se trouvant à la chasse près de Przeczborze, sur la Pilica, il tomba de cheval, et cette chute causa sa mort, qui eut lieu le 5 novembre 1370. On l'enterra dans la cathédrale de Cracovie. Bien que ce prince fût le troisième de son nom, il a fait frapper quelques monnaies sous le titre de Casimir I^{er}.

CASIMIR IV, roi de Pologne, né en 1427, mort en 1492. Il était fils de Wladislas Jagellon, et de Sophie, duchesse ruthénienne, fille d'André, grand-duc de Kiowie, et quatrième femme de Jagellon. Dès son enfance, Casi-

mir IV habitait la Lithuanie, et montrait une violente passion pour la chasse, ce qui lui fit préférer le séjour de Grodno ou de Wilno. Aussi, à peine couronné à Cracovie, en 1447, il revint dans sa résidence habituelle. Cependant les affaires du pays exigeant sa présence en Pologne, il arriva à Lublin en 1448, où il assista à une diète, puis il alla à Liopol et à Kamiensc-Podolski, où il reçut l'hommage de soumission de l'hospodar de Moldavie. Entre les années 1450 et 1453, les Silésiens et les Tatars cherchèrent à envahir la Pologne; mais le courage des chefs polonais parvint à repousser cette invasion. En 1454, Casimir épousa Elisabeth, fille d'Albert, empereur d'Allemagne.

A cette époque, la Pologne était exposée aux attaques de trois voisins puissants et ambitieux : au midi, les Ottomans qui étaient alors à l'apogée de leur grandeur, et qui s'étaient emparés de Constantinople en 1453; au nord-est les Moscovites, qui prenaient déjà un immense développement, et au nord-ouest les Allemands, qui, sous le nom de chevaliers teutons ne cessaient de faire à la Pologne tout le mal possible. Ces derniers ayant dépassé la mesure de leurs rapines en 1454, le roi Casimir dut aller les combattre. Cette guerre dura douze ans; une paix, signée à Thorn en 1466, la termina à l'avantage de la Pologne. Du côté de la Moscovie, les czars avaient réussi à soumettre la république de Nowogorod-la-Grande, tributaire de la Pologne, et à détruire cette antique république en 1471. Une autre république, celle de Pskow, eut le même sort en 1479, pendant que, la même année, une partie de la Ruthénie blanche était détachée des possessions lithuaniennes. Il devenait impossible aux Polonais de tenir tête à tant d'invasions différentes et qui renaissaient simultanément au midi, au nord et à l'ouest.

Pendant ce règne, qui dura près d'un demi-siècle, la puissance de l'oligarchie nobiliaire prit un développement immense, de nombreux abus s'introduisirent dans les formes de la procédure civile et criminelle. Les diètes et les diètes s'arrogeaient le droit de se constituer même hors la présidence du roi, et quelquefois sans ordre de convocation. Le parlement polonais était alors composé du sénat, où siégeaient les palatins et les châtellains, et du corps législatif, formé des nonces terriens et des députés, représentant les villes. Malheureusement le peuple, la masse laborieuse des paysans était exclue et opprimée; les droits de la bourgeoisie elle-même furent restreints. Avec de pareils abus, il fallait arriver à une révolution radicale intérieure, ou devenir la proie d'un conquérant voisin; ce fut à ce dernier résultat que la Pologne marcha graduellement, et les abus du parlementarisme polonais y ont aidé puissamment. Cependant, c'est sous ce règne de Casimir IV que l'université de Cracovie devint célèbre et présenta une série de savants de premier ordre. En 1465, l'imprimerie fut introduite en Pologne, et, en 1473, naquit l'astronome Copernic.

CASIMIR V, roi de Pologne, connu historiquement sous le nom de *Jean II. V.* ce mot.

CASIMIR (saint), issu des Jagellons, fils du roi Casimir IV et d'Elisabeth, fille d'Albert II, empereur d'Allemagne, né le 3 octobre 1458, mort le 4 mars 1484, à Grodno, sur le Niémen. Elève de Dlugosz, historien polonais, il fit ses études avec distinction et montra beaucoup de goût pour la piété. En 1473, le roi son père l'envoya en Hongrie avec une armée, pour favoriser un mouvement en faveur de ce jeune prince, que les Hongrois voulaient prendre pour roi; mais Mathias Corvin, son compétiteur, ayant fait la paix avec les Hongrois, Casimir rentra en Pologne. Depuis lors il se livra entièrement aux pratiques d'une austère piété. Il composa un chant à la Vierge, qui est devenu populaire. Etant tombé malade en 1483, les médecins lui conseillèrent le mariage comme un remède assuré; mais il refusa et mourut. On lui attribua plusieurs miracles, qui décidèrent sa béatification par le pape Léon X, en 1521. Lorsque, en 1604, on ouvrit son cercueil, son corps et ses vêtements furent, dit-on, trouvés intacts. Il repose dans une magnifique chapelle attenante à l'église cathédrale de Wilno. En 1812, Napoléon I^{er} visita son tombeau. On célèbre sa fête le 4 mars, et il est invoqué comme le patron de la Pologne.

CASIMIR, théologien français, né à Toulouse en 1634, mort en 1674. Il appartenait à l'ordre des capucins, et enseigna la théologie. On a de lui : *l'Illustré pénitente*, ou *l'Histoire de mademoiselle Le Bachelier*; le *Triomphe de la croix sur les traits de la souveraineté*, ou la *Vie du P. Jean-Baptiste d'Este*, et un ouvrage latin en six volumes sur la philosophie d'Aristote et sur les atomes.

CASIMIR (Alphonsine-Virginie-Marie Du-bois, dame COMPAN, dite M^{me}), cantatrice française, née à Paris le 27 avril 1801. Elle entra tout enfant à l'Ecole royale de musique (Conservatoire), et reçut des leçons du compositeur Blangini. A cette même école, et se disposant aussi à embrasser la carrière du théâtre, se trouvait un beau jeune homme, qui rêvait de succéder à Elleveu; il devint amoureux de la ravissante élève de Blangini et l'épousa avant d'avoir terminé ses études; puis, il débuta à l'Opéra-Comique, par le rôle de Blondel dans *Richard Cœur de Lion*. Le

9 octobre suivant, sa jeune femme se présentait aux regards des habitués de Feydeau, sous les traits de Lise de la *Maison à vendre*, opéra de Dalayrac. Elle obtint un succès dû à sa beauté. Son visage, d'une suprême distinction qui n'excluait pas la grâce, l'éclat de ses yeux, le charme de son sourire, l'élégance de sa démarche, tout en elle excita l'admiration des spectateurs, qui renoncèrent, pour un soir, à juger l'artiste, pour acclamer la femme. Mais (il y a toujours un *mais*) on s'aperçut bien vite que les avantages physiques étaient le plus clair du talent de la débutante. La froideur succéda aux bravos, et, un soir que M^{me} Casimir chantait le rôle d'Olivier dans *Jean de Paris*, un autre accompagnement que celui de l'orchestre l'avertit que sa voix faible et mal dirigée n'était pas du goût du public. L'échec du mari ayant été plus décisif encore, le jeune couple quitta l'Opéra-Comique au mois de janvier 1822. La partie, remise seulement pour M^{me} Casimir, s'engagea de nouveau le 17 mai 1823. Les rôles de Babet, du *Nouveau seigneur de village*, et de Thérèse, dans *Jeannot et Colin*, furent remplis à merveille par l'artiste, et lui valurent une prompt réception. Dès le 5 juillet suivant, elle se distinguait dans les *Scieurs jumelles*, opéra de M. Fétis, à côté de M^{me} Rigaut, qui lui ressemblait... en laide. Elle aidait puissamment au succès de l'œuvre nouvelle. L'auteur, pour la récompenser, ne lui a pas consacré une ligne dans sa *Biographie universelle des musiciens*. M^{me} Casimir doit se consoler de cet oubli, qui ressemble à un acte d'ingratitude, en pensant qu'on oublie avec elle Baroilhet, M^{mes} Carvalho, Sass, etc., grands artistes que M. Fétis ne connaît pas, même dans sa seconde édition, où il accorde une place à tant de réputations frelatées. Pour en revenir à M^{me} Casimir, qui avait obtenu enfin tous les suffrages, nous sommes obligés de convenir que ses caprices et ses *fugues* répétées mirent parfois à une rude épreuve la patience des directeurs de l'Opéra-Comique. Mais la fugitive reparuait dans un de ses rôles favoris, et le public, charmé par son sourire, oubliait son ressentiment et applaudissait cette voix pure, étendue et flexible, qui devait tout à la nature et rien à l'art. Ici, nous touchons au pèché mignon de l'artiste : la paresse. M^{me} Casimir, qui respectait encore un peu dans ses bons moments Sa Majesté le public, n'avait jamais cherché à courtiser une autre attesse : le travail. Si la cantatrice avait voulu améliorer son jeu inégal et épurer son style un peu primitif, elle eût dépassé de beaucoup M^{me} Damoreau, dont la voix était plus faible que la sienne. Elle se contenta de la réputation, pouvant ambitionner la gloire... Rossini, qui appréciait le talent de l'artiste, fit débiter M^{me} Casimir à l'Opéra-Italien, le 15 mars 1832, par le rôle de Minette, de la *Gazza ladra*. Le résultat fut négatif; la voix splendide de la cantatrice manquait d'expression; elle était vouée aux gaites de l'opéra-comique. M^{me} Casimir fit donc sa rentrée au théâtre de ses succès, et créa le rôle d'Isabelle, dans le *Pré aux Clercs*, d'Hérod. Une maladie subite empêcha cette dame de remplir sa tâche après la seconde représentation. « Ce fut un coup mortel pour le compositeur, raconte Adolphe Adam. L'Opéra offrit généreusement une de ses cantatrices (M^{me} Dorus-Gras), pour remplacer celle dont la maladie suspendait les représentations de la pièce. Il fallut qu'Hérod fit de nouveaux efforts pour de nouvelles répétitions. Cela l'acheva. Il se montra encore une ou deux fois au théâtre, faible et languissant; puis, aux derniers jours de décembre, il fut forcé de garder le lit, qu'il ne quitta plus. » On a dit que cette maladie de M^{me} Casimir n'était qu'un *caprice rentré*; la chose fit même du bruit à l'époque, et tout le monde donnait tort à l'artiste. Elle fit cependant sa rentrée dans le *Pré-aux-Clercs*. Le public, impassible d'abord, finit par acclamer sa favorite. En 1836, M^{me} Casimir quitta l'Opéra-Comique et alla à Bruxelles. Accueillie avec faveur, elle quitta plus tard cette ville, et, après diverses pérégrinations, la transfuge reparut à l'Opéra-Comique, en 1843, dans le *Pré-aux-Clercs*. Elle quitta de nouveau ce théâtre en 1846. Nous la retrouvons à Rouen en 1847 et 1848, toujours applaudie, excepté quand elle s'entêtait à supprimer quelques passages de l'air de folie de *Lucie*. En dépit de ses quarante-sept ans, elle créa le rôle de la *Chaste Suzanne*, dans l'opéra de Monpou, et elle continua de représenter Rosine, l'alerte pupille du docteur Bartholo. Mais M^{me} Casimir subissait déjà les atteintes d'un terrible ennemi, l'embonpoint. Le visage seul était resté charmant... Il fallut renoncer à cet emploi de chanteuse légère, si flatteur pour la coquetterie féminine. Pendant plusieurs années, M^{me} Casimir se fit entendre à Paris, dans les concerts. L'air de la *Marguerite* du *Vai d'Andorre*, et la romance du *Pré-aux-Clercs* : *Souvenirs du jeune âge*, prouvaient que la voix de la cantatrice n'avait rien perdu de son charme. L'Opéra-Comique donna, en 1855, une représentation au bénéfice de M^{me} Casimir, qui chanta le rôle de Colombine dans le *Tableau parlant*. La recette fut médiocre, et quelques méchants fredonnaient : « Vous étiez ce que vous n'êtes plus. » Ici commença une lutte terrible entre l'amour-propre de la cantatrice et la raison de la femme sérieuse. La bise était venue, et, l'imprévoyance aidant, on se trouvait en présence de la nécessité. Que faire? M^{me} Casi-

mir eut le bon goût d'abdiquer à temps toute prétention. Elle reparut, en 1858, à l'Opéra-Comique, dans le rôle de Margot, des *Méprises par ressemblance*, opéra de Grétry. Ce sacrifice lui porta bonheur, et, depuis ce moment, elle tient avec autorité le difficile emploi des caractères, n'ayant que le tort bien excusable d'être parfois plus agréable que ses rôles. Mme Casimir a fait des progrès comme comédienne, et, tout récemment, elle a imprimé un excellent cachet au personnage de Mme Barneck, dans l'*Ambassadrice*. Voici la liste des principales créations de cette artiste : Rosette, des *Seurs jumelles*, opéra de M. Fétis; Amélie, dans les *Deux mousquetaires*, opéra de Berton; Amélie, dans le *Pensionnat de jeunes demoiselles*, de Devienne (les *Visitandines*, retouchées); Malvina, dans les *Deux nuits*, de Boieldieu; Elvina, de l'*Amazone*, d'Amédée de Beauplan; Camille, de *Zampa*, d'Hérold (création parfaite); Isabelle, du *Pré-aux-Clercs*, d'Hérold; Antonia, du *Proscrit*, d'Adam; Aglaé de Surville, dans *Un caprice de femme*, de Paër; Anna, dans *Robin des bois*, à la reprise de 1835; Stella, dans le *Cheval de bronze*, d'Auber; Mme Gervais, des *Deux gentilshommes*, de Cadeaux; Dilara, de *Gulistan*, à la reprise de 1844, grand succès; Lisbeth, dans *Une voix*, d'Ernest Boulanger; rôle de l'*Amazone*, dans l'*Amazone*, de Thys, etc.

CASIMIRE s. f. (ka-zi-mi-re). Bot. Syn. de MÉLICOQUE.

CASIMIROA s. m. (ka-zi-mi-ro-a). Bot. Arbre du Mexique, dont la place dans la classification naturelle n'a pas été encore bien déterminée. Ses fruits, du volume d'une grosse pomme, sont très-bons à manger.

CASIN s. m. (ka-zain — V. l'étymol. de casino). Lieu public d'amusement : Au lieu de me transporter par l'imagination dans ce superbe casino, où tant de beautés sont dépeintes par la jeune Eugénie... (X. de Maistre.) Des casinos, cafés et jardins publics profitent de cette fraîcheur et de cette ombre. (Gér. de Nerval.) On dit plus souvent casino.

Jeux. Sorte de jeu de billard, où l'on se sert d'une quille : Jouer au casino.

Casina, comédie de Plaute, jouée l'an de Rome 558. Une jeune fille, Casina, exposée dans son enfance, a été recueillie par un esclave, qui l'a rapportée chez sa maîtresse, où elle a été élevée. Lorsque Casina est en âge de plaire, elle inspire une violente passion à son maître Stalmon, vieillard débauché, qui veut faire épouser la jeune fille par un de ses esclaves, à condition que celui-ci, en bon valet, se contentera d'être un mar... ad honores; mais le fils de Stalmon aime aussi Casina, et fait agir son écuyer dans les mêmes intentions honnêtes que son père. Après bien des débats entre le mari et la femme, qui connaît les projets de son vieil époux et prête les mains à ceux de son fils, on convient de s'en rapporter au sort. L'affidé de Stalmon gagne, mais le vieux débauché n'en sera pas moins dupé. Au lieu du jeune tondron dont il s'attendait à recevoir les caresses, il trouve... un rustre vigoureux qui le rosse d'importance. Dans cette pièce, Plaute n'est pas seulement hardi contre la décence et les bonnes mœurs, il l'est aussi contre les dieux, qu'il traite fort lestement :

Comme avec irrévérence
Parle des dieux ce maraud !

Regnard s'est inspiré de *Casina* dans ses *Poltes amoureuses*. D'autre part, les critiques ont remarqué qu'il y a une certaine analogie entre cette œuvre de Plaute et le *Marriage de Figaro*. Mais ce n'est pas tout. Stalmon, le père débauché, a fourni plus d'un trait au Chrysale de Molière, et la rivalité entre le père et le fils a inspiré une des scènes de l'*Avaro*. Plaute, d'ailleurs, avait lui-même emprunté son sujet au Grec Diphile. La Harpe vante avec raison la gaieté de cette comédie. « Cette bouffonnerie, licencieuse quant au langage et au spectacle, dit l'élegant traducteur M. Naudet, effarouche par son effronterie les oreilles et les yeux, bien que le but en soit moral, puisqu'il amène le châtimement des vieux libertins. » Plaute, contrairement aux usages reçus, a effacé de son tableau les personnages du premier plan pour mettre en vue et en saillie ceux du second. Les héros, les amants n'ont pas de rôle à proprement parler; les personnages ridicules et bouffons attirent à eux tout l'intérêt. Dans cette pièce, dont la pudeur des copistes a retranché plusieurs vers aux dernières scènes, quelle vigoureuse empreinte de satire comique! quelle savante combinaison de l'art véritable! A tout moment le sujet s'illumine d'éclairs de verve et de génie. En écoutant les commérages de ces matrones romaines, on se croirait à Paris, le matin, dans un de ces groupes formés devant les latrines. Qui ne s'amuserait à suivre le malicieux complot des femmes contre Stalmon, ce galant suranné, et son digne confident? Pourquoi Plaute a-t-il souillé ce sujet par les réflexions plus qu'étranges que Chalinus communique aux spectateurs? Il n'avait évidemment qu'un but : le succès dramatique; qu'un moyen de l'atteindre : servir le public selon son goût. C'était la multitude qui décidait; c'est l'instinct grossier du peuple qu'il fallait flatter, et le sien en même temps, car il est peuple avant tout, ce pauvre diable que la misère avait réduit dans sa jeunesse à

tourner la meule d'un moulin; il était peuple, et il y avait sympathie naturelle entre lui et la plèbe. Qu'on réponde à son appel, lorsqu'il dira en terminant : « Citoyens, applaudissez! » c'est à cela que se borne son ambition. Il a beau écrire avec élégance, pureté, concision, dans le meilleur latin, on sent qu'il ne se proposait point d'idéal. Il en était aussi loin que le sont de la vérité ceux qui croient saisir le secret de sa métrique irrégulière.

Casina, malgré ses défauts, se jouait encore au siècle polica d'Auguste, et l'on a trouvé à Pompéi une tessère ou jeton de spectacle portant, avec l'indication de la place, le titre de *Casina* qu'on représentait peut-être la veille du jour où la ville périt. Si cette supposition est admise, la malheureuse ville a dû passer agréablement ses derniers moments, et elle est morte, comme Ophélie, étouffée en cueillant des fleurs.

CASINETTE s. f. (ka-zi-nè-te). Fam. Nom que l'on donne à Paris aux femmes légères qui fréquentent le Casino de la rue Cadet.

CASINI (Valère), peintre italien du xvi^e siècle. Il fut élève du Passignano, ainsi que son frère Dominique. Il s'adonna à peindre des portraits, et devint si habile à saisir les traits du visage qu'il lui arriva souvent de peindre de mémoire, avec une grande ressemblance, des personnes que la mort avait enlevées. Il recevait tant de commandes qu'il se bornait souvent à peindre la face de ses modèles, tandis que son frère DOMINIQUE se chargeait de terminer le travail, ce qu'il faisait avec une grande habileté.

CASINI (Jean-Marie), prêtre et musicien italien, né à Florence au xvi^e siècle. Il prit des leçons d'orgue de Bernard Pasquini, et devint organiste d'une église de Florence. On lui doit plusieurs compositions et plusieurs écrits relatifs à son art. Nous citerons parmi les premières, outre un livre de motets à quatre voix, publié à Florence en 1706, des *Pensieri per l'organo* (1714), etc.

CASINI (Jean), peintre et sculpteur italien, né à Varlongo en 1688, près de Florence, mort en 1740. Il s'adonna d'abord à la sculpture, puis se livra entièrement à la peinture, et s'y fit une grande réputation. On cite parmi ses ouvrages les plus importants le tableau de *Sainte Luce*, dans l'église de Saint-Jacques-sur-l'Arno, et ses peintures dans la coupole du cloître de Sainte-Marie-Nouvelle.

CASINO s. m. (ka-zi-no — mot ital. qui signifie maison de campagne; dimin. de *casa*, maison). Etablissement public où l'on se réunit pour lire, causer, danser, faire de la musique, jouer à différents jeux : Ils allouent les alides ou meublent les tables de ces closeries ou casinos. (E. Robert.) Les lustres et les candélabres semblent appartenir au matériel d'un cercle ou d'un casino de province. (Gér. de Nerval.)

Le jeu du casino me pique et m'intéresse.
C. DELAVIGNE.

CASINUM, ville de l'ancienne Italie, dans le Latium, sur la voie Latine et sur un des versants du mont Cassin. Les Romains y établirent une colonie. Cette ville s'étendait sur les flancs de la colline au-dessus de laquelle est assise la forteresse moderne de San-Germano.

CASIO DA NARNI, poète italien du xvi^e siècle. Il fit imprimer à Ferrare, en 1521, un poème en trente-trois chants intitulé : *la Morte di Dantes*. A la fin du dernier chant, l'auteur s'aperçoit qu'il a laissé un de ses héros dans le ventre d'un baleine, et il promet de faire bientôt un autre poème pour le tirer de cette situation peu agréable.

CASIO DE MEDICI (Jérôme ou Girolamo), poète italien, né à Bologne vers 1465, mort vers 1530. Dans sa jeunesse, il fit le commerce des pishors. Ensuite, ayant voulu faire un voyage aux lieux saints, il tomba entre les mains des Turcs, après avoir reçu de graves blessures. Il fut délivré par un capitaine vénitien qui le conduisit à Candie, et ce fut là qu'il commença à s'occuper de poésie. Après avoir obtenu de Clément VII le laurier poétique, il fut chargé de réformer les études à l'Académie de Bologne. On lui doit deux recueils de sonnets, de *capitoli*, de *canzoni* (1525); un autre recueil de sonnets contenant chacun la vie d'un saint; une traduction en vers des prières et des hymnes de l'Eglise, et d'autres publications poétiques, parmi lesquelles on trouve un sonnet sur le tableau qui fait le sujet de l'article suivant.

Casio (LA VIERGE DE LA FAMILLE), tableau de Beltraffio; au Louvre. Ce tableau représente la *Vierge*, l'*Enfant Jésus* et *sainte Anne*. M. Villot (*Catalogue du Louvre*) suppose qu'à son retour de Candie, Girolamo (v. l'article précédent), voulant s'acquitter d'un vœu fait à la Vierge pour sa délivrance, commanda un tableau à Beltraffio, qui était un des meilleurs élèves du Vinci. Si l'on en croit Vasari, ce tableau fut peint en 1500 pour la chapelle de la famille Casio, dans l'église de la Miséricorde, près de Bologne, et l'artiste y indiqua, dans une inscription, son nom, son titre d'élève de Léonard, et la date de l'exécution. Cette inscription a depuis longtemps disparu. La composition de Beltraffio rappelle moins la manière savante du Vinci que le style naïf des vieux maîtres milanais ou vénitiens du xvi^e siècle. La Vierge, assise sur une grosse pierre, au premier plan d'un immense paysage,

tient sur ses genoux le bambino entièrement nu. A sa droite, saint Jean-Baptiste est debout, vêtu d'une peau de mouton, montrant du doigt celui dont il fut le précurseur. Il tient à la main une longue croix de roseau, autour de laquelle est enroulée une banderole où se lisent les mots : *Ecce Agnus Dei*. A la gauche de la madone, saint Sébastien, ayant couru tout vêtement une écharpe nouée autour du corps, a les mains liées derrière le dos, et est attaché à un arbre; comme saint Jean, il a une longue chevelure qui flotte sur ses épaules. Deux personnages de la famille Casio sont agenouillés tout à fait en avant et de chaque côté du tableau. Celui qui est le plus rapproché de la Vierge, du côté de saint Jean, est Giacomo Casio, le père de Girolamo; il a le front chauve, et paraît avoir une soixantaine d'années. Girolamo, agenouillé près de saint Sébastien, a la tête ceinte d'une couronne de lauriers, et tient sa barrette à la main. Ces deux figures, peintes de profil l'une et l'autre, sont admirables d'expression, de relief, de vérité et de vie. Les deux figures de saints sont fort belles aussi. Celle de saint Sébastien, qui, comme nous l'avons dit, est presque entièrement nue, se distingue par la correction savante et la noblesse des formes. Quant à la Vierge, elle manque un peu de distinction et de douceur. « Son regard dur et louche, dit M. Charles Blanc, sa lèvre épaisse, sa coiffure étroite et dépourvue de grâce, lui sont une physionomie sans noblesse. Elle semble boudier ceux qui l'implorent, non pas de cette moue superbe qu'a si fièrement exprimée le ciseau de Michel-Ange, mais d'une moue peu intéressante, parce qu'elle n'a ni le caractère de la hauteur ni celui de la tendresse. L'Enfant Jésus est sévèrement dessiné et modelé, avec ces bourrelets de chair et ces plis de la peau qu'avait si bien observés Léonard de Vinci. » Au-dessus de la tête de la madone, tout à fait dans le haut du tableau, un petit ange joue du luth. Il est de tradition, suivant Malvasia et Baldinucci, que ce petit ange a été peint par Léonard; mais il n'est pas possible d'y reconnaître la main de ce grand maître. Le paysage qui sert de fond au tableau offre de grandes lignes; mais, comme l'a remarqué M. Charles Blanc, il est traité avec la finesse un peu minutieuse des peintres du xvi^e siècle : « Les brins d'herbe sont détaillés, les plantes sont complètes, le naturalisme auquel nous devons la consistance et l'énergie des figures se retrouve, comme on devait s'y attendre, dans les moindres accidents du terrain et dans les accessoires. Tout voir et tout rendre, c'était le principe de ces maîtres du xvi^e siècle, et Beltraffio, qui tient de la vieille école par la symétrie de sa composition, en tient aussi par une manière serrée et voulue, et par un contour cerné qui avoisine la sécheresse. » La *Vierge de la famille Casio* est citée par Vasari comme le chef-d'œuvre de Beltraffio, et elle est d'autant plus précieuse que les ouvrages de ce maître sont excessivement rares. De l'église de la Miséricorde, pour laquelle elle paraît avoir été peinte, elle passa au musée Brera, à Milan, et fut acquise en 1812 par l'administration du Louvre. Elle a été gravée dans la *Pinacoteca di Milano* et dans l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*. Il en existe à Lodi une répétition, qui a été gravée dans la *Scuola di Leonardo da Vinci*, de Fumagalli (1811).

CASIRI (Michel), orientaliste, religieux syro-maronite, né à Tripoli en 1710, mort à Madrid en 1791. Il reçut les ordres à Rome, où il enseigna le syriaque, l'arabe et le chaldéen, fut appelé en Espagne en 1748, devint bibliothécaire à Madrid, puis à l'Escorial, interprète du roi pour les langues orientales, etc. Son ouvrage le plus remarquable a pour titre : *Bibliotheca arabico-hispana Escorialensis, etc.* (Madrid, 1760-1770). C'est une description et une analyse des manuscrits arabes de la bibliothèque de l'Escorial, si riche en documents de ce genre. Ce recueil précieux, qui n'est cependant pas irréprochable, renferme des extraits historiques du plus haut intérêt sur les guerres entre les Maures et les chrétiens.

CASISPERME adj. (ka-zi-spér-me — du gr. *kasis*, frère; *sperma*, semence). Bot. Se dit de quelques plantes dont les semences adhérent les unes aux autres.

CASIUS MONS, montagne célèbre dans l'antiquité, située au bord de la Méditerranée, entre la Syrie et l'Egypte, dans le désert de Suez, près du lac Sirbonis. « On donnait aussi le nom de Casius à un pic fort élevé qui rattache le Liban au système tauro-caucasien; cette montagne est située au-dessus de Séleucie, au S. d'Antioche. » C'était aussi le nom d'un fleuve, l'Amour ou le Samur actuel d'après Mannert, fleuve qui se jette dans l'océan Pacifique au S. de Derbend. Cependant on trouve plus au nord une rivière appelée maintenant Kolsa, que Mannert identifie avec Soana, et qui pourrait bien avoir été le Casius.

CASLEU s. m. (ka-sleu). Chronol. Neuvième mois de l'année sacrée, troisième de l'année civile chez les Juifs, correspondant à la fin de novembre et au commencement de décembre.

CASLON (William), graveur en caractères et fondeur anglais, né en 1692, mort en 1766. Il établit une fonderie qui devint un des pre-

miers établissements de ce genre dans la Grande-Bretagne, et qui affranchit ce pays de la nécessité de tirer ses caractères de la Hollande. En 1720, il fut choisi pour graver les types arabes du *Nouveau Testament* et des *Psaumes* destinés aux Eglises d'Orient. C'est aussi lui qui a gravé les caractères coptes pour le *Pentateuque* de David Wilkins. Son établissement est encore géré par des membres de sa famille.

CASLUHIM, peuple mizraïte dont parle la Genèse, et dont la version grecque transcrit le nom par *Chasmonieim*. Les Casluhim sont placés par la Bible entre les Pathrusim et les Capthorim, et devaient résider dans la haute Egypte. La transcription grecque que nous avons signalée plus haut montre que les Septante les identifiaient avec les Chasmonéens. Bochart voudrait identifier les Casluhim avec les habitants de la Colchide, en se fondant sur le rapport extérieur que semblent avoir entre eux les deux mots. Il rappelle, pour justifier son assertion, qu'une tradition antique considérait les habitants de la Colchide comme des colons égyptiens. Gesenius admet cette hypothèse, qui, cependant, n'est rien moins que prouvée. Forster place les Casluhim, toujours par conjecture étymologique, dans la *Casiotide*.

CASMANN (Othon), philosophe et théologien allemand, mort en 1607, à Stade, où il était prédicateur. On ne sait rien de sa vie privée, sinon qu'il eut pour maître Goelenius, et qu'il dirigea pendant quelque temps une école à Steinfurt. Il est le premier écrivain chez lequel on trouve employé le mot *psychologie*, par lequel il désignait la science de l'âme, dont il ne faisait du reste qu'une partie de la *somatologie* ou science du corps, terme par lequel il entendait ce qu'on appelle maintenant *anthropologie*. Son principal ouvrage a pour titre : *Psychologia anthropologica, sive animæ humanæ doctrina* (Hanovre, 1594, et Francfort, 1604, in-80). Il y a encore dans ce livre un levain des vieilles doctrines aristotéliques qui régnaient alors exclusivement dans les écoles; mais l'auteur a une sorte de personnalité et une méthode à lui. Selon les idées de Casmann, la psychologie a pour but de nous faire connaître la nature de l'âme humaine d'après l'étude expérimentale de ses facultés. L'âme est l'essence de l'homme; le corps n'en est que la forme. L'âme a quatre facultés mères : la première est le principe de vie, que l'auteur confond avec le principe d'action, c'est-à-dire avec la volonté; la seconde est l'intelligence, avec l'art de raisonner; la troisième est la volonté proprement dite, que Casmann estime faire partie de l'intelligence; la quatrième enfin est la faculté de penser. Il existe aussi dans l'homme des facultés inférieures; Casmann les appelle indistinctement facultés irrationnelles, végétales ou vitales. L'homme est la réunion de deux natures opposées : l'âme spirituelle, et le corps composé d'éléments matériels. Dans sa physiologie, les principes vitaux tiennent une grande place. Il n'était pas étranger aux sciences médicales et d'expérimentation. Il admet comme Platon une âme du monde, qu'il néglige de définir. C'était, du reste, un théologien un peu hétérodoxe. Il rêvait d'écrire sur les diverses branches du savoir philosophique de son temps; mais il ne mit pas son projet à exécution. On a encore de lui : *Anthropologia pars secunda, seu fabrica corporis humani methodice descripta* (Hanovre, 1596, in-80); *Angelographia, sive commentarius physicus de angelis creatis spiritibus* (Francfort, 1597, in-80); *Somatologia physica generalis* (Francfort, 1598, in-80); *Modesta assertio philosophia et christianam et veram, adversus insaniam hostium ejus et nonnullorum hierophantiarum morsus et calumnias* (Francfort, 1601, in-80); *Biographia et commentarius methodicus de hominis vita naturali, morali et economica* (Francfort, 1602, in-80).

CASMARHYNQUE s. m. (kaz-ma-rain-ke). Ornith. Syn. d'AVERANO.

CASMINAR s. m. (ka-sini-nar). Bot. V. CAS-SUMUNAR.

CASNOÏDÉE s. f. (ka-sno-i-dé — contract. de *casonie* et du gr. *eidos*, apparence). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, formé aux dépens des casonies, et dont l'espèce type habite les Indes orientales.

CASNONIE s. f. (ka-sno-ni). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, formé aux dépens des odacanthès, et renfermant une douzaine d'espèces, qui habitent les régions chaudes du globe, notamment celles de l'Amérique : *Les casnonies sont de petite taille et de couleurs variées*. (Duponchel.)

CASO, bourg d'Espagne, province et à 61 kilom. S.-E. d'Oviedo, juridiction de Pola-de-Labiana; 4,000 hab.

CASOAR s. m. (ka-zo-ar — du malais *casuwaris*, nom de l'oiseau). Ornith. Genre de grands oiseaux échassiers, voisins des aurucles, qui habitent les fleuves de l'archipel indien : *Nos gros oiseaux sont fort petits, si on les compare au casoar*. (Buff.) *Les casoars vivent par couples solitaires*. (Gérard.) *Le casoar passe pour être méchant et vorace*. (V. de Bornare.) *Le casoar court très-vite*. (P. Gervais.) « *Casoar de la Nouvelle-Hollande*. V. DROMÈE.

— **Encycl.** Le genre *casoar* (*casuarius*) paraît intermédiaire entre les gallinacés et les échassiers ; mais sa place dans la classification naturelle n'est pas encore bien fixée. On s'accorde toutefois à le regarder comme très-voisin de l'aûtruche et assez rapproché de l'outarde. Il a pour caractères : un bec droit à dos caréné, arrondi et fléchi à la pointe ; la tête surmontée d'un casque osseux ; le cou nu et garni de deux fanons ; les plumes de l'aile remplacées par cinq baguettes sans barbe ; les pieds robustes, charnus jusqu'aux doigts ; l'ongle du doigt interne deux fois aussi grand que les autres. Une seule espèce constitue ce genre, c'est le *casoar* à casque, dont la taille est moindre que celle de l'aûtruche, car elle ne dépasse guère 1 m. 50, mais dont le corps est plus massif. Ses plumes, d'un brun noir luisant, sont lâches, décomposées, sans barbe, au point que, même vues de près, elles ressemblent à du poil d'ours ou de sanglier. Le croupion est dépourvu de queue et complètement caché par les plumes ordinaires, dont la longueur s'accroît à partir du cou. La tête et le haut du cou sont revêtus d'une peau ridée, d'un violet ardoisé sous la gorge, bleue sur les côtés, rouge vif derrière le cou. Les plumes y sont remplacées par quelques poils très-clos-semés. Elles manquent également au-devant du sternum, où l'on remarque une callosité produite par la pression du corps de l'oiseau quand il se couche. L'œil du *casoar* est petit, à iris jaune clair, et garni d'une rangée arrondie de poils noirs, simulant des sourcils, ce qui donne à sa physiologie une expression dure et farouche. Au bas du cou pendent des caroncules mi-parties de rouge et de bleu.

Une des particularités les plus remarquables que présente le *casoar* est le casque qui surmonte sa tête ; il est constitué par une saillie de l'os frontal, d'un tissu cellulaire, qui augmente de volume à mesure que l'animal grandit, et paraît affaiblir la partie supérieure des orbites. Cette singulière protubérance est recouverte d'une membrane formée de couches concentriques de nature cornée. Ce casque, dont la hauteur atteint presque 0 m. 10, est brun par devant et jaune partout ailleurs. Le *casoar* habite surtout les forêts profondes de l'île Céram ; on le trouve aussi dans la région sud-est de l'Asie, à Java, à Sumatra, aux Moluques et dans quelques autres îles de l'archipel Indien. Importé à Amboine, il s'y est naturalisé et domestiqué ; mais il ne se multiplie beaucoup nulle part. C'est en 1597 que le *casoar* a été apporté de l'île Java en Europe par les Hollandais. En France, le *casoar* a paru pour la première fois à la ménagerie de Versailles, en 1671. Cet oiseau vit le plus communément par couples solitaires, et loin des habitations. Sa démarche bizarre et succédée ne l'empêche pas d'être excellent coureur. Il est d'un naturel stupide, sauvage, méchant même, lorsqu'il est en liberté. A l'époque des amours surtout, il est pris d'une sorte de frénésie qui le rend très-dangereux. La femelle est moins farouche. Le cri ordinaire du *casoar* est une sorte de grognement guttural qu'on peut rendre par *hou* ; mais, lorsqu'il est en colère, il fait entendre un bourdonnement ronflant, assez analogue au bruit lointain du tonnerre ou d'une voiture. Les pieds du *casoar* sont pour lui une arme offensive et défensive, avec laquelle il détache de vigoureuses ruades ; on prétend même qu'il s'en sert pour lancer des pierres en arrière. On l'a vu quelquefois frapper les arbres de ses pieds, afin d'en faire tomber les fruits. Le *casoar* paraît assez facile à apprivoiser ; en domesticité, il mange indifféremment tout ce qu'on lui donne, et boit quatre à cinq litres d'eau par jour. A l'état sauvage, il se nourrit d'œufs, de fruits et même de petits animaux. La femelle, quand elle veut nicher, creuse un trou dans le sable ; elle y dépose trois ou quatre œufs cendrés, verdâtres vers le gros bout et parsemés en cet endroit de tubercules d'un vert plus foncé. Ils sont un peu moins gros que ceux de l'aûtruche, mais plus allongés. Pendant le jour, ils restent exposés à la chaleur solaire ; la nuit, la femelle seule les couvre. Les petits naissent au bout d'un mois environ ; dans leur jeunesse, ils sont dépourvus de casque et couverts seulement d'un duvet bariolé de roux clair et de blanc grisâtre. Le *casoar* pourrait probablement être naturalisé en Europe et rendu domestique ; des essais nombreux ont déjà été faits dans ce sens, avec des résultats qui rendent le succès presque certain. Sa chair, d'assez mauvais goût suivant les uns, excellente selon d'autres, mais fort abondante dans tous les cas, pourrait former un utile appoint à nos viandes de boucherie.

Le *casoar* de la Nouvelle-Hollande diffère assez du *casoar* à casque pour former un genre nouveau, sous le nom de *droonée*. V. ce mot.

CASOLA, bourg du royaume d'Italie, province de Naples, district et à 4 kilom. E. de Castellamare, 2,200 hab. Récolte de vins très-estimés.

CASOLANE s. f. (ka-zo-la-ne). Hortie. Variété de pomme cultivée en Italie.

CASOLANI (Alessandro), peintre italien, né à Sienne en 1552, mort en 1606. Le Guide tenait en grande estime le talent de ce peintre, dont on voit plusieurs compositions dans di-

verses églises de Sienne, entre autres un *Christ au jardin des Oliviers*. — Son fils Cristoforo ou Ilario **CASOLANI**, né à Sienne en 1588, mort en 1661, acheva plusieurs peintures commencées par son père ; il se rendit ensuite à Rome, où le pape Urbain VIII lui confia de nombreux travaux.

CASOLI, bourg du royaume d'Italie, dans l'Abbruzzo Citérieure, district et à 15 kilom. S.-O. de Lanciano, ch.-l. de cant. ; 5,852 hab.

CASONI (Gui), littérateur italien, né à Serravalle, dans le Trévinois, vers la fin du xvi^e siècle, mort en 1640. Il fut un des fondateurs de l'Académie *degl' Incogniti*, à Venise, et il laissa diverses compositions qui furent réunies en un volume, dont la onzième édition parut à Venise en 1640.

CASONI (Philippe), historien italien, né dans la seconde moitié du xvi^e siècle. On lui doit une *Vie du marquis de Spinola, le preneur de villes* (Gênes, 1691) ; une *Histoire de Louis le Grand* (1706-1720, 3 vol.) ; et les *Annales de la république de Gênes du xvi^e siècle* (Gênes, 1708, in-fol.)

CASONI (Philippe), cardinal italien, né à Sarzana en 1733, mort en 1810. En 1786, Pie VI le nomma vice-légat à Avignon, et ce fut sous son administration que cette ville, avec le territoire environnant, fut enlevée à la domination du pape pour être réunie à la France républicaine. Il fut ensuite envoyé à Madrid en qualité de nonce, et il y resta jusqu'à la translation de Pie VI en France. Pie VII, après l'avoir élevé à la dignité de cardinal, le nomma préfet du consistoire.

CASORATE, bourg du royaume d'Italie, province et à 15 kilom. N.-O. de Pavie ; 2,500 hab. Célèbre par la victoire des Milanais sur les Allemands, en 1356.

CASORIA, ville du royaume d'Italie, province et à 10 kilom. N.-E. de Naples, ch.-l. du district de son nom ; 8,000 hab. Elève de vers à soie ; patrie du peintre Pierre Martino.

CASOTTI (Jean-Baptiste), littérateur italien, né à Prato (Toscane) en 1669, mort en 1737. Il fut chargé d'instruire le prince électoral de Saxe, Frédéric-Auguste, qui fut appelé plus tard à régner sur la Pologne. Casotti fut ensuite pourvu d'un canonicat à Prato, puis nommé curé de Sainte-Marie dell'Impruneta. On lui doit, entre autres ouvrages remplis d'érudition : *Vita di Benedetto Buonmattei* ; *Della fondazione del regio monasterio di San-Francesco delti Scartoni di Napoli* (Florence, 1722) ; *Præsenes olim præpositi nunc episcopi*.

CASPARÉE s. f. (ka-spa-ré — du nom de *Gaspard Bauhin*, célèbre botaniste). Bot. Genre de végétaux ligneux, de la famille des légumineuses, tribu des césalpiniées, formé aux dépens des baubiniées, et comprenant un petit nombre d'espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale. Il On dit aussi **CASPARIE**.

CASPARI (David), théologien et philosophe allemand, né à Königsberg en 1648, mort à Riga en 1702. Il professa la philosophie et la théologie, d'abord dans sa ville natale, puis à Riga. On a de lui, entre autres ouvrages : *Triga thesium philosophicarum*, etc. (Königsberg, 1674) ; *De origine et progressu dialectices* (Riga, 1680) ; *De dubitatione cartesianâ* (1682) ; *Ethica, sive Philosophia moralis ad mentem methodicam Aristotelis digesta* (1685) ; *Prælectiones de futuri theologi studii philologici et philosophici*, etc. — Son fils, George **CASPARI**, fut pasteur à Riga, et publia plusieurs ouvrages de théologie, entre autres : *Disputatio de descensu Christi ad inferos*.

CASPARI (Jean), écrivain ascétique allemand, né à Mergentheim au xvi^e siècle. Il était de l'ordre des capucins et on lui doit, outre quelques livres de piété en allemand : *Directorium confessoriarum* (Francfort-sur-le-Mein, 1691) ; *Octena Mariana, seu octo coronæ stellæ Mariæ in festis ejus præsentandæ* (1692).

CASPARI (Charles-Paul), érudit allemand, né à Dessau en 1814. Il est professeur de théologie à la faculté de Christiania depuis 1847. Il s'est fait connaître par des travaux philologiques et des études théologiques ; nous citerons, entre autres : une édition de *l'Enchiridion studiosi*, de l'Arabe Borhan-ed-Dins (1838) ; *Manuel d'exégèse* pour les prophètes de l'ancienne alliance ; *Etudes de théologie biblique et de critique apologetique* (1842) ; *Introduction au livre d'Isaïe et à une histoire de son temps* (1848) ; une *Grammaire arabe* (1848) ; *De la guerre syrienne*, etc. (1848) ; une traduction des *Psaumes* en langue norvégienne (1851) ; *Michee et sa prophétie* (1851). Ces divers écrits l'ont placé au rang des meilleurs théologiens du nord de l'Europe.

CASPATYRUS, ville appelée aussi *Caspapyrus* par les auteurs grecs, et située sur les confins de l'Inde, dans le district de Pactylce. On a cherché à identifier cette ville, qui semble avoir été très-importante, avec une ville moderne. Il y a sur ce point deux opinions différentes : les uns veulent voir Caboul dans *Caspatyrus*, et les autres *Cachemire*. C'est cette dernière hypothèse qui semble, sinon la plus vraisemblable, du moins la moins attaquable. Elle a de plus le mérite de s'appuyer sur des considérations sérieuses de linguistique. En effet, le nom de la ville de Cachemire est en sanscrit *Kasyapapur*, qui, contracté en *kaspapur*, nous donne précisément le nom *Caspapyrus*, qu'on trouve dans quelques auteurs grecs

pour *Caspatyrus*. D'autre part, il est certain que, chez les Grecs, le mot *Caspeiria*, très-voisin de celui de cette ville, désigne la contrée de Cachemire.

CASPE, ville d'Espagne, province et à 80 kilom. S.-E. de Saragosse, au confluent du Guadalupe et de l'Ebre, chef-lieu de juridiction civile ; 9,000 hab. Fabriques de draps, cha-peaux, savons ; distilleries d'eau-de-vie. Récolte abondante d'huile et de soie. Commerce de laines. En 1412, il se tint à Caspe un congrès dans lequel Ferdinand de Castille fut appelé au trône d'Aragon.

CASPER (Jean-Louis), médecin allemand, né en 1796, mort en 1863. Il fut reçu docteur à l'université de Halle en 1819, s'établit à Berlin, à la suite d'un voyage en France et en Angleterre, et devint membre de divers conseils, comités et commissions médicales officielles. En 1839, il fut nommé professeur à l'université, et directeur de l'Ecole pratique de médecine en Allemagne. Membre de plusieurs sociétés savantes, le docteur Casper publiait depuis 1833 le *Journal hebdomadaire de médecine*. En 1831, il avait fait paraître une *Gazette du choléra*. Ses principaux ouvrages sont : sa thèse, *De phlegmasia alba dolente* (1819) ; *Caractéristique de la médecine française et de ses rapports avec la médecine anglaise* (1822) ; *Des lésions de l'épine dorsale*, etc. (1823) ; *Essais de statistique médicale et de médecine officielle* (1825-1837, 2 vol.) ; *Principes de statistique médicale et de médecine administrative* (1846) ; *Autopsies judiciaires* (1851) ; *De l'influence du mariage sur la durée de la vie humaine*, etc.

CASPERL, nom d'un des bouffons modernes du théâtre allemand, espèce de Jocrisse par les traits principaux du caractère, sinon par le masque et par le costume. Casperl est toujours un jeune paysan autrichien qui fait rire par la naïveté de ses réflexions et par la bêtise de ses projets. Il règne en maître sur un théâtre de Vienne qui a même pris son nom, et qui s'appelle aujourd'hui *Casperltheater*. Ce type se concilia tellement la faveur publique, qu'on appela *Casperle* une pièce de monnaie dont la valeur était celle d'une place de parterre au théâtre du bouffon. L'autorité classique de Gottsched avait banni de la scène, à la fin du xviii^e siècle, la figure comique du Hanswurst, le Polichinelle allemand ; Casperl le remplaça, et son influence devint si grande que plusieurs littérateurs ont conseillé de se servir de son masque pour répandre dans le peuple des vérités utiles à son développement intellectuel et moral. On cite un certain La Roche, qui, dans le rôle de Casperl, s'acquittait une grande célébrité à Vienne.

CASPIEN, **IE**NE s. et adj. (ka-spi-ain, i-e-ne). Géogr. anc. Habitant des bords de la mer Caspienne ; qui appartient à ces pays ou à leurs habitants : *Les CASPIENS*. *Les Scythes CASPIENS*.

— *Mer Caspienne* ou substantif. *Caspienne*, Nom donné par quelques géographes à toute grande étendue d'eau salée qui n'est pas en communication avec la mer : *Une CASPIENNE*. *Une mer CASPIENNE*.

CASPIENNE (mer). Les géographes anciens, dit Klaproth, dans ses savants *Mémoires relatifs à l'Asie*, donnaient à la mer Caspienne le nom de mer d'Hyrcanie. Les Arabes du moyen âge l'appelaient la mer des Khazaris (*bahr-el-khazar*), de Djordjan, de Dilem, de Ghilan, du Tabaristan, de Bakou, etc. Les historiens chinois du temps de Jésus-Christ l'appellent *Si-hai*, mer Occidentale ; les Slaves *khvalinskonnore*, d'après le nom des Khwalisser, peuple qui habitait entre les bouches du Volga. On lui donnait aussi le nom de mer d'Astrakhan. Les différentes tribus turques qui vivent sur ses bords l'appellent tout simplement *la Mer* (*Deniz*), ou *la mer Blanche* (*Akdeniz*). Les Persans la connaissent sous la dénomination de *kolzoum* (voir à Kolzoum l'origine de ce mot). Les Géorgiens seuls lui donnent un nom qui se rapproche tout à fait de celui de *Caspienne* : ils l'appellent *Kaspis zghua*. Les premiers renseignements qu'on a obtenus en Europe touchant la mer Caspienne sont dus à Antoine Jenkinson, négociant anglais qui, en 1557, essaya d'établir des relations commerciales avec les pays de l'est. Jean Struys, Hollandais qui, en 1670, alla sur un bâtiment d'Astrakhan en Perse, a donné une carte dans laquelle la forme de la mer Caspienne est singulièrement dénaturée. Ce ne fut que sous le règne de Pierre le Grand qu'on obtint des notions plus positives sur la situation et l'étendue de cette mer. Enfin Kojin, Gmelin, Mouraviev, Fraser et d'autres voyageurs fixèrent définitivement la superficie de la mer Caspienne. Cette vaste étendue d'eau, le plus grand des lacs salés du globe, baigne une partie de l'Europe et de l'Asie ; elle est comprise entre 360 35' et 470 23' de lat. N. et entre 440 10' et 520 20' de long. orientale. Sa plus grande longueur du N. au S. est de 1,200 kilom. ; sa plus grande largeur, dans sa partie septentrionale, mesure 650 kilom., tandis que sa moindre largeur, au cap Bakou, est de 190 kilom. Les sondages récemment faits ont donné une profondeur moyenne de 105 m. ; cependant, vers le milieu, le fond n'a pas été trouvé à 900 m. de profondeur. Superficie 31,000,000 hect.

Une importante question de géographie physique et de géologie est celle qui est relative

à l'étendue qu'occupait jadis la mer Caspienne, et au niveau actuel de ses côtes. Il est généralement admis aujourd'hui que cette mer était anciennement beaucoup plus considérable que de nos jours. Cette opinion est basée sur les témoignages des auteurs anciens et sur les observations des voyageurs modernes. Selon Plinie et Strabon, les marchandises de l'Inde pouvaient arriver en Europe par l'Icharus, affluent de l'Oxus, jusqu'à la mer Caspienne ; de cette mer, elles remontaient le Cyrus, d'où on les transportait par terre jusqu'au Phasis, qu'elles descendaient jusqu'au Pont-Euxin, rayonnant de là librement dans toutes les parties de l'empire romain. Quelques géographes modernes ont voulu contester l'autorité de ces auteurs, en prétendant que leurs paroles étaient obscures et que leurs connaissances géographiques étaient très-restreintes et très-incomplètes ; ils ont appliqué à l'état actuel du bassin de la mer Caspienne les paroles de Plinie et de Strabon, qui y font affluer l'Oxus, fleuve qui, sous le nom moderne d'Amou-Deria, se jette aujourd'hui dans le lac d'Aral ; mais ils n'ont pas voulu admettre que l'état de ce point du globe n'est plus ce qu'il était à l'époque où écrivaient ces auteurs. Leur objection n'est donc pas sérieuse et n'infirme en rien les témoignages des voyageurs qui ont visité les localités. C'est ainsi que Pallas s'est rangé de l'avis des anciens en admettant que le lac Aral faisait autrefois partie de la mer Caspienne. En outre, il est un fait certain, attesté par les voyageurs russes, c'est le dessèchement graduel des lacs et des rivières dans la partie occidentale de l'Asie. Ainsi le colonel George de Meyendorff, dans son voyage d'Orrenbourg à Boukhara en 1820, a reçu de la bouche de plusieurs vieux Kirghiz l'assurance formelle que, dans leur jeunesse, ils avaient vu les flots du lac Aral baigner quelques endroits situés à 8 ou 10 kilom. dans les terres. A 40 kilom. N. de ce lac, la colline de Sacri-Boulak présente à son sommet et sur ses flancs des amas de coquilles épaïs de 1 m. à 1 m. 50, et une grande quantité de squelettes de poissons que les Kirghiz prétendent avoir été déposés par les eaux de l'Aral. Tous ces faits, dit le colonel russe, prouvent combien la diminution de l'Aral est considérable et rapide. L'autorité de ce témoignage est confirmée par la relation du voyage du général Mouraviev, qui a reconnu les anciens rivages de la mer Caspienne entre les côtes actuelles de cette mer et la pointe méridionale du lac d'Aral. Le général russe a même suivi l'ancien lit de l'Amou-Deria ou de l'Oxus jusqu'au petit golfe de Balkan, dans la mer Caspienne. Un tremblement de terre serait, selon les traditions des Khiviens, la cause du changement survenu dans ces contrées. Si l'on objectait que, entre le lac Aral et la mer Caspienne, il existe des chaînes de montagnes, nous ferions observer que ces chaînes n'ont généralement que 100 m. d'élévation, et que, dans la mer et le lac réunis, ces montagnes ne formaient que de petites îles, comme celles que l'on trouve dans la mer Caspienne et que nous citons ci-après. Il paraît donc bien constant que les anciens n'avaient pas tort de donner à cette mer une étendue beaucoup plus vaste de l'ouest à l'est qu'elle ne l'est de nos jours, et que, s'ils n'ont point parlé du lac Aral, c'est que ce lac n'existait pas encore.

Telle qu'elle est à présent, la mer Caspienne a été l'objet d'études hydrographiques très-sérieuses de la part du gouvernement russe ; la superficie de 31,000,000 d'hectares que nous avons déjà indiquée embrasse, mais d'une manière approximative, le lac Amer, que les Turcomans appellent Kouli-Deria (mer du Serviteur). Cette espèce de golfe ou de lac, qu'aucun navigateur européen n'a encore complètement exploré, passe chez les Turcomans pour renfermer un gouffre dans lequel les eaux de la mer Caspienne sont absorbées. Ces peuples y naviguent avec crainte ; ils prétendent aussi que tous les êtres vivants redoutent d'en approcher ; que les animaux ne s'y abreuvent jamais ; que ses eaux sont mortelles et d'une amertume extrême, et que les poissons mêmes s'en éloignent. Ce lac communique avec la mer Caspienne par un détroit appelé Karabogus, dont l'étendue est évaluée par le général Mouraviev à environ 15 kilom. de longueur. Au sud du lac Amer s'étend le golfe du Balkan, qui tire son nom des montagnes qui l'entourent au N. et à l'E., sur une étendue de 185 kilom. Au nord du lac Amer, on trouve le golfe Alexandre ; enfin, plus au nord encore et à peu près à la même distance du golfe, on en rencontre un autre, le golfe Mort. C'est le plus septentrional des golfes de la côte orientale de la mer Caspienne, de même que celui d'Asterabad en est le plus méridional. Toute la partie dont nous venons de décrire les principaux contours est assez profonde ; mais sur le côté opposé, où l'on voit les bouches de l'Oural, du Volga, du Terek, du Kour ou Cyrus, la côte est basse et couverte de joncs et de sables, à tel point que les navires ne peuvent y naviguer qu'à 3 kilom. du rivage. Au sud de l'embouchure du Kour s'étend le golfe de Salian ou de Kyzyl-Agatch, et plus au sud encore celui de Zinzili, grand golfe de 20 kilom. de pourtour, entouré de hautes montagnes et de forêts. C'est dans ce groupe environnant que se trouve le Demavend, de forme conique et couvert de neiges éternelles. D'après les derniers sondages faits dans cette partie de la mer Caspienne, le fond est composé de gravier, de sable coquillier et de vase. La navi-

gation y est dangereuse, par la fréquence des vents d'est et d'ouest, par les rochers qui garnissent les côtes, par les bancs de sable qu'il faut éviter.

Nous avons déjà nommé cinq des principaux cours d'eau qui se jettent dans cette mer; mais il y en a encore quelques-uns qui méritent d'être cités; tels sont : l'Aksai, la Kouma, le Kizil-Ozen, l'Abi-Atrek, le Gouyen et la Jemba, appelée aussi le Djem. Ces cours d'eau charrient beaucoup de sable, ce qui contribue à rendre la mer Caspienne de moins en moins navigable. C'est à l'abondance des eaux douces amenées par ces fleuves que cette mer doit de n'être salée que loin de ses côtes. Mais elle offre une particularité : c'est son amertume, qui est due à la grande quantité de sources de naphthé qui jaillissent de son fond, de ses îles et de plusieurs parties de ses côtes.

Parmi les îles qui bordent les côtes, nous citerons : vis-à-vis l'embouchure du Volga, celle de Tchetyré-Bougra; près de l'embouchure du Terek, vis-à-vis de la pointe d'Agrakhan, les trois îles appelées Ouga, Popova et Tchetchen, près desquelles on prend beaucoup de phoques; au nord de la presqu'île d'Apcheron, les Dva-Brata (Deux-Frères, rochers à fleur d'eau qui ressemblent, dit Klaproth, à deux quilles de navires renversées); vis-à-vis le cap du Vizir, quatre petites îles appelées Svinof (Iles des Cochons). Le cap Sérébrenof-Bougas s'élève au N. de l'embouchure du Gourgheïn; il formait encore, en 1782, une île, qui ne s'est réunie au continent que depuis les premières années du XIX^e siècle. Le golfe de Balkan est fermé à l'ouest par des îles, dont les plus importantes sont celle d'Ogourtsa, appelée aussi Aidan, et celle de Tcheleken ou de Naphthé, et par la langue de terre de Kradnovodsk. A peu de distance du cap Touk-Karagan se trouve l'île de Koulat, l'une des plus grandes parmi toutes celles que nous avons nommées; elle a 28 kilom. du nord au sud, sur 4 kilom. de largeur de l'est à l'ouest.

La mer Caspienne peut être considérée comme une source de richesses inépuisables pour le vaste empire dont elle dépend en grande partie; si les productions de cette mer sont peu variées, elles sont du moins fort abondantes. Elle nourrit en effet une quantité considérable de poissons. On y fait deux sortes de pêche, la grande et la petite. Dans la grande pêche, on prend différentes espèces d'esturgeons : l'esturgeon commun (*acipenser sturio*); le strellet ou sterlet (*acipenser ruthenus*); l'étoile (*acipenser stellatus*) et le sevruga (*acipenser sevruga*). La petite pêche comprend la brème, l'Idus, l'ablette aux yeux rouges, le meunier (*cypripinatus*), le brochet, etc. La mer Caspienne nourrit aussi un grand nombre de phoques, dont plusieurs espèces ou variétés ne sont pas encore complètement décrites; les uns sont blancs, les autres jaunâtres, d'autres gris ou noirs; ils sont tellement nombreux qu'ils servent de nourriture à plusieurs peuplades riveraines. Mais cette mer, si abondante en poissons et en mammifères, nourrit peu de zoophytes et un petit nombre d'espèces de mollusques.

La mer Caspienne n'a pas de marées. Elle gèle souvent dans sa partie septentrionale, et les glaces interceptent jusqu'en avril la navigation sur le Volga, que les navires descendent par l'embouchure appelée Jarkov. Les Russes attachent une grande importance à la possession de cette mer; aussi ont-ils imposé à la Perse, maîtresse de la partie méridionale des côtes, un traité en vertu duquel cette dernière puissance ne peut y avoir de flotte. La navigation russe s'y est considérablement développée, et la Caspienne est sillonnée par de nombreux bâtiments à voiles et à vapeur. Maîtres de cette mer, les Russes peuvent à leur gré débarquer des troupes sur les côtes de la Perse et du Turkestan, et les approvisionner très-facilement par le Caucase et les voies navigables dont ils disposent. Au point de vue commercial, la Caspienne est également d'une importance capitale, qui prend des proportions énormes, quand on considère que la Russie vient d'établir sa domination dans les khanats de Khiva et de Boukhara, ce qui lui permettra de diriger à son gré les riches caravanes qui sillonnent ces contrées et d'en organiser de nouvelles. Les ports russes les plus importants dans la Caspienne sont : Astrakhan, Derbent et Bakou. Voici quel a été, en résumé, le mouvement total de la navigation de ces ports pendant l'année 1859 : navires entrés, 227; sortis, 305.

CASPIENNE (province), nom donné au gouvernement de Chamaki, province russe du Caucase. V. CHAMAKI.

CASPIENNES (portes), les *Caspia pyla* des anciens, défilé étroit et difficile, qui conduisait de l'Hyrcanie dans la Parthie. De nos jours, on nomme ce passage *pas de Khawar*; il conduit du Mazendéram dans l'Irak-Adjémi. Les Géorgiens le nomment *Chevi*. Situé entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin, c'était lui qui servait de passage à ces peuples nomades du nord de l'Asie, qui venaient de temps à autre, par leurs irruptions, changer la face du monde européen. Quand on a passé les frontières de l'Ibérie, dit Procope, on trouve un chemin fort étroit et long de 50 stades, qui se termine par une montagne escarpée et inaccessible, n'ayant pour toute issue qu'une porte faite par les mains de la nature, et qu'on appelle de toute ancienneté *porte Caspienne*.

De là on découvre une vaste campagne où il y a de l'eau en abondance, et qui est fort propre à nourrir un grand nombre de chevaux. C'est en cet endroit que les Huns habitent, s'étendant de là jusqu'au Palus-Méotide. Lorsque, pour faire irruption sur les terres des Perses ou sur les nôtres, ils sortent par la porte dont je viens de parler, avec d'excellente cavalerie, ils n'ont point de détours à prendre, ni de lieux hauts et bas à traverser. Quand ils prennent d'autres chemins, ils y trouvent d'étranges fatigues, et ils sont obligés de quitter leurs chevaux, de faire divers circuits et de descendre par des précipices. Ce défilé était un passage facile à défendre, comme celui des Thermopyles, ou celui de Saint-Maurice dans la vallée du Valais. Aussi on y avait construit une forteresse nommée Daricla, et qui, suivant l'expression de Pliny, séparait une portion du globe d'avec l'autre. On voit encore les restes de la muraille qui fermait autrefois ce passage, concurremment avec des chaînes de fer, qui ne purent empêcher l'irruption des barbares.

Il ne faut pas confondre ces *portes Caspiennes* avec le défilé de Firouz-Kouh, qu'Alexandre traversa pour se rendre en Perse, et auquel on a donné très-improprement le même nom.

CASPIENS, en latin *Caspit*, ancien peuple de l'Asie, sur la côte S.-O. de la mer Caspienne, à laquelle il donnait son nom. Une tribu scythique qui habitait la Sogdiane portait aussi le même nom.

CASPIENS (monts), nom donné à une ramification du Taurus, qui s'étend à l'E. de l'Euphrate, entre la Médie et l'Arménie.

CASPIRE, ancienne ville de l'Inde, au N.-O., vers les sources de l'Hydaspe, ch.-l. d'une province de même nom, qui faisait partie du royaume de Taxile.

CASQUE s. m. (ka-ske. — L'origine de ce mot a été, parmi les linguistes, l'objet de vives controverses. Les savants qui veulent absolument que le français dérive du celtique, et non pas du latin et du germanique, retrouvent dans le mot *casque* un dérivé celtique. Il est formé, disent-ils, de deux mots celtiques *cas*, caisse, étui, et *quet*, *qued*, *ked* ou *cead*, tête. Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'in vraisemblance de cette étymologie, non-seulement au point de vue linguistique, mais aussi sous le rapport historique; car, comment admettre que ce soient des Celtes qui aient donné aux Germains et aux Latins, dont le mélange constitue la grande majorité de la nation française, le nom d'une partie de l'armure aussi importante que le casque? Une seconde hypothèse, plus acceptable, a été présentée et soutenue par d'autres savants, entre autres par Diez, dans son *Etymologisches Wörterbuch der Romanischen Sprachen*. Suivant eux, *casque* dériverait, ainsi que son proche parent l'italien *casco*, d'un mot espagnol *casco*, qui veut dire quelque chose de brisé, coque, écorce, casque, etc., et qui dérive du verbe *cascar*, briser. *Cascar* viendrait du latin *quassare*, par l'intermédiaire d'un verbe dérivé hypothétique, *quassicare*, contracté, par suite de l'influence de l'accent tonique, en *quasscare*, et, avec l'orthographe espagnole, *cascare*. Enfin, d'après une troisième théorie, *casque* viendrait tout bonnement du latin *cassis*, *cassidis*, casque. Il y a évidemment, à première vue, entre ces deux mots une analogie assez frappante; mais il est difficile de rendre compte de la partie finale du mot français. Il faudrait, pour arriver à l'expliquer d'une manière satisfaisante, admettre l'intervention d'une forme barbare provenant de *cassis*, *cassidis*, telle que *cassidica*. Nous ferons remarquer que cette désinence *ca*, qui justifierait si bien le *que* de casque, a été ajoutée, en effet, par le bas latin à un certain nombre de mots qui avaient précisément, comme *cassis*, le nominatif en *is* : ainsi de *cutis*, peau, on a fait *cutica*; de *mollis*, tendre, *mollica*; de *avis*, oiseau, *avica*. Ce dernier mot, ainsi formé, a même subi une profonde contraction, puisqu'il est devenu successivement *aica*, *aigue* — la reine *Pedaigue* — et finalement *oie*. Ne pourrait-on pas également admettre que le mot *cassis*, sous l'influence de cette désinence anormale *ca*, a subi des déformations analogues? De *cassidis*, on aura fait *cassidica*, avec l'accent tonique sur *si*; le second *i* non accentué a fini par tomber dans la rapidité de la prononciation, et le mot est devenu *cassidica*. A cette phase de transformation, l'accent, ce qui arrive si fréquemment dans ce cas, s'est déplacé et a été reporté de *si* sur *ca*, peut-être pour compenser instinctivement la perte du second *i*. Dans le mot ainsi accentué, *cassidica*, l'*i* survivant et privé d'accent a été traité exactement de la même façon que le premier *i*, c'est-à-dire qu'il a disparu à la longue, et qu'il est resté le groupe *cassidica*, le *d*, entre la sifflante *s* et la gutturale *c*, ne pouvant se maintenir dans de telles conditions, est également tombé. Restait alors *cassica* ou *casca* : la désinence s'est affaiblie comme toujours en *e* muet, et le *c* s'est transformé graphiquement en *q* pour protéger le son primitif : c'est alors qu'a été formé le mot français *casque*. La seule objection réellement sérieuse que l'on puisse élever contre cette étymologie est le changement de genre qu'aurait dû subir le mot en passant dans les langues romanes : *casque* et *casco* sont mascu-

lins, *cassidica* est du féminin. On pourrait cependant, sans grande témérité, admettre ici un fait d'exception. Portons maintenant nos regards un peu plus loin sur un domaine moins restreint, et comparons rapidement les principaux noms que les autres langues de notre famille ont donnés au *casque*, ainsi que les différentes manières dont elles l'envisageaient. Destiné à protéger la tête, dit M. Pictet, le casque est le complément nécessaire du bouclier, et a dû précéder l'usage des autres pièces de l'armure. Cependant ses noms diffèrent presque partout, parce qu'ils consistent généralement en composés significatifs ou en dérivés des termes qui désignent la tête dans les langues particulières. Ainsi le sanscrit *çirastra*, *çirastrâna*, de *çiras*, tête, et *trâs*, protéger; le zend *çaravâdra*, de *çara*, tête — en grec *karékara* — et *véré*, couvrir; le grec *korus*, *koru-thas*, que Bopp explique par *koru*, pour *karé*, et *théd*, ce qui est mis sur la tête (*capiti impositum*), comparez *koruphé*, sommet; l'islандаis *ceannbeiri*, de *ceann*, tête, et *beiri*, défense, armure; le cymrique *pen-nawr*, *penet*, de *pen*, tête, etc. Parmi les noms simples, M. Pictet ne trouve à comparer avec quelques probabilités que le sanscrit *djâla*, espèce de casque en mailles, et le latin *galea*, casque, auxquels répond peut-être l'anglo-saxon *colla*. L'irlандаis *galíath*, casque, peut être venu du latin. Les Germains et les Lithuano-Slaves, ajoute M. Pictet, ont en commun un nom du casque qui doit remonter à une haute antiquité, c'est le gothique *hildm*, l'anglo-saxon *helms*, le scandinave *hildmr*, l'ancien allemand *helm*, d'où notre *heaume*, l'ancien slave *shliemu*, le russe *shlém*, le lithuanien *salmas*. Grimm, fait encore remarquer M. Pictet, compare ingénieusement le thrace *zalmos*, péau, suivant Porphyre, qui explique le nom de *Zalmoxis* par la circonstance que ce roi, à sa naissance, avait été enveloppé dans une peau d'ours. Cela conduit Grimm à remonter au sanscrit *tcharma*, peau et bouclier, comme un corrélatif des termes européens, qui auraient désigné ainsi un casque de peau ou de cuir). Arme défensive qui couvre la tête et sert de coiffure : *CASQUE* de dragon, de lancier. *CASQUE* de fer, d'acier, d'argent. La visière d'un *CASQUE*. Avoir le *casque* en tête. Le cimier, la crinière d'un *CASQUE*. En Allemagne, presque toute l'infanterie porte le *casque*. (Bouillet.) La nécessité de défendre la tête conduisit à l'emploi du *casque*, qui ne fut d'abord qu'une peau d'animal disposée en coiffure. (A. Maury.)

Il vaut bien mieux cacher son nez dans un grand verre; il est mieux assuré qu'en un *casque* de guerre.

BASSELIN.

Sur son *casque* ondulant, d'où jaillit la lumière, Flotte d'un coursier noir l'ondoyante crinière.

LAMARTINE.

— Par ext. Sert à désigner la carrière militaire : *Quitter le casque pour la toque*.

Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc. Aujourd'hui dans un *casque*, et demain dans un froc.

BOILEAU.

Gaiement frappaient sots et fripons, En *casque*, en mitre, en cotte.

BÉRANGER.

— Fam. Chapeau, couvre-chef, coiffure quelconque : *Prends ton casque et partons*.

Vois-tu, parmi ces grands, leurs compagnes hardies Opposer au mépris un front toujours serein, Et du vice endurci témoignait l'impudence, Sous leur *casque* de plume étouffer la décence?

GILBERT.

— Pop. Pesanteur de tête causée par les fumées du vin : *On a beau être homme; vingt chopines, ça ne s'avale pas sans laisser un petit casque sur la tête du plus roublard*. Il est à remarquer que les médecins donnent le nom de *galea* (en lat. *casque*) à un mal de tête qui saisit tout le crâne, et y cause un sentiment de pesanteur comme celui que produirait un casque lourd dont on serait coiffé. « *S'en donner dans le casque*, Se mettre en état d'ivresse : *Ils allèrent dans un cabaret boire quelques pots de bon vin, si bien que le malheureux Jean s'en donna dans le casque*. (*) *Il manque un clou à son casque*, Se dit d'une tête un peu folle.

— Par plaisant. *Casque à mèche*, Bonnet de coton, coiffure terminée par une petite houppe ou mèche : *L'autre jour, je me trouvais chez un bonnetier, le mieux assorti peut-être de tout Paris en matière de ces couvre-chefs que le peuple, dans sa langue figurée, a nommés des casques à mèche*. (L. Reybaud.) *J'avais une veste blanche et un de ces bonnets qui ont encouru le sobriquet de casque à mèche*. (Brisbarre.) *Ces nobles Helldens étaient mitrés du casque à mèche bourgeois*. (Th. Gaut.)

— Artill. *Casque à boulet rouge*, Assemblage de bandes de fer courbées elliptiquement, et destinées à décrasser le boulet.

— Mar. Pièce de bois placée sur les jotte-reaux pour renforcer les élongis. « *Casque-camisole*, Chaloupe d'abordage insubmersible, munie de rames et d'une cloche à plongeur. « *Casque en proue*, Commandement aux rameurs de porter la tête en arrière, vers la proue, en se rasseyant.

— Blas. Représentation d'un casque sur l'écusson des armoiries : *Les souverains ont seuls le droit de porter le casque ouvert et couronné*. — *Roche-Chouvet* : *D'azur à un casque d'argent, au chef cousu de gueules, chargé de*

trois étoiles d'or. — *Prospe* : *De sable à deux casques affrontés, posés en écartelés d'argent, et deux mains de carnation, mouvantes du chef à la pointe de l'écu, tenant une palme de sinople*. On dit *HEAUME* dans le même sens. « *Casque taré*, Casque dans une certaine position que l'on détermine : *CASQUE TARÉ de face, aux deux tiers, de profil*.

— Comm. Sorte de cuir très-fort.

— Jeux. Sorte de boule creuse, ordinairement en métal, qui, dans certains jeux de hasard, comme la bête, le biribi, etc., est fixée au sac dans lequel se trouvent les petits étuis renfermant les numéros. Cette boule se compose de deux parties qui sont réunies par une charnière, et qui s'ouvrent au moyen d'une clef; elle communique avec l'intérieur du sac par une ouverture juste assez grande pour laisser passer un seul étui.

— Ornith. Protubérance calleuse qui se trouve sur le sommet de la tête de certains oiseaux, tels que le casoar et les calaos. « *Casque noir*, Nom vulgaire du merle à tête noire, oiseau qui vit au Cap de Bonne-Espérance : *Le casque noir est moins gros que le mauvis*. (Buff.)

— Ichtyol. Espèce de silure de l'Amérique du Nord.

— Entom. Ensemble des parties solides qui entourent la tête des insectes. « Pièce roulée, mobile et membraneuse, qui recouvre les mâchoires des névroptères et des orthoptères. Syn. de *GALÈTE*.

— Moll. Genre de mollusques gastéropodes, à coquille univalve, comprenant un assez grand nombre d'espèces vivantes ou fossiles : *L'animal des casques marche lentement*. (Deshayes.) *La coquille des casques est fortement bombée dans presque toutes les espèces*. (Duclos.)

— Bot. Pièce supérieure de la corolle ou du périanthe, voûtée en forme de casque, comme dans l'aconit, la sauge, les orchidées, etc. : *Les fleurs de quelques aconits présentent la forme parfaite d'un casque; on y remarque le heaume, les oreillettes et la mentonnière*. (Dictionn. d'hist. natur.) « *Casque de Jupiter*, Nom vulgaire de l'aconit napel.

— Encycl. Art milit. La protection de la tête contre les violences extérieures fut un des premiers soins que l'homme prit de lui-même; il commença par la couvrir avec la dépouille des animaux. Leurs peaux servaient à la fois de défense et d'ornement, et en même temps elles indiquaient le courage et la force de celui qui les avait conquises. La peau du lion était préférée, en raison de la gloire qu'il y avait pour l'homme à vaincre cet animal, et parce que, d'un autre côté, la grandeur de cette peau donnait la facilité de couvrir non-seulement la tête, mais encore une grande partie du corps, en nouant les pattes sur la poitrine. Plus tard, lorsque les hommes eurent fabriqué des *casques* de métal, ils conservèrent encore les oreilles de l'animal, et les placèrent aux côtés de la calotte. La crinière du lion donna bien certainement l'idée première de l'aigrette qui surmonta ces mêmes *casques*. Les Étrusques, principalement, affectèrent ces aigrettes gigantesques qu'ils avaient adoptées pour se donner un aspect redoutable. Avant qu'ils fussent tombés dans cet excès, ils armaient leurs *casques* de deux et quelquefois de trois pointes destinées à protéger plus efficacement contre les chocs.

Dès la plus haute antiquité, on voit les historiens faire mention des *casques* portés par les différents peuples dont ils racontent les exploits. Chez les uns ils sont en bois, chez les autres en métal, chez d'autres en étoffe. Les Grecs et les Romains s'en servirent de bonne heure, et, dans l'origine, on distinguait le *casque* de peau ou *galea*, du *casque* en métal ou *cassis*. Mais comme cette dernière matière fut généralement substituée au cuir chez les Romains dès le temps de Camille, on perdit bientôt de vue la distinction primitive, et le mot *galea* devint un terme générique s'appliquant à toute espèce de *casques*. Un *casque* romain en bronze trouvé à Pompéi, et placé actuellement au musée de Naples, nous donne une idée exacte du *casque* romain : au haut du *casque* est le cimier, auquel était attachée une aigrette de plumes ou une crinière de cheval; une saillie en avant et en arrière protégeait le front et la nuque; des mentonnières attachaient le *casque* sous le menton, et une visière percée de trous couvrait toute la figure, comme aurait fait un masque. L'ancien *casque* grec des âges héroïques avait un caractère tout différent de ceux dont on se servit plus tard. Il avait un masque fixe qui s'adaptait à la figure, et laissait seulement deux trous pour les yeux, couvrant entièrement le reste du visage. Mais on y renonça plus tard, pour adopter les *casques* que portent communément les statues grecques.

Dans la plupart des œuvres antiques qui nous restent, les héros, même les plus anciens, ne sont pas représentés avec des *casques* qui garnissent et couvrent les joues; on comprend que l'artiste n'aurait pu s'astreindre à sculpter un *casque* au lieu d'un visage. Il est certain, cependant, que ces *casques*, relativement modernes, étaient une infraction nécessaire, mais réelle, aux lois du costume, car Homère donne un *casque* fermé à Hippotou, tué sur le corps de Patrocle, et l'on en trouve sur plusieurs médailles. Comme les *casques*

auraient pu blesser la tête par leur frottement, on portait ordinairement sous cette armure un bonnet de laine; sur plusieurs monuments anciens, ce bonnet descend jusque sur les oreilles et sur les yeux. Chez les Romains, les *casques* des simples soldats n'avaient ni cimiers ni panaches, mais étaient terminés par une pointe allongée ou par un simple bouton. C'est ainsi que, sur la colonne Trajane, les cimiers et les panaches sont réservés aux centurions et aux officiers. Chez les Grecs, au contraire, tous les *casques* étaient surmontés de panaches formés de longues queues de cheval, dont les crins étaient hérissés; on y ajouta même quelquefois des figures de dragon et de lion, pour augmenter la terreur qu'ils devaient faire naître. On se souvient que, dans la scène des adieux d'Hector et d'Andromaque, le jeune Astyanax est épouvanté par le *casque* brillant de son père. Bientôt ces objets d'effroi, qui n'effrayèrent jamais que les petits enfants, firent place à des ornements très-recherchés; on peut voir, par les différents *casques* dont on coiffait les statues de Minerve, quelle recherche de luxe on y déployait. Homère donnait à cette déesse un *casque* d'or ombragé de quatre panaches, qui suffisaient à couvrir les nombreux bataillons d'une armée. Bientôt les plumes succédèrent aux crins (une Minerve du Capitole a son *casque* ainsi orné); ces plumes se fixaient dans une espèce de tuyau destiné à cet usage. Les *casques* des gladiateurs étaient surmontés de deux ailes, qui se plaçaient dans des coulisses latérales ménagées à dessein. Plutarque raconte que le *casque* du roi Pyrrhus était surmonté de deux cornes de bœuf, dans le genre de celles qui ornent toujours la tête de Jupiter Ammon. Le *casque* d'Agamemnon était garni de clous; celui de Diomède était conique et allongé en arrière.

Les porte-drapeau avaient un *casque* particulier, qui mérite d'être signalé: c'était un *casque* étroit qu'on enveloppait de la tête et de la peau de quelque bête féroce, de telle façon que la figure du guerrier apparaissait à travers la mâchoire entr'ouverte, et qu'on ne voyait du *casque* que les mentonnières des deux côtés de la figure. Végèce les décrit ainsi, et on en trouve la fidèle représentation sur les colonnes et les arcs de triomphe. D'après certains critiques, ces variations dans les ornements des *casques* avaient donné lieu à plusieurs fables. Si l'on donnait à Geryon trois têtes, c'est que son *casque* était surmonté d'un triple cimier; Protée, qui était réputé pour changer à chaque instant de forme, n'était qu'un roi d'Égypte qui portait tous les jours un *casque* orné d'un cimier différent. Les Bœtiens étaient réputés parmi les Grecs pour fabriquer les *casques* les plus solides, ceux de la meilleure trempe. Les Cariens passaient pour en avoir été les inventeurs; ils étaient même si flattés de leur découverte, qu'ils avaient l'habitude de se faire enterrer avec leur *casque*. Les Grecs et les Romains ne mettaient leurs *casques* que les jours de bataille; dans les marches, ils les portaient enveloppés dans un fourreau spécial et pendus à leurs côtés, et, pour que l'habitude de marcher tête nue ne leur fit pas paraître le *casque* trop lourd aux jours de bataille, ils se couvraient du *pileus* *paenonius*.

Les Francs et les Gaulois, qui avaient peu à peu adopté le *casque* des Romains, le laissent bientôt pour le *casque* normand. Sur une tapisserie du XI^e siècle, brodée par la reine Mathilde et représentant le départ de Guillaume le Conquérant pour l'Angleterre, on voit de ces *casques* d'une forme curieuse et peu usitée depuis. Ils ne ressemblaient point à ceux qu'on voit dans les miniatures de la Bible et du livre de prières de Charles le Chauve; ils étaient étroits, se terminaient par le haut en pointe aiguë et descendaient par derrière sur le cou. Par devant, il y avait une avance faisant corps avec le reste du *casque*, et différant en cela du nasal, qui fut usité plus tard. Celui-ci se levait quand on voulait respirer à l'aise. Du reste, le *casque* normand laissait la plus grande partie du visage à découvert. Le XII^e siècle amena l'usage du *heaume*, qui formait une partie importante de l'armure des chevaliers. C'était un *casque* fermé, qui enveloppait la tête tout entière. Il ne laissait par devant, pour voir ou pour respirer, qu'une petite grille nommée *visière* ou *ventaille*; comme elle était à coulisse, elle pouvait glisser sur le front du *casque*, et se lever quand on voulait prendre l'air. Pour soutenir le *heaume* et l'empêcher d'être brisé par les haches d'armes et les masses, on le fortifiait à l'intérieur de plusieurs cercles de fer. Comme les mouvements violents du combat pouvaient le déranger, on l'assurait sur la tête en l'attachant au haubert avec des lacets. Quand un chevalier était renversé, il était encore invulnérable; son ennemi devait chercher à soulever les pans de son haubert pour lui percer le ventre, ou à lui arracher son *heaume* en cassant les lacets. On se servait pour cela d'un petit poignard attaché au côté droit, et qui s'appelait *miséricorde*, parce que, si le vaincu ne criait pas *miséricorde*, il était voué à la mort. La forme des *heaumes* varia bien des fois; sous saint Louis, ils étaient plats par le haut. Comme on s'aperçut que le coup tombait de toute sa force sur cette surface plane, on les arrondit pour mieux laisser glisser les épées et les lances. On y ajouta successivement divers ornements, tels que timbre, cimier, plume, etc. Malgré tous les perfec-

tionnements qu'on put y apporter, jamais on ne se trouva bien à l'aise dans ces bottes qui renfermaient si exactement la tête; aussi, souvent dans les tournois, voire même dans les combats, les chevaliers faisaient une sorte de trêve pour se donner le temps de lever leur visière et de respirer. Le chevalier qui ne dénouait pas son *casque* pour respirer était réputé le plus fort, le plus courageux, et, dans certains romans de chevalerie, on parle de preux qui ne le quittaient pas même pour dormir. Du reste, l'usage du *heaume* n'a jamais été exclusif. Les *casques* des hommes d'armes ont souvent varié de formes, ce qui leur a fait donner bien des noms différents. La *salade*, *casque* sans crête et sans ornements, terminée par un cordon à gorgerin très-court, et d'ordinaire sans division dans la visière, était le *casque* des soldats albanais, qui, sous le nom de *stradiots*, composaient en grande partie la cavalerie de Louis XI et de ses successeurs. On avait donné précédemment ce nom de *salade* aux *casques* des francs archers institués par Charles VII, *casques* ronds sans cimier ni lambrequins. Le *casque* dit *bourguignon* différait de la *salade* en ce qu'il était dépourvu de mézail et qu'il laissait le visage entièrement à découvert; c'était la coiffure des soldats bourguignons; elle avait une avance destinée à protéger les yeux, et deux oreillères de forme ovale qui le maintenaient de chaque côté de la tête. L'*armet* était le *casque* dont on se servait sous François I^{er} et sous Henri II; c'était aussi la coiffure de l'enchantement Merlin, et on sait combien Don Quichotte avait de vénération pour ce *casque*, qu'il reconnut un jour dans un vieux plat à barbe, dont la forme se rapprochait assez en effet de celle de l'*armet*. Sous Henri IV, le *morion* fut le *casque* des gens de pied; c'était un bonnet de fer un peu pointu, sans ornements extérieurs; il était ordinairement surmonté d'une crête, et son large bord était relevé en forme de bateau. On l'employait de préférence dans les duels à mort et dans les combats à outrance. Les premières années du XVII^e siècle virent le délaissement général du *casque*. L'invention de l'artillerie avait depuis longtemps nécessité une réforme dans le costume militaire. Aussi, vers 1650, les *casques* de métal étaient, sinon abandonnés complètement, du moins réservés pour l'usage de quelques corps spéciaux.

Le *casque* est aujourd'hui la coiffure de certains corps de cavalerie, dragons, gardes municipaux, carabiniers, et celle des pompiers qui, plus que tous les autres, ont besoin d'avoir la tête préservée lorsque, hardis sauveteurs, ils affrontent les flammes et la chute des débris embrasés pour arracher à l'incendie quelque objet précieux, ou disputer de leur semblables à la mort. Ce genre de *casque* est fabriqué en cuir bouilli; il est recouvert de lames de cuivre. Sous le gouvernement de Louis-Philippe, le ministre de la guerre avait fait pour l'infanterie un essai de *casques* en cuir bouilli et verni, destinés à remplacer le shako, incommode et gênante coiffure, surtout à cette époque où le shako, évasé en tromblon, était d'une dimension exagérée; mais ces *casques*, lourds et laids, donnaient à la troupe de ligne une physionomie si singulière que l'essai fut vite abandonné, et l'inventeur en fut pour l'honneur d'avoir créé la coiffure la plus affreuse qu'on put imaginer.

Il est un autre *casque* dont l'usage, fort répandu, est loin d'éveiller des idées belliqueuses; c'est celui dont Jeanne d'Arc couronnait, dit-on, le bon roi d'Yvetot, le bonnet de coton, puis qu'il faut l'appeler par son nom, le *casque à méche*, comme on dit vulgairement, sans se douter que ce nom ironique est d'une parfaite justesse. Le *casque* à méche, originaire de la Normandie, où il est indifféremment porté par l'un et l'autre sexe, a simplement perpétué dans ce pays la forme du *casque* des anciens Normands. En 1864, M. Arthur Forgeais, savant antiquaire, tira du lit de la Seine un de ces *casques* de combat tout semblable au *casque* à méche. Il considéra sa trouvaille comme un si magnifique spécimen de cette arme défensive qu'il l'offrit à l'empereur, en possession de qui elle est encore aujourd'hui.

— Blas. En blason, le *casque* est la plus noble pièce des armoiries d'un gentilhomme. Il se place à l'extérieur et sur le haut de l'écu, comme pour le protéger.

Le *casque* est d'un emploi bien antérieur à celui des couronnes, et, faisant partie intrinsèque des armoiries, il est, comme les pièces qui meublent l'intérieur de l'écu, soumis à certaines règles définies; sa position et sa forme indiquent la qualité de son possesseur. Tous les *casques* anciens étaient fermés, avant que les hérauts d'armes eussent jugé à propos de les ouvrir, selon le rang des personnes. On voit, sur les monnaies du temps de Charles VII, les armes du roi surmontées d'un *casque* fermé et, sous Philippe le Bon, il en est encore de même. Le *casque* est dit timbrer un écu, parce que, frappé avec la lance ou l'épée, il rendait un son semblable à celui d'un timbre. Ainsi l'on dit : *Famille des Rois : D'azur à trois besants d'argent, l'écu timbré d'un casque de chevalier, sommé de la couronne de baron*. Les familles bourgeoises prenant souvent des armoiries, ce fut afin de se distinguer d'elles que les gentilshommes imaginèrent de mettre leur *heaume* sur l'angle gauche de leur écu. Plus tard, les hérauts reconnurent dix espèces de *casques*, qui servent encore aujourd'hui à timbrer les écus :

1^o *casque* des empereurs et rois : d'or, brodé, damasquiné, taré de front, la visière entièrement ouverte, sans grille ni barreaux; 2^o *casque* des princes du sang et des ducs souverains : d'or, damasquiné et taré de front, moins ouvert que celui des rois dont ils relèvent; 3^o *casque* des princes, ducs, grands officiers de la couronne : d'argent, taré de front, en visière, œillère, nasal, ventail, bordure et clous d'or, à neuf grilles; 4^o *casque* des marquis : d'argent, à sept barreaux, taré de front; 5^o *casque* des comtes, vicomtes, vidames, premiers présidents, gardes des sceaux, colonels et mestres de camp : d'argent, taré de deux tiers montrant sept barreaux; 6^o *casque* des barons ou anciens gentilshommes, chevaliers, chargés de hauts emplois ou missions : d'argent brun, taré de deux tiers et à cinq barreaux; 7^o *casque* des gentilshommes de trois races paternelles ou maternelles : d'acier poli, taré de profil, la visière ouverte, le nasal relevé, le ventail abaissé, trois grilles; 8^o *casque* des écuyers : d'acier poli, taré de profil, clos et fermé; 9^o *casque* des nouveaux nobles : d'acier poli, taré de profil, la visière close et abattue; 10^o le *casque* des bâtards, qui est semblable à celui des nouveaux nobles, mais regardant à sénestre. Les Allemands ont été les premiers et sont encore les seuls qui multiplient les *casques* au-dessus des écus pour indiquer les fiefs. C'est une façon de rappeler les divers droits de substitution et le nombre des voix qu'ils ont dans les cercles où ils ont entrée en raison du nombre de leurs fiefs; c'est ainsi que la maison de Brunswick-Wolfenbüttel timbre son écu de cinq *casques*. Le *casque* fut d'un usage général jusqu'au premier empire; à cette époque, l'empereur Napoléon I^{er} substitua aux *casques* et aux couronnes des toques surmontées de plumes, dont le nombre indiquait la qualité et les fonctions du noble. Cette innovation fut de courte durée : sous la Restauration, les *casques* reprirent leur place au-dessus des écus; mais, de nos jours, les règles de leurs dispositions ne sont pas toujours fidèlement observées.

Le *casque* n'est pas seulement au dehors de l'écu; il figure parfois comme pièce ordinaire dans les armoiries, soit seul, soit en nombre ou comme accompagnement d'autres figures. *Famille Tilton du Tillet : De gueules au chevron d'or, accompagné de trois casques ou heaumes d'argent, les deux du chef posés de profil et celui de la pointe posé de face*.

— Mythol. *Casque de Pluton*. Cette armure du roi des enfers a été souvent chantée par les poètes anciens sous le nom de : *Orci galea*. Suidas raconte que, lorsque les géants escaladèrent le ciel, les cyclopes fabriquèrent des armes pour les dieux : à Jupiter, ils donnèrent la foudre; à Neptune un trident, à Pluton un *casque*. Cette dernière arme fut celle qui contribua le plus à la défaite des géants, car elle avait la propriété de rendre invisible celui qui la portait; et, à l'abri de ce *casque* merveilleux, Pluton porta aux ennemis de terribles coups.

Homère, dans le cinquième chant de l'*Iliade*, fait mention de ce *casque*; il dit que Pallas le mit pour se dérober aux yeux de Mars. Persée s'en revêtit également pour aller combattre Méduse, et ce fut Minerve qui guida son bras. Les poètes qui parlent de cette aventure ajoutent qu'après sa victoire Persée remit entre les mains des Muses les armes qui avaient été les instruments de son triomphe. Hésiode, rapportant ce combat, dit : « que le *casque* de Pluton, entouré d'épaisses ténèbres, était placé sur la tête du héros. » Cette armure privilégiée, que Nonnus prétend être de couleur *changeante*, ne se retrouve presque jamais sur les monuments grecs et latins, où Persée est ordinairement représenté tête nue et coupant la tête de Méduse. D'autres fois, il est nu avec un simple manteau et des ailes aux jambes, et regarde l'égide de Pallas placée derrière lui, afin de ne pas être trépidé par la vue du monstre. Eustathe prétend que ce *casque* était d'un noir très-obscur et très-foncé. Le *casque* de Pluton passa en proverbe, et l'on en gratifia tous ceux qui savaient, par ruse et par adresse, déjouer les projets de leurs ennemis. Quelques mythologues prétendent que le *casque* de Pluton est une allégorie qui s'applique au soleil d'hiver, toujours invisible à cause des nuages qui le couvrent. Il n'est pas difficile de voir que ce *casque* a été l'origine première de ces talismans, de ces armes enchantées qui rendent les héros invisibles et leur laissent la liberté de voir leurs ennemis, invention dont les poètes et les romanciers du moyen âge ont fait un si grand usage.

— Moll. Les *casques* (*cassis*) sont des mollusques gastéropodes marins, dont la coquille bombée présente une ouverture longitudinale, étroite, terminée en avant par un canal court brusquement redressé vers le dos de la coquille; la columelle, plissée ou ridée irrégulièrement, a son bord droit, épais, en bourrelet, presque toujours denté en dedans, et le gauche développé en une large callosité. L'animal a un large pied qui dépasse la coquille en avant et en arrière, et porte à son extrémité un opercule corné assez épais. Il marche lentement et n'a pas les allures vives et promptes de la plupart des bivalves, auxquels les *casques* étaient autrefois réunis. Il s'en distingue encore par la longueur de l'ouverture de la coquille et par le bourrelet du bord droit. Le genre *casque* renferme plus

de trente espèces vivantes et vingt fossiles; celles-ci appartiennent toutes aux terrains tertiaires. Les autres proviennent, pour la plupart, des mers intertropicales; quelques-unes néanmoins vivent dans nos mers; le *casque sillonné* (*cassis sulcata*) est assez répandu dans la Méditerranée. Les *casques* se tiennent dans les fonds sablonneux, à une faible profondeur sous l'eau. Ils ont l'habitude de se cacher presque entièrement sous le sable, pour attaquer les mollusques bivalves qui s'y tiennent, et dont ils font leur proie. La plupart des *casques* sont ornés de couleurs vives et munis de varices irrégulièrement distribuées. Chez plusieurs grandes espèces, la coquille, très-épaisse et formée de couches de nuances diverses, est particulièrement recherchée pour la confection des camées. Cette coquille sert à faire des bijoux, des coupes et de petits objets d'art. Le genre *casque* est, par la beauté de ses couleurs, un des principaux ornements des cabinets de conchylogie.

CASQUE DE FER (ordre du). Cet ordre fut institué le 18 mars 1814, dans la Hesse Électorale, sur le modèle de celui de l'ordre prussien de la Croix de fer, pour récompenser les services rendus par les sujets hessois à la patrie allemande pendant la guerre de 1814. Peu de temps après son institution, il cessa d'être conféré. Les membres étaient divisés en trois classes : les grands-croix, les commandeurs et les chevaliers. On ne pouvait être admis dans les classes supérieures sans avoir passé par les degrés inférieurs. La décoration consistait en une croix de fer fondu, bordée d'argent, ayant au centre un *casque* de fer également bordé d'argent. Le ruban était cramoisi, liséré de bleu. Les chevaliers portaient cette décoration à la boutonnière. On n'a jamais nommé de grand-croix, cette dignité ne devant être accordée qu'à des officiers généraux qui auraient commandé en chef, et qui auraient pris ou défendu une place importante.

Casque et les Colombes (Lé), opéra en un acte, paroles de Guillard, musique de Grétry, représenté sur le théâtre de la République en 1802. M. Fétis, dans la biographie de Grétry, donne à cet ouvrage la date de 1801; mais c'est une erreur, ainsi que le prouve le sujet même du poème. Des colombes font leur nid dans le *casque* de Mars; tel est le symbole imaginé par Guillard pour célébrer le traité de paix conclu entre l'Angleterre et la France en 1802, et connu sous le nom de *paix d'Amiens*.

CASQUÉ, ÉE adj. (ka-ské). Armé d'un *casque* : *La noblesse française descend de casques* ; *Le noble homme casqué, cuirassé, qui, sur de grands chevaux bardés de fer, foulaient aux pieds huit ou neuf millions d'hommes nus*. (Chamfort.)

— Fam. Coiffé : *Paris ne séduisit-il pas Hélène casquée d'un bonnet phrygien, qui n'est autre chose qu'un bonnet de coton teint de pourpre?* (Th. Gaut.)

— Numism. Qui porte un *casque*. *Tête casquée*. Pallas casquée. *Rome casquée*. Les premiers empereurs ne sont point casqués. (Complém. de l'Acad.)

— Hist. nat. Qui porte un appendice en forme de *casque*, ou qui a la tête colorée de façon qu'elle semble couverte d'un *casque*.

CASQUER v. n. ou intr. (ka-ské). Argot. Donner de l'argent : *Faire casquer quelqu'un*. On a vu là une allusion peut-être un peu savante au *casque* que tendait Bélièvre devenu aveugle. Il Tomber dans un piège. Il Se tromper, se faire illusion : *J'ai casqué pour le roublard* (je l'ai pris pour un malin).

CASQUET s. m. (ka-ské — dim. de *casque*). Anc. art milit. *Casque léger* et ouvert. Il Vieux mot.

— Agric. Espèce de râteau en bois, dont on se sert dans le Médoc.

CASQUETEL s. m. (ka-ske-tèl — rad. *casquet*). Anc. art mil. Syn. de CAPELLINE.

CASQUETS (les), rochers situés dans la Manche, à 8 kilom. O. d'Aurigny, une des îles normandes. Ils sont célèbres par le naufrage du prince Guillaume, fils de Henri I^{er}, roi d'Angleterre. Trois phares en indiquent l'approche aux marins.

CASQUETTE s. f. (ka-ské-te. — dimin. de *casque*). Coiffure d'homme, qui se distingue du chapeau par l'absence de rebord continu, et du bonnet, tantôt par une visière dont elle est munie, tantôt par la forme élargie de sa partie supérieure : *Casquette de drap, de velours, de peau de loutre, de paille*. *Casquette de jockey*. *Casquette de chasse, de voyage*. Il souleva légèrement, comme pour saluer, la *casquette* usée avec laquelle il se couvrait le chef. (Balz.) Elle vit sortir de la ravine un petit garçon boiteux, vêtu d'une blouse grise et d'une *casquette* bleue. (E. Sue.) A peine avait-il mis le pied sur le pavé de la cour, qu'il trouva devant lui le concierge de l'hôtel, qui l'attendait la *casquette* à la main. (Alex. Dum.) Il avait un habit noisette très-long et une *casquette* à soufflet. (G. Sand.) Chapeau de femme, dans le langage du peuple de Paris; se disait même avant que les femmes portassent de véritables casquettes, comme elles en ont pris en 1865.

Casquette du père Bugeaud (la), marché célèbre des zouaves français, qui en ont improvisé les paroles. Voici l'origine de cette boutade : une nuit, le camp français est surpris par les Arabes; une fusillade terrible jette un moment d'indécision parmi nos soldats à moitié endormis. Tout à coup, le maréchal Bugeaud s'élança hors de sa tente; sa présence ranime les Français : l'ennemi est repoussé. La lutte finie, le maréchal s'aperçoit que ses soldats chuchotent et sourient en le regardant. Il porte la main à la tête et reconnaît que, dans sa précipitation, il est resté coiffé du casque peu héroïque que la chanson prête au roi d'Yvetot, d'un simple bonnet de coton. Le lendemain, lorsque les clairons sonnèrent la marche, les zouaves, en mémoire de cette singulière coiffure, entonnèrent en chœur :

As-tu vu
La casquette,
La casquette,
As-tu vu

La casquette du père Bugeaud ?

Le maréchal ne s'en fâcha nullement. Deux ou trois jours plus tard, au moment de donner l'ordre du départ, il s'écria, en s'adressant aux clairons : « Clairons, sonnez la *Casquette* ! » Ce nom est resté à la marche et a conduit plus d'une fois les zouaves à la victoire.

En septembre 1848 parut un écrit ayant pour titre : la *Casquette du père Duchêne, pamphlet socialiste*. L'auteur, M. Monbrin de Bassignat, fut poursuivi, condamné à six mois de prison, 1,000 fr. d'amende, et la suppression de son ouvrage fut prononcée par le tribunal.

CASQUETTE adj. (ka-ské-to — rad. *casque*, dans le sens d'ivresse). Pop. Pris de vin, commençant à avoir le casque : *Un verre de vin de plus, elle était casquette. Il ne voulait plus boire, quand il se sentit un peu casquette*.

CASQUETTER, IÈRE s. (ka-ské-tié, iè-re — rad. *casquette*). Techn. Celui, celle qui fait ou qui vend des casquettes : *Une jolie CASQUETTERIE*.

— Adjectif. *Ouvrier CASQUETTER. Ouvrière CASQUETTERIE*.

CASQUILLON s. m. (ka-ski-lon; Il mll. — dimin. de *casque*). Moil. Nom vulgaire d'une coquille du genre *nause*.

CASS s. m. (kass). Métrol. Monnaie chinoise valant environ 1 centime. Il On dit aussi *CACH*. Il Nom d'une mesure de capacité usitée dans l'île de Chypre, et valant 4 litres 731.

CASS (Lewis), général et homme politique des États-Unis d'Amérique, né à Exeter, État du New-Hampshire, le 9 octobre 1782, mort en 1866. Après avoir reçu, dans sa ville natale, une instruction des plus élémentaires, à l'âge de dix-sept ans il partit à pied, traversa les monts Alleghany, et se rendit dans le Grand Ouest, qui n'était alors qu'une solitude à peu près inexploérée. Il s'établit à Marietta, dans l'État d'Ohio, y étudia la jurisprudence, et exerça avec succès la profession d'avocat. À l'âge de vingt-cinq ans, il fut élu membre de la législature de l'Ohio. En 1807, le président des États-Unis, Thomas Jefferson, le nomma maréchal de l'État (chef de la police), et il garda cet emploi jusqu'en 1811, époque à laquelle il entra dans un corps de volontaires organisé pour repousser les agressions des tribus indiennes. Lorsque éclata la guerre contre l'Angleterre (1812), il entra au service des États-Unis, et fut élu colonel du 3^e régiment de volontaires de l'Ohio. Par une marche difficile, il atteignit Détroit, capitale de l'État du Michigan, fit adopter par le gouvernement, comme mesure de guerre, l'invasion du Canada, rédigea la proclamation lancée dans ce but, passa la première bataille, celle de Tarantoe. Compris dans la capitulation de Détroit, et mis en liberté sur parole, il se rendit à Washington pour rendre compte de ce funeste événement. Il fut créé immédiatement colonel dans l'armée régulière, et fut peu après nommé brigadier général, en même temps qu'il était élu major général des volontaires de l'Ohio. Lorsqu'il eut été régulièrement échangé et relevé ainsi de sa parole, il retourna à la frontière et rejoignit l'armée chargée de reconquérir le Michigan. Se trouvant alors sans commandement, il se distingua en qualité d'aide de camp du général Harrison, à la bataille de la Taminie. En octobre 1813, le président Madison le nomma gouverneur du Michigan, position qui réunissait aux devoirs ordinaires de premier magistrat d'une région civilisée la conduite et le contrôle des relations avec les nombreuses et puissantes tribus indiennes de cette partie des États-Unis. Cette difficile mission fut remplie par le général Cass avec un dévouement absolu et une habileté remarquable. Sous son gouvernement, la paix entre les blancs et les Indiens ne fut pas un instant troublée, et l'ordre qu'il sut établir et maintenir donna à la prospérité du pays une impulsion extraordinaire. Le général Cass conserva cette position jusqu'en juillet 1831, époque où le président Jackson le nomma ministre de la guerre. À la fin de 1836, le même président l'envoya en France comme ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire. En 1842, Cass demanda son rappel et revint aux États-Unis. En janvier 1845, la législature du Michigan le nomma sénateur des

États-Unis. Il ne conserva son siège que trois ans, et donna sa démission en mars 1848, pour poser sa candidature à la présidence des États-Unis. Son compétiteur, le général Taylor, ayant été élu, la législature du Michigan le nomma de nouveau sénateur. Lorsque M. Buchanan prit la présidence des États-Unis (1857), il donna au général Cass le portefeuille de la guerre. Le général le conserva pendant toute l'administration de M. Buchanan et donna sa démission en décembre 1860. Depuis, il est rentré dans la vie privée. M. Cass peut être rangé parmi les hommes de lettres américains. La réunion de ses écrits politiques, de ses œuvres diverses et de ses discours forme plusieurs volumes.

CASSABLE adj. (ka-sa-ble — rad. *casser*). Qui peut être cassé : *Ce bois est CASSABLE*.

— Fig. Qui peut être annulé, dissous : *Mais d'un secret hymen l'acte est toujours cassable*. AL. DUVAL.

CASSACOU s. m. (ka-sa-kou). Agric. Nom donné à de petits échalos de deux pieds de long, qui servent, dans le Médoc, à fixer les rameaux de la vigne : *Les CASSACOUS sont presque exclusivement en bois de pin de dix ans*.

CASSADE s. f. (ka-sa-de — de l'ital. *cacciare*, chasser, pousser, ou du lat. *cassus*, vain, frivole). Défaite, mensonge, mauvaise excuse : *Donner une CASSADE. Défaites-vous de cette vieille masquerade; c'est une CASSADE que je lui donne*. (Danc.)

Un valet... L'avait galamment payé d'une *cassade*.

RÉONIER. — Jeux. *Faire une cassade*, Faire un renvoi avec vilain jeu, afin d'obliger les autres joueurs à quitter.

CASSAGE s. m. (ka-sa-je — rad. *casser*). Métall. Opération consistant à réduire les minerais en petits morceaux, afin de les débarrasser de la gangue qui les accompagne, et de les préparer aux manipulations ultérieures : *Banc de CASSAGE. Depuis quelques années, on fait exécuter le concassement et même le CASSAGE des minerais par des cylindres*.

— Techn. En terme de tisseur, *Étirage d'une étoffe en sens oblique*, il Fouettement que l'on fait subir aux satins légers, en soie, pour leur donner de la couverture.

CASSAGNAC ou **CASSAIGNAC** (GRANIER DE). V. GRANIER.

Une question très-contestée est de savoir si M. Bernard-Aldophe Granier, né à Avéron-Bergolle (Gers) le 12 août 1806, et non en 1808, comme le dit le *Dictionnaire des Contemporains*, par M. Vapereau, a ou non des droits à la particule nobiliaire de, c'est-à-dire s'il se nomme Granier tout court ou Granier de Cassagnac. Ce n'est pas ici que ce problème doit trouver sa solution; nous croyons pouvoir assurer qu'il sera complètement résolu à l'ordre alphabétique GRANIER; là tout sera pesé, examiné, sans haine et sans passion, *sine ira ac studio*, comme dit Tacite. On aurait tort de confondre le *Grand Dictionnaire* avec le journalisme, qui est toujours libre de soulever les questions qu'il aime à traiter. Chez nous, l'ordre alphabétique est la seule règle; il n'est pas de terrain, si brûlant qu'il soit, que nous ne nous croyions obligés de fouiller. Cette voie est toujours derrière nous, qui nous crie comme à Ahasvérous : « Marche! marche! » Quoi qu'il doive arriver, nous sommes contraint d'obéir à cette épigraphe écrite à la première page de notre œuvre : « La vérité, toute la vérité, rien que la vérité. » Mais, nous le répétons, point de passion, point de parti pris. Quand de nouveaux documents lui arrivent, le *Grand Dictionnaire* ne dit jamais : « Mon siège est fait. »

CASSAGNE ou **CASSAIGNE** (l'abbé Jacques), littérateur français, né à Nîmes en 1636, mort en 1679. Il rédigea d'abord des canevas de sermons pour les prédicateurs, composa ensuite de fort médiocres poésies, qui lui ouvrirent les portes de l'Académie française, où il remplaça Saint-Amand (1692). Il fut nommé par Colbert garde de la bibliothèque du roi et membre de l'Académie des inscriptions. Désigné pour prêcher à la cour, il n'osa monter en chaire, intimidé par le trait que lui avait décoché Boileau dans ces trois vers :

Moi qui ne compte rien, ni le vin ni la chère,
Si l'on n'est plus à l'aise assis en un festin
Qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin.

On prétend même que de nouvelles moqueries du cruel satirique égarèrent sa raison, et qu'on fut obligé de l'enfermer au couvent de Saint-Lazare, où il termina sa vie; mais ce fait a été contesté. Pour donner une idée du poète, nous citerons de lui cette pièce, qui a pour titre : *Vers sur la mort*, et qui a paru dans l'*Elite de poésies fugitives* :

Roses en qui je vois paraître
Un éclat si vif et si doux,
Vous mourrez bientôt; mais peut-être
Je dois mourir plus tôt que vous.
La Mort, que mon âme redoute,
Peut m'arriver incessamment,
Vous mourrez en un jour, sans doute,
Et moi peut-être en un moment.

Si Cassagne ne s'éleva jamais au-dessus de la médiocrité, et comme poète et comme ora-

teur de la chaire, on ne saurait lui contester toutefois une érudition solide et variée. Fort apprécié de Colbert et ami de Chapelain, il reçut une pension de 1,500 livres, et fut un des beaux esprits du temps les mieux rentés. Dans son poème de *Henri IV*, qui lui conquist surtout la faveur du ministre, on trouve ces deux vers, dont Voltaire s'est approprié le dernier dans sa *Henriade* :

Lorsque après cent combats je possédai la France
Et par droit de conquête et par droit de naissance.

Outre la préface des œuvres de Balzac, édition de 1665, Cassagne a publié : *Traité de morale sur la valeur* (Paris, 1674, in-12); une traduction des *Dialogues de l'orateur*, de Cicéron, sous le titre de *Rhétorique de Cicéron* (Paris, 1673, in-8°); une traduction de Salluste : *Histoire de la guerre des Romains* (Paris, 1675, in-8°), en tête de laquelle on trouve, sous forme de discours préliminaire, une dissertation sur l'art d'écrire l'histoire, etc. En dépit d'un savoir incontestable et d'un bon jugement, Cassagne, par le fait d'une boutade de Boileau, se trouve pour jamais classé parmi les immortels voués à la célébrité du ridicule.

CASSAGNE (l'abbé Joseph La), musicographe français du XVIII^e siècle. On lui doit : *Recueil de fables mises en musique* (1754); *Alphabet musical* (1765); *Traité général des éléments du chant* (1766), et *Unicléf musical* (1768), ouvrage où l'auteur prouve qu'on peut réduire toutes les clefs à une seule.

CASSAGNE (Louis-Victorin), général français, né en 1774. Il entra dans l'armée, en 1793, comme lieutenant d'une compagnie franche, servit en Italie, puis en Egypte, fut blessé au siège de Saint-Jean-d'Acre et nommé chef de bataillon. Il se distingua ensuite à la bataille d'Iéna, fut élevé au grade de général de brigade et envoyé en Espagne, où il continua de servir avec distinction. Nommé général de division en 1813, il fut fait prisonnier lors de la capitulation de Dresde. À la première restauration, il fut chargé de commander le département de la Haute-Garonne; mais comme il s'était rallié à Napoléon pendant les Cent-Jours, il fut mis en non-activité en 1815.

CASSAGNES-BÉGONHÈS, bourg de France (Aveyron), ch.-l. de cant., arrond. et à 26 kil. S. de Rodez; pop. aggl. 354 hab. — pop. tot. 1,436 hab. Ce bourg, bâti sur la rive gauche du Sèze, a conservé sa vieille enceinte flanquée de tours. Les Anglais l'ont possédé pendant longtemps, et, au siècle dernier, on voyait encore leurs armes sur les portes du village. Restes d'une maison de templiers.

CASSAIGNOLES, magistrat et homme politique, né à Vic-Fézensac en 1753, mort en 1840. Il était conseiller à la cour royale d'Agen lorsqu'il fut élu député en 1817 par le département du Gers. À la Chambre, il se montra partisan d'une liberté sage et modérée. Bientôt il fut nommé premier président de la cour royale de Nîmes. Sous le ministère Villèle, il cessa de faire partie de la Chambre, mais il fut réélu en 1829 et en 1830. Commencant à sentir ses forces s'épuiser, il se démit, en 1833, de ses fonctions de magistrat; mais bientôt après Louis-Philippe le nomma pair de France.

CASSAILLE s. f. (ka-sa-ille; Il mll. — rad. *casser*, rompre). Agric. Premier labour qu'on donne à une terre restée en jachère, dès le commencement de l'été.

CASSAN (Jacques de), archéologue, né à Toulouse, mort vers le milieu du XVIII^e siècle. Il était avocat du roi au siège présidial de Béarn. Ses principaux ouvrages ont pour titre : *Discours sur l'antiquité et l'excellence du Languedoc* (1617); *les Dynasties, ou traité des anciens rois des Gaulois et des Français* (1691); *Premier fondement et progrès de la monarchie gauloise* (1626); *Recherche des droits du roi de France sur les royaumes, duchés, etc., occupés par les princes étrangers* (1632), ouvrage qui fit grand bruit et fut violemment attaqué à l'étranger.

CASSAN (Armand-Jules-Léon), administrateur et archéologue français, né à Saint-Germain-lez-Couilly en 1803, mort en 1837. Nommé sous-préfet de Mantes en 1830, il montra beaucoup de fermeté pour arrêter les factieux qui voulaient piller la propriété de Rosny, et la duchesse de Berry lui en fit de chaleureux remerciements. Il entreprit ensuite à ses frais des fouilles archéologiques, dont il publia les résultats. On lui doit : *Lettres inédites de Marc-Aurèle et Fronton, retrouvées sur les palimpsestes de Milan et de Rome* (1830, 2 vol. in-8°), ouvrage qui fut couronné par l'Académie française; *Statistique de l'arrondissement de Mantes; Antiquités gauloises et gallo-romaines de l'arrondissement de Mantes*.

CASSANA (Jean-François), peintre italien, né à Cassana en 1611, mort en 1691. Il lutta longtemps contre la pauvreté, trouva enfin un protecteur dans Alexandre II, prince de la Mirandole, et fit des tableaux pour diverses églises. Il eut trois fils et une fille, qui cultivèrent aussi la peinture. — Niccolò CASSANA, son fils aîné, né à Venise en 1659, mort en 1713, fut appelé à Florence par le grand-duc Ferdinand et devint habile peintre de portraits. On lui doit aussi une toile représentant la *Conjuration de Catilina*, et une belle copie du *Saint Pierre martyr*, du Titien. Sur la fin de sa vie, il passa en Angleterre et fut nommé

premier peintre de la reine Anne. — Jean-Augustin CASSANA, mort à Gênes en 1720, après avoir peint le portrait comme son frère Niccolò, s'appliqua à peindre les animaux, et plusieurs de ses compositions en ce genre peuvent lutter avec celles du Benédette. — Jean-Baptiste CASSANA peignit les fleurs, les fruits et les animaux. — Enfin Marie CASSANA, morte à Venise en 1711, peignit des sujets sacrés en demi-figures.

CASSANDRA. V. FEDELE.

CASSANDRE s. f. (ka-san-dre — du nom de la fille de Priam). Personne dont on ne veut pas suivre les avis on croie les prédictions : *Le sentiment de mes fautes m'accable, et c'est une amère consolation que de te les confier, pauvre CASSANDRE incoutée*. (Balz.)

... C'est une autre *Cassandre*,
Qu'on ne croit point, qu'on ne veut point entendre.

— Chorégr. Danse célèbre du temps de Ronsard, et ainsi appelée du nom de la maîtresse de ce poète.

— Moll. Nom donné par les anciens auteurs à la coquille vulgairement appelée aujourd'hui *harpe de David*, et qu'on trouve sur les côtes de l'île de Cassan, ce qui aura fait songer à lui donner le nom de la fille de Priam.

— Bot. Genre de végétaux ligneux, de la famille des éricinées, regardée par plusieurs auteurs comme une simple section du genre *andromède*.

CASSANDRE, personnage de la comédie italienne, type des vieillards imbéciles et crédules, connus à la scène française sous le nom de *ganaches* ou *pères dindons*. Il prit naissance à Paris et servit à remplacer le *pantalon* et le *docteur*, qui avaient primitivement le monopole des pères, tuteurs, vieux amoureux ridicules et bafoués. Le *Cassandre*, jouet ordinaire et dupe facile de Léo, de Colombine, d'Arlequin et plus tard de Pierrot, jouit d'une grande vogue dans les vingt dernières années du XVIII^e siècle.

A raison de dix sous par place,
Chez Nicolet nos bons bourgeois
Allient voir *Cassandre* et *Fallasse*;
C'était là gaité d'autrefois.

a dit Brazier.

L'Histoire anecdotique et raisonnée du Théâtre-Italien jusqu'à l'année 1769 ne contient aucune mention de ce personnage. Le *Cassandre* qui nous occupe parut d'abord en 1780, dans une comédie-parade de Piss et Barré, donnée aux Italiens avec beaucoup de succès, et intitulée *Cassandre oculiste*. Cette pièce, dont le sujet était tiré d'un conte imprimé dans l'*Almanach des Muses* en 1770, fut suivie de *Cassandre mécanicien* ou le *Bateau volant*, en un acte (1783); *Cassandre astrologue*, ou le *Préjugé de la sympathie*, en un acte (1784); *Cassandre le pleureur*, parade en deux actes (1785), etc. Après quelques années de vogue, *Cassandre* descendit sur des scènes de dernier ordre, puis dans les parades des boulevards où, sous l'Empire et la Restauration, il donnait la réplique aux pitres aimés des badauds; enfin les Marionnettes l'ont accaparé; c'est sur ces barbaques, que Lemierre appelait des

Opéras sur roulette, et qu'on porte à dos d'homme, que ce vieillard absurde, ridicule et grotesque, devait terminer une existence bêtement employée à servir de cible à des drôles et à des drôlesses. Il ne fait plus rire que les bonnes d'enfants, MM. les militaires et le lycée à qui l'abus des racines grecques n'a point encore fait perdre tout goût littéraire. Dieu fasse paix à son habit noisette et à l'ivoire de son crâne! Quant à lui, il peut tomber dans le néant; si son nom disparaît un jour, sa postérité n'est pas près de s'éteindre, et il y a sur le boulevard, à l'heure qu'il est, quantité de petits jeunes gens bien poinçonnés, rigoureusement oravales et suffisamment prêts à faire un jour honneur à leur ancêtre.

Mais le nom de *Cassandre* subsistera longtemps encore, sinon au théâtre, au moins dans la littérature, pour désigner un vieillard ridicule et toujours dupé, comme le prouvent les citations suivantes :

« Si je tiens à ce qu'un homme soit brave! Comment en serait-il autrement, avec l'exemple que j'ai sous les yeux? Ce n'est pas en vain que je suis votre fille. Si j'avais été un homme, j'aurais été soldat. C'est là le premier des états, le seul que l'on puisse embrasser avec orgueil et passion. Comprend-on que des êtres portant barbe au menton se fassent avocats, notaires ou agents de change, et qu'il se trouve des femmes qui consentent à épouser de pareils *Cassandres*! »

CH. DE BERNARD.

« Je renonce à donner de la publicité aux nouvelles chansons qui pourront me venir encore. Avec l'âge, la malice cesse d'être de saison, bien qu'on dise souvent chez nous : un malin vieillard. Les malins vieillards ne sont guère propres qu'à faire des *Bartholo*, qui, tout fins qu'ils sont, finissent toujours par être traités comme des *Cassandres*. Je veux éviter, si je puis, ce petit malheur arrivé à plus d'un homme célèbre de mon temps. »

BÉRANGER.

MADAME DE MONTARCY, à part.
Voilà le dernier coup terrible et redouté,
qui fait épouvanter en moi toute ma volonté !
Un mot suffit !... un mot !... le dirai-je ?... O ma reine,
que vous me coûte cher !...

MONSIEUR DE MONTARCY, au marquis, père de sa femme.
Notre honte est certaine !
Et, ne pouvant nier ses intrigues là-bas,
Elle invente à plaisir, espérant nous y prendre,
Je ne sais quelle histoire à berner un Cassandre. »
L. BOULANGER, Madame de Montarcy.

Cassandre le Pleureur, opéra-comique en deux actes, musique de Champen, représenté à la Comédie-Italienne en 1785. Cet ouvrage est encore désigné sous le nom de *Colombine douairière*. C'est un mauvais canevas italien, peu digne d'être mis en musique par l'auteur de la *Mélanie* et de *Don Quichotte*, qui fut d'ailleurs entravé dans sa carrière artistique par la platitude des livrets qui lui furent confiés.

CASSANDRE (golfe de), formé sur les côtes méridionales de la Turquie d'Europe par l'Archipel, entre la presqu'île de Cassandria à l'O. et le cap Drapano à l'E. On trouve dans l'intérieur de ce golfe, une petite île qui porte le même nom. La presqu'île Cassandria forme sur sa côte occidentale un cap qui porte aussi le nom de cap Cassandre.

CASSANDRE, fille de Priam et d'Hécube, célèbre par sa beauté, ses malheurs et son art de prédire l'avenir. Comme elle était très-belle, Apollon, dont elle était prêtresse, tâcha d'obtenir ses faveurs, lui promettant de les payer du prix qu'elle voudrait. Elle fit semblant de consentir, et demanda le don de prophétie ; mais, quand elle l'eut obtenu, elle se moqua d'Apollon, et refusa de lui tenir parole. Celui-ci, trouvant qu'il était indigne d'un dieu de reprendre ce qu'il avait donné, se vengea d'une autre manière. Il demanda à Cassandre un baiser, que celle-ci n'osa lui refuser, et il mouilla sa bouche avec sa salive, ce qui empêcha que personne ajoutât foi à ses prédictions, et la fit même passer pour folle, quoique chaque événement vint justifier ses prédictions. Même aventure était arrivée à la sibylle de Cumès, dont Apollon avait été également amoureux, et qui avait demandé de vivre autant de jours qu'elle avait de grains de sable dans la main. Seulement, comme elle avait oublié de stipuler qu'elle resterait toujours jeune, et qu'elle avait également manqué de parole au dieu, elle traîna une vieillesse sans fin et sans espoir. A la prise de Troie, Cassandre se réfugia dans le temple de Minerve, qui ne fut pas un asile pour elle, puisque Ajax l'y viola. La déesse se vengea d'une manière terrible de ce sacrilège ; elle demanda à Jupiter son tonnerre pour quel-que temps, et en foudroya le héros loïcien au milieu des flots. Minerve ne fut pas satisfaite pour si peu ; les Locriens furent condamnés à envoyer chaque année deux vierges pour desservir le temple de la déesse. Les infortunées que le sort désignait devaient se rendre pendant la nuit et dans le plus grand secret au temple ; les Troyens, qui savaient leur arrivée, s'embusquaient sur leur route pour les surprendre ; s'ils les rencontraient, ils les maltraitaient, les accablaient de coups et d'injures, les regardant comme des victimes propitiatoires, et pensant par leur mort être agréables aux dieux. Si les deux jeunes vierges périssaient dans cette route dangereuse, les Locriens devaient en envoyer d'autres, jusqu'à ce que le nombre marqué par la déesse fût rempli. Dans le temple, une vie misérable les attendait : on les rasait, on les couvrait d'une robe déguenillée, et elles étaient employées à balayer l'édifice jusque dans la vieillesse la plus avancée. Cet accident arriva à Cassandre n'empêcha pas Agamemnon d'en devenir amoureux ; aussi obtint-il qu'elle lui serait donnée, sans être tirée au sort comme le reste du butin. La jalouse Clytemnestre n'épargna pas la belle captive ; elle l'égorgea en même temps qu'Agamemnon, ainsi que les deux jumeaux que Cassandre avait eus de lui. Cassandre n'avait pas manqué d'amants : outre Apollon, qui avait aspiré à lui plaire, elle avait vu à ses pieds Corabus, qui fut tué dans la prise de Troie, et Othryonée, prince qui ne voulait d'elle que sa beauté et l'aurait prise sans dot. Après la mort de Cassandre, les Dauniens et les habitants de la ville de Dardanus lui bâtirent un temple qui servait d'asile aux filles qui ne voulaient point se marier, rebutées par la laideur de leurs prétendants. Elles devaient s'y consacrer à son service, s'habiller en furies et changer la composition de leur teint à l'aide de certaines préparations. Cassandre était aussi appelée *Alexandra*, et c'est spécialement sous ce nom qu'elle était honorée. Son histoire a souvent inspiré les peintres et les sculpteurs de l'antiquité ; dans une nécropole étrusque découverte récemment, on la voit représentée au moment où l'impie Ajax l'arrache de la statue de la déesse, aux pieds de laquelle elle cherchait un dernier asile pour son honneur. Son nom est resté proverbial pour désigner les personnes clairvoyantes dont les justes prévisions sur l'avenir ne rencontrent que des incrédules.

La Fontaine a dit, dans sa fable *l'Hirondelle et les petits oiseaux* :

Les oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément

Que faisaient les Troyens quand le pauvre Cassandre ouvrait la bouche seulement.

« J'ai un petit compte à régler très-bénignement avec ceux qui m'ont accusé de les avoir induits en erreur, à la grande marée dernière. Ils trouveront dans le *Journal des Débats* un article où, nouvelle Cassandre, je leur disais tout ce qui devait les prémunir contre une déception. »

« Les poètes ont le sort de Cassandre : en vain ils chantent la vérité, personne ne les croit ; s'ils se contentaient de la dire, ils seraient peut-être plus heureux. »

CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*.

« Le premier, Démosthène pénétra la politique de Philippe et dénonça ses empiétements successifs. Quand personne encore ne soupçonnait le péril, il s'en alarmait et le signalait, mais, comme la prophétesse troyenne, sans parvenir à communiquer aux Athéniens ses inquiétudes et ses défiances. »

LOUIS COMBES, *Grèce ancienne*.

« A tous les chagrins et à tous les mécomptes qui signalent cette époque de sa vie, le duc de Raguse joint le désagrément de se voir, vers le déclin de l'Empire, la Cassandre du règne. On le consulte, on l'encourage à parler, et on ne l'écoute pas, on ne fait rien de ce qu'il conseille. »

« Inutile Cassandre, j'ai assez fatigué le trône et la patrie de mes avertissements désués ; il ne me reste plus qu'à m'asseoir sur les débris d'un naufrage que j'ai tant de fois prédit. Je reconnais au malheur toutes les sortes de puissances, excepté celle de me délier de mes serments de fidélité. »

CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*.

« C'est ainsi que je trace ces lignes, dans l'espoir qu'elles seront lues, sinon de mon siècle, du moins de la postérité. Il est bon que, lorsque les malheurs que je prévois seront arrivés, nos neveux sachent du moins que, dans cette Troie nouvelle, il existait une Cassandre, cachée dans un grenier de la rue Mézières. »

V. HUGO, *Litt. et philos. mêlées*.

« Voulez-vous émuoir, soyez ému ; pleurez, vous tirerez des pleurs ; c'est un cercle où tout vous ramène et d'où vous ne pouvez sortir. Et en effet, je vous le demande, à quoi nous eût servi le don de nous communiquer nos idées, si, comme à Cassandre, il nous eût été refusé la faculté de nous faire croire ? »

V. HUGO, *Littér. et philos. mêlées*.

« Martainville voyait toutes ces misères ; il appelait à l'aide, au secours !... On lui répondait qu'il était fou. Semblable à la Cassandre antique, en vain il se cramponnait à ce règne qui allait périr. M. de Polignac fit dire à Martainville qu'il eût à rabattre un peu de son zèle, et que ses cris l'empêchaient de dormir. »

J. JANIN, *Litt. dramatique*.

« La plus terrible de ces figures se montre dans le fond du tableau : c'est Marguerite, veuve de Henri VI, vengeresse du passé, furie qui ne respire que la haine, et qui évoque sans cesse la malédiction de l'avenir sur les crimes du présent ; Cassandre nouvelle, plus effrayante que la Cassandre antique, car elle annonce l'infortune, non comme un arrêt des dieux, mais comme une sentence que les faits portent sur eux-mêmes. »

PHILARÈTE CHARLES.

« Dans la période de 1848, c'était la littérature qui, par ses dérèglements funestes, avait entraîné et précipité la politique. C'est en face de cette triste évidence, annoncée déjà par quelques pauvres Cassandres littéraires, prophètes dans leur pays, — et dans le désert, — qu'on a pu et qu'on peut mesurer la différence des hommes sérieux médiocres et des hommes sérieux supérieurs. »

A. DE PONTCHARTRAIN, *Causeries*.

« La vie agitée et précaire que mène aujourd'hui la musique en Europe est due principalement aux fâcheuses alliances qu'elle s'est laissée imposer, et aux préjugés qui la poussent et la repoussent en sens contraires. C'est la Cassandre de Virgile, la vierge inspirée que se disputent Grecs et Troyens, dont les paroles prophétiques ne sont point écoulées et qui lève au ciel ses yeux, ses yeux seuls, car ses mains sont retenues par des chaînes. »

BERLIOZ, *Soirées de l'orchestre*.

M. V. Hugo est un très-grand poète, à coup sûr, et quand il s'agit de son entrée à l'Académie, on peut ne pas discuter ses titres, car ses droits sont éclatants. Dans la sévérité classique de mon point de vue, j'aurais, on le suppose, bien des réserves à faire ; j'aurais à prêter à la critique, sur cet immense talent qui s'égare et s'obstine, la voix banale de

Cassandre ; mais ce n'est pas le lieu assuré-ment. »

CH. LABITTE, *Réception de M. Flourens*.

« Nous sommes réfutés par notre propre principe ; nous avons été vaincus, parce que, au lieu d'être les éducateurs de la multitude, nous nous sommes faits ses esclaves. Qu'on pardonne ces réflexions amères à un écrivain qui joua tant de fois le rôle de Cassandre ! Je ne fais point le procès à la démocratie, pas plus que je n'infirme le suffrage qui a renouvelé le mandat de Louis-Napoléon. »

PROUDHON, *la Révol. sociale démontrée*.

« On sortait de la guerre terrible que l'opposition politique avait faite à la religion au nom de la liberté. Aucune voix populaire ne s'était élevée pour le Christ durant la tempête ; non pas que l'Eglise de France eût manqué d'orateurs et d'écrivains, mais parce que tous avaient marché dans le sens contraire à celui qui emportait la nation. La voix du comte de Bonald, du comte de Maistre, de l'abbé de Lamennais, ne parvenait à la foule que comme l'écho perdu d'un passé sans retour. C'était la plainte de Cassandre sur les ruines de Troie. »

LACORDAIRE, *Frédéric Ozanam*.

« Montesquieu a oublié de définir la féodalité industrielle, et de nous apprendre sur quelles bases elle repose. Un homme qui avait plus de génie que Montesquieu a eu soin de réparer cet oubli. Je ne le nommerai pas, de peur qu'on ne m'appelle fourrieriste ; il a été plus malheureux que la prophétesse Cassandre, car on n'a pas cru à ses prédictions, même après que ces prédictions s'étaient réalisées. »

TOUSSENEL, *les Juifs*.

« Une des idées favorites de notre spirituel moraliste Alphonse Karr, c'est que tous les abus contre lesquels il s'est élevé disparaissent sous sa vigoureuse férule, et rentrent dans le néant ; toutes les améliorations sociales, toutes les mesures hygiéniques, adoptées dans ces derniers temps, il les a successivement préchées ; il est la Cassandre moderne, avec l'infailibilité en plus, puisque ses oracles sont écoutés. »

J. LOVY, *Journal amusant*.

Quand les palais des rois vont crouler sous la cendre,
Qu'importe aux sportsmans les clameurs de Cassandre !
Que leur font ces avis, tonnerres éloquentes
Qui révélaient un sol où dorment les volcans !

Les rois, surtout les rois ! Ceux-là, dans tous les âges,
Ont constamment fermé leur paupière aux présages.
BARTHÉLEMY, *le Peuple à Versailles (Douze journées de la Révolution)*.

Depuis trois ou quatre ans je prône
Que le peu d'amour pour le trône
Furrait un jour, dans la cité,
Causant grande perplexité ;
Mais j'ai bien prié qu'on me croie,
Je suis la Cassandre de Troie,
Qui de loin les choses voyait,
Et jamais on ne le croyait.

(Gazette en vers de LORET.)

Cassandre (LA), poème de Lycophron, dont le véritable titre est *l'Alexandra*. Cette composition, qui a été assez longtemps un livre classique, n'est pas une œuvre sans mérite. Le sujet tient à la fois de l'épopée, du drame et de l'ode ; il ne manque pas de grandeur. « Alexandra, ou Cassandre, comme nous appelons plus habituellement cette fille de Priam, dit M. Léon Feugère, est enfermée dans une haute tour, par l'ordre du prince, qui craint que son délire prophétique ne trouble la ville de Troie. Tout à coup, de sa prison, elle aperçoit un vaisseau qui part : c'est celui qui va transporter Paris aux rives du Péloponèse. A la vue du futur ravisseur d'Hélène, son esprit s'enflamme, l'avenir se déploie à ses regards, et sa bouche s'ouvre pour l'annoncer :

Ora, dei jussu, non unquam credita Teucris.

Mais, comme le langage de la sibylle domptée par le dieu qui l'inspire, le langage de Cassandre est mystérieux ; elle enveloppe la vérité de ténèbres. « Le même critique juge ainsi le poème : « C'est pour les traditions antiques, la mythologie et la langue, une mine très-riche à exploiter. On y trouve aussi des imitations ingénieuses qui témoignent d'une étude approfondie des vrais modèles, et de beaux traits poétiques y brillent çà et là. »

La Cassandre, jugée intraduisible par un de nos plus savants hellénistes, Boissonnade, a été traduite enfin par un autre helléniste, M. Dehèque, qui l'a trouvée moins inabordable. Sa version, accompagnée du texte et d'annotations, est-elle fidèle ? Elle est claire du moins. Ce travail difficile fait honneur à la patience et à la sagacité du philologue qui l'a accompli.

Cassandre, magnifique ode de Schiller, qui a pour sujet la douleur de la prophétesse Cassandre, la plus belle des filles de Priam. Le siège de Troie a déjà duré dix ans, sans qu'on puisse encore prévoir le terme de la guerre. Une espérance de paix se laisse enfin entrevoir. Achille va épouser Polyxène, la sœur de Cassandre, et cette union entre le

plus vaillant chef des Grecs et la plus jeune des filles du roi des Troyens sera le point de départ d'une suspension d'armes, qui bientôt se changera en une alliance éternelle. Voilà du moins ce que tous espèrent, et tous d'avance se réjouissent. Cassandre seule ne partage pas la joie générale ; triste et sombre, elle se promène dans les bois d'Apollon, se plaignant du don fatal qu'elle possède de connaître l'avenir, qui trouble tous ses plaisirs et toutes ses jouissances. « L'ignorance seule, c'est la vie, s'écrie-t-elle dans sa douleur, et la science, c'est la mort. » Elle aussi voudrait goûter les douceurs de l'hymen et les enivrements de la maternité ; son cœur n'est pas insensible, et plus d'un jeune guerrier a laissé entrevoir son admiration pour sa beauté. Mais peut-elle aimer, peut-elle être aimée ? ne voit-elle pas toujours devant elle le terrible sort dont elle et les siens doivent être les victimes ? Schiller a rendu d'une façon poignante cette douleur inconsolable, ce désespoir éternel. La fable de Tantale est passée en proverbe pour exprimer la souffrance impuissante à trouver une guérison, le désir incapable d'atteindre son assouvissement ; mais le destin de Cassandre n'est-il pas plus douloureux encore ?

Schiller a peut-être voulu faire éclater sous cette forme poétique cette grande idée morale (Mme de Staël, du moins, en est persuadée), que le véritable génie, celui du sentiment, est victime de lui-même, quand même il ne l'est pas des autres, et que la douleur de la prophétesse doit être ressentie par tous ceux qui sont doués d'un esprit supérieur et d'un caractère passionné.

Cassandre, pièce espagnole dont le titre exact est : *Auto de la sibyla Cassandra (Acte de la sibylle Cassandre)*, et qui a pour auteur l'écrivain portugais Gil Vicente. Cet *Auto* fut représenté, vers 1500, dans le vieux monastère d'Enxobregas, le jour de Noël, devant la reine mère. C'est une sorte d'épilogue pastoral, d'environ huit cents vers, et écrite en stances. En voici le sujet. L'auteur suppose que Cassandre, qui s'est vouée à la vie pastorale, avait le don de prédire l'avenir. Dès les premières scènes, elle fait connaître la résolution qu'elle a prise de ne jamais avoir d'époux. Salomon vient lui faire part de son amour et lui apprendre qu'il a tout préparé pour que leur union ait lieu dans trois jours. Ne pouvant vaincre la résolution de la jeune fille, Salomon va chercher ses tantes, Cimeira, Peresica, Erutea, qui ne sont autres que les sibylles de Cumès, de Perse et d'Erythrée, lesquelles vantent les mérites de Salomon et font briller aux yeux de la jeune fille les qualités de son futur. Mais Cassandre reste insensible. Alors Salomon, ne sachant à quel moyen avoir recours, va chercher ses trois oncles Moïse, Abraham et Isaac. Dès qu'ils sont entrés, ils se mettent tous ensemble à chanter et à exécuter une danse pleine de mouvement et d'entrain. Les trois oncles essayent d'amener la jeune fille à prendre pour époux le roi Salomon. Moïse entreprend de montrer à Cassandre, par l'histoire de la création, que le mariage est un sacrement divin et qu'elle doit se marier. Cassandre répond ; une discussion très-spirituelle s'engage sur le mariage et sur les qualités diverses des époux. La jeune fille laisse entendre que le Seigneur va bientôt naître d'une vierge ; les trois sibylles confirment la déclaration de Cassandre, qui ajoute qu'elle espère être elle-même la mère du Sauveur. En entendant ces paroles qui leur semblent un blasphème, Moïse, Abraham et Isaac se livrent à une dissertation théologique et mystique à laquelle prennent part tous les assistants. La scène change et laisse voir la crèche de Bethléem avec l'Enfant Jésus et quatre anges qui chantent un hymne en l'honneur de sa naissance. La pièce se termine par un *villancico* dont nous empruntons la fidèle traduction à M. Magnabal : « Pleine de grâce est la donzelle, qu'elle est jolie ! qu'elle est belle ! Dis-nous, toi, ô marinier, qui vivais sur les navires, si le vaisseau, ou la voile, ou l'étoile ont cette beauté. Dis-nous, toi, ô cavalier, qui les armes revêtais, si le cheval, ou les armes, ou la guerre ont cette beauté. Dis-nous, toi, ô berger, qui gardes le troupeau, si le troupeau, ou les monts, ou les vallées ont cette beauté. »

Ainsi se terminait cette œuvre étrange, mais qui, au xiv^e siècle, divertissait à la fois et éduquait les fidèles, au sein des monastères et dans l'intérieur des cathédrales, où cet *Auto* fut représenté. Les œuvres de Gil Vicente étaient à peu près introuvables il y a trente ans. En 1834, deux Portugais, MM. Barretto Feio et J.-G. Monteiro, ont publié à Hambourg une excellente édition de ses œuvres, en 3 vol. in-8°. Dans cette édition, l'*Auto de Cassandre* se termine par un *villancico* guerrier, qui avait pour but d'exciter l'ardeur des soldats qui allaient entreprendre une expédition contre les Maures. Consulter à ce sujet l'excellente *Histoire de la littérature espagnole* de Ticknor.

Cassandre, tragédie lyrique en cinq actes, avec un prologue, paroles de Lagrange-Chancel, musique de Bouvard et Bertin, représentée par l'Académie royale de musique le 22 juin 1766. Les fleuves Scamandre, Xanthe et Simois, et le dieu Apollon ouvrent le prologue. La pièce était faible, et la musique n'a pu la maintenir, malgré le talent signalé de Thévenard, Cocheranu, Dun et

Boutelou, chantant les rôles d'Agamemnon, d'Oreste, d'Égisthe et d'Arcos; de Mlle Jovenet, Desmoutiers, Poussin et Loignon, dans les rôles de Clytemnestre, de Cassandre, de Céphise et d'Iffione. Le poète a choisi pour son sujet la première partie de l'*Orestie* d'Eschyle, dont M. Paul Mesnard vient de donner une remarquable traduction en vers. L'œuvre du vieux tragique ne peut se prêter aux convenances de la scène lyrique. Dans ces sortes de drames, la musique doit céder la place à l'action et ne peut intervenir que par moments dans des chœurs, ainsi que les poètes anciens l'ont toujours compris et indiqué.

Cassandre implorant la vengeance de Minerve, tableau de Jérôme-Martin Langlois; musée du Louvre. La fille de Priam est assise, ou plutôt renversée au pied de l'autel de Minerve, les mains liées derrière le dos. Elle lève les yeux vers la statue de la déesse et semble demander vengeance contre Ajax, qui l'a outragée. Le mouvement pénible de son corps exprime la souffrance, et l'air de son visage est suppliant. Elle est entièrement nue; les pièces de ses vêtements sont dispersées sur les marches de l'autel. Un diadème ceint encore son front; c'est le seul signe qui annonce que la victime est la fille des rois. Sous le péristyle du temple, un soldat arrache une jeune vierge des bras de sa mère, qu'il menace d'égorger. Cette scène épisodique rappelle et explique celle qui vient de se passer dans l'intérieur du temple. On aperçoit dans le fond, à droite, la ville de Troie dont l'incendie commence. Ce tableau, exécuté dans la manière de David, se recommande par la pureté du dessin. La noblesse du visage et la perfection des formes, dans Cassandre, caractérisent bien cette beauté dont Apollon fut épris. Une lumière blafarde, de fortes ombres et une couleur rougeâtre répandent sur l'ensemble une certaine tristesse de tons qui convient au sujet. Cet ouvrage, exposé au Salon de 1817, fut acquis en 1819 pour la somme de 2,000 fr., et figura longtemps au musée du Luxembourg.

Cassandre, statue en marbre, de Pradier; musée d'Avignon. Cette statue, qui a paru au salon de 1843, représente une femme nue, couchée et comme affaissée sous le poids de la douleur. Les formes ont une exquise suavité de contours et les chairs semblent palpiter, tant il y a de souplesse dans le travail du marbre; mais, comme beaucoup d'autres œuvres du célèbre artiste, celle-ci pêche par l'absence de caractère, surtout de caractère historique. Ce défaut a été vivement critiqué par l'auteur anonyme du compte rendu de l'exposition de 1843, dans la *Revue indépendante*: « Est-ce bien là Cassandre, la prêtresse inspirée, la prophétesse de la fatalité, ou plutôt (telle est la grandeur de cette figure dans Homère) la fatalité même, qui a revêtu le corps d'une femme pour annoncer ses décrets aux Grecs et aux Troyens? Quant à nous, nous ne pouvons voir dans cette figure qu'une femme couchée, qui a une défaillance équivoque entre la souffrance et l'ivresse. M. Pradier lui aura donné le nom de *Cassandre*, comme il lui aurait donné le titre d'*Odalysse*, de *Bacchante fatiguée*, tout simplement pour lui donner un nom. Après avoir blâmé ce manque de caractère historique chez M. Pradier, nous ajouterons, pour être juste, que la tête serait assez belle si la pose permettait de la voir, que le cou et les bras ne sentent pas la préoccupation excessive du rendu de la chair qui se fait remarquer dans le reste de la figure. » Une fresque antique (du musée des Études (Naples), provenant de Pompéi, représente Cassandre consultant Apollon sur les destinées de Troie. — La villa Borghèse possède un beau bas-relief antique où l'on voit la prêtresse, les cheveux en désordre, se cramponnant d'une main à la statue de Minerve et repoussant de l'autre main Ajax, qui cherche à l'entraîner hors du temple; son désespoir est bien rendu, et l'attitude d'Ajax est des plus énergiques.

CASSANDRE, roi de Macédoine, fils d'Antipater, né vers 354, mort vers 296 av. J.-C. Il remporta sur Polysperchon, régent de la Macédoine, la victoire de Mégalopolis (318), qui lui livra la plupart des États de la Grèce, et en particulier Athènes, où il établit le régime aristocratique, sous le gouvernement de Démétrius de Phalère. En Macédoine, il fit périr Olympias, mère d'Alexandre le Grand, entra dans la famille du conquérant en épousant sa sœur Thessalonique, se rapprocha du trône par le crime, en se débarrassant du jeune Alexandre le Jeune et de sa mère Roxane, et, après la bataille d'Issus (301), obtint dans le partage la Macédoine et la Grèce.

Cassandre, roman de La Calprenède, publié en 1649. C'est, avec *Pharamond*, *Cyrus* et *Clélie*, un de ces ouvrages auxquels Boileau a fait allusion dans sa IX^e satire :

Un roman, sans blesser les lois ni la coutume,
Peut conduire un héros au dixième volume.

Cassandre, le héros du livre, est ce capitaine d'Alexandre qui fait le sujet de l'article précédent. C'est sur l'histoire de ce prince que La Calprenède a brodé son roman, en y ajoutant des épisodes tels que l'amour du roi des Scythes Orondate pour Statyra, et la fureur jalouse de Roxane, brûlant pour l'heureux Orondate.

En dépit de son énorme étendue, de ses conversations longues et fréquentes, qui ressemblent à des plaidoyers, de ses interminables

monologues, qu'on prendrait pour des confessions générales plutôt que pour des réflexions de gens sensés, des fatigantes descriptions qu'il faut sauter à pieds joints; malgré la complication de vingt intrigues différentes, de ces grands coups d'épée, qui ne déplaissent pas à Mme de Sévigné; en dépit de tous ces défauts, disons-nous, *Cassandre*, véritable poème en prose, est une œuvre pleine d'imagination et bien conduite. Les situations sont intéressantes, les héros portent réellement le front haut et sont fièrement dessinés. Leur défaut est d'exagérer la vertu, d'outreter tous les nobles sentiments; ce sont les stoïciens de la chevalerie, car, bien qu'ils vivent au temps d'Alexandre, ils rappellent les mœurs de la chevalerie en ses beaux jours. Ce roman, écrit pour les gens du plus grand monde et du plus bel esprit, déguise sous des noms grecs et macédoniens les principales illustrations contemporaines de l'auteur. Leurs interminables conversations imitent le jargon précieux des merveilleux et galants seigneurs du temps, des belles, coquettes et spirituelles dames du XVII^e siècle. Les guerriers d'Alexandre, ces grands batailleurs, se tiennent des discours saupoudrés d'un sel tout parisien, se font mille petites perditions encore plus parisiennes, s'adressent de charmants madrigaux et s'écrivent des lettres dans le goût de Voiture, de longues dissertations galantes renouvelées des cours d'amour. La chevalerie, dégénérée en galanterie dans les romans de l'époque, se sentait à l'aise avec la prose des boudoirs et des alcôves, et savait la parler avec un certain charme; mais, dans la bouche des rudes capitaines d'Alexandre, ce langage amène le sourire sur les lèvres du lecteur et lui rappelle l'allégorie d'Hercule filant aux pieds d'Omphale. Le style de La Calprenède, bien que parfois assez correct et ferme, tombe le plus souvent dans l'affectation et la mièvrerie, et Cassandre est bien plus à sa place franchissant le Cynus à la nage, côte à côte avec Alexandre, que dirigeant une barque pavisée de banderoles, avec des rames enrubannées, sur le fleuve du Tendre, pour aborder à l'île de Cythère.

CASSANDRE (Georges), théologien hollandais, né dans l'île de Cadsand en 1515, mort en 1566. Après avoir enseigné la théologie à Bruges et à Gand, il alla se fixer à Cologne, et, après avoir bien médité sur les points qui divisaient les catholiques des protestants, il publia un livre intitulé : *De officio pii viri in hoc dissidio religionis* (Bâle, 1561), qui déplut également aux deux partis, parce que l'auteur s'y montrait trop ami de la vérité. Plus tard, sur la demande de l'empereur Ferdinand, il publia encore : *Consultatio de articulis fidei inter papistas et protestantes controversis*. Il composa aussi des *Hymnes*, des *Annotations* sur les poésies de saint Fortunat, etc. Ses œuvres ont été publiées par Cordes (Paris, 1616, in-fol.).

CASSANDRE (François), littérateur français, mort en 1695. Il avait composé des vers français assez médiocres. Boileau l'aimait beaucoup et l'assistait souvent de ses conseils et de sa bourse. C'est lui qu'il a voulu peindre dans le *Damon* de sa première satire. Il est surtout connu par une assez bonne traduction française de la *Rhetorique* d'Aristote (1654, in-4°), et par des *Parallèles historiques* (1680), dont Boileau faisait grand cas.

CASSANDRIA, nom que portait, au III^e siècle av. J.-C., la ville de Potidée, située dans la presqu'île de Pallène, en Macédoine. Petite presqu'île de l'empire ottoman, dans l'Archipel, entre les golfes de Salonique à l'O. et de Cassandre à l'E. C'est l'ancienne presqu'île de Pallène.

CASSANEA (Jean-Joseph de MONDONVILLE), musicien français, né à Narbonne en 1715, mort en 1773. Il était surintendant de la chapelle royale de Versailles. Violoniste habile, il fut également un des compositeurs remarquables de son temps. Il a donné un certain nombre d'opéras, parmi lesquels on distingue surtout *Tithon et l'Aurore*, qui fut son triomphe comme compositeur.

CASSANGE s. m. (ka-san-je). Linguist. Dialecte du bunda ou angola, parlé par les Cassanges.

CASSANGES, peuplade nègre d'Afrique, dans la Guinée inférieure, sur les côtes du Congo. Souvent en guerre avec les établissements portugais, les Cassanges ont pour capitale un village du nom de *Cassanci*, où se tient un grand marché d'esclaves.

CASSANIONE (Jean), savant italien du XVI^e siècle, publia en 1587, à Spire, un ouvrage intitulé : *De gigantibus eorumque reliquis in Gallia repertis, necnon de admirandis quorundam viribus qui ad gigantum naturam proxime accidunt*. Ce livre fut traduit en allemand par J. Vogel.

CASSANO, ville du royaume d'Italie, dans la Calabre Citérieure, à 10 kilom. S.-E. de Castrovillari; 6,000 hab. Ch.-l. de cant.; siège d'un évêché suffragant de Reggio; séminaire épiscopal. Récolte de grains, fruits, coton, soie et soude. Fabrication de pâtes d'Italie, cuirs, toiles, cotons et soieries. Ruines d'un château fort. Aux environs, eaux thermales sulfureuses; carrières de plâtre. Bourg du royaume d'Italie, province de la Principauté Ulérieure, sur le Calore, district et 14 kilom.

S.-O. de San-Angelo-Lombardi; 4,700 hab. Papeterie. Bourg d'Italie, province de la Terre de Bari, à 27 kilom. S. de Bari, ch.-l. de canton; 4,800 hab. Fonderies de cuivre.

CASSANO-D'ADDA, bourg du royaume d'Italie, province et à 25 kilom. N.-E. de Milan, sur une colline au pied de laquelle coule l'Adda, et que traverse le chemin de fer de Milan à Bergame; 2,000 hab. La position militaire de ce bourg sur la rive gauche de l'Adda l'a rendu le théâtre de plusieurs combats; Eccelino le Féroce, chef des gibelins, y fut défait en 1259; le prince Eugène y fut battu en 1795 par le duc de Vendôme; enfin, en 1799, Souvarow, à la tête des Austro-Russes, y vainquit les Français commandés par Moreau. V. l'article suivant.

Cassano (BATAILLES DE). — I. Le duc de Vendôme venait de succéder à Villeroi, en Italie, dans le commandement des armées françaises, dont l'une, celle de Piémont, était chargée de prendre Turin, et l'autre, celle de Lombardie, avait mission d'arrêter les progrès du prince Eugène. Vendôme, prince aussi intrépide que Henri IV, dont il était le petit-fils, n'apportait peut-être pas dans la conception de ses plans militaires autant de profondeur que son célèbre rival; il négligeait trop les détails, laissait tomber la discipline et accordait une trop large part à la table et au sommeil; mais, un jour d'action, il savait tout réparer par une bravoure intrépide unie à une rare présence d'esprit et à des lumières que le péril ne faisait que rendre plus vives. Les instructions du prince Eugène lui prescrivaient de se porter rapidement sur le Piémont, dont la capitale était assiégée par les Français. Il franchit l'Adda au-dessous de Pérouse avec 6,000 chevaux et 7,000 soldats d'infanterie, et se dirigea sur le Mincio pour rejoindre un corps de 7,000 hommes, descendu par le val Chiese à l'entrée du Bressan. Se voyant menacé par Vendôme, il changea de route, tourna le lac de Garda par le nord et parvint à opérer la jonction qu'il poursuivait. Vendôme accourut alors pour lui faire face, établit son armée dans une excellente position entre le lac et la Chiese, puis retourna en Piémont presser le siège de Chivasso, où s'était retranché le duc de Savoie, confiant le commandement à son frère le grand prieur (mai 1705). C'était là une inconcevable imprudence; on ne comprend pas que Vendôme se soit laissé aveugler à ce point par l'amitié fraternelle. Ce grand prieur avait tous les défauts de son frère et les poussait à l'excès, mais ne possédait aucune de ses brillantes qualités. Paresseux, entêté, brutal, rongé par la maladie, obligé de digérer sur place, comme le boa, le vin et les viandes dont il se gorgeait à chaque repas; incapable, en un mot, de commander une compagnie de reîtres allemands; tel était l'homme que Vendôme laissait à sa place pour tenir tête au prince Eugène. Celui-ci se hâta d'en profiter pour se dérober à l'armée de Lombardie et pour franchir l'Oglio à Calcio. A cette nouvelle, Vendôme revint en toute hâte arrêter lui-même les mouvements des Impériaux, que son frère n'essayait pas même de contrarier. Il reprit aussitôt l'offensive, reprit le poste important des *quattro cannoni*, qui commandait le bas Oglio, et ordonna au prieur de manœuvrer pour prendre à revers les postes ennemis. Cet ordre fut mal exécuté, et Eugène poursuivait résolument sa marche sur l'Adda; mais Vendôme le prévint : emmenant avec lui vingt-quatre escadrons de cavalerie, il franchit l'Adda à Lodi et remonta cette rivière jusqu'à Cassano et à Trezzo, où un petit corps de réserve avait déjà repoussé quelques détachements d'Impériaux. Le reste de l'armée, commandé par le grand prieur, suivit le mouvement de Vendôme, mais sans traverser l'Adda; les deux fractions de l'armée communiquaient par un pont de bateaux établi à Cassano. Cependant Eugène parvint à jeter lui-même un pont sur la rivière, au Paradiso, à trois milles au-dessus de Trezzo, et se disposa à passer pendant la nuit; mais Vendôme disposa habilement ses troupes dans un bois épais vers lequel aboutissait le pont des ennemis, et fit faire un tel feu, que les Impériaux ne purent jamais déboucher. Le jour suivant, le général français se hâta d'amener à lui des troupes de renfort tirées du gros de l'armée. Les péripéties de la lutte eurent bientôt révélé ces mouvements à la profonde sagacité d'Eugène; il résolut aussitôt d'en profiter pour se rabattre sur le grand prieur, et laissa sur place quelques détachements destinés à entretenir le feu afin de masquer son opération; mais Vendôme, pas plus que lui, n'était homme à se laisser tromper par les apparences : il se porta rapidement au secours de son frère, avec presque toutes ses troupes. Il était temps; déjà Eugène avait enfoncé les lignes françaises, confusément entassées dans un terrain étroit entre l'Adda et le canal de Crema, et Vendôme dut opérer un changement de front excessivement dangereux, en face même de l'ennemi, qui chargea avec impétuosité. Eugène crut un instant tenir la victoire. En ce moment, Vendôme rallie les fuyards, leur communique un élan irrésistible et repousse les ennemis, qui s'étaient déjà emparés de la tête du pont de Cassano. Alors, la mêlée devient terrible; le duc de Vendôme a un cheval tué sous lui. Démonté, il charge l'épée à la main à la tête de ses grenadiers. Douze à quinze

officiers généraux sont frappés mortellement à ses côtés; mais Vendôme ne voit pas le péril, il ne songe qu'à la victoire. Il remonte à cheval et reçoit cinq coups de feu dans ses vêtements. Pendant deux heures, la lutte présente un effroyable aspect d'opiniâtreté et de carnage. Enfin les Impériaux fléchissent; Eugène, qui a été blessé lui-même à la jambe et à la gorge, cède à l'impétuosité furieuse de son adversaire et fait sonner la retraite. Les ennemis eurent 7,000 morts, 4,000 blessés et 2,000 prisonniers; les Français n'avaient perdu que 2,500 hommes. Cette victoire, qui enlevait au prince Eugène tout espoir de se courir Turin, fut d'autant plus glorieuse pour Vendôme qu'il ne tira presque aucun secours de son aile droite; le grand prieur, qui la commandait, ne bougea pas durant toute la bataille. Tant de lâcheté et d'incapacité auraient dû le faire fusiller; Louis XIV se contenta de le rappeler en France (16 août 1705).

— II. En 1799, les désastres avaient succédé, pour notre armée d'Italie, aux brillantes victoires des campagnes précédentes; les Autrichiens étaient rentrés en maîtres dans la péninsule et se préparaient à en expulser jusqu'au dernier des soldats. Souvarow venait de se rejoindre, amenant avec lui 28,000 ou 30,000 Russes. Il commandait en chef les deux armées, qui s'élevaient au moins à 90,000 hommes. On ne l'appelait que l'*Invincible*, surnom que lui avaient valu ses victoires sur les Turcs et ses tristes exploits en Pologne. Doué d'une sauvage énergie et du talent de fanatiser ses soldats pour sa personne et sa fortune, placé à la tête d'une armée d'une écrasante supériorité numérique, il était impossible qu'il ne nous fit pas essayer des revers. Le général Schérer, qui commandait les Français, se sentant incapable de résister à l'orage qui s'amonçait, venait de résigner son commandement entre les mains du général Moreau, au milieu des murmures des soldats, dont il avait perdu la confiance; cette détermination était malheureusement trop tardive; d'une armée de 46,000 hommes, il n'en laissait que 28,000 à Moreau. Celui-ci, dans ces circonstances désespérées, avec la certitude d'une défaite, et lorsque son amour-propre eût dû être cruellement froissé de servir comme simple divisionnaire sous de tels généraux, accepta néanmoins la lourde responsabilité qu'il aurait pu décliner, et imola généreusement le soin de sa dignité au salut de l'armée et aux intérêts de sa patrie; magnanimité bien rare dans tous les temps, et qu'il ne faudrait jamais attendre de ces prétendus grands hommes toujours prêts à sacrifier leur pays aux exigences de leur orgueil et de leur ambition. Moreau prit le commandement le soir même où les Austro-Russes forçaient l'Adda. Souvarow avait disposé son armée sur trois colonnes qui correspondaient aux points de défense établis par les Français. Sa droite était commandée par Rosenberg, qui se porta sur la pointe du lac de Côme et sur Lecco; celle de gauche, sous les ordres de Mélas, campa à la vue de Cassano, tandis que le centre, formé des divisions Zoph et Ott, bivouaquait sur les bords de l'Adda. Moreau avait son quartier général à Naviglio-Martesana, et sa gauche, commandée par Sérurier, à Trezzo et à Imberzano, où elle présentait un front menaçant.

Après s'être approché de l'Adda sur plusieurs points, Souvarow fit attaquer le poste de Lecco; mais ses soldats, qu'on peignait comme des colosses effrayants et invincibles, se virent repoussés après avoir éprouvé de sanglantes pertes. Les Français, électrisés par le nom de Moreau, se précipitèrent avec une fureur irrésistible sur ces barbares insolents, accourus du fond de leurs déserts glacés pour se mêler à une querelle qui leur était étrangère. Malheureusement la position n'était pas tenable, et l'héroïsme de nos soldats ne pouvait qu'illustrer notre défaite. Au lieu de s'opiniâtrer à vaincre à Lecco une résistance qu'il pouvait briser ailleurs, Souvarow donna l'ordre à ses troupes de franchir l'Adda sur deux points, à Brivio et à Trezzo, au-dessus et au-dessous de la division Sérurier, qui se trouva ainsi coupée du reste de l'armée française et enfermée dans un infranchissable cercle de fer et de feu. Moreau, s'élancant à son secours avec la division Grenier, livra aux ennemis, à Trezzo, un combat furieux pour dégager son lieutenant. Une partie de la division Victor étant accourue du son côté, la lutte prit un effroyable aspect d'acharnement; les Français parvinrent même à faire plier les Austro-Russes, et ils allaient envelopper leur droite et la culbuter peut-être dans l'Adda, lorsque l'arrivée du général Zoph par le pont de Trezzo vint rendre aux ennemis leur supériorité. Les Français durent battre en retraite, abandonnant à elle-même la division Sérurier, qui se vit alors cernée par toute la masse des ennemis. Dans cette situation désespérée, l'intrépide général refusait encore de se rendre; chargeant à la tête de ses soldats, il essaya de s'ouvrir un passage les armes à la main; mais il avait à percer des colonnes trop profondes : il fallut se résigner à mettre bas les armes; une partie seulement de sa division, grâce à la hardiesse et au sang-froid d'un officier, réussit à gagner le Piémont à travers les montagnes. Toutefois, Sérurier ne se rendit pas sans conditions : il fut convenu que tous les officiers retourneraient en France sur leur pa-

rote, et que les soldats seraient échangés les premiers contre autant de soldats de l'armée alliée faits prisonniers dans cette sanglante journée, où les Français perdirent environ 8,000 hommes, tant morts que blessés ou prisonniers (28 avril 1799).

Pendant les quelques jours que Sérurier passa au quartier général russe, il ne perdit rien de la fierté d'un militaire français; et surtout de l'esprit qui lui était naturel. Souvarow l'avait invité à dîner, la conversation roula sur les événements militaires des campagnes précédentes. Sur la fin du repas, Souvarow demanda à son vaillant prisonnier où il comptait se retirer : « *A Paris, général. — Tant mieux, »* fit Souvarow, avec un gros sourire de suffisance, « *j'espère vous y voir bientôt. — Je l'espère bien moi-même, »* repartit Sérurier avec une malicieuse finesse; mais ce n'étaient là que des propos de table plus ou moins spirituels; aucune de ces espérances ne devait se réaliser.

CASSANT (ka-san) part. prés. du v. *Casser* : Si vous vouliez, nous entrerions dans ce cabaret, nous parlerions de nos petites affaires en cassant une croûte. (E. Sue.)

Mais en cassant la noix, ô fatal accident!
Mon drôle se casse la dent.

LE BAILLY.

CASSANT, ANTE adj. (ka-san, ante — rad. *casser*). Sujet à casser, à se rompre; se dit particulièrement des objets durs et peu flexibles, qui se rompent avec éclat : *Le verre qui n'est pas recuit est extrêmement cassant. La trempe à l'eau froide rend le fer cassant.* (Buff.) *La plupart des résines sont cassantes à basse température.* (Péclet.)

— Fig. Brusque, tranchant, qui ne ménage rien : *C'est un homme cassant. Il a un ton cassant. D'Aubigné était de cette race cassante qui ne se refuse jamais un coup de langue.* (Ste-Beuve.) *En bien! vous êtes cassant et brutal, je vous aime mieux ainsi.* (G. Sand.)

Je l'ai toujours connu de la sorte, intraitable, Cassant et d'un orgueil souvent insupportable.

E. AUGIER.

— Hortic. *Poires cassantes, à chair cassante*, Poires dont la chair est ferme et se casse sous la dent, au lieu de fondre dans la bouche : *Le bon-chrétien, le martin-sec et le messire-jean sont des poires cassantes.*

— s. m. Caractère de ce qui est cassant, sujet à casser : *Le cassant du verre.*

— Fig. Caractère de ce qui est brusque, absolu, inflexible : *Avoir du cassant dans le caractère. La netteté de notre esprit, comme la sécheresse de nos formes et le cassant de notre règle, ne permet pas ces incursions souvent nourricières et fécondes.* (Ste-Beuve.)

— Dans le langage des matelots, *Biscuit de mer*, Sorte de pain dur et cassant.

— s. f. Argot. Dent, parce que c'est avec les dents que l'on casse les aliments.

— Antonyme. Flexible, pliant. — Ductile, malléable (en parlant des métaux). — Solide.

CASSANYES (J.), conventionnel. Il vota la mort de Louis XVI, fut envoyé en mission près de l'armée des Pyrénées-Orientales et fut grièvement blessé à l'affaire de Payres. Il passa ensuite à l'armée d'Italie, entra au conseil des Cinq-Cents, et quitta les emplois publics en 1797.

CASSARD s. m. (ka-sar). Ornith. Ancien nom vulgaire de la buse commune.

CASSARD (Jacques), célèbre corsaire français, né à Nantes en 1672, mort au château de Ham en 1740. Il perdit de bouge heure son père, qui était capitaine d'un navire marchand, et qui ne lui laissa en mourant aucune fortune. A quinze ans, le jeune Cassard partit pour Saint-Malo, où il s'embarqua comme mousse sur un corsaire. Dès cette première campagne, il se fit remarquer par sa bravoure et son intelligence. En 1697, Cassard accompagna le baron de Pointis, chargé d'aller assiéger et bombarder la ville de Carthagène aux Indes; il montait dans cette expédition une galiote à bombes, dont il dirigea le feu avec tant d'habileté et de précision, qu'il fit taire celui de l'ennemi en très-peu de temps. A son retour en France, les armateurs de Nantes lui confièrent le commandement d'un très-beau corsaire, sur lequel il fit une croisière de trois mois des plus avantageuses. Il se rendit à Versailles à la suite de cette campagne, et fut présenté à Louis XIV, qui le nomma lieutenant de frégate et lui donna en outre une gratification de 2,000 livres. De Versailles, Cassard se rendit à Dunkerque, où il prit le commandement de la corvette le *Jersey*, avec laquelle il alla croiser dans la Manche, qui était alors couverte de corsaires. Il en prit et en détruisit un grand nombre, et rentra dans le port, trois mois après, avec plusieurs prises à la remorque. En 1708, Cassard appareilla de Saint-Malo avec deux corvettes et une frégate, et alla établir une croisière sur les Sorlingues. Il y rencontra un convoi anglais de trente-cinq bâtiments, escorté par un vaisseau de guerre; celui-ci déclina la lutte et prit le large. Cassard amarina cinq bâtiments des plus richement chargés et les conduisit à Saint-Malo. Une seconde croisière de trente et quelques jours dans les mêmes parages donna huit autres prises non moins fructueuses à notre vaillant corsaire. En 1709, lors de la disette qui désolait la France, Cassard fut chargé d'aller au-devant

de vingt-six navires chargés de blé acheté en Barbarie, et de les ramener sains et saufs à Marseille. Il partit avec les vaisseaux de l'Etat l'*Eclatant* et le *Sérieux*, armés à ses propres frais, et un convoi de vingt-cinq marchands qui se rendaient dans le Levant et qui profitèrent ainsi de son escorte. Au cap Nègre, il laissa le convoi se diriger vers Malte avec le *Sérieux* pour convoyeur, et alla, avec l'*Eclatant*, chercher les vaisseaux chargés de blé. Il les rencontra bientôt et se mit à leur tête; mais le 29 avril, à la hauteur de Biserte, il tomba au milieu de cinq vaisseaux anglais. Loin de refuser le combat, il se défend avec furie, démâte deux de ses adversaires en moins d'une heure, et maltraite un troisième au point de le forcer à fuir, ce qui décide les deux derniers à se sauver également toutes voiles dehors. Pendant ce combat, qui dura près de deux heures, le convoi gagnait un abri. Le lendemain, au point du jour, les deux vaisseaux anglais qui avaient fui la veille sans combattre vinrent attaquer l'*Eclatant*, qui avait passé la nuit à réparer ses avaries. Une heure et demie après, l'un des navires anglais coulait bas, l'autre fuyait précipitamment en fort mauvais état, et Cassard rentrait bientôt triomphalement à Porto-Farina, où il dut relâcher. Rejoint quelques jours après par le *Sérieux*, il envoya le convoi de blé à Marseille sous son escorte. Il y alla désarmer bientôt lui-même; mais, qui le croirait? il ne put jamais se faire rembourser des sommes qu'il avait avancées pour l'armement de ses deux vaisseaux. En 1710, Cassard reçut l'ordre d'appareiller de Toulon avec quatre vaisseaux et d'aller dégager un convoi de blé bloqué par six vaisseaux anglais dans un port de Sicile. Il mit à la voile le 8 novembre, arriva sur l'escadre anglaise, força deux de ses vaisseaux à amener leur pavillon, les autres à prendre la fuite avec des avaries très-graves, et dégager le convoi, qu'il ramena bientôt après à Toulon avec les deux prises. Deux mois plus tard, il sortit encore de Toulon avec deux vaisseaux, alla établir ses croisières de Smyrne à Gibraltar, y rencontra et prit un convoi anglais de dix bâtiments, ainsi que la frégate qui l'escortait. A la suite de cette campagne, Cassard fut fait capitaine de frégate et chargé de la direction des travaux du port à Toulon. En 1711, la disette désolant de nouveau la France, Cassard fut chargé d'aller, avec quatre vaisseaux, acheter un convoi de blé, et de le ramener en France. Il s'acquitta parfaitement de cette importante et dangereuse mission. En mars 1712, il partit de Toulon avec six vaisseaux et deux frégates pour aller attaquer les colonies des Portugais. Il arriva le 12 mai aux îles du cap Vert, enleva de haute main le fort la Praya, puis livra Ribeira-Grande au pillage et à l'incendie. De là, il se dirigea sur la Martinique, alla ravager Monserrat et Antigua, investit et bombarda Surinam, et lui imposa une contribution de 800,000 livres. Il détacha ensuite deux de ses vaisseaux pour aller rançonner les colonies d'Essequibo et de Berbice. L'année suivante, le redoutable capitaine quitta la Martinique le 5 janvier, s'empara de Saint-Eustache, et enleva, après plusieurs attaques très-vives, dans l'une desquelles il eut le pied traversé par une balle, la ville de Curaçao, qui se racheta du pillage moyennant 115,000 piastres (environ 600,000 fr.). Il revint ensuite à la Martinique avec plusieurs millions de dépouilles enlevées aux ennemis de la France. Quelques mois après, Cassard reçut l'ordre de rallier une autre escadre française et de revenir en France. Les deux escadres mirent à la voile à la fin de mars 1713. Elles rencontrèrent en chemin une flotte anglaise d'une force très-supérieure. Cassard, malgré l'ordre formel du commandant de l'autre escadre, son supérieur en grade, se dirigea sur l'armée anglaise, l'attaqua, la dispersa et s'empara de deux vaisseaux. A son arrivée à Toulon, il apprit que le roi l'avait nommé capitaine de vaisseau et chevalier de Saint-Louis. Toutefois, il fut blâmé par la cour pour avoir désobéi aux ordres de son chef. La paix d'Utrecht, signée en 1713, vint interrompre le cours des exploits de Cassard. Il en profita pour se rendre à Versailles et se plaindre au ministre du tort que lui faisaient les négociants de Marseille en lui refusant obstinément le remboursement des frais d'armement du *Sérieux* et de l'*Eclatant*. Le vaillant marin était un mauvais courtisan; il assiéga sans résultat les antichambres du ministre et n'obtint rien. Sa mise plus que modeste et son humeur un peu rude faisaient le vide autour de lui dans les galeries luxueuses de Versailles, ce qui n'empêcha pas toutefois Duguay-Trouin de courir un soir à lui, en le reconnaissant, et de l'embrasser avec effusion, au grand scandale des courtisans. « C'est le plus grand homme de mer que la France ait en ce moment; je donnerais toutes mes actions pour une des siennes. » Telle fut la réponse que fit le vainqueur de Rio de Janeiro aux questions ironiques des gentilshommes de la cour. En 1726, Cassard se rendit une seconde fois à Versailles et sollicita une audience du nouveau ministre, le cardinal de Fleury. Reçu très-froidement, il se laissa emporter par la colère et le ressentiment, et proféra des propos injurieux contre le ministre et le gouvernement. Peu de temps après, une lettre de cachet l'envoya au château de Ham. Ce fut là que mourut, en 1740, à l'âge de soixante-huit ans, après quinze ans de captivité, cet intrépide marin qui tant

de fois avait bravé la mort pour son pays. Nantes, fière de l'avoir vu naître, le vengea de l'injustice de la cour : elle plaça la statue du corsaire à la Bourse et donna son nom à l'un des quais de la ville. Le nom de *Cassard* est, en outre, porté aujourd'hui par une corvette à hélice de six canons.

CASSARIA (LA) ou **LA CAISSE**, comédie de l'Arioste. Le futur auteur de *Roland* était encore écolier lorsqu'il écrivit en prose cette petite œuvre, qu'il mit plus tard en vers. La *Cassaria*, conçue tout à fait dans le genre de Plaute, bien que plusieurs scènes soient imitées de Térence, est la première comédie régulière écrite en italien, à l'imitation de ces deux poètes latins. C'est la caisse d'un vieil avaré, qui fait le nœud de l'intrigue; le fils du riche avaré, qui sait qu'elle est pleine d'or, réussit, après force ruses, à s'en emparer pour acheter d'un *ruffiano* une jeune esclave dont il est amoureux. Escroquerie et mauvaises mœurs, tel est le fond de cette pièce animée, pour ainsi dire, de l'esprit de Plaute. Mais c'était le défaut de l'époque, et l'on sait que Molière lui-même ne s'en est gardé qu'à demi. L'intrigue de cette comédie est, du reste, peu compliquée, mais vive et bien conduite. Le duc de Ferrare en fut si content, qu'il fit construire un théâtre magnifique, exprès pour la représenter. Ce prince, connaissant le goût de l'Arioste pour tous les arts, lui en confia même les dessins, et voulut qu'il en dirigeât les travaux.

CASSAS (Louis-François), peintre et architecte français, né à Azay-le-Perron (Indre) en 1756, mort à Versailles en 1827. Il se forma en Italie, et voyagea ensuite en Turquie, en Grèce, dans l'Asie Mineure, en Syrie, en Palestine et en Egypte, recueillant les dessins des monuments antiques, ainsi que de nombreux matériaux, qu'il a fait servir aux belles publications suivantes : *Voyages pittoresques de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine et de la basse Egypte* (1799 et suiv., in-fol.), malheureusement inachevé; *Voyage pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie* (1802, in-fol.); *Grandes vues pittoresques des principaux sites et monuments de la Grèce, de la Sicile et des sept collines de Rome* (1813). Il a aussi fait exécuter en terre cuite ou en liège les monuments d'architecture des différents peuples. Cette collection, achetée par Napoléon I^{er}, est aujourd'hui au palais des Beaux-Arts. Casas était, en 1816, inspecteur de la manufacture des Gobelins.

CASSAS (Victor), publiciste français, né en 1775, mort en 1821. Il suivit la carrière commerciale et devint syndic des courtiers de Paris. Outre des articles de finances qu'il fournit à la *Gazette de France*, on lui doit : *Considérations sur l'établissement d'un entrepôt réel de denrées coloniales à Paris* (1816); *Réponse aux objections des places maritimes* (Paris, 1816); *Réflexions sur l'écrit intitulé : Examen impartial du budget, par M. Bricogne* (1816); *Un mot sur l'écrit intitulé : Réflexions sur le projet d'emprunt, par Casimir Périer* (1817), etc.

CASSATION s. f. (ka-sa-si-on — rad. *casser*). Jurispr. Acte juridique par lequel on casse ou annule des procédures, des actes, des arrêts : *La cassation d'un jugement, d'un testament. Moyens de cassation.* « Se dit particulièrement d'un arrêt de la cour suprême annulant, pour vice de forme ou violation des lois, une sentence portée par un autre tribunal en dernier ressort : *Appeler en cassation. Plaider en cassation. Se pourvoir en cassation. On peut nous mener en cassation, mais nos adversaires y regarderont à deux fois.* (Balz.) *Le recours en cassation est bien moins un nouveau procès entre les parties qu'entre l'arrêt et la loi.* (Henri de Pansey.) » *Droit de cassation*, Ancien droit de l'Université qui, jusque sous Louis XII, put suspendre les leçons des auditeurs et les sermons des paroisses, afin de faire triompher ses réclamations. « *Cour de cassation*, Tribunal suprême qui seul peut casser et annuler les arrêts et jugements en dernier ressort, pour vice de forme ou violation des lois : *Le président, les conseillers de la cour de cassation.* » Fam. Moyen d'appel, de révision de ce qui a été fait ou décidé : *Tout ménage a sa cour de cassation, qui ne s'occupe jamais du fond et qui ne juge que la forme.* (Balz.)

— Action de casser, de dégrader, de priver de son emploi ou de son titre : *Cette espèce d'aneantissement de la chambre héréditaire aurait les résultats les plus funestes, résultats que n'a pas la cassation de la chambre élective.* (Chateaub.)

— *Encycl. Cour de cassation.* Avant d'expliquer la nature des fonctions de la cour de cassation et de développer les raisons qui ont fait instituer ce tribunal suprême, il importe d'établir des distinctions bien nettes entre quelques actes : *cassation*, annulation, réformation, infirmation, qui ont pour résultat commun une sorte d'atteinte juridique portée à un acte précédent, mais qui diffèrent par des points importants, qu'il s'agit de bien préciser. Il n'appartient qu'à la cour de cassation de casser ou d'annuler une décision; les juges d'appel ne font que réformer ou infirmer. Une décision est frappée de cassation lorsque les juges, tout en se renfermant dans leurs attributions, n'ont pas interprété sagement la loi; elle est frappée d'annulation lorsqu'elle émane d'un juge qui a franchi les bornes de

son pouvoir juridictionnel et a statué sur des matières dont la connaissance lui était interdite. Il y a infirmation quand le juge d'appel enlève toute force et tout effet à la sentence attaquée, sans rendre lui-même, à proprement parler, une autre décision. Il y a réformation lorsqu'il modifie la sentence qui lui est déferée et y substitue une autre décision; lorsque, par exemple, il maintient une condamnation en la fondant sur des motifs tout autres, ou lorsqu'il aggrave une condamnation en conservant les motifs des premiers juges. Cela posé, nous arrivons à la cour de cassation.

— I. *Institution et organisation de la cour de cassation.* Les décisions judiciaires rendues en dernier ressort ont, à l'égard des parties qui les ont provoquées, l'autorité de la vérité : *res judicata pro veritate habetur*; mais cette présomption de vérité ne peut exister qu'autant que les formes prescrites par les lois ont été observées et qu'on a fait une saine application des textes législatifs aux circonstances de la cause. Pour remédier aux vices dont un jugement ou un arrêt rendus en dernier ressort peuvent être affectés, et qui dès lors détruiraient la présomption qui fait leur force, on a organisé une voie extraordinaire de recours dite en *cassation* : elle a pour effet de soumettre à un tribunal unique l'examen des décisions dont on demande l'annulation pour vice de forme ou fausse interprétation de la loi. Le résultat de cet examen est encore d'établir et de conserver l'unité de jurisprudence dans tout le pays. La cour de cassation est actuellement chargée de cette haute mission, qui, en la plaçant au-dessus des faits, la maintient dans la région élevée du droit.

L'origine de la voie de recours dont nous nous occupons est assez obscure : quelques historiens juristes ont essayé de la rattacher à la *proposition d'erreur* établie au moyen âge ou à la *rétractation* que le droit romain (*Novelle* 119) permettait de demander aux juges qui avaient rendu la sentence; mais il suffit d'examiner les textes cités pour reconnaître que cette dernière voie de recours se rapproche beaucoup plus de la requête civile que de la cassation, puisqu'elle ne renvoie pas à des juges supérieurs l'examen de la sentence attaquée. La *proposition d'erreur*, dont l'origine remonte au commencement du xiv^e siècle, offrirait un rapport plus exact, si l'erreur dont la partie lésée pouvait demander la réformation était erreur de droit; mais il résulte du rapprochement de tous les textes qui signalent cette voie de recours que les arrêts des parlements ne pouvaient être attaqués par cette voie que pour erreur de fait. Seulement, soumis d'abord aux mêmes juges, qui étaient ainsi chargés de reviser leur propre sentence, ce recours fut déferé au conseil du roi par une ordonnance de 1331, qui édicta une procédure particulière. Plus tard, on imagina d'attaquer les arrêts des parlements en alléguant des nullités, des griefs et des contrariétés de décision; mais cette cause de recours, qui affaiblissait l'autorité des cours souveraines, fut abolie promptement. Dès le xv^e siècle, on voit apparaître, à côté de la proposition d'erreur et de la requête civile, une voie de recours qui remonte peut-être plus loin, mais dont les ordonnances royales ne parlent pas avant 1507, quoiqu'elle soit ainsi qualifiée par l'édit publié à cette date : *forme portée par les ordonnances*. Henri de Pansey ne doute pas que cette troisième voie ne soit celle de la *cassation*, les autres voies ne pouvant être suivies que pour erreurs de fait.

En 1667, la voie de proposition d'erreur fut abolie comme injurieuse aux magistrats, dont elle mettait en suspicion permanente la science et l'impartialité; mais le recours en *cassation* subsista; il devait être fondé sur la violation expresse des coutumes, ordonnances, édits et déclarations des rois, bien et dûment vérifiées. Il était soumis au conseil du souverain, qui en délégua l'examen à une section connue sous le nom de conseil des parties.

Un grand nombre d'ordonnances vinrent, au xvii^e siècle, régler les formes auxquelles cette voie de recours fut assujettie, tant pour faire réformer des sentences pour erreur de droit et vice de forme, que pour obtenir des réglemens de juges et des évocations pour cause de parenté ou d'alliance. Au xviii^e siècle, le chancelier d'Aguesseau et ses deux fils élaborèrent un règlement célèbre, dans lequel furent refondues les dispositions utiles dispersées dans les ordonnances royales (28 juin 1738). Ce règlement, sauf dans les parties devenues sans objet, n'a pour ainsi dire pas été modifié; il régit encore, à peu de chose près, le pourvoi en *cassation* devant la cour suprême. Il a été promulgué en dix-sept titres, dans lesquels sont renfermées toutes les règles de procédure à suivre tant pour le pourvoi que pour l'examen et le jugement des affaires déferées au conseil des parties, la taxe des frais et la discipline des officiers ministériels (*avocats au conseil*) chargés de l'instruction et de la défense des pourvois.

La Révolution comprit ce que l'institution du conseil des parties avait de favorable à l'unification de la législation, et provisoirement elle maintint ce conseil et ses attributions (20 octobre 1789) dans ce qu'elles avaient de compatible avec le nouvel ordre de choses. Peu après, des décrets du 27 novembre et du 1^{er} décembre 1790 instituèrent près du

Corps législatif un tribunal de *cassation*, auquel fut dévolue la plus grande partie des attributions de l'ancien conseil. Les membres du tribunal de *cassation* devaient être élus, pour quatre ans, parmi les hommes de loi et les juges des présidiaux, sénéchaussées ou bailliages ayant au moins dix ans d'exercice. Ils étaient rééligibles. Chaque département nommait un juge au tribunal de *cassation* et un suppléant. Comme il n'y avait que quarante et un ou quarante-deux juges, le sort désignait les départements qui avaient le droit d'élection. A l'élection suivante, le choix appartenait de droit aux autres départements. Un décret du 11 février 1791 fixa le traitement de ces juges à 8,000 liv., et détermina leur costume : ils devaient porter, en fonction, l'habit et le manteau noirs, un ruban tricolore en sautoir, supportant une médaille dorée sur laquelle seraient écrits ces mots : LA LOI, et enfin un chapeau rond relevé par devant et surmonté d'un panache noir. Un commissaire du roi, assisté de deux substitués, était attaché au tribunal de *cassation*, dont un décret fixa l'installation au 20 avril 1791. Les anciens avocats aux conseils ne furent pas autorisés à continuer leurs fonctions; ils furent englobés dans la proscription dont furent frappés les avocats et les procureurs. Plus tard, en l'an IV, le nombre des juges de *cassation* fut porté à cinquante; le tribunal fut divisé en sections : la première fut chargée de l'admission ou du rejet des requêtes; la seconde de l'examen et du jugement des pourvois admis par la première, et la troisième des pourvois en matière criminelle, correctionnelle et de simple police. Les présidents des sections étaient élus par celles-ci, et le doyen des présidents présidait les sections réunies. Le costume fut modifié : on adopta la robe et la toque bleu clair, le manteau blanc et la ceinture rouge. Quant aux attributions, elles restèrent les mêmes.

Après le 18 brumaire, tous les tribunaux reçurent une organisation nouvelle, et le tribunal de *cassation* n'échappa pas à cette réforme. Les membres n'en furent plus élus par les départements, le choix en appartenant au sénat conservateur, qui les nomma à vie sur une liste de candidats. A la proclamation de l'empire, le tribunal de *cassation* prit le nom de cour de *cassation*, qu'il a conservé; le président fut appelé le premier président; les présidents de sections devinrent les présidents de chambre, et le commissaire du gouvernement prit le titre de procureur général impérial. Divers décrets déterminèrent les honneurs à rendre à ce corps judiciaire et le rang qu'il devait occuper dans les cérémonies. Des officiers ministériels, sous le nom d'avoués et plus tard d'avocats à la cour de *cassation*, furent institués près de la cour. En 1810, le titre de conseiller fut donné aux juges de la cour de *cassation*, et les substitués du procureur général reçurent celui d'avocats généraux.

La Charte de 1814 ayant déclaré que toute justice émanait du roi, une ordonnance du 15 février 1815 maintint le nombre des membres de la cour de *cassation* à quarante-neuf, et celui des avocats généraux à six; elle institua en même temps les magistrats appelés à faire partie de la cour. Un règlement de 1820 donna l'entrée de la salle du trône aux premiers présidents et aux procureurs généraux de la cour de *cassation* et de la cour des comptes, et l'entrée du salon qui précède aux autres membres de ces cours. Toutes les révolutions qui se sont succédées en France depuis 1814 ont respecté la cour de *cassation*, dont il nous reste à exposer l'organisation actuelle.

La cour de *cassation* se compose aujourd'hui de quarante-neuf membres inamovibles, savoir : un premier président, trois présidents de chambre et quarante-cinq conseillers. Les fonctions du ministère public sont remplies par un procureur général impérial et six avocats généraux. Les membres de la cour sont, comme les autres magistrats, nommés par l'empereur, sur la présentation du garde des sceaux, ministre de la justice. Les règlements n'imposent aux candidats que d'avoir trente ans accomplis, le titre de licencié en droit, et de justifier de deux années de stage d'avocat. Mais il est inutile de dire que ces hautes fonctions exigent une grande expérience des affaires judiciaires, une science étendue du droit, conditions qui ne peuvent être remplies que par des hommes déjà mûrs, et qui ont, comme magistrats ou avocats, de longs et brillants services. L'empereur n'appelle généralement à la cour de *cassation* que des premiers présidents et des procureurs généraux de cours impériales, des présidents de chambre ou des conseillers de la cour impériale de Paris. Cependant cette haute magistrature, l'objet de l'ambition des fonctionnaires les plus élevés de l'ordre judiciaire, a été conférée parfois, et par exception, à des avocats ou à des professeurs. Un des jurisconsultes les plus remarquables de ce siècle, un professeur éminent, un écrivain de premier ordre, M. Demolombe, une des lumières de la faculté de Caen, a été surpris un jour par un décret impérial qui, l'élevant à son école, à ses élèves, à ses travaux, lui conféraient un fauteuil de conseiller à la cour suprême. M. Demolombe est, avant tout, un écrivain et un savant. On connaît son *Cours de Code Napoléon*, ce beau monument de la science juridique, qui a donné un rival au grand ouvrage

de M. Troplong. M. Demolombe, qui n'avait point sollicité la haute faveur que le gouvernement voulait lui faire, la refusa par une lettre très-simple et très-digne, qui remerciait le ministre et honorait l'écrivain. Ne semblait-il pas que nous parlions de Pothier refusant un fauteuil de président au parlement de Paris? C'est qu'à toutes les époques, même aux temps comme le nôtre, si troublés par les luttes d'intérêt personnel et d'égoïsme, la vertu, le désintéressement, la modestie se retrouvent dans ces grands esprits qui ne reconnaissent qu'une domination, qu'un pouvoir, l'art ou la science.

La cour de *cassation* est divisée en trois chambres : la chambre des requêtes, qui fait un premier examen des pourvois; la chambre civile, qui statue sur les pourvois admis par la chambre des requêtes; la chambre criminelle, qui examine, sans admission préalable, les pourvois en matière criminelle, correctionnelle et de simple police. La cour a, en outre, dans ses attributions les règlements de juges et une autorité disciplinaire sur tous les corps judiciaires de France et sur leurs membres.

Les lois du 16 thermidor an X et du 16 septembre 1807 donnaient au grand juge, ministre de la justice, le droit de présider les chambres réunies de la cour de *cassation* en cas de pourvoi après *cassation*, et aussi en cas de poursuites disciplinaires contre des magistrats. Ce droit ne parait plus appartenir au ministre de la justice, ou tout au moins il est tombé depuis longtemps en désuétude. Les règlements imposaient aux membres de la cour de *cassation* un roulement d'après lequel, tous les six mois, cinq membres d'une section passaient dans une autre. L'usage contraire a prévalu; lors des vacances de sièges dans une section, les anciens conseillers d'une autre section peuvent les réclamer; mais, en fait, il y a peu d'exemples de ces mutations, qui compromettent l'unité de jurisprudence, moins cependant que le roulement prescrit par les règlements. Il y a un intérêt véritable à ce que les mêmes questions soient soumises aux mêmes magistrats et que les solutions ne varient pas.

Le traitement des membres de la cour, après avoir subi des modifications en sens divers, a été fixé ainsi qu'il suit en 1863 :

Premier président	35,000 fr.
Procureur général	35,000
Président de chambre	25,000
Premier avocat général	25,000
Avocats généraux	20,000
Conseillers	18,000

La cour a près d'elle un greffier en chef, qui reçoit 42,500 fr. pour son traitement et ses frais de bureau. Il est assisté de commis greffiers de chambre, au traitement de 5,000 fr. Le bibliothécaire de la cour et les secrétaires du parquet reçoivent aussi un traitement sur les fonds du Trésor public. Ajoutons que les membres inamovibles de la cour suprême sont mis de plein droit à la retraite à l'âge de soixante-quinze ans (décret du 1^{er} mars 1852).

Les magistrats de la cour portent, aux audiences solennelles, la robe rouge, la samarre de soie noire, une ceinture de moire rouge à franges d'or; une toque de velours noir bordée de galons d'or; aux audiences ordinaires, une robe noire avec la samarre de même couleur. Le premier président, le procureur général et les présidents de chambre ont en plus, aux audiences solennelles, l'épétoie et la garniture d'hermine.

Lors de leur nomination, le premier président et le procureur général prêtent serment entre les mains de l'empereur; les autres membres de la cour prêtent serment en audience solennelle.

La cour de *cassation* siège à Paris au Palais-de-Justice. La partie de ce monument où elle tient ses audiences, et qui est affectée à ses autres services, a été l'objet de modifications importantes.

— *Procédure civile et criminelle en cour de cassation.* On peut poser en principe que le recours en *cassation* est ouvert par la loi contre toute décision définitive, rendue en dernier ressort et contre laquelle aucun autre recours n'est possible. Toutefois, il importe, pour que le pourvoi soit admissible, que la décision attaquée n'émane ni des tribunaux administratifs, pour lesquels des formes spéciales ont été édictées, ni des tribunaux militaires (sauf les conseils de révision, lorsque le condamné n'est ni militaire ni assimilé aux militaires). Il faut encore que cette décision ait le caractère d'un jugement, une mesure d'administration intérieure ne donnant pas ouverture à *cassation*. Les jugements préparatoires et d'instruction ne sont pas définitifs; on ne peut donc se pourvoir contre eux que lorsqu'on se pourvoit contre le jugement définitif, ou au moins lorsque celui-ci a été rendu. Il en est autrement des jugements interlocutoires, provisionnels et préjudiciels, qui ont, lorsqu'ils sont rendus en dernier ressort, un caractère définitif. Une des conditions essentielles de la recevabilité du pourvoi est que la décision attaquée soit rendue en dernier ressort, c'est-à-dire ne puisse pas être soumise à une juridiction supérieure ou à une voie quelconque de réformation. Laisser expirer les délais de l'appel et faire acquiescer à un jugement rendu en premier ressort l'autorité de chose jugée, c'est en définitive acquiescer à ce jugement; on ne peut pas dans ce cas se pourvoir en

cassation. La qualification de premier ou de dernier ressort donnée aux décisions par les juges qui les ont rendues n'a aucune influence sur la recevabilité du pourvoi; le dernier ressort résulte seulement de la nature même de la demande sur laquelle une décision judiciaire est intervenue. Les jugements en matière civile, rendus par les juges de paix et les prud'hommes, ne sont susceptibles de recours en *cassation* que pour excès de pouvoir.

En matière criminelle, on peut se pourvoir contre les jugements et arrêts rendus par les cours et tribunaux, depuis ceux de simple police jusqu'aux cours d'assises. Les principes que nous avons posés plus haut s'appliquent également en cette matière; le pourvoi n'est admis que contre les décisions ayant le caractère d'un jugement définitif et rendues en dernier ressort. Nous parlerons plus loin des délais accordés par la loi, soit aux condamnés, soit au ministère public, pour introduire le pourvoi. Lorsque l'accusé est acquitté devant la cour d'assises, l'ordonnance d'acquiescement rendue par le président ne peut être attaquée devant la cour de *cassation* que dans l'intérêt de la loi, et doit recevoir une exécution immédiate. Il n'en est pas de même en matière correctionnelle ou de simple police; la décision qui prononce l'acquiescement est attaquable par le ministère public et n'est exécutée, s'il y a lieu, qu'après le rejet du pourvoi. Le procureur général près la cour de *cassation*, après l'expiration des délais accordés aux parties, a seul le droit de se pourvoir, dans l'intérêt de la loi, contre les décisions rendues en dernier ressort. (Loi du 27 ventôse an VIII, art. 88, et C. d'instr. crim., art. 442.) C'est ainsi que, depuis quelques années, des arrêts célèbres de cours impériales ont été cassés, sans préjudice pour le prévenu acquitté. Nous citerons l'arrêt rendu à Paris en matière de diffamation contre les morts au profit de Mgr Dupanloup, et l'arrêt qui, à Douai, a acquitté le financier Mirès. Le garde des sceaux peut seul, d'office, déférer à la cour de *cassation* les décisions de pouvoir, et donner au procureur général l'ordre d'en requérir l'annulation, et ce, sans attendre que les délais accordés aux parties pour se pourvoir soient expirés. (C. d'instr. crim., art. 441.)

En toute matière, lorsque le pourvoi est recevable, on peut se pourvoir soit contre une décision tout entière, soit contre un ou plusieurs de ses chefs. Toute personne ayant été partie dans une instance peut se pourvoir contre le jugement ou les jugements qu'elle nécessite; c'est pourquoi le ministère public, en matière civile, ne peut se pourvoir que dans les affaires où il a été partie principale. Les incapables, tels que mineurs, interdits, communes, établissements de bienfaisance, etc., ne peuvent se pourvoir par leurs représentants légaux, qui, seuls, ont qualité pour introduire les instances judiciaires qui les concernent. Au criminel, les parties civiles peuvent se pourvoir contre les décisions qu'elles ont provoquées. Sous ce nom de parties civiles, on doit comprendre les administrations publiques (forêts, contributions indirectes, douanes, etc.) auxquelles la loi donne le droit de poursuite directe devant les tribunaux de répression.

Le délai pour se pourvoir en matière civile est de trois mois pour toute personne habitant la France continentale, à partir de la signification de la décision attaquée, faite soit à la partie, soit à ses représentants légaux. Ce délai est aujourd'hui le même pour les personnes qui habitent la Corse et l'Algérie. (Loi du 11 juin 1859.) En dehors de ces deux pays, les délais ont été gradués par grandes divisions géographiques de six mois à un an, sans tenir compte des facilités plus ou moins grandes de communication.

En matière criminelle, l'accusé a cinq jours pour se pourvoir contre l'arrêt de mise en accusation, à partir du jour de son interrogatoire par le président des assises. Le procureur général a le même droit dans le même délai. Le condamné, le procureur général et la partie civile ont trois jours francs pour se pourvoir contre l'arrêt de condamnation. (C. d'instr. crim., art. 295, 298 et 373.) Le délai n'est que de vingt-quatre heures en cas d'acquiescement ou d'absolution. En matière correctionnelle et de simple police, aucun délai n'a été prescrit, mais la jurisprudence a décidé qu'on devait suivre les textes applicables en matière criminelle. Les décisions rendues par défaut ne sont attaquables qu'après l'expiration des délais de l'opposition, lesquels ne courent que par la signification de la décision.

En matière civile, aucun pourvoi n'est recevable sans la consignation préalable d'une amende. Cette prescription est moins une mesure fiscale, comme le dit très-bien M. Dalloz, qu'un frein contre la témérité des plaideurs. On a voulu ainsi : 1^o rendre plus difficile l'usage des pourvois en *cassation*, dont l'effet doit être réservé pour les cas extraordinaires; 2^o appeler à plus de réflexion la partie qui se serait tentée d'attaquer la sentence rendue contre elle. (Dalloz.) Cette obligation, qui date de l'ordonnance de 1331, a été maintenue par le règlement de 1738 et par les lois postérieures. L'amende à consigner est de 150 fr.; elle est restituée si le demandeur réussit dans la double épreuve de l'examen de la chambre des requêtes et de la chambre civile; elle est

acquise au Trésor si le pourvoi n'est pas admis, et portée à 300 fr. s'il est rejeté par la chambre civile. Il est dû autant d'amendes qu'il y a de décisions distinctes et séparées et de demandeurs ayant un intérêt différent. L'amende est seulement de moitié pour les décisions par défaut et en matière d'expropriation pour cause d'utilité publique. Les indigents admis au bénéfice de l'assistance judiciaire sont dispensés de la consignation comme des autres frais de l'instance en *cassation*.

Au criminel, il n'y a pas de consignation obligatoire pour les accusés condamnés pour crime par les cours d'assises; les parties civiles y sont tenues. En matière correctionnelle et de simple police, la consignation est obligatoire, sauf pour les indigents. Les administrations publiques en sont dispensées, de même que le ministère public.

Au civil, les demandes en *cassation* sont formées par le dépôt au greffe de la cour suprême d'une requête signée d'un avocat près ladite cour et contenant les moyens de *cassation*, c'est-à-dire l'indication précise des dispositions prétendues vicieuses de la décision attaquée et des textes de la violation desquels on se plaint. En matière criminelle, correctionnelle et de simple police, le pourvoi s'introduit sous forme d'une déclaration qui doit être reçue au greffe du tribunal ou de la cour qui a rendu la décision attaquée. Cette déclaration est faite soit par la partie, soit par un avoué, soit par un mandataire pourvu d'un pouvoir spécial. Lorsque le pourvoi émane du ministère public ou de la partie civile, il doit être notifié dans les trois jours à la partie adverse. Le condamné a le choix d'adresser lui-même sa requête et ses pièces au greffe de la cour de *cassation* ou de se servir de l'intermédiaire du ministère public. Le greffier doit, dans ce cas, joindre au dossier un bordereau des pièces, et ce, sous peine d'amende. Dix jours sont accordés par la loi pour, après la déclaration, réunir les pièces et, s'il y a lieu, rédiger une requête contenant les moyens de *cassation*.

Les moyens de *cassation*, en toute matière, peuvent se résumer ainsi : 1^o violation des formes légales et essentielles; 2^o violation et fausse application de la loi; 3^o erreur de droit et erreur de fait, lorsque celle-ci résulte d'actes authentiques qui établissent l'inadversité évidente du juge; 4^o incompetence du juge; 5^o excès de pouvoir, soit positif, soit négatif (lorsque le juge refuse de rendre une décision ou de statuer dans les cas où la loi lui en fait un devoir); 6^o violation de la chose jugée; 7^o contrariété de décisions. Nous ne pouvons qu'indiquer brièvement ces divers points; un examen détaillé nous entraînerait au delà des bornes assignées à cet article.

L'effet des pourvois en matière civile n'est pas suspensif; l'arrêt ou le jugement attaqué doit être exécuté, sauf restitution du montant des condamnations si le pourvoi est admis. En matière criminelle, le principe contraire a prévalu : le pourvoi est suspensif. Toutefois, lorsqu'une condamnation emportant privation de la liberté est intervenue, les condamnés ne peuvent se pourvoir que lorsqu'ils se sont mis en état, c'est-à-dire lorsqu'ils se sont constitués préalablement prisonniers ou qu'ils ont obtenu leur liberté provisoire avec ou sans caution. Il va sans dire que les prévenus ou accusés qui subissent la détention préventive au moment de la condamnation et du pourvoi sont de plein droit en état. La loi du 14 juillet 1865 a facilité les pourvois en permettant aux condamnés d'obtenir leur mise en liberté provisoire en s'adressant au tribunal ou à la cour qui a prononcé la condamnation, et de se trouver ainsi en état. Cette obligation, que l'art. 421 du Code d'instruction criminelle a empruntée au règlement de 1738, a pour but d'arrêter les pourvois téméraires et d'assurer plus pleinement l'exécution de la décision attaquée, au cas où le pourvoi serait rejeté. Plusieurs jurisconsultes l'ont critiquée avec juste raison, alors que le condamné n'avait que le choix entre l'écrasement ou la mise en liberté sous caution, qui ne pouvait être prononcée qu'au début de la procédure. Aujourd'hui que la mise en liberté peut être accordée sans conditions pécuniaires, l'art. 421 a perdu son caractère rigoureux.

L'instruction des affaires déférées à la cour de *cassation* est d'une grande simplicité : elle se fait, en matière civile, par mémoires déposés au greffe et signés d'un avocat près la cour. Il ne peut être passé en taxe plus de deux mémoires, y compris la requête introductive. Le second mémoire contient, en général, la discussion développée des moyens à l'appui du pourvoi. Le ministère des avocats institués près la cour suprême est obligatoire; en matière criminelle, il est facultatif. Dans chaque affaire, un membre de la chambre devant laquelle elle est portée est chargé d'en faire le rapport. Ce travail, qui est lu en audience publique, contient l'exposé des faits et la discussion des moyens présentés de part et d'autre, sans toutefois, autant que possible, laisser voir l'opinion du rapporteur. Après la lecture du rapport, les avocats sont entendus, puis le ministère public; après que ce dernier a parlé, la parole ne peut être accordée aux parties, sauf lorsque le ministère public est partie principale et poursuivante. Lorsqu'un arrêt est rendu par défaut, il peut être formé opposition au greffe de la cour par requête conte-

nant les moyens à l'appui. A la cour de cassation, les affaires par défaut sont examinées avec le même soin que celles qui sont contradictoires; aussi Dalloz fait-il observer (*Jurisprudence générale*, v. CASSATION) qu'il y a peu d'exemples d'arrêts rétractés par suite d'opposition.

Les audiences à la cour de cassation sont publiques. En cas de partage, cinq magistrats départiteurs sont appelés des autres chambres. Les arrêts sont rédigés par les rapporteurs, qui sont tenus d'écrire de leur main le dispositif et les motifs sur la minute du greffe, qu'ils signent avec le président et le greffier. Les arrêts d'admission rendus par la chambre des requêtes ne sont pas motivés; c'est la seule exception au principe général que toute décision judiciaire doit être motivée.

La procédure devant la chambre des requêtes n'est pas contradictoire; le demandeur en cassation n'appelle son adversaire à se défendre que lorsque, les moyens ayant subi un premier examen favorable, il y a lieu de saisir la chambre civile. L'arrêt d'admission doit, sous peine de déchéance absolue, être signifié au défendeur dans les trois mois de sa prononciation. L'acte de signification est signé de l'avocat à la cour de cassation et notifié par huissier comme tout acte de procédure. Les formalités requises pour la validité des ajournements doivent être accomplies.

L'affaire se suit devant la chambre civile par le dépôt au greffe de l'acte de signification dûment formalisé. Le défendeur a, pour comparaitre, un délai de un mois à un an, selon qu'il habite la France ou les colonies. Les formes prescrites pour le rapport, les plaidoiries, la rédaction de l'arrêt, sont les mêmes devant la chambre civile que devant la chambre des requêtes. Devant la chambre criminelle, les délais sont abrégés, mais les formalités sont les mêmes, sauf que le ministère des avocats est facultatif.

Lorsque, après l'examen d'une affaire, la cour de cassation casse la décision qui lui est déférée, elle ne statue pas sur le fond de l'action, et, sauf dans les cas rares en matière civile et plus fréquents au criminel, où l'instance est terminée par l'annulation de la décision attaquée et où la cour casse par voie de retranchement, elle doit renvoyer les parties devant un tribunal ou une cour qu'elle désigne. Cette juridiction est ainsi saisie de l'affaire, qu'elle peut apprécier librement, non seulement en fait, mais encore en droit, sur les points mêmes que la cour de cassation a jugés. Si, sur cette nouvelle décision, il intervient un nouveau pourvoi, la cour suprême l'examine toutes chambres réunies, mais seulement lorsque le second pourvoi porte sur les mêmes moyens que le premier. Lorsque, dans cet état, la cassation de la nouvelle décision attaquée est prononcée, la juridiction (cour ou tribunal) devant laquelle les parties sont renvoyées est tenue de se conformer sur le point de droit litigieux à la doctrine de la cour de cassation. Ce système, qui a été édicté par la loi du 2 avril 1837, a pour résultat de donner une grande autorité à la jurisprudence de la cour suprême. Un autre système, pratiqué antérieurement, n'obligeait pas la juridiction saisie du deuxième renvoi à adopter la doctrine de la cour de cassation; il n'y avait plus de pourvoi, mais le gouvernement faisait procéder, s'il y avait lieu, à une interprétation législative de la loi. (Loi du 30 juillet 1828.)

L'effet du rejet d'un pourvoi est de rendre définitives la décision attaquée et les condamnations qu'elle a prononcées. Il entraîne la condamnation non-seulement à l'amende et aux dépens, mais encore, en matière civile, à une indemnité de 150 fr. contre le défendeur lorsque le débat est contradictoire. L'effet de renvoi après cassation est, au contraire, d'enlever toute autorité à la décision cassée et de remettre les parties au même état où elles étaient avant l'instance qui a précédé le pourvoi. Elles ont devant la juridiction de renvoi les mêmes droits qu'elles avaient précédemment.

La cour de cassation a encore d'autres attributions : elle juge les prises à partie contre les cours d'assises, les demandes en règlement de juge, en cas d'incertitude sur la compétence, lorsque deux juridictions se sont reconnues compétentes ou incompétentes dans une même affaire entre les mêmes parties, en cas de demande en dessaisissement d'une juridiction pour suspicion légitime. Nous rappellerons, entre autres exemples, l'arrêt de 1864, qui, sur la demande de M. Armand, dessaisissait pour cause de suspicion légitime la cour de Montpellier, pour saisir la cour d'Aix. Elle a un pouvoir disciplinaire sur les membres des cours et des tribunaux. Ce pouvoir, qui lui est attribué par l'art. 82 de la loi du 16 thermidor an X, est direct contre les magistrats des cours impériales, en ce sens que ceux-ci sont traduits directement devant elle et qu'elle peut prononcer contre eux telles peines disciplinaires qu'elle juge convenable. Le décret-loi du 1er mars 1852 lui permet même de les déclarer, s'il y a lieu, déchus de leurs fonctions. La peine de la déchéance peut encore être prononcée par la cour de cassation contre les magistrats de première instance frappés par une cour impériale de la suspension provisoire, qui lui sont dénoncés par le garde des sceaux. (Même loi.) Les demandes en révision lui sont aussi déférées.

La jurisprudence de la cour de cassation

n'est pas absolument invariable. Elle n'oblige pas les juridictions inférieures au même titre et avec la même puissance que la loi. En fait, si une cour juge au civil dans un sens opposé à la jurisprudence de la cour suprême, la cour suprême peut bien casser l'arrêt, mais encore faut-il que l'affaire ait été portée devant elle. Enfin, les délais du pourvoi épuisés, l'arrêt aura force de chose jugée, et la cour de cassation devra en faire respecter le dispositif, bien qu'il soit en contradiction avec ses principes. Quant aux revirements dans la jurisprudence, ils sont rares, et ne se produisent guère que dans une de ces questions où des principes également puissants, des intérêts sociaux également respectables sont en présence. Nous ne citerons que deux exemples célèbres de ce retour complet de la cour suprême sur ses propres décisions. Ces deux exemples sont empruntés à l'époque la plus brillante de la longue magistrature de M. Dupin. Les questions qui ont donné lieu à ces variations sont le duel et les reprises de la femme mariée. La jurisprudence tendait à mettre le duel en dehors de la loi commune, à faire du duelliste un innocent, ou à le soumettre à la décision du jury. Or, sauf les cas de déloyauté, le jury acquittait toujours. M. Dupin trouva un terme moyen entre ces deux extrêmes : il fit tomber dans le domaine des tribunaux correctionnels ce fait, que les uns croyaient licite, que les autres déclaraient criminel. Il souleva la question de coups et blessures, et, enlevant au duel l'intérêt qui s'attache à cette partie où la vie de deux hommes sert d'enjeu, il en fit une rixe vulgaire où la blessure de l'épée n'était plus qu'un coup entraînant une peine correctionnelle. L'action publique pouvait, de plus, être intentée, indépendamment de l'action civile. Telle est la doctrine que fit prévaloir M. Dupin. Il fallait à l'illustre magistrat toutes les ressources de sa dialectique et de son éloquence pour faire triompher cette théorie devant la cour suprême. Mais une question plus grave devait affirmer plus vivement l'influence considérable de l'éminent procureur général. Un homme meurt, laissant des dettes. Quelle est la position, quels sont les droits de sa femme? Pourra-t-elle reprendre les biens que lui assure son contrat ou le régime sous lequel elle est mariée, ou viendra-t-elle simplement en concurrence avec les créanciers? En un mot, sera-t-elle propriétaire ou créancière? Cette grave question divise depuis longtemps les auteurs et les cours. Le savant premier président, M. Troplong, avait, dans son *Commentaire du Code civil*, résolu la question en faveur de la femme. Les jurisconsultes s'étaient, pour la plupart, ralliés à cette opinion; la cour de cassation avait consacré la doctrine par un arrêt solennel, et la jurisprudence des cours avait suivi l'exemple de la haute cour. M. Dupin entreprit de réformer cette jurisprudence. Profitant d'une occasion favorable, il soutint que le privilège ainsi accordé à la femme blessait l'équité, que les créanciers avaient dû compter sur la fortune entière, et non sur une fortune diminuée par des reprises dont on ne pouvait connaître l'importance; que la femme avait profité de la situation du mari, avait participé aux dettes, qu'elle devait suivre le sort de son mari; que l'on ne pouvait admettre que la fortune du mari se fût anéantie, tandis que celle de la femme n'aurait éprouvé aucune altération; que ce serait nier l'administration et le droit de gestion que la loi donne au mari sur les biens de la femme. Ce n'est pas ici le lieu de rapporter les arguments dont le savant jurisconsulte appuya sa théorie; il suffit d'indiquer les points principaux de la question. En vain les partisans des reprises de la femme développèrent-ils leur système, s'appuyant sur le danger qu'il y avait à laisser à la merci d'un homme aventureux, dépensier, malhabile, la fortune d'une femme; en vain un ancien secrétaire général du ministère de la justice publia-t-il une très-vigoureuse plaidoirie en faveur de la femme, sous le titre de : *Tres-humble supplique d'un paysan champenois qui ne veut pas que sa fille paye les dettes de défunt son mari* (Paris, 1856, 1 broch. in-8°); tous les efforts vinrent échouer devant l'inébranlable fermeté de M. Dupin. La cour de cassation, en chambres réunies, rendit, sous la présidence de M. Troplong, M. Dupin occupant le siège du ministère public, un arrêt solennel qui, répudiant une jurisprudence consacrée par de nombreux arrêts, faisait triompher l'opinion du savant procureur général.

Nous aurions pu donner à cet article une étendue double et triple, si nous avions voulu seulement énumérer les principales questions que soulève la recevabilité des pourvois tant en la forme qu'au fond; mais, comme nous n'avons pas la prétention de suppléer les ouvrages spéciaux, ni de dispenser nos lecteurs de consulter les hommes de loi, il nous a paru suffisant de donner un exposé sommaire tant de l'histoire de la juridiction élevée dont nous nous sommes occupé que de la procédure à suivre devant elle.

La cour de cassation exerce sur les juridictions qui relèvent d'elle une haute influence; il est juste de dire que, parfois, elle subit la leur. Lorsque, dans une question grave, elle se laisse entraîner à une interprétation douteuse, et que, persistant dans cette interprétation, elle rencontre une longue résistance dans les cours et les tribunaux, il est rare qu'elle ne profite pas d'une occasion solennelle pour examiner de nouveau avec un soin scrupu-

leux la question débattue, et revenir, s'il y a lieu, sur sa jurisprudence. Elle n'a jamais hésité à le faire lorsque le sens vrai de la loi lui est apparu. Le plus souvent, et cela doit être, les juridictions inférieures s'inclinent devant sa doctrine, qui finit par faire corps avec la loi et revêtir une autorité morale qui éloigne toute controverse. Il y a beaucoup de questions qu'on ne plaide plus, et si la variété des espèces n'était infinie, le nombre des pourvois devrait notablement diminuer. La cour de cassation a eu une tâche considérable : celle d'interpréter les Codes tant dans leur texte primitif que dans les modifications qu'ils ont subies. Aujourd'hui, il ressort de ses arrêts un ensemble de doctrine qui n'existait pas il y a cinquante ans, et qui est le commentaire le plus vivant, le plus complet et le plus savant de nos lois.

Cette notice ne serait pas complète si elle n'accordait un souvenir à des magistrats dont la vertu, la science, le talent vivent encore au palais, et sont comme le patrimoine de gloire de la cour de cassation. Avant de donner la composition actuelle (1867) de ce tribunal suprême, il n'est pas inutile de rappeler le nom de ses anciens chefs : de Séze, le courageux et éloquent défenseur d'une cause perdue, qui, sans avoir la rudesse du vieux Caton, en avait l'énergie et la fermeté; Zangiacomi, dont le fils occupe un siège à la cour; Méilhau, dont l'éloquence et l'esprit brillèrent successivement au barreau, à la cour, à la chambre des pairs; Henrion de Pansey, le vénérable magistrat qui rappelait par sa science profonde, sa majesté, la dignité de son caractère, les grands parlementaires d'autrefois; Béranger, aujourd'hui président honoraire, uno des lumières de l'Académie des sciences morales et politiques, un criminaliste doublé d'un philosophe; Nicolas Gaillard, que ses intimes appelaient le Lamartine du droit, et qui unissait en lui éloquence facile, entraînante, esprit judicieux et ferme, âme élevée, droiture, sincérité; Dupin, jurisconsulte, écrivain, homme politique, avocat, procureur général, membre de l'Académie, agriculteur, sénateur, que dire encore? Nous omissions pas Merlin, l'éloquent procureur général, le jurisconsulte éminent dont la science revêt tout entière dans son grand *Répertoire*. C'est lui qui recommandait à son petit-fils d'apprendre par cœur le Code civil, sachant que les termes mêmes de la loi valent tous les commentaires.

Voici la liste des magistrats qui composent actuellement la cour de cassation : premier président : M. Troplong, président du sénat, membre de l'Institut, une des gloires de notre littérature juridique. Ce qu'il faut admirer chez M. Troplong, c'est, à part l'érudition la plus vaste, un esprit philosophique, libéral, progressiste, qui élargit et élève les questions les plus abstraites.

Procureur général : M. Delangle, ancien premier président de la cour de Paris, esprit brillant, orateur élégant. Il est auteur d'un *Traité des sociétés* (2 vol. in-8°).

Chambre des requêtes : président : M. Bonjean, ancien premier président à Riom. Il a succédé à M. Nicolas Gaillard. M. Bonjean, qui est sénateur depuis 1863, ne s'effraye pas de quinze heures de travail journalier. Tandis qu'au palais du Luxembourg il soutenait les libertés de l'Eglise gallicane, il préparait un travail sur la réorganisation des travaux de la chambre des requêtes. Ce savant et laborieux magistrat apporte dans ses rapports au sénat, comme dans ses arrêts à la cour, la netteté de vue, la clarté, la sobriété de style, l'érudition, qui lui ont valu sa haute position.

Avocats généraux : MM. Paul Fabre et Savary.

Conseillers : MM. Taillandier, ancien avocat à la cour de cassation, conseiller à la cour de Paris, puis à la cour de cassation. En 1841, M. Taillandier avait été désigné pour recevoir la croix de la Légion d'honneur. Son collègue, Rolland de Villargues, ne l'avait pas. M. Taillandier se rend immédiatement à la chancellerie, et obtient que la distinction qui lui est destinée soit réservée à Rolland de Villargues. Cette anecdote, parfaitement authentique, peint le caractère de l'honorable magistrat; Nchet, d'Oms, Férey, Anspach, ancien premier président à Colmar; Renaud d'Ubeix; Culmètes, ancien premier président à Bastia; de Vergès, ancien président de chambre à Paris; de Carnières, de Peyramont, ancien avocat général à la cour; Woishaye, Du Molin, Hély d'Oissel, Boucly, Henriot, ancien premier président de cour impériale, écrivain, érudit, auteur d'un excellent ouvrage : les *Poètes juristes* (2^e édition, 2 vol. in-8°). Les audiences de la chambre des requêtes ont lieu le lundi, le mardi et le mercredi, à onze heures.

Chambre civile. Président : M. Pascalis. Avocats généraux : MM. de Raynal, Blanche, auteur d'un excellent ouvrage sur le droit criminel, *Etudes sur le Code pénal*, dont les trois premiers volumes parus ont été accueillis avec une grande faveur.

Conseillers : MM. Renouard, Delapalme, Laborie, Glandaz, Quenault, Leroux de Bretagne, Aylies, Sévin, Mercier, Fauconneau-Dufresne; Lamy, ancien conseiller à la cour de Paris; Gastambide, ancien procureur général; Pont, ancien conseiller à Paris, le continuateur de Marcadé, jurisconsulte savant, écrivain distingué, collaborateur de plusieurs publications périodiques; de Vaulx, Rieff,

ancien premier président de cour, auteur d'un remarquable *Traité des actes de l'état civil*. Jours d'audience, le lundi, le mardi et le mercredi, à onze heures.

Chambre criminelle. Président : M. Waïsse, conseiller d'Etat.

Avocats généraux : MM. Charrins, Bédarides.

Conseillers : MM. Legagneur, qui doit sa haute position autant à la fermeté de son caractère, à son énergie, à son dévouement qu'à sa science et à son talent, qui sont peu communs. Il était procureur du roi dans une ville de l'Est à une époque où la liberté de la presse donnait parfois aux discussions politiques les allures du pamphlet. A la suite d'une attaque très-vive d'un journaliste contre la personne du roi, M. Legagneur se battit avec l'auteur de l'article, et reçut un coup d'épée. Ce duel, qui fit grand bruit à cette époque, attira l'attention du gouvernement sur le jeune magistrat, et ne fut pas sans influence sur sa carrière; Moreau (Auguste), Faustin Hélie, le premier criminaliste de notre époque, l'auteur éminent de l'*Instruction criminelle* et de la *Théorie du Code pénal*, avec Adolphe Chauveau. M. Faustin Hélie est membre de l'Institut; Foucher, Noguier (Charles), un des plus brillants orateurs du ministère public, auteur d'un savant ouvrage de droit criminel, le *Traité des cours d'assises*; Bresson, Le Sérurier, Zangiacomi, qui, juge d'instruction en 1831, fut chargé de l'instruction des émeutes qui troublèrent les premières années du règne de Louis-Philippe, se fit remarquer par sa fermeté, son courage, son énergie; Meynard de Franc, Du Bodan, Perrot de Chézelles, ancien président de chambre à Paris; Guyho, ancien avocat général à la cour; Lascoux, de Gaujal, ancien avocat général à Paris; Salmey. Audiences, le jeudi, le vendredi et le samedi, à onze heures.

Le greffier en chef est M. Bernard, auteur d'un *Manuel des pourvois en cassation en matière civile*.

Quand la cour de cassation se constitue en haute cour, elle se divise de la manière suivante : Chambre de mise en accusation. Juges : MM. Legagneur, Foucher, d'Oms, Laborie, Delapalme; juges suppléants : MM. Quenault, Meynard de Franc, Chambre de jugement. Juges : MM. Leroux de Bretagne, Bresson, Quenault, Zangiacomi; juges suppléants : MM. Glandaz, Poulliou de Carnières.

— IV. *Bibliographie*. Indépendamment du travail très-complet sur la cour de cassation et le pourvoi en cassation publié par M. Dalloz dans son *Répertoire alphabétique de jurisprudence et de doctrine* (t. VII), nous citerons : Turbé, *Lois et règlements à l'usage de la cour de cassation* (1840, in-4°); Lavaux, *Exposition des lois concernant la cassation en matière civile* (1809, in-12); Godard de Saponay, *Manuel de la cour de cassation* (1832, in-8°); Bernard, *Manuel des pourvois et des formes de procéder devant la cour de cassation* (1858, in-8°); Renouard, *Tableau de la composition personnelle de la cour de cassation depuis son origine jusqu'à l'an VIII* (1861, in-8°); Rivière, *Revue doctrinale des variations et des progrès de la cour de cassation en matière civile* (1861, in-8°); Proust, *Etude sur l'organisation judiciaire du barreau de la cour de cassation* (Paris, 1864, in-8°). Les arrêts de la cour sont publiés dans un *Bulletin* périodique depuis l'an VIII. Une *Table analytique de ce Bulletin*, pour la partie criminelle, a été publiée par M. Duchesne en 1856 (5 vol. in-8°). Les arrêts de toute nature rendus par la cour de cassation sont insérés avec notes et commentaires dans les recueils de jurisprudence et les journaux judiciaires.

CASSAVE s. f. (ka-sa-ve). Espèce de pain ou de galette que l'on prépare avec la féculé de la racine de manioc : LA CASSAVE est un mets commun aux Indes. (C. d'Orbigny.) La cassave forme la principale nourriture des nègres de nos colonies. (Bouillet.) On l'appelle aussi PAIN DE MADAGASCAR.

— Bot. Nom que l'on donne quelquefois, par extension, au manioc lui-même.

CASSAY ou CATHAY ou MOUNNIPOUR, pays de l'Inde, au delà du Gange, formant un royaume indépendant, borné au N. par l'Assam et l'empire des Birmanes, à l'O. par la province de Katschar, au S. et à l'E. par l'empire des Birmanes. Superficie, 20,000 kilom. carrés; 30,000 hab. Cap., Mounnipour; villes principales, Loukoum et Gongong. Le territoire de Cassay forme une vallée fertile, entourée de tous côtés par les monts Naga, dont les points culminants atteignent 2,700 m. Le climat est sain, mais pluvieux; la saison des pluies commence en mai et se continue jusqu'en octobre. Le sol, fertile, produit en abondance du riz, du tabac, du sucre, de l'indigo, de l'opium et des légumes introduits par les Européens. On y trouve quelques sources salées et des mines de fer. De vastes et belles forêts couvrent une partie du sol et sont habitées par des éléphants, des sangliers, des tigres, des chiens sauvages et des cerfs. La chasse est l'occupation favorite des habitants du pays, qui élèvent des chevaux très-estimés et se livrent à l'exploitation de quelques branches de l'industrie, telles que la fabrication de certains articles de fer, de tissus de coton et de soieries très-estimées. Le Cassay est indépendant sous le gouvernement d'un prince, fils de l'empereur des Birmanes; l'ar-

mée, forte de 3,000 hommes, a été instruite et disciplinée par des officiers anglais.

CASSE s. f. (kâ-se — rad. *casser*). Action de casser, objets cassés; se dit plus particulièrement de la vaisselle et autres objets fragiles employés aux usages domestiques: *Dans les cafés, ce sont les garçons qui payent la casse. Le prix des marchandises exposées à la casse est naturellement augmenté par cette circonstance; c'est l'acheteur qui paye la casse. Personne ne luvait avec plus d'art les côtes d'un matelot, sauf à payer la casse, comme ils le disaient entre eux.* (L. Reybaud.) *Ce ne serait pas la peine d'avoir signé le traité de Paris, pour voir recommencer la guerre, et d'autant plus que dans les salles d'une exposition universelle, la casse monte vite à plusieurs centaines de mille francs.* (H. Rochefort.)

— Fig. Dégradation, perte d'un titre ou d'un emploi; se dit surtout, parmi les militaires, pour désigner la perte d'un grade: *Ce sergent-major est menacé de la casse.*

— Loc. pop. *Donner la casse à quelqu'un*, Le destituer. Le nom de la casse purgative n'est peut-être pas étranger à cette locution; le peuple, qui joue volontiers sur les mots, aura fait un rapprochement entre une médecine et une destitution, deux choses également amères.

— Anc. cout. *Lettre de casse*, Ordre écrit, émanant du roi, pour casser un officier.

— Techn. Surface mise à nu, quand on casse du fer ou tout autre corps. || On dit mieux *CASSURE*.

— Rem. On s'étonne que l'Académie ait rejeté de son dictionnaire le sens propre de ce mot. Si le sens propre n'est pas français, le sens figuré ne peut être que l'aggravation d'un barbarisme, et nous croirions plus tolérable de dire la casse d'un carreau de vitre que la casse d'un sous-lieutenant, si nous ne préférons admettre l'une et l'autre expression. Un mot commence toujours par être employé au propre, le sens figuré ne vient qu'après.

— Antonyme. Nomination, promotion.

CASSE s. f. (kâ-se — du lat. *capsa*, coffre, qui a aussi donné *casse*). Typogr. Grand casier divisé en compartiments, dans chacun desquels on place tous les caractères d'un même corps: *Casse d'italique. Casse de romain.* || *Haut de casse*, Partie supérieure de la casse, celle qui contient les grandes capitales, les petites capitales, les lettres accentuées, les lettres ou lettres supérieures et différents autres caractères dont on se sert moins souvent. || *Bas de casse*, Partie inférieure de la casse, celle qui est sous la main de l'ouvrier, et qui contient les lettres et les chiffres ordinaires, les espaces, les cadrats et quelques autres caractères fréquemment employés.

— Art milit. Caisson à compartiments, dans lequel on plaçait les projectiles d'artillerie au moyen d'axe.

— Techn. Bassin qui reçoit le métal fondu lorsqu'il découle du fourneau. || Chaudière de fer ou de poêle. || Poêle de cuivre, qui sert à puiser l'eau ou le savon, dans les savonneries. || Grande cuiller de fer à l'usage des ouvriers verriers. || Coupelle pour affiner l'or. V. COUPELLE. || Peigne en corne à l'usage des rubaniers. || Partie d'une écriture de poche où l'on met les plumes. || Trou d'une aiguille.

— Art culin. *Casse à rôt*, Lèche-frite.

— Comm. Sorte de toile de coton à imprimer, qui vient des Indes.

— Art vétér. Nom que l'on donne à la clavelée, dans certaines parties de la France.

— Encycl. Typogr. Pour rendre la casse plus facilement transportable, on l'a partagée en deux parties séparées, dont les dimensions sont égales, et que l'on appelle *HAUT DE CASSE* et *BAS DE CASSE*. Chacun des compartiments de la casse a reçu le nom de *cassetin*. Le nombre des cassetins est proportionné à celui des divers caractères dont le compositeur a besoin pour composer un texte avec un corps déterminé. Les cassetins du bas de casse sont de grandeurs inégales, parce que tous les caractères ne sont pas d'un emploi également fréquent. Ceux du haut de casse sont en nombre égal et de même grandeur. La grandeur des casses et le nombre des cassetins varient selon les caractères qu'ils sont destinés à renfermer; ainsi la casse ordinaire contient 152 cassetins, dont 98 pour le haut de casse et 54 pour le bas de casse. La casse grecque n'en a pas moins de 200, et ce nombre a été nécessité par le fréquent emploi des accents dont on fait usage en cette langue. Les casses destinées aux caractères d'écriture sont aussi très-complicées, parce qu'on est obligé de fractionner les lettres pour obtenir une plus longue durée, les liaisons se cassant ainsi moins facilement.

Les lettres qui sont placées dans les cassetins du bas de casse ne sont pas rangées par ordre alphabétique, mais se trouvent disposées de telle sorte, que celles dont on se sert le plus souvent soient le plus près de la main de l'ouvrier. Dans le haut de casse, au contraire, les lettres sont rangées alphabétiquement. La disposition des lettres dans les cassetins varie quelque peu dans certaines villes, mais ces changements ne sont pas bien importants. Dans les modèles de casses, on remarque quelques cassetins vides; cela vient de ce qu'on n'est pas bien fixé sur les sortes que l'on doit y mettre.

La répartition des lettres entre les cassetins, qui remonte à une époque déjà ancienne a paru pendant longtemps parfaitement raisonnée, aussi n'y a-t-on fait aucun changement; mais la suppression d'un grand nombre de ligatures a fait chercher de nouvelles combinaisons plus favorables au compositeur. Quelques maîtres imprimeurs ont proposé de supprimer le casseau supérieur, contenant les grandes et les petites capitales, et quelques sortes peu usitées, dans le seul but de diminuer l'espace occupé par les casses, et de réunir le plus d'ouvriers possible dans l'espace le plus restreint. C'est là une fâcheuse innovation, car si quelques sortes du haut de casse servent peu, d'autres, telles que les grandes capitales, sont d'un très-grand emploi.

La modification proposée par M. Théotiste Lefèvre paraît de beaucoup préférable. Il conserve les deux casseaux, de sorte que la disposition seule est changée: dans le bas de casse, il enlève les chiffres pour les remplacer par les lettres accentuées placées dans le haut de casse; dans le haut de casse, les grandes et les petites capitales sont transportées des cassetins supérieurs dans les cassetins inférieurs, et les cassetins supérieurs sont occupés par des sortes peu usitées. Si la routine n'était pas une barrière presque insurmontable opposée à ces sortes d'améliorations, la réforme suggérée par M. Lefèvre ne tarderait pas à être adoptée généralement.

La casse n'est pas la seule boîte à compartiments en usage dans l'imprimerie; il y a aussi des casseaux; mais ils ne sont pas divisés en deux parties séparées comme la casse. Chaque casseau, subdivisé en cassetins plus ou moins grands, plus ou moins profonds, renferme ordinairement des sortes qui ne figurent pas dans les casses ordinaires, telles que les signes d'arithmétique, d'algèbre, d'astronomie, les accolades, etc.

On a aussi établi des cassiers dans lesquels on place les interlignes, les lingots et les garnitures, de façon que ces morceaux de fonte offrent une progression de force de corps en descendant verticalement, et une progression de justification en allant de gauche à droite.

Quand les cassetins sont trop pleins, on a des casseaux très-profonds, appelés *bardeaux*, dans lesquels on dépose cet excédent, jusqu'à ce que l'on en ait besoin de nouveau. Dans des imprimeries mal montées, on place ces sortes superflues dans des cornets de papier, ce qui est beaucoup moins commode.

CASSE s. f. (kâ-se). Ancienne forme du mot CHASSE.

CASSE s. f. (kâ-se — du gr. *cassia*, cannelle). Pharm. Gousse de canéfier employée comme purgative, et souvent appelée *casse officinale* ou *des boutiques*; *casse solutive*, *casse en bâton*, *casse fistuleuse*: *Une bonne médecine purgative et corroborative, composée de casse récente.* (Mol.) *Si Votre Altesse a mangé goulument, je peux déterger ses entrailles avec de la casse, de la manne et des follicules de séné.* (Vol.) *La casse est un des purgatifs les plus doux.* (A. Richard.)

La casse prolongea les jours du vieux Voltaire.

DEUILLE.
Qu'on ne m'apporte point de casse
Et qu'on ne courre au médecin;
De vin qu'on emplisse ma tasse,
Qui me voudra rendre bien sain.

BASSELIN.

|| Pulpes du même fruit: *CASSE mondée*. || *Casse aromatique*, *Casse syriac*. Anciens noms de la cannelle. || *Casse en bois* ou *odorante*. Syn. de *CASSIS* ODORANTE. || *Casse giroflée*, Ancien nom de la cannelle, appliquée plus particulièrement aujourd'hui à la cannelle giroflée.

— Loc. prov. *Je vous passe la casse, passez-moi le séné*, Je vous fais une concession, faites-m'en une à votre tour: *Pour réussir, il faut attendre le moment où l'on me demandera quelque service à moi; je pourrai dire alors: Je vous passe LA CASSE, PASSEZ-MOI LE SÉNÉ.* (Balz.) || On dit plutôt: *PASSEZ-MOI LA RHUBARBE, JE VOUS PASSERAI LE SÉNÉ.*

— Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses et de la tribu des césalpiniées, que l'on appelle aussi *cassier* et *canéfier*: *La casse velue croît en Egypte et dans l'Inde.* (V. de Bomare.) *La casse d'Italie est une plante annuelle.* (Dutour.) *Les feuilles, les fleurs et les gousses de la casse ont une vertu purgative.* (Duméril.) || *Casse puante*, Nom vulgaire de deux espèces du genre casse, *cassia americana* et *fatida*, qui croissent au Brésil et aux Antilles, et qu'on appelle aussi *CASSIER* PUANT ou *BOIS PUANT*.

— Encycl. Les casses, qui appartiennent à la famille des légumineuses et à la tribu des césalpiniées, sont des végétaux ligneux ou herbacés, à feuilles alternes, paripennées; les fleurs, presque toujours jaunes, ont un calice à cinq divisions très-profondes, colorées et caduques; une corolle à cinq pétales ongiculés, inégaux; dix étamines inégales, à filets libres; un ovaire ordinairement stépié. Le fruit est une gousse cylindrique ou comprimée, ligneuse, coriace, indéchirable ou bivalve, uniloculaire ou à plusieurs loges séparées par des cloisons transversales. Ces plantes ont la propriété de resserrer leurs feuilles le soir et de les étaler le matin, phénomène désigné sous le nom de *somnifol* des feuilles. Les casses, au nombre d'environ trois cents espèces, répandues dans les régions chaudes

et tempérées des deux continents, intéressent, les unes la médecine par les propriétés purgatives de leurs fruits, les autres l'horticulture d'agrément par la beauté de leurs fleurs. Parmi les premières, nous citerons d'abord les *casses d'Italie*, à feuilles aiguës, à feuilles obtuses, confondues sous le nom de *séné* (v. ce mot), et la *casse fistuleuse* et la *casse lancéolée*, réunies sous les dénominations de *casse officinale* ou *des boutiques*, *canéfier*, etc. La *casse fistuleuse* (*cassia fistula*), devenue le type du genre cathartocarpe, est un bel arbre à feuilles alternes, grandes, composées de cinq ou six paires de folioles; celles de l'extrémité des rameaux portent à leur aisselle de longues grappes pendantes de fleurs jaunes; le fruit, qui atteint quelquefois la longueur de 0 m. 40, est cylindrique, noir et lisse, divisé intérieurement en un grand nombre de loges séparées par des cloisons transversales, et dont chacune renferme une seule graine entourée d'une pulpe rougeâtre et sucrée. Originaire de l'Egypte et de l'Inde, le canéfier a été naturalisé aux Antilles et dans quelques contrées de l'Amérique du Sud. || Ce sont, dit A. Richard, les fruits de cet arbre qu'on nous apporte du Levant et des Antilles sous le nom de *casse en bâtons*. C'est de la pulpe qu'ils contiennent qu'on fait usage en médecine. Elle est d'un brun rougeâtre, douce, sucrée et légèrement aigrelette. Les pharmaciens font subir diverses préparations à la casse. Ainsi, pour la retirer des gousses qui la contiennent, on les brise et on racle leur intérieur. La casse ainsi retirée porte le nom de *casse en noyaux*. Lorsqu'on l'a fait passer à travers un tamis de crin, pour en séparer les graines et autres matières étrangères, c'est la *casse mondée*. C'est dans cet état qu'on emploie la casse pour préparer des tisanes laxatives. Si l'on fait cuire la casse mondée avec une certaine quantité de sucre, on forme une préparation fort agréable, qui porte le nom de *casse cuite*. La casse est un des purgatifs les plus doux. Son usage convient surtout aux personnes excitables qui ont le ventre paresseux.

Parmi les espèces ornementales, on remarque la *casse du Maryland* (*cassia Marylandica*), plante vivace, excellente pour les plantations des grands jardins, où elle produit un bel effet par ses fleurs abondantes, d'un jaune vif, qui s'épanouissent en septembre et en octobre; la *casse falquée* (*cassia falcata*), arbuste de 3 à 4 m. de hauteur, à fleurs d'un très-beau jaune, et qui doit son nom spécifique à la forme de ses feuilles et de ses gousses, recourbées en forme de faucille, et la *casse créelle* (*cassia chamaecrista*), plante annuelle, à fleurs jaunes tachées de pourpre, qui croît assez bien en plein air sous le climat de Paris.

CASSE (du). V. DUCASSE.

CASSE DE BELLECOMBE, littérateur et historien. V. BELLECOMBE.

CASSÉ, ÉE (kâ-sé) part. pass. du v. *Casser*. Brisé, mis en morceaux; rompu sans division complète: *Un verre cassé. Une jambe cassée. Cette nuit, j'ai songé de poisons morts et d'œufs cassés, et j'ai appris du seigneur Anazarque que les œufs cassés et le poisson mort signifient malencontre.* (Mol.) *Le carreau était plein d'épluchures de marrons, de pelures de pommes, de coquilles d'œufs rouges, de plats cassés.* (Balz.)

— Par ext. Affaibli par l'âge ou par quelque autre cause: *Un homme cassé. Ulysse entre sous la figure d'un mendiant ou d'un vieillard fort cassé.* (Fén.) *Ton noir Domingue est bien cassé.* (B. de St-P.) *A l'instant même, je vis passer un homme cassé de vieillesse.* (Chateaub.) *M. l'abbé est aujourd'hui bien sourd et bien cassé.* (G. Sand.) *Le cousin Houël est cassé comme un vieux pot.* (P. Féval.)

Tout cassé que je suis, je cours toute la ville.

CORNEILLE.
Le vieillard, tout cassé, ne pouvait qu'avec peine
Aller querir son vivre.
LA FONTAINE.
Il arriva bientôt à la vieillesse,
Par la débâche avant l'âge cassé.

ANDRIEUX.

|| Affaibli, éteint, usé, en parlant de la voix: *Ce Paris, à la voix cassée,*
Bourdonne encor trop près de moi.

V. HUGO.

— Fig. Annulé, mis à néant: *Ce jugement a été cassé.* || Dégradé, renvoyé de son emploi: *Ce sergent a déjà été cassé deux fois. Le czar défendit aux officiers, sous peine d'être cassés, et aux soldats, sous peine de mort, de s'écarter pour piller.* (Vol.)

— Etre cassé aux gages, Etre privé de son traitement par punition: *Le comte de Clermont nous promit que, si l'on n'était pas content de la première scène de son musicien, il serait cassé aux gages.* (Volt.)

— Loc. prov. *Avoir le nez cassé*, Etre déçu dans ses espérances, et particulièrement. Ne pas rencontrer les personnes qu'on allait voir; se casser le nez, en quelque façon, contre une porte que l'on croyait ouverte et que l'on trouve fermée. || *Payer les pots cassés*, Supprimer le dommage, les conséquences; être châtié: *Si vous faites cela, vous en payerez les pots cassés. Cela ne me regarde pas, et ce n'est pas à moi de payer les pots cassés.* (Damas-Hinard.)

— Mar. *Vaisseau cassé* ou *arqué*, Vaisseau

dont les extrémités sont abaissées et le milieu relevé.

— Papet. *Papier cassé*, Papier défectueux ou déchiré accidentellement pendant le travail, et qui étant ainsi devenu impropre à figurer dans le produit en bon de la fabrication doit être refondu ou vendu au poids pour pliage ou emballage. || On dit aussi substantiv. *LE CASSE, LES CASSÉS.*

CASSÉ s. m. (kâ-sé — rad. *casser*). Techn. Point de cuisson du sucre où une goutte de cette matière en fusion étant jetée dans l'eau froide s'y fige et se trouve cassante lorsqu'on la retire: *Le sucre doit être au cassé.*

— Bot. Nom vulgaire du chêne rouvre en Gascogne, donné aussi, par extension, à plusieurs autres arbres.

CASSE-AIGUILLE s. m. Techn. Ouvrier employé dans les salines. || Pl. *CASSE-AIGUILLE*.

CASSE-ALAIGNE. Ornith. Nom. vulgaire du casse-noix, en Auvergne.

CASSEAU s. m. (kâ-so — rad. *casse*). Typogr. Boîte ou tiroir à compartiments servant à conserver le trop-plein des casses ou les sortes excédantes d'une fonte neuve. || Chacune des deux parties de la casse ordinaire: *CASSEAU supérieur* et *CASSEAU inférieur*. || On dit aussi *HAUT DE CASSE* et *BAS DE CASSE*. V. *CASSE*.

— Techn. Petit étui en corne pour un fusil à dentelle. || On écrit aussi *CASSOT*.

— Art vétér. *Casseaux*, Sorte de pince en bois, servant en guise de ligature pour la castration des animaux.

CASSEBEER (Jean-Henri), botaniste allemand. Il est devenu célèbre par son bel ouvrage intitulé *Ueber die Entwicklung der Laubmoose* (*Description générale des mousses*), publié à Francfort-sur-le-Mein en 1823. Un genre de plantes a été nommé en son honneur *CASSEBEERE*.

CASSEBEERE s. f. (ka-se-bè-re — de *Cassebeer*, nom d'un botaniste allemand). Bot. Genre de fougères, voisin des alloures et des cheilanthes.

CASSEBERIE s. f. (ka-se-bè-ri — de *Cassebeer*, n. pr.). Bot. Syn. de *SONERILE*. V. ce mot.

CASSEBOHM (Jean-Frédéric), médecin et anatomiste allemand, né à Halle, mort à Berlin en 1763. Il fut chargé de professer l'anatomie, d'abord à Halle, puis à Berlin. Ses ouvrages sont: *Disputatio de aere interna*; *Tractatus sex de aere humana* (Francfort, 1730, 1734 et 1735); *Methodus secandi musculos* (Halle, 1739); *De methodo secandi viscera* (1740).

CASSE-BOUEILLE s. m. Phys. Manchon de cristal couvert d'une lame de verre mince, qui se brise sous la pression de l'air, lorsqu'on place l'appareil sur le plateau de la machine pneumatique, et qu'on y fait le vide. || Pl. *CASSE-BOUEILLE*.

CASSE-BRAS s. m. Pop. Revers, embarras soudain qui ôte les forces et le courage, qui casse les bras. || Pl. *CASSE-BRAS*.

CASSE-CŒUR s. m. Néol. Grand séducteur, lovelace: *Je n'ai besoin que de consulter mon cœur, madame. — Tu la ta! vous allez me parler de ce petit cassé-cœur de Savinien.* (Balz.) || Il serait mieux d'écrire *CASSÉ-CŒURS* même au singulier, et mieux encore de renoncer à ce néologisme d'un goût douteux.

CASSE-COU s. m. Chemin, passage difficile, endroit où l'on peut tomber facilement et se faire du mal: *Cet escalier est un véritable casse-cou. La ville de Thèse, la vieille Athènes, s'étendait entre l'Acropole et les ports; on peut mesurer sur la roche nue l'empilement des maisons du temps de Périclès, et suivre les rues en casse-cou qui ont gardé les ornements antiques où se cahotait le char d'Alciabiade.* (E. About.)

— Par ext. Lieu où arrivent fréquemment des accidents fâcheux:

Mais, pour des innocents comme toi, pauvre fou!
La Bourse est un tripot, un antre, un casse-cou.

PONSARD.

— Fam. Homme qu'on ne tient pas à ménager, et que l'on charge d'une mission regardée comme trop périlleuse pour d'autres: *On a toujours eu dans les armées des casse-cou qu'on lance pour faire la part du premier feu. Pour ne pas se compromettre, le gouvernement-anglais envoie des casse-cou qu'il est tout prêt à désavouer.* || Personne téméraire et irréfléchie: *Les casse-cou sont fort communs en France, où ils sont décorés du nom de spéculateurs.* (Fourier.) *Les casse-cou arrivent plus vite au but que les méthodistes, et surmontent bien mieux les obstacles.* (Fourier.) *Eh! mon brave! est-ce que je ne trouverai pas un autre passage? Je ne suis pas un casse-cou, moi!* (E. Sue.)

— Adjectiv.: *Cette plèbe, c'est la bêtise, l'ingratitude, la violence, tout ce que vous pouvez imaginer de plus casse-cou.* (Proudh.)

— Techn. Echelle qui s'emploie comme les échelles doubles, mais dans laquelle la seconde échelle est remplacée par une simple pièce de bois, qui forme un troisième point d'appui susceptible de s'écarter plus ou moins.

— Manég. Ecuyer qui est chargé de monter les chevaux jeunes ou vicieux pour les dompter. || Cuvier qui a plus de hardiesse que d'habileté: *Cet envoyé avait à sa suite un*

négre, hardi cavalier, mais sans principes, vrai casse-cou. (Fourier.)

— Jeux. Cri par lequel, au jeu de colin-maillard, on avertit celui qui a les yeux bandés qu'il s'approche d'un endroit où il pourrait se blesser : *On entendait dans le jardin les rires des jeunes pensionnaires et le cri joyeux du colin-maillard : Casse-cou ! Casse-cou !* Par ext. Cri par lequel on avertit quelqu'un d'un danger qui le menace :

Tu ne vois pas l'abîme où tu cours, pauvre fou ; Et je te crie en vain : Arrête ! casse-cou !

A. HUMBERT.

CASSE-CROÛTE s. m. Instrument pour broyer la croûte de pain, à l'usage des personnes qui sont privées de leurs dents : *Des casse-croûtes.*

CASSE-CUL s. m. Fam. Chute sur le derrière : *Faire un casse-cul. Jean-Bart fit un superbe casse-cul devant le roi.* || Pl. casse-cul.

— Sorte de jeu d'enfant, dans lequel les jeunes maladroits sont exposés à tomber sur le derrière : *Jouer à casse-cul.*

CASSE-FER s. m. Techn. Sorte de petit tas que les serruriers enfoncent, au moyen d'une queue, dans le trou carré de l'enclume, pour faire porter à faux le fer qu'ils veulent casser à froid.

— Encycl. Le casse-fer est un triangle rectangle, posé sur le grand côté de l'angle droit. C'est sur l'angle opposé, c'est-à-dire sur le plus grand des deux angles aigus, que l'on pose le fer pour le casser. La base est munie d'une queue cintrée que l'on introduit dans l'un des trous de l'enclume.

CASSE-FIL s. m. Techn. Instrument destiné à apprécier la ténacité des fils écrus. || Pl. casse-fil.

CASSE-GUEULE s. m. Pop. Nom que le peuple donne à l'eau-de-vie poivrée et aux autres liqueurs très-fortes : *Laisse là tous ces casse-gueule. Je ne comprends pas qu'on puisse se tuer et se tuer par l'eau encore, quand on a le petit bleu, le gros bleu, le trois-six, le casse-gueule, le fil-en-quatre, le Paul-Niquet, toutes les consolations de la vie.* (F. Pyat.) || On dit aussi casse-potrine et sacré-chien. || Bal des barrières, où les habitués se gourdment très-souvent.

CASSEL (*Castellum Morinorum*), ville de France (Nord), ch.-l. de cant., arrond. et à 14 kilom. N.-O. d'Hazebrouck, sur le chemin de fer de Lille à Dunkerque ; pop. aggl. 3,028 hab. — pop. tot. 4,242 hab. Collège communal ; brasseries, tanneries, corroieries, teintureries, imprimeries ; commerce de bestiaux. La ville de Cassel est bâtie sur un monticule qui s'élève au milieu d'une plaine vaste et fertile ; de ses anciennes fortifications, qui en faisaient autrefois une des plus fortes places de la Flandre, il ne reste plus que les portes d'Aire et de Bergues ; les rues sont étroites, bordées de maisons basses, mais assez élégantes. De la terrasse de l'ancien château féodal, on découvre un des panoramas les plus vastes et les plus magnifiques de l'Europe : la mer dans le lointain, 100 villages et 32 villes.

Le nom de Cassel est indiqué dans l'itinéraire d'Antonin. D'abord *Castellum Morinorum*, il devint plus tard *Castellum Menapiorum*, qui est figuré par deux tours, comme point important (*ciuitas*), sur la carte de Peutinger, et désigné par le géographe Claude Ptolémée, qui vivait vers l'an 150 de l'ère chrétienne, sous le nom de *Castellopolis*. Cassel eut pour premiers habitants des peuplades pastorales, qui s'établirent autour et sur le sommet de la colline ; c'étaient les Gaulois Morins, qui, pendant longtemps, paraissent y avoir vécu paisiblement ; puis, ils furent attaqués successivement par des nations environnantes. Peuplade courageuse et hardie, les Morins repoussèrent d'abord ces attaques ; mais, avant la conquête de la Gaule par Jules César, ils avaient déjà été inquiétés par les Ménapiens, qui s'avancèrent sur leurs terres et s'établirent auprès d'eux. Les Romains, après avoir occupé le mont Cassel, trouvèrent que c'était une excellente position militaire et le fortifièrent à sa partie la plus élevée. La montagne devint alors un centre important de stratégie et d'opérations guerrières. Des routes militaires furent construites, la plupart, dit-on, 27 ans av. J.-C., sous M. V. Agrippa, gendre et favori d'Auguste, qui enclava ce territoire dans la quatorzième province, appelée *Belgica secunda*. Plusieurs de ces routes sont encore aujourd'hui assez bien conservées ; elles étaient établies comme il suit : 1° de Castellum à Minariacum (pont d'Estaires) vers le midi de Cassel ; 2° de Cassel à la Lys, près d'Aire, au S.-O. ; 3° de Cassel à Tervanna (Thérouanne), à l'O. ; 4° de Cassel à Gessoriacum ou Bononia, au N.-O. ; 5° de Cassel à l'ancien Marces, au N. (vers Mar-dyck) ; 6° de Cassel à Bruzæ (Bruges), à l'E.

Un grand nombre d'objets du temps des Romains ont été trouvés à Cassel. Ce sont, en général, des monnaies et des médailles en or, en argent ou en bronze. Près de Cassel et à Cassel même, on a découvert des statuettes, comme celles de Galla et de Jupiter ; un dieu lare, une Vénus en bronze doré, des restes de statue équestre, une petite louve en bronze, des trépieds d'autel, des objets élégants de toilette, des armes et quantité d'au-

tres objets, parmi lesquels figurent des hachettes gauloises en silex.

Cassel fut, suivant la chronique du chanoine Henry de Tournai, la quatrième position choisie par César, après le second siège de Nervie, appelée plus tard Tournai, pour empêcher de nouvelles révoltes en Belgique. Marcus reçut le commandement de cette station militaire, qui passa ensuite, au moins temporairement, à Q. Titurius Sabinus, à Aurunculus Cotta et à Labienus, lieutenants de César ; à J. Pedius, vers l'an 45 av. J.-C. ; au proconsul Carinas, au commencement de l'ère chrétienne ; à Nero Claudius Drusus et à Aulus Plautius, sénateurs romains, et à Domitius Corbulon, sous les règnes de Claude et de Néron. Vers le 11^e siècle, Cassel et ses environs furent infestés par les Saxons ; en 249, sous Maximien, les Francs vinrent s'établir dans le pays ; plus tard, en 383, ce fut le tour des barbares, des Huns et des Vandales. Ceux-ci, sous Arcadius et Honorius, ruinèrent de fond en comble *Castellum Morinorum* ou Menapiorum, qui resta dans cet état près de trois ou quatre siècles. En 420, les Francs chassèrent des parages de Cassel les Romains, que Clodion battit ensuite à *Helena Vicus* (Évin), près de Douai, à 16 lieues de Cassel. Mérovée soumit définitivement Cassel à la domination des Francs. Vers 824, le château de Cassel fut rétabli par Odoacre, septième forestier de Flandre. En 860, les Normands l'attaquèrent sans succès ; mais, en 928, ils réussirent à détruire complètement la ville. Cassel redevint une place importante sous le comte Arnoul, dit le Grand. En 1071, Robert le Frison, tuteur du jeune Arnoul, dit le Malheureux, fils du comte Baudouin VI, y gagna une bataille célèbre sur Philippe I^{er}, roi de France. En 1213, Cassel fut pris et saccagé par Philippe-Auguste, et, l'année suivante, la comtesse Jeanne s'engagea à ne pas relever les fortifications. En 1296 ou 1297, Cassel se rendit à Philippe le Bel, roi de France. Guillaume de Juliers l'assiégea en 1302 ; mais la ville fut défendue avec succès par Jean d'Averskerke. Philippe le Long, en 1321, exigea la démolition des fortifications, en vertu d'un traité de paix ; mais elles furent relevées peu après et ruinées de nouveau lors de la bataille dite du mont ou val Cassel (1328), gagnée par Philippe de Valois sur les Flamands ; tout fut pillé, incendié, et les habitants furent passés au fil de l'épée. Assiégé en 1347 par Jean, duc de Normandie, et en 1349 par d'autres troupes françaises, Cassel résista ; mais les fortifications en furent assez endommagées pour que Louis de Mâle en ordonnât la reconstruction en 1373. Les Anglais furent plus heureux que les Français : ils prirent la ville en 1382, pendant la guerre de religion entre les urbanites et les clementins, et, en 1437, pillèrent et brûlèrent la châtellenie. En 1477, Louis XI se vengea sur la ville de certains méfaits commis à Gand ; il fit mettre le feu à Cassel, le 9 août, et fit tuer tous ceux qui n'avaient pu s'enfuir. En 1645, Turenne s'empara de Cassel, qui fut reprise par le général espagnol Lambor. Le marquis de Créquy s'en empara de nouveau en 1658. Louis XIV en fit restaurer et augmenter les fortifications, et la ville fut définitivement acquise à la France par le traité de Nimègue, en 1678. L'année précédente, elle avait vu au pied de sa colline la défaite du prince d'Orange par le duc d'Orléans.

La châtellenie de Cassel eut, au-dessus des officiers de justice secondaires, tels que l'ambacher, les vierschaeers, les épiers, une cour composée de douze conseillers, dont six devaient être gentilshommes ; cette cour existait pendant près de six cents ans. Le premier seigneur connu de Cassel fut Robert ou Gérold de Bett ou Beth, qui fut tué à la bataille de 1071 ; sa fille, Cunegonde de Bett, épousa un sire de Harnes ou Harnis ; la châtellenie resta dans cette famille pendant plus d'un siècle. Un de ces seigneurs échangea Cassel avec Jeanne, comtesse de Flandre, en 1218 ; celle-ci étant morte sans postérité, Cassel passa entre les mains de Marguerite, sa sœur, puis du fils de cette dernière, Guy de Dampierre, et ensuite de Robert de Béthune, en 1305, qui la donna à son fils Robert, lequel prit le nom de Robert de Cassel. Robert, duc de Bar, eut plus tard Cassel pour héritage. Cassel finit par devenir la propriété de l'Autriche, puis de l'Espagne. Lorsqu'elle n'eut plus de seigneurs particuliers, elle fut gouvernée par de grands baillis, dont la charge était héréditaire : c'étaient les de Horne, les Montmorency et les Vignacourt. Cassel est la patrie du général Vandamme. On trouve dans cette ville quelques monuments intéressants :

L'HÔTEL DE VILLE est une élégante construction du style de la Renaissance, classée à bon droit au nombre des monuments historiques de la France. La façade est percée, au rez-de-chaussée, de cinq longues fenêtres ogivales. La porte, surmontée d'une tribune armoriée ou bretèche, d'où les arrêtés se lisaient autrefois au peuple, s'ouvre entre la seconde et la troisième fenêtre, à gauche. Sept fenêtres cintrées éclairaient l'étage supérieur : celle du milieu est surmontée d'un cadran solaire placé au rebord du toit. Cet édifice a perdu depuis longtemps sa destination de maison commune : il renferme aujourd'hui le prétoire du juge de paix, un dépôt d'archives, un estaminet et un grenier à blé. Il vient d'être l'objet d'une restauration inter-

ligente, qui a fait disparaître une tourelle construite, il y a une cinquantaine d'années, au sommet du toit. Nous signalerons parmi les autres édifices de Cassel : l'église paroissiale, fondée en 1290, reconstruite au xve siècle, puis agrandie à une époque postérieure ; l'hôtel dit de la *Noble cour*, qui sert actuellement de mairie, et qui était autrefois le siège de la cour féodale de Cassel, dont la juridiction était très-étendue, et du magistrat de la châtellenie de Cassel et des états de la Flandre maritime ; l'ancien hôtel des comtes d'Halluin (style Louis XVI) ; l'ancienne église des jésuites (1687), occupée aujourd'hui par l'école des frères de la doctrine chrétienne ; le musée, qui contient une intéressante collection de fossiles, de monnaies et d'antiquités gallo-romaines trouvées à Cassel et dans les environs ; l'hospice des vieillards, fondé en 1255 pour les anciennes domestiques des chanoines de la collégiale de Saint-Pierre de Cassel, reconstruit au xviii^e siècle dans le style flamand de cette époque, et restauré dans ce même style, après un incendie, en 1852. La terrasse de cet hospice marque l'emplacement de l'ancien *Castellum Menapiorum* de la table de Peutinger, château transformé au moyen âge en *burg* féodal et converti sous Louis XIV en une citadelle à enceinte bastionnée. Robert le Frison avait fondé (1073) dans ce lieu fortifié l'église collégiale de Saint-Pierre, dont il ne reste qu'une crypte où se voit la pierre tumulaire du fondateur, représenté en costume du xiii^e siècle.

Cassel (BATAILLES DE). Deux batailles de ce nom ont été gagnées par les Français : la première en 1328, par Philippe de Valois sur les Flamands ; la seconde en 1677, par le duc d'Orléans, frère de Louis XIV, sur le prince d'Orange.

— I. Dès que les Flamands eurent appris la mort de Charles le Bel, espérant n'avoir rien à craindre de Philippe de Valois, son successeur, du moins pendant les premiers temps de son règne, ils se révoltèrent contre leur comte, vassal de la France, qui avait jeté dans tous les cours des ferment de haine et de vengeance par son despotisme, sa mauvaise foi et l'insolence de ses exactions. Louis de Flandre n'osa rien tenter avec ses propres forces, quoique tous les chevaliers du comté se fussent déclarés en sa faveur, ainsi que la puissante cité de Gand, qui aimait à faire flotter sa bannière jalouse dans un camp opposé à celui de Bruges, sa rivale. Mais il se rendit au sacre de Philippe, lui fit hommage et sollicita son secours contre les rebelles Flamands. Le roi de France se sentait tout porté à inaugurer son règne et l'avènement de sa maison par une victoire ; néanmoins, dans le conseil, la plupart des barons furent d'avis de renvoyer l'expédition à l'année suivante. Le roi, se tournant alors vers le connétable, lui dit-il, qu'en pensez-vous ? — Qui a bon cœur trouve toujours bon temps pour la bataille, » répondit Châtillon. Le roi, transporté de joie, embrassa le connétable, et fit entendre alors ce cri si connu : « Qui m'aime me suive ! » (V. ces mots.) Le rendez-vous général fut assigné à Arras pour la Madeleine.

La chevalerie se rendit en foule à Arras pour le jour fixé ; on y vit même des feudataires de l'Empire, qui regardaient la cause du comte Louis comme celle de toute la noblesse. L'armée royale s'avancait sous les plis flottants de cent soixante-dix bannières ; aucune infanterie, aucune milice nationale ne l'appuyait, si ce n'est un corps d'arbalétriers génois et un ramas inutile de serfs et de vassaux attachés à la charrue. Les Flamands n'étaient qu'un nombre de 16,000 hommes, commandés par leurs bourgmestres ; car il n'était pas resté un seul chevalier pour marcher à leur tête. Ils ne perdirent néanmoins point courage, et s'établirent sur le mont Cassel, position inattaquable, dominant la ville, et d'où la vue embrasse les vastes plaines de la Flandre et de l'Artois. Jamais on n'avait vu troupe plus déterminée et plus insolente que ces soldats artisans. Ils avaient fait arborer sur une des tours de la ville, d'autres disent au centre de leur camp, un grand coq de toile peinte, avec cette ironique légende :

Quand le présent coq chantera,
Le roi Cassel conquérera.
Une autre tradition porte cette variante :
Quand ce coq ici chantera,
Le roi trouvé ci entrera.

Les Flamands appelaient injurieusement Philippe le roi *trouvé*, parce qu'ils ne le regardaient point comme légitime héritier du trône de France.

Les deux armées restèrent campées pendant trois jours en face l'une de l'autre, à deux lieues de distance ; les Flamands ne voulant point abandonner leur excellente position, et les Français craignant de se compromettre par un faux mouvement en présence d'un ennemi résolu. Le quatrième jour, enfin, Philippe alla camper sur la petite rivière de Pienne, se rapprochant ainsi d'une demi-lieue de l'ennemi ; puis il ordonna au comte de Flandre et aux maréchaux de France et de Navarre de ravager le plat pays, espérant qu'à la vue de l'incendie dévorant leurs maisons et leurs récoltes, les Flamands irrités se porteraient dans la plaine,

où ils ne pouvaient manquer d'être écrasés par le nombre. Le calcul était juste. Le bourgmestre de Furnes, Colin Zannekin, s'aperçut bientôt qu'il allait se trouver impuissant à retenir ses troupes ; mais c'était un homme hardi, intrépide, en qui l'audace et la ruse suppléaient au défaut d'expérience militaire ; au lieu de se laisser entraîner dans un élan terrible, mais aveugle, il ne songea plus qu'à en diriger habilement l'énergie. Déguisé en marchand de poisson, il pénétra dans le camp français, le parcourut en tout sens, et se rendit un compte exact de ce qui se passait sous ses yeux : il vit qu'on tenait table longtemps, qu'on faisait la méridienne vers le milieu du jour ; on jouait aux dés, on dansait ; partout, en un mot, régnait une telle négligence, que l'audacieux Flamand conçut le projet d'enlever le roi avec tout son quartier. Le lendemain 23 août 1328, vers trois heures de l'après-midi, tandis que les Français dispersés dans le camp se reposaient à l'ombre ou se livraient au plaisir, sans nul souci de l'ennemi qu'ils avaient en face, les Flamands descendirent sans bruit du mont Cassel, divisés en trois corps, dont le premier, sous les ordres de Zannekin, se porta directement sur les tentes du roi ; le second, sur celles du roi de Bohême, et le troisième sur celles du comte de Hainaut. Les Français s'attendaient si peu à cette brusque irruption, que, lorsqu'ils aperçurent les ennemis, ils les prirent pour de nouvelles troupes qui arrivaient au secours du roi. Mais leur erreur se dissipa bientôt. En voyant les plus avancés de leurs compagnons rouler sous les piques flamandes, ils reconnurent enfin le péril, et le cri : *Aux armes !* retentit par tout le camp. Il y eut un moment d'inexprimable confusion, et si les maréchaux, qui, heureusement, étaient armés, ne s'étaient précipités au-devant des premiers fuyards, une déroute générale eût peut-être entraîné l'armée. Le roi, averti du danger par son confesseur, moine dominicain, refusa d'abord d'y ajouter foi ; il plaisait même le bon père, dont la peur, disait-il, troublait l'imagination. Mais en ce moment même, Milon de Noyers, porte-oriflamme, entra dans la tente royale en criant : *Aux armes !* Le roi n'avait alors auprès de sa personne ni écuyer ni chevalier pour l'aider à revêtir son armure, et il dut confier ce soin aux clercs de sa chapelle. Il s'élança aussitôt à cheval et fit marcher droit aux assaillants, tandis que Milon de Noyers, élevant en l'air et agitant l'oriflamme, appelait par ce signal les chevaliers, autour du roi. On les vit bientôt accourir de toutes parts en poussant le cri de guerre : *Mont-Joie Saint-Denis !*

Pendant ce temps, les maréchaux, Robert de Flandre et quelques autres barons avaient héroïquement soutenu l'effort désespéré de l'ennemi ; ils avaient sauvé l'armée d'une déroute complète. Lorsque les Flamands virent arriver sur eux les escadrons ralliés de la gendarmerie française, ils resserrèrent leurs trois colonnes et présentèrent de toutes parts la pointe de leurs longues piques aux assaillants. Avant qu'ils pussent être entamés, beaucoup de gentilshommes furent mortellement atteints. Mais enfin, enveloppés, pressés de plus en plus par les hommes et les chevaux, les Flamands fléchirent sous la puissance de cette étreinte continue, puis ils se rompirent et furent taillés en pièces. Leur troisième colonne réussit néanmoins à se replier jusqu'au pied du mont Cassel, où elle soutint un dernier combat contre le comte de Hainaut. Celui-ci finit par les culbuter, puis monta sur le mont Cassel et entra dans la ville, où il mit tout à feu et à sang.

Sur 16,000 Flamands, 13,000 étaient restés sur le champ de bataille, avec leur chef Colin Zannekin. « Nul n'avait reculé, dit Froissart, que tous ne fussent étés et morts en trois monceaux, l'un sur l'autre, sans issir de la place où la bataille avait commencé. »

La royauté et la noblesse se montrèrent impitoyables dans leur victoire ; elles donnèrent un libre cours à la haine furieuse qu'elles nourrissaient depuis Courtrai contre les rustres flamands. Philippe pacifia ce malheureux pays par la terreur. Cependant on rapporte qu'avant de partir pour la France, il manda vers lui le comte de Flandre, et lui adressa ces sévères paroles en présence de tous les barons : « Comte, je suis venu ici à votre requête, et peut-être parce que vous avez négligé de faire bonne justice. Or, sachez que je ne suis pas venu sans grande dépense et labeur de moi et des miens. Je vous rends, par pure libéralité et sans dépens, votre terre pacifiée et soumise au devoir ; mais gardez de me faire revenir pour défaut de justice de votre part ; car, cette fois, je retournerais pour mon compte et non pour le vôtre. »

— II. Après la prise de Valenciennes (17 mars 1677), Louis XIV fit assiéger simultanément Cambrai et Saint-Omer, la première de ces places par le maréchal de Luxembourg, la seconde par le maréchal d'Humières, sous les ordres du duc d'Orléans, frère du roi. Cambrai capitula le 5 avril, mais Saint-Omer opposa une résistance plus énergique aux armes victorieuses de Louis XIV. Bientôt on apprit que Guillaume d'Orange, entraînant la Hollande à tenter encore un effort en faveur de la Flandre, s'avancait à la tête de 30,000 soldats pour secourir Saint-Omer. Le duc d'Orléans ne l'attendit pas. Il sortit de ses lignes avec la meilleure partie de ses troupes,

ne laissant devant la ville que les hommes nécessaires à la défense de son matériel, et marcha à la rencontre de l'ennemi par la route de Cassel. Il prit position à une lieue et demie de cette ville, sur la petite rivière de Peene, entre les hauteurs d'Aplinghen et de Balenberghe, coupant le chemin de Saint-Omer au prince d'Orange, qui parut le 10 avril, dans l'après-midi, de l'autre côté de la rivière. Le maréchal de Luxembourg ayant rejoint le duc d'Orléans dans la nuit avec un fort détachement, les deux armées se trouvèrent à peu près égales en nombre.

Le 11 au matin, le prince d'Orange franchit un des deux bras de la rivière de Peene, et occupa sur sa droite l'abbaye du même nom; mais alors il le rencontra, pour déboucher de notre côté, des difficultés de terrain qui entravèrent sa marche et rompirent son ordre de bataille. Les Français, saisisant impétueusement l'offensive, ne lui laissèrent pas le temps de rectifier sa position. Luxembourg, à la tête de l'aile gauche, reprit l'abbaye, et, après une lutte sanglante, rejeta l'ennemi de l'autre côté de la rivière. En même temps, le maréchal d'Humières, avec l'aile droite française, tourna la gauche des Hollandais, et jeta leur cavalerie et leur infanterie dans un désordre complet en les culbutant l'une sur l'autre. A notre centre, la première ligne fut un instant ébranlée par la cavalerie du prince d'Orange; mais aussitôt le duc d'Orléans, chargeant avec impétuosité à la tête de la seconde ligne, parvint à repousser les Hollandais, après avoir eu un cheval tué sous lui et avoir reçu plusieurs coups de mousquet dans sa cuirasse. Tout pla alors sous les efforts victorieux des Français, et le prince d'Orange, malgré son indomptable opiniâtreté, ne put arrêter la déroute générale de son armée. Il avait perdu 3,000 morts, 4,000 prisonniers, toute son artillerie, tous ses bagages et plus de 60 drapeaux ou étendards. La victoire fut d'autant plus éclatante qu'elle avait été plus vivement disputée; elle faisait le plus grand honneur au duc d'Orléans, qui avait vaillamment payé de sa personne. Louis XIV fut jaloux de son frère, et, s'il sut dissimuler le regret qu'il éprouvait de l'avoir vu conquérir la gloire de battre le prince d'Orange, il eut soin de ne plus lui confier du commandement qui le mit ainsi en relief, et attirât trop vivement sur lui l'attention publique.

CASSEL (*Castellum Cattorum*), ville d'Allemagne, capitale de l'électorat de Hesse-Cassel, à 170 kilom. N.-E. de Francfort-sur-le-Mein, à 750 kilom. N.-E. de Paris, sur la rive gauche de la Fulde, dans une belle contrée entourée de montagnes; 32,612 hab., protestants en grande majorité; le nombre des catholiques s'élève à 3,000 et celui des juifs à 1,000. Résidence du souverain, siège de toutes les administrations gouvernementales, d'un tribunal de commerce et de change; hôtel des monnaies. Cassel doit la majeure partie de son industrie, extrêmement variée, aux protestants français qui y trouvèrent un refuge après la révocation de l'édit de Nantes. On y fabrique diverses étoffes de coton, de lin et de soie; de la toile et des damas; des galons, des rubans, de la chapellerie, de la ganterie et d'autres ouvrages en cuir; dentelles, poterie, orfèvrerie, carrosserie, coutellerie, papiers peints, produits chimiques, couleurs, notamment le jaune et le noir de Cassel; manufactures de tabac, de chicorée, d'amidon, de savon; raffineries de sucre; martinets de cuivre et de laiton. Le commerce a pour objet l'écoulement des produits du sol et des diverses branches d'industrie que nous venons d'indiquer.

Par sa situation comme par ses constructions, Cassel est une des plus belles villes de l'Allemagne. Elle s'étend sur les versants de trois collines qui bordent la Fulde, et se divise en trois parties : l'ancienne cité, la nouvelle cité supérieure et la nouvelle cité inférieure. Les parties les plus élevées de l'ancienne cité, formées de quelques rues sombres et tortueuses, indiquent l'endroit où la ville a pris naissance. La nouvelle cité supérieure, dite aussi nouvelle cité française, fondée par des réfugiés protestants, se fait remarquer par ses rues longues, larges, régulières et somptueuses, parmi lesquelles nous devons surtout citer la rue Royale, longue de 1,700 m.; parmi ses places, vastes et bien décorées, il faut mentionner la place de Frédéric, la place Royale, la place de la Parade, où s'élevait autrefois le vieux château électoral.

Cassel doit son origine à un château impérial bâti vers la fin du IX^e siècle, et qui devint, au XIII^e, l'une des résidences des landgraves de Hesse. En 1523, Philippe le Gros y introduisit la Réforme; en 1526, il l'entoura de fortifications, que Charles V fit sauter en 1547, et que Philippe II rétablit. Vers la fin du XVI^e siècle, des protestants chassés de France par la révocation de l'édit de Nantes, y fondèrent l'*Ober-Neustadt*, appelée aussi la ville neuve française. Pendant la guerre de Sept ans, les Français l'occupèrent de 1757 à 1762. Les alliés la reprirent après un siège mémorable; quelques années plus tard, elle fut démantelée par ses landgraves, qui convertirent en promenades les anciennes fortifications. De 1806 à 1813, elle resta la capitale du royaume de Westphalie; occupée par les Russes en 1813, elle fut rendue en 1814 à ses anciens possesseurs.

— **Monuments et curiosités.** Une place ma-

gnifique, de 333 m. de long sur 150 m. de large, la place Frédéric, a été établie sur la hauteur occupée par la nouvelle ville. On y jouit d'un beau coup d'œil sur la pittoresque vallée de la Fulde. Au milieu de cette place s'élève la statue en marbre du comte Frédéric II, auquel la ville doit la plupart de ses embellissements et de ses curiosités, mais qui s'est signalé aussi fort tristement en vendant à l'Angleterre, de 1776 à 1784, 12,000 soldats hessois moyennant 20 millions de thalers. Le palais de l'électeur, situé sur la place Frédéric, n'a d'autre mérite que sa grandeur. Un autre palais (*Kattenburg*), non moins considérable, commencé en 1820 par Guillaume I^{er}, a été abandonné l'année suivante, à la mort de cet électeur. L'église la plus ancienne et aussi la plus remarquable est celle de Saint-Martin, qui date du commencement du XVI^e siècle, et qui a été restaurée il y a quelques années; on y voit les mausolées de plusieurs électeurs.

Le Musée, situé sur la place Frédéric, a son frontispice décoré de six colonnes ioniques; il renferme : une bibliothèque composée de 35,000 volumes environ et d'un assez grand nombre de manuscrits; une galerie d'histoire naturelle; un cabinet d'instruments de physique; les portraits des princes hessois; d'intéressantes collections d'objets d'art et de curiosité; de nombreux modèles en liège d'anciens édifices; une série d'ouvrages d'horlogerie, depuis les origines de cette industrie jusqu'à nos jours; une grande variété d'agates et d'autres minéraux provenant des mines du pays, etc. Dans la collection d'antiquités, on remarque une aigle de la 21^e légion et un casque romain trouvés à Wiesbaden, une petite statue en bronze de la Victoire, une *Minerve*, une tête de *Mars*, un bas-relief représentant le *Triomphe de Bacchus*. Parmi les objets d'art et de curiosité modernes, on distingue des sculptures sur bois et sur ivoire, dont l'une est attribuée à Albert Dürer, un poignard ciselé par Benvenuto Cellini, une épée donnée par Innocent III, et quatorze bustes de princes et de princesses de la famille de Napoléon, sculptés par Canova.

La galerie de tableaux occupe un bâtiment distinct, nommé le Belvédère. A côté de beaucoup d'œuvres médiocres, on remarque quelques morceaux précieux, entre autres *Jacob bénissant les fils de Joseph*, un superbe paysage (*Ruines d'un château*), et un excellent portrait de femme, par Rembrandt; la *Fête des rois*, et une *Scène d'auberge*, de Jean Steen; le *Christ et la Madeleine*, par Drost, habile imitateur de Rembrandt; deux beaux paysages de Roland Rogman, qui a peint aussi dans le genre du même maître; une dizaine de grisailles de Van der Weiff; un portrait de femme, par Holbein; un *Charlatan*, une *Rixe de paysans* et une *Danse de paysans*, du Barmboche; le *Boulangier* et la *Friprière*, de Frans van Mieris le jeune; de *Bestiaux*, de grandeur naturelle, par Camphuyzen; un *Paysage montagneux*, de W. de Heusch; la *Mort de Germanicus* et un portrait d'homme, deux des meilleurs ouvrages de Girard de Laireesse; une grande marine, de Zeeman; une *Vue de la côte de Scheveningen*, délicieuse peinture exécutée par Adrien van de Velde à l'âge de dix-neuf ans; diverses compositions mythologiques, allégoriques ou historiques, de Jean-Henri Tischbein, imitateur de Vanloo et peintre favori de l'électeur de Hesse, mort à Cassel en 1789; la *Rencontre d'Abraham et de Melchisedech*, par Rubens; un *Silène*, de Jordans; les *Saisons*, par Jacques de Witt; une *Chasse au cerf*, de Riedinger; de belles natures mortes, de Jean-David de Heem; de bons tableaux de Ph. Wouwerman, Karel Dujardin, Van Utrecht, Ph. Roos, Pynacker, Ommeganck, Van der Heyden, Hondecoeter, Horemans, Schutz, Roepel, Teniers, etc.

L'*Auegarten*, beau parc auquel aboutit un large boulevard qui part de la porte élégante de Frédéric (*Friedrichsthor*), a de magnifiques ombrages; on y voit des bains de marbre ornés de statues et de bas-reliefs, par Monnot. Une autre avenue, plantée de tilleuls et bordée de jolies maisons, conduit au château de Wilhelmshoehe, résidence d'été des grands-ducs, à 6 kilom. environ de Cassel. De cette avenue, on aperçoit une copie colossale de l'Hercule Farnèse, placée sur une montagne au delà du château; ce colosse, qui a 10 m. 33 de haut, est en cuivre forgé; le peuple l'a baptisé du nom de *Gros Christophe*.

CASSEL, petite ville de la Hesse-Darmstadt, située sur la rive droite du Rhin, vis-à-vis de Mayence. V. CASTEL.

CASSEL (Jean-Philippe), historien et philologue allemand, né à Brême en 1707, mort en 1783. Il occupa une chaire d'éloquence dans sa ville natale, et se livra pendant toute sa vie à de savantes études, qui lui permirent de publier les ouvrages suivants : *Periculum criticum de convenientia veteris lingue Maurentianae cum Phanicis, verum vocis cinnabris etymon eruens* (Magdebourg, 1735); *Disquisitio critico-philosophica de vocabulo phanico kartha urbem designante* (1737); *Observatio de columnis Phanicorum in Mauritania* (1739); *Disquisitio de Judaeorum odio et abstinencia a carne porcina* (1739); *Dei Frisorum navigatione fortuita in Americam saeculo sexto facta* (1741); *De navigationibus fortuitis ante Columbum in Americam factis* (1742), et d'autres relatifs à la ville de Brême.

CASSEL (François-Pierre), naturaliste alle-

mand, né à Cologne, mort en 1821. Il fut nommé professeur à Gand, et publia en allemand des *Esquisses de zoonomie* (Cologne, 1808); un *Essai sur les familles naturelles* (Francfort, 1817), etc.

CASSÉLIE s. f. (ka-sé-li — du nom de Cassel, naturaliste allemand). Bot. Genre d'arbustes, de la famille des verbénacées et de la tribu des lippiées, comprenant cinq espèces, qui croissent au Brésil. II Autre genre syn. de STENHAMMIE. V. ce mot.

CASSELLIUS (Aulus), juriconsulte romain. V. CASCELIUS.

CASSELLA (Joseph), astronome et mathématicien italien, né à Cusano en 1755, mort à Naples en 1808. Il fit dans cette dernière ville des cours d'astronomie et de mathématiques qui attirèrent un grand nombre d'auditeurs et d'élèves; il fit de savantes observations sur les éclipses d'étoiles, et découvrit une méthode nouvelle pour résoudre les équations de tous les degrés. On lui doit : *Opuscolo analitico* (1788); *Elementi di astronomia*; *Osservazioni meteorologiche*, insérés dans les annuaires de Naples.

CASSE-LUNETTE. Bot. Nom vulgaire de l'euphrase officinale et de la centauree bluet, plantes qui passent pour être souveraines contre les maladies des yeux, et qui, par conséquent, permettent à ceux qui en sont affectés de casser leurs lunettes.

CASSEMENT s. m. (kâ-se-man). Action de casser : *Le cassement des cailloux que l'on tasse sur les routes.* II Mot inus., mais nécessaire.

— Fam. *Cassement de tête*, Fatigue de la tête causée par un grand bruit : *Je suis logé au milieu de trente forges; c'est un cassement de tête insupportable.* II Grande fatigue de l'esprit causée par un travail assidu ou des affaires pénibles : *Les gens affairés ont toujours grand soin de se plaindre de leur cassement de tête.* *Je marie ma fille; c'est un grand cassement de tête dont je vais être délivré.*

— Arboric. Opération qui consiste à raccourcir les scions des arbres fruitiers, notamment des poiriers, en cassant l'extrémité, de manière à transformer les bourgeons ou yeux de la partie inférieure en productions fruitières : *Le cassement est une des opérations les plus importantes de la taille.* (E. Forney.) *Il ne faut pas exécuter trop tard le cassement, parce qu'on n'en obtiendrait aucun effet.* (Payen.) *Le cassement se fait en appuyant le pouce sur la branche en face du tranchant de la serpette.* (Raspail.)

— Encycl. Arboric. Le cassement est une opération d'arboriculture, qui consiste à casser un rameau, déjà arrivé à l'état ligneux, à 0 m. 10 environ de sa base. Il a pour but de faire grossir les yeux ou bourgeons de la partie conservée, et de les transformer en boutons à fleur; en d'autres termes, de transformer les rameaux inutiles, souvent trop nombreux sur les arbres, en productions fruitières dont ils tiennent la place. Cette opération très-importante peut se faire lors de la taille d'hiver; mais le résultat est bien plus sûr lorsqu'on la pratique au commencement de juin. Elle s'applique uniquement aux arbres qui portent des fruits à pépins, et surtout au poirier. Voici comment M. A. du Breuil explique l'opération du cassement : « Si les rameaux qui restent après la taille d'hiver sont abandonnés à eux-mêmes, les boutons à fleur se formeront vers l'extrémité. Pour forcer ces derniers à naître plus près de la base, il convient de raccourcir ces rameaux; mais, si le retranchement est fait avec la serpette, cette coupe nette fera développer un certain nombre des boutons à bois en nouveaux bourgeons, et le but de l'opération sera manqué. Il faut donc que ce retranchement soit en même-temps une mutilation, afin de diminuer la vigueur de ces rameaux : le cassement donne ces résultats. Les rameaux plus vigoureux ne sont pas soumis au cassement complet, qui aurait l'inconvénient de restreindre l'action de la sève dans des limites trop étroites, et de faire développer en boutons à bois un certain nombre des yeux de la base qu'on veut transformer en boutons à fleur. Dans ce cas, on rompt à moitié; la sève n'agit plus alors que dans la partie inférieure, et c'est seulement sa surabondance qui se porte dans le prolongement laissé au delà du point de rupture. Quand les boutons à fleur sont constitués, on coupe ce prolongement, au moment de la taille d'hiver, au-dessus du point d'attache de ces boutons à fleur. »

CASSE-MOTTE s. m. Agric. Outil qui sert à briser les mottes de terre dans les champs ou dans les jardins, et dont la forme varie suivant les localités. II Pl. CASSE-MOTTES. On dit aussi BRISE-MOTTES.

— Ornith. Nom vulgaire du traquet motteux.

CASSE-MUSEAU s. m. Pop. Coup de poing sur le visage. II Pl. CASSE-MUSEAU.

— Art culin. Espèce de pâtisserie.

CASSENAY s. m. (ka-se-nè). Métrol. Mesure agraire usitée dans l'Inde française, et valant 53 ares 51.

CASSENEUIL, bourg et commune de France (Lot-et-Garonne), arrond. et à 10 kilom. N.-O. de Villeneuve d'Agén, sur la rive droite du Lot; 1,923 hab. Filature de laine et foulonnage, teinturerie, pressoirs d'huile. Casseneuil a joué un rôle important dans nos guerres de

religion. Après avoir été enlevée deux fois aux albigeois par les croisés, elle fut pillée et livrée aux flammes par le farouche Simon de Montfort.

CASSE-NOISETTE s. m. Petit ustensile de table formé de deux parties que l'on peut rapprocher, de façon à casser une noisette placée entre deux. II L'Académie ne donne pas à ce mot la marque du pluriel, que le sens exigeait. Cette orthographe vicieuse étant admise, on doit écrire CASSE-NOISETTE même au pluriel.

— Par ext. Appareil quelconque avec lequel on casse des noisettes : *Deux cailloux bien choisis constituent le plus commode de tous les casse-noisettes.* *L'insatiable Maltais absorbait tous les jours après dîner un énorme plat de noisettes, qu'il cassait entre ses doigts par le simple rapprochement du pouce et de l'index.* *Christophe tremblait pour son dessert, et cependant il était flatté de voir à sa table un si prodigieux CASSE-NOISETTE.* (E. About.)

— Fam. *Tête, figure, menton en casse-noisette*, Figure d'une personne dont le menton et le nez tendent à se rejoindre, comme les branches d'un casse-noisette : *Un mignon en casse-noisette disparaissait à demi dans une haute et ample cravate blanche.* (E. Sue.) *Le sieur Hagon était un petit homme de cinq pieds au plus, à figure de casse-noisette.* (Balz.)

— Ornith. Nom vulgaire de la sittelle torchepot, des casse-noix et du manakin de la Guyane : *Le casse-noisette niche dans le creux des arbres élevés.* (Dict. d'hist. nat.) *Nous lui donnons le nom de casse-noisette parce que son cri représente exactement le bruit du petit outil avec lequel nous cassons des noisettes.* (Buff.)

CASSE-NOIX s. m. Instrument de même forme, mais un peu plus ouvert que le casse-noisette, et servant à casser des noix : *Le plus souvent, le casse-noix n'est pas un instrument spécial, mais un casse-noisette dont les branches retournées restent plus écartées dans leur nouvelle position.*

— Ornith. Genre de passereaux conirostres, voisin des corbeaux : *Le casse-noix a tout le plumage d'un brun couleur de suie.* (Lafresnaye.) *Les casse-noix nichent dans les trous des arbres creux.* (Lafresnaye.) *Le casse-noix habite les pays froids.* (V. de Bonmare.) *Le casse-noix passe régulièrement dans certaines contrées.* (P. Gervais.) II On dit aussi CASSE-NOISETTE.

— Encycl. Les casse-noix forment, dans la famille des corvidés, un petit groupe bien distinct par ses caractères et par ses mœurs. Ce sont des oiseaux à bec droit, robuste, allongé, tendu, en forme de cône aplati sur les côtés, à pointe un peu déprimée et obtuse, à mandibule supérieure dépassant l'inférieure; à ongles longs, mais peu arqués; ils marchent ou perchent très-peu; mais ils se tiennent d'ordinaire cramponnés et comme suspendus aux troncs ou aux branches des arbres. Ils habitent surtout les forêts montagneuses de l'Europe centrale, qu'ils ne quittent qu'à la dernière extrémité, et lorsqu'ils sont pressés par la faim. Ils se nourrissent alors de noisettes, de faines et de glands, et quelquefois même, d'après Temminck, d'œufs et de jeunes oiseaux. Ils nichent dans les trous naturels, ou du moins déjà creusés, des vieux arbres, où la femelle dépose cinq ou six œufs d'un gris fauve tacheté de bruniâtre. On a comparé les casse-noix aux pics; mais cette comparaison n'est vraie que dans une certaine mesure. Les casse-noix, en effet, comme le fait remarquer Lafresnaye, peuvent bien se tenir quelque temps cramponnés ou attachés verticalement, mais non grimper le long des troncs d'arbre comme les pics. D'un autre côté, la forme et la structure de leur bec leur permettent bien de dépecer les écorces ou les bouts des branches vermoulues, mais non d'ouvrir un trou dans le cœur d'un arbre sain, pour y établir leur nid, ainsi que le font les pics. Néanmoins, Temminck regarde comme complète l'analogie entre ces deux genres d'oiseaux. En résumé, les casse-noix doivent être regardés non comme grimpeurs, mais comme suspenseurs. Ces passereaux conirostres savent extraire avec leur bec les larves perforantes qui vivent sous les écorces ou dans l'intérieur du bois mort; ils rendent sous ce rapport des services d'autant plus appréciables qu'ils habitent surtout les forêts d'arbres résineux, auxquels les insectes lignivores sont plus particulièrement nuisibles. D'autre part, ils dépècent les cônes et les pignons de ces arbres, pour se nourrir de leurs amandes; mais, en faisant cela, ils laissent tomber bien plus de graines qu'ils n'en consomment, et contribuent ainsi à leur dissémination et au repeuplement naturel des forêts. Ce sont donc en réalité des animaux utiles. Nous avons dit que la faim force quelquefois les casse-noix à quitter leurs forêts. Ils se répandent alors dans les plaines, jusque dans nos départements du nord; ils arrivent tellement affaiblis par le manque de nourriture qu'ils donnent en folle et sans hésitation sur tous les appâts qu'on leur présente, dans tous les pièges qu'on leur tend, et souvent même se laissent approcher et tuer à coups de bâton sans presque faire un mouvement. Ce genre ne renferme que cinq espèces au plus; quatre sont de découverte récente; deux d'entre elles habitent l'Europe, deux autres l'Asie; elles diffèrent à peine de l'espèce commune, et ne sont peut-être que des variétés de celle-ci.

CASSENOLE s. f. (ka-se-no-le). Comm. Noix de galle de qualité inférieure, le plus souvent creuse et percée d'un trou, que l'on recueille sur les chênes de nos contrées. || On l'appelle aussi **FAUSSE GALLE**, par opposition aux vraies galles ou galles du Levant.

CASSE-NOYAU s. m. Ornith. Nom vulgaire du gros-bec commun.

CASSE-PIERRE s. m. Techn. Outil du tailleur de pierre. || Pl. CASSE-PIERRE.

— Bot. Nom vulgaire de la bacille maritime, des parietaires et de quelques saxifrages, plantes qui croissent sur les murs et sur les rochers.

CASSE-POITRINE s. m. Pop. Eau-de-vie poivrée; liqueur très-forte. || On dit aussi **CASSE-GUEULE** et **SACRÉ-CHIEN**.

— Argot. Nom que l'on donne aux individus livrés au vice solitaire, à cause du délabrement que cette habitude amène dans leur constitution.

CASSE-POT s. m. Bot. Nom vulgaire, dans la Guyane française, du cestreau à feuilles de laurier, arbre dont le bois éclate au feu, et casse les vases en terre qu'on met dessus.

CASSER v. a. ou tr. (ka-sé — du lat. *quassare*, agiter, secouer, ébranler). Briser, rompre en plusieurs morceaux : **CASSER un verre**. **CASSER un os**, une noix, une branche. *Un enfant casse et brise tout ce qu'il peut atteindre.* (J.-J. Rouss.) *Le vicomte prit une canne et la cassa jusqu'à la poignée sur le dos du drôle.* (F. Soulié.) *Au milieu d'un tapage infernal, les uns cassent des bouteilles, d'autres entonnent des chansons.* (Balz.) *On casse déjà les réverbères et les croisées des hôtels.* (Scribe.) *Le garçon de café est comptable de tout ce qu'il casse.* (G. Sand.) *Madame de Genlis croyait que la feuille de persil casse les verres.* (L.-J. Larcher.)

... A parler d'amour, pauvre homme, tu l'entends Comme à casser des noix quand on n'a plus de dents.

ROLLAND et DU BOYS.

|| Rompre sans séparation complète des parties : **CASSER un bras**, un membre :

Une poutre cassa les jambes à l'athlète.

LA FONTAINE.

— Par exagér. Affaiblir, débilitier : *Les fatigues, les excès, les débauches cassent un homme avant l'âge.*

— Fig. Annuler, en parlant d'un acte ou d'une décision : **CASSER un jugement**, un arrêt, une sentence. **CASSER un legs**, un testament, un acte entre vifs. *Le peuple insulta le convoi funèbre de Louis XIV, et le parlement cassa son testament.* (Mme de Staël.) *Les hommes cassent le testament de l'adversité.* (Chateaub.)

Vous ne casserez pas la grande loi : personne N'érêchiera la faux du spectre qui moissonne.

BARTHÉLEMY.

Non, je veux m'y tenir ; Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse, Je me garderais bien de vouloir qu'on le casse.

MOLIÈRE.

|| Dégrader, destituer, priver de son emploi ou de son titre : **CASSER un sous-préfet**, **CASSER un officier**, **CASSER un capitaine** à la tête de sa compagnie. *Vitellius, successeur d'Otton, cassa les prétoriens qui s'étaient déclarés contre lui.* (Chateaub.) *Monck cassa les officiers qu'il savait contraires à ses desseins et fit arrêter ceux dont il se méfiait le plus.* (Guizot.) *Au milieu d'une partie de chasse, Louis XV, passant près de la ménagerie de Versailles, fut arrêté par toute une compagnie de dindons qui s'étaient échappés. Ayant rencontré un peu plus loin le capitaine Larocque, qui était chargé de la basse-cour, il lui dit : « Capitaine, si pareil désordre se renouvelle, je vous casse à la tête de votre compagnie. »*

— *Casser quelqu'un aux gages*, Le priver de son emploi et de ses appointements : **CASSER AUX GAGES un employé de bureau**. *Il m'avait congédié et cassé aux gages, moi, son barbier, moi, père de cinq enfants.* (Scribe.)

— Loc. fam. *Casser les vitres*, Ne garder aucun ménagement : *Il est homme à casser les vitres, si on le refuse. Ne dirait-on pas que je casse les vitres ?* (Th. Leclercq.) *Qu'on se rassure : s'il est homme à faire trembler les vitres, il ne les casse jamais.* (Ste-Beuve.) || *Casser la tête*, Tuer d'un coup à la tête :

Songez que les boulets ne vous respectent guère, Et qu'un plomb, dans un tube entassé par des sots, Peut casser d'un seul coup la tête d'un héros.

VOLTAIRE.

Que d'une force sans seconde
La Mort sait ses traits lancer,
Et qu'un peu de plomb peut casser
La plus belle tête du monde.

VOITURE.

|| Signifie aussi Assourdir, importuner par un grand bruit : *Ces serruriers me cassaient la tête du matin au soir.* || Signifie encore Troubler la raison, enivrer : *Le petit vin de Bourgogne vous casse la tête très-promptement.*

— *Casser le nez à quelqu'un*, Le maltraiter de coups, et aussi Etre ou se placer tout devant lui, au bout de son nez en quelque sorte : *Vous cherchez ce livre ? Tenez, le voilà qui vous casse le nez.*

Il faut que le public en soit assassiné ;
Qu'on lui crève les yeux, qu'on lui casse le nez,
Qu'on lui rompe l'oreille et lui brise la tête :
Voilà l'annonce !

ROLLAND et DU BOYS.

|| *Casser les os à quelqu'un*, Le battre avec violence :

Mais d'ici j'aperçois un gaillard frais, dispos,
Prêt à nous tomber sur le dos,
A nous battre et casser les os.

MOLIÈRE.

|| *Casser le cou à quelqu'un*, Le tuer en le battant, ou, par exagér., Le maltraiter avec fureur : *Il parle de vous casser le cou.* || *Casser le cou à un animal*, Le tuer pour l'accommoder et le manger : *Eh bien ! quand cassons-nous le cou à votre dinde ?* || *Casser le cou à un chat*, Accommoder et manger une gibelotte, le chat remplaçant fréquemment le lapin chez certains traiteurs de la capitale. || *Casser le cou à une bouteille*, En boire le contenu : *Les canotiers abordèrent à Saint-Ouen, et cassèrent le cou à une douzaine de bouteilles.* On dit plus familièrement **CASSER LE COU À UNE NÈGRESSSE**. Ces locutions s'expliquent par les deux locutions précédentes : *Casser le cou à un animal*, c'est le manger ; *Casser le cou à une bouteille*, c'est la boire ; c'est consommer, détruire, *casser* dans les deux cas. || *Casser les bras, les jambes ; Casser bras et jambes à quelqu'un*, Lui ôter tout courage, lui enlever tous moyens d'action : *La peur cassa les jambes à l'homme.* (Chateaub.) *Ce n'est pas moi qui ai trouvé le secret de faire traîner deux mois cette opération, presque terminée en huit jours, quand le roi et l'état-major ne virent casser les bras.* (P.-L. Courier.) || Signifie aussi Maltraiter l'œuvre de quelqu'un, la défigurer : *Je vous prie de ne pas croire que j'aie fait l'ancre comme on le joue à Paris : les comédiens m'ont cassé bras et jambes ; vous verrez que la pièce n'est pas si dégingandée.* (Volt.) || *Casser une croûte*, *Casser la croûte*, Manger un morceau : *Dites-lui que nous viendrons casser une croûte chez lui, lui demander à dîner sur le midi.* (Balz.)

... Allons,
Pas tant de tapage,
Buvez la goutte,
Cassez la croûte.

SCRIBE.

|| *N'en casser que d'une dent*, S'en passer par force, n'en pas tâter ou en tâter à peine :

Faites moins la sucrée et changez de langage,
Ou vous n'en casserez, ma foi, que d'une dent.

CORNEILLE.

|| *Casser sa pipe*, Mourir. || *Casser sa canne*, Dormir, mourir. || *Casser ses œufs*, Eprouver un accident qui détermine une fausse couche : *La pauvre femme a cassé ses œufs.* || *Casser sa cruche*, Perdre son innocence. Cette locution paraît être une allusion au proverbe *Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse*. On dit aussi **CASSER SON SABOT**. || *Casser sa ficelle*, S'évader, se sauver, s'enfuir. || *Casser la marmite*, Se mettre hors d'état de faire aller son ménage ; se ruiner.

— A tout casser, Sans frein, sans retenue ; irrésistible : *Une colère à tout casser. Un courage, une audace à tout casser.* || Sans règle, sans ménagement ; d'une vigueur excessive, d'un caractère tout à fait libre : *Il est d'un réalisme à tout casser. On ne connaît jusqu'ici Gustave Doré, comme caricaturiste, que par ses charges à tout casser du Journal pour rire.* (J. Rousseau.)

— Argot. *Casser du grain*, Refuser toutes les demandes, résister à tous les ordres. || *Casser du sucre*, Faire des cancanes, dans la langue des coulisses. || *Casser la hane*, Couper la bourse. || *Casser la gueule à son porteur d'eau*, Avoir ses règles. On connaît le liquide vulgairement appelé de l'eau, et de quel porteur d'eau il s'agit ici ; quant à la *gueule cassée*, on suppose qu'elle est la cause naturelle de l'hémorragie. La figure est détournée, comme il convient dans un pareil sujet, mais elle est parfaitement juste.

— Prov. Si c'est du gris, on vous en casse, ou, par abrégé, *On vous en casse*. Se dit pour exprimer qu'on refuse de faire ce que désire la personne à qui l'on s'adresse. || *On ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs.* On n'arrive point à un résultat sans peines ni sacrifices : *En temps de révolution, les combattants qui voient tomber leurs frères d'armes ont coutume de s'en consoler en disant qu'on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.* || *Il faut casser l'amanche pour avoir le noyau*, Il faut se donner la peine pour avoir le profit : *Qui veut manger l'amanche, au moins doit casser le noyau.* (J. Janin.) || *Qui casse les verres les paye*, Celui qui fait le dommage doit le réparer.

— Mar. *Casser l'ore*, Arrêter par degrés une embarcation, en diminuer progressivement la vitesse.

— Agric. Donner un premier labour à une terre en friche, pour la diviser en grosses motes : *Casser une bruyère.*

— v. n. ou intr. Se rompre : *Cette poutre va casser. Le bois ne casse jamais sans avertir, à moins que la pièce ne soit fort petite ou fort sèche.* (Buff.) *Notre câble avait cassé comme un fil d'emballage, au premier souffle de l'ouragan.* (Baudelaire.)

— Fig. Etre détruit, anéanti ; faire défaut : *Les Bourbons furent un instrument de civilisation qui cassa dans les mains de la Providence.* (V. Hugo.)

Argot. *Casser du bec*, Avoir l'haleine infecte.

Se casser v. pr. Etre brisé, rompu : *S'il se*

casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages. (Mol.)

— Par ext. Devenir cassé, être affaibli, débilité par l'âge, la maladie, les excès : *Il s'est bien cassé depuis un an. Les voix se cassent avec les grands opéras d'aujourd'hui. Sa voix rauque s'était cassée, dans les premiers jours d'août 1830, à détonner la Marseillaise.* (G. Sand.)

— *Casser, rompre, briser à soi* : **CASSER l'épaule**. **CASSER le bras**. *Le pauvre jeune homme, en se jetant par la fenêtre, s'était cassé la jambe.* (Scribe.)

— *Se casser la tête*, Se tuer soi-même ou se tuer l'un l'autre en se frappant à la tête, particulièrement d'un coup de feu : **CASSER LA TÊTE d'un coup de pistolet**. *Ils parlaient d'aller se casser la tête au bois de Boulogne.* || Se fatiguer par une grande application, par une extrême contention d'esprit : *Ne vous cassez pas la tête à tous ces calculs.*

— *Se casser le cou*, Se tuer en tombant, et fig. Ruiner ses affaires, sa fortune : *Tant que je serai vivante, tu ne te casseras pas le cou par un sot mariage.* (Balz.)

— *Se casser le nez*, Heurter du nez contre un obstacle ; faire une chute sur le nez. || Se trouver tout à coup en face d'une porte fermée quand on l'avait crue ouverte ; ne pas rencontrer une personne qu'on croyait chez elle. || Etre déçu dans ses prévisions ou ses espérances ; échouer : *Heurter un projet si pourpense, et un projet de cette nature, eût été se casser le nez contre un mur.* (St-Sim.) *Platon s'était jadis cassé le nez sur la question de la déclinaison.* (Volt.) *Tel élève réussit à rendre un croquis finement touché, et se casse le nez quand il veut entreprendre un tableau.* (Grimm.)

Elle tint bon ; Frédéric échoua
Près de ce roc, et le nez s'y cassa.

LA FONTAINE.

— Pop. *Se la casser*, S'éloigner, s'enfuir : *Adieu ; je me la casse. J'en ai assez comme ça, pour aujourd'hui ; je me la casse.* (Delaun.) *Tipe là, dit-il, moyennant dix mille livres, je me la casse !* (J. Janin.)

— Syn. *Casser, abolir, abroger, annuler, infirmer, révoquer*. V. **ABOLIR**.

— *Casser, briser, fracasser, rompre*. On casse ce qui résiste, en frappant dessus, en le laissant tomber rudement, et ce qui est cassé ne peut plus servir, d'où il résulte qu'au figuré *casser* signifie annuler. On rompt ce qui commence par fléchir, en produisant une sorte de déchirement dans les fibres qui liaient les parties d'un corps. *Briser*, c'est mettre en pièces, en ruine, réduire à l'état de débris. *Fracasser*, c'est aussi mettre en pièces, mais avec fracas ; les morceaux tombent, et, en tombant, ils frappent nos oreilles d'un bruit violent.

CASSERIE s. f. (ka-se-ri — rad. *casser*). Rupture, réforme. || Vieux mot.

CASSERIO (Jules), anatomiste italien, né à Plaisance en 1545, mort à Padoue en 1616, professa la médecine et l'anatomie à l'université de cette dernière ville. On lui doit la découverte du muscle externe du marteau (oreille moyenne) ; quant au muscle *perforé de Casserius*, il a été découvert par Fallope. On a de Casserio : *De vocis sensibus liber* (1609, in-fol.) ; *Pentesthesion, hoc est de quinque sensibus liber* (1609, in-fol.) ; *Novi anatomia* (1627, in-fol.), etc. Casserio avait commencé par être domestique de Fabricio d'Aquapendente, qui lui apprit la médecine et qu'il remplaça plus tard dans sa chaire.

CASSE-ROGNON s. m. Ornith. Nom vulgaire du gros-bec commun.

CASSEROLE s. f. (ka-se-ro-le — dimin. de *casse*). Ustensile de cuisine, sorte de poëlon à fond plat et à manche court, le plus souvent en métal : **CASSEROLE de fer battu**, **de cuivre étamé**. **CASSEROLE de terre cuite**. *Après ce petit temps d'arrêt, tout le monde se précipite dans une immense cuisine où murmurent de toute éternité, dans de vastes casseroles, la gibelotte douteuse et l'implacable friture.* (F. Soulié.) *Rien ne manquera au ménage de la famille ; il y a tout ce qu'il faut, jusqu'à un gril, deux belles casseroles étamées à neuf et une cafetière.* (E. Sue.) *Vous voilà, la belle ? Vous êtes comme le chien du maréchal que le bruit des casseroles réveille, et qui dort sous la forge !* (Balz.) *Dans l'Assemblée constituante, le 17 mai 1790, on proposa de faire une monnaie de cuivre de mince valeur, pour favoriser la circulation des assignats. « Où prendre le cuivre ? » demanda l'abbé Maury. — Il n'y a qu'à employer, répond un député, les casseroles de tous ceux dont on a renversé les marmites. »*

— Pop. Grosse montre : *Quelle heure est-il à la casserole ?* || On dit aussi **BASSINOIRE** et **OIGNON**.

— Art culin. Nom donné à divers plats de riz qui se préparent dans des casseroles : **CASSEROLE au riz**, **à l'indienne**, **à la polonoise**.

— Loc. fam. *Faire un tour de casserole*, *passer à la casserole*, Subir un traitement antivenérien : *On voyait que j'étais malade, on savait que j'allais à Montpellier, et il faut que mon air et mes manières n'annoncent pas un débâché ; car il fut clair dans la suite qu'on ne m'avait pas soupçonné d'aller y faire un tour de casserole.* (J.-J. Rouss.)

— Argot. Hôpital des vénériens, à cause de la locution précédente. On serait tenté au contraire d'expliquer la locution par le nom de l'hôpital, si les dates ne s'opposaient à ce système de dérivation : la locution est plus ancienne que l'établissement. || Mouchard, dans le langage des voleurs.

CASSEROLÉE s. f. (ka-se-ro-lé — rad. *casserole*). Contenu d'une casserole pleine : *Une casserolée de pommes de terre.*

CASSEROLER v. a. ou tr. (ka-se-ro-lé — rad. *casserole*). Faire un charivari à : *S'il se marie, il faudra le casseroler.*

CASSERON s. m. (ka-se-ron). Forme ancienne du mot **CASSEROLE**.

— Nom vulgaire du calmar.

CASSE-SUCRE s. m. Instrument pour casser le sucre en morceaux réguliers. || Pl. **CASSE-SUCRE**.

CASSETÉE s. f. (ka-se-té — rad. *casse*). Contenu d'une casse ou d'une cassette pleine.

CASSE-TÊTE s. m. Massue de guerre usitée en Europe au moyen âge, et aujourd'hui encore chez quelques peuples sauvages : *Nous découvrimus de loin une troupe nombreuse d'habitants des montagnes Bleues, qui descendaient dans la plaine, armés de casse-tête.* (Volt.) *Ton casse-tête est orné de dents de crocodile.* (Chateaub.) || Arme formée d'une verge courte et flexible, portant une masse de plomb à l'une de ses extrémités, et munie à l'autre d'une courroie qui sert à l'assujettir autour du poignet : *Le casse-tête est une arme terrible dans les mains des malfaiteurs.*

— Fam. Bruit continu et assourdissant : *Quel casse-tête que les criaileries d'enfants !* || Vin, boisson qui porte à la tête, qui étourdit : *Votre petit bourgogne est un vrai casse-tête.*

— Fig. Travail, calcul qui exige une application fatigante : *Les échecs peuvent être considérés comme un casse-tête. J'ai abandonné la raison réciproque des carrés des distances, et autres casse-tête, pour retourner à Melpomène.* (Volt.) *J'ai lu quelques chapitres de M. Necker, j'ai trouvé que c'était un casse-tête.* (Mme du Deffant.) *Quand on veut introduire le whist et le boston, ces jeux furent traités de casse-tête, de travaux algébriques.* (Balz.)

— Jeux. Jeu d'enfant qui consiste à rapprocher les parties d'un dessin, en bois ou en carton, que l'on a découpé et dont on a détaché et mêlé les morceaux : **CASSE-TÊTE d'architecture**, **de géographie**. *Paysage découpé en casse-tête.* || *Casse-tête chinois*, Autre jeu dans lequel on s'applique à reproduire, à l'aide de quelques planchettes découpées, divers dessins symétriques, indiqués sur des tableaux : *S'il n'y avait que le frère, on le souffrirait, il n'est pas gênant ; en lui donnant un casse-tête chinois, il resterait dans un coin bien tranquillement.* (Balz.) || Fig. Travail à la fois difficile et puéril : *Ajuster des syllabes sous des notes est un vrai travail de casse-tête chinois.* (Th. Gaut.)

— Mar. Filet tendu entre les bas haubans, pour empêcher que les agrès, s'ils viennent à tomber, ne cassent la tête aux matelots.

— Encycl. Hist. Le *casse-tête* est une des premières armes que l'homme ait inventées, soit pour attaquer, soit pour se défendre. Il était d'un usage général en Europe dans ce qu'on appelle l'âge de pierre. Aujourd'hui même, il est encore très-répandu chez les peuplades sauvages des îles de l'Océanie et chez les nations indépendantes des deux Amériques. Le *casse-tête* peut varier à l'infini sous le rapport de la forme, de la matière et des dimensions ; mais, en général, et c'est ce qui le distingue surtout de la massue, il est fait de manière à pouvoir être manié avec une seule main. Le plus souvent, il consiste simplement en un court bâton de bois terminé ou non par une masse pyramiforme ou globulaire. D'autres fois, il se compose d'un fragment de pierre solidement attaché au bout d'un manche. La plupart des haches de silex trouvées dans les monuments celtiques et dans les habitations dites lacustres n'ont pas eu d'autre destination, et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elles sont semblables de tout point aux armes du même genre que les voyageurs modernes ont vues entre les mains de la plupart des sauvages de l'Océanie. Elles paraissent aussi avoir eu le même mode d'emmanchement. Les sauvages océaniques font quelquefois usage de *casse-tête* de bois dont le gros bout est carré, ou sphérique, ou triangulaire, etc., et qui sont, d'une extrémité à l'autre, littéralement couverts d'ornements sculptés ayant ordinairement une signification symbolique, en rapport avec le caractère ou l'origine des guerriers pour lesquels ils ont été fabriqués.

— Jeux. Il existe deux espèces de *casse-tête*. Dans l'une, qui n'est en réalité que le jeu dit *de patience*, on colle, sur une planche très-mince ou sur un fort carton, une carte géographique, une estampe, un dessin quelconque, puis on divise le tout en un certain nombre de parties qui, selon la forme du découpoir employé, sont destinées à être emboîtées les unes dans les autres ou à être simplement juxtaposées. Quand on veut se servir du jeu, on commence par bien brouiller les morceaux, après quoi on cherche à les assembler de façon à reproduire la carte ou le dessin. On conçoit

que, avec un peu d'attention, ce travail ne présente pas de grandes difficultés, chaque pièce fournissant de nombreux points de repère au moyen desquels on peut trouver aisément les fragments qui continuent la figure dont ils portent une partie. L'autre espèce de casse-tête est ce qu'on appelle le casse-tête chinois ; c'est même le jeu que l'on désigne plus particulièrement sous le nom de casse-tête. Ici encore, ce sont des morceaux de bois ou de carton qu'il s'agit d'assembler ; mais ces morceaux ne présentent aucun signe ou dessin qui puisse mettre le joueur sur la voie. De plus, ils sont généralement découpés en forme de triangles, de trapèzes, de carrés, etc., et il faut les réunir de façon à reproduire certaines figures régulières indiquées par un livret ou un tableau. Ce jeu de casse-tête est d'abord un peu plus difficile que le précédent ; mais, après quelque temps d'exercice, il ne présente pas plus d'intérêt, parce qu'on arrive bientôt à connaître toutes les combinaisons dont il est susceptible.

CASSETTE s. m. (ka-sè-tain — dimin. de casse). Typogr. Compartiment d'une casse d'imprimerie. *Le Cassette au diable*. Celui dans lequel on met les caractères cassés ou défectueux.

— Techn. Réservoir ménagé dans un fourneau pour recevoir le métal qui entre en fusion.

CASSETTE s. f. (ka-sè-te — dimin. de casse, pour casse). Petit coffre pour serrer de l'argent ou des bijoux : *CASSETTE de palissandre*. *M. de Guizot m'envoya une CASSETTE de ce qu'il avait de plus précieux*. (Mme de Sév.) *Cette CASSETTE, comment était-elle faite ? je verrai bien si c'est la mienne*. (Mol.) *Alexandre professait une telle admiration pour les ouvrages d'Homère, qu'il voulait toujours les avoir avec lui. Il en fit exécuter une édition qu'il renferma dans une riche CASSETTE trouvée parmi les dépouilles du roi Darius : cette édition fut en conséquence appelée l'édition de la CASSETTE*.

L'avare auprès de sa cassette
Ne saurait jamais fermer l'œil.

— Techn. Petit coffre à compartiments, à l'usage des tailleurs.

— Fin. Trésor particulier d'un prince, d'un souverain : *Il n'y a rien pour lui sur la CASSETTE*. (La Bruy.) *Il lui firent obtenir une pension de cent écus sur la cassette du roi, et lui envoyèrent la croix de Saint-Louis*. (Balz.)

Bardez que la cassette inspire,
Traitez mon sujet, il plaira.

BÉRANGER.

|| Biens de la cassette, Domaines de la couronne dont les revenus sont attribués au souverain.

— Jeux. Nom d'un jeu-gage très-simple qui se joue comme il suit. La société s'étant formée en cercle, la personne qui doit commencer prend un objet quelconque, et le présente à son voisin de droite, en disant : « Je vous vends ma cassette. » Le voisin répond : « Que voulez-vous y mettre ? » et le vendeur doit nommer tout de suite un mot terminé en *ette*, comme *clarinette*, *violette*, *trompette*, etc. Le voisin devient à son tour vendeur, et le jeu continue de la même manière tant qu'on le désire. Celui qui ne peut trouver immédiatement un mot ayant la rime convenable donne un gage.

— Allus. littér. Les beaux yeux de ma cassette. Allusion à un des passages les plus comiques de l'Avare de Molière. V. œil.

— Encycl. Les cassettes, destinées à renfermer des objets précieux, ont reçu les formes les plus diverses et ont été décorées avec plus ou moins de luxe. On voit dans les musées des cassettes en métal, en bois fins, en ivoire, en cristal, et autres matières plus ou moins rares, qui sont l'œuvre d'artistes très-habiles, de l'antiquité, du moyen âge ou des temps modernes. Parmi celles qui ont le plus de célébrité, il faut citer en première ligne une cassette en cristal de roche, que possède la galerie des Offices, à Florence : cette cassette est ornée de merveilleuses gravures en creux exécutées par Valerio Vicentino, sur la commande du pape Clément VII, et représentant la Passion. Pour la science et le bon goût de la composition, comme pour la perfection du travail, ces gravures sont comparables aux plus belles productions de la glyptique grecque, et font de la cassette du musée des Offices un monument des plus précieux de l'art italien. La cassette d'argent, du musée de Naples, ouvrage de J. Bernardi de Castel-Bolognese, faussement attribué à Benvenuto Cellini, n'est pas moins digne d'admiration. Elle a la forme d'un temple, aux quatre angles duquel sont les statues de Minerve, de Mars, de Vénus et de Bacchus. La façade principale est décorée de deux plaques ovales de cristal de roche supérieurement gravées, dont l'une représente le Combat des Amazones et l'autre le Combat des Centaures et des Lapithes. Sur la première de ces plaques, on lit : AMAZONES — *Mascula virtus* — et au-dessous le nom de l'artiste : Joannes de Bernardi. Sur l'autre plaque : ΘΗΡΕΣ (les bêtes), et plus bas : Vis consilii expers. La façade opposée est également décorée de deux plaques de cristal de roche, dont l'une représente la Chasse de Mélagre, et l'autre la Triomphe de Bacchus. Sur l'une des faces latérales, l'artiste a représenté les Jeux du cirque, et sur l'autre le Combat naval de Xerxès et des Grecs. Dans l'inté-

rieur de la cassette, un bas-relief représente Alexandre le Grand, entouré de ses principaux généraux et recevant des mains d'un esclave une cassette dans laquelle il dépose les œuvres d'Homère. Le couvercle est décoré à l'intérieur d'un bas-relief représentant l'Enlèvement de Proserpine, et à l'extérieur de deux bas-reliefs, dont l'un a pour sujet Hercule ébranlant les serpents, et l'autre l'Apothéose d'Hercule. La statue de ce dieu, tenant dans la main gauche les pommes du jardin des Hespérides, surmonte le couvercle. Cette cassette, véritable chef-d'œuvre du genre, a appartenu à la célèbre famille Farnèse.

CASSETTE (La) ou la Fillette à la cassette, chef-d'œuvre du Titien ; collection de lord Grey (Angleterre). Une belle jeune fille blonde, vue de dos et jusqu'à mi-jambes, penchée un peu en arrière, élève devant elle et soutient du bout de ses doigts effilés une cassette richement ciselée ; elle retourne la tête vers le spectateur ; sa robe verte, avec manches à crevés, est très-décolletée et laisse voir de magnifiques épaules ; un collier et un diadème orné de perles rehaussent la beauté luxuriante de cette jeune Vénitienne. Elle est debout près d'une fenêtre à laquelle est accroché un rideau, en face d'un paysage montagneux, avec une pièce d'eau en avant. On a prétendu que, dans le principe, cette jeune fille n'était autre que Salomé, tenant, au lieu d'une cassette, un plat où gisait, sanglant, le chef de saint Jean-Baptiste. « Ce sujet violent déplut au premier acquéreur, dit M. Du Camp, et, d'un tableau religieux, Titien, en deux coups de pinceau, fit un tableau de fantaisie. Si Salomé eût été comprise et exécutée au point de vue sérieux de la légende, une telle et si facile transformation eût-elle été possible ? Toute fille d'Hérodiade pouvant devenir une jeune fille quelconque, toute vierge n'étant qu'un portrait quelconque, n'est ni Salomé ni Marie ; ce ne peut être tout au plus qu'un tableau irréprochable dans l'exécution. » Le tableau de la Salomé, représentée par le Titien dans cette attitude, se voit encore au musée de Madrid. Quelques auteurs ont avancé aussi que la Fillette à la cassette était Lavinia, la fille même du Titien ; mais on a mis en doute que le Titien ait eu une fille, ce qui a fait dire à M. W. Bürger, parlant de ce tableau dans son étude sur les Trésors d'art de l'Angleterre exposés à Manchester en 1857 : « Des profanes ont osé prétendre que le Titien n'avait pas eu de fille. Cette fille existe, puisqu'elle est là ; elle ne mourra point. Elle a même dû faire naître beaucoup de passions. Elle est si belle, si ample, si fraîche et si ferme ! Elle est si provoquante dans ce mouvement de bacchante prodigée par les anciens sur leurs bas-reliefs, la tête rejetée en arrière, les bras élançés vers le ciel. Ce qui est admirable, c'est le jet et la tournure de cette fille, c'est aussi sa forme elle-même, c'est aussi la maestria de l'exécution, c'est aussi la couleur dans une gamme où le vert se mêle aux tons argentins et aux tons dorés. » Le musée de Berlin possède une répétition originale de cette figure ; seulement, au lieu de tenir une cassette, la jeune fille tient un plat chargé de fruits. « Le docteur Waagen, qui a une prédilection très-naturelle pour le musée de Berlin, dont il est conservateur, a un peu sacrifié la Fillette à la cassette à la Fillette au plat de fruits, dit encore M. Bürger. Il ne lui trouve pas la peau assez transparente. De la bouche, de la main droite, du paysage et de la robe verte, il n'est pas absolument satisfait. Mais on devine pourquoi ce docteur est si difficile : c'est qu'il est amoureux et jaloux de la sœur de Berlin. Quant à moi, je tiens ces deux filles du Titien, avec la Vénus de Milo, la Nuit de Michel-Ange, la Joconde de Léonard, l'Antiope du Corrège, et quelques autres, chacune en son genre, pour les femmes les plus enivrantes et les plus irrésistibles que j'aie connues depuis le temps de Périclès. À ces cela, peu importe que cette superbe créature ait été la fille du Titien, ou peut-être bien plutôt sa maîtresse, car on retrouve ce type, si non absolument les mêmes traits, dans une foule de ses compositions. » La Fillette à la cassette a fait partie de la galerie d'Orléans ; elle a été payée 400 guinées par lady Lucas, devenue depuis comtesse de Grey. Elle a été gravée plusieurs fois, notamment par M. Delangle, dans l'Histoire des peintres de toutes les écoles.

CASSEUR, EUSE s. (ka-seur, eu-ze — rad. casser). Celui, celle qui casse : Un casseur de vitres. J'ai quelquefois déploré le sort du porteur d'eau et du casseur de pierres ; je n'ai pas souvenir de l'avoir ennuï. (Toussaint.) Je les appelle des casseurs de moines, ceux qui passent leur vie à fouiller la terre, tels que les vignerons. (Proudh.) || Celui, celle qui casse beaucoup par maladresse : Cette domestique est une grande casseuse.

— Fam. Casseur d'assiettes, Homme tapageur, querelleur : Il met sa casquette de travers comme un casseur d'assiettes. On a dit primitivement casseur d'acier, mais le sens a changé avec l'expression : Le casseur d'acier était un homme vigoureux, comme l'indiquait bien le travail métaphorique auquel il se livrait ; le casseur d'assiettes est un querelleur, comme il le prouve par son action. || Grand casseur de raquettes, Homme fort et vigoureux, comme est le joueur de paume qui casse des raquettes en lançant la balle.

— Adjectiv. Qui casse beaucoup par maladresse : Cette bonne est bien casseuse.

— Pop. Brusque, hardi, tapageur, par caractère ou par fanfaronnade : Un air casseur. Une tournure casseuse. Ce trompette a l'air très-casseur. (Alex. Dumas.) Le soldat anglais vaut autant et plus, si vous voulez, que notre tirailleur de Vincennes, mais il n'en aura jamais l'élasticité de mouvements ni l'allure déterminée et casseuse. (Nadar.) La manière dont il se coiffe lui donne un air casseur. (R. de la Barre.)

— Argot. Casseur de portes, Voleur avec effraction.

CASSEURS DE PIERRES (LES), tableau de M. Courbet. Cette toile, l'une des plus énergiques et des plus significatives qu'ait peintes M. Courbet, fit grand bruit au salon de 1850, où elle figura pour la première fois. Voici quel est le sujet : Un vieux cantonnier, courbé par l'âge et par le travail, vêtu d'un pantalon et d'un gilet rapiécés, la tête coiffée d'un chapeau déformé, est accroupi sur un tas de pierres, le marteau levé, accomplissant son labeur monotone avec une tranquillité que rien ne vient distraire. Près de lui, un jeune garçon, vu de dos, porte une lourde corbeille de gravier, sur le revers de la route que domine un coteau nu et triste qui monte jusqu'au haut du cadre. À droite, on voit un coin de ciel bleu. Cette scène, du réalisme le plus accentué, a quelque chose de navrant. « L'attitude du vieillard, a dit M. Paul Rochery (*Politique nouvelle*, 1851), le mouvement mécanique de ses deux bras, brisés depuis tant d'années à une même tâche, sont d'une vérité saisissante. L'enfant, à gauche, rappelle le faire de certains Murillo et de quelques Le Nain. Qu'il est triste, ce travail sans intelligence et sans fin du pauvre prolétaire ! Cet enfant va remplacer dans cette vie de misère le vieillard prêt à en sortir. La mort saisit le vif, comme disent les légistes : point d'interruption, point de relâche. Ils sont là deux travaillant au même labeur, et ils ne sont pas ensemble. Ils ne se parlent pas, ils se connaissent à peine. Machines vivantes, dont l'âme étouffée au berceau ne va pas au delà de cette tâche ingrate ! Hélas ! cela est trop vrai, bien senti, bien rendu. Quelques détails pèchent : le fond vert est lourd et ne fuit pas. Les mains du vieillard sont du même ton que le bloc de grès qu'il brise sous son marteau. »

L'appréciation de M. Zacharie Astruc est plus ingénieuse encore : « Cette page singulière, tout à fait extraordinaire comme fermeté de travail, belle de dessin, d'un coloris simple, se placera à côté des Philosophes de Ribera, des Pous de Velazquez, des Pouilleux de Murillo, car ces grands maîtres aimaient les pauvres et ne craignaient pas de les chanter. Je crois qu'il est impossible d'être plus fortement impressionné. Cela est grand comme les plus grandes choses, dans un ton spécial de sauvage tristesse qui est tout particulier au peintre. Courbet, considérant cette œuvre qu'il affectionne, nous disait avec un doux sourire : « Pauvres gens ! j'ai voulu résumer leur vie dans l'angle de ce cadre : n'est-ce pas qu'ils ne voient jamais qu'un petit coin de ciel ? » Cette parole fait l'éloge de son cœur bien mieux que toutes les phrases de rhétorique peintes pour le plus grand ennui de l'humanité. » Mais écoutons ce que Proudhon dit de ce tableau, dans son livre sur l'Art et sa destination sociale : « Les Casseurs de pierres sont une ironie à l'adresse de notre civilisation industrielle, qui tous les jours invente des machines merveilleuses pour labourer, semer, faucher, moissonner, battre le grain, moudre, pétrir, filer, tisser, coudre, imprimer, fabriquer des clous, du papier, des épingles, exécuter toutes sortes de travaux, souvent compliqués et délicats, et qui est incapable d'effranchir l'homme des travaux les plus grossiers, les plus pénibles, les plus répugnants, apanage éternel de la misère. Nos machines en général, chefs-d'œuvre de précision, ont plus d'habileté que nous-mêmes ; elles font mieux que nous, pour peu que ce que nous leur demandons exige d'intelligence et même d'art ; une fois en mouvement, elles nous remplacent avec un immense avantage. Il n'y a qu'un reproche à leur faire : elles ne se meuvent pas d'elles-mêmes ; elles ont besoin qu'on les surveille, qu'on les gouverne et même qu'on les serve. Or, quel est le serviteur des machines ? l'homme. L'homme serf, tel est le dernier mot de l'industrialisme moderne. Il y a longtemps que le problème de la spéculation capitaliste, consistant à reporter chaque année au compte du capital les salaires économisés des ouvriers, serait résolu, si la mécanique avait pu, de son côté, résoudre celui du mouvement perpétuel ; si, en définitive, le moteur originel de l'industrie pouvait être autre que l'homme... Voilà, direz-vous, bien de la philosophie à propos d'un tableau ! Qui empêche d'inventer une machine à casser les pierres, comme on en a inventé une pour les scier ? M. Courbet n'aurait eu alors rien à dire. — A quoi je réponds : Courbet eût tout simplement modifié son sujet, car l'idée serait demeurée exactement la même, le problème étant insoluble. Une invention en appelle une autre ; de sorte que, pour esquiver toute main-d'œuvre, nous tombons dans le machinisme universel, aussi introuvable que le mouvement perpétuel. Sans doute, on ferait une machine pour casser des pierres ; mais, pour être conséquent au point de vue du capitalisme, il en faudrait

une autre pour les extraire de la carrière une autre pour les charger, une pour les vider et les conduire, une encore pour les répandre ; ce qui n'aurait pas de fin... Les personnages qui figurent dans le tableau de Courbet sont au nombre de deux : un jeune homme de dix-huit ans et un vieillard de soixante. Avant d'examiner la peinture, dites-moi lequel de ces deux hommes vous semble devoir exprimer le mieux la servitude et la misère ? Le vieillard assurément ; la vieillesse ajoute au malheur et à l'indigence, tandis qu'il n'est pas d'afflictions que ne rachète la jeunesse. Eh bien ! vous vous êtes trompé ; regardez maintenant. Ce vieillard à genoux, courbé sur sa rude tâche, qui casse des pierres au bord du chemin, avec un marteau à long manche, attire certainement votre compassion. Sa figure immobile est d'une mélancolie qui va au cœur. Ses bras enroulés se lèvent et tombent avec la régularité d'un levier. Voilà bien l'homme mécanique ou mécanisé, dans la désolation que lui font notre civilisation splendide et notre incomparable industrie. Pourtant cet homme a eu des jours meilleurs, puisqu'il a vécu ; si le présent est pour lui sans illusion, sans espérance, il a du moins pour s'entretenir ses souvenirs, ses regrets, et ce n'est pas rien que d'avoir à se remémorer quelque chose ; tandis que ce déplorable garçon qui porte des pierres ne saura rien des joies de la vie ; enchaîné avant le temps à la corvée, déjà il se déçoit ; son épaule se déjette, sa démarche est affaissée, son pantalon tombe ; l'insouciance misère lui a fait perdre le soin de sa personne et la prestesse de ses dix-huit ans. Broyé dans sa puberté, il ne vivra pas. Ainsi le servage moderne dévore les générations dans leur croissance : voilà le prolétariat ! Et nous parlons de liberté, de dignité humaine ! nous déclarons contre l'esclavage des noirs, que leur qualité de bêtes de somme garantit au moins contre cet excès d'indigence ! Plût à Dieu que nos prolétaires fussent matériellement aussi bien traités que les noirs ! Sans doute, il ne serait pas tout à fait juste de juger d'après ce triste échantillon le grand peuple aux dix millions d'électeurs souverains ; mais en est-il moins vrai que c'est là une des faces honteuses de notre société, et qu'il n'est pas un de nous, citadin ou paysan, ouvrier ou propriétaire, qui ne puisse un jour, par un accident de fortune, se voir réduit là ? La condition des casseurs de pierres est celle de plus de six millions d'âmes en France ; vantez donc votre industrie, votre industrie philanthropique et votre politique ! Un critique, d'une école qui n'est pas la nôtre, a dit des Casseurs de pierres que ce tableau était en son genre un chef-d'œuvre. J'accepte ce jugement. Le genre auquel appartiennent les Casseurs de pierres est aujourd'hui le genre le plus élevé, le seul admirable. Que manque-t-il à cette toile pour qu'elle réunisse tous les suffrages ? Précisément d'être en son genre moins achevée. Si Courbet, par exemple, était aussi amoureux de l'antithèse que Victor Hugo, rien ne lui eût été plus facile que de créer dans son tableau un contraste : il aurait placé les casseurs de pierres à côté de la grille d'un château ; derrière cette grille, en perspective, un vaste et superbe jardin ; au fond, l'habitation du maître, avec terrasse, portique, statues de marbre représentant Vénus, Hercule, Apollon et Diane. Cela eût produit son effet. Courbet a préféré la grande route toute nue, avec son désert et sa monotonie ; en quoi je suis tout à fait de son sentiment. La route solitaire est d'une bien autre poésie que ce contraste affecté de l'opulence et de la misère. C'est là qu'habite le travail sans distraction, la pauvreté sans fêtes et la tristesse désolée. » Proudhon termine par cette curieuse anecdote : « Des paysans qui avaient eu l'occasion de voir le tableau de Courbet auraient voulu l'avoir pour le placer, devinez où ? Sur le maître-autel de leur église. Les Casseurs de pierres valent une parabole de l'Evangile : c'est de la morale en action. » C'est un grand bonheur et un grand honneur pour un artiste que de voir ses œuvres interprétées et commentées par un penseur tel que Proudhon. L'auteur des Casseurs de pierres n'a sans doute pas eu la prétention de renfermer dans son cadre les grandes idées philosophiques et sociales qu'en a fait sortir son illustre compatriote ; il s'est borné à peindre sincèrement, énergiquement, le triste spectacle qui s'est offert à sa vue ; et c'est justement parce qu'il ne s'est préoccupé d'aucune théorie, qu'il s'est montré si vrai, si saisissant. Les Casseurs de pierres ont reparu à l'Exposition universelle de 1855 et à l'exhibition de l'œuvre complète du maître, en 1867. Il en a été fait une assez bonne lithographie.

CASSE-VESSIE s. m. Phys. Instrument tout semblable au casse-bouteille et servant à la même expérience, mais dans lequel la plaque de verre à casser est remplacée par un morceau de vessie tendu et lié de façon à empêcher l'introduction de l'air. || Pl. casse-veffie.

CASSIA s. m. (ka-si-a). Bot. Nom latin du genre casse, adopté par les botanistes qui préfèrent la nomenclature latine.

CASSIANI (Julien), poète et littérateur italien, né à Modène en 1712, mort en 1778. Il fut directeur du collège des Nobles de Modène. Ses poésies, élégantes et correctes, mais sans originalité, ont été réunies sous le titre de *Saggio di rime* (Lucques, 1770).

CASSIANUS BASSUS ou **CASSIUS BASSUS**, agronome grec, né en Bithynie. Il vivait dans le III^e ou le IV^e siècle de notre ère. On lui attribue un livre intitulé *Géoponiques*, recueil intéressant des procédés d'agriculture et des détails de l'économie rurale chez les anciens. La meilleure édition de cette compilation curieuse est celle de Leipzig (1781, 4 vol. in-8°). M. Caffarelli a publié un *Abrégé des Géoponiques* (Paris, 1812.) Parmi les auteurs à qui l'on a aussi attribué cet ouvrage, nous citerons l'empereur Constantin Pogonat, Constantin Porphyrogénète, Vindanius et Cassius Dionysius.

CASSICAN s. m. (ka-si-kan — contract. des mots *cassique* et *toucan*). Ornith. Genre de passereaux, qui présente à la fois des analogies avec les cassiques et avec les toucans : *Tous les CASSICANS sont originaires des terres australes ; le plus rapace de tous est le CASSICAN flûteur.* (Gérard.) *Le CASSICAN a environ treize pouces de long.* (V. de Bomare.) *Le CASSICAN réveilleur pousse pendant la nuit des cris assez forts.* (P. Gervais.)

— s. m. pl. Famille de passereaux conirostres, comprenant les genres cassican, phonygame, vangue, batara et myophone. Il Groupe de passereaux, renfermant les cassicans proprement dits et les calybes.

— Encycl. Les *cassicans*, dont le nom, emprunté par moitié aux cassiques et aux toucans, rappelle leurs analogies avec ces deux genres, ressemblent en effet aux cassiques par la forme du corps et par l'échancrure du front, aux toucans par la conformation du bec. Ils forment, dans l'ordre des passereaux et dans le groupe des conirostres, un genre intermédiaire entre les corbeaux et les piegricches. Omnivores comme les premiers, ils ont des autres la voix criarde et les habitudes bruyantes. Leurs caractères sont les suivants : bec grand, conique, droit et rond à sa base, entamant les plumes du front par une échancrure circulaire ; narines petites et comme linéaires, non entourées d'un espace membraneux ; ailes médiocres ou longues, ayant leurs quatre premières rémiges étalées et la sixième ou la cinquième dépassant les autres. Les *cassicans* ont le port et la taille de nos corbeaux ; les uns sont noirs comme ces derniers, d'autres gris cendré comme les corneilles. Quelques petites espèces, grosses comme nos pies, sont variées de noir et de blanc. Tous ces oiseaux sont originaires des terres australes. Leurs mœurs sont peu connues. Ils sont omnivores, et poursuivent même les petits oiseaux. On distingue le *cassican flûteur*, le plus rapace de tous, mais dont la voix est plus douce, et qui habite la Nouvelle-Guinée, et le *cassican réveilleur*, de l'île Norfolk, qui pendant la nuit pousse des cris assez forts.

CASSICULE s. m. (ka-si-ku-le — dimin. de *cassique*). Ornith. Syn. de *CASSIQUE*. V. ce mot.

CASSIDAIRE s. m. (ka-si-dé-re — du lat. *cassida*, casque). Antiq. rom. Sorte d'intendant chargé, dans l'armée romaine, de l'entretien et de la conservation des casques.

— s. f. Moll. Genre de mollusques gastéropodes marins, à coquille univalve, formé aux dépens des casques, et comprenant une douzaine d'espèces vivantes ou fossiles : *Les CASSIDAIRE ont la plus grande analogie avec les casques.* (Deshayes.)

— s. f. pl. Entom. Tribu d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des cyclophorés, ayant pour type le genre *casside* : *Les CASSIDAIRE ont remarquables par la variété de leurs formes.* (Duponchel.)

— Encycl. Moll. Le genre *cassidaire* est très-voisin des casques, aux dépens desquels il a été formé ; il s'en distingue surtout par sa coquille moins convexe, plus cylindrique, à canal plus étroit, plus allongé et moins recourbé en dessus. L'animal est le même dans les deux genres ; il ressemble à celui des buccins, mais avec un pied plus développé. On connaît une douzaine de *cassidaires*, dont quatre seulement sont encore vivantes et habitent la Méditerranée et l'océan Indien. La plus connue est la *cassidaire* échinophore, belle coquille commune dans la Méditerranée, et dont la *cassidaire* tyrrhénienne n'est qu'une variété. Les deux tiers des espèces sont fossiles et se trouvent dans les terrains tertiaires.

— Entom. Ces coléoptères forment une tribu de la famille des chrysomèles, caractérisée comme il suit : antennes très-rapprochées à leur insertion à la partie supérieure de la tête, droites, quelquefois un peu renflées graduellement vers le bout ; bouche inférieure et enfoncée ; yeux entiers ; palpes courts, presque filiformes ; pattes courtes, contractiles, à tarses déprimés. Elle se divise en deux groupes, les *cassidites* et les *hispidites*. Le premier se subdivise à son tour en deux sections : l'une, renfermant le genre *casside*, dont toutes les espèces ont la tête entièrement cachée par le corselet ; l'autre, formée par le genre *imaticide*, qui comprend les espèces dont la tête est libre ou découverte. Quant au groupe des *hispidites*, il est constitué par le genre *hispe*. Mais ces trois grands genres ont été subdivisés par les auteurs modernes et ont servi à former une quarantaine de nouveaux types génériques. La tribu des

cassidaires renferme aujourd'hui près de cinquante espèces, dont un dixième au plus se trouve en Europe. Le plus grand nombre appartient aux contrées les plus chaudes de l'Amérique ; c'est là aussi que se rencontrent les plus belles et les plus grandes espèces. Presque toutes les *cassidaires*, du reste, sont aussi remarquables par leurs formes caractéristiques que par leurs couleurs éclatantes. Leurs mœurs, surtout à l'état de larves, sont très-curieuses ; nous renverrons, sur ce sujet, au genre *casside*, qui a été le mieux étudié.

CASSIDE s. f. (ka-si-dé — lat. *cassida*, même sens). Antiq. Casque de cuivre, de fer ou d'acier, que portaient les soldats romains. Il On dit aussi *CASSIS*.

— Littér. ar. Pièce de vers dans le genre guerrier et sentimental. Il On écrit aussi *CACIDE* et *GHAEZEL*.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des chrysomélides ou des cyclophorés, et type de la tribu des *cassidaires*, renfermant environ cinquante espèces, presque toutes vivant en Europe ou en Afrique : *La dénomination vulgaire de scarabées-tortues, que portent les CASSIDES, donne une juste idée de leur conformation.* (Duponchel.) *Il en de plus singulier que les larves de la CASSIDE.* (V. de Bomare.)

— Bot. Syn. de SCUTILLAIRE ou TOQUE. V. SCUTILLAIRE.

— s. m. Ornith. Genre de passereaux, formé aux dépens des cassiques, et syn. de SCAPHIDURE.

— Encycl. Entom. Les *cassides* sont des insectes coléoptères, de la famille des chrysomèles. On les désigne sous le nom vulgaire de *scarabées-tortues*. Chez ces insectes, en effet, le corselet et les élytres, qui sont très-dilatés, forment par leur réunion une sorte de test ou de bouclier arrondi, ovoïde ou triangulaire, convexe en dessus, souvent transparent et poreux. L'insecte retire et abrite sous ce bouclier, comme la tortue sous sa carapace, sa tête, son corps et ses pattes. A ce moyen de défense, les *cassides* en ajoutent d'autres que leur suggère leur instinct. Ainsi ces coléoptères, qui se servent peu de leurs pattes et de leurs ailes, et dont les mouvements sont toujours très-lents, passent la plus grande partie de leur vie à l'état d'immobilité complète sur les tiges ou sur les feuilles des plantes dont ils se nourrissent, et à la surface desquelles ils semblent collés. La couleur verte de quelques espèces concourt encore à tromper l'ennemi, qui prend les *cassides* pour des excroissances végétales. Ces insectes, dit Duponchel, au moins les espèces d'Europe, se trouvent, au commencement de l'été, sur les artichauts, les chardons et les menthes. Les femelles déposent sur les feuilles de ces plantes des œufs oblongs qu'elles rangent les uns auprès des autres, de manière à former de petites plaques qu'elles recouvrent parfois d'excréments, sans doute dans le double but de les soustraire à la vue et de protéger les larves au moment de leur naissance. Ces larves présentent une particularité remarquable : leur queue se termine par une fourche à deux branches, entre lesquelles se trouve l'anus. Les excréments, à leur sortie du corps, se déposent sur cette fourche, s'y accumulent et finissent par former une sorte de carapace ou de toit solide et mobile, que la larve traîne ordinairement après elle, mais sous lequel elle peut se retirer entièrement au moment du danger, de telle sorte qu'on n'aperçoit plus à sa place qu'un tas d'ordure. Lorsque cette larve est au moment de se transformer en nymphe, elle se débarrasse de cette couverture, qui lui devient inutile. Au bout d'une quinzaine de jours, la nymphe passe à son tour à l'état d'insecte parfait. Le genre *casside* est très-nombreux ; malgré les démembrements qu'il a subis, il renferme encore environ cinquante espèces, presque toutes d'Europe ou d'Afrique. Elles sont souvent remarquables par la variété et la bizarrerie de leur forme, ainsi que par la vivacité et l'éclat métallique de leurs couleurs. Plusieurs espèces se trouvent aux environs de Paris.

CASSIDÉE s. f. (ka-si-dé — du lat. *cassida*, casque). Moll. Syn. de *CASSIDAIRE*. V. ce mot.

CASSIDEH s. m. (ka-si-dé). Littér. Espèce de poème élégiaque rimé, en usage chez les Persans.

CASSIDÉMYIE s. f. (ka-si-dé-mi-i — de *casside*, et du gr. *myia*, mouche). Entom. Genre d'insectes diptères brachocères, comprenant une dizaine d'espèces, qui toutes vivent en France.

CASSIDITE adj. (ka-si-di-te). Entom. Qui ressemble à une *casside*.

— s. f. pl. Groupe d'insectes, de la tribu des *cassidaires*, renfermant les genres *casside* et *imaticide*.

— Moll. Qui ressemble ou qui se rapporte aux casques.

— s. f. pl. Famille non adoptée de mollusques gastéropodes, renfermant les genres *cassque*, *cassidaire* et *ricinule*.

— s. f. Zooph. Nom donné aux *cassidules* fossiles.

CASSIDOCARPE s. m. (ka-si-do-kar-pe — du lat. *cassida*, casque, et du gr. *karpas*, fruit). Bot. Syn. d'ASTÉRISCIÉ.

CASSIDOINE s. f. (ka-si-doi-ne). Antiq. Pierre précieuse dont les anciens se servaient pour faire des vases.

CASSIDULE s. f. (ka-si-du-le — dimin. du lat. *cassida*, casque). Moll. Syn. de *PYRULE*. V. ce mot.

— Zooph. Genre d'échinides, voisin des nucléolites, et comprenant, dans son acception la plus large, une dizaine d'espèces, presque toutes fossiles : *La CASSIDULE aplatie.*

CASSIDULINE s. f. (ka-si-du-li-ne — dimin. de *cassidule*). Moll. Genre de foraminifères à coquilles microscopiques, arrondies, spirales, comprenant quatre espèces, dont une vit dans la Méditerranée.

— Zooph. Syn. de *CASSIDITE*, genre d'échinodermes fossiles.

CASSIE s. f. (ka-si — corrupt. d'*acacia*). Bot. Nom vulgaire de l'*acacia* de Farnèse, arbrisseau de serres, dont les petites fleurs, jaunes, de forme sphérique, exhalent un parfum des plus suaves : *La durée de la CASSIE est très-longue.* (A. Du Breuil.)

— Encycl. La *cassie* de Farnèse (*acacia Farnesiana*), désignée aussi sous le nom impropre de *casse* du *Levant*, est un arbrisseau de la famille des légumineuses et de la tribu des mimosées. Il s'élève à la hauteur d'environ 5 m. ; ses rameaux épineux portent de petites fleurs jaunes, odorantes, groupées en bouquets globuleux et s'épanouissant vers la fin de l'été. Originaire de l'Inde, la *cassie* est depuis longtemps cultivée dans nos jardins comme plante d'agrément. Mais, sous le climat de Paris, elle exige l'orangerie pendant l'hiver. Il n'en est pas de même dans le midi de la France, du moins dans les régions les plus chaudes, comme les environs de Cannes, dans le Var. Là cet arbrisseau croît parfaitement en plein air ; il y est même l'objet de cultures assez étendues, à cause de ses fleurs, dont la parfumerie fait une assez grande consommation. On le multiplie au moyen de graines semées en pépinière au printemps. Mais l'enveloppe de la graine est si dure, que l'on a soin, pour hâter la germination, de l'user par le frottement ou même de l'entailler sur une de ses faces, avant de la confier au sol. Au bout d'une année, les jeunes plants sont assez forts pour être plantés à demeure. On choisit pour cela des terrains riches, bien exposés au soleil et surtout abrités contre les vents du nord. Tous les ans, on taille l'arbrisseau de manière à ne laisser qu'une douzaine ou au plus une quinzaine de bourgeons, et, quand ceux-ci ont porté fleur, on les coupe à la base, et on choisit à côté un autre bourgeon de remplacement. La durée de la *cassie* est très-longue ; des pieds âgés d'un demi-siècle sont souvent encore très-vigoureux. Dès le premier été qui suit la plantation à demeure, l'arbrisseau donne déjà quelques fleurs ; mais c'est vers la cinquième année seulement qu'il est en plein rapport. La récolte annuelle a lieu pendant les mois de septembre et d'octobre. Les fleurs, séchées convenablement, conservent tout leur arôme ; mais, en général, on les livre fraîches aux parfumeurs. Les graines de la *cassie* sont acres. L'écorce de la racine, qui exhale une odeur alliée, est fortement astringente, et passe pour un excellent remède dans le traitement des fièvres adynamiques. La *cassie* est rangée par plusieurs botanistes dans le genre *vachelle*.

CASSIÉ, ÊE adj. (ka-si-é — du lat. *cassia*, casse). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la casse.

— s. f. pl. Tribu de la famille des légumineuses, ayant pour type le genre *casse*.

CASSIEN (Jules), hérésiarque du IV^e siècle, chef de la secte des docètes. Il avait puisé sa doctrine dans la philosophie de Platon ; il enseignait qu'une intelligence émanée de Dieu s'était révélée aux hommes, mais en s'unissant seulement à l'âme, et que le Fils de Dieu n'avait pris que les apparences d'un corps humain. Dans un écrit sur *la continence*, il condamnait l'union des sexes et vantait l'état des eunuques comme éminemment propre à nous rapprocher de la perfection. Saint Jérôme, dans son catalogue des écrivains ecclésiastiques, parle d'un *Cassien*, qui était chrétien et qui avait composé une *Chronographie*.

CASSIEN (saint), fut maître d'école à Imola et souffrit le martyre sous Diocèse, ou, selon d'autres, sous Julien l'Apostat, au IV^e siècle de notre ère. Dénoncé comme chrétien, il refusa de sacrifier aux idoles ; et, comme on savait que ses élèves avaient souvent eu à se plaindre de sa sévérité, il fut exposé nu au milieu de deux cents enfants, dont les uns le frappèrent au visage avec leurs tablettes, les autres percèrent sa chair de leurs stylets ou traguèrent sur son corps des caractères sanglants. Cassien périt au milieu de cet affreux supplice. La fête de saint Cassien, patron des écrivains et des maîtres d'école, se célèbre le 5 août. — On compte encore deux autres saints du nom de *Cassien* : l'un, qui était greffier du prétoire à Tanger, fut martyrisé en 298 ; l'autre fut évêque d'Autun et mourut dans le IV^e siècle.

CASSIEN (Jean), écrivain ascétique, fondateur du monastère de Saint-Victor à Marseille, né vers 350, on ne sait en quel lieu (les bénédictins le supposent Gaulois), mort vers 440. Dans sa première jeunesse, il embrassa la vie monastique dans un couvent près de Bethléem, visita dans la suite les solitaires de

la Thébaïde, puis se rendit à Constantinople, où il s'attacha à saint Jean-Chrysostome, qui le choisit pour diacre et qu'il suivit dans son exil à Rome (404). Il finit par se fixer à Marseille, où il fonda la célèbre abbaye de Saint-Victor. Il y termina ses jours au milieu des moines qui avaient commencé à s'établir dans cette partie de la Gaule, et écrivit pour eux ses traités sur la vie monastique, dont il fut en quelque sorte le théoricien. Ses principaux écrits sont : *Institutions monastiques ; Conférences avec les Pères du désert ; De l'Incarnation, etc.* Le second de ces ouvrages n'a pas paru irréprochable ; on y trouve quelques traces des opinions orientales sur les démons et sur les anges, et surtout certaines idées sur l'efficacité de la volonté de l'homme pour triompher du monde et de soi-même, qui parurent en opposition avec les opinions sur la grâce divine que saint Augustin faisait prévaloir. La Gaule devint alors le centre d'une sorte de pélagianisme mitigé qu'on nomma *semi-pélagianisme*, et dont Cassien fut considéré comme le chef. Toutefois, s'il fut attaqué, aucun décret ne fut jamais rendu contre lui, et ses ouvrages ont continué à servir de guide aux diverses générations de moines qui se sont succédés depuis. Saint Benoît et saint Dominique font de lui le plus grand éloge. La meilleure édition des œuvres de Cassien est celle de Leipzig (1792).

CASSIEN (Victor-Désiré), dessinateur français, né à Grenoble en 1808. Cet artiste habile a illustré merveilleusement la plupart des ouvrages pittoresques et descriptifs publiés en Dauphiné, sur cette belle province, depuis 1836 jusqu'en 1856, notamment : le *Guide du voyageur à la Grande-Chartreuse ; l'Album du Dauphiné ; la Description des mollusques fluviatiles et terrestres du département de l'Isère ; l'Iconographie de la fontaine monumentale élevée à Chambéry ; l'Album du Vivarais ; l'Ornithologie du Dauphiné ou Description des oiseaux observés dans les départements de l'Isère, de la Drôme, des Hautes-Alpes et contrées voisines*, par Hipp. Bouteille, pharmacien. Ce dernier ouvrage est en 2 vol. in-8° (Grenoble, 1843).

CASSIENS, en latin *Cassii*, peuple de l'ancienne Grande-Bretagne, occupant le territoire qui forme de nos jours les comtés de Buckingham, de Bedford, d'Oxford et d'Hertford.

CASSIER v. a. ou tr. (ka-sié). Forme ancienne du mot *CASSER*. Il Signifiait aussi Tourmenter.

CASSIER s. m. (ka-sié). Typogr. Armoire ou l'un des casiers. Il Ancien nom des ouvriers compositeurs appelés aujourd'hui *RAQUETIERS*.

CASSIER s. m. (ka-sié — du lat. *cassia*, casse). Bot. Nom vulgaire du cannélier, *cassia fistula* des botanistes, que l'on appelle plus spécialement *cassier franc*. Il *Cassier des Poitevins*. Syn. de *CASSIS*. Il *Cassier puant*. Syn. de *CASSE PUANTE*.

CASSIERE s. f. (ka-siè-re). Bot. Syn. de *CANSJÈRE*. V. ce mot.

CASSIGIAT s. m. (ka-si-ji-a). Mamm. Nom vulgaire d'une espèce de phoque.

CASSIGNEL ou **CASSINEL** (Gérarde), fille du premier officier de la chambre de Charles VI. Toute jeune encore, elle était remarquée déjà pour les charmes de son visage, les grâces de son esprit précoce ; c'était un vrai petit prodige au loin renommé, partout vanté. Isabeau voulut l'attacher à sa personne et en fit une de ses demoiselles d'honneur. Or Charles VII, alors, n'était encore qu'un enfant ; il avait l'âge de Gérard, et Gérard devint la compagne de ses jeux, bientôt sa compagne inséparable, son amie... d'avantage encore dit l'histoire : la dame de ses pensées, son amoureuse. « Le roi et son fils, dit Juvenal des Ursins, après qu'ils eurent été à Notre-Dame, en 1414, pour faire leurs offrandes et dévotions, partirent de Paris, et étoient le dauphin bien joli, et avoit un bel estendard tout battu d'or, où avoit un K, un cygne et un L. La cause étoit pour ce qu'il y avoit une damoiselle moult belle qu'on nommoit la Cassinelle, de laquelle on disoit le dauphin amoureux. »

Or, en cette année 1414, et tandis que le fils de Charles VI s'amusait au jeu de l'amour et des rébus, les mailloins se battaient encore dans les rues de Paris, les Bourguignons et les Armagnacs, tour à tour, accablant, affamant leur pays. Isabeau de Bavière, dans l'ombre, élaborait avec soin les articles du traité par lequel elle vendait le trône à Henri V, au détriment de l'enfant amoureux, et l'Angleterre apprêtait ses armes pour faire valoir ce traité. Mais le bâtard Dunois et le comte de Richemond apprêtaient aussi les leurs. Jeanne avait trois ans, et songeait peut-être déjà à tenir en ses petites mains l'étendard fleurdélysé que si haut elle portera, que si vaillamment elle défendra quinze ans après.

CASSIMOF, ville de Russie. V. *KASSIMOV*.

CASSIN s. m. (ka-sain). Techn. L'une des parties accessoires des métiers à la tire, consistant en un châssis qui supporte un grand nombre de poulies très-minces, disposées graduellement par rangées. Il Seau pour la teinture de la soie.

— Péch. Piège pour prendre les crustacés marins.

CASSIN (Eugène), né à Sens en 1796, mort en 1844. Il se fit une certaine réputation parmi les gens de lettres et les philanthropes, en qualité d'agent de la plupart des sociétés littéraires ou des associations de bienfaisance de Paris. Dans beaucoup de circonstances, il paya de sa personne pour prendre part à des actes de philanthropie. Il obtint la croix de la Légion d'honneur en 1837.

CASSIN (André-François-Magdeleine), écrivain et fonctionnaire de l'Université, né en 1795 à Saint-Georges-de-Livoye (Manche), mort en 1853. Licencié en droit et agrégé de l'Université, il suivit la carrière de l'enseignement, et devint successivement régent de mathématiques et de philosophie au lycée Louis-le-Grand, professeur de philosophie dans les collèges de Tournon et d'Avignon, censeur du collège de Caen, inspecteur de l'académie d'Angers, et enfin recteur du département de l'Indre en 1849. Adversaire déclaré de la république de 1848, il fut alors destitué, et quelques mois après rétabli dans ses fonctions, quand triompha la réaction. Il avait conservé un amer souvenir de ce qu'il lui convenait d'appeler les persécutions du parti républicain. Cassin a publié : *Essai sur l'origine de la société civile et sur la souveraineté* (Paris, 1824, in-80). Zélé royaliste, il s'éleva dans cet écrit contre la souveraineté du peuple. On lui doit aussi : *Rapport de la vraie gloire avec la moralité* (Caen, 1834, in-80); *Essai sur la liberté, la prospérité et la souveraineté* (Caen, 1834, in-80); *Sur la poésie considérée spectaculairement dans sa nature, son objet et ses conditions essentielles*.

CASSIN (mont), célèbre montagne du royaume d'Italie, province de la Terre de Labour, à 75 kilom. N.-O. de Naples, sur la route de Rome à Capoue. Cette montagne peu élevée dominait autrefois la ville de *Cassinum*, une de ces opulentes cités qui couvraient le sol de la Péninsule sous la domination romaine, et qui furent complètement ruinées par les fréquentes incursions des barbares. Au bas de la montagne, dont le penchant était couvert par un bois consacré à Vénus, on voit encore les belles ruines d'un amphithéâtre antique et l'emplacement de la maison de Varron, possédée ensuite par Marc-Antoine. Sur le sommet s'élevait un temple consacré à Apollon. Malgré les décrets impériaux, au commencement du vie siècle, le paganisme était encore la religion populaire de cette partie de l'Italie; saint Benoît vint y prêcher le christianisme, excita le zèle de ses néophytes, brûla le bosquet de Vénus, renversa le temple d'Apollon et fit bâtir sur ses ruines une chapelle consacrée à saint Jean-Baptiste (529). L'enceinte d'un bois sacré, l'emplacement d'un temple païen furent le berceau des ordres religieux.

Le monastère qui a succédé au temple est bâti tout au sommet du mont Cassin, et, pour y monter de la petite ville de San-Germano, qui est au bas, il ne faut pas moins d'une heure et demie. Aucun lieu ne pouvait être mieux choisi que cette hauteur pour fuir le monde et se rapprocher du ciel. « Du côté vide, dit M. Taine dans son *Voyage en Italie*, se déploie l'armée des montagnes, rien que des montagnes; ce sont les seuls habitants, elles occupent seules le paysage; derrière elles, d'autres encore, et ainsi plusieurs files. Une d'elles, la tête déchirée, s'avance comme un promontoire, et son long squelette semble un saurien monstrueux accroupi à l'entrée de la vallée. Un tel spectacle laisse bien loin derrière soi les Colisée, les Saint-Pierre, et tous les monuments humains. Chacune a sa physionomie, ainsi qu'un visage animé, mais physionomie inexprimable, parce qu'aucune forme vivante ne correspond à cette forme minérale; chacune a sa couleur : l'une grise et calcinée comme une cathédrale écroulée dans les flammes; d'autres, brunes et rayées par les eaux de longs sillons blancs; les plus lointaines bleues et sereines, les dernières blanchâtres, dans la plus glorieuse robe de lumière vaporeuse, toutes tachetées magnifiquement par leurs voisins et par les nuages mouvantes des nuages; toutes, si diverses qu'elles soient, audacieuses ou reclinées, grandioses ou lugubres, ennoblies par la lumière veloutée qui les couvre et par la grande coupole céleste dont leur énormité les fait dignes. Nulle cariatide ne vaut ces colosses. » C'est dans un endroit si bien fait pour porter au recueillement et à la prière que saint Benoît jeta, en 529, sur l'emplacement d'un temple d'Apollon, les fondements de son monastère. Vu d'en bas, cet édifice a l'aspect d'une citadelle; il en a souvent joué le rôle. Les Lombards le pillèrent en 589; les Sarrasins le brûlèrent en 884; les Normands le saccagèrent plusieurs fois, et enfin les tremblements de terre de 1349 et de 1649 le détruisirent de fond en comble. Malgré tant de désastres, il se releva toujours de ses ruines, et, dans le grand naufrage de la civilisation antique, ses religieux sauvèrent par leurs copies les principaux ouvrages des écrivains grecs et latins. Cependant les moines qui l'habitaient ne donnèrent pas toujours des preuves de leur goût pour les lettres antiques. Boccace raconte que, lorsqu'il visita le monastère, il trouva la bibliothèque ouverte, sans porte, envahie par la poussière, et les livres mutilés par les moines, qui en arrachaient les feuillets pour y

écrire de petits psaumes qu'ils vendaient aux femmes et aux enfants. Mais les lettres n'en doivent pas moins beaucoup de reconnaissance à ces religieux qui, tout en récitant des psaumes, copiaient Homère, Virgile, Horace, Térence, Ovide et Théocrite, encouragés en cela par des papes épris alors du goût des lettres et des arts.

On entre au Mont-Cassin par une longue et sombre grotte faite de cailloux, grotte qui, parait-il, a été l'habitation de saint Benoît. Cette entrée fait paraître encore plus grands la cour et l'escalier du premier parvis, et quand apparaît la basilique triomphante au sommet le plus élevé de la montagne et au milieu de cette solitude sauvage de l'Apennin, c'est une impression dont rien au monde ne peut donner une idée. Cette église, comme toutes celles des monastères d'Italie, est d'une richesse extrême; à l'entrée on voit la statue colossale de saint Benoît, avec celle de sa sœur sainte Scolastique et celle de sa mère sainte Abundantia. Sur la porte du milieu, ouvrage du x^e siècle qui a été fait à Constantinople, on voit gravés en lettres d'argent les noms des terres, des châteaux et des villages qui dépendaient du monastère. La maison est bien moins riche aujourd'hui; de ses 100,000 ducats de rente, il lui en reste à peine 20,000; mais l'hospitalité n'a pas cessé d'être complète et entière, et le voyageur qui y est resté quelques jours ne trouve pas même un tronç ou déposer son offrande, ce qui s'explique par la fortune personnelle des religieux : ceux-là peuvent seuls être admis dans le monastère, qui ont une fortune indépendante. De la vie monastique, il n'est, pour ainsi dire, resté que la vie en commun adoptée par des gens désireux de se vouer à l'étude. Nulle part on ne le peut mieux que dans ce lieu : la solitude, le libre usage d'une belle bibliothèque, tout favorise le travail et la méditation. Cette bibliothèque ne compte que 18,000 volumes; mais elle est très-riche en chartes et en diplômes, curieux monuments de l'histoire politique, militaire, religieuse et monastique des temps passés. Dans un recueil de chartes lombardes, on voit, à la tête de chaque diplôme, une miniature représentant le prince couronné, assis avec le sceptre en main, ou debout avec l'épée et le bouclier, et environné de soldats armés de lances et de moines vêtus de robes de diverses couleurs. Parmi les autographes les plus intéressants se trouve une lettre de Mahomet II au pape Nicolas V, et la réponse du souverain pontife au vainqueur de Constantinople. Pendant ce moyen âge si tourmenté, des princes, des guerriers, des papes, des rois même, entre autres Charolman, frère de Pépin, et Ratchis, roi des Lombards, vinrent terminer leur carrière dans cet asile à l'abri des vicissitudes humaines. Aujourd'hui, le monastère n'est plus que le refuge de moines pieux et savants, où plus d'un naufragé de la politique vient parfois se reposer et se consoler. « On a tout ici, dit M. Taine : les arts, la science, les grands spectacles de la nature. Voilà ce que le vieux monde féodal et religieux avait fait pour les âmes pensives et solitaires, pour les esprits qui, rebûtes par l'apreté de la vie, se réduisaient à la spéculation et à la culture d'eux-mêmes. La race en subsiste encore; seulement ils n'ont plus d'asile, ils vivent à Paris, à Berlin, dans des mansardes; j'en sais plusieurs qui sont morts, d'autres s'attristent et se roidissent; d'autres s'usent et se dégoûtent. La science fera-t-elle un jour pour ses fidèles ce que la religion a fait pour les siens ? Y aura-t-il un Mont-Cassin laïque ? »

CASSINE s. f. (ka-si-ne — dimin. du bas lat. *cassa*, pour *casa*, maison). Petite maison isolée au milieu des champs, où l'on peut se retrancher et s'embusquer. || Syn. de **BLOCKHAUS**.

— Par ext. Petite maison de plaisir hors de la ville : *Vous savez que j'ai la bas une petite cassine au bout de votre grand pré*. (Bér. de Verv.) *M. de Villars s'est allé voir dans sa cassine*.

— Fam. Baraque, mauvaise petite maison : *Habiter une cassine*. || Etablissement mal tenu : *N'allez pas dans cet hôtel, c'est une cassine*. *Vous êtes bien sûr, dit-il à l'aubergiste, que jamais vous ne me renverrez dans votre infâme cassine*. (Champfleury.) || Maison où le travail est rude, dans le langage des ouvriers et des domestiques. || Dans ces divers sens, on dit aussi **BARAQUE**.

— Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des ilicinées, renfermant une douzaine d'espèces, qui croissent presque toutes dans l'Inde ou dans l'Afrique australe : *La cassine à feuilles lisses croît au Cap de Bonne-Espérance*. (V. de Bonmare.) || Nom vulgaire d'une viorne qui croît au Canada, et dont la feuille se prépare en infusion comme le thé; nom de l'infusion elle-même : *On boit dans de grandes calebasses une infusion de cassine*. (Chateaub.) *Mila ne voulait pas qu'on se donnât le temps de servir la cassine au religieux*. (Chateaub.) || Nom vulgaire de la chanterelle, espèce de champignon dans quelques pays. Ce mot viendrait, dit-on, du cette *cass*, chêne, arbre sous lequel croît ordinairement la chanterelle.

CASSINE ou **CASSINO**, bourg du royaume d'Italie, prov. et à 16 kilom. S. d'Alexandrie, sur la rive gauche de la Bormida; 3,500 hab.

CASSINETTE s. f. (ka-si-nè-te). Comm. Etoffe de fabrication anglaise, qui offre la

plus grande ressemblance avec la cachemire et sert aux mêmes usages : *Nos fabriques ne pourraient produire les CASSINETTES, non plus que les cachemirètes, aux mêmes prix que nos voisins*. (Bezon.)

CASSINI (Jean-Dominique), célèbre astronome, né à Perinaldo (comté de Nice) en 1625, mort à Paris en 1712. Son éducation, faite chez les jésuites de Gênes, fut très-soignée, particulièrement sous le rapport littéraire; mais l'astronomie, à laquelle il se trouva accidentellement initié par quelques lectures faites en dehors des leçons de ses maîtres, produisit sur lui une telle impression, qu'il s'y adonna tout entier. Sa vie n'est en quelque sorte composée que d'événements heureux. Dès sa sortie du collège, les protecteurs lui arrivent en foule; il n'y a pas jusqu'aux religieux qui ne s'en mêlent. Le sénateur de Bologne, marquis Malvasia, qui faisait construire un observatoire dans cette ville, l'appelle auprès de lui : il était un peu astrologue, Cassini a le bonheur de le ramener à des études plus sérieuses, et il s'en fait un ami dont l'influence lui vaut, à vingt-cinq ans, l'honneur d'être choisi par le sénat pour succéder à Cavalieri dans la chaire d'astronomie (1650). Bientôt après (1655), il obtient l'autorisation de faire disposer à l'église de Saint-Pétrone un immense gnomon. Ces appareils commencent à être abandonnés en France; mais la grandeur de celui-ci frappa les esprits et servit à la réputation de son auteur. Il est vrai que les observations qu'il put faire à l'aide de son gigantesque instrument permirent de constater avec plus d'exactitude qu'on ne l'avait encore fait la loi du mouvement du soleil, et à confirmer un point fondamental de la théorie de Képler, savoir le ralentissement du mouvement, durant le plus grand éloignement du soleil, et l'accélération durant la période inverse. Il employa cet appareil pour vérifier l'obliquité de l'écliptique, dont il soupçonna la diminution lente, et pour construire une bonne table des réfractations. Il jugeait alors la parallaxe du soleil presque insensible; elle est en effet beaucoup plus petite que ne l'avaient cru ses devanciers. Il trouva depuis, par d'autres méthodes, qu'elle n'est guère que de 10'', ce qui approche de la vérité.

Cassini présentait au pape, vers la même époque, un *Système du mouvement spiral des planètes, dans l'hypothèse de la terre stable*. Il est assez singulier qu'aucun des écrits postérieurs de Cassini ne puisse permettre de décider s'il admettait ou s'il rejetait le système de Copernic. Il paraît avoir suivi toute sa vie cette maxime prudente qu'un propriétaire philosophe a fait graver sur sa maison rue de Rivoli, au-dessous du cadran solaire qui en décore la façade : *Vera intus, media sequere*. Cassini avait fait sur la comète de 1662 une mauvaise dissertation qui néanmoins avait excité l'admiration générale. Lors de l'apparition de celle de 1664, la reine Christine se trouvait en Italie; Cassini, sans observations suffisantes, et d'ailleurs sans méthode pour résoudre le problème, se hasarda imprudemment à prédire à la reine la route que suivrait l'astre, et il eut le bonheur de tomber à peu près juste. De 1664 à 1667, il détermina avec assez d'exactitude les durées des rotations de Jupiter, de Mars et de Vénus, et donna ses premières *Ephémérides* des satellites de Jupiter, qu'il revint et perfectionna plus tard en France.

Louis XIV le mit au nombre des membres de l'Académie des sciences, et le *Journal des savants* publia, bientôt après, sa théorie de la libration de la lune, qui est un de ses bons travaux d'observation. En 1669, le pape, cédant aux sollicitations de la France, permit à Cassini d'accepter la direction de l'Observatoire de Paris. On lui conserva les appointements de ses places en Italie, et Colbert lui fit donner, en France, une pension de 9,000 liv. De 1671 à 1673, il découvrit les satellites de Saturne et détermina les périodes de leurs révolutions. Il avait déjà observé la lumière zodiacale en 1668; il l'étudia de nouveau en 1683, et reconnut qu'elle se trouve dans l'équateur solaire. De 1683 à 1700, il s'occupa de prolonger la méridienne de Picard.

De cette simple énumération des travaux de Cassini, il ressort que ce savant n'a rien ajouté aux théories astronomiques. Il a joué cependant d'une immense réputation, tandis que Picard et Römer, bien mieux doués de l'esprit vraiment scientifique, restaient à peu près obscurs. Du reste Cassini savait les tenir lui-même à l'écart. Cassini, n'étant ni géomètre ni analyste, ne pouvait être qu'observateur : on doit lui accorder ce titre; mais il convient de remarquer, d'une part, que son attachement aux anciennes méthodes ne lui permit pas d'atteindre au degré d'exactitude qu'on pouvait déjà obtenir de son temps, et, de l'autre, que ses observations eurent plus souvent pour objet des phénomènes isolés ou accidentels que ceux qui, plus communs, ne frappent pas le vulgaire, mais retiennent le vrai savant, parce que la découverte des lois qui les régissent est le grand problème de la science. La seule découverte importante qu'il eût pu faire, il la manqua; il aurait eu, parait-il, en même temps que Römer, l'idée qui conduisit ce dernier à la découverte de la vitesse de la lumière. Non-seulement il rejeta cette idée, mais il prit ensuite parti contre Römer.

La rare fortune de Cassini se prolongea pour lui en quelque sorte au delà de la mort; car son fils et son petit-fils, admis à l'Académie des sciences, l'un à dix-sept ans, et l'autre à vingt et un ans, héritant de ses places, de ses honneurs et de son influence, purent veiller à la conservation de sa gloire. Jusqu'en 1800, tous les savants en France restent prosternés devant sa mémoire. Lalande dit de lui : « Ce grand homme fut la principale gloire du règne de Louis XIV dans l'astronomie, et le nom de Cassini est presque synonyme en France avec celui de créateur de l'astronomie; » et Fontenelle, en 1712, longtemps après la publication des ouvrages de Newton et de Halley, accumule les hyperboles les plus outrées pour vanter ses mauvais opusculs sur les comètes. On a de Cassini un grand nombre de mémoires et de dissertations qui n'ont jamais été réunis en un corps d'ouvrage. Nous citerons : *Observationes cometæ* (Modène, 1653, in-fol.); *Opera astronomica* (Rome, 1666, in-fol.), où se trouvent tous les opusculs qu'il avait publiés jusqu'à cette date; *Découverte de deux nouvelles planètes autour de Saturne* (Paris, 1673); *De l'origine et du progrès de l'astronomie* (1693); *Règles de l'astronomie indienne; les Hypothèses et les tables des satellites de Jupiter*. Cassini avait écrit lui-même sa vie, qui a été insérée dans les *Mémoires pour servir à l'histoire des sciences*, par Cassini de Thury.

CASSINI (Jacques), astronome, fils du précédent, né à Paris en 1677, mort en 1756. Il fut reçu, à l'âge de dix-sept ans, membre de l'Académie des sciences. Il parcourut l'Italie, la Hollande, l'Angleterre; se lia dans ce dernier pays avec Newton, Halley, Flamsteed, etc., et fut appelé, en 1696, à faire partie de la Société royale de Londres. De retour en France, il s'adonna entièrement à ses travaux favoris. Savant estimable et laborieux, il est loin cependant de s'être élevé à la réputation où son père est parvenu. L'occupation principale de sa vie fut la continuation des travaux relatifs à la figure de la terre; les résultats qu'il obtint, quoique entachés d'erreurs, n'en sont pas moins restés honorables pour son nom. Il les a publiés en 1720, sous le titre : *De la grandeur et de la figure de la terre*. On a aussi de lui plusieurs mémoires sur divers sujets d'astronomie et de physique, ainsi que des *Éléments d'astronomie* (1740), entrepris sur la demande du duc de Bourgogne.

CASSINI DE THURY (César-François), astronome, fils du précédent, né en 1714, dans la terre de Thury, dont il prit le nom, mort en 1784. Il fut membre de l'Académie des sciences à vingt-deux ans, puis directeur de l'Observatoire. Le recueil de l'Académie contient de lui des mémoires sur l'astronomie, et particulièrement sur la géodésie. Il entreprit de rectifier les travaux de son père et de son grand-père sur cette méridienne qui était comme un monument de famille. Ce fut lui qui commença la fameuse *Carte de France* terminée par son fils Jacques-Dominique, travail immense, dont l'exécution n'a pas demandé moins de quarante-cinq années, et qui a changé la face de notre géographie. Ses principaux ouvrages sont : *Méridienne de l'Observatoire de Paris* (1744); *Description géométrique de la terre* (1775); *Description géométrique de la France* (1784); *Additions aux tables astronomiques de Cassini* (1756), etc.

CASSINI (Jacques-Dominique, comte de), astronome, fils du précédent, né à Paris en 1747, mort en 1845. Il succéda à son père comme directeur de l'Observatoire, entra à l'Académie des sciences et fit partie de l'Institut dès la formation de ce corps. Inquiété un moment pendant la Terreur, il fut nommé par Napoléon sénateur et comte de l'Empire. Il termina la carte de France commencée par son père. Ce beau travail comprend 180 feuilles et mesure 11 m. de hauteur sur 11 m. 33 de largeur. Le comité de Salut public arrêta, en 1793, qu'il serait considéré comme propriété de l'Etat, et qu'on indemniserait les intéressés. Quoique dépassée par la nouvelle carte de France, cette carte peut encore être consultée avec fruit, et elle a d'ailleurs rendu de grands services à une époque où rien de semblable n'existait. Elle a servi de base à la carte qui parut en 1791, par départements, et sur une échelle trois fois moindre, sous le nom d'*Atlas national*. Cassini prit part à la division de la France par départements et publia divers mémoires dans le recueil de l'Académie des sciences.

CASSINI (Alexandre-Henri-Gabriel, vicomte de), magistrat et naturaliste, fils du précédent, né à Paris en 1784, mort du choléra en 1832, conseiller à la cour de cassation et pair de France. Bien que dirigé dès sa jeunesse par son père vers l'astronomie, il abandonna cette science héréditaire dans sa famille, et à laquelle celle-ci avait dû son illustration, et se consacra à l'étude de la botanique, qui lui doit des découvertes importantes. On cite particulièrement son travail *Sur les synanthérées*, où il a établi des genres nouveaux. Lui-même a réuni ses mémoires les plus importants sous le titre d'*Opusculs phytologiques* (1826).

CASSINIE s. f. (ka-si-ni — de Cassini, botan. fr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées et de la tribu des sénecionées,

comprenant une vingtaine d'espèces, qui croissent en Australie.

CASSINIÉ, ÉE adj. (ka-si-ni-é). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux cassinies.

— s. f. pl. Groupe de plantes, de la famille des composées, de la tribu des gnaphaliées, ayant pour type le genre cassinie.

CASSINIS (Jean-Baptiste), homme politique italien, né le 25 février 1806 à Masserano, près de Bielle, en Piémont, mort en 1866. En 1830, il fut reçu agrégé par la faculté de droit de l'université de Turin, près de laquelle il avait soutenu sa thèse de docteur en 1825. Depuis 1828, il exerçait avec une grande distinction la profession d'avocat, et il avait acquis la réputation d'un jurisconsulte éminent, lorsque, en 1848, le suffrage des électeurs de la ville de Turin le fit entrer dans la vie publique en l'envoyant à la chambre des députés. Sa science de la législation et la modération de son caractère lui assurèrent bientôt une grande influence sur la majorité, formée par l'alliance du centre droit (Cavour) et du centre gauche (Rattazzi). Lorsque M. de Cavour, dont il partageait les idées politiques, entra aux affaires en janvier 1860, il appela M. Cassinis à faire partie du ministère, et lui confia le portefeuille de la justice. M. Cassinis fut ainsi le premier garde des sceaux de la monarchie italienne. Il conserva ces fonctions après la mort de M. de Cavour, et resta dans le cabinet Ricasoli jusqu'à la retraite de ce dernier (1^{er} mars 1862). Étant garde des sceaux, il accompagna Victor-Emmanuel dans son voyage à Naples (1860). C'est alors que le roi, voulant reconnaître ses services, le nomma grand-cordon de l'ordre des Saints-Maurice-et-Lazare. Son ambition de ministre fut de réduire à l'unité et d'amalgamer en un seul faisceau les législations diverses du nouveau royaume d'Italie. C'est ainsi qu'il fit admettre dans plusieurs provinces conquises ou annexées, soit la totalité, soit une partie des codes sardes et autres lois organiques. Il prépara un projet de code civil, mais il ne put en poursuivre la réalisation, ayant donné sa démission précisément parce que plusieurs de ses collègues n'étaient pas, comme Cavour, favorables à ces idées de législation uniforme. Après sa sortie du pouvoir, M. Cassinis fut nommé par les députés président de la chambre.

Dans le cours de sa carrière d'avocat, il a écrit un grand nombre de plaidoyers, de mémoires judiciaires, qui se trouvent dans les *Annales de jurisprudence*, recueil entrepris en 1838 par une réunion d'avocats piémontais.

CASSINO s. m. (ka-si-no). Variété du jeu de boston.

CASSINOÏDE s. f. (ka-si-no-i-de — de Cassini, célèbre astronome). Géom. Courbe proposée par Cassini pour remplacer l'ellipse qui représente ordinairement les orbites des planètes, et dans laquelle le produit des rayons vecteurs serait une quantité constante, au lieu que, dans l'ellipse, c'est la somme des mêmes éléments qui jouit de cette propriété. Les astronomes n'ont point admis cette courbe, qui ne s'accorde pas avec les observations.

CASSINOMAGUS, ville de l'ancienne Gaule, dans l'Aquitaine 1^{re}, chez les Lemovices. Le bourg de Chassenon est construit sur l'emplacement des ruines de la vieille cité gauloise.

CASSIODORE, en latin *Cassiodorus* ou *Cassiodorus* (Magnus Aurelius), philosophe, historien, érudit et homme politique de la décadence romaine, né vers 468 de J.-C. à Scylaceum (Squillace), dans la Calabre, d'une vieille famille romaine riche et considérée. Son père avait été secrétaire de l'empereur Valentinien III. On n'a pas de détails sur son enfance; mais son immense instruction annonce qu'il dut recevoir une éducation littéraire très-complète. Il savait le grec mieux qu'aucun de ses contemporains, excepté Boèce; les sept arts libéraux, qui formaient dès lors la base des grandes études, lui étaient familiers; enfin, il possédait une connaissance approfondie de l'écriture sainte, ce qui était, au ve siècle, la science qu'on appréciait le plus. Suivant Denys de Sainte-Marthe (*Vie de Cassiodore*) et le P. Garey (préface de son édition de Cassiodore), Odoacre, roi des Hérules et le successeur d'Augustule sur le trône des empereurs, l'aurait nommé, à vingt ans, comte des largesses sacrées. Quoi qu'il en soit, quand Théodoric, roi des Ostrogoths, eut conquis le nord de l'Italie, Cassiodore, qui avait de l'influence dans le Brutium, sa patrie, et dans la Sicile, qui lui est contiguë, conseilla à ces provinces d'accepter paisiblement la domination nouvelle, et Théodoric, en reconnaissance d'un aussi grand service, lui octroya le gouvernement de la Lucanie et du Brutium. Sa fortune politique ne devait point s'arrêter là. Il devint successivement secrétaire du roi, puis questeur, c'est-à-dire ministre des finances, et enfin maître des offices et préfet du prétoire. L'aménité de ses mœurs et la dignité de son caractère lui avaient attiré la faveur de Théodoric. Ce roi n'était pas hostile à la civilisation; il aimait les lettres et les arts; il comprenait, en outre, la nécessité de se concilier les vaincus, qui formaient la grande majorité de ses sujets. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait appelé Cassiodore à participer aux travaux de son règne. Il s'agissait de réconcilier et de fondre en une seule deux races distinctes par l'origine, par les institutions

et par les goûts. De plus, Théodoric n'entendait pas se brouiller avec les empereurs d'Orient, et, pour atteindre ce but, il fallait ménager les indigènes. Le soin apporté par lui à se tenir en paix avec Constantinople avait d'autres mobiles encore que le désir de conserver l'Italie et de se l'attacher : Théodoric rêvait l'œuvre que devait accomplir Charlemagne, une restauration à son profit de l'empire d'Occident. Il voulait faire de l'Italie le centre des royaumes barbares, étendre sur tous un droit de suzeraineté qu'il laisserait au temps et aux événements le soin de consolider. Cassiodore ne conserva pas sa position officielle jusqu'à la mort de Théodoric; la fin du règne n'était pas aussi belle que le commencement. Le roi des Ostrogoths, devenu vieux et morose, était soupçonneux. Cassiodore, en 524, afin d'éviter le sort de Boèce et de Symmaque, se retira au monastère de Viviers, qu'il avait fondé. Mais à peine Théodoric était-il mort, qu'il revint au pouvoir. Amalasonthe et son fils Athalaric lui conférèrent la charge de préfet du prétoire. Théodat et Vitigès, successeurs d'Athalaric, le conservèrent comme secrétaire. La fin de sa carrière d'homme d'Etat coïncide avec l'expédition de Bélisaire. Il avait soixante-dix ans; il était fatigué et découragé, et il prit le parti de se retirer définitivement à Viviers. Cette ville, bâtie sur une colline aux bords du fleuve Pellène, était une oasis; l'invasion avait respecté ce lieu écarté. Cassiodore en avait fait une ville religieuse en même temps qu'une académie; ce n'était point un monastère, et cependant c'était encore moins une cité ordinaire; il n'y avait que des moines, mais ces moines étaient libres. Au sommet du mont Castel, ceux qui avaient du goût pour la solitude et pour la vie contemplative trouvaient un asile respecté autant qu'agréable à habiter; dans la plaine, on faisait de l'agriculture, on élevait des bestiaux, d'après les préceptes de Columelle et des agronomes les plus autorisés de l'antiquité. A côté s'élevait une sorte d'université, le véritable centre de l'établissement. On y faisait de la médecine, on lisait et on traduisait Hippocrate et Galien, on étudiait l'écriture sainte, on commentait les Pères. Les lettres profanes tenaient cependant la plus grande place dans les préoccupations du fondateur de Viviers. C'était surtout un atelier de copistes. Les chefs-d'œuvre de la littérature grecque et de la littérature romaine étaient devenus rares, grâce aux invasions. Le monde civilisé était une arène sanglante livrée aux entreprises de la force; le christianisme, d'une part, et les Germains, de l'autre, s'entendaient à merveille pour proscrire les lettres et les arts, les Germains par ignorance, le christianisme par système. Cassiodore réagissait de tous ses efforts contre ces tendances, qui froissaient ses convictions de lettré et de partisan de la vieille civilisation à son déclin. Dans les monastères bénédictins du temps, on n'écrivait que l'Écriture et on ne transcrivait que les livres saints, deux heures par jour pendant la plus grande partie de l'année, et trois heures pendant le carême. Les disciples modernes de saint Benoît ont essayé de mettre Cassiodore au rang des bénédictins; mais il ne le fut pas. Les bénédictins d'ailleurs ne songeaient pas à sauver les lettres classiques du naufrage qui les menaçait; c'eût été une chose impie, presque un sacrilège dans l'esprit des moines de saint Benoît. Cassiodore avait été mêlé aux grandes affaires, avait vu les choses et les hommes de près et de haut; il n'était point assez zélé pour être sévère envers Cicéron et Aristote. Il prévoyait bien qu'on lui fera un reproche de sa conduite envers les chefs-d'œuvre de la littérature classique, et il y répond d'avance, dans ses *Institutions divines*, où il cite à l'appui de sa conduite l'exemple des saints, l'utilité des lettres profanes pour l'intelligence des Écritures. Il n'exclut pas les lettres chrétiennes; mais, en fait, il donne la préférence aux lettres profanes. Son *Institution des lettres humaines* est un cours complet d'études, c'est-à-dire un traité des sept arts libéraux, tels qu'on les enseignait durant tout le cours du moyen âge. Indépendamment de ce livre, Cassiodore a composé des traités élémentaires de chaque art. On ignore communément que l'usage des traités élémentaires dans les écoles date des derniers jours de la décadence. Cet usage s'est perpétué par les universités jusqu'à nos jours, et il vient directement des écoles romaines de la fin de l'empire. Cassiodore, Boèce et Symmaque, s'ils n'ont pas inventé le système, lui ont donné du moins sa forme définitive, qu'on n'a pas encore songé à détruire au profit d'un autre mode d'enseignement. Les savants n'ignorent pas combien la langue latine était devenue incorrecte, hérissée comme elle était à cette époque de termes barbares et nouveaux. Cassiodore lui-même en offre une preuve palpable dans les douze livres de *Lettres* qu'on possède de lui, et dont il sera question plus bas. Il essaya pourtant d'arrêter le torrent; il s'entoura de copistes dont il surveillait constamment le travail, afin d'obtenir des copies exemptes autant que possible de fautes. Il était leur correcteur, il critiquait le texte à la manière d'un Robert Estienne ou d'un Didot. Son infatigable activité s'étendait jusqu'à dessiner la reliure de chaque ouvrage. Il avait dû faire construire pour ses copistes des ateliers spéciaux. La salle où ils se réunissaient pour travailler se nommait *scriptorium*. Ils travaillaient de nuit et à l'heure, comme les ouvriers des usines mo-

dermes. Le directeur avait inventé une lampe à leur usage et avait fait placer des clepsydres dans l'atelier. On doit certainement à Cassiodore la possession de la plupart des monuments de la littérature grecque et de la littérature latine. Presque tous les livres composant sa bibliothèque sont arrivés jusqu'à nous. Or il avait la plus riche bibliothèque qu'un particulier eût encore possédée. Les livres coûtaient cher alors; les gouvernements et les cités pouvaient à peine s'en procurer; mais Cassiodore était riche, il occupait une haute position dans l'Etat, et il était plus qu'aucun de ses contemporains en mesure de satisfaire son goût à cet égard. Il mit dans sa bibliothèque de Viviers les livres qu'il avait acquis à Ravenne et à Rome; il en avait fait acheter à grands frais en Gaule, en Afrique, en Asie. C'était d'abord l'écriture sainte, dont il possédait les textes hébreux et les textes grecs, puis les commentateurs des Écritures, les Pères; mais sa prédilection était toujours pour les auteurs classiques. M. Olleris en a dressé le catalogue dans son *Cassiodore conservateur des livres de l'antiquité* (1841, in-8°), thèse pour le doctorat ès lettres. On y remarque les principaux auteurs connus, comme Aristote, Cicéron, Virgile, Homère, etc. Ils étaient à la disposition des moines de Viviers. C'est avec justice que Sainte-Marthe, son biographe, a pu dire de lui : « On doit regarder Cassiodore comme le restaurateur des sciences dans le vie siècle et comme le grand héros des bibliothèques. Il n'y a en point de considérables qui ne lui aient des obligations infinies, puisque c'est par ses soins qu'on a conservé plusieurs ouvrages des anciens, qui auraient péri par les cruelles guerres dont l'Italie, la Sicile, l'Afrique et plusieurs autres provinces furent dévolées de son temps, s'il n'avait pas été aussi zélé qu'il le fut à les faire transcrire pour les multiplier, et s'il n'avait pas donné l'exemple à la postérité, particulièrement aux moines, de s'occuper à ce travail honnête et utile à la république des lettres. Il n'y a donc point de grande bibliothèque où l'on ne dûl lui ériger une statue par une juste reconnaissance. » Cassiodore vécut cent ans, suivant Bacon. Tiraboschi, qui a fait sur Cassiodore des recherches approfondies, le fait mourir à quatre-vingt-seize ans.

Ses principaux ouvrages sont : un *Traité de l'orthographe*, composé à Viviers à l'âge de quatre-vingt-treize ans, afin d'apprendre à ses copistes à transcrire correctement les manuscrits; divers panégyriques prononcés devant des rois et des reines (perdus); *De rebus gestis Gothorum*, en douze livres, dont il ne reste que l'abrégé fait par Jomardès; une *Chronique* depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 519 de notre ère, ouvrage dont le style est boursoufflé et les prétentions doctrinales inacceptables; *De la nature de l'âme*, traité composé pendant que l'auteur était préfet du prétoire; *Lettres variées*, en douze livres, publiées aussi pendant sa préfecture au prétoire. Cette œuvre, l'une des plus importantes, au point de vue historique, que l'on possède sur l'antiquité, contient des lettres administratives, par conséquent officielles. Celles des cinq premiers livres sont écrites au nom du roi Théodoric; celles des livres VI et VII sont des formules pour conférer des magistratures, c'est-à-dire des rescrits; les trois suivants comprennent les lettres écrites au nom de la reine Amalasonthe, veuve de Théodoric, et à celui d'Athalaric, de Théodat et de Vitigès; les deux derniers se composent de lettres écrites par Cassiodore lui-même pendant qu'il exerçait les fonctions de préfet du prétoire, et à l'occasion de cet emploi. Nous reproduisons la liste des ouvrages de Cassiodore : *Commentaire du psautier*, en trois parties, dans chacune desquelles l'auteur examine cinquante psaumes. C'est, dit un savant bénédictin, un des meilleurs ouvrages que nous ayons dans ce genre. En effet, ce n'est pas un commentaire banal. A l'époque où vécut Cassiodore, saint Augustin faisait autorité dans la matière; il le consulte donc, mais il a aussi consulté tous les Pères, ce qui suppose une vaste érudition. Malgré tout, le vrai mérite du commentaire est ailleurs; il est tout entier dans les notes littéraires et géographiques. Ces dernières surtout sont précieuses. Entre temps, il cite Aristote, Cicéron et Homère; il explique les figures de mots et de pensées, donne les noms grecs, définit quand il y a lieu. Son *Institution des lettres divines*, servant d'introduction à la connaissance de l'écriture sainte, forme un livre de trente-trois chapitres; l'*Institution des lettres humaines* est un véritable cours d'études qui embrasse tout l'objet de l'éducation littéraire de l'époque. Il est divisé en sept chapitres consacrés chacun à un des sept arts libéraux. Le premier, relatif à la grammaire, est incomplet; le second traite de la rhétorique, et l'auteur, suit presque toujours Cicéron ou Quintilien; le troisième, qui est un traité de dialectique, est pris dans Boèce; le quatrième, qui a rapport à l'arithmétique, est aussi emprunté à Boèce; on ne sait pas d'après qui Cassiodore, dans le cinquième, expose les règles de la musique; on suppose qu'il se sert d'un auteur nommé Albinus, dont les œuvres sont perdues; le sixième chapitre, sur la géométrie, est extrait d'Euclide et de Boèce; l'astronomie, qui est l'objet du septième, est exposée d'après des sources diverses. L'*Exposition de l'épître de saint Paul aux Romains* est perdue, ainsi que les *Arts* de Donat, réunis par

Cassiodore en un seul volume avec commentaire, le *Traité des étymologies*, le *Mémorial*, les *Titres et sommaires des choses contenues dans les saintes Écritures*. Le *Commentaire sur les Épîtres*, les *Actes des apôtres* et l'*Apocalypse de saint Jean* avait été considéré longtemps comme perdu sans retour, lorsque Maffei le retrouva à Vérone et le publia à Florence (1721). Le manuscrit serait contemporain de Cassiodore, et il est un de ceux en tête desquels on lit *Cassiodori* au lieu de *Cassiodori*. L'auteur était vieux quand il l'écrivit, ce que la sécheresse de ses remarques atteste suffisamment. L'*Histoire tripartite* est un résumé fort étendu des trois historiens ecclésiastiques, Théodoret, Sozomène et Socrate, qui avaient exposé les événements écoulés depuis le règne de Constantin jusqu'à celui de Théodose le Jeune. Cassiodore l'avait fait traduire par un de ses amis du nom d'Epiphane. Comme les originaux subsistent, cet ouvrage ne nous paraît plus aussi important qu'au moyen âge, où l'on en faisait un très-grand cas. L'édition princeps est d'Augsborg (1472, in-fol.). Le *Traité sur le discours et les huit parties du discours* est une sorte de grammaire élémentaire de la langue latine, dont le fond appartient à Donat. Le *Commentaire sur l'ouvrage d'Aristote (Peri hermenias)* est peut-être perdu. Il n'est pas dans l'édition de D. Garey. On a faussement attribué à Cassiodore un commentaire sur le *Canonic des cantiques* et un *Traité de l'amitié*, ainsi qu'un *Comput ecclésiastique* ou cycle pascal, dont l'auteur véritable est Denys le Petit. Les premières éditions collectives de Cassiodore sont de 1491 et de 1588; elles ont été effacées par celle de D. Garey (Paris, 1679, 2 vol. in-fol.).

CASSION s. m. (ka-si-on). Phys. et Chim. Nom donné par Faraday à ceux des éléments qui, dans la décomposition par la pile, se rendent au pôle positif.

CASSIOPE, nom ancien de Cassopo.

CASSIOPEE s. f. (ka-si-o-pé—nom mythol.). Grande constellation voisine du pôle nord.

— Zooph. Genre d'acalèphes, voisin des méduses, et comprenant six ou sept espèces : La *Cassiope de Bourbon* est une très-belle espèce de la Méditerranée. (Dujardin.)

— Encycl. Astron. *Cassiopee* est une constellation boréale, qui se trouve toujours en opposition à la Grande-Ourse, par rapport à l'étoile polaire. Le catalogue de Flamsteed lui attribue cinquante-cinq étoiles principales. Elle est devenue célèbre par une belle étoile temporaire observée par Tycho-Brahé dans cette constellation.

« Le soir du 11 novembre 1572, raconte M. Delaunay, Tycho-Brahé, sortant de son observatoire d'Uranibourg pour retourner chez lui, rencontra un groupe de personnes occupées à regarder dans le ciel une étoile d'un très-vif éclat. Cette étoile se trouvait dans la constellation de *Cassiopee*, à une place où il n'en avait pas existé jusque-là, et il est probable que, si elle eût été visible une demi-heure auparavant, Tycho-Brahé l'eût aperçue de son observatoire. Son apparition avait donc été tout à fait brusque, et elle avait acquis en quelques instants un éclat comparable à celui de Sirius. A partir de là, son éclat alla en augmentant jusqu'à surpasser celui de Jupiter en opposition, et elle devint même visible en plein jour. Au bout d'un mois, en décembre 1572, elle commença à décroître progressivement, et, au mois de mars 1574, elle avait complètement disparu. Pendant tout le temps qu'on put la voir, elle conserva une position invariable par rapport aux étoiles voisines. »

« Ce phénomène, dit à son tour M. C. Flammarion, fut la stupéfaction des astronomes et la terreur des faibles... Pour le dire en passant, peu d'événements historiques firent autant de bruit que ce mystérieux envoi du ciel. C'était le 11 novembre 1572, peu de mois après le massacre de la Saint-Barthélemy; le malaise général, la superstition populaire, la peur des comètes, la crainte de la fin du monde annoncée depuis longtemps par les astrologues, étaient une excellente mise en scène pour une telle apparition. Aussi annonça-t-on bientôt que l'étoile nouvelle était la même qui avait conduit les mages à Bethléem, et que sa venue présageait le retour de l'Homme-Dieu sur la terre et le jugement dernier. Pour la centième fois peut-être, ces sortes de pronostications furent reconnues absurdes; cela n'empêcha pas..... »

Eh non! cela n'empêcha pas la superstition d'aller son train. Seulement, s'il faut à l'homme des croyances ridicules, n'eût-il pas été moins déraisonnable à lui de conserver la crainte des causes inconnues qui lui montrent dans le ciel des phénomènes toujours pleins d'intérêt et de grandeur, accomplis en dehors de sa volonté, à des distances incalculables, que de tomber dans la foi des *tables tournantes*, des *esprits frappeurs*, des *médiuns*, et autres petites hontes de même farine?

CASSIOPEE, épouse de Céphée, roi d'Éthiopie, défia les néréides d'effacer ses charmes, et irrita ainsi Neptune, qui contraignit Céphée à exposer sa fille Andromède à un monstre marin. Après sa mort, Cassiopee et toute sa famille furent placées au nombre des astres, et devinrent les constellations qui portent leur nom.

CASSIOTIS. Les anciens désignaient sous ce nom deux petites contrées situées, l'une au

tour du mont Casius, dans l'isthme de Suez, l'autre autour du mont Casius en Syrie. V. CASIUS.

CASSIPOURÉE s. f. (ka-si-pou-ré). Bot. Genre de végétaux ligneux, rapporté avec doute à la famille des rhizophorées, et comprenant six espèces, qui croissent dans les régions tropicales de l'Afrique et de l'Amérique.

— s. f. pl. Famille de plantes, qui aurait pour type le genre cassipourée.

— Encycl. La petite famille des cassipourées, qui ne renferme guère que le genre de même nom, n'est pas généralement admise. On n'est même pas d'accord sur la place qu'elle doit occuper; on l'a rapprochée successivement des loganiacées et des rhizophorées. Elle comprend des arbres ou des arbustes à feuilles opposées, presque entières, munies de stipules interpétiolaires. Les fleurs, axillaires, solitaires ou réunies en bouquets, présentent un calice campanulé, à quatre ou cinq divisions valvaires; une corolle à quatre ou cinq pétales frangés, insérés au fond du calice; des étamines en nombre double ou triple de celui des pétales, à filets libres, insérés au fond du calice ou sur le dos du disque; un ovaire libre, à trois ou à cinq loges, qui renferment chacune deux ou plusieurs ovules, et surmonté d'un style simple terminé par un stigmate obtus. Le fruit est une baie ou une capsule. Les graines renferment un embryon entouré d'un albumen charnu. Les cassipourées habitent les régions tropicales, et particulièrement la Guyane; elles sont jusqu'à ce jour restées sans usage.

CASSIQUE s. m. (ka-si-ke — du lat. *cassis*, casque). Ornith. Genre de passereaux, formé aux dépens des troupiales, et renfermant un certain nombre d'espèces, qui vivent en Amérique : Les cassiques se plaisent dans les bois et dans les forêts. Le cassique huppé niche en commun. (Lafresnaye.) Le cassique vert de Cayenne est de la grosseur de la corbine. (V. de Bomare.) Les cassiques ont un cri désagréable et peu sonore. (P. Gervais.) Le *Cassique noir*, Nom vulgaire du tisserin ou loriot noir.

— Encycl. Le genre cassique (*cassicus*), réuni autrefois aux troupiales, présente les caractères suivants : bec en cône allongé, droit ou légèrement arqué, pointu, à mandibule supérieure sans arête, avec un espace nu, arrondi, qui s'étend sur le crâne; narines petites, ovales; ailes assez longues, la troisième réingée dépassant les autres; queue ample, allongée et étagée; pattes robustes, à ongles forts, élevés et brièvement arqués. Ce genre renferme les plus grandes espèces de la famille des troupiales; le mâle dépasse de près d'un tiers la femelle, ce qui a fait prendre les deux sexes pour deux races distinctes. Leur plumage est généralement noir ou olive, relevé de rouge ou de jaune vif. Tous les cassiques habitent l'Amérique, où on les connaît sous le nom de *yapous*. Essentiellement percheurs, ils vivent dans les bois et dans les forêts et fréquentent peu les campagnes. Ils cherchent, sur les arbres, dans les broussailles ou à terre, leur nourriture, qui consiste en insectes, vers, fruits charnus et graines; mais, en captivité, ils s'accommodent de tout. Ils vivent en troupes plus ou moins nombreuses, et marchent avec facilité. Leur cri est désagréable et peu sonore. Leurs bandes font de grands ravages dans les champs cultivés; on les chasse peu néanmoins, parce que leur chair a une odeur musquée, qui la rend peu appétissante. Ils s'approprisent sans peine, et apprennent facilement à prononcer des mots et à siffler des airs. Mais ce qui rend ces oiseaux particulièrement remarquables et intéressants, c'est leur nidification. Ils suspendent leur nid à l'extrémité des plus petites branches sur les arbres élevés; ce nid est composé de brins d'herbes sèches entremêlées avec des filaments très-longs et très-déliés, semblables à des crins de cheval ou plutôt à une sorte de crin végétal, et provenant d'une plante de la famille des broméliacées, la *tilandsie usneïde*. Le cassique huppé, vulgairement nommé *cul-jane des palétuviers*, niche en commun et en assez grand nombre sur le même arbre; son nid, suspendu très-loin du tronc, à l'extrémité des branches horizontales, a la forme d'une bourse ou d'une poche, longue d'environ 1 m. sur près de 0 m. 30 de largeur à sa partie inférieure, qui est arrondie, et dont le fond est garni d'une couche épaisse de grandes feuilles sèches prises sur l'arbre même; l'entrée du nid est une ouverture percée vers la partie supérieure. Le cassique jupara, ou *cassiquerouge* de Buffon, niche sur les arbres dont les branches s'étendent au-dessus de l'eau; son nid, fait d'herbes sèches et présentant la forme d'une coloquinte, a une entrée latérale et oblique, de telle sorte que l'eau des pluies n'y peut pénétrer. Le cassique puput, ou *yapou noir*, est remarquable par sa couleur noire uniforme, son habitude de vivre à terre ou dans les buissons, ses mœurs et son aire géographique plus étendue; sa nidification ne diffère pas sensiblement de celle des autres espèces.

CASSIQUIARE, rivière de l'Amérique du Sud, dans la république de Venezuela, formée d'un bras de l'Orénoque qui se jette dans le Rio-Negro, sur les limites de la république de la Nouvelle-Grenade. Le Cassiquiare coule à travers d'épaisses forêts, dans un pays humide et infesté de mosquitos; il ouvre une impor-

tante communication entre le fleuve des Amazones et l'Orénoque, au moyen du Rio-Negro, affluent du fleuve des Amazones.

CASSIRY s. m. (ka-si-ri). Boisson fermentée qui se fabrique avec le maïs dans l'Amérique méridionale.

CASSIS s. m. (ka-siss). Antiq. V. **CASSIDE**. — Moll. Nom scientifique du genre casque. — Bot. Nom vulgaire du groseillier à fruits noirs (*ribes nigrum*) : Le cassis est commun le long des ruisseaux. (V. de Bomare.) Les fruits du cassis sont légèrement excitants. (A. Richard.) Le fruit de la même plante : Une grappe de cassis. On écrit quelquefois *cacis*.

— Par ext. Liqueur alcoolisée, sorte de ratafia qui se fait avec le fruit du même végétal : Un verre, une bouteille de cassis. Deux femmes tatouées de rouge, qui buvaient du cassis sur le comptoir d'un épicer, virent la jeune fille et l'appelèrent. (Balz.)

— Encycl. Le cassis ou groseillier noir (*ribes nigrum*) a dans le port beaucoup d'analogie avec le groseillier ordinaire. C'est un petit arbrisseau très-rameux, dont les feuilles ressemblent en petit à celles de la vigne. Ses fleurs sont réunies en petit nombre et en grappes simples; elles sont pubescentes, presque globuleuses, blanc jaunâtre, écartées entre elles. Le fruit est une baie globuleuse, d'un noir foncé et terne. Cet arbrisseau se rencontre assez fréquemment dans nos bois; il est commun surtout dans les régions montagneuses de l'est de l'Europe. On le cultive dans les jardins, et même, dans certaines localités, notamment aux environs de Paris, il est l'objet de cultures assez étendues dans les champs, où on le plante en rangées régulières, comme la vigne, afin de pouvoir donner plus facilement les labours nécessaires. La pulpe de ses fruits est légèrement aigrelette, tandis que la peau a une odeur aromatique. Du reste, la saveur et l'odeur en sont peu agréables; aussi les consomme-t-on rarement en nature; mais on en fait une liqueur très-estimée, une sorte de ratafia, appelé, comme la plante, *cassis*. En médecine, ils sont considérés comme légèrement excitants, et passent aussi pour être stomachiques et diurétiques. Les feuilles et l'écorce de cet arbrisseau sont préconisées contre les maladies de la vessie. Leur infusion chaude et sucrée est un remède populaire.

CASSIS s. m. (ka-si. — Etym. inconnue. Toutefois, ces ruisseaux sont généralement pavés, sur les routes des départements des Bouches-du-Rhône et du Var, avec des pierres dures dites *pierres de Cassis*, du nom de la localité où on les exploite; mais peut-être l'emploi de ces pierres est-il trop restreint pour expliquer l'usage d'un mot de la langue générale. V. Hugo, comme on le verra plus loin, a recouru au mot *casser*, non sans quelque apparence de raison). P. et Chauss. Ruisseau pavé. Se dit particulièrement des ruisseaux de ce genre dont on coupe une voie publique, pour déverser les eaux d'un bord à l'autre : On emploie les cassis à chevron brisé dans les pays où les pluies sont abondantes, et l'on rejette ainsi l'eau à droite et à gauche. (V. Bois.) Les cassis destinés à permettre à l'eau de traverser un chemin doivent être creusés profondément. (Math. de Dombasle.) Le Grille d'égout établie horizontalement et à ciel ouvert sur une voie publique : On voyait très-souvent, au point décliné où les versants d'une rue ou d'un carrefour aboutissaient, de larges grilles carrées, à gros barreaux dont le fer laissait fourbir par les pas de la foule, dangereuses et glissantes aux voitures et faisant abattre les chevaux : la langue officielle des ponts et chaussées donnait à ces points déclives et à ces grilles le nom expressif de cassis. (V. Hugo.)

CASSIS, petite ville maritime de France (Bouches-du-Rhône), canton de la Ciotat, arrond. et à 17 kilom. S.-E. de Marseille; 2,038 hab. Récolte d'un vin liquoreux et spiritueux, le meilleur de la Provence. Commerce de houille, vins, huiles, chaux, matériaux de construction, fruits du Midi. Pêche du corail. Le port, protégé par un môle de 130 m. de long et par un château fort, a un bassin de 3 hectares et demi, et peut contenir 60 à 70 navires de moyen tonnage. Chantiers de construction. Patrie de l'abbé Barthélemy.

CASSITE s. f. (ka-si-te). Bot. Orthographe vicieuse de *CASSTHE*. V. ce mot.

CASSITÉRIDES s. m. pl. (ka-si-té-ri-de — du gr. *kassiteros*, étain; *eidos*, aspect). Chim. Classe de corps à laquelle appartient l'étain.

CASSITÉRIDES (iles), nom donné par les Phéniciens, les Grecs et les Romains au groupe des îles Sorlingues appelées *Scilly* par les Anglais.

CASSITÉRITE s. f. (ka-si-té-ri-te — du gr. *kassiteros*, étain). Minér. Nom donné par Beudant à l'étain oxydé naturel : La cassitérite est, à proprement parler, le seul minéral qui serve à l'extraction du métal répandu dans le commerce. (Delafosse.)

— Encycl. La cassitérite est une matière habituellement colorée en brun rougeâtre ou en brun foncé, passant au noir. Sa couleur cependant est très-variable; on trouve des échantillons qui sont d'un gris clair, d'autres d'un jaune de vin ou d'un rouge hyacinthe; enfin quelquefois, mais très-rarement, la cassitérite est incolore et transparente. La densité de ce minéral est égale à 6,8; sa dureté,

propre à celle du quartz, est représentée par le nombre 7. On le trouve souvent cristallisé, et il affecte alors des formes qui appartiennent au système quadratique. Les cristaux simples sont rares dans cette espèce, où ils ont une grande tendance à se réunir par juxtaposition. Souvent, l'hémitropie se répète en plusieurs sens. Il résulte de ces hémitropies la formation d'angles rentrants obtus et profonds auxquels on donne le nom de *becs de l'étain*. Comme ces becs ne manquent presque jamais, ils suffisent souvent pour faire reconnaître l'espèce qui nous occupe. Le bioxyde naturel d'étain n'est pas toujours cristallisé; on le rencontre quelquefois en petites masses globuleuses ou maêlonnées, d'un brun châtain ou d'un rouge d'arsou, que sa texture fibreuse a fait assimiler aux couches ligneuses qui se montrent sur la coupe des arbres. Les Anglais donnent à cette variété, qui est commune au Mexique et dans le Cornouailles, le nom de *wood-in*, qui signifie littéralement *étain de bois*. On a aussi observé au Mexique, dans le Cornouailles et en France, de la cassitérite en masses compactes, en cailloux roulés ou en grains plus ou moins disséminés dans les anciennes alluvions. Cette variété granuloforme a reçu le nom d'*étain d'alluvion*.

La cassitérite est, à très-peu de chose près, le seul minéral que l'on exploite pour en retirer l'étain. Elle se présente généralement en amas composés de veines plus ou moins entrelacées, ou bien en filons qui traversent les granités les plus anciens et s'étendent jusqu'au milieu des schistes de transition. Une grande partie de l'étain du commerce provient des mines de Banca et de Malacca; cependant il y a en Europe plusieurs exploitations importantes de ce métal : telles sont celles du Cornouailles et de la Saxe. Les filons stannifères y sont généralement au milieu de granités et de porphyres, qui sont traversés par des masses de gresen, sorte de roche granitoïde formée de grains mélangés de quartz et de mica. L'Angleterre est le pays d'Europe qui fournit le plus d'étain. Les principales mines qu'on y exploite sont celles du mont Saint-Michel et des paroisses de Saint-Just, de Sainte-Agnès et de Saint-Austle. Après les mines du Cornouailles, les plus importantes sont celles de l'Erzgebirge, chaîne de montagnes qui sépare la Saxe de la Bohême. La France possède aussi quelques gîtes d'étain; mais ils sont trop pauvres pour être exploités.

CASSITÉROTANTALITE s. f. (ka-si-té-ro-tan-ta-li-té — du gr. *kassiteros*, étain, et de *tantalite*). Minér. Variété stannifère de tantalite.

CASSITO (Jean-Antoine), juriconsulte et littérateur italien, né à Bonito en 1763, mort à Naples en 1822. Il montra d'abord du talent pour la poésie, et il fut admis dans l'Académie des Arcadiens. Il donna ensuite une traduction du *Manuel d'Épictète*, suivie d'un *Abrégé de la morale de Confucius* (1781). Plus tard, il s'appliqua à l'étude du droit, et publia une édition nouvelle du traité *De delictis et penis* (1783), de Fr. J. de Angelis. Mais il dut surtout sa réputation à la publication de trente-deux nouvelles fables attribuées à Phédre, fables découvertes dans un manuscrit de Perrotti, à la bibliothèque royale de Naples. L'honneur de cette découverte fut contesté plus tard à Cassito par Janelli.

CASSITO (Louis-Vincent), théologien et antiquaire, frère du précédent, né à Bonito en 1765, mort en 1822. Il fut prieur du couvent des dominicains et doyen de l'université de Naples. Outre des dissertations sur des canons et autres pièces antiques, des oraisons funèbres, etc., on lui doit : *Institutiones theologicae* (4 vol. in-8°); *Liturgia dominicana* (2 vol. in-8°); *Atti sinceri del martire di Cuma S. Massimo*.

CASSIUS VISCCELLINUS (Sporius), général romain, mis à mort en 485 av. J.-C. Trois fois consul, triomphateur, vainqueur des Sabins de Cures, maître de la cavalerie du premier dictateur Lartius (501 av. J.-C.), Cassius était un des plus illustres personnages de la cité, et n'en fut pas moins frappé par les patriciens pour ses dispositions favorables à la plèbe. Il est l'auteur de la première loi agraire. En 486, il proposa de partager les terres conquises entre les plébéiens pauvres, en comprenant les Latins et les Herniques dans cette distribution. La loi passa, mais ne reçut aucune exécution, et le sénat, par une manœuvre souvent répétée depuis, fit accuser Spurius Cassius d'aspirer à la tyrannie. Il fut condamné à mort et précipité de la roche Tarpéienne.

CASSIUS (Quintus), tribun des soldats dans l'armée du consul Aurelius Cotta, l'an 252 av. J.-C. Ayant attaqué l'ennemi en l'absence du consul, malgré la défense qui lui avait été faite, il fut battu de verges, au retour du consul, et forcé de servir dans une légion comme simple soldat.

CASSIUS HEMINA, le plus ancien compilateur des annales romaines. Il vivait dans le 1^{er} siècle av. J.-C. Il avait composé quatre livres d'annales, qui remontaient à l'histoire de l'Italie avant la fondation de Rome. Plinie, Aulu-Gelle et Macrobe les citent souvent. Il n'en reste que des fragments insérés dans le recueil de Krause.

CASSIUS LONGINUS (Caïus), consul avec

P. Licinius Crassus en 172 av. J.-C., puis censeur avec Valerius Messala en 154. Les deux censeurs entreprirent la construction d'un théâtre en pierre; mais Scipion Nasica en fit ordonner la démolition avant qu'il fût achevé, sous prétexte que les théâtres portaient atteinte à la morale publique.

CASSIUS LONGINUS RAVILLA (Caïus), tribun du peuple l'an 137 av. J.-C. Il proposa la seconde loi tabellaire, en vertu de laquelle le suffrage écrit, dans les jugements criminels, devait remplacer le vote oral. Plus tard, il fut créé censeur; sa sévérité passa en proverbe, et son tribunal fut appelé *l'écueil des coupables*.

CASSIUS LONGINUS (Lucius), fils du précédent, tribun du peuple en l'an 104 av. J.-C. Il fit passer une loi qui excluait du sénat quiconque aurait été privé de son commandement par décision du peuple romain. Il voulait par là atteindre son ennemi personnel, Servilius Cæpio, qui, après avoir été vaincu par les Cimbres, avait été destitué par le peuple.

CASSIUS (Lucius), proconsul de Pergame vers 88 av. J.-C. Il fut chargé d'appuyer une ambassade envoyée par les Romains à Mithridate en faveur des Cappadociens, et, n'ayant pu résister aux forces supérieures du roi de Pont, il se vit forcé de se réfugier à Apamée.

CASSIUS LONGINUS VARUS (Caïus), consul l'an 73 av. J.-C. Il fit passer une loi qui ordonnait l'achat et la distribution des blés à bas prix, en faveur du peuple. L'année suivante, il fut défait par Spartacus près de Modène. En 66, il proposa la loi qui confiait à Pompée la conduite de la guerre contre Mithridate.

CASSIUS LONGINUS (Lucius), brigua le consulat en même temps que Cicéron (63 av. J.-C.); mais, ayant échoué, il prit part à la conjuration de Catilina, tenta, dit-on, de mettre le feu à Rome, entra en négociation avec les Allobroges, et n'évita que par la fuite le sort de ses complices.

CASSIUS LONGINUS (Quintus), mort l'an 47 av. J.-C. Il fut tribun du peuple avec Marc-Antoine, l'an 49. Il se réfugia avec ses collègues au camp de César, obtint de lui un commandement en Espagne contre les pompéiens, excita par son avidité et ses violences une révolte des soldats et des habitants de Cordoue, s'embarqua avec ses trésors à Malaga, et périt dans une tempête à l'embouchure de l'Ebre.

CASSIUS LONGINUS (Caïus), mort l'an 42 av. J.-C. Il fut l'un des meurtriers de César; il descendait d'une famille noble et ancienne; il avait été questeur de Crassus dans sa campagne contre les Parthes, et s'était illustré en sauvant par une belle retraite les débris de l'armée romaine (54 av. J.-C.). Pendant la guerre civile, il suivit la cause de Pompée et du parti sénatorial, reçut le commandement d'une division navale et brûla les galères césariennes dans le détroit de Messine. Toutefois, il se rallia à César après Pharsale et fut quelque temps en faveur auprès de lui. Le dictateur lui préféra cependant pour la préture de Rome Brutus, dont Cassius venait d'épouser la sœur. Ce dernier en ressentit, dit-on, un amer dépit qui l'entraîna dans les complots. Il est assez généralement considéré comme le moteur principal de la conjuration qui eut pour résultat le meurtre du vainqueur des Gaules. Ce fut lui qui entraîna Brutus, et César avait sans doute quelques soupçons contre lui, quand il le mettait au nombre de ces hommes *maigres et pâles* dont il redoutait les entreprises. Après l'exécution du complot, il passa dans son gouvernement de Syrie, châtia durement les villes qui se prononcèrent contre les républicains, leur imposa des contributions énormes, écrasa Dolabella, et revint en Grèce pour se joindre à Brutus et repousser les triumvirs. On sait comment le sort de la république fut décidé dans les champs de Philippi. Cassius, vaincu à l'aile gauche et ignorant que Brutus était vainqueur à l'aile droite, se fit tuer sur le champ de bataille par un de ses affranchis. Brutus pleura sur son cadavre et l'appela le *dernier des Romains*.

CASSIUS LONGINUS (Lucius), neveu du précédent, mort l'an 42 av. J.-C. Il fut envoyé au Pont-Euxin à la tête d'une escadre de dix vaisseaux, fut rencontré par César, qui venait de gagner la bataille de Pharsale, et, sommé de se rendre, n'osa pas résister, quoique César n'eût qu'un seul navire. Plus tard, il fut un des meurtriers du dictateur; il périt à la bataille de Philippi.

CASSIUS SCÆVA (Marcus), centurion dans l'armée de César. Il fut chargé de la défense d'un fort, et soutint pendant plusieurs heures les efforts de quatre légions du parti de Pompée, quoiqu'il fût couvert de blessures. César l'éleva au grade de premier centurion et lui fit don de 200,000 sesterces.

CASSIUS PARMENSIS (Titus), poète latin et l'un des meurtriers de César, mort vers l'an 30 av. J.-C. Il était né à Parme (d'où son surnom); il prit une part fort active à la guerre civile. Après Philippi, il rejoignit Sextus Pompée, fut fait prisonnier par Antoine et suivit sa fortune jusqu'à la bataille d'Actium. Il fut mis à mort par ordre d'Octave. Il ne reste que quelques fragments de ses poésies, publiés dans les *Poeta latini minores* et dans l'*Anthologia* de Burmann.

CASSIUS SEVERUS LONGULANUS (Titus),

orateur et écrivain satirique, contemporain d'Auguste, mort l'an 33 av. J.-C. Il se fit craindre des grandes familles patriennes par ses diatribes, et fut à son tour diffamé par elles et persécuté. Auguste l'exila dans l'île de Crète pour ses libelles contre la corruption des femmes romaines. Il fut plus tard relégué dans l'île de Scirippe et y mourut de misère. Tacite en parle avec estime. Il ne reste rien de ses ouvrages.

CASSIUS (Félix), surnommé *Iatroscopista*, médecin grec au I^{er} siècle de notre ère. Il est connu comme auteur d'un livre intitulé : *Questions de médecine et problèmes naturels*, publié pour la première fois à Paris en 1541, et traduit en latin par Adrien Junius. On croit aussi qu'il fut attaché au service de Tibère, avec un traitement annuel, mais le P. Hardouin pense que l'auteur du livre et le médecin de Tibère sont deux personnages différents.

CASSIUS BETILIENUS vivait sous le règne de Caligula, et fut condamné, pour crime de conjuration, à être mis à mort sous les yeux de Capito, son père. Le farouche empereur ne voulut pas même permettre à Capito, qui l'avait demandé comme un faveur, de détourner la tête pendant qu'on immolerait son fils, et le condamna à mort pour avoir fait cette prière, l'an 40 de notre ère.

CASSIUS LONGINUS (Cafus), jurisconsulte romain. Il gouverna la Syrie l'an 50 de notre ère, et fut exilé par Néron, parce qu'il gardait parmi les images de ses ancêtres celle du meurtrier de César, le plus célèbre des Cassius. Il avait une profonde connaissance des lois romaines. Le Digeste mentionne souvent ses écrits.

CASSIUS PUDENS (Avidius), habile général de Marc-Aurèle. Il fit avec succès la guerre aux Parthes et aux Sarmates, et réalisa, en 178, le projet qu'il nourrissait depuis longtemps de se faire proclamer empereur; mais il fut assassiné trois mois après par deux de ses officiers.

CASSIUS LONGINUS (Cornelius), poète grec, qui vivait à une époque incertaine, ne nous est connu que par deux épigrammes publiées dans l'*Anthologia græca* de Jacobs.

CASSIUS BASSUS. V. **CASSIANUS**.

CASSIUS (Dion), historien grec. V. **DION CASSIUS**.

CASSIUS (Barthélemy), jésuite et philologue, né en Dalmatie en 1575, mort en 1650. Il fut longtemps missionnaire dans le Levant et il publia, outre plusieurs livres de dévotion, un ouvrage intitulé : *Institutiones lingue illiricæ* (Rome, 1604).

CASSIUS (André), médecin et chimiste, né à Sleswig vers 1640. Il fut reçu docteur à Groningue en 1668. Il a découvert le précipité d'or qui porte son nom (*pourpre de Cassius*) et qui fournit une belle couleur aux peintures sur porcelaine. On lui attribue aussi l'invention de l'essence de bézoard, regardée autrefois comme un préservatif contre la peste. On a de lui quelques écrits, entre autres : *De extremo illo et perfectissimo naturæ officio, de principie terrenorum siderum, auro, etc.* (1685, in-8°), et *De triumviratu intestinali cum suis effluviis*, dissertation qui a eu plusieurs éditions.

CASSIUS (Jean-Jacques-Joseph), médecin et physicien français, mort au commencement du XIX^e siècle. On a de cet auteur : *Essai sur le moyen d'arrêter la contagion vérolé* (Paris, 1799); *Précis succinct des principaux phénomènes du galvanisme* (1803).

CASSIVELAUNUS ou **CASSIVÉLAN**, chef breton. Il gouverna le pays arrosé par la Tamise. Il résista à César, le repoussa lors de sa première descente et lui enleva ses bagages. Affaibli par la défection d'une partie des tribus bretonnes, il se défendit néanmoins avec courage contre les nouvelles attaques du vainqueur des Gaulles, se tenant retranché dans des forêts impénétrables où les Romains n'osaient le forcer; mais il finit par faire sa soumission et promit de payer un tribut annuel (54 av. J.-C.).

CASSOLETTE s. f. (ka-so-lè-te — dimin. de *cassolle*, qui a signifié réchaud). Vase, réchaud à brûler des parfums : *Des CASSOLETTES d'argent*.

— Par ext. Odeur qui s'exhale d'une cassollette : *Quelle exquise CASSOLETTES !*

— Poétiq. Ce qui exhale un parfum; le parfum lui-même : *C'est le même besoin d'aimer qui réveille sous la feuille les mélodieux ramages, et fait s'entr'ouvrir les corolles embaumées des fleurs pour boire les aromes de lumière et secouer dans les airs leurs CASSOLETTES d'encens*. (Toussend.)

Les fleurs avaient fermé leurs riches cassollettes.

Cependant que les violettes

Ouvrent leurs fraîches cassollettes.

Je rimerai des odelettes.

TU. DE BANVILLE.

— Iron. Vase de nuit rempli d'ordures; mauvaise odeur quelconque : *Pouah ! quelle CASSOLETTES ! Il est à croire qu'ils videraient sur moi leurs CASSOLETTES, pour se débarrasser d'un voisin incommode*. (Béranger.)

J'en suis fâché pour vous, mais pour vous régaler Du souci qui pour elle ici vous inquiète, Elle vous fait présent de cette cassollette.

— Fi ! cela sent mauvais, et je suis tout gâté.

MOLIÈRE.

III.

■ Nom que l'on donnait aux anciens tombeaux des vidangeurs.

— Argot. Bouche. ■ *Plomber de la cassollette*, Avoir l'haleine forte, fétide.

— Archit. Vase sculpté qui paraît jeter des flammes ou de la fumée. ■ On dit aussi *Port-à-FEU*.

— Bijout. Petite boîte d'orfèvrerie que l'on porte suspendue à une chaîne, et où l'on met souvent des parfums : *Assise sur le canapé, elle jouait avec une élégante CASSOLETTES attachée à l'un des doigts de sa main droite par une petite chaîne*. (Balz.)

— Hortie. Variété de poire.

— Bot. Nom vulgaire de la julienne des jardins.

CASSOLLE s. f. (ka-so-le — rad. *casse*). Techn. Réchaud que l'on place sous le mouloir, dans le collage du papier à la main, afin de maintenir la colle un degré de fluidité suffisant.

CASSON s. m. (ka-son — rad. *casser*). Techn. Rogure de glace; fragment de verre brisé. ■ Verre pulvérisé, plus souvent appelé *CALCIN*.

— Comm. Pain informé de sucre fin : *Sucre en CASSONS*. ■ Cacaos brisés : *Cacaos en CASSONS*.

— Hortie. Nom que les Lyonnais donnent à un petit espace de terre plus long que large, où l'on cultive des fleurs ou des légumes.

— Patois. Sorte de pain noir et sans goût, en usage dans la Franche-Comté.

CASSONADE s. f. (ka-so-na-de — rad. *casse* pour *casse*, parce que le sucre n'étant pas en pains se garde souvent dans des caisses). Comm. Sucre qui n'a été raffiné qu'une fois : *CASSONADE grise*. *CASSONADE blanche*. Pour la confiture liquide, la *CASSONADE* est meilleure que le sucre fin. (De Serres.)

CASSONE s. m. (ka-so-né). B.-arts. Nom que l'on donne en Italie à des coffrets peints extérieurement : *Au xiv^e siècle, quelques peintres italiens s'adonnèrent exclusivement à la décoration des cassons, qui étaient alors en grande faveur*. (E. Clément.) ■ Pl. *CASSONI*.

CASSOPO, la *Cassiope* des anciens, village de l'île de Corfou, une des îles Ioniennes, sur la côte N.-E. et le golfe du même nom.

CASSOT s. m. (ka-so — rad. *casse*, qui a signifié *caisse*). Papet. Caisse à compartiments pour le triage des chiffons.

— Art vétér. Petit bâton sur lequel on lie le cordon spermatique, après la castration des animaux.

CASSOTIS, fontaine de la Phocide, auprès du temple de Delphes. Elle était, d'après Pausanias, entourée d'un mur peu élevé, dans lequel était une porte qui conduisait à la fontaine. On disait que l'eau de Cassotis entraînait sous terre et allait se rendre dans l'endroit le plus secret du temple, où elle inspirait les pythies. Cassotis, qui avait donné son nom à la fontaine, était, disait-on, une des nymphes du Parnasse. Tout auprès de cette fontaine, on voyait une pierre, pas très-grande, sur laquelle on versait de l'huile, et qu'on couvrait aux jours de fête de laine non lavée. La tradition prétendait que cette pierre était celle qu'on donna à dévorer à Saturne, au lieu de son fils, et qu'il vomit par la suite. Pour la plupart des auteurs anciens, la fontaine de Cassotis est la même que la fontaine de Castalie, si célèbre chez les poètes, parce que son onde descendait du Parnasse.

CASSOTON s. m. (ka-so-ton). Fam. Petite marmite : *Dans l'âtre, il n'y a qu'un CASSOTON sur trois jambes*. (Journ.)

CASSOTTE s. f. (ka-so-te). Techn. Sorte de fleur veloutée en laine rouge nuancée, imitant une marguerite double : *On monte les CASSOTTES sur des tiges en fil de fer, puis on en réunit cinq ou six pour former un bouquet, que l'on entoure de feuilles artificielles*.

CASSOUBES, nom donné aux Wendes qui habitent le nord-ouest de la Poméranie, au nombre d'environ 100,000. Le roi de Prusse porte le titre de *duc des Cassoubes*.

CASSOVIE ou **CASSOVA**, plaine de la Turquie d'Europe, dans la Serbie, entre Skopia et Kopanick, arrosée par le Drin. Les forces réunies des Hongrois, des Valaques, des Albaniens et des Triballiens y furent vaincues en 1389 par Amurat I^{er}. Jean Huniade, en 1448, éprouva un échec, contre Amurat II, dans cette même plaine, au milieu de laquelle se trouve un village de même nom. ■ Ville de Hongrie. V. **KASCHAU**.

CASSTRÆM (Samuel-Nicolas), poète, diplomate et savant suédois, né en 1753, mort en 1827. Il se destina d'abord à la médecine, mais renonça bientôt à cette carrière pour entrer à la chancellerie royale. Là, il consacra tous ses loisirs à la littérature et à la science. Ses premiers essais poétiques firent sensation. L'Académie suédoise lui décerna le grand prix pour une *Ode à la Providence*, qui est regardée comme un chef-d'œuvre. Toutefois Casstræm, infidèle à la muse qui l'avait si bien inspiré, tourna toute son application vers la botanique et la géographie. Il fut envoyé successivement comme attaché ou secrétaire de légation, et enfin comme chargé d'affaires, à Varsovie, à Berlin, à Londres, à Huag et à Dresde. A son retour en Suède, l'Ac-

démie des sciences le reçut dans son sein. A cette occasion, il fit hommage à ce corps d'une partie de sa bibliothèque et d'un magnifique herbier formé pour le compte de l'impératrice Joséphine, herbier qu'il avait acheté en Angleterre. Une riche collection de cartes géographiques, qu'il avait réunies dans le cours de ses missions à l'étranger, fut achetée par l'Etat, et déposée aux archives du ministère de la guerre.

CASSUMUNIAR s. m. (ka-su-mu-ni-ar). Syn. de *GINGEMRE* : *Les Indiens et les médecins anglais vantent fort les vertus du CASSUMUNIAR*. (V. de Bomare.) ■ Quelques-uns écrivent *CASSUMUNAR*.

CASSUPA s. m. (ka-su-pa). Bot. Genre d'arbres, de la famille des rubiacées, tribu des gardénies, comprenant une seule espèce, qui croît dans l'Amérique tropicale.

CASSURE s. f. (ka-su-re — rad. *casser*). Action de casser; état d'un objet cassé : *Le cordon de son bras est bien reprise*. (Acad.) *Le cordon de tirage, au bout duquel pendait une olive crasseuse, fit résonner une petite sonnette dont l'organe faible dévoilait une CASSURE dans le métal*. (Balz.) ■ Fente, solution de continuité : *De belles campanules vertes jettent chaque année de nouveaux germes dans les CASSURES de ces vieilles pierres tristes et sombres*. (V. Sue.) *On devine que les CASSURES des rochers peuvent très-bien avoir cinq ou six cents pieds de long*. (F. Wey.) ■ Face par laquelle un fragment adhère à un autre, avant que le corps qu'ils composaient eût été cassé; se dit surtout en minéralogie, où la forme et l'aspect de la cassure sont des caractères très-importants : *CASSURE nette, vive, brillante*. *CASSURE schistoïde*. *CASSURE vitreuse, cireuse, résineuse*. La *CASSURE* du carbonate de cuivre est *saccharoïde*. La manière dont on taille les pierres à fusil, ou dont on débite les pierres à meule, repose sur le genre de *CASSURE* qui est propre à l'une ou à l'autre de ces deux sortes de pierres dures. (Delafosse.) L'encre de Chine authentique se distingue à sa *CASSURE*, qui est nette et brillante, à la finesse de son grain, à sa dureté extrême et à son incroyable divi-

bilité. (Th. Gaut.)

— Pop. Débris de pâtisserie : *Les enfants du peuple se régalaient à bon marché avec des CASSURES*.

— Techn. Fente qui survient dans une lame d'acier pendant la trempe. ■ Pli d'un vêtement, endroit où commence un revers : *Une encolure trop décollée fait écarter le collet, et il semble que la CASSURE doive être rentrée*. (Journ. des tailleurs.)

— B.-arts. Arête qui sépare deux facettes contiguës, dans une draperie chatoyante : *Satin brillant à toutes les CASSURES*. *Lorsqu'on s'approche, on distingue des corsages garnis de pierreries, des toiles d'or et d'argent égratignées de lumière à leurs CASSURES*. (Th. Gaut.) *Une jeune femme, vêtue d'une de ces robes de satin à CASSURES brillantes, à reflets de perle*. (Th. Gaut.)

— Hortie. Opération qui consiste à casser certaines branches, pour amener la transformation des boutons à bois en boutons à fruits. ■ On dit plutôt *CASSEMENT*.

— Encycl. Minér. La structure d'un minéral n'est pas toujours facile à reconnaître par l'examen des surfaces extérieures ou naturelles, parce qu'elles ont été plus ou moins altérées par le frottement ou l'action de l'air. Dans ce cas, quand on ne veut pas avoir recours à des essais chimiques, la *cassure* est, avec la pesanteur spécifique et la dureté, le guide le plus sûr que l'on puisse suivre. On détache donc des fragments du minéral à étudier, et l'on examine les surfaces adventives produites par le choc du marteau. Cet examen a lieu sous trois points de vue différents : 1° sous le rapport de l'éclat; 2° sous le rapport de la texture; 3° sous le rapport de la forme. De là les expressions de *cassure vitreuse, résineuse ou cireuse*, pour indiquer le genre d'éclat que le minéral manifeste dans sa *cassure*; *cassure lamelleuse, laminaire, laminaire, saccharoïde ou compacte*, pour exprimer le genre de texture que présente l'intérieur de la masse, mis à découvert par la *cassure*; mais ce sont surtout les formes propres aux surfaces de *cassure* que l'on étudie, et c'est là ce qui constitue l'essence de ce caractère. Ces formes, quand on les observe dans les espèces compactes et homogènes, offrent souvent, d'une espèce ou d'une variété principale à une autre espèce ou variété, des différences qu'il n'est pas inutile de constater. Ainsi, on dit qu'un minéral a la *cassure conchoïde*, quand la surface des fragments, étant concave ou convexe, est sillonnée de stries courbes et concentriques, semblables à celles que l'on voit sur les valves de certaines coquilles. Nous citerons, comme exemples, l'obsidienne, le silex pyromaque, l'asphalte de Judée, etc. La *cassure conique* ou *conoïde* est celle de substances dont les fragments détachés par la percussion présentent, en relief ou en creux, la surface d'un cône ou d'un conoïde d'une certaine épaisseur. On l'obtient facilement avec tous les corps compactes et bien homogènes. Il suffit pour cela de frapper, perpendiculairement à la surface extérieure, un coup sec avec un marteau et un poinçon. Le choc détermine aussitôt à l'intérieur une fissure de forme conoïdale, qui se propage à partir du point qui a reçu le coup, et, si le minéral sur lequel on opère n'est pas

trop épais, cette fissure atteint peu à peu la surface opposée, et l'on voit se détacher un mamelon conique de forme assez régulière. Les billes d'agate translucide se prêtent admirablement à ce genre de expérience; il en est de même d'un bloc de grès luisant de Montmorency. Il y a aussi des substances compactes dont les surfaces de *cassure* présentent un nombre plus ou moins considérable d'esquilles ou écaillés prêtes à se détacher; c'est le cas de l'agate et du pétrosilex. On dit alors que la *cassure* est *esquilleuse* ou *écaillée*. Enfin la *cassure* reçoit l'épithète de *plate*, lorsque le minéral se divise suivant des surfaces sensiblement planes; c'est le caractère des meilleures pierres lithographiques. Cette *cassure* est dite *raboteuse* ou *unie*, selon que les surfaces de *cassure* présentent ou non des inégalités.

CASSUTE s. f. (ka-su-te). Bot. Syn. de *CASSYTHE* et de *CUSCUTE*. V. ces mots.

CASSUTO s. m. (ka-su-to). Sorte d'instrument de musique en usage au Congo, et qui consiste en une pièce de bois creuse, couverte d'une planche à crans, sur laquelle on racle avec un bâton.

CASSUVIÉ, ÉE adj. (ka-su-vi-é — rad. *cassuivion*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux cassuvions.

— s. f. pl. Syn. d'ANACARDIÉES et de TÉRÉBINTHACÉES.

CASSUVION s. m. (ka-su-vi-on). Bot. Syn. d'ANACARDE ou ACAJOU. V. ce dernier mot.

CASSYTHACÉ, ÉE adj. (ka-si-ta-sé). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux cassythes. ■ On dit aussi *CASSYTHÉ*.

— s. f. pl. Famille de plantes, formée du seul genre *cassythe*, et qui n'est pas généralement admise.

— Encycl. Famille d'après quelques botanistes, simple tribu des laurées suivant d'autres, le petit groupe des *cassythacées* ou *cassythées*, fondé sur le seul genre *cassythe*, renferme des plantes parasites, qui présentent l'aspect et le mode de végétation de nos cuscutes. Leurs tiges incolores, grimpantes, en forme de cordes, sont dépourvues de feuilles proprement dites, qui sont remplacées par des écaillés éparses. Les fleurs ont un calice à six divisions disposées sur deux rangs, les trois extérieures petites et peu apparentes; pas de corolle; douze étamines pétaloïdes disposées sur quatre rangs, les trois inférieures stériles et réduites à des écaillés, celles du rang suivant munies chacune de deux glandes à la base; un ovaire libre, à une seule loge uniovulée, surmonté d'un style court terminé par un stigmate simple. Le fruit est une noix ou nucule entourée par le calice charnu et persistant; il renferme une seule graine dépourvue d'albume. Ces plantes appartiennent toutes aux régions tropicales des deux continents; elles s'attachent par des suçoirs verveux aux plantes voisines, dont elles absorbent la sève. Elles sont sans emploi.

CASSYTHE s. f. (ka-si-te — du gr. *kassutha*, cuscute). Bot. Genre de plantes parasites, de la famille des laurées, type de la tribu des *cassythées*, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent dans les régions chaudes du globe : *La CASSYTHE filiforme s'attache aux plantes voisines au moyen de suçoirs verveux*. (V. de Bomare.) *La CASSYTHE corniculée croît dans les montagnes de l'île de Célèbes*. (V. de Bomare.)

CAST (SAINT-), bourg et commune de France (Côtes-du-Nord), arrond. et à 32 kilom. N.-O. de Dinan, petit port sur la Manche; 1,400 hab. Pêche et engrais de mer. Ce village est célèbre par la victoire remportée sur les Anglais en 1758.

CASTABALA, ville de l'ancienne Asie Mineure, dans la Cilicie, sur la route de Byzance à Antioche.

CASTADOUR s. m. (ka-sta-dour). Pionnier. ■ Vieux mot.

CASTAGLIONE ou **CASTIGLIONE** (Joseph), en latin *Castellio*, savant italien, né à Ancône, mort vers 1616. Il se fit recevoir docteur en droit, et fut nommé gouverneur de Corneto. On a de lui, outre des dissertations sur l'obélisque de la porte del Popolo à Rome, sur le temple de la Paix, sur des médailles antiques, un ouvrage intitulé : *De antiquis puerorum prænominibus, observationum in criticis decades decem* (Rome, 1682), et des éditions d'auteurs anciens.

CASTAGNARES (Augustin), jésuite et missionnaire, né au Paraguay en 1687, mort en 1744. Destiné à prêcher la foi chez les sauvages, il apprit leur langue et réussit à faire beaucoup de conversions chez les Mataguais; mais, au moment où il allait élever une petite église, il fut tué par un de leurs chefs.

CASTAGNARY (Jules-Antoine), critique d'art et journaliste, né à Saintes (Charente-Inférieure) en 1831. Il étudia au collège de sa ville natale et fit son droit à Paris. Quand la République fut établie, il fut élu député. Il n'avait que vingt ans, et l'on peut dire qu'il était de cette génération dont l'avenir a été singulièrement influencé par cet événement, car il était attiré par son tempérament comme par ses idées beaucoup plus vers la politique que vers les arts. Blessé dans ses convictions,

refoulé pour ainsi dire dès son entrée dans la vie, il se résigna cependant, entra chez un avoué, dont il devint le maître clerc, et vécut de cette existence paisible jusqu'en 1857. A cette époque, M. Ch. Sauvestre lui demanda, pour la *Revue moderne*, le compte rendu du Salon de l'année. M. Castagnary s'était occupé déjà de questions d'art, et il avait sur ces matières des vues particulières qui tenaient à tout un ensemble d'idées philosophiques et esthétiques. Après l'Exposition universelle qui, en rassemblant les œuvres de tous les artistes français et étrangers, avait pour ainsi dire présenté le bilan des beaux-arts en ce siècle, il s'était demandé si la peinture française devait continuer à se traîner à la remorque des deux écoles classique et romantique, ou si, au contraire, le moment n'était pas venu de les répudier l'une et l'autre pour marcher dans d'autres voies, pour chercher, en dehors de toute convention, la nature, la réalité, la vie. Il en arriva à cette conclusion que la peinture religieuse et la peinture d'histoire étaient finies comme genres artistiques, et que l'art nouveau devait avoir pour objet unique la nature, n'être que l'expression de la vie universelle dans tous ses modes et à tous ses degrés, sans aucun mélange de convention ni d'idéalité. Pour éliminer le mot de *réalisme*, un peu décrié, il donna à cette théorie le nom de *naturalisme*, plus exact, et qui est devenu plus usuel. Conséquent avec ses principes, il ne s'occupa, dans son Salon, ni des tableaux religieux ni des tableaux d'histoire, et parla exclusivement du paysage, du portrait et des tableaux de genre, appelés suivant lui à prendre le premier rang dans la peinture. Ces idées, développées avec vigueur et talent, firent sensation dans le monde des arts, et beaucoup déclarèrent qu'on n'avait rien vu de plus original et de plus remarquable depuis les Salons de Diderot. Un éditeur s'offrit pour mettre ces morceaux en volume, et M. Castagnary les publia sous le titre de *Philosophie du Salon* de 1857. Depuis cette époque, il a développé, amélioré, agrandi sa théorie du *naturalisme*, dans divers journaux et recueils où il a été chargé de la critique d'art : *l'Opinion nationale*, le *Courrier du dimanche*, le *Monde illustré*, *l'Europe*, le *Nain jaune*, la *Liberté*, etc. Dans cette dernière feuille, il fait également des comptes rendus de théâtre remarquables. Démocrate et penseur, M. Castagnary laisse partout la vigoureuse empreinte de ses idées et de ses convictions. Il met en ce moment la dernière main à un ouvrage qui sera le résumé de ses idées sur les beaux-arts.

CASTAGNE ou **CASTAGNE** (Gabriel DE), cordelier, docteur en théologie, conseiller et aumônier du roi, et conventuel d'Avignon, mort en 1630. Ce vénérable religieux, adonné tout entier à l'alchimie, croyait avoir découvert le baume universel pour la guérison de toute espèce de maux. En 1611, il fit imprimer *l'Or potable qui guérit de tous maux*; en 1615, le *Paradis terrestre*, et le *Grand miracle de nature métallique, que en imitant icelle sans sophistication, tous les métaux imparfaits se rendront en or fin, et les maladies incurables guériront*. Il présente ce livre à la reine Marie de Médicis, avec cette dédicace : « L'ardent désir qu'avait Monseigneur le Grand fit qu'il me mena vers votre sacrée Majesté, pour vous faire avoir guérison du mal des dents; alors, je vous répondis, sur votre demande, qu'il y avait plusieurs remèdes, entre autres l'or potable. Il se trouva présent un qui dit qu'il ne s'en faisait point, auquel je répliquai que les célèbres docteurs, comme saint Thomas, docteur angélique, Albert le Grand, Raymond Lulle, et tant d'autres, en avaient écrit et en avaient fait, comme le sieur Beaulieu de Verville, le sieur Georges Eglussem, savants docteurs philosophes, et à celle fin que Votre Majesté en voie la preuve, j'ai baillé à Monseigneur le Grand une petite phiole d'or potable, pour vous présenter avec mes disputes en latin, que je veux soutenir avec tous ceux qui diront qu'il ne s'en peut faire. » Marie de Médicis, qui croyait à l'alchimie ainsi que la plupart de ses contemporains, nomma le père Castagne aumônier du roi. Castagne, encouragé par cette auguste approbation, continua à chercher sa panacée universelle.

Les raisonnements qu'il fait pour prouver que l'or potable guérit tous les maux, la définition qu'il donne du mal de dents, sont trop curieux, pour ne pas être rapportés ici : « Répondez-moi, qui est plus noble l'or ou le fer? Qui est plus sain au corps le fer ou l'or? Si vous faites manger le fer en vos médecines aux filles et aux pauvres malades, pourquoi vous moquez-vous, en la présence de la reine, de l'or qui est plus précieux? Si le safran de fer est bon, pourquoi non le safran d'or? Allez, vous ne sauriez faire ni l'un ni l'autre, et je veux que vous sachiez que j'ai plutôt réduit les susdits métaux, en safran et puis en or potable, que vous n'avez fait un faux emplâtre de mastic, pour guérir le mal de dents. Vive l'or potable, pour tel mal! Voyez votre livre appelé *Pandectarum*, ce qui vous en dit, et comme l'or est très-souverain et très-bon aux plus terribles maladies. Le mal des dents n'est autre chose que la goutte à la renverse : mettez votre tête en terre et les pieds en haut, et lors votre mal de dents s'appellera la goutte, parce que le catarrhe et l'effluxion dégouttera en bas, et lorsqu'il prend son che-

min de haut, c'est pour le grand chaud et froid extraordinaire qu'avez eu, et si soudain il n'a eu le loisir de dégoutter goutte à goutte en bas, et qu'il se soit jeté sur les dents, n'est pas moins pour cela différente diffuxion. » Cette définition du mal de dents en vaut bien une autre. Voici qui est plus sérieux. C'est une recette pour composer la pierre philosophale, qui produit l'or potable : « Prenez une once d'or fin et le fondez avec autant d'estaing de glace (de bismuth), et lorsqu'ils seront très-bien fondus, ayez douze onces de vif-argent d'Espagne bien chaud dans un autre creuset, tellement qu'il bouille comme s'il voulait s'en aller en fumée; et lors dans une grande terrine mettez votre creuset dudit or et incontinent videz tout ledit vif-argent chaud sur icelui, et vous aurez une belle paste appelée amalgame, laquelle vous laverez fort dans un mortier d'eau claire, la broyant bien avec le pilon de bois, de fer ou de marbre; et puis la faut passer dans un linge blanc, dans lequel laissera la noirceur de jupiter de Cornouailles, puis derechef la piller, et broyer, et laver, et repasser avec un autre linge blanc. Et cuy faut continuer vingt ou trente fois, tant que le linge par là où le mercure passera demeure bien blanc, sans aucune noirceur; et lors tout l'estaing de glace sera évaporé. Puis la faut bien essuyer et dessécher, et la mettre avec tout son dit mercure qui a coulé chaque fois par le linge, entre deux creusets l'un sur l'autre, qui enchâsse bien, et donnez feu de sublimation doucement et durant vingt-quatre heures, puis laissez refroidir les creusets avant de les ouvrir; et après qu'ils seront froids, faut recueillir tout le mercure, qui sera attaché au col avec un pied de lièvre, et le garderez à part, puis broyez votre amalgame toute seule, telle que vous l'avez trouvée au fond du creuset, et la remettez à sublimer comme auparavant, et de même séparez le mercure qui aura sublimé comme auparavant. Et le gardez; et cuy vous continuerez de faire tant de fois, jusqu'à ce qu'avez recouvert tout le mercure, et qu'au fond n'y trouverez simplement le poids de votre or, qui sera une once, et sera de très-belle chaux subtile plus que la farine du pain blanc des princes; et alors croyez que cette chaux fait de grands miracles, tant sur les corps humains que sur les métaux imparfaits; et qui la sait mettre en nourrice, il sera à jamais riche. » Telle est la façon de préparer cette pierre philosophale qui opérait tant de merveilles; le Père de Castagne ajoute qu'il employa une partie de celle qu'il avait ainsi obtenue à convertir des monnaies de billon en or pur, et que le reste il en a fait de l'or potable, qu'il a offert à la reine pour guérir ses maux de dents, et toutes autres infirmités. Il va sans dire que, ce qu'il en faisait, c'était en l'honneur de Jésus-Christ, qu'il traitait les médecins d'ânes bâtés et qu'il guérissait les écrouelles avec autant de facilité que le roi de France lui-même. Les remèdes indiqués par le Père de Castagne sont cependant approuvés par une foule de médecins qui en attestent l'efficacité.

La foi naïve de l'aumônier de Louis XIII en l'alchimie nous rappelle une curieuse aventure arrivée à un de ses prédécesseurs dans la philosophie hermétique, et que nos lecteurs apprendront sans doute avec plaisir. Quant à l'authenticité de l'histoire... le lecteur va savoir bientôt à quoi s'en tenir.

Il y avait jadis à Besançon un alchimiste, qui, lui aussi, avait trouvé l'or potable, l'élixir de longue vie, qui guérissait toutes les blessures et opérait toutes sortes de merveilles. Cependant la foule doutait toujours de l'efficacité de ses remèdes; en vain, pour la convaincre, il se faisait des plaies fort larges, qu'il guérissait ensuite avec la plus grande facilité; rien ne pouvait triompher des incrédules. On prétend qu'il était allé jusqu'à se couper la tête et à se la remettre fort proprement. Ses concitoyens doutaient toujours, se contentant de l'appeler magicien et charlatan. Déterminé à triompher à tout prix de cette incrédule obstinée, il promit une grosse somme d'argent à quiconque voudrait se laisser enlever un membre, s'engageant sur sa tête à le remettre dans l'état primitif; trois Savoyards (les Auvergnats n'étaient pas encore inventés) se laissèrent tenter par l'appât du gain; ils se firent compter la somme et se mirent à la disposition de l'opérateur. Celui-ci, en présence de tout le peuple, coupa la main à l'un des Savoyards, arracha les yeux à un autre et tira les intestins du ventre du troisième; puis, avec une dextérité sans égale, il leur remit tous les membres qu'il leur avait enlevés, sans que ceux-ci éprouvassent la moindre incommodité. Un spectateur plus incrédule que les autres ayant demandé qu'on laissât un intervalle entre le mal et le remède, l'alchimiste y consentit, sûr qu'il était de l'efficacité de ses recettes. Il fit donc subir de nouveau la même opération aux trois Savoyards, et envoya chez lui les parties qu'il leur avait enlevées, ajournant au lendemain le soin de remettre chacune d'elles à sa place. Mais on ne saurait s'aviser de tout : sa gouvernante, à qui il avait confié ces objets précieux, s'absenta un instant, et à son retour elle vit le chat emporter la main du premier Savoyard et le chien dévorer ce qui appartenait aux deux autres. Vouant remédier autant que possible à cet accident, elle alla acheter les tripes d'un cochon qu'on venait de tuer, coupa la main d'un pendu à un gibet voisin,

et arracha les yeux à son chat pour le punir de sa gourmandise. Le lendemain, toute la ville de Besançon était à la porte de l'alchimiste, qui se mit en devoir de rétablir les trois Savoyards dans leur premier état. Ne se doutant pas lui-même de la substitution qui avait eu lieu, il remit au premier la main du pendu; comme la servante s'était trompée, qu'elle avait coupé une main droite, au lieu d'une main gauche, celui-ci se mit à réclamer, mais on lui prouva qu'il avait tort et que c'était bien sa main qu'on lui rendait. A l'autre, on remit les yeux du chat, et au troisième les intestins du cochon. Tout le peuple cria au miracle; la réputation de l'alchimiste grandit outre mesure, mais tout ce qu'il y gagna fut d'être obligé de s'enfuir, de crainte d'être brûlé par l'inquisition. Quant aux trois Savoyards, ils s'accommodèrent très-bien avec des organes qui n'étaient pas à eux, et qui n'eurent d'autre inconvénient que de leur donner des goûts bizarres. Ainsi le premier ne pouvait s'empêcher de voler tout ce qui tombait sous sa main droite; le second voyait plus clair la nuit que le jour, et quant au troisième, il ne pouvait trouver une auge à porc sans être tenté d'aller prendre sa part du festin. L'histoire ne nous apprend pas si le père de Castagne accomplit d'aussi grandes merveilles, mais on peut dire que Marie de Médicis fut moins spirituelle et moins judicieuse que Léon X. Un alchimiste offrant à ce pape le moyen de convertir tous les métaux en or et réclamant une récompense pour un secret si précieux, le souverain pontife lui fit cadeau d'une grande bourse vide, lui disant qu'il n'avait pas besoin d'autre chose, puisqu'il avait le moyen de la remplir.

CASTAGNEAU s. m. (ka-sta-gno; gn mil.). Ichtyol. Nom vulgaire d'un petit poisson du genre chromys, très-commun dans la Méditerranée : *Cuvier a placé le CASTAGNEAU parmi les labroides*. (Valenciennes.)

CASTAGNETA, bourg du royaume d'Italie, province de la Principauté Citérieure, à 48 kilom. S.-E. de Salerne; 2,100 hab.

CASTAGNETTE s. f. (ka-sta-gnè-le; gn mil.). — de l'espagn. *castana*, châtaigne, à cause de la ressemblance que présente ce petit instrument avec une châtaigne. Pièce de bois ou d'ivoire, ronde, concave, comme les valves du fruit du châtaignier, et que l'on attache aux doigts au moyen de cordons, pour les faire résonner en frappant vivement et en mesure leurs parties concaves l'une contre l'autre : *Une paire de CASTAGNETTES. Jouer des CASTAGNETTES. C'est au son des CASTAGNETTES que les Espagnols dansent le boléro, le fandango*. (Bouillet.)

Il fit claquier ses doigts comme des castagnettes. V. Huoo.

De Burgos les brunes fillettes,
Qu'enlacent leurs fiers cavaliers,
Dansent au son des castagnettes.
Dans les massifs de citronniers.

A. HUMBERT.
— Fam. *Jouer des castagnettes*. Claquer, s'entre-choquer comme des castagnettes : *Il prit le verre en tremblant et but à petites gorgées, pendant que ses dents jouaient des CASTAGNETTES sur le cristal*. (Ad. Paul.)

— Comm. Etoffe sergée formée d'un mélange de laine, de soie et de fil, qui se fabriquait anciennement à Amiens.

— Encycl. Grâce aux poètes de toutes les époques, la brune Andalouse, la tendre Madrilène ou la belle Grenadine n'apparaissent à notre imagination que précédées du doux bruit des *castagnettes*, musique primitive qui sent de loin son origine mauresque, qui fait claquer aux oreilles son chapelet de notes bavardes, bruyantes, sonores, et dont aucun autre instrument de musique ne saurait imiter la mélodie étrange, si mélodie il y a. Les *castagnettes* marquent le mouvement et doivent au moins battre autant de fois qu'il y a de temps dans la mesure; mais, dans l'exécution, ce n'est pas autant de fois qu'il y a de temps dans la mesure que résonne le clapotement des *castagnettes* entre les mains d'une fille d'Espagne, c'est deux fois, trois fois, c'est... La musicienne ne s'en préoccupe nullement; elle joue des *castagnettes* par instinct, par imitation, par intuition, et il est certain que, quel que soit le talent d'un homme ayant fait une étude spéciale de cet instrument d'une remarquable simplicité, il ne parviendra jamais à acquiescer ce brio, cette *furia* qui semblent animer les *castagnettes* par une sorte de mouvement perpétuel, lorsqu'elles résonnent au bout des doigts d'une Castillane.

En Espagne, les *castagnettes* figurent partout où l'on chante, où l'on danse; c'est l'accompagnement obligé de la seguedille, et le fandango n'a pas de raison d'être sans elles. Aux champs comme à la ville, sur la place publique comme sur la scène, les *castagnettes* sont de rigueur. C'est là un orchestre vite improvisé, et qui, au besoin, suffit aux danseurs. Il a d'ailleurs l'avantage inappréciable d'être mis par le chanteur ou le danseur, qui presse ou ralentit à son gré le mouvement, augmente ou diminue le son, et soumet le jeu de son instrument à toutes les fluctuations de son caprice. La Petra Camara, qui vint à plusieurs reprises danser en France sur nos théâtres de genre, mariait les *castagnettes* avec une rare perfection. Aujourd'hui, bien que l'Espagne soit toujours la terre classique par excellence

des *castagnettes*, elles se sont répandues un peu partout, et nous avons en France d'excellents *castagnettistes*. Dans les opéras et autres pièces à grand spectacle, il est rare qu'on n'intercale pas quelques pas dansés avec accompagnement de *castagnettes*, quand la scène se passe en Espagne.

Les joueurs de *castagnettes* sont divisés en deux camps : ceux qui tournent le cordon de l'instrument sur le pouce et ceux qui le roulent sur le doigt du milieu. Bien que cette légère différence dans la façon de se servir de l'instrument paraisse puérile, elle a cependant une certaine importance, puisque, lorsque le cordon se tourne sur le pouce, c'est le doigt du milieu qui fait résonner les concavités l'une sur l'autre, et que, au contraire, lorsqu'il est tourné sur le doigt du milieu, ce sont les doigts libres de part et d'autre qui remplissent la même fonction. La tablature des *castagnettes* est marquée par des notes de musique placées au-dessus et au-dessous d'une même ligne : celles qui sont au-dessus sont pour la main gauche, et celles qui sont au-dessous pour la main droite. On met au commencement de la ligne de tablature une clef et les signes de la mesure; mais la meilleure tablature de cet instrument est une oreille musicale, et aucun de ceux qui, en Espagne, font résonner si brillamment leurs *castagnettes* ne s'est certainement jamais inquiété de notes écrites sur le papier.

Les *castagnettes* étaient connues des Grecs et des Romains, qui les appelaient *crumata* ou *crumata*, et en attribuaient l'invention à la nation espagnole. Alors, comme aujourd'hui, on s'en servait pour accompagner des airs de danse. Sous le nom de *crotales*, d'où est venu le français *crotales*, les deux peuples employaient un autre instrument de percussion qui avait un grand rapport avec les *castagnettes* : il consistait en deux pièces creuses de bois ou de métal réunies par un bout à l'aide d'une charnière et fixées à un manche; pour en jouer, on tenait un de ces crotales dans chaque main, et on les faisait claquer avec les doigts.

CASTAGNETTISTE s. (ka-sta-gnè-tis-te; gn mil.). — de *castagnette*. Néol. Qui joue des castagnettes.

CASTAGNEUX s. m. (ka-sta-gneu; gn mil.). Ornith. Nom vulgaire d'un oiseau pinnatipède, du genre grèbe. Sa taille est celle d'une sarcelle; il a la nuque, la gorge et le dessus de la tête noirs; les côtés et le devant du cou, d'un marron vif; le dos, noir teint d'olivâtre; la poitrine et les côtés du corps, brun noirâtre; le ventre et l'abdomen, d'un noir enfumé. Plus commun dans le midi que dans le nord de l'Europe, il se trouve toute l'année dans les eaux douces, saumâtres ou salées, et se nourrit d'insectes et de petits crustacés; il niche dans les marais, à l'abri des moines d'herbes. Cet oiseau marche avec peine sur la terre, à cause de la conformation de ses pieds; il s'élève aussi difficilement; mais, une fois dans l'air, il a un vol bien soutenu. Il est quelquefois très-gras; mais sa chair est d'un saveur assez médiocre.

— Encycl. Le *castagneux*, ou petit plongeon de rivière, est un oiseau pinnatipède, du genre grèbe. Sa taille est celle d'une sarcelle; il a la nuque, la gorge et le dessus de la tête noirs; les côtés et le devant du cou, d'un marron vif; le dos, noir teint d'olivâtre; la poitrine et les côtés du corps, brun noirâtre; le ventre et l'abdomen, d'un noir enfumé. Plus commun dans le midi que dans le nord de l'Europe, il se trouve toute l'année dans les eaux douces, saumâtres ou salées, et se nourrit d'insectes et de petits crustacés; il niche dans les marais, à l'abri des moines d'herbes. Cet oiseau marche avec peine sur la terre, à cause de la conformation de ses pieds; il s'élève aussi difficilement; mais, une fois dans l'air, il a un vol bien soutenu. Il est quelquefois très-gras; mais sa chair est d'un saveur assez médiocre.

CASTAGNIZA ou **CASTANIZA** (Jean DE), théologien et écrivain ascétique espagnol, mort à Salamanque en 1598. Il entra dans l'ordre des bénédictins, fut nommé prédicateur général de l'ordre, aumônier de Philippe II et censeur de théologie. Ses principaux ouvrages sont : la *Vida de santo Benito* (1583); *Historia de santo Iñuado, fundador del orden camaldulense* (1597); *De la perfeccion de la vida christiana*. Quelques auteurs croient que ce dernier livre est l'original sur lequel a été composé le *Combat spirituel*, si connu des personnes pieuses; mais d'autres prétendent que le théatin Laurent Scupoli en est le véritable auteur.

CASTAGNO (Andrea DEL), peintre italien, né à Castagno en 1406, mort à Florence vers 1478 ou 1480. Ce fut un grand artiste et peut-être un misérable assassin. Ayant perdu de très-bonne heure son père et sa mère, Andrea gardait les moutons de son oncle. Un jour, à la porte d'une pauvre maison de paysans, il aperçut un homme barbouillant de rouge et de bleu une petite madone debout dans un trou de la muraille. Cette peinture grossière enflamma tout à coup l'imagination du jeune berger, qui dès lors se mit à tracer du matin au soir des silhouettes de madones, qu'il essayait de colorier aussi. Cette passion du dessin, qui venait de se révéler d'une façon si soudaine, attira l'attention du seigneur d'un château voisin, Bernadetto Médicis. Après avoir observé ce pâle déclassé, le gentilhomme florentin le prit avec lui, l'emmena à Florence et le fit admettre dans l'atelier du célèbre Masaccio. L'élève y fit des progrès très-rapides, et devint, en peu d'années, un des premiers dessinateurs de son temps. Ses débuts très-brillants lui donnèrent

une vogue immense, qui lui procura des travaux considérables, dont la plupart ne sont pas venus jusqu'à nous. Nous ne pouvons citer que ses œuvres capitales : d'abord, une grande fresque, pour les religieuses de San-Giuliano ; puis, à Santa-Croce, dans la chapelle des Cavalcanti, un *Saint Jean-Baptiste* et un *Saint François* très-estimés. « Mais son chef-d'œuvre, dit Vasari, est le *Christ à la colonne* du nouveau cloître du couvent de Santa-Croce. De toutes les productions d'Andrea, celle-ci serait la plus belle et la plus précieuse, si, par une incurie déplorable, on ne l'eût laissée gravement endommager par des enfants et des gens peu éclairés, qui, en égratignant les têtes et les jambes des Juifs, ont peut-être cru venger les injures de Notre-Seigneur. » Il fit aussi, dans le cimetière de Santa-Maria-Nuova, un *Saint André* tellement remarquable, que cet ouvrage lui valut l'honneur d'être choisi parmi les peintres les plus illustres du temps pour peindre une *Cène* dans le réfectoire de l'hôpital, et pour décorer une grande partie de la chapelle. Le reste avait été confié à Domenico de Venise, l'artiste qu'Andrea, son ami, assassina plus tard, selon Vasari et quelques autres contemporains. Il laissa encore une *Assomption* avec deux figures à San-Miniato, et une *Vierge dans un tabernacle*, à Lanchetta. Il peignit aussi, dans la galerie Carducci, plusieurs portraits d'hommes célèbres, les uns d'après des médailles et des manuscrits, les autres d'après nature, comme ceux de Philippo Spano degli Scolari, de Dante, de Pétrarque et de Boccace. Plus tard, lorsque les Pazzi eurent tué Julien de Médicis et blessé son frère, à Santa-Maria-del-Fiore, la seigneurie de Florence, pour flétrir la mémoire de ces conjurés assassins, résolut de les faire peindre sur la façade du palais du podestat. Pour agir puissamment sur l'opinion par le spectacle d'un grand châlinement, on eut recours au talent robuste d'Andrea. Il conçut, en effet, un tableau lugubre et terrible : il représenta chacun des assassins accroché à une potence, et se tordant livide, épouvantable, dans les convulsions d'une affreuse agonie. A force de sévérité dans l'arrangement, de noblesse dans la ligne, il sut éviter les grimaces et la charge, et cette composition puissante fut mise au nombre de ses meilleures inspirations ; elle fit grande sensation, et eut un succès immense. L'auteur fut appelé, par la foule enthousiaste, *Andrea degli impiccati* (Andrea des pendus).

Nous venons de parcourir rapidement l'œuvre du grand artiste ; isons dans Vasari le récit du crime de l'assassin :

« Andrea, furieux des éloges qu'il entendait prodiguer à Domenico, ne songea plus qu'à moyens de se débarrasser d'un rival, et finit par accomplir ses affreux projets. Par une belle soirée d'été, Domenico prit son luth, selon son habitude, et sortit de Santa-Maria-Nuova, en laissant dans l'atelier Andrea, qui refusa de l'accompagner, sous prétexte qu'il avait à s'occuper de quelques dessins fort importants. Dès que Domenico fut parti, il se déguisa, et alla attendre, au coin d'une rue, son malheureux ami, qu'il perça de coups mortels. Il retourna ensuite à Santa-Maria-Nuova, se renferma dans son atelier et se remit tranquillement à travailler... Attirés par ses cris, des passants transportèrent Domenico auprès de son meurtrier ; il rendit le dernier soupir entre ses bras. Andrea, malgré toutes les recherches, aurait échappé même au soupçon, si, à l'heure de sa mort, il n'eût confessé son horrible forfait. »

Il nous semble au moins bizarre qu'Andrea ait envié les éloges qu'on donnait à Domenico, dont le talent médiocre ne pouvait être comparé au sien. Mais, en supposant même que, sans raisons plausibles, il ait été envieux d'un peintre bien inférieur à lui, d'un peintre qui n'avait pas le dixième des travaux commandés à Andrea, il est encore difficile de croire que cette jalousie absurde ait pu prendre les proportions d'une haine sauvage, capable de faire d'un grand artiste un lâche assassin. Le lecteur comprendra du reste combien nous aimons à douter du crime lâche et infâme attribué à un artiste du mérite d'Andrea Castagno. Toutefois, nous sommes contraint d'avouer que l'autorité de Vasari est grave. Voici qui est plus grave encore : Castagno venait à peine d'expirer, que son cadavre fut traîné dans la fosse par une populace furieuse ; puis on lui fit des obsèques ignominieuses.

Parmi les meilleurs élèves de ce maître, il faut citer Jacopo del Corso, le Pisanello, le Marchino, Pietro del Pollaiuolo et Giovanni da Rovizzano. Le temps a détruit, avec l'aide de restaurateurs inhabiles et d'amateurs peu soigneux, un grand nombre de tableaux d'Andrea ; son chef-d'œuvre même, le *Christ à la colonne*, n'a pas été épargné. Cependant, si rares que soient les peintures qui sont venues jusqu'à nous, elles suffisent pour confirmer pleinement les éloges de Vasari. Andrea ne fut pas un coloriste ; le ton dur et froid de ses figures constitue le côté faible de son talent ; mais son dessin correct, énergique, puissant, ses types distingués, l'élégance et l'ampleur de ses draperies, rappellent les maîtres les plus illustres du siècle d'or. Ses compositions, riches, abondantes et variées, sont toujours pleines de mouvement et de vie. C'est un peintre, en un mot, un peintre véritable et des mieux doués.

CASTAGNOLE s. f. (kas-ta-gno-le ; gn ml.). Ichtyol. Genre de poissons squamipennes, formé aux dépens des spares, et comprenant quatre ou cinq espèces, dont une est très-commune dans la Méditerranée : *La forme de la CASTAGNOLE est facile à distinguer de celle des autres poissons.* (A. Guichenot.) || On l'appelle vulgairement RONDANIN.

— Mar. Morceau de bois percé de deux trous et fixé sur les galères à chacune des ralingues de la tente.

— Encycl. Le genre des *castagnoles*, formé aux dépens des spares, et qui appartient à la famille des squamipennes, présente les caractères suivants : profil élevé, museau très-court, front descendant verticalement ; dents en carde aux maxillaires et aux palatins ; nageoires verticales composées d'un petit nombre de rayons épineux cachés dans leurs bords antérieurs, et couvertes d'écaïlles ; dorsale et anale basses, mais commençant en pointe saillante. Ce genre renferme quatre ou cinq espèces, dont une seule vit dans nos mers ; c'est la *castagnole* commune ou proprement dite, appelée aussi brème dentelée, marron, rondanin, etc. Ce poisson, qui atteint quelquefois une longueur de 0 m. 85 et un poids de 5 à 6 kilogr., est d'une couleur d'acier brun, ou d'un blanc argenté un peu obscur, tirant sur l'étain. La *castagnole* est commune dans la Méditerranée, et s'aventure parfois jusque dans l'Océan, où il serait facile de la naturaliser ; on en a pêché des individus isolés sur les côtes de l'Angleterre. Pendant les tempêtes ou les orages, elle se réfugie près des rivages et sur les bas-fonds. Elle se nourrit de petits poissons et de frai. On la prend à la ligne ou au filet. Sa chair, blanche et molle, est savoureuse et estimée, surtout lorsque le poisson est bien développé et qu'il a vécu sur les fonds pierreux.

CASTAGNON s. m. (ka-sta-gnon, gn ml. — du lat. *castanea*, châtaigne). Variété de châtaigne.

CASTAGNOS, duc de BAYLEN. V. CASTANOS.

CASTAHANA s. m. (ka-sta-a-na). Linguist. Idiome des Castahanas, tribu du plateau central de l'Amérique du Nord, idiome considéré comme un dialecte ou même comme une langue sœur du kiaways, qui est parlé par une peuplade établie près des sources du Platte.

CASTAING s. m. (ka-stain). Techn. Machine qui servait autrefois à marquer les monnaies sur la tranche, à y appliquer le cordonnet, et qui était ainsi appelée du nom de son inventeur, ou du moins de celui qui l'avait rendue pratique : *Le CASTAING fut introduit dans les hôtels monétaires de France par une ordonnance de 1690 ; il se composait de deux coussinets droits, rainés et gravés, qui, par un mouvement de va-et-vient continu, faisaient rouler les flans en les pressant également sur toute leur circonférence.*

CASTAING, vaudevilliste français, mort à Alençon vers 1800. Il était receveur des tailles, et on lui doit : *Vaudevilles et chansons du bouquet des moissonneurs* (1783) ; *Théâtre* (1791-1792, 3 vol. imprimés à 30 exemplaires). Plusieurs des pièces contenues dans ces trois volumes furent jouées sur le théâtre d'Alençon.

CASTAING (Edme-Samuel), médecin français, né à Alençon en 1797, exécuté à Paris en 1823. Son nom serait probablement inconnu sans le crime horrible qui le fit monter sur l'échafaud. Il appartenait à une famille honorablement posée dans la société et jouissant d'une considération loyalement acquise. C'était un homme de petite taille, d'une tenue modeste, mais d'un caractère ardent, ferme et plein de ténacité. Après avoir fait de brillantes études au lycée d'Angers, il vint, en 1814, habiter Paris, où ses parents s'étaient retirés depuis quelques années. Il lui fallut alors choisir un état. Ses deux frères aînés étaient déjà avantageusement placés, l'un dans le corps de l'artillerie, l'autre dans l'administration des eaux et forêts ; il résolut, en 1815, d'embrasser la carrière de la médecine et se livra avec ardeur au travail jusqu'en 1819. Appelé, dans le cours de cette année, en qualité d'élève, à donner des soins à la veuve d'un ancien magistrat, il s'éprit pour sa cliente d'une passion des plus vives, qu'il parvint à faire partager. Deux enfants nquirent de ces relations. Un événement si considérable dans la vie de Castaing ne pouvait manquer de lui faire négliger ses anciennes occupations. Cependant les sages remontrances de sa famille, qui ignorait la cause d'un tel changement, le décidèrent à les reprendre, et, au mois de juillet 1821, il obtint le diplôme de docteur. A partir de cette époque, il se sépara presque complètement de sa famille, et le peu de temps qu'il consacra encore à l'étude, il l'employa à faire des recherches sur les différentes espèces de poisons, à s'initier à leurs propriétés, à se rendre compte de leurs symptômes pendant et après leur ingestion.

Castaing n'avait confié sa liaison coupable qu'à deux jeunes gens, les frères Auguste et Hippolyte Ballet, qui demeuraient, comme lui, dans la rue d'Enfer, et avec lesquels il avait fait connaissance à la fin de 1819 ou au commencement de 1820. Ces jeunes gens étaient les fils d'un ancien notaire, qui mourut en 1821, leur laissant à chacun 20,000 fr. de rente. Auguste était l'aîné ; impétueux, ardent, ami des plaisirs, il avait suivi avec

négligence les cours de l'Ecole de droit, et n'était parvenu qu'avec beaucoup de peine à se faire recevoir avocat ; à peine en possession de son héritage, il s'était jeté dans la vie fastueuse des fils de famille. Hippolyte était, au contraire, doux, laborieux et d'une santé extrêmement délicate. Il avait fait d'excellentes études et obtenu, avec un grand succès, le grade de licencié en droit. Ce fut avec Hippolyte que Castaing se lia d'abord le plus étroitement. Ce jeune homme était atteint d'une grave affection de poitrine, et il était heureux d'avoir pour ami un médecin sur la science et le dévouement duquel il croyait pouvoir compter. D'après le conseil du docteur Labnec, il alla passer l'été de 1822 aux eaux d'Enghien. A son retour à Paris, il se trouvait mieux, il paraissait même en voie d'une guérison complète, quand, le 2 octobre, un mal subit, inconnu, le saisit tout à coup, et, trois jours après, il rendit le dernier soupir. Dans cette courte maladie, il ne reçut de soins que de Castaing, qui, sous divers prétextes, éloigna de lui ses parents et ses amis, et qui, de plus, lorsqu'il eut expiré, se tint, deux heures durant, seul enfermé dans son appartement. Or, pourquoi cette conduite de la part de Castaing ? C'était, on le sut plus tard, afin de pouvoir fouiller librement dans les meubles. En procédant à cette perquisition, Castaing trouva deux doubles d'un testament par lequel le défunt léguait tous ses biens à sa sœur utérine, ne laissant à son frère qu'une modique pension viagère. A la vue de cette pièce, une idée infernale surgit dans sa tête. Il songea d'abord à s'approprier 100,000 fr., le quart de la succession, et voici comment il s'y prit. Il alla trouver Auguste, et, après lui avoir annoncé la mort de son frère, il lui dit : « Au moment d'expirer, Hippolyte, voulant reconnaître mes soins, m'a fait cadeau de sa montre, de son épinglé en diamants et de ses autres bijoux. — C'est bien, répondit Auguste ; je suis son seul héritier et j'approuve ce qu'il a fait. — Prenez garde, reprit Castaing ; vous ne savez pas tout ce qu'il a fait. » Là-dessus, il lui raconta qu'Hippolyte, sans doute excité contre lui par des rapports mensongers, avait écrit de sa main, et en double, un testament en vertu duquel il instituait Mme Martignon, sa sœur, pour sa légataire universelle, ne lui laissant à lui, Auguste, qu'une pension viagère dont le chiffre infime était une nouvelle humiliation. A l'appui de ce qu'il disait, il tira de sa poche un des doubles du testament. « Je l'ai trouvé, ajouta-t-il, dans un tiroir ouvert du secrétaire de votre frère, et, par amitié pour vous, j'ai cru devoir remettre la mauvaise action de m'en emparer. » Auguste le remercia avec effusion, puis s'écria : « Mais à quoi peut me servir cette copie si je n'ai pas l'autre ? sans la seconde, ma spoliation n'en est pas moins consommée. » Alors Castaing déclara que cette seconde copie se trouvait entre les mains d'un sieur Lebre, qui, pendant trente ans, avait été premier clerc de l'étude du père Ballet, et qu'Hippolyte avait choisi pour dépositaire. Il ajouta qu'il fallait à tout prix l'acheter à cet ancien premier clerc, et se fit fort de conclure le marché moyennant une centaine de mille francs. Après quelques hésitations, Auguste donna la somme au docteur. Celui-ci eut l'audace de conduire son ami à la porte de la maison où était l'habitation de Lebre, puis, laissant sa dupe dans la rue, il monta, redescendit au bout de peu de temps, et remit à Ballet la copie si désirée, qui fut aussitôt déchirée. Il est inutile de faire remarquer que cette histoire du premier clerc n'était qu'une fable. La vérité est que, après la mort d'Hippolyte, Castaing s'était emparé des deux copies du testament ; il en avait donné une à Auguste, et s'était servi de l'autre pour lui extorquer 100,000 fr. Il s'était ainsi créé un complice, ce qui lui assurait l'impunité. Cependant, Auguste fut tellement ému de ce qui venait d'avoir lieu, que, le soir même de cette indigne comédie, il en fit la confidence on pleurant à deux de ses amis, qui en déposèrent plus tard.

A la demande d'Auguste et de sa sœur, Mme Martignon, on fit l'autopsie du corps d'Hippolyte. Les médecins chargés de cette opération, et parmi lesquels se trouvait Castaing, déclarèrent que la mort avait été produite par une congestion cérébrale, laquelle pouvait être la suite d'une fluxion de poitrine. Toutefois, ils n'osèrent affirmer que les symptômes observés après le décès d'Hippolyte n'eussent pas été les mêmes si le malade avait pris de l'acétate de morphine. Or, coïncidence étrange, un pharmacien, comme on le sut plus tard, avait vendu dix grains de cette substance à Castaing au mois de mai 1822, et une quantité pareille au mois de septembre suivant.

A partir de la mort d'Hippolyte, la liaison d'Auguste et de Castaing devint tout à fait intime. Le docteur ne visait qu'à s'approprier toute la fortune de son ami. Enfin, il sut si bien le dominer que, le 1^{er} décembre 1822, Ballet fit un testament par lequel il instituait Castaing son légataire universel. Un testament est une chose fragile, et les testateurs sont quelquefois capricieux ; Castaing ne l'ignorait pas, mais il savait aussi comment, en pareil cas, il est possible de fixer définitivement les choses.

Le 29 mai 1823, Castaing et Auguste Ballet se rendirent à Saint-Cloud, où ils arrivèrent vers onze heures. Ils prirent gîte à l'hôtel de la *Tête-Noire*. On leur donna une chambre à

deux lits, qu'ils occupèrent ensemble. Le lendemain, vendredi 30, à neuf heures du soir, Castaing demanda une demi-bouteille de vin chaud, sans sucre ni citron. Le vin ayant été monté, Castaing y mit du sucre et des citrons qu'il avait apportés, remua le tout, puis, sans que personne l'en eût prié, alla voir un jeune domestique de la maison qui était malade. Que fit Auguste pendant cette absence ? But-il un ou plusieurs verres de la boisson préparée ? On ne l'a jamais su. Seulement, il trouva le vin très-amer, ainsi qu'il en fit l'observation à une servante, qui, étant entrée dans la chambre, s'en convainquit en en avalant elle-même quelques gouttes. Auguste attribua cette amertume à un excès de jus de citron. Quoi qu'il en soit, les deux voyageurs se couchèrent. Ballet fut agité toute la nuit ; il éprouva des coliques, et, le matin venu, il déclara ne pouvoir se lever, parce qu'il avait les jambes enflées à un tel point qu'il lui était impossible de mettre ses bottes. Castaing, lui, était sur pied à quatre heures. Il se fit ouvrir la porte de l'hôtel, afin, dit-il, d'aller se promener dans le parc ; mais, une fois dehors, il prit un cabriolet et courut à Paris, où il prit chez deux pharmaciens différents douze grains d'émétique et un demi-gros d'acétate de morphine. Vers huit heures, Castaing était de retour à l'hôtel de la *Tête-Noire*. Son premier soin fut de demander du lait froid pour son ami. A peine Auguste eut-il pris ce lait, que les coliques et les vomissements se succédèrent sans interruption. Le malade, sentant son état empirer, demanda qu'on appelât un médecin de la localité. Le docteur Pigache vint le voir plusieurs fois dans la journée et ordonna des émoullents. Dans une visite qu'il fit à cinq heures du soir, il prescrivit une potion calmante, dont Castaing donna lui-même une cuillerée à Auguste. L'effet de cette potion fut des plus prompts. Cinq minutes après qu'il l'eut prise, le malade fut saisi d'une espèce d'attaque de nerfs, et, à partir de ce moment, il n'eut plus sa connaissance. Enfin, il expira dans la matinée du lendemain, dimanche 1^{er} juin. A une dernière visite, qui avait eu lieu à onze heures et demie du soir, le docteur Pigache avait observé que le corps de Ballet était couvert d'une sueur froide et parsemé de taches bleuâtres. Pendant toute la durée de la maladie, Castaing avait affecté la douleur la plus vive, et, quand on avait administré l'extrême-onction à son ami, il s'était tenu à genoux, priant avec tant de ferveur, plongé dans un recueillement si parfait, qu'un des assistants n'avait pu s'empêcher de dire au curé de Saint-Cloud, en le montrant du geste : « Voilà un jeune homme bien pieux. » Quant à la mort de Ballet, il l'attribuait tantôt à une congestion cérébrale, tantôt à une espèce de choléra-morbus.

A la nouvelle de la mort d'Auguste Ballet, M. Horace Raison, un de ceux à qui ce jeune homme avait fait la confidence dont il a été question plus haut, soupçonna aussitôt un empoisonnement. Il se rendit immédiatement à Saint-Cloud, vit Castaing, le questionna, et en obtint des réponses embarrassées qui le confirmèrent dans ses soupçons. Alors, sans perdre de temps, il courut au cabinet du procureur du roi de Versailles. Ce magistrat comprit sans peine toute la gravité de l'affaire, lorsque M. Raison lui eut sommairement raconté les relations de Castaing avec les frères Ballet, les circonstances de la mort d'Hippolyte et la destruction du testament qui l'avait suivie. Ceci se passait le lundi 2 juin. Des la matinée du lendemain, Castaing fut placé dans l'hôtel sous la garde d'un agent de la force publique. On procéda en même temps à l'autopsie du corps d'Auguste. On ne retrouva rien, à l'extérieur du cadavre ni dans les parties internes, qui décelât la présence d'un poison actif. On constata seulement des lésions inflammatoires de la même nature que celles qu'on avait remarquées lors de l'autopsie d'Hippolyte. Tant que dura l'opération, Castaing fut en proie à la plus grande inquiétude, et il ne reprit son calme ordinaire que lorsqu'il en connut le résultat. Mais, quoi qu'on n'eût rien découvert, il n'en fut pas moins maintenu en état d'arrestation.

L'instruction dura cinq mois. On entendit plus de cent témoins, qui, pour la plupart, donnèrent des renseignements précis. Toutefois, en l'absence du corps du délit, qui échappait aux investigations de la science, il eût peut-être été difficile de réunir les éléments d'un renvoi devant les assises, si Castaing n'était lui-même venu fournir, par d'imprudentes révélations faites à un compagnon de captivité, une masse d'indices, de présomptions, de preuves morales, qui équivalaient presque à une preuve matérielle et palpable. En effet, à peine arrivé à Versailles, il chercha un prisonnier qui pût l'aider à combattre les difficultés de sa position en devenant un intermédiaire entre lui et les personnes qu'il était intéressé à engager au silence. Il crut rencontrer cet intermédiaire dans un sieur Goupil, qui était détenu pour un délit fort léger, et dont, par cela même, les démarches ou les lettres n'étaient pas soumises à une grande surveillance. Il proposa à ce détenu, qui était en réalité ce qu'en termes d'argot on appelle un *mouton*, de se charger du soin d'écrire à sa mère, pour qu'elle vit certaines personnes et les engageât à ne rien dire. Goupil écrivit effectivement à la mère de Castaing ; mais, en même temps, il transmit à la justice les étranges confidences qu'il avait

reques. A Paris, Castaing nous aussi des relations avec des prisonniers pour qu'ils priassent le pharmacien Chevallier de déclarer que ce n'était pas de l'acétate de morphine qu'il avait acheté chez lui. D'un autre côté, Castaing adopta un système de défense dont l'absurdité ne pouvait que le perdre. Enfin, dans les derniers temps de l'instruction, ne sachant plus comment sortir du chaos inextricable de contradictions et de mensonges accumulés dans ses divers interrogatoires, il se mit à faire le fou.

Castaing comparut devant le jury de la Seine, le 10 novembre 1823. Il était accusé : 1° d'avoir, dans le courant d'octobre 1822, à l'aide de substances vénéneuses, causé la mort d'Hippolyte Ballet; 2° d'avoir, de complicité avec Auguste Ballet, détruit le testament d'Hippolyte, frère de ce dernier; 3° enfin, d'avoir, le 30 mai et le 1er juin 1823, à l'aide de substances vénéneuses, causé la mort d'Auguste Ballet.

La première partie de l'interrogatoire de Castaing fut relative à la mort d'Hippolyte. Il se renferma dans un système absolu de dénégations. Cependant, il résulta de ses réponses qu'à l'époque du décès d'Hippolyte il s'occupait d'une manière toute particulière de l'étude des poisons; qu'il s'était procuré une assez grande quantité d'acétate de morphine; qu'il avait connu le testament du défunt; qu'il avait reçu 100,000 fr. d'Auguste, lequel, en les lui donnant, avait voulu se conformer aux volontés de son frère. Interrogé sur les circonstances du testament et de la mort d'Auguste, Castaing donna des explications dont l'incohérence était évidente. Il raconta que, redoutant, à la suite de la mort si rapide de son père, de sa mère et de son frère, une fin semblable, Auguste avait voulu faire son testament; mais il fut forcé d'avouer qu'il avait lui-même fourni la formule nécessaire, après l'avoir demandée à un clerc de notaire de ses parents. Il avoua aussi que, le 29 mai, quelques moments avant de partir pour Saint-Cloud, il avait déposé ce testament entre les mains de ce même clerc. Sur le fait si grave de son voyage à Paris des quatre heures du matin, Castaing soutint que c'était pour obéir à son ami, qui l'avait prié d'acheter des substances pour tuer les chats de l'hôtel, dont les cris l'empêchaient de dormir. S'il avait choisi l'émétique et l'acétate de morphine, c'était dans le dessein de faire aussi des expériences. Questionné sur une courte absence qu'il avait faite après les premiers vomissements qui avaient suivi l'emploi du lait, il fit une réponse qui était presque un demi-aveu. « J'étais allé, dit-il, jeter dans les latrines l'émétique et l'acétate de morphine, parce que j'étais effrayé du concours de circonstances qui pouvaient me faire soupçonner. Si on ne les a pas retrouvées, c'est que les recherches n'ont pas été faites avec soin. » La potion calmante prescrite par le docteur Pigache avait été préparée chez un pharmacien de Boulogne, nommé Anselme, à qui Castaing avait fait aussitôt réclamer l'ordonnance. « Pour quel motif cette réclamation? demanda le président. — Je n'en avais pas. — N'était-ce pas dans l'intérêt de la validité du testament fait à votre profit? Cette ordonnance ne devait-elle pas vous servir à prouver qu'un autre médecin que vous avait soigné Ballet dans sa maladie? » L'instruction avait découvert que, dans la matinée du 31 mai, Castaing, ayant fouillé les vêtements d'Auguste, s'était emparé des clefs d'un meuble garnissant l'appartement du défunt et qui contenait 70,000 fr. en billets de Banque. On savait aussi que, dans la même journée, il avait envoyé ces clefs à ce clerc de notaire qui tenait en dépôt le testament de Ballet, en lui recommandant de ne pas dire qu'elles venaient de lui, et de garder le secret sur sa parenté avec lui, ainsi que sur le testament. Interpellé sur le but de cette recommandation, Castaing répondit : « Quant au testament, je voulais éviter des rapports pénibles avec la famille de mon ami; quant à la parenté, je craignais que cette circonstance ne me fût préjudiciable, parce que je ne connais pas les lois. » Du reste, comme il l'avait fait pour Hippolyte, il nia énergiquement avoir jamais administré des poisons à Auguste. On attendait de précieux renseignements des médecins, mais leurs déclarations furent des plus ambiguës. Les dépositions de trois d'entre eux, et des plus éminents, furent même considérées comme une preuve du parti pris par le corps médical tout entier de soutenir quand même l'innocence d'un de ses membres. Après avoir déclaré que l'analyse n'avait amené la découverte d'aucune trace de poison, soit minéral, soit végétal, ils ajoutèrent que les accidents remarqués chez Auguste avaient pu être produits par le poison ou par mille autres circonstances.

L'accusation fut soutenue avec un remarquable talent par l'avocat général de Broë. Castaing avait choisi pour défenseur l'avocat Roussel, un de ses amis de collège, qu'assistait M. Berryer. M. Roussel s'attacha surtout à développer cette thèse, que le corps du délit n'existait pas, et que l'empoisonnement n'était pas constant. Il termina par une péroraison destinée à jeter le doute dans l'esprit des jurés. M. Berryer reprit une à une toutes les charges qui pesaient sur son client, mais sa plaidoirie fut loin de produire l'effet qu'on avait cru pouvoir attendre du talent d'un orateur si éminent.

Le 18 novembre, après deux heures de dé-

libération, le jury déclara, à la simple majorité, Castaing coupable d'avoir détruit le testament d'Hippolyte Ballet de complicité avec Auguste, et d'avoir empoisonné ce dernier. Il répondit négativement sur le crime d'empoisonnement d'Hippolyte; mais il est à remarquer que le ministère public avait abandonné cette partie de l'accusation à la sagesse des jurés. En conséquence de ce verdict, Castaing fut condamné à la peine de mort. Il se pourvut aussitôt en cassation; mais son pourvoi fut rejeté le 4 décembre, et deux jours après, il monta sur l'échafaud. Pendant les dix-sept jours écoulés depuis sa condamnation, il avait affecté un calme et une froideur qui, au moment de marcher au supplice, furent remplacés par le plus complet découragement. Il avait aussi essayé de se donner la mort au moyen d'un poison subtil introduit par un ami inconnu dans la double boîte d'une montre, qu'on avait obtenu la permission de lui faire passer. Du reste, il n'avait cessé de protester de son innocence. « Je saurai mourir, s'était-il écrit en entendant sa condamnation; je saurai mourir, quoique je sois bien malheureux, et quoique environné de circonstances qui me plongent dans la tombe! J'irai retrouver mes malheureux amis!... On m'accuse de les avoir lâchement assassinés... Oh! s'il y a une Providence, s'il y a quelque chose de divin dans l'être qui vit, eh bien! ce quelque chose ira retrouver Auguste et Hippolyte Ballet! »

CASTALDI (Pamphile), poète, juriconsulte et humaniste italien, né à Feltre vers 1398, mort en 1490. Il enseigna les belles-lettres dans sa ville natale et laissa quelques écrits en prose et en vers. Le nom de cet obscur littérateur du moyen âge, oublié pendant des siècles, a été récemment remis en lumière par quelques écrivains italiens, qui ont prétendu établir que ce Castaldi était le véritable inventeur des caractères mobiles, et conséquemment le vrai créateur de la typographie. Sur cette belle assertion, les Italiens, dont le péché mignon est une infatuation nationale parfois un peu puérile, prirent feu avec leur vivacité habituelle. En février 1865, une commission se forma à Milan pour l'érection d'un monument à ce grand homme plus que méconnu, inconnu. Les libraires, les typographes, etc., adhèrent chaleureusement. La commission recueillit des souscriptions et chargea le chevalier Jacopo Bernardi d'écrire une dissertation pour restituer à l'Italie la gloire de la grande invention. Le chevalier raconta sans sourcilier que Pamphile, après avoir inventé les caractères mobiles en bois, communiqua imprudemment sa découverte à Fust ou Faust, venu d'Allemagne à Feltre pour apprendre l'italien; celui-ci retourna ensuite exploiter la précieuse invention à Mayence, de compte à demi avec un nommé Gutenberg. Il veut bien d'ailleurs concéder aux Allemands l'honneur des essais primitifs et la fonte des caractères en métal. Cette dissertation romanesque, publiée à Milan en 1865, a été réfutée par M. Louis Combes, qui a démontré que ce récit est complètement dénué de preuves et fondé uniquement sur quelques lignes d'un chroniqueur de Feltre, Antonio Gianbuzzi, et sur la phrase suivante de l'historien vénitien Sabellio : « L'invention d'imprimer les livres, que l'on attribue à un Allemand, appartient à l'Italie. » Franchement, ce n'est pas assez pour dépouiller Gutenberg.

CASTALDI (Cornille), poète et juriconsulte italien, né à Feltre en 1480, mort en 1536. Il fut chargé, comme juriconsulte, de défendre les intérêts de sa patrie devant la république de Venise, et il alla ensuite fonder un collège à Padoue. Ses poésies ne furent publiées qu'en 1757, sous le titre de *Poesie volgari e latine*. On y trouve des pensées nobles et ingénieuses; mais l'harmonie y fait souvent défaut.

CASTALIDES s. f. pl. (ka-sta-li-de). Myth. Nom donné aux Muses, à cause de la fontaine de Castalie.

CASTALIE s. f. (ka-sta-li—nom mythol.). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, voisin des buprestes, et dont l'espèce type habite les îles Philippines.

— Helminth. Genre d'annélides, formé aux dépens des néréides.

— Moll. Genre de mollusques acéphales, à coquille bivalve, formé aux dépens des murettes, et qui habite les eaux douces de l'Amérique.

— Bot. Syn. du genre *NYMPHÉA*. || Nom d'une section du même genre.

CASTALIE, célèbre fontaine de la Grèce ancienne, dans la Phocide, sur le versant du Parnasse; elle doit son nom, d'après la fable, à la nymphe Castalie, nymphe chaste, qui, pour échapper aux poursuites d'Apollon, se précipita dans la fontaine et s'y noya. Cette source était consacrée aux Muses, qui en furent surnommées *Castalides*. Ses eaux donnaient l'esprit poétique à ceux qui en buvaient. Elle partageait, selon les mythologues, cet avantage avec l'Hippocrène, le Permesse et l'Aganippe, qui avaient leurs sources au mont Hélicon, en Béotie. Elle naît dans l'enfoncement qui est entre les deux cimes du mont Parnasse, *Cyrrha* et *Nysa*, et se précipite par plusieurs cascades sur la pente d'un rocher. L'eau de Castalie est excellente et toujours très-fraîche. Les rayons du soleil peuvent à

peine y pénétrer à cause des rochers qui l'environnent.

Nos littérateurs font souvent allusion à la fontaine Castalie :

« Voilà qui est plaisant! En achevant mes derniers vers, j'ai oublié net les premiers. Faudra-t-il donc refaire mon commencement? J'oublierai à son tour ma fin pendant ce temps-là, et il ne tient qu'à moi d'aller ainsi de suite jusqu'à l'éternité, versant les eaux de *Castalie* dans la tonne des Danaïdes! Et point de crayon! point d'écritoire! »

A. DE MUSSER, *Carmosine* (Comédies et proverbes).

« Malgré les arrêts de la censure et les acquisitions de la police, la littérature polonaise a pris dans les dernières années un nouvel essor. Ce qui était jadis pour cette pauvre contrée une étude heureuse et paisible est devenu un adoucissement à ses regrets, un remède à sa douleur; la source sacrée de *Castalie* a souvent, pour ceux qui la lui demandent, la vertu du Léthé; elle leur donne l'oubli et le repos. »

X. MARMIER, *Lettres sur la Russie*.

CASTALIN (Diego), sorcier et nécromancien, dont les méfaits sont racontés dans un livre rare et curieux, intitulé : *Discours prodigieux et épouvantable de trois Espagnols et une Espagnole, magiciens et sorciers, qui se faisaient porter par les diables de ville en ville, avec leurs déclarations d'avoir fait mourir plusieurs personnes et bétail par leurs sortilèges, et d'avoir aussi fait plusieurs dégâts aux biens de la terre, ensemble l'arrêt prononcé contre eux par la cour du parlement de Bordeaux*. Voici l'exposé des crimes de ces sorciers, d'après l'auteur du *Discours épouvantable* : « Trois Espagnols, accompagnés d'une femme espagnole aussi sorcière et magicienne, se sont promenés par l'Italie, Piémont, Provence, Franche-Comté, Flandres, et ont plusieurs fois traversé la France, et tout aussitôt qu'ils avoient reçu quelques déplaçons de quelques-uns, en quelque ville, ils ne manquoient, par le moyen de leurs pernicieux charmes, de faire sécher les blés et les vignes; et pour le regard du bétail, il languissait quelque trois semaines et demeurait mort, tellement qu'une partie du Piémont a senti ce que c'étoient que leurs maudites façons de faire. Quand ils avoient fait jouer leurs charmes en quelques lieux, par leurs arts pernicieux, ils se faisoient porter par les diables dans les nuées, de ville en ville, et quelquefois faisoient cent lieues le jour. Mais comme la justice divine ne veut pas longuement souffrir les malfaiteurs, Dieu permit qu'un curé, nommé messire Benoît la Have, passant près de Dôle, rencontrât ces Espagnols avec leur servante, lesquels se mirent en compagnie avec lui, et lui demandèrent où il alloit. Après leur avoir déclaré et conté une partie de son ennui, et se fâchant de la longueur du chemin, un de ces Espagnols, nommé Diego Castalin, lui dit : « Ne vous déconfortez nullement; il est près de midi, mais je veux que nous allions aujourd'hui coucher à Bordeaux. » Le curé ne répliqua rien, croyant qu'il le disoit par risée, vu qu'il y avoit plus de cent lieues. Néanmoins, après s'être assis tous ensemble, ils se mirent à sommeiller. Au réveil du curé, il se trouva aux portes de Bordeaux avec ses Espagnols. Un conseiller de Bordeaux fut averti de cette nouvelle; il interrogea le curé, qui dénoûa les Espagnols. Ceux-ci avouèrent qu'ils étoient sorciers, qu'ils voulaient jeter sur Bordeaux toutes sortes de sortilèges et de malélices, et ils furent brûlés vifs. Ce livre s'imprimait en 1626, à la veille de l'apparition du *Cid*, au commencement du grand siècle de notre littérature. Dans tous les esprits, chez les magistrats eux-mêmes, vivait encore cette croyance aux magiciens et aux sorciers, et il fallut qu'à l'époque de l'affaire des religieuses de Louviers, Louis XIV ordonnât lui-même aux parlements de ne voir dans les possédées ou les sorcières que des folles ou des illuminées, pour faire cesser une procédure barbare qui n'outrageait pas moins le bon sens que l'humanité.

CASTALION (Sébastien), théologien français, dont le nom de famille est *Châteillon*, né à Châtillon en Bresse en 1515, mort à Bâle en 1563. Il appartenait à des parents pauvres, et qui, d'après son touchant témoignage, n'avaient d'autre bien, avec une grande ignorance de la religion, qu'une extrême horreur pour le vol et le mensonge. Ils ne donnèrent à Sébastien point d'autre enseignement, et cependant il sut acquiescer par lui-même assez d'instruction pour être choisi comme précepteur de trois jeunes gens de Lyon qu'il eut la bonne fortune d'accompagner dans diverses universités. Étant à Strasbourg vers 1540, il fit la connaissance de Calvin et s'attacha son amitié par son savoir déjà considérable. De retour à Genève, le réformateur l'appela auprès de lui et le nomma régent au collège de cette ville. Des dissentiments éclatèrent bientôt entre eux : Castalion n'était pas homme à soumettre ses opinions à celles d'autrui, et Calvin supportait difficilement que l'on repoussât les siennes. La querelle commença à l'occasion du *Cantique des cantiques*, Castalion jugeant que le livre était un poème obscène, et proposant de le retrancher du canon des

Écritures, contre l'avis de Calvin. Castalion refusait, de plus, de croire au dogme de la descente aux enfers et à la prédestination. Peu à peu, la dispute s'envenima à tel point, que Castalion fut obligé de se retirer à Bâle, où, bien accueilli par les magistrats, il fut pourvu d'une chaire de grec, non pas cependant avant d'avoir subi toutes les angoisses de la misère. Voici, en effet, ce que nous lisons dans la *France protestante* : « Pendant plusieurs années, Castalion mena à Bâle la vie la plus misérable, réduit, pour subsister avec sa famille, à labourer la terre et à repêcher le bois que le Rhin entraînait dans ses débordements; rude travail qu'il partageait avec les plus pauvres habitants de la ville, et qui était payé à raison de quatre sous par brassée. »

La haine de Calvin et de Th. de Bèze contre l'infortuné Castalion venait surtout de ce que celui-ci avait hautement désapprouvé le supplice de Michel Servet. Du reste, sa douceur et sa modération ne se démentirent pas un instant, malgré l'inconcevable violence des attaques dont il était l'objet; ce qui a fait dire à Bayle : « Il faut demeurer d'accord que Castalion, hérétique tant qu'il vous plaira, donnait de plus beaux exemples de modération dans ses écrits que les orthodoxes qui l'attaquaient. » Ses ennemis essayèrent de le faire expulser de sa chaire de grec, qu'il occupait avec une grande distinction, et qui donnait du pain à sa malheureuse famille; mais, par bonheur, ces menées odieuses furent inutiles. Castalion resta professeur à Bâle jusqu'à sa mort. La haine de ses ennemis ne s'apaisa pas même devant sa tombe; ses cendres furent exhumées et jetées au vent. Trois Polonais, ses élèves, qui avaient gardé son souvenir, réparèrent cette insulte en lui faisant élever un monument dans l'église cathédrale.

Castalion a laissé environ trente ouvrages dont nous citerons les plus importants : *Dialogorum sacrorum libri IV* (Lyon, 1549, in-8°); *Moses latinus, scilicet Genesis, Exodus, Leviticus, Numeri et Deuteronomium, ex hebraeo factus* (Bâle, 1546, in-8°), où l'auteur s'élève contre la peine de mort infligée aux criminels; *Mosis institutio reipublica, sive Mosis politia* (Bâle, 1546, in-8°); *Biblia sacra latina* (Bâle, 1551, in-fol.); on a reproché à l'auteur de cette traduction d'avoir substitué à la simplicité des Écritures un style maniéré, prétentieux et souvent ridicule par la recherche des expressions classiques. Castalion, en effet, y traduit *angelus* par *genius*, *baptismus* par *lotio*, *ecclesia* par *res publica*, etc., et se hasarde même à citer des vers d'Ovide. Ce livre a obtenu cependant plusieurs éditions; les plus estimées sont celles de Bâle (1573), de Francfort (1697) et de Leipzig (1756). *De hereticis an sint persequendi et omnino quomodo sit cum eis agendum doctorum virorum, tum veterum, tum recentiorum, sententia* (Magdebourg, 1554, in-8°), livre inspiré par un noble esprit de tolérance, et digne des attaques de Th. de Bèze; la *Bible, avec des annotations sur les passages difficiles* (Bâle, 1555, 2 vol. in-fol.). Castalion savait mieux le latin que le français; aussi l'a-t-on accusé de s'être servi dans cet ouvrage d'un style trivial, « du langage des gueux », dit Henri Estienne. Bayle a relevé ce jugement comme il suit : « Ce que Théodore de Bèze, Henri Estienne et Garasse disent du français de Castalion m'avait fait juger d'abord que cet écrivain avait traité l'Écriture comme Scarron avait traité Virgile; mais je crus ensuite qu'il ne fallait point les en croire sur leur parole, et que peut-être la passion les avait portés à amplifier. Dans cette incertitude, je pris la Bible française de Castalion, je l'ouvris en plusieurs endroits, je cherchai curieusement ces phrases burlesques qu'on lui a tant reprochées; je n'en pus trouver aucune, hormis celle de *faire la figue* (Jacq. 11, 13). Je ne trouvai point ce *cul de la charrue*, ces *petits morveux*, que le Père Garasse cite, et je ne puis assez m'étonner de l'impudence de ce calomniateur. » Cette traduction est aujourd'hui excessivement rare. *Theologia germanica, libellus aureus* (Bâle, 1557, in-8°), dont il publia une version française sous ce titre : *La théologie germanique, livret auquel est traité comment il faut dépouiller le vieil homme et vestir le nouveau* (Anvers, 1558, in-8°). *Conseil à la France désolée*, etc. (sans nom de ville, ni date, in-8°).

CASTALLA, petite ville d'Espagne, province et à 36 kilom. N.-O. d'Alicante, juridiction de Gijón; 3,615 hab. Fabrication de toiles; distilleries d'eau-de-vie.

CASTAN (Pierre-Jean-Edmond), peintre et graveur français, né à Toulouse vers 1820. Il étudia la peinture sous la direction de Droling et la gravure dans l'atelier de François Girard. Il exposa pour son début, au Salon de 1844, une *Vue prise dans le Gers*, qui fut remarquée, et un portrait. Parmi les tableaux qu'il a envoyés depuis aux expositions de Paris, nous citerons : un *Effet de crépuscule* (1847); le *Rendez-vous* (1848); une *Vue du Gers* (1850); le *Braconnier* (1852); un *Bordage aux environs du Mans* (1853); une *Mère allaitant son enfant*; un *Souvenir du Gers* et un tableau de *Fruits* (1859); la *Sieste pendant la moisson*; le *Vœu accompli* et le *Dimanche des Rameaux* (1863); une *Epave* et le *Heure de la soupe* (1864); la *Mère malade* et un portrait d'homme (1866). L'*Epave* a figuré de nouveau à l'Exposition universelle de 1867. M. Edmond Castan a gravé à l'eau-forte, au burin et à la

manière noire, un certain nombre de pièces, entre autres le portrait d'un Turc (1842), d'après M. Biennoury; celui de M. Haumet, curé de Sainte-Marguerite (Paris), d'après M. Léopold Parnet; ceux du pape Pie IX et de Faustin I^{er}, empereur d'Haïti, et enfin le *Michel-Ange* de M. Cabanel; cette dernière gravure, la plus importante qu'il ait exécutée M. Castan, est traitée à la manière noire.

CASTAN (Gustave), paysagiste suisse contemporain, né à Genève. Il s'est formé sous la direction de Calame et est venu compléter en France ses études artistiques. Il débuta à l'Exposition universelle de 1855 par un tableau bien composé et d'une charmante couleur, intitulé : une *Matinée d'automne*. Il a pris part depuis à toutes les expositions parisiennes, et ses ouvrages y ont été remarqués à côté de ceux de nos meilleurs paysagistes; tels sont : la *Vue de Légnay* (Savoie), au salon de 1857; un *Crépuscule* (souvenir d'Optevoy); un *Marais*, une *Clairière*, en 1859; *Au bord d'un ruisseau*, une *Vue des environs de Sion* (Valais), un *Intérieur de forêt* (effet d'hiver), en 1861; *Souvenir de la Franche-Comté*, en 1863; une *Soirée d'octobre* (appartenant au musée de Lille) et les *Grands bois du Bourbonnais*, en 1864; les *Bords de la Creuse à Gargilesse* et le *Crépuscule*, en 1865; une *Lisière de forêt* et *Souvenir de la Creuse*, en 1866; un *Intérieur de forêt* (effet d'automne), le *Chemin de l'école*, un *Torrent dans les Hautes-Alpes*, une *Soirée d'octobre* (le tableau de 1864) et les *Bords de la Creuse*, à l'Exposition universelle de 1867. Comme on le voit par les titres mêmes de plusieurs de ces tableaux, M. Castan, après s'être essayé à reproduire les aspects grandioses de son pays natal, semble s'être définitivement voué à la peinture des sites plus humbles, mais non moins poétiques, de la France centrale. Il appartient du reste à notre école par sa manière d'interpréter la nature. Il procède à la fois de Corot et de Daubigny, a dit M. Chameclin (*l'Art contemporain*) : il a du premier la touche moelleuse et légère, du second la couleur abondante, souple et vigoureuse; à tous deux il a emprunté cette façon de peindre large, rapide, qui tient un peu trop de l'esquisse, mais qui rend à merveille certains effets. Il possède d'ailleurs un sentiment bien original et qui suffirait pour le distinguer de ses modèles, s'il était possible de confondre un instant l'élève avec les maîtres. M. Castan occupe une des premières places parmi les peintres contemporains de la Suisse.

CASTANÉ, ÉE adj. (ka-sta-né — du lat. *castanea*, châtaignier). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au châtaignier. Il dit aussi CASTANÉIQUE.

— s. f. pl. Syn. de CUPULIFÈRES. V. ce mot.

CASTANEA, ville de l'ancienne Grèce, dans la Thessalie, sur le golfe Thermopye. Les châtaignes (*castanea nuce*) tirent, dit-on, leur nom de celui de cette ville.

CASTANET, bourg de France (Haute-Garonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 12 kilom. S.-E. de Toulouse; pop. aggl. 916 hab.; pop. tot. 1.050 hab. Ce bourg, bâti sur le canal du Midi, est remarquable par la richesse et la fécondité de son territoire.

CASTANET (Bernard DE), prélat français, né à Montpellier, mort en 1317. Il occupa pendant trente-trois ans l'évêché d'Albi, où il fit bâtir la magnifique église de Sainte-Cécile, mais où il mit en vigueur, avec une grande sévérité, les principes de l'inquisition. De là il fut appelé à l'évêché du Puy, et, huit ans après (1316), l'évêque de Port, devenu pape sous le nom de Jean XXII, lui céda son siège avec son titre de cardinal.

CASTANET (André), chef des camisards dans la guerre religieuse faite contre les protestants des Cévennes de 1702 à 1704, roué vif à Montpellier en 1705. Enfant, Castanet avait été gardeur de chèvres, et il avait employé ses heures de solitude dans les bois à étudier la controverse; c'est Brueys qui nous l'affirme. Après la paix de Ryswick, Castanet avait quitté la France; il revint en 1700, et, dès les premiers troubles des Cévennes, il fut nommé chef de brigade par les protestants soulevés. A la tête d'une poignée d'hommes, Castanet se présenta, en 1703, devant Saint-André-de-Valborgne, que gardait une garnison sous les armes. Castanet échoua d'abord, mais deux jours après la place fut prise, l'église brûlée. Le second coup de main de Castanet eut lieu contre Fraissinet-de-Fourques, petit bourg gardé par des catholiques. Castanet, vainqueur après un combat acharné, souilla sa victoire par d'horribles massacres. Peu de temps après, les habitants de Fraissinet prirent une éclatante et sanglante revanche. Vers la même époque, Castanet épousait une Cévenole. Le jour de son mariage, il sauva la vie à trente de ses ennemis qui avaient été arrêtés en revenant de la foire de Barre. Cet acte de générosité n'empêcha pas les catholiques de lui enlever sa femme. Il eut fort heureusement l'adresse de s'emparer d'une dame de Vallerangue, qu'il ne rendit qu'en échange de sa femme. Il fit sa soumission en 1704, et se retira à Genève. Mais sa femme avait pris les devants pour demander à Basville, gouverneur du Languedoc, la permission de s'établir avec son mari au village de Massavaque, son pays natal. Basville la fit jeter en prison. Cependant Castanet, inquiet sur le compte de sa femme, entra en France et vint rôder aux environs. Une

première fois, il échappa au danger qui le menaçait; mais, le 18 mars 1705, il fut pris dans un bois avec un de ses compagnons nommé Vallette. Conduits à Montpellier, ils furent condamnés, Vallette au gibet et Castanet à la roue, et exécutés tous deux, le 28 mars, sur la place du Peyrou. Quant à la femme de Castanet, elle sortit de prison après la pacification des Cévennes, et les biens de son mari lui furent rendus.

CASTANHEDA (Fernando-Lopez DE), historien portugais, mort en 1559. Dans sa jeunesse, il suivit aux Indes son père, qui venait d'être nommé premier auditeur à Goa, et il se livra pendant vingt ans à des recherches historiques dont il tira parti plus tard. A son retour, il fut nommé garde des archives de l'université de Coïmbre, et c'est alors qu'il composa son *Historia do descobrimento e conquista da India pelos Portuguezes*, etc. (1556), ouvrage dont le premier livre seul fut traduit en français par Nicolas Grouchy. On pense que l'illustre Camoëns puisa dans cet ouvrage la connaissance des faits qui servent de canevas à son poème.

CASTANHOSO (Miguel DE), voyageur portugais du xvi^e siècle. Il accompagna Christovam de Gama dans son expédition à travers l'Abysinie, et publia le récit de cette exploration sous le titre de *Historia das causas que o muy esforçado capitão D. Christovão da Gama, etc.* (Lisbonne, 1564, in-4°).

CASTANIER D'AURIAC (Guillaume), magistrat français, né en 1702, mort en 1764. Il devint, grâce à sa grande fortune, conseiller au parlement de Toulouse à l'âge de vingt et un ans. Nommé maître des requêtes en 1739, il fut successivement, à partir de cette époque, président au grand conseil (1746), conseiller d'Etat (1751), et secrétaire des commandements de la reine. Il s'était allié au chancelier Lamoignon en épousant une de ses filles. Castanier a longtemps passé pour l'auteur des *Amours de Carité et de Polydore*, roman traduit du grec (Paris, 1760, in-12), mais il est reconnu aujourd'hui que cet ouvrage est de l'abbé Barthélémy, à qui l'on doit le *Voyage du Jeune Anacharsis*.

CASTANITE s. f. (ka-sta-ni-té — du lat. *castanea*, châtaigne). Minér. Nom donné à une pierre qui a la forme et la couleur d'une châtaigne, et dont la nature ne paraît pas avoir encore été scientifiquement déterminée.

— Arboric. Loupe qui croît sur la racine du châtaignier.

CASTANO, bourg du royaume d'Italie, province et à 22 kilom. N.-O. de Milan, près de la rive droite du Tessin; 2,500 hab.

CASTANOCARPE adj. (ka-sta-no-kar-pe — du gr. *kastanon*, châtaigne; *karpas*, fruit). Bot. Dont les fruits ressemblent à des châtaignes.

CASTANOPTÈRE adj. (ka-sta-no-ptè-re — du gr. *kastanon*, châtaigne; *pteron*, aile). Zool. Qui a des ailes de couleur marron.

CASTANOS (don Francisco-Xavier DE), duc DE BAYLEN, général espagnol, né en 1758 dans la Biscaye, mort à Madrid en 1852. La longue vie du général Castanos, qui présente tour à tour des périodes de faveur et de disgrâce, et dont on peut dire qu'elle fut utile à son pays, glorieuse même dans des circonstances critiques, se dédouble naturellement en deux parties parallèles. Dans sa carrière de soldat, on le voit se distinguer, en 1793, à l'armée de Navarre aux prises avec les brigades de la France républicaine; gagner le grade de lieutenant général en 1798; commander un corps d'armée sur les frontières de l'Andalousie pendant l'invasion des Français; battre, ou plutôt acculer dans les défilés de Baylen le général Dupont (1808), et lui imposer une capitulation dégradante, soumise par Napoléon, justement indigné, au jugement d'un conseil de guerre, tandis que Ferdinand créait duc de Baylen l'heureux Castanos; se laisser battre à son tour, trois mois après, par le général Lannes à Tudela; rallier les forces anglaises de Beresford et de Wellington; prendre une part décisive au gain de la bataille de Vittoria (1813), attribué à Wellington; enfin, après la paix, recevoir le commandement militaire de la Catalogne. Dans les affaires politiques, Castanos, déjà lieutenant général, est banni par la cour d'Espagne pour son opposition à la paix qui aboutit à l'internement de Valençay; après la bataille de Vittoria, il est destitué par la régence, sur certaines dénominations politiques; en 1825, il devient président du conseil de Castille; en 1833, il encourt la défaveur de la famille royale pour son opposition aux changements qui altéraient le droit de succession au trône; mais en 1843, nonobstant son grand âge, il succède à Espartero dans la conduite du gouvernement, puis il remplace Arguelles dans la tutelle de la jeune reine, et meurt enfin comblé de titres et d'honneurs.

CASTANOSPERME s. m. (ka-sta-no-spèr-me — du gr. *kastanon*, châtaigne; *sperma*, graine). Bot. Genre d'arbres, de la famille des légumineuses, de la tribu des sophorées, comprenant une seule espèce, dont les graines sont comestibles, et qui croît en Australie.

CASTAR s. m. (ka-star). Mamm. Nom vulgaire de l'hyène, en Orient.

CASTBERG (Peter-Atke), fondateur de l'institution des sourds-muets à Copenhague, né en Norvège en 1780, mort en 1823. Après

avoir étudié la médecine, il voyagea à l'étranger pour étudier les méthodes appliquées dans l'enseignement des sourds-muets, et, en 1807, il fut mis à la tête de cet enseignement à Copenhague. On lui doit quelques écrits sur ce sujet, et un *Essai biographique sur l'abbé de l'Épée* (1806).

CASTEE adj., **CASTE** adv., **CASTETÉ** ou **CASTÉE** s. f. Forme ancienne des mots CHASTE, CHASTEMENT, CHASTETÉ.

CASTE s. f. (ka-ste — espagn. *casta*, littéral. quelque chose qui n'est pas mélangé; du lat. *castus*, chaste). Chacune des tribus dont se compose la société chez un peuple, et particulièrement chez les peuples de l'Inde : *La caste des prêtres, des guerriers, des marchands, des agriculteurs. Les diverses castes indiennes ne s'allient jamais entre elles. La population de l'Égypte ancienne fut divisée en castes.* (Bachelet.)

— Par dénigr. Classe de citoyens distinguée et isolée des autres classes par ses privilèges exclusifs, ou par les charges qui lui sont propres, ou même par ses mœurs, ses habitudes particulières : *Depuis que la noblesse n'est plus une caste, il n'y a plus de noblesse. La caste des solliciteurs ne sait nière que de l'argent de l'Etat.* (Mme de Staël.) *On doit à l'Assemblée constituante la suppression des castes en France.* (Mme de Staël.) *L'aristocratie est une caste; hors de cette caste, elle n'a point de patrie.* (B. Const.) *Tout le mal du genre humain vient des castes.* (P. Leroux.) *L'idée d'hérédité est inhérente à l'idée de caste.* (Guizot.) *Le célibat des prêtres a empêché que le clergé chrétien ne devint une caste.* (Guizot.) *La où la royauté existe, elle forme caste d'elle seule.* (Proudh.) *En Europe, la division par castes était un fait tout politique qui disparut avec les progrès de l'égalité et les tendances démocratiques.* (A. Maury.) *Une caste que ne renouvelaient pas des éléments étrangers est condamnée à disparaître.* (Napoli. III.)

— Fam. Coterie; ensemble des parents, des amis, des partisans de quelqu'un : *Je me moque de lui et de sa caste.*

— Argot. *Caste de charrieur*, Quart d'écu.

— Encycl. Le régime des castes ne paraît pas avoir été particulier à l'Inde et à l'Égypte; on en a retrouvé des traces chez diverses autres nations, et notamment parmi les agglomérations de nègres de tribus différentes dans l'Afrique occidentale. La plus ancienne division en castes différentes est celle des Hindous; c'est aussi celle qui est le mieux connue. Cette organisation s'est vraisemblablement formée sous l'influence de la conquête, de la différence des races et de la superposition de peuples vainqueurs sur les peuples vaincus. Il semble aussi que, dans les temps reculés, les castes étaient distinguées par la couleur de la peau, dans l'Inde et peut-être en Égypte. Les castes indiennes comprenaient quatre divisions principales : les brahmanes ou prêtres; les kchatryas ou guerriers; les vaysias ou marchands; les soudras ou artisans (v. ces mots). Les premiers et les seconds avaient des prérogatives fort étendues et étaient véritablement les chefs de la société. La caste des marchands et propriétaires n'avait aucune part à la direction des affaires publiques, mais était en quelque sorte en possession exclusive du monopole du commerce. Les soudras étaient absolument asservis aux castes supérieures. La religion et la législation avaient sanctionné, mais non créé la distinction des castes. Chacune de ces classes tranchées se subdivisait en diverses catégories vouées héréditairement à des professions particulières. Toutefois cette prescription n'était sans doute pas aussi rigoureuse ni aussi générale qu'on le croit communément, car il est avéré que tous les brahmanes n'étaient point prêtres, mais seulement aptes à le devenir par les droits de leur naissance. Le mélange des castes par des mariages, considéré comme impur, s'accomplit néanmoins sous l'influence de circonstances diverses; mais la loi religieuse et les mœurs ont persisté à le réprouver. Les enfants qui naissent de ces unions sont méprisés et engendrent à leur tour des enfants plus abjects et plus avilis, et ainsi de suite jusqu'aux parias, qui sont repoussés de tous, dont le contact est une souillure, et dont le nom est devenu, même dans les langues de l'Occident, comme un symbole de misère, de servitude et d'abjection. Ce mélange, et sans doute aussi d'autres causes, ont amené la formation de castes nouvelles, et ces subdivisions se sont tellement multipliées et forment aujourd'hui dans l'Inde un système si compliqué, qu'il n'est pas possible au voyageur de les distinguer.

En Égypte, le peuple était également divisé en un certain nombre de classes : prêtres, guerriers, marchands, artisans, etc. La loi rendait les professions héréditaires dans chaque famille. Quelques savants, cependant, pensent que le fils n'était pas contraint d'embrasser la profession de son père, mais qu'il choisissait librement parmi les professions particulières à sa caste.

Les anciens ont beaucoup admiré cette organisation, et quelques philosophes l'ont introduite dans leurs conceptions de républiques et de sociétés. On pensait *a priori* que les arts étaient mieux cultivés en se transmettant ainsi héréditairement des pères aux en-

fants; mais l'expérience a démontré que c'est précisément le contraire qui a lieu, et l'on regarde avec raison le régime des castes comme une des causes de l'immobilité des nations orientales. Sans parler de l'injustice et de la barbarie d'une organisation où des races entières sont irrévocablement condamnées à la servitude et à la misère, on voit clairement les effets d'un tel système : destruction des originalités, des individualités; impossibilité pour le génie de se produire; antagonisme permanent des classes; obstacles aux progrès des sciences et des arts par la transmission perpétuelle des mêmes méthodes, des mêmes imperfections, par l'indolence et l'apathie qui résultent de l'impossibilité de s'élever au-dessus de sa classe, et par cette tendance que devait avoir chaque caste à ne développer une science ou un art que dans le sens de ses besoins et de ses intérêts. C'est ainsi, pour n'invoquer qu'un exemple, que les prêtres égyptiens durent cultiver l'astronomie dans un but religieux et sans se préoccuper des applications de cette science à la navigation.

On peut encore considérer comme une véritable caste le corps souverain des mame-luks, soldatesque noble par elle-même, qui gouvernait l'Égypte et se recrutait d'esclaves.

Chez les Hébreux, nous trouvons un exemple remarquable de caste dans la tribu de Lévi, qui avait le monopole du sacerdoce et des choses sacrées.

Les vieux patriciens romains formaient également une caste, qui resta longtemps fermée aux Romains des autres races.

Toutes les noblesses en général ont toujours énergiquement tendu à former un peuple à part, une caste supérieure ayant la possession exclusive des instruments de domination, les armes, la religion, la connaissance de la loi et la propriété terrienne. Mais cette organisation ne put jamais s'établir d'une manière permanente chez les nations occidentales, qui se sont plus ou moins avancées dans les voies de la civilisation et du progrès, suivant qu'elles ont plus ou moins rapidement brisé ces barrières faciles élevées entre les membres d'une même société.

CASTEGGIO, bourg du royaume d'Italie, provinces et à 21 kilom. E. de Voghera, près du torrent de Copra, qui se jette dans le Pô, ch.-l. de mandement; 2,800 hab. Près de Casteggio s'est livré, le 9 juin 1800, le combat de Montebello, qui fut le prélude de la bataille de Marengo. Après des efforts inouïs et par des prodiges de valeur, Lannes, à la tête de 8,000 Français, parvint à repousser 20,000 Autrichiens.

CASTEJA (Stanislas, comte DE), général français, né à Authée, près de Namur, en 1738, mort en 1791. Après avoir servi dans le régiment de Lowendal et dans celui de La March, il fut élevé au grade de maréchal de camp, en 1784. Il fut tué aux Tuilleries, à la journée du 10 août. — Son fils fut sous-préfet de Boulogne sous l'Empire; fut nommé, après la Restauration, à diverses préfectures, et entra à la Chambre des députés, où il fut envoyé par les électeurs de la Haute-Vienne.

CASTEL s. m. (ka-stèl — du lat. *castellum*, château fort). Ancienne forme du mot CHATEAU, usitée encore dans les récits relatifs au moyen âge, dans le style marotique, et quelquefois par plaisanterie : *J'ai une autre nièce que madame Denis, qui se mêle aussi de jouer quelquefois la comédienne dans son CASTEL.* (Volt.) *Tout était morne dans ce petit CASTEL, autrefois si vivant, si animé.* (Balz.)

Vers son vieux castr
Ce noble mortel
Marche en brandissant
Un sabre innocent.

BÉRANGER.

— Anc. art milit. Sorte de beffroi ou de tour mobile.

— Epithètes. Beau, riche, magnifique, poétique, gothique, vieux, antique, sombre, noir, délabré, ruiné, abandonné, solitaire, désert.

CASTEL ou **CASSEL**, petite ville d'Allemagne, dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt, sur la rive droite du Rhin, réunie à Mayence par un pont de bateaux de 555 m. de long; 2,300 hab. Les fortifications dont Castel est entouré font partie du système de défense de Mayence. Bourg de Bavière, dans le cercle du haut Palatinat, à 15 kilom. S.-O. d'Amberg; 810 hab. Ch.-l. de la seigneurie de son nom, avec un beau château sur la Lautrach.

CASTEL (Jehan DE), chroniqueur et poète français du xvi^e siècle. Il appartenait à l'ordre des Bénédictins et il prenait le titre de chroniqueur de France; mais ses chroniques, citées par Molinet, sont perdues. Le seul ouvrage qui nous reste de ce bénédictin est intitulé le *Miroir des pêcheurs et pécheresses* (1468, in-4°). C'est une longue paraphrase sur la nécessité de se préparer à la mort; on y trouve des vers français de toutes sortes de mesures, entremêlés de passages écrits en latin.

CASTEL (Louis-Bertrand), jésuite, mathématicien, physicien français, né à Montpellier en 1688, mort en 1757. Il travailla pendant trente ans au *Journal de Trévoux*, fournit en même temps des articles au *Mercur*, et publia quelques ouvrages remplis d'idées quelquefois bizarres, mais souvent profondes et originales : *Traité de la pesanteur universelle*

(1724), où il expose son système de la pesanteur, système dans lequel tout dépend de deux principes : la gravité des corps, qui les fait tendre sans cesse au repos, et l'action des esprits, qui rétablit sans cesse les mouvements; *Plan d'une mathématique abrégée* (1727); la *Mathématique universelle* (1728); *Optique des couleurs* (1740); *Nouvelles expériences d'optique et d'acoustique*, publiées dans les *Mémoires de Trévoux* (1735). C'est dans ce dernier écrit, qui a surtout contribué à sa réputation, que le P. Castel a exposé son système du *clavecin oculaire*, système qui l'occupa longtemps. Non content d'établir l'analogie des sons et des couleurs, il tenta de construire une machine, le *clavecin chromatique*, au moyen de laquelle il prétendait, en variant les couleurs, affecter l'organe de la vue, comme le clavecin ordinaire affecte celui de l'ouïe, par la variété des sons. Une partie de sa vie s'écoula à la poursuite de cette ingénieuse chimère.

CASTEL (Joseph), peintre distingué, né à Nice en 1793, mort à Rome en 1853. On a de lui plusieurs tableaux remarquables, dont un au couvent de Saint-Pons et à l'église du Jésus, à Nice.

CASTEL (René-Richard-Louis), poète et botaniste français, né à Vire en 1753, mort du choléra en 1832, à Paris. Il était fils d'un militaire qui s'était signalé à la bataille de Fontenoy. Il entra à douze ans au collège Louis-le-Grand, à Paris, et y fit de bonnes études. Il aimait la campagne, la nature, la promenade, la rêverie, l'indépendance, et ce fut là ce qui détermina sa double vocation. Son éducation terminée, il composa un poème sur les *Fleurs*, dont il n'a rien conservé.

La Révolution française survint et lui imposa des devoirs politiques que son goût pour la vie paisible et l'extrême modération de ses opinions ne l'empêchèrent point de remplir. Il fut procureur-syndic de Vire, puis membre de l'Assemblée législative, où il siégea au centre. A la fête de la Fédération (juillet 1790), il ne perdit pas de vue Louis XVI, parce qu'il avait entendu dire qu'on se proposait d'assassiner le roi au milieu de la cérémonie patriotique. Pendant la Terreur, Castel fut maire de sa ville natale, où il déploya le plus grand zèle, la plus grande vigilance pour assurer l'ordre public sans cesse troublé. Il lui arriva souvent de prendre le fusil et de faire patrouille, la nuit, comme un simple citoyen. Au milieu de nos orages politiques, il ne laissa pas de trouver le calme et le recueillement nécessaires pour élaborer le poème des *Plantes*, ouvrage didactique et descriptif, qui parut en 1797 (in-8°), fut bien accueilli du public et valut à son auteur le prix décennal. Chénier n'a pas jugé très-favorablement ce poème; mais, plus tard, il s'en excusa avec humilité et avoua à Castel qu'il ne l'avait pas lu, et que si l'article de critique était à refaire il le ferait tout différent. M. de Saint-Ange, au contraire, a prodigué les éloges à ce travail. « L'élé-gance la plus pure, dit-il, la grâce sans affecterie, une harmonie délicate qui ne sent jamais le travail pénible de l'art, une sensibilité douce qui nous ramène à nous-mêmes, voilà ce qui en fait le charme. » On doit ajouter, toutefois, comme correctif à cet éloge, que ce poème manque d'invention, de chaleur et de verve. Bien qu'il eût acquis un assez grand renom, Castel, qui était modeste et simple, se contentait de professer la rhétorique au collège de Vire, où il avait fait ses classes avec distinction, lorsqu'il fut appelé à occuper une chaire de belles-lettres au Prytanée français (collège Louis-le-Grand). Fontanes, devenu grand maître de l'Université, fit pour René Castel ce qu'il fit aussi pour Chénodillé (un autre poète vireois), il le nomma inspecteur général de l'Université. Plus tard, Castel fut chargé de l'inspection supérieure de l'Ecole militaire; mais il remplit peu de temps cet emploi, qu'il résigna pour se consacrer entièrement à la culture des lettres. On a de Castel les ouvrages suivants : *Voyage de Paris à Crépy, en Chablais; Omphale*, cantate; *L'Histoire naturelle de Buffon, classée d'après le système de Linné* (26 vol. in-18); *Lettres de René-Louis Castel au comte Louis de Chevigné, son élève et son ami* (Reims, 1834, 3 vol. in-18). Ces lettres furent écrites de 1813 à 1830. Le poème des *Plantes* a eu cinq éditions, ce qui n'empêche pas qu'il soit rare aujourd'hui, et à peu près inconnu de la génération moderne.

CASTELÀ (Henri), religieux observantin, né à Toulouse au xviii^e siècle. Il fit un voyage en Terre sainte, et il en publia une intéressante relation, sous le titre de : *Saint voyage de Jérusalem et du mont Sinai en l'an du grand jubilé 1600* (Bordeaux, 1603). On lui doit, en outre : le *Guide et adresse pour ceux qui veulent faire le voyage de Terre sainte* (Paris, 1604), et les *Sept flammes de l'amour sur les sept paroles de Jésus-Christ attaché à la croix* (Paris, 1605).

CASTELAGE s. m. (ka-ste-la-je — rad. *castel*). Féod. Droit que devait payer un prisonnier en entrant dans la geôle et en la quittant.

CASTELAIN, AINE s. (ka-ste-lain). Forme ancienne du mot *CHÂTELAINE*. Il On disait aussi CASTELAN ou CASTELLAN, AINE.

CASTEL-ARAGONÈSE. V. CASTEL-SARDO.

CASTELBAJAC (Marie-Barthélemy, vicomte de), homme politique français, né à

Rabastens en 1776. Il fut nommé député en 1815 et prit rang parmi les royalistes les plus exaltés. Ses opinions se modifièrent un peu sous le ministère Villèle, et comme il appuya de ses votes toutes les mesures proposées à la Chambre par ce ministère, il en fut récompensé par la direction générale des haras. En 1824, il fut promu à la pairie; mais à la révolution de 1830, il rentra dans la vie privée.

CASTELBAJAC (Barthélemy-Dominique-Jacques-Armand, marquis de), général et sénateur français, né à Ricaud (Hautes-Pyrénées) en 1787, mort en 1864. Il fit les campagnes de Russie, d'Allemagne et de France, fut blessé dans plusieurs batailles et obtint, en 1814, le grade de chef d'escadron. Rallié au gouvernement des Bourbons, il fut nommé maréchal de camp en 1826. Sous Louis-Philippe, il passa lieutenant général en 1840, après avoir servi en Algérie. De 1844 à 1854, il représenta la France en Russie comme envoyé extraordinaire, et enfin il fut créé sénateur en 1856.

CASTEL-BALDO, bourg du royaume d'Italie, dans la Vénétie, province et à 45 kilom. S.-O. de Padoue, à 24 kilom. O. de Rovigo, sur l'Adige; 2,000 hab.

CASTEL-BUONO, petite ville du royaume d'Italie, dans l'île de Sicile, province et à 75 kilom. S.-E. de Palerme; 7,500 hab. Commerce important de manne; sources d'eaux minérales.

CASTEL-CICALA (prince de). V. RUFFO.

CASTEL-DELLA-PIETRA, bourg de l'empire d'Autriche, dans le Tyrol, gouvernement d'Innsbruck, à 6 kilom. N.-E. de Rovereto, sur la rive gauche de l'Adige. Défaite des Vénitiens par l'archiduc Sigismond en 1487.

CASTEL-DELPHINO ou **CHÂTEAU-DAUPHIN**, bourg du royaume d'Italie, province et à 30 kilom. S.-O. de Saluces, sur le versant sud du mont Viso; 1,400 hab. Château fort cédé à la Sardaigne par la France, au traité d'Utrecht en 1713.

CASTEL-DEL-PIANO, bourg du royaume d'Italie, préfecture et à 40 kilom. N.-E. de Grosseto, sur le Monte-Amiata, ch.-l. de cant.; 2,400 hab. Belle église du xviii^e siècle; exploitation de silice.

CASTEL-DI-SANGRO, ville du royaume d'Italie, province de l'Abruzzo Ulérieure II, ch.-l. de cant., district et à 30 kilom. S.-E. de Solmeta; 3,100 hab. Fabriques de tapis de laine.

CASTÈLE s. f. (ka-stè-le — de *Castel*, poète et botaniste fr.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des ochnacées, type de la tribu des castélées, comprenant trois espèces qui croissent aux Antilles.

CASTÈLE, ÊE adj. (ka-sté-lé). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux castèles. — s. f. pl. Tribu de la famille des ochnacées, ayant pour type le genre *castèle*.

CASTELGARDE s. f. (ka-ste-le-gar-de — de *castel* et de *garde*). Féod. Obligation pour les vassaux de concourir à la garde du château de leur seigneur.

CASTELERIE s. f. (ka-stè-le-ri). Ruse, finesse. || Vieux mot.

CASTELÉYN (Matthieu de), poète flamand, né à Oudenarde au xviii^e siècle. Il est le premier qui ait publié dans son pays un traité de versification sous le titre de : *L'Art de la rhétorique appliqué à celui de faire des vers* (Gand, 1555). Ce volume contenait des ballades, des chansons et l'*Histoire de Pyrame et de Thisbé*, en vers.

CASTELFIDARDO, bourg du royaume d'Italie, délégation et à 15 kilom. S. d'Ancone, à 6 kilom. N. de Loreto, entre les deux petites rivières du Musone et de l'Aspido; 750 hab. Les troupes pontificales, commandées par le général Lamoricière, y furent défaits en 1860 par les Piémontais.

Castelfidardo (BATAILLE DE). Le petit bourg de Castelfidardo est aujourd'hui célèbre par la défaite du général Lamoricière, ancien ministre de la guerre de la République française, devenu commandant en chef des troupes pontificales. En prenant en main ce commandement étrange, le général Lamoricière avait déclaré qu'il voulait châtier les ennemis du saint-siège et qu'il appelait de tous ses vœux l'heure du combat, sûr que la protection divine devait rendre invincibles ceux qui marchaient sous l'étendard du représentant de Dieu sur la terre. Cette heure ne tarda pas à sonner, mais l'événement ne fut pas tel que se l'était promis et que l'avait promis au pape-roi le général Lamoricière.

Garibaldi venait de délivrer la Sicile et Naples des Bourbons, au nom de l'Italie et de Victor-Emmanuel, mais, quelque vaillants que fussent ses compagnons, ils n'avaient pas un matériel de guerre suffisant pour réduire les forteresses ou s'étaient retirés les troupes de François II, et une longue guerre, décimant les hommes, aurait pu mettre en péril les avantages considérables acquis à l'unité italienne par le succès de sa glorieuse expédition. Les populations siciliennes et napolitaines avaient avec éclat déclaré vouloir faire partie de l'Italie une; mais il ne fallait pas laisser les troupes rassemblées par Lamoricière dans les États pontificaux prêter main-forte aux ennemis de l'émancipation générale

des Deux-Siciles, et le gouvernement de Victor-Emmanuel résolut de seconder les efforts des volontaires garibaldiens pour achever l'œuvre si bien commencée. En conséquence, il fit demander au pape de licencier ces troupes composées de fanatiques étrangers, sous un général étranger et qui, dans un intérêt étranger à la religion, avait hautement annoncé vouloir mettre obstacle à la liberté de l'Italie. Le pape ayant répondu par un refus hautain, et l'insurrection générale des Marches et de l'Ombrie ayant manifesté la volonté des populations de ces provinces de faire, elles aussi, partie du royaume italien, Victor-Emmanuel avait décidé d'y envoyer des troupes, et déclaré la guerre au pape, en tant que prince temporel.

La quatrième et la cinquième division de l'armée italienne reçurent aussitôt l'ordre d'entrer dans les Marches et l'Ombrie, qui s'étaient volontairement données au roi d'Italie. La première, sous le commandement du général Cialdini, devait, par Rimini, entrer dans les Marches; la seconde, sous les ordres du général Della Rocca, pénétrerait par Arezzo, dans l'Ombrie. Les deux divisions étaient placées sous le commandement en chef du général Manfredi Fanti. Le 11 septembre avait été marqué pour l'ouverture des hostilités, et les deux divisions devaient, ce jour-là, franchir la frontière. Cialdini envoya une brigade (la treizième) occuper Urbino et Fossombrone; une autre (la septième) vers Fano, et lui-même, à la tête de la quatrième, se porta inopinément sur Pesaro, où étaient encore quelques troupes pontificales qui empêchaient la population de se prononcer. Assiégant à l'improviste la place, il la somma de se rendre. Sur le refus de la garnison, il l'attaqua, la força de quitter la ville et s'en empara. La garnison et le général Della Rocca tentèrent le temps de se retirer dans la forteresse. C'était le 12 septembre, au soir. L'artillerie italienne ouvrit le feu immédiatement; mais, la nuit étant survenue, Cialdini le fit cesser. Il fut repris le lendemain à l'aube, avec tant de vigueur, que la garnison demanda à sortir de la forteresse avec les honneurs de la guerre; Cialdini refusa de la laisser sortir, et, le feu redoublant, vingt minutes après elle se rendit à discrétion.

Des deux brigades sous les ordres de Cialdini, l'une, la treizième, reçut sur ces entrefaites l'ordre du général en chef Fanti de se réunir au cinquième corps, qui d'Arezzo se dirigeait sur Foligno; mais Cialdini, malgré la diminution de ses forces, n'en poursuivit pas moins l'exécution de son plan.

Le 13 septembre, il se porta sur Sinigaglia, où il espérait avoir des indications précises sur les mouvements de l'ennemi, et où il fut contraint de s'arrêter parce que les munitions et les vivres qu'il attendait n'étaient pas encore arrivés. Là, il apprit que Lamoricière se trouvait à Foligno, où il réunissait ses troupes, et, dans la nuit du 13 au 14, il fut informé que le général pontifical se dirigeait à marches forcées vers Ancone avec environ 4,000 hommes, suivi, d'une journée de distance, par le général Pimodan, à la tête de 5 ou 6,000 autres. On lui apprit en même temps que Lamoricière devait passer cette nuit-là même à Macerata.

Afin d'empêcher Lamoricière de se jeter dans Ancone, le général Cialdini, jugeant la situation d'un coup d'œil sûr, résolut d'occuper les hauteurs d'Osimo et de Castelfidardo, entre Ancone et Macerata, en ayant soin d'étendre ses forces jusqu'aux Crocette, pour fermer le chemin d'Ancone à l'ennemi. Ses troupes firent, pour se porter là, une marche forcée de 38 milles d'Italie en 38 heures; elles arrivèrent fatiguées par la longueur de la route, maltraitées par l'ardeur du soleil, par le manque de vivres; néanmoins, elles ne se plaignaient pas. Le 17 septembre, les troupes se reposèrent et reprirent vigueur.

Lamoricière, rejoint par Pimodan, tente, le 18, de s'ouvrir un passage entre les deux brigades du quatrième corps d'armée. Pimodan attaque avec fureur les positions avancées des Italiens, au confluent de l'Aspido et du Musone. Mais le général Cialdini, assuré sur ses derrières par un régiment qui occupait Camerano, envoya contre Pimodan le gros de ses forces, qui le repoussent par d'impétueuses charges à la baïonnette. Surviennent d'autres colonnes guidées par Lamoricière; mais, prises en flanc par la cavalerie, attaquées de front par l'infanterie, et foudroyées par l'artillerie, elles s'enfuient en désordre vers Loreto, laissant aux mains des Italiens 400 prisonniers, parmi lesquels se trouvait Pimodan blessé et mourant, de l'artillerie, des caissons, des bagages et une grande quantité d'armes et de sacs. Dans le même temps, une colonne ennemie, sortie d'Ancone pour prêter la main à l'entreprise de Lamoricière, voyant le mauvais succès de l'affaire, battit précipitamment en retraite vers la place, laissant aux mains des Italiens, qui en attaquèrent la queue, environ 300 prisonniers.

Lamoricière, qui voulait détruire les Islamites (c'est ainsi qu'il appelait les Italiens), s'enfuit à toute bride du champ de bataille, et, avec une trentaine de cavaliers, réussit à gagner Ancone en suivant le rivage de la mer.

Calculant la fatigue et le désordre dans lesquels devaient se trouver les forces ennemies retirées à Loreto, le général Cialdini pensa qu'elles n'étaient pas en état de lui échapper, et il profita de l'obscurité de la nuit pour leur

fermer la retraite. Le lendemain, Recanati, Sant'Agostino, Le Case-Lunghe, étaient occupés par les Italiens, et l'ennemi, n'ayant plus aucun moyen de salut, demanda à capituler. 150 officiers de toutes armes et de tout grade, et plus de 4,000 hommes, 11 pièces de canon, des munitions, les bagages et le reste des guides du général Lamoricière, allèrent déposer les armes à Recanati, où ils furent retenus prisonniers jusqu'à ce que le général Cialdini eût pourvu à leur départ par Macerata pour Livourne.

Environ 3,000 hommes, pour la plupart du pays et le connaissant bien, ayant changé leur uniforme contre des habits de paysan enlevés aux habitants des campagnes voisines, se dispersèrent en plusieurs sens; mais ils ne purent échapper aux colonnes que le général Fanti avait placées sur toutes les routes, de Val-Chientia à Val-Potenza.

Ainsi finit la bataille de Castelfidardo. Résultat d'un plan général de campagne savamment conçu et exécuté avec une hardiesse et une énergie extraordinaires, elle valut au général Cialdini la réputation d'un homme de guerre aussi habile que brave. Le choix du terrain, la rapidité avec laquelle il sut l'occuper pour arrêter les mouvements de l'ennemi et le contraindre à accepter le combat là où il devait le vaincre, la façon enfin dont il dirigea toute cette affaire, obtinrent le suffrage des hommes de l'art et les applaudissements de l'Italie, qui se sentit plus libre et plus forte; et il ne mérita pas moins bien de la patrie par l'habileté avec laquelle il sut profiter de ce premier et brillant avantage pour en obtenir tout de suite un plus grand encore.

Dès le lendemain, en effet, le général vainqueur investit Ancone. Il reçut là le renfort du quatrième corps, sous le commandement en chef du général Fanti, et la flotte, commandée par l'amiral Persano, investit la place du côté de la mer. Les troupes du quatrième corps, spécialement commandées par Cialdini, prirent Borgo-Pio, et, avec le double concours du cinquième corps et de la flotte, se disposaient à entreprendre vigoureusement les opérations du siège, lorsque la garnison, pressée par les habitants, demanda à se rendre. Une capitulation, tout à l'avantage de l'Italie, fut signée le 29 septembre.

Dix-huit jours avaient suffi pour mener à fin cette belle opération, qui assurait à l'Italie la possession des Marches et de l'Ombrie, et reliait les provinces napolitaines au reste du royaume de Victor-Emmanuel. Elle eut pour conséquence politique l'affranchissement des populations trop longtemps opprimées par le gouvernement papal; pour conséquence militaire, la prise de possession immédiate des places de Pesaro, d'Urbino, de Fossombrone, de Spolète, de San-Léo et d'Ancone, l'acquisition de 28 pièces de campagne, de 150 pièces de siège, de 20,000 fusils, de munitions et de charrois de tout genre, de nombreux magasins d'équipement, capture plus importante encore; enfin, 18,000 hommes des troupes pontificales et tous les généraux ennemis, y compris le général français qui avait doublement compromis à Castelfidardo son ancienne gloire par sa jactance et par sa défaite, demeurèrent prisonniers aux mains des Italiens.

On s'est beaucoup récrié au sujet de cette campagne entreprise contre ce qu'on est convenu d'appeler le patrimoine de saint Pierre.

A tous les points de vue cependant, rien de plus naturel que cette guerre. Elle a été déclarée, et elle s'est faite pour un grief politique articulé, de prince à prince. Voilà tout. Le pontife était hors de cause. Tant pis pour lui s'il ne sait pas n'être que pontife; s'il veut être autre chose, il descend par là au rang des autres princes. Le différend doit se vider entre égaux par les armes, par le canon, *ultima ratio regum... et populum*. Cela s'est vu de tout temps. Quoi! vous voulez être prince temporel d'un Etat, en même temps que souverain pontife, et, comme prince temporel, vous prétendriez être infaillible, impeccable, inamovible, au-dessus des guerres et des vicissitudes terrestres auxquelles les plus puissants princes temporels ne sauraient se soustraire! Il est clair qu'à ce titre (même en laissant de côté les droits des peuples), le roi Victor-Emmanuel est votre égal. Eh bien! il s'agit, entre vous et lui, d'un différend politique devenu assez grave pour ne pouvoir être vidé que par les armes. Prince temporel, il a combattu en vous le prince temporel. Ce n'est pas la première fois que semblable chose est arrivée; on en a bien vu d'autres! Aucun comte de Bourbon n'a, que nous sachions, pris et saccagé Rome au xix^e siècle, comme cela se fit, au xvii^e, sur l'ordre exprès de S. M. C. Charles-Quint, roi de la catholique Espagne et empereur du Saint-Empire romain. Mais si semblable chose pouvait arriver, de nos jours, pour un intérêt semblable, c'est-à-dire politique et terrestre (ce qu'à Dieu ne plaise!), en quoi un roi ou un empereur de nos jours serait-il plus condamnable pour cela que Charles-Quint ne l'a été autrefois? Subissez donc les conséquences de cette servitude terrestre, résultat de vos prétentions terrestres. Vicaire du Christ, vous voulez être autre chose; vous voulez ceci, quand un autre veut cela, en dehors du dogme : le canon décidera. Nous le répétons, cela s'est vu de tout temps. Dans cet ordre d'idées et d'intérêts, on ne procède pas autrement. C'était un prince temporel qui était en cause en 1527; c'est un prince temporel qui le serait en 1867.

Nous ne concevons rien qui fasse mieux toucher du doigt l'incompatibilité de l'union d'ultère des deux puissances spirituelle et temporelle. Voilà l'inconvénient d'unir ce qui, de soi, n'a pas de raison d'être uni, ce qui, au contraire, s'exclut selon les pures maximes de l'Évangile. Pontife spirituel, vous êtes au-dessus de la force matérielle dans l'innaccessible sanctuaire de la liberté de l'âme; prince temporel, qu'étes-vous de plus qu'un duc souverain, qu'un empereur ou qu'un roi? Plus d'un roi a été vaincu, plus d'un roi a été détrôné et découronné; politiquement, vous pouvez l'être. On n'en a pas moins voulu faire une sorte de saint de l'ex-général républicain qui, en 1860, s'était en quelque sorte croisé en l'honneur du pouvoir temporel, et il n'a pas manqué de panégyristes. Dans l'oraison funèbre du général Lamoricière, le vaincu de Castelfidardo qui a fait une si belle fin, M. Dupanloup s'est écrié : *Un homme est un prisme; les rayons de Dieu le traversent; ce n'est pas lui qui est beau, ce sont les rayons, c'est Dieu.* Il y a des gens qui trouvent que c'est là de la haute éloquence religieuse; nous le voulons bien; mais elle n'est pas d'hier. Il y a plus de mille ans que Mahomet faisait honneur à Dieu de toutes choses, hormis du mal qu'il faut toujours mettre sur le compte du diable, ce rival que Dieu, dans sa toute-puissance, et malgré sa toute-bonté, conserve pour damner la plus grande partie du genre humain. Il y a dans le Coran un passage qui pourrait, à la rigueur, avoir inspiré les paroles de M. Dupanloup. Nous ne disons pas que le pieux évêque catholique ait pris son inspiration dans la Bible des musulmans, mais on le croirait presque. Au combat de Bedr, Mahomet avait l'avantage d'être placé sur une hauteur. Le terrain était sablonneux; le vent soufflait dans la direction de ses adversaires. Il s'avisa de prendre de cette poussière dans ses mains, et de dire aux siens de l'imiter. Lui et les siens la jetèrent à la face des ennemis, dans les yeux desquels le vent la poussa, et Mahomet remporta la victoire. Rappelant cette victoire dans le Coran, il se fait dire par l'ange Gabriel : *Ce n'est pas toi qui lançais la poussière lorsque tu la lançais; c'était Dieu qui la lançait par tes mains.* Quel dommage que M. de Lamoricière n'ait pas eu, à Castelfidardo, un peu de cette poussière-là! Il méritait, ce semble, que Dieu, qui fit si bien les choses pour Mahomet au combat de Bedr, et qui est le Dieu des armées, fit quelque chose de pareil pour le général de son vicaire à Castelfidardo. Dieu ne l'ayant pas jugé à propos, consolons-nous avec M. Dupanloup en voyant, si nous pouvons, la beauté de Dieu dans cet homme qui était un prisme, et que les rayons de Dieu traversaient; mais gardons-nous de croire qu'il fut beau par lui-même; ce qui était beau en lui, c'étaient les rayons, c'était Dieu. Tout cela est assurément fort clair.

CASTEL-FIORENTINO, bourg du royaume d'Italie, province et à 35 kilom. N.-E. de Florence, sur l'Elisa; 2,700 hab. Beau château où l'empereur d'Allemagne, Frédéric II, mourut en 1250.

CASTEL-FRANCO, ville du royaume d'Italie, dans la Vénétie, province et à 25 kilom. O. de Trévise, sur la rive droite du Musone; 4,000 hab. Anciennes fortifications; patrie du peintre Giorgione. Succès des Français sur les Autrichiens le 23 novembre 1805. Bourg du royaume d'Italie, province de la Capitale, district et à 20 kilom. N.-O. de Bovino, ch.-l. de canton; 3,032 hab. Exploitation de gypse. Bourg du royaume d'Italie, légation et à 25 kilom. N.-O. de Bologne; 2,000 hab.

CASTEL-FRANCO (don Pablo-Sangro y de Mérope, prince de), général espagnol, né dans le royaume de Naples en 1740, mort à Madrid en 1815. Il suivit en Espagne le roi Charles III, prit part à la guerre contre la France, et fut nommé vice-roi de Navarre. Ensuite il fut nommé ambassadeur à Vienne, où il resta jusqu'en 1808. Après quelque incertitude, il se déclara alors pour l'indépendance; mais bientôt il reconnut le roi Joseph, et accepta même un emploi à sa cour. Quand Ferdinand VII fut remonté sur le trône, Castel-Franco s'efforça de lui offrir ses services, et on lui rendit le commandement d'un régiment des gardes wallonnes.

CASTEL-FRANCO-DI-SOTTO, bourg du royaume d'Italie, préfecture et à 50 kilom. O. de Florence, sur la rive droite de l'Arno, ch.-l. de canton; 3,077 hab. Fabrication de poterie, toiles de lin et de chanvre.

CASTEL-FUSANO, château de la campagne de Rome, à 3 kil. S.-O. d'Ostie, près de la Méditerranée, au milieu d'une magnifique forêt de pins à parasol, percée d'une allée de chênes verts de toute beauté. Ce château se trouve précisément sur l'emplacement de la villa de Plinius le Jeune, connue sous le nom de *Laurentium Plinii*. Sur la place, devant le château, on voit, dressés sur des piédestaux, plusieurs *dolium* en terre cuite d'une colossale dimension, trouvés dans la vieille Ostie. On s'en servait pour conserver le vin. Ils contiennent vingt et un barils de vin chacun. Le château et ses dépendances appartiennent au prince Chigi.

CASTEL-GANDOLFO, charmant petit village des États de l'Eglise, à 16 kilom. S.-E. de Rome, près du lac Albano; 700 hab. Climat très-salubre, vue magnifique. Le charme

et le bien-être qu'on trouve sur ces collines ont de tout temps engagé les riches à y établir leur résidence d'été. Publius Clodius et le grand Pompée y avaient des villas délicieuses; Domitien préférait ce lieu à tous les autres. Aujourd'hui, la villa Torlonia, qui, dans ces derniers temps, a servi de résidence d'été à l'ex-reine mère de Naples, et la villa Barberini ont remplacé la maison de campagne de l'empereur Domitien, dont on voit pourtant encore de beaux restes. De ces superbes allées de chênes verts, appelées *Galerie*, conduisent de Castel-Gandolfo à Albano.

Le château de Castel-Gandolfo, qui, depuis le siècle dernier, sert aux papes de maison de campagne, est situé sur les bords du lac Albano. Jadis les souverains pontifes appartenaient aux plus grandes familles de Rome; ils avaient d'immenses fortunes, qui n'étaient pas étrangères à leur élection, ou bien ils s'enrichissaient durant leur pontificat par des confiscations et des spoliations sans nombre; la fortune des grandes familles romaines actuelles n'a guère d'autre source. Au siècle dernier, les mœurs des papes se réformèrent sous ce rapport, et l'on vit des pontifes, montés pauvres sur le trône de saint Pierre, mourir également pauvres. N'ayant pas, comme Léon X et les autres souverains pontifes, des villas patrimoniales pour fuir Rome à l'époque où son climat est le plus insalubre, ils se contentèrent de Castel-Gandolfo, qui est ainsi devenu la demeure d'été du pape. Ce château est surtout remarquable par son admirable situation. De ses fenêtres on jouit d'une vue admirable sur la mer, sur la campagne romaine et sur la ville de Rome, qu'on découvre dans le lointain avec ses dômes et ses sept collines. De l'autre côté, Castel-Gandolfo domine le lac d'Albano, auquel il aboutit par une avenue de chênes verts, les plus beaux, les plus anciens qu'on aperçoive dans ce pays, très-riche pourtant en genre de végétation. Le lac, qui a six milles de tour, et dont les bords sont ombragés par les magnifiques chênes dont nous venons de parler, passe pour constituer un des plus beaux sites de l'Italie. Ses eaux, qui occupent un cratère éteint, avaient autrefois des crues subites, et inondaient les campagnes. Lors de la guerre de Vêles, la chose étant arrivée, un oracle annonça aux Romains qu'ils ne prendraient cette ville que lorsqu'ils auraient pratiqué un émissaire pour l'écoulement des eaux. Ils se mirent donc à creuser cet émissaire, canal souterrain de six pieds de haut, qui court dans le tuf pendant une demi-lieue, passe au-dessous de Castel-Gandolfo, et va déboucher dans la plaine du côté d'Albano. Castel-Gandolfo occupe pour ainsi dire le centre d'un pays qui n'est pas moins remarquable par ses souvenirs historiques que par ses beautés pittoresques : Frascati, Tusculum, Albano, Ardea, le lac Nemi, sont groupés autour de lui. Le visiteur qui parcourt ces lieux enchanteurs ne manque pas de visiter le château, dont la simplicité d'ameublement fait contraste avec le luxe des villas romaines auxquelles il a succédé. La villa des papes construite par le Bernin, n'a rien de bien remarquable comme architecture. L'église est aussi du Bernin; elle est bâtie sur le plan d'une croix grecque, et surmontée d'une belle coupole. Le tableau du maître-autel, ouvrage de Pierre de Cortone, représente *Saint Thomas de Villeneuve*. Sur un autre autel est placée une *Assomption* de Carle Maratte.

CASTEL-GENOVESE. V. CASTEL-SARDO.

CASTEL-GOFFREDO, bourg du royaume d'Italie, province et à 27 kilom. S.-E. de Brescia; 2,200 hab. Ce bourg est défendu par une enceinte de vieilles murailles. Filatures de soie.

CASTEL-GOMBERTO, bourg du royaume d'Italie, dans la Vénétie, province et à 12 kilom. N.-O. de Vicence, sur la rive droite de l'Agno; 2,300 hab. Elève de vers à soie.

CASTELGRANDE, bourg du royaume d'Italie, province de la Basilicate, district et à 25 kilom. S.-O. de Melfi; 3,363 hab.

CASTEL-GUELFO, bourg du royaume d'Italie, province et à 12 kilom. O. de Parme, sur le Taro, qu'on traverse sur un beau pont de vingt-deux arches bâti sous le règne de Marie-Louise. Château construit par les guelfes pour résister aux gibelins.

CASTÉLIE s. f. (kas-té-ll). Bot. Syn. de PRIVA. V. ce mot.

CASTEL-JALOUX (*Castrum Gelosum*), petite ville de France (Lot-et-Garonne), ch.-l. de canton, arrond. et à 32 kilom. N.-O. de Nérac, sur la rive gauche de la Vence; pop. aggl. 2,075 hab. — pop. tot. 3,132 hab. Source minérale froide, carbonatée, ferrugineuse, exploitée par deux établissements. Forge et papeterie, fabriques de chandelles, résine et goudron, scierie, verrerie. Commerce des lièges et de bouchons provenant des chênes-lièges des Landes. Ruines du château des sires d'Albret et de plusieurs couvents; débris des anciennes murailles rasées en 1622 par ordre de Louis XIII.

CASTELL (Edmond), orientaliste anglais, né à Batley vers 1800, mort à Londres en 1855. Il eut une grande part à la Bible polyglotte de Walton, et composa un *Bezicon heptagloton* ou *Dictionnaire en sept langues*, hébreu, chaldéen, syriaque, samaritan, éthiopien,

arabe et persan (Londres, 1869, 2 vol. in-fol.). Le succès ne répondit pas au mérite de ce travail immense, chef-d'œuvre d'érudition, qui a servi de base à des publications du même genre. Charles II nomma Castell son chapelain et professeur d'arabe à Cambridge.

CASTELLA (Rodolphe de), général suisse, mort en 1775. Il servit dans l'armée française, fit les campagnes du Rhin et de Flandre, se distingua par sa défense de Wesel, et contribua au succès de la bataille de Clostercamp. — Son neveu, Nicolas-Antoine-Xavier de Berens, comte de CASTELLA, fit les campagnes d'Espagne et de Russie, et, après la seconde Restauration, fut désigné pour commander les troupes suisses au service de la France.

CASTELLARATE ou **CASTEL-DELL'ABATE**, bourg du royaume d'Italie, dans la Principauté Citérieure, district et à 25 kilom. N.-O. de Vallo, sur le côté sud du golfe de Salerne; 2,800 hab. Pêche active; récolte de coton et de vins estimés.

CASTELLAMARE, ville du royaume d'Italie, province et à 25 kilom. S.-E. de Naples, à laquelle elle est unie par un chemin de fer; 18,450 hab. Evêché; port militaire sur le golfe de Naples, avec chantiers de construction navale; place de guerre défendue par deux forts. Fabrication de cuirs, toiles, cotons et soieries. Castellamare est dans une situation charmante, au fond du golfe de Naples, sur lequel il jouit d'une admirable vue. Cette ville est construite sur les ruines de l'ancienne Stabies, qui fut détruite par Sylla, puis ensevelie sous les cendres du Vésuve lors de la grande éruption de l'an 79. Stabies occupait l'emplacement de la colline qui se trouve à gauche en entrant à Castellamare.

La ville actuelle doit son nom à un château construit au bord de la mer (*Castello a mare*) par l'empereur Frédéric II. Charles d'Anjou, frère de saint Louis, entourait la ville de remparts, et fit bâtir, sur le penchant de la montagne, une maison de plaisance à laquelle il donna le nom de *Quisisana* (ici on guérit). Cette habitation, reconstruite à la moderne, est encore aujourd'hui un casino royal. On y jouit, du haut des terrasses, d'une vue admirable sur la campagne et sur le golfe. La route qui y conduit est ombragée de chênes et de châtaigniers, et bordée d'élégantes villas. Cette délicieuse colline de Quisisana est un des étages inférieurs du mont San-Angelo, dont les trois pics dominent toute la contrée. Castellamare possède douze sources thermales (quatre sulfureuses, quatre salines et quatre ferrugineuses), qui étaient déjà célèbres dans l'antiquité. Il ne reste rien des thermes bâtis par les Romains. Les bains modernes sont vastes, mais sans intérêt. Les fouilles faites au dernier siècle pour exhumer les ruines de Stabies n'ont amené la découverte que d'un petit nombre de fragments antiques qui ont été placés au musée des Etudes. Autre ville maritime du royaume d'Italie, sur la côte N. de Sicile, au fond du petit golfe qui porte le même nom; à 19 kilom. N.-O. d'Alcamo, et à 48 kilom. S.-O. de Palerme, ch.-l. de canton; 6,000 hab. Commerce important en blé, vins et fruits. C'est l'ancienne *Emporium Egesti*, port de Ségeste, dont on voit encore aujourd'hui les ruines dans l'intérieur des terres.

CASTELLAMARE-DELLA-BRUCIA, bourg du royaume d'Italie, province de la Principauté Citérieure, district et à 12 kilom. S.-O. d'Il Vallo, à 60 kilom. S.-E. de Salerne, près de la Méditerranée; 1,900 hab. Manne très-estimée. Ruines que l'on croit être les vestiges de l'antique *Helea* ou *Velia* (Elée), où naquirent Parménide et Zénon. Horace, dans une de ses épîtres, parle du climat de cette ville, où son médecin, dit-il, voulait l'envoyer pour guérir ses yeux.

CASTELLAMONTE, ville du royaume d'Italie, province et à 15 kilom. S.-O. d'Ivree; 5,200 hab. Château; fabriques de creusets et de poterie; commerce de bétail, beurre, fromage et vins.

CASTELLAN s. m. (ka-stè-lan — du lat. *castellum*, château). Nom qu'on donnait autrefois en Pologne aux gouverneurs de places, dignitaires qui venaient après les palatins. *Grands castellans*, Gouverneurs de place dans la grande Pologne. *Petits castellans*, Gouverneurs de place dans la petite Pologne.

CASTELLAN (Antoine-Louis), peintre, graveur et architecte, né à Montpellier en 1772. Il voyagea longtemps en Orient, en Grèce, en Italie, où il recueillit un grand nombre de documents artistiques et de dessins. Le résultat de ses voyages et de ses études est consigné dans plusieurs ouvrages intéressants dont il dessina et grava les planches : *Lettres sur la Morée* (1808); *Lettres sur Constantinople* (1811); *Lettres sur l'Italie*, etc. Il avait inventé un procédé de peinture à la cire. Dans des *Études sur le château de Fontainebleau*, publiées seulement en 1840, il relève d'un injuste oubli les artistes français du XVI^e siècle.

CASTELLAN (Paul-François), poète chansonnier, né à Carpentras en 1787, mort à Lyon en 1853. Il vint jeune à Lyon, où il se fit remarquer par ses chansons. Membre de la *Réunion de la petite table*, succursale du *Caneau moderne*, Castellan mit en pot-pourri la *Henriade*, et en chansons quelques contes des *Cent nouvelles nouvelles*. Il eut une corres-

pondance suivie et tout à fait intime avec Béranger. Les différents pots-pourris, couplets et chansons que Castellan composa dans la période de 1815 à 1830 ont été réunis sous le titre de : *Histoire de Lyon sous la Restauration, à l'aide des chansons de cette époque* (in-12).

CASTELLANA, ville du royaume d'Italie, province de la Terre de Bari, district et à 40 kilom. S.-E. de Bari, ch.-l. de canton; 7,176 hab.

CASTELLANE s. f. (ka-stèl-la-ne). Hortie. Variété de prune qui se récolte particulièrement à Castellane, dans le département des Basses-Alpes. Les dictionnaires écrivent à tort CASTELANE.

CASTELLANE (Boniface de), troubadour provençal du XIII^e siècle, dont deux pièces ont été publiées par M. Raynouard dans son *Choix des poésies originales des troubadours*. Si l'on en croit l'*Histoire de Provence* de Nostradamus, il fut décapité en 1257 pour s'être mis à la tête d'une révolte des Marseillais.

CASTELLANE (maison de), famille noble de la Provence, qui a formé plusieurs branches, celles des marquis d'Entrecasteaux, des comtes d'Adhémar, des comtes de Grignan, etc. C'était une des premières familles de la Provence.

CASTELLANE-NAVÉJEAN (Boniface-Louis-André, comte, puis marquis de), né en 1758, mort en 1837. Député de la noblesse en 1789, il se réunit au tiers état, et se montra partisan d'une liberté modérée. Jeté en prison pendant la Terreur, il n'échappa à la mort que par la chute de Robespierre. En 1802, il fut nommé préfet des Basses-Pyrénées; il devint ensuite maître des requêtes au conseil d'État. Enfin Louis XVIII le nomma pair de France en 1815, et lieutenant général l'année suivante.

CASTELLANE (Esprit-Victor-Elisabeth-Boniface, comte de), maréchal de France, né en 1788, mort à Lyon en 1862. Il s'engagea à seize ans comme soldat, servit avec distinction sous l'Empire, assista aux batailles d'Eckmühl, de Ratisbonne, d'Essling, de Wagram; puis se signala à Moscou, où il fut nommé chef d'escadron, à Smolensk et à la Bérésina. Nommé en 1822 colonel des hussards de la garde, il prit part, sous la Restauration, à la campagne d'Espagne (1823), assista au siège d'Anvers en 1832, fut, cette même année, élevé au grade de général de division, et appelé en 1837 à siéger à la Chambre des pairs. Depuis lors, il exerça divers commandements en Afrique, à Rouen, où il comprima énergiquement le soulèvement qui eut lieu dans cette ville en 1848, à Tours et enfin à Lyon en 1850. Lors du coup d'État du 2 décembre, il sut maintenir l'ordre et contenir la population lyonnaise. Nommé sénateur en janvier 1852, il reçut, à la fin de cette même année, le bâton de maréchal de France. En 1857, il fut chargé par l'empereur d'aller fêter en son nom l'impératrice de Russie de passage à Genève. Lors de la création des grands commandements militaires, en 1859, le maréchal de Castellane fut mis à la tête du corps d'armée dont le quartier général est à Lyon, et conserva ce poste important jusqu'à sa mort. Il a été enterré près de Lyon, dans une chapelle où il avait fait construire lui-même son tombeau, sur lequel on lit cette inscription : *Ci-git un soldat*. Le comte de Castellane avait dans l'armée une réputation d'excentricité qui a donné lieu à une foule d'anecdotes. Il ne ménageait pas plus ses troupes qu'il ne se ménageait lui-même, se montrait d'une extrême sévérité pour la discipline, et, au milieu de la calme vie de garnison, il tenait à voir le soldat toujours prêt à entrer en ligne. Il aimait à jouer à la guerre en pleine paix, à donner de fausses alertes, et à ordonner au moment où on s'y attendait le moins, de longues marches de jour et de nuit. Généreux, plein de bonhomie par accès, il était en outre, avec les femmes, d'une galanterie qui rappelait une époque disparue. — Son fils, Louis-Charles-Pierre, comte de CASTELLANE, a également embrassé la carrière militaire, et est officier de cavalerie. Il a publié quelques ouvrages : *Souvenirs de la vie militaire en Afrique* (1852); *Nouvelles et récits* (1856), etc.

CASTELLANE (*Salinæ*), ville de France (Basses-Alpes), ch.-l. d'arrond. et de canton, à 50 kilom. S.-E. de Digne, à 782 kilom. S.-E. de Paris; pop. aggl. 1,162 hab. — pop. tot. 1,842 hab. Tribunal de première instance et de justice de paix. Blé, vins, cire, légumes, fruits de toute espèce. Fabrication de chapeaux, draps; plâtre, tanneries, poteries, filatures de laine; commerce de blé et de prunes. Fontaines salées au pied de la montagne du Bouquet; gisements considérables de gypse. Bâti au pied des Alpes, dans une situation très-pittoresque, sur la rive droite du Verdon, Castellane possède quelques curiosités remarquables : des ruines romaines, les restes de ses anciennes fortifications, pans de murailles flanquées de tours, près desquelles on trouve les débris d'un ancien couvent de religieux augustins; un pont très-hardi jeté sur le Verdon; enfin la chapelle Notre-Dame, petit édifice assis sur le sommet d'un roc de 100 mètres d'élévation.

CASTELLANETA, ville du royaume d'Italie,

province de la Terre d'Otrante, district, et à 30 kilom. N.-O. de Tarente, ch.-l. de canton; 5,500 hab. Siège d'un évêché suffragant de Tarente; récolte abondante de coton.

CASTELLANIE s. f. (ka-stèl-la-ni — rad. *castel*). Hist. Titre de certains prieurs de l'ordre de Malte : *La grande CASTELLANIE d'Emposte*. || Gouvernement d'un castellan polonais.

CASTELLANO (Eugène), artiste dramatique français, né à Argos (Grèce) d'un capitaine de cavalerie qui, compagnon d'armes de lord Byron, avait pris part à la guerre contre la domination turque. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, le futur comédien, qu'on avait envoyé à Venise pour faire ses études, obtint d'être placé à l'école secondaire de marine à Toulon, qu'il quitta bientôt (1831), sur le désir de sa mère, pour venir à Paris prendre un emploi dans le commerce. Le goût des représentations théâtrales étant devenu prédominant en lui, tous ses instants de liberté furent consacrés à courir les spectacles, et c'est en voyant jouer Deburau aux Folies-ambules qu'il rêva sa place au soleil des artistes. Dès lors la maison de commerce fut négligée, et, vers 1842, il s'essaya sur la scène d'un petit théâtre de société, où Christian et quelques autres faisaient leurs premières armes, puis courut les environs de Paris, entra aux théâtres de la banlieue et fut enfin engagé à Boulogne-sur-Mer. Successivement applaudi à Reims, à Bruxelles, à Anvers, à Versailles, à Toulouse et à Lyon, ville dans laquelle il laissa les meilleurs souvenirs, il fut, en 1855, appelé à Paris au théâtre de l'Ambigu-Comique. Ses débuts eurent lieu dans le rôle d'Alexis, du *Moulin de l'Érmitage*, qu'il créa avec beaucoup de succès. Depuis lors, Dominique, de la *Servante*; Adam, du *Paradis perdu*; le comte, dans le drame de MM. Constant Guérault et Molé-Gentilhomme, la Comtesse de Navailles, placèrent M. Castellano au premier rang des acteurs aimés du public. Pierre et André, des *Faibles de Paris*; le comte de Montléone, dans *l'Espion du grand monde*; Wadison, des *Fugitifs*; le sénateur Bird, dans la *Casse de l'oncle Tom* (reprise); Cornélius Agrippa, de *Jane Grey*; Dagobert, du *Juif-Errant* (reprise); Henri III, dans la *Dame de Montsoreau*, lui ont fourni d'excellents rôles et lui ont donné l'occasion de faire preuve d'une grande intelligence de la scène. Citons encore parmi les créations originales de cet artiste : *Fanfan la Tulipe*, la *Maison du pont Notre-Dame*, et plus récemment le docteur Joseph, dans le *Comte de Saultes*, avec Frédéric-Lenaltre; Rochester, dans la *Fille du maudit*; les quatre rôles de César André, un notaire, sir Williams et le docteur Gordon, dans *Rocambole*. Comédien de la bonne école, artiste consciencieux et de bonne tenue, M. Castellano étudie avec soin ses personnages et se grime supérieurement. Son jeu est plein de chaleur et d'animation, et quoique son organe manque parfois de sonorité, il n'en tire pas moins de grands effets. Sympathique à la foule, ajoutons qu'il fait de son art une étude incessante.

CASTELLANUS (Pierre) DUCHÂTEL ou CHÂTELAÏN, plus connu sous le nom latinisé de, antiquaire et médecin flamand, né à Gerstberg en 1585, mort en 1632. Il fut professeur de grec et de médecine à l'Académie de Louvain. On lui doit : *Ludus, sive convivium saturnale* (Louvain, 1616); *Éortologion, sive de festis Græcorum syntagma* (Anvers); *De mensibus atticis diatriba*; *Vite illustrium medicorum qui toto orbe ad hæc usque tempora floruerunt* (Anvers, 1618); *De esu carnum libri quatuor* (Anvers, 1626).

CASTELLARO, bourg du royaume d'Italie, dans la Vénétie, province et à 25 kilom. N.-E. de Mantoue; 1,200 hab. Combats entre les Français et les Autrichiens en 1796 et 1801.

CASTELLAZZO, ville du royaume d'Italie, province et à 6 kilom. S. d'Alexandrie, entre la Bormida et l'Orba; ch.-l. de mandement; 5,000 hab.

CASTEL-LEONE, autrefois **CASTEL-MAN-FREDI**, ville du royaume d'Italie, province et à 24 kilom. N.-O. de Crémone; 4,300 hab. Cette ville est défendue par une vieille enceinte de murailles; avant sa destruction par Frédéric Barberousse, elle portait le nom de Castel-Manfredi. Les Crémonais la reconstruisirent en 1188 et lui donnèrent le nom qu'elle porte aujourd'hui.

CASTELLESI (Adrien), cardinal et littérateur italien, né à Corneto dans le xve siècle. Le pape Innocent VIII l'ayant chargé d'une mission en Angleterre, il gagna la bienveillance du roi Henri VII, qui le nomma évêque d'Hereford, puis de Bath et de Wells. Plus tard, Alexandre VI le rappela à Rome et le créa cardinal. On dit qu'il voulut ensuite l'empoisonner pour s'emparer de ses richesses. Quand Léon X fut devenu pape, Castellesi entra dans une conspiration qui fut découverte, et, obligé de fuir, il ne reparut jamais. Le cardinal de Corneto (c'est ainsi qu'on l'appela) était profondément versé dans la connaissance de la belle latinité, et il a laissé des écrits dont le style est très-pur; ce sont : *De vera philosophia ex quatuor doctoribus Ecclesiæ* (1507); *De sermone latino et modo latine loquendi* (1513); *De venatione* (1512), etc.

CASTELLETO-SOPRA-TICINO, bourg du royaume d'Italie, province et à 28 kilom. N.

de Novare, près de la rive droite du Tessin; 3,200 hab.

CASTELLI (Bernardo), peintre italien, né à Gènes en 1557, mort en 1629. Il fut élève d'Andrea Semini et de Luca Cambiaso. Il devint habile surtout dans le genre du portrait, et peignit, entre autres, ceux du Tasse, de Chiabrera et du cavalier Marini. — Ses trois fils, VALERIO, GIOVANNI-MARIA et FERDINANDO-GIOVANNI, se firent aussi un nom dans la peinture. Le premier surtout peignit bien les batailles. Son tableau le plus célèbre est *l'Enlèvement des Sabines*, dans la galerie de Florence.

CASTELLI (Benot), mathématicien et physicien, disciple de Galilée, né à Brescia en 1577, mort à Rome en 1644. Il était abbé d'un couvent de bénédictins, et il professa les mathématiques à Pise et au collège de la Sapienza à Rome. Il est en quelque sorte le créateur de la partie de l'hydraulique relative aux eaux courantes. Son traité *De la mesure des eaux courantes* (Rome, 1638, in-40) a été traduit en français en 1684.

CASTELLI (Barthélemi), médecin italien du xvie siècle. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont les plus importants sont : *Totius artis medicæ compendium et synopsis* (Messine, 1597, in-40), et *Lexicon medicum græco-latino* (Venise, 1607).

CASTELLI (Pierre), médecin et botaniste italien, né à Messine, mort en 1657. Après avoir professé la médecine à Rome, il se rendit à Messine pour y établir un jardin botanique dont il fut longtemps le directeur. Ses principaux ouvrages sont : *Chalcantimum dodecaportion, sive duodecim dubitationes de usu olei vitrioli* (Rome, 1619); *Epistola de elleboro* (1622); *Theatrum Floræ in quo ex toto orbe selecti flores proferuntur* (Paris, 1622); *Arte delli speciali; Epistola medicinale* (1626); *De abusu venæ sectionis* (1628); *Annotazioni sopra l'Antidotario romano* (1629); *Incendio del monte Vesuvio* (1632); *Emetica, in quibus de vomitoris et vomitu* (1634); *Hortus Messanensis* (Messine, 1640); *Catalogus plantarum Etnæ-rum*, etc. Il est aussi l'auteur de *Hortus Farnesianus*, ouvrage publié sous le nom d'Aldini.

CASTELLI (Trivulce), cabaliste renommé, astrologue et médecin, né à Nice au xviie siècle. Il annonça avec emphase la guérison du jeune duc Victor-Amédée et prédit que le ciel lui réservait un règne long et glorieux. A cette époque, l'art de la divination avait encore des adeptes, et le hasard se chargea de donner raison à Castelli. Il composa un livre intitulé : *l'Horoscope* (Nice, 1676). Cet ouvrage fit du bruit et fut envoyé à la régente Jeanne de Nemours. Celle-ci, après avoir consulté inutilement les plus habiles médecins de l'Europe pour obtenir la guérison de son fils, qui semblait n'avoir plus qu'un souffle de vie, se décida en dernier ressort à faire venir Castelli à la cour. Sachant en imposer au vulgaire par un certain air d'importance, il parvint à capter les bonnes grâces de la régente, qui le combla d'autant plus volontiers de faveurs et d'honneurs que le jeune duc était revenu, comme par miracle, à la santé. Voilà comment un heureux hasard fait souvent la fortune d'un adroit charlatan.

CASTELLI (Gabriel-Lancelot), antiquaire italien, né à Palerme en 1727, mort en 1791. Après la suppression des jésuites, il fut nommé directeur du lycée de Palerme, et le jardin botanique de cette ville lui doit de notables accroissements. Ses principaux ouvrages sont : *Storia di Alesia, antica città di Sicilia* (Palerme, 1753); *Inscriptiones palermitane* (1758); *Sicilia veteres inscriptiones* (1769); *Siciliae populorum veteres nummi* (1781).

CASTELLI (Joseph de), magistrat et homme politique français, né à Calvi (Corse) en 1749, mort dans la même ville en 1821. Comme tous les Corses de distinction, Joseph de Castelli fit ses études en Italie, à l'université de Pise. De retour dans l'île, il jugea bientôt que toute résistance contre la France était impossible et surtout impolitique : il se rallia donc à la nouvelle cause. Nommé en 1774 membre du conseil supérieur de l'île, il devint successivement commissaire de la marine en 1797, commissaire des guerres en 1798, membre de l'administration centrale en 1799, du tribunal extraordinaire du Golo et du Liamone en 1801, et il fut chargé, en 1804, d'établir en Corse le service des douanes. Bonaparte avait vu Castelli à l'œuvre lors des troubles qui agitaient la Corse pendant la Révolution; Napoléon ne l'oublia pas, et lorsque, en 1809, il voulut organiser la justice dans l'île sur les bases adoptées pour tout l'empire, il le nomma premier président de la nouvelle cour. En 1814, profitant des troubles et de l'impuissance de la première restauration, les Anglais envahirent la Corse, et, pour frapper un grand coup qui eût en quelque sorte légalisé sa conquête, le général Montrésor exigea du premier président que les arrêtés fussent dorénavant rendus au nom de George III d'Angleterre. Castelli s'y refusa, convoqua la cour, qui appuya unanimement son opinion, et il déclara en audience solennelle au général anglais lui-même, que « la Corse, département français, n'aurait d'autre justice que celle rendue au nom de Louis XVIII, roi de France et de Navarre. » Cette courageuse résistance brisa le parti anglo-corse, et donna aux secours de France le temps d'arriver. Cet acte d'indépendance pa-

triotique passa inaperçu au milieu des troubles de cette époque. Castelli était trop modeste, d'ailleurs, pour se prévaloir d'un devoir accompli, et lorsque, plusieurs années après sa mort, l'espèce d'ostracisme qui pesait sur la Corse fut levée, on attribua toute la gloire de sa belle réponse au premier président Colonna d'Istria, qui, en 1814, était procureur général à la cour. Toutefois, la Corse avait rendu justice à Castelli, en 1816, en le portant à la députation. A Paris, Castelli défendit toujours avec chaleur les intérêts de son pays pendant les deux sessions auxquelles il assista; en 1817, notamment, il demanda et obtint que la Corse, supportant les charges de l'État, fût traitée comme département français, et que toutes ses productions fussent admises en France par les ports désignés francs de droits.

CASTELLI (Ignace-Frédéric), auteur dramatique allemand, né à Vienne en 1781, mort en 1862. Jusqu'en 1840, il fit partie du commissariat des vivres en Autriche, tout en écrivant des œuvres théâtrales. Abandonnant alors à la fois l'administration et le théâtre, il vécut dans la retraite et forma une collection de tabatières unique en son genre. Castelli était un aimable épicurien, plein de bonhomie et de jovialité. Il a fait représenter plus de cent pièces de théâtre. Très-souvent il s'est contenté d'imiter M. Scribe, qui imitait tant de gens. Il a paru deux éditions, non de ses œuvres complètes, mais de ses pièces principales : *Sæmthilche Werke* (Vienne, 1844, 15 vol.; 2e édit. en 1848). Il a composé, en dialecte bas-autrichien, des poèmes qui survivront peut-être à son théâtre. Enfin on a de lui quelques brochures politiques, entre autres, le *Paysan revenant de la diète* (1848), et des *Mémoires* (Prague, 1861-1862, 3 vol.), où l'on trouve d'intéressants détails sur l'état de la société viennoise vers 1848.

CASTELLINI (Sylvestre), historien italien, né à Vicence, mort en 1630. Il s'appliqua à l'étude des monuments du moyen âge, et composa avec son fils les archives de sa ville natale. On lui doit les *Annali di Vicenza*, en dix-neuf livres, dont les onze premiers furent publiés en 8 vol. vers la fin du xviie siècle.

CASTELLINI (Luc), théologien et prêtre italien, né à Faenza, mort en 1631. Il entra dans l'ordre des dominicains, dont il devint général, et il fut ensuite nommé évêque de Catanzaro, en Calabre. On lui doit : *De electione et confirmatione canonica prælatorum* (Rome, 1625); *De canonisatione sanctorum* (1629).

CASTELLIO, nom latin de CHÂTELLON.

CASTELLO, bourg de l'empire d'Autriche, dans le Tyrol, à 50 kilom. E. de Trente, sur la petite rivière du Grigno; 1,500 kilom. Grand commerce d'imageries et de figurines en plâtre.

CASTELLO (Castello de), chroniqueur italien, né à Bergame dans le xive siècle. Il a laissé une chronique où il a raconté, en latin barbare, les faits relatifs à l'histoire de sa ville natale de 1378 à 1407. Elle a été insérée dans le *Scriptores rerum italicarum*, de Muratori.

CASTELLO (Giovanni-Battista). V. BERGAMASCO.

CASTELLO-BARONIA, bourg du royaume d'Italie dans la Principauté Ulérieure, district et à 15 kilom. S.-E. d'Ariano, ch.-l. de cant.; 2,300 hab. Sources minérales; fabrication de lainages.

CASTELLO-BRANCO (*Castrum Album*), ville forte de Portugal, ch.-l. de district, dans la province du bas Beira, à 80 kilom. S.-E. de Coimbra, sur la Liria; 6,000 hab. Evêché suffragant de celui de Lisbonne; collège; beau palais épiscopal.

CASTELLO-BRANCO (Camillo), romancier portugais, né vers 1825, a traduit le *Génie du christianisme*, de Chateaubriand, et écrit depuis quatorze ans de nombreux romans, parmi lesquels nous citerons : *Augustin de Ceuta*; *Anathème*; *Carlota Angela*; *Deux époques dans la vie*; *Deux heures de lecture*; *Epines et fleurs*; le *Livre noir*; les *Mystères de Lisbonne*; *Marquez de Torres Novas*; *Où est le bonheur? Ce que font les femmes*; *Scènes contemporaines*, etc.

CASTELLO-DE-VIDE, ville de Portugal, province d'Alentejo, district et à 20 kilom. N.-E. de Portalegre; 6,000 hab. Elle est entourée de murailles et défendue par un château fort. Fabriques de draps.

CASTELLO-DI-QUARTO, bourg du royaume d'Italie préfecture et à 6 kilom. N. de Florence; 1,400 hab. Remarquable villa des anciens grands-ducs de Toscane.

CASTELLODUNUM, nom latin de CHÂTEAUDUN.

CASTELLON-DE-LA-PLANA, ville d'Espagne, ch.-l. de la province de son nom, à 300 kilom. E. de Madrid, à 55 kilom. N.-E. de Valence, près de la Méditerranée; 16,952 hab. Fabriques de toiles à voiles et d'après de navire; commerce de chanvre, vin, huile. Cette ville fut bâtie par Jacques Ier, roi d'Aragon, près de l'emplacement de l'ancienne *Castalia*, que ce monarque fit détruire après l'avoir enlevée aux Maures, en 1233. L'hôtel de ville, l'église principale et une tour isolée de 740 m. de hauteur sur 360 de circonférence, méritent d'être remarqués.

CASTELLON-DE-LA-PLANA (province de), division administrative de l'Espagne, dans l'ancien royaume de Valence, ch.-l. Castellon-de-la-Plana; limitée au N. par les pro-

vinces de Taragone et de Teruel, à l'O. par la province de Teruel, au S. par celle de Valence, et à l'E. par la Méditerranée. Sa longueur du N. au S. est de 170 kilom., et sa largeur moyenne de 110 kilom.; 312,748 hab. Cette province, qui comprend 10 juridictions civiles et 148 *pueblos* ou communes, est arrosée par la Palencia, le Mijares et le Monleón. Au S. et à l'O., elle est hérissée de montagnes, ramifications de la sierra de Garder. Le sol, fertile en chanvre, froment, huile et vins, renferme quelques mines de charbon, de cobalt et de plomb.

CASTELLONE, bourg du royaume d'Italie, province de la Terre de Labour, sur le golfe et à 6 kilom. N.-E. de Gaète; 4,000 hab. Ce bourg, placé sur le parcours de l'ancienne voie Appienne, occupe, dit-on, l'emplacement de *Formia*, ville célèbre par Horace, qui en compare les vins à ceux de Palerme. On voit dans une vigne, à droite de la route qui conduit de Rome à Naples, une tour ronde appelée *tour de Cicéron*, que plusieurs antiquaires supposent être le tombeau que le fils de l'orateur éleva à son père. Une auberge occupe l'emplacement du *Prædium formianum*, maison de campagne où Cicéron fut assassiné par les sicaires d'Antoine. Derrière cette auberge, on voit un amas de ruines, au milieu desquelles sont les bains du plus grand des orateurs latins.

CASTELLOTE, bourg et municipalité d'Espagne, province et à 78 kilom. N.-E. de Teruel, sur le Guadalupe, ch.-l. de juridiction civile; 2,197 hab. Vins estimés.

CASTELLOZA ou **CASTELLOZE** (dame), dame noble du xiii^e siècle, qui fut poète comme Sapho et non moins malheureuse qu'elle en amour. Plusieurs femmes, à cette époque, se distinguèrent par leurs talents poétiques. Parmi elles, la dame Castelloza et la comtesse de Die sont les plus célèbres. « La dame Castelloza, dit le biographe provençal, fut d'Auvergne, noble dame, femme de Truc de Moiron; elle aimait le seigneur Armand de Bréon, et composa ses chansons à son sujet. C'était une dame fort gaie, très-enseignée et très-belle. » Cet enseignement, dont parle le poète, consistait en la connaissance de romans, de la musique, de l'art de la conversation. Quelque incomplet qu'il fût, cet enseignement suffisait pour aider les dames à polir les mœurs des chevaliers, à propager le goût des lettres et des arts, et à hâter les progrès de la civilisation. Le cœur seul semble avoir rendu la dame Castelloza poète, car les trois chansons qui nous restent d'elle peignent le même sentiment et s'adressent au même cavalier. Dans tous ces couplets, on sent la douleur de l'amante abandonnée, qui est prête à tous les sacrifices pour ramener près d'elle l'ingrat qui la fuit. Dans un langage moins harmonieux, mais avec des accents aussi passionnés, c'est Sapho implorant Phaon. « O bel ami, du moins un beau semblant faites-moi avant que je meure de douleur; car les amoureux vous tiennent pour barbare. Qu'à joie rien ne m'arrive de vous que je ne me lasse d'aimer de bonne foi à toujours sans cœur volage. » Un jour, elle lui déroba son gant et lui en fait aussitôt l'aveu et le renvoie, dans l'espoir qu'on le lui rendra. « Si j'y eusse eu avantage, bien vous rappelle en chantant que j'eus votre gant que je déroba avec grande frayeur, puis j'eus peur que vous n'en eussiez dommage de celle qui vous captive, ami; c'est pourquoi sur-le-champ je le lui renvoyai, car bien je crois que je n'y ai seigneurie. » Elle implora son amant au nom de l'amour qu'elle lui porte : « Ami, si je vous trouvais gracieux, doux et loyal et de bonne merci, bien je vous aimerais; quand maintenant je songe que je vous trouve envers moi dur, félon et trahire, et que je fais des chansons afin de célébrer votre mérite, dont je ne puis cesser que je ne vous fasse louer de tout le monde, tandis que vous me faites toujours pas de mal et de tourments. » N'est-ce pas Hermione disant à Pyrrhus :

Je t'aimais inconstant, qu'eussé-je fait fidèle ?
Le cœur est partout le même, et son langage se ressemble toujours. En lisant la dernière strophe de la dame Castelloza, on se souvient de celle où Alfred de Musset, poète qui écrivait aussi avec son cœur, fait serment d'aimer toujours celle qui l'a oublié :

O Muse, que m'importe ou la mort ou la vie ?
J'aime et je veux pâlir; j'aime et je veux souffrir;
J'aime, et pour un baiser je donne mon génie;
J'aime, et je veux sentir sur ma joue amaigrie
Ruisseler une source impossible à tarir.
Dépouille devant tout l'orgueil qui te dévora,
Cœur gonflé d'amertume, et qui t'es cru fermé.
Après avoir souffert, il faut souffrir encore,
Il faut aimer sans cesse après avoir aimé.

L'histoire de la dame Castelloza est tout entière dans ses vers et dans son amour malheureux. Chateaubriand a dit de la femme : « Cet être qui sourit et qui meurt. » En ces deux mots se résume toute son histoire. Nous n'avons pas de portrait de la dame Castelloza, mais il est permis de croire qu'elle fut belle, comme Socrate croyait à la beauté du visage de Sapho, à cause de la beauté de ses vers.

CASTELLUCCIA, bourg du royaume d'Italie, dans la Principauté Citérieure, district et à 20 kilom. S.-E. de Campagna; 1,400 hab. Très-beau pont sur le Calore.

CASTELLUGGIO, bourg du royaume d'Italie, province de la Brescia, non loin du Mincio, district de Marcaria; 2,100 hab.

CASTELLUCIO - INFERIORE, bourg du royaume d'Italie, province de la Basilicente, district et à 24 kilom. S.-E. de Lagonegro; 3,000 hab.

CASTELLUCIO - SUPERIORE, bourg du royaume d'Italie, province de la Basilicente, district et à 20 kilom. S.-E. de Lagonegro. 2,500 hab.

CASTELLUM ou **CASTRUM CAMERACENSE**, nom latin de CATEAU-CAMBRÉSIS.

CASTELLUM CATTORUM, nom latin de CASSEL, dans la Hesse électorale.

CASTELLUM DRUSI, nom latin de KÖNIGSTEIN, bourg du duché de Nassau, au N.-E. de Wiesbaden.

CASTELLUM DUNUM ou **DUNENSE**, nom latin de CHÂTEAUDUN.

CASTELLUM HERALDI, nom latin de CHÂTELLERAULT.

CASTELLUM MENAPIORUM, ville de l'ancienne Gaule, dans la Germanie IIe, chez les Ménapiens; actuellement KESSEL, en Hollande. Il nom latin de CASSEL, dans le départ. du Nord, d'abord appelé *Castellum Morinorum*.

CASTELLUM MORINORUM, nom latin de CASSEL, dans le département du Nord.

CASTELLUM NOVUM ARIANORUM, nom latin de CASTELNAUDARY.

CASTELLUM SALINARUM, nom latin de CHÂTEAU-SALINS.

CASTELLUM TABERNARUM, nom latin de BERNCASTEL.

CASTELLUM TRAJANI, nom latin de CASTEL-MAYENCE, sur la rive droite du Rhin.

CASTEL-MANFREDI, V. CASTEL-LEONE.

CASTEL-MELHOR (don Juan-Rodríguez DE VASCONCELLOS, comte DE), général portugais mort en 1658. Il fut gouverneur du Brésil sous Philippe IV, roi d'Espagne et de Portugal. Lorsque la maison de Bragance eut enlevé le Portugal à l'Espagne, il fut accusé d'avoir voulu lui livrer le Brésil, mis à la torture, et enfermé dans le château de Carthagène, d'où il parvint à s'échapper. Jean IV l'accueillit à Lisbonne et le mit à la tête de son armée. — Son fils, Louis Souza VASCONCELLOS, comte de CASTEL-MELHOR, devint le favori et le ministre d'Alphonse VI, et conserva le pouvoir pendant cinq ans. Après la déchéance de ce roi (1667), il parcourut l'Italie, la France et l'Angleterre, puis revint mourir sur sa terre natale.

CASTELMORON, bourg de France (Lot-et-Garonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 34 kilom. S.-E. de Marmande, sur la rive droite du Lot; pop. aggl. 1,003 hab. — pop. tot. 2,138 hab. Église consistoriale protestante; minoterie, tannerie; commerce de prunes et de fruits secs.

CASTELMORON-D'ALBRET, village et commune de France (Gironde), arrond. et à 11 kilom. N. de la Réole, canton de Monségur; 141 hab. Ruines d'un vieux château construit par les Maures. C'était autrefois le chef-lieu du grand-duché d'Albret et le siège de la sénéchaussée ducal.

CASTELNAU (Pierre DE), moine de Cîteaux, assassiné en 1208, fut envoyé comme légat par Innocent III à la croisade contre les Albigeois, qu'il combattit avec un zèle véhément. Il irrita par ses reproches amers le comte de Toulouse, Raymond VI, et fut assassiné par deux gentilshommes de ce prince dans une hôtellerie des bords du Rhône. Ce meurtre envenima les passions et contribua à donner un caractère impitoyable à la croisade contre les Albigeois.

CASTELNAU (Raymond DE), troubadour toulousain, mort vers 1274. On connaît six de ses compositions, qui ont ordinairement l'amour pour sujet. Raynaud, cependant, en donne une toute satirique, où les moines sont attaqués avec beaucoup de verve.

CASTELNAU (Michel DE), sieur DE LA MAUVISSIÈRE, diplomate et militaire, né vers 1520, au château de la Mauvissière (Touraine), mort à Joinville en 1592. Il fit la guerre en Piémont sous Brissac, fut chargé par le cardinal de Lorraine d'importantes missions en Écosse, auprès de Marie Stuart, fiancée au dauphin (depuis François II), puis en Angleterre, auprès d'Elisabeth; rempli plusieurs ambassades en Allemagne, dans les Pays-Bas, en Savoie et à Rome, où il contribua à l'élection de Pie IV. De retour en France, il découvrit les premiers indices de la conjuration d'Amboise et les communiqua aux ministres. Pendant les guerres civiles, il servit avec dévouement le parti catholique, combattit au siège de Rouen, à la bataille de Dreux, s'empara de Tancarville, concourut à la reprise du Havre sur les Anglais (1563), aux victoires de Jarnac et de Moncontour, remplit encore plusieurs missions en Allemagne et en Angleterre, où il séjourna dix ans, et fut également employé par Henri IV. Il a laissé des *Mémoires* (Paris, 1621, in-4°), qui s'étendent de 1559 à 1570 et qui ont été plusieurs fois réimprimés. Ils sont empreints d'une haute impartialité et restent une des meilleures sources à consulter sur cette époque si fertile en événements. On les trouve

dans la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, de Petitot, t. XXXIII.

CASTELNAU (Jacques DE MAUVISSIÈRE, marquis DE), petit-fils du précédent et maréchal de France, né en 1650, mort en 1658. Il entra de bonne heure dans l'armée, assista à de nombreux combats, fut fait prisonnier et enfermé dans la citadelle de Cambrai, d'où il parvint à s'échapper, se distingua à Nordlingue, servit avec le grade de lieutenant général sous La Meilleraye et sous Turenne, fut blessé grièvement en 1658 et transporté à Calais, où le roi lui envoya le bâton de maréchal; mais il mourut deux jours après.

CASTELNAU (Henriette-Julie DE), comtesse de Murat. V. MURAT.

CASTELNAU (Albert), littérateur français, né à Montpellier en 1823. Il fut proscrié après le 2 décembre 1851, et quand il fut rendu à la liberté, il écrivit dans les journaux démocratiques de son département. Ensuite il a publié : la *Renaissance en Italie*, *Zangara*, roman historique (Paris, 1860, 2 vol. in-18); la *Question religieuse* (Paris, 1861, in-18); *Simplicie*, poème humoristique (Paris, 1866, in-18). Il a aussi collaboré à la *Revue philosophique* et à quelques autres recueils périodiques.

CASTELNAU-DE-MÉDOC, bourg de France (Gironde), ch.-l. de cant., arrond. et à 26 kilom. N.-O. de Bordeaux; pop. aggl. 1,471 hab. pop. tot. 1,590 hab. Vins renommés, froment, seigle, millet et maïs. Tuileries, poteries, élevage d'abeilles; commerce de bois de chêne. Ancienne seigneurie; restes d'un ancien château qui soutint un siège en 1453.

CASTELNAU-DE-MONTMIRAL, bourg de France (Tarn), ch.-l. de cant., arrond. et à 12 kilom. N.-O. de Gaillac; pop. aggl. 735 hab. pop. tot. 2,901 hab. Carrières de marbre commun. Dans l'église, croix enrichie de pierres précieuses dont Charles d'Armagnac avait fait présent à l'ancienne abbaye de Castelnau.

CASTELNAU-DE-MONTRATIER, ville de France (Lot), ch.-l. de cant., arrond. et à 22 kilom. S.-O. de Cahors; pop. aggl. 1,128 hab. — pop. tot. 4,027 hab. Cette ville, appelée autrefois *Castelnau-de-Vaux*, reçut le surnom qu'elle porte aujourd'hui de Ratier, qui augmenta les fortifications dont on vit encore les restes, consistant en pans de murs et en portes surmontées de tours. Aux environs, on voit les châteaux du Pouget et de Génibredes. Simon de Montfort s'empara de cette ville en 1214; les Anglais la prirent sous le règne de Charles VI et la possédèrent jusqu'en 1428.

CASTELNAU-MAGNAC, bourg de France (Hautes-Pyrénées), ch.-l. de cant., arrond. et à 50 kilom. N.-E. de Bagneres-de-Bigorre; pop. aggl. 985 hab. — pop. tot. 1,646 hab. Ruines du château des comtes de Quatre-Vallées.

CASTELNAU-RIVIÈRE-BASSE, bourg de France (Hautes-Pyrénées), ch.-l. de cant., arrond. et à 42 kilom. N. de Tarbes; pop. aggl. 574 hab. — pop. tot. 1,646 hab. Ce bourg, assis sur la rive gauche du Louet, dans la vallée de l'Adour, possède une belle église du xiv^e siècle classée parmi les monuments historiques. Aux environs, ruines d'un donjon carré et fondements d'un rempart d'enceinte. Sur la rive droite de l'Adour, église abandonnée de Mazères, datant en grande partie du xiv^e siècle.

CASTELNAUDARY, ville de France (Aude), ch.-l. d'arrond. et de deux cant., à 36 kilom. N.-O. de Carcassonne, sur le canal du Midi, à 894 kilom. S. de Paris; pop. aggl. 7,342 hab. — pop. tot. 9,075 hab. L'arrond. comprend 5 cant., 74 comm. et 48,953 hab. Tribunaux de première instance et de commerce; collège communal, bibliothèque publique. Exploitation de chaux, de gypse, fabrique de faïence et de poterie, distilleries, fabriques de draps grossiers, construction de bateaux pour le canal du Midi; commerce de bois de construction, cuirs, fers, blés, farines, bestiaux, laines et instruments aratoires.

Castelnauudary est bâtie en amphithéâtre sur une colline au pied de laquelle coule le canal du Midi, qui forme en cet endroit un bassin de 1,200 mètres de tour. Ce bassin, bordé de beaux quais, de chantiers de construction et de magasins, donne à la ville l'aspect d'un port de commerce. La promenade publique domine le bassin et offre à la vue le panorama d'une plaine vaste et fertile s'étendant jusqu'aux Pyrénées. Castelnauudary occupe l'emplacement de l'ancienne *Sesomagus*. Lors de l'invasion des Goths, cette ville fut détruite; elle fut reconstruite sous le nom de *Castrum-Novum-Arianorum*, d'où est venu le nom moderne de Castelnauudary. Raymond VI, pendant la guerre des Albigeois, ne pouvant défendre cette ville, la livra aux flammes; Simon de Montfort la fit reconstruire. En 1220, Raymond VII l'enleva à Amaury, fils de Simon de Montfort; mais, pour faire la paix avec saint Louis, Raymond fut obligé de raser les murs de cette ville et de la remettre au roi. En 1335, Castelnauudary eut le triste spectacle des auto-da-fé de l'inquisition. Incendiée et détruite en 1355 par le prince Noir, elle fut encore une fois rebâtie l'année suivante par les soins de Jean, comte d'Armagnac. Ce fut sous les murs de Castelnauudary que se livra la fameuse bataille qui coûta la vie au duc de Montmorency.

Castelnauudary (BATAILLE DE). Après la *Journée des dupes*, le duc d'Orléans, Gaston, frère de Louis XIII, s'était retiré à la cour du duc de Lorraine, puis à Bruxelles, où sa mère avait déjà cherché un refuge. Là se réunirent presque tous les disgraciés de la cour de France, pour y comploter contre le cardinal de Richelieu, dont les ennemis, sourdement excités par l'Espagne, prenaient de nouveau une attitude menaçante. En même temps, les agents de Gaston travaillaient à gagner à sa cause le plus grand seigneur de France, le maréchal duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc, et ils réussirent à égarer cette âme loyale et généreuse par la perspective de rétablir le bon accord dans la famille royale. De plus, le sort de Marie de Médicis, réfugiée dans une cour étrangère, l'intéressait particulièrement, sa femme, princesse des Ursins, étant parente de la reine mère. Il essaya donc de soulever le Languedoc, mais les agents du cardinal firent échouer ses tentatives. Selon quelques historiens, Richelieu, en souvenir de leur ancienne amitié, lui aurait même envoyé des amis communs pour lui démontrer l'inutilité de ses efforts et l'impossibilité du succès. Mais, esclave d'un faux point d'honneur, Montmorency serait demeuré sourd à ces sages conseils pour rester fidèle à la parole qu'il avait donnée au duc d'Orléans. Il sentait néanmoins qu'il s'enfonçait dans un abîme; mais il était engagé trop avant pour reculer.

Gaston pénétra en France à la tête d'une petite armée composée de déserteurs allemands, liégeois, napolitains, rebut de l'armée espagnole, presque tous maraudeurs, voleurs, bandits, que la seule espérance de piller avait rassemblés sous ses drapeaux. Après avoir traversé la Bourgogne sans avoir pu y recruter un partisan, il s'achemina vers le Bourbonnais et l'Auvergne, où il ne fut pas plus heureux. Au mois de juillet 1632, il arriva dans le Gévaudan et le Rouergue sans rencontrer aucun corps de troupes, mais sans avoir pu se faire ouvrir une seule place forte. Chaque jour il expédiait des émissaires à Montmorency pour le prier de le recevoir en Languedoc. Le duc, dont la prudence n'était pas la qualité distinctive, n'avait pas prévu cette arrivée subite de Gaston dans le Midi; il ne l'attendait que deux mois plus tard, et n'avait pris aucune mesure pour seconder cette imprudente démonstration, qui faisait sourire de pitié Richelieu. Montmorency ne crut pas, néanmoins, devoir se dédire. Il se rendit à Pénas, où les états de Languedoc venaient de s'ouvrir, et les fit se déclarer en faveur du duc d'Orléans. Après la dernière séance, les commissaires du roi et l'archevêque de Narbonne, qui s'étaient vainement opposés à la rébellion, furent arrêtés par les gens du duc, puis mis hors de la ville.

Gaston entra aussitôt dans la province par Lodève, dont l'évêque s'était déclaré pour lui, ainsi que les évêques d'Albi, de Nîmes, d'Uzès, d'Alet et de Saint-Pons. Mais là il était attendu par deux armées qui, sous les ordres des maréchaux de La Force et de Schomberg, avaient pénétré en Languedoc dès que la cour avait été sûre de la défection du gouverneur. Le premier s'était avancé par le Lyonnais et le Dauphiné, le second par le Limousin et la haute Guyenne, tous deux se renforçant des troupes cantonnées dans l'intérieur du royaume, et contenant, par leur présence, ceux qui auraient été tentés de se joindre aux troupes rebelles. Les villes restèrent dans le devoir, et les gouverneurs de Guyenne et de Dauphiné, Epemon et Créquy, dont Gaston avait espéré l'assistance, protestèrent de leur fidélité au roi. En même temps, toute personne qui était prise les armes à la main payait de sa tête sa rébellion, quels que fussent son mérite et sa naissance, présage effrayant pour Montmorency. Quoique très-aimé dans son gouvernement, il ne pouvait compter sur aucune ville; toutes étaient tenues en bride par les troupes du roi. Cependant les officiers royaux et les municipalités montraient de l'hésitation à prendre l'offensive contre l'héritier du trône. Richelieu vit le danger, et y porta remède avec son énergie et sa promptitude habituelles : le 12 août (1632), le roi alla au parlement faire enregistrer une nouvelle déclaration de lèse-majesté contre les adhérents de son frère; il accordait personnellement à Gaston seul, six semaines pour se remettre en son devoir et recevoir grâce entière.

Richelieu, dans ses *Mémoires*, ajoute un bien remarquable commentaire à ce passage de la déclaration royale. C'est une brusque rupture avec toutes les traditions de l'ancienne monarchie et l'inauguration de la politique moderne. « Croire que, pour être fils ou frère du roi, ou prince de son sang, on puisse impunément troubler le royaume, c'est se tromper. Il est bien plus raisonnable d'assurer le royaume et la royauté que d'avoir égard à leurs qualités.... Les fils, frères et autres parents du roi sont sujets aux lois comme les autres, et principalement quand il est question du crime de lèse-majesté. » Avec un homme qui professait ces maximes élevées et qui en étendait l'application jusqu'à la mère même du roi, il était facile de prévoir le sort qui attendait Montmorency.

Le malheureux duc, agité par de sombres pressentiments, avait tenté de négocier avec le cardinal; mais Richelieu avait renvoyé le négociateur sans vouloir l'entendre. La dis-

corde était déjà au camp de Gaston, où Montmorency, Puy-Laurens, le duc d'Elbeuf et le comte de Moret, fils naturel de Henri IV, se disputaient le commandement. Les rebelles, principalement établis dans le centre de la province, où ils tenaient Béziers, Lodève, Alais, Uzès, Agde, Lunel, Pézenas, avaient divisé leurs forces pour s'opposer aux maréchaux de La Force et Schomberg. Montmorency désirait engager une action, tenter quelque coup d'éclat capable de ranimer la confiance de ses partisans. « Allons à M. de Schomberg, disait-il, et si la fortune nous trompe, nous en serons quittes pour aller faire notre cour à Bruxelles. »

Gaston, Montmorency et Moret se portèrent donc dans le haut Languedoc à la rencontre de ce maréchal, tandis que le duc d'Elbeuf se chargeait de tenir tête à La Force, sur le Rhône. Le 1^{er} septembre 1632, la petite armée du roi et celle de Gaston se rencontrèrent auprès de Castelnauudary. Schomberg, par une habile manœuvre, passa le premier la petite rivière du Fresquel et se plaça entre la ville et l'ennemi. Il s'avancait néanmoins avec beaucoup de circonspection, très-embarrassé de la conduite qu'il devait tenir en face de l'héritier présomptif de la couronne. On dit même qu'il envoya le comte de Cavoie pour proposer d'entrer en accommodement. Soit désespoir, soit bravade, Montmorency répondit : « On parlementera après la bataille. »

La cavalerie des rebelles franchit à son tour le Fresquel. Leur armée comptait trois à quatre mille cavaliers et deux mille fantassins; les *cardinalistes* étaient inférieurs en nombre; mais ils compensaient cette infériorité par leur ordre et leur discipline. Gaston, irrésolu, voulait différer la bataille; il menaçait même son trop bouillant général de faire sa paix particulière. Tous deux parvinrent néanmoins à s'entendre, et il fut convenu qu'on attendrait, pour combattre, l'arrivée de l'artillerie. Cependant, au mépris de cette sage mesure, le comte de Moret, qui commandait l'aile gauche, n'eut pas plus tôt aperçu les premiers bataillons royaux, qu'il les chargea avec impétuosité; il fut tué à la première décharge, et ses troupes prirent la fuite en désordre. Au bruit des coups de feu, Montmorency posté à la droite s'élança à la tête de cinq cents chevaux et s'enfonça à bride abattue dans un chemin creux bordé de mousquetaires ennemis. Une décharge meurtrière renversa presque tout son escadron; il continua néanmoins à s'avancer, suivi seulement de quelques gentilshommes, déboucha enfin du défilé et se trouva en face de toute l'armée royale. En se retirant précipitamment, il eût pu, peut-être, échapper à sa perte; mais, emporté par une ardeur aveugle, il se rua sur les cardinalistes et alla s'engloutir au milieu de mille ennemis. Mais telles étaient sa force prodigieuse et son impétuosité, qu'il perça six rangs de cavalerie et d'infanterie avant d'être renversé. Il tomba enfin, criblé de dix blessures, sous son cheval expirant. Personne ne tenta de le secourir ou de le venger. « Je me suis sacrifié pour des lâches, » dit le malheureux duc aux officiers de l'armée royale qui le relevèrent et l'emportèrent tout sanglant à Castelnauudary.

Montmorency tombé, le parti dont il était l'âme allait se dissoudre rapidement : toutes les villes du Languedoc se soulevèrent dans les quinze jours. Le drame devait bientôt se dénouer sur l'échafaud de Toulouse, sans que le misérable prince, pour qui tant de vaillants gentilshommes avaient follement pris les armes, tentât le moindre effort pour sauver cette noble victime de son imprudence et de sa lâcheté.

CASTELNAUDITE s. f. (ka-stél-nô-di-te — de *Castelnau*, nom propre d'homme). Miner. Nom donné à une substance encore peu connue, qui a été trouvée aux environs de Bahia, au Brésil, et que l'on croit être une variété de xénotime, c'est-à-dire un phosphate d'yttria.

CASTEL-NUOVO, bourg du royaume d'Italie, dans la Calabre Citérieure, district et à 5 kilom. S.-O. de Lanciano; 4,150 hab. Il Bourg de l'Italie, dans la Capitanate, à 24 kilom. S.-O. de San-Severo, ch.-l. de canton; 3,460 hab. Il Bourg de Sicile, province de Messine, district et à 18 kilom. O. de Castoreale; 3,562 hab. Il Petite place forte de l'empire d'Autriche, port sur le golfe de Cattaro, dans l'Adriatique, à 20 kilom. O. de Cattaro; 600 hab. L'entrée du golfe de Cattaro est défendue par les forts de Castel-Nuovo, sous les murs desquels Marmont battit les Russes en 1806.

CASTELNUOVO (Charles COTTONNE, prince DE), homme politique italien, fut un des cinq barons siciliens qui demandèrent au roi Ferdinand la constitution de Sicile en 1811. Arrêté pour ce fait, relâché l'année suivante lors de la promulgation de cette constitution, il fut ensuite, en 1820, membre du gouvernement provisoire de Sicile, et mourut en 1830 sans postérité, laissant par testament deux legs considérables, l'un pour la fondation d'un institut agricole, et l'autre, de 500,000 francs, destiné au citoyen qui s'emploierait le plus efficacement pour le rétablissement de la constitution en Sicile. Le juge qui assistait à l'ouverture du testament le fit de nouveau clore et sceller après la lecture de cette dis-

position; mais Ferdinand II, roi de Naples, ordonna que le paragraphe contenant ce legs contraire aux lois en vigueur fût considéré comme nul et non avenu, et que le testament reçut pour tout le reste sa pleine exécution.

CASTELNUOVO-D'ASTI, bourg du royaume d'Italie, province et à 25 kilom. S.-O. d'Asti, ch.-l. de mandement; 2,700 hab. Exploitation de gypse et fours à plâtre.

CASTELNUOVO-DELL' ABBATE, village et royaume d'Italie, préfecture de Sienne, à 10 kilom. S. de Montalcino, près de l'Orcia; 513 hab. Belle église du xiii^e siècle; riches carrières d'albâtre blanc et veiné, dit albâtre de Sienne.

CASTELNUOVO-DI-GARFAGNANA, ville du royaume d'Italie, province et à 70 kilom. S.-O. de Modène; 2,500 hab. Séminaire théologique, collège. Tanneries, usines et hauts fourneaux.

CASTELNUOVO-DI-MAGRA ou **CASTELNUOVO-DEL-PIANO**, bourg du royaume d'Italie, province et à 18 kilom. E. de Spezzia, dans le val de Magra; 2,300 hab.

CASTELNUOVO-DI-SCRIVIA, ville du royaume d'Italie, province et à 10 kilom. N. de Tortona, sur la rive droite de la Scrivia, ch.-l. de mandement; 5,500 hab.

CASTELNUOVO-DI-SOTTO, gros bourg du royaume d'Italie, province de Modène, district et à 15 kilom. N.-O. de Reggio, sur le canal de son nom; 2,000 hab.

CASTELNUOVO-DI-VAL-DI-GEICINA, bourg du royaume d'Italie, préfecture de Pise, à 18 kilom. S. de Volterra; 1,500 hab. Riche exploitation d'acide borique des *lagoni* ou volcans gazeux.

CASTELOGNE s. f. (ka-sté-lo-gne; gn mll.). Comm. Couverture de lit en laine très-fine.

CASTEL-SAN-ANGELO, bourg du royaume d'Italie, dans la province de l'Abruzzi Ulérieure II^e, district et à 18 kilom. N.-E. de Citta-Ducale; 2,098 hab.

CASTEL-SAN-GIOVANI, bourg du royaume d'Italie, province de Parme, district et à 20 kilom. O. de Plaisance; 2,200 hab.

CASTEL-SAN-PIETRO, bourg du royaume d'Italie, province et à 20 kilom. S.-E. de Bologne, sur la rive gauche du Silaro; 3,300 hab.

CASTEL-SARACENO, petite ville du royaume d'Italie, dans la Basilicate, district et à 20 kilom. N.-E. de Lagonegro; 3,245 hab.

CASTEL-SARDO, antrefois **CASTEL-ARAGONENSE** et **CASTEL-GENOVESE**, place forte de l'Italie, sur la côte N. de l'île de Sardaigne, à 30 kilom. N.-E. de Sassari; 2,000 hab. Cette ville, bâtie sur un rocher, possède un petit port, une belle cathédrale, et est le siège d'un évêché et d'un tribunal de 1^{re} instance. Fondée par les Génois en 1200.

CASTEL-SARRASIN, ville de France (Tarn-et-Garonne), ch.-l. d'arrond. et de cant., sur l'Azine et le canal latéral à la Garonne, à 21 kilom. O. de Montauban, à 769 kilom. S.-O. de Paris; pop. aggl. 3,131 hab. — pop. tot. 6,835 hab. L'arrond. comprend 7 cant., 81 comm.; 65,685 hab. Tribunaux de 1^{re} instance et de justice de paix; collège communal; fabriques de serges, cadis, toiles, chapeaux; tanneries, teintureries, bonnetteries; commerce de grains, huiles, safran. Cette petite ville, bien bâtie dans une plaine fertile, possède d'agréables promenades, qui ont remplacé les anciens remparts dont il reste encore quelques débris.

Castel-Sarrasin doit son nom et son origine à un castel bâti par les Sarrasins, on, comme le prétendent quelques étymologistes, à un château construit, on ne sait par qui, sur les bords de l'Azine (Castel-sur-Azine). Cette question est encore à résoudre. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette ville ne conserve aucune trace d'un castel quelconque. Elle fut démantelée au xiii^e siècle, pendant la guerre des Albigeois, et sur l'emplacement de ses remparts on établit, par la suite, des promenades qui existent encore. Le seul édifice intéressant de Castel-Sarrasin est l'église Saint-Sauveur, construite en briques vers le commencement du xiii^e siècle, à l'époque de transition de l'architecture romane à l'architecture ogivale. Le plan est celui de la croix latine. La nef, dont la voûte accuse légèrement la forme ogivale, est séparée des bas côtés par des piliers composés chacun de douze pilastres et de quatre colonnes engagées. Les deux piliers qui précèdent le chœur ont été coupés par la bas et semblent suspendus à la voûte. Le chœur, qui était primitivement carré, se termine maintenant par une abside semi-circulaire, éclairée par cinq fenêtres ogivales. Les bas côtés, qui sont voutés à plein cintre, se prolongent au delà des transepts, jusqu'à l'inflexion de l'abside; ils sont bordés de huit chapelles qui datent du xiv^e ou du xve siècle. Les transepts se terminent carrément et ont leur façade percée d'une rose. Celui du nord est précédé d'un porche assez spacieux, dont la construction est postérieure à celle du reste de l'église. Le portail, qui sert aujourd'hui d'unique entrée à l'église, est décoré de sculptures malheureusement très-mutilées. L'ancienne entrée principale, située à l'est, au bas de la grande nef, est depuis longtemps murée; on a élevé, de ce côté, d'épais massifs de maçonnerie, pour

supporter un buffet d'orgues et pour consolider une tour à deux étages, dont l'intérieur forme coupole. Cette tour, percée de nombreuses fenêtres à plein cintre, se termine par une plate-forme crénelée et est flanquée d'une tourelle un peu plus élevée, que couronne une aiguille. L'église Saint-Sauveur possède des stalles richement sculptées, provenant de l'ancienne abbaye de Belleperche, et des peintures parmi lesquelles on remarque une copie de la *Cène* de Léonard de Vinci.

CASTEL-VETERANO, ville du royaume d'Italie, dans la Sicile, province et à 44 kilom. S.-E. de Trapani, district et à 17 kilom. E. de Mazzara, ch.-l. de cant.; 12,350 hab. Vins blancs très-estimés; ouvrages en corail et en albâtre.

CASTEL-VETERE, ville du royaume d'Italie, dans la Calabre Ulérieure I^{re}; 5,200 hab. Récolte abondante de vins et de soie. Cette ville, bâtie près de la *Caulonia* des anciens, eut beaucoup à souffrir du tremblement de terre de 1783.

CASTELVETRO (Louis), critique et littérateur italien, né à Modène en 1505, mort en 1571. Il eut des querelles littéraires très-violentes avec Annibal Caro, qui le dénonga, dit-on, au saint office comme suspect d'hérésie. Il s'enfuit, fut condamné et excommunié, et ne revint jamais en Italie. On a de lui une *Exposition de la Poétique d'Aristote* (1570, in-40), où la sagacité de son esprit l'entraîne dans la subtilité, mais qui renferme de belles parties; un *Commentaire sur la Rhétorique de Cicéron*; des notes piquantes sur les poésies de Pétrarque, etc. Ses *Œuvres diverses*, morceaux détachés de critique, ont été publiés à Milan en 1727.

Castelvins et **Montes**, comédie espagnole de Lope de Vega. Dans cette pièce, composée d'après la belle légende de Roméo et Juliette, Lope a légèrement travesti les noms italiens primitifs; les Capuletti sont devenus les Castelvins; les Montecchi, les Montes; Juliette, Julia, et Roméo, Roselo. Dès le début du premier acte, nous entrons vivement dans l'action. Roselo, accompagné de son ami Anselmo, s'arrête dans la rue devant le palais des Castelvins, où se donne une fête, et ordonne à son valet d'aller s'informer adroitement du motif de ces réjouissances. Ils entrent bientôt l'un et l'autre, masqués, dans la maison. Roselo tombe éperdument amoureux de Julia, la fille de l'ennemi de sa famille; les jeunes gens sont bientôt d'accord; Julia donne un rendez-vous dans son jardin à Roselo, et l'acte finit par la promesse d'un mariage secret.

Le second acte nous montre les deux partis aux prises, pour un motif des plus futiles, sur le seuil même de l'église où les deux amants ont été unis la veille. Roselo, qui a tout fait pour éviter une querelle avec les parents de Julia, se voit contraint de tirer l'épée pour se défendre, et il tue Ottavio, un cousin de Julia, qui était secrètement amoureux de sa parente. Au bruit de la querelle, le duc de Vérone paraît au milieu des combattants. Bien que Roselo prouve facilement qu'il n'a commis le meurtre que contraint et forcé, le seigneur de Vérone, pour éviter de nouveaux malheurs, l'exile à Rome, à Venise ou à Milan, à son choix. Le jeune homme va donc quitter la ville; mais il ne le fera pas sans aller dans le jardin témoin de ses jeunes amours, faire une dernière visite à Julia. Les époux sont sur le point d'être surpris par le père de la jeune fille; mais celle-ci parvient à l'éloigner. Resté seul, Antonio Castelvins, abusé par la douleur de Julia, n'y voit d'autre remède que de la marier. Il se souvient alors du comte Paris, qui l'a recherché jadis, et qui ne demandera pas mieux que de revenir à ses premières amours; il lui envoie donc un message. Sur ces entrefaites, Roselo est sauvé d'une embuscade des Castelvins par ce même comte Paris, et les deux jeunes gens deviennent amis avant de savoir qu'ils sont rivaux.

Cependant, au troisième acte, Julia, que son père veut forcer d'épouser le comte Paris, prend la résolution de s'affranchir par la mort d'une union détestée, et communique son fatal dessein au moine Aurelio, qui l'a secrètement unie à son amant; celui-ci feint de vouloir la servir dans ses projets de suicide et lui envoie un narcotique puissant. Julia avale le contenu de la fiole et tombe en léthargie. A Ferrare, nous retrouvons Roselo en train de se distraire sous un balcon qui n'est pas celui de Julia. C'est là que le rejoint un message d'Aurelio, qui lui apprend que Julia est morte pour tous, de quelle manière il pourra l'enlever et comment d'heureux jours l'attendent encore auprès d'elle, en France et en Espagne. Roselo, charmé, reprend la route de Vérone sans jeter un dernier regard sur le balcon de Rosalinde. Cependant Julia se réveille au moment où, muni d'une lanterne, Roselo vient la délivrer; les deux époux se déguisent en moissonneurs et vont offrir leurs services à Antonio, le père de Julia, qui est alors sur le point d'épouser sa nièce Dorotea, la sœur du malheureux Ottavio; mais Dorotea aime un certain Anselmo, et Julia, qui s'intéresse au bonheur des deux amants, commence en leur faveur une série de mystifications et d'apparitions. Elle réussit à force d'esprit, et la tragédie se termine en comédie d'intrigue. Ce dénouement est amené avec infiniment d'habileté. Le dialogue est vif

et rapide, le nœud se délie avec autant de grâce que d'aisance, et tout le monde s'en va content... excepté ceux peut-être qui, ayant un coin de l'imagination hanté par ces douces et charmantes ombres de Roméo et de Juliette, ne s'accoutument jamais à les voir descendre des pures régions de la poésie pour se mêler à un imbroglio de cette nature. On remarquera que Lope de Vega a suivi d'assez près la légende de Roméo et Juliette, et l'on rendra justice au talent scénique dont il a fait preuve, bien qu'il eût mieux fait peut-être d'en réserver l'emploi pour un autre sujet. Résumons-nous : la pièce est franche, vive, gaie, touchante, etc.; mais tant de qualités réunies ne suffisent pas pour justifier l'auteur d'avoir déguisé un chef-d'œuvre.

La comédie de Lope de Vega n'a pas été traduite en français. Toutefois, M. Antoine de Latour en a donné une analyse étendue et en a cité d'importants fragments dans l'*Espagne religieuse et littéraire* (Paris, 1863, in-12). La même légende a également inspiré un des maîtres du théâtre espagnol, Francisco de Rojas, dans les *Factious de Verone*.

CASTERA (Louis-Adrien DUPERRON DE), littérateur français. V. DUPERRON.

CASTERA-VERDUZAN, village et comm. de France (Gers), arrond. et à 19 kilom. de Condom; 1,080 hab. Extraction de marnes. Ruines d'un vieux château de templiers. Eaux thermales sulfurées calciques, ou froides sulfatées calcaires et ferrugineuses, connues depuis longtemps. Elles émergent, par trois sources, du terrain tertiaire, dans un sol argileux. Leur densité est de 1,002 et leur température varie de 23°,5 à 23°,25.

CASTERIA s. f. (ka-sté-ri-a). Antiq. Lieu où les anciens déposaient les agrès mobiles d'un navire lorsqu'il séjournait dans le port. « Endroit d'un navire où les rameurs prenaient leur repos. »

CASTET (Dominique), médecin français, né à Tarbes, mort à Bordeaux en 1764. Il fut bibliothécaire de cette dernière ville et composa sur son art plusieurs dissertations publiées sous le titre de : *Questiones medicæ* (Bordeaux, 1755, in-40).

CASTETS, bourg de France (Landes), ch.-l. de cant., arrond. et à 22 kilom. N.-O. de Dax, sur le Palus; pop. aggl. 1,019 hab. — pop. tot. 2,167 hab. Source ferrugineuse froide; extraction de minerai de fer, forges, fabrique de résine; commerce de planches, laines et jambons.

CASTETS-EN-DORTHE, bourg et commune de France (Gironde), sur la Garonne, arrond. et à 15 kilom. N. de Bazas, cant. de Langon; 1,320 hab. Ce village, composé de maisons blanches et régulières, s'élève dans une vallée fertile, bordée de deux tertres portant, l'une église, l'autre un château bâti par Guillaume de Got, frère de Bertrand de Got, qui fut plus tard Clément V. Sully y accourut en 1586, pour faire lever le siège aux troupes de Henri III, commandées par Matignon. Un château moderne a remplacé les anciennes constructions féodales. Aux environs, vestiges de l'époque gallo-romaine.

CASTEX (Bertrand-Pierre, baron, puis vicomte), général français, né à Pavie (Langue doc) en 1771, mort à Strasbourg en 1843. Il fit comme lieutenant les campagnes d'Italie, devint capitaine et aide de camp du général Kilmann. Il servit ensuite en Espagne sous Gouvion Saint-Cyr et fut nommé chef d'escadron. Il se distingua ensuite à la bataille d'Iéna et reçut le grade de colonel. Le courage qu'il montra à celle de Wagram lui valut sa promotion comme général de brigade. Il se distingua encore dans la campagne de Russie, aux batailles de Dresde, de Leipzig, de Hanovre, et il fut nommé général de division. Mis en non-activité en 1815, il fut rappelé en 1817 et ne se retira du service qu'en 1830. De 1824 à 1827, il siégea à la Chambre des députés, où l'avaient envoyé les électeurs du Bas-Rhin. Une des rues de Paris, dans le voisinage du Luxembourg, porte le nom de ce général.

CASTI (Jean-Baptiste), poète italien, né à Prato (Toscane) en 1711, mort à Paris en 1803. Il devint professeur au séminaire de Montefiascone, puis chanoine de la cathédrale de la même ville; voyagea ensuite, fut attaché successivement à plusieurs ambassades et fut honorablement accueilli dans les grandes cours de l'Europe. Joseph II lui donna, après la mort de Métastase, le titre de *poeta cesareo*. Dans sa vieillesse, il vint se fixer à Paris. Ses principaux titres à la renommée sont : les *Animaux parlants* (Paris, 1802) et les *Nouvelles galantes*, en vers, dont la meilleure édition est celle de Paris (1804). Les nouvelles, imitées de Boccace et de La Fontaine, se recommandant par une versification facile et brillante et par des saillies originales et spirituelles; mais on regrette que l'auteur, qui était ecclésiastique, ait encore ajouté à la licence de son modèle italien. Les *Animaux parlants*, qui ont été traduits en français par M. Paganel en 1818, et par M. Mareschal en 1819, sont un poème politique plein de sel et de verve; c'est une satire des cours plutôt que de la société, une peinture des courtisans plutôt que des hommes en général. Le lièvre-roi est un tyran imbécile qui a pour ministre d'Etat le renard, pour ministre des finances le loup, pour général d'armée le tigre, etc.

Lord Byron aimait beaucoup cette spirituelle composition, un peu prolixe cependant et d'un style négligé. On a encore de l'abbé Casti quelques productions moins importantes, parmi lesquelles nous citerons un poème, *Dar-faro*, dans lequel se trouve une critique voilée de la cour de Catherine II, un recueil de sonnets plaisants intitulé : *li Giuyl tre*, et deux opéras comiques, pleins de gaieté et d'originalité, que Paisiello a mis en musique et qui ont pour titre : *la Grotta di Trofonio* et *Il re Teodoro in Venezia*.

CASTIAU (Adelson), juriconsulte et homme politique belge, né en 1801 à Peruwelz, dans le Hainaut. Il se fit une grande réputation comme avocat et fut nommé, en 1848, par la ville de Tournai, membre de la chambre des députés. Depuis cette époque jusqu'en 1848, M. Castiau fut un des chefs et des principaux orateurs du parti libéral. En 1848, il se prononça en faveur des idées républicaines, donna sa démission de député le 5 avril, et, depuis ce moment, il s'est complètement retiré de l'arène politique.

CASTICE s. m. (ka-sti-se — rad. caste). Indien né à Goa de père et de mère portugais.

CASTICHEMENT s. m. (ka-sti-che-man). Action de bâtir. « Vieux mot. »

CASTICHER v. a. ou tr. (ka-sti-ché). Construire, bâtir, édifier. « Vieux mot. »

CASTIEL-Y-ARTIGUEZ (Juan-Perez), poète espagnol, né à Valence vers la fin du xviii^e siècle. Fils d'un architecte, il s'occupa d'abord d'architecture, et ce ne fut que lorsqu'il était déjà avancé en âge qu'il se mit à écrire. On lui doit : *Recrea del alma fiel*, en vers (Valence 1722); *Política christiana, aforismos de prudencia, en verso de varios metros* (1723); *Impeno de amor divino contra Lucifer Sobervio, a favor del alma amada* (1725); *Breve tratado de la orthographia española* (1727).

CASTIAFO, bourg de France (Corse), ch.-l. de cant., arrond. et à 29 kilom. N. de Corte; 701 hab. Carrière de marbre et mine de cuivre en exploitation.

CASTIGAT RIDENDO MORES (*Châtie les mœurs en riant*), devise de la comédie, dont voici l'origine. Il y avait longtemps que Dominique, arlequin des Italiens, désirait avoir du poète Santeuil une épigraphe pour mettre sur la toile de son théâtre; mais, comme le héros de la fable, le poète a ses heures, et Dominique ne pouvait rien obtenir. Il s'affubla un jour de son habit de théâtre, prend son sabre de bois, s'enveloppe de son manteau, et va frapper à la porte de Santeuil. « Quand lu serais le diable ! s'écrie Santeuil, entre si tu veux. » Dominique ouvre aussitôt la porte, jette son manteau, se met à courir autour de la chambre en faisant mille lazzi et surprenant les postures de caractère. Santeuil, surpris, arrête brusquement le comédien, et le serrant de près : « Je veux que tu me dises qui tu es. — Je suis le Santeuil de la comédie italienne. — Et moi, reprit le poète, qui reconnut Dominique à l'expression originale de ses attitudes, l'arlequin de Saint-Victor (le couvent où Santeuil demeurait). » Le poète répond aux singeries de l'acteur par des grimaces et des contorsions. Ils finissent leur farce par s'embrasser. Ce fut ce moment de verve, et de bonne humeur que le comédien saisit pour obtenir du poète l'épigraphie si connue, qu'on lit encore sur la toile de quelques théâtres.

Castigat ridendo mores. « Ce qu'on dit de la comédie, *castigat ridendo mores*, est plus vrai encore de la fable. Sous des formes variées, attrayantes, elle a toujours servi de guide aux hommes. »

ANAT. DE LA FORGE.

« Je n'ignorais pas que la comédie châtie les mœurs en riant : *Castigat ridendo mores*. J'ai donc ri avec tout le monde, mais en trouvant pourtant qu'il serait plus vrai de dire de la comédie qu'elle corrompt les mœurs en riant. »

TOPFFER.

« Le grand nombre de gens qui vont à la Bourse prouve que les livres, les réquisitoires et les romans de mœurs ne sont pas aussi efficaces qu'on aurait pu le croire pour corriger les travers d'une nation; le résultat tend même à faire douter de la vérité de cette vieille devise de la comédie : *Castigat ridendo mores*. Il est vrai que toutes les comédies ne font pas rire, fussent-elles en cinq actes et en vers. »

(Le Siècle.)

CASTIGATION s. f. (ka-sti-ga-si-on — du lat. *castigatio*; de *castigare*, châtier). Action de châtier. « Vieux mot. »

CASTIGATOIRE adj. (ka-sti-ga-toi-re — du lat. *castigare*, châtier). Qui sert à châtier. « Vieux mot. »

CASTIGLIONE, bourg du royaume d'Italie, province et à 18 kilom. S.-E. de Lodi, sur la rive gauche de l'Adda; 2,500 hab. « Bourg d'Italie, dans la Calabre Ulérieure II^e, district et à 15 kilom. N.-O. de Nicastro, près de la mer Tyrrhénienne; 3,900 hab. » Bourg d'Italie, dans l'île de Sicile, province et à 45 kilom. N.-E. de Catane, au pied de l'Etna; 2,800 hab.

Castiglione (BATAILLE DE). Wurmsen venait de succéder à Beaulieu dans le commandement des armées autrichiennes en Italie; le

cabinet de Vienne espérait que l'initiative hardie et l'expérience de ce vieux maréchal réussiraient à venger les humiliations subies par ses armées depuis l'ouverture de cette campagne, et arrêteraient enfin le cours des prodigieux succès de Bonaparte. Le moment était d'ailleurs habilement choisi; l'armée française, affaiblie par de nombreux combats, par la nécessité de laisser des détachements dans chacune de ses conquêtes, avait de plus une partie de ses forces engagée au siège de Mantoue. Bonaparte pouvait à peine opposer 30,000 combattants aux 60,000 hommes à la tête desquels Wurmser déboucha du Tyrol en juillet 1796. Le plan du général autrichien était de couper les Français, en tournant le lac de Garda et en débouchant sur leurs derrières à Salò, Gavardo et Brescia. Bonaparte avait placé le général Sauret avec 3,000 hommes à Salò; Masséna, avec 12,000, occupait les positions de la Corona et de Rivoli, entre l'Adige et le lac de Garda; Despinos, avec 5,000, tenait les environs de Vérone; Augereau était à Legnago avec 8,000, et Kilmaine, avec 2,000 chevaux et l'artillerie légère, occupait en réserve une position centrale à Castel-Nuovo, où Bonaparte avait placé son quartier général, pour être à égale distance de Salò, de Rivoli et de Vérone, par où pouvait déboucher l'ennemi. Wurmser avait porté son quartier général à Trente et à Rovereto. Il détacha 20,000 hommes sous Quasdanovich pour marcher sur Brescia par la droite du lac de Garda, et distribua les 40,000 qui lui restaient sur les routes qui longent l'Adige, afin d'occuper la Corona et Rivoli d'une part, et, d'un autre côté, de s'avancer sur Vérone et Mantoue. Par ce plan hardi, le général autrichien se promettait de déboucher Mantoue, d'envelopper l'armée française et de lui fermer toute voie de retraite. Ce plan était habilement conçu, et il n'eût fallu, pour qu'il réussît, qu'avoir à l'exécuter contre un autre général que Bonaparte. Le 29 juillet, en effet, les Autrichiens surprirent tous nos postes, repoussèrent de Salò le général Sauret, forcèrent l'importante position de la Corona, débouchèrent devant Vérone, et se disposèrent à franchir l'Adige sur plusieurs points. Partagés en deux corps, ils descendirent le long des deux rives du lac de Garda, à la pointe duquel ils espéraient opérer leur jonction, au nombre de 60,000 hommes, prêts à accabler les 30,000 combattants de Bonaparte. Mais celui-ci ne leur en laissa pas le temps. Avec la rapide résolution du génie, il se porta lui-même à la pointe du lac pour empêcher cette réunion des Autrichiens; puis il rappela autour de lui toutes les troupes dont il avait le commandement. Augereau dut quitter sur-le-champ Legnago, et Sérurier abandonner Mantoue, qu'on assiégeait depuis deux mois et qui était sur le point de se rendre. En laissant ravitailler la place, on perdait le fruit de longs travaux et une proie presque assurée; mais Bonaparte savait qu'en poursuivant deux buts avec des moyens médiocres on les manque l'un et l'autre, et il était doué au plus haut point de cette fermeté intelligente qui fait faire sans hésitation les plus grands sacrifices, lorsque la réussite d'un plan l'exige impérieusement. Dans la nuit du 31 juillet, Sérurier brûla ses affûts, encloua ses canons, enterra ses projectiles et jeta ses poudres à l'eau pour se rendre aux ordres du général en chef. Sans perdre un instant, Bonaparte marcha sur Quasdanovich à Lonato, tandis que le général Sauret se portait à Salò afin de dégager le général Guyeux, qui se battait héroïquement depuis deux jours, enfermé dans un vieux bâtiment avec 1,700 hommes seulement, sans avoir rien à manger. En même temps Augereau entra à Brescia (1^{er} août) et rouvrit nos communications avec Milan. Quasdanovich, étonné de se voir repoussé sur tous les points, lui qui comptait surprendre l'armée française, s'arrêta pour attendre des nouvelles de Wurmser. Bonaparte, certain alors d'avoir suspendu sa marche agressive, se retourna contre les 40,000 hommes qui arrivaient de l'autre côté du lac, et qui avaient déjà franchi non-seulement l'Adige, mais encore le Mincio. Le général Valette, chargé de défendre le poste de Castiglione avec 1,800 hommes, l'avait abandonné à la vue de l'ennemi; Bonaparte le destitua devant toute l'armée, puis il prit ses mesures pour l'attaque immédiate du général Bayalitsch à Lonato, et de Liptai à Castiglione. Wurmser s'était porté sur Mantoue, où il était entré en triomphe, ne voyant que l'effet de la peur et non un calcul du génie dans l'abandon de notre matériel. Les deux généraux autrichiens, abordés avec une vigueur irrésistible, commencèrent néanmoins par remporter quelques avantages; mais l'habileté du commandement et l'impétuosité de nos troupes eurent bientôt changé la face du combat; malgré son énergique résistance, l'ennemi dut quitter le champ de bataille après avoir perdu 20 pièces de canon, 3,000 prisonniers, et avoir eu 3,000 hommes tués ou blessés (journée de Lonato, 3 août 1796). Cependant, Wurmser arrivait de Mantoue avec 15,000 hommes, pour rallier à lui les deux divisions battues, et il commençait à s'étendre dans les plaines de Castiglione, disposé à recevoir la bataille et à jouer le sort de l'Italie dans une partie décisive. Bonaparte, qui n'avait pas encore toutes ses forces autour de lui, remit l'attaque au lendemain et partit sur-le-champ pour Lonato, afin de presser lui-même l'arrivée des

troupes. A peine était-il entré dans cette ville, qu'un parlementaire autrichien se présenta et le somma de se rendre, en lui disant qu'il était cerné de toutes parts. Surpris d'abord, et ne pouvant s'expliquer comment il se trouvait en présence des Autrichiens, Bonaparte sentit presque aussitôt qu'il ne pouvait avoir en face de lui que les débris d'une des divisions ennemies coupées la veille, cherchant à se faire jour par Loreto pour arriver au Mincio. Il y avait là 4,000 hommes auxquels Bonaparte pouvait à peine en opposer 1,000; de plus, il n'avait pas le temps de livrer un combat. Il fit aussitôt monter à cheval tout ce qu'il a d'officiers autour de lui, et ordonna qu'on introduise le parlementaire et qu'on lui débânde les yeux. En voyant ce nombreux état-major, celui-ci est frappé d'étonnement: « Allez annoncer à votre général, lui dit sévèrement Bonaparte, que s'il a voulu insulter l'armée française, je suis ici. Voyez le général Bonaparte et son état-major au milieu de son armée. Quant à vous, vous n'êtes qu'une des colonnes coupées hier par nos troupes. Allez, et dites à ceux qui vous envoient que je leur donne cinq minutes pour se rendre ou que je fais tout fusiller. » En même temps il fait avancer son artillerie. — Le chef de la colonne ennemie demande à être entendu; il veut capituler. « Non », répond Bonaparte, *vous êtes prisonniers de guerre*; » et les 4,000 hommes mettent alors bas les armes. Sauvé par cet acte de présence d'esprit, Bonaparte dirigea toute son attention vers la bataille, et ramena aussitôt toutes ses forces disponibles sur Castiglione, où Wurmser l'attendait avec 30,000 hommes. La plaine de Castiglione s'étend au pied des hauteurs qui se prolongent de la Chiesa au Mincio, par Lonato, Castiglione et Solferino. Le 5 août (1796) les deux armées se trouverent donc en présence, déployées perpendiculairement à la ligne des hauteurs, à laquelle Bonaparte appuyait son aile gauche et Wurmser sa droite, tandis que l'aile gauche de l'ennemi était couverte par une redoute construite sur le mamelon de Medolano. Bonaparte n'avait que 22,000 hommes; mais il comptait sur le prestige de ses victoires et sur la supériorité de ses manœuvres. Il ordonna à la division Sérurier, qui arrivait par Guidizzolo, de déboucher vers Cavriana sur les derrières de Wurmser, et attendit son feu pour commencer le combat. Mais le général autrichien, impatient d'attaquer, ébranla sa droite le long des hauteurs. Pour favoriser ce mouvement, Bonaparte repla sa gauche, commandée par Masséna, et maintint son centre immobile dans la plaine. En même temps il ordonne au général Verdier d'emporter la redoute de Medolano, sur laquelle le chef de bataillon Marmont dirige aussitôt 20 pièces d'artillerie légère. La redoute fut bientôt enlevée, et le flanc gauche des Autrichiens se trouva à découvert, à l'instant même où Sérurier arrivait sur les derrières de l'armée ennemie. Wurmser, ébranlé, ordonne divers mouvements, au moyen desquels il espère tenir tête partout aux Français. Mais Bonaparte, saisissant le moment favorable avec la rapidité de la foudre, donne à Masséna et à Augereau l'ordre de se porter en avant avec la gauche et le centre. A ce signal, qui les attendaient avec impatience, Masséna et Augereau se précipitent sur la ligne affaiblie des Autrichiens et y jettent un effroyable désordre. C'est en vain que Wurmser veut rallier ses troupes; devant l'habileté des manœuvres et l'impétuosité toujours croissante des Français, il comprend que son armée va être détruite s'il s'obstine à une résistance devenue impossible, et il donne l'ordre de la retraite. On le poursuivait jusqu'au Mincio, en lui faisant 800 prisonniers et en lui enlevant 25 pièces de canon et 120 caissons. Pour rendre sa déroute complète et irréparable, il eût fallu mettre plus d'ardeur dans cette poursuite. Mais depuis six jours nos troupes marchaient et combattaient sans relâche; elles avaient pris à l'ennemi 70 pièces de canon et tous ses caissons, fait 12 à 15,000 prisonniers, tué ou blessé 6,000 hommes des meilleures troupes de l'Autriche; elles ne pouvaient plus avancer et couchèrent sur le champ de bataille. Wurmser, dans la journée de Castiglione, n'avait eu que 2,000 hommes hors de combat; mais l'Italie n'en était pas moins perdue pour lui. Rejeté dans les montagnes, il ne pouvait plus rentrer en ligne et laissait la campagne ouverte à son jeune vainqueur. Au reste, ses soldats étaient démoralisés, saisis d'effroi; les Français, au contraire, remplis d'enthousiasme et d'admiration pour leur général. A Lodi, ils l'avaient nommé caporal; à Castiglione, ils décidèrent à l'unanimité qu'il avait gagné les galons de sergent.

CASTIGLIONE (lac de), lac ou plutôt lagune du royaume d'Italie, provinces et à 5 kilom. N.-O. de Grosseto, près de la Méditerranée. Cette lagune a environ 12 kilom. de long, sur 4 kilom. de large; afin d'en renouveler les eaux, dont les exhalaisons sont très-malsaines, on a creusé un canal d'épuration qui la fait communiquer avec l'Ombrone.

CASTIGLIONE (Lupus de), théologien italien, né à Florence à la fin du XIII^e siècle. Il fut abbé de Saint-Miniat, monastère de l'ordre de Saint-Benoît. On a de lui un commentaire sur les *Clémentines*, sous le titre de *Allegazioni*; des additions au traité de Petrucci *De pluralitate beneficiorum*, etc.

CASTIGLIONE (Balthazar), littérateur et homme d'Etat italien, né en 1478 à Casatico (Mantouan), mort à Tolède en 1529. Il reçut une éducation extrêmement brillante, sous Mernia pour les lettres latines, et sous Démétrius Chalcondyle pour les lettres grecques. Resté longtemps au service des ducs d'Urbino, il fut chargé de nombreuses missions et ambassades auprès de Louis XII, de Henri VIII, des papes Léon X et Clément VII, de l'empereur Charles-Quint, qui le combla de faveurs et le nomma évêque d'Avila. Ses écrits sont peu nombreux, mais ils sont composés avec une rare perfection. Le plus célèbre est intitulé : *Libro del cortegiano*, le *Livre du courtisan* (Venise, 1528, in-fol.). C'est une sorte de manuel à l'usage de la jeunesse des cours; il enseigne l'art de réussir auprès des princes et présente en même temps l'idéal du courtisan. Malgré la puérilité du sujet, cet ouvrage justifie, par l'élégance et la grâce exquise de son style, le succès immense qu'il a longtemps conservé. Il a été souvent réimprimé. On en a une médiocre traduction française de Chaperon (1537). Les poésies latines et italiennes de Castiglione, publiées en 1533 (in-8°), sont également des modèles d'élégance et de pureté dans l'une et l'autre langue. Ses *Lettres* (Padoue, 1769-1771) sont intéressantes pour l'histoire politique et littéraire du temps.

Castiglione (PORTRAIT DE BALTHAZAR), par Raphaël; musée du Louvre. Balthazar Castiglione, l'auteur du *Livre du courtisan*, était l'ami intime de Raphaël, dont il a déploré la mort précoce en beaux vers latins. L'illustre artiste s'inspira fréquemment, dit-on, des conseils du poète pour la composition de ses tableaux mythologiques et philosophiques. Une lettre de Bembo, adressée au cardinal Bernardo Dovizio Bibbiena et datée de Rome 19 avril 1516, nous apprend que le portrait de Castiglione dut être peint au plus tard au commencement de cette même année 1516. Castiglione, plus âgé que Raphaël de cinq ans, avait alors trente-sept ans environ; c'est, en effet, l'âge qu'il paraît avoir d'après son portrait. Il est représenté à mi-corps, les mains placées l'une dans l'autre, la tête coiffée d'une toque noire et légèrement tournée vers la gauche; il porte un vêtement noir qui laisse voir la chemise blanche et bouffante sur la poitrine, et dont le collet se relève derrière la nuque; les bras sont couverts d'une draperie grise, veloutée et plueuse. Le visage respire l'intelligence et la bonté; les yeux sont bleus; les sourcils et la barbe, d'un blond foncé; la bouche est fine. Dans une pièce de vers latins en forme de lettre, Castiglione fait parler ainsi sa femme Hippolyte à propos de ce portrait :

*Sola, tuos vultus referens, Raphaëlis imago
Picta manu, curas allevat usque meas.
Huic ego delicias facio, arrideoque, jocorque,
Alloquor et tanquam reddere verba queat.
Assensu nutuque mihi sapie illa videtur
Dicere velle atiquid, et tua verba loqui.
Agnosci, balboque patrem puer ore salutis :
Hoc solor longos decipioque dies.*

« Seul, en me rappelant ton visage, ton portrait, peint de la main de Raphaël, allège mes soucis. Je lui fais mille caresses, je lui souris, je me joue avec lui, je lui parle comme s'il pouvait me répondre. Souvent, il me semble que par un signe d'assentiment, un mouvement, il exprime ta volonté et me transmet tes paroles. Ton enfant le reconnaît et le salue par des bégayements. Par lui, je console et je charme la longueur de mes journées. » On pense que ce portrait fit partie du cabinet du duc de Mantoue, d'où il passa dans celui de Charles I^{er}. Après la mort de ce dernier, il fut acheté par un amateur d'Amsterdam, nommé Lopez; c'est alors que Sandrart le fit graver par Regnier Persyn. Il devint ensuite la propriété du cardinal Mazarin et fut enfin acquis par Louis XIV. Il a été peint sur bois et transporté plus tard sur toile. Il a été gravé par John Godefroy, Nic. Larinassin, Bantros, Senter, Nic. Edelinck, etc.

CASTIGLIONE (Valérien), savant bénédictin, né à Milan en 1593, mort en 1668. Louis XIII, roi de France, et Charles-Emmanuel, duc de Savoie, le nommèrent leur historiographe. Il publia des poésies et des travaux historiques, parmi lesquels nous citerons : *Elogium de gestis hereticis Caroli-Emmanuelis* (Vérone, 1626); *Parte del istoria della regenza di Madama Reale* (Turin, 1656); *Istoria delle rivoluzioni del Piemonte*, etc.

CASTIGLIONE (Pierre-Marie), médecin italien, né à Milan vers 1594, mort en 1629. Il publia d'abord, au sujet des perles : *Responsio ad Ludovici Septatit judicium* (Milan, 1618). On lui doit, en outre : *Admiranda naturalia ad renum calculos curandos* (1624), et *De sale ejusque viribus* (1629). — Deux autres médecins, nommés également CASTIGLIONE, exercèrent successivement la charge de proto-médecin à la cour du duc de Milan : JEAN-HONORÉ, mort en 1679, publia un *Prospectus pharmaceuticus* (1668, in-fol.); BENOÎT-FRANÇOIS, son fils, mort en 1712, donna une édition du même ouvrage avec des additions, et composa lui-même un traité *De spiritibus extractis* (1698, in-fol.).

CASTIGLIONE (Giovanni - Benedetto), dit *le Benedetto* ou *le Grechetto* (le petit Grec), peintre et graveur italien, né à Gènes en 1616, mort à Mantoue en 1670. Il montra de bonne

heure les plus heureuses dispositions pour la peinture, et, après avoir étudié les premiers éléments de cet art sous la direction de Paggi, il entra à l'école de Giovanni-Andrea de Ferrari. Soprani, l'historien de l'école génoise, prétend qu'il eut ensuite pour maître Van Dyck; cette assertion, reproduite aveuglément par tous les biographes, est complètement erronée, comme M. Marius Chaumelin l'a fait observer dans l'étude qu'il a consacrée à Castiglione (*Histoire des peintres de toutes les écoles*) : « Des renseignements positifs, dit-il, nous apprennent que l'illustre Flamand, arrivé à Gènes en 1623, en parti vers le milieu de 1625; or, à cette dernière date, Benedetto était âgé de neuf ans !... Mais, s'il n'eut pas Van Dyck pour maître, il n'est pas douteux qu'il n'ait été séduit par les beaux portraits dont ce grand artiste avait enrichi les galeries de la noblesse génoise, et qu'il ne les ait étudiés avec un soin particulier. Cette influence se fait sentir dans deux portraits qu'il a gravés à l'eau-forte : l'un, d'Auguste Mascardi, littérateur de Sarzane; l'autre, du poète Antoine-Jules Brignole-Sale. » Les admirables compositions exécutées par Rubens dans les églises et dans les palais de Gènes ne firent pas moins d'impression sur Castiglione. Tout en suivant ce grand modèle, qu'il rappelle, dans ses meilleurs ouvrages, par la facilité du dessin, la vivacité de la touche, la fraîcheur du coloris, il apprit, par l'observation directe de la nature, à peindre avec une habileté peu commune le paysage, les animaux, les fruits et les fleurs; il réussit également à représenter les scènes de la vie rustique, les travaux et les plaisirs des paysans, les fêtes, les kermesses, les intérieurs de cuisine. Mais comme les tableaux du genre historique étaient ceux qui trouvaient le plus d'amateurs en Italie, il eut le bon esprit d'aller chercher ses personnages dans la Bible et de demander à cette magnifique épopée de la vie pastorale des sujets de composition où il pût accorder une large place aux animaux, aux ustensiles et aux accessoires de toute sorte. C'est ainsi qu'il peignit la *Création*, l'*Entrée des animaux dans l'arche*, *Jacob gardant les troupeaux de Laban*, etc. Lorsqu'il eut épuisé à Gènes tous les sujets d'étude, et alors qu'il avait déjà acquis parmi ses compatriotes une réputation méritée, il résolut de visiter les principales villes de l'Italie. Il se rendit d'abord à Rome, où il obtint, comme peintre et comme graveur, l'estime des meilleurs artistes du temps, notamment de Carlo Maratta. Il alla ensuite à Florence, où il peignit son propre portrait pour la célèbre galerie du grand-duc, et deux tableaux pour le palais Pitti. Il visita successivement Naples, Bologne, Parme, Modène, Venise. Sa bonne étoile le conduisit enfin à Mantoue vers 1654 : il y devint le peintre favori du duc Charles II, qui lui accorda une pension considérable. Sa réputation se répandit dans toute l'Europe, et les commandes lui arrivèrent en foule de France, d'Angleterre, d'Allemagne. Ses tableaux et ses moindres dessins ont été extrêmement recherchés des amateurs, principalement au XVIII^e siècle, et son talent a reçu les plus brillants éloges. Aujourd'hui, on est revenu de cet engouement. « On a reconnu, dit M. Chaumelin, que, dans la peinture des sujets historiques, Castiglione manquait généralement de noblesse, de distinction; sa manière de dessiner est un peu lâchée, et il n'a pas la vigueur de touche qui convient aux grandes compositions. Comme peintre d'animaux et d'objets de nature morte, il excelle à varier les groupes, à former des contrastes vigoureux, mais, pour la vérité et l'énergie de l'exécution, il est inférieur aux Hollandais et aux Flamands. Ses scènes moitié mythologiques et moitié champêtres, et ses fantaisies philosophiques sur le néant des choses humaines, ne sont pas dépourvues d'originalité; parfois seulement, à force de vouloir paraître ingénieux, il lui arrive de tomber dans la bizarrerie. Si, comme praticien, il sut s'approprier quelques-unes des qualités de Rubens, au point que certains de ses tableaux ont pu être confondus avec ceux du grand maître flamand, il est juste d'ajouter qu'il exagéra le plus souvent les imperfections de son modèle. La manière expéditive qu'il avait adoptée se fait sentir jusque dans ses meilleurs ouvrages, et il se borne, pour les fonds, à des indications par trop sommaires. A notre avis, c'est surtout comme graveur que Castiglione a droit d'être classé parmi les maîtres. Il maniait la pointe avec une légèreté et une vivacité peu communes. Il y a dans son œuvre des eaux-fortes traitées avec infiniment de verve et d'esprit et de simples esquisses d'une fantaisie charmante... » Plusieurs de ces eaux-fortes offrent des effets de clair-obscur pour lesquels il s'est évidemment inspiré de Rembrandt. On rencontre aussi, dans quelques collections, des pièces signées de son nom et assez semblables à des aqua-tinta. On connaît environ soixante-dix estampes gravées par Castiglione; les plus remarquables sont : l'*Entrée des animaux dans l'arche*; *Laban cherchant ses idoles*; la *Résurrection de Lazare*; *Tobie faisant ensévelir ses morts*; la *Fuite en Egypte*; *Diogène cherchant un homme*; la *Mélancolie*; une *Femme assise au milieu des ruines*; les *Quatre sages*; le *Génie de Castiglione*; une série de têtes coiffées à l'orientale; quelques portraits, parmi lesquels celui de l'auteur, d'une tournure tout à fait remanesque. Il existe un grand nombre de

tableaux de Castiglione dans les églises et dans les palais de Gènes, notamment : une *Nativité*, regardée comme son chef-d'œuvre, dans l'église de Saint-Luc; une *Vierge avec sainte Catherine et sainte Madeleine*, à Santa-Maria di Castello; le *Voyage d'Abraham*, au palais Brignole-Sale; *Agar et Ismaël*, au palais Durazzo; le *Voyage de Jacob*, au palais Spinola; un *Sacrifice à Pan*, au palais Pallavicini, etc. Les productions les plus importantes du maître possédées par les divers musées de l'Europe sont : l'*Adoration des bergers*; *Bacchantes et satyres*; les *Vendeurs chassés du temple*; *Melchisedech offrant des présents à Abraham*; une *Basse-cour*, etc., au Louvre; — le portrait de l'auteur; *Circé*; *Médée rendant la jeunesse à Jason*; *Noé faisant entrer les animaux dans l'arche*, au musée des Offices; — une *Bacchante*, à Turin; — une *Caravane et un chameau conduit par un jeune More*, à Munich; — le *Départ pour la terre promise*, à Milan; — l'*Année aux bergers*; — une *Mère caressant son enfant*, à Naples; — l'*Entrée des animaux dans l'arche*, à Vienne; — le même sujet, le *Départ de Jacob et le Retour de Jacob et de Rachel*; *Orphée chantant*; *Cyrus exposé et nourri par une tige*, à Saint-Petersbourg; — le *Passage de la mer Rouge*; la *Vierge et l'Enfant*, à Burleigh-House; — une *Caravane*, dans la collection de lord Yarborough; — la *Découverte de Cyrus*, une des meilleures œuvres du maître (gravée par Boydell), dans la galerie du duc de Newcastle, etc. — Salvatore CASTIGLIONE, frère de Benedetto, fut aussi peintre et graveur; on a de lui une gravure représentant la *Résurrection de Lazare*, datée de 1645. — Francesco CASTIGLIONE, fils et élève de Benedetto, continua la manière de ce dernier et le remplaça comme peintre des ducs de Mantoue; il mourut en 1716. Le musée de Dresde a de lui un tableau représentant, au premier plan, deux nègres, un nain et un chien, et, dans le fond, le duc de Mantoue à cheval suivi d'une escorte.

CASTIGLIONE (Joseph-Antoine), poète et littérateur italien, mort vers 1720. Il fut chanoine de Saint-Etienne de Milan, membre de l'Académie de la Crusca et l'un des fondateurs de celle des Arcadiens. Son principal ouvrage a pour titre : *Dodici conclusioni cristiane, morali, legali e cavalleresche, sostenute contro i vanti puntigli del volgo, dalla comune dottrina degli scrittori dell'onore* (Milan, 1715.)

CASTIGLIONE (le frère), né en 1698, mort à Pékin en 1768. Il étudia la peinture et le dessin sous des maîtres habiles, et il eût pu devenir un artiste distingué si ses sentiments de piété ne l'avaient porté à entrer chez les jésuites comme simple frère convers. Ses supérieurs lui donnèrent l'ordre de se joindre à des missionnaires qui partaient pour la Chine, et, quand il fut arrivé à Pékin, ses talents lui valurent successivement la faveur de deux empereurs, qui le chargèrent de construire et de décorer plusieurs palais. Le frère Castiglione eut ainsi l'occasion de rendre bien des services aux missionnaires, en obtenant pour eux plus de liberté pour répandre la connaissance de l'Evangile.

CASTIGLIONE (le comte Octave), célèbre philologue italien, né à Milan en 1784, mort en 1849. Il était descendant de Balthazar Castiglione, l'auteur du *Courtisan*. Doué d'une grande aptitude pour les langues et d'une vive ardeur pour l'étude, le comte Castiglione ne tarda pas à posséder à fond presque toutes les langues indo-germaniques et sémitiques. Il se fit connaître en 1817 par la restauration et la publication de la version gothique de l'Antique et du Nouveau Testament, par Ulphilas, et par une monographie de la numismatique arabe, sous le titre de *Monete cufiche dell' Museo di Milano*. Suivant la méthode tracée par Eckhel, Castiglione donna une *Histoire de l'islamisme pendant les huit premiers siècles de l'hégire, considérée au point de vue numismatique*. Il publia ensuite : *Mémoire géographique et numismatique sur la partie orientale de la Barbarie appelée Afrika par les Arabes*, en français (Milan, 1826), ouvrage d'un haut intérêt historique; des travaux sur les caractères distinctifs et sur l'histoire de la langue copte, sur les rapports de cette langue avec le chinois, sur les divers systèmes d'écriture idéographique, sur les hiéroglyphes de l'Egypte, sur les *Gloses de Malberg*, publiées par Léo, etc. En outre, Castiglione a laissé de nombreux ouvrages inédits sur la linguistique : *Alphabet, langues maltaise, arabe, slave, Filiation des langues*, etc.; sur l'histoire et l'archéologie : *Turcs Ottomans, Domination sarrasine en Sicile, Kalifes illustres, Monde primitif*, etc.; sur l'économie politique : *Système féodal, Statuts communaux, Traités*, etc. Castiglione travaillait à deux grands ouvrages : *Des origines italiennes et De l'économie politique de l'ancienne Rome*, lorsque les événements de 1848 vinrent le troubler dans sa studieuse retraite. Il ne vit que les mauvais jours de sa patrie et mourut le 10 avril 1849. En 1855, une statue colossale en marbre lui a été élevée.

CASTIGLIONE (Joseph). V. CASTAGLIONE.

CASTIGLIONE (le duc de). V. AUGEREAU.

CASTIGLIONE (duchesse de). V. COLONNA DI CASTIGLIONE.

CASTIGLIONE DE' GATTI, bourg du royaume d'Italie, province et à 40 kilom. S.-O. de Bologne; 2,200 hab.

CASTIGLIONE-DELLA-PESCAJA, bourg maritime du royaume d'Italie, province et à 20 kilom. O. de Grosseto, à l'extrémité méridionale du lac ou marais de son nom, non loin de l'île d'Elbe; 1,260 hab. Petit port de commerce; exportation de bois, charbon et potasse.

CASTIGLIONE-DELLE-STIVIERE, ville du royaume d'Italie, province et à 25 kilom. S.-E. de Brescia, à 8 kilom. S.-O. du lac de Garde; 5,000 hab. Jadis possédée par une branche cadette des Gonzague, elle avait un château fort, qui fut démantelé par les Français. C'est là qu'ils battirent les Autrichiens le 5 août 1796; en commémoration de cette victoire, le maréchal Augereau reçut dans la suite le titre de duc de Castiglione.

CASTIGLIONE-FIORENTINO, ville du royaume d'Italie, préfecture et à 15 kilom. S. d'Arezzo; 5,748 hab. Séminaire théologique; collège épiscopal; récolte abondante de soie.

CASTIGLIONE-MESSER-MARINO, bourg du royaume d'Italie, province de l'Abruzzi Citérieure, district et à 35 kilom. S.-O. de Vasto, chef-lieu de canton; 3,475 hab.

CASTIGLIONE-MESSER-RAIMONDO, bourg du royaume d'Italie, province de l'Abruzzi Ulérieure I^{re} district et à 20 kilom. N.-O. de Civita-di-Penne; 2,300 hab. Commerce de bestiaux.

CASTIGLIONE s. f. (ka-sti-llo-ni, Il mll. — de Castiglione, n. pr.). Bot. Genre de plantes. Syn. de CURCAS.

CASTIGNETTE s. f. (ka-sti-gné-te, gn mll.). Comm. Sorte d'étamine, chaîne laine peignée, trame soie en deux fils retors, et teinte généralement en brun, qui se fabriquait anciennement dans plusieurs villes de France, principalement à Amiens et à Reims, ainsi qu'en Saxe, en Angleterre et en Belgique. On l'appelait aussi CASTINETTE ou CRAPON D'ANGLETERRE.

CASTIL-BLAZE (François-Henri-Joseph BLAZE, dit), compositeur et littérateur français. V. BLAZE.

CASTILLEJE s. f. (ka-sti-lé-je). Bot. V. CASTILLEJE.

CASTILHO (Antoine-Félicien de), poète portugais, né à Lisbonne en 1800. Frappé de cécité dès son enfance, il fut élevé par son frère, et puisa dans son infirmité cette habitude de concentration intellectuelle si avantageuse aux travaux de l'esprit. Selon le désir de son père, il étudia le droit, se fit recevoir avocat, mais n'exerça point. Jean VI lui accorda dans l'administration un emploi qui fut supprimé au bout de quelque temps. Sous le gouvernement de dom Miguel, Castilho se vit contraint de quitter le Portugal. Il habita plusieurs années San-Miguel, capitale des Açores, y fonda un collège, et revint dans sa patrie en 1849. Castilho possédait à fond les lettres anciennes, l'histoire moderne et les sciences de l'époque, et son début, comme écrivain, fut des plus remarquables. Les *Letras d'Echo à Narcisse* (1836), poésies harmonieuses, sont écrites dans le portugais le plus classique, aussi bien que le *Printemps* (2^e édition, 1837); *Méditations poétiques* (1844); le *Camoens* (1849), récit épique sur un sujet national. L'auteur de ces belles compositions a traduit les *Metamorphoses* (1841) et les *Fastes* d'Ovide (1850), ainsi que les *Paroles d'un croyant*, de Lamennais. La version des *Fastes* a été annotée par plusieurs littérateurs lusitaniens. Outre des articles nombreux fournis à la *Revue universelle de Lisbonne*, il a écrit un *Traité de versification portugaise* (1851), et commencé des *Tableaux historiques du Portugal* (1838). M. Castilho dirige à Lisbonne le *Méthode repentino*, consacré à une méthode particulière d'enseignement primaire. — Son frère, Auguste-Ferdinand CASTILHO, mort en 1841, était curé dans le diocèse d'Aveiro, lorsque, sous dom Miguel, il se vit contraint de se réfugier à l'étranger. Outre une traduction de la *Pharsale* de Lucain, il a publié les *Quadros historicos de Portugal* (Lisbonne, 1831-1841).

CASTILHON (Jean et Jean-Louis), littérateurs français. V. CASTILLON.

CASTILHON (Pierre), conventionnel. Il était commerçant quand le département de l'Hérault l'envoya à la Convention nationale, où il vota pour la réclusion et le bannissement de Louis XVI. Il entra ensuite au conseil des Cinq-Cents, et reprit ses occupations commerciales en 1797.

CASTILLA (don Ramon), général et homme d'Etat péruvien, né à Juncapá, sur les limites de la Bolivie, en 1793 ou 1797. Il était capitaine dans l'armée espagnole au moment du soulèvement du Pérou contre la métropole. Il n'hésita point à aller se battre sous les ordres de l'illustre patriote San-Martin, qui défait le vice-roi Laserna dans la journée mémorable d'Ayacucho (décembre 1822), et, à la fin de la guerre qui assura l'indépendance de son pays, il avait le grade de colonel. Dans la suite d'événements politiques et de vicissitudes militaires qui ont mis la confusion dans les annales des colonies espagnoles, aussi bien que dans les mœurs sociales de ces nouvelles républiques, la conduite et les actes de Castilla prouvèrent chez lui le respect de l'ordre constitutionnel et l'absence de toute ambition personnelle. Général de brigade, il soutint, pendant la guerre civile de 1834, le président Orbegoso; mais quand ce dernier eut livré le

Pérou à Santa-Cruz, président de la Bolivie, il rejoignit les forces de Salaberry, mises en déroute en deux rencontres (1835), et se retira sur le territoire chilien. Santa-Cruz menaçant par ses tendances annexionnistes l'existence politique du Chili, cette république prit les devants, envoya une armée contre lui et le battit complètement à Jungay (1839). Castilla avait commandé la cavalerie dans cette journée. Il était ministre des finances, quand la guerre recommença avec la Bolivie, guerre malheureuse qui le réduisit encore à l'exil (1841). De retour en 1844, il rallia les généraux Nieto et Yguain, marcha contre le dictateur Vivanco, qui avait supprimé la constitution, le battit, et fut élevé à la présidence (1845). Le 20 mars 1851, après avoir procuré au Pérou tous les avantages de l'ordre et de la paix, des réformes utiles dans l'organisation de l'armée, dans le règlement des finances, dans la marine, etc., il présenta au congrès un exposé de la situation du pays, et, donnant le premier exemple d'abnégation politique, il remit paisiblement le pouvoir à Echenique. En 1854, il sortit de sa retraite pour épargner au pays une contre-révolution, dont le menaçait son successeur à la présidence. Il n'eut qu'à paraître pour avoir des partisans et vaincre Echenique, abandonné de ses soldats. Tandis que son adversaire se mettait sous la sauvegarde du ministre britannique (1855), Castilla entra à Lima en triomphateur. En 1858, il fut élu président, et, deux ans après, il déclara une nouvelle constitution. En 1862, il fut remplacé par le général San-Ramon, puis par le général Pezet. Celui-ci le fit arrêter en 1865, et, quelques mois après, redevint libre, Castilla se jeta dans l'insurrection.

CASTILLAN, ANE s. et adj. (ka-sti-llan, a-ne; Il mll.). Habitant de la Castille; qui appartient à la Castille, ou, dans le style soutenu, à toute l'Espagne : *Les CASTILLANS. La langue CASTILLANE. La fertilité CASTILLANE. Voyons, est-ce que la haine CASTILLANE ne sourit pas à ce plan?* (Scribe.) *La pétulance andalouse répand dans les rues un mouvement et une vie inconnues aux graves promeneurs CASTILLANS, qui ne font pas plus de bruit que leur ombre.* (Th. Gaut.)

— s. m. Philol. Dialecte espagnol que l'on parle dans la Castille : *S'exprimer dans le plus pur CASTILLAN. Je faisais traduire à mes disciples les auteurs latins en CASTILLAN.* (Le Sage.) V. ESPAGNOL.

— Métrol. Ancienne monnaie d'or de la Castille, qui avait cours en Espagne pour 28 réaux ou environ 7 fr. 50 en monnaie de France. Cette monnaie n'a plus cours aujourd'hui, et n'existe qu'à l'état de curiosité numismatique. La loi du 15 avril 1848 a substitué aux anciennes pièces d'or celle de 5 piastres ou 100 réaux, au titre de 900 millièmes et du poids de 8 gr. 40, dont la valeur courante est de 26 fr., avec des divisions par cinquièmes. Le marc de Castille, poids en usage en Espagne pour peser l'or, se divise en 8 onces, l'once en 8 ochavos, l'ochavo en 6 tominis, le tomin en 12 grains. Ce marc contient 64 huitains ou ochavos, ou 384 tominis, ou 4,608 grains, et correspond à 224 gr. 881.

CASTILLE s. f. (ka-sti-llé; Il mll. — du lat. *castellum*, château, à cause des imitations de châteaux, de tours, qu'on attaquait dans les anciens tournois). Cheval. Combat qui simulait l'attaque et la défense d'un fort : *Il faut ranger dans cette espèce les joutes, les CASTILLES, les pas d'armes.* (Chateaub.)

— Fam. Noise, débat, querelle, différend de peu d'importance : *Avoir quelque CASTILLE. Chercher CASTILLE à quelqu'un. Le soleil, en se levant, vit notre CASTILLE, et fut témoin comme elle me jeta un pot à la tête.* (Auteur du *Franchon*.) *Ils ont toujours quelques CASTILLES; mais des joueurs, ça se pardonne tout.* (Balz.) *Son frère lui avait cherché CASTILLE dans la semaine.* (G. Sand.)

Avecque nous, si l'almanach ne ment, Les Castillans n'auront plus de castille; Même au printemps, on doit de leur séjour Nous envoyer, avec certaine fille, Les jeux, les ris, les grâces et l'amour.

LA FONTAINE.

— Bot. Nom vulgaire donné dans quelques provinces de la France, particulièrement dans celles du centre et de l'ouest, au fruit du castillier ou groseillier à grappes.

CASTILLE, nom donné à deux grandes divisions de l'Espagne, distinguées entre elles par les dénominations de Vieille-Castille ou Castille septentrionale et de Nouvelle-Castille ou Castille méridionale. Ces deux anciennes provinces, noyau de la monarchie espagnole, forment aujourd'hui deux capitaineries générales. Leur circonscription n'existe plus que sous le rapport militaire; au point de vue financier, administratif et judiciaire, d'autres délimitations, indiquées plus loin, ont été adoptées.

CASTILLE (VIEILLE). Bornée au N. par le golfe de Gascogne et par la Biscaye, à l'O. par les Asturies et Léon, au S. par la Nouvelle-Castille et à l'E. par l'Aragon, la Navarre et les provinces basques, cette contrée, qui présente dans son ensemble le caractère des steppes les plus élevées, forme un plateau de 800 à 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce plateau est taillé au N. par les monts Cantabriques, à l'E. par les sierras

d'Oca, d'Urbion et de Mercaya, qui le séparent de la vallée de l'Ebre; au S. par les monts de Castille, qui forment une suite de terrasses appelées sierra Guadarama, sierra de Guados, sierra de Francia, tandis qu'à l'O. il se relie au plateau boisé de Léon. Les points culminants que présentent ces différentes chaînes de montagnes se trouvent dans la sierra Guadarama, dont quelques pics atteignent 2,800 mètres. Dans l'espèce d'enceinte murée que dessinent ces montagnes, la surface plane et uniforme est rarement interrompue, de loin en loin, par quelques légers soulèvements du sol, et le Duero, avec ses affluents, n'y forme qu'un système d'irrigation très-insuffisant; en été, les rivières manquent d'eau; dans la partie supérieure de leur cours, elles ont très-peu de largeur et de profondeur; mais quand vient l'hiver, elles débordent facilement pour former de vastes flaques marécageuses. Rien de triste comme les conditions physiques dans lesquelles cette vaste plaine se trouve placée : le sol en est sec et aride, sans forêts, presque dépourvu d'arbres. Sans sources vivifiantes, sans pâturages verdoyants, il est tantôt couvert, avec la plus fatigante uniformité, d'un gazon ras ou bien de broussailles qui acquièrent le développement des arbustes; tantôt complètement nu et dépourvu de toute espèce de végétation. La culture y est misérable, et on parcourt souvent de grands espaces sans rencontrer un seul hameau, voire même une seule maison. Les contre-forts des montagnes qui en forment la limite sont abrupts, sauvages, couverts de broussailles, où se montrent quelques rares chênes verts. Cependant, dans quelques districts où l'habitant laborieux a su faire preuve d'industrie, on voit prospérer la vigne, le froment et même l'olivier, quand on a eu soin de l'abriter contre les vents froids qui soufflent dans ce pays dénudé, contre la neige et les glaces qui, en hiver, couvrent le sol. Dans les maigres pâturages paissent quelques troupeaux de moutons, dont la laine forme le principal article du commerce du pays. Bien qu'on y trouve quelques roches contenant du plomb, du fer et de l'argent, les exploitations minières y sont à peu près nulles.

La Vieille-Castille, qui, avec Léon, forme une capitainerie générale, est aujourd'hui divisée, au point de vue administratif, en sept provinces ou intendances : Burgos, Soria, Ségovie, Avila, Logrono, Palencia, Santander; elle touche à l'Océan par cette dernière province et compte une population d'à peine 1 million d'habitants, sur une superficie de 460 myriamètres carrés.

CASTILLE (NOUVELLE). Cette contrée, vrai centre de la monarchie espagnole, est bornée au N. par la Vieille-Castille et l'Aragon, à l'E. par l'Aragon et Valence, au S. par Murcie et l'Andalousie, à l'O. par l'Estramadure. Ses plateaux, comme ceux de la Vieille-Castille, sont entourés de tous côtés, en guise de murailles, par une épaisse ceinture de montagnes. A l'E., les sierras de Molina, d'Albaracin, et le plateau de Cuenca la séparent des terrasses de Valence; au S., la sierra de l'Andalousie la sépare des hautes terrasses de Murcie et de la vallée de l'Andalousie; à l'O., les ramifications des sierras de Tolède, qui hérissent le centre de la Nouvelle-Castille, de l'E. à l'O., forment le point de transition avec le sol montagneux de l'Estramadure, tandis qu'au N. la sierra de Guadarama la sépare de la Vieille-Castille. De larges vallées, de vastes plaines courent entre ces différentes chaînes de montagnes; le pays est généralement déboisé, surtout autour de Madrid; cependant les monts de Tolède, de Júcar et d'Aranjuez offrent des bois magnifiques et des forêts profondes. Le sol de cette contrée, généralement fertile, est suffisamment arrosé; ses principaux cours d'eau sont : le Tage, la Guadiana et le Manzanarès. Le ciel, presque constamment sans nuages, ne donne que des rosées nocturnes insuffisantes pour protéger une végétation misérable contre une atmosphère brûlante et les rayons incandescents du soleil. La contrée garde l'apparence d'un steppe poussiéreux, qu'animent seulement de distance en distance la verdure grisâtre de quelques plantations d'oliviers, des champs de blé, de fèves et de safran, aux approches de quelques villages d'un aspect sale et misérable. La monotonie de ce tableau désolé est quelquefois interrompue par des vallées moins arides, qui produisent du blé en abondance, du vin, de l'huile, du safran, du lin et du chanvre. Les montagnes de Cuenca et d'Alcarria fournissent beaucoup de miel, et celles de Tolède beaucoup de sparte. Les plaines pendant l'hiver, les montagnes pendant l'été, nourrissent une grande quantité de bestiaux : les chèvres et les moutons y sont d'excellente race; c'est là que l'on trouve ces mérinos transhumants qui fournissent la laine la plus fine de l'Espagne. Les ânes sont nombreux et de grande taille. En fouillant les entrailles des montagnes, on y trouve du fer, de la houille, du gypse, du sel, du mercure; mais l'exploitation de ces richesses minières est entravée par l'absence de combustible, par le défaut de voies de communication, et surtout par une déplorable organisation administrative. Néanmoins, les mines de sel situées au S. de la Nouvelle-Castille, les riches mines de mercure d'Almadén, et quelques mines de fer pour la fabrique d'armes

de Tolède, y donnent d'importants produits. On y exploite aussi du plomb, de l'antimoine, de beaux marbres, et quelques sources minérales, thermales ou froides, alimentent des établissements de bains assez fréquentés, à Sacedon, Trillo, Fuencaiviente, etc. En dehors de ces quelques exploitations minières, l'industrie de la Nouvelle-Castille se borne à la fabrication d'armes, à Tolède, et à la production de grossières étoffes de laine. Malgré la situation assez misérable du pays, l'orgueilleux Castillan est le véritable représentant de la nationalité hispanique; sa langue est devenue la langue écrite du peuple espagnol, et ses souverains ont fait à peu près toute l'histoire de la péninsule.

La Nouvelle-Castille, qui forme une capitainerie générale, se subdivise en cinq provinces ou intendances : Madrid, Tolède, Guadalajara, Cuenca, Ciudad-Real. Elle compte 1,374,000 hab., répartis sur une superficie de 450 myriamètres carrés.

— Hist. A l'époque romaine, la Castille avait pour habitants les Aréviques, les Carpetans, les Oretans et les Celtibères. La célèbre Numance était dans la Vieille-Castille. Après les grandes invasions, ce pays fit partie du royaume des Visigoths d'Espagne; le récit des faits qui mirent fin à la domination des Visigoths trouva sa place dans l'histoire de l'Espagne. Le nom de Castille ne date que des premières invasions arabes; il prit naissance au IX^e siècle, lorsque cette contrée était hérissée de châteaux forts (*castillos*), construits par les seigneurs chrétiens pour se défendre contre les armes des musulmans. Le besoin de se protéger contre l'ennemi commun unit les seigneurs castillans, par une sorte de lien féodal, aux rois de Léon, petit Etat formé, au N.-O. de l'Espagne, des débris de l'empire des Visigoths. Mais ce lien fut rompu par la perfidie du roi Ordogne II, qui fit trahison pour la plus grande partie de cette noblesse; ce qui en restait proclama la Castille indépendante, en 923. Ce pays s'organisa alors en une sorte de république, dont les chefs, élus par les nobles, portaient le nom de *jueces*. Ces chefs étendirent peu à peu l'étendue de leur pouvoir, et le peuple, qui les aimait, ne s'opposa point aux envahissements de cette autorité paternelle. Ils gérèrent d'abord pour eux seuls le titre de comtes de Castille, qui portaient jadis tous les seigneurs de la contrée, et comme ces comtes guerroyèrent vaillamment contre les Maures et forcèrent, par leurs succès, les rois de Léon à prendre en sérieuse considération l'indépendance de la Castille, le pouvoir devint héréditaire dans la famille de l'un d'eux, Fernand Gonzalez. En 1028, un descendant de ces comtes, nommé Garci, encore mineur, mourut assassiné; Sanche III, roi de Navarre, qui avait épousé sa sœur, hérita de la Castille au nom de celle-ci, et la donna, avec le titre de royaume, à son second fils, qui, sous le nom de Ferdinand I^{er}, fut le premier roi de Castille, en 1035.

Ce prince fit, de concert avec son frère, devenu roi de Navarre, la guerre au roi de Léon et des Asturies; il le vainquit et réunit ses Etats à la couronne de Castille, à laquelle il annexa bientôt après une partie de la Navarre, ce qui fit de la Castille la plus puissante souveraineté de l'Espagne chrétienne. Ferdinand, dont le règne est fameux dans les annales de la Castille, combattit les Maures avec succès, et leur prit plusieurs villes. Il imposa un tribut au roi mahométan de Tolède, et contraignit ceux de Saragosse et de Séville à acheter la paix. C'est à cette époque que se rapportent la plupart des exploits du fameux Rodriguez Diaz de Bivar, connu sous le nom de *Cid*. C'est encore au règne de Ferdinand I^{er} qu'il faut rapporter, d'après Viardot, l'établissement des *cortes*, dont la persévérante ténacité a préservé l'Espagne, sinon du fanatisme religieux, du moins de l'absolutisme politique. En mourant (1065), Ferdinand I^{er} partagea ses Etats entre ses trois fils; l'aîné, Sanche II, eut la Castille. Héritier de l'ambition de son père, ce prince résolut de dépouiller ses frères de leurs Etats et ses sœurs de leurs dots; il y réussit, mais il fut assassiné devant Zamora, après de nombreux exploits contre les Maures (1072). Alphonse VI, que son frère Sanche II avait dépossédé du royaume de Léon, fut alors élu par les états de Castille. Sous ce monarque, la Castille acquit une grande importance par l'adjonction des couronnes de Léon, de Galice et de Navarre, et surtout par la conquête de Tolède et de son territoire, dont se forma la Nouvelle-Castille. Malgré ces résultats si grands pour l'avenir, le royaume, accablé d'impôts, désolé par les guerres, eut beaucoup à souffrir. De six femmes qu'il avait successivement épousées, Alphonse ne laissa qu'une fille légitime, Urraque, épouse d'Alphonse le Batailleur, roi d'Aragon, qui régna en Castille sous le nom d'Alphonse VII (1109). L'esprit turbulent, l'humeur inquiète et les déportements d'Urraque agitérent le royaume jusqu'à la mort de cette princesse, en 1126. Son fils Alphonse VIII, qui avait déjà été reconnu roi en 1116, régna effectivement à partir de cette époque. Il força son père Alphonse VII à restituer les places qu'il avait usurpées en Castille. Les succès qu'il remporta sur les Maures, les secours qu'il fournit, contre les infidèles, aux rois Ramirez d'Aragon et Ramirez de Navarre, lui donnèrent en Espagne une pré-

pondérance sur tous les autres souverains. A sa mort, arrivée en 1157, Sanche III, son fils aîné, fut reconnu roi de Castille, tandis que, grâce à ce partage impolitique, son frère Ferdinand recevait la couronne de Léon. Le premier résultat de ce partage fut l'agression simultanée des Maures et du roi de Navarre. Ce dernier fut repoussé, mais on ne put pas même s'occuper des infidèles. C'est sous le règne de ce prince que fut institué l'ordre militaire de Calatrava. L'année suivante (1158), Alphonse IX, surnommé *le Bon*, fils de Sanche III, lui succéda à l'âge de trois ans. Pendant sa minorité, le royaume fut en proie à une multitude de guerres féodales, suscitées, en grande partie, par la haine qui divisait les maisons de Lara et de Castro; mais le jeune roi, devenu homme, fut un redoutable adversaire pour les infidèles, sur lesquels, après quelques succès suivis de revers, il remporta une éclatante victoire aux Naves de Tolose, en 1212. Il mourut en 1214, laissant un fils et deux filles, dont l'une, Blanche, épousa Louis de France, et fut la mère de saint Louis. Sous le règne de Henri I^{er}, encore enfant à son avènement au trône, la Castille fut agitée par des troubles intérieurs, qui ne cessèrent que lorsque Ferdinand III, fils d'Alphonse IX de Léon et de Bérengère, fille d'Alphonse de Castille, fut reconnu roi, malgré les prétentions de Louis de France (1217). En 1230, Ferdinand réunit définitivement les royaumes de Castille et de Léon. Par des guerres heureuses, il enleva aux infidèles Cordoue, Jaen, Alcala, Séville, Cadix, etc. Il préparait même une expédition contre les Maures d'Afrique, lorsqu'il fut enlevé par une hydropisie, en 1252. Sous son successeur, Alphonse X, les Castillans achevèrent les conquêtes qu'ils avaient commencées dans l'Algarve. Vaincu en 1262 par les rois maures, ligés contre lui, Alphonse X prit sa revanche l'année suivante, et se mit, en 1266, en possession du royaume de Murcie. Sa réputation était telle au dehors, qu'il fut proposé à l'Empire par plusieurs électeurs. C'est à ce prince que la Castille dut l'introduction du tiers état dans les assemblées nationales, et l'adoption de la langue vulgaire pour les actes publics. Le règne de son fils, Sanche IV (1284-1295), se passa en querelles avec des rivaux et en guerres avec les musulmans. Son fils, Ferdinand IV, n'était qu'un enfant quand il monta

ROIS DE CASTILLE.

Maison de Navarre.

FERDINAND I^{er} (1035) devient roi de Léon en 1037, meurt en 1065, laissant

ALPHONSE VI, roi de Léon, successeur de Sanche, et spoliateur de Garci, mort en 1109, laissant	SANCHE II (1065-1072), roi de Castille.	GARCIE (1065-1073), roi de Galice.
---	--	---------------------------------------

URRAQUE (1109), qui épousa :

1^o Raymond de Bourgogne; 2^o Alphonse I^{er} d'Aragon, roi avec elle sous le nom d'ALPHONSE VII.

Maison de Bourgogne.

ALPHONSE VIII, fils d'Urraque et de Raymond de Bourgogne, monte sur le trône en 1126, ses descendants règnent sur Léon et sur la Castille.

Castille.		Léon.	
SANCHE III	1157	FERDINAND II	1157
ALPHONSE IX	1158	ALPHONSE IX	1187
HENRI I ^{er}	1214		
FERDINAND III, dit le Saint	1217		
Hérite du royaume de Léon en	1230		
ALPHONSE X	1252		
SANCHE IV	1284		
FERDINAND IV	1295		
ALPHONSE XI	1312		
PIERRE LE CRUEL	1350		

Branche de Transtamare.

HENRI II (1369), fils naturel d'Alphonse XI;

JEAN I^{er} (1379); HENRI III (1390);

JEAN II (1406); HENRI IV (1454);

ISABELLE I^{re} avec FERDINAND V le Catholique (1474-1504).

CASTILLE (canal de), canal d'Espagne, dans la contrée appelée autrefois Vieille-Castille. Il commence à Alar-del-Rey, village de la province de Burgos, suit d'abord la vallée de la Pisuerga, qui l'alimente, entre dans la province de Pallençia, où il franchit la Pieza, atteint le Carrion, qui lui fournit une partie de ses eaux, suit la vallée de cette rivière et rejoint la Pisuerga; il se termine à Valladolid, après un parcours de 244 kilom.

Castille (l'AMIRANTE DE), roman par la duchesse d'Abrantès (Paris, 1832). Ce roman doit être placé au rang des meilleures compositions de l'auteur. L'action se passe en Espagne, au *Buen Retiro*, séjour royal bien plus gai que le grand palais de Madrid. Là, bals, musique, causeries chaque soir par l'ordre de Marie de Neubourg, afin d'amuser son triste époux Charles II. Charles II! roi imbécile, impotent, abruti, bon sans bon sens, fanatique sans vraie religion, croyant à l'enfer et n'espérant guère le ciel, ballotté d'ailleurs par tous les partis, et n'osant presque jamais lancer ce mot si naturel aux rois : « Je le veux ! » Il va mourir après un règne inutile et honteux. Qui lui succédera dans le gouvernement de ces cent royaumes sur lesquels le soleil ne se couche jamais ? Trois compétiteurs se présentent : c'est, d'une part, le duc d'Anjou, protégé par le cardinal Porto-Carrero et le grand inquisiteur; d'autre part, l'archiduc

sur le trône; aussi, à l'intérieur comme à l'extérieur, la paix fut troublée par des ennemis nombreux et puissants; mais la reine Marie, mère du roi, se conduisit avec tant de fermeté et de sagesse, qu'au milieu de ces périls menaçants, elle maintint la couronne sur la tête de son fils. En 1309, Ferdinand prit aux Maures l'importante place de Gibraltar. L'avènement d'Alphonse XI (1312) donna lieu à une nouvelle régence, signal de nouveaux troubles et de nouveaux malheurs. La reine Marie, grand-mère du jeune prince, se distingua encore par sa prudence, au milieu des dissensions suscitées par l'ambition des prétendants à la régence. Devenu majeur, Alphonse XI passa, comme ses prédécesseurs, la plus grande partie de son règne à guerroyer contre les infidèles; il gagna, en 1340, la célèbre bataille de Salado, et s'empara d'Algésiras en 1344. Par la publication du *Fuero Real*, il fixa définitivement le droit public de la Castille. Il mourut de la peste en 1350, devant Gibraltar, qui avait été livré aux Maures par la trahison de son gouverneur. Pierre IV, son fils, justement surnommé *le Cruel*, lui succéda et eut un règne de dix-huit ans, qui ne fut qu'une longue suite de perfidies, de crimes et de meurtres. Eléonore de Guzman, maîtresse de son père, son frère naturel Frédéric, le grand maître de Calatrava, la reine Blanche de Bourbon furent ses principales victimes. Tant de crimes appelaient leur châtiment; Henri de Transtamare, fils naturel d'Alphonse XI, secondé par Duguesclin, vainquit Pierre IV, le fit prisonnier et le tua de sa propre main dans la tente de Duguesclin. Malgré le vice de sa naissance, Henri de Transtamare fut proclamé roi, sous le nom de Henri II, et monta sur le trône en dépit des rois de Portugal, d'Aragon et de Navarre, qui, tous, prétendaient à la couronne de Castille. Il vécut peu de temps, et à sa mort, arrivée en 1379, Jean I^{er}, son fils, lui succéda. Le règne de ce prince, ainsi que ceux de Henri III et de Jean II, fut orageux. Enfin, Henri IV se vit déposer par ses vassaux turbulents, qui mirent à sa place, en 1465, Isabelle, sa sœur et son héritière. Le mariage de cette princesse avec Ferdinand, roi d'Aragon, en 1469, et la conquête du royaume de Grenade, qui acheva d'expulser les Maures de la péninsule, soumièrent au même sceptre l'Espagne tout entière.

communs. Mais comment faire accepter à la reine un tel arrangement ? Comment lui dire : « Vous êtes descendue jusqu'à moi, et je ne veux plus de vous ? » Comment la rejeter sans pitié dans les bras de son imbécile époux ? L'amirante va la trouver et lui expose leur situation à tous deux. Que de combats s'élevèrent alors dans le sein de cette femme !... Pour se sauver, elle est forcée d'envoyer son amant demander la main d'une rivale. C'est ce moment terrible, c'est ce déchirement d'une âme délicate, que Mme d'Abrantès a surtout peint admirablement. Sa plume de femme est comme un scalpel qui ouvre le cœur d'une autre femme. Il faut être du même sexe pour se deviner ainsi.

Après les tableaux de la cour, après la peinture de ces passions qui se choquent, l'auteur entre dans le détail du drame, qu'il serait trop long d'analyser. Arrivons au roi, à ce simulacre de roi qui se meurt, qui étouffe sous le manteau de Charles-Quint. On le prend, lui, et on l'entraîne à l'Escorial. Là, quelle est sa terreur ! Là sont rangés ses aïeux, qui lui crient du fond de leurs tombeaux : « Roi stupide, roi parjure, qui as laissé tuer ta première femme, la douce Marie d'Orléans ! » Cette scène est immense et d'un effet puissant; d'un côté, l'Escorial, les moines, le grand inquisiteur, puissances gigantesques; de l'autre, un nain, un malade rebutant, un être qu'on peut à peine appeler un homme, le roi Charles II.

Le dénouement est la seule partie faible de cette excellente composition; c'est l'histoire vulgaire d'un mari trompé qui se venge. L'amirante, qui est devenu l'époux d'Antonia, tue sa femme parce qu'il apprend qu'elle a cédé à l'amour d'un cousin, autrefois son fiancé. Toute cette partie manque de originalité et de la couleur, principal mérite de la première portion de cette œuvre; qui reste néanmoins très-remarquable dans son ensemble.

CASTILLE (Charles-Hippolyte), romancier et publiciste français, né à Montreuil-sur-Mer en 1820. Il entra d'abord comme surnuméraire au ministère des travaux publics, et quitta bientôt les bureaux pour se livrer entièrement à la littérature. Il débuta par des articles qu'il fournit au *Musée des familles* et à l'*Esprit public*, puis il écrivit un grand nombre de romans et de nouvelles, tels que : *les Oiseaux de proie* (1846); *les Compagnons de la Mort* (1854); *la Chaise aux chêniers* (1857); *les Ambitieux* (1852-1853, vol. in-8°). En 1847, il fonda, avec M. Molinari, un journal intitulé le *Travail intellectuel*, et l'année suivante, la *République française*, avec F. Bastiat. Puis il devint un des rédacteurs de la *Révolution démocratique et sociale* et de la *Tribune des peuples*. La *Revue de Paris* le compta aussi parmi ses rédacteurs, et il y a donné un article remarquable sur la *Propriété intellectuelle*, puis une série d'études sur les *Hommes et les choses sous le règne de Louis-Philippe* (1853); ces études firent sensation, non-seulement par la fermeté du style, mais encore par de vives et mordantes appréciations, révélant un véritable talent de pamphlétaire. On doit en outre à M. Castille une *Histoire de la seconde République française* (1854-1855, 4 vol. in-8°); *Portraits politiques au XIX^e siècle* (1856-1859), série nombreuse de petits volumes in-32; *Histoire de soixante ans* (1859 et suiv.); *Parallèle entre César, Charlemagne et Napoléon* (1858).

M. H. Castille appartient à cette petite école de révolutionnaires qui, ayant de la liberté la notion la plus incomplète et la plus fautive, ne semblent pas même se douter qu'elle est le fondement de la grandeur et de la dignité humaines. Il est de ces prétendus démocrates qui voient dans l'alliance du despotisme et de la révolution le salut de la démocratie. Dans ses derniers écrits, cet apôtre de la force brutale n'a pour la liberté, pour le régime représentatif, pour toutes les garanties constitutionnelles, que sarcasmes et dédains. Aussi, par une sorte de châtiment mérité, en mettant au service d'idées pitoyables un talent qui promettait beaucoup, M. Castille a-t-il perdu ses meilleures qualités d'écrivain. Il ne produit plus que des œuvres mortes, accueillies par une glorieuse et profonde indifférence. Qui pourrait reconnaître, dans l'obscur et pâle rédacteur du *Globe*, le collaborateur de Bastiat; dans l'auteur de l'*Histoire de soixante ans*, le brillant écrivain à qui l'on doit les *Hommes et les choses sous le règne de Louis-Philippe* ?

CASTILLEJE s. f. (ka-stil-lè-je — de *Castillejo*, n. pr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des personnées et de la tribu des rhanthées, comprenant environ vingt-cinq espèces, qui croissent pour la plupart en Amérique. On dit aussi CASTILLE.

CASTILLEJO (Christoval de), poète espagnol, né à Ciudad-Rodrigo vers 1494, mort vers 1576. Il fut longtemps secrétaire de l'enfant don Ferdinand, frère de Charles-Quint, suivit ce prince en Allemagne lorsqu'il devint empereur, et finit par s'enlever dans un couvent de chartreux, au royaume de Tolède. Représentant de l'ancienne poésie espagnole, il réagit contre l'influence italienne et poursuivit de ses satires les novateurs de l'école de Boscan et de Garcilaso. La meilleure édition de ses œuvres poétiques est celle de Madrid (1792).

CASTILLEJO (le père Antoine DE), V. CAS-
TILLO.

CASTILLIER s. m. (kas-ti-lié; 11 ml.).
Bot. Nom vulgaire du groseillier rouge ou gro-
seillier à grappes.

CASTILLEJOS (marquis DE), général espa-
gnol. V. PRIM.

CASTILLO (Diego-Enriquez DE), chroni-
queur espagnol du xve siècle. Il était origi-
naire de Ségovie et fut le chapelain de Hen-
ri IV, roi de Castille, qui l'employa à plusieurs
négociations importantes. Après la bataille
d'Olmedo (1467), il tomba aux mains des par-
tisans de l'infant Alphonse, et fut retenu pri-
sonnier à Ségovie. On ne sait plus rien de sa
vie à partir de cette époque. Il a écrit une
chronique qui renferme l'histoire du règne
de Henri IV (1454-1474). Il se montre dans cet
ouvrage le partisan déclaré de ce prince, sans
cependant témoigner trop d'animosité contre
son adversaire. La chronique de Castille a
été éditée par Miguel de Florès, dans la *Col-
lection des chroniqueurs espagnols*, publiée
par les soins de l'Académie royale historique
(Madrid, 1787). On a encore de lui un poème
allégorique : *Vision sur la mort d'Alphonse V*,
roi d'Aragon, que d'Ochoa a publié avec les
poésies du marquis de Santillane (Paris,
1844).

CASTILLO (Diego DE), juriconsulte espagnol,
né à Zamora vers la fin du xve siècle. On lui
doit : *Commentaria in leges Tauri* (Burgos,
1527); *Tractatus de duello* (Turin, 1525).

CASTILLO (Ferdinando DEL), compilateur
espagnol du xvie siècle. Il s'appliqua à re-
cueillir les œuvres des troubadours de son
pays, et publia : *Cançoniario general de los
principales trobadores de Espana* (Tolède,
1517, in-fol.).

CASTILLO (Bernard DIAZ DEL), historien espa-
gnol. Il fut un des compagnons de Fernand
Cortez au Mexique (1519), assista, suivant son
récit, à cent dix-neuf batailles, et reçut pour
prix de ses services une *encomienda* ou lot
de terre considérable qui l'enrichit. Ayant lu
la *Chronique de Gomara*, et voyant que cet
historien attribuait tout l'honneur de l'expé-
dition à Cortez seul, il voulut protester con-
tre cette injustice, et il rédigea une *Historia
verdadera de la conquista de la Nueva Espana*,
qui fut publiée à Madrid en 1632.

CASTILLO (Fernand DE), dominicain espa-
gnol, né à Grenade vers 1629, mort en 1593.
Il fut prédicateur de la cour et précepteur de
l'infant Ferdinand. Son principal ouvrage est
intitulé : *Historia general de santo Domingo
y de su orden* (Madrid, 1584).

CASTILLO ou **CASTILLEJO** (le père An-
toine DE), religieux et voyageur espagnol,
mort à Madrid en 1699. Il appartenait à l'or-
dre des franciscains, et ses talents pour la
chaire le firent désigner pour aller prêcher
dans les couvents que l'ordre possédait en
Terre sainte. Il fit deux fois ce voyage et re-
vint à Madrid, où il fut nommé chapelain et
confesseur du roi et des infants. Il publia en
1654 une relation intitulée : *El devoto pere-
grino, viage de Tierra santa*, qui offre de
l'intérêt, malgré l'exagération qu'on remar-
que dans certaines parties, par exemple, quand
il dit que la population du Caire s'élève à 4 mil-
lions, et que tous les trois ans la peste y fait
1 million de victimes.

CASTILLOA s. m. (kas-ti-lo-a). Bot. Genre
d'arbres, rapporté avec doute à la famille des
artocarpées, et comprenant une seule espèce,
qui croît au Mexique.

CASTILLO-DE-LAS-GUARDAS, ville et mu-
nicipalité d'Espagne, province et à 50 kilom.
N.-O. de Séville, près de la limite N.-E. de
la province de Huelva; 2,487 hab.

CASTILLO-DE-LOCUBIN, ville et municipa-
lité d'Espagne, province et à 32 kilom. S.-O.
de Jaen, juridiction d'Alcala-la-Real; 4,185
hab.

CASTILLON, nom d'une famille qui possé-
dait la ville de Castillon-sur-Dordogne, avec
titre de vicomté, et dont les premières traces
se rencontrent au xe siècle. Cette famille s'est
divisée en un certain nombre de branches.
L'aînée s'est éteinte avec Pierre, vicomte de
Castillon, à qui le roi d'Angleterre confisqua
sa vicomté, et qui mourut vers 1285, ne lais-
sant que des filles. La branche cadette, établie
en Médoc, où elle paraît avoir donné son nom
à une localité, s'est subdivisée en plusieurs
rameaux, successivement éteints, à l'exception
de celui des barons de Mauvesin, qui s'est
perpétué jusqu'à nos jours.

CASTILLON (Michel DE), troubadour du
xiii^e siècle. Giraud Riquier lui ayant posé la
question de savoir s'il vaut mieux recevoir de
sa dame des faveurs en public ou en secret,
il donna la préférence aux faveurs reçues
devant tout le monde, ce qui prouve peut-
être qu'il n'avait jamais été bien sérieuse-
ment amoureux.

CASTILLON (Antoine), jésuite français qui
se fit une certaine réputation comme prédica-
teur sous Louis XIII et dans les premiers
temps du règne de Louis XIV. On a de lui
plusieurs volumes de *Sermons* (1672) et de *Pa-
négyriques* (1676).

CASTILLON (Jean-François SALVEMINI DE),
géomètre et littérateur italien, né en 1709 à
Castiglione; d'où il prit son nom; fut, en 1751,
nommé professeur de philosophie et de ma-

thématiques à Utrecht, puis appelé en Prusse
par Frédéric II, qui le fit professeur à son
école d'artillerie et bientôt après directeur de
la classe de mathématiques de l'Académie de
Berlin. Il mourut en 1791. Il publia, en 1757,
une traduction en français des *Elements de
physique* de Locke; en 1761, une édition de
l'*Arithmétique universelle* avec commentaires;
en 1774, la *Vie d'Apolonius de Tyane* de Phi-
lostrate, avec les commentaires de C. Blount.
On a de lui aussi des ouvrages purement lit-
éraires.

Castillon est connu dans la science comme
ayant le premier trouvé une solution du fa-
meux problème : inscrire dans un cercle un
triangle dont les côtés passent par trois points
donnés. Ce problème n'avait été résolu par
Pappus que dans le cas où les points donnés
étaient en ligne droite. La solution de Castil-
lon se trouve dans les *Mémoires de l'Acadé-
mie de Berlin* (1776). Ce même problème a
depuis occupé Lagrange, Euler, Carnot, qui
en ont donné de nouvelles solutions; Gio-
dano di Oltaiano, Lhuillier, Brianchon; Ger-
gonne, Servais-Rochat et enfin le général
Poncelet ont successivement étendu la ques-
tion à un polygone d'un nombre quelconque
de côtés, puis substitué une conique au cercle.

CASTILLON ou **CASTILHON** (Jean), litté-
rateur français, né à Toulouse en 1718, mort
dans la même ville en 1799. Il fut le fonda-
teur du lycée de sa ville natale, et publia,
sous le voile de l'anonyme, un grand nombre
d'ouvrages : *Amusements philosophiques*, en
collaboration avec le comte de Turpin (1754
et 1756); *Bibliothèque bleue* (1770); *Anecdotes
chinoises, japonaises, etc.* (1774); *Précis histo-
rique de la vie de Marie-Thérèse* (1781), etc.
Il a rédigé le *Journal de Trévoux* de 1774 à
1778, et a collaboré au *Journal encyclopédique*.

CASTILLON ou **CASTILHON** (Jean-Louis),
littérateur, frère du précédent, né à Toulouse
en 1720, mort vers 1793. Il a concouru à un
grand nombre de recueils, notamment au
Journal de jurisprudence, et publié divers ou-
vrages : *Essai sur les erreurs et les superstitions*
(1765); *Almanach philosophique* (1767);
Histoire des dogmes et opinions philosophiques
(1769); *Essai de philosophie morale* (1770);
*Considérations sur les causes physiques et mo-
rales de la diversité du génie, des mœurs des
nations* (1769, 3 vol.), etc.

CASTILLON (Jean-François-André LE
BLANC DE), magistrat français, né à Aix en
1719, mort en 1800. Procureur général au
parlement de Provence, il prononça, en 1765,
un magnifique discours sur l'étude des lois
naturelles. Plus tard, son réquisitoire au sujet
des actes de l'assemblée du clergé et celui
qu'il prononça sur les brefs de Clément XIII
firent aussi beaucoup de sensation et lui attirè-
rent de vives attaques de la part des dé-
vots. Il montra encore l'élévation de ses idées
et la noblesse de son caractère en protestant
contre l'édit de suppression des parlements
et contre les actes du chancelier Maupeou.

CASTILLON DU PORTAIL (Louis-Auguste),
chimiste belge, Français d'origine, né en 1794,
et ancien élève de l'Ecole polytechnique. En
1820, il donna sa démission de lieutenant
d'artillerie. Occupé d'études chimiques et en-
gagé dans le mouvement industriel de la Bel-
gique, il est directeur de la poudrerie royale
de Wauteren, établissement qui a obtenu une
grande médaille d'honneur à l'Exposition uni-
verselle de Paris (1855). En 1842, M. Castil-
lon du Portail introduisit dans la fabrication
de la poudre le noir animal appliqué à la car-
bonisation du bois. On a de lui : *Recherches
sur les conditions et le meilleur mode d'exécution
des chemins de fer* (1838).

CASTILLON-EN-COUSERANS, bourg de
France (Ariège), ch.-l. de canton, arrond. et
à 13 kilom. S.-O. de Saint-Girons, sur la rive
droite du Lez; pop. aggl. 854 hab. — pop. tot.
1,050 hab. Carderie pour les laines; soierie;
commerce de céréales et de bestiaux. Cha-
pelle romane du xie siècle.

CASTILLONNÈS, ville de France (Lot-et-
Garonne), ch.-l. de canton, arrond. et à 33 ki-
lom. N.-O. de Villeneuve-d'Agén; pop. aggl.
1,267 hab. — pop. tot. 2,094 hab. Exploitation
de plâtre et de silex.

CASTILLON-SUR-DORDOGNE, ville de
France (Gironde), ch.-l. de canton, arrond. et
à 18 kilom. S.-E. de Libourne, avec un petit
port sur la rive droite de la Dordogne; pop.
aggl. 3,236 hab. — pop. tot. 3,597 hab. Com-
merce de vins; tanneries, clouteries, cordo-
ries. Restes d'un ancien château; église pa-
roissiale, monument de la piété de l'urenne.
En 1451, les Français y défirent les Anglais
dans une bataille sanglante où le général
Talbot périt avec son fils, ainsi que la plus
grande partie des troupes qu'il commandait.
Pendant les troubles politiques de la France
au xvie et au xvii^e siècle, Castillon fut pris par
le duc de Mayenne en 1586, et repris peu
après par les troupes royales. Le prince de
Conti s'en empara le 10 juillet 1655. Aux en-
vironns se trouve le château de Montaigne, où
l'auteur des *Essais* termina ses jours.

CASTILLO SOLORZANO (don Alonso DEL),
poète, historien et romancier espagnol, vivait
vers le milieu du xvii^e siècle. Il s'est surtout
rendu célèbre par ses comédies et ses romans
de mœurs : la *Fouine de Séville* ou l'*Hameçon
des bourses* (1634, traduit en français en 1661),
qui eut un immense succès et dont on a ré-

cemment publié à Madrid une nouvelle édition
illustrée; les *Aventures du chevalier Trapaza*;
Sala de recreacion (1629), traduit sous le titre
de *Divertissements de Cassandre et de Diane*
(Paris, 1693, 3 vol.); la *Quinta de Laura* (1649)
et le *Jardin de Valence*, recueils de nouvelles
et de poésies. On lui attribue le *Marquis de
Cigarral*, comédie qui a été imprimée sous le
nom de Moreto, et dont Thomas Corneille a
donné une imitation sous le titre de *Bertrand
de Cigarral*.

CASTILLO Y SAAVEDRA (Antonio DEL),
peintre espagnol, né en 1603 à Cordoue, mort
en 1667. Il étudia à Séville, dans l'atelier de
Zurbaran, jouit lui-même d'une longue re-
nommée, et renonça à la peinture après avoir
vu les productions de Murillo. On assure
même qu'il en mourut de découragement et
de chagrin. Il dessinait avec assez de pureté,
mais son coloris était faible. Ses meilleurs ta-
bleaux sont dans les diverses églises de Cor-
doue.

CASTINE s. f. (ka-sti-ne). Forme ancienne
du mot CASTILLE, dans le sens de noise.

— Métallurg. Pierre calcaire employée
comme fondant dans le traitement des mine-
rais de fer : La CASTINE ne peut être que du
carbonate de chaux, car un de ses principaux
objets est d'absorber les éléments sulfureux qui
se dégagent dans la cuisson du minerai et qui
sont si nuisibles à l'existence de la fonte et du
fer. (Tourneux.)

Pour fournir à vos champs l'aliment qu'ils demandent,
La castine, la chaux, la marne vous attendent.
DEUILLE.

CASTINELLI (Jean), juriconsulte et litté-
rateur italien, né à Pise en 1788, mort en
1826. On a de lui un *Essai sur les lois des Ro-
mains relatives au commerce*. Il avait entrepris
aussi sur le *Droit commercial et maritime* un
vaste travail que la mort ne lui laissa pas le
temps d'achever.

CASTINETTE s. f. (ka-sti-né-te). Comm.
Syn. de CASTIGNETTE.

CASTION s. m. (ka-sti-on — du lat. *castus*,
chaste, à cause de la continence à laquelle est
réduit cet animal). Argot. Chapon. « On dit
aussi CASTROZ.

CASTLEBAR, ville d'Irlande, dans le Con-
naught, ch.-l. du comté de Mayo, à 190 kilom.
N.-O. de Dublin; 5,200 hab. Station militaire
et siège des assises du comté. Exploitation de
tourbes; fabrication de toiles, savons et ta-
bac. Commerce important en grains et autres
produits du sol. Cette ville, située à l'extré-
mité N.-O. de la grande plaine de Mayo, est
baignée par la rivière de son nom qui porte
le trop-plein des petits lacs Castlebar et Sa-
teen dans le lac Conn; elle possède quelques
édifices remarquables, entre autres le beau
château des comtes de Lucan, la cour du
comté, la nouvelle église et la chapelle ca-
tholique romaine.

CASTLE-COMER, ville et paroisse d'Irlande,
dans le Leinster, comté et à 17 kilom. N. de
Kilkenny, sur le ruisseau de la Deen, affluent
de la Nore; pop. de la ville, 2,500 hab; la pa-
roisse compte 15,000 hab. Importante exploi-
tation d'anthracite.

CASTLE-CONNELL, bourg et paroisse d'Ir-
lande, dans le Munster, comté et à 10 kilom.
N.-E. de Limerick, sur la rive droite du Shan-
non; 750 hab. Environs charmants, sources
ferrugineuses. Au milieu du bourg, sur un
rocher isolé, s'élèvent les ruines d'un beau
château, jadis résidence des O'Brien, rois de
Munster.

CASTLE-DESMOT, bourg et paroisse d'Ir-
lande, dans le Leinster, comté et à 30 kilom.
S.-E. de Kildare; 5,700 hab. Autrefois place
forte et résidence des rois du Leinster; cette
ville se forma, pendant le vi^e siècle, autour
d'une abbaye fondée en 500, et dont on voit
encore les ruines, ainsi que celles de son châte-
au démantelé par les troupes de Cromwell,
en 1650.

CASTLE-DOUGLAS, ville d'Ecosse, comté
et à 16 kilom. de Kirkcubright, près du lac
de Carlenwark; 2,000 hab. Commerce de
grains et de bestiaux. Aux environs, foire aux
chevaux, dite de *Kelton-Hill*, autrefois la
plus importante du royaume; ruines impos-
santes de Threave Castle, ancienne résidence
des Douglas noirs.

CASTLEHAVEN, bourg d'Irlande, dans le
Munster, comté et à 62 kilom. S.-O. de Cork;
5,500 hab. Ancien château fort. Défaite d'une
escadre espagnole par les Anglais, en 1602.

CASTLE-HOWARD, résidence des comtes
de Carlisle, dans le comté d'York, en Angle-
terre. Le château a été construit sur les plans
de l'architecte J. Vanbrugh. En venant d'York,
on découvre, à un mille de distance, sa longue
façade surmontée d'un dôme et se détachant
sur un fond de bois et de plantations irrégu-
lières qui s'étendent à perte de vue. A mesure
qu'on approche, l'impression devient moins
favorable. De distance en distance on passe
sous une arcade en pierre de construction
massive, surmontée d'ornements d'une excès-
sive lourdeur : la dernière de ces arcades sert
de portail aux jardins, qui sont plantés avec
goût. Une superbe avenue de hêtres conduit
à un obélisque, sur lequel se lit une inscrip-
tion en vers d'après laquelle un comte de Car-
lisle, de la famille de Howard, a planté ces hé-
tres de 1703 à 1731. Le château ne gagne pas

à être examiné de bien près. Il est trop bas
et les fenêtres sont trop multipliées. Les ap-
partements de réception sont spacieux et ren-
ferment des antiquités, des statues et une
belle collection de tableaux, dont les plus re-
marquables sont : une *Adoration des mages*,
de Jean Mabuse, peinture d'une conservation
parfaite; un portrait de Henri VIII, par Hol-
bein; les *Trois Marie*, par Annibal Carrache;
le même sujet, par Louis Carrache; un mu-
gnifique portrait de Frans Snyder, le peintre
d'animaux, par Van Dyck; le portrait de la
comtesse Carlisle et celui de l'indien Omai,
par Reynolds; deux bons tableaux d'*Animaux*,
de Rosa di Tivoli, etc. Les appartements de
Castle-Howard renferment, en outre, des ta-
pisseries de la Chine et des tentures des Go-
belins. Dans le parc se trouvent un obélisque
érigé pour perpétuer le souvenir de la valeur
du duc de Marlborough, un élégant monument
en l'honneur de Nelson, un petit temple ioni-
que orné de bustes, un mausolée d'ordre d'o-
rique, une pièce d'eau, etc.

CASTLE-ISLAND, ville d'Irlande, dans le
Munster, comté de Kerry, à 18 kilom. E. de
Tralee, à 340 kilom. S.-O. de Dublin; 3,740
hab. Château fort du xii^e siècle.

CASTLE-LYONS, ville d'Irlande, dans le
Munster, comté et à 25 kilom. N.-E. de Cork,
sur la Bride; 4,232 hab. Fabrication de toiles.
Ancienne église, reste de fortifications; aux
environs, ruines du château des premiers
comtes de Barrymore.

CASTLEREAGH (Robert-Henry STEWART,
second marquis de Londonderry, vicomte),
homme d'Etat anglais, né dans le manoir de
sa famille, à Mount-Stewart, dans le comté
de Down (Irlande), le 18 juin 1769, mort dans
son château de North Cray Place, dans le
comté de Kent, le 12 août 1822. Il commença
son éducation à Armagh et la termina à Cam-
bridge. En 1789, il se porta candidat pour
représenter le comté de Down dans la chambre
des Communes irlandaise, et fut élu après
une lutte acharnée qui, dit-on, coûta à sa fa-
mille plus de 600,000 francs. En 1794, il fut
envoyé à la chambre des Communes anglaise;
mais, dès 1797, il résigna son mandat pour
revenir au parlement de sa patrie, et fut
nommé gardien du sceau privé pour l'Irlande.
L'insurrection qui appela le général Humbert,
en 1798, fut étouffée par Castlereagh, quoi-
qu'on ait toutes raisons de croire qu'il ne par-
ticipa en rien aux cruautés atroces dont les
protestants se rendirent alors coupables, et
qui furent exercées en son nom. Ce fut sur-
tout grâce à lui que l'acte d'union fut passé.
Après la promulgation de cet acte, lord
Castlereagh quitta le gouvernement de l'Ir-
lande, emportant l'exécution de la majorité
de ses concitoyens. Le parti orangiste ou pro-
testant, toutefois, auquel il appartenait à la
fois par ses opinions personnelles, ses liens
de famille et sa résidence dans le nord de l'Ir-
lande, entretenait à son égard de tout autres
sentiments, et le respect qu'inspirait à ce parti
son attachement inébranlable à la doctrine de
la suprématie en Irlande était probablement
pariagé, à cette époque, par la plus grande
partie du peuple anglais. Il repréenta son
pays natal au premier parlement uni, qui s'as-
sembla en 1801, et au second, qui se réunit
en septembre de l'année suivante. Au com-
mencement de 1802, il fut nommé conseiller
privé de la Grande-Bretagne et président de
la commission du contrôle. Il resta à ce poste
après la démission du ministère Pitt et pen-
dant l'administration Addington. En juillet
1805, quand Pitt revint au pouvoir, lord Cas-
tlereagh reçut le portefeuille de la guerre et
des colonies. Etant sorti du cabinet après la
mort de Pitt, il fut élu au parlement, s'enga-
gea dans les rangs de l'opposition et attaqua
la politique pacifique du ministère Fox et
Grenville. En 1807, il devint de nouveau mi-
nistre de la guerre, et c'est à lui qu'incombe
la responsabilité de l'expédition peu sensée
de Walcheren. C'est à ce propos que M. Can-
ning, ministre des affaires étrangères dans le
même cabinet, attaqua si violemment lord
Castlereagh, qu'un duel s'en suivit (1809) et
que tous deux quittèrent le ministère. Lord
Castlereagh y rentra bientôt avec le porte-
feuille de M. Canning, et il y prit une position
si marquée, qu'à la mort de Percival, en 1812,
la confiance des tories lui fut dévolue sans
réserve, et qu'il fut regardé comme le chef
du parti ministériel dans la chambre des Com-
munes. En 1814, il prit part aux conférences
de Châtillon en qualité de plénipotentiaire de
la Grande-Bretagne, et contribua puissam-
ment à persuader aux alliés de ne pas dépo-
ser les armes tant que Napoléon n'aurait pas
consenti à réduire la France aux limites de
1792. Napoléon s'y refusa, comme on sait, et
aussitôt commença la grande campagne qui
se termina par la capitulation de Paris et
l'abdication de l'empereur. Tout d'abord, la
haine implacable que Castlereagh portait à
Napoléon, ou peut-être sa prescience politique,
lui fit vivement combattre la stipulation ayant
pour objet de laisser à Napoléon le titre d'em-
pereur et la souveraineté de l'île d'Elbe. Tou-
tefois, quand le traité fut signé, il y acquiesça,
mais à contre-cœur. Il prit part au congrès
de Vienne et aux débats qui suivirent pen-
dant les Cent-Jours. Plus tard, il appuya
George IV dans le projet formé par ce mo-
narque de répudier la reine Caroline, et fut
l'auteur des mesures de rigueur brutale adop-
tées en vue de la répression du mécontente-

ment causé par la détresse générale et la cherté des denrées. La lutte constitutionnelle en Espagne et en Portugal exigea l'intervention active de la Sainte-Alliance, et lord Castlereagh était sur le point de se rendre au congrès de Vérone, lorsqu'il fut atteint d'une violente attaque de spleen, pendant laquelle il se donna la mort en s'ouvrant l'artère carotide avec un canif.

Lord Castlereagh a été attaqué avec une violente acrimonie par ses adversaires politiques. Comme orateur, il était verbeux plutôt qu'éloquent, sophiste plutôt que dialecticien ; mais il avait beaucoup de sens, un grand courage moral et une fermeté invincible. S'il ne pouvait faire valoir ses projets par une exposition brillante, il savait au moins marcher sans tergiversation vers leur accomplissement. Sa correspondance a été publiée, en 1850, par son frère, le troisième marquis de Londonderry.

CASTLE-RISING, un des plus anciens bourgs de l'Angleterre, comté de Norfolk, à 6 kilom. N.-E. de Lynn, près du Wash ; 400 hab. Ce village, qu'on croit avoir été jadis baigné par la mer, renferme les restes fort considérables d'un château construit par le premier comte de Sussex, dans lequel Isabelle de France, femme d'Edouard II, fut enfermée depuis 1320 jusqu'à sa mort, arrivée en 1358. On y remarque aussi l'église Saint-Laurent, morceau curieux d'architecture saxonne.

CASTLETON, bourg d'Angleterre, comté et à 65 kilom. N.-O. de Derby, à 8 kilom. E. de Chapel-in-the-Frith, dans la petite vallée de son nom, au milieu des monts Peaks ; 1,570 hab. Mines de plomb et de calamine exploitées depuis l'époque saxonne ; exploitation de spath-fluor bleu. Dans les environs, vastes cavernes, dont la plus considérable est celle qu'on appelle caverne du Diable. Sur un rocher qui domine le village, on voit les ruines curieuses de l'ancien château de Peveril du Peak, fils naturel de Guillaume le Conquérant. Ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat et à 14 kilom. S.-O. de New-York, sur l'Ile de Staten ; 4,300 hab. Hôpital de marine et lazaret.

CASTLETOWN, ville d'Angleterre, ch.-l. de l'Ile de Man, sur la côte S., avec un petit port protégé par un môle qui porte un phare ; 2,200 hab. Résidence du gouverneur de Man ; siège d'un évêché et des tribunaux de l'Ile. Castletown est défendue par un château très-fort, situé sur un roc au centre de la ville, et dont les murs ont 1 m. 50 d'épaisseur. Aux environs, carrières de marbre.

CASTNIE s. f. (ka-stni). Entom. Genre d'insectes lépidoptères, formant le passage des diurnes aux crépusculaires et comprenant une vingtaine d'espèces, qui toutes vivent en Amérique.

— **Encycl.** Ce genre de lépidoptères, ou papillons, placé entre les hespéries et les sphinx, forme ainsi le passage des diurnes aux crépusculaires. Il est caractérisé par des antennes non dentées et fusiformes, et des palpes à trois articles, non contigus, garnis d'écaillés courtes. Il renferme une vingtaine d'espèces, toutes américaines, remarquables par leur grande taille et la beauté de leurs couleurs. La *castnie cyparisse*, de la Guyane, atteint 0 m. 18 d'envergure. Les écaillés qui recouvrent le corselet et la base des ailes de ces papillons sont beaucoup plus grandes que celles des autres lépidoptères ; vues à la loupe, elles ressemblent en petit à des plumes d'oiseau.

CASTNIEN, IENNE adj. (ka-stni-ain, i-ène). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte aux castnies. On dit aussi **CASTNIÈRE**.

— s. m. pl. Famille de lépidoptères crépusculaires, ayant pour type le genre castnie. || Syn. de **HESPÉRIÉS-SPHINXES**.

CASTNITE adj. (ka-stni-te). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte aux castnies.

— s. m. pl. Première tribu de la famille des castniens, qui comprend les genres castnie, hécatesie et égocère.

CASTOIEMENT ou **CASTOYEMENT** s. m. (ka-stoi-man — rad. *castoier*). Remontrance, avis, conseil ; enseignement. || Vieux mot.

Castolement d'un père à son fils (LE), c'est-à-dire l'instruction d'un père à son fils, poème français du XIII^e siècle, dont l'auteur est resté inconnu. Sous une forme amusante, ce poème renferme un traité complet de morale ; c'est une suite de récits intéressants : chaque maxime ou règle de conduite y est l'occasion d'un conte et quelquefois d'une fable, élégamment versifiés. Le moyen âge s'est essayé dans tous les genres ; mais il n'a jamais si bien réussi à égarer le langage de la raison que dans ce livre de morale rimée. « Entre tous les poèmes du moyen âge, dit un critique, le *Castolement* est un des rares ouvrages qu'il soit possible de lire aujourd'hui jusqu'au bout, sans effort et sans ennui. Si jamais l'étude de notre vieille littérature devait entrer dans l'enseignement public, il mériterait de prendre rang, sinon pour la morale, du moins pour l'esprit et la langue, parmi les classiques du XIII^e siècle. »

Ce recueil de contes moraux est imité d'un ouvrage latin du XII^e siècle, *Disciplina clericalis*, qui n'est lui-même qu'une reproduction d'un poème indien, le *Panchatantara*. (V. Loiseleur-Deslongchamps, *Essai sur les fables in-*

dienhes.) Le texte varie beaucoup, suivant les éditions. On dirait que c'est là une trame analogue aux canevas de l'ancienne comédie italienne, que les acteurs étendaient, modifiaient ou complétaient selon le caprice de leur improvisation. Ce cadre mobile a donc reçu de divers auteurs toutes les interprétations et tous les changements qu'on pouvait y introduire. On se rend bien compte de cet aspect multiple, mais il serait difficile de le préciser dans les détails. Qu'importe, d'ailleurs, sous le rapport de l'unité de composition et de l'intérêt de l'ensemble, que les *Mille et une Nuits* nous content une histoire de plus ou de moins ? Il en est de même pour les apologues du *Castolement*, réunis entre eux par un faible lien. L'essentiel est que l'esprit du recueil n'ait pas changé avec la forme, et que cette forme soit restée littéraire. « C'est, dit M. Lenient, un manuel de sagesse pratique et amusante, un *De officiis* laïque et bourgeois, où un père de joyeuse humeur instruit son fils par des exemples. La morale s'y trouve ajustée à la portée et commodité de chacun, point arrogante et point chagrine, féconde en gais propos et en conseils familiers, comme celle d'Horace dans ses *Epîtres*, et de Montaigne dans ses *Essais*. Elle ne prétend pas élever l'homme à la perfection hautaine des stoïciens ni à la pureté idéale des mystiques ; elle le laisse à terre avec ses intérêts et ses faiblesses ; elle se contente de lui enseigner l'art d'être utile aux autres et à soi-même, de conserver son honneur, sa fortune, sa santé, son repos et ses amis : petite vertu, sans doute, qui ne fera ni des saints ni des héros, mais qui suffit à beaucoup de gens. Quoique l'œuvre soit avant tout laïque, l'inspiration religieuse s'y retrouve comme dans tous les écrits du temps, dès la première leçon du père à son fils : craindre et aimer Dieu, tel est le commencement de la sagesse : *Initium sapientia timor Domini*. »

En bourgeois tant soit peu philosophe, il a soin de distinguer la dévotion de la papalardie. Arrière l'hypocrisie, arrière le loup chagrin en agneau, qui fait semblant d'aimer Dieu ! Après Dieu, c'est le roi qu'il faut servir. Mais ce roi n'est plus le preux chevalier des épopées féodales et militaires : c'est le prince sévère justicier et protecteur de l'ordre et de la sécurité. Ce type du monarque vivait en effet, au XIII^e siècle, sous les traits de saint Louis, qui fit beaucoup pour le bonheur de son royaume, et plus que de raison pour l'empire de la chrétienté. Passant des préceptes généraux aux détails de la vie privée, le père recommande à son fils d'user de circonspection dans le choix de ses amis, et, à ce sujet, il lui cite l'histoire des *Deux amis loiaux*, d'où Boccace a tiré un de ses plus jolis contes, et La Fontaine une des fables qui font plus d'honneur encore à son cœur qu'à son esprit. Enfin il engage son élève à fuir la médisance, le mensonge, la gourmandise, la paresse, l'ivrognerie, et surtout les ruses des mauvaises femmes. Ce chapitre est développé avec un soin particulier qui prouve la sollicitude du père, la curiosité précocée du fils, et peut-être un peu aussi la malice du poète. L'élève, charmé des leçons de son maître, demande toujours un nouveau récit pour se mieux instruire. Le père, enchanté du succès de son enseignement, qui ne brille pas, il est vrai, par l'austérité, lui raconte encore quelques bons tours de femmes ; si bons, qu'ils ont été reproduits depuis par deux de nos plus grands poètes : Régnier et Molière. Le personnage de Macette, *entremetteuse coiffée en nonnain*, et dont l'œil tout pénitent ne pleure qu'eau bénite, se retrouve avec son costume et son langage dans le premier de ces contes ; mais le fond du récit n'est pas celui de la satire de Régnier, dont le talent n'a rien perdu de sa propre originalité par cet emprunt. L'autre conte, qui se trouve déjà en prose dans le roman des *Sept sages*, a fourni à Molière le sujet et presque toute l'intrigue d'une farce immortelle, *Georges Dandin*. Nos grands écrivains connaissaient donc nos vieux auteurs, et l'on sait le parti qu'ils en tiraient. Enfin l'auteur revient à la morale sérieuse, qu'il égaye encore, chemin faisant, par quelque joyeuse histoire comme celle des *Deux gourmands*, ou du *Tailleur et son garçon*. Aux plus graves considérations sur la mort et le jugement dernier, il mêle des préceptes d'économie domestique, de civilité puérile et honnête ; de sages conseils sur la manière dont on doit se comporter à la table du roi, sur l'égalité d'âme, l'emploi des richesses et l'art de placer ses bienfaits. Enfin la leçon se termine par une pieuse exhortation sur la nécessité de bien mourir. Toute cette morale, singulier mélange d'épicurisme bourgeois et d'esprit chrétien, semble empruntée à Horace plutôt qu'à l'Evangile. Sénèque a aussi fourni sa part, Perse la sienne. L'auteur a lu les anciens, et il n'en abuse pas : c'est un grand mérite, surtout à cette époque. En général, le récit est simple, rapide, exempt d'une érudition pédantesque ; la langue pure, souple, facile, parfois même d'une énergie remarquable. Ce poème est une part de l'héritage de l'esprit gaulois, qui avait le don de rire, d'instruire et de chanter.

Quelques citations feront comprendre au lecteur la manière de l'auteur ou des auteurs, mieux que tous les développements. Nous avons dit que le père cherchait surtout à prémunir son fils contre les ruses des femmes : « Beau fils, lui dit-il, suis le lion ou le dragon, le léopard ou le scorpion, mais ne suis pas la

mauvaise femme, quelque flatterie qu'elle te dise. Prie le glorieux omnipotent de te défendre de son art. — Et, dit le fils, moult me plairait d'ouïr des femmes quoi que ce soit ; car plus je les connaîtrai, tant mieux je m'en pourrai garder. » Le père, qui ne veut pas que son fils périsse par ignorance, se met à lui conter diverses histoires, de celles que les conteurs de tous les siècles ont répétées les uns après les autres. Dans la plupart, il est question des bons tours joués aux maris par leurs femmes : c'est un paysan qui revient dans sa maison, l'œil blessé par un cep de vigne ; grand embarras de sa femme, qui se trouve avec son galant. Mais elle ne se trouble pas pour si peu ; elle va à son mari, le couvre de caresses, ferme son œil valide avec sa bouche, et pendant ce temps l'amant s'évade sans être aperçu. Une autre, surprise de même, a recours à un stratagème différent : elle fait mettre son amant derrière la porte, dans la position d'un homme qui tremble, l'épée nue à la main ; quand son mari lui demande quelle est cette sentinelle d'une nouvelle espèce, elle lui dit que c'est un malheureux poursuivi par deux ennemis qui voulaient le tuer, et qui a cherché refuge en sa maison. Le mari rassure l'amant, lui fait toute sorte d'amitiés, pousse les précautions jusqu'à aller voir si ces ennemis ne sont pas cachés autour de la maison, et le renvoie en le comblant de protestations. A une troisième, c'est sa mère qui vient à son aide : comme le mari est rentré inopinément, et qu'on ne sait comment faire évader le galant, la mère dit à sa fille : « Va donc chercher l'étoffe que tu as achetée, pour lui montrer à ton mari. » Toutes deux aussitôt la déroulent devant le pauvre homme qui, de cette façon, ne s'aperçoit pas de la fuite de l'amant de sa femme. Cet enseignement est un peu léger, convenons-en ; mais le fils y prend goût, et, après chaque histoire, il dit à son père : « Cette femme fut de mauvaise conduite ; il me plairait d'ouïr encore de leurs ruses, pour mieux m'en garder. Contez-m'en, s'il vous plaît, une autre, car d'ouïr j'ai plaisir moult grand. » Et le père, qui ne conte pas moins bien que M. Galland, se met à en commencer une autre. Mais tous ses contes ne sont pas aussi gaillards ; celui des *Deux amis*, par exemple, mériterait de trouver place dans tous les livres à l'usage de la jeunesse. C'est l'histoire de deux marchands unis par la plus étroite amitié. L'un d'eux, se trouvant en visite chez l'autre, tombe tout à coup malade très-dangereusement. Les médecins, mandés en hâte, déclarent qu'il est malade d'amour, et que, s'il n'obtient pas celle qu'il désire, il en mourra bientôt. Son ami le conjure de lui dire le nom de celle qu'il aime, lui promettant de tout mettre en œuvre pour la lui faire obtenir ; et afin de la mieux connaître, il fait défiler devant le lit du malade toutes les dames et demoiselles qu'il avait pu voir pendant son séjour. Mais quel n'est pas son désespoir en s'apercevant que l'objet de sa flamme est une jeune orpheline que lui-même adore, et qu'il fait élever avec soin pour en faire sa femme ! Il n'hésite pourtant pas, il la marie à son ami en lui donnant une fort jolie dot, et le renvoie dans sa patrie comblé de présents. Peu après, de grands malheurs arrivèrent à cet homme si généreux, et il se résolut à aller trouver son ami. Quand il fut arrivé, il eut honte de se présenter devant lui ainsi pauvre et misérable, et il se retira dans un temple pour y passer la nuit. Là, mille idées désespérantes vinrent l'assiéger ; il entendit une grande rumeur : c'était un assassin qu'on cherchait. Las de la vie et résolu d'en finir avec elle, il se donna pour l'assassin, et fut condamné à mort. Comme on le menait au supplice, son ami l'aperçut et le reconnut. Il ne trouva d'autre moyen de reconnaître ce qu'il lui devait, que de mourir à sa place, en se donnant pour celui qui avait commis le meurtre. Le véritable assassin, qui passait par là, fut touché de ce spectacle, et pris d'un tel excès de générosité, qu'il avoua que ces deux prudhommes étaient innocents, et se reconnut coupable. On les mena tous trois devant le roi, qui admira leur aventure, et demanda aux deux marchands de le mettre en tiers dans leur amitié. Enfin, le conte du *Fablier* mérite d'être rapporté ici. Il s'agit d'un roi qui ne pouvait s'endormir qu'après avoir entendu cinq histoires. Un soir qu'il se sentait moins d'envie de dormir que de coutume, il reprocha à son conteur en titre (les rois arabes avaient des conteurs, comme les rois de France des lecteurs) de ne lui avoir raconté que des histoires trop courtes, et lui en demanda une bien longue. Le conteur contrarié, mais forcé d'obéir, commença ainsi son récit : « Il y avait une fois un paysan qui, ayant réussi à amasser mille sous, se rendit au marché et acheta deux mille brebis, à six deniers chacune. A son retour avec son gros troupeau, les eaux d'une rivière qu'il fallait passer s'étaient tellement accrues à la suite d'un orage, qu'on ne pouvait les traverser ni sur le pont ni à gué. Heureusement il aperçut près de là une barque abandonnée, mais extrêmement petite : il y mit deux brebis (c'est tout ce qu'elle pouvait contenir), et se dirigea vers l'autre bord. » Là le conteur s'arrêta et feignit de s'endormir. Le roi, étonné, le secoua et lui demanda de finir son récit. Le conteur lui répond aussitôt : « Sire, le fleuve est large, la barque petite, le troupeau nombreux : permettez que j'attende que le paysan ait pu faire passer toutes ses brebis ; alors je finirai l'histoire. »

CASTOIER v. a. ou tr. (ka-stoi-é — lat. *castigare*, châtier). Réprimander ; conseiller ; enseigner. || Vieux mot.

CASTON s. m. (ka-ston). Forme ancienne du mot **CHATON**.

CASTOR s. m. (ka-stor — gr. *kastôr*, lat. *castor*, même sens. L'origine de ce mot grec, qui a donné naissance au mot latin et par contre-coup au mot français *castor*, a été l'objet de beaucoup d'hypothèses. Nous ne mentionnons que pour mémoire l'opinion des anciens, soutenue par plusieurs savants modernes, que *kastôr* est pour *gastôr* et veut dire « celui qui est doué d'un grand ventre. » Pots suppose que ce mot dérive du verbe grec *keazein*, scier, à cause de la facilité bien connue avec laquelle le castor coupe, à l'aide de ses dents, les bois dont il fait ses pilotes. D'autres auteurs, partant de cette donnée que le castoréum venait aux anciens des contrées avoisinant le Pont, en ont tiré, non sans raison, la conclusion que le nom même de l'animal pouvait être originaire de ces régions, et ont par conséquent essayé de le retrouver dans les langues de l'Asie Mineure et de la Perse. En effet, dans le persan moderne, le castor est désigné encore aujourd'hui sous le nom de *chaz*, qui n'est pas sans analogie avec le mot latin et le mot grec. Une autre coïncidence encore plus frappante, mais difficile à expliquer, est celle du sanscrit *kastûri* et *kastûrika*, musc, substance odorante de provenance animale comme le castoréum. Pots, Boethlingk et Roth regardent ce mot sanscrit comme emprunté par les Indiens aux Grecs. Mais M. Pictet fait remarquer avec assez de raison que, dans les dialectes vulgaires de l'Himalaya, *kastûri* est le nom de l'animal même qui fournit le musc. Il est difficile, dit ce savant auteur, de croire que les Indiens aient attendu un mot grec pour donner un nom à un ruminant de leur pays. Il semble beaucoup plus probable que c'est là un terme aryen, un nom du castor emporté par les Indiens lors de leur séparation de la branche iranienne, et appliqué plus tard à l'animal qui fournissait un produit analogue au castoréum. Quant au mot persan *chaz*, cité plus haut, M. Pictet le fait venir de *chazidan*, ramper, marcher avec peine, se trainer, se rouler à terre comme les enfants, d'où *chaznidah*, ver, reptile. Les jambes courtes et les formes ramassées du castor expliquent suffisamment ce sens, pense M. Pictet. Le grec *kastôr* se rapporterait à un dérivé aujourd'hui perdu, *chastâr*, le rampeur, formé par le suffixe *târ*, *dâr*, des noms d'agents. Le véritable nom latin du castor est *fiber*, intimement lié à l'anglo-saxon *beofer*, au scandinave *bifir*, à l'ancien allemand *pipar*, *bibar*, à l'allemand moderne *biber*, à l'arabe *babbar*, à l'ancien corinthe *befor*, à l'arménien *bêzur*, au lithuanien *bebrus* et *benrus*, au russe *bobru*, au polonais et au bohémien *bôbr*, etc. Ajoutons encore que Zeus et Glück peignent aussi à retrouver ce mot dans les appellations géographiques de *Bibra* et de *Bibroc*, qui donneraient à supposer que le nom du castor était connu des Gaulois. En Allemagne et en Lithuanie, plusieurs endroits sont appelés du nom du castor. Tous ces mots formant le groupe que nous venons de voir doivent être rattachés au sanscrit *babbru*, qui désigne l'ichneumon et le rat, et au persan *bibar*, la souris. *Babbru* est dérivé par reduplication de la racine *bhrî*, et signifie littéralement le brun, le roux, le fauve, par allusion à la couleur marron du poil de l'animal. Faisons, avant de terminer, un remarque qui confirmerait l'étymologie en dehors du mot grec *kastôr*. Un nom du castor est en persan *saygal*, littéralement chien de rivage ou *sagab*, chien d'eau ; or Servius, dans ses commentaires sur Virgile, nous apprend que les Latins appelaient aussi le castor *cantis ponticus*, le chien du Pont, métaphore qui rappelle à la fois l'expression persane et le lieu où abondaient les castors). Mann. Genre de mammifères rongeurs, comprenant une seule espèce, qui vit dans l'Europe et dans l'Amérique du Nord : On a trouvé des castors fossiles. Le castor est le seul, parmi les quadrupèdes, qui ait la queue couverte d'écaillés. (Buff.) La voix du castor consiste en une espèce de petit cri plaintif. (De Quatrefages.) L'influence du climat fait varier la couleur des castors. (V. de Bonare.) Le commerce des peaux de castor est la plus grande richesse du Canada. (V. de Bonare.) Les castors sont originaires de toutes les contrées froides. (P. Gervais.) Il n'est pas vrai que le castor se mutilé lorsqu'il tombe vivant entre les mains des chasseurs, afin de soustraire sa postérité à l'esclavage ; il faut chercher une autre étymologie à son nom. (Chateaub.) Les castors ont un gouvernement régulier. (Chateaub.) Le castor vit vingt ans. (Chateaub.) Les sauvages ne mangent jamais la chair du castor qu'après l'avoir fait boucaner à la fumée. (Chateaub.) La femelle du castor porte deux, trois, et jusqu'à quatre petits ; elle les nourrit et les instruit pendant une année. (Chateaub.) Quelques castors se sont creusé des demeures souterraines. (E. Chaptuis.)

L'Euxin voit le castor se jouer dans ses ondes.

DELILLE.

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit, Jamais on ne pourra m'obliger à le croire.

LA FONTAINE.

Le castor, avec nous disputant d'industrie, De hardis monuments embellit sa patrie.

ROUCHER.

L'édifice résiste et dure en son entier :
Après un lit de bois est un lit de mortier ;
Chaque *castor* agit : commune en est la tâche ;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche ;
Maint maître d'œuvre y court et tient haut le bâton ;
La république de Platon
Ne serait rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.

LA FONTAINE.

■ *Castor de mer*, Nom vulgaire de la loutre marine.

— Peau ou poil de castor que l'on emploie à divers ouvrages : *Manchon de castor*. *Botines de castor*. *Chapeau de castor*. *Chacun ordonne que je prendrais la valeur d'un chapeau de castor sur les dépens de ma recette*. (Auteur du *Francion*.) ■ Chapeau d'homme fait de poil de castor : *Un superbe castor*. *Les vrais castors sont très-chers*.

— Pop. Chapeau d'homme, et quelquefois chapeau de femme, quelle qu'en soit la matière et la forme : *Qu'as-tu fait de ton castor ?*

— *Demi-castor*, Chapeau d'homme où le poil de castor est mêlé à d'autre poil moins fin : *Vous trouverez, dans les ballots de M. l'ambassadeur, un étui où il y a un demi-castor pour vous, un castor fin et un demi-castor*. (Racine.) ■ Fam. Personne suspecte, d'une conduite équivoque.

— Blas. Figure de castor introduite dans le blason, comme symbole de la paix et du travail persévérant, mais qui est d'un usage fort restreint : *Du Four de Teysseras : De gueules à un castor d'or rampant*.

— Techn. Veau chamoisé auquel on a laissé la fleur, c'est-à-dire l'épiderme, et que l'on emploie, teint de différentes couleurs, surtout en noir et en gris, pour faire des chaussures : *Bottes, souliers de castor*.

— Hortic. Variété de pomme.

— Ornith. Harle commun.

— Entom. Espèce de papillon diurne, qui habite les Alpes.

— Bot. Nom vulgaire d'une plante grimpante qui croît à Saint-Domingue, et qu'on appelle aussi *LIANE à BOUTON*.

— Epithètes. Amphibie, canadien, ingénieux, industrieux, habile, adroit, actif, vigilant, prévoyant, laborieux, infatigable, sage, doux, timide, sauvage ; à la dent acérée, tranchante.

— Encycl. Mamm. Le genre *castor*, l'un des plus remarquables de l'ordre des rongeurs, ne renferme qu'une seule espèce aujourd'hui vivante, le *castor commun* (*castor fiber*), appelé *bièvre* par les anciens auteurs. L'opinion d'après laquelle le *castor* du Canada constituerait une espèce distincte est loin d'être généralement admise. Ce genre est très-voisin du genre rat. On peut donc se représenter le *castor* comme un énorme rat, dont la longueur totale, y compris la queue, est d'environ 1 m., à peu près la taille du blaireau. Ses formes sont lourdes et ramassées ; sa tête ovale, arrondie, obtuse en avant. Les narines sont mobiles et susceptibles d'empêcher l'accès de l'eau dans les fosses nasales. La même propriété se retrouve dans les oreilles, qui sont courtes et rondes, disposées de façon à s'abaïsser contre la tête et à fermer le conduit auditif. Les yeux, très-petits, ont une troisième paupière rudimentaire et qui ne peut servir à les préserver du contact de l'eau. Le pelage de cet animal est généralement fin et doux, plus foncé en dessus qu'en dessous, d'un brun plus ou moins fauve, uniforme, ou d'un roux qui tire tantôt sur le grisâtre, tantôt sur le marron ; quelquefois il est d'un beau blanc ou d'un noir foncé. Il se compose de deux sortes de poils : les plus longs sont grossiers et revêtent l'animal à l'extérieur ; au-dessous on trouve d'autres poils d'un gris cendré, formant un duvet épais et très-fin. Ces poils sont enduits d'une humeur grasse qui les empêche d'être mouillés par l'eau. Mais l'organe qui présente les particularités les plus intéressantes, c'est la queue, longue d'environ 0 m. 30, grosse, aplatie horizontalement et formant un ovale allongé. Elle est cartilagineuse et couverte d'écaïlles que l'on a regardées à tort comme analogues à celles des poissons ; car, ainsi que le fait remarquer M. de Quatrefages, elles se composent de poils agglutinés, et ressemblent plutôt aux écaïlles des pangolins, et même aux ongles de l'homme. Cette queue sert de rame et de gouvernail dans la natation. On a dit aussi que le *castor* s'en servait comme d'une truelle pour bâtir. Au-dessous de la queue se trouvent des poches glanduleuses, qui sécrètent un liquide particulier, le *castoreum*. Les pattes postérieures, plus longues que les antérieures, font que le *castor* marche toujours la tête baissée et le dos arqué ; leur disposition palmée lui donne, à terre, une démarche qui rappelle un peu celle de l'oie. Cependant on voit quelquefois ces rongeurs sauter et se poursuivre comme les lapins. Souvent ils se mettent sur leur séant et se frottent le museau avec les pieds de devant, dont ils se servent encore, aussi aisément que le fait l'écureuil, pour porter leur nourriture à la bouche. L'organisation du *castor* en fait un mammifère essentiellement aquatique, qui plonge et nage avec la plus grande facilité. Sa voix consiste en un espèce de petit cri plaintif, qui, lorsqu'on inquiet l'animal, se change en un murmure

sourd et une sorte d'aboiement faible. A l'état sauvage, le *castor* paraît être d'un naturel très-farouche. Il vit surtout d'écorces d'arbre, auxquelles il ajoute quelquefois les longs et gros rhizomes du nénuphar, et aussi, dit-on, les poissons qu'il prend en nageant. Il est très-sobre et ne paraît pas carnivore, bien qu'il soit, en captivité, très-avide de chair cuite. Ce rongeur se trouve surtout dans le nord des deux continents ; on le rencontre sur les bords du Danube, du Weser, du Gardon, du Rhône, depuis le Pont-Saint-Esprit jusqu'à la mer, et surtout des fleuves et des lacs du Canada. On assure qu'il se trouvait autrefois jusque dans les environs de Paris, sur les bords de la rivière de Bièvre, qui en aurait tiré son nom. Du reste, les ossements fossiles répandus dans diverses localités attestent que le *castor* a eu autrefois une aire géographique beaucoup plus étendue. Le *castor* vit dans des terriers, qu'il creuse avec ses pieds de devant, le long des digues ; il choisit de préférence les endroits où le sol est un peu élevé, où l'eau se maintient à peu près au même niveau, et où croissent des arbres aquatiques, tels que l'aune, le peuplier et le saule. Il ne sort guère qu'après le coucher du soleil ; alors il se jette à l'eau, et, comme il est très-rusé, il prend toutes sortes de précautions avant d'aborder à terre. D'abord, il se tient à proximité du rivage, nage entre deux eaux, en ne laissant sortir que les yeux et le bout du museau, et fait entendre ce petit cri qui pourrait bien être un appel ou un avertissement. Au moindre danger, il plonge et ne reparait plus de toute la nuit dans les mêmes parages. Il arrive souvent au *castor* de traverser des fleuves très-larges et très-rapides, comme le Rhône, pour aller chercher sur la rive opposée l'écorce des saules, dont il fait sa nourriture habituelle. A l'aube, il emporte dans sa gueule une provision de branches, qu'il ronge pendant le jour dans son terrier, à son aise et à l'abri de tout danger. La manière dont il opère est vraiment curieuse ; voici ce que dit à ce sujet le savant naturaliste Cresson : « Ces animaux rongent les arbres à 1 mètre environ de hauteur, suivant leur taille ; ils se posent sur leur train de derrière, et, sans changer de place, taillent l'arbre en *sifflet*, et le renversent du côté opposé, en appuyant fortement les pieds de devant au-dessus de l'endroit qu'ils ont entamé. J'ai vu, sur les bords du Rhône, un arbre dont le tronc n'avait pas moins de 0 m. 60 de circonférence, et l'on n'a assuré qu'ils en abattaient de beaucoup plus gros. Malheureusement, ces rongeurs ne se contentent pas de satisfaire leur faim ; ils détruisent par habitude plutôt que par besoin, de sorte qu'il n'est pas rare qu'une paire de *castors* renverse dans une seule nuit une cinquantaine de jeunes saules de la grosseur du bras. Lorsqu'ils en ont jonché la terre, ils choisissent les morceaux qui sont le plus de leur goût. » Les mœurs des *castors* du Canada présentent d'autres particularités. Pendant l'été, ces animaux, comme les *castors* européens, vivent généralement solitaires, dans des terriers qu'ils se creusent, au bord des fleuves et des lacs. Mais, quand l'hiver approche, ils quittent ces retraites, et se réunissent, souvent au nombre de deux ou trois cents, pour construire leur demeure d'hiver. Ils choisissent pour cela le voisinage des eaux assez profondes pour ne pas geler complètement, et préfèrent en général les eaux courantes, qui leur servent pour le transport des matériaux. Dans ce cas, ils commencent par construire une digue, pour se mettre à l'abri des inondations et maintenir l'eau au même niveau. Après cela, les *castors* se séparent par familles, pour construire des cabanes ou pour réparer les anciennes. Ces cabanes ont une forme à peu près ovale et sont surmontées d'une voûte arrondie. Ordinairement, elles présentent deux étages, l'inférieur servant de magasin à vires, et le supérieur d'habitation. Par leur nombre, elles forment de véritables villages. Les *castors* y vivent aussi paisiblement que le leur permettent les nombreux ennemis qui les entourent. Souvent, en hiver, les carnassiers (carcajous, ours, martres, renards, etc.) détruisent leurs loges pour les y surprendre ; mais la chasse incessante que l'homme fait aux *castors* est la principale cause de leur destruction. Il arrive souvent qu'un village entier est détruit, et ses habitants dispersés ; dans ce cas, au lieu de se réunir de nouveau, ils vivent isolément, et de constructeurs deviennent fousseurs ; on les appelle alors *castors terriers*. Tels sont ceux que l'on trouve dans une partie du Canada et en Europe. Là le *castor* ne bâtit pas de huttes ; mais l'instinct de la construction ne s'en conserve pas moins, et les terriers présentent plusieurs compartiments qui communiquent entre eux. Les grandes chasses de *castors*, auxquelles, durant l'hiver, prennent part des populations entières, étaient autrefois très-productives au Canada ; la compagnie de la baie d'Hudson a vendu à elle seule, dans une année, 60,000 peaux de *castors*. C'était là une véritable guerre d'extermination, dont le résultat a été de diminuer considérablement le nombre de ces animaux.

La chair du *castor* est assez bonne, et on la mange sur les bords du Rhône, où l'on prend quelquefois des *castors* du poids de 35 kilogrammes. Il est faux, quoi qu'en aient dit les anciens, que celle du train postérieure et de la queue ait le goût du poisson. La peau et les poils sont employés par les fourreurs, les bonnetiers, et surtout par les chapeliers ; on a même es-

sayé d'en fabriquer des étoffes. Le *castor* lui-même sert de cosmétique aux femmes des sauvages ; sèche, cette substance est employée en médecine comme stimulante ; mais son ancienne réputation est aujourd'hui bien déçue.

— Comm. On disait et l'on dit encore par métonymie un *castor* pour un chapeau fait de poil de *castor*. Dans les curieux manuscrits que l'abbé de Choisy avait légués à d'Argenson (v. les *Mémoires du marquis d'Argenson*, édit. Gzéviriennes, t. 1^{er}, p. 71-74), et qui sont aujourd'hui à la bibliothèque de l'Arsenal, on trouve dans le tome 1^{er}, page 206, le détail suivant sur les chapeaux de *castor* qu'on fabriquait en grande quantité à La Rochelle :

« En parlant du commerce, M. de Guénégaud nous a dit, rapporte Choisy, que M. de Colbert avait trouvé qu'il sortait tous les ans du Palais pour quatre millions de babioles dont la matière ne valait pas 40,000 fr. *Materialium superabat opus*. Il nous dit qu'il arrivait tous les ans à Lisbonne, pendant qu'il y était, pour deux millions de guenilles, d'écharpes, de bouts de rubans, tous restes des bourgeois de Paris, et qui se vendaient fort bien, et pour un million de couteaux d'un sol pièce. Tout cela passe sur les côtes d'Afrique. » On voit que les *articles de Paris* ne sont pas chose nouvelle dans le commerce. « Mais il nous a fait, poursuit Choisy, le journal des chapeaux qui font dix à douze mille lieues avant que de mourir, et passent en différents pays où ils sont fort honorés, dans quelque état misérable qu'ils soient, et cela à cause des différents goûts des peuples de l'univers. Les peaux de *castor*, dont on fait les chapeaux, viennent du Canada en Moscovie, où on leur ôte tous les poils inutiles et qui gêneraient les bons. Elles viennent à La Rochelle ; en on fait des chapeaux doux, luisants et à poil, puis, après avoir été portés par les Français, maîtres et valets, et retournent à La Rochelle, où on les remplit de gomme pour les porter aux Espagnols, qui les demandent durs, ras et sans poil. Après avoir rôdé l'Espagne et le Portugal, ils reviennent à La Rochelle. On y redonne une petite façon, on les revêt d'une Lisbonne et de là au Brésil, où ils sont fort bien reçus pourvu qu'ils soient moulés et claquébords, et lorsque, à force de servir, ils sont pleins de trous, les Portugais les mènent en Guinée, tout le long des côtes d'Afrique. Les galants du Monomotapa y passent des plumes, et enfin ces pauvres chapeaux que nous portons sur nos têtes vont mourir à Sofala ou à Mozambique. »

L'industrie des chapeaux et le commerce des eaux-de-vie étaient la principale richesse de La Rochelle la huguenote. Elle fut diminuée de beaucoup par la révocation de l'édit de Nantes, qui força d'émigrer à l'étranger la plupart des ouvriers en chapeaux. Ils allèrent presque tous dans le Brandebourg, où Frédéric-Guillaume leur fit le meilleur accueil. « Il fut, dit M. Philippe Corbière, extrêmement réjoui lorsqu'on lui présenta le premier chapeau de *castor* fabriqué dans ses Etats. » (*Histoire de la colonie française en Prusse*, 1855, in-18, p. 257.) « Il resta si peu de bons chapeliers en France que, pour y avoir le secret de la fabrication des chapeaux fins, il fallut qu'un huguenot émigré, nommé Mathieu, le rapportât d'Angleterre. » (*Ibidem*.) On s'était alors rejeté sur le *demi-castor*, fait d'une partie de *castor* fin et d'une partie d'étoffe à poils. Cette industrie, qui sentait la pacotille, fut interdite par divers édits de Colbert, pendant plus de vingt ans, sans qu'il put l'empêcher, même à l'aide des peines les plus rigoureuses. On avait été, en 1673, jusqu'à punir le chapelier délinquant par la privation de sa maîtrise et une amende de 2,000 livres. (V., à la Bibliothèque impériale, dans les manuscrits du commissaire de La Marre, ceux qui sont relatifs aux *Arts et Métiers*, t. III, p. 60.) Au XVIII^e siècle, le *demi-castor* était tout à fait toléré. Comme il était au chapeau fin ce que les femmes du *demi-monde* sont aux personnes honnêtes, toute femme de *demi-virtu* était appelée *demi-castor*, « dans le langage des libertins, » dit le pieux Dictionnaire de Trévoux. On peut lire à ce sujet, dans les *Entretiens des ombres* (1722, in-12, 4^e édition, p. 380), une curieuse page sur Mme Dunoyer.

Les chapeaux mous, nommés plus haut par l'abbé de Choisy *claquébords*, s'étaient précédemment appelés *tapabords*. Corneille, dans sa comédie de la *Veuve* (acte III, scène ix), en avait parlé :

Il est temps d'avancer, baissons le tapabord.

« C'est, lit-on dans le Dictionnaire de Richelot (édit. de 1680), une sorte de bonnet à l'anglaise, qui était fort commode et qu'on portait sur mer, il y a environ cinquante-deux ou cinquante-trois ans. On dit qu'on portait des tapabords au siège de La Rochelle ; au moins M. Bouillaud, qui était alors dans sa verte jeunesse, me l'a assuré. »

CASTOR s. m. (ka-stor — nom mythol.). Astron. Etoile de première ou de deuxième grandeur, située à la tête et au nord de l'un des Gémeaux, dans la constellation de ce nom : *Castor est une étoile double, c'est-à-dire que, vue au télescope, elle se dédouble en deux étoiles, dont l'une est de troisième grandeur, et l'autre de septième ; celle-ci tourne autour de la première en trois cents ans environ*.

— Phys. *Castor et Pollux*, Nom ancien du feu Saint-Elme, météore lumineux que l'on

aperçoit quelquefois à l'extrémité des mâts des vaisseaux. V. ci-après *CASTOR* et *POLLUX*.

— Minér. Variété de pétaïte qui se trouve à Tile d'Elbe, dans les fissures du granit, en cristaux peu nets ou en masses transparentes, incolores, écrivables dans un système clinobasique encore indéterminé. Elle a été ainsi appelée par Breithaupt, parce qu'elle est toujours en compagnie d'une autre substance à laquelle ce savant a donné le nom de *pollux*.

CASTOR (saint), évêque d'Apt, né à Nîmes, mort en 419. Il était marié et père d'une fille. Cédant à une pieuse exaltation, les deux époux se séparèrent volontairement et fondèrent chacun un monastère en Provence. Quelques années après, Castor fut appelé à occuper le siège épiscopal d'Apt. Il est honoré le 21 septembre.

CASTOR (Antonius), médecin et botaniste grec, établi à Rome et mort centenaire vers l'an 80 de l'ère chrétienne. Pline rapporte qu'il avait créé un jardin botanique, où il cultivait lui-même toutes sortes de plantes médicinales. Il avait aussi composé un livre sur ces plantes, mais cet ouvrage est perdu.

CASTOR et **POLLUX**, fils de Leda, surnommés les *Dioscures*, parce qu'ils passaient pour être fils de Jupiter, et *Tyndarides*, parce que Leda, leur mère, était femme de Tyn-dare, roi de Sparte. La fable raconte que Jupiter, étant devenu amoureux de Leda, se changea en cygne, et que, poursuivi par Vénus déguisée en aigle, il se réfugia dans le sein de la reine, qui se baignait dans l'Eurotas. Leda, d'abord effrayée, se laissa charmer par les accents mélodieux du cygne ; elle en conçut deux œufs ; de l'un sortirent Pollux et Hélène, de l'autre Castor et Clytemnestre. Nombre de peintres anciens et modernes se sont inspirés de cette fable gracieuse. Parmi les œuvres les plus remarquables, il faut citer plusieurs peintures de Pompéi, et la Leda de Léonard de Vinci. Il serait difficile, d'après les données mythologiques, d'expliquer comment Pollux et Hélène passèrent pour être issus de Jupiter, tandis que Castor et Clytemnestre reconnurent Tyn-dare pour leur père. Quoi qu'il en soit, les frères jumeaux furent apportés à Pallène, où ils furent élevés, et dès que l'âge le leur permit, ils firent voir par leurs exploits qu'ils étaient les dignes fils de Jupiter. Ils allèrent d'abord avec Jason à la conquête de la Toison d'or, et se distinguèrent par leur courage. Une aventure survenue durant la traversée des fit adorer plus tard comme les dieux protecteurs de la navigation. Diodore dit que, le navire *Argo* étant battu d'une violente tempête sur les côtes de la Propontide, Orphée fit un vœu aux divinités de Samothrace. L'orage s'apaisa aussitôt, et l'on vit paraître, au-dessus de la tête des Tyndarides, des flammes que l'on prit comme un signe certain de la protection des dieux. Après leur mort, on regarda ces feux, qui paraissent ordinairement sur la fin des tempêtes, comme une marque de leur présence ou de la protection divine. Cette idée superstitieuse n'a pas été détruite par le christianisme, et il n'y a pas encore longtemps que les matelots rendaient un culte superstitieux à ce météore, sous le nom de *feu Saint-Elme* ou *feu Saint-Nicolas*. Depuis ce temps, Castor et Pollux furent regardés comme chargés du soin d'apaiser les tempêtes, et prirent dans le ciel la place des anciens cabires de Samothrace, divinités phéniciennes invoquées par les navigateurs dans les temps héroïques.

Au retour de l'expédition, les Dioscures entreprirent une œuvre plus utile encore que la conquête de la Toison d'or : ils pénétrèrent l'Archipel des pirates qui l'infestaient, et moururent par là la reconnaissance des habitants de ses bords, qui leur élevèrent des temples et les honorèrent comme des dieux quand ils furent morts. A leur retour, ils apprirent que Thésée, roi d'Athènes, avait enlevé leur jeune sœur Hélène, Agée de douze ans ; ils se rendirent à Aphidnes, où elle était retenue, et la ramenèrent chez eux, mais non sans qu'elle eût déjà présumé, si l'on en croit la tradition, aux aventures galantes qui devaient remplir sa vie. Ceci toutefois n'empêcha pas ses frères de soutenir quand même la vertu de la belle Hélène ; témoin l'anecdote suivante : Le poète Stésichore avait maltraité Hélène dans un de ses poèmes ; Castor et Pollux vengèrent leur sœur outragée en frappant d'aveuglement le poète satirique. Pour recouvrer la vue, Stésichore fut obligé de faire la palinodie, et il composa en effet un autre poème, où, soute-nant qu'Hélène n'avait jamais abordé en Phrygie, il louait également ses charmes et sa vertu, et félicitait Ménélas d'avoir obtenu la préférence sur ses rivaux.

Les deux frères ayant été invités aux noces de Phobé et de Téléra, filles du frère de Tyn-dare, les enlevèrent au milieu même de la cérémonie des noces, et les épousèrent. Ils furent poursuivis par les flammes, et Castor succomba dans cette attaque. Pollux donna en cette occasion un grand exemple d'amitié fraternelle. Comme fils de Jupiter, il était immortel ; mais il pria son père de le faire mourir lui-même ou de faire partager son immortalité à Castor. Jupiter, qui ne pouvait changer l'ordre du Destin, trouva un moyen de satisfaire aux vœux de son fils. Il partagea entre eux deux l'immortalité, de sorte que chacun passait six mois aux enfers et six mois sur la terre. Ils vécurent ainsi jusqu'à ce que

Jupiter les eût placés dans le ciel, où, sous le titre de *Géméaux* (*gemelli*, jumeaux), ils sont l'un des signes du zodiaque. Ils furent honorés par les Grecs et par les Romains, qui les placèrent au nombre des grands dieux. On leur éleva des temples de tous côtés. Chaque année, à la fête des Tyndarides, on envoyait à leur temple un homme monté sur un cheval, et qui en conduisait un autre à la main sur lequel il n'y avait personne, pour signifier que, des deux frères, il n'en paraissait jamais qu'un à la fois. Après la mort de Castor et de Pollux, commença leur légende, et elle est d'autant plus curieuse qu'en nombre de points elle ne diffère pas de celles qui ont pour héros divers saints du christianisme. Pausanias raconte qu'en Laconie, dans le temple de Téléphre et de Phœbé, se voyait un œuf orné de bandes-lettres, suspendu au plafond du temple; que cet œuf passait pour être celui dont Leda avait accouché. La tradition leur attribuait un grand nombre d'apparitions miraculeuses. Un jour, ils se présentèrent chez un certain Phormion, propriétaire d'une maison qu'ils avaient habitée de leur vivant, et lui demandèrent l'hospitalité, le priant de leur donner une chambre qu'ils désignèrent, celle qu'ils avaient particulièrement affectionnée pendant qu'ils étaient parmi les hommes. Phormion répondit que toute la maison était à leur disposition, hormis la chambre qu'ils demandaient, attendu qu'elle était occupée par sa fille, qui n'était pas encore mariée. Le lendemain, la jeune fille avait disparu, ainsi que toutes celles qui la servaient, et l'on ne trouva dans la chambre que la statue des Dioscures. Pausanias raconte que, peu de temps avant la bataille de Sténoclaros, deux jeunes Messéniens du bourg d'Andania, ayant profité du jour où les Lacédémoniens célébraient la fête des Dioscures, se revêtirent de tuniques blanches avec des casques de pourpre, se couvrirent la tête de toques semblables à celles qu'on donnait aux Dioscures, et montèrent sur les plus beaux chevaux qu'ils purent trouver. Dans cet équipage, tenant des lances à la main, ils entrèrent dans la Laconie, et se rendirent au lieu où le peuple était assemblé pour le sacrifice. On les prit d'abord pour les dieux mêmes dont on célébrait la fête, et les Lacédémoniens se prosternèrent devant eux pour les remercier de la faveur dont ils les comblaient; mais les deux Messéniens, profitant de cette erreur, se jetèrent au milieu d'eux, et en percèrent plusieurs à coups de lance. Les Lacédémoniens étaient venus sans armes au sacrifice, ce qui permit aux jeunes audacieux de se retirer sains et saufs, grâce à la vitesse de leurs chevaux; mais un semblable sacrilège fit une grande sensation dans toute la Grèce, et fut regardé comme la cause des malheurs qui peu après fondirent sur la Messénie. Denys d'Halicarnasse raconte que son côté que, le jour de la bataille du lac Régille, on vit deux jeunes hommes à cheval, d'une taille plus qu'humaine, se mettre à la tête des Romains, charger la cavalerie latine et la mettre en déroute. Il ajoute que ces deux guerriers n'étaient autres que Castor et Pollux. On prétend que le même jour, ils se montrèrent à Rome, sur la place publique, et annoncèrent la nouvelle de la victoire que la république venait de remporter, après quoi ils disparurent. On leur éleva un temple au lieu même de leur apparition. Ce temple, situé sur le Forum, fut un des plus honorés qu'il y eût à Rome; le sénat y tenait souvent ses séances, et des jugements y furent rendus. Les trois colonnes qui en restent sont aujourd'hui un des plus beaux ornements du Forum romain. La mémoire des deux frères fut depuis ce jour très-populaire à Rome; les hommes juraient par Pollux, les femmes par Castor. Au temps de Cicéron, on montrait encore auprès du lac Régille l'empreinte d'un des pieds du cheval de Castor. « Oserai-je dire, remarque à ce propos Ampère dans son *Histoire romaine à Rome*, que, dans l'église de Sainte-Françoise-Romaine, très-voisine du temple de Castor, on montre l'empreinte laissée par les deux genoux de saint Pierre, tandis qu'il priait Dieu de confondre l'art diabolique au moyen duquel le magicien Simon s'était élevé dans les airs, et rappeler l'empreinte du pied du Bouddha sur les rochers de Ceylan, en même temps que celle des pieds de Jésus-Christ, que l'on montre dans la petite église *Domine, quo vadis*, au lieu où l'on rapporte qu'il apparut à saint Pierre, et lui dit: *Je vais à Rome pour y être de nouveau crucifié!* légende qui n'est point article de foi, et que la Rome papale devrait repousser, car on a pu l'interpréter dans un sens qui ne lui était pas favorable. »

Les Dioscures sont représentés ordinairement coiffés d'un bonnet hémisphérique, figurant une des deux moitiés de l'œuf de Leda; quelquefois une étoile brille au-dessus de leur tête. A Rome, au haut de la rampe du Capitole moderne, se voient deux statues de Castor et de Pollux, qui sont d'une exécution remarquable; mais elles sont loin de valoir celle qui se trouve dans la même ville sur la place de Monte-Cavallo, en face du palais du Quirinal. Les deux héros, d'une taille gigantesque, sont nus, et tiennent chacun un cheval qu'ils sont en train de dompter. La perfection de ces statues les a fait attribuer à Phidias, et le nom même de l'illustre sculpteur se lit au bas de l'un des deux colosses.

Castor et Pollux, tragédie lyrique en cinq

III.

actes, avec un prologue, paroles de Bernard, musique de Rameau, représentée à Paris le 24 octobre 1737. Castor et Pollux, tous deux fils de Leda, qui avait eu le premier de Tyndare et le second de Jupiter, aiment à la fois Téléphre, la blonde fille du Soleil. Pollux, voyant que les soupirs de Téléphre s'adressent à son frère, dompte généreusement sa passion. Malheureusement Phœbé, autre fille du Soleil, brûle aussi pour Castor, tandis qu'il lui aurait été si facile de fixer son choix sur Pollux; mais alors adieu l'intrigue, adieu l'opéra. Ce n'est pas tout: Lyncée vient compliquer la situation en s'avisant de soupçonner aussi pour la belle Téléphre, ce qui permet à Phœbé de trouver un complice de sa vengeance. Lyncée vient donc en armes, pour enlever la princesse, et Castor, qui veut la défendre, est tué dans le combat. A son tour, Pollux immole Lyncée, mais, hélas! ne peut rendre la vie à Castor. Il s'adresse alors à son père Jupiter, qui répond que Castor ne pourra être tiré des enfers que si lui-même Pollux prend la place de son frère: tel est l'arrêt du Destin. Tout Jupiter qu'il était, le maître de l'Olympe ne faisait pas toujours à sa volonté. Voilà Pollux parti pour les enfers. Il trouve à l'entrée une foule de démons, de spectres et de démons cent fois plus horribles et plus grimaçants que ceux de la fameuse *Tentation de saint Antoine*. On pense bien que Pollux ne s'en effraye pas plus que le pieux ermite. Il passe outre et arrive enfin aux Champs-Élysées, où il retrouve son cher Castor. Là, un touchant combat de tendresse s'engage entre les deux frères. Castor ne veut point que Pollux se sacrifie pour lui; il consent bien à revenir un jour pour revoir encore sa chère Téléphre, mais quelques heures seulement, et il jure par le Styx de se replonger aussitôt après dans l'empire des morts, et de rendre la vie à son frère. Devant cette lutte généreuse, le Destin se laisse enfin dompter par Jupiter; il dégage Castor de son serment, Pollux reçoit la lumière, et le premier épouse la belle Téléphre; mais, comme il faut que les enfers et la tragédie aient leur compte, c'est la jalouse Phœbé qui paye pour tous, et qui descend aux sombres bords.

Castor et Pollux obtint un immense succès, succès tel que, lorsque le compositeur Moutet devint peu de temps après et fut enfermé à Charenton, on put attribuer sa folie à un sentiment de rivalité et de jalousie furieuse. Dans ses accès de démence, le malheureux musicien ne cessait de chanter l'admirable chœur des démons du quatrième acte:

Qu'au feu du tonnerre
Le feu des enfers
Déclare la guerre!

« L'opéra de *Castor et Pollux*, disent les *Annales dramatiques*, est un modèle de poésie ingénieuse et tendre, aussi propre à s'allier à la musique qu'à lui fournir les moyens de déployer toutes ses richesses. Le plan est finement conçu, l'intérêt vif, les scènes bien distribuées, les airs bien amenés, les sentiments aussi variés que naturels. Le poète a su y mettre en jeu, et toujours à propos, les différents ressorts du théâtre pour lequel il travaillait. Il serait à souhaiter que le génie de Rameau eût toujours été aussi heureusement secondé par tous les ouvrages qu'il a honorés de sa musique. » Parmi les principaux morceaux de ce chef-d'œuvre lyrique, nous citerons particulièrement le chœur: *Où tout gémisse*; le chœur de l'acte qui se passe aux enfers: *Brisons tous nos fers!* le charmant air des Champs-Élysées: *Dans ces doux asiles*, et surtout le fameux air chanté par Téléphre: *Tristes apprêts, pâles flambeaux*, qui font encore partie du répertoire de la Société des concerts du Conservatoire. C'est un des plus beaux modèles du style large et pathétique du maître français. Mais la musique a ses modes et ses révolutions, et tel morceau qui a fait pleurer nos pères fait rire leurs petits-neveux. Une reprise de *Castor et Pollux* eut lieu en 1754, mais depuis longtemps cet opéra ne fait plus partie du répertoire.

On raconte, au sujet de cet opéra, une anecdote d'autant meilleure à citer qu'elle se termine par un élégant quatrain, entaché, il est vrai, d'une petite flagornerie que l'esprit du temps suffit à justifier. Le prince Henri de Prusse, assistant à une représentation de *Castor et Pollux*, avait auprès de lui le fils de madame de Sabran, enfant de sept à huit ans. L'enfant faisait l'opéra, et voyant: *Castor et Pollux, jumeaux*, il demanda ce que signifiait *jumeaux*. Le prince lui répondit: « On appelle *jumeaux* deux enfants sortis du même œuf. — Bon! vous badinez! est-ce que les enfants sortent d'un œuf? — Sans doute. — Certainement... Le petit n'en veut rien croire, et répondit au prince par l'impromptu suivant, que lui souffla le chevalier de Boufflers, qui était dans la même loge:

Ma naissance n'a rien de neuf;
J'ai suivi la commune règle.
Je me croirais sorti d'un œuf,
Si, comme vous, j'étais un aigle.

Castor et Pollux, tragédie lyrique en cinq actes, de Bernard, remise en musique par Candeille, et représentée à l'Opéra le 14 juin 1791. La tentative présomptueuse de ce compositeur fut couronnée de succès. Il est vrai qu'il conserva de la partition de Rameau l'air si dramatique: *Tristes apprêts*, un chœur du second acte et la scène des démons au qua-

trième. Cet ouvrage ainsi refait, mais encore animé du souffle puissant de Rameau, fut repris en 1814 et une dernière fois en 1817. La représentation du 20 juin 1791 fut signalée par un incident assez remarquable. Ce jour-là, le roi et la famille royale allèrent à l'Académie de musique pour la dernière fois. Quelques phrases du livret se prêtaient à une allusion à la reine, allusion à laquelle des spectateurs applaudirent vivement. Marie-Antoinette dit alors aux personnes qui l'entouraient: « Voyez ce bon peuple; il ne demande pourtant qu'à nous aimer. » C'est que le duc de Brunswick n'avait pas encore lancé son manifeste.

Castor et Pollux, tragédie lyrique en cinq actes, de Bernard, refaite par Morel et remise en musique par Winter, représentée à l'Académie impériale de musique le 19 août 1806. On croit que, moins coupable que son collaborateur, Winter se pilla lui-même et appropriait au poème qu'on lui avait confié la musique d'un de ses opéras représentés à Londres. Sa partition fut jugée inférieure, non-seulement à celle de Rameau, mais même à celle de Candeille. Winter était néanmoins un compositeur distingué, un harmoniste supérieur; il a excellé dans la musique sacrée.

Castor et Pollux, groupe antique, au musée royal de Madrid. Pollux tient dans chaque main un flambeau allumé, l'un qu'il élève, l'autre qu'il abaisse et qu'il éteint contre le sol. Cette figure de Pollux, qui regarde de face, est assez insignifiante; elle est dominée et comme écrasée par la figure plus grande et plus poétique de Castor. Celui-ci, l'air pensif, la tête inclinée, s'appuie sur l'épaule de Pollux, une jambe placée derrière l'autre, à la façon du Discobole et de l'Apollon Saurochthone du Louvre. Il tient dans sa main droite un disque, soit parce qu'il inventa le jeu où l'on se sert de cet instrument, soit parce qu'il s'y rendit célèbre. Ses traits, qui surpassent en beauté ceux de l'Antinous, ont une délicieuse expression de mélancolie. « La pose de son corps, dit M. Lavie, son bras jeté autour du cou de son frère et sa tête penchée vers la terre, dans le sein de laquelle il va rentrer en soupirant, parce qu'il doit quitter ce frère bien-aimé, tout cela est rendu avec tant de bonheur que l'art disparaît sous l'empire de l'illusion. Quelle tendresse dans ce délicieux visage, et quelle élégance dans ces formes à la fois sveltes et vigoureuses! »

Le musée Chiaramonti, à Rome, possède un bas-relief fort curieux, où l'on voit les deux frères en train de festoyer avec les filles de Leucippe. Un sarcophage du musée des Offices, à Florence, est décoré d'un bas-relief non moins intéressant, où est figuré l'enlèvement des deux jeunes filles.

Castor et Pollux enlevant les filles de Leucippe, tableau de Rubens, au musée de Munich. L'un des frères, monté sur un cheval bai au repos, soulève l'une des femmes, qu'il tient d'une main par les épaules et de l'autre par la jambe gauche, sous laquelle est passée une draperie. La jeune femme, entièrement nue, la tête renversée en arrière et le bras gauche tendu vers le ciel, implore vainement le secours des dieux. Elle ne paraît pas, du reste, opposer une bien grande résistance à son ravisseur, qui se penche amoureusement vers elle. L'autre frère, qui est à terre, soutient la même femme sur son épaule, tout en retenant la seconde des filles de Leucippe, à demi renversée et vue de profil. Celle-ci est absolument nue comme sa sœur; une draperie, tombée sur ses jambes, ne sert qu'à mieux faire ressortir la fraîcheur éclatante de son jeune corps. Les frères sont à peu près nus aussi; et déploient une musculature dont Hercule pourrait être jaloux. Celui qui a mis pied à terre ressemble même beaucoup moins à un amoureux qu'à un athlète jaloux de montrer sa vigueur. Son cheval blanc se cabre, comme impatient de recevoir son précieux fardeau. Deux petits Amours, accrochés aux brides des chevaux, se font les complices de l'enlèvement. On comprend que Téléphre et Phœbé, les deux filles de Leucippe, seront bien vite consolées, si elles ne le sont déjà. Cette composition, pleine d'originalité et de verve, est peinte avec une énergie extraordinaire; les formes n'ont rien d'antique, mais le défaut de style est largement compensé par le mouvement et la vie qui éclatent dans ce tableau.

Castor et Pollux (CHŒUR DE), musique de Rameau. Quelque temps après l'apparition de *Castor et Pollux*, Moutet, que les contemporains avaient surnommé le *musicien des grâces*, perdit la raison. On l'enferma à Charenton, et, dans ses accès de fureur, il ne cessait de chanter le chœur *Brisons tous nos fers*, dont le rythme nouveau et le coloris vigoureux avaient produit à la scène un immense effet. On a prétendu, sans que rien vint confirmer cette assertion, que Moutet était devenu fou de jalousie après l'audition du chef-d'œuvre de Rameau.

Ce chœur ne semble-t-il pas écrit d'hier, et est-il dans la musique moderne beaucoup de pages qui le surpassent en vigueur et en sombre majesté?

vivace.
Brisons tous nos fers, Ebranlons la



CASTOR de Rhodes, rhéteur et chronologiste, né peut-être à Rhodes; vivait vers 150 ans av. J.-C. Il avait écrit plusieurs ouvrages, entre autres un catalogue des puissances qui avaient eu, en différents temps, l'empire de la mer. Il ne reste de lui que quelques fragments recueillis dans la collection Didot.

CASTORATE s. m. (ka-sto-ra-te — rad. *castor*). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide castorique avec une base.

CASTORÉE s. f. (kas-to-ré). Bot. Syn. de DURANTE. V. ce mot.

CASTORÉUM s. m. (ka-sto-ré-omm — rad. *castor*). Pharm. Matière animale sécrétée par des glandes placées sous la peau de l'abdomen du castor, et que l'on emploie en pharmacie comme antispasmodique. Il Poche pleine de la même substance.

— Encycl. Le castor a, de chaque côté de l'anus, un certain nombre de glandes qui sécrètent une humeur particulière appelée *castoréum*, et la versent dans une sorte de poche glanduleuse, où elle s'amasse de manière à la remplir presque complètement. Un singulier préjugé a fait croire autrefois que le castor se dérobaux poursuites des chasseurs, en s'arrachant lui-même et en leur abandonnant ces poches, qui sont l'objet de leur convoitise. Malgré l'odeur fétide que le *castoréum* exhale à l'état frais, les femmes sauvages s'en servent pour parfumer leurs cheveux. Les chasseurs en froissent les poches qu'ils tendent au castor ou aux carnassiers ses ennemis. Les poches, séparées de l'animal et remplies de l'humeur qu'elles contiennent, se trouvent dans le commerce et dans la matière médicale, sous le nom de *castoréum*; on ne croit plus aujourd'hui, comme jadis, que ce soient les testicules de l'animal. Le *castoréum* du commerce se présente sous la forme de deux masses allongées, piriformes, un peu comprimées latéralement, réunies ensemble par une sorte d'anse plus étroite, ce qui les fait ressembler un peu à une besace. Elles sont extérieurement d'un blanc sale; mais, coupées transversalement, elles paraissent comme

marbrées; cette apparence est due aux lames ou plis qui tapissent la surface intérieure de la poche. Le *castoreum* desséché varie, pour la couleur, entre le jaune et le brunâtre; son odeur forte rappelle à la fois le bouc et le musc; sa saveur est âcre et amère. Sa consistance, tantôt solide et comme résineuse, tantôt molle et analogue à celle de la cire, dépend du degré de dessiccation. L'analyse chimique a trouvé dans cette substance une huile volatile, de la résine, de l'acide benzoïque, une matière adipocreuse, un principe colorant rougeâtre, du mucus, quelques sels et du fer; enfin, on en a retiré un principe particulier, la *castorine*, sorte de résine transparente, ayant l'odeur du *castoreum*, cristallisant en prismes linéaires et fasciculés, insoluble dans l'eau et dans l'alcool froid, soluble dans l'alcool bouillant et dans les huiles volatiles. Le *castoreum* a eu jadis une grande réputation en médecine; on l'employait contre les obstructions occasionnées par les *humeurs lentes et visqueuses*, contre l'asphyxie causée par les vapeurs du charbon, et aussi contre les tintements d'oreilles. Aujourd'hui, il est assez rarement employé. C'est un médicament stimulant, mais qui paraît exercer spécialement son action sur le système nerveux, comme la civette, le musc, et en général tous les antispasmodiques; aussi est-ce surtout dans les névroses qu'on l'administre. A dose un peu forte, il provoque les nausées et le vomissement. On l'a regardé aussi comme un puissant emménagogue, et comme l'antidote de l'opium. A dose très-élevée, il est lui-même un poison emménagogue.

CASTORIN, **INE** adj. (ka-sto-rain, i-ne). Mamm. Qui ressemble ou qui se rapporte au castor. Il s. m. pl. Famille de mammifères rongeurs, ayant pour type le genre castor.

— s. m. Comm. *Peau de castorin*, Peau d'un animal amphibie de l'Amérique méridionale.

CASTORINE s. f. (ka-sto-ri-ne — rad. *castor*). Chim. Principe actif du castoreum.

— Comm. Etoffe de laine à longs poils, qui s'emploie pour vêtement d'hiver et qui ne diffère de l'alpaga ordinaire, dont elle est une simple variété, qu'en ce qu'elle a les poils un peu plus courts : *Tu te mettras en grosse redingote en castorine*. (Balz.)

CASTORIQUE adj. (ka-sto-ri-ke — rad. *castor*). Chim. Se dit d'un acide extrait du castoreum : *Acide castorique*.

CASTOS s. m. (ka-stoss). Comm. Droit d'entrée et de sortie qui se paye au Japon; présents que les marchands sont obligés de donner pour être reçus dans ce pays.

CASTRA, nom latin de CASTRES.

CASTRA ALATA, nom latin d'EDIMBOURG.

CASTRACANI, chef gibelin de Lucques. V. CASTRUCCIO.

CASTRAS, AISE s. et adj. (ka-stré, à-ze). Géogr. Habitant de Castres; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les CASTRAIS*. La population CASTRAISE.

CASTRALE adj. f. (ka-strà-le). Antiq. rom. Syn. de CASTRENSE.

CASTRA LUCII, nom latin de CHALUS.

CASTRALITÉ s. f. (kas-tral-té — de *Castralis*, n. pr.). Bot. Genre d'algues, syn. de SCABERIE. V. ce mot.

CASTRAMÉTATION s. f. (ka-strà-mé-ta-si-on — du lat. *castrametari*, camper; de *castra*, camp, et *metari*, mesurer). Art d'établir les armées dans des camps; se dit surtout de cet art chez les anciens : *Traité de la CASTRAMÉTATION chez les Romains*.

— *Encycl.* La *castramétation* est soumise à des règles qui ont nécessairement varié suivant les progrès de l'art militaire; mais, partout et toujours, on s'est efforcé de disposer les camps de manière que les troupes pussent passer rapidement de l'ordre de repos à l'ordre de combat. Il est évident, par exemple, que les armées actuelles, qui se battent sur l'ordre mince, ne peuvent pas camper comme celles d'autrefois, qui se battaient sur l'ordre profond; or, c'est ce changement, dû à l'invention des armes à feu, qui a donné naissance à la *castramétation* moderne. Au lieu donc de se masser, les armées modernes s'étendent au contraire, et leurs camps, peu profonds, ont d'ordinaire une longueur égale à celle du front de bataille. Il est de principe que chaque corps, régiment, bataillon, escadron, batterie, campe perpendiculairement à son front de bataille. Les faisceaux d'armes des soldats se plaçant sur la ligne de front, et en arrière de chaque corps sont, sur autant de lignes distinctes, ses officiers, ses cuisines et ses bagages. Le quartier général est en arrière du camp, mais aussi près que possible. Les troupes bivouaquent, c'est-à-dire s'établissent sur la terre nue. Ce n'est guère que dans les camps fixes et dans les camps de manœuvres qu'elles s'installent sous des tentes ou des baraques. V. CAMP.

CASTRA-NOVA, ville de l'Afrique ancienne, dans la Mauritanie Césarienne. C'est la moderne MASCARA.

CASTRAT s. m. (ka-strà — du lat. *castratus*, châtré). Individu du sexe masculin, qui a subi l'opération de la castration : *Les Turcs font garder leurs femmes par des CASTRATS*.

— Mus. Chanteur à qui l'on a fait subir, avant la mue de sa voix, l'opération de la

castration, pour lui conserver, avec plus de volume, le registre des voix de femmes et d'enfants : *Les CASTRATS de la chapelle pontificale. Une voix de CASTRAT. Admis d'abord dans les chants d'église, les CASTRATS s'introduisirent bientôt au théâtre, où ils excitèrent l'enthousiasme.* (Bouillet.) *Le dimanche, le pape, accompagné de ses cardinaux, se rend à la chapelle Sixtine; il y a messe avec musique des CASTRATS.* (H. Boyle.) *On louait devant une jeune fille la belle-voix du CASTRAT Carastini : « Sans doute, dit l'ingénue, il a une belle voix; mais il me semble qu'il lui manque quelque chose. »*

— Quelques écrivains ont employé la forme italienne *castrato*, au pl. *castrati* : *Les CASTRATI d'Italie sont comme un instrument dont l'ouvrier a retranché du bois pour lui faire produire des sons.* (Montesq.)

— *Encycl.* La dénomination de *castrat* implique l'idée d'une opération plus ou moins régulière, ayant pour résultat la suppression complète des organes essentiels de la génération. Ainsi le mot *castrat* est d'une application moins générale que celui d'eunuque. On a distingué plusieurs espèces d'eunuques : les eunuques imparfaits, qui n'ont subi qu'une castration incomplète et qui sont encore aptes à se reproduire; les eunuques parfaits, chez lesquels les testicules sont atrophiés ou enlevés complètement; enfin, les eunuques chez lesquels on a violemment supprimé, par une horrible mutilation, tous les organes externes de la génération. La dénomination de *castrat* ne s'applique qu'aux deux dernières espèces, c'est-à-dire qu'aux eunuques qui ont subi la castration complète (V. CASTRATION); encore faut-il distraire de cette classe particulière les eunuques de naissance, ceux chez lesquels l'infécondité ne résulte que d'un vice de conformation congénitale ou d'un accident; puisque, ainsi que nous l'avons dit, le *castrat* doit avoir subi la castration.

Les *castrats* sont rares aujourd'hui, mais l'antiquité n'en était pas avare. Dans ces temps où l'on avait peu de souci de la dignité et de la liberté humaines, où l'homme était regardé comme une chose, et l'esclave comme une bête de somme, la castration était un moyen d'asservissement plus raffiné. L'Égypte, la Grèce, l'Assyrie et Rome comptèrent de nombreux *castrats*; on les employait à la garde des femmes, à l'éducation des enfants ou à des ouvrages serviles. La politique et la superstition s'en mêlèrent. Au dire de quelques historiens, Sémiiramis ordonna la castration de tous les individus faibles ou débilés, afin qu'ils ne pussent perpétuer leur race abâtardie. Les prêtres de Cybèle et plusieurs autres sectateurs ou initiés appartenant à divers cultes se châtraient, croyant par là se rendre plus propice la divinité qu'ils adoraient; il fallut les édits sévères de Constantin et de Justinien pour réprimer les effets de cette coupable superstition. Les sectes chrétiennes ne furent pas exemptes de cette détestable coutume. Origène se fit châtrer, dit-on, pour pouvoir mieux garder le précepte de la continence; c'était par une interprétation erronée, sans doute, d'un texte de l'Écriture, celui où Jésus-Christ loue ceux qui se sont faits eunuques pour le service de Dieu. La secte des valériens, après Origène, se livra à cette pratique et poussa la superstition jusqu'à pratiquer de force la castration sur tous ceux qui tombaient dans ses mains (V. CASTRATION). L'antiquité, féconde en supplices de toute espèce, fit aussi de la castration un supplice barbare; suivant Diodore de Sicile, c'était le châtimement qu'on infligeait à ceux qui se rendaient coupables de viol dans l'ancienne Égypte. Mais c'est particulièrement dans les pays orientaux, et dans tous ceux où la polygamie s'est introduite dans les mœurs, que la castration devint d'un usage général; on en fit un moyen de créer, pour le service des harems, des serviteurs incapables d'exciter la jalousie ombrageuse des sultans.

La castration resta encore longtemps dans les pays chrétiens à l'état de pratique tolérée, non plus comme mesure de sûreté pour la garde des femmes, mais comme moyen de se procurer des sujets mâles conservant, à un âge éloigné de la puberté, une belle voix de soprano. Ainsi, un déplorable abus qui n'avait plus pour excuse le despotisme barbare des Orientaux ou le fanatisme aveugle des pauvres ignorants, se maintenait encore dans les mœurs, et des parents cupides livraient leurs enfants à la castration, pour les mettre en état de gagner beaucoup d'argent en chantant sur les théâtres et dans les églises! Cette pratique barbare persista en Italie jusqu'au temps de la domination française, et, dans ces malheureuses provinces toujours arriérées dans la voie de la civilisation, d'impudents charlatans, bravant les prohibitions de l'Eglise, pratiquaient ouvertement la castration et indiquaient sur leur enseigne l'infâme métier qu'ils exerçaient. Les protestations éloquentes furent longtemps impuissantes contre cette abominable coutume. « Quelque peu de rapport qu'on aperçoive entre deux organes si différents, dit Jean-Jacques Rousseau, il est certain que la mutilation de l'un prévient et empêche dans l'autre cette mutation qui survient aux hommes à l'âge nubile, et qui baisse tout à coup leur voix d'une octave. Il se trouve, en Italie, des pères barbares qui, sacrifiant la nature à la fortune, livrent leurs enfants à cette opération, pour le plaisir des gens vo-

luptueux et cruels qui osent rechercher le chant de ces malheureux. Laissons aux honnêtes femmes des grandes villes les ris immodes, l'air dédaigneux, et les propos plaisants dont ils sont l'éternel objet; mais faisons entendre, s'il se peut, la voix de la pudeur et de l'humanité, qui s'élève contre cet infâme usage, et que les princes qui l'encouragent par leurs recherches rougissent une fois de nuire, en tant de façons, à la conservation de l'espèce humaine. »

On ignore à quelle époque remonte ce barbare usage de se procurer de belles voix par la castration. Le canoniste grec Théodore Balsamon, patriarche d'Antioche, mort en 1204, en fait mention, et déjà il en est question au ve siècle dans les *Saturnales* de l'écrivain latin Macrobe. En outre, on lit dans Socrate le Scolastique et dans l'historien Sozomène, qui semble l'avoir copié, que l'empereur Auguste avait un eunuque nommé Brisus, chargé d'instruire les chanteurs des hymnes. Ce qu'on sait d'une manière certaine, c'est qu'un *castrat* grec nommé Manuel alla, en 1136, organiser une école de chant à Smolensk.

Les chanteurs *castrats* se montrèrent en Italie vers la fin du xiv^e siècle. Un canoniste de ce temps les désigne d'une manière indirecte : *Olim cantorum ordo, non ex eunuchis ut hodie fit...* Une bulle du pape Sixte-Quint, adressée au nonce apostolique en Espagne, nous apprend que depuis longtemps les *castrats* étaient admis comme chanteurs dans les principales églises de la péninsule. Au commencement du xv^e siècle, il y en avait déjà six dans la chapelle de l'électeur de Bavière, dirigée alors par le divin Orland de Lassus, le contemporain et le rival de Palestrina. Ils s'introduisirent dans la chapelle papale au commencement du xvii^e siècle; ils remplacèrent les enfants et des espèces de hauts ténors ou *contraltini* qui chantaient la partie de soprano en voix de fausset aigu, et qu'on appelait à cause de cela *falsetti*. Ces *falsetti* étaient presque tous espagnols; le dernier, Giovanni de Sanctos, mourut à Rome en 1625. Très-nombreux vers 1650, vingt-cinq ans après, les *castrats* jouaient sur tous les théâtres de l'Italie. Il paraît que c'était le royaume de Naples qui avait le privilège de fournir au monde ces victimes de la sensualité musicale. Le docteur Burney affirme que la plupart venaient de la petite ville de Leccia, dans la Pouille, et, bien que le crime de la castration fût puni de mort par les lois de l'Etat, les mœurs, plus fortes que les lois, avaient endormi la vigilance des magistrats et fait tomber en désuétude une pénalité qui contrariait si violemment, disait-on, *les progrès de l'art et l'amour du beau*. Pour éluder la loi, on prenait toutes sortes de prétextes. Le duc de Wurtemberg avait fait venir à sa cour, en 1772, deux chirurgiens de Bologne, qui étaient chargés de lui fournir à discrétion des *soprani* pour sa chapelle. La beauté des voix de *castrats* était telle, qu'en Italie, on désignait un *castrat* par le nom de *musico*, c'est-à-dire de musicien, de chanteur par excellence. Communs surtout à Rome, où on les faisait servir dans les églises à relever par leur chant la pompe du culte catholique, ils se répandirent en Europe. Chez nous, ils ne commencèrent guère, autant que nous pouvons le conjecturer, à être connus qu'à la fin du xiv^e siècle ou au commencement du siècle suivant. « Feu Mme de Longueville, dit Tallemant des Réaux, s'avisa la première, ne voulant pas prononcer le mot de *châtré*, de dire cet *incommode*, en montrant un châtré qui chantait fort bien, et qui vint à la cour du temps du cardinal de Richelieu. « Mon Dieu, mademoiselle, disait-elle à mademoiselle de Senneterre, que cet *incommode* chante bien! » Depuis on appela ainsi tous les châtrés de ces comédies en musique que le cardinal Mazarin faisait jouer. « L'*incommode* dont il s'agit était Bertoldo (dit Bertod) de la chapelle de Louis XIII. La cour adopta cette expression précieuse et s'empressa de l'appliquer à Piccini, Melone, Melani, etc., que les opéras italiens amenèrent à Paris. Bertaut, frère de Mme de Motteville, ne manquait pas d'esprit, mais il était ennuyeux et plein de vanité. Pour le distinguer de son homonyme, on disait : Bertaut l'*incommode*, et Bertod l'*incommode*. »

Voltaire faisait observer que, de son temps, il n'y avait plus en Europe que le Grand Turc et le pape qui se livraient à la fabrication des eunuques. Cette remarque, qui fait allusion aux gardiens du sérail et aux chanteurs de la chapelle Sixtine, nous remet en mémoire une mystification qui eut un certain retentissement au xviii^e siècle. Parini, littérateur italien, rédigeait la *Gazette de Milan*, lorsqu'il s'avisa de jouer un tour sanglant au pape, « fabricant d'eunuques. » Un jour il imprima, sous la rubrique de Rome, la note suivante : « Le saint-père Ganganeli, pour bannir à jamais le crime de la castration, malheureusement trop répandu en Italie, ordonne qu'on ne reçoive plus ni dans les églises ni sur les théâtres des Etats romains aucun chanteur qui ait subi cette opération infamante; il engage, en outre, tous les princes chrétiens à promulguer cette même défense dans leurs Etats. » Cette nouvelle supposée fit sensation dans toute l'Europe et valut des félicitations au pape, qui se vit obligé de la démentir. Clément XIV ne tarda pas pourtant à défendre toute préparation au chant ayant pour but de donner une voix artificielle aux jeunes garçons, et permit que les femmes tinssent dans les églises les parties de soprano. Il prescrivit

aux directeurs de théâtres de Rome de faire remplir les rôles de femmes par des femmes, et non par des hommes travestis, comme cela se pratiquait.

L'opération de la castration, au temps où elle était tolérée dans l'Etat romain, était surtout fréquente à Macerata. Elle est maintenant sévèrement défendue. La plupart des grands chanteurs du xviii^e siècle ont été des *castrats*. Nous citerons : Balthazar Ferri, Farinelli, Caffarelli, Gundagni, Senesino, Carestini, Gizziello, Pacchiarotti, Marchesi, Minelli, que les souverains de l'Europe ont accablés d'or et de faveurs, les peuples de couronnes et d'applaudissements. Crescenzini, qui termina sa carrière théâtrale à Paris en 1812, et Velluti, que Rossini produisit dans *Aureliano in Palmira*, en 1814, à Milan, sont les derniers qui aient joui d'une brillante renommée parmi les sopranistes à voix artificielle. Avec Velluti les *castrats* disparurent de la scène en 1829. Ne regrettons pas ces êtres dégradés qui ne pouvaient être ni pères ni époux, et qui par là ne tenant à aucune patrie ne pouvaient avoir les vertus de citoyen. Le président Debrosses, dans ses *Lettres historiques et critiques sur l'Italie* (1738), nous a laissé sur ces sortes de chanteurs des notes curieuses dont on nous permettra d'extraire quelques lignes pour finir : « La plupart des sopranistes deviennent gros et gras comme des chapons, avec des hanches, une croupe, les bras, la gorge et le cou ronds et potelés comme des femmes. Quand on les rencontre dans une assemblée, on est tout surpris d'entendre sortir de ces colosses une petite voix d'enfant. Il y en a de très-jolis; ils sont faits, avantageux avec les dames, dont ils sont fort courus à cause de leurs talents; ils ont une longueur d'haleine infiniment précieuse, ils ne finissent point. Un de ces demi-virs présenta requête au pape Innocent XI, pour avoir permission de se marier, exposant qu'il était sopraniste imparfait; sur quoi le saint-père mit en marge : *Che si castri meglio*. Il faut s'accoutumer à ces voix artificielles pour les goûter. Le timbre en est aussi clair et perçant que celui des enfants de chœur, et la sonorité beaucoup plus forte. Ces voix ont presque toujours quelque chose de sec, d'aigre, éloigné de la douceur juvénile et moelleuse de l'organe féminin; mais elles sont brillantes, légères, pleines d'éclat, très-fortes et très-étendues. »

Le même écrivain dit ailleurs : « J'ai envie de rire quand je vois mon gros châtré se rouler comme un ballon, pour faire, du haut en bas de sa voix pendant un demi-quart d'heure, sans reprendre haleine, vingt roulements les uns sur les autres. » Toutefois il est juste d'indiquer ici la part que les *castrats* ont eue dans les destinées de la musique moderne, et particulièrement de l'opéra italien. Fixée par la mutilation à la partie de l'échelle musicale qui appartient aux femmes, la voix des *castrats* se divisait en deux espèces : en voix de soprano et en voix de contralto. Dans un genre comme dans l'autre, ces voix factices étaient soumises à toutes les modifications de timbre, de sonorité et d'égalité qui peuvent caractériser l'organe naturel de chaque sexe. Il y en avait de belles, de fortes, d'étendues et de flexibles, de sourdes, de faibles et de rudes. L'opération ne produisait pas toujours l'effet désiré; il arrivait très-souvent que le sacrifice s'accomplissait sans assurer à la pauvre victime aucune compensation. Lorsque l'opération avait réussi, l'enfant entraînait dans l'un des nombreux conservatoires que l'Italie possédait à cette époque, ou bien il se mettait sous la direction d'un maître particulier, qui se chargeait de toute son éducation musicale. Après huit et dix ans d'études constantes et minutieuses, le jeune artiste s'essayait sur la première scène venue, et se préparait à conquérir une renommée que lui disputaient de nombreux compétiteurs. Une fois devenu célèbre en Italie, il était recherché dans toutes les cours de l'Europe. Partout il était accueilli avec enthousiasme, comblé de faveurs et de richesses par les femmes, les grands seigneurs et les rois. On en a vu même quelques-uns devenir les premiers personnages de l'Etat. On pourrait croire que ces êtres châtés et malheureux devaient être nécessairement des chanteurs froids et maniérés, des comédiens ridicules, aussi monstrueux au moral qu'au physique : on serait dans l'erreur. Non-seulement ils possédaient, pour la plupart, une voix étendue, sonore, éclatante, flexible, qu'ils avaient rompue à toutes les difficultés de la vocalisation; mais, doués souvent d'une belle figure, d'un goût éclairé et d'une méthode savante qu'ils s'étaient formée par douze ou quinze ans de travail, ils parvenaient à exprimer toutes les nuances de la passion, faisaient tressaillir toute une salle et arrachaient des larmes aux hommes les plus froids et les plus graves, tels que Philippe V ou le grand Frédéric. On ne peut se faire une idée des transports d'admiration que souleva Guadagni, par exemple, lorsqu'il chanta pour la première fois, à Vienne, le rôle d'Orphée, que Gluck avait écrit pour lui. Toute la cour impériale, toutes les femmes, Gluck lui-même, pleuraient à chaudes larmes en l'écoulant chanter, avec un style inimitable, l'air sublime de : *Che farò senza Euridice*. N'a-t-on pas vu de nos jours Napoléon ne pouvoir contenir son émotion, lorsque Crescenzini chantait sur le théâtre des Tuileries l'air fameux de *Romeo et Juliette* de Zingarelli : *Ombra adorata aspettami*? Si nous insistons sur cette adoration de la voix hu-

maître, qui se résumait, au XVIII^e siècle, en un fait si monstrueux, c'est qu'il y a dans le rôle rempli alors par les *castrats* l'explication de tout le mouvement musical de cette époque. La musique vocale traversa alors une de ses plus belles périodes, et on comprend aussi que l'art de chanter, devenu en Italie l'objet d'un culte si général, dut atteindre rapidement dans ce pays à sa plus haute perfection : c'est du XVIII^e siècle que datent les meilleures traditions de cet art. Mais que nous importe ? Un musicien abruti peut seul être tenté de sacrifier un intérêt social à une misérable question d'art. Admettons, si l'on veut, que le *castrat* est un instrument parfait ; que la castration, en portant au plus haut point le mérite du chanteur, n'ôte rien, ajoute même aux qualités de l'acteur. Acteurs parfaits, chanteurs hors ligne, ils ne leur manque rien, si ce n'est une chose : ils ne sont plus des hommes, ils ne sont plus même des animaux, car une des facultés les plus essentielles de l'animal est celle de se reproduire. Tout au plus, si l'on n'en veut pas faire de simples serinettes, peut-on les mettre à côté de ces chevaux que l'on a mutilés pour les rendre moins vicieux, ou de ces animaux plus immondes que l'on s'est proposé d'engraisser à l'aide de la même opération.

Et cependant, il est des médecins qui ont proposé de recourir à cette infâme mutilation, comme moyen héroïque de faire disparaître le crétinisme de la surface du globe. Il ne s'agirait de rien moins que de châtrer tous les crétins pour les empêcher de reproduire leur espèce, procédé spartiate s'il en fut. Il est inutile de faire ressortir à quel point une telle mesure, attentatoire à la dignité humaine, serait odieuse ; l'idée de revendiquer pour la société un droit aussi abusif est une des conséquences auxquelles on se trouve entraîné par l'adoption de doctrines empreintes d'un socialisme exagéré, et qui suppriment l'individu devant l'être abstrait qu'on appelle la société. Ou serait la liberté, où serait la dignité de l'espèce humaine, le jour où un nouveau code jugerait de l'opportunité de notre existence ? Ou serait l'humanité, le jour où l'on décréterait la *castration* d'une race pour l'éteindre ? On verrait le lendemain le conquérant vainqueur décréter la *castration* de la nation conquise, car ce serait certainement le plus sûr moyen de n'avoir plus à redouter les rébellions de l'ennemi dompté.

Nous ne nous étendons pas davantage sur ce sujet, renvoyant, pour de plus amples renseignements, aux articles spéciaux que nous consacrons à l'étude des séraïls, des eunuques, de la castration elle-même, en tant qu'opération, etc. ; nous avons seulement à mentionner ici les caractères physiologiques du *castrat*.

Le *castrat* est un être dégradé, au physique comme au moral. S'il a subi l'opération dans sa première jeunesse, les caractères de l'innocence dont il est atteint s'accusent d'une manière plus prononcée. L'âge de la puberté arrive pour lui sans apporter aucun changement à sa physiologie d'enfant ; les signes distinctifs de la virilité n'apparaissent pas. Les organes génitaux externes qui ont subsisté ne prennent aucun développement ; les poils du pubis, du thorax et des aisselles, la barbe même, font défaut ; le larynx reste petit, et la voix ne prend pas ce timbre particulier auquel on reconnaît une voix mâle. Là ne se borne pas l'énumération des particularités distinctives du *castrat*. Chez lui, tout indique un arrêt de développement : le cerveau, organe dans lequel les phrénologistes placent l'instinct de la reproduction, ne se développe pas comparativement aux autres parties du corps ; la peau reste blanche et lisse, comme chez l'enfant ; les chairs sont molles, emplies, flasques et chargées de tissu cellulaire graisseux ; les formes mêmes se rapprochent de celles de la femme ; les cuisses du *castrat* sont grosses, ses jambes sont gonflées, et tout l'ensemble de cet être indécis révèle l'idée d'un grand enfant aux formes efféminées. Le caractère et les instincts subissent aussi des modifications profondes ; ils n'ont plus rien de viril. Le *castrat* n'est pas seulement privé du pouvoir générateur, il n'éprouve plus ni le désir ni le besoin des rapprochements sexuels ; ses goûts efféminés l'invitent à une perpétuelle indolence. L'esprit du *castrat* est étroit, son cœur est sec. Il n'éprouve aucun des sentiments qui font l'honneur et la gloire de l'humanité ; cependant il s'attache aux enfants, et les phrénologistes disent que l'organe de la philogéniture se développe chez eux comme chez la femme. Le fait de l'impuissance morale et intellectuelle des *castrats* est constant, malgré les exceptions qu'il convient de signaler. L'histoire, en effet, a conservé les noms de quelques *castrats* célèbres, parmi lesquels nous citerons : Favorinus, le philosophe et l'ami de Plutarque ; Aristonicus, général d'un des Ptolémées d'Égypte ; Narsès, chambellan de Justinien I^{er}, qui commanda en chef et battit les Goths à Nocera ; Kafour, qui gouverna l'Égypte pendant vingt-deux ans ; Abailard, qui, après avoir été mutilé, composa des écrits immortels ; Haly, grand vizir de Soliman II ; Hassan-Aga, renégat italien, mutilé par les infidèles, qui défendit Alger contre Charles-Quint ; Sarou-Taki-Khan, qui, étant soldat, fut châtré pour avoir commis une action honteuse et devint plus tard premier ministre du schah de Perse ; Mohamet-Khan, qui fut pris avec son père par Kerym, fut

mutilé, s'évada, reconquit les provinces que son père avait possédées et mourut schah de Perse en 1792. Le docteur Petit signale, comme méritant d'être cité, le gouverneur d'Adoue, capitale du Tigré. « Cet homme, mutilé par vengeance, n'en continua pas moins, dit-il, d'être un des plus braves soldats à la guerre, un des plus intelligents et des plus sages au conseil, et de remplir les fonctions de sa place sans faiblesse et sans rien qui indique, au physique ou au moral, une transformation aussi grave dans son économie. » A ces noms, il faut ajouter celui d'Origène que nous avons déjà cité. Mais, sauf ce petit nombre d'eunuques occupant une belle place dans l'histoire et que nous venons de rappeler, la plupart de ceux que des rois, pour prix de criminelles complaisances, ont élevés au pouvoir, Sporos sous Néron, Photin sous Ptolémée, Farinelli sous Ferdinand III, ne l'ont exercé que pour la honte et le malheur des nations.

CASTRATION s. f. (ka-s-tra-si-on — du lat. *castrare*, châtrer). Ablation ou oblitération d'un organe essentiel à la génération : La castration est qualifiée crime par le code pénal. Le courage du bétail n'est qu'une pétulance inutile pour lui-même, incommode pour les autres, et qu'on détruit par la castration. (Buff.) On destine ordinairement à la castration les poulets provenant de belle race. (Roques.) Les résultats de la castration prouvent la relation du cerveau avec les organes génitaux. (T. Thoré.) L'influence de la castration pour l'engraissement des animaux est un enseignement pour l'espèce humaine. (Maquiel.) La castration même a été employée sur l'homme, comme sur les chevaux et les bœufs, avec succès. (Proudh.)

— Par ext. Suppression des actes qui tendent à la propagation de l'espèce humaine : *Claustration*, *CASTRATION*.

— Fig. Action d'expurger, suppression de ce qui pourrait offenser la religion, la morale ou la pudeur : *Le saint zèle de la castration des livres n'est point dans les habitudes des philosophes*. (H. Heine.)

— Chir. Ablation des testicules. « *CASTRATION complète*, Ablation des deux testicules. « *CASTRATION incomplète*, Ablation d'un seul testicule.

— Agric. Opération qui consiste à empêcher la fécondation d'une plante, ce qui se fait ordinairement en supprimant les organes mâles ou femelles, avant la fécondation. Elle peut aussi se produire par des causes accidentelles.

— Encycl. Hist. Dès l'aube haute antiquité, on trouve la castration infligée comme châtement aux adultes et à ceux qui se rendaient coupables de violence. Il en était ainsi en Égypte et à Rome, pendant les premiers siècles de la république. Dans le monde moderne, cette peine fut longtemps en usage chez les Espagnols et chez les Polonais. Lors même que les lois se taisaient ou étaient impuissantes, les particuliers se faisaient eux-mêmes cette justice, qui consiste à punir par où l'on a péché. Les adultes châtrés par les maris qu'ils avaient déshonorés furent plus nombreux que ceux qui le furent par sentence des magistrats. Les poètes anciens, Plaute, Térence, font sans cesse allusion à des vengeances de ce genre, et les *Malheurs d'un amant heureux* ne datent pas d'aujourd'hui. En tout endroit, ces écrivains félicitent un amant surpris par le mari d'avoir pu s'échapper sain et sauf et revenir tout entier. On connaît l'épigramme suivante de Martial, qui prouve que cette sorte de vengeance était assez usitée sur les bords du Tibre :

« Qui t'a conseillé de couper le nez à l'amant de ta femme ? Ce n'est point par là, mari, qu'il s'est rendu coupable envers toi. Insensé, qu'as-tu fait ? Ta femme n'y a rien perdu ! »

Ce genre de vengeance est d'ailleurs un peu de toutes les époques, et l'histoire d'Abailard est dans toutes les mémoires. Quand ce châtement n'était pas ordonné par une législation barbare, il était par des despotes cruels et insensés, ou par des vainqueurs sans pitié. Chez certaines tribus de sauvages, l'usage est encore de châtrer les prisonniers de guerre. Cette odieuse coutume, empruntée à l'Orient, exista aussi durant le moyen âge. Le passage suivant, cité par Bayle, en est une preuve, et ce n'est pas la seule que fournisse l'histoire de cette époque : « Les Grecs faisaient la guerre au duc de Bénévent et le malmenaient assez. Thedald, marquis de Spolète, son allié, étant venu à son secours et ayant fait quelques prisonniers, ordonna qu'on leur coupât les parties qui font les hommes, et les renvoya en cet état au général grec, avec ordre de lui dire qu'il l'avait fait pour obliger l'empereur, qu'il savait aimer beaucoup les eunuques, et qu'il tâcherait de lui en faire bientôt un plus grand nombre. Le marquis se préparait à tenir parole, lorsqu'un jour une femme, dont ses gens avaient pris le mari, vint, tout éplorée, demander à lui parler. Le marquis lui ayant demandé le sujet de sa douleur : « Seigneur, répondit-elle, je m'étonne qu'un héros comme vous s'amuse à faire la guerre aux femmes, lorsque les hommes sont hors d'état de lui résister. » Thedald ayant répliqué que, depuis les Amazones, il n'avait pas ouï dire qu'on eût fait la guerre aux femmes : « Seigneur, répondit-elle,

peut-on nous faire une guerre plus cruelle que de priver nos maris de ce qui nous donne de la santé, du plaisir, des enfants ? » Quand vous en faites des eunuques, ce n'est pas eux, c'est nous que vous mutiliez. Vous avez enlevé ces jours passés notre bétail et notre bagage, sans que je m'en sois plainte ; mais la perte du bien que vous ôtez à plusieurs de nos compagnes étant irréparable, je n'ai pu m'empêcher de venir solliciter la pitié du vainqueur. » La naïveté de cette femme plut si fort au marquis qu'il lui rendit son mari et tout ce qu'on lui avait pris. Comme elle s'en retournait, Thedald lui fit demander ce qu'elle voulait qu'on fit à son mari, en cas qu'on le trouvât encore en armes. Il a des yeux, dit-elle, un nez, des mains, des pieds, c'est là ce que vous pouvez lui ôter, s'il le mérite ; mais laissez-lui, s'il vous plaît, ce qui m'appartient. »

Un fanatisme aveugle poussa certains individus à voir dans la castration une chose agréable au ciel et à se faire eux-mêmes cette opération. Dans l'antiquité, pour être galle, c'est-à-dire prêtre de Cybèle, il fallait se faire eunuque de ses propres mains. « A la fête de la déesse, dit Lucien, se rendent un grand nombre de gens, tant de la Syrie que des régions voisines. Au jour assigné, cette multitude accourt au temple ; quantité de galles s'y trouvent, et y célèbrent leurs mystères ; ils se taillaient les coudes et se donnaient mutuellement des coups de fouet sur le dos. La troupe qui les environne joue de la flûte et du tympanon ; d'autres, saisis d'une sorte d'enthousiasme, chantent des chansons qu'ils composent sur-le-champ. C'est dans ce jour-là qu'on orne des galles. Le son des flûtes inspire à plusieurs des assistants une espèce de fureur ; alors le jeune homme qui doit être initié quitte ses vêtements, et, poussant de grands cris, vient au milieu de la troupe, où il tire une épée et se fait eunuque lui-même. Il court ensuite par la ville, portant entre les mains les marques de sa mutilation, et les jette dans une maison, où il prend l'habit de femme. » C'était en souvenir d'Atys que les prêtres de Cybèle se mutilaient ainsi. Quelques historiens prétendent que l'empereur Héliogabale se soumit à cette coutume pour arriver à la dignité d'archigalle. Le christianisme lui-même n'a pas été exempt de ces erreurs. On a vu des hommes se châtrer eux-mêmes, pour approcher davantage de la perfection chrétienne et pour obéir à ce précepte de l'Évangile, qui dit : « Si votre œil vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous. » Origène et Léonce d'Antioche sont les plus célèbres, et une foule de moines ont suivi leur exemple. On vit même une troupe d'hérétiques, appelés *valériens*, parcourir le monde un couteau à la main, et, animés d'un fanatisme aveugle, faire des eunuques de tous les enfants qu'ils rencontraient. Enfin, quelquefois (qui le croirait ?) un amour trahi, une déception, ont poussé certains hommes à se couvrir de la honte de la castration. Telle est l'aventure de l'avocat Jobart, que Grimm rapporte ainsi dans sa *Correspondance*. « Il y a des âmes délicates dans tous les ordres. Un avocat, M. Jobart, ayant su que ses confrères, du moins en grande partie, avaient résolu de reprendre leurs fonctions auprès du nouveau parlement, crut devoir faire comme les autres. Le soir il va souper, selon son usage, avec sa maîtresse, qui le chasse honteusement, en lui reprochant sa faiblesse. Il rentre chez lui sans souper, et, n'écoulant que son désespoir, il se fait à lui-même le plus heureusement du monde l'opération qu'on subit pour la conservation de la voix. Après quoi il envoie à ses confrères rentrés le quatrains suivant :

Je ne vous suis plus rien, orgueilleux avocats,
Je renonce à votre ordre et quitte la partie.
J'en ai perdu le droit, et perdu pour la vie.
Rentrez si vous voulez, je ne rentrerai pas.

Le fait est véritable. Cette héroïne est courte ; mais elle va au fait et emporte la pièce. »

Mais c'est surtout chez les Orientaux que la castration est répandue d'une façon déplorable. Dès que la jalousie se fut avisée de créer des eunuques pour la garde de ses séraïls, le nombre s'en multiplia, et les palais des despotes de l'Asie en furent remplis. Bien plus, dans ces pays, comme plus tard en Italie, on fit en grand le commerce des *castrats*. Tavernier rapporte que le roi de Boutan fait faire tous les ans vingt mille eunuques, pour les envoyer vendre dans les foires du voisinage. Des voyageurs racontent que, dans certains pays, les souverains font châtrer un certain nombre de leurs sujets pour les engraisser et les dévorer ensuite, de la même manière que nous engraissons les chapons. Sous un gouvernement comme celui des Turcs, la faveur et la confiance du souverain devaient surtout appartenir à celui qui ne pouvait exciter sa jalousie ; aussi plus d'un courtisan dut-il imiter ce que l'histoire nous rapporte du prudent Combahus.

Ce Combahus devait accompagner dans un pèlerinage Stratonie, reine de Syrie, renommée pour sa beauté. Craignant de succomber, soit aux tentations de la chair, soit aux imputations de la calomnie, avant de partir il se mutila lui-même, et remit au roi les preuves de sa justification future enfermées dans une boîte. Ce qu'il avait prévu ne manqua pas d'arriver ; à son retour, il fut accusé d'avoir séduit la reine. Pour confondre ses accusa-

teurs, il n'eut qu'à prier le roi d'ouvrir la boîte qu'il lui avait remise avant son départ.

Toutes les législations se sont prononcées énergiquement contre la castration. La jurisprudence romaine défendait aux eunuques de se marier et d'adopter ; elle punissait comme assassin celui qui mutilait un homme. Le concile de Nicée condamna le système d'Origène ; Léonce d'Antioche fut déposé, et on fit des lois canoniques pour interdire aux eunuques le ministère divin. C'était un souvenir de la loi de Moïse, qui disait dans le *Deutéronome* : *Non intrabit eunuchus, attritis vel amputatis testibus, ecclesiam Domini*. C'est en vertu de ce précepte que, pendant longtemps, le jour de l'intronisation d'un pape, deux cardinaux s'assuraient qu'il n'était point eunuque. D'autres ont vu dans cet usage le désir d'empêcher l'introduction d'une nouvelle papesse Jeanne. La castration s'est pratiquée également sur les femmes. En Perse et dans l'Inde, la femme coupable d'adultère subissait l'opération de la castration avant de recevoir la mort.

— Chir. On doit distinguer en premier lieu la castration chez l'homme, opération qui n'intéresse que les parties génitales externes, de la castration chez la femme, qui implique l'idée d'une opération sur les parties génitales internes. Quant à cette dernière, d'ailleurs, quoiqu'elle ait pu être pratiquée autrefois sous la dénomination de *castration*, les modernes lui réservent le nom d'*ovariotomie*, et nous ne nous occuperons ici que de la castration chez l'homme. V. OVARIOTOMIE.

La castration chez l'homme est de plusieurs espèces. Elle est complète lorsqu'il y a destruction, avulsion ou atrophie des glandes testiculaires ; elle a alors pour conséquence inévitable l'impuissance, c'est-à-dire l'aptitude à exercer les fonctions génératrices : c'est la castration proprement dite. La castration est incomplète lorsque, à la suite d'une opération, quelques canaux séminifères ont subsisté, ou lorsqu'un seul des deux testicules a été enlevé. Dans la castration incomplète, les fonctions génératrices sont conservées, et les eunuques qui n'avaient subi que cette insuffisante opération étaient peu propres à l'usage auquel on les destinait. Enfin, on a appelé *castration accidentelle* (faute, sans doute, d'une meilleure expression) une castration compliquée d'une résection complète de toutes les parties génitales externes : testicules, bourses testiculaires et pénis. On faisait et on fait encore subir cette horrible mutilation à quelques eunuques, qui sont, en conséquence, privés non-seulement de leurs facultés génératrices, mais même du pouvoir d'accomplir un simulacre de l'acte générateur ; ces eunuques sont recherchés dans quelques séraïls orientaux.

La castration complète était autrefois une pratique acceptée dans les mœurs ; l'antiquité et le moyen âge toléraient ces infâmes mutilations que l'ignorance, la superstition, le despotisme jaloux des Orientaux et la cupidité entretenaient. La castration complète ne saurait être pratiquée que dans des circonstances très-exceptionnelles. Elle peut avoir lieu accidentellement, à la suite d'une plaie d'arme à feu, ayant emporté d'un coup les parties génitales externes. On pourra encore rencontrer cette horrible mutilation chez quelques malheureux insensés qui se la sont infligée à eux-mêmes ; enfin, on en a vu d'autres cas chez des individus victimes de quelque horrible vengeance, comme le fut, en son temps, le malheureux Abailard. Comme opération chirurgicale, la castration incomplète ne saurait être reprochée au même titre. Elle ne prive pas l'homme des attributs de la virilité, et ne porte pas ordinairement entrave à l'accomplissement des fonctions génératrices ; cependant les chirurgiens modernes s'appliquent encore à faire disparaître les abus dont cette opération était l'objet. Jusqu'au temps d'Ambroise Paré, on croyait que la castration était le seul moyen de guérir radicalement la hernie étranglée ; on pratiquait même cette opération pour guérir la lèpre, l'éléphantiasis, la goutte et diverses maladies de peau ; on castrait jusqu'aux enfants, pour prévenir les hernies ; on castrait pour guérir certaines formes de folie, et, dans ces cas, la castration était complète. Cette pratique barbare n'était même pas réservée aux chirurgiens de profession ; les empiriques et les charlatans en avaient presque le monopole, et Dionis, cité par M. Chereau, rapporte qu'un de ces opérateurs nourrissait un énorme chien des testicules qu'il enlevait. Ce déplorable état de choses dura jusqu'en 1776, époque à laquelle la Société de chirurgie crut devoir appeler sur cet objet l'attention du gouvernement ; l'opération de la castration fut, dès lors, réservée aux chirurgiens, et les abus disparurent. La castration, qui ne s'opère d'ailleurs que d'un seul côté, est aujourd'hui une opération méthodique, efficace et peu dangereuse en elle-même ; cependant on ne la pratique que toutes les fois que le testicule ou ses annexes sont le siège d'une affection organique, dont les progrès inévitables menacent l'existence. Ces affections organiques sont presque toutes connues sous le nom générique de *sarcocèle*, d'où vient que l'on désigne souvent la castration sous le nom d'opération du *sarcocèle*. L'opération ne présente pas de difficultés particulières dans la plupart des cas ; et cependant les chirurgiens ont, à l'infini, varié

les procédés opératoires. Celse, Paul d'Egine et les plus anciens chirurgiens procédaient de la manière suivante : après avoir mis à nu la tumeur à enlever, à l'aide d'une vaste incision du haut en bas du scrotum, ils énucléaient et disséquaient le sarcocele ainsi que la partie inférieure du cordon testiculaire ; puis ils liaient en masse tous les éléments du cordon, et enlevaient la tumeur. La crainte d'accidents nerveux, dus à l'étranglement du canal spermatique et des filets nerveux qui l'entourent, engagea les chirurgiens à modifier ce procédé opératoire. Ambroise Paré traversait le cordon d'un fil double et faisait deux ligatures ; Dupuytren, Delpech et Roux liaient séparément tous les vaisseaux, à l'exception du canal déférent ; J.-L. Petit, Ledran et Pouteau ne liaient pas du tout. La castration chirurgicale, toujours incomplète, c'est-à-dire n'intéressant qu'un seul testicule, n'a point de retentissement sur l'organisme, et ne comporte pas les conséquences affligeantes de la castration complète, hors le cas, extrêmement rare, où l'individu opéré d'un testicule aurait déjà perdu l'autre.

Quant à l'opération que subissaient autrefois les enfants dont on voulait faire des castrats, Paul d'Egine rapporte que les enfants étaient placés dans un bassin d'eau chaude, et que, quand les parties s'étaient relâchées dans ce bain, on pressait sous les doigts les testicules jusqu'à ce qu'ils fussent anéantis et qu'on ne les sentit plus par le toucher.

— Méd. légale. La castration a pris rang parmi les crimes spéciaux. Cette mutilation constitue à la fois une blessure grave, pouvant entraîner la mort, et le plus cruel des outrages que l'on puisse infliger à sa victime. Elle suppose surtout une préméditation arrêtée, et un ensemble de précautions prises à l'avance dans le but d'assurer la vengeance ; tel fut le crime dont Abailard fut victime, et qui s'est bien souvent reproduit depuis cette époque éloignée. La loi présente, à l'égard de la castration, des dispositions spéciales que le médecin légiste doit connaître. Elle définit d'abord castration toute mutilation, de quelque nature qu'elle soit, qui a pour résultat d'entraver la fécondité ; elle punit des travaux forcés à perpétuité tout crime de cette nature, ou toute tentative dans ce sens. A l'inverse des autres blessures, la pénalité encourue est la même, quel que soit le nombre de jours d'incapacité de travail ; mais si la castration entraîne la mort dans les quarante jours qui suivent la mutilation, la loi prononce la peine de mort. Cependant, le crime de castration rentre dans la catégorie des blessures ou des meurtres excusables, chaque fois qu'elle a été accomplie sans préméditation, pour repousser ou pour venger un outrage violent à la pudeur commis sur soi-même ou sur des tiers ; ce même crime peut aussi être assimilé aux autres blessures, toutes les fois qu'il s'est accompli sans intention formelle.

Le rôle du médecin légiste se bornera donc à constater la nature et l'intensité des blessures ; à déterminer jusqu'à quel point elles sont capables d'entraver l'acte de la fécondation ; en un mot, à préciser s'il y a crime de castration et quelles en sont les conséquences probables.

— Art vétér. I. EFFETS DE LA CASTRATION SUR LES ANIMAUX. La castration des animaux est une opération qui a pour but de les priver de leurs facultés génératrices. Le plus souvent, la castration est une opération de convenance, car par elle on se propose d'imprimer à l'organisme des animaux sur lesquels on la pratique des modifications profondes qui l'approprient davantage aux exigences de la domesticité. Elle est de nécessité quand on la pratique dans un but thérapeutique. On châtré les animaux dans différents buts : tantôt pour les rendre plus dociles, tantôt pour activer leur engraissement, d'autres fois enfin pour enlever à la chair de certains mâles une saveur particulière et désagréable, ou pour la rendre plus tendre et plus délicate. En effet, à l'égard du caractère, l'influence de la castration est incontestable. Le cheval dépourvu de ses instincts générateurs est plus complètement soumis à la volonté et à l'action de l'homme, et peut être utilisé sans inconvénient de conserve avec les juments. Le mâle de l'espèce bovine accepte avec soumission, lorsqu'il est châtré, toutes les charges que lui impose la domesticité. Le bœuf, souvent agresseur et dangereux par ses attaques, châtré, se transforme en mouton, le plus inoffensif de tous les animaux. Le verrat, qui se rapproche tant du sauvage sanglier, devient complètement domestique après avoir subi l'opération de la castration. Le chat privé de ses organes générateurs est complètement transformé ; il perd ses instincts belliqueux, son caractère s'amoitit, et il ne semble plus vivre que pour manger et dormir. Le coq chaponné devient timide comme la poule, dont il a tous les instincts, puisqu'il est facile de le transformer en couveuse ; après l'éclosion de ses petits, il remplit auprès d'eux le rôle de leur mère. La castration modifie les formes générales des individus. Lorsqu'elle est pratiquée sur un jeune animal, la tête s'allège, les membres deviennent plus fins, le corps demeure plus svelte dans ses proportions générales ; les animaux mâles tendent enfin à se rapprocher des femelles de leur espèce par les formes et les attributs. Ainsi

le cheval hongre a les formes de la jument, le hennissement moins accentué que celui du cheval entier, la physionomie plus douce et moins expressive, l'encolure moins volumineuse, crinière moins touffue et plus soyeuse. La voix du bœuf n'a pas le timbre sonore et retentissant de celle du taureau ; ses cornes sont longues et recourbées comme celles de la femelle, et il a perdu cette expression caractéristique d'énergie un peu sauvage qui appartient au mâle, son ossature est moins puissante et moins volumineuse, son poitrail est plus étroit ; tout enfin indique l'influence profonde que la castration a exercée sur son organisme. Les appendices frontaux, désormais inutiles chez le mouton, ne se développent pas, mais sa laine devient plus longue et plus soyeuse. Les défenses avortent chez le jeune porc châtré de bonne heure. La crête du coq chaponné se fêtrite et se décolore, et les éperons avortent ou du moins s'arrêtent dans leur développement. La castration change la direction des forces nutritives dans les animaux. Lorsque l'animal a subi la castration, il ne vit plus que comme individu, et non plus comme membre de l'espèce, car tous les matériaux qu'il absorbe ne doivent plus servir qu'à sa propre conservation, et ces matériaux se trouvant presque toujours en plus grande quantité que ne l'exigent les activités réduites d'un organisme éteint dans son sexe, il arrive que ce surcroît de substances alibiles s'accumule en quantité dans les tissus, et qu'ainsi les chairs acquièrent une saveur bien supérieure à celle des animaux conservés entiers, en même temps qu'elles perdent cette saveur particulière que leur communique toujours la présence des organes testiculaires. En dehors des considérations que nous venons de passer en revue, le but de la castration est de remédier à des maladies propres au testicule ou à ses annexes. Ainsi on la pratique dans les cas d'orchite ou d'épididymite morveuse, de sarcocele, de cancer, d'abcès, d'hydrocele, de hernie inguinale, etc.

Quelle que soit l'espèce à laquelle les animaux appartiennent, il est moins dangereux de les châtrer dans le jeune âge que lorsqu'ils sont vieux ou seulement adultes. Les saisons les plus favorables pour faire cette opération sont celles pendant lesquelles la température est douce et moins sujette à de brusques variations. De toutes les époques de l'année, le printemps est la saison que l'on doit préférer. Après avoir subi cette opération, les animaux reçoivent des noms particuliers : ainsi le cheval est dit cheval hongre ; le taureau s'appelle bœuf ; le bœuf, mouton ; le verrat, cochon ; le coq, chapon ; la brebis, moutonne ; la poule, poularde. La vache châtrée n'a pas reçu de nom particulier. On ne châtré plus la jument.

— II. CASTRATION DES ANIMAUX MÂLES. 10 Cheval. On châtré le cheval pour le rendre plus docile. On châtré aussi les chevaux qui doivent être employés avec des chevaux hongres ou des juments, ainsi que ceux qu'on destine à la cavalerie. La castration, chez le cheval, dit Renault, doit être pratiquée de deux ans et demi à trois ans et demi. C'est parce qu'en France, et surtout en Normandie, on ne châtré la plupart des chevaux qu'à quatre ou cinq ans, que l'on observe tant d'accidents ou de maladies graves après l'opération. On doit mettre à la diète pendant plusieurs jours le cheval que l'on veut châtrer, quand il est en bonne santé et d'une bonne constitution. Les méthodes de castration conseillées pour le cheval sont : les casseaux ; la ligature totale ou partielle du cordon ; la cauterisation ; le raclement ; la torsion ; l'excision simple ; l'écrasement. Le procédé par les casseaux est le plus généralement adopté, et après lui vient la torsion. La méthode par les casseaux consiste à étreindre le cordon testiculaire, dépourvu d'une partie de ses enveloppes, entre les deux faces étroitement rapprochées de deux demi-cylindres de bois, afin de déterminer la mortification du testicule par l'interception de toute communication entre cet organe et les centres d'où il reçoit les éléments de sa vitalité. Cette opération se pratique de deux manières : à testicules couverts, lorsque l'opérateur se borne à inciser les deux enveloppes les plus extérieures (scrotum et dartos), et qu'il applique les deux branches du casseau sur le cordon recouvert du muscle crémaster ; à testicules découverts, lorsque l'opérateur incise le scrotum, le dartos, le crémaster et la tunique érythroïde. Par ce moyen, le testicule est mis à nu, et les casseaux, placés immédiatement sur le cordon testiculaire, ne compriment entre eux que les vaisseaux et les nerfs testiculaires, le canal déférent et le péritoine qui les lie entre eux. On ne sait pas encore s'il est plus avantageux de châtrer à testicules couverts ou à testicules découverts ; mais nous pouvons dire que chacune de ces méthodes a des avantages et des inconvénients qui se compensent, et qu'elle a parmi les vétérinaires un nombre à peu près égal de partisans. Aussitôt que l'opération est terminée, c'est une bonne précaution de promener l'animal au pas pendant au moins une heure avant de le rentrer à l'écurie. A moins que le cheval ne soit très-affaibli, on est dans l'habitude de lui faire une saignée de six à huit livres, une heure ou deux après l'opération, et de le tenir à la diète pendant les deux ou trois jours qui suivent. La plupart des jeunes chevaux que l'on châtré ne paraissent pas sensiblement affectés de l'opération, après qu'ils sont re-

levés ; seulement, ils sont comme étonnés et inquiets, ce qui se décide par un peu de gêne dans la marche, et des ptiements dans les membres postérieurs. Quelques-uns paraissent éprouver des douleurs, qu'ils manifestent en s'agitant beaucoup et en frappant le sol avec les membres antérieurs, quelquefois en se roulant, comme s'ils étaient affectés de coliques. Ces symptômes se calment au bout de quelques heures sous l'influence d'une saignée, de la promenade et de quelques lavements émoullents. Si ces symptômes persistent, il faut s'assurer si quelques parties des enveloppes, ou une anse de l'intestin, n'auraient pas été pincées par les casseaux, ou bien encore si une hernie inguinale ne se serait pas produite. Ces accidents graves exigeraient des secours prompts et éclairés. On attache au râtelier les chevaux qui cherchent à enlever leurs casseaux avec les dents, ou encore on leur met le collier à chapelet. C'est généralement le troisième jour en été et le quatrième jour en hiver, qu'on retire les casseaux. Alors on observe un commencement de suppuration dans les plaies, et le fourreau est ordinairement le siège d'un engorgement mou et peu considérable. Après l'enlèvement des casseaux, la suppuration augmente, ainsi que l'engorgement du fourreau, qui s'étend jusque sous le ventre, dans certains chevaux. Les soins qu'exigent les parties opérées sont simples : il suffit de nettoyer les bords des plaies avec de l'eau tiède. Si l'animal va bien, on peut le faire travailler légèrement au pas sur un terrain doux, pourvu que ce travail ne dure pas bien longtemps. La guérison s'annonce par la diminution de la suppuration et par sa cessation complète, qui précède de peu la cicatrisation de la plaie.

Dans le procédé par torsion, on détermine la solution de continuité du cordon testiculaire, dépourvu de toutes ses enveloppes, en le tordant sur lui-même, jusqu'à ce que ses fibres, allongées au delà des limites de leur résistance, soient complètement divisées. Les expériences qui ont été faites prouvent que le procédé de castration par torsion bornée donne des résultats excellents, et que, comme moyen pratique, il doit être mis sur la même ligne que les procédés par les casseaux et par le feu.

Bien que, dans le plus grand nombre des cas, la castration ne soit suivie d'aucun accident, quand elle est bien faite et que l'animal est dans des conditions favorables, il arrive quelquefois que certains accidents se déclarent pendant l'opération ou quelques jours après. Ces accidents sont : l'hémorragie, l'amaurose, l'œdème volumineux, les abcès, l'induration du cordon testiculaire ou champignon, les fistules, la gangrène locale ou générale, la hernie, la péritonite et le tétanos. En général, la castration n'entraîne pas de graves dangers pour l'animal qui la subit ; car, ainsi qu'il résulte des statistiques, les pertes qu'elle détermine ne sont guère que de 1 à 2 pour 100. Il arrive cependant quelquefois que la mortalité qui en est la suite peut équivoir à celle que pourrait produire une enzootie des plus meurtrières.

20 Taureau. L'âge auquel il convient de châtrer le taureau varie suivant que l'animal est destiné exclusivement à la boucherie, ou qu'il doit être utilisé d'abord pour le travail. Dans le premier cas, il faut supprimer les testicules dans les deux ou trois premiers mois de la vie, afin que rien ne contre-balance l'activité de la digestion, et que ses produits s'accumulent sans déperdition dans la frame des chairs et du tissu cellulaire. Les animaux châtrés dans ces conditions s'engraissent beaucoup plus vite, et fournissent une viande plus savoureuse et plus nutritive que ceux qui n'ont été châtrés que tardivement. Au contraire, lorsqu'on veut utiliser pendant un certain temps les forces motrices de l'animal, il faut attendre que la présence des testicules ait permis à la masse du squelette de prendre un développement suffisant pour amener le même développement des appareils nerveux et respiratoires, d'où procède la puissance du système locomoteur. Dans ce cas, on ne doit faire l'émasculation qu'entre le dix-huitième et le vingt-quatrième mois. A cet âge, les animaux ont une organisation plus complète, une constitution mieux trempée et une force de résistance plus grande à la fatigue, ce qui compense de beaucoup leur moins grande aptitude à s'engraisser, puisqu'ils doivent d'abord donner des produits comme animaux de travail. Tous les procédés de castration du cheval peuvent être pratiqués sur le taureau. Les plus usités sont : les casseaux pour les animaux adultes, et la torsion pour les jeunes ; le bistournage (v. ce mot), le martelage et la castration à l'aiguille, que quelques expérimentateurs ont cherché à généraliser. Le martelage est une opération qui consiste dans la contusion méthodique du cordon testiculaire. On se propose, en pratiquant cette opération, de déterminer l'atrophie du testicule par la désorganisation de son artère nourricière. Le procédé de castration à l'aiguille est un procédé de ligature sous-cutanée, d'une application facile en raison de la grande longueur et de l'isolement possible du cordon testiculaire. Les procédés traumatiques de castration, reconnus rationnels pour le cheval, le sont également pour le taureau. Cependant on accorde la préférence, pour la castration du taureau, aux procédés non traumatiques, comme le martelage et le bistournage, ou complètement exsangues, comme la con-

striction par les casseaux du sac scrotal tout entier. A nombre égal d'opérés, les accidents consécutifs à la castration sont bien plus rares dans l'espèce bovine que dans l'espèce du cheval, parce que la première est douée d'une force de réparation plus puissante. Toutefois, il est des accidents qui peuvent être les conséquences des procédés spéciaux, que l'on emploie pour châtrer les taureaux. Ces accidents sont : la gangrène du sac scrotal, par l'étreinte de la ligature dans le bistournage, et l'engorgement inflammatoire essentiel ou symptomatique du sac des bourses.

30 Bœuf. On châtré le bœuf dans le but de rendre la chair de l'animal plus tendre, et de lui ôter un mauvais goût qu'elle aurait naturellement, si on le laissait à l'état de bœuf. Elle rend aussi l'animal plus apte à s'engraisser et à se couvrir d'un linaige fin et abondant ; enfin elle fait qu'il est plus doux et plus facile à conduire. C'est dans la première quinzaine de leur vie, dans le premier mois au plus, qu'il convient de châtrer les agneaux, car cette opération a d'autant plus de chances de réussite que le bœuf est plus jeune. Les procédés de castration les plus généralement usités pour les agneaux sont : l'arrachement simple, ou la torsion combinée avec l'arrachement, ou l'excision nette. Pour les bœufs, on emploie soit le bistournage, soit un procédé spécial désigné sous le nom de *foinlage* ou *billonnage*. La méthode par arrachement consiste, après avoir donné au cordon testiculaire quelques tours sur lui-même pour le rassembler en un faisceau plus compacte et diminuer la résistance des couches les plus superficielles, à le rompre dans sa continuité en exerçant une traction violente sur ses fibres, dans le sens de la longueur, jusqu'à ce que leur ténacité soit vaincue. La méthode par excision consiste dans la section nette du cordon testiculaire avec le tranchant du bistouri, sans avoir recours à aucun moyen hémostatique. Le bistournage se pratique sur le bœuf d'après les mêmes règles que sur le taureau. Le foinlage ou le billonnage est un procédé spécial de castration, qui consiste à étreindre la totalité du cordon à l'aide d'un lien constrictor appliqué sur le sac des bourses. Ce n'est donc autre chose que la ligature en bloc de tout le sac scrotal.

40 Verrat. On châtré le verrat pour le rendre plus apte à l'engraissement, et pour en tirer ainsi un produit aussi grand que possible comme animal alimentaire. On pratique cette opération sur les verrats à l'âge de six semaines ou de deux mois ; mais, d'après Viborg, quand on les châtré à l'âge de six mois, le lard est plus ferme et plus consistant. Les procédés employés pour la castration du verrat sont l'excision simple et la torsion avec les mains, ou mieux avec les pinces. Quand le verrat est plus âgé, on emploie quelquefois la ligature du cordon.

50 Chat. Une fois privé de ses organes générateurs, le chat devient paresseux et sédentaire, vit dans une sorte de torpeur continuelle, perd ses instincts belliqueux, prend plus de développement, et se revêt d'une fourrure plus touffue et plus soyeuse. En même temps, ses matières excrémentielles ne sont plus aussi fortement odorantes, ses urines surtout se dépouillent de cette odeur repoussante, qui rend le chat entier si incommode pour les habitants. La castration est convenable pour le chat que l'on ne conserve que comme animal d'agrément, mais elle serait nuisible à celui dont on utilise les instincts pour la destruction des souris et des rats. On la pratique par excision ou par torsion.

60 Chien. Le chien est émasculé par excision, par torsion ou par ligature. Cette opération est très-rarement pratiquée sur cet animal, qu'elle destitue de ses qualités les plus précieuses. Le chien châtré devient nonchalant, obèse, et perd ses aptitudes soit pour la chasse, soit pour la garde.

70 Lapin mâle. Le lapin châtré se revêt d'une fourrure plus touffue, prend plus de développement, profite mieux de la nourriture qu'il consomme, et sa chair devient plus tendre, en même temps qu'elle perd cette senteur forte et désagréable dont elle est imprégnée, surtout à l'époque du rut. Il faut avoir la précaution de mettre les lapins châtrés à l'abri des lapins entiers, qui ne manqueraient pas de les maltraiter. On châtré le lapin à l'âge de trois à quatre mois, par le procédé d'excision simple avec des ciseaux. Il faut éviter d'exercer la moindre traction sur le cordon testiculaire, parce que, chez les lapins, l'anneau inguinal, toujours très-dilaté, donne facilement passage à l'intestin.

— III. CASTRATION DES ANIMAUX FEMELLES. 10 Jument. La castration de la jument fut autrefois assez répandue pour qu'un arrêt du conseil d'Etat du roi l'ait interdite, sans doute à cause des pertes qu'elle occasionnait ; aujourd'hui, elle est complètement inusitée. Elle serait utile cependant chez les juments qui sont tellement exaltées par l'excitation génésiaque, qu'elles en sont hargneuses, méchantes, ce qui en rend l'utilisation difficile et dangereuse. Le procédé employé pour la castration de la jument est le même que celui que nous allons indiquer pour la vache.

20 Vache. M. Win, propriétaire de l'Amérique du Nord, a le premier rapporté avoir châtré des vaches et leur avoir conservé ainsi pendant plusieurs années et sans interruption la quantité de lait qu'elles donnaient au mo-

ment où l'opération a été faite. Les avantages de la castration des vaches, relativement à la production agricole et alimentaire, doivent être envisagés sous le double point de vue de la production du lait et de la production de la viande. En effet, la sécrétion lactée chez les vaches châtrées se maintient au même titre de rendement que dans les premiers temps du vêlage, suivant les qualités lactifères de la vache et la quantité et la nature des aliments qu'on lui distribue, pendant dix-huit mois et plus. Cette sécrétion lactée ne décroît que quand la formation de la graisse vient à prédominer sur celle du lait. De plus, le lait des vaches châtrées est plus nutritif que le lait des vaches ordinaires; il contient plus de crème, plus de caséum, plus de sucre de lait, ainsi que le prouvent des analyses faites à Reims par des chimistes habiles, et à Grignon par des professeurs de l'Ecole impériale d'agriculture. Le rôle de la castration dans l'engraissement et dans la production de la viande est immense pour la femelle comme pour le mâle. Sans elle, il n'y a pas de bon engraissement; sans elle, ni de bonne viande pour le producteur, ni de bonne viande pour le consommateur. Mais un des plus grands avantages de la castration des vaches, c'est d'être un moyen prompt et sûr de prévenir et de guérir la nymphomanie, maladie redoutable, contre laquelle tous les moyens thérapeutiques viennent échouer. Le nombre des vaches nymphomanes, taurellières ou hystériques, est considérable; on en rencontre dans les étables des villes, dans celles des campagnes, dans les herbages et jusque chez les éleveurs. La castration faite à temps sur ces bêtes prévient ce danger, fait augmenter souvent leur lait, et en fait tout au moins d'assez bonnes bêtes à l'engrais. Les vaches châtrées ont une viande charnue, tendre et succulente, tandis que celle des vaches usées par l'âge et par des vêlages réitérés est coriace, sèche et peu succulente. Mais, pour que la castration produise ce résultat, il faut qu'elle soit pratiquée avant que les muscles soient durcis et atrophiés par la vieillesse; car alors, si la vache s'engraisse, ce n'est que le tissu cellulaire environnant les chairs qui s'imbibe de graisse, celles-ci restant dures et sèches. Les vaches que l'on veut châtrer doivent être en bonne santé; n'être ni en état de gestation ni en rut. En outre, elles n'auront ni mangé ni bu depuis la veille, et le pis sera préalablement vidé par la traite. Les procédés de castration de la vache sont au nombre de deux : le plus ancien consiste dans l'incision des parois abdominales, du côté gauche ou du côté droit, dans la recherche des ovaires au moyen de la main introduite dans le ventre par cette incision, et dans leur extirpation par ratissage ou torsion. L'opération terminée, on réunit les deux lèvres de la plaie par une suture. L'autre procédé, dit vaginal, consiste à pratiquer une incision au fond du vagin, dans la ligne médiane de la paroi supérieure ou sous-rectale, à trois travers de doigt au-dessus et en arrière de la fleur épanouie. L'opérateur, avec l'index et le médus, va à la recherche des ovaires, qu'il extirpe par torsion. L'opération est immédiatement suivie du rapprochement des lèvres de l'incision. Les soins que réclame la bête opérée sont les suivants : diminution des deux tiers de la nourriture, augmentation à partir du cinquième jour, choix de la nourriture verte de préférence à la nourriture sèche; eau tiède blanchie avec la farine d'orge. Il faut de plus éviter tout refroidissement.

30 *Brebis*. D'après Daubenton et Flandrin, la castration des brebis aurait pour résultat de faciliter l'engraissement, d'augmenter la toison et de rendre la laine plus fine et plus douce. Cette opération, dont les effets ci-dessus sont nés par M. Tessier, ne se pratique plus guère en France aujourd'hui. On châtre les brebis à l'âge de six semaines. La manière d'opérer est la même que pour la truie, avec cette différence que l'opération se pratique par le flanc gauche. Lorsqu'elle est bien faite, les agnelles ne s'en ressentent que le premier jour; elles ont alors les jambes un peu roides et ne têtent pas.

40 *Truies*. On châtre les truies seulement pour en faciliter l'engraissement. L'âge qui convient le mieux pour cette opération est celui de six semaines à deux ou trois mois. La préparation à cette opération consiste en une diète complète de vingt-quatre heures pour les jeunes femelles et de quarante-huit pour les adultes, afin que les intestins soient moins pleins et mettent moins d'obstacles aux manœuvres de l'opération. Cette opération consiste à inciser les parois du flanc droit et à pénétrer avec la main dans le ventre pour y chercher les ovaires, les amener au dehors et les couper, ou, ce qui vaut mieux, les arracher seuls ou avec une partie des cornes de la matrice. Après l'opération, on réunit les lèvres de la plaie par une suture, et on lâche l'animal. Pendant les premiers jours qui suivent, il ne faut distribuer la nourriture qu'avec ménagement, en donnant de préférence un peu de lait acidulé mêlé de son, de farine et de seigle. Il est rare que cette castration, chez les jeunes truies surtout, ait des suites fâcheuses. On remarque quelquefois une tumeur sur l'endroit de l'incision, qui se ramollit bientôt. Il suffit d'en faire la ponction; la matière qu'elle renferme s'échappe, et la plaie ne tarde pas à se cicatrifier.

50 *Chienne*. La castration de la chienne

se pratique dans le but d'apaiser l'orgasme génital, dont les ardeurs la sollicitent à des excursions lointaines pendant lesquelles elle peut subir des morsures d'autant plus redoutables qu'étant souvent inconnues, elles ne se manifestent que par leurs terribles effets. Cette opération a encore l'avantage d'exempter la chienne de ces écoulements séro-sanguinolents qui s'effectuent par la vulve pendant la période des chaleurs, et constituent une véritable infirmité chez les chiennes d'appartement, en raison des souillures dont elles laissent la trace partout où elles se reposent. Cette opération devrait être plus répandue, d'autant plus qu'elle peut être faite avec une très-grande impunité, bien qu'on soit obligé de pratiquer une incision à chaque flanc, pour pouvoir faire l'extirpation de l'un et de l'autre ovaire.

— IV. CASTRATION DES OISEAUX DE BASSE-COUR. Chez ces animaux, comme chez les mammifères, la castration augmente l'aptitude à l'engraissement, rend la chair plus tendre et plus savoureuse. « Un bon coq n'est jamais gras, » dit le proverbe, et l'on peut ajouter que la chair en est toujours ferme et résistante. La castration, en supprimant la source des déperditions séminales, qui sont la cause de sa maigreur caractéristique, en fait un animal neutre, chez lequel l'appétit digestif est désormais le seul. La castration déterminerait les mêmes effets chez les dindons, les canards et les oies; mais elle est chez eux d'une exécution bien plus difficile, en raison de la plus grande longueur de leur corps, qui fait que les organes qu'il faut enlever sont situés à une plus grande profondeur. On pratique la castration sur le coq à l'âge de trois ou quatre mois, époque à laquelle les testicules du jeune animal commencent à prendre du développement. Pour pratiquer cette opération, on fait une incision aux parois du flanc; l'opérateur introduit l'index de la main droite par la plaie du ventre, et avec l'ongle va rompre les adhérences des testicules, qu'il retire ensuite de l'abdomen avec le doigt disposé en crochet. Une fois l'opération achevée, les lèvres de la plaie sont rapprochées par une suture, et au bout de quelques jours, elles sont cicatrisées. Après l'opération, les chapons doivent, pendant quelques jours, être enfermés à part, dans un local clos, où ils soient à l'abri des attaques des coqs de la basse-cour. Pendant une huitaine, on les nourrit avec une pâte de son ou de farine, et de l'eau pure à discrétion.

C'est une erreur de croire que l'on pratique sur les femelles des oiseaux une véritable castration, par la destruction directe de l'organe formateur des œufs, car la plupart du temps, les poules et les autres volatiles femelles que l'on soumet à l'engraissement restent entières. Chez eux, on parvient facilement à amortir l'orgasme génital par l'isolement, en les condamnant à l'immobilité dans des endroits obscurs et chauds, ou on les gorge d'aliments farineux qui favorisent le développement de la graisse. C'est ainsi que se fignonnent les fameuses *poulardes* du Mans, si estimées des gourmets, sans qu'on ait recours à la castration pour leur faire acquiescer l'extrême embonpoint dans lequel le commerce les livre à la consommation. On pourrait, à la rigueur, pratiquer une véritable castration sur les poules, mais cette opération est inutile, car l'expérience démontre qu'on peut facilement éteindre en elles l'orgasme génital et leur faire acquiescer sans opération un très-grand embonpoint.

— V. CASTRATION DES POISSONS. Grâce à la température peu élevée de leur sang et du milieu dans lequel ils vivent, grâce à l'énergie peu développée de leurs sensations, les poissons présentent une vitalité particulière. Leurs organes paraissent jouir d'une indépendance relativement considérable, et se montrent beaucoup moins solidaires que ceux des animaux à sang chaud et d'ordre supérieur. Ces organes ne semblent pas nécessairement tous affectés par l'enlèvement ou la destruction de l'un d'eux. Ces observations rendent compte du peu de danger qu'offre la castration appliquée aux poissons que l'on veut faire engraisser dans des viviers. Jusqu'à présent, il faut le dire, on n'a guère appliqué ce traitement qu'à la carpe, et la facilité de l'opération a permis de conjecturer qu'il en serait de même pour toutes les espèces, et que les résultats d'engraissement seraient analogues. La castration peut et doit être un jour appliquée en grand, comme chez les ruminants domestiques, alors que la pisciculture fluviale et maritime sera suffisamment avancée. Produire le plus de chair possible dans un temps donné, avec une dépense réduite à son minimum, tel est le problème de tous les élevages. Ce problème peut tout aussi bien être appliqué aux grandes espèces de poissons qu'aux autres vertébrés, et sa solution apportera au peuple un supplément précieux de substances animales. Le progrès, cependant, ne pourra se naturaliser chez nous que le jour où, des règlements surannés étant abolis, le domaine de la mer pourra être mis en culture sérieuse et raisonnée; que le jour où l'aménagement des viviers marins sera établi sur un modèle analogue à l'aménagement des forêts, et où la concurrence et l'association, vivifiant ces entreprises merveilleuses, forceront à étudier et à comparer cette vie ichthyologique encore si peu connue.

L'opération de la castration se réduit, chez ces animaux, à la plus grande simplicité : il suffit d'ouvrir lestement l'abdomen du poisson, d'en extraire doucement la laitance ou les ovaires, puis de recoudre proprement la plaie. On remet aussitôt à l'eau l'animal, qui ne semble manifester aucun trouble, ni même éprouver aucune souffrance.

— VI. CASTRATION DES PLANTES. Agric. Lorsqu'on enlève totalement sur une fleur les étamines ou organes mâles, on châtre réellement cette fleur. Si d'ailleurs on a soin de l'isoler parfaitement, de telle sorte que ses organes femelles ne puissent recevoir le pollen ou poussière fécondante d'une fleur de même espèce ou d'espèce très-voisine, la fleur reste stérile, se flétrit de bonne heure et tombe ordinairement tout d'une pièce, sans que ses ovules puissent se transformer en graines. Cette castration a lieu quelquefois par des causes accidentelles; dans certains cas, on cherche à la produire artificiellement. Si, par exemple, on veut obtenir un hybride ou un métis en fécondant les organes femelles d'une fleur A par le pollen d'une autre fleur B, il faut commencer par enlever à la fleur A ses organes mâles. Cette opération demande beaucoup de soins et de précautions; elle est loin de réussir toujours. Il suffit d'un grain de pollen apporté par le vent ou par un insecte pour s'opposer au résultat qu'on désire. La castration est quelquefois incomplète, c'est-à-dire que les ovules reçoivent du pollen, mais en quantité insuffisante; dans ce cas, la graine se forme presque toujours; mais, le plus souvent, si on la met dans le sol, les individus qui en proviennent restent chétifs et rabougrs; ils n'atteignent pas les proportions ordinaires de leur espèce; les feuilles ont une surface bien moindre; les fleurs sont plus petites et produisent moins de graines. Il y a donc moins de vigueur chez les plantes issues de graines faiblement fécondées. En d'autres termes, le développement de l'ovaire et celui de la plante provenant de la graine qu'il produit sont en raison directe de la quantité de matière fécondante. V., comme complément, les articles FÉCONDATION ET HYBRIDATION.

La castration des fruits consiste à enlever adroitement, avec un emporte-pièce ou autrement, les graines qu'il renferme, afin de favoriser par là le développement du péricarpe ou enveloppe charnue du fruit. On l'a essayée avec quelque succès sur certains fruits, tels que les poires et les melons.

CASTRATURE s. f. (ka-stru-tu-re — du lat. *castrare*, châtrer). Antiq. Se dit de l'action et de la manière de vanner les grains chez les anciens.

CASTRE D'AUIGNY (Jean du), littérateur. V. AUVIGNY.

CASTREJON (Antoine), peintre espagnol, né à Madrid en 1625, mort en 1690. Il imita heureusement Murillo; son chef-d'œuvre est *l'Archange saint Michel terrassant le dragon*.

CASTREMONIUM, ville de l'ancienne Italie, dans le Latium, aujourd'hui Castro, dans les États de l'Eglise.

CASTREN (Mathias-Alexandre), célèbre philologue et voyageur finlandais, né à Tervola, dans le gouvernement d'Oleaborg, le 2 décembre 1813, mort à Helsingfors le 7 mai 1882. Ayant perdu son père à l'âge de onze ans, il fut élevé par son oncle, le docteur Mathias Castren, qui lui inspira de bonne heure un ardent amour pour la science. Entré à l'université de Helsingfors en 1830, il se destina d'abord, à l'exemple de son père et de son oncle, à la carrière ecclésiastique; mais, ayant lu un ouvrage de Rask, dans lequel l'illustre philologue danois, traitant de la langue finnoise, fait ressortir la grande utilité qu'il y aurait pour la science à en approfondir les diverses branches et dialectes, Castren s'enflamma d'un zèle soudain pour cette étude et s'y livra désormais exclusivement. Il s'agissait d'une œuvre entièrement nouvelle à créer, car les fondements en étaient jetés à peine, et il fallait aller en chercher les matériaux à travers les régions les plus désolées de la Laponie et de la Finlande, et jusqu'aux confins glacés de la Sibérie. Castren commença par explorer la Laponie, qu'il parcourut dans tous les sens, de 1838 à 1842. Il en rapporta une masse de documents qui servirent comme d'assises premières au grand édifice qu'il préparait. Vers le même temps, le *Kalevala*, poème national des Finnois, ayant été publié, il en donna une traduction suédoise. D'autres travaux sur diverses particularités des langues finnoise, esthonienne et laponne, le firent nommer professeur extraordinaire de langue finnoise et de langues anciennes du Nord à l'université de Helsingfors. Mais les soins du professorat ne devaient pas le retenir longtemps. En 1843, il reprit ses voyages et se dirigea vers la Sibérie. L'Académie des sciences de Saint-Petersbourg, sur la proposition du savant Sjögren, l'avait chargé d'une mission ethnographique et philologique. Il consacra à cette mission près de sept ans. Rien de plus curieux, de plus fantastique, de plus émouvant que le récit qu'il en a laissé. Egaré en quelque sorte au milieu de populations ignorantes et superstitieuses, de localités dépourvues des ressources les plus élémentaires de la vie civilisée, il eut à traverser les épreuves les plus pénibles, à lutter contre mille obstacles. Tantôt on le regardait comme un

meurtrier, un incendiaire, un empoisonneur, et on menaçait de le lapider; tantôt on le prenait pour un espion, et ceux dont il était venu étudier la langue et les origines se liguèrent pour lui refuser toute espèce de renseignements. Castren n'en poursuivait pas moins sa tâche. Dès la première année, il envoya à l'Académie ses *Elementa grammatices Syrianae* (1844). Il posa les bases de sa volumineuse grammaire samôdète, et se familiarisa avec l'idiome des Ostiaks. Franchissant l'Oural, il gagna Obdorsk, parcourut les gouvernements de Tobolsk, de Tomsk, de Jenisejsk et d'Irkutsk, visita une à une les nombreuses peuplades finnoises dispersées sur ces territoires, et s'éleva enfin jusqu'au sommet de l'Altai, c'est-à-dire jusqu'à ces régions où il fixe lui-même le berceau de la race. Jamais exploration scientifique ne fut conduite par un seul homme sur une aussi vaste échelle et avec autant d'intrépidité et de conscience. Castren apprit près de quarante langues et dialectes, qu'il distinguait, analysa et compara. Son but capital était de dissiper les ténèbres qui enveloppaient les langues du nord de l'Europe et de l'Asie, de définir leurs caractères propres et de préciser les rapports qu'elles avaient entre elles. Convaincu, après un travail prolongé et d'immenses recherches, qu'une très-étroite parenté unissait ensemble non-seulement les langues finnoises proprement dites, mais encore les langues samôdète, turque, mongole, tungouse, etc., il lui sembla qu'elles pouvaient toutes se rattacher à une seule grande souche commune, la souche altaïque. Toutefois, le temps lui manqua pour élucider d'une façon définitive ce problème qu'il regardait comme un des principaux, mais aussi des plus ardues et des plus compliqués de la philologie contemporaine. L'ensemble des travaux imprimés ou manuscrits laissés par Castren sur ces questions forme une masse considérable. Nous citerons, outre les deux grammaires déjà mentionnées : *Elementa grammatices Oscheramissæ* (1845); plusieurs dissertations latines, entre autres : *De affinitate declinationum in lingua Finnica, Esthonica et Lapponica; De nominum declinatione in lingua Syriana; De affinis personarum linguarum Alaicarum* (1850); une *Grammaire de la langue ostiaque*, en allemand; des récits de voyages, des lettres, des rapports, des notes philologiques, des études mythologiques, archéologiques, ethnographiques, etc. Ces dernières études montrent à quel point de vue élevé se plaçait Castren dans ses investigations concernant la linguistique. Il ne faisait point, en effet, de cette science une simple nomenclature de mots; il y rattachait tous les éléments qui constituent le génie des peuples et qui en sont l'expression progressive et typique. Tel est aussi le principe qui préside à ses récits de voyages : les faits, les événements qu'il raconte, si attrayants, si émouvants qu'ils soient, au point de vue des aventures personnelles, empruntent toujours leur principal intérêt aux sérieuses études autour desquelles ils se groupent, et dont ils sont, en quelque sorte, le commentaire animé. Castren, du reste, poussait fort loin le soin des détails; on sent que, dans l'œuvre nouvelle qu'il travaille à créer, il a cette conviction que les preuves et les arguments ne sauraient être trop multipliés; aussi, comme ses analyses, développées souvent à l'excès, éclairaient et fortifiaient ses synthèses.

Nous avons dit plus haut que le temps avait manqué à Castren pour mettre le couronnement à son édifice. En effet, l'ébranlement causé à sa constitution débile par des fatigues inouïes et par un climat meurtrier le livra en proie à une maladie qui, durant les dix dernières années de sa vie, ne lui laissa presque aucun repos. En vain s'armait-il de courage; il était arrêté à chaque instant. Plus d'une fois, les médecins qu'il rencontrait dans ses voyages lui signifiaient son arrêt de mort. C'est dans ces circonstances qu'éclataient surtout sa force de caractère et sa haute éducation philosophique. Toutefois, il ne put s'empêcher de regretter son œuvre interrompue et de jeter un regard de mélancolie sur sa carrière brisée. Un jour, au fond de la Sibérie, il reçut de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg, avec de nouvelles instructions, l'annonce d'une indemnité supplémentaire; il écrivit, à cette occasion, à M. Sjögren, une lettre touchante que nous citerons, principalement parce qu'elle nous montre jusqu'à quel point cet homme de dévouement et de sacrifice poussait l'honnêteté et la délicatesse. « Le médecin m'a signifié aujourd'hui l'arrêt de mort auquel il m'avait déjà préparé la semaine dernière. Une pulmonie, tel est le mal qui a rongé, qui ronge encore avec une voracité incroyable la moelle de ma vie. Par pitié, le médecin se borne à l'appeler une disposition tuberculeuse. Ainsi donc, tout se brise pour moi au printemps de ma jeunesse, et la tombe est le seul but vers lequel je dois me diriger désormais. Je ne puis vous cacher qu'il me serait doux de finir mes jours au milieu de mes parents et de mes amis, si mes forces chancelantes me permettaient un aussi long voyage. Mais bien que, en définitive, l'endroit où pourrissent mes os me soit indifférent, je ne puis cependant emporter au fond de ma tombe le reproche d'avoir, avec la conscience de mon état désespéré, accepté le subside que m'envoie l'Académie. Ce serait, pour ne rien dire de plus, une véritable tromperie. Avec les ressources qui me restent, je vais me

hâter de quitter cette terre où j'avais formé de si grands projets, projets, hélas ! trop tôt écroulés.

Cette fois, néanmoins, les prédictions du médecin ne se réalisèrent pas ; Castren revint sa chère Finlande, il s'y rétablit même, à tel point qu'il n'hésita pas, après quelques mois de repos, à entreprendre de nouveau le voyage de Sibérie. Il y fit un long et fructueux séjour. Mais son rétablissement n'avait été qu'une trêve ; le mal se révéla plus terrible et plus implacable. En vain, rentré dans sa famille, les plus dévoués ; il ne fit plus que languir. Nommé professeur de langue et de littérature finnoises à l'université de Helsingfors, il y commença un cours qu'il dut interrompre presque aussitôt, pour se retirer auprès de son foyer et y consacrer les instants de répit que lui laissaient ses souffrances à mettre en ordre les nombreux matériaux rapportés de ses voyages. C'est au milieu de cette occupation, et tandis qu'il tenait encore le crayon à la main, qu'il s'éteignit doucement. Sa mort fut un deuil public pour la Finlande, qui perdait en lui le champion le plus vaillant et le plus laborieux de sa nationalité. L'Académie des sciences de Saint-Petersbourg, à laquelle il avait légué ses manuscrits, nomma trois de ses membres, MM. Sjögren, Bœhtlingk et Schiefner, pour en prendre possession en son nom et procéder à leur dépouillement. L'université de Helsingfors s'associa ensuite à l'Académie pour publier les œuvres complètes de Castren. Cette publication, qui comprend plusieurs volumes, n'est pas encore achevée aujourd'hui. Un monument a été élevé en l'honneur de Castren dans la ville où il termina ses jours.

CASTRENSE adj. (ka-strain-se — lat. *castrensis* ; de *castrum*, camp). Antiq. rom. Qui a rapport au camp ou au campement. *Couromne castrense*. Celle que le général décorait à un soldat pour avoir forcé le camp de l'ennemi. *Triomphe castrense*. Celui qui se célébrait dans le camp. *Jeux castrenses*. Jeux que les soldats célébraient dans le camp.

CASTRENSIS PAGUS ou **AGER**, nom latin du pays de Chartres et du Chastel.

CASTRES (*Castro*), ville de France (Tarn), ch.-l. d'arrond. et de cant., sur l'Agout, à 42 kilom. S.-E. d'Albi, à 733 kilom. S. de Paris ; pop. aggl. 15,464 hab. — pop. tot. 21,357 hab. L'arrondissement renferme 14 cantons, 92 communes, 139,779 hab. Tribunaux de 1^{re} instance et de commerce ; collège communal ; bibliothèque de 10,000 volumes ; société littéraire et scientifique. Filatures, fabriques de draps fins et communs, de cuirs-laine, papeteries, teintureries, chaudronneries, tanneries, mégisseries ; commerce important de produits manufacturés.

Située dans une vallée fertile, et divisée par l'Agout en deux parties que réunissent deux ponts en pierre, la ville de Castres, quoique assez irrégulièrement bâtie, attire l'attention par ses promenades et par quelques beaux édifices, dont les plus remarquables sont : l'hôtel de ville (ancien palais épiscopal), bâti par Mansard et reproduisant en petit les Tuileries avec leur jardin ; l'église Saint-Benoît, dépourvue de façade, mais décorée de plusieurs belles toiles de Rivals, de Lesueur et de Coyvel ; le palais de justice et l'hôtel de la sous-préfecture, récemment construits. La fondation de Castres remonte au vi^e siècle ; on pense que cette ville tire son nom d'un camp romain dont elle occuperait l'emplacement ; mais son origine remonte à l'établissement d'une abbaye de bénédictins, qui fut érigée en évêché en 1317. Castres eut dès lors le titre de comté et fut réunie à la couronne par François I^{er}, en 1519. Dans nos guerres religieuses, les Castrais embrassèrent le parti des protestants ; mais ils furent vaincus par Louis XII, et leurs fortifications furent rasées. Patrie de Dacier et de Borel, médecin de Louis XIV.

CASTRICUM, bourg de Hollande, province de la Hollande septentrionale ; 1,500 hab. Succès de Brune sur les Anglo-Russes, le 4 octobre 1799.

CASTRIES, bourg de France (Hérault), ch.-l. de cant., arrond. et à 12 kilom. N.-E. de Montpellier ; pop. aggl. 1,271 hab. — pop. tot. 1,386 hab. Fabriques de chandelles, distilleries, tuileries ; commerce de vins. Vaste et beau château gothique avec parc, arrosé par les eaux d'un aqueduc de 6 kilom. ; ouvrage de Riquet.

CASTRIES (baie de), petit golfe sur la côte E. de l'Asie, dans la manche de Tartarie, vis-à-vis de l'île de Tarakai, à 118 kilom. S.-E. de l'embouchure du fleuve Amour. Découverte et explorée par La Pérouse.

CASTRIES (Charles-Eugène-Gabriel de LA Croix, marquis de), maréchal de France, né en 1737, mort à Wolfenbüttel en 1801. Il avait combattu dans toutes les guerres de Flandre et d'Allemagne depuis 1743 ; il fut nommé en 1763 gouverneur de la Flandre et du Hainaut, ministre de la marine en 1780 et maréchal en 1783. Il émigra en 1791, fut accueilli par le prince de Brunswick, qu'il avait jadis vaincu à Clostercamp, commanda une division de l'armée des princes en Champagne, et eut en 1797, avec le comte de Saint-Priest, la direction du cabinet de Louis XVIII, qui résidait à Blankenbourg. — Son fils, Armand-

Nicolas-Augustin, duc de CASTRIES, né en 1756, mort en 1848, fit la guerre de l'indépendance américaine, fut député de la noblesse aux états généraux, blessa Ch. de Lameth dans un duel politique, combattit contre la France, à la tête d'un corps d'émigrés, et ne rentra dans sa patrie qu'en 1814. Il fut alors créé pair, puis lieutenant général.

CASTRIOT (Georges). V. SCANDERBEG.

CASTRO s. m. (ka-stro). Nom donné à des monuments celtiques de la Galice et du Portugal, qui consistent en une élévation circulaire, d'environ 1 m. de hauteur, formée par l'accumulation des terres, et circonscrite, dans sa plus grande partie, par de grosses margelles ou un parapet de terre. On dit aussi **CRASRO**.

CASTRO (l'ancienne *Castremonium*), bourg des États de l'Eglise, délégation et à 35 kilom. N.-O. de Viterbe ; 700 hab. Autrefois cité importante, détruite par le pape Innocent X, pour punir les habitants du meurtre de leur évêque. Ville du royaume d'Italie, province de la Terre d'Otrante, à 38 kilom. S.-E. de Gallipoli, avec un port sur le canal d'Otrante ; 8,000 hab. Ville très-ancienne, ravagée plusieurs fois par les Turcs et par les corsaires barbaresques. Ville du Chili, province de Chiloe, à 90 kilom. S.-E. de San-Carlos, autrefois chef-lieu de l'archipel de Chiloe ; 2,000 hab. Excellent port ; commerce actif ; détruite en partie par un tremblement de terre et saccagée par les Hollandais, en 1643.

CASTRO, ancienne et illustre famille qui a pris son nom du château de Castro-Xerez, dans la Vieille-Castille, et qu'on croit issue d'un cadet de l'une des deux maisons souveraines qui se partageaient l'Espagne au xi^e siècle. Un de ses premiers rejetons connus a été régent de Castille pendant la minorité d'Alphonse VIII, au commencement du xii^e siècle. Pierre-Fernandez de CASTRO, seigneur de Paredes, grand maître de la maison d'Alphonse IX, roi de Castille, tué au Maroc en 1214, laissa un fils naturel, Ferdinand-Perez de CASTRO, qui fut l'auteur de la maison de Mello de CASTRO, fixée en Portugal. Son fils légitime, Alvar-Perez, mourut en 1240, sans postérité. Etienne-Fernandez de CASTRO, arrière-cousin du dernier nommé, continua la branche principale, représentée au commencement du xiv^e siècle par Pierre-Fernandez de CASTRO, seigneur de Lemos. La postérité légitime de celui-ci s'éteignit au deuxième degré, et se fonda dans la maison Osorio, d'où sont sortis les comtes de Lemos. Alvar-Perez, son fils bâtard, fut l'auteur des comtes de Monsanto, en Portugal, et sa fille naturelle, la belle et malheureuse Inés, devint la femme de Pierre I^{er}, roi de Portugal. La ligne directe de cette branche de Monsanto s'est fondue dans la maison de Bragance. La ligne collatérale poussa le rameau des seigneurs de Boquilobo, qui, entre autres hommes remarquables, a produit Jean de CASTRO, vice-roi des Indes orientales, et s'éteignit dans la maison de Noronha, par le mariage de Jeanne de CASTRO avec Jean de Noronha, fils de Ferdinand, marquis de Villaréal.

CASTRO (Inès de). V. INÈS DE CASTRO.

CASTRO (Alvaro-Perez de), général espagnol, mort en 1239, combattit d'abord dans les rangs des Maures, où il avait été conduit par son père ; mais il parvint à ménager un rapprochement entre ces peuples et le roi Ferdinand III. Depuis lors, il servit ce prince avec courage et fidélité, et mourut à Orgas, en 1239.

CASTRO (Fernand de), guerrier espagnol, mort en 1375, était frère de Jeanne de Castro, qui fut d'abord la maîtresse, puis l'épouse de Pierre le Cruel, et qui fut ensuite répudiée par ce prince. Fernand, après être entré dans une ligue contre Pierre, se réconcilia avec lui ; il souleva même la Galice contre Henri de Transjamar, et, ayant été vaincu, il se réfugia en Portugal, puis en Angleterre, où il mourut.

CASTRO (Paul de), jurisconsulte italien, né à Castro à la fin du xiv^e siècle, mort en 1447 ou 1457. Il était d'une famille très-pauvre ; il fut employé comme copiste par le jurisconsulte Balde ; c'est ainsi qu'il acquit une connaissance très-profonde du droit romain, et qu'il put se faire recevoir docteur à Avignon. Ensuite il professa le droit à Florence, à Bologne, à Ferrare et à Padoue. Son principal ouvrage est intitulé : *Commentar. super Codicem, Digestum vetus et novum et Infortium* (Lyon, 1527, in-fol.). Cujas en faisait tant de cas qu'il disait : *Qui non habet Paulum de Castro tunicam vendat, et emat* (Celui qui n'a pas Paul de Castro doit vendre ses habits pour l'acheter). — Son fils, Ange de CASTRO, mort à Padoue en 1492, fut aussi jurisconsulte, et on lui doit : *Aliquot consilia matrimonalia* (1580).

CASTRO (Alphonse de), théologien et prédicateur espagnol, né à Zamora vers 1495, mort en 1558. Il accompagna Philippe II en Angleterre, puis dans les Pays-Bas, et il mourut à Bruxelles, lorsque ce prince venait de le nommer archevêque de Compostelle. Son principal ouvrage est intitulé : *Adversus omnes hæreses libri XIV* ; il a été traduit en français (1712, 3 vol.). On lui doit aussi : *De justa hæreticorum punitione* (Salamanque, 1547) ; *De potestate legis pœnalis* (1558) ;

De sortilegis ac maleficis eorumque punitione, etc.

CASTRO (João ou Jean de), célèbre capitaine portugais, vice-roi des Indes, né à Lisbonne en 1500, de D. Alvaro de Castro et de dona Leonor de Noronha, mort en 1548. Cadet d'une famille illustre, il ne fut pas précisément, au rapport d'un de ses biographes portugais, l'objet de la prédilection de son père. Il reçut pourtant une éducation très-distinguée à l'université de Coimbra, où il fut le condisciple et devint l'ami de l'infant D. Luiz, frère de Jean III, l'un des plus grands rois de ce petit royaume, alors maître de l'Inde par la découverte de Vasco de Gama et par la conquête qu'en avaient faite les vaillants capitaines qui lui avaient succédé. Sa carrière, en Europe, fut brillante, mais secondaire. Il montra la plus grande bravoure en diverses rencontres avec les Maures, sur la côte d'Afrique, puis se maria avec dona Leonor de Coutinho, et fut pourvu, quelque temps après, de la petite commanderie de Saint-Paul de Salvaterra, d'un revenu très-faible, et qui cependant constituait à peu près tout son avoir en Europe, lorsque son oncle, Garcias de Noronha, fut nommé vice-roi des Indes. Castro partit avec lui, et c'est aux Indes qu'il trouva un champ digne de lui, et illustra son nom surtout par sa bravoure et par son désintéressement. Celui-ci était si grand, qu'au sein de l'opulente Goa, dont les marchands étaient riches comme des rois, selon l'expression d'un contemporain, il manqua souvent du nécessaire. L'infant don Luiz lui fit donner, en 1545, le titre de gouverneur de l'Inde, qu'on portait d'ordinaire quelque temps avant de recevoir celui de vice-roi. L'un des souverains du pays, le roi de Cambaya, assiégeait la forteresse de Diu, l'un des établissements militaires les plus avancés et les plus importants que possédassent les Portugais dans ces parages. Mascarenhas y commandait et se trouvait dans le plus grand péril. Le fils de Castro, don Fernan, âgé de treize ans seulement, avait été envoyé à Diu par son père, et venait d'y être tué en combattant. Jean de Castro s'y rendit aussitôt avec une flottille et chassa l'ennemi, qui, en partant, détruisit les murailles de Diu. Il fallut rebâtir la forteresse, et l'argent manquait. Jean de Castro écrivit alors à la ville de Goa une lettre dont voici quelques passages :

Seigneurs, magistrats, juges et peuple de la très-noble et toujours loyale ville de Goa, je vous ai écrit ces jours passés, par Simon Alvares, les nouvelles de la victoire que Notre-Seigneur m'a accordée sur les capitaines du roi de Cambaya. Je ne vous ai rien dit des peines et des grands besoins dans lesquels je me trouvais, pour que vous pussiez goûter sans mélange la joie de notre victoire. Maintenant, il est nécessaire de ne vous rien dissimuler. La forteresse de Diu est renversée de fond en comble ; il faut la rebâtir, sans qu'on puisse profiter d'une seule palme de mur. De plus, les *Lansquerins* se mutinent pour recevoir leur paye. Je vous demande donc avec instance que vous veuillez me prêter vingt mille *pardaos*. Je vous promets comme chevalier, et vous jure sur les saints Evangiles de vous les rendre avant un an, lors même qu'il me surviendrait de nouvelles peines et des besoins plus grands que ceux qui m'assiègent aujourd'hui. J'ai fait déterrer D. Fernan, mon fils, que les Maures ont tué dans cette forteresse, où il combattait pour le service de Dieu et du roi notre maître ; je voulais vous envoyer ses ossements pour gage. Mais ils se sont trouvés dans un tel état qu'on ne pouvait encore les tirer de terre. Il ne me restait donc que mes propres moustaches, et je vous les envoie par Diego Rodrigues de Azevedo. Vous devez déjà le savoir, je ne possède ni or, ni argent, ni meubles. Je ne possède aucun fonds de terre sur lequel je puisse assurer mon emprunt. Je n'ai qu'une sincérité sèche et brève que Dieu m'a donnée, etc. Il est inutile d'ajouter que les commerçants de Goa, refusant ce gage chevaleresque, se contentèrent de la parole de Castro et lui envoyèrent l'argent qu'il demandait. Quelque temps après, le vaillant capitaine, qui fut nommé vice-roi des Indes en 1546, parcourut la côte occidentale du Malabar, brûla 1,200 navires ennemis et fut en mesure d'acquitter sa dette. Jean de Castro signala son gouvernement par de nombreuses victoires, soumit un très-grand nombre de places et récompensa généreusement tous ceux qui servaient sous ses ordres, sans rien conserver pour lui. Lorsqu'il se sentit atteint de la maladie dont il mourut, il fit appeler les principaux habitants de Goa et leur dit : « Seigneurs, je vous dirai sans honte que le vice-roi de l'Inde manque, durant sa maladie, des choses que le plus pauvre soldat trouve dans un hôpital. Je suis venu dans l'Orient pour servir ; je ne suis point venu y faire le commerce. C'est à vous-mêmes que je voulais donner les ossements de mon fils ; c'est à vous que je remis ma moustache. Je n'avais rien autre chose à vous offrir comme gage de ma parole, ni tapisseries, ni vaisselle précieuse. Aujourd'hui, il n'y a pas dans cette maison assez d'argent pour acheter une poule ; car, durant les expéditions que j'ai faites, avant de dépenser l'argent de leur roi, les soldats trouvaient le salaire de leur gouverneur, et l'on ne doit pas s'étonner que le père de tant d'enfants soit devenu pauvre. Je vous

demande donc que tant que durera cette maladie, vous m'assigniez sur les revenus royaux un honnête subside et que vous nommiez quelqu'un qui m'alimente moyennant une taxe modeste. » Puis, demandant un missel, il jura sur les Evangiles que jusqu'au moment présent, il ne devait pas au trésor royal une seule cruzade ; que jamais il n'avait rien reçu de chrétien, juif, maure ou idolâtre ; et que, pour soutenir l'honneur de son rang et de sa personne, il n'avait jamais eu d'autre mobilier que celui qu'il avait apporté d'Europe ; que l'argenterie qu'il avait fait venir de Portugal était depuis longtemps dépensée, et qu'il n'avait jamais eu le moyen d'acheter un autre matelas que celui qu'on voyait à son lit. Seulement, il avait fait faire à son fils don Alvaro une épée garnie de quelques pierres de peu de valeur, pour passer en Portugal. Il pria les assistants de prendre acte de ses paroles, pour que, si l'on venait à lui trouver quelque chose de plus, le roi le fit punir comme un parjure. Ce discours fut inscrit dans les registres de la ville de Goa, et c'est sur ce document authentique, et sur d'autres tirés de la même source, qu'a travaillé le F. Andrade, son digne historien. Jean de Castro mourut entre les bras de saint François-Xavier. Il fut enterré à Goa ; mais, en 1576, son corps fut transporté en Portugal et déposé dans un couvent de dominicains, près de Lisbonne. Jean de Castro avait composé un *Routier de la mer Noire*, dont le manuscrit, découvert dans la bibliothèque d'E-vora, a été publié en 1833.

CASTRO (Vaca de), gouverneur du Pérou, mort en 1558. Il était juge de l'audience royale de Valladolid, lorsque Charles-Quint l'envoya au Pérou, pour rétablir l'ordre dans cette colonie. A son arrivée, il rassembla des troupes pour combattre Almagro, qui s'était mis à la tête du pays, le vainquit (1542) et lui fit trancher la tête. Plus tard, Charles-Quint envoya un autre gouverneur, qui mit Vaca de Castro en état d'arrestation ; mais les habitants se soulevèrent et exigèrent qu'il fut remis en liberté. Il retourna ensuite en Espagne, et, après une détention de cinq ans, fut déclaré innocent. Charles-Quint lui rendit sa charge d'auditeur.

CASTRO (Jean de), luthiste et compositeur allemand du xvi^e siècle. Il fut maître de chapelle de Jean-Guillaume, prince de Juliers, Clèves et Berg. On a de lui : *Madrigalia et cantiones* (Anvers, 1569) ; *Flores cantionum trium vocum* (Louvain, 1575) ; *Rose fresche, madrigali* (Venise, 1591) ; des sonnets, des motets, etc.

CASTRO (André de), missionnaire et philologue espagnol, mort en 1577. Il appartenait à l'ordre des franciscains, et fut envoyé comme missionnaire dans les Indes occidentales. On a de lui : *Arte de aprender las lenguas mexicana y mallatzingua* ; *Vocabulario de la lengua mallatzingua*. Il composa aussi une *Doctrina chrétienne* et des *Sermons* dans ces mêmes langues.

CASTRO (Alvarez-Gomez de), poète et littérateur espagnol, né en 1521 dans le diocèse de Tolède, mort en 1586. Il enseigna le grec et la rhétorique à Tolède, et donna une nouvelle édition des *Œuvres de saint Isidore*, d'après les ordres de Philippe II. On lui doit en outre : *Idyllia aliquot, sive poemata* (1558, in-8°) ; *De rebus gestis Francisci Ximenii* (1569, in-fol.), etc.

CASTRO (Léon de), théologien espagnol. Il fut professeur de théologie et chanoine à Valladolid, et mourut en 1586. On lui doit : *Commentaria in Esaiam* (Salamanque, 1570) ; *Apologeticus pro lectione apostolica et evangelica, pro vulgata D. Hieronymi, pro translatione septuaginta virorum*, etc. (1585) ; *Commentaria in Oseam*, etc. (1586).

CASTRO (Roderic ou Rodriguez), médecin juif portugais, né vers 1547, mort à Hambourg en 1627, où il professa la philosophie et la médecine. On lui doit : *Tractatus brevis de natura et causis pestis quæ anno 1596 Hamburgensem civitatem afflicxit* ; *De universa multibrium morborum medicina* (1603) ; *De officiis medico-politicis, seu Medicus politicus* (1614), souvent réimprimé.

CASTRO (Christophe de), théologien espagnol, né à Ocaña en 1551, mort à Madrid en 1615. Il entra dans l'ordre des jésuites, fut professeur à Alcalá et à Salamanque, puis devint recteur du collège de Tolède. Entre autres ouvrages, on lui doit : *Commentarium in duodecim prophetas minores* (in-fol.).

CASTRO (Emmanuel-Mendez de), jurisconsulte portugais du xvi^e siècle, fut professeur de droit à Lisbonne et à Coimbra, puis alla exercer la profession d'avocat à Madrid. On lui doit : *Repertorio das ordinações* (1604), et *Practica Lusitana* (1621).

CASTRO (François de), jésuite et rhéteur espagnol, né à Grenade, mort à Séville en 1632. Il fut professeur de grammaire et de rhétorique dans les collèges de son ordre. On lui doit : *De arte rhetorica dialogi quatuor* (Cordoue, 1611) ; *De reformatione christiana* (Valladolid, 1622) ; *De syllabarum quantitate, deque versificandi ratione* (Séville, 1627).

CASTRO (Etienne-Rodriguez de), médecin portugais, né à Lisbonne vers 1559, mort en 1637. Il alla professer la médecine à Pise, et y acquit une réputation telle, qu'on l'appela le

Phénix de la médecine. Ses principaux ouvrages sont : *De meteoris microcosmi* (Venise, 1621); *De complexu morborum tractatus* (Florence, 1624); *De asitia tractatus* et *De sero lactis tractatus* (1630-1631); *Commentarius in Hippocratis libellum de alimento* (1635); *Medicæ consultationes* (1644); *De animalibus microcosmi*, etc.

CASTRO (Gabriel PEREIRA DE), juriste et poète portugais, né à Braga en 1571, mort en 1632. Comme juriste, il a laissé : *Decisiones supremi senatus Portugalliae* (Lisbonne, 1611), et *De manu regia tractatus* (1622). Mais il doit surtout sa réputation à son poème intitulé : *Ulissea* ou *Lisboa edificanda*, qui ne fut livré au public que plusieurs années après sa mort.

CASTRO (Ezéchiel DE), médecin juif du XVII^e siècle, né en Italie, publia deux curieux ouvrages, dont les titres sont : *Ignis lambens, rarum pulchrescentis naturæ specimen* (Vérone, 1642), et *Amphitheatrum medicum in quo morbi omnes quibus imposita sunt nomina ab animalibus raro spectaculo debellantur* (1646).

CASTRO (Pierre DE), médecin italien, mort à Venise en 1663, fut attaché au service du duc de Mantoue et fit partie de l'Académie des Curieux de la nature. Il est auteur des ouvrages suivants : *Febbris maligna punctularis, aphorismatica methodo delineata* (Nuremberg, 1652); *Bibliotheca medici eruditi* (Padoue, 1654); *Imber aureus, seu chilias aphorismorum ex libris Epimedium extracta*.

CASTRO (don Alphonse-Nunez DE), historien de Philippe IV, dans la seconde moitié du XVII^e siècle. On lui doit : *Historia ecclesiastica, y seglar de la ciudad de Guadalupe* (Madrid, 1653); *Coronica de los reyes de Castilla, don Sancho el Deseado, don Alonso el octavo, y don Enrique el primero* (1665); *Coronica gothica, castellana y austriaca, ilustrada* (Anvers, 1708).

CASTRO (don Francesco DE), juriste espagnol, né dans la Galice vers 1730, publia les ouvrages suivants : *Discours critique sur les lois et leurs interprètes* (Madrid, 1765), suivi d'un autre *Discours* sur le même sujet et sur les inconvénients des majorats (1770); *Dieu et la nature, abrégé historique, naturel, et politique de l'univers*, etc. (1780, 7 vol. in-8°).

CASTRO (don Philippe), sculpteur espagnol, né en 1711 à Noya (Galice), mort en 1775. Il exécuta plusieurs œuvres qui mirent son nom en relief, fut nommé membre des Académies de Florence et de Saint-Luc, puis placé, en 1752, à la tête de l'Académie royale de Saint-Ferdinand, à Madrid. Outre ses travaux de sculpture, il a laissé la traduction des *Leçons sur diverses matières poétiques et philosophiques*, par B. Varchi.

CASTRO (don Joseph-Rodriguez DE), helléniste, orientaliste et bibliographe espagnol, né dans la Galice en 1739, mort vers 1796. Trois petits poèmes qu'il composa à l'âge de vingt ans, en grec, en latin et en hébreu, lui valurent une place à la Bibliothèque royale de Madrid, dont le directeur était alors don Juan Yriarte, qui le fit travailler à sa *Bibliotheca greca*, et auquel il succéda plus tard comme bibliothécaire en titre. Après plusieurs années de recherches, de Castro publia le premier volume d'un ouvrage intitulé *Bibliothèque espagnole*, dans lequel il donna la notice des auteurs rabbins espagnols, depuis l'époque la plus reculée jusqu'à nos jours. Cette publication valut à l'auteur les suffrages des hommes les plus savants de l'Europe entière. Un second volume parut encore en 1785, mais l'auteur mourut avant d'avoir pu terminer son important travail.

CASTRO Y BELLEVIS (don Guillem ou Guilhen DE), célèbre auteur dramatique espagnol, né à Valence en 1569, mort en 1631. Il se distingua de bonne heure dans sa cité natale, alors toute littéraire et où le célèbre Lope de Vega écrivit quelques-unes de ses comédies. Guillem de Castro entra ensuite dans la carrière militaire, s'éleva au rang de capitaine de cavalerie et fut attaché au gouvernement du vice-roi de Naples. Après avoir commandé quelque temps une citadelle dans ce pays, il tomba en disgrâce et retourna en Espagne. Il se rendit à Madrid, où la protection du duc d'Ossuna et celle du comte Olivares ne lui manquèrent pas, mais furent loin de l'enrichir, car il se vit bientôt forcé, pour subvenir aux besoins de sa famille, de se livrer à la composition dramatique. Le nom de Guillem de Castro fut inscrit au Livre d'or des poètes couronnés lors du célèbre concours qui eut lieu à l'époque de la béatification de saint Isidore. Il mourut pauvre et ne laissa pas de quoi se faire enterrer.

C'est à Guillem de Castro qu'on doit la comédie fameuse, *las Mocedades del Cid* (la Jeunesse du Cid), d'après laquelle notre Corneille a fait son chef-d'œuvre. Le poème du Cid et les romances que Corneille appelle les *lameaux de l'histoire* furent les éléments dont se servit Guillem de Castro. Nous emprunterons aux *Documents sur le Cid*, de M. Hippolyte Lucas, l'analyse de la comédie de Guillem de Castro, avec l'indication de quelques-uns des changements que Corneille a fait subir à la pièce de son prédécesseur.

« La comédie de Guillem de Castro ouvre par une scène de remerciements de la part du vieux don Diègue au roi, qui a daigné faire Rodrigue chevalier et lui a donné sa propre

armure. Rodrigue parait, et le roi veut que l'enfant elle-même lui chausse ses éperons. L'enfant y consent avec joie, et Chimène, présente à cette cérémonie, reçoit une jalouse atteinte au cœur. Le rôle de l'enfant a été très-gracieusement tracé par Guillem de Castro. Le jeune don Sanche porte une grande affection à Rodrigue, et montre les saillies d'un caractère impétueux. Il emmène Rodrigue pour essayer un coursier qu'il lui offre, et le roi demeure avec le comte de Lozano (qui dit Lozano dit glorieux), Diègue et deux autres de ses conseillers; c'est alors qu'il nomme Diègue gouverneur de son fils, au grand dépit du comte, qui s'attendait à obtenir cet honneur. Corneille a placé cette scène en dehors de la présence du roi, et il l'a rendue moins dramatique. Il l'a, du reste, presque littéralement imitée. C'est là que le comte soufflette don Diègue. Le vieillard rentre dans sa maison, et Guillem de Castro a mis ici en action, avec une singulière énergie, la ballade où don Diègue éprouve ses trois fils; don Diègue va jusqu'à mordre le doigt de Rodrigue. Corneille a reculé devant cette souffrance physique. La dignité naissante du Théâtre-Français en eut peur; il remplaça cette douloureuse épreuve par l'admirable mouvement : *Rodrigue, as-tu du cœur?* et on ne saurait l'en blâmer, quoiqu'il y ait quelque chose d'extrêmement saisissant dans la manière dont Guillem de Castro a traité cette scène. Rodrigue, resté seul, détache d'un faisceau d'armes l'épée de Mudarra le Bâtard, qui a vengé la mort des sept enfants de Lara, et il s'en va attendre le comte après avoir récité les fameuses stances que Corneille a paraphrasées. Chimène et Urraque, accourues sur un balcon, voient de loin venir Rodrigue et descendant pour lui parler; le comte a déjà passé sous le balcon avec un des conseillers du roi, qui lui propose de faire un accommodement; il s'y refuse avec hauteur. Rodrigue le rencontre au moment de son retour, et la scène du duel s'engage, scène beaucoup plus dramatique encore que dans Corneille, parce qu'elle se passe en présence de Chimène et de l'enfant, et du vieux don Diègue qui, accompagné de don Arias, vient combattre par son regard les irresolutions de son fils, dont il connaît l'amour. Le comte est tué; ses gens veulent se jeter, l'épée à la main, sur Rodrigue, mais l'enfant le prend sous sa protection; il n'a pas besoin de cette protection, du reste; son épée lui suffit.

Ainsi commence la *Jeunesse du Cid*. Guillem de Castro a reculé lui-même devant la barbarie de la ballade qui fait rapporter par Rodrigue à don Diègue la tête du comte; nous retrouverons néanmoins tout à l'heure quelque chose d'équivalent. Le roi a appris le malheur : il l'avait prévu sans pouvoir l'empêcher. Chimène et don Diègue viennent demander justice, tous les deux faisant voir au roi le sang du comte, Chimène sur son mouchoir, don Diègue sur sa joue. Don Diègue (et c'est ici que Guillem de Castro se ressouvient du moyen âge) a pris à la lettre qu'un affront se lave dans le sang, et il a lavé sa joue avec le sang du comte. Nous ne pouvons, certes, qu'applaudir Corneille de s'être privé de cet effet terrible. Il a montré, d'ailleurs, dans cette scène une grande supériorité sur le poète espagnol, ainsi que dans les suivantes, où nous voyons Rodrigue chez Chimène. C'est le même entretien triste et tendre avec regrets déchirants du passé; ce sont les mêmes larmes versées sur le bonheur perdu, mais avec un sentiment plus profond.

Diègue rassemble alors les gentilshommes ses parents, au nombre de cinq cents, et les conduit à son fils, qui s'est retiré à quelque distance dans la campagne, et qui y rencontre l'enfant Urraque. L'enfant fait des vœux pour ses succès, et il court triompher. Le roi admire le courage de Rodrigue. Almanzor, roi des Maures, est venu tomber aux pieds du roi. Il a été vaincu; il a donné à Rodrigue le nom de *Cid*. Chimène continue sa plainte; elle marche toujours en deuil et accompagnée de ses écuyers. Mais le roi la trouve importune, et ne l'écoute qu'avec peine. Le Cid guerrier sans trêve, et Guillem de Castro s'est servi de l'épisode de saint Lazare qui, sous la figure d'un lépreux, éprouve la compassion du Cid. Cet épisode, que Corneille a complètement négligé, parce que Corneille n'a peint que le côté chevaleresque et non le côté chrétien du sujet, est tout à fait curieux, et nous ne saurions trop nous étonner que, le trouvant mal placé, on l'ait retranché en Espagne, lorsqu'une simple transposition était susceptible d'en rendre l'effet puissant.

Guillem de Castro fournit encore à Corneille l'épreuve du roi sur le cœur de Chimène, et cette épreuve est même redoublée. Chimène, voyant qu'on l'a trompée, assure qu'elle donnera sa main à celui qui lui apportera la tête du Cid. Don Martin, champion du roi d'Aragon, dans une querelle entre son maître et Ferdinand, se déclare aussi le champion de Chimène. Il combat le Cid, il est tué. Rodrigue se fait annoncer comme le chevalier qui porte la tête du Cid, et Chimène est prise à ce piège, un peu comique; elle laisse éclater sa douleur. Rodrigue parait, se prosterne à ses pieds et lui offre sa tête, mais le roi ordonne le mariage. Ainsi se terminent la jeunesse du Cid et les noces de Chimène.

Il est aisé de voir que Corneille a suivi de bien près le drame de Guillem de Castro, mais il l'a fécondé de tout ce que son génie avait de force et de grandeur. Il l'a dépouillé de sa

couléur primitive, comme Racine a enlevé, plus tard, aux Grecs leur naïveté; mais chaque œuvre doit être jugée selon son temps, au point de vue du public pour lequel elle a été composée. Le *Cid* de Guillem de Castro est une œuvre qui possède un véritable intérêt en soi.

Nous renvoyons à l'ouvrage que nous venons de citer, les *Documents sur le Cid*, ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de connaître vers par vers les morceaux imités par Corneille. Guillem de Castro avait donné à la *Jeunesse du Cid* une seconde partie, *las Hazanas del Cid* (les Prouesses du Cid); Corneille ne s'en est pas servi. Elle a été empruntée par Guillem de Castro aux ballades qu'on appelle *zamoranes*, parce qu'elles ont trait au siège de Zamora. La scène la plus émouvante du drame est celle où le vieil Arias Gonzales envoie ses trois fils au combat, et les voit tour à tour mourir sous ses yeux. Le Cid ne fait que paraître à peine dans cette seconde partie, fort inférieure à la première, et qui a été traduite, ainsi que la précédente, dans la collection des chefs-d'œuvre des théâtres étrangers. M. Hippolyte Lucas a fait jouer à l'Odéon, en 1849, la partie qui est intitulée *las Mocedades del Cid*, et qui a inspiré notre grand Corneille.

Guillem de Castro était un ami de Cervantes, et il a mis à la scène un *Don Quichotte de la Manche*, qu'on trouve imprimé dans la première partie des *Comédies* de l'auteur, publiées à Valence (1621-1625, in-4°). Ce recueil contient aussi les deux comédies relatives au Cid, en même temps que le *Curieux impertinent*, le *Parfait chevalier*, le *Comte Alaro*, les *Mal mariés de Valence*, etc. On a supposé que dans cette dernière pièce, Guillem de Castro avait fait allusion à son propre caractère et à sa vie privée. Cervantes vantait beaucoup le pathétique de Guillem de Castro. C'était, à son jugement, la qualité principale de cet auteur. Lope de Vega, également contemporain de Castro, appréciait beaucoup aussi ses talents, et en fit l'éloge dans son *Laurier d'Apollon*.

CASTRO (LA NOVA), tragédie portugaise de J.-B. Gomez, poète du commencement de ce siècle. Le fond historique de cette pièce est le même que celui de tous les drames dont Inès de Castro est le sujet, et ceci nous dispense de l'analyser. La tragédie de Gomez est considérée aujourd'hui comme le chef-d'œuvre du théâtre en Portugal; elle mérite ce rang à divers titres. Un écrivain des plus compétents pour cette partie de l'histoire littéraire, M. Ferdinand Denis, ratifie le jugement du public portugais, mais non sans certaines réserves : « La marche de la pièce, dit-il, offre de l'intérêt; le style se distingue par l'élégance et l'harmonie. Gomez est plein de sensibilité et souvent il émeut à un haut degré; en tout je le préfère à La Mothe; mais, s'il faut l'avouer, cet auteur ne me paraît point encore original : je trouve chez lui d'assez fréquentes imitations de Ferreyra, et bien que la pièce soit moins calquée que l'ancienne *Inez* sur le théâtre grec, il y a moins de couleur locale. Ses personnages sont modernes dans l'étendue du mot, ils appartiennent plutôt aux héros de notre système dramatique, qu'à la nature et à l'époque où ils existaient... D. Pedro, dans la *Nova Castro*, est impétueux comme tous les amants dont on veut vaincre la passion; il n'a d'énergie que dans les instants de désespoir : l'histoire nous prouve cependant que son caractère empruntait du siècle où il vivait une force habituelle qui le rendait bien différent de ce chevalier malheureux que Gomez a mis en scène. »

CASTRO-CARO, bourg du royaume d'Italie, prov. et à 30 kilom. S.-O. de Forlì, sur le Montone; 1,557 hab. Eaux minérales renommées.

CASTRO-D'AYRO, bourg de Portugal, province de Beira, à 20 kilom. S.-O. de Lamego; 2,500 hab.

CASTRO-DEL-RIO, ville d'Espagne, prov. et à 28 kilom. S.-E. de Cordoue, sur la rive droite du Guadalquivir; 9,700 hab. Fabriques de lainages et de toiles.

CASTRODUNUM, nom latin de CHÂTEAUD'ŒX.

CASTROGIOVANNI, ville du royaume d'Italie, en Sicile, prov. et à 25 kilom. N.-E. de Caltanissetta, ch.-l. de cant.; 12,000 hab. Territoire fertile en grains; souffrrières produisant annuellement deux millions et demi de soufre. Cette ville, située sur l'emplacement de l'ancienne Enna, où se trouvait le sanctuaire le plus vénéré du culte de Cérès, occupe, au centre de l'île, le plateau le plus élevé, après le mont Etna. On y remarque les restes d'une tour bâtie par l'empereur Frédéric II, d'antiques grottes sépulcrales et, aux environs, le lac de Pergusa, sur les bords duquel Pluton enleva Proserpine.

CASTROLINUM, nom latin de CHÂTEAULIN.

CASTRO-MARIM, ville de Portugal, prov. d'Algarve, à 20 kilom. E. de Tavira, à l'embouchure de la Guadiana, vis-à-vis d'Ayamonte; 2,320 hab. Salines dans les environs; port de pêche; fortifications en ruine.

CASTRO-NOVO, ville du royaume d'Italie, en Sicile, prov. et à 47 kilom. N.-E. de Palerme, ch.-l. de cant.; 5,800 hab. Exploitation de marbres.

CASTRO-REALE, ville du royaume d'Italie,

en Sicile, prov. et à 35 kilom. S.-O. de Messine; 3,462 hab. Vins et huiles; sources thermales ferrugineuses.

CASTRO-URDIALES, ville d'Espagne, province et à 75 kilom. E. de Santander, avec un petit port de mer sur le golfe de Gascogne; 3,800 hab. Commerce de vins et de céréales. Défense héroïque de Pedro Alvarez, en 1813.

CASTROVILLARI, ville du royaume d'Italie, prov. de la Calabre Citérieure, à 55 kilom. N. de Cosenza, ch.-l. du district de son nom et place de guerre; 7,100 hab. Récolte de vins estimés; commerce de vins, fruits, cotons, manne et soie.

CASTROZ s. m. (ka-stroz — du lat. *castrare*, châtrer). Argot. Chapon.

CASTRUCCIO CASTRACANI, gentilhomme lucquois du XIV^e siècle, qui s'est rendu célèbre par son audace et par ses talents militaires, et qui fut sur le point de se créer une magnétique souveraineté en Toscane. Machiavel, qui a écrit une sorte de roman historique sur ce personnage, lui attribue une origine des plus obscures, on ne sait trop dans quel but. La vérité est que Castruccio appartenait à une noble famille gibeline, qui possédait toute une rue à Lucques. Les gibelins ayant été chassés de cette ville à la fin du XIII^e siècle, il est probable qu'il naquit en exil, peut-être en Angleterre, où il est certain qu'il fit ses premières armes, et où il se rendit même coupable d'un assassinat. Il s'enrôla ensuite en France, puis se rendit à Plaisance, où il apprit à faire la guerre de partisans. De là il alla à Pise, s'y rattacha aux réfugiés gibelins de Lucques, qui y avaient trouvé un asile, et décida, de concert avec eux, Ugucione della Faggiuola, capitaine et seigneur de la ville, à entreprendre une campagne contre les guelfes, qui étaient toujours en possession du pouvoir à Lucques. Dans cette expédition, il servit comme second d'Ugucione, qui, après avoir chassé les guelfes, livra Lucques au pillage, se souciait probablement aussi peu des gibelins que des guelfes. A cette époque, on ne faisait pas encore la guerre pour une idée, et le mot de patrie était vide de sens; aussi Castruccio ne fit-il aucun effort pour repousser la tyrannie nouvelle qui s'appesantissait sur ses compatriotes; il seconda même vaillamment Ugucione dans ses guerres contre les guelfes. Castruccio n'en acquit pas moins une grande influence parmi les Lucquois, qui s'adressèrent à lui pour les délivrer des Pisans, devenus de trop dangereux auxiliaires. Ugucione était reparti pour Pise, laissant à sa place à Lucques son fils Neri. Castruccio, qui n'avait pas encore acquis cet art de la dissimulation et cette défiance qui le signalèrent ensuite, accepta un jour une invitation de Neri, qui le fit jeter en prison. Il garda, dit-on, toute sa vie, en souvenir de ce moment critique, les fers qui lui furent mis aux mains. Neri reçut de son père l'ordre d'empoisonner immédiatement le prisonnier; il hésita pourtant devant l'attitude hostile de la population, redoutant une émeute. Ugucione accourut alors lui-même pour exécuter l'attentat devant lequel son fils reculait; honteusement pour Castruccio, les Pisans, fatigués de supporter le joug d'un condottiere, profitèrent de son départ pour se soulever contre lui. Ugucione se vit réduit à aller chercher un asile à la cour de Cane della Scala. Castruccio, mis en liberté par le peuple de Lucques, fut fait capitaine général de la ville pour trois ans. Ce fut le commencement de sa haute fortune, trop vite interrompue pour la grandeur de Lucques, qu'il voulait faire la capitale de la Toscane, *Tusciæ caput*. Bientôt il eut, par son habileté, recouvré et rendu à la principauté des territoires depuis longtemps perdus, et Lucques le reconnut solennellement pour son seigneur. Frédéric de Bavière, roi des Romains, le nomma son lieutenant en Toscane, et tous les gibelins l'acceptèrent comme leur seul chef. Il se fortifia par une alliance avec Matteo de Visconti, seigneur de Milan, avec qui il se liguait contre les guelfes de Plaisance; mais, pendant cette expédition, un soulèvement éclata à Lucques. Les Quartigiani, qui avaient contribué, quoique guelfes, à son avènement au pouvoir, étaient à la tête de cette conjuration; elle fut découverte. L'un des conjurés, Etienne de Poggio, un vieillard, ami particulier de Castruccio, se rendit auprès de lui pour faire appel à sa clémence. Castruccio l'accueillit avec courtoisie, feignit de se laisser gagner par ses prières, et déclara qu'il remerciait Dieu, le désordre étant apaisé, d'avoir une occasion de faire éclater la générosité de ses sentiments. Il demanda seulement que les conjurés vinssent le remercier en personne. A peine furent-ils arrivés, que Castruccio les fit saisir et enterrer vivants, la tête en bas, sans excepter le vieux Poggio. Vingt Quartigiani furent ainsi mis à mort, une centaine d'autres exilés. Avec les pierres des maisons de cette famille illustre, Castruccio fit élever une forte citadelle. Il forma ensuite le projet de s'emparer de Pistoie, divisée et ensanguinée alors par deux factions, les Blancs et les Noirs. Les Blancs avaient demandé à Castruccio son appui pour chasser leurs adversaires; il le leur promit et leur déclara qu'il serait tel jour à telle porte de la ville avec sa cavalerie. Les Noirs lui ayant aussi demandé de les secourir, il les accueillit avec non moins d'empressement et leur dit que, né

pouvant se déplacer lui-même, il leur enverrait son lieutenant. A l'heure fixée, la cavalerie de Castruccio entra dans Pistoie des deux côtés, sabra tout ce qu'elle rencontra et mit la ville à sac. Voilà comment on s'emparait des villes, en ce beau temps des condottieri.

Castruccio dut entreprendre une plus sérieuse campagne contre Florence, qui avait essayé de soulever contre lui cette même ville de Pistoie, pendant qu'il était à Rome. Il accourut en Toscane, se rendit maître, par une habile manœuvre, du château de Serravalle, clef du val de Nievole, où se trouvait l'armée florentine qu'il écrasa dans les défilés, sans qu'elle pût se défendre. Cette seule manœuvre suffirait à lui assurer, par sa rapidité et sa décision surprenantes, un rang honorable parmi les hommes de guerre. Après sa victoire, il alla défer les Florentins jusque sous leurs murs, et organisa à leurs yeux des fêtes et des courses qui sont restées célèbres. La première course fut fournie par des cavaliers, la seconde par des fantassins, la troisième par des filles. Une révolte le rappela à Pise, dont il avait pris la souveraineté après la fuite d'Ugaccio; les Lanfranchi, futeurs de la consécration, furent impitoyablement massacrés ou exilés par ses ordres. Cependant Florence essaya encore de lui disputer la suprématie et s'unit à Charles, fils de Robert, roi de Naples, pour assaillir Pise, encore émue de ces cruels châtements. Castruccio marcha au-devant de l'ennemi, l'assailla à l'improviste, par une de ses manœuvres familières, au passage de l'Arno devant la ville de Fucechio, et lui fit essuyer une défaite complète. Toutefois, Machiavel exagère singulièrement quand il porte au compte des Florentins 20,000 morts et 1,600 seulement du côté de Castruccio. Ce fut la dernière victoire du célèbre Lucquois, qui avait été toute la journée à cheval par un soleil ardent (10 juin 1323). Vers le soir, il se sentit un refroidissement qui lui fut fatal, et il expira après quelques jours de fièvre. Il était alors seigneur de Pise, de Lucques, de Pistoie, de la Lunigiane, d'une grande partie de la rivière du Levant de Gènes et de plus de trois cents châteaux fortifiés. De brillantes destinées lui semblaient réservées encore, quand la mort le surprit. Politique rusé, homme de guerre hardi, il avait pour maxime favorite que la force ne doit être employée qu'à défaut de la ruse, et que la fin justifie les moyens.

Tel est l'homme dont Tegrinus, Aldé Mance, Giovanni Villani et Machiavel n'ont pas dédaigné d'écrire la vie jusqu'en ses plus intimes particularités. Machiavel a été jusqu'à dire : « Falsi Philippe de Macédoine et à Scipion de Rome, il mourut au même âge qu'eux, à quarante-quatre ans; il les eût surpassés si, au lieu de Lucques, il eût gouverné la Macédoine ou Rome. » Les politiques impitoyables et astucieuses étaient, en effet, fort admirés au xvi^e siècle; pour nous, les grands courants de moralité qui ont traversé le monde depuis cette époque, nous ont rendus plus sévères envers les princes. Les Quartigiani enterrés vivants et la trahison de Pistoie nous masquent un peu les qualités militaires de ce fameux aventurier.

Castruccio Castracani (VIE DE), par Machiavel. C'est un des écrits du célèbre auteur qui peuvent faire juger de l'immoralité de la politique de son époque, puisqu'il y fait l'éloge de Castruccio, ce destructeur de la liberté de Lucques, sa patrie, ce tyran qui usurpa la souveraineté par la perfidie et par la plus atroce cruauté. Cette *Vie de Castruccio* est d'ailleurs presque en entier un ouvrage d'imagination; il est reconnu qu'un petit nombre de faits historiques ont servi de base à une espèce de roman que Machiavel s'est plu à construire sur les hauts faits de ce fameux capitaine. Ce livre est, du reste, un véritable monument de style.

CASTRUCCIUS (Raphaël), théologien italien, né à Florence, mort en 1574. Il était de l'ordre de Saint-Benoît, et, outre plusieurs livres publiés en italien, il a laissé un ouvrage intitulé : *Harmonia Veteris et Novi Testamenti*.

CASTRUM s. m. (ka-stromm — mot lat.). Antiq. rom. Camp romain. « Caserne romaine : Dans les castrums bâtis à grands frais, les chambres étaient solidement voûtées. (Complém. de l'Acad.)

CASTRUM ALBUM, nom latin de CASTELLO-BRANCO.

CASTRUM BRIENTII, nom latin de CHATEAUBRIANT.

CASTRUM CANICUM, nom latin de CHATEAU-CHINON.

CASTRUM DUNI, nom latin de DUN-LE-ROI.

CASTRUM GELOSUM, nom latin de CASTEL-JALOUX.

CASTRUM GONTERII, nom latin de CHATEAU-GONTIER.

CASTRUM LANDONIS ou **NANTONIS**, nom latin de CHATEAU-LANDON.

CASTRUM MARIS, nom latin de CASTELLAMARE.

CASTRUM MELLIANI, nom latin de CHATEAU-MELLANT.

CASTRUM REGINALDI, nom latin de CHATEAUBEAULT.

CASTRUM RVFUM ou **RUDOLPHINUM**, nom latin de CHÂTEAUX-ROUX.

CASTRUM THEODORICI, nom latin de CHÂTEAU-THIERRY.

CASTU s. m. (ka-stu — peut-être du lat. *castellum*, château fort, à cause des anciens hôpitaux fortifiés). Argot. Hôpital.

CASTUA, bourg de l'empire d'Autriche, gouvernement du Littoral, au fond du golfe de Quarnero, sur l'Adriatique, à 8 kilom. N.-O. de Fiume; 450 hab. Commerce de vins, d'huile et de fruits. Autrefois ville capitale de la Liburnie.

CASTUC s. m. (ka-stuk — probablement de *castellum*, château fort). Argot. Prison.

CASTUERA, ville d'Espagne, province et à 100 kilom. E. de Badajoz, sur le Guadalquivir, ch.-l. de juridiction civile; 6,500 hab.

CASTULA s. f. (ka-stu-la). Antiq. Corset sans baleines que les dames romaines portaient pour soutenir la gorge. Il était en étoffe à mailles très-serrées et se plaçait sur le *supplum*, sorte de tissu de lin, de coton ou de soie faisant office de chemise.

CASTULO, ville de l'Espagne ancienne, dans la Tarraconaise; aujourd'hui CAZORLA.

CASUALISME s. m. (ka-zu-a-li-sme — du lat. *casualis*, casuel). Philos. Doctrine qui attribue au hasard les événements et leur succession.

CASUALITÉ s. f. (ka-zu-a-li-té — bas. lat. *casualitas*; de *casualis*, casuel). Condition, caractère de ce qui est casuel, éventuel, incertain : *C'est généralement le froment sur jacière qui offre le moins de CASUALITÉ dans sa réussite.* (Math. de Dombasle.)

CASUARINE s. f. (ka-zu-a-ri-ne — rad. *casuar*, parce que les feuilles ressemblent aux plumes de cet oiseau). Bot. Genre d'arbre, type de la famille des casuarinées : *Le bois des CASUARINES est très-cher et très-compacte.* (Clavé.)

— Encycl. Le genre *casuarine* ou *filao* forme à lui seul la famille des casuarinées. Son nom lui vient d'une certaine analogie que les feuilles de la plupart des espèces offrent avec les plumes du casoar. Ce sont du reste des végétaux singuliers qui, par leur organisation, forment le passage des amentacées aux conifères, tandis que leur port les fait ressembler à des prèles arborescentes, au point que l'espèce la mieux connue en a tiré son nom spécifique. Les *casuarines*, au nombre d'une vingtaine, appartiennent pour la plupart à l'Australie. Elles croissent en général le long des bords de la mer ou des fleuves, dans les lieux humides des terrains forestiers, où elles constituent de petits massifs détachés; quelques-unes ne viennent que dans le lit des fleuves ou dans les flaques d'eau salée; d'autres paraissent préférer les sables secs. On peut espérer naturaliser dans le midi de la France ou en Algérie les espèces australiennes; d'importants résultats ont déjà été obtenus au jardin d'acclimatation d'Alger. Mais, sous le climat de Paris, presque toutes les *casuarines* exigent l'orangerie. Là, sans doute, elles ne peuvent prendre tout leur développement; elles n'en sont pas moins recherchées à cause de l'étrange et de leur port. Toutes les fois que ces arbres pourront supporter la pleine terre, on les fera entrer avec avantage dans la décoration des parcs et des jardins. Les *casuarines* demandent un sol léger; elles se reproduisent surtout de graines, et, à défaut, de boutures et de marcottes. Les jeunes plantes, sans être très-déliées, craignent cependant une température trop basse et l'excès d'humidité; on les arrosera donc fréquemment, mais peu à la fois. On doit y porter la serpente le moins possible. Ces arbres sont les seuls que les habitants des îles de la mer du Sud laissent abattre aux navigateurs qui abordent sur leurs côtes. Le bois en est dur, liant, très-compact, coriace, assez léger néanmoins et d'une grande force. En Océanie, il sert à la construction des maisons, à la confection des pirogues, à la fabrication des manches d'outils, des lattes, etc.; les sauvages l'emploient de préférence pour la fabrication de leurs diverses armes, massues, casse-têtes, lances, etc., etc. Scié sur maille, il est très-beau, d'un grain fin, et excellent pour l'ébénisterie. Comme il est très-susceptible de se fendre en séchant, à moins qu'on n'y apporte beaucoup de soin, on ne doit l'employer que bien sec. Il n'a pas une longue durée quand il est exposé aux injures du temps. On l'utilise aussi comme combustible, usage auquel il est très-proprié. L'écorce est légèrement astringente, et la décoction des rameaux de certaines espèces est un remède nervoso-tonique fort usité chez les Indiens. Si l'on parvient à cultiver en grand les *casuarines*, ce qui pourra avoir lieu dans le Midi ou en Algérie, elles rendront sans doute de grands services, surtout pour les constructions navales, et en général pour tous les ouvrages qui demandent à la fois légèreté, solidité et résistance. Ce que nous disons ici se rapporte aux *casuarines* en général; les espèces n'étant pas encore bien nettement distinguées, il serait difficile de préciser ce qui appartient en propre à chacune. La plus connue est la *casuarine à feuilles de préle* ou *filao* de l'Inde (*casuarina equisetifolia*), grand arbre qui croît dans les îles des

mers indiennes, et dont le nom est appliqué à tort à plusieurs de ses congénères.

CASUARINÉ, ÉE adj. (ka-zu-a-ri-né). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux casuarines.

— s. f. pl. Famille de plantes ayant pour type le genre casuarine.

— Encycl. La petite famille des *casuarinées* renferme des arbres ou des arbrisseaux à rameaux nombreux, verticillés, articulés, noueux, striés, dépourvus de feuilles, mais présentant au-dessus des nœuds des gaines courtes, à dents nombreuses, striées. Les fleurs de ces plantes sont monoïques ou dioïques. Les fleurs mâles, réunies en épis, naissent en dedans des gaines supérieures, sont munies chacune d'une petite bractée à la base, ont un périanthe à deux sépales membraneux, roides, cohérents au sommet, plus tard rejetés en dehors; elles sont pourvues d'une étamine centrale, à filet épaissi à la base. Les fleurs femelles, groupées en capitules au sommet des rameaux et accompagnées de deux ou trois bractées, sont dépourvues de périanthe; elles présentent un ovaire sessile, à une seule loge uniovulée, surmonté d'un style très-court, terminé par deux stigmates filiformes, allongés. Le fruit est constitué par les bractées soudées en forme de cône. Les graines sont munies d'une aile membraneuse, et l'embryon est dépourvu d'albume. Cette famille, qui a des affinités, d'une part avec les amentacées par les myricées, de l'autre avec les conifères par les gnétacées, ne renferme que le genre casuarine, comprenant une vingtaine d'espèces qui croissent dans les lieux humides ou inondés de l'Australie et des régions voisines.

CASUARINITE s. f. (ka-zu-a-ri-ni-té — rad. *casuarine*). Bot. Nom donné à des végétaux fossiles très-divers et présentant plus ou moins d'analogie extérieure avec les casuarines.

CASUÉ, ÉE adj. (ka-zu-é — du lat. *casus*, cas, désinence). Linguist. Qui a des cas; se dit d'une langue dont les noms se déclinent, par exemple le grec et le latin : *L'adjectif passif, par l'effet de sa nature, ne peut jamais avoir de régime direct, régime, qui, dans les langues CASUÉES, répond à un accusatif.* (Lemaire.)

CASUEL, ELLE adj. (ka-zu-él, è-le — lat. *casualis*; de *casus*, chute, accident). Eventuel, qui peut arriver ou ne pas arriver : *Une recette CASUELLE. Les choses morales, si compliquées, si CASUELLES, si changeantes.* (Fonten.) Sans cette condition, les préteurs n'auraient pas fait une disposition si CASUELLE de leurs capitaux. (Mirab.)

— Administr. *Emploi casuel, charges casuelles*. Emploi révoicable, charges dont la mort des titulaires pouvait priver les familles de ces derniers. *Parties casuelles*. Anciens droits perçus au profit de l'Etat sur les mutations des charges : *Il y avait un receveur municipal des PARTIES CASUELLES.* (Chéruel.) *Charge vacante aux profits casuels*, Charge qui vaquait au profit du roi.

— Gramm. Qui se rapporte aux cas, aux désinences variables des mots déclinales : *En arabe, les flexions CASUELLES s'expriment par des lettres quiescentes.* (Renan.)

— Rem. Les personnes peu instruites emploient souvent cet adjectif dans le sens de *qui se casse facilement*. C'est une grosse faute. On doit dire : *Le verre est fragile*, et non *casuel*.

— Antonymes. Fixe, préfix.

CASUEL s. m. (ka-zu-él — de *casuel*, adj.). Profit variable, revenu incertain que l'on retire d'un emploi en dehors du revenu fixe qui y est attaché : *Un casuel, a tout l'agrement d'une bonne fortune imprévue.* *Se dit surtout des bénéfices de ce genre attachés aux fonctions ecclésiastiques : Les gros casuels vont toujours avec les gros traitements. Je suis desservant sans CASUEL ni supplément de traitement.* (Balz.)

— Ornith. On trouve le mot *casuel* employé dans les anciens auteurs comme syn. de *casoar*, dont il est probablement une corruption.

— Encycl. Toutes les religions, en admettant des hommes voués aux fonctions du sacerdoce, ont compris la nécessité d'assurer leur existence en les rétribuant. Le but pouvait être atteint de deux manières : on pouvait ou leur donner des traitements fixes, ou leur assigner des revenus accidentels. Dans les religions primitives, le dernier moyen a dû être uniquement employé. Le prêtre, essentiellement sacrificateur, trouvait dans les viandes des victimes et dans les prémices des fruits de la terre une rémunération suffisante de ses fonctions. Ce n'est que plus tard que les deux moyens furent combinés; c'est ainsi que nous voyons, dans les livres sacrés des Hébreux, Moïse assigner aux lévites, outre les revenus de quelques villes et la dîme sacrée, des offrandes nombreuses énumérées dans le plus grand détail pour les différentes circonstances. Les Romains en vinrent avec le temps à préférer les traitements fixes pour les charges sacerdotales; aussi, dans les dernières années de l'empire, le pontificat était aussi recherché, chez eux, pour les avantages pécuniaires qu'il apportait, que pour la grande influence dont jouissait celui qui en était revêtu.

Dans le christianisme, Jésus n'ayant pas établi de sacerdoce, ne pouvait pas naturelle-

ment régler la manière dont les prêtres devaient être rétribués. Les sacrifices étaient abolis, les cérémonies avaient disparu; dès lors tout sacerdoce était inutile; et les apôtres ne recevaient naturellement d'autre mission que celle qui s'impose à tout homme possédant la vérité, le devoir de la communiquer à ses semblables. On cite cependant ces paroles de Paul : « Ceux qui servent à l'autel vivent de l'autel, » et sur ce texte, l'on prétend asseoir l'établissement des rétributions à accorder aux ministres du culte. Mais s'il n'y avait point de culte chez les premiers chrétiens, que, pour cette raison même, les païens accusaient d'athéisme; s'il n'y avait point d'autel, comment y aurait-il eu des hommes servant à l'autel? Peut-être Paul n'a-t-il voulu que commenter la parole du Maître : « Tout ouvrier est digne de son salaire, » et la rendre plus frappante par un exemple tiré des coutumes encore existantes chez les païens. S'il est admis que la meilleure interprétation des paroles d'un homme soit dans sa conduite, nous savons que la prédication de l'Evangile n'empêchait pas Paul de faire des paniers pour gagner sa vie. Il est vrai que déjà, à cette époque, les nouveaux chrétiens faisaient à l'Eglise ou communauté des dons considérables; frappés de cette parole si souvent répétée : « Le royaume de Dieu est proche, » ils abandonnaient facilement tous leurs biens, parce qu'ils s'attendaient à voir bientôt arriver la fin du monde. Alors on donnait plutôt à l'Eglise qu'à ses chefs; et ce n'étaient pas seulement les apôtres qui profitaient de ces dons, mais la communauté entière. Mais lorsque les cérémonies eurent envahi la religion nouvelle, lorsque tout un sacerdoce chrétien fut établi, et qu'on eut des pontifes, des prêtres, des diacres, il fallut bien leur assurer des moyens d'existence. A partir de cette époque, on vit s'établir peu à peu ces rétributions vraiment *casuelles* à leur origine, puisqu'elles ne consistaient que dans les dons volontaires des fidèles.

Lorsque plus tard les évêques eurent assis leur suprématie en présence des barbares qui envahissaient l'empire, et dompté l'esprit et le cœur de ces farouches conquérants de la terre, ils reçurent, eux aussi, leur part de la conquête, et obtinrent des *bénéfices*, tout en conservant les droits *casuels* qui allaient en augmentant avec les abus. On avait cru d'abord, et avec raison, que les prières adressées à Dieu, pour s'appliquer à tous en général, n'en avaient pas moins d'effet pour chacun en particulier, et qu'un même ministre pouvait suffire aux grands et aux petits; mais bientôt l'orgueil s'en mêla; les grands, pour mieux assurer leur salut ou pour éviter le contact de la foule eurent chez eux leurs ministres du culte priant pour eux, célébrant les offices pour eux, se faisant pour ainsi dire leurs hommes. Les prêtres voulurent les imiter, chacun dans la mesure de ses forces; l'un demanda des prières, l'autre des messes qui lui fussent particulièrement appliquées; pour cela, on donna certaines rétributions à titre d'aumône. Une fois le principe posé, les conséquences arrivèrent d'elles-mêmes. Dépouillés d'une partie de leurs biens sous les faibles desendants de Charlemagne, les ministres du culte cherchèrent naturellement à rattraper du côté des droits *casuels* ce qu'ils avaient perdu du côté des droits fixes. On avait payé au commencement pour des cérémonies de luxe, pour des prières de surrogation, on paya pour les cérémonies les plus nécessaires de la religion; on paya pour le baptême, on paya pour les mariages, on paya pour les enterrements. Sans doute on cria à la simonie; mais la théologie trouva des arguments et des distinctions pour réfuter cette accusation. On reprochait aux prêtres de vendre les messes, le baptême, la sépulture ecclésiastique, etc. Ils répondirent qu'il ne peut y avoir vente d'une chose qu'autant que cette chose peut être estimée à un prix quelconque; que les messes, le baptême, etc., étant des choses essentiellement spirituelles, échappaient à toute appréciation, et, par conséquent, ne pouvaient être vendues, s'appuyant ainsi sur le caractère simoniaque pour arguer contre la simonie. Ce raisonnement ne convainquit pas tout le monde, et le protestantisme recruta de nombreux adeptes parmi les adversaires du *casuel*. Personne n'ignore, en effet, que si la vente des indulgences ne fut pas la cause principale de la Réforme, elle en fut au moins la cause occasionnelle.

Le *casuel* existe encore dans toute sa force, il est même parfaitement organisé et sur une très-vaste échelle; il n'est plus besoin pour prier en faveur de quelqu'un de savoir qui il est, l'argent suffit. On prie *ad intentionem dantis*, à l'intention du payant. On peut même faire, avec les messes que quelques prêtres reçoivent en trop grand nombre, et dont d'autres ne reçoivent pas assez, un honnête commerce avec escompte et accessoires. Naturellement toutes ces prières sont tarifées avec le plus grand soin; ces tarifs varient avec les lieux, et l'on payera plus cher, par exemple, à Paris qu'en province. L'esprit mercantile ne s'arrête même pas devant le cercueil; tout le monde sait que la longueur des prières est proportionnée à l'importance de la somme payée. Il y a encore bien d'autres abus, aussi regrettables qu'ils sont frappants. Si du moins cet argent tombait toujours entre les mains de l'humble curé de campagne, qui, tout dévoué à ses paroissiens, leur donne bien souvent le pain du corps après leur avoir assuré le pain

de l'âme, la moralité du résultat pourrait jusqu'à un certain point concilier l'indulgence à l'abus; mais trop souvent meilleure la part des gros casuels tombe entre les mains de ceux qui touchent déjà de riches traitements. On connaît à peu près les magnifiques revenus des curés, et l'on sait que naguère l'abus a cessé heureusement certains ouvriers ecclésiastiques, connus sous le nom de *prêtres habitués*, étaient réduits à un état voisin de la misère.

CASUELLEMENT adv. (ka-zu-è-le-man — rad. *casuel*). Fortuitement, par hasard, d'une façon éventuelle, qui aurait pu ne pas avoir lieu: *Je l'ai vu quelquefois, mais CASUELLEMENT; je ne lui fais jamais de visite.* Il Peu usité.

CASUENTUM, aussi appelé **Basentium**, nom latin du BASINUM, rivière d'Italie qui se jette dans le golfe de Tarente.

CASUISTE s. m. (ka-zu-i-ste — du lat. *casus*, cas). Théologien qui enseigne la morale religieuse et qui s'attache à résoudre les cas de conscience: *CASUISTE sévère.* *CASUISTE relâché.* Un habile CASUISTE. *Le christianisme est bien différent dans les livres saints et dans les CASUISTES.* (Pasc.) Comme il y a un nombre infini d'actions équivoques, un CASUISTE peut leur donner un degré de bonté qu'elles n'ont point en les déclarant bonnes. (Montesq.) Un CASUISTE a plus besoin de droiture et de bon sens que de pénétration et de subtilité. (St-Evrem.) Autrefois nous avions des saints et point de CASUISTES; la science s'étend, et la foi s'aneantit. (J.-J. Rouss.) Les pays d'inquisition sont les plus fertiles en CASUISTES relâchés. (Clément XIV.)

— Par ext. Personne qui résout des questions de morale; moyen de résoudre les cas de conscience, les questions de morale pratique: *Le meilleur de tous les CASUISTES est la conscience, et ce n'est que quand on marche avec elle, qu'on a recours aux subtilités du raisonnement.* (J.-J. Rouss.) L'intérêt est un CASUISTE bien décisif qui lève bien des scrupules en un moment. (P. Quesnel.)

L'amour a des casuistes

D'avis fort différents dans sa religion;

Il a ses escobars, il a ses jansénistes,

CHAULIEU.

— Encycl. V. CASUISTIQUE.

CASUISTIQUE s. f. (ka-zu-i-sti-ke — rad. *casuiste*). Partie de la théologie morale qui s'occupe des cas de conscience: *On a vainement essayé d'aveugler notre âme sur la nature et le but de cette partie du droit moral qui a été nommée la CASUISTIQUE.* (Dupleux.)

— Encycl. Quoique de tout temps on ait ergoté, chicané, trouvé des subtilités à l'aide desquelles on obéit à la lettre de la loi tout en en violant l'esprit, le mot *casuiste* s'est plus spécialement appliqué aux théologiens occupés à résoudre les cas de conscience, comme celui de sophiste aux philosophes grecs. Tout d'abord on est porté à se demander quelle utilité il y avait à étiqueter ainsi tous les actes, toutes les pensées de l'homme, à prévoir les cas les plus extraordinaires et les plus impossibles, comme si le simple bon sens ne devait pas suffire à un confesseur pour lui dire qu'une action est mauvaise, qu'une autre est indifférente: il semble que ce n'est pas dans les livres de théologie, mais bien dans sa propre conscience qu'il faut aller chercher l'enseignement de la morale. La raison de semblables recherches est dans des usages déjà bien éloignés de nous: si de graves docteurs dépensaient des trésors de logique et de subtilité pour établir qu'une faute était mortelle ou vénielle, il y avait à cela un intérêt très-grand. Dans les premiers siècles de l'Eglise, en effet, les pénitences imposées par les confesseurs étaient publiques; elles étaient acceptées par tous, et il était même difficile de s'y soustraire, puisque la loi religieuse avait remplacé la loi civile, punissant plus sévèrement une violation de l'abstinence qu'un adultère ou même qu'un meurtre. L'communication n'était pas comme aujourd'hui une peine purement spirituelle, elle entraînait la confiscation et la prison ou l'exil, comme l'ostracisme antique. Il était donc nécessaire aux confesseurs de connaître la gravité attribuée par l'Eglise à chaque faute, pour savoir quelle expiation devait lui être imposée. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir des écrivains remarquables s'occuper de semblables questions. Albert le Grand, lui-même, dans son *Commentaire sur le maître des sentences*, avait posé plusieurs questions sur la pratique du devoir conjugal, et, pour le justifier, un de ses apologistes soutint qu'il est avantageux et nécessaire de savoir les choses naturelles, sans exception des impudiques, car sans cela les confesseurs ne seraient pas en état de remédier aux désordres de leurs pénitents. Plus tard, lorsque la prépondérance du droit canon commença à baisser, la cour de Rome publia son livre des taxes, *casuistique* fiscale où chaque faute était prévue et où l'on trouvait en regard le prix exigé pour s'en faire absoudre. Cet usage, bien plus profitable à la cour de Rome que celui des pénitences publiques, devint fort à la mode: c'était d'ailleurs celui qui avait été pratiqué durant tout le moyen âge, alors que les seigneurs les plus violents et les plus cruels fondaient une abbaye pour expier leurs péchés, et mouraient ensuite en odeur de sainteté.

Dès lors les casuistes se multiplièrent, mais

III.

ce fut la société des jésuites qui en compta le plus grand nombre. Ces révérends pères, voulant confisquer à leur profit la direction générale des consciences, direction qui a toujours été très-fructueuse, s'arrangèrent de façon à avoir des casuistes de toutes les nuances et qui pussent contenter les âmes les plus rigides aussi bien que les consciences les plus relâchées. Ils inventèrent cette fameuse *opinion probable*, qui a rendu tant de services à leur ordre et a favorisé d'une manière si éclatante la démoralisation. Une opinion est appelée probable, lorsqu'elle est fondée sur des raisons de quelque considération. C'est l'opinion probable qui a fait rendre aux casuistes des décisions comme celle-ci: « Celui qui s'est fatigué à quelque chose, comme à poursuivre une fille, est-il obligé de jeûner? Nullement. — Mais, s'il s'est fatigué expressément pour être par là dispensé du jeûne, y sera-t-il tenu? Encore qu'il ait eu ce dessein formé, il n'y sera point obligé. » Une fois lancés sur cette route, il n'était point de faiblesse, point de faute, point de crime même qu'ils ne permissent ou ne justifiasent. L'Eglise, qui avait condamné les tournois, condamnait également le duel, mais les casuistes le permettaient, et voici comment: « Si un gentilhomme, qui est appelé en duel, est connu pour n'être pas dévot, et que les péchés qu'on lui voit commettre à toute heure sans scrupule fassent aisément juger que s'il refuse le duel ce n'est pas par la crainte de Dieu, mais par timidité, et qu'ainsi on dise de lui que c'est une poule et non pas un homme, il peut, pour conserver son honneur, se trouver au lieu assigné, non pas véritablement avec l'intention expresse de se battre en duel, mais seulement avec celle de se défendre, si celui qui l'a appelé vient l'attaquer injustement; et son action sera tout indifférente d'elle-même; car quel mal il y a-t-il d'aller dans un champ, de s'y promener en attendant un homme, et de se défendre si l'on est attaqué? Et ainsi il ne pêche en aucune manière, puisque ce n'est point du tout accepter un duel, ayant l'intention dirigée à d'autres circonstances. » C'est cette direction d'intention, cette réserve mentale, qui est le point merveilleux de la casuistique des jésuites, et qui leur permet de résoudre les problèmes les plus difficiles. On peut jurer, disent-ils, qu'on n'a pas fait une chose, quoiqu'on l'ait faite effectivement, en entendant en soi-même qu'on ne l'a pas faite un certain jour, ou avant qu'on fût né, ou en sous-entendant quelque autre circonstance pareille, sans que les paroles dont on se sert aient aucun sens qui puisse le faire connaître. Cela est fort commode en beaucoup de rencontres, et est toujours juste quand cela est nécessaire pour la sainte, l'honneur ou le bien. Ouvrant la porte du ciel si large, il n'était pas étonnant qu'ils vissent les grands, les princes, les rois venir à eux et les choisir pour directeurs de conscience; aussi Mme de Montespan n'avait pas tort quand elle appelait le père Lachaise, confesseur de Louis XIV, la chaise de commodité.

Pourtant, il faut bien le dire, quelquefois ces admirables casuistes étaient punis par où ils avaient péché, et l'on se serait contenté aux des armes qu'ils fournissaient. Parmi toutes les questions qu'ils s'étaient proposés de résoudre, ils avaient mis celle-ci: « Les valets qui se plaignent de leurs gages peuvent-ils d'eux-mêmes les accroître, en prenant, sur ce qui appartient à leurs maîtres, ce qu'ils jugent nécessaire pour égarer lesdits gages à leurs peines? Ils le peuvent en quelques rencontres, comme lorsqu'ils sont si pauvres en cherchant condition, qu'ils ont été obligés d'accepter l'offre qu'on leur a faite, et que les autres valets de leur sorte gagnent davantage ailleurs. » Or Pascal, dans ses *Provinciales*, raconte qu'un valet des révérends pères, convaincu par cet argument, s'enfuit de chez eux en leur enlevant quelques objets de peu de valeur, et que ceux-ci, très-peu conséquents avec eux-mêmes, le firent poursuivre et demandèrent hautement sa punition, quoique le pauvre diable déclarât qu'il n'avait fait qu'agir d'après leurs principes. Semblable aventure leur était arrivée avec le duc d'Ossuna, gouverneur de Sicile. Ce seigneur avait demandé, un jour, à deux jésuites s'ils pouvaient l'absoudre d'une mauvaise action qu'il avait l'intention de commettre; ceux-ci s'étaient empressés de rassurer sa conscience et de lui donner toute liberté. Or, en sortant de la ville, les deux pères furent assaillis par des inconnus qui les dépouillèrent et les chargèrent de coups; leur premier soin fut de venir demander justice au duc d'Ossuna, qui leur répondit que les mauvais traitements qu'ils venaient d'essuyer étaient précisément la fantaisie pour laquelle ils lui avaient si généreusement donné l'absolution. Le banquier Tetzl avait fait mieux encore: dépositaire des sommes énormes que les dominicains ramassaient en Allemagne en vendant des indulgences, il leur avait acheté le pardon d'un péché, et, rassuré par cette absolution bien payée, il avait gardé tout l'argent déposé par eux dans sa caisse.

L'antiquité, qui comptait tant de sophistes, n'était pas ignorante des subtilités et des faux-fuyants de la casuistique. Les oracles, avec leurs réponses ambiguës, peuvent se placer à côté de nos plus discrets ergoteurs. N'était-ce pas un casuiste que ce prêtre d'Athènes qui, obligé de lever l'anathème prononcé sur Alcibiade, se contenta de répondre: « Je n'ai pas maudit Alcibiade, s'il n'a pas trahi sa patrie? » N'était-ce pas un casuiste que ce

Posthumus qui, pour effacer la honte de l'armée romaine qu'on avait vue passer sous les Fourches Caudines, fit déclarer par le sénat qu'il n'avait pas eu mission pour traiter avec les ennemis, et se fit renvoyer, ainsi que toute l'armée, aux Samnites, les mains liées derrière le dos? D'ailleurs la politique de Rome fut, comme son droit, une perpétuelle discussion de mots; et, singulier contraste! la même disposition à la subtilité favorisait ses injustices au dehors et la réforme de ses lois à l'intérieur. Au moyen âge, l'enseignement de la scolastique poussa de plus en plus les théologiens dans cette voie des distinctions et des sophismes. « Avant que de régenter la théologie morale, dit Bayle, on a enseigné un ou plusieurs cours de philosophie; on s'est fait une habitude de pointer sur toutes choses; on a ergoté mille fois sur des êtres de raison; on a ouï soutenir autant de fois le pour et le contre sur les questions des universaux et sur plusieurs autres de même nature; on a tellement tourné son esprit du côté des objections et des distinctions, que lorsqu'on manie les matières de morale on se trouve tout disposé à les embrouiller. Les distinctions viennent en foule; les arguments *ad hominem* vous obligent à vous retrancher de toutes parts et à relâcher aujourd'hui une chose, demain une autre. Tout cela est fort dangereux: disputez tant qu'il vous plaira sur des questions de logique; mais, dans la morale, contentez-vous du bon sens et de la lumière que la lecture de l'Evangile répand dans l'esprit; car si vous entreprenez de disputer à la façon des scolastiques, vous ne saurez bientôt par où sortir de ce labyrinthe. Celui qui a dit que les livres des casuistes sont l'art de chicaner avec Dieu a eu raison: ces avocats du barreau de la conscience trouvent plus de distinctions et de subtilités que les avocats du barreau civil. Ils font du barreau de la conscience un laboratoire de morale où les vérités les plus solides s'en vont en fumée, en sels volatils, en vapeurs. Ce que Cicéron a dit touchant les subtilités de logique convient admirablement à celles des casuistes; on s'y prend dans ses propres filets; on s'y perd; on ne sait de quel côté se tourner, et l'on ne se sauve qu'en se relâchant presque sur tout. » Pour s'assurer que ces paroles ne sont pas trop sévères, il suffit de se rappeler les noms de Molina, d'Escobar, de Sanchez; ce dernier surtout, dont le traité *De matrimonio* surpasse de beaucoup tout ce que l'antiquité nous a laissé de livres infâmes; on y trouve, entre autres, ce cas de conscience: *Rogabis forsitan qualis culpa sit, si vir volens legitimam uxorem copulari, quo se excuset, vel majoris voluptatis captanda gratia, inchoet copulam cum ea sodomiticam, non animo consummanti, nisi intra vas legitimum, nec cum periculo effusionis extra illud.* Au mot SANCHEZ, nous examinerons ce singulier ouvrage, dont l'auteur fut un religieux de la vie la plus exemplaire et la plus chaste; et au mot CONFESSEUR, nous montrerons le danger des confesseurs qui en demandent si long à leurs pénitents. Tout ce que nous voulons constater, c'est l'influence pernicieuse des casuistes, par leurs livres, soit par leurs décisions. Par leurs livres: l'impression de celui de Sanchez fut plusieurs fois interdite en France, et Brantôme raconte que les dames de son temps prenaient la *Somme* de Benedicti et la préféraient aux contes les plus licencieux; par leurs décisions: ils avaient étouffé le sens moral dans ceux qu'ils devaient diriger, leur faisant observer la lettre qui tue, et négliger l'esprit qui vivifie. Elle devait être la pénitente d'un casuiste, cette « belle et honnête dame, » dont parlait Brantôme, qui permettait à son amant tout, hormis de l'embrasser sur la bouche qui avait juré fidélité à son mari. C'étaient des casuistes, ces confesseurs dont parle DeBrosses à propos des sigisbées et des faveurs qui leur sont accordées par les Vénitienues: « Les confesseurs ont traité avec elles qu'elles s'abstiendraient de l'article essentiel; moyennant quoi ils leur font bon marché du reste, tout aussi loin qu'il puisse s'étendre, y compris la permission de n'être pas manchottes. » La race des casuistes tend à disparaître, quoique cependant on en voit encore s'élever quelques-uns parmi les théologiens retardataires. Ce qui subsiste, ce qui menace d'être éteint longtemps encore le sens moral dans les âmes ignorantes qui ne reçoivent d'autre éducation que l'enseignement religieux, ce sont ces subtilités qui peuvent quelquefois être innocentes, mais qui peuvent aussi ouvrir la porte à tous les débordements. C'est à l'influence des casuistes qu'est due cette corruption de l'esprit religieux. Ils ont dénaturé l'enseignement du Christ, qui était si simple et si beau. Quand les premiers chrétiens allaient auprès de saint Jean lui demander des leçons et des conseils: « Aimez-vous les uns les autres, leur disait le saint apôtre, voilà toute la loi. » C'est aussi ce que répète la raison moderne, qui voudrait tirer la civilisation chrétienne de la voie fautive où l'ont entraînée des hommes aveugles ou fanatiques.

Faut-il conclure de tout ce que nous venons de dire que la casuistique est une science toute chimérique, un produit ridicule des siècles d'ignorance? Non; c'est l'abus seul de la casuistique qu'il faut condamner, et malheureusement les théologiens ne l'ont presque tous traitée que pour en abuser. Mais la morale pratique offre des questions difficiles, dont la discussion, loin d'être inutile, pourrait jeter une vive lumière sur l'essence même du

devoir et de la justice. Un philosophe sérieux pourrait donc prendre la casuistique pour objet de ses méditations, et s'il traitait cette matière avec méthode, en partant de principes solides, il pourrait faire une œuvre qui ne serait pas sans importance, au point de vue même de ce qu'on appelle aujourd'hui *morale indépendante*. Si quelques-uns de nos lecteurs étaient tentés d'en douter, nous leur rappellerions, nous leur apprendrions peut-être, que Kant lui-même, celui qu'on a quelquefois appelé le père de la philosophie moderne, n'a pas dédaigné de poser plusieurs questions de casuistique morale, comme dignes d'être méditées. A la vérité, il les a posées sans les résoudre, comme si lui-même les eût trouvées trop difficiles pour qu'il osât les décider de sa propre autorité. Voici quelques-unes de ces questions, tirées de ses *Principes métaphysiques de la morale*:

« Est-il permis de prévenir par le suicide une injuste condamnation à mort, quand même le souverain qui condamne permettrait de le faire (comme Néron le permit à Sénèque)? »

« Un homme a été mordu par un chien enragé, et se déchaîne sur lui les premières atteintes de l'hydrophobie; il pense que, dans un accès de rage, il pourrait mordre d'autres hommes, et, pour éviter ce malheur, il se tue. Son suicide est-il un crime? »

« La fin de la nature dans la cohabitation des sexes étant la propagation de l'espèce, est-il permis de cohabiter quand cette propagation est impossible, par exemple dans le temps de la grossesse? »

« Peut-on permettre, pour le vin, un usage voisin de l'ivresse? »

« La fausseté doit-elle être réputée mensonge quand elle prend sa source dans le seul désir de se montrer poli, par exemple quand on termine une lettre par ces mots: *Votre très-dévoûé serviteur?* »

« L'homme qui se respecte lui-même peut-il, quand il parle aux grands, se servir des mots *vosse Révérence, votre Grandeur, votre Majesté?* Celui qui se fait ainsi ver a-t-il le droit de se plaindre ensuite qu'on l'écartera? »

Quoique l'esprit de Kant fût essentiellement novateur, il n'était pas aussi complètement détaché des arguties de la scolastique que nous le sommes aujourd'hui. Les catégories jouent dans sa philosophie un rôle aussi important que dans la logique du moyen âge; ses distinctions du phénomène, du nomme, du schème, de l'intuition, du concept, etc., peuvent avoir une valeur réelle, mais elles sont souvent appuyées sur d'autres distinctions aussi subtiles que celles qui rendent si obscures les interminables querelles des réalistes et des nominalistes. On pourrait donc penser que, lorsque Kant faisait de la casuistique, il se laissait, sans le savoir, entraîner dans l'ornière creusée par les vieilles écoles du moyen âge. Cependant, il est impossible de nier que de telles questions s'imposent pour ainsi dire d'elles-mêmes à tous ceux qui réfléchissent sérieusement sur les fondements de la justice et du devoir. Il n'est pas nécessaire, sans doute, que la solution en soit connue de tout le monde; on peut penser même qu'il est désirable qu'elles soient ignorées des masses; mais un philosophe doit savoir bien des choses que les autres hommes ignorent, et lors même que l'examen de ces questions ne devrait produire immédiatement que le doute, cet examen ne serait pas inutile, parce qu'il pourrait conduire à la découverte de certaines vérités encore inconnues, comme la recherche de la pierre philosophale a conduit les alchimistes aux vrais principes de la chimie moderne. On peut donc à juste titre se moquer de la casuistique, telle que l'ont faite les théologiens et surtout les jésuites; mais cela ne doit pas empêcher de reconnaître qu'il peut exister une casuistique vraiment rationnelle et digne d'exercer l'attention des plus grands esprits. Si l'on en doutait encore, nous rappellerions qu'une des questions qui passionnent en ce moment tous les hommes de progrès, l'abolition de la peine de mort, n'est au fond qu'une question de casuistique. La société commet-elle un crime quand elle fait monter sur l'échafaud celui qui a tué son semblable? Et l'on en pourrait dire autant de toutes les questions politiques ou économiques qui sont traitées chaque jour dans les débats du Corps législatif. Tous les points douteux de morale, de législation générale se résument en questions de casuistique.

CASUISTIQUER v. n. ou intr. (ka-zu-i-sti-ké — rad. *casuiste*). Néol. Faire le casuiste; discuter, résoudre les cas de conscience.

CASULA s. f. (ka-zu-la — dimin. du lat. *casa*, maison). Sorte de blouse que portaient les Gaulois, mot qui signifiait *petite maison*, et dont on a fait CHASUBLE.

CASULAIRE adj. (ka-zu-lè-re — dimin. du lat. *casa*, maison). Se disait autrefois pour CELLULAIRE: *Prison CASULAIRE. Régime CASULAIRE.* Il V. CELLULAIRE.

CASUS BELLI s. m. (ka-zu-sbèl-li — mots lat. qui signif. *cas de guerre*). Dr. des gens. Cause de rupture avec une puissance, motif qui détermine à prendre les armes contre elle: *Toute puissance qui se respecte voit un CASUS BELLI dans un affront fait à son honneur. Les dernières tentatives de conciliation ont échoué devant l'attitude hautaine de l'Austriche envers notre allié le roi de Sardaigne;*

son refus d'adhérer aux propositions de l'Angleterre est devenu un véritable casus belli. (De Bazancourt.) Le prétention de M. Barrot était que, dans le conflit entre l'Autriche et les différentes parties de l'Italie, le casus belli prouvait par les traités de 1815 ne se présentait pas; mais que si les puissances étrangères intervenaient dans ce débat, en quelque sorte domestique entre l'Autriche et les autres Etats d'Italie, la France, de son côté, aurait des devoirs à remplir. (Sarrans.)

CASWALL (le rév. Henry), théologien anglais, né en 1810, dans le comté de Hants. Il a exercé le ministère pastoral aux Etats-Unis et au Canada, avant d'être prébendier de la cathédrale de Salisbury. On a de lui plusieurs écrits religieux : *L'Amérique et le clergé américain*; *la Cité des Mormons*; *le Prophète du XIXe siècle*; *Pèlerinage à Canterbury*; *l'Ecosse et l'Eglise écossaise*; *le Monde occidental visité de nouveau*, le *Martyr des Pongas*; *l'Eglise en Amérique et l'Union américaine*, etc.

CASY s. m. (ka-zi). Prêtre persan.

CASY (Joseph-Grégoire), vice-amiral français, né à Auribeau (Var) en 1787, mort en 1862. Il s'enfuit de la maison paternelle pour s'engager comme mousse en 1803. Une vocation si énergiquement prononcée décida sa famille à lui faire donner l'éducation nécessaire pour suivre cette carrière. Aspirant en 1804, il fit avec distinction les campagnes maritimes de l'Empire, de la Restauration et du gouvernement de Louis-Philippe, conquit tous ses grades par les plus honorables services, et devint successivement préfet maritime, vice-amiral (1844), grand-officier de la Légion d'honneur, membre du conseil d'Amirauté, représentant à la Constituante de 1848, un moment ministre de la marine à cette époque, enfin sénateur en 1852.

CASYAPA, nom d'un personnage allégorique ou mythologique des traditions indiennes, et d'un disciple du Bouddha, qui présida le premier concile des bouddhistes, et qui fut le compilateur du livre appelé *Abhidharma* (Méthaphysique).

CAT s. m. (ka). Forme ancienne du mot chat, usitée encore dans le patois picard et dans le provençal.

CAT, ou **SAN-SALVADOR**, ou **GUANAHANI**, île de l'Amérique anglaise, dans l'archipel de Bahama, à 45 kilom. S.-E. d'Eleuthera. Longueur, 80 kilom. sur 4 à 12 kilom. de large; superficie, 80,960 hectares. C'est la première terre de l'Amérique que découvrit Christophe Colomb, le 12 octobre 1492.

CAT (Claude-Nicolas Lé). V. LECAT.

CATA s. m. (ka-ta). Ornith. Nom spécifique d'un oiseau du genre ganga.

CATAAL s. m. (ka-ta-al — du gr. *kata*, en bas). Anat. Nom de l'une des pièces des vertèbres, placée au-dessus du cyclole.

CATABALISTIQUE adj. (ka-ta-ba-li-sti-ke — du gr. *kata*, en bas; *ballein*, lancer). Art milit. Qui agit à la manière d'un bétier de guerre.

CATABAPTISME s. m. (ka-ta-ba-pti-sme — du gr. *kata*, contre; *baptizein*, baptiser). Hist. relig. Doctrine de ceux qui rejettent les enseignements de l'Eglise sur le baptême.

CATABAPTISTE s. m. (ka-ta-ba-pti-ste — du gr. *kata*, contre; *baptizein*, baptiser). Hist. relig. Membre d'une secte chrétienne qui niait la nécessité du baptême.

— **Encycl.** Parmi les hérétiques qui ont attaqué le sacrement de baptême, les uns ont soutenu qu'il n'y avait point de péché originel, les autres que la grâce ne peut être produite dans l'âme par un signe qui n'affecte que le corps, d'autres enfin que le baptême n'ayant d'autre vertu que d'exciter la foi, ce sacrement ne pouvait avoir d'effet qu'autant que la foi existait déjà; d'où ils concluaient que le baptême est sans effet sur les enfants qui, n'ayant point encore la raison, ne peuvent avoir la foi. De ce nombre sont les sociniens. Pélagie niait le péché originel; il admettait cependant le baptême comme produisant sur celui qui était baptisé la grâce d'adoption. On ne voit pas trop ce qu'il entendait par cette grâce d'adoption, à moins qu'il ne voulût dire par là, ce qui est probable, que le baptême n'était autre chose qu'un signe sensible par lequel l'Eglise manifestait sa volonté de recevoir quelqu'un au nombre de ses enfants. Il ne lui reconnaissait point du reste d'autre effet, et par conséquent il était loin d'en admettre la nécessité.

CATABASIS s. f. (ka-ta-ba-ziss). Mus. anc. Progression de sons descendants, dans la musique des Grecs.

CATABATHMONT (en lat. *Catabathmus*), plateau montagneux de l'Afrique ancienne, à l'O. de l'Egypte qu'elle séparait de la Cyrénaïque. D'après la géographie des anciens, le Catabathmont séparait l'Afrique de l'Egypte, qu'ils considéraient comme appartenant à l'Asie. « Les limites de l'Afrique, dit Salluste, sont, du côté de l'occident, le détroit qui joint notre mer à l'Océan; du côté de l'orient, un vaste plateau incliné que les habitants appellent Catabathmont (la Descente). »

Le *Catabathmus Parvus* et le *Catabathmus Magnus*, l'*Akabah* et le *Keir* et le *Solum* des Arabes, forment le vaste plateau dont parle Salluste; ce plateau s'étend le long de la mer, des frontières de l'Egypte jusqu'à la Pentapole

libyque, où brillèrent Cyrène, Apollonia, Darnis, Bérénice et Ptolémaïs, cette Grèce africaine depuis si longtemps disparue, magnifiquement umbra. Le Catabathmont, grand et petit, court à travers des déserts arides de l'est au nord-ouest, parmi des territoires occupés par des tribus dont quelques-unes, même à l'heure qu'il est, sont d'une humeur plus ou moins hostile aux peuples civilisés. Ces déserts sont en effet parcourus encore par de misérables Hedjads, réunis en nombre indéterminé sous le vain prétexte religieux d'un pèlerinage à la Mecque, à la faveur duquel ils obtiennent l'hospitalité sous la tente des musulmans établis çà et là dans les territoires clair-semés où la végétation n'est pas complètement absente. Marchant sans aucune direction et comme des vagabonds, en vrais bandits nomades, ils dépouillent tous ceux qu'ils rencontrent, et leur font souvent un parti pire encore, en les frappant du couteau à deux tranchants dont ils sont toujours munis et qu'ils tiennent caché sous leurs amples vêtements de laine. Autant les Aoulad-Ali, qui forment la première tribu que l'on rencontre en partant de l'Egypte, sont simples, doux et pacifiques, autant la tribu qui confine avec eux à l'occident, celle des Harabi, se montre intolérante et farouche. Les Harabi occupent l'extrémité ouest du Catabathmont, la Cyrénaïque et toute la partie voisine de la Marmarique. C'est à l'entrée de leur territoire qu'échouèrent, en 1820, toutes les tentatives d'exploration de la Cyrénaïque par le général Minutoli, en qui ils ne voulaient voir qu'un espion du pacha d'Egypte, ou un chrétien indigne de leurs faveurs. En 1824, ce ne fut pas sans peine que le voyageur Pacho, à qui il fut donné enfin de pénétrer dans la Pentapole, parvint à effectuer son passage parmi eux. Confiant dans les habitudes qu'il avait déjà contractées des fatigues du désert et dans la connaissance qu'il avait acquise des mœurs et du langage de ses habitants, n'ayant en vue qu'une réelle exploration scientifique du pays, il était parti d'Alexandrie le 3 novembre 1824, n'emmenant avec lui qu'un jeune Européen avec lequel il avait déjà voyagé, deux guides pour lui indiquer le gisement des puits et des monuments, et quelques domestiques; en tout neuf personnes. Douze chameaux et quatre dromadaires complétaient cette faible caravane. Il s'entretint dans leur langue avec les cheiks de la tribu, et, après bien des pourparlers, la simplicité de son costume, son isolement, sa confiance et sa fermeté obtinrent de ces hommes farouches ce qu'une escorte et de grands titres n'auraient pu obtenir. Il franchit le Catabathmont, et put explorer, non toutefois sans courir encore de fréquents dangers, toute la Pentapole libyque. C'est ce difficile passage du Catabathmont qui lui a permis de dresser une carte détaillée de toute cette contrée, où personne avant lui n'avait pu voyager, de lever un plan topographique de Cyrène et de ses environs, d'en dessiner les monuments, d'en copier les inscriptions, de constater en un mot son état actuel, dans le bel ouvrage qu'il a publié à Paris, en 1824, chez Firmin Didot (2 vol. grand in-4°, ornés de cartes et de 100 planches, dont plusieurs coloriées).

CATABAUCALÈSE s. f. (ka-ta-bo-ka-lè-se — du gr. *katabaukalèsis*; de *kata*, sur; *bauein*, j'endors par des chants). Antiq. gr. Chanson de nourrice pour endormir les enfants.

CATABIBAZON s. f. (ka-ta-bi-ba-zon — du gr. *katabibazō*, je fais descendre). Astron. Nom que l'on donnait anciennement au monde descendant de l'orbite lunaire, appelé aussi **QUEBUE DE DRAGON**. V. NEUD.

CATABOLIQUE adj. m. (ka-ta-bo-li-ke — du gr. *katabolikos*; de *kata*, sur, et *ballo*, je jette). Se disait d'un démon qui emportait les hommes pour les briser en les jetant avec violence contre terre.

— **Encycl.** Leloyer, dans son *Histoire et discours des spectres*, parle ainsi de ces démons : « Ceux qui ont lu les anciens savent que les démons *cataboliques* sont des démons qui emportent les hommes, les tuent, brisent et fracassent, ayant cette puissance sur eux. De ces démons *cataboliques*, Fulgence raconte qu'un certain Campester avait écrit un livre particulier qui nous servirait bien, si nous l'avions, pour apprendre au juste comment ces diables traitaient leurs suppôts, les magiciens et les sorciers. »

CATABROSE s. f. (ka-ta-bro-se — du gr. *katabrosis*, action de manger avidement). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées et de la tribu des festucées, comprenant une dizaine d'espèces, répandues dans les régions tempérées du globe.

CATACANTHE s. m. (ka-ta-kan-te — du gr. *kata*, en bas; *akantha*, épine). Entom. Genre d'insectes hémiptères, voisin des pentatomes et des punaises.

CATACAUSTIQUE s. f. (ka-ta-ko-sti-ke — du gr. *kata*, contre; *kaiō*, je brûle). Phys. Courbe formée par les foyers des rayons réfléchis par les miroirs concaves sphériques.

CATACÉRASTIQUE adj. (ka-ta-sè-ra-sti-ke — du gr. *kata*, contre; *kerannumi*, je tempère). Anc. pharm. Se disait des médicaments employés pour corriger l'acrimonie des humeurs.

CATACHÈNE s. m. (ka-ta-kè-ne — du gr.

katachainō, je bâille). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, comprenant une seule espèce, qui vit à Manille.

CATACHÈSE s. f. (ka-ta-kè-se — du gr. *katachresis*, abus; de *kata*, contre, et *chresis*, usage). Rhétor. Sorte de métaphore usuelle, emploi d'un mot dans un sens détourné de sa signification propre, mais accepté dans le langage commun. C'est ainsi que l'on dit : *Une canne d'ébène; une feuille d'arbre, de papier; un cheval ferré d'argent; aller à cheval sur un bâton*. La *CATACHÈSE* est un *trope* qui nous fait dire une glace pour un miroir, une langue pour l'idiome d'un peuple. (F. Génin.) Le poète Némucène Lemercier aimait le tumulte de la Halle, où son corps long et sec, sa physiologie excentrique, excitaient la verve des dames du lieu. Immobile comme un terme, il écoulait leurs apostrophes sans sourciller. Une fois seulement, une seule fois, il se permit de riposter à l'une d'elles,

Horrible compagne,

Dont le menton fleurit et dont le nez trogne : « Taisez-vous, lui cria-t-il d'une voix caverneuse, taisez-vous, vieille CATACHÈSE ! » Ce mot, qu'elle ne connaissait pas, assurément, produisit sur la mégère un effet foudroyant. « CATACHÈSE ! CATACHÈSE ! moi une CATACHÈSE ! répétait-elle furieuse ; et nul doute qu'elle n'eût fait un mauvais parti au poète si il ne s'était promptement esquivé.

— Mus. Dissonance sauvée d'une façon dure et barbare. II Peu usité.

CATACHRISTON s. m. (ka-ta-kri-ston). Pharm. anc. Espèce de liniment.

CATACHTHONIEN, **IENNE** adj. (ka-ta-kto-ni-ain, i-è-ne — du gr. *kata*, sous; *chthōn*, terre). Mythol. gr. Se disait des dieux infernaux : *Les dieux CATACHTHONIENS. Les divinités CATACHTHONIENNES.*

CATACHYSE s. f. (ka-ta-ki-se — du gr. *katachysis*, flux, écoulement). Méd. anc. Affusion d'eau froide.

CATACLASE s. f. (ka-ta-klase — du gr. *kataclasis*, rupture). Chir. et méd. Rupture d'un membre. II Renversement de la paupière. II Convulsion du muscle orbiculaire.

CATACLÈSE s. f. (ka-ta-klè-se). Art milit. anc. Ligne de bataille chez les Grecs.

CATACLÉSIE s. f. (ka-ta-klé-si). Bot. Syn. de **CATOCLESIS** et de **CARÉRULE**.

CATACLYSME s. m. (ka-ta-kli-sme — du gr. *kataklysmos*; de *kata*, sur, et *klusmos*, action de mouiller). Inondation générale, déluge; bouleversement général de la surface du globe : *Presque tous les peuples placent en tête de leurs annales une lutte contre l'élément humide représenté par un CATACLYSME principal.* (Renan.)

— **Fig.** Catastrophe, révolution qui bouleverse un Etat : *La noblesse a été royée de ce monde par le CATACLYSME de 93.* (Mich.-Chev.) *Depuis les événements du moyen âge, nous n'avons pas vu d'horizon un CATACLYSME comparable à celui qui nous menace.* (Lamart.) II Désastre, bouleversement, changement complet dans la situation d'une personne ou d'une famille : *Comment peindre l'attitude de la maîtresse de la maison en face d'un pareil CATACLYSME ?* (J. Lecomte.) II Suite pressée d'événements divers et considérables : *Les dramaturges faisaient parler à leurs acteurs, éperdus au milieu des CATACLYSMES de l'action, un langage qui paraissait maintenant celui du délire.* (F. Gaut.)

— Par plaisant. Perte, privation complète : *Supprimer l'opéra, mais cela nous mène à un CATACLYSME de jolies filles.* (E. Sue.) II Ce sens est peu juste; *cataclysmes*, dont la signification littérale est inondation, s'accorderait mieux avec l'idée d'avalanche, d'affluence très-nombreuse.

— Médec. Bain de douche. II Peu usité.

— **Encycl.** Géol. Autrefois le mot *cataclysmes* servait uniquement à désigner de grandes inondations; mais, aujourd'hui que la géologie est parvenue à constater que la surface de notre globe a été fréquemment soumise à de grands bouleversements, ce mot est entré dans le domaine de la science et y est en quelque sorte devenu synonyme de révolution, bouleversement de la surface du globe.

Il n'est pas besoin d'être géologue pour savoir que les couches du sol que nous foulons, et qui composent ce qu'on appelle l'écorce de la terre, ont été déposées par la mer à un grand nombre de reprises, c'est-à-dire que les eaux marines ont envahi une contrée, puis l'ont abandonnée, puis y sont revenues de nouveau pour l'abandonner encore, et ainsi de suite. Ces mouvements des mers ont laissé des traces qui attestent des déluges violents. On s'est demandé naturellement quelle était la cause qui pouvait produire de pareils déplacements des mers, tant de fois répétés. M. Elie de Beaumont, une des illustrations de l'époque, a cru trouver cette cause dans les soulèvements des chaînes de montagnes; mais cette théorie a provoqué de puissantes objections. On a reconnu que les chaînes, en général, avaient été produites, non pas brusquement par une seule pression souterraine, mais par une série de surélévations, séparées le plus souvent par des siècles. MM. Lyell et Darwin ont appuyé cette opinion par des faits qu'il serait difficile de ne pas admettre. On ne peut

donc accepter l'opinion d'après laquelle les nombreux déluges qui se sont successivement produits seraient le résultat des soulèvements lents ou successifs des chaînes de montagnes.

On a observé de plus que des contrées basses et étendues, n'offrant aucune montagne, avaient été à plusieurs reprises sous les eaux et au-dessus des eaux, et on est arrivé à conclure que toute contrée, volcanique ou non, basse ou élevée, avait pu se soulever et s'affaisser à plusieurs reprises sur tout le globe aux différents âges géologiques. Pourquoi ces soulèvements et ces affaissements de vastes contrées, de tout un hémisphère même ? On ne le dit pas, on n'en sait rien. Aucune loi ne l'explique et ne légitime cette croyance; mais jusqu'ici on n'avait pas trouvé de meilleure explication des déplacements des mers. L'idée n'était pas venue que le niveau des mers pouvait changer; on regardait ce niveau comme immuable et perpétuel. Pourtant cette masse fluide des océans est bien plus mobile que la partie solide du globe.

M. Adhémar, mathématicien fort distingué, partant de ce point que les effets géologiques devaient être les mêmes, soit que la partie solide du globe se soulevât et s'affaissât, soit que ce fût le niveau des mers qui changeât, se mit à rechercher s'il n'existait pas une loi cosmique en vertu de laquelle le niveau des mers pût varier, et il trouva une loi qu'il exposa dans un ouvrage fort remarquable. Donnons une idée succincte de sa théorie. Il s'agit ici d'une chose fort simple et pleine de grandeur, précisément parce qu'elle est simple.

La science astronomique a déterminé les mouvements combinés de la précession des équinoxes et des apsidés de la terre. Sans entrer dans des démonstrations qui nous entraîneraient trop loin, nous dirons seulement que ces mouvements s'exécutent dans une période de 21,000 ans. Pendant la première moitié de cette période, un hémisphère terrestre présente pour les saisons chaudes un plus grand nombre de jours que pour les saisons froides, et c'est le contraire qui a lieu pendant la seconde moitié de la période. De plus, pendant qu'un hémisphère possède par année une plus longue saison chaude, c'est le contraire qui a lieu dans l'hémisphère opposé. La chose paraît fort simple; mais il faut consigner ici une loi astronomique formulée par Herschell, et par laquelle, malgré la différence que nous venons de poser, les deux hémisphères reçoivent par année du soleil des quantités de chaleur égales. Cette observation de M. Herschell n'infirme nullement la théorie de M. Adhémar, par la raison que, bien que les deux hémisphères nord et sud reçoivent par an la même quantité de chaleur, les faits démontrent qu'ils ne la conservent pas également. D'après A. de Humboldt, il doit y avoir aujourd'hui une plus grande perte de chaleur, par l'effet du rayonnement, dans l'hémisphère austral, pendant un hiver dont la durée est plus longue de huit jours qu'un hiver de notre hémisphère.

Il fait donc beaucoup plus froid, été et hiver, dans l'hémisphère sud que dans le nôtre, et il s'est formé vers le pôle austral, pendant la demi-période astronomique, une vaste coupole de glaces et de neige. Mais si un appendice énorme se rattache à la partie solide de la terre s'est fixé à l'un des pôles, le centre de gravité du globe a-t-il dû rester immobile à la place qu'il occupait avant la formation de cette immense glacière ? Evidemment non. D'après les lois de la statique, il a dû se porter un peu vers cette glacière et entraîner inévitablement avec lui une partie de la masse des océans. Si l'on jette les yeux sur une mappemonde, si l'on compulse les sondages des navigateurs, on verra que la plus grande masse des eaux et les plus grandes profondeurs des mers sont en effet vers le pôle sud.

C'est l'an 1448 de notre ère que nous avons eu, pour notre hémisphère, le maximum de chaleur, et que celui du sud a présenté son maximum de froid. Depuis cette date, nos contrées se refroidissent graduellement, et de nombreux faits rapportés par MM. Adhémar, Fuster, Renou, Clément de Ris, etc., en fournissent les preuves.

Maintenant, quand et comment se produisent ces immersions terribles de vastes contrées d'un hémisphère, tandis que des continents sont mis à sec dans l'hémisphère opposé ? Selon M. Adhémar, avant le dernier déluge, celui de la Genèse, le seul dont les hommes aient gardé la mémoire, toutes les terres basses de l'hémisphère boréal étaient sous les eaux. M. Le Hon, le savant commentateur de la théorie qui nous occupe, évalue à 200 mètres seulement, pour la latitude de Paris, la hauteur des eaux marines au-dessus du niveau actuel de la Manche. Voyons donc ce qui a dû se passer alors. Il y a environ 4,200 ans, la calotte de glace du pôle nord, qui avait acquis antérieurement sa plus grande extension, se réchauffait insensiblement depuis environ 7,000 ans, pendant que la calotte glacée du pôle sud s'accroissait tous les jours. Le centre de gravité avait donc dû se porter avec les siècles vers le pôle sud, entraînant lentement avec lui une partie des eaux de notre hémisphère. Par cet abaissement des eaux, tout le pourtour de la calotte de glace boréale dut graduellement porter à faux, et lorsque cette partie non soutenue eut atteint une certaine dimension, elle dut

s'écrouler, surnager et perdre aussitôt son action sur le centre de gravité. On conçoit que, à ce moment, le centre de gravité a dû nécessairement subir un déplacement brusque, et entraîner vers le pôle sud la masse des eaux avec les débris de la glacière boréale.

L'Europe, par le grand événement qui a produit le *diluvium* du nord et le transport des glaces sous forme de blocs erratiques, s'est donc trouvée émergée comme nous la voyons aujourd'hui, tandis que de vastes contrées de l'hémisphère sud ont dû disparaître.

Mais cet événement, qui résulte d'une loi cosmique régulière, a dû se produire antérieurement d'une manière périodique. M. Le Hon en apporte les preuves. Il constate deux phénomènes distincts de *diluvium* et de blocs erratiques pour le nord, phénomènes séparés par une période de repos et un dépôt de couches marines. De plus, il présente aussi les preuves d'un phénomène erratique analogue dans l'autre hémisphère, provenant du pôle austral et ayant marché du sud au nord. Voilà donc, fait remarquer l'auteur, les trois grands derniers mouvements des mers, marchant alternativement du nord vers le sud et du sud vers le nord, constatés par des faits matériels observés par des géologues dont les noms font autorité dans la science.

M. Le Hon examine surtout, dans ses recherches, si les faits géologiques confirment cette théorie, et il établit qu'une concordance remarquable unit ces faits avec les principes de la théorie. Il renferme son examen dans la série tertiaire et décrit successivement sept invasions périodiques des mers de cette période. L'auteur présente des faits en partie nouveaux et expose des considérations du plus grand intérêt scientifique. Il ne conteste nullement certains mouvements de l'écorce de la terre, mais il les considère comme ne pouvant produire que des effets secondaires, et nullement les grands déplacements rapides des mers. A l'appui de tout ce qui précède, nous signalerons l'ouvrage sur les rivages des mers anciennes, de M. Hébert, directeur des études scientifiques et professeur de géologie à l'Ecole normale supérieure. M. Hébert, après douze années d'études du bassin de Paris, est amené à conclure : que le sol de la France a exécuté, depuis l'époque triasique jusqu'à l'époque tertiaire inclusivement, une série d'oscillations complètes, descendantes et ascendantes, et que chaque terrain se trouve limité entre deux *maxima* consécutifs d'exhaussement.

Quand on réfléchit que des effets géologiques analogues doivent se produire, soit par le changement de niveau des mers, soit par des mouvements du sol, on ne peut nier que le grand fait signalé par M. Hébert ne puisse être puissamment invoqué en faveur de la théorie de M. Adhémar, théorie qui, on vient de le voir, rend compte de la périodicité des grands déluges, en les présentant comme le résultat du mouvement graduel de la ligne des apsidés de la terre.

CATACLYSMIQUE adj. (ka-ta-kli-smi-ke — rad. *catclysmé*). Géol. Qui dépend d'un cataclysmé; qui est de la nature des cataclysmes : *Inondation CATACLYSMIQUE*.

CATACLYSMOLOGIE s. f. (ka-ta-kli-smo-lôj — du gr. *kataklusmos*, déluge; *logos*, discours). Géol. Histoire des révolutions survenues sur la surface du globe.

CATACLYSMOLOGIQUE adj. (ka-ta-kli-smo-lô-jiké). Géol. Qui a rapport à la cataclysmologie : *Traité CATACLYSMOLOGIQUE*.

CATACOMÈSE ou **CATACOMÈSE** s. f. (ka-ta-sé-mé-ze — gr. *katakômêsis*; de *katakomai*, je me couche). Antiq. gr. Chant nuptial.

CACATOI ou **CATACOUA** s. f. (ka-ta-koi). Pop. Catogan :

La catouca s'est hélas ! écroulée. Scribe.

II Vieux mot.

CATACOIS, **CATACOUA**, **CATACUA** s. m. (ka-ta-koi). Ornith. Syn. de CACATOIS. V. ce mot.

CATACOIS s. m. (ka-ta-koi). Mar. Syn. de CACATOIS. V. ce mot.

CATACOMBE s. f. (ka-ta-kon-be — du gr. *kata*, en bas; *kumbos*, cavité). Vaste souterrain servant ou ayant servi de sépulture ou d'ossuaire : *Les CATACOMBES de Rome, de Syracuse. Les CATACOMBES de Paris. Les CATACOMBES sont généralement d'anciennes carrières. Les CATACOMBES de Syracuse sont les plus vastes, les mieux conservées qui existent.* (Encycl.) Après la fondation des basiliques constantiniennes, on continua pendant quelque temps de déposer les restes des papes dans diverses CATACOMBES. (Gerbet.) Les CATACOMBES de Paris sont d'anciennes carrières où l'on a déposé, au XVIII^e siècle, les ossements provenant d'un cimetière supprimé. (Chéruel.)

Le sceptique lui-même, au fond des catacombes, Hésite dans son doute et s'approche de Dieu.

A. HUMBERT.

— Encycl. Les *catacombes*, ou plutôt la sépulture dans ces lieux souterrains remonte à une époque très-reculée. De toute antiquité, en effet, un grand nombre de peuples civilisés, ainsi que d'autres qui l'étaient moins, les Egyptiens, les Hébreux, les Perses, les Grecs, les Indiens, les Guanches, les Scythes, etc.,

aussi bien que les Romains, ont suivi et conservé cette religieuse coutume d'inhumer leurs morts, avec cette différence que les uns les déposaient simplement dans la terre, et que les autres, après les avoir embaumés, les conservaient dans leurs propres maisons ou dans des cavernes soit naturelles, soit artificielles. On n'enterrait pas autrement en Syrie, selon M. Boissier. Partout où les Tyriens ont pénétré, à Malte, en Sicile, en Sardaigne, on retrouve des sépultures semblables. M. Beulé a constaté l'existence de *catacombes* à Carthage; M. Renan en a vu dans la Phénicie; l'Asie Mineure, la Cyrénaïque et la Chersonèse en contiennent un grand nombre; il y en a même chez les Etrusques. A Rome enfin, les chrétiens n'ont pas eu le monopole de ce mode de sépulture : au III^e siècle, rien n'était plus général dans cette ville. On connaît actuellement à Rome deux *catacombes* juives, celle du Transtévère, qui est antérieure au christianisme, et celle de la voie Appienne; quant aux hypogées païens, ils commencent dès lors à ne plus y être rares. Les Éphésiens, les adorateurs de Mithra et de Sabazius, fouillaient le sol pour leur sépulture. L'habitude de brûler les corps, de moins en moins fréquente à partir des Antonins, n'existait presque plus à l'époque de Macrobe.

Mais ici, il convient de distinguer : les anciens qui suivaient l'usage d'inhumer leurs morts dans des cavernes ou galeries souterraines les déposaient soit dans des hypogées ou cryptes, sépultures particulières qui ne contenaient tout au plus que les restes de quelques familles réunies, soit dans les *catacombes* ou sépultures communes. Les hypogées et les cryptes remontent à la plus haute antiquité; quant aux *catacombes*, elles ne semblent guère remonter au delà des derniers temps du paganisme.

Les plus remarquables et les plus célèbres *catacombes* sont celles de Rome; après celles-ci, qui méritent à elles seules une étude complète, nous passerons successivement en revue les *catacombes* de Naples, celles de Syracuse, celles de Palerme, celles d'Aggrigente, celles de Toscane et celles d'Etrurie, qui présentent toutes à l'artiste et au savant des sujets d'observation pleins d'intérêt. Enfin nous consacrerons aussi quelques colonnes aux *catacombes* de Paris, qui, pour n'être pas à proprement parler des *catacombes*, n'en offrent pas moins un intérêt tout particulier.

— I. *Catacombes de Rome.* Ces *catacombes* sont peut-être ce qui nous reste de plus remarquable de cette civilisation romaine qui nous a laissés des vestiges de tant de merveilles. Elles se composent d'interminables galeries souterraines, qui s'étendent sous la ville même et dans la campagne voisine, et qui ne contiennent pas moins, dit-on, de six millions de tombes. Le nom de *catacombes* fut d'abord spécialement et exclusivement consacré, suivant saint Grégoire (livre III, 20^e lettre), à désigner le caveau dans lequel avaient été déposés les corps de saint Pierre et de saint Paul, et ce ne fut qu'un peu plus tard qu'on l'appliqua à tous les lieux souterrains qui furent convertis en cimetières publics; on a même été jusqu'à soutenir que les anciens auteurs n'avaient jamais appliqué le mot de *catacombes* aux cimetières de Rome, mais seulement à une chapelle de Saint-Sébastien, où l'ancien calendrier romain marque qu'a été mis le corps de saint Pierre, sous le consulat de Tuscus et de Bassus, en l'an 258 après J.-C. Les documents anciens ne désignent toutes les *catacombes*, parait-il, que sous le nom de cryptes ou cimetières. L'opinion la plus généralement admise jusqu'à nos jours voulait que les *catacombes* de Rome fussent considérées comme d'anciennes carrières abandonnées, asile des vagabonds, refuge des assassins, où les premiers chrétiens avaient été conduits par des esclaves; on croyait qu'ils ne s'y étaient réunis que pour y trouver la liberté de prier leur Dieu à leur façon; qu'ils étaient allés chercher dans le sein de la terre le droit de n'imiter personne et de rompre tout à fait avec une société qu'ils avaient en horreur.

C'est à ce point de vue que s'est placé Chateaubriand, dans ses *Martyrs*, quand il a écrit la belle description que nos lecteurs seront bien aises de retrouver ici : « Un jour, tandis que Constantin assistait aux délibérations du sénat, j'étais allé visiter la fontaine Egérie. La nuit me surprit : pour regagner la voie Appienne, je me dirigeai vers le tombeau de Cécilia Métella, chef-d'œuvre de grandeur et d'élégance. En traversant des champs abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes qui se glissaient dans l'ombre et qui toutes, s'arrêtant au même endroit, disparaissaient subitement. Poussé par la curiosité, je m'avançai et j'entre hardiment dans la caverne où s'étaient plongés les mystérieux fantômes : je vis s'allonger devant moi des galeries souterraines, qu'à peine éclairaient de loin en loin quelques lampes suspendues. Les murs des corridors funèbres étaient bordés d'un triple rang de cercueils placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes et se mouvant avec lenteur le long des sépultures, répandait une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles. En vain, prêtant une oreille attentive, je cherche à saisir quelques sons pour me diriger à travers un abîme de silence; je n'entends que le battement de mon cœur dans le repos absolu de ces lieux. Je voulais retour-

ner en arrière, mais il n'était plus temps : je pris une fausse route, et au lieu de sortir du dédale je m'y enfonçai. De nouvelles avenues qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts, augmentent à chaque instant mes perplexités. Plus je m'efforce de trouver mon chemin, plus je m'égare; tantôt je m'avance avec lenteur, tantôt je passe avec vitesse : alors, par un effet des échos qui répétaient le bruit de mes pas, je crois entendre marcher précipitamment derrière moi. Il y avait déjà longtemps que j'errais ainsi, mes forces commençaient à s'épuiser : je m'assis à un carrefour solitaire de la cité des morts. Je regardais avec inquiétude la lumière des lampes presque consumées, qui menaçaient de s'éteindre. Tout à coup une harmonie semblable au chœur lointain des esprits célestes sort du fond de ces demeures sépulcrales : ces divins accents expriment et renouaient tour à tour; ils semblaient s'adoucir encore en s'égarant dans les routes tortueuses du souterrain. Je me lève et je m'avance vers les lieux d'où paraissent ces magiques concerts : je découvre une salle illuminée. Sur un tombeau paré de fleurs, Marcellin célébrait le mystère des chrétiens; des jeunes filles, couvertes de voiles blancs, chantaient au pied de l'autel; une nombreuse assemblée assistait au sacrifice. Je reconnais les *catacombes* ! »

Il est bien certain que, dans les temps de persécution, les chrétiens des premiers siècles se réfugiaient fréquemment dans les *catacombes* pour y célébrer en secret les cérémonies de leur religion; mais il n'est pas moins certain aujourd'hui, grâce aux récents travaux du Père Marchi, et surtout de son élève, M. de Rossi, que les *catacombes* ont servi aux premiers chrétiens de lieu de sépulture, et que, de plus, malgré l'opinion contraire qui a prévalu pendant deux siècles et jusqu'à nos jours, ces *catacombes* ne sont pas, pour la plupart du moins, des carrières abandonnées, mais qu'elles ont été entièrement creusées par les chrétiens.

La puissance de l'esprit d'association mise au service d'une doctrine nouvelle, en ces temps que le respect bien connu que les premiers chrétiens témoignaient pour leurs morts, suffit pour expliquer comment une société pauvre et prosaïque a pu accomplir un si grand ouvrage; d'ailleurs, on regarde aujourd'hui comme une chose fort probable que le christianisme a dû compter des personnes fort opulentes parmi ses premiers adeptes. Il faut dire, en outre, qu'au moment où les chrétiens creusèrent leurs *catacombes*, les juifs et les adorateurs de Sabazius et de Mithra fouillaient déjà de leur côté le sol romain pour leurs sépultures, sans qu'on songeât le moins du monde à les en empêcher; qu'il est par conséquent à présumer que ceux-là ne renoncèrent, pas plus que ceux-ci, d'obstacles de la part de l'autorité. On peut affirmer aujourd'hui, sans crainte d'avancer une assertion hasardeuse, qu'à l'origine du moins, et pendant plus de deux siècles, les chrétiens n'ont pas eu besoin de cacher leurs travaux.

Primitivement, les cimetières de Rome étaient formés par des tombeaux particuliers que de riches chrétiens faisaient construire pour eux et pour leurs frères, et dont ils conservaient la propriété sous la sauvegarde de la loi. Mais, avec le temps, les conditions changèrent : à la fin du I^{er} siècle, il est question, dans les écrits ecclésiastiques, de cimetières qui n'appartiennent plus à des particuliers, mais qui sont la propriété de l'Eglise. Tel est celui dont le pape Zéphyrin confia l'administration à Calixte, et qui prit le nom de cet évêque. Quelques années plus tard, sous le pape Fabien, il y en avait déjà plusieurs, et le nombre n'en cessa d'augmenter jusqu'à Constantin. Il est probable que la société chrétienne, pour se mettre à couvert de la loi romaine qui poursuivait sévèrement les sociétés secrètes et n'accordait pas sans examen à des associations le droit d'acquiescer et de posséder, se forma en association autorisée par décret de l'empereur, à l'instar des *collegia funeraria*, ou sociétés pour les funérailles, associations fort nombreuses alors à Rome, où elles étaient autorisées par un décret impérial et constituées par de pauvres gens qui se cotisaient pour faire enterrer leurs morts.

L'histoire détaillée des *catacombes* est plus difficile à établir que leur origine, surtout si l'on prétend remonter jusqu'à l'époque primitive. Les documents font défaut pendant les deux premiers siècles, jusqu'au règne de Dèce, et l'on en est réduit aux conjectures. Pendant tout ce temps, les chrétiens semblent avoir joui presque toujours d'une certaine liberté. Il n'est pas douteux qu'à l'origine leur doctrine n'ait été prêchée sans contrainte. Les persécutions de Néron et de Domitien ne furent que des tempêtes passagères, et l'on ne voit pas d'ailleurs qu'elles se soient étendues jusqu'aux *catacombes*. Dans l'intervalle, sous Vespasien et sous Titus, on les laissa tout à fait libres. Les empereurs qui suivirent, jusqu'à Septime Sévère, ne prirent guère contre eux que des mesures administratives qui furent quelquefois sévèrement exécutées, mais auxquelles il était facile de se soustraire, et qui n'arrêtèrent pas les progrès de la religion nouvelle. Sous Caracalla, sous Alexandre Sévère, sous les deux Philippe, les chrétiens furent non-seulement soufferts, mais protégés. Enfin, jusqu'à l'empereur Dèce, même quand la communauté chrétienne fut inquiétée, on respecta les cimetières. Ni l'histoire ni

la légende ne disent qu'à cette époque on ait jamais tenté de les enlever aux chrétiens. Il n'est question de mesures de ce genre ni dans les vies des saints, ni dans les actes des martyrs, ni dans la fameuse *Lettre* de Plinie, ni dans la réponse de Trajan. La persécution contre les morts ne commença que sous le règne de Dèce. Ce fut en Afrique qu'elle débuta. Pendant que Hilarianus était gouverneur, dit Tertullien, le peuple se mit à crier : « Qu'ils n'aient plus de cimetières ! » Et dans la fureur de leurs bacchanales, ils osèrent arracher les cadavres des chrétiens au repos de la sépulture et à l'asile de la mort. L'exemple fut contagieux : en 257, l'empereur Valérien interdit aux fidèles de Rome l'entrée de leurs *catacombes*; le pape Sixte II ayant enfreint ces ordres fut décollé, avec ses diacres et ses prêtres, dans la *catacombe* de Prétexat. L'empereur Galien révoqua les ordres de son père, mais l'exemple était donné : les cimetières chrétiens ne retrouvèrent plus la sécurité dont ils avaient joui jusque-là. A partir de ce moment jusqu'au règne de Constantin, la légende ne parle plus que de martyrs immolés dans les *catacombes*. C'est ainsi que l'empereur Dioclétien fit murer dans les *catacombes* de la voie Salaria toute une société de chrétiens qui les fréquentaient malgré les édits. Avec Constantin, les choses changèrent de face; on répara, on élargit, on embellit les *catacombes*; on construisit des entrées magnifiques, des escaliers commodes, enfin on honora de toutes les manières l'asile des jours mauvais. Il est vrai que, en voulant faire des *catacombes* plus belles, on leur enleva peut-être leur caractère et leurs souvenirs.

Bientôt, la foi des premiers jours s'attédisant dans le triomphe, le respect qu'inspiraient les cimetières souterrains, témoins des luttes du passé, diminua avec elle : les inhumations dans les *catacombes* devinrent plus rares dès l'époque de Constance. Après quelques hésitations, l'habitude d'enterrer les morts dans les églises l'emporta, et les *catacombes* furent abandonnées. Il y avait juste cinq siècles qu'on y ensevelissait les morts. On continua cependant longtemps à visiter les *catacombes*, en souvenir des persécutions et pour rendre hommage aux corps des martyrs. Saint Jérôme rapporte qu'étant enfant, il y descendait le jour du Seigneur avec ses camarades, et pénétrait jusque dans les cryptes, dont les parois montraient de tous côtés des cadavres ensevelis et où il régnait une obscurité si profonde qu'on aurait été tenté d'y trouver l'accomplissement des paroles du prophète : « Vivants, ils sont descendus dans les enfers. » On y venait de toutes les parties de la chrétienté; nous avons conservé de curieuses notices de ce temps, qui sont comme des guides du voyageur aux tombeaux des martyrs. Il nous reste aussi quelques itinéraires de pèlerins qui les ont visités dans les dernières années de l'empire. Tous ceux qui venaient les voir voulaient emporter quelque pieux souvenir de leur voyage. D'ordinaire, ils versaient à profusion des parfums précieux sur la pierre brisée des tombeaux, et recueillaient les moindres gouttes qui s'échappaient par les fentes inférieures, après avoir touché le corps des saints. Il y eut même, à ce que l'on rapporte, une reine de Lombardie qui envoya tout exprès un prêtre pour recueillir et rapporter l'huile des lampes qui brûlaient auprès du tombeau des martyrs.

Les invasions des barbares interrompirent ce culte. Alaric, Vitigès, Ataulphe dévastèrent successivement la campagne romaine. Pour mettre les saintes reliques à l'abri de ces ravages, on se résigna à les enlever à leurs tombeaux, et à les distribuer entre les différentes églises de Rome. Dès lors on n'eut plus de raison de visiter les *catacombes*; on en perdit la trace et le souvenir; personne ne s'en occupa plus.

Ce fut à la fin du XVII^e siècle seulement, en pleine Renaissance, au moment où l'antiquité païenne reparaisait au jour et occupait tous les esprits, que la lecture d'anciens ouvrages fixa de nouveau l'attention sur les *catacombes* de Rome, et qu'un hasard fit découvrir ces vénérables monuments des premiers temps du christianisme. Depuis ce moment, les *catacombes* n'ont pas cessé d'être l'objet de l'empressement et de la curiosité des milliers de voyageurs que l'ancienne capitale du monde civilisé appelle chaque année dans son sein. Nombre de savants ont visité en tous sens la Rome souterraine, et ont écrit sur elle des ouvrages importants. Au premier rang se place le P. Bosio, oratorien du plus grand mérite, qui consacra trente années de sa vie à étudier les *catacombes*, à en lever le plan et à en dessiner tous les monuments, et qui mourut avant d'avoir pu livrer au public le résultat de ses longs travaux. Vient ensuite Aringhi, Boldetti, Bottari, le P. Marchi et enfin, tout récemment, le chevalier de Rossi, qui a entrepris un travail considérable où il s'est placé à un point de vue tout nouveau (*Roma sotterranea christiana ed illustrata dal cav. G.-U. de Rossi*, Rome, 1864). Le tome I^{er} a seul paru jusqu'ici. Dans cet ouvrage, M. de Rossi renverse d'une façon irréfutable les fausses idées généralement adoptées sur les *catacombes*. Les travaux de ces savants, qui ont dévoué leur vie entière à l'étude de ces premiers monuments de l'origine du christianisme, sont devenus impérissables et domineront à tout jamais acquis à la science. Malheureusement, de fréquents éboulements

obstruent de plus en plus les voies souterraines des galeries et nécessiteraient un entretien que l'incurie du gouvernement romain leur refuse complètement.

Quelques aventures tragiques, arrivées à diverses époques, ajoutent encore à la terreur religieuse qu'inspirent les catacombes. On cite des visiteurs imprudents qui se sont égarés dans le labyrinthe de ces galeries sépulcrales et qui sont morts de faim, sans avoir pu en retrouver l'issue. Le plus connu de ces accidents est celui qui arriva à un jeune peintre français, Hubert Robert, dont on peut voir au Louvre plusieurs tableaux. C'est cet accident qui a fourni à l'abbé Delille le sujet du plus connu et du plus remarquable épisode de son poème de *l'Imagination*. Cet épisode, que tout le monde a su par cœur, commence par une description, assez peu exacte d'ailleurs au point de vue scientifique, des catacombes :

Sous les remparts de Rome et sous ses vastes plaines,
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,
Qui pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains.
Avec ses rois, ses dieux et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense.
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'Eglise encore naissante y cacha ses enfants.
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,
Triomphante, elle vint donner des lois au monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.
Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
Brûlait de visiter cette demeure obscure.

Après avoir retracé l'histoire des catacombes, nous allons en donner une description succincte. Qu'on se figure une série interminable de longues galeries, larges de 1 m. à 1 m. 50, sur une hauteur variant de 1 à 4 m. Ces galeries se croisent en tous sens, en formant une multitude de carrefours, et constituent un labyrinthe inextricable. Il n'y a ni maçonnerie ni voûtes, la terre se soutenant d'elle-même. Les deux côtés de ces rues peuvent être regardés comme des murailles, et sont formés par les niches (*loculi*) où l'on mettait les corps. Ces galeries ne communiquent avec l'air extérieur qu'au moyen d'ouvertures placées quelquefois à trois cents pas l'une de l'autre, et dont la plupart même sont obstruées par l'éboulement des terres. Dans l'intérieur, on rencontre, de distance en distance, des espaces plus larges que les galeries ordinaires : c'est ce qu'on appelle les *chambres* ou *cubicula*. Presque toutes les galeries sont creusées à deux ou trois étages, qui communiquent entre eux au moyen d'escaliers.

Ce fut moins pour déjouer la surveillance du pouvoir, nous l'avons vu, qu'on préféra à Rome les sépultures souterraines, que pour rester fidèle aux traditions de l'Eglise naissante, qui, sortant de la communauté juive, en avait conservé cette habitude; mais ce fut aussi et surtout pour imiter le tombeau du Christ, dont la vie et la mort étaient l'exemple des chrétiens. M. Boissier ne doute pas que la sépulture de Joseph d'Arimate, « qui n'avait pas servi et qu'il avait fait tailler dans le roc », avec sa niche horizontale surmontée comme unique ornement d'un arceau cintré (*arcosolium*), n'ait servi de modèle aux premières tombes chrétiennes. A l'origine, les catacombes, où l'on se groupait autour des évêques et des martyrs, avaient peu d'étendue. Ce ne fut guère que sous Caracalla, Alexandre Sévère, les deux Philippe, dans les jours de paix et de tranquillité, qu'elles prirent l'immense accroissement que nous admirons aujourd'hui. Voici comment elles se sont peu à peu développées. Dans les galeries que l'on construisit les premières, les niches où l'on plaçait les morts étaient larges, éloignées les unes des autres; il y avait beaucoup de place perdue. Le nombre des fidèles augmentant, il fallut bientôt serrer les tombes et en pratiquer dans les intervalles non creusés. Ce moyen ne suffit pas longtemps, et l'on dut se décider à agrandir les catacombes. On creusa à différents niveaux; il y eut quelquefois jusqu'à cinq étages de galeries superposés dans la même crypte : le premier était à 7 ou 8 m. du sol, le dernier atteignait à la profondeur de 25 m. Ces agrandissements durent donner beaucoup de place. D'après les calculs de M. de Rossi, un terrain qui n'aurait eu que 125 pieds romains de côté pouvait fournir, avec trois étages seulement, près de 700 m. de galeries. La communauté des chrétiens a dû s'en contenter longtemps. Cependant, le nombre des fidèles s'accroissant toujours, les petits hypogées voisins poussèrent l'un vers l'autre des ramifications nombreuses, et plusieurs d'entre eux, en se joignant, formèrent un cimetière. Les cimetières ne sont donc que la réunion de quelques-unes de ces cryptes primitivement isolées, et s'ils ont encore aujourd'hui un si grand nombre d'entrées, c'est que chaque crypte avait la sienne et la conserva. Tous ces cimetières auraient pu même être réunis entre eux, et ne former qu'une seule nécropole souterraine, s'ils ne s'étaient souvent trouvés séparés les uns des autres par des vallées profondes et marécageuses, où l'eau séjournait après les orages.

Jusqu'à ce moment, tous ces travaux s'étaient librement et publiquement exécutés; on n'avait pas cherché à dissimuler les entrées; de larges escaliers s'ouvraient librement sur la campagne; mais, quand vinrent les persécutions, sous l'empereur Dèce et sous ses succes-

seurs jusqu'à Constantin, on se mit à creuser timidement des escaliers tortueux, dont les entrées s'ouvraient dans des carrières abandonnées; on laissa la terre provenant des fouilles nouvelles entassée dans les chambres qui ne servaient plus, et où on la voit encore de nos jours; on obstrua les cryptes; on mura les passages; on déroba si soigneusement à tous les yeux les corps des martyrs que plusieurs, dans la suite, ne purent être retrouvés. Ces mesures de précaution durèrent jusqu'à Constantin. Sous ce prince, la dévotion mal réglée des fidèles fit courir un autre danger aux catacombes. Tout le monde voulut être enterré le plus près possible des martyrs. Quand la place fut prise, on s'en fit une aux dépens du premier occupant. Les vieilles inscriptions furent détruites sans scrupule, on pratiqua même des niches dans des murs couverts de fresques admirables. En outre, les tombes jadis établies par les fidèles eux-mêmes, dévoués à cette œuvre pie, le furent désormais par des mercenaires qui spéculèrent sur la main-d'œuvre et sur le terrain; ils percèrent des galeries, creusèrent des chambres, construisirent des tombeaux, et ils livrèrent le tout au plus offrant. On peut lire encore les traces de ces contrats de vente sur les murailles des catacombes. Peu après, les catacombes étaient abandonnées, et si précipitamment qu'on a trouvé des chambres et des galeries préparées par les fossoyeurs, et qui n'ont pas été occupées.

La plupart des catacombes qui sont restées accessibles ont leur entrée dans l'église même qui fut construite au-dessus, à la place des petites chapelles primitives (*cellæ* ou *memoria majorum*), à l'époque où le christianisme triompha de ses adversaires. C'est ce qui a eu lieu à Saint-Sébastien, à Sainte-Agnès et à Saint-Laurent hors des murs. Dans beaucoup d'autres cimetières, l'entrée se trouve dans les vignes qui couvrent une partie du sol de Rome antique, dans l'escote même de Rome moderne; quelquefois elle est tout à fait perdue, et l'on ne pénètre dans ces souterrains que par des souterrains extérieurs ou par des ouvertures pratiquées fortuitement à la surface du sol.

Nous n'essayerons pas de donner les noms de tous les cimetières dont l'ensemble constitue les catacombes de Rome; on en connaît aujourd'hui plus de soixante. Nous ne parlerons que des plus connus.

Le plus vaste de tous, et celui qui contient le plus grand nombre de tombeaux illustres, c'est le cimetière de Saint-Calixte, sous la voie Appia. Les anciens documents s'accordent à dire que, depuis Zéphyrin jusqu'à Milétide, tous les papes y ont été enterrés. Seulement on n'était pas d'accord sur l'emplacement qu'il devait occuper; c'est M. de Rossi qui lui a assigné sa véritable place.

La crypte de Lucine, bien qu'elle soit unie au vaste cimetière de Saint-Calixte, forme seule un petit ensemble qui a son histoire particulière. C'est évidemment un de ces hypogées qui remontent aux premiers temps du christianisme. Elle occupe un espace de 100 pieds de long sur 180 de large; c'étaient les limites du champ acheté par Lucine et dans lequel elle a fait construire un tombeau pour elle et pour ses frères. Sur ce terrain, on retrouve les restes d'un monument antique qui devait être important, à en juger par ses fondations, encore subsistantes : c'était sans doute un de ces édifices funéraires, une de ces *memoria martyrum* qui s'élevaient sur le sol extérieur, au-dessus du tombeau. Tout prouve donc que l'on est en présence d'une de ces anciennes catacombes qui ont été l'origine des grands cimetières chrétiens. L'examen attentif des deux étages de galeries établit encore avec plus de certitude l'antiquité de cette crypte.

Les cimetières de Prétéxtat et de Saint-Sébastien, sous le mont Vatican, sont placés près de celui de Saint-Calixte, avec lequel on les a souvent confondus. Le premier est célèbre par la mort du pape Sixte II, qui y fut surpris et décollé avec tous ses diacres et ses prêtres, sous le règne de Valérien. Quant au second, c'est le plus ancien que l'on connaisse, et le premier auquel les anciens documents donnent le nom de *catacombes*. C'est dans une chapelle de ce cimetière que furent déposés, dit-on, les corps de saint Pierre et de saint Paul.

Citons ensuite : sous la voie Aurelia, le cimetière de Callipodius, celui de l'église Saint-Pancrace, celui du pape Jules, celui des Saints-Proces-et-Martinien ou de Sainte-Agathe; sous la voie Portuensis, ceux de Saint-Félix, de Pontien ou Abdon et Sennen, de Gène-reuse; sous la voie Ostiensis ou d'Ostia, ceux de Saint-Félix, d'Adaulce ou de Commodille, de Saint-Cyriaque, de Saint-Timothee, de Saint-Zénon; sous la voie Ardestina, celui de Sainte-Pétronille; sous la voie Appia, ceux de Mars, de Marcellin, de Damase, de Saint-Zéphyrin; sous la voie Latine, ceux d'Apronien, de Gordien-et-Epimaque, de Saint-Simplicien, de Servilien, de Quartus-et-Quintus, de Tertullien; sous les voies Labicana et Preneestina, ceux de Tiburce, de Marcellin, de Pierre, de Sainte-Hélène, de Claude, de Nicistrate, de Castor, de Symphonien, de Castulo, de Zoticus; sous la voie Tiburtina ou de Tivoli, ceux de Saint-Cyriaque; sous la voie Nomentana, le cimetière *ad Nymphas*, ceux de Dionède, du pape Alexandre, de Prime, de Félicien, etc.;

sous la voie Salaria, ceux de Sainte-Félicité, d'Alexandre, de Vital, de Martial, de Chrystian-et-Daria, de Novel, d'Ostrien, de Saint-Hilaire, de Thrason, de Saturnin, d'Hermès, de Basile, de Protus, d'Hyacinthe; sous la voie Flaminia, qui vient regagner la rive gauche du Tibre et qui le traverse à Ponte-Molle, le cimetière de Saint-Valentin et un autre des papes Jules, etc. Enfin on a mis à découvert, dans le courant de l'année 1864, l'entrée de l'un des plus anciens cimetières, celui de Domitilla. Cette entrée dément tout à fait l'idée qu'on se faisait autrefois des catacombes. C'est une porte d'une architecture simple et classique, qui dénote une bonne époque de l'art. Au-dessus du fronton, on voit la place d'une inscription qui a disparu. On pénètre d'abord dans un vestibule orné de peintures gracieuses, qui offrent des scènes champêtres très-habilement exécutées; c'est comme un coin de Pompéi, pour nous servir des expressions de M. de Rossi. Des deux côtés s'étendent des salles, destinées sans doute aux repas funéraires ou à la garde du monument. Tout ce premier étage s'élevait au-dessus du sol; il frappait les yeux de tout le monde; il était impossible de ne pas le remarquer. C'est qu'en effet ce cimetière n'avait rien alors à cacher; c'était le tombeau de Domitilla, et celle-ci avait le droit d'y mettre qui elle voulait. Le cimetière de Domitilla paraît à M. de Rossi devoir remonter à l'époque de Vespasien ou de Titus. Quant à sa dénomination, nous avons pu voir que plusieurs cimetières sont désignées dans les plus anciens documents par un nom propre, qui n'est pas celui des martyrs et des confesseurs qui y furent ensevelis, mais qui est probablement celui, soit de femmes pieuses, comme Domitilla, Lucina, Commodilla, soit de gens opulents et généreux, comme Callipodius, Prétéxtat et Thrason, qui auraient été les premiers propriétaires de ces tombeaux.

Revenant maintenant à la description des catacombes, nous dirons que les galeries n'ont pas d'autre décoration que celle des niches ou *loculi*, creusées sur plusieurs rangs, l'une au-dessus de l'autre, et fermées au moyen de briques fort larges et de morceaux de marbre cimentés d'une manière qu'on aurait peine à imiter de nos jours. Ces niches sont fermées, parce que les cimetières étant ouverts aux fidèles, il était nécessaire de protéger les corps contre l'indiscrète curiosité des voyageurs. Dans les catacombes juives, au contraire, qui ne s'ouvraient que quand on voulait y ensevelir quelqu'un, on se contentait de rouler une pierre à l'entrée du caveau. Les tombes qui renferment les corps des personnes importantes sont surmontées d'un arceau cintré ou *arcosolium*, qu'on ne retrouve pas sur les autres. En outre, les chambres ou *cubicula*, où sont ces tombeaux, sont généralement enduites de stuc et ornées de peintures, dont les plus anciennes figurent des ornements profanes, et dont d'autres offrent un singulier mélange de traditions païennes et de sujets chrétiens. Ces peintures rappellent d'une manière frappante celles des maisons de Pompéi. Ce sont les mêmes bordures gracieuses, les mêmes oiseaux, les mêmes fleurs, les mêmes scènes champêtres avec ces petits génies ailés qui portent le raisin et font la vendange. L'illusion serait complète si l'on n'apercevait, de temps en temps, ces images de femmes décevant voilées qu'on appelle des *orantes*, et dont l'attitude grave et l'air sérieux ne conviennent qu'à des sépultures chrétiennes. Les chrétiens se contentaient de reproduire les peintures anciennes qui, par interprétation, pouvaient le mieux s'appliquer à leurs doctrines. Ils copiaient, par exemple, la fable d'Orphée, en la rapportant à la prédication du Christ, ou celle d'Ulysse et des sirènes, par laquelle ils exprimaient la nécessité de résister aux tentations. L'image même du Bon pasteur, si fréquente dans les catacombes, n'était pas non plus tout à fait chrétienne : elle se retrouve, presque identique, dans le tombeau de Nason et dans d'autres sépultures païennes, et l'on est à peu près d'accord aujourd'hui pour la regarder comme une reproduction du célèbre Mercure criophore (porte-bélier) de Talamis. Les sculptures et les bas-reliefs qui ornaient les pierres tumulaires étaient d'un caractère tout à fait païen. Quant à l'image de la croix, elle apparaît rarement dans les catacombes; ce n'est que beaucoup plus tard, en effet, qu'elle devint le signe distinctif du christianisme.

Les sépultures contenaient aussi un grand nombre d'objets ayant servi aux personnes qui y étaient ensevelies. C'est une pratique qui a été suivie par toutes les sociétés naissantes, et que les premiers chrétiens avaient adoptée, d'ensevelir leurs parents avec ces souvenirs matériels de la vie, qui sont aujourd'hui si utiles aux antiquaires pour les aider à ressusciter les âges éteints. Le musée chrétien de Rome renferme quantité de ces objets recueillis dans les catacombes. On y remarque des jouets d'enfant, consistant en petites poupées d'ivoire ou d'os, en petits masques, en clochettes; des bijoux, des étoffes précieuses, des peignes d'ivoire ou de bois, des anneaux, des colliers et des bracelets, des boîtes à parfums, des vases, des miroirs et d'autres objets de toilette. Rien n'est plus commun, parmi les ustensiles découverts dans les tombeaux, que les vases de terre ou de verre, et les lampes de verre, de bronze, d'argent ou même d'ambre.

Il nous reste à parler maintenant des an-

ciennes inscriptions qu'on peut lire encore dans les catacombes. Ces inscriptions sont ordinairement tracées sur les plaques de marbre ou de briques qui fermaient les tombeaux; elles relatent simplement le nom du mort, avec le jour où il a été inhumé, sans faire mention de sa position sociale. C'est à peine si les tombes des prêtres et des évêques ou des martyrs sont désignées par une inscription à la pieuse attention des fidèles. Cette sobriété d'épigraphie ne permet guère de fixer l'âge précis des cimetières divers; on en est réduit à le conjecturer, tantôt d'après les formes des lettres et la qualité du travail, tantôt d'après les noms mêmes (car les noms changent suivant les temps), tantôt et surtout d'après le caractère et le mérite des fresques qui couvrent certaines chambres. On voit aussi parfois sur les briques une branche de palmier avec une inscription peinte ou gravée, ou ce chiffre X P, qu'on interprète communément par *Christus*. Il paraît cependant que ce chiffre était en usage longtemps avant Jésus-Christ. L'abbé Bencini dit qu'il était composé de deux lettres grecques X P, sous lesquelles était caché quelque sens mystique; mais personne n'a pu les expliquer. Quelquefois, mais assez rarement, les inscriptions ne se contentent pas de relater le nom de l'inhumé et la date de l'inhumation; elles contiennent aussi quelque formule, quelque invocation qui rappelle d'une façon surprenante les inscriptions profanes. C'est ainsi qu'on y retrouve assez souvent l'invocation païenne aux dieux mânes, *diis manibus*. Même quand elle cherche à s'éloigner des traditions du paganisme, l'épigraphie chrétienne n'envoie pas, elle imite; les formules qu'elle emploie le plus fréquemment, lorsqu'elle commence à employer quelques formules, sont, avec celle-ci : *Vives en paix!* qui est d'origine juive, cette autre, qui paraît au premier abord plus originale : *Que Dieu vous donne le rafraîchissement!* et qui n'est autre chose, suivant Tertullien, que la prière que les dévots d'Osiris faisaient graver sur leurs tombeaux.

Une inscription que l'on rencontre souvent dans les catacombes, c'est le fameux poisson sacré : ce n'est pas, comme on pourrait le croire, la représentation figurée d'un poisson, mais bien la disposition au-dessous les unes des autres des lettres initiales des cinq mots grecs *Ἰησοῦς Χριστός Θεοῦ υἱός* (*Jésus-Christ, fils de Dieu, sauveur*). Ces cinq lettres initiales forment ensemble le mot *ΙΧΘΥΣ* (poisson). C'est donc une sorte de jeu de mots religieux, qui sert depuis longtemps à désigner cette inscription qui se retrouve à chaque instant dans les galeries et aux environs des tombeaux. Nous renvoyons les lecteurs curieux de connaître de plus longs détails sur ce point à la lettre écrite par le chevalier de Rossi au P. Pitta, et publiée dans le *Spicilegium Solesmense* (tome III), sous ce titre : *De christianis monumentis ἱχθυὶ exhibentibus*.

A côté des inscriptions anciennes, il ne faut pas oublier de mentionner les inscriptions laissées le long des escaliers ou des galeries des catacombes par les pèlerins qui les ont visitées. Ces inscriptions, ou *graffiti*, comme on les appelle en Italie, sont moins pompeuses et moins magnifiques que les inscriptions officielles tracées sur le marbre, mais on y sent mieux l'élan du cœur; aussi nous touchent-elles davantage, quelque insignifiantes qu'elles paraissent au premier abord. Tantôt le pèlerin écrit simplement son nom, en demandant avec humilité quelques prières pour lui et en faisant des souhaits pieux pour les autres : *Eustathius humilis peccator; tu qui legis, pro me, et habes Duratium protectorem*. Tantôt il implore les saints pour lui ou pour les personnages qu'il aime : *Saints martyrs, souvenez-vous de Dionysius! — Demandez que Verecundus et les siens aient une heureuse navigation! — Obtenez le repos pour mon père et pour mes frères!* Le plus souvent, il se contente d'employer cette courte formule : *Vives ou Qu'il vive en Dieu!* A l'entrée de la crypte de Lucine, au pied de l'escalier, on trouve ces mots plusieurs fois répétés : *Sophronia, vivas!* (Vis, Sophronie!) Sans doute, après avoir écrit ces paroles, le voyageur a pénétré dans la crypte; il s'est agenouillé, il a prié au pied du tombeau des martyrs, et il est probable qu'avec la prière la confiance est entrée dans son cœur, car on trouve, à la sortie, tracée par la même main, l'inscription suivante : *Sophronia dulcis, semper vivas Deo; Sophronia, nives!* (Ma douce Sophronie, tu vivras toujours en Dieu; Sophronie, tu vivras!).

Après cette courte description des catacombes de Rome, il nous reste à dire en deux mots quelle influence elles ont conservée encore de nos jours sur les destinées du christianisme, après avoir joué un si grand rôle dans ses origines. Il est impossible de ne pas reconnaître qu'en quittant les catacombes pour le grand jour, le christianisme a conservé la plus grande partie des usages que le mystère et l'obscurité où il avait dû vivre originellement l'avaient contraint d'adopter. Ainsi les premiers autels furent formés par la pierre sépulcrale qui recouvrait le corps d'un martyr mis à mort en confessant la vraie foi; d'où le nom de *confession* donné pendant longtemps aux autels chrétiens; d'où également l'usage de conserver précieusement les reliques des saints sous la pierre sacrée de l'autel. Les cierges qui brûlent dans nos églises ne sont que le souvenir des torches et des lampes destinées jadis à dissiper l'obscurité des cata-

combes. On peut de même regarder les petits souterrains qui, dans les catacombes, se trouvent disposés autour des chambres principales, comme l'origine et le modèle des chapelles latérales, rangées dans nos églises autour de la nef principale.

— II. *Catacombes de Naples*. Les catacombes de Naples n'ont pas l'importance historique de celles de Rome, mais elles sont bien plus belles et bien plus spacieuses : celles de Saint-Janvier, par exemple, c'est-à-dire celles dont l'entrée est dans l'église de ce nom, ont plus de deux milles de longueur ; elles vont depuis San-Efrino-Vecchio, église de capucins, qui est du côté de Capo-di-Chino, sur le chemin de Capoue et de Rome, jusqu'à la Salute, qui est du côté du midi. Ces catacombes ne s'étendent pas, comme celles de Rome, sous la ville même ; elles sont pratiquées dans une montagne voisine, à travers des bancs d'une pouzzolane durcie qu'on prendrait quelquefois pour du tuf. On y descend par quatre entrées principales, qui sont celles de San-Severo, de Santa-Maria-della-Sanità, de l'Ospicio di San-Germano et de Santa-Maria-della-Vita. Il y a trois étages de galeries les unes au-dessus des autres ; mais les tremblements de terre et les éboulements ayant comblé en partie l'étage inférieur, on n'y peut plus pénétrer. On entre d'abord dans une grande galerie droite, large de 18 pieds et haute de 14 à 15 dans les points les plus élevés. Cette galerie devient ensuite tortueuse et aboutit à une espèce de carrefour, communiquant à plusieurs autres galeries plus ou moins élevées, plus ou moins étroites, lesquelles semblent avoir été excavées au hasard dans la montagne.

Dans toute la largeur des murs, on aperçoit des deux côtés une quantité prodigieuse de cavités percées horizontalement : on en voit quelquefois cinq, six ou même sept les unes au-dessus des autres. Ces cavités sont toutes assez grandes pour recevoir un corps humain ; elles sont inégales, et il paraît qu'on ne les faisait que sur la grandeur de ceux qu'on devait y mettre, tant les mesures en sont variées. On en aperçoit pour tous les âges. Lorsque les corps y avaient été déposés, on fermait l'entrée avec une longue pierre plate ou avec plusieurs grandes tuiles rapprochées et scellées à chaux et à ciment. Aujourd'hui, toutes ces cavités sont vides ; quelques-unes seulement renferment encore quelques ossements. Dans bien des endroits, on rencontre des chambres avec des niches, qui étaient peut-être les sépultures particulières de certaines familles ; elles ont presque toutes, au fond et par terre, un ou deux cercueils en forme d'auge. On y voit aussi des tombeaux dont plusieurs sont revêtus de mosaïques ; il y en a même qui n'ont point été ouverts. Plusieurs chambres ou salles paraissent avoir été des chapelles où l'on récitait sans doute les prières des morts au moment de l'inhumation des corps, car ces catacombes sont trop malsaines pour que l'on puisse supposer qu'elles aient jamais été habitées. Deux de ces chapelles contiennent encore des autels en pierre brute et quelques peintures religieuses à fresque d'un très-mauvais goût, qui paraissent être du x^e siècle.

Les catacombes de Naples, suivant l'opinion générale, seraient d'anciennes carrières abandonnées, d'où auraient été extraits les matériaux ayant servi à la construction de la ville. Ce qui appuierait cette assertion, c'est leur distribution en chambres, en culs-de-sac, en carrefours, au milieu desquels on a laissé des vides ou des massifs pour soutenir les terres. Employées d'abord à la sépulture des païens, elles auraient été, au iv^e siècle, uniquement réservées à celles des chrétiens. On assure que les catacombes de Saint-Janvier ont, en outre, servi souvent de cimetière aux pestiférés.

— III. *Catacombes de Syracuse*. Les catacombes de Syracuse, qu'il ne faut pas confondre, ainsi qu'on l'a fait quelquefois, avec les célèbres Latomies de Denys le Tyran, s'étendent sous le sol de l'Achradine. Elles sont bien antérieures aux Latomies et ont dû être consacrées de bonne heure, suivant un usage qui remonte aux Egyptiens, aux sépultures des citoyens. Devenues sacrées par cette religieuse destination, elles servirent aussi à des initiations, à des cérémonies mystérieuses. Ces remarquables catacombes sont les plus vastes et les mieux conservées que l'on connaisse ; elles forment une immense ville souterraine très-bien distribuée, ayant ses grandes et ses petites rues, ses carrefours et ses places, taillés dans le rocher. Rien ne peut donner une plus haute idée de la grandeur, de la puissance et de l'immense population de l'ancienne Syracuse, que ces vastes galeries souterraines, devenues dépositaires des restes d'une partie de cette population. Il y règne une tranquillité mystérieuse qui annonce le sanctuaire du repos ; seulement ces galeries, creusées dans une roche blanche très-dure, n'ont pas l'aspect sombre et lugubre, mais imposant, de celles de Naples ou de celles de Rome.

— IV. *Catacombes de Palerme*. Les catacombes du couvent des capucins de Palerme sont un vaste souterrain situé sous un des faubourgs de cette ville. Ce souterrain est partagé en quatre galeries régulières, dans les murailles desquelles on a pratiqué un grand nombre de niches. Les corps sont placés debout dans ces niches, et fixés par le cou ou par les épaules à la muraille ; on a laissé pourrir avec eux et sur eux les vêtements qui les recouvraient lors de l'inhumation. Quelques cer-

cueils renferment les restes de personnages de haute distinction, richement vêtus ; on y remarque entre autres un roi de Tunis, mort en 1620. Aux deux côtés de la porte d'entrée, on voit deux tableaux : l'un représente la mort calme et douce de l'homme vertueux ; l'autre la mort hideuse et tourmentée de l'homme coupable. Entre ces deux peintures, on lit un sonnet sur la fragilité de notre enveloppe mortelle. La façade de l'autel placé à l'extrémité de la grande galerie est une sorte de mosaïque composée de débris d'ossements. Tout au fond de l'une des galeries est une petite chambre qu'on appelle la *four* ; c'est là que l'on faisait sécher les cadavres.

Le voyageur qui visite les catacombes de Palerme emporte de cette visite une impression profonde : l'aspect de tous ces squelettes qui se dressent dans leurs niches, et dont quelques-uns se penchent dans la salle avec des attitudes lugubrement grotesques, est des plus saisissants. On ressent dans ces galeries, dit un voyageur, tout à la fois de la tristesse, de la terreur et du dégoût, et, si ce dernier sentiment domine, on est surpris de perdre jusqu'au respect que commandent la douleur et la mort.

— V. *Catacombes d'Agrigente*. A Agrigente, aujourd'hui Girgenti, les murailles de la ville servaient de tombeaux aux héros et aux défenseurs de la patrie. On voit dans les pans de mur qui subsistent encore aujourd'hui les niches affectées à cet usage, et, dans celles qu'on découvre chaque jour on trouve des corps qui présentent une apparence de consistance, mais qui tombent en poussière au moindre souffle. Les principales familles avaient des sépultures particulières dans les souterrains pratiqués au sein des rochers voisins, où se trouvent encore des sortes de latomies très-étendues. Ces rochers sont de la pierre calcaire coquillière très-tendre, mais qui durcit à l'air.

— VI. *Catacombes de Toscane*. Il existe en Toscane, près de Volterra, des catacombes très-étendues, mais très-dévastées ; ce sont celles de Bradone et celles de Portone ; elles ne présentent que peu d'intérêt.

— VII. *Catacombes d'Etrurie*. On trouve en Etrurie quantité de chambres sépulcrales, embellies de festons, de sculptures et de peintures admirables. Dans la montagne située au-dessus de Civita-Tarchino, présumée l'ancienne ville de *Tarquinta*, à 3 milles au nord de Carnuto, on trouve une très-grande quantité de petits monticules faits de main d'homme et appelés dans le pays *Monti rotti*. Chacun d'eux recouvre une de ces petites catacombes particulières, dont plusieurs sont fort étendues et présentent des rues, des salles et des chambres revêtues en stuc, avec des peintures à fresque. Ces petites catacombes sont taillées dans le roc, qui est du tuf ou du *peperino*, et revêtues de fortes murailles ; mais comme ce sont plutôt des hypogées que des catacombes, malgré leur étendue, nous renvoyons le lecteur au mot *HYPOGÉE*.

— VIII. *Catacombes de Paris*. C'est tout à fait improprement que les catacombes de Paris ont été ainsi dénommées. On se tromperait singulièrement, en effet, si l'on croyait qu'elles remontent à une antiquité reculée et qu'elles ont servi de lieu de sépulture aux anciens habitants de la Lutetia de César et de Julien. Il ne faut pas croire non plus qu'à l'instar des catacombes de Rome ou des autres catacombes que nous avons passées en revue, elles renferment des corps conservés par l'embaumement ou réduits à l'état de squelette, mais cependant entiers. Les catacombes de Paris ne sont autre chose que les carrières d'où est sortie en grande partie la capitale de la France, et dans lesquelles ont été transportés, il n'y a guère plus d'un demi-siècle, les ossements que renfermaient les anciens cimetières, si communs jadis dans l'intérieur de la ville. Elles ne contiennent donc aucun corps, aucun squelette entier, mais une immense quantité d'ossements de toute nature et de toute provenance, tous confondus, sauf un certain nombre qui sont réunis et groupés sous la dénomination commune du cimetière où ils étaient primitivement inhumés. On sait, notamment, que les dangers que faisait subir à la santé publique le charnier des Innocents décidèrent l'autorité à les supprimer. Mais la question fut alors de trouver un emplacement pour y transporter les innombrables ossements qui s'y étaient entassés. Les carrières abandonnées, situées sous la plaine de Mont-Souris, au lieu dit de la *Tombe-Isoire* ou *Isotard*, du nom d'un brigand qui exerçait jadis ses rapines aux environs, dépendant de Saint-Jean-de-Latran, parurent, par leur rapprochement de la ville, par leur étendue et par l'état même et les dispositions de leurs galeries, les plus favorables pour l'établissement d'un grand cimetière souterrain. L'idée de former, dans les anciennes carrières de Paris, ce monument unique est due à M. Lenoir, lieutenant général de police. Ce fut lui qui en provoqua la mesure en demandant la suppression de l'église des Innocents, l'exhumation des corps déposés dans son antique cimetière et sa conversion en voie publique. En 1780, les habitants, effrayés des accidents qui eurent lieu dans les caves de plusieurs maisons de la rue de la Lingerie, par le voisinage d'une fosse commune destinée à contenir plus de deux mille corps, s'adressèrent au lieutenant gé-

ral de police, en démontrant les dangers dont la salubrité publique était menacée par ce foyer de corruption. M. de Crosne, successeur de Lenoir, fit nommer par la Société royale de médecine une commission chargée de chercher les moyens de supprimer le cimetière des Innocents. On désigna, comme nous l'avons dit, pour recevoir les ossements de ce charnier les anciennes carrières de Mont-Souris. L'année 1786 vit exécuter les travaux nécessaires pour approprier d'une manière convenable le lieu destiné à recueillir les ossements exhumés du cimetière des Innocents, et successivement ceux qui seraient retirés de tous les autres cimetières, charniers et chapelles sépulcrales de la ville de Paris. Durant ces premières dispositions, divers ateliers d'ouvriers furent occupés, les uns à faire des piliers de maçonnerie, pour assurer la conservation du ciel des carrières dont on redoutait l'affaissement ; d'autres à faire communiquer ensemble les excavations supérieures et inférieures pour en former deux étages ; d'autres enfin à construire les murs d'enceinte destinés à cerner toute l'étendue que devait comprendre ce nouvel ossuaire.

Le 7 avril 1787, il fut procédé à la bénédiction et à la consécration de l'enceinte des nouvelles catacombes de la Tombe-Isoire, destinées à devenir l'ossuaire général de tous les cimetières de Paris. Le jour même de cette cérémonie, et aussitôt après la consécration, on commença la translation des ossements du cimetière des Innocents aux catacombes, translation qui ne dura pas moins de quinze mois. Les commissaires chargés de surveiller cette gigantesque exhumation, et notamment le célèbre Thouret, restèrent convaincus, d'après les dispositions des ossements dans les cercueils (les détails font frémir !), que beaucoup de personnes avaient été enterrées en état de léthargie ; ce qui prouve avec quelle légèreté on procédait à cette époque aux inhumations. Après le cimetière des Innocents, ce fut celui de Saint-Eustache, puis celui de Saint-Etienne-des-Grès, qui furent appelés les premiers à fournir leur contingent d'ossements au nouvel ossuaire. Les travaux furent poussés avec activité jusqu'en 1789. Quelque temps suspendus à cette époque, ils furent repris et poursuivis activement. Ils sont maintenant entièrement terminés, et ceux qu'on y exécute encore peuvent être plutôt considérés comme des travaux d'entretien, pour lesquels un crédit est porté chaque année au budget de la ville de Paris.

Durant les journées sanglantes de la Révolution, on transporta aux catacombes les restes mortels des combattants ou des victimes des 28 et 29 août 1788, du 28 avril 1789, du 10 août et des 2 et 3 septembre 1792. Des inscriptions spéciales désignent à l'attention de l'explorateur les ossements de ces infortunés défenseurs de l'ancien régime. Depuis cette époque, on transporta successivement dans l'ossuaire les ossements exhumés des anciennes églises de Saint-Landry, de Saint-Julien-des-Ménestriers, de Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, des Bernardins, de Saint-André-des-Arts ou des Arts, de Saint-Jean-de-l'Hôtel-de-Ville ou Saint-Jean-en-Grève, des Capucins-Saint-Honoré, des Blancs-Manteaux, des Hospitaliers-du-Petit-Saint-Antoine, de Saint-Nicolas-des-Champs, du Saint-Esprit, de Saint-Laurent, de Saint-Benoît, etc., etc. Toutes ces églises furent démolies l'une après l'autre, et leurs cimetières disparurent avec elles, enrichissant de leurs lugubres dépouilles l'ossuaire de la plaine de Mont-Souris. On n'évalue pas à moins de six millions le nombre de cadavres dont les ossements se trouvent entassés dans cette nécropole.

Quant à la décoration de cette ville souterraine, elle répond assez bien à sa destination : elle se borne à un arrangement symétrique des ossements le long des galeries dont ils constituent ou semblent constituer les murailles. Les gros os des bras et des jambes sont disposés sur le devant, de façon que leurs apophyses forment une surface à peu près unie et prennent l'apparence d'une funèbre mosaïque ; d'intervalle en intervalle, une rangée de crânes coupe cette surface ; parfois deux tibias, disposés en croix au-dessus d'un crâne, interrompent la sévère monotonie de ces lugubres parois. Derrière l'espèce de rempart formé par les gros os symétriquement et soigneusement disposés, on a jeté pêle-mêle-tous les autres ossements ou débris d'ossements. Il y a, de distance en distance, des sortes de chambres sépulcrales affectées aux ossements d'un cimetière particulier, et décorées avec un goût bizarre, avec une coquetterie au moins étrange : les crânes s'y dessinent en guirlandes ; les tibias, les os des bras s'y enlacent, en formant des encadrements d'un goût plus ou moins heureux, à des pyramides de crânes ; tout cela n'ajoute guère, disons-le, aux réflexions d'un ordre sévère que doit faire naître l'aspect de ce lieu sur l'âme des visiteurs.

On montre ordinairement aux curieux qui descendent dans les catacombes une petite source qui fut jadis découverte dans les travaux d'appropriation de la sévère monotonie de ces lugubres parois. Derrière l'espèce de rempart formé par les gros os symétriquement et soigneusement disposés, on a jeté pêle-mêle-tous les autres ossements ou débris d'ossements. Il y a, de distance en distance, des sortes de chambres sépulcrales affectées aux ossements d'un cimetière particulier, et décorées avec un goût bizarre, avec une coquetterie au moins étrange : les crânes s'y dessinent en guirlandes ; les tibias, les os des bras s'y enlacent, en formant des encadrements d'un goût plus ou moins heureux, à des pyramides de crânes ; tout cela n'ajoute guère, disons-le, aux réflexions d'un ordre sévère que doit faire naître l'aspect de ce lieu sur l'âme des visiteurs.

On montre ordinairement aux curieux qui descendent dans les catacombes une petite source qui fut jadis découverte dans les travaux d'appropriation de la sévère monotonie de ces lugubres parois. Derrière l'espèce de rempart formé par les gros os symétriquement et soigneusement disposés, on a jeté pêle-mêle-tous les autres ossements ou débris d'ossements. Il y a, de distance en distance, des sortes de chambres sépulcrales affectées aux ossements d'un cimetière particulier, et décorées avec un goût bizarre, avec une coquetterie au moins étrange : les crânes s'y dessinent en guirlandes ; les tibias, les os des bras s'y enlacent, en formant des encadrements d'un goût plus ou moins heureux, à des pyramides de crânes ; tout cela n'ajoute guère, disons-le, aux réflexions d'un ordre sévère que doit faire naître l'aspect de ce lieu sur l'âme des visiteurs.

des chinoises, qu'on y avait jetés au mois de novembre 1813, et qui s'y étaient parfaitement acclimatés ; ils ont disparu depuis longtemps et n'ont pas été remplacés. Une autre curiosité des catacombes, le tombeau de Gilbert, n'est autre chose qu'un pilier de consolidation qu'on a construit dans un endroit qui menaçait ruine, et auquel on a donné la forme d'un monument sépulcral. On lui a, en même temps, attribué le nom de l'infortuné poète, non parce qu'il renferme ses ossements, mais simplement parce qu'on y a gravé ces vers bien connus de son poème du *Jugement dernier* :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs ;
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive
Nul ne viendra verser des pleurs !

En différents autres endroits, on s'est attaché également à donner une forme décorative aux piliers de consolidation dont la construction était nécessitée par l'affaissement des terres. C'est ainsi qu'ont été élevés, vers divers points de l'ossuaire, le pilier du *Memento*, qui est triangulaire ; le grand *Sacellum des obélisques* ; le pilier de l'imitation, à quatre faces ; l'*Obélisque triangulaire* ; la *Lampe sépulcrale* ; le *Piédestal de saint Laurent* ; le grand pilier des *Nuits clémentines*, etc., etc.

L'aération se fait dans les catacombes au moyen de communications ménagées dans les puits des maisons qui se trouvent situées au-dessus ; ces communications ne sont pas constamment ouvertes, mais elles peuvent s'ouvrir aussi souvent et aussi longtemps qu'il en est besoin. Quant aux puits ou escaliers de service, par lesquels on peut descendre dans les catacombes, ils sont au nombre de soixante-trois, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de Paris ; les plus nombreux se trouvent dans les faubourgs Saint-Marcel, Saint-Jacques et Saint-Germain, ainsi qu'à Chaillot ; il y en a aussi un certain nombre hors Paris, du sud à l'ouest et de l'est au sud ; mais ces puits ou escaliers de service ne servent qu'aux agents et aux ouvriers chargés de l'entretien des travaux.

Il y a une trentaine d'années, on visitait journellement les catacombes, et c'était en quelque sorte la but d'une promenade à la mode ; mais de nombreux accidents déterminèrent l'administration à interdire l'accès des catacombes, qui ne peuvent plus être visitées qu'à certaines époques de l'année, lors des tournées que font les ingénieurs, et c'est en obtenant l'autorisation d'accompagner ces agents spécialement préposés à l'inspection des ouvrages qui soutiennent les voûtes, qu'on peut visiter ces cryptes funèbres. L'escalier par lequel on y descend est situé dans la cour de l'ancienne barrière d'Enfer. L'auteur de *Paris nouveau* raconte ainsi une excursion aux catacombes : « Avant de franchir le seuil d'une lourde porte qui laisse voir en s'ouvrant les premières marches d'un escalier étroit et glissant, on distribue à chaque visiteur une bougie, qu'il devra tenir à la main pendant toute l'exploration. Un gardien compte ceux qui entrent. Après être descendu à vingt mètres à peu près sous le sol, on s'engage dans une galerie dont les parois et la voûte sont revêtues d'une maçonnerie garnie çà et là de plaques de zinc pour empêcher l'infiltration des eaux. Cette galerie est fort longue et fort étroite ; on ne peut pas y marcher deux de front. Elle se dirige vers la plaine de Mont-Souris, en faisant plusieurs détours dans lesquels on est guidé par une large bande noire tracée sur la voûte. Cette ligne, partant de l'escalier, aboutit au caveau dans lequel on a entassé les ossements qui ont été retirés à diverses époques des cimetières que renfermait autrefois l'enceinte de Paris. Il y a vingt minutes déjà que l'on chemine dans les catacombes, quand le gardien s'arrête à la porte pour compter une seconde fois les visiteurs. On causait au début de l'exploration, on plaisantait même ; mais la singularité de la situation, une odeur que l'on ne respire que là, des bruits lointains que l'on entend dans les galeries ténébreuses aboutissant au même carrefour, finissent par produire une certaine impression, puis un silence presque absolu dans les rangs des promeneurs. *N'insultez pas aux mânes des morts !* telle est la recommandation qu'on lit en entrant dans cet asile funéraire, où l'on marche sans cesse entre deux murailles d'ossements humains, dont le revêtement extérieur est composé de tibias alignés comme des morceaux de bois dans les chantiers, et des inscriptions qui indiquent la provenance d'ossements entassés dans certaines travées alternent avec des vers de Delille, de Lemierre, de Malfilâtre et de Lamartine. En quittant cette enceinte mortuaire, on passe dans un cabinet géologique formé par M. Héricart de Thury, et dans lequel on a réuni des échantillons de toutes les terres et des substances minérales que renferme le sol dans lequel on a creusé les carrières. On entre ensuite dans une autre salle, dans laquelle, à la lueur des flambeaux, on examine une collection composée de monstruosités ostéologiques classées méthodiquement, c'est-à-dire d'ossements déformés par les maladies ou naturellement hors des proportions ordinaires, et enfin, dans un coin, se trouve un amas d'ossements attendant leur emploi dans ce musée de la mort.

• Une des galeries a 7 kilom. de longueur. Rien d'étrangement sinistre comme ce long

chemin sur lequel passe de temps à autre un silencieux ouvrier roulant solitairement sa brouette et éclairé par la lueur vacillante d'une lanterne; l'air qu'on respire dans ces bas lieux est imprégné d'une sorte d'humidité âcre, au milieu de laquelle on ne tarde pas à se sentir oppressé, et c'est toujours avec un sentiment de véritable satisfaction, qu'après avoir rejoint l'escalier par lequel on est descendu on revoit la lumière du jour; mais, avant de remonter, le gardien compte de nouveau la caravane de visiteurs, pour s'assurer que personne n'est resté dans le funèbre séjour, ce qui est arrivé plusieurs fois, et on cite plusieurs malheureux qui, après avoir inutilement cherché à s'orienter au milieu d'un dédale obscur, avaient trouvé une mort affreuse, celle de la faim, au fond de ces sombres tombeaux.

Il y avait aussi autrefois un registre spécial établi pour consigner les pensées en vers ou en prose que la vue des catacombes avait suggérées aux visiteurs; nous ignorons si ce registre a été supprimé; mais, s'il n'existe plus, il n'y a guère lieu de le regretter. Voici un échantillon des étranges inepties qu'on y lisait, au milieu d'une foule d'autres pensées aussi emphatiques par la forme que banales par l'idée. Nous commençons par le médiocre :

Nous naissons pour mourir un jour :
Cet arrêt n'excepte personne.
Mais à mon sort je m'abandonne.
Aveugle et stupide troupeau,
Que la mort chasse devant elle,
Nous passons du trône au tombeau,
Du jour à la nuit éternelle.
Mais non, l'homme ne s'endort pas
Pour ne plus revoir la lumière;
Au jour marqué pour le trépas,
Il commence une autre carrière.
Il retrouve un père, un ami,
Dans une demeure immortelle,
Et j'y reverrai Noëlmi
Pour ne plus me séparer d'elle.

L. MICHAUD.

Je suis grand partisan de l'ordre,
Mais je n'aime pas celui-ci;
Il point un éternel désordre,
Et, quand il nous consigne ici,
Dieu jamais n'en révoque l'ordre.

COUSSON.

Mais nous hésitons à transcrire ce qu'il suit :

Ici, dans le palais aux os,
Sous d'innombrables os rangés,
J'ai vu d'abord les métamorphoses d'os vidés;
Plus loin, on entend les cris des os pressés,
Les soupirs des os pilés,
Sur des os rayés;
Près de moi s'élève une voix d'os,
Qui me fait trembler jusqu'aux os;
Elle semble dire : oh ! oh ! que d'os, Dieu !

La plume nous tombe des mains : nous sommes de ceux qui croient qu'un silence respectueux et grave est le meilleur hommage, le seul qu'il faille rendre à ces restes des générations qui nous ont précédés, et nous plaignons ceux qui, n'ayant reçu aucune sorte d'esprit de la Providence, ont choisi une si lugubre occasion de faire de l'esprit. Peut-être n'est-ce pas ici le lieu, même pour ceux qui en ont, et la pièce qui suit, bien qu'elle soit d'Andrieux, n'est guère moins mauvaise à nos yeux que la précédente :

De ces demeures redoutables
Les froids et mornes habitants
Sont devenus fort bonnes gens,
Point ennemis de leurs semblables,
Point envieux, point médisants
Et point bavards insupportables.
Ma foi ! quand je songe aux vivants,
Je trouve les morts bien aimables.

Excellente morale, en vérité, que l'auteur, hélas ! a eu tort de ne pas mettre en pratique, puisque, en louant les morts de n'être ni bavards ni médisants, il a médisé des vivants et rompu un silence dont la circonstance lui faisait un devoir.

A tous ces détails, nous ajouterons la topographie des carrières souterraines qui règnent sous la grande capitale, et nous emprunterons cette topographie à l'excellente notice publiée par M. Elie Berthet, à la suite de son ouvrage intitulé *Les Catacombes de Paris*. La Seine et la Bièvre, y est-il dit, divisent les carrières de Paris en trois groupes distincts, et toute communication est interceptée entre les groupes par ces cours d'eau; ainsi donc il n'est pas vrai, comme on le croit vulgairement, que certaines ramifications des carrières passent sous la Seine. Sur la rive droite de la Seine, les carrières de Chaillot occupent une étendue de 422,000 m. carrés; sur la rive gauche, entre la Seine et la rive droite de la Bièvre, les carrières du faubourg Saint-Marceau s'étendent sur une surface de 590,000 m. carrés; enfin, entre la Seine et la rive gauche de la Bièvre, les vides des faubourgs Saint-Jacques et Saint-Germain forment un polygone très-irrégulier de 2,395,000 m. carrés. Le total de la superficie de ces carrières, dans l'intérieur de la ville seulement, est donc de 3,407,000 m. carrés, ou un peu plus de 340 hectares. Du travail de recensement auquel se livra M. Elie Berthet, il résulte que le groupe que l'on désigne plus spécialement sous le nom de *catacombes* est contenu dans l'espace limité par

la rue de Vaugirard, le boulevard du Montparnasse, le collège Stanislas, la rue Notre-Dame-des-Champs, la rue du Cherche-Midi, la rue Cassette, le séminaire Saint-Sulpice, le carrefour de l'Odéon, la rue Voltaire, la rue Corneille, la rue Royer-Collard, la place de l'Estrapade, la rue des Postes, la rue Mouffetard, la rue de l'Arbalète, le Champ des Capucins, la rue de la Santé, le boulevard extérieur depuis l'emplacement occupé autrefois par la barrière de la Santé, jusqu'à celui où se trouvait la barrière de Vaugirard, point de départ. Quant au Panthéon, il ne repose pas sur les *catacombes*, comme on le croit communément.

Aujourd'hui les *catacombes* s'augmentent sans cesse par suite des fouilles entreprises sur tous les points de la ville, et cependant rien n'en signale l'existence à la surface du sol. Aussi l'administration municipale a-t-elle pensé qu'il serait convenable et digne de la grande cité parisienne de consacrer par un monument religieux la mémoire de tant de générations passées, dont les débris reposent dans ces galeries souterraines. Dans ce but, elle se propose d'édifier au-dessus de l'entrée principale des *catacombes* une chapelle funéraire où seraient célébrés des services commémoratifs. Cet édifice, situé dans le XIV^e arrondissement, à l'ancienne barrière d'Enfer, sur le territoire de la paroisse Notre-Dame-des-Champs, à un point très-éloigné de l'église actuelle de cette paroisse et de l'emplacement de la nouvelle église projetée, serait érigé en chapelle de secours; il servirait ainsi de lieu de culte à la population du quartier.

Il existe encore en France d'autres *catacombes*. Il est vrai que la plupart devraient plutôt être appelées des cryptes ou des chapelles sépulcrales, à cause de leur peu d'étendue. Souvent même les voyageurs ont pris pour des *catacombes* des habitations souterraines pratiquées autrefois dans les rochers par des peuplades de troglodytes. Ces habitations, très-nombreuses dans plusieurs contrées de la France, ont servi tantôt de refuge aux populations pendant les guerres civiles, et notamment pendant les guerres de la Réforme, et tantôt de repaire et d'abri aux voleurs. Sans nous arrêter à ces dernières, nous allons mentionner les plus remarquables des diverses sépultures souterraines connues en France, à tort ou à raison, sous la dénomination de *catacombes*.

— IX. *Catacombes de l'église Saint-Germain, à Auxerre*. C'est une véritable crypte, qui forme sous l'église principale une autre église à trois nefs, avec sanctuaire et chapelle absidale. Cette crypte est très-ancienne; elle fut fondée par Conrad, oncle de Charles le Chauve, vers le milieu du IX^e siècle, et destinée à recevoir le corps de saint Germain et ceux de ses successeurs, qui reposaient dans l'église primitive. Elle fut détruite en partie par les huguenots, qui violèrent les tombeaux, et restaurée au XVIII^e siècle. L'étendue de ces *catacombes* ne mesure pas moins de 30 m. sur 13 de largeur au transept; leur hauteur est de 3 m. 90. Les colonnes témoignent, par leur style, de l'antiquité de ce curieux édifice. La chapelle du fond, sous le vocable de sainte Maxime, est la crypte inférieure de Saint-Clément, dont du XIII^e siècle. Les peintures, à demi effacées, datent du XVI^e et du XVII^e siècle. Les tombeaux, violés par les huguenots, sont vides. Le cercueil en pierre qui contenait le corps de saint Germain est élevé de manière à figurer un cénotaphe.

— X. *Catacombes de Saint-Irénée, à Lyon*. C'est encore une ancienne crypte assez délabrée, dont la construction remonte au III^e siècle, c'est-à-dire aux premiers temps du christianisme à Lyon. Cette crypte, trop souvent agrandie et restaurée (la dernière restauration est de 1846), contient les tombeaux de saint Irénée, de saint Epipode et de saint Alexandre, inhumés dans l'ancienne église et solennellement reconnus le 8 avril 1410, ainsi que le constate une inscription, par le cardinal de Tureyo. Au pied du premier escalier, à l'entrée de la crypte, on remarque, derrière une grille, une grande quantité d'ossements qui sont regardés comme ceux des 19,000 martyrs immolés par les ordres de Septime-Sévère. Mais, en 1562, les calvinistes, qui dévastèrent l'église, ont mêlé à ces restes d'autres ossements humains, et même des os d'animaux.

— XI. *Catacombes de Saint-Victor, à Marseille*. Cette crypte est placée sous l'église Saint-Victor; c'est la plus ancienne de Marseille, et le seul reste de l'abbaye fortifiée de Saint-Victor. Ces *catacombes* passent, dit-on, sous les eaux du port et communiquent avec l'autre rive. C'est là que, suivant la tradition, saint Lazare et saint Victor auraient été ensevelis. Avant la Révolution, on y voyait des colonnes et des bas-reliefs d'un goût exquis, et plusieurs tombeaux chrétiens du IV^e, du V^e et du VI^e siècle, aujourd'hui dispersés ou déposés au musée de Marseille. On conserve encore, dans cette même crypte, une antique vierge en bois, connue sous le nom de Vierge noire, et attribuée à saint Luc. Elle est en grande vénération dans la cité phocéenne.

— XII. *Catacombes des Alyscamps, à Arles*. Ces anciennes Champs Elysées (*Elysæi Campi*) sont fort improprement appelées des *catacombes*, puisque cette antique nécropole est à ciel ouvert. Tout au plus pourrait-on appli-

quer cette dénomination aux deux petites chapelles funéraires dites du *Crucifix* ou du *Duel* et des *Sorceliers*, érigées en 1419 et en 1521. Quant aux cryptes qui existaient jadis sous la petite église de Saint-Pierre-des-Alyscamps et sous la basilique mi-byzantine et mi-gothique de Saint-Honorat, elles sont totalement détruites aujourd'hui. Les deux édifices qui les surmontaient sont eux-mêmes à moitié démolis.

— XIII. *Catacombes des Cordeliers de Toulouse*. Elles composent un grand caveau dans lequel on avait déposé des corps desséchés, exhumés du milieu de la nef de l'église, près d'un endroit où l'on avait précédemment fait éteindre de la chaux, dont les terres voisines avaient acquis les propriétés absorbantes et dessiccatives. Parmi les corps desséchés que renfermait ce caveau, connu encore sous le nom de *Charnier*, on a vu longtemps celui de la belle Paule, qui fut en son temps la plus belle femme de Toulouse. Marville rapporte avoir ouï dire à un de ses amis que le fils d'un médecin de cette ville y ayant reconnu le corps de son père, en tomba de saisissement. On voit que le nom de *catacombes* a encore ici reçu une fautive application. Les cryptes du maître-autel de Saint-Étienne de Toulouse sont plus curieuses, sous ce rapport, que le charnier des Cordeliers, et sont décorées de colonnes que l'on prétend avoir été tirées de l'ancien amphithéâtre.

— XIV. *Catacombes de Saint-Denis*. Ces caveaux, où sont renfermés les tombeaux des rois de France, sont plutôt des chapelles sépulcrales que des *catacombes*; en outre, comme l'intérêt historique qu'elles présentent est d'ailleurs considérable, nous renvoyons le lecteur à l'article consacré dans le *Grand Dictionnaire* à cette antique basilique. V. DENIS (SAINT-).

— XV. *Catacombes du Panthéon*. Ces chapelles sépulcrales, creusées sous l'église Sainte-Geneviève de Paris, ont renfermé les corps de plusieurs grands hommes, parmi lesquels nous ne citerons que Voltaire et Rousseau. A ces *catacombes* se rattachent des souvenirs historiques fort intéressants, mais qui trouveront plus naturellement leur place dans la description de l'église Sainte-Geneviève, autrement dite le Panthéon.

Catacombes de Paris (LES), roman en huit volumes, de M. Elie Berthet, publié en 1854. Les *catacombes*, si soigneusement entretenues aujourd'hui, n'ont pas toujours été l'objet des préoccupations administratives et de la vigilante attention qui en est résultée. Sous Louis XV et sous Louis XVI, elles n'étaient même connues qu'en partie, et servaient de refuge aux faux monnayeurs, aux truands et aux malandrins de l'époque. Il fallut de graves et nombreux accidents pour attirer l'attention de l'administration sur les dangers que faisait naître l'incurie des édiles parisiens. Plusieurs maisons s'étant écroulées dans les quartiers du Val-de-Grâce, de l'Observatoire et du Luxembourg, le peuple, dans sa superstition, crut y voir l'œuvre de la magie, et, pour donner satisfaction à l'opinion publique, on roua comme sorciers plusieurs pauvres diables coupables d'autres méfaits, mais si peu sorciers qu'ils s'étaient laissés prendre. C'est l'histoire d'un ces malheureux que M. Elie Berthet a retracée dans ses *Catacombes de Paris*, pour servir de cadre à la description de ces immenses souterrains.

Le carrier Pernet, condamné à mort sur la dénonciation du fermier général de Villeneuve, a chargé son fils Médard de sa vengeance contre les Parisiens. Il lui a recommandé de n'épargner qu'une seule personne, Philippe de Lussan, son avocat, qui a fait tous ses efforts pour le sauver. Médard n'accomplit que trop fidèlement ces ordres cruels; vivant dans les *catacombes*, il fait sauter successivement les maisons de tous ceux qui ont contribué à la mort de son père, entre autres le magnifique hôtel du financier de Villeneuve. Ce n'est pas tout : devenu amoureux de Thérèse de Villeneuve, il l'enlève et l'emporte dans les *catacombes*. Philippe de Lussan, fiancé de la jeune fille, poursuit le ravisseur, lutte contre lui, et, quoique blessé, parvient à délivrer celle qu'il aime. A peine arrachée aux griffes de ce troglodyte, Thérèse va retomber de nouveau en son pouvoir, lorsque Lussan la sauve et poursuit le monstre dans son repaire. Après une lutte dans laquelle il éprouve la douleur d'être vaincu, la honte d'être épargné et la rage de voir son ennemi lui échapper, le jeune gentilhomme s'acharne à sa poursuite, finit par l'atteindre, et, malgré sa répugnance à reconnaître si mal un acte de générosité, est obligé de le tuer pour l'empêcher de faire sauter la moitié de Paris. Médard mort, Philippe épouse sa chère Thérèse.

Tel est le sujet de ce livre émouvant, dans lequel le roman et l'histoire sont habilement fondus. L'intrigue est bien ourdie, bien développée, pleine de péripéties attachantes; les principaux acteurs du drame largement dessinés. Médard présente des rapports frappants avec un autre monstre, Han d'Islande, dont il a la force, la laideur et la cruauté farouche. Philippe de Lussan rappelle Ordener, le vainqueur de Han d'Islande. Rien de plus dramatique que la poursuite souterraine du fiancé, qui lutte avec le ravisseur dans ces noires solitudes. Médard lui-même, le farouche Médard, excite quelque pitié; son amour filial et sa passion pour Thérèse de Villeneuve le

rendent presque intéressant; le fanatisme même de sa vengeance le grandit à nos yeux.

Au point de vue historique, les descriptions contenues dans ce livre sont, dit-on, de la plus rigoureuse exactitude. Mais si les *Catacombes de Paris* saisissent le lecteur par l'habile agencement des événements et l'étrangeté des situations, le style malheureusement n'est pas toujours à la hauteur de la conception dramatique; il est quelquefois incorrect, il manque de nerf aux moments où cette qualité serait le plus nécessaire.

Catacombes (LES), par Jules Janin (Paris, 1839). Sous ce titre un peu énigmatique, M. J. Janin a réuni un certain nombre de feuilles volantes, écrites au hasard de la plume, sur des sujets divers, et une série de nouvelles comme la *Sœur Rose*, le *Mariage vendéen*, la *Comtesse d'Egmont*, nouvelles quelque peu fantastiques, assez bizarrement présentées, mais pleines d'une verve spirituelle qui va toujours en avant, s'inquiétant peu, après tout, de l'histoire à raconter. Le récit vient quand il peut; mais, en attendant, l'auteur s'arrête à toutes les fleurs du chemin, ramasse de beaux cailloux dans tous les ruisseaux, et se perd à tous les détours des sentiers pour se retrouver plus loin. Cela impatienté quelquefois, mais on pardonne toujours à cet incorrigible vagabond, qui a d'ailleurs des moyens à lui pour faire oublier la longueur de la route.

Ce recueil, dégagé de quelques parties sans intérêt et de quelques longueurs, mériterait d'être lu par tous ceux qui aiment encore l'esprit français, vif, ingénieux, coloré et original, même en ses écarts.

Catacombes (CHŒUR DES), paroles imitées de l'allemand, par G. P., musique de Ferd. Hiller. Ce chœur est une des pages les plus originales de la partition. Hiller a essayé de reproduire la simplicité et le ton convaincu de la mélodie des premiers chrétiens, une plainte lugubre, mais en même temps pleine d'affectueux regrets et de majesté. C'est une curiosité musicale dont la reproduction sera appréciée.

Moderato.

Va de la mort à la vi -
e, De la nuit à la clar-té.
Ton sort est digne d'en - vi - e;
Dieu t'ou - vre son é - ter - ni - té!
Vas au di - vin ju - ge - ment: Le bon -
heur t'a - haut t'a - tend. Oui, le bon - heur
t'a - tend. Re - po - se - toi près de tes
frè - res; Pour le Christ tu combatis avec
fer - veur. Au ciel é - le - vons
nos pri - è - res. Qu'il te soit clé - ment,
le Seigneur. Soyez clément pour lui, Seigneur!

CATACOUSTIQUE adj. (ka-ta-kou-sti-ke — du gr. *kata*, contre, et de *acoustique*). Phys. Qui a rapport aux échos ou sons réfléchis.

— s. f. Phys. Partie de l'acoustique qui concerne les échos ou sons réfléchis.

CATACRIENS (livres), attribués à l'empereur Adrien par Salvien, dans l'*Histoire augustinienne*. Les érudits se sont donné beaucoup de peine pour découvrir quel pouvait être le sujet traité dans ces livres; les uns ont supposé qu'Adrien avait voulu décrire l'embarquement de Troie; d'autres, qu'il y racontait les malheurs de la journée de Cannes; d'autres, qu'il y était question de Trajan ou de l'incendie du monde par Phaéton, etc. La question reste indécise; heureusement que la solution n'en est pas d'une bien grande importance pour le bien de l'humanité.

CATADÈME s. m. (ka-ta-dè-me — du gr. *kata*, sur, et de *dème*). Hist. Magistrat de l'Attique établi dans chaque dème, et connaissant de toutes les affaires contentieuses jusqu'à 10 drachmes.

CATADIOPTRIQUE adj. (ka-ta-di-o-ptri-ke — du gr. *kata*, et de *dioptrique*). Phys. Se dit de certains instruments composés de miroirs et de lentilles, dans lesquels, par consé-

quent, la lumière est à la fois réfléchie et réfractée : *Télescope* CATADIOPTRIQUE.

— s. f. Partie de l'optique qui se rapporte aux effets combinés de la réflexion et de la réfraction de la lumière.

CATADROME s. m. (ka-ta-dro-me — du gr. *kata*, sur; *dromos*, course). Antiq. Corde inclinée qui était tendue d'une extrémité du théâtre à l'autre, et sur laquelle on dansait.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, voisin des *seronies*, et comprenant trois espèces qui vivent en Océanie : *Le catadrome austral est propre à la Nouvelle-Hollande*. (Duponchel.)

CATADUPE s. f. (ka-ta-du-pe — du gr. *kata*, en bas; *doupein*, faire du bruit). Chute d'un fleuve : *Les catadupes du Borysthène*. *Les catadupes du Nil*. « Vieux mot qui s'écrivait aussi *CATADOUPE*. On dit aujourd'hui CATARACTE.

CATÆA, ancien nom d'une petite île du golfe Persique, sur la côte de Caramanie. Le journal de la navigation de Néarque la décrit comme une île basse et déserte, dans laquelle les habitants de la côte voisine apportaient des chèvres qu'ils y laissaient en liberté. Elle porte actuellement le nom de *KENN*, et appartient à la Perse.

CATAPAGO (Joseph), orientaliste d'origine corse, né à Alep (Syrie), en 1821. Après avoir fait une étude approfondie de l'arabe, il remplit les fonctions de secrétaire interprète dans plusieurs consulats de Beyrouth. Il alla ensuite à Londres, où il publia un *Dictionnaire arabe-anglais et anglais-arabe* (1855), et depuis lors il s'occupa à composer également des dictionnaires arabes pour faciliter l'étude de cette langue chez la plupart des nations européennes.

CATAPALQUE s. m. (ka-ta-fal-ke — de l'anc. allem. *skata*, spectacle, et *palco*, poutre. L'ancien haut allemand *palco*, poutre, a la même origine que *pflock*, cheville, et *block*, bloc; c'est le même mot, mais la voyelle est déplacée. Les Italiens ont adopté *palco* dans le sens de plancher, échafaud, loge; mais le *p* s'est changé en *f* dans le composé *catapalco*, catapalque, estrade, décoration funéraire. *Palco* se rattache à la racine sanscrite *prich*, joindre, mettre ensemble, toucher). Estrade, décoration funéraire élevée au milieu d'une église, pour y placer le cercueil ou la représentation d'un mort à qui l'on veut rendre de grands honneurs : *La mort a prêté le catapalque d'un empereur romain à la dépouille d'un Tartare*. (Chateaub.) On cite le *CATAPALQUE* élevé à Florence pour les funérailles de Michel-Ange. (Bouillet). *Les classiques ne seront plus en droit de reprocher aux romantiques leurs CATAPALQUES, leurs bières, et l'abus qu'ils font dans leurs drames de toutes sortes d'ustensiles lugubres*. (Th. Gaut.)

— Encycl. C'est aux Romains qu'il faut attribuer l'invention des *catapalques*, et on les voit apparaître dans les funérailles peu de temps après un édit rendu par Numa Pompilius. L'usage du *catapalque* s'introduisit en France dès les premiers siècles de la monarchie, et nous voyons qu'aux obsèques de Bertrand Duguesclin un *catapalque* magnifique lui fut élevé dans l'église abbatiale de Saint-Denis. Il faut d'ailleurs remarquer que nos anciens historiens désignaient quelquefois le service funéraire tout entier par le mot *catapalque*; c'est ainsi qu'à propos du fameux capitaine que nous venons de citer, Froissard a écrit : « Au *catapalque* que se fit à Saint-Denis pour Bertrand Duguesclin, les chevaliers qui menaient le deuil entrèrent dans l'église sur des chevaux caparaçonnés de noir. » Tout le temps que dura le gouvernement féodal, jamais un seigneur ne fut mis en terre sans que, dans la chapelle du manoir, un riche *catapalque* lui eût été élevé, et de nos jours il n'est pas d'enterrement de première ou de seconde classe qui ne comporte un *catapalque* dont l'élevation, la pompe et les ornements indiquent aux assistants la haute position du mort. La forme et les dimensions des *catapalques* ne sont pas déterminées; c'est une affaire de goût et surtout de vanité. De riches draperies, des chiffres et des larmes d'argent, des écussons blasonnés, un nombreux luminaire, et surtout une grande hauteur, donnent au *catapalque* un caractère particulier de richesse et de magnificence. Toutefois, ce n'est guère qu'aux enterrements des princes ou des grands personnages qu'on dresse ces fastueux édifices funéraires; les *catapalques* qui font partie de la décoration banale employée par l'administration des pompes funèbres n'ont d'autre mérite que d'être le prétexte sur lequel cette administration se fonde pour augmenter le plus possible le prix de son intervention dans les cérémonies mortuaires.

Parmi les *catapalques* les plus célèbres dont l'histoire ait consacré le souvenir, il convient de placer celui que les artistes d'Italie élevèrent à Michel-Ange, au milieu de la nef de Saint-Laurent, à Florence, et celui qui, en 1840, reçut le cercueil de l'empereur Napoléon, lors de la translation de ses restes mortels de Sainte-Hélène à l'hôtel des Invalides. Aux angles de ce monument s'élevaient quatre figures de victoires, dominées par l'aigle impériale aux ailes déployées. Entouré de trophées et de drapeaux, orné de plumes d'aigle et des armes impériales, il était rehaussé de quatre rideaux de velours bordés d'hermine, soutenus par la couronne de l'Empire.

CATAGLOSSE s. m. (ka-ta-glo-se — du gr. *kata*, en bas; *glôssa*, langue). Chir. Instrument propre à abaisser la langue.

CATAGLOTTISME s. m. (ka-ta-glo-ti-sme — du gr. *kata*, autour; *glôssa*, langue). Littér. anc. Emploi de mots recherchés.

— Didact. Baiser lascif donné à la manière des colombes.

CATAGMATIQUE adj. (ka-ta-gma-ti-ke — du gr. *catagma*, fracture). Méd. anc. Se disait chez les Grecs des médicaments que l'on croyait propres à faciliter la soudure des os fracturés.

CATAGME s. m. (ka-ta-gme — gr. *katagma*, même sens). Anc. méd. Fracture.

CATAGOGIES s. f. pl. (ka-ta-go-jit — du gr. *catagôgê*, retour dans le port, débarquement). Antiq. gr. Fêtes célébrées par les marins à leur retour dans le port d'où ils étaient partis, par opposition aux fêtes du départ, qui se nommaient *ANAGOGIES*. « Fêtes qu'on célébrait à Eryce, en Sicile, à l'occasion du départ des colombes qui habitaient cette ville : *Les anagogies et les catagogies se célébraient en l'honneur de la Vénus sicilienne*. (V. Parisot.)

— Encycl. Les *catagogies*, ou fêtes du retour, étaient célébrées par les habitants d'Eryce, en Sicile, dans le fameux temple de Vénus Erycine. Voici à quelle occasion : à une certaine époque de l'année, les pigeons, qui étaient très-nombreux dans cette ville, disparaissaient tout à coup; on croyait qu'ils allaient escorter la déesse à laquelle ils étaient consacrés. Après neuf jours d'absence, disait-on, une colombe plus belle que toutes les autres paraissait la première sur la mer, venant de l'Afrique; elle ne ressemblait pas à ses compagnes, mais elle était de couleur pourpre, couleur qu'Anacréon donne à Vénus. Une nuée de pigeons suivait cette colombe merveilleuse, et c'est à l'occasion de son arrivée que se célébraient les *catagogies*.

Ce temple de Vénus Erycine, où se célébraient ces fêtes, était riche en présents de toute sorte apportés par la piété des pèlerins. Elien rapporte plusieurs merveilles dont ce temple était le témoin : « Le grand autel, dit-il, est en plein air; nuit et jour on y voit le feu et les flammes, sans qu'il y paraisse ni charbons, ni cendres, ni tisons à demi brûlés; le lieu est toujours plein de rosée et d'herbes vertes qui y poussent toutes les nuits. Les victimes se détachent d'elles-mêmes des troupeaux, et s'approchent de l'autel pour y être offertes en sacrifice; c'est un mouvement que leur inspirent la déesse et la volonté de ceux qui ont la dévotion de sacrifier. Si vous voulez offrir un sacrifice, le mouton s'approche d'abord de l'autel; le vase du sacrifice se trouve tout auprès; la chèvre et le chevreau imitent cette merveilleuse docilité du mouton. Si vos facultés vous permettent de faire une offrande plus considérable, et si vous voulez acheter une ou plusieurs vaches pour servir de victimes, le bœuf ne vous surfera jamais. Vous conclurez amiablement votre marché, et la déesse, qui aime l'équité, vous sera propice. Si, au contraire, vous voulez avoir à trop bon marché, la bête s'enfuira, et vous n'aurez rien pour faire votre sacrifice. »

CATAGRAMME s. f. (ka-ta-gra-me — du gr. *kata*, sur; *gramma*, chiffre). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes, formé aux dépens des nymphales, et renfermant un assez grand nombre d'espèces, propres à l'Amérique du Sud : *Les catagrammes sont parées de couleurs vives*. (Duponchel). La *CATAGRAMME clymène se trouve à la Guyane et au Brésil*. (Duponchel.)

CATAGRAPHE s. m. (ka-ta-gra-phi — du gr. *katagraphô*, je dessine). Peint. anc. Dessin, et particulièrement profil. « On dit aussi CATAGRAPHIE s. f.

CATAIRE s. f. (ka-tê-re — du bas lat. *catus*, chat). Bot. Nom vulgaire d'une espèce de népète, appelée aussi *herbe aux chats*, et qu'on prend quelquefois comme désignant le genre : *Les chats se plaisent autour de la CATATAIRE, et se roulent dessus*. (Dict. d'hist. nat.) La *CATAIRE* appartient à la famille des *labiées*. (A. Dupuis.) La *CATAIRE* a des rapports avec les *mélisses*. (V. de Bonmaré.) La *CATAIRE* croît dans les lieux incultes. (A. Richard.)

— Encycl. La *catataire*, appelée aussi *chataire* ou *herbe aux chats*, est une plante vivace, de la famille des labiées. Sa tige, droite, tétragone, haute de 1 m. environ, couverte d'un duvet blanchâtre, porte des feuilles opposées, pétiolées, ovales, dentées, pubescentes en dessous. Les fleurs, blanches ou purpurines, sont groupées en faux verticilles serrés. Cette plante est commune en Europe; elle croît dans les lieux un peu humides, au bord des chemins et des fossés. Son nom lui vient de la passion que les chats ont pour elle; ces animaux se roulent et se frottent dessus avec une sorte de frénésie; aussi, lorsqu'on la cultive dans les jardins (et ce n'est guère que dans les jardins botaniques), a-t-on le soin de la protéger par une cage grillée. On a prétendu que les chats recherchaient cette labiée lorsqu'elle a été plantée ou repiquée, mais non quand on l'a semée sur place; il est à peine besoin de dire que cette croyance est un pur préjugé. La *catataire* contient dans toutes ses parties une huile essentielle abondante. Cette plante a été préconisée, dans l'ancienne médecine, comme

excitante, tonique, stomachique, vulnérable, antihystérique, alexipharmaque, etc.; elle est à peu près complètement abandonnée de nos jours.

CATAIRE adj. (ka-tê-re — du bas lat. *catus*, chat). Méd. Se dit d'une espèce de frémissement analogue au grondement du chat, que l'on entend lorsqu'on ausculte certaines parties du cœur : *Frémissement CATATAIRE*.

CATAIS s. m. (ka-tê — de *Catay*, ancien nom de la Chine). Comm. Etoffe de prix, mais de nature inconnue, que l'on employait au moyen âge pour faire des vêtements ou des ornements d'apparat, et qui était ainsi appelée parce qu'on la tirait de la Chine.

CATALAN, ANE s. et adj. (ka-ta-lan, a-ne). Géogr. Habitant de la Catalogne; qui appartient à la Catalogne ou à ses habitants : *Les Catalans sont naturellement guerriers*. La langue *CATALANE* a de grandes affinités avec l'ancien provençal. La belle *CATALANE* n'avait plus ni son regard fier ni son charmant sourire. (Alex. Dum.) Vous croiseriez votre couteau *CATALAN* contre son poignard! (Alex. Dum.)

— Métall. *Méthode catalane*, Procédé d'après lequel le minerai de fer est converti directement en fer, sans qu'il soit nécessaire de le faire passer par l'état de fonte : La *MÉTHODE CATALANE* est ainsi nommée parce qu'elle est employée, de temps immémorial, dans le département de l'Ariège, qui faisait partie autrefois de la Catalogne. On applique la *MÉTHODE CATALANE* au moyen d'un fourneau d'une forme particulière, et elle ne peut servir qu'au traitement des minerais très-riches et très-fusibles, la seulement où le bois est abondant, car c'est avec le charbon végétal qu'on opère. « *Fourneau catalan* ou *à la catalane*, Fourneau particulier dont on se sert dans la méthode catalane.

— Hist. Nom donné à des aventuriers espagnols passés en Sicile en 1282. « Nom qu'on donna aux personnes qui, après l'emprisonnement de Charles IV, duc de Lorraine, à Tolède, en 1254, étaient soupçonnées d'avoir fait secrètement le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, en Galice, et qui resta comme un terme de mépris à peu près synonyme de vagabond : *Le terme de CATALAN, fort injurieux chez un peuple laborieux et ami du travail, était pour lui synonyme de celui de gueux, gueusant*. (Cl. Descharrnières.)

— s. m. Linguist. Idiome parlé en Catalogne.

— Mar. Bateau de pêche espagnol, qui ne sort pas de la Méditerranée.

— Encycl. Hist. Les *catalans*, ou la grande compagnie *catalane*, étaient des bandes d'aventuriers mercenaires que Pierre d'Aragon mena en Sicile contre Charles d'Anjou, en 1282, après le massacre des Vêpres Siciliennes. C'étaient pour la plupart des Aragonais, des Catalans et des Sarrasins, qui, sous le nom d'*almogavares*, vivaient du brigandage et de la guerre dans les bois et les montagnes de la Catalogne et de l'Aragon. En 1302, ils passèrent de Sicile en Grèce, pour combattre les Turcs, au service de l'empereur grec Andronic, qui créa leur chef, Roger de Flor, grand-duc, César, et lui fit épouser une de ses nièces. Les *catalans* remportèrent de brillants succès sur les Turcs dans l'Asie Mineure; mais l'empereur ayant fait assassiner Roger de Flor, en 1305, ils déclarèrent audacieusement la guerre à l'empire, se retranchèrent dans Gallipoli, portèrent le ravage jusqu'aux portes de Constantinople et gagnèrent sur Michel la bataille d'Apros. Quand le pays fut épuisé, ils songèrent à rejoindre les Français établis en Morée, et, après diverses aventures, arrivèrent sur les bords du lac Copais, en 1309. Attaqués par le duc d'Athènes, Gautier de Brienne, ils l'écrasèrent dans une grande bataille, où il perdit la vie, s'emparèrent de son duché et le défendirent contre toutes les attaques de son fils. Cette milice souveraine, à laquelle s'étaient jointes quelques bandes d'aventuriers turcs, resta en possession du duché d'Athènes jusqu'à la fin du xiv^e siècle. Ramon Muntaner et, après lui, Moncada ont écrit son histoire.

— Linguist. La langue *catalane*, dont l'étude présente des observations très-intéressantes à faire, aussi bien sous le rapport linguistique que proprement dit qu'au point de vue de l'histoire littéraire, appartient à la grande famille des langues romanes ou issues du latin. Elle appartient plus particulièrement au groupe hispanique, qui comprend en outre le portugais et le castillan ou espagnol. La langue *catalane* mérite donc d'être étudiée au même titre que l'espagnol et le portugais, qui, de même que le *catalan*, étaient à l'origine la langue d'une province. L'espagnol, c'est l'idiome parlé dans la Castille, et le portugais, l'idiome parlé dans la Galice. Ce qui rend difficile la recherche de notions précises sur le *catalan*, c'est l'absence de traités spéciaux, et les renseignements que nous offrons ici à nos lecteurs ont dû être puisés à des sources très-diverses; nous citerons parmi celles qui nous ont rendu le plus de services : les *Recherches historiques sur la langue catalane*, de M. Jaubert de Passa, ouvrage consciencieux, mais qui trahit une grande inexpérience philologique, et où l'auteur semble avoir un moment confondu l'histoire de la langue *catalane* avec celle de la langue castillane; l'*Essai sur l'histoire de la littérature*

castillane de M. Cambouliu, et enfin la *Grammatica y apologia de la lengua catalana*, par D. Joseph Ballot y Torres, imprimée à Barcelone en 1814.

Comme ce n'est guère qu'au *iii^e* siècle que la langue *catalane* manifeste son existence par la production de monuments littéraires un peu importants, plusieurs philologues ont cru qu'elle ne datait que de cette époque, et que jusque-là le provençal avait été la langue de la Catalogne. Cette confusion était rendue facile par la parenté et la ressemblance très-grande de ces deux idiomes sortis d'un même tronc. Nous ne pouvons mieux faire que de mettre à ce propos sous les yeux de nos lecteurs quelques lignes de Raynouard, qui assignent, avec une grande précision, au *catalan* sa place caractéristique parmi les autres dialectes néo-latins et par rapport au roman. « *Le catalan* est, dit-il, de tous les idiomes qui appartiennent à la langue romane, celui qui s'en rapproche le plus, sans en excepter peut-être l'idiome des Vaudois. Il est assez remarquable que les Pyrénées et les Alpes offrent ainsi, parmi les peuples voisins qu'elles séparent de la France, le langage qui a le plus de rapport avec la langue romane. « *Le catalan* est depuis longtemps une langue fixée; elle a des grammaires, des dictionnaires. Un très-grand nombre de livres *catalans* sont imprimés; il en existe un nombre bien plus considérable de manuscrits. *Le catalan* est un idiome régulier, soumis à des formes constantes. Une des particularités relevées par Raynouard dans l'organisme général du *catalan*, c'est l'absence ou la présence alternative de l'*s*, dans certains cas. Raynouard joint à cette différence avec le roman celles-ci : l'article pluriel féminin *las*, les substantifs et les adjectifs en *s* changent en *es*, quoique les singuliers gardent l'*a* primitif; les substantifs et les adjectifs terminés en *an*, *en*, *in*, *im*, en roman, prennent la lettre finale euphonique *y*, et *ann*, *affann*, *estran*, *sen*, *engin*, *llun*, se changent en *annu*, *affany*, *estranu*, *senyu*, *engin*, *llunu*. Quelquefois cet *y* s'incorpore dans les mots mêmes comme *menys*. Le *e* se change quelquefois en *i*, *propres*, *propis*; et cette modification s'applique même aux participes en *ent*, et on dit *dormint*, *servint*, *fugint*, dans les verbes en *tr*, et *premit*, dans les verbes en *er* ou en *re*. Il arrive que le *s* se change en *x* : *Asi*, *pui*, pour *asi*, *puis*. Le *u* final se joint à quelques inflexions des verbes.

Nous allons maintenant, après ces remarques générales, passer à un examen plus minutieux de la langue *catalane*, d'après la grammaire de D. Joseph Ballot y Torres. Le lexique *catalan* est, comme on le pense bien, foncièrement latin; on y constate aussi, en nombre assez variable, l'existence de vocables étrangers, grecs, germaniques, arabes, etc. Parmi ceux de cette dernière catégorie, nous citerons pour le grec : *bramar*, de *brameinai*; *bolita*, de *bolos*; *patge*, de *pais*, etc. Parmi les mots germaniques, on cite : *brassol*, *bandot*, *got*, *daga*, *escaramussa*, etc.; parmi les mots arabes : *Xabega*, *matracas*, *tassa*, *Gayta*, *Arrabat*, *ropas*, etc. Dans la dérivation des mots latins, le *catalan* emploie des procédés particuliers, caractérisés surtout, comme le constate M. Cambouliu, par la brièveté et la concision qu'il affecte dans le développement des racines. Tandis, observe M. Cambouliu, que la grande majorité des mots *castillans*, par exemple, se terminent par des syllabes pleines et sonores, qui rappellent les graves désinences de la déclinaison latine, le *catalan* supprime ces désinences et s'arrête court aussitôt que la partie essentielle du mot a été prononcée : *ciutadano*, *ciutad*; *hombre*, *hom*; *mundo*, *mon*; *mesquino*, *mesqui*. Le provençal lui-même, qui supprime aussi volontiers les finales, conserve généralement la consonne; ainsi il dit : *ciutadan*, *mesquin*, etc. Cette tendance à l'abréviation se fait sentir ordinairement jusque dans l'intérieur des mots : *molinier*, *moliner*; *figuera*, *figuera*; *orguell*, *orgull*. Nous citerons encore : *vi*, de *vinum*; *remey*, de *remedium*; *pa*, de *panis*; *bo*, de *bonus*, etc.

L'article est au singulier *lo*, *la*, pour le masculin et le féminin; au pluriel, *los*, *las*, anciennement, on se servait de *les* au lieu de *las*. La déclinaison de l'article au moyen des prépositions s'effectue sans aucune contraction. Le féminin se forme dans les substantifs et les adjectifs au moyen de l'addition de *a*, quelquefois avec modification de la lettre finale du masculin. Les noms de nombre sont : *hu*, *un*, *una*, *dos*, *tres*, *quatre*, *cinch*, *sis*, *set*, *vuyt*, *nou*, *deu*. Les pronoms personnels sont : *jo*, *mi*, *me*; *tu*, *te*; *ell*, *ella*; *nos*, *nosaltres*; *vos*, *vosaltres*; *ells* et *ellas*. Les verbes se distinguent en actifs, passifs, neutres, réguliers, irréguliers, personnels, impersonnels et défectifs. Les différentes classes de conjugaisons sont, comme dans toutes les langues romanes, caractérisées par les terminaisons de l'infinitif. Les prépositions, les conjonctions et les adverbes se sont formés par des procédés analogues à ceux que nous retrouvons dans toute la famille néo-latine.

— *Littérature catalane*. M. Cambouliu, que nous prendrons pour guide principal dans ce rapide résumé de l'histoire de la littérature *catalane*, la partage en trois grandes périodes : la première commence au *xiii^e* siècle et atteint le milieu du *xiv^e*; la seconde s'étend du milieu du *xiv^e* siècle jusqu'au milieu du

xv^e; la troisième va de cette époque jusqu'à nos jours. C'est cette dernière période qui présente, dans ses premières années, le point culminant de la littérature catalane. Ces trois périodes sont naturellement déterminées par de grands événements qui jalonnent l'histoire politique de la Catalogne, et que nous aurons occasion de signaler chemin faisant, à mesure que nous les rencontrerons.

La première période commence avec Jacques I^{er}, qui fut le véritable fondateur de la nationalité catalane. C'est à lui que la langue catalane doit sa restauration; il en fit la langue politique de son peuple, et l'employa lui-même avec succès dans ses compositions littéraires. Au lieu de se servir, comme ses prédécesseurs, de la langue provençale, qui était alors la langue littéraire de la Catalogne, il inaugura hardiment l'emploi de l'idiome catalan. Nous avons de ce royal auteur une *Chronique* contenant les principaux événements de son règne, et un recueil de sentences et d'apophthegmes. Le premier de ces ouvrages, imprimé à Barcelone en 1557, existe en manuscrit à la Bibliothèque de Paris; le second, à celle de l'Escurial, sous le titre de : *Lo libro de la saviera*. Nous possédons de cette époque plusieurs autres chroniques extrêmement intéressantes dues à Pigardines, à Ribera de Perpeja; plus tard, nous trouvons celles de Domenech, de Francech, etc. La théologie et la philosophie nous offrent un assez grand nombre de monuments curieux : par exemple, la traduction des moralistes arabes, du *De officiis* de Cicéron, des *Lettres de Sénèque*, de la *Politique* d'Aristote, de la *Cité de Dieu* de saint Augustin. Nous rencontrons aussi des traités plus originaux : *Suma de philosophia*; *Instruments dels principis*; *Escala de contemplacio*. L'el Crestia, de Ximénès, est le plus célèbre de ces ouvrages; c'est une véritable encyclopédie. Il faut encore citer les sentences recueillies par Anselme Turneda. La poésie catalane commence aussi dès cette époque à donner des résultats sérieux, et à faire une concurrence heureuse à la poésie provençale, la seule en honneur jusque-là en Catalogne. Les trois hommes qui lui ont rendu le plus de services sont : Raymond Lulle, Feblor et Raymond Muntaner. Le savant Lulle a, en effet, dans sa jeunesse, composé des poésies dans sa langue maternelle. Ce sont surtout des poésies mystiques, qui faisaient déjà présager la voie que suivrait le jeune auteur. Elles sont très-nombreuses. Feblor est connu par son poème didactique : *Linages de la conquista de Valencia*, dans lequel il donne l'histoire et la généalogie de tous les chevaliers qui accompagnèrent le roi Jacques dans cette expédition. Muntaner est connu par une allocution en vers adressée à Jacques II, roi d'Aragon, à propos de la conquête projetée de la Sardaigne. Enfin un manuscrit catalan, qui existe à Carpentras, contient plusieurs poésies dont la plupart des auteurs sont restés anonymes.

Avec la seconde époque, au milieu du xiv^e siècle, commence pour la littérature catalane une période d'imitation réfléchie, prenant pour modèles la France, l'Italie et la Provence; l'Italie surtout, grâce à Dante et à Boccace, imprime à la littérature catalane une impulsion toute particulière. La prose, cependant, résiste mieux à cette influence de l'étranger et conserve beaucoup mieux son caractère national. Les compositions philosophiques et théologiques abondent; le *Banquet des douze ermites* est une des productions les plus remarquables dans ce genre. L'histoire est cultivée avec succès, et traitée d'une façon plus érudite, par suite de la connaissance des ouvrages de l'antiquité. Les *Chroniques* du chevalier Tomich, ainsi que celles de Turell, offrent un véritable intérêt, et M. Cambouliu ne craint pas de comparer ce dernier à Comines.

Avec la seconde moitié du xiv^e siècle commence, pour la littérature, une ère de perfection. La poésie nous offre des noms connus de tous : Ausias March, Gual, Fenollar, Jaume Roig, Farrer. Mossen Ausias March composa, en l'honneur d'une dame de Valence, nommée dona Teresa Bon, un poème : *De Amor*, en quatre-vingt-quatorze chants, et en stances de huit ou dix vers; il donna ensuite des poésies morales : *Obras morales*, et enfin son poème sur la mort. Toutes ces œuvres, réunies en un seul volume, ont été imprimées à Barcelone, en 1543. Mossen Jaume Roig, contemporain et rival du précédent, nous a laissé des *trobas* et différents autres poèmes malheureusement encore inédits. Il est surtout connu par son *Libre de consells*, en quatre chants. A Jaume Gual nous devons un poème curieux, intitulé : *Plaintes des laboureurs de la plaine de Valence*; à Fenollar, un recueil de chansons, *Obras ó trobes*, l'*Histoire de la Passion*, la *Dispute des jeunes et des vieux*, etc.; à Farrer, le *Reconfort au Conort*. Plus tard, l'influence castillane envahit la littérature catalane, qu'elle finira par absorber presque entièrement. Nous trouvons cependant encore quelques noms dignes d'être mentionnés : Serra, Fuiol, Garcia, l'ami de Lope de Vega. Si nous remontons jusqu'à Ausias March pour relever les productions en prose, nous trouvons le roman de chevalerie : *Tirant lo blanc*, de Joanet Martorell. Il ne faut pas passer non plus sous silence les noms de Solsona, de Peguera, de Carbonell, de Vila, de Tarafa, de Viladomar, d'André Bosch, de Jérôme Pujades, de Gaspard Escolano, de

Joseph Blanch, de Taverner, de Culla, de Roig y Jalpi, de Coloma, de Llop, de Cendros, Baldo, de Farràs, de Mareillo.

On voit que la littérature catalane est loin d'être l'une des plus pauvres de l'Europe. Il est seulement regrettable qu'on n'ait pas encore réuni dans un seul corps et publié tous ces ouvrages de genres et d'époques si différents pour les rendre accessibles à tous. Tous ces monuments, comme le constate M. Cambouliu, sont dispersés aujourd'hui aux quatre coins de l'Europe; un petit nombre seulement ont été imprimés. M. Cambouliu indique, parmi les endroits où se trouvent les principales collections de livres et de manuscrits catalans : les bibliothèques provinciales de Barcelone et de Valence; la bibliothèque de l'évêché, à Palma; la Bibliothèque impériale, à Paris; les bibliothèques d'Oxford, de Copenhague, de Rome, de Carpentras, etc.

CATALAN (Arnaud), dit Tremolesta, troubadour provençal du xiii^e siècle. Sur les neuf pièces qui lui sont attribuées, quatre sont consacrées aux louanges de Béatix de Savoie, épouse de Raymond-Bérenget IV, comte de Provence.

CATALAN (Eugène-Charles), mathématicien français, né à Bruges le 30 mai 1814. Destiné d'abord à l'architecture, il entra, en 1826, à l'école gratuite de dessin; y devint, à l'âge de quinze ans, répétiteur de géométrie; puis, poussé par son goût pour les mathématiques et l'enseignement, il fréquenta la Sorbonne et le Collège de France, et commença à donner quelques leçons : en 1832, il faisait des cours publics pour les ouvriers. Après avoir été, pendant six mois, externe au collège Saint-Louis, il remporta, en 1833, le prix de mathématiques au concours général, et entra à l'Ecole polytechnique. Sorti dans les ponts et chaussées, il abandonna cette carrière brillante et lucrative, et fut nommé professeur au collège de Châlons-sur-Marne. Démonstrateur en 1837, il revint à Paris, donna des leçons dans diverses institutions, notamment à l'école préparatoire de Sainte-Barbe, dont il est l'un des fondateurs. Afin de rentrer dans l'Université, il se présenta, en 1846, au concours de l'agrégation; reçut le premier, il fut nommé, à la suite de ce concours, professeur divisionnaire au collège Charlemagne; puis, deux ans plus tard, professeur de mathématiques supérieures au lycée Saint-Louis.

Républicain sincère et constant, M. Catalan prit part à la révolution de 1830 et à presque toutes les manifestations dirigées contre le gouvernement de Louis-Philippe : le 24 février 1848, à l'Hôtel de ville, il déclama, le premier, la formation d'un gouvernement provisoire; et, le lendemain, assis entre Garnier Pagès et Lamartine, il fut, pendant quelques heures, l'un des secrétaires du pouvoir insurrectionnel. Après le 2 décembre, destitué pour refus de serment, il redevint professeur libre, et, comme par le passé, fit recevoir un grand nombre d'élèves à l'Ecole polytechnique. En 1865, le gouvernement belge offrit à M. Catalan, qui l'accepta, une haute position scientifique, celle de professeur d'analyse à l'Université de Liège.

M. Catalan est membre de diverses sociétés savantes, entre autres de la Société philomathique et de l'Académie de Belgique. Ses principaux ouvrages mathématiques sont : *Théorèmes et problèmes de géométrie élémentaire*, recueil fort intéressant qui a obtenu quatre éditions; *Traité élémentaire de géométrie descriptive*, avec atlas de vingt-huit planches, dont la seconde édition est de 1862; *Éléments de géométrie* (2^e édit., Gauthier-Villars); *Manuels des aspirants au baccalauréat en sciences et des candidats à l'Ecole polytechnique*, ouvrages qui se recommandent par une grande concision unie à une grande clarté; *Traité élémentaire des séries*, dont la matière a été l'objet des principales études de M. Catalan et qui offre en effet le recueil le plus complet des règles de convergence et des singularités et exceptions si nombreuses que comporte la question. Tous ces ouvrages, tirés à un grand nombre d'exemplaires et souvent réédités, témoignent de la faveur dont jouissait M. Catalan comme professeur, mais ils ne constituent que la partie la moins importante de son avoir scientifique. Il nous serait impossible de citer les titres de tous les mémoires qu'il a publiés dans le *Journal de M. Liouville*, dans le *Journal de l'Ecole polytechnique*, dans les *Novi Annali*, ou qui ont été compris dans les recueils académiques : nous nous bornerons à mentionner les principaux. Nous mettrons en première ligne une collection de mémoires sur la théorie générale des surfaces, où l'auteur a souvent lutté avec succès contre MM. Bonnet, Bertrand et Serret. Il serait à souhaiter que M. Catalan, dont l'érudition en cette matière est aussi étendue que ses vues sont souvent ingénieuses, pût nous donner, dans son style simple et clair, un traité complet d'une théorie qui s'est si grandement enrichie depuis Monge, mais dont les matériaux sont restés épars dans tous les recueils scientifiques de l'Europe. Ce désir nous est suggéré par la lecture du *Premier mémoire sur les surfaces gauches*, publié par l'Académie de Belgique.

Nous mentionnerons en second lieu un grand nombre de mémoires d'analyse *Sur les séries et leurs transformations* (Académie de Belgique); *Sur l'intégration des équations*

différentielles simultanées homogènes (Annali di matematica de M. Tortolini); *Sur les fonctions elliptiques* (Atti dell' Accademia pontificia); *Sur les nombres de Bernoulli*.

L'Académie des sciences avait proposé comme sujet du concours pour le grand prix de mathématiques en 1863 la question suivante : « Perfectionner, en quelque point important, la théorie géométrique des polyèdres. » Il faut sans doute être académicien pour éprouver aujourd'hui le besoin de voir perfectionner la théorie des polyèdres, tandis que tant de belles et grandes questions sont de toutes parts à l'étude. M. Catalan voulut concourir, et dans un mémoire déposé sous l'épigraphie :

Travaillez, prenez de la peine :

C'est le fonds qui manque le moins,

mémoire qui a été inséré dans le tome XXIV du *Journal de l'Ecole polytechnique*, il eut le talent de donner de l'intérêt à une question assez maladroitemment choisie pour n'avoir attiré que deux concurrents, même après une première remise. M. Catalan avait travaillé sous l'inspiration de son épigraphie, qui peut signifier qu'on n'est pas toujours libre de choisir le jardin qu'on doit arroser, et qui exprimait en même temps un légitime espoir : mais il eut le tort de laisser deviner qu'il était l'auteur du mémoire que la commission avait distingué. Les commissaires, MM. Bertrand, Serret et Bonnet, proposèrent, à l'Académie de ne pas décerner le prix. M. Catalan a spirituellement raconté sa déconvenue dans une lettre publique adressée à M. Laugier, alors vice-président de l'Académie des sciences. Sans nous prononcer sur la question personnelle que soulève M. Catalan, nous croyons devoir protester contre la décision prise, le premier tort venant des commissaires qui avaient pu imaginer en face de l'Europe savante un sujet de concours aussi complètement dénué d'intérêt.

CATALANS (LES), opéra en deux actes, paroles de Burat de Gurgy, musique de M. Elwart, représenté sur le théâtre des Arts à Rouen, dans le mois de janvier de 1840. On a remarqué dans cet ouvrage plusieurs morceaux bien traités, notamment l'air de Paquita au premier acte, la romance de Marcel, et surtout le grand air d'Andrea, qui a été vivement applaudi. Les interprètes de cet opéra ont été Wermelen, Boudart et Mme Félix.

CATALANI (Michel), archéologue et biographe italien, né à Fermo (Marche d'Ancone) en 1750, mort à Bologne dans les premières années du xix^e siècle. Après la dissolution de la compagnie de Jésus, à laquelle il appartenait, il obtint un canonicat dans sa ville natale, et se mit à étudier les antiquités du pays. Ses principaux ouvrages sont : *Origini ed antichità Fermana* (1778); *De ecclesia Fermana, ejusque episcopis et archiepiscopis*; *Memorie della zecca e delle monete Fermane* (1782), etc.

CATALANI (Angelica), célèbre cantatrice italienne, née à Sinigaglia en 1779, morte à Paris en 1849. Son père, juge de paix à Sinigaglia, joignait à ses fonctions le commerce de diamants, cumulé que l'on trouve tout naturel dans une ville où se tient encore aujourd'hui la foire la plus renommée de toute l'Italie. Chargé d'une nombreuse famille, M. Catalan envoya la jeune Angelica au couvent de Santa-Lucia à Gubbio, et, pour faire entrer sa fille dans cet établissement, exclusivement consacré à l'éducation des demoiselles nobles, il fut obligé d'invoquer une parenté hasardeuse avec l'illustre maison des Mastai, à laquelle appartient le pape Pie IX. C'est dans le couvent de Sainte-Lucie qu'Angelica Catalan reçut les premières notions de l'art musical. On chantait beaucoup à ce couvent, qui, comme toutes les institutions de ce genre en Italie, vers la fin du xvi^e siècle, n'était guère qu'une espèce de conservatoire religieux. Les jours de fête et même les simples dimanches, les religieuses et les novices chantaient des cantiques et des motets qui excitaient l'admiration des fidèles. Au milieu de ces voix fraîches, brillait la voix d'Angelica, dont le timbre pénétrant, la flexibilité et l'étendue étaient un sujet d'envie pour ses compagnes. Les religieuses, mettant à profit les facultés musicales de leur pensionnaire, lui confiaient de petits solos qui attiraient grand nombre de dévots à leur sainte patronne. La *maravigliosa Angelica* chante aujourd'hui, se disait-on dans le pays, et la foule se pressait à l'église. Cependant le bruit un peu mondain des succès d'Angelica scandalisa quelques âmes pieuses, et l'évêque donna ordre à la supérieure de supprimer les soli. Mais cette supérieure, femme intelligente et adroite, esquiva l'interdiction en plaçant Angelica derrière ses compagnes, qui dérobaient leur voix aux regards profanes et tempéraient l'éclat de cette voix qui devait un jour émerveiller l'Europe.

Mlle Catalan resta au couvent de Gubbio jusqu'à l'âge de quatorze ans. Son père, malgré les instances qui lui étaient faites, ne pouvait se décider à diriger le talent d'Angelica vers un but profane, surtout vers le théâtre. Vaincu enfin par les larmes de sa fille et les prières de toute sa famille, M. Catalan se résigna, et Angelica fut envoyée à Florence pour y prendre des leçons du soprano Marchesi. La jeune fille étudia pendant deux ans sous la direction de ce maître, qui lui apprit à modérer l'éclat de sa voix, à ménager ses notes suraiguës, et lui enseigna

une foule de traits plus compliqués les uns que les autres. Par malheur, il lui communiqua aussi son goût pour la surabondance et le pailleté de la vocalisation italienne. De là, cet excès de roulades et de points d'orgue souvent sans raison, qu'on a justement reproché plus tard à la cantatrice. Mlle Catalan débuta en 1795 sur le théâtre de la Fenice, à Venise, dans un opéra de Nasolini. Elle était à peine âgée de seize ans. Son éblouissante beauté, son port de reine, joints à l'extraordinaire étendue de sa voix, soulevèrent un enthousiasme extrême. Après ses débuts à Venise, elle passa à Florence, où elle chanta dans *Monima et Mitridate*, de Natolini, puis se fit entendre à Milan dans la *Clytemnestre*, de Zingarelli, et les *Bacchantes romaines*, de Nicolini. Elle produisit, dans cette dernière ville, peu d'effet sous le rapport du chant, mais sa voix fut considérée comme une merveille. Après Milan, elle visita Trieste, Rome, Naples, et fut partout accueillie avec transport. Le bruit de ses triomphes la fit appeler à Lisbonne, au nombre des artistes qui desservaient le théâtre italien de cette ville, et parmi lesquels brillaient le Gafforini et Crescentini. Entourée de pareils virtuoses, Mlle Catalan ne pouvait que voir grandir son talent. L'exemple et les conseils de Crescentini surtout lui furent d'un grand profit. Sous la direction de ce maître, dont les leçons étaient bien autrement sévères et rigides que celles de Marchesi, Angelica apprit à phraser et à corriger quelques-uns des défauts de sa prestigieuse vocalisation. Pendant six années, Mlle Catalan émerveilla la cour et la ville de Lisbonne. Ses manières nobles et réservées, sa *piété* et son bon cœur lui attirèrent la considération et l'estime générales. Le régent de Portugal l'aimait comme un de ses enfants. C'est à la cour de Portugal que Mlle Catalan rencontra M. de Valabrégue, jeune officier français attaché à la personne du maréchal Lannes, ambassadeur de France en Portugal. M. de Valabrégue, capitaine au 8^e régiment de hussards, était beau, parfaitement distingué et de manières exquises. Le charme de son esprit, ses avantages physiques et aussi son élégant uniforme firent une profonde impression sur le cœur de Mlle Catalan. M. de Valabrégue, voyant les tendres sentiments qu'il inspirait, sentiments d'ailleurs partagés par lui, et comprenant de plus quel trésor se cachait dans la voix de la jeune cantatrice, demanda sa main. La famille et les amis de Mlle Catalan s'efforcèrent en vain de la détourner de cette union; à toutes les objections présentées, Mlle Catalan répondait en baissant les yeux : « *Ma che bell' ofiziale!* » Le bel officier hûit par triompher de tous les obstacles et épousa Mlle Catalan. Dès ce moment commença la spéculation basée sur ce talent enchanteur. Mme Catalan, qui conserva toujours son nom de famille tant qu'elle put en public, quitta Lisbonne en 1806; elle se rendit d'abord à Madrid, où elle donna plusieurs concerts qui lui rapportèrent des sommes considérables; puis elle vint à Paris dans les premiers jours du mois de juin. Sa réputation l'avait précédée, et on peut voir dans les journaux du temps l'annonce de l'arrivée de ce prodige. Mme Catalan donna à l'Opéra trois concerts qui attirèrent une foule immense, bien que le prix des places eût été triplé. L'étendue et la puissance de son organe, les trésors de sa vocalisation et son extrême beauté excitèrent une admiration sans bornes. Toutefois, aux éloges mérités, la critique parisienne osa mêler quelques justes observations. Napoléon avait entendu Mme Catalan; et, désireux de fixer pour quelque temps au moins à Paris un talent qui pouvait détourner l'opinion publique de plus graves sujets, il la fit mander aux Tuileries. Mme Catalan arriva plus morte que vive. « Où allez-vous? lui dit l'empereur. — A Londres, sire! — Il faut rester à Paris; on vous payera bien et vos talents y seront mieux appréciés. Vous aurez cent mille francs par an, et deux mois de congé. C'est entendu. Adieu, madame. » Et Mme Catalan se retira sans avoir osé parler à son auguste interlocuteur de l'engagement pour Londres qu'elle avait contracté en Portugal avec l'ambassadeur d'Angleterre. Elle fut donc obligée de s'enfuir de France sans passe-port, et s'embarqua furtivement à Morlaix sur un bâtiment qui venait d'échanger des prisonniers. Son passage lui coûta cent cinquante louis.

Mme Catalan arriva à Londres au mois d'octobre 1806, et c'est dans cette ville que l'attendait une fortune sans exemple jusqu'alors. Elle avait tout ce qu'il fallait pour captiver les Anglais : d'abord sa voix sans rivale, puis son maintien noble et réservé, ses attitudes princières; enfin son antipathie pour Napoléon et sa préférence marquée pour l'Angleterre. Dans une seule saison théâtrale, qui dura environ quatre mois, elle gagna environ 180,000 fr., y compris la représentation à son bénéfice. En outre, dans le même temps, elle gagna environ 60,000 fr. dans les concerts et soirées particulières. On lui donna jusqu'à 200 guinées pour chanter, à Drury-Lane ou à Covent-Garden, le *God save the King* ou le *Rule Britannia*, et 2,000 livres sterling lui furent payées pour une seule fête musicale. Lorsque la saison théâtrale était close à Londres, Mme Catalan parcourait l'Angleterre et l'Ecosse, et partout les recettes abondaient. L'Irlande, la pauvre Irlande elle-même, vendait ses haillons pour

entendre la sirène. L'effet que produisait Mme Catalani sur le public anglais était si universel et si irrésistible, que le gouvernement, dans sa lutte contre le drompteur de l'Europe, eut souvent recours à la cantatrice pour retremper le sentiment national. Napoléon remportait-il une de ces victoires qui terrifiaient et jetaient à genoux ses adversaires, vite on faisait annoncer un concert avec le *God save the King* et le *Rule Britannia* par Mme Catalani, et lorsque cette voix vibrante et hautaine entonnait les marseillaises de l'Angleterre, le public frémissant se levait en masse et saluait de cris enthousiastes l'artiste incomparable, qui jetait si fièrement à la face de la France les hymnes de la patrie. Les gains réalisés par Mme Catalani en Angleterre sont incalculables; mais aussi elle menait un train royal pendant son séjour dans les îles Britanniques. On affirme, du reste, qu'en dehors de ses dépenses personnelles, une autre cause de ruine absorbait ses bénéfices: M. de Valabrigue, dit-on, perdait au jeu des sommes fabuleuses.

Mme Catalani, après un séjour de sept ans en Angleterre, suivit à Paris les alliés en 1814. Le 4 février 1815, elle donna, à l'Opéra, un concert au bénéfice des pauvres, et son succès fut aussi éclatant qu'il l'avait été en 1806. Pendant les Cent-Jours, elle se rendit à Gand auprès de Louis XVIII, qui l'avait connue en Angleterre, et qui l'honorait de sa bienveillance. Pendant les premiers mois de la seconde Restauration, elle parcourut l'Allemagne, chanta à Hambourg, et de là passa en Danemark, puis en Suède. Dans ces pays, comme partout ailleurs, elle reçut un accueil enthousiaste et fit des moissons fructueuses. Elle revint en France en traversant la Hollande et la Belgique. Bruxelles et Amsterdam eurent la faveur de plusieurs concerts. Au retour de l'artiste à Paris, Louis XVIII, voulant récompenser l'attachement que Mme Catalani avait montré pour sa personne et pour la cause des Bourbons, lui accorda le privilège du Théâtre-Italien, avec une subvention de 160,000 fr. Alors commença pour ce théâtre une ère de décadence qui se termina par une fermeture désastreuse pour la fortune de la grande artiste. Le public, affolé de Mme Catalani, n'allait au théâtre que pour entendre sa cantatrice de prédilection. Aussi M. de Valabrigue profitait-il de cet engouement pour écarter du Théâtre-Italien tous les virtuoses dont le talent eût pu projeter une ombre sur la gloire de sa femme. L'orchestre et les chœurs furent aussi soumis à des réformes économiques, réformes qui faisaient passer la subvention royale tout entière entre les mains des deux époux. Ce n'est pas tout: la plupart des opéras représentés n'étaient plus que d'informes pastiches dans lesquels se glissait la musique de tous les compositeurs connus, les auteurs de ces opéras exceptés; les morceaux d'ensemble étaient supprimés, des scènes coupées, et les Variations de Rodé, la cavatine de la *Sémiramide* de Portogallo, son *Regina*, l'air *la Tromba* de l'opéra les *Trois sultanes* du maestro Puccini, et *Nel corpi non mi sento* de la *Molina* de Paisiello, remplissaient les vides faits dans la partition. Au commencement de mai 1816, Mme Catalani, laissant aux mains des régisseurs la fortune de son théâtre, se rendit à Munich pour y donner des représentations et des concerts. Elle visita ensuite l'Italie et ne revint à Paris qu'au mois d'août 1817. Enfin, dans le cours du mois d'avril 1818, elle abandonna entièrement la direction du Théâtre-Italien, fatale entreprise qui lui coûtait 500,000 fr. et la perte de la faveur du public parisien. Pour réparer ce double déficit, Mme Catalani entreprit, dans le nord de l'Europe, un voyage qui dura dix ans. Lorsque la célèbre virtuose quitta Paris, sa voix avait déjà souffert; les notes suraiguës avaient disparu. Néanmoins l'organe avait conservé toute sa puissance et toute sa souplesse, et l'éclat de sa réputation ne s'était pas terni. Mme Catalani visita donc les cours allemandes, où elle reçut un accueil assez froid et les boutades d'une critique sévère. Elle revint alors à Paris, s'y fit entendre sans succès, gagna la Pologne en 1823, se rendit en Russie, où l'empereur Alexandre l'accueillit avec une distinction toute particulière, et retourna dans le nord de l'Allemagne en 1827. Ce fut à cette époque qu'elle se fit entendre en public à Berlin pour la dernière fois. M. Scudo fixe en 1828, à Dublin, le dernier concert donné par Mme Catalani.

Après avoir parcouru triomphalement l'Europe pendant près d'un demi-siècle, Mme Catalani se retira dans une villa aux environs de Florence, où s'écouleront les dernières années de sa vie, au milieu de l'opulence et de la considération générale et méritée que lui attrait la dignité de son caractère et son infatigable charité. Modeste, pieuse, bonne épouse, bonne mère, elle versa l'aumône avec largesse, et l'on estime à plus de deux millions le produit des concerts qu'elle a donnés au profit des pauvres. Elle avait, dit-on, fondé dans sa villa une école musicale, où elle enseignait le chant à des jeunes filles. L'invasion du choléra en Italie la décida à revenir en France auprès de ses enfants, et le fléau l'atteignit à Paris le 12 juin 1849, à l'âge de soixante-neuf ans.

Comme actrice, Mme Catalani eut toujours un aspect assez étrange, quelque chose de convulsif dans les gestes et d'égaré dans les

yeux. Ses amis intimes assuraient qu'il lui était aussi pénible de chanter sur un théâtre qu'il lui était agréable de chanter dans un concert. La scène l'intimidait; elle y manquait de naturel, son animation était factice et dépassait presque toujours le but, par crainte de rester en deçà. La voix de Mme Catalani, limpide comme un diamant de la plus belle eau, n'avait ni le cri de la passion ni le mordant comique. C'était un soprano miraculeux, d'une étendue de plus de trois octaves, allant du *la* au-dessous de la portée jusqu'au *sol* suraigu, d'une égalité parfaite, d'une flexibilité inouïe. Douée d'une facilité naturelle d'exécution pour certains traits, particulièrement pour les gammes chromatiques ascendantes et descendantes, que personne n'a faites avec autant de rapidité ni de netteté, Mme Catalani excellait dans les effets de contraste, dont les grands chanteurs italiens, Rubini entre autres, ont tant abusé depuis elle, faisant succéder à un éclat des plus intenses la *mezza voce* la plus délicate. Sa vocalisation était quelque chose de prodigieux. On remarquait surtout les trilles qu'elle savait frapper sur chacune des notes de ses gammes chromatiques, puis les coups de gosier dont elle aimait parfois à marteler la note, ornement que lui empruntèrent Mmes Sontag et Persiani.

Mme Catalani était assez faible musicienne. Son éducation musicale était tellement imparfaite, qu'il lui était impossible de lire à première vue, même la plus simple cantilène. Elle ne jouait d'aucun instrument; il lui fallait toujours un accompagnateur qui fût habitué aux caprices de son inspiration. Mais lorsque Mme Catalani avait bien étudié un morceau, elle le savait d'une manière imperturbable, et jamais les défaillances de la mémoire ne vinrent contrarier la verve de son chant. Un défaut toutefois venait déparer cet ensemble de qualités vocales si rares: jamais Mme Catalani n'a pu se corriger d'un mouvement très-prononcé d'oscillation dans la mâchoire inférieure, qui empêchait sa vocalisation de se lier entièrement et faisait ressembler la plupart de ses traits à des *staccati* de violon.

Mme Catalani, a dit excellemment M. Scudo, était, dans toute la force du terme, une cantatrice *da camera*, une virtuose en joailleries vocales, qui faisait de l'art pour l'art, ne s'inquiétant que de charmer et d'étonner ses auditeurs.... Douée d'un heureux instinct, possédant une voix de soprano des plus étendues, des plus sonores et des plus flexibles qui aient existé, bel oiseau de paradis dont le ramage égalait la magnificence de plumage, Mme Catalani fut plutôt une merveille de la nature qu'un produit de l'art. Elle jouait de la voix, comme Paganini jouait du violon, mais sans avoir son génie fougueux et fantastique. Si rène au doux langage, elle enivrait les passants, et l'on pouvait dire de sa mélodie ce qu'un Père de l'Eglise a dit de la dialectique des sophistes: elle joue autour du cœur, *circum præcordia ludit*, sans y jamais pénétrer.

CATALANO (Ottavio), compositeur italien, né à Enna (Sicile) vers la fin du xvi^e siècle. Quoiqu'il eût été ordonné prêtre et pourvu d'un canonicat à Catane, il quitta cette position pour se consacrer à la musique, et il devint maître de chapelle à Messine. Il a laissé une collection de motets (1610), un *Beatus vir*, des *Sacra cantiones*, et il fut un des premiers qui firent usage de la basse chiffrée pour l'orgue.

CATALASE s. m. (ka-ta-la-ze). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, formé aux dépens des hannetons. Syn. de ANOXYE.

CATALAUNI, CHAMPS CATALAUNIQUES, peuple et pays de l'ancienne Gaule, dans la Belgique II^e, entre les Remi au N., les Veroduni à l'E., les Lingones au S. et les Suesiones à l'O. Leur ville principale était *Catalaunum*, actuellement Châlons-sur-Marne. C'est sur le territoire de ce peuple que l'empereur Aurélien vainquit Tetricus; c'est aussi dans la plaine au milieu de laquelle s'éleva Châlons-sur-Marne que se livra la fameuse bataille dite des *Champs catalauniques*, où Attila fut vaincu par l'armée combinée des Romains, des Visigoths et des Francs de Mérovinge.

CATALDI ou **CATALDO** (Pierre-Antoine), mathématicien italien, né à Bologne en 1548, mort en 1626. Il fonda à Bologne une Académie de mathématiques, et il publia en italien divers ouvrages où il émit beaucoup d'idées neuves pour le temps: la *Nuova algebra proportionale*; l'*Algebra discorsiva numerale e lineale*; l'*Algebra applicata*, etc.

CATALDO (SAN-), ville du royaume d'Italie, en Sicile, prov. et à 8 kilom. N.-O. de Calatani-setta; ch.-l. de canton; 8,000 hab. Aux environs, vastes souffrières produisant annuellement 2,096,000 kilogr. de soufre.

CATALDUS ou **CATALDE** (saint), deuxième évêque et patron de Tarente au vi^e siècle. Son nom, depuis longtemps oublié, devint tout à coup célèbre en 1492. Deux prêtres le virent apparaître pendant leur sommeil, et reçurent l'ordre d'aller déterrer un livre où il avait prédit des événements qui étaient sur le point de se réaliser, et de remettre ce livre à Ferdinand le Catholique. Un manuscrit d'apparence très-ancienne fut, en effet, trouvé au

lieu indiqué, et le résultat de cette belle découverte fut une nouvelle persécution contre les juifs et contre les Maures.

CATALECTES s. m. pl. (ka-ta-lè-kte — du gr. *catalegd*, je choisis). Littér. Recueil de fragments choisis, de morceaux détachés d'un ouvrage.

CATALECTIQUE adj. (ka-ta-lè-kti-ke — du gr. *kata*, contre; *lègd*, je cesse). Prosod. anc. Se disait d'un vers grec ou latin auquel il manquait une syllabe, et aussi d'une poésie imparfaite.

— **Antonyme.** Acatalectique.

CATALEPSIE s. f. (ka-ta-lè-psé — du gr. *katalepsis*; de *kata*, dans; *lèpsis*, prise). Pathol. État particulier dans lequel le sentiment est anéanti, les membres restant inertes, rigides et gardant la position qu'on leur donne: *La catalepsie, en général rare, s'observe chez les individus nerveux et mélancoliques.* (Nysten.) Une méditation profonde, une belle extase sont peut-être des CATALEPSIES en herbe. (Balz.)

— **Bot.** État d'une plante ou de quelque un de ses organes, qui conserve la position forcée qu'on lui a donnée.

— **Encycl. Méd.** Pour un bon nombre de pathologistes, la *catalepsie* doit être considérée comme une névrose distincte; pour d'autres, elle n'est qu'une manifestation symptomatique commune à plusieurs affections nerveuses. Ces divergences d'opinion sont une conséquence inévitable de l'obscurité qui enveloppe encore la pathologie des maladies du système nerveux. Tantôt, en effet, la *catalepsie* se montre isolément; tantôt elle apparaît comme phénomène dans le cours d'affections diverses, telles que l'hystérie, l'hypnotisme, le somnambulisme, l'extase, la monomanie, etc.; tantôt elle se manifeste par une série d'attaques, tantôt par une seule. C'est ainsi que s'explique l'opinion de certains auteurs qui continuent à regarder la *catalepsie* comme une simple manifestation symptomatique de l'hystérie, ou, tout au moins, comme une forme spéciale de cette maladie.

Considérée comme affection et prise isolément, la *catalepsie* est une maladie du cerveau qui ne s'accompagne jamais de fièvre, et qui se traduit par des attaques successives, intermittentes et séparées par des intervalles de santé. L'attaque, à son tour, est caractérisée par une abolition rapide de la sensibilité et des facultés de l'entendement, puis par une roideur tétanique générale ou partielle du système musculaire; mais le caractère le plus constant de l'état cataleptique, ce qui donne à l'affection sa physionomie spéciale, c'est ce curieux symptôme que présentent les malades durant l'attaque: si l'on soulève un de leurs membres et qu'on l'abandonne dans une position même des plus fatigantes, ce membre conserve cette position aussi longtemps que dure l'attaque. La *catalepsie* est la seule névrose dans laquelle il y ait ainsi conservation des contractions musculaires, avec abolition de la volonté.

Les bizarreries singulières de l'état cataleptique rendent toute description clinique absolument obscure. Nous pensons qu'une série de relations convenablement choisies éclairera mieux cette question que toutes les énumérations symptomatiques qui sont le fond ordinaire de ces descriptions. Voici un premier fait emprunté à la *Gazette des Hôpitaux*. « Mme de..., appartenant à la classe aisée, accrochait un panier au mur de sa salle à manger, lorsqu'une explosion d'arme à feu retentit sous ses croisées. Au même instant, frappée d'immobilité complète, elle resta comme pétrifiée, conservant son attitude, un bras levé en l'air, l'autre appuyé contre le mur. Les domestiques, accourus aux cris d'une femme de chambre, trouvèrent leur maîtresse dans cette position: les yeux ouverts et fixes, le visage muet et tranquille, sans le moindre signe de douleur. Ils la transportèrent sur un lit de repos, et vainement essayèrent de la faire revenir. Après une heure, des convulsions survinrent, ses dents grinçèrent, puis les yeux perdirent leur fixité, devinrent humides, et des flots de larmes mirent fin à l'accès. Le lendemain, à la même heure, Mme de... s'amusa à cueillir des fleurs d'orange. Tout à coup les mêmes phénomènes que la veille se reproduisirent: elle resta les deux bras automatiquement tendus vers la branche. Comme la veille aussi, l'état cataleptique dura une heure, et se termina par d'abondantes larmes. Ces accès, commençant toujours à la même heure, et ayant une égale durée, continuèrent pendant six ans. Aucun symptôme précurseur n'en indiquait l'approche. Mme de... était soudainement frappée, quels que fussent ses occupations et les lieux où elle se trouvait, et toujours à six heures du soir. Alors, si elle parlait, le mot restait inachevé sur ses lèvres, les prunelles s'arrêtaient comme fixées sur un objet; tout le corps était saisi d'une effrayante immobilité; les membres obéissaient à tous les mouvements qu'on voulait leur imprimer, et gardaient l'attitude dans laquelle on les laissait. A sept heures, une grande inspiration gonflait la poitrine, et bientôt des convulsions, des larmes amenaient la détente. Mme de... semblait jouir, du reste, d'une assez bonne santé; son embonpoint n'avait nullement souffert; elle mangeait bien, digérait avec facilité, toutes ses fonctions s'exécutaient paisiblement, et son moral n'avait

reçu aucune fâcheuse atteinte. Tous les traitements imaginables furent dirigés contre cette maladie, sans aucun succès. Au bout de six ans, les attaques devinrent moins fortes et plus courtes; mais une faiblesse des jambes, augmentant à mesure que la *catalepsie* s'effaçait, finit par amener une paralysie complète. Quelques mois après, cette dame marchait avec des béquilles; il ne lui restait plus de ses attaques quotidiennes qu'un phénomène non moins curieux: tous les jours, à six heures du soir, le doigt annulaire gauche se fléchissait sur la paume de la main, et ne se redressait qu'à sept heures; c'était un chronomètre d'une précision rigoureuse.

Le cataleptique de Montaigne était plus extraordinaire encore. Nous empruntons cette relation à un ouvrage de M. A. Debay. « C'était un jeune homme de vingt-deux ans, nommé François Bousch, nouvellement incorporé dans un régiment de dragons, d'une sensibilité morale et d'un amour-propre excessifs, regrettant son pays, et toujours triste, taciturne. Ayant été ruillé et bafoué par ses camarades, puis puni injustement par son sergent, il devint cataleptique. Toute sa vie de relation fut comme anéantie, et cela d'une manière continue; ses sensations, ses facultés intellectuelles, ses mouvements volontaires furent suspendus. Il était étendu sur le dos, les paupières fermées, continuellement clignotantes, le globe de l'œil fixe en haut. Il n'entendait aucun bruit: le son de la trompette, le roulement du tambour, la détonation d'un pistolet tiré à son oreille ne pouvaient lui causer la moindre impression. Les membres gardaient la position qu'on leur donnait, et restaient immobiles d'abord; puis, l'action musculaire s'affaiblissant, ils s'abaissaient peu à peu, insensiblement, jusqu'à ce qu'ils eussent pris leur position sur le lit. On ne pouvait, malgré de violents efforts, lui faire desserrer les mâchoires. La respiration et la circulation étaient d'une lenteur remarquable; il ne vivait que de la vie de nutrition, à la manière des animaux hibernants. On eut recours à divers moyens de stimulation: aux vésicatoires, aux douches, aux lavements irritants, à la flagellation, à l'urication, au magnétisme, pour le tirer de cet état, mais inutilement; il n'y eut que le moxa sur la colonne vertébrale et l'acupuncture pratiquée à la plante des pieds qui purent l'en faire sortir. Pendant ces opérations, le rouge lui montait au visage; il contractait ses traits comme un homme qui se fâche; il levait automatiquement les bras et les jambes, et si, après l'avoir levé et dressé sur les pieds, on l'entraînait de force, ses jambes exécutaient des mouvements de progression aussi rapides que ceux de la personne qui l'entraînait. Après l'avoir ainsi fait courir quelque temps, si l'on mettait des aliments au bord de ses lèvres, il ouvrait la bouche et les avalait sans difficulté. On lui donnait en outre des lavements nutritifs tous les jours; sans cela, il fût infailliblement mort d'inanition. Cependant on s'aperçut, au bout de six mois, que la nutrition se faisait mal; les excoérations n'avaient lieu que tous les dix jours; les fluides se dépravaient, toute la peau se couvrit d'eczèmes et de taches scorbutiques; les tissus et les chairs se ramollirent; la rigidité cataleptique diminua, et une odeur putride s'exhala de son corps. Ce fut en cet état désespéré, où l'on s'attendait à une mort prochaine, que le malade ouvrit tout à coup les yeux, et demanda à manger. Il y eut une détente générale: à la rigidité des membres avait succédé une mollesse et une faiblesse extrêmes. Des aliments très-nutritifs lui furent aussitôt administrés, avec des toniques capables de ranimer ses forces, et en peu de temps il fut entièrement rétabli. François Bousch ne s'est jamais rien rappelé de ce qu'on lui avait fait pendant les sept mois qu'il avait durés sa maladie. »

A ces relations il nous restera peu de chose à ajouter. L'attaque de *catalepsie* se reconnaît quelquefois à des prodromes; elle est précédée de douleurs de tête et des membres, d'agitations d'esprit, de palpitations, de bâillements et quelquefois de secousses convulsives; on observera encore des changements de couleur du visage ou un sentiment de chaleur plus vive qu'à l'ordinaire dans quelques parties du corps; dans d'autres cas, l'attaque est subite. La roideur cataleptique frappe, le plus ordinairement, tous les muscles de la vie de relation; mais quelquefois il n'y a qu'un côté du corps affecté; plus rarement une seule jambe ou un bras tout seul. Après l'attaque, la santé se rétablit ordinairement dans son intégrité jusqu'à une nouvelle chute; mais quelquefois il subsiste une douleur de tête plus ou moins intense, de l'agitation dans l'esprit, une grande irritabilité des sens, une fatigue générale. Les suites peuvent être plus fâcheuses encore; on a vu la maladie persister à l'état chronique et amener, à la suite d'attaques fréquemment renouvelées, un amaigrissement général et la mort.

Les causes de la *catalepsie* sont extrêmement nombreuses, et présentent un intérêt particulier. Il faut d'abord reconnaître l'existence de prédispositions acquises ou innées, au nombre desquelles nous rangerons: la susceptibilité et la mobilité nerveuses, le tempérament nerveux et mélancolique, l'existence antérieure d'une névrose, de l'hystérie principalement. Ces circonstances expliquent la plus grande fréquence des manifestations de

L'état cataleptique chez les femmes et les enfants. Les causes excitables sont extrêmement nombreuses et variées, et les circonstances les plus diverses peuvent provoquer la crise cataleptique. Le plus souvent, une attaque de catalepsie succède à une violente frayeur, à un chagrin profond, à un accès de colère ou d'indignation. Le professeur Pinel rapporte le cas d'un magistrat qui, outragé dans ses fonctions, fut frappé, en pleine audience, d'une immobilité cataleptique, à laquelle succéda une apoplexie promptement mortelle. On voit que les expressions : « Immobile de surprise, pétrifié d'indignation, etc. », ne sont pas toujours des métaphores. Les méditations profondes et soutenues, les excès d'étude, l'habitude de la contemplation, en un mot, tout ce qui est capable d'ébranler ou d'impressionner vivement le cerveau pourra provoquer la catalepsie. Fernel cite l'exemple d'un homme qui, au fort d'une méditation profonde, fut frappé d'immobilité cataleptique. Mais, parmi toutes les causes curieuses de catalepsie, il en est une remarquable entre toutes par le rôle important qu'elle a joué et qu'elle joue encore dans la production de phénomènes nerveux étranges qui ont occupé, à juste titre, l'attention publique jusqu'à ces derniers temps. Nous voulons parler de la production des crises cataleptiques par la fixation soutenue d'un objet. Les exemples de ce genre de catalepsie sont extrêmement nombreux, et, dans ces dernières années, ont repris une importance qu'on ne leur reconnaissait pas, à la suite d'une découverte de M. Braid, en Angleterre. Nous allons énumérer les diverses circonstances au milieu desquelles se produit cette catalepsie qu'on pourrait appeler *provoquée* ou *artificielle*. Disons d'abord que la crise cataleptique qui survient sous l'influence de ces causes est toujours isolée et indépendante ; une fois dissipée, elle ne se reproduit pas spontanément.

On sait, au rapport de bien des voyageurs dignes de croyance, que les moines du mont Athos se jettent dans de longues extases cataleptiques, prolongées par eux à volonté, en se regardant fixement l'ombilic. Les fakirs des Grandes Indes tombent en catalepsie en regardant, pendant un quart d'heure, le bout de leur nez. Dans une lettre du docteur Rossi, médecin du prince Halem-Pacha, rapportée dans l'ouvrage de M. Figuière (*l'Histoire du merveilleux dans les temps modernes*), nous trouvons des détails sur les procédés qu'emploient les sorciers d'Egypte pour obtenir le sommeil accompagné d'insensibilité. On choisit de jeunes sujets, ou des enfants, et on leur fait regarder fixement le centre d'une assiette blanche, sur laquelle on a dessiné un double triangle noir ; on se sert aussi d'une boule de cristal. Suivant M. le comte de Laborde, membre de l'Institut, les sorciers arabes du Caire font fixer le regard sur le creux de la main ; les tziganes arabes, sorcières, bohémienues ou diseuses de bonne aventure, emploient, au dire de M. Pietra-Santa, le même procédé ; elles ont soin de dessiner à l'encre un point noir entouré d'un cercle de même couleur sur le creux de la main. On peut, suivant le même auteur, se servir d'une bouteille ordinaire remplie d'eau, derrière laquelle on a disposé une petite lampe allumée. Rappelons encore les faits suivants. Pour provoquer les crises somnambuliques, Cagliostro se servait d'un carafe d'eau que le sujet devait regarder fixement jusqu'à la production de la crise. Le docteur américain Phillips ordonnait au patient de regarder fixement un bouton de métal placé dans la main. Enfin le baron Dupotet, dans ses expériences publiques, dessinait, à l'aide d'un morceau de charbon, sur le parquet de la chambre, un cercle noir, et enjoignait aux adeptes de regarder ce cercle.

En nous rapprochant du sujet qui nous occupe d'une façon plus précise, nous voyons encore la crise cataleptique provoquée dans un but scientifique par la fixation d'un objet brillant. C'est d'abord le docteur Codalle, chirurgien de Calcutta, qui produisit l'insensibilité et la catalepsie la plus évidente chez ses malades en leur faisant regarder fixement les yeux d'un nègre penché sur le chevet du lit ; c'est le docteur Braid, en Angleterre, qui provoqua l'insensibilité cataleptique par la fixation d'un simple objet brillant ou même du bout du doigt ; ce sont, en France, MM. Azam, de Bordeaux, Broca et Velpeau, à Paris, répétant les curieuses expériences de Braid, et utilisant l'insensibilité qui accompagne la crise cataleptique ainsi provoquée pour pratiquer des opérations chirurgicales douloureuses.

Ainsi il suffira, pour provoquer la crise cataleptique, de se munir d'un objet de petite dimension, brillant ou de couleur claire, une boule de verre, un porte-lancettes d'argent, le manche d'une cuiller d'argent, d'approcher cet objet à une distance de 0 m. 20 à 0 m. 40 des yeux dans une position telle, au-dessus du front, qu'il exerce le plus d'action possible sur les yeux et les paupières, et d'ordonner au patient de tenir le regard fixé dessus. « On observera d'abord, disent MM. Robin et Littré, que les pupilles se contracteront ; bientôt après elles se dilateront, et, après s'être ainsi considérablement dilatées, et avoir pris un mouvement de fluctuation, si les doigts indicateur et médian de la main droite, étendus et un peu séparés, sont portés de l'objet vers les yeux, il est très-probable que les paupières se fermeront involontairement avec une sorte de vibration. Après un intervalle de

dix à quinze secondes, en soulevant doucement les bras et les jambes, on trouvera que le patient a une disposition à les garder, s'il a été fortement affecté, dans la situation où ils ont été mis. S'il n'en est pas ainsi, vous lui demanderez avec une voix douce de les garder dans l'extension ; de la sorte, le pouls ne tardera pas à s'accélérer beaucoup, et les membres, au bout de quelques instants, deviendront rigides et complètement fixes.... Le succès presque invariable obtenu par M. Braid à l'aide de ce procédé paraît en partie dû à la condition mentale du patient, qui d'ordinaire est très-disposé à l'hypnotisme par l'attente qu'il sera produit certainement, et par l'assurance d'un homme à volonté ferme déclarant qu'il est impossible d'y résister. Toutefois, quand l'état hypnotique a été provoqué ainsi un certain nombre de fois, le sujet peut, d'ordinaire, s'endormir facilement en regardant son doigt placé assez près des yeux pour causer une convergence sensible de leurs axes, ou même simplement en se tenant en repos et fixant le regard sur un point éloigné. » Tel est le phénomène connu et décrit sous le nom d'*état hypnotique*, sorte de sommeil nerveux cataleptique qui se rapproche beaucoup du somnambulisme artificiel ou provoqué. L'état hypnotique s'accompagne, comme beaucoup d'autres états nerveux, et comme la catalepsie elle-même, d'une analgésie plus ou moins complète, et dont on profite pour pratiquer quelques opérations de courte durée, et dans des régions peu profondes du corps. C'est à ce seul titre que les expériences de MM. Braid et Azam ont été reproduites dans les hôpitaux de Paris ; mais l'irrégularité avec laquelle se produisaient les effets hypnotiques, les insuccès renouvelés des expérimentateurs, et même l'apparition de quelques accidents sérieux à la suite de ces manœuvres, ont fait abandonner cette pratique, et revenir aux anesthésiques anciennement employés. Quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins avéré que l'état cataleptique peut être provoqué à volonté sur l'homme au moyen de certaines manœuvres, et qu'on peut ainsi se donner le spectacle d'une catalepsie artificielle, complète ou partielle.

En présence des faits que nous venons d'invoquer, et des exemples nombreux de la production d'un état cataleptique par la fixation du regard, il était impossible d'éviter un rapprochement qui se présentait naturellement à la pensée. La fascination qu'exercent certains animaux sur d'autres animaux d'une autre espèce n'est-elle pas de même nature ? N'est-ce point en provoquant chez des êtres impressionnables une sorte de catalepsie, que les animaux fascinateurs parviennent à s'emparer de leur proie ? L'observation des faits paraît amener à une conclusion affirmative. « Tout le monde, dit M. Figuière, connaît les faits parfaitement significatifs de la fascination qu'exerce l'œil du crapaud sur la belette et autres animaux ; la fascination des oiseaux de petite taille par le serpent ; celle que les grands rapaces exercent sur leur proie ; l'arrêt du gibier par le chien du chasseur, etc. On prétend que tous les ophiidiens, depuis les énormes serpents d'Amérique jusqu'aux vipères, ont le privilège de paralyser les batraciens et certains oiseaux. Un assure qu'à force d'attacher leurs regards éblouissants sur la grenouille et le rosignol, par exemple, ils les plongent dans le relâchement musculaire le plus complet, et forcent l'oiseau chanteur de descendre de branche en branche jusqu'à terre. On rend les poules cataleptiques par un moyen qui n'est autre chose que l'hypnotisme. M. Hippolyte Larrey a raconté que, lorsqu'il était sous-aide à l'hôpital militaire de Strasbourg, quelques-uns de ses collègues s'amusaient souvent à magnétiser des poules. Ils prenaient l'animal entre leurs genoux, et lui fixaient la tête pendant quelques minutes, ce qui suffisait à les rendre cataleptiques. M. Azam a vu, dans les foires du midi de la France, des bateleurs charmer des coqs de la manière suivante. On étend l'animal sur une planche, le bec dirigé en bas, et on trace une ligne noire sur le prolongement de la crête. Au bout de quelques instants l'animal devient cataleptique, et reste immobile dans l'attitude qu'on lui a donnée. Selon M. Balbiani, qui a passé en Allemagne une partie de sa jeunesse, les collégiens y pratiquent ce jeu avec grand succès. En France, du reste, ce moyen est connu vulgairement dans beaucoup de basses-cours ; il a fait l'objet d'une description du P. Kircher dans son *Ars magna*, publiée à Rome en 1646. »

Nous bornerons à nos citations concernant cette forme particulière de catalepsie, à laquelle nous donnons le nom de *catalepsie accidentelle* ou *provoquée*, et qui est moins une maladie qu'un état nerveux transitoire et de peu de durée. Dans ces cas, le retour à la vie s'effectue de la manière la plus simple. Il suffit d'un léger courant d'air frais pour réveiller les membres endormis. Nous renvoyons, pour d'autres détails, aux articles spéciaux que nous consacrerons à l'hypnotisme et au magnétisme animal.

— *Traitement de la catalepsie.* L'accès cataleptique est un état aigu qui se termine ordinairement de lui-même et n'a pas de durée. Cependant nous avons vu qu'il peut, en se prolongeant au delà des limites ordinaires, compromettre les jours des malades ; il est d'ailleurs inquiétant pour les témoins. Dans

le but de réveiller les malades et de les faire sortir de l'état léthargique, on met en usage un grand nombre de moyens : les aspersions et les affusions froides ; des inhalations de vapeur d'éther, de chloroforme, d'alcali ; la saignée ; les antispasmodiques, les applications de plaques d'aimant, etc. Si les fonctions respiratoires ne s'exécutent pas avec facilité, si les extrémités se refroidissent, les révulsifs, les rubéfiants et les frictions sèches ou aromatiques seront indiqués ; il pourra même devenir nécessaire d'employer l'insufflation pulmonaire et les autres moyens curatifs de l'asphyxie (v. ce mot). Si les malades ne peuvent prendre de nourriture pendant un long accès, on devra les alimenter à l'aide de la sonde œsophagienne et de lavements nutritifs. On ne réussit pas toujours, malgré l'emploi des divers moyens que nous avons indiqués, à dissiper l'accès cataleptique, ainsi que le démontrent certains cas que nous avons rapportés plus haut. Il est des circonstances singulières dans lesquelles le hasard a fourni des indications spéciales : tel est le cas de ce calculateur qu'on réveilla en lui proposant à haute voix la solution d'un problème ; tel est encore le sujet d'une observation rapportée en 1861 dans le *Journal de médecine et de chirurgie* de Toulouse : Un jeune homme nommé Fariou, dit ce journal, en sortant de chez le supérieur du séminaire de Laon, s'arrêta au milieu de la chambre, debout et les yeux fermés, dans un état réellement cataleptique. Le supérieur ne s'aperçut de cette espèce d'immobilité qu'au bout de trois quarts d'heure. Il appela du secours ; on fit au jeune homme tout ce qu'on imagina pouvoir être utile en pareil cas, mais rien ne réussit. Alors le supérieur, se rappelant que Fariou avait toujours été sensible aux effets de la musique, envoya chercher un séminariste qui jouait assez bien de la flûte. Cet Amphion ranima peu à peu le cataleptique et lui rendit, par des sons mélodieux, le sentiment et la gaieté. Fariou a répondu qu'il entendait fort bien ce qu'on lui disait, mais qu'il ne pouvait ni agir ni parler. »

Pour empêcher le retour des accès de catalepsie, il faut, s'il y a plethore, faire une saignée ; s'il existe un embarras gastro-intestinal, prescrire un vomitif ou un purgatif ; s'il y a de l'aménorrhée, recourir aux emménagogues ; enfin administrer du quinquina contre la périodicité et des vermifuges contre les entozoaires.

CATALEPTIQUE adj. (ka-ta-lè-pti-ke — rad. *catalepsie*). Pathol. Qui est atteint de catalepsie ; qui a rapport à la catalepsie : *Attaque cataleptique. Il n'est que cataleptique, nous pouvons le rendre imbécile.* (Balz.)

— Bot. Se dit des plantes dont les divers organes ne reprennent jamais leur direction première et naturelle, lorsqu'elle a été changée par une force ultérieure. Tel est le dracocéphale ou la physostégie de Virginie. Il s. f. Nom donné au dracocéphale de la Virginie.

— Substantif. Personne atteinte de catalepsie : *Un cataleptique. Une cataleptique.*

CATALINA (SANTA-), fle de l'Amérique septentrionale, sur la côte de la Nouvelle-Californie, dans l'Océan Pacifique, par 33° 20' lat. N., et 120° 50' long. O. Elle est séparée de la côte par un canal de 24 kilom., mesure 60 kilom. de circonférence et présente au nord et au sud plusieurs criques et des havres sûrs.

CATALION s. m. (ka-ta-li-on). Bot. Syn. de CARALLIE.

CATALOBE s. m. (ka-ta-lo-be — du gr. *kata*, sur, et de *lobe*). Bot. Section du genre arabette.

CATALOGNE s. f. (ka-ta-lo-gne ; gn mll.). Hort. Variété de prune.

CATALOGNE, ancienne division de l'Espagne, formant autrefois une grande principauté qui relevait de la couronne d'Aragon. La Catalogne avait à peu près la forme d'un triangle dont la base, au nord, s'appuyait aux Pyrénées, le sommet, au sud, touchait au royaume de Valence, tandis que l'Aragon en formait la limite occidentale et que la Méditerranée baignait le côté oriental. Superficie, 30,340 kilom. carrés ; 1,735,420 hab. Capitale Barcelone.

— *Aspect général ; montagnes et cours d'eau.* Le sol de la Catalogne, hérissé de montagnes, à l'exception d'un petit nombre de vallées profondes, offre l'aspect le plus tourmenté, et se rattache, en formant une suite de hautes terrasses, aux plateaux neigeux des Pyrénées orientales. Au N.-O., le plateau de la Maladetta, haut de 3,593 mètres, se dresse comme une gigantesque muraille qui sépare la Catalogne de la France, tandis qu'une de ses ramifications, la sierra de Almenar, parcourt la province qui nous occupe dans toute sa longueur, du N.-O. au S.-E., formant en général la ligne de partage entre les eaux tributaires de la Méditerranée et les affluents de l'Ebre. A cette chaîne, qui va se terminer à l'embouchure de l'Ebre, appartiennent le Montserrat et les montagnes de Lérida. C'est à l'O. et vers la naissance de ce contre-fort que se trouve la Cerdagne, ou vallée supérieure de la Sègre ; elle n'est séparée de la république d'Andorre que par un contre-fort qui s'étend à l'O. Une autre vallée remarquable de la Catalogne est le val d'Aran, ou vallée supérieure de la Garonne, située dans

une espèce de pli ou de coude que font en cet endroit les Pyrénées centrales. Parmi les autres vallées ou petites plaines de la Catalogne, nous citerons encore : sur la côte, l'Ampurdan, la plaine de Barcelone, le *Campo de Tarragona* ; à l'intérieur, la *Vegeria* de Vigue, la *Vegeria* de Mauresa, le plateau d'Urgel, si fertile en céréales, la *Fontanet* de la Sègre inférieure, et les *Huertas* de Tortose sur les bords de l'Ebre inférieure. Les principaux cours d'eau de la Catalogne, après l'Ebre, qui baigne sa partie méridionale, sont : la Sègre avec ses affluents, la Ribagorçana et la Noguera ; le Llobregat ; le Ter et le Fluvià. Le littoral de cette ancienne province, tantôt sablonneux, tantôt montagneux, occupe un développement de 410 kilom. et offre d'importantes places de commerce, Barcelone et Tarragona, bien que les ports soient ensablés sur certains points, et sur d'autres insuffisamment abrités contre le vent.

— *Climat. Productions agricoles et industrielles. Notice historique.* Le climat est généralement salubre et tempéré, mais il est froid vers le nord, à cause des hautes montagnes, dont plusieurs sont souvent couvertes de neige. Dans le reste de la contrée, les chaleurs de l'été sont généralement tempérées ou par les brises de mer ou par le vent des montagnes. En général, les côtes sont moins saines que l'intérieur, et surtout que les régions élevées ; les nombreuses variations de température, l'humidité de l'air entretenue par des pluies fréquentes expliquent l'insalubrité relative des côtes de la Catalogne.

Le sol, fertile dans les vallées, produit en grande quantité des grains de toute espèce : froment, seigle, avoine, maïs, millet et légumes ; des plantes textiles et tinctoriales : lin, chanvre, safran et garance ; des fruits en abondance, surtout des noix et des châtaignes. Le palmier nain demeure fidèle à la côte ; près de Barcelone, l'orange croît et mûrit en pleine terre, et jusqu'à Mataro les champs sont clos de haies d'aloès. L'olivier prospère jusque sur le Montserrat, et les flancs des hautes montagnes sont couverts d'épaisses forêts riches en bois de construction ; l'essence dominante est le chêne-liège. Les prairies et les pâturages s'y rencontrent plus rarement ; aussi l'élevage du bétail n'y a-t-elle qu'une faible importance et se trouve-t-elle reléguée dans le voisinage immédiat des Pyrénées. La culture du mûrier et l'éducation des abeilles y sont assez négligées, mais la pêche est extrêmement productive, surtout sur les côtes. Au point de vue minéral, la Catalogne est bien partagée, mais ses mines sont en général mal exploitées. On y trouve du fer, du plomb, de l'alun, des carrières de marbre de diverses couleurs, des améthystes, des topazes et des cristaux colorés ; d'abandonnées mines de sel gemme, parmi lesquelles il faut citer la célèbre montagne de sel de Cardona ; de nombreuses sources minérales chaudes et froides.

L'industrie de la Catalogne a toujours été la plus active de toute l'Espagne, et ses manufactures jouissent depuis longtemps d'une grande réputation. Les produits les plus importants de cette industrie consistent en draps fins et communs, lainages, étoffes de soie, rubans, galons, bonneterie, toiles, mousselines, indiennes, velours, chapellerie, armes à feu, quincaillerie, distilleries, etc. Tous ces articles, ajoutés aux produits du sol, alimentent le commerce d'exportation dans les provinces d'Aragon et de Valence et en Angleterre, en France et en Hollande. L'importation en Catalogne a principalement pour objet : la bijouterie, les modes, les épices, les bestiaux et les poissons secs ou fumés.

Le Catalan, d'un caractère âpre et rude, comme le sol qu'il habite, est doué d'un esprit vif et pénétrant, d'une grande activité et d'une remarquable énergie. Habile dans ses travaux, hardi dans ses entreprises, opiniâtre dans ses projets, violent dans ses désirs, il est implacable dans ses haines et inébranlable dans ses affections ; jaloux de ses libertés, patriote énergique, il a fourni depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours de mémorables exemples de résistance désespérée à tous les despotismes qu'on a voulu lui imposer.

A l'époque de la domination romaine, la Catalogne portait le nom de *Hispania Tarracensis* ; César avait fait de Tarragone le centre de ses opérations militaires en Espagne ; les généraux qui lui succédèrent firent aussi de cette ville leur principale résidence. Quand le monde romain s'écroula de toutes parts, cette contrée passa successivement aux mains des Goths en 470, des Maures en 712, et des Français au commencement du IX^e siècle, par suite des conquêtes de Charlemagne et de Louis le Débonnaire. Mais la faiblesse des successeurs du nouvel empereur d'Occident ne conserva bientôt qu'une suzeraineté nominale sur ce pays, qui se rendit indépendant entre les mains des comtes de Barcelone. Un de ces comtes, Raymond-Béranger, étant monté en 1137 sur le trône d'Aragon, la Catalogne fut réunie à ce royaume, mais en conservant ses états particuliers, qui partageaient avec le souverain la puissance législative. Dès lors elle devint complètement indépendante de la France, et le roi saint Louis reconnut cette indépendance par un traité qui accordait à la France quelque compensation pour la perte de ce droit purement nominal. La Catalogne conserva ses lois, ses

coutumes et ses privilèges jusqu'à l'avènement des Bourbons au trône d'Espagne; ils lui furent alors enlevés à cause de la longue résistance qu'elle avait opposée à la nouvelle dynastie. Depuis lors, elle a subi les destinées générales de l'Espagne. Elle fut occupée par les Français pendant les guerres de 1808, et évacuée par eux en 1813; sous la Restauration, en 1822, les Français et les Espagnols constitutionnels y ont eu des rencontres très-animées. Ce pays forme aujourd'hui une capitainerie générale divisée en quatre provinces ou intendances : Gironne, Barcelone, Tarragone et Lérida.

— *Étymologie du nom de la Catalogne.* Les avis sont très-partagés sur l'origine du mot *Catalogne*, qui est la transcription française de *Cataluna*, nom que les Espagnols donnent à cette contrée. Quant aux Catalans eux-mêmes, ils écrivent et prononcent le nom de leur pays *Cathalunia*. Une chose certaine, c'est que nous n'avons pas là le nom ancien de la contrée. La première fois qu'il apparaît, c'est dans une charte de Charlemagne octroyant à Cotald de Craon la baronnie de Centelles en Catalogne, *Cathalonia*. Cette charte porte la date de 792. C'est au moment où les comtes de Barcelone se détachèrent de la France pour proclamer leur indépendance que cette contrée prit définitivement le nom national de Catalogne. Plusieurs historiens, s'appuyant sur l'invasion des Alains, qui eut lieu au ve siècle, supposent qu'ils donnèrent leur nom à ce pays, en y joignant celui des *Cates*, peuple qui pouvait en effet les accompagner dans leur marche aventureuse; des deux mots on aurait fait *Catalani*, mot ethnique qui s'est exactement conservé dans l'adjectif *catalan*, puis *Catalani*, *Catalania*, *Catalonia*, pays des Catalans. D'autres historiens, au contraire, pensent que la seconde partie du mot est bien formée du nom des Alains, mais que la première ne l'est pas de celui des Cates. La forme primitive du mot aurait été, suivant eux, *Godolani*, *Godolania*, *Gotolania*. La première partie du mot serait alors formée du nom des Goths, ce qui s'accorderait assez bien avec l'histoire des invasions dont l'Espagne a été successivement le théâtre, les Alains étant venus après les Goths. Nous nous bornerons à faire remarquer, sans essayer de trancher la question, qu'il existait réellement un peuple franc du nom de *Catalani*, habitant la Belgique seconde, ce qui nous rejette bien loin des Pyrénées. Nous n'avons mentionné ce fait que pour signaler l'analogie, peut-être seulement accidentelle, qui existe entre ces deux noms.

Catalogne (CONCILE DE), en 1246. L'archevêque de Tarragone et six autres évêques se réunirent le 1^{er} mai de cette année. Ils prononcèrent l'excommunication contre ceux qui s'emparaient par violence des personnes et des biens ecclésiastiques. Ils ordonnèrent aussi que les Sarrasins esclaves qui demanderaient le baptême demeuraient quelques jours chez le recteur de l'église, pour éprouver leur conversion.

CATALOGOGRAFIE s. m. (ka-ta-lo-go-gra-fi — du gr. *katalogos*, catalogue; *graphô*, j'écris). Bibliogr. Celui qui dresse et rédige des catalogues. Les **CATALOGOGRAFES** mettent ordinairement à la tête des *Pères de l'Eglise Philon le Juif*. (Gust. Brunet.) On écrit aussi, mais à tort, **CATALOGRAPHE**.

CATALOGOGRAFIE s. f. (ka-ta-lo-go-gra-fi — du gr. *katalogos*, catalogue; *graphein*, écrire). Art de dresser les catalogues. Les *Prosper Marchand*, les *Gabriel Martin*, les *Debure*, les *Renouard*, les *Benjamin Duprat* ont excellé dans cet art, et leurs catalogues sont très-recherchés. Ce mot est de l'invention de l'abbé Rive.

CATALOGUE s. m. (ka-ta-lo-ghe — gr. *katalogos*; de *kata*, sur; *logos*, discours). Liste, énumération de personnes ou de choses classées dans un certain ordre : **CATALOGUE des saints et des martyrs**. **CATALOGUE alphabétique d'une bibliothèque**. **CATALOGUE de librairie**. **CATALOGUE de tableaux, de plantes**. **CATALOGUE des astres**. On pourrait dresser un **CATALOGUE des systèmes philosophiques, et placer à côté de chaque système l'hérésie qui lui correspond**. (Chateaub.) Les *bienfaiteurs* abondent au **CATALOGUE des saints**; on n'y trouve pas un *justicier*. (Proudh.)

— Fam. Série, kyrielle : *Il n'en a jamais fini quand il commence le catalogue de ses tribulations. Faites-moi grâce du catalogue de ses vertus*. (A. Frémy.) Les **CATALOGUES des jardiniers** présentent trois mille variétés de roses. (A. Karr.)

— Par plaisant. *Le grand catalogue*, La liste des maris trompés :

Voilà, tout fait et tout compté,
Un époux du grand catalogue.

LA FONTAINE.

— Rayez cela de votre catalogue. Ne croyez pas cela, n'y comptez pas. *Inscrivez cela sur votre catalogue*. N'oubliez pas cela, ne le perdez pas de vue.

— Antiq. Rôle de cadre, liste d'appel des anciennes troupes grecques.

— Syn. *Catalogue*, *dénombrement*, *état*, *inventaire*, *liste*, *répertoire*. Le *catalogue* est une liste raisonnée, dressée avec soin, avec méthode, dans un ordre propre à faire connaître l'importance de l'ensemble, et souvent

avec des détails particuliers sur chaque objet, comme on le voit dans les *catalogues* des libraires. Le *dénombrement* tend surtout à faire connaître le nombre des choses ou des personnes. *L'état* tend à faire connaître l'exacte situation des choses, afin que la réflexion puisse ensuite s'exercer à les modifier s'il y a lieu, à les perfectionner, à les comparer avec d'autres choses de même nature. *L'inventaire* est la liste des objets tels qu'on les trouve soit après la mort d'une personne, soit dans les magasins et dans la caisse d'un négociant : il a pour but de déterminer la valeur totale de ces objets. La *liste* est purement et simplement la suite des noms propres à désigner chacun des objets qu'on a besoin de connaître. Enfin, le *répertoire* signale les objets dans un ordre propre à faire retrouver chacun d'eux au besoin; ce n'est point, comme l'inventaire, la liste des choses trouvées, c'est plutôt celle des choses à trouver, à chercher.

— *Encycl. Astron. Catalogues d'étoiles.* L'aspect du ciel est-il invariable? Les étoiles, qui ont guidé les tribus nomades dans le désert, et qui dirigent encore le navire à travers les mers, ont-elles conservé, depuis qu'elles ont fixé l'attention de l'homme, leurs mêmes positions relatives, et offrent-elles les mêmes configurations? Des astres ont-ils disparu? De nouveaux mondes sont-ils venus, en augmentant la population céleste, modifier l'ordre connu des anciens? La diversité des intensités lumineuses, qui fait que certaines étoiles sont parfois visibles même en plein jour, tandis que d'autres jettent à peine quelque lueur pendant la nuit, s'est-elle maintenue en tout temps telle qu'elle nous apparaît? Autant de questions auxquelles il serait impossible de répondre sans les cartes célestes et les *catalogues d'étoiles*, qui précisent aux différentes époques de l'histoire les positions astronomiques des étoiles dites *fixes*, que l'on peut découvrir d'un lieu donné de la terre.

Les *catalogues d'étoiles*, dont nous avons seulement à nous occuper ici, sont donc des tables contenant, pour un lieu et une époque déterminés, la liste des étoiles fixes visibles, avec indication, en regard de chacune, de ses éléments astronomiques, savoir : longitude et latitude célestes, ou ascension droite et déclinaison. Hipparque, dépouillé d'instruments et n'ayant à son service qu'une géométrie encore à son enfance, releva les latitudes et les longitudes de 1,022 étoiles, pour l'an 130 av. J.-C. En ajoutant 2° 40', pour tenir compte de la précession des équinoxes, à toutes les longitudes, Ptolémée appliqua le *catalogue* d'Hipparque à l'année 137 de notre ère, l'inséra dans son *Almageste*, et se fit ou se laissa passer pour l'avoir composé. 783 ans après Ptolémée, un astronome arabe, Albategni, corrigea et compléta le *catalogue* d'Hipparque. Un certain Ouloug-Bey, qu'en sa qualité de petit-fils de Tamerlan on ne s'attendrait guère à rencontrer en compagnie des astronomes, nous a laissé, sous le nom de *Tables astronomiques*, un *catalogue* très-exact pour l'an 1437. Mentionnons pour mémoire, mais non pour leur exactitude, quelques lambeaux de *catalogues d'étoiles* dressés par des astronomes chinois antérieurement à l'année 1222 de notre ère. En 1600, nouveau *catalogue* commencé par Tycho-Brahé, revu par Kepler, complété par Hévélius, qui porta à 1,564 le nombre des étoiles observées. Mais le plus fameux *catalogue*, celui qu'on cite encore le plus volontiers, est le *catalogue* britannique, que publia Flamsteed en 1712. C'est sans comparaison, dit Lalande, le *catalogue* le plus parfait et le plus ample qu'on ait fait. On y trouve les longitudes, latitudes, ascensions droites et déclinaisons de 2,919 étoiles, pour le commencement de 1690, déterminées par des observations exactes et assidues, que Flamsteed, astronome royal à Greenwich, avait faites depuis 1676 jusqu'à 1705, avec un arc mural placé dans le méridien.

A compter de cette époque, les *catalogues* se multiplient. Les mouvements propres, quoique inapparents, d'un grand nombre d'étoiles ne permettent pas d'employer longtemps les mêmes stellaires; il faut les renouveler. Le laborieux Lacaille, de 1757 à 1762, publia trois *catalogues*, dont la scrupuleuse exactitude a fait l'admiration et le désespoir de tous ceux qui depuis tentèrent un pareil travail. Lemonnier, Mayer, Bradley, Maskeline, le baron de Zach, Delambre, Piazz, Bessel, etc., rectifièrent un grand nombre de positions antérieurement relevées, et explorèrent des régions célestes non scrutées jusqu'alors. Grâce à tant de persévérance, nos observatoires possèdent maintenant des *catalogues* qui contiennent plus de 100,000 étoiles des deux hémisphères jusqu'à la douzième grandeur; sans compter des *catalogues* de nébuleuses, dressés par W. Herschel, Messier, etc., qui renferment plus de 4,000 de ces amas de matière diffuse, dont les lentes transformations, en éclairant du flambeau de l'analogie le passé des mondes définitivement façonnés, offrent à la pensée du philosophe le plus attrayant sujet de méditations que la science puisse procurer.

Pour les besoins de l'astronomie et de la navigation, la *Connaissance des temps* donne chaque année un *catalogue* des positions d'un certain nombre d'étoiles remarquables, avec les variations des ascensions droites et des longitudes pour tous les dix jours.

— Bibliog. On entend par *catalogue* l'état plus ou moins détaillé des livres qui compo-

sent un fonds de librairie, ou une bibliothèque publique ou particulière. L'étendue de cet article exige qu'on en trace d'abord le plan. En première ligne se présentent les *catalogues* des libraires; puis, après avoir esquissé l'histoire des *catalogues* des bibliothèques et montré leur utilité, on indiquera la manière de dresser un *catalogue*; on exposera ensuite les divers systèmes bibliographiques en usage, ainsi que les systèmes qui, sans avoir été adoptés, ont attiré l'attention des catalogographes. Enfin cet aperçu sera terminé par la liste d'un certain nombre de *catalogues* de bibliothèques importantes ou célèbres, publiques et particulières.

Les *catalogues* des librairies sont vulgairement appelés *catalogues officinaux*, du mot latin *officina*, boutique ou magasin. Afin d'attirer l'attention des hommes studieux sur les ouvrages sortis de leurs presses, dès l'origine de l'imprimerie, on voit les typographes publier la liste de leurs productions. Le plus ancien *catalogue* officiel qui soit parvenu jusqu'à nous se trouve dans un simple feuillet intitulé *Libri greci impressi*, imprimé par Alde l'ancien, en 1498. Cette liste est composée de quatorze articles, et ces articles sont distribués en cinq classes, savoir : la *Grammaire*, la *Poésie*, la *Logique*, la *Philosophie* et l'*Ecriture sainte*; ce qui peut être regardé comme un des premiers essais de classement bibliographique appliqué à des livres imprimés. L'exemple donné par Alde Manuce fut suivi par les principaux libraires de l'Europe. Les Estienne, les de Colines, les Wechel, les Vascosan et les autres typographes de la première moitié du xvie siècle, publièrent des *catalogues*, dont la plupart ont été reproduits par Maittaire, dans les tomes II et III de ses *Annales typographiques*. Avec les années, le nombre des livres imprimés étant devenu plus considérable, les *catalogues* présentèrent aussi des divisions plus multipliées. En 1546, Robert Estienne publia un *catalogue* de livres qui se trouvaient ainsi classés : *Livres hébreux, livres grecs, livres sacrés, livres profanes; Grammaire, Poésie et Histoire*. Un peu plus tard, dans un *catalogue* plus complet, le même imprimeur ajouta aux classes déjà nommées les classes suivantes : *Rhétorique, Orateurs, Dialectique, Philosophie, Arithmétique, Géométrie et Médecine*.

Evidemment il y a loin, comme étendue, des *catalogues* officinaux du milieu du xvie siècle à ceux que publient de nos jours les principaux libraires de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France, témoins les index bibliographiques en 1,800 pages des frères Bohn; mais les premiers seront toujours recherchés avec curiosité par les bibliophiles.

Les noms des grandes bibliothèques de l'antiquité nous ont été conservés par l'histoire, depuis celle de Thèbes, fondée par Osymandias, jusqu'à celles qui furent rassemblées à Rome par Varron, par Asinius Pollio, par Atticus, par Cicéron, par Auguste. Nous savons que Ninive, Babylone, Athènes, Carthage, sans compter Alexandrie, avaient de précieuses collections de livres; mais il ne nous est parvenu aucun renseignement sur l'ordre établi dans leur classification.

Au moyen âge, chaque monastère avait sa bibliothèque, dont les livres étaient précieusement conservés et catalogués. Il est vrai qu'avant l'invention de l'imprimerie, leur rareté en augmentait la valeur, et à cause de cela même ils étaient inventoriés au moins une fois par an. On trouve, dans le deuxième volume du *Spécilege* de Luc d'Achéry, un *catalogue* fait en 631, c'est celui de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Riquier (Picardie).

« Parmi les livres des anciens qui ont écrit sur les gestes des rois, y est-il dit, et sur la description de la terre, on compte Josephé en entier; Flin le jeune, *Des mœurs et de la vie des empereurs*; l'abrégé de Pompée, par Justin; Athénée, *De la description du monde*; l'histoire d'Homère, où sont contenus Dictys et Darès le Phrygien; l'histoire de Socrate, de Zosimène et de Théodoret; les livres de Philon le Juif (1 volume); l'*Histoire ecclésiastique*, d'Eusèbe; la *Chronique*, de Jérôme (2 volumes); *De la somme des temps et de l'origine et des faits des Romains* (1 volume); la *Loi romaine*; le *Pacte de la loi salique*, qui forme trente livres; des parties du Donat avec gloses; le livre *Logôn*, c'est-à-dire des discours grecs ou latins; la *Généalogie de la bibliothèque*; la *Passion du Seigneur*, en tudesque et en latin, formant six livres.

Tous ces ouvrages, ajoute l'auteur de la chronique citée, forment un nombre de 256 volumes, en ne comptant pas les livres séparément, mais seulement les volumes; car souvent divers livres sont renfermés dans un seul volume, et en comptant les livres on arriverait à un nombre supérieur à 500.

Dans ses *Recherches sur les bibliothèques anciennes*, Petit-Radel a publié, d'après un manuscrit du ix^e siècle, un *catalogue* qui comprend trente articles sur la théologie, l'histoire, la philologie sacrée, le droit canon, etc. Al-Hakem II, roi de Cordoue, qui, en 963, succéda à son père Abdérème II, avait rassemblée, avant de monter sur le trône, une riche bibliothèque, coordonnée et classée par lui-même. Elle était soigneusement divisée en compartiments, dans chacun desquels se trouvaient les livres qui traitaient d'un objet spécial. Chaque armoire, chaque rayon, avait des tables, et toutes ces tables particulières étaient réunies en une table générale qui, sui-

vant l'écrivain Aben-Hayan, remplissait déjà à la mort d'Al-Hakem 44 volumes de 50 feuillets, quoiqu'elle ne fût pas complète, puisque ce ne fut que sous le règne suivant qu'on la termina.

En 1288, les religieux de Sainte-Catherine du Val-des-Ecoliers rédigèrent le *catalogue* des volumes qu'ils possédaient. Il était composé d'environ 300 articles, parmi lesquels on cite la *Somme*, de saint Thomas; le *Traité de l'univers*, de Guillaume, évêque de Paris; plusieurs écrits de Pierre de Tarentaise et de Gilles-Augustin, autrement dit *Gilles Colonne*.

En 1373, Gilles Malet, alors valet de chambre de Charles V, dressa l'inventaire de la bibliothèque ou librairie déposée dans une des tours du Louvre. L'original de cet inventaire, qui était parmi les manuscrits de la bibliothèque Colbert, est passé dans celle du roi. Il est intitulé : *Inventaire des livres du Roy nostre Sr. étant au chasteau du Louvre*. On voit par ce *catalogue*, qui est divisé en trois chapitres, que la première chambre de la tour de la librairie contenait 269 volumes, que celle du second étage n'en avait pas plus de 260, et qu'il y en avait 331 dans la chambre du troisième étage, ce qui fait un total de 910 volumes. Cet inventaire a été publié en partie par Boivin dans le tome II des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, et tout entier par Van Praet (Paris, 1835, in-8°).

Ce *catalogue* nous apprend de quelles sortes d'ouvrages la bibliothèque du Louvre était composée. Il y avait des livres de toute espèce : Bibles latines et françaises, missels, bréviaires, psautiers, heures, offices particuliers, vies particulières de saints et de saintes; puis des livres profanes dont la plus grande partie consistait en traités d'astrologie, de géomancie et de chiromancie; ensuite venaient des livres de médecine, pour la plupart d'auteurs arabes, traduits en latin ou en français; les historiens, les romans en prose et en rimes, quelques livres de droit, et pour tous poètes latins, Ovide, Lucain et Boèce. Mais les historiens et les chroniqueurs faisaient la partie la plus curieuse de cette bibliothèque.

Après la mort de Charles VI, la librairie de la tour du Louvre ne contenait plus que 823 volumes, dont le duc de Bedford s'empara, en 1423, alors que les Anglais étaient maîtres de Paris.

En 1427, Jehan de Tuillères, licencié ès lois, dressa le *catalogue* de la collection de livres et d'objets d'art que le duc d'Orléans avait rassemblés au château de Blois. On y trouve des Bibles, des Évangiles, des missels, des ouvrages théologiques et des romans, mais pas un livre grec. Parmi les auteurs latins, il n'y avait que Juvénal, Térence, Virgile, Stace, Sidoine Apollinaire et Valère-Maxime.

Nous pourrions indéfiniment citer encore des bibliothèques de princes, de couvents et de villes, depuis le x^e siècle jusqu'à nos jours; mais ce qui précède prouve suffisamment que nulle part on ne trouve une collection de livres sans un inventaire ou *catalogue*.

Dans tous les temps, dit Namur (*Manuel du bibliothécaire*, Bruxelles, 1834, in-8°), les vrais bibliophiles ont recherché les *catalogues* des bibliothèques et des librairies importantes, surtout lorsqu'ils sont rédigés avec méthode. Le savant Maittaire, dans une épître dédicatoire placée en tête du *catalogue* de la bibliothèque Harléienne, regarde les *catalogues* comme des procès-verbaux littéraires servant à décider une infinité de questions qui s'élèvent sur la bibliologie, et il exhorte ceux qui les rédigent à ne rien négliger pour les rendre rigoureusement exacts.

Mais quand un bibliographe aura apporté tous ses soins à la rédaction d'un *catalogue*, il ne pourra se flatter d'avoir fait un travail irréprochable.

« Rien de plus facile à faire qu'un mauvais *catalogue*, dit M. Paul Lacroix; rien de moins facile que d'en faire un bon. Aussi les meilleurs sont-ils imparfaits, et quand les abbés Boudot et Sallier mirent au jour le premier volume de leur *catalogue* des imprimés de la Bibliothèque du roi, l'abbé Saas publia une lettre sur les fautes, omissions, etc., de ce volume, en annonçant dix autres lettres qui n'eussent pas encore suffi pour préparer les *errata* et les *addenda*. Quand Guillaume Debure et Van Praet eurent achevé le *catalogue* des livres les plus précieux du duc de La Vallière, l'abbé Rive se vanta de découvrir une *anerie* (suivant son expression) dans chacun des articles de ce *catalogue*, qui en comprend 5,000. Quand Barbier donna au public les deux premiers volumes de son admirable *Dictionnaire*, quand Brunet fit imprimer le sien, les éplucheurs s'empressèrent d'y chercher et d'y trouver beaucoup à reprendre; c'est surtout en bibliographie que

La critique est aisée et l'art est difficile.

(*Bulletin des arts*, avril 1846.)

On le voit, pour le bibliophile exigeant, les bons *catalogues* sont excessivement rares; il y en a peu, peut-être point. Mais l'homme d'études est moins difficile à contenter. En effet, que demande-t-il à un *catalogue*? Une réponse immédiate : 1° si l'ouvrage dont il a besoin existe dans la bibliothèque à laquelle il s'adresse; 2° si cet ouvrage peut lui être remis sur-le-champ; 3° si le livre désiré ne s'y trouve pas, savoir d'un coup d'œil quels autres ouvrages il pourrait consulter sur le même sujet. Un *catalogue* doit donc être sim-

ple, clair et méthodique. Ce n'est pas à l'Ambrosienne qu'on le trouvera.

La bibliothèque Ambrosienne, à Milan, a été fondée par l'archevêque de cette ville, Frédéric Borromée, mort en 1631. Cette célèbre bibliothèque renferme plus de 60,000 volumes imprimés et environ 10,000 manuscrits; mais les recherches y sont difficiles, parce que son illustre fondateur a interdit la formation d'un *catalogue*. On dit qu'il faudrait pour l'établir une dispense de Rome. En attendant, on se sert d'un simulacre de *catalogue* dans lequel les auteurs sont portés à leurs prénoms; ainsi, pour trouver Machiavel, Pétrarque, le philologue Orsini, etc., il faut chercher Nicolas, François, Fulvio, etc.

La recherche des livres dans une bibliothèque peut se faire :

1° D'après le nom de l'auteur ou, à défaut de ce nom, d'après le mot principal du titre, c'est-à-dire dans l'ordre alphabétique;

2° D'après la matière traitée dans les ouvrages, c'est-à-dire dans l'ordre systématique;

3° D'après la date d'impression ou de création des ouvrages, c'est-à-dire dans l'ordre chronologique;

4° D'après leur lieu d'impression ou ordre géographique;

5° Enfin, d'après la place que les livres occupent sur les tablettes, c'est-à-dire d'après le *local-catalogue*.

Il y a donc cinq sortes de *catalogues*, parmi lesquelles les deux premières sont indispensables. L'ordre chronologique et l'ordre géographique ne sont généralement suivis que pour les éditions du xve siècle, le dernier si elles sont en grand nombre; mais, s'il y en a peu, l'ordre chronologique est préférable.

On procède à la rédaction du *catalogue* d'une bibliothèque par deux opérations essentielles : la description sommaire de chaque ouvrage en particulier et le classement des ouvrages selon la matière qui y est traitée, ou selon l'ordre alphabétique. La première opération se fait sur des bulletins qui doivent faciliter la seconde opération du *catalogue*.

D'après ce qui vient d'être dit, on doit se procurer une quantité suffisante de bulletins de format maniable, depuis l'n-32 jusqu'à l'n-18 de ce papier; c'est-à-dire entre le format des cartes à jouer ordinaires et celui de la collection Charpentier. Ces bulletins doivent être en papier fort, et de préférence en petite carte.

On laisse en tête de chaque bulletin une place suffisante pour le numéro provisoire de l'ouvrage qu'il s'agit de décrire, puis on y inscrit en autant d'alinéas séparés :

1° Le nom de l'auteur, ou le premier mot important du titre si l'ouvrage est anonyme;

2° Le titre exact avec le nom répété de l'auteur et celui de l'éditeur littéraire ou de l'annotateur;

3° Le lieu de publication ou d'impression, le nom du libraire ou de l'imprimeur et la date;

4° Le nombre de volumes, le format, le nombre de pages et l'état matériel des volumes.

On laisse en bas la place nécessaire pour l'indication des lettres et numéros du classement définitif de l'ouvrage. Voici un modèle de bulletin :

<p>No 44.</p> <p>—</p> <p>Maury (L.-F.-ALFRED).</p> <p>La Terre et l'Homme, ou Aperçu historique de Géologie, de Géographie et d'Éthnologie générales, pour servir d'introduction à l'histoire universelle; par L.-F.-Alfred Maury, membre de l'Institut. — 2e édition, revue et corrigée. Paris, L. Hachette et C^e, 1861. 1 vol. in-18 de viii et 559 pp., br.</p> <p>—</p> <p>S. 313.</p>
--

Lorsque le titre d'un ouvrage se présente comme une sorte d'énigme plus ou moins mystérieuse, il faut rechercher ce qui peut lui manquer, soit le nom de l'auteur, soit celui du lieu d'impression et du libraire, soit la date; et quand de tout cela rien ne manque en apparence, il est encore nécessaire de s'assurer que le tout est exact, sans déguisement et sans erreur.

Le bulletin doit reproduire la teneur du titre avec son orthographe et dans toute son étendue, l'abrégé ou l'extrait d'un titre ne suffisant pas pour bien faire apprécier un livre ancien, dont le titre reproduit ordinairement le sommaire de l'ouvrage. Cependant, si l'on juge à propos d'abrégé le titre, il ne faut jamais en modifier la rédaction, et trois points (...) doivent indiquer chaque endroit où une suppression sera opérée.

Pour les pièces détachées ou les recueils factices qui n'ont point de titre imprimé, il est indispensable de rédiger des titres analytiques. Ces titres doivent être mis entre parenthèses () et suivis des premiers mots par lesquels commence la pièce.

Lorsque dans un titre se trouve mentionné celui d'un autre ouvrage, ce dernier titre doit être mis entre guillemets. Par exemple : *Révolutions historiques ou Réponse au titre de lord Normanby, intitulé : « Une année de révolution à Paris, »* par Louis Blanc. Bruxelles, Meline, 1859, 2 vol. in-12.

Tous les titres en langues anciennes ou étrangères, autres que le grec, le latin et leurs dérivés de l'Europe occidentale, doivent être suivis d'une traduction française qui sera mise entre crochets [].

Les mots en langue étrangère intercalés dans un titre français seront écrits en italique.

Il faut apporter beaucoup de soin dans la transcription du nom et des prénoms de l'auteur. Les prénoms peuvent être abrégés, excepté lorsqu'ils sont en quelque sorte inséparables du nom propre : comme Michel Montaigne, Walter Scott, Victor Hugo, Jean Macé, etc.

Quand le nom de l'auteur n'est pas dans le titre, il faut chercher à le découvrir, en examinant les préfaces, les dédicaces et les notes, et, si ce nom s'y trouve, il faut s'assurer que ce n'est pas un pseudonyme. Dans ce dernier cas, on met le nom véritable entre parenthèses à côté et à la suite du pseudonyme.

Si un nom a été latinisé ou approprié à la prononciation d'une langue étrangère, il faut le rétablir d'après l'orthographe de la langue parlée par l'auteur et le mettre au nominatif, non dans l'intérieur du titre, où il doit rester tel qu'il est, mais dans l'inscription de ce nom en tête du bulletin qui doit servir au classement alphabétique.

Dans les titres d'ouvrages en langues classiques :

Les noms des lieux, des imprimeurs, des éditeurs, etc., ne doivent pas être mis au nominatif, mais au même cas où ils se trouvent dans le titre. Ceci a pour but de permettre de distinguer si l'ouvrage catalogué est imprimé dans l'endroit indiqué, ou par les personnes désignées, ou s'il s'y trouve en commission.

Dans le cas où l'on ne trouve ni lieu d'impression, ni noms d'imprimeur et d'éditeur, ni date, ou s'il manque seulement une de ces indications, on remplace celles qui manquent par un tiret (—), afin de ne pas être accusé de les avoir omises par inadvertance. Mais si l'on connaît l'une ou l'autre des indications omises, il faut l'ajouter entre parenthèses pour ne pas laisser croire que ce mot existe dans le titre de l'ouvrage.

Les lieux d'impression, les noms des auteurs ou des éditeurs reconnus fictifs, sont copiés tels qu'ils sont; et si le catalogographe connaît le véritable nom, il doit le mettre entre parenthèses à la suite du nom fictif. La même règle s'applique aux dates qui ont pu être changées ou mal imprimées.

Il est utile et quelquefois nécessaire de donner les prénoms des éditeurs ou des imprimeurs, ou du moins la lettre initiale, afin de pouvoir les distinguer d'autres imprimeurs ou éditeurs qui ont le même nom patronymique, comme Firmin et Pierre Didot, Louis, Isaac, Abraham et Daniel Elsevier.

Si tous les volumes d'un ouvrage ne portent pas le même lieu d'impression, le même nom d'éditeur et la même date, on doit l'indiquer sur la copie du titre. La date se marque toujours avec des chiffres arabes; mais pour les incunables ou livres imprimés avant l'année 1500, il faut indiquer la date en chiffres romains, et la marquer à côté, entre parenthèses, en chiffres arabes.

Quand l'ouvrage a été imprimé en plusieurs parties et à des dates différentes, on met la première date et la dernière réunies par un trait. Par exemple : 1806-1817, ce qui signifie 1806 à 1817.

Il faut avoir soin de distinguer le tome du volume, parce qu'un ouvrage peut avoir été publié en quatre tomes et former deux volumes, comme un autre qui est en trois tomes peut former six volumes.

Quand un ouvrage est composé de plusieurs volumes, on en indique le nombre : 6 vol. in-4^o, 3 vol. in-8^o; lorsqu'il n'est composé que d'un seul, il suffit de mettre in-4^o, in-8^o. V. FORMAT.

Il n'est pas indifférent de noter le nombre de pages, afin que le lecteur puisse se faire une idée de l'importance du livre. Quand une publication comprend plus de 48 pages, on peut la considérer comme un volume; si elle comprend 48 pages ou moins, elle entre dans la catégorie des *pièces*.

Puis vient la description matérielle du livre : s'il est broché ou relié, s'il contient des planches, cartes, vignettes, etc., noires ou colorées; si le titre ne dit pas que l'ouvrage est accompagné d'un commentaire, d'une belle préface écrite par une personne étrangère à cet ouvrage ou par l'auteur d'une traduction quelconque, ou qu'un commentaire ou une traduction sont accompagnés du texte original; si le titre n'indique pas dans quelle langue ou dans quel genre l'ouvrage est écrit (en prose ou en vers), ou si le titre est composé dans une autre langue que l'ouvrage même; si le titre est mystique, allégorique ou énigmatique, — afin de ne pas s'exposer à classer dans la botanique la *Plante humaine*, de Louis d'Orléans; dans les exercices gymnastiques, la *Grande danse Macabre*; dans la généalogie, *Zanzoni rariorum stirpium fami-*

lie; dans l'archéologie, le *Quartier Latin* d'Henry Mürger, etc.; — si l'édition de l'ouvrage présente quelques particularités, un défaut, une tache, des cartons, etc., dont les autres éditions sont privées; si l'exemplaire est enrichi de notes marginales de savants célèbres, ou s'il est imprimé sur du papier rare ou à grandes marges, sur du parchemin, ou avec des caractères particuliers d'un célèbre imprimeur.

Toutes ces observations doivent être faites et notées, et on les complétera par les anecdotes littéraires que l'on a pu recueillir sur l'ouvrage ou l'exemplaire dont on copie le titre.

Mais lorsqu'on se trouve en présence d'un manuscrit, la rédaction du bulletin semble être plus difficile. On doit indiquer l'âge connu ou présumé du livre, la matière sur laquelle il est exécuté (papyrus, parchemin, papier, etc.), le genre d'écriture, le sujet qui y est traité; et quand il s'agit d'un ouvrage inédit ou peu répandu, donner l'exposé sommaire de ce qu'il contient, l'interprétation de certains passages obscurs, la transcription de ceux qui offrent des leçons singulières ou des particularités remarquables, l'indication des figures et autres ornements qui s'y entremêlent; quelques observations littéraires, critiques, historiques, selon qu'il y a lieu, sur l'auteur, sur l'ouvrage, sur le travail du copiste, même encore sur les éditions faites d'après le manuscrit, sur celles par lesquelles il est le mieux représenté. Ces détails, au gré du rédacteur, sont susceptibles d'avoir plus ou moins de développement.

Comme il est important, pour abréger l'analyse des titres, pour économiser le temps et la place, de connaître les abréviations généralement employées en bibliographie, nous allons les indiquer ici.

Tableau des principales abréviations bibliographiques.

867.	pour 1867.
806-817.	1806 à 1817.
s. l. n. d.	sans lieu ni date.
T. ou tom.	tome.
V. ou vol.	volume.
form.	format.
f. ob. ou form. obl.	format oblong.
f. atl.	format atlantique.
fo ou in-fol.	in-folio.
4 ^o ou in-4 ^o	in-quarto.
8 ^o ou in-8 ^o	in-octavo.
12 ou in-12.	in-douze.
in-24.	in-vingt-quatre.
in-32.	in-trente-deux.
in-64.	in-soixante-quatre.
app.	appendice.
suppl.	supplément.
éd.	édition.
goth.	gothique.
G. p. ou gr. pap.	grand papier.
p. méd.	papier médian ou moyen.
p. p.	petit papier.
p. v.	papier vergé.
p. vél.	papier vélin.
p. d. H.	papier de Hollande.
gr. marg.	grandes marges.
l. r.	lavé, réglé.
pp.	pages.
ff.	feuilles.
br.	broché.
cart.	cartonné.
d.-rel. ou dem.-rel.	demi-reliure.
anc. rel.	ancienne reliure.
m. ant.	maroquin antique.
m. b.	maroquin bleu.
m. cit.	maroquin citron.
m. n.	maroquin noir.
m. r.	maroquin rouge.
m. v.	maroquin vert.
m. viol.	maroquin violet.
m. d. L.	maroquin du Levant.
m. d. d. m.	maroquin doublé de maroquin.
m. d. d. t.	maroquin doublé de tabis.
p. d. t. d. R.	peau de truie de Russie.
c. d. R.	cuir de Russie.
v. b.	veau brun.
v. éc.	veau écaillé.
v. f.	veau fauve ou veau filets.
v. jas.	veau jaspé.
v. m.	veau marbré.
v. p.	veau porphyre.
v. r.	veau raciné.
vél.	vélin.
parch.	parchemin.
b. ou bas.	basane.
f. d.	filets dorés.
f. d. s. l. p.	filets d'or sur le plat.
f. comp.	filets à compartiments.
dent.	dentelle.
p. f. ou pet. f.	petits fers.
à fr.	à froid.
d. s. t.	doré sur tranche.
tr. d.	tranche dorée.
tr. cis.	tranche ciselée.
tr. r.	tranche rouge.
tr. m.	tranche marbrée.
c. et ferm.	coins et fermoir.
front. gr.	frontispice gravé.
tit. r. et n.	titre rouge et noir.

c. f.	— cum figuris, avec figures.
fig. s. b.	— figures sur bois.
fig. col.	— figures colorées.
pl. enl.	— planches enluminées.
portr.	— portrait.
vign.	— vignettes.
qq. mouill.	— quelques mouillures.
mouill. et piq.	— mouillures et piqûres.
ms.	— manuscrit.
autogr.	— autographe.
sig.	— signé ou signature.

Lorsque tous les ouvrages qui composent une bibliothèque ont été soigneusement examinés dans leur forme et dans leur contenu, et que les titres en ont été transcrits avec des notes sur des bulletins, il n'y a d'achevée, pour établir un *catalogue*, que la plus faible partie du travail.

En supposant qu'on veuille dresser un *catalogue* suivant la classification la plus simple, c'est-à-dire l'ordre alphabétique, il faut d'abord reprendre un à un tous les bulletins afin d'en régulariser le mot d'ordre ou mot qui se trouve en tête, soit nom d'auteur, soit premier mot du titre pour les ouvrages anonymes. On prend pour mot d'ordre le premier substantif, laissant de côté l'article, l'adjectif, etc., qu'on a soin de mettre entre parenthèses. Par exemple :

RÉCRÉATIONS (les) des capucins, etc.;

GUIDE (Nouveau) du voyageur en Bretagne, etc.;

CHRONIQUES (les Grandes) de France, etc.;

HISTOIRES (Petites) morales, etc.

Toutefois, il faut excepter de cette règle les titres qui commencent par une phrase. Par exemple :

A quelque chose malheur est bon (vaudev.);

Je veux être heureux (roman);

Plus de tabac (brochure);

Tout le monde a tort (pamphlet).

Chaque fois que l'on connaît l'auteur d'un ouvrage anonyme ou pseudonyme, il faudra faire un nouveau bulletin, mais tout à fait abrégé, c'est-à-dire ne contenant que le nom de l'auteur entre parenthèses, les premiers mots du titre, le lieu et la date de l'impression et le numéro provisoire. Il faudra également des bulletins abrégés à chacun des noms des éditeurs, traducteurs, annotateurs de chaque ouvrage. Et quand ces nouveaux bulletins seront remplis, on pourra s'occuper du classement alphabétique. Cette opération est toujours la même, et ne présente pas la moindre variation ou incertitude.

On commence par ranger les bulletins d'après la première lettre des noms d'auteur ou du mot d'ordre en autant de tas qu'il y a de lettres dans l'alphabet. On peut faire cette distribution sur une grande table, ou, si le nombre des bulletins est trop grand, dans des cases ou boîtes. Après cette première opération, chaque lettre ou tas est soumis à autant de nouveaux triages qu'il y a de lettres successives dans les mots d'ordre. Ce nouveau triage se fait sans avoir égard à la première lettre, qui est naturellement la même dans tout le paquet. On classe donc les cartes ou bulletins d'après la seconde lettre en vingt-cinq nouveaux paquets; par exemple : Aa, Ab, Ac, etc.; on agit de même avec chacun de ces vingt-cinq paquets à l'égard de la troisième lettre; savoir : Aab, Aac, Aaa, Aae, Aaf, etc., et ainsi de suite à l'égard de chaque nouvelle subdivision.

Les mots qui suivent le mot d'ordre doivent être classés alphabétiquement jusqu'à la première virgule. Exemple :

Abeille (l'), almanach des grâces;
Abrégé de l'histoire ancienne;
Abrégé de l'histoire d'Angleterre;
Abrégé de l'histoire de France;
Abrégé de l'histoire de l'Eglise;
Abrégé de l'histoire de Russie;
Abrégé de l'histoire des empereurs;
Abrégé de l'histoire du moyen âge.

Si le mot d'ordre est au pluriel, il suit immédiatement son singulier, afin de faciliter les recherches. Sans cette précaution, une trop grande distance séparerait deux mots désignant la même chose, comme au et ans, qui peuvent avoir entre eux plusieurs centaines de mots et de noms.

Lorsque l'opération de classement que nous venons de décrire est terminée, il faut s'occuper de la conservation du travail achevé, soit en employant les moyens indiqués par M. F. Bonnange, soit en transcrivant les bulletins dans l'ordre établi.

M. F. Bonnange, archiviste au ministère de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics, a constaté les difficultés et les embarras que rencontrent les travailleurs désireux de consulter les immenses trésors enfouis dans nos bibliothèques. Il s'est proposé d'y remédier par un nouveau système de *catalogue*, au moyen de *cartes*. Ce système est applicable aux bibliothèques, aux dépôts d'archives, aux collections, aux musées, aux expositions, aux listes électorales, au casier judiciaire, aux classements accidentels ou permanents des administrations publiques ou privées, du commerce et de l'industrie.

Dans la méthode proposée par M. F. Bon-

nange, les cartes sont *fixes* pour le public et dans un ordre invariable; elles sont *mobiles*, au contraire, pour le conservateur. Seul, il peut intercaler, intervertir, ajouter, supprimer suivant les besoins.

Pour copier un *catalogue* alphabétique, il faut se servir de registres in-folio dont les pages sont divisées en neuf colonnes verticales dont la largeur varie selon ce qu'elles doivent contenir; savoir: 1° le mot d'ordre alphabétique; 2° le titre en entier; 3° les particularités de l'édition; 4° le lieu d'impression; 5° la date; 6° le nombre de volumes; 7° le format; 8° l'indication de la division, de la subdivision et de la section du système de classification, ainsi que du numéro d'ordre; 9° les observations.

On aura soin de laisser entre chaque article assez de blanc pour y insérer les additions que l'on aurait à faire.

Mais, pour consulter avec fruit un *catalogue* alphabétique, il faut connaître le nom de l'auteur ou le titre de l'ouvrage que l'on cherche; à moins de parcourir ce *catalogue* dans toute son étendue, un travailleur ne pourra pas savoir quels sont les ouvrages qui possèdent sur un sujet donné la bibliothèque à laquelle il s'adresse. Une classification méthodique ou systématique est donc indispensable à toute bibliothèque bien administrée.

Les Grecs et les Romains n'ont rien laissé sur l'ordre observé dans leurs bibliothèques, et c'est en Chine qu'on trouve le plus ancien système bibliographique connu. Sous le règne des Youén (de 1260 à 1368), les Chinois rapportaient bibliographiquement toutes les connaissances humaines à quatorze et souvent à vingt classes; mais, aujourd'hui, ce nombre est réduit à quatre classes principales, nommées *poü*, savoir: les livres canoniques avec leurs commentaires (*King-poü*), l'histoire (*Sse-poü*), les sciences et les arts (*Tseu-poü*), les belles-lettres (*Tsi-poü*). Ces classes sont subdivisées en quarante-quatre sections, désignées sous le nom de *Loui*. Il n'existe aucune classe, aucune section pour ce que l'on appelle de nos jours la philosophie.

M. Bazin, qui nous fournit ces renseignements, a publié, dans le *Journal asiatique* de 1850, une traduction du *Catalogue abrégé de la bibliothèque impériale de Pékin*. Dans un avant-propos, le savant sinologue parle aussi du grand *catalogue* de la même bibliothèque, dont les notices sont les résultats d'un travail immense, pour lequel l'empereur Khien-long avait choisi les plus savants et les plus éclairés parmi les membres du *Han-lin-youén*, ou de l'Académie impériale de Pékin. Il y a une notice pour chaque ouvrage. Dans le petit *catalogue*, ces notices sont fort abrégées. Quoiqu'on n'y trouve, en général, ni des réflexions très-fines ni des aperçus très-déliés, elles n'ont point le défaut ordinaire des notices bibliographiques, d'être sèches, monotones et ennuyeuses. Pour la connaissance des antiquités, l'histoire de la littérature, la critique des textes, on y voit partout les traces de la plus singulière érudition qui fut jamais. Quand le sujet en vaut la peine, chaque notice fuit connaître succinctement:

Le titre de l'ouvrage et souvent les circonstances qui y ont donné lieu;

Les particularités relatives à la publication;

Les noms de l'auteur exactement écrits;

L'école à laquelle il se rattache;

Les divisions de l'ouvrage par livres ou par chapitres, et les subdivisions par sections;

Les matières dont traite l'écrivain, comment il les traite et l'étendue qu'il leur accorde.

Enfin, les auteurs de ces petites notices ne se bornent pas à confirmer ou à infirmer les jugements qu'avaient portés avant eux d'autres critiques sur les écrivains dont il est fait mention dans leur *catalogue*; ils jugent eux-mêmes; ils caractérisent tous les travaux, et, dans leurs équitables jugements, on ne trouve aucun éloge outré, aucun blâme sans restriction; on n'y aperçoit rien qui ressemble à la prévention ou à la jalousie.

Les savants musulmans divisent en trois branches principales toutes les sciences qui forment le cercle de leurs connaissances. Ces branches sont: 1° la littérature; 2° les sciences qui se rapportent à la religion et à la jurisprudence; 3° la philosophie.

I. *Littérature*. — 1. Lexicographie. — 2 et 3. Etymologie et syntaxe. — 4 à 10. Rhétorique avec ses trois parties et quatre autres subdivisions. — 11. Histoire avec ses différentes divisions. — 12. Science de la lecture du Koran. — 13. Dialectique ou règles de controverses scientifiques.

II. *Religion et jurisprudence*. — 1. Interprétation du Koran. — 2. Science des traditions. — 3. Théologie pratique, comprenant la jurisprudence. — 4. Théologie scolastique ou science des lois spéciales, contenant le partage des hérétiques. — 5. Éléments de jurisprudence ou science des principes d'où découlent les divers systèmes juridiques des différentes sectes.

III. *Philosophie*. — 1. Logique. — 2. Mathématiques. — 3. Géographie et astronomie. — 4. Médecine et sciences naturelles. — 5. Philosophie théorique.

Le premier ouvrage bibliographique d'une certaine étendue est la *Bibliothèque universelle* de Conrad Gesner (Zurich, 1545-1549, in-fol.). Dans la seconde partie de ce livre.

on trouve les connaissances humaines classées dans l'ordre suivant: 1° Grammaire. — 2° Dialectique. — 3° Rhétorique. — 4° Poétique. — 5° Arithmétique. — 6° Géométrie. — 7° Musique. — 8° Astronomie. — 9° Astrologie. — 10° Divination et Magie. — 11° Géographie. — 12° Histoire. — 13° Arts divers. — 14° Philosophie naturelle. — 15° Premiers principes de Philosophie, et Théologie des Gentils. — 16° Philosophie morale. — 17° Économie. — 18° Politique. — 19° Droit civil et sacré. — 20° Théologie. La Médecine devait former le vingtième livre et la Théologie le vingt et unième; mais la première n'a point paru.

En 1560, suivant Peignot, Florian Triffer publia à Augsbourg sa *Méthode de classer les livres*. Un peu plus tard, en 1583, La Croix du Maine présenta à Henri III ses *Desseins ou projets* que l'on trouve imprimés à la fin de la *Bibliothèque française* de cet auteur. Mais en 1587, Christophe de Savigny fit paraître les *Tableaux accomplis de tous les arts libéraux*, ouvrage curieux, dont la première planche présente l'*Encyclopédie* ou la *Suite et liaison de tous les arts ou sciences*. Ce tableau général est suivi de seize autres tableaux attribués chacun à une science et à ses divisions, savoir: 1° Grammaire. — 2° Rhétorique. — 3° Dialectique. — 4° Arithmétique. — 5° Géométrie. — 6° Optique. — 7° Musique. — 8° Cosmographie. — 9° Astrologie. — 10° Géographie. — 11° Physique. — 12° Médecine. — 13° Éthique. — 14° Jurisprudence. — 15° Histoire. — 16° Théologie. Dans une seconde édition de cet ouvrage, qui fut donnée en 1619, la Poésie et la Chronologie y ont été ajoutées.

Le système le plus généralement suivi en France est, dit-on, celui du jésuite Jean Garnier, qui a dressé le *catalogue* de la bibliothèque du collège de Clermont, imprimé à Paris en 1678. Dans ce système, les livres sont divisés en cinq classes:

- I. Théologie.
- II. Philosophie.
- III. Histoire.
- IV. Jurisprudence.
- V. Hétérodoxie.

Mais ces classes sont loin d'être les mêmes que celles du système que le savant Prosper Marchand a mis pour la première fois en pratique dans le *catalogue* de la bibliothèque de Bigot, publié en 1706. C'est la méthode de Marchand que l'on attribue à tort à Gabriel Martin, que M. Brunet appelle avec raison et autorité le *Système des libraires de Paris*. Nous la ferons connaître plus loin.

Voici un aperçu des principaux systèmes bibliographiques proposés, suivis, abandonnés et repris.

Arias Montanus, dans l'arrangement des livres de la bibliothèque de l'Escurial, divise les ouvrages par langues; ensuite il sépare dans chaque langue les imprimés des manuscrits, puis il distribue les livres de chacune de ces divisions en soixante-quatre classes, dans l'ordre suivant:

Grammaire, Dictionnaires, *Elegantia*, Fables, Poésies, Histoire, Antiquités, Dialectique, Rhétorique, Déclamation, Orateurs, Epistolaires, Arts de la mémoire, Mathématiques proprement dites, Géométrie, Arithmétique, Musique, Cosmographie, Géographie, Topographie, Astrologie, Astronomie, Divination, Perspective, Philosophie de la nature, Arguments philosophiques, Chimie, Métaphysique, Économie, Politique, Aulique, Droit civil, Interprètes du droit civil, Documents anciens, Mécanique, Chasse, Classe aux oiseaux, Pêche, Nautique, Art militaire, Architecture, Idylles et Opuscules, Encycliques, Bibles et Péres, Tables de concordance, Lieux communs de l'économie, Commentaires de la Bible, Canons, Conciles, Constitutions religieuses, Droit canonique, Docteurs, Homélies, Sermons, Épîtres, Soliloques, Hymnes, Dialecticiens, Apologies, Controverse, Révélation, Histoire ecclésiastique et Vies des saints, Théologie scolastique, Sommes, etc.

Telle est la classification observée dans la principale bibliothèque d'Espagne. On y remarque surtout que la Théologie, placée ordinairement en première ligne par les bibliographes français, occupe ici le dernier rang.

Plus tard, Michel Casiri, dans la préface de sa *Bibliothèque arabico-espagnole de l'Escurial* (Madrid, 1760), adopta la classification suivante: Grammaire. — Rhétorique. — Poésie. — Philologie et Mélanges. — Lexiques. — Philosophie. — Politique. — Médecine. — Histoire naturelle. — Jurisprudence. — Théologie. — Géographie. — Histoire.

Dans son ouvrage intitulé: *Jugement des savants*, Baillet a adopté la division suivante, en six parties, qui peut servir de modèle pour la classification d'une bibliothèque:

I. Les IMPRIMEURS qui se sont signalés par leur savoir, leur industrie, leur exactitude et leur fidélité; les Critiques, les Critiques grammairiens ou les Philologues, les Grammairiers artistes ou techniques, les Traducteurs.

II. Les POÈTES: Poètes prosaïques, Rhéteurs, Orateurs, Epistolaires.

III. Les HISTORIENS: Géographes, Chronologistes, Historiens, Biographes, Antiquaires.

IV. Les PHILOSOPHES: Naturalistes, Médecins, Mathématiciens, Arts libéraux.

V. LA JURISPRUDENCE: 1° Droit civil;

2° Droit ecclésiastique; 3° Politique; 4° Moralistes.

VI. Les THÉOLOGIENS: Théologiens de positive; les Péres; les Théologiens scolastiques.

Dans le *catalogue* de la bibliothèque de Decordes, Naudé a observé l'ordre suivant: Bibles; Livres de théologie; Bibliographes; Chronologie; Géographie; Histoire; Art militaire; Droit; Conciles et Droit canonique; Philosophie; Politique, Belles-Lettres.

Prosper Marchand a exposé son système dans la préface du *catalogue* des livres de Joachim Faultrier (Paris, 1709, in-8°). Il considère d'abord les différents ordres d'après lesquels on peut former un système bibliographique, savoir: l'ordre naturel, l'ordre des nations, l'ordre des langues, l'ordre des temps et l'ordre alphabétique. Son plan est divisé en trois grands chapitres, précédés d'une introduction qui renferme les bibliographes et suivi d'un appendice qui contient les polygraphes. Ces chapitres ou classes fondamentales sont: 1° la science humaine ou PHILOSOPHIE; 2° la science divine ou THÉOLOGIE; 3° la science des événements ou HISTOIRE. La philosophie a deux parties principales: l'une regarde les belles-lettres (*litteræ humaniores*), l'autre regarde les sciences (*litteræ severiores*). Quant à la Théologie et à l'Histoire, Marchand a adopté, à peu de chose près, les divisions et les subdivisions reconnues par les autres bibliographes.

Gabriel Martin a perfectionné le système de Jean Garnier, ou plutôt il s'est emparé de celui de Prosper Marchand. Il divise toutes les connaissances humaines en cinq classes primitives, savoir: Théologie, Jurisprudence, Sciences et Arts, Belles-Lettres et Histoire. On lui attribue la rédaction de 148 catalogues de bibliothèques, parmi lesquels il y en a 22 avec tables d'auteurs.

Le système de Deburé est entièrement calqué sur celui de Gabriel Martin; mais il est plus détaillé. Le système de Cailleau est conforme à celui de Deburé; seulement il place, dans la théologie, les *liturgies* avant les *conciles*; il met la *musique* parmi les arts libéraux, au lieu de la mettre aux mathématiques, comme Deburé; à l'article Philologie, il consacre une place à l'*Étude des belles-lettres*, ce que n'a pas fait ce dernier, et il ajoute à l'article Géographie les *Voyages imaginaires* ou *Relations supposées*, qui appartiennent plutôt à la section des romans.

Voici la classification adoptée pour les imprimés à la Bibliothèque nationale de Paris, avec les lettres qui servent à indiquer chaque subdivision:

Théologie. — A. Ecriture sainte. — Interprètes juifs et chrétiens. — Critiques sacrés. B. Liturgies. — Conciles et Synodes.

C. Péres de l'Eglise. — Péres de l'Eglise grecs. — Péres de l'Eglise latins.

D. Théologiens. — Théologiens de l'Eglise grecque. — Théologiens de l'Eglise romaine.

D. 2. Théologiens hétérodoxes. — Auteurs d'erreurs particulières.

Jurisprudence. — E. Droit canon.

E. 1. Droit de la nature. — Droit des gens.

F. Droit civil. — Droit ancien. — Droit moderne. — Droit national de la France.

Histoire. — G. Géographie. — Chronologie. Histoire universelle. — Histoire ancienne. — Histoire générale.

H. Histoire ecclésiastique. — Histoire de l'Ancien Testament. — Histoire du Nouveau Testament. — Histoire des ordres religieux.

Histoire des ordres militaires. — Histoire des hérésies. — Histoire des inquisitions.

J. Histoire ancienne. — Histoire grecque. Histoire byzantine et des Turcs. — Histoire romaine ancienne. — Histoire des antiquités.

K. Histoire d'Italie. — Histoire de Rome moderne. — Histoire des différents États d'Italie. — Histoire des îles adjacentes.

L. Histoire de France. — Histoires des provinces.

M. Histoire d'Angleterre. — Histoire de l'empire des pays de l'Europe orientale. — Histoire des pays du Nord.

N. Histoire des trois royaumes d'Angleterre, Ecosse et Irlande.

O. Histoire d'Espagne. — Histoire de Portugal. — Histoire des pays hors de l'Europe.

Voyages en Asie. — Voyages en Afrique. Voyages en Amérique.

P. Histoires mêlées. — Histoires des personnes illustres dans les arts et les sciences.

Q. Histoire littéraire. — Journaux. — Bibliographie.

Philosophie. — R. Philosophes anciens. — Philosophes grecs. — Philosophes romains.

Philosophes modernes. — Traités de logique. — Traités de métaphysique. — Traités de morale. — Traités de physique.

S. Histoire naturelle en général. — Histoire des animaux. — Histoire des végétaux. — Histoire des minéraux.

T. Médecins anciens. — Médecins grecs. — Médecins arabes. — Médecins latins. — Médecins modernes. — Anatomistes et chirurgiens. — Chimistes. — Alchimistes.

V. Mathématiciens.

Belles-Lettres. — X. Grammairiers. — Orateurs.

Y. Mythologie. — Poètes. — Fabulistes.

Y. 2. Romans, Contes et nouvelles.

Z. Philologies. — Epistolaires. — Polygraphes.

Z. 2. Commerce. — Quelques Arts dépendant des Belles-Lettres. — Pompes. — Tournois.

Dans les tables du *Journal de la librairie*, publiées par Beauchot depuis 1811 et continuées par M. Merlin jusqu'en 1856 inclusivement, le système suivant avait été adopté:

Théologie. — Bibles, Extraits et Ouvrages y relatifs. — Liturgie. — Catéchistes, Cantiques, Sermonnaires. — Apologistes, Mystiques, etc.

Jurisprudence. — Droit hébreu, romain, etc. — Droit français.

Sciences et Arts. — Encyclopédie, Philosophie, Morale, Métaphysique. — Education et Livres d'éducation. — Politique, Économie politique, Administration. — Finances. — Commerce, Poids et Mesures. — Physique, Chimie, Pharmacie. — Histoire naturelle. — Agriculture, Économie rurale, vétérinaire et domestique. — Médecine et Chirurgie. — Mathématiques. — Astronomie. — Marine. — Art, Administration et Histoire militaires. — Sciences occultes. — Gymnastiques et Jeux. — Arts et Métiers. — Beaux-Arts.

Belles-Lettres. — Introduction. — Langues. — Rhétorique et Eloquence. — Poétique et Poésie. — Théâtre. — Romans et Contes. — Mythologie et Fables. — Philologie, Critique, Mélanges. — Polygraphes. — Epistolaires.

Histoire. — Géographie. — Voyages. — Chronologie. — Histoire universelle, ancienne et moderne. — Histoire sacrée et ecclésiastique. — Histoire ancienne, grecque et romaine. — Histoire moderne des différents peuples. — Histoire de France. — Antiquités. — Sociétés particulières, secrètes, etc. — Sociétés savantes. — Histoire littéraire et Bibliographie. — Journaux. — Bibliographie et Extraits.

Cette table méthodique était suivie de deux autres tables alphabétiques, l'une des noms d'auteurs, l'autre des titres d'ouvrages. Depuis la transformation du *Journal de la librairie*, il n'y a plus qu'une seule table alphabétique, souvent inexacte, où les noms des auteurs et les titres des ouvrages anonymes sont confondus.

Dans un *Nouveau système de bibliographie* (3 parties en 1 vol. in-12. Paris, 1822), Forcia d'Urban veut désigner, au moyen d'un certain nombre de lettres, le sujet que traite chaque ouvrage. Son système est établi sur la suite des études des connaissances humaines. Il est rationnel et simple dans sa composition graduelle; il précise clairement les classes, sections et subdivisions. A cet effet, il emploie les vingt-cinq lettres de l'alphabet, qui servent à désigner le même nombre de sections. Selon lui, les connaissances humaines forment cinq classes, en dehors et en tête desquelles il place les *Encyclopédies*; c'est-à-dire les ouvrages qui renferment à eux seuls toutes ces connaissances, et qui méritent d'être étudiés les premiers. L'homme cherche d'abord à exercer son esprit pour communiquer ses idées à ses semblables, et dans ce but il se sert des *Belles-Lettres*. Il s'élève ensuite à la création des sciences, en étudiant d'abord la matière, puis en employant son intelligence à utiliser la matière pour satisfaire les besoins que la nature lui a donnés. C'est ce qui forme la classe des *Sciences et Arts*. Vient ensuite la science de la religion ou la *Théologie*, si toutefois il est permis de lui donner le nom de science. La science la plus usuelle dans l'administration intérieure des États mérite un examen particulier; elle forme la classe qui porte le titre de *Jurisprudence*. Enfin, pour approfondir toutes ces sciences et mieux en connaître la marche et l'utilité, il faut en faire l'application à l'étude des faits, en s'occupant de l'*Histoire*.

Voici l'ordre des classes et des sections de ce système, avec les lettres qui les distinguent:

A. Encyclopédies.

1^{re} classe. — BELLES-LETTRES.

B. Grammaire. Rhétorique.

C. Poétique.

D. Philologie. Polygraphie.

2^e classe. — SCIENCES ET ARTS.

E. Philosophie.

F. Mathématiques.

G. Physique.

H. Histoire naturelle.

I. Médecine.

J. Arts et Métiers.

3^e classe. — THÉOLOGIE.

K. Ecriture sainte.

L. Conciles.

M. Liturgie.

N. Saints Péres.

O. Théologiens.

4^e classe. — JURISPRUDENCE.

P. Droit canonique.

Q. Droit civil.

5^e classe. — HISTOIRE.

R. Prolégomènes historiques.

S. Géographie.

T. Chronologie.

U. Histoire ecclésiastique.

V. Histoire profane des monarchies anciennes.

X. Histoire moderne l'Europe.

Y. Histoire moderne hors de l'Europe.

Z. Paralipomènes historiques, Antiquités, Histoire littéraire, Extraits historiques.

Le système de M. Brunet, ainsi qu'il le dit lui-même, a pour objet l'arrangement d'une grande bibliothèque formée sur un plan qui embrasse tous les genres; les livres y sont classés selon leurs nuances les plus apparentes, en sorte que des ouvrages qui ont entre eux une certaine analogie et qui, à la rigueur, pourraient être aussi convenablement placés dans une section que dans une autre, sont quelquefois très-loin les uns des autres: léger inconvénient, auquel il remédie par de fréquents renvois qui rapprochent tout ce qui forcément pourrait être rapproché. C'est ainsi que les ouvrages sur le *Mariage* sont placés dans neuf classes différentes, selon le point de vue sous lequel le sujet est traité. Le mariage, considéré comme sacrement, appartient à la Théologie ou au Droit canonique. — Comme acte civil, et pour ce qui regarde les droits réciproques des époux, au Code civil. — Quant aux infractions qui y sont faites, au Code pénal. — Considéré dans les devoirs des époux, à la Morale ou à l'Economie. — Dans ses rapports avec la population, à l'Economie politique. — Sous le rapport médical, à la Médecine. — Comme appartenant aux mœurs et aux usages des anciens, aux Antiquités. — Enfin, envisagé du côté plaisant, aux Facéties.

Après de longues années d'expérience, le savant auteur du *Manuel du libraire* a cru devoir conserver la Théologie à peu près comme elle se trouve dans les *catalogues* de Martin; mais, comme il fallait trouver une place aux ouvrages philosophiques modernes qui ont pour objet la Divinité et ses différents cultes, il a réuni cette sorte d'écrits dans un appendice à la Théologie. Il a laissé subsister la classe du Droit, qui serait aussi bien placée si elle était réunie à la Politique, puisqu'il a senti la nécessité d'introduire entre le Droit de la nature et des gens et le Droit civil une section de *Droit politique*. Dans la classe des Sciences et Arts, celle qui, selon lui, demandait le plus à être remaniée, M. Brunet a fait les changements suivants. Après avoir extrait les *Mélanges* et *Dictionnaires* encyclopédiques qui étaient dans cette classe, il en forme une section spéciale qu'il reporte immédiatement après l'Histoire. Il rattache l'Economie et la Politique aux Sciences philosophiques et morales en formant une sixième section de la Philosophie, sous le titre d'*Application de la morale*, ayant pour appendice l'Economie politique, avec les applications de cette science nouvelle à l'Economie sociale. La Physique, l'Histoire naturelle et les Mathématiques forment chacune une section séparée. L'Histoire naturelle et la Médecine ont reçu de nouvelles divisions. La classe des Beaux-Arts a reçu quelques nouvelles subdivisions, mais la disposition générale n'en a pas été changée. Les Belles-Lettres commencent toujours par la Grammaire, nommée cette fois *Linguistique*. Le classement des langues a reçu un ordre géographique combiné avec le besoin de grouper ensemble celles qui ont une origine commune. La Mythologie a été sortie de la classe des Belles-Lettres pour être rangée à l'Histoire des religions. L'Histoire est de toutes les classes celle qui est le moins susceptible de modifications. Aussi M. Brunet a-t-il craint d'en faire de trop importantes.

Voici l'ordre des classes de ce système, avec leurs principales subdivisions :

THÉOLOGIE. — I. *Ecriture sainte*. — 1. Textes et versions. — 2. Interprètes de l'Ecriture sainte. — 3. Philologie sacrée. (La plupart des rédacteurs de *catalogues* placent la philologie sacrée avant les textes et versions.)

II. *Liturgie*. — 1. Traités sur les Rites et Cérémonies de l'Eglise, et principalement les Offices divins. — 2. Collections de Liturgies en différentes langues. — 3. Liturgies des Eglises grecque et orientales. — 4. Liturgies de l'Eglise latine (cette section 4 pourrait être placée avant la section 3). — 5. Liturgies gallicanes. — 6. Liturgie mozarabe, et autres Liturgies particulières. — 7. Liturgies anglicanes.

III. *Conciles*. — 1. Traités touchant les Conciles et les Synodes. — 2. Collections de Conciles. — 3. Conciles généraux. — 4. Conciles nationaux, provinciaux et diocésains.

IV. *SS. Pères*. — 1. Introduction à l'étude des SS. Pères. — 2. Collections, Extraits et Fragments d'ouvrages des SS. Pères. — 3. Ouvrages des SS. Pères latins et de quelques autres écrivains ecclésiastiques. — 5. Ouvrages des SS. Pères arméniens.

V. *Théologiens*. — 1. Théologie scolastique et dogmatique. — 2. Théologie morale. — 3. Théologie catéchétique. — 4. Théologie parénétique, ou Sermons comprenant aussi les Homélies, les Prônes, etc. — 5. Théologie ascétique ou mystique. — 6. Théologie polémique. — 7. Théologiens chrétiens séparés de l'Eglise romaine.

VI. *Opinions singulières*. — 1. Ochon, Postel, Bruno-Nolano, Beverland, etc. — 2. Illuminés et autres fanatiques.

VII. *Religion judaïque*. — Doctrines, culte, institutions.

VIII. *Religion des peuples orientaux* (l'His-

toire du paganisme et celle des religions orientales forment un appendice à l'Histoire des religions). — 1. Recueil de livres sacrés de différents peuples. — 2. Mahométisme. — 3. Magisme ou religion des anciens Persans; Brahmanisme ou religion des Indiens. — 4. Bouddhisme et Religion de la Chine. — 5. Sabéisme, etc.

IX. *Appendice à la Théologie*. — Ouvrages philosophiques sur la Divinité et sur les cultes religieux. — 1. Déistes et Incrédules. — 2. Athées.

JURISPRUDENCE. — Introduction (Histoire de la législation et des tribunaux, Etude du Droit, Philosophie du Droit, Dictionnaires et Traités généraux).

I. *Droit de la Nature et des Gens*. — 1. Traités généraux. — 2. Droit international. — 3. Ouvrages spéciaux qui se rapportent au Droit des gens.

II. *Droit politique*.

III. *Droit civil et droit criminel*. — 1. Généralités. — 2. Droit des anciens peuples, autres que les Romains. — 3. Droit romain. — 4. Droit français. — 5. Droit maritime. — 6. Droit étranger.

IV. *Droit canonique ou ecclésiastique*. — 1. Introduction : Traités élémentaires, Dictionnaires. — 2. Lettres des papes, Canons, Décrétales et Bulles. — 3. Traités généraux sur le Droit ecclésiastique, Traités particuliers sur des matières canoniques, et Procédure contre les hérétiques. — 4. Juridictions ecclésiastiques de la cour de Rome. — 5. Traités pour et contre l'autorité ecclésiastique. — 6. Eglise gallicane. — 7. Droit ecclésiastique étranger, et Statuts des ordres religieux. — 8. Appendice : Droit des Eglises non catholiques.

SCIENCES ET ARTS. — Introduction et Dictionnaires.

I. *Sciences philosophiques*. — 1. Introduction, Histories et Dictionnaires. — 2. Philosophie générale et Mélanges. — 3. Logique. — 4. Métaphysique. — 5. Morale. — 6. Applications de la Morale (Economie, Politique, Economie politique, avec les applications de cette science à l'Economie sociale).

II. *Sciences physiques et chimiques*. — 1. Physique proprement dite. — 2. Chimie.

III. *Sciences naturelles*. — 1. Généralités. — 2. Géologie. — 3. Botanique. — 4. Zoologie ou Histoire naturelle des animaux. — 5. Mélanges d'Histoire naturelle et de Physique. — 6. Ecartés de la nature; Monstres; Prodiges. — 7. Cabinets et Collections d'Histoire naturelle; Préparation et conservation des objets. — 8. Appendice de l'Histoire naturelle : Agriculture et Economie rurale.

IV. *Sciences médicales*. — 1. Introduction. — 2. Traités généraux. — 3. Anatomie. — 4. Physiologie. — 5. Hygiène. — 6. Pathologie médicale. — 7. Séméiologie, ou Traités sur les signes des maladies. — 8. Spécialités médicales. — 9. Thérapeutique; Matière médicale, générale et spéciale. — 10. Médecine légale. — 11. Mélanges et Journaux de médecine. — 12. Chirurgie. — 13. Pharmacie et Pharmacopée; Secrets de Médecine. — 14. Médecine vétérinaire et Traités d'hippiatrique.

V. *Sciences mathématiques*. — 1. Généralités. — 2. Mathématiques pures. — 3. Mathématiques appliquées (Calcul des probabilités; Mécanique; Astronomie; Optique; Dioptrique; Catoptrique et Perspective; Marine; Art militaire; Ponts et Chaussées, Chemins de fer, Canaux).

VI. *Appendice aux Sciences*. — 1. Philosophie occulte (Cabale et Magie; Apparitions, Démons, Sortilèges; Divination). — 2. Alchimie. — 3. Astrologie, Prédications astrologiques et autres pronostications.

VII. *Arts*. — 1. Mémoire ou Art de la Mémoire naturelle et artificielle. — 2. Ecriture et autres moyens de représenter la parole (Calligraphie, Polygraphie, Cryptographie, Sténographie, Tachéographie, Télégraphie, etc.; Typographie). — 3. Beaux-Arts (Introduction; Arts du dessin comprenant le dessin proprement dit, la Photographie, la Peinture, la Gravure, la Sculpture et l'Architecture; Musique).

VIII. *Arts mécaniques et Métiers*. — 1. Dictionnaires et Traités généraux, Mélanges, Expositions de l'Industrie. — 2. Pyrotechnie; Art de l'Artificier; Fonderie; Verrerie, etc. — 3. Art de tourner; Industries manufacturières; Travaux à l'aiguille; Métiers. — 4. Traités sur l'art culinaire.

IX. *Exercices gymnastiques*. — 1. Lutte et Escrime. — 2. Equitation. — 3. Natation. — 4. Danse. — 5. Chasse et Pêche.

X. *Jeux divers*.

BELLES-LETTRES. — I. *Linguistique*. — 1. Introduction (Rapports de l'Ecriture avec le Langage; Origine et formation des langues, Etymologie générale; Grammaire générale et Mélanges de grammaire; Comparaison des langues : Alphabets, Grammaires et Vocabulaires polyglottes généraux). — 2. Langues européennes anciennes et modernes. — 3. Langues asiatiques. — 4. Langues africaines. — 5. Langues américaines.

II. *Rhétorique*. — 1. Rhéteurs. — 1. Introduction. — 2. Rhéteurs grecs. — 3. Rhéteurs latins anciens, et Rhéteurs modernes qui ont écrit en latin. — 4. Rhéteurs français, italiens, espagnols et anglais. — Rhéteurs orientaux.

* Orateurs. — 1. Orateurs grecs. — 2. Ora-

teurs latins anciens. — 3. Orateurs modernes qui ont écrit en latin. — 4. Orateurs français, italiens, espagnols et anglais. — 5. Orateurs orientaux.

III. *Poésie*. — Introduction et Traités généraux sur la Poésie. — 1. Recueils de poésies en différentes langues. — 2. Poètes grecs. — 3. Poètes latins. — 4. Poètes français. — 5. Poètes italiens. — 6. Poètes espagnols. — 7. Poètes portugais. — 8. Poètes allemands. — 9. Poètes flamands et hollandais. — 10. Poètes scandinaves. — 11. Poètes anglais. — 12. Poésies écossaises et irlandaises. — 13. Poètes illyriens, serviens, roumains, hongrois, bohémien, lithuaniens, esthoniens, polonais, russes. — 14. Poésie orientale. — 15. Poètes hébreux et syriaques. — 16. Poètes arabes, persans, arméniens et turcs. — 17. Poètes sanscrits, palis, hindoustanis, cingalais, chinois et malais.

III*. *Poésie dramatique*. — 1. Histoire générale des théâtres; Ecrits pour et contre le théâtre, et Traités généraux sur l'Art dramatique. — 2. Poètes dramatiques grecs. — 3. Poètes dramatiques latins anciens. — 4. Poètes dramatiques du moyen âge et des temps modernes qui ont écrit en latin. — 5. Poètes dramatiques français. — 6. Poètes dramatiques italiens. — 7. Poètes dramatiques espagnols. — 8. Poètes dramatiques portugais. — 9. Poètes dramatiques allemands et hollandais. — 10. Poètes dramatiques danois et suédois. — 11. Poètes dramatiques anglais. — 12. Poètes dramatiques illyriens, polonais et russes. — 13. Poètes dramatiques turcs, indiens, chinois, etc.

IV. *Fictions en prose*. — 1. Apologues ou Fables en différentes langues. — 2. Romans, Contes et Nouvelles (classés par pays comme les Poésies dramatiques).

Appendice au titre IV. — 1. Facéties et pièces burlesques. — 2. Dissertations singulières, plaisantes et enjouées.

V. *Philologie*. — 1. Philologie proprement dite. — 2. Satires générales et satires personnelles. — 3. Gnomiques : Sentences, Apophthegmes, Adages, Proverbes. — 4. Bons mots, Anas, Pensées, etc. — 5. Symboles, Emblèmes, Devises et Enigmes.

VI. *Dialogues et Entretiens*.

VII. *Epistolaires*. — 1. Epistolaires grecs. — 2. Epistolaires latins anciens. — 3. Epistolaires modernes qui ont écrit en latin. — 4. Epistolaires français. — 5. Epistolaires italiens, espagnols et portugais. — 6. Epistolaires allemands et anglais. — 7. Epistolaires orientaux.

VIII. *Polygraphes*. — 1. Polygraphes grecs. — 2. Polygraphes latins anciens. — 3. Polygraphes modernes qui ont écrit en latin. — 4. Polygraphes français. — 5. Polygraphes italiens. — 6. Polygraphes espagnols et portugais. — 7. Polygraphes allemands. — 8. Polygraphes danois, suédois, russes et hongrois. — 9. Polygraphes anglais et anglo-américains.

IX. *Collections d'ouvrages et d'extraits de différents auteurs; Recueils de pièces; Mélanges*. — 1. Collections d'ouvrages anciens en grec et en latin. — 2. Collections d'ouvrages écrits en latin par des modernes. — 3. Collections et Extraits d'ouvrages français. — 4. Collections et Extraits d'ouvrages italiens, d'ouvrages espagnols et d'ouvrages portugais. — 5. Collections et Extraits d'ouvrages allemands. — 6. Collections et Extraits d'ouvrages anglais et anglo-américains. — 7. Collections et Extraits d'ouvrages hébreux, arabes, persans. — 8. Recueils d'ouvrages en différents dialectes indiens, indo-chinois, chinois, etc.

HISTOIRE. — I. *Prolégomènes historiques*. — 1. Traités sur la manière d'écrire et d'étudier l'Histoire; Philosophie de l'Histoire; Atlas historiques; Dictionnaires. — 2. Géographie. — 2*. Voyages. — 3. Chronologie.

II. *Histoire universelle, ancienne et moderne*. — 1. Anciennes chroniques générales. — 2. Ouvrages sur l'Histoire universelle, écrits depuis le commencement du XVII^e siècle. — 3. Traités particuliers relatifs à l'Histoire universelle; Mœurs et usages.

III. *Histoire des Religions et des Superstitions*. — 1. Histoire générale des Religions (Histoire de l'Eglise chrétienne; Histoire générale et particulière des Hérésies et des Schismes). — 2. Histoire des Religions païennes (le Polythéisme et le Panthéisme) considérées sous le rapport mythologique.

IV. *Histoire ancienne*. — 1. Origines des nations. — 2. Histoire générale et particulière de plusieurs peuples anciens. — 3. Mélanges historiques : Civilisation, Gouvernement, etc. — 4. Histoire des Juifs. — 5. Histoire des Phéniciens, des Babyloniens, des Egyptiens, des Perses et de quelques autres peuples anciens. — 6. Histoire générale et particulière de la Grèce. — 7. Histoire de l'Italie avant les Romains. — 8. Histoire générale et particulière du peuple romain et de ses empereurs.

IV*. *Appendice à l'Histoire ancienne*. — 1. Histoire byzantine ou du Bas-Empire. — 2. Histoire des migrations des Scythes, des Goths, des Visigoths, des Huns, des Vandales, etc., et de leurs invasions en Europe pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne.

V. *Histoire moderne*. — Généralités. — * Europe. — 1. Histoire de France (A. Géographie ancienne et moderne; Topographie;

Statistique. — B. Histoire celtique et gauloise. — C. Origine des Français; Etablissement de la monarchie dans les Gaules. — D. Mœurs et usages; Antiquités et monuments. — E. Histoire générale sous les trois races des rois de France. — F. Collections de Chroniques et de Mémoires historiques. — G. Collections de Dissertations particulières; Recueils de Diplômes et de Chartes. — H. Mélanges historiques. — J. Ouvrages qui se rapportent à l'Histoire générale de certaines époques. — K. Histoire particulière de la France sous chaque règne. — L. Histoire royale et princière, contenant les origines, les généalogies, titres, prérogatives, etc., des rois; Droits de la couronne sur divers Etats; Histoire des princes issus du sang royal, et celle des reines. — M. Cérémonial français. — N. Mélanges d'Histoire politique et civile de France. — O. Histoire particulière des anciennes provinces et des villes de France. — 2. Histoire de la Belgique, contenant les anciennes provinces de Brabant, de Flandre, du Hainaut, de Namur, de Luxembourg, de Limbourg, du pays de Liège et la Hollande. — 3. Histoire d'Italie. — 4. Histoire des îles Ioniennes, de la Sardaigne, de la Corse et de l'île de Malte. — 5. Histoire de la Suisse. — 6. Histoire d'Espagne. — 7. Histoire de Portugal. — 7*. Histoire des îles Baléares, etc. — 8. Histoire d'Allemagne. — 9. Histoire de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. — 10. Histoire Scandinave. — 11. Histoire de l'empire des Russes. — 12. Histoire de la Pologne, de la Lithuanie et de l'Ukraine. — 13. Histoire générale de l'empire ottoman, avec l'Histoire des possessions turques en Europe, y compris la Moldavie, la Valachie, la Bulgarie et la Serbie. — 14. Histoire de la Grèce et de ses îles. — 15. Histoire des Hordes nomades, vulgairement nommées Bohémiens, qui parcourent l'Europe, et auxquelles on suppose une origine indienne.

— Mélanges relatifs à l'Histoire de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, comprenant l'Histoire générale des colonies modernes fondées par les Européens.

** *Asie*. — 1. Histoire générale. — 2. Histoire des Arabes et de l'Islamisme. — 3. Histoire des possessions turques en Asie, y compris la Syrie et l'Arménie. — 4. Histoire d'une partie du littoral de la mer Caspienne et des contrées caucasiennes. — 5. Histoire de la Perse, du Caboul, du Turkestan, etc. — 6. Histoire de l'Inde. — 7. Histoire de l'Archipel indien : Ceylan, Sumatra, Java, les Philippines, etc. — 8. Histoire d'une partie de l'Asie centrale et septentrionale, comprenant l'Inde au delà du Gange, le Tibet, la Mongolie et la Tartarie. — 9. Histoire de la Chine et de la Corée. — 10. Histoire du Japon. — 11. Histoire des possessions russes en Asie. — 12. Appendice à l'Histoire de l'Asie : Australie, Nouvelle-Zélande, Polynésie.

*** *Afrique*. — 1. Histoire générale. — 2. Histoire de l'Egypte et de la Nubie. — 3. Histoire des Etats barbaresques, y compris l'Algérie. — 4. Histoire des régions centrales, des régions occidentales et des régions orientales de l'Afrique.

**** *Les deux Amériques*. — 1. Histoire générale. — 2. Amérique septentrionale. — 3. Iles Antilles. — 4. Amérique méridionale.

VI. *Paralipomènes historiques*. — 1. Histoire de la Chevalerie et de la Noblesse. — 2. Histoire des Solennités, Pompes et Cérémonies publiques. — 3. Archéologie et Archéographie. — 4. Histoire littéraire. — 5. Biographie, et spécialement la Biographie littéraire et celle des artistes. — 6. Bibliographie.

Mélanges et Dictionnaires encyclopédiques.

Notice des principaux journaux littéraires, scientifiques et politiques. — 1. Journaux français. — 2. Journaux écrits en latin. — 3. Journaux étrangers.

M. Aimé Martin fait suivre le *Plan d'une Bibliothèque universelle*, qui sert d'introduction au *Panthéon littéraire*, du *Catalogue des chefs-d'œuvre de toutes les langues et des ouvrages originaux de tous les peuples*. Ce *Catalogue* comprend huit divisions, que nous allons indiquer avec leurs subdivisions principales;

1^o THÉOLOGIE : Ecriture sainte. Monuments de l'Eglise chrétienne. Livres sacrés de l'Orient (Chine, Perse, Inde, Mahométisme).

2^o JURISPRUDENCE : Droit de la Nature et des Gens. Traités généraux sur les lois.

3^o PHILOSOPHIE : Philosophes anciens. Philosophes modernes. Politique. Economie politique.

4^o SCIENCES NATURELLES : Système de l'univers. Traités généraux d'Histoire naturelle. Médecine.

5^o BEAUX-ARTS : Peinture et sculpture. Architecture. Musique.

6^o BELLES-LETTRES : Rhétorique, Poétique, etc. Eloquence. Poésie. Poèmes dramatiques. Poèmes héroïques, lyriques, mythologiques, érotiques, sacrés, satiriques, etc. Critique philosophique. Romans. Epistolaires. Histoire critique et littéraire.

7^o HISTOIRE : Histoire ancienne. Histoire moderne.

8^o GÉOGRAPHIE ET VOYAGES : Géographie. Voyages.

9^o MONUMENTS ORIGINAUX DE L'HISTOIRE DE FRANCE : Chroniques, Annales, etc., en langue latine. Chroniques en prose et en vers, en langue vulgaire.

Cette dernière classe, qui s'applique surtout à la France, peut aussi bien s'appliquer à un autre pays, en y plaçant les monuments originaux de son histoire.

M. R. Merlijn, dans la rédaction du *Catalogue des imprimés de la Bibliothèque de Silvestre de Sacy* (Paris, impr. royale, 1842-1847, 3 vol. in-8°), a voulu établir une classification nouvelle. « Ce n'est pas à la légère, dit-il timidement, que j'ai porté la hache dans l'ancien édifice, d'autant plus respectable qu'il avait été élevé par des gens spéciaux : mais la science s'est agrandie dans certaines parties ; dans d'autres, l'ordre avait cessé d'être sensible, peut-être aussi les auteurs du système s'étaient-ils montrés trop sévèrement exclusifs, placés qu'ils étaient au point de vue purement catholique. Je pouvais donc faire un choix d'un autre point de départ, et cela sans que l'orthodoxie eût à en concevoir la moindre alarme. »

Il suppose un homme privé, jusqu'à ce jour, de toute idée de Dieu. Il lui fait admirer l'ordre et la sagesse de l'univers matériel, les merveilles de l'intelligence humaine qui s'empare du sceptre de la création ; il le conduit des effets aux causes, et cet homme devine Dieu. Telle est l'introduction que M. Merlijn appelle la *Philosophie religieuse*.

Mais ce Dieu, quel est-il ? L'idée d'un créateur se trouve dans tous les temps, dans tous les lieux, chez tous les hommes, non sous la même forme, mais différemment modelée par la crainte, le désir ou l'espérance. L'étude d'abord l'ensemble des croyances humaines et il y remarque deux mondes distincts, un monde ancien et un monde nouveau. Il commence naturellement par le monde ancien, le *Paganisme*. Il interroge les idoles brisées de l'Égypte et de l'Asie, l'Olympe abandonné de la Grèce et de Rome, les pierres druidiques des Celtes, le Valhalla vide d'Odin et de ses héros scandinaves.

Passant au monde nouveau, les cultes ont pour objet un Dieu seul, créateur et maître de l'univers, ou plusieurs dieux se divisant la puissance. De là, le *monothéisme* et le *polythéisme*.

Dans le monothéisme, trois religions se distinguent : le *mosaïsme*, le *christianisme* et le *mahométisme*.

Le polythéisme comprend : le *fétichisme*, le *magisme*, le *brahmanisme* et le *bouddhisme*.

Viennent ensuite la classe des *Sciences naturelles*, celle des *Sciences relatives à l'homme* et celle des *Polygraphes*.

Ainsi, dans ce système, nous trouvons l'ordre suivant :

PHILOSOPHIE. — I. Introduction.
II. Philosophie orientale, — grecque, — romaine, etc.

THÉOLOGIE. — I. Introduction,
II. Religions diverses : 1° Religions éteintes. — 2° Religions existantes (Monothéisme, Polythéisme, Fanthéisme, etc.).

SCIENCES NATURELLES. — I. Sciences analytiques : 1° Sciences mathématiques. — 2° Sciences physiques. — 3° Sciences astronomiques.

II. Sciences descriptives et pratiques : 1° Histoire naturelle générale. — 2° Histoire naturelle particulière.

SCIENCES RELATIVES À L'HOMME. — I. Homme physique : 1° Sciences médicales. — 2° Arts utiles.

II. Homme moral et intellectuel : 1° Psychologie et Métaphysique. — 2° Éducation et Instruction. — 3° Morale. — 4° Logique et Dialectique. — 5° Mémoire, Écriture. — 6° Communication des idées (Linguistique et toutes ses divisions). — 7° Littérature (Rhétorique, Critique, Productions littéraires : Prose, Poésie, Théâtre). — 8° Beaux-Arts. — 9° Histoire des progrès de l'esprit humain (Découvertes, Inventions ; Histoire générale, Histoire de l'imprimerie. — Sciences et littérature ; Histoire littéraire générale, Histoire des littératures nationales, littératures particulières de l'Orient).

III. Homme en société : 1° Sciences sociales (Politique, Économie politique, Jurisprudence, Art militaire) ; 2° Sciences historiques (Sciences auxiliaires de l'histoire : Géographie, Chronologie, Archéologie. — Histoire : Introduction, Histoire universelle, Histoire particulière des nations, Histoire particulière des hommes ou Biographie).

POLYGRAPHIE. — I. Polygraphes proprement dits : 1° Polygraphes anciens. — 2° Polygraphes modernes.

II. Lettres et Dialogues.

III. Mélanges d'érudition : 1° Philologie classique. — Philologie orientale.

IV. Miscellanea.

V. Collections typographiques.

La classification bibliographique de M. Merlijn a pour base Dieu, la nature et l'homme.

Selon l'auteur, « l'ordre de ces trois groupes ne peut être arbitraire, puisque, en dernière analyse, ils se réduisent à deux : le créateur et la création. Or, il est évident que la cause doit précéder l'effet. Le premier rang ainsi fixé, que l'on parcourt, dans l'ordre progressif d'organisation, la série des êtres créés, on se trouvera conduit forcément de la nature inorganique à la nature organisée, de celle-ci aux êtres animés, et enfin à l'homme, occupant parmi ces derniers le plus haut degré de l'échelle. Si l'on étudie l'homme à son tour, ne sera-t-il pas logique de le consi-

dérer d'abord dans sa nature physique, par laquelle il tient aux espèces qui le précèdent, dans ses facultés morales et intellectuelles, conditions premières de l'état social, et, en dernier lieu, dans cet état social lui-même ? »

Voilà la clef de ce système.

Mais, en entrant dans les détails, il supprime la classe de Philologie, qui se trouve à la fin des Belles-Lettres, et il en distribue les éléments hétérogènes dans des divisions avec lesquelles ils lui ont semblé avoir un rapport plus intime. Ainsi les proverbes, les fables, les apologues et les contes moraux sont ramenés à la Morale. La Critique et l'Herméneutique sont placés dans l'introduction aux Belles-Lettres ; l'histoire littéraire à la suite des productions littéraires.

Plus loin, il réunit l'art militaire aux sciences sociales, ainsi que la jurisprudence. « Classer l'art militaire parmi les sciences mathématiques, c'est prendre pour caractère principal une circonstance accessoire. »

Fidèle à ces principes, M. Merlijn réunit les voyages spéciaux à la géographie des pays qu'ils décrivent, et les voyages généraux lui fournissent une division de la géographie universelle ; quant à la géographie particulière, il la reporte à chaque contrée.

Aux sciences auxiliaires de l'histoire il ajoute l'archéologie, dont l'étude n'est pas moins nécessaire à la connaissance de l'histoire que celle de la géographie et de la chronologie.

Il innove enfin, en classant la diplomatique dans l'archéologie.

En somme, dans le système qui vient d'être exposé, M. Merlijn ne fait que déplacer une division et quelques subdivisions. La théologie était au premier rang dans la plupart des catalogues français, il la met au second ; les Espagnols, suivant le système d'Arias Montanus, qui date de trois cents ans, la rangeaient en dernière ligne dans l'ordre bibliographique. Pour un changement aussi peu important que celui-là, ce n'était pas la peine de crier au réformateur. Le vrai réformateur des systèmes bibliographiques sera celui qui brisera la division de la *Théologie* et qui en dispersera les sections dans les classes d'un système rationnel et philosophique.

L'abbé Girard a laissé en manuscrit un système bibliographique différent de tous ceux qui existent. Il divise toutes les connaissances humaines en six classes, qui sont : 1° la *THÉOLOGIE*, comprenant les *Textes*, les *Commentaires*, les *Dogmatiques*, les *Prédicateurs*, les *Mystiques* et les *Liturgiques* ; — 2° la *NOMOLOGIE*, qui comprend la *Discipline*, le *Droit civil*, la *Corporologie*, l'*Éthologie*, la *Thémologie*, la *Praxéonomie* ; — 3° l'*HISTORIOGRAPHIE*, qui se divise en *Notices*, *Histoires*, *Personologie*, *Littérature*, *Fictions*, *Collections* ; — 4° la *PHILOSOPHIE*, qui renferme les *Mathématiques*, la *Cosmographie*, la *Physiographie*, la *Physique*, la *Médecine* et la *Spiritualité* ; — 5° la *PHILOGIE*, dans laquelle l'auteur classe la *Lexicologie*, l'*Éloquence*, les *Poèmes*, les *Théâtres*, les *Lettres* et la *Critique* ; — enfin, 6° la *TECHNOLOGIE*, qui embrasse les *Arts civils*, les *Arts académiques*, les *Arts gymnastiques*, les *Arts plastiques*, les *Arts nutritifs* et les *Arts mystérieux*. Cette nomenclature choque à première vue, et l'emploi de pareils termes aurait beaucoup de peine à se faire adopter. Presque chaque mot a besoin d'une explication pour être compris.

Le système de Diderot, dans l'*Encyclopédie*, est l'arbre généalogique du chancelier Bacon perfectionné.

L'entendement humain comprend trois grandes divisions :

1° La *Mémoire*, d'où l'*Histoire*,
2° La *Raison*, d'où la *Philosophie*,
3° L'*Imagination*, d'où la *Poésie*.

L'*histoire* se divise en histoire sacrée ou ecclésiastique ; histoire civile ancienne et moderne, qui comprend l'histoire civile proprement dite et l'histoire littéraire ; histoire naturelle, comprenant l'uniformité de la nature, les écarts de la nature et les usages de la nature.

La *Philosophie* se divise en métaphysique générale, ou ontologie, ou science de l'être en général, de la possibilité, de l'existence, de la durée, etc. ; — science de Dieu, qui comprend la théologie naturelle, la théologie révélée et la science des esprits bienfaisants et malfaisants ; — science de l'homme, comprenant la pneumatologie ou science de l'âme, la logique (art de penser, de retenir et de communiquer), la morale générale (science du bien et du mal), et la morale particulière (science des lois ou jurisprudence) ; — science de la nature, comprenant la métaphysique des corps ou physique générale ; de l'étendue, de l'impenétrabilité, du mouvement, du vide, etc. ; les mathématiques pures, mixtes et appliquées ; la science de la nature ; physique particulière. Enfin la *Poésie* se divise en sacrée et profane ; en narrative, dramatique et parabolique. Elle comprend aussi la musique, la peinture, la sculpture, l'architecture civile et la gravure.

En l'an IV (1796), Camus, membre de l'Institut national de France, a présenté à la classe de littérature et beaux-arts de ce corps savant, des observations sur la distribution et le classement des livres d'une bibliothèque. Après avoir examiné les divers systèmes bibliographiques, il suppose l'homme de la

nature dont parle Buffon, et il classe les différents groupes de la collection dans l'ordre où ils doivent successivement le frapper. Ses études, dit Camus, se portent d'abord sur l'univers entier, sur le monde, le ciel et les astres qui l'embellissent, la terre qu'il habite.

Après avoir observé, il soupçonne une substance distincte, soit de son corps, soit de tout autre corps, qui peut être le sujet de sa pensée, mais qui n'est pas sa pensée ; il étudie la nature de ces êtres que nous nommons *spirituels*. Quand il a parcouru les merveilles de l'univers, il revient sur sa propre personne pour s'étudier, se perfectionner, mesurer l'étendue des connaissances dont il est susceptible ; il rassemble ce qui a été écrit sur la nature de l'homme, son éducation, la formation des langues, leur *système* général et particulier, le vocabulaire de chacune. De là il passe aux sciences, des sciences aux arts, et des arts à la littérature. Ensuite viennent le droit naturel, le droit des gens, les codes civils et religieux, la diplomatie, la politique, les traités de paix, l'économie, le commerce et les finances. Puis à cette classe succède l'histoire, soit politique, soit civile, soit religieuse des différents peuples. Enfin la dernière branche du système de Camus comprend les collections académiques, encyclopédiques et littéraires.

Ameilhon, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a lu, à l'une des séances de l'Institut, classe de littérature et beaux-arts, en l'an IV, un mémoire intitulé : *Projet sur quelques changements qu'on peut faire aux Catalogues des bibliothèques*. (T. II des *Mémoires de l'Institut*, Paris, an VII.) Ce projet lumineux semble être le résultat d'une longue expérience. Il comprend neuf classes savoir :

1° Grammaire, livres destinés à l'étude des langues ;
2° Logique ;
3° Morale ;
4° Jurisprudence ;
5° Métaphysique ;
6° Physique ;
7° Arts ;
8° Belles-Lettres ;
9° Histoire.

Massol, bibliothécaire du département du Tarn, à Albi, a tracé un plan bibliographique très-bien raisonné. En conséquence des observations qu'il fait dans le préambule de son ouvrage, il divise les connaissances humaines en cinq branches : 1° Littérature proprement dite ; 2° Religions ; 3° Jurisprudence ; 4° Sciences et arts ; 5° Histoire. Chacune de ces branches se divise en sections, qui se subdivisent en paragraphes.

Dans un *Essai sur la bibliographie et sur les talents du bibliothécaire* (Paris, an IX-1800), Parent divise les livres en treize classes, savoir :

I. L'Agriculture (réunie au commerce).
II. Les Langues et la Grammaire générale.
III. Les Arts mécaniques.
IV. Les Arts libéraux.
V. Les Mathématiques.
VI. Les Belles-Lettres.
VII. La Cosmographie.
VIII. L'Histoire naturelle.
IX. La Chimie et la Physique.
X. L'Histoire des nations.
XI. La Législation.
XII. La morale.
XIII. Les ouvrages périodiques.

Arsène Thiébaud a développé un système bibliographique rationnel, dont l'idée mère appartient à Diderot, dans une petite brochure intitulée : *Exposition du tableau philosophique des connaissances humaines*. (Paris, imprimerie de la République, an X, in-8°). Le voici :

I. *Connaissances instrumentales*. — Langage. mathématiques. Logique.
II. *Connaissances essentielles*. — Morale. Physique.
III. *Connaissances de convenance*. — Histoire. Théorie. Pratique.

ESQUISSE DU SYSTÈME DE FEIGNOT.

Bibliographie. — Bibliologie ou introduction à la connaissance de la bibliographie théorique et pratique, raisonnée ou technique. — Bibliographies généraux. — Bibliographies particuliers. — Diplomatique. — Typographie. — Catalogues de bibliothèques publiques. — Catalogues de bibliothèques particulières. — Catalogues de livres. — Dictionnaires bibliographiques.

I. HISTOIRE. — Prologomènes historiques. — Cosmographie élémentaire. — Astronomie. — Géographie. — Hydrographie. — Voyages anciens. — Voyages autour du monde. — Voyages généraux ou particuliers : en Europe ; en Asie ; en Afrique ; en Amérique. — Atlas et cartes géographiques. — Atlas et cartes hydrographiques. — Dictionnaires géographiques. — Chronologie. — Histoire universelle. — Histoire ancienne générale. — Histoire ancienne des différents peuples. — Histoire du moyen âge. — Histoire moderne. *Histoire littéraire*. — *Histoire des religions*. — *Histoire naturelle*.

II. PHILOSOPHIE. — Traités généraux. — Science de Dieu. — Science de l'homme. — Science de la nature.

III. IMAGINATION. — Poésie. — Beaux-arts.

Coste, bibliothécaire à Besançon, expose ainsi son système : « Trouver une classification tellement simple, que toutes les productions littéraires aillent se rattacher à un petit nombre de classes primitives, distinctes, faciles à saisir par l'esprit, à retenir par la mémoire ; tellement analytique, que, du haut de ces classes premières, les productions secondaires en découlent avec aisance, avec facilité ; tellement distincte, qu'elle pose des bornes invariables entre ce qui tient aux sciences, aux arts et à l'histoire, et qu'elle fasse disparaître cette classe de *Polygraphie*, utile sans doute au bibliothécaire dans son embarras, mais absolument infructueuse pour le lecteur, qui n'y trouve que des noms d'auteurs, et jamais les choses dont ils traitent. Pour résoudre ce problème, j'ai suivi la méthode des naturalistes : l'HISTOIRE, les SCIENCES et les ARTS. Voilà mes trois grandes classes primitives où tout vient aboutir.

HISTOIRE. { Naturelle.
 { Civile.
 { Religieuse.
SCIENCES. { Naturelles.
 { Morales.
 { Théologiques.
ARTS. . . . { Physiques.
 { Libéraux.
 { Magiques ou divinatoires.

Le célèbre philosophe anglais Jérémie Bentham publia en 1816, à la suite de sa *Chrestomathie*, un *Essai sur la nomenclature et la classification*, dans lequel il se servit de mots tels que ceux-ci : *Ontologie idioscopique*, *Pneumatologie nooscopique*, *Éthique polioscopique*, etc. Bien que ces dénominations puissent avoir leur raison d'être, il est douteux qu'elles soient jamais employées dans un catalogue.

La classification des sciences humaines, placée par Coleridge en tête de l'*Encyclopédie métropolitaine* (en anglais), pourrait servir de cadre pour la rédaction d'un catalogue méthodique. Ce système est simple et bien défini. Il comprend quatre classes ainsi réparties :

1^{re} Classe. — SCIENCES PURES.
1^{re} division. Sciences formelles. — 1° Grammaire. — 2° Logique. — 3° Rhétorique. — 4° Mathématiques. — 5° Métaphysique.

2^e division. Sciences réelles. — 1° Jurisprudence. — 2° Morale. — 3° Théologie.

2^e Classe. SCIENCES MÉLÉES ET APPLIQUÉES.

1^{re} Mécanique. — 2^o Hydrostatique. — 3^o Pneumatique. — 4^o Optique. — 5^o Astronomie. — 6^o Philosophie expérimentale. — 7^o Beaux-Arts. — 8^o Arts utiles. — 9^o Histoire naturelle. — 10^o Médecine.

3^e classe. — HISTOIRE.
1^o Histoire générale et nationale. — 2^o Biographie. — 3^o Géographie et Voyages. — 4^o Chronologie.

4^o Classe. — LITTÉRATURE ET PHILOGIE.

En Allemagne, on divise les connaissances humaines en dix, douze, quinze, vingt classes d'importance égale, dont la dernière est toujours celle des Mélanges. Voici quelques exemples de ce genre de systèmes, qui rappellent ceux des premiers imprimeurs :

Classification de Schrettinger, conservateur de la Bibliothèque royale centrale à Munich.

1. Philologie. 6. Physique.
2. Histoire. 7. Théologie.
3. Mathématiques. 8. Jurisprudence.
4. Philosophie. 9. Statistique.
5. Anthropologie. 10. Médecine.

11. Mélanges.

Classification d'Ersch, ancien bibliothécaire de l'université d'Iéna, puis professeur de géographie et de statistique à l'université de Halle, laquelle est placée en tête du *Répertoire universel de la littérature* de 1785 à 1796 (Iéna, 1790).

1. Littérature générale.
2. Philologie.
3. Théologie.
4. Jurisprudence.
5. Médecine.
6. Philosophie.
7. Pédagogie.
8. Science de l'homme d'État.
9. Science de l'homme de guerre.
10. Connaissance de la nature.
11. Connaissance des arts et métiers.
12. Mathématiques.
13. Géographie et histoire.
14. Beaux-arts.
15. Histoire littéraire.
16. Mélanges.

André-Marie Ampère, dans son *Essai sur la philosophie des sciences*, ou *Exposition analytique d'une classification naturelle de toutes les connaissances humaines* (Paris, 1834, 2 vol. in-8°), a donné des tableaux synoptiques des sciences et des arts pouvant servir à l'arrangement d'une bibliothèque.

Il divise les connaissances humaines en deux règnes : 1° sciences cosmologiques ; 2° sciences noologiques ou de raison.

Chaque règne est subdivisé en deux sous-règnes, et chaque sous-règne en deux embranchements. C'est ainsi que :

Le premier règne (sciences cosmologiques) comprend, d'abord : A les sciences cosmologiques proprement dites ; B les sciences physiologiques ; puis les embranchements de ces sous-règnes : 1° sciences mathématiques ;

20 sciences physiques; 30 sciences naturelles; 10 sciences médicales.

Le second règne (sciences zoologiques) comprend d'abord : C les sciences philosophiques; D les sciences sociales; puis les embranchements de ces sous-règnes : 50 sciences philosophiques; 60 sciences zootechniques; 70 sciences ethnologiques; 80 sciences politiques.

Dans le second tableau, chaque embranchement est divisé en deux sous-embranchements, et chaque sous-embranchement en deux sciences de premier ordre. Enfin, dans le troisième tableau, chaque science de premier ordre est subdivisée en deux sciences de second ordre, et chaque science de second ordre en deux sciences de troisième ordre.

Ceci fait que le système d'Ampère comprend deux règnes, quatre sous-règnes, huit embranchements, seize sous-embranchements, trente-deux sciences du premier ordre, soixante-quatre sciences du second ordre, et cent vingt-huit du troisième ordre.

M. Danjou, bibliothécaire à Montpellier, a fait paraître, en 1845, un *Exposé succinct d'un nouveau système d'organisation des bibliothèques publiques*, dans lequel il a développé une idée qui mérite certainement d'être prise en considération. Il ne demande rien moins que le classement uniforme pour toutes les bibliothèques de la France, et par suite un catalogue général qui embrasse à la fois tous les ouvrages qu'elles possèdent. Pour cela, il faudrait d'abord rédiger une bibliographie universelle, méthodiquement disposée, de tous les écrits publiés depuis le commencement de l'imprimerie. Cette bibliographie deviendrait le catalogue universel de toutes les bibliothèques de la France, et même des principales bibliothèques de l'Europe; il suffirait pour cela de marquer dans cet inventaire, en supposant qu'il puisse être complet, dans quelle collection existe chaque ouvrage. Il y a deux cents ans, un travail de ce genre eût été possible, dans un espace de temps assez court. Mais aujourd'hui, avec la fécondité des écrivains et la rapidité de la typographie, un répertoire complet de toutes les productions de l'esprit humain n'est pas exécutable.

Après avoir passé en revue tant de systèmes contradictoires, on ne sait plus lequel adopter; mais on ne doit pas agir aveuglément. Il faut, dans la rédaction d'un catalogue, avoir constamment en vue l'application pratique plutôt que des théories plus ou moins ingénieuses qui embrouillent dans les recherches. Il faut bien se garder aussi de donner aux divisions et subdivisions bibliographiques des noms qui ne seraient compris que par les gens instruits. C'est par la simplicité des termes employés, par l'enchaînement naturel des classes et surtout par des renvois fréquents d'une division à l'autre, qu'un catalogue sera bon; parce que, dans ces conditions, il serait utile à tous les travailleurs intellectuels qui pourrout eux-mêmes y chercher les renseignements dont ils auront besoin.

Les sociétés départementales pour l'établissement des bibliothèques populaires devenant de plus en plus nombreuses, il n'est pas inutile de donner ici le moyen de dresser le catalogue d'une bibliothèque communale destinée à l'instruction et à la récréation du peuple. Ici, tout doit être aussi succinct que possible. Les ouvrages ayant dû être inscrits, au fur et à mesure de leur arrivée, sur un registre à ce destiné, on pourra leur conserver le numéro d'ordre d'entrée. Les bulletins qui serviront à la rédaction du catalogue contiendront : 10 le numéro d'ordre; 20 le nom de l'auteur; 30 le titre abrégé de l'ouvrage; 40 le nombre de volumes et le format; 50 le nom du donateur et le lieu de sa résidence. Il n'est pas nécessaire d'indiquer le lieu et la date de l'impression, ni de mentionner si le livre est relié ou broché. Seulement, s'il contient des gravures, vignettes, cartes, etc., on peut le signaler, soit par un astérisque (*) devant le titre, soit par les abréviations : *pl.*, *fig.*, *gr.*, *vign.*, *c.*, etc., à la suite de l'indication du format.

Exemple :

N° 8.	—
Macé (JEAN).	
Arithmétique du Grand-Papa.	
1 vol. in-18, fig.	
L'auteur, à Bebiou'zim.	

Lorsque tous les bulletins seront remplis, il sera préalablement nécessaire de distinguer les ouvrages écrits en français de ceux qui peuvent être écrits en allemand, en flamand, en italien ou en toute autre langue vivante parlée dans les départements frontiers de l'Alsace et de la Flandre, de la Savoie, etc., et d'en former autant de paquets qu'il y a de langues. Puis il faudra classer chacun de ces paquets dans un ordre systématique dont la simplicité facilitera toute recherche. On pourrait, par exemple, choisir la classification suivante :

I. Belles-lettres. — Dictionnaires, gram-

maires, exercices de composition et de style, romans, contes et nouvelles, poésies, pièces de théâtre, correspondances.

II. Histoire naturelle, géologie, zoologie, botanique, etc.

III. Agriculture, horticulture, arboriculture, viticulture, apiculture, sériciculture, pisciculture, etc., économie rurale et domestique, commerce.

IV. Chimie et physique.

V. Médecine et art vétérinaire.

VI. Arithmétique, géométrie, arpentage, etc.

VII. Arts mécaniques.

VIII. Beaux-arts. — Dessin, peinture, sculpture, gravure, musique.

IX. Cosmographie, géographie, voyages.

X. Histoire universelle, histoire de France, histoire des autres pays.

XI. Dictionnaires encyclopédiques et journaux.

Cet article serait incomplet si nous n'indiquions sommairement les règles à suivre pour la rédaction des catalogues des autographes, estampes et médailles que peut posséder une bibliothèque.

Pour les autographes, il faut mettre toutes les pièces du même auteur ou signataire dans une chemise de papier, c'est-à-dire une double feuille, sur laquelle on écrit le nom, prénoms, naissance, mort, etc., de celui dont elle renferme les autographes. Il faut éviter d'écrire quoi que ce soit sur un autographe, ne point le fixer sur un autre papier et en éloigner tout risque de détérioration. Lorsque tous les autographes sont placés dans leurs chemises, on procède à la rédaction des bulletins qui doivent servir au classement de la collection. Il faut inscrire sur ces bulletins le nom et les prénoms de l'auteur, sa qualité ou sa profession, le lieu et la date de sa naissance, le lieu et la date de sa mort, puis chaque pièce dans l'ordre chronologique, en ayant soin d'en indiquer le format et l'étendue, si elle est entièrement autographe ou seulement avec signature, enfin à qui elle a été adressée ou délivrée et quel en est le contenu. Le plus grand nombre des catalogues suivent l'ordre alphabétique des noms; quelques-uns préfèrent l'ordre chronologique, quelques autres l'ordre géographique, et d'autres enfin un système plus rationnel, c'est-à-dire l'ordre géographique divisé en catégories suivant le rang occupé dans la hiérarchie sociale, et lesdites catégories classées elles-mêmes dans l'ordre chronologique. C'est ce dernier qu'il faut adopter lorsqu'il s'agit d'une collection un peu importante.

Quant aux estampes, la classification la plus généralement adoptée présente douze divisions, dans l'ordre suivant :

1. Sculpture, Architecture, Génie, Gravure.

2. Piété, Morale, Devises et Emblèmes sacrés.

3. La Fable, les Antiques grecques et romaines, etc.

4. Généalogie, Chronologie, Héraldique, Médailles, Numismatique.

5. Pêches publiques, Entrées de ville, Cavalcades, Tournées et carrousels.

6. Géométrie, Machines, Mathématiques, Art militaire, Marine, Arts et métiers.

7. Romans, Facéties, Bouffonneries, Caricatures.

8. Histoire naturelle, Anatomie.

9. Cartes géographiques et historiques.

10. Monuments anciens et modernes et Topographie.

11. Portraits.

12. Modes, Costumes et Mœurs.

Chaque classe est divisée par écoles, et chaque école par œuvres de maîtres.

Enfin, les médailles et monnaies ont été l'objet de savantes études qui permettent de les classer d'après un système fondé sur des bases raisonnables, système adopté par les principaux cabinets de l'Europe.

I. Médailles antiques, formant cinq suites de têtes :

- 10 Des rois;
- 20 Des villes;
- 30 Des familles romaines (consulaires);
- 40 Des empereurs;
- 50 Des déités, des héros et des hommes illustres.

II. Médailles modernes, en trois divisions :
10 Médailles d'Europe.
20 Médailles des autres parties du monde.
30 Jetons.

Chaque suite ou division est subdivisée en or, en argent et en bronze.

— Catalogues de bibliothèques publiques. FRANCE. PARIS. — *Catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque du roi* (Paris, impr. royale); *Théologie* (1739, 3 vol. in-fol.); *Belles-lettres* (1750, 2 vol. in-fol.); *Jurisprudence* (1753, tome Ier.) — Ce catalogue a été rédigé dans l'ordre systématique, par Capperonnier, Boudot et Sallier. L'impression du second volume de la jurisprudence fut arrêtée à la page 224, et elle n'a pas été reprise dans la suite. Mettre à jour le catalogue de la Bibliothèque nationale fut, depuis la Révolution, une pensée qui s'empara de tous les pouvoirs qui se sont succédés en France. En 1855 parut le premier volume de l'*Histoire de France*, et en 1865 il

y en avait déjà neuf de publiés, c'est-à-dire cette section à peu près entière, et un volume de la *Médecine*.

Le tome Ier de l'*Histoire de France* renferme les *Préliminaires et généralités* (ch. I), l'*Histoire par époques* ou de plusieurs règnes (ch. II), l'*Histoire de France par règnes* (ch. III), jusqu'à la mort de Louis XIII. — Le tome II donne la suite de l'*Histoire par règnes*, de Louis XIV à Louis XVI. — Le tome III comprend la première République et poursuit jusqu'aux journées de février 1848. — Le tome IV termine le ch. III par le gouvernement provisoire et le second empire, et renferme les *Journaux et annuaires* (ch. IV). — Le tome V comprend l'*Histoire religieuse* (ch. V). — Le tome VI l'*Histoire constitutionnelle* (ch. VI), états généraux, assemblées, jusqu'à 1848. — Le tome VII continue le précédent avec les assemblées depuis 1848, et, de plus, il contient l'*Histoire administrative* (ch. VII), l'*Histoire diplomatique* (ch. VIII), l'*Histoire militaire* (ch. IX), les mœurs et coutumes des Français (ch. X), l'*Archéologie française* (ch. XI). — Le tome VIII renferme une partie de l'*Histoire locale* (ch. XII), France et colonies. — Enfin le tome IX termine l'*Histoire locale*, et comprend l'*Histoire des classes en France* (ch. XIII), l'*Histoire des familles françaises*, ou histoire généalogique de France (ch. XIV), la *Biographie française* (ch. XV). Ce dernier chapitre n'est pas achevé. Il s'arrête au milieu de la 5^e section : Biographies industrielles par ordre alphabétique des noms de personnes (A-L). Ces neuf volumes renferment 127,527 titres d'ouvrages ou pièces, plus 14,873 mentions d'éditions nouvelles, et 23,149 rappels d'ouvrages, ce qui fait un total de 165,549 mentions.

Dans un rapport adressé par M. Taschereau à M. le ministre de l'instruction publique, le 24 décembre 1854, on trouve les explications suivantes sur la marche adoptée par les rédacteurs :

« Afin que le catalogue de l'*Histoire de France* puisse fournir aux travailleurs un ensemble complet d'indications, on y a fait figurer, par un rappel, tous les actes émanés de l'autorité souveraine ou de l'autorité judiciaire auxquels ont donné lieu les éléments de notre histoire ou qui les ont provoqués, ainsi que les pièces de poésies contemporaines de ces événements destinées à les célébrer, à les chanter ou à les déplorer. Ces édités, ces arrêts, ces poèmes doivent figurer dans les divisions consacrées à la législation, à la jurisprudence, à la poésie. Dans le catalogue de l'*Histoire de France*, comme ils ne sont donnés que pour mémoire, leur titre n'est précédé que d'une étoile de renvoi. On n'a pas craint de faire figurer deux fois (d'un côté avec numéro, de l'autre avec l'étoile de renvoi) les ouvrages qui pourraient être également bien placés dans deux divisions différentes, afin que l'homme d'étude trouve toujours groupée et complète la série des documents relatifs aux événements, à la localité, au personnage, sujet de ses recherches. »

Tout cela était bel et bien de la minutie exagérée, et M. l'administrateur chargé de la direction des catalogues ne tarda pas à s'en apercevoir. Voici ce qu'il écrivait en 1857, dans un autre rapport placé en tête du tome Ier des *Sciences médicales*.

« Je ne dois pas craindre de répéter, monsieur le ministre, que, si l'on peut arriver à faire un catalogue utile pour les départements des manuscrits, des médailles, des cartes et plans, et des estampes, à l'aide des faibles allocations successives, parce que les entrées annuelles y sont peu nombreuses, procéder de la sorte au département des imprimés, ce ne serait pas de la bonne administration, ce serait un mauvais emploi, ce serait le sacrifice en pure perte des sommes qu'on y consacrerait. Là, les entrées nouvelles abondent, les livres sont apportés en grand nombre chaque semaine par le dépôt légal, par les dons et les acquisitions : 12,000 volumes ou pièces, 8,000 numéros au moins s'ajoutent chaque année à ce que la Bibliothèque possède déjà. La commission de 1850 demandait que le catalogue fût fait en douze ans, parce que, si l'on met un temps trop long à le mener à fin, le supplément prendra des proportions démesurées, et l'œuvre principale, à peine terminée, sera à refaire. »

Lorsqu'il s'agissait de choses prodigieuses, difficiles à exécuter, Napoléon le Grand ne voulait pas qu'on lui dit : *C'est impossible*. Et de nos jours on n'est pas surpris de trouver impossible l'établissement du catalogue de la Bibliothèque impériale! De l'aveu de M. Taschereau, il faut renoncer à voir jamais paraître ce catalogue, qui pouvait être fait en douze années. Oui, il aurait pu être achevé dans le délai demandé par la commission de la Bibliothèque, si l'on ne s'était pas embarrassé dans des détails trop multipliés, et dont la plupart n'étaient pas de première nécessité.

Poursuivons la nomenclature des catalogues spéciaux de la Bibliothèque nationale.

Van Praet. *Catalogue des livres imprimés sur velin de la Bibliothèque du roi*. (Paris, 1822-1823, 6 tomes en 5 vol. in-8°.)

Anicet Melot. *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque du roi*. (Paris, 1739-1744, 4 vol. in-fol.) Ce catalogue ne comprend que les manuscrits orientaux, grecs et latins.

Notices et extraits des manuscrits de la Bi-

bliothèque du roi. (Paris, 1787-1861, 20 vol. in-4°.)

Alex. Hamilton et L. Langlès. *Catalogue des manuscrits sanscrits de la Bibliothèque du roi*.

Abel Rémusat. *Mémoire sur les livres chinois de la Bibliothèque du roi*, et sur le plan du nouveau catalogue, avec des remarques sur le catalogue publié par Fourmont en 1742. (Paris, 1818, in-8°.)

Léopold Delisle. *Inventaire des manuscrits conservés à la Bibliothèque impériale sous les nos 8,823-11,503 du fonds latin*, et faisant suite à la série dont le catalogue a été publié en 1744. (Paris, 1863, in-8°.)

Ant. Marsand. *Les manuscrits italiens de la Bibliothèque du roi*. (Paris, 1835-1838, 2 vol. in-4°.)

Eugène de Ochoa. *Catalogue raisonné des manuscrits espagnols qui se trouvent dans la Bibliothèque royale de Paris*, dans celles de l'Arsenal, Sainte-Geneviève et Mazarine. (Paris, 1844, in-4°.)

Paulin Paris. *Les manuscrits français de la Bibliothèque du roi*, etc. (Paris, 1836-1848, t. I à VII.)

Phil. Labbe. *Nouvelle bibliothèque des manuscrits*. (Paris, 1653, in-4°.)

Montfaucon. *Bibliothèque des bibliothèques*. (Paris, 1739, 2 vol. in-fol.)

Gust. Haenel. *Catalogue des livres manuscrits qui se trouvent dans les principales bibliothèques de l'Europe*. (Leipzig, 1828, in-4°.)

Dictionnaire des manuscrits, ou Recueil de catalogues de manuscrits existant dans les principales bibliothèques d'Europe. Mont-rouge, 1857, 2 vol. gr. in-8°. Fait partie de l'*Encyclopédie théologique* publiée par l'abbé Migne.

Catalogue général des livres composant les bibliothèques des départements de la marine et des colonies. (Paris, 1838-1843, 5 vol. gr. in-8°.) Ce catalogue, rédigé, sous la direction de M. Bajot, par MM. Angliviel, Levot, Solvet, Decourtère, etc., comprend plus de 17,000 articles relatifs à l'hydrographie, à la physique, aux mathématiques et à la géographie. Rédigé avec habileté et lucidité, il offre à la fois l'inventaire général de ce que possède le ministère, et l'énumération de ce qui se trouve dans chacun des établissements qui en dépendent. Les livres sont classés selon l'ordre bibliographique, et une colonne d'observations est réservée pour indiquer dans quelles bibliothèques l'ouvrage est conservé.

Catalogue de la bibliothèque de la Cour de cassation. (Paris, 1819 et années suiv.; 5 part. en 4 vol. in-8°.) Ce catalogue a été rédigé par J.-P. Le Breton.

BIBLIOTHÈQUES DES DÉPARTEMENTS.

Parmi les villes de France dont les bibliothèques publiques ont été cataloguées, avec impression et publication des catalogues, nous citerons : Albi, Amiens, Angers, Arras, Cambrai, Douai, Laon, Montpellier, Troyes, Valenciennes (pour les manuscrits); et Avignon, Besançon, Bordeaux, Carpentras, Chartres, Clermont-Ferrand, Dole, Fontainebleau, Grenoble, La Rochelle, Lille, Limoges, Lyon, Nantes, Nîmes, Niort, Orléans, Rennes, Rouen, Vesoul (livres et manuscrits).

BIBLIOTHÈQUES PARTICULIÈRES.

Parmi les catalogues des bibliothèques particulières, nous citerons les suivants, renvoyant au lecteur qui voudrait en connaître davantage au *Manuel du libraire* de Brunet, et au *Nouveau manuel de bibliographie universelle* de MM. Ferd. Denis et P. Pinçon. (1857, gr. in-8°.)

Catalogue des livres de la bibliothèque des de Thou, par Ismaël Bulliaud, mis au jour par Quessel. (Paris, 1679, 2 vol. in-8°.)

Bibliothèque de Bulteau, par Gab. Martin. (1711, 2 vol. pet. in-8°.)

Catalogue de la bibliothèque de Baluze, par le même. (1719, 3 vol. in-12.)

Catalogue de la bibliothèque du cardinal Dubois. (La Haye, 1725, 4 vol. pet. in-8°.)

Catalogue des livres du maréchal d'Estrées, par J. Guérin. (1740, 2 vol. in-8°.) Et la Table par Prévost. (1760, in-8°.)

Catalogue des livres de Falconnet, par Barrois. (1763, 2 vol. in-8°.)

Catalogue des livres de Gaignat, par Debure. (1769, 2 vol. in-8°.)

Catalogue des livres imprimés et manuscrits de la bibliothèque de M. de Lamoignon, président à mortier du parlement de Paris, avec une table alphabétique des auteurs. (Paris, 1770, in-fol.) Ce catalogue, rédigé et imprimé par L.-F. Delatour, n'a été tiré qu'à quinze exemplaires. L'édition en trois volumes in-8°, faite pour la vente en 1791, avait subi des retranchements considérables.

Catalogue des livres de la bibliothèque de M. le duc de La Vallière, première partie, contenant les manuscrits, les premières éditions, les livres imprimés sur velin et sur grand papier, les livres rares et précieux par leur belle conservation, les livres d'estampes, par Guillaume Debure, fils aîné. (Paris, 1783, 3 vol. in-8°.) — Les manuscrits indiqués dans ce catalogue ont été décrits par Van Praet.

Le catalogue de la seconde partie de cette riche bibliothèque a été dressé et publié par Nyon aîné. (Paris, 1788, 6 vol. in-8°.) Il renferme 26,537 articles. Cette partie de la bi-

bibliothèque du duc de La Vallière, achetée par le duc de Paulmy, puis par le comte d'Artois, se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris. Comme le catalogue général et systématique de cette belle bibliothèque n'existe pas, le dernier que nous indiquons peut être consulté avec fruit.

*Catalogue des livres rares et singuliers, provenant du cabinet de M. **** (Mars, avocat). (Paris, Debure, 1787, in-8°.) Cette bibliothèque, composée de 18,082 articles, ne contenait qu'un ouvrage latin et qu'un seul in-folio.

Catalogue des livres du cabinet de A.-B. Caillard. (1805, gr. in-8°.)

Catalogue des livres rares et précieux de Firmin Didot. (Paris, Debure, 1810, in-8°.)

Catalogue des livres de M. Mac Carthy, par Debure. (1815, 2 vol. in-8°.)

Catalogue de la bibliothèque d'un amateur (A.-A. Renouard). (1819, 4 vol. in-8°.)

Catalogue des livres de la bibliothèque de J. Boulard, par Bleuet, Gaudet, A.-T. Barbier, Parisien. (1828-1833, 5 vol. in-8°.)

Catalogue des livres imprimés et manuscrits de la bibliothèque d'Abel Rémusat, par Merlin. (1833, in-8°.)

Catalogue des livres de la bibliothèque de Jules Klaproth, par R. Merlin. (1839, in-8°.)

Bibliothèque de Silvestre de Sacy, par R. Merlin. (Impr. royale, 1842-1847, 3 vol. in-8°.)

Bibliothèque de M. de Soleinne, par P. L. (Paul Lacroix) Jacob. (1843-1845, 9 part. in-8°.)

Bibliothèque de M. Aimé Martin. (Paris, Techener, 1847-1848, 3 parties in-8°.)

Catalogue des livres précieux de la bibliothèque de F.-L.-A. Lacoste. (Paris, Potier et P. Jannet, 1854, in-8°.)

Catalogue de la bibliothèque lyonnaise du même, par Aimé Vingtrinier. (Lyon, 1854, 2 vol. gr. in-8°.)

Catalogue des livres d'Eugène Burnouf. (Paris, Benj. Duprat, 1854, in-8°.)

Catalogue de Raoul-Rochette. (Paris, Techener, 1855, in-8°.)

Catalogue de M. Bergeret. (Paris, Techener, 1855-1859, 2 vol. in-8°.)

Catalogue des livres de la bibliothèque de Boissonade. (Paris, B. Duprat, 1859, in-8°.)

Catalogue de la bibliothèque de M. Félix Solar (rédigé par Deschamps), avec une préface de M. Paul Lacroix. (Paris, 1860, gr. in-8°.)

Catalogue de la bibliothèque de M. Ch. Sauvageot. (Paris, Potier, 1860, in-8°.)

Catalogue des livres imprimés et manuscrits de la bibliothèque de M. Armand Gignoux, précédé d'une notice bibliographique par M. Leroux de Lincy. (Paris, Potier, 1861, gr. in-8°.)

Catalogue des livres rares et précieux de M. le comte de La Bedoyère (1re et 2e partie). (Paris, Potier, 1862, in-8°.) — *Description historique et bibliographique de la collection du comte de La Bedoyère sur la Révolution française,* rédigée par France. (Paris, 1862, gr. in-8°.) — Cette dernière collection a été acquise par la Bibliothèque nationale.

Outre les ouvrages cités dans cet article, on peut consulter : Juste Lipse : *Traité des bibliothèques.* (Anvers, 1603, in-4°.) Peignot l'a traduit en tête du *Manuel bibliographique.*

— Naudé : *Avis pour dresser une bibliothèque.* (Paris, 1627, in-8°.) — Louis Jacob (de Saint-Charles) : *Des plus belles bibliothèques publiques ou particulières.* (Paris, 1644, in-8°.) — Josse Dudinck : *Palais d'Apollon et de Pallas.* (Cologne, 1646, in-8°.) — Le Gallois : *Traité des plus belles bibliothèques de l'Europe.* (1680, in-12.) — P. Bertius : *Traité de l'ordre et de l'usage d'une bibliothèque à l'occasion de celle de Leyde.* (1693, in-8°.) — Rostgaard : *Projet d'une nouvelle méthode pour dresser un catalogue.* (Paris, 1697, in-10°.) — Lenglet-Dufresnoy : *De l'usage et du choix des livres pour l'étude des belles-lettres, avec des catalogues raisonnés des auteurs utiles et nécessaires, etc.* (1736, in-12.) Prospectus de l'ouvrage qui devait porter ce titre. — Formey : *Conseils pour former une bibliothèque peu nombreuse, mais choisie.* (Berlin, 1756, in-8°.) — Leibnitz : *Idée de l'arrangement d'une bibliothèque publique selon l'ordre des sciences.* Dans le tome V de ses œuvres publiées à Genève en 1768, in-4°.

— *Essai sur la formation d'une bibliothèque.* (Augsbourg, 1788.) — Gabr. Peignot : *Dictionnaire raisonnée de bibliologie.* (Paris, 1802-1804, 3 vol. in-8°.) — Id. *Répertoire bibliographique universel.* (Paris, 1812, in-8°.) — Achard : *Cours élémentaire de bibliographie.* (Paris, 1810, 3 vol. in-8°.) — Pseume : *Dictionnaire bibliographique.* (Paris, 1824, in-8°.) — Constantin : *Bibliothéconomie.* (Paris, 1841, in-12.) — Quérard : *La France littéraire.* (1827-1842, 10 vol. in-8°.) — Bourquelot et Louandre : *Littérature contemporaine.* (1842-1857, 6 tom. in 12 parties.)

— Albert : *Recherches sur les principes fondamentaux de la classification bibliographique.* (Paris, 1847, in-8°.) — G. Brunet : *Dictionnaire de bibliologie catholique.* (Paris, 1860, gr. in-8°.)

— J.-Ch. Brunet : *Manuel du libraire et de l'amateur de livres.* (5e édit. Paris, 1860-1865, 6 vol. in-8°.)

Pour les estampes : F.-E. Joubert : *Manuel de l'amateur d'estampes.* (Paris, 1821, 3 vol. in-8°.) — Ch. Leblanc : *Manuel de l'amateur d'estampes.* (Paris, 1854-1857, gr. in-8°.) Il n'a paru de cet ouvrage que les tomes I et II et une partie du IIIe. — F. Defer : *Catalogue général des ventes publiques depuis 1837 jusqu'à*

nos jours. 1re partie, estampes. (Paris, 1862, in-8°.)

Pour les médailles : *Catalogue des médailles de d'Ennery.* (Paris, 1788, in-4°.) — T.-E. Mionnet : *Description de médailles antiques grecques et romaines.* (Paris, 1806-1837, 15 vol. in-8°.) — Ch. Lenormant : *Trésor de numismatique et de glyptique.* (Paris, 1834-1850, 22 part. in-f°.) — *Description de la collection de médailles antiques en or, grecques, romaines, byzantines et visigothes, recueillies par J.-P. Meynaerts.* (Gand, 1852, in-8°, fig.)

Catalogue alphabétique des langues de la terre, avec l'indication de leur pays et un aperçu de leur-histoire, ainsi que des grammaires, des dictionnaires et des collections de mots de chaque langue, par Jean-Séverin Vater (Berlin, 1815, in-8° de 259 pages). Dans cet ouvrage, le titre et l'exposé historique de chaque idiome sont donnés en latin et en allemand, et cet exposé est immédiatement suivi des sources à consulter, grammaires, dictionnaires, mémoires académiques et de sociétés savantes, journaux, revues, etc. Désigné par Adelung pour continuer la publication du *Mithridate* (v. ce mot), dont le dernier volume parut en 1817, Vater comprenait mieux que personne l'utilité d'une bibliographie de linguistique. En 1796, William Marsden avait publié en anglais un ouvrage du même genre, tiré seulement à 150 exemplaires, et qui est d'une excessive rareté. Il est intitulé : *Catalogue de dictionnaires, grammaires et alphabets, etc.* (Londres, in-4° de 156 pages, plus 3 feuillets préliminaires). Ce livre est divisé en deux parties : la première comprend un catalogue alphabétique des auteurs, et la seconde un catalogue chronologique des ouvrages pour chaque classe de langues. Vater doit donc à Marsden l'idée de son *Catalogue historique et bibliographique des langues*, et il le reconnaît lui-même. Son travail a été enrichi des matériaux que Christophe-Théophile de Murr amassait depuis cinquante ans pour une *Bibliotheca glottica universalis*, dont il a publié l'intéressant *Conspicuum* en 1804, à Nuremberg (in-8° de 32 pages). Il y est parlé de trois cent quarante langues classées, ainsi que le titre le fait connaître, suivant l'ordre alphabétique. On peut le considérer à la fois comme un abrégé du *Mithridate* et comme le complément des premiers tomes de cet ouvrage, avec lequel il a été confondu quelquefois.

Par suite du développement que l'étude des langues a pris dans le cours de ce siècle, le *Catalogue* de Vater était devenu depuis longtemps insuffisant. En 1847, il en parut à Berlin une deuxième édition entièrement refondue par B. Jülg (1 vol. in-8° de plus de 600 pages). Cette édition contient près de trois cents articles nouveaux, ce qui porte à six cent quarante environ le nombre des idiomes ou principaux dialectes dont il y est donné un exposé succinct et la bibliographie. M. Jülg a conservé le plan de Vater, mais il a supprimé le texte latin, qui permettait l'usage du *Catalogue* à un plus grand nombre d'amateurs. L'ouvrage est terminé par deux tables alphabétiques, l'une des noms d'auteurs, l'autre des noms des langues et des dialectes.

Catalogue bibliographique et biographique de l'ancien théâtre espagnol depuis ses origines jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, par don Cajetano-Albert de Barrera y Leirado, œuvre couronnée par la Bibliothèque nationale dans le concours public de janvier 1866, et imprimée aux frais du gouvernement espagnol (*Catalogo bibliografico y biografico, etc.*).

Ce catalogue bibliographique et biographique renferme les noms de mille quarante auteurs dramatiques et les titres de quatre mille trois cents comédies, de cinq cents autos et de quatre mille deux cents intermèdes. L'auteur a suivi l'ordre alphabétique, et pour les auteurs dont les répertoires se trouvent précédés de leurs biographies, et pour la liste des pièces accompagnées du nom des auteurs. Nous regrettons qu'il n'ait pas complété ce volume par un appendice chronologique aussi exact qu'il eût été possible de le faire, au milieu des incertitudes que l'insouciance des auteurs ou les fraudes des éditeurs ont répandues sur un grand nombre d'œuvres de l'ancien théâtre espagnol. Les libraires, pour mieux vendre les pièces qu'ils livraient à la publicité, ne manquaient pas de les attribuer à l'auteur le plus en vogue. De là vient que tant de pièces ont passé pour être de Lope de Vega ou de Calderon, et qu'on a été obligé de restituer les trésors détournés à leurs véritables propriétaires. On peut néanmoins, à l'aide du dictionnaire que nous signalons, suivre le développement de la littérature espagnole. Cet ouvrage est très-utile, et nous y avons puisé beaucoup de détails concernant la biographie des principaux auteurs dramatiques de la péninsule.

Catalogue des actes de Philippe-Auguste, avec une introduction sur les sources, les caractères et l'importance historique de ces documents, par Léopold Delisle (Paris, 1856, in-8° de cxxvii et 654 pages). Cet ouvrage contient l'analyse détaillée de tous les actes de Philippe-Auguste qu'on a pu découvrir; celle des chartes qui constatent des engagements pris envers le roi, soit par des princes étrangers, soit par des communautés civiles ou religieuses, soit par des seigneurs ou par de simples particuliers; et celle des

lettres missives adressées à Philippe-Auguste, l'auteur réservant pour une autre publication les comptes, les enquêtes et différents documents statistiques et judiciaires. Les pièces ainsi recueillies, dont la plupart n'avaient encore été ni imprimées ni même signalées, sont au nombre de 2,262. Il est vrai que la série des numéros s'arrête à 2,236; mais il y a eu 33 pièces intercalées après coup, et 7 numéros n'ont pas été employés, ce qui fait une augmentation de 26 pièces sur le chiffre porté.

Nos historiens du xii^e et du xiii^e siècle, dit M. Delisle dans son introduction, ont à peine soupçonné la révolution dont ils étaient les témoins, sans en prévoir la portée. Les auteurs modernes ont bien reconnu le profond changement qui s'est alors opéré dans le gouvernement de la France. Mais, pour suivre les phases de cette révolution et pour s'en rendre un compte exact, il faut avoir sous les yeux les actes par lesquels les rois ont manifesté leur volonté, et les traités qu'ils ont conclus soit avec les princes étrangers, soit avec la noblesse, le clergé, les communes, et même avec les simples particuliers.

En savant paléographe, M. Delisle a fixé la date de chaque document décrit, et non-seulement il indique le dépôt où il est conservé en manuscrit, mais encore les ouvrages où il a pu être publié ou mentionné. Dans les notices analytiques, il a traduit les noms propres en français; mais il a conservé les formes latines lorsqu'il n'a pas trouvé les équivalents modernes. La classification adoptée est l'ordre chronologique, et chaque article se termine par l'indication des sources manuscrites et imprimées. Dans son appendice, l'auteur donne le texte de quarante-trois chartes, la plupart inédites. Le tout est suivi d'une table raisonnée des cartulaires employés pour la composition de ce catalogue, et de deux tables alphabétiques, l'une de tous les noms d'hommes, l'autre de tous les noms de lieux contenus dans l'ouvrage. Ces tables comprennent à la fois les formes latines et les formes françaises.

L'introduction est un morceau historique fort remarquable. M. Delisle possède son sujet et il connaît parfaitement l'époque dont il s'occupe. Cette introduction est divisée en trois parties : la première donne l'indication des sources et le plan de l'ouvrage; la seconde, la manière de distinguer et de reconnaître les actes de Philippe-Auguste; la troisième traite de l'importance historique des actes de ce prince.

L'auteur passe en revue les registres de la chancellerie de Philippe-Auguste, dont l'ensemble forme l'un des plus anciens et des plus précieux monuments de l'histoire nationale. Mis souvent à contribution, ils n'avaient pas encore été décrits d'une manière complète, et personne n'avait indiqué les rapports qui existent entre ces manuscrits. Ces registres sont conservés à la Bibliothèque nationale et à celle du Vatican. Viennent ensuite les archives diverses, les cartulaires, les titres originaux et autres titres du Trésor des chartes, sur lesquels on trouve ici des renseignements nouveaux et fort circonstanciés. Avec raison, M. Delisle n'attache pas une grande confiance aux recueils de lettres et de formules, qu'il cite en passant; mais il s'étend longuement sur les collections diplomatiques formées par des savants depuis le xvi^e siècle jusqu'à l'avènement de Louis XIV. Pithou, du Tillet, Fauchet, Chopin, Pasquier, André Duchesne, le père de l'histoire; Pierre Dupuy, qui a composé l'inventaire du Trésor des chartes avec son frère, Jacques Dupuy, prieur de Saint-Sauveur; Guichenon, Pierre d'Hozier, Lainé, prieur de Mondoville; Michel de Marolles, Camuzat, de Troyes; Cotel, de Toulouse; Petau, d'Orléans; Suarez, évêque de Vaison; Marrier, prieur de Saint-Martin-des-Champs; Doublet, historiographe de Saint-Denis; Scévole, et Louis de Sainte-Marthe, dont le nom vivra autant que le *Gallia christiana*; les PP. Arthur Dunoustier, Lardier à Fontevault, récollets; Sirmond, Labbe, Chifflet, jésuites; Jean Rolland, Mabillon, Martène, Durand, Lobineau, Vaissète, bénédictins; et tant d'autres, religieux ou laïques, sont cités dans cette introduction, et leurs travaux appréciés. Puis viennent les Ducange, les Lenain de Tillemont, les Baluze, les Jean Boucher, aîné du président de ce nom, l'abbé Decamps, savants collectionneurs, et les Adrien de Valois, les Jean Le Laboureur, les La Thaumassière, les Lecoigneux, les Dubois, les Honoré Caille du Fourny, diplomates du règne de Louis XIV. Enfin, le xvi^e siècle est mentionné avec les savants Lancelot, Secousse, et les collections Serilly et Fontanieu, sans compter les collections provenant du Cabinet des chartes, qui, par un décret du 14 août 1790, fut réuni à la Bibliothèque nationale. Ainsi, M. Léopold Delisle passe en revue les collections manuscrites les plus importantes et les travaux des savants relatifs à l'histoire générale de la France et à l'histoire particulière des anciennes provinces.

L'auteur distingue les actes de Philippe-Auguste, d'après leurs formules, en trois classes : les chartes, chartes ou actes solennels, et les lettres, lettres, actes moins solennels, parmi lesquels on classe les lettres patentes et les lettres closes. Il examine ensuite les formules employées par Philippe-Auguste; sa manière de compter et les années de l'incarnation et celles de son règne; ces der-

nières portaient du 1^{er} novembre 1170. Afin de pouvoir fixer avec plus de précision la date d'un grand nombre d'actes, M. Delisle a dressé un tableau de concordance des années du règne de Philippe-Auguste avec celles de l'ère chrétienne. Les officiers dont l'intervention est annoncée dans les actes de Philippe-Auguste sont le sénéchal, le bouteiller, le chambrier, le connétable et le chancelier.

Après avoir décrit les sceaux dont se servait Philippe-Auguste, M. Delisle passe à l'examen des actes faux attribués à ce prince. Ce sont les suivants : ordonnance pour la punition des crimes des croisés; privilège de l'abbaye de la Chaume; privilège de l'abbaye de Saint-André en Auvergne; privilèges de l'abbaye de Tiron (il y a trois actes); anoblissement de Victor Brodeau; concession de foire à l'église de Saint-Laurent de Bourges; privilèges des ouvriers de la Monnaie; charte pour l'abbaye de Valseri.

L'auteur passe ensuite à l'examen de quelques actes suspects, tels sont : le privilège de l'abbaye de Figeac (cet acte est suspect à juste titre, car l'abbaye de Figeac n'a pas manqué de faussaires; témoin la bulle d'Etienne III et de Pascal I^{er}, publiée dans le *Gallia christiana*, et deux diplômes de Pépin le Bref); le privilège de l'abbaye de Cercan-ceau; le privilège des bourgeois d'Aire; la charte pour l'église de Saint-Pierre de Lille, et la charte pour les religieux de Grammont, près de Rouen. Enfin, M. Delisle termine cette partie par l'examen des actes indument attribués à Philippe-Auguste, et que, tout authentiques qu'ils sont, il n'a pas cru devoir comprendre dans son catalogue.

Une fois le bon grain séparé de l'ivraie, l'auteur fait ressortir l'importance historique de la collection qu'il a, pour ainsi dire, exhumée de la poussière des archives et des bibliothèques. La plupart des auteurs français du xii^e et du xiii^e siècle se sont peu préoccupés de la chronologie. Ils confondent les événements de plusieurs années et se contredisent à chaque instant sur les dates les plus importantes. Par la comparaison des documents qu'il décrit, M. Delisle a dressé un tableau des séjours de Philippe-Auguste depuis l'année 1180 jusqu'à l'année 1223, et établi une échelle de concordance entre les années du règne de ce prince et celles de l'ère chrétienne.

On trouve dans les actes qui nous occupent les renseignements les plus précis sur les premières intrigues de Renaud de Dammartin, comte de Boulogne, dont la révolte aboutit à la bataille de Bouvines. On y trouve de nouvelles preuves des moyens employés par Philippe-Auguste pour étendre ses conquêtes et assurer la prépondérance du pouvoir royal. En 1204, en Normandie, il achète Pierre de Préaux, Guérin de Glapion, que Jean sans Terre avait fait sénéchal de cette province. La même année, il traite avec Geoffroi Martel, vassal du roi d'Angleterre, qui s'oblige à attacher dans le parti français tous les barons de l'Anjou et du Poitou sur lesquels il peut exercer son influence. Peu après il fait de brillantes propositions à Raoul d'Exoudun, qu'il reconnaissait pour un des plus puissants barons du Poitou. Quand il ne peut réussir à corrompre les hommes, Philippe-Auguste va plus loin. Il confisque les biens des seigneurs qui ne veulent pas abandonner leur ancien maître; il concède ou confirme des privilèges aux villes et aux églises, et il établit un système de solidarité entre les barons d'une ou de plusieurs provinces voisines, en les forçant à se porter garants les uns des autres. On le voit intervenir au nord, au midi, en Bretagne, en Flandre, en Bourgogne, en Nivernais, en Champagne, en Auvergne, en Périgord, à Toulouse et à Montpellier, tantôt pour marier de riches héritières, tantôt pour régler des successions litigieuses. Dans l'affaire des Albigeois, la cause de l'Eglise avait toutes ses sympathies; cependant il se tint sur la réserve, sachant bien que le succès des croisés tournerait à l'avantage de l'autorité royale.

Mais, en s'occupant surtout de la France, Philippe-Auguste ne resta pas indifférent aux affaires de l'étranger. On sait le rôle qu'il a joué dans les troubles d'Angleterre sous le roi Jean, et dans les guerres de succession au trône d'Allemagne, après la mort de Henri VI. L'élection de Frédéric II fut en partie son ouvrage. Le 29 juin 1198, il conclut un traité d'alliance avec Philippe de Souabe. Celui-ci mort, il s'arrête sur Henri de Lothier pour l'opposer à Othon. Après l'excommunication d'Othon, il porte ses vues sur Frédéric II, s'allie étroitement avec lui et travaille énergiquement à le faire monter sur le trône impérial.

Tels sont, parmi beaucoup d'autres plus ou moins bien connus, les faits principaux dont l'évidence ressort des actes catalogués par M. Léopold Delisle.

Catalogue des langues connues et Notice de leurs affinités et diversités, par don Lorenzo Hervás. Cet ouvrage, trop peu répandu en France, est le premier monument de linguistique rationnelle qui embrasse dans un ensemble tous les idiomes du globe. Il a été primitivement publié en italien à Césène, en 1784, sous le titre de : *Catalogo delle lingue conosciute e notizia della loro affinità e diversità*, et il forme le tome XVII de la collection des œuvres d'Hervás. L'auteur, jésuite espagnol, l'a traduit en sa langue maternelle, et il le fit paraître à Madrid (1800-1805), en six volumes

in-40, avec ce titre : *Catalogo de las lenguas de las naciones conocidas, y numeracion, division y clases de estas segun la diversidad de sus idiomas y dialectos* (Catalogue des langues des nations connues, et énumération, division et classification de celles-ci, suivant la diversité de leurs idiomes et dialectes). L'esquisse qui va suivre a été faite sur la version espagnole.

Avant reconnu que l'étude comparée des langues est le meilleur moyen de parvenir à classer les nations du globe, Hervas en a voulu faire l'application pratique. Avant d'entrer en matière, il rend justice aux philologues ses devanciers, montre l'utilité de la comparaison des langues et quel fruit l'histoire peut en retirer. Le *Catalogo* est divisé en trois traités : le premier concerne les langues et les nations de l'Amérique; le second, celles des îles de l'océan Pacifique et celles de l'Asie et d'une partie de l'Afrique; le troisième, qui est de beaucoup le plus étendu, est relatif aux idiomes et aux peuples de l'Europe.

Le premier traité est divisé en sept chapitres, qui ont rapport aux idiomes et aux populations de l'Amérique du Sud et de l'Amérique du Nord, savoir : 1^o les langues qui se parlent dans l'île de Feu (Pogo ou Saint-Philippe), en Patagonie et au Chili, parmi lesquelles il distingue le chilien ou araucan, avec ses neuf dialectes; 2^o les langues du Paraguay et du Brésil; le guarani avec ses onze dialectes; le tupi avec ses seize dialectes, deux idiomes qui ont beaucoup d'affinité entre eux et proviennent de la même souche; le chiquito avec quatre dialectes, et un certain nombre d'autres langues moins importantes; 3^o les langues qui sont parlées dans les pays de terre ferme, et principalement par les tribus établies sur les rives de l'Apure, du Meta, de l'Orénoque et du Magdalena, et par d'autres nations du nouveau royaume de Grenade; 4^o les langues du Pérou : le quichua ou péruvien et ses cinq dialectes, l'aymara et ses neuf dialectes; 5^o les langues qui sont parlées depuis les frontières du Pérou jusqu'à l'isthme de Panama, avec la situation géographique de trente-huit missions et l'indication des langues que l'on y parle; 6^o les langues parlées sur le continent de la Nouvelle-Espagne, langues mères connues, savoir : le mexicain, l'athomi, le tarasque, le pirinda, le cora ou yucatan, le mixtèque, le totonaque, le hiaguil, le guaicura, le cochimi, plus les langues du Nouveau-Mexique et du pays des Apaches; 7^o les langues parlées dans la Californie, sur la côte septentrionale jusqu'au détroit d'Anian (dit de Behring), et sur la vaste étendue des pays situés entre le Mississippi, la Floride et le Groënland; plus, en Californie, le pericu, le guaicura avec trois dialectes, le cochimi avec trois dialectes, et neuf autres langues du 33^e au 38^e degré de latitude, dans les pays découverts par les Russes et par Cook au nord de la Californie. Langues asiatiques depuis le détroit d'Anian jusqu'au Japon; langues de la côte orientale de l'Amérique septentrionale; le groënlandais; l'idiome du Labrador, des Esquimaux, de la population moderne de l'Islande. La langue algonquienne avec vingt-cinq dialectes, le huron ou iroquois. Situation des peuples qui parlent ces dialectes entre le Groënland et la Floride. L'apalache, y compris ses sept dialectes, est la langue générale de la Floride.

Le nombre de ces différentes langues, avec leurs dialectes, s'élève à plus de deux cents, et depuis Hervas il a été considérablement augmenté.

Le second traité forme le deuxième volume du *Catalogo*. Il est divisé en neuf chapitres, dont nous allons suivre l'ordre : 1^o langues parlées dans les îles de l'océan Pacifique et de la mer des Indes, les malais des Mariannes, des Philippines, des Moluques, de la Sonde, des Maldives et de Madagascar. Comparaison de divers mots des dialectes en usage dans ces îles. Hervas compte vingt-neuf dialectes de la langue malaise et cinq idiomes différents de Mindanao. On lui doit une des plus belles découvertes de la science du langage, la distinction de la famille des idiomes malais et polynésiens s'étendant sur deux cent huit degrés de longitude, depuis l'île de Pâques ou de Davis, à l'ouest de l'Amérique, jusqu'à l'île de Madagascar, à l'est de l'Afrique; 2^o les langues des îles Formose, de l'archipel de Liéou-Kiéou, du Japon et de la Corée; 3^o le chinois et ses dialectes. La langue et l'écriture chinoises sont encore de nos jours comme dans l'enfance du monde. On y compte autant de dialectes différents qu'il y a de provinces; le meilleur de ces dialectes est celui de Nankin et de Chin-Chéou. Langues et dialectes chinois qui sont parlés dans le royaume de Tonkin, la Cochinchine, le Laos, le Champa, le Cambodge. Dialectes chinois parlés dans les royaumes du Siam, d'Ava, de Pégou, d'Araçan et d'Asan. Les habitants du royaume d'Ava s'appellent Barmans, et dans l'Ava et le Pégou se parle la langue barmane, qui est un dialecte chinois. Les Barmans ou Birmans se servent ordinairement d'une écriture alphabétique, et, pour les choses sacrées, ils emploient la langue sanscrite; 4^o langues tibétaine et sifane. Étendue du Thibet et du Sifan. Notice sur la religion du Bouddha et sa propagation. De la nation sifane et de l'affinité de sa langue avec le tibétain, idiomes dans lesquels on trouve beaucoup de mots chinois altérés; 5^o langues indoustanes. Le sanscrit est la langue

mère de tous les idiomes de l'Indoustan. Des Védas et des grammaires et dictionnaires du sanscrit, du mongol et du malabar. La langue grecque tient beaucoup de mots du sanscrit; comparaison de quelques-uns de ces mots. Les autres langues de l'Indoustan sont : le gouzarati, le moro-hindoustani, le bengali, le telnga ou telougou, le taacoul, le maharatte. Langues de Ceylan. Religion des habitants de Ceylan. Observations pratiques tendant à prouver que la connaissance des langues et de la mythologie des Hindoustanis conduit à mieux faire comprendre la mythologie et l'histoire ancienne de la Perse, de l'Égypte et de la Grèce. Idée de la religion brahmanne et comparaison de cette religion avec celle des Égyptiens; 6^o langues tartares. Description des pays occupés par les peuples manchoux et tartares de la Grande-Tartarie. Notice sur leurs langues en général. Les Mongols, leur origine, leurs conquêtes. Le manchou, son caractère, ses grammaires et ses vocabulaires. Les meilleurs livres chinois ont été traduits en cette langue. Les langues tartares proprement dites sont le turkestan et ses dialectes, parlés dans le pays de ce nom et en Turquie. Dans la Tartarie chinoise, il est parlé trois dialectes : le khalkha, le mongol et le kalmouk. Parmi les langues des nations tartares tributaires de la Russie ou qui lui sont soumises, on trouve l'okzaccowa, le noghaïs, le circassien, le cosaque, le samoïède, le vogoul, l'ostiak, le tongoûse, le kamtchadal, le koriak, etc., et leurs dialectes. Ce chapitre se termine par une digression sur le célèbre détroit d'Anian, qui sépare l'Asie de l'Amérique. D'après des documents trouvés au Vatican, dont il était bibliothécaire, et dans la bibliothèque du Collège romain, Hervas assure, preuve en main, que ce détroit, soi-disant découvert par Behring en 1728, était connu dès l'année 1584, époque où une embarcation anglaise le traversa depuis la mer Glaciale arctique jusqu'à l'océan Pacifique, par le nord de l'Amérique; 7^o langues de l'ibérie ou Géorgie, de la Colchide, des Lazzes, des Abases, des Alains ou Lesghis, de l'Albanie, du Daghestan et de l'Arménie. Dans ce chapitre, Hervas fait ressortir l'analogie de structure qui existe entre l'idiome géorgien et le biscayen, et, comme pour ce philologue la véritable affinité des langues se découvre plutôt dans les faits grammaticaux que dans les vocabulaires, de cette analogie il tire la conséquence que l'ibérie de la mer Caspienne a été peuplée anciennement par les Espagnols. Ce problème a été plusieurs fois abordé depuis, sans avoir encore pu être résolu; 8^o langues anciennes et modernes de la Perse, le zend, le pehlvi, le parsi et leurs dialectes; l'arabe, en usage pour les choses sacrées; le persan, le turc, le kourde et un grand nombre de dialectes; 9^o l'hébreu et ses dialectes, le chaldéen, le syriaque, le syro-chaldéen, le samaritain, le galiléen, l'arabe, l'éthiopien et le chananéen ou phénicien. Après avoir passé en revue les différentes versions de la Bible, Hervas termine ce volume par un tableau comparatif des déclinaisons et des conjugaisons, qui prouve que l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, l'arabe, l'éthiopien, l'amharique, sont tous des dialectes d'un même idiome primitif et forment une famille caractérisée, la famille sémitique.

Le troisième et dernier traité du *Catalogo* concerne les langues de l'Europe, parmi lesquelles Hervas compte neuf langues mères : la teutonique, l'esclavon, le scythique, le tartare, le celtique, le basque, le grec, l'albanais et le cingana. Ce traité est divisé en deux parties, dont la première est relative aux langues de l'Europe en général : 1^o des nations et des langues teutoniques anciennes et modernes, Suèves, Cimbres, Angles, Saxons, Normands, Danois, Marcomans, Vandales, Alains, Lombards, Goths, Gépides, Burgondes, Nemètes, Bataves, Helvètes, Allemands et Français; 2^o des peuples slaves ou esclavons, Croates, Sarmates, Illyriens, Dalmates, Bohèmes, Polonais, Russes, Serbes, Bulgares, etc.; des pays qu'ils ont occupés et des langues qu'ils ont parlées ou que parlent leurs descendants; 3^o des Scythes ou Huns, Avars, Hongares ou Hongrois, Lapons, Finlandais, Volâques, Ostiaks, Morduo-Tchérémises, Vogouls, etc.; de leurs invasions en Europe, de leurs idiomes et dialectes; 4^o des nations et des langues de l'antique Dacie, qui comprenait les provinces nommées aujourd'hui Transylvanie, Moldavie et Valachie; 5^o nations et langues de la Turquie; 6^o des Cinganos ou Gitanos; 7^o des Albanais ou Epirotes. Tel est le sommaire de ce qui contient le troisième volume.

La seconde partie du troisième traité remplit à elle seule les trois derniers volumes. Il y est parlé des nations primitives de l'Europe, des langues mères et de leurs dialectes. Cette partie est subdivisée en deux sections : 1^o de la nation ibérique ou espagnole, de sa primitive situation et de ses premières migrations; 2^o de la nation celtique, de sa situation primitive, de sa descendance.

A force d'investigations, Hervas a découvert que l'idiome primitif de l'Espagne fut celui que parlèrent les Vascons, et le même qui s'est conservé sous le nom de vascuence ou basque. Son usage fut universel en Espagne avant toute invasion étrangère, ainsi que le prouvent les noms des montagnes et des rivières de cette contrée.

Ainsi Hervas n'avance rien qui ne repose

sur des faits. Il a pu commettre quelques inexactitudes dans une nomenclature aussi étendue de peuples et d'idiomes; mais il est juste de reconnaître que la science du langage lui doit d'importantes découvertes. Un séjour prolongé dans les missions espagnoles de l'Amérique, dont il faisait partie, lui avait permis d'étudier et de comparer la plupart des idiomes qu'il décrit. Lorsque les jésuites furent rappelés, il se retira en Italie, où il travailla à un grand ouvrage, véritable *Cosmos*, dont le *Catalogo* n'est qu'une partie, et il lui donna le titre de *Idea del Universo*. Il compléta son *Catalogo des langues* avec le secours de ses confrères, les missionnaires qui avaient visité d'autres régions lointaines et qui lui fournirent des renseignements sur des langues jusqu'alors tout à fait inconnues. Autant par comparaison que par intuition, il sut grouper les langues par familles, suivant leur degré d'affinité, et il repoussa l'idée de voir dans l'hébreu la langue primitive d'où seraient venues toutes les autres langues. Le sanscrit, à peine connu alors, fut l'objet de son attention. Il rapprocha des mots comme *Theos*, Dieu, en grec, et *Deva*, Dieu, en sanscrit; et, allant plus loin, il reconnut l'identité du verbe auxiliaire grec *eimi*, *est*, je suis, tu es, il est, avec le sanscrit *asmi*, *ast*, *asti*, et les désinences des trois genres *os*, *on*, en grec, avec *as*, *a*, *am*, en sanscrit. Hervas n'est pas aussi heureux lorsqu'il parle de l'origine des peuples, de leurs migrations et de leurs filiations; mais la science ethnographique était loin d'être alors ce que nous la voyons aujourd'hui, et on ne peut pas exiger d'un missionnaire l'esprit critique d'un libre penseur. Les de Humboldt, les Adelson, les Vater et tous les philologues modernes ont fait leur profit des travaux d'Hervas, et son *Catalogo*, malgré ses imperfections, sera toujours consulté avec fruit.

Catalogo des rôles gascons, normands et français, conservés dans les archives de la Tour de Londres, tiré d'après celui du garde des dites archives, et contenant le précis et le sommaire de tous les titres qui s'y trouvent concernant la Guyenne, la Normandie et les autres provinces de la France, sujettes autrefois aux rois d'Angleterre. (Londres et Paris, 1743, 2 vol. in-10.) Rien n'est plus sérieux que cet ouvrage, qui a pu perdre de son importance depuis la Révolution française, mais qui sera toujours consulté avec fruit par les historiens de notre pays. Les ducs de Normandie et de Guyenne, ainsi qu'un grand nombre de seigneuries situées dans la partie occidentale de la France depuis le comté de Ponthieu jusqu'aux frontières de la Navarre, relevant des ducs de Normandie devenus rois d'Angleterre, les plus importantes des chartes octroyées par ces seigneurs furent transportées à Londres, où elles sont restées même après la réunion de ces provinces à la France. Or, l'ancienne coutume en Angleterre, lorsque l'on apposait le grand sceau à des chartes ou patentes, était d'en faire des copies sur des feuilles de parchemin que l'on cousait ensuite pour en faire un *rolle* ou un volume, qui contenait ce qui avait été expédié pendant six mois ou même pendant une année, suivant que les pièces étaient plus ou moins nombreuses, ou qu'elles avaient plus ou moins d'étendue. On délivrait alors ces rôles au garde des registres publics, avec une cédulle indiquant le titre, la date et le contenu de chaque pièce, ainsi que les noms soit des lieux, soit des personnes qu'elle concernait. Ces cédulles servaient de catalogue, ou du moins on les transcrivait dans un registre général qui en tenait lieu. Ce catalogue forme, pour les seuls rôles relatifs à la Gascogne, à la Normandie et à la France qui se trouvent à la Tour de Londres, quatre gros volumes in-folio. Thomas Carte, historien anglais, qui, sous le pseudonyme de Philips, a travaillé à une édition complète des *Œuvres* de Jacques-Auguste de Thou, fit copier avec soin, entre autres pièces importantes des archives d'Angleterre, les rôles *gascons, normands et français*, et il en a publié le catalogue, qu'il a fait suivre de deux tables alphabétiques, l'une des noms des personnes et des communautés, et l'autre des noms de lieux. Ce catalogue donne l'indication d'environ vingt mille chartes depuis l'an 1200, qui correspondent à la seconde année du règne du roi Jean en Angleterre et à la vingtième de celui de Philippe-Auguste en France; ce qui fait un espace de deux cent cinquante-six ans pour les rôles normands et gascons seulement.

Les pièces désignées peuvent se diviser en trois classes : 1^o les chartes historiques, comme les traités de paix, les trêves, les conventions des seigneurs, soit avec le roi, soit avec des princes étrangers, soit entre eux; 2^o celles qui sont relatives à des concessions accordées aux communautés et aux villes; 3^o enfin celles qui n'intéressent que des particuliers, comme des sauf-conduits, des actes de protection, etc. Les rôles gascons tiennent 240 pages du premier volume, et vont de l'année 1241 à l'année 1456. Les rôles normands terminent ce volume; ils remontent à 1200 et s'arrêtent à 1422. Le deuxième tome est tout entier consacré aux rôles français, dont le premier titre est daté de 1231 et le dernier de 1482.

Dans la préface de ce recueil, Carte disait l'avoir fait imprimer à la sollicitation du gouvernement français; aussi le chancelier et le procureur général ordonnèrent-ils la suppression de cette préface, et de Palmens ou fit composer une par Bougainville. On ne trouve

la préface originale, jointe à celle qui lui a été substituée, que dans les exemplaires présentés au roi, au duc d'Orléans, aux ministres et à la Bibliothèque royale. L'exemplaire qui se trouve à la bibliothèque du Corps législatif contient de plus, suivant Barbier, la correspondance manuscrite du ministère d'alors avec Bougainville.

Catalogue de toutes les langues connues et de leurs dialectes, par Frédéric Adelson. (Petersbourg, 1820, in-80.) C'est une sèche et froide nomenclature de 3,064 langues distribuées d'après le *Mithridate* de J.-Chr. Adelson et Vater. L'auteur compte en Asie 987 idiomes ou dialectes; 587 en Europe; 276 en Afrique, et 1,214 en Amérique et en Océanie. Un ancien officier de cavalerie, du nom de Louis de l'Or, a relevé d'une manière un peu vive les erreurs dont cet ouvrage est rempli, surtout en ce qui concerne les langues de l'Asie. Le *Mithridate* ne décrit ou n'indique environ que 2,000 idiomes ou dialectes, et, dans l'index général, il y en a seulement 1,200. Fréd. Adelson n'a pu arriver au chiffre de 3,064 qu'en mentionnant plusieurs fois le même idiome sous des noms différents.

Catalogues et armoiries des gentilshommes qui ont assisté à la tenue des états généraux du duché de Bourgogne depuis 1548 jusqu'à l'an 1689, tirés des archives de la chambre de la noblesse. (Dijon, 1760, in-10.) Cet ouvrage a été rédigé par de Brosses de Tournay, Thésaurier de Verrey et Le Comptasse de Courtivron. Ce dernier est l'auteur du discours préliminaire, dans lequel on trouve un abrégé de l'histoire du duché de Bourgogne, les actions de la noblesse de ce pays; un rapport sur ce qui est observé à la tenue des états, surtout pour ce qui regarde la chambre de la noblesse. Ce discours est suivi de notes et éclaircissements, puis des tables des maisons souveraines qui ont possédé cette province, et on y a joint celle des princes de la maison de Condé, qui l'ont gouvernée pendant plus d'un siècle. Cet ouvrage renferme des remarques curieuses dont voici les titres : De l'origine des Bourguignons; sur l'époque des noms devenus propres aux familles; sur les articles des noms propres *de, le, du, des, de la*; sur les noms par redoublement (Ferron la Ferronnaye, Cholet la Choletière, Frezeau la Frezezière); sur le mot *clan* et les noms illustres usurpés en Irlande, Angleterre et Écosse, et sur la particule irlandaise *O* et l'écossais *of* anglais, employés comme marque de possession; sur le mot *seigneur*; sur le siège de Grave soutenu par Bouton, marquis de Chamilly, depuis maréchal de France, etc.

A l'assemblée des états de la province de Bourgogne en 1751, l'ordre de la noblesse chargea un de ses membres de rédiger les listes des gentilshommes qui avaient eu séance aux états dans les temps les plus éloignés, dont les registres pourraient fournir des mémoires, et de faire dessiner les armoiries de ceux qui y avaient assisté depuis 1682. Le gentilhomme chargé de cette tâche se mit aussitôt à l'œuvre; il consulta les registres, et il présenta son travail à la chambre de la noblesse assemblée aux états de 1754. Il fut résolu aux états suivants (1757) que ledit travail serait imprimé et gravé. Alors on jugea à propos de rechercher, autant qu'il serait possible, les noms de famille de tous les gentilshommes, qui, suivant l'usage du temps, étaient presque toujours inscrits sur les registres sous le nom des fiefs qu'ils possédaient. On se proposa aussi de mettre à la suite de chaque nom dans les anciennes listes, c'est-à-dire jusqu'en 1682, le blason des armes des gentilshommes, afin de donner plus de certitude aux catalogues par la double notice du nom et des armoiries.

L'atlas est composé de 36 planches d'armoiries, plus de 3 planches d'additions représentant les armoiries des seigneurs qui ont assisté aux états de 1760 à 1772. Cet atlas a été gravé par Durand; mais le frontispice, dessiné par Cochin fils, a été gravé par Saint-Aubin. Ce frontispice représente le génie de la guerre au milieu d'un encadrement de pampres auxquels sont attachées les armoiries des villes représentées aux états de Bourgogne : Dijon, Beaune, Nuits, Semur, Autun, Saint-Jean-de-Losne, Chalon, Montbard, Châtillon, Seurre, Bar-sur-Seine, Auxerre, Avallon, Auxonne et Charolles. Au bas, on voit quatre petits médaillons, offrant les portraits des derniers ducs de Bourgogne, Philippe le Hardi, Jean sans Peur, Philippe le Bon et Charles le Guerrier.

CATALOGUE, ÉE (ka-ta-lo-gé) part. pass. du v. Cataloguer. Inscrit sur un catalogue; classé par ordre : *Cette bibliothèque est CATALOGUÉE. Son œuvre musical n'a jamais été CATALOGUÉE sérieusement.* (Champfleury.) *Ces politiques nous présentent leurs prévisions CATALOGUÉES en quelque sorte.* (E. Pelletan.)

CATALOGUEMENT s. m. (ka-ta-lo-ghe-man — rad. *cataloguer*). Action de cataloguer; résultat de cette action : *Le CATALOGUEMENT de la Bibliothèque nationale se fait toujours attendre.*

CATALOGUER v. a. ou t. (ka-ta-lo-gé — rad. *catalogue*). Dresser un catalogue; arranger, disposer des noms de personnes ou de choses dans un certain ordre : *CATALOGUER des livres, des plantes, des tableaux. Désirons qu'un temps vienne, et que ce temps soit pro-*

chain, où l'on achève de cataloguer ces manuscrits de la bibliothèque qui gisent misérablement inconnus. (Chateaub.) On a déjà catalogué cinq à six mille étoiles. (Arago.) Depuis 1804 jusqu'à 1851, les astronomes ont catalogué quatre-vingts comètes. (Babinet.) Pendant que les avocats déclament sur le tréteau politique, pendant que les rhéteurs pérorant sur le tréteau scolastique, moi, je vais dans les prés, je catalogue des moucheron et je collectionne des brins d'herbe. (V. Hugo.)

CATALOGUEUR s. m. (ka-ta-lo-gheur — rad. *cataloguer*). Celui qui dresse, qui rédige des catalogues : *Je ne suis plus libraire, mais je serai toujours CATALOGUEUR.* (M. Barrois.)

CATALONO s. f. (ka-ta-lo-no). Nom donné à des prêtresses des îles Philippines, qui présentaient l'avenir et font ensuite le sacrifice d'un cochon aux mauvais génies.

CATALOTIQUE adj. (ka-ta-lo-ti-ke — du gr. *kataloud*, je lave). Méd. anc. Se disait des médicaments que l'on prenait en lotions.

CATALPA s. m. (ka-tal-pa). Bot. Genre d'arbres, de la famille des bignoniacées, tribu des téconées, renfermant six espèces originaires de l'Amérique du Nord : *Le CATALPA a les feuilles très-grandes, très-légères, d'un beau vert satiné. Les CATALPAS ne doivent pas être tourmentés par la serpette. Le CATALPA reproduit la fleur de l'oranger.* (Chateaub.) On admire l'avenue de CATALPAS du Jardin des Plantes de Paris. (Bouillet.)

— Encycl. Le *catappa*, rangé autrefois dans le genre bignone et qui est devenu le type d'un genre particulier, est un grand et bel arbre de la famille des bignoniacées. Toutefois les sujets que nous voyons en Europe sont loin d'atteindre la superbe développement que présente cette espèce dans son pays natal. Sa tige, qui mesure jusqu'à 10 mètres de hauteur, est souvent irrégulière et peu gracieuse ; mais ses rameaux, nombreux et étalés, forment une cime majestueuse et élégante à la fois, quand ils sont couverts de larges feuilles en forme de cœur, d'un beau vert, et dont le diamètre atteint 0 m. 20. Les fleurs, grandes, blanches, tachées de pourpre, forment, à l'extrémité des rameaux, des panicules un peu lâches, mais très-élégantes, et qui rappellent assez par leur aspect les thyrses du maronnier d'Inde. Elles ont une odeur faible, mais assez agréable, et ont l'avantage de s'épanouir au milieu de l'été, c'est-à-dire à une époque où les fleurs des autres arbres sont passées. Les fruits qui leur succèdent sont des capsules en forme de gousse ou de silique, longues de 0 m. 20 environ et dépassant à peine la grosseur d'une plume à écrire ; leur couleur est d'un brun foncé. Pendantes et facilement agitées par les vents, ces capsules donnent encore un certain agrément à l'arbre après la floraison. Le *catappa* est originaire des États-Unis. Il croît en plein air jusque sous le climat de Paris ; les jeunes plants sont toutefois assez délicats, et leurs pousses annuelles sont souvent détruites par les fortes gelées ; mais cet accident se répare l'année suivante. Arrivé à un certain âge, le *catappa* résiste aux froids les plus rigoureux, et si l'extrémité de ses rameaux est quelquefois pincée par la gelée (suivant l'expression technique), c'est plutôt un bien qu'un mal, car les pousses latérales qui se développent dans ce cas, et qui seraient restées inertes, rendent la cime de l'arbre plus épaisse et partant plus belle. On peut en faire de superbes allées et des berceaux impénétrables aux rayons du soleil ; mais, en général, le *catappa* produit beaucoup plus d'effet quand il est isolé. Il préfère les terres franches et argileuses, bien qu'il soit peu difficile sur le sol ; dans la Caroline, on le cultive dans les sables, qu'il fixe par ses racines traçantes. Il se propage très-facilement de graines et de boutures, et croît avec une rapidité étonnante. Il demande une exposition à l'abri des grands vents, qui endommageraient son feuillage. Son bois, d'un brun fauve clair, agréablement veiné, est poreux, mou, d'un grain et d'un poli grossiers, en somme de peu de valeur. Le miel que les abeilles vont butiner sur ses fleurs est très-âcre et de qualité inférieure.

CATALYSE s. f. (ka-ta-li-ze — du gr. *katalusis*, dissolution). Chim. Influence que certains corps exercent sur la composition chimique de certains autres, sans altération appréciable de leur état propre. On dit aussi EFFET DE CONTACT ou ACTION DE PRÉSENCE.

— Encycl. On a donné le nom de *catalyse* à un ordre de phénomènes qui consiste en ce qu'une ou plusieurs substances se combinent ou se séparent sous l'influence d'un corps particulier qui ne prend aucune part à la réaction. Ainsi, lorsqu'on fait arriver de l'oxygène et de l'hydrogène sur de la mousse de platine, les deux gaz se combinent pour former de l'eau, sans que la mousse de platine subisse la moindre altération. De même, l'argent en poudre placé dans de l'eau oxygénée détermine la décomposition de ce liquide, sans se modifier en quoi que ce soit. Les faits de ce genre sont le plus souvent inexplicables. On avait cherché d'abord à s'en rendre compte en admettant dans les corps qui les produisent une force particulière cachée, inconnue, que l'on désignait sous le nom de *force catalytique* ; mais M. Regnault fit justement remarquer que la *force catalytique* était une entité métaphysique qui n'expliquait rien, et qu'invoquer une

telle force, c'était mettre un mot à la place d'un fait et se déclarer satisfait. Dans quelques cas, cependant, on se rend compte des actions catalytiques. Ainsi l'action de l'éponge de platine ou du charbon de bois sur un mélange d'oxygène et d'hydrogène paraît résulter de la propriété qu'ont ces corps d'absorber les gaz, d'en rapprocher les molécules et de leur permettre ainsi de réagir plus facilement les uns sur les autres.

CATALYSÉ, ÉE (ka-ta-li-zé) part. pass. du v. *Catalyser* : Corps CATALYSÉ.

CATALYSER v. a. ou tr. (ka-ta-li-ze — rad. *catalyse*). Chim. Décomposer, modifier par catalyse.

CATALYTIQUE adj. (ka-ta-li-ti-ke). Chim. Qui a les caractères de la catalyse : Influence CATALYTIQUE.

CATALYTIQUEMENT adv. (ka-ta-li-ti-ke-man — rad. *catalyse*). Chim. D'une manière catalytique, par catalyse : Un corps CATALYTIQUEMENT décomposé.

CATAMANTALÈDE, roi séquanais et père de Casticus. César parle de lui dans son livre sur la guerre des Gaules.

Catamarans (EXPÉDITION DES). Cette expédition est une des entreprises qui forma le gouvernement anglais pour détruire notre flottille de Boulogne. Après avoir vu échouer plusieurs attaques de vive force, ce gouvernement voulut essayer de moyens nouveaux, dont il attendait de merveilleux résultats. « A la tête de l'Amirauté anglaise, dit un écrivain, se trouvait alors, comme il est assez ordinaire, non un de ces grands hommes de mer qui s'étaient illustrés dans le commandement des armées navales, mais un homme d'État tout à fait étranger aux affaires de la marine. Elevé à ce poste éminent par des considérations purement politiques et des convenances de parti, lord Melville était doué d'une haute capacité ; mais le défaut de connaissances spéciales, et l'ardeur de sa haine contre la France le rendaient par trop accessible aux faiseurs de projets pour l'anéantissement de notre marine. C'est ainsi qu'il avait primitivement adopté l'idée extravagante de renfermer la flottille dans les ports de Boulogne, Wimereux et Ambleteuse en coulant des navires chargés de pierres à l'entrée du chenal de chacun de ces ports. Il ne faut donc pas s'étonner de l'empressement qu'il mit, dans l'été de 1804, à accueillir un autre plan pour consommer d'une manière infaillible la destruction de la flottille. N'envisageant que l'importance du résultat qu'on lui promettait, et séduit par ce qu'offraient d'ingénieux en apparence certains détails de ce plan, il l'adopta d'enthousiasme et fit partager à tout le ministère son engouement et ses espérances. »

C'était avec des machines infernales disposées de différentes manières que l'on prétendait détruire la flottille. Par les ordres de l'Amirauté, on construisit à grands frais et aussi secrètement que possible un grand nombre de ces engins, consistant en un coffre en bois, long d'environ 7 m., large de 1 m. et profond de 0 m. 60 à 0 m. 70, qui était aigu par les deux bouts et fixé sur une espèce de radeau. Ce coffre contenait près de cinq milliers de poudre en grenier, et, par-dessus cette poudre, une cinquantaine de pilotes d'artifice, grosses comme des melons et assemblées deux à deux par un bout de corde. Les Anglais se proposaient de conduire ces engins, connus sous le nom de *catamarans*, près du navire ou au milieu des navires ennemis ; on y mettait le feu au moyen d'une mèche à combustion assez lente pour donner à l'équipage le temps de se retirer. Quand tout fut prêt, lord Melville se fit transporter à bord du navire monté par l'amiral Keith, commandant des forces anglaises réunies devant Boulogne, tandis que Pitt et plusieurs autres ministres vinrent s'établir au château de Walmer-Castle, d'où ils pouvaient être témoins du succès, infaillible, croyaient-ils, d'une expédition qu'ils avaient préparée avec tant de soin.

Pendant que ceci se passait de l'autre côté du détroit, on prenait sur la rive française, en affectant la plus grande sécurité, toutes les précautions pour se garantir d'une surprise. On avait eu connaissance des projets de l'Amirauté anglaise et des préparatifs mystérieux qu'elle avait ordonnés. Quoiqu'on n'eût que des renseignements peu précis sur le nombre et la nature des machines qui seraient employées, on en savait cependant assez pour deviner le genre de l'attaque dont on était menacé, et l'on avait pris les mesures que l'on jugeait les plus propres à faire échouer les projets de l'ennemi. Une seule chose était tout à fait incertaine : c'était l'époque du danger, parce qu'elle dépendait d'une foule de circonstances impossibles à déterminer d'avance ; mais on espérait pouvoir la connaître par les mouvements que l'escadre de blocus ne manquera pas de faire. On était donc sur le qu-vive à Boulogne, lorsque, dans les derniers jours de septembre, la station anglaise ayant reçu un accroissement successif et considérable, l'amiral français en conclut aussitôt que le moment critique approchait. Le 2 octobre, les Anglais, établis à leur mouillage ordinaire, à environ 6 à 7 kilom. de la ligne d'embossage française, présentaient une masse de cinquante-deux bâtiments de guerre, de grandeur et d'espèces différentes, parmi lesquels se remarquaient vingt à vingt-cinq bricks et

cutters de mesquine apparence, que l'œil exercé de nos marins jugea être des brûlots.

Pendant toute la matinée, il n'y eut, parini tous ces bâtiments, aucun mouvement remarquable, sauf de très-fréquentes allées et venues de canots, qui indiquaient des transmissions d'ordres ou de renseignements. Peu après midi, une division composée d'un vaisseau de ligne, de trois frégates, de deux bricks et de plusieurs cutters, se détacha du gros de la station, et vint jeter l'ancre au vent de l'aile gauche de la ligne française, mais hors de portée de canon. On comprit dès lors que le moment du danger approchait. Le temps, d'ailleurs, était des plus favorables aux desseins de l'ennemi. On approchait de la nouvelle lune, ce qui promettait une nuit obscure, et la force du courant de syzygie, jointe à une bonne brise de l'O.-S.-O., offrait les plus grandes facilités pour lancer des brûlots contre les bâtiments français. La ligne d'embossage des Français, l'une des plus fortes qui eussent été établies jusqu'alors, comptait environ cent-cinquante bateaux de toutes les espèces qui composaient la flottille, sauf les transports et les paquebots. Elle était disposée sur trois rangs : le premier et le plus au large, entièrement formé de canonnières ; le second, de bateaux plats, et le troisième, de péniches et de caïques. Au centre du rang des canonnières se trouvait une prame armée de douze pièces de 24. De plus, en avant de la ligne d'embossage se tenaient tous les canots de grande dimension et plusieurs péniches à obusier de fort calibre, pour avertir de l'approche de l'ennemi, repousser ses embarcations, accrocher et éloigner ses brûlots. Enfin, les commandants de tous les bâtiments avaient reçu les instructions les plus détaillées sur les manœuvres qu'ils devaient faire, dans les différentes circonstances qui pourraient se présenter. L'action commença vers neuf heures et demie du soir. Depuis ce moment jusqu'à trois heures et demie du matin, l'ennemi envoya une quinzaine de grands brûlots ; en même temps, il lança un nombre très-considérable de machines infernales, qui, sans mâts et sans voiles, et lestées de manière à être maintenues à fleur d'eau, étaient beaucoup plus difficiles à apercevoir. Poussés par le vent et la marée, ces engins arrivèrent sur la ligne d'embossage, dont ils parcoururent successivement diverses parties, de la gauche au centre et à la droite, pendant que, pour en assurer l'effet, des centaines d'embarcations cherchaient, sur tous les points, à inquiéter nos bâtiments, en dirigeant sur eux, soit des artifices lancés à la main, soit un feu très-violent de mousqueterie et de mitraille. Tout cela fut inutile. Grâce au sang-froid et à l'impétuosité de nos équipages, ainsi qu'à la parfaite exécution des ordres de l'amiral, les embarcations ennemies furent repoussées, les machines infernales purent être évitées, les brûlots sautèrent dans les vides qu'on leur avait faits, en sorte qu'au lever du jour la flottille se trouva à son poste dans le même ordre que la veille et avec le même nombre de navires. Dans cette nuit mémorable, qui avait attiré des milliers de spectateurs sur les deux rivages opposés, nous ne perdimus, en effet, qu'une péniche et une vingtaine d'hommes ; nous eûmes, en outre, une trentaine de blessés. Quant aux Anglais, ils prétendirent n'avoir éprouvé aucune perte ; mais l'histoire des guerres de l'empire a surabondamment prouvé combien leurs assertions sur ce chapitre ont toujours été peu véridiques. Du reste, en Angleterre même, l'expédition des catamarans couvrit de ridicule le chef de l'Amirauté. On la qualifia « d'entreprise aussi follement conçue que dispendieusement exécutée, » et un journal des plus autorisés déclara qu'elle serait à jamais « une tache indélébile imprimée à la mémoire des hommes puissants qui avaient été assez faibles pour approuver et faire exécuter un tel projet, mélange absurde d'ignorance et de témérité. »

CATAMARCA, ville de l'Amérique du Sud, dans la république Argentine, chef-lieu de l'État de son nom, à 400 kilom. S.-O. de Salta ; 4,500 hab. Fort qui protège la ville contre les attaques des Indiens ; commerce de poivre et de coton. L'État de Catamarca, un des quatre de la Confédération Argentine, au N.-O., est borné au N. par la Bolivie, à l'O. par le Chili, au S. par le Rioja, et à l'E. par le Tucumán. Superficie, 1,800 myriamètres carrés ; 105,000 hab. Son territoire est traversé, sur beaucoup de points, par les contre-forts orientaux des Andes, parmi lesquels une chaîne, située dans la partie occidentale de cet État, contient, dit-on, du minerai d'or. Ces diverses ramifications forment de nombreuses vallées qui, favorisées par le plus magnifique climat, présentent les plus riches pâturages et une luxuriante végétation. Les principaux cours d'eau qui l'arrosent sont : le Catamarca ou Rio del Valle, qui sort des pampas du Tucumán, et va se perdre dans un lac situé au S.-E. de la ville de Catamarca ; le Rio-Medanos, et le Rio-Guachipas. Le sol, admirablement fertile, produit surtout du coton, du poivre et du blé, dont on fait une exportation considérable.

CATAMBO s. m. (ka-tan-bo). Antiq. Sorte d'exercice que l'on croit avoir été semblable à celui qu'on appelle actuellement le *monde renversé*, et dans lequel deux personnes se tenant, l'une debout sur les pieds, l'autre la

tête en bas, se renversent et prennent tour à tour la position opposée.

CATAMÉNIAL, ALE adj. (ka-ta-mé-ni-al, a-le — *cataménia*, menstrues ; de *kata*, par, et *mén*, mois). Méd. Qui a rapport aux règles ou mois des femmes : Flux CATAMÉNIAL.

CATAMISTE ou **CATHAMISTE** s. m. (ka-ta-mi-ste — du gr. *catamistos*, mélangé). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des clavicornes, syn. de géorisse.

CATANAIS, AISE s. et adj. (ka-ta-nè, è-ze). Géogr. Habitant de Catane ; qui appartient à Catane ou à ses habitants : *Quand les CATANAIS parlent de ce volcan terrible qui les écrase et les ruine si souvent, ils poussent l'amour du sol jusqu'à dire notre Etna.* (G. Sand.)

CATANANCHE s. f. (ka-ta-nan-che — du gr. *katanagché*, contrainte, parce que cette plante, employée dans la composition des philtres, passait pour inspirer l'amour). Bot. Genre de la famille des composées, tribu des chicoracées, appelé aussi CUPIDONE. Il On dit encore CATANACHE.

— Encycl. Le genre *catananche* ou *cupidone* appartient à la famille des composées ; ses caractères essentiels le rapprochent des chicorées, tandis que son aspect extérieur le fait ressembler davantage aux centaurees. Les espèces qui le composent font partie du groupe des fleurs dites *immortelles* ; les véritables fleurs, à peine visibles, passent très-vite ; mais les bractées, qui sont colorées, scarieuses et réunies en capitule globuleux, persistent pendant très-longtemps. La *cupidone* bleue est une charmante plante, qui croît abondamment dans les terrains secs et découverts du midi de la France. On l'a regardée, en médecine, comme apéritive et vulnéraire ; elle est à peu près abandonnée aujourd'hui sous ce rapport, mais elle mérite une place dans les jardins d'ornement. Les *catananches* jaune et grecque, qui croissent en Orient, ne sont pas moins remarquables. La *catananche* bleue est vivace, mais on ne la cultive le plus souvent que comme annuelle ou bisannuelle ; elle se propage très-facilement de graines, et craint l'humidité. Cette espèce a produit une jolie variété à fleurs blanches. L'une et l'autre font un bel effet en été dans les plates-bandes.

CATANANCHÉ, ÉE adj. (ka-ta-nan-ché). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la *catananche*.

— s. f. pl. Section de la tribu des chicoracées, dans la famille des composées, ayant pour type le genre *catananche*.

CATANDUANES, île de l'Océanie, dans la Malaisie, archipel des Philippines, près de la île S.-E. de Luzon, par 14° de lat. N. et 122° de long. E. Elle a 50 kilom. de long sur 25 de large, et renferme huit bourgs ou villages placés sous la dépendance du gouverneur des colonies espagnoles ; 10,715 hab.

CATANE, la *Catana* des Romains, nommée *Catania* par les Italiens, ville du royaume d'Italie, sur la côte orientale de l'île de Sicile, au pied du mont Etna, près de l'embouchure du Giaretta dans la mer Ionienne, à 90 kilom. S.-O. de Messine, ch.-l. de la prov. et du district de son nom, par 37° 30' lat. N. et 139° 1' long. E. ; 62,453 hab. Place de guerre, port de mer jadis excellent, aujourd'hui encombé par la lave et partiellement remplacé par une rade ouverte qui sert de lieu de débarquement. Siège d'un archevêché, d'un tribunal d'appel, d'un tribunal de commerce, ainsi que d'un grand prieuré de l'ordre de Malte ; université fondée en 1444 par Alphonse d'Aragon ; bibliothèque publique ; musée Biscari, collections d'histoire naturelle de l'Académie Giojense, etc. L'industrie de Catane est très-active ; la soie est une des principales branches de cette industrie, et la fabrique des riches soieries de cette ville est presque sans rival dans la péninsule ; l'industrie cotonnière n'est pas moins importante ; la matière première est produite en fort belle qualité dans les environs de la ville. On évalue à 1,200 le nombre de métiers mis en activité pour les étoffes ordinaires en coton, et à 6,000 les ouvriers employés à cette industrie. Ajoutons à cela quelques tanneries, plusieurs fabriques de pâtes alimentaires et de nombreux ouvrages de corail, d'ambre jaune et de lave. Le commerce a principalement pour objet l'exportation des produits du sol, grains, pommes de terre, olives, figues, amandes, vins, huile, lave, manne et neige du mont Etna. La valeur totale des exportations s'est élevée dans ces dernières années à 9,500,000 francs. Les articles d'importation sont les épices, les bois de teinture, le fer en barre, la quincaillerie, la houille, les cristaux, etc., pour une valeur moyenne de 5,700,000 fr. Le mouvement de la navigation, cabotage compris, a donné les résultats suivants : entrée, 1,095 bâtiments jaugeant 31,478 tonneaux ; sortie, 993 bâtiments jaugeant 31,058 tonneaux, dont la cargaison était d'une valeur de 2,189,900 fr.

Catane, placée comme l'antique Portici au pied d'un volcan, bâtie sur un amas de ruines et de lave, souvent ruinée par des tremblements de terre, toujours reconstruite, est remarquable par la beauté de ses constructions particulières et publiques, et par sa propreté. Ses rues droites, spacieuses et bien bâties sont pavées de blocs carrés de lave, unis avec une rare perfection ; de grandes places, com-

modes et ornées de fontaines, séparent les différents quartiers et laissent circuler partout l'air et la lumière.

Catane dut son origine à une colonie grecque partie, en 728 av. J.-C., de Chalcédoine selon quelques auteurs, de Naxos suivant d'autres. Dès le ^{ve} siècle av. J.-C., elle était une des plus florissantes cités de l'île. Elle prit parti pour Syracuse dans la guerre contre les Athéniens, et tomba entre les mains d'Alcibiade. Plus tard, une trahison la remit à Denys le Tyran, qui la livra à tous les excès du pillage et fit vendre les Catanais à Syracuse. Sous Auguste, elle devint colonie romaine et parvint à une grande prospérité; mais, à la suite des invasions répétées des Goths, des Vandales et des Sarrasins, elle déchu singulièrement. Néanmoins la beauté de sa situation, ses environs ravissants et la fertilité de son territoire la firent constamment relever de ses ruines. Dans la suite, dévastée complètement à quatre reprises différentes, en 1669, 1693, 1783 et 1818 par des éruptions et des tremblements de terre, elle fut encore entièrement rebâtie. Le cataclysme du 13 juin 1669 semblait devoir l'anéantir pour toujours; une rivière de lave large de 6 kilom., descendant du volcan du côté de la ville, rencontra les murailles hautes de 20 mètres, garnies et protégées par les images des saints les plus vénérés; mais les saints furent engloutis, les murailles renversées, et la lave, pénétrant par plusieurs endroits dans l'intérieur de Catane, descendit jusqu'à la mer et y improvisa un môle énorme qui dessine le port actuel. Les désastres postérieurs, quoique moins graves, firent écrouler plusieurs maisons, et produisirent de nombreuses fissures dans les principaux édifices; Catane se releva toujours de ses ruines, et ainsi s'explique l'apparence toute moderne de cette ville en dépit de sa haute antiquité.

La piété des Catanais est célèbre. La patronne de leur ville est sainte Agathe, à laquelle les légendaires prêtent des aventures curieuses. On sait que cette sainte ayant refusé de sacrifier aux idoles et de renoncer à Jésus-Christ, le préteur lui fit couper les deux seins, que saint Pierre lui remit quelques jours après. On trouve dans les musées d'Italie, à Rome notamment, plusieurs tableaux représentant le chef des apôtres opérant ce miracle; le sujet est traité avec une naïveté, une liberté même qui excite le sourire des gens de peu de foi. La cathédrale de Catane possède les deux mamelles de la sainte; on les conserve précieusement comme on fait à Naples pour le sang de saint Janvier, et aux jours de grandes solennités on les expose à la vénération publique. Lorsque le duc d'Osuna, gouverneur de Sicile, vint à Catane, on lui présenta les reliques pour qu'il les baisât; celui-ci se retourna vers sa femme: «Avec votre permission, madame, lui dit-il, et il appliqua pieusement ses lèvres sur les deux seins si miraculeusement conservés.

Catane avait une autre légende, se rapportant à une époque plus ancienne. Voici le récit que nous en a laissé Pausanias: «Les anciens avaient le plus grand respect pour les auteurs de leurs jours, comme on peut le conjecturer par ce qui arriva à Catane à ceux qu'on nomma les *Deux Enfants pieux*. Des torrents de feu sortis de l'Etna venaient jusqu'à Catane; ces enfants ne songèrent point à sauver leur or et leur argent, mais, en prenant la fuite, ils emportèrent, l'un son père, l'autre sa mère. Comme ils ne pouvaient aller très-vite, le feu et les flammes les atteignirent; ils n'abandonnèrent pas pour cela leurs parents, et la flamme se divisa, dit-on, et passa des deux côtés sans faire aucun mal ni à ces jeunes gens, ni à ceux qu'ils portaient.

— *Antiquités et monuments.* Les éruptions de l'Etna et les tremblements de terre qui ont dévasté Catane à diverses époques n'ont laissé subsister dans cette ville aucun monument antique. Toutefois, des fouilles exécutées au ^{xviii} siècle, par les soins du prince de Biscari, ont fait retrouver les vestiges d'un vaste théâtre construit sous Auguste. Cet édifice, de dimensions colossales, fut renversé en partie au ^{iv} siècle, et ses ruines fournirent des matériaux pour la réparation des remparts sous Théodoric, et pour la construction de la cathédrale sous le comte Roger. Ce qui en reste aujourd'hui est peu important et se voit près de la porte d'Acti, dite aussi porte de Stésichore, à cause du tombeau de ce poète, qui s'élevait, dit-on, dans le voisinage. Les ruines d'un théâtre, englobées dans des constructions modernes, occupent le penchant d'une colline, au milieu même de la ville. Ce monument communiquait à l'ouest avec un théâtre plus petit, ou odéon, dont on montre encore une partie de la scène et des arcades extérieures. Ce fut, comme on sait, dans un théâtre de Catane qu'Alcibiade eut l'art de retenir le peuple par son éloquence, tandis que l'armée ennemie pénétrait dans la ville par une porte faiblement défendue. Des vestiges de bains et de tombeaux ont été découverts sur plusieurs points. Un columbarium assez bien conservé et décoré d'ornements en stuc existe dans l'église de la Mecca.

Catane est regardée à bon droit comme une des plus belles villes de la Sicile: «Si Catane avait un port, disent les Catanais, Palerme serait morte. » *Se Catania avesse porto, Palermo sarria morto.* Parmi les monuments moder-

nes, nous citerons en première ligne la cathédrale, fondée en 1093 par le comte Roger, détruite en partie par le tremblement de terre de 1669 et relevée de ses ruines peu après. Elle est dédiée à sainte Agathe, vierge sicilienne, martyrisée au ⁱⁱⁱ siècle. Le portail de l'église est d'assez mauvais goût; les colonnes qui le décorent proviennent d'un théâtre antique. Une frise, enlevée au même édifice, orne la porte latérale de gauche. A l'intérieur, on remarque les fresques de la voûte par Corradino, les sculptures des chapelles des transepts attribuées à Gagini, les stalles du chœur, deux tombeaux en marbre doré de la fin du ^{xv} siècle, une fresque de la sacristie représentant l'éruption de l'Etna en 1669. La grande place, dont la cathédrale borde un des côtés, est décorée d'une fontaine de marbre surmontée d'un éléphant de lave, qui porte sur son dos un obélisque en gruit rouge d'Egypte; ce monument fut élevé en 1736, en l'honneur de Charles III, roi des Deux-Siciles. Les autres églises dignes d'intérêt sont Sainte-Marie-de-la-Rotonde, qui passe pour être un ancien temple païen, et l'église des Bénédictins, immense vaisseau bien proportionné et d'un style très-élevé, avec un dôme qui est le point le plus élevé de la ville. Cette dernière église possède des peintures de Tofanelli, de Cavallucci, de Lapiccola, et un orgue très-estimé, construit à la fin du siècle dernier par un prêtre calabrais nommé Donato. Le couvent des Bénédictins, vaste édifice reconstruit par l'architecte Contin, après le tremblement de terre de 1693, ressemble bien plus à une résidence princière qu'à une retraite de cénobites. Il renferme des tableaux, des statues, des bas-reliefs, des inscriptions, des antiques de toute espèce, un cabinet d'histoire naturelle et une riche bibliothèque; les cloîtres sont splendides; les jardins ont été établis à grands frais sur un plateau de lave. L'université, dont on fait remonter la fondation à 1444, et qui compte un grand nombre d'étudiants, occupe un beau bâtiment dont la façade principale est décorée de trois ordres d'architecture. Le musée Biscari, une des grandes curiosités de Catane, a été créé il y a un siècle par Ignazio Paterno, prince de Biscari, patriote ardent et savant éclairé, qui consacra une fortune immense à mettre en lumière les antiquités de sa ville natale. Ce musée renferme une foule d'objets précieux exhumés en Sicile: des marbres, des bronzes, des ustensiles, des médailles, des pierres gravées, des poteries, des armures, etc. On y voit aussi une curieuse collection de costumes siciliens du ^{xiii} et du ^{xiiii} siècle.

— Hist. La ville de Catane, qui est, comme nous l'avons déjà dit, une colonie grecque, a eu les plus singulières vicissitudes historiques et physiques. Située au pied de l'Etna, au bord de la mer, elle remonte à une très-haute antiquité. Elle fut fondée cinq ans après Syracuse, par une colonie de ses mêmes Grecs chalcédoniens qui, venus en Sicile sous la conduite de Théoclés, y avaient fondé, quelque temps auparavant, la forteresse de Naxos, c'est-à-dire vers l'an 704 av. J.-C. Thucydide est formel sur ce point (livre VI), non dans la traduction latine erronée de Laurent Valla, mais dans le texte grec, où on lit *ἔτη πέντε ὑπερβόλαι, Cinq ans après Syracuse*. Elle reçut alors son nom grec, tel à peu près qu'elle le porte aujourd'hui, de *Kata-Etnam*. Près de l'Etna ou *Sous-l'Etna*, formé de *kata*, près ou sous, et du nom du volcan sous lequel elle est en effet bâtie.

Les habitants de Catane vécurent indépendants sous un gouvernement républicain pendant plus de deux siècles et demi, et se firent estimer des Grecs au point qu'un Catanais, Charondas, devint le législateur d'Athènes. Catane fut ainsi une république autonome jusqu'en l'an 476 av. J.-C., où Hiéron, tyran de Syracuse, en chassa les descendants des premiers colons grecs, y établit une population nouvelle tirée de ses domaines, des parties orientales de l'île, et en changea le nom en celui d'Etna. On lit à ce sujet dans Strabon (livre VI): *Pristinos autem nicolas Catana amisit deductis eo altis, ab Hierone Syracuse norum tyranno, et nomen Catana in Etna mutavit.* Et dans Diodore de Sicile (liv. II): *Athenis summum magistratum gerente Phidone, olympias lxxvi: tum Hiero Naxos et Catanensis et patria ejecit. Catanaque mutato nomine dixit Etnam.* Nous donnons la traduction latine de ces deux auteurs, mais après en avoir vérifié l'exactitude dans le texte grec. Un chef des anciens Siciliens, Ducetius, qui fit la guerre avec succès aux tyrans de Syracuse, y rétablit les habitants que Hiéron avait exilés, et en chassa à leur tour les Syracusains, qui se retirèrent à Inessa, sur l'Etna même, colonie qui dès lors prit le nom que Hiéron avait donné à Catane. Ceci avait lieu, au rapport de Diodore de Sicile qui a toujours soin de rattacher les choses de sa patrie à la Grèce, pendant qu'à Athènes Evippus exerçait la suprême magistrature: *Athenis summum gerente magistratum Evippo.* C'est dans la quatrième année de la 79^e olympiade qu'Evippus exerçait cette magistrature à Athènes, ce qui permet de placer ce retour des Grecs catanais dans leur ville à l'an 457 av. J.-C., après quinze ans d'exil. Toutefois, Denys I^{er}, tyran de Syracuse, ayant fait la paix avec les Carthaginois, finit par conquérir, sous prétexte d'y mettre ordre aux factions populaires, toutes

les villes de la côte orientale de la Sicile jusqu'au Phare. Diodore nomme expressément Catane, Naxos et Leontium. De ce moment, l'histoire de Catane devient assez obscure, au moins en tant qu'histoire particulière d'une ville autonome: elle se confond avec celle de Syracuse. Elle ne cessa point cependant de compter parmi les villes considérables de la Sicile; l'opulence et les arts y fleurirent comme à Syracuse. On en a pour preuve et ce que les historiens en ont dit, et ces belles monnaies d'argent qu'on y frappait, dont on a trouvé de si nombreux exemplaires. Des beaux édifices qui la décoraient au temps de sa splendeur, il reste toutefois peu de chose: les tremblements de terre, les terribles irrptions de lave qu'elle a eues à souffrir, l'ont plus qu'une autre éprouvée, et ont jeté bas ou enseveli sous terre de grandes portions de ses murailles et de ses monuments.

Lors des conquêtes des Romains en Sicile, Catane fut une des premières villes qui tombèrent en leur pouvoir; elle devint entre leurs mains un des principaux postes militaires de l'île. Sextus Pompée, s'étant réfugié en Sicile avec la reste de son parti, la conquiert et la maltraite à cause de son attachement au parti de César; elle resta un moment presque dépeuplée. Auguste y envoya dans les premiers temps de son règne une nouvelle colonie, et Catane commença dès lors, de grecque qu'elle était, à devenir romaine; elle redevint en même temps florissante, et resta presque l'égale de Syracuse, la ville la plus considérable de la Sicile, jusqu'au temps de Théodose. Telles furent, jusqu'à la chute de l'empire romain, les principales vicissitudes historiques de l'antique patrie du législateur des Athéniens Charondas, de cette Catane qui n'avait pas d'autre défaut, suivant Silius Italicus, que d'être trop voisine du brûlant Typhée:

Tum Catana ardent nimum vicina Typhao.

SIL. ITAL., l. XIII.

Et ce défaut n'a malheureusement pas cessé d'être le sien. Elle eut depuis le même destin que toutes les autres villes de la Sicile, jusqu'au temps de Théodose. Elle tomba avec elles au pouvoir des Sarrasins, auxquels elle fut enlevée par les Normands, passa de ceux-ci aux empereurs d'Allemagne, eut à subir l'atroce domination de la maison d'Anjou jusqu'à la délivrance de l'île par les Vêpres siciliennes (1272), prospéra, comme l'île entière, sous les rois aragonais descendants de Pierre III, et dépendit enfin de ce qu'on a nommé le royaume des Deux-Siciles, sous les Bourbons d'Espagne; elle fut heureusement partie aujourd'hui du royaume d'Italie enfin constitué, et n'en est pas une des villes les moins belles et les moins agréables à habiter.

Le pied de l'Etna offre d'ailleurs tous les contrastes, comme le mont lui-même. S'il y a en effet un lieu sur la terre qui représente la désolation, le ravage, l'enfer même, ce sont les environs de Catane; la campagne n'est couverte de toutes parts que de lave, de sable noir et de cendre du volcan; mais, au milieu de ces torrents de lave refroidie, dont la hauteur surpasse souvent celle des maisons les plus élevées, se trouve le pays le plus fertile et le plus délicieusement cultivé. Les grains de Catane, les vins, les fruits, les légumes, sont d'une grosseur extraordinaire.

CATANE (province de), division administrative du royaume d'Italie, dans l'île de Sicile, comprise entre la province de Messine au N., de Calatanissetta à l'O., de Syracuse au S. et la Méditerranée à l'E. Ch.-l. Catane. Superficie, 4,635 kilom. carrés; 411,832 hab. Le sol, montagneux dans tout son contour, couvert au N.-E. par le massif de l'Etna, est arrosé par la Giaretta et ses nombreux affluents, le Salso, le Simeto, etc. Il forme la belle plaine de Catane, partie la plus fertile de la Sicile en grains, huile, vins, fruits, lin, chanvre et réglisse. La province de Catane possède d'importantes exploitations d'ambre sur les bords de la Giaretta, des carrières de beaux marbres dans la partie occidentale, et elle fait un grand commerce en produits agricoles et manufacturés; elle est divisée en 3 districts, 26 cantons et 65 communes.

CATANE (Jean-Marie), littérateur italien. V. CATTANEO.

CATANE (Pietro), architecte italien, né à Sienne au commencement du ^{xvii} siècle, publia en 1567 un traité d'architecture en huit livres, dont les quatre premiers avaient déjà paru sous le titre de *In casa de Agliuoli di Aldo*. — Un autre CATANE (Girolamo), né à Novare, publia vers le même temps d'assez nombreux ouvrages sur l'architecture militaire.

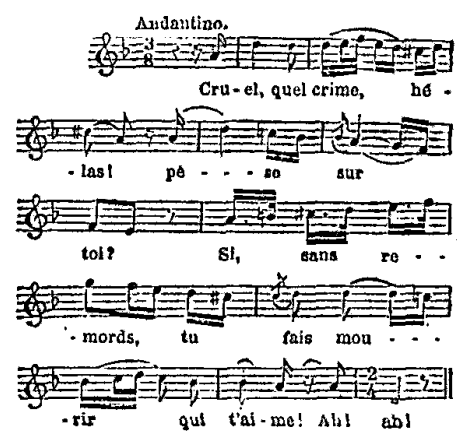
CATANEUS (Jacques), médecin génois du ^{xvi} siècle, fut le premier qui recommanda les frictions mercurielles pour le traitement des maladies vénériennes. On a de lui un traité *De morbo gallico*, imprimé dans la *Collection Luisini* (1566).

CATANI (Damiano), amiral génois du ^{xvii} siècle. Il fut chargé, en 1373, d'une expédition contre les Cypriotes, qui avaient massacré tous les Génois résidant dans leur île, et, avec sept galères seulement, il prit Nicosie et Paphos; mais il usa modérément de sa victoire.

CATANIE s. m. (ka-ta-ni). Ancienne forme du mot CAPITAINE.

CATANOISE (la), intrigante née en Sicile. V. CABANE.

Catanzaroise (la). Cette jolie petite chanson des Calabres n'est-elle pas un morceau achevé? La mélodie est d'une distinction exquise et d'un imprévu délicieux. C'est vif, chaud, énergique, violent; c'est une imprécation presque furieuse, qui s'éteint tout à coup dans le *Ah! ah!* final, comme si la douleur venait de mordre l'amante au plus intime du cœur. C'est admirablement sauvage, et cela fait rêver de Salvatore Rosa.



DEUXIÈME COUPLET.

Si, sans regret, tu manques à ta foi,
Ton cœur est donc chargé d'un poids extrême?
Ah! ah!

TROISIÈME COUPLET.

Comment dois-tu traiter ceux que tu haïs,
Toi qui fais tant souffrir moi qui t'adore?
Ah! ah!

QUATRIÈME COUPLET.

Non! la justice au ciel ne fut jamais,
Si sa vengeance à frapper tarde encore!
Ah! ah!

CATANZARO, ville du royaume d'Italie, dans la Calabre Ulérieure II^e, à 230 kilom. S.-E. de Naples, à 8 kilom. O. du golfe de Squillace; 14,000 hab. Evêché suffragant de Reggio; siège d'une cour civile d'appel et d'une cour criminelle; lycée royal; école académique. Fabrique de soieries, velours, tapis de laine; commerce de soie, grains, huile et vins estimés.

CATAONIE, région de l'ancienne Asie Mineure, située entre le Taurus et l'Anti-Taurus, comprise tantôt dans la Petite Arménie, tantôt dans la Cappadoce, au S.-E. de laquelle elle était située; elle était arrosée par le Sarus et le Pyramus. Ses villes principales étaient, Comana, cap., et Arabissus.

CATAONIEN, IENNE s. et adj. (ka-ta-oni-ain, l'é-ne). Géogr. anc. Habitant de la Cataonie; qui appartient à ce pays ou à ses habitants.

CATAPAN s. m. (ka-ta-pa-n — du gr. *kata*, sur; *pan*, tout). Hist. Officier qui exerçait l'autorité des empereurs de Constantinople dans une de ses provinces d'Italie: *Les empereurs d'Orient gouvernaient la Pouille et la Calabre par un CATAPAN.* (VOLT.) Officier de police à Naples.

CATAPANAT s. m. (ka-ta-pa-na — rad. *catapan*). Dignité de catapan; province régie par un catapan.

CATAPASME s. m. (ka-ta-pa-sme — du gr. *kata*, sur; *passein*, saupoudrer). Méd. anc. Médicament dont on saupoudrait les ulcères.

CATAPAZIA s. f. (ka-ta-pa-zi-a). Comm. Au Brésil, impôt que l'on prélève sur le café à l'exportation. Il s. m. Employé qui surveille l'embarquement des cafés.

CATAPELITE s. f. (ka-ta-pél-te — du gr. *catapelidés*, même signif.) Antiq. Instrument de torture avec lequel on pressait le corps ou les membres du patient entre des planches: *Le gouverneur en colère le fit dépouiller et étendre sur la CATAPELITE.* (Fleury.)

CATAPELTIQUE s. f. (ka-ta-pél-ti-ke). Art milit. anc. Maniement de la catapulte. Exercices CATAPELTIQUES.

— adj. Qui a rapport à la manœuvre de la catapulte: *Exercices CATAPELTIQUES.*

CATAPÉTALE adj. (ka-ta-pé-ta-le — du gr. *kata*, en bas, et de *pétale*). Bot. Se dit des corolles polypétales dont les pétales, adhérant par leur base à l'androphore, ne tombent pas séparément après la floraison: *La corolle des malvacées est CATAPÉTALE.*

CATAPHAGE s. m. (ka-ta-fa-je — du gr. *cataphagos*, vorace). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, formé aux dépens des taupins, et comprenant cinq ou six espèces européennes.

CATAPHASE s. f. (ka-ta-fa-ze — du gr. *cataphémi*, j'affirme). Log. anc. Affirmation par opposition à l'APOPHASIS.

CATAPHONIQUE s. f. (ka-ta-fa-no-ke — du gr. *kata*, contre; *phôné*, voix). Phys. Syn. de CATACOUSTIQUE.

CATAPHORA s. m. (ka-ta-fo-ra — mot gr. de même sens, mais du genre féminin). Pathol. Assoupissement profond, sans fièvre ni délire.

CATAPHRACTES s. f. (ka-ta-fra-kte — gr. *kataphraktos*, cuirassé; de *kata*, sur; *phrassein*, garnir, couvrir). Art milit. anc. Sorte d'armure en étoffe garnie de lames de fer, qui couvrait la poitrine ou tout le corps : *Soldat revêtu d'une CATAPHRACTE*.

— Mar. anc. Vaisseau de guerre long et ponté, chez les Grecs et chez les Romains.

— Chir. Bandage appliqué autour du corps et des épaules.

— Mamm. Syn. de TATOU.

— Ichtyol. Nom donné aux pièces écailleuses qui recouvrent le corps de certains poissons, tels que les callichthes, en formant une sorte de cuirasse. Il Syn. de CALLICHTHE et d'ASPIDOPHORH ARMÉ.

CATAPHRACTE adj. (ka-ta-fra-kte — gr. *kataphraktos*, cuirassé). Art milit. anc. Qui est armé d'une cataphracte : *Cavaliers CATAPHRACTES*. Il On dit aussi CATAPHRACTAIRE.

— Mar. anc. Vaisseau cataphracte, Vaisseau ponté.

— s. m. Soldat armé d'une cataphracte : *Les CATAPHRACTES perses, parthes, sarmates*.

— Encycl. Les cavaliers que l'on appelait *cataphracti*, dit le P. Montfaucon, dans l'*Antiquité expliquée*, étaient, selon Servius, commentateur de Virgile, armés de toutes pièces, et avaient des chevaux armés de même. Ce qui couvrait les chevaux était de la toile, à laquelle étaient attachées des lames de fer rangées comme des plumes. Tite-Live parle de ces *cataphractes*, ce qui fait voir que cette sorte de cavalerie était ancienne; elle était la force des armées de ce temps-là. Du temps de l'empereur Constance, il y avait dans l'armée romaine des cavaliers armés de toutes pièces appelés *cataphracti*. Ces cavaliers, dit Ammien Marcellin, étaient nommés chez les Perses *ctibanarii* : ils portaient des cuirasses et plusieurs ceintures de fer. Vous les auriez pris, poursuit Ammien, pour des statues faites de la main de Praxitèle, plutôt que pour des hommes vivants. Des lames de fer fort minces entouraient très-proprement tous leurs membres, en sorte que, quelques mouvements qu'ils pussent faire, cet habit militaire conservait toujours la même grâce, tant les jointures étaient bien faites. Les *cataphractes* occupaient l'aile gauche de l'armée et étaient ordinairement au nombre de trois mille, d'après les renseignements donnés par Tite-Live. Dans les représentations qui nous en restent, l'armure des *cataphractes* ressemble au dos écailé d'un crocodile. On appelait aussi *cataphractes* les vaisseaux qui avaient des ponts, par opposition à ceux qui n'en avaient pas, qui étaient nommés *ephractes*. Thucydide, parlant de la guerre de Troie, dit qu'en ce temps-là les Grecs n'avaient point de vaisseaux *cataphractes*, mais que leur navires étaient équipés à la manière de ceux des pirates. Les flottes étaient ordinairement composées de ces deux sortes de vaisseaux. Il prépara, dit Polybe, douze vaisseaux *cataphractes* et huit *ephractes* ou ouverts. — Ce furent les Thrasiens, dit Plinie, qui inventèrent les navires longs et pontés; on ne combattait anciennement qu'à la proue et à la poupe. On peut voir, dans les sculptures de la colonne Trajane, des modèles de ces deux sortes de navires.

CATAPHRACTÉ, ÉE adj. (ka-ta-fra-kté). Ichtyol. Qui est muni de cataphractes.

— s. m. pl. Nom collectif donné à divers genres de poissons de la famille des siluriformes, tels que les doras et en particulier les callichthes, dont le corps est recouvert de cataphractes.

CATAPHRONÈTE s. f. (ka-ta-fro-nète — du gr. *cataphronêtês*, méprisé). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères : *La CATAPHRONÈTE brune se trouve dans le midi de la France*. (Duponchel.)

CATAPHRYGIEN s. m. (ka-ta-fri-ji-ain). Hist. ecclésiastique. Membre d'une secte fondée en Phrygie au II^e siècle, et qui, rejetant les prophètes et les écrits des apôtres, se disait elle-même inspirée du Saint-Esprit.

CATAPIÈSE s. f. (ka-ta-pi-è-ze — du gr. *catapiësis*, dépression). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, comprenant une seule espèce qu'on croit originaire du Brésil.

CATAPIÈSTE s. m. (ka-ta-pi-è-ste — du gr. *catapiëstês*, je déprime). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des ténébrions, comprenant deux espèces, qui vivent dans les îles de la Malaisie.

CATAPIONE s. m. (ka-ta-pi-o-ne — du gr. *catapiôn*, très-gras). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, comprenant une seule espèce, qui vit dans l'Inde.

CATAPLASME s. m. (ka-ta-pla-sme — du gr. *kataplasma*; de *kata*, sur; *plasma*, application). Méd. Topique composé d'une pâte épaisse que l'on applique en l'étendant : *CATAPLASME de moutarde, de farine de lin*. Le *CATAPLASME* est le bain des surfaces restreintes. (Raspail.) La charité est impuissante contre le paupérisme, comme un CATAPLASME contre la lèpre. (Proudh.)

Cataplasmes, Dieu sait ! les gens n'ont point de honte. De faire aller le mal toujours de pis en pis.

LA FONTAINE.

Il *Cataplasme galvanique*. Sorte de petite pile voltaïque affectant la forme d'un cataplasme, que Riccamier imagina pour le traitement des névralgies.

— Par plaisant. Aliment trop épais : *Cette soupe est un véritable CATAPLASME. Elle me servirait, sur une assiette plus noire que de l'encre, une omelette ou, pour mieux dire, un CATAPLASME d'œufs*. (Le Sage.)

— Fig. Chose qui procure du soulagement, du bien-être, du plaisir : *Ah ! la bonne nouvelle ! quel excellent CATAPLASME !*

— Argot. *Cataplasme de Venise*, Soufflet, coup sur le visage. Il *Cataplasme au gras*, Plat d'épinards.

— Hortie. Préparation de terreau et de bouse de vache pour recouvrir les plaies des arbres. Il On l'appelle aussi ONGUENT DE SAINT FIACRE.

— Encycl. Le cataplasme se distingue des autres épithèmes par sa consistance; il est mou et humide. Composé d'une matière plus claire et plus liquide, il prend le nom de bouillie ou de pulpe; plus consistant, il se rapproche des emplâtres. C'était un médicament très-connu et très-employé des anciens; les modernes le méprisèrent très-longtemps et l'abandonnaient aux chirurgiens; mais, depuis un bon nombre d'années, on a reconnu à ce topique des avantages incontestables, et il a repris dans la thérapeutique le rang qu'il méritait.

La substance qui forme la matière principale du cataplasme est extrêmement variable. On a employé successivement la farine de lin, de seigle, d'orge, de riz; la fécule de pomme de terre, la mie de pain, la pâte d'Italie, le levain, le malt, la farine de moutarde, la pulpe de racine de guimauve, de navet, de carotte; les feuilles fraîches, pilées, cuites ou hachées, de ciguë, de jusquiame, de belladone, de morelle, d'oseille, de persil, de cresson; les oignons de lis cuits sous les cendres; les poudres ligneuses de tan, de quinquina, etc.; enfin des substances animales, œufs cuits, vers de terre, chairs d'animaux.

Le véhicule auquel ces différents substances peuvent être mêlées n'est pas moins variable : l'eau, le lait, les décoctions mucilagineuses, narcotiques, gélamineuses, toniques et astringentes; le vin, les huiles, la graisse, etc. Enfin, outre ces ingrédients fondamentaux, il n'y a pas rare de voir incorporés aux cataplasmes diverses poudres ou toniques, des teintures amères, aromatiques ou narcotiques (le laudanum, par exemple), des solutions astringentes (l'acétate de plomb et l'alun en solution), des onguents et des savons. On se propose, par ces divers mélanges, de produire des effets mixtes ou composés. Il faut distinguer, du reste, dans les effets thérapeutiques des cataplasmes, les effets généraux qui appartiennent à tous les cataplasmes, des effets spéciaux qui dépendent de la nature des substances employées à leur composition.

— *Effets généraux des cataplasmes*. Ils dépendent plus spécialement de la température du topique. Employés le plus ordinairement à une température plus élevée que celle de la peau, les cataplasmes ramollissent les tissus, ouvrent les pores et favorisent l'absorption des principes médicamenteux qui leur sont incorporés; cet effet s'étend même, de proche en proche, aux organes situés plus profondément. Tels sont les cataplasmes émollients, calmants, narcotiques, stupéfiants, toniques, etc.

Si on les emploie à une température plus élevée, si on les fait agir sur une large surface, et si l'on empêche l'évaporation de l'humidité qu'ils contiennent, au moyen d'une enveloppe imperméable, ils constituent une sorte de bain de vapeur local; ils produisent alors un afflux plus considérable des humeurs et un effet révulsif ou dérivatif; c'est de cette façon qu'agissent les cataplasmes appliqués chauds sur les extrémités, pour dégager la tête et la poitrine congestionnées. Si, au contraire, les cataplasmes sont appliqués froids, ils ont pour effet de faire contracter les pores de la peau et de faire refluer le sang des capillaires en dégageant ainsi directement la partie sur laquelle ils sont appliqués.

— *Effets spéciaux des cataplasmes*. Ils dépendent, avons-nous dit, de la nature des substances qui entrent dans la composition du topique. Le cataplasme émollient ou relâchant est fait de farines, fécules et bouillies cuites, et s'applique chaud ou tiède sur les tissus enflammés. Il a pour effet de relâcher ces tissus et convient également à toutes les périodes de la phlegmasie, soit qu'on veuille amener la résolution, soit qu'on veuille hâter la suppuration. En raison de cette double propriété, il prend les noms de cataplasme résolutive ou de cataplasme maturatif. Le cataplasme tonique ou astringent est composé de poudres toniques ou astringentes, de pulpes, de feuilles, etc. Elles sont employées seules sous forme de bouillie ou appliquées sur les cataplasmes émollients. Ces préparations trouvent des applications très-nombreuses; elles sont employées, tantôt pour déterger des ulcères atoniques, tantôt pour favoriser la chute des escarres gangréneuses, tantôt pour dompter des fièvres d'accès, arrêter des hémorragies, etc. Le cataplasme excitant est composé

de feuilles, de pulpes, de poudres, d'onguents et de diverses autres substances aromatiques, résineuses, acides, ammoniacales ou alcooliques. Il s'applique aussi sur des ulcères, des tumeurs indolentes, sur les engorgements chroniques, etc.; il agit comme excitant ou révulsif. Le cataplasme irritant possède les mêmes propriétés excitantes, mais à un plus haut degré; le sinapisme ou cataplasme de farine de moutarde appartient à cet ordre. Le cataplasme narcotique est composé de feuilles de plantes narcotiques cuites et hachées, ou bien d'un cataplasme émollient ordinaire, imbibé ou arrosé d'une préparation narcotique ou calmante; le cataplasme laudanisé appartient donc à cet ordre. Ces topiques sont employés à calmer les douleurs superficielles ou profondes qui accompagnent les phlegmasies de toute espèce, les contusions, le rhumatisme articulaire et musculaire, les névralgies, les coliques, les crampes d'estomac, etc.

On a donné le nom de cataplasmes mixtes à des préparations topiques sous forme de cataplasmes, dans la composition desquelles il entre diverses substances toniques, excitantes, calmantes, etc., tout à la fois. A cet ordre appartiennent une foule de préparations aujourd'hui peu usitées; tels sont : le cataplasme anticancéreux de Swédiaur et le remède de Pradier contre la goutte.

D'autres cataplasmes, enfin, moins compliqués dans leurs préparations, sont désignés dans la langue pharmaceutique par des dénominations spéciales, mais se rattachent, en réalité, à l'un des groupes que nous avons fait connaître; tels sont : le cataplasme maturatif de Boyer, le cataplasme antiphthalmique de Plenck, le cataplasme antiseptique de Reuss, le cataplasme détersif au charbon de Cazenave et le cataplasme ischiatique de Willis.

CATAPLECTIQUE adj. (ka-ta-plè-kti-ke). Pathol. Qui a rapport à la cataplexie : *Hégar cataplectique*.

CATAPLÈITE s. f. (ka-ta-plè-i-te — du gr. *kataplêos*, rempli). Miner. Silicate hydraté naturel de zircon, contenant de la soude, de la chaux, un peu d'alumine et un peu d'oxyde ferreux.

— Encycl. La catapléite n'a encore été trouvée que dans la syénite de Lamoë, en Suède. C'est une substance d'un rouge de zircon foncé ou d'un brun jaunâtre, ces deux couleurs passant de l'une à l'autre. Sa poussière est jaune isabelle, sa cassure en partie vitreuse. On exprime sa densité par le nombre 2,8, et sa dureté par le nombre 6. D'après Dauber, elle se présente en petits cristaux qui affectent la forme d'un prisme hexagonal. Au chalumeau, ce minéral fond facilement en émail blanc. Avec le borax, il se dissout lentement en un verre limpide et incolore, auquel une addition d'azotate de cobalt communique une teinte bleue. Enfin, réduit en poudre, il est soluble dans l'acide hydrochlorique avec gelée. Suivant Sjogren, qui en a fait deux analyses, il contient, tantôt : 46,83 de silice, 29,81 de zircon, 10,83 de soude, 3,61 de chaux, 0,45 d'alumine, 0,63 d'oxyde ferreux et 8,88 d'eau; tantôt : 46,52 de silice, 29,33 de zircon, 10,06 de soude, 4,66 de chaux, 1,40 d'alumine, 0,49 d'oxyde ferreux et 9,05 d'eau. D'après Dufrenoy, cette composition répond à la formule

3 (Zr, Na, Ca)Si² + 2aq.

CATAPLÉON s. m. (ka-ta-plé-on). Antiq. Musique au son de laquelle les Grecs exécutaient la danse pyrrhique.

CATAPLEXIE s. f. (ka-ta-plè-ksi — gr. *kataplêxis*; de *kata*, sur, et *plêssô*, je frappe). Pathol. Air étonné, stupefaction symptomatique.

CATAPPA s. m. (ka-ta-pa). Bot. Arbre du genre terminalie. Syn. de BADAMIER.

CATAPSYXIE s. f. (ka-ta-psi-ksi — du gr. *katapsuchô*; de *katap*, contre, et *psychê*, je refroidis). Pathol. Refroidissement sans frisson ni tremblement.

CATAPTOSE s. f. (ka-ta-ptô-ze — du gr. *kataptôsis*, chute). Pathol. Chute soudaine déterminée par une attaque d'épilepsie ou d'apoplexie.

CATAPUCE s. f. (ka-ta-pu-se). Bot. Nom vulgaire de l'épurga. V. ce mot.

CATAPULTAIRE s. m. (ka-ta-pul-tè-re). Art milit. anc. Soldat employé à la manœuvre d'une catapulte.

CATAPULTE s. f. (ka-ta-pul-te — du gr. *katapultês*; de *kata*, contre, et *pallein*, lancer). Art milit. anc. Machine de guerre à lancer des pierres ou des traits : *Le château de Chillon sert aujourd'hui d'arsenal et de poudrière au canton de Vaud; la bouche des canons touche l'embarasure des CATAPULTES*. (V. Hugo.) La CATAPULTE fut inventée l'an 200 avant Jésus-Christ par les Syriens. (De Chesnel.)

L'horrible catapulte et le tranchant du fer N'ont rien de comparable à ce nouveau tonnerre. DELILLE.

— Fig. Moyen d'attaque : *Le journalisme est une grande CATAPULTE mise en mouvement par de petites kalnes*. (Balz.)

— Encycl. Les auteurs sont loin d'être d'accord sur la construction de l'arme antique connue sous le nom de catapulte. Pourtant, on peut dire que, dans sa plus grande simplicité,

la catapulte se composait d'un solide bâti de charpente, formé de quatre traverses horizontales, parallèles deux à deux. Entre deux traverses parallèles, on tendait un faisceau de cordes tressées, dans le milieu desquelles s'engageait, par une de ses extrémités, un style, ou levier, que l'on faisait ensuite tourner dans un plan vertical, comme un rayon de roue, pour tordre le câble. L'autre extrémité du style se terminait par un cuilleron en fer d'assez grande capacité. Le style étant maintenu horizontal par un encliquetage, on remplissait le cuilleron de pierres, de plomb, de ferrailles, etc.; on lâchait l'encliquetage, le câble se détordait aussitôt, le style se redressait rapidement, et allait buter contre un sommier qui l'arrêtait brusquement, après une course de 90°, et la charge était projetée au loin, par-dessus le sommier. Quelques-unes de ces machines lançaient à plus de 500 mètres de distance des charges de 80 kilogrammes; mais on conçoit, d'après le mécanisme décrit plus haut, que ces charges formidables devaient souvent passer à côté.

Certains écrivains donnent une autre description de la catapulte. Selon eux, elle consistait en un arc d'une grande puissance, que l'on tendait au moyen d'une espèce de moulinet, et qui servait à lancer d'énormes javalots appelés, selon leur forme, *falarica*, *pila*, *muralla* et *trifaces*. Il y avait des catapultes de campagne, qui étaient montées sur affût roulant, et que les armées entraînaient à leur suite, et des catapultes de position ou de place, qui étaient immobiles, et que l'on construisait sur les lieux mêmes où elles devaient être employées.

Plinie attribue l'invention de la catapulte aux Syriens; Diodore de Sicile, au contraire, en fait honneur aux ingénieurs de Denys l'Ancien, roi de Syracuse. Quel qu'il en soit, les Grecs ne la connurent qu'à l'époque de Philippe, roi de Macédoine. À partir de ce prince, elle pénétra, sans qu'on sache comment, chez les autres peuples, notamment chez les Carthaginois et chez les Romains, qui en firent tous un très-grand usage. La catapulte disparut au commencement du moyen âge. On trouve bien son nom dans plusieurs textes anglais, français, etc., du XI^e siècle et des siècles postérieurs, mais il désignait alors des engins qui n'avaient rien de commun avec la machine de l'antiquité. C'est ainsi, par exemple, que l'on appelait quelquefois catapultes de grandes frondes mues par des contrepoids.

Le nouveau musée établi au rez-de-chaussée du château de Saint-Germain-en-Laye renferme un modèle de catapulte, reconstitué d'après les renseignements puisés dans les auteurs anciens.

CATAPYCNÉ s. m. (ka-ta-pi-kne — du gr. *katapuknos*, dur, épais). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, comprenant deux espèces qui vivent au Brésil.

CATAPYGE s. m. (ka-ta-pi-ge — du gr. *kata*, sur; *pygê*, fesse). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, comprenant une seule espèce, qui vit en Guinée.

CATARACTA s. f. (ka-ta-ra-cta). Archéol. Soupirail pratiqué, dans certaines églises du moyen âge, à travers la voûte des caveaux qui renfermaient les tombeaux des saints : *Par la CATARACTA, les fidèles passaient la tête pour intercéder le saint, ou faisaient descendre sur son tombeau un linget qui devenait une relique précieuse*. (A. Lenoir.) Il On disait aussi JUGULUM.

CATARACTAIRE s. m. (ka-ta-ra-ktè-re). Antiq. Gardien des portes d'une ville ou d'une prison : *Comme sainte Félicie se plaignait, un valet des CATARACTAIRES lui dit : « Si tu souffres maintenant, que feras-tu quand tu seras exposée aux bêtes ? »* (Martyre de sainte Félicie.)

CATARACTE s. f. (ka-ta-ra-cte — du gr. *katarakts*, écluse; de *katarrassein*, tomber impétueusement). Chute d'un fleuve ou d'une rivière qui se précipite : *Les CATARACTES du Nil. La CATARACTE du Niagara. La rivière de la Guinée descend de CATARACTES en CATARACTES, et non pas par des vallées longues et profondes*. (M.-Brun.) Le phénomène des CATARACTES ne se produit généralement qu'aux confins du cours supérieur et du cours moyen des grands fleuves. (A. Maury.)

J'ai remonté du Nil toutes les cataractes.

AUTRAN.

— Fam. Lâcher les cataractes, Laisser déborder sa colère, son indignation.

— Ecrit. sainte. *Cataractes du ciel*, Portes ou écluses supposées ou figurées, qui retiennent les eaux du ciel : *Il ouvrit les CATARACTES du ciel*. (Mass.)

— Antiq. Sorte de herse placée autrefois aux portes des villes. Il Sorte de pont volant employé par les Romains pour l'abordage des navires.

— Mécan. Appareil qui, dans certaines machines à vapeur à simple effet, sert à régler le mouvement.

— Hydraul. Différence entre le niveau des eaux d'amont d'un pont et celui des eaux d'aval.

— Mathém. Courbe décrite par les fluides qui s'échappent par des ouvertures horizontales.

— *Encycl. Mécan.* La *cataracte* est une partie accessoire, mais cependant importante, des machines à vapeur dites de *Cornouailles*. Ces machines sont à basse pression, à condenseur et à axe vertical; elles ne sont guère employées que pour faire fonctionner des pompes destinées à l'épuisement de l'eau dans les puits de mines, ou à élever l'eau destinée, dans les villes, à alimenter les conduits de distribution, comme la machine de Chaillot, à Paris. La vapeur agit sur la face supérieure du piston, dont la tige s'articule à l'une des extrémités du balancier, tandis que l'autre est liée aux tiges des pistons des pompes. Lorsque le piston arrive au haut de sa course, la soupape d'équilibre se ferme, les deux soupapes d'exhaustion et d'admission doivent alors s'ouvrir, pour que la machine produise un nouveau travail; mais il peut être utile, soit pour diminuer la dépense de charbon, soit pour éviter la marche inutile du piston, lorsque l'eau n'afflue plus en assez grande quantité dans le puits, de retarder plus ou moins l'ouverture de la soupape d'admission. C'est pour arriver à une régulation commode de ce retard qu'on a imaginé la *cataracte*.

Cet appareil se compose essentiellement d'un petit corps de pompe foulante dans lequel peut se mouvoir un piston plongeur. (On désigne ainsi un piston plein d'un volume à peu près égal au corps de pompe dans lequel il doit se mouvoir.) Pendant que le piston de la machine remontait, un système de tiges reliées au balancier a pu soulever le piston de la *cataracte*, dont le corps de pompe s'est rempli de l'eau d'une bache dans laquelle il est plongé; cette eau a pu pénétrer, en soulevant une soupape à clapet qui se referme aussitôt que l'eau cesse d'affluer; mais une petite ouverture latérale, dont on peut diminuer la dépense au moyen d'un robinet *ad hoc*, permet à l'eau comprimée par le piston ou par un contre-poids de sortir lentement. Or, ce n'est que lorsque le piston plongeur de la *cataracte* arrive au bas de sa course que la soupape d'admission est ouverte par le moyen d'un renvoi. On peut donc régler à volonté le jeu de la machine principale en tournant simplement le robinet de la *cataracte*.

CATARACTE s. f. (ka-ta-ra-kté — du gr. *kataraktés*, écluse). Chir. Opacité du cristallin ou de sa membrane, qui produit une cécité complète ou partielle : *Opérer la CATARACTE. Opérer quelqu'un de la CATARACTE.* Il *Cataracte noire*, Syn. d'AMAUROSE.

— Fig. Cécité morale, aveuglement de l'esprit : *Entre l'homme et Dieu, il n'y a que l'orgueil; abaissez courageusement cette CATARACTE maudite, et la lumière entrera.* (J. de Maistre.) *L'orgueil est une espèce de CATARACTE morale.* (La Rochef.-Doud.)

— *Encycl.* L'œil, comme appareil optique, a souvent été comparé à une chambre noire; c'est en effet une cavité oblongue, recevant la lumière par une ouverture antérieure, dans des conditions telles, que les rayons lumineux émanés des objets extérieurs se réfractent à leur entrée dans la chambre, et viennent former au fond de la cavité une image réduite et renversée de ces objets. Mais là s'arrête l'analogie. La chambre noire ne porte à son ouverture antérieure qu'un appareil réfringent, une lentille de verre biconvexe; l'œil, au contraire, est entièrement rempli d'une matière transparente et réfringente. Trois parties la composent : en avant, un liquide clair, l'humeur aqueuse; en arrière et dans la grande cavité de l'œil, l'humeur vitrée ou corps vitré, substance gélatineuse et transparente; entre les deux humeurs, la lentille cristalline ou cristallin. Chacun de ces milieux transparents est enveloppé d'une membrane également transparente, et le cristallin, comme les autres, possède une membrane d'enveloppe, la capsule cristalline.

Il est facile de comprendre, sans que nous entrions dans de plus longs détails, que l'intégrité de l'acte visuel ne peut être maintenue qu'à la condition que tous les milieux réfringents de l'œil demeurent parfaitement transparents. Si, par suite d'une lésion traumatique ou d'une affection interne, il se fait à l'intérieur de la cavité oculaire des dépôts de matières opaques, ou si une opacité morbide envahit des tissus normalement transparents, la vision cesse de s'effectuer avec netteté. Le nom de *cataracte* est réservé à la désignation de l'une de ces opacités; c'est celle qui envahit spontanément ou traumatiquement le cristallin, la capsule cristalline ou le liquide intérieurement contenu entre le cristallin et sa capsule, liquide que les anatomistes désignent sous le nom d'humeur de Morgagni.

— *Variétés de la cataracte.* Les auteurs ont fait connaître et décrit de nombreuses variétés de *cataractes*, mais elles se rattachent toutes à un petit nombre de types. Selon la nature de l'organe affecté, on a distingué : 1^o les *cataractes lenticulaires* ou *cristallines*, lorsque le cristallin seul est affecté; 2^o les *cataractes capsulaires* ou *membraneuses*, qui se partagent en *antérieures* et *postérieures*, lorsque la capsule cristalline est le siège de l'opacité; 3^o les *cataractes laticulaires* ou *interstitielles*, *cataractes de Morgagni*, lorsque l'altération morbide siège dans le liquide intérieur de la capsule; 4^o enfin, les *cataractes lenticulo-capsulaires*, dans lesquelles l'opacité siège à la fois dans le cristallin et dans sa capsule.

Sous le rapport de leur structure, ces variétés de *cataractes* offrent des caractères différents, que, dans la pratique, il est important de préciser; de là une multitude de dénominations diverses appliquées à désigner des formes différentes de la *cataracte* ordinaire. Les *cataractes capsulaires* sont *simples* ou *compliquées*. A ces dernières se rattache la *cataracte pigmentaire* caractérisée par la chute du pigment de l'iris, après la rupture des adhérences de cette membrane avec la face antérieure de la capsule cristallienne. Les *cataractes lenticulaires* sont distinguées en *dures*, *semi-dures*, *molles*, *semi-molles*, *liquides*, *pieuses*, *osseuses*, selon leur consistance. On distingue encore des *cataractes vertes*, *noires*, etc., selon les accidents de coloration, enfin des *cataractes striées*, *barrées* ou à *trois branches*, selon l'aspect des lignes opaques qui courent à la surface du cristallin.

La lentille cristalline n'est pas toujours atteinte dans toute son épaisseur, et les mots de *cataracte corticale antérieure* et de *cataracte corticale postérieure* servent à désigner la partie affectée de la lentille. La *cataracte pyramidale* est celle qui se complique d'une saillie à la face antérieure du cristallin, et la *cataracte sitiqueuse*, celle qui se complique d'une résorption plus ou moins complète de ce même cristallin.

Les *cataractes interstitielles* présentent aussi quelques variétés; telles sont : la *cataracte brulante intracapsulaire*, dans laquelle on voit le cristallin flotter dans le liquide de la capsule; la *cataracte cystique*, dans laquelle le cristallin résorbé laisse place à un liquide qui remplit la capsule; enfin la *cataracte fétide* des anciens auteurs, qui n'est qu'une variété de la forme précédente.

D'après les causes qui les ont engendrées, on distingue les *cataractes* en *cataractes congénitales*, lorsqu'elles sont de naissance et résultent d'un vice de nutrition du fœtus; *cataractes traumatiques*, lorsqu'elles surviennent à la suite d'une violence extérieure, et *cataractes spontanées*, lorsqu'elles apparaissent spontanément par l'action de causes internes.

Toutes les variétés de *cataractes* que nous venons de définir étant regardées comme *cataractes franches*, on a désigné sous le nom de *fausses cataractes* ou *cataractes pseudo-membraneuses* différentes altérations qui ont pour résultat d'empêcher la vision par opacité du milieu réfringent, mais qui ne sont pas de véritables *cataractes*. Telles sont : la *cataracte albugineuse*, constituée par la présence d'une fausse membrane en arrière de l'iris; la *cataracte purulente*, due à un hypopyon; la *cataracte sanguinolente* ou *dendritique*, d'origine traumatique et occasionnée par la chute du pigment; enfin la *cataracte hyalotide*, qu'on suppose formée dans l'humeur vitrée.

Si nous appelons *cataractes spontanées* ou *idiopathiques* les diverses variétés de *cataractes* que nous venons de mentionner, il en existe d'autres qu'on peut regarder comme *symptomatiques* ou *non spontanées*; telles sont : la *cataracte secondaire* ou *membraneuse*, formée des débris de la capsule après l'opération; la *cataracte glaucomateuse*, qui complique le glaucome; la *cataracte diabétique*, qui n'est qu'une des expressions symptomatiques du diabète; enfin les *cataractes dites scrofuleuses*, *goutteuses*, etc., regardées, à tort ou à raison, comme dépendant du vice scrofuleux, goutteux, etc.

— *Causes de la cataracte.* Ces causes sont générales ou locales : parmi les premières, on range l'hérédité, un âge avancé, le séjour dans certains climats; au nombre des causes locales, il faut compter l'insolation, l'action irritante des divers vapeurs, un travail assidu, la vue fixée sur des objets très-petits et mal éclairés, ou sur des objets éclairés d'une lumière trop vive, un trouble de la nutrition qui produit chez le fœtus la *cataracte congénitale*, un coup, une blessure, une vive excitation de l'œil produisant une choroidite, enfin les ophthalmies et les iritis.

— *Symptômes de la cataracte.* Chez une personne déjà avancée en âge survient un léger obscurcissement de la vue d'un seul œil; c'est un nuage léger qui voile les objets, un brouillard qui s'épaissit de plus en plus; quelquefois, ce sont diverses illusions de la vue : des mouches volantes, des taches ou d'autres objets; à ces signes, on reconnaît une *cataracte* commençante. Cependant l'obscurcissement de la vue augmente progressivement et envahit l'œil resté sain; en l'absence de toute douleur, le malade perd peu à peu la faculté de percevoir les objets, surtout à une vive lumière; il recherche une demi-obscurité pour favoriser la dilatation de la pupille; d'autres fois, il aperçoit les objets placés sur le côté, dans le champ de la vision, et ne distingue plus ceux qui sont dans l'axe de l'œil. Après un temps plus ou moins long, mais ordinairement assez prolongé, la vue est entièrement perdue, le malade distingue seulement le jour de la nuit, la *cataracte* est complète. On dit alors qu'elle est mûre. Il est bien entendu que cette description se rapporte à la *cataracte* spontanée sénile, et non à la *cataracte* accidentelle, traumatique ou congénitale.

Dans le diagnostic de la *cataracte*, l'examen direct des différentes parties de l'œil a la plus grande importance. Non-seulement l'examen ophthalmoscopique, rendu si facile par les instruments dus aux docteurs Zehender, Giraud-

Tenlon et Galezowski, permettra de constater la présence d'une opacité des milieux transparents de l'œil, mais il permettra encore de préciser rigoureusement le siège de cette opacité. L'examen à la vue simple était pratiqué fort anciennement. Dès l'origine de l'affection, il est facile de distinguer au centre de la pupille une tache opaque blanche, quelquefois jaune, grise ou verdâtre, uniforme ou irrégulière, et qu'entoure le cercle noir de la pupille dilatée. Dans d'autres cas apparaissent des stries rayonnées grisâtres.

C'est à Parkinger et à Sanson qu'on doit la curieuse observation des images visibles de l'œil et un procédé de diagnostic qui permet de préciser le siège des opacités morbides. Lorsqu'on présente en avant d'un œil sain la lumière d'une bougie, et qu'on regarde cet œil sur le côté, on aperçoit l'image de la lumière trois fois reproduite. La première image est assez vive, et provient de la réflexion des rayons lumineux sur la face antérieure de la cornée; c'est donc l'image virtuelle droite des miroirs convexes. La seconde est plus profonde, nébuleuse, et provient de la réflexion des rayons sur la lame antérieure de la capsule cristalline. La troisième, enfin, est une image petite, renversée, se mouvant sur l'œil en sens inverse des mouvements qui sont imprimés à la lumière; c'est l'image vraie qui se forme au foyer des miroirs concaves et provient, en effet, de la réflexion des rayons lumineux sur la lame postérieure de la capsule cristalline. Il est actuellement facile de comprendre quel parti on pouvait tirer de cette observation pour le diagnostic des *cataractes*. Si, des trois images normales de la bougie, les deux dernières ont disparu, c'est que le cristallin est entièrement opaque, ou, tout au moins; c'est que la face antérieure de la capsule ne laisse plus passer les rayons lumineux; si une seule de ces deux images a disparu, c'est que la face postérieure du cristallin est seule atteinte d'opacité.

A ces seules indications ne se bornent pas les déductions pratiques de l'ophtalmoscopie. Cette science, fort avancée de nos jours par l'emploi des instruments spéciaux qu'on a créés pour elle, fournit des indications bien autrement précises sur les divers genres d'altération que peuvent éprouver les milieux de l'œil. C'est ainsi, et par l'emploi de moyens qu'il serait trop long de détailler ici, que le chirurgien arrive à distinguer la consistance, le siège précis et l'étendue des diverses formes de *cataractes*.

— *Traitement de la cataracte.* La cécité est une triste et inévitable conséquence de la *cataracte*; car, à part les cas de traumatisme, elle s'étend toujours aux deux yeux et rend toujours la vision impossible; de là l'absolue nécessité d'un traitement actif qui puisse soustraire le malade à la pénible infirmité dont il est atteint. Il est fort rare qu'on puisse attendre une guérison spontanée de la *cataracte*; les circonstances dans lesquelles ces guérisons ont été observées ne se sont montrées qu'à la suite de *cataractes* traumatiques et légères. Quant au traitement, il ne présente qu'une indication, l'opération, chaque fois qu'elle est possible et qu'elle ne peut exposer le malade à des accidents plus graves que l'infirmité même. C'est en vain qu'on nourrirait l'espoir de voir guérir sans opération une *cataracte* confirmée et complète; si l'on a cité quelques cas où les cautérisations à la région sincipitale, les saignées, les vésicatoires, les cautères, les moxas ou l'électricité auraient réussi, il faut dire que ces moyens ne sont, tout au plus, applicables qu'à des *cataractes* récentes, dues seulement à une inflammation encore au début, qui occasionne par elle-même l'opacité de la capsule. Si la *cataracte* est ancienne, spontanée, complète, ces moyens échoueront infailliblement, et il ne restera d'autres ressources que l'opération.

Il ne faut pas oublier de mentionner aussi les prétendues cures des charlatans. Ces empiriques se servent de la belladone, et l'emploient en frictions ou en instillations dans l'œil. Par ce moyen, ils provoquent une dilatation forcée de la pupille et découvrent les bords du cristallin; si l'opacité n'a pas dépassé la partie centrale de la lentille cristalline, le malade pourra donc voir par les bords de l'organe, mais l'amélioration qu'il en éprouvera sera peu sensible et peu durable. On obtient, au reste, le même résultat par l'emploi de lunettes convexes de douze à vingt pouces de foyer; ces lunettes maintiennent la dilatation de l'orifice pupillaire, à la condition que le pourtour des verres soit garni de taffetas vert, afin d'empêcher l'entrée des rayons lumineux par les côtés de l'œil.

Les moyens curatifs que nous venons de faire connaître sont tous insuffisants ou simplement palliatifs; l'opération, qui a pour but d'éloigner de l'axe visuel les parties atteintes d'opacité, est, au contraire, le moyen curatif par excellence, encore qu'il ne soit pas suivi d'un succès constant.

Il est bien extraordinaire que les anciens, qui se faisaient de la *cataracte* une idée très-fausse et très-éloignée de celle que professent les chirurgiens modernes, aient pourtant créé empiriquement l'opération très-logique qui se pratique de nos jours. Anciennement, on attribuait la *cataracte* à une opacité formée dans l'humeur aqueuse, et, jusqu'à Képler, on attribuait au cristallin la propriété d'arrêter les rayons lumineux et de former l'image perçue

des objets placés à distance. On était hégélique, puisque les malades recouvraient la vue par le déplacement de la partie opaque, et que, d'un autre côté, si c'était le cristallin qui servait à former les images, l'opacité ne pouvait siéger dans le cristallin. Malgré cette théorie erronée, les plus anciens chirurgiens pratiquaient l'opération dite *par abaissement*. Celse la décrit parfaitement, et Galien rapporte que, de son temps, à Rome et à Alexandrie, des médecins grecs s'y livraient exclusivement. Elle avait été, dit-on, révélée par des chèvres. Ces animaux, suivant quelques anciens auteurs, se guérissaient de la *cataracte* en se piquant l'œil à un jonc épineux. Un procédé opératoire plus perfectionné, et connu aujourd'hui sous le nom de procédé *par extrac-tion*, fut aussi fort anciennement mis en usage. Autyllus, qui vivait à la fin du 1^{er} siècle de notre ère, décrit et pratique cette opération; Lathyrus, médecin grec cité par Rhazes, Abulcassis, Avicenne et plusieurs autres chirurgiens arabes en faisaient autant. Cependant, vers la fin du XVIII^e siècle, l'extraction était complètement abandonnée, lorsqu'elle reprit tout à coup faveur, après les tentatives heureuses de maître Jean, de Méry, de Daviel, de frère Jacques de Saint-Yves, qui fut le premier à la pratiquer d'une manière rationnelle, de J.-L. Petit enfin, et de ses imitateurs. Aujourd'hui, les deux procédés sont également mis en usage, et se partagent la faveur des chirurgiens; d'autres même ont été acceptés dans la pratique à titre de perfectionnements; mais tous se rapportent, à vrai dire, à trois principaux modes opératoires : l'abaissement et l'extraction, dont nous avons déjà parlé; le broiement, procédé plus moderne que nous décrirons en son lieu.

L'opération de la *cataracte*, quel que soit le procédé qu'on mette en usage, ne présente que cette seule indication : faire disparaître l'opacité morbide qui envahit les tissus de l'œil. Toute opération qui se proposerait un autre but serait insuffisante et inutile; l'évacuation de l'humeur aqueuse par la ponction de la chambre antérieure, par exemple, est dans ce cas. L'opération se pratique à tout âge, et, quoi qu'en aient pensé quelques chirurgiens, peut réussir, même chez des centenaires. Toutefois, en raison des insuccès assez communs qui suivent l'opération, il est de règle d'attendre la cécité complète, et de n'opérer jamais lorsqu'un seul œil est atteint. Il peut arriver, en effet, que l'opération ne réussisse pas sur l'œil malade et provoque dans l'œil sain le développement d'une inflammation sympathique ou d'une *cataracte*. On choisit, autant qu'il est possible, l'automne ou le printemps; on impose au malade un régime doux, et on administre, avant l'opération, quelques purgatifs; enfin, au jour arrêté, après avoir pratiqué autour de l'œil une friction avec une préparation belladonnée pour dilater la pupille, on procède à l'opération, soit sur un seul œil, soit sur les deux à la fois. Quant au choix du procédé opératoire, nous allons voir qu'il dépend de l'espèce de *cataracte*; mais on ne peut nier que la mode ou les idées personnelles de l'opérateur n'y soient pour la plus grande part. Une rapide description de ces divers procédés suffira pour faire comprendre les différences souvent légères qui les caractérisent.

La méthode d'abaissement est la plus ancienne. Elle consiste à extraire le cristallin de sa capsule, et, sans le sortir de l'œil, à le plonger dans la partie inférieure de la chambre antérieure de l'œil, où il finit par disparaître en se résorbant. Il faut nécessairement pénétrer dans l'œil à l'aide d'un instrument : cet instrument est une sorte d'aiguille à manche, dont la pointe est conformée en fer de lance, et qui porte le nom d'aiguille à *cataracte*. On l'introduit par la cornée dans la cavité de l'œil, et, suivant son trajet à travers la pupille dilatée, on la fait pénétrer jusque sur la face antérieure de la capsule cristalline; puis, après avoir déchiré cette capsule, on en tire le cristallin et on le pousse dans la partie inférieure de l'œil, où on le maintient quelques secondes. Comme les autres procédés, ce mode opératoire expose à quelques accidents, tels que l'irido-choroidite; mais il est d'autres causes d'insuccès. La plus commune est la réintégration du cristallin, qui remonte spontanément à sa place. On reconnaît encore les *cataractes* capsulaires pseudo-membraneuses au défaut d'accommodation de l'œil, malgré la réussite apparente de l'opération; enfin, il est encore des *cataractes* branlantes, constituées par le cristallin flottant dans la chambre antérieure de l'œil.

La méthode de broiement et de dissection ne diffère de la précédente qu'en ce que, avant d'abaisser le cristallin, on le broie à l'aide de l'aiguille; ce procédé, d'une exécution plus difficile, facilite singulièrement la résorption du cristallin, et met à l'abri des insuccès ordinaires de l'abaissement, de la réascension du cristallin et de la *cataracte* branlante; cependant il expose davantage le malade à une kératite. Dans le cas de *cataracte* molle, l'ouverture de la capsule a pour effet de vider dans la chambre antérieure le contenu liquide de cette membrane; il se forme, dans ces cas, un nuage laiteux, qui, au bout de quelques mois, se résorbe. Ce mode de guérison peut être rapproché de celui qu'on obtient en broyant le cristallin.

L'extraction est plus parfaite que les modes précédents, et semble, du moins, assurer une réussite plus certaine. L'extraction se fait par

la sclérotique ou par la cornée transparente; de là une double dénomination du procédé opératoire: la *scléroticomie* et le *kératotomie*. La seconde manière, de beaucoup préférable, est la plus usitée. A l'aide d'un couteau spécial appelé *kératotomy*, on pénètre dans la cornée transparente en deux points opposés, et on taille une sorte de lambeau dans cette membrane; par l'ouverture ainsi préparée, on se porte à la recherche du cristallin, et, après avoir lacéré l'enveloppe capsulaire, on accroche la lentille et on l'extraie complètement. Ce procédé général a subi un grand nombre de modifications particulières. Dans l'extraction linéaire, on se contente d'une simple ouverture à la cornée à l'aide d'un couteau lancéolaire; un kystitome simple sert ensuite à ouvrir la capsule, et une curette à amener le cristallin en dehors. L'extraction à lambeau est le procédé général que nous avons décrit; il est d'une exécution plus facile. Dans l'extraction sous-conjonctivale de Desmarres, le lambeau n'est pas détaché et reste adhérent par sa base et par son sommet. L'extraction combinée avec l'iridectomie est un procédé nouveau proposé par MM. Valdan et Critchett; c'est une extraction sans lambeau, mais avec section de l'iris. On peut encore rapprocher de l'extraction le procédé connu sous le nom d'aspiration. C'est un procédé plus curieux qu'utile, renouvelé des anciens chirurgiens arabes, et que M. Laugier a voulu remettre en vigueur. Il ne l'applique d'ailleurs qu'aux *cataractes* liquides; ce procédé consiste à pénétrer dans la capsule à l'aide d'une aiguille creuse, et à pomper, par une succion artificielle, le liquide qui y est contenu. Ce mode opératoire est abandonné aujourd'hui.

Les divers modes d'extraction assurent nécessairement un succès plus certain que l'abaissement et le broiement; mais, en revanche, ils exposent à un plus grand nombre d'accidents, et exigent, de la part du chirurgien, une plus grande habileté. Les hernies de l'iris, la suppuration des lambeaux, l'iritis, l'irido-choroïdite, les hémorragies internes, la fonte purulente de l'œil, tels sont les accidents que l'opération pourra produire; mais le plus commun de tous, celui que l'opérateur redoute surtout, c'est la perte subite du corps vitré. L'épanchement au dehors de l'humeur aqueuse est une conséquence inévitable des plaies étendues de la cornée; mais cet accident n'a rien d'inquiétant, et, après la cicatrisation du lambeau, le liquide se reproduit. Il n'en est pas de même de l'issue du corps vitré, qui a souvent pour conséquence la perte complète de l'œil. Cet accident peut se produire d'une manière bien fâcheuse au moment même de l'opération, et être occasionné, soit par une trop grande étendue de l'ouverture cornéale, soit par un défaut de fixité de l'œil pendant l'opération, soit par une pression trop peu ménagée sur le globe oculaire, soit enfin par la déchirure de la membrane d'enveloppe du corps vitré ou sa liquéfaction.

Les soins consécutifs à l'opération ne doivent jamais être négligés. Après l'extraction, on appliquera des compresses d'eau froide ou d'eau glacée sur l'œil opéré, afin d'empêcher l'inflammation des parties lésées; une légère compression favorisera aussi le recollement du lambeau. Après l'abaissement, il faut recommander au malade l'immobilité la plus absolue et le séjour dans une chambre obscure; tout mouvement aurait pour conséquence la réascension du cristallin dans l'axe optique. Il est inutile d'ajouter que les accidents consécutifs, inflammatoires ou autres, appelleront un traitement approprié, et que les *cataractes* secondaires nécessiteront une opération nouvelle. Quant aux motifs qui doivent décider le choix du chirurgien sur le procédé opératoire à employer, ils sont encore un grand sujet de contestation. La préférence a été attribuée, tantôt à l'abaissement sur l'extraction, tantôt à l'extraction sur l'abaissement; les statistiques actuelles ne prouvent pas, jusqu'à présent, la supériorité de l'une des deux méthodes sur l'autre, et l'on peut affirmer qu'elles comptent à peu près un égal nombre de succès et d'insuccès. Si le procédé par abaissement expose plus aux *cataractes* secondaires, aux amauroses consécutives, à l'iritis, aux vomissements spasmodiques qui ont pour résultats fâcheux de provoquer la réascension du cristallin, aux hémorragies intra-oculaires, etc.; par contre, l'extraction, qui donne des résultats immédiats plus brillants, expose à des accidents plus nombreux et plus irrémédiables. L'extraction exige d'ailleurs plus d'habileté et d'expérience de la part de l'opérateur, et là toutes les fausses manœuvres se traduisent immédiatement par un insuccès. Dans la pratique, toutefois, on tiendra compte de quelques autres éléments d'appréciation. Les *cataractes* molles seront avantageusement opérées par dissection ou par extraction linéaire, et il en sera ainsi des *cataractes* congénitales; l'abaissement sera mieux appliqué aux *cataractes* dures des vieillards, surtout si l'œil est enfoncé; l'extraction sera pratiquée de préférence chez les individus encore jeunes, qui auront besoin de la pleine jouissance de leur vue; l'extraction sous-conjonctivale conviendra surtout aux yeux très-saillants.

Il existe aussi des contre-indications à l'opération. On n'opérera pas un individu dont l'état général est mauvais, qui est placé dans un milieu hygiénique défavorable, ou qui, seulement, n'est pas acclimaté au lieu choisi pour l'opération. La toux habituelle et violente, la

constipation et l'indocilité du malade éloigneront encore le chirurgien de l'idée d'une opération qui présenterait trop peu de chances de réussite; enfin l'amaurose et le diabète contre-indiquent toute tentative de guérison.

— Art vétér. Chez la plupart des mammifères autres que le cheval, les progrès de l'âge prédisposent à la *cataracte*. Le contraire a lieu pour les chevaux; les plus jeunes y sont plus sujets que les vieux. Le cheval et le chien en sont plus fréquemment atteints que les autres animaux domestiques. Chez le cheval, la *cataracte* est le plus souvent occasionnée par l'ophtalmie périodique, et chez les jeunes chiens elle n'est que le résultat de blessures ou autres causes externes. La *cataracte* a été observée, à l'école de Lyon, sur des poissons dorés de la Chine, qu'on avait placés dans un réservoir, et c'est à l'obscurité de ce réservoir que l'on a attribué l'accident. Les causes qui peuvent produire la cécité sont généralement susceptibles d'amener la *cataracte*. Cette affection se caractérise par un obscurcissement d'abord léger dans la vue, qui augmente par degrés jusqu'à la cécité complète. On voit, derrière la pupille et au devant du corps vitré, une tache blanchâtre, verdâtre, jaunâtre, bleuâtre, grisâtre ou brunâtre, plus ou moins étendue. Cette tache, due à l'opacité du cristallin, ne paraît d'abord que sous la forme d'un petit nuage, mais devient de plus en plus facile à distinguer. C'est quand la *cataracte* est bien établie que cette tache offre les couleurs variées où paraît dominer le blanc diversement nuancé de jaunâtre, de verdâtre, de bleuâtre ou de feuille morte. Quand la *cataracte* est la conséquence de la fluxion périodique des yeux, il importe d'examiner attentivement l'œil considéré comme sain, afin de s'assurer s'il n'est pas le siège de l'ophtalmie périodique, et si l'animal ne deviendra pas bientôt aveugle.

La médecine vétérinaire ne possède pas encore de moyens curatifs d'une efficacité positive contre la *cataracte*. Ainsi, malgré quelques exemples de succès, il est reconnu que tous les excitants et les collères stimulants ont été employés jusqu'ici sans aucune chance certaine de réussite, même lorsque la *cataracte* est à peine naissante. On a proposé l'opération de la *cataracte* par les mêmes procédés que chez l'homme; mais cette opération délicate, qui peut être brillante pour l'opérateur, présente, chez les animaux, des difficultés résultant de l'organisation particulière de l'œil. Chez le cheval, par exemple, la présence et le mouvement de la paupière nasale ou membrane clignotante, qui recouvre la face antérieure de l'œil à l'approche des corps étrangers; la présence du muscle droit postérieur ou orbito-scléroticien, qui n'existe pas dans l'homme, et qui opère, à la volonté de l'animal, la rétraction du globe au fond de l'orbite, dès qu'on veut y appliquer l'instrument, sont des obstacles presque insurmontables. Dupuy, d'Alfort, et Dupuytren, à qui on ne peut contester l'habileté, ont tenté l'opération de la *cataracte* sur des chevaux; les yeux se sont enflammés, l'opération n'a point réussi. Si d'ailleurs on considère les résultats de l'opération sous le rapport de l'objet que l'on a en vue en la pratiquant, on ne lui trouve aucun avantage. Le cheval, en effet, n'a pas comme l'homme la ressource des lunettes, et ne peut suppléer par là aux fonctions du cristallin. Les journaux, il est vrai, ont parlé d'un Anglais, qui, ayant un cheval dont la vue était très-courte, lui fit confectionner des lunettes très-élégantes; ce pourrait bien être là une de ces plaisanteries que les journaux affectionnent; mais, en supposant le fait vrai, ce moyen ne paraît pas susceptible d'une application générale, et l'opération ne peut rendre au cheval qu'une vue faible, mauvaise même. L'œil reste malade, conserve une sensibilité vicieuse qui rend l'animal ombrageux, incommode et dangereux. Quoi qu'il en soit, quand on veut tenter cette opération, on ne peut avoir de chances de succès que lorsque la *cataracte* est simple, c'est-à-dire qu'elle n'est pas le résultat d'une maladie susceptible d'amener la désorganisation de l'œil.

CATARACTÉ, ÉE (ka-ta-ra-kté) part. pass. du v. se Cataracter. Affecté de la cataracte: *Œil CATARACTÉ. Le cristallin est déjà CATARACTÉ. Cette femme est CATARACTÉE.*

CATARACTER (SE) v. pr. (ka-ta-ra-kté — rad. *cataracte*). Pathol. Se dit des yeux qui s'affaiblissent par suite de la cataracte: *Son œil se CATARACTE de plus en plus.*

CATARACTÈS s. m. (ka-ta-ra-ktès — gr. *kataraktès*, nom d'un oiseau cité par Aristote, et qui est aujourd'hui inconnu). Ornith. Nom scientifique du goéland brun.

CATARDJI (Barbo), homme d'Etat valaque, né vers 1812, mort en 1862, descendait d'une famille fanariote. Il avait dirigé un journal, le *Conservateur progressiste*, et publié une brochure sur l'*État social des Principautés danubiennes*, lorsqu'il devint l'un des chefs de la droite dans l'assemblée des Principautés-Unies. Ministre de l'intérieur et président du conseil en Valachie (mai 1861), il rétablit la liberté de la presse suspendue. En février 1862, il reprit sa position ministérielle, qu'il n'avait gardée que quelques jours. Le 20 juin, il sortait de l'assemblée couvert d'applaudissements, lorsqu'un inconnu lui tira deux coups de pistolet. M. Barbo Catardji avait

marié sa fille à M. Bédard, consul de France en Orient.

Catarina Cornaro, opéra allemand, musique de François Lachner, représenté pour la première fois vers 1840, à Munich, où le compositeur remplissait alors les fonctions de maître de chapelle du roi de Bavière. Le sujet de cet opéra est le même que celui de la *Reine de Chypre*; c'est une belle tragédie lyrique, qui, sans avoir le grand mérite de l'opéra du regrettable Halévy, n'en est pas moins une œuvre fort intéressante et très-justement appréciée en Allemagne. *Catarina Cornaro* fut aussi représenté à Vienne, à Berlin, à Francfort, à Mannheim et à Bruxelles.

Catarina Cornaro, opéra italien de Donizetti, représenté au théâtre San-Carlo, à Naples, pendant la saison du carnaval de 1844. Cet ouvrage avait été écrit pour Vienne, et les Napolitains, qui s'appellent avec une fastidieuse *primo publico del mondo*, le jugèrent fort sévèrement. Il fut repris en 1845 à Parme, et succomba encore malgré le talent des interprètes Iranoff, Varesi, et de la prima donna Barbieri. Cet opéra fut le chant du cygne de Bergame. Déjà fortement ébranlée par un travail excessif et par l'insuccès imminent de *Don Sébastien de Portugal*, la santé de Donizetti, déclina sensiblement, et, en cette même année 1844, ses facultés prodigieuses s'évanouirent tout à coup, par suite d'une attaque de paralysie. Consumé par la fièvre de l'inspiration et du travail, ayant composé soixante-quatre opéras dans des conditions de rémunération telles qu'elles suffisaient à peine aux premières nécessités de la vie, Donizetti a été, selon nous, calomnié avec une légèreté cruelle. On a attribué sa mort prématurée à l'excès des plaisirs, sans en fournir les preuves. Le travail et le génie ont aussi leurs martyrs; Donizetti a eu le sort de Mozart. Ce dernier est mort à l'âge de trente-six ans, il est vrai, tandis que Donizetti en avait cinquante, mais Mozart a commencé sa carrière beaucoup plus jeune. Tous deux ont eu trente années d'existence artistique. Quand on écrit des chefs-d'œuvre comme *Lucie* et *Don Juan*, on ne dépasse guère ce terme, à moins qu'on ne se repose dans sa gloire comme ce génie olympien qui a nom Rossini.

CATARINO ou **CATHARIN** (Ambroise), jurisconsulte et théologien italien, né à Sienne en 1487, mort à Naples en 1553. Il porta d'abord le nom de *Lancelot Polius* ou *Polite*, sous lequel il professa le droit dans différentes villes d'Italie, puis il prit celui de *Catarino* en entrant dans l'ordre des dominicains à l'âge de trente-quatre ans. La réputation qu'il avait acquise le fit envoyer au concile de Trente (1545), où, deux ans plus tard, il prononça le discours d'ouverture de la troisième session. Il fut ensuite appelé successivement au siège épiscopal de Minor (1547) et à l'archevêché de Conza (1552). Catarino se rendait à Rome pour recevoir de Jules II le chapeau de cardinal, lorsqu'il mourut subitement. Il a laissé plusieurs ouvrages, où l'on trouve un grand savoir, mais aussi des systèmes bizarres et les opinions les plus singulières. Nous citerons, entre autres: *Apologie pour la vérité de la foi catholique contre les dogmes de Luther* (1520, in-fol.); *Miroir des hérétiques* (1532); *Traité de la prescience et de la providence de Dieu, de la prédestination, de la mort de tous les hommes*, etc. (1543); *Neuf clefs nécessaires pour l'intelligence des livres saints* (1543); *Il Remedio della pestilente dotrina d'Ochino* (1544, in-8°), etc. Ce dernier ouvrage est très-curieux et très-rare.

CATARRACTE ou **CATARRHACTE** s. m. (ka-tar-rak-te). Genre d'oiseaux, formé aux dépens des stercoraires. || Autre genre syn. de GORFOU.

CATARRHAL, **ALE** adj. (ka-ta-ral, a-le — rad. *catarrhe*). Méd. Qui a rapport, qui appartient au catarrhe: *Une toux CATARRHALE. Des accidents CATARRHAUX.* || L'Académie n'indique pas de pluriel masculin, mais le mot est nécessaire, et l'on ne saurait recourir, comme l'ont fait certains dictionnaires, au mot CATARRHEUX, qui a un sens différent.

CATARRHALEMENT adv. (ka-ta-ra-le-man). Néol. Par suite d'un catarrhe, au point de vue des catarrhes: *La cour de la maison était humide et CATARRHALEMENT mornelle.* (Balz.)

CATARRHE s. m. (ka-ta-re — du gr. *kata*, en bas; *rhein*, couler). Pathol. Flux morbide dont la matière est fournie par une membrane muqueuse; se dit surtout d'un écoulement de cette nature occasionné par une forte irritation des bronches: *CATARRHE des bronches, des oreilles, de la vessie. Les cardiaques au conclave n'y sont jamais sans CATARRHES; mais d'un cardinal catarrheux on voit souvent sortir un pape qui se porte bien.* (L.-J. de Balz.)

Des catarrhes, des toux et des obstructions. RÉONIER.

— Encycl. Le mot *catarrhe* n'a pas une acception précise: tantôt il désigne l'inflammation des surfaces muqueuses, tantôt il ne désigne que la sécrétion consécutive à cette inflammation, et *catarrhe* est ainsi à la fois synonyme de *phlegmasie muqueuse* et de *flux muqueux*. Dans d'autres circonstances, on attache au mot *catarrhe* l'idée d'une exsudation catarrhale chronique; d'autres fois, dans un sens plus restreint, on désignera par le même mot l'inflammation de la gorge, du nez ou

des bronches, à l'exclusion de toutes les autres inflammations des muqueuses. Dans les anciens auteurs, c'était bien encore une autre confusion. *Catarrhe* désignait le flux humoral d'*humeur peccante*, qui s'écoulait par les voies respiratoires supérieures, et provenait, disait-on, du cerveau. Il fallut des volumes pour démontrer que ce flux humoral ne descendait pas de la tête. Enfin *catarrhe*, pour beaucoup de médecins du dernier siècle, désignait l'ensemble pathologique de l'état catarrhal généralisé à plusieurs muqueuses.

On n'est pas d'accord, même aujourd'hui, sur le choix qu'on doit faire parmi ces diverses acceptions. Celle qui paraît le plus généralement acceptée assigne au mot *catarrhe* la signification d'inflammation d'une membrane muqueuse; de sorte que les différentes variétés du *catarrhe* ne désignent que les différents sièges de la phlegmasie catarrhale. Le *catarrhe convulsif* est synonyme de la coqueluche; le *catarrhe guttural* est l'inflammation de la gorge, l'angine; le *catarrhe lacrymal*, l'inflammation des voies lacrymales; le *catarrhe intestinal*, l'entérite et la diarrhée; le *catarrhe nasal*, la rhinite ou coryza; le *catarrhe oculaire*, l'inflammation de la conjonctive oculaire; le *catarrhe de l'oreille*, l'otite ou l'otorrhée; le *catarrhe pharyngien*, la pharyngite; le *catarrhe pulmonaire*, la bronchite et la bronchorrhée; le *catarrhe suffocant*, l'asthme et la bronchite capillaire; le *catarrhe urétral*, l'urétrite, la blennorrhagie et la blennorrhée; le *catarrhe utérin*, la leucorrhée utérine; le *catarrhe vaginal*, la leucorrhée vaginale et la vaginite; le *catarrhe vésical* ou de la vessie, la cystite.

D'une manière générale, le *catarrhe aigu* est une phlegmasie muqueuse à forme aiguë, celle qu'on désigne par le nom de l'organe affecté suivi de la terminaison *ite*, telle que bronchite, otite, cystite, etc.; le *catarrhe chronique*, au contraire, implique l'idée d'un flux muqueux chronique appartenant à une phlegmasie muqueuse chronique, de celles qu'on désigne en joignant au nom de l'organe affecté la terminaison *rhée*; telles sont: l'otorrhée, la bronchorrhée, etc.

Dans les auteurs anciens, on employait encore les dénominations de *catarrhe acre, acide, salé, chaud, froid, pituiteux, mélangé*, etc., pour désigner diverses formes de l'affection catarrhale.

Le *catarrhe* représente donc une sorte de collection morbide comprenant un grand nombre de phlegmasies muqueuses; il n'en existe pas moins certains caractères communs à tous les *catarrhes* et qui peuvent se résumer en quelques mots. Le *catarrhe* appartient aux climats froids et humides, et sévit chez les individus exposés au froid et à l'humidité, chez les sujets lymphatiques, les femmes et les enfants de préférence. Les changements brusques de la température, la suppression d'une sueur, d'un exanthème, d'un flux habituel, d'une dartre, d'un rhumatisme, la coexistence d'une fièvre éruptive, telles sont encore les causes habituelles du développement d'un *catarrhe*; ajoutons que les affections catarrhales, ordinairement sporadiques, sont accidentellement épidémiques et même contagieuses. Le développement d'un *catarrhe* s'annonce par les symptômes ordinaires de la phlegmasie muqueuse; l'organe qui en est affecté devient le siège d'une tuméfaction marquée, d'une rougeur et d'une douleur plus ou moins vives; l'exsudation muqueuse, d'abord supprimée, devient plus considérable; le mucus, d'abord incolore et fluide, s'épaissit, devient visqueux, opaque, acre, quelquefois purulent; une fièvre plus ou moins intense accompagne le *catarrhe aigu*, tandis que le *catarrhe chronique* s'accompagne au contraire d'affaiblissement et d'épuisement des forces, avec persistance des désordres locaux pendant un temps souvent très-considérable.

Le traitement du *catarrhe* est celui des phlegmasies muqueuses. Si l'inflammation est aiguë, les topiques émollients, les antiphlogistiques locaux et généraux, les révulsifs, etc., seront employés avec plus ou moins de succès; si l'inflammation catarrhale est chronique, les fortifiants, les toniques, les astringents et souvent une médication altérante spécifique, la médication sulfureuse particulièrement, seront préférentiellement indiqués.

— Art vétér. *Catarrhe auriculaire*. Le *catarrhe auriculaire* est une affection du chien très-fréquente et très-tenace, qui se manifeste par des battements d'oreilles continuels. A ce début de la maladie, la membrane du conduit auditif est rouge, gonflée; mais le symptôme essentiel est un écoulement de liquide, plus ou moins épais, d'une odeur infecte, par l'un des conduits auditifs, ou par les deux à la fois. Lorsque le *catarrhe auriculaire* est une conséquence de la maladie des chiens, ce qui arrive quelquefois, il passe facilement à l'état chronique et résiste au traitement local qu'on lui oppose. Alors il est nécessaire d'ajouter au traitement local l'administration d'intérieur du vin de quinquina. Quant au traitement du *catarrhe*, il faut entourer la tête du malade d'un filet qui maintienne les oreilles en place. Puis, si l'affection est au début de l'état aigu, avec rougeur de la muqueuse auditive, il faut faire des injections d'eau tiède savonneuse, mêlée avec une décoction de têtes de pavot, dans le but de calmer la douleur et de nettoyer les parties. Quelquefois, par ce simple moyen, on obtient la guérison en quelques

jours. Si les symptômes inflammatoires cèdent, et que l'écoulement persiste, il faut avoir recours aux injections astringentes. Ces injections se font avec 15 grammes de sulfate de zinc par litre d'eau, ou 15 grammes de sulfate de cuivre dans la même quantité d'eau; ou bien enfin 1 partie de nitrate d'argent pour 100 d'eau. On pratique ces injections deux ou trois fois par jour.

— **Catarrhe des cornes.** On désigne sous le nom de *catarrhe des cornes* une maladie particulière aux grands ruminants, caractérisée par un jetage sanguinolent, séreux ou purulent, dont le point de départ primitif est dans l'inflammation de la muqueuse qui tapisse la cavité creusée au centre du prolongement osseux sur lequel est implantée la corne frontale, cavité qui n'est qu'un diverticulum des sinus frontaux. Ce mot de *catarrhe des cornes*, pris dans son sens littéral, est sans doute impropre; mais il a le grand avantage d'exprimer l'origine particulière d'une des affections catarrhales dont le bœuf peut être atteint. C'est pour cela qu'il est adopté et conservé dans le langage pratique. Cette maladie s'observe souvent sur les bœufs employés au labourage et aux charrois, rarement sur les vaches laitières ou servant seulement à la reproduction. Les travaux pénibles exécutés sous le joug pendant une grande chaleur; les coups violents portés sur le front, sur les cornes; l'insolation prolongée; les luttres acharnées que les taureaux ou les jeunes bœufs se livrent quelquefois entre eux dans les pâturages, sont autant de causes qui peuvent faire naître cette maladie. Elle débute souvent par une hémorragie nasale qui se répète quelquefois plusieurs jours de suite. Cinq ou six jours après, l'appétit cesse tout à coup, la rumination n'a point lieu et le bœuf tient la tête basse; il a les oreilles pendantes et un peu engorgées; puis les symptômes s'aggravent; la tête demeure penchée soit à droite, soit à gauche; du même côté, la corne est brûlante et l'œil presque fermé. C'est alors qu'on peut diagnostiquer un épanchement dans la cavité de la corne correspondante. Cette maladie doit être l'objet d'un traitement particulier, toutes les fois que le diagnostic a été exact; car s'il n'était pas donné issue au dépôt sanioso-purulent qui s'est formé dans les sinus des cornes, la mort de l'animal pourrait s'ensuivre, sinon immédiatement, du moins à la longue, par l'effet de lésions résultant de la présence de ce dépôt. Le repos absolu, la saignée, des aspersion d'eau froide sur la tête, surtout sur le front et autour des cornes, la diète et les breuvages nitrés constituent le traitement de la première phase du *catarrhe des cornes*. Si par ces moyens la résolution complète de la maladie n'a pas été obtenue, et qu'il se soit formé un dépôt dans l'intérieur des cornes, il faut immédiatement recourir à l'amputation de celui de ces organes dans lequel s'est accumulée la sécrétion morbide. L'amélioration dans l'état de l'animal, obtenue par ce moyen, est tellement prompte, que tous les signes d'une bonne santé reparaisent instantanément.

CATARRHÉTIQUE adj. (ka-ta-rè-kti-ke — gr. *katarrechthikos*, de *kata*, en bas; *régnumi*, je romps). Méd. anc. Dissolvant: *Potion CATARRHÉTIQUE*.

CATARRHEUX **EUSE** adj. (ka-ta-reù, è-ze — rad. *catarrhé*). Pathol. Sujet aux catarrhes; affecté d'un catarrhe: *Comment peut-il songer au mariage, CATARRHEUX comme il l'est?*

La mort vient de saisir le vieillard *catarrheux*.
BOILEAU.
D'un esclave *catarrheux*
Que veux-tu que l'amour fasse?
FONSARD.

Il a été employé à tort comme syn. de CATARRHAL: *Une fièvre CATARRHEUSE*.

CATARRHÉXIE s. f. (ka-ta-rè-ksi — du gr. *katarrhéō*), je coule). Méd. anc. Evacuation quelconque.

CATARRHININ, **INE** adj. (ka-ta-ri-nain, i-ne — du gr. *kata*, sous; *rhin*, nez). Mamm. Qui a les narines rapprochées et ouvertes au-dessous du nez. Il On dit aussi CATARRHIN, INE et CATARRHINIEN, INNE.

— s. m. pl. Famille de singes de l'ancien continent, présentant, avec le caractère indiqué ci-dessus, une formule dentaire identique à celle de l'homme.

— **Encycl.** Geoffroy Saint-Hilaire a donné le nom de *catarrhinins* à la première tribu des singes, renfermant les genres propres à l'ancien continent. Ils ont pour caractères: des narines ouvertes au-dessous du nez et séparées à peine par une mince cloison; cinq dents molaires de chaque côté et à chaque mâchoire, avec couronne à tubercules mousses; l'axe de vision parallèle au plan des os maxillaires; souvent des abajoues; toujours des callosités; pas de queue, queue courte ou longue, mais jamais prenante. Ce dernier caractère a fait diviser les *catarrhinins* en deux groupes: 1^o les singes dépourvus de queue; tels sont les genres troglodite ou chimpanzé, orang et gibbon; 2^o singes à queue courte ou plus ou moins longue, mais non prenante; ce sont les genres semnopitèque, nasique, colobe, guenon, macaque et cynocéphale. Les singes du nouveau continent ont été, par opposition, appelés PLATYRRHINIENS.

CATARRHOPIE s. f. (ka-ta-ro-pi — du gr.

kata, en bas; *ropé*, inclinaison). Méd. Tendance vers le bas.

CATARRHOPIQUE adj. (ka-ta-ro-pi-ke — rad. *catarrhopie*). Méd. Tendant à descendre, à s'abaisser.

CATARROJA, ville d'Espagne, province et à 8 kilom. S. de Valence, à 2 kilom. du lac d'Albufera; 4,000 hab. Récolte abondante de riz; pêche active.

CATARTISME s. m. (ka-tar-ti-sme — du gr. *kata*, sur; *artézō*, je dispose). Chirur. anc. Réduction d'une fracture ou d'une hernie.

CATASARQUE s. m. (ka-ta-zar-ke — gr. *katasarchos*, charnu). Entom. Genres d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, comprenant cinq espèces, qui vivent en Australie.

CATASCOPE s. m. (ka-ta-sko-pe — du gr. *kata*, autour; *skopéō*, j'examine). Mar. anc. Sorte de bâtiment léger dont on se servait pour aller à la découverte.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, formé aux dépens des carabes, et comprenant une dizaine d'espèces, qui vivent dans les régions chaudes des deux continents: *On a trouvé le CATASCOPE élégant sous l'écorce des palmiers*. (Duponchel.)

CATASÈTE s. m. (ka-ta-zè-te — du gr. *kata*, sur; et du lat. *seta*, soie). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, de la tribu des épiphyllées, renfermant une vingtaine d'espèces, dont plusieurs sont cultivées dans nos serres chaudes.

CATASTALTIQUE adj. (ka-ta-stal-ti-ke — du gr. *katastallēin*, resserrer). Méd. Astrigent.

— Antonymes. Apéritif, ephrastique, laxatif, relâchant.

CATASIAS s. f. (ka-ta-sta-ze — gr. *katastasis*, de *kathistēmi*, je constitue). Littér. anc. Troisième partie d'une tragédie, celle où l'intérêt était le plus vif, où l'intrigue engagée était complètement préparée pour le dénouement ou *catastrophé*, après avoir été annoncée par l'exposition ou *épîtase*.

— Méd. anc. Constitution, état, manière d'être. Forme et caractère d'une maladie. Constitution atmosphérique. Habitude extérieure du corps. Réduction d'une fracture.

— Antonymes. Epîtase, protase.

CATASTATIQUE adj. (ka-ta-sta-ti-ke — rad. *catasias*). Méd. Qui dépend de la saison ou de l'état de l'atmosphère: *Maladies CATASTATIQUES*.

CATASTE s. f. (ka-ta-ste — du gr. *katastasis*, action d'établir, de placer). Ant. lat. Sorte d'échafaudage sur lequel étaient exposés les esclaves mis en vente. Instrument de torture, consistant en un lit de fer sur lequel on plaçait le patient, après y avoir allumé du feu.

CATASTÉRISMES s. m. pl. (ka-ta-sté-ris-me — du gr. *kata*, sur; *astér*, astre). Philol. Titre d'un traité sur les constellations, attribué à Eratosthène.

CATASTOME s. m. (ka-ta-sto-me). Ichtyol. Syn. de CATOSTOME.

CATASTROPHE s. f. (ka-ta-stro-fe — du gr. *kata*, en bas; *strophē*, je tourne). Renvolement, grand malheur, événement décisif et funeste: *L'adversité, pour les rois, n'est qu'une plébéienne grossière qui leur manque de respect, et les catastrophes ne sont pour eux que des insolences*. (Chateaub.) *La Providence a des réparations pour des catastrophes et des infortunes imméritées*. (Lamart.) *Il y a des heures dans la vie où la contrariété la plus futile prend les proportions d'une catastrophe*. (E. Souvestre.) *La vie est une pièce tragique, terminée par une catastrophe*. (Boiste.) *Tout en se précipitant vers la catastrophe de sa dissolution, le monde du passé croit se préserver par la force et par la colère de la destinée que la presse et l'engouffrit*. (G. Sand.) *Il y a des gouvernements qui ont eu leur catastrophe de la rive gauche*. (C. Dollfus.)

— Littér. Changement de la situation des personnages, qui constitue ce qu'on appelle le dénouement: *Le poème tragique vous mène par les larmes, par les sanglots, par l'incertitude, par l'espérance, par la crainte, par les surprises et par l'horreur jusqu'à la catastrophe*. (La Bruy.) *Dans toute épopée, la catastrophe est prévue d'avance*. (Chateaub.) Le sens grec du mot permettait cette acception générale; mais il a pris aujourd'hui la signification restreinte de *malheur décisif*, qui ne convient guère à l'idée beaucoup plus étendue de *dénouement*. On préfère alors ce dernier mot.

— Syn. Catastrophe, calamité, désastre. V. CALAMITÉ.

— Epithètes. Inopinée, soudaine, imprévue, forcée, préparée, attendue, prévue, annoncée, prédite, tragique, sanglante, cruelle, funeste, affreuse, terrible, épouvantable, incroyable. — Littérat. Naturelle, ingénieuse, bien amenée, froide, forcée, invraisemblable.

CATAU s. f. (ka-to — forme villageoise du mot *Catherine*). Pop. Fille, servante de ferme ou d'auberge. Fille malpropre et de mœurs au moins suspectes.

CATAULAX s. m. (ka-to-laks — du gr. *kata*, sur; *aulax*, sillon). Entom. Genre d'insectes hémiptères, voisin des pentatomes et

des punaises, et considéré par plusieurs auteurs comme une simple section du genre *halys*: *Les CATAULAX diffèrent des halys par un corps moins déprimé et des antennes plus épaisses*. (Blanchard.)

CATAVIXIS s. m. (ka-ta-vi-ksiss). Linguist. Idiome de la tribu de ce nom, habitant le district de Coary, dans la province de Solimoes, région guarani-brésillienne, dans l'Amérique du Sud.

CATAWBA, rivière des Etats-Unis, dans les Carolines du Nord et du Sud. Elle prend sa source dans les montagnes Bleues de la Caroline du Nord, se dirige d'abord à l'E., puis au S., entre dans la Caroline du Sud, à environ 20 kilom. de Yorkville, sépare le district de Chester de celui de Lancaster, et, parvenue aux monts Rocheux, prend le nom de Wateree; puis, après un cours de 350 kilom., se réunit au Broad-River ou Congaree, pour former le Santee. Sur ses bords errent encore quelques familles indiennes, reste de la puissante tribu des Catawbas.

CAT-CHÉ s. m. (ka-tché — mot indien). Bot. Espèce d'acacia qui produit le cachou.

CATCHELI s. m. (ka-tche-li). Sorte de balancoire, importée de Russie en France. Elle se compose d'un mât supportant une roue, à laquelle sont suspendus quatre, six ou huit fauteuils, et qui tourne verticalement au moyen d'un mécanisme particulier. En France, ce jeu fort simple figure dans toutes les fêtes publiques. En Russie, on établit sur le même axe trois et même quatre appareils.

CATCHUCHA s. f. (ka-tchu-cha). Autre orthographe du mot CACHUCHA.

CATCH-WEIGHTS s. m. pl. kati-chouéts — de l'angl. *catch*, attraper; *weight*, poids). Turf. Poids de surprise, expression employée lorsque les parties conviennent de faire courir un cheval sans indiquer le poids qu'il portera. On cherche alors à se procurer le jockey le plus léger possible, pour s'en servir le jour de la lutte.

CATÉ s. m. (ka-té — mot indien). Sorte de pâte faite avec le suc d'un arbre épineux qui croît dans l'Inde: *Le CATÉ est astringent*. (V. de Bonmare.) Il On dit aussi CATÉ CAMBI ou CATÉ INDIEN.

CÂTEAU s. m. (kâ-to). Forme ancienne du mot CHÂTEAU, qui a subsisté dans le nom de Cateau-Cambrésis.

CATEAU-CAMBRÉSIS ou **CATEAU** (Le) [*Castellum Cameracense*], ville de France (Nord), ch.-l. de canton, arrond. et à 25 kilom. S.-E. de Cambrai, sur la rive droite de la Selle; — pop. aggl., 9,700 hab.; pop. tot., 9,974 hab. Collège communal; bibliothèque publique; filatures de laine et de coton; fabriques de lainages, sucre, poterie, savons, brasseries, tanneries, fours à chaux; commerce de bestiaux. Cette ville s'est formée, au x^e siècle, de la réunion des villages de Péronne et de Vendelgies, où l'évêque Hallius fit bâtir un château pour protéger les habitants contre les incursions des bandits de la Thiérarchie et de la forêt d'Arronaise. L'évêque Gérard Ier, en 1020, y fonda une abbaye qui contribua beaucoup à augmenter le lustre et l'importance de cette petite cité; il reste encore, des constructions de ce prélat, une tour carrée composée de quatre étages et terminée par un toit d'ardoises. Au xiv^e siècle, cette place tomba au pouvoir des Anglais, qui furent forcés de la rendre à Dunois en 1449. François Ier, durant les guerres de Charles-Quint, vint deux fois s'établir au Cateau, en 1521 et en 1543. Le 2 avril 1555, la ville fut pillée, brûlée et démolie par les Français, qui la purent ainsi de l'accueil favorable qu'elle avait fait à Charles-Quint. Deux ans après fut signé dans cette ville le désastreux traité qui porte son nom. En 1635, et durant les années suivantes, le Cateau eut beaucoup à souffrir par suite de la guerre entre la France et l'Espagne. Les Autrichiens s'en emparèrent en 1793, et y séjournèrent quelque temps. Le roi Louis XVIII y passa deux jours lorsqu'il rentra en France, le 24 juin 1815; sa première proclamation, contre-signée du duc de Feltre, est datée du Cateau. Cette ville est la patrie du maréchal Mortier, duc de Trévise, à qui la ville a élevé une statue.

Cateau-Cambrésis (TRAITÉ DE). Après la bataille de Saint-Quentin (1558), où le connétable de Montmorency, le maréchal de Saint-André et une foule de gentilshommes français furent faits prisonniers par les Espagnols, on se hâta de rappeler d'Italie le duc de Guise, afin de l'opposer à un ennemi victorieux et entreprenant. Pour premier exploit, il s'empara de Calais sur les Anglais et de Thionville sur les Impériaux. Ces succès, et d'autres encore, amenèrent enfin les premiers pourparlers qui devaient aboutir à la triste paix de Cateau-Cambrésis, conclue aux dépens de la France, et dont elle pouvait cependant dicter les conditions; mais l'ineptie de Henri II, l'absence de toute fierté, de toute énergie et de tout patriotisme chez ses conseillers laissèrent l'Espagne et l'Angleterre libres d'imposer presque toutes leurs volontés, malgré l'état de découragement profond où étaient plongées ces puissances. Les intérêts de la France furent confiés presque exclusivement au connétable de Montmorency et au maréchal de Saint-André, tous deux prisonniers de guerre, qui se gardèrent bien de marchander

les concessions, pour rentrer plus vite en liberté. Les négociations, un instant interrompues par la mort de la reine Marie Tudor, furent reprises après l'avènement d'Elisabeth comme reine d'Angleterre, et, le 2 avril 1559, les plénipotentiaires signèrent le traité définitif entre cette puissance et la France. Les conditions ne nous furent pas toutes désavantageuses, mais elles furent stipulées dans des termes peu dignes d'une grande nation. La principale clause portait que nous conserverions Calais et ses dépendances pendant huit ans, à l'expiration desquels cette ville serait rendue à la reine d'Angleterre. En cas de délai ou de refus, la couronne de France était tenue à un dédit de 1,250,000 livres, qui ne l'exemptait pas de la restitution de Calais. Seulement cette obligation devenait nulle en cas d'hostilités de la part de l'Angleterre. Or, comme des démêlés ne pouvaient manquer de surgir au sujet de Marie Stuart, dont la France réservait tous les droits, il était certain que le cas de résiliation devait se produire; mais ce sous-entendu n'en était pas moins un misérable subterfuge.

Le lendemain, 3 avril, fut conclu le traité avec l'Espagne et le duc de Savoie. Cette fois, la France fut complètement dupe de l'astucieux Philippe II, bien que le traité stipulât le mariage de ce prince avec Elisabeth de France, fille de Henri II, et celui du duc de Savoie avec Marguerite, sœur du même roi. En vertu des clauses principales, Henri II restituait aux ennemis de la France nos plus précieuses possessions, celles qui constituaient nos frontières naturelles, ne conservant guère que Toul, Metz et Verdun, ainsi que quelques autres places d'une importance secondaire.

Montluc assure qu'on évacua cent quatre-vingt-dix-huit places, en y comprenant tous les châteaux et petits forts. Aussi, à la nouvelle de ce déshonorant traité, la consternation fut-elle générale parmi les gens de guerre et les hommes d'Etat; on trouve une trace éloquentes de ces regrets amers dans les mémoires de du Villars, secrétaire de Brissac, le vaillant gouverneur du Piémont: « O misérable France! à quelle perte et à quelle ruine t'es-tu laissée ainsi réduire, toi qui triomphais sur toutes les nations de l'Europe! » Et en même temps le judicieux Brissac prédit que la guerre civile ne tarderait pas à remplacer la guerre étrangère.

Le duc de Guise lui-même, dont le frère, le cardinal de Lorraine, avait été un des négociateurs de cette triste paix, s'associa hautement à l'opinion de Brissac. « Sire, s'écria-t-il, vous voulez donner en un jour ce que ne vous ôteront pas trente ans de revers! Le parti lorrain sut exploiter habilement ce cri d'échappé à la fierté d'un soldat, et toute la responsabilité du traité retomba sur le connétable et sur son compagnon de captivité, Saint-André. Partout on répéta que la rançon de ces deux prisonniers coûtait plus cher à la France que celle de François Ier. Le traité de Cateau-Cambrésis fut pour la maison de Valois l'avant-coureur de sa déchéance.

CATÉCHÈSE s. f. (ka-té-chè-ze — du gr. *catéchēs*, instruction; proprement son, bruit.) Instruction religieuse, par demande et par réponse, analogue à nos catéchismes; instruction religieuse en général: *Eusèbe dit qu'Origène faisait des catéchèses, et il appelle le lieu où il faisait ses instructions son école*. (Fén.) *Les catéchèses ne se faisaient pas dans l'église, mais dans les baptistères ou ailleurs*. (Bouillet.)

— **Encycl.** Dans les premiers siècles de l'Eglise, la *catéchèse* était l'enseignement destiné aux catéchumènes, et plus généralement à tous ceux qui, quoique baptisés, étaient encore considérés par l'Eglise comme *mineurs*, c'est-à-dire incapables de se suffire par eux-mêmes. Ainsi comprise, la *catéchèse* se divise naturellement en deux parties, dont la première comprend un enseignement élémentaire connu dans l'Eglise primitive sous le nom de *didascalie*, et la seconde un enseignement plus général et plus élevé, qui est donné par la prédication, *paraclysie prophétique*. D'après quelques-uns, l'enseignement élémentaire constituerait à lui seul la *catéchèse*, qu'ils définissent le système d'enseignement propre aux catéchumènes; il est plus naturel et plus vrai de comprendre à la fois sous ce nom l'enseignement élémentaire et la prédication. L'enseignement élémentaire précédait le baptême dans l'Eglise primitive; mais lorsque, plus tard, l'Eglise eut adopté le baptême des enfants, la *catéchèse* cessa d'être une préparation doctrinale au baptême, pour devenir ce qu'elle est restée, une préparation à la première communion. La *catéchèse* est un mode d'enseignement qui a dû rendre les plus grands services à la société: l'homme n'oublie pas facilement les leçons qu'il a reçues dans son enfance; il les conserve d'autant mieux qu'elles se sont plus profondément gravées dans son âme encore tendre; et le christianisme, en distribuant indistinctement à tous les maximes d'égalité, en les marquant du sceau de la religion, en se répétant pour les bégayer à l'enfance, a plus contribué à la diffusion des lumières qu'aucune école de philosophie. Pour civiliser, il faut instruire l'enfance; la raison et l'histoire s'unissent pour démontrer, chacune à sa manière, qu'il n'y a pas de moyen plus efficace. La société moderne doit le comprendre, comme l'Eglise l'a compris durant tant de siècles.

La catéchèse était autrefois la seule instruction donnée à l'enfant du peuple; tout autre enseignement était considéré comme vain et dangereux. Mais depuis longtemps ce préjugé a disparu; à côté de son catéchisme, l'enfant apprend l'histoire de son pays, les éléments du calcul, et quelquefois les maximes d'une morale indépendante. L'Eglise, utile dans le début à cette morale progressive des idées, a le défaut capital de faire un dogme de son immobilité; elle avait donc enrayé ce mouvement dont elle était l'auteur, et il ne faut pas s'étonner que, dans ce siècle de tolérance, la catéchèse ait peu de partisans.

La seconde partie de la catéchèse comprend, nous l'avons dit, la prédication. Elle a pour but de rappeler et de conserver chez les fidèles les principes de l'enseignement élémentaire, et de donner à l'adulte et à l'homme mûr un enseignement plus général, plus élevé, plus raisonné. C'est dans cette seconde éducation que trouvent leur place l'exposition historique de la religion, les preuves philosophiques et les considérations générales qui n'étaient pas à la portée de l'intelligence de l'enfant. La prédication n'est pas restée stationnaire comme la catéchèse proprement dite; s'adressant à des hommes, les prédicateurs ont dû jusqu'à un certain point suivre le progrès des idées, au moins par la nature des matières qu'ils ont été amenés à traiter. Il est vrai que souvent ils ne tiennent compte du progrès que pour le combattre, mais au moins ils cherchent à le constater quelquefois, lorsque le prédicateur est habile, pour le concilier avec les dogmes de la foi. Il semble même qu'un grand mouvement est en voie de se faire en ce sens, et ce sera peut-être le salut du christianisme et la raison de l'éternité qui lui est promise.

Catéchèses mystagogiques de saint Cyrille, instructions adressées aux catéchumènes pour les préparer à recevoir le baptême. Ces catéchèses sont appelées mystagogiques, parce qu'elles renferment l'explication des mystères de la religion; elles sont au nombre de cinq. La première traite des cérémonies qui précèdent le baptême, savoir, des renoncements et de la profession de foi; la seconde, de l'onction de l'huile sanctifiée par les exorcismes et du baptême; la troisième, de l'onction du saint chrême, c'est-à-dire de la confirmation; la quatrième, de l'eucharistie; la cinquième, de la liturgie et de la communion. Le baptême, la confirmation et l'eucharistie se conféraient alors en un même jour.

1^{re} catéchèse. Les catéchumènes entraient sous le portique du baptistère, puis, se tournant vers l'occident, ils étendaient la main pour renoncer à Satan, comme s'il eût été présent. Dans ce premier renoncement, ils regardaient l'occident, parce que c'est de l'occident que viennent les ténèbres, et que Satan est appelé dans l'Ecriture le prince des ténèbres. Voici la formule que chacun des catéchumènes devait prononcer : « Je renonce à toi, Satan, comme au maître et au ministre de toute la malice; je renonce à toutes tes œuvres, à toutes tes pompes; je renonce à tout le culte du diable. » Les pompes et le culte du diable, c'étaient les spectacles, les courses de chevaux, la chasse, les assemblées où les hommes sont mêlés aux femmes, les fêtes des idoles. Après avoir renoncé à Satan, les catéchumènes se tournaient vers l'orient, pour marquer, dit saint Cyrille, que le paradis, situé de ce côté, leur était ouvert; puis ils récitaient le symbole de la foi.

2^e catéchèse. Une fois entrés dans le baptistère, les catéchumènes se dépouillaient de leur tunique de dessous, de leur chemise, comme nous dirions. Cette cérémonie signifiait qu'ils renonçaient aux œuvres du vieil homme. Dans cet état de nudité, ils étaient l'image d'Adam, qui, pendant son innocence, marchait complètement nu dans le paradis terrestre. Les catéchumènes, hommes et femmes, étaient ensuite oints depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds par les ministres. Les saints, c'est-à-dire les ministres de l'Eglise, exorcisaient l'huile dont on se servait, au moyen d'insufflations et de l'invocation du nom de Dieu, et dès lors cette huile avait toute vertu pour purifier l'âme et en chasser les démons. Les catéchumènes allaient aux fonts du baptême, comme Jésus-Christ fut porté de la croix au sépulcre. Alors on les interrogeait l'un après l'autre, et on leur demandait s'ils croyaient au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. La réponse obtenue, ils étaient plongés trois fois dans l'eau, pour marquer par ces trois immersions les trois jours que Jésus-Christ demeura dans le sépulcre. Les baptisés étaient donc tout à la fois morts et vivants; l'eau salutaire était à leur égard comme un tombeau, et comme le sein d'une mère où ils retrouvaient une nouvelle vie. Le baptême représente la mort et les souffrances du Christ, et cependant il est un moyen indispensable de salut, et il a été institué pour effacer les péchés des hommes et les rendre enfants adoptifs de Dieu.

3^e catéchèse. Le sacrement de confirmation, appelé *chrême* ou *onction* par l'auteur comme par les autres écrivains grecs, se donnait immédiatement après le baptême. Au sortir du baptistère, les nouveaux chrétiens recevaient l'onction du chrême. Cette onction trouvait son analogie dans la vie de Jésus-Christ, qui lui-même fut oint du Saint-Esprit.

L'huile employée n'était pas une huile ordinaire, mais bien un don du Christ, qui, par la présence de sa divinité, a la vertu de donner le Saint-Esprit et de fortifier l'âme. On commençait par oindre le front, pour effacer la honte dont l'homme portait l'empreinte sur cette partie du corps, depuis le péché d'Adam, puis on oignait les oreilles, pour les rendre propres à écouter les divins mystères; le nez, pour que, respirant cet arôme divin, nous disions : Nous sommes la bonne odeur de Jésus-Christ à l'égard de ceux qui se sauvent; la poitrine, pour que, revêtus de la justice comme d'une cuirasse, nous résistions fortement aux attaques du diable. Après avoir reçu l'onction du saint chrême, nous méritons, dit l'auteur, d'être appelés chrétiens.

4^e catéchèse. Marqués du sceau du Seigneur, les nouveaux baptisés étaient admis à la participation des divins mystères, c'est-à-dire du corps et du sang de Jésus-Christ : de son corps, sous l'espèce du pain, de son sang, sous l'espèce du vin. Saint Cyrille ne décrit point ici de cérémonie. Toute cette catéchèse a pour but de prouver qu'on doit croire, malgré le témoignage des sens, à la transformation du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ. La présence réelle se fonde sur le témoignage de saint Paul et sur l'autorité du Christ lui-même, qui, parlant du pain, a déclaré que c'était son corps, et, parlant du vin, a assuré positivement que c'était son sang. D'autre part, si les chrétiens croient que Jésus, par sa seule volonté, a changé l'eau en vin aux noces de Cana, quelle difficulté de croire que par sa parole il ait changé le vin en son sang ? Il faut donc, ajoute l'auteur, recevoir les espèces du pain et du vin avec l'entière persuasion qu'ils sont le corps et le sang du Sauveur. Il est question de l'objection des capharnaites, qui se scandalisaient du précepte de manger la chair et de boire le sang du Christ. Le pain céleste et le breuvage du salut de la loi nouvelle sont opposés aux pains de proposition de la loi ancienne. Cette catéchèse finit par une exhortation, où les auditeurs sont invités à se fortifier par la participation à ce pain céleste.

5^e catéchèse. L'auteur entre ici dans le détail de toutes les cérémonies relatives à la célébration du sacrifice non sanglant; mais il passe sous silence le commencement de la liturgie, pour décrire seulement ce que l'on faisait après avoir mis dehors ceux qui ne pouvaient assister à la célébration des mystères. Le prêtre célébrant commençait par se laver les mains; un diacre lui offrait l'eau, ainsi qu'aux autres prêtres rangés autour de l'autel. Cette cérémonie achevée, le diacre disait à haute voix : « Embrassez-vous, donnez-vous le baiser de paix, non un baiser à la manière des âmes ordinaires, mais un baiser qui concilie les esprits et éteigne les haines. » Saint Paul l'appelle un baiser saint, et saint Pierre un baiser de charité. Le prêtre disait ensuite : « Elevez vos cœurs ! » avertissant les fidèles, par ces paroles, de chasser de leur esprit toutes les préoccupations de ce monde et le soin des affaires domestiques, pour s'unir de cœur au Dieu du ciel. Les assistants répondaient : « Nous les tenons élevés vers le Seigneur. » Le prêtre ajoutait : « Rendons grâce au Seigneur. » Les assistants répondaient : « C'est juste et raisonnable. » Pour remercier le Seigneur, le prêtre disait ensuite ce que nous appelons la *Préface* de la messe, s'unissant aux neuf chœurs des anges. Il y faisait aussi mention du ciel et de la terre, du soleil, de la lune, des astres et de toutes les créatures, et il finissait par le cantique des séraphins : « Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées. » L'auteur appelle ce cantique la *Théologie sacrée*. Après la préface, le prêtre demandait à Dieu d'envoyer son Saint-Esprit sur les dons proposés, c'est-à-dire sur le pain et le vin posés sur l'autel au moment de l'oblation. « Quand le sacrifice spirituel est parfait, nous prions Dieu, dit l'auteur, sur cette hostie de propitiation, pour la paix de toutes les Eglises, pour la tranquillité générale, pour les empereurs, les soldats, pour nos péchés, pour nos proches, pour les malades, les affligés, et en général pour tous ceux qui en ont besoin. Nous faisons ensuite mémoire des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs; nous prions pour les saints Pères, pour les évêques et pour les défunts en général. » Le prêtre, ayant fait mémoire des morts, récitait l'Oraison dominicale, et le peuple répondait *amen* à la fin. Le prêtre alors ajoutait : « Les choses saintes aux saints. — Il n'y a qu'un saint, un Seigneur Jésus-Christ, » répétant les assistants. On entonnait le psaume : *Gouttez et voyez combien le Seigneur est doux.* « En vous approchant de la communion, dit l'auteur, n'étendez pas les mains et n'écarter pas les doigts, mais mettez votre main gauche sous la droite pour lui servir de trône, car elle doit recevoir le grand Roi, et, faisant un creux dans votre main, recevez le corps de Jésus-Christ en disant : *Amen.* » A la fin de la cinquième catéchèse mystagogique se trouvent des conseils adressés aux fidèles sur les dispositions qu'il faut apporter à la communion.

Comme on peut en juger, la liturgie de la messe exposée par l'auteur est, à peu de chose près, la même que celle qui se pratique encore aujourd'hui dans nos églises d'Occident. Il n'en est pas de même des cérémonies du baptême, qui offrent avec les cérémonies actuelles des différences très-notables, et qui même

paraîtraient intolérables à nos idées de décence et de pudeur.

CATÉCHÈTE s. m. (ka-té-chè-te — rad. *catéchèse*). Clerc qui donnait l'instruction religieuse : *Origène était CATÉCHÈTE à Alexandrie.*

CATÉCHÉTIQUE adj. (ka-té-ché-ti-ke — rad. *catéchèse*). Qui a rapport à la catéchèse, et en général à l'instruction orale : *Ces étudiants jeunes gens s'efforçaient de traduire en paroles catéchétiques les paroles brillantes, semées naguère d'une chaire plus élevée.* (Cournot.) Il usité.

— s. f. Enseignement du catéchisme, des éléments de la foi et de la morale religieuses.

— Encycl. *Ecoles catéchétiques.* Ce nom a été donné à plusieurs écoles chrétiennes qui furent fondées au 1^{er} siècle et fleurirent au 1^{er}, au 2^e et au 3^e siècle. L'antiquité était loin d'avoir, pour répandre les lumières, des moyens aussi avantageux que ceux dont nous disposons. Le livre, par exemple, était un objet excessivement coûteux et par cela même rare; le maître qui voulait en publier un n'y trouvait point une rémunération suffisante de ses fatigues, et l'homme désireux de s'instruire n'était pas toujours assez riche pour l'acheter. De là l'établissement de ces nombreuses écoles de philosophie. Le christianisme dut se soumettre aux conditions nécessaires de tout développement de doctrine à l'époque où il parut; il dut accepter l'enseignement oral. Mais si, pour le peuple en général, la prédication pouvait suffire, il n'en était pas de même des philosophes, des gens éclairés, habitués depuis longtemps à soumettre toutes les doctrines à l'épreuve de la discussion. Pour les convaincre, le christianisme se laissa discuter ou se disputa lui-même dans les écoles appelées *catéchétiques*, qui s'établirent dans plusieurs villes en face des écoles païennes. Ce changement introduit dans l'enseignement du christianisme était, du reste, dans la nature des choses : toute religion ou toute doctrine en général ne rencontre à son origine que des partisans ardents ou des adversaires obstinés; pour les uns, il lui suffit de s'affirmer; pour les autres, le temps n'est pas encore venu de les conquérir : c'est l'époque de la prédication. Plus tard, les esprits devenus plus calmes ont passé, les uns de la ferveur à l'indifférence, les autres de l'hostilité au doute; on entre dans une nouvelle phase. Jusque-là on avait affirmé, on avait prêché; désormais on discute, on dogmatise. Fallut la raison d'être des *écoles catéchétiques*, qui furent fondées dans les villes d'Alexandrie, d'Antioche, de Césarée, d'Edesse et de Nisibe.

La principale de ces écoles fut celle d'Alexandrie. Philippe de Side en Pamphylie, disciple de Rhodon, qui en fut le dernier chef, cite comme ayant été successivement à sa tête : Athénagore, Clément, Pantène, Origène, Héraclès et Denys. M. Guerike, dans son ouvrage sur *l'école catéchétique d'Alexandrie*, donne une liste bien plus longue qu'il divise ainsi : 1^{er} chefs d'école certains : Pantène, Clément, Origène, Héraclès, Denys et Didyme; 2^{es} chefs d'école probables : Pierius, Théognoste, Pierre Martyr, Arius, Rhodon; 3^e chefs d'école douteux : Athénagore, qu'il place de 160 à 181; Achillée, Sérapion, Macaire le Politique; 4^e chefs d'école probablement faux : Maxime, Achillée, Athanase; 5^e chefs d'école faux : Ammonius, Athan et Malchio. Pantène, qui fut le premier chef de l'école d'Alexandrie, quitta sa chaire vers 180, pour devenir missionnaire. Il eut pour successeur le prêtre T. Flavien Clément, dont un des élèves, saint Alexandre, devint archevêque de Jérusalem. Chassé de sa chaire par la persécution de Septime-Sévère (209), il se réfugia en Cappadoce; et l'archevêque Démétrius nomma chef de l'école d'Alexandrie un de ses disciples, jeune homme de dix-huit ans, sous la direction duquel l'école parvint à son apogée. C'était Origène, qui, plus tard, surchargé de travaux, fut obligé de partager son école en deux classes, et de confier au prêtre Héraclès, son disciple, l'instruction des plus jeunes de ses écoliers. Origène fut plus tard exclu par deux conciles de la communion de l'Eglise alexandrine, parce que, quoique mutilé et appartenant à un diocèse étranger, il avait été ordonné, pendant un voyage qu'il fit en Paphlagonie, par Alexandre, évêque de Jérusalem, et Théocliste, évêque de Césarée. Ce fut Héraclès qui lui succéda en 232, mais pour peu de temps. A la mort de Démétrius, Héraclès monta sur le siège archiepiscopal d'Alexandrie, laissant à Denys, son ami et le disciple d'Origène, la direction de l'école des catéchumènes. A la mort d'Héraclès (247), ce fut encore Denys qui lui succéda sur le siège archiepiscopal, et la direction de l'école catéchétique fut successivement confiée à Pierius, surnommé Origène le Jeune, puis à Théognoste, dont Photius loue le style pour sa simplicité, sa pureté et sa dignité. Il ne nous reste plus que des fragments de son *Traité des hypotyposes*. Il aurait eu pour successeur Sérapion, que nous avons dit plus haut être classé par Guerike au nombre des chefs douteux. Il n'a pour lui que l'autorité de Philippe de Side; peut-être dirigea-t-il l'école en même temps que Théognoste, ou bien n'en resta-t-il le chef que très-peu de temps. Après Pierre Martyr, qui de la chaire de l'école catéchétique passa au siège archiepiscopal, à la mort de Théonas, Guerike propose, d'après Théodoret,

de placer Arius, quoique ni Philippe de Side, ni Socrate, ni Sozomène ne parlent de cet hérésiarque comme ayant rempli cette charge. D'après Philippe de Side, au contraire, Macaire le Politique aurait été successeur immédiat de Pierre Martyr. C'était un prêtre d'Alexandrie, dont le nom figure dans des conciles tenus sous l'épiscopat d'Athanase. Socrate, Sozomène et Nicéphore s'accordent à faire l'éloge de son habileté philosophique, de sa profonde connaissance de l'Ecriture, et de sa bienveillance envers ses disciples. On peut conclure de l'obscurité dans laquelle sont restés la plupart des chefs que nous venons de citer, que l'école d'Alexandrie était loin d'avoir conservé l'éclat qu'elle avait eu sous Origène. Ce fut Didyme l'Aveugle qui le lui rendit. Privé de la vue dès son bas âge, il n'en acquit pas moins, grâce à son activité infatigable, un grand fonds d'érudition et une connaissance profonde de la dogmatique, de l'Ecriture sainte, de la grammaire, de la dialectique, de la rhétorique, de la poésie, de la musique, de l'arithmétique, de la géométrie et de l'astronomie. De son école, qu'il dirigea pendant environ soixante ans, sortirent Jérôme, Rufin, Pallade, Ambroise d'Alexandrie, Evagre, Isidore, etc. Après avoir combattu pendant sa vie l'arianisme, il fut en butte, longtemps après sa mort, aux mêmes attaques qu'Origène, et fut condamné comme hérétique par le cinquième concile oecuménique. Rhodon, qui, après Philippe de Side, a été le dernier chef de l'école d'Alexandrie, n'est connu que par un fragment de l'ouvrage de son disciple; les autres historiens n'en parlent pas. Cette fameuse école dura jusqu'à la fin du 5^e siècle; mais elle n'existait plus du temps de Cassiodore, qui aurait désiré en ériger une semblable à Rome.

Les autres écoles catéchétiques ne paraissent pas avoir jeté un grand éclat. Exceptons-en pourtant celle d'Antioche, qui, au 1^{er} et au 2^e siècle, devint florissante sous la direction des prêtres Dorothee (290) et Lucien (311), et produisit des hommes distingués, tels qu'Eusèbe, évêque d'Emèse, Cyrille de Jérusalem et le poète syriaque Ephraïm.

Les écoles catéchétiques n'ont pas toujours été à l'abri de tout reproche. Dans l'ardeur de la lutte contre les écoles païennes, elles ont plus d'une fois manqué de justice envers la civilisation profane et ses représentants. Exclusives jusqu'à l'excès, elles ne voyaient le bien que dans le christianisme, considérant le paganisme et la philosophie païenne comme une source impure d'où ne pouvait sortir que le mal. Le parti pris, la foi inébranlable peuvent être des sources d'éloquence, mais non des bases sérieuses de discussion et de progrès.

CATÉCHINE s. f. (ka-té-chi-ne — rad. *catéchu*). Chim. Substance qui fait la base du cachou.

CATÉCHISATION s. f. (ka-té-chi-za-si-on). Action de catéchiser, enseigner du catéchisme : *Il s'est voué à la CATÉCHISATION des tribus indiennes.*

CATÉCHISÉ, ÉE (ka-té-chi-zé) part. pass. du v. Catéchiser : *Des enfants CATÉCHISÉS.*

— Fam. A qui l'on a fait la leçon : *Elle sait ce qu'il faut dire, elle a été assez CATÉCHISÉE pour cela.*

CATÉCHISER v. a. (ka-té-chi-zé — rad. *catéchèse*). Instruire d'une façon élémentaire sur les principales vérités de la religion : *Un infidèle vient à l'Eglise, il demande d'être associé avec les fidèles; l'Eglise l'instruit et le CATÉCHISE.* (Boss.) *Saint Martin, évêque de Tours, avait CATÉCHISÉ Confluentia.* (V. Hugo.)

— Par ext. Prêcher, sermonner, endoctriner : *La grande affaire de Roland, c'était de CATÉCHISER les paysans de la contrée, de leur prêcher le nouvel Evangile.* (Michelet.) *Apparemment que les libertins qu'il CATÉCHISAIT étaient de saints personnages, à côté des oisilles en pestées du socialisme.* (Proudh.) *Styler, dresser, instruire de ce qu'on doit dire et faire : Si vous voulez qu'il ne fasse pas quelque bêtise, je vous engage à le bien CATÉCHISER.* (Reprendre, gourmander : *Il faudra le CATÉCHISER d'importance après une telle faute.*

— Absol. *Saint Paul CATÉCHISA lui-même dans la Provence et dans les Espagnes.* (Chateaub.)

CATÉCHISME s. m. (ka-té-chi-sme — rad. *catéchèse*). Instruction religieuse donnée par demandes et par réponses : *Faire le CATÉCHISME. Aller au CATÉCHISME. Trop heureux si, au lieu de ces guerres de doctrine, nous avions toujours fait nos CATÉCHISMES dans nos diocèses!* (Fén.) *l'Ouvrage élémentaire qui contient, par demandes et par réponses, l'exposition du dogme et de la morale : Composer, rédiger un CATÉCHISME. Etudier, savoir son CATÉCHISME. Apprendre le CATÉCHISME aux enfants. Il y a, en France, à peu près autant de CATÉCHISMES que de diocèses. Des articles de code et de CATÉCHISME ne peignent jamais l'esprit qu'en gros, et sans finesse.* (H. Taine.) *Le CATÉCHISME est un labyrinthe où la raison s'égare et où la foi ne s'affermir guère.* (L. Jourdan.) *Si Jésus revenait parmi nous, il reconstruirait pour disciples, non ceux qui prétendent le renfermer tout entier dans quelques phrases de CATÉCHISME, mais ceux qui travaillent à le continuer.* (Renan.) *l'livre, volume formé par le même ouvrage : Un CATÉCHISME relié. Acheter un CATÉCHISME. Déchirer son CATÉCHISME.*

— Par ext. Ouvrage élémentaire rédigé par

demandes et par réponses; exposition faite en peu de mots, dans une forme dogmatique : *CATÉCHISME d'économie politique*.

— Fig. Résumé dogmatique, Evangile, credo, principes fondamentaux des doctrines ou des principes : *Le CATÉCHISME des philosophes. Le CATÉCHISME du vice. Le CATÉCHISME de la liberté. Se faire un CATÉCHISME commode. L'indépendance n'a pas de CATÉCHISME; la foi, c'est l'esclavage. Le livre de Montesquieu est le CATÉCHISME des rois; j'entends de ceux qui ont le sens commun. (Catherine de Russie.) La liberté, toujours la liberté, rien que la liberté, et pas de gouvernementalisme : c'est tout le CATÉCHISME révolutionnaire. (Froudh.) Les érudits, à force de subtilités, érigent volontiers l'Iliade en CATÉCHISME moral. (Ste-Beuve.)*

Et dans l'Europe enfin l'heureux tolérantisme
De tout esprit bien fait devient le *catéchisme*.

VOLTAIRE.

Abbé, c'est là le *catéchisme*

Que les Muses m'ont enseigné,

Et voilà le vrai *catéchisme*

Que Rome n'a point condamné.

J.-B. ROUSSEAU.

— Leçon faite pour endoctriner quelqu'un, pour le mettre au fait de ce qu'il doit dire ou faire : *Soyez sans crainte, je sais mon CATÉCHISME, je n'oublierai rien de vos recommandations.* Il Reproche, remontrance : *Ennuyé de vos longues morales, de vos éternels CATÉCHISMES...* (J.-J. Rousseau.)

— Pop. *Catéchisme poissard*, Recueil de propos grossiers; ces propos eux-mêmes.

— Loc. fam. *Réciter une chose comme son catéchisme*, La réciter, la dire d'une façon routinière : *N'allez pas lui dire cela comme son CATÉCHISME.* (J.-J. Rousseau.)

— Encycl. — I. Dans les premiers temps de l'établissement du christianisme, le *catéchisme* était l'instruction qu'on donnait aux païens, aux juifs, à tous ceux qui se convertissaient, ainsi qu'aux enfants, avant de les admettre au nombre des fidèles. Tout homme qui se présentait pour recevoir le baptême devait y être préparé par cette instruction. Celui à qui cette instruction était donnée portait le nom de *catéchumène*, et celui qui la donnait celui de *catéchiste*. Ces deux termes sont dérivés du mot grec *κατηχησις*, qui au propre signifie *résonner*, ayant pour racine *κατα*, *écho*. En effet, dit M. Pierre Leroux, dans une telle instruction, le catéchiste et le catéchumène deviennent l'écho l'un de l'autre et se mettent à l'unisson. La métaphore qui a fait prendre ce terme pour signifier l'instruction religieuse donnée à ceux qui aspiraient à l'initiation chrétienne a donc pu venir du fond même des choses, c'est-à-dire de l'harmonie de sentiments et de foi qui devait s'établir entre le chrétien et son disciple, comme elle a pu aussi venir de la forme, le catéchumène étant amené à répéter en propres termes les formules de son initiateur. — II. Celui qui était capable de devenir chrétien, dit l'abbé Fleury, était fait catéchumène par l'imposition des mains. L'évêque ou le prêtre le marquait au front du signe de la croix, en priant Dieu qu'il profitât des instructions qu'il allait recevoir et qu'il se rendit digne de parvenir au saint baptême. Les catéchumènes étaient distingués des fidèles, non-seulement par le nom qu'ils portaient, mais par la place qu'ils occupaient dans l'église. Ils étaient, avec les pénitents, sous le portique ou dans la galerie antérieure de la basilique. Après la lecture et l'explication de l'Evangile, un diacre disait à haute voix : *Catechumeni, orate* (Friez, catéchumènes), et se tournant vers le peuple, il ajoutait : « Prions pour les catéchumènes. » On prononçait alors différentes prières, après quoi le diacre congédiait tous ceux qui n'étaient pas baptisés, en leur disant : *Ite, catechumeni, missa est*. Ils ne devaient point assister à la célébration du sacrifice chrétien, à la consécration du pain eucharistique. C'était là un mystère (dans le sens antique du mot), auquel ils ne devaient être initiés qu'après le baptême. « Ou, quand et comment nous offrons le sacrifice, dit saint Augustin dans une lettre à un catéchumène, tu le sauras quand tu seras baptisé. *Ubi, quando et quomodo offeratur, cum fueris baptizatus inuenies.* »

Dans les premiers siècles, le *catéchisme* ou instruction préparatoire des catéchumènes durait fort longtemps. Les *constitutions* dites *apostoliques* demandant trois ans de préparation avant le baptême. Un concile d'Elvire, en Espagne, tenu au IV^e siècle, fixe la durée du catéchuménat à deux ans. Le temps du catéchuménat, dit Fleury, était ordinairement de deux ans, mais on le prolongeait ou on l'abrégeait suivant les progrès et les dispositions du catéchumène. « Envahie par les barbares, l'Eglise abandonna peu à peu l'antique discipline du catéchuménat. Socrate, parlant de la conversion des Bourguignons, dit qu'un évêque des Gaules se contenta de les instruire pendant sept jours. L'Eglise perdit sous le rapport de la qualité des sujets ce qu'elle gagna sous le rapport de leur nombre. Au baptême conféré pour ainsi dire en masse à des peuples que la politique autant que la piété de leurs chefs faisait chrétiens vint se joindre, pour faire tomber en désuétude l'instruction préparatoire des catéchumènes, le baptême des petits enfants devenu général. Les dogmes du péché originel, de la grâce, de la prédestina-

tion, fixés par saint Augustin, consacraient ce changement, en introduisant dans la religion chrétienne une sorte de fatalisme qui tendait à annuler la part de l'action personnelle du chrétien dans l'œuvre de sa sanctification et de son salut. On n'eut plus besoin de la foi chrétienne, de la connaissance du christianisme, pour obtenir la grâce chrétienne, pour être chrétien; on le fut passivement, sans le savoir, et sans le vouloir, par l'effet d'une volonté étrangère, en vertu d'un pur formalisme; on ne le devint plus par le choix libre et personnel d'une conscience éclairée et éprouvée, on le fut parce qu'on appartenait à telle famille, à telle collectivité, c'est-à-dire par le hasard de la naissance ou des circonstances.

« Pendant les premiers siècles, dit M. Pierre Leroux, devenir chrétien, c'était aspirer longtemps à l'initiation, s'instruire, se convertir, abandonner ses anciennes croyances ou sortir de l'ignorance originelle pour recevoir une véritable illumination, le baptême; puis, marqué de ce signe, qui donnait à l'âme une vie nouvelle, qui la ressuscitait ou plutôt la créait véritablement, ou renouvelait à volonté cette vie par un autre sacrement, la cène, l'eucharistie. Mais le baptême ayant été donné aux enfants, tout fut changé. L'instruction venant après le baptême perdit beaucoup de son importance. On imagina, il est vrai, une sorte de répétition du baptême sous le nom de confirmation; mais, quoique la nécessité d'initier les enfants aux dogmes chrétiens se soit toujours fait sentir, il est certain que l'instruction ou le *catéchisme* ne fut plus une œuvre aussi nécessaire ni aussi efficace que lorsqu'elle précédait l'acte accompagné de connaissance qui faisait d'un homme un chrétien.

Il ne nous reste de l'antiquité aucun formulaire de l'instruction donnée aux catéchumènes. Cette instruction constituait une véritable éducation, où il s'agissait à la fois de former les mœurs et d'enseigner les dogmes de la religion; elle ne pouvait guère se renfermer dans un livre; elle dépendait trop des dispositions particulières de chacun des catéchumènes. Le moyen âge ne nous a pas laissé non plus de livre semblable à ce que nous appelons aujourd'hui le *catéchisme*. Fleury constate que, quand on commença à ne baptiser que des enfants, l'instruction chrétienne dégénéra en formalités et fut fort négligée. Il s'en prend à la misère des temps, qui avait introduit une grande ignorance même dans le clergé. « On ne le voit que trop, dit-il, par les plaintes qu'en font les évêques au concile de Trossé, l'an 909. Depuis un siècle, on était réduit à ordonner en plusieurs conciles que les évêques et les prêtres enseigneraient aux peuples du moins le Symbole et l'Oraison dominicale. Par là, ils marquaient tout le *catéchisme*. »

C'est à partir de la Réforme que les petits livres appelés *catéchismes* se répandirent et se multiplièrent. Une renaissance du prosélytisme religieux, et par suite de l'instruction chrétienne des enfants et des peuples, sortit de l'émulation qui s'établit entre protestants et catholiques. On se disputait l'empire sur les âmes : il fallait bien produire ses titres à cet empire. Les réformateurs avaient senti, dès le commencement, le besoin d'exposer dans un livre concis et bref le programme de leur christianisme. Tout naturellement, d'ailleurs, ils devaient tendre à la vulgarisation de la doctrine chrétienne, par cela même qu'ils enlevaient, en quelque sorte, les livres saints à l'autorité ecclésiastique, et qu'ils en livraient l'interprétation à l'examen personnel, au sens privé. Les âmes ayant cessé d'être pour l'orthodoxie catholique un héritage paisiblement possédé, elle dut songer à lutter pour préserver de l'invasion protestante le terrain qui lui restait, et pour reprendre, s'il se pouvait, le terrain perdu. Il fallut définir, formuler la foi, en marquer clairement l'étendue pour tous les esprits, de manière à en prévenir les altérations : ce fut la lutte des *catéchismes*; malheureusement, cette lutte ne fut pas la seule à laquelle se livrèrent les deux religions.

Aux *catéchismes* de la Réforme, l'Eglise catholique opposa le *Catéchisme* du P. Cānisi d'abord, puis le *Catéchisme du concile de Trente*, rédigé par l'ordre des Pères du concile, et destiné, dans leur pensée, à fournir aux curés un plan uniforme d'éducation chrétienne. Un passage que nous lisons dans l'introduction de ce *catéchisme* type nous révèle la pensée qui en décida et en inspira la composition, et nous apprend l'origine du beau zèle catéchistique que nous voyons, à cette époque, se développer et se déployer dans l'Eglise. « Quoique l'on ne doive cesser en aucun temps d'annoncer dans l'Eglise la parole de Dieu, c'est cependant un devoir de nourrir aujourd'hui les fidèles du pain de vie avec plus de zèle et de piété que jamais, et de les confirmer dans la foi incorruptible de la sainte doctrine; car il s'est élevé dans le monde de faux prophètes qui corrompent par des doctrines nouvelles et étrangères les esprits des chrétiens. Et certes, l'impitoyable de ces hommes, armée de tous les artifices de Satan, a fait tant de progrès, qu'il paraît presque impossible d'en arrêter le cours. Car, pour ne point parler de ces provinces illustres, qui conservaient autrefois avec un zèle si pieux la foi véritable et catholique telle qu'elles l'avaient reçue des siècles précédents, et qui maintenant, éloignées de la

voie droite, prétendent hautement qu'elles sont d'autant plus près de la vraie religion qu'elles sont plus loin des doctrines anciennes, y a-t-il dans tout le monde chrétien un coin si reculé, un lieu si inaccessible, où l'on n'ait pas essayé de glisser ces funestes erreurs? En effet, ceux qui avaient conçu le dessein de corrompre les fidèles se sont bien aperçus qu'il serait impossible de prêcher publiquement et de faire entendre à tout le monde leur langage empoisonné; mais ils ont pris d'autres moyens pour semer leurs erreurs plus aisément et plus au loin. D'abord ils ont composé de gros livres contre la foi catholique, afin de la renverser; mais comme ils y exposaient ouvertement l'hérésie, et qu'il n'était pas difficile de se précautionner contre leurs doctrines, ils ont répandu une infinité de petits livres qui, sous l'apparence de la piété, ont séduit une multitude d'âmes simples et sans défiance. Voilà pourquoi les Pères du concile oecuménique de Trente, désirant avec ardeur apporter un remède salutaire à un mal si grand et si funeste, non contents d'avoir défini contre les hérétiques de notre temps les articles les plus importants de la foi catholique, ont cru devoir encore fournir aux pasteurs et aux docteurs légitimes, chargés d'instruire les fidèles des éléments de la foi, une explication nette et précise des points principaux qu'elle renferme, afin qu'on pût la suivre dans toutes les églises. Il est vrai que déjà plusieurs ont écrit sur ces matières avec autant de science que de piété; mais néanmoins ces Pères ont pensé qu'il était d'une grande importance de publier, par l'autorité du concile, un livre où les pasteurs et tous ceux qui sont chargés d'instruire pussent trouver des principes et des préceptes certains pour l'édification des fidèles. Comme il n'y a en effet qu'un seul Seigneur et une seule foi, il convenait aussi qu'il n'y eût qu'une seule règle, qu'un seul mode pour instruire les peuples de la foi et de tous les devoirs de la piété chrétienne.

En même temps qu'il ordonnait la rédaction d'un *catéchisme* modèle, le concile de Trente, dans sa vingt-quatrième session, imposait par un décret solennel à chaque pasteur l'obligation d'enseigner avec soin, au moins les jours de dimanche et de fêtes, les éléments de la foi chrétienne aux enfants (*Saltem dominicis et aliis festis diebus, pueros in singulis parochiis fidei rudimenta... diligenter... doceri curabunt*). Ce décret répondait à un besoin universellement senti; il fut accueilli partout avec empressement, et l'on se mit aussitôt à l'œuvre pour l'exécuter. Saint Charles Borromeo, archevêque de Milan, le publia dans le premier concile provincial de cette ville (1555). Les synodes de Sienne, de Camerino, de Monza, de Césène, de Forlì, de Parme, de Montefascone, suivirent cet exemple. Celui de Brescia (1603) exhorta les pasteurs à distribuer de petites récompenses aux enfants, afin de les attacher à l'étude du *catéchisme*, et à prendre pour les attirer la douceur maternelle du langage et des sentiments. (*Munusculis aliisque modis... juvenutis studio excitare nitantur... more parentum, blande et humaniter pueros tractent, ad discendum alliciant*.) Celui de Salerne (1596) avait ordonné d'appeler les enfants au *catéchisme* par le son de la cloche (*Statuta hora, proprio campanæ sono ad id munus assignato, ad ecclesiam convocandos curabunt*). L'Espagne ne montra pas moins de zèle : le concile provincial de Valence et celui de Tarragone, en publiant le décret de Trente, ordonnèrent aux pasteurs de faire le *catéchisme* en langue vulgaire (*Parochi omnes, omnibus diebus dominicis et festis post prandium pueros et puellas... lingua vernacula et materna doceant*). En Bohême, le synode d'Olmütz prescrivit d'instruire les enfants par demandes et par réponses (*per interrogationes et responsiones*), et de leur expliquer avec soin ce qu'on leur aurait fait apprendre par cœur. En Allemagne, plusieurs villes accordèrent des subventions pour l'éducation religieuse des enfants. Les conciles de Constance et d'Anvers enjoignirent de rendre le *catéchisme* si agréable qu'il fût plutôt pour les enfants une sorte d'amusement qu'une occupation sérieuse. Les constitutions du diocèse de Sion recommandèrent l'emploi des récompenses, qui sont dites-elles, « le nerf du *catéchisme*, comme l'argent est le nerf de la guerre (*Sicut nervus belli est pecunia, ita etiam catechismi sunt munuscula*); celles du diocèse d'Ypres prescrivirent de ne faire que des questions courtes et claires, et d'expliquer les réponses au moyen d'exemples et de comparaisons (*Proponendo brevissimas quaestiones ad illius clariorem intelligentiam, ac illis respondendo, exemplisque ac similitudinibus illustrando*). Le synode de Gand engagea les magistrats des villes à donner par leur présence une certaine solennité à la distribution des prix des *catéchismes*. La France s'associa à ce mouvement par les décisions du concile de Besançon (1571), du concile de Bourges, des synodes de Metz, de Rouen, d'Orléans, par les statuts des diocèses de Troyes, d'Angers, de Tours, de Bayonne, de Montpellier, etc., par les discours et écrits de saint François de Sales, de Boudon, de La Chétardie, de Bossuet, de Fleury, de Massillon, de Rollin, etc., sur l'enseignement du *catéchisme* et sur le développement de l'instruction chrétienne.

Toute cette ardeur catéchistique, nous de-

vons le répéter, c'est le protestantisme qui la provoque; c'est le protestantisme qui secoue le sommeil des pasteurs catholiques, qui les rappelle à leurs devoirs, et qui, leur faisant sentir la nécessité de développer l'instruction religieuse, devient ainsi un principe de progrès pour tout le monde chrétien. C'est les yeux fixés sur le protestantisme que les théologiens catholiques poussent à la généralisation de la science sacrée. Ils veulent que la foi catholique, cessant d'être une habitude aveugle, sorte de demi-sommeil et de demi-rêve, prenne dans chaque esprit une certaine conscience d'elle-même, de ses bases et de ses limites, afin de s'y consolider, de s'y distinguer de la superstition et de s'y défendre; ils veulent qu'elle aussi s'exprime en langue vulgaire, et qu'elle lise et étudie l'Ecriture sainte, non pour disputer contre l'Eglise, mais pour y retrouver et y appliquer l'enseignement et l'interprétation de l'Eglise. « Il est bien juste, dit le catéchiste Boudon, de remédier aux plaintes des hérétiques, qui crient que l'on publie la doctrine de l'Evangile et des Epîtres dans une langue que l'on n'entend pas. » — L'exemple des hérétiques, dit Bossuet, peut fermer la bouche à ceux qui cherchent une excuse à leur négligence dans l'incapacité des peuples. Car enfin on y voit les plus grossiers artisans, et les femmes même, et les enfants citer l'Ecriture et parler des points de controverse; et quoique ces connaissances dégèrent en un babil dangereux, et se consument en vaines disputes, c'en est assez pour nous faire voir de quoi on pourrait rendre les peuples capables en tournant mieux les instructions. » Ailleurs, Bossuet fait cette observation, que les catholiques négligent trop les livres de controverse. « Appuyés sur la foi de l'Eglise, dit-il, ils ne sont pas assez soigneux de s'instruire dans les ouvrages où leur foi serait confirmée, et où ils trouveraient les moyens de ramener les errants. On n'en usait pas ainsi dans les premiers siècles de l'Eglise : les traités de controverse que faisaient les Pères étaient recherchés par tous les fidèles. » Bossuet ne considère pas que ce goût de l'instruction, de la lecture de la Bible et des ouvrages de controverse qu'il remarque chez les protestants, et dont il regrette l'absence chez les catholiques, vient de la liberté protestante d'interpréter, de discuter, de rechercher et de décider ce qu'on doit croire; que cette liberté, qui existait dans les premiers temps de l'Eglise, n'a cessé d'y perdre du terrain; que l'immense développement de l'autorité catholique est la véritable cause de l'affaiblissement de l'instruction chrétienne; que cette tutelle des âmes les a retenues dans une sorte de minorité religieuse; que le gouvernement de l'Eglise, en prenant la direction de chaque conscience, lui a ôté toute responsabilité et toute initiative dans ses propres affaires spirituelles; qu'ainsi les fidèles se trouvent désintéressés d'une foi qu'ils reçoivent toute faite, et qu'ils ne veulent pas considérer de trop près, de peur de l'altérer en lui donnant la forme de leur esprit.

C'est maintenant Fénelon qui parle de déraciner ou de prévenir la superstition dans les personnes du sexe par une instruction religieuse solide. « Il ne faut jamais, dit-il, laisser mêler dans la foi ou dans les pratiques de piété rien qui ne soit tiré de l'Evangile, ou autorisé par une approbation constante de l'Eglise; il faut prémunir discrètement les enfants contre certains abus qui sont si communs, qu'on est tenté de les regarder comme des points de la discipline présente de l'Eglise. » Selon Fénelon, l'instruction est nécessaire pour faire concevoir le christianisme dans toute son intégrité et dans toute sa perfection, pour faire écarter certaines histoires (semblables à celles de la Salette) et certaines dévotions (semblables à celle du sacré cœur) qu'introduit trop facilement le zèle, et qu'accueille trop facilement la crédulité. Elle est nécessaire aussi pour mettre en garde contre les discours des calvinistes, « puisque nous sommes mêlés tous les jours avec des personnes préoccupées de leurs sentiments, qui en parlent dans les conversations les plus familières. » Le doux prélat insiste sur la nécessité de rappeler et de bien faire comprendre que les catholiques voient, comme les hérétiques, dans l'Ecriture, la règle souveraine de la foi; qu'ils soumettent, comme les hérétiques, l'Eglise à l'Ecriture, et non l'Ecriture à l'Eglise; que la question ne doit pas se poser entre l'Ecriture et l'Eglise, mais entre l'explication de l'Ecriture faite par toute l'Eglise et l'explication particulière de chacun.

De l'instruction! de l'instruction! voilà le cri des chefs de l'Eglise de France au XVII^e siècle; de l'instruction pour connaître et maintenir la tradition, pour repousser l'innovation dévote, aussi bien que l'innovation hérétique. Il faut reconnaître, à leur honneur, qu'ils ont cru réellement à la puissance et au génie de leur doctrine, et qu'ils n'ont pas jugé l'ignorance et la superstition populaires utiles à la conservation de la foi catholique. Le XVII^e siècle, le siècle de Louis XIV, qu'il serait plus juste d'appeler le siècle de Descartes, est vraiment le siècle de l'union de la raison et de la foi, de la philosophie et de la théologie. Nous sommes loin ici de Joseph de Maistre déclarant que la superstition doit être respectée comme un rempart de la foi. Ecoutez Fleury : La vraie religion, dit-il, ne craint point d'être connue, elle n'enseigne rien qui

ne se soutienne au grand jour; à être approfondie, elle ne peut que gagner de nouveaux titres au respect et à l'attachement; elle n'est pas comme les fausses, qui ne consistent qu'en un culte extérieur et en de vaines cérémonies: c'est une doctrine, une étude, une science. Le christianisme exclut la complète ignorance. Tertullien disait: *Fiunt, non nascuntur christiani*. Aujourd'hui, nous naissons chrétiens, parce que nous naissons au sein du christianisme, et qu'en naissant nous recevons le sacrement de baptême. Malheureusement, nous nous en tenons à ce christianisme de naissance, à ce christianisme involontaire et qui nous est, pour ainsi dire, étranger. Il faut renverser les fiéres paroles de Tertullien: « Nous naissons chrétiens, mais nous ne le devenons pas. » Nous sommes chrétiens, comme nous serions mahométans, si nous avions eu le malheur de naître dans un pays où l'on fit profession de la religion de Mahomet. Ce n'est point un amour éclairé qui nous attache à la religion de Jésus-Christ, mais une habitude aveugle. Notre chrétien est un bonheur, le devenir est un devoir. Or on ne peut le devenir que par l'instruction. Cette instruction ne saurait consister uniquement dans la connaissance du *Credo*, du *Pater* et du *Deo-logue*. Mais, dit-on, toute la religion n'est-elle pas renfermée dans ces trois choses: *Credo*, *Pater* et *Deo-logue*? Je conviens que tout y est, mais tout n'y est pas aperçu et ne le peut être sans une étude sérieuse qui nous développe et nous montre par le détail ce qui y est contenu en substance. Mais n'y a-t-il pas du danger à rendre les simples fidèles si savants dans la religion? La science ne va pas sans l'examen de ce que disent les prêtres du Seigneur; or y a-t-il bien loin de l'examen à l'indocilité? Je demande si de l'indocilité de quelques particuliers il s'ensuit qu'on doive éloigner le commun des fidèles de l'étude de la religion; s'il est permis, sous ce prétexte, de les tenir enfermés dans le cercle étroit de ce qu'on appelle la *catechisme*, et de quelques livres de prières et de pratiques de dévotion, sans vouloir qu'ils aillent plus loin. Les Pères de l'Eglise savaient bien qu'il peut se trouver des esprits superbes qui changent en poison l'aliment salutaire des saintes Ecritures; et néanmoins ils exhortaient à les lire et à les méditer. Qu'on se rappelle les paroles suivantes de saint Jean-Chrysostome à ses auditeurs: *Ne nous chargez pas de tout ce qui regarde votre conservation spirituelle sans vouloir rien faire de votre part. Nous sommes vos pasteurs, il est vrai, et vous êtes nos brebis; mais vous n'êtes pas comme ces animaux qui n'ont point de raison et qui ne peuvent se défendre, car vous êtes des brebis raisonnables*. Ainsi les fidèles ne doivent pas se contenter des aliments et des remèdes spirituels qui se distribuent dans l'Eglise par les instructions publiques, mais en chercher eux-mêmes dans la lecture et la méditation. On dira que les fidèles n'ont que faire de toutes ces connaissances et de ces recherches; qu'il leur suffit de savoir que leur foi est appuyée sur l'autorité visible de l'Eglise et du corps des pasteurs, à qui Jésus-Christ a promis d'être avec eux jusqu'à la fin du monde. Cela se pourrait peut-être dire des temps et des lieux où la foi et l'autorité de l'Eglise ne sont point attaquées. Mais, en temps de guerre, et dans les pays surtout où l'on est environné d'ennemis, les fidèles ont besoin de faire provision d'armes pour se maintenir dans la possession de leur patrimoine.

Rétablir les affaires du catholicisme par la constitution d'une forte science chrétienne et par la vulgarisation de cette science, opposer à la subjectivité protestante comme à la subjectivité ultramontaine, à la liberté arbitraire comme à l'autorité arbitraire, au mysticisme qui pourrait sortir de l'une et l'autre source, une foi à laquelle l'étude de la tradition et de l'histoire promettait la consistance, l'objectivité, la stabilité, la dignité scientifique: tel fut l'effort tenté en France au XVIII^e siècle, sous l'impulsion janséniste et gallicane. Cet effort était sincère et sérieux; il pouvait l'être à cette époque; l'idée d'une science chrétienne, que le mouvement moderne des sciences naturelles, des sciences historiques, des sciences morales et politiques a rendue chimérique, ne présentait rien alors que de compatible avec la philosophie régnante, avec les sciences mathématiques et physiques, les seules qui fussent constituées. Ajoutons que cette idée avait à son service l'érudition, l'éloquence et le génie. Même alors, cependant, le succès ne pouvait être obtenu qu'à une condition, c'est que l'Eglise s'arrêterait sur la pente naturelle qui la conduisait au gouvernement centralisé et personnel, à la monarchie absolue, c'est que le jésuitisme cesserait d'y faire prévaloir son esprit, tout à la fois politique et mystique, qui tendait à matérialiser et à féminiser le christianisme. On sait ce qui est arrivé: après la philosophie du XVIII^e siècle et la Révolution, on a vu se produire en France une certaine renaissance du catholicisme, renaissance toute sentimentale et toute politique, par conséquent bien différente de celle qui fut tentée au XVIII^e siècle. On nous a parlé en beau style de l'harmonie de la religion catholique avec les besoins du cœur et avec les conditions de l'ordre politique et social; puis, des mains de Chateaubriand, de de Maistre et de de Bonald, le flambeau a passé dans celles de M. Louis Veuillot, un esprit nourri dans les luttes du petit et du grand

journalisme, qui n'a pas besoin d'idées pour parler clairement et spirituellement sa langue, et que n'alourdit pas le plus mince bagage scientifique et philosophique. C'en est fait, dans l'Eglise, de cette étude du christianisme que le XVIII^e siècle avait rêvée forte, consciencieuse, universelle. Le catholicisme ne peut plus désormais régner que dans la région la moins élevée et la moins lumineuse de l'âme, c'est-à-dire dans la région des intérêts, des sentiments et des habitudes; il ne peut plus compter pour vivre que sur la raison d'Etat et sur ces secrètes raisons du cœur qui n'ont rien de commun avec la science et contre lesquelles, il est vrai, la science est souvent impuissante. « Il semble, dit M. Taine, qu'il doive dorénavant et par excellence parler aux gouvernements et aux femmes, devenir répressif et mystique, faire des ligues et fonder des sacrés-cœurs, être un parti de politiques et un asile d'âmes malades. »

— II. « Je trouve dans la religion chrétienne, a dit M. Jules Simon, un caractère qui me ravit: c'est qu'elle joint la *métaphysique* la plus savante à la plus parfaite, et, si on peut le dire, à la plus efficace simplicité. Assurément le *Timée* de Platon et le XII^e livre de la *Métaphysique* d'Aristote sont des merveilles; mais je n'espère pas qu'il sorte de là un symbole qu'on puisse faire réciter aux petits enfants. Il n'y a, jusqu'ici, que la religion chrétienne qui ait eu à la fois la *Somme* de saint Thomas et un *Catechisme*. » L'aveu était, pour l'apologétique, précieux à recueillir, venant d'un philosophe. Aussi M. Dupanloup n'a-t-il pas manqué de s'en emparer, et de nous expliquer à sa manière ce double aspect, ce double caractère du christianisme, qui étonne et ravit M. Jules Simon. « Si la religion chrétienne, dit-il, unit la simplicité à la profondeur, si elle est aussi populaire qu'elle est savante, si elle peut descendre jusqu'aux esprits les plus grossiers sans s'abaisser au-dessous des plus élevés; si, après avoir produit cette merveille qu'on appelle la *Somme* de saint Thomas, elle a pu produire cette autre merveille qu'on appelle le *Catechisme*, c'est qu'elle est un ensemble de vérités dogmatiques et morales, si admirable, si harmonieux, un système si parfaitement ordonné dans toutes ses parties, qu'elle se prête merveilleusement à un abrégé méthodique et complet. Comme ces dogmes et cette morale du christianisme donnent, sans conteste, sur toutes les grandes questions qui intéressent l'humanité, les plus hautes et les plus nettes solutions que l'humanité possède, le livre qui en offre le résumé se trouve être, en quelques pages, le recueil de la plus sublime doctrine qui fut jamais... Il n'existe pas, en effet, poursuit M. Dupanloup avec un lyrisme croissant, il n'a jamais existé ni pu exister, en dehors du christianisme, un livre qui, sous un plus mince volume, dans un ordre plus sûr, avec des formules plus simples, plus précises, renferme plus de vérités sur Dieu, sur l'homme, sur le monde présent, sur la vie future; qui forme un tout plus fini, plus substantiel, un corps de doctrines plus achevé, plus complet: c'est simplement le sommaire de la sagesse divine et humaine... Je dirai donc à tous les hommes de bonne volonté: Vous voulez de bonne foi connaître l'enseignement de l'Eglise? Il est là tout entier; toute la religion, toute la morale sont dans ce petit livre, dans cette courte exposition. Rassemblez tous les écrits des plus profonds penseurs anciens et modernes; cherchez tout ce que les plus grands génies ont écrit de plus élevé sur la nature de Dieu, sur les destinées de l'homme; vous avez tout cela dans ce petit livre. Vous trouvez dans ces pages la plus grande synthèse doctrinale qui existe, une synthèse qui embrasse tout, qui répond à tout. C'est un *cours de philosophie* et de *métaphysique*, le plus profond et tout ensemble le plus simple que puisse consulter la sagesse humaine. C'est aussi un *code de devoirs*, le plus simple, le plus parfait qui fut jamais... Le christianisme a fait cette merveille, et cela dès le premier jour, d'amener à une forme simple, élémentaire, populaire, les plus hautes vérités, et d'en faire la nourriture des enfants et la nourriture des peuples, aussi bien que des plus grands et des plus sublimes génies. Voilà ce que Pierre enseignait à Rome, Paul à Athènes, saint Augustin à Hippone, saint Basile à Césarée, saint Chrysostome, la bouche d'or de l'Orient, à Constantinople. C'est de cela, de ces idées, de ces notions, de ces principes, de ces sentiments, de cette morale, de ces vertus, que l'humanité vit depuis dix-huit siècles; c'est tout cela que le christianisme, par le *catechisme* chrétien, a fait passer, pour ainsi dire, dans le sang et dans la substance des peuples... Ah! si un tel livre était tombé sous les yeux d'un Platon, d'un Aristote, d'un Cicéron, de ces hommes qui savaient par expérience combien il est difficile d'atteindre à la vérité sur Dieu, et qui proclamaient impossible de la révéler au peuple! Devant cette grande lumière soudainement levée sur eux, devant cet enchaînement admirable et cette exposition si populaire des plus hautes, des plus splendides vérités, quel saisissement, quelle admiration n'auraient pas éprouvés ces grands esprits! La vérité simple, nue, sans phrases, sans allages, sans hésitations, sans tâtonnements, sans dispute! La vérité totale! Une affirmation pleine de candeur et d'autorité! Ils auraient été ravés; et loin de comprendre

quelque chose aux dédains de nos prétendus sages, ils auraient saisi ce livre, ce merveilleux révélateur, comme fit Jean l'évangéliste du livre que tenait l'ange, et ils l'auraient devoré; et le livre eût été doux à leurs lèvres et à leur cœur. »

Voilà un beau mouvement d'éloquence! Il n'y manque que la forme de la prosopopée: *O Platon, Aristote, Cicéron!* etc. M. Dupanloup se demande ce que penseraient ces grands hommes, si tout à coup, transportés dans notre société chrétienne, ils venaient à ouvrir, à lire le *catechisme* chrétien; il est convaincu qu'à cette vue, à cette lecture, ils éprouveraient plus de ravissement que M. Jules Simon lui-même. M. Dupanloup constate, d'ailleurs, avec bonheur, que, parmi les sages modernes, M. Jules Simon n'est pas le seul qui témoigne de l'admiration pour le *catechisme*. Il se plaît à détacher d'un morceau de Jouffroy sur le problème de la destinée humaine la citation suivante: « Il y a un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants et sur lequel on les interroge à l'Eglise. Lisez ce petit livre, qui est le *catechisme*; vous y trouverez une solution de toutes les questions que j'ai posées, de toutes sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait; où elle va, il le sait; comment elle y va, il le sait. Demandez à ce pauvre enfant (*qui de sa vie n'y a songé*) pourquoi il est ici-bas, et ce qu'il deviendra après sa mort: il vous fera une réponse sublime (*qu'il ne comprendra pas, mais qui n'en est pas moins admirable*). Demandez-lui comment le monde a été créé et à quelle fin; pourquoi Dieu y a mis des animaux, des plantes; comment la terre a été peuplée; si c'est par une seule famille ou par plusieurs; pourquoi les hommes parlent plusieurs langues; pourquoi ils souffrent, pourquoi ils se battent, et comment tout cela finira; il le sait. Origine du monde, origine de l'espèce, question des races, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme envers ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien; et quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens; car tout cela sort, tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du christianisme. Voilà ce que j'appelle une grande religion: je la reconnais à ce signe qu'elle ne laisse sans réponse aucune des questions qui intéressent l'humanité. »

Pourquoi M. l'évêque d'Orléans débarasse-t-il la citation des deux petites propositions incidentes que nous avons renfermées entre parenthèses: *Qui de sa vie n'y a songé; qu'il ne comprendra pas*? Est-ce oublié ou calcul? On ne peut se le demander longtemps, si l'on songe que, suivant l'éloquent prélat, le *catechisme* est admirable de simplicité, de clarté, de lucidité; qu'il est à la portée des faibles comme des forts; qu'il contient la nourriture intellectuelle des enfants aussi bien que des plus grands génies. Jouffroy, à ce qu'il paraît, n'est pas tout à fait aussi sûr que M. Dupanloup de l'harmonie parfaite de cette nourriture avec l'estomac auquel on la présente. Il a tout l'air de croire, comme nous, que le *catechisme* répète, le plus souvent comme un perroquet, c'est-à-dire sans les comprendre, sans même songer au sens qu'ils peuvent avoir, les mots que le *catechiste* lui fait apprendre par cœur.

Mais nous avons autre chose à signaler que l'omission de deux phrases pour montrer la sincérité que M. Dupanloup apporte dans ses citations. Prendre dans un auteur un passage qui, séparé de ce qui le précède et de ce qui le suit, fait entendre un sens très-éloigné de la pensée de cet auteur, telle qu'elle résulte d'une citation plus étendue, c'est une forme de la restriction mentale. Il semble que le droit de la discussion interdise l'emploi de tels moyens, comme le droit de la guerre exclut certaines armes. Mais M. Dupanloup exclut, parait-il, l'utilitaire en matière de procédés polémiques et apologetiques: *Salus Ecclesiae suprema lex esto*. Quand on lit le passage de Jouffroy tel que le rapporte M. l'évêque d'Orléans et avec le commentaire dont il l'accompagne, on croit très-naturellement que Jouffroy attribue au christianisme, au *catechisme* chrétien, comme le titre d'une grande œuvre particulière et distinctive, le caractère de ne laisser sans réponse aucune des questions qui intéressent l'humanité. La vérité est que, selon Jouffroy, ce caractère ne distingue pas le christianisme, le *catechisme* chrétien, mais est commun à toutes les grandes religions, et non-seulement à toutes les grandes religions, mais à tous les grands systèmes philosophiques. Le christianisme, le *catechisme* chrétien est tout simplement pris comme exemple; le bouddhisme parmi les religions, le système de Platon et celui d'Epicure, parmi les philosophies, eussent pu l'être également. Qu'on en juge: « Examinez, dit Jouffroy, toutes les religions qui ont régné longtemps et gouverné une grande portion de l'humanité, tous les systèmes philosophiques qui ont fondé de grandes écoles, et successivement ralliés autour d'eux la partie éclairée de l'humanité, vous trouverez que ces religions et ces systèmes ont cela de commun d'avoir abordé et résolu tous les problèmes que nous avons posés, tous sans exception. C'est à ce signe que toute grande religion, toute grande doctrine philosophique se reconnaissent; et l'on peut dire qu'une

religion qui néglige l'un de ces problèmes n'est qu'une demi-religion, comme une doctrine philosophique qui ne répond pas à tous n'est qu'une demi-philosophie. Voulez-vous un exemple de la portée et de l'étendue d'une grande religion? Considérez la religion chrétienne. Il y a un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants (suit le passage rapporté par M. Dupanloup). Abordez maintenant les grands philosophes, vous trouverez dans leurs systèmes la même étendue. Voyez Epicure: il n'y a pas une question qui intéresse l'humanité qui n'ait sa solution, bonne ou mauvaise, dans sa doctrine; il a fait à toutes une réponse. Il en est de même du platonisme, du stoïcisme, du kantisme, de toutes les grandes philosophies. Comme toute grande religion, toute grande doctrine philosophique résout tous les problèmes qui intéressent et qui tourmentent l'humanité. Il n'est pas inutile d'apprendre au lecteur que le morceau de Jouffroy où M. Dupanloup découvre et montre, par le procédé qu'on a vu, un témoignage décisif en faveur du *catechisme* chrétien, est consacré à établir que la solution chrétienne, et, en général, toute solution religieuse du problème de la destinée humaine, est insuffisante pour les esprits « capables de connaître la vérité sans figures, et de l'accepter sans autre titre que sa propre évidence; » que le rôle du christianisme est d'élever les esprits à cette capacité qui est la fin de la minorité intellectuelle, puis, cette œuvre d'éducation achevée, de se retirer, emportant avec lui le germe de toute foi, de toute religion, et laissant pour toujours la place à la philosophie; en un mot, d'être le précurseur de la raison et de la science.

On voit maintenant la distance qui sépare Jouffroy de M. Dupanloup; il nous reste à examiner la thèse de ce dernier.

Le *catechisme*, dit M. Dupanloup, est un *cours de philosophie* et de *métaphysique* le plus profond, et tout ensemble le plus simple que puisse consulter la sagesse humaine. C'est aussi un *code de devoirs*, le plus complet, le plus parfait qui fut jamais.

Les principaux dogmes enseignés par le *catechisme* sont les dogmes de la trinité, de l'incarnation, de la rédemption, de l'eucharistie, du péché originel et de la grâce. Il faut avoir de la bonne volonté pour trouver de la profondeur à cette trinité de personnes dans une substance qui est simple, spirituelle, indivisible; à cet infini qui revêt la nature du fini, chose aussi absurde, disait Spinoza, qu'un cercle revêtant la nature du carré; à cette satisfaction non de l'offenseur vis-à-vis de l'offensé, mais de l'offensé vis-à-vis de lui-même, source nécessaire de pardon et d'espérance pour l'offenseur; à ce changement d'une substance en une autre, d'une substance matérielle en substance spirituelle, en substance divine; à cette présence simultanée d'un corps réel en plusieurs lieux, à ce péché dont on hérite, à cette grâce qui seule fait mériter. En tout cas, cette profondeur est celle des ténèbres. La contemplation peut y trouver des images, la méditation ne saurait y saisir des idées qui se soutiennent. M. Dupanloup et M. Jules Simon, avec toute leur éloquence, persuaderont difficilement à un lecteur attentif qu'ici la plus parfaite et la plus efficace simplicité s'unisse à la métaphysique la plus savante, et que, dans ces mystères qui confondent la raison et la conscience, il y ait quelque chose d'évident, de lumineux, de simple, d'accessible à l'intelligence des enfants et du peuple. Il faut bien considérer que les dogmes chrétiens sont des idées abstraites et métaphysiques, et que ces idées abstraites ne deviennent pas simples, faciles à entendre, populaires, parce qu'elles sont exposées sous la forme populaire de questions et de réponses, et renfermées sous un mince volume. Pour être mise en abrégé, la théologie n'en garde pas moins son obscurité caractéristique. Fénelon, Fleury, le *catechiste* Boudon conviennent que la plupart des enfants, en apprenant le *catechisme*, n'apprennent guère que des mots pour eux vides de sens. « Dites à un enfant, remarque Fénelon, qu'en Dieu trois personnes égales ne sont qu'une nature: à force d'entendre et de répéter ces termes, il les retiendra dans sa mémoire; mais je doute qu'il en conçoive le sens. » — « Tous les mots qui signifient des abstractions, dit Fleury, sont inconnus à la plupart des gens. Après que vous vous êtes bien fatigué à faire répéter cent et cent fois à des enfants ou à des paysans qu'il y a en Dieu trois personnes en une nature, et en Jésus-Christ deux natures en une personne; toutes les fois que vous les interrogerez, vous les mettrez au hasard de dire deux personnes en une nature, ou trois natures en une personne. Cela vient de ce que n'ayant dans l'esprit aucune idée qui réponde à ces mots de *nature* et de *personne*, ils en sont embarrassés; ils les brouillent aisément et y joignent indifféremment un ou trois, selon qu'il leur vient à la bouche. » — « Nous avons remarqué, dit Boudon, que souvent le *catechisme* est inutile, parce que l'on se contente d'apprendre le *catechisme* par mémoire. Ainsi l'on trouve des enfants, et même de douze à quatorze ans, qui répondent parfaitement aux interrogations qui sont marquées dans les livres, et qui cependant ne connaissent pas Dieu. Ils diront et rediront qu'il y a un Dieu en trois personnes; que la seconde personne s'est faite homme; que l'on est damné pour un péché mortel, qu'on ne l'est

pas pour un vénéral; et lorsqu'on leur demande si leur père n'est pas Dieu, ils ne savent que répondre..... La première vérité dont la connaissance importe est la foi d'un Dieu en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. S'il suffisait de réciter seulement cette vérité par mémoire, on pourrait dire qu'il y a peu de chrétiens dans les campagnes qui l'ignorent présentement. Mais je prie de considérer ici un abus qui est plus commun que je ne puis dire; cet abus est que l'on se contente d'apprendre par mémoire les vérités de notre sainte religion sans en donner l'intelligence. Cependant c'est un aveuglement qui fait pitié et qui est même contre le sens commun; car est-il question d'apprendre aux hommes raisonnables les vérités, comme l'on ferait à des oiseaux? J'apprendrai à un perroquet qu'il y a un Dieu en trois personnes, et ce perroquet répètera ces paroles cent fois dans un jour. Je les apprends à un homme; et si je ne lui en donne l'intelligence, et qu'il me les répète seulement, qui le distinguera de cet animal? » Vantez donc maintenant la clarté, la simplicité, la lucidité du *catéchisme*! Vous dites que les enfants le comprennent, qu'il est à leur portée, qu'il est à la fois lumière dans leur intelligence et flamme dans leur cœur; et je réponds, d'accord avec vos maîtres, que les enfants n'entendent rien aux termes abstraits dont vous chargez leur mémoire; que vos définitions métaphysiques peuvent, tout au plus, susciter chez les mieux doués d'entre eux ces produits amorphes de l'intelligence qu'on appelle des rêves.

Le *catéchisme* est le code de devoirs le plus complet, le plus parfait qui fut jamais. Toute la morale du *catéchisme* chrétien est dans le Décalogue judaïque, et certainement le Décalogue judaïque est admirable, si l'on songe à l'antiquité que la critique permet de lui attribuer. Mais il suffit d'écarter un moment le parti pris orthodoxe, pour voir que le Décalogue nous présente la morale à l'état, pour ainsi dire, embryonnaire; c'est la morale telle qu'elle a pu se produire à une époque primitive, la morale appliquée à la vie des tribus, à la vie patriarcale. On s'explique très-bien que cette morale ignore les devoirs envers la société conçue comme individualité collective; qu'elle assimile les devoirs des inférieurs envers les supérieurs aux devoirs des enfants envers les parents; qu'elle méconnaît complètement les devoirs des parents et des supérieurs envers les enfants et les inférieurs; qu'elle se montre naïvement autoritaire et utilitaire; qu'elle se taise sur l'obligation d'être fidèle à la parole donnée, et d'observer la loi qu'on s'est faite à soi-même, le contrat, etc., etc. Mais il est étrange qu'on prétende sérieusement y trouver un code complet et parfait de devoirs.

Sur toutes les grandes questions qui regardent Dieu, l'homme et le monde, le *catéchisme chrétien* fait des réponses nettes, précises, souveraines, qui étonnent la philosophie humaine. Voici deux de ces réponses admirables : QU'EST-CE QUE DIEU ? — DIEU EST UN PUR ESPRIT, ÉTERNEL, INDÉPENDANT, IMMUEBLE, INFINI, QUI EST PRÉSENT PARTOUT, QUI VOIT TOUT, QUI A CRÉÉ TOUTES CHoses ET QUI LES GOUVERNE TOUTES. — QU'EST-CE QUE L'ÂME ? — L'ÂME EST UN ESPRIT LIBRE ET IMMORTEL, QUI A ÉTÉ FAIT À L'IMAGE ET À LA RESSEMBLANCE DE DIEU. Quelle que soit la valeur de ces deux réponses, valeur que nous n'avons pas à examiner ici, nous ferons observer qu'elles ne sauraient étonner la philosophie humaine, par une raison bien simple, c'est que la philosophie humaine les a faites longtemps avant le christianisme, à peu près telles qu'elles viennent d'être formulées. La spiritualité, la liberté et l'immortalité de l'âme; la spiritualité, la toute-puissance, l'éternité et la providence de Dieu, sont des affirmations de la philosophie spiritualiste avant d'être des dogmes chrétiens. Anaxagore n'avait pas attendu l'enseignement du *catéchisme chrétien* pour définir Dieu un esprit, etc.; Socrate n'avait pas attendu l'enseignement du *catéchisme chrétien* pour enseigner que « notre intelligence, qui fait tout au dedans de nous, témoigne d'une autre intelligence qui a tout fait dans le monde, car l'âme est comme un Dieu intérieur; » pour représenter Dieu comme « souverainement grand, voyant tout, entendant tout, présent partout et gouvernant toutes choses. »

Le *catéchisme nous présente, sous une forme élémentaire, ce que Pierre enseignait à Rome, Paul à Athènes, saint Augustin à Hippone, saint Basile à Césarée, saint Chrysostome à Constantinople*. Il semble, à entendre M. Dupanloup, que la doctrine chrétienne ait apparu, dès son origine, fixée, formulée, complète; qu'il n'y ait aucune différence entre le christianisme de Pierre et celui de Paul, entre celui de Paul et celui de saint Basile et de saint Augustin; que le *catéchisme*, tel que nous le possédons, soit sorti des premiers enseignements du Christ et des apôtres, comme Minerve tout armée du cerveau de Jupiter. Cette immutabilité du christianisme n'est qu'une fiction. Le *catéchisme* est un abrégé de la théologie chrétienne; or la théologie chrétienne, la métaphysique chrétienne est le produit d'une élaboration dont on peut suivre les phases successives. C'est à la philosophie grecque qu'est due cette élaboration; c'est le spiritualisme hellénique qui a fourni les idées, les expressions et les définitions qui sont devenues les dogmes chrétiens. Ceux qui ont for-

mulé ces dogmes sont les Pères et les scolastiques, c'est-à-dire des platoniciens et des péripatéticiens. Quel saisissement, dites-vous, quelle admiration, n'éprouveraient pas Platon et Aristote, si, revenant à la vie et transportés dans notre société chrétienne, ils jetaient les yeux sur le *catéchisme*! Nous répondons qu'à cette lecture, s'ils connaissaient, comme nous, l'histoire de l'influence exercée par leurs idées et leurs écrits sur l'esprit humain, pendant les temps qui séparent leur mort de notre époque, ils reconnaîtraient que ce petit livre est en partie le produit de leur génie et de leurs doctrines. « Socrate et les socratiques, dit très-bien M. Havet, ont lentement et laborieusement creusé les fondements; le christianisme a posé sa croix et inscrit son nom sur leur ouvrage. » M. Jules Simon nous déclare naïvement qu'il n'espère pas voir sortir un symbole, un *catéchisme*, de la philosophie de Platon et de celle d'Aristote. Eh! peut-on lui dire, philosophe ingénu, ce que vous n'espérez pas, c'est précisément ce qui est arrivé. Étudiez mieux l'histoire du christianisme, l'origine de ses dogmes, et vous vous convaincrez que sa théologie est sortie de la philosophie de Platon et d'Aristote. Il est vrai qu'un souffle est venu de Judée; mais ce n'est pas le judaïsme avec sa simplicité, son infécondité, sa pauvreté métaphysique, qui aurait pu fournir à la théologie chrétienne des idées, des formules, une langue. Nous disons qu'un souffle est venu de Judée; grâce à ce souffle, ce qui était philosophie est devenu religion, ce qui était métaphysique est devenu théologie; ce qui s'adressait aux classes éclairées et ne descendait que peu à peu dans les couches inférieures de la société a été tout à coup prêché à tous, à ceux qui croient et répètent comme à ceux qui pensent; ça été la mission du christianisme de vulgariser le spiritualisme grec; dans ce but, il a dû naturellement, et dès l'origine, s'efforcer de donner une forme élémentaire et populaire à l'enseignement des principes qu'il avait reçus de la philosophie grecque. Ainsi peut-on expliquer très-simplement pourquoi « la religion chrétienne a eu à la fois la *Somme* de saint Thomas et un *Catéchisme*. » Il n'y a là rien de surnaturel ni de ravissant : elle a eu la *Somme* de saint Thomas, parce qu'elle était l'héritière de la philosophie grecque; elle a eu un *Catéchisme*, parce qu'elle était une religion prosélytique et universaliste.

— III. Nous avons parlé jusqu'ici du *catéchisme* catholique; nous en avons dit l'histoire, et examiné la valeur. Cet article ne serait pas complet si nous ne disions quelques mots des *catéchismes* protestants et des *catéchismes* philosophiques. Les *catéchismes* protestants, dit M. Pierre Leroux, sont plus simples que le *catéchisme* catholique. Mais que de lacunes on sent dans cette prétendue simplicité!... Le temps et le développement du christianisme avaient amené successivement une foule de problèmes que le *catéchisme* catholique a dû moins le mérite de résoudre. Mais les *catéchismes* protestants font l'effet de ruines... Au nom de la simplicité de l'Eglise primitive, les protestants ont enlevé ce qu'ils appelaient les superfluités; mais que de problèmes posés demeurent sans solution, et que de places restent vides!... Voici ce qui est arrivé au *catéchisme* protestant : le rationalisme a été l'élaguant et le simplifiant toujours de plus en plus; à la fin, toute théologie en a complètement disparu. L'autorité seule de quelques textes sacrés a subsisté; et vraiment, il faut au protestant une foi plus ardente qu'au catholique pour voir une religion complète dans un *catéchisme* où il ne reste plus aucune trace de l'antique idéalisme. » Ainsi M. Leroux reproche au protestantisme d'avoir amoindri le surnaturel, la théologie, l'idéalisme catholique; de nous présenter une révélation, une religion incomplète qui n'a pas réponse à tout, une révélation, une religion appauvrie, dévastée par le rationalisme. Son âme religieuse semble regretter cette époque organique,

Où tous nos monuments et toutes nos croyances
Portaient le manteau blanc de leur virginité.

Où le palais du prince et la maison du prêtre,
Fortant la même croix sur leur front radieux,
Sortaient de la montagne en regardant les cieux.

M. Leroux veut à toute force se relier, et relier les autres; il aspire à la synthèse. Le protestantisme et le rationalisme ont détruit le grand et riche édifice qu'avaient bâti nos pères, et qui avait été hospitalier à tant de générations. Cet édifice sans doute laissait à désirer, mais il avait le mérite d'être un abri commode, et l'on y dormait si bien! Aujourd'hui, nous sommes sans *catéchisme*. Ce n'est pas que nous manquions de livres où toutes choses sont résolues dans la forme dogmatique et concise des *catéchismes*. Interrogez un savant sur la destinée future de notre globe et de notre espèce, il vous répondra par des queues de comètes et par le calcul des probabilités. Les manuels de morale et de philosophie sont aussi très-communs, aussi communs que les manuels industriels et mercantiles. Tout est clair et simple pour celui dont le regard ne cherche pas à pénétrer au fond des choses; mais ceux dont l'esprit a besoin d'une philosophie qui relie et embrasse tout la cherchent vainement aujourd'hui, et souffrent en attendant. »

Il faut compatir à cette souffrance, à ce

tourment du divin et de l'infini, qui, dans le silence du ciel et dans la mort des vieilles croyances, demande à grands cris un *catéchisme* religieux nouveau. M. Pierre Leroux va nous exposer les conditions auxquelles doit satisfaire ce nouveau *catéchisme*. « Le XVIII^e siècle, dit-il, a eu, comme la Réforme, ses *catéchismes*. Certes, ce n'est ni Diderot, ni Rousseau, ni Voltaire, qui eussent tenté une pareille œuvre. Il y avait dans ces grands hommes trop de tendances vastes et diverses, leur esprit était agité de trop de doutes, trop de problèmes fondamentaux s'offraient à eux sans solution, pour qu'ils songeassent à clore une époque d'émancipation du passé et d'appel à l'avenir par le livre le plus dogmatique, dans son apparente simplicité, que l'on puisse imaginer. Mais la fin de ce siècle vit des hommes d'un bien moindre génie que leurs maîtres entreprendre consciencieusement d'opposer au *catéchisme* chrétien un *catéchisme* philosophique. Saint-Lambert et Volney prirent pour démontrées certaines théories qui avaient quelquefois servi d'armes au XVIII^e siècle, et ils formulèrent intrépidement, par demandes et par réponses, l'athéisme et l'égoïsme. C'est dans leurs *catéchismes* qu'on voit, entre autres choses, la propriété du corps mise sur le même rang que la charité. Il est remarquable qu'ils oublièrent ce qu'il y eût de plus grand, de plus nouveau, de plus solide et de plus efficace, dans l'œuvre philosophique du XVIII^e siècle; car ils passèrent, presque sans l'apercevoir, sur le germe immortel que ce siècle a donné au monde, je veux dire le dogme du progrès et de la perfectibilité. Il est vrai que s'ils avaient bien compris toute la valeur de ce dogme, ils n'auraient pas fait leurs *catéchismes*, car ce dogme leur aurait ouvert l'intelligence de tout le problème religieux. Au lieu de poser l'individu pour en faire sortir, je ne sais comment, la société par l'égoïsme, ils auraient posé à la fois l'humanité et l'individu. Puis ils auraient senti qu'on ne pouvait pas faire un *catéchisme* sans une genèse, et ils auraient cherché cette genèse, pour le monde extérieur à nous, comme pour le monde humanitaire. Ils auraient demandé à la science de s'expliquer sur la création et la vie de la nature, comme ils auraient demandé à l'histoire de s'expliquer sur la formation et le développement de l'humanité. Vie passée, vie présente, vie future, pour le monde, pour l'humanité et pour l'individu, voilà trois termes qui, les préoccupant, leur auraient fait prendre en pitié les stériles erreurs de Condillac et d'Holvétius. » En d'autres termes, Saint-Lambert et Volney eussent peut-être donné au monde le *catéchisme* nouveau, le *catéchisme* de l'avenir, s'ils avaient passé par l'école saint-simonienne; malheureusement, faute de connaître la triade, la formule sensation-sentiment-connaissance, et le livre de l'*Humanité*, ils n'ont abouti qu'à formuler la morale utilitaire.

L'erreur de M. Pierre Leroux est de prétendre qu'on peut retrouver une religion, une autorité religieuse, un *catéchisme* religieux, par la science et l'histoire, par la cosmologie et l'anthropologie; qu'on peut demander à la science et à l'histoire, avec la certitude de l'obtenir, une genèse pour le monde extérieur à nous, comme pour le monde humanitaire; c'est d'imaginer que la science et l'histoire peuvent satisfaire toutes les curiosités auxquelles répondent les religions révélées, peuvent fournir sur tous les problèmes relatifs à la vie passée, à la vie présente, à la vie future du monde, de l'humanité, de l'individu, la précision et la richesse des solutions qu'apporte du ciel le surnaturalisme. Non, la science et l'histoire ne nous donneront pas l'équivalent de la révélation, l'équivalent du surnaturel, l'équivalent de cette théologie chrétienne que le protestantisme a mutilée, que le rationalisme a tuée. Les religions ont réponse à tout, rien ne leur est caché, rien ne leur est inaccessible; elles savent tout, parce qu'elles parlent au nom de Celui qui sait tout. Les sciences ont des doutes et des hésitations; elles se renferment dans le domaine du fini; elles apprennent à dire : « Je ne sais pas, » et même à dire : « Je ne puis savoir; » sur les questions d'origine et de fin, elles ne peuvent suggérer que des conjectures. Parler de *religion scientifique et philosophique*, c'est se faire illusion, en changeant le sens des mots *science, religion, philosophie*. Si votre religion nouvelle n'est qu'une synthèse scientifique, qu'une doctrine rationnellement démontrée, rationnellement exposée, vous n'avez, en réalité, conquis que le mot *religion*, et vous vous payez de ce mot; la chose vous échappe. Si la science et la philosophie n'ont servi qu'à fournir les matériaux de la construction religieuse que vous éprouviez le besoin d'élever, si vous les avez considérées, et si vous les considérez encore comme de simples moyens, il est bien à craindre que cette science et cette philosophie ne soient faussées par l'idée préconçue qui vous dirige dans l'emploi que vous en faites. Quand on cherche une religion par la science et l'histoire, on subordonne naturellement le chemin au but, et, pour trouver ce qu'on cherche, on fait parler la science et l'histoire suivant ses idées *a priori*, comme les fondateurs des anciennes religions faisaient parler le ciel. Il est donc vain d'espérer après le christianisme, après le *catéchisme* chrétien, une religion nouvelle, un nouveau *catéchisme* religieux. » Aujourd'hui, dit mélancoliquement M. Pierre Leroux, nous sommes sans *catéchisme*. » Cela est vrai; il faut en prendre son parti; les es-

prits affranchis du surnaturalisme n'ont plus, ne peuvent plus avoir aujourd'hui de *catéchisme*, au sens unitaire et synthétique que M. Pierre Leroux donne à ce mot. Mais nous pouvons avoir des *catéchismes* : *catéchismes philosophiques, catéchismes moraux, catéchismes scientifiques*. M. Pierre Leroux a tort, selon nous, de dédaigner ce pluriel; à force de vouloir regarder le fond des choses et le lien des choses, on court le danger de perdre la vue; à force d'envier à la religion chrétienne sa théologie et son *catéchisme*, et de rêver quelque chose de semblable, on s'éloigne de la raison et de la science. Moins épris que le communément du XIX^e siècle de synthèse et d'organisation, moins soucieux de la tradition historique, moins préoccupé du divin, le XVIII^e siècle, et c'est son honneur, eut une foi sans bornes dans les œuvres de la raison. Il fit des *catéchismes* de morale rationnelle et scientifique pour l'enseignement de tous; sans doute, la conception qui servit de base à la plupart de ces essais était vicieuse; mais cette tentative même de disputer l'intelligence populaire au *catéchisme* théologique, catholique ou protestant, ne mérite que des éloges. Que n'avons-nous hérité de ce grand siècle l'art de parler au peuple, de le *catéchiser* dans ce simple et facile langage dont il possédait si bien le secret!

Catéchisme du P. Canisius ou Catéchisme des jésuites, ouvrage qui fut composé, à la demande de Ferdinand, frère de Charles-Quint, par Pierre Canisius, de la compagnie de Jésus, pour défendre la foi contre la propagande luthérienne. Il fut publié douze ans avant le *Catéchisme romain*, en 1554, sous ce titre : *Opus catechisticum, sive de summa doctrina christiana*, après avoir été revu et approuvé par les premiers théologiens de Rome. L'auteur avait pris soin d'indiquer à la marge tous les passages de l'Écriture sainte, des Pères et des conciles qui établissent le dogme catholique. Il en tira lui-même, en 1559, un abrégé ou *Petit catéchisme des catholiques* (*Parvus catechismus catholicorum*), où il s'attacha plutôt à rassembler les affirmations que les preuves de la foi. Dès 1560, Ferdinand I^{er} le répandit dans tout son empire. On raconte que ce prince, pour témoigner sa reconnaissance envers Pierre Canisius et Paul Hofsee, ces deux apôtres de la compagnie de Jésus en Allemagne, se plaisait à leur appliquer ces paroles que l'Eglise redit dans ses prières en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul : *Petrus et Paulus ipsi nos docuerunt legem tuam, Domine*. Philippe II d'Espagne imita son oncle Ferdinand; il fit recevoir le *Catéchisme de Canisius* dans tous ses États de l'ancien et du nouveau monde.

Le *Catéchisme de Canisius* a été longuement commenté par le P. Buzée, en 1569. Il est divisé en deux parties : la première traite de la sagesse, la seconde de la justice. Les trois vertus théologiques : foi, espérance, charité, forment trois chefs auxquels sont ingénieusement rapportées les matières de la première partie. La foi conduit à l'analyse du Symbole des apôtres; l'espérance, à l'étude de la prière et en particulier de l'Oraison dominicale et de la Salutation angélique; la charité, à l'étude des commandements de Dieu et de l'Eglise, de la grâce et des sacrements. La seconde partie traite du péché en général; des trois degrés par lesquels on arrive à commettre le péché, suggestion, délectation, consentement; des sept péchés capitaux; des sept vertus opposées aux péchés capitaux; des six péchés contre le Saint-Esprit; des quatre péchés qui *crient contre le ciel* : homicide volontaire, péchés infâmes, oppression du pauvre, de la veuve et de l'orphelin, refus du salaire de l'artisan; des neuf manières dont nous pouvons être coupables du péché d'autrui; des œuvres de la chair; des trois principales espèces de bonnes œuvres : jeûne, aumône et prière; du fruit des bonnes œuvres; des deux espèces d'œuvres de miséricorde; des quatre vertus cardinales : prudence, justice, tempérance et force; des sept dons du Saint-Esprit; des fruits du Saint-Esprit; des huit béatitudes évangéliques; des trois principaux conseils évangéliques : pauvreté volontaire, chasteté perpétuelle, *obéissance entière à un homme* à cause de Dieu, par motif de religion.

Il faut noter ce troisième conseil évangélique, *obéissance entière à un homme* : tel est l'idéal de la perfection, selon le *Catéchisme des jésuites*. Il ne s'agit pas, entendez-le bien, d'obéissance à une règle, à une loi, mais à un homme; l'obéissance dépersonnalisée serait trop rationnelle et ne serait pas suffisamment humble et mortifiante; obéir à une règle laisse la dignité sauve, car c'est obéir à sa propre conception, c'est imposer à sa vie une direction que l'on connaît, que l'on approuve, que l'on choisit et qui ne change pas; obéir à un homme, c'est soumettre sa volonté à une série de volontés particulières qui peuvent être contradictoires et qui sont nécessairement inconnues, c'est supprimer en soi la personne, c'est devenir *moyen, instrument*; instrument religieux, si vous voulez, mais instrument; c'est la parfaite et suprême humilité chrétienne aboutissant à la complète passivité morale, à la négation de la conscience personnelle.

Nous signalerons encore le passage où le P. Canisius fait un devoir aux catholiques d'*éviter et de fuir* tous ceux qui n'appartiennent pas à l'Eglise, c'est-à-dire les juifs, les infidèles, les apostats, les hérétiques, les

schismatiques et les excommuniés, surtout les hérétiques et les schismatiques. Il est bon de savoir que ce *devoir* est encore enseigné aujourd'hui dans tous les collèges des jésuites. Nous n'avons pas besoin de dire que ce devoir *rationnel* ne s'accorde pas avec le devoir *rationnel* de la tolérance et du respect mutuel, principe des législations modernes.

Catéchisme romain ou Catéchisme du concile de Trente ou encore **Catéchisme à l'usage des curés d'après le décret du concile de Trente**. Ce *catéchisme* jouit d'une autorité qu'aucun autre n'a acquise après lui, en ce qu'il est né, pour ainsi dire, en plein concile œcuménique. Comme l'atteste, en effet, un paragraphe qui se lit dans la continuation de la 25^e session du concile de Trente, ce fut au sein de cette assemblée générale de l'Eglise catholique que le projet de ce livre fut arrêté et qu'il commença à recevoir son exécution. Non contents d'anathématiser l'hérésie protestante, les Pères du concile voulurent doter la chrétienté d'un recueil qui contiendrait d'une manière succincte l'exposition et la démonstration des dogmes catholiques. Ils choisirent parmi eux des théologiens éminents, auxquels ils confièrent la rédaction de ce recueil, et, pour que ces théologiens pussent consacrer un temps plus long à approfondir les matières dont ils allaient être chargés, on divisa la doctrine chrétienne en plusieurs parties, et l'on en distribua une à chacun d'eux. C'est ainsi que le cardinal Séripand, de l'ordre des ermites de Saint-Augustin, eut à expliquer l'article : *Je crois la sainte Eglise catholique*; Michel Médina, de l'ordre des frères mineurs, ces paroles : *A souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli*, et le dominicain Antonianus, le reste du symbole. Quant aux sacrements, l'explication en fut confiée à Pierre Galéfin, tandis qu'on avait fait de la prière le lot particulier de Jules Spogianus. Il y avait déjà deux ans que la composition du *Catéchisme* se poursuivait de la sorte, quand le concile se sépara; et cependant elle n'était pas encore terminée, tant les auteurs y avaient apporté de réflexion et de soin. Mais cette séparation n'arrêta point l'œuvre commencée des théologiens et des Pères du concile, qui furent de nouveau chargés de la continuer. Lorsque le travail de rédaction fut entièrement achevé, le *Catéchisme du concile de Trente* fut soumis à la sanction du pape Pie V, qui, après avoir chargé le cardinal Guillaume Sirlet d'en revoir très-attentivement les pensées et les expressions, donna l'approbation suivante : « De notre propre mouvement, en qualité de pasteur de l'Eglise universelle, désirant, avec la grâce de Dieu, remplir tous nos devoirs avec tout la fidélité dont nous sommes capable, et mettre à exécution les décrets et ordonnances du concile de Trente, nous avons fait composer par des théologiens choisis un *catéchisme* où fussent renfermées toutes les vérités de la religion que les pasteurs doivent faire connaître aux chrétiens. Et comme il vient d'être terminé par la grâce de Dieu, nous avons voulu qu'il fut imprimé par notre cher fils Paul Manuce, imprimeur des livres ecclésiastiques, à Rome. »

La première édition du *Catéchisme romain* parut en 1566. Catholique par son objet et par sa foi, dit un auteur, il fut reçu catholiquement, c'est-à-dire partout. Ici nous voyons saint Charles Borromée obliger tous ses fidèles à en faire une lecture assidue aussitôt qu'ils auront atteint l'âge de dix ans; là, c'est l'évêque Valère qui écrit dans son livre aux acolytes de Véronne : « Le *Catéchisme du concile de Trente* est véritablement un don que Dieu nous a fait en ce temps, pour rétablir la discipline ancienne de l'Eglise et pour soutenir la république chrétienne. Cet ouvrage est si remarquable, si profond et si clair, que depuis longtemps il n'en a point paru de semblable... Démosthène, dit-on, pour se rendre éloquent, écrivit huit fois de sa main les harangues de Thucydide, tellement qu'il les savait par cœur; à combien plus juste titre, vous qui devez travailler de toutes vos forces à procurer la gloire de Dieu, votre salut et celui du prochain, ne devez-vous pas lire et copier même plusieurs fois un livre composé par l'ordre du concile de Trente, et pour ainsi dire sous la dictée du Saint-Esprit ! » Ailleurs, ce sont des conciles provinciaux, comme ceux de Milan (de 1576, de 1577, de 1579) et celui de Rouen (1581), dont les premiers ordonnent à chaque prêtre de l'avoir dans sa bibliothèque, tandis que le second va jusqu'à exiger que les ecclésiastiques de la province le possèdent tout à la fois en latin et en français. Enfin ce sont des bulles nombreuses du saint-siège, qui en font un pompeux éloge et en recommandent la lecture à tous ceux qui sont chargés d'instruire les chrétiens.

Le *Catéchisme romain* est précédé d'une préface où les auteurs établissent les divisions de leur livre. Toute la doctrine que l'on doit communiquer aux fidèles est, disent-ils, renfermée dans la parole de Dieu, qui se divise en *Ecriture* et en *Tradition*. Les matières nombreuses et variées qu'embrassent l'Ecriture et la Tradition se réduisent à quatre chefs, le *Symbole des apôtres*, les *Sacrements*, le *Décalogue* et l'*Oraison dominicale*. En effet, tout ce qui doit faire l'objet de la foi chrétienne, soit dans la connaissance de Dieu, soit dans la création et le gouvernement de ce monde, soit dans la rédemption du genre hu-

main, soit dans les récompenses des bons ou dans les châtiments des méchants; tout cela est contenu dans la doctrine du *Symbole*. Quant aux signes et, pour ainsi dire, aux instruments qui nous sont donnés pour nous procurer la grâce divine, la doctrine des sept *Sacrements* les renferme. Tout ce qui regarde les commandements dont la charité est la fin véritable, nous le trouvons décrit au *Décalogue*. Enfin les hommes ne sauraient désirer, ni espérer, ni demander d'une manière salutaire rien qui ne soit compris dans l'*Oraison dominicale*. Ainsi, le *Catéchisme* se trouve naturellement divisé en quatre parties, la première consacrée à l'explication du *Symbole*, la seconde à celle des *Sacrements*, la troisième à celle du *Décalogue*, et la quatrième à celle de l'*Oraison dominicale*.

Nous ne suivrons pas les auteurs du *Catéchisme romain* dans l'examen des dogmes qu'ils exposent; nous nous bornerons à rappeler en quels termes ils séparent, dès le début de l'ouvrage, la foi catholique de la recherche rationnelle, les conditions de l'une de celles de l'autre. La foi, disent-ils, telle que l'Eglise veut qu'on l'entende, exclut le doute. « Celui-là croit qui a sur un point une conviction et une certitude sans mélange de doute (*Is credit cui aliquid sine ulla hesitatione certum et persuasum est*). » Celui qui possède cette connaissance céleste donnée par la foi se sent délivré du désir des investigations curieuses; car lorsque Dieu nous a ordonné de croire, il n'a pas prétendu nous livrer ses secrets divins à scruter, ni leurs raisons et leurs motifs à examiner; mais il nous a commandé cette foi immuable en vertu de laquelle l'esprit se repose content dans la connaissance qu'il a de la vérité éternelle (*Qui caelesti hac fidei cognitione præditus est, inquirendi curiositate liber est. Deus enim cum jussit nos credere, non divina judicia scrutanda, eorumque rationem et causam perquirendam nobis proposuit, sed immutabilem fidem præcepit, quæ efficit ut animus in æternæ veritatis notitia conquiescat*). Notre foi doit donc non seulement bannir l'incertitude, mais même le désir des démonstrations (*Fides itaque seclusa omni non solum ambiguitate, sed etiam demonstratione studio, tenenda est*). Voilà qui est clair : ce besoin de raison et de démonstration que l'esprit scientifique de notre époque a rendu général est incompatible avec l'essence de la foi catholique. Aspirer à une certitude rationnelle, c'est s'avoir plus la foi !

Le *Catéchisme du concile de Trente* a été traduit dans toutes les langues. Nous en possédons trois traductions françaises : la première d'un auteur inconnu du XVII^e siècle, la seconde de l'abbé Doney, aujourd'hui membre de l'épiscopat; la troisième, enrichie de notes intéressantes, de l'abbé Gagey (1854).

Catéchisme de Meaux, ouvrage publié par Bossuet en 1687, plus connu sous le nom de *Catéchisme de Bossuet*. Il se compose du petit et du grand catéchisme, le premier destiné aux jeunes enfants qui peuvent être préparés à la confirmation, le second à ceux qui sont déjà plus avancés et que l'on prépare à leur première communion. Ils ne diffèrent l'un de l'autre que par le développement des matières. Le second est précédé de quelques pages qui présentent en un tableau rapide les principaux faits de l'histoire sainte, et où l'on retrouve la main de l'auteur du *Discours sur l'histoire universelle*, et ce grand style si simple que tout le monde connaît. Il est divisé en quatre parties : la première roule sur la doctrine chrétienne considérée d'une manière générale, la connaissance de Dieu, la création, la chute de l'homme et ses suites, la réparation, les moyens de salut et les vertus théologiques; la seconde, sur la foi, le symbole, les mystères, la révélation, l'Ecriture sainte et la tradition; la troisième, sur l'espérance, la prière et le culte des saints; enfin la quatrième, sur le Décalogue, les commandements de l'Eglise, la justice chrétienne, le péché, les tentations, la concupiscence, les sacrements. L'ouvrage se termine par un troisième catéchisme, intitulé *Catéchisme des fêtes*, destiné à donner l'intelligence des fêtes et des observances de l'Eglise.

Un *Avertissement* adressé par Bossuet à tous les curés et les vicaires de son diocèse, avant la publication du *Catéchisme de Meaux*, en explique le dessein et l'usage, et nous présente d'intéressantes réflexions sur la nécessité et la manière de bien enseigner le catéchisme. Il y a longtemps, dit Bossuet dans cet *Avertissement*, qu'on nous demande de tous côtés et de toutes les paroisses que, selon l'exemple de la plupart des évêques, nous ayons aussi à donner à notre diocèse un catéchisme un peu plus ample et plus expliqué que celui dont on s'est servi jusqu'à présent, et la grande ignorance où nous voyons la plupart des peuples à l'égard de plusieurs vérités importantes nous y invitait d'elle-même.... Il est juste que nous donnions des catéchismes plus étendus, à mesure que les fidèles en deviennent plus capables. Enfin le retour des hérétiques à l'Eglise nous sollicite à donner des instructions plus amples, pour ôter tout à fait le vieux levain. C'est, mes frères, ce qui nous a excité à vous donner ce nouveau catéchisme, où, si vous trouvez quelquefois des choses qui semblent surpasser la capacité des enfants, vous ne devez pas pour cela vous lasser de les leur faire apprendre, parce que l'expérience fait voir que, pourvu que ces choses leur soient expliquées en termes courts et

précis, quoique ces termes ne soient pas toujours entendus d'abord, peu à peu, en les méditant, on en acquiert l'intelligence; joint que, regardant au salut de tous, nous avons mieux aimé que les moins avancés et les moins capables trouvassent des choses qu'ils n'entendissent pas, que de priver les autres de ce qu'ils seraient capables d'entendre. » Un peu plus loin, l'évêque de Meaux nous apprend « que, dans son catéchisme, il a jugé nécessaire d'appuyer un peu plus sur la création de l'homme, sur sa chute et sur les mauvaises dispositions où le péché nous a mis; comme aussi sur le mystère admirable de notre rédemption et sur les saints sacrements qui nous en appliquent la vertu; afin que chacun connût plus distinctement les remèdes que Dieu a donnés à nos maux et les dispositions avec lesquelles il les faut recevoir. » Mais on objecte que ce développement de l'instruction chrétienne des peuples est impossible, parce qu'ils sont incapables d'entendre ces hautes vérités. Bossuet n'admet pas cette prétendue incapacité des peuples. « Quand on crie tant, dit-il, que les peuples sont incapables, il est à craindre que ce ne soit un prétexte pour se décharger de la peine de les instruire. » La preuve qu'une sérieuse connaissance de Dieu et de son royaume est accessible même aux gens de travail se trouve dans l'exemple que nous donnent les hérétiques. « On y voit les plus grossiers artisans, et les femmes même et les enfants citer l'Ecriture et parler des points de controverse; et, quoique ces connaissances dégénèrent en un babillage dangereux et se consomment en vaines disputes, c'en est assez pour nous faire voir de quoi on pourrait rendre les peuples capables en tournant mieux les instructions. » Comment doit-on, selon Bossuet, enseigner le catéchisme? « On doit, dit-il, prendre garde à faire le catéchisme non-seulement avec une grande assiduité et affection, mais encore avec une gravité mêlée de douceur, afin que la gravité inspire du respect aux enfants, et que la douceur leur soit un attrait. » Il faut répandre à propos dans tout le catéchisme des traits vifs et perçants, pour inspirer aux enfants l'amour de la vertu et l'horreur du vice; leur mettre souvent devant les yeux les peines de la vie future et les suites affreuses du péché mortel; consoler ces âmes tendres par la vue des récompenses éternelles; tâcher de les attirer en ne cessant de leur inspirer l'amour de Dieu et de Jésus-Christ; mêler aux instructions quelques histoires tirées de l'Ecriture, l'expérience faisant voir qu'il y a un charme secret dans de tels récits, qui éveillent l'attention et donnent au catéchiste le moyen d'insinuer la sainte doctrine dans les cœurs. »

Nous signalerons dans le *Catéchisme de Meaux* les chapitres de la *Grâce* et de l'*Eglise*, qui rappellent, à ce qu'il semble, d'une manière spéciale, la théologie de Bossuet. On sait que Bossuet était, sur la question de la grâce, augustinien et thomiste, c'est-à-dire aussi éloigné que possible du pélagianisme, et que, sur la question de l'Eglise, il se montrait zélé pour la tradition et opposé à ce mouvement de centralisation qui depuis la Réforme n'a cessé de réduire les droits de l'épiscopat et d'élever l'autorité du pape. Lisez les demandes et les réponses suivantes : « Peut-on mériter la vie éternelle en coopérant à la grâce de Dieu? — Oui, sans doute, puisque la vie éternelle est promise aux bonnes œuvres. — La vie éternelle n'est donc pas une grâce, puisqu'on la peut mériter? — La vie éternelle ne laisse pas d'être une grâce. — Pourquoi? — Parce qu'elle nous est promise gratuitement par les mérites de Jésus-Christ. — Pourquoi encore? — Parce que les bonnes œuvres et les mérites par lesquels nous obtenons la vie éternelle nous viennent de Dieu et sont les fruits de la grâce. — Que doit donc croire le chrétien de lui-même? — Que de soi il n'est rien, qu'il n'a rien et qu'il ne peut rien. » Voilà qui est clair : l'homme est purement passif; il n'a en lui de force propre.... que pour le mal; rien ne lui appartient.... que ses démerites; il reçoit la grâce de coopérer à la grâce, la grâce de mériter. La *grâce de mériter*! L'entendez-vous? Cette notion catholique du mérite n'est-elle pas la négation même du mérite? N'est-elle pas contradictoire, et non simplement mystérieuse? Qu'est-ce qu'un mérite qui ne sort pas de la liberté de l'agent, qui lui est accordé par grâce? J'entends bien que vous conservez le mot *mérite*, mais il est évident que vous en ôtez le sens.

Passons à la question de l'Eglise. Le P. Canisius, dans son catéchisme, nous apprend que l'Eglise est « la société de tous ceux qui font profession de la foi et de la doctrine de Jésus-Christ, » et que cette société « est gouvernée par un seul chef et pasteur suprême; » l'autorité épiscopale est laissée dans l'ombre, comme si elle devait être tenue pour une simple délégation; en sorte que le gouvernement de l'Eglise apparaît comme une monarchie pure et absolue. Bossuet nous montre au contraire, dans ce gouvernement, une monarchie aristocratique; il n'oublie pas d'insister sur l'apostolicité de l'Eglise et de nous dire que « l'Eglise est gouvernée par les évêques, qui ont succédé aux apôtres sans interruption jusqu'à nous; » que « les évêques se sont donnés et consacrés successivement les uns les autres depuis le temps des apôtres. » Selon lui, les évêques ne sont pas les délégués du pape, mais les successeurs des apôtres, au

même titre que le pape. Chaque évêque est le chef d'une Eglise, et l'ensemble des Eglises particulières forme l'Eglise universelle. Parmi les évêques, il y en a un qui a la primauté, c'est l'évêque de Rome; c'est le successeur de celui qui avait la primauté parmi les apôtres. Parmi les Eglises, il y en a une qui est le chef et le centre des autres, c'est l'Eglise romaine. L'autorité universelle du pape devient ainsi une autorité présidentielle plutôt que souveraine. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer combien ces deux conceptions du gouvernement de l'Eglise sont différentes. Laquelle est la vraie? demanderons-nous. On ne peut pas regarder cette question-là comme secondaire; car enfin, lorsque vous dites que l'Eglise est infallible, ce n'est pas de la société des fidèles que vous parlez, c'est du gouvernement de l'Eglise; or, vous ne feriez pas mal, il nous semble, de vous mettre d'accord sur la nature et la constitution de ce gouvernement que vous dites infallible.

Catéchisme historique, par l'abbé Fleury. Cet ouvrage, publié en 1679, est précédé d'une préface qui en fait connaître le dessein et l'usage, et dont Rollin a dit « qu'elle renferme ce que l'on peut désirer de plus solide et de plus sensé sur la manière d'instruire les enfants et de leur enseigner la religion. » Dans cette remarquable préface, Fleury commence par poser que la vraie religion est incompatible avec l'ignorance, et que, loin d'exclure le raisonnement et l'étude, elle les appelle au contraire avec confiance, parce qu'elle ne craint point d'être connue, et n'enseigne rien qui ne se soutienne au plus grand jour. « La vraie religion, dit-il, n'est pas comme les fausses, qui ne consistent qu'en un culte extérieur et en vaines cérémonies : c'est une doctrine, une étude, une science. Les fidèles étaient nommés disciples avant qu'ils eussent reçu à Antioche le nom de chrétiens; les évêques sont nommés docteurs chez tous les anciens, et Jésus-Christ, fondant son Eglise, dit aux apôtres : « Allez, instruisez toutes les nations. » Il est donc impossible d'être chrétien et d'être profondément ignorant, et celui-là est le meilleur chrétien qui connaît le mieux et pratique le mieux la loi de Dieu. Or, quoiqu'on puisse la connaître sans la pratiquer, il n'est possible d'en pratiquer que ce que l'on en connaît. Donc, point de religion sans instruction. Mais l'instruction religieuse, telle qu'on la donne aux chrétiens, est complètement insuffisante; les fréquents sermons et les nombreux livres qui traitent des diverses parties de la religion laissent régner dans l'Eglise une déplorable ignorance. » Fleury montre le peu d'utilité de ces sermons et de ces livres. « Les livres sont de plusieurs sortes : des traités de théologie, pleins de questions curieuses, dont le commun des fidèles n'a pas besoin, écrits en latin et d'un style qui n'est intelligible qu'à ceux qui ont fréquenté les écoles; des commentaires sur l'Ecriture, la plupart fort longs et presque tous en latin; des vies de saints qui ne vont qu'à montrer des exemples particuliers de vertu; des livres spirituels.... qui par la longueur du style et la grosseur des volumes ne sont pas à l'usage des gens occupés ou peu attentifs. Il en est de même des sermons. On n'y traite que des sujets particuliers, détachés le plus souvent les uns des autres; on y explique rarement les premiers principes et les faits qui sont les fondements de tous les dogmes.... De là vient que les lectures publiées de l'Ecriture, qui font partie de l'office de l'Eglise, servent si peu pour l'instruction des fidèles, pour laquelle on les a instituées. Tout le monde n'entend pas le latin; peu de gens se servent des traductions; elles ne suffisent pas, si l'on ne connaît les livres saints d'où les leçons sont tirées, et si on ne les y lit dans leur suite. On devrait suppléer à ce défaut par les sermons; mais ce n'est pas expliquer un évangile que d'en prendre un mot pour texte et d'y faire venir à propos tout ce que l'on veut.... Il n'y a que les catéchismes qui descendent jusqu'à ces premières instructions si nécessaires à tout le monde.... Mais on ne peut nier que le style des catéchismes ne soit communément fort sec, et que les enfants n'aient beaucoup de peine à les retenir, et encore plus à les entendre. »

Fleury signale la cause de cette sécheresse, de cette dureté des catéchismes. C'est l'emploi de la méthode et du style de la théologie scolastique, lesquels peuvent convenir à ceux qui ont étudié la logique et les autres parties de la philosophie, nullement aux enfants et aux ignorants. La véritable méthode est essentiellement narrative; elle part de la connaissance des faits, et s'appuie pour expliquer les dogmes et les préceptes de morale. Elle est conforme à l'économie de la religion. Dieu, qui nous connaît parfaitement, n'a-t-il pas fondé sa doctrine sur des preuves que tous les hommes fussent capables de comprendre, c'est-à-dire sur des faits? N'est-ce pas par des narrations et des histoires que la religion s'est établie et conservée? Cette méthode approche de celle que Dieu même nous a enseignée dans la suite de ses saintes Ecritures. Les premiers livres et les plus anciens ne sont que des histoires; les préceptes de morale viennent après; puis les livres des prophètes, mêlés d'exhortations et de prédictions. Il en est de même dans le Nouveau Testament. D'abord est l'histoire dans les Evangiles et les Actes des apôtres, puis les

Instructions et les exhortations dans leurs Éptres, et enfin les prédictions dans l'Apocalypse. Enfin cette méthode est la plus sûre et la plus proportionnée à toutes sortes d'esprits. Tout le monde peut entendre et retenir une histoire où la suite des faits engage insensiblement et où l'imagination se trouve prise, et, quoique plusieurs se plaignent de leur mémoire, elle est toutefois moins rare que le jugement. On objecte que la nécessité de faire les catéchismes très-courts, et de s'y réduire au plus nécessaire, ne permet pas d'y suivre cette méthode historique et d'y faire entrer des narrations; mais les catéchismes les plus courts contiennent plusieurs choses moins nécessaires que ces narrations. Il n'y en a guère qui ne disent rien au delà de ce qui est précisément de la foi; il n'y en a point qui ne soient remplis de termes de scolastique que le peuple n'entend pas: veritas infusa, theologales, cardinales; culte de latrie, de dulie, d'hyperdulie.

Après avoir établi la nécessité de la méthode historique dans l'enseignement de la religion, en un mot d'un catéchisme historique, Fleury montre aux catéchistes les écueils qu'ils ont à éviter dans l'accomplissement de leur tâche. Il faut se garder de raconter aux enfants des histoires de visions et de miracles peu certains, ou même peu vraisemblables. On croit que tout est bon pour les enfants; mais ils deviendront hommes, et ces premières impressions peuvent les rendre trop crédules, ou leur donner du mépris pour tout ce qu'ils ont appris dans l'enfance, sans distinguer le solide. Il faut se garder de mêler aux vérités de l'Écriture les opinions qui partagent l'école touchant les circonstances de la création du monde, les anges, l'état d'innocence; de vouloir déterminer le temps qu'Adam passa dans le paradis terrestre, l'âge d'Abel, et comment Caïn mourut. En expliquant ce qui regarde Jésus-Christ, on doit se défier de certaines méditations qui ajoutent aux histoires plusieurs circonstances inventées sous prétexte de vraisemblance, comme des discours de la sainte Vierge avec son Fils ou avec les anges, etc. Tout de même sur les dogmes, on ne doit pas mêler les opinions probables avec les décisions de foi. On trouvera assez de choses nécessaires à dire avant le parler de la qualité des peines du purgatoire, de l'âge auquel nous devons ressusciter, et d'autres points semblables sur lesquels l'Église n'a rien prononcé. Il serait à souhaiter que l'on usât de la même retenue et de la même sobriété dans les pratiques de religion que l'on enseigne, et que l'on se contentât de celles que l'usage public de l'Église a autorisées, sans y en ajouter de plus nouvelles ou de moins générales. On doit se servir le moins possible du langage scolastique et de ces termes abstraits, essence, substance, acte, puissance, qualité, disposition, habituel, virtuel, qui ne sont pas compris de la plupart des gens. La foi est sans doute une connaissance obscure, parce que nous croyons ce qui n'est ni proposé à nos sens ni clair à notre raison; encore est-ce une connaissance, et faut-il mettre quelque idée sous chacun des mots qu'on répète; ce n'est pas croire un mystère que de n'en avoir aucune idée; ce n'est pas de la bouche que l'on croit, c'est du l'esprit. Or le langage scolastique a l'inconvénient de charger la mémoire de l'enfant de paroles qui lui sont aussi inconnues et aussi vides de sens que celles d'une langue étrangère. «Après que vous vous êtes bien fatigué à faire répéter cent et cent fois à des enfants ou à des paysans qu'il y a en Dieu trois personnes en une nature, et en Jésus-Christ deux natures en une personne; toutes les fois que vous les interrogez, vous les mettez au hasard de dire deux personnes en une nature ou trois natures en une personne. On sait des exemples de gens âgés et éclairés d'ailleurs qui disaient, se plaignant de ce que l'on voulait les remettre au catéchisme : «Ne sayons-nous pas bien qu'il y a trois dieux en une personne?» Cela vient de ce que, n'ayant aucune idée dans l'esprit qui réponde à ces mots de nature et de personne, ils les brouillent aisément et y joignent indifféremment un ou trois selon qu'il leur vient à la bouche. » Mais comment éviter l'emploi de termes consacrés à la religion depuis si longtemps? «On le peut, répond Fleury, en étudiant avec soin les expressions simples, nettes, solides, et en même temps grandes et nobles dont se servaient les Pères des premiers siècles, lorsque les théologiens n'avaient pas encore emprunté le langage d'Aristote et des autres philosophes pour définir le dogme et le séparer de l'hérésie. Grâce à la méthode historique, il n'est pas difficile de faire entendre que Dieu est Père, Fils et Saint-Esprit; que Jésus-Christ est vrai Dieu et vrai homme, sans qu'il soit nécessaire de parler de consubstantialité ni d'union hypostatique. »

Fleury, comme on le voit, n'épargne pas les critiques aux catéchismes de son temps. On remarquera que ces critiques judicieuses sont parfaitement applicables aux catéchismes d'aujourd'hui; car aujourd'hui, comme alors, on fait apprendre par cœur et répéter aux enfants des termes de théologie qu'ils ne comprennent pas et auxquels ils n'attachent aucun sens. Fleury voulait que, dans la foi, il y eût non-seulement mémoire de mots, mais jugement de l'esprit. «Croire, dit-il avec raison, c'est penser, c'est savoir quelque chose, c'est avoir certaines idées. » Voilà la foi sou-

mise aux lois de la pensée, du jugement, de la logique. Qui part de là peut aller loin. Fleury ne semble pas voir que sa critique des termes scolastiques atteint toutes les expressions dont on peut se servir quand on parle des mystères, et, en particulier, de ce mystère de la Trinité, sur lequel il a l'imprudence d'appeler l'attention. La foi à ce mystère peut-elle avoir un contenu réel pour l'esprit? Pense-t-on réellement quelque chose quand on parle de trois personnes formant un seul Dieu? Ne lisons-nous pas dans saint Augustin qu'on se sert de ce langage non pour dire quelque chose, mais pour ne pas demeurer muet (*Dictum est tres persone non ut illud diceretur, sed ne taceretur*)?

Le *Catéchisme historique* de Fleury se compose de deux parties : la première, contenant l'histoire sainte, est divisée en cinquante-deux leçons; la seconde, contenant l'explication des dogmes, est divisée en soixante leçons. Chaque leçon se compose d'un article court, net et précis, dans lequel l'auteur expose un point d'histoire ou de doctrine, qu'il développe ensuite dans une espèce de dialogue, par des demandes très-courtes et des réponses très-simples. Il nous explique lui-même pourquoi il ne s'est pas borné dans chaque leçon aux questions et aux réponses. «La méthode historique, dit-il, m'a engagé à commencer chaque leçon par un discours suivi, car une histoire s'entend mieux racontée de suite que coupée par des interrogations; outre qu'il pourrait sembler étrange d'interroger un enfant avant de lui avoir rien appris, et de lui faire dire toute la doctrine, comme s'il instruisait le maître qui l'interroge.... Le plus raisonnable, à mon avis, est qu'un père ou un maître prenne un enfant quand il le trouve en état d'entendre, et qu'il lui raconte une histoire ou qu'il lui explique un mystère, et qu'ensuite il l'interroge, pour voir ce qu'il a retenu et pour le redresser s'il a mal entendu quelque chose, ou s'il ne s'est pas attaché au plus essentiel. »

«Le *Catéchisme historique* de Fleury, dit d'Alembert, est fait avec une méthode et une clarté dignes de servir de modèle à tous les écrits où l'on se propose d'instruire la jeunesse. — Le style de Fleury, dit La Harpe, est clair, simple, naturel; il a un caractère de candeur qui va, s'il est permis de le dire, jusqu'à une sorte de bonhomie affectueuse, qui ne rabaisse point l'écrivain, et qui fait aimer et estimer l'homme. »

Catéchisme philosophique, ou Recueil d'observations propres à défendre la religion chrétienne contre ses ennemis, par l'abbé F.-X. de Feller. Cet ouvrage passe pour un de ceux où l'auteur a montré le plus de talent. La première édition parut en 1773 (Liège, 1 vol. in-8°); il y en eut une seconde en 1777 (Paris); une troisième en 1787 (Liège); une quatrième, considérablement augmentée en 1805 (Liège, 3 vol. in-12); une cinquième en 1819, inédite, dit-on, sur une copie revue par de Feller et chargée de corrections et de notes de sa main (Lyon, 2 vol. in-8°); enfin, plus récemment encore, Mme la comtesse de Genlis a fait réimprimer ce livre sous le titre de *Catéchisme critique et moral*, par l'abbé Flexier de Reval (c'est l'anagramme de Xavier de Feller); mais elle s'est permis d'y faire d'assez nombreux retranchements, et ce n'est pas l'édition que doivent prendre ceux qui mettent du prix à avoir le véritable ouvrage de de Feller.

A la réforme du XVIII^e siècle, le catholicisme avait opposé le *Catéchisme* du P. Canisius et le *Catéchisme du concile de Trente*, à la philosophie du XVIII^e siècle, il opposa le *Catéchisme philosophique*. L'abbé de Feller, en une courte préface, nous apprend le but et la portée de son livre. «Quelque abus qu'on ait fait du mot de *philosophie*, dit-il, il est un sens, et c'est le seul exact, ou cette dénomination suppose les lumières de la raison, et c'est en ce sens que nous donnons le titre de *philosophie* à la chose la plus simple et la plus négligée par les philosophes, qui est le catéchisme des chrétiens. Nous lui laissons la possession où il est d'enseigner par demandes et par réponses, mais nous lui faisons rendre un compte sévère de ce que nous avons adopté autrefois sans résistance. Si, dans quelques endroits, il paraît trop simple et trop familier, on se souviendra que c'est un *catéchisme*; si, dans d'autres, il paraît trop raisonné ou trop érudit, l'on se rappellera que c'est un *catéchisme philosophique*. C'est l'esprit de la doctrine évangélique de se prêter à tous les esprits, et de répandre sa lumière selon la disposition de ceux qui se présentent pour la recevoir... Le peuple ne lira pas cet ouvrage; mais il pourra être lu avec avantage par ceux qui, en matière de croyance, ne veulent pas être peuple... On trouvera peut-être des réflexions neuves dans un sujet qui paraît épuisé, des réponses à certaines objections qui semblent avoir échappé aux défenseurs de la foi, comme dans la défaite d'une grande armée quelques ennemis se sauvent par la fuite à la faveur de la multitude, sans être aperçus du vainqueur. »

Le *Catéchisme philosophique* de Feller est divisé en quatre livres : le premier est consacré à la démonstration de l'existence de Dieu; le second traite de l'âme humaine, de sa spiritualité et de son immortalité; dans le troisième, l'auteur s'efforce d'établir la nécessité d'une religion et l'existence de la révélation; le quatrième expose la doctrine chré-

tienne et la défend contre les objections des philosophes.

Le premier livre débute par un chapitre sur l'impossibilité de l'athéisme raisonné. «L'on ne peut douter, dit Feller, qu'il n'y ait eu des athées, c'est-à-dire des hommes qui nient l'existence de Dieu; mais il n'est guère possible qu'ils le fassent sincèrement, et que leurs paroles expriment leurs vrais sentiments. L'homme qui prêche aux autres cette monstrueuse opinion dit en lui-même : «Il y a un Dieu. » Ainsi l'auteur du *Catéchisme philosophique* commence par refuser à ses adversaires la sincérité et la bonne foi. Après cette entrée en matière, qui est malheureusement dans les habitudes de la polémique théologique, il aborde l'examen des objections que font les athées contre l'existence de Dieu, et, pour réfuter ces objections, il emprunte des arguments à Voltaire, à Bayle, à Jean-Jacques Rousseau, à Buffon, à Bonnet. Il s'attache à montrer, dans une suite de chapitres, que la matière ne saurait être éternelle; que, fût-elle éternelle, elle ne saurait avoir en elle-même la cause de son mouvement; que, fût-elle essentiellement douée de mouvement, elle ne saurait produire l'ordre, la beauté, l'utilité que nous observons dans les différents êtres qui composent l'univers; qu'on ne peut expliquer cet ordre, cette beauté, cette utilité, par le hasard des groupements atomiques, hasard qui aurait réalisé les formes que nous voyons, après avoir épuisé un nombre infini de combinaisons; que la matière, essentiellement inerte et passive, n'a ni vie ni fécondité; qu'il n'y a qu'une seule espèce d'hommes; que les espèces ne se transforment pas les unes dans les autres; que l'expérience n'autorise pas à croire au système des générations spontanées; que la force de l'attraction ne suffit pas pour expliquer les phénomènes de la nature inorganique, parce qu'elle a besoin d'être équilibrée ou modifiée, dans bien des cas, par une force de projection; qu'elle ne saurait d'ailleurs donner naissance aux corps organisés; qu'une succession infinie de générations passées est impossible; que le consentement de toutes les nations dans la croyance d'un Dieu prouve indirectement son existence, en ce qu'il établit la force des autres preuves sur tous les esprits. A la suite de cette réfutation de l'athéisme vient une digression sur la prescience divine, l'existence du mal, l'optimisme. La prescience, dit Feller, n'entraîne pas la nécessité. Toutes les choses sont représentées dans l'intelligence divine comme les objets visibles le sont dans une glace. La glace présuppose l'existence des objets, l'intelligence divine présuppose la détermination libre d'une créature. Les *livres futurs* forment une vérité objective, et ne peuvent par conséquent être inconnus à l'essence divine, à cette essence nécessairement représentative de tout ce qui est réel, de tout ce qui est une vérité. Les objections tirées de l'existence du mal, soit physique, soit moral, s'évanouissent, lorsque l'on considère que Dieu n'est pas obligé de faire tout le bien qu'il peut; qu'il y a même une absurdité à le supposer; qu'il a pu, sans déroger à sa puissance et à sa bonté, produire des êtres plus ou moins parfaits; que l'imperfection est essentielle à tout être créé, tout être créé étant nécessairement borné, fini; que le mal, en tant qu'il vient de Dieu, n'est jamais qu'une imperfection. Sur l'optimisme, Feller fait les réflexions suivantes : On ne peut nier que, par rapport à Dieu, tout soit bien, parce que Dieu ne saurait rien faire qui soit mal, quoiqu'il puisse augmenter le bien et le perfectionner à l'infini. Par rapport à l'homme, considéré dans cette vie présentement, et sans espérance de l'avenir, il est certain que tout n'est pas bien; et c'est insulter à ses maux que d'oser lui dire le contraire. Enfin, le système de l'optimisme se vérifie en quelque sorte dans la personne de l'homme juste, dont les vertus s'accroissent dans le malheur, et chez qui l'attente du bien à venir est toujours un soulagement aux maux présents.

Dans le second livre, Feller fonde la spiritualité de l'âme sur l'incompatibilité de l'attribut pensée avec la substance matière. La matière, dit-il, n'a pas même la puissance de se mouvoir; or, du mouvement à la pensée, il y a bien loin. On ne saurait admettre avec Locke que Dieu peut créer une matière pensante, parce que la nature étendue et composée de la matière exclut la simplicité et l'activité de la pensée. Quand bien même d'ailleurs l'âme serait matérielle, on n'en pourrait conclure qu'elle meurt avec le corps. Il faudrait, avant de déduire cette conséquence, prouver qu'une matière capable d'intelligence n'est pas capable d'immortalité, et qu'il est plus impossible de concevoir une matière immortelle qu'une matière pensante. Ainsi la spiritualité de l'âme n'est pas la seule preuve de son immortalité; celle-ci s'appuie en outre sur la distinction du vice et de la vertu, sur l'existence de Dieu, sur les preuves de fait qui établissent la vérité de la religion chrétienne. La distinction du vice et de la vertu serait abolie, selon Feller, si l'âme n'était pas immortelle; le premier des devoirs serait alors de chercher son bien-être dans une félicité passagère et fugitive, de jouir et de vivre aux dépens de tout ce qui combattrait le plaisir du moment.

Jusqu'ici nous sommes restés sur le terrain rationaliste. Feller, dans les deux premiers livres de son *catéchisme*, n'a fait qu'opposer le déisme à l'athéisme, le spiritualisme au maté-

rialisme, Voltaire et Rousseau à d'Holbach et à Helvétius, Buffon et Bonnet à Lamettrie et à Maillet. Dans le troisième livre, la raison nous conduit jusqu'au seuil de la religion, mais en se déclarant impuissante à franchir ce seuil par ses propres forces. La lumière de la révélation est nécessaire. Puisqu'elle est nécessaire, dit Feller, elle existe; il ne s'agit que de la découvrir. Si elle existe, elle exclut et condamne tout ce qui n'est pas elle, elle est intolérante; la tolérance protestante est la marque de l'erreur; l'intolérance catholique, celle de la vérité religieuse. Il ne faut pas confondre l'intolérance théologique avec l'intolérance civile; la première est indépendante de la seconde. Cependant «il est évident qu'un prince justement persuadé de sa religion doit en autoriser et maintenir la croyance selon tous les moyens que sa puissance lui a mis en main. Si son royaume est entièrement orthodoxe, pourquoi permettrait-il le mélange de la zizanie avec le bon grain, et donnerait-il à la vraie religion des rivaux qui tôt ou tard pourrissent l'étouffer? Si l'erreur y est établie avec la vérité, pourquoi ne marquerait-elle aucune prédilection? La persécution est sans doute un mauvais moyen d'instruire et de convaincre; mais faut-il pour cela que le fidèle et l'infidèle soient exactement dans le même ordre civil? Saint Augustin remarque que les remèdes temporels, sagement employés, sont très-propres à guérir l'indifférence pour les choses du ciel et à affaiblir l'attachement à l'erreur. Dieu lui-même les emploie et ramène par là une infinité d'âmes égarées... D'ailleurs l'histoire de tous les temps nous apprend que les sectaires, une fois affranchis des lois de la véritable religion, n'ont pas plus respecté l'autorité temporelle que l'autorité de Dieu, et que les guerres civiles, les révoltes, les conspirations ont toujours marché à la suite de l'hérésie et du schisme. » On voit que Feller repousse formellement la liberté et l'égalité des cultes devant la loi civile; en cela, il faut bien le dire, il ne s'écarte pas du grand chemin de la tradition catholique. La conscience catholique n'a jamais réprouvé l'emploi des *remèdes temporels* dont parle saint Augustin, pour conserver et rétablir dans les âmes l'empire de la *vérité divine*; elle a toujours approuvé l'alliance de la contrainte et de la persuasion. Et la raison en est simple : c'est que, appuyée sur une révélation vivante et permanente, sur le roc de l'infailibilité, elle ne peut voir dans l'erreur religieuse qu'une déchéance morale; c'est, en un mot, qu'elle ne peut respecter la conscience hérétique ou rationaliste.

Nous ne dirons rien du quatrième livre consacré à la démonstration du christianisme, sinon que les objections nous paraissent assez bien formulées dans les demandes, et que la faiblesse des réponses tient à la nature des choses, et non au défaut de talent de l'auteur. On ne peut s'empêcher de sourire des efforts qu'il fait pour concilier la force probante des miracles avec le pouvoir qu'il suppose aux démons d'en faire; pour établir la réalité historique des possessions de démons; pour montrer que la géologie ne donne aucun démenti au récit de la Genèse; que la Bible est en parfait accord avec les sciences; que les mystères du christianisme n'offrent pas de contradictions, et par conséquent sont simplement au-dessus de la raison, mais non contraires à la raison; qu'en Dieu, la triplicité des personnes n'altère point la simplicité et l'indivisibilité de la substance; qu'il ne répugne point de voir la personnalité avoir une essence différente dans l'homme et dans l'homme-Dieu; que, dans l'eucharistie, la contraction indéfinie et la localité multiple du corps matériel de Jésus ne présentent aucune impossibilité rigoureuse, etc., etc.

Catéchisme de l'Empire français. Ce *catéchisme*, composé en exécution de l'article 39 de la loi du 18 germinal an X, parut en 1806, précédé d'un décret de Napoléon I^{er} (4 avril 1806), qui le déclarait seul en usage dans toutes les églises catholiques de l'Empire français. Il avait été approuvé par le cardinal Caprara, légat à latere, investi des pouvoirs extraordinaires du pape Pie VII, d'après cette considération que la foi étant une, l'enseignement populaire de la religion devait être uniforme (*ut, sicut una est fides, ita etiam pariter una et communis sit tradenda fidei et erudiendi populi forma*). Il n'est que la reproduction du *Catéchisme de Bossuet*, avec de légères modifications. Un rapport confidentiel adressé à l'empereur, le 11 mars 1806, par Portalis, ministre des cultes, expose les raisons qui motivèrent le choix du *Catéchisme de Bossuet*, et les changements qu'on y apporta. «Sire, dit Portalis dans ce rapport, je me suis empressé de remplir les intentions que Votre Majesté m'a manifestées relativement au *catéchisme*, et je puis assurer que cet ouvrage sera entièrement achevé et approuvé dans le présent mois de mars. Comme Bossuet est l'homme le plus distingué que l'Église gauloise puisse compter parmi ses évêques, j'ai proposé de prendre pour modèle le *catéchisme* de cet homme supérieur. Le nom de Bossuet fixe toutes les opinions dans le clergé, et il impose même aux philosophes. La proposition a été acceptée. Il n'a été question que de mettre un plus grand ordre dans la distribution des matières, parce que, du temps de Bossuet, l'esprit de méthode n'était peut-être pas encore porté au point de perfection où il

est arrivé de nos jours; on a retranché quelques expressions vieilles; on a mis à l'écart quelques questions utiles dans leur temps, mais qui ne le seraient plus aujourd'hui. On a ajouté d'autres matières dont les circonstances exigent aujourd'hui le développement et dont on ne parlait pas alors. Votre Majesté a un exemple de ces matières dans le développement des devoirs des sujets. L'ouvrage de Bossuet est d'ailleurs conservé dans les expressions et dans le fond des choses, parce que les évêques conviendront eux-mêmes qu'il leur serait difficile de faire mieux que n'a fait ce prélat, dont les lumières et les talents ont si fort honoré l'épiscopat français.

Le changement dans la distribution des matières consiste en une division ternaire: dogme, morale, culte. Au dogme se rapporte tout ce qui concerne le symbole, Dieu, les mystères, le péché originel, le Saint-Esprit, la grâce, l'Eglise, la communion des saints, les fins dernières, la tradition et l'Ecriture; à la morale, l'explication du Décalogue et des commandements de l'Eglise; au culte, tout ce qui est relatif à la prière, aux sacrements, aux pratiques religieuses. L'intérêt historique qui s'attache au *Catéchisme de l'Empire français* tient surtout à ce développement nouveau des devoirs des sujets sur lequel l'Orléans plaît à attirer l'attention de son maître, et qui enrichit d'une leçon curieuse l'explication traditionnelle du quatrième commandement de Dieu.

LEÇON VII. — Suite du quatrième commandement.

D. Quels sont les devoirs des chrétiens à l'égard des princes qui les gouvernent, et quels sont en particulier nos devoirs envers Napoléon I^{er}, notre empereur?

R. Les chrétiens doivent aux princes qui les gouvernent, et nous devons en particulier à Napoléon I^{er}, notre empereur, l'amour, le respect, l'obéissance, la fidélité, le service militaire, les tributs ordonnés pour la conservation et la défense de l'Empire et de son trône; nous lui devons encore des prières ferventes pour son salut et la prospérité spirituelle et temporelle de l'Etat.

D. Pourquoi sommes-nous tenus de tous ces devoirs envers notre empereur?

R. C'est, premièrement, parce que Dieu, qui crée les empires et les distribue selon sa volonté, en comblant notre empereur de dons, soit dans la paix, soit dans la guerre, l'a établi notre souverain, l'a rendu le ministre de sa puissance et son image sur la terre. Honorer et servir notre empereur est donc honorer et servir Dieu même. Secondement, parce que Notre-Seigneur Jésus-Christ, tant par sa doctrine que par ses exemples, nous a enseigné lui-même ce que nous devons à notre souverain: il est né en obéissant à l'édit de César-Auguste; il a payé l'impôt prescrit; et de même qu'il a ordonné de rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, il a aussi ordonné de rendre à César ce qui appartient à César.

D. N'y a-t-il pas des motifs particuliers qui doivent plus fortement nous attacher à Napoléon I^{er}, notre empereur?

R. Oui; car il est celui que Dieu a suscité dans les circonstances difficiles pour rétablir le culte public de la religion sainte de nos pères, et pour en être le protecteur. Il a ramené et conservé l'ordre public par sa sagesse profonde et active; il défend l'Etat par son bras puissant; il est devenu l'oint du Seigneur par la consécration qu'il a reçue du souverain pontife, chef de l'Eglise universelle.

D. Que doit-on penser de ceux qui manqueraient à leur devoir envers notre empereur?

R. Selon l'apôtre saint Paul, ils résisteraient à l'ordre établi de Dieu même et se rendraient dignes de la damnation éternelle.

D. Les devoirs dont nous sommes tenus envers notre empereur nous lient-ils également envers ses successeurs légitimes dans l'ordre établi par les constitutions de l'Empire?

R. Oui, sans doute; car nous lisons dans la sainte Ecriture que Dieu, Seigneur du ciel et de la terre, par une disposition de sa volonté suprême et par sa providence, donne les empires, non-seulement à une personne en particulier, mais aussi à sa famille.

Cette addition, estimée nécessaire à l'explication du quatrième commandement, et l'établissement d'un *catéchisme* d'Etat, dont elle avait sans doute, plus que toute autre considération, suggéré l'idée et fait sentir le besoin, étaient un complément naturel du concordat. Dans l'exposé des motifs du décret de 1806, Portalis invoque, à l'appui de l'uniformité légale du *catéchisme*, l'esprit et l'intérêt de la religion, les vœux des conciles généraux. « Qu'est-il nécessaire, dit-il, que chez le même peuple il y ait tant de *catéchismes* différents? En matière de religion, il ne faut offrir aux fidèles que ce qui a été enseigné toujours, partout et par tous: toute nouveauté est profane. La multiplicité et la diversité des *catéchismes* ne sauraient être sans quelques dangers pour le fond de la doctrine. » Mais les hommes sincèrement religieux durent comprendre que sous ce beau zèle il n'y avait que calcul politique; que cette uniformité et cette fixité du *catéchisme*, c'était la subordination de l'épiscopat au pouvoir civil, au ministère des cultes; que Napoléon avait rendu à la religion son existence publique et légale pour s'en servir,

et non pour la servir; qu'il avait relevé le vieil autel pour y appuyer le nouveau trône, et pour chercher à son pouvoir sans ancêtres, en des consécration complaisantes, la force de tradition qui lui manquait; enfin, qu'en échangeant sa dignité et son indépendance contre richesse, influence sociale et honneurs, l'Eglise gallicane avait laissé faire du culte et de l'enseignement religieux une affaire d'administration, un moyen de domination, *instrumentum regni*.

Catéchisme chrétien (LE) ou un *Exposé de la doctrine de Jésus-Christ offert aux hommes du monde*, par M. Dupanloup, évêque d'Orléans (1^{re} édit., 1865; 8^e édit., 1866). L'auteur nous apprend, dans sa préface, qu'avant de venir à Orléans, « lorsqu'il était jeté dans ce grand et si extraordinaire ministère des âmes à Paris, » il avait vivement senti le besoin d'un *catéchisme des gens du monde*, et qu'il avait même essayé, de concert avec le P. de Ravignan, de faire ce livre. « J'ai encore, dit-il, quelques-unes des notes que nous avions prises à cet effet. Ce projet ne put alors s'exécuter; la révolution de 1848 vint à la traverse; mais il était resté le vœu de mon cœur. » — « Après bien des années écoulées, ajoute-t-il, avec beaucoup d'étude et de travail, — car je ne sache pas qu'aucun autre de mes ouvrages m'ait coûté tant de peines, tant de soins et de consultations que ce petit livre, — j'ai pu écrire enfin cette exposition courte et simple, mais précise, et, je crois, suffisamment complète, du christianisme et de notre symbole, telle que je la médisais depuis si longtemps. Je l'ai faite pour la jeunesse chrétienne de mon diocèse; mais, à mesure que je l'écrivais, et en la relisant après l'avoir terminée, je me suis aperçu que c'était devenu ce que j'avais autrefois désiré et médité pour un autre âge, et j'ai eu la pensée d'en publier une édition pour les hommes du monde. » Un peu plus loin, M. Dupanloup déclare « qu'on a certes bien tort, parce que le *catéchisme* est placé d'abord entre les mains du premier âge, d'imaginer qu'il ne peut être bon que pour des enfants; » qu'en réalité « ce livre est bien plus le livre des hommes que celui des enfants; car c'est aux hommes bien plus qu'aux enfants, que convient cette chose si importante à faire, si difficile à saisir, une synthèse, un résumé de doctrine; » qu'il ne saurait offrir aux hommes du monde « rien d'aussi nécessaire, d'aussi complet, ni même d'aussi sûr que le *catéchisme chrétien*; » car ce qu'il donne, en donnant un *catéchisme*, ce sont presque toujours les formules mêmes de l'Eglise, des conciles, du *Catéchisme du concile de Trente*, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus authentique et de plus autorisé; qu'il ne pouvait rien faire de mieux pour leur enseigner la doctrine chrétienne que de la mettre tout entière en quelques pages, en employant la méthode catéchistique de l'Eglise, et cette forme simple, brève et précise de questions et de réponses qui exclut les vains discours et les longues discussions.

Il suffit de parcourir le *Catéchisme chrétien* de M. Dupanloup pour reconnaître l'esprit distingué et élevé de l'auteur, à certains changements d'expressions dans les formules traditionnelles et à l'addition de certaines questions intéressantes. A cette question: « Pourquoi Dieu nous a-t-il créés et mis au monde? » tous les *catéchismes*, et notamment celui de Bossuet, répondent: « Dieu nous a créés et mis au monde pour le connaître, l'aimer, le servir, et par ce moyen obtenir la vie éternelle. » M. Dupanloup remplace heureusement le mot *obtenir* par le mot *mériter*. On voit tout de suite le sens et la portée de ce changement. Si la connaissance, l'amour et le service de Dieu ne sont pour le chrétien que le *moyen*, et si l'*acquisition* du bonheur est le *but*, il n'y a aucune différence entre la morale chrétienne et la morale utilitaire. Il n'en est pas de même si le mérite est expressément déclaré la fin de l'activité chrétienne.

Dans le chapitre consacré à la nature et aux perfections de Dieu, le *catéchisme* de Bossuet parle de son éternité, de sa spiritualité, de son omnipotence, de son omniscience et de son omniprésence; mais il ne dit rien des deux grands attributs moraux, qui, selon la théologie rationnelle, dirigent et limitent sa toute-puissance, l'infinie bonté et l'infinie justice. C'est, au contraire, par la bonté et la justice que M. Dupanloup commence l'énumération et l'explication des principales perfections divines.

Dans le chapitre consacré à la chute de l'homme et à la promesse d'un sauveur, nous signalons la demande et la réponse qui suivent: « Avant Jésus-Christ, Dieu n'eût-il pas des serviteurs fidèles ailleurs que chez le peuple juif? — Oui, avant Jésus-Christ, Dieu eut des serviteurs fidèles ailleurs que chez le peuple juif: c'étaient ceux qui, de quelque nation qu'ils fussent, croyaient au vrai Dieu et à ses promesses, et observaient les préceptes de la loi naturelle. » On peut y joindre celles-ci du chapitre sur l'Eglise: « Ceux qui sont hors de l'Eglise par ignorance invincible, et non par leur faute, peuvent-ils être sauvés? — Dieu n'imputera pas à ceux qui sont hors de l'Eglise par une ignorance invincible, et non par leur faute, une ignorance qui n'est point coupable, et s'ils correspondent fidèlement à la grâce du Saint-Esprit, ils pourront arriver à la foi, à l'amour de Dieu, et par là au salut. » Cette légère res-

triction au privilège du peuple juif et à la rigueur de l'aphorisme connu: *Hors de l'Eglise point de salut*, n'était pas inutile dans un *Catéchisme des gens du monde*. Nous ne la trouvons pas dans le *Catéchisme* de Bossuet, qui déclare formellement « qu'il n'y a ni sainteté, ni remission des péchés, ni par conséquent de salut et de vie éternelle hors de l'Eglise catholique. » L'Eglise ne damne pas l'ignorance invincible: voilà qui est heureux; mais laisse-t-elle quelque espoir de salut au doute et à l'incrédulité sincère, involontaire, *invincible*? M. Dupanloup ne nous le dit pas, sans doute parce qu'il répute impossibles le doute et l'incrédulité de bonne foi.

Dans le chapitre qui traite du quatrième commandement de Dieu, M. Dupanloup introduit deux questions sur les devoirs des parents envers leurs enfants et des supérieurs envers leurs inférieurs, devoirs oubliés dans le Décalogue et dans la plupart des *catéchismes*. Il nous apprend que « les parents doivent pourvoir aux besoins de leurs enfants, » et que « les supérieurs doivent traiter leurs inférieurs avec bonté. » Mais, parmi les devoirs qu'il impose aux supérieurs, on ne voit pas figurer le respect. N'y aurait-il donc pas, selon M. Dupanloup et son Eglise, de dignité à respecter dans la personne de l'inférieur, du domestique, par exemple? N'y aurait-il pour lui, comme pour Auguste Comte, qu'une seule espèce de respect, le respect unilatéral, la vénération? Car le lecteur remarquera que le respect est au nombre des devoirs de l'inférieur.

Nous terminerons ces observations, en félicitant M. l'évêque d'Orléans de consentir à ignorer la nature physique du supplice de l'enfer, d'appeler l'attention des hommes du monde sur l'inégalité des récompenses décernées aux élus, et des peines infligées aux réprouvés, et de satisfaire ainsi, dans la mesure de l'orthodoxie, le besoin qu'éprouve aujourd'hui la conscience d'une proportionnalité rigoureuse, en matière de sanctions; de ne pas fonder l'indissolubilité du mariage sur l'union de Jésus-Christ avec son Eglise; enfin, de remplacer la formule connue du neuvième commandement par celle-ci, qui est beaucoup plus convenable: *Désirs impurs rejetteras, pour garder ton cœur chastement*.

Catéchisme des Jésuites (LE) ou *Examen de leur doctrine*, par Etienne Pasquier. Le principal objet de cet ouvrage, publié en 1602, était de prévenir le rétablissement de la Société de Jésus. Dans ce but, il s'agissait d'éclairer Henri IV, en lui montrant ce qu'elle avait de formidable à lui-même et au pays. Une fiction, ou plutôt un souvenir particulier à l'écrivain, lui sert de préambule. Il suppose que, dans la maison d'un gentilhomme, le hasard a réuni un jésuite et un avocat. Une conversation s'engage entre eux et le maître du logis. Ce dernier, tout en s'exhonorant de sa curiosité, prie le jésuite de permettre qu'il l'interroge sur la compagnie à laquelle il appartient; et, plein d'un zèle charitable, mêlé de prosélytisme, son hôte n'a rien de plus pressé que de se rendre à ses desirs. Stimulé par de courtes et vives questions, il dévoile avec un confiant abandon les mystères les plus cachés des doctrines de la société, et tout ce qui en forme, à proprement parler, le *catéchisme*. Il explique les principes sur lesquels elle se fonde, les lois qui la régissent, ses coutumes, ses privilèges, en un mot son redoutable système politique, qui lui commande de n'épargner, pour atteindre son but, aucune puissance dans la chrétienté. L'avocat se mêle bientôt à l'entretien: il discute les bulles accordées aux Pères, et leurs constitutions tirées de leurs propres livres; il y découvre pour l'Etat et la religion le germe de périls sans nombre. Il remonte à l'origine de l'institut; il en retrace l'histoire, et, osant s'attaquer au chef même, il assigne à sa conduite des motifs purement humains. Le jésuite réplique et défend son ordre; mais il n'a pas la verve de son antagoniste, et ne lui vaud pas cher la victoire. Sur plus d'un reproche adressé à ses confrères, il se montre même de bonne composition, et passe condamnation volontiers.

Telle est la matière du premier livre. Dans le second, il est successivement établi que les maximes des jésuites sont incompatibles avec les libertés de l'Eglise gallicane; que l'enseignement public est contre le but primitif de leur institution; qu'ils s'en sont attribués l'exercice par empiètement et par surprise; que nos anciens rois n'avaient jamais voulu, et cela par de sages motifs, confier à des religieux l'éducation des enfants; que, dans le prétendu dévouement des jésuites à l'instruction de la jeunesse, perçait le calcul de l'intérêt privé, les biens de leurs élèves étant leur point de mire et souvent leur proie. L'auteur examine ensuite leurs vœux, ceux de la grande et de la petite observance; il s'attache à en signaler les conséquences pernicieuses, surtout celle de l'obéissance *aveuglée*, qui fait d'eux autant d'instruments du pape. C'est l'avocat qui, sauf un petit nombre d'objections et d'indigents, garde la parole dans ce second livre, jusqu'à ce que l'annonce du dîner mette fin à la discussion.

Après que « la nappe levée, chacun a pris quelque temps telle route qu'il lui plaît aux jardins, parterres, prairies et bocages dont la maison est diversifiée, » l'entretien recommence par de nouvelles imputations contre la société, encore plus graves que les précédentes:

tes: elles forment le fond du troisième et dernier livre. Perturbateurs des royaumes, les jésuites ne reculent pas devant le meurtre des souverains. Pour le prouver, l'avocat allègue de nombreux exemples. Suivant lui, un prince d'Orange a été leur victime. Que de fois n'ont-ils pas attenté à la vie d'Elisabeth d'Angleterre et de notre Henri IV! Il suffit, pour trouver en eux des ennemis acharnés, de refuser son concours à leurs projets détestables. S'ils avaient paru abjurer quelques-unes de leurs maximes, ce désaveu, commandé par la politique, n'aurait rien de sincère. Vainement leur avait-il été interdit de s'occuper des affaires de l'Etat: ils les mélaient sans cesse à celles de la religion. Toujours prompts à fomentier la discorde, ils cherchaient dans la ruine publique leur propre grandeur. En France, ils avaient attisé le feu de la Ligue; en Angleterre, ils avaient multiplié les désastres. Combien d'autres pays n'avaient-ils pas souffert de leur présence! L'avocat termine son réquisitoire en reprochant aux jésuites leur foi ambiguë et flottante, leurs principes variables et indécis, leur indifférence en matière de morale, qui les conduisait à faire de l'utilité la seule règle de leur conduite.

La grande importance du *Catéchisme des jésuites* est d'avoir été, comme le dit M. Dupin, le précurseur des *Provinciales* de Pascal, et d'avoir fourni le plan qui a été suivi dans cette création immortelle. « Dans les deux ouvrages, dit M. Léon Feugère, on trouve la même forme de dialogue socratique entre un jésuite et un homme du monde, qui s'empare habilement des aveux de son interlocuteur sur les doctrines de la société. Comme dans les *Provinciales*, les assertions s'appuient dans le *Catéchisme* sur des citations empruntées aux écrits et aux constitutions des jésuites, ou tirées des actes qui les concernent. C'est de de part et d'autre la même ardeur de conviction, la même verve satirique; mais il faut convenir que Pasquier n'a pas su toujours se renfermer dans les bornes de la modération, et qu'il s'est quelquefois laissé entraîner jusqu'à l'injure par l'excès de son zèle. Une fois entré dans la discussion, l'avocat, dont la bile s'est échauffée aux subterfuges du jésuite, éclate et déclare qu'il fera comme Flavius, qui se vantait d'avoir crevé les yeux des corbeaux en dévoilant les fourberies des pontifes. Il va de même nous révéler tous les mystères de la secte jésuitique, montrer son étroite parenté avec la secte calviniste, à l'aune de laquelle elle a poussé rue Saint-Jacques, à quelque vingt maisons de distance, « établir en fait qu'il y a beaucoup de juiverie dans la jésuiterie. » Ignace de Loyola n'est pour lui qu'un fourbe, un cafard, un fils du démon incarné, un grand Sophi, un Manès, pire que Luther ou Julien l'Apostat, un *Don Quichotte*! Oh! pour le coup, on ne s'attendait guère à voir le chevalier de la Triste Figure en cette affaire; de toutes ces injures, celle-ci est peut-être la plus inattendue, et, à coup sûr, la moins offensante. Les jésuites sont les *scoptions* de la France; non les *pitiers*, mais les *pilleurs* du saint-siège.

A quoi bon recourir à toutes ces exagérations, à ce luxe d'injures, lorsqu'on a assez de la vérité pour accabler ses adversaires? Il est vrai que le pamphlet n'est pas l'histoire; de plus, Richelieu et Garasse prendront largement leur revanche envers Pasquier, Garasse surtout, qui n'a jamais eu son pareil comme diseur d'injures et de gros mots, si ce n'est peut-être un pieux écrivain de nos jours, qui semble l'avoir pris pour parrain. Dans tous les cas, avouons-le, Pasquier ne leur a pas donné l'exemple de la modération.

Le *Catéchisme des jésuites* eut, à l'époque de son apparition, une vogue européenne; presque aussitôt, nous apprend son auteur, il parla latin, anglais, allemand. En France, il trouva, plus que partout ailleurs, cet accueil empressé que l'on faisait alors aux œuvres de polémique religieuse, quand l'ironie en relevait le goût. Il parut anonyme. Toutefois Pasquier ne dissimula pas qu'il en fut l'auteur. Seulement, une raison de modestie qui l'engagea à taire son nom, c'est qu'il s'était fait divers emprunts à lui-même, et qu'il alléguait plusieurs fois comme autorité. Ces citations suffisaient d'ailleurs, comme il le faisait observer, pour le faire reconnaître. Quoique réimprimé plusieurs fois, le *Catéchisme des jésuites* est assez rare: il n'avait pas tardé à le devenir. « Le *Catéchisme des jésuites*, disait Guy-Patin, fort ennemi des jésuites ou *loyalistes*, comme il les appelle, est dorénavant rare. » Il fut primitivement composé en latin, et c'est une traduction française de son propre ouvrage que Pasquier a publiée: « De là, dit M. Feugère, une allure moins libre, un tour moins vif dans son langage, que si le jet en avait été spontané. » Piganiol de la Force, dans sa *Description historique de la ville de Paris* (1765, in-12), nous apprend que « le manuscrit original du *Catéchisme des jésuites*, composé en latin par Etienne Pasquier et écrit de ses mains, se trouvait de son temps dans la bibliothèque du couvent des Gobelins réformés, situé au-dessus de Saint-Roch. » Aujourd'hui, ce manuscrit se trouve à la bibliothèque Sainte-Geneviève; en voici la description: c'est un volume in-4^o qui a pour titre: *Stephanus Pasquier, Catechismus jesuitarum manuscriptus*. On lit au frontispice: *Hic liber, proprium auctoris sui autographum ab hæreditibus auctoris collatum fuit*. Le manuscrit renferme 600 pages bien remplies et très-

faciles à lire, malgré les ratures. Quoique celles-ci ne soient pas multipliées, il n'est cependant guère de pages qui n'en renferment quelques-unes. L'écriture se rapporte parfaitement à celle des autographes conservés de Pasquier; mais elle est plus soignée et plus nette. Quant au contenu, le latin est clair, correct et même élégant, si ce n'est qu'il s'y mêle souvent des mots qui n'ont eu cours que dans la décadence de l'Empire, ou qui ne se trouvent même que dans les ouvrages des juriconsultes et des théologiens.

Au *Catéchisme des jésuites*, la société de Jésus fit, sous ce titre : la *Chasse du renard Pasquier, découvert et pris en sa tanière du terrible diffamatoire faux marqué le Catéchisme des jésuites*, une réponse, plus riche en malédiction et en injures qu'en arguments. Pasquier s'est plaint dans ses *Lettres* de la violence de cet ouvrage, oubliant peut-être qu'il n'avait pas gardé dans l'attaque tous les ménagements convenables. Ce qu'il appelait de tous ses vœux, dit-il, c'était une discussion sérieuse de ce qu'il avait avancé contre les jésuites. Puisque son *Catéchisme*, dit-il encore, leur pesait à tel point sur le cœur, ils devaient le combattre, non par des forfanteries et des impostures, mais par des bonnes et valables raisons. Pour lui, moins ennemi des jésuites qu'ami de la religion, il protestait devant l'Eglise et devant Dieu qu'il ne souhaitait rien tant que d'être convaincu d'erreur. La haine qu'on lui reprochait, mourrait alors fort aisément; car, dans ce débat, ce n'était pas l'honneur du triomphe, mais la vérité qu'il poursuivait. Cette aversion de Pasquier pour les jésuites ne mourut qu'avec lui; malgré tous les efforts de leur prosélytisme, ceux-ci ne purent jamais obtenir de sa conscience le désaveu du *Catéchisme*.

Catéchisme de Luther. Il y en a un grand et un petit; Luther les composa dès le début de son insurrection contre l'Eglise romaine, vers l'an 1526. On raconte que ce qui lui donna l'idée de les rédiger, c'est qu'un prêtre, interrogé par lui sur ce qu'était Pilate, avait répondu que c'était la mère du Christ. Nous n'avons pas besoin de dire que le *Catéchisme* de Luther, comme en général tous ceux des protestants, est beaucoup plus simple que celui des catholiques. « Toute la religion chrétienne, disait le réformateur, peut se résumer en deux parties, qu'il faut porter, comme deux sacs, dans son cœur, savoir la foi et l'amour. Le sacchet de la foi a deux compartiments; l'un contient l'article qui nous ordonne de croire que nous sommes tous corrompus et condamnés par le péché d'Adam; l'autre renferme l'article qui nous montre que Jésus-Christ nous a tous rachetés du péché originel. Le sacchet de l'amour a aussi deux compartiments : dans l'un se trouve le précepte d'après lequel nous devons faire du bien à nos semblables; dans l'autre, le précepte qui nous oblige à supporter avec résignation toute espèce de mal. » Le Décalogue, le Symbole des apôtres, l'Oraison dominicale, le baptême et l'eucharistie, telle est la matière dont le *Catéchisme* de Luther est composé. Commandements de l'Eglise, Salutation angélique, confession, confirmation, extrême-onction, etc., sont impitoyablement rayés comme des superstitions, au nom de la simplicité de l'Eglise primitive.

On se tromperait singulièrement si l'on croyait trouver dans les premiers *catéchismes* protestants le germe de la tolérance théologique et de la tolérance civile. La tolérance devait sortir du mouvement littéraire, philosophique et scientifique de la Renaissance, mouvement tout profane et tout païen, et non de cette floraison nouvelle de piété chrétienne, de sentiment religieux, de mysticisme et de fanatisme qu'apportait la Réforme. On lit, dans le *Grand catéchisme* de Luther : « Tous ceux qui sont hors du christianisme, et qu'ils soient païens, turcs, juifs ou faux chrétiens et hypocrites, alors même qu'ils croient en un seul Dieu et l'adorent, ne savent pourtant pas comment ce Dieu est disposé à leur égard, et ne peuvent se promettre de lui ni amour ni rien de bon; c'est pourquoi ils demeurent dans la colère éternelle et dans la damnation, car ils n'ont pas le Seigneur Jésus-Christ. » Ainsi, dans la doctrine luthérienne, il n'y a pas de salut pour les faux chrétiens, c'est-à-dire pour les chrétiens qui ne sont pas luthériens. Dans la préface de son *Petit catéchisme*, Luther déclare qu'il faut prévenir ceux qui ne veulent pas apprendre ce *catéchisme* qu'ils renient Jésus-Christ et ne sont pas chrétiens; leurs parents ou ceux chez qui ils demeurent doivent leur refuser à manger et à boire, et les prévenir que le prince chasse de ses Etats des gens aussi grossiers. « Nous préférons l'infirmité du pape et l'excommunication.

Nous ne nous arrêterons pas ici à montrer que la théologie de Luther, telle qu'elle est formulée dans ses *catéchismes*, relève de saint Paul et de saint Augustin, en ce qui touche la foi, la grâce et le péché originel, et que, sur ces matières, elle est à plus grande distance que le catholicisme de la raison et de la conscience modernes. C'est dans une hérésie diamétralement opposée à l'hérésie luthérienne, c'est dans le pélagianisme que le rationalisme doit reconnaître sa tradition. Le rationalisme supprime la foi, la grâce, la rédemption et le péché originel, auxquels Luther sacrifie le libre arbitre, les œuvres et la nature. Luther simplifie comme Pélagé, mais en sens inverse;

il est vrai que les deux simplifications acquiescent au même résultat pratique, c'est-à-dire à la négation des sacrements, de l'autorité, de l'Eglise, en un mot des *intermédiaires* entre Dieu et le chrétien.

Considérée à un autre point de vue, la simplicité du *Catéchisme* de Luther, et des *catéchismes* protestants en général, apparaît comme l'appauvrissement arbitraire d'une doctrine que quinze siècles avaient élaborée, comme une régression de développement du christianisme. « Les *catéchismes* protestants, dit M. Pierre Leroux, font l'effet de ruines. On dirait un grand édifice bien complet, bien orné, bien riche, que des voleurs ont pillé et à moitié détruit. » Le mot est dur et trahit l'esprit *organique* que le saint-simonisme a introduit dans la philosophie sociale et religieuse; mais, en réalité, il est difficile pour un rationaliste de voir dans un *catéchisme* protestant, dans une symbolique protestante, autre chose que les débris d'une antique construction que l'on n'a pas osé détruire entièrement. Vous conservez ceci, vous rejetez cela; mais qui vous a donné, où puisez-vous l'autorité pour faire ce choix? Vous invoquez le libre examen contre le pape, les évêques, l'Eglise visible, organisée, souveraine, infallible; pourquoi ne l'invoquerions-nous pas contre votre foi et votre grâce, et votre *Ecriture inspirée*? Pourquoi vous arrêtez-vous à moitié chemin dans votre œuvre, et ne poussez-vous pas la destruction plus loin? Qu'est-ce que ce christianisme démantelé que vous nous présentez et où vous voulez vous fortifier? Théologiens, c'est vainement que vous essayez de faire œuvre de prophètes : le temps des prophètes est passé; retirez-vous, et place à la raison et à la science! Cela rappelle le mot d'un de nos conventionnels, qui, ayant été voir un matin certain prêtre de l'Eglise française, le trouva déjeunant avant de dire sa messe. Le prêtre, voyant son étonnement, lui dit : « J'ai supprimé le jeûne avant la messe; car je ne conçois pas comment je serais moins pur devant Dieu après avoir déjeuné qu'à jeun. Trouvez-vous que j'aie eu tort? — Vous avez eu raison, répondit le vieux révolutionnaire; mais pourquoi n'avez-vous pas aussi supprimé la messe? »

Catéchisme de Calvin. Calvin, dit Théodore de Bèze, composa ce catéchisme en français en 1536, et le publia à Basle en latin l'an 1538; il en changea la forme en 1541, la réduisant en bonne méthode par demandes et par réponses, pour être plus aisé aux enfants; au lieu qu'en l'autre, les choses étoient traitées par sommaires et brefs chapitres. « Calvin en fit ensuite une traduction latine qui fut imprimée à Strasbourg, l'an 1545. Cette édition a été copiée à la fin de l'édition latine de l'*Institution chrétienne*, imprimée à Genève en 1559. L'édition latine de 1535 n'a pas été réimprimée; aussi est-elle très-rare. Elle porte le titre suivant : *Catechismus sive christianæ religionis institutio Ecclesiæ*. Voici la distribution des matières qui y sont contenues : *Omnes homines ad religionem esse natos. — Quid inter falsam ac veram religionem intersit. — Quid de Deo nobis cognoscendum. — De homine ac de libero arbitrio. — De peccato et morte. — Quomodo in salutem ac vitam resurgimus. — De lege Domini. — Explicatio Decalogi. — Leges summa. — Quid ex sola lege nobis redeat. — Legem gradum esse ad Christum. — Christum fidem a nobis apprehendi. — De electione et prædestinatione. — Quid sit vera fides. — Fides, donum Dei. — In Christo justificamur per fidem. — Per fidem sanctificamur in legis obedientiam. — De patientia et regeneratione. — Quomodo bonorum operum et fidei justitia simul continentur. — Symbolum fidei. — Explicatio symboli apostolici. — Quid sit spes. — De oratione. — Quid in oratione spectandum. — Explicatio orationis dominicæ. — Orandi perseveratio. — De sacramentis. — Quid sacramentum. — De baptismo. — De cena Domini. — De Ecclesiæ pastoribus et eorum potestate. — De traditionibus humanis. — De excommunicatione. — De magistratu.*

Dans une lettre écrite à Sommerset, Calvin nous apprend les motifs qui l'ont conduit à composer un catéchisme. « Il faut, dit-il, un formulaire commun d'instruction pour les petits enfants et les rudes du peuple, qui soit pour leur rendre la bonne doctrine familière, afin qu'ils la puissent discerner d'avec les mensonges et corruptions qu'on pourroit introduire au contraire. » Il ajoute que « jamais l'Eglise de Dieu ne se conservera sans catéchisme; car c'est comme la semence pour garder que le bon grain ne périclite, mais qu'il se multiplie d'âge en âge; » que si l'on désire « de bâtir un édifice de longue durée et qui ne s'en aille point tout en décadence, on doit faire que les enfants soient introduits en un bon catéchisme qui leur montre brièvement, selon leur petitesse, où gît la vraie chrétieneté; » que ce catéchisme « servira d'introduction à tout le peuple pour tous profiter à ce qu'on preschera, et aussi pour discerner si quelque présomptueux avançoit doctrine étrange. »

Calvin n'a pas suivi, dans son *Catéchisme de l'enfance*, « fait en la manière de dialogue » (édition de 1541), le même ordre que dans l'édition latine de 1535. Voici comment il procède : — Qu'est-ce que connaître véritablement Dieu? — C'est : 1° de mettre notre confiance en lui; 2° de le servir en faisant sa volonté;

3° de l'implorer dans toutes nos prières; 4° de confesser de cœur et de bouche que tout bien vient de lui. Le principe de la vraie foi consiste dans la contemplation de Dieu en Christ. De cette contemplation découle le symbole apostolique divisé naturellement en quatre parties, qui se rapportent au Père, au Fils, au Saint-Esprit et à l'Eglise. De la foi, il arrive aux œuvres, à la pénitence, à la loi et aux dix commandements; puis à ce qu'il nomme le service de Dieu, lequel consiste à faire sa volonté. De la loi, il passe à la prière; car l'homme a besoin du secours divin pour faire la volonté de Dieu. L'Oraison dominicale lui sert de texte pour glorifier le Seigneur, qui est la source de tous biens, et qui a donné à son Eglise sa sainte parole et les sacrements.

Dans le préambule de son *Catéchisme*, Calvin prétend que de pareils formulaires furent constamment en usage dans l'Eglise primitive, et il accuse l'Eglise catholique d'avoir, par corruption et décadence, négligé cet usage. « C'a été, dit-il, une chose que toujours l'Eglise a eu en singulière recommandation d'instruire les petits enfants en la doctrine chrétienne. Et pour ce faire, non-seulement on avoit anciennement les écoles, et commandoit-on à un chacun de bien endoctriner sa famille; mais aussi l'ordre public estoit par là tenu d'examiner les petits enfants sur les points qui doyyent estre communs entre tous les chrétiens. Et afin de procéder par ordre, on usoit d'un formulaire qu'on nommoit *Catéchisme*. Depuis, le diable, en dissipant l'Eglise, et faisant l'horrible ruine dont on voit encore les enseignes en la plupart du monde, a détruit cette simple police, et n'a laissé que le ne sçay quelles reliques qui ne peuvent engendrer sinon superstition, sans aucunement édifier : c'est la confirmation qu'on appelle, où il n'y a que singerie sans aucun fondement. » Ainsi, selon Calvin, les protestants auraient les premiers rétabli l'instruction chrétienne des enfants. Ce qui est certain, c'est que le besoin de ces formulaires appelés *catéchismes* se fit mieux sentir quand les dissensions et les schismes éclatèrent.

Le synode genevois plaça le *Catéchisme de Calvin* au nombre des livres symboliques, et l'accueillit comme un *Enchiridion* des vérités chrétiennes écrit sous l'inspiration du Saint-Esprit. Les synodes de France décidèrent que les Eglises réformées le recevraient sans y rien changer. Mais il a eu le sort des rimes de Marot; le principe du protestantisme est incompatible avec l'immuabilité des symboles, des *catéchismes*.

Catéchisme de Rakau. C'est le catéchisme des sociniens; il parut en 1605 en polonais, en 1608 en allemand, en 1609 en latin. Le seul point que nous y signalerons est la négation formelle de la Trinité, négation qui fait du socinisme une renaissance de l'arianisme. Le *Catéchisme de Rakau* déclare (question LXXI) « qu'il n'y a qu'une seule personne dans la divinité, » et (question LXXII) « qu'il ne peut pas y avoir plusieurs personnes dans la divinité, parce que personne est l'équivalent de substance. » Dans la LXXIII^{me} question, on demande quelle est cette personne, et la réponse est : « Cette personne est ce Dieu qui est le Père de notre Seigneur Jésus-Christ. » Cependant (question LXXV) on a coutume de dire que non-seulement le Père, mais encore le Fils et le Saint-Esprit sont des personnes dans la divinité. — Je le sais, mais ce n'est là qu'une grossière erreur, et ceux qui la soutiennent n'entendent pas bien l'Ecriture. Plus loin (question CCCLXVII), on enseigne que Jésus-Christ n'est qu'un homme, et que le Saint-Esprit dont il est question dans l'Ecriture n'est autre chose que l'Evangile de Jésus-Christ. On voit que le bûcher de Servet n'avait pas empêché l'idée antitriténaire de faire son chemin.

Le *Catéchisme de Rakau*, appuyant l'unitarisme sur l'Ecriture, est conduit à repousser expressément la tradition. « Que faut-il penser, dit-il (question XXXI), des traditions non écrites, qui, selon l'Eglise romaine, sont nécessaires au salut. — Qu'elles ne sont pas nécessaires, et, de plus, qu'elles sont nuisibles. — En quoi sont-elles nuisibles (question XXXIV)? En ce qu'elles entraînent les hommes de la vérité dans le mensonge. »

Catéchismes de Voltaire (LXX). Nous réunissons sous ce titre quatre dialogues étiennants d'esprit, qui figurent à l'article *Catéchisme* du *Dictionnaire philosophique*, et qui en ont été détachés pour être réunis aux autres dialogues de Voltaire dans certaines éditions de ses œuvres. Ce sont le *Catéchisme chinois*, le *Catéchisme du curé*, le *Catéchisme du Japonais* et le *Catéchisme du jardinier*.

1° *Catéchisme chinois ou Entretien de Cu-su, disciple de Confucius, avec le prince Kou, fils du roi Low, tributaire de l'empereur chinois. Gueuan, 411 ans avant notre ère vulgaire. (Traduit en latin par le P. Fouquet, ex-jésuite. Le manuscrit est dans la bibliothèque du Vatican, n° 42,759.)* Six entretiens composent ce catéchisme; le premier établit l'existence de Dieu et la nécessité de l'adorer que l'homme éternel de tous les êtres. « Regardez cette étoile, dit Cu-su : il en part des rayons qui vont faire sur vos yeux deux angles égaux au sommet; ils font les mêmes angles sur les yeux de tous les animaux : ne voit-il pas un dessin marqué? Ne voit-il pas une loi admirable? Or qui fait un ouvrage, sinon un ouvrier? Qui fait des lois, sinon un

législateur? Il y a donc un ouvrier, un législateur éternel. » Dans le second entretien, Cu-su pose la distinction essentielle du bien et du mal, du juste et de l'injuste, du vice et de la vertu. « Ceux qui ont dit que tout est égal sont des monstres : est-il égal de nourrir son fils ou de l'écraser sur la pierre, de secourir sa mère ou de lui plonger un poignard dans le cœur? » La différence du bien et du mal amène la question de la vie future : « Kou. — Et qui vous a dit qu'il y a une autre vie? — Cu-su. Dans le doute seul, vous devez vous conduire comme si l'y en avait une. — Kou. Mais si je suis sûr qu'il n'y en a point? — Cu-su. Je vous en défie. » Dans le troisième entretien, la discussion s'engage sur l'âme et sur l'immortalité; elle est intéressante; le prince Kou pousse vivement les objections. L'idée de l'immensité et de l'omnipotence de Dieu le fait incliner à l'hypothèse de l'âme. « Qui fait, dit-il, le mouvement dans la nature? C'est Dieu. Qui fait la pensée de l'homme? C'est Dieu. L'éternel artisan du monde serait-il incapable de faire des automates qui aient dans eux-mêmes le don du mouvement et de la pensée? Et s'il peut animer l'être peu connu que nous appelons matière, pourquoi se servirait-il d'un autre agent pour l'animer? Et d'ailleurs, poursuit Kou, de plus en plus pressant, que serait cette âme que vous donnez si libéralement à votre corps? D'où viendrait-elle? Quand viendrait-elle? Faudrait-il que le Créateur de l'univers fût continuellement à l'affût de l'accouplement des hommes et des femmes, qu'il remarquât attentivement le moment où un germe sort du corps d'un homme et entre dans le corps d'une femme, et qu'alors il envoyât vite une âme dans ce germe? Et si ce germe meurt, que deviendra cette âme? Elle aura donc été créée inutilement, ou elle attendra une autre occasion. Voilà, je vous l'avoue, une étrange occupation pour le Maître du monde; et non-seulement il faut qu'il prenne garde continuellement à la copulation de l'espèce humaine, mais il faut qu'il en fasse autant avec tous les animaux; car ils ont tous comme nous de la mémoire, des idées, des passions, et si une âme est nécessaire pour former ces sentiments, cette mémoire, ces idées, ces passions, il faut que Dieu travaille perpétuellement à forger des âmes pour les éléphants et pour les porcs, pour les hiboux, pour les poissons et pour les bonzes. Quelle idée me donneriez-vous de l'architecte de tant de millions de mondes, qui serait obligé de faire continuellement des chevilles pour perpétuer son ouvrage? Enfin, l'âme est-elle autre chose qu'une abstraction réalisée, qu'un mot générique? Nous avons des passions, de la mémoire, de la raison; mémoire, raison, passions, ne sont pas sans doute des choses à part; ce ne sont pas des êtres existant dans nous; ce ne sont pas des petites personnes qui aient une existence particulière; ce sont des mots génériques, inventés pour fixer nos idées. L'âme, qui signifie notre mémoire, notre raison, nos passions n'est donc elle-même qu'un mot. »

On n'a jamais fait une critique plus spirituelle, et en même temps plus sérieuse, plus philosophique, plus complète, de l'idée de l'âme. Ignorance où nous sommes de la substance matière, et de la puissance de Dieu sur cette substance peu connue, règle philosophique qui défend de multiplier les êtres métaphysiques sans nécessité, règle philosophique qui défend de transformer les facultés, les fonctions en êtres métaphysiques, impossibilité de refuser une âme aux animaux, si l'on en accorde une aux hommes, complication irrationnelle introduite dans le gouvernement du monde par la création particulière des âmes, par ce qu'on appelle le *créatisme*, aucune objection n'est oubliée par le pénétrant bon sens de Voltaire. Cu-su se borne à répondre qu'il faut qu'il y ait une âme, parce qu'il faut qu'il y ait une vie future, et qu'il faut qu'il y ait une vie future parce qu'il faut que la toute-puissance soit la véritable justice. « N'est-il pas vrai, dit-il, que votre devoir sera de récompenser les actions vertueuses et de punir les criminelles quand vous serez sur le trône? Voudriez-vous que Dieu ne fit pas ce que vous-même vous êtes tenu de faire? Vous savez qu'il est et qu'il sera toujours dans cette vie des vertus malheureuses et des crimes impunis; il est donc nécessaire que le bien et le mal trouvent leur jugement dans une autre vie. C'est cette idée si simple, si naturelle, si générale, qui a établi chez tant de nations la croyance de l'immortalité de nos âmes, et de la justice divine qui les juge quand elles ont abandonné leur dépouille mortelle. Y a-t-il un système plus raisonnable, plus convenable à la divinité et plus utile au genre humain? »

Le quatrième, le cinquième et le sixième entretiens nous montrent le théisme défiguré et dégradé par les illusions des faux prophètes et la démence des sectes. Voltaire y déverse à pleines mains le ridicule sur Laotzé, « que sa mère conçut par l'union du ciel et de la terre, et dont elle fut grosse quatre-vingts ans; » sur le dieu Pâ, « qui a eu pour père un éléphant blanc; » sur Vishnou, « qui s'est incarné tant de fois chez les Indiens; » sur Sammonocodém, « qui descendit du ciel pour venir jouer au cerf-volant chez les Siamois; » sur les bonzes, « qui séduisent le peuple pour le gouverner, se rendent respectables par des mortifications, et qui, lorsqu'un édit leur déplaît, nous disent froidement que cet édit ne

se trouve pas dans le commentaire du lien Fô, et qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes; sur les talapoins, qui prédisent clairement l'avenir, c'est-à-dire qui voient clairement ce qui n'est pas, car l'avenir n'est point; sur les prêtres chaldéens, qui s'étaient avisés d'adorer les brochets de l'Euphrate, parce qu'ils prétendaient qu'un fameux brochet, nommé Oannès, leur avait autrefois appris la théologie, et sur la dispute qui s'éleva entre eux, pour savoir si le brochet Oannès était fait ou créé; sur le dalaf-lama, qui a cinquante cunuques pour chanter dans sa pagode, comme si le Chang-ti (le Ciel) se plaisait beaucoup à entendre les voix claires de ces cinquante hongres; sur le célibat des bonzes, cette plaisante manière d'honorer le Chang-ti, qui consiste à le priver d'adorateurs; enfin sur les petites nations assez impertinentes pour penser que la vérité n'est que pour elles, et que le vaste empire de la Chine est livré à l'erreur, comme si l'Etre éternel n'était que le Dieu de l'île Formose ou de l'île Bornéo.

20 *Catéchisme du curé.* Voltaire nous y présente son idéal du curé. Le curé Théotime n'est pas partisan du célibat religieux, mais il s'y soumet en attendant qu'un concile fasse des lois plus favorables à l'humanité. Il est bien résolu à parler toujours de morale dans ses sermons, et jamais de controverse; à n'approfondir jamais la grâce concomitante, ni la grâce efficace à laquelle on résiste, ni la suffisance qui ne suffit pas; à ne prendre aucun parti dans les disputes ecclésiastiques, parce qu'on ne dispute jamais sur la vertu qui vient de Dieu, mais sur des opinions qui viennent des hommes; à n'excommunier ni les sauterelles, ni les sorciers, ni les comédiens; à laisser ses paroissiens cultiver leurs champs les jours de fête, après le service divin, au lieu de leur prêcher une oisiveté qui les conduit au cabaret. Quant à la confession, il estime que c'est une chose excellente, un frein aux crimes inventés dans l'antiquité la plus reculée. — On se confessait, dit-il, dans la célébration de tous les anciens mystères; nous avons imité et sanctifié cette sage pratique; elle est très-bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner, et pour faire rendre par les petits voleurs ce qu'ils peuvent avoir dérobé à leur prochain. Il ajoute qu'elle a quelques inconvénients. « Il y a beaucoup de confesseurs indiscrets, surtout parmi les moines, qui apprennent quelquefois aux filles plus de sottises que tous les garçons d'un village ne pourraient leur en faire. » Il ne veut point de détails dans la confession. « Ce n'est point un interrogatoire juridique, c'est l'aveu de ses fautes qu'un pécheur fait à l'Etre suprême, entre les mains d'un autre pécheur, qui va s'accuser à son tour. »

30 *Catéchisme du Japonais.* C'est un dialogue entre un Indien et un Japonais. Le Japonais raconte comment son île est arrivée à jouir de la paix, après des disputes sans fin sur la manière de faire la cuisine. Longtemps soumis au grand lama (lisez au pape), qui disposait souverainement de leur boire et de leur manger, les Japonais (lisez les Anglais) furent délivrés de cette servitude par un de leurs empereurs, qui se brouilla avec le grand lama pour une femme, et qui trouva un appui dans les grands cuisiniers du pays ou *paiz-cospie* (lisez *épiscopaux*). Ils purent donc avoir une cuisine nationale; mais les factions de cuisine se multiplièrent; chaque traître avait sa recette et voulait l'imposer aux autres. Après deux siècles de guerres civiles, ils finirent par comprendre qu'on ne doit pas disputer des goûts, et prirent enfin le parti de se tolérer mutuellement. Parmi les traîtres qui partagent la nation japonaise dans l'art de boire et de manger figurent les *brouzeh* (hébreux), qui ne vous donneront jamais de boudin ni de lard; les *pispates* (papistes), qui, certains jours de chaque semaine, et même pendant un temps considérable de l'année, aimeraient cent fois mieux manger pour 100 écus de turbots, de truites, de soles, de saumons, d'esturgeons, que de se nourrir d'une blanquette de veau, qui ne reviendrait pas à quatre sous; les *quekars* (quakers), les seuls convives qu'on n'ait jamais vus s'enivrer ni jurer; ceux qui ne mangent qu'à la *Terluh* (Luther); ceux qui tiennent pour le régime de *Vineal* (Calvin); les *batisapanes* (anabaptistes), etc. Enfin, il y a d'autres cuisiniers en grand nombre, qu'on appelle *diestes* (déistes); ceux-là donnent à dîner à tout le monde indifféremment, et vous êtes libre, chez eux, de manger tout ce qui vous plaît : lardé, bardé, sans lard, sans barde, aux œufs, à l'huile, perdrix, saumon, etc.; tout cela leur est indifférent; pourvu que vous soyez honnêtes gens, ils riront aux dépens du grand lama, à qui cela ne fera nul mal, et aux dépens de *Terluh*, de *Vineal*, etc.

40 *Catéchisme du jardinier.* C'est l'entretien d'un jardinier de l'île de Samos avec un bacha. Voltaire y montre l'unité des sentiments moraux et des devoirs en face de la diversité des formules et des pratiques religieuses. Le jardinier Karpos suit l'honneur, la probité, la fidélité au serment; mais, tour à tour soumis aux Grecs, qui lui ont fait dire qu'*Agion pneuma* n'était produit que de *Tou patrou*; aux Vénitiens, qui lui ont fait dire qu'*Agion pneuma* venait du *Tou patrou* et du *Tou utou*; enfin, aux Turcs, qu'il entend crier de toutes leurs forces : *Alla illa alla*, il ne sait plus ce qu'il doit penser en matière de religion.

Catéchisme du citoyen français, par Volney (1793). Ce fut le premier titre du petit ouvrage qui parut plus tard sous celui de : *La Loi naturelle ou Principes physiques de la morale déduits de l'organisation de l'homme et de l'univers*. Dans les *Ruinés*, Volney avait opposé les unes aux autres les religions positives, leurs morales et leurs dogmes; dans le *Catéchisme du citoyen français*, il expose les préceptes d'une morale fondée, non plus sur un système théologique ou métaphysique, mais sur la nature même de l'homme. Voici en quels termes il s'explique, dans une courte préface, sur le but et la portée de ce catéchisme.

« Si les livres se présentent par leur poids, celui-ci sera compté pour peu de chose; s'ils s'estiment par leur contenu, peut-être sera-t-il placé au rang des plus importants... Le défaut de vérité et de précision a été sensible jusqu'à ce jour dans tous les livres de morale : l'on n'y trouve qu'un chaos de maximes décousues, de préceptes sans causes, d'actions sans motifs. Les pédants du genre humain l'ont traité comme un petit enfant : ils lui ont prescrit d'être sage par la frayeur des esprits et des revenants. Maintenant que le genre humain grandit, il est temps de lui parler raison; il est temps de prouver aux hommes que les mobiles de leur perfectionnement se tirent de leur organisation même, de l'intérêt, de leurs passions et de tout ce qui compose leur existence. Il est temps de démontrer que la morale est une science physique et géométrique, soumise aux règles et au calcul des autres sciences exactes : et tel est l'avantage du système exposé dans ce livre, que les bases de la moralité y étant fondées sur la nature même des choses, elle est fixe et immuable comme elle; tandis que, dans tous les systèmes théologiques, la moralité étant assise sur des opinions arbitraires, non démontrables et souvent absurdes, elle change, s'affaiblit, périclète avec elles, et laisse les hommes dans une dépravation absolue. Il est vrai que, par la raison même que notre système se fonde sur des faits, et non sur des rêves, il trouvera plus de difficulté à se répandre et à s'établir; mais il tirera des forces de cette lutte même, et, tôt ou tard, l'éternelle religion de la nature renversera les religions passagères de l'esprit humain. »

Le livre débute par la définition de la loi naturelle. « La loi naturelle, dit Volney, est l'ordre régulier et constant des faits par lesquels Dieu régit l'univers; ordre que sa sagesse présente aux sens et à la raison des hommes, pour servir à leurs actions de règle égale et commune, et pour les guider, sans distinction de pays ni de secte, vers la perfection et le bonheur. » Comme on le voit, l'auteur du *Catéchisme du citoyen français* ne déclare pas la morale indifférente ou incompétente relativement à l'idée de Dieu; il affirme, au contraire, très-catégoriquement que cette idée est impliquée par celle de la loi naturelle. « La loi naturelle enseigne-t-elle l'existence de Dieu? — Oui, très-positivement; car, pour tout homme qui observe avec réflexion le spectacle étonnant de l'univers, plus il médite sur les propriétés et les attributs de chaque être, sur l'ordre admirable et l'harmonie de leurs mouvements, plus il lui est démontré qu'il existe un *agent suprême*, un *moteur universel et identique*, désigné par le nom de Dieu; et il est si vrai que la loi naturelle suffit pour élever à la connaissance de Dieu, que tout ce que les hommes ont prétendu en connaître par des moyens étrangers s'est constamment trouvé ridicule, absurde, et qu'ils ont été obligés d'en revenir aux immuables notions de la raison naturelle. — Il n'est donc pas vrai que les sectateurs de la raison naturelle soient athées? — Non, cela n'est pas vrai; au contraire, ils ont de la divinité des idées plus fortes et plus nobles que la plupart des autres hommes; car ils ne la souillent point du mélange de toutes les faiblesses et de toutes les passions de l'humanité. »

Volney détermine les caractères qui appartiennent à la loi naturelle. Ces caractères sont au nombre de dix. Elle est primitive, c'est-à-dire inhérente à l'existence des choses et antérieure à toute autre loi; elle émane de Dieu sans aucune intervention particulière, puisqu'elle se fait entendre à chaque individu; elle est une et universelle, puisqu'elle embrasse tous les temps et tous les lieux; elle est uniforme et invariable, puisqu'elle ne modifie jamais ses préceptes; elle est évidente, parce qu'elle consiste tout entière en faits sans cesse présents aux sens et à la démonstration; elle est raisonnable, parce que ses préceptes et sa doctrine sont conformes à la raison et à l'entendement humain; elle est juste, parce qu'elle proportionne les peines aux infractions; elle est pacifique, parce qu'elle préche la tolérance et bannit les dissensions; elle est bienfaisante, car c'est uniquement par elle que chaque homme, chaque société, l'humanité entière, pourrait atteindre au plus haut degré de bonheur dont notre nature soit susceptible; enfin, elle est suffisante, parce qu'elle embrasse tout ce que les autres lois civiles ou religieuses ont de bon et d'utile, et n'écarte que les opinions chimériques et imaginaires.

Des caractères de la loi naturelle, nous passons aux principes de cette loi. Ces principes sont ceux de la morale utilitaire; ils se réduisent à un précepte fondamental et unique,

la conservation de soi-même. C'est la conservation de soi-même, il faut noter ce point, et non le bonheur, qui, pour Volney, est la fin de la morale naturelle. En cela Volney se distingue de la plupart des moralistes utilitaires. Il consent bien à considérer le bonheur comme le précepte de la loi naturelle, mais c'est en ce sens seulement qu'il est un indice de l'observation du principe fondamental, de la conservation de l'individu ou de l'espèce. « Le bonheur est un état accidentel qui n'a lieu que dans le développement des facultés de l'homme et du système social, il n'est point le but immédiat et direct de la nature; c'est, pour ainsi dire, un objet de luxe, surajouté à l'objet nécessaire et fondamental de la conservation. » Le plaisir n'est pas plus un bien par lui-même qu'il n'est un mal et un péché; la douleur n'est pas plus un mal par elle-même qu'elle n'est un bien et un mérite. Le plaisir et la douleur ne sont que deux moyens par lesquels la nature avertit l'homme, le détournant de tout ce qui tend à le détruire, l'attirant et le portant vers tout ce qui tend à conserver et à développer son existence. Ce sont deux sensations puissantes et involontaires, mais non pas infallibles, qui peuvent nous tromper de deux manières : par ignorance et par passion. De là, la nécessité pour l'homme de la science, qui lui dévoile les vraies lois de la nature et lui en rend l'observation possible; de là aussi, la nécessité de modérer nos passions, qui nous poussent à enfreindre ces lois. Ainsi, l'instruction de notre esprit et la modération de nos passions sont deux obligations, deux lois, qui dérivent immédiatement de la première loi de la conservation. » Volney condamne ici formellement les opinions de J.-J. Rousseau sur l'ignorance et sur l'état sauvage. Il voit dans l'ignorance le véritable péché originel; dans l'état sauvage, un état d'ignorance, de faiblesse, de misère et d'esclavage; dans la société, un besoin, une loi que la nature impose à l'homme par le propre fait de son organisation.

Du principe fondamental de la conservation de l'homme se tirent les définitions du bien et du mal, du péché, du vice et de la vertu. Tout ce qui tend à conserver et à perfectionner l'homme, voilà le bien; tout ce qui tend à le détruire et à le détériorer, voilà le mal. Le péché est tout ce qui tend à troubler l'ordre établi par la nature, pour la conservation et pour la perfection de l'homme et de la société. La vertu est la pratique des actions utiles à l'individu et à la société. Le vice est la pratique des actions nuisibles à l'individu et à la société. C'est toujours par le fait, par le résultat que Volney juge du bien et du mal; aussi, pour lui, l'intention ne peut être ni un mérite ni un crime, car ce n'est qu'une idée sans réalité; il y voit cependant un commencement de péché et de mal, par la tendance qu'elle donne vers l'action. De même, la grandeur de la vertu se mesure à l'importance des facultés qu'elle favorise, et au nombre d'individus en qui ces facultés sont favorisées. Ainsi, l'action de sauver la vie d'un homme est plus vertueuse que celle de sauver son bien; l'action de sauver la vie de dix hommes l'est plus que de sauver la vie d'un seul, et l'action utile à tout le genre humain est plus vertueuse que l'action utile à une seule nation. Quant à la sanction des préceptes de la loi naturelle, de la vertu et du vice, elle est tout aussi positive, tout aussi peu élevée que le principe d'où elle découle. C'est toujours à un but physique que se rapportent en dernière analyse, selon Volney, le vice et la vertu; et ce but est toujours de détruire ou de conserver le corps. Comment, demande-t-il, la loi naturelle prescrit-elle la pratique du bien et de la vertu, et défend-elle celle du mal et du vice? — Par les avantages mêmes qui résultent de la pratique du bien et de la vertu, pour la conservation de notre corps, et par les dommages qui résultent, pour notre existence, de la pratique du mal et du vice.

Volney divise les vertus en trois classes : les vertus individuelles ou relatives à l'homme seul; les vertus domestiques ou relatives à la famille; les vertus sociales ou dont les avantages embrassent toute la société. Les vertus individuelles sont au nombre de cinq principales : 1^o la science, qui comprend la prudence et la sagesse; 2^o la tempérance, qui comprend la sobriété et la chasteté; 3^o le courage ou la force du corps et de l'âme; 4^o l'activité ou l'amour du travail; 5^o enfin, la propreté ou pureté du corps, tant dans les vêtements que dans l'habitation. Les vertus domestiques sont l'économie, l'amour paternel, l'amour conjugal, l'amour filial, l'amour fraternel et l'accomplissement des devoirs de maître et de serviteur. La justice est la vertu sociale par excellence; elle comprend, en réalité, toutes les autres, parce qu'elle embrasse la pratique de toutes les actions qui sont utiles à la société; et que toutes les autres vertus, sous les noms de charité, d'humanité, de probité, d'amour de la patrie, de sincérité, de générosité, de simplicité de mœurs et de modestie, ne sont que des formes variées et des applications diverses de cet axiome : *Ne fais à autrui que ce que tu veux qu'il te fasse*, qui est la définition de la justice. La justice dérive de trois attributs physiques, inhérents à l'organisation de l'homme : l'égalité, la liberté, la propriété. Tous les hommes sont égaux par nature; ils sont libres et indépendants les uns des autres;

chacun est le maître absolu de son corps et des produits de son travail. Egaux, libres, ne se devant rien, ils n'ont le droit de rien se demander les uns aux autres qu'autant qu'ils se rendent des valeurs égales; qu'autant que la balance du donné au rendu est en équilibre; et c'est cette *égalité*, cet *équilibre* qu'on appelle *justice*, *équité*. Nous ne nous étendrons pas sur les développements dans lesquels entre Volney, en montrant l'importance de chacune de ces vertus. Nous nous bornerons à faire remarquer que les motifs sur lesquels il fonde l'obligation de les pratiquer sont puisés dans l'intérêt personnel bien entendu, d'après le principe de la conservation de soi-même, ce qui efface toute limite entre la morale, d'une part, l'hygiène et l'économie politique, de l'autre. C'est ainsi que Volney place au nombre des vertus prescrites par la loi naturelle l'activité, parce que l'homme qui travaille et emploie utilement son temps en retire mille avantages précieux pour son existence; la continence, parce que la modération dans l'usage de la plus vive de nos sensations est non-seulement utile, mais indispensable au maintien des forces et de la santé; la propreté, parce qu'elle influe puissamment sur la santé du corps et sur sa conservation; l'économie, parce que l'homme qui ne fait aucune dépense inutile se trouve avoir un surabondant qui lui procure à lui et à sa famille tout ce qui est véritablement commode et utile.

Catéchisme universel ou Principes des mœurs des nations, par Saint-Lambert. Cet ouvrage auquel l'auteur travailla, dit-on, pendant plus de quarante ans, offre un code complet de morale utilitaire. Il était achevé en 1788; mais les orages révolutionnaires en arrêtaient l'impression, et Saint-Lambert n'en publia la première partie qu'en 1797; le reste parut trois ans après (1800). Il se divise en six parties : la première partie comprend l'Analyse de l'homme; la seconde, l'Analyse de la femme; la troisième est intitulée la *Raison ou Ponthiomas*; la quatrième partie est consacrée au *Catéchisme universel*; la cinquième au *Commentaire du catéchisme universel*; enfin la sixième comprend l'Analyse historique de la société. Le jury nommé en 1806; par Napoléon, pour adjuger les prix décennaux, déclara, sur un rapport de Suard, le grand prix de morale au *Catéchisme universel* de Saint-Lambert. Voici comment cet ouvrage est analysé et appuyé par Marie-Joseph Chénier dans son *Tableau des progrès de la littérature française*.

« Le *Catéchisme universel* de Saint-Lambert n'est qu'une section de son grand ouvrage intitulé : *Principes des mœurs chez toutes les nations*, et divisé en six parties. La première, qui a pour titre : *Analyse de l'homme*, est plutôt de l'idéologie que de la morale proprement dite. L'auteur y explique la nature des sens, celle des sensations les plus habituelles, et l'origine des passions, considérées en général. L'analyse de la femme est l'objet de la seconde partie, qui présente une composition moins sévère; c'est une suite d'entretiens de Ninon de l'Enclos avec Bernier, élève du philosophe Gassendi et voyageur assez renommé. Les deux interlocuteurs exposent habilement, soit la manière de sentir particulière aux femmes, soit les nuances qui distinguent les mêmes passions en des sexes dont l'organisation n'est pas la même. Dans la partie suivante, intitulée la *Raison ou Ponthiomas*, trois mandarins chinois, supposés fondateurs de la colonie de Ponthiomas, enseignent aux citoyens de leur république les éléments de la philosophie rationnelle et font l'éducation d'un peuple de sages. La quatrième partie est consacrée au *Catéchisme universel*; c'est de beaucoup la meilleure de l'ouvrage; peut-être même est-elle sans défaut. Une idée saine et lumineuse y éclate. Les vices sont des passions nuisibles à nous et aux autres; les vertus sont encore des passions, mais des passions utiles à l'homme et à ses semblables. L'auteur définit, dénombre, caractérise avec sagacité les passions vicieuses et les passions vertueuses. L'introduction, les six dialogues, les préceptes, le chapitre sur l'examen de soi-même, tout est sagement pensé, noblement écrit. Dans la cinquième partie sont développés les principes du catéchisme; et d'ingénieuses fictions, des récits piquants, des contes agréables rendent sensible et facile l'application de ces principes. L'analyse historique de la société compose la sixième partie; c'est encore de la morale, mais de la morale publique dans ses rapports avec la politique générale et avec l'histoire des plus célèbres sociétés civilisées. L'auteur semble attacher beaucoup de prix à cette analyse, et ce serait en effet la partie la plus importante de son travail si elle atteignait le degré de perfection dont elle est susceptible; mais, il faut l'avouer, on y sent plus ailleurs la main de la vieillesse, peut-être aussi l'insuffisance des études. Il n'y a point assez de profondeur dans les théories, ni même assez d'exactitude dans les faits, quoique l'auteur évite les détails : on y trouve néanmoins d'excellents morceaux. Si nous considérons maintenant le livre de Saint-Lambert dans l'ensemble de son exécution, nous y louerons d'abord, non la chaleur des mouvements, l'énergie des expressions, mais la pureté continue, la politesse exquise et l'élégante sou-

plesse du style. Les diverses parties sont peu intimement liées entre elles, mais elles sont homogènes quant au fond de la doctrine; et cette doctrine, qui n'est ni trop recherchée ni trop sévère, n'a d'autre base que la nature de l'homme.

Le passage que nous venons de citer donne une idée générale de l'ouvrage de Saint-Lambert. Sans souscrire au jugement de Marie-Joseph Chénier sur les principes de morale qui y sont développés, nous devons reconnaître que le *Catéchisme universel* est semé d'observations fines et originales, qui se lisent avec intérêt, à quelque distance que l'on soit de la pensée de l'auteur. Deux parties, la première et la seconde, c'est-à-dire l'Analyse de l'homme et l'Analyse de la femme, nous paraissent appeler l'attention d'une manière spéciale.

L'Analyse de l'homme nous présente une étude des passions faite au point de vue de la psychologie sensualiste et de la morale utilitaire. Après avoir débuté par cette définition de l'homme : « L'homme est une masse organisée et sensible qui reçoit son esprit de tout ce qui l'entoure et de ses besoins », Saint-Lambert traite successivement des plaisirs et des douleurs qui nous viennent des sens, de l'influence de ces plaisirs et de ces douleurs sur notre âme et sur la société, de l'amour-propre, de l'entendement, de la curiosité, de la crédulité, du penchant à la superstition, du penchant à l'imitation, du penchant à la société, de la pitié, de l'amour de l'indépendance, de l'amour de l'ordre, du ridicule, des passions, du climat, du caractère, de l'habitude, de l'instinct, de l'opinion, de la conscience, du bonheur, de la raison, de l'homme considéré à ses divers âges, c'est-à-dire dans l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse. Disciple fidèle d'Helvétius, Saint-Lambert nie dans l'homme toute spontanéité altruiste, et montre à la source de tous les sentiments l'action secrète du mobile intéressé. Voyez comme il explique la pitié : « La douleur d'un être animé, dit-il, réveille vivement dans notre imagination l'idée de la douleur; elle nous la fait craindre, et la craindre vivement, c'est la sentir. La pitié devient un tourment dont nous ne pouvons nous délivrer qu'en soulageant ou en fuyant l'être malheureux. Nous sommes plus portés à le soulager qu'à le fuir : 1° parce que le fuyant, nous serions poursuivis par le souvenir de ses douleurs; 2° parce que nous n'emporterions pas la satisfaction de lui avoir été utile et je ne sais quelle espérance cachée à nous-mêmes que dans la même situation nous pourrions être secourus. » Vous demandez d'où vient l'amour de l'ordre; l'auteur du *Catéchisme universel* répond que nous aimons à ranger nos idées dans certaines classes, à les placer dans une certaine symétrie, dans un certain ordre, « parce qu'alors nous craignons moins de les perdre et que nous saisissons plus facilement les rapports qui sont entre elles. » Toutes nos passions, selon Saint-Lambert, ont pour cause l'amour ou l'aversion; et l'amour, pris dans le sens le plus général, « est ce sentiment de complaisance et de goût que nous inspirent les choses ou les personnes qui par leur possession, leur présence ou leurs services, peuvent nous donner du plaisir. » Nulle distinction essentielle entre les amours de choses et les amours de personnes ! Toujours et partout le mobile intéressé ! Bonté, générosité, bienveillance, amour proprement dit, amour filial, amour paternel, reconnaissance, admiration, respect, sortent de cette source égoïste et s'y ramènent par l'analyse. « Le respect est le sentiment que nous inspirent ceux dont il y a beaucoup à espérer et à craindre; si l'espérance l'emporte, le respect est mêlé d'amour; si la crainte domine, le respect est mêlé de haine. » Le dédain et le mépris ne sont que « le dégoût plus ou moins fort que nous font éprouver ceux qui n'ont ni les qualités ni les vices qui pourraient nous nuire ou nous servir. » Comme tous les philosophes sensualistes, Saint-Lambert fait très-grand rôle de l'habitude et très-faible rôle de l'instinct, de l'innéité, dans la constitution de notre être intellectuel et moral. Il y a sans doute en nous, dit-il, des mouvements qui dans l'enfance préviennent toute expérience et toute réflexion; mais il y en a bien peu. Plusieurs des émotions dont nous ne connaissons pas les causes, certaines sympathies, certaines aversions sont vraisemblablement les effets de certaines liaisons d'idées formées dès l'enfance. On ne doit pas plus reconnaître l'innéité de la conscience que celle des passions nobles et généreuses. « La conscience n'est guère dans l'enfant que la crainte du fouet ou l'espérance des dragées; et, dans tous les âges, elle n'est guère que la prévoyance des chagrins qui suivront nos fautes, ou l'espérance du prix attaché à nos vertus... Les hommes des peuplades les moins policées montrent, dit-on, quelques notions de la justice, et ont des remords quand ils ont offensé quelqu'un de leurs concitoyens; les enfants, dès l'âge le plus tendre, sont de même parmi nous : ce n'est pas en eux l'effet d'une lumière extraordinaire, accordée à tous les hommes, d'un sentiment inné, d'un instinct, d'un sens moral, c'est l'effet de la crainte ou de la pitié. Le sauvage et l'enfant se reprochent une offense dont on pourrait se venger et craignent l'opinion que leur offense peut donner d'eux à leurs égaux et à leurs supérieurs. »

L'Analyse de la femme se compose de trois

dialogues; le premier roule sur la constitution physique des femmes, leurs sens, leur imagination et leur esprit; le second et le troisième sur leurs passions, leur caractère, leurs vertus. On y trouve des réflexions fort judicieuses sur les différences que présentent les deux sexes au point de vue intellectuel et moral. L'un des interlocuteurs, Bernier, nous apprend que la curiosité des femmes se borne d'ordinaire aux objets qui les environnent; qu'elles aiment mieux apprendre les secrets de leur société que ceux de la nature; qu'elles sont trop empressées de savoir ce qui se passe pour faire des recherches sur ce qui s'est passé; que le génie de l'invention leur manque; qu'on n'observe pas dans leurs ouvrages le talent de créer des caractères vraiment originaux; que les deux passions les plus communes chez les femmes sont certainement l'amour et la dévotion, et que cependant, dans ce grand nombre de femmes agitées par la crainte ou l'adoration des puissances invisibles, on n'en connaît pas une seule qui ait fondé une religion; que les caractères des femmes sont moins différents entre eux que les caractères des hommes; que, semblables au caméléon qui se teint de la couleur des objets qui l'environnent, les femmes de la même contrée sont assez les mêmes; que chez les hommes les passions prennent leurs formes et leurs couleurs du caractère, tandis que chez les femmes le caractère prend sa forme et ses couleurs de leurs passions.

Dans le second dialogue, Ninon de l'Enclos nous expose une théorie sensualiste de la pudeur vraiment bien placée dans la bouche d'une courtisane. « Si, pour fixer auprès de nous, dit-elle, ces hommes qui paraissent s'y plaire, il ne fallait que leur laisser voir nos charmes naissants, soyez bien persuadé que la jeune fille qui douterait de sa beauté serait la seule qui aurait de la pudeur. — Comment, dit Bernier en souriant, vous ne croyez donc pas que la pudeur soit naturelle aux femmes? — Pas plus que la chasteté, dit Mlle de l'Enclos; nous apprenons l'une et l'autre; nos mœurs peuvent devenir austères, nos enchants ne le sont jamais. — Savez-vous que c'est au moment où le sixième sens s'éveille en nous, au moment où nous éprouvons les premiers desirs que la nature nous apprend à connaître la pudeur?... L'envie de vous plaire nous disposait d'abord à vous faire connaître tous nos charmes, dans l'idée qu'un si agréable spectacle vous attirerait auprès de nous; et nous aurions cédé sans retenue à l'espérance de faire d'heureux esclaves; mais nos desirs nous font sentir une nouvelle manière de dépendre de vous; le besoin du plaisir va s'unir à tous les autres besoins pour rendre votre sexe nécessaire au nôtre. Tant que nous restions insensibles au plaisir physique de l'amour, nos faveurs étaient des grâces; vous nous sollicitiez, et, maîtresses d'accorder ou de refuser, nous pouvions vous tenir dans notre dépendance; mais dès que nous avons les mêmes besoins que vous, nous ne pouvons plus vous dominer. La nature, dans l'instant qu'elle donne aux deux sexes les mêmes desirs, les égale l'un à l'autre; nous perdons l'avantage de vous commander en amour, et nous restons soumis dans tout le reste. Cependant il faut pour des plaisirs; il faut en même temps soumettre, ou du moins adoucir nos tyrans; et, pour parvenir à ces deux fins, voici ce que la nature nous inspire : dans la crainte qu'un besoin nouveau n'augmente notre dépendance, nous sommes d'abord humiliées de ce besoin; il nous semble que le changement de notre sein, le feu de nos yeux ou leur langueur, la forme nouvelle de toute notre personne, vont vous apprendre combien vous nous êtes nécessaires. Voilà l'origine de cette honte ingénue qu'éprouve la jeune fille. Nos desirs sont-ils assez puissants pour qu'il nous en coûte de les vaincre, nous leur donnons les apparences de la tendresse; nous devenons en effet plus tendres, et le besoin de jouir se cache sous celui d'aimer. »

Nous ne nous arrêterons pas à montrer combien cette théorie de la pudeur est fautive; il nous suffit de noter qu'elle est évidemment incomplète : Saint-Lambert oublie de nous dire comment s'explique la pudeur chez l'homme.

Catéchisme républicain, philosophique et moral, par le comte de La Chabausière. Ce catéchisme en vers, publié en 1795, obtint un tel succès que la Convention, par un décret du 4 septembre 1795, le désigna comme devant être mis au nombre des livres destinés à l'éducation de la jeunesse, et accorda à l'auteur une gratification de 2,000 fr. Une seconde édition parut en 1796 sous ce titre : *Catéchisme français, ou Principes de la morale républicaine*, à l'usage des écoles primaires; puis une troisième en 1798, et une quatrième en 1800; toutes les trois sans nom d'auteur. Il fut traduit en allemand et en hollandais en 1798, et réimprimé d'abord en 1825, sous le titre de *Catéchisme national français*, puis en 1846, sous celui de *Catéchisme français ou Principes de philosophie morale et de politique républicaine*. Cette dernière édition contient cinquante-cinq quatrains.

M. Eugène Noël a récemment, dans un journal de province, le *Journal de Rouen*, appelé l'attention sur ce *Catéchisme républicain* qui, devenu aujourd'hui une rareté bibliographique, fut, à l'époque où il parut,

répandu dans les campagnes, appris par cœur avec enthousiasme par les jeunes paysans, et qui est resté, paraît-il, dans la mémoire de ceux qui survivent. Nous en citerons quelques quatrains :

I. — Qui êtes-vous ?

Homme libre, Français et jaloux de mes droits,
Né pour aimer mon frère et servir ma patrie,
Vivre de ma fortune ou de mon industrie,
Abhorrer l'esclavage et me soumettre aux lois.

III. — Qu'est-ce que Dieu ?

Je ne sais ce qu'il est, mais je vois son ouvrage;
Tout à mes yeux surpris annonce sa grandeur,
Mon esprit trop borné n'en peut tracer l'image,
Il échappe à mes sens, mais il parle à mon cœur.

IV. — Comment faut-il honorer Dieu ?

L'ordre de l'univers atteste sa puissance;
Tout est pour les humains ou merveille ou bienfait.
Son culte est le respect et la reconnaissance;
L'hommage qu'il préfère est le bien que l'on fait.

VIII. — L'âme est-elle immortelle ?

Tout change sans périr, l'âme est donc immortelle;
L'âme survit entière au corps décomposé;
J'en ressens le désir, Dieu m'eût-il abusé ?
Pour sitôt la détruire, eût-il tant fait pour elle ?

X. — Qu'est-ce que la vertu ?

Remplir tous ses devoirs, craindre, fuir tous les vices,
N'est point encore assez pour le bon citoyen;
En faisant ce qu'on doit, on est homme de bien;
Mais on n'est vertueux que par des sacrifices.

XXI. — Que prescrit la justice ?

Ne fais à nul mortel ce que tu crains pour toi;
Religieusement garde toujours ta foi;
Sois bienfaisant par goût, sans vouloir le paraître;
Ne crois point aux ingrats, et garde-toi de l'être.

XXXV. — La propriété est-elle un droit sacré ?

Ne désirons jamais ce que possède un autre;
Respectons, défendons et sa vie et ses biens;
La sûreté d'autrui nous garantit la nôtre :
Blessers les droits d'un seul, c'est annuler les siens.

XLV. — Quels sont les devoirs réciproques des époux ?

Estime mutuelle, égards et complaisance,
Communauté de soins, de travail, de plaisir;
Égalité de droits, rapports de confiance :
C'est pour se rendre heureux qu'ils ont dû se choisir.

Voilà ce que la Révolution enseignait aux enfants. Elle ne leur proposait pas comme un idéal de perfection l'obéissance entière à un homme (*Catéchisme des Jésuites*); elle ne leur parlait pas d'une grâce qui est nécessaire pour faire le bien, qui produit tout mérite, et que Dieu accorde ou refuse selon son bon plaisir; d'une foi qui est en même temps un don de Dieu et une obligation imposée par Dieu; elle ne leur enseignait pas que Dieu les a obligés à croire des choses auxquelles ils n'entendent rien, parce qu'il lui a plu d'exercer ainsi leur foi (*Catéchisme de Bossuet*); elle ne faisait pas dériver les devoirs des époux de l'union de Jésus-Christ avec un nom collectif qui s'est heureusement trouvé du genre féminin.

Catéchisme de la nature ou Religion et morale naturelles, ouvrage publié en 1793, par Platon Blanchard, citoyen de la section de la Réunion. Ce livre, aujourd'hui très-rare et recherché des amateurs comme un curieux écho des idées et des sentiments généralement répandus dans la France républicaine de 1793, est écrit sous l'inspiration du déisme sentimental et naturaliste de Rousseau, dans le ton naïvement déclamatoire et emphatique de l'époque. Dans un court *Avertissement écrit de la caserne de la Nouvelle-France, ce 40 jour de la 3^e décade du premier mois de l'an 1^{er} de la République française*, l'auteur nous apprend que la partie de son catéchisme relative aux fêtes était composée avant l'institution du calendrier républicain, mais qu'il ne peut, comme il l'aurait désiré, l'approprier à la nouvelle division des jours, parce qu'à l'appel de la patrie il quitte la plume pour prendre le fusil. « Le temps me manque, dit-il, ma patrie m'appelle, et je pars. »

Le *Catéchisme de la nature* ne présente pas la forme de dialogue; il traite successivement de l'homme, de la révélation, de l'idolâtrie, de l'astrolâtrie, de la zoalâtrie, du polythéisme, des divinités maléfiques, de l'athéisme, du scepticisme, de Dieu, de l'âme, des récompenses et des peines d'une autre vie, de la religion, du culte, de la tolérance.

Le citoyen Blanchard nous montre dans l'homme « l'être universel de la nature, c'est-à-dire celui dont les facultés s'étendent à tout ce qui est possible. » Ce n'est point dans son organisation physique, dans ses facultés physiques, qu'il faut, à l'exemple d'Helvétius, chercher la cause de la supériorité de l'homme sur les animaux, et de l'empire qu'il exerce sur la terre; c'est sa raison seule qui l'élève sur le trône du monde. Esclave de l'instinct, l'animal suit rigoureusement le chemin que la nature lui a tracé; l'homme ne vit que d'après l'expérience qu'il a acquise; « il crée, en quelque sorte, sa vie lui-même. » L'homme a en lui deux sentiments, d'où découlent presque toutes ses actions. L'un est le sentiment de sa conservation, l'autre est un sentiment de curiosité qui le presse de tout connaître. La curiosité conduit l'esprit humain de cause en cause jusqu'au principe créateur. Si la nature, curieusement observée, nous montre la divinité, notre faiblesse nous fait sentir vivement le besoin que nous avons de son existence : de là la religion. « La religion et la morale naissent l'une de l'autre,

ou, pour parler plus juste, la religion est le fondement sur lequel s'appuie la morale, et la morale à son tour soutient la religion; dès que la religion manque, la morale n'est plus qu'une illusion, et quand la morale se corrompt, la religion s'éteint. » On voit que l'auteur du *Catéchisme de la nature* n'est pas partisan de ce qu'on a appelé récemment l'indépendance de la morale.

Nous signalerons les pages qu'il consacre à l'origine de la révélation, de l'idolâtrie, de l'astrolâtrie, du polythéisme. Quand l'homme, dit-il, a soupçonné qu'il y a une divinité, il veut bientôt la connaître; il cherche à se faire une idée nette et précise de ce qui est obscur; il cherche à rapprocher de lui, sous une forme visible, ce Dieu qu'appellent sa curiosité et ses besoins; il imagine et invente ce qu'il ne saurait découvrir; plus tard, il croit voir et entendre ce qu'il a imaginé; plus tard encore, il parle à ses semblables au nom de cette puissance qu'il a cru voir et entendre. « Voilà l'idée de la révélation établie, et de cette idée sont partis tous les imposteurs qui ont captivé les hommes en anéantissant leur raison par une cruinte servile. Quand une extravagance est consacrée, elle devient la source de mille extravagances; quand les hommes se sont laissés tromper, il s'élève toujours mille fourbes pour les tromper encore. » Mais, dit-on, comment expliquer la ressemblance que l'on remarque dans les différentes croyances religieuses, sinon par le fait d'une révélation primitive? Cette ressemblance n'annonce-t-elle pas « une source commune dont les divers canaux se sont plus ou moins corrompus? » Cette ressemblance est réelle, répond le citoyen Blanchard, mais ne démontre qu'une chose, « c'est que les conceptions des hommes sont à peu de chose près les mêmes, dans tous les pays, et que les idées sur un même sujet se présentent assez ordinairement sous la même face à plusieurs esprits. Pourquoi l'habitant des rives de l'Orénoque ne ferait-il pas un rêve à peu près semblable à celui de l'habitant des bords du Gange? »

Le *Catéchisme de la nature* ne pose que deux articles de foi : 1° Il y a un Être suprême; 2° l'Être suprême est tout-puissant, bon et juste; bon, parce qu'il est tout-puissant; juste, parce qu'il est tout-puissant et bon. Dagues attributs de Dieu; toute-puissance, bonté, justice, découle l'immortalité de l'âme. « Dieu est tout-puissant, je puis tout croire possible; il est souverainement juste, je ne puis, sans une impiété horrible, croire qu'il ne récompense pas dans une autre vie la vertu malheureuse dans celle-ci. Celui qui a mis en nos cœurs l'amour du bien et la haine du mal serait-il indifférent sur leur résultat? »

Pour l'auteur du *Catéchisme de la nature*, le remords et la joie de la conscience vertueuse supposent la foi à la vie future, à la justice future, laquelle est garantie par Dieu; supprimez l'idée de Dieu, et vous supprimez la conscience, et vous effacez dans le cœur de l'homme toute distinction entre le vice et la vertu. « Le peuple entier ne connaissant plus de loi divine, il ne faut plus parler des lois humaines; ces lois n'ont d'autres bases que l'idée de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Quel frein retiendrait alors le magistrat, persuadé qu'il n'aura d'autres jours et d'autres plaisirs que ceux de cette vie? Il s'empreserait de jouir, et regarderait comme de sottes chimères la modération et les vertus dont il ne serait jamais récompensé. Le peuple, de son côté, lassé d'un joug que rien ne lui rendrait respectable, ne connaîtrait bientôt plus ni lois ni magistrats; chacun voudrait posséder l'objet de ses desirs et l'arracherait à son voisin. » Essentiellement immoral, l'athéisme doit être exclu de la tolérance universelle. « Quelque sacré que soit la liberté des opinions, il en est qu'il ne faut absolument pas tolérer, parce qu'elles tendent à troubler l'ordre et à faire de ce monde un enfer horrible... Quiconque ose dire : Dieu n'existe pas, la morale n'est qu'une chimère, doit être chassé de l'Etat. » On reconnaît ici le déisme et le moralisme intolérant de l'école de Rousseau.

Catéchisme raisonné du déisme, base fondamentale de toutes les religions, par Strauss-Durckheim (1856). L'auteur, connu surtout par de remarquables travaux d'anatomie et d'histoire naturelle, avait publié, en 1852, un grand ouvrage intitulé : *Théologie de la nature*, où il s'appliquait à fonder la démonstration et la connaissance rationnelle de Dieu et de ses attributs sur la considération des harmonies que révèle l'étude des êtres vivants. Le *Catéchisme raisonné du déisme* nous présente, sous forme de dialogue, un résumé de cet ouvrage. Il se compose de deux chapitres seulement, traitant, le premier, des dogmes; le second, des devoirs des hommes. Les dogmes ou articles de foi sont, suivant Strauss-Durckheim, les principes fondamentaux de toute religion; les devoirs ou règles morales sont les conséquences des dogmes. Il n'y a que deux dogmes essentiels : celui de l'existence de Dieu et celui de l'immortalité de l'âme et de l'esprit. L'existence et les attributs de Dieu ne peuvent être connus qu'indirectement par ses œuvres. Dieu est la cause première de tout ce qui existe; cette cause première, on doit nécessairement l'admettre, parce que l'univers n'est pas de toute éternité tel que nous le voyons. Il est certain, par

exemple, que la vie n'a pas toujours existé sur notre globe. La géologie repousse l'éternité du monde. La cause première, Dieu, est unique, car il n'y a pas de raison pour en admettre plusieurs; l'hypothèse polythéiste est inutile, elle ne peut servir à l'explication d'aucun phénomène. La cause première, Dieu, est éternelle, car rien n'indique qu'elle ait jamais eu de commencement. La matière n'est pas coéternelle à Dieu, parce que les propriétés que nous lui connaissons ont nécessairement commencé, et que l'hypothèse d'une matière éternelle, mais privée de propriétés, ne repose sur aucun fondement et complique inutilement la grande question de l'origine des choses. Les trois principaux attributs de Dieu sont la puissance, la sagesse et la bonté; ces trois attributs éclatent surtout dans la structure admirable des êtres vivants.

Du premier dogme du déisme, nous passons au second. Strauss-Durckheim distingue deux agents immatériels, l'âme et l'esprit. L'âme donne la vie; elle appartient à tous les êtres vivants, aux plantes comme aux animaux. L'esprit donne la sensibilité, la volonté, l'intelligence; il n'appartient qu'aux animaux. On est fondé à croire à la persistance de l'âme et surtout de l'esprit après la mort, d'abord parce que rien ne prouve que la mort entraîne la destruction de ces deux agents, ensuite parce que la bonté de l'Être suprême ne peut manquer d'assurer dans une autre vie une compensation aux souffrances continuelles qu'endurent dans celle-ci, sans les avoir méritées, un grand nombre de personnes et d'êtres sensibles. Nous avons ici plusieurs points à noter: 1^o Strauss-Durckheim, dans son *Catéchisme*, ne fonde point les compensations et rémunérations de l'autre vie sur la justice divine; nous pouvons les espérer de la bonté de Dieu, mais elles ne nous sont point dues; 2^o personne, par sa conduite dans le monde, ne saurait avoir le moindre droit à une récompense devant Dieu; personne, quelque bien qu'il fasse, ne pouvant jamais faire plus que son devoir; 3^o Strauss-Durckheim n'admet pas de châtiements physiques dans l'autre vie, ces châtiements étant impossibles par suite de la destruction du corps; 4^o il ne s'agit pas de l'éternité des peines; 5^o comme il n'existe probablement personne qui soit vicieux en toutes choses, sans exception, il ne doit pas y avoir, même pour les plus coupables, de punition éternelle; 6^o le culte de Dieu, suivant notre auteur, doit consister dans l'adoration et l'action de grâces, et non dans la prière, qui n'est légitime que dans les cas d'extrême détresse, parce qu'elle est ordinairement la négation implicite de la sagesse et de la justice divine; 7^o l'omniscience de Dieu n'est pas absolue; elle rencontre une limite nécessaire dans notre libre arbitre, qui constitue une faculté créatrice, c'est-à-dire indépendante de la puissance divine. Dieu ne peut connaître d'avance nos actes; s'il les connaissait d'avance, nous serions contraints à les faire, nous ne serions plus créateurs, nous ne serions plus libres, nous ne serions plus responsables.

Le second chapitre du *Catéchisme raisonné du déisme* traite successivement des devoirs envers Dieu, des devoirs envers les hommes, des devoirs envers soi-même, et enfin des devoirs envers les animaux. Nous ne suivrons pas Strauss-Durckheim dans cette étude, où il est loin de se montrer toujours original. Nous ferons remarquer seulement qu'il place parmi les devoirs envers Dieu la tolérance pour tous les cultes, parce que les cultes sont les langues diverses dans lesquelles sont exprimés les hommages dus au Tout-Puissant; qu'il ne reconnaît pas le droit naturel de domination du mari sur la femme, « les droits naturels de domination se bornent exclusivement à ceux du père, de la mère et des aînés sur leurs descendants; » qu'il condamne le suicide en alléguant ce motif « que, malgré le dégoût de la vie, l'homme ne doit jamais oublier qu'il se doit à ses parents et à son prochain dont il a reçu les soins bienveillants, » et que le suicide serait une infraction à ce devoir de la reconnaissance; que l'homme a le droit de tuer les animaux pour s'en nourrir, mais qu'il ne doit pas leur infliger de souffrances inutiles.

Catéchisme raisonné des croyances religieuses erronées et superstitieuses, propres à divers cultes chrétiens, et contraires à la théologie de la nature, c'est-à-dire en contradiction avec les attributs de Dieu, et en conséquence non admissibles comme vérités théologiques, par Strauss-Durckheim (1850). Ce catéchisme est le complément du précédent. L'auteur nous apprend, dans une courte préface, que son but, en l'écrivant, a été « de faire ressortir les principales erreurs dans lesquelles se sont laissés entraîner les diverses religions chrétiennes; soit par l'effet de spéculations philosophiques, soit par les assertions de certains hommes qui, sous le nom de prophètes qu'ils prirent, ont prétendu être inspirés de Dieu pour instruire les peuples. »

Le *Catéchisme raisonné des croyances religieuses erronées* se compose de quatre chapitres : le premier est consacré au paganisme; le second au mosaïsme, le troisième au christianisme, le quatrième résume en une profession de foi les affirmations et les négations du déisme. Nous nous bornerons à faire connaître cette profession de foi. Le déiste, selon

Strauss-Durckheim, croit à l'existence d'un seul Dieu, créateur de l'univers, et à l'immortalité de l'âme et de l'esprit. Il rejette toute croyance à un être médiateur entre Dieu et les hommes, toute croyance aux anges et aux démons. Il nie les ascensions judaïques et chrétiennes, celle du prophète Elie comme celle de Jésus-Christ et de sa mère Marie. Il n'admet pas que les hommes puissent avoir le droit et le pouvoir de canoniser des personnes ou simplement de bénir des objets. Il n'accorde l'infailibilité qu'à Dieu et ne croit pas au droit que se sont arrogés des hommes soit isolément, soit réunis en assemblée, d'imposer aux autres des articles de foi. Il n'admet pas que Dieu ait jamais parlé à aucun mortel, ne croit à la révélation d'aucun livre canonique et professe que le seul livre où Dieu se soit réellement révélé aux hommes est le grand livre de la nature. Il nie les prophéties, comme contraires au libre arbitre; les miracles, comme indignes de la sagesse divine; les mystères, parce que la raison ne doit rien croire sans preuves; le péché originel, comme contraire à la justice de Dieu; l'efficacité du baptême, comme contraire à la raison. Il rejette la prédestination et la grâce, parce qu'il y voit la négation et de la justice divine et du libre arbitre. Il ne croit ni à la damnation éternelle, parce que le mal n'étant absolu dans aucun pécheur, la punition ne saurait être infinie; ni à la résurrection des hommes dans leur chair, parce que cette résurrection est impossible en vertu de cet axiome de physique qu'une molécule ne peut pas faire à la fois partie de plusieurs corps différents.

Catéchisme positiviste ou Sommaire exposition de la religion universelle en onze entretiens systématiques entre une femme et un prêtre de l'humanité, par Auguste Comte. Condenser le positivisme, afin de le rendre populaire, tel est, comme nous l'apprend l'auteur dans une préface, le but de cet ouvrage publié en 1852, avec ces deux épigraphes : *Vivre pour autrui. — La famille, la patrie, l'humanité; l'amour pour principe, l'ordre pour base, le progrès pour but.* Les onze entretiens qui composent ce catéchisme roulent, le premier, sur la théorie générale de la religion; le second, le troisième et le quatrième sur l'explication du dogme; le cinquième, le sixième et le septième sur l'explication du culte; le huitième, le neuvième et le dixième sur l'explication du régime, le dernier sur l'histoire générale de la religion.

Nous apprenons, dans le premier entretien, que la religion est parfaitement indépendante de toute croyance surnaturelle, de toute idée théologique. Il faut distinguer avec soin l'essence de la religion des divers systèmes religieux qui ont précédé l'avènement du positivisme. Auguste Comte définit la religion : « l'état de complète unité qui distingue notre existence à la fois personnelle et sociale, quand toutes ses parties, tant morales que physiques, convergent habituellement vers une destination commune. » Ainsi, dit-il, ce terme équivaudrait au mot *synthèse*, si celui-ci n'était point, non d'après sa propre structure, mais suivant un usage presque universel, limité maintenant au seul domaine de l'esprit, tandis que l'autre comprend l'ensemble des attributs humains. La religion consiste donc « à régler chaque nature individuelle et à rallier toutes les individualités; » en d'autres termes, à mettre l'harmonie dans l'individu et dans l'humanité. Cette harmonie exige la subordination des penchants égoïstes aux penchants altruistes, et la culture assidue de ces derniers, lesquels sont d'ailleurs inhérents à notre nature et susceptibles, comme tous nos organes, de se développer par l'exercice. Toute religion renferme trois parties essentielles : le dogme, le culte et le régime, concernant respectivement nos pensées, nos sentiments et nos actes. Le dogme nous apporte une conception, une explication du monde et de l'homme; le culte, un ensemble de moyens pour développer nos meilleurs sentiments; le régime, une organisation, une direction de notre activité. Ainsi, la religion est tout à la fois philosophie, morale, poésie et politique. La foi positive expose directement les lois effectives des divers phénomènes observables, tant intérieurs qu'extérieurs, c'est-à-dire leurs relations constantes de succession et de similitude, qui nous permettent de les prévoir les uns d'après les autres. Elle écarte, comme radicalement inaccessible et profondément oiseuse, toute recherche sur les causes proprement dites, premières ou finales, des événements quelconques. Le dogme fondamental de la religion positive consiste donc dans l'existence constatée d'un ordre immuable auquel sont soumis tous les phénomènes. Un tel ordre échappe à toute explication, par cette raison qu'expliquer, c'est faire rentrer dans les lois générales chaque fait particulier. On doit d'ailleurs le considérer comme une fatalité essentiellement modifiable, et qui le devient d'autant plus que les phénomènes s'y compliquent davantage. Il en résulte que notre destinée se compose de résignation et d'activité; d'une résignation nécessaire aux lois fondamentales et d'une activité féconde et sûre, qui s'appuie sur ces lois mêmes. Pleinement compatible avec le développement normal de l'activité, la conception positive de l'ordre universel n'est pas moins conciliable avec l'essor du sentiment, parce que cette

conception n'embrasse pas seulement l'ordre matériel et vital, mais encore l'ordre humain individuel et collectif, et qu'elle se résume dans la notion de l'humanité.

Le second entretien est consacré à l'analyse de la notion de l'humanité, qui est d'importance capitale dans le positivisme. Auguste Comte définit l'humanité « l'ensemble des êtres humains passés, futurs et présents. » Il ajoute qu'il n'y faut pas comprendre tous les hommes. « Quoique tous naissent nécessairement enfants de l'humanité, tous ne deviennent pas ses serviteurs, et beaucoup restent à l'état parasite qui ne fut excusable que pendant leur éducation. » Les membres de l'humanité sont liés entre eux dans le temps et dans l'espace; mais l'importance de la continuité est supérieure à celle de la solidarité. Les vivants sont toujours et de plus en plus nécessairement gouvernés par les morts : telle est la loi fondamentale de l'ordre humain. Pour bien comprendre cette loi, il faut distinguer, en chaque serviteur de l'humanité, deux existences successives : l'une, temporaire, mais directe, constitue la vie proprement dite; l'autre, indirecte, mais permanente, ne commence qu'après la mort. La première, étant toujours corporelle, peut être qualifiée d'objective; la seconde, ne laissant subsister chacun que dans le cœur et l'esprit d'autrui, mérite le nom de subjective. Le positivisme ne nous promet pas d'autre immortalité que cette existence subjective. Mais quelle est la relation de l'ordre humain à l'ordre cosmique? Cette relation peut s'exprimer par les deux formules suivantes : l'ordre humain est irréductible à l'ordre cosmique; l'ordre humain est subordonné à l'ordre cosmique. Cette subordination résulte de la dépendance nécessaire des phénomènes plus complexes, moins généraux et plus nobles envers les phénomènes plus généraux, plus simples et plus grossiers. Les conceptions positives doivent donc s'élever du monde à l'homme : de là la hiérarchie des sept sciences qui constituent la philosophie positive : mathématiques, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie et morale. Cette hiérarchie nous présente des attributs remarquables : elle nous manifeste, au point de vue historique, l'ordre dans lequel les sciences se constituent et arrivent à l'état positif; au point de vue dogmatique, l'ordre dans lequel les phénomènes s'enchaînent et se conditionnent; au point de vue pratique, l'ordre dans lequel, devenant de plus en plus modifiables, ils comportent une intervention humaine de plus en plus étendue; au point de vue logique, l'ordre dans lequel ils suscitent dans notre esprit les divers modes de raisonnement, les diverses méthodes.

Nous passons sur le troisième et le quatrième entretiens, dans lesquels chacune des sept sciences est caractérisée d'une manière générale, et nous arrivons aux trois entretiens qui ont pour objet l'explication du culte. Le culte, nous l'avons dit, concerne le développement et l'amélioration des sentiments, le régime, la direction des actes. Le premier a pour domaine principal la vie subjective, le second la vie objective. L'objet essentiel du culte subjectif consiste dans l'évocation cébrale des morts chéris. La première règle de cette évocation est « de déterminer suffisamment le milieu inerte avant d'y placer l'image vivante : c'est le moyen de donner à nos souvenirs intimes plus de netteté et de fixité. La seconde règle est « d'idéaliser presque toujours par soustraction, et rarement par addition. » Elle est naturellement indiquée par notre tendance à oublier les défauts des morts pour ne nous rappeler que leurs qualités. Dante l'a pressentie dans cette belle fiction où il nous montre les élus s'abreuvant d'abord au fleuve de l'oubli, et ensuite dans l'Eunoë, qui rend seulement le souvenir du bien. L'exercice régulier de la prière, privée ou publique, constitue la principale condition d'un culte quelconque; le positivisme doit nécessairement y satisfaire; mais il épure cette institution en lui ôtant tout caractère de demande intéressée. Le positiviste prie surtout pour épancher ses meilleures affections; il peut aussi demander ou plutôt désirer, mais seulement de nobles progrès, lesquels sont presque assurés par ce désir même.

Le culte positiviste comprend le culte privé et le culte public. Le culte privé se compose du culte personnel et du culte domestique. Le culte personnel consiste dans « l'adoration quotidienne des meilleures personnifications que nous puissions assigner à l'humanité, d'après l'ensemble de nos relations privées. » Toute l'existence de l'Être suprême étant fondée sur l'amour, le sexe affectif constitue naturellement son représentant le plus parfait en même temps que son principal ministre. De là, l'institution des vrais anges gardiens. Ces vrais anges gardiens sont la mère, l'épouse et la fille, qui développent en nous les trois sentiments altruistes, la vénération, l'attachement et la bonté. A ce culte intime des trois types féminins correspondent trois prières : la première fixée au moment du lever, la seconde au milieu des occupations théoriques ou pratiques, la troisième à l'approche du sommeil.

Le culte domestique a pour objet de « consacrer toutes les phases successives de l'existence privée, en liant chacune d'elles à la vie publique. » L'institution des sacrements sociaux remplit cette condition. Ces sacrements positivistes sont au nombre de neuf : la pré-

sentation, l'initiation, l'admission, la destination, le mariage, la maturité, la retraite, la transformation et l'incorporation. Par le sacrement de la présentation, la religion positive consacre chaque naissance. Le sacrement de l'initiation marque le premier essor de la vie publique : l'enfant le reçoit à quatorze ans, quand il passe de l'éducation spontanée que dirigeait sa mère à l'éducation systématique dirigée par le sacerdoce. A vingt et un ans, le jeune positiviste obtient le sacrement de l'admission, qui l'autorise à servir librement l'humanité, dont jusqu'alors il reçut tout sans rien lui rendre. A vingt-huit ans, le sacrement de la destination consacre la profession choisie. La destination est suivie du mariage, auquel l'homme ne doit jamais être admis avant d'avoir accompli sa vingt-huitième année. A quarante-deux ans s'ouvre, par le sacrement de la maturité, la seconde vie objective, seule pleinement responsable, « seule décisive à l'égard de l'immortalité subjective. » A soixante-trois ans, le sacrement de la retraite marque l'époque où le serviteur de l'humanité vient abdiquer une activité épuisée, pour développer désormais sa juste influence consultative. Le huitième sacrement, le sacrement de la transformation, remplace l'extrême-onction catholique. Le sacerdoce y vient mêler les regrets de la société aux larmes de la famille, et, après avoir obtenu les réparations possibles, fait le plus souvent espérer au mourant l'incorporation subjective. Cette incorporation constitue le neuvième et dernier sacrement; elle résulte d'un jugement solennel, « dont la sociocratie emprunte le germe à la théocratie, et qui, prononcé sept ans après la mort, vient irrévocablement fixer la destinée subjective de chacun. » Quand l'incorporation est prononcée, les restes du défunt, « jusqu'alors déposés au champ civique, viennent occuper leur place éternelle dans le bois sacré qui entoure le temple de l'humanité. » Les restes de celui qui est jugé indigne de l'incorporation sont transportés « au désert des réprouvés, parmi les suppliciés, les suicidés et les delinistes. »

Le culte public consiste dans l'idéalisation systématique des six liens fondamentaux : l'humanité, le mariage, la paternité, la filiation, la fraternité, la domesticité; des trois états préparatoires : le fétichisme, le polythéisme et le monothéisme, et des quatre fonctions normales : la femme ou la providence morale; le sacerdoce ou la providence intellectuelle; le patriarcat ou la providence matérielle; le prolétariat ou la providence générale. Ces trois systèmes de fêtes sont en rapport avec le calendrier positiviste, qui divise l'année en treize mois composés chacun de quatre semaines. (V. CALENDRIER POSITIVISTE.) Le jour complémentaire de l'année positiviste est consacré à l'ensemble des morts, et le jour additionnel des années bissextiles à l'ensemble des saintes femmes.

Dans les trois entretiens consacrés au régime, Auguste Comte part de ces deux aphorismes : *Il n'existe pas de société sans gouvernement; Aucune société ne peut se conserver ni se développer sans un sacerdoce quelconque.* Il examine et détermine successivement les attributions et les devoirs du sacerdoce, de la femme, du patriarcat et du prolétariat. Nous ferons connaître ailleurs les principaux traits de cette organisation sociale. (V. POLITIQUE POSITIVE.) Le passage suivant permet d'en juger l'esprit général. « Le positivisme ne reconnaît à personne d'autre droit que celui de toujours faire son devoir. En termes plus corrects, la religion positive impose à tous l'obligation d'aider chacun à remplir sa propre fonction. La notion de droit disparaît du domaine politique, comme la notion de cause du domaine philosophique; car toutes deux se rapportent à des volontés indiscutables. Ainsi les droits quelconques supposent nécessairement une source surnaturelle qui peut seule les soustraire à la discussion humaine... Le positivisme n'admet jamais que des devoirs chez tous envers tous; car son point de vue, toujours social, ne peut comporter aucune notion de droit, constamment fondée sur l'individualité. Nous naissons chargés d'obligations de toute espèce, envers nos prédécesseurs, nos successeurs et nos contemporains. Elles ne font ensuite que se développer ou s'accumuler avant que nous puissions rendre aucun service. Sur quel fondement humain pourrait donc s'asseoir l'idée de droit? »

Catéchisme des Industriels (1^{er}, 2^e et 4^e cahiers), ouvrage de Henri Saint-Simon, publié de décembre 1823 à juin 1824. Olindo Rodrigues, en réimprimant, en 1832, les deux premiers cahiers, l'a intitulé *Catéchisme politique des industriels*. Le troisième cahier, composé par Auguste Comte, ne figure pas et ne doit pas figurer dans les œuvres de Saint-Simon : nous en parlerons plus loin.

Saint-Simon commence par définir le mot industriel. Un industriel est un homme qui travaille à produire ou à mettre à la portée des différents membres de la société un ou plusieurs moyens matériels de satisfaire leurs besoins ou leurs goûts physiques. Les industriels forment trois grandes classes : les cultivateurs, les fabricants et les négociants. C'est par les industriels que les autres classes subsistent, tandis qu'ils peuvent se passer des autres classes; leur situation sociale subalterne est donc anormale et doit cesser; ils

doivent être élevés au premier rang, au premier degré de considération et de pouvoir. Sieyès disait : « Qu'est-ce que le tiers état ? Rien. Que doit-il être ? Tout. » La classe industrielle, voilà le tiers état de Saint-Simon ; pour elle, il demande la domination et la direction de la société. « Tout se faisant par l'industrie, dit-il, tout doit se faire pour elle. » L'avènement de la classe industrielle au gouvernement est d'ailleurs un besoin général, une nécessité pour la tranquillité publique ; car elle seule peut assurer à la société ces trois choses que la société réclame : gouvernement au meilleur marché possible, minimum de gouvernement, maximum de capacité administrative dans les gouvernants. Saint-Simon n'admet pas, pour la politique industrielle qu'il préconise, l'emploi des moyens violents, révolutionnaires. « Les moyens violents, dit-il, sont bons pour renverser, pour détruire, mais ils ne sont bons que pour cela. Les moyens pacifiques sont les seuls qui puissent être employés pour édifier, pour construire, en un mot pour établir des constitutions solides. Or, l'acte d'investir les industriels les plus importants de la direction des intérêts pécuniaires de la nation est un acte de construction ; c'est la disposition politique la plus importante qui puisse être admise ; cette disposition servira de base à tout le nouvel édifice social ; cette disposition terminera la révolution, elle mettra la nation à l'abri de toute nouvelle secousse. » L'histoire montre le progrès croissant de l'industrie, l'élevation croissante de la classe industrielle. A l'époque où la direction de l'activité nationale était surtout militaire, il était naturel que toutes les classes de la société fussent subordonnées à la classe militaire. Aujourd'hui que l'activité sociale est surtout industrielle, c'est une chose monstrueuse que les nobles et les bourgeois, c'est-à-dire les militaires, les légistes et les propriétaires oisifs, soient les principaux directeurs de la richesse publique. La société française présente aujourd'hui ce phénomène extraordinaire : une nation qui est essentiellement industrielle et dont le gouvernement est essentiellement féodal. La société doit passer du système féodal, gouvernemental et militaire au système industriel, administratif et pacifique. Le progrès social consiste à réduire de plus en plus les institutions qui n'ont qu'une utilité indirecte (armées, tribunaux), à développer de plus en plus celles qui ont une utilité directe et positive. Si l'on observe la marche de l'éducation de l'individu, on remarque que l'office gouvernemental tend à y décroître, que l'enseignement y prend un rôle de plus en plus prédominant ; en un mot, que l'enfant, à mesure qu'il avance dans la vie, est moins gouverné et plus enseigné. L'éducation de la société comporte et présente un semblable mouvement de décroissance pour l'action militaire et féodale, de croissance pour l'action administrative. Le système industriel est fondé sur l'égalité parfaite ; il s'oppose à l'établissement de tout droit de naissance et de toute espèce de privilège. Il n'est point cependant incompatible avec la royauté qui, par son caractère de généralité, se distingue et s'élève au-dessus de toutes les autres institutions. Il s'agit de remplacer la monarchie constitutionnelle par la monarchie industrielle, et, dans ce but, de constituer, sous le nom d'*industrialiste*, un nouveau parti politique, absolument séparé du parti libéral, le parti de l'union du roi avec la classe industrielle. Une simple ordonnance du roi, chargeant une commission composée des industriels les plus importants du soin de faire le projet de budget, suffit pour établir le régime industriel en France. Ainsi, il nous est facile aujourd'hui de devancer l'Angleterre, que nous avons toujours suivie. Nous sommes plus près du but à atteindre que nos voisins d'outre-Manche, parce que nous n'avons pas comme eux d'aristocratie, et que nous n'avons pas besoin, comme eux, d'obtenir de notre parlement des lois qui abrogent les substitutions et qui mobilisent les propriétés territoriales.

Nous venons de donner la substance des deux premiers cahiers du *Catéchisme des industriels* ; passons maintenant au quatrième cahier. On y voit, dès le début, nettement affirmée la grande classification sociale du saint-simonisme : *industriels, savants, moralistes*. « La nation française, dit Saint-Simon, a proclamé sa majorité dans la nuit du 4 août, en abolissant toutes les institutions dérivées de l'état d'esclavage, qui avait été la situation primitive de la classe industrielle, c'est-à-dire du corps de la nation... A chaque coup d'œil qu'il donne sur le passé et sur l'avenir, le philosophe peut aujourd'hui apercevoir, comme du point le plus élevé qui se rencontre sur la route de la civilisation, des différences tranchées entre l'existence sociale de nos devanciers et celle de nos successeurs ; il reconnaît que chez nos devanciers le premier degré d'importance sociale était accordé à la naissance, à la faveur et à la capacité de gouverner, et, en se retournant du côté de l'avenir, il aperçoit l'importance sociale obtenue par la plus grande capacité en morale, en science, en industrie. En regardant les peuples en masse dans le passé, il les verra luttant entre eux à main armée ; en les considérant dans l'avenir, il les verra rivalisant entre eux sous les trois grands rapports de la morale, de la science et de l'industrie. Jusqu'à ce jour, les hommes ont marché, dans la route de la civilisation, à reculons du côté de l'ave-

nir ; ils ont eu habituellement la vue fixée sur le passé et n'ont donné à l'avenir que des coups d'œil très-rare et très-superficiels. Aujourd'hui que l'esclavage est anéanti, c'est sur l'avenir que l'homme doit principalement fixer son attention. » Ainsi, selon Saint-Simon, trois grandes capacités doivent concourir à l'organisation sociale de l'avenir : capacité industrielle, capacité scientifique, capacité éthique et artistique ; aux classes du passé, nobles, militaires, légistes, rentiers, doivent succéder les trois classes de l'avenir : industriels, savants, moralistes. La classe industrielle est la classe fondamentale. « Les savants rendent des services très-importants à la classe industrielle, mais ils ne reçoivent d'elle des services bien plus importants encore, ils en reçoivent l'existence ; c'est la classe industrielle qui satisfait leurs premiers besoins, ainsi que leurs goûts physiques de tous les genres ; c'est elle qui leur fournit tous les instruments qui peuvent leur être utiles pour l'exécution de leurs travaux. » Les savants et les moralistes doivent être mis sur le même pied d'importance, et former deux académies indépendantes et séparées, l'Académie des raisonnements et l'Académie des sentiments ; la première doit se proposer pour but de perfectionner le code des intérêts ; la seconde, de perfectionner le code des sentiments. L'Académie des raisonnements doit se composer de mathématiciens, de mécaniciens, de physiciens, de chimistes, de physiologistes et d'économistes ; l'Académie des sentiments, de moralistes, de théologiens, de légistes, de poètes, de peintres, de sculpteurs et de musiciens. Un collège scientifique royal ou suprême, dont les membres seront choisis par les deux Académies réunies en une assemblée unique, aura pour fonction de coordonner les travaux de l'une et de l'autre, et de fonder dans une même doctrine les principes et les règlements qu'elles auront produits. Voici, du reste, en quels termes Saint-Simon résume lui-même son plan d'organisation sociale :

« La royauté héréditaire dans l'ordre de primogéniture est l'institution fondamentale des grandes sociétés politiques actuelles ;

« Le collège scientifique suprême, composé de la manière que nous avons indiquée, forme le conseil initiatif de Sa Majesté ;

« Les projets arrêtés dans le conseil initiatif sont envoyés à l'examen de l'Académie des sentiments et de l'Académie des raisonnements ;

« Ces projets, après avoir été examinés par l'Académie des raisonnements et par celle des sentiments, sont présentés, avec les observations faites par ces deux Académies, au conseil administratif suprême ;

« Le conseil administratif suprême se compose des industriels les plus importants. Ce conseil est composé des industriels d'abord parce qu'ils sont de tous les Français ceux qui ont fait preuve de la plus grande capacité en administration ; ensuite parce qu'ils sont les représentants naturels de la classe industrielle, qui forme l'immense majorité de la nation ;

« Ce conseil est chargé de faire tous les ans le projet de budget et de vérifier si les ministres ont employé convenablement les sommes qui leur ont été accordées par le budget précédent. »

Le quatrième cahier du *Catéchisme des industriels* se termine par un examen rapide de la marche de l'esprit humain depuis Socrate, examen d'où Saint-Simon déduit son système social, et notamment sa division des théoriciens ou savants en deux classes, les physiciens ou savants proprement dits et les moralistes. Cette division, il nous la montre dans les deux écoles philosophiques qui se sont élevées après la mort de Socrate : l'école de Platon, qui s'est principalement occupée de l'homme moral, et l'école d'Aristote, qui s'est particulièrement attachée à l'étude des phénomènes naturels et de l'homme physique. Il est à remarquer que ces deux écoles se partagent, en quelque sorte, l'histoire de la civilisation ; la première règne depuis Socrate jusqu'à l'époque où les Arabes, après avoir traduit les ouvrages d'Aristote et les avoir remis en honneur, se sont livrés à l'étude des sciences physiques et mathématiques ; la seconde, depuis Haroun-al-Raschid et Almanon jusqu'à nos jours. La véritable philosophie doit réunir les deux espèces de travaux théoriques et les placer sur la même ligne, en les dégageant des considérations métaphysiques et des idées conjecturales ; il y a aujourd'hui des découvertes également importantes à faire dans l'une et dans l'autre de ces directions.

Catéchisme des industriels (troisième cahier), par Auguste Comte. Cet ouvrage, dont le véritable titre est *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*, fut imprimé pour la première fois, en 1822, dans une brochure intitulée *Du contrat social*, par H. Saint-Simon, dont Auguste Comte était alors l'élève. Il fut réimprimé en avril 1824, avec le titre superposé de *Système de politique positive*, par le même Saint-Simon, qui le présentait au public comme le troisième cahier du *Catéchisme des industriels*. Depuis lors il a été reproduit par Auguste Comte dans le quatrième volume de sa *Politique positive*, et cette fois, comme on le comprend, dégagé de toute attache étrangère. Il ne figure pas et ne doit pas

figurer dans les œuvres de Saint-Simon. Un grand intérêt bibliographique et historique s'attache à ce titre très-impropre de *troisième cahier du Catéchisme des industriels*, qui rappelle les relations d'Auguste Comte et de Saint-Simon, la rupture de ces relations et l'origine de deux écoles célèbres. Voyons d'abord ce que contient cet opuscule, qui nous offre le positivisme à l'état naissant.

« L'auteur y établit dès lors la loi des *trois états* : il montre que le progrès de l'esprit humain, des conceptions humaines dans tout ordre de connaissances, s'accomplit en trois phases : phase théologique, phase métaphysique, phase positive. Dans la première, des êtres intelligents semblables à nous sont supposés les auteurs, les causes des phénomènes ; dans la seconde, l'esprit substitue à ces êtres, à ces volontés, des essences, des entités, des forces ; dans la troisième, enfin, il renonce à la recherche des causes et des essences, et ne s'attache qu'à la détermination des lois. L'état théologique et l'état métaphysique d'une science quelconque ont pour caractère commun la prédominance de l'imagination sur l'observation. La conséquence nécessaire et constante d'un tel état de l'esprit est de persuader à l'homme que, sous tous les rapports, il est le centre naturel du système, et par suite qu'il est doué d'une puissance d'action indéfinie sur les phénomènes. La politique, comme les autres sciences, a passé par l'état théologique et l'état métaphysique ; le moment est venu pour elle d'atteindre à son tour l'état positif, comme l'ont atteint déjà l'astronomie, la chimie, la physiologie. Pour constituer la politique positive, il faut repousser la fiction théologique du droit divin et la fiction métaphysique du contrat social, et substituer, dans l'étude des phénomènes sociaux, le point de vue relatif au point de vue absolu. Les dogmes de la liberté de conscience et de la souveraineté du peuple, préconisés par la politique métaphysique, ne sauraient avoir qu'une destination critique. Ils sont dans la ligne des progrès de l'esprit humain, tant qu'on se borne à les envisager comme des moyens de lutte contre le système théologico-féodal. Ils en sortent, et perdent toute leur valeur quand on veut y voir les bases de la grande réorganisation sociale réservée à l'époque actuelle. En proclamant la souveraineté de chaque raison individuelle, le dogme de la liberté de conscience met obstacle à l'établissement uniforme d'un système quelconque d'idées générales, sans lequel il n'y a pas de société. Il n'y a point de liberté de conscience en astronomie, en physique, en chimie, en physiologie, dans ce sens que chacun trouverait absurde de ne pas croire de confiance aux principes établis dans ces sciences par les hommes compétents. S'il en est autrement en politique, c'est parce que les anciens principes étant tombés, et les nouveaux n'étant pas encore formés, il n'y a point à proprement parler, dans cet intervalle, de principes établis. Quant au dogme de la souveraineté du peuple, il ne fait que remplacer l'arbitraire des rois par l'arbitraire des peuples, ou plutôt par celui des individus ; il tend au démembrement général du corps politique en conduisant à placer le pouvoir dans les classes les moins civilisées. La politique positive doit avant tout s'occuper de déterminer d'une manière nette et précise le but de l'activité sociale ; une telle détermination est la condition première et la plus importante d'un véritable ordre social, puisqu'elle fixe le sens dans lequel tout le système doit être conçu. Or, il n'y a que deux buts d'activité possibles pour une société : ce sont l'action violente sur le reste de l'espèce humaine ou la conquête, et l'action sur la nature pour la modifier à l'avantage de l'homme, ou la production. Le but militaire étant celui de l'ancien système, le but industriel est celui du nouveau.

Le troisième cahier du *Catéchisme des industriels* fut tiré à mille exemplaires. Il était précédé de deux *Avertissements*, l'un de Saint-Simon, l'autre d'Auguste Comte. Ces *Avertissements*, qui jetèrent un grand jour sur les analogies et les différences que devaient présenter le saint-simonisme et le positivisme, méritent d'être placés sous les yeux du lecteur.

— *Avertissement de Saint-Simon*. « Ce troisième cahier est de notre élève M. Auguste Comte. Nous lui avions confié le soin d'exposer les généralités de notre système : c'est le commencement de son travail que nous offrons au public. Ce travail est certainement très-bon, considéré au point de vue où son auteur s'est placé ; mais il n'atteint pas exactement au but que nous nous étions proposé ; il n'expose point les généralités de notre système, c'est-à-dire il n'en expose qu'une partie, et il fait jouer le rôle prépondérant à des généralités que nous ne considérons que comme secondaires. Dans le système que nous avons conçu, la capacité industrielle est celle qui doit se trouver en première ligne ; elle est celle qui doit juger la valeur de toutes les autres capacités, et les faire travailler toutes pour son plus grand avantage. Les capacités scientifiques, dans la direction de Platon et d'Aristote, doivent être considérées par les industriels comme leur étant d'une égale utilité, et ils doivent par conséquent leur accorder une considération égale et leur répartir également les moyens de s'activer. Voilà notre idée la plus générale ; elle diffère sensiblement de celle de notre élève, qui s'est placé au point de vue d'Aristote, c'est-à-dire au point de vue

exploité de nos jours par l'Académie des sciences physiques et mathématiques ; il a considéré, par conséquent, la capacité aristotélicienne comme la première de toutes, comme devant primer le spiritualisme, ainsi que la capacité industrielle et la capacité philosophique. De ce que nous venons de dire, il résulte que notre élève n'a traité que la partie scientifique de notre système, mais qu'il n'a point exposé sa partie sentimentale et religieuse ; voilà ce dont nous avons dû prévenir nos lecteurs. Nous remédierons autant qu'il nous sera possible à cet inconvénient dans le cahier suivant en présentant nous-même nos généralités. Au surplus, malgré les imperfections que nous trouvons au travail de M. Auguste Comte, par la raison qu'il n'a rempli que la moitié de nos vues, nous déclarons formellement qu'il nous paraît le meilleur écrit qui ait jamais été publié sur la politique générale. »

Pour bien comprendre cet *Avertissement* de Saint-Simon, écrit dans un assez mauvais style, il faut se reporter à l'analyse que nous avons donnée plus haut du quatrième cahier du *Catéchisme des industriels*, lequel avait pour objet de rectifier et de compléter l'exposition de politique positive faite par Auguste Comte dans le troisième. Le point où se montre la dissidence est évidemment la conception de la philosophie qui doit présider à la réorganisation de la société, et par suite la conception du pouvoir spirituel et de la classification sociale. Sur l'activité pratique, Auguste Comte est complètement d'accord avec Saint-Simon ; il admet, nous l'avons vu, comme Saint-Simon, qu'il s'agit avant tout de déterminer le but de l'activité sociale, et que le but militaire étant celui de l'ancien système, le but industriel est celui du nouveau ; comme Saint-Simon, il prétend faire prévaloir, en politique, le point de vue organique et pacifique sur le point de vue critique et révolutionnaire, et repousse les principes et les moyens du libéralisme. Voilà la communauté de vues ; voici la divergence. La philosophie, pour Auguste Comte, n'est que l'ensemble des sciences arrivées par la méthode *a posteriori*, par l'observation, à l'état positif ; la philosophie, pour Saint-Simon, réunit les deux méthodes *a posteriori* et *a priori*, les deux points de vue spiritueliste et matérialiste, platonicien et aristotélicien, et fait la part égale au sentiment et au raisonnement. De là cette conséquence, que Saint-Simon voit dans les théoriciens deux classes distinctes, indépendantes et équivalentes, les savants et les moralistes, et établit ainsi une classification sociale ternaire, tandis qu'Auguste Comte n'admet d'autre distinction fondamentale que celle des savants et des industriels.

— *Avertissement d'Auguste Comte*. « Afin de caractériser avec toute la précision convenable l'esprit de cet ouvrage, quoique étant, j'aime à le déclarer, l'élève de M. Saint-Simon, j'ai été conduit à adopter un titre général (*Système de politique positive*) distinct de celui des travaux de mon maître. Mais cette distinction n'influe point sur le but identique des deux sortes d'écrits, qui doivent être envisagés comme ne formant qu'un seul corps de doctrine, tendant par deux voies différentes à l'établissement du même système politique. J'ai adopté complètement cette idée philosophique émise par M. Saint-Simon, que la réorganisation actuelle de la société doit donner lieu à deux ordres de travaux spirituels de caractère opposé, mais d'égale importance. Les uns, qui exigent l'emploi de la capacité scientifique, ont pour objet la refonte des doctrines générales ; les autres, qui doivent mettre en jeu la capacité littéraire et celle des beaux-arts, consistent dans le renouvellement des sentiments sociaux. La carrière de M. Saint-Simon a été employée à découvrir les principales conceptions nécessaires pour permettre de cultiver efficacement ces deux branches de la grande opération philosophique réservée au XIX^e siècle. Ayant médité depuis longtemps les idées mères de M. Saint-Simon, je me suis exclusivement attaché à systématiser, à développer et à perfectionner la partie des aperçus de ce philosophe qui se rapporte à la direction scientifique. Ce travail a eu pour résultat la formation du système de politique positive, que je commence aujourd'hui à soumettre au jugement des penseurs. J'ai cru devoir rendre publique la déclaration précédente, afin que si mes travaux paraissent mériter quelque approbation, elle remonte au fondateur de l'école philosophique dont je m'honore de faire partie. »

Cette déclaration établit la filiation spirituelle d'Auguste Comte envers Saint-Simon en ce qui concerne la politique, mais en ce qui concerne la politique seulement. Malgré certaines phrases que l'on peut considérer comme une concession de l'élève au maître, elle n'autorise pas à contester l'originalité philosophique d'Auguste Comte ; comme l'ont fait la plupart des membres de l'école saint-simonienne. Cette originalité est d'ailleurs attestée d'une manière évidente par l'*Avertissement* de Saint-Simon. Il est clair, pour qui a lu l'opuscule d'Auguste Comte, que l'auteur de cet opuscule a une conception de la philosophie, de la science et de l'histoire qui lui est propre, conception nettement et vigoureusement formulée dès lors, et dans laquelle il s'est dans la suite constamment renfermé ; que, malgré ce qu'il peut dire dans son *Avertissement*, il subordonne la capacité sentimentale et reli-

gieuse à la capacité scientifique, le renouvellement des sentiments à la régénération des idées, à la refonte des doctrines générales; qu'il est exclusivement, comme le dit Saint-Simon, en abusant du néologisme, dans la direction aristocratique et aussi loin que possible de Platon et du spiritualisme; et qu'il n'entend pas distinguer deux méthodes philosophiques, deux ordres de sciences, deux classes dans le pouvoir spirituel. Il est clair enfin que le troisième cahier du *Catéchisme des industriels* contraste par l'esprit dans lequel il est fait avec ceux qui le précèdent et surtout avec le suivant, et qu'il annonce une philosophie, une école nouvelle bien différente de celle de Saint-Simon.

Il faut remarquer que ce titre de troisième cahier du *Catéchisme des industriels* fut donné par Saint-Simon à l'ouvrage d'Auguste Comte malgré ce dernier, et que cette circonstance amena la séparation du maître et de l'élève, séparation qui était d'ailleurs devenue inévitable en raison de la divergence de leurs opinions. Saint-Simon, raconte M. Littré, voulait que l'ouvrage fût publié sous la rubrique de *Catéchisme des industriels*; ce qui était évidemment masquer l'œuvre, l'absorber et en subordonner l'auteur autant que possible. M. Comte s'opposa à cette prétention. Saint-Simon insistant, il insista à son tour; et dans la chaleur de la discussion, Saint-Simon lui déclara que, puisqu'il ne voulait pas se soumettre à sa direction, il n'y avait plus d'association entre eux. Ce mot, M. Comte ne s'y attendait pas, mais il l'accepta. Ce qui d'ailleurs aggrava la rupture, c'est que Saint-Simon manqua à la promesse formelle qu'il avait faite de ne pas publier l'ouvrage de M. Comte avec l'attache de *Catéchisme des industriels*.

— *Catéchisme d'économie politique ou instruction familière qui montre de quelle façon les richesses sont produites, distribuées et consommées dans la société*, par Jean-Baptiste Say. Trois éditions de cet excellent ouvrage ont paru du vivant de l'auteur. Dans un *Avertissement* de la troisième édition, J.-B. Say nous apprend le motif qui lui a mis la plume à la main. « On ne doit pas, dit-il, considérer l'économie politique comme l'affaire des hommes d'Etat exclusivement; elle est l'affaire de tout le monde. On ne peut pas espérer néanmoins que chaque citoyen soit versé dans cette science. Tout le monde ne peut pas tout savoir; mais il est très-possible et très-désirable que l'on acquière une teinture générale de ce genre de connaissances, et qu'on n'ait d'idées fausses sur rien, particulièrement sur les choses que l'on est intéressé à bien connaître. Tel fut mon motif pour composer, il y a quelques années (1815), sous le nom de *Catéchisme*, une instruction familière destinée à rendre communes les principales vérités de l'économie politique. » Une quatrième édition a été publiée en 1834, avec des notes fort judicieuses, par Ch. Comte.

Le *Catéchisme d'économie politique* traite successivement de la valeur, de l'utilité, du capital, des instruments naturels de l'industrie, des services productifs, de la formation des capitaux, des produits immatériels, des échanges et des débouchés, de la monnaie, des signes représentatifs de la monnaie, de l'importation et de l'exportation des marchandises, des prohibitions, de la propriété, de la source et de la distribution des revenus, du revenu des industriels, du revenu des capitalistes et des propriétaires fonciers, de la population, de la consommation en général, des consommations privées, des consommations publiques, des propriétés publiques et des impôts, des emprunts publics.

Certaines définitions et explications données par l'auteur ne nous semblent pas à l'abri de la critique. Ainsi nous regardons comme inexacte et insuffisante la division générale de l'industrie en *industrie agricole*, *industrie manufacturière* et *industrie commerciale*. Le travail du médecin, du juriconsulte, du musicien, etc., en un mot de tous ceux qui créent, selon l'expression de J.-B. Say, des *produits immatériels*, échappe à cette classification. Il faut d'ailleurs faire violence aux termes, pour mettre dans l'industrie agricole l'art du pêcheur et celui du mineur. On doit aussi, selon nous, rejeter la distinction des instruments naturels et des instruments artificiels de production, des services capitaux et des services fonciers, dans les termes où l'établit le *Catéchisme d'économie politique*. Les fonds de terre ne sauraient être séparés des capitaux. Sans nier la rente foncière, ou, pour parler d'une manière plus générale, la rente des monopoles naturels, comme l'ont fait Bastiat et M. Carey, on doit reconnaître avec ces économistes que souvent la valeur d'une terre est loin de représenter celle du travail accumulé qui l'a mise dans l'état où elle se trouve.

J.-B. Say classe parmi les propriétés nos facultés industrielles, c'est-à-dire la force corporelle, l'intelligence, les talents naturels, l'instruction, les talents acquis. Ch. Comte estime avec raison que c'est étendre abusivement le sens du mot propriété : il importe, dit-il, de ne pas confondre les personnes avec les propriétés. On les confondra, si l'on classe parmi les propriétés nos facultés corporelles et nos facultés intellectuelles. Cette confusion, que je signale ici, semble avoir pour objet d'étendre aux facultés intellectuelles de l'homme les garanties accordées à ses propriétés; mais ce n'est pas dans l'intérêt des

propriétés qu'il faut respecter les hommes, c'est, au contraire, dans l'intérêt des hommes qu'il faut respecter les propriétés. Cette observation de Ch. Comte est très-juste; on ne doit pas donner le nom de propriété à ce qui est essentiellement inaliénable, sans faire entendre qu'il s'agit d'une simple comparaison. Toutefois, nous devons dire qu'il Ch. Comte se place au point de vue juridique, tandis que Say se place au point de vue économique; or, au point de vue économique, on peut très-bien assimiler les talents naturels aux instruments de production fournis par la nature, et les talents acquis aux capitaux.

Dans le *Catéchisme d'économie politique*, comme dans les autres ouvrages de J.-B. Say, nous trouvons formulée en termes absolus la doctrine du libre échange. « Une nation, dit-il, gagne d'autant plus que la somme des produits qu'elle importe surpasse la somme des produits qu'elle exporte; parce que, dans nos relations d'affaires avec les nations étrangères, la nôtre ne saurait perdre ou gagner que ce que nos compatriotes perdent ou gagnent dans ces mêmes relations. Or, nos compatriotes gagnent d'autant plus que la valeur des retours qu'ils reçoivent surpasse la valeur des marchandises expédiées au dehors. » Cette proposition est juste le contraire de ce qu'enseignent les partisans de la balance du commerce. Elle n'établit nullement, on le remarquera, que la nature économique des produits exportés et importés, laquelle est indifférente au point de vue de l'intérêt des marchands qui font le commerce extérieur, le soit également au point de vue de l'intérêt national. J.-B. Say a le tort de donner un sens purement nominaliste au mot *nation*, de voir dans une nation la collection des individus qui habitent à un moment donné certain territoire, dans l'intérêt national la somme des intérêts particuliers de ces individus. On peut lui répondre que l'économiste ne doit pas renfermer son regard dans cet étroit horizon; que l'intérêt national consiste dans l'accroissement sur le territoire national de la division du travail, de l'échange, de la capitalisation intellectuelle et matérielle, de la population, en un mot des forces productives; et que cet accroissement des forces productives d'un pays dépend évidemment en partie de la nature économique des produits qui sont exportés et importés par ce pays.

Un autre point qui appelle quelques observations, c'est la manière dont J.-B. Say traite dans son *Catéchisme* la question de la valeur. Citons : — « Comment donne-t-on de la valeur à un objet qui n'en avait pas ? — En lui donnant une utilité qu'il n'avait pas. — Comment augmente-t-on la valeur que les choses ont déjà ? — En augmentant le degré d'utilité qui s'y trouve quand on les a acquises. — Pourquoi l'utilité d'une chose fait-elle que cette chose a de la valeur ? — Parce que l'utilité qu'elle a la rend désirable et porte les hommes à faire un sacrifice pour la posséder. On ne donne rien pour avoir ce qui n'est bon à rien; mais on donne une certaine quantité des choses que l'on possède pour obtenir la chose dont on a besoin; c'est ce qui fait sa valeur. — Cependant il y a des choses qui ont de la valeur et qui n'ont pas d'utilité, comme une bague au doigt, une fleur artificielle ? — Vous n'entrevoiez pas l'utilité de ces choses, parce que vous n'appellez utile que ce qui l'est aux yeux de la raison, tandis qu'il faut entendre par ce mot tout ce qui est propre à satisfaire les besoins, les desirs de l'homme tel qu'il est. » Cette dernière réponse fait très-justement remarquer le caractère subjectif de l'utilité considérée au point de vue économique. L'utilité dont parlent les économistes ne s'exprime point par le rapport naturel, constant des propriétés des choses avec les besoins réels des hommes; elle se mesure par le demandeur, se règle sur le désir, s'étend indéfiniment avec lui, en subit les variations et les caprices, et embrasse, avec le nécessaire et l'utile, l'immense domaine de l'agréable et du beau. Mais l'utilité ainsi conçue ne peut être considérée comme l'unique élément constitutif de la valeur; à l'utilité il faut joindre la difficulté qu'éprouvent les hommes à se procurer la chose dont ils ont besoin. La valeur d'un objet dépend et de l'utilité qui fait désirer cet objet, et des efforts qu'il faut faire, des obstacles qu'il faut vaincre pour satisfaire ce désir. A l'air et à l'eau dont nous sommes entourés, qui nous sont si nécessaires, sans lesquels nous ne pourrions vivre, même un temps très-court, nous n'attachons aucune valeur; pourquoi? Parce qu'à la possession et à la jouissance de l'air et de l'eau nous ne trouvons aucun obstacle dans la nature. Cet exemple montre clairement que la valeur est à l'utilité ce que l'espèce est au genre. J.-B. Say paraît l'avoir compris. « La valeur est-elle toujours proportionnée à l'utilité des choses ? — Non, mais elle est proportionnée à l'utilité qu'on leur a donnée. Une utilité communiquée à une chose lui donne une valeur; une utilité qui ne lui a pas été communiquée ne lui en donne point. » Ainsi notre auteur distingue deux espèces d'utilité, l'une qui vient de la nature, l'autre qui est communiquée aux choses par l'homme, par le travail de l'homme, et qui donne seule de la valeur; cette distinction, qui n'est qu'indiquée ici, on la retrouve féconde en conséquences dans les ingénieuses et séduisantes théories de Bastiat; les deux espèces d'utilité sont devenues l'utilité gratuite et l'utilité onéreuse. Nous y devons si-

gnaler une erreur fondamentale : c'est que l'utilité qui vient de la nature et à la production de laquelle l'homme est complètement étranger n'est pas nécessairement dépourvue de valeur; pour qu'elle ait une valeur, il suffit qu'elle soit rare, c'est-à-dire que la nature, qui la fournit gratuitement, n'en accorde en réalité la jouissance qu'à un petit nombre. Si l'air, malgré son extrême utilité, n'a pas de valeur, c'est qu'il se trouve à la disposition de tout le monde en quantité indéfinie. Dans une note sur ce chapitre de la valeur, Ch. Comte répond au reproche qu'avait fait Malthus à Say d'employer les mots *valeur* et *utilité* comme synonymes. « Cette critique, dit-il, me paraît peu fondée. On dit qu'une chose a de l'utilité quand on l'examine relativement aux besoins qu'elle peut satisfaire; on dit qu'elle a de la valeur quand on la compare à une autre contre laquelle elle peut être échangée. C'est toujours la même chose; mais elle n'est pas toujours considérée sous le même point de vue. » Non, ce n'est pas la même chose; et il y a là une autre différence que celle dont parle Ch. Comte. Toute valeur est utilité; mais toute utilité n'est pas valeur. La valeur, c'est l'utilité rare et désirée, c'est l'utilité qu'il est difficile de se procurer. L'idée de valeur se produit avant le travail, et elle attire, elle engendre le travail; l'idée de valeur se produit avant l'échange, et elle engendre l'échange; c'est la comparaison des valeurs, ce n'est pas la valeur qui résulte de l'échange. Robinson a amassé des provisions, des vêtements, des outils; il ne peut songer à les échanger contre d'autres objets, puisqu'il est seul dans son île, cependant il leur attache une idée de valeur, tandis qu'il n'en attache aucune à l'air et à l'eau, qui sont cependant bien plus nécessaires à sa vie.

Catéchisme de l'économie politique basé sur des principes rationnels, publié en 1864, par M. du Mesnil-Marigny, avec cette épigraphe : *Est modus in rebus (Il faut de la mesure en toutes choses)..... MEME DANS LE LIBRE ÉCHANGE*. Le but principal que s'est proposé l'auteur de cet ouvrage est de faire ressortir avec évidence le spécieux et l'illusoire des arguments qu'ont produits certains publicistes, pour légitimer d'une manière absolue les doctrines libre-échangistes. M. du Mesnil-Marigny définit l'économie politique la science qui traite de la production, de la distribution et de la consommation des richesses. Toutes les richesses ne sont pas de même nature; au point de vue économique, elles peuvent être classées en huit groupes. L'auteur place dans le premier groupe : 1° les métaux, tels que l'or, l'argent, le fer, etc.; 2° les matières brutes, telles que coton, chanvre, lin, etc.; 3° les matières confectionnées, telles que toiles communes de coton, de laine, de chanvre, de lin, etc. Dans le second groupe, il met les céréales de toute espèce, le bétail gras vivant ou abattu; dans le troisième groupe, les valeurs fiduciaires; dans le quatrième, l'habitation des maisons, les leçons d'un professeur, les consultations et plaidoiries d'un avocat, etc.; dans le cinquième, les étoffes de luxe, les diamants, les vins fins, les produits artistiques, etc.; dans le sixième, les richesses qui sont spéciales à une nation, se rapportant soit aux habitudes, soit au culte, soit à l'histoire particulière de cette nation; dans le septième, la capacité, l'intelligence, le talent, le génie, l'esprit commercial et industriel, etc. Enfin dans le huitième groupe se trouvent les valeurs foncières, telles que maisons, terres en culture, canaux, etc.; les richesses gratuites, telles que climats heureux, plages favorablement exposées, air, eau, rayons de soleil, etc. M. du Mesnil-Marigny fait remarquer les propriétés spéciales de chacun de ces groupes de richesses : celles du premier groupe, d'un emploi universel, d'un transport facile, ne s'altèrent en général que faiblement par l'action du temps; celles du deuxième groupe sont d'un transport onéreux, durent en général peu de temps et réclament beaucoup de soins pour être préservées de toute altération; celles du cinquième groupe ne s'adressent guère qu'aux consommateurs riches; celles du huitième présentent le caractère particulier de ne pouvoir se déplacer; celles du septième et celles du huitième donnent aux nations qui les possèdent en notable quantité une grande prépondérance dans le monde.

Si, au point de vue concret, les richesses présentent des espèces économiques distinctes, il y a, selon M. du Mesnil-Marigny, une autre distinction non moins importante à faire, quand on considère la richesse d'une manière générale et abstraite : c'est celle de la *richesse évaluée* et de la *richesse d'usage*. Cette distinction suppose la définition de la valeur. « La valeur, dit M. du Mesnil-Marigny, est une qualité inhérente à la plupart des richesses, qui permet d'échanger l'une d'elles contre une plus ou moins grande quantité d'une autre. » — Pour qu'une richesse ait de la valeur, ajoute-t-il, il faut qu'il y ait à la fois *désir* de la posséder et *difficulté* à l'obtenir. » On remarquera que cette définition, et c'est son mérite à nos yeux, ne fait pas naître l'idée de valeur de celle d'échange, mais l'idée d'échange de celle de valeur; qu'en outre elle ne fait pas du travail l'élément essentiel et nécessaire de la qualité *valeur*. Maintenant, quelle différence notre auteur établit-il entre la *richesse évaluée* et la *richesse d'usage*? Ce

qu'il appelle *richesse évaluée*, c'est la richesse exprimée en numéraire; ce qu'il appelle *richesse d'usage*, c'est le rapport de la richesse évaluée à la somme des satisfactions qu'elle permet de se procurer dans le pays qu'on habite. Considérons deux familles, dont l'une, à la tête d'un capital de 500,000 francs, habite l'Angleterre, tandis que l'autre, ne possédant que 300,000 francs, réside en Italie. La première, en raison du climat, en raison de la cherté des marchandises les plus essentielles, en raison du prix qu'il faut mettre à plusieurs espèces de services que réclament les gens aisés, ne pourra se procurer autant de satisfactions que la seconde. Celle-ci, malgré l'infériorité de ses capitaux, aura la faculté de couvrir sa table de mets plus variés, plus abondants, de s'entourer d'un plus nombreux domestique, d'habiter un logement plus spacieux, etc. On voit qu'à une *richesse évaluée* moindre peut correspondre une plus grande *richesse d'usage*. La *richesse évaluée* ne mesure pas le bien-être, parce que le bien-être dépend des besoins et des richesses gratuites qui varient selon les pays; mais elle mesure la *puissance* aussi bien pour les nations que pour les individus. « Certes, dit M. du Mesnil-Marigny, la *richesse d'usage*, c'est-à-dire la possession de tous les objets qui peuvent servir à nous loger, à nous nourrir et enfin à nous donner le bien-être, est une richesse qu'ambitionnent et que recherchent avec raison tous les hommes; mais il est des satisfactions d'un autre genre, après lesquelles ils soupirent très-souvent avec bien plus d'ardeur. S'agit-il de venger une injure nationale, veulent-ils défendre leur liberté, leur indépendance, ou bien étendre leur domination au loin; pour eux, qu'est-ce alors que le bien-être? Voyez comme ils le sacrifient sans hésitation, comme ils marchent avec intrépidité au combat, à la mort! Mais leurs efforts seront impuissants sans la *richesse évaluée*, c'est-à-dire s'ils n'ont pas à leur disposition un grand nombre de capitaux, la puissance des nations, à notre époque, étant en rapport avec le capital dont elles peuvent disposer. »

Après avoir montré l'intérêt qui s'attache, pour une nation, au développement de sa richesse évaluée, M. du Mesnil-Marigny examine les conditions dans lesquelles l'échange international peut amener l'accroissement ou la diminution de cette richesse. Il établit que les diverses espèces de valeurs par lesquelles un pays solde ses importations n'exercent pas la même influence sur la richesse évaluée de ce pays; que cette richesse se développe beaucoup mieux lorsque l'on paye l'importation plutôt avec des marchandises manufacturées qu'avec des matières premières; qu'il n'est pas indifférent pour un pays que ses importations s'échangent contre telle ou telle marchandise manufacturée; que, dans les transactions internationales, l'or et l'argent peuvent être assimilés aux matières premières; que le paiement des importations au moyen d'immeubles ou d'hypothèques est le mode d'échange le plus désastreux pour une nation; que les marchandises dont l'importation contribue le plus à accroître la richesse évaluée d'un pays sont les matières premières qui servent à l'alimentation de tous, ou celles qui peuvent donner du travail à un très-grand nombre de manufactures; qu'ensuite viennent, par ordre d'importance, les articles de fabrique qui aident à la production, comme les machines, les acides qui servent aux manufactures, etc., puis les objets manufacturés d'un usage commun, et en dernier lieu les objets de toutes sortes qui ne servent qu'à flatter notre vanité ou notre sensualité; que l'accroissement des exportations est à juste titre considéré généralement comme devant faire bien augurer de la prospérité d'un Etat; que cependant, pour acquiescer la certitude de cette prospérité, il importe de savoir en quelles sortes de marchandises il est effectué, et comment il est soldé; que l'accroissement des exportations a surtout d'heureuses conséquences lorsqu'il est effectué en marchandises manufacturées et payé en matières premières; enfin que l'accroissement des importations dans un pays ne peut être favorable à sa richesse d'usage qu'autant qu'il est en harmonie avec le développement de sa force productive.

Telles sont les considérations sur lesquelles M. du Mesnil-Marigny fonde une théorie rationnelle de la protection, qu'il oppose à celle du libre échange absolu. Nous reviendrons ailleurs sur cette théorie. (V. LIBRE ÉCHANGE.) Disons seulement qu'il suffit de parcourir le *Catéchisme de l'économie politique* de M. du Mesnil-Marigny, pour se convaincre que la solution simpliste donnée par J.-B. Say et Bastiat à la question du commerce international n'est pas le dernier mot de la science.

Catéchisme de la médecine physiologique (18), ou *Dialogue entre un savant et un jeune médecin élève du professeur Broussais, contenant l'exposé succinct de la nouvelle doctrine médicale et la réfutation des objections qu'on lui oppose*, ouvrage de Broussais, publié sans nom d'auteur en 1824, avec cette épigraphe : *Indocti discant et ament minime periti*. Ce catéchisme renferme la substance de l'*Examen des doctrines médicales* (v. ce mot). Inutile de dire que l'auteur suppose la science médicale faite et parfaite, par là même susceptible de vulgarisation, comme les sciences physiques, et qu'il en voit le dernier mot dans

la doctrine physiologique. L'art de guérir, nous dit-il dans une préface, n'appartient qu'au médecin; mais la science de la médecine doit, pour le bien général, être connue et jugée par toutes les personnes instruites. Tant que la médecine ne fut point une science, il était inutile et même dangereux d'instruire les profanes à ses mystères. S'ils l'étudiaient comme science, ils ne pouvaient y trouver que des motifs de la mépriser; s'ils y cherchaient des secours pour leurs infirmités, ils ne devaient y puiser que des moyens dont l'application n'était presque jamais exempte de danger. Aujourd'hui que la médecine est devenue une science qui repose sur des principes invariables, la pratique n'en est pas encore accessible aux gens du monde; mais ils peuvent en étudier la théorie, parce qu'ils la comprendront; et ils le doivent, parce qu'ils en retireront de grands avantages.

Le *Catéchisme de la médecine physiologique* se compose de vingt et un dialogues, et traite successivement des fièvres essentielles, bilieuses, gastriques, muqueuses, putrides, malignes, atoniques, adynamiques; — de la peste, du choléra-morbus, de la fièvre jaune, du typhus; — de l'inflammation des poulmon; — de l'apoplexie; — de la gastrite, de l'entérite chronique, de l'hyponchondrie, de la dysentérie; — de la péritonite; — de la goutte et du rhumatisme; — des dartres, de la scrofule, du rachitisme; — des névroses; — de l'hystérie; — des irritations mobiles; — des fièvres intermittentes; — des maladies du cœur; — des hémorragies; — des squirres, cancers et affections organiques en général; — de la rage et de la morsure des animaux venimeux; — des hydropisies; — des maladies qui dépendent de la faiblesse; — de la naissance et des progrès de la médecine physiologique.

L'ouvrage débute par la négation de l'essentialité des fièvres, point de départ de la médecine physiologique. Les prétendues fièvres essentielles, dit le jeune médecin dans la bouche duquel Broussais met sa doctrine, ne sont que des fièvres produites par une inflammation locale; elles ressemblent aux fièvres causées par les fluxions de poitrine, les angines, les inflammations de la peau, etc. Puisqu'elles ne sont plus essentielles, mais consécutives, elles doivent être traitées comme les autres fièvres consécutives, c'est-à-dire en combattant l'inflammation qui les provoque. Or, le meilleur moyen de détruire cette inflammation, ce sont les saignées locales, c'est-à-dire pratiquées le plus près possible du foyer de la phlogénie; donc les applications de sangsues au creux de l'estomac et sur le bas-ventre sont le meilleur moyen de triompher de ces maladies. On n'applique sur les inflammations que l'on connaît que des émoullients; or, l'inflammation du canal digestif est maintenant connue; donc on ne doit plus la traiter que par les émoullients; donc il faut rejeter la pratique stimulante suivie jusqu'à ce jour, quelles que soient l'érudition et la célébrité de ceux qui l'ont recommandée.

La négation de l'essentialité n'est que le premier pas vers l'unité d'élément morbide et de médication; l'inflammation et le traitement antiphlogistique vont tout absorber. — Ne saurait-on laisser à l'humorisme la peste, la fièvre jaune, le typhus, le choléra? — Non, dit Broussais; peste, typhus, choléra, fièvre jaune ne sont pas autre chose que des gastro-entérites que la chaleur prépare ou même détermine en échauffant l'estomac, le desséchant, le rendant plus irritable, comme le prouve la soif qui nous dévore dans les étés brûlants. La médecine physiologique ne nie pas l'origine miasmatique de ces maladies; elle prétend seulement que les miasmes putrides agissent sur les solides, et comme irritants. Aussi les traitements qu'elle leur oppose consistent-ils en saignées, boissons rafraîchissantes, bains froids; elle emploie aussi les révulsifs; mais elle voit dans leur action un déplacement d'irritation, et non, comme les anciens, un prétendu transport d'humeurs. — Mais la fièvre puerpérale? mais la goutte et le rhumatisme? mais les dartres? mais la scrofule? — La fièvre puerpérale devient, dans la médecine physiologique, une péritonite; plus de transport de lait. La goutte et le rhumatisme deviennent des inflammations articulaires, inflammations qui n'ont rien de plus mystérieux que les autres; plus d'humeur goutteuse. Les dartres deviennent une inflammation de la peau; plus d'humeur dartreuse. La scrofule devient une subinflammation des vaisseaux lymphatiques produite par le froid.

Voilà l'humorisme renversé. Mais, en travers des prétentions du physiologisme vient se placer à son tour l'anatomie pathologique, montrant dans l'organisme des productions morbides : tubercule, squirre, qui ne dérivent pas de l'inflammation. — Les anatomo-pathologistes se trompent, poursuit Broussais, lorsqu'ils nient l'origine phlogénique du tubercule et du cancer; c'est qu'ils n'ont pas remonté à la naissance de ces produits; c'est qu'ils n'ont pas suivi la marche des inflammations passées à l'état chronique. Les tubercules ne se rencontrent jamais dans le poulmon de ceux qui n'ont point éprouvé d'inflammation de cet organe. Le squirre de l'estomac est toujours la conséquence d'une gastrite.

Enfin, les névroses et les fièvres intermittentes ne sont pas plus irréductibles que les autres maladies; elles n'échappent pas à la

théorie. Tous les phénomènes nerveux que les auteurs rangent dans les névroses sont l'effet de l'inflammation qui irrite une partie du cerveau. Cette irritation trouble d'abord les fonctions intellectuelles, puis retentit dans les nerfs que le cerveau envoie dans les différentes parties. Le cerveau n'est d'abord qu'irrité; mais, si cette irritation continue pendant longtemps, elle passe à l'état inflammatoire, et à la suite de ces névroses d'excitation, qu'on peut appeler *actives*, surviennent d'autres névroses d'abrutissement, qui peuvent être dites *passives* et dont l'apparition indique l'engorgement excessif du cerveau, l'épanchement du sang dans ce viscère, sa suppuration ou sa désorganisation : ce sont les paralysies.

Un grand nombre de névroses sont produites par des irritations mobiles; il est dangereux de les traiter par des toniques et des antispasmodiques; si l'on obtient en certains cas quelque effet heureux de ces derniers médicaments, on ne peut l'expliquer que par une action révulsive. Les fièvres intermittentes doivent être considérées comme des irritations mobiles qui affectent de revenir dans le même siège. Dans les fièvres intermittentes, le quinquina agit comme révulsif, c'est-à-dire en produisant une irritation artificielle qui prévient celle de l'accès à venir.

Nous devons dire, en terminant, que cette merveilleuse simplification de la pathologie et de la thérapeutique que nous présente le *Catéchisme de la médecine physiologique*, et à laquelle Broussais croyait d'une foi naïvement impérieuse et tranchante, ne s'est malheureusement pas soutenue longtemps; la médecine n'a pas tardé à perdre cet aspect de science exacte sous lequel le bruyant réformateur la montrait à ses contemporains, et nous avons vu reparaître dans le *Credo* médical l'humorisme, l'essentialité, la spécificité, etc., presque toutes les anciennes idées que sa puissante critique avait un moment abattues.

Catéchisme poissard (ix), livre publié en 1758 par Vadé, sorte d'arsenal d'injures à l'usage des femmes de la Halle et particulièrement des marchandes de poisson. Le lecteur sera peut-être choqué — et nous le serions nous-même à sa place — de voir ce couronnement grotesque à l'édifice sévère et grandiose qu'un seul mot de la langue (*catéchisme*) nous a fourni l'occasion d'élever sous ses yeux : c'est une nécessité de situation, c'est-à-dire de plan, de système, de méthode, et cela, nous l'espérons, sera de nature à répondre à des critiques respectables qui seraient tentées de se voiler la face en voyant apparaître ça et là dans nos colonnes des articles qui paraissent blesser le bon goût et la délicatesse du lecteur. Revenons au *Catéchisme poissard*.

Dumarsais prétendait qu'il se fait plus de figures à la Halle dans un jour de marché qu'il ne s'en produit dans plusieurs séances de l'Académie. C'était aussi sans doute l'opinion de Népomucène Lemercier, qui traversait la Halle chaque fois qu'il se rendait à l'Académie. C'était un homme long, maigre, sec, sur le corps duquel on aurait pu faire un cours complet d'ostéologie. Chaque fois que les dames du lieu voyaient apparaître cette figure hétéroclite, c'étaient des rires, des cris, des quolibets à n'en plus finir. Quant à Lemercier, qui entraînait immédiatement dans son rôle d'observateur, il était là, immobile comme un terme, écoutant son *apologie* sans mot dire. Une fois cependant, une seule, il se permit de riposter à l'une d'elles :

Horrible compagnie !
Dont le menton fleurit et dont le nez trognonne.

« Taisez-vous, lui cria-t-il d'une voix carnerneuse, taisez-vous, vieille *catéchiste* ! » Ce mot, qu'elle ne connaissait pas, assurément, produisit sur la mégère un effet foudroyant. « *Catéchiste* ! *catéchiste* ! moi, une *catéchiste* ! répétait-elle furieuse ; *catin*, *catin*, passe encore ; mais *catéchiste* ! » Nul doute qu'elle n'eût fait un mauvais parti au poète s'il ne s'était promptement esquivé. C'était aussi en cet endroit qu'un autre poète qui, lui, n'était pas académicien, Piron, allait chercher l'inspiration. Se trouvait-il arrêté au milieu d'une de ces kyrielles où il manquait comme trait final une expression de *haute graisse*, vite il s'affublait d'un vieux chapeau, d'une blouse plus antique que solennelle, et arrivait à la Halle, poussant devant lui une brouette et simulant les zigzags d'un ivrogne fortement imbibé de trois-six. Naturellement, il heurtait la *boutique* d'une hargène, et les gros mots de tomber dru comme grêle sur sa tête. C'est à la suite d'une de ces excursions pittoresques qu'il put enrichir ses œuvres de ces deux périphrases ultrafraisandées : « *Voilà donc, pisse-froid dans la canicule* ; » *Où ! où ! limonadier de la Passion* ; » et d'autres aussi fortes en couleur.

Eh bien, c'est le catéchisme de ce langage que Vadé a recueilli sur les lieux mêmes ; car il faut bien se garder de croire que Vadé soit l'inventeur de cette rhétorique triviale ; il n'en a été que le collectionneur, l'éditeur responsable, puisque c'est aux Halles qu'il est allé, de groupe en groupe, apprendre cette science qui lui a permis de prendre ses degrés... ces ordures. Son *Catéchisme poissard* est le *vade-mecum* de tous ceux qui, le mercredi des Cendres, veulent assister *utilement* à la descente de la Courtille. En le parcourant, on est tenté de répéter avec M. de Breteville : « J'ai pris souvent

plaisir à entendre des gens de la basse classe s'entretenir avec des figures de discours si variées, si vives, si pittoresques, que j'avais honte d'avoir si longtemps étudié l'éloquence, voyant en eux une certaine rhétorique de nature beaucoup plus expressive et plus éloquente que toutes nos rhétoriques artificielles. »

Le *Catéchisme poissard* se termine par un poème héroï-comique, intitulé la *Pipe cassée*, qui nous fait assister à des scènes de ménage et d'orgie, dont le résultat est... une pipe cassée. Nous en extrairons quelques vers pour donner une idée du langage fleuri, sinon parfumé, des halles de Paris. C'est une dame qui parle à son mari, qu'elle surprend au cabaret avec des amis :

Vous voilà donc, tableau de la Grève !

Saint Cartouche est votre patron.
.....
Allons, vilain coulis d'emplâtre,
.....
Marrionnettes du pilori,
Restes de farcin mal guéri,
Enfants trouvés dans de la paille.

Au point de vue moral, le *Catéchisme poissard* n'a jamais eu d'autre influence que de faire priver de sortie quelque collégien plus amateur de la rhétorique de la nature — si nature il y a — que de celle d'Aristote. Sous le rapport de la linguistique, c'est une sorte de *Dictionnaire de langue verte* au XVIII^e siècle. Il faut le considérer comme une fantaisie, une débauche d'esprit d'un fervent disciple de Bacchus, et, pour terminer par une comparaison empruntée à M. Veuillot, il ne faut s'engager dans la lecture du *Catéchisme poissard* qu'en se bouchant les narines, comme, la nuit, lorsqu'on est obligé d'entrer dans une de ces rues de l'ancien Paris, dont les odeurs font un contraste si tranché et si instructif avec les parfums de Rome.

CATÉCHISTE s. (ka-té-chi-ste — rad. *catéchisme*). Celui, celle qui enseigne le catéchisme : Un *CATÉCHISTE* de paroisse dit à des enfants qu'il y a un Dieu ; mais Newton le prouve à des sages. (Volt.) *Dona Marina était la catéchiste des Mexicains.* (Volt.) Un *catéchiste* qui apprend aux enfants les premiers éléments de la religion ne peut parler trop clairement. (Rollin.)

Catechizandis rudibus (DE) [De la manière de catéchiser les ignorants], par saint Augustin. Cet ouvrage fut composé à la prière du diacre Deogratias, qui avait demandé à l'auteur des conseils sur la marche à suivre dans l'enseignement religieux. Saint Augustin lui recommanda d'aborder la tâche de catéchiste sans ennui, et avec une joyeuse confiance (*sine tadio et cum hilaritate*) : c'est le plus sûr moyen de la remplir avec une parole facile et goûtée des auditeurs (*Re quidem vera multo gratius audimus, cum et nos eodem opere delectamur : afficitur enim filium locutionis nostrae ipso nostro gaudio, et exit facilius atque acceptius*). Quant à la méthode, elle doit être historique avant tout ; l'exposition de la doctrine doit être précédée d'un récit abrégé des événements religieux. Il faut montrer, par la suite de l'histoire, la religion aussi ancienne que le monde. Jésus-Christ attendu et figuré dans l'Ancien Testament, Jésus-Christ régnant dans le Nouveau : c'est le fond de l'instruction chrétienne. Quelle plus efficace manière de prêcher la charité, c'est-à-dire l'amour de Dieu et du prochain, qui est la plénitude de la loi, que de dérouler cette merveilleuse histoire de l'amour de Dieu pour les hommes, et d'en rappeler le sanglant témoignage !

La méthode doit d'ailleurs varier selon qu'il s'agit de catéchiser un ignorant, un homme instruit, ou bien un grammairien, un rhéteur. S'il s'agit d'un ignorant, il faut, après l'exposé sommaire d'histoire sainte qui est toujours indispensable et ne doit en aucun cas être omis, s'attacher à le prémunir contre les railleries des païens sur la résurrection des corps, et l'instruire avec soin du jugement dernier favorable aux bons, sévère pour les méchants, juste pour tous, des supplices réservés aux impies, du règne des justes et des fidèles, de la cité céleste et des joies qu'on y goûtera ; mettre sa faiblesse en garde contre les scandales intérieurs et extérieurs : tout cela avec plus ou moins de développement, selon le temps dont on dispose, et selon les facultés de celui que l'on instruit. (*Narratione finita, spes resurrectionis intimanda est, et pro capacitate ac viribus audientis, proque ipsius temporis modulo, adversus vanas irrisiones infidelium de corporis resurrectione tractandum, et futuri ultimi judicii bonitate in bonos, severitate in malos, veritate in omnes ; commemoratisque cum detestatione et horrore panis impietum, regnum justorum atque fidelium et superna illa civitas ejusque gaudium cum desiderio praedicandum est. Tum vero instruenda et animanda est infirmitas hominis adversus tentationes et scandala, sive foris sive in ipsa intus Ecclesia.*) A un homme instruit, il suffit d'exposer brièvement ce qu'il est nécessaire d'inculquer aux ignorants ; et comme presque toujours il a été amené à se convertir par la lecture de quelques ouvrages, il faut lui demander quels sont ces ouvrages ; en faire l'éloge, s'ils sont orthodoxes ; l'avertir, s'ils sont hérétiques. Quant aux grammairiens et aux rhéteurs, ils ont besoin d'une instruction chrétienne plus développée que les gens illettrés

eux-mêmes. Ils ont besoin d'apprendre à ne pas mépriser ceux qu'ils voient plus attentifs à éviter les mauvaises mœurs que le mauvais langage. (*Monendi sunt ut humilitate induiti christiana, discant non contemnere quos cognoverint morum vitia quam verborum amplius devitare*). Ils ont besoin d'apprendre à placer dans leur estime les idées avant les paroles, comme l'âme avant le corps ; à préférer la vérité à l'éloquence dans le discours, comme la sagesse à la beauté dans leurs amis. (*His maxime utile est nosse, ut esse praeponeant verbis sententias, ut praeponeant animus corpori. Ex quo fit ut ita malle debeant veriores quam disertiores audire sermones, sicut malle debent prudentiores quam formosiores habere amicos.*)

L'ouvrage se termine par deux modèles d'allocutions, la première longue et développée, la seconde de peu d'étendue. On peut remarquer que saint Augustin y insiste surtout sur l'accomplissement des prophéties, qui donne à la foi une assurance que les premiers chrétiens ne pouvaient trouver que dans les miracles, et qui constitue une sorte de miracle permanent et universel, sur la résurrection, dogme fondamental et caractéristique auquel répugnait vivement, à ce qu'il paraît, l'esprit païen, et qui, apportant une révolution dans le tour même de l'imagination populaire, s'empara naturellement de l'attention générale et devenait le point où se concentrait la lutte des croyances. Saint Augustin invoque, à l'appui de la résurrection, la puissance et la justice de Dieu. « Où était, dit-il, cette masse et cette forme de ton corps, il y a quelques années, avant ta naissance, avant l'époque où ta mère te conçut dans son sein ? (*Ubi erat ista moles corporis tui et ista forma membrorumque compago, ante paucos annos, priusquam natus, vel etiam priusquam in matris utero concep- tus esses*) ? Si Dieu a pu former un corps qui n'avait point encore existé, peut-il lui être difficile de rétablir ce corps dans les conditions de son existence antérieure ? (*Num quid difficile est Deo reddere istam quantitatem corporis tui sicut erat, qui eam facere potuit sicut non erat*). Et cette restauration facile à la puissance divine, pour laquelle rien ne se perd, n'est-elle pas commandée par sa justice ? N'est-il pas juste, en effet, que le corps qui a participé à l'acte participe à la responsabilité de l'acte ? (*Ut in his corporibus red- dant homines factorum suorum rationem, in quibus ea fecerunt.*)

Le traité *De catechizandis rudibus* a été appelé avec raison le *Manuel du catéchiste*. Jamais la méthode qu'y recommande saint Augustin n'a été mieux suivie que dans le *Catéchisme historique* de l'abbé Fleury.

CATECHU ou CATÉ-CHU s. m. (ka-té-chu). Non indigène du cachou, pâte alimentaire que préparent les Indiens. V. *cachou*.

CATÉCHUMÉNAT s. m. (ka-té-ku-mé-na). Etat du catéchumène, ordre hiérarchique du catéchumène, dans les différentes classes des membres de l'Eglise : Le *CATÉCHUMÉNAT* était comme le noviciat du baptême. (Du Gué.)

CATÉCHUMÈNE s. m. et f. (ka-té-ku-mé-ne — du gr. *katéchoumenos*, instruit de vive voix, catéchisé ; *katéchsein*, instruire). Néophyte que l'on instruit pour le préparer au baptême : Les premiers rayons de la foi forment des *CATÉCHUMÈNES*. (Fléch.) Après la chute de *Licinius*, Constantin parla et agit ouvertement en *CATÉCHUMÈNE* chrétien. (Aug. Thierry.) Le corps des chrétiens se distinguait en croyants ou *fidèles*, et *CATÉCHUMÈNES*. (Chateaub.)

— Par ext. Aspirant à une initiation quelconque : Ce *CATÉCHUMÈNE* du Veau d'Or se couchait tous les soirs à dix heures. (Balz.)

— *Encycl.* Lorsque le christianisme commença, l'esprit religieux avait reçu de rudes atteintes chez les Juifs, et surtout chez les païens. On se préoccupait bien moins des doctrines théologiques que des enseignements de la philosophie. Aussi le christianisme lui-même fut-il plutôt regardé au commencement comme une école de philosophie que comme une religion, et, à ce titre, fut-il confondu plus d'une fois avec l'école néo-platonicienne. Or, si l'on se rend compte de la facilité avec laquelle les philosophes embrassaient à cette époque toute doctrine qui, grâce à l'attrait de la nouveauté, pouvait jeter de l'intérêt sur leurs discussions, on comprendra que l'Eglise se soit montrée sévère dans l'admission des prosélytes qui voulaient entrer dans son sein. Comme dépositaire d'une religion et non d'une doctrine purement philosophique, elle ne pouvait admettre qu'on embrassât telle partie de son enseignement et qu'on en rejetât telle autre. De là l'institution du *catéchuménat*, qui permettait de n'admettre que des gens déjà éprouvés et auxquels on avait donné une instruction jugée suffisante.

L'admission d'un nouveau prosélyte au rang de *catéchumène* se faisait par l'imposition des mains et par le signe de la croix. Dès lors, il faisait partie de la nouvelle société, mais il n'était pas encore majeur ; il était considéré comme une jeune plante — *neophytos* — comme un enfant — *népios* — qui avait besoin d'être élevé, d'être instruit par les leçons de sa mère. Il n'y avait point pour le catéchuménat d'âge déterminé ; la durée variait selon les individus ou les circonstances. Les *catéchumènes* n'étaient pas tous sur le même rang. On distinguait les *audientes* (écouteurs), qui n'avaient

d'autre droit que celui d'assister à la prédication; les *genuelectentes* (fléchissants le genou), qui assistaient en outre à la prière et recevaient la bénédiction ecclésiastique; les *competentes* (candidats); les *electi* (élus); les *photizomenoi* (illuminés), qui, ayant déjà subi l'épreuve et étant désignés pour recevoir le baptême à quelque grande fête solennelle, à Pâques, à la Pentecôte ou à l'Épiphanie, étaient initiés aux différents mystères de la religion; au mystère de la Trinité, au mystère de l'Incarnation, et étaient instruits sur les sacrements et le Symbole. Ils avaient le droit d'assister à la célébration de la messe jusqu'au moment où la communion allait être donnée aux fidèles; alors le diacre, s'avançant vers eux, leur disait : « *Ite, catechumeni, missa est*. Sortez, *catechumènes*, la victime a été envoyée au Seigneur. » Plus tard, le mot *missa* a été pris pour le sacrifice lui-même et a reçu le sens qu'on donne aujourd'hui au mot *messe*. C'est à cet usage que doit être attribuée l'expression *messe des catechumènes*.

Après avoir passé par ces trois degrés du *catechuménat*, on recevait le baptême, dont le ministre ordinaire était l'évêque; le prêtre et le diacre ne baptisaient que par délégation. Pour conférer ce sacrement, on immergeait par trois fois le corps de l'élue, à moins qu'il ne s'agît d'une personne faible; dans ce cas, on se contentait d'une triple aspersion; c'était la manière ordinaire de procéder pour les enfants. Au III^e siècle, un abus s'introduisit dans l'Eglise, celui de ne se faire baptiser que sur son lit de mort, comme le fit Constantin. Les uns agissaient ainsi pour ne pas profaner par des péchés ultérieurs la qualité de chrétien que ce sacrement leur aurait conféré. Chez d'autres, les motifs étaient plus intéressés : l'Eglise enseignait et enseignait encore aujourd'hui que le baptême efface non-seulement le péché originel, mais encore tous les autres péchés qu'on a commis avant de le recevoir; c'était donc par un véritable calcul qu'on différait jusqu'à la dernière heure de recevoir ce sacrement, qui dispensait de recourir à d'autres moyens plus pénibles pour laver ses fautes, et permettait de grossir en toute sécurité la somme de ses péchés, puisque l'eau baptismale devait les effacer, quel qu'en fût le nombre ou l'énormité. Le baptême des enfants finit par être généralement adopté. Ce changement dans la discipline ecclésiastique fit disparaître l'institution du *catechuménat*, qui a cependant laissé des traces dans les cérémonies de l'Eglise, particulièrement dans celles du samedi saint. Le premier dimanche après Pâques est encore connu aujourd'hui sous le nom de dimanche *in albis* (en blanc), non qu'il lui vient de la coutume de revêtir les *catechumènes* d'habits blancs, qu'ils portaient ce jour-là pour la dernière fois.

CATÉCHUMÉNIE s. f. (ka-té-ku-mé-ni — rad. *catechumène*). Lieu où l'on instruisait les catechumènes, ou, selon d'autres, Galerie dans laquelle les femmes assistaient aux offices, dans les églises.

CATÉGORÉMATIQUE adj. (ka-té-go-ré-ma-ti-ke). Philos. Qui est de la nature du catégorème : *Il y a une différence essentielle entre CATÉGORÉMATIQUE et syncatégorématique*. (Volt.)

CATÉGORÈME s. m. (ka-té-go-rè-me — rad. *catégorie*). Philos. Dans le système d'Aristote, *Aspect sous lequel on peut considérer un terme, afin de le classer dans telle ou telle catégorie* : *Il y a cinq CATÉGORÈMES : le genre, l'espèce, la différence, le propre et l'accident. Le mot bon appartient à la catégorie de la qualité par le CATÉGORÈME de l'accident*.

CATÉGORIE s. f. (ka-té-go-ri — gr. *catégoria* : de *katégorô*, j'indique, je fais paraître). Log. Chacune des classes en lesquelles on divise les idées ou les termes : *Les dix CATÉGORIES d'Aristote. Aristote est le premier philosophe qui ait inventé des CATÉGORIES où les idées viennent se ranger de force*. (Chateaub.)

Les dix catégories sont : 1^o la substance; 2^o la quantité; 3^o la relation; 4^o la qualité; 5^o l'action; 6^o la passion; 7^o le lieu; 8^o le temps; 9^o la situation; 10^o la manière d'être. On les a réunies dans les vers suivants :

1 2 3 4 5 6
Arbor tres seruos ardore refrigerat ustos;
7 8 9
Ruris eras stabo, sed tunicatus ero.

■ Dans le système de Kant, Chacune des formes sous lesquelles les idées peuvent se produire : *Il veut pénétrer dans les dernières profondeurs de l'âme humaine pour nous montrer que la guerre est une des CATÉGORIES de la raison*. (Franch.) Dieu sera toujours la CATÉGORIE de l'idéal, comme l'espace et le temps sont les CATÉGORIES des corps. (Renan.)

— Par ext. Chacune des classes dans lesquelles on range des personnes ou des choses de même nature : *La CATÉGORIE biblique des Sémites renfermait des peuples qui ne parlaient pas les langues dites sémitiques*. (Renan.) C'est surtout à cause des climats qu'on a classé certaines étoiles dans la CATÉGORIE des nébuleuses. (Méry.) Mercure était le dieu des commerçants et des voleurs, classes que nous avons faites séparées, distinctes, et que l'antiquité, à ce qu'il paraît, rangeait dans la même CATÉGORIE. (Alex. Dum.) Entre ouvriers, il y a des CATÉGORIES, un classement aristocratique. (Ed. About.)

— Mettre tout en même catégorie, Ne faire aucune différence, confondre tout :

Comme vous êtes roi, vous ne considérez
Qui ni quoi; rois et dieux mettent, quoi qu'on leur dise,
Tout en même catégorie.

LA FONTAINE.

— Comm. Chacune des trois classes ou qualités établies, pour la viande de boucherie, en 1855, par les tarifs réglementaires supprimés depuis : *Viande de première, de deuxième, de troisième CATÉGORIE*. ■ Par plaisant., Valcur des personnes établie par le peuple, à l'imitation du tarif de la viande : *Femme de troisième CATÉGORIE*.

— Encycl. Phil. Dans le langage ordinaire, le mot *catégorie* représente l'idée de classe, quels que soient les objets auxquels s'applique cette idée. En philosophie, les *catégories* peuvent être définies, d'une manière générale, les classes les plus hautes dans lesquelles viennent se ranger les conceptions de l'esprit. Aristote désignait par ce mot les termes principaux auxquels peuvent se ramener les choses qu'on exprime, et, comme les idées sont inséparables des termes, les principaux points de vue d'où l'esprit peut considérer les choses. Kant a restreint le sens du mot *catégorie*, en l'appliquant uniquement aux concepts *a priori*, aux formes pures de l'entendement, qu'il oppose aux concepts empiriques, c'est-à-dire acquis par l'expérience.

Les *catégories* kantienues sont les conditions *a priori* de l'expérience : elles ne peuvent naître et se développer dans l'esprit sans une matière qui leur est fournie par les sens; mais les sens ne les peuvent expliquer, puisque sans elles l'expérience sensible même est impossible. Ce rapport des *catégories* à l'expérience, Kant reproche à Locke et à Hume de l'avoir méconnu. « Locke, dit-il, parce qu'il rencontrait dans l'expérience des concepts purs de l'entendement, les déduisit de l'expérience, poussant en même temps l'inconséquence jusqu'à entreprendre d'arriver, avec ce point de départ, à des connaissances qui dépassent de beaucoup les limites de l'expérience. David Hume reconnut que, pour avoir le droit de sortir de l'expérience, il fallait accorder à ces concepts une origine *a priori*; mais il ne put s'expliquer comment l'entendement doit concevoir nécessairement liés dans un objet des concepts qui ne sont pas liés dans l'entendement, et il ne lui vint pas dans l'esprit que l'entendement pouvait bien être, par le moyen de ces concepts, l'auteur de l'expérience. Aussi se vit-il obligé d'en appeler à l'habitude, c'est-à-dire à cette sorte de nécessité subjective que l'esprit se crée, lorsqu'il remarque quelque association fréquente qu'il finit par regarder à tort comme objective. Mais il se montre ensuite très-conséquent, car il reconnaît combien il est impossible, avec des concepts et des principes empruntés à une telle origine, de sortir des limites de l'expérience. Malheureusement cette origine purement empirique de nos connaissances, que Locke et Hume se crurent obligés d'admettre, ne peut se concilier avec l'existence des connaissances scientifiques *a priori*, comme les connaissances des mathématiques pures et de la physique générale, et par conséquent elle est réfutée par le fait. Le premier de ces deux hommes célèbres ouvrit toutes les portes à l'extravagance, parce que l'esprit, une fois qu'il a admis certains principes, ne se laisse plus arrêter par quelques vagues conseils de modération; le second tomba complètement dans le scepticisme, lorsqu'il crut avoir découvert que ce qu'on rapportait à la raison n'était qu'une pure illusion de la faculté de penser. » Ainsi, Kant distingue deux éléments dans la connaissance : des faits, des données de la sensation et de l'expérience; et des principes *a priori*, régulateurs de l'expérience. C'est à ces principes *a priori* qu'il donne le nom de *catégories*. Les *catégories* ne nous ramènent pas aux idées innées. Elles nous apparaissent comme le produit d'une force, non comme l'attribut d'une substance; elles ne naissent pas de l'expérience, qu'elles dépassent, qu'elles enveloppent, qu'elles dominent, qu'elles conditionnent; mais elles naissent, sont posées à l'occasion des impressions des sens; elles dérivent de notre activité intellectuelle, mais c'est la sensation qui vient donner le branle à cette activité. « On peut, dit Kant, chercher dans l'expérience par rapport aux *catégories*, comme par rapport à toute connaissance, sinon le principe de leur possibilité, du moins les causes *occasionnelles* de leur naissance ou de leur manifestation, puisque les impressions des sens fournissent la première occasion de développer toute la puissance cognitive par rapport à elles, et de constituer l'expérience qui contient deux éléments très-différents, savoir : une *matière* pour la connaissance et qui est fournie par les sens, et une certaine *forme* pour ordonner cette matière, laquelle forme dérive de la source interne de la pensée. »

Comme le philosophe de Koenigsberg, M. Ch. Renouvier oppose les *catégories* aux rapports particuliers donnés par l'expérience et qu'on appelle *faits* ou *phénomènes*. Il définit les *catégories* les lois premières et irréductibles de la connaissance, rapports fondamentaux qui en déterminent la forme et en règlent le mouvement. « Comme données dans une représentation actuelle, dit-il, les *catégories* tombent sous l'expérience; elles sont particulières, et

cela à quelque point qu'elles se multiplient et que les hommes s'accordent à les poser et à les poser générales; en ce sens, il importe peu que le phénomène soit plus ou moins répété, constaté dans un esprit ou dans plusieurs autres : l'expérience, en tant que telle, ne donne point le général. L'universalité propre aux *catégories* consiste en ce que, passant nécessairement sous les conditions de l'expérience pour se manifester, elles se présentent pourtant comme supérieures à l'expérience, capables de l'envelopper, propres à la conduire et à lui imposer des règles. Nous nous attendons à trouver les *catégories* constamment vérifiées par le développement indéfini de l'expérience, et l'ensemble des rapports qu'elles sont propres à embrasser compose pour nous la série de l'expérience possible. » Selon M. Renouvier, un système de *catégories* complet, lumineux, si bien agencé que sa propre loi parût lui servir de preuve, et que l'esprit une fois engagé dans l'admirable labyrinthe s'y trouvât comme invinciblement retenu, constituerait une philosophie achevée. Cette science des sciences aurait pour vrai nom *logique générale*.

— *Catégories de Kanada*. Il n'est presque pas de philosophe qui n'ait proposé un système de *catégories* sous une forme ou sous une autre. Colebrooke, qui nous a fait connaître les divers systèmes de la philosophie indienne, nous apprend que Kanada, fondateur de la philosophie *veishika*, distinguait six *catégories* : la substance, la qualité, l'action, le commun, le propre et la relation. Une septième *catégorie* est ajoutée le plus ordinairement par les commentateurs : c'est la privation ou négation des six autres. Sous la substance, Kanada range les corps ou les agents naturels dans l'ordre suivant : la terre, l'eau, la lumière, l'air, l'éther, le temps, l'espace, l'âme et l'esprit. Chacune de ces substances a des qualités propres, qui sont énumérées avec le plus grand soin. Les *catégories* de Kanada peuvent donner lieu à deux remarques : 1^o elles sont presque identiquement celles d'Aristote; 2^o c'est une classification des choses matérielles plus encore que des mots.

— *Catégories pythagoriciennes*. Les *catégories* pythagoriciennes nous ont été conservées par Aristote au premier livre de la *Métaphysique*. Elles sont au nombre de vingt, rangées deux à deux et par contraires : le nombre et l'infini, l'impair et le pair, l'unité et la pluralité, le droit et le gauche, le mâle et la femelle, le repos et le mouvement, le droit et le courbe, la lumière et les ténèbres, le bien et le mal, le carré et toute figure à côtés inégaux. Aristote conclut que les pythagoriciens regardaient les contraires comme les principes des choses, et il trouve que ce premier essai de détermination est bien grossier. M. Renouvier fait remarquer ce qu'il y avait de juste et de profond dans l'opposition établie par les pythagoriciens entre le nombre, principe de tout ce qui est intelligible, et l'infini, néant de la connaissance. Mais rien n'indique, ajoute-t-il, qu'ils aient spéculé sur le possible, où se trouve la seule explication rationnelle de l'infini. Ils avaient très-bien vu que le nombre constitue la loi générale de détermination ou de limite; quant à l'application arbitraire qu'ils faisaient des nombres pour représenter les objets les plus étrangers aux rapports mathématiques, on peut croire qu'elle n'avait à leurs yeux qu'un caractère symbolique.

— *Catégories d'Aristote*. Aristote s'est le premier servi du mot *catégorie*. Les *catégories* d'Aristote, sur lesquelles la philosophie a vécu pendant quinze ou dix-huit cents ans, sont au nombre de dix : la substance (*οὐσία, substantia*), la quantité (*ποσόν, quantitas*), la qualité (*ποιόν, qualitas*), la relation (*πρὸς τι, relatio*), le lieu (*οὗ, ubi*), le temps (*πότε, quando*), la situation (*ποῦθεν, situs*), l'état (*ἔχειν, habitus*), l'action (*ποιεῖν, actio*), la passion (*πάσχειν, passio*). Telles sont, dit l'auteur de l'*Organon*, les seules choses que les mots peuvent exprimer quand ils sont isolés. Aristote a analysé avec soin les quatre premières de ses *catégories* : la substance, la quantité, la qualité et la relation; mais il ne s'est pas arrêté à l'examen des six dernières, parce qu'il les trouvait suffisamment claires par elles-mêmes.

La substance, dans le sens le plus spécial de ce mot, est l'individu qui est par lui-même, et qui ne peut servir d'attribut à quoi que ce soit; telle est la substance première. Les substances secondes comprennent les espèces formées des individus, et les genres formés des espèces. Les attributs des substances premières leur sont synonymes (*synonyme* pour Aristote exprime l'identité de nom et d'essence), quand ils sont des substances secondes; ils ne leur sont pas synonymes dans le cas contraire. Les substances premières, les individus, servent à tout le reste de sujets, soit d'attribution, soit d'inhérence. Sans les substances premières, le reste n'a ni existence réelle ni existence logique. L'espèce est plus substance que le genre, parce qu'elle est plus rapprochée de la substance première, et parce qu'elle est plus semblable à cette substance. L'espèce renferme les individus, et elle soutient l'égard du genre la même relation que la substance première soutient à son égard. Les espèces, d'ailleurs, ne sont plus ni moins substances les unes que les autres. Les substances premières sont entre elles dans un égal rapport. La substance

a six propriétés : 1^o elle n'est point dans un sujet autre qu'elle-même; 2^o elle reçoit des attributs synonymes; 3^o elle désigne quelque chose de réel; 4^o elle n'a pas de contraires; 5^o elle n'est susceptible ni de plus ni de moins; 6^o la propriété spéciale et caractéristique de la substance, c'est de pouvoir, tout en restant une et identique, recevoir les contraires.

La *quantité* est discrète ou continue. Les parties dont elle se compose ont une position dans l'espace ou n'en ont pas. La quantité discrète comprend le nombre et la parole; la quantité continue comprend la ligne, la surface, le corps, le temps et l'espace. La quantité discrète n'a pas de terme commun ou ses parties puissent se réunir; la quantité continue a toujours un terme commun de ce genre. Les parties de la ligne se réunissent dans le point; les parties de la surface dans la ligne, etc. Le présent unit le passé et l'avenir. Les quantités dont les parties ont position sont la ligne, la surface, le solide et l'espace. Quant au nombre, au temps et à la parole, les parties qui les composent n'ont pas position. La quantité a trois propriétés : 1^o elle n'a pas de contraires non plus que la substance; 2^o la quantité n'est pas susceptible d'être plus ou moins quantité; 3^o la propriété spéciale et caractéristique de la quantité, c'est de pouvoir être dite égale ou inégale.

La *qualité* est de quatre espèces. La première espèce comprend la capacité et la disposition; la première, acquise par une longue habitude et difficile à changer; la seconde, moins profonde et plus variable. La seconde espèce comprend la puissance ou l'impuissance naturelle à faire ou à ne pas faire. A la troisième espèce se rapportent les qualités affectives et les affections; à la quatrième, la forme, la figure de chaque chose. La qualité a trois propriétés : 1^o elle reçoit les contraires; la justice est le contraire de l'injustice, le blanc du noir, mais il y a des exceptions; 2^o elle reçoit le plus ou le moins; une chose blanche est plus blanche qu'une autre, mais ici encore il y a des exceptions; 3^o la propriété spéciale et caractéristique de la qualité, c'est de pouvoir être dite semblable et dissemblable.

Les *relatifs* sont, d'après la définition vulgaire, les êtres qui sont dits d'autres êtres. Le double est le double de sa moitié; la science est la science de ce qui est su. Les relatifs ont quatre propriétés : 1^o ils reçoivent les contraires : le vice est le contraire de la vertu, mais il y a des exceptions; le double, le triple, etc., n'ont pas de contraires; 2^o ils sont susceptibles de plus ou de moins, mais il y a aussi des exceptions; 3^o une propriété générale des relatifs, c'est qu'ils s'appliquent toujours à des termes réciproques. Le père est le père du fils, le fils est le fils du père. Cette réciprocité n'est pas toujours aussi apparente. Quelquefois la langue n'a pas de mot spécial, et alors il faut en forger un pour que la relation devienne évidente, en ayant soin d'ailleurs de bien distinguer à l'avance l'élément auquel la relation doit essentiellement s'appliquer; 4^o les relatifs coexistent toujours simultanément. On peut objecter que l'objet qui est su est antérieur à la science qui le sait; l'objet senti antérieur à la sensibilité qui le sent. L'objection est vraie; mais c'est seulement parce que la première définition des relatifs est inexacte. Il faut donc définir les relatifs, non d'après la forme des mots qui les expriment, mais d'après leur essence propre, et dire que les relatifs sont les êtres qui ne sont ce qu'ils sont que par leur rapport à un autre. Il n'y a double que quand il y a moitié, père que quand il y a fils, etc. Les relatifs ainsi entendus coexistent, et il s'ensuit que des que l'un est connu d'une manière déterminée, l'autre l'est également.

— *Critiques diverses des catégories d'Aristote*. Bacon reproche à Aristote d'avoir voulu bâtir un monde avec ses *catégories*. « Quelle importance y a-t-il, demande l'auteur du *Novum Organum*, à ce qu'on ait posé comme principes des choses la substance, la qualité et la relation? » — « Ne croyez pas, dit-il ailleurs, qu'Aristote ait commencé par consulter l'expérience, comme il l'aurait dû, pour établir ensuite ses principes et ses décisions; mais, au contraire, après avoir rendu arbitrairement ses décrets, il tord l'expérience, il la moule sur ses opinions, il l'en rend esclave; en sorte qu'à ce titre il mérite encore plus de reproches que ses modernes sectateurs; je veux parler des scolastiques, qui ont entièrement abandonné l'expérience. »

Les auteurs de la *Logique de Port-Royal* trouvent que les *catégories* d'Aristote sont « une chose de soi très-peu utile, et qui non-seulement ne sert guère à former le jugement, ce qui est le but de la vraie logique, mais qui souvent y nuit beaucoup. » Ils donnent de cette opinion les deux raisons suivantes : « La première est qu'on regarde ces *catégories* comme une chose établie sur la raison et sur la vérité, au lieu que c'est une chose tout arbitraire, et qui n'a de fondement que l'imagination d'un homme qui n'a eu aucune autorité de prescrire une loi aux autres, qui ont autant de droit que lui d'arranger d'une autre sorte les objets de leurs pensées, chacun selon sa manière de philosopher. La seconde raison qui rend l'étude des *catégories* dangereuse est qu'elle accoutume les hommes à se payer de mots, à s'imaginer qu'ils savent toutes choses quand ils n'en connaissent que des

noms arbitraires, qui n'en forment dans l'esprit aucune idée claire et distincte.

Kant reproche à Aristote d'avoir fait figurer sur sa liste des *catégories* des éléments d'origine empirique et des concepts dérivés. « C'était, dit-il, un dessin digne d'un homme tel qu'Aristote que celui de rechercher toutes les conceptions fondamentales. Mais Aristote n'était guidé par aucun principe; il les prit comme elles se présentaient à son esprit... On rencontre sur sa liste certains modes qui appartiennent à la sensibilité, et qui évidemment ne doivent pas trouver place dans la table des notions primitives de l'entendement. Il compte même des concepts dérivés au nombre des concepts primitifs, et quelques-uns de ceux-ci ont été complètement oubliés. »

Suivant M. Ch. Renouvier, Aristote, bien qu'il possédât le génie de l'analyse à un degré éminent, bien que ses écrits révèlent à chaque page l'instinct *catégoriste*, ne se rendit compte ni des conditions ni de la portée de l'œuvre des *catégories*, et par là son système a été faussé, si tant est qu'on puisse dire qu'il a fait vraiment un système. Examinant les deux *catégories* de la relation et de la substance, M. Renouvier fait remarquer qu'aucun individu, aucune espèce, aucune substance première, aucune substance seconde n'est définie pour nous qu'autant que nous nous la représentons comme groupe et partie, plus généralement comme fonction d'autres choses, sous diverses lois; que rien de déterminé en espèce, en quantité, etc., ne vient à la connaissance que par relation à quelque autre; que par conséquent Aristote ne démontre pas que les substances premières ou secondes, placées en tête de ses *catégories*, sont indépendantes de la relation; qu'ainsi la *catégorie* de relation a bien plus d'étendue qu'il ne lui en donne; que la substance véritable et réelle d'Aristote est l'être déterminé, l'individu, non le *genre généralissime* ou notion universelle de l'ens per se existens, ce qui place le Stagyrite au-dessus de ses élèves et de ses interprètes, lesquels donnèrent la primauté aux essences secondes et commencèrent le règne de la substance en philosophie; que cependant, même comprise comme synonyme d'individualité, la substance ne peut former une *catégorie*, parce que l'individualité ne représente pas une notion primitive et irréductible.

Les *catégories* d'Aristote inspirent au savant traducteur du philosophe grec, à M. Barthélemy Saint-Hilaire une admiration sans réserve: « Quelle est, dit-il, quelle doit être la première *catégorie*? C'est celle-là même qui exprime l'existence, la première chose sans contredit que l'esprit découvre et observe dans l'individu, dans l'être quelconque qui tombe sous son regard. La *catégorie* de la substance est à la tête de toutes les autres, précisément parce que la première, la plus essentielle marque d'un être, c'est d'être. La substance précèdera donc, et de toute nécessité, toutes les *catégories*. Cela revient à dire qu'avant tout l'être est, l'être existe. Par suite, les mots qui expriment la substance sont antérieurs à tous les autres et sont les plus importants. Il faut ajouter que ces mots-là participeront en quelque sorte à cet isolement que les individus nous offrent dans la nature. Ils seront en eux et pour eux, comme les êtres, les individus sont en soi et pour soi. Mais de même que, dans la réalité, les individus subsistent par eux seuls, forment des espèces et des genres, qui ont bien aussi une existence substantielle, la substance se divisera de même en substance première et en substance seconde. Les espèces, les genres ne peuvent être sans les individus; les individus pourraient être sans former des espèces et des genres. Les mots qui représentent les individus ne pourront jamais que se servir à eux seuls; ils ne pourront servir à d'autres mots, c'est-à-dire en être les attributs. Les mots, au contraire, qui représentent les espèces et les genres ne sont pas en soi et pour soi; ils servent à la substance première, aux individus, c'est-à-dire qu'ils peuvent leur être attribués. C'est que les espèces et les genres, s'ils expriment la substance, ne l'expriment pas dans toute sa pureté; c'est déjà, selon l'expression d'Aristote, de la substance qualifiée. Mais les mots n'ont-ils qu'à exprimer des substances individuelles, qu'à exprimer des espèces et des genres? Il n'y a bien dans la réalité que des individus et des espèces ou genres; mais ces individus en soi et pour soi n'existent pas seulement: ils existent sous certaines conditions; leur existence se produit sous certaines modifications que les mots expriment aussi, tout comme ils expriment l'existence absolue. Ces nouvelles classes de mots formeront les autres *catégories* qui seront à la première, à celle de la substance, dans le rapport même où les modifications sont à l'individu modifié. Sans la *catégorie* de la substance, les autres ne sont pas, non plus que sans les individus il n'y a point de modifications. La substance ne peut être considérée comme un accident de l'être: elle s'identifie avec lui. Les autres *catégories*, au contraire, ne sont que des accidents. Ces accidents sont au nombre de neuf. Aristote n'en reconnaît pas davantage. Après la substance, après la notion d'existence substantielle, ce que l'esprit observe dans l'être, c'est sa quantité; car il n'y a pas d'être sans quantité. La quantité sera donc la seconde des *catégories*. La troisième sera la qualité. La quatrième sera celle des mots qui expriment la relation, c'est-à-dire

le point de vue où l'esprit considère l'être en tant qu'il n'est ce qu'il est que par rapport à un autre. Et viendront à la suite et par ordre, le lieu, le temps, la situation, l'état, l'action et enfin la passion. Voilà donc les dix *catégories*. Par la première, on nomme les individus sans faire plus que les nommer; par les autres, on les qualifie. On dit d'abord ce qu'est l'individu, et ensuite quel il est. Cette grande théorie d'Aristote est en admirable accord avec l'esprit humain lui-même. Toutes les langues, sans en excepter une seule, des plus barbares jusqu'aux parfaites, ont instinctivement distingué les sujets et les attributs comme l'a fait le philosophe. Cette distinction, qu'impose la nature elle-même, constitue le jugement, la proposition; et les *catégories* représentent fidèlement, du moins en ce point le plus grave de tous, d'abord la nature, et ensuite le langage tel qu'il a été donné à l'homme de le faire. »

— *Catégories des stoïciens*. Les stoïciens paraissent avoir considéré les *catégories* au même point de vue qu'Aristote. Seulement, ils tentèrent d'en réduire le nombre, et, au lieu de dix, ils n'en reconnurent que quatre: la substance (*τὸ ὑποκείμενον*), la qualité (*τὸ ποῖον*), la manière d'être (*τὸ πῶς εἶναι*), et la relation (*τὸ πρὸς τί πῶς εἶναι*). Il serait difficile d'en rendre un compte rigoureux sur ce qui nous en a été transmis. Cependant, on sait que les logiciens du Portique se proposaient de déterminer les genres les plus universels contenus sous le genre des genres, la chose (*τὸ τι ὂν*); ils trouvaient d'abord la substance ou matière, sujet indéterminé par lui-même; puis l'essence ou qualité, les attributs essentiels, inséparables de leurs sujets; puis les modes variables, et ils comprenaient sous ce groupe les *catégories* d'Aristote exprimées par le *où*, le *quand*, le *faire*, le *pour*, le *situs* et l'*habitus*, et probablement aussi la *quantité*; puis enfin les modes de relation, soit entre des qualités (simple *πρὸς τί*), soit entre des manières d'être (*πρὸς τί πῶς εἶναι*). « Ici, dit M. Renouvier, la substance est nettement réduite à son rôle de substratum ou de support, cette plaie de la philosophie. Les essences ne sont plus avant tout des individus, êtres réels, mais se confondent avec ces propriétés, termes généraux, qu'Aristote appelait des essences secondes. Le temps, l'espace et même le principe d'action cessent de se distinguer; tout cela devient *manière d'être*, et l'on ne voit pas sur quoi les stoïciens se fondaient raisonnablement pour signaler dans leurs modes variables et dans leurs qualités constantes autre chose que des relatifs, puisqu'ils ne pouvaient définir des qualités ou modes quelconques, si ce n'est par les relations de ces choses entre elles ou avec la substance, leur commun support à toutes. En un mot, cette logique, qui est celle du panthéisme, n'admet essentiellement que deux *catégories*, la substance et les modes de la substance; et elle pèche doublement: 1^o par l'admission de cette substance, qui, en elle-même, ou sans ses modes, n'est rien; 2^o en ne reconnaissant pas que les modes prétendus, soit variables, soit constants, soit particuliers, soit généraux, sont des phénomènes ou des lois qui viennent à la représentation sous forme de relations. »

— *Catégories de Plotin*. Plotin distingue les *catégories* en deux grandes classes, celles du monde intelligible, au nombre de cinq, et celles du monde sensible en nombre égal. Les premières sont la substance, le repos, le mouvement, l'identité et la différence; les secondes sont la substance, la relation, la quantité, la qualité et le mouvement. De plus, il propose de réduire les quatre dernières à une seule, celle de la relation, qui comprendrait les trois suivantes; et par là les *catégories* du monde sensible seraient réduites à deux, la substance et la relation.

— *Catégories de Port-Royal*. Durant le moyen âge, la doctrine des *catégories* ne joue pas de rôle nouveau. Elle n'est que celle d'Aristote acceptée, reproduite et commentée par les diverses écoles. On doit même remarquer que l'esprit de la division aristotélique des *catégories* fut altéré par les scolastiques qui, à l'exception des nominalistes, ne comprirent pas ou ne voulurent pas comprendre la théorie de la substance telle que l'avait exposée Aristote. Ils ne reconnurent bientôt plus que deux grandes *catégories*: la substance et l'accident. Ce dernier parut même tout autre chose qu'un rapport; on le substantialisa. La substance étant le *subjectum inhaerentis*, l'accident fut l'ens inhaerens; on eut des accidents solides (qui peuvent par la volonté divine se conserver sans sujet, sans substance) et des accidents modaux. Le platonisme de la Renaissance, puis l'empirisme baconien et surtout le cartésianisme, mirent fin au long règne des *catégories* d'Aristote. Descartes rangea sous la substance deux attributs essentiels: la pensée et l'étendue, et enseigna sans difficulté que ces attributs constituaient tout ce que la substance avait d'accessible à la connaissance. Les anciens accidents rentrèrent dans ces deux grandes classes sous le nom de modes; la figure et le mouvement se rapportèrent à l'étendue et composèrent une matière d'où les qualités sensibles et les forces se trouveraient exclues. Sous l'influence de l'esprit cartésien, les logiciens de Port-Royal essayèrent une classification nouvelle des *catégories*, qui se trouve exprimée par ces deux vers latins:

*Mens, mensura, quies, motus, positura, figura
Sunt cum materia cunctarum exordia rerum.*

Ils établirent ainsi sept *catégories*: 1^o mens, l'esprit ou la substance qui pense; 2^o mensura, le corps ou la substance étendue; 3^o mensura, la grandeur ou la petitesse de chaque partie de la matière; 4^o positura, leur situation à l'égard les uns des autres; 5^o figura, leur figure; 6^o motus, leur mouvement; 7^o quies, leur repos, ou moindre mouvement.

— *Catégories de Kant*. Nous avons vu comment le problème des *catégories* s'était posé à l'esprit de Kant. Les *catégories* sont pour lui les éléments de la raison pure, les concepts *a priori* qui enveloppent, dominent et conditionnent l'expérience. Elles sont au nombre de douze, correspondant aux douze espèces de jugements possibles. D'où vient cette correspondance entre le nombre des *catégories* et celui des modes de jugement? De ce fait, que toutes les opérations de l'entendement viennent se résoudre dans le jugement; que l'entendement se sert des *catégories* pour juger, et que, par conséquent, la différence des jugements considérés abstraitement, c'est-à-dire indépendamment de leur contenu ou de leur matière, suppose nécessairement la différence des *catégories* qui y interviennent. On peut envisager tous les jugements sous quatre points de vue: celui de la quantité, celui de la qualité, celui de la relation et celui de la modalité.

La quantité dans le jugement détermine le plus ou le moins d'extension du sujet. Le sujet peut être ou individuel, ou pluriel, ou universel; de sorte que, considérés sous le point de vue de la quantité, les jugements sont ou généraux, ou particuliers, ou singuliers.

On envisage un jugement sous le point de vue de la qualité, lorsque, au lieu de considérer le sujet, on considère l'attribut; lorsque, au lieu d'examiner l'extension du premier, on examine l'extension du second par rapport à l'autre. Or l'attribut peut être affirmé ou nié du sujet. De là le jugement affirmatif et le jugement négatif. Il y a encore d'autres jugements qui à la fois participent et se distinguent des précédents: ce sont les jugements limitatifs. Ce jugement: *L'âme n'est pas mortelle* est négatif quant à l'énoncé, mais il contient en réalité une affirmation; car, en niant de l'âme qu'elle soit mortelle, j'affirme par là même qu'elle fait partie de la classe indéterminée des êtres immortels. Comme tout ce qui est mortel est une partie de l'ensemble des êtres possibles, et que tout ce qui est immortel en est l'autre partie, la proposition en question signifie seulement que l'âme est comprise dans le nombre indéfini des êtres qui restent, lorsque de l'ensemble de tous les êtres on a retranché tous ceux qui sont mortels: or, en rangeant ainsi l'âme dans cette classe indéfinie d'êtres, on dit bien ce qu'elle n'est pas, on ne dit pas précisément ce qu'elle est, et on est plutôt à l'abri d'une erreur qu'en possession d'une vérité.

On envisage le jugement sous le point de vue de la relation, lorsqu'on ne se borne pas à considérer l'existence de l'attribut par rapport au sujet, par exemple, si c'est un attribut ou nié ou affirmé du sujet, mais que l'on examine la nature même du rapport qui lie l'un à l'autre. Envisagé sous ce point de vue, le jugement est ou catégorique, ou hypothétique, ou disjonctif. Il est catégorique lorsque la relation qui existe entre les deux termes est une relation de substance à qualité, c'est-à-dire un rapport d'inhérence. Exemple: *Dieu est juste*. Dans ce jugement, il n'y a que deux idées, celle de Dieu et celle de la qualité d'être juste. Le jugement est hypothétique lorsque la relation des deux termes est une relation de principe et de conséquence, un rapport de dépendance. Exemple: *Si l'est une justice parfaite, celui qui persiste dans l'injustice sera puni*. Dans ce jugement, les deux termes ne sont plus seulement deux idées, mais deux propositions, à savoir: *Il est une justice parfaite; celui qui persévère dans l'injustice sera puni*. Le jugement ne décide rien sur la vérité intrinsèque de l'une ou de l'autre proposition; il énonce seulement qu'il y a entre elles un rapport de principe à conséquence. Enfin le jugement est disjonctif lorsqu'il y a entre les différents concepts ou les différentes propositions dont il se compose un rapport de communauté, bien que ces propositions s'excluent les unes les autres. Exemple: *Le monde existe ou par hasard, ou par une nécessité intérieure, ou par une cause extérieure*. Les trois propositions que contient ce jugement ne sont pas réunies comme dépendant l'une de l'autre, mais comme s'excluant réciproquement. La vérité de chacune d'elles entraîne la fausseté des deux autres. Mais il y a entre ces jugements un autre rapport que celui d'opposition. Si, pris à part, ils s'excluent les uns les autres, ils se réunissent pour former l'ensemble des hypothèses qui peuvent rendre compte de l'existence de ce monde, et, sous ce point de vue, ils sont nécessaires l'un à l'autre, et ont entre eux un rapport de communauté.

Enfin, on envisage le jugement sous le point de vue de la modalité lorsqu'on examine le rapport qui existe entre le jugement d'une part et le sujet pensant de l'autre, ou la valeur que l'esprit attache au rapport qui unit les termes d'un jugement. On doit distinguer sous ce point de vue, comme sous les précédents, trois sortes de jugements: les jugements problématiques, les jugements assertoriques et les jugements apodictiques. Les jugements problématiques sont ceux dans les-

quels l'assertion ou la négation est énoncée comme simplement possible. Dans les jugements assertoriques, elles sont considérées comme vraies; dans les jugements apodictiques, elles sont regardées comme nécessaires. Les deux jugements dont la relation constitue le jugement hypothétique, de même que les jugements qui se réunissent pour former le jugement disjonctif, ne sont, considérés à part, que problématiques. Quand je dis: *L'homme est doué de raison*, je fais un jugement assertorique, et si je dis: *Tout cercle a un centre*, un jugement apodictique.

La détermination des *catégories* résulte naturellement de celle des modes de jugement. Par rapport à la quantité, les jugements sont individuels, particuliers et généraux. Ces jugements seraient-ils possibles sans les *catégories* de l'unité, de la pluralité, de la totalité? Les trois sortes de jugements qu'on distingue sous le point de vue de la qualité sont fondés sur trois autres *catégories*, qui sont la réalité (jugement affirmatif), la négation (jugement négatif) et la limitation (jugement limitatif). La substance (et l'accident), la cause (et l'effet), et la réciprocité (ou l'influence réciproque de la cause sur l'effet et de l'effet sur la cause) sont les trois *catégories* qui seules rendent possibles nos jugements catégoriques, hypothétiques et disjonctifs. Enfin les jugements considérés sous le point de vue de la modalité, ou les jugements problématiques, assertoriques et apodictiques, supposent les trois dernières *catégories*: la possibilité (avec son contraire l'impossibilité), l'existence (et la non-existence), la nécessité (et la contingence). Cette liste des *catégories* est complète, selon Kant. Elle renferme tous les concepts purs ou *a priori* au moyen desquels nous pouvons penser les objets; elle épuise tout le domaine de l'entendement.

TABLEAU DES CATÉGORIES DE KANT.

JUGEMENTS.	CATÉGORIES.
1. <i>Quantité</i> . Individuels . . . Particuliers . . . Généraux . . .	1. <i>Quantité</i> . Unité. Pluralité. Totalité.
2. <i>Qualité</i> . Affirmatifs . . . Négatifs . . . Limitatifs . . .	2. <i>Qualité</i> . Réalité. Négation. Limitation.
3. <i>Relation</i> . Catégoriques . . . Hypothétiques . . . Disjonctifs . . .	3. <i>Relation</i> . Substance.-Accident. Causalité. — Dépendance. Communauté.—Réciprocité entre l'agent et le patient.
4. <i>Modalité</i> . Problématiques . . . Assertoriques . . . Apodictiques . . .	4. <i>Modalité</i> . Possibilité. — Impossibilité. Existence. — Non-existence. Nécessité. — Contingence.

On remarquera que les douze *catégories* de Kant se rangent par trois en quatre classes ou quatre *catégories* supérieures: quantité, qualité, relation, modalité; que, dans chaque classe, la troisième *catégorie* présente toujours la synthèse des deux autres; par exemple, que la totalité n'est que la pluralité considérée comme unité; que la limitation n'est que la réalité unie à la négation, etc.; que les six *catégories* de la quantité et de la qualité sont désignées par Kant sous le nom de *catégories mathématiques*, et les six *catégories* de la relation et de la modalité sous le nom de *catégories dynamiques*; que Kant ne fait pas figurer dans sa liste des *catégories* les deux concepts *a priori* de l'espace et du temps, parce qu'il les rapporte à la sensibilité, non à l'entendement, et qu'il les considère comme les formes pures de la sensibilité, non de l'entendement; que l'un de ces concepts, le temps, est le lien des *catégories* et des phénomènes, le moyen terme, à la fois intellectuel et sensible, qui permet l'application des *catégories* aux objets de la sensibilité; que cette combinaison des *catégories* avec le temps constitue ce que Kant appelle la forme sensible, le schème des concepts intellectuels; qu'ainsi il y a autant de schèmes que de *catégories*, autant de classes de schèmes que de classes de *catégories*: schèmes de quantité, de qualité, de relation et de modalité.

— *Critiques diverses des catégories de Kant*. Les *catégories* de Kant ont été, de la part des philosophes contemporains, l'objet de critiques sérieuses. D'abord on a reproché avec raison à l'auteur de la *Critique de la raison pure* d'avoir séparé les concepts de l'espace et du temps des formes de l'entendement. Assurément, dit M. Cousin, il y a une distinction profonde entre la sensibilité et l'entendement,

si on regarde la première comme la faculté que nous avons de recevoir et d'éprouver des sensations, et la seconde comme la faculté de connaître et de penser en général. Mais, pour Kant, la sensibilité est quelque chose de plus; car il lui rapporte les idées de l'espace et du temps, dont il fait les formes mêmes de cette faculté. Or, il est bien clair que, sans ces idées, toute représentation des objets des sens est impossible; mais s'ensuit-il que ces idées appartiennent à la sensibilité? En vain dirait-on que la sensibilité ne peut s'exercer sans ces idées; on n'établit point par là que la faculté qui nous donne les idées universelles et nécessaires de l'espace et du temps est, en effet, différente de la faculté à laquelle nous devons les autres idées universelles et nécessaires, celles de cause et de substance, par exemple. — Si nous observons, dit M. Renouvier, que ces formes primitives de la sensibilité (le temps et l'espace) se construisent dans la représentation, à la manière de tous les autres rapports, par thèse, antithèse et synthèse, distinction, union et détermination; que de plus, et ceci est la doctrine de Kant, elles partagent avec les catégories la propriété de se poser en enveloppant *a priori* le domaine de l'expérience, nous trouvons convenable de ne pas les séparer. Le caractère intuitif que la connaissance revêt par rapport aux objets sensibles, c'est-à-dire aux phénomènes manifestés sous des conditions d'espace et de temps, n'introduit pas plus de différence entre l'étendue et la durée, d'une part, et toutes les autres notions, d'une autre part, qu'il n'y en a, par exemple, entre une cause et un nombre, entre un nombre et une qualité. Chaque catégorie a sa forme propre, et c'est cela même qui est une catégorie. »

Maintenant, tous les concepts que Kant fait figurer sur la liste des catégories sont-ils essentiellement différents entre eux, sont-ils réellement irréductibles? M. Cousin le nie : « Il n'est pas besoin, dit-il, d'un long examen pour voir s'effacer les lignes si tranchées des classifications de Kant. Nous ne choisissons pas, nous prenons au hasard. D'abord l'affirmation et la négation sont-elles deux catégories essentiellement différentes? Nier, c'est affirmer qu'une chose n'est pas; la grammaire et la logique en conviennent également. Toutes les fois que l'esprit juge et prononce pour ou contre, son jugement se traduit par une affirmation. Quant à la limitation, Kant essaye vainement de la séparer des deux autres catégories. Voici la raison sur laquelle il se fonde. Selon lui, quand je dis : *L'âme n'est pas mortelle*, cette proposition signifie simplement que je place l'âme dans le nombre indéfini des êtres qui subsistent, lorsque j'en ai séparé ceux qui sont mortels; mais cette proposition n'ajoute rien à notre connaissance de l'âme. Kant ici se fait évidemment illusion. Emporté par le désir de conserver la parfaite symétrie de ses catégories, il ne voit pas ou ne veut pas voir que ces deux propositions : *L'âme n'est pas mortelle*, *L'âme est immortelle*, sont au fond absolument identiques. Il y a donc dans les catégories de qualité une réduction à faire, et notre examen ne laisse subsister que le jugement d'affirmation. De même, dans les catégories de relation, la cause et la réciprocité sont une seule et même chose. La cause, c'est l'action productrice; dans la réciprocité, il y a l'action productrice encore sous la forme de la réaction; mais l'action et la réaction ne se distinguent pas essentiellement; c'est toujours de l'action. Dans l'un et l'autre cas, il n'y a qu'une seule catégorie, une seule notion, la notion de cause. Ce qu'il y a de différent, c'est la différence de ses applications. Substance et existence, voilà encore deux notions distinctes dans la liste de Kant, l'une attribuée à la relation, l'autre à la modalité, et qui cependant sont réductibles l'une à l'autre. Toute substance, tout sujet d'inhérence, si ce n'est pas une abstraction, possède l'existence, et tout ce qui existe réellement est substance. Il n'y a rien de plus dans l'une de ces conceptions que dans l'autre. »

M. Barthélemy Saint-Hilaire ne fait que répéter ce qu'a dit son maître, M. Cousin. « Kant, dit-il, distingue deux choses qui évidemment se confondent, qui sont évidemment identiques. Son jugement limitatif, tel qu'il l'imagine, est absolument le même que le jugement négatif, dont il prétend toutefois le séparer. Qui jamais a ouï parler de jugements problématiques, assertoriques, apodictiques? On ne voit pas pourquoi Kant n'en aurait pas énuméré bien d'autres encore. Sa fécondité n'était pas épuisée, et il est difficile de dire pourquoi elle s'est arrêtée dans de si étroites limites. Créer des distinctions verbales ne lui coûtait en rien; il aurait pu les multiplier bien davantage encore, sauf à ne décrire qu'un pays chimérique et à faire le roman de la raison pure, au lieu d'en faire la véritable histoire. Kant, se jetant ou croyant se jeter en dehors de tout empirisme, ne pouvait que marcher à des abîmes, et sa table des catégories ne semble qu'une longue erreur, témoignage d'une rare puissance d'esprit, d'un esprit bien sûr de lui-même, mais bien peu sûr des matériaux qu'il emploie, ne cherchant ni d'où ils viennent ni ce qu'ils valent. La *Critique de la raison pure* est certainement une grande tentative, quoique, après soixante ans à peine, il en reste aujourd'hui bien peu de chose. En ce qui concerne les catégories, il faut dire qu'elles sont aussi loin de celles d'Aristote que

l'imagination l'est de la réalité. » Pour le prendre avec Kant sur ce ton tranchant, pour décider en cette manière qu'il ne reste presque plus rien de la *Critique de la raison pure*, il faudrait peut-être y être autorisé par d'autres travaux que par des traductions; il faudrait certainement prendre la peine d'apporter quelques raisons à l'appui de tels arrêts.

Persone n'a fait ressortir avec plus d'exactitude et de profondeur que M. Renouvier les défauts de la classification kantienne des jugements et des catégories. Il remarque d'abord que, dans les jugements généraux ou particuliers que Kant rapporte à la quantité, la forme de qualité intervient essentiellement, toute qualité étant genre, espèce ou différence, et réciproquement tout genre, toute espèce et toute différence pouvant être considérés comme qualités. Les jugements affirmatifs et négatifs peuvent s'appliquer à d'autres rapports qu'à ceux de qualité. Les jugements limitatifs ne forment pas une espèce particulière de jugements. En réalité, tous les jugements sont limitatifs, car toute affirmation nie, toute négation affirme quelque chose. On ne peut en effet poser ou supprimer un rapport sans que de cela seul on en supprime ou on en pose un autre. Les jugements singuliers, c'est-à-dire ceux dont le sujet est par hypothèse un individu, ne diffèrent des autres qu'en ce que ce sujet n'est pas un genre et ne se divise pas en espèces, ce qui n'affecte en rien la forme d'une proposition où il tient lui-même la place d'une espèce. La nature collective ou individuelle du sujet concerne plutôt la matière que la forme du jugement. Le jugement catégorique n'est pas une espèce de jugement, mais il est le jugement même, et ne diffère point de l'assertorique. Le jugement hypothétique est un jugement composé, et, par suite, ne doit pas figurer parmi les formes simples du jugement. Quel qu'il soit, si nous le considérons au point de vue de l'hypothèse dont il est affecté, il ne diffère nullement du jugement problématique. Voulons-nous n'y voir que le rapport du principe à la conséquence; le genre de dépendance ainsi défini ne nous donne nullement le rapport spécial de cause à effet. Le jugement disjonctif se ramène au principe de contradiction quand il est régulier, et constitue par suite un véritable raisonnement. En tous cas, la réciprocité logique qui s'y trouve n'a rien de commun au fond avec celle qui lie l'agent et le patient, et ces dernières notions appartiennent, sans contredit, à la causalité. Enfin la distinction du jugement problématique et du jugement apodictique laisse dans la plus complète obscurité les concepts de nécessaire et de possible. Kant déduit l'impossible et le contingent, l'un de la négation du possible, l'autre de la négation du nécessaire, et il ne remarque pas que l'impossibilité rentre dans la nécessité, et que la possibilité comprend la contingence.

De l'examen des jugements, passant à celui des catégories considérées indépendamment de leur prétendu mode de déduction, M. Renouvier montre que Kant n'éclaircit pas bien le concept de nombre, parce qu'il prend pour types du *quantum* l'universalité et la particularité, notions surtout qualitatives, et où la détermination numérique est toujours vague; que l'affirmation, la négation, la limitation se rencontrent, convenablement diversifiées, dans toutes les catégories; que la réalité n'est point donnée par l'affirmation, comme le pense Kant, mais partout et toujours par la détermination d'un rapport, c'est-à-dire par la limitation; que l'inhérence est toujours une détermination de qualité; que la réciprocité est visiblement une notion composée; que l'existence appartient à toutes les catégories, et se confond avec la relation en général, ou plus déterminément dans la proposition avec l'inhérence; enfin que la nécessité et la possibilité rentrent en un sens dans la causalité, et, dans un autre, s'expliquent par l'analyse de la relation en général. Ce n'est pas tout. Dans la liste de Kant, il y a à signaler des lacunes. Ainsi Kant ne compte pas la finalité parmi les catégories. La loi de fin n'est pourtant pas moins essentielle à la constitution de l'esprit humain que la loi de cause, et Kant ne nie point cela, mais il jette les fins hors de la raison théorique, par une suite de cette division arbitraire des puissances de la connaissance qui a si souvent induit en erreur les philosophes. Comme si l'homme qui introduit la considération de finalité dans tous ses actes, et l'applique à diriger tous ses jugements, n'était pas dans une parfaite unité avec l'homme qui envisage une cause ou une qualité! Le *devenir* n'est point non plus une des catégories de Kant, quoique essentiel à la représentation et impliqué dans tout jugement, puisque tout jugement, pour être nommé tel, doit se produire. Malgré les défauts graves et nombreux de son système, Kant a, selon M. Renouvier, deux mérites éminents, le premier d'avoir mis en lumière la forme ternaire des lois irréductibles de la connaissance, le second d'avoir parfaitement défini la nature et l'objet des catégories, et d'avoir vu, ce qui avait échappé à tous ses prédécesseurs, notamment à Aristote, qu'elles étaient les lois et les règles *a priori* de la représentation, les formes constamment affectées par la matière de la connaissance, par les phénomènes. Nous devons dire que le second de ces mérites nous paraît bien au-dessus du premier.

— *Catégories de M. Renouvier.* M. Renouvier ne s'est pas borné à critiquer le système des catégories de Kant, il en a proposé un autre. Ses catégories sont au nombre de neuf : 1° celle de *relation*, qui est la plus générale et qui embrasse toutes les autres; 2° celle de *nombre*; 3° celle de *position* ou *d'étendue*; 4° celle de *succession* ou de *durée*; 5° celle de *qualité*; 6° celle de *devenir* ou de *changement*; 7° celle de *force* ou de *causalité efficiente*;

CATÉGORIES.	THÈSE.	ANTITHÈSE.	SYNTHÈSE.
1° Relation	<i>Distinction</i>	<i>Identification</i>	<i>Détermination</i>
2° Nombre	<i>Unité</i>	<i>Pluralité</i>	<i>Totalité</i>
3° Position	<i>Point</i> (limite)	<i>Espace</i> (intervalle)	<i>Étendue</i>
4° Succession	<i>Instant</i> (limite)	<i>Temps</i> (intervalle)	<i>Durée</i>
5° Qualité	<i>Différence</i>	<i>Genre</i>	<i>Espèce</i>
6° Devenir	<i>Rapport</i>	<i>Non-rapport</i>	<i>Changement</i>
7° Causalité	<i>Acte</i>	<i>Puissance</i>	<i>Force</i>
8° Finalité	<i>tat</i>	<i>Tendance</i>	<i>Passion</i>
9° Personnalité	<i>Soi</i>	<i>Non-soi</i>	<i>Conscience</i>

Catégories (TRAITÉ DES) d'Aristote. C'est le premier des cinq traités réunis sous le titre collectif d'*Organon*. Par ce nom de *catégories*, qu'il a rendu si célèbre dans le monde philosophique, Aristote n'entend pas désigner, comme Kant, les notions *a priori*, c'est-à-dire les idées que notre intelligence ne doit qu'à elle-même et qu'elle possède sans le secours de l'expérience; il n'admettait pas l'existence de telles notions; mais il s'efforce d'énumérer les idées les plus générales auxquelles l'induction puisse nous élever en partant de l'expérience. Il reconnaît dix catégories : la *substance* ou *essence*, la *quantité*, la *qualité*, la *relation*, le *lieu*, le *temps*, la *situation*, la *possession*, l'*action* et la *passion*. La *substance* est ce qui est représenté par le sujet dans la proposition, ce qui n'existe pas dans un autre sujet, mais en soi-même. Or, il y a deux sortes de sujets : les uns ne perdent jamais leur caractère, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent, dans aucun cas, servir d'attribut; les autres le perdent quelquefois, au moins dans l'expression et en apparence, sinon en réalité. Les premiers, qui représentent les individus, sont les *substances premières*; les autres n'expriment que des genres et des espèces; ce sont les *substances secondaires*.

La *quantité* peut être *divisée*, *discretée*, comme les nombres et les sons articulés, ou *continue*, comme l'étendue et la durée. L'étendue et la durée forment, à leur tour, deux espèces de quantités continues : la position caractérise la première, l'ordre et non la position convient à la seconde. Le rapport d'égalité et d'inégalité appartient exclusivement à la catégorie de quantité. L'égalité, c'est l'unité de quantité, comme l'identité est l'unité de substance.

Les faits nombreux qu'on désigne sous le nom général de *qualité* peuvent se diviser en quatre classes : 1° les qualités de l'âme, durables ou passagères, c'est-à-dire les habitudes et les dispositions; 2° les perfections et les imperfections du corps; 3° les simples modifications de l'âme, c'est-à-dire les passions; 4° les qualités générales des corps, tant animés qu'inanimés. La ressemblance, c'est l'unité de qualité, comme l'égalité est l'unité de quantité.

Le caractère particulier de la catégorie de *relation*, ce qui la distingue essentiellement de toutes les autres, c'est la réciprocité. Ainsi l'on peut dire indifféremment, en parlant de deux qualités, que la première est la moitié de la seconde, ou que la seconde est le double de la première. Il faut choisir les termes les plus propres à faire ressortir ce caractère de réciprocité.

Aristote s'étend fort peu sur les six autres catégories, qui, dit-il, se comprennent d'elles-mêmes.

A cette étude des catégories, Aristote ajoute une analyse des *oppositions*, des *priorités*, des *simultanés*, des *mouvements*. Il distingue quatre sortes d'*oppositions* : 1° les *corrélatifs*, c'est-à-dire les deux termes correspondants d'un rapport ordinaire, comme le double et la moitié; 2° les *contraires*, comme le bien et le mal; 3° l'*opposition de possession à privation*; 4° les *contradictaires* ou l'*opposition d'affirmation à négation*.

Il distingue quatre sortes de *priorité* : 1° la *priorité dans le temps* ou *chronologique*; 2° la *priorité logique*, comme celle d'un principe relativement à ses conséquences; 3° la *priorité qu'on nommerait aujourd'hui ontologique*, c'est-à-dire celle de l'existence relativement à la connaissance.

Les différents modes de *simultanéité* sont analogues aux modes de *priorité* : *simultanéité chronologique*, c'est-à-dire entre deux êtres ou deux faits contemporains; *simultanéité logique*, c'est-à-dire existant dans la pensée entre deux termes corrélatifs; *simultanéité dans l'espace*, c'est-à-dire entre les différentes parties constitutives d'un même tout lorsqu'elles ne sont pas subordonnées l'une à l'autre.

Quant aux modes de mouvement, ils sont au nombre de six : formation et destruction, accroissement et diminution, altération et déplacement.

Les systèmes de catégories qui ont été composés par les modernes, dit M. Ch. Re-

8° celle de *finalité*; 9° celle de *personnalité*. M. Renouvier s'est plu à montrer que chacun de ces neuf concepts se forme par thèse, antithèse et synthèse. Ainsi, dans la *catégorie de relation*, nous trouvons la thèse *distinction*, l'antithèse *identification* et la synthèse *détermination*; dans la *catégorie de nombre*, l'unité est la thèse, la *pluralité* l'antithèse et la *totalité* la synthèse. Voici du reste le tableau des catégories de M. Renouvier :

CATÉGORIES.	THÈSE.	ANTITHÈSE.	SYNTHÈSE.
1° Relation	<i>Distinction</i>	<i>Identification</i>	<i>Détermination</i>
2° Nombre	<i>Unité</i>	<i>Pluralité</i>	<i>Totalité</i>
3° Position	<i>Point</i> (limite)	<i>Espace</i> (intervalle)	<i>Étendue</i>
4° Succession	<i>Instant</i> (limite)	<i>Temps</i> (intervalle)	<i>Durée</i>
5° Qualité	<i>Différence</i>	<i>Genre</i>	<i>Espèce</i>
6° Devenir	<i>Rapport</i>	<i>Non-rapport</i>	<i>Changement</i>
7° Causalité	<i>Acte</i>	<i>Puissance</i>	<i>Force</i>
8° Finalité	<i>tat</i>	<i>Tendance</i>	<i>Passion</i>
9° Personnalité	<i>Soi</i>	<i>Non-soi</i>	<i>Conscience</i>

nouvier, bien qu'ils ne nous semblent pas fondés dans toutes leurs parties sur des divisions nécessaires, ont sur le système d'Aristote une immense supériorité... Il manque à Aristote d'avoir compris que cette force qui, dans notre entendement, compose le général en unissant, en fixant les notions empiriques jusque-là désordonnées, n'explique pas les principes universels, mais plutôt les suppose et ne peut que représenter le mode d'application que nous en faisons aux réalités sensibles occasionnelles. Il lui manqua aussi de s'être rendu compte des formes générales de la sensibilité, le temps, l'espace, formes qui nous sont tout à fait propres et que nous ne connaissons au dehors que parce que nous les portons en nous. »

CATÉGORIQUE adj. (ka-té-go-ri-ke). Philos. Qui se rapporte aux catégories, qui est de la nature des catégories, régi, déterminé, connu comme elles *a priori*. *Forme catégorique*. Dans le système de Kant, Mode de raisonnement composé de jugements dans lesquels l'attribut est considéré comme résidant dans le sujet. *Impératif catégorique*. Dans le même système, Motif désintéressé de nos actions, qui nous pousse à agir toujours d'après une loi générale.

— Par ext. Qui est net, clair, précis, sans ambages : *Une réponse catégorique*. *Un refus catégorique*. Les propositions catégoriques sont celles qui sont énoncées simplement et absolument, comme *Tout homme est un animal*, *Nul homme n'est un arbre*. (De Tracy.)

— Anc. prat. *Audition catégorique*. Question directe, interpellation formelle qui mettait une partie en demeure d'affirmer ou de nier un fait relatif à la cause, comme celui-ci : *M'avez-vous ou non emprunté un louis?*

— Antonymes. Evasif, implicite, louche, tortueux.

— Encycl. Philos. *Impératif catégorique*. C'est le nom donné par Kant à la loi morale. Le problème moral, conçu dans sa plus haute généralité, renferme deux grandes questions : question des caractères, de la *forme* de la loi morale; question de l'objet, de la *matière* de la loi morale. Répondre à ces deux questions, c'est poser les bases de la science du devoir; c'est ce qu'a tenté Kant dans ses *Fondements de la métaphysique des mœurs*. Il s'est d'abord attaché à déterminer les caractères de la loi morale. Comment l'obligation se présente-t-elle à l'esprit? Comme une loi que la raison impose à la volonté, comme une prescription, un commandement; de là le nom d'*impératif* que lui donne Kant. Mais la raison commande de plusieurs manières différentes à la volonté; de la plusieurs espèces d'*impératifs*. Si la raison commande une action comme bonne relativement à un certain but, comme moyen pour quelque autre chose, l'*impératif* est désigné par Kant sous le nom d'*hypothétique*. Si l'action est commandée par la raison comme bonne absolument, comme fin en soi, l'*impératif* prend le nom de *catégorique*. L'*impératif hypothétique* est une prescription évidemment conditionnelle; elle suppose (de là le nom d'*hypothétique*) un certain but auquel elle est subordonnée, et qui, lui, n'est pas objet de commandement et reste arbitraire. Comme ce but ne s'oppose pas à la volonté, nous pouvons toujours y renoncer, et par là même nous affranchir du précepte qui ne porte que sur le moyen en tant que moyen. L'*impératif catégorique* est inconditionnel, absolu; il nous commande immédiatement une certaine conduite, sans avoir lui-même comme condition une fin pour laquelle cette conduite ne serait qu'un moyen. C'est cet impératif inconditionnel qui constitue l'obligation. De l'absoluité et de l'invariabilité de l'*impératif catégorique* dérive son universalité; nous le concevons comme une loi qui s'impose à tout être libre et raisonnable; ces deux idées, *agent libre* et *raisonnable*, *obligation* ou *impératif catégorique* sont inséparables dans notre esprit. De là cette formule : *Agis de telle sorte que la maxime de ton action puisse être érigée par ta volonté en une loi universelle*, formule qui exprime le triple caractère impératif, absolu et universel de l'obligation.

Cette formule posée par Kant comme cri-

tère du devoir est très-importante, en ce qu'elle délimite le champ de la morale, et la sépare nettement de l'hygiène, de l'économie politique et de la politique, sciences qui ne connaissent que des impératifs hypothétiques. Kant a admirablement vu que l'infraction au devoir se pose dans l'esprit comme une *exception* à une loi universelle, comme une faveur, une sorte de grâce que nous nous faisons à nous-même; que ce caractère d'exception, de faveur, qui détruit l'universalité de la loi, est précisément ce qui constitue le délit; qu'à ce caractère nous pouvons reconnaître la présence de la loi morale. « Faisons attention, dit-il, à ce qui se passe en nous chaque fois que nous transgressons un devoir. En réalité, nous ne voulons pas faire de notre maxime une loi universelle, car cela nous est impossible; nous voulons bien plutôt que le contraire de cette maxime reste une loi universelle; seulement, nous prenons la liberté d'y faire une exception en notre faveur ou en faveur de nos penchants, et pour cette fois seulement. Par conséquent, si nous examinons les choses d'un seul et même point de vue, c'est-à-dire du point de vue de la raison, nous trouverions une contradiction dans notre propre volonté, puisque, tout en voulant qu'un certain principe soit objectivement nécessaire comme loi universelle, nous voulons que subjectivement ce principe cesse d'être universel et qu'il souffre des exceptions en notre faveur; mais, comme nous envisageons notre action d'un double point de vue: de celui d'une volonté entièrement conforme à la raison, et en même temps de celui d'une volonté affectée par l'inclination, il n'y a point ici de contradiction réelle, mais seulement une résistance de l'inclination au commandement du principe en une simple généralité, et qui fait que le principe pratique rationnel et la maxime se rencontrent à moitié chemin. Or, quoique notre propre jugement, quand il est impartial, ne puisse justifier cette espèce de compromis, on y voit néanmoins la preuve que nous reconnaissons réellement la validité de l'impératif catégorique, et que, sans cesser de le respecter, nous nous permettons à regret quelques exceptions qui nous semblent de peu d'importance. »

La formule de l'impératif catégorique, telle que Kant l'a énoncée, n'est peut-être pas à l'abri de toute objection, en ce qu'elle semble prescrire de n'agir *jamais* que d'après des maximes susceptibles d'être érigées en lois universelles, ce qui revient à méconnaître la place légitime qu'occupent dans la vie les actes que les moralistes appellent *indifférents*.

— *Proposition catégorique*. Aristote donne ce nom à la proposition universelle affirmative, et même simplement à la proposition affirmative. Les logiciens modernes opposent le mot *catégorique* au mot *hypothétique* et au mot *modal*. Nous allons montrer en quoi les propositions *catégoriques* se distinguent des propositions *hypothétiques* ou *conditionnelles* et des propositions *modales*. Il y a une classe de propositions qui, bien que pouvant, en un sens, être considérées comme formées de plusieurs propositions, ne contiennent cependant qu'une seule assertion, et dont la vérité n'implique pas du tout la vérité des propositions simples qui les composent. C'est ce qui a lieu lorsque les propositions simples sont reliées par la particule *ou*, comme : *Ou A est B, ou C est D*; ou par la particule *si*, comme : *A est B si C est D*. Dans le premier cas, la proposition est appelée *disjonctive*; dans le second, *conditionnelle*. Ces deux espèces de propositions sont comprises sous le titre commun d'*hypothétiques*. La forme disjonctive est d'ailleurs réductible à la conditionnelle, une proposition disjonctive étant équivalente à plusieurs conditionnelles. Ainsi : *Ou A est B, ou C est D*, signifie : *Si A n'est pas B, C est D*; et *si C n'est pas D, A est B*. Toutes les propositions hypothétiques donc, quoique disjonctives par la forme, sont conditionnelles par le sens; et les mots *hypothétique* et *conditionnel* peuvent être, ainsi qu'ils le sont d'ailleurs généralement, employés comme synonymes. Les propositions dans lesquelles l'assertion ne dépend pas d'une condition sont appelées *catégoriques* par les logiciens. M. John-Stuart Mill fait observer que la différence entre les propositions *catégoriques* et les propositions *hypothétiques* n'est pas aussi grande qu'elle le paraît d'abord : dans la forme hypothétique, comme dans la forme *catégorique*, un seul prédicat est affirmé d'un seul sujet; mais une proposition conditionnelle est une proposition concernant une proposition; le sujet de l'assertion est lui-même une assertion. Ce n'est même pas là une propriété exclusive des propositions hypothétiques. Ainsi la proposition suivante : *Le tout est plus grand que la partie est un axiome en mathématiques*, doit être rangée parmi les propositions *catégoriques*, bien que le sujet de cette proposition : *Le tout est plus grand que la partie* soit lui-même une proposition. Ce qui caractérise nettement la proposition hypothétique, et ce qui lui donne une importance spéciale, c'est que l'attribut affirmé d'une telle proposition est qu'elle dérive d'une autre proposition.

Les propositions *catégoriques* se distinguent des propositions *modales*, en ce qu'elles expriment la simple attribution, tandis que les propositions *modales* joignent à l'attribution l'indication de la contingence ou de sa néces-

sité. « On qualifie de *modale*, dit M. Renouvier, la proposition affectée d'un coefficient de nécessité ou de possibilité sous la forme : *Il est nécessaire que A soit B*; *il est possible que A soit B*, ou sous toute autre forme accessoire. »

L'attribution et, par suite, la proposition *catégorique*, a deux formes, l'une affirmative et l'autre négative. La proposition affirmative a pour formule *A est B*, qui implique d'abord la distinction des deux termes A et B; les deux termes doivent être définis de quelque manière par des rapports qui leur sont propres; en même temps, la copule exprime qu'il existe entre A et B quelque chose de commun, et, à ce point de vue, abstraction faite du premier, ces deux termes sont identiques : un seul et même rapport les donne. Ainsi la proposition *catégorique affirmative* détermine en distinguant et en identifiant. La proposition *catégorique négative*, dont la formule est *A n'est pas B*, ne diffère pas à cet égard de la proposition affirmative. En effet, cette formule équivaut à celle-ci : *A est non B*. Mais qu'est-ce que *non B* si ce n'est l'autre que B? Ici l'autre n'exprime pas seulement la distinction entre A et B, que la proposition, même affirmative, exigerait, mais il caractérise un terme positif auquel se rapporte par identité le terme A. Par exemple la proposition : *Le poisson n'est pas mammifère*, se comprend de telle sorte que le *poisson* distingué du *mammifère*, au lieu d'être en même temps, sous quelque rapport, identifié avec le *mammifère*, comme dans la proposition affirmative, est, au contraire, identifié avec le groupe formé généralement de *tous les autres que le mammifère* et en tant qu'*autres que mammifères*. La proposition négative ne comporte pas par elle-même une détermination plus grande; mais il arrive ordinairement que la pensée la complète en fixant parmi les autres une espèce attribuable au sujet; et, dans ce cas, elle est affirmative au fond. Il n'est pas possible de nier un rapport sans en affirmer quelque autre, et cette affirmation plus ou moins exprimée ou sous-entendue limite plus ou moins le sujet. Mais, selon la rigueur logique, la formule *non A* se traduit par *tous les autres que A* et n'a point d'autre sens.

Il y a deux espèces de propositions *catégoriques*, la proposition *analytique* et la proposition *synthétique*. Dans la première, les termes du rapport proposé dans le jugement, quoique distingués, ne sont pas de nature à venir à la représentation l'un sans l'autre; dans la seconde, ces mêmes termes sont complets par eux-mêmes, et, quoique isolés l'un de l'autre, ne laissent pas de se représenter clairement. Le type des propositions analytiques se rencontre dans les définitions purement nominales. Si je dis, par exemple : *Le triangle scalène est formé de trois côtés inégaux*; le rapport que j'établis entre le *scalène* et l'*inégalité des côtés dans un triangle* est une proposition analytique, parce que le sens du mot *scalène* est convenu pour qu'il en soit ainsi, et, hors de là, est nul. Le caractère analytique n'appartient pas exclusivement aux définitions nominales. On ne saurait le contester à des propositions telles que celles-ci : *Toute quantité est divisible*, *Tout corps est étendu*, *La partie est moindre que le tout*, parce que la représentation de la *quantité*, celle du *corps*, celle de la *partie* sont respectivement inséparables de la représentation d'une *division possible*, de celle d'un *espace occupé*, de celle d'une *grandeur moindre*. Les propositions qui énoncent des rapports fondés sur l'expérience seule (par exemple : *Les corps sont pesants*) sont des propositions synthétiques. Sont également synthétiques les propositions qui, en dehors de toute expérience, établissent, en vertu des lois de la représentation, un rapport entre deux catégories différentes, une quantité et une position, une qualité et une force, une force et une fin, etc. Tel est le cas de la proposition suivante : *Ce qui commence a une cause*.

CATÉGORIQUEMENT adv. (ka-té-go-ri-ke-man). Philos. Par catégories : *Classer les termes, les idées* CATÉGORIQUEMENT.

— Par ext. D'une façon catégorique, nette et précise : *S'expliquer CATÉGORIQUEMENT. Répondre d'abord nettement et CATÉGORIQUEMENT à ces six questions.* (J. Joubert.) *Oui, expliquons-nous CATÉGORIQUEMENT.* (Alex. Dum.)

... Tous ces docteurs célèbres Qui, le dilemme en main, prétendent de l'abstrait *Catégoriquement* diviser le concret... L. RACINE.

CATÉGORISATION s. f. (ka-té-go-ri-za-si-on — rad. *catégorie*). Action de catégoriser, de classer par catégories : *La catégorisation des idées.*

CATÉGORISÉ, ÉE (ka-té-go-ri-zé) part. passé du v. Catégoriser. Réduit, classé en catégories : *Êtres CATÉGORISÉS. Idées CATÉGORISÉES.*

CATÉGORISER v. a. ou tr. (ka-té-go-ri-zé — rad. *catégorie*). Classer par catégories : *Louis XIV catégorisa la nation par sciences.* (Lamart.) *C'est l'absolu qui sert à classer, catégoriser, délimiter et définir chaque ordre de sciences.* (Proudh.)

CATÉGORISEUR s. m. (ka-té-go-ri-zeur — rad. *catégorie*). Néol. Celui qui établit; qui aime à établir des catégories : *Des catégo-*

RISEURS de profession. Un ardent CATÉGORISEUR. N. On a dit aussi CATÉGORISTE.

— Adjectiv. : *Philosophe CATÉGORISEUR.*

CATÉIE ou **CATEYE** s. f. (ka-té-je — du lat. *cateja*, même sens). Antiq. Sorte de truit que les Gaulois et les Germains lançaient avec une corde et qu'ils ramenaient ensuite à eux.

CATEL s. m. (ka-tèl — anc. forme du mot *cheptel*). Anc. législ. Effet mobilier ou considéré fictivement comme tel.

— Féod. *Droit de catel ou de meilleur catel*. Celui qu'avait le seigneur, après le décès de ses vassaux, de prendre dans leur succession le meilleur meuble à son choix.

CATEL (Guillaume), historien français, né à Toulouse en 1560, mort en 1626. Il fut conseiller au parlement de Toulouse, et ce fut lui qui fit le rapport dans la procédure qui amena la condamnation de Lucilio Vanini au feu, comme athée. On lui doit une *Histoire des comtes de Toulouse depuis 710 jusqu'en 1274* (1623, in-fol.), et des *Mémoires sur l'histoire du Languedoc*, qui ne furent publiés qu'après sa mort, en 1633.

CATEL (Samuel-Henri), grammairien et lexicographe allemand, né à Halberstadt en 1753, mort vers 1835. Il était ministre protestant et professeur de grec au gymnase français de Berlin. Outre des traductions, on lui doit : un *Nouveau dictionnaire de poche français-allemand et allemand-français* (1796, 2 vol.); des *Exercices pour faciliter aux Français l'intelligence et l'usage de la langue allemande* (1798-1799, 2 vol.); une *Notice historique sur la fondation des colonies françaises en Prusse* (1785), etc.

CATEL (Charles-François), compositeur français, né en 1773, à Laigle (Orne), mort en 1830. Il vint fort jeune à Paris pour étudier la musique, art pour lequel il manifestait une véritable passion. Sacchini, auquel il avait été recommandé, le fit entrer à l'Ecole royale de chant et de déclamation, fondée en 1783. Catel y reçut des leçons de piano de Gobert, et Gossec lui enseigna l'harmonie et la composition. Vers le milieu de l'année 1787, Catel fut nommé accompagnateur et professeur adjoint dans cette même école. En 1790, l'administration de l'Opéra le choisit comme accompagnateur, et il exerça ces fonctions jusqu'en 1802. Ce fut dans le cours de l'année 1790 que Sarrette, depuis directeur du Conservatoire, forma le corps de musique de la garde nationale et y attacha, comme chef adjoint à Gossec, Catel auquel il était uni par une étroite amitié. Catel écrivit un grand nombre de marches et de pas redoublés qui furent adoptés par les régiments français pendant les guerres de la Révolution. La première composition qui dévoila le talent de Catel pour les grandes œuvres fut un *De profundis* avec chœurs et orchestre, exécuté en 1792 pour les funérailles du major général Gouvion.

L'emploi fréquent de la musique comme auxiliaire des fêtes nationales, l'insuffisance et l'inconvénient des instruments à cordes dans les solennités en plein air, déterminèrent Catel à écrire des symphonies pour instruments à vent seuls, et des chœurs à grand orchestre accompagnés par ces mêmes instruments. Le premier essai de ce genre fut fait aux Tuileries, le 10 juin 1794, pour l'*Hymne à la Victoire*, après la bataille de Fleurus. Lebrun avait composé les vers de cette ode-symphonie.

Lors de l'organisation du Conservatoire de musique (1795), Catel fut attaché à cet établissement comme professeur d'harmonie. Dès les premiers jours de l'ouverture des cours, on sentit la nécessité de poser les bases d'un système unitaire d'enseignement et de rédiger des ouvrages élémentaires pour toutes les branches de l'art musical. Catel fut chargé du *Traité d'harmonie*, et son ouvrage, qui parut en 1802, fut pendant plus de vingt années universellement adopté dans l'enseignement en France.

A la fondation du Conservatoire, trois places d'inspecteur avaient été établies : Gossec, Méhul et Cherubini remplissaient ces fonctions. En 1810, une quatrième place fut instituée et donnée à Catel; mais les événements de 1814 ayant fait retirer à Sarrette son titre de directeur du Conservatoire, Catel voulut suivre son ami dans sa retraite et donna sa démission. Depuis lors, à part sa nomination comme membre de l'Institut (1815), il refusa tous les emplois qui lui furent proposés. En 1824, cependant, il fut fait chevalier de la Légion d'honneur, mais sans avoir jamais sollicité cette distinction ni fait la moindre démarche. Boieldieu, qui rendait si bien justice à ses confrères, et qui souffrait tant quand on ne portait pas au mérite la considération qui lui était légitimement due, professait pour Catel la plus haute estime; et quand il reçut lui-même la croix de la Légion d'honneur, il fut vivement contrarié que Catel n'eût pas obtenu cette distinction en même temps que lui. Il se mit alors à faire pour son confrère les démarches nécessaires et finit par réussir. Ce fut pour Boieldieu un véritable triomphe; mais Catel, insouciant et peu ambitieux de sa nature, se montra médiocrement reconnaissant de la peine que s'était donnée Boieldieu. « Vous m'avez rendu là un mauvais service, dit-il à son collègue; on ne saura plus comment me reconnaître à l'In-

stitut. J'étais le seul non décoré, et, quand on voulait me désigner à quelqu'un qui ne me connaissait pas, on lui disait : « Tenez, » M. Catel, c'est ce monsieur là-bas qui n'a pas la croix d'honneur. Maintenant je serai perdu dans la foule. » — Eh bien, répondit Boieldieu, avec sa charmante urbanité, portez-la par amitié pour moi. Je n'osais plus sortir avec vous; j'étais trop humilié lorsqu'on nous rencontrait ensemble, et qu'on voyait qu'un homme d'un si grand mérite ne portait pas la croix que j'avais moi-même.

Dès la formation du Conservatoire, les professeurs placés à la tête de l'établissement devinrent l'objet d'attaques haineuses et passionnées, dont la violence ne saurait être comprise aujourd'hui. Quand on a dit *genus irritabile vatum*, on a voulu assurément comprendre tous les artistes sous la dénomination de *vates*. Des rivalités déguées, des méthodes routinières détrônées par de nouvelles et réduisant leurs fidèles à l'inaction, des réformes et des destitutions d'anciens professeurs dont les habitudes et l'enseignement ne cadraient plus avec les récentes doctrines, et qui refusaient par vanité de se plier aux exigences actuelles, la lutte en un mot du passé contre le présent, engendrèrent des haines nombreuses et des attaques virulentes, dans des pamphlets injurieux, contre les chefs de la nouvelle institution artistique. L'orage se déchaîna principalement sur la tête de Catel, dont on connaissait l'intime liaison avec le directeur du Conservatoire et l'influence sur les décisions de Sarrette. Telle fut l'origine des difficultés qui entravèrent les premiers pas de Catel dans sa carrière de compositeur, et de la disproportion de sa réputation toujours combattue avec son incontestable talent; de là aussi l'opposition qui éclata contre son opéra de *Sémiramis*, en 1802. *Sémiramis* tomba à plat sous les coups d'une cabale soigneusement disciplinée, bien que cette partition renfermât de réelles et sérieuses beautés. L'œuvre, il est vrai, ne contenait pas ces traits de génie qui portent d'un bond un compositeur au premier rang; mais la mélodie en était si distinguée et si gracieuse, la déclamation si juste, l'harmonie si pure, qu'on s'étonne aujourd'hui, en parcourant cette partition, de l'injustice du public de 1802. Cet échec immérité découragea Catel. Noté près des gens de lettres comme *musicien savant*, la pire qualification qu'on pût ajouter à cette époque au nom d'un compositeur, Catel essaya mille blessures d'amour-propre dont le pénible souvenir le poursuivait toujours. Enfin, en 1807, il parvint à faire représenter à l'Opéra-Comique l'*Auberge de Bagneres*. C'était alors la vogue des petits opéras à ariettes, écoutés sans étude ni tension d'esprit, entre un dîner et un bal. La partition trop forte, trop pleine de musique, trop faite pour des musiciens, ne plut pas aux habitués du théâtre. Les cantilènes en sont délicieuses, les intentions comiques bien accentuées, la facture est excellente; mais il s'y trouvait des morceaux d'ensemble d'un trop grand style pour les oreilles françaises de 1807. Hâtons-nous de dire que, à sa reprise, l'*Auberge de Bagneres* obtint un éclatant succès. A cet ouvrage succédèrent, la même année, les *Artistes par occasion*, opéra-comique en un acte. La pièce était faible; la musique ne put la soutenir, mais on y remarqua un excellent trio souvent chanté aux concerts du Conservatoire et toujours applaudi. Puis vinrent : le ballet d'*Alexandre chez Apelle* (1808), les *Bayadères*, grand opéra en trois actes (1810), les *Aubergistes de qualité* (1812), opéra-comique en trois actes, musique froide mais très-distinguée; le *Premier en date*, opéra-comique en un acte (1814); le *Siège de Mécènes*, opéra de circonstance écrit en collaboration avec Nicolo, Boieldieu et Cherubini; *Wallace ou le Minstrel écossais*, chef-d'œuvre de Catel (1817), production vraiment remarquable, tombée dans un injuste oubli; *Zirphile et Fleur de Myrte*, opéra en deux actes (1818), et enfin, en 1819, l'*Officier enlevé*, partition incolore, pleine de négligences et d'incorrections, qui témoignait du profond dégoût pour le théâtre où était tombé l'auteur. A partir de ce moment, Catel se réfugia dans la retraite, passant la plus grande partie de l'année dans une maison de campagne qu'il avait acquise aux environs de Paris.

Catel est peu connu, comme compositeur, de la génération actuelle. Nous devons protester contre cette indifférence, dont l'injustice est suffisamment démontrée par l'estime que vouèrent au talent de Catel ses illustres contemporains, Méhul, Cherubini et Boieldieu. Le malheur de Catel fut de tomber toujours sur des livrets ridicules de naissance ou d'inexpérience scénique; et aux oreilles de nous autres Français, la musique, si parfaite qu'elle soit, ne suffit pas pour soutenir un ouvrage; il faut un poème intéressant. Jamais les compositions de Catel n'obtinrent, par la faute de ces malheureux livrets, ce qu'on appelle un succès de vogue. Des artistes, et encore fallait-il qu'ils fussent excellents musiciens, pouvaient seuls chanter ces morceaux travaillés avec soin, qui, n'étant pas saisissables à une première audition, n'ont pas eu la gloire de devenir populaires. Quoi qu'il en soit, populaire ou non, Catel était un excellent et sérieux compositeur, et son style élégant et sérieux, souvent élevé, ses ensembles bien agencés pour les voix, son

sentiment scénique seraient étudiés avec fruit par les futurs Meyerbeer de nos jours :

Ajoutons encore ceci à l'honneur de Catel : si recommandable qu'il ait été son talent, ce talent ne forme qu'une partie de ses titres à la considération et au respect de ceux qui eurent le bonheur de le connaître. A l'esprit le plus fin et le plus net, il joignait une probité rigide et la plus exquise délicatesse du cœur. Pendant quarante ans, son amitié pour Saffrette, sa reconnaissance pour l'homme qui avait appuyé ses débuts dans la carrière musicale, ne plièrent pas une seconde ; sa bienveillance pour les jeunes musiciens qui sollicitaient ses conseils et sa protection ne sera jamais surpassée.

L'ouvrage qui a le plus contribué à la réputation de Catel est son *Traité d'harmonie*, qui, ainsi que nous l'avons dit, fut pendant plus de vingt ans le seul guide, en France, des professeurs d'harmonie. Toutefois ce traité, tel qu'il est imprimé, n'est en quelque sorte que le programme de son cours. Il en a écrit les développements pour ses élèves et a tracé de nombreux exemples pour toutes les règles indiquées. Le manuscrit complet de Catel est aujourd'hui entre les mains de M. Fétis.

Indépendamment de ses opéras, on doit encore à Catel la musique de six hymnes républicains composés pour différentes solennités ; trois marches militaires ; deux ouvertures et une symphonie. Catel s'est aussi essayé dans la musique de chambre, et a publié six quintetti, trois quatuors et six sonates faciles pour piano. Enfin il a pris une grande part à la rédaction des solfèges du Conservatoire, dont il a publié une deuxième édition en 1815, avec un exposé méthodique des principes de la musique.

CATEL (François), peintre allemand, né à Berlin en 1778, mort en 1859. Il commença sa carrière artistique en illustrant des almanachs. Cependant dix charmants dessins qu'il exécuta pour le livre de Goethe intitulé *Hermann et Dorothee* (Brunswick, 1789) lui acquirent une certaine notoriété, et le décidèrent à cultiver le dessin au lavis et la peinture à l'aquarelle. Après avoir fait un voyage en Suisse, il vint en 1807 à Paris, où il étudia les œuvres des grands maîtres et commença à peindre à l'huile. Toutefois il ne renonça pas au dessin et fournit, entre autres travaux, de charmantes vignettes à la magnifique édition de la traduction italienne de l'*Enéide*, par Caro. Il subit d'abord l'influence de l'école française de cette époque ; mais il s'en affranchit complètement dès les premiers mois de son séjour à Rome, où il arriva en 1809 et où il acheva de se former par l'étude des maîtres italiens. Il s'essaya successivement dans la peinture d'histoire, dans la peinture de genre et enfin dans le paysage, qu'il adopta définitivement et auquel il demeura fidèle jusqu'en 1834, où il exécuta pour l'église Sainte-Louise, à Charlottenbourg, une *Résurrection du Christ*, toile de grande dimension et renfermant un grand nombre de personnages. Catel s'est surtout attaché à peindre la luxuriante nature de l'Italie méridionale, et ses tableaux se recommandent par une grande exactitude. Ce qu'on y admire le plus, c'est l'éclat de la lumière. Naples et les environs, mais particulièrement le Vésuve, Sorrente, Salerne et la Sicile, lui fournirent ses plus riches motifs. Dans un voyage qu'il fit dans cette dernière contrée, en compagnie du prince Galitzin (1818), il recueillit une ample moisson d'esquisses et il exécuta à son retour une série de gracieux paysages. Pendant son long séjour en Italie, qu'il interrompit seulement, en 1840, un voyage dans l'Europe occidentale, il a donné dans ses nombreux tableaux, aujourd'hui dispersés dans toute l'Europe, une description du pays que l'on peut regarder comme complète. En 1841, il fut élu membre et professeur de l'Académie de Berlin. Comme ses tableaux s'étaient toujours vendus à un prix élevé, il avait acquis une fortune considérable que, par son testament, il employa en fondations au profit des artistes nécessiteux.

CATELAN (PRÉ), sorte de jardin anglais, situé au milieu du bois de Boulogne et cédé par la ville de Paris à des spéculateurs qui y élevèrent des kiosques, des cafés, de petits théâtres, et cherchèrent à y attirer la foule par des amusements de tout genre. Le succès répondit d'abord à l'espoir des entrepreneurs ; mais, en 1862, la ville dut reprendre le *Pré Catelan*, qui a cependant toujours conservé sa physionomie et où l'on donne encore souvent, dans la belle saison, des concerts ou d'autres divertissements, en faisant payer un droit d'entrée.

Le *Pré Catelan* est ainsi nommé parce qu'il se trouve dans le voisinage d'une ancienne croix de pierre, appelée également *Croix Catelan*. Nous empruntons à M. Quillet le fait curieux et peu connu qui fit élever cette croix. Philippe le Bel, roi de France, ayant entendu vanter les talents d'Arnaud Catelan comme poète et comme chanteur, pria Béatrix de Savoie, la cour de laquelle ce troubadour était attaché, de le lui céder. Arnaud Catelan vint donc à Paris, et le roi, qui résidait alors à son manoir de Passy, lui envoya une escorte qui devait l'accompagner afin qu'il traversât sans danger la forêt de Rouvray, alors infestée de voleurs. Mais comme le poète

eut l'imprudence de dire au commandant de l'escorte qu'il portait dans ses bagages des présents envoyés au roi par Béatrix de Savoie, l'officier, persuadé que ces présents devaient avoir une grande valeur, conçut le projet de s'en emparer et il enfonça lui-même son épée dans le flanc d'Arnaud Catelan pendant qu'un de ses hommes tuait le domestique, porteur du bagage. Mais les assassins furent bien déçus dans leur attente quand ils ne trouvèrent dans la malle où étaient les présents que quelques bouteilles contenant des parfums et des liqueurs. Cependant le chef de l'escorte dit au roi qu'il n'avait point rencontré le troubadour, et le cadavre de celui-ci fut trouvé quelques jours après dans la forêt. Philippe le Bel voulut que des honneurs funèbres fussent rendus à la victime et ordonna qu'une croix fût dressée au lieu même où elle avait péri. Quelque temps après, le capitaine s'étant servi pour lui-même des parfums qu'il devait à son crime, les courtisans remarquèrent qu'il s'exhalait de sa personne une odeur plus suave que celle des parfums ordinaires, et cette circonstance fit déjà concevoir quelques soupçons. On sut ensuite que ses soldats avaient bu des liqueurs fines dont ils ne pouvaient pas expliquer la possession. Le crime finit par être découvert, et les coupables furent brûlés vifs, à petit feu.

Au mot **BOULOGNE** (bois de), nous avons déjà parlé de cette histoire et nous avons donné des détails précis sur l'établissement de ce qu'on appelle aujourd'hui le *Pré Catelan*.

CATELAN ou **CATALAN** (Laurent), pharmacien français, né à Montpellier au xviii^e siècle. Il publia divers ouvrages qui montrent combien il y avait d'opinions ridicules dans la pharmacopée de son temps. Les principaux sont : *Démonstration de la confection alchemique* (Montpellier, 1699) ; *Discours sur la thériaque* (1614) ; *Histoire de la nature, chasse, vertus, propriétés et usage de la licorne* (1624) ; *Rare et curieux discours de la plante appelée mandragore* (1639).

CATELET s. m. (ka-tè-lè). Forme ancienne du mot CHATELET.

CATELET (Lé), bourg de France (Aisne), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. N. de Saint-Quentin, sur l'Escaut ; pop. 645 hab. Filatures de lin et de chanvre. Ruines d'un ancien château.

CATELINOT (Ildefonse), savant bénédictin. V. CATHELINOT.

CATELLAN (Jean DE), évêque de Valence en Dauphiné, mort en 1745. On lui doit des *Instructions pastorales* et un livre intéressant sur les *Antiquités de Valence* (1784). — Un autre Jean DE CATELLAN, seigneur de la Masquière et conseiller-clerc au parlement de Toulouse, mort en l'an 1700, publia un recueil intitulé : *Arrêts notables du parlement de Toulouse* (1703, in-40).

CATELLAN (Marie-Claire-Priscille-Marguerite DE), de la même famille que les précédents, née à Narbonne en 1662, morte en 1746. Elle remporta quatre fois le prix à l'Académie des jeux floraux. Son plus bel ouvrage est une ode à la louange de Clémence Isaure.

CATELLAN-AUMONT (Jean-Antoine, marquis DE), magistrat français, né à Toulouse en 1759, mort en 1834. Il était procureur général au parlement de Toulouse et lutta courageusement contre l'arbitraire ministériel. Emprisonné par ordre de Brienne au château de Lourdes, il s'éloigna dès lors des fonctions publiques, refusa, à la Restauration, la place de premier président et fut ensuite député et pair de France.

CATELLE s. f. (ka-tè-le — du lat. *catella*, dimin. de *catena*, chaîne). Petite chaîne d'or qui, chez les Romains, était une récompense militaire.

CATEMACO, lac du Mexique, dans l'Etat de la Vera-Cruz, au S. du volcan de Tuxtla. Il a 40 kilom. de tour, 30 m. de profondeur. Entouré de montagnes qui portent le caractère des volcans éteints, ce lac lui-même n'est peut-être qu'un ancien cratère. Sur ses rives on trouve beaucoup de vestiges antiques. Les environs gardent les traces des plus violentes convulsions, et les traditions locales parlent de nombreux villages d'indiens qui auraient disparu dans des tempêtes de feu.

CATENA (Vincent), peintre italien, né à Venise en 1470, mort en 1530. Il était riche et ne se livra à la peinture que pour satisfaire son goût naturel. Plusieurs églises de Venise possèdent quelques-unes de ses compositions ; celle qu'on regarde comme son chef-d'œuvre est une *Sainte Famille*, qui faisait partie de la galerie Pesaro.

CATENA (Jérôme), écrivain italien, né à Norcia, dans l'Ombrie, au xvi^e siècle. Il était secrétaire du cardinal Riario, patriarche d'Alexandrie, et membre de l'Académie des Affidati. On lui doit : *Vita del papa Pio V*, *e raccolta di sue lettere* (Rome, 1586) ; *Latina monumenta*, recueil de lettres latines et d'autres opuscules, et un *Discours sur la traduction des ouvrages scientifiques*.

CATENACCI (Hercule), peintre italien, né à Ferrare en 1816. Il s'adonna à l'étude de la peinture après avoir reçu la première éducation

au collège de cette ville, et travailla successivement à Bologne et à Rome, où il se perfectionna. Ayant pris part au soulèvement de 1831, il dut se réfugier à Corfou ; il visita la Grèce et l'Orient, professa pendant quelque temps l'architecture et la topographie dans un des collèges de Constantinople et vint ensuite se fixer définitivement à Paris. M. Catenacci s'est fait depuis une réputation comme paysagiste et comme dessinateur. Il a illustré, avec MM. François et Girardet, le livre de la *Touraine*, publié par la librairie Mame (1855), et ensuite les *Tresors de l'art* et les *Galerie publiques de l'Europe* (1858-1859), éditées par Armengaud.

CATÉNAIRE s. f. (ka-té-nè-re — du lat. *catena*, chaîne). Zooph. Genre de polypes bryozoaires, de l'ordre des cellariées, comprenant deux espèces, qui forment une sorte de réseau ou de chaîne adhérente à la surface des corps sous-marins. Syn. de CATÉNICELLE.

— Bot. Genre d'algues, peu naturel et non adopté. Le nom donné à un débris de tige fossile, qui paraît appartenir à une espèce de sigillaire.

CATENAT s. m. (ka-te-na — lat. *catenatus*, enchaîné). Forme ancienne du mot CERNAS.

Catenat libel ou simplement *Catenat*, *Livres enchaînés*, épithète qui a été donnée à certains manuscrits, selon ce qui est rapporté dans les anciens catalogues de bibliothèques. Avant le xvi^e siècle, la rareté et le prix des livres faisaient veiller tout particulièrement à leur conservation, et non seulement on les attachait au moyen de chaînes à une sorte de pupitre sur lequel on les plaçait, mais encore aux tablettes des bibliothèques. Ainsi, à la mort de Sozomène, chanoine de Pistoie, on trouva une bibliothèque de livres choisis assez considérable pour l'époque (1458) ; elle consistait en cent seize volumes des meilleurs auteurs latins anciens et de quelques auteurs grecs, rangés sur six tablettes auxquelles ils étaient enchaînés. On voit encore des *catenati* dans les parloirs des religieux à Rome et dans quelques villes de l'Italie. Une bulle de 1658 enjoignit aux supérieurs des cordeliers de Toulouse, sous peine d'excommunication, d'empêcher qu'on ne détachât et qu'on n'emportât aucun livre.

CATÉNAISON s. f. (ka-té-na-si-on — du lat. *catenatio* ; de *catena*, chaîne). Liaison, assemblage, enchaînement : *Les cercles de caténation d'actions sont plus étendus dans ce tempérament que dans les autres*. (Darwin.)

CATÈNE s. f. (ka-tè-ne — lat. *catena*, même sens). Forme ancienne du mot CHAÎNE.

— Philol. sacrée. Suite de remarques sur l'Ecriture sainte.

CATÉNELLE s. f. (ka-té-nè-le — dimin. du lat. *catena*, chaîne). Bot. Genre d'algues marines, de la famille des floridées, formé aux dépens des gigartines, et comprenant une espèce dont les rameaux présentent l'aspect d'un collier ou d'un chapelet : *La CATÉNELLE opionite habite les mers d'Europe*.

CATÉNICELLE s. f. (ka-té-ni-sè-le — dimin. du lat. *catena*, chaîne). Zooph. Syn. de CATÉNAIRE, genre de polypes.

CATÉNIÈRE s. f. (ka-té-niè-re — du lat. *catena*, chaîne). Pêch. Chaîne munie de plusieurs crocs, que les pêcheurs traînent au fond de la mer pour retrouver leurs filets ou leurs appelets. On dit aussi CATONNIÈRE.

CATÉNIFÈRE adj. (ka-té-ni-fè-re — du lat. *catena*, chaîne ; *fero*, je porte). Hist. nat. Se dit des corps dont la surface est marquée de lignes colorées qui, par leur disposition, représentent une chaîne.

CATÉNIFORME adj. (ka-té-ni-for-me — du lat. *catena*, chaîne, et de *forme*). Didact. Qui a la forme d'une chaîne.

CATÉNIPORE s. m. (ka-té-ni-po-re — du lat. *catena*, chaîne, et de *pore*). Zooph. Genre de madrépores fossiles, comprenant une ou deux espèces trouvées dans les calcaires de transition : *Le CATÉNIPORE escharoïde*.

CATÉNULAIRE adj. (ka-té-nu-lè-re — du lat. *catenula*, petite chaîne). Hist. nat. Qui ressemble à une petite chaîne ; qui offre des rugosités ou des lignes colorées figurant une petite chaîne. On dit aussi CATÉNULE.

CATÉNULE s. f. (ka-té-nu-le — du lat. *catenula*, petite chaîne). Helminth. Genre d'helminthes vivant dans les eaux douces ou marines : *Les CATÉNULES ont autant ou même plus d'affinité avec les planaires qu'avec les ténias*. (P. Gervais.)

— Encycl. Les *caténules* sont des helminthes appartenant au même ordre que les ténias et les bothriocéphales. Si les observations de Dugès sont exactes, ce genre présenterait cette particularité remarquable qu'au lieu de vivre, comme les genres de la même famille, en parasites dans le corps des animaux, les *caténules* vivraient à l'état libre sur les feuilles des végétaux, dans les eaux douces ou marines. Le ver que Linné a appelé *ténia fluviatilis* serait dès lors une *caténule*. Plusieurs auteurs pensent que ce genre se rapproche plutôt des planaires. L'espèce type vit dans nos eaux douces, sous les feuilles des lentilles d'eau. Une autre espèce habite les eaux de la mer, sur les côtes du Danemark.

CATÉPHE s. f. (ka-tè-fe — du gr. *katephés*, triste). Bot. Syn. de TRACHYMENE.

CATÉPHIE s. f. (ka-tè-fi — du gr. *katephieia*, tristesse). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, formé aux dépens des noctuelles, et comprenant trois espèces, dont la plus connue est presque entièrement noire, d'où le nom du genre : *La CATÉPHIE alchimiste se trouve dans les bois des environs de Paris*. (Duponchel.)

CATER (Thomas-Orlando), général anglais, né en 1781, mort à Londres en 1862. Il fut élevé aux collèges militaires de Marlow et de Woolwich et entra au service actif en avril 1809, comme second lieutenant d'artillerie. De 1810 à 1814, il fut employé dans les opérations de l'armée anglaise dans la Péninsule, fut détaché dans les rangs de l'armée espagnole avec le grade de lieutenant-colonel, comme aide de camp du général comte de Fife, et assista à la défense de Cadix, au combat de Barossa et au siège de Tarragone. Il fit la campagne de 1815 et prit part à la reddition de Cambrai et de Paris, après avoir combattu à Waterloo. Par la suite, il servit dans la Méditerranée, au Canada et à l'île Maurice. Il fut nommé major général en 1857. Il avait reçu, dans le cours de sa carrière militaire, plusieurs médailles honorifiques.

CATERAN s. m. (ka-tè-ran). Nom que l'on donne aux voleurs de bestiaux, dans les montagnes de l'Ecosse.

CATÈRE ou **CATERRE** s. m. (ka-tè-re). Forme ancienne du mot CATARRHE.

CATÉRETE ou **CATHÉRETE** s. m. (ka-tè-rè-te — du gr. *katered*, je dénonce). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des clavicornes. Syn. de CENQUE.

CATERINA (SANTA), ville du royaume d'Italie, dans l'île de Sicile, prov. et à 12 kilom. N.-O. de Calatanissetta, ch.-l. de cant., sur le Salso ; 5,700 hab. Bourg de Sicile, à 20 kil. S.-O. de Trapani, dans l'île de Favignana, sur la côte N.-O. de Sicile, ch.-l. du cant. formé par l'île ; 2,507 hab. Petit port ; pêche ; cabotage. Bourg d'Italie, dans la Calabre Ulérieure IIe, district et à 40 kilom. S. de Catanzaro, près de la mer Ionienne ; 2,000 hab. Récolte de vins et éducation de vers à soie. Ce bourg fut en partie détruit par le tremblement de terre de 1783.

CATERNE s. m. (ka-tèr-ne). Registre ; papier terrier. Vieux mot.

CATERNISTE s. m. (ka-tèr-ni-ste — rad. *caterne*). Hist. relig. Ancien nom des membres de la communauté de Saint-Joseph.

CATEROLE ou **CATTEROLE** s. f. (ka-tè-ro-le — de *catir*, qui a signifié se tapir, se cacher). Chass. Terrier où la femelle du lapin dépose ses petits.

CATERVAIRE s. m. (ka-tèr-vè-re — du lat. *caterva*, troupe). Antiq. Nom que l'on donnait aux gladiateurs qui combattaient par troupes et non un à un.

CATERVE s. f. (ka-tèr-ve — du lat. *caterva*, troupe). Vieux mot employé par J.-J. Rousseau dans le sens de Troupe, bande.

— Antiq. rom. Corps d'infanterie composé de soldats barbares : *La CATERVE des Gaulois, des Celtibères*.

CATESBEE s. f. (ka-tè-sbé — de *Catesby*, natural. angl.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rubiacées, tribu des gardénies, comprenant huit espèces, qui croissent dans les régions chaudes de l'Amérique.

CATESBY (Robert), chef de la conspiration des poudres. Il se fit tuer les armes à la main après la découverte du complot (1605).

CATESBY (Marc), naturaliste anglais, né en 1690, mort en 1750. Il fit plusieurs voyages dans l'Amérique du Nord et en rapporta de riches collections et d'abondants matériaux qui lui servirent à la composition de ses ouvrages, dont le plus important est *l'Histoire naturelle de la Caroline, de la Floride et des îles Bahama* (Londres, 1731-1743), texte anglais et français, avec 220 planches magnifiques, dessinées et gravées par Catesby lui-même. Outre cet ouvrage, qui fit recevoir son savant auteur à la Société royale de Londres, on a de Catesby un travail important, sous le titre de : *Hortus britanno-americanus*, publié à Londres après sa mort, en 1763, in-fol.

CATESCHÈNE s. m. (ka-tè-skè-ne). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, comprenant une espèce trouvée au Brésil. On pense qu'il doit être réuni au genre orthognathe.

CATEUX, EUSE adj. (ka-teu, eu-zè — lat. *cautus*, même sens). Fin, rusé. Vieux mot.

CATEUX ou **CATTEUX** s. m. (ka-teu — rad. *cautel*, effet mobilier). Anc. lég. Nom que l'on donnait aux objets qui étaient considérés comme meubles par une fiction de la loi : *Les CATEUX sont divisés en CATEUX verts ou arbrés et en CATEUX secs ou bâtiments*.

CATÉ-VALA s. m. (ka-tè-va-la). Bot. Espèce d'aloès du Malabar.

CATHA s. m. (ka-ta — nom ar.) Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des célastrinées, voisin des fusains et comprenant sept espèces, qui croissent dans les régions tropicales de l'Afrique et de l'Asie.

— Encycl. Ce genre de végétaux appartient

à la famille des célastrinées et à la tribu des évonymées. Il comprend des arbustes ou des arbrisseaux ordinairement épineux, à feuilles alternes ou fasciculées, coriaces, entières ou dentées; les fleurs sont blanches et disposées en corymbes axillaires; le fruit est une capsule oblongue, à deux ou trois loges, contenant deux ou trois graines. Les espèces, au nombre de sept ou huit, croissent dans les régions chaudes de l'Asie et de l'Afrique. Les Arabes cultivent ces arbres dans leurs jardins; ils en mangent les feuilles vertes et crues, et leur attribuent des vertus merveilleuses contre la peste et les autres maladies.

CATHALA-COTURE (Antoine DE), jurisconsulte et historien français, né à Montauban en 1632, mort en 1724. Il suivit avec distinction la carrière du barreau, et il s'est occupé particulièrement de recherches sur sa province. Outre un *Mémoire sur la généralité de Montauban*, il a laissé une *Histoire politique, ecclésiastique et littéraire du Quercy* (1785, 3 vol. in-8°).

CATHALAN (Jacques), jésuite et prédicateur français, né à Rome en 1671, mort en 1757. Après avoir professé les humanités dans plusieurs collèges, il se livra à la prédication et y obtint de beaux succès. Il fut souvent choisi par les supérieurs de sa compagnie pour prononcer les oraisons funèbres de divers personnages de la plus haute distinction. On lui doit, entre autres : *l'Oraison funèbre de Louis, dauphin, fils de Louis XIV*; celle de *Madame Elisabeth-Charlotte, palatine de Bavière, duchesse d'Orléans*, et celle de *Charles-Joseph de Lorraine, électeur de Trèves*.

CATHAMISTE s. m. Entom. V. CATAMISTE.

CATHANTHE s. m. (ka-tan-te — du gr. *kata*, en bas; *anthos*, fleur). Bot. Syn. de *TRITONCION*.

CATHARANTHE s. m. (ka-ta-ran-te — du gr. *catharizo*, je purifie; *anthos*, fleur). Bot. Syn. de *LOCYNIS* ou *PERVENCHE DE MADAGASCAR*, genre de plantes, de la famille des apocynées.

CATHARE s. m. (ka-ta-re — du gr. *katharos*, pur). Philos. Nom que l'on donne, dans les doctrines platoniciennes, aux notions pures ou types : *Les CATHARES de Platon*.

— Hist. relig. Nom donné à des hérétiques qui affectaient une grande pureté de mœurs.

— s. m. pl. Myth. Dieux qu'on adorait dans l'Arcadie.

— Encycl. Sous le nom de *cathares*, on comprend plusieurs sectes d'hérétiques, apocryphes ou encratites, artotrites, montanistes, vaudois, albigeois, puritains, ayant pour caractère général la prétention d'une simplicité et d'une pureté de mœurs extrêmes. Les premiers, les véritables *cathares* parurent au 1^{er} siècle. Exagérant l'importance donnée par Jésus et par ses disciples à la virginité, ils déclaraient que le mariage est une débauche, la continence un devoir rigoureux. Ils invoquaient à l'appui de leur doctrine de prétendus *actes* et *évangiles* de saint André et de saint Thomas, que l'Eglise déclara apocryphes. Déjà condamnés par l'autorité ecclésiastique, ils le furent encore par l'autorité civile. L'empereur Théodose, dans la sixième loi de son code, les déclare des malfaiteurs publics.

CATHARIN (Ambroise). V. CATARINO.

CATHARINA (SANTA-), province maritime de l'empire du Brésil, limitée au N. par la province de Curitiba, à l'O. et au S. par celle de Rio-Grande du Sud, et à l'E. par l'océan Atlantique; comprise entre 26° 10' et 29° 5' de lat. S., entre 51° 10' et 53° 20' de long. O. Les côtes sont basses et marécageuses; elles sont découpées par plusieurs golfes, dont les plus importants sont ceux de San-Miguel et de San-Jose; elles sont bordées d'un grand nombre d'îles, parmi lesquelles San-Francisco, Santa-Catharina, Remedios, sont les plus considérables. Le sol, hérissé de montagnes vers l'O., présente au centre et à l'E. de grandes plaines arrosées par des cours d'eau de peu d'étendue, et où l'on trouve un assez grand nombre de petits lacs. Le climat, tempéré et sain sur les montagnes et dans les plaines, est insalubre dans les lieux marécageux. Le terrain est presque partout fertile et produit du froment, du riz, du millet, du maïs, du manioc, de l'avoine, du sucre, du café, du coton et divers fruits. On y trouve d'excellents bois de construction et de menuiserie, des plantes médicinales et quelques sources thermales; 35,000 hab. Chef-lieu, Santa-Catharina ou Nossa-Senhora-do-Desterro; villes principales : Laguna, San-Francisco, dans la petite île de son nom.

CATHARINA (SANTA-), île du Brésil, près de la côte de la province à laquelle elle donne son nom, par 27° de lat. S. et 51° 30' de long. O. Elle a une longueur de 56 kilom. du N. au S., sur 12 kilom. de largeur de l'E. à l'O. Côtes abruptes et escarpées; sol montagneux et couvert de bois ou de marécages. Climat humide, mais salubre. Récolte de froment, maïs, manioc, sucre, légumes et fruits. Entre la côte N.-O. et la terre ferme, elle possède une belle rade pour les gros bâtiments. Elle a pour chef-lieu Santa-Catharina ou Nossa-Senhora-do-Desterro, capitale de la province de même nom, place de guerre défendue par des forts qui protègent la rade; 6,000 hab. Fabriques de coton, toiles et poteries.

CATHARINÉE s. f. (ka-ta-ri-né — du lat. *Catharina*, Catherine). Bot. Genre de mousses, considéré par plusieurs auteurs comme une simple section du genre polytrich.

CATHARIS, nom que l'on a donné quelquefois aux COTEREAUX.

CATHARISTE s. m. (ka-ta-ri-ste — du gr. *katharistos*, très-pur). Hist. relig. Nom donné par antiphrase à des manichéens qui se livraient à d'infâmes débauches.

— Ornith. Syn. de CATHARTE.

CATHARMATE s. m. (ka-tar-ma-te — gr. *katharma*, *katharmatos*, purification). Antiq. Sacrifice humain ayant un caractère expiatoire.

CATHARRHÉCTIQUE adj. (ka-ta-rè-kti-ke — rad. *catharrhēctis*). Anc. méd. Purgatif : *Potion CATHARRHÉCTIQUE*.

CATHARRHÉXIE s. f. (ka-ta-rè-kai — du gr. *katharrhēgumi*, j'ouvre violemment). Anc. méd. Purgation.

CATHARSE s. f. (ka-tar-se — du gr. *katharsis*, qui purge, qui nettoie). Bot. Syn. de GYPSOPHILE.

CATHARSIE s. f. (ka-tar-si — du gr. *katharsis*, purgation). Méd. anc. Evacuation quelconque, naturelle ou provoquée.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, de la tribu des coprophages, comprenant cinq espèces, qui habitent les contrées intertropicales. Les mœurs des coprophages (mange-fumier) expliquent le nom que l'on a donné aux catharsies.

CATHARTE s. m. (ka-tar-te — du gr. *kathartēs*, nettoyeur, parce que ces oiseaux débarrassent de charognes et de débris en putréfaction les contrées qu'ils habitent). Ornith. Genre d'oiseaux de proie, de la famille des vautours : *Les CATHARTES forment un groupe très-naturel*. (Lafresnaye.) *Le CATHARTE vautourin habite la Californie*. (P. Gervais.)

— Encycl. L'ancien genre *catharte*, mieux étudié, a servi à former trois genres nouveaux et bien distincts : les *cathartes* proprement dits, les *sarcorampes* (auxquels appartient le condor) et les *perenoptères*. Nous ne parlerons ici que des premiers, dont les caractères généraux sont : un bec grêle, droit dans plus de la moitié de sa longueur, renflé à l'extrémité et courbé seulement vers la pointe; la tête et une partie du cou sont dénuées de plumes; les narines ovales et longitudinales, percées de part en part; des ailes à troisième rémige plus longue, à douze rectrices; des tarses nus, faibles et réticulés; des ongles courts et obtus. Les *cathartes* ne se trouvent qu'en Amérique. Ils diffèrent des autres vautours en ce qu'ils sont moins forts, moins robustes, et qu'ils vivent à peu près exclusivement de charognes et d'immondices. Ils s'approchent sans crainte de l'homme, pour s'emparer des débris de sa nourriture, et sont si familiers qu'ils viennent jusque dans les villes. Ce genre ne renferme que deux espèces bien distinctes.

1° *L'urubu* ou *catharte* noir (*cathartes atratus*) est de la taille d'un petit dindon; son plumage est d'un noir brillant et uniforme; sa tête et la partie supérieure de son cou sont revêtues d'une peau d'un violet très-foncé, profondément ridée, dépourvue de plumes, mais garnie d'un duvet court et noir; il n'y a pas de caroncules. L'analogie de l'urubu avec le dindon lui a valu, des premiers Espagnols venus au Pérou, le nom de *gallinaza*; on a même été jusqu'à le regarder comme un coq d'Inde carnivore. Les anciens colons de Saint-Domingue l'appelaient *marchand*. Cet oiseau est très-commun dans toutes les régions chaudes et tempérées de l'Amérique; mais c'est surtout au Pérou qu'il abonde. L'urubu est d'un naturel stupide; il vit en troupes; ses mœurs sont celles des vautours. Plus familiers que le reste des vulturidées, ces oiseaux viennent jusque dans les villes et les lieux habités, pour disputer aux chiens, aux canards et aux autres animaux domestiques, les débris qu'on leur jette. Ils en partent vers la fin du jour et vont passer la nuit sur les arbres ou sur les rochers, pour revenir le lendemain. Ils suivent souvent aussi les chasseurs, et dès que ceux-ci ont enlevé la peau d'un animal, les urubus fondent dessus et en ont en un instant dévoré la chair sans en laisser la moindre parcelle sur le squelette. Un auteur ancien, Kolbe, dit que les urubus fondent sur les bœufs ou sur les vaches qui se trouvent couchés dans la campagne sans gardiens; ce fait est peu croyable et contraire aux habitudes des vautours. D'après Catesby, les *buses à figure de paon* (c'est ainsi qu'il nomme ces oiseaux) ont le vol très-léger; elles fondent en grand nombre sur la même charogne et se livrent de fréquents combats en la dévorant; mais elles sont souvent prévenues par un aigle, et du reste ont soin de ne pas s'approcher tant que celui-ci est présent. Ce fait peut aussi être révoqué en doute, car l'aigle n'attaque en général que les proies vivantes. L'urubu niche sur les grands arbres, dit Lafresnaye, et ses œufs sont d'un blanc roux. Les petits, nourris par les parents jusqu'à ce qu'ils puissent voler, sont blancs dans leur jeunesse, bruns la première année, et ne deviennent noirs qu'avec l'âge. Les urubus sont au reste des oiseaux assez hideux; on dit qu'ils exhalent, comme la plupart des vautours, une

odeur infecte, qui tient à la fois du musc et de la chair corrompue; leur peau et leurs plumes conservent cette odeur, qui se communique par le contact aux objets voisins. Leur chair, coriace et filandreuse, répand cette odeur infecte, que rien ne peut faire disparaître. Les nègres néanmoins les tuaient pour les manger, et il a fallu des mesures préventives très-sévères pour empêcher la destruction de ces rapaces, qui rendent dans la zone torride des services inappréciables, en débarrassant les rues et les places publiques des immondices et des animaux morts, qui sont une cause permanente de maladies endémiques.

2° *L'aura* (*cathartes aura*) ressemble beaucoup au précédent, avec lequel on l'a souvent confondu; il est à peu près de la même taille, quelquefois un peu plus petit; il s'en distingue par son plumage d'un noir roussâtre, la couleur de chair très-vive de la peau de son cou, ses tarses orangés, sa queue inégale et plus courte que les ailes. Les auras ont des mœurs semblables à celles des urubus; mais ils s'approchent moins des lieux habités. Ils perchent plusieurs ensemble sur les vieux arbres et y restent, le matin surtout, pendant des heures entières, immobiles et les ailes écartées. Ils volent quelquefois assez près de terre, d'un vol facile, mais en quelque sorte intermittent; le battement particulier de leurs ailes ferait croire qu'à chaque instant ils veulent se poser. Ils nichent dans des trous qu'ils creusent en terre, sous les halliers; la femelle y pond deux œufs blancs marqués de rougeâtre. Les petits, à leur naissance, sont couverts d'un duvet blanc. Les auras, dit Lafresnaye, sont d'un caractère confiant, et on peut les approcher sans qu'ils se dérangent, surtout lorsqu'ils mangent. Bien que vivant presque exclusivement de chair morte, ils tuent quelquefois des agneaux, attaquent les serpents et joignent à leur nourriture des mollusques terrestres et des insectes. Cette espèce est très-répandue à peu près dans les mêmes régions que la précédente; mais elle est moins commune au Pérou. Plusieurs auteurs rapportent au même genre le *catharte* vautourin ou de Californie (*cathartes vulturinus*), qui vit dans les régions occidentales de l'Amérique du Nord. Mais cette espèce, encore peu connue, paraît devoir plutôt être rangée parmi les sarcorampes.

CATHARTINE s. f. (ka-tar-ti-ne — du gr. *kathartēs*, qui nettoie). Chim. Principe purgatif du séné.

CATHARTINÉ, ÉE adj. (ka-tar-ti-né). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte aux cathartes.

— s. f. pl. Groupe d'oiseaux de proie, de la famille des vulturidées, comprenant les genres catharte, sarcorampe et néophron : *Les CATHARTINÉS ont des mœurs et des lieux d'habitation très-différents*. (Lafresnaye.)

— Encycl. La famille des vulturidées, qui a pour type le genre vautour, a été subdivisée en deux tribus ou sous-familles, les vulturinées et les cathartinées. Cette dernière se distingue facilement de l'autre par les caractères suivants : ouverture unique commune aux deux narines, percée de part en part et non cloisonnée; doigt médian antérieur réuni, à sa base, aux deux latéraux par deux membranes égales; pouce visiblement plus faible que les doigts antérieurs, inséré plus haut que ces derniers sur le tarse, et terminé par un petit ongle court et obtus. Les *cathartinées*, au nombre de six ou sept espèces, sont propres au nouveau continent. Elles se répartissent dans le genre catharte et le genre sarcorampe. Ces rapaces ont la vue aussi perçante et l'odorat aussi fin que les faucons; ils voient et sentent leur proie à des distances prodigieuses, et se laissent directement tomber dessus. Ils marchent facilement et par sauts; leur vol est aussi très-prolongé; on les voit souvent planer et tourner pendant des heures entières. Quand ils sont repus, ils passent toute une journée perchés sur les arbres, les maisons ou les rochers, le cou enfoncé dans les épaules, et le corps dans une direction presque horizontale. Ils vivent solitaires, et ne s'accouplent qu'au temps des amours. La femelle pond deux ou trois œufs, qu'elle couve seule; les petits sont élevés avec beaucoup de soin par les parents. Leur cri, généralement rauque et désagréable, ne se fait guère entendre que lorsqu'ils se disputent. Leurs mœurs, du reste, présentent d'assez grandes différences; ainsi les cathartes sont vagabonds, aiment le voisinage des habitations et ne sont nullement nuisibles à l'homme; les sarcorampes, au contraire, notamment le condor et le roi des vautours, ont en général un domicile fixe, soit dans les forêts, soit dans les terrains découverts, et ne s'approchent des lieux habités que pour exercer leurs déprédations sur les troupeaux et sur les basses-cours.

CATHARTIQUE adj. (ka-tar-ti-ke — du gr. *kathartēs*, qui nettoie). Pharm. S'emploie quelquefois au lieu de purgatif : *Poudre CATHARTIQUE*. || *Sel cathartique amer*, Sulfate de magnésie.

— s. m. Médicament purgatif, plus fort que les laxatifs et les minoratifs, moins énergique que les drastiques : *L'emploi des CATHARTIQUES*.

CATHARTOCARPE s. m. (ka-tar-to-kar-pe — du gr. *kathartēs*, purgatif; *karpas*, fruit).

Bot. Section du genre casse, ayant pour type la casse officinale.

CATHAY, nom donné à la Chine par les Européens au moyen âge.

CATHAYEN, ENNE s. et adj. (ka-tè-ian, è-ne). Anc. Géogr. Habitant du Cathay ou de la Chine; qui appartient à ce pays ou à ses habitants.

CATHCART, village et paroisse d'Ecosse, comté de Renfrew, à 6 kilom. S.-O. de Glasgow; 2,288 hab. Exploitation de houille et de pierres à chaux.

CATHCART (William SHAW, comte DE), général et diplomate anglais qui a attaché son nom à l'odieuse mesure du bombardement de Copenhague, né en Ecosse en 1755, mort en 1843. Il fit les guerres contre la Révolution française, dans l'armée du duc d'York, fut nommé lieutenant général en 1801, puis pair d'Ecosse, vice-amiral, etc. En 1807, il reçut la mission d'enlever la flotte danoise, incendia, sans déclaration de guerre, une partie de la capitale du Danemark, ramena la flotte en Angleterre et reçut le titre de vicomte et la dignité d'ambassadeur en Russie. Il accompagna l'empereur dans les campagnes d'Allemagne et de France, signa le traité de Paris, assista au congrès de Vienne et fut nommé pair du royaume après avoir quitté son ambassade de Pétersbourg.

CATHCART (Charles MURRAY, deuxième comte), général et pair d'Angleterre, né en 1783 à Walton, comté d'Essex, mort en 1859, était fils du précédent. Il servit en Hollande, en Sicile, en Espagne et en Belgique, combattit avec distinction à Salamanca, à Vittoria et à Waterloo, où il eut plusieurs charges de cavalerie. Nommé gouverneur du Canada en 1846, il reçut à l'ancienneté, en 1854, le grade de général d'armée.

CATHCART (sir George), frère du précédent. Il était aide de camp de Wellington à la bataille de Waterloo, et, en 1826, il suivit ce même duc dans son ambassade à Saint-Pétersbourg. Ensuite il fut envoyé au Canada et plus tard au Cap de Bonne-Espérance, où il combattit les Cafres. Rappelé en Angleterre en 1854, il servit comme lieutenant général dans l'armée envoyée en Orient sous les ordres du maréchal Raglan. Il fut tué à la bataille d'Inkermann, et son corps, retrouvé le lendemain, fut inhumé sur une petite colline qui reçut le nom de *Cathcart's mount*.

CATHEDRA (EX) loc. adv. (èk-ska-tè-dra — mots lat. qui signifient de la chaire). Théol. Officiellement, en vertu de l'autorité enseignante, que l'on tient de son titre : *Enseigner, parler ex cathedra*. V. EX CATHEDRA. || Se dit particulièrement du pape parlant comme chef de l'Eglise universelle, et s'adressant à tous les fidèles.

— Encycl. La locution latine *ex cathedra* est employée par les théologiens pour caractériser les décisions que rend le pape, comme docteur de toutes les Eglises, sur des questions de foi et de discipline générale. On dit alors qu'il parle *ex cathedra*, c'est-à-dire de la chaire de Saint-Pierre, c'est-à-dire en vertu de son autorité de souverain pontife (*ex auctoritate qua, ut supremus magister totius præest Ecclesiae, et aliquid authenticè intinuit credendum aut agendum*). Cette autorité, d'après les ultramontains est infaillible; elle ne l'est pas, et des déclarations même faites *ex cathedra* peuvent, selon les gallicans, être réformées par l'autorité suprême du concile œcuménique. D'après M. l'abbé Le Noir, les diverses conditions exigées par les théologiens les plus autorisés pour la déclaration ou la législation *ex cathedra* peuvent se réduire aux suivantes : 1° examen, libre de toute coaction, en conseil de l'Eglise particulière de la papauté et des théologiens qui entourent la chaire apostolique; 2° décision solennelle, non pas du pape seul, mais de cette minorité ecclésiastique collective, prise au vu et au su de toute l'Eglise, condition qui se trouve remplie lorsque des prières sont demandées *ad hoc* dans toute la catholicité; 3° proclamation de la décision adressée par la papauté, en tant que papauté, à l'Eglise universelle, soit dispersée, soit réunie en concile œcuménique, avec toutes les conditions de la plus grande solennité, conditions dont la proposition de la chose à croire ou à pratiquer sous peine de censure ou d'anathème est une des meilleures preuves.

Bossuet, qui repousse l'infailibilité papale, ne voit qu'une vaine subtilité et une invention moderne dans la distinction que font les théologiens entre le pape décidant *ex cathedra* et le pape parlant comme docteur particulier. « Les uns, dit-il, prétendent qu'un pape, quoique hérétique au fond du cœur, ne peut faire une décision favorable à l'hérésie...; d'autres disent que le pape est infaillible toutes les fois qu'il agit en qualité de docteur public et qu'il exerce sa charge de confirmer ses frères... Quelques-uns disent qu'on rapporte beaucoup d'affaires au souverain pontife comme au juge souverain, non afin qu'il les décide en qualité de docteur universel, par l'assistance du Saint-Esprit, mais assez souvent afin qu'il les juge par son autorité souveraine, suivant sa sagesse particulière, jusqu'à ce qu'entrant dans un plus grand examen, si la chose concerne la foi, il la définisse *ex cathedra*. Ainsi, ce n'est pas assez de distinguer dans le pape le docteur public du doc-

leur particulier, il faut de plus séparer de la chaire même l'autorité souveraine exercée par la prudence particulière et croire que le pape, considéré suivant ces différentes divisions et subdivisions, n'est pas intailliblement assisté de l'Esprit saint, comme si tout cela ne faisait pas partie du devoir imposé à la charge apostolique, de confirmer ses frères. Mais où a-t-on puisé ces belles idées ? Est-ce dans les Pères, dans les conciles, dans les décrets des pontifes romains ? Vous n'y trouverez rien qui en approche. Cependant il ne tiendra pas à nos *infaillibilistes* que nous ne recevions pour article de foi une opinion qui n'a d'autre fondement que leur imagination. Il en est d'autres enfin qui prétendent que les papes ne seront point infaillibles s'ils oublient de dire dans leurs bulles qu'ils instruisent toute l'Eglise ou qu'ils imposent aux fidèles l'obligation de se soumettre à leurs décisions. Mais si cette formule est absolument nécessaire, combien de décrets salutaires seront sans autorité ? Quoi donc ! Il ne suffit pas qu'un pape instruisse toute l'Eglise. Vous voulez l'obliger à dire expressément qu'il instruit, et, faute de ce mot, tous ses décrets seront nuls ! Qui pourrait de sang-froid entendre dire tant de choses ridicules à des hommes qui se mêlent de parler d'une dignité aussi sublime qu'est la papauté et des respectables pontifes qui l'occupent ? S'il est permis à nos adversaires de débiter leurs insipides rêveries et d'expliquer, en les suivant, ce qu'ils entendent par ces mots : « Décision *ex cathedra* », il nous sera permis sans doute de dire aussi qu'une décision *ex cathedra* est celle qui, conforme à la tradition des Eglises, se trouve confirmée par le sentiment commun. »

CATHÉDRALE, **ALE** adj. (ka-té-dra-le, a-le — du lat. *cathedra*, chaire). Principal : *Fonctions cathédrales. Autorité cathédrale.* || Vieux mot.

— Magistral, doctoral, pédantesque : *Ta morgue cathédrale.* (J.-J. Rouss.) || Inusité.

— s. m. Chanoine d'une église cathédrale :

A terre on vit bientôt le galant cathédral.

LA FONTAINE.

|| Vieux mot.

— s. f. Eglise épiscopale d'un diocèse : *La cathédrale de Paris.* On cite comme parfaits dans leur genre le portail de la cathédrale de Reims, la nef de la cathédrale d'Amiens, le chœur de la cathédrale de Beauvais et le clocher de la cathédrale de Chartres. (Salentin, de l'Oise.) *La cathédrale de Strasbourg est la plus belle de l'Europe.* (Dupin.) || Grande église monumentale : *La cathédrale chrétienne présente une évidente combinaison des architectures antérieures, sans néanmoins en être ni la reproduction ni l'imitation.* (Lamenn.) *Une cathédrale aux voûtes sombres et silencieuses conseille la prière.* (Balz.) *La foi qui transporte les montagnes élève les cathédrales.* (Ozanam.)

— Encycl. Archit. Le trône épiscopal (*cathedra*) était placé, dans les églises primitives, au fond de l'abside, dans l'axe de l'édifice, et l'autel s'élevait en avant de la tribune, de façon que l'évêque, placé ainsi derrière l'autel isolé, pût voir l'officiant en face. C'est pour cela que, jusque vers le milieu du dernier siècle, dans certaines cathédrales, le maître-autel n'était qu'un simple table sans gradins, sans tabernacle ni retable. La cathédrale du monde chrétien, Saint-Pierre de Rome, conserve encore le siège du prince des apôtres enfoncé dans une chaire de bronze, au fond de l'abside.

Originairement, les cathédrales avaient un caractère à fois la religieux et civil, on ne s'y réunissait pas seulement pour assister aux offices divins, on y tenait aussi des assemblées politiques sous la présidence de l'évêque. Jusqu'à la fin du xii^e siècle, les cathédrales n'avaient pas des dimensions extraordinaires ; beaucoup d'églises abbatiales étaient d'une plus grande étendue, car, à cette époque, les grands établissements religieux formaient une sorte de féodalité monastique qui primait les évêques en richesse et en influence. Mais, au xiii^e siècle, l'épiscopat, appuyé par la monarchie, mit habilement à profit la tendance de l'esprit public à réagir contre la prépondérance de la double féodalité monastique et séculière. Ce fut alors que les populations s'érigèrent en communes, et alors aussi que les cathédrales furent reconstruites sur de bien plus grandes proportions. Les populations urbaines prêtèrent leur concours avec un empressement et une énergie extrêmes. La foi, qui entraînait pour la principale part dans ce mouvement, fournit aux évêques des ressources énormes. Au xiii^e siècle, le clergé français, fort de son alliance avec la monarchie, prit une attitude et des prétentions exorbitantes qui commencèrent à inquiéter les populations ; dès 1250, l'empressement à fournir des trésors pour la construction des cathédrales diminua sensiblement : aussi voit-on, à partir de cette époque, les travaux de mainte cathédrale se ralentir, ou s'achever à la hâte sur de moins vastes proportions. A la fin du même siècle, celles de ces vastes constructions qui étaient tardivement sorties de terre n'arrivèrent pas à leur développement ; elles s'arrêtèrent tout à coup, ou, si elles furent achevées, ce ne fut plus que par les efforts personnels d'évêques ou de chapitres qui employèrent leurs propres biens à terminer ce que l'entraînement de

toute une population avait permis de commencer. Il n'est pas une seule cathédrale ancienne, on peut le dire, qui ait été terminée sur le plan primitivement conçu ; et cela se comprend, la période pendant laquelle les grandes cathédrales eussent dû être conçues et élevées, celle pendant laquelle leur existence est, pour ainsi dire, un besoin impérieux, l'expression d'un désir national irrésistible, est comprise entre les années 1180 et 1240 : soixante ans. Si l'on peut s'étonner d'une chose, c'est que dans ce court espace de temps on ait pu obtenir, sur tout un grand territoire, des résultats aussi surprenants. Ce n'est, du reste, que dans le domaine royal que se produisit ce mouvement, et l'on peut dire que la cathédrale française est née avec le pouvoir monarchique. Plus tard, vers la fin du xiii^e siècle, la monarchie ayant réuni sous son autorité toutes les provinces de la Gaule, la reconstruction des cathédrales s'étendit à ces provinces. A nos cathédrales se rattache toute notre histoire intellectuelle ; elles ont abrité sous leurs cloîtres les plus célèbres écoles de l'Europe pendant le xii^e et le xiii^e siècle ; elles ont vu l'éducation religieuse et littéraire du peuple ; elles ont été l'occasion d'un développement dans les arts, qui n'est égalé que par l'antiquité grecque. Si les derniers siècles ont laissé périr en partie ces grands témoins de la foi de nos pères, espérons que, plus juste et moins ignorant, le nôtre saura conserver ce qu'il en reste.

On ne peut guère se faire aujourd'hui une idée de ce qu'était la cathédrale au xiii^e siècle, un jour de grande cérémonie, lorsque les cloches de ses tours étaient en branle, lorsqu'un roi y était reçu par l'évêque et par le chapitre à son arrivée dans une ville. Dépouillées, mutilées par le temps et par la main des hommes, méconnues pendant plusieurs siècles par les successeurs de ceux qui les avaient élevées, nos cathédrales apparaissent, au milieu de nos villes populeuses, comme de grands cercueils ; cependant elles inspirent toujours aux populations un sentiment de respect intangible ; à certains jours de solennité publique, elles reprennent leur voix, une nouvelle jeunesse, et ceux mêmes qui répétaient la veille, sous leurs voûtes, que ce sont là des monuments d'un autre âge sans signification aujourd'hui, sans raison d'exister, les trouvent belles encore dans leur vieillesse et dans leur pauvreté. Aimée au fond du cœur par les populations, dit M. Viollet-le-Duc, tour à tour flattée et humiliée par ceux qui sont charmés de s'en servir, mais qui ne songent guère à la conserver ; occupée par un clergé sans ressources et souvent insouciant ; égarée pour la plupart, dernier vestige des temps d'ignorance, de superstition et de barbarie pour quelques-uns, texte de phrases creuses pour ces rêveurs amateurs de poésie nébuleuse, qui ne voient qu'ogives élançées vers le ciel, dentelles de pierre, sculptures mystérieuses ou fantastiques, dans des monuments où tout est méthodique, raisonné, clair, ordonné et précis, où tout a sa place marquée d'avance et retrace l'histoire morale de l'homme, les efforts persévérants de son intelligence contre la force matérielle et la barbarie, ses épreuves et son dernier refuge dans un monde meilleur ; telle est aujourd'hui la cathédrale française.

Nous allons passer successivement en revue les plus remarquables de nos cathédrales, en procédant par ordre chronologique.

— La cathédrale de **Mans** fut construite au commencement du xii^e siècle, mais remaniée pendant le xiii^e. Le chœur admirable que l'on voit aujourd'hui ne fut même construit que vers 1220. Ce chœur possède deux rangs de galeries, comme celui de la cathédrale de Bourges ; mais la construction, la disposition des chapelles, les détails de l'architecture sont ici beaucoup plus beaux.

— La cathédrale de **Cahors**, élevée peu après la fin du x^e siècle, est sans transept et présente une seule nef avec abside. Le plan se compose de deux coupoles portées sur six gros piliers, huit pendentifs et des arcs doubleaux. L'abside est voûtée en cul-de-four, et trois petites chapelles s'ouvrent dans le mur du sanctuaire.

— La cathédrale d'**Auxerre**, rebâtie après un incendie par l'évêque Hugues, vers 1030, fut reconstruite de 1215 à 1234 par l'évêque Guillaume de Serguelay et par son successeur, Henri de Villeneuve. L'ancienne crypte de l'évêque Hugues fut conservée et existe encore aujourd'hui. Ce fut sur le périmètre de cette crypte, augmenté seulement de la saillie de quelques contre-forts, que s'éleva la nouvelle abside.

— La cathédrale d'**Angoulême**, bâtie au commencement du xii^e siècle, fut agrandie, vers le milieu du même siècle, par l'adjonction de deux transepts surmontés de deux tours. La façade orientale fut reconstruite et couverte de sculptures. De la primitive église, la première travée de la nef demeure seule intacte. Ces adjonctions et ces réparations ne modifieront cependant pas le système de construction ; la tradition romane est conservée pure.

— La cathédrale de **Carcassonne** est fort curieuse, par ce fait qu'elle présente un exemple intéressant de l'invasion du style ogival du Nord dans un monument roman du Midi. La nef et ses deux collatéraux, jusqu'aux transepts, appartiennent à une église de la

fin du xi^e siècle. Au commencement du xii^e siècle, sous l'évêque Pierre de Roquefort, fut bâtie la partie orientale, en pur style ogival français. L'ornementation fut prodiguée dans cette église. Ses immenses et nombreuses verrières sont de la plus grande magnificence.

— La cathédrale de **Bayeux** est un édifice du xiii^e siècle enté sur une église du xii^e. Du xii^e siècle, il ne reste que les piles, les archivoltés et les tympans du rez-de-chaussée de la nef. Ici, il n'y a plus trace d'influence française ; le mode normand domine seul. Cependant, comme disposition de plan, cette cathédrale se rapproche assez, au moins dans sa partie orientale, des cathédrales françaises du xiii^e siècle.

— La cathédrale de **Sens** a été terminée à la fin du xiii^e siècle. La construction de cet édifice était en pleine activité sous l'épiscopat de Hugues de Toucy, de 1144 à 1168. Elle subit plus tard de graves modifications, des reconstructions et des adjonctions qui en troubleront profondément les belles dispositions premières. Telle qu'elle est, cependant, c'est une cathédrale originale, comme plan et comme style d'architecture. Ce qui la caractérise surtout, c'est l'ampleur et la simplicité des dispositions générales ; mais elle n'a pas la finesse et l'élégance de la cathédrale de Noyon, dont elle est contemporaine.

— La cathédrale de **Chartres** peut être regardée comme la cathédrale arrivée au plus haut degré de perfection, comme la cathédrale type. Presque entièrement élevée par l'évêque Fulbert, en 1145, sur les débris de l'ancienne, détruite de fond en comble par un incendie en 1020, elle fut ruinée en 1194 par un nouvel incendie. Grâce à l'empressement des populations, des seigneurs et des rois Philippe-Auguste, Louis VIII et saint Louis, la reconstruction en fut conduite avec une incroyable rapidité. Elle devait être complètement achevée vers 1240. De 1240 à 1250, on y fit quelques additions. Les verrières de ce bel édifice sont de la plus grande magnificence et datent du xiii^e siècle. C'est, avec la flèche, ce qu'on y trouve de plus remarquable. En 1836, un terrible incendie consuma toute la charpente et le beau beffroi du clocher vieux ; mais la vieille cathédrale put résister à cette épreuve, car elle est la plus solidement construite de toutes les cathédrales de France.

— La cathédrale d'**Angers** eut sa nef bâtie de 1145 à 1165. Les transepts et le chœur furent élevés au commencement du xiii^e siècle dans le style adopté au xii^e. Là, point de collatéraux, point de chapelles ; une nef, des transepts et un sanctuaire, et c'est tout.

— La cathédrale de **Noyon** fut commencée vers 1150, à la suite de l'incendie qui détruisit, en 1131, la ville et la cathédrale primitive. Ce fut sous l'évêque Baudouin II, l'ami de saint Bernard et de Suger, que le chœur et le transept furent construits ; la nef paraît n'avoir été terminée que vers la fin du xii^e siècle. Cette église offre un mélange marqué du plein cintre et de l'ogive. Divers incendies arrivés en 1238 et en 1293 nécessitèrent des réparations qui altérèrent l'unité primitive de l'édifice. Une belle salle capitulaire et un cloître du xiii^e siècle accompagnent la nef du côté du nord. Deux grosses tours, fort défigurées par des restaurations successives, sont élevées sur la façade. Quant au porche, il date du commencement du xiv^e siècle.

— La cathédrale d'**Autun** date du milieu du xii^e siècle ; elle rappelle les constructions religieuses de Cluny, ayant été élevée sous l'influence des traditions romaines vivantes encore dans cette ville. Son plan couvre une surface médiocre comme étendue ; il est d'une grande simplicité. La nef et les collatéraux se terminent par trois absides semi-circulaires ; le vaisseau principal est voûté en berceau ogival, avec arcs-doubleaux ; les bas côtés sont en voûtes d'arêtes sans arcs ogives. Un vaste porche, bâti peu de temps après la construction de la nef, la précède.

— La cathédrale de **Langres** est faite sur le même plan que celle d'Autun ; le chœur date de la seconde moitié du xii^e siècle, la nef, des dernières années du même siècle ou des premières du suivant. Les dispositions sont simples et sages, et les conditions de stabilité excellentes. Les fenêtres et les galeries sont à plein cintre ; tous les archivoltés, formerets et arcs-doubleaux en tiers-point. Des arcs-boutants, qui datent de la construction primitive, contre-boutent les poussées reportées sur les contre-forts.

— La cathédrale de **Rouen** occupait déjà, au xii^e siècle, la surface de terrain qu'elle occupe encore aujourd'hui. Rebâtie pour la troisième fois pendant le cours du xii^e siècle, elle fut entièrement réédifiée pendant la seconde moitié du xii^e siècle, dans le style normand de transition. Peu après la réunion de la Normandie à la France, en 1204, la nef, les transepts et le sanctuaire furent être reconstruits à la suite d'un incendie. Aussi voit-on dans cette cathédrale un mélange complet du style normand et du style français. Les constructions qui paraissent avoir été élevées sous le règne de Philippe-Auguste, c'est-à-dire de 1210 à 1220 environ, appartiennent au style français, tandis que celles qui datent du milieu du xiii^e siècle sont dans le style ogival normand. Vers 1309, on refit les deux pignons nord et sud des transepts. Ces travaux sur-

passent par leur richesse et par la beauté de leur exécution tout ce que nous connaissons de la même époque. Les portails de la Canle et des Libraires et la chapelle de la Vierge, qui datent de ce temps-là, sont de vrais chefs-d'œuvre.

— La cathédrale de **Paris** fut commencée en 1160, sous Maurice de Sully, évêque de Paris, à la place des deux églises de Saint-Etienne et de Sainte-Marie, qui occupaient cet emplacement depuis une époque fort reculée. Continué sous Eudes de Sully, successeur de Maurice, puis sous Pierre de Nemours, elle fut interrompue à la mort de Philippe-Auguste, en 1223, reprise après un intervalle de quelques années et terminée vers 1235, sauf les flèches qui devaient surmonter les deux tours. Elle a reçu depuis diverses modifications, qui sont venues en altérer le caractère simple et grandiose. Les tours de la façade sont demeurées inachevées ; les flèches en pierre, dont la souche existe au sommet, à l'intérieur, ne furent jamais construites. Une flèche en bois, élevée au commencement du xiii^e siècle, recouverte de plomb, surmonta la croisée du transept jusqu'à la fin du siècle dernier. Dans l'origine, cette cathédrale avait peu ou point de chapelles, un seul autel principal et le trône de l'évêque placé derrière à l'abside ; la foule se tenait tout autour dans de larges collatéraux ; à l'entrée du chœur, donnant sur le transept, était une tribune pour lire l'épître et l'évangile ; dans le chœur, des deux côtés de l'autel, étaient les stalles du chapitre. Elle formait ainsi une immense salle où l'on ne remarquait guère que l'autel et le trône du prélat.

— La cathédrale de **Bourges**, projetée dès 1172 par l'évêque Etienne, fut commencée seulement dans les premières années du xiii^e siècle. La partie antérieure de la nef ne fut achevée qu'au xiv^e siècle, et le sommet de la façade, avec ses deux tours, au xv^e seulement. Plus tard, des remaniements et des additions vinrent gâter le beau plan primitif et en altérer l'unité. Cette cathédrale représente, mieux encore que la cathédrale de Paris, une salle destinée à une grande assemblée ; on y discutait en effet au xii^e siècle, on y représentaient des mystères, on y plaçait, on y vendait, et les divertissements profanes eux-mêmes n'en étaient pas exclus. Sous l'église existe une vaste crypte, une véritable église souterraine, nécessité de construction plutôt que besoin du culte. Cette église souterraine est fort bien bâtie : les matériaux, les sculptures y sont du plus beau caractère.

— La cathédrale de **Dol**, en Bretagne, paraît s'être affranchie complètement de l'emprise qu'exerçaient, sur tout le territoire occidental du continent, les dispositions de plan adoptées, à la fin du règne de Philippe-Auguste, dans la construction des cathédrales : elle est terminée à l'orient par un mur carré, dans lequel s'ouvre un immense fenêtrage.

— La cathédrale de **Coutances**, fondée en 1030 et terminée en 1083, fut complètement réédifiée dès les premières années du xiii^e siècle. Le chœur paraît avoir été fondé vers la fin du règne de Philippe-Auguste ; les constructions de la nef durent suivre presque immédiatement celles du sanctuaire ; mais il est probable que les transepts furent élevés sur les anciennes fondations romanes du x^e siècle. Il ne reste plus aujourd'hui de traces visibles de constructions romanes, c'est un édifice de style ogival pur ; c'est une cathédrale essentiellement normande.

— La cathédrale de **Le Mans** fut bâtie après l'établissement de la commune de cette ville, et elle a conservé quelque chose de cette origine démocratique : de loin, elle ressemble à un château fort plutôt qu'à une église ; c'est le monument d'un peuple entreprenant, énergique et plein d'idées de guerre et d'indépendance. Quant au style d'architecture adopté dans cette cathédrale, il se rapproche de celui des parties de Notre-Dame qui datent du commencement du xiii^e siècle. Il est cependant plus lourd, plus trapu. Il faut dire aussi que les matériaux employés sont plus grossiers. Le plan primitif fut du reste défiguré par diverses restaurations dans le cours du xiii^e siècle.

— La cathédrale de **Soissons** a été commencée pendant les dernières années du xii^e siècle et peut-être même complètement terminée à cette époque, sauf le transept nord, qui ne fut terminé que plus tard, ainsi que la façade. Cet édifice, évidemment conçu sur un plan qui rappelle celui de la cathédrale de Noyon, a son transept sud arrondi et flanqué à l'est d'une vaste chapelle circulaire à deux étages, dont le plus élevé servait de trésor.

— La cathédrale de **Châlons-sur-Marne** fut reconstruite au commencement du xiii^e siècle. Elle rappelle, dans le plan, de son chevet les cathédrales rhénanes, et par le système de sa construction et de son ornementation, ainsi que par ses détails, les cathédrales de l'école de Reims. C'est un monument exceptionnel, sorte de transition entre deux styles fort différents.

— La cathédrale de **Sées** appartient au style normand pour la nef, qui date des premières années du xiii^e siècle, et se rapproche du style français dans sa partie orientale. La nef fut remaniée dans sa partie supérieure cinquante ou soixante ans après sa construc-

tion. Le chœur, élevé vers 1230 et presque entièrement détruit par un incendie, dut être repris, vers 1260, de fond en comble, sauf la chapelle de la Vierge. Au commencement de notre siècle, les grandes voûtes du sanctuaire s'écroulèrent et furent refaites en bois. La façade est couronnée par deux tours avec flèches élevées au commencement du xiii^e siècle et réparées ou refaites au xiv^e et au xve. Ces tours, ainsi que toute la nef, menacent ruine aujourd'hui.

— La *Cathédrale d'Eu* présente aussi un mélange étrange des deux styles. Le chœur, les transepts et la dernière travée de la nef de cet édifice furent élevés dès les premières années de la conquête de Philippe-Auguste, c'est-à-dire de 1205 à 1210, en style français parfaitement pur, avec galerie voûtée au premier étage. De 1210 à 1220 environ, interruption des travaux; reprise de 1220 à 1230. Ceci explique suffisamment la confusion des styles.

— La *Cathédrale de Reims* fut commencée en 1212 pour remplacer l'ancienne cathédrale bâtie au ix^e siècle par Ebon et détruite en 1211 par un incendie. L'évêque Albéric de Humbert en confia la reconstruction à l'architecte Robert de Coucy. Ce que cette magnifique cathédrale présente de plus admirable, c'est la façade occidentale, l'une des plus splendides conceptions du xiii^e siècle, et qui, en outre, a pour les architectes l'avantage de donner une conception franche en style ogival. Le 24 juillet 1481, un incendie dévora toutes les charpentes de cette cathédrale; on ne les reconstruisit qu'en partie, et nous ne pouvons aujourd'hui nous faire une idée complète de ce qu'était primitivement ce monument, si splendide encore, malgré les mutilations qu'il a subies à diverses époques.

— La *Cathédrale d'Amiens* fut fondée en 1220 sur l'emplacement de l'ancienne, dévastée par le feu et par les invasions en 850, 1019 et 1107, et totalement détruite par un incendie en 1218. Ce fut l'évêque Eyrard de Fouilleux qui fit jeter les fondements de la cathédrale actuelle, sous la direction de Robert de Luzarches. A la mort de celui-ci, Thomas de Cormont, puis son fils Renault de Cormont, continuèrent et menèrent à fin cette œuvre magnifique. Cependant la façade occidentale ne parait guère avoir été terminée avant 1238, sous l'évêque Arnoul. Le plan de la cathédrale indique une main savante; toute la construction est d'une régularité et d'une solidité admirables.

— La *Cathédrale de Beauvais*, dont les fondements ont été jetés en 1225, a été bâtie sur le même plan que celle d'Amiens, qui semble avoir aussi servi de type pour la cathédrale de Cologne. Le sanctuaire de la cathédrale de Beauvais est plus large que celui d'Amiens; les constructions centrales sont plus élevées, plus légères surtout. Le chœur est cité comme l'un des plus beaux morceaux de l'architecture du xiii^e siècle, la plus riche de toutes.

— La *Cathédrale de Poitiers*, couverte par un comble à deux pentes, terminé à l'orient par un énorme mur pignon sans saillies et à peine percé, parait du dehors être plutôt une salle immense qu'une église avec nefs et collatéraux. Une façade de style français du Nord fut commencée vers le milieu du xiii^e siècle et flanquée de deux petites tours non achevées. Les constructions supérieures de cette façade ne datent que du xiv^e et du xve siècle. Malgré sa grandeur, la beauté de sa construction et de ses détails, c'est là un monument étrange, une exception moins belle que bizarre.

— La *Cathédrale de Clermont* fut fondée vers 1268 sur l'emplacement de l'ancienne église romane, et dans un tout autre style, par un architecte évidemment venu du Nord. Le chœur fut construit le premier; il fut achevé vers la fin du xiii^e siècle, époque où l'on démolit ce qui restait de l'ancienne église romane, sauf la façade occidentale. On continua l'œuvre pendant les premières années du xiv^e siècle. Le travail, alors suspendu, ne fut plus repris, et on voit encore les restes de la façade du xiv^e siècle. La partie orientale de cette cathédrale, entièrement bâtie en lave de Volvic, est admirablement construite.

— La *Cathédrale de Limoges* fut bâtie sur le même plan et sans doute par le même architecte que celle de Clermont. Ce sont les mêmes profils, les mêmes détails d'ornementation, le même système de construction. La nef date du xve ou même du xiv^e siècle, ainsi que le pignon du transept nord; le reste est du xiii^e siècle. A la fin du xve, on voulut reprendre les travaux de cette cathédrale demeurée inachevée, mais ils furent bientôt abandonnés.

— La *Cathédrale de Narbonne*, conçue sur un plan identique à celui des cathédrales de Clermont et de Limoges, mais sur des données beaucoup plus vastes, présente aussi avec ces deux édifices de notables différences dans le style des moulures et dans les détails de la construction. Le chœur fut élevé entre 1272 et 1330. La construction de ce vaste et magnifique chœur est admirable. La cathédrale de Narbonne est restée inachevée.

— La *Cathédrale de Troyes* possède un chœur fort beau de dessin, mais pauvre par l'exécution et le choix des matériaux. La sculpture intérieure est sobre, mais large et

belle; les chapelles sont d'une heureuse proportion. La nef fut élevée vers le commencement du xiv^e siècle, avec les doubles bas côtés; peu après, c'est-à-dire vers le milieu du xiv^e siècle, des chapelles vinrent encore s'ajouter à cette nef. La façade ne fut commencée qu'au xvi^e siècle et resta inachevée. Ces constructions du xiv^e et du xvi^e siècle sont solidement fondées et savamment combinées.

— La *Cathédrale de Tours* est de dimensions restreintes, mais elle est exécutée avec un soin tout particulier. On ne voit, dans aucune de ses parties, de ces négligences si fréquentes dans nos grandes cathédrales du Nord. On y sent l'étude, le soin, la lenteur dans l'exécution; le chœur est l'œuvre d'un esprit rassis, qui possède son art et n'exécute qu'en vue des ressources dont il peut disposer. On peut dire que ce gracieux monument suit pas à pas le progrès de l'art de son temps; mais aussi n'y sent-on pas l'inspiration du génie qui conçoit et devance l'exécution, qui anime la pierre et la soumet sans cesse à de nouvelles idées.

— La *Cathédrale d'Albi*, élevée au xiv^e siècle, présente tous les caractères d'une force, ce qui n'a rien d'extraordinaire, quand on se rappelle les guerres féodales, religieuses et politiques qui ne cessèrent de bouleverser le Languedoc pendant le xiii^e, le xiv^e et le xve siècle.

Nous pourrions citer encore ici bon nombre d'autres cathédrales françaises moins remarquables peut-être, mais fort intéressantes encore au point de vue architectural, pittoresque ou historique. Nous renvoyons le lecteur pour ces cathédrales, ainsi du reste que pour toutes les autres, que nous avons seulement indiquées ici, à la description qui en sera donnée dans les articles consacrés à chacune des villes où elles sont situées.

— Administr. Ce sont les membres du chapitre qui, dans les cathédrales, sont chargés du service diocésain. Dans les cathédrales où le service paroissial se fait concurremment avec le service diocésain, un membre du chapitre remplit, avec l'autorisation du gouvernement, les fonctions de curé. Il a le titre d'*archiprêtre*. C'est ce qui a lieu à l'église métropolitaine de Paris. Les fabriques des églises métropolitaines ou cathédrales sont composées et administrées conformément à des règlements épiscopaux agréés par le gouvernement. Les départements compris dans un diocèse sont tenus envers la fabrique de la cathédrale aux mêmes obligations que les communes envers les églises paroissiales. Les fondations, les legs et les donations faits aux églises cathédrales doivent être acceptés par l'évêque diocésain et autorisés par l'État.

CATHÉDRANT s. m. (ka-té-dran — du lat. *cathedra*, chaire). Docteur pourvu d'une chaire de théologie ou de philosophie. Il Docteur qui préside à un acte de théologie ou de philosophie. Il Vieux mot.

CATHÉDRARCHISME s. m. (ka-té-drarchisme — de *cathedra*, chaire, et *arché*, souveraineté). Théol. Opinion théologique qui accorde l'infailibilité au pape parlant *ex cathedra*. Il Se dit par opposition à *ecclesiarchisme* : Le *CATHÉDRARCHISME* et l'*ecclesiarchisme* peuvent revêtir plusieurs nuances. (L'abbé Le Noir.)

— **Encycl. Théol.** La question du souverain ecclésiastique, c'est-à-dire du sujet ou siège de l'autorité suprême dans l'Eglise, a été très-agitée sous les deux formes suivantes : Le pape est-il supérieur à l'Eglise universelle, ou l'Eglise universelle est-elle supérieure au pape? Le pape est-il infailible, ou n'y a-t-il d'infailible, en vertu des promesses de Jésus-Christ, que l'Eglise universelle? Ces deux questions ne sont, en effet, que deux formes différentes de celle du souverain; car la souveraineté suprême ne pourra être ailleurs que là même où sera l'infailibilité. L'autorité qui sera infailible primera nécessairement celle qui ne le sera pas, et on ne pourra qualifier de voix irréfutable que celle qui sortira du pouvoir auquel tous les autres devront céder. C'est un dogme que l'Eglise catholique est infailible; mais aucun article de foi n'a, jusqu'à ce jour, spécifié, déterminé le sujet ou siège de l'autorité suprême dans l'Eglise. Cette question, qui semble pourtant fondamentale, a été résolue en deux sens opposés par des théologiens qui se disent et qui ont le droit de se dire également catholiques. Les uns, sans porter atteinte aux droits d'aucun des degrés de la hiérarchie, placent l'autorité suprême et la pleine infailibilité dans l'Eglise universelle; les autres, sans porter atteinte aux mêmes droits, placent cette autorité et cette infailibilité dans la papauté ou dans la chaire apostolique du successeur de l'évêque de Rome, pourvu que ce dernier déclare ou ordonne solennellement, comme chef de l'Eglise, et s'adressant à toute l'Eglise ce qu'on appelle *ex cathedra*. L'opinion des premiers est généralement connue sous le nom de *gallicanisme*; celle des seconds, sous celui d'*ultramontanisme*. M. l'abbé Le Noir a remplacé ces termes par ceux de *cathédarchisme* et d'*ecclesiarchisme*, que l'étymologie fait comprendre facilement et qui présentent l'avantage d'avoir un sens bien déterminé, bien circonscrit, et de ne prêter à aucune équivoque. Cette substitution nous paraît heureuse, parce que les termes anciens de *gallicanisme* et d'*ultramontanisme*, pris au sens étymologique,

attribuent aux théologiens français et aux théologiens d'au delà des monts, c'est-à-dire italiens et espagnols, des systèmes qui n'ont pas de limites géographiques et qui peuvent fort bien franchir les Alpes et les Pyrénées, et donnent à entendre, ce qui n'est pas vrai, que l'infailibilité papale n'a aucun partisan dans l'Eglise de France, aucun adversaire dans les Eglises d'Italie et d'Espagne; parce qu'en outre, ces mêmes termes, pris au sens historique, se rapportent non-seulement à la question du souverain ecclésiastique, mais encore à celle des rapports de l'Eglise avec l'Etat. On voit avec quelle restriction on peut dire que le mot *cathédarchisme* est synonyme d'*ultramontanisme*. Nous allons exposer la thèse du *cathédarchisme* sous la forme que lui donnent les traités de théologie. Les preuves sur lesquelles elle s'appuie sont tirées de l'Ecriture, sainte, et de la tradition ecclésiastique, de l'histoire et de la pratique ecclésiastiques, des définitions des conciles et des raisons de convenance.

— **Preuves tirées de l'Ecriture sainte.** Le Christ dit à Pierre, la veille de sa passion : « Simon, Simon, voilà que Satan vous a demandés pour vous cribler comme du froment; mais j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point; et toi, une fois converti, confirme tes frères. » — Sur quoi, les cathédarchistes disent : Le Christ prépare, dans une prière spéciale pour Pierre, le chef futur de son Eglise, un remède contre les tentations auxquelles lui-même et l'Eglise seront exposés; or, si le pontife romain n'était pas infailible et que sa foi pût jamais défailir, il faudrait soutenir que la prière du Christ est inefficace et qu'il n'a point préparé pour son Eglise un remède suffisant, ce qui serait un blasphème. En ajoutant d'ailleurs que l'Eglise est infailible par elle-même, on renverse l'ordre établi par le Christ, tandis que c'est à Pierre que le Christ a dit : « Confirme tes frères, » c'est-à-dire l'Eglise.

Le Christ demande à ses apôtres : « Et vous, qui dites-vous que je suis? » Pierre, prenant la parole au nom de tous, répond : « Tu es le Christ, fils du Dieu vivant. » Et Jésus répond, en annonçant l'établissement futur de l'Eglise : « Tu es heureux, Simon Bar-Jona, parce que la chair et le sang ne te l'ont pas révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. Et je te dis que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux; et tout ce que tu lieras sur la terre sera aussi lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera aussi délié dans les cieux. » — Les cathédarchistes raisonnent sur le texte qu'on vient de lire, de la manière suivante : Il est clair que le Christ a voulu que la papauté fût le fondement de l'Eglise; or, dire que la papauté est faillible, c'est faire du Christ un mauvais architecte qui veut construire un édifice solide sur un fondement fragile; et comme on admet en même temps que l'édifice ne laisse pas d'être solide, c'est dire que la base de cet édifice tire sa solidité de l'édifice lui-même, et non l'édifice de la base, selon la nature des choses. Que l'Eglise soit dispersée ou réunie en concile oecuménique, la papauté en est toujours le fondement; or, le fondement est supérieur à tout le reste en autorité, puisque tout le reste repose dessus. La promesse d'indéfectibilité perpétuelle contenue dans ces mots : « Et l'enfer ne prévaudra pas contre elle, » tombe sur la pierre qui est le fondement, et non sur l'Eglise. Le reste du passage : « Tout ce que tu lieras, etc., » ne peut signifier qu'une puissance absolue, souveraine, au-dessus de laquelle ne s'élève aucune autre puissance, pas même celle de la collectivité.

Après sa résurrection, Jésus se montre aux apôtres sur les bords de la mer, et il parle comme il suit à Pierre en particulier : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci? » Simon Pierre lui répond : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » Jésus lui dit : « Pais mes agneaux. » Il lui dit encore : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? » Pierre lui dit : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » Jésus lui dit : « Pais mes agneaux. » Il lui dit une troisième fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? » Et Pierre lui dit : « Seigneur, vous connaissez tout, vous savez que je vous aime. » Et Jésus lui dit : « Pais mes brebis. » — Les cathédarchistes concluent de ces paroles que Pierre est constitué pasteur chargé de veiller et à l'administration des biens spirituels, et à l'observation des lois, et à la conservation de la vraie doctrine dans tout le troupeau de Jésus-Christ, composé des agneaux et des brebis. Car, disent-ils, bien que les évêques et les autres ministres soient aussi pasteurs sur la portion du troupeau qui leur est confiée, d'après ce texte : « Paissez le troupeau de Dieu qui est sous votre main; » cependant eux-mêmes sont agneaux ou brebis relativement au pasteur suprême, qui est le pontife successeur de Pierre, d'après cet autre texte : « Il se fera un seul berceau et un seul pasteur. » Donc, ils sont tenus, comme les autres, d'écouter sa voix et de la suivre. Mais si le pasteur suprême peut se tromper et n'est pas souverain dans son ministère, il pourra induire le troupeau en erreur, et le troupeau ne sera pas obligé de lui obéir. Or, le Christ

a-t-il pu nous confier à un pasteur qui pourrait ainsi nous conduire aux mauvais pâturages et auquel nous pourrions résister? S'il en était ainsi, ce ne serait plus le pasteur qui conduirait le troupeau, ce serait le troupeau qui conduirait le pasteur.

— **Preuves tirées de la tradition ecclésiastique.** On cite en faveur de l'infailibilité papale les paroles d'un grand nombre de Pères de l'Eglise, notamment de saint Augustin, de saint Irénée, de saint Cyprien, d'Origène, de saint Cyrille d'Alexandrie, de saint Jérôme, de saint Pierre Chrysologue, de saint Bernard, etc.

— **Preuves tirées de l'histoire et de la pratique ecclésiastiques.** Les cathédarchistes invoquent les faits suivants : Les novateurs furent toujours considérés comme hérétiques dès qu'ils furent condamnés par les papes, avant même la tenue contre eux des conciles oecuméniques. — Dans la pratique ecclésiastique, le pape convoque les conciles, les préside, confirme leurs décisions et dispense de l'observation de leurs lois. Leurs décrets ne sont regardés comme irréfutables qu'après la confirmation de la papauté, et même quelques-uns ont été rejetés pour absence de cette confirmation. — Tous les catholiques ont constamment adhéré aux décrets des papes; les hérétiques seuls leur ont résisté, en se pourvoyant par voie d'appel, comme l'ont fait Pélage, Jean Huss et Luther. — Toute l'Eglise a ratifié la formule d'Hormisdas, dans laquelle est posée l'infailibilité du pape. — Dans les liturgies publiques, la souveraineté et l'infailibilité sont attribuées à la papauté. — C'est un fait de l'histoire ecclésiastique qu'aucun pape, parlant *ex cathedra*, n'a enseigné d'erreur dogmatique en religion, et qu'aucun n'a porté, au même titre, des lois sans qu'elles fussent regardées comme émanant d'une autorité souveraine. — C'est un second fait de l'histoire ecclésiastique que des conciles oecuméniques, mais *acéphales* (c'est-à-dire sans tête, non présidés par le pape), sont tombés dans de graves erreurs.

— **Preuves tirées des définitions des conciles.** Les partisans de l'infailibilité papale allèguent, à l'appui de leur thèse, certaines définitions des conciles généraux sur la primauté du siège de Rome : celle du concile de Sardique réglant l'appel; celle du quatrième concile de Latran touchant la primauté de l'Eglise de Rome; celle du concile de Florence, dans le décret d'union des grecs; celle du cinquième concile de Latran, la plus formelle; enfin, le décret du concile de Trente de la session XXV, portant que ce qui a été statué est statué sans préjudice de l'autorité du siège apostolique.

— **Preuves tirées des raisons de convenance.** Voici quelques-unes de ces raisons : L'évêque est supérieur au synode diocésain, uniquement parce qu'il est évêque; or, le souverain pontife est l'évêque des évêques, l'évêque universel; donc il est supérieur au concile général qui n'est que le synode universel. — L'Eglise est une monarchie dont le pape est le monarque, car le pape est la tête, et c'est à la tête à gouverner les membres. — Tous les catholiques admettent que la papauté est dans l'Eglise le centre d'unité hiérarchique et qu'elle a la primauté d'honneur et de juridiction; or, cela implique la souveraineté et l'infailibilité, car il est contradictoire de dire que la communion avec elle soit de précepte, ainsi que l'obéissance à son gouvernement, si elle peut se tromper et si elle n'a pas l'autorité suprême. — L'infailibilité ne peut être dans le concile seulement, car alors la parole, la décision infailible se ferait trop rarement et trop difficilement entendre, vu l'état de catholicité de l'Eglise, et la difficulté politique et économique des réunions conciliaires.

Les ecclésiarchistes ont répondu à toutes ces preuves : ils opposent textes à textes, autorités à autorités, tradition à tradition, définitions de conciles à définitions de conciles, faits historiques à faits historiques, raisons de convenance à raisons de convenance; ils soutiennent qu'en fait plus d'un pape a erré, même parlant *ex cathedra*; qu'en plus d'une occasion, l'autorité papale s'est posée elle-même comme subordonnée, l'autorité conciliaire comme supérieure à celle du pape; que les conditions de l'*ex cathedra*, ignorées de l'antiquité, ont été inventées pour rendre plausible l'infailibilité papale et la faire accepter de la raison et de la conscience de la catholicité; que l'infailibilité doctrinale n'a pas été donnée à un individu, mais au corps apostolique, puisqu'il a été dit : « Allez et enseignez, » et non : Va et enseigne; que tout ce qui, dans l'Evangile, élève et rehausse la dignité du pape peut être compris comme s'adressant à l'homme qui, par destination divine, est initiateur de progrès et de mouvement, fondement d'unité, élément de perpétuité dans l'Eglise; qu'il n'est pas nécessaire que le corps épiscopal soit assemblé pour affirmer la vérité et condamner l'erreur; qu'il forme, même dispersé, un véritable concile, toujours dépositaire de l'infailibilité, et dont le pape est le président et en même temps l'organe et le représentant naturel; que l'argument tiré de la difficulté politique et économique des réunions conciliaires pourrait tout aussi bien s'appliquer à l'apostolat universel; qu'individualiser l'infailibilité, c'est la rendre difficilement compatible avec la

peccabilité individuelle, malgré les conditions qu'on exige pour l'ex cathedra, et que la conciliation de l'infailibilité de l'Eglise avec la peccabilité de tous les membres de l'Eglise devient au contraire facile, si l'on distingue l'Eglise de tous les membres qui la composent, et le siège de Rome de l'individu qui, à un moment donné, occupe ce siège. D'après les conditions de l'ex cathedra, ajoutent-ils, l'infailibilité doctrinale du pape est subordonnée par les cathédralistes à sa liberté naturelle; en d'autres termes, un fait essentiellement éventuel, la liberté physique, l'absence de contrainte, est la condition d'une action perpétuellement divine. Or, immédiatement se pose la question suivante : Quelles sont les conditions et les garanties qui assurent la liberté du pape et par là même le rendent apte à prononcer d'une manière infailible? Le pape, menacé de violence, cesse-t-il de pouvoir être considéré comme libre? Si la menace de violence ôte au pape sa liberté et en même temps son autorité de pape, on demande quelle différence il y a entre affirmer l'erreur par la crainte de la violence et l'enseigner par l'attrait de la séduction; si, dans les deux cas, il n'y a pas une faiblesse morale incompatible avec le dépôt divin de l'infailibilité. Car enfin, il ne s'agit pas de l'infailibilité subjective du pape, mais de l'infailibilité objective de l'enseignement papal, qui exclut à la fois l'erreur et le mensonge. Il est donc clair que l'infailibilité doctrinale du pape implique pour sa personne une liberté surnaturelle, c'est-à-dire supérieure à toute crainte comme à toute séduction, indépendante de toute protection naturelle, politique ou économique, dans tout ce qui touche au gouvernement de l'Eglise.

Les ecclésiarchistes font, en outre, remarquer que, d'après l'économie et la pratique divines, toute création surnaturelle a une base dans la nature. Ils rappellent ces paroles de Pascal : « Dieu ne fait point de miracles dans la conduite ordinaire de son Eglise : c'en serait un étrange, si l'infailibilité était dans un ; mais d'être dans la multitude, cela paraît si naturel, que sa conduite est cachée sous la nature, comme en tous ses ouvrages. » L'infailibilité doctrinale, disent-ils, est un fait divin, sans contredit : quel fait naturel pouvait, par analogie, lui servir de fondement? Il n'est pas difficile de le deviner : c'est l'incontestable supériorité de lumières d'une réunion d'hommes également éclairés et compétents; c'est l'autorité du nombre dans l'affirmation de la tradition dogmatique; c'est la nécessité du travail, de l'examen, de la discussion scientifique dans l'interprétation des textes, et la définition précise des erreurs condamnées; c'est l'authenticité et l'indépendance garanties de ce travail, de cet examen, de cette discussion. Même dans l'hypothèse cathédraliste, l'infailibilité doctrinale ne se produit pas spontanément : c'est le fruit surnaturel d'un travail naturel; les ultramontains entendent que le pape, pour parler ex cathedra, a besoin non-seulement d'être libre, mais doit encore s'éclairer et se faire éclairer; ils lui imposent d'assembler des théologiens, et de faire préalablement examiner toutes les questions sur lesquelles l'Eglise enseignée attend de sa bouche une décision dogmatique; or il est évident que ce fait du travail intellectuel, de l'examen, de la discussion théologique, base et garantie de l'infailibilité, n'existe à l'état de fait authentique, sérieux, indépendant, que dans l'hypothèse ecclésiarchiste. V. ECCLÉSARCHISME, GALLICANISME, INFALIBILITÉ, etc.

CATHÉDRARCHISTE adj. (ka-té-dra-ri-cho-iste — de cathedra, chaire, et arché, puissance, commandement). Qui se rapporte au cathédralisme, à l'opinion ultramontaine de l'infailibilité du pape parlant ex cathedra : *La thèse cathédraliste a été soutenue avec une verve emportée par Joseph de Maistre.* (F. Pillon.)

— S. m. Partisan de l'infailibilité papale : *Les cathédralistes invoquent ces paroles de Jésus-Christ : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. »* (F. Pillon.)

CATHÉDRATIQUE adj. (ka-té-dra-ti-ke — du lat. cathedra, chaire). Anc. cout. Se disait d'un tribut de deux sous d'or qui se payait à un évêque, en France et en Espagne, pendant les tournées qu'il faisait dans son diocèse. Il se disait aussi d'un droit que payait l'évêque nouvellement sacré aux évêques consécrateurs et aux officiers qui avaient pris part à son sacre.

— Docteur cathédralique, Syn. de CATHÉDRANT.

CATHÈRE s. m. (ka-té-dre — du lat. cathedra, siège). Anti. Sacrifice funéraire : *Nous devons surtout remarquer le sacrifice funéraire dit cathère (siège), probablement parce que la plupart des assistants étaient assis.* (Val. Parisot.)

CATHÉDRER v. n. ou intr. (ka-té-dré — du lat. cathedra, siège). Anc. légis. Siéger, présider : *Juges du même titre cathédrent tour à tour.* (Complègne, de l'Acad.)

CATHÉE s. f. (ka-té). Bot. Syn. de CALOPOGON.

CATHÉLINEAU (Jacques), généralissime des insurgés vendéens, né au Pin-en-Mauge, dans l'Anjou (Maine-et-Loire) en 1759, mort le 14 juillet 1793. Il était fils d'un maçon; lui-

même exerça d'abord la profession de son père, et devint ensuite ouvrier en laine et colporteur. Au moment de la Révolution, il soutenait par un travail actif une famille de cinq enfants. C'était un homme inculte, mais intelligent, aussi intrépide que robuste, fort influent parmi les paysans; sa piété l'avait fait surnommer le *Saint de l'Anjou*. Il était sacristain de sa paroisse et appartenait d'ailleurs entièrement aux prêtres.

Lors de la levée en masse, on sait que l'insurrection éclata sur plusieurs points de la Vendée (déjà de nombreuses révoltes partielles, excitées par les prêtres et par les nobles, avaient ensanglanté les contrées de l'Ouest). Le 10 mars 1793, trois mille jeunes gens du district de Saint-Florent s'étaient soulevés en demandant, en exigeant l'exemption de la milice : c'est sous cet aspect que ces malheureux envisageaient l'appel suprême de la patrie en danger.

Cathelineau joua tout d'abord un rôle décisif dans cette révolte de l'égoïsme exploitée par les factions. On raconte qu'il était occupé à pétrir le pain de son ménage, lorsqu'on vint lui apprendre l'émeute de Saint-Florent. Aussitôt il essuya ses bras, remet son habit, rassemble les gens de Pin-en-Mauge et ceux d'une commune voisine, et les mène à l'attaque de Jallais, où était un poste républicain, qui fut enlevé. Les insurgés prirent une pièce de canon, qu'ils baptisèrent gaïement le *Missionnaire*. Ce premier succès grossit la troupe du chef improvisé qui, le 14, s'empara du village de Chemillé. Le 15, sachant que la ville de Chollet n'avait qu'une garnison insuffisante, soutenu d'ailleurs par des bandes nouvelles, celle de Stofflet et autres, il marcha en avant, et, après un combat extrêmement vif, emporta Chollet. Là se termina la première campagne dans l'Anjou. Plaque approchant et les paysans retournèrent chez eux, comptant bientôt recommencer. Dans le même temps, le feu de la révolte avait éclaté aussi dans le Marais, et les insurgés avaient inauguré leur premier triomphe par l'effroyable massacre de Machecoul. Le Bocage s'était également soulevé. De sorte qu'il y eut comme trois Vendées en armes, forces discordantes qui bientôt cependant s'unirent un moment pour former une même masse, une grande armée barbare qui roula ses flots à Saumur, à Angers et à Nantes.

Réuni à Bonchamp, à d'Elbée et à La Rochejaquelein, Cathelineau eut une grande part à la prise de Bressuire, de Thouars, de Parthenay, de Fontenay, et enfin de Saumur. Cette dernière victoire (10 juin 1793) donnait à la révolte une consistance qui fit sentir aux chefs la nécessité d'une organisation plus régulière et d'une centralisation du commandement. On sait que la mésintelligence était grande entre ces chefs de bandes; on connaît les rivalités intérieures, les luttes des nobles et du clergé, celles des aventuriers plébéiens contre les gentilshommes incapables et hautains, dont ils servaient la cause et qui les méprisaient. Mais, en définitive, dans une armée composée en grande partie de paysans fanatiques, l'influence devait rester et resta en effet au parti du clergé, qui eut une part décisive dans l'élection d'un général en chef.

L'homme qui semblait désigné au commandement suprême était d'Elbée, qui depuis six semaines avait en réalité dirigé les principales opérations des bandes de l'Anjou et du haut Poitou. Mais, outre qu'il était haï et jaloux des autres chefs, il suivait lui-même l'impulsion du clergé. Sur la proposition de Lescure, les suffrages se portèrent sur un homme secondaire, le brave et modeste Cathelineau, qui n'inspirait aucun ombrage, et qui ne fut en effet qu'un instrument docile aux mains des grands meneurs, qui considéraient d'ailleurs comme d'une politique habile de flatter cet esprit d'égalité dont la Révolution avait répandu la contagion jusqu'au sein de ces masses barbares qui la combattaient. Cathelineau fut donc élu généralissime de l'armée catholique et royale. Qu'il ait montré pendant sa carrière si courte un courage extraordinaire et une remarquable intelligence de la guerre, c'est ce qui ne peut être contesté; mais qu'il eût les talents militaires indispensables à un général d'armée, c'est ce que personne n'osait soutenir sérieusement; il les eût acquis avec le temps, cela n'est pas douteux; mais enfin il ne les possédait pas, il ne pouvait les posséder : les légendaires royalistes ne persuaderont jamais que trois ou quatre mois de coups de main hardis et de courses aventureuses puissent suffire pour transformer si vite et à ce point un paysan sans culture, sans aucune connaissance théorique ni pratique. Dans le fait, Cathelineau n'exerça le commandement que de nom, et le titre dont on le para fut à peu près fictif. Il garda sa part des travaux, des fatigues et des périls de la guerre; mais à peine parut-il dans les conseils, et l'on voit des manifestes importants publiés sans sa signature. L'influence réelle resta à d'Elbée. Ce fut lui qui, après l'occupation d'Angers, fit adopter la résolution de marcher sur Nantes. Le 28 juin au soir, l'armée vendéenne arriva en vue de cette ville, qui fut attaquée le lendemain par sept côtés à la fois. Charette, qui ne s'était pas réuni à la grande armée, s'était engagé néanmoins à coopérer à l'attaque et il avait en effet pris position, avec ses bandes sauvages, au pont Rousseau, à l'embouchure de la Sèvre. Cathelineau dirigeait en personne l'attaque par la route de Rennes; il eut

deux chevaux tués sous lui sans pouvoir forcer le passage. La combattait, du côté des Nantais, les canoniers de Paris, Canclaux et Baco, maire de la ville. Probablement, Cathelineau n'avait attaqué de front la route de Rennes que pour occuper de ce côté la meilleure partie des forces nantaises. Pendant que le combat continuait, le chef rusé, qui connaissait les ruelles de Nantes, les moindres passages, prend avec lui quelques centaines d'hommes choisis, se glisse entre les jardins, et parvient jusque sur la place Viarme. De la fenêtre d'une mansarde voisine, un Nantais l'aperçoit, le couche en joue et tire : Cathelineau tombe! Ses compagnons l'emportent en pleurant. Cet événement refroidit singulièrement l'ardeur des paysans; à ce point que les chefs jugèrent prudent de donner le même jour le signal du départ. Transporté à Angenis, Cathelineau survécut quinze jours à sa blessure. D'Elbée lui succéda dans le commandement, mais nul ne le remplaça, parce que, suivant la forte parole de Michélet, « dans la contre-révolution, il représentait encore la Révolution et la démocratie. » Pour les paysans, il était l'homme de la paroisse, l' élu de la tribu, une sorte de fétiche, dont la gloire rejaillissait sur sa classe, sur les hommes de la glèbe, les plébéiens de la terre. Trois de ses frères, quatre beaux-frères et seize autres de ses parents périrent également les armes à la main dans cette guerre fatale.

Cathelineau était de forte taille, il avait les traits accusés, la chevelure noire et crépue. On n'a que peu de détails authentiques sur sa personne; mais on ne voit point d'ailleurs qu'il se soit souillé par les actes de férocité qui étaient dans les habitudes militaires de la plupart des chefs vendéens et de leurs soldats. Le gouvernement des Bourbons lui fit ériger, au Pin-en-Mauge, en 1826, une statue qui fut renversée en 1832.

Son fils, Jacques CATHÉLINEAU, né en 1787, élevé par les soins de la famille La Rochejaquelein, prit part aux mouvements vendéens de 1815, reçut un grade dans la garde royale, sous la Restauration, et lors de la tentative de la duchesse de Berry, en 1832, il était désigné pour le commandement de la Vendée angevine. La prise d'armes ayant été différée, il se tint caché dans une métairie des environs de Jallais, où il fut surpris et tué d'un coup de fusil.

CATHÉLINIÈRE (Rigault de LA), chef royaliste, choisi en 1793 par les révoltés du pays de Retz, à deux lieues de Paimbœuf. De concert avec Charette, il marcha contre Pornic, qui tomba entre leurs mains, et il commandait l'avant-garde à l'attaque de Machecoul. Blessé par un traitre dans la forêt de Pornic, il se cacha dans sa maison de Frossay; mais, avant qu'il fût guéri, il fut découvert par des soldats républicains. On le conduisit à Nantes, où il mourut sur l'échafaud.

CATHÉLINOT ou **CATELINOT** (dom Ildefonse), savant bénédictin, né à Paris en 1670 ou 1671, mort à Saint-Mihiel en 1756. Ses supérieurs l'envoyèrent à l'abbaye de Senones, où il travailla pendant de longues années sous la direction de dom Calmet. Parmi ses nombreux travaux, il faut compter une édition complète des œuvres d'Alcuin, qui ne put être imprimée parce que nul libraire ne voulut se charger de l'édition. Le seul ouvrage de dom Cathelinot qui ait été publié est un supplément à la *Bibliothèque sacrée* de dom Calmet.

CATHÉMÉRIN, **INE** adj. (ka-té-mé-rain, i-ne — du grec *kata*, selon; *hémera*, jour). Pathol. Quotidien : *Accès CATHÉMÉRIN. Fièvre CATHÉMÉRINE.*

CATHÉRESE s. f. (ka-té-rè-ze — du gr. *katharein*, soustraire). Pathol. Epuement produit par une extrême fatigue.

CATHÉRETE s. m. (ka-té-rè-te). Entom. V. CATÉRETE.

CATHÉRÉTIQUE adj. (ka-té-ré-ti-ko — rad. *cathérese*). Pathol. Se dit des topiques employés pour produire une irritation et la formation d'une escarre superficielle.

— Substantif. : *Le nitrate d'argent ou pierre infernale est le CATHÉRÉTIQUE le plus actif.* (Nysten.)

— Encycl. V. CAUSTIQUE.

CATHÉRINAIRE adj. (ka-té-ri-nère — de Catherine de Médicis, à qui la plante fut dédiée). Bot. *Herbe cathérinaire*, Ancien nom du tabac, nommé aussi HERBE À LA REINE.

CATHERINE (canal), importante voie navigable de la Russie, décrétée et commencée par l'impératrice Catherine I^{re}, et achevée seulement en 1820. Ce canal unit la mer Blanche et la mer Glaciale avec la mer Caspienne, à travers les gouvernements de Vologda, de Perm et d'Orenbourg, à l'aide de la Dwina, de la Vitschegda, du Keltina, du Tschouritsch, de la Kama et du Volga.

CATHERINE (île **SAINTÉ**), petite île de la mer des Antilles, près de la côte S.-E. de Saint-Domingue, à 90 kilom. E. de la ville de Saint-Domingue; 8 kilom. de long sur 5 kilom. de large. Le sol présente les mêmes caractères et donne les mêmes productions que celui de la grande île, sa voisine, dont elle n'est séparée que par un canal étroit.

CATHERINE s. f. Mot très-usité dans la loc. pop. *Coiffer sainte Catherine*, c'est-à-dire

rester vieille fille, atteindre l'âge où l'on perd d'ordinaire l'espoir de se marier, l'âge de vingt-cinq ans, selon les uns, de trente ans, selon les autres. Il y a certaines vieilles filles qui ont passé la cinquantaine, qui fixent le terme fatal entre soixante et soixante-dix ans : *A vingt-quatre ans, on se marie sans choisir, lorsqu'on tient à ne pas coiffer sainte Catherine.*

— Rem. Quelle est l'origine de la locution populaire *Coiffer sainte Catherine*? C'est au savant fureteur M. Quillard que nous allons le demander : « C'était autrefois l'usage, en plusieurs provinces, le jour où une jeune fille se mariait, de confier à une de ses amies, qui désirait faire bientôt comme elle, le soin d'arranger la coiffure nuptiale, dans l'idée superstitieuse que cet emploi portant toujours bonheur, celle qui le remplissait ne pouvait manquer d'avoir à son tour un époux dans un temps peu éloigné; et l'on trouve encore au village plus d'une jeune fille qui, sous le charme d'une telle superstition, prend secrètement ses mesures afin d'attacher la première une épingle au bonnet d'une fiancée. Or, comme cet usage n'a jamais pu être observé à l'égard d'aucune des saintes connues sous le nom de Catherine, puisque, d'après la remarque des légendaires, toutes sont mortes vierges, on a pris de là occasion de dire qu'une vieille fille reste pour coiffer sainte Catherine, ce qui signifie en développement qu'il n'y a chance pour elle d'entrer en ménage qu'autant qu'elle aura fait la toilette de noces de cette sainte, condition impossible à remplir. »

« Cette explication, qui m'a été communiquée, est bonne à connaître, parce qu'elle rappelle des faits assez curieux; mais elle ne paraît un peu trop compliquée en voici une plus simple, fondée sur l'ancienne coutume de coiffer les statues des saintes dans les églises. Comme on ne choisissait que des vierges pour coiffer sainte Catherine, la patronne des vierges, il fut très-naturel de considérer ce ministère comme une espèce de dévou pour celles qui vieillissaient sans espoir de mariage, après avoir vu toutes les autres se marier. »

— Hortie. *Prunes de Sainte-Catherine*, Variété de prunes, blanches, jaunâtres et bonnes en pruneaux.

CATHERINE D'ALEXANDRIE (sainte), martyre, qui vivait au commencement du IV^e siècle. Elle était, dit-on, fort savante, et elle confondit plusieurs philosophes païens, dont quelques-uns se convertirent au christianisme. C'est sans doute à cause de cette science qu'on lui attribue, qu'elle a été choisie comme patronne des écoles. Elle fut martyrisée sous le règne de Maximin Daïa. Les actes de sa vie et de son martyre ont d'ailleurs paru fort suspects aux écrivains ecclésiastiques. Au VIII^e siècle, on retrouva, au mont Sinai, le cadavre d'une femme qu'on prétendit être celui de sainte Catherine. Son culte et sa légende ne se sont répandus en Occident que depuis les croisades. Sa fête se célèbre le 25 novembre.

Si quelques critiques prétendent que cette sainte n'a jamais existé, les légendaires ne doutent pas de son existence et entrent dans de longs détails sur les miracles qu'elle a opérés. Ils assurent que les anges transportèrent son corps sur le mont Sinai. Dans la suite, on découvrit les restes de la sainte, et l'on éleva sur la montagne un monastère qui porte son nom, et où sont enterrés son corps et sa tête, ce qui n'empêche pas qu'à Rome on ne montre sa tête, à Vintimille sa mâchoire, à Bologne son pied et à Assise ses cheveux. Semblable multiplication de reliques ne doit pas étonner; elle a eu lieu pour presque tous les saints un peu anciens, et l'on a fait un calcul curieux du nombre de bras et de jambes que possédaient les saints les plus populaires. Un jésuite a répondu à cette apparente contradiction, et il a démontré plus ou moins victorieusement que c'étaient les saints qui multipliaient eux-mêmes miraculeusement le nombre de leurs membres pour satisfaire la pitié des fidèles désireux d'en posséder. Parmi les reliques laissées par sainte Catherine, on voit à Rome, dans l'église de Sainte-Catherine del Borgo, une fiole pleine de lait qui sortit du cou de la sainte, lorsqu'on lui coupa la tête. On prétend qu'autrefois les os de la sainte suaient une huile miraculeuse, qui fermait toutes les blessures. Le miracle a cessé au mont Sinai, mais à Rome on conserve encore quelques gouttes de cette huile merveilleuse. À Bourges, on montrait la roue sur laquelle la sainte fut étendue avant d'avoir la tête tranchée. En 1562, les huguenots ayant ouvert la chasse qui contenait cette relique, trouvèrent une petite roue de forme singulière, autour de laquelle était écrite cette légende assez énigmatique :

Quand cette roue tournera
Celle que j'aime m'aimera.

Il est encore une autre relique, sur laquelle, dans la *Confession de Sancy*, d'Aubigné s'exprime ainsi, avec toute la liberté de langage du XVI^e siècle : « A propos de relique, ce méchant comte de La Roche-foucauld, dînant un jour avec les filles de la reine, qui le picotoient par ordre exprès et lui demandaient de belles reliques qu'il avoit pillées à Tours, il dit s'en être défait comme de bagatelles. Enfin, étant importuné, il leur promit que, si elles venoient toutes le baiser, il leur donneroit des brassières de sainte Catherine, qui

leur feroient à toutes revenir les tétons aussi durs que quand elles étoient pucelles. » Dans le même ouvrage, d'Aubigné raconte que, près d'Orléans, une maîtresse du grand prieur Salviati ayant découvert, dans les fosses d'aisances, un coffre qu'on y avait caché durant les guerres, y trouva renfermée une boîte sur laquelle on avait écrit : *r. de côté*. De graves docteurs opinèrent que cette boîte devait renfermer des reliques de sainte Catherine, et qu'elle ne devait être ouverte que par les mains sacrées de l'évêque. On lava donc les doigts du prélat avec de l'eau bénite; après quoi celui-ci fit trois pas à genoux vers le coffre, et, quand il l'eut ouvert, il reconnut qu'il ne contenait autre chose que des confitures de coing. Le plus signalé miracle de sainte Catherine est le suivant : un Irlandais, ayant entrepris un voyage à Jérusalem, fut pris par les Sarrasins et condamné à mort. La veille de son trépas, il implora sainte Catherine, pour laquelle il avait toujours eu une grande dévotion, et dont l'image était suspendue dans son oratoire; puis il s'endormit, et, le lendemain, à son réveil, il se trouva transporté dans son oratoire, aux pieds de l'image de sainte Catherine. Ce miracle le décida à entrer dans une maison de moines, où il termina sa vie.

Nous n'avons pas abordé, dans cet article, une question fort obscure : Quelle est la sainte Catherine qui fut mariée à Jésus-Christ? Est-ce Catherine de Sienne? est-ce Catherine d'Alexandrie? Les biographes sont divisés sur cette question, les peintres ne le sont pas moins. Rien n'empêche, selon nous, de concilier les deux opinions, en admettant deux mariages mystiques, à moins qu'on ne préfère les rejeter l'un et l'autre.

— Iconogr. Si l'on en croit les hagiographes, la jeune Catherine, fille de Cestus ou Costus, tyran d'Alexandrie, avait en partage la beauté et la science; mais, imbu des doctrines des philosophes, elle ne voulait pas entendre parler du christianisme, et, d'un autre côté, elle témoignait pour le mariage la plus grande aversion. Un ermite parvint cependant à piquer sa curiosité en lui promettant un époux supérieur à elle en toutes choses, supérieur même à toutes les autres créatures. Désireuse de voir un époux si parfait, Catherine se décida, d'après le conseil de l'ermite, à prier devant une Vierge tenant son fils sur ses genoux. Après sa prière, elle s'endormit et vit en songe le Christ, beau par delà toute beauté (*ultra omnem pulchritudinem speciosum*). Marie offrit à son fils la jeune princesse pour épouse; il la refusa, en disant qu'elle n'était point belle. Catherine s'éveilla, éprise d'amour et s'adressa jusqu'à la mort. Elle alla trouver l'ermite, qui saisit cette occasion pour l'instruire dans la foi chrétienne et la baptisa. La nuit suivante, nouvelles prières, nouveau sommeil, nouveau songe. Catherine revit le Christ, environné d'anges et plus éclatant que le soleil, qui consentit, cette fois, à la prendre pour épouse et lui mit au doigt un anneau divin, qu'elle y retrouva à son réveil. Telle est la gracieuse légende que les artistes les plus célèbres ont retracée à l'envi, sous le titre de *Mariage mystique de sainte Catherine* (v. ci-après). Il est à remarquer que c'est toujours Jésus enfant qu'ils ont mis en scène. « Rien, cependant, ne les empêchait de choisir une autre époque de la vie du Christ, a dit M. Guizot. Ils auraient pu le montrer un peu au-dessus de l'âge où il parut dans le temple, au milieu des docteurs étonnés de sa beauté autant que de sa sagesse; et cette divine adolescence s'unissant, sous les auspices d'une mère, à la pureté virginale, eût offert sans doute le tableau le plus gracieux que l'imagination fût capable de concevoir; ils auraient pu le représenter dans sa gloire, tel qu'il est assis auprès du trône de son père, et, à la prière de Marie, abaissant ses regards sur son humble épouse. Telle paraît même avoir été l'idée du légendaire; mais le génie des peintres les a mieux inspirés : ils ont senti que, dans un pareil sujet, la condition la plus nécessaire était d'écarter tout ce qui pourrait arrêter l'esprit sur l'idée d'une union terrestre; et l'enfance du Christ a conservé à l'amour de Catherine tout ce qu'il a de mystique, en lui laissant son caractère indéterminé entre l'impression causée par l'objet sensible et le désir d'une possession purement intellectuelle. » Devenue chrétienne, Catherine n'eut rien de plus pressé que de chercher à convertir ses anciens maîtres les philosophes, et elle y réussit, au dire de ses biographes. Ce triomphe a inspiré le distique suivant, placé au bas d'une estampe publiée par Sadler, d'après Martin de Vos, et où la sainte est représentée assise et lisant, près du péristyle d'un temple :

*Facunda et sapiens victi Catharina tyrannum,
Imbuît et Christi cognitione sophos.*

Une composition de Claude Vignon, gravée par Ch. Andran, nous montre la sainte présentant à la Vierge des philosophes convertis. Sainte Catherine passe, d'ailleurs, pour être la patronne des philosophes. C'est le titre que lui donne une belle estampe de N. Bazin, gravée d'après une peinture du Guide (1689), et où la jeune vierge est représentée en riche costume, ayant sur la tête une couronne royale et au doigt l'anneau mystique. Un tableau de Ribalta, qui fait partie de la galerie Esterhazy, à Vienne, nous fait voir sainte Catherine prenant la défense de la religion chrétienne devant l'empereur Maximin, qui donne ordre de l'arrêter et de la conduire au

supplice; son intrépidité excite l'indignation de trois vieillards et l'admiration d'une jeune femme; son attitude est un peu théâtrale, mais la figure est charmante. Le même sujet a été traité par le Pinturicchio, dans une peinture du Vatican, et par un artiste contemporain, M. Gendron (v. ci-après).

Le *Martyre de sainte Catherine* a été retracé fréquemment par les peintres. Ce martyre présente deux scènes distinctes : dans la première, la sainte, condamnée à avoir le corps déchiré par une roue garnie de dents de fer, est délivrée tout à coup par un ange, qui fond du haut du ciel, brise la roue et renverse les bourreaux; la seconde scène est la décapitation de la jeune vierge. Le premier de ces sujets a été traité par Masaccio (avec divers autres épisodes de la vie de la sainte, dans l'église Saint-Clément, à Rome); par Jules Romain (tableau de la galerie Adorno, à Gênes); Gaudenzio Ferrari (v. ci-après); Jacopo Bassano (tableau du palais Pitti, gravé par Lorenzini); Paul Véronèse (musée des Offices); le Cerano (église de Sainte-Marie, près Saint-Celse, à Milan); Annibal Carrache (palais du Quirinal); Bugiardini (gravé par Lasinio); Luca della Robbia (bas-relief en faïence, figures blanches sur fond bleu, musée de Cluny); Francesco Xantho du Rovigo (plat en faïence de la fabrique d'Urbino, signé et daté de 1535, même musée); Brebiette, Jérôme Hopfer, Mario Kartaro (1567); B. Montagna, Bolswert, W. Kilian, etc. Les ouvrages de ces six derniers artistes sont des estampes. Le *Martyre de sainte Catherine par l'épée* a été peint par Lucas Cranach (musée de Dresde). Un tableau de Gilles de Rye, au musée de Vienne, représente l'*Innovation de sainte Catherine* : trois anges soutiennent la sainte; un quatrième descend du ciel et lui apporte la palme et la couronne du martyre. Le même sujet a été traité par Cornelis Cort, dans une estampe datée de 1575, et par Luini, dans un tableau gravé par Michele Bisi. Un bas-relief de Luca della Robbia, qui fait pendant, au musée de Cluny, avec celui du *Martyre*, représente la sainte emportée au ciel par des anges. Cette *Assomption de sainte Catherine* a été peinte par plusieurs artistes, notamment par Bernardino Luini. F. Bissolo et Jacob de Wit ont représenté le *Couronnement de sainte Catherine*, le premier dans un tableau qui est à la pinacothèque de Venise, et qui a été gravé par Zuliani; le second, dans une jolie esquisse que possède le musée de Rotterdam. Un charmant petit tableau du Parmesan, qui est au musée de Parme, et dont il existe une répétition au musée de Vienne, nous montre la sainte assise dans un paysage, avec deux anges, qui cueillent pour elle des feuilles de palmier. Elle tient d'une main la roue, instrument de son supplice, la palme du martyre et un crucifix, dans une peinture du musée Napoléon III, exécutée par un artiste byzantin, nommé Biktor (Victor), que l'on croit avoir vécu au commencement du xiv^e siècle.

Le plus souvent, les attributs donnés à la sainte sont la couronne royale, la roue brisée et l'épée, instruments de son martyre, la palme, et quelquefois un livre, pour rappeler qu'elle est la patronne des philosophes. Son costume est ordinairement celui d'une reine. Tantôt elle s'appuie sur sa roue, tantôt elle la foule aux pieds ou elle l'a simplement près d'elle; cette roue ou plutôt ce fragment de roue est son attribut spécial, d'où lui est venu le nom de *Sainte Catherine de la roue* ou *à la roue* (*della ruota*), que lui ont donné les Italiens. Elle a été représentée isolément, avec les divers attributs que nous avons indiqués (sauf quelques suppressions ou modifications peu importantes), par Hubert van Eyck (musée de Vienne); Jean van Eyck (volet d'un triptyque, au musée de Dresde); Christophe Schwartz (musée de Munich); Bernardino Luini (musée de Munich, National-Gallery et galerie Esterhazy, à Vienne); Lucas de Leyde et Calvi (palais Giustiniani, à Gênes); Michel Coxie (musée de Munich); Heemskerck (musée de Munich); Lorenzo Pacinelli (pinacothèque de Bologne); le Titien (musées de Vienne et de Florence); Paul Véronèse (musée des Offices); Bernardo Strozzi (galerie Spinola, à Gênes); le Baroque (au Louvre); un anonyme de l'école de Raphaël (musée Napoléon III); un anonyme de l'école allemande du xiv^e siècle (musée de Cluny); Carlo Dolci (galerie Schonborn, à Vienne), etc. Citons encore diverses estampes de Séb. Barras, d'après le Bassan; de V. Benucci, d'après Fr. Ghirlandajo; de Bolswert et de M. Aubert, d'après Rubens; de Rubens, lui-même; de Ch. Mellan, d'après Vouet; de Th. de Leu, Gantere, Jean Leclerc, Barbé, Martin Zazinger, Albert Dürer, Aug. Carrache, Bloteling, d'après un dessin du Corrège; de J.-G. van Muller, d'après Léonard de Vinci (1817); de T. Galle, d'après D. Teniers (jolie figure de Flamande debout, dans un paysage); de Col-laert, d'après M. de Vos, etc. Une sculpture de l'église de Brou, qui a été lithographiée récemment à Lyon, représente sainte Catherine tenant d'une main un livre et plongeant de l'autre main une épée dans la tête d'un homme barbu, qui personnifie sans doute la fausse philosophie. Un groupe en bois attribué à Lucas de Leyde, une statue en bois de l'école allemande du xve siècle, un petit groupe en ivoire de la même époque et une statuette en ivoire du xvii^e siècle, qui se trouvent au musée de Cluny, nous offrent d'intéressantes représentations de sainte Ca-

therine. Le même musée possède une peinture sur bois de l'école flamande, où la légende de la sainte est retracée en plusieurs compartiments. Les principaux épisodes de cette légende se trouvent aussi réunis dans un vitrail du xiv^e siècle de la cathédrale d'Angers et dans une grande estampe publiée à Anvers par E. Hoefwinkel (cabinet des estampes, à la Bibliothèque impériale). Enfin, nous retrouvons sainte Catherine dans une foule de compositions où elle joue un rôle plus ou moins important; c'est une des saintes que les artistes italiens ont placées le plus souvent près du trône de la Vierge et de l'Enfant Jésus (v. VIERGE et SAINTE FAMILLE). Un tableau de Paul Véronèse, qui est au Louvre et qui a été gravé par Brebiette, nous la montre présentant saint Benoît à la Madone et à l'Enfant. Elle a été représentée aussi en compagnie d'autres saints, par Fra Angelico, dans le célèbre tableau du *Couronnement de la Vierge* (Louvre); par Bonifazio (Louvre); Q. Metsys (musée de Munich); Holbein (musée de Berlin); le Guerchin (musée de Milan); un anonyme de l'école italienne du commencement du xve siècle (musée Napoléon III, numéro 87), etc.

Catherine d'Alexandrie (SAINTE), tableau de B. Luini, à la pinacothèque de Munich. La sainte, représentée de face, à mi-corps, accoudée sur la roue, instrument de son martyre, est richement costumée à la mode milanaise du xiv^e siècle. Son visage charmant, qu'anime un délicieux sourire dont Luini semble avoir dérobé le secret à la *Joconde* de Léonard de Vinci, est encadré par une chevelure soyeuse, divisée en boucles légères dont deux se joignent et se nouent sous le menton. Sa robe, décollée et échancrée sur la poitrine, est bordée, autour du col et aux manches, de perles et de pierres. Sa main droite tient une palme; la gauche est levée et montre le ciel. Cette gracieuse figure se détache sur un fond de paysage accidenté où l'on distingue quelques fabriques. Le tableau, peint sur bois, a été lithographié dans la *Galerie de Munich* publiée par M. Piloty.

Catherine d'Alexandrie (REPRÉSENTATIONS DIVERSES DU MARIAGE DE SAINTE). Il est peu de sujets qui aient eu plus souvent les honneurs de la peinture que les noces mystiques de sainte Catherine avec l'Enfant Jésus. Sainte Catherine d'Alexandrie pouvant prétendre, par sa naissance, au plus brillant mariage, ne voulut avoir d'autre époux que le Sauveur. Plusieurs peintres ont cru que la légende se rapportait à sainte Catherine de Sienne, et bien des biographes sont de leur avis, affirmant que la sainte se vanta d'être en commerce direct avec Jésus. C'est sainte Catherine de Sienne que Fra Bartolommeo a placée dans son beau tableau du Louvre, que nous décrivons ci-après; l'artiste, qui était dominicain, devait naturellement préférer l'opinion qui attribuait à une religieuse de son ordre l'honneur d'avoir épousé... mystiquement le Christ. Le Corrège et la plupart des autres peintres ont pris soin de désigner la fiancée de Jésus par les attributs de son martyre : la roue brisée, l'épée et la palme. Le Calabrese n'a pas manqué de représenter ces fiançailles mystiques dans la série de tableaux qu'il a consacrés à peindre la *Vie de sainte Catherine d'Alexandrie*, dans l'église de San-Pietro-a-Majella, à Naples. Parmi les innombrables compositions que ce gracieux sujet a inspirées aux artistes des diverses écoles, nous nous contenterons de citer les suivantes :

Tableaux du Corrège, de Hans Memling, de Paul Véronèse, du Pordenone, de C. Maratti (v. la description ci-après). — Tableau d'Orazio di Domenico Alfani, au Louvre : sainte Catherine d'Alexandrie, appuyée sur un fragment de roue et tenant une palme, est agenouillée au pied du trône occupé par la Vierge et le Bambino. Saint Antoine de Padoue, tenant une branche de lis d'une main et un cœur de l'autre, et saint François d'Assise, portant un livre et un crucifix, sont debout de chaque côté du trône. — Tableau d'Alexandre Veronèse, au Louvre : la sainte, debout et vue de profil, appuie une main sur la roue et présente l'autre à l'Enfant. Cet ouvrage, qui a fait partie de la collection de Mazarin, a été gravé par Scotin. — Tableau d'un artiste inconnu de l'école siennoise (xiv^e siècle), au musée Napoléon III (numéro 51) : des anges et des saints entourent le trône de la Vierge; la sainte est agenouillée devant l'Enfant Jésus, qui lui met l'anneau au doigt. — Autre tableau du même musée (numéro 55) et de la même école : la Madone tient la main de sainte Catherine et la rapproche de celle de Jésus; plusieurs anges entourent la composition. — Plat en faïence du musée de Cluny, fabriqué à Faenza, au xiv^e siècle : la fiancée est sainte Catherine d'Alexandrie.

Tableau d'Alessandro Tiarini, à la pinacothèque de Bologne : le Bambino montre l'anneau à sa mère; celle-ci prend la main de la mariée, qui semble fort timide. Le fragment de roue que porte un ange ne laisse pas de doute sur le nom de la sainte. Un autre ange porte la tour de sainte Barbe, et un troisième tire par une chaîne le monstre dompté par sainte Marguerite; on ne voit de ces deux saintes que les têtes dans l'ombre. Saint Joseph est assis au pied du trône de la Madone, dans une attitude méditative. Au fond, une arcade s'ouvre sur un paysage. — Tableau de

Pompeo Battoni, au Quirinal : figures très-gracieuses. — Tableau de Scipione Pulzone, au palais Doria, à Rome. — Tableau de Beltraffio, au musée de Turin : têtes charmantes; joli effet de lumière. — Tableau de Filippino Lippi, dans l'église de Saint-Dominique, à Bologne : auprès de la sainte, on voit saint Paul, saint Sébastien, saint Jean-Baptiste et un autre saint. Cette peinture, qui, au dire de Vasari, mérite les plus grands éloges, porte l'inscription suivante :

OPVS PHILIPPINI FLOR. ICT. A. D. MCCCCCI.

Elle a été restaurée avec soin, il y a quelques années. — Tableau de Giovanni Manozzi, au musée des Offices : il n'y a ici que trois personnages, la Vierge, le Bambino et sainte Catherine.

Tableau d'Abraham van Diepenbeek, au musée de Berlin : Jésus, debout sur sa mère, met l'anneau au doigt de sainte Catherine, agenouillée; saint Joseph, saint François et le petit saint Jean, avec son agneau, sont les témoins du mariage mystique. Ce tableau, exécuté dans le style de Rubens, offre une belle lumière et une grande fraîcheur de coloris; les enfants sont bien modelés; les deux femmes sont des Flamandes. Bonnes draperies; fond d'architecture. — Tableau de Dietrich, au musée de Berlin : près du groupe formé par la Madone, le Bambino et la sainte, un ange tient le glaive et la roue, instruments du martyre de Catherine d'Alexandrie, et deux autres anges répandent des fleurs. Peinture médiocre. — Tableau de Girolamo Mazzuola, au musée de Berlin : le petit saint Jean, saint Paul, sainte Barbe et un saint évêque assistent au mariage; dans le fond, trois anges soulèvent un rideau. — Tableau de Thomas Willebords, au musée de Berlin : la sainte a un vêtement de couleur très-sombre. Fond d'architecture, avec échappées sur la campagne. « Bonne peinture, dit M. Waagen. » — Tableau de Lorenzo Lotto, au musée de Munich : « La Vierge, de face, la tête baissée, nous offre un visage insignifiant, dit M. Lavice; sainte Catherine, à genoux, n'est pas plus attrayante avec ses deux mentons et le profil coupé en deux par les cordons de sa ferrière; Jésus, debout sur sa mère, se leve d'une façon peu gracieuse pour poser la bague; saint Joseph regarde cette scène avec un mouvement de bouche dédaigneux. Coloris vif, dessin sec. » M. Viardot dit de cette peinture qu'elle est « très-finement touchée, mais dure et ferme pour un Vénitien, » et qu'on y reconnaît le style de Bellini, dont Lotto fut l'élève plutôt que celui du Giorgione, dont il se fit plus tard l'imitateur. — Tableau de Van Dyck, vendu 2,000 livres à la vente de la collection de Vauge, en 1784. — Tableau du Cortone, au Belvédère, à Vienne : trois figures seulement, vues jusqu'aux genoux; la meilleure est celle de l'Enfant Jésus; les têtes des femmes sont rondes et sans caractère. Fond de paysage. — Tableau de Lucas Cranach, au Belvédère : la Vierge, assise sous un arbre, tient sur ses genoux le Bambino, qui met l'anneau au doigt de la sainte, assise devant lui. A côté de la Madone est sainte Rosalie, qui embrasse affectueusement Jésus et lui présente une petite corbeille pleine de roses. Derrière elle se tiennent deux autres saintes : l'une, priant; l'autre, offrant à l'Enfant une grappe de raisin rouge sur un linge blanc. On aperçoit dans le lointain des rochers escarpés et de hautes montagnes, sur l'une desquelles est un château fort. Les figures, vues jusqu'aux genoux, sont d'un style peu élégant; mais elles ont des expressions naïves et vraies. — Tableau de Domenico Feti, au Belvédère : le mariage a lieu en présence de saint Pierre le dominicain, et de saint Dominique, tenant un lis; tous deux debout. Figures de grandeur naturelle, peintes avec beaucoup de vigueur, dans le style du Caravage. — Petit tableau sur cuivre de Mathieu Gondolach (1614), au Belvédère : la Vierge, assise sur un trône élevé, tient sur ses genoux le Bambino, qui montre une bague d'or à sainte Catherine, agenouillée devant lui, et prête à lui baiser le pied. De chaque côté du trône sont : saint Mathias, ayant un livre à la main, et sainte Hélène, portant une croix; ce sont les portraits de l'empereur Mathias et de l'impératrice Anne, sa femme. En arrière, d'autres saints sont debout; au ciel est une gloire d'anges. La peinture a poussé au noir. — Tableau de Giovanni-Giacomo Sementi, au Belvédère : Marie tient par les épaules la sainte, agenouillée, derrière laquelle un grand séraphin est debout. De jolis petits anges regardent la scène du haut du ciel. Le profil de la fiancée est charmant. — Tableau de Giulio Cesare Procaccini, galerie Lichtenstein, à Vienne : la sainte, fort jolie, baisse la tête en souriant; deux grands anges assistent au mariage.

Tableau du Parmesan, dans la galerie de lord Stafford, à Londres : la sainte présente une de ses mains à l'Enfant, qui lui met au doigt l'anneau nuptial; et elle appuie l'autre sur une table, près de laquelle est la roue garnie de dents de fer, instrument de son supplice. Saint Joseph est placé près de la Vierge. Ce tableau, qui a fait partie de la galerie Borghèse, a été gravé par Agar, dans le recueil intitulé : *British Gallery*. Il existe des compositions semblables du Parmesan, dans la galerie de lord Grosvenor, à Londres, et au musée de l'Ermitage, à Saint-Petersbourg. Le Louvre en a une qui a été attribuée à

Niccolo dell Abate, mais que M. Villot croit être une copie du Parmesan exécutée par un élève de ce maître. — Tableau de l'Ortolano, au musée de Dresde : les personnages sont les mêmes que dans la composition du Parmesan. — Tableau de Polydore Lanzani, au musée de Dresde : la sainte s'approche du petit Jésus, qui lui tend une couronne de mariée; derrière le trône de la Vierge, un ange soulève un rideau. Fond de paysage. Saint Joseph présente à Jésus un enfant que tient un personnage agenouillé, sans doute le donateur du tableau. — Tableau d'Andrea del Sarto, au musée de Dresde : les témoins du mariage mystique sont sainte Marguerite, qui a pour attribut le monstre qu'elle a subjugué, et le petit saint Jean, tenant son agneau par le cou.

Tableau de Murillo placé au-dessus du maître-autel de l'église des Capucins, à Cadix : sainte Catherine d'Alexandrie, ayant derrière elle deux grands anges, est agenouillée devant le divin Bambino, qui s'apprête à lui mettre au doigt l'anneau nuptial. Trois autres séraphins se tiennent derrière la Madone, qui se penche un peu en avant pour regarder la jolie fiancée. Deux chérubins folâtraient au pied du trône; deux autres, dans les airs, tiennent l'un la couronne, l'autre la palme du martyr de la sainte. « Cette grande toile serait d'un magnifique effet, dit M. Lavice, si le temps ne lui avait point enlevé une partie de son coloris. Ainsi, une place plus blanche sur le front de Marie détruit l'illusion qu'a dû produire son beau visage. » — Tableau de Matteo Cerezo, au musée de Madrid : les figures, au nombre desquelles se trouve le petit saint Jean, avec son mouton, manquent de noblesse. — Tableau de Coello, au musée de Madrid : Jésus, debout sur les genoux de sa mère, se penche vers sainte Catherine, qui lui baise un pied; la Madone porte une grande couronne d'or; les anges qui assistent à l'union mystique ressemblent à de jeunes filles. Cette peinture est exécutée sur liège. — Tableau de Jordans, au musée de Madrid : la tête de la sainte est magnifique. — Tableau de Palma le jeune, même musée : la scène se passe dans un riant paysage, sous un arbre. Jésus, appuyé sur l'épaule du petit saint Jean, se tourne en souriant vers sainte Catherine et lui tend l'anneau mystique; son corps est gracieusement posé et bien modelé; sa tête, offrant un léger raccourci, est délicieuse. La Madone et la sainte sont de jolies blondes, dont la fraîcheur et la jeunesse ont pour contraste la figure décolorée de sainte Elisabeth. A droite, saint Joseph regarde la belle fiancée. — Tableau de Sébastien Bourdon, au musée d'Amsterdam. — Compositions diverses, gravées par Daniel Hopper, par Badalocchio; par Michel-Ange del Moro, d'après le Parmesan; par Michel Nattali et par Sandrardt, d'après Séb. Bourdon; par Pierre de Jode, d'après le Titien; par Ang. Kauffmann, d'après le Corrège; par Lasinio, d'après Simone Pignone; par H.-S. Lautensack; par Robert Nanteuil et N. Regnesson; par Michel Cornille, d'après Louis Carrache; par Cornelis Cort, d'après le Corrège; par le Biscaino, etc.

Catherine d'Alexandrie (MARIAGE MYSTIQUE DE SAINT), chef-d'œuvre du Corrège; musée du Louvre. La sainte, les yeux timidement baissés, s'appuie de la main gauche sur la robe brisée, dans laquelle est passée une épée, et elle tend la main droite à l'Enfant Jésus. Celui-ci, assis sur les genoux de sa mère et tenant l'anneau mystique, touche et examine avec une attention naïve le doigt que lui présente sa fiancée. La Vierge, aussi jeune et aussi jolie que Catherine, prend la main de cette dernière et semble diriger l'action de son fils. Debout derrière Catherine, saint Sébastien, une flèche à la main, contemple d'un air de joie et de complaisance les divines fiançailles. Dans le fond se déroule un vaste paysage : à gauche, près d'un édifice antique, saint Sébastien est percé de flèches par des soldats; plus loin, à droite, sainte Catherine est agenouillée à côté d'un bûcher. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, dans ce tableau, de la grâce exquise des figures, de la suavité de l'expression, de la richesse et de l'harmonie de la couleur. On croit que c'est de ce chef-d'œuvre que parle Vasari dans la *Vie de Girolamo Carpi* : « Ce dernier, dit-il, étant arrivé à Modène, resta émerveillé à la vue des tableaux du Corrège : l'un d'eux surtout le frappa; ce fut ce grand tableau, ouvrage divin, qui représente la Vierge avec l'Enfant Jésus s'unissant à sainte Catherine, saint Sébastien et d'autres figures avec des airs de tête si admirables qu'elles semblent faites dans le paradis. Il est impossible de voir de plus beaux cheveux, de plus belles mains et un coloris plus charmant, plus naturel. Ce tableau était en la possession du docteur Grilenzoni, grand ami du Corrège. Girolamo Carpi, ayant obtenu la permission de le copier, s'acquitta de cette tâche avec tout le soin et toute l'habileté possibles. » L'ouvrage passa ensuite, par l'entremise du cardinal Luigi d'Este, des mains de Grilenzoni dans celles de la comtesse Santa-Fiora, qui le laissa à sa famille. En 1614, il se trouvait chez le cardinal Strozzi, à Rome, comme nous l'apprend une note marginale de l'exemplaire de Vasari qui est dans la bibliothèque Corsini. Vers 1650, il fut apporté en France par le cardinal Antonio Barberini, qui le donna à Mazarin. Il figure sur l'inventaire de ce dernier avec l'estimation de 15,000 livres, et il fut acquis des héritiers par Louis XIV. Il

III.

existe, d'ailleurs, plusieurs répétitions ou copies de cette peinture. Une des plus célèbres, que quelques connaisseurs considèrent même comme l'œuvre originale, se voit au musée de Naples : la composition offre toutefois de notables différences; on n'y retrouve pas la figure de saint Sébastien; la sainte a pour attribut la palme, outre la robe brisée et l'épée; le Bambino, au lieu d'examiner la main de sa fiancée, lève ses yeux vers la Madone, comme pour lui demander son adhésion. L'exécution vaut, d'ailleurs, celle du tableau du Louvre. On cite encore un *Mariage de sainte Catherine*, du Corrège, au musée de l'Ermitage; un autre au palais de Buckingham, à Londres, provenant de la collection de Charles I^{er}. Il est question dans Lanzi de deux compositions entièrement conformes sur le même sujet, dont l'une se trouvait, du temps de cet écrivain, à Capomonte (Italie), et l'autre dans la collection du comte de Bruhl : Lanzi ajoute qu'on lisait sur ce dernier ouvrage la date de 1517. Il a été fait, du reste, d'innombrables copies du tableau de Naples et de celui du Louvre; celui-ci a été gravé plusieurs fois, notamment par Etienne Picart, par Giovanni Folio, dans le *Musée royal*, par Lorichon, et tout récemment, d'une façon très-remarquable, par M. Henriquel-Dupont.

Catherine (LE MARIAGE DE SAINT), tableau de Paul Véronèse, au musée du Belvédère, à Vienne. Paul Véronèse a traité plusieurs fois ce sujet mystique. La composition du Belvédère représente la Vierge assise sur un trône, tenant l'Enfant Jésus, qui met l'anneau nuptial au doigt de sainte Catherine agenouillée devant lui. L'ange Gabriel, un lis à la main, soutient la sainte par le bras. A gauche, sainte Agnès à genoux tient une branche de palmier; son agneau est couché près d'elle. Cette toile, qui n'a pas plus de 0 m. 80 de largeur sur 0 m. 70 environ de hauteur, est peinte avec beaucoup de vigueur; les draperies sont fort belles; quelques parties ont malheureusement noirci. La galerie Lichtenstein, à Vienne, possède aussi un *Mariage de sainte Catherine*, peint en petites proportions par le Véronèse : Jésus et la sainte se penchent l'un vers l'autre de façon que leurs bouches se touchent presque. « Le visage levé de l'Enfant, dit M. Lavice, et celui baissé et à demi éclairé de la Vierge sont charmants. » Sainte Anne et saint Joseph se tiennent par derrière dans l'ombre. A gauche, une gloire d'anges se détache sur un fond jaune. — Une jolie petite esquisse du musée de Francfort nous montre la Vierge et l'Enfant sur un trône élevé, adossé à une colonne; neuf grands anges les entourent, et d'autres plus petits volent dans l'espace. La sainte a son costume de reine. La galerie Durazzo, à Gènes, et la National Gallery de Londres possèdent des compositions analogues à celles que nous venons de décrire. Un chef-d'œuvre du Véronèse est le tableau du musée des Offices (Florence) : il représente la sainte debout, regardant avec amour celui à qui elle vient de s'unir par un mariage mystique, ce qu'indique l'anneau passé à son doigt. Le petit saint Jean baise un pied du Bambino, qui est placé sur les genoux de Marie. Saint Joseph est à gauche dans l'ombre; on ne distingue plus que sa tête chauve.

Catherine d'Alexandrie (LE MARIAGE MYSTIQUE DE SAINT), chef-d'œuvre de Memling; à l'hôpital Saint-Jean, à Bruges. Ce tableau est en forme de triptyque. Dans la composition centrale, la Vierge, tenant dans ses bras l'Enfant Jésus, est assise sous un dais orné d'une riche tapisserie. Deux anges soutiennent gracieusement une couronne au-dessus de sa tête. A droite, sainte Catherine, en costume de princesse, est agenouillée : son visage, d'une douceur infinie, a une admirable expression de chasteté et d'humilité. L'Enfant Jésus se penche vers elle et lui met au doigt l'anneau nuptial. Derrière la sainte, un ange, d'une physionomie charmante, touche de l'orgue et célèbre les fiançailles par des chants de joie; plus loin se tient saint Jean-Baptiste avec son agneau. A la gauche de la Vierge, sainte Barbe est à genoux, lisant avec une grande attention; derrière elle, un ange tient un livre ouvert; plus au fond, on voit saint Jean l'Evangéliste, jeune et d'une physionomie douce et pensive. A travers les arcades ogivales qui s'ouvrent aux deux côtés du trône, on découvre un ravissant paysage où s'élèvent plusieurs édifices, parmi lesquels un amphithéâtre, et où sont représentées d'une façon très-pittoresque quelques scènes de la vie des deux saints Jean. Memling a fait figurer deux fois dans ce tableau son ami le frère Jean Florens, jaugeur public de Bruges, qui, à ce que l'on croit, lui avait commandé cet ouvrage; il nous le montre une première fois, dans son costume de frère, derrière sainte Barbe, et il l'a représenté un peu plus loin la jauge à la main, entouré de tonneaux, près d'une grue qui a servi à les décharger. Le volet de droite représente divers épisodes de la vie de saint Jean-Baptiste : la prédication dans le désert, la décollation, Salomé recevant la tête du saint dans un plat, le festin d'Hérode et d'Hérodiade, etc. Dans le volet de gauche sont retracées les principales scènes de la vie de saint Jean l'Evangéliste : la vision dans l'île de Patmos, le martyre, etc.; toute cette composition est merveilleuse, autant par la délicatesse de l'exécution que par la grandeur et la poésie fantastique du sujet. A l'extérieur des

volets sont peints les portraits de Jacques de Keuninck et d'Antoine Seghers, l'un maître d'œuvre, l'autre boursier de l'hospice, contemplant leurs patrons respectifs, saint Jacques de Compostelle et saint Antoine l'Ermite. On y voit aussi les portraits d'Agnès Cazembrood, supérieure, et de Claire van Hultem, avec leurs patronnes, sainte Agnès et sainte Claire; ces figures de religieux et de religieuses, peintes avec une naïveté exquise, respirent la ferveur, la pitié la plus tendre, et contrastent par leur réalité avec les figures idéales des saints patrons. D'après la place qu'elles occupent dans le triptyque, il y a tout lieu de croire que Memling peignit ce chef-d'œuvre à la demande de la communauté entière de l'hospice, et non pas seulement, comme on l'a dit, pour le frère Florens. Le tableau est signé : *Opus Johannis Memling anno mccccclxxxix*; mais cette signature est apocryphe. M. Waagen pense que l'ouvrage a dû être exécuté vers 1486. Voici, sur ce chef-d'œuvre, le jugement porté par MM. Crowe et Cavalcaselle (les *Anciens peintres flamands*) : « Le *Mariage mystique* a peut-être le défaut d'être trop symétrique. Le groupe de la Vierge et de l'Enfant est ravissant, et la figure de Jésus la plus belle qu'ait jamais peinte Memling. La douce résignation des deux saints Jean contribue à donner au tableau tout entier un effet vraiment admirable. Cependant, on ne peut s'empêcher de remarquer la forme trop allongée du col et du visage de la Vierge et des saints qui l'entourent, ainsi qu'une sorte de roideur dans quelques-unes des figures. Il est à regretter que l'ange jouant de l'orgue ait été retouché, depuis l'époque de Memling, car si l'on n'y apercevait quelques fautes modernes, on pourrait dire que cette figure atteint la perfection, tant les traits en sont expressifs et extraordinairement beaux. La magnifique tête de saint Jean-Baptiste est un exemple de l'attention et du soin que mettait le peintre à suivre la nature. Il est fâcheux cependant que l'effet général de son attitude grave et pensive soit un peu gâté par les épisodes nombreux qui remplissent l'espace derrière lui. Néanmoins, si l'on examine ces sujets isolément, ils prouvent combien le peintre était habile et heureux dans le fini qu'il savait donner aux petites figures. Hérodiade, dansant devant Hérode, l'un de ces épisodes, est un charmant tableau par lui-même; mais, à l'endroit qu'il occupe, il nuit à l'intérêt général et fatigue l'œil. Dans le volet sur lequel est représentée la *Vision de Patmos*, la faute dont nous parlons est moins sensible, mais de maladroites restaurations ont détruit l'avant-plan, l'eau et une partie du ciel. Les peintres d'aujourd'hui pourraient étudier avec avantage le ton harmonieux, doux et vrai que Memling a su donner à son coloris. On oublie presque le défaut inhérent au maître, le manque de clair-obscur et le trop peu d'épaisseur de la couleur. » Les réparations faites à la surface intérieure de ce tableau ne sont rien en comparaison de ce qu'a souffert l'extérieur. Non-seulement le cadre a été repeint en noir, avec addition d'une signature apocryphe, mais les figures des donateurs et de leurs saints patrons ont été nettoyées et retouchées d'une manière déplorable.

Catherine d'Alexandrie (LE MARIAGE DE SAINT), tableau de Memling, collection de M. Gatteaux (Paris). La Vierge, vêtue de bleu, cheveux blonds flottant sur le cou, tient sur ses genoux le Bambino, entièrement nu, qui passe un anneau au doigt de sainte Catherine. Celle-ci a un costume de la plus grande richesse, comme il convient à la fiancée mystique d'un Dieu : corsage rouge fourré d'hermine, jupe de brocart jaune à grands ramages noirs. Cinq autres saintes entourent la Madone : à gauche, derrière sainte Catherine, sainte Agnès avec son agneau et sainte Cécile jouant de la harpe; à droite, sainte Barbe tenant un livre ouvert, sainte Marguerite avec le dragon et sainte Agathe ayant à la main un bassin où sont les seins que lui ont arrachés les bourreaux. Trois anges contemplant, du haut du ciel, la sainte assemblée, derrière laquelle s'étend un riant paysage terminé par des montagnes bleuâtres. « Toute cette œuvre, d'une délicatesse d'exécution et d'une vigueur de coloris extraordinaires, respire une poésie profonde, a dit M. Chaulme-lin (*Revue moderne*); les figures ont une noblesse et une grâce exquises. » Ce délicieux petit tableau, dont quelques connaisseurs contestent l'attribution à Memling, a figuré à l'exposition rétrospective de 1866, au palais de l'Industrie.

Catherine (LE MARIAGE DE SAINT), tableau de Carle Maratte, au Louvre. La sainte, vue de profil, richement parée et la tête coiffée d'une couronne royale, est agenouillée sur les nuages; elle présente sa main au divin Bambino, qui se dispose à lui mettre au doigt l'anneau nuptial et qui la regarde avec un charmant sourire. La Vierge, par un mouvement plein de grâce, appuie sa main sur l'épaule de sainte Catherine, qu'elle semble vouloir encourager à s'approcher de son époux mystique. Deux anges et deux chérubins contemplant joyeusement cette scène. Ce tableau, qui de la collection du prince de Carignan est passé dans celle de Louis XV, a été gravé par Piron dans le *Musée français* et par M. Piron dans l'*Histoire des peintres*; il a été reproduit également dans les ouvrages de London et de Filhol.

Catherine (LE MARIAGE DE SAINT), fresque

du Pordenone, dans l'église de Santa-Maria di Campagna, à Plaisance. L'Enfant Jésus se penche vers la sainte, avec une grâce inexprimable, pour lui offrir d'une main l'anneau nuptial et la ceinture dorée, tandis que de l'autre main il semble se retenir à un voile qui tombe des épaules de sa mère. Saint Pierre et saint Paul sont les témoins de l'union mystique. Au bas du tableau sont groupés trois enfants qui soutiennent un violoncelle. « Toutes ces figures, dit M. Charles Blanc, s'enlèvent sur le fond d'une manière si prestigieuse qu'elles semblent ne pas tenir à la muraille. Le temps a respecté cette peinture digne des grands maîtres. Malheureusement, il a été permis à un vandale de mutiler une des figures pour faire place à une pierre sépulcrale. » Le Pordenone exécuta cette belle fresque en 1529; on croit qu'il a peint le portrait de sa seconde femme dans la personne de la Vierge, et qu'il s'est peint lui-même sous les traits de saint Paul. Canova, dit-on, ne pouvait se lasser de contempler le *Mariage de sainte Catherine*, quand il venait à Plaisance.

Catherine d'Alexandrie confessant la foi chrétienne (SAINT), tableau de M. Gendron; église de Saint-Gervais, à Paris. La scène se passe dans un temple de Jupiter. La sainte, vêtue de blanc et ayant à la main une croix qu'elle montre à ses juges, se tient debout à l'extrémité d'une table autour de laquelle sont réunis les philosophes ou docteurs païens. L'empereur Maximin, assis à gauche, préside à l'interrogatoire; près de lui est nonchalamment étendu à terre un jeune nègre agitant un éventail de plumes. Le jour vient d'en haut. On aperçoit, dans le fond du temple, la statue du dieu, à demi cachée par une barrière. Les différents personnages sont habilement groupés, et il y a de la vérité dans leurs attitudes. Les philosophes écoutent avec recueillement la jeune vierge. Celle-ci parle avec une noble assurance, et elle a dans sa tournure la grâce et la simplicité d'une statue. La peinture est sobre de détails, largement et vigoureusement accusée. C'est une des meilleures productions de M. Gendron.

Catherine (LE MARTYRE DE SAINT), tableau de Gaudenzio Ferrari, au musée Brera, à Milan. La sainte est nue jusqu'à la ceinture; ses longs cheveux couvrent en partie sa poitrine, et un manteau rouge cache le bas de son corps. Les yeux levés vers le ciel, les mains tendues dans l'attitude de la prière, elle est agenouillée entre deux roues armées de pointes, que deux bourreaux s'apprêtent à faire tourner au moyen d'une manivelle. D'autres bourreaux et des soldats sont placés au deuxième plan, au bas d'une estrade sur laquelle siège le proconsul, entouré de ses officiers et de ses licteurs. Ces divers personnages regardent avec stupeur un ange qui se précipite du haut du ciel, un glaive à la main, pour dégrager la sainte. Les bourreaux sont saisis d'effroi, et deux soldats lèvent leur bouclier au-dessus de leur tête pour se protéger contre les coups du glaive. Tout à fait au fond, trois charmantes femmes, placées dans une espèce de tribune supportée par des colonnes, se penchent pour voir le supplice. « Tout ce tableau, dit M. Charles Blanc, est d'une étonnante exécution; c'est une peinture serrée, précise, violente : une fanfare de tons éclatants. Pas de perspective : les fonds sont aussi faits que les devantures. Le tableau semble peint d'hier, et peint à l'emporte-pièce. Gaudenzio a fait de la couleur à outrance : si c'était un chanteur, on dirait qu'il a donné son ut de poitrine. » Selon M. Lavice (*Musées d'Italie*), « il y aurait bien quelque chose à dire quant à la disposition trop symétrique des acteurs et à la surelévation des derniers plans; mais si l'ensemble laisse à désirer, chaque figure, prise isolément, est bien traitée. La sainte à genoux, l'ange et le magistrat romain sont surtout fort beaux et bien éclairés. » Cette composition, qui est certainement une des meilleures de Gaudenzio Ferrari, a été gravée par M. De-langie dans l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*.

Catherine Docteur (SAINT), pièce de théâtre espagnole. « Les Espagnols, dit La Place dans ses *Pièces intéressantes*, croient fermement que sainte Catherine a professé la théologie dans l'université d'Alcala, et ils ont fait à ce propos une pièce intitulée : *Sainte Catherine Docteur*. Le premier acte est rempli par les funérailles d'un professeur d'Alcala; on y voit, entre autres curiosités, un ballet-pantomime entre les Vertus et les Vices. Le second acte commence par une scène entre sainte Catherine et le Sauveur du monde. Jésus-Christ paraît dans le cintre avec tous les instruments de sa passion. » Catherine, lui dit-il, je vous ai choisie pour être un vivant témoignage de ma grandeur; c'est dans la faiblesse même de votre sexe que je veux faire éclater ma puissance. » Aussitôt, il lui place sur la tête un bonnet qui lui donne la science infuse de la théologie; il la met au fait de toutes les subtilités scolastiques, lui apprend à disputer catégoriquement et lui donne l'assurance qu'elle peut terrasser le docteur le plus subtil et le philosophe le plus opiniâtre, puis il disparaît. Catherine, remplie de courage par ces paroles du divin Maître, va demander la chaire de théologie de la ville. Au dernier acte de la pièce, Catherine est au milieu de son école et dispute vivement avec tous les docteurs; le bonnet divin a opéré son

74

effet, et il n'est pas un seul argumentateur qui puisse résister à Catherine. Mais un adversaire redoutable s'avance : c'est un vieux docteur, dont le visage pâle et le dos voûté ramènent l'espérance dans le cœur des vaincus. Tous les regards se portent sur le nouvel arrivant, qui n'est autre que le diable, venu exprès pour contrecarrer les desseins de Dieu. Il approche à pas lents, avec d'immenses lunettes sur le nez, témoignage irrécusable de sa grande capacité; il balaye la salle avec une longue robe noire, qui ne peut pourtant dissimuler entièrement la queue énorme qu'il traîne après lui. Tout le monde le reconnaît à ce signe, et l'assemblée attend avec autant d'impatience que de crainte l'issue d'un combat redoutable pour sainte Catherine. Le Malin s'avance; on lui présente la thèse, qui roule sur l'immortalité de l'âme. Il sonde d'abord le terrain par des arguments captieux, et finit par nier formellement que l'âme soit immortelle. Catherine le laisse longtemps dérouler ses preuves, puis elle le terrasse par le raisonnement suivant : « Orphée est descendu aux enfers : ergo, l'âme est immortelle. » Le diable est confondu, il s'en va au milieu des huées, tandis que Catherine triomphe et est nommée professeur de théologie à l'université. La pièce se termine par un ballet général des citoyens et des citoyennes d'Alcala.

Catherine du mont Sinaï (ORDRE DE SAINT-). Le martyre de sainte Catherine eut lieu à Alexandrie, et, d'après la tradition, les anges élevèrent le corps de la sainte et l'ensevelirent sur le mont Sinaï. Vers l'an 1067, sous l'influence des idées que les croisades avaient développées, plusieurs princes chrétiens créèrent, sur le modèle de l'ordre du Saint-Sépulchre, un ordre militaire qui prit le titre de Sainte-Catherine du mont Sinaï. Les chevaliers suivaient la règle de Saint-Basile, et avaient pour mission de veiller sur le tombeau de la sainte et de protéger les pèlerins qui venaient adorer ses reliques. Lors de la conquête de l'empire d'Orient par les mahométans, cet ordre disparut. La décoration, qui se portait sur le manteau, consistait en une épée passant par une branche d'épines brodée en rouge.

CATHERINE DE BOLOGNE (sainte), religieuse italienne, née à Bologne en 1413, morte en 1463. Elle était dame d'honneur de Marguerite d'Este, lorsqu'elle quitta la cour de Ferrare pour embrasser la vie religieuse et devint abbesse des claustrales de Bologne. Elle eut des extases et des visions, comme sainte Catherine de Sienne. Béatifiée par Clément VII, elle fut canonisée par Benoît XIII, en 1723. Le plus connu de ses écrits est le livre des *Sept armes spirituelles contre les ennemis de l'âme*. Elle est honorée le 9 mars.

Iconogr. Une estampe de R. Sadeler, publiée à Venise en 1598, représente cette sainte en costume de claustrale, assise sur un trône, tenant un livre et un crucifix et ayant sur la tête une couronne de reine.

CATHERINE DE GÈNES (sainte), née en 1448, morte en 1510. Elle était de l'illustre famille de Fiesque. Veuve du comte Adorno, elle embrassa la vie religieuse et s'illustra par ses vertus, ses ascéticités et son dévouement héroïque pendant une peste qui désola l'Italie. Elle a laissé divers ouvrages ascétiques, entre autres un *Traité du purgatoire* et un *Dialogue entre l'âme et le corps*, qui sont célébrés parmi les écrits de ce genre. Elle fut canonisée en 1737 par Clément XII, et l'Eglise célèbre sa fête le 14 septembre.

CATHERINE DE RICCI (sainte), née à Florence en 1519, morte en 1590, au monastère de Prat en Toscane. Elle était issue d'une famille noble. A l'âge de treize ans, elle entra dans le monastère de Prat, de l'ordre de Saint-Dominique et y passa sa vie, se livrant à des mortifications de tout genre. Elle eut des visions, des extases, et l'on prétend même qu'elle reçut le don de prophétie. Canonisée, en 1746, par Benoît XIV, elle est honorée le 13 février.

CATHERINE DE SIENNE (sainte), née dans cette ville en 1347, d'un teinturier appelé Benincasa, morte à Rome le 28 avril 1380. Elle fit de bonne heure vœu de virginité, et tout ce que ses parents et ses sœurs tentèrent pour la détourner de sa résolution ne parvint pas à l'ébranler. Toutefois, le soin que sa famille avait mis à lui inspirer le goût des plaisirs du monde ne fut pas sans produire quelque effet sur son imagination. Etant entrée, à dix-huit ans, dans un couvent du tiers ordre de Saint-Dominique, elle y fut, trois ans durant, tourmentée par des tentations déshonorées. Elle parvint enfin à les surmonter, et s'adonna dès lors tout entière à l'œuvre de son salut. Elle joua cependant un certain rôle politique. Par ses instances réitérées, elle parvint à ramener le pape d'Avignon à Rome et à réconcilier les Florentins avec le saint-siège. Ces succès éclatants lui suscitèrent des envieux; des docteurs voulurent l'embarrasser par des questions captieuses, mais elle les confondit par la sagesse et la modération de ses réponses. Elle continua jusqu'à sa mort à travailler à la pacification de l'Eglise désolée par le schisme. La tradition lui attribue de nombreux miracles et surtout des visions, dont l'abbé Fleury donne une explication plus sensée que pieuse : « Je ne doute pas, dit-il, qu'elle ne crût de bonne foi tout ce qu'elle racontait; mais une imagination vive, échauf-

fée par les jeûnes et les veilles, pouvait y avoir grande part, d'autant plus qu'aucune occupation extérieure ne la détournait de ces pensées. » L'une de ces visions est restée fameuse, et nous ne pouvons nous dispenser de la rapporter ici. Comme la sainte était en prières dans sa cellule, Jésus-Christ lui apparut, tenant un anneau qu'il lui mit au doigt en disant : « Moi, ton créateur et ton sauveur, je te fais mon épouse dans la foi, que tu conserveras pure. » La vision disparue, l'anneau resta au doigt de Catherine, mais visible pour elle seulement. Telle est la légende conservée par les dominicains et représentée par plusieurs artistes. Toutefois, certains auteurs appliquent cette légende, avec d'autres détails, à sainte Catherine d'Alexandrie, et beaucoup de peintres ont suivi cette dernière tradition.

La vie de sainte Catherine de Sienne a été écrite par le P. Thomas della Porta, et traduite en latin par Raymond des Vignes, général des dominicains, confesseur de Catherine. Elle fut canonisée par Pie II, en 1461, et sa fête se célèbre le 30 avril. Sainte Catherine a écrit ou dicté un *Traité de la perfection*; près de quatre cents *Lettres*, qui ont été traduites en français (Paris, 1644); vingt-six discours ou oraisons, un dialogue entre elle et le Père éternel. Ses œuvres complètes ont été publiées à Sienne et à Lucques (1707-1713, 4 vol. in-4°). Son style est d'une grande pureté, et elle est mise au nombre des auteurs classiques italiens.

— Iconogr. La légende de sainte Catherine de Sienne est une des plus piquantes qu'ait inventées l'imagination féconde des hagiographes italiens, une des plus naïves qu'ait acceptées la crédulité des peuples méridionaux. On peut en juger par un recueil de douze estampes in-fol., gravées par P. de Jode, d'après Francesco Vanni, artiste siennois, et éditées en 1597 par Matteo Fiorini, sous ce titre : *Vita, mors, gesta et miracula quadam selecta B. Catharinae Senensis, auctoribus B. Raimundo Capuano, dominici ordinis magistro generali et B. Th. Thoma Naccio provinciali Romano, qui diversis temporibus Virginis confessionem audierunt, etc.* La première planche de ce recueil représente le portrait authentique (*vera effigies*) de la sainte, gravé sans doute d'après le tableau original d'Andrea di Vanni, que l'on conserve dans l'église Saint-Dominique, à Sienne : Catherine est vue à mi-corps, en costume de religieuse, la tête penchée, le visage d'une maigre ascétique, les mains marquées des sacrés stigmates et tenant un crucifix. Autour de ce portrait, sont groupés ceux des divers personnages qui ont connu la sainte ou se sont occupés de sa vie : le B. Raymond et le B. Thomas Nacci, dominicains, ses confesseurs; le pape Pie II, le chancelier Gerson (*Joanne Gersono, cancellario Parisiensis*), etc. Les onze autres estampes représentent chacune trois épisodes distincts de la vie de sainte Catherine, en tout trente-trois compositions d'un dessin très-élégant : 1° La sainte, âgée de cinq ans, est transportée par les anges vers une niche où est placée une statue de la Madone; 2° A l'âge de six ans, comme elle se promène avec son petit frère, elle aperçoit, sur le fût de l'église de Saint-Dominique, le Christ couronné d'une tiare et ayant auprès de lui saint Pierre, saint Paul et saint Jean l'Evangéliste; 3° Une autre fois, tandis qu'elle est en oraison, son père voit une colombe planer sur sa tête; *qua quidem re commotus, facultatem orandi Deoque servienti, quam filia primum ademerat, eidem reddidit.* Il paraît que ce brave teinturier siennois n'était pas très-catholique et qu'il avait grand besoin d'un miracle pour se convertir; 4° Catherine, toujours très-jeune, s'oublie à prier dans une grotte voisine de Sienne : elle est rapportée en ville par un nuage complaisant; 5° Elle voit en songe plusieurs chefs d'ordres religieux qui cherchent à l'attirer à eux; elle ne se laisse toucher que par saint Dominique, qui lui donne l'habit de dominicaine; 6° Pendant qu'elle prie, les démons viennent la tenter par toutes sortes de prodiges et d'images obscènes; 7° Elle se marie avec le Christ, en présence de la Vierge, de saint Paul, de saint Jean, de saint Dominique, du roi David, jouant de la harpe, etc.; 8° Le Christ ayant pris la figure d'un pauvre pour lui demander l'aumône, elle ne trouve rien de plus simple que de lui donner sa robe (il faudrait conclure qu'à cette époque, les costumes d'un sexe pouvaient convenir à l'autre); 9° Un jour qu'elle est occupée chez ses parents à tourner la broche (*inter culinaria opera carnis assandis forte occupata*), elle est ravie en extase et finit par tomber dans le feu, mais il va sans dire qu'elle ne se brûle pas; 10° Son confesseur Raymond lui donne à communier; mais au lieu de rester caché sous l'espèce du pain, le Christ prend la figure d'un bambino microscopique tenant une croix (*fulgentis pueruli forma...*); 11° Nouvelle extase, mais cette fois au couvent : Catherine, enlevée de terre, est initiée aux mystères divins et tient avec le Christ, son époux, des conversations d'une douceur et d'une profondeur infinies, que recueillent en toute diligence de vertueux prêtres, amis et compagnons de la jeune vierge (*piis sacerdotibus virginis familiares ac socii*); 12° Elle va trouver à Avignon le pape Grégoire XI et elle lui persuade de reporter le saint-siège à Rome; 13° Elle rend à la santé un enfant près d'expirer; 14° Elle guérit une

prostituée atteinte d'une maladie honteuse (*ado apostemate seu cancro laborantem*); 15° Le Christ, son époux, lui apparaît, l'embrasse et lui présente son flanc ouvert pour qu'elle s'y désaltère (*virginem complexus labia aperio lateri suo amabiliter admovet...*); 16° Le Christ lui retire le vieux cœur qu'elle a dans la poitrine et lui en remet un neuf (*divellit ab ejus pectore cor vetus novumque restituit*); 17° Le Christ lui offre deux couronnes, une d'or, une d'épines; elle choisit celle-ci; il lui donne les deux; 18° Justement affligée de songer que sa mère était morte dans l'impénitence, elle la ressuscite pour lui donner le loisir de se repentir; 19° Elle rend visite aux reliques de la bienheureuse Agnès de Montepulciano, religieuse dominicaine, morte depuis longtemps déjà; pour faire honneur à la visieuse, Agnès ne trouve rien de mieux que de remuer un pied et de l'élever vers Catherine (*la virgine pedem elevante mirabiliter honoratur*)!... Le légendaire ajoute : On conserve encore dans un petit vase une partie de la manne qui tomba du ciel à ce moment et couvrit les deux saintes. Qu'est devenue cette précieuse relique?... 20° Catherine guérit une femme à demi écrasée par la chute d'un édifice; 21° Elle accompagne en esprit deux brigands au supplice et obtient de son divin époux qu'il leur apparaisse et les encourage à bien mourir; 22° Elle guérit une possédée; 23° Après avoir communiqué, elle tombe en extase, selon sa coutume (*de more in extasim rapta*), et reçoit les stigmates; 24° Elle réconcilie les Florentins avec Grégoire XI; 25° Le B. Raymond étant un peu trop lent à dire sa messe, le Christ descend du ciel, prend un morceau de l'hostie et le donne à son épouse affamée (*sponsa esuriens*); 26° Catherine décide Nicolas de Pérouse à se convertir, au moment où il va avoir la tête tranchée par le bourreau; 27° Elle est couchée et gravement malade; elle en profite pour faire à son confesseur Raymond des révélations surnaturelles que celui-ci a l'audace de n'accepter qu'avec réserve; elle prend alors la figure d'un homme barbu et répond à Raymond, qui lui demande avec effroi à qui il a affaire : « Je suis celui qui est... » 28° Les Romains se révoltent contre le pape; Catherine s'offre à Dieu comme victime expiatoire. Le Christ lui prend alors le cœur, le presse comme une éponge au-dessus de la cité rebelle et se calme, après en avoir exprimé le sang le plus pur (*Christus purissimo sanguine e corde virginis expresso Romam adspersit, justissimum furorem posuit*); 29° Par ses mérites et par ses prières, elle aide le pape Urbain VI à reconquérir le fort Saint-Ange; 30° En un temps de disette, la Vierge Marie vient trouver Catherine, et, aidée par deux anges, fait avec de la farine gâtée du pain excellent que la sainte distribue aux pauvres; 31° Catherine meurt; 32° et 33° Une pieuse veuve de Sienne et Th. Penna, protonotaire apostolique, violent la sainte enlevée au ciel par des anges et reçue dans l'empyrée par le Christ et par Marie.

Afin qu'on ne puisse pas croire que nous ayons exagéré à plaisir les bizarreries de cette légende, nous avons cité, pour les passages les plus délicats, le texte même de l'hagiographe latin. Les trente-trois compositions, avec le frontispice que nous venons de décrire, ont été gravées en 34 planches petit in-4°, par Cornelis Galle et publiées à Anvers par J. Boel, en 1638, sous le titre de : *B. Catharinae Senensis virginis SS. ordinis predicatorum vita ac miracula selectiora, etc.* M. Charles Le Blanc mentionne un autre recueil, comprenant également 34 planches, édité, en 1603, par Philippe Galle. — Une grande estampe, publiée à Rome en 1601, par Dionysius de Cavaleriis, représente le portrait en pied de la sainte entourée de treize petites scènes où sont reproduits dix des sujets traités dans les compositions précédemment décrites (nos 2, 3, 4, 5, 6, 7, 12, 15, 23, 25); voici les sujets des trois autres scènes : Catherine donne à un pauvre une croix d'argent, le seul objet qu'elle ait en sa possession; la Vierge Marie lui apparaît et lui permet de boire à la mamelle qui a nourri l'Enfant Jésus; après sa mort, la sainte est portée dans l'église de Saint-Dominique, où elle opère de nombreux miracles. Cette église, une des plus remarquables de Sienne, renferme plusieurs belles peintures consacrées à sainte Catherine, entre autres : l'Extase, un *Miracle* et l'Évanouissement de la sainte, par le Sodoma, chefs-d'œuvre d'un sentiment raphaélesque; le portrait déjà cité, par Andrea di Vanni, artiste du xiv^e siècle; *Sainte Catherine recevant la communion des mains du Christ*, tableau de Fr. Brizzio, gravé par Traballesi, etc. L'oratoire, construit à Sienne sur l'emplacement de la maison où naquit sainte Catherine et de la boutique de teinturier de son père, est orné de fresques exécutées par le Pacchiarotti et représentant divers épisodes de la vie de la sainte, notamment son *Pèlerinage au tombeau de sainte Agnès de Montepulciano*. On voit dans ce même oratoire une peinture de Ventura Salimbeni, dont le sujet est : *Sainte Catherine persécutée par les Florentins* et un *Sodoma Catherine recevant les stigmates*, du Sodoma. Un tableau d'Alexandre Tiarini, qui est à la pinacothèque de Bologne, nous fait voir la sainte en extase, assistée par deux anges; elle tend les bras vers un crucifix posé sur une table d'autel et qui représente le Christ en chair et comme vivant, quoique de petite dimension. Nous retrouvons

encore l'Extase ou l'Évanouissement mystique de sainte Catherine dans un tableau de Tiepolo, du musée de Vienne; dans une composition de Francesco Vanni, gravée par Th. Thomas; dans une estampe d'Alberti (1574), etc. Un tableau de l'école italienne de la fin du xiv^e siècle, appartenant au musée Napoléon III, représente la sainte agenouillée devant un crucifix qui s'incline pour lui parler. Elle figure avec saint François d'Assise et présente des pénitents à la Vierge, sur une grande bannière, du même musée, peinte par Niccolò Alunno. Pietro Sorri a peint *Sainte Catherine délivrant une possédée*, le Christ prenant le cœur de sainte Catherine et la Canonisation de sainte Catherine. Une peinture sur bois, du musée Napoléon III, exécutée par un anonyme italien du xiv^e siècle, représente la *Mort de sainte Catherine*; la sainte est étendue sur un lit qu'entourent plusieurs personnages éplorés; son âme, sous la forme d'une petite figure environnée d'une auréole, monte au ciel. Quant au *Mariage mystique de sainte Catherine de Sienne*, il a été retracé conformément à la légende, par Sallaerts, dans une grande composition gravée par P. de Bailliu (cette pièce, assez rare, se voit au cabinet des estampes, à la Bibliothèque impériale); la sainte est agenouillée devant le Christ assis sur les nuages avec la Vierge, les anges, saint Paul, saint Jean l'Evangéliste, saint Dominique, le roi David, qui joue de la harpe, etc. Quelques artistes, confondant la légende de sainte Catherine de Sienne avec celle de sainte Catherine d'Alexandrie, ont représenté la première de ces saintes s'unissant mystiquement avec l'Enfant Jésus, au lieu d'épouser le Christ devenu homme; cette erreur a été commise par Fra Bartolommeo. — D'ordinaire, lorsque les artistes représentent sainte Catherine de Sienne isolément, ils nous la montrent en costume de dominicaine, le front ceint d'une couronne d'épines, les mains décorées des stigmates et tenant un crucifix. Le visage amaigri, les yeux noyés dans l'extase. Elle a été figurée à peu près ainsi par Ghirlandajo (volet d'un triptyque, au musée de Munich); par Annibal Carrache (gravé par Bartsch); par Fra Bartolommeo et le Sodoma (tableaux de l'Institut des beaux-arts, à Sienne); par N. Bazin, d'après Elisabeth Sirani; par Théodore von Merlen (1651); par Luca Bertelli, d'après Fr. Vanni; par Jean Boulanger; par T. Lobeck, d'après Baumgartner; par F. Jollain; par Collaert, d'après N. de Vos; par P. de Bailliu, d'après Diepenbeek; par Sadeler; par Bols-wert, etc.

Catherine de Sienne (LE MARIAGE DE SAINT-), tableau de Fra Bartolommeo, au Louvre. La madone est assise sur un trône placé dans une vaste niche, dont les rideaux sont relevés par trois charmants petits anges; elle tient, de la main gauche, un livre fermé et appuie la main droite sur le front du divin Bambino, debout devant elle. Celui-ci présente l'anneau des fiançailles mystiques à sainte Catherine, vêtue du costume des dominicaines, agenouillée à gauche, au pied du trône, et dont on ne voit que le profil perdu. Huit saints assistent à la cérémonie : à gauche, saint Pierre et deux saints martyrs tenant des palmes à la main; à droite, saint Barthélemy, saint Vincent, une jeune et jolie sainte qui n'est désignée par aucun attribut, et, tout à fait au fond, derrière la Vierge, saint Dominique et saint François d'Assise, qui s'embrassent. « On retrouve dans ce tableau, dit M. Paul Mantz, cette symétrie savante et libre, ce balancement des groupes, cette ampleur dans les draperies, cette recherche du type généralisé et aussi, mais dans certaines parties seulement, cette richesse de coloration qui sont les caractères principaux du peintre dominicain. La grandeur sereine des attitudes et le bon goût du dessin montrent à quel point le Frate avait été touché du génie de Raphaël, ou plutôt quelle étroite parenté les unissait dans la recherche de l'idéal; mais, dois-je le dire? la partie faible dans ce tableau, si puissant d'ailleurs, c'est l'émotion. Comparé à une œuvre d'André del Sarto, le *Mariage de sainte Catherine* paraîtrait froid. Faut-il croire que le cœur était demeuré moins ardent chez le moine enfermé dans son cloître silencieux, et qu'il avait au contraire gardé la poésie et le don des larmes chez le grand artiste qui, mêlé aux agitations du monde, savait, pour les avoir éprouvées, toutes les tristesses de la vie? » M. Viardot, de son côté, comparant le tableau de Fra Bartolommeo à celui que le Corrège a fait sur le même sujet, s'est exprimé ainsi : « Pour rester chrétien, le Frate resta austère; pour se faire gracieux, Corrège se fait presque païen. Dans l'un, l'action est grave et solennelle; c'est bien l'union mystique. Dans l'autre, tout sourit, tout émeut, tout charme; c'est vraiment l'amour. » Un ancien catalogue des ouvrages de Fra Bartolommeo, rédigé par le syndic du couvent de San-Marco et qui a été publié par le P. Marchese, nous fournit, au sujet du *Mariage de sainte Catherine*, les indications suivantes : « Item, un tableau de quatre bruses et demie environ de hauteur (la hauteur exacte est de 2 m. 57 sur 2 m. 28 de large), où sont représentés la Vierge, sainte Catherine de Sienne et beaucoup d'autres saints. La seigneurie de Florence en fit présent à un ambassadeur français appelé monseigneur de Otton (sic)..., évêque de..., au mois d'avril

1512; et la seigneurie donna pour prix de ce tableau deux cents grands ducats d'or, bien qu'il valût davantage, ainsi qu'il est constaté sur le livre des débiteurs et des créanciers du couvent, à la page 123, et sur le livre de Fra Bartolommeo. Ce monseigneur de Otton n'était autre que l'évêque d'Autun, Jacques Hurault, que Louis XII avait envoyé en ambassade à Florence. Avant d'être placé au Louvre, le tableau figura dans la sacristie d'Autun, et la bordure du cadre portait l'inscription suivante, rapportée par les auteurs du *Voyage littéraire* : « *Jacobus Hurault Hecurum episcopo, Ludovici XII Francorum regis legatissimo senatus populusque Florentinus dono dedit anno moxii* ». Ces documents authentiques montrent que Vasari s'est trompé en disant que le tableau, exécuté pour l'église San-Marco, n'y resta exposé que quelques mois avant d'être envoyé au roi de France, Louis XII. Nous ne savons à quelle époque cette belle peinture quitta la cathédrale d'Autun; d'après le catalogue du Louvre, elle aurait fait partie de la collection de François Ier. Elle a été gravée dans l'*Histoire de toutes les écoles* et, au trait, dans l'ouvrage de Landon.

Catherine de Sienne (LE MARIAGE DE SAINTE), tableau de Gherardo le miniaturiste, artiste du xve siècle, à la pinacothèque de Bologne : la sainte représentée ici a un costume de religieuse et paraît être sainte Catherine de Sienne; elle est agenouillée et baisse modestement les yeux, en tendant la main à Jésus, qui lui présente la bague. Parmi les personnages qui assistent au mariage mystique, on distingue le roi David et saint Dominique Gusman. Les figures sont généralement belles. Jésus, vêtu d'un manteau rouge et tenant une longue croix, est le personnage le moins réussi. Peinture d'autant plus précieuse, que les œuvres de Gherardo sont fort rares.

CATHERINE DE SUÈDE (sainte), née vers 1335, morte en 1381, était fille de sainte Brigitte. Mariée, à l'âge de quatorze ans, avec Eggert de Kürner, elle fit vœu, d'accord avec lui, dès la première nuit de leurs nocces, de vivre dans la continence, vœu qu'elle observa strictement, malgré les représentations de Charles Ulsson, son beau-frère. Quelques années après le départ de sa mère pour Rome, elle alla l'y rejoindre et s'y livra avec une nouvelle ferveur à la pratique des bonnes œuvres et de la pénitence. Devenue veuve en 1357, elle fut recherchée par beaucoup de prétendants, qu'elle refusa tous; un comte roumain essaya même par deux fois, mais sans succès, de l'enlever. Catherine suivit sa mère à Jérusalem; puis, Brigitte étant morte, elle accompagna son corps en Suède et retourna plus tard à Rome pour l'affaire de la canonisation de sa mère. Enfin, elle mourut le jour de l'Annonciation, au couvent de Wadstena, dont elle fut la première abbesse. Sten Sture, l'ancien régent de Suède, intervint auprès du pape pour la faire canoniser, ce qui eut lieu en 1489. Sa fête se célèbre le 25 novembre. On suppose que sainte Catherine a laissé, sous le titre de : *Consolation de l'âme*, plusieurs écrits mystiques qui n'ont jamais été imprimés.

CATHERINE DE COURTENAY-VALOIS, impératrice de Constantinople, née en 1301, morte en 1346. Fille de Charles de France, comte de Valois, elle fut fiancée, lorsqu'elle était encore au berceau, avec le fils de Robert II, duc de Bourgogne. Mais, en 1313, elle épousa Philippe, prince de Tarente, depuis empereur de Constantinople. Après la mort de celui-ci, elle alla en Grèce, puis revint mourir en Italie.

CATHERINE DE FRANCE, fille de Charles VI et d'Isabeau de Bavière, née en 1401, morte en 1438. Elle épousa en 1420 Henri V, roi d'Angleterre, qui fut proclamé régent de France pendant la vie de Charles VI, et son successeur après sa mort, conformément aux stipulations du traité de Troyes. Mais le gendre mourut avant le beau-père, et Catherine épousa en secondes nocces un simple gentilhomme du pays de Galles, Owen Tudor, que le duc de Gloucester fit périr pour avoir osé épouser une reine douairière d'Angleterre. De ce second mariage étaient nés trois fils, dont l'aîné fut le père de ce Henri Tudor qui commença une nouvelle dynastie sous le nom de Henri VII.

CATHERINE, reine de Bosnie, morte à Rome en 1478. Elle avait épousé Etienne, dernier roi de Bosnie, que Mahomet II fit mourir, après l'avoir dépouillé de ses États. Elle se retira alors à Rome, et, avant de mourir, elle légua son royaume au saint-siège; mais les papes n'ont jamais fait valoir les droits résultant de ce legs.

CATHERINE D'ARAGON, reine d'Angleterre, fille de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle de Castille, née en 1483, morte en 1536. Elle épousa en 1501 Arthur, prince de Galles, fils aîné de Henri VII, roi de la Grande-Bretagne. Veuve quelques mois plus tard, elle fut mariée par dispense du pape au frère puîné de son époux, Henri, devenu héritier présomptif de la couronne et qui n'avait alors que douze ans. Elle monta sur le trône avec son époux et lui donna plusieurs enfants, dont un seul survécut, Marie, qui régna plus tard sous le nom de Marie Tudor. Après dix-huit ans d'union, Henri VIII, secrètement épris d'Anne de Bouleyn, s'adressa au pape Clément VII pour en obtenir la dissolution de son mariage, invoquant la loi du divorce contre la bulle

de dispense qui avait été accordée par Jules II. Ces scrupules tardifs parurent justement suspects à la cour de Rome, qui se laissa longtemps solliciter et finit par refuser l'autorisation du divorce. Après une longue procédure, Henri VIII le fit prononcer par Cranmer, archevêque de Cantorbéry (1533), consommant ainsi le premier acte de la révolution qui sépara l'Angleterre de l'Eglise romaine. Catherine mourut au château de Kimbolton, où elle avait été reléguée. C'était une princesse vertueuse et pleine d'affection pour son indigne époux.

CATHERINE DE MÉDICIS, reine de France, née à Florence le 15 avril 1519, de Laurent de Médicis, duc d'Urbain, et de Madeleine de la Tour, comtesse de Boulogne; morte en 1589. Elle fut mariée, à l'âge de quatorze ans, à Henri, dauphin de France. Ce mariage, qui était l'œuvre du pape Clément VII, grand-oncle de Catherine, fut célébré à Marseille le 20 octobre 1533, en présence du pape et du roi François Ier. La jeune dauphine, s'il faut en croire le portrait que nous a laissé d'elle Varillas, était belle de cette beauté italienne qui, à la pureté des traits, à la blancheur mate du teint, joint la mobilité, la vie, l'expression, presque la fascination. Elle paraissait aussi bonne et douce; cependant elle ne fut pas à son mari, nous dirons pourquoi; mais elle conquit bien vite, en revanche, la franche amitié du roi. Elle vit qu'elle lui avait plu, en se prêtant comme une enfant à son habitude de causer guerre et affaires, même avec les dames, et en interrompant tout à coup une grave discussion par un éclat de rire enfantin, une plaisanterie italienne, une espièglerie, ce qui égayait fort le roi, assombri et déjà vieux. Quelquefois elle l'étonnait par la justesse de son jugement, la netteté de son esprit. Elle l'accompagnait à la chasse et prenait plaisir à courir avec lui les grandes forêts de Chambord ou de Fontainebleau. Catherine inventa, dit-on, une nouvelle manière de monter sur les haquenées, laquelle consistait à mettre une jambe sur le pommeau de la selle, ce qui permettait à la coquette italienne de montrer une jambe fort bien faite et recouverte d'un bas de soie bien tiré, suivant l'usage qui s'introduisit alors.

Rien autre, en apparence du moins, car s'il fallait en croire Brantôme nous aurions en cette enfant de quinze ans une femme, une femme italienne, un espion, une monstruosité; rien autre donc ne marque en apparence les débuts à la cour de France de cette jeune fille, au nom de laquelle vint s'attacher une notoriété sinistre.

Après la mort de François Ier, le 12 juin 1547, Catherine fut couronnée à Saint-Denis par le cardinal de Bourbon, archevêque de Sens. La fille du duc d'Urbain portait donc sur sa belle tête de vingt et un ans la couronne de France; mais la véritable reine, c'était Diane de Poitiers.

Que fit la jeune Italienne, n'ayant point l'affection de son mari, ne possédant aucun pouvoir, n'ayant autour d'elle aucun parti? Elle dissimula. Elle se fit l'ami, l'esclave de la redoutée maîtresse; elle mendia ses sourires, ses faveurs. Diane dominait le roi; elle fut aussi maîtresse absolue de la reine. Elle arriva même à aimer Catherine, et à tel point qu'elle lui servait de garde-malade. Un jour que les médecins déclarèrent la reine en danger, la favorite perdit la tête et se prit à pleurer. Pourquoi cette amitié de Diane pour Catherine? C'est que la maîtresse du roi avait en l'épouse une servante, une esclave, et qu'en nulle autre elle n'aurait rencontré complaisance si servile. Pourquoi Catherine aimait-elle ou faisait-elle semblant d'aimer sa rivale? C'est que sa rivale la protégeait auprès du roi son époux, qui, sans elle, l'aurait répudiée depuis longtemps déjà. Voilà le mot de l'étrange énigme que présente le honteux et tacite contrat passé entre la femme et la maîtresse de Henri II.

Ici, nous devons dire la cause de l'antipathie, du dégoût qu'éprouvait le roi pour Catherine, cause qui explique aussi la décadence, la dégénérescence, l'extinction de la race des Valois. Ecoutez un historien qui apporte dans la recherche de la vérité un réalisme implacable, M. Michelet. « En Catherine, dit-il, on sentait la mort; son mari instinctivement s'en reculait, comme d'un ver, né du tombeau de l'Italie. Elle était fille d'un père tellement gâté de la grande maladie du siècle, que la mère, qui la gagna, mourut en même temps que lui au bout d'un an de mariage. La fille même était-elle en vie? Froide comme le sang des morts, elle ne pouvait avoir d'enfants qu'aux temps où la médecine défend spécialement d'en avoir. On la médicina dix ans. Le célèbre Fernel ne trouva nul autre remède à sa stérilité. On était sûr d'avoir des enfants malades. Henri fuyait sa femme. Mais ce n'était pas le compte de Diane; elle avait horriblement peur que, Henri mourant sans enfants, son successeur ne fût son frère, le duc d'Orléans, l'homme de la duchesse d'Etampes. En avril 1543, lorsque Henri partait pour la guerre et pouvait être tué, il dut d'abord tenter un autre exploit, surmonter la nature, aborder cette femme et lui faire ses adieux d'époux. Le 20 janvier 1544 naquit le beau désiré, un roi pourri, le petit François II, qui mourut d'un flux d'oreille et nous laisse la guerre civile. Puis un fou naquit, Charles IX, le furieux de la Saint-Barthélemy. Puis un énervé, Henri III, et l'avilissement de la

France. Purgée ainsi, féconde d'enfants malades et d'enfants morts, elle-même vieillit, grasse, gaie et rieuse, dans nos effroyables malheurs. »

Diane n'eut jamais la pensée de voir une rivale dans une telle femme. Elle s'en servait, craignait de la perdre, l'aimait peut-être, la méprisait plus probablement et ne dédaignait pas de s'entourer, dans ses châteaux, de portraits et de médaillons représentant la reine. Du reste, Henri II avait pour sa femme une estime relative. Elle passait tout son temps à élever ses enfants, et le roi, pour reconnaître une conduite si louable et si extraordinaire à la cour, et par ordre aussi de « madame Diane », daignait chaque soir, après son dîner, passer deux heures chez la reine.

Le règne de Henri II s'écoula ainsi sans grands efforts de la part de Catherine pour changer une situation humiliante. Vers 1554, cependant, au milieu d'une fête donnée en l'honneur de Marie Stuart, toute jeune fille, la reine présenta à la cour une Écossaise fort jolie nommée miss Haming. Henri II l'aima et en eut un fils, Diane, déjà âgée, courait un grand danger; elle précipita le roi dans les hasards de la guerre, et la reine échoua dans son projet.

La maîtresse et l'épouse légitime, les deux rivales, se liguerent cependant pour empêcher le mariage du dauphin et de Marie Stuart. Catherine retrouva une nouvelle miss Haming dans une certaine dame de Saint-Rémy; celle-ci, comme la première, plut à Henri II, et comme elle en eut un enfant. Mais la vieille Diane n'en resta pas moins en possession du cœur du roi. Tels avaient été jusqu'alors les seuls exploits politiques de Catherine, lorsqu'une catastrophe inattendue renversa le pouvoir de la favorite et fit de Catherine la reine douairière de France, en appelant son fils au trône.

Catherine avait amené d'Italie un astrologue célèbre, Ruggieri, qu'elle logeait rue de Soissons; là se tenait un conseil d'astrologie. Du haut d'un édifice érigé en forme de colonne et qui subsistait encore près de la Halle aux blés, on observait les astres et on tirait de cette observation des déductions de toutes sortes. Un tournoi devait avoir lieu le 29 juin 1559. La mort du roi fut, dit-on, prédite par le conseil d'astrologie de la reine. L'histoire a enregistré les instances que fit Catherine pour empêcher Henri II de descendre en lice; il insista pour briser une lance contre un capitaine de ses gardes nommé Montgommery; un éclat de bois brisa son casque et lui donna la mort.

Au commencement du nouveau règne, Catherine de Médicis resta dans le parti des Guises, auquel elle s'était vouée depuis quelque temps, et se déclara contre le cardinal de Montmorncy, leur ennemi. Quand ce dernier se rendit au Louvre, il trouva le jeune roi assis entre sa femme et sa mère; la reine lui reprocha d'avoir dit à Henri II que pas un de ses enfants ne lui ressemblait : « Je voudrais, lui dit-elle, vous faire couper la tête. » Pendant qu'elle flattait les Guises, elle parlait avec les protestants, entretenait la discorde entre les partis divers pour les neutraliser, commençant ce jeu de bascule politique tant imité depuis. Elle se garda bien d'inquiéter sa bonne amie Diane, et se concilia ainsi les créatures encore puissantes de l'ex-favorite de son mari; elle affaiblit le parti des princes du sang en donnant une portion des biens de la maison de Bourbon au duc de Montpensier, qui devint sa créature; enfin elle s'attacha le prince de La Roche-sur-Yon, en lui faisant épouser une de ses dames d'honneur.

Malgré cette savante application de la maxime : « Diviser pour régner », la situation de la reine mère n'était pas moins précaire. Le roi préférait Marie Stuart à sa mère, et par la jeune reine les princes de Guise dominaient le roi. D'un autre côté, malgré ses intelligences secrètes avec les huguenots, ceux-ci, dès 1560, établirent par un mémoire public qu'une femme ne pouvait prendre aucune part aux affaires de l'Etat, sans violer les anciennes lois de la monarchie. Elle eut néanmoins le plaisir de voir les deux partis s'user, se détruire l'un par l'autre; mais elle n'arriva pas à ce but sans lâcheté. Dénoncée au moment où elle allait avoir une entrevue avec l'historien protestant Régner de la Planche, elle consentit à faire cacher le cardinal de Lorraine dans le lieu de l'entrevue, et le huguenot fut arrêté.

Mais de graves événements se préparaient. Le roi mourut; après lui le pouvoir des Guises, et les destinées de la France et de la race des Valois sont remis entre les mains de Catherine de Médicis. Pourtant le tuteur naturel de Charles IX, âgé de dix ans, était le roi de Navarre; celui-ci fit une renonciation en faveur de la reine mère Catherine, qui, par la duchesse de Montpensier, sa maîtresse, le menait à sa fantasia.

La tenue des états d'Orléans est peut-être le point culminant de la puissance de Catherine. Les souverains les plus pervers ont, pendant les premières heures de leur pouvoir, le désir de faire le bien. Ainsi avait été Nérone, ainsi fut Catherine, qui, par l'intermédiaire de L'Hôpital, proposa les plus sages réformes. L'ardeur des partis, prompts à se déchirer, rendit inutile cette bonne volonté qui ne devait plus renaitre. La réconciliation des protestants et des catholiques, qui avait inauguré le nou-

veau règne, n'était qu'à la surface. Un jour les Guises firent porter chez eux les clefs de la maison du roi, exerçant ainsi injurieusement un droit qui n'appartenait qu'au roi de Navarre, premier prince du sang. Les Bourbons réclamèrent, et avec eux la noblesse. Enfin, les députés provinciaux parlèrent dans certaines assemblées de réformer l'Etat et de nommer un régent. La reine, effrayée, chercha à se réconcilier avec le roi de Navarre; elle eut recours aux bons offices de Montlué, évêque de Valence, son confident intime, qui passait pour le négociateur le plus habile de son temps et qui, dans le but de plaire aux princes du sang, prononga devant la cour des sermons entachés de l'hérésie calviniste. Le parti catholique s'agitait, et, le 6 avril 1561, jour de Pâques, Montmorency, Guise et Saint-André communierent ensemble dans la chapelle basse de Fontainebleau, et formèrent ce fameux triumvirat qui, sous prétexte de défendre la religion, devait chercher sa fortune dans la guerre civile. Catherine voyait l'orage se former; elle fit sacrer son fils à Reims et accorda aux calvinistes un édit qui leur donnait le pouvoir d'exercer librement leur religion. C'était toujours le même jeu de bascule politique. Le parti catholique fut assez puissant pour faire révoquer l'édit. Peu après eut lieu le colloque de Poissy, demandé par le triumvirat, accordé sans résistance par la reine.

Si l'on veut comprendre d'un seul coup le caractère de Catherine de Médicis, le sentiment qui inspira tous les actes de cette femme, qu'on aille au Luxembourg contempler la belle toile de M. Robert Fleury, représentant le *Colloque de Poissy*. Il règne sur l'ensemble du tableau une teinte sombre qui traduit bien celle qui enveloppa cette lamentable époque; mais le vrai sens du tableau n'est pas dans la lutte des deux orateurs : le cardinal de Tournon, orgueilleux, arrogant, et de Bèze, pâle et inspiré comme un prophète de l'Ancien Testament; il faut voir d'un côté les princes lorrains, la main fièrement posée sur le pommeau de leur épée; de l'autre, Coligny et les seigneurs protestants, calmes dans leur foi inébranlable; puis, entre ces deux groupes qui bientôt se décimeront, de jeunes enfants, les princes de la maison royale, et une femme, leur mère, la reine régente. C'est là le mot de l'énigme de toute la vie de Catherine de Médicis, c'est la raison d'être des trahisons, des crimes de cette étrange femme : une mère prise au milieu des guerres civiles et des guet-apens les plus horribles dont on se souvienne. Bien des années après, un de ses ennemis, le roi Henri IV, disait : « Que vouliez-vous qu'elle fit entre nous tous, avec tant de petits enfants ? »

Cependant, malgré l'édit de juillet, les protestants s'assemblaient plus nombreux que jamais. La reine convoqua pour le 16 janvier tous les grands du royaume à Saint-Germain et donna un nouvel édit en faveur des calvinistes. A cette nouvelle, le parti catholique éclata; le parlement n'enregistra l'édit qu'après trois ordres successifs de la reine, et les princes de Guise, par le massacre de Vassy, donnèrent le signal de la guerre civile. La reine mère se trouva prise au milieu des intrigues des deux partis, et les événements qui se déroulaient au commencement de cette crise montrèrent à quoi se réduit son habileté tant vantée.

Condamné lui demandant justice des massacres de Vassy, les Guises lui opposèrent le roi de Navarre auquel ils prétendaient rendre la régence. Un des triumvirs, le maréchal de Saint-André, alla même jusqu'à faire proposer la mort de Catherine; mais le duc de Guise s'y opposa, se contentant de la prison pour elle et de l'enlèvement de son fils. Catherine se réfugia alors dans le château de Melun, et appela à elle les protestants et Condé leur chef. Elle fut bientôt suivie par le roi de Navarre et par le prévôt des marchands, auquel elle dut rendre ses armes, puis elle se retira à Fontainebleau.

Mais Condé approchait; on ne voulait pas laisser tomber entre ses mains de pareils otages, et le roi de Navarre emmena la mère et le fils à Paris. Les princes de Lorraine eurent un instant la pensée d'exiler la reine dans sa terre de Chenonceaux; mais ils prirent un parti plus politique, ils lui enlevèrent le pouvoir, tout en lui en laissant les honneurs. Néanmoins, songeant à sa sûreté personnelle, Catherine se réserva deux asiles, l'un en Normandie, où gouvernait Matignon, un gentilhomme dévoué à ses intérêts; un autre chez le duc de Savoie, qui avait épousé une fille de France. Elle eut besoin, pour s'assurer le dévouement de ce dernier, de lui abandonner diverses places frontières, retenues en vertu du traité de Cateau-Cambrésis. Cette cession, en ramenant en France plusieurs garnisons, grossissait les troupes du triumvirat. On la laissa faire.

Jamais la fortune de la fille des Médicis ne tomba si bas. Peut-être eût-il mieux valu pour elle fuir alors devant ses ennemis; elle n'avait encore trempé dans aucun massacre et elle n'eût point attaché à son nom d'épouvantables souvenirs; mais, depuis son arrivée en France, elle avait été constamment avilie, brisée, soit par son mari, soit par Diane de Poitiers, dont elle s'était faite la servante, soit par Marie Stuart, qui l'espionnait. Elle resta, et suivit comme une prisonnière l'armée catholique, assistant aux combats, aux défaites des pro-

testants. A Rouen, elle dut faire son entrée par la brèche.

La bataille de Dreux fut livrée peu de temps après. On prétend que, sur la nouvelle que les catholiques étaient battus, elle s'écria : « Eh bien ! désormais nous entendrons la messe en français. » Cette bataille, du reste, la délivra d'une partie de ses ennemis ; le maréchal de Saint-André fut tué, Condé fut pris par les catholiques, Montmorency par les protestants, et bientôt après le duc de Guise fut assassiné. La reine, craignant les soupçons qu'on aurait pu faire planer sur elle à propos de ce crime, se transporta dans le camp des catholiques et assista elle-même à l'interrogatoire qu'on fit subir au meurtrier.

Enfin, la paix fut signée à Amboise le 12 mars 1563. Catherine triomphait et redevenait reine. Elle donna de grandes fêtes. Les cent cinquante nobles demoiselles connues sous le nom de filles de la reine en faisaient les honneurs. Cet escadron avait été, durant la crise qui venait de se terminer, le moyen d'attaque et de défense dont elle usait le plus volontiers. Elle menait avec elle et étalait partout ces singuliers gardes du corps, et l'on a vu que le roi de Navarre lui-même y fut pris et déserta le parti des princes du sang. Dans une expédition faite en vue de reprendre le Havre aux Anglais, la reine mère emmena force protestants ; Condé n'en revint que pris dans les filets de Mlle de Limeuil. « Le son des violons, dit Montluc, n'était point étouffé par celui des trompettes. Le même équipage traitait les machines des ballets et les machines de guerre. Dans un même lieu, on voyait les combats où les Français s'égorgeaient et les carroussels où les dames se divertissaient. »

La reine, pendant le cours de l'année 1564, fit raser le palais des Tournelles, qui lui rappelait la mort de Henri II, et fit construire les Tuileries, puis accompagna son fils dans un long voyage à travers le royaume et alla avec lui jusqu'à Bayonne, où elle eut une entrevue avec la reine d'Espagne, sa fille. Malheureusement, la paix devait être de courte durée. La seconde guerre civile éclata, et les protestants voulurent la commencer par un coup hardi, en enlevant le roi. L'entreprise échoua, et Catherine eut recours aux négociations, pendant que les révoltés livraient bataille aux portes de Paris.

Vers cette époque se place une conversation entre la reine et le nonce du pape, rapportée par Capilupi. « Elle et le roi, y est-il dit, n'avaient rien plus à cœur que d'attraper un jour l'amiral et ses adhérents, et d'en faire une boucherie mémorable à jamais. »

Catherine avait un fils qu'elle chérissait entre tous, c'était le duc d'Anjou, depuis Henri III. Les fureurs de Charles IX l'inquiétaient, tandis qu'elle reconnaissait dans le plus aimé de ses fils le pur sang italien. Elle rêva d'en faire un héros. N'ayant pu obtenir que le roi le créât comte de Montpensier, elle sollicita pour lui la lieutenance du royaume, l'obtint et plaça près de lui deux hommes d'énergie et de talent, Tavannes et Strozzi, chargés de lui préparer des victoires ; mais ces combinaisons déplurent au roi et furent le commencement d'une véritable haine entre le fils et la mère. Le duc d'Anjou eut les succès que désirait sa mère ; il battit les protestants à Jarnac, mais souilla sa victoire par le meurtre de Condé. Plus tard, la reine, effrayée du succès de Coligny, se rendit en Limousin auprès du duc d'Anjou, puis elle fit de grands efforts pour obtenir la paix. Elle fut conclue à Saint-Germain, le 8 août 1570.

Les écrivains du temps, surtout les auteurs calvinistes, font remonter jusqu'à Catherine la responsabilité de toutes choses et donnent à cette princesse une valeur exagérée. On reconnaît cependant que ses lettres avaient une grâce remarquable ; elle était laborieuse, écrivait sans cesse, aussi bien pour les affaires politiques que pour tout ce qui était relatif aux palais qu'elle faisait bâtir. Philibert Delorme la félicita du « grandissime plaisir qu'elle prend à esquisser les Tuileries. » Elle siégeait aux fêtes de la cour, et avec beaucoup de dignité. Elle prisait fort les plaisanteries, même hardies. Un jour qu'elle entendait chanter des chansons outrageantes contre elle, elle en rit beaucoup et empêcha le roi de Navarre de faire pendre les coupables, en lui disant : « Mon cousin, ce n'est pas notre gibier. » Malgré ces qualités, elle n'en était pas moins prête à tous les crimes, et tous les conseillers de Philippe II, Granvelle comme le duc d'Albe, ne la nommaient qu'avec mépris.

Nous touchons à la fatale année 1572, à la Saint-Barthélemy ; nous passerons rapidement sur certains détails relatifs à cet événement lamentable que nous racontons ailleurs. Il convient cependant de bien fixer quel fut le rôle de la reine mère. Tous les historiens français ou étrangers qui ont écrit sur ce sujet, avant l'école moderne, sont d'accord sur un point : c'est que la Saint-Barthélemy fut l'œuvre personnelle de Catherine, œuvre longuement méditée, froidement exécutée, avec une sorte de grandeur, s'il peut y avoir de la grandeur dans le crime. Il n'en est rien cependant. Chacun eut sa part, son rôle, dans cet affreux drame. La haine du roi contre le duc d'Anjou contribua à faire éclater la catastrophe. Pendant que la reine mère formait le projet étrange de marier le duc d'Anjou avec Marie Stuart et le duc d'Alençon avec la protestante Elisabeth, le roi prenait en amitié Co-

ligny et préparait une expédition en Flandre. Il entendait bien n'en pas donner le commandement à son frère, qu'il avait hâte de mettre hors de France. Catherine, suivant sa tactique habituelle, rusait et suivait ce nouveau mouvement d'opinion. Puis, tout à coup, elle pleura auprès du roi, fit semblant de partir pour Florence ; le roi courut après elle et la ramena. Alors elle se rallia à la maison de Guise et complota la mort de l'amiral de Coligny. L'assassinat ayant échoué, la situation de la reine mère à l'égard du roi son fils et celle du duc d'Anjou devenaient graves ; cette circonstance précipita les événements. On assure qu'après avoir obtenu l'ordre du massacre, elle eut horreur des crimes qui allaient se commettre ; elle se seroit désistée, dit Tavannes, si elle avoit pu. »

Charles IX mourut jeune encore et à moitié fou. Son frère, le roi de Pologne, dut rentrer en France pour lui succéder. Vers ce temps, la reine mère mit la main sur Montgommery, l'auteur involontaire de la mort de Henri II, et qui s'était fait huguenot ; elle le fit décapiter. Catherine, maîtresse de l'esprit de son fils, continua son existence agitée au milieu des deux anciens partis que ni les guerres ni les massacres n'avaient pu anéantir. Elle vit naître la ligue, qui s'attaquait franchement à la royauté et avait pour chef le duc Henri de Guise. La paix fut de nouveau conclue cependant. Alors Catherine porta à l'étranger le théâtre de son activité : on la vit réclamer les droits de sa famille à la couronne de Portugal et envoyer aux îles Terçères, sous la conduite de Strozzi, une flotte qui fut détruite.

Après la journée des Barricades, elle suivit à Blois Henri III, qui venait d'ouvrir les états. Un matin de décembre, la vieille reine, alitée et atteinte de la maladie qui devait l'emporter, entendit au-dessus de sa tête un bruit violent, des cris et des chocs d'épées. Peu d'instants après, Henri III entra dans sa chambre, et, s'étant approché de son lit, lui dit : « Madame, je suis roi d'aujourd'hui ; je viens de me débarrasser de M. le duc de Guise. » Le roi des Barricades venait, en effet, d'être tué par les quarante-cinq. C'est bien taillé, mon fils, répondit la reine mère, à ce qu'on assure ; maintenant, il faut coudre. « Peu de jours après, elle mourait. Si elle eût vécu quelque temps encore, elle aurait vu disparaître le dernier des Valois et monter sur le trône le premier des Bourbons.

Catherine de Médicis, roman par H. de Balzac. V. ETUDES PHILOSOPHIQUES.

CATHERINE MANSDOTTER, reine de Suède, née en 1549, morte en 1612. Elle était fille d'un caporal de la garde et d'une fruitière. Un jour qu'il passait sur la place du marché où elle tenait la boutique de sa mère, le roi Erik XIV fut frappé de sa beauté et en devint éperdument amoureux. Il la fit venir au château et l'attacha à la cour de la princesse Elisabeth, sa sœur. Sa passion pour elle augmenta de jour en jour ; il la prit pour maîtresse, et quand elle lui eut donné un premier enfant, il l'épousa et la fit couronner. A cette occasion, tous les membres de la famille de Catherine, qui n'étaient que de simples paysans, furent anoblis. Lors de la cérémonie du couronnement, le conseiller Nils Gyllenstjerna, qui tenait la couronne royale, s'évanouit et la laissa tomber. Cet incident fut regardé comme un mauvais présage. Trois mois après, Erik fut violemment détroné par ses frères, et jeté en prison. Catherine, à laquelle il ne fut point permis de partager sa captivité, réussit cependant à se rapprocher de lui et vécut dans un état voisin de la misère. A la mort d'Erik, on lui concéda un fief en Finlande, où elle se retira, et consacra le reste de sa vie à des œuvres de pitié et de bienfaisance. Des quatre enfants qu'elle avait eus du roi, trois la précédèrent au tombeau. Sa fille Sigrid, mariée en secondes nocces à Nils Nilsson Natt och Dag, maréchal et maître de la cour de la reine Christine, alla s'établir auprès d'elle et ne la quitta qu'après lui avoir fermé les yeux. Catherine Mansdotter était, sauf la naissance, digne sous tous les rapports de sa haute position : sa beauté, ses grâces, l'excellence de son cœur, son dévouement envers son mari, son empressement à faire le bien, lui concilièrent le respect et l'estime même de ses ennemis.

CATHERINE DE BOURBON, princesse de Navarre. V. BOURBON.

CATHERINE DE LORRAINE, née à Nancy en 1573, morte à Paris en 1648. Fille du duc Charles III de Lorraine, elle embrassa la vie religieuse et devint abbesse de Remiremont. Lorsque Turenne assiégea Remiremont, en 1638, la princesse Catherine, à la tête de ses religieuses, travailla elle-même aux fortifications de la place.

CATHERINE DE BRAGANCE, reine d'Angleterre, née en 1638, morte en 1705. Elle était fille de Jean IV, roi de Portugal. En 1661, elle épousa Charles II, roi d'Angleterre, qui l'aprouva d'amertumes par son inconstance et par la dureté de sa conduite à son égard. A la mort de ce prince, elle retrouva, sous Jacques II, son successeur, la considération à laquelle elle avait droit, et resta en Angleterre jusqu'en 1693. A cette époque, elle retourna en Portugal, où elle devint régente sous son frère dom Pedro, que son imbécillité rendait incapable d'administrer le royaume.

CATHERINE I^{re}, impératrice de Russie, femme de Pierre le Grand, née en 1682 où en

1686, morte en 1727. Il régna quelque obscurité sur l'origine de cette femme célèbre. D'après le témoignage de Villebois, qui fut aide de camp de Pierre le Grand, elle serait fille d'un serf fugitif nommé Shavrousky, établi à Derpt (Livonie) et vivant en cette petite ville de la profession de journalier. Mais la plupart des historiens s'accordent à dire que le vrai nom de cette femme était Marthe Rabe, qu'elle était fille d'un officier suédois, un quartier-maître, et d'une femme livonienne nommée Elisabeth Moritz. Catherine I^{re} serait donc née en Suède, à Germunderyd. Sa mère devint bientôt veuve ; elle était infirme déjà. La mère arriva. Alors, ayant pris dans ses bras son enfant, qui n'avait que deux ans, elle se dirigea vers la Livonie et arriva à Marienbourg, où elle s'arrêta pour frapper à la porte du sacristain, un parent sans doute de la malheureuse. Mais celui-ci n'était point assez riche pour supporter ce surcroît de famille... L'orpheline fut alors recueillie par Gluck, l'archiprêtre de la province, qui en fit la compagne de ses enfants.

Catherine mit à profit ce qu'elle entendait des leçons données aux filles de Gluck et fit de cette façon son éducation, éducation incomplète à coup sûr (Catherine ne sut jamais écrire), mais suffisante pour étonner, pour éblouir la société demi-barbare au sein de laquelle elle devait vivre bientôt. En 1701, elle épousa un dragon de l'armée de Charles XII, qui la laissa bientôt pour entrer en campagne et fut tué quelques mois après. Marienbourg était assiégé par les Russes. La jeune veuve suivit Gluck, son protecteur et son maître, lorsqu'il alla implorer le feld-maréchal Chiremetief. Elle fut faite prisonnière lors de la prise de la ville et échut au général russe Bauer, dont elle devint la maîtresse. Catherine passa ensuite au mains de Menschikoff, qui l'attacha à sa maison.

Un jour que le czar Pierre le Grand dînait chez son ministre, Catherine, qui servait à table, fut remarquée par lui. Ce barbare de génie fut frappé de l'esprit charmant, plein de réparties fines et vives, d'une fille de condition si basse. Il fut ébloui et devint amoureux. Un mariage eut bientôt lieu, secret d'abord, puis rendu public cinq ans après, en 1712. Catherine, la mendicante recueillie par un pauvre sacristain, élevée par charité, fut solennellement proclamée impératrice de toutes les Russies. La nouvelle czarine, en embrassant la religion grecque, prit les noms de Jekaterina Alexeievna.

Le secret de l'amour constant de Pierre I^{er} pour l'impératrice Catherine ne tient pas seulement à sa beauté et à son esprit. Le comte Bassewitz dit, dans son *Histoire de l'empire de Russie* : « Le czar Pierre était sujet à des convulsions douloureuses qu'on croyait être l'effet d'un poison qui lui avait été donné dans sa jeunesse. Catherine avait trouvé le secret d'apaiser ses douleurs par des soins pénibles et par des attentions recherchées, dont elle seule était capable, et se donna tout entière à la conservation d'une santé aussi précieuse à l'Etat qu'à elle-même. Aussi le czar, ne pouvant vivre sans elle, la fit compagne de son lit et de son trône. »

La czarine était douée d'une fermeté toute virile, et on la sentait nécessaire au milieu des armées autant que dans l'intimité du czar et dans le conseil, où toujours étaient écoutés ses avis pleins de sens à la fois et d'énergie. Dans la malheureuse affaire des bords du Pruth, lorsque, cerné par des forces supérieures, le czar était à la merci du grand vizir, ce fut Catherine qui proposa de tenter le vainqueur par des présents, et réussit à obtenir des conditions honorables pour le vaincu en sacrifiant ses pierres et ses fourrures.

Cette figure aux traits fermes et nets a cependant ses imperfections ; cette médaille frappée à l'antique a son revers. Ottons à la czarine son manteau impérial, et nous verrons la femme tout à tour adultère, livrée à la boisson comme le dernier de ses soudards, meurtrière enfin à deux reprises, par ambition d'abord, par un amour aveugle ensuite. Pierre le Grand vivait encore lorsque Catherine éprouva une passion coupable et violente pour un gentilhomme de la chambre impériale. Ce jeune homme était d'origine française et se nommait Moens de la Croix. Pierre eut vent de l'intrigue ; il fit décapiter l'amant de sa femme et planter sa tête sur un pieu au milieu d'une place publique. Il poussa plus loin encore sa vengeance, et obligea la czarine à aller jusqu'au pied de l'échafaud voir l'horrible exhibition. On a soupçonné cette princesse d'avoir poussé le czar à faire mourir son fils Alexis, qui, né d'un premier mariage, fermait aux enfants de Catherine le chemin du trône. Enfin on l'accuse d'avoir, avec Menschikoff, comploté la mort même de Pierre le Grand. Rien, heureusement, ne prouve ce dernier meurtre, si ce n'est la faveur toute particulière dont jouit, dès ce jour, celui qu'on accuse d'avoir été le complice de Catherine. Quoi qu'il en soit, Pierre le Grand étant mort, l'archevêque Théophane déclara que le testament du czar défunt appelait sa veuve à lui succéder, et, sans opposition, Catherine fut reconnue et acclamée impératrice régente de toutes les Russies. C'était en 1725.

Jusqu'à cette époque de sa vie, Catherine avait montré pour les affaires de l'Etat un intérêt plein de zèle. Au conseil, au camp, nous l'avons vue pleine d'activité ; tout à coup, à

la mort de Pierre le Grand, elle devient indolente, insouciant et se plonge dans la débauche, abandonnant à son amant Menschikoff le soin du gouvernement. Le règne du favori, loin d'être fatal à la Russie, fut favorable. Menschikoff, à son avènement, abat les potences, brise les roues, adoucit cette justice rendue si terrible par Pierre le Grand et ne suit la politique du dernier czar que pour soutenir les établissements utiles qu'il avait formés, pour mener à fin ceux qu'il avait commencés. Il créa un nouvel ordre de chevalerie, celui de Saint-Alexandre-Newski.

Pendant ce temps, la santé de Catherine allait s'altérant tous les jours davantage par sa vie déréglée. Une hydropisie enfin, attribuée à ses fréquents excès de vin de Tokai, se déclara, et le 17 mai 1727, elle mourut après seize mois de règne.

Catherine de Russie (ORDRE DE SAINTE-), institué par Pierre le Grand, en 1714, en souvenir de la conduite héroïque et de la présence d'esprit de l'impératrice Catherine dans la bataille du Pruth contre les Turcs. A son origine, cet ordre était accordé aux hommes ; mais, en 1797, l'empereur Paul I^{er} décida qu'il serait exclusivement destiné aux dames du plus haut rang. Il le divisa en deux classes, la grande et la petite croix. La grande croix est tout en brillants ; le cordon auquel elle est attachée se porte de droite à gauche, il est de couleur ponceau, liséré d'argent, avec les mots suivants en langue russe : *Pour l'amour et la patrie*. La décoration porte au milieu un écusson ovale fond blanc, avec l'image de sainte Catherine, vêtue d'une robe blanche et d'un manteau bleu, appuyée sur sa roue, qui est émaillée de rouge et posée sur un tertre vert. Elle a devant elle une croix d'argent. Au revers, on voit un nid de jeunes aiglons au sommet d'une tour élevée, au pied de laquelle sont deux grands aigles qui viennent de saisir des serpents avec leur bec et qui s'envolent vers leurs petits. La plaque de l'ordre, qui a la même décoration, est à huit pans ; elle est enrichie de diamants. Sur un écu rond de couleur rouge, qui forme le centre, se trouve le diadème impérial. Les dames grands-croix portent ces insignes sur le côté gauche de la poitrine. La décoration de deuxième classe est de même forme, mais plus petite et moins richement garnie de diamants. L'impératrice est grande maîtresse de l'ordre. La fête a lieu le 25 novembre.

CATHERINE II, surnommée la Grande, impératrice de Russie, née le 2 mai 1729, à Stettin (Poméranie), dont son père était gouverneur au service de la Prusse, morte en 1796. Elle était fille de Chrétien-Auguste, souverain du petit Etat d'Anhalt-Zerbst, et de Jeanne-Elisabeth, princesse de Holstein-Gottorp. Ses véritables noms étaient *Sophie-Auguste-Frédérique d'Anhalt-Zerbst*. Fiancée en 1744 (l'union ne fut célébrée que l'année suivante) à son cousin le duc Charles-Pierre-Ulric de Holstein-Gottorp (que sa tante la czarine Elisabeth avait adopté comme héritier), elle embrassa la religion grecque et prit le nom de *Catherine Alexeievna*. Il fut stipulé dans le contrat qu'elle succéderait au trône, si son époux mourait sans héritier. Rien n'annonçait encore dans cette jeune princesse vive, enjouée et légère, la femme extraordinaire qui devait étonner le monde par l'énergie de son caractère, la grandeur de ses entreprises et le scandale prodigieux de ses galanteries.

Toutefois, au milieu des fêtes et des frivoles divertissements de la cour, cette enfant de race étrangère, par une prévision qui peut sembler extraordinaire, nourrissait déjà l'espérance de régner un jour sur la Russie. Elle écrivit dans ses curieux mémoires : « A mesure que ce jour s'approchait (son mariage), je devenais plus mélancolique. Le cœur ne me prédisait pas grand bonheur : l'ambition seule me soutenait. J'avais au fond de mon cœur un je ne sais quoi qui ne m'a jamais laissé douter un seul moment que tôt ou tard je parviendrais à devenir impératrice souveraine de Russie, de mon chef. »

Et ailleurs : « En entrant en Russie, je m'étais dit : Je régnerai seule ici. » Aussi, à peine arrivée, elle se mit activement à étudier la religion grecque et la langue russe, les deux instruments essentiels pour réussir auprès de cette nation sur laquelle elle aspirait à régner. Elle s'attacha aussi, malgré les inimitiés dont elle était entourée, à plaire à l'impératrice et à toutes les personnes influentes. Comme tous les grands ambitieux, elle savait se plier à tout, assouplir son orgueil et ramper en quelque sorte pour préparer plus sûrement son élévation. En même temps, elle formait son esprit et trempait son caractère viril par les lectures les plus sérieuses, *l'Esprit des lois*, Bayle, Plutarque, Voltaire, Tacite, etc. La femme cependant ne cessait d'être séduisante et de garder les dehors de la plus aimable frivolité. Éloignée par une antipathie profonde du grand-duc son époux, dont l'humeur était fantasque et grossière, vivant dans une cour que l'exemple de la souveraine entraînait dans la corruption, elle ne tarda pas à se débarrasser de ses dérèglements qui plus tard devinrent pour elle un moyen de se former un parti. On peut, si l'on n'est pas d'une extrême sévérité sur ce chapitre délicat des mœurs, lui trouver une excuse dans cette circonstance que son époux, à demi fou, presque toujours ivre, non-seulement n'avait jamais montré pour elle qu'un bru-

tal désir, mais encore entretenait des liaisons affichées avec les femmes les plus indignes.

Les relations de Catherine avec le chambellan Solitkoff, avec Poniatowski, qui devint plus tard roi de Pologne, avec Orloff, avec d'autres encore, n'étaient un mystère pour personne. En 1754, elle eut un fils, Paul Petrovitch, qui régna sous le nom de Paul I^{er} et qui, d'après ses aveux mêmes, était probablement de Solitkoff.

Le 5 janvier 1762, la mort d'Elisabeth amena le règne éphémère du triste époux de Catherine, Pierre III, qui nourrissait le projet de la répudier et de désavouer le fils qu'elle lui avait donné pour héritier. Menacée du divorce, de la prison et peut-être de la mort, elle prévint le châtement qui l'attendait en se précipitant dans la révolte ouverte et en faisant éclater au grand jour le complot qu'elle tramait depuis si longtemps et avec tant d'habileté. Par les soins des frères Orloff, de la princesse Daschkoff, du comte Panin, de l'hellman Rasoumofski et d'autres conjurés puissants, une révolution militaire amena la déposition du malheureux Pierre III, après six mois de règne, et l'élévation au trône de Catherine, non comme régente, mais comme souveraine (9 juillet 1762). On sait aujourd'hui que ce résultat avait été amené par un double courant d'intrigues, l'un dans l'armée, déterminé par les Orloffs, l'autre dans la haute société et parmi les grands dignitaires, par l'initiative de l'énergique et habile princesse Daschkoff. Mais il y eut quelque chose de plus efficace encore que les intrigues particulières, ce fut, à un moment donné, le mépris et la haine contre Pierre III, qui avait profondément blessé la nation par son affectation de germanisme, ainsi que la popularité de Catherine, qui s'était faite entièrement russe, et qui, outre qu'elle avait recruté par l'adultère des complices et des partisans, s'était attachée pendant de longues années à gagner le clergé, la noblesse et l'armée, c'est-à-dire toutes les forces vives de la nation.

Elle justifia en quelque sorte son usurpation, d'abord par la modération avec laquelle elle usa de la victoire, ensuite par les progrès qu'elle a fait faire à la Russie dans les voies de la civilisation. Voltaire, comme on le sait, l'a surnommée la *Sémiramis du Nord*. On peut dire, en restant dans la réalité historique, qu'elle fut un second Pierre le Grand et la continuatrice de son œuvre.

Aucun des amis et des partisans de Pierre III ne fut inquiété; soit politique, soit modération naturelle, Catherine ne commit aucun acte de rigueur; chose nouvelle en Russie, et même dans l'Europe entière, qu'une révolution aussi considérable qui s'accomplissait sans effusion de sang.

A ce moment se place naturellement l'épisode tragique du meurtre de Pierre III dans la prison où il avait été relégué. On en trouvera le récit à la biographie de ce malheureux prince. Ici nous n'avons à examiner que la part de responsabilité qui pèse sur Catherine. Disons sommairement d'abord qu'il n'y a aucune preuve qu'elle ait ordonné cette mort et que plusieurs faits importants témoignent, au contraire, qu'elle n'en fut instruite qu'après l'événement et qu'elle en manifesta son horreur et son effroi.

Était-elle sincère, et n'avait-elle pas consenti secrètement à cette exécution, dont les Orloff furent les instruments et qu'ils regardaient comme indispensable à leur sécurité personnelle et à leurs projets ambitieux?

Il est certain qu'elle accepta le fait accompli, qui affermissait son pouvoir, et que les meurtriers furent comblés de richesses et d'honneurs. Mais, d'un autre côté, on sait par de nombreux exemples que quand les rois ont besoin d'un crime, ils n'ont pas même à l'ordonner; ils ne manquent jamais de serviteurs qui, par excès de zèle, vont au-devant de leurs désirs secrets et souvent même les dépassent. Très-probablement, c'est ce qui arriva dans cette circonstance. Pendant que la czarine entraînait en possession de la puissance souveraine, Pierre avait été enfermé à Ropscha, domaine impérial situé à peu de distance de Saint-Petersbourg. C'est là que, le 17 juillet, quelques jours après la révolution, Grégoire Orloff, son frère Alexandre et quelques-uns de leurs amis, étranglèrent le malheureux prince, après l'avoir préalablement empoisonné avec du vin de Bourgogne.

A la première nouvelle, Catherine fit paraître un mouvement d'horreur qu'on a tout lieu de croire sincère. Elle comprit d'ailleurs à quels soupçons un tel événement allait donner lieu. Mais, d'un autre côté, le meurtre lui profitait trop pour qu'on ne le crût pas commandé par elle, et elle craignit, en le désavouant hautement, de paraître jouer une odieuse comédie: elle garda donc un silence qui devait être et qui fut interprété d'une manière défavorable pour elle. La mort de Pierre fut attribuée officiellement à des causes naturelles, et le cadavre resta exposé pendant trois jours dans l'église Saint-Alexandre-Newski; pour dissimuler les traces de strangulation, on avait enveloppé le cou d'une énorme cravate.

Sans doute on peut conserver quelques doutes sur le rôle de l'impératrice dans cet horrible drame; mais on doit rappeler qu'elle a en sa faveur l'opinion de Frédéric le Grand, dont l'amitié pour la victime est bien connue, celle du prince de Ligne, enfin le témoignage de la princesse Daschkoff, qui cite une lettre

écrite par Alexis Orloff à l'impératrice, aussitôt après la perpétration du crime, lettre dans laquelle il implore son pardon en des termes qui éloignent toute idée de complicité de la part de Catherine. Après la mort de celle-ci, cette pièce fut lue publiquement en présence de Paul, son fils, qui s'écria, délivré d'un terrible soupçon: « Dieu soit loué! mes doutes sont dissipés. »

Cet ensemble de témoignages permet donc de laisser la responsabilité de ce funèbre événement à la charge des frères Orloff; mais on doit reconnaître que Catherine en accepta le résultat avec une étonnante tranquillité. Elle songeait d'ailleurs à son œuvre d'Etat, à la grandeur politique, au rôle qu'elle ambitionnait d'être le plus grand empereur qui eût régné en Russie depuis Pierre I^{er}. Elle y réussit pleinement; ses actions justifient ses desseins et son ambition se légitima dès son entrée dans la toute-puissance. Elle rappela beaucoup d'exilés, abolit la torture et la chancellerie secrète d'inquisition, améliora le sort des serfs, encouragea le commerce et l'agriculture, fonda des hôpitaux, des villes, des manufactures, des écoles, des établissements de bienfaisance, entreprit de réformer l'administration, les impôts et la jurisprudence, ébaucha un grand nombre d'œuvres et d'institutions qui restèrent inachevées, par suite de cette impatiente ambition de gloire qui la poussait sans cesse à de nouvelles entreprises et lui permettait à peine d'improviser hâtivement ses créations. Les commencements de son règne furent d'ailleurs difficiles. La haine qu'on portait à Pierre III avait favorisé son usurpation; mais une réaction eut lieu presque aussitôt; des complots sans cesse renaissants, la rébellion formidable du cosaque Pougatchef (qui eut lieu plus tard, en 1773), les murmures du peuple et des troupes menacèrent le pouvoir de l'impératrice. Mais elle se montra supérieure à tout; elle brava toutes les oppositions, toutes les hostilités, et en triompha par ce mélange d'énergie, d'habileté, d'audace et de machiavélisme profond dont elle trouvait d'ailleurs la théorie et l'exemple dans les traditions moscovites.

Dans sa politique extérieure, elle mit toute sa gloire au développement de la puissance russe, à la continuation de l'œuvre de Pierre le Grand. L'affaiblissement de la Pologne, la destruction de l'empire ottoman et le rétablissement de l'empire byzantin au profit de la Russie, tels furent les principaux desseins dont elle poursuivit la réalisation avec une ténacité et une énergie qui eussent été, on doit le reconnaître, mieux employées à civiliser qu'à agrandir un empire barbare et déjà sans limites. Dans l'œuvre de destruction de la Pologne, elle déploya d'ailleurs une perfidie justement flétrie par l'histoire; elle mit trente ans à accomplir, de concert avec l'Autriche et la Prusse, cette grande iniquité, à laquelle quelques philosophes français se hâtèrent trop d'applaudir, et qui fut consommée par des démembrements successifs (1772, 1793, 1795). Son premier pas dans cette voie fut de placer sur le trône de Pologne son ancien favori Poniatowski, qu'elle espérait avec raison asservir à sa politique. La guerre contre les Turcs occupa une grande partie de son règne, et les résultats principaux qu'elle en obtint furent la conquête de la Crimée et la mer Noire ouverte à la marine russe. Ce fut peu d'années après cette conquête, œuvre de son favori Potemkin, qu'elle fit ce fameux voyage où des villages improvisés s'élevaient successivement sur sa route, au milieu de pays déserts, et parurent lui faire illusion sur la puissance et la richesse de son empire. On a peine à croire cependant que cette princesse ait pu se laisser tromper par de vaines décorations théâtrales et par cette comédie de paysans, toujours les mêmes et qui, pendant un voyage de mille lieues, auraient joué le rôle de populations effrées à venir saluer leur souveraine. Cette fantasmagorie aurait été imaginée, dit-on, par Potemkin.

Au reste, tout n'était pas artifice dans ce spectacle que l'ancien favori donnait à sa souveraine. Il est certain que, dans l'immense gouvernement dont il était chargé, son génie avait fait éclore une foule de villages florissants et créé une population active et industrielle, en y établissant des colons grecs, allemands, polonais, des soldats invalides, etc. Les entreprises de Catherine, ses guerres, ses tentatives de réforme, la protection qu'elle accordait aux sciences, aux lettres et à la philosophie, son esprit libéral, audacieux et novateur, le rôle important qu'elle était parvenue à jouer dans les conseils de la diplomatie européenne, firent oublier ses violences, son despotisme et la dépravation de ses mœurs. La Russie la surnomma *Mère de la patrie*, et l'Europe, la *Grande*. Voltaire l'accabla de flatteries poétiques, lui donna, comme nous l'avons dit, le titre de *Sémiramis du Nord*, et s'écria avec un enthousiasme un peu exagéré:

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière!

Elle répondait à cet engouement en créant l'Académie russe (1783), en chargeant Pallas et d'autres savants illustres de voyages scientifiques dans toutes les parties de son empire, en invitant d'Alembert à venir présider à l'éducation du grand-duc, en répandant ses bienfaits sur Diderot, qu'elle attira à sa cour, mais qu'elle ne put y fixer, en introduisant dans ses Etats de réelles améliorations dans l'in-

dustrie, l'agriculture, le commerce et l'administration. Toutefois, le tableau brillant qu'on se plaisait à faire de son empire n'était pas complètement fidèle: ses guerres ruineuses, ses prodigalités inouïes envers ses innombrables favoris, épuisèrent la Russie et la plongèrent dans des embarras financiers dont elle n'est pas encore délivrée. En outre, elle rêva plus de réformes qu'elle n'en exécuta réellement, et son fameux code de lois est en partie resté sur le papier.

Le grand scandale de son règne, ce qui fait que pour elle l'histoire doit avoir ses pages clandestines, son registre secret, à la Procope, ce sont ses galanteries plus qu'orientales, cette suite prodigieuse, cette kyrielle d'amants qui se succédèrent à l'infini, sans interruption ni cesse et jusqu'au dernier jour. Sous ce rapport, elle a dépassé Louis XV; scandale bien plus grave encore chez une femme; là est véritablement la tache indélébile que les panégyristes les plus enthousiastes ne pourront effacer.

Malgré ses opinions philosophiques, elle se déclara contre la Révolution française, en disant que son métier était d'être aristocrate. On dit même qu'elle fit enlever de sa galerie le buste de Voltaire, pour qui elle avait toujours professé une admiration enthousiaste. Mais peut-être n'était-ce que par un sentiment de délicatesse pour les émigrés français, nobles et prêtres, qui affluaient en Russie. Elle obligea aussi tous les Français établis dans son empire ou de quitter la Russie ou d'abjurer les principes de la Révolution. Elle allait se joindre aux puissances coalisées, lorsqu'elle mourut le 15 octobre 1796. Cette femme extraordinaire, qui aspirait à tous les genres de gloire, a composé dans notre langue plusieurs ouvrages (retouchés par des écrivains français): *Antidote ou Réfutation du Voyage en Sibérie*, de l'abbé Chappe, imprimé à la suite de cet ouvrage (édition d'Amsterdam, 1769-1771, 6 vol. in-12); des pièces de théâtre assez médiocres dans le *Théâtre de l'Ermitage*; des lettres spirituelles à Voltaire, au prince de Ligne, etc.; enfin des *Mémoires* qui ont été publiés par un illustre prosaïste russe, A. Herzen (Londres, 1859, 1 vol. in-8°). Ces *Mémoires*, pleins d'intérêt et de charme, s'arrêtent malheureusement à l'année 1759, trois ans avant l'avènement de Catherine à l'empire.

On peut consulter: *Histoire de la révolution de Russie en 1762*, par Rulhière; *Histoire de Pierre III* (Berlin, 1762); *Vie de Catherine II*, par Castera (1768, 3 vol. in-8°); *Eloge de Catherine II*, par M. d'Harmensen (Paris, 1804, in-8°); *Catherine II et son règne*, par E. Jauffret (Paris, 1860, 2 vol. in-8°); *Souvenirs de l'amiral Tchitchagoff* (1862); *Mémoires du prince de Ligne*; *Mémoires de Frédéric II*; *Histoire des gouvernements du Nord*; *Voyage d'un Français en Allemagne*; *Mémoires secrets sur la Russie*; *Nouveaux lundis*, Sainte-Beuve, t. II, etc. (V. ci-dessous *Catherine II, sa cour*, etc.).

La supercherie flatteuse de Potemkin, à propos du fameux voyage en Crimée, a donné lieu à de nombreuses allusions de la part des écrivains. Rappelons en quelques mots cet épisode, en lui conservant les couleurs dont la tradition l'a revêtu. Voulu donner à sa souveraine une haute idée de la Tauride et de la Crimée, provinces nouvellement conquises, Potemkin imagina le plus singulier artifice pour lui persuader qu'il avait introduit la civilisation et l'aisance où régnaient naguère la barbarie et la misère. Catherine accepta avec empressement ce voyage, qui flattait son ardente imagination. Sur une route de près de mille lieues, on ne voyait que fêtes, décorations théâtrales, prestiges, enchantements; c'étaient de grands feux allumés sur toute l'étendue de la route, des illuminations dans les villes, des palais au milieu des campagnes désertes, et ces palais ne devaient être habités qu'un jour; c'étaient des villages et même des villes nouvellement formés dans des solitudes où les Tatars avaient naguère conduit leurs troupeaux. Des bandes de *figurants*, chargés de jouer le rôle de populations agricoles, semblaient se livrer avec bonheur aux travaux champêtres. Partout un peuple nombreux, image de l'aisance et du bonheur; partout des danses, des chants, les hommages de cent peuplades différentes qui se précipitaient au-devant de leur souveraine. Mais il n'y avait dans tout cela que de la fiction; Catherine apercevait de loin des villes et des villages dont il n'existait que les murs extérieurs; de près, elle voyait un peuple nombreux, mais ce même peuple courait pendant la nuit, pour lui donner plus loin, le lendemain, un spectacle semblable. Enfin, arrivée à Kerson, elle lut sur un arc de triomphe cette inscription, qui caressait le rêve de l'ambition moscovite: *Route de Byzance*. C'était le bouquet de ce feu d'artifice, que le plus ingénieux des favoris donnait à la plus ambitieuse des souveraines.

Le voyage de Catherine à travers la Crimée est souvent rappelé par les écrivains. Voici quelques-unes des allusions auxquelles il a donné lieu:

« Si j'avais eu à ma disposition quelques années de liberté et quelques-uns des cinq cents chevaux qui emportaient Catherine et son cortège dans sa *fabuleuse promenade de Tauride*, vers quelle cité mémorable, vers

quelle rive nouvelle ne me serais-je pas élancé avec bonheur! »

XAVIER MARMIER, *Lettres sur la Russie*.

« J'aurais pu profiter de l'offre que m'avait faite Mariette et l'accompagner à Arpajon; mais on eût combiné les choses de manière à ce que rien ne blessât mes yeux. Je ne voulais pas d'un voyage à la *Potemkin*, où tout eût été d'avance préparé pour l'effet et où j'aurais joué le rôle de dupe. »

LOUIS REYBAUD, *L'Employé*.

« Quand Catherine faisait son voyage en Crimée, on plantait à la hâte des arbres, on dessinait des jardins, on construisait des maisons dans les lieux qu'elle devait traverser, afin de lui faire croire que cette contrée inculte et déserte était habitée par une nombreuse et florissante population. Nos illusions les moins redoutables ne ressemblent-elles pas à ces plantes éphémères, à ces édifices qui abusent un instant les regards de la puissante impératrice et tombaient derrière elle en poussière? »

XAVIER MARMIER, *Gazida*.

Catherine II, sa cour et la Russie, mémoire de Sabatier de Cabre écrit en 1772, publié en 1862 à Berlin par M. Asher. Cet opuscule, mis à l'index par la cour de Russie et peu connu en France, est fort curieux. Composé par un de nos ambassadeurs et adressé au roi de France, il est très-sérieux par le fond, par la forme et par l'expression. Les appréciations de l'auteur roulent sur trois points principaux: il dépeint les personnages de la cour de Russie en 1772; il apprécie la personne et les actes de Catherine II; enfin il donne son opinion sur le caractère des Russes et sur l'avenir qu'il croit réservé à leur pays. Il juge cette femme avec impartialité, se tenant aussi loin des louanges exagérées de quelques flatteurs, que des invectives que lui ont prodiguées des détracteurs passionnés. Il établit fort nettement que, sous son règne, les vrais intérêts du pays furent trop souvent sacrifiés à une vaine gloire. On a dit, d'après M. Sabatier de Cabre, trop de bien et trop de mal de cette souveraine; il lui accorde une grande finesse, un esprit d'intrigue très-développé, de l'instruction, une fermeté qui va jusqu'à l'opiniâtreté, le tout soutenu et gâté par un orgueil insurmontable, une vanité puérile et une cruauté instinctive. On la hait, mais on la craint, et d'ailleurs elle n'attache aucun prix à l'affection de ses sujets.

Les deux points importants de ce mémoire sont les révélations qu'il fournit sur un projet de partage de la Pologne qui était alors déjà, mais secrètement, à l'ordre du jour, entre les puissances du Nord, et les appréciations sur le peuple russe et sur son avenir. Sabatier de Cabre est sévère pour la grande famille moscovite, qui a su se faire un rôle plus brillant que l'auteur ne l'avait prévu; mais quant à ses impressions sur les Russes, elles semblent écrites d'hier, tant elles sont justes. M. Asher les reproduit *in extenso*, avec cette réflexion que, ni plus ni moins que toute autre Majesté, Leurs Majestés les nations ne peuvent que gagner à apprendre ce qu'on pense d'elles. Le Russe, d'après l'auteur, est à la fois trop sauvage et trop civilisé; sa maturité hâtive ressemble à un fruit sans saveur, qui présenterait la forme, la couleur et l'écorce des fruits savoureux de nos contrées méridionales. « Un Russe n'est jamais lui-même, écrit-il, que lorsqu'il manque chez lui du nécessaire, et qu'il étale une voiture élégante; il refuse un rouble à un ouvrier malheureux, et risque sa fortune sur une carte; qu'il n'a pas de chemise, et qu'il est couvert de diamants. »

Les Russes ont fait de grands progrès depuis 1772, mais les traits principaux de leur portrait n'ont pas varié; leur civilisation a passé de la jeunesse à la vieillesse, sans avoir connu l'âge mûr. Les récentes atrocités commises en Pologne sont une triste preuve que dans son *Mémoire*, parfaitement écrit pour l'époque, Sabatier de Cabre avait sagement apprécié le goût de ce fruit attaqué au cœur par un ver rongeur. Une chose manque aux Russes, qui contribuera longtemps peut-être à en faire des demi-sauvages: il leur manque, nous ne dirons pas seulement la liberté, mais l'amour de la liberté, sans lequel on ne conçoit ni l'indépendance, ni l'esprit, ni la dignité du caractère.

Catherine II, roman par Mme Junot d'Abrantès (Paris, 1834). On trouve dans cet ouvrage de curieux détails sur la vie de la fameuse czarine, dont la luxure aurait effrayé le seigneur Brantôme lui-même, de même que la perfidie de sa politique aurait étonné le génie de Machiavel. Il est curieux d'apprendre comment le favori de l'impératrice devenait, quel qu'il fût, un des grands fonctionnaires de l'Etat, salarié sur les fonds du trésor, mais sujet à toutes les chances de l'amovibilité. Il faut lire le livre de Mme d'Abrantès pour avoir une idée de l'horrible débauche à laquelle se livrait cette impérieuse czarine. Toutefois, en faisant cette lecture, on ne perdra pas de vue que c'est un roman qu'on lit, et que l'auteur d'un roman a toujours intérêt à présenter son héros sous un point de vue exclusif, au lieu de peindre les contradictions, nous dirions presque les variétés de son caractère.

raçtère, et notre article historique sur Catherine est, pensons-nous, beaucoup plus propre à donner une idée complète de cette femme que le roman de Mme Junot.

CATHERINE PAULOWNA, reine de Wurtemberg, née à Saint-Petersbourg en 1788, morte en 1819. Elle était la quatrième fille de Paul I^{er}, empereur de Russie. En 1809, elle épousa le duc d'Oldenbourg et devint veuve en 1812, après avoir eu deux fils de ce mariage. En 1813 et en 1814, elle suivit son frère Alexandre en France, en Angleterre, en Allemagne, et il lui arriva souvent d'exercer sur l'esprit de ce prince une grande influence. Le prince royal de Wurtemberg ayant eu souvent l'occasion de la voir, la fit demander en mariage. Sa demande fut accueillie; le mariage fut célébré à Saint-Petersbourg en 1816, et bientôt la mort du vieux roi de Wurtemberg appela Catherine sur le trône avec son mari Guillaume I^{er}. Ses vertus la firent aimer de ses nouveaux sujets, mais elle mourut prématurément des suites d'un refroidissement qu'elle avait éprouvé en sortant à peine vêtue, un jour que le feu s'était déclaré dans une partie de son palais.

Catherine de Heilbronn, drame chevaleresque de Henri de Kleist. Dans sa *Bataille d'Hermann*, Kleist n'avait produit qu'une œuvre de circonstance, douée sans doute d'un certain mérite littéraire, remarquable assurément par la conception et l'exécution d'un plan grandiose, mais qui n'eût pu donner à l'auteur une place bien distinguée parmi les poètes dramatiques de l'Allemagne. Il écrivit *Catherine de Heilbronn*; il voulut faire une pièce vraiment populaire, et cette fois le succès fut complet.

Catherine est la fille d'un armurier de Heilbronn. Un jour, elle voit le jeune seigneur de Strahl entrer dans la boutique de son père, et tout aussitôt elle tombe à la renverse comme foudroyée par une main invisible. De ce moment, elle ne quitte plus le comte de Strahl; elle sait le retrouver partout, et partout elle le préserve d'un danger. Est-ce l'amour qui lui donne cette intuition? est-ce une cause occulte et mystérieuse? Son père est tellement effrayé de l'influence que le comte exerce sur son enfant, qu'il le cite devant le tribunal de la Sainte-Vehme; mais l'accusé prouve qu'il est innocent de tout le mal qu'il a causé et que sa conduite à l'égard de la jeune fille a été celle d'un vrai gentilhomme.

Cependant le jeune comte est en lutte avec une de ses voisines, la demoiselle Cunégonde de Thurneck; mais, ayant eu le bonheur de la sauver des mains d'un chevalier félon qui l'avait enlevée, il se réconcilie avec elle, et, poussant plus loin sa générosité envers son ancienne ennemie, il va jusqu'à lui offrir sa main. Un songe lui a d'ailleurs annoncé qu'il épouserait une fille de l'empereur, et Cunégonde est précisément une descendante de la famille impériale. Mais Catherine ne le quitte pas; en vain on la ramène dans la maison de son père; en vain le comte fait les voyages les plus lointains, elle sait toujours s'échapper, elle sait retrouver toujours celui auquel elle est liée par un lien surnaturel. Grâce à elle, le comte découvre toutes les trames qu'on ourdit contre lui; il apprend que Cunégonde ne feint de l'aimer que pour trouver l'occasion de le perdre. Les yeux du comte se dessillent alors; il déteste son ingratitude pour Catherine; il aime la jeune fille, et tous les obstacles que la différence du rang et de la fortune élève entre eux doivent disparaître.

Un ange, qui a déjà une fois sauvé Catherine quand elle s'était risquée dans une maison en feu, apparaît alors au comte et lui annonce que Catherine est la fille même de l'empereur. Aussi le comte se rend-il avec joie à l'ordre qui lui est envoyé de paraître devant son souverain pour rendre compte de sa conduite. L'armurier a déposé une nouvelle plainte contre lui; mais, en présence de l'empereur, tout s'explique. Catherine est reconnue pour la fille du monarque, et le titre de princesse de Souabe lui est accordé. Les fiançailles préparées pour Cunégonde de Thurneck sont célébrées avec Catherine, et Cunégonde, qui avait essayé d'empoisonner sa rivale, est punie de son crime par l'abandon de tous et par le mépris qu'elle inspire au comte de Strahl.

Les Allemands, aujourd'hui encore, ne possèdent pas un drame populaire aussi émouvant et aussi intéressant que *Catherine de Heilbronn*. Les défauts pourtant en sont tels qu'ils sautent aux yeux des moins clairvoyants et des moins délicats. C'est la nullité presque complète de tous les personnages en dehors des deux principaux; c'est l'absence presque absolue de combinaisons et de calcul dans l'agencement du drame; c'est l'invraisemblance des moyens. Kleist, évidemment, s'est laissé entraîner par les deux caractères de Catherine et du comte de Strahl; avec cette sensibilité qui le distinguait, cette exaltation aussi qui était un des principaux traits de sa nature, il a dû avant tout composer les scènes capitales, sans s'inquiéter d'une marche et d'un dénouement qui lui laissait presque au hasard le soin de lui fournir. Lorsqu'il eut creusé, fouillé, ciselé avec amour ses deux héros favoris, il chercha à relier les différentes scènes; il arriva ainsi à des contradictions, à des obscurités, à des incongruïtés qui amenèrent un luxe de détails d'un côté, et de l'autre des parties essentielles à peine esquissées.

Tous ces défauts, nous ne l'ignorons pas, ne sauraient empêcher une œuvre d'être populaire, et le livre de Kleist a pour cela ce qu'il faut avoir : merveilleux dans les faits, pathétique dans les situations, grandeur surnaturelle dans les sentiments.

Catherine Shirley ou *la Veille de la Saint-Valentin*, roman par mistress Opie. Ce roman, qui date du premier empire, obtint un grand succès en 1816, lorsque Defauconpret en eut donné la traduction. Nous ne déroulerons pas sous les yeux du lecteur toutes les péripéties de ce roman; qu'il nous suffise de dire que l'œuvre de mistress Opie est l'une de ses meilleures; outre d'incontestables qualités de style, on y trouve un intérêt toujours croissant, des situations éminemment dramatiques et des caractères fortement tracés.

Catherine, roman par M. Jules Sandeau (Paris, 1846). Des les premières lignes de ce livre, on est transporté au fond d'un village, en plein pays marchais, et l'on fait connaissance avec Jean-François Paty, le curé de Saint-Sylvain, dont le zèle et le dévouement sont secondés par sa nièce Catherine, un ange de douceur et de pureté. L'abondance ne règne pas au presbytère; le salaire du pasteur est bien chétif, et pourtant il trouve le moyen de partager avec son troupeau. Or, voici qu'il prend à monseigneur l'évêque fantaisie de venir visiter ses ouailles. Comment subvenir aux dépenses qu'exige la réception du prélat? Le cas est grave, car les ornements de l'église sont dans un état de délabrement complet; la garde-robe du curé, celle du vicaire, ne renferment pas un vêtement présentable. Alors Catherine propose de se mettre en quête et d'essayer une tentative au château voisin. Le propriétaire, le comte des Sougères, passe pour un mauvais homme, mais Catherine a pour sauvegarde le respect et l'affection de la paroisse, et d'ailleurs Claude, son compagnon d'enfance, veillera sur elle, car il l'aime; mais la visite au château se passe sans encombre. Au lieu du comte des Sougères, Catherine rencontre son fils, le jeune Roger, qui, loin de repousser la jolie quêtuse, lui remet une riche offrande. La joie nait aussitôt dans tous les cœurs : le prélat sera reçu avec tous les honneurs dus à son rang; mais Claude, lui, ne partage pas l'allégresse commune : il est jaloux, ou plutôt il a calculé instinctivement combien la rivalité de Roger serait dangereuse pour lui, et il éprouve, à cette idée, une telle anxiété, que la seule vue du jeune seigneur le trouble au point de l'arrêter tout court au milieu de son chant d'église, alors qu'il s'efforçait de charmer les oreilles de l'évêque. C'est bien pis lorsqu'il voit Roger venir à la cure faire de longues visites à Catherine, qui parait y prendre un grand plaisir. Claude tombe bientôt dans une espèce de marasme dont le motif n'échappe pas au curé, et chacun est d'accord que le meilleur remède serait de le marier au plus tôt avec Catherine, si toutefois elle y veut consentir. Mais Catherine, comprenant bien que le fils du comte des Sougères ne pousera pas la nièce d'un pauvre curé, et ne voulant pas, d'autre part, appartenir à un autre, déclare qu'elle ne veut point se marier. Cependant Roger continue ses assiduités auprès d'elle, et prétend l'aimer assez éperdument pour braver les préjugés de la naissance et de la richesse. Il en fait même l'aveu à son père. Le comte, en homme expérimenté, qui sait ce que valent le plus souvent ces caprices du cœur, reçoit cet aveu sans colère et se contente d'opposer aux désirs de son fils une incrédulité moqueuse; puis il appelle à son secours, pour convertir le jeune homme, les charmes d'une jolie cousine, spirituelle, aimable et riche héritière. La résolution de Roger est vite ébranlée, et Catherine, ouvrant les yeux, revient à Claude, dont elle récompense le véritable amour en lui donnant sa main.

De la grâce, de l'intérêt et de l'émotion, accompagnés de toutes les qualités de style que possède M. Jules Sandeau, voilà ce que l'on trouve dans *Catherine*, une des meilleures productions de l'auteur.

Catherine d'Overmeire, roman de M. Ernest Feydeau (Paris, 1860). La fable de ce roman peut tenir indifféremment en vingt lignes ou en vingt pages : en vingt lignes, si l'on se contente d'indiquer la donnée principale; en vingt pages, si l'on entre dans le détail des marches et contre-marches, péripéties, coups de théâtre, incidents sans nombre et de toute nature, qui en occupent la partie la plus importante. Nous nous en tiendrons à l'exposé du sujet, qui, d'ailleurs, est d'une grande simplicité.

Catherine est une enfant adultérine, qui, à l'âge de dix ans, a été placée dans un couvent où plusieurs années se sont écoulées pour elle sans qu'elle reçût aucune nouvelle du dehors. Puis, un jour, la supérieure lui apprend que sa mère a disparu sans laisser d'argent pour payer les frais de la pension; mais, en considération de sa bonne conduite, on consent à la garder par charité. C'est dans ces conditions que l'infortunée Catherine se laisse enlever par un certain comte de Goyck, librettin fleffé, marié et père de famille, qui n'est parvenu à se faire écouter de la jeune fille qu'en lui jurant impudemment qu'il voulait en faire sa femme.

C'est une vieille parente de Catherine qui la

force, pour ainsi dire, à se livrer, et, à cet imbroglio, vient se mêler la propre mère de la jeune fille, qui ne peut lui pardonner d'être le remords vivant d'une véritable faute qu'elle a volontairement commise avant son mariage, et la poursuit sans relâche de sa haine, comme elle en a accablé son ancien amant, lequel expie ses erreurs de jeunesse sous le froc d'un dominicain. Catherine, ne voulant à aucun prix rester la concubine d'un homme pour lequel elle ne peut plus ressentir que du mépris, s'enfuit chez sa vieille parente, qui consent à partager avec elle ses minces ressources et son pauvre logis, voisin de l'atelier du peintre Marcel. Celui-ci, touché de ses malheurs et enthousiasmé de sa beauté, en devient amoureux, et, au moment où le comte de Goyck veut enlever à Catherine son enfant, Marcel le légitime généreusement en épousant la jeune fille.

Le sujet est des plus simples, comme on voit, en revanche il n'est rien moins que neuf et original. C'est moins un roman qu'un drame, et des plus féroces, que, sous prétexte de réalisme, M. Feydeau a tiré d'une série de situations toujours exagérées et souvent faussées. Il n'a rien négligé, ni les quiproquos, ni les surprises, ni les rencontres imprévues, ni les reconnaissances pathétiques, ni les apparitions subites, ni les exclamations, ni les interjections et tout ce qui constitue le bagage du mélodrame le plus complet. De tous ses personnages, un seul est peint de grandeur naturelle : c'est le peintre; tous les autres, le comte de Goyck, Mme d'Overmeire, Catherine elle-même, son père le dominicain, l'ancien amant de sa mère, sont en dehors de toute mesure et de toute proportion; le langage dont ils se servent, les sentiments qu'ils expriment sont à l'avenant; de la déclamation au lieu d'éloquence, de l'enflure et de la sensiblerie au lieu de grandeur et de véritable émotion.

M. Feydeau s'opiniâtre malheureusement dans sa fatigante manie descriptive, dans sa crudité pittoresque, dans son amour des couleurs voyantes et son mauvais goût, combinant ensemble les procédés, si contraires entre eux, de Balzac, de George Sand et de Théophile Gautier. M. Sainte-Beuve, que nous citons si volontiers en toute occasion, est, à cet égard, d'un avis opposé au nôtre, et nous pouvons dire à celui de la majorité du public. L'illustre critique a pris, on le sait, sous son patronage l'école réaliste tout entière, et en particulier M. Feydeau. Or, selon lui, les personnages de *Catherine d'Overmeire*, et surtout le comte de Goyck, qui est le véritable héros, sont d'une vérité à faire peur. Nous avouons nous séparer complètement, en cette occasion, de M. Sainte-Beuve, et nous rapprocher de M. Cuvillier-Fleury, lorsqu'il dit, en parlant du livre qui nous occupe : « Littérairement, le comte de Goyck n'est pas né viable, il est hors de l'art, comme hors de la loi morale. L'art peut frapper l'esprit jusqu'au tremblement, l'émouvoir jusqu'aux larmes, le conduire jusqu'aux derniers confins du sombre et du délicat; cette limite franchie, il perd son nom pour prendre tous ceux que la mode invente, et il tombe dans le gouffre sans fond du métier. — *Catherine d'Overmeire*, dit à son tour M. Montégut, ressemble à un mélodrame représenté par des morts. Je vois des personnages placés dans des situations atroces, exceptionnellement dramatiques, qui passent, parlent, gesticulent avec violence, et cependant on dirait qu'ils ne sentent pas leur misère et que leurs douleurs les laissent indifférents. Ils ne se brûlent pas à la flamme de leurs passions, et, de leur cœur brisé, il ne s'échappe pas un accent qui aille à notre cœur. Ils parlent, et quelquefois longuement, mais nous ne retenons aucune de leurs paroles; leurs discours restent froids, et cependant ils roulent sur d'affreux sujets : la trahison, l'hypocrisie, le mensonge, la séduction... A part le peintre Marcel, qui est le personnage vraiment humain du roman, tous les autres peuvent se partager en deux catégories : mannequins dramatiques, ou farouches bêtes fauves. »

Au moment même où nous écrivons ce compte rendu, il nous tombe sous les yeux le quatrième feuillet de la *Comtesse de Chalis*, roman que publie M. Feydeau dans la *Liberté*. Nous ne sommes encore qu'au début, et ce sont déjà les mêmes procédés. Dès les premières pages, nous sommes au milieu d'amoureux qui n'ont plus rien à se refuser, ni rien de nouveau à s'accorder, vivraient-ils encore cent ans. Voici une de ces péripéties : « Un soir, il y avait alors huit jours qu'elle (la comtesse de Chalis) était installée au chalet, me voyant prendre ainsi congé d'elle : « Ah ça, fit-elle avec dépit, êtes-vous un homme ou un prêtre?... — *Hélas! je ne lui prouvai que trop que j'étais homme!* »

Walter Scott, Richardson et tous nos grands romanciers suivaient une autre méthode. La douce Lucie et le bel Henri, n'ont dans tout le cours du roman, que quelques instants d'entretien, et, pour suprême faveur, Rawenswood presse une seconde seulement la main de celle qu'il adore; on connaît les luites surhumaines de Clarisse, et ici nous sommes en présence d'un séducteur autrement redoutable que l'heureux amant de Mme de Chalis. M. Feydeau s' imagine qu'il lui faut tout ce réalisme brutal pour charmer ses lectrices; il emprunte les moyens de ces cuisiniers qui épient fortement les ragôts destinés à un palais blasé.

Est-ce par mépris pour son temps, est-ce par impuissance? Nous préférons nous arrêter à cette dernière hypothèse, et nous croyons pouvoir en tirer cette conséquence : la plume de l'auteur de *Fanny* échouerait complètement, s'il se voyait obligé de se sevrer de ce réalisme de *haute graisse*. On sait que le supplice imposé dans le Tartare à Thésée, qui avait été le plus grand coureur d'aventures de son époque, fut de rester éternellement assis sur un siège de pierre. Si ces sortes de punitions étaient encore à la mode, M. Feydeau serait certainement condamné à écrire un roman en dix volumes, où le sentier de Tendre n'aboutirait jamais au bosquet de Satisfaction.

Catherine Howard, drame en cinq actes de M. Alexandre Dumas, représenté pour la première fois sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 2 juin 1834. La scène se passe en Angleterre en 1542. Henri VIII, roi exécuté et de mœurs dissolues, est las de vivre seul et veut, pour la cinquième fois, tenter les hasards de l'hymen. Retirée dans le bourg de Richmond, vit une jeune fille charmante; sans amis, sans parents, elle est perdue dans le peuple comme une fleur sous l'herbe; elle se nomme Catherine Howard, et Henri la trouve digne du trône d'Angleterre. Il fait part de son projet au duc de Durham, qui, depuis un an, est marié en secret, sous le simple nom de d'Ethelwood, à la solitaire du bourg de Richmond. Le duc, effrayé du péril qui menace sa femme, imagine de lui faire boire un narcotique destiné à lui faire éprouver pendant quelques heures un sommeil *frère jumeau de la mort*. Ainsi endormie, elle aura cessé de vivre pour tout le monde et n'existera que pour lui seul. En effet, on retrouve Catherine dans la sépulture où ses compagnes l'ont transportée, et son mari Ethelwood attend son réveil pour la presser dans ses bras. Toute cette scène est très-belle et rappelle la descente de Roméo aux tombeaux des Capulets. Mais voilà que, parmi les tombes où repose Catherine Howard, arrive à son tour le roi Henri VIII; il pleure sur celle qu'il croit morte et lui passe au doigt l'anneau nuptial qui, le jour même, devait lui donner le trône d'Angleterre. Catherine ne se réveille pas encore, heureusement pour Ethelwood, et ce n'est qu'après le départ du roi qu'elle tombe dans les bras de son mari qui a l'imprudence de tout lui raconter. Quoi! le roi la voulait pour épouse! elle dont tous les rêves ont été bercés par l'ambition!...

Nous n'irons pas plus loin dans l'analyse de ce drame où le roman enlève l'histoire et est à tout moment près de l'étouffer.

Dans cette pièce, l'invraisemblance tient une bien large place. L'action s'aventure, un peu embarrassée d'elle-même, aidée de moyens vieilliss, souvenirs trop visibles de l'ancien mélodrame. Et pourtant on ne peut s'empêcher de dire, comme M. Jules Janin : « En présence d'une pareille conception, l'esprit reste épouvanté, muet et sans savoir à quoi se résoudre. Comment louer ou blâmer ce qui échappe à la louange, à tous les blâmes? Comment définir une chose sans définition, un rêve, un cauchemar, une vision? Cela serait si facile de porter la hache sur une composition pareille et de la détruire de fond en comble jusqu'à ce qu'il ne reste plus mensonge sur mensonge et passion sur passion! Mais on voit ça et là, dans ce rêve, tant de lueurs, on trouve en ce chaos tant de pitié, tant de terreur; il y a, dans ce flux de paroles mal coordonnées et qui tiennent si mal l'une à l'autre, tant de mots heureux que la force de la situation arrache à l'auteur sans qu'il s'en doute, qu'on ne sait plus à quoi entendre! On est prêt également à sauver ce drame, à le perdre, à le siffler, à l'applaudir. »

CATHERINETTE s. f. (ka-té-ri-nè-te). Nom que l'on donnait autrefois, dans les collèges de Paris, aux thèses que l'on soutenait vers la fête de sainte Catherine, patronne des écoliers.

— Entom. Nom vulgaire des coccinelles.

— Bot. Nom vulgaire de la ronce commune et de l'épurga.

CATHERINOT (Nicolas), jurisconsulte et philologue français, né près de Bourges en 1628. Il recueillit un grand nombre de notes sur l'histoire et les antiquités du Berry, qu'il inséra dans une foule d'opuscules publiés à ses frais et dont le public ne s'occupait guère. Les bibliophiles, ou plutôt les bibliomanes, recherchent aujourd'hui ces opuscules, dont la rareté fait tout le mérite.

CATHERLOGH. V. CARLOW.

CATHESSE s. m. (ka-tè-se). Ichtyol. Syn. de CAILLEU-TASSARD.

CATHÉSIE s. f. (ka-té-si) — corrupt. de *mecatésie*. Entom. V. MÉCATÉSIE.

CATHESTÈQUE s. m. (ka-tè-stè-ke) — du gr. *kathestêkos*, fixé. Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des papophorées, comprenant une seule espèce encore peu connue.

CATHÈTE s. f. (ka-tè-te) — du gr. *kathêtos*, perpendiculaire. Anc. géom. Ligne droite perpendiculaire à une autre. Chacun des côtés de l'angle droit du triangle rectangle.

— Optiq. *Cathète d'incidence*, Rayon incident perpendiculaire à la surface. *Cathète de réflexion*, Rayon réfléchi perpendiculaire à la surface.

— Archit. Axe d'un solide de révolution : La cathète d'un *batustre*, d'un *fût de colonne*. Peu usité. *Perpendiculaire* qui passe par le milieu de l'œil de la volute, dans le chapiteau ionique.

— s. m. Bot. Arbre de la Cochinchine, qui paraît appartenir au genre *phyllanth*.

CATHÉTER s. m. (ka-té-terr — gr. *kathetér*, sonde; de *kata*, dans; *tém*, je lance, j'introduis). Chir. Sonde creuse et cannelée que l'on introduit dans l'urètre pour servir de guide au lithotome ou au bistouri avec lequel on incise la prostate et le col de la vessie.

— Encycl. Anciennement, on désignait sous ce nom toute sonde exploratrice; de nos jours, l'expression de *cathéter* ne s'applique, à la rigueur, qu'aux sondes vésicales. On donne même à ce mot une acception plus restreinte encore : le *cathéter* est un instrument spécialement employé dans l'opération de la taille périnéale, et destiné à servir de conducteur au bistouri. L'instrument se compose d'une tige courbe, à une extrémité, cannelée dans la courbure, et portant à son autre extrémité un pavillon aplati qui sert de manche et indique au chirurgien le sens de la courbure lorsque le bec du *cathéter* est introduit dans la vessie.

CATHÉTÉRISÉ, ÉE (ka-té-té-ri-zé) part. pass. du v. *Cathétérise* : La vessie a été *cathétérisée* plusieurs fois.

CATHÉTÉRISER v. a. ou tr. (ka-té-té-ri-zé — rad. *cathéter*). Chir. Sonder, explorer à l'aide d'une sonde : *Cathétérise* la vessie.

CATHÉTÉRISME s. m. (ka-té-té-risme — gr. *kathetérismos*, rad. *kathetér*, sonde). Chir. Introduction d'une sonde dans un canal ou conduit naturel quelconque.

— Encycl. S'il est permis de regarder les sondes comme autant de cathéters, il n'est pas d'usage d'attribuer, en chirurgie, la même signification au mot *sondage* qu'au mot *cathétérisme*. Le sondage indique une exploration pratiquée dans une cavité quelconque et dans un orifice naturel ou accidentel; *cathétérisme* est plus restreint dans son acception. Employé seul, ce mot ne s'applique qu'à l'introduction des sondes, bougies, algales ou cathéters dans le canal de l'urètre et dans la vessie urinaire; mais, d'une manière plus générale, il est permis d'appliquer cette expression à la désignation d'une pratique chirurgicale plus largement comprise. Dans ce cas, *cathétérisme* désigne l'introduction de sondes creuses ou pleines dans les pertuis, orifices, canaux ou conduits naturels, soit qu'on veuille explorer les parois du canal ou le réservoir auquel il conduit, soit qu'on veuille évacuer un liquide contenu, soit qu'on veuille vaincre une coarctation ou un rétrécissement, enlever un corps étranger, introduire un liquide, etc., etc. Le *cathétérisme* prendra naturellement autant de dénominations diverses qu'il est d'organes susceptibles de recevoir le cathéter : ainsi, le *cathétérisme* prendra le nom d'*urétral*, *œsophagien*, *laryngien*, *utérin*, etc., selon qu'il s'appliquera à l'urètre, à l'œsophage, au larynx, à l'utérus, etc. Nous décrirons très-brièvement les principaux *cathétérismes*, c'est-à-dire ceux que la pratique générale a sanctionnés.

— *Cathétérisme des fosses nasales*. C'est une opération qui accompagne le tamponnement des fosses nasales dans les cas d'hémorragie et qui nécessite l'emploi de la sonde de Belloc; la description de ce procédé n'appartient pas à notre sujet. (V. ÉPISTAXIS.)

— *Cathétérisme laryngien ou des voies respiratoires*. Ce *cathétérisme* a pour but d'introduire un tube à travers l'orifice de la glotte, dans le canal laryngien et jusque dans la trachée. On se propose, par cette opération, de mettre en communication la partie supérieure du tube aérien avec l'air extérieur; il faut donc supposer que cette communication a cessé d'exister, et qu'un rétrécissement produit au niveau de la glotte empêche l'air de pénétrer dans les voies respiratoires. Ce *cathétérisme* est employé : 1^o dans les cas d'asphyxie, particulièrement dans l'asphyxie des nouveau-nés; 2^o dans l'œdème de la glotte; 3^o enfin dans le croup.

Pratiqué dans les cas d'asphyxie, le *cathétérisme* des voies respiratoires a pour but d'introduire l'air dans les poumons en l'y insufflant, soit avec la bouche, soit à l'aide d'un soufflet, d'une pompe foulante ou même d'une pompe aspirante et foulante. Ce procédé est très-anciennement connu. Il se pratique à l'aide d'une sonde ordinaire, ou du tube laryngien de Chaussier, ou de ce même tube modifié par Depaul. La sonde ordinairement employée n'est qu'un tube creux en métal ou en gomme élastique légèrement courbé à son extrémité. Le tube de Chaussier est aplati vers le bec, pour se conformer à la disposition des lèvres de la glotte, percé de deux trous latéraux, et muni, à quelques centimètres de son extrémité, d'un petit plateau en forme de collerette, garni d'agaric ou d'amadou. La modification apportée par M. Depaul consiste à munir l'extrémité trachéale du tube de Chaussier d'une seule ouverture terminale, ce qui est en effet plus logique.

L'introduction des sondes laryngiennes se fait par le nez, et préférentiellement par la bouche. Dans ce dernier cas, on introduit le doigt indicateur gauche dans l'arrière-gorge jusqu'à l'épiglotte, qu'on maintient relevée; glissant alors le bec de la sonde le long de ce doigt, on amène l'instrument jusqu'à l'ouverture du larynx et on l'y introduit. Tous ces mouvements doivent s'exécuter avec promptitude et vivacité, et l'opération doit s'arrêter aussitôt qu'on a pénétré assez avant dans la trachée. Le petit plateau circulaire qui munit le tube de Chaussier est ici très-précieux; il s'applique sur l'ouverture supérieure du larynx et empêche l'instrument de s'enfoncer trop avant, en même temps que, pendant l'insufflation, il s'oppose au retour de l'air par toute autre voie que par le tube lui-même.

Dans l'œdème de la glotte, le *cathétérisme* ne s'accompagne pas d'insufflation; il n'a d'autre objet que de mettre les voies respiratoires en rapport avec l'air extérieur. Dans le croup, le *cathétérisme* pourrait rendre d'autres services. Proposé en 1808 par M. P. Py, médecin de Narbonne, qui en rapportait l'invention à Dessault, le *cathétérisme* laryngien appliqué au traitement du croup a pour objet de rendre plus facile l'introduction de l'air, d'aspirer au dehors les fausses membranes après les avoir ébranlées par un vomitif, enfin de faciliter la cautérisation sous-laryngienne. Il y a quelques années, M. Bouchut proposa, sous le nom de *tubage de la glotte*, un *cathétérisme* permanent du larynx qui ne fut pas adopté par les praticiens.

— *Cathétérisme parotidien*. On peut donner ce nom à l'introduction d'un stylet dans le conduit parotidien. C'est une opération qui s'exécute dans les cas où la glande parotide est le siège d'une inflammation suppurative, lorsqu'il est urgent de donner issue au pus accumulé; cette évacuation peut, en effet, dans quelques cas, s'opérer par le canal excréteur de la glande.

— *Cathétérisme pharyngé et œsophagien*. On se propose par cette opération : 1^o de reconnaître la présence d'un corps étranger dans le conduit alimentaire; 2^o d'en opérer l'extraction ou la propulsion; 3^o de donner passage à des matières alimentaires chez des malades incapables de prendre leur nourriture par les voies naturelles, dans des cas de tumeurs, de rétrécissements, de plaies ou d'ulcères de l'œsophage, dans des cas de folie surtout; 4^o de dilater, de cautériser ou de faire saillir certains points du tube œsophagien. Les instruments dont on fait usage varient de forme selon les indications qu'il est utile de suivre. Ce sont d'abord des sondes œsophagiennes creuses, longues, et d'un diamètre de 8 à 10 millimètres, en gomme élastique; ce sont des bougies en cire, en balaine, en corne ou en ivoire, munies d'un renflement olivaire à l'extrémité inférieure, ou de plusieurs renflements étagés sur la tige et de goussiers croissants. Le *cathétérisme* s'opère par les narines ou par la bouche. Dans le premier cas, on introduit rapidement le bec de la sonde œsophagienne dans l'une des narines et on le fait glisser sur le plancher des fosses nasales jusqu'au fond de la gorge; puis, à l'aide d'un doigt introduit par la bouche jusque derrière le voile du palais, on saisit l'extrémité de la sonde, on la recourbe vers le bas dans la direction de l'œsophage, et il ne reste qu'à la pousser jusque dans l'estomac. Cette opération est difficile, mais toujours préférable lorsqu'on veut laisser la sonde à demeure : sa présence dans les fosses nasales n'entrave pas la respiration et peut être longtemps supportée. Par la bouche, le *cathétérisme* pharyngien est plus aisé. Il suffit d'introduire un doigt au fond de la gorge et de maintenir l'épiglotte fermée; on pousse alors rapidement la sonde, en en conduisant le bec sur le doigt déjà introduit. Si l'on veut maintenir la sonde à demeure, il faut en faire passer le pavillon dans les fosses nasales, ce à quoi l'on parvient par l'emploi d'une sonde de Belloc qui va chercher l'instrument et en ramène l'extrémité extérieure.

— *Cathétérisme des sinus maxillaires*. Le sinus maxillaire, ou cistre d'Hygmore, est le plus vaste des sinus des fosses nasales; il est creusé dans l'épaisseur de l'os maxillaire supérieur, et s'ouvre par un orifice placé dans le méat moyen des fosses nasales. La muqueuse qui tapisse le sinus rétrécit considérablement cet orifice déjà masqué en partie par les os voisins, et, dans quelques cas pathologiques, il se fait dans la cavité du sinus une accumulation de liquide qu'on réussirait à évacuer par le *cathétérisme* du conduit oblitéré; mais cette opération est peu pratiquée, et on lui préfère souvent l'ouverture artificielle des cloisons du sinus.

— *Cathétérisme de la trompe d'Eustache*. La trompe d'Eustache est un conduit assez allongé, qui établit une communication permanente entre la cavité buccale et l'oreille moyenne. La membrane muqueuse qui tapisse ce conduit peut être le siège d'un gonflement inflammatoire, ou contenir d'abondantes mucosités; dans les deux cas, l'air cesse d'être en libre communication avec l'oreille moyenne, et l'ouïe est compromise. Le *cathétérisme* de la trompe a pour but, non-seulement de désobstruer le conduit et de livrer un passage à l'air, mais encore de servir de voie d'introduction à divers liquides ou gaz médicamenteux. Guyot, maître de postes à Versailles,

atteint lui-même de surdité, imagina le *cathétérisme* par la bouche, en 1724; en 1741, Cloland le pratiqua par le nez, et c'est aujourd'hui ce procédé opératoire qui a prévalu. On se sert d'une sonde assez semblable à la sonde urétrale de femme, mais plus petite et munie d'une ouverture terminale à l'extrémité du bec. Le chirurgien, placé en face du malade, un peu de côté, renverse en arrière la tête du patient et l'appuie sur le dossier d'un fauteuil; il introduit alors la sonde par la narine gauche (s'il opère de la main droite), la glisse sur le plancher des fosses nasales, la convexité tournée du côté de la cloison et un peu en haut. A 0 m. 07 de profondeur environ, la sonde arrive au niveau du voile du palais, et le malade fait un mouvement de déglutition; le chirurgien relève alors la sonde et l'engage dans le pavillon de la trompe. Une certaine constriction que subit l'instrument, et une sensation particulière que le malade éprouve dans l'oreille, annoncent la réussite.

— *Cathétérisme urétral*. C'est là le *cathétérisme* proprement dit. Il consiste dans l'introduction des sondes, bougies, algales, cathéters, brise-pierres, etc., dans la cavité de la vessie urinaire, à travers le canal de l'urètre. L'opérateur se propose donc plusieurs buts dans l'emploi de ces divers instruments, et le *cathétérisme* porte aussi différents noms. Le *cathétérisme explorateur* a pour but de reconnaître, au moyen des sondes ou des bougies, diverses altérations de la vessie ou de l'urètre, la présence d'un calcul dans la vessie, d'un rétrécissement, etc.; le *cathétérisme conducteur* s'exécute à l'aide du cathéter, et c'est le premier temps de l'opération de la taille; le *cathétérisme évacuatif* a pour but de donner issue à l'urine retenue dans la vessie; le *cathétérisme désobstruant* et le *cathétérisme dilatat* réclament l'emploi des sondes et des bougies : ils ont pour but de combattre les obstructions, les coarctations et les rétrécissements du canal; enfin, le *cathétérisme dérivatif* est employé chaque fois qu'il faut évacuer la vessie pour détourner l'urine d'une voie anormale dans laquelle elle s'engage, d'une fistule par exemple. Il est encore d'autres espèces non dénommées de *cathétérismes*, qui ont pour but de servir de moyen d'introduction à des liquides médicamenteux dans la vessie, ou qui se pratiquent à l'aide d'instruments spéciaux, tels que les brise-pierres, diverses pincés, etc.

Le *cathétérisme urétral* est une opération connue dès la plus haute antiquité; les relations des médecins grecs et romains, ainsi que les instruments trouvés dans la maison d'un chirurgien à Pompéi, ne laissent aucun doute à cet égard. C'est, toutefois, une opération délicate qui demande une certaine habileté pratique de la part de l'opérateur et ce qu'on appelle l'expérience de la main. Elle présente plusieurs variétés : 1^o *Cathétérisme chez l'homme par la méthode ordinaire*. Le malade est couché sur le bord du lit, le bassin élevé, les jambes fléchies; le chirurgien d'une main découvre le méat urinaire et écarte les bords de l'ouverture; de l'autre introduit le bec d'une sonde courbe en métal ou en gomme élastique, avec ou sans mandrin. La courbure de la sonde regarde, par sa convexité, l'abdomen du malade. La sonde, poussée en avant en même temps que le chirurgien soutient la verge, arrive sans difficulté, dans un canal libre, jusqu'à la courbure sous-pubienne; à cet endroit, il suffit de faire décrire au pavillon de la sonde un arc de cercle de manière à amener cette partie de l'instrument entre les cuisses du malade, et la sonde, s'engageant dans la partie coube de l'urètre, pénètre dans la vessie. Le chirurgien est averti de la réussite de l'opération par un sentiment de difficulté vaincue et par l'écoulement de l'urine. Telle est, en résumé, l'opération du *cathétérisme urétral*; mais, dans la pratique chirurgicale, il est rare que l'exécution en soit facile. L'homme de l'art, presque toujours appelé à vaincre les résistances intérieures qui s'opposent au libre écoulement de l'urine, rencontre des difficultés de plus d'un genre, et ne peut espérer réussir qu'avec une connaissance parfaite de l'état des parties qu'il doit traverser, et une adresse particulière. Il est de règle, en tous cas, de ne jamais rien violenter. Ce n'est que par la patience et par de longs tâtonnements qu'on arrive à triompher des difficultés du *cathétérisme*; les violences ont au contraire pour effet de donner naissance à des fausses routes, qui ont pour résultats d'abord de constituer une complication fâcheuse, et ensuite d'égarer la sonde à chaque nouveau *cathétérisme*. 2^o *Cathétérisme chez l'homme par le procédé du tour de matre*. J.-E. Petit attribue l'invention de ce procédé aux anciens lithotomistes. Ce n'est qu'une élégance opératoire. Le chirurgien peut tenir la sonde de la main droite quoiqu'il placée au côté droit du lit; il ne couche pas la sonde sur l'abdomen, comme dans le procédé précédent, mais l'introduit la concavité tournée vers les pieds du malade; seulement, au moment de pénétrer dans la vessie, il retourne la sonde et franchit le col du même coup. Les experts peuvent pratiquer cette opération avec une élégance parfaite, mais les débutants sont généralement plus circonspets. 3^o *Cathétérisme rectiligne*. Il ne diffère des précédents que par l'emploi des sondes droites; il est plus difficile et moins sûr. Il a, du reste, perdu beaucoup de son importance depuis qu'on a inventé des lithotriteurs cour-

bes. 4^o *Cathétérisme chez la femme*. Celui-ci est plus facile. Il faut une sonde spéciale, courte et à petite courbure. Quand on connaît la place où s'ouvre le méat urinaire chez la femme, rien n'est plus facile que d'y introduire le bec de la sonde, et, après un court trajet, on a pénétré dans la vessie. La seule difficulté est l'obligation, pour le chirurgien, de ménager autant qu'il est possible la pudeur de la femme; les experts réussissent à opérer le *cathétérisme* sans découvrir le sujet, en se guidant, à tâtons, sur le petit tubercule qui avoisine le méat urinaire.

L'opération du *cathétérisme* de l'urètre est une des plus importantes de la chirurgie; elle rend des services immenses dans un grand nombre d'affections diverses. Le rétrécissement du canal de l'urètre, compliqué de rétention d'urines complète ou incomplète, est la plus commune de ces affections et celle qui réclame le plus impérieusement l'emploi du *cathétérisme*. On emploiera le *cathétérisme* simple ou évacuatif pour rendre le cours aux urines, le *cathétérisme* permanent pour dilater et maintenir béante la voie d'écoulement, le *cathétérisme* gradué et le *cathétérisme* forcé pour vaincre les coarctations infranchissables.

— *Cathétérisme utérin*. Levret, dans le dernier siècle, et Lair, en 1828, avaient déjà introduit des sondes dans la cavité utérine; mais nous devons à MM. Valleix, Huguier et Simpson l'établissement d'une méthode régulière de traitement des affections de l'utérus par le *cathétérisme* de cet organe. Hors le cas de grossesse, il peut toujours être pratiqué sans danger immédiat. On se sert de sondes creuses s'il s'agit d'évacuer un liquide; mais, le plus souvent, de sondes pleines (cathéter intra-utérin), quelquefois gradues sur la tige (hystéromètres), servant ainsi à évaluer la longueur du col utérin hypertrophié. A l'aide du *cathétérisme utérin*, on réussit donc à mesurer les dimensions de l'utérus, à constater les déviations du canal cervico-utérin, les tumeurs et les excroissances diverses; il peut encore être appliqué comme moyen de traitement dans les cas de rétention des règles, de déviations utérines, etc., etc. Quant au mode opératoire, il est des plus simples. On introduit un premier doigt de manière à atteindre le bord du col de la matrice, puis, conduisant le bec de la sonde le long de ce premier doigt, on amène l'extrémité de l'instrument jusque sur le museau de tanche qu'on franchit sans difficulté. Il n'en est pas de même de l'orifice interne du col, qui offre parfois une sérieuse résistance.

— *Cathétérisme des voies lacrymales ou cathétérisme des points lacrymaux*. Il a pour but de rétablir le cours des larmes par la dilatation du conduit lacrymal, ou de faire des injections médicamenteuses dans le sac lacrymal. Ce *cathétérisme* est principalement employé pour la cure des fistules lacrymales. Les instruments sont de très-petites sondes, creuses ou pleines, la sonde d'Anel ou la canule de la seringue d'Anel. Avec une connaissance parfaite des dispositions anatomiques du conduit lacrymal, on peut réussir à introduire ces stylets par l'un des points lacrymaux (l'inférieur le plus ordinairement) et à pénétrer dans le sac lacrymal. Le *cathétérisme du canal nasal*, à l'aide de la sonde de Laforest ou de tout autre instrument droit ou courbe, se rapporte au précédent; la pénétration se fait alors de bas en haut par le canal nasal, dans lequel le chirurgien pénètre par la narine du côté malade.

CATHÉTOGRIÈRES s. f. pl. (ka-té-to-ji-ré — du gr. *kathetos*, perpendiculaire; *guros*, courbé, arrondi). Bot. Section de la tribu des polypodiées, dans la famille des fougères.

CATHÉTOMÈTRE s. m. (ka-té-to-mè-tre — *kathetos*, perpendiculaire; *metron*, mesure). Phys. Instrument servant à mesurer de petites différences de niveau entre deux points : Le *CATHÉTOMÈTRE* doit figurer dans tous les laboratoires où l'on veut exécuter des mesures de précision. (F. Arago.)

— Encycl. Le *cathétomètre* est un instrument destiné à mesurer la différence de niveau de deux points. La nécessité de mesurer de pareilles différences se présente d'abord à Dulong et à Petit, à l'occasion de recherches sur la dilatation des liquides, et c'est alors qu'ils construisirent le premier *cathétomètre*. Depuis, M. Pouillet a perfectionné l'instrument dont s'étaient servis Dulong et Petit, et son *cathétomètre* a été employé dans un très-grand nombre d'expériences de physique, généralement toutes les fois que l'on eut à observer les variations de hauteur d'une colonne liquide. M. Regnault, notamment, l'a beaucoup employé dans ses études sur la loi de Mariotte et pour la mesure précise des hauteurs barométriques (baromètre fixe).

La pièce importante de l'instrument est une lunette à axe horizontal, qui peut se mouvoir le long d'une règle verticale divisée et tourner autour de cet axe, de façon à se placer dans un plan vertical quelconque. Pour mesurer la différence de niveau de deux points, on vise successivement ces deux points, et le chemin parcouru verticalement par la lunette indique la différence de niveau des deux points. Pour que la lunette puisse, comme nous l'avons supposé, tourner autour de l'axe vertical de l'appareil, on construit la tige verticale comme il suit : on établit un premier cylindre en fer forgé, de petit rayon, terminé

par deux surfaces de révolution, de même axe que le cylindre; à cette tige on superpose un manchon en laiton, de même axe que le premier cylindre, et taraudé avec le plus grand soin; la base de ce manchon s'appuie sur le tourillon conique de révolution établi à l'extrémité inférieure du cylindre de fer forgé; à la partie supérieure pénètre une vis de pression qui permet de fixer le manchon au cylindre intérieur. Le cylindre de fer forgé est supporté par un trépied muni de trois vis calantes et de deux niveaux rectangulaires. Le manchon porte latéralement deux règles divisées en millimètres; et c'est sur ces deux règles que glisse le curseur qui supporte la lunette, par l'intermédiaire d'une fourchette. Ce curseur est formé de deux parties reliées par une vis de rappel. Les grands déplacements de la lunette, nécessaires pour faire approximativement la visée d'un point, s'obtiennent par le mouvement d'ensemble des deux parties du curseur. On fixe ensuite la partie inférieure sur le manchon avec une vis de pression, et au moyen de la vis de rappel on donne un mouvement excessivement lent à la partie supérieure, c'est-à-dire à la lunette, ce qui permet de faire la visée très-

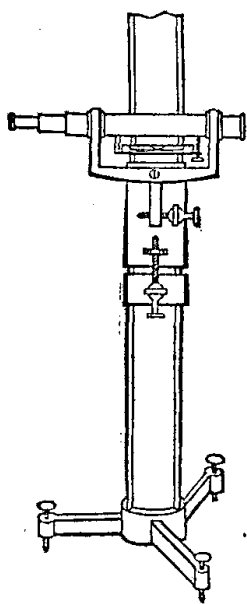


Fig. 1.

exactement. Le curseur porte un vernier donnant 1 cinquantième de millimètre. La lunette supporte un niveau, dont l'une des extrémités peut se mouvoir au moyen d'une petite vis, le niveau tournant des lors autour de l'autre extrémité. La fourchette qui supporte la lunette est mobile autour d'un axe horizontal; le mouvement de rotation s'obtient au moyen d'une vis.

Le *catémetre*, lorsqu'il est bien employé, peut donner des résultats d'une grande exactitude; mais il peut entraîner à de graves erreurs dans une main inhabile. Il faut toujours, avant de l'employer, le régler, c'est-à-dire rendre l'axe de l'appareil parfaitement vertical, et celui de la lunette bien horizontal.

Pour rendre vertical l'axe de l'instrument, on commence par amener les bulles des niveaux du trépied entre leurs repères; l'axe est alors très-près d'être vertical. On amène ensuite la lunette à être parallèle à deux des vis calantes, et, dans cette position, on fait mouvoir la vis du niveau de la lunette de façon que la bulle se trouve au zéro. On tourne alors de 180°; la bulle ne reste généralement pas au zéro; on atténue la moitié du déplacement en agissant sur une des deux vis calantes, auxquelles la lunette est parallèle, et on ramène la bulle au zéro, en agissant sur la vis du niveau. On opère de même avec deux autres vis du pied. On revient ensuite à la première position pour recommencer les opérations précédentes jusqu'à ce que l'axe soit vertical, ce que l'on reconnaît lorsque la bulle du niveau de la lunette ne sort plus de ses repères par une rotation quelconque autour de cet axe. La série des opérations précédentes s'explique facilement. Soient AB la li-

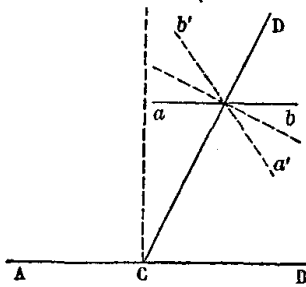


Fig. 2.

gne parallèle à celle qui joint les deux vis avec lesquelles on opère; CD, la projection de l'axe sur le plan vertical passant par la ligne AB; ab, la tangente à l'arc de cercle section du niveau par son plan de symétrie au point qu'occupe la bulle, actuellement entre ses repères, la lunette étant parallèle à AB; la ligne ab est parallèle à AB. Si l'on fait tourner l'ap-

pareil de 180° autour de l'axe, ab prend la position a'b', à peu près symétrique de ab par rapport à CD, et l'angle des directions ab et a'b' est double de l'angle fait par CD avec la verticale; on ramène la bulle entre ses repères en atténuant la moitié de son déplacement au moyen d'une des vis, et alors CD se rapproche de la verticale. On opère de même en se servant de deux autres vis. En recommençant plusieurs fois de suite ces deux opérations, on se rapproche de plus en plus de la position verticale de l'axe.

L'axe de l'instrument étant maintenant vertical, pour amener celui de la lunette à lui être perpendiculaire, on fait mouvoir la vis de son niveau jusqu'à ce que la bulle se trouve entre ses repères; on retourne alors la lunette bout pour bout, et la tangente au niveau,

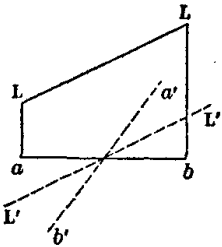


Fig. 3.

d'abord horizontale, ab, prend une position a'b' symétrique de ab par rapport à LL', parallèle à la direction de la lunette LL'; on corrige la moitié du déplacement de la bulle au moyen de la vis du niveau et l'on ramène la bulle entre ses repères, au moyen d'un déplacement de la fourchette. On a ainsi rendu d'abord a'b' parallèle à LL', et ensuite LL' horizontale, c'est-à-dire perpendiculaire à l'axe. Mais en général cette seule opération ne suffit pas; on est obligé de la répéter plusieurs fois pour obtenir un résultat parfait. L'appareil étant ainsi réglé, pour s'en servir, il sera bon d'amener l'axe optique de la lunette en coïncidence avec l'axe géométrique, mais cette coïncidence n'est nullement obligatoire.

CATHÉTURE s. m. (ka-té-tu-re — du gr. *kathetos*, perpendiculaire; *oura*, queue). Ornith. Genre d'oiseaux de l'ordre des gallinacés, comprenant une seule espèce, qui habite l'Australie. || Syn. de *TALÉGALLE*.

CATHIE s. f. (ka-ti — de l'ar. *cat*, même sens). Bot. Genre de plantes, de la famille des célastrinées, formé aux dépens des célastrées et dont l'espèce type croît en Arabie.

CATHIME s. f. (ka-ti-m). Minér. et Métall. anc. Scorie d'or, d'argent ou de fer. || Veine d'or ou d'argent. || Suie des cheminées. || Anc. Syn. du mot *CADMIE*.

CATHLACOMATUPS, tribu appartenant à la famille colombienne et qui habite entre la Colombie et le Multnomah (Amérique du Nord). Elle parle l'idiome nommé multnomah, qui lui est commun avec les Cathlacumups, les Cathlanahquahs, ses voisins, et autres tribus de la même région.

CATHLAHAW, tribu appartenant à la famille colombienne, établie dans un village de l'île du Daim ou Deer (Amérique du Nord). Elle parle le multnomah.

CATHLAMAH s. m. (ka-tla-mâ). Linguist. Dialecte de la langue colombienne inférieure, parlé par la tribu de ce nom, habitant sur la rive droite de la Colombie (Amérique du Nord).

CATHLANAHQUIAH, tribu de l'Amérique du Nord qui habite la région missouri-colombienne, entre la Colombie et le Multnomah. L'idiome qu'elle parle est celui des Multnomahs.

CATHODE ou **CATODE** s. m. (ka-to-de — du grec *kathodos* ou *katos*, descente; de *kata*, en bas; *odos*, route). Phys. Nom donné par Faraday à l'électrode négative, par opposition à l'anode, qui désigne l'électrode positive. C'est la surface par laquelle un courant électrique abandonne le corps précédemment soumis à son influence.

CATHOLICISME s. m. (ka-to-li-si-sme — rad. *catholique*). Religion, Eglise catholique: *Le gouvernement d'Angleterre admet toutes les sectes et tolère à peine le CATHOLICISME, qu'il redoute.* (Volt.) *Le CATHOLICISME a trois grands caractères: la perpétuité, l'unité et l'immuabilité des doctrines.* (Lanjuinais.) *A moins d'un Luther, il n'y aura bientôt plus de CATHOLICISME en France.* (H. Beyle.) *Le CATHOLICISME des Français avait lavé leur nom de toute souillure barbare.* (Aug. Thierry.) *Le CATHOLICISME est devenu un flambeau dont la lumière brillante éclaire le monde entier.* (De Genoude.) *Le CATHOLICISME et la royauté sont deux principes jumeaux.* (Balz.) *Après le CATHOLICISME, il n'y a plus de religion possible.* (Proudh.) *Le CATHOLICISME est une forme religieuse et toute forme se modifie.* (L. Jourdan.) *Qui peut être juste envers le CATHOLICISME s'il n'a été bercé de cette légende admirable, si dans les accents de ses hymnes, dans les voûtes de ses temples, dans les symboles de son culte, il ne retrouve les premières sensations de sa vie religieuse?* (Renan.) *Le CATHOLICISME fut à la fois pouvoir religieux, pouvoir intime, pouvoir moral, pouvoir extérieur, pouvoir civil, pouvoir judiciaire.* (E. Pelletan.) *La Révolution française a décapité le CATHOLICISME comme la monarchie.* (V. Hugo.)

Le vieux catholicisme est morne et solitaire. Sa splendeur à présent n'est qu'une ombre sur terre.

A. BARBIER.

« Foi, profession religieuse catholique: *Le CATHOLICISME de ceux qui ne vont pas à confesse est suspect au pape et aux catholiques.*

— **Encycl. I. EXPOSITION SOMMAIRE DE LA DOCTRINE CATHOLIQUE D'APRÈS BOSSUET.** La doctrine dite vulgairement *catholique*, c'est-à-dire celle de l'Eglise latine, romaine ou d'Occident a été formulée pour la dernière fois au xve siècle par le concile de Trente, pour qu'il ne fût pas possible de la confondre avec celle des Eglises dites *réformées*. Bossuet, qu'on appelle quelquefois le dernier Père de l'Eglise, a écrit une exposition de cette doctrine, qui est un chef-d'œuvre de clarté. Nous ne saurions mieux faire que de le prendre ici pour guide.

Le catholicisme reconnaît d'abord deux espèces de cultes religieux: un culte d'adoration que l'Eglise catholique rend à Dieu seul, et un culte d'honneur qu'elle rend aux saints, mais qui doit toujours se rapporter à Dieu. Comme le protestantisme a supprimé ce dernier culte, il importe de bien marquer en quoi il consiste et comment il se distingue du culte d'adoration. L'adoration qui, d'après l'enseignement de l'Eglise catholique, est due à Dieu, consiste principalement à croire qu'il est le créateur et le seigneur de toutes choses, et à nous attacher à lui de toutes les puissances de notre âme par la foi, par l'espérance et par la charité, comme à celui qui seul peut faire notre félicité par la communication du bien infini qui est lui-même. Cette adoration intérieure a ses marques extérieures, dont la principale est le sacrifice, qui ne peut être offert qu'à Dieu seul, parce que le sacrifice est établi pour faire un aveu public et une protestation solennelle de la souveraineté de Dieu et de notre dépendance absolue. Dieu n'est pas seulement l'objet unique du culte d'adoration, il est la fin nécessaire du culte d'honneur rendu aux saints. « L'Eglise, dit Bossuet, en nous enseignant qu'il est utile de prier les saints, nous enseigne à les prier dans ce même esprit de charité et selon cet ordre de société fraternelle, qui nous portent à demander les secours de nos frères vivants sur la terre: et le Catéchisme du concile de Trente conclut de cette doctrine que si la qualité de médiateur, que l'Ecriture donne à Jésus-Christ, recevait quelque préjudice de l'intercession des saints qui règnent avec Dieu, elle n'en recevrait pas moins de l'intercession des fidèles qui vivent avec nous. » Les saints ne connaissent pas par eux-mêmes nos besoins, ni même nos desirs et nos prières. L'Eglise n'a rien décidé sur les moyens dont Dieu se sert pour les leur faire connaître. Mais, quels que soient ces moyens, il est juste de reconnaître qu'elle n'attribue à la créature aucune des perfections divines, comme faisaient les idolâtres, puisqu'elle ne permet de reconnaître dans les plus grands saints aucun degré d'excellence qui ne vienne de Dieu, ni aucune considération devant ses yeux que par leur vertu, ni aucune vertu qui ne soit un don de sa grâce, ni aucune connaissance des choses humaines que celle qu'il leur communique, ni aucun pouvoir de nous assister que par leurs prières, ni aucune félicité que par une soumission et une conformité parfaites à la volonté divine.

On voit que le culte d'honneur rendu aux saints ne saurait être considéré comme une corruption polythéiste de la religion chrétienne. Le culte catholique des images et des reliques des saints ne saurait non plus être assimilé à l'idolâtrie. Le concile de Trente défend expressément: « d'attribuer aux images aucune divinité ou vertu pour laquelle on les doive vénérer, de leur demander aucune grâce et d'y attacher sa confiance; » il veut que « tout l'honneur se rapporte aux originaux qu'elles représentent. » Voici en quels termes Bossuet justifie contre les protestants le culte des images et des reliques: « Si messieurs de la religion prétendue réformée, dit-il, voulaient bien comprendre de quelle sorte l'affection que nous avons pour quelqu'un s'étend, sans se diviser, à ses enfants, à ses amis, et ensuite, par divers degrés, à ce qui le représente, à ce qui reste de lui, à tout ce qui en renouvelle la mémoire; s'ils concevaient que l'honneur à un semblable progrès, puisque l'honneur, en effet, n'est autre chose qu'un amour mêlé de crainte et de respect; enfin, s'ils considéraient que tout le culte extérieur de l'Eglise catholique a sa source en Dieu même et qu'il y retourne, ils ne croiraient jamais que ce culte, que lui seul anime, pût exciter sa jalousie; ils verraient au contraire que si Dieu, tout jaloux qu'il est de l'amour des hommes, ne nous regarde pas comme si nous nous partagions entre lui et la créature, quand nous aimons notre prochain pour l'amour de lui; ce même Dieu, quoique jaloux du respect des fidèles, ne les regarde pas comme s'ils partageaient le culte qu'ils ne doivent qu'à lui seul, quand ils honorent ceux qu'il a honorés lui-même. »

De la doctrine des deux cultes d'adoration et d'honneur, nous passons aux dogmes de la justification, de la satisfaction et de la communion des saints. Tous les catholiques croient que « leurs péchés leur sont remis gratuitement par la miséricorde divine, à cause de Jésus-Christ. » Ce sont les propres termes du concile de Trente, qui ajoute que « nous sommes

dits justifiés gratuitement, parce qu'aucune de ces choses qui précèdent la justification, soit la foi, soit les œuvres, ne peut mériter cette grâce. » La justice de Jésus-Christ est non-seulement imputée, mais actuellement communiquée à ses fidèles par l'opération du Saint-Esprit, en sorte que non-seulement ils sont réputés, mais faits justes par sa grâce. Le protestantisme n'admet d'autre principe de justification que la foi et la grâce; il déclare la foi et la grâce nécessaires, et les œuvres inutiles: l'Eglise catholique enseigne que « la vie éternelle doit être proposée aux enfants de Dieu, et comme une grâce qui leur est miséricordieusement promise par le moyen de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et comme une récompense qui est fidèlement rendue à leurs bonnes œuvres et à leurs mérites, en vertu de cette promesse. » Ainsi s'exprime le concile de Trente. D'après cet enseignement, le dualisme *foi et œuvres, grâce et libre arbitre*, paraît affirmé contre le protestantisme; mais, en réalité, pour qui considère les choses de près, il se ramène à l'unité *grâce*, comme dans le protestantisme; car, de peur que l'orgueil humain ne soit flatté par l'opinion d'un mérite présomptueux, l'Eglise enseigne que tout le prix et la valeur des œuvres chrétiennes provient de la grâce sanctifiante qui nous est donnée gratuitement au nom de Jésus-Christ; que, si la coopération de notre volonté à la grâce est nécessaire pour le salut, le libre arbitre ne peut rien faire qui conduise à la félicité éternelle qu'autant qu'il est mis et élevé par le Saint-Esprit; que c'est ce divin Esprit qui fait en nous, par sa grâce, tout ce que nous faisons de bien; que le mot *mérite* ne signifie pas autre chose que la valeur, le prix et la dignité de ces œuvres que nous faisons par la grâce; que la bonté de Jésus-Christ est si grande envers tous les hommes, qu'il veut que les *dons* qu'il leur fait soient leurs *mérites*, et qu'il couronne en réalité ses *dons*, en couronnant leurs *mérites*.

Le catholicisme enseigne que le seul Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, était capable, par la dignité infinie de sa personne, d'offrir à Dieu une satisfaction suffisante pour nos péchés. Mais ayant satisfait surabondamment, il a pu nous appliquer cette satisfaction infinie en deux manières: ou bien en nous donnant une entière absolution, sans réserver aucune peine; ou bien en commuant une plus grande peine en une moindre, c'est-à-dire la peine éternelle en une peine temporelle. Comme la première façon est la plus entière et la plus conforme à sa bonté, il en use d'abord dans le baptême; mais il se sert de la seconde dans la rémission qu'il accorde aux baptisés qui retombent dans le péché, y étant forcé, en quelque manière, par l'ingratitude de ceux qui ont abusé de ses premiers dons; de sorte qu'ils ont à souffrir quelque peine temporelle, bien que la peine éternelle leur soit remise. Cette distinction de deux satisfactions, l'une éternelle, l'autre temporelle, est née par les protestants, qui, tenant la première pour pleinement et absolument suffisante, ne trouvent aucune raison d'être, aucune utilité à la seconde. Mais, dit Bossuet, « nous serions injurieux et ingrats envers le Sauveur, si nous osions lui disputer l'infinité de son mérite, sous prétexte qu'en nous pardonnant le péché d'Adam, il ne nous décharge pas en même temps de toutes ses suites, nous laissant encore assujettis à la mort et à tant d'infirmités corporelles et spirituelles que ce péché nous a causés. Il suffit que Jésus-Christ ait payé une fois le prix par lequel nous serons un jour entièrement délivrés de tous les maux qui nous accablent; c'est à nous à recevoir avec humilité et avec action de grâces chaque partie de son bienfait, en considérant le progrès avec lequel il lui plaît d'avancer notre délivrance selon l'ordre que sa sagesse a établi pour notre bien, et pour une plus claire manifestation de sa bonté et de sa justice. Par une semblable raison, nous ne devons pas trouver étrange si celui qui nous a montré une si grande facilité dans le baptême se rend plus difficile envers nous après que nous en avons violé les saintes promesses. Il est juste, et même il est salutaire pour nous que Dieu, en nous remettant le péché avec la peine éternelle que nous avions méritée, exige de nous quelque peine temporelle pour nous retenir dans le devoir; de peur que, sortant trop promptement des liens de la justice, nous ne nous abandonnions à une téméraire confiance. »

C'est sur la nécessité de la satisfaction temporelle par des œuvres satisfactives que sont fondées les peines dites *canoniques* imposées par l'Eglise aux pénitents. L'Eglise qui impose ces peines peut les adoucir, par égard, soit pour la ferveur des pénitents, soit pour d'autres bonnes œuvres qu'elle leur prescrit: de là les *indulgences*. Le concile de Trente ne propose autre chose à croire sur le sujet des indulgences, sinon que « la puissance de les accorder a été donnée à l'Eglise par Jésus-Christ, et que l'usage en est salutaire; » à quoi elle ajoute « qu'il doit être retenu avec modération toutefois, de peur que la discipline ecclésiastique ne soit ébranlée par une excessive facilité. »

Le dogme de la satisfaction temporelle nous conduit à celui du *purgatoire* et à la distinction catholique du *péché véniel* et du *péché mortel*. Ceux qui sortent de cette vie avec la grâce et la charité, mais toutefois redevenant encore des peines que la justice divine a ré-

servées, les souffrent en l'autre vie, dans un lieu appelé *purgatoire*. Dans ce même lieu sont expiés les péchés appelés *vénies*, parce qu'ils ne donnent pas la mort à l'âme et ne sont pas incompatibles avec l'état de grâce. Au dogme du purgatoire se lie la foi à l'efficacité des prières, des aumônes et des sacrifices offerts pour les fidèles qui sont décédés en la paix et la communion de l'Eglise. Le protestantisme, qui nie la satisfaction temporelle, repousse en même temps les indulgences, le purgatoire, la distinction du péché véniel et du péché mortel, et les prières pour les morts : toutes ces négations du protestantisme s'enchaînent comme les affirmations catholiques qu'elles détruisent.

Comme la grâce, qui nous vient de Jésus-Christ, est la source de tous nos mérites, et donne seule de la valeur à nos satisfactions, il faut bien comprendre que celles-ci ne sont, après tout, qu'une application de la satisfaction de Jésus-Christ. « Cette même considération, dit Bossuet, doit apaiser ceux qui s'offensent, quand nous disons que Dieu a tellement agréé la charité fraternelle et la communion des saints, que souvent même il reçoit les satisfactions que nous lui offrons les uns pour les autres. Il semble que ces messieurs ne conçoivent pas combien tout ce que nous sommes est à Dieu, ni combien tous les égards que sa bonté lui fait avoir pour les fidèles, qui sont les membres de Jésus-Christ, se rapportent nécessairement à ce divin chef. Mais certes, ceux qui ont lu et qui ont considéré que Dieu même inspire à ses serviteurs le désir de s'affliger dans le jeûne, dans le sac et dans la cendre, non-seulement pour leurs péchés, mais pour les péchés de tout le peuple, ne s'étonneront pas si nous disons que, touché du plaisir qu'il a de gratifier ses amis, il accepte miséricordieusement l'humble sacrifice de leurs mortifications volontaires, en diminution des châtimens qu'il préparait à son peuple : ce qui montre que, satisfait par les uns, il veut bien s'adoucir envers les autres, honorant par ce moyen son fils Jésus-Christ dans la communion de ses membres, et dans la société de son corps mystique. »

Cette communion ou communication des mérites entre les membres de l'Eglise est basée sur la théorie catholique des œuvres *superogatoires*. Les œuvres surrogatoires des saints peuvent servir à payer les dettes temporelles des pécheurs et les dispenser des œuvres satisfactives. Mais comment les saints peuvent-ils avoir un excédant de mérites ? Cela résulte de la distinction que font les théologiens entre le domaine du mérite obligé, des œuvres de justice, et celui du mérite spontané, du sacrifice, des œuvres de conseil et de perfection. Le domaine de l'obligation et de la justice est déterminé, limité ; le domaine de la spontanéité morale et religieuse, du sacrifice, de la perfection, est indéfini, illimité. L'homme, en tant qu'il doit conformer sa volonté à la volonté de Dieu, ne saurait idéalement mériter au delà de son devoir ; mais la volonté divine, en tant qu'elle se pose extérieurement, et, pour ainsi dire, juridiquement, devant celle de l'homme, en tant qu'elle prend la forme de commandements spéciaux, nettement et positivement déterminés, ne peut obliger que dans certaines limites au delà desquelles le mérite humain peut empiriquement s'élever.

Nous arrivons aux sacrements. Dans la doctrine catholique, les sacrements ne sont pas seulement des signes sacrés qui nous représentent la grâce, ni des sceaux qui nous la confirment ; mais des instruments du Saint-Esprit, qui servent à nous l'appliquer, et qui nous la confèrent en vertu des paroles qui se prononcent et de l'action qui se fait sur nous au dehors, pourvu que nous n'y apportions aucun obstacle par notre mauvaise disposition. Le sacrement agit, comme disent les théologiens, *ex opere operato* et non *ex opere operantis* ; d'une part, son action n'est pas, ainsi que l'enseigne le protestantisme, le simple produit des dispositions subjectives de celui qui le reçoit ; d'autre part, elle est complètement indépendante de l'état moral de celui qui le confère. Le catholicisme reconnaît sept signes ou cérémonies sacrées établies par Jésus-Christ, comme les moyens ordinaires de la sanctification et de la perfection des fidèles. Il professe que le baptême est absolument nécessaire aux petits enfants, parce qu'ils ne peuvent suppléer à son défaut par les actes de foi, d'espérance et de charité, ni par le vœu de recevoir ce sacrement ; que l'imposition des mains, pratiquée par les apôtres, pour confirmer les fidèles contre les persécutions, ayant son effet principal dans la descente du Saint-Esprit et dans l'infusion de ses dons, ne saurait être rayée du nombre des sacrements, sous prétexte que le Saint-Esprit ne descend plus visiblement sur nous ; que ceux qui se sont soumis à l'Eglise, à l'autorité de l'Eglise par le baptême, et qui depuis ont violé les lois de l'Evangile, doivent subir le jugement de la même Eglise dans le tribunal de la pénitence, où elle exerce la puissance qui lui est donnée de remettre et de retenir les péchés ; que les termes de la communion qui est donnée aux ministres de l'Eglise pour absoudre les péchés sont si généraux qu'on ne peut la réduire aux péchés publics ; que le Saint-Esprit ayant attaché à l'extrême-onction, selon le témoignage de saint Jacques, la promesse expresse de la remission des péchés et du soulagement du malade, rien ne manque

à cette cérémonie pour être un véritable sacrement ; que, suivant la doctrine du concile de Trente, c'est la guérison de l'âme qu'il faut attendre absolument de l'extrême-onction, si nous sommes bien disposés, le soulagement du corps nous étant seulement accordé par rapport à notre salut éternel ; que Jésus-Christ ayant réduit la société du mariage à deux personnes immuablement et indissolublement unies, et ayant fait de cette inséparable union le signe de son union éternelle avec son Eglise, on doit comprendre sans peine que le mariage des fidèles est accompagné du Saint-Esprit et de la grâce et doit être mis au nombre des sacrements ; qu'il en est de même de l'imposition des mains que reçoivent les ministres des choses saintes ; enfin que la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ, dans le sacrement de l'eucharistie, est valablement établie par les paroles de l'institution, et qu'il faut entendre ces paroles à la lettre.

Il faut remarquer que les protestants réduisent les quelques sacrements qu'ils conservent à des signes et à des figures, et refusent d'y voir des réalités surnaturelles, des instruments de la grâce. Ainsi repoussent-ils le dogme catholique de la transsubstantiation qui dérive naturellement de l'interprétation littérale de ces mots : *Ceci est mon corps ; ceci est mon sang*. La négation de la présence réelle les conduit à celle du sacrifice que l'Eglise catholique reconnaît dans l'eucharistie. Le sacrifice de la messe résulte de la distinction, dans le mystère de l'eucharistie, de deux actions : la *consécration*, par laquelle le pain et le vin sont changés au corps et au sang, la *manducation*, par laquelle on y participe. La manducation est le sacrement, la consécration est le sacrifice. Dans la consécration, le corps et le sang sont mystiquement séparés, parce que Jésus-Christ a dit séparément : *Ceci est mon corps ; ceci est mon sang*, ce qui enferme une vive et efficace représentation de la mort violente qu'il a soufferte. Ainsi le Fils de Dieu est mis sur la sainte table, en vertu de ces paroles, revêtu des signes qui représentent sa mort : c'est ce qu'opère la consécration, et cette action portée avec elle la reconnaissance de la souveraineté de Dieu en tant que Jésus-Christ présent y renouvelle et y perpétue, en quelque sorte, la mémoire de son obéissance jusqu'à la mort de la croix ; si bien que rien ne lui manque pour être un véritable sacrifice. « Tel est, dit Bossuet, le sacrifice des chrétiens, infiniment différent de celui qui se pratiquait dans la loi ; sacrifice spirituel et digne de la nouvelle alliance, où la victime présente n'est aperçue que par la foi, où le glaive est la parole qui sépare mystiquement le corps et le sang, où ce sang, par conséquent, n'est répandu qu'en mystère, et où la mort n'intervient que par représentation ; sacrifice néanmoins très-véritable, en ce que Jésus-Christ y est véritablement contenu et présenté à Dieu sous cette figure de mort ; mais sacrifice de commémoration qui, bien loin de nous détacher, comme les protestants nous l'objectent, du sacrifice de la croix, nous y attache par toutes ses circonstances, puisque non-seulement il s'y rapporte tout entier, mais qu'en effet il n'est et ne subsiste que par ce rapport, et qu'il en tire toute sa vertu. »

Il ne reste plus qu'à exposer ce que le catholicisme enseigne touchant la parole divine et touchant l'autorité de l'Eglise. D'après la doctrine catholique, l'Ecriture ne renferme pas toute la révélation de Jésus-Christ ; elle a besoin d'être complétée par la Tradition. Jésus-Christ ayant fondé son Eglise sur la prédication, la parole non écrite a été la première règle du christianisme ; et lorsque les Ecritures du Nouveau Testament y ont été jointes, cette parole n'a pas perdu pour cela son autorité. D'ailleurs, la canonicité des Ecritures n'a d'autre fondement que l'autorité de l'Eglise. Enfin l'Ecriture a besoin d'être interprétée par un enseignement qui ne puisse errer. Ainsi l'autorité et l'infaillibilité de l'Eglise sont nécessaires et pour compléter l'enseignement de l'Ecriture par la Tradition, et pour distinguer les livres canoniques de ceux qui ne le sont pas, et pour régler les différends qui s'élèvent sur les matières de foi et sur le sens des Ecritures. Sans cette autorité, on ne peut jamais terminer aucun doute de religion ; la révélation devient inutile ; elle est, comme la science, livrée aux disputes des hommes. « Tant qu'il y aura des disputes qui partageront les fidèles, dit Bossuet, l'Eglise interposera son autorité ; et ses pasteurs assemblés diront après les apôtres : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous*. Et quand elle aura parlé, on enseignera à ses enfants qu'ils ne doivent pas examiner de nouveaux les articles qui auront été résolus, mais qu'ils doivent recevoir humblement ses décisions. » Aussi, après avoir dit dans le Symbole : *Je crois au Saint-Esprit*, ajoutons-nous incontinent après la *sainte Eglise catholique* : par où nous nous obligeons à reconnaître une vérité infaillible et perpétuelle dans l'Eglise universelle, puisque cette même Eglise, que nous croyons dans tous les temps, cesserait d'être Eglise, si elle cessait d'enseigner la vérité révélée de Dieu. « Le protestantisme nie tout à la fois la Tradition, l'autorité de l'Eglise et la réglementation de la foi ; il reconnaît l'inspiration de l'Ecriture, mais il en abandonne l'interprétation au sens privé. Tandis que le catholicisme voit dans l'Eglise une organisa-

tion traditionnelle remontant aux apôtres et à Jésus-Christ, un gouvernement des consciences, un pouvoir spirituel, un tribunal de la foi, le protestantisme est conduit logiquement à désigner par ce nom d'Eglise une association libre formée par des individus qui sont animés spontanément des mêmes sentiments religieux ; en un mot, le catholicisme est le socialisme autoritaire appliqué à la religion, et le protestantisme logique, l'individualisme ; l'Eglise protestante n'est, comme toutes les associations libres, qu'une collection ; l'Eglise catholique, comme les nations et les cités, est une réalité distincte des individus qu'elle reçoit dans son sein et qu'elle pénètre de son esprit.

Bonstetten a soutenu, dans un ouvrage plein d'aperçus piquants, que le catholicisme était le christianisme accommodé à la nature des peuples du Midi, et le protestantisme, le christianisme des peuples du Nord. L'imagination vive et mobile de l'homme du Midi a besoin, selon lui, de l'éclat et de la pompe des cérémonies. Il lui a fallu une religion brillante comme la nature au sein de laquelle il vit, une religion qui parlât à ses sens, qui lui présentât, sous des images symboliques, des idées qui, toutes nées et sans le secours de l'art, auraient peu de prise sur lui et le laisseraient indifférent. L'homme du Nord, au contraire, forcé par la rigueur du climat, à une vie d'intérieur, se forme de bonne heure à la réflexion. Ses passions sont moins vives, ses émotions plus contenues et plus douces ; les idées abstraites lui sont plus familières. Le culte qui convient à cet état d'esprit sera naturellement très-simple ; le chant d'un psaume, une prière récitée à haute voix, un discours didactique en feront tous les frais et suffiront pour éveiller le sentiment religieux et nourrir la piété. Ces observations ne sont pas sans valeur ; cependant, comme le remarque M. Michel Nicolas, elles s'arrêtent beaucoup trop à l'extérieur. Ce qui distingue le catholicisme et le protestantisme l'un de l'autre, ce n'est pas seulement le luxe et la pompe des cérémonies du premier, ni la simplicité du culte du second. La différence est plus profonde : c'est la liberté de l'esprit qui est en question dans ce qui les divise. Ce qui fait l'essence du catholicisme, ce n'est pas telle ou telle doctrine, comme la transsubstantiation, ni telle ou telle pratique, comme la messe : c'est l'autorité de l'Eglise. Ce qui fait l'essence de la Réforme, telle qu'elle se produisit au xvi^e siècle, c'est la négation de toute infaillibilité, de toute foi conçue comme obéissance intellectuelle, c'est la souveraineté de la conscience individuelle, le *self-government* spirituel.

Nous venons de dire que l'autorité de l'Eglise est l'essence du catholicisme. Mais, pour se soumettre à une autorité, il faut la connaître. Cette autorité, qui décide de tout sans erreur possible, n'est pas celle du curé de la paroisse, ni celle de l'évêque, ni celle du métropolitain ; on ne peut dire non plus qu'elle est anonyme, dispersée dans l'Eglise entière, ce serait lui ôter toute efficacité. Où est-elle donc ? Qui est-ce qui représente l'Eglise ? Qui est-ce qui parle et décide en dernier ressort au nom de l'Eglise ? Bossuet, dans son *Exposition de la doctrine catholique*, garde le silence sur cette question, comme si elle était secondaire, comme si elle était une question d'école. Mais il est facile de voir qu'elle est fondamentale ; que si, dans cette expression : *l'infaillibilité de l'Eglise*, le sens du mot *Eglise* n'est pas déterminé dogmatiquement, l'infaillibilité se perd dans le vague et ne fixe plus la croyance ; que, sans un dogme qui ôte toute incertitude sur le sujet ou siège de l'infaillibilité, le dogme fondamental de l'infaillibilité n'a pas de sens. Or, jusqu'ici, la question du souverain dans l'Eglise a été abandonnée à la controverse théologique ; elle n'a point été tranchée par un article de foi ; elle est résolue en deux sens opposés par deux partis qui se disent également catholiques. Les ultramontains placent l'autorité suprême dans la personne du pape ; les gallicans, dans le concile œcuménique, c'est-à-dire, au fond, dans la majorité de l'épiscopat ; les premiers tendent à faire de l'épiscopat une délégation de la papauté, les seconds de la papauté une délégation de l'épiscopat. On trouvera ailleurs l'exposition de cette controverse. [V. BAËLE (*Concile de*), CATHÉDRARISME, GALICANISME, INFALLIBILITÉ, etc.] Nous nous bornons ici à constater ce fait que le bon sens de Leibnitz objectait à Bossuet en 1690, et que Joseph de Maistre déploierait en accusant les gallicans, « qu'on n'a pu convenir encore dans l'Eglise romaine du vrai sujet ou siège radical de l'infaillibilité ; les uns la plaçant dans le pape, les autres dans le concile, quoique sans le pape ; » en d'autres termes, que le catholicisme, qui est essentiellement un principe d'autorité, n'a pas encore décidé où réside cette autorité. « Si l'humanité était conduite par la logique, dit avec raison M. le pasteur Bost, ce fait seul suffirait pour faire crouler le catholicisme jusqu'en ses fondements. »

II.—ORIGINE, FORMATION ET DÉVELOPPEMENT DE LA SYMBOLIQUE CATHOLIQUE. V. CHRISTIANISME.

Catholicisme secouru par l'Espagne (Lb). tableau du Titien, au musée royal de Madrid. Dans cette curieuse allégorie, le catholicisme est représenté par une jeune femme en larmes, attachée à un arbre et n'ayant pour vé-

tement que ses longs cheveux blonds, dont elle ramène une partie pour cacher sa poitrine. Elle est entourée de serpents qui symbolisent les hérésies. L'Espagne, qui vient délivrer cette nouvelle Andromède, est personnifiée par une noble matrone au profil grec, au teint animé, à la chevelure blonde, à la riche parure, à la pose martiale, tenant d'une main un étendard et de l'autre un écusson ; elle est accompagnée par la Justice et suivie d'un grand nombre d'hommes de guerre. Dans le fond, on voit la mer couverte de galères turques. « Dans sa détresse, dit M. Lavie, la Foi catholique implore l'assistance du bras séculier, qui certes ne lui fera pas défaut. On détruira les Maures d'Espagne et l'on brûlera les serpents, c'est-à-dire les hérétiques. » Ce tableau, qui ne mesure pas moins de 2 m. de hauteur sur 2 m. de largeur, fait allusion aux succès remportés par Philippe II sur les Ottomans.

CATHOLICISME adj. (ka-to-li-si-si-me — forme superlative latine du mot *catholique*). Fam. Très-catholique : *Quiconque fait pendre les catholiques zélés est tyran et fauteur d'hérétiques* ; atqui M. le lieutenant a fait pendre Loucheard et consorts, CATHOLICISIMES et zélatissimes ; ergo M. le lieutenant est tyran et fauteur d'hérétiques. (N. Rapin.)

CATHOLICITÉ s. f. (ka-to-li-si-té — rad. *catholique*). Caractère catholique ; conformité à la doctrine catholique : *Ce n'est pas dans la messe seule que consiste l'exercice de la CATHOLICITÉ*. (Boss.) *Il n'est pas vrai que l'on convienne de la CATHOLICITÉ du sens de l'auteur*. (Boss.)

— Ensemble des pays catholiques : M. de Montalembert est le plus grand homme de France et de la CATHOLICITÉ. (Journ.) Cette influence autrichienne, devenue si inquiétante, n'avait pourtant d'autre objet que le protectorat de la CATHOLICITÉ. (Proudh.)

— Fam. Il se dit du vin qui a reçu le baptême, c'est-à-dire dans lequel on a mis de l'eau : *Généralement les digneurs chez Flicoteaux ont une gravité qui se déride difficilement, peut-être à cause de la CATHOLICITÉ du vin qui s'oppose à toute expansion*. (Balz.)

— Théol. Diffusion de la vraie Eglise dans tous les temps et dans tous les lieux : *Les théologiens catholiques assignent la CATHOLICITÉ comme un des caractères essentiels de la vraie Eglise. Rome prépara la grande idée de CATHOLICITÉ*. (Renan.)

— Encycl. Théol. La *catholicité* est, selon les théologiens catholiques, une des notes, c'est-à-dire un des caractères fondamentaux de la véritable Eglise. Les trois autres notes sont l'unité, la sainteté et l'apostolicité. Plusieurs Pères distinguent trois *catholicités* : *catholicité* de temps, en ce que l'Eglise a toujours subsisté et qu'elle subsistera toujours jusqu'à la consommation des siècles ; *catholicité* de doctrine, en ce que l'Eglise enseigne toutes les vérités que Jésus-Christ a apportées à la terre ; enfin, *catholicité* de lieux, en ce que l'Eglise est répandue par tout le monde. Le caractère essentiel de l'hérésie est de ne comporter ni la *catholicité* historique, ni la *catholicité* doctrinale, ni la *catholicité* géographique. L'hérésie apparaît comme le système d'un individu dont elle prend le nom, comme une nouveauté : négation de la *catholicité* doctrinale ; comme l'indique l'étymologie, elle se présente comme un choix, un triage fait dans un ensemble de propositions traditionnellement enseignées : négation de la *catholicité* historique ; enfin, elle invoque nécessairement la liberté de l'examen individuel, source de variations, et nie l'autorité et l'obéissance intellectuelles, condition de l'universalité géographique. « Le propre de l'hérétique, dit Bossuet, c'est-à-dire de celui qui a une opinion particulière, est de s'attacher à ses propres pensées ; et le propre du catholique, c'est-à-dire de l'universel, est de préférer à ses sentiments le sentiment commun de toute l'Eglise. » Bossuet s'est attaché, dans le *Discours sur l'histoire universelle*, à établir la *catholicité* historique de l'Eglise romaine, et, dans l'*Histoire des variations*, à opposer la *catholicité* doctrinale de cette même Eglise aux variations des Eglises protestantes.

La *catholicité* géographique a donné lieu à plusieurs distinctions. On distingue d'abord la *catholicité* physique et la *catholicité* morale. La première implique l'extension à tous les pays de la terre sans exception ; la seconde, l'extension à la plus grande partie des régions connues. C'est la *catholicité* morale seulement que les théologiens catholiques revendiquent pour leur Eglise, et qu'ils considèrent comme une marque de sa divine origine. Une autre distinction essentielle à faire est entre l'universalité successive et l'universalité actuelle. « Nous croyons, dit le cardinal de La Luzerne, que l'Eglise de Jésus-Christ doit avoir successivement la *catholicité* physique et totale ; c'est-à-dire que, dans tout le cours des siècles, il n'y aura pas un pays habité sur la terre où la vraie foi n'ait été annoncée, et où Dieu n'ait eu ses adorateurs en vérité et conformément au culte qu'il a prescrit. C'est ainsi que nous entendons l'oracle de Jésus-Christ sur la prédication de son Evangile dans tout l'univers. Mais ce n'est pas parmi nous un point de doctrine certain, que l'Eglise de Jésus-Christ doive être dans aucun temps physiquement et totalement universelle, en sorte qu'il n'y ait plus sur la terre que des catholiques. Nous ne

voyons pas que ce genre d'universalité lui ait été promis par Jésus-Christ. Ce peut être l'objet de nos désirs, même de nos espérances, mais non de notre foi. Au reste, la *catholicité* successivement totale, que nous regardons comme devant être une qualité de la vraie Eglise, ne peut être présentée comme une de ses notes, puisqu'elle n'est pas actuellement visible. On ne peut donner comme note distinctive de l'Eglise que son universalité actuelle telle que nous la voyons, telle que l'ont vue tous les âges, c'est-à-dire son universalité morale. On distingue enfin la *catholicité* absolue et la *catholicité* relative. La *catholicité* absolue est la diffusion, l'étendue de l'Eglise considérée en elle-même; la *catholicité* relative, son étendue, sa diffusion, comparée à celle des sectes séparées d'elle. D'après les théologiens catholiques, la véritable Eglise est et doit être en tout temps plus répandue que chacune des Eglises fausses; et cette diffusion plus grande est un des caractères auxquels on doit la reconnaître et la distinguer d'elles. Ainsi, on peut réduire à deux points principaux la notion de la *catholicité* géographique considérée comme caractère de l'Eglise véritable. Elle consiste en ce que : 1^o l'Eglise de Jésus-Christ soit répandue actuellement dans la plus grande partie des régions connues; 2^o qu'elle soit constamment plus répandue que chacune des communions qui la combattent.

Dès les premiers siècles du christianisme, nous voyons les Pères invoquer la *catholicité* géographique comme marque de l'orthodoxie. Mais c'est surtout sous la plume de saint Optat et de saint Augustin qu'elle devient un argument contre le particularisme des sectes. Saint Optat et saint Augustin prouvent aux donatistes que leur secte n'est pas la véritable Eglise parce qu'elle n'est pas catholique, c'est-à-dire universellement répandue. « Nous avons, leur dit saint Optat, à démontrer ce que nous avons promis que nous établirions : quelle est cette Eglise que Jésus-Christ appelle sa colonne et son épouse. Vous dites qu'elle est en vous seuls. Apparemment que, dans votre orgueil, vous vous attribuez spécialement la sainteté, en sorte que l'Eglise soit où vous voulez, et ne soit point où vous ne voulez pas. Ainsi, pour qu'elle puisse être chez vous, dans une petite partie de l'Afrique, dans le coin d'une petite région, elle ne sera pas avec nous dans une autre partie de l'Afrique, elle ne sera pas dans les Espagnes, dans les Gaules, dans l'Italie, où vous n'êtes point !... Où sera donc la propriété de *catholicité*, puisque l'Eglise est appelée catholique parce qu'elle est répandue partout ? Car, si vous la resserrez ainsi à votre volonté dans un lieu étroit, si vous lui ôtez toutes les nations, où sera ce que le Fils de Dieu a mérité ? Où sera ce que lui a promis volontairement son Père, lui disant, dans le psaume XI : *Je vous donnerai les nations en héritage et les bornes de la terre pour votre possession*. Pourquoi enfreignez-vous une telle promesse, en sorte que l'étendue de tous les royaumes soit mise par vous comme dans une prison ? Pourquoi voulez-vous vous opposer à cette libéralité ? Pourquoi combattez-vous les mérites du Sauveur ? Permettez au Fils de posséder ce qui lui a été accordé. Permettez au Père d'accomplir ses promesses. De quel droit posez-vous des bornes, tracez-vous des limites ? Quand Dieu le Père accorde au Sauveur toute la terre, rien n'est excepté dans aucune partie de la terre. Toute la terre avec ses nations est la possession du Christ. »

Saint Augustin démontre à son tour, contre les donatistes, que la véritable Eglise de Jésus-Christ est celle qui s'étend sur toute la terre. Il cite à ce sujet un grand nombre de textes de l'Ancien Testament, qui prédisent et promettent cette *catholicité*, et un grand nombre de textes du Nouveau Testament qui appliquent au christianisme cette prédiction et cette promesse. Commencant par la Genèse, il rapporte la promesse faite à Abraham, que toutes les nations seront bénies dans son rejeton, prouve que ce rejeton est Jésus-Christ, montre que la promesse a été renouvelée à Isaac et à Jacob : « Donnez-nous, conclut-il, cette Eglise, si elle est parmi vous; montrez que vous êtes en communion avec toutes les nations que nous voyons maintenant bénies dans ce rejeton. Donnez-la, ou, déposant votre erreur, recevez-la non pas de moi, mais de celui-là même en qui toutes les nations sont bénies. » — « Que lit-on dans les prophéties ? ajoute-t-il. Combien sont nombreux, combien sont évidents leurs témoignages au sujet de l'Eglise répandue dans toutes les nations, sur toute la terre ! Qu'Israël nous dise où, par une révélation divine, il a vu d'avance l'Eglise, afin que dans les paroles de celui qui prédisait l'avenir nous voyions ce qui maintenant est devenu présent. » Après avoir produit plusieurs textes de ce prophète, et fait voir combien ils prouvent clairement l'étendue universelle de l'Eglise, saint Augustin poursuit ainsi : « Que celui qui l'osera contredire, mais que celui qui ne l'osera pas espérer en Jésus-Christ avec toutes les nations, et ne se sépare pas de l'unité des peuples qui espèrent en lui; ou, s'il s'en est écarté, qu'il revienne, afin de ne pas périr... Qui est-ce qui est assez sourd, assez insensé, assez aveugle d'esprit, pour oser parler contre des témoignages si évidents ?... Que peut-on exiger de plus clair ? Voyez dans un seul prophète combien d'oracles, quelle est leur clarté; et cependant on

résiste, on contredit, non un homme, mais l'Esprit de Dieu et la plus évidente vérité. Et cependant, ceux qui se glorifient du titre de chrétiens envient la gloire du Christ, et ne veulent pas qu'on croie accomplies les choses qui, si longtemps avant, avaient été prédites de lui, lorsqu'elles sont, non plus prédites, mais montrées, mais vues, mais possédées. » Saint Augustin termine en résumant son argumentation de la manière suivante : « Il nous a été annoncé que l'Eglise serait sur toute la terre. Le Seigneur lui-même a attesté que cela était prédit dans la loi, dans les prophètes et dans les psaumes. Il a prophétisé qu'elle commencerait par Jérusalem et qu'elle se répandrait sur toutes les nations. Il a prédit à ses apôtres, lorsqu'il est remonté dans les cieux, qu'ils seraient ses témoins dans Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusque dans toute la terre. Les faits se sont conformés à ses paroles. Comment, ayant commencé par Jérusalem, et de là s'étant accrue dans la Judée et la Samarie, et ensuite sur d'autres parties de la terre, l'Eglise s'y agrandit-elle maintenant, jusqu'à ce qu'enfin elle possède le reste des nations où elle n'existe pas encore ? Le témoignage des saintes Ecritures le montre positivement. Quiconque évangélise autrement, qu'il soit anathème. Or, celui-là évangélise autrement, qui dit que l'Eglise a péri dans le reste du monde, et subsiste dans la seule Afrique et dans le parti de Donat. »

CATHOLICON s. m. (ka-to-li-kon — du gr. *katholikos*, universel). Pharm. Electuaires de rhubarbe et de séné, qui passait autrefois pour une panacée, ou qui du moins était regardé comme propre à purger de toutes les humeurs.

— Fam. Verbiage, salmigondis : *Mariigny avait commencé une manière de catholicon de ce qu'il avait vu en ce pays-là*. (De Retz.) Il Vieux mot.

— Techn. Boîte que faisaient les layetiers, et disposée pour mettre un grand nombre d'objets. Il Vieux mot.

Catholicon d'Espagne (LA VERTU DU), allégorie de la *Satire Ménippée*, et titre de la première partie de ce pamphlet politique. Cet ouvrage parut en 1593, lors de l'assemblée des états de la Ligue. Le *Catholicon* fut composé par le sieur Leroy, ecclésiastique, avec Jacques Gillot, Florient Chrestien, Nicolas Rappin, P. Pithou, Passerat et Gilles Durant pour collaborateurs. Il attaque les stipendiés de l'Espagne. Il y est dit : « Servez d'espion aux camps, aux tranchées, à la chambre du roy et en ses conseils, bien qu'on vous connaisse pour tel, pourvu qu'avez pris dès le matin un grain de *Riguero*, quiconque vous taxera sera estimé huguenot. Soyez reconnu pour pensionnaire d'Espagne, trahissez, désunissez les princes, pourvu qu'avez pris un grain de *Catholicon* à la bouche, on vous embrassera. N'avez point de religion, moquez-vous à gage des prestres et mangez de la chair en careme en despit du pape, il ne vous faudra pas d'autre absolution qu'un peu de *Catholicon*. » Le *Catholicon*, au dire des auteurs, est une drogue comparable à la pierre philosophale. La seconde partie de cet ouvrage parut quelques mois après sous le titre d'*Abregé de la tenue des Etats*, et le tout prit le nom de *Satire Ménippée*. V. SATIRE MÈNIPPÉE.

CATHOLICOS (Jean), historien et patriarce arménien, mort en 925. Il a laissé une *Histoire d'Arménie* tirée surtout de Moïse de Khoren, d'Elisée et d'autres historiens arméniens, et qui a été traduite par M. Saint-Martin.

CATHOLICUM. V. ELECTUAIRE.

CATHOLIQUE adj. (ka-to-li-ke — gr. *katholikos*, universel; de *kata*, sur, et *olos*, entier). Répandu dans tous les lieux et existant dans tous les temps, en parlant de l'Eglise : *La vraie Eglise doit être catholique, d'après les théologiens de l'Eglise romaine*. Il Titre que l'Eglise romaine se donne à elle-même et à ce qui lui appartient : *La foi catholique*. L'Eglise catholique, apostolique et romaine. Mon nom, c'est chrétien, disait Pacien; mon surnom, c'est catholique. CATHOLIQUE, c'est universel; CATHOLIQUE, c'est un nom d'unité, un nom de charité et de paix. (Boss.) *J'ose le dire, dans l'état présent où est l'Europe, il n'est pas possible que la religion catholique y subsiste cinq cents ans*. (Montesquieu.) *Si j'étais né catholique, je demeurerais catholique*. (J.-J. Rousseau.) *La religion catholique partit d'en bas pour arriver aux sommets sociaux*. (Chateaub.) *On est catholique tout à fait, ou on ne l'est pas du tout*. (De Cusine.) *Il y a des esprits qui, à force de vouloir être catholiques, cessent d'être chrétiens*. (Laurentie.) *L'éducation catholique ne fait pas des hommes libres*. (Vacherot.) *Les gens trop catholiques arrivent facilement à être un peu païens*. (A. Karr.) *Il y a longtemps que je me suis défini Chateaubriand : un épicurien qui a l'imagination catholique*. (Ste-Beuve.) *Il faut avouer que c'est une position difficile que celle de catholique malgré l'Eglise*. (Renan.) *La France a été le point de départ et sera longtemps le foyer du parti catholique*. (Renan.) *La renaissance catholique est aujourd'hui compromise par cette école fanatique et servile qui cherche à s'identifier partout avec le despotisme*. (Montalemb.) *Il est à remarquer que c'est dans les pays les plus catholiques que les choses saintes, les prêtres et les moines sont traités le plus légèrement*. (Th. Gaut.) *Tout le monde*

est catholique, mais chacun s'est arrangé un catholicisme à sa guise. (Guérault.) *Celui-là est catholique qui, par sa croyance, ne fait qu'un avec la société qui l'entoure*. (F. Alaux.)

Et que demain la France, heureuse et catholique, D'un roi chéri du ciel bénisse les destins. M.-J. CHÉNIER.

— Fam. Conforme au devoir, à la raison, à la règle, à la morale : *Votre conduite n'est pas trop catholique*. Ce procédé n'est guère catholique. Ce que vous dites là est peu catholique. Il Bon, qui n'est pas fraudé : *Ce vin-là n'est guère catholique*. — Pardonnez-moi, monsieur, c'est moi qui l'ai baptisé. Il Mêle d'eau, en parlant du vin; se dit par allusion à l'eau du baptême : *Votre vin me paraît un peu trop catholique*. On dit aussi BAPTISÉ dans le même sens.

— Hist. Le roi, la reine Catholique; Sa Majesté Catholique, Titres donnés au souverain d'Espagne.

— Hist. relig. Eglise catholique française, Secte fondée à Paris après 1830, par l'abbé Chatel. Il Nouveaux catholiques, ou Nouveaux convertis, Congrégation d'hommes qui avait été fondée en France pour l'instruction des hérétiques nouvellement convertis. Il Nouvelles catholiques, ou Nouvelles converties, Congrégation de femmes fondée en même temps et dans le même but. Il Pauvres catholiques, Congrégation de Vaudois convertis, fondée au commencement du xiii^e siècle.

— Géogr. Cantons catholiques, Ceux des cantons suisses dont les habitants appartiennent au culte catholique. Il Pays-Bas catholiques, Nom donné autrefois à la Belgique, par opposition à la Hollande devenue protestante.

— Astr. Cadran catholique, Celui qui indique les heures à toute élévation du pôle.

— Anc. chim. Fourneau catholique, Fourneau que les anciens chimistes croyaient propre à toute sorte d'opérations.

— Anc. méd. Humeurs catholiques, Celles qui sont répandues dans tout le corps. Il Ecrit catholique, Médicament qui passait pour être propre à évacuer toute espèce d'humour.

— Substantif. Celui, celle qui appartient à la religion catholique : *Les protestants sont généralement mieux instruits que les catholiques*. (J.-J. Rouss.) *Nuls hommes ne sont moins chrétiens que la plupart des catholiques*. (Burke.) *Il y a beaucoup de catholiques en France qui le sont à peine de nom*. (S. de Sacy.) *Tout catholique est citoyen de Rome, tout citoyen de Rome doit être catholique*. (L. Veuillot.) *Avant d'être Français, le catholique fervent est et doit être catholique*. (E. de Gir.) Il Officier chargé de la levée des impôts dans l'empire grec : *Le catholique d'Afrique*. Il Trésorier général des finances du même empire. Il Titre des primats de l'Eglise d'Asie.

— Loc. fam. Catholique à gros grains, Catholique peu scrupuleux : *Ravaillac appelle le duc d'Epemon un catholique à gros grains*.

— Allus. littér.

Il disait de l'autel et soupait du théâtre, Le matin catholique, et le soir idolâtre.

Allusion à une épigramme satirique de l'abbé Pellegrin. V. THÉÂTRE.

— Encycl. Eglise catholique. V. EGLISE.

CATHOLIQUE (ÉPIQUES), c'est-à-dire universelles. Ce nom est donné, dans le recueil du Nouveau Testament, à l'épître de Jacques, aux deux épîtres de Pierre, aux trois épîtres de Jean et à l'épître de Jude (sur leur date et leur authenticité, voir les articles JACQUES, PIERRE, etc.). Toutes les épîtres qui ne sont point attribuées à Paul sont donc, à l'exception de l'épître aux Hébreux, rangées parmi les *Épîtres catholiques*. On a discuté longtemps et on discute encore, pour savoir quelles ont été l'origine et la signification primitive de cette dénomination relativement peu ancienne, car Eusèbe est le premier qui l'emploie dans le sens que nous lui donnons aujourd'hui. Voici l'opinion la plus probable : vers la fin du i^{er} siècle après Jésus-Christ, la première épître de Pierre, la première épître de Jean et celle de Jude furent ainsi désignées pour les distinguer des épîtres de Paul, qui portaient toutes des suscriptions particulières et étaient adressées nominativement à certaines Eglises ou à certains personnages. Les autres épîtres que nous connaissons maintenant sous le nom de *catholiques* n'avaient point encore été reçues dans le canon (v. l'art. CANON); mais plus tard, lorsqu'elles y furent admises, on les classa dans la même catégorie, à cause du nom de leurs auteurs, bien que plusieurs d'entre elles, portant des suscriptions nominatives, ne puissent avoir aucun droit au titre d'universelles. L'épître aux Hébreux, qui mérite plus que toutes les autres le nom de *catholique*, n'a jamais été désignée ainsi, parce que saint Paul passait pour en être l'auteur.

CATHOLIQUE ALLEMANDS, nom donné aux adhérents d'une secte religieuse qui se forma en Allemagne vers 1844, et qui menaça un instant de renouveler, dans un sens plus libéral, le mouvement de la réformation du xvi^e siècle. Elle eut une origine analogue. En 1844, Mgr Arnoldi, évêque de Trèves, avait ordonné l'exposition de la tunique de Jésus-Christ, con-

servée dans sa cathédrale. Il promettait aux fidèles qui feraient un pèlerinage pour venir l'adorer et se confessaient des indulgences plénières. L'annonce de cette exposition produisit en Allemagne une stupeur générale. Depuis la Réforme, en effet, l'Eglise catholique s'y comportait avec une grande prudence, évitant tout ce qui pouvait rappeler le marché aux indulgences du trop célèbre Tetzels. Les protestants cependant ne songèrent point à exploiter en faveur de leurs doctrines l'impression fâcheuse produite par cet incident. Ce fut dans le sein de l'Eglise catholique que s'élevèrent les réclamations. Un prêtre silésien, déjà suspendu pour ses opinions indépendantes, Jean Ronge, protesta publiquement par une lettre à Mgr Arnoldi, où il qualifiait d'idolâtrie le pèlerinage projeté. En outre, il entra en relation avec Czerski, autre prêtre indépendant, et tous deux publièrent un appel au bas clergé, pour l'engager à fonder une Eglise nationale allemande, indépendante du pape et se gouvernant par des conciles et des synodes. Cet appel fut entendu, et quoique les deux novateurs eussent été excommuniés, il se forma rapidement un grand nombre de paroisses dans les villes les plus importantes; au printemps de 1844, on en comptait déjà cent; celle de Leipzig avait pour chef le célèbre Robert Blum; des pasteurs protestants se joignirent aussi à ces associations, par exemple M. Diefenbach.

Les dogmes de la nouvelle Eglise, qui prit le nom d'*Eglise chrétienne catholique*, furent résumés d'abord par Czerski, dans la *Confession de Schneidemühl*, puis par Ronge, dans celle de *Breslau*; enfin, le 22 mars 1845, le premier concile se réunit à Leipzig, et là on tomba d'accord sur les principes essentiels. On reconnaissait la Bible comme seule règle de foi, en abandonnant l'interprétation à la raison; pénétrée et vivifiée par l'idée chrétienne. On admettait seulement deux sacrements : le baptême et la communion (sous les deux espèces). Quant au culte, on laissait chaque communauté locale libre de l'organiser et de le célébrer selon ses vues. L'organisation de la nouvelle Eglise fut essentiellement celle des presbytériens anglais. Chaque paroisse devait conserver son autonomie, nommer son pasteur et son conseil; les affaires d'intérêt général étaient remises à un concile, qui se réunirait tous les cinq ans, et dont les décisions devaient être ratifiées ensuite par la majorité des paroisses. Pour faire partie d'une paroisse, il suffisait d'une déclaration qu'on admettait le symbole. La confession des péchés, l'autorité du pape, la hiérarchie du clergé étaient abolies, de même que le célibat des prêtres. On s'efforçait de revenir aux préceptes de l'Eglise primitive, et l'on ne voit pas ce qui distinguait la nouvelle secte du protestantisme quant aux dogmes, car on proclamait la croyance en Dieu, en Jésus-Christ et à la vie éternelle. Sur le chapitre du purgatoire, on n'était ni affirmatif ni négatif. A quelques points de vue cependant, le protestantisme était dépassé, et cela dans le sens libéral, car les catholiques allemands demandaient pour tous une entière liberté religieuse, déclaraient leur religion perfectible et voulaient qu'on pût la modifier selon les progrès de l'esprit humain.

Ils eurent d'abord un grand succès. Les hommes les plus éminents du parti libéral, les penseurs les plus sérieux suivaient le mouvement avec sympathie ou du moins avec intérêt. Gervinus n'hésitait pas à déclarer qu'il pouvait en résulter un grand bien pour l'avenir du pays. Beaucoup de protestants, mécontents de voir leur religion sous la tutelle administrative, se joignirent à l'Eglise naissante; à la fin de 1845, on comptait 298 paroisses; les chambres des divers Etats, les autorités municipales encouragèrent leurs fondateurs; en plus d'un endroit, on leur accorda l'usage des temples et une allocation sur le budget. Cependant l'opposition ne tarda pas à se manifester, et dès lors la plupart des gouvernements prirent, sous l'inspiration du clergé catholique et du clergé protestant, des mesures de police contre les novateurs. La Prusse se contenta de réglementer l'exercice de leur culte; dans d'autres pays, on alla plus loin. A Bade, on priva les adhérents de leurs droits politiques; en Autriche, on les bannit. Mais la persécution fit moins de tort aux catholiques allemands que leurs divisions intestines. Tandis que Czerski insistait surtout sur la foi positive et sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat, Ronge allait beaucoup plus loin dans le sens libéral; il faisait de la religion une sorte de philosophie populaire et commençait à y mêler des tendances politiques et démocratiques. Ces tendances se manifestèrent surtout en 1848, lorsque la révolution allemande vint assurer à toutes les religions une égale protection. La scission fut alors complète. Une partie des paroisses déclara n'avoir qu'un but religieux, une autre partie se prononça ouvertement pour le but politique et les principes socialistes; elle publia un *catéchisme de la religion rationnelle*.

Depuis 1850, cependant, il y eut plusieurs essais tentés pour rétablir l'union. D'une part, on chercha à s'entendre sur des bases communes assez larges : au lieu de constituer une religion, on fonda une confédération ou association religieuse, où l'on admît les communautés libres protestantes et même les juives; la législation étant devenue plus fa-

lérante dans les divers États, on put croire un instant à la réalisation du plan formé par le concile de 1859, à Gotha; mais on se trompait, il y avait dans l'association trop d'éléments hétérogènes. Les membres n'avaient pas en général d'éducation suffisante; les orateurs firent défaut. Puis, tandis que les uns, s'éloignant de plus en plus de l'orthodoxie, proclamaient le simple déisme comme leur religion et abolissaient le baptême et la communion, les autres, au contraire, se perdaient dans un mysticisme outré. Il n'y avait plus d'autre lien commun que la théorie du libre examen, de l'individualisme, le refus de se soumettre à une autorité en matière de foi. Les catholiques allemands se séparaient de la tradition et voulaient pourtant conserver une religion, ce qui est assez difficile à concilier. De tout ce mouvement, ce qui reste de plus sérieux, c'est la théorie de la séparation des Eglises et de l'Etat, de la complète liberté religieuse pour tous. Cette théorie doit triompher un jour dans la vieille Europe comme en Amérique. D'après les dernières statistiques, il existait encore en Allemagne une centaine de communautés. Deux cents avaient disparu; les uns étaient rentrés dans l'Eglise protestante, les autres avaient été, comme en Autriche, dissoutes par la force. On trouve des renseignements complets sur la secte des catholiques allemands dans deux ouvrages de Kampe : le *Catholicisme allemand dans ses rapports avec la politique* (Tubingue, 1850) et *Histoire des mouvements religieux de notre époque* (1852-1860, 2 vol.).

CATHOLIQUEMENT adv. (ka-to-li-ke-man). Conformément à la foi catholique : *On vit dans cette famille fort CATHOLIQUEMENT.* (Trév.)

CATHURI s. m. (ka-tu-ri). Navig. Espèce de grande pirogue de la côte d'Afrique.

CATI, IE (ka-ti) part. pass. du v. Catir : *Drap CATI à chaud.* Après une presse de vingt-quatre heures, les pièces sont CATIES. (Bouillet.)

— s. m. Techn. Apprêt qui rend les étoffes plus fermes et plus lustrées : *Le marchand a le CATI et les faux jours afin de cacher les défauts de sa marchandise.* (La Bruy.)

CATI, bourg d'Espagne, province et à 50 kilom. N. de Castellon-de-la-Plana; 2,200 hab. Fabrication de rubans, autrefois très-active.

CATICHE ou **CATTICHE** s. f. (ka-ti-che). Chass. Trou dans lequel se cachent les loutres et les autres amphibies, sur le bord des rivières et des étangs.

CATIENUS, comédien célèbre chez les Romains, surtout par une aventure singulière qui lui arriva étant en scène devant un immense concours de spectateurs. Il jouait avec un de ses camarades nommé Fufius, assez bon comédien aussi, mais grand buveur, dans une pièce d'Accius ou de Pacuvius intitulée : *Ilione*. On sait que les femmes ne jouaient pas sur le théâtre des Romains. Les rôles de femmes étaient tenus par des hommes. Fufius était chargé de celui d'Ilione, fille aînée de Priam et sœur de Polydore, que Polynnestor, roi des Thraces, à qui il avait été confié, fit assassiner après la chute de Troie, pour s'approprier ses trésors, et dont le corps avait été laissé sans sépulture. Dans une scène de la pièce, on voyait Ilione endormie sur son lit, et l'ombre de Polydore qui venait la supplier de lui faire donner la sépulture. Fufius donc jouait le rôle d'Ilione, et Catienus celui de Polydore. Mais Fufius, qui avait trop bu, était réellement endormi dans la scène en question, de sorte que les cris de Catienus disant : « *Mater, te appello*, » ne purent jamais l'éveiller. Sur quoi les spectateurs, s'impatientant, se mirent tous à crier avec Catienus : « *Mater, te appello!* » On voit d'ici l'effet de cette scène.

Le nom de Catienus prit dès lors une signification proverbiale, comme en témoigne le passage d'Horace, dans la 3^e satire du livre II (v. 60 et suiv.), où il est dit :

*Non magis audierit quam Fufius ebrui olim,
Quum Ilionem edormit, Catienis mille ducentis,
Mater, te appello, clamantibus....*

Il n'entendrait pas plus qu'autrefois Fufius ivre, qui s'endormit en jouant le rôle d'Ilione, n'entendit deux cent mille Catienus lui criant : « *Ma mère, je t'appelle!* »

Le *Calienis mille ducentis clamantibus* est là employé proverbialement et n'avait rien qui embarrassât le lecteur romain, parce que tout le monde connaissait cette aventure de Catienus. Cicéron, qui l'a racontée, a conservé en entier le passage dont il s'agit de l'*Ilione*, commençant par :

*Mater, te appello, tu quai somno curam suspensam
Neque, te mei miseret, surge et sepeli natum
Prius quam ferat voturquesque....*

Ilione, s'éveillant et voyant disparaître l'ombre, disait :

Age, adesta, mane, audi, iterum dum cadem ista mihi.

Polydore appelle sa sœur Ilione sa mère en cet endroit, parce qu'il avait été élevé chez elle comme son fils et qu'elle était la plus âgée des filles de Priam.

CATILAC s. m. (ka-ti-lak). Hortie. V. CATILLAC.

CATILE s. f. (ka-ti-lé — du gr. *katilud*, je couvre de boue). Entom. Genre d'insectes

diptères de la section des coprobies, comprenant une seule espèce trouvée aux environs de Paris.

CATILINA (Lucius-Sergius), fameux conspirateur romain, né vers 109 av. J.-C., d'une ancienne et illustre famille. C'est un de ces personnages sur lesquels la critique historique s'est longtemps exercée sans résoudre complètement le problème de leur vie et de leur caractère. Napoléon ne pouvait comprendre l'histoire de la conjuration de Catilina telle qu'elle est rapportée par les anciens. Il est certain qu'on ne peut prendre à la lettre les invectives éloquentes des *Catilinaires*. Ce vaste complot devait avoir un but; l'incendie de Rome et le massacre des sénateurs n'en pouvaient être que les moyens; Salluste n'en indique pas d'autre que celui de subjuguer la république au profit d'ambitions particulières. L'absence de renseignements précis a permis d'attribuer une foule de conjectures; depuis qu'on a cessé de vaincre, empreinte nécessairement de la partialité de la victoire, les uns ont vu dans cette conspiration un soulèvement de l'Italie opprimée contre la cité souveraine; d'autres une tentative à la manière des Gracques; il en est qui ont poussé la fantaisie dramatique jusqu'à faire de Catilina une sorte de Babeuf romain armé pour l'affranchissement des classes inférieures. Quoiqu'il en soit, ce conspirateur nous est représenté dans Salluste et dans Cicéron comme un homme d'une trempe supérieure, mais profondément corrompu. De bonne heure, il se rendit fameux par ses crimes et par sa dépravation. Il fut une des créatures de Sylla et gagna à servir les cruautés du dictateur des richesses immenses qu'il dissipa dans la débauche. On l'accusait d'avoir égorgé son beau-frère pendant les proscriptions, et Salluste prétend même qu'il immola sa femme et son propre fils. A Rome, il était devenu le centre de tous les débauchés ruinés, de tous les jeunes patriciens perdus de dettes et de vices, et qui, se rappelant les rapines des complices de Sylla, espéraient refaire leur fortune dans les guerres civiles. Il fit de cette tourbe un parti, une sorte d'armée prête à toutes les violences et à tous les attentats. Déjà il avait fait la guerre en Macédoine et il avait montré les qualités que les Romains mettaient au-dessus de tout, la bravoure, la force du corps et l'audace. Envoyé comme gouverneur en Afrique (67 av. J.-C.), il se signala par des déprédations énormes, fut accusé de concussions à son retour, mais obtint un acquittement en achetant tous ses juges. Ecarté du consulat, il ébaucha un premier complot pour égorger les consuls et une partie des sénateurs et s'emparer du pouvoir. Cette tentative avorta, et Catilina se remit à son œuvre de ténébres avec une persévérance infatigable. Entouré d'un nombre immense de complices, il donna un corps à son entreprise et arrêta un plan. Il fut convenu qu'il se présenterait de nouveau pour le consulat, afin d'avoir un point d'appui, un commandement dans l'Etat et dans l'armée. Mais il échoua de nouveau; l'oligarchie sénatoriale, qui avait pénétré ses projets et se préparait de son côté à la guerre, lui opposa un plébiscite, le grand orateur Cicéron, et enleva l'élection. Surexcité par ses défaites, Catilina poursuivit ses complots avec un redoublement d'activité et d'énergie. Il emprunta de tous côtés, prépara clandestinement des magasins d'armes, enrôla d'anciens vétérans de Sylla dispersés en Italie et se mit, dit-on, en rapport avec tout ce que Rome renfermait d'hommes dépravés, de criminels et de prostituées. Les anciens nous ont transmis les noms d'un grand nombre de conjurés; on est étonné d'y rencontrer tant de nobles, de magistrats, de consulaires même et de sénateurs. La plupart, d'ailleurs, étaient des hommes déshonorés par leurs crimes, leurs débauches et leurs rapines. Il semble évident, quelle que soit l'exactitude des renseignements qui nous ont été transmis sur les projets des conspirateurs, que cette entreprise n'était que la tentative désespérée d'une fraction de l'aristocratie voulant arracher le pouvoir et les richesses à l'autre. Cicéron, qui prévoyait une lutte terrible, s'attacha à réconcilier l'ordre des chevaliers avec le sénat, à déjouer toutes les trames des conjurés, en entretenant des espions parmi eux, à tenir en éveil les magistrats et les sénateurs, à se préparer enfin à la résistance contre une attaque qu'on prévoyait, mais qu'on craignait de ne pouvoir prévenir. Il eut lui-même à se mettre en garde contre plusieurs tentatives de meurtre. Enfin, au moment où Catilina se préparait à éclater, il le démasqua et le foudroya en plein sénat par la fameuse catilinaire *Quousque tandem...*, et se fit armer d'un pouvoir extraordinaire pour frapper des ennemis que leur puissance, leur noblesse et l'absence de preuves matérielles mettaient à l'abri des moyens légaux. Catilina partit de Rome menaçant et alla se mettre à la tête des troupes qu'il avait secrètement rassemblées en Etrurie, pendant que ses complices, Lentulus, Cethegus et d'autres, accusés de vouloir incendier Rome et massacrer les sénateurs, étaient arrêtés inopinément, conduits à mort par le sénat et immolés avant d'avoir pu agir. Cependant le formidable chef du complot, malgré les défections qui s'étaient produites dans son armée à la nouvelle du triomphe du parti sénatorial à Rome, s'avança sur le territoire de Pistoie,

dans l'intention de gagner la Gaule cisalpine. Cerné de tous côtés, il combattit avec la fureur du désespoir et périt les armes à la main. Tous ses soldats se firent tuer sur place (61 av. J.-C.). Une chose remarquable, c'est que le parti de César se composa bientôt des mêmes éléments que celui de Catilina. On sait que le futur vainqueur des Gaules fut soupçonné, et vraisemblablement à juste titre, d'avoir trempé dans le complot. Il défendit du moins les conjurés devant le sénat. Il n'y a pas à douter qu'il n'eût aussi dès cette époque l'ambition secrète de *donner une tête à la république*, suivant l'expression de Catilina, de transformer en une dictature permanente la constitution vieillie de l'oligarchie romaine; dans cette situation d'esprit, il ne pouvait que se montrer favorable à toute éventualité de bouleversement et encourager la tentative d'un parti qui semblait destiné à s'abîmer dans l'anarchie de sa victoire, après avoir fait table rase des vieilles institutions. En résumé, en étudiant l'histoire de Catilina et de sa conspiration dans les monuments qui nous restent, il n'est pas possible d'adopter l'opinion de ceux qui ont voulu voir dans le fameux conspirateur un tribun populaire de la famille des Gracques. Au milieu de l'effroyable corruption des mœurs publiques à cette époque, la liberté n'était plus le rêve de personne, tandis que la suprématie sur la république et la spoliation des vaincus étaient l'ambition de tous. Sans admettre toutes les accusations dont la mémoire de Catilina a été chargée par les vainqueurs, on reste convaincu qu'il ne fut pas autre chose qu'un César avorté, auquel le prestige de la gloire militaire a peut-être seul manqué pour réussir. V. *Histoire de la conjuration de Catilina*, par Salluste, et les *Catilinaires*, de Cicéron.

Quoi qu'il en soit, Catilina est demeuré le type du conspirateur et son nom sert à désigner ceux qui voudraient rétablir leur fortune sur les ruines de leur patrie.

• Aujourd'hui que les *Catilinas* n'infestent plus que par intervalle cette cité... aujourd'hui que d'autres se forment peut-être... mais qu'il est encore temps de conjurer l'orage... Marat va reprendre la plume!... Chez un peuple récemment libre, les écrivains patriotes ne doivent point laisser de masque aux ambitieux; ils doivent verser à pleines mains l'infamie sur les traîtres; ils doivent dénoncer impitoyablement tous les mandataires déhontés qui se prostituent sans pudeur au pouvoir exécutif ou qui insultent à la majesté du peuple en méconnaissant ses droits. »

MARAT.

Catilina (HISTOIRE DE LA CONJURATION DE) [*Bellum Catilinarium*], par Salluste. Si Catilina a été diversement jugé, son historien n'a pas été soumis à des appréciations moins contradictoires. Un rhéteur romain, Marius Victorinus, trouvait dans l'histoire de cette conjuration les trois conditions pour faire un bon historien : la précision, la clarté, la vérité. Saint-Augustin dit de Salluste : « Chez lui, le vrai s'embellit sans jamais s'altérer. » Saint-Evremond, son apologiste, remarque : « qu'il donne autant au naturel que Tacite à la politique. » Velleius Paterculus le met au-dessus de Tite-Live et Quintilien le place sur la même ligne que Thucydide. Un distique de Martial élève Salluste au-dessus de tout rival. La Harpe préfère Tite-Live à Hérodote, Salluste à Thucydide, puis Tacite et Tite-Live à Salluste. « L'un pour la perfection du style, l'autre pour la profondeur des idées. » Dussault oppose à l'appréciation de La Harpe un jugement encore plus absolu : « Salluste est l'écrivain le plus précis, le plus concis qu'ait produit la littérature latine, sans en excepter Tacite lui-même. Son goût est plus pur que celui de l'historien des empereurs, son expression plus franche, sa pensée plus dégagée de toute subtilité. » Aul-Gelle l'appelle « le plus habile artiste en précision. » Schoell dit à son tour : « Salluste connaît parfaitement l'art de disposer les parties de son travail, de manière que les unes éclaircissent les autres et que toute la composition présente un ensemble et une harmonie parfaite. A l'exemple de Thucydide, il ne se contente pas de raconter les événements tels qu'ils se sont passés; il remonte à leur origine et en développe les conséquences. Il sait donner à ses récits une forme dramatique et montre un grand talent de peindre les caractères des auteurs qu'il met en scène... »

L'école moderne trouve ces divers jugements empreints d'exagération : l'*Histoire de la conjuration de Catilina* est le coup d'essai de Salluste, début de maître, assurément, mais où la pensée et le style n'ont pas encore acquis toute la netteté, toute la vigueur des œuvres de la maturité. Salluste entre en matière par des lieux communs déclamatoires contre l'oisiveté, ce qui a fait dire justement à La mothe-Levayer dans son jugement sur cet historien : « C'est une vraie selle à tous chevaux. » Quant au fond même de l'ouvrage, il faut bien reconnaître qu'en écrivant l'histoire d'une conjuration contre l'Etat, l'histoire qui devait être toute politique, Salluste s'est plus occupé de l'élégance de la narration et de la peinture des caractères que du soin de dévoiler les causes et les ressorts secrets des événements; les faits ne sont pas toujours clairs;

on a peine à en comprendre le sens, la portée du complot et les chances qu'il eût de réussir. Au lieu de nous faire connaître l'état des partis qui divisaient Rome à cette époque, l'auteur se borne presque à faire, en termes généraux, une peinture colorée du luxe et de la corruption des mœurs de ce siècle, comparés à la simplicité des temps anciens. De plus, son récit n'est pas toujours impartial. En haine de Milon, dont il avait déshonoré le foyer domestique, il a dissimulé la plus grande partie de la gloire de Cicéron. Salluste ne trahit pas et ne pouvait trahir la vérité; mais, par une sorte de mensonge que La Harpe appelle *mensonge de réticence*, il oublie les faits qui pourraient rehausser la gloire de son ennemi, de l'ennemi de César. Du reste, on considère avec raison comme des chefs-d'œuvre littéraires le portrait de Catilina, les harangues qu'il adresse à ses soldats, les discours prononcés par César et par Caton dans le sénat sur le sort des conjurés, et le parallèle de ces deux personnages; M. J.-P. Charpentier, inspecteur honoraire de l'Académie de Paris, a écrit sur Salluste une excellente *Etude*, à laquelle nous empruntons quelques réflexions relatives à l'*Histoire de la conjuration de Catilina* en particulier et très-propres à faire ressortir les difficultés d'appréciation que présente cette histoire : « Avarice de louanges pour Cicéron, Salluste a-t-il été trop sévère pour Catilina? Nul, dans l'antiquité, n'avait songé à lui adresser ce reproche; mais nous sommes dans un temps de réhabilitation, et Catilina a eu la sienne, qui lui est venue de haut et de loin. On lit dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* : « Aujourd'hui, 22 mars 1816, l'empereur lisait dans l'*Histoire romaine* la conjuration de Catilina; il ne pouvait la comprendre telle qu'elle est tracée. » Quelque scélérat que fût Catilina, observait-il, il devait avoir un objet : ce ne pouvait être celui de gouverner Rome, puisqu'on lui reprochait d'avoir voulu y mettre le feu aux quatre coins. L'empereur pensait que c'était plutôt quelque nouvelle faction à la façon de Marius et de Sylla, qui, ayant échoué, avait accumulé sur son chef toutes les accusations banales dont on les accable en pareil cas. Quelqu'un fit remarquer à l'empereur que c'est ce qui lui serait infailliblement arrivé à lui-même, s'il eût succombé en vendémiaire, en fructidor ou en brumaire, etc. » M. Michelet corrobore l'opinion exprimée par le prisonnier de Sainte-Hélène, qui avait pensionné jadis des historiographes, pour charger d'invectives des conspirateurs moins heureux; que celui du 18 brumaire. Salluste fut, lui aussi, l'historien salarié de Jules César, qui avait réussi là où avait échoué son ancien complice.

Les éclaircissements que Napoléon désirait sur Catilina, deux historiens, M. Michelet, comme nous venons de le faire entendre, et M. de Lamartine, ont essayé de les donner. « Mais, continue M. Charpentier, nous le dirons, leurs raisons ou plutôt leurs hypothèses ne nous ont point convaincu. Catilina a eu, avec ses vices et ses crimes, quelque générosité et quelque grandeur d'âme, soit; Salluste a recueilli sur lui et sur ses complices quelques bruits populaires, qui ne soutiennent pas la critique, et que d'ailleurs il ne donne que pour des bruits, je le veux; Cicéron s'est laissé entraîner à quelques exagérations oratoires; l'on a ajouté aux projets réels de Catilina tous ceux dont on charge les vaincus; on lui a prêté des crimes gratuits; eh bien, quand nous accorderions tout cela, et, avec l'histoire, nous ne l'accorderons pas, la base même de la conjuration ne serait pas ébranlée; il n'en resterait pas moins prouvé que Catilina avait résolu le bouleversement de la république, sans autre but que le pillage, sans autres moyens que le meurtre et l'assassinat. Cela surprend, et cela est la vérité, cependant : Catilina avait formé ce projet sans un de ces desseins qui, certes, ne justifient pas, mais qui expliquent les grands attentats, sans un but déterminé, uniquement pour se sauver ou périr dans le naufrage de Rome; conspirateur vulgaire et n'ayant guère de l'ambition que l'audace sans le génie. Non, Catilina n'a pas été calomnié; s'il l'eût été, comment se fait-il que Salluste, l'ennemi de l'aristocratie et l'ennemi personnel de Cicéron, ait parlé de lui et des siens dans les mêmes termes qu'en a parlé Cicéron? »

Relevant Catilina, il fallait bien un peu rabaisser Cicéron. Cicéron est un peureux et un glorieux qui s'est exagéré et a grossi le péril, pour se donner plus de mérite pour l'avoir conjuré; en réalité, son héroïsme lui a peu coûté; la conjuration avait plus de surface que de profondeur (M. de Lamartine, le *Civilisateur*, Cicéron). Pauvre Cicéron! inquiet et malheureux vieillard, dirai-je avec Pétrarque, je te reconnais entre Catilina et César, tu as été sacrifié : tel est le sort de la modération. Nous ferons grâce au lecteur des arrêts burlesques prononcés par quelques critiques sur les écrits de Salluste. M. Pierron résume tout ce qu'il y a à dire sur le style et sur la texture du *Catilina* : « Si l'on n'y cherche, dit-il, que la disposition littéraire des parties, que des narrations vives et bien faites, des portraits brillants et de beaux discours, on sera servi à souhait, et, presque à chaque pas, on trouvera à applaudir et à admirer. »

Catilina, tragédie anglaise de Ben Johnson, représentée en 1611. C'est sans contredit un des meilleurs ouvrages de l'auteur, bien qu'il

soit loin de la perfection. C'est une étude d'après Salluste et Cicéron. L'analyse de la pièce est donc toute faite. Entre les mains de l'auteur, l'histoire est demeurée de l'histoire; il a retracé des événements politiques parfaitement connus, plutôt que de grandes actions dramatiques. Ben Johnson n'a pas évité un défaut assez particulier à ce genre de composition, et qui se fait aussi sentir dans son *Séjan*: les héros criminels y font l'étalage de leurs vices avec un incroyable cynisme. Quelque dépravé qu'on soit, on ne se traite pas de monstre soi-même, on ne se comble pas dans le tableau des crimes qu'on commet; on cherche, au contraire, à se les dissimuler, à couvrir ses attentats d'un prétexte honorable. Catilina et ses compagnons n'ont à la bouche que des mots qui sentent le sang et le pillage: brûler et saccager Rome, telle est leur unique pensée. N'est-ce pas ôter tout intérêt au personnage que de lui refuser quelque plus grand dessein? La conjuration de Catilina, racontée avec tant d'art par Salluste, et que Plutarque et Cicéron ont éclairée de reflets lumineux, offrait quelque chose de mieux à saisir. Catilina, dans leurs récits, se montre altier, vindicatif, personnel à l'excess, mais prenant en main, comme il le dit lui-même, la cause des malheureux, étant malheureux lui-même. Catilina, c'est le Mirabeau de l'antiquité, à la différence d'une certaine férocité toute romaine qui n'était point dans l'âme de Mirabeau. Marius, avec ses légions, avait passé du côté populaire, et peut-être Catilina voulut-il continuer Marius. Ben Johnson, bien qu'il parle beaucoup de liberté, ne voit que celle du sénat et ne prête à ses conjurés que les sentiments les plus pervers. Ce ne sont pas des hommes qu'on se contente d'exiler comme le fit Cicéron; ce sont des êtres féroces en dehors de l'humanité, tels que Shylock et le juif de Malte. Du reste, la tragédie de Ben Johnson est loin d'être dépourvue de mérite. Il s'est servi avec art de tous les incidents historiques, depuis le sang de l'esclave versé dans une coupe d'or, et qu'on accuse Catilina d'avoir offert en libation à la sombre Hécate, jusqu'aux ambassadeurs des Allobroges dont se servit Cicéron pour obtenir contre Catilina des preuves plus fortes que la dénonciation d'une courtisane. Cicéron se montre dans la pièce tel qu'il a été dans l'histoire, voué tout entier à la conservation du sénat. César s'y comporte avec cette adresse cauteuse qui prépare les voies à sa dictature, et Caton, l'austère Romain, élève sa voix puissante pour accuser les ennemis de la République. La vaste étendue que Johnson a voulu donner au plan de *Catilina*, comme à celui de *Séjan*, fait tort évidemment aux unités de temps et de lieu; là n'est pas le plus grand défaut, mais bien dans la multitude des personnages secondaires introduits dans la pièce. On sait que Johnson insistait sur la nécessité d'initier les anciens, et il est extraordinaire qu'il se soit en ce point si fort écarté de ses modèles grecs.

Catilina, tragédie de Crébillon en cinq actes, représentée à la Comédie-Française le 20 décembre 1748. Le sujet de cette pièce est trop connu pour que nous croyions devoir l'analyser ici; c'est l'histoire de la conjuration de Catilina de Salluste, arrangée pour la scène. Ces derniers mots nous expliquent le peu de succès qu'il eut et que devait avoir un ouvrage dont le héros ne se trouvait pas dans les conditions qui font la fortune d'un poème dramatique. Catilina, personnification achevée d'une époque de vices et de corruption, ne pouvait, malgré les brillantes qualités dont il était doué, passionné des esprits délicats. Une œuvre littéraire, forcée de se resserrer dans des limites convenues, d'obéir à des exigences d'esthétique, de moralité, d'enseignement philosophique ou social, qui relèvent du cœur, de la conscience, de tous les instincts de justice et de générosité que nous nourrissons en nous-mêmes; une œuvre littéraire, disons-nous, ne peut pas prendre Catilina pour son héros, à moins de n'envisager en lui qu'un sujet d'étude historique ou le principal moteur d'un de ces drames modernes qui puisent indifféremment leurs effets tragiques dans Socrate ou dans Cartouche. Là a été l'erreur de Crébillon: Catilina est trop connu pour qu'il ait pu le dépouiller des vices qu'il avait et l'habiller de vertus qu'il n'avait pas; il a dû le présenter aux spectateurs tel que l'histoire nous le montre. Or, comme il est de règle que le héros d'un drame en soit le personnage le plus important, le plus considérable, Crébillon, pour obéir à ces exigences, a dû sacrifier à un débauché, à un traître à la patrie, sacrifier qui? Cicéron lui-même, le sauveur de Rome! C'est là un défaut de plan qu'aucune beauté de détail ne saurait racheter. Cicéron, en effet, joue dans la pièce un rôle indigne de ce grand homme; Crébillon l'a rabaisé à la taille d'un Cassandre politique, d'un Géroste qui s'avilit en conseillant à sa fille de faire les yeux doux à Catilina. Certes, ce n'est pas là de l'histoire. Aussi, lorsque l'auteur récita ce passage à l'Académie, dans une séance ordinaire, il s'aperçut que ses auditeurs, qui connaissaient Cicéron et l'histoire romaine, se coulaient la tête. Crébillon s'adressa à l'abbé d'Olivet, l'enthousiaste de Cicéron: « Je vois bien, lui dit-il, que cela vous déplaît. — Point du tout, répondit l'abbé un peu ironiquement; cet endroit est digne du reste; j'ai beaucoup de plaisir à voir Cicéron le complaisant de sa

filie. » Lorsqu'on a lu les *Catilinaires*, lorsqu'on se rappelle cette apostrophe si célèbre: *Quousque tandem, Catilina, abutere patientia nostra?* apostrophe qui fit pâlir le redoutable conspirateur, n'est-on pas choqué d'entendre l'éloquent accusateur dire, comme une sorte de Georges Dandin paternel:

Employons sur son cœur le pouvoir de Tullie?

Voilà à quel degré de bassesse Crébillon, pour les besoins de sa cause, c'est-à-dire pour mettre Catilina sur le piédestal tragique, a fait descendre le grand citoyen, l'immortel orateur. Mais la puissance du talent a ses limites, et il y a des efforts qui lui sont interdits, surtout lorsqu'ils n'ont pour excuse que les exigences factices d'une intrigue dramatique. Il y a donc quelque chose de vrai dans cette épigramme à laquelle donna naissance la pièce que nous apprécions en ce moment:

Si ce *Catilina*, donné par Crébillon,

N'a pas tout le succès qu'on en devait attendre,

Ce n'est pas qu'il ne soit très-bon;

Mais l'auteur s'avisa de prendre

Pour son héros un scélérat.

Un impie, un injuste, un perfide, un ingrat;

Et chez les grands, comme chez le vulgaire,

Ce n'est là qu'un homme ordinaire.

« Crébillon, dit Voltaire, a complètement manqué le but de la tragédie, qui cherche à inspirer aux spectateurs la terreur et la pitié. Dans son *Catilina*, les passions sont maniées sans force, l'intérêt est languissant, les événements ne sont pas préparés. Catilina parle au sénat romain comme on ne parlerait pas au dernier des hommes; la conduite de la pièce est entièrement opposée au caractère des Romains; elle est trop bizarre, trop peu raisonnable et trop barbalement écrite. Les derniers actes, froids et obscurs, ne sont remplis que de déclamations ampoulées. » Sans souscrire à la sévérité de ce jugement, dans lequel on sent trop percer une rancune de rivalité, on doit convenir que la plupart de ces critiques sont justes. Mais ce n'était pas une raison, pour Voltaire, de méconnaître les beautés réelles de cette tragédie, qu'il a refaite avec bonheur sous le titre de *Rome sauvée*, en obéissant à cette faiblesse qui l'a porté à recommencer plusieurs des pièces de Crébillon, tentatives où il n'a pas toujours été aussi heureux qu'en cette circonstance. *Catilina* renferme quelques vers dignes de Corneille, à commencer par celui que Collé appliquait à Crébillon lui-même, pour tourner son *Catilina* en ridicule:

Il sera toujours grand, s'il est impénétrable.

Corneille eût-il désavoué cette réponse de Tullie à Catilina, qui s'indigne de se voir accusé sur la déposition d'une esclave?

Ingrat! rougis du crime et non pas du témoin!

Et ce vers passé en proverbe, si net et cependant si profond:

Rien n'est si dangereux que César qui se tait!

La dernière imprécation de Catilina expirant dans la honte de se voir vaincu n'est-elle pas un trait de génie?

O César! si tu vis, je suis assez vengé!

Malheureusement, ces beaux vers ne peuvent faire oublier les nombreuses défaillances du poète. Catilina parle avec plus d'emportement que de grandeur. Si la hardiesse de son caractère ne déplaît pas, trop souvent elle est portée jusqu'à l'extravagance. Il tombe dans d'étranges contradictions: l'amour qu'il ressent pour la fille de Cicéron est tout à tour un effet des sens, de l'ambition ou de la haine. Le meilleur acte est celui où les discours de Crassus, de Caton et de César sont assez fidèlement traduits de Salluste. Le style est trop souvent dur, barbare, incorrect. Ainsi l'auteur tombe dans la comédie lorsqu'il s'écrit:

Mais vous me payerez ses funestes appas.

Nous aimons mieux l'entendre traduire l'*Audentes fortuna juvat* de Virgile:

Le succès fut toujours un enfant de l'audace.

On dit que Crébillon travailla pendant près de vingt-cinq ans à cette tragédie, à laquelle le public finit par appliquer plaisamment la fautive apostrophe de Cicéron: « Jusques à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience? » Mais la plus amusante anecdote qui se rapporte à ce long enfumement est assurément celle-ci, dont le malin Collé fournit la matière. Crébillon père et fils se trouvant avec Collé à dîner en grande compagnie, Crébillon fils, qui avait l'habitude de s'égayer aux dépens de son père, mais dans ce ton de causticité qui lui était naturel et qui souvent lui échappait sans malice, ayant cette fois poussé le badinage un peu plus loin qu'à l'ordinaire: « Avez-vous fini? lui dit son ami Collé d'un ton mélangé d'impatience et de gravité. En vérité, monsieur, c'est une chose honteuse, scandaleuse et par trop ridicule, qu'un petit griffonneur de prose, comme vous, un petit rhabilleur de vieux contes de fées, ose comparer ses frivoles rapgeries aux productions immortelles d'un des premiers hommes de son siècle, qui véritablement a fait un assez mauvais ouvrage en votre personne, mais qui a fait aussi *Atrée* et *Thyeste*, qui a fait *Electre*, qui a fait *Iphigénie* et *Zénobie*, qui a fait *Catilina*, qui l'a fait, qui le fait et qui le fera toujours. » Une chute si inattendue désarçonna complètement le vieux Crébillon, qui ne put

que se joindre aux éclats de rire de la compagnie.

Les deux premiers actes de cette pièce étaient terminés lorsque l'auteur tomba gravement malade. Ces deux actes lui furent demandés par son médecin pour un motif, dit-on, assez peu délicat. Le malade répondit à cette indiscretion par ce vers devenu proverbe, de la seconde scène du second acte de son *Iphigénie* et *Zénobie*:

Ah! doit-on hériter de ceux qu'on assassine?

Ce fut sur l'invitation de Mme de Pompadour que Crébillon termina enfin son *Catilina*, à l'âge de soixante-dix ans. La marquise fit elle-même tous les frais de la première représentation, et, bien qu'il ne fût pas courtisan, l'auteur dut lui sacrifier cette tirade, où l'allusion, qui n'était cependant pas dans l'esprit de Crébillon, eût été trop transparente, même aux yeux des plus aveugles:

C'est ainsi que toujours en proie à leur délire

Vos parcelles ont su soutenir leur empire,

Car vous n'aimez jamais; votre cœur insolent

Tend bien moins à l'amour qu'à subjuguer l'amant.

Qu'on vous laisse régner, tout vous paraîtra juste,

Et vous mépriserez l'amant le plus auguste,

S'il ne sacrifierait au pouvoir de vos yeux

La justice, les lois, sa patrie et les dieux!

En 1742, l'abbé Pellegrin avait déjà fait imprimer une tragédie de *Catilina*, que la Comédie-Française avait refusée.

Catilina, drame en cinq actes et en sept tableaux, par MM. Alexandre Dumas et Auguste Maquet, représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Historique, le 14 octobre 1848. De telles œuvres, dépourvues des grands mouvements de la scène, du prestige des décorations, de cette animation que communiquent des légions de figurants, ne peuvent se raconter. D'ailleurs, nous n'apprenons rien à personne en faisant le récit historique qui est le fond de la pièce. Bornons-nous à dire que le *Catilina* de MM. Dumas et Maquet contient une partie politique, une partie purement dramatique, et, si l'on pouvait s'exprimer ainsi, une troisième partie que nous appellerons anecdotique. Pour ce qui concerne la partie politique, les auteurs ont donné à Cicéron le mauvais rôle, un rôle presque odieux: il fait tomber Catilina dans un guet-apens; il corrompt comme lui; comme à lui, pour arriver, tous les moyens sont bons. Caton est ridicule et infâme; quant à Catilina, il peut commettre les actions les plus noires, il peut déshonorer une vestale, cette vestale le retrouvera et l'aimera; il reverra un fils, fruit d'un exécrable attentat, et son fils l'honorera, le sauvera et l'appellera son père. La partie dramatique est, nous devons le dire, presque nulle. On ne sait à qui s'intéresser. Catilina est un monstre, Marcia une femme sans honneur, Cicéron un bavard insupportable; aucun personnage ne commande l'intérêt et n'émeut véritablement. Quant à la partie anecdotique, elle est et ne pouvait être que charmante. On y retrouve Dumas tout entier: le gamin de Rome, le jeune patricien, l'orateur populaire, l'électeur en plein vent, le joueur de disque, l'élève d'oiseaux, l'ancien soldat de Marius, la courtisane romaine, toutes ces physionomies sont vivantes, animées, et témoignent du véritable talent qui a présidé à cet immense échafaudage dramatique. Il est superflu de dire que cette pièce, composée en 1848, ne le fut précisément qu'en vue de l'époque: la rivalité de Catilina et de Cicéron, cette lutte entre deux ambitieux qui se disputent par l'intrigue et par l'argent les suffrages du peuple romain, prêtait à l'allusion et ne manquait pas d'être comparée à ce qui se produisait alors, et, bien que le lieu de la scène s'appellât Rome, il était évident que c'est à Paris qu'elle se passait. Catilina, c'était le démagogue ou le drapeau rouge, comme on disait alors; Cicéron, le parti conservateur ou le drapeau tricolore. Toutes les questions à l'ordre du jour se discutaient dans ce drame. Ce n'est donc pas la vérité historique qu'il faut chercher dans *Catilina*, c'est tout simplement une allégorie, une satire de l'époque, et cela nous dispense de nous étendre davantage sur une œuvre dont le moindre souci est d'être littéraire. Le public avait été si vivement agité par les dissertations politiques et sociales, le soir de la première représentation, que, le lendemain, le *National* formulait une demande d'interdiction. Le ministre républicain, on doit l'en remercier au nom de la liberté, laissa l'ouvrage poursuivre sa carrière. Les préoccupations publiques étaient d'ailleurs trop sérieuses pour que l'on s'arrêtât longtemps aux querelles de Cicéron et de Catilina. Dans une revue de fin d'année, jouée à la Porte-Saint-Martin et intitulée les *Marrons d'Inde*, titre emprunté à des figures grotesques taillées dans des marrons, qui furent une fantaisie du moment, *Catilina* figura en première ligne dans le défilé ordinaire des nouveautés théâtrales. Dans la scène qui parodie le drame de MM. Alexandre Dumas et Auguste Maquet, Catilina se distinguait par un gilet à la Robespierre, dont les grands revers sortaient de sa toge; Cicéron portait un rabat d'avocat par-dessus la sienne et le bonnet carré pour coiffure. Ils se querellaient et s'injuriaient dans un style analogue à cet accoutrement, et cela à la grande joie du parterre.

Acteurs qui ont créé *Catilina*: MM. Mé-

lingue, *Catilina*: Fechter, César: Lacroix, Cléon: Dupuis, Lucullus: Saint-Léon, Cicéron: Barré, Gorgo: Colbrun, Cicada: Boileau, Caton: Boutin, Stora: MM. Rey, Charinus: Lacroix, Marcia: Person, Aurélia Orestilla: H. Jouve, Fulvie, etc.

CATILINAIRE s. f. (ka-ti-li-nè-re—du nom des célèbres harangues de Cicéron). Sortie véhémence: *J'admets ta Catilinaire contre les femmes à la mode, mais tu n'es pas dans la question.* (Balz.)

Catilinaires ou **Discours de Cicéron contre Catilina**. Ces harangues célèbres, ou plutôt ces réquisitoires, sont au nombre de quatre. Rome était arrivée à un terme critique; comme le remarque Montesquieu, « la république devait nécessairement périr; il n'était plus question que de savoir comment et par qui elle serait battue. » Ce que Sylla et César obtinrent par des victoires, Catilina voulut le ravir par le crime. Nous laisserons de côté le détail des faits historiques pour nous attacher spécialement à l'examen littéraire de ces quatre discours politiques qui furent eux-mêmes un événement.

— Ire *Catilinaire*. La veille, deux assassins s'étaient présentés à la porte du consul (*Cicéron*); mais une garde veillait et les força de se retirer. Le sénat se réunit alors au Capitole dans le temple de Jupiter Stator, où le premier corps de l'Etat ne s'assemblait que dans les circonstances solennelles. Le consul allait commencer son rapport, lorsque Catilina osa paraître dans l'assemblée et gagner sa place au banc des sénateurs consulaires. Mais tous s'éloignèrent de lui, ses complices mêmes n'osant le saluer. Au milieu de ce mouvement général d'horreur que soulevait la présence du traître et de l'incendiaire, Cicéron, oubliant l'objet de la délibération, adresse à Catilina le discours foudroyant qui commence par cette apostrophe fameuse: *Quousque tandem, Catilina, abutere patientia nostra?* discours qui respire depuis les premiers mots jusqu'aux derniers la plus âpre, la plus généreuse, la plus éloquente indignation. Ce début est célèbre; on le cite partout comme exemple de l'exorde *ex abrupto*. « Jusques à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience? Combien de temps encore servirons-nous de jouet à ta fureur? Quel sera le terme de cette audace effrénée?... O temps! ô mœurs! le sénat le sait, le consul le voit, et Catilina vit encore! Il vit! que dis-je? il vient au sénat, il prend part à nos délibérations, il marque de l'œil ceux d'entre nous qu'il destine à la mort... Quelle est donc cette audace de venir ainsi tout braver, les lois, les hommes, la force même, malgré l'exemple de tant de punitions éclatantes infligées aux citoyens ennemis de la république, et cela quand tout le monde connaît sa conspiration et les crimes dont elle menaçait Rome? »

Ces crimes, Cicéron en déroule rapidement le tableau, et, après des détails d'une exactitude accablante, où il lui porte le défi de rien nier: « Achevé, lui dit-il, ce que tu as commencé; sors de Rome, les portes sont ouvertes; pars, suivi de tes complices, et que cette lie impure s'écoule avec toi: ils sont les dignes compagnons. » L'orateur lui retrace alors la longue histoire de ses débauches et de ses forfaits. Le coupable vient d'être témoin lui-même de l'horreur qu'il inspire, quand il a vu tous les sénateurs, à son approche, faire un vide autour de lui. Cette horreur est celle de la patrie tout entière. Qu'il parte donc, pour lever, s'il le veut, l'étendard de la révolte et du brigandage. Sans doute l'intérêt du salut public pourrait autoriser Cicéron à frapper en lui le chef des coupables, mais ses complices échapperaient alors au châtiement, et il faut au contraire qu'on les connaisse en les trouvant tous réunis autour de lui. Le consul finit en invoquant, pour le salut de Rome, Jupiter Stator, dans le temple duquel se tient l'assemblée. Cette harangue accablante fut le premier supplice du conspirateur, si toutefois cette âme dépravée portait en elle une conscience. Confondu par les reproches du consul et plus encore par la force de la vérité, Catilina dissimula sa honte et sa colère. Il prit une contenance hypocrite, et d'un ton suppliant il conjura les sénateurs de ne pas ajouter foi à des accusations sans preuve. Il parla de sa famille, de ses espérances, des services de ses ancêtres, ajoutant qu'un homme de son rang ne pouvait songer à bouleverser la république, quand un citoyen d'Arpinum, Marcus Tullius, s'en faisait le protecteur. Comme il continuait d'invectiver contre Cicéron, des murmures d'indignation étouffèrent sa voix; les noms de traître et d'assassin retentirent à ses oreilles, et il sortit plein de fureur en répétant la menace d'écraser ses ennemis sous les ruines de l'Etat.

Au sujet de cette première *catilinaire*, La Harpe fait cette observation: « Des quatre harangues de Cicéron contre Catilina, il y en a deux qui sont d'autant plus admirables qu'on voit, par la nature des circonstances, que l'orateur qui les prononça n'avait guère pu s'y préparer; et quoique en les publiant il les ait sans doute revues avec le soin qu'il mettait à tout ce qui sortait de sa plume, le grand effet qu'elles produisirent dès le premier moment ne doit nous laisser aucun doute sur le mérite qu'elles avaient, lors même que l'auteur n'y avait pas mis la dernière main. »

Cette première *catilinaire* fut prononcée l'an 62 avant J.-C., le 8 novembre.

— **II^e Catilinaire.** Le chef de la conjuration était parti au milieu de la nuit pour le camp de Mallius. Ce départ avait produit une grande agitation dans Rome. Cicéron comprit que, dans l'état d'émotion et presque de terreur où se trouvait la ville, il fallait rassurer les bons citoyens, convaincre ceux qui doutaient encore, épouvanter les complices secrets des conjurés et remplir le peuple de la confiance qui l'animait lui-même. Le consul se rend au Forum avec quelques sénateurs, monte à la tribune, d'où il s'adresse à une foule immense. Il lui importait surtout de prévenir les dangereux effets d'une imposture fortement accréditée qui annonçait la soumission de Catilina et son exil volontaire à Marseille. Dans ce deuxième discours, prononcé le 9 novembre, l'orateur se propose principalement de dissiper les fausses et insidieuses alarmes que les partisans secrets de Catilina affectaient de répandre, en exagérant ses ressources et le danger de la république. « Cicéron », dit La Harpe, oppose à ces insinuations, aussi lâches que perfides, le tableau des forces des deux partis, et le contraste de la puissance romaine et d'une armée de brigands désespérés... Ce n'était que dans Rome qu'il était vraiment redoutable; réduit à faire la guerre, il devait succomber. Ainsi tout concourt à faire voir que les vues de Cicéron furent aussi justes que sa conduite fut noble et patriotique. »

Ce discours reproduit quelques-unes des idées que l'orateur avait développées la veille au sénat. Parmi le peuple, il y avait bon nombre de gens abusés ou pusillanimes. Le consul n'avait-il pas laissé fuir le coupable ? ou bien, n'avait-il pas outrepassé ses pouvoirs ? En justifiant ses mesures, il rassure et éclaire les uns et les autres. Plût au ciel que les fauteurs et les partisans de la catastrophe préméditée fussent tous hors de Rome ! Il engage les complices ignorés à rejoindre leur chef ; il les menace de la vengeance des lois, s'ils ne partent, ou s'ils n'abjurent leurs trames sanguinaires !

Le consul nie qu'il ait usé d'un pouvoir exorbitant qu'il ne se reconnait pas : c'est le coupable qui s'est fait justice lui-même en se réfugiant auprès de ses complices, ramas de bandits armés pour la rapine et pour le massacre. Cicéron s'attaque également à réfuter ceux qui, dans une intention ou dans une autre, traitaient la conspiration de chimère. Pour-suivant ensuite le complot jusque dans ses ramifications les plus cachées, il s'attaque aux complices secrets de Catilina restés dans Rome, les divise en six classes qu'il caractérise par des traits particuliers, et les signale à la haine et à la réprobation publiques. Cette partie de la deuxième *catilinaire* est une suite de peintures satiriques qui semblent ouvrir la carrière à Juvénal ; c'est un tableau saisissant des mœurs de l'époque et de l'état social.

Le consul finit en rassurant de nouveau le peuple contre l'armée de Catilina ; il conseille aux traitres cachés dans Rome le repentir, moyen unique de salut. Il promet d'écarter l'orage qui menace la république sans que le repos des citoyens soit un moment troublé.

— **III^e Catilinaire.** Les conspirateurs avaient fixé l'exécution de leurs plans au 17 du même mois, premier jour des Saturnales. Les complices de l'intérieur, Lentulus, Cethegus et d'autres patriciens indignes du nom de leurs ancêtres, avaient essayé de mettre dans leurs intérêts les Allobroges, peuple de la Gaule, dont les ambassadeurs étaient venus à Rome élever une réclamation contre leurs gouverneurs. Réflexion faite, ces députés communiquèrent au consul les pièces de conviction. Le sénat prononça la détention des coupables, récompensa les dénonciateurs et ordonna des supplications dans les temples. Après la séance, le consul monte à la tribune aux harangues et rend compte au peuple de tous ces événements.

Cicéron se félicite d'abord de ce que la patrie a échappé à un danger terrible ; il retrace ensuite brièvement les desseins des conjurés, raconte avec de nouveaux détails les faits qui viennent d'être exposés, puis rend un hommage de reconnaissance aux sauveurs de la république, aux dieux dont le consul n'a été que l'instrument et le ministre. Il rappelle en termes élogieux les phénomènes avant-coureurs, les prédictions et les prodiges qui, dans ces derniers temps, avaient alarmé la religion du peuple. Cicéron était trop habile pour ne pas faire tourner les idées religieuses au profit de la politique. Une intervention surnaturelle devait évidemment aggraver dans les esprits l'horreur inspirée par le crime de Catilina. L'orateur exhorte donc les Romains à remercier ces dieux protecteurs. Rapprochant ensuite les dissensions civiles de Marius et de Sylla des haines et des cupidités de la faction nouvelle, il conclut avec une franchise habile à l'avantage de l'époque présente, vierge de sang et pure de proscriptions, et il s'applaudit pour le bien public de la heureuse issue d'une guerre qui devait non se borner à changer la forme du gouvernement, mais anéantir la république. Pour prix de son dévouement à la patrie, Cicéron ne demande d'autre récompense que les souvenirs de ses concitoyens, et il place sous leur protection son honneur et son repos. Il rentrera dans la vie privée, mais il n'en attaquera pas moins toujours de front les desseins des pervers et il saura soutenir l'éclat d'une magistrature signalée par de si grands services.

Cette troisième *catilinaire* fut prononcée le 3 décembre au soir, vingt-quatre jours après la seconde.

— **IV^e Catilinaire.** La conjuration était découverte, mais non punie ; la peine encourue était l'exil ou la mort, et il n'appartenait qu'au peuple assemblé en comices de porter la sentence. Mais un jugement public assurait presque l'impunité des coupables arrêtés, tant ils avaient d'affidés secrets et de protecteurs puissants. Cicéron pousse alors le sénat à s'armer d'un pouvoir égal à celui du peuple. Il convoque les sénateurs et met en délibération le sort des prisonniers. Silanus, consul désigné, propose la mort ; l'aïeul de Tibère veut différer le jugement jusqu'à la défaite de Catilina ; César, suspect de complicité, prononce une harangue ambiguë, d'un art accompli, dont les idées ont été conservées par Salluste. César plaide les circonstances atténuantes, sous le prétexte que la mort étant le terme de tous les maux, le véritable supplice était la détention. Ce sophisme tirait sa gravité des préparatifs que les affranchis et les amis des détenus faisaient pour leur délivrance à main armée. L'éloquence de César entraînait déjà les esprits à l'indulgence, quand le consul, pressant le retour de la crise écartée par lui, se lève, et réplique par une quatrième harangue aussi forte et aussi belle que les trois premières, et que, par une réticence coupable, Salluste n'a pas même mentionnée dans son *Histoire de la conjuration de Catilina*. Mais, comme le dit Voltaire dans sa *Rome sauvée*, le consul avait résolu

De sauver les Romains, dussent-ils être ingrats.

Ce discours est consacré en partie à réfuter celui de César, l'officieux défenseur de la conjuration, et, d'autre part, à rassurer les sénateurs sur l'exécution de l'arrêt. Le plus menacé par les haines et par les vengeances, c'était encore le courageux consul, qui devait redouter des représailles terribles. Le sénat presque entier avait manifesté, et exprimait encore du geste et du regard la vive inquiétude qu'il ressentait pour le protecteur de la république. L'orateur exhorte les pères conscrits à ne s'occuper que du salut public : le sacrifice de sa vie lui coûtera peu si l'empire est sauvé. Sa famille l'attache sans doute à la vie ; mais elle périra aussi, si on laisse périr le sénat et la république. Il réfute ensuite avec une adresse merveilleuse l'objection de César, ou plutôt il adopte le motif de son discours et il en conclut que le supplice justifié par la raison politique et par la sanction morale n'est autre que la peine capitale. Il retrace le tableau des forfaits prémédités. Pendant que l'orateur développe ces idées, des voix, parties des différents côtés du sénat, demandent s'il est possible d'exécuter l'arrêt qu'il semble conseiller. Il répond que tout est prévu et que tout sera facile.

Avant de finir, le consul déclare que si les haines implacables qu'a soulevées contre lui son dévouement venaient à prévaloir contre la protection du sénat et des lois, il s'en consolait par la gloire. Mais, dans ce cas, il recommande aux amis de la patrie son fils au berceau. Il les exhorte une deuxième fois à prononcer un arrêt digne de leur courage et finit en déclarant qu'il en accepte pour toujours la responsabilité.

Les discours de Catulus et de Caton vinrent ensuite appuyer les conclusions prises par le consul ; la sentence fut portée et exécutée sur-le-champ, et Cicéron remporta un dernier triomphe en faisant excuser cette illégalité aux yeux du peuple romain. On sait l'euphémisme resté fameux dont il usa en cette circonstance : *Ils ont vécu !*

CATILLAC s. m. (ka-ti-lak, 11 mll.). Hortie. Variété de poire très-grosse et très-allongée, mais à chair dure, astringente, bonne seulement à manger en compote. || Variété de pêche. || On dit aussi CATILAC et CATILLARD dans les deux sens.

CATILLAIRE adj. (ka-ti-lè-re — du lat. *catillus*, petite écuelle). Bot. Qui a la forme d'une petite écuelle. Se dit particulièrement de quelques lichens du genre *leciée*, à thalle crustacé uniforme.

CATILLE s. m. (ka-ti-le — du lat. *catillus*, petite écuelle). Moll. Genre de mollusques fossiles, qui doit être réuni aux inocérames.

CATILLEMENT, CATILLEUX, CATILLER ou **CATILLIER**. Formes anciennes des mots CHATOUILLEMENT, CHATOUILLEUX, CHATOUILLEUR.

CATILLON, bourg et commune de France (Nord), arrond. et à 34 kilom. S.-E. de Cambrai, sur l'Escaut ; pop. aggl. 1,248 hab. — pop. tot. 2,696 hab. Exploitation de bois, distilleries, tissus ; commerce de bois. Tour du xvi^e siècle, surmontée d'une flèche en charpente.

CATIMARON s. m. (ka-ti-ma-ron). Mar. Radeau en usage dans les Indes orientales, où il sert à pêcher et à porter des paquets ou des lettres aux bâtiments qui passent près des côtes : *Le CATIMARON peut être manœuvré par un seul homme, à l'aide d'une pagaie.* || On dit aussi CATAMARAN, CATIMORAN, CATIMARON.

— **Encycl.** Le *catimaron* a de 6 à 7 m. de longueur et est formé de tronçons de cocotier, trois, cinq ou sept réunis à côté les uns des autres et liés par des cordages de quer.

Les pièces du milieu sont plus longues que celles des côtés. Ils vont à la pagaie ou à la voile, avec un, deux ou trois hommes. Quand ceux-ci portent des lettres, ils les enveloppent dans leur turban pour qu'elles ne soient pas mouillées par la mer qui passe constamment sur ces fragiles *catimarons*, mais qui ne sombrent jamais. Lorsque Napoléon projeta sa fameuse descente en Angleterre, les Anglais avaient construit des *catimarons* qui furent chargés d'artifices et lancés sur la flottille de Boulogne à la faveur de la nuit, du vent et du courant ; mais ces radeaux, qui coûtèrent à nos ennemis des sommes considérables, n'eurent pas les résultats qu'on en attendait ; ils allèrent tous échouer à la côte et ne causèrent aucun dommage. Nous en avons parlé plus longuement au mot CATAMARAN.

CATIMBION s. m. (ka-tin-bi-on). Bot. Syn. de GLOBBA et de RENÉALMIE.

CATIMINI (EN) loc. adv. (ka-ti-mi-ni — Pour expliquer ce mot, on a eu recours au grec *kataménia*, menstres, qui avait donné l'ancien français *catamini*, d'où l'on aurait tiré le sens de chose que l'on cache avec soin. C'est là de la science en pure perte : *catir*, dans le vieux français, veut dire cacher et dérive sans doute du latin *catus*, qui signifie rusé, d'où *cat*, ancien nom du chat ; le radical est clair ; quant à la terminaison *mini*, il serait superflu de vouloir l'expliquer ; comme dans d'autres mots populaires, elle a été donnée parce qu'elle est ou a paru imitative). Fam. En cachette, en tapinois, sans bruit, discrètement : *Ce qu'il m'importe, c'est que tout se passe EN CATIMINI, comme je l'ai ordonné.* (M. Carré.) On fait semblant de partir, puis on revient EN CATIMINI, on s'embusque derrière un mur. (A. Achard.) *Tous les débris de la république, toutes les lèges épargnées, oubliées ou seulement effleurées par les grandes tempêtes, accouraient chez mon père EN CATIMINI, rasant les murs, tremblant d'être aperçus.* (P. Chasles.)

CATIMURON s. m. (ka-ti-mu-ron). Bot. Syn. de RONCE.

CATIN s. m. (ka-tain — lat. *catina*, même sens). Plat, bassin. || Vieux mot.

— Techn. Bassin qui sert à recevoir un métal fondu. *Grand CATIN. Petit CATIN.*

CATIN s. f. (ka-tain — abrégé. pop. et villageoise de Catherine). Nom de fille et surtout de fille de campagne :

Vivandière du régiment,
C'est Catin qu'on me nomme.

BÉRANGER.

Catin veut épouser Martin :
C'est faire en très-fine femme.
Martin ne veut point de Catin :
Je le trouve aussi fin comme elle.

MAROT.

Dans ce hameau, je vois de toutes parts
De beaux atours mainte fillette ornée ;
Je gagerais que quelque jeune gars
Avec Catin unit sa destinée.

M^{me} DESHOULIÈRES.

— Par ext. Nom enfantin que, dans quelques provinces, les petites filles donnent à leur poupée.

— Bas et fam. Femme ou fille de mauvaises mœurs : *C'est une franche CATIN. Si, dans le monde, on voulait bien appeler ces femmes de leur vrai nom et dire en propres termes : « Madame A... est une CATIN et madame B... une gueuse, » ces charmantes femmes y regarderaient à deux fois avant de risquer que de semblables épithètes s'occulassent à leurs noms.* (F. Soulié.) *Aspasie fut créée pour le cas où il faudrait une CATIN à Prométhée.* (V. Hugo.) *La reine des courtisanes est toujours la CATIN qui sait un nouvel art.* (A. Karr.)

L'une bégueule avec caprices,
L'autre débonnaire et catin. VOLTAIRE.

Quand même des catins la colère unanime
Sans pitié m'ôterait l'honneur de leur estime...

GILBERT.

— Adjectiv. : *Une femme n'est pas CATIN à demi.*

— **Anecdotes.** Une jeune personne se querrelait avec une vieille ; celle-ci l'appela *catin* ; la jeune lui riposta en l'appelant vieille sorcière. « Tu trouves donc que j'ai raison, » reprit la vieille.

Une dame du monde, ou plutôt du demi-monde, que ses parents avaient négligé de faire élever au Sacré-Cœur ou aux Oiseaux, mandant à sa courtière de lui faire une robe de *satin*, écrivit ce mot avec un C.

Antoinette de Pons, marquise de Guercheville, épousa Charles du Plessis, seigneur de Liancourt ; mais elle ne voulut jamais porter le nom de son mari, « pour n'être pas confondue, disait-elle, avec la *catin* de Henri IV, Gabrielle d'Estrees, qui se nommait alors Mme de Liancourt. »

La marquise de... se coucha avec Baron, jetant ses regards le matin sur plusieurs portraits de famille placés dans sa chambre, s'écria avec un dédain superbe : « Que diraient mes ancêtres, s'ils me voyaient couchée avec un comédien ? — Madame, répondit fièrement

Baron en sortant du lit, ils diraient que vous êtes une *catin*. »

Suivant un vieux proverbe populaire, on ne traverse jamais le Pont-Neuf sans y voir un moine, un cheval blanc et une *catin*. Deux femmes suspectes passant un jour par cet endroit aperçurent un moine et un cheval blanc ; alors l'une, poussant l'autre du coude : « Pour la *catin*, dit-elle, vous et moi nous n'en sommes pas en peine. »

M^{me} de Mailly, renvoyée de la cour, se fit dévot de bonne foi. Arrivant un jour un peu tard à un sermon et obligée de déranger beaucoup de chaises pour gagner l'œuvre où elle se plaçait ordinairement, un homme de mauvaise humeur impatienté, dit durement : « Voilà bien du tapage pour une *catin* ! — Puisque vous la connaissez, dit en se retournant la comtesse avec le ton le plus doux et le plus humble, puisque vous la connaissez, monsieur, priez Dieu pour elle. »

« Combien ce ruban-là ? Parlez, ma belle dame ? — Cent sols, mon beau monsieur, je n'en rabattrai rien. »

Car il me coûte à moi quatre francs, sur mon âme, Comme il est vrai que vous êtes chrétien Et que je suis honnête femme. — En ce cas-là ce n'est pas fort certain, Car, voyez-vous, je suis athée.

Lors la marchande, un peu déconcertée : — Farguonne, et moi, ne suis-je pas *catin* ? (Alm. littér. 1782.)

CATIN, personnage imaginé par Béranger, dans sa chanson la *Vivandière*, écrite en 1817, type de la vivandière de la grande armée, aimable luronne à l'humeur facile, toujours prête à partager la bonne ou la mauvaise fortune du soldat :

Vivandière du régiment,
C'est Catin qu'on me nomme.
Je vends, je donne et bois galement
Mon vin et mon rogonome.
J'ai le pied lesté et l'œil mutin,
Tintin, tintin, tintin, l'in tintin,
J'ai le pied lesté et l'œil mutin :
Soldats, voilà Catin !

Ainsi chantait Catin, alors qu'elle était jeune ; malgré son grand âge, elle est toujours alerte et toujours bonne fille. Elle porte gaillardement le pantalon garance, et la croix d'honneur s'étale sur sa veste bleue à boutons de cuivre ; son petit chapeau de cuir verni, crânement incliné sur l'oreille droite, se moque des cheveux blancs qu'il laisse voir. La bonne vieille a pris part à tous les exploits de nos soldats en leur versant à boire. Depuis les Alpes, elle les sert ; à quatorze ans, elle se mit en route :

De mon commerce et des amours
C'était le temps prospère.
A Rome je passai huit jours,
Et de notre saint-père
Je débauchai le sacristain.

Son cœur paraît avoir été non moins inépuisable que son bide. Ecoutez plutôt :

Je fus chère à tous nos héros ;
Hélas ! combien j'en pleurai !

A Vienne, à Madrid, à Moscou, si elle a vendu cher sa liqueur des braves, son sacré chien, à Pantin elle l'a donné gratis :

Quand au nombre il fallait céder
La victoire infidèle,
Que n'avais-je pour vous guider
Ce qu'avait la Pucelle !

Aujourd'hui encore, Catin conserve au fond de son bide un grand petit verre en réserve pour l'ancien camarade qu'elle rencontre en chemin. Catin, avons-nous besoin de le dire, professe le plus ardent chauvinisme ; écoutez ce qu'elle dit en 1817, au lendemain des désastres causés par une insatiable ambition, elle prophétise :

Oui, pour vous, doit briller encor
Le jour de la victoire !
J'en serai le réveil-matin.

Elle a tenu parole. Catin s'est trouvée à Constantine, aux Portes-de-Fer, à Isly, qui lui ont rappelé Aboukir, Héliopolis et les Pyramides. Plus tard, à l'Alma, à Inkermann, à Malakoff, son gai refrain a retenti ; elle est entrée à Sébastopol comme en pays de connaissance. Plus tard encore, l'Italie l'a revue, et si elle ne songe plus à débaucher le sacristain du saint-père, c'est que le sacristain du saint-père, devenu vieux, voudrait la confesser. S'confesser, elle !

Tintin, tintin, tintin, l'in tin,
Soldats, voilà Catin.

CATINAT, surnom d'un chef camisard qui s'enfuit en Suisse après la défection de Cavaillier, rentra secrètement en France, fut pris et brûlé vif (1705). Son véritable nom était *Abdias Mauriel*.

CATINAT (Nicolas de), maréchal de France, un des capitaines remarquables du règne de Louis XIV, né à Paris en 1637, mort en 1712. Son père était le doyen des conseillers au parlement de Paris ; lui-même fut d'abord avocat ; mais il quitta le barreau après avoir perdu une cause dont la justice lui paraissait évidente. Il entra dans l'armée et se distingua

tellement au siège de Lille (1667), que le roi lui donna une lieutenance dans le régiment des gardes. Depuis, chacun de ses grades fut marqué par une action d'éclat. Il fut blessé plusieurs fois : à Maëstricht (1673), à la sanglante bataille de Senef (1674). Il se distingua dans la brillante campagne où M. de Luxembourg emporta Valenciennes ; fut chargé successivement du gouvernement de diverses places ; reçut, en 1685, le commandement des troupes envoyées en Savoie pour réduire les *Barbets* ou *Vaudois*. Dans cette mission pénible, il se montra plein d'humanité, et sut adoucir, dans l'exécution, les ordres rigoureux qu'il avait reçus. En 1687, il fut nommé gouverneur de Luxembourg ; il se couvrit de gloire l'année suivante au siège de Philisbourg et fut nommé lieutenant général. Dans les guerres contre le duc de Savoie, il déploya des talents militaires qui le mirent au premier rang, gagna la bataille de Staffarde (1690), enleva successivement toutes les places de la Savoie et du comté de Nice, dans une suite de campagnes brillantes, et mit enfin le sceau à sa renommée par l'immortelle bataille de la Marsaille, gagnée sur le prince Eugène et sur Victor-Amédée (1693). Il venait d'être créé maréchal de France et chevalier de Saint-Louis. Il combattit ensuite en Flandre, fut remis à la tête de l'armée d'Italie au début de la guerre de la succession d'Espagne, conjointement avec le duc de Savoie, qu'il soupçonna plusieurs fois de trahison. Il essaya quelques revers, fut battu à Carpi (1701), par le prince Eugène, fut obligé d'abandonner tout le pays entre l'Adige et l'Adda, et remplacé par Villeroi. Il fit encore une campagne en Alsace et sur le Rhin et se retira ensuite dans sa seigneurie de Saint-Gratien, où il termina ses jours. Pendant le cours de sa carrière, il avait été chargé de négociations importantes et s'en était acquitté avec habileté. Catinat était modeste, bon et désintéressé. Son caractère prudent et réfléchi lui avait fait donner par les soldats le nom de *Père la Pensée*. La simplicité de son extérieur répondait à son indifférence pour les honneurs. Ennemi des cabales et de l'intrigue, il s'était élevé à la première dignité militaire sans avoir jamais rien demandé. Ayant été porté, en 1705, sur une liste de nouveaux chevaliers des ordres du roi, Catinat refusa cette faveur, et comme des membres de sa famille lui reprochaient ce refus : « Eh bien ! leur dit-il, rayez-moi de votre généalogie ! » Le roi lui demanda un jour, après sa retraite volontaire, pourquoi on ne le voyait plus à la cour et à quelque affaire le retenait constamment à Saint-Gratien : « Aucune, sire, répondit le maréchal ; mais la cour est très-nombreuse et j'en use ainsi pour laisser aux autres la facilité d'offrir leurs hommages à Votre Majesté. » Nous citerons comme exemple de sa simplicité et de sa douceur l'anecdote suivante : Un jeune bourgeois, qui chassait près de Saint-Gratien, aperçut Catinat, qu'il ne connaissait point, et lui cria, sans ôter son chapeau : « Bonhomme, je ne sais à qui appartient cette terre ; je n'ai point la permission d'y chasser ; mais je veux me la donner. » Le maréchal, qui l'avait écouté chapeau bas, continua sa promenade sans mot dire. Des paysans témoins de cette scène apprirent au jeune homme à qui il venait de parler. Celui-ci, confus, courut après le maréchal et lui demanda pardon, en s'excusant sur ce qu'il ignorait à quel illustre personnage il avait affaire. « Il n'est pas nécessaire de connaître quelqu'un, lui répondit Catinat, pour lui ôter son chapeau ; mais oublions cela et venez souper avec moi. » Citons encore sa belle réponse à un officier qui, après la bataille de Chieri, l'ayant entendu donner l'ordre de rallier les troupes et de les ramener contre l'ennemi, lui avait représenté qu'il les conduisait à une mort certaine : « Il est vrai, fit Catinat, le trépas est devant nous, mais la honte est derrière. » Cette réponse montre qu'il regardait l'honneur comme un bien plus précieux que la vie ; la suivante, plus caractéristique encore, prouve qu'il le mettait au-dessus du succès. Palaprat rapporte, dans la préface de ses *Comédies*, que quelques jours après la bataille de la Marsaille, un soir qu'il soupait sous la tente du maréchal de Catinat, on parla des différentes qualités des généraux. Le poète, faisant allusion au héros qui était présent, dit : « J'en connais un si simple, que, sortant de gagner une bataille, il jouerait tranquillement une partie de quilles. » A peine eus-je achevé, dit Palaprat, que Catinat me repartit froidement : « Je ne l'estimerai pas moins, si c'était en sortant de la perdre. »

Catinat avait écrit des *Mémoires militaires* qui ont été publiés avec sa *Correspondance* (Paris, 1819, 3 vol. in-8°).

CATINEAU-LAROCHE (Pierre-Marie-Sébastien), administrateur et lexicographe français, né à Saint-Brieuc en 1779, mort en 1828. Il alla résider à Saint-Domingue en 1791, et y publia un journal : *L'Ami de la paix et de l'union* ; mais, comme il défendait des idées qui n'étaient pas alors en faveur, il fut dénoncé et mis en jugement. Il se rendit ensuite au Cap-Français, fut témoin de l'incendie de cette ville et courut risque d'être tué. De là il passa aux États-Unis, puis en Angleterre, et revint à Paris, où il se fit imprimeur et imprima lui-même son *Vocabulaire portatif de la langue française*. Un incendie ayant détruit son établissement, il fut appelé par le gou-

vernement à faire partie d'une commission chargée de préparer un règlement sur la presse et sur la librairie, et il publia alors des *Reflexions* (1807) sur ce sujet. Dans les années suivantes, il fut chargé de diverses missions à l'étranger et remplit des fonctions administratives en 1813 et en 1814. La Restauration le nomma sous-préfet à Saint-Quentin. Bientôt il quitta cet emploi pour aller voyager en Amérique. A son retour, en 1822, il publia une *Notice sur la Guyane française* et proposa diverses mesures qui furent adoptées. De 1826 à 1828, il remplit encore des fonctions administratives dans divers ministères. — Son frère, Étienne-Pierre-Julien CATINEAU, fut imprimeur libraire à Poitiers, publia un *Annuaire pour l'année 1818*, les *Petites affiches de la Vienne*, un *Dictionnaire d'italien*, le *Procès du général Berton*, qui parut par livraisons et lui attira une condamnation en cour d'assises. Plus tard, une nouvelle condamnation plus sévère, pour un article publié dans son journal, lui fit une impression telle qu'il en mourut.

CATINGA s. m. (ka-tain-ga). Bot. Genre d'arbres, probablement de la famille des myrtacées, comprenant deux espèces peu connues, qui croissent à la Guyane : *Le CATINGA ne vient que le long des eaux.* (Dictionnaire d'histoire naturelle.)

CATINMURON s. m. (ka-tain-mu-ron). Nom des mûres de ronce dans certains départements : *Les enfants aiment les CATINMURONS.*

CATINO s. m. (ka-ti-no — du lat. *catinus*, plat). Nom que les Génois donnent à un vase de verre qu'ils conservent avec un grand respect, et qui, d'après eux, après avoir été offert à Salomon par la reine de Saba, aurait servi à Jésus pour faire la pâque : *Le CATINO sacro est un monument assez précieux de l'art de la verrerie du Bas-Empire.* (Bachelet.)

CATINUS LACTIS s. m. (ka-ti-nu-slak-tiss — mots latins qui signifient *plat de lait*). Moll. Ancien genre qui avait été fondé pour une coquille réunie aujourd'hui au genre sigaret.

CATION s. m. (ka-si-on — du gr. *cata*, en bas ; *ion*, allant). Phys. Orthographe régulière du mot *CASSION*, qui est cependant plus usité.

CATIR v. a. ou tr. (ka-tir — du lat. *catus*, prudent, rusé. Quant au sens de *lustrer*, il dérive facilement de celui-ci, le *cati* des fabricants étant une sorte de ruse employée par eux pour donner belle apparence à leur marchandise. Voyez à CATI, s. m., un exemple de La Bruyère qui confirme notre interprétation). Techn. Donner le lustre à : *CATIR du drap à chaud ou à froid. On peut catir les soieries comme les lainages.* (Bouillet.) Appliquer l'or dans les filets d'une pièce à dorer.

Se *catir* v. pr. Etre cati : *Ces étoffes ne se catissent que difficilement.*

— **Antonyme.** Décatur.

CATISSAGE s. m. (ka-ti-sa-je — rad. *catir*). Techn. Opération par laquelle on donne le cati, le lustre à une étoffe : *Le CATISSAGE se donne à la presse, en plaçant chaque double du tissu entre des cartons bien tissés.* (Bouillet.)

CATISSEUR, EUSE s. (ka-ti-seur, eu-se). Techn. Ouvrier, ouvrier qui donne le lustre, le cati aux étoffes.

— Adjectiv. : *Ouvrier CATISSEUR.*

— **Antonyme.** Décatisseur.

CATISSOIR s. m. (ka-ti-soir — rad. *catir*). Techn. Outil de doreur servant à catir, à appliquer l'or dans les filets.

CATISSOIRE s. f. (ka-ti-soire — rad. *catir*). Techn. Petite poêle dans laquelle on met du feu, pour catir les étoffes à chaud.

CATIUS, philosophe épicurien, mort vers l'an 45 av. J.-C. Il composa un traité : *De rerum natura et de summo bono*. Cicéron en parle dans une de ses lettres et il désigne les idées du philosophe sous le nom de *spectra Catiana*.

CATIVULCUS ou **CATIVOLCUS**, chef des Eburons, qui unit ses forces à celles d'Amiborix pour lutter contre les Romains ; mais, se sentant trop vieux pour combattre avec la vigueur nécessaire, il se donna volontairement la mort l'an 53 av. J.-C.

CATLEY (Anne), cantatrice anglaise, née à Londres en 1737, morte en 1789. Après s'être fait longtemps applaudir à l'Opéra de Londres, elle épousa le général français Lassalle.

CATLINITE s. f. (ka-tli-ni-te). Minér. Nom donné par Jackson, en l'honneur du minéralogiste Catlin, à une variété d'argile rouge, qui se trouve au lieu dit *Coteau des Prairies*, à l'ouest du Mississippi, et avec laquelle les Indiens Sioux font des pipes.

CATMANDOU ou **CATMANDOU**, ville de l'Indoustan, capitale du royaume du Népal, à 264 kilom. N.-O. de Patna, à 650 kilom. N.-O. de Calcutta, par 27° 40' lat. N. et 82° 34' long. E. ; 50,000 hab. Les maisons, construites irrégulièrement, sont en briques et couvertes de tuiles ; dans quelques quartiers, les maisons sont en bois, ainsi que plusieurs temples ; au milieu des rues étroites et malpropres qui composent cette ville s'élève le palais du rajah, seul édifice qui mérite quelque attention.

CATMARIN s. m. (ka-ma-rain — de *cat*,

ancienne forme du mot *chat*, et de *marin*). Ornith. Nom vulgaire d'un oiseau du genre plongeon, qui détruit beaucoup de frai de poisson.

CATOBLÉPAS s. m. (ka-to-blé-pass — du gr. *katô*, en bas ; *blepô*, je regarde). Animal fabuleux qui, selon Pline, avait toujours le regard tourné vers la terre, et donnait la mort à ceux qu'il regardait.

— Mamm. Section du genre antilope, qui comprend le gnou.

— **Encycl.** Dans la partie occidentale de l'Éthiopie, dit Pline, est la fontaine Nigris, regardée par beaucoup d'écrivains comme la source du Nil. Vers cette source se trouve un animal sauvage, nommé *catoblépas*, assez petit, ayant les membres comme frappés d'inertie, portant avec peine sa tête pesante. Il la tient toujours penchée vers la terre ; sans cela il détruirait l'espèce humaine, car l'on ne peut voir ses yeux sans expirer sur-le-champ. L'animal qui a donné lieu à ces histoires superstitieuses n'est autre que le gnou (*antilope gnu*). Son air extraordinaire, son regard lugubre, rendu plus effrayant encore par les longs cils blancs qui forment ses sourcils, et enfin sa crinière sans cesse tombante sur son museau, ont contribué à lui donner cet aspect terrifiant sur lequel s'accordent tous les auteurs anciens.

CATOCALÉ s. f. (ka-to-ka-le — du gr. *katô*, en dessous ; *kalos*, beau). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, formé aux dépens des noctuelles : et qui doit son nom à cette particularité, que les ailes inférieures seules sont ornées de couleurs éclatantes, tandis que les supérieures, qui les recouvrent dans le repos, présentent au contraire des nuances sombres : *Les auteurs anciens ont donné aux CATOCALÉs le nom de lichénées.*

— **Encycl.** Rangées autrefois parmi les noctuelles, les *catocales* ou lichénées forment aujourd'hui un genre distinct et très-naturel. Ce sont des papillons nocturnes de taille moyenne ou relativement assez grande ; les ailes sont remarquables par leur ampleur ; mais les postérieures seules sont ornées de couleurs éclatantes, tandis que les antérieures, qui recouvrent les autres durant le repos, offrent au contraire des teintes sombres ou ternes. De là le nom de *catocale* (beau en dessous). Celui de lichénée vient de la croyance, encore assez répandue, que les chenilles de ces lépidoptères vivent aux dépens des lichens qui croissent en abondance sur le tronc des arbres de nos forêts ; opinion erronée, car c'est de feuilles seulement qu'elles se nourrissent. Si, pendant le jour, elles se tiennent de préférence parmi les lichens, c'est parce que leurs couleurs se confondent avec celles de ces cryptogames, quand ils sont secs, elles échappent ainsi à la vue et aux poursuites de leurs ennemis. Même à l'état d'insecte parfait, les *catocales* se tiennent habituellement appliquées et en quelque sorte collées sur les troncs des arbres, au milieu des lichens dont ils sont revêtus ; mais, à la moindre apparence de danger, elles s'envolent brusquement, d'un vol court et saccadé, et qui ne tarde pas à s'arrêter dès que l'insecte a trouvé un arbre ou un mur. Rarement il vole au crépuscule, comme la plupart des autres noctuelles. C'est seulement pendant son vol qu'il laisse apercevoir ses ailes inférieures, dont les couleurs brillantes sont cachées pendant le repos. Le fond de ces ailes, toujours coupé et rehaussé par une large bordure et par des bandes noires, est bleu, rouge ou jauné orangé. De là la division des *catocales* en trois groupes. Nous citerons, dans le premier, la lichénée bleue ou noctuelle du frêne (*catocala fraxini*), grande et magnifique espèce ; dans le second, l'accordée ou lichénée du saule (*catocala nupta*), presque aussi grande que la précédente ; et dans le troisième, la paranymphe (*catocala paranymphe*). Ces trois espèces sont très-répandues en Europe.

CATOCALIDE adj. (ka-to-ka-li-de). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte aux *catocales*.

— s. f. pl. Tribu de lépidoptères nocturnes, renfermant les genres *catocale*, *catépie*, *ophiuse*, *microphise* et *cérocalle*.

CATOCALITE adj. (ka-to-ka-li-te). Entom. Qui ressemble aux *catocales*.

— s. f. pl. Tribu de lépidoptères nocturnes, de la famille des noctéliens, comprenant les genres *catocale*, *catépie*, *ophidère*, *ophiuse* et *phylode*, et correspondant à peu près aux *catocalides*.

CATOCATHARTIQUE adj. (ka-to-ka-tar-ti-ke — du gr. *katô*, par bas ; *cathairein*, purger). Méd. Qui purge par le bas : *Purgatifs CATOCATHARTIQUES.*

CATOCHE s. f. (ka-to-che — du gr. *katochos*, retenu). Pathol. Espèce d'assoupissement appelé aussi *coma vigil*. On dit aussi *CATOCHE*.

— Entom. Genre d'insectes diptères brachycères, de la famille des tipules, comprenant une seule espèce remarquable par ses tarses très-dilatés.

CATOCHE (cap), promontoire d'Amérique, dans le Mexique, à l'extrémité N. de la presqu'île de Yucatan, par 21° 27' de lat. N. et 89° 40' long. O. C'est sur ce point que les Espagnols abordèrent pour la première fois le continent américain, et Bernal Diaz nous ap-

prend qu'à quelques milles du cap ils découvrirent une grande ville qu'ils baptisèrent du nom de Grand-Caire.

CATOCHITE s. f. (ka-to-chi-te — du gr. *katochos*, retenu). Minér. Nom donné par les anciens à une variété de bitume solide qu'ils tiraient de l'île de Corse. Il était ainsi appelé parce qu'on avait remarqué qu'en y appuyant la main on déterminait un commencement de fusion qui la faisait adhérer et la retenait.

CATOCORYSOPHE s. m. (ka-to-kri-zo-pe — du gr. *katô*, au-dessous ; *chrysos*, or ; *ops*, œil). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes, formé aux dépens des lycènes et comprenant trois espèces, qui habitent l'Australie ou les îles voisines.

CATOCLESIE s. f. (ka-to-klé-zi — du gr. *katô*, en dessous ; *kleptô*, je cache). Bot. Syn. de *CARCERULE*.

CATODE s. m. V. CATHODE.

CATODON s. m. (ka-to-don — du gr. *katô*, en bas ; *odontos*, dent). Mamm. Syn. de *CACHALOT*.

CATODONTE adj. (ka-to-don-te — du gr. *katô*, en bas ; *odontos*, dent). Zool. Dont les dents sont recourbées en bas.

CATOGAN s. m. (ka-to-gan — de *lord Cadogan*, qui en fut l'inventeur). Nœud qui retroussé les cheveux et les attache derrière la tête :

... Sur leur chef arrosé d'huile antique, Je bâtissais d'énormes catogans. SCARRE.

Il On dit aussi *CADOGAN*.

— Manég. Manière de couper la queue à un cheval : *Queue coupée en CATOGAN.*

CATOGLOCHIS s. m. (ka-to-glo-kiss — du gr. *katô*, en bas ; *glochis*, pointe). Mamm. Sous-genre de cerfs fossiles, comprenant les espèces chez lesquelles le premier andouiller est rapproché de la couronne.

CATOLA (Hugues), troubadour du XIII^e siècle. Raynaud cite de lui deux tençons, l'un pour défendre l'Amour qu'un autre poète accusait de tromperie, l'autre pour soutenir qu'il faut se séparer de sa dame pendant qu'on éprouve encore pour elle les sentiments d'un véritable amour.

CATOLÉ s. m. (ka-to-lé — nom brésilien). Bot. Nom vulgaire d'un palmier du genre *attalée*, qui croît dans le Brésil : *Le CATOLÉ croît sur les coteaux les plus arides et les plus hérissés de rochers.* (A. de Macedo.)

CATOLETHRE s. m. (ka-to-lè-tre — du gr. *katoletros*, pernicieux). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, comprenant deux espèces, qui vivent, l'une au Brésil, l'autre au Mexique.

CATOLLE s. f. (ka-to-le). Nom que l'on donne, à Lyon, au tourniquet qui sert à retenir le châssis d'une croisée. Syn. de *MILLOIR*.

— Techn. Sorte de petit tourniquet en usage pour le dévidage des matières textiles.

— Bot. Nom lyonnais du gratton.

CATOLOBE s. m. (ka-to-lo-be). Bot. Syn. de *CATOLBE*.

CATOMÉTOPE adj. (ka-to-mé-to-pe — du gr. *katô*, en bas ; *metopé*, espace). Crust. Se dit des crustacés à corps déprimé, épais, assez régulièrement ovulaire ou rhomboidal.

— s. m. pl. Famille de crustacés décapodes brachyures, présentant, entre autres caractères, celui qui est indiqué ci-dessus. V. *CRUSTACE*.

CATOMISME s. m. (ka-to-mi-sme — du gr. *katô*, en bas ; *omos*, épaule). Chir. anc. Méthode de réduction des luxations de l'humérus.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères de la famille des charançons, comprenant deux espèces, qui vivent dans l'Afrique australe.

CATON s. m. (ka-ton). Techn. Tringle de fer qu'on forge à bras pour la passer à la filière.

— Adjectiv. Agric. *Grefte-caton*, Grefte par approche de bourgeons comprimés.

CATON (Marcus Porcius), surnommé *L'ancien* ou *le Censeur*, Romain célèbre, né à Tusculum, l'an 232 av. J.-C., d'une famille plébéienne, mort en 147. Ce personnage, qui est le type le plus caractéristique du vieux Romain, joua le rôle principal dans la lutte entre les mœurs rudes et austères de la Rome antique et celles de la Grèce, qui, sous l'influence des Scipions, commencèrent, à la fin de la deuxième guerre punique, à modifier le génie italique. Il fit ses premières armes contre Annibal dans l'armée de Fabius Maximus, combattit à Capoue et à Tarente, et revint ensuite cultiver de ses mains son petit domaine du pays des Sabins. Dur pour lui-même et dur à ses esclaves, il se levait avant l'aube, courait les bourgs voisins pour exercer son éloquence mordante et agressive en plaidant pour ses clients, revenait ensuite exciter ses serviteurs au travail, se mettait nu comme eux pour labourer, mangeait leur pain noir et buvait leur eau vinaigrée ou leur piquette. Son activité, sa passion pour les arts romains par excellence, l'agriculture, la guerre et le droit, son économie sévère, sa rudesse, conforme au vieux génie latin, attirèrent sur lui l'attention du patricien Valérius Flaccus, son voisin de campagne, qui l'engagea à se rendre

« Rome, où il l'appuierait de son crédit. Ce plébien rustique, aux cheveux roux et à la mine farouche, parut au Forum et dans les tribunaux, et commença dès lors à exercer une influence marquée sur les Romains, qu'il gourmandait sans cesse sur leur corruption. Tribun militaire, il combattit Annibal et Asdrubal, sous Claudius Néron, et fut nommé ensuite questeur de Scipion, qui préparait son expédition d'Afrique (205). Mécontent de la vie magnifique de son général à Syracuse, Caton l'en reprit librement et finit par le quitter pour venir hautement l'accuser à Rome de corrompre la discipline, de dissiper l'argent de la république et d'adopter les mœurs efféminées des Grecs. Edile, préteur en Sardaigne, il parvint au consulat l'an 195 av. J.-C., et fut envoyé en Espagne, où de nouvelles et incessantes révoltes rendaient la conquête à recommencer. Il brisa toute résistance par une série de victoires brillantes, emporta, dit-on, quatre cents villes ou bourgades, soumit tout le pays entre l'Ebre et les Pyrénées, et revint recevoir à Rome les honneurs du triomphe. Précédemment, il s'était énergiquement, mais vainement opposé à l'abrogation de la loi Oppia, restrictive du luxe des femmes. Il en fut ainsi de tous ses combats contre les innovations, contre l'invasion des mœurs et des idées de la Grèce, contre le luxe et la mollesse. On aimait sa parole, on honorait son caractère, le peuple applaudissait à ce censeur inexorable qui mordait tout le monde; mais ses conseils n'étaient point suivis. Rome était destinée à s'helléniser de plus en plus; et quant au luxe, les Romains, spoliateurs du monde, n'entendaient pas se priver des jouissances que pouvaient leur procurer leurs richesses. Caton déclamaient en vain : la dépravation de ses concitoyens était une conséquence naturelle de leurs conquêtes; et lui seul était illogique en voulant la continuation de ces conquêtes sans en accepter les résultats. En descendant de son char de triomphe et en quittant les faisceaux, Caton alla servir en Thrace comme lieutenant de Sempromius, puis en Thessalie et aux Thermopyles, où il décida la victoire contre Antiochus en forçant avec une troupe choisie un des sommets de l'Œta. Au Forum, il continuait à poursuivre les nobles et surtout les Scipions, contre lesquels il suscita le tribun Pétillius, dans cette circonstance où l'Africain se sauva d'une accusation par ce fameux mouvement d'éloquence qui entraîna tout le peuple au Capitole. Nommé censeur, il put enfin travailler à l'accomplissement de son rêve, la restauration des vieilles mœurs romaines. Il montra une sévérité inflexible, dégrada plusieurs sénateurs, fit des règlements somptuaires, mit des taxes sur les objets de luxe, sur la parure des femmes, réprima les dilapidations, etc. Le surnom de *Censeur* lui en resta, et le peuple lui éleva une statue. Il se fit d'ailleurs un si grand nombre d'ennemis par son implacable sévérité, qu'il fut accusé quarante-quatre fois. Mais il résista à toutes les attaques avec une indomptable énergie et sortit victorieux de toutes les accusations. Lui-même, il faut le dire, n'était pas exempt des vices qu'il attaquait. Cette simplicité, cette rusticité des vieux âges nous apparaît sous l'aspect peu attrayant d'une sordide avarice; il était plein d'orgueil, usurier plus qu'aucun des Romains de son temps, dur, égoïste et débauché dans sa vieillesse, avide de richesses, impitoyable envers ses esclaves, entretenant parmi eux des querelles et des divisions, et (détail curieux qu'on trouve dans Plutarque) leur vendant la liberté de cohabiter avec leurs femmes.

Envoyé en Afrique comme arbitre du différend entre Carthage et Massinissa, il fut choqué de la prospérité de cette cité, et depuis ce moment ne cessa de signaler le danger qui subsistait toujours sur ce rivage ennemi, et ne parla plus dans le sénat sans terminer son discours par ces mots devenus célèbres : « Et je crois en outre qu'il faut détruire Carthage, *Ceterum censeo Carthaginem esse delendam*. » Toutefois, il mourut avant d'avoir vu son vœu farouche accompli. Vers la fin de sa vie, ce grand ennemi de la civilisation hellénique apprit la langue grecque. Il aimait d'ailleurs l'étude et avait composé un grand nombre d'ouvrages, dont il ne reste que le traité *De re rustica* et quelques fragments. Son *Traité d'agriculture*, que nous n'avons même pas complet, renferme de curieux détails sur les mœurs romaines, sur les instruments aratoires, sur la culture des champs, etc. Son caractère avare et dur éclate à chaque ligne de cet écrit, où il recommande de ne rien prêter à personne et de vendre avec la vieille ferraille l'esclave vieux et malade. On y a aussi quelques fragments de ses discours. On y remarque beaucoup de véhémence, de finesse et de causticité. Plutarque a écrit la *Vie de Caton*.

Le nom de Caton est devenu synonyme d'homme à mœurs austères, très-sage, ou qui affecte de l'être :

« Rien n'est plus agréable à voir qu'une jolie gourmande sous les armes : sa serviette est avantageusement mise; une de ses mains est posée sur la table; l'autre voiture à sa bouche de petits morceaux élégamment coupés, ou l'aile de perdrix qu'il faut mordre; ses yeux sont brillants, ses lèvres vernissées, sa conversation agréable, tous ses mouvements gracieux; elle ne manque pas de ce grain de coquetterie que les femmes mettent à tout.

Avec tant d'avantages, elle est irrésistible, et Caton le Censeur lui-même se laisserait éblouir. »
BRILLAT-SAVARIN.

« Le persiflage est la raison du fat, comme le duel est l'honneur du spadassin. Pour se permettre de persifler les autres, il faut être soi-même un Caton; et quand on est Caton, on ne persifle pas. »
(Le Diamant.)

« Un Caton de vingt ans, un Adonis de cinquante ans, sont également ridicules; nous devons nous regarder vieillir, ne viser qu'aux succès qui conviennent à l'époque où nous nous trouvons et ne pas oublier les changements que le temps fait en nous et que nous remarquons si vite chez autrui. »
Comte de SÉGUR, *Galerie morale et politique*.

« Ce brave tribun, ennemi de l'ancien régime, de la royauté et des prêtres, tenant encore pour le calendrier républicain et la simplicité des mœurs démocratiques, et nous montrant d'un air piteux cette tourbe de Catons et de Brutus prompts à se ruer à la curée des places, à gausser les titres et les cordons, est moins suspect et plus vrai qu'un moraliste ou un satirique. »
ARMAND DE PONTMARTIN, *Causeries*.

« A côté de ces Bossuets du *Café de Paris*, de ces Bourdaloues du balcon de l'Opéra, de ces Catons à tant la ligne, qui gourmandent le siècle d'une si belle façon, je me trouve le plus épouvantable scélérat qui ait jamais souillé la face de la terre. »
THIÉOPHILE GAUTIER.

Un Caton à la cour est un triste animal.

DESTOUCHES.

Réformez vos abus, ne peuplez nos salons

Que de sages sans morgue, et non pas de Catons.

C. DELAVIGNE.

Où, devant ce Caton de basse Normandie,

Ce soleil d'équité qui n'est jamais terni,

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

RACINE.

Adolescent qui s'érige en barbon,

Jeune écuyer qui vous parle en Caton,

Est, à mon sens, un animal bernaïse.

VOLTAIN.

Où, c'en est fait, je me marie,

Je veux vivre comme un Caton;

S'il en est un temps pour la folie,

Il en est un pour la raison.

(Anc. opéra-comique.)

Caton l'Ancien ou Dialogue sur la vieillesse, livre de Cicéron publié l'an 706 de la fondation de Rome. Pour consoler son ami Atticus du chagrin de vieillir et pour se résigner à vieillir lui-même, Cicéron entreprend l'éloge de la vieillesse. Au lieu de se poser comme interlocuteur, ainsi qu'il l'a fait dans ses autres dialogues, il fait parler Caton le Censeur, dont la vie longue et infatigable fut vouée tout entière aux fatigues de la guerre et aux travaux du barreau et de l'agriculture. Scipion et Lélius, se promenant avec lui, s'étonnent de le voir supporter si allègrement la vieillesse. Caton leur prouve que leur étonnement prend sa source dans l'ignorance du sujet dont ils s'entretenaient. Que reproche-t-on à la vieillesse? 1^o Elle éloigne des affaires; 2^o elle affaiblit le corps; 3^o elle nous ôte l'usage des plaisirs; 4^o la mort la suit de près. Il répond à ces quatre accusations principales. Loin de rendre impropre aux affaires, la maturité de l'âme donne l'expérience, la meilleure conseillère. Combien ne voit-on pas de vieillards encore verts se livrer à tous les travaux? Et d'ailleurs, à cet âge, on doit plutôt diriger les autres au labeur que se fatiguer soi-même. Si la vieillesse nous rend moins sensibles à la volupté, c'est un service que nous lui devons, et, de plus, ce n'est que dans l'âge mûr que l'on comprend les vrais plaisirs, ceux de l'agriculture, de la science, de la conversation et de l'amitié, mille fois préférable à l'amour. La vieillesse n'est pas plus près de la mort que la jeunesse, car qui peut être jamais sûr de vivre le lendemain? Puis, lorsqu'on a bien employé le temps de la vie, la mort doit être considérée comme un port où l'on se réfugie après la tempête; elle est la fin des maux de cette vie passagère. Le dialogue se termine par un magnifique morceau sur l'immortalité de l'âme. Cette noble espérance d'une autre vie, cette foi vive que tout ne meurt pas avec nous, les souvenirs d'une vie agitée par de cruels malheurs ont donné à cette dernière partie du livre de Cicéron plus d'élevation morale peut-être, plus de douceur assurément que s'il eût été l'ouvrage du vieux Caton lui-même. On y retrouve la magnifique langage de l'illustre orateur. « Il a, dit M. Pierron, élevé à une sorte d'idéal le caractère de Caton; il a fait son héros plus savant qu'il n'était, plus philosophe, plus affable, mais c'est toujours Caton, comme Socrate, dans les *Dialogues* de Platon, est toujours Socrate. Ce panégyrique de la vieillesse, ou plutôt cette merveille de raison, d'esprit et de grâce, n'a peut-être pas consolé ceux qui se désolaient de n'être plus jeunes; mais plus d'un jeune, j'en suis sûr, a presque regretté, en lisant ces pages, de n'être pas encore vieux. » Nous ignorons si le jeune homme

enthousiaste dont parle M. Pierron a jamais existé, et nous ne pouvons affirmer que l'éloge n'est pas outré à ce point de vue, mais nous savons bien que l'on ne saurait trop louer dans l'œuvre de Cicéron la force et la sagesse des pensées, aussi bien que la grâce et l'harmonie du style.

CATON (Marcus Porcius Licinianus), fils du précédent, mourut l'an 152 av. J.-C. Son surnom de *Licinianus* lui vint de sa mère Licinia, et lui fut donné pour le distinguer d'un frère consanguin surnommé SALONIANUS. Instruit par son père, il devint un citoyen illustre. Après avoir combattu avec distinction sous Paul-Émile, il épousa Emilia Tertia, la fille de celui-ci. Ensuite, à la demande de son père, il étudia les lois, et écrivit des livres de droit qu'on trouve cités dans plusieurs jurisconsultes. Il laissa deux fils. L'un, Caius Porcius Caton, fut consul l'an de Rome 638, et eut à combattre les Scordiques, par lesquels il fut complètement défait. De retour à Rome, après avoir eu quelque temps le commandement de la Macédoine, il fut accusé de concussion et condamné. Il se retira alors à Tarragone en Espagne. L'autre, Marcus Porcius Caton, arriva au consulat l'an de Rome 636 et mourut la même année en Afrique.

CATON (Marcus Porcius), surnommé d'*Utique*, de la ville où il mourut. Arrière-petit-fils de Caton le Censeur et l'un des plus beaux caractères des derniers temps de la république, né l'an 95 av. J.-C., mort 46 av. J.-C. L'énergie de son caractère éclata dès son enfance. Il avait quatorze ans lors des proscriptions de Sylla et demanda publiquement un jour à son gouverneur une épée pour tuer le tyran de sa patrie. Ami d'Antipater de Tyr, il s'attacha à la philosophie stoïcienne, conforme d'ailleurs à l'austérité de ses principes et de ses mœurs, et fit sa principale étude de la morale et de la politique. Il endurcit son corps par les exercices les plus pénibles, par un régime dur et frugal, en même temps qu'il s'accoutumait à supporter avec indifférence et résignation la douleur et les maladies. Doué d'une âme forte et magnanime, il sut, dans un âge d'affaiblissement moral, réaliser en lui avec une admirable grandeur cet idéal de vertu antique préconisée plutôt que pratiquée par son aïeul, dont il avait d'ailleurs le caractère inflexible et rigide. Il fit ses premières armes comme volontaire dans la guerre contre Spartacus, fut ensuite tribun militaire en Macédoine et débûta dans les fonctions publiques parla charge de questeur en 65. Incorruptible et intègre, il se montra impitoyable envers les dilapidateurs du trésor public, attaqua courageusement les anciens sciaires de Sylla et les contraignit à restituer l'argent dont on avait payé leurs crimes. Mais, comme il arrive ordinairement aux hommes qui se refusent obstinément à composer avec les corruptions de leur époque, il se fit plus d'ennemis encore que d'admirateurs. Dès cette époque, au reste, son intégrité et sa vertu étaient proverbiales. Un avocat disait dans une plaidoirie : « Le témoignage d'un seul homme est insuffisant pour décider une cause, quand même ce serait celui de Caton. » Aux jeux de Flore, le peuple attendait qu'il fût sorti du théâtre pour demander les pantomimes licencieuses auxquelles il était accoutumé. Les factieux, comme Crassus, César et Pompée, trouvèrent en lui un adversaire incorruptible. Il fut inflexiblement l'homme de la loi en présence des puissantes ambitions qui se disputaient la république. Tribun du peuple, il s'opposa avec véhémence aux manœuvres de César, alors consul; le futur dictateur le fit traîner en prison, mais l'indignation du peuple lui donna à comprendre qu'il n'était pas encore temps de tout oser. Il parvint du moins à éloigner Caton en lui faisant donner la mission d'aller réduire l'île de Chypre en province romaine. A son retour, Caton reprit avec la même énergie sa lutte contre les ennemis de la vieille constitution romaine. Nommé préteur, il fit passer une loi dans le but de punir la brigade, digne nécessaire pour arrêter la corruption des consciences, mais qui demeura impuissante à une époque où les élections ne se faisaient plus que par la force et par l'argent. Au commencement des guerres civiles, il embrassa le parti sénatorial, rallia, après Pharsale, les débris de l'armée républicaine, qu'il conduisit dans l'Afrique romaine pour continuer la guerre, mais refusa par modestie le commandement en chef, qui fut mal exercé par Scipion, beau-père de Pompée. Il reçut le commandement d'Utique et mit cette ville en état de défense. Après le désastre de Thapsus, il était résolu à résister jusqu'à la fin, mais le découragement de ceux qui l'entouraient lui annonça que tout était perdu, et il ne s'occupa plus dès lors qu'à assurer le salut des derniers champions de la liberté romaine. Pour lui, son parti était pris : il ne considérait comme digne de son caractère et de sa vertu que de protester contre la victoire en mourant pour la république. On sait que le suicide était admis par la philosophie stoïcienne, ainsi que par d'autres écoles de l'antiquité. Caton prépara le sien avec le calme d'un homme qui veut mourir libre et ne point accepter l'humiliation d'un pardon. Il s'entre-tint avec ses amis jusqu'au dernier moment, puis se coucha, mit son épée sous son chevet en disant : « Je suis maintenant mon maître, » relut le *Dialogue* de Platon sur l'immortalité de l'âme (*Phédon*), dormit d'un profond sommeil jusqu'à l'aube et se perça la poitrine à

son réveil. Revenu d'un évanouissement pendant lequel on l'avait pansé, il arracha l'appareil et expira.

Caton d'Utique, tragédie d'Addison, en cinq actes et en vers, représentée en 1713. L'analyse de cette pièce est presque impossible, tant les scènes sont décousues, tant les apartés sont longs et échappent à toutes les prescriptions de l'art dramatique. Malgré le succès qu'obtint cette tragédie, elle est, suivant Pope, languissante dans l'action et trop dénuée de mouvement et d'intérêt. On est surtout frappé de la froideur des scènes d'amour que l'auteur y a introduites pour se conformer à l'usage de son époque. C'est cependant une œuvre que les gens de goût liront avec plaisir, et où ils admireront non-seulement une versification harmonieuse, mais encore des descriptions animées et poétiques, des scènes touchantes et une foule de sentiments nobles exprimés avec énergie. Parmi les beaux passages, on cite la scène entre Caton et Décimus, ambassadeur de César; celle de la fin du quatrième acte, où l'on rapporte à Caton le corps de son fils Marcus, tué dans le combat; enfin la dernière scène du cinquième acte, lorsque Caton, après s'être percé de son épée, est apporté mourant sur la scène. Cette tragédie dut surtout son succès aux dissensions des whigs et des Tories. Chaque vers dans lequel résonnait le mot *liberté* était accueilli avec enthousiasme par ceux-là; et ceux-ci, n'y voulant pas voir une attaque et s'avouant également amis de la liberté, ne demeuraient pas en reste d'applaudissements, de sorte que la pièce reçut l'accueil le plus étourdissant. Les critiques ne lui furent cependant point épargnées. Le Caton d'Addison exprime le regret de s'être tué; il se reproche de s'être trop pressé. Ce sentiment, pour être humain, n'est pas d'un stoïcien qui devait avoir pour devise les mots de Cicéron : *Semper offitium est sapientis decedere a vita*. On rapporte que lord Bolingbroke, enthousiasmé de cette pièce, envoya à l'acteur Booth, qui jouait le rôle de Caton, une bourse de 50 guinées, en reconnaissance, lui écrivait-il, de ce qu'il avait si bien défendu la cause de la liberté contre un dictateur perpétuel, le duc de Marlborough. Enfin des éloges poétiques furent prodigués à Addison par Steel, Hughes, Young, Tickell, Ambrose Phillips, et la reine lui fit dire de lui dédier sa tragédie; mais Addison, ayant réservé cet honneur à Tickell, aimait mieux faire paraître sa tragédie sans dédicace que d'offenser son ami.

En fait de critique littéraire, la méthode la plus sûre et la plus équitable consisterait simplement à mettre en parallèle les opinions favorables ou contraires portées sur une œuvre renommée. Ce procédé juridique est ici de rigueur. L'accusation, représentée par Schlegel, formule la réquisitoire suivant : « Caton est une pièce faible et ébranlée; presque sans action, et qui jamais n'ébranle l'âme un peu fortement. Addison, par une composition timide, a tellement retréci un grand tableau historique qu'il n'a pu en remplir le cadre sans y introduire des allages étrangers. Il a donc recours aux amours d'usage, et on compte jusqu'à six passions dans cette pièce, celles des deux fils de Caton, de Marcie, de Lucie, de Julia et de Sempromius. Caton, en bon père de famille, ne peut s'empêcher à la fin de conclure deux mariages, et, de tous ces amants, il n'y a pas jusqu'à Sempromius, le mauvais sujet de la pièce, qui ne soit un peu naïf. Caton aurait dû relever tout le reste, mais il n'agit presque jamais; il ne se montre que pour se faire admirer et pour mourir. On pourrait croire que la résolution stoïque de se donner la mort, lorsqu'elle est prise sans passion et sans combats intérieurs, n'est pas un sujet favorable à la tragédie; mais il n'y a dans le fond aucun sujet défavorable et tout dépend de la manière de le traiter. Un misérable scrupule sur l'unité de lieu a forcé Addison à laisser de côté César, le seul caractère digne d'être mis en contraste avec celui de Caton, et, à cet égard, Métastase s'est montré plus habile que lui. Le style d'Addison est simple et pur, mais sans élan poétique. L'auteur non rimé qu'il emploie donne au dialogue plus de liberté et une teinte moins conventionnelle que n'en ont la plupart des tragédies françaises, mais ces tragédies ont souvent une éloquence ferme et serrée, dont le Caton d'Addison n'approche pas. Addison fit grand bruit de sa tragédie... Je doute que cette tragédie ait jamais produit d'impression vive et profonde; toutefois l'estime dont elle jouit en Angleterre est cause qu'elle y a exercé sur l'art dramatique une influence certainement désavantageuse. »

Donnons maintenant le jugement de Voltaire, plus empreint d'impartialité : « M. Addison est le premier Anglais qui ait fait une tragédie raisonnable. Je le plaindrais s'il n'y avait mis que de la raison. Sa tragédie de Caton est écrite, d'un bout à l'autre, avec cette élégance mâle et énergique dont Corneille, le premier, donna chez nous de si beaux exemples dans son style inégal. Il me semble que cette pièce est faite pour un auditoire un peu philosophe et très-républicain. Je doute que nos jeunes dames et nos petits-maitres eussent aimé Caton en robe de chambre, lisant les *Dialogues* de Platon et faisant ses réflexions sur l'immortalité de l'âme. » Voltaire dit encore : « Dans cette tragédie d'un

patriote et d'un philosophe, le rôle de Caton ne paraît surtout d'un des plus beaux personnages qui soit sur aucun théâtre. Il est bien triste que quelque chose de si beau ne soit pas une belle tragédie : des scènes décousues qui laissent souvent le théâtre vide ; des apartés trop songes et sans art ; des amours froids et insipides ; une conspiration inutile à la pièce ; un certain Sempronius déguisé et tué sur le théâtre, tout cela fait de la fameuse tragédie de *Caton* une pièce que nos comédiens n'oseraient jamais jouer, quand même nous penserions à la romaine ou à l'anglaise. La barbarie et l'irrégularité du théâtre de Londres ont percé jusque dans la sagesse d'Addison. Il me semble que je vois le czar Pierre, qui, en réformant les Russes, tenait encore quelque chose de son éducation et des mœurs de son pays.

Les pièces de vers qui furent composées en l'honneur de *Caton* sont innombrables. Mais le temps refroidit beaucoup l'enthousiasme du début ; la pièce ne s'est pas soutenue au répertoire. Voltaire a traduit en vers avec assez de bonheur le monologue de *Caton* sur l'immortalité de l'âme :

Oui, Platon, tu dis vrai : notre âme est immortelle....

D'Alembert a également traduit en prose quelques scènes de *Caton*.

Le *Caton* fut censuré à Oxford comme un ouvrage de parti ; il trouva aussi de zélés défenseurs. Deschamps a fait un parallèle entre un *Caton* de sa composition et celui d'Addison, traduit en français par Bayle et La Place, ainsi que par Dampmartin. Chéron-Labryère en a donné une imitation en vers français et en trois actes. Les jésuites de Saint-Omer en élaborèrent aussi une traduction latine qu'ils firent jouer par leurs écoliers ; enfin Salvini en écrivit une traduction italienne, qui fut représentée sur le théâtre de Florence, peu de temps après la publication de la tragédie anglaise.

Caton à Utique, tragédie de Métastase, représentée à Rome en 1727. Cette pièce est échafaudée sur les événements suivants. Après la mort de Pompée, Jules César, son compétiteur, devint dictateur perpétuel : tout lui rendit hommage, Rome, le sénat et le monde entier, hormis Caton le Jeune, appelé depuis *Caton d'Utique* ; Caton, caractère vénéré pour l'austérité intégrité de ses mœurs et pour son mâle courage ; Caton, le défenseur obstiné de la liberté. Après avoir rallié à Utique les débris des forces pompéiennes, avec l'aide de Juba, roi des Numides, Caton essaya d'enrayer la fortune du vainqueur. César accourut à la tête d'une armée nombreuse ; mais, bien que la supériorité de ses forces lui assurât le succès d'une rencontre, il ne fit pas de démonstration menaçante. Frappé d'une si grande vertu, il prodigua les offres et les prières pour conquérir un tel ami. Mais Caton, repoussant fièrement toutes les conditions proposées et désespérant de la cause de Rome, résolut de sortir de la vie en homme libre. César donna des marques d'une profonde douleur à la nouvelle de sa mort, laissant à la postérité à décider s'il fallait plus admirer la générosité du dictateur vénérant à tel point le vertu de ses ennemis, ou la constance de celui qui avait refusé de survivre à la liberté de la patrie. Ces faits sont historiques ; les autres détails sont vraisemblables.

Le drame de *Caton* respire, dit un auteur italien, cet orgueil généreux qui distinguait les Romains. Mais, comme la pièce ne se terminait pas suivant le goût de l'époque et suivant l'usage introduit par Zeno, par un dénouement heureux, et qu'elle met en scène de froides amours, on fit à son sujet la pasquinade suivante : « La Compagnie de la Mort est invitée à donner la sépulture au cadavre de Caton gisant inanimé au théâtre des Dames. »

Caton (LA MORT DE), tableau de Charles Le Brun, musée du Louvre. Le stoïcien, qui vient d'expirer, est étendu sur son lit, tenant encore à la main le *Dialogue* de Platon qu'il lut avant de se donner la mort. Près de lui est l'épée dont il s'est frappé. Dans le fond, on aperçoit un homme en pleurs et un soldat. Les figures, de grande nature, ne sont vues qu'à mi-corps. Guillet de Saint-Georges, dans ses *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie* (I, 7), nous apprend que cette toile fut peinte à Lyon, par Le Brun, lorsqu'il revint de Rome. Elle passa ensuite dans la collection de M. Lalive de Jully, introducteur des ambassadeurs, qui en fit don à l'Académie de peinture. Elle a été gravée au trait dans le recueil de Landon.

Un tableau du Guerchin, qui représente Caton d'Utique au moment où il se perce de son épée, se voit dans la galerie Brignole-Sale, à Gènes. Le musée Chiaramonte (Vaticane) possède un très-beau buste de Caton provenant de la collection Randonnini.

CATON (Valérius), grammairien et poète latin, vivait dans les derniers temps de la république. Dépouillé de son patrimoine pendant les proscriptions de Sylla, il enseigna la rhétorique à la jeunesse romaine, et acquit une fortune considérable qu'il perdit dans la suite. Il avait composé divers traités de grammaire et des poésies dont il ne reste que des fragments, et un petit poème intitulé : *Diræ* (*Imprécations*), où il fait le récit de ses malheurs. On citait encore de lui deux pièces célèbres dans l'antiquité, *Lydia* et *Diana*. Les

fragments de Caton se trouvent dans la collection Lemaire et dans divers autres recueils.

CATON (Lucius Porcius), général romain, qui vainquit les Toscans révoltés et fut nommé consul l'année suivante, l'an de Rome 663 (90 av. J.-C.), pendant la guerre sociale. Il remporta plusieurs avantages contre les Marses, et fut tué en attaquant leur camp près du lac Fucin. Dion Cassius attribue la mort du consul à ses propres soldats irrités de ses manières hautaines. D'après Paul Orose, ce fut le jeune Marius qui l'assassina dans la mêlée.

CATON (Caius), tribun du peuple à Rome. Il fut d'abord l'adversaire ardent de Pompée, qu'il appelait un dictateur privé (*privatus dictator*). En 56 av. J.-C., il s'opposa à ce qu'on envoyât des troupes auxiliaires à Ptolémée Aulète. Plus tard, il favorisa l'élection de Pompée et celle de Crassus. Après sa sortie du tribunat, il fut accusé d'avoir proposé des lois en dehors des temps fixés, mais il fut acquitté.

CATON (Dionysius), moraliste latin d'une époque incertaine, peut-être antérieur à Constantin. Il a laissé quatre livres de *Distiques moraux* adressés à son fils, et qui jouirent pendant le moyen âge d'une vogue immense. Ces préceptes sont conformes à la morale stoïcienne. Le texte a subi de nombreuses interpolations, et les éditions ont été surchargées de commentaires et de paraphrases. La meilleure édition du texte est celle d'Arzt (Amsterdam, 1754 in-49). Ces distiques ont été traduits dans plusieurs langues et fréquemment en Allemagne sous le titre de *Conseils de maître Caton*. L'abbé Salmon les a traduits en vers français (Paris, 1751), et M. Boulard en a publié la traduction en vers grecs, allemands, hollandais et français (1798 et 1802, in-80).

CATONA (LA), bourg du royaume d'Italie, province de la Calabre Ulérieure I^{re}, district et à 8 kilom. N. de Reggio, sur une colline que domine le phare de Messine ; 2,000 hab. Victoire du duc de Vivonne sur la flotte espagnole en 1675.

CATONIE s. f. (ka-to-ni — de *Caton*, célèbre Romain). Bot. Nom donné à plusieurs genres de plantes, dont aucun n'a été adopté.

CATONNIEN, IENNE adj. (ka-to-ni-ain). Sévère, rigide, inflexible ; qui a ou qui affecte d'avoir le caractère d'un *Caton* : *Celui-ci, avec une gravité catonienne, se retourne et s'avance vers lui*. (Scribe.)

CATONNIÈRE s. f. (ka-to-ni-ère — du lat. *catena*, chaîne). Pêch. Espèce de grappin formé d'une longueur de chaîne portant une certaine quantité de crochets, que les pêcheurs traînent au fond de la mer pour retrouver leurs filets ou leurs lignes quand ils leur ont échappé. On dit mieux CATENIÈRE.

CATONISER v. n. ou intr. (ka-to-ni-zé). Néol. Faire le *Caton* ; affecter un air austère.

CATONISME s. m. (ka-to-ni-sme — rad. *Caton*, n. pr.). Caractère d'un *Caton*, action de faire le *Caton* : *Cette petite Vénus en abrégé me paraît un Caton pour les sentiments, et son CATONISME est plein de grâces*. (Voll.)

CATOPE s. f. (ka-to-pe — du gr. *katô*, en dessous ; *pous*, pied). Ichtyol. Nom qu'on a proposé de donner aux nageoires ventrales des poissons, qui correspondent aux membres postérieurs des autres vertébrés. On dit aussi CATOPEDE.

CATOPHRACTE s. m. (ka-to-fra-cte — du gr. *katô*, en dessous ; *phraktos*, clos). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des bigno-niacées, comprenant une seule espèce peu connue, qui croît au pays des Namaquois.

CATOPHTHALMITE s. f. (ka-to-ftal-mi-te — du gr. *katô*, en bas ; *ophthalmos*, oeil). Minér. Syn. de SILEX CHATYANT.

CATOPEDE adj. (ka-to-po-de — du gr. *katô*, en dessous ; *pous*, pied). Ichtyol. Qui est pourvu de nageoires ventrales.

— s. f. Syn. de CATOPE.

CATOPS s. m. (ka-tops — du gr. *katô*, en dessous ; *ops*, oeil). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des clavicornes, comprenant une trentaine d'espèces européennes et trois des États-Unis : *Le catops agile se trouve aux environs de Paris*. (Chevrolat.)

CATOPE s. m. (ka-to-pe — du gr. *katô*, en dessous ; *ops*, oeil). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, comprenant une seule espèce, qui vit à la Nouvelle-Zélande.

CATOPTRIQUE s. f. (ka-to-ptri-ke — du gr. *catoptron*, miroir ; de *kata*, contre, et *optomai*, je vois). Phys. Partie de l'optique qui traite de la lumière réfléchie : *Une seule expérience sur la réflexion de la lumière donne toute la CATOPTRIQUE*. (D'Alemb.)

— adj. Qui a rapport à la réflexion de la lumière : *Phénomènes CATOPTRIQUES*.

— Encycl. La *catoptrique* est la partie de la théorie de la lumière qui se rapporte aux réflexions des rayons lumineux et aux effets produits par les miroirs. Lorsqu'un faisceau lumineux tombe sur un corps dépoli, les rayons qui le composent se dispersent dans tous les sens, parce que chacun d'eux tombe sur une facette diversement inclinée. Quand la surface qui reçoit le faisceau est suffisamment polie, tous les rayons se relèvent, au contraire, de manière à former un nouveau faisceau dont

la nature dépend de celle du faisceau incident et de la courbure de la surface. Un rayon lumineux tombant sur une surface réfléchissante se redresse de manière que le rayon incident et le rayon réfléchi se trouvent dans un même plan passant par la normale à la surface, au point d'incidence, et que cette normale divise en parties égales l'angle des deux rayons (v. RÉFLEXION). Si donc un faisceau de rayons parallèles tombe sur une surface plane réfléchissante, il se redressera de manière à former un nouveau faisceau de rayons parallèles ; si le faisceau incident est convergent, c'est-à-dire formé de rayons dirigés vers un même point, il se redressera en un autre faisceau convergent dont les rayons seront dirigés vers le symétrique du point de convergence du premier faisceau, par rapport à la surface réfléchissante ; si enfin le faisceau diverge d'un même point, il se redressera en un autre faisceau divergent du point symétrique du premier par rapport à la surface réfléchissante. Ces principes comprennent les éléments de la théorie des miroirs plans. V. MIROIR.

Si un miroir plan tourne d'un angle α autour de la normale au plan d'incidence, le rayon réfléchi se déplace d'une quantité 2α . En effet, la normale s'étant rapprochée du rayon SI de

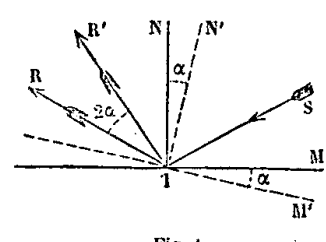


Fig. 1.

la quantité α , le rayon réfléchi doit se rapprocher de la même quantité α de la nouvelle normale N'I' ; il doit donc se rapprocher de 2α de l'ancienne normale IN. Deux miroirs parallèles donnent d'un objet lumineux placé entre eux une infinité d'images qui vont en s'affaiblissant jusqu'à se perdre lorsqu'elles s'éloignent. Soient d la distance de deux miroirs M et M', et celle de l'objet lumineux à l'un d'eux M, la première image sur le miroir M est en arrière à la distance a ; la seconde est l'image, sur M, de l'image sur M' ; or l'image sur M' est à la distance $d - a$ en arrière de M', elle est donc à la distance $2d - a$ en avant de M, et par suite son image sur M est en arrière à la distance $2d - a$; la troisième est l'image, sur M, de l'image sur M', de la première image sur M ; or la première image sur M est en arrière de M à la distance a , et en avant de M' à la distance $d + a$; son image sur M' est donc en arrière de M' à la distance $d + a$, et par conséquent en avant de M à la distance $2d + a$; son image sur M est donc en arrière de M à la distance $2d + a$, etc.

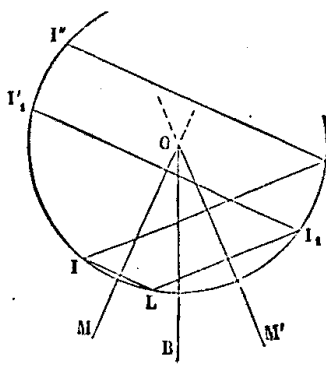


Fig. 2.

Deux miroirs inclinés l'un sur l'autre OM et OM' donnent d'un objet lumineux L, placé entre eux une infinité d'images, I, I', I'', I''', I''', I''', rangées sur une même circonférence décrite du pied de la perpendiculaire abaissée du point L sur l'intersection des plans des deux miroirs, et passant par le point L. Si 2α désigne l'angle des plans des deux miroirs et i la distance angulaire de L au plan bissecteur de leur angle, les images sont rangées derrière chaque miroir dans l'ordre suivant : derrière OM, elles sont à des distances angulaires représentées par

$$\alpha - i, 3\alpha + i, 5\alpha - i, 7\alpha + i, \text{ etc.},$$

et derrière OM' aux distances

$$\alpha + i, 3\alpha - i, 5\alpha + i, 7\alpha - i, \text{ etc.}$$

Si donc on veut que deux images du même ordre, c'est-à-dire obtenues à la suite du même nombre de réflexions, n'en fassent qu'une, ou coïncident, il faudra, s'il s'agit des images du premier ordre, que

$$2\alpha + \alpha - i + \alpha + i = 360^\circ, \text{ ou que } 2\alpha = 180^\circ;$$

s'il s'agit de celles du second, que

$$2\alpha + 3\alpha - i + 3\alpha + i = 360^\circ, \text{ ou que } 2\alpha = 90^\circ;$$

s'il s'agit de celles du troisième, que

$$2\alpha + 5\alpha - i + 5\alpha + i = 360^\circ, \text{ ou que } 2\alpha = 60^\circ.$$

La théorie des miroirs courbes diffère totalement de celle des miroirs plans : le principe n'en est pas le même. Si, en effet, on essayait de transporter aux miroirs courbes ce qui a été dit des miroirs plans, en en considérant la surface comme composée d'une infinité de petites facettes, au lieu d'un point unique de con-

vergence ou de divergence des rayons réfléchis d'un faisceau convergent ou divergent, on trouverait un lieu formé des symétriques par rapport aux plans tangents en tous les points de la surface courbe, du point de convergence ou de divergence du faisceau incident, et le faisceau élémentaire correspondant à une facette du miroir n'aurait pas une puissance suffisante pour produire sur l'œil un effet appréciable. En tout cas, il faudrait que l'œil se trouvât justement dans le faisceau réfléchi pour être affecté. Les rayons réfléchis sur une surface courbe qui peuvent affecter l'œil sont ceux qui, formant un cône déterminé autour de la normale à cette surface, mené du point lumineux, rencontrent cette normale, soit en avant soit en arrière en un même point. La position de l'œil détermine l'ouverture de ce cône ; les rayons voisins de ceux qui rencontrent le miroir sur la direction du cône viennent repasser à peu près au même point et forment un ensemble suffisamment éclairant. Si le miroir est concave, l'image se forme en avant et l'œil doit être au delà de cette image par rapport au miroir.

Soient S un point lumineux, SOM la normale abaissée de ce point sur la surface courbe

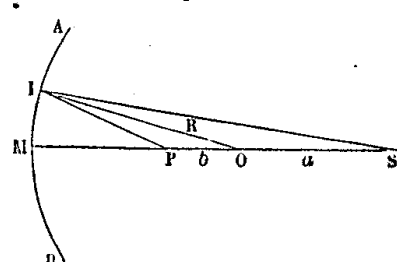


Fig. 3.

d'un miroir, AB la section de cette surface par un plan normal quelconque, mené par SM, O le centre de courbure de AB au point M. Si un rayon incident, OI pourra être considéré comme la normale en I à AB, si le point I est suffisamment voisin de M ; soient d'ailleurs α l'angle de OI avec OM et φ l'angle de SI avec OI, le rayon réfléchi viendra rencontrer la normale en un point P que l'on déterminera en exprimant que la bissectrice IO de l'angle I du triangle PIS divise la base en parties proportionnelles aux côtés, ce qui donnera la relation

$$\frac{IS}{IP} = \frac{OS}{OP}.$$

D'ailleurs, les deux triangles IOS et IOP donneront

$$\frac{IS}{IO} = \frac{\sin \alpha}{\sin (\alpha - \varphi)} \quad \text{et} \quad \frac{IP}{IO} = \frac{\sin \alpha}{\sin (\alpha + \varphi)},$$

d'où

$$\frac{IS}{IP} = \frac{\sin (\alpha + \varphi)}{\sin (\alpha - \varphi)},$$

de sorte qu'en désignant par a et b les distances OS et OP, on aura

$$\frac{a}{b} = \frac{\sin (\alpha + \varphi)}{\sin (\alpha - \varphi)}$$

ou

$$\frac{a - b}{b} = \frac{2 \cos \alpha \sin \varphi}{\sin (\alpha - \varphi)};$$

mais le triangle IOS donnant

$$\frac{OS}{OI} = \frac{\sin \varphi}{\sin (\alpha - \varphi)},$$

on pourra remplacer la relation précédente par

$$\frac{a - b}{b} = \frac{2a \cos \alpha}{OI} \quad \text{ou} \quad \frac{2a \cos \alpha}{R},$$

R désignant le rayon de courbure. Cette dernière relation peut s'écrire, en divisant par a ,

$$\frac{1}{b} - \frac{1}{a} = \frac{2}{R} \cos \alpha;$$

elle montre que b ne dépend que de a et de R. En général, si la section normale change, le rayon de courbure change aussi, mais, pour tous les rayons tombant en des points tels que $\cos \alpha$

$\frac{R}{\cos \alpha}$ reste constant, la concentration se fait au même point P. Quand le miroir est sphérique, le rayon de courbure restant constant, α doit aussi rester constant. C'est cet angle α qui dépend de la position de l'œil, lequel doit toujours se trouver sur la nappe prolongée au delà de P du cône formé par les rayons réfléchis.

Supposons que l'angle α doive rester constant et que a varie entre ses limites 0 et ∞ ; faire $\alpha = 0$, c'est placer le point S en O ; la formule indique que b doit s'annuler alors, de sorte que les points S et P se rapprochent en même temps du point O, ce qui devait être prévu. Si, au contraire, α devient infini, b tend vers $\frac{R}{2 \cos \alpha}$: le point P vient se placer un peu plus près du miroir que du centre. Il ne varie qu'entre ces deux positions extrêmes.

Si l'on plaçait le point lumineux en P, les rayons lumineux rencontrant le miroir sur la même courbe, déterminée par la condition $\frac{\cos \alpha}{R} = \text{constante}$, iraient rencontrer la normale au point S. Ces deux points échangeraient leurs rôles. On les désigne l'un par rapport à l'autre sous le nom de *foyers conjugués*.

La même théorie s'applique aux miroirs con-

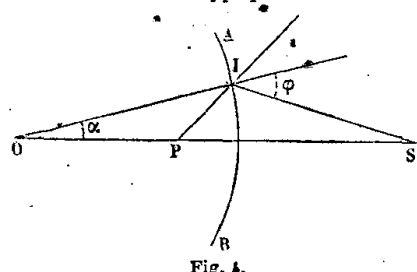


Fig. 4.

vexes; il n'y a qu'à changer dans les formules R en -R et b en -b. En effet, on a alors

$$\frac{OS}{OP} = \frac{a}{b} = \frac{IS}{IP}, \quad \frac{IS}{IO} = \frac{\sin \alpha}{\sin (\varphi - \alpha)},$$

$$\frac{IO}{IP} = \frac{\sin \alpha}{\sin (\varphi + \alpha)},$$

d'où $\frac{a}{b} = \frac{\sin (\varphi + \alpha)}{\sin (\varphi - \alpha)}$, et, par conséquent, $\frac{a+b}{b} = \frac{2 \cos \alpha \sin \varphi}{\sin (\varphi - \alpha)}$. Mais le triangle IOS

$$\text{donne } \frac{OS}{OI} = \frac{\sin \varphi}{\sin (\varphi - \alpha)}, \text{ par conséquent}$$

$$\frac{a+b}{b} = \frac{2 \cos \alpha}{R}, \text{ d'où } \frac{1}{b} + \frac{1}{a} = \frac{2 \cos \alpha}{R}.$$

L'image sur un miroir courbe peut ressembler très-peu à l'objet. Si l'on veut obtenir une image ressemblant à un objet réel, il faut présenter au miroir un tableau plus ou moins déformé de cet objet. C'est le principe des anamorphoses.

CATOPTRIQUEMENT adv. (ka-to-ptri-ke-man). Phys. Par la réflexion des rayons lumineux : *Illusion produite CATOPTRIQUEMENT.*

CATOPTROMANCIE s. f. (ka-to-ptro-man-si). Antiq. Divination au moyen d'un miroir.

— *En cycl.* Selon Pausanias, il y avait à Patras, devant le temple de Cérès, une fontaine séparée du temple par une muraille. Là on consultait un oracle, non pour tous les événements, mais seulement pour les maladies. Le malade descendait dans la fontaine un miroir suspendu à un fil, de façon à ne toucher la surface de l'eau que par la base. Après avoir prié la déesse et brûlé des parfums, il se regardait dans ce miroir, et jugeait, d'après la couleur et l'aspect de son visage, si la maladie était mortelle ou non. On se servait encore, pour cette divination, d'un miroir que l'on présentait derrière la tête d'un enfant à qui on avait bandé les yeux, et qui voyait, malgré cela, le présent et l'avenir dans le miroir magique.

La *catoptromancie* est encore pratiquée de notre temps, mais sous d'autres formes. Il est certaines localités où de prétendus devins se servent du miroir pour connaître l'auteur d'un vol, la main qui a porté des coups reçus dans l'ombre, et autres choses semblables. Le sorcier introduit le consultant dans une chambre obscure, à demi éclairée par quelques flambeaux, après avoir eu soin de lui bander les yeux. Il commence alors ses évocations, et le diable ne manque jamais de montrer dans un grand miroir la figure de la personne que l'on cherche à connaître.

CATOPTROMANCIEN, **ienne** s. (ka-to-ptro-man-si-ien, -ienne). Celui, celle qui pratique la catoptromancie.

— *Adjectif* : *Devin CATOPTROMANCIEN.*

CATOPTROPHORE s. m. (ka-to-ptro-fo-re). — du gr. *katoptron*, miroir; *phoros*, qui porte). Ornith. Genre d'oiseaux, formé aux dépens des chevaliers, et dont l'espèce type a les doigts à demi palmés. V. CHEVALIER.

CATOPYGE s. m. (ka-to-pi-je). — du gr. *katô*, en bas; *pygê*, fesse). Zooph. Genre d'échinodermes, formé aux dépens des nucléolites et renfermant une dizaine d'espèces, toutes fossiles.

CATORCE, bourg du Mexique, dans l'Etat et à 172 kilom. N. de San-Luis-de-Potosi; 3,700 hab. Mines d'argent, autrefois les plus riches du Mexique, et qui ont produit, dit-on, jusqu'à 20 millions par an.

CATORCHITE s. m. (ka-tor-chi-te). — gr. *katorchitis*, même sens). Vin de figues; espèce de liqueur vineuse que l'on préparait en Chypre avec des figues sèches.

CATORTHOMÉ s. m. (ka-to-rto-me). — du gr. *kata*, selon; *orthos*, droit). Théol. Acte de vertu, de courage, de droiture.

CATORTHOSÉ s. m. (ka-tor-to-zé). — du gr. *kata*, selon; *orthos*, droit). Théol. Inclination à la vertu; rectitude de cœur.

CATOSCOPE s. m. (ka-to-sko-pe). — du gr. *katô*, en bas; *skopê*, je regarde). Bot. Genre de mousses, comprenant deux espèces, qui habitent les lieux tourbeux et élevés de l'Europe, où elles forment des gazons touffus.

CATOSTOME s. m. (ka-to-sto-me). — du gr. *katô*, en bas; *stoma*, bouche). Ichthyol. Genre de poissons, de la famille des cyprinoides, caractérisé par une bouche ouverte en dessous, et renfermant une douzaine d'espèces qui habitent l'Amérique du Nord : *Le CATOSTOME à grandes écailles. Les CATOSTOMES sont remarquables par l'épaisseur de leurs lèvres.* (Valenciennes.)

III.

CATOTAPHYTE s. m. (ka-to-ta-fi-te). — contract. du gr. *katôstas*, le plus bas; *phuton*, plante). Bot. Nom générique des plantes dont les fleurs ont leurs étamines insérées à la base du calice.

CATOTÉRIQUE adj. (ka-to-té-ri-ke). — du gr. *katô*, en bas; *terein*, percer). Pharm. Purgatif. Il On dit mieux CATOCATHARTIQUE.

CATOTOL s. m. (ka-to-toi). — corrupt. du mexicain *cacatolotl*. Ornith. Espèce de pinson qui habite le Mexique : *Le CATOTOL se tient dans les plaines et chante fort agréablement.* (Buff.)

CATOTRÈTE adj. (ka-to-trè-te). — du gr. *katô*, en bas; *trêtos*, percé). Didact. Percé en bas ou en dessous.

CATOKANTHE s. m. (ka-to-kan-te). — du gr. *katô*, en bas; *zanthos*, jaune). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, voisin des buprestes, et comprenant deux espèces que plusieurs auteurs rapportent au genre chrysoschroa.

CATRACA s. m. (ka-tra-ka). Ornith. Nom d'un oiseau du genre parrakoua.

CATREU s. m. (ka-treu). Se dit pour CHÂTREUR dans certains patois.

CATRINE, bourg d'Ecosse, comté et à 20 kilom. N.-E. d'Ayr, sur la rive droite de l'Ayr; 2,702 hab. Importants établissements pour le filage, le tissage et le blanchissage du coton, occupant un millier d'ouvriers et produisant annuellement 4 millions de mètres de tissus.

CATROU (François), jésuite, prédicateur et littérateur, né à Paris en 1659, mort en 1737. Il eut de grands succès dans la chaire, et fut un des fondateurs du *Journal de Trévoux* (1701), qu'il rédigea pendant douze ans avec talent et érudition. Il composa aussi plusieurs ouvrages historiques pleins de consciencieuses recherches : *Histoire générale du Mogol* (1702); *Histoire du fanatisme des religions protestantes, de l'anabaptisme, du davidisme, etc.* (1733); *Histoire romaine* (1725 et 1737), fort étendue et riche de faits, mais défectueuse sous le rapport du style et de la critique.

CATRUFO (Joseph), compositeur dramatique italien, né à Naples en 1771, mort à Londres en 1851. Il fut admis, à l'âge de douze ans, au conservatoire de la *Pietà de Turchini*, où il étudia le contre-point, la composition et le chant. Lorsqu'il eut terminé son instruction, il se rendit, en 1791, à Malte, et y fit représenter deux opéras-bouffes, ses débuts au théâtre. L'occupation de l'Italie par les troupes de Bonaparte vint interrompre sa carrière musicale. Catrufo s'engagea, lors de la révolution de Naples, dans l'armée française, où il servit avec distinction. Retiré du service militaire en 1804, il se fixa à Genève, où il donna quatre opéras-comiques. C'est également dans cette ville qu'il fit le premier essai de l'enseignement mutuel appliqué à la musique, essai qui réussit brillamment, et qui le détermina à écrire pour ce cours les *Solfèges progressifs*, qu'il a publiés à Paris vers 1820. Arrivé dans cette ville en 1810, Catrufo se livra à l'enseignement du chant, et publia un recueil de vocalises. En 1813, il fit représenter au théâtre Feydeau l'*Aventurier*, opéra-comique en trois actes, qui ne réussit pas. Cette partition fut suivie de *Fédora* ou la *Fille romanesque* (1815), œuvre distinguée qui est restée au théâtre, et de plusieurs autres opéras-comiques, qui subirent des chances diverses. Outre ces compositions dramatiques, Catrufo a publié des fantaisies, des nocturnes, des ariettes, et un grand nombre de romances françaises, dont plusieurs ont obtenu une vogue légitime, des méthodes de chant et de vocalisation, et d'autres ouvrages didactiques. En 1835, Catrufo se fixa, en qualité de professeur de chant, à Londres, où il mourut à l'âge de quatre-vingts ans.

CATS ou **CATZ** (Jacques), homme d'Etat et poète hollandais, né en 1577 à Brouwershaven (Zélande), mort en 1660. Il fut ambassadeur en Angleterre et grand pensionnaire de Hollande pendant quinze ans, de 1636 à 1651. Comme poète, il se distingue par la pureté, l'imagination, la naïveté et la candeur. On l'a surnommé un peu emphatiquement *La Fontaine hollandaise*. Ses œuvres se composent d'allégories dans le goût du temps, de fables, d'odes, d'idylles, etc. La dernière édition est de 1828 (Amsterdam). Il n'en existe pas de traductions françaises. Toutefois M. Feutry a donné une imitation du poème intitulé *les Jeux d'enfants* dans ses *Opuscules poétiques* (Paris, 1761). En 1829, la ville de Gand a érigé en l'honneur de Catz une statue due au ciseau de Parmentier.

CATS (Charles), théologien brabançon, né dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Il quitta le catholicisme pour embrasser le socinianisme, fut mis en prison pour une traduction du Nouveau Testament, vint résider à Emden, mais fut encore obligé de fuir pour échapper à de nouvelles persécutions. Outre la traduction dont nous venons de parler, on lui doit : *Jesus-Christus is' der Saaligmaker der Welt* (Amsterdam, 1697).

CA-TSÉ s. m. (ka-tsé). — mot chinois). Bot. Nom d'une plante originaire de Chine, de la famille des crucifères. Elle paraît être une espèce de moutarde, et a été récemment introduite en France : *Le CA-TSÉ produit une très-grande quantité de feuilles.* (A. Sicard.)

CATSKILL, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de New-York, à 50 kilom. S. d'Albany, près de la rive droite de l'Hudson; 5,400 hab. Industrie active; commerce de transit.

CATSKILL, groupe de montagnes appartenant à la chaîne apalachienne, dans les Etats-Unis d'Amérique, sur la rive occidentale du fleuve Hudson, et situé presque tout entier dans le comté de Green, Etat de New-York. La base orientale de ces montagnes se trouve à environ 12 kilom. de la petite ville de Catskill, qui leur a donné son nom. Ce groupe de montagnes, dans lequel on a vainement cherché des mines de charbon, ne possède véritablement aucune richesse minérale et n'est remarquable que par la variété et la beauté de ses paysages, les plus pittoresques de toute la région baignée par l'Hudson. Les deux points les plus élevés sont le Round Top (Tête ronde) et le High Peak (Haut Pic); ils atteignent 1,155 m. au-dessus du niveau de la mer. Deux lacs jumeaux se rencontrent dans les monts Catskill, à une grande élévation; leurs déversoirs produisent ce que l'on peut considérer comme le trait caractéristique de ces montagnes, les cascades, et sont l'une des curiosités naturelles des Etats-Unis. Les déversoirs des deux lacs forment, en s'unissant, un cours d'eau rapide qui se précipite dans un ravin profond, par deux chutes successives. La première tombe perpendiculairement d'une hauteur de 55 mètres, et la seconde, assez rapprochée, de 24 mètres. Derrière la première cascade, et au-dessous, se trouve une immense amphithéâtre naturel, littéralement enlevé, comme d'un rideau, par la majestueuse nappe liquide. Au sommet du ravin, et tout près de l'endroit où le sol manque à la rivière, une petite maisonnette a été construite pour la commodité des touristes. De là, et par un temps clair, l'œil peut embrasser un panorama de près de 100 kilomètres de développement sur la vallée enchanteresse de l'Hudson, depuis les Highlands jusqu'à Albany, ainsi que les montagnes de Vermont, du Massachusetts et du Connecticut, dont les silhouettes se dessinent nettement à l'horizon, dans la direction de l'est. Les chutes sont à 22 kilomètres de la ville de Catskill.

CATTA s. m. (ka-ta). Mamm. Nom spécial du maki mococho.

CATTANEO ou **CATANEO** (Jean-Marie), littérateur italien, né à Novare, mort à Rome en 1529. Il fut secrétaire du cardinal Bendinello Sauli, qui le fit entrer dans les ordres et lui fit obtenir divers bénéfices. Ses principaux ouvrages sont : *Commentaires sur Plin le jeune* (Milan, 1506); *Dialogues* traduits de Lucien; un poème sur la ville de Gènes, et un autre sur la prise de Jérusalem, qu'il laissa inachevé.

CATTANEO (Danese), sculpteur, architecte et poète italien, né à Carrare vers 1500. Il alla prendre les leçons du Sansovino à Venise. Un de ses premiers ouvrages fut l'*Apollon* qui se voit au milieu de la cour de la *Zecca*, dans cette ville. A Padoue, il sculpta le tombeau d'Alessandro Cantarini; à Vérone, celui de Giano Fregoso; à Venise, ceux d'Andrea Badoero et du doge Lorédan. Comme poète, il a laissé l'*Amor di Marisa*, long poème en octaves (Venise, 1562, in-4°).

CATTANEO (Lazaro), jésuite et missionnaire italien, né à Sarzane en 1562, mort à Hangtchéou en 1640. Il alla d'abord travailler à la conversion des infidèles à Goa, puis sur la côte de la Pécherie; il fut ensuite envoyé en Chine pour seconder les travaux du P. Ricci. Il composa en chinois divers ouvrages, dont un seul a été imprimé sous ce titre : *De la contrition ou de la douleur des péchés.*

CATTANEO (Félix), peintre italien, né à Milan à la fin du XVIII^e siècle. Il fut élève de Joseph Bossi, et montra de telles dispositions qu'on l'envoya à Rome comme pensionnaire du gouvernement. On cite, parmi ses meilleurs tableaux, un *Saint Joseph mourant* et une *Françoise de Rimini surprise avec Paolo*.

CATTANEO (Bernard-Louis), général, né à Ajaccio en 1769, mort en 1832. Il servit dans les guerres de la Révolution, fut attaché au roi Joseph en 1806, devint aide de camp de Murat et fut blessé à la bataille de la Moskowa. Il était neveu de Bacciocchi, époux d'Elisa Bonaparte.

CATTANEO (Charles), homme politique et publiciste italien, né à Milan vers 1815. Il commença par s'adonner avec succès à l'étude des sciences, surtout à celle de la philosophie, et se fit connaître par la publication de quelques écrits. En 1848, lorsque éclatèrent les premiers symptômes de la révolution, Cattaneo devint un des chefs du mouvement dans sa ville natale. Pour l'activer, il créa une feuille politique dans laquelle il exposa les griefs des patriotes et les réformes demandées. Dès que l'insurrection eut commencé à Milan, Cattaneo fit partie, avec Cernuschi, Clerici et Terzaghi, d'un conseil de guerre organisé pour la résistance, véritable comité permanent de l'insurrection. Il eut la principale part dans le succès qui couronna cette héroïque lutte des cinq journées (mars 1848). Il repoussa énergiquement l'armistice demandé par Radetzki, qui attendait le renfort. Quelqu'un faisant alors observer que Milan

n'avait plus de munitions, Cattaneo répondit : « Eh bien ! l'ennemi continuera de nous en fournir. » Et en effet, on renvoyait aux Autrichiens leurs boulets et leurs balles. Le comte Borromée objectant encore que Milan n'avait plus de vivres que pour vingt-quatre heures, Cattaneo lui répliqua par ce mot superbe de confiance et d'intrepidité : « Vingt-quatre heures de vivres et vingt-quatre heures de jeûne, c'est plus de temps qu'il ne nous en faut pour vaincre. » Et deux jours plus tard, Milan était libre, et les 20,000 Autrichiens de Radetzki, avec 80 canons, et couverts de redoutables fortifications, fuyaient presque en déroute après avoir perdu plus de 4,000 hommes. Républicain fédéraliste, Cattaneo repoussa d'abord l'intervention du roi Charles-Albert, intervention sollicitée pendant la lutte et acceptée ensuite par le plus grand nombre des Milanais. Lorsque le conseil de guerre eut donné sa démission entre les mains du gouvernement provisoire, présidé par le comte Casati, Cattaneo fit créer par le peuple un comité défenseur, et vint en France demander vainement l'appui du gouvernement du général Cavaignac, contre les nouveaux efforts de l'Autriche pour ressaisir la Lombardie. Il publia une protestation sous forme de récit : *l'Insurrection de Milan* en 1848. Après la victoire définitive des Autrichiens, il se retira en Piémont, et y demeura jusqu'au moment où il rentra à Milan en 1859, après les victoires de l'armée franco-piémontaise. Il n'a cessé depuis de se livrer à d'importants travaux scientifiques, et il rédige depuis plusieurs années le *Polytechnique* (*il Politecnico*), revue mensuelle fort estimée. Elu député de Milan au parlement de 1867, M. Cattaneo est le financier de la gauche; mais ses opinions autonomistes, presque républicaines, l'empêcheront d'arriver au pouvoir et de mettre en pratique les excellentes idées qu'il patronne dans sa revue.

CATTANI (Gaetano), jésuite et missionnaire italien, né à Modène. Il fut envoyé au Paraguay, et il écrivit à son frère plusieurs lettres intéressantes que Muratori a insérées dans son recueil sur les missions, et qui ont été traduites en français sous le titre de *Relation des missions du Paraguay* (Paris, 1754).

CATTANI DA DIACCETO (Francesco), littérateur et philosophe italien, né à Florence en 1446, mort en 1522. Il succéda à Marsilio Ficino dans la chaire de philosophie. Ses œuvres complètes ont été éditées à Bâle, en 1563, et son ouvrage intitulé *Tre libri d'amore* fut imprimé séparément à Venise en 1561. — Son petit-fils, François CATTANI, surnommé *le Jeune*, entra dans l'ordre des dominicains, assista au concile de Trente, et fut nommé évêque de Fiesole. On a de lui : une traduction de l'*Hezameron* de saint Ambroise (1560); *Discorso dell' autorità del papa sopra il concilio* (1562); *Sopra la superstizione dell' arte magica* (Florence, 1562).

CATTAPANE (Lucas), peintre italien, né à Crémone, mort au commencement du XVII^e siècle. Il chercha à imiter les Campi, et composa des tableaux et des fresques. La *Décollation de saint Jean*, à San-Donato de Crémone, est un de ses meilleurs ouvrages.

CATTARO, ville de l'empire d'Autriche, dans la Dalmatie, à 55 kilom. S.-E. de Raguse, au fond du golfe de son nom, ch.-l. d'un cercle formant l'extrémité méridionale de la monarchie autrichienne; 3,000 hab. Place forte entourée de murailles et protégée en outre par deux forts détachés; siège d'un évêché suffragant de Zara; port de mer, l'un des plus sûrs de l'Adriatique; pêche productive; commerce assez actif avec le Monténégro.

Cette ville, fondée au VII^e siècle, forma une petite république dont la domination s'étendit sur le territoire qui environne le golfe de Cattaro. Mais au moyen âge, quand les Turcs firent invasion en Europe, la terreur que les infidèles inspirèrent força les habitants de Cattaro à se soumettre à la république de Venise, en 1420. Celle-ci, en 1797, dut céder cette ville et son territoire aux Autrichiens, aux termes du traité de Campo-Formio. Pendant le premier Empire français, de 1807 à 1814, Cattaro fit partie des provinces illyriennes réunies au territoire français; mais, à la chute de Napoléon elle retomba au pouvoir des Autrichiens. En 1849, Cattaro secoua le joug de l'Autriche et constitua un gouvernement indépendant; mais bientôt un corps autrichien la fit rentrer sous l'autorité de l'empereur d'Autriche.

CATTARO (golfe ou bouches de), golfe profond de l'empire d'Autriche, formé par l'Adriatique, à l'extrémité méridionale de la Dalmatie, dans le cercle de son nom. En pénétrant dans l'intérieur des terres, il forme trois grandes baies, appelées *Punta d'Ostro*, *Combur* et *le Catene*, dont le périmètre total est de 200 kilom.; l'entrée, large de 3,400 mèt., est divisée en trois canaux par les rochers de Zagnisa et de la Madona. Ce golfe, dont les passes sont commandées par la forteresse de Castel-Nuovo, ferait un des meilleurs ports du monde, si les navires pouvaient y entrer et en sortir avec plus de facilité en toute saison, et s'il n'y avait pas souvent à craindre pour eux de violents coups de vent d'est.

CATTEAU-CALLEVILLE (Jean-Pierre-Guil-laume), historien et géographe, né à Angermunde (Brandebourg) en 1759, d'une famille d'origine française, mort à Paris en 1819. Il

fut, de 1783 à 1788, ministre de l'Eglise française réformée de Stockholm, et devint membre de l'Académie royale (1812) et de l'Académie des sciences de cette ville. En 1810, il vint se fixer à Paris, après avoir voyagé dans une grande partie de l'Europe. On a de lui des ouvrages savants et estimés : *Bibliothèque suédoise* (1783-1784) ; *Tableau général de la Suède* (1789, 2 vol.) ; *Tableau des Etats danois* (1802, 3 vol. in-8°) ; *Voyage en Allemagne et en Suède* (1810, 3 vol.) ; *Tableau de la mer Baltique* (1812, 2 vol.) ; *Histoire des révolutions de Norvège* (1818, 2 vol. in-8°), etc.

CATTEGAT, le *Codanus sinus* ou *Suevicum mare* des anciens, grand détroit d'Europe, formé par la mer du Nord au N.-E. du Danemark, entre les côtes de la Suède et les îles danoises. Il communique au N. avec le Skager Rack, et au S. avec la Baltique par trois canaux appelés Sund, Grand-Belt et Petit-Belt. Sa longueur, du N. au S., depuis le cap Skager jusqu'à l'entrée du Sund, est de 200 kilom. ; sa longueur moyenne, de l'E. à l'O., est de 100 kilom. Superficie, 522,000 kilom. carr. Profondeurs inégales, mais au plus de 80 mètres. Courants rapides et souvent opposés. Nombreux écueils qui rendent la navigation dangereuse ; côtes basses et sablonneuses du côté du Jutland et des îles danoises, mais hautes et rocheuses du côté de la Suède. Tempêtes fréquentes, rendues moins périlleuses par une multitude de baies, d'anse, de ports, où les navires peuvent se réfugier, guidés pendant la nuit par les feux de plusieurs phares.

CATTENBURCH ou **CATTENBURGH** (Adrien VAN), théologien hollandais, né à Rotterdam en 1664. Il était un des chefs de la secte des arméniens ou remontrants, et il fut lié avec Philippe de Limborch. Ses ouvrages sont : *Spicilegium theologiae christianae Philippi a Limborch* (Amsterdam, 1706) ; *Vie de Hugues Grotius* (1727), en flamand ; *Bibliotheca scriptorum remonstrantium* (1727) ; *Syntagma scientiarum mosiacarum* (1737), ouvrage où il attaque vivement les athées et les déistes.

CATTENBURCH ou **CATTENBURGH** (Louis-Constantin, RABO COPES VAN), administrateur et financier belge, né dans le Brabant en 1771, mort vers 1840. Il occupa un emploi dans l'administration des contributions indirectes pour l'arrondissement de Rotterdam, prit part, sous le ministère Gogel, à la rédaction des nouvelles lois financières et fut nommé inspecteur des impositions indirectes pour la république batave. Le nouveau système, abandonné lorsque le pays fut incorporé à l'Empire français, fut remis en pratique en 1815.

CATTENOM, bourg de France (Moselle), ch.-l. de canton, arrond. et à 8 kilom. N.-E. de Thionville, sur la rive gauche de la Moselle ; pop. aggl., 1,079 hab. — pop. tot., 1,136 hab. Tanneries, huileries ; commerce de bestiaux. Autrefois place forte.

CATTEQUI s. m. (ka-te-ki). Comm. Cotonnade bleue des Indes.

CATTERMOLE (George), peintre anglais contemporain, né dans le village de Dickleburgh, près de Diss (comté de Norfolk), au mois d'août 1800. Il s'adonna dès son enfance au dessin et à l'étude des antiquités architecturales qui abondent dans sa province natale. A seize ans, il exécutait des illustrations pour les *Cathédrales anglaises*, de Bitton, et y montrait dès ce moment ce sentiment profond et juste des temps féodaux que l'on retrouve dans ses peintures. Il entreprit de faire revivre avec son crayon, et plus tard avec son pinceau, le monde éteint que Walter Scott, avec sa plume brillante, avait commencé à remettre en lumière. Il eut d'abord l'idée d'illustrer les ouvrages de ce dernier, et il fit un voyage en Ecosse dans le but de dessiner les sites décrits par le romancier ; plusieurs des dessins qu'il fit alors ont été publiés sous différentes formes ; ceux du *Waverley* sont fort répandus en Angleterre. M. Cattermole illustra aussi les *Annales historiques*, publiées par son frère, le révérend R. Cattermole ; parmi les gravures exécutées pour cet ouvrage, sous la direction de Charles Heath, on remarque un *Prêche républicain*, *Gering Carousing* et le *Pillage d'un temple catholique*, compositions dignes des plus grands éloges pour la beauté des lignes architecturales, et surtout pour la vérité, l'aisance et la vie des personnages. Devenu membre de la Société des peintres à l'aquarelle (*in water colours*), M. Cattermole exposa, dans les galeries de cette Société, les ouvrages suivants, qui obtinrent le plus grand succès : en 1839, *Sir Walter Raleigh assistant à l'écadecution du comte d'Essex*, la *Vieille hospitalité anglaise* (gravée par Egan) ; en 1840, la *Chapelle du château* ; en 1843, *Hamilton de Bothwell Haugh s'apprêtant à tirer sur le régent Murray*, la *Salle du chapitre*, le *Lendemain de la deuxième bataille de Newbury* ; en 1845, *Benvenuto Cellini défendant le château Saint-Ange et la Visite au monastère* ; en 1846, le *Retour imprévu*, magnifique vue de forêt avec un chevalier chevauchant la long d'une avenue, etc. A partir de 1850, M. Cattermole a cessé de prendre part aux expositions de la Société des aquarellistes, au grand regret des amateurs de son beau talent. Nous lisons, dans une étude consacrée à cet artiste par un journal anglais, en 1857 : « Depuis six ans, Cattermole s'est adonné à la peinture à l'huile et à l'étude exclusive des sujets sacrés ;

il n'a encore rien exposé publiquement de ces nouvelles productions ; mais les personnes qu'il a bien voulu admettre à les contempler affirment qu'elles sont ce que le peintre a fait de meilleur. » Nous ne savons ce qu'il y a de vrai dans ces assertions du journal anglais. Ce qui est certain, c'est que les peintures envoyées par M. Cattermole aux expositions universelles de 1855, 1862 et 1867 étaient de simples aquarelles, reproduisant des scènes du moyen âge. Les suivantes, qui ont figuré à Paris en 1855, ont été très-remarquées : *Sir Biorn attablé au milieu des armures de ses ancêtres*, sujet fantastique tiré d'une légende de la Motte-Fouquet ; *Macbeth reprochant aux meurtriers de l'angoir l'assassinat d'Elchannan* ; *Hamilton de Bothwell Haugh* (déjà cité) ; *Benvenuto Cellini invité par des brigands à évaluer un de ses ouvrages* ; les *Pèlerins à la porte d'un monastère* ; le *Traître trahi*, la *Lecture de la Bible au temps de la Réforme*, la *Bibliothèque du monastère*. Plusieurs des aquarelles que nous venons de citer, *Sir Biorn*, *Benvenuto Cellini*, le *Traître trahi*, la *Lecture de la Bible*, reparurent à l'exposition de Londres de 1862, avec les ouvrages suivants : *Lord Strafford marchant au supplice*, la *Belle Géraldine*, *Macbeth et Banquo*, la *Dispute*, le *Déf. Shakespeare lisant une ode à sir Thomas Lucy*, *Naworth Castle*, etc. A l'exposition universelle de 1867, M. Cattermole n'avait qu'une seule aquarelle, d'une exécution large et spirituelle, intitulée le *Page impertinent*. M. Théophile Gautier a apprécié le talent de cet artiste en quelques lignes très-louangeuses, mais très-justes, qu'on nous saura gré de reproduire : « M. Cattermole occupe depuis longtemps une place distinguée entre les peintres *of water colours*, et cette place, il la mérite. Jamais réputation ne fut plus légitime. Lorsque beaucoup de ses confrères apportent dans l'aquarelle ce fini de miniature et ces travaux au pointillé qui font les délices du vulgaire, lui la traite en artiste, en maître, avec une largeur, une aisance et une hardiesse rares. Il procède par teintes plates rehaussées de hachures et de quelques points de gouache pour les lumières, et tout cela touché d'une manière libre et spirituelle qu'on ne saurait trop louer. Quelques-unes des aquarelles de M. Cattermole, et ce ne sont pas les pires, n'offrent que des croquis lavés rapidement, où le grain du papier joue son rôle et produit de charmants effets ; la plupart de ces petites compositions sont d'une gamme harmonieuse et claire qui montre une intelligente étude de Paul Véronèse et des maîtres vénitiens : leurs sujets, choisis ordinairement parmi l'histoire ou la légende du moyen âge, n'ont rien de la roideur gothique, ni du faire minutieux que l'on croit trop souvent devoir adopter lorsque l'on traite des scènes analogues. M. Cattermole a continué dans l'aquarelle la révolution romantique commencée par Scheffer, Delvair, Poterlet, Delcroix, L. Boulanger, et surtout Bonington, le peintre le plus naturellement coloriste de l'école moderne, dont il a su approprier beaucoup de qualités sans copie servile ; il a le mouvement, le caractère, la couleur locale et l'entrain de ces maîtres, et, comme eux, le goût du bric-à-brac féodal, des lits à quenouilles, des escabeaux à pieds tors, des buffets sculptés chargés de vaisselle, des crédenes découpées en dentelle, des rideaux de brocart aux plis cassants, dans des salles à ogives surbaissées, à plafonds côtelés de nervures, à lambris de chêne brun, où l'imagination aime à loger les burgraves du Rhin et les thanes d'Ecosse : nul, s'il l'eût voulu, n'eût mieux illustré les romans de sir Walter Scott. Ce que les Anglais appellent *old golden time*, et ce que nous nommons le bon vieux temps, a dans M. Cattermole un interprète plein de conviction et de chaleur ; il a vécu dans l'intimité des anciens baronnets saxons, chez les thanes et chez les moines, sous les vertes forêts où Robin Hood trinquait avec Richard Cœur-de-Lion ; il sait planter les massacres de cerfs ou de daims aux parois des grandes salles, colorier le blason au-dessus de la vaste cheminée où brûle un chêne, rendre sur le buffe jaune la trace noire de la cuirasse déposée, englober un crâne luisant dans la cagoule d'un froc, poser juste sur le nez du père cellier une touche de carmin bachique. » M. Cattermole a obtenu une médaille de 1^{re} classe à l'exposition universelle de 1855.

CATTES ou **CHATTES**, en latin *Catti*, peuplade de l'ancienne Germanie, dont le nom signifie *chasseurs*. Les Cattes, rangés par César dans la nation des Suèves, faisaient partie de la famille des Hermions. Leur territoire confinait, au N. à la Diemel, aux Chamaves et aux Chérusques ; à l'E., à la Werra et aux Hermundures ; au S., près du Taunus et du Mein, aux champs Décumatiques ; à l'O., aux Sicambres et aux Ubii, remplacés plus tard par les Marsees, les Teutères et les Ussipètes. On voit qu'ils habitaient la partie de la Germanie qui de nos jours correspond à peu près à la Hesse Electorale, au duché de Nassau et à une partie de Westphalie. Leurs villes principales étaient : *Castellum Cattorum* (Cassel), *Maticum* (Wiesbaden). L'extrémité sud-ouest de ce territoire fut conquis par les Romains que commandait Drusus, et les *Maticques*-Cattes furent pendant longtemps sujets des Romains. Les Cattes prirent part à la levée de boucliers des Germains, sous la conduite d'Arminius, et lorsque, après la mort de ce

dernier, les Chérusques perdirent leur suprématie, les Cattes héritèrent de leur pouvoir et de leur influence. Tacite fait l'éloge de leur infanterie. Sous le règne de Marc-Aurèle, vers la fin du 1^{er} siècle, les Cattes envahirent la Germanie et la Rhétie romaines. Au commencement du 1^{er} siècle, Caracalla fit vainement une expédition contre eux et contre les Alemani. Vers le milieu de ce même siècle, ils se fondirent dans la confédération des Francs, et leur nom ne tarda pas à disparaître. Claudien est le dernier écrivain qui, au commencement du 1^{er} siècle, fasse mention d'eux. Cependant on retrouve plus tard leur nom un peu altéré dans celui de Chattuariens, par lequel on désignait collectivement les Cannibates et les Bataves établis à l'embouchure du Rhin et descendant les uns et les autres des Cattes.

CATTEUX s. m. V. CATEUX.

CATTEROLE s. f. V. CATEROLE.

CATTHO (Angelo), prélat, né à Tarente, mort à Vienne (Dauphiné) en 1494. Il avait d'abord été attaché à la cour de Charles le Téméraire, et il y connut Comines. Il vint ensuite près de Louis XI, qui le nomma son aumônier et archevêque de Vienne. Comines raconte sérieusement que Cattho avait le don de prédire, et que, le jour même de la mort du duc de Bourgogne, il l'annonça à Louis XI, auquel il disait la messe, en lui faisant baisser la paix. Ce prélat passait pour être savant en médecine et en mathématiques.

CATTI (Bernardino), poète latin moderne, connu sous le nom de *Lydius Catus*, né à Ravenna à la fin du x^e siècle. En 1519, il remplissait la charge de podestat à Césène, et il fut chargé de plusieurs missions près du pape Léon X. Il composa, en l'honneur d'une jeune femme qu'il nommait Lydia, des vers latins qui furent réunis et publiés sous le titre de : *Lydi Catti carmina et epyloga* (Venise, 1502).

CATTICHE s. f. V. CATICHE.

CATTIER (Isaac), médecin français, né à Paris au commencement du x^e siècle. Reçu docteur à Montpellier, il fut nommé médecin ordinaire de Louis XIV. On lui doit, entre autres ouvrages : *Diffibulatoris morologia* (Montpellier, 1646) ; *Description de la macreuse* (Paris, 1651) ; *Discours sur la poudre de sympathie* (1651) ; *De rhumatismo, de ejus natura et curatione* (1653) ; *Observationes medicæ rarioris* (Castres, 1653), où il décrit le corps d'un supplicié dont les viscères se trouvaient transposés de droite à gauche, et réciproquement.

CATTIER (Philippe), helléniste et latiniste du x^e siècle. Il était avocat au parlement de Paris, mais il dut une certaine célébrité à quelques ouvrages dont le but était de faciliter l'étude des mots grecs et latins. Ces ouvrages avaient pour titre, l'un : *Gazophylacium Græcorum* (Paris, 1651) ; l'autre : *Gazophylacium latinum ou Jardin des racines latines* (1667). On doit au même auteur un autre ouvrage intitulé : *Exercitationes quatuor et une oraison funèbre d'Anne d'Autriche*, en vers grecs, latins et français.

CATTIVO-OCCHIO s. m. (ka-ti-vo-okio — mots ital. qui signif. mauvais œil). Influence maléfique du regard, mauvais œil, chez les Italiens.

CATTLEYE s. f. (ka-tlé-ye — de *Cattley*, botan. angl.). Bot. Genre de plantes épiphytes, de la famille des orchidées, tribu des épiphytes, comprenant une trentaine d'espèces qui croissent dans l'Amérique tropicale.

— **Encycl.** Les *cattleyes* sont de superbes orchidées pourvues de pseudo-bulbes qui portent une ou deux feuilles ; leurs grandes fleurs, accompagnées d'une large spathe, ont des divisions extérieures (sépales) égales et étalées ; les divisions intérieures (pétales) plus grandes et la labele en capuchon. Ce genre renferme un grand nombre d'espèces, qui habitent les régions chaudes de l'Amérique, où elles croissent en épiphytes ou faux parasites sur le tronc des arbres, dans les forêts. Toutes sont des plantes fort recherchées par les amateurs. La plupart se contentent d'une serre sèche, à température de 15° à 20°, se multiplient facilement par la séparation des pseudo-bulbes et ne demandent que les soins ordinaires de culture. La *cattleye de Mossi*, originaire de Caracas, est une des plus belles espèces.

CATTOLICA, ville du royaume d'Italie, dans l'île de Sicile, province et à 25 kilom. N.-O. de Girgenti ; ch.-l. de cant. ; 7,060 hab. Aux environs, vastes souffrières produisant plus de 1 million de kilogr. de soufre par an.

CATTOLOGIE s. f. (ka-to-lo-ji — du lat. *cattus*, chat, et du gr. *logos*, discours). Didact. Traité sur les chats, histoire du chat.

CATTOLOGIQUE adj. (ka-to-lo-ji-ke). Didact. Qui a rapport à la cattoologie.

CATTUS s. m. (ka-tuss — mot lat. qui signifie proprement *chat*). Antiq. Machine de guerre qui était analogue au cheval de frise.

CATTU-TAGÉRA s. m. (ka-tu-ta-jé-ra). Bot. Nom indigène de l'indigotier.

CATTY s. m. (kat-ti). Métrol. Unité de poids pour les métaux, usitée en Asie, et valant en Chine 600 gr. 399 ; à Siam, 613 gr. 468.

CATTYWAR s. m. (ka-ti-ouar). Linguist. Idiotisme de la nation de même nom, qui, depuis environ trois siècles, s'est établie dans l'intérieur de la presqu'île indienne de Guzerate :

Le *CATTYWAR* ne paraît pas appartenir à la famille sanscrite. Il On dit aussi *CATTYWAUR*.

CATUACUM, nom latin de DOUAI.

CATUALDA, chef de la tribu germane des Göttones, au 1^{er} siècle de notre ère. Obligé de fuir pour échapper à son ennemi Maroboduus, il le força plus tard à fuir lui-même ; mais, vaincu peu de temps après par Vibilius, chef des Hermundures, il tomba en son pouvoir et fut envoyé à *Forum Julii* (Fréjus) comme prisonnier.

CATUBÉE s. f. (ka-tu-bé). Bot. Syn. de COUTOUBÉE.

CATUGNAT, chef des Allobroges, qui, l'an 62 de notre ère, fit tomber dans une embuscade une armée romaine et la détruisit presque tout entière non loin des bords de l'Isère. Mais les Romains revinrent ensuite dévaster le pays en l'absence de Catugnat, et les Allobroges furent réduits à demander la paix.

CATULAIRE adj. f. (ka-tu-lè-re—lat. *catularia* ; de *catulus*, petit chien). Antiq. Se disait d'une porte de Rome, située entre le mont Capitolin et le Quirinal et près de laquelle on immolait chaque année une chienne rousse, pour rendre la canicule — littéralement la *petite chienne* — favorable aux moissons : *Porte CATULAIRE*. Il On dit aussi *CATULAIENNE*.

CATULINA CASTRA, nom latin de TULN.

CATULLE (Caius Valerius CATULLUS), poète latin, né l'an de Rome 667 (86 av. J.-C.), sous le consulat de L. C. Cinna et le Cneius Octavius, à Sermione, suivant quelques savants ; à Véronne, d'après Martial (liv. XIV, épiq. 195) :

*Tantum magna suo debet Verona Catullo,
Quantum parvus suo Mantua Virgilio !*

« La grande Véronne doit autant à Catulle que la petite Mantoue à Virgile. » Ovide (*Amorum*, lib. III, eleg. xv) est de l'avis de Martial :

Mantua Virgilio gaudet, Verona Catullo ;

« Mantoue est fière de Virgile et Véronne de Catulle. » Enfin, Plinie l'Ancien (*Hist. nat.*, lib. XXVIII, cap. II), Ausone (*Drepanio Patato Latino*) et bien d'autres après eux, font aussi naître ce poète à Véronne.

Amené très-jeune à Rome, et grâce à son nom (car il appartenait à la famille patricienne des Valerius), grâce aussi à sa fortune, enfin et surtout grâce à l'élégance de ses mœurs et à son esprit, il se vit bientôt entouré d'illustres amis : Cicéron, Cinna, Plancus, Cornélius Népos, Lucrèce, Licinius Calvus, Caton le Grammairien, César lui-même, que le jeune républicain déchira cependant de sanglantes épigrammes.

Catulle, comme tous les jeunes patriciens d'alors, comme les poètes de toutes les époques, se laissa d'abord aller à la vie de plaisirs, à cette vie insoucieuse et folle, dont les heures sont remplies par des chansons et des baisers, par la volupté, par toutes les satisfactions des sens.

Lorsque, parcourant les bords du lac de Garde, dans la campagne de Tibur, il est parvenu à l'extrémité de la presqu'île de Sermione, le voyageur se trouve en face de ruines dispersées, confondues, recouvertes de plantes parasites, mais d'après lesquelles cependant F. Henin (*Journal historique des opérations militaires du siège de Peschiera*) a pu faire le plan et donner la description de la maison que le temps a détruite ; c'était la maison où peut-être notre poète est né, celle, dans tous les cas, où il a vécu presque tous les jours de sa vie bien courte, où il a laissé la plus grande et la meilleure part de lui-même. Là, dans cette ville que bercie le bruit harmonieux des flots, qu'embourbaient les oranges en fleur, il appelait ses amis et ses amies, et, couronné de roses, tenant en main la coupe d'or empli de falerne, il oubliait que le vainqueur des Gaules s'apprêtait à passer le Rubicon, que la république romaine chancelait. Songez au splendide et triste tableau de Couture, et vous aurez l'image de la vie qu'on vivait en cette enchanteresse villa de Sirmium au temps de l'amant de Lesbie.

Lesbie ! nous voudrions parler d'elle longuement, car elle intéresse autant et au même titre que la Cynthia de Propertius, la Dédie de Tibulle, la Lydie d'Horace, autant que la Laure de Pétrarque, la Béatrix de Dante, la Fornarina de Raphaël ; elle fut la nymphe des bois de Sermione, la maîtresse de Catulle, son impératrice, sa muse. Mais nous ne savons d'elle presque rien. Elle était mariée, et, dit Apulée, elle était la sœur de l'illustre et fougueux Clodius, l'ennemi implacable de Cicéron. Un jour que, portée par deux esclaves, elle traversait la voie Sacrée, notre poète la vit à travers les rideaux de sa litière et l'aima. Lesbie se laissa aimer parce qu'elle était jeune et belle, et que son mari était vieux et laid ; qu'il était *stupor* et *malus*, nous dit Catulle (*carmin. xvii, Ad Ciceronem* ; *carmin. lxxvii, In maritum Lesbiæ*). Elle se laissa aimer, elle aima aussi, il nous faut le croire ; et par elle et pour elle, Catulle devint poète ; c'est à Lesbie que sont adressés ses meilleurs vers, les plus heureusement inspirés : le *Passereau de Lesbie*, la *Mort du passereau*, la cinquième élégie et cette imitation de la fameuse ode de Sapho :

*Ille mi par esse deo videtur,
Ille, si fas est, superare divos,*

*Qui sedens aduersus identidem se.
Spectat et audit.
Dulce rideat, misero quod omnes
Eripit sensus mihi : nam simul te,
Lesbia, adspexi, nihil est super nit.
Lingua sed torpet; tenuis sub artus
Flamma dimarat; sonitu suapte
Tintinant aures; gemina tejunctur
Lumina nocte....*

« Il est l'égal d'un dieu ; il est, s'il se peut, plus que les dieux mêmes, celui qui, assis près de toi, te voit, t'entend doucement lui sourire. Hélas ! ce bonheur m'a ravi l'usage de tous mes sens.... »

« Dès que je te vois, ô Lesbie, j'oublie tout, ma langue s'embarrasse, un feu subtil circule dans mes veines, un tintement confus bourdonne à mon oreille, mes yeux se couvrent d'une nuit épaisse.... »

Imitation dont les premiers vers sont une traduction, mais traduction autrement fidèle que celles de Boileau, de Delille, de l'Anglais Philips et de Voltaire.

Mais Lesbie se lassa des chansons et des baisers de Catulle, des ombrages et des parfums de Sernione ; elle se lassa du bonheur, et, un soir, elle disparut avec un ami du poète. Disons que bientôt cet ami abandonna la maîtresse infidèle, et que, dégradé à degré, celle-ci descendit jusque dans la fange, jusqu'au lupanar, et son amant s'écria :

*Caeli, Lesbia nostra, Lesbia illa,
Illa Lesbia, quam Catullus unam
Plus quam se, atque suos amavit omnes,
Nunc in quadrivis et angustis
Glabit magnanimos Remi nepotes.*

« Caelius, ma Lesbie, cette Lesbie adorée, cette Lesbie que Catulle chérissait uniquement, qu'il aimait plus que lui-même, plus que tous les siens ; Lesbie, maintenant, aux coins des rues et des carrefours.... caresse.... les magnanimes descendants de Rémus. »

Se serait-on attendu à lire ce mot que nous n'osons traduire, ce mot grossier, immonde, au revers des élégantes et gracieuses pages que nous venons de citer ? C'est que Catulle avait donné tout son cœur à Lesbie, et que Lesbie, en s'en allant, lui a tout pris, c'est qu'il est désenchanté, qu'il est ivre de douleur et de rage.

Et ici nous devons, laissant de côté pour un moment la personne de Catulle, nous occuper de son œuvre. Déjà nous avons distingué en lui deux poètes : le poète élégiaque et le poète satirique, l'imitateur aussi des poètes grecs. « Quelques années seulement, dit M. de Guérle, s'étaient écoulées depuis qu'un édit des censeurs Cnèius Domitius Ahenobarbus et Lucius Licinius Crassus avait banni de Rome les grammairiens et les philosophes grecs, accusés de corrompre la jeunesse ; et pourtant les citoyens les plus distingués de la république, sans même en excepter Caton, s'empressaient à l'envi d'étudier les chefs-d'œuvre de la Grèce. C'était à qui imiterait ces belles et savantes compositions : Lucrèce reproduisait dans ses vers énergiques la philosophie d'Épicure ; Cicéron étudiait dans Démosthène l'art d'émouvoir ses auditeurs ; Salluste écrivait l'histoire de son temps avec le crayon de Thucydide. Ce fut au milieu de cette tendance générale des esprits que parut Catulle. »

Nous avons déjà montré notre poète empruntant la parole de Sapho pour parler à Lesbie, nous devons noter encore la traduction du *De coma Berenice* de Callimaque. Quelques-uns disent aussi que Catulle doit aux Grecs son poème des *Noctes de Thétis* et de *Pélée* et l'*Épithalame de Manlius*. Mais notre poète fit mieux que traduire quelques-uns des gracieux chefs-d'œuvre de Callimaque, d'Anacréon et de Sapho : tout plein du génie poétique de la Grèce, il emprunta à ses modèles la forme même de leurs vers, et fit passer leur mètre dans la prosodie latine. Ou Catulle est lui-même, il n'en est pas moins un vrai poète. « Ses élégies, dit La Harpe, sont de petits chefs-d'œuvre où il n'y a pas un mot qui ne soit précieux, mais qu'il est aussi impossible d'analyser que de traduire. Celui qui pourra expliquer le charme des regards, du sourire, de la démarche d'une femme aimable, celui-là pourra expliquer le charme des vers de Catulle. Les amateurs les savent par cœur, et Racine les citait souvent avec admiration. »

Pour cette fois, le jugement de La Harpe est vrai de tout point. Ce qui distingue surtout notre poète, c'est l'abandon uni à l'élégance, à la grâce et à la vivacité de l'expression. Sa versification est cependant un peu rude parfois, et l'on sent qu'à cette époque la langue poétique n'était pas encore assouplie et qu'elle convenait mieux à la mâle pensée de Lucrèce qu'aux charmants badinages de Catulle, aux bagatelles (*nugæ*) de sa muse. En effet, il faut se rappeler que Catulle est le premier en date des poètes érotiques ; il faut se dire qu'à l'époque où chantait l'amant de Lesbie, Rome n'était point encore, comme on le croit trop communément, la cité polie, élégante d'Auguste, une nouvelle Athènes ; le luxe était effréné, mais, sous la robe de pourpre aux franges d'or, on reconnaissait encore les rudes soldats de la république. Ainsi considéré, au milieu de la grossièreté de l'époque où il vécut, Catulle devient un poète d'une suprême élégance. De plus, on doit lui par-

donner de ne montrer trop souvent l'amour que comme une effervescence des sens, et non comme une affection de l'âme ; enfin on doit comprendre, sinon excuser, la partie de son œuvre qu'il nous reste à étudier : ses épi-grammes.

Mais les étudierons-nous ? et ne suffit-il pas, après avoir manifesté notre dégoût à propos de l'une d'elles :

Caeli, Lesbia nostra, Lesbia illa....

de dire que toutes sont aussi peu décentes. « Passer des élégies de Catulle à ses épi-grammes, dit l'auteur que nous invoquons tout à l'heure, c'est passer d'un élégant bou- doir dans un infâme lupanar. On a peine à concevoir qu'un esprit aussi pur, aussi délicat, ait pu se permettre tant de mots grossiers, tant d'expressions révoltantes. Dans ses récits obscènes, Catulle ressemble aux compagnons d'Ulysse : l'aimable disciple des muses se change en un immonde pourceau, tant il semble se plaire dans la fange. » Cependant il est des critiques qui ont préféré Catulle à Martial. De ce nombre, il nous faut rappeler un certain Novagero, sénateur vénitien, qui, chaque année et à un jour déterminé, sacrifiait aux mânes de Catulle un exemplaire de Martial.

Après avoir ainsi montré le poète dans Catulle, revenons à sa personne. Lesbie l'avait abandonné, et avec elle avait emporté le cœur de son amant, sa gaieté, sa fortune aussi ; Catulle, pour celle qu'il aimait, s'était ruiné, et bientôt nous le voyons obligé d'engager ses biens, d'hypothéquer sa villa de Sernione, où le bruissement des arbres, le murmure des flots bleus qui la baignaient, tout en un mot lui redisait sans cesse le nom aimé de sa Lesbie :

*Furi, villula nostra non ad Austri
Platus opposita est, nec ad Favoni,
Nec savi Boreæ, aut Apeliote,
Verum ad milia quindécim et ducentos.
O ventum horribilem atque pestilentem !*

« Furius, ma maison des champs est à l'abri du souffle de l'Auster et du Zéphire ; elle ne redoute ni le cruel Borée ni le vent d'est ; mais elle est hypothéquée pour 15,200 sesterces. O l'horrible, le funeste vent ! »

Il l'aimait encore, sa Lesbie, quoique la hais- sant :

*Odi et amo. Quare id faciam, fortasse requiris.
Nescio ; sed fieri sentio et excrucior.*

« J'aime et je hais en même temps. Comment cela se fait-il ? direz-vous peut-être. — Je l'ignore, mais je le sens, et c'est un supplice pour mon âme. »

Un jour, soit qu'il souffrit trop et qu'il cher- chât une distraction à sa douleur, soit que trop de toiles d'araignées fussent dans sa bourse, comme il l'écrivait à Fabullus :

*Tui Catulli
Plenus sacculus est aranearum.*

Catulle suivit en Bithynie le préteur Mem- mius (carm. x). Bientôt il en revint, fort co- lère, car « son fripon de préteur s'était joué de lui, et plus que jamais il était léger d'ar- gent et de bagages. » (Carm. xxviii.) Et il n'avait pas oublié l'ingrate Lesbie. Corradini, fanatique de Catulle autant que le sénateur Novagero, a suivi notre poète à travers tous ses voyages ; mais, en ce chapitre de sa bio- graphie, il ne s'appuie pas sur des documents plus certains que lorsqu'il donne le nombre des amis et des maîtresses de son auteur ou que, sans hésitation aucune, il fait son por- trait, un vrai signalement : *Fuit Catullus facie honesta, colore bono, ore bellulo ac den- titibus albis ; fuit et natura vegeti*. Donc nous ne suivrons pas, à notre tour, Corradini. Cependant il est un autre voyage de Catulle que nous devons noter, car il fut un des évé- nements douloureux de sa vie ; nous voulons parler de son voyage à la recherche de son frère, mort tout jeune encore dans la Troade. Notre poète partit ; il parcourut « les terres et les mers, » s'exposant à mille dangers, et alla déposer sur la tombe où reposaient les cendres de celui que tant il aimait « Ses of- frandes baignées de larmes. »

Longtemps, toujours, Catulle pensera à ce frère ; sans cesse il y reviendra, et pour lui seront ses vers les plus touchants. Redisons- en quelques-uns, répétons ce cri du cœur, ce cri navrant que nous trouvons dans l'épître qu'il adresse à Manlius pour le consoler, di- sent quelques commentateurs, de la mort de sa femme Julie (Lxviii).

*Troja nefas, commune sepulcrum Europæ Asiæque,
Troja virum et virtutum omnium acerba cinis,
Quas nempet et nostro letum miserabile fratri
Attulit : hei misero frater adempte mihi !
Hei misero fratri jucundum lumen ademptum !
Tecum una tota est nostra sepulta domus ;
Omnia tecum una perierunt gaudia nostra,
Qua tuus in vita dulcis aiebat amor.
Quem nunc tam longe, non inter nota sepulcra,
Nec prope cognatos compositum cineres,
Sed Troja obscena, Troja infestis sepulchrum
Detinet extremo terra aliena solo.*

« Funeste Troie ! commun tombeau de l'Eu- rope et de l'Asie, toi qui ensevelis sous tes cendres tant de héros et de hauts faits ! c'est aussi toi qui causas le funeste trépas de mon frère. O malheureux frère ! la mort t'a donc ravi la douce lumière des cieux ; avec toi est descendue dans la tombe notre famille en- tière ; avec toi périssent toutes les félicités que nourrissait sans cesse le bonheur de te

posséder ! Hélas ! ce n'est point parmi nos sé- pulchres honorées, auprès des tombeaux de tes ancêtres, que repose ta cendre, mais le rivage maudit et détesté de Troie te retient loin de nous, dans le sein d'une terre étran- gère, aux extrémités du monde. »

Telle fut la vie de Catulle, vie bien peu fé- conde en événements, toute vécue par le cœur comme celle des vrais poètes, toute remplie par l'amour et l'amitié, l'amitié de son frère et l'amour de Lesbie.

Catulle mourut âgé de trente à trente-cinq ans, et celle pour laquelle il avait vécu et pour laquelle il mourait n'était point là pour recevoir son dernier baiser, « car ce que dit une femme à celui qui l'aime, il faut l'écrire sur l'onde fugitive, sur les ailes du vent. »

*Nam multar cupidus quod dicit amanti,
In vento et rapida scribere oportet aqua (Lxx).*

Nous savons où était Lesbie.

Les poésies de Catulle ont été retrouvées, au commencement du xiv^e siècle, par Benve- nuto Campesani. L'édition princeps est de 1472, et la plus ancienne traduction française est celle de l'abbé de Marolle. Depuis, notre poète a été traduit par Pezay qui, trop pudique, change les noms d'hommes en noms de femmes, pour cacher le vice honteux qui souilla la jeunesse romaine ; par M. Noël, qui lui aussi s'est cru obligé de jeter un voile sur la muse de Catulle, quand elle devenait par trop licencieuse et grossière ; enfin par M. de Guérle. Cette dernière traduction, qui est celle de la collection Panckoucke, est la plus exacte de beaucoup, et elle est en outre ac- compagnée de remarques ingénieuses et de recherches intéressantes. Le poème des *No- ces de Thétis* et de *Pélée* a été traduit en vers français par P.-L. Ginguené (Paris, Michaud, 1822, in-8°).

CATULOTIQUE adj. (ka-tu-lo-ti-ke — du gr. *katuloein*, cicatriser). Méd. Propre à ci- catriser.

CATULUS (Caius Lutatius), consul romain, l'an 242 av. J.-C. Il gagna contre la flotte car- thaginoise, commandée par Hannon, la célèbre bataille des îles Egates, dans laquelle il coula à fond cinquante navires, en prit soixante-dix et mit ainsi fin à la première guerre punique, qui durait depuis vingt-deux ans. De retour à Rome, Catulus obtint les honneurs du triom- phe (241 av. J.-C.).

CATULUS (Quintus Lutatius), consul ro- main en 102 av. J.-C. Il eut une grande part à la victoire de Vercell contre les Cimbres et les Teutons, et se vit en partie dépouillé de l'hon- neur de cette journée par son collègue Marius. Il en eut un amer dépit, qui le poussa plus tard à embrasser le parti de Sylla. Pour- suivi par les satellites de Marius, pendant la grande proscription de 87, il s'asphyxia au moyen d'un brasier. Il avait cultivé les let- tres avec succès et composé des discours, une histoire de son consulat et des poésies.

CATULUS (Quintus Lutatius), consul ro- main, fils du précédent, né vers 120 av. J.-C., mort en 60. L'année même de la mort de Sylla, il fut revêtu du consulat avec Lepidus, qui se mit à la tête des débris du parti de Marius. Catulus combattit contre son collè- gue et l'écrasa au combat du pont de Milvius (78). Devenu un des chefs du parti sénatorial, il s'opposa sans succès à la proposition de Pompée de rétablir les privilèges du tribunat (70), et à la loi Gabinia, qui conféra à Pom- pée des pouvoirs extraordinaires pour termi- ner la guerre des pirates. Lors de la conspi- ration de Catilina, il tenta de faire compren- dre César au nombre des accusés. Le Capitole ayant brûlé pendant les guerres civiles, il fut un des commissaires chargés de sa restaura- tion et reçut l'honneur envié d'inaugurer le temple nouveau.

CATUMAND, roi des Ligures. Lorsqu'il as- siégeait Marseille, il vit en songe une femme d'un aspect divin, qui lui déclara que cette ville était sous sa protection. Dès le lende- main, Catumand accorda la paix aux Marseil- lais, et, quelques jours après, il vit dans leurs murs une statue de Minerve dans laquelle il crut reconnaître les traits de celle qui s'était présentée à lui pendant son sommeil.

CATU-MULLA s. m. (ka-tu-mul-la). Bot. Espèce de jasmin du Malabar.

CATUQUINAS, nation sauvage du district de Yutahy, dans la province de Solimoes, ré- gion guarani-brésilienne, dans l'Amérique méridionale.

CATUR s. m. (ka-tur). Mar. Bâtiment de guerre du royaume de Bantam : *Le catur a les voiles faites d'herbe et de feuillages entrelacés.*

CATURCE (Jean), une des plus intéressan- tes victimes du fanatisme religieux au xvie siè- cle, né à Limoux, mort sur le bûcher à Tou- louse en juin 1532. Jean Caturce s'était acquis une grande renommée comme professeur dans sa ville natale, quand il dut la quitter à la suite de certains discours qu'il y avait tenus sur la religion, le jour de la Toussaint de l'année 1531. Il prit alors le parti de se retirer à Toulouse, où il obtint presque aussitôt une chaire de droit. Il ne devait pas y trouver plus de tran- quillité qu'à Limoux ; bien loin de là. Le Père Garasse prétend, dans sa *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps ou prétendus tels*, qu'il se mit, en arrivant à Toulouse, à dogma- tiser secrètement dans les meilleures maisons

de la ville et se pourrait importunément de compagnies pour y faire glisser le venin de sa pernicieuse doctrine ; mais quelle était précisé- ment cette doctrine ? voilà ce qu'on ne peut guère démêler. Quoi qu'il en soit, voici com- ment M. Joseph Boulmier raconte l'arresta- tion et la mort de l'infortuné, dans son ou- vrage intitulé : *Etienne Dolet, sa vie, son martyre, ses ouvrages*. « La veille du jour des Rois de l'année 1532, quelques amis l'invitè- rent à manger avec eux le gâteau tradition- nel. Il accepta, mais à une condition, c'est qu'au lieu de crier, suivant l'habitude en pa- reille circonstance : *Le roi boit !* ses compa- gnons de table feraient entendre cette for- mule beaucoup plus chrétienne, suivant lui : *Jésus-Christ règne dans nos cœurs* ! Il exigea, en outre, qu'avant de se séparer, toutes les personnes qui avaient pris place à ce banquet épiphanique d'un nouveau genre portassent, à tour de rôle, une espèce de toast édifiant. Le sien lui coûta la vie. Parmi les convives, se trouvaient son insu des affidés de la police toulousaine qui, au sortir de là, coururent le dénoncer comme luthérien. Caturce, arrêté presque immédiatement, témoigna d'abord quelque faiblesse ; il parla même un instant de rétractation ; mais il ne tarda pas à rougir de sa pusillanimité et maintint hardiment la profession de foi évangélique qui l'avait fait décréter de prise de corps. En conséquence, il fut brûlé vif comme hérétique. Le Père Gar- rasse ne raconte pas l'histoire de la même ma- nière. « Il commença, dit-il, sa réformation par un prétexte ridicule, d'autant que s'estant imaginé, dans sa tête creuse, que c'était un grand et scandaleux péché de crier : *Le roi boit !* à la veille des Rois, il disposa ses com- pagnons en divers endroits de la ville, comme qui planteroit des sentinelles, lesquels, aussitôt après vespres la veille des Rois, commen- cèrent d'entonner à haute voix es carrefours, suivant la leçon qu'ils avoient recue de leur maître : *Christ règne dans nos cœurs*, au lieu de crier *Le roi boit*, et lui, comme un autre Jonas, s'en alloit rôdant par les rues, criant avec une voix marmiteuse et effroyable : *Christ règne dans nos cœurs* ; de façon qu'ils esmeu- rent toute la ville, et le parlement, lequel s'est toujours opposé aux nouveautés en fait de religion, ayant examiné l'affaire, trouva que c'étoient des bêtises, qui, sous pré- texte du *roy boit*, alloient présenter à tout le monde le hanap envenimé de la prostituée de Babylone, de manière que, le procès fait à ces galants convaincus du crime d'hérésie et d'im- pudicité horrible, ils furent brûlés en la place Saint-Etienne, le 23 de juin : d'où les nou- veaux dogmatisants de ce temps-là, qui com- mençoient à fourmiller en divers endroits de la France, crièrent contre le parlement, comme s'il eût fait mourir des hommes innocents pour n'avoir voulu crier : *Le roi boit*. » Il faut dire que la religion officielle ne gagna rien à cet auto-da-fé ; au contraire. Caturce était chéri de ses élèves. Plusieurs d'entre eux, témoins de son supplice, furent vivement frappés de l'héroïsme qu'il déploya dans ses derniers moments et se convertirent à la doctrine pour laquelle ils avaient vu leur régent mourir avec tant de constance. L'année suivante, Etienne Dolet, qui étudiait alors le droit à Toulouse, eut le courage de se faire l'apolo- giste de l'infortuné Caturce dans une haran- gue qu'il prononça publiquement en qualité d'orateur de la nation de France, c'est-à-dire des étudiants français réunis en association. « Vous avez tous vu, s'écria-t-il, brûler vic- times, dans cette ville, un malheureux dont je passe le nom sous silence. La flamme du bûcher a dévoré sa dépouille mortelle, mais celle de l'envie s'acharne encore après sa mé- moire. Admettons qu'il ait poussé trop loin l'audace de ses discours, qu'il ait presque tou- jours manqué de modération dans son lan- gage, qu'il ait été scélérat des pieds à la tête et qu'il ait mérité mille fois le supplice des hérétiques. Devait-on néanmoins, à l'heure où il faisait acte de repentir, lui fermer brusque- ment la route vers des idées plus saines et couper en quelque sorte devant lui le pont du salut ? Ne savons-nous pas que tout homme est sujet à l'erreur et à la chute, mais aussi que nul, à part l'insensé, ne persévère dans une faute qu'on lui a fait apercevoir ? Une fois dissipées les ténèbres qui enveloppaient son âme, devait-on désespérer d'y voir renaî- tre le jour ? Au moment où il se disposait de remonter le gouffre moral qu'il avait englouti, où il aspirait à rentrer au port de la vérité religieuse, pourquoi n'a-t-il pas eu, du con- sentement de tous, le droit d'y ancrer son na- vires ? C'est là, du reste, la dernière parole qu'il ait fait entendre lui-même, sa protesta- tion contre la sentence ecclésiastique, son ap- pel de l'arrêt du parlement qui le condamnait à la peine capitale. Pouvait-on soutenir, sans violer toute justice, qu'un tel recours n'était ni fondé ni valable ? Mais c'est en vain qu'a- près ses *erratum* il a voulu revenir à la bonne voie : la résipiscence, le port ordinaire du repentir, n'a pu lui sauver la vie ; les bour- reaux ont accompli leur iniquité. Sourd, sui- vant sa coutume, à la voix de l'humanité que, du reste, elle n'a jamais entendue, Toulouse a satisfait son insatiable cruauté en déchirant cette victime ; il lui a fallu cette proie pour assouvir sa rage, ce supplice pour repaître ses yeux ! Dans son absurde jactance, dans son orgueil à contre-temps, elle s'est même vantée d'avoir agi conformément au devoir et d'avoir maintenu avec zèle la dignité de notre

religion. Elle n'a pas vu qu'en poursuivant avec cette atroce barbarie des infortunés sur qui planait un léger soupçon d'erreur ou qui se trouvaient victimes d'une envieuse délation, elle les poussait, à force de tortures, non point à se repentir, mais à renier le Christ!... Le pauvre et généreux Dolet, qui ne craignait pas de lancer cet anathème au fanatisme religieux, devait lui-même en être victime quelques années plus tard, en 1546. Ajoutons encore que Rabelais fit allusion à la mort dramatique de Caturce, en disant de Pantagruel : « De là vint à Toulouse, où apprit fort bien à danser et à jouer de l'épée à deux mains, comme est l'usage des escoliers de ladite université; mais il n'y demoura guère, quand il vit qu'ils faisoient brusler leurs régents tout vifs comme harencs sorêts, disant : « J'ai Dieu ne plaise que ainsi je meure, car je suis de ma nature assez altéré sans me chauffer d'avantage! » (Pantagruel, liv. II, ch. v.)

CATURCE s. m. (ka-tu-re). Bot. Syn. d'ACALYPHE.

CATURIGES, ancien peuple de la Gaule, dans les Alpes Cottiennes. Leur territoire correspondait à peu près au département des Hautes-Alpes. Leur capitale, qui portait aussi le nom de Caturiges, est la moderne Chorges, ch.-l. de cant. de l'arrond. d'Embrun.

CATUS s. m. (ka-tu — lat. *casus*, même sens). Fam. Cas, question, affaire :

Ayant sur soi ce nouveau couvre-chef
Et s'étant fait raconter derechef,
Tout le *catus*, elle dit irritée :

Voyez un peu la petite effrontée!

LA FONTAINE.

|| Création badine de La Fontaine.

CATUS, bourg de France (Lot), ch.-l. de cant., arrond. et à 18 kilom. N.-O. de Cahors; pop. aggl. 874 hab. — pop. tot. 1,621 hab. Cardage de laine; commerce de noix. Restes de fortifications.

CATUSIACUM, nom latin de CHAOURCE.

CATU-TRITAVA s. m. (ka-tu-tri-ta-va). Bot. Espèce de basilic odorant de la presqu'île de l'Inde.

CATU-UREN s. m. (ka-tu-u-rén). Bot. Espèce de sida du Mulabar.

CÂTYÂYANA, nom de plusieurs personnages indiens et, entre autres, de l'auteur du *Vartica* et du *Manorama* prikrit. C'est aussi le nom d'un disciple du Bouddha, qui fut chef d'une classe philosophique de l'école Vêbhâchika.

CATZ (Jacques). V. CATS.

CATZONIS, guerrier grec, né à Céos, fit de généreux efforts pour arracher son pays de la domination des Turcs, avec un faible secours que lui procura Catherine II; mais cette princesse refusa bientôt de soutenir Catzonis, ce qui n'empêcha pas celui-ci de continuer la lutte. Il eut d'abord quelques succès et fut un moment maître de Sparte. Réduit bientôt à la nécessité de fuir (1792), il se réfugia en Russie, où Catherine le nomma brigadier de ses armées.

CAU s. m. (kô — du lat. *calidus*, chaud). Chaleur. || Vieux mot usité encore dans le Midi et dans l'ancienne Picardie.

CAUB, petite ville de Prusse, province de Hesse, cercle de Nassau, sur la rive droite du Rhin, à 43 kilom. O. de Wiesbaden, près de Bucharach; 1,550 hab. C'est à Caub que, la nuit du 1^{er} janvier 1814, l'armée prussienne, commandée par Blücher, passa le Rhin. Un peu en amont de Caub, on aperçoit au milieu du fleuve un château pittoresque construit sur un îlot rocheux.

CAUBLLOT (Hubert), prêtre et musicographe, né à Poinson-lès-Nogent en 1719, mort à Langres en 1781. Il fut un des directeurs du séminaire de Langres, et on lui doit : *Méthode de plain-chant* (1777); *Cérémonial à l'usage du diocèse de Langres*.

CAUCA, ville de l'Espagne ancienne, dans la Tarraconaise, chez les Vaccéens, au S.-E. de Rauda, entre le Tage et le Douro. Patrie de l'empereur Théodose.

CAUCA, rivière de l'Amérique du Sud, dans la république de la Nouvelle-Grenade, prend sa source dans la prov. et à 25 kilom. S.-E. de Popayan, dans les Andes, coule du S. au N., baigne Cali, Caramanta, Antioquia, et se jette dans la Magdalena après un cours de 800 kilom. La Cauca, qui arrose une grande vallée formée par deux chaînes des Andes, reçoit par ses deux rives plusieurs affluents peu considérables, qui descendent de cette double chaîne.

CAUCA, l'un des huit Etats de la république de la Nouvelle-Grenade, dans l'Amérique du Sud, entre le Grand Océan à l'O., l'isthme et le golfe de Darien au N., les Etats de Bolivar, Antioquia et Candinamarca à l'E. Il renferme de belles vallées, riches en pâturages et en mines d'or, arrosées par la Cauca, l'Atrato et le San-Juan. Superficie, 2,827 myriamètres carrés; 331,350 hab. Chef-lieu, Popayan; villes principales : Buenaventura, Pasto, Citara, Cali, Cartago.

CAUCAFON s. m. (kô-ka-fon). Bot. Espèce d'ail des indes.

CAUCALIDE s. f. (kô-ka-li-de — du gr. *kaukalis*, nom d'une plante). Bot. Genre de

plantes, de la famille des ombellifères, et type de la tribu des caucalidées, comprenant une douzaine d'espèces, qui croissent dans l'Europe centrale et méridionale : *La CAUCALIDE à grande fleur a les feuilles alternes*. (Bosc.) || On dit aussi CAUCALINE et CAUCALIER.

Encycl. Le genre *caucalide*, de la famille des ombellifères, comprend une douzaine d'espèces, répandues dans les terres cultivées ou incultes, sur le bord des chemins, etc. Les unes sont utiles, les autres nuisibles à l'agriculture. Parmi les premières, nous citerons les *caucalides nodiflore* (*caucalis nodiflora*) et *apre* (*caucalis anthriscus*), plantes bisannuelles, qui croissent dans les pâturages et les lieux incultes de l'Europe, où elles forment de grosses touffes. Elles sont fort recherchées par les animaux domestiques, surtout par les chevaux; aussi quelques agronomes ont-ils conseillé de les propager dans les pâturages, ce qui serait facile, puisqu'il suffirait de répandre au printemps les graines que l'on aurait récoltées en automne. Les *caucalides à grande fleur* (*caucalis grandiflora*), *daucode* (*caucalis daucoides*) et *à larges feuilles* (*caucalis latifolia*) sont des plantes annuelles, qui infestent souvent les champs de blé, surtout dans les régions méridionales. Quand leurs graines sont mêlées en trop grande abondance à celles des céréales, elles nuisent à la sève et à la qualité du pain. Comme ces graines mûrissent en partie et tombent avant la moisson, qu'elles peuvent d'ailleurs se conserver en terre pendant plusieurs années, il est difficile d'extirper les *caucalides* des champs autrement que par la culture des plantes sarclées ou plantes éolufantes, ou bien enfin par la formation de prairies artificielles.

CAUCALIDE, ÉE adj. (kô-ka-li-de — rad. *caucalide*). Bot. Qui ressemble ou se rapporte aux caucalides. || On dit aussi CAUCALINÉ.

— s. f. pl. Tribu de la famille des ombellifères, ayant pour type le genre caucalide. || On dit aussi CAUCALINÉES.

CAUCALIER s. m. (kô-ka-lié). Bot. Syn. de CAUCALIDE : *On estime le CAUCALIER bon contre la gravelle*. (V. de Bomare.)

CAUCALOÏDE adj. (kô-ka-loï-de). Anat. Se dit de l'os apéle plus ordinairement rotule : *L'os caucaloïde*.

CAUCANTHE s. m. (kô-kan-te — de l'ar. *cauca*, nom de la plante, et du gr. *anthos*, fleur). Bot. Genre d'arbutus, qui parait appartenir à la famille des malpighiacées, et dont l'unique espèce croît en Orient.

CAUCASE, chaîne de montagnes qui s'étend obliquement, du N.-O. au S.-E., entre la mer Noire et la mer Caspienne, depuis le 35^e jusqu'au 47^e degré de longitude orientale, et qui doit être considérée comme formant, par sa ligne de faite, la limite naturelle de l'Europe et de l'Asie. Cette chaîne projette au N. et au S. plusieurs rameaux, qui vont rejoindre d'autres sommets éloignés, et dont l'ensemble, rattaché au Taurus et au mont Elvend, forme ce que nous avons déjà appelé dans l'orographie de l'Asie le système caucasien. Quant au Caucase proprement dit, il a une longueur de 750 kilom., en suivant ses sinuosités, et une largeur qui varie depuis 115 jusqu'à 350 kilom. Ce noyau puissant, taluté au N. et au S. par deux chaînes parallèles, mais d'élévation inférieure, présente des différences très-sensibles dans ses deux versants.

Le versant nord aboutit à un steppe très-légèrement ondulé, partagé en deux parties à peu près égales, dont l'une est le bassin de deux fleuves, le Terek et le Kouma, qui vont se jeter dans la mer Caspienne, et l'autre le bassin du Kouban, qui porte ses eaux à la mer Noire. Ces deux courants diffèrent peu l'un de l'autre quant à leur étendue et à la vitesse de leurs eaux, et déterminent la division du Caucase en deux parties : l'occidentale et l'orientale.

Le versant méridional est d'un tout autre aspect que celui du nord; plus de steppes ni de grandes plaines; des ramifications d'une hauteur médiocre et graduelle vont se terminer aux monts d'Arménie. Au lieu de l'aride nudité des steppes du nord, on voit partout une végétation vigoureuse, de belles forêts; des eaux limpides et salubres entretiennent la fécondité du sol; l'olivier et le cotonnier y sont cultivés avec succès. Deux fleuves célèbres dans l'antiquité, le Cyrus et le Phasis, appelés Kour et Rioni par les modernes, recueillent les eaux de ces versants et les portent, l'un à la mer Caspienne, l'autre à la mer Noire. Les lacs, ordinairement si fréquents dans les hautes montagnes, sont très-rare dans le Caucase proprement dit, parce qu'il ne renferme point de vallées fermées, au fond desquelles les eaux pourraient se réunir; mais l'ensemble des chaînes et des groupes du système caucasien comprend des lacs d'une assez grande étendue, dont les plus importants sont ceux de Van, de Sevanga et d'Ourmiah.

Les plus hautes sommités du Caucase se trouvent dans la chaîne centrale; ce sont l'Elbrouz, qui s'élève à 5,650 m.; le Mquinvari ou Kasbek, 4,678 m. Viennent ensuite, dans le groupe du Taurus, le Schat-Tag (4,600 m.), le Takhtalou (2,376 m.), et parmi les monts Elvend, le grand Ararat (5,262 m.), et le pic Damaven (3,900 m.). La chaîne principale du système caucasien, située comme les Pyrénées entre deux mers auxquelles elle aboutit,

offre plusieurs passages ou défilés que les anciens ont désignés sous le nom de *portes*. Ce sont là ces célèbres *Portes des nations*, ainsi appelées parce qu'à plusieurs époques elles ont servi de passage à plusieurs peuples envahisseurs. Au point de vue de leur importance stratégique, nous placerons en première ligne les Portes caucasiennes, valon étroit que l'on parcourt à peine dans sa longueur en quatre journées de marche. C'est par ces portes que, selon Friscus, les barbares du Nord menaçaient également l'empire romain et celui des Perses. Dès l'époque la plus reculée, un château fort défendait ce passage. Celui que l'on voit aujourd'hui, nommé Dariel, est bâti immédiatement au-dessous de l'ancien; il est depuis plusieurs années entre les mains des Russes et commande la route de Tiflis à Mozdok. Du côté de la mer Caspienne, le Caucase, très-abrupt, ne laisse sur la côte qu'un passage étroit que les anciens désignaient par le nom de Portes albanaises ou caspiennes, et qu'une muraille prolongée jusqu'aux montagnes fermait autrefois. Vers l'est, on trouve encore les Portes ibériennes, défilé qui porte aujourd'hui le nom de Schaourapo, où, du temps de Strabon, le voyageur avait à franchir des abîmes et des précipices, mais que les Persans, au IV^e siècle, ont rendu praticable aux armées.

Les pays caucasiens soumis à la domination russe se divisent en Ciscaucasie et Transcaucasie. La Ciscaucasie, qui forme la province de Stavropol, s'étend au nord du Caucase et est bornée au N.-O. et au N. par le pays des Cosaques, à l'E. par le gouvernement d'As-trakhan et la mer Caspienne, au S. par la Transcaucasie, à l'O. par la mer d'Azof. La Transcaucasie comprend, au sud du Caucase, les gouvernements de Derbend, Eri-van et Tiflis, et occupe, d'après les Russes, un espace de 3,807 milles carrés géographiques, avec une population de 2,175,000 habitants. Elle est bornée à l'O. par la mer Noire, au N. par la Ciscaucasie, à l'E. par la mer Caspienne, au S. par la Perse et la Turquie d'Asie. C'est dans la Transcaucasie que se trouvent le Daghestan, la Kurdistanie, une partie de l'Arménie, le mont Ararat, etc. Quoique ce beau pays soit soumis en presque totalité à la puissance russe, il n'en possède pas moins des intérêts très-peu en harmonie avec ceux du reste de l'empire du czar, auquel le hasard des événements l'a annexé, mais dans lequel il n'est nullement confondu.

Constitution géognostique; volcans. Malgré les recherches et les études de Parrot et de Klaproth, on n'a eu jusqu'à ces dernières années que des données incomplètes sur la nature des rochers qui composent les montagnes caucasiennes; mais, grâce aux investigations scientifiques que vient de faire le docteur Raddé (1864), patronné par le gouvernement russe, la région du Caucase, étudiée au point de vue géodésique et géologique, nous est à peu près complètement connue. Il résulte des savantes observations du docteur Raddé que le massif du Caucase se divise dans toute sa longueur en cinq larges bandes à peu près parallèles, disposées presque verticalement. Celle du milieu, la plus haute, est granitique; on y voit alterner avec le granit des gneiss, des amphibolites et des porphyres; c'est principalement le porphyre qui se montre sur les cimes les plus élevées et bordant les vallées; il présente des divisions prismatiques très-marquables. Cette bande centrale a rarement plus de 4 à 6 kilom. de largeur. Les deux bandes les plus voisines de celles de granit sont schisteuses; comme la précédente, elles sont fort escarpées et atteignent une grande élévation. Celle du nord, large de 5 à 8 kilom., se compose presque entièrement de schiste argileux; celle du sud, deux fois plus large, est souvent interrompue par des masses de porphyre, dont la structure est prismatique et forme des cimes élevées. Ces monts schisteux sont généralement séparés les uns des autres par des ravins profonds et étroits, où les neiges ne fondent jamais; ainsi, on peut les regarder comme les réservoirs qui donnent naissance aux principales rivières du Caucase. Aux bandes schisteuses succèdent des bandes calcaires. Celle du nord est moins haute que celle du sud; elles ont à peu près 15 kilom. de largeur et forment plusieurs rangées de montagnes. D'après plusieurs indices, elles appartiennent au terrain jurassique. La base septentrionale pose immédiatement sur les schistes et sur les porphyres; la roche dont elle est composée est ordinairement d'un blanc jaunâtre et d'un grain fin et serré; on y trouve souvent des veines minérales et métalliques, mais rarement des sources salées. La bande méridionale a environ 20 kilom. de largeur; la roche en est un peu plus grenue, plus mélangée de parties argileuses, mais aussi plus riche en métaux que la bande septentrionale; plusieurs mines y ont été exploitées avec profit. Ainsi que nous l'avons déjà fait observer, le massif total du Caucase est accompagné de chaque côté d'une suite de contre-forts ou promontoires, qui, au nord, s'abaissent au niveau de la chaîne argileuse, se prolongent jusqu'au Don et jusqu'au Volga, et se perdent peu à peu dans l'aride plaine appelée steppe de Kouma. Cette série de contre-forts, composée principalement de grès et de sable, est coupée par de larges vallées; on y trouve du sulfure de fer, du soufre, quelques sources sulfureuses chaudes et froides, du pétrole, de la soude, des carbonates de soude, des sul-

fates de magnésie et du gypse. Les contres forts méridionaux sont composés aussi de grès et de sable, mais on voit que ces roches reposent sur le calcaire, car celui-ci se montre à nu dans les parties les plus saillantes. Au milieu de ces grès on trouve des moulés et des empreintes de coquilles. Les quelques plaines qui se déroulent entre ces promontoires méridionaux sont composées d'une argile sablonneuse et paraissent devoir leur origine à des alluvions.

Parmi les roches qui composent la chaîne principale du Caucase se trouvent non-seulement des porphyres, mais de véritables roches volcaniques, des basaltes. Cependant on n'y trouve point de volcans. Mais le système caucasien en comprend plusieurs, dont quelques-uns sont très-rapprochés de la chaîne principale. Dans les rameaux que projette le Caucase vers les rives de la mer Caspienne et de la mer Noire, on remarque plusieurs volcans en activité; tel est d'abord celui qui s'élève à 20 kilom. E. de Bakou; un peu plus loin, à l'est, celui des Grands-Feux; ces deux volcans ont fait nommer cette contrée Endroit du Feu. Les Indous qui se sont établis dans ces parages prétendent que ces feux brûlent depuis la création du monde; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils offrent des phénomènes remarquables. Enfin, sur la côte occidentale de la mer d'Azof, le Taman est un volcan boueux environné de nombreuses sources de pétrole.

— Flore et faune du Caucase. Les divers climats de l'Europe et de l'Asie se retrouvent dans la chaîne du Caucase, et, avec ces climats, les végétaux correspondants. Les crêtes, presque toujours couvertes de neiges et de glaces éternelles, n'offrent en général que des roches peles, dont le point culminant atteint la région des nuages et sur lesquelles on n'aperçoit aucune production végétale; mais les montagnes schisteuses, moins élevées, bien que couvertes de neiges, offrent au-dessous de celles-ci des mousses touffues mêlées de *vitis idea*, de *pyrola secunda*, et leurs flancs sont couverts de pins, de bouleaux et de genévriers clair-semés, qui deviennent d'autant plus rares qu'on s'élève davantage. Vers la moitié de la hauteur, on trouve plusieurs plantes alpines, et, dans quelques endroits, d'assez bons pâturages. Dans les hautes vallées, on voit des glaciers qui, comme ceux des Alpes, reposent sur un mélange de glaces et de roches. Ces masses congelées donnent naissance à plusieurs torrents, dont les eaux roulent avec un fracas affreux dans les gorges étroites qui séparent ces cimes.

La chaîne de montagnes formée par les bandes calcaires se couvre de forêts touffues de hêtres et d'autres grands arbres, qui lui ont valu, de la part des Russes et des divers habitants du versant septentrional, le nom de *Montagnes noires*. Quant aux promontoires de sables et de grès, ils sont ordinairement couronnés de chênes et de hêtres. Les belles vallées et les plaines, généralement peu étendues, qui s'étendent au bas du versant méridional du Caucase, se couvrent de la plupart des plantes qui caractérisent la riche et brillante végétation asiatique. L'amandier, le pêcher, le figuier croissent et donnent des fruits en abondance dans les chaudes vallées abritées par les rochers. Le cognassier, l'abricotier sauvage, la vigne, le poirier à feuille de saule abondent dans les haliers, au milieu des buissons et sur les lisières des forêts. Le dattier et le jujubier, indigènes de ces contrées, en attestent la douce température. Les marais sont ornés de belles plantes, telles que le *rhododendrum ponticum* et l'*azalea pontica*. L'olivier cultivé et l'olivier sauvage, le platane oriental, le laurier mâle et femelle ombragent et embellissent les rivages de la mer Caspienne. Enfin, les hautes vallées sont parfumées par le jasmin, le seringat, le lilas et la rose circassienne.

Sous le rapport zoologique, la région caucasienne présente aussi un très-grand intérêt. Au centre des glaces éternelles et des rochers stériles habitent les ours, les loups, les chamois, le chamois, animal du genre chat, et le bouquetin du Caucase, qui aime à parcourir les sommets escarpés des montagnes schisteuses. Le chamois, au contraire, habite les montagnes calcaires inférieures, tandis que l'aurochs stationne à l'entrée de ces montagnes, et que le lièvre, le putois, l'hermine, le rat et le hérisson peuplent la région moyenne. A l'exception des choucas, des geais et du verdier, qui saute entre les rochers solitaires, les oiseaux sont rares dans les hautes montagnes; on y trouve cependant quelques oiseaux de proie et de passage. Dans les parties élevées, les insectes sont rares; mais dans les vallées et les prairies, les taons sont très-communs. Dans ces mêmes prairies, on ne trouve, parmi les reptiles, que la grenouille et le lézard commun. Les nombreuses rivières qui descendent des montagnes nourrissent principalement le barbeau, le saumon et la truite saumonée. Le saumon remonte de la mer Caspienne.

— Ethnographie, population, mœurs. La région du Caucase est habitée par un groupe de nations appartenant à des races très-différentes et parlant des langues également diverses. C'est donc une erreur que de donner, comme le font plusieurs ethnographes et philologues, à cet ensemble hétérogène, le nom de peuples caucasiens. Cette appellation ne

peut avoir tout au plus qu'une valeur purement géographique, car ces différents peuples ne sont rattachés le plus souvent entre eux que par des habitudes et quelques institutions qu'ils se sont mutuellement empruntées.

L'épithète de caucasienne a encore une autre acception ethnographique très-fréquente et que nous voulons examiner. On a l'habitude, la mauvaise habitude de désigner sous le nom de race ou de famille caucasienne ou caucasique une prétendue famille anthropologique, qui comprendrait tous les peuples de l'Europe, à l'exception des Lapons et des Finnois, et de plus : les peuplades du Caucase proprement dites, les nations sémitiques, les Persans, les Boukhares, les Afghans et les habitants des côtes septentrionales de l'Afrique. Klaproth s'élève avec raison contre cette division arbitraire et complètement fautive, et voici en quels termes il le fait : « Toute cette masse de peuples, dit-il, est descendue, prétend-on, du Caucase, et c'est pour cette raison qu'on lui donne le nom de race caucasienne. Sans examiner si les savants physiologistes, fondateurs de ce système, ont eu des raisons suffisantes qui les autorisent à ranger dans une même classe tous les peuples que je viens de nommer, je dois remarquer que l'assertion qu'ils sont tous descendus des hauteurs du Caucase est entièrement gratuite. L'histoire ne nous fournit aucun exemple d'une nation qui ait quitté le Caucase pour se répandre dans les plaines qui l'environnent ou qui se soit portée encore plus avant pour habiter un pays éloigné de cette montagne ; la mythologie même n'offre aucun indice d'une pareille émigration. Les récits des historiens contiennent au contraire des faits qui démontrent que plusieurs peuples, qui n'étaient pas originaires du Caucase, sont venus s'y fixer et l'habitent encore, tels que les Ossètes, les Avars et les tribus turques. Les Géorgiens paraissent de même être originaires du pays situé au sud du Caucase, d'où ils sont venus occuper les vallées méridionales de cette chaîne. » La supposition que près d'un quart du genre humain est originaire du Caucase est certainement dénuée de fondement. Tout, au contraire, ajoute Klaproth, indique une origine plus orientale pour la race qui a peuplé l'Europe.

Néanmoins nous allons jeter un coup d'œil rapide sur l'ensemble des peuples qui habitent le Caucase, en ayant soin de les séparer dans leurs catégories naturelles et de les distribuer dans les classes anthropologiques auxquelles ils appartiennent. Klaproth partage les peuples du Caucase, d'après les langues qu'ils parlent et d'après d'autres signes caractéristiques, en six grandes classes : les Lesghi ou Caucasiens orientaux, les Mitsdegheh ou Kistes, les Ossètes, les Abbazotcherkesses ou Caucasiens occidentaux, les peuples d'origine géorgienne et enfin les tribus turques qui sont venues s'établir dans les montagnes ou dans les plaines situées à leur pied. De ces six groupes, les deux derniers peuvent être immédiatement rattachés à leur famille respective : les tribus turques appartiennent à la grande famille tartare, et les tribus géorgiennes à la famille indo-européenne, qui est la nôtre.

Occupons-nous immédiatement de ces dernières, puisqu'elles sont liées avec nous par des rapports d'origine aussi étroits. Les Géorgiens, qui s'appellent eux-mêmes Karthouli, constituent une des fractions les plus importantes des habitants du Caucase. Leur race se partage en quatre branches principales, auxquelles leurs dialectes et leurs coutumes assurent une autonomie distincte : les Géorgiens proprement dits, les Mingréliens, les Souanes et les Lazes, Lazi ou Ladj.

Les peuplades turques du Caucase se rattachent à deux branches différentes de la souche turque : les Nogais et les Turcomans. Elles sont, pour la plupart, nomades. Nous renvoyons, pour les cinq autres peuples, aux notices spéciales que nous leur consacrerons ; mais nous donnerons, d'après le mémoire du capitaine Cameron, dont les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres publient l'analyse, le tableau statistique des populations du Caucase, tableau puisé à des sources russes :

Abkhases.	144,552	âmes.
Svanethi.	1,639	—
Adighé.	290,549	—
Oubikh.	25,000	—
Tribus turques. . . .	44,989	—
Ossètes.	27,339	—
Tcherkesses ou Circassiens.	317,080	—
Toumènes.	4,719	—
Pchavis.	4,252	—
Khevsours.	2,505	—
Lesghis et Daghestanis.	397,761	—
Lazes.	273,207	—
Total.	1,503,532	âmes.

Parmi ces peuples différents, les plus importants par le nombre, par l'extension, par le rôle historique et par le retentissement contemporain des événements militaires, les Tcherkesses ou Circassiens étaient naguère au premier rang. Cette nation n'est presque plus aujourd'hui qu'un souvenir. Cette longue succession de montagnes de toutes formes et de toutes dimensions constitue comme un

prodigieux rempart qui protégé efficacement l'Asie Mineure contre les vents du nord ; mais ces fortifications naturelles ont été impuissantes à protéger l'indépendance des habitants de ces heureuses contrées. Les Portes caucasiennes, qui sont trop étroites pour laisser passer les tempêtes, se sont ouvertes d'elles-mêmes devant l'étranger. Après une résistance opiniâtre aux efforts prolongés des armées russes, après une lutte acharnée, sanglante, implacable, de près d'un demi-siècle, les tribus circassiennes, pressées, refoulées, expulsées pied à pied de leurs montagnes si longtemps inaccessibles, acculées enfin à la côte et n'ayant plus devant elles ni protection ni retraites, n'ont eu d'autre ressource que de reconnaître la domination russe, comme l'ont fait les tribus de Schamyl et les autres populations du Caucase oriental, ou d'abandonner leur patrie qu'elles ne pouvaient plus défendre. Quelque désespéré que fût ce dernier parti, c'est celui que la plupart d'entre elles ont adopté. L'année 1864 a vu se renouveler un de ces faits de l'histoire des temps barbares, dont l'Europe avait perdu le souvenir depuis les siècles du moyen âge, l'expatriation d'une nation entière. Plus de 200,000 âmes, hommes, femmes et enfants, ont dit un douloureux adieu aux tombeaux de leurs pères ; privés de leurs armes, dépouillés de leurs biens, ils sont partis, n'emportant avec eux que leurs regrets et leur haine. Musulmans de religion, c'est au gouvernement turc que les Tcherkesses fugitifs ont demandé asile, et, déjà décimés par la misère et par les maladies, ils ont été répartis dans les provinces maritimes de la Turquie d'Europe et de l'Anatolie. « Cette nation, maintenant anéantie, dit M. Vivien de Saint-Martin, fut longtemps l'orgueil du Caucase ; on citait les guerriers pour leur bravoure, les femmes pour leur beauté, et la race entière pour sa noblesse héréditaire empreinte dans les traits, dans l'attitude et le costume. » Anéantie est cependant une expression exagérée ; il en reste d'aussi insoumis et d'aussi braves que ceux qui sont morts ou dispersés. Il ne nous appartient pas de rechercher ici si l'annexion du pays est définitive, de prévoir si la Russie établira dans ces régions les avant-postes de sa puissance en Asie, ou si les défilés des montagnes se refermeront un jour prochain sur ceux qui les ont si facilement franchis. Peuplée par des nations hospitalières et appartenant pour la plupart à la race caucasique, cette intéressante région n'offre aucun des inconvénients et des dangers des contrées tropicales ou des régions habitées par des tribus de race sémitique, africaine et océanique. Les Européens n'auront qu'à s'y présenter en amis et en frères pour recevoir le plus sympathique accueil des populations guerrières et hospitalières qui ont su si merveilleusement défendre leur indépendance. Les liens du sang nous attachent à ces tribus, doyennes de la liberté, puisque jamais conquérant n'a pu pénétrer dans leurs vallons, et que leurs troupeaux errent sur un sol libre comme il l'était plusieurs milliers d'années avant que les Gaulois courbassent la tête devant les aigles romaines. Dès qu'une politique réellement libérale et civilisatrice régnera dans ces contrées, elles formeront, pour ainsi dire, le prolongement naturel de l'Europe, qui s'étendra, par leur intermédiaire, jusqu'au milieu des steppes de la haute Asie.

Le sol propre des Tcherkesses était la région de l'isthme comprise entre le Kouban et la mer Noire. Ce groupe de populations, qui par son type physique se rattache évidemment à la grande famille indo-européenne, était fixé de toute antiquité dans la partie de l'isthme dont il vient d'être dépossédé.

Chez les Tcherkesses, comme chez les autres populations du Caucase, ou plutôt comme chez tous les peuples primitifs, la tribu était la base de la constitution sociale. Parmi les particularités d'organisation intérieure, il en est une qui est caractéristique : c'est la division des tribus en agglomérations distinctes appelées *tleouch*, ce qui signifie proprement génération, descendance, ou, selon M. Stanislas Bell, fraternité. Ce sont bien, en effet, de véritables fraternités ; car tous ceux qui font partie d'une de ces corporations se regardent comme frères, à ce point qu'il leur est interdit de se marier entre eux et qu'il leur faut aller chercher une femme dans un *tleouch* différent.

Il nous reste à donner quelques détails sur les croyances et sur les coutumes communes à la majorité des nations qui habitent le Caucase. Les croyances religieuses qu'elles professent sont flottantes et incertaines et penchent tantôt vers l'islamisme, tantôt vers le christianisme, l'ancienne religion de cette région. Il résulte de cette juxtaposition de ces deux dogmes et de plusieurs autres, le plus étrange amalgame dans les pratiques du culte et dans les superstitions. Ainsi, à côté de la célébration de la plaque, de l'adoption du symbole de la croix, nous trouvons l'adoration d'une déesse *Mérisa*, espèce de Cérès primitive, et d'un fétiche appelé *Léossérés*, qui n'est autre chose qu'un tronc de poirier. Le protecteur des forgerons s'appelle *Tiïbse*. « La plupart des Caucasiens, dit Klaproth, ont une grande vénération pour le tonnerre. Si quelqu'un est tué par la foudre, ils disent que c'est Elie qui l'a frappé, parce que la bénédiction de l'Eternel l'avait distingué. » Ce prophète joue d'ailleurs un très-grand rôle dans les croyan-

ces des Caucasiens ; beaucoup de rochers et de cavernes lui sont dédiés, et l'on débite à son sujet les légendes les plus incroyables. On montre, dans certains endroits, des blocs de rochers qui représentent, pour la superstition locale, la table, le lit et la chaise du prophète *Lia*, comme on l'appelle. Il y a aussi dans le Caucase un très-grand nombre de devins fort vénéérés.

Quant aux lois et aux usages de ces peuples, Klaproth dit que la propriété n'est en sûreté chez eux que lorsqu'elle est défendue par la force. Cependant, il y a chez eux deux grands principes généralement adoptés, qui régissent les rapports sociaux : ce sont les devoirs de l'hospitalité et la vengeance du sang versé. L'hospitalité s'exerce chez les Caucasiens d'une façon qui laisse derrière elle même l'hospitalité proverbiale des montagnards écossais et des Arabes nomades. Un hôte est absolument sacré pour celui qui le reçoit, et l'on donne à ce principe une singulière et énergique sanction. Quand, dans une famille, l'hôte qu'on a reçu est menacé par des ennemis du dehors, la mère de famille lui fait sucer le lait de son sein et le reconnaît ainsi pour son fils légitime. Ses nouveaux frères sont alors obligés de le défendre contre ses ennemis au péril de leurs jours et de venger son sang s'il est tué, car le meurtre d'un parent doit toujours être vengé. « L'observation de ce principe, dit Klaproth, est la cause ordinaire des guerres entre les tribus caucasiennes. Une indemnité ne suffit pas pour expier le meurtre et pour éviter le châtiment. On cite des traits de vengeance réellement inconcevables comme ténacité. Quelquefois, au bout de vingt ans, l'assassin paye sa dette ; il n'y a pas de prescription pour le meurtre, à aucun degré. »

— *Étymologie et origines.* C'est sous le nom de Caucase que cette montagne est surtout célèbre, bien qu'elle ait porté et qu'elle porte encore aujourd'hui d'autres noms, et c'est dans Eschyle que ce nom apparaît pour la première fois. On le retrouve dans les autres historiens et géographes sous les différentes formes de *Kaukasie*, *Kaukasos*, *Kaukasion* oros (montagne caucasienne), etc. L'étymologie de ce mot Caucase est du plus haut intérêt pour l'histoire des premières migrations des races humaines ; malheureusement, il régnait sur ce point une grande confusion, et, à cet égard, on a proposé les hypothèses les plus diverses. Nous allons les passer rapidement en revue et les mettre sous les yeux de nos lecteurs, pour qu'ils puissent, sinon prendre un parti, du moins être au courant de la question. Citons d'abord pour mémoire l'opinion de Bochart qui, dans son *Phalég*, tire ce nom de l'hébreu. Selon lui, la terre de *Gog* et de *Magog* était une partie de la Scythie, située le long du mont Caucase, que les habitants de Colchide et les Arméniens appelaient *Gog khasan*, c'est-à-dire fortification de *Gog*; de là les Grecs, adoucissant la prononciation, firent *Kaukasos* ; mais cette étymologie est tirée de trop loin et ne semble guère probable. Klaproth a cherché une étymologie en persan ; à ses yeux, *Caucase* est une altération de *Koh kdf*, littéralement la montagne de *Kaf* ; *Kaf* est le nom d'une montagne qui joue un grand rôle dans les traditions mythiques des Persans non mahométans. Ce qui semblerait en effet donner raison au savant linguiste dont nous venons de rapporter l'opinion, c'est que les Turcs appellent aujourd'hui le Caucase *Kdf thaghi* ou la montagne de *Kdf*, équivalent exact de la forme supposée *Koh kdf*. Ce n'est pas tout ; Klaproth se livre encore à un rapprochement très-ingénieux : *Kdf* serait une forme altérée de *Kdfsp*, d'où est venu le nom de la mer *Caspie* ou mer d'Hyrcanie. Cette étymologie aurait donc l'avantage de rapprocher linguistiquement la mer Caspienne et le Caucase, qui, géographiquement, sont si intimement liés. Cependant, toute séduisante qu'elle paraît, cette étymologie prête le flanc à d'assez graves objections. D'abord, elle est contraire aux témoignages de quelques auteurs anciens. Ainsi Plinie dit positivement que le nom véritable du Caucase est, non pas *Caucasus*, mais *Graucasus*, et signifie en scythe *blanchi par la neige*. Voici les propres paroles de l'écrivain latin : « *Scythæ Caucasum montem appellaverunt Graucasum, hoc est, nive caudum.* » D'autre part, Isidore de Séville affirme que *Caspi* veut dire, dans la langue des Scythes, montagne blanche. C'est en s'appuyant sur cette donnée que quelques auteurs ont cherché d'un autre côté la solution du problème. Wilford a voulu trouver une étymologie sanscrite et a pensé que *Caucase* pourrait bien signifier en effet le mont blanc, exactement comme le *Dhavalagiri*, dont le nom a précisément ce sens en sanscrit. Il admet aussi la possibilité de retrouver là le nom ethnique d'un peuple important, les *Khapas*, identiques aux *Cossé*. M. Troyer, dans son second volume de la *Chronique du Cachemire*, parlant de la forme *Graucasus* donnée par Plinie, et passant par les formes intermédiaires *Graucasus*, *Graucasus*, décompose avec Wilford le mot en deux éléments sanscrits : *grava*, pierre, roc, et *kāpa*, resplendissant, ce qui s'accorderait assez bien avec l'interprétation donnée par Plinie et par Isidore. Peut-être les langues celtiques ne doivent-elles pas rester en dehors de l'interprétation à donner au mot *Caucase*. En effet, l'irlandais *coiche*, montagne, pourrait être le sujet d'un rapprochement. De plus, la portion occidentale du Caucase est

appelée *Koraz* par Ptolémée, et par Plinie, *Caraxii montes*, et ceci ressemble fort à l'irlandais *carraic*, rocher ; *carrach*, *carraceach*, rocaillieux ; au cymrique *carég*, pierre ; à l'armoricain *karrek*, écueil. Enfin la partie orientale, *Keraunia oré*, *Ceraunii montes*, qui séparait en partie l'Albanie de l'Ibérie caucasique, n'offre qu'une analogie plus éloignée avec l'irlandais *carn*, *carnau*, et le cymrique *carn*, hauteur, colline ; mais il se pourrait bien que le mot celtique eût été altéré par les Grecs pour le rattacher à *Keraunos*, foudre, et lui donner ainsi un sens connu. Reste la difficulté d'expliquer l'origine celtique d'un nom oriental. Une hypothèse qui n'est pas invraisemblable pourra y pourvoir. Quant aux plateaux originaires de la Bactriane, les Celtes auraient fait, après avoir contourné la mer Caspienne par le sud, une halte plus ou moins prolongée dans l'Ibérie et dans l'Albanie, pays remarquables par leur beauté et leur fertilité, suivant les témoignages des anciens, et qui offraient tous les avantages d'un excellent établissement. Plus tard, de nouveaux essaims de peuples affluèrent de l'orient, du nord et du midi, et les Celtes continuèrent leur migration vers l'occident en ne laissant d'autres traces de leur passage que des noms épars de pays et de montagnes. Une particularité curieuse, c'est que ce nom du Caucase est actuellement peu usité parmi les peuples asiatiques limitrophes de ces régions. Le nom persan le plus répandu est *Albourz*, qui, comme le mot *kdf*, désigne une montagne fabuleuse, et est appliqué à plusieurs pics, entre autres à celui de Demavend, non loin de Téhéran. Les peuplades turques qui habitent ces contrées donnent à la montagne le nom pittoresque de *Yalboutz*, crinière de glace ou *Yedi yalboutz*, les sept crinières de glace. Les Nogais donnent, d'après Klaproth, aux cimes les plus élevées le nom de *Yulduz thaghtlar*, les montagnes des étoiles. Le nom de *Yalboutz* est aussi employé par les Géorgiens, qui disent : *Yalboutsi mtha*, le mont de *Yalboutz* ; par les Arméniens, qui disent *Yalboutsi sar* en même temps que *Karkas*. Le nom géorgien de *Them* ne se rattache à aucune étymologie connue. Les Arabes, lorsqu'ils envahirent ces contrées, donnèrent au Caucase un nom particulier qu'il est bon de connaître, parce qu'il revient fréquemment dans les ouvrages de leurs historiens et de leurs géographes : c'est celui de *Djebel-el-kaitakh*, la montagne des *Kaitakhs* nation qui habite cette région. Ce nom a été successivement altéré en *Djebel fatak*, *Djebel kabak* et *Djebel-el-fath*, ce qui signifie en arabe la montagne de la victoire.

On sait la place importante qu'occupe le Caucase dans les plus anciennes légendes qui nous sont parvenues sur l'origine des races humaines. C'est là que Saturne, chassé par les géants, vint se réfugier et qu'il tua le berger Caucassus, dont, au dire des Grecs, le nom fut donné à la montagne. C'est encore là que fut enchaîné Prométhée, le créateur de l'homme. Peut-être aucun pionnier de la civilisation moderne n'a-t-il encore eu la pieuse curiosité de fouler aux pieds les lieux désolés où le dieu a souffert son héroïque martyre ! Quoique les vapeurs des compagnies françaises transportent les voyageurs jusqu'à Trébizonde, c'est-à-dire en vue même des cimes consacrées par Eschyle, ces cimes sont presque aussi complètement inconnues que celles du Kollimjanaro et des plus obscures montagnes de l'Afrique tropicale. Sésostris, paraît-il, poussa ses conquêtes jusqu'au Caucase, où il aurait laissé, s'il faut en croire la tradition, une colonie d'Égyptiens qui fonda le royaume de Colchos. Hérodote confirme ce fait par ses comparaisons des mœurs et des types de ces Colchidiens avec ceux des Égyptiens. Klaproth partage cette opinion et signale même quelques analogies linguistiques entre l'idiome des descendants de ces colons et le copte, représentant de l'ancien égyptien.

— *Linguist.* Les idiomes parlés dans les montagnes et sur les versants de la chaîne du Caucase sont très-nombreux, et, contrairement à ce que l'on pourrait croire, ils n'appartiennent pas à la même famille. On sait par la légende, plutôt que par l'histoire, quels furent l'étonnement et l'embarras des Grecs en présence de la multiplicité des langues qu'ils rencontrèrent pendant l'expédition des Argonautes. Rien ne paraît changé depuis les temps fabuleux, sous le rapport du nombre et de la diversité des dialectes parlés dans l'isthme caucasien, que les habitants appellent encore aujourd'hui la *Montagne des langues*. Mais les difficultés de toute sorte qui s'opposent à l'exploration de ces contrées font que les idiomes des peuples du Caucase sont encore moins connus que les mœurs et les usages de ces peuples. Parmi les voyageurs modernes qui ont donné des relations à ce sujet, il n'en est aucun qui ait vu ou entendu lui-même toutes les choses qu'il rapporte. Cependant, avec les documents que l'on possède, il est permis, sinon d'étudier, au moins de faire la classification des langues caucasiennes, et cette classification vient au secours de l'ethnographie pour déterminer à quelle famille appartiennent les peuples qui les parlent. Guidentzdt est le premier qui ait eu le mérite de classer, par un rapprochement plus exact des différentes langues parlées dans le Caucase, toutes les tribus des petites peuplades, et de réunir tous les noms de celle

d'un même idiome. Après lui, Reinéggs, Pallas, Klaproth, Dubois de Montpéroux, Bell et plusieurs autres, ont parcouru diverses régions du Caucase et acquis à la science philologique des données nouvelles.

Les principaux idiomes caucasiens sont : le tcherkesse ou circassien, le lesghi, le nogai, le géorgien ou kartouli, le kourde et l'ossète. Chacun de ces idiomes comprend un certain nombre de dialectes. Les trois premiers font partie de la famille des langues *touranennes*, c'est-à-dire de celles des peuples nomades, et les trois autres, le dernier surtout, se rattachent au rameau persique ou iranien, de la famille des langues indo-européennes.

Comme caractère particulier, le tcherkesse, le lesghi et le nogai sont des langues *agglutinantes*, et le géorgien est un idiome *polysynthétique*, ayant beaucoup d'analogie avec le basque. C'est un fait remarquable et qui doit attirer l'attention de l'ethnologue, que le langage de l'Ibérie d'Europe ait une structure identique à celui de l'Ibérie d'Asie. Nous nous réservons d'aborder cette question lorsque nous arriverons à l'article *Géorgien*.

Dès les temps les plus reculés, la partie occidentale du Caucase ou la Circassie était habitée par les mêmes peuples ou les mêmes tribus que de nos jours, et ces peuples ou ces tribus portaient alors les mêmes noms que nous leur trouvons. Seylax, Strabon, et d'après eux Plin, placent les *Kerkètes* là même où demeure encore maintenant la principale tribu tcherkesse, celle des Natoukafs ou Notwhatchs. Le nom d'*Adighé*, qui est le véritable nom patronymique des Circassiens, sous les formes plus ou moins altérées de *Zyghé* ou *Dzyghé*, *Ztkes*, *Zekchi*, *Zéchi*, a servi à tous les écrivains de l'antiquité et du moyen âge pour désigner les Tcherkesses, que leurs voisins les Mingréliens et les Ossètes appellent *Kéchék*, *Kesek* ou *Kasakh*. Le nom de Tcherkesse est, dit-on, d'origine turque et composé des mots *tcher*, chemin, et *kemek*, couper; il signifierait donc un homme qui coupe le chemin, c'est-à-dire un brigand. Mais cette étymologie pourrait bien n'être pas la vraie, car *Tcherkesse* peut aussi être le mot *Kerkète* corrompu. Quoi qu'il en soit, ce terme n'est jamais employé par les natifs, et beaucoup d'entre eux ne le comprennent même pas.

La langue tcherkesse est en usage depuis l'extrémité orientale de la Kabarda jusqu'à la mer Noire, y compris l'Abazak. M. Stanislas Bell, dans son *Journal d'une résidence en Circassie*, compte trois idiomes distincts entre le Kouban et la Mingrelie. Ce sont : l'*adighé*, qui s'étend au sud depuis les bouches du Kouban jusqu'à la petite rivière de Bou, limite méridionale du Notwhatch; l'*abaza* ou *abkhasa*, entre la Bou et la Hamisch, et l'*azra*, depuis la Hamisch jusqu'aux frontières de la Mingrelie. Ces trois idiomes diffèrent tellement entre eux, que la connaissance d'un seul ne suffirait pas pour comprendre les deux autres. Ainsi le français *ami* se dira *siblagha*, en adighé, *reintia* en abaza, et *hansoup* en azra; ennemi, *harav*, *haraka*, *lisaga*; frère, *chisch*, *rejekha* et *teicha*; arbre, *tchirghi*, *wonne* et *atsala*; jour, *mufu*, *tchoukha*, *vamcha*; nuit, *tcheschi*, *choun* et *woka*, etc. Mais les différences que l'on remarque dans les exemples ci-dessus sont loin d'être aussi grandes pour tout le vocabulaire de ces idiomes, auxquels les observateurs les plus compétents ont cru reconnaître un fonds commun. C'est pourquoi nous ne les considérons que comme des dialectes du tcherkesse, ainsi que le kabardien. Ce dernier ne diffère que fort peu de l'adighé proprement dit.

Outre ces dialectes, les princes et les nobles des différentes tribus tcherkesses, lorsqu'ils se réunissent en septembre avec leurs affidés pour faire des incursions, se servent entre eux, en se déguisant, d'un langage tout particulier qu'ils appellent *chakobza* et que d'autres nomment *farchipsé*. Ce langage n'a aucune ressemblance avec le tcherkesse et il n'est pas permis au peuple de le parler. Reinéggs est le seul voyageur qui rapporte quelques exemples de ce jargon, dans lequel on a voulu voir une langue originale et la preuve que la nation tcherkesse compte plusieurs éléments de population. Il n'y a rien d'in vraisemblable dans cette supposition, d'après laquelle les princes et les nobles représenteraient les conquérants. Mais nous inclinons à voir dans le *chakobza* une sorte d'argot, puisque l'usage en est fait surtout quand il s'agit d'expéditions que l'on veut tenir secrètes.

Le tcherkesse se rapproche plus du finnois que de tout autre système de langues; mais c'est surtout avec le vogoule et l'ostiake de Sibérie que cette ressemblance est plus marquée. « Nulle langue, dit M. Dubois de Montpéroux, ne m'a paru plus difficile à prononcer et à écrire que le tcherkesse. Rien n'est variable comme les voyelles et les diphthongues, qui subissent une foule de modifications et d'accentuations difficiles à saisir pour une oreille européenne. Le son de la voyelle est tantôt court, tantôt long; il est dur, sec, doux, grassejé; il est creux, aspiré, et chacune de ces modifications peut changer le sens d'un mot. Je trouverais dans cette forme de langage quelque chose d'approchant avec ce qu'on m'a dit du chinois. Aucun gosier européen ne peut rendre le son de quelques lettres gutturales et palatales, qui s'expriment par des inflexions et des claquements tout particuliers. » (*Voyage autour du Caucase*.)

Les Tcherkesses n'ont pas d'écriture à eux. N'ayant que peu de relations de commerce et d'industrie, ils ne sentent pas la nécessité de ce moyen de manifester la pensée humaine. Les seuls signes graphiques qu'ils connaissent sont ceux dont ils se servent pour marquer leurs chevaux. Les traditions et les faits mémorables de leur histoire se conservent dans leurs chansons. Leurs prêtres font usage de formules et de caractères grecs, qu'ils ne comprennent pas. S'ils ont besoin de communiquer au loin, leurs messages se font verbalement et par exprès; et, quand ce moyen ne peut pas suffire, les Tcherkesses ont recours à la plume de quelque marchand juif ou de quelque mollah turc.

Voici un fragment d'une chanson tcherkesse, recueilli par M. Stanislas Bell :

« Jetez-vous sans hésiter au milieu de la bataille, le sabre à la main. Celui qui à la guerre enlève du butin est un héros. — Celui qui succombe en combattant devient un martyr; celui qui n'est pas tué entend retentir ses louanges. — Ils ont attaché leurs brides ensemble, et, formant un carré, ils ont combattu ainsi. Le noir cheval de guerre de Khiz-Ali, quelque chancelant de fatigue, emporta son maître du milieu des ennemis. — Achmet, le chef de la fraternité de Züch; a rapporté la tête d'un vaillant capitaine. Osman, le frère d'Achmet, a poussé son coursier contre le coursier d'un ennemi, et le Moscov est tombé sous son sabre... »

Le lesghi comprend un certain nombre de dialectes, parmi lesquels on distingue le lesghi proprement dit, le daghestani, le kasikoumiki, l'avare, le routouté, le didien et le chirvani. Le nogai est un idiome tartare, à côté duquel nous trouvons un dialecte important, l'abuzin. Les Tartares ont, en général, une prononciation traînée et des inflexions de voix en manière de chant, qui sont désagréables.

Le géorgien ou kartouli comprend le mingrélien, l'iméréthien, le lazique et le souane. Dans le dialecte mingrélien, on distingue le mégrèle ou odichi, dont les deux tiers sont du géorgien proprement dit et le reste appartient à un autre idiome qu'il est difficile de déterminer. Même ce qui est géorgien est méconnaissable dans la bouche d'un Mégrèle. Ainsi l'a se change le plus souvent en o, et, comme dans plusieurs dialectes allemands, le *b*, le *g* et le *d* deviennent *p*, *c* et *t*, ce qui rend le mégrèle lourd et dur.

Le kourde est un langage mélangé de toutes sortes d'idiomes. On y retrouve du turc et de l'arménien, mais le fond appartient au persan. A première vue, on reconnaît que les Kourdes actuels ne sont qu'un ramassis d'hommes de toutes nations, qui allaient se vouer au brigandage à l'abri d'un nom terrifiant, connu d'ancienne date à l'égal de celui des Cosaques Zaporogues.

L'ossète, isolé dans le centre du Caucase, au milieu de langues qui n'ont aucune affinité avec lui, est le seul chaînon qui rattache maintenant dans ces parages le rameau indo-persique aux idiomes indo-européens. On sait que les Ossètes sont les descendants d'une colonie mède, et qu'ils ont conservé à peu près intacte la langue de leurs ancêtres.

Outre les idiomes que nous venons d'indiquer, il y a encore un grand nombre de dialectes tartares et mongols disséminés sur le Caucase et dont la nomenclature complète n'existe pas.

La poésie et la musique ne sont pas inconnues dans le Caucase. Les chants guerriers sont préférés à tous les autres par ces peuples belliqueux, mais ils ont aussi des chants d'amour, des chants satiriques et bachiques. Dans les airs kourdes, il y a de l'harmonie, du rythme; mais en même temps quelque chose de si grave, de si mélancolique, que l'on ne croirait pas que des accents si touchants pussent sortir du cœur d'un Kourde. Les airs caucasiens, et surtout lesghis, leur ressemblent par la simplicité et par l'harmonie. Il est de ces mélodies lesghiennes qu'on n'oublie jamais, lorsqu'on les a entendues, dit l'auteur du *Voyage autour du Caucase*. Les Géorgiens, comme les Persans, ont un singulier goût musical. Chez eux, point d'harmonie proprement dite, point de rythme en général; le musicien saute d'une mesure à l'autre de la manière la plus burlesque et la plus inattendue, et la voix naturelle est contrefaite par des intonations chevrotantes.

CAUCASE INDIEN. V. PAROPAMISUS.

CAUCASIEN, IENNE adj. (kô-ka-zi-ain, i-e-ne). Géogr. Qui appartient, qui a rapport au Caucase : *Les populations caucasiennes*. Il On dit aussi CAUCASIQUE.

— Ethnogr. *Race caucasienne*. V. CAUCASE. — Linguist. *Langues caucasiennes*. V. CAUCASE.

CAUCAUBARDITES s. m. pl. (kô-kô-bardi-te). Hist. relig. Nom qui fut donné, dans le ve siècle, aux membres d'une secte d'eutychiens qui suivirent le parti de Sévère d'Antioche et des acéphales. Il leur vint du lieu où ils tinrent leurs premières assemblées. Leurs erreurs, d'après saint Augustin, étaient les mêmes que celles d'Eutychès; comme lui, ils soutenaient qu'il n'y a qu'une seule nature en Jésus-Christ. Ils refusaient en outre de reconnaître l'autorité du concile de Chalcédoine. Il On dit aussi CANCAUBARDITES.

CAUCE s. f. (kô-se). Forme ancienne du mot CHAUSSÉE. Il On disait aussi CAUCHÉE et CAUCHIÉE.

CAUCEMARRE s. m. (kô-se-ma-re). Forme ancienne du mot CAUCHEMAR.

CAUCEMENT s. m. (kô-se-man — lat. *calceamentum*, même sens). Chaussure. Il Vieux mot.

CAUCEMENTÉ, ÉE adj. (kô-se-man-té — rad. *caucement*). Chaussé. Il Vieux mot.

CAUCHE s. f. (kô-che). Forme ancienne du mot CHAUSSÉ.

— Péch. Anse où se retirent les aloses pendant la chaleur du jour.

CAUCHE (François), voyageur français, né à Rouen au commencement du xvii^e siècle. Il s'embarqua, comme soldat, sur un bâtiment qui partait pour l'île de France; mais, comme le commandant du navire trouva cette île occupée par les Hollandais, il relâcha à Madagascar, où Cauche séjourna quelque temps avec un petit nombre de compatriotes. Il voulut ensuite revenir en France et s'embarqua sur un autre bâtiment, qui commença par exercer la piraterie dans la mer Rouge. A son retour, les récits qu'il fit à diverses personnes excitèrent la curiosité et furent recueillis par Morisot de Dijon, qui les publia, avec ceux de quelques autres voyageurs, dans un livre intitulé : *Relations véritables et curieuses de l'île de Madagascar et du Brésil, etc.* (Paris, 1651).

CAUCHEMAR s. m. (kô-che-mar. — D'après M. Chevallet, le mot *cauchemar* est un composé hétérogène formé du mot latin *calcare*, fouler, joint à un radical germanique ayant le sens général d'*incube*, de démon, etc. Les peuples superstitieux de la Germanie, dit-il, croyaient que le cauchemar était produit par un génie malfaisant qui, pendant le sommeil, vient s'asseoir sur la poitrine et la comprime de façon à gêner la respiration. L'élément latin de ce composé, *calc*, est devenu, en vertu des lois particulières qui ont présidé à la transcription française des mots latins, *cauch*. L'articulation *al* se convertit perpétuellement en *au*; le son sifflant ou guttural *c* du latin se transforme également en consonne chuintante *ch*, *carbo*, charbon; *carus*, cher; *catena*, chaîne; *castellum*, château, etc. Quant à l'élément germanique *mar*, on le retrouve dans l'islandais *marra*, incube; dans l'anglo-saxon, le danois et le suédois *mar*, même sens; dans le *palteutsch* ou bas allemand *mare*. Il entre encore dans la composition de l'anglais *night-mare* et du hollandais *nagt-merrie*, formes de *night* et de *nagt*, nuit, et du radical *merri*, *mare*, incube. Le patois des Hautes-Alpes dit de même *chaucha* pour fouler, presser, et *chaucha-vieilla* pour cauchemar. Dans le patois de l'Isère, on dit aussi *chauchi-vieilli*, et dans celui du Rhône *chauche-vieille*. M. Champollion-Figeac, dans ses *Nouvelles recherches sur les patois de la France*, dit que les paysans du Grésivaudan attribuent le cauchemar à une vieille sorcière qui descend par la cheminée pour venir tourmenter celui qui dort, ce qui explique le nom qu'on lui donne dans le pays). Etat d'oppression et d'étouffement pendant le sommeil, accompagné de rêves pénibles dans lesquels entre d'ordinaire la présence d'un poids très-lourd qu'on aurait sur la poitrine, disparaissant tout à coup au moment du réveil : *Avoir le CAUCHEMAR. Je me recouchai, je m'assoûpis, j'eus le CAUCHEMAR.* (G. Sand.)

— Par ext. Rêve pénible, objet effrayant et qui se présente avec persistance à l'imagination : *N'allez pas voir ce drame, il serait capable de vous donner le CAUCHEMAR. La peur du diable est le CAUCHEMAR des jeunes humanités et le fond des religions primitives.* (Tous-senel.) *La peur est le CAUCHEMAR de l'homme éveillé.* (A. d'Houdetot.) Cause persévérante de tourment ou d'ennui : *Cette idée est pour moi un véritable CAUCHEMAR. Cette femme est mon CAUCHEMAR. Qu'est-ce que le remords, si non un CAUCHEMAR? La traduction d'Homère était pour Pope une inquiétude qui le poursuivait partout; c'était pour lui un CAUCHEMAR dont il aurait désiré qu'on le déliard, même au prix de la vie.* (Ste-Beuve.)

A toute illusion il a fait ses adieux,

Et la liberté même est un rêve à ses yeux.

— Dites un cauchemar. . . .

C. DELAVIGNE.

Il Illusion, imagination pénible, vision effrayante : *Je me croyais en proie à un horrible CAUCHEMAR. La folie n'est peut-être que le CAUCHEMAR chronique d'un homme éveillé.*

— Encycl. Cette affection, fort anciennement connue, a été décrite sous des noms divers; c'est l'éphialte des anciens, l'épilepsie nocturne, l'incube, l'asthme nocturne, l'oneirodynie. Le cauchemar est une véritable vésanie, se manifestant la nuit et s'accompagnant d'un délire léger et d'hallucinations désagréables qui provoquent un réveil en sursaut. Ce réveil est suivi d'une agitation et d'une anxiété extrêmes, qui ne se dissipent qu'au bout d'un certain temps. Dans le cauchemar, on a souvent la sensation d'un poids incommode sur l'épigastre, et anciennement on attribuait volontiers ce sentiment de suffocation à des esprits qui vous obsédaient et qui recevaient dans certaines circonstances les noms d'incubes ou de succubes.

Les formes hallucinatoires du cauchemar var-

rient extrêmement. Quelquefois le patient croit apercevoir le feu, les voleurs, un précipice béant, des animaux à formes bizarres qui le menacent; il lui est cependant impossible de fuir le danger, il ne peut ni crier, ni parler, ni se mouvoir; le corps reste comme une pierre inerte. Dans d'autres cas, l'attaque est directe : on reçoit un coup de couteau, de pistolet; on assiste aux apprêts de son propre supplice, on voit sa tête tranchée rouler dans le panier de la guillotine, et on conserve le sentiment de cet état singulier; dans d'autres cas encore, on s' imagine qu'un chat ou quelque autre animal s'est couché sur votre poitrine et y pèse de tout son poids.

Les adultes et les personnes raisonnables ne se laissent pas affecter de cet accident; ils apprécient à leur juste valeur les frayeurs imaginaires dont ils ont été victimes pendant leur sommeil; mais, chez les enfants et chez les personnes d'un caractère faible et impressionnable, le cauchemar laisse, après le réveil, un sentiment d'anxiété profonde, qui peut amener le développement d'une maladie nerveuse, l'épilepsie ou l'hystérie; tout au moins la persistance fâcheuse de la vésanie nocturne, et, à sa suite, une mélancolie prolongée, des appréhensions continuelles, et même la folie.

— Causes du cauchemar. On sait que les enfants, les femmes, les personnes impressionnables et craintives sont plus sujettes que les autres à cette affection. On observe encore le cauchemar comme complication dans diverses affections du foie, du cœur et des gros vaisseaux; dans les affections du poulmon, et particulièrement dans l'asthme chez les vieillards. Il y a des causes provocatrices plus directes. Une fausse position du corps pendant le sommeil, une indigestion, des excès de veille, la lecture de livres remplis d'histoires fantastiques, les émotions vives, les violentes chagrins, telles sont les circonstances qui favorisent le plus ordinairement l'apparition d'un cauchemar. On a voulu rapporter à cette affection tout ce qu'on a raconté des incubes et des succubes; mais il y a là des faits d'un autre ordre.

Quoi qu'il en soit de ses causes, le cauchemar ne doit être considéré que comme un rêve dont les impressions sont exagérées par la faiblesse de l'imagination, en même temps que par quelque cause accidentelle. « Nous pourrions, dit fort justement M. A. Maury, rapprocher de la folie le rêve, état durant lequel l'intelligence est comme en proie à une folie passagère. En effet, l'action des organes n'a plus lieu qu'imparfaitement, l'homme est abandonné à la sensation trompeuse éveillée par la mémoire. Dans le rêve, tout s'exagère, prend un aspect nouveau; rien ne rectifie la première impression. Une simple piqûre d'épingle, et même de paille, devient un coup d'épée; une inégalité dans le lit, une montagne à franchir; une position un peu gênante nous fait croire que nous sommes écrasés sous le poids de quelque rocher. Un sommeil pénible est-il l'effet d'une disposition maladive ou anormale dans l'organisme, la circulation pulmonaire est-elle gênée, le cerveau en proie à une congestion, d'horribles cauchemars vous assiégent. Tourmentés par les aiguillons de la chair, sommes-nous sollicités par quelque appât voluptueux, durant notre repos et à notre insu, un rêve vient réaliser nos désirs. La superstition persuadait à ceux dans l'esprit desquels se passaient de semblables phénomènes, qu'ils avaient eu commerce avec des esprits mystérieux, des génies invisibles, des incubes ou des succubes, comme on les appelait. Pour l'antiquité, c'étaient les dieux *conferentes*; pour les Celtes, c'était le génie *Dusien*; pour le moyen âge, c'était le diable qui venait, par cette union abominable, répandre son souffle impur et dévorant sur la créature qu'il séduisait. »

Au moyen âge, alors que la plupart des phénomènes naturels, même les plus simples, attendaient encore une explication rationnelle, les superstitions de toute sorte avaient, sur le sol inculte des connaissances humaines, multiplié sans obstacle leurs plantes parasites. C'est ainsi que le cauchemar était devenu le prétexte d'une croyance bizarre, que l'on retrouve encore dans les campagnes, chez nos pauvres paysans illettrés. Ils ont la conviction que les sorciers ou les sorcières auxquels ils ont déplu, même sans le savoir, s'en vengent sur eux pendant leur sommeil. Le sorcier qui veut exercer semblable vengeance se rend invisible, et la plus étroite fissure lui suffit pour s'introduire jusqu'au dormeur qu'il se propose de molester. Arrivé là, il s'assied sur la poitrine de sa victime et l'opprime fortement. En même temps, il lui serre la gorge, ce qui empêche tout appel de secours. Or, ajoutent nos patens innocents, le commun des mortels n'a qu'un moyen, mais il est infaillible, de se soustraire à ces nocturnes tracasseries : il suffit, quand on se couche, de mettre en sentinelle, auprès de son chevet, une canne de roseau. Les *brèches* et les *brèches*. — c'est ainsi qu'on nomme, dans les patois de la langue d'oc, les sorciers et les sorcières qui se font un malin plaisir de donner le cauchemar, — les *brèches* et les *brèches* ne redoutent pas moins le roseau, bois dont fut fait le sceptre mis par dévotion aux mains du Christ, que leurs cousins de l'enfer ne redoutent les signes de croix et les aspersions d'eau bénite.

Le cauchemar est le plus souvent sporadique, et cependant il a pu se montrer sous forme épidémique. L'histoire assez étrange rapportée

par Parent-Duchâtelet justifie cette assertion. Elle a souvent été reproduite, mais elle est réellement trop curieuse pour que nous puissions la passer sous silence. « Le 1^{er} bataillon du régiment de Latour-d'Auvergne, dont j'étais chirurgien, dit le docteur Parent, se trouvant en garnison à Palmi, en Calabre, reçut l'ordre de partir à minuit de cette résidence et de se rendre en toute diligence à Tropea, afin de s'opposer au débarquement d'une flottille ennemie qui menaçait ces parages. C'était au mois de juin; la troupe avait à parcourir près de quarante milles du pays; elle partit à minuit et ne parvint à sa destination qu'à sept heures du soir, ne s'étant reposée que peu de temps, et ayant souffert considérablement de l'ardeur du soleil. Le soldat trouva en arrivant, la soupe faite et son logement préparé.

« Comme le bataillon était venu du point le plus éloigné et était arrivé le dernier, on lui assigna la plus mauvaise caserne, et 800 hommes furent placés dans un local qui, dans les temps ordinaires, n'en aurait logé que la moitié. Ils furent entassés par terre, sur de la paille, sans couverture, et, par conséquent, ne purent se déshabiller. C'était une vieille abbaye abandonnée. Les habitants nous prévinrent que le bataillon ne pouvait rester dans ce logement, parce que toutes les nuits il y revenait des esprits et que déjà d'autres régiments en avaient fait le malheureux essai. Nous ne fîmes que rire de leur crédulité; mais quelle fut notre surprise d'entendre à minuit des cris épouvantables retentir en même temps dans tous les coins de la caserne et de voir tous les soldats se précipiter dehors et fuir épouvantés! Je les interrogeai sur le sujet de leur terreur, et tous me répondirent que le diable habitait dans l'abbaye; qu'ils l'avaient vu entrer par une ouverture de la porte de leur chambre, sous forme d'un très-gros chien à longs poils noirs qui s'était élancé sur eux, leur avait passé sur la poitrine avec la rapidité de l'éclair et avait disparu par le côté opposé à celui par lequel il s'était introduit. Nous nous moquâmes de leur terreur panique, et nous cherchâmes à leur prouver que ce phénomène dépendait d'une cause toute simple et toute naturelle, et n'était qu'un effet de leur imagination trompée. Nous ne pûmes ni les persuader ni les faire rentrer dans leur caserne; ils passèrent le reste de la nuit dispersés sur le bord de la mer et dans tous les coins de la ville. Le lendemain, j'interrogeai de nouveau les sous-officiers et les plus vieux soldats. Ils m'assurèrent qu'ils étaient inaccessibles à toute espèce de crainte; qu'ils ne croyaient ni aux esprits ni aux revenants, et me parurent persuadés que la scène de la caserne n'était pas un effet de l'imagination, mais bien la réalité; suivant eux, ils n'étaient pas encore endormis lorsque le chien s'était introduit; ils l'avaient bien vu et avaient manqué en être étouffés au moment où il leur avait sauté sur la poitrine.

« Nous séjournâmes tout le jour à Tropea, et, la ville étant pleine de troupes, nous fûmes forcés de conserver le même logement, mais nous ne pûmes y faire coucher les soldats qu'en leur promettant de passer la nuit avec eux. Je m'y rendis en effet à onze heures et demie du soir avec le chef de bataillon; les officiers s'étaient, par curiosité, dispersés dans chaque chambre. Nous ne pensions guère voir se renouveler la scène de la veille; les soldats, rassurés par la présence de leurs officiers, qui veillaient, s'étaient livrés au sommeil lorsque, vers une heure du matin, et dans toutes les chambres à la fois, les mêmes cris de la veille se renouvelèrent, et les hommes qui avaient vu le même chien leur sauter sur la poitrine, craignant d'en être étouffés, sortirent de la caserne pour n'y plus rentrer. Nous étions debout, bien éveillés et aux aguets pour observer ce qui arriverait, et, comme il était facile de le supposer, nous ne vîmes rien paraître. La flottille ennemie ayant repris le large, nous retournâmes le lendemain à Palmi. Nous avons, depuis cet événement, parcouru le royaume de Naples dans tous les sens et dans toutes les saisons, nos soldats ont sou-vent été entassés de la même manière, et jamais ce phénomène ne s'est reproduit. — Il est présumable, dit le médecin aliéniste qui reproduit cette relation, que la marche forcée que ces soldats avaient été obligés de faire pendant une journée très-chaude, en fatiguant les organes de la respiration, les avait affaiblis et disposés à éprouver ce *cauchemar*, favorisé d'ailleurs par la position gênée dans laquelle ils étaient obligés de se tenir couchés tout habillés, par la rarefaction de l'air et peut-être par son mélange avec quelque gaz nuisible. » Il nous semble, quant à nous, que les causes qui viennent d'être invoquées ne pouvaient que constituer une prédisposition pour les militaires qui font le sujet de cette curieuse observation; mais l'impression morale qui devait résulter chez eux des assertions répétées des habitants du pays, les appréhensions que plusieurs d'entre eux avaient dû échanger à ce sujet, l'esprit d'imitation qui se manifeste dans des situations analogues, lorsque les sujets ont éprouvé les mêmes impressions, telles sont les véritables causes, croyons-nous, qui amenèrent l'explosion singulière de ce délire nocturne. C'est ainsi, d'ailleurs, que se sont manifestées la plupart des maladies nerveuses qu'on a pu observer à l'état épidémique: telles que la démonomanie des ursulines de Loudun, celle des convulsionnaires de Saint-Médard, celle des prophètes protestants des Cévennes;

telle est encore l'épidémie plus récente de Morzine dans la Savoie. V. DÉMONOMANIE.

— **TRAITEMENT DU CAUCHEMAR.** On doit chercher à empêcher, chez les enfants surtout, le retour du *cauchemar*. Il faut, pour y parvenir, leur éviter les impressions morales vives, les lectures de livres fantastiques et d'histoires étranges; il faut combattre l'effet des hallucinations nocturnes dont ils ont été victimes, lutter contre les préjugés et les appréhensions mal fondées. On évitera aussi les circonstances qui auront paru favoriser le développement de la vésanie; on changera l'heure du repas, le régime, la position du corps couché, la disposition du lit, etc.

CAUCHEMAR (LE), tableau de Henri Fuseli. Sur un lit en désordre, une jeune femme est étendue, le corps recouvert par une draperie légère, la tête déjetée en bas, la chevelure dénouée et tombante, le bras gauche glissant le long de la couche et la main touchant le sol. Comment, dans une pareille attitude, ne pas avoir un sommeil agité et fiévreux? Un singe grotesque et terrible est accroupi sur l'estomac de la dormeuse et lui appuie ses lourdes pattes sur la poitrine. Une autre bête, qui tient du taureau et du lion, tend sa tête par une fente des rideaux et souffle une vapeur empestée sur la couche maudite: de ses orbites sans prunelles s'échappent de sinistres lueurs. Il était difficile de rendre d'une façon plus saisissante plus fantastique, les apparitions monstrueuses qui nous torturent parfois dans notre sommeil. Aussi la composition de Fuseli, exposée pour la première fois en 1782, obtint-elle un immense succès: Raphaël Smith en publia une belle aquatinte, qui devint bientôt populaire, et qui rapporta à l'éditeur un bénéfice de 500 liv. sterl. (12,500 fr.) Le tableau lui-même avait été payé 20 guinées seulement à l'artiste. Il a été gravé sur bois dans *l'Histoire des peintres de toutes les écoles*.

CAUCHEMARDANT (kô-che-mar-dan) part. prés. du verbe *Cauchemarder*: *Que croit-il gagner en me cauchemardant le matin au soir?*

CAUCHEMARDANT, ANTE adj. (kô-che-mar-dan, an-te — rad. *cauchemarder*). Néol. pop. Importun, ennuyeux, fatigant: *Qu'il est cauchemardant! Cette pluie est cauchemardante*.

CAUCHEMARDÉ, ÉE (kô-che-mar-dé) part. pass. du verbe *Cauchemarder*: *Peslin se fait expliquer ce que c'est que d'être cauchemardé, et les explications qu'on lui donne lui retracent et lui rappellent la situation dans laquelle il s'est trouvé*. (A. Devred.) La coquette, la garde champêtre *cauchemardé*, qui mettait un piège sur sa poitrine pour prendre la mère Durand. (Alex. Dum.)

CAUCHEMARDER v. a. ou tr. (kô-che-mar-dé — rad. *cauchemarder*). Néol. pop. Fatiguer comme un cauchemar, ennuyer, importuner: *Vous ne laissez pas de me cauchemarder par vos sottises impertinentes*. (Journ.)

CAUCHER s. m. (kô-ché — de l'anc. verbe *caucher*, presser, serrer). Techn. Cahier de veûin ou de parchemin, entre les feuilles duquel le batteur d'or place les quartiers, c'est-à-dire les morceaux de métal qu'il veut travailler. Second *CAUCHER*. Pour amortir l'action du marteau sur les premiers quartiers, on place des emplures en dessous et en dessous des *CAUCHERS*. Le premier *CAUCHER* renferme cinquante-six feuilles, et le second cent douze.

CAUCHEREAU, l'un des meilleurs acteurs de l'Opéra au commencement du siècle dernier, et maître de chant de Mlle d'Orléans, la fille du régent. Comme il avait une jolie figure et beaucoup d'esprit, il était entré assez avant dans la faveur de sa jeune élève, s'il faut en croire du moins l'anecdote suivante, racontée par Laplace dans ses *Pièces intéressantes et peu connues*. Cette jeune princesse, qui était fort belle, se trouvant un jour à l'Opéra, Cauchereau eut à chanter une scène très-passionnée. La fille du régent, oubliant qu'elle se trouvait en compagnie de sa mère, s'écria: « Ah! mon cher Cauchereau! » La mère trouva l'exclamation de sa fille peu réservée, et, dès ce jour peut-être, elle la destina au couvent. Peu de temps après, en effet, la princesse devint abbesse de Chelles et se fit remarquer par sa vie peu monastique.

Ce n'est pas d'hier que date la prédilection des grandes dames pour les comédiens. Juvénal écrivait: « Quand Bathylle mime le rôle passionné de Leda, Tuccia ne peut se contenir; Appula pousse de petits cris langoureux et d'amoureuses exclamations; quant à Thymélé, quelle attention profonde! C'est qu'en ce moment Thymélé, l'innocente, complète son éducation; mais pendant la saison où nos spectacles sont vides et fermés, où les toiles sont au magasin, quand tout le bruit de Rome se fait aux tribunaux, dans l'intervalle qui s'écoule entre les jeux plébéiens et les jeux mégaliens, nos dames consolent leur tristesse en tâtant de leurs mains le casque, le thyrsé, le costume du pantomime Accius. Urbicus est fort réjouissant dans le rôle d'Autonée, d'une *atellane*; Urbicus serait la passion d'Elia, mais elle est pauvre et il en coûte gros pour briser la boucle d'un comédien. Ce sont nos grandes dames qui ont fait perdre la voix à Chrysogonus. Quant à Hissilla, son goût est pour les tragédiens. Est-ce que tu te figures qu'on va se passionner pour un ora-

teur, pour Quintilien, par exemple? La femme que tu prends, c'est le joueur de lyre Echion, c'est Glaphyrus ou Ambrosius, le joueur de flûte, qui la rendra mère. Donc, fais dresser une magnifique estrade occupant la moitié de la rue; orne les montants de ta porte de longs rameaux de laurier, afin qu'un jour, dans un berceau somptueux et orné d'écaillés, ton noble rejeton, ô Lentulus, offre à tes yeux le portrait vivant du gladiateur Euryalus. »

Au siècle dernier, malgré l'espèce de réprobation morale qui pesait sur eux, nombre de comédiens s'étaient rendus aussi célèbres par leur fatuité que par leurs bonnes fortunes. Il est vrai que les grandes dames les traitaient un peu comme leurs laquais, dont elles disaient que ce n'étaient pas des hommes, ingénieux prétexte par lequel elles s'autorisaient à se convaincre elles-mêmes de la fausseté de cette allégation. On sait l'aventure qui arriva à Baron: Ce comédien s'étant un jour présenté dans le salon d'une marquise qui le recevait le soir par la petite porte dérobée, celle-ci lui dit tout haut devant la compagnie: « Que venez-vous chercher ici, monsieur Baron? — « Mon bonnet de nuit, que j'ai oublié ce matin, » répondit l'impertinent comédien. Il est peu d'acteurs qui n'aient inspiré quelque illustre passion: Kean, Garrick, Talma ont tous eu de semblables aventures, et ceux qui occupent aujourd'hui l'attention publique... sont trop discrets pour qu'il nous soit permis de ne l'être pas. Du reste, est-ce à nous autres hommes à reprocher aux femmes leur engouement pour les acteurs, engouement qui n'approche pas, même de loin, de celui que notre sexe affiche pour les actrices? Ces deux folies ont la même excuse, ou plutôt la même origine, et c'est ici surtout que l'on peut dire avec le poète:

Oculi sunt in amore duces.

On va dire sans doute que cette prétendue biographie n'est pour le *Grand Dictionnaire* qu'un prétexte. Nous n'éprouvons aucune difficulté à en faire notre *mea culpa*; mais à une condition, c'est que l'on conviendra avec nous que le moment n'est pas trop mal choisi, en cette année de grâce et d'exposition, où la petite presse n'a pas hésité à baptiser l'hôtel de la duchesse de Gêrolstein du nom d'*Hôtel des Princes*.

CAUCHETIER s. m. (kô-che-tié — rad. *cauche*, qui s'est dit pour *chausse*). Celui qui fait des chaussettes. Vieux mot.

CAUCHIES, ancien petit pays du Hainaut.

CAUCHOIS, OISE s. et adj. (kô-choi, oi-ze). Géogr. Habitant du pays de Caux; qui appartient à ce pays ou à ses habitants: *Un bonnet cauchois*. Les *CAUCHOIS* sont célèbres par leur beauté et la singularité de leur coiffure. (Bouillet.) Plusieurs rangs de chaînes d'or entourent le cou d'une *CAUCHOISE*. (A. Hugo.)

— Agric. Greffe *cauchoise*, Greffe par approche d'une tige d'arbre sur un sujet qui en manque.

— Ornith. *Pigeons cauchois*, Race de pigeons du pays de Caux, en Normandie:

En lapins de garenne ériger nos cliapiers,
Et nos pigeons cauchois en superbes ramiers.

BOILEAU.

— s. m. Philol. Patois normand qui se parle dans le pays de Caux.

— Encycl. Zootechn. *Moutons cauchois*. L'ancienne race des *moutons cauchois*, commune aux pays de Caux, de Bray et de Beauvais, est aujourd'hui disparue, et l'on n'élève plus dans le pays de Caux que des mérinos et des métis mérinos. La contrée dont nous parlons est généralement humide, en raison de son sol argileux et de l'influence des vents maritimes. Les métis mérinos qu'on y élève sont très-variés quant aux formes et au lissage. Certains troupeaux originaires du pays de Caux ont de la ressemblance avec les beaucerons, et d'autres ont une laine commune, bonne, forte, mais dure. Dans ce pays, on doit s'efforcer d'entretenir les troupeaux en santé, en assainissant les bas-fonds et les plaines trop grasses, qui produisent des herbes trop aqueuses, favorables à la production de la pourriture et au grossissement des toisons. Dans les années pluvieuses surtout, la pourriture occasionne des pertes considérables. On retrouve chez les métis la tête grosse, l'encolure longue et le corps trop élancé et trop mince que possédaient les anciens *moutons cauchois*. C'est pourquoi un bon régime et un bon choix des reproducteurs sont nécessaires pour corriger ces défauts. Le climat du pays de Bray et du Beauvais ne permet pas de produire avec avantage des laines fines; c'est pourquoi les éleveurs doivent s'en tenir aux laines intermédiaires. Du reste, le drainage, tout en améliorant le pays au point de vue sanitaire, rendra les laines plus douces; mais les éleveurs doivent chercher à atteindre ce même but par des soins hygiéniques et par la bonne tenue des bergeries. Les éleveurs de ces contrées ont encore malheureusement la mauvaise habitude de boucher hermétiquement les ouvertures des bergeries, et de faire excessivement suer les troupeaux avant la tonte. Cette dernière pratique, pour but d'augmenter le poids des toisons; mais les marchands, qui ne l'ignorent pas, n'achètent ces toisons qu'à des prix peu élevés, de sorte que les éleveurs nuisent à la fois à leurs intérêts et à leurs animaux.

CAUCHOIS - LEMAIRE (Louis - François-Auguste), littérateur, publiciste et historien français, né à Paris en 1789, mort en 1861. Il suivit d'abord la carrière de l'enseignement public; mais il y renonça pour fonder, en 1814, un cabinet de lecture qui devint le rendez-vous ordinaire des jeunes gens, des étudiants et de tous ceux qui étaient en opposition avec le régime antilibéral inauguré par la Restauration. Sa position, son entourage, ses opinions, portaient Cauchois à faire du journalisme. Il se lança donc courageusement dans cette dangereuse arène, et publia le *Journal de la littérature et des arts*, qui s'intitula bientôt le *Nain jaune*. Il n'est, parmi les contemporains, personne qui ne se rappelle la rude opposition que cette feuille fit au pouvoir nouveau. C'était tout à la fois le *National* et le *Charivari* de l'époque. Cette feuille quotidienne fut supprimée et un mandat d'arrêt fut lancé contre son rédacteur en chef, Cauchois-Lemaire s'enfuit alors en Belgique et y fit paraître le *Nain jaune réfugié*, puis le *Libéral*; mais le gouvernement belge ne se sentit pas assez fort pour le tolérer. On le dirigea donc sur la frontière prussienne, pour l'enfermer dans une forteresse. Chemin faisant, Cauchois trouva le moyen de s'évader et se retira à La Haye, où il publia, de concert avec M. Guyet, proscrit comme lui, un écrit ayant pour titre: *Appel à l'opinion publique et aux états généraux en faveur des patriotes français* (1817, in-89).

Les procès et les condamnations de Cauchois-Lemaire ont naturellement été fort nombreux, et nous ne saurions en donner un relevé complet. Traduit en cour d'assises pour une brochure *Sur le gouvernement occulte* (1820), il fut acquitté par le jury. Traduit de nouveau devant la même cour pour des *Opuscules* (1821, in-89), réunion d'articles déjà publiés à part, il fut condamné à un an de prison et à la saisie du cautionnement de 20,000 fr. Il se pourvut en cassation, et le cautionnement lui fut restitué. Poursuivi à l'occasion d'une brochure intitulée: *Sur la crise actuelle, lettre à S. A. R. le duc d'Orléans*, il eut à subir quinze mois d'emprisonnement.

En 1830, comme on peut le penser, Cauchois-Lemaire fut un des journalistes qui protestèrent contre les fameuses ordonnances, un de ceux qui se mirent à la tête de la formidable insurrection. Ce courageux citoyen accepta la croix de Juillet; mais il repoussa une pension de 6,000 francs que Louis-Philippe lui offrit sur sa cassette. Ce trait indique une grande honnêteté et une parfaite indépendance de caractère, qualités bien rares au temps où nous vivons. Ne voulant point s'inféoder au régime nouveau, dont peut-être il prévoyait déjà les reculades et les défaillances, il repoussa de même toutes les offres d'emplois politiques qui lui furent faites.

En 1832, il devint rédacteur en chef du journal démocratique le *Bon sens*, après s'être retiré du *Constitutionnel*, auquel il collaborait depuis plus de dix ans. On se souvient encore de la violence du *Bon sens* et du duel que Cauchois eut avec Raspail, qui rédigeait alors le *Réformateur*. Le premier reçut une blessure légère. De nouveau traduit en cour d'assises (1835), il fut acquitté cette fois. Cauchois-Lemaire commençait à se fatiguer de la lutte et aspirait au repos, après tant d'agitations. Il concourut encore à la fondation du *Siècle* et enfin se retira définitivement du journalisme en 1839, pour se livrer à ses travaux historiques. Comme il était sans fortune, il demanda et obtint la place de chef de section aux Archives du royaume (1840), et occupa cet emploi jusqu'à sa mort. Il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1847. On voit que le gouvernement de Juillet oublia ou pardonna l'opposition que Cauchois-Lemaire lui avait faite. La retraite prématurée de cet énergique jouteur laisse pendant longtemps un grand vide dans les rangs de la presse patriote. On a de lui: *Lettres sur les Cent-Jours* (1819, in-80); *Lettres à MM. Delavau et Ravignan* (1821, brochure in-80); *De la déclaration de Laybach* (1821, brochure in-80); *Des jésuites*, par d'Alembert, réimpression précédée d'un précis historique (1821, in-18); *Lettre au préfet de police, etc.* (1822, brochure in-80); *Lettre à M. Bellart sur son réquisitoire contre la conspiration de La Rochelle* (1822, brochure in-80); *Relation des événements qui se sont passés à Colmar*, publiée sous le nom de M. Kœchlin (1822, brochure in-80); *les Quatre Evangiles* (1824, in-80); *Nouvelle lettre à M. Bellart* (1825, brochure in-80); *Lettres historiques à M. de Peyronnet* (1827, in-80); *Petites lettres apologétiques à l'occasion d'une grande épitre* (1828, brochure in-80); *Lettre à M. Thiers* (1830, in-18); *Lettres politiques, religieuses et historiques* (1828-1832, 2 vol. in-89), recueil de brochures et d'articles déjà publiés, avec des additions; *Histoire de la révolution de Juillet* 1830 (1842, 1 vol.). Ce volume contient le tableau du mouvement démocratique et le résumé des faits survenus de 1804 à 1830. Il faut ajouter à cette nomenclature un *Résumé historique de la Restauration* (1840, tome 1^{er}, in-89). Cette publication inachevée a été reprise, après la mort de l'auteur, par M. Paul Boiteau. — Mme Judith CAUCHOIS-LEMAIRE, veuve de l'auteur, a publié plusieurs nouvelles dans les recueils littéraires de Paris; elle fait partie de la Société des gens de lettres.

CAUCHON (Pierre), évêque de Beauvais.

fameux par le rôle qu'il joua dans le procès de Jeanne d'Arc. Il prit une part active aux troubles qui déchirèrent la France au commencement du xve siècle, se jeta dans la faction de Bourgogne et déshonora son ministère par ses vices, sa cruauté et son asservissement au parti anglais. En 1429, les habitants de Beauvais le chassèrent de son siège comme traître à son pays et partisan des ennemis de la France. Il suivit la cour anglaise et ne sembla plus dès lors respirer que la ruine de sa patrie. La vierge de Vaucouleurs ayant été faite prisonnière dans les limites de son diocèse, il réclama le droit de la juger au roi d'Angleterre, au duc de Bourgogne, à l'Université, etc.; mit tout en usage pour la perdre : demandes captieuses, supposition d'aveux, réponses altérées, et eut enfin recours aux perditions les plus infâmes, pour être en droit de prononcer une condamnation capitale (1431). Il mourut en 1443. Calixte IV l'excommunia; le peuple indigné déterra ses restes et les jeta à la voirie.

CAUCHON. V. MAUPAS.

CAUCHY (Louis-François), connu par les poésies latines et françaises qu'il composa sous le consulat et sous l'Empire. Les louanges emphatiques qu'il prodigua dans ses poésies au premier consul et à l'empereur lui valurent d'être nommé archiviste du Sénat et rédacteur des procès-verbaux des séances, place qu'il conserva sous la Restauration, quand le Sénat fut devenu la Chambre des pairs. Nous citerons parmi ses poésies : une *Ode sur le rétablissement du culte catholique*, un *Dithyrambe sur la bataille d'Austerlitz*, des *Vers sur la violation des tombes royales de Saint-Denis* (1817).

CAUCHY (Augustin-Louis), fils du précédent, mathématicien, né à Paris en 1789, mort en 1857. Il suivit avec distinction les cours de l'Ecole polytechnique, où il fut reçu le second, à l'âge de quinze ans, et ensuite ceux de l'Ecole des ponts et chaussées. Il fut d'abord employé comme ingénieur aux travaux du port de Cherbourg; devint, en 1816, membre de l'Académie des sciences, et occupa, vers la même époque, la chaire de mécanique à l'Ecole polytechnique. Ayant perdu son emploi, pour refus de serment, après la révolution de 1830, il se rendit à Turin, où une chaire de mathématiques fut créée exprès pour lui; puis il fut appelé à Prague, en 1835, pour y diriger l'éducation scientifique du duc de Bordeaux. Revenu à Paris en 1838, il enseigna les mathématiques supérieures dans les établissements tenus par le clergé, notamment chez les jésuites de la rue de Sévres, qui, dès cette époque, voulaient s'emparer de l'instruction publique. En 1839, Cauchy fut appelé à faire partie du Bureau des longitudes; mais le gouvernement de Louis-Philippe ne ratifia pas cette nomination. La république de 1848 se montra beaucoup plus tolérante. Bien que Cauchy fût un légitimiste déclaré, il fut nommé professeur d'astronomie mathématique à la Faculté des sciences de Paris, et il occupa cette chaire jusqu'en 1852, époque où il refusa de prêter serment au gouvernement sorti du coup d'Etat du 2 décembre. En 1854, il fut réintégré dans sa chaire, sans être astreint au serment. L'algèbre et la mécanique lui doivent de nombreux perfectionnements. Cauchy était d'une fécondité extraordinaire : on compte de lui plus de 500 *Mémoires*, insérés dans la collection de l'Académie des sciences ou dans d'autres recueils, depuis 1813 jusqu'à sa mort. Nous citerons les suivants : *Méthode pour déterminer a priori le nombre des racines réelles* (1815); *Théorie des ondes* (1815), couronnée par l'Institut; *Leçons sur les applications du calcul infinitésimal à la géométrie* (1816-1828, 2 vol. in-40); *Mémoire sur l'application du calcul des résidus à la solution des problèmes de physique mathématique* (1827, in-40); *Mémoire sur la dispersion de la lumière* (1836), publié à Prague; *Note sur le développement des fonctions en séries ordonnées suivant les puissances ascendantes des variables* (1846).

Il faut, pour juger Cauchy, distinguer en lui l'analyste et le penseur, le praticien et le théoricien, l'inventeur et le chef d'école. Comme inventeur, comme praticien, comme analyste, il n'y a qu'à louer et à admirer dans Cauchy; comme chef d'école, il n'y a qu'à reprendre; comme théoricien, il n'y a qu'à nier; comme penseur, on pourrait aller jusqu'à douter qu'il ait eu la conscience de ce qu'il faisait. Cauchy était un contraste : affable et bienveillant, il dirigeait invariablement la conversation sur ses propres travaux; facile à aborder, il n'a jamais pu laisser la parole à aucun visiteur; si on l'intéressait un instant, il prenait la plume pour rechercher à sa manière la démonstration des vérités qu'on lui annonçait, mais écoutant lui était impossible; cependant il a fait à l'Académie des sciences vingt fois plus de rapports que tous ses collègues, à temps égal. Sincèrement dévoué aux idées catholiques, il n'a introduit dans la science que des doctrines négatives. Chercheur infatigable, quand il lui arriva de rencontrer des diamants, il ne sut jamais leur donner que des noms de pierres vulgaires. Non-seulement il faudra refaire tous ses énoncés, mais il faudra souvent les retourner; c'est en effet presque toujours le sens négatif de la vérité qu'il vient de découvrir qu'il a soin de mettre en évidence; s'il avait trouvé de l'or dans le blanc d'Espagne, il aurait an-

noncé au monde que la craie n'est *pas exclusivement* formée de carbonate de chaux.

Les principaux efforts de Cauchy ont porté sur la théorie des résidus qu'il a fondée; sur la série de Taylor, dont il a essayé de déterminer les conditions de convergence; sur les permutations qui se produisent entre les valeurs d'une fonction implicite définie par une équation algébrique, lorsque la variable indépendante revient à sa valeur initiale, après avoir suivi un chemin quelconque; la fonction étant d'ailleurs restée assujettie à la continuité; sur les périodes des intégrales, périodes dont il a le premier donné une explication au moyen de sa théorie des résidus; enfin sur la théorie de la lumière. Il a, en outre, soit complété, soit simplifié les démonstrations d'une foule de théorèmes d'algèbre et d'analyse supérieure, et refait, à son point de vue, celles d'un grand nombre d'autres.

L'invention la plus saugrenue d'un grand homme est toujours celle pour laquelle ses disciples professent le plus d'admiration; il n'est pas d'élève de Cauchy qui, dans son résumé des théories du maître, ne produise sur le premier plan la vision dont il fut la dupe, dans ce songe où lui apparurent les fonctions non monogènes. On ne connaissait, avant Cauchy, que des fonctions pouvant servir à l'expression de lois naturelles et on ne s'était pas donné la peine de les appeler monogènes. Cauchy crut devoir imaginer des pseudo-fonctions incapables de servir à quoi que ce fût, mais qui ne fussent pas être monogènes, c'est-à-dire dont la dérivée fût toujours indéterminée : il ne savait pas qu'on n'invente pas les fonctions, mais qu'on les découvre dans l'analyse des lois des phénomènes. Nous laisserons de côté les fonctions d'origine métaphysique dont Cauchy fut l'inventeur et que personne n'aura jamais à employer.

Les deux idées fondamentales dont l'introduction dans la science appartient en propre à Cauchy et sur lesquelles reposent ses plus belles recherches, consistent dans ces deux remarques : 1° qu'une fonction $f(x)$ qui, pour chaque valeur de x variable, présente plusieurs valeurs, ne reprend pas nécessairement sa valeur initiale, lorsque cette variable revient elle-même à sa première valeur; 2° que la valeur d'une intégrale définie, correspondant à une suite fermée de valeurs de la variable, n'est pas toujours nulle. On conçoit, en effet, que quelques valeurs d'une fonction y puissent se permuter entre elles, aux environs d'un point multiple du lieu $y = f(x)$. Une condition indispensable pour que ces permutations puissent s'effectuer avait toutefois échappé à Cauchy; cette condition est que les dérivées des valeurs de la fonction, qui se confondent momentanément, deviennent infinies, à partir du même ordre, au point multiple considéré. L'omission de cette condition compliquait inutilement les règles à suivre dans la mise en pratique de la méthode, en obligeant à tenir compte d'une foule de points prétendus critiques qui ne présentaient effectivement rien de remarquable. Quant à la condition pour que $\int f(x) dx$ pût acquiescer une valeur finie, dans un parcours infiniment petit, c'était évidemment que $f(x)$ devint infini en un point de l'intérieur de ce contour; mais le résidu d'une intégrale, pour une suite fermée de valeurs de la variable, peut encore différer de zéro, sans que le coefficient différentiel doive devenir infini pour une valeur de la variable comprise entre celles qu'on lui a données : il suffit pour cela que la fonction ait acquis des valeurs différentes, pour une même valeur de la variable, en allant et en revenant.

On conçoit aisément à combien de belles recherches pouvait conduire l'introduction dans la science des deux idées que nous venons d'indiquer rapidement; Cauchy en a tiré un grand et beau parti, en les faisant servir d'abord à l'établissement d'une théorie générale des fonctions, ensuite à l'explication des périodes des intégrales.

On avait remarqué depuis longtemps que certaines intégrales élémentaires, quoique définies par leurs limites, ont une infinité de valeurs en progression arithmétique; telles sont :

$$\int \frac{dx}{\sqrt{1-x^2}}, \quad \int \frac{dx}{x}, \text{ etc.};$$

Abel avait constaté dans les intégrales elliptiques la même propriété à un degré encore plus élevé, ces intégrales, quoique définies, pouvant être augmentées de multiples entiers quelconques de deux constantes dépendant des coefficients de la fonction différentielle.

On avait donné à ces constantes le nom de *périodes* de l'intégrale; mais on n'avait pas pu en expliquer l'origine. La belle théorie des résidus fournit presque immédiatement l'explication du phénomène. En effet, dès qu'il était constaté que la valeur d'une intégrale, correspondant à un contour fermé, pouvait différer de zéro, on conçoit que la valeur de cette intégrale devait cesser d'être définie par ses limites, et que, pour obtenir toutes celles qui pouvaient correspondre à ces limites, il faudrait ajouter à l'une d'elles des multiples quelconques des différents résidus que pourraient donner tous les contours fermés imaginables.

Ces belles recherches immortaliseront certainement le nom de Cauchy; toutefois, il

semble que la voie dans laquelle il était entré doive être abandonnée, ou du moins ne plus être suivie exclusivement. En effet, les fonctions de plusieurs variables se sont jusqu'ici refusées à subir l'application des méthodes de Cauchy; tandis que la question, par exemple, des périodes des intégrales doubles, ou même d'ordre quelconque, a été résolue par M. Marie, à l'aide de considérations purement géométriques, d'une façon beaucoup plus satisfaisante que ne l'avait été par Cauchy celle des périodes des intégrales simples. V. **PÉRIODE**.

Les recherches de Cauchy sur la convergence de la série de Taylor méritent les mêmes éloges et comportent les mêmes réserves. Abel paraît avoir fait le premier la remarque qu'une série ordonnée suivant les puissances croissantes de la variable est convergente ou divergente en même temps que la série des modules de ses termes. Cauchy en fit sortir ce beau théorème que la série de Taylor reste convergente tant que le module de $x - x_0$ reste inférieur au plus petit des modules des différences entre x_0 et les abscisses des points singuliers du lieu représenté par l'équation de y à la fonction développée; mais Cauchy et ses disciples se sont trompés dans l'application à faire, de cet énoncé, d'abord en introduisant mal à propos la considération des points multiples où les dérivées de la fonction ne deviennent pas infinies, en outre en ajoutant arbitrairement à l'énoncé cette clause de pure invention que la série devait devenir divergente dès que le module de $x - x_0$ surpasserait le moindre de ceux des différences entre x_0 et les abscisses des points véritablement critiques du lieu. Ces deux erreurs ont été redressées par M. Marie, qui a donné de plus la règle pour découvrir, parmi tous les points critiques, celui où est effectivement limitée la convergence de la série.

Quant aux travaux de Cauchy sur les permutations des valeurs d'une fonction multiple, ils n'ont abouti qu'à un *desideratum* rempli seulement, par M. Puiseux, dans l'hypothèse d'un parcours infiniment petit, autour d'un des points critiques de la fonction. M. Marie a donné des méthodes simples pour résoudre la question dans le cas d'un parcours quelconque, en tant du moins que la complication de l'équation donnée entre la fonction et sa variable ne viendrait pas rendre les calculs impraticables par leur longueur.

La théorie des équations doit à Cauchy deux beaux théorèmes, trop connus pour que nous en parlions longuement ici. Nous ferons seulement remarquer, à propos de celui qui concerne l'existence des racines d'une équation algébrique, qu'apparemment Cauchy n'avait pas de définition de ces racines, dont il met l'existence en doute; tandis qu'il n'y a jamais eu d'incertitude que sur leur forme arithmétique. Cauchy appelle racines de l'équation les quantités de la forme $a + b\sqrt{-1}$, qui, substituées conformément aux règles, rendraient identiquement nul le premier membre de cette équation. Il ne s'aperçoit pas qu'il arrive trop tard en ce qui concerne les équations du second, du troisième et du quatrième degré, dont la résolution a donné les racines sans préméditation et sans conventions de la part de personne.

L'influence de Cauchy sur l'enseignement n'a pas toujours été heureuse, comme le montre l'exemple qu'on vient de citer. Cet illustre analyste a sans doute beaucoup contribué à vaincre l'absurde horreur des imaginaires, qui possédait autrefois les géomètres; mais il n'y est arrivé qu'en dénaturant la notion au point que ses disciples n'y voient plus que des êtres nés de conventions, que personne cependant n'a faites. L'école de Cauchy convient d'admettre dans le calcul les expressions de la forme $a + b\sqrt{-1}$, qu'elle écrit $a + bi$, non pas pour en simplifier la notation, mais pour leur enlever tout ce qui pourrait rappeler qu'elles naquirent des entrailles mêmes des faits; elle fait ensuite des conventions spéciales pour l'addition, la soustraction, etc., de ces quantités; il est vrai qu'elle a soin de convenir de suivre précisément les règles établies par la force même des choses, depuis que les géomètres ont rencontré ces expressions dans les formules des inconnues de problèmes impossibles. Elle convient ensuite d'attribuer aux équations algébriques les racines qu'on leur avait toujours connues, etc., etc. Cependant ni l'absurdité ni la naïveté de ces inventions, aussi anti-philosophiques que rétrogrades, n'ont empêché qu'elles ne fissent fortune. Si de telles folies se propageaient un peu, elles auraient infailliblement pour effet de faire dérailler tout à fait les esprits; après être convenu, en effet, de suivre des règles auxquelles on ne pouvait se soustraire, on voudrait faire de véritables conventions, et bientôt chacun spéculerait sur les objets qu'il aurait vus en rêve. Les quaternions nous en offrent déjà un bel exemple.

CAUCHY (Alexandre-Laurent), frère du précédent, né à Paris en 1792, mort dans la même ville en 1861. Il fut avocat sous l'empire, et, après avoir rempli diverses fonctions dans la magistrature, devint, en 1849, conseiller à la cour de cassation.

CAUCHY (Eugène), frère des précédents, succéda à son père dans la charge de secrétaire archiviste de la Chambre des pairs, qu'il

remplit jusqu'au 24 février 1848. On lui doit les publications suivantes : *Des Précédents de la cour des pairs* (1840); *Du duel considéré dans son origine et dans l'état actuel des mœurs* (1846, 2 vol. in-80); *De la propriété communale* (1848); *Etudes sur Domat* (1852); *Mémoire sur les origines, les variations et les progrès du droit maritime international*, couronné en 1862 par l'Académie des sciences morales et politiques.

CAUCI, peuple de l'ancienne Germanie. V. **CHAUCI**, dans le *Supplément*.

CAUCIACUM, nom latin de CHOISY-AU-BAC.

CAUCIAGE s. m. (kô-si-a-je — rad. *cauce*, chaussée). Anc. cout. Droit qu'on levait pour l'entretien des chemins. || On disait aussi **CAUCHIAGE**.

CAUCIER v. a. ou tr. (kô-sié). Ancienne forme du mot **CHAUSSER**.

CAUCOLIBERUM, ville de la Gaule ancienne, dans la Narbonnaise Ire, chez les Sardones, actuellement COLLIOURES.

CAUCON s. m. (kô-kon — lat. *cauco*, même sens). Bot. Plante nommée par Pline et que quelques-uns ont prise pour une préle.

CAUCONES, peuple de l'ancienne Asie Mineure, qui, selon toute apparence, appartenait à la grande famille des Cimmériens, et qui habitait la côte N.-O. de la Paphlagonie, sur le Pont-Euxin. Les villes principales étaient Tium et Amastris. Homère cite les Caucones parmi les peuples de la Paphlagonie qui allèrent au secours des Troyens menacés par les Grecs.

CAUCUS s. m. (kô-kuss). Sorte de réunion politique chez les Américains du Nord.

— **Encycl.** Par ce mot bizarre, les Américains du Nord désignent les réunions convoquées par les délégués aux conventions générales, réunions dans lesquelles ces délégués rendent compte de leur mission. Elles se tiennent ordinairement dans une des pièces de l'hôtel de ville (*town hall*). Elles sont tout aussi libres que celles des conventions, et l'entrée des édifices municipaux ne leur est jamais refusée. Tous les partis ayant besoin de liberté, le triomphe momentané de leurs opinions ne les amène jamais à priver leurs adversaires des droits qu'ils ont eus et auront à invoquer pour eux-mêmes. Aussi, en même temps qu'un parti tient son *caucus* dans une des salles d'un édifice public, il arrive souvent que le parti contraire tient le sien dans une salle voisine. L'autorité municipale doit seulement être avertie du jour de la tenue du *caucus*, et, afin d'assurer le bon ordre, elle s'y fait représenter soit par le maire, soit par un alderman. Ces membres du conseil municipal sont ordinairement choisis par la réunion pour la présider et diriger les débats.

CAUD, CAUDE adj. (kô, kô-de). Ancienne forme du mot **CHAUD**.

CAUDA CANCRI s. f. (kô-da-kan-kri — mots lat. qui signif. *queue d'écrevisse*). Moll. Nom que l'on a donné à quelques débris fossilisés d'ammonites et d'autres coquilles cloisonnées, à cause d'une ressemblance grossière avec des queues d'écrevisse.

CAUDAL, ALE adj. (kô-dal, a-le — du lat. *cauda*, queue). Zool. Qui appartient, qui a rapport à la queue : *Appendice caudal*. *Nageoire caudale*. *Vertèbres caudales*. *Le scorpion roux d'Europe blesse vivement de son dard caudal recourbé*. (Virey.)

— s. f. Ichtyol. Nageoire située près de la queue, nageoire caudale. La **CAUDALE** des celacés est horizontale. (P. Gervais.)

— **Encycl.** Ichtyol. La nageoire *caudale* est verticale, excepté dans une seule variété du cyprin doré de la Chine et chez les cétaqués. Extrêmement variable de forme et de grandeur, cette nageoire offre, pour la classification, des caractères spéciaux très-utiles; non pas cependant que la même forme de *caudale* implique les mêmes mœurs, car on constate, sous ce rapport, la diversité la plus extraordinaire. Certains poissons rapides ont une *caudale* développée, d'autres l'ont petite. Le même contraste se rencontre parmi les poissons lents. Mais cette nageoire différencie parfaitement les espèces.

Les poissons ne doivent pas à leur queue la faculté de se mouvoir dans tous les sens, mais bien dans la direction de la propulsion en avant. L'homme l'a fort bien imitée dans l'hélice sous marine qu'il a attachée sous l'arrière de ses vaisseaux. Au moment où le poisson veut prendre un point d'appui sur l'eau, c'est la *caudale* qui agit : elle ne frappe qu'obliquement, restant toujours, par sa ligne médiane, dans l'axe du corps. Elle oriente ses deux extrémités, le plus souvent lobées, l'une dans un sens, l'autre dans un autre, comme l'aile d'un moulin, et les composantes de cette force appliquée contre l'eau sont, l'une anéantie par l'inertie du liquide, l'autre employée à pousser le corps en avant dans le sens de son axe. Ce mouvement est, d'ailleurs, modifiable à chaque moment par l'emploi des autres nageoires, et surtout par les pectorales, qui sont de véritables organes directeurs.

Il résulte de ces remarques que plus la *caudale* est allongée verticalement, plus elle a d'action; que plus elle est éloignée du corps, plus elle augmente son bras de levier, plus elle a de force. C'est encore l'action combinée de la *caudale* et de la pectorale intérieure à

la-courbe du corps, qui permet aux poissons de tourner à droite ou à gauche dans le même plan.

CAUDALISONE s. m. (kô-da-li-so-ne — du lat. *caudalis*, qui appartient à la queue; *sonus*, son). Erpét. Genre de reptiles ophiidiens venimeux, formé aux dépens des crotales ou serpents à sonnettes. Il On dit aussi CAUDISONNE.

CAUDA LUCIDA s. f. (kô-da-lu-si-da — mots lat. qui signif. *queue brillante*). Astron. Étoile brillante qui se trouve à la queue du Lion.

CAUDAN, village et commune de France (Morbihan), arrond. et à 10 kilom. N. de Lorient; pop. aggl. 263 hab. — pop. tot. 5,167 hab. Fabrique de tuiles et de briques; chantiers de constructions navales; commerce de farines.

CAUDATAIRE s. m. (kô-da-tè-re — du lat. *cauda*, queue). Celui qui porte la queue de la robe d'un pape, d'un cardinal, d'un prélat : *L'étiquette impose des CAUDATAIRES aux membres du sacré collége*. (A. Jal.)

... J'ai pour caudataire

Un gentilhomme, et de votre maison.

LA CONDAMINE.

— Par ext. Adulateur; homme obséquieux prêt à se faire le valet de celui qu'il flatte : *De Pons est le type du disciple et du CAUDATAIRE*. (Ste-Beuve.)

— Adjectiv. : *Gentilhomme CAUDATAIRE*.

CAUDATION s. f. (kô-da-si-on — du lat. *cauda*, queue). Méd. Développement excessif du clitoris. Il Très-peu usité.

CAUDÉ, ÉE adj. (kô-dé — du lat. *cauda*, queue). Zool. Qui est muni d'une queue.

— s. m. pl. Zooph. Famille de polypes dont le corps est terminé en pointe ou en queue.

— Blas. Se dit des étoiles ou des comètes qui ont une queue ou un rais plus grand que les autres ou d'un autre email : *De Comeau : D'azur à une fasce d'or, accompagnée de trois étoiles de même CAUDÉES d'argent*.

CAUDEBEC s. m. (kô-de-bèk). Chapeau de laine que l'on fabriquait à Caudebec :

Pradon a mis au jour un livre contre vous,
Et chez le chapelier du coin de notre place,
Autour d'un caudebec j'en ai lu la préface.

A ces vers du satirique Boileau se rattache une anecdote que nous croyons utile de rapporter ici. Boileau avait d'abord écrit :

A l'entour d'un castor j'en ai lu la préface.

Pradon l'en reprit : « A l'entour ne se dit point, écrivit-il dans ses *Nouvelles remarques sur tous les ouvrages du sieur D...* (1685, in-8°); on dit bien dans les lieux d'alentour, mais non pas à l'entour d'un castor. » Avec son bon sens accoutumé, Boileau fit son profit de la leçon. La remarque était juste; que lui importait qu'elle vint de Pradon ? Il changea l'hémistiche incorrect en celui qui est resté. Pradon n'y gagna rien : sa préface entoura un caudebec, grossier couvre-chef de Normandie, au lieu d'un castor, chapeau de luxe comme en portaient les grands et le roi lui-même. Le trait satirique y avait gagné. On ajoute que ce fut cette remarque de Pradon qui inspira à Despréaux ces deux vers :

Ecoutez tout le monde, assidu consultant :
Un sot quelquefois ouvre un avis important.

CAUDEBEC, ville de France (Seine-Inférieure), ch.-l. de cant., arrond. et à 12 kilom. S. d'Yvetot, sur la rive droite de la Seine, à l'embouchure de la petite rivière du Caudebec; pop. aggl. 2,078 hab. — pop. tot. 2,181 hab. Pêche, tannerie, corroierie, blanchisseries, filatures de coton, tissus de coton et de laine; commerce de cuirs, toiles, bestiaux, graines oléagineuses, sel, bois et houille. Petit port sur la Seine. Mouvement de la navigation en 1861, cabotage compris : entrée, 165 navires, jaugeant 4,361 tonneaux; sortie, 169 navires, jaugeant 4,700 tonneaux.

Caudebec est bâti en amphithéâtre sur le penchant d'une colline qui domine la Seine; les quais, plantés de beaux arbres, sont bien bâtis et offrent une promenade très-agréable; l'extérieur de la ville est arrosé par la petite rivière de Sainte-Grétrude.

L'église de Caudebec, que Henri IV appelait la plus belle chapelle de son royaume, fut commencée en 1416; les travaux, interrompus en 1419, furent repris en 1450 et terminés en 1454. Ce monument peut donc être regardé comme une des dernières productions de l'art ogival; mais on y découvre déjà l'influence d'un style nouveau. Le grand portail, qui porte en avant par une ligne légèrement convexe, et qui forme une espèce d'appendice au plan général de l'édifice, se distingue par la magnificence de sa décoration. Si de nombreuses irrégularités, soit dans la proportion symétrique des parties, soit dans l'emploi des styles divers, quoique très-voisins dans l'ordre chronologique, ne venaient altérer l'effet harmonieux de ce portail, disent les auteurs de la *Normandie illustrée*, il pourrait, à bon droit, être cité comme un des plus remarquables de cette époque de transition, où les formes grêles et effilées de l'architecture gothique se mêlent aux arabesques étoffées de la Renaissance. Ici la fusion, l'enchevêtrement des deux styles en lutte est si complet qu'il est bien difficile de se rendre compte des phases de la construction. On est plutôt tenté

de croire que l'architecte, tenant encore au passé par ses premières études et ses souvenirs, mais se laissant gagner par le charme de la nouveauté, a voulu faire tout à la fois acte de science et de progrès, et qu'il a fondu, mélangé les deux styles pour prouver qu'aucun des deux, avec toutes ses difficultés de détails, n'était au-dessus de ses ressources et de sa fécondité. Ce frontispice est percé de trois portails dont les voussures sont garnies de nombreuses statues de saints et dont les arcs extérieurs sont surmontés de projections bizarres, espèces de prolongements rampants s'élevant à une grande hauteur. Quatre puissants massifs en forme d'éperons, dont la solidité se déguise par un luxe inouï de sculptures, contribuent, en séparant les portails, à accuser vigoureusement sur leurs saillies les grandes divisions intérieures. Les deux massifs extrêmes se terminent en clochetons aigus, les autres sont surmontés d'élégants lanternons. Au-dessus du portail central règne une charmante galerie, tout entière en style Renaissance, dont la balustrade est décorée, dans chacun de ses panneaux, d'hippocampes affrontés. Une rangée de termes, supportant un léger entablement, figure en quelque sorte la colonnade aérienne de cette fantastique galerie, que couronnait primitivement une série de pinacles ouvragés, remplacés depuis par une pierre toiture. Audessus de cette gracieuse tribune est percée une rose qui éclaire la grande nef. Plus haut règne une deuxième galerie, derrière laquelle semble s'élever le pignon du portail, et dont les découpures à jour forment en lettres gothiques les mots : *Pulchra est et decora*, qui sont la devise de la Vierge, sous l'invocation de laquelle l'édifice est placé. La balustrade qui entoure la nef et le chœur, et qu'on appelle la balustrade aux lettres dorées, offre le même genre de décoration : ses découpures, en forme de lettres gothiques, reproduisent les mots de la première strophe du *Salve, regina*. La tour, accolée au flanc du collatéral de l'église, en dehors de la ligne des chapelles, ne présente guère, jusqu'au niveau des galeries supérieures, que des murailles nues sur lesquelles se profilent, en ressauts peu saillants, de minces contre-forts. Vers les deux tiers de sa hauteur, elle cesse d'être carrée pour devenir octogonale; elle s'allège, elle se perce à jour, et s'entoure de contre-forts détachés qui projettent vers chaque angle de l'octogone de doubles arcs-boutants surchargés de fenêtrages. Au-dessus de cette lanterne élégante s'élève une pyramide prismatique, tout à jour, et destinée sans doute, dans le plan de l'auteur, à représenter la tiare pontificale. En effet, la galerie qui la ceint à sa base forme la première couronne; les deux autres, de grandeur décroissante, sont enfilées sur le cône et rattachées seulement aux légères saillies des angles. Pour que l'isolement soit plus complet, l'artiste a imaginé de briser chacune des faces de l'octogone en forme d'angle rentrant peu accusé, sur lequel court, de la base au faite, en fenêtrages continus, un motif réticulé qui figure le va-et-vient d'un lacet. Le sommet de cette pyramide, d'une invention si nouvelle et si originale, s'arrondit en petit dôme surmonté d'une ornementation bulbeuse qui tient lieu de nœud terminal de la tiare et servait jadis de base à une croix. (La Normandie illustrée.)

L'intérieur de l'église de Caudebec ne répond pas à l'extérieur. Cette église n'a pas de transept; elle se compose d'une nef et de deux bas côtés qui tournent autour du chœur et sont bordés de chapelles dans toute leur étendue. L'abside n'a que deux pans reliés par un pilier central qui arrête désagréablement la vue. Les arcades de la nef et du chœur, décorées de nervures prismatiques, s'appuient sur des piliers ronds d'une seule masse, alliance de formes maigres et de formes lourdes qui semblent faites pour s'exclure. Malgré ces imperfections et l'irrégularité que présentent ces bas côtés, ce vaisseau, éclairé par de hautes et larges fenêtres, impressionne assez vivement. Parmi les œuvres d'art et les curiosités que renferme l'église de Caudebec, on remarque : des vitraux du xvi^e siècle, représentant le *Passage de la mer Rouge*, l'*Arbre de Jessé*, l'*Adoration des Mages*, la *Vie de saint Jean-Baptiste*, la *Femme adultère*, la *Samaritaine*, la *Cène*, etc.; un aigle-lutrin en cuivre, bel ouvrage du xvi^e siècle, posé sur un support en forme de vase que couronne un groupe de fruits et dont le socle est accoté de figures d'anges d'une forte saillie; les fonts baptismaux, en forme de calice décorés de bas-reliefs représentant des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, et surmontés d'un petit groupe représentant le *Baptême du Christ*; plusieurs clefs de voûte richement sculptées, entre autres celle de la chapelle de la Vierge, qui n'a pas moins de 4 m. 30 de longueur, et qui est considérée comme un chef-d'œuvre du genre; la tombe de Guillaume Le Tellier, maître maçon, par qui l'église a été construite; la figure du Christ couché sur son tombeau et les statues, plus grandes que nature, qui entourent ce tombeau, dans la chapelle du Saint-Sépulcre. L'église de Caudebec possédait autrefois un magnifique jubé dont il ne reste plus de trace.

Aux environs de Caudebec, on voit les ruines de l'abbaye de Sainte-Grétrude, avec de beaux vitraux peints et quelques restes de sculpture.

CAUDEBEC-LÈS-ELBEUF, bourg et commune de France (Seine-Inférieure), arrond. et à 23 kilom. S.-O. de Rouen, à 2 kilom. d'Elbeuf; 9,184 hab. Fabriques de draps et lainages.

CAUDEC s. m. (kô-dèk). Ornith. Espèce de gobe-mouches d'Amérique : *Le CAUDEC vit le long des eaux et se nourrit d'insectes*. (Dict. d'hist. nat.) *Les CAUDECS se perchent de préférence sur les branches les plus basses des palétuviers*. (V. de Bomare.)

— Encycl. Le *caudec*, ou gobe-mouches tacheté, est un oiseau de la grosseur de la grive; son bec crochu est long d'environ 0 m. 03; son plumage est varié de blanc, de noir et de gris; les mâles se distinguent par une tache jaune orangé sur le sommet de la tête. Cet oiseau habite l'Amérique; il est surtout répandu dans la Guyane. Le *caudec* vit le long des oriques et des cours d'eau, et se perche de préférence sur les branches les plus basses des palétuviers. Il se nourrit surtout d'insectes aquatiques. Cette espèce appartient à la section du genre gobe-mouches, à laquelle Buffon a donné le nom de *tyrans*.

CAUDELETTE s. f. (kô-de-lè-te). Pêch. Syn. de CAUDRETTE.

CAUDERAN, bourg de France (Gironde), arrond. et à 3 kilom. O. de Bordeaux, qui y possède son hôpital militaire; pop. aggl. 2,910 hab. — pop. tot. 3,871 hab. Commerce de vins, foins et laitage.

CAUDERETTE s. f. (kô-de-rè-te). Petite chaudière, chaudron. Vieux mot.

CAUDETE, ville d'Espagne, province et à 60 kilom. S.-E. d'Albacète, sur le chemin de fer d'Alicante à Madrid; 6,500 hab. Commerce de vins et d'huile. Autrefois place forte.

CAUDETTE s. f. (kô-dè-te). Pêch. Syn. de CAUDRETTE.

CAUDEUX s. m. (kô-dèkss — mot lat. qui signif. *tige*). Antiq. Nom donné primitivement à des grossières embarcations creusées dans des troncs d'arbre, et ensuite à de petits esquifs dont on se servait pour traverser le Tibre.

— Bot. Terme employé par les anciens botanistes pour désigner la tige en général, ou certaines sortes de tiges, telles que les rhizomes des fougères, le stipe des palmiers : *CAUDEUX ascendant*. *CAUDEUX descendant*. Il On a donné le même nom au collet des végétaux et à la base persistante de certaines tiges annuelles, comme celles des gentianes.

— Homonyme. Codex.

CAUDIAU s. m. (kô-di-o — corruption de *chaudeau*). Se dit, dans certains patois, d'un Potage fait avec du lait sur ou du caillé : *Le CAUDIAU de lait sur est fort en usage chez les campagnards*.

CAUDICAIRE ou **CODICAIRE** s. m. (kô-di-kè-re — du lat. *caudicarius*; rad. *caudex*). Antiq. rom. Batelier qui montait un caudex. Il Caudex lui-même.

CAUDIGIFORME adj. (kô-di-si-for-me — de *caudex* et de *forme*). Bot. Qui a la forme d'une simple tige, sans ramifications.

CAUDICULE s. f. (kô-di-ku-le — dimin. du lat. *caudex*, tige). Bot. Nom donné par quelques auteurs au pédicule qui porte les masses polliniques des orchidées.

CAUDIERE s. f. (kô-diè-re — du lat. *caldarium*; de *calidus*, chaud). Ancienne forme du mot CHAUDIERE.

CAUDIFÈRE adj. (kô-di-fè-re — du lat. *cauda*, queue; *fero*, je porte). Hist. nat. Qui porte une queue ou un appendice en forme de queue.

CAUDIGÈRE adj. (kô-di-jè-re — du lat. *cauda*, queue; *gero*, je porte). Hist. nat. Qui est terminé par un appendice en forme de queue.

CAUDIMANE adj. (kô-di-ma-ne — du lat. *cauda*, queue; *manus*, main). Zool. Qui se sert de sa queue comme d'une main. Se dit particulièrement des singes à queue prenante et des sarigues.

— s. m. pl. Groupe de singes du nouveau continent, renfermant les espèces à queue prenante.

CAUDINES (FOURCHES). V. CAUDIUM.

CAUDIOT s. m. (kô-di-o — du lat. *gaudium*, joie). Ancien mot normand qui signifiait Feu de joie.

CAUDISONNE s. m. (kô-di-so-ne — du lat. *cauda*, queue; *sonus*, son). Erpét. V. CAUDALISONE.

CAUDIUM, ville de l'Italie ancienne, dans le Samnium, sur la frontière de la Campanie, au S.-E. de Capoue. C'est aujourd'hui le village d'Airola. Près de Caudium était le défilé appelé par les Romains *Caudina Fovea* (Fourches Caudines), passage que l'on était obligé de traverser pour aller de la Campanie dans le Samnium. C'est là que Pontius Herennius, général des Samnites, enferma une armée romaine, de telle sorte qu'elle fut obligée de se rendre sans coup férir et de passer sous le joug, en 321 av. J.-C.

Caudium (ÉVÉNEMENTS DE). Parmi les peuples de l'ancienne Italie que Rome eut à dompter pour asseoir sa domination, aucun ne balança la force de ses armes avec plus d'énergie que les Samnites, nation fière, belliqueuse

et excessivement jalouse de son indépendance. Inférieurs en science militaire à leurs puissants ennemis, ils ne se reposaient après chaque défaite que pour panser leurs blessures, et ne cherchaient dans la paix que les moyens de donner satisfaction à leurs profonds ressentiments, que le sénat romain sembla prendre à tâche d'envenimer. Après une défaite plus meurtrière que les précédentes, et où avait péri l'élite de leur armée, les Samnites, redoutant la vengeance du vainqueur s'ils continuaient de résister, firent leur soumission, envoyèrent à Rome tout le butin qu'ils avaient fait depuis vingt ans, tous les prisonniers tombés en leur pouvoir, et, pour comble d'humiliation, livrèrent même le corps de leur général, qui s'était tué de chagrin pour avoir conseillé cette guerre désastreuse; ils ne demandaient d'autre grâce que la cessation des hostilités. L'abaissement encouragea l'orgueil plus qu'il ne le fléchit, et ce n'est pas en découvrant sa faiblesse qu'on désarma un ennemi impitoyable. Le sénat reçut les prisonniers, accepta le butin, et refusa la paix. Une conduite si dépourvue de générosité et de dignité devait être bientôt cruellement expiée de la part des Romains.

Un des plus braves guerriers samnites, Pontius Herennius, profitant de l'indignation générale, encouragea ses concitoyens à périr tous avec honneur, ou à venger l'affront cruel qu'ils venaient de recevoir. Son généreux patriotisme le fit aussitôt revêtir du commandement de toutes les troupes, et il s'occupa immédiatement de rassembler une armée, faible par le nombre, mais redoutable par la passion qui l'animait. Néanmoins, ne pouvant se flatter de l'emporter sur l'armée romaine par la force ouverte, il résolut d'employer la ruse contre de si redoutables ennemis. Après avoir rassemblé toutes ses forces, il s'avança prudemment, à petit bruit, jusqu'à Caudium. Sachant que les consuls Véturius Calvinus et Posthumus Albinus n'étaient pas fort éloignés, il fit déguiser en bergers dix soldats adroits et résolus, et leur donna des troupeaux à conduire en différents endroits, mais toujours dans la direction du camp où se trouvait l'armée romaine, à Calacia. Ils avaient pour instructions de se laisser prendre par les avant-postes romains, et de dire uniformément aux consuls que l'armée samnite assiégeait la ville de Lucérie, dans l'Apulie, et qu'elle pressait vivement cette place dont les habitants étaient les fidèles alliés de la république. Ce bruit, que Pontius avait eu l'habileté de répandre déjà auparavant, corroboré par le rapport unanime des bergers prisonniers, ne laissa plus aucun doute aux consuls, qui, dès lors, ne songèrent plus qu'aux moyens de porter un secours rapide à la ville assiégée. Deux chemins les conduisaient à Lucérie : l'un, plus long, traversait la plaine et ne rencontrait aucun obstacle; l'autre, beaucoup plus court, mais infiniment plus dangereux, passait entre des montagnes escarpées qui formaient deux défilés étroits séparés par une plaine d'une assez grande étendue. Ce dernier fut cependant préféré, car les Romains ne croyaient jamais pouvoir arriver assez tôt pour secourir la ville menacée. Ils passèrent sans obstacle le premier défilé; mais, lorsqu'ils furent arrivés au second, ils en trouvèrent l'entrée fermée par des troncs d'arbre et par d'énormes rochers formant une suite de remparts infranchissables. Levant alors les yeux autour d'eux, ils virent toutes les hauteurs voisines couvertes d'ennemis qui les accablaient d'insultes et d'une grêle de traits. Ils retournèrent précipitamment sur leurs pas pour regagner la première issue; mais ils s'y heurtèrent contre une barrière semblable et d'autres troupes samnites. Se voyant pris dans un piège auquel ils ne trouvaient d'autre issue que la mort, les soldats romains tombèrent dans un profond abattement; mais, obéissant aux usages de la guerre et à la voix de la discipline, ils n'en creusèrent pas moins leurs retranchements, s'avouant toutefois, avec honte et douleur, que ces travaux impuissants ne pouvaient que leur attirer les risées insultantes de leurs ennemis. Les Samnites, de leur côté, ne se trouvaient pas dans un moindre embarras, embarras bien différent toutefois, et il ne s'agissait pour eux que de savoir comment ils profiteraient d'une victoire certaine, que nulle force humaine ne saurait leur arracher. Après un conseil orageux où les avis furent partagés, les chefs samnites décidèrent d'envoyer consulter à Samnium Pontius Herennius, père de leur général. C'était un vénérable vieillard qui, depuis longtemps, avait renoncé au métier des armes et à toutes fonctions publiques; mais, dans un corps usé par l'âge, il avait conservé un esprit vif et un jugement solide. Ciceron nous apprend qu'il avait vécu dans l'intimité d'Archytas de Tarente, philosophe et mathématicien célèbre, qui avait su se faire estimer du divin Platon lui-même. Quand le messager qu'on lui dépêcha lui eut appris que les Romains étaient enfermés dans les défilés de Caudium, il conseilla de les renvoyer tous en liberté. Un tel avis, qui trompait les ardeurs de vengeance d'une nation profondément humiliée, fut rejeté de tous les chefs, et ils renvoyèrent le messager à Herennius pour lui demander s'il ne connaissait pas d'autre parti à prendre. Il répondit alors de faire périr tous les Romains sans exception. La contradiction entre ces deux avis, qui se ressemblaient de l'obscurité des oracles, trappa tous les Sam-

nités, et causa un étrange étonnement. On ne fut pas éloigné de croire que l'esprit du vieillard avait perdu son énergie et sa lucidité. Pressé de nouveau de s'expliquer, Herennius se rendit au camp, et là, dans le conseil, il donna les raisons qui lui avaient inspiré son double arrêt : « Les Romains, dit-il aux principaux officiers et à son fils, sont en votre pouvoir, et vous n'avez que deux partis à prendre à leur égard : provoquez leur reconnaissance et méritiez l'amitié d'un peuple puissant par un acte généreux, ou détruisez l'armée romaine pour enlever à la république sa force, et la mettre dans l'impossibilité de se venger. » Les chefs samnites ne pouvaient accepter le premier moyen, trop peu satisfaisant pour des cœurs ulcérés, et ils trouvaient le second d'une cruauté révoltante. « Eh quoi ! dirent-ils au vieillard, ne peut-on laisser la vie aux Romains, et leur imposer en même temps les conditions humiliantes qu'autorisent les droits de la guerre ? — Oui, répondit Herennius ; mais c'est précisément ainsi que, sans vous faire d'amis, vous vous créerez des ennemis implacables qui ne respireront que la vengeance. Laissez vivre les Romains après les avoir irrités par la honte et l'ignominie, le souvenir des affronts que la nécessité présente les aura forcés de subir demeurera éternellement gravé dans leurs cœurs, jusqu'à ce qu'ils en aient lavé le souvenir dans votre sang, car le peuple romain ne connaît pas de paix avec le déshonneur. » C'était parler le froid langage de la raison à des hommes aveuglés par la passion. Herennius ne parvint point à les convaincre, et il se retira, prévoyant dans un avenir prochain la conséquence fatale de la résolution qu'ils allaient prendre les Samnites.

Pendant toutes ces délibérations, les Romains avaient tenté, mais inutilement, plusieurs efforts pour échapper au sort douloureux qui les attendait. Vaincus enfin par la nécessité, ils envoyèrent des députés à Pontius pour lui demander une paix honorable ou la bataille. Le chef samnite repoussa dédaigneusement leurs propositions ; puis il leur déclara que les Romains n'obtiendraient la paix et la liberté qu'après avoir déposé leurs armes, passé sous le joug et promis de renoncer à toutes leurs conquêtes. Il ajouta qu'on les renverrait alors à Rome avec une simple tunique, ce qui, en style moderne, signifierait en chemise. Dès que ces cruelles conditions furent connues dans le camp romain, on entendit éclater un immense concert de plaintes et de gémissements. Ces fiers soldats, ne pouvant se résigner à une telle humiliation, se roulaient à terre et appelaient la mort à grands cris. S'exaltant les uns les autres, peut-être en fussent-ils venus, dans leur désespoir, à de funestes extrémités, si Lentulus, un de leurs plus sages et de leurs plus vaillants généraux, n'eût su les ramener à des sentiments plus modérés et leur faire accepter leur malheur avec une sorte de résignation. « Sans doute, leur dit-il, il est beau de mourir pour la patrie, mais ici le sacrifice de notre vie lui serait complètement inutile. Nous devons donc supporter l'adversité, ployer sous la fortune, imoler notre orgueil au salut de Rome et réserver nos bras pour la vengeance. » Il termina son discours en conjurant les consuls de se rendre dans le camp ennemi, et de déclarer que l'armée romaine tout entière était prête à déposer les armes.

Ces paroles d'un citoyen dévoué et d'un guerrier intrépide entraînaient tous les suffrages. Les consuls allèrent trouver Pontius pour conclure la négociation ; ils se soumièrent à tout, mais refusèrent de conclure un traité, pour lequel l'approbation du peuple et du sénat était indispensable. Pontius fut assez imprudent pour se contenter d'une simple promesse que lui firent les consuls et les principaux officiers d'observer les articles dont on était convenu. Seulement il exigea qu'on lui remit en otages, comme garantie, six cents jeunes gens appartenant aux premières familles de Rome.

Dès que les consuls furent de retour au camp, leur présence sembla ranimer la douleur et le désespoir, et les soldats furent même sur le point de se porter à des voies de fait criminelles envers des chefs dont l'inhabileté et l'inexpérience les avaient réduits à cette humiliation sans exemple ; mais lorsque l'heure fatale eut sonné, lorsque les six cents otages eurent été emmenés au camp des Samnites, lorsque les lieutenants reçurent l'ordre de quitter les consuls, et que ceux-ci durent se dépouiller de tous les insignes de leur dignité, alors la colère fit place à la pitié dans le cœur des soldats romains, qui voyaient ainsi déshonorée la majesté du consulat, objet de tous leurs respects. Les consuls, à demi nus, se courbèrent les premiers sous l'appareil infamant ; puis défilèrent les principaux officiers, chacun selon son grade, et enfin les légions, les uns après les autres. Tous passaient les yeux baissés, l'humiliation sur le front et la rage dans le cœur, jetaient leurs armes, et se courbaient sous le joug en présence de leurs superbes et imprudents vainqueurs. Les Samnites, sous les armes, formaient la haie de côté et d'autre, accablant les malheureux vaincus de reproches et d'insultes, et leur présentaient même l'épée au visage, au point qu'ils en blessèrent et en tuèrent plusieurs, sur la figure desquels ils s'irritaient de voir trop vivement empreint le sentiment de leur ignominie (321 av. J.-C.).

Les Romains purent alors sortir du défilé, dépouillés de leurs vêtements et semblables à des esclaves châtiés. Dès qu'ils approchèrent de Capoue, le sénat et les habitants de cette ville sortirent pour les recevoir, et s'acquittèrent envers eux de tous les devoirs de l'hospitalité et de l'amitié. Le lendemain, ils continuèrent ce triste retour, accompagnés de quelques jeunes nobles campaniens, qui ne les quittèrent que sur les confins de leur territoire. Lorsque ceux-ci furent rentrés à Capoue, on leur demanda en quel état ils avaient laissé les Romains. Ils dépeignirent leur abattement, leur attitude sombre et silencieuse, leur aspect tour à tour effrayé ou farouche, et chacun, sur ce rapport, crut que ces fiers soldats étaient vaincus sans retour ; mais un des principaux citoyens, Ofilius Calavius, fut loin de partager cet avis. Il fit observer que ces yeux baissés, ce silence obstiné, ce refus de toute consolation, ce profond sentiment de honte qui éclatait sur leurs figures étaient autant de signes d'une rage sourde, concentrée, mais terrible, qui allait se traduire en une intarissable soif de vengeance. Il affirma que cette morose attitude recouvrait une haine implacable qui bientôt coûterait aux Samnites des cris et des gémissements lamentables, et que la mémoire des Fourches Caudines serait bientôt plus douloureuse pour les vainqueurs que pour les vaincus. Il annonça que les Romains allaient laver un tel affront dans des flots de sang, et que les Samnites ne trouveraient pas toujours à leur disposition des défilés de Caudium. C'était lire dans l'avenir avec une remarquable clairvoyance.

La vue de ces légions nues et désarmées frappa d'abord les Romains de surprise et de consternation ; mais au silence de la honte succéda bientôt une effroyable explosion de colère. La guerre recommença avec un acharnement inouï qui ne cessa que par la ruine et par la soumission du Samnium, et ainsi se trouvèrent justifiées les prévisions du vieil Herennius.

Cette humiliation sans exemple, sous laquelle avait été contrainte de se courber toute une armée qui n'avait même pas eu la satisfaction de combattre, d'une armée appartenant à une nation fière, belliqueuse, qui aspirait à la conquête du monde, a eu et devait avoir un ineffable retentissement dans l'histoire. La célébrité des Fourches Caudines ne périt jamais, car dans toutes les langues le souvenir de Caudium a donné naissance à la locution la plus expressive, la plus énergique, la plus juste que l'on puisse employer pour caractériser les divers genres de honte, d'aviilissement, de concessions pénibles ou de douloureux sacrifices auxquels nous soumet une nécessité pénible et inexorable, à la locution : *Passer sous les fourches caudines*. C'est une conquête faite aux dépens de l'amour-propre d'un peuple ; mais on sait que la langue est une *grosse fièvre* qui n'y regarde pas de si près. Voici quelques exemples de ce souvenir historique :

« M. Fouché essaya de présenter à Napoléon un plan qu'il disait des plus habiles, et qui consistait à offrir aux souverains coalisés son abdication éventuelle, à la condition de la paix immédiate ; puis, s'ils rejetaient cette offre, à prendre la nation pour juge de leur mauvaise foi et à l'appeler tout entière aux armes... Napoléon n'eut pas de peine à montrer soit au duc d'Ortrante, soit à d'autres, combien ces idées étaient chimériques. Ce que l'Europe voulait, en demandant qu'on lui sacrifiât Napoléon, c'était de se faire remettre l'épée de la France, et, cette épée obtenue, de nous faire passer sous les fourches caudines. »

THIERS, *Histoire du Consulat et de l'Empire*.

« La critique de M. Planche a des injustices systématiques et des faiblesses calculées ; et, près des *fourches caudines* sous lesquelles elle fait passer les plus hautes renommées, elle a des autels domestiques qu'elle dédie aux dieux lares de la camaraderie. »

ALFRED NETTEMMENT, *Littérature sous le gouvernement de Juillet*.

« Au haut de l'escalier était l'abbé Fortier, le bras tendu, montrant l'escalier du bout de son martinet. Il fallait passer sous les fourches caudines ; Ange Pitou se fit aussi petit et aussi humble qu'il se put faire, ce qui n'empêcha point qu'il ne reçût au passage une dernière sanglée de l'instrument auquel l'abbé Fortier avait dû ses meilleurs élèves. »

ALEX. DUMAS, *Ange Pitou*.

« Qu'importe, dira-t-on, que M. tel ou tel fasse ou ne fasse pas connaître son opinion ? Ce qu'il importe ! mais le pays ne sera vraiment libre que si la presse est libre. Si vous faites passer celle-ci sous les fourches caudines, son opinion s'abaissera et l'opinion du pays s'abaissera en même temps. »

JULES FAVRE, *Discours à la Chambre*.

« Au x^e siècle, les chansons de soldat prirent un caractère égrillard qu'elles n'avaient pas auparavant. Jusqu'à la Révolution française, qui vit éclore les plus beaux de nos chants guerriers, le genre de vers égrillards

et frondeurs devint de plus en plus à la mode. Le vaudeville remplaça la *chanson de gestes*, et vainqueurs et vaincus passèrent sous les *fourches caudines* de chansons à double tranchant. Quoi de plus gai que ce couplet contre Villerot :

Villerot,
Villerot

A fort bien servi le roi...

Guillaume... Guillaume...

OSCAR COMMETTANT, *le Sidle*.

« Mais de tous les pouvoirs bientôt dépositaire, Rome enfin sortira des ombres du mystère ; Elle a promis le monde à ses fils conquérants. Déjà leur secte impure envahit tous les rangs ; On dit qu'on a vu même, oubliant leur audace, De vieux soldats passer sous les fourches d'ignace. De la liste civile intendants absolus, Les royaux faveurs sont pour leurs seuls élus. »

BARTHÉLEMY et MÉRY, *les Jésuites*.

CAUDIVERBÈRE s. m. (kô-di-vè-rbè-re — du lat. *cauda*, queue ; *verbera*, fouet). Erpét. Forme latine du mot *UROMASTIX* ou *ROUETTE-QUETTE*, nom d'un genre d'iguanes. V. *UROMASTIX* et *IGUANE*.

CAUDRÉE s. f. (kô-drè). En Normandie, Chaudronnée, contenu d'un chaudron : *Pellagie retourna à la maison pour préparer la caudrée* ; la *CAUDRÉE* veut probablement dire la *chaudronnée*, comme on dit la *marmite* chez les *petits bourgeois* pour signifier le dîner. (G. Sand.)

CAUDRELIER s. m. (kô-dre-lié). Forme ancienne du mot *CHAUDRONNIER*.

CAUDRETTE s. f. (kô-drè-te). Pêch. Trouble sans manche et suspendue dans l'eau comme une balance, qu'on relève avec une petite fourche de bois. On dit aussi *CAUDELETTE* et *CAUDETTE*.

CAUDRON (Jean), géographe français, né à Dieppe dans le xvi^e siècle. Il entreprit de rectifier les cartes des côtes de France et grava lui-même sur cuivre de nouvelles cartes. Il venait de s'embarquer à La Rochelle pour aller relever les côtes d'Espagne, quand il fut emporté par une forte rafale de dessus le pont du navire et lancé à la mer, où il trouva la mort. — Un autre Jean CAUDRON, frère puîné du précédent, s'occupa aussi d'hydrographie.

CAUDRY, bourg de France (Nord), arrond. et à 14 kilom. S.-E. de Cambrai ; pop. aggl. 4,154 hab. — pop. tot. 4,421 hab. Distilleries, brasseries, fabriques de tissus de coton, de tulle et de métiers à tulle ; exploitation de sablonnières. Aux environs, vastes souterrains creusés dans la pierre calcaire ; la galerie principale est formée de quatorze chambres.

CAUDULE s. f. (kô-du-le — du lat. *caudula*, dimin. de *cauda*, queue). Entom. Appendices sétacés qui terminent le corps des insectes thysanours, de la famille des lépidismènes.

CAUF adj. (koff). Ancienne forme du mot *CAUVE*. On disait aussi *CAUVE*.

CAUFFER v. a. ou tr. (kô-fé). Forme ancienne du mot *CHAUFFER*, usitée encore dans certains patois.

CAUFFERIE s. f. (kô-fe-ri — rad. *cauffer*). Patois. Menus branchages et broussailles qui servent à chauffer le four d'une ferme.

CAUFFOIR s. m. (kô-foir — rad. *cauffer*). Four à chaux. Vieux mot.

CAUFORRER (SE) v. pr. (kô-fou-ré — rad. *caufour*, chauffour). Patois. Se détériorer par la chaleur de la fermentation : *Ce foin s'est cauforré parce qu'il était vert lorsqu'on l'a rentré. Si vous laissez ces légumes trop longtemps en tas, ils vont se cauforrer*. Prendre un coup de feu, se chauffer trop, en parlant de personnes qui sont trop près du feu ou trop couvertes de vêtements : *Ils se cauforrent dans une petite chambre chauffée par un poêle*.

CAUGEK s. m. (kô-jèk). Ornith. Nom vulgaire d'une espèce d'hirondelle de mer.

— *Encycl.* Le *caugek* est un palmipède du genre stérne ou hirondelle de mer. Sa couleur générale est d'un cendré bleuâtre sur le dos, avec la tête noire et le dessous du corps d'un blanc pur. Cette espèce, inconnue à Buffon, mais mentionnée par Sonnini sous le nom d'*hirondelle de mer à dos et ailes bleuâtres*, est répandue dans toutes les contrées du globe ; elle arrive au printemps sur les plages maritimes du midi, où elle niche quelquefois. Le *caugek* vole sur les étangs et les palus ; diffère en cela de ses congénères, il ne redoute pas l'approche de l'homme et les coups de feu ne l'effrayent point.

CAUL s. m. (kôl). Forme ancienne du mot *chou*.

CAULAINCOURT, village et commune de France (Aisne), arrond. et à 16 kilom. O. de Saint-Quentin ; 478 hab. Ancienne seigneurie, érigée en marquisat en 1714. Beau château. Patrie du maréchal Caulaincourt, duc de Vicence.

CAULAINCOURT (Armand-Augustin-Louis, marquis de), duc de Vicence, militaire et diplomate français, né à Caulaincourt (Aisne), en 1772, mort à Paris en 1827, était fils du maréchal de camp marquis de Caulaincourt. Il servit pendant les guerres de la Révolution, fut envoyé comme ambassadeur à Saint-Petersbourg, en 1801, nommé aide de camp de Bonaparte à son retour, général de division

en 1805, grand écuyer de l'empereur, enfin duc de Vicence. Envoyé de nouveau en Russie (1807), il fut mal accueilli de la noblesse russe, qui lui imputait faussement l'enlèvement du duc d'Enghien, mais finit par gagner la faveur de l'empereur Alexandre, qu'il accompagna au congrès d'Erfuth. Il désapprouva formellement la campagne de Russie, suivit cependant Napoléon et l'accompagna lors de son retour à Paris après l'incendie de Moscou. Sénateur en 1813, puis ministre des relations extérieures, il fut en outre chargé de nombreuses missions auprès des souverains coalisés pendant les deux invasions, mais sans pouvoir les amener à aucune transaction. Il était plein de dévouement envers l'empereur, qui disait de lui à Sainte-Hélène : « Caulaincourt est un homme de cœur et de droiture. » Sous la Restauration, il fut encore troublé dans sa retraite par d'incessantes calomnies à propos de la tragédie qui s'était déroulée dans les fossés de Vincennes. Il repoussa énergiquement toutes les accusations, et inscrivit en outre dans son testament : « On ne ment pas à Dieu en présence de la mort : je jure que je n'ai jamais été pour rien dans l'arrestation du duc d'Enghien. »

CAULAINCOURT (Auguste-Jean-Gabriel de), parent du précédent et général français, né à Caulaincourt (Aisne) en 1777, mort en 1812. Sous-lieutenant en 1792, il devint aide de camp du général Aubert-Dubayet, fit les campagnes du Rhin, se distingua en plusieurs rencontres et avait obtenu le grade de chef d'escadron lorsqu'il fut envoyé à l'armée d'Italie. Il fut blessé à Marengo, devint colonel, aide de camp de Berthier, puis général de brigade en 1806. Il servit ensuite en Espagne et en Portugal, où plusieurs actions d'éclat lui valurent le grade de général de brigade. De là il passa en Russie, prit une part glorieuse à la victoire de la Moskova et fut tué sur le champ de bataille, atteint par un boulet. Napoléon l'avait nommé gouverneur de ses pages, comte de l'Empire, commandant de la Légion d'honneur et grand-croix de l'ordre de la Réunion.

CAULÉDON adj. (kô-lé-don — du gr. *kaulos*, tige). Chir. anc. Se disait chez les Grecs de toute fracture transversale oblique ou en bec de flûte.

CAULERPE s. m. (kô-lèr-pe — du gr. *kaulos*, tige ; *erpe*, je rampe). Bot. Genre d'algues zoospermées, comprenant environ trente-cinq espèces, répandues surtout dans les mers équatoriales : *La CAULERPE profite* est propre à la Méditerranée. *La CAULERPE pelée* habite les côtes occidentales de l'Afrique.

CAULERPE, ÉE adj. (kô-lèr-pé). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux caulerpes. — s. f. pl. Tribu d'algues composée des genres caulerpe et tricladaie.

CAULERPITES s. f. pl. (kô-lèr-pi-te — rad. *caulerpe*). Bot. Nom générique sous lequel on a réuni plusieurs végétaux fossiles, regardés d'abord comme des algues analogues aux caulerpes, et dont plusieurs ont été reconnus pour appartenir à des genres très-différents.

CAULESCENT, ENTE adj. (kô-lès-san, an-te — du lat. *caulis*, tige). Bot. Qui est muni d'une tige ; se dit par opposition à *CAULIS* : *Végétaux CAULESCENTS*.

CAULET s. m. (kô-lè — du lat. *caulis*, tige). Bot. Nom vulgaire des choux en général, dans le midi de la France. On nomme, dans le nord de la France, à une variété de chou destinée aux bestiaux.

— Adjectiv. : *Choux CAULETS*.

CAULET (Etienne-François de), évêque de Pamiers, né en 1610, mort en 1680. Après avoir coopéré à l'établissement du séminaire de Saint-Sulpice avec l'abbé Olier, il embrassa le parti de Port-Royal dans la querelle du jansénisme, de concert avec l'évêque d'Alençon, et admit la distinction du *fait* et du *droit* sur la signature du formulaire d'Alexandre VII. Lorsque la déclaration de 1673 assujettit, en dépit de leurs privilèges, les églises de Languedoc au droit de *régale*, qui autorisait le roi à percevoir les revenus d'un évêché vacant, les évêques de Pamiers et d'Alençon furent les seuls qui refusèrent de s'y soumettre, malgré les mesures rigoureuses dont ils furent l'objet. Toutefois, la mort vint les soustraire l'un et l'autre aux dernières conséquences de leur obstination. On a de Caulet la *Relation* de son différend avec les jésuites, suivie d'une *Circulaire à tous les évêques de France* (1668), et l'*Inventaire des pièces concernant la régale du diocèse de Pamiers* (1681). Des *Mémoires sur sa vie* ont été publiés en 1734.

CAULET (Jean de), évêque français, de la même famille que le précédent, né à Toulouse en 1693, mort en 1771. Il fut nommé évêque de Grenoble ; ses vertus et sa science lui valurent la vénération de tous ses diocésains. Il a laissé plusieurs écrits, parmi lesquels nous citerons : *Instruction pastorale sur le sacrement de pénitence et sur la communion* (1749) ; *Lettres sur les immunités ecclésiastiques ; Dissertations sur les actes de l'assemblée du clergé* de 1755 (Grenoble, 1757). Ce dernier ouvrage valut à l'auteur un bref de Clément XIII, mais il eut peu de succès en France. Il possédait une bibliothèque de plus de 20,000 volumes, qui fut acquise par la ville de Grenoble.

CAULICINAL, ALE adj. (kô-li-si-nal, a-le — du lat. *caulis*, tige). Bot. Qui croît sur les tiges et les rameaux : *Agaric CAULICINAL*.

CAULICOLE adj. (kô-li-ko-le — du lat. *caulis*, tige; *colq*, j'habite). Hist. nat. Qui vit en parasite sur les tiges. Se dit particulièrement des plantes, comme la cuscute.

— s. f. Archit. Nom donné à des tiges qui sortent d'entre les feuilles d'acanthé et qui s'enroulent en volutes sous le tailloir du chapiteau corinthien.

CAULICULE s. f. (kô-li-cu-le — dimin. du lat. *caulis*, tige). Bot. Partie intermédiaire de l'embryon qui a germé et qu'on aperçoit entre les cotylédons et la racine. Syn. de **PLUMULE**. || Nom donné à chacune des diverses tiges qui naissent d'une même racine.

CAULIER (Madeleine). Voilà un nom bien oublié depuis longtemps, inconnu même de la plupart des historiens, et que personne ne prononce; c'est celui d'une héroïne, cependant, et il rappelle un trait hardi qui a droit, ce nous semble, à une petite place dans l'histoire.

C'était le 8 septembre 1708; Lille était assiégée par une armée formidable, composée des diverses puissances coalisées contre les prétentions envahissantes de Louis XIV : il y avait des Autrichiens, des Anglais, des Prussiens, des Hanovriens; d'autres nations encore étaient représentées à ce siège, que dirigeaient le prince d'Orange, le prince Eugène, le duc de Marlborough, le roi de Pologne. Dans la place se trouvaient le maréchal de Boufflers, Lée, Surville, Dupuis, Vauban. L'attaque était digne de la défense, et le siège de Lille, qui durait déjà depuis le 1^{er} août, devait se prolonger longtemps encore.

Mais revenons au 8 septembre 1708. Ce jour-là, le ministre de la guerre, Michel de Chamillart, envoyé par Louis XIV à l'armée de Flandre, qui commandait le duc de Bourgogne, arriva au petit village d'Avelin. S'étant installé dans le cabaret à l'enseigne du *Tourne-Bride*, il manda aussitôt près de lui les principaux officiers de l'armée. Avec eux, le soir même, il tint conseil sur les moyens à employer pour porter aide aux assiégés. Il est décidé que le surlendemain Boufflers devra faire diversion sur les derrières de l'armée alliée, tandis que les troupes du roi l'attaqueront de front. Mais comment faire parvenir cet avis au maréchal de Boufflers? Qui sera assez sûr à la fois et assez hardi pour le lui porter à travers les lignes ennemies? Déjà on avait éprouvé, mais sans succès, plusieurs personnes qui s'étaient offertes à tenter la dangereuse et difficile entreprise, et on allait, renonçant au premier projet, en étudier un autre, lorsque la porte où se tenait le conseil s'ouvrit et donna passage à une jeune fille : elle portait le costume des paysannes de la Flandre, mais elle avait un petit air délibéré, martial, que ne démentaient point ses grands yeux vifs. « J'ai entendu, dit-elle, par les fentes de la cloison, que vous avez besoin d'une personne sûre pour aller trouver le maréchal de Boufflers à Lille; je viens vous offrir mes services, et j'espère m'en acquitter avec honneur. J'ai un frère qui fait partie du régiment des dragons en garnison à Lille, on ne me refusera pas l'entrée de la porte des Malades (nom d'une des portes de la ville), et une fois dans la place, il ne me sera pas difficile d'arriver jusqu'au maréchal. » Ce ton assuré inspira la confiance. Madeleine partit donc. Nous ne la suivrons point pas à pas dans son périlleux voyage. Elle traverse assez facilement la première ligne ennemie; elle passe aussi la seconde, où le général Cadogan s'est laissé prendre à la belle et franche figure de la jeune fille; elle est arrivée à la porte des Malades, elle la franchit, enfin elle est dans la ville, et bientôt auprès de M. de Boufflers étonné. On sait que tant de courage et d'intelligence furent dépensés en pure perte, que l'armée de Chamillart se retira et que les Lillois capitulèrent bientôt après, le 22 octobre 1708.

Mademoiselle Caulier, cependant, avait droit à une récompense; le duc de Bourgogne lui fit offrir une gratification, elle refusa; mais elle sollicita d'être enrôlée, malgré son sexe, dans un régiment de dragons, et l'obtint. Et, certes, elle prouva qu'elle était digne de porter la longue rapière et le mousqueton. Pleine d'ardeur, de ténacité, on la vit toujours où était le danger, se jetant au fort de la mêlée, se comportant comme le plus vaillant des soldats.

Quatre années après, le 24 juillet 1712, les impériaux et les Hollandais, commandés par le prince Eugène, se rencontraient à Denain avec les armées de Louis XIV, commandées par le maréchal de Villars. Nous n'avons pas à raconter ici cette célèbre bataille, éclatante revanche de près de douze années de défaites, et qui sauva Paris de l'invasion... Mais on dut après compter les morts, et parmi eux fut reconnu le dragon Madeleine Caulier.

CAULIFÈRE adj. (kô-li-fè-re — du lat. *caulis*, tige; *féro*, je porte). Bot. Muni d'une tige.

CAULIFLORE, **ÉE** adj. (kô-li-flô-ré — du lat. *caulis*, tige; *flos*, *floris*, fleur). Bot. Qui porte des fleurs sur la tige.

— s. f. pl. Section du genre *oxalide*, comprenant les espèces qui ont les pédoncules axillaires et uniflores.

CAULIFORME adj. (kô-li-for-me — du lat. *caulis*, tige, et de *forme*). Bot. Qui a la forme d'une tige.

CAULINAIRE adj. (kô-li-nè-re — du lat.

caulis, tige). Bot. Qui provient ou qui dépend de la tige; se dit de tout organe qui naît sur la tige : *Feuilles caulinaires*. *Glandes caulinaires*. On appelle *élongation caulinaire* celle qui résulte du développement en longueur de la tige ou de la racine. (Dutrochet.) *Les capsules de certains lycopodes sont caulinaires*. (Th. de Berneaud.)

CAULINICOLE adj. (kô-li-ni-ko-le — du lat. *caulis*, tige; *colo*, j'habite). Hist. nat. Qui vit ou croît sur les tiges des végétaux.

CAULINIE s. f. (kô-li-ni — de *Caulini*, botan. ital.). Bot. Genre de plantes aquatiques, de la famille des najasées, comprenant une dizaine d'espèces disséminées dans presque toutes les régions du globe : *La caulinie fragile est répandue par toute l'Europe*. (C. Lemaire.) || Syn. de **KENNEDY** et de **POSIDONIE**.

CAULINITE s. f. (kô-li-ni-te). Bot. Végétal fossile analogue aux caulinites et aux zostères.

CAULIPARE adj. (kô-li-pa-re — du lat. *caulis*, tige; *parere*, enfanter). Bot. Se dit des fleurs dans lesquelles le rameau qui devait produire l'embryon a pris une expansion analogue à celle des bourgeons ordinaires.

CAULIRHIZE adj. (kô-li-ri-ze — du gr. *kaulos*, tige; *rhiza*, racine). Bot. Se dit des végétaux dont la tige émet des racines.

CAULNES, bourg et commune de France (Côtes-du-Nord), arrond. et à 22 kilom. S.-O. de Dinan; pop. aggl. 477 hab. — pop. tot. 2,102 hab. Ardoisières; récolte de céréales et de fourrages.

CAULOBIE s. f. (kô-li-bi — du gr. *kaulos*, tige; *bios*, vie). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, formé aux dépens des teignes, et dont l'espèce type vit dans l'intérieur des tiges des rubaniers et des autres plantes aquatiques.

CAULOCARPE s. m. (kô-lo-kar-pe — du gr. *kaulos*, tige; *karpas*, fruit). Bot. Nom donné à la tige des plantes vivaces, quand elle persiste et donne plusieurs fois des fruits.

CAULOCARPIEN, **IEUNE** adj. (kô-lo-kar-pi-ain, -i-è-ne — rad. *caulocarp*). Bot. Se dit des plantes vivaces dont la tige persistante porte plusieurs fois des fruits. || On dit aussi **CAULOCARPIQUE**.

CAULOGASTRE s. m. (kô-lo-ga-stre — du gr. *kaulos*, tige; *gaster*, ventre). Bot. Genre de champignons microscopiques filamenteux, comprenant une seule espèce, qui croît sur les fruits des érables.

CAULOGLOSSE s. m. (kô-lo-glo-se — du gr. *kaulos*, tige; *glôssa*, langue). Bot. Genre de champignons exotiques.

CAULOMYCÈTE s. m. (kô-lo-mi-sè-te — du gr. *kaulos*, tige; *mykês*, champignon). Bot. Genre de champignons.

CAULOMYCÈTES, peuple imaginaire qui avait pour lances des queues d'asperge.

CAULON ou **CAULONIA**, ville de l'Italie ancienne, dans le Brutium, près de la mer Ionienne, fondée par une colonie achéenne et détruite pendant la guerre des Romains contre Pyrrhus. C'est aujourd'hui la ville de CASTEL-VETERE.

CAULOPHYLLE s. m. (kô-lo-fi-le — du gr. *kaulos*, tige; *phylon*, feuille). Bot. Genre de plantes, de la famille des berbéridées.

CAULOPTÉRIDE s. f. (kô-lo-pté-ri-de — du gr. *kaulos*, tige; *ptéris*, fougère). Bot. Genre de fougères fossiles arborescentes, comprenant un petit nombre d'espèces trouvées dans les terrains houillers : *Les cauloptérides sont les seuls exemples de tiges de fougères en arbre qui se rencontrent dans les formations anciennes*. (Ad. Brongniart.)

CAULOTRÈTE s. m. (kô-lo-trè-te — du gr. *kaulos*, tige; *trêtis*, troué). Bot. Genre de végétaux ligneux, ordinairement grimpants, de la famille des légumineuses, tribu des cé-salpinées, comprenant sept espèces, qui croissent dans l'Amérique centrale.

CAULT, **CAULTE** adj. (kô, kô-te — lat. *cautus*, même sens). Fin, rusé. || Vieux mot.

CAUTELLE s. f. (kô-tè-le — lat. *cautela*; de *cautus*, rusé). Ruse, finesse, artifice. || Vieux mot.

CAUMARTIN (Louis Le Fèvre de), magistrat français, né en 1552, mort en 1623. Il fut successivement intendant de Poitou et de Picardie, ambassadeur en Suisse, conseiller d'Etat, président du grand conseil, et prit une part active aux affaires publiques sous Henri IV et sous Louis XIII, qui le nomma garde des sceaux en 1622. Il mourut trois ans après. Ses *Mémoires* et ses *Lettres* sont conservés à la Bibliothèque impériale.

CAUMARTIN (Louis-François Le Fèvre de), petit-fils du précédent, né en 1684, mort en 1687. Il fut intendant de Champagne et joua un rôle actif pendant la Fronde comme agent et conseiller du cardinal de Retz.

CAUMARTIN (Louis-Urbain Le Fèvre de), fils du précédent, né en 1653, mort en 1720. Il eut pour précepteur le célèbre Fléchier; fut conseiller au parlement, intendant des finances, conseiller d'Etat. C'est dans son château que Voltaire conçut la pensée de la *Henriade* et peut-être du *Siècle de Louis XIV*. C'est à lui qu'on doit la conservation des mémoires du cardinal de Retz.

CAUMARTIN (Jean-François-Paul Le Fèvre

de), évêque français, frère du précédent, né à Châlons-sur-Marne en 1688, mort en 1733. Il fut évêque de Vannes, puis de Blois, et membre de l'Académie française en 1694. C'est lui qui fut chargé de la réponse au discours de réception de l'évêque de Noyon, M. de Clermont-Tonnerre, qui avait une si haute idée de son propre mérite et de sa naissance. Le discours de Caumartin, modèle de persiflage déguisé sous une louange exagérée, déplut à Louis XIV.

CAUMARTIN (Jacques-Etienne), homme politique français, né à Chalon-sur-Saône en 1760, mort en 1825. Il fut destitué de ses fonctions de maire en 1814 à cause de ses opinions politiques. Nommé ensuite député par le département de la Côte-d'Or, il se montra constamment le défenseur des libertés nationales, et se fit remarquer par l'ardeur avec laquelle il appuya l'amendement qui soumettait les délits de presse au jury.

CAUMONT, bourg de France (Calvados), ch.-l. de cant., arrond. et à 25 kilom. S.-O. de Bayeux, sur une colline où l'Aure prend sa source et d'où l'on découvre une étendue considérable de pays; pop. aggl. 658 hab. — pop. tot. 1,075 hab. Commerce de bestiaux et volailles. || Village et commune de France (Eure), arrond. et à 35 kilom. E. de Pont-Audemer, près de la rive gauche de la Seine; 844 hab. Exploitation de pierres de taille. Grottes ornées de belles stalactites. || Village et commune de France (Ariège), arrond. et à 8 kilom. de Saint-Girons, sur la rive gauche du Salat; 531 hab. Nombreuses traces du séjour des Romains; restes de fortifications imposantes; tombeaux romains avec inscriptions, récemment découverts. || Bourg et commune de France (Vaucluse), arrond. et à 14 kilom. S.-E. d'Avignon, près de la Durance; pop. aggl. 1,704 hab. — pop. tot. 2,017 hab. Fabriques de tuiles, chaux et soie.

CAUMONT (maison de). Les traces de cette maison, originaire de la Guyenne, remontent au x^e siècle. Elle a fourni un certain nombre de branches, parmi lesquelles, outre l'aînée à laquelle se rattachent les ducs de La Force, il faut citer celle des comtes de Lauzun, éteinte en 1729, en la personne d'Antoin-Nompar de Caumont, marquis de Pyguthem, créé duc de Lauzun par le roi Jacques II d'Angleterre. La branche aînée était représentée, dans la seconde moitié du x^e siècle, par François de Caumont, seigneur de Castelnaud, égaré lors de la Saint-Barthélemy, en 1572. Il avait épousé, en 1554, Philippe de Beauvoir, qui lui apporta la seigneurie de La Force en Périgord. De ses deux fils, l'un fut tué, comme son père, lors de la Saint-Barthélemy; l'autre, Jacques-Nompar de Caumont, gouverneur du Béarn, fut fait maréchal de France et obtint, en 1637, du roi Louis XIII, des lettres patentes érigeant en duché-pairie la terre et seigneurie de La Force. Le fils aîné du dernier, ARMAND, duc de La Force, fut également maréchal de France, et ne laissa qu'un fils, mort sans alliance. Henri-Nompar de Caumont, le fils puîné du même, a continué la maison, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours. V. FORCE, et LAUZUN.

CAUMONT (Jean de), jurisculte français, né à Langres au x^e siècle. Il fut d'abord avocat au bailliage de Langres, puis il vint exercer la même profession au parlement de Paris. Catholique zélé, il défendit ses croyances contre les nouveautés de la Réforme, dans un ouvrage intitulé : *Firmandement des catholiques contre l'abîme des hérétiques, de quelque sorte qu'ils soient*, etc. (Langres, 1585). Plus tard, il publia un livre sur cette question : *S'il est loisible de chasser le fils pour le délit du père* (1598), et un *Avertissement au roy pour le royaume de France*.

CAUMONT (Joseph de Scytrès, marquis de), archéologue français, né à Avignon en 1688, mort en 1745. La principale occupation de sa vie fut l'étude des antiquités. Il forma une riche collection, qu'il s'empressait de montrer aux savants les plus illustres, tels que Montfaucon et Scipion Maffei. La Société royale de Londres et celle des Arcadiens de Rome le requèrent parmi leurs membres, et il fut nommé correspondant honoraire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Les mémoires de cette dernière Académie contiennent un travail de lui sur le *Pont Surian* (Pont Flavien), qu'on voit à Saint-Chamas, près d'Aix. On lui doit encore une dissertation intitulée : *Conjectures sur une gravure antique qu'on croit avoir servi d'amulette ou de préservatif contre les rats*, ainsi que *Remarques sur le combat de Cupidon et d'un coq, gravé en creux sur une cornaline*. Ces derniers travaux furent publiés, sans nom d'auteur, dans le *Mercur de France*.

CAUMONT (Thomas), acteur français, né en 1749, mort le 25 mars 1811. Il fit partie de la troupe du théâtre de la Nation, établie au faubourg Saint-Germain, dans la salle où est aujourd'hui l'Odéon, et qui se trouva dispersée par suite des événements politiques. Il y créa notamment un rôle dans l'*Ami des lois* de Laya, en 1793. Admis l'année suivante au théâtre de la République à titre de sociétaire, nous le retrouvons en 1796 chez la Montansier, au Palais-Royal, et, en 1797, dans la troupe qui exploitait la comédie à la salle Feytaud. Un des signataires de l'acte constitutif de la société du Théâtre-Français, du 2^e germinal an XII, il brilla, à côté des excellents

artistes qui illustraient alors notre première scène dramatique, dans les rôles à manteaux et ceux de *financiers*. Une grande habitude de la scène, du naturel, des manières franches et un jeu comique lui valurent de réels succès, même auprès de Grandmél, qu'il doubla avant de passer chef d'emploi. De graves infirmités l'obligèrent à prendre sa retraite avant d'avoir fait son temps; il dit adieu au public en 1809 et mourut deux ans après. Le 11 novembre 1812, ses anciens camarades donnèrent une représentation composée du *Misanthrope* et de la *Jeunesse de Henri V*, au bénéfice de sa veuve. Cet acteur, dont le caractère était fort estimé, a créé ou repris un assez grand nombre de rôles dans la comédie. Nous citerons entre autres : Harpagon, de l'*Avare*; Gêronte, du *Procureur arbitre*; Bartholo, du *Mariage de Figaro*; d'Esparville père, du *Philosophe sans le savoir*; M. Remy, des *Fausse confidences*. Il s'est encore distingué dans le *Festin de Pierre*, le *Florentin*, le *Cercle*, de Poinssinet, les *Précepteurs*, de Fabre d'Églantine; l'*Esprit de contradiction*, de Dufresny; *Heureusement*, de Rochou de Chabanne; le *Parleur contrarié*, le *Mariage secret*, *Minuit*, etc. Il a figuré dans les spectacles donnés à la cour impériale par la Comédie-Française.

CAUMONT (Arcis ou Arcisse de), archéologue français, né à Bayeux (Calvados) en 1802. Il est le fondateur de la Société des antiquaires de Normandie, de l'Association normande; il a introduit en France les congrès scientifiques, et a publié des travaux importants sur l'archéologie, sur les antiquités nationales, et même sur la géologie et l'agriculture. Il a aussi contribué à la fondation de la Société Linnéenne de Normandie et à la Société pour la conservation des monuments, qui a rendu de si grands services dans toute la France. Il est membre d'un grand nombre de sociétés savantes et du Comité des monuments près le ministère de l'instruction publique. Outre un grand nombre de mémoires, on a de lui un *Cours d'antiquités monumentales* (1836-1839, 10 vol. in-8° avec 100 planches), ouvrage capital dont certaines parties ont été réimprimées sous divers titres : *Histoire de l'art dans l'ouest de la France* (1831-1840, 6 vol. in-8°); *Histoire sommaire de l'architecture religieuse, militaire et civile au moyen âge* (1837); *Statistique monumentale du Calvados* (1847 et suiv., 3 vol. in-8°); *Abécédairé ou Rudiment d'archéologie* (1850), etc.

CAUMONT (Victor - Auguste), homme de lettres, né au Havre en 1817, mort à Rouen en 1855. Il rédigea dans cette ville un journal intitulé le *Furet*. Ecrivain fécond, il a composé et publié un grand nombre de brochures, la plupart satiriques. Il est surtout connu par une parodie de la tragédie de *Lucrèce*, qu'il publia sous le titre de : *Tigresse Calotin ou l'Exagération de la vertu*, tragédie classique et romaine en quatre actes et en vers plus ou moins français, précédée d'une lettre adressée à M. le préfet de la Seine-Inférieure, qui a interdit la représentation de cette pièce (le Havre, 1844). Caumont, qui était avoué à Pont-Audemer, est mort dans la maison de santé de Quatremares, près de Rouen.

CAUMONT (Aldrick-Isidore-Ferdinand), jurisculte et économiste français, né à Saint-Vincent-Cranesnil (Seine-Inférieure), le 15 mai 1825. Issu d'une famille fort pauvre, M. Aldrick Caumont passa sa jeunesse dans les plus dures privations, mais parvint toutefois à faire de bonnes études classiques et suivit, à Paris, les cours de la Faculté de droit. Aussitôt qu'il eut son diplôme de licencié, il se fit inscrire au barreau du Havre, qu'il ne quitta plus. Dans une ville maritime et commerciale, les affaires de droit maritime ont une importance considérable. M. Caumont dirigea toutes ses études vers cette partie du droit commercial, plaçant de préférence et presque exclusivement les affaires d'assurances maritimes, de prêt à la grosse, de bris de navire, etc. En quelques années, la réputation du jeune avocat était établie; les procès importants arrivaient à son cabinet. Son opinion prenait chaque jour une autorité plus grande en matière de droit maritime. Enfin, la ville du Havre le chargea d'un cours de droit commercial maritime, qui fut professé à l'hôtel de ville. La réputation de M. Aldrick Caumont n'a fait que grandir depuis et il est regardé aujourd'hui comme l'un des juriscultes les plus compétents dans cette partie spéciale de notre législation. Les ouvrages qu'il a publiés depuis 1855 ont contribué à grandir sa réputation. Ce qui le distingue surtout et le recommande à l'attention des hommes d'affaires, c'est le soin avec lequel le côté pratique de chaque question est étudié et traité, sans que la partie théorique soit jamais négligée. Nous donnons par ordre chronologique la liste des publications de M. Aldrick Caumont : *Dictionnaire universel de droit commercial maritime ou Répertoire méthodique et alphabétique de législation, doctrine et jurisprudence nautiques*, etc. (1855-1857, 2 vol. gr. in-8°); *Institution du crédit sur les marchandises ou le Commerce du monde d'après les travaux législatifs et les règlements d'administration publique sur les warrants* (1859, gr. in-8°); *De l'extinction des procès ou l'Amiable composition remplaçant l'arbitrage volontaire* (1859, gr. in-8°); *Revue critique de jurisprudence maritime* (1861, broch. in-8°); le *Droit naturel et le droit international, étude sur la vie et les travaux de*

Grotius (1862, in-8°), ouvrage couronné par l'Académie de législation de Toulouse; *Application des warrants à la propriété maritime* (1863); *Législation, doctrine et jurisprudence sur l'abordage maritime*, depuis 1804 jusqu'en 1864 (in-8°). Mentionnons en outre deux brochures qui sortent tout à fait du cadre ordinaire de M. Caumont; l'une est une sorte de dithyrambe philosophique en l'honneur du travail : *Plan de Dieu ou Physiologie du travail* (1862, in-8°); l'autre est intitulée : *Langue universelle ou Télégraphie parlée* (1866, in-fol.), et est accompagnée de vingt tableaux rédigés en huit langues.

Ajoutons que M. Caumont envoie de temps en temps au *Grand Dictionnaire*, chaque fois que ses travaux incessants le lui permettent, des articles qui ont trait à la partie où il a acquis une compétence incontestée, et cette collaboration est toute de générosité, ce qui prouve que, chez M. Aldrick Caumont, le cœur est au niveau du talent.

CAUMOUN s. m. (kô-moun). Bot. Espèce de chou palmiste qui croît à la Guyane : *L'huile qu'on tire du fruit du caumoun est aussi bonne que l'huile d'olive*. (V. de Bomare.)

CAUNE (la), bourg de France. V. LACAUNE.

CAUNES, bourg et commune de France (Aude), arrond. et à 22 kilom. N.-E. de Carcassonne, sur le versant d'un coteau, près de l'Argendouble; pop. aggl. 2,146 hab. — pop. tot. 2,390 hab. Exploitation de carrières de marbre très-renommée, offrant les plus riches variétés; mines de fer; fabrique de colle, taneries, teintureries de draps, distilleries; commerce de bestiaux, vins, eaux-de-vie, huile d'olive et fourrage. Dans l'église, ancienne chapelle d'une abbaye de bénédictins, on remarque une chapelle de la Vierge, toute revêtue de marbre vert antique; plusieurs statues en marbre de Carrare, et les belles boiseries du chœur, en chêne de Hollande, travaillées avec soin. Restes de murailles d'enceinte.

CAUNIEN, IENNE s. et adj. (kô-ni-ain, i-ène). Géogr. Habitant de la ville de Caunis; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Figues cauniennes*.

CAUNOIS (Augustin), graveur en médailles français, né à Bar-sur-Ornain en 1783, mort à Paris en 1858. Il fut élève du statuaire Dejoux, et remporta, en 1813, au concours de l'Institut, le second prix de gravure en médailles. Il reçut de M. Droz, alors directeur de la Monnaie, de précieux conseils pour la gravure, et il les utilisa dans la pratique de son art. Ses travaux, cependant, ne lui ont pas assigné une place brillante parmi les graveurs français. Sa composition est généralement faible, sans grandeur ni élévation, et offre même quelquefois des détails grotesques. Telle est la grande médaille qu'il fit pour la *Naissance du duc de Bordeaux*, où le roi Louis XVIII, la duchesse de Berry, et les corps de l'Etat représentés par un pair de France, un militaire et un garde national, sont traités avec un réalisme (le mot n'était pourtant pas encore inventé) qui fait sourire aujourd'hui, au seul aspect de cet assemblage de personnages ridicules. Cette médaille est exposée dans les vitrines du musée de la Monnaie de Paris, et elle y est, à elle seule, un plaidoyer des plus éloquentes contre le défaut de noblesse et l'invasion du réalisme dans l'art de la gravure en médailles. Caunois a été plus heureux dans le portrait. Plusieurs petites médailles de 0 m. 041, à l'effigie de personnages de la Restauration, exécutées pour faire partie d'une collection spéciale, offrent des qualités de modelé, de ressemblance et même un caractère de fermeté qu'on ne trouve pas dans ses médailles à sujets composés. Son meilleur ouvrage, qui fut aussi l'un de ses derniers, est la médaille de la *Colonne de la Bastille*, dont l'une des faces représente le génie qui surmonte ce monument, tandis que l'autre offre une effigie de Louis-Philippe I^{er}, d'une vigueur, nous dirons même d'une ténacité d'outil qui n'est pas sans ampleur. Malheureusement, le relief en est malentendu sous le rapport de la fabrication, et le frappeage de ce coin présente de grandes difficultés matérielles qui n'ont pu être résolues qu'au détriment du coin lui-même, lequel a péri après avoir fourni un certain nombre d'exemplaires de la médaille. Caunois exposa ses œuvres à plusieurs Salons depuis 1819; il obtint une médaille d'or à celui de 1824, et il eut également plusieurs récompenses et mentions dans les expositions de province et de l'étranger. Outre ses ouvrages de gravure en médailles, Caunois exposa plusieurs statues, entre autres celle du général Foy; un *Jeune Spartiate vouant son bouclier à la patrie*; le buste de l'acteur Monrose et quelques autres. Cet artiste avait cessé de produire depuis longtemps, lorsqu'il mourut dans une position de fortune très-aisée.

CAUNUS, ville de l'ancienne Asie Mineure, dans la Carie, sur la côte S., en face de l'île de Rhodes, au pied du mont Tarbelus. La cité était qui dominait la ville s'appelaient *Imbros*. Les environs produisaient des figues renommées dans l'antiquité. Les figues de Caunis étaient envoyées en grande abondance à Rome, où on les appelait simplement *cauniennes* (*cauneæ*), du nom de leur provenance. Elles se vendaient à vil prix, quoiqu'elles fussent apportées de très-loin par la voie maritime. * Nous avons un édit de trois cauniennes (comme on dirait de quatre sous), lit-on dans

Pétrone (*Nos habemus edilem trium cauneorum*). * On trouve, dans un ouvrage de Cicéron (*De divinatione*, lib. II), une curieuse anecdote au sujet de ces figues. * Lorsque Crassus, raconte Cicéron, embarquait son armée à Brundisium, un vendeur de figues de Caunes criait sur le port : « *Cauneas! cauneas!* » qu'il prononçait *cauneas*, ce qui fut pris pour une prédiction de la défaite de Crassus. Quelqu'un crut entendre que cet homme avait crié : *Cave ne eas* (garde-toi d'y aller), et le fit remarquer. C'était probablement quelque homme prévoyant qui pressentait le mauvais succès de cette expédition lointaine. »

CAUPONISER v. n. ou intr. (kô-po-ni-zé — du lat. *caupo*, *cauponis*, cabaretier). Hanter les cabarets. || Vieux mot.

CAUQUE s. m. (kô-ke). Ichtyol. Poisson indéterminé, qui habite les rivières du Chili.

CAUQUEMARE s. f. (kô-ke-ma-re). Vieux mot qui signifiait sorcière.

CAURA, rivière de l'Amérique du Sud, dans la république de Venezuela, prend sa source au versant septentrional de la sierra Pacaraima, coule du sud au nord sur un lit coupé de rochers qui entravent la navigation, et se jette dans l'Orénoque, à 92 kilom. E. de Bolivar, après un cours de 274 kilom.

CAURALE s. m. (kô-ra-le — contract. du lat. *cauda*, queue, et du fr. *rale*). Ornith. Genre d'oiseaux échassiers, comprenant une seule espèce, qui vit à la Guyane : *Le CAURALE est un oiseau de la taille d'un courlis*. (Gérard.) *Le CAURALE vit dans l'intérieur des terres*. (V. de Bomare.) || On écrit aussi CAURALLE et CAURAL.

— *Encycl.* Le *caurale* doit son nom à sa ressemblance avec les râles d'une part, et de l'autre à la longueur de sa queue. Ce genre, dont le nom scientifique est *euryppa* (large croupion), appartient bien évidemment aux échassiers; mais des opinions diverses ont été émises sur la place qu'il doit occuper dans cet ordre, car on l'a successivement rapproché des bécasses, des hérons, des grues, des tanais, des courlis et des râles. Mais il paraît avoir les plus grandes affinités avec les grues par l'aspect extérieur, et avec les hérons par le genre de vie. Il ne renferme jusqu'à présent qu'une seule espèce, le *caurale phalénoïde*, appelé aussi par les créoles de la Guyane *oiseau du soleil*, *paon des palutiers*, *petit paon des roses*, bien qu'il ne rappelle en rien ce beau genre de gallinacés. C'est un oiseau de la taille d'un courlis ou d'une perdrix, à cou mince et élancé, à jambes basses, à queue étalée, à plumage nuancé de brun, de roux, de noir et de gris blanchâtre, disposés par bandes ou par ondes en zigzag. Ces couleurs, bien que sombres par elles-mêmes, ont sur le *caurale* un éclat particulier qu'elles doivent à leur contraste réciproque et au fond soyeux sur lequel elles s'étalent. Buffon a donné une idée très-juste du plumage de cet oiseau, en le comparant aux ailes de certaines phalènes (papillons nocturnes), sur lesquelles les mêmes teintes, disposées de la même façon, forment un ensemble moelleux et doux. Le *caurale* phalénoïde habite surtout la Guyane; il vit dans l'intérieur des terres, au milieu des grands bois et dans les savanes, le long des lacs, des rivières et des ruisseaux. Il a des mœurs solitaires, un caractère sauvage et défiant, qui a jusqu'à ce jour empêché d'observer de près sa manière de vivre, et particulièrement sa nidification. Sa voix est un sifflement lent et plaintif, que les chasseurs imitent pour le faire approcher. Sa nourriture se compose de poissons, d'insectes, de larves et de mollusques, qu'il tire de la vase.

CAURAUDE s. f. (kô-rôl-de). Nom de certaines sorcières.

CAURCOUROU s. m. (kor-kou-rou). Agric. Sorte de petit mannequin ou panier, plus profond que large, dans lequel on élève les graines de cacao, dans les endroits où la terre n'a pas assez de corps pour pouvoir s'enlever avec l'arbre. || Pl. CAURCOUROU.

CAURE s. m. (kô-re — autre forme du mot *coudre*, s. m.). Bot. Nom vulgaire du coudrier sauvage.

CAURETTE s. f. (kô-rè-te). Bot. Fruit du caure, noisette sauvage, dans les Ardennes. || Coudrier, dans quelques contrées.

CAURI ou **CAURIS** s. m. (kô-ri). Moll. Nom de la coquille du genre porcelaine qui sert de monnaie dans l'Inde et au Sénégal : *Il fallait, au Bengale, 2,400 CAURIS pour faire une roupie*.

— Métrol. Dernière subdivision de la roupie, monnaie de compte du Mogol, valant en monnaie française 96 millièmes de centime : *Il faut 4 CAURIS pour faire un gonda, 5 gondas pour un gori, 4 goris pour un ponne, 2 pennes pour 1 anna, 8 annas pour une canie et 2 canes pour une roupie, dont la valeur est de 2 fr. 47*.

— Rem. *Cauri* est l'orthographe indigène; *cauris* aura été introduit par l'usage presque exclusif du pluriel; quant à *coris*, dont quelques-uns se servent, c'est un véritable barbarisme.

— *Encycl.* Moll. Le *cauris* est une coquille univalve, du genre porcelaine; son nom scientifique est *cypræa moneta*. Cette coquille

est petite, ovale, déprimée, plate en dessous, à bords très-épais et un peu noduleux; sa couleur est ordinairement d'un blanc jaunâtre uniforme, quelquefois jaune citron en dessus et blanche en dessous. On la trouve sur nos côtes, sur celles de l'Inde et de la Guinée, aux îles Tonga-Tabou, etc. On l'appelle aussi *thorax*, à cause de sa forme, qui rappelle un peu celle d'une cuirasse, et *monnaie de Guinée* ou des *Maldives*, parce qu'elle sert en effet de monnaie dans ces pays. C'est une des espèces les plus répandues dans nos collections.

CAURIER s. m. (kô-rié). Bot. Nom du noisetier ou du coudrier sauvage, dans quelques départements du nord. || On dit aussi CAURE.

CAURIOLE s. f. (kô-ri-o-le). Archit. Poste ou enroulement.

CAURRE s. f. (kô-re). Chaleur. || Vieux mot.

CAURRES (Jean des), prêtre et écrivain français, né à Moreuil en 1540, mort en 1587. Il fut curé de Pernay, puis principal du collège d'Amiens, et enfin chanoine de l'église Saint-Nicolas, dans la même ville. Il publia en 1575 et réédita en 1584 le *Recueil des œuvres morales et diversifiées de J. des Caurres*, où l'on trouve des vers à la louange des assassins de l'amiral de Coligny et une ode où il fait l'apologie de la Saint-Barthélemy. Quoique les *Œuvres morales et diversifiées* de J. des Caurres soient très-médiocres sous tous les rapports, nous allons citer un passage où il s'élève contre la coquetterie des femmes, qui portaient alors de petits miroirs attachés à leur ceinture et qui passaient beaucoup de temps à se coiffer selon les caprices de la mode :

« Sur ce propos, messdames, avons à vous demander s'il vous est possible de complaire à Dieu et d'être sauvées, à faire ce qu'il vous prohibe et défend. Non véritablement : il faut, veuillez ou non, que vous destortillonniez, deschauvesourissiez, dérétiez, c'est-à-dire que vous ne portiez plus en aisies de chauvesouris ou en façon de retz vos cheveux par lesquels soulez prendre diaboliquement et enfler les hommes pour rassasier votre déordonné appétit, ou bien que vous soyez perdues et damnées par cette mondanité qui vous abuse, voire qui vous rend si laides, que si vous saviez comme cela vous messied, vous y metriez plutôt le feu que de les montrer par la mauvaise grâce qu'ils vous donnent; et pleust à la bonté de Dieu qu'il fust permis à toutes personnes d'appeler celles qui les portent paillardes et p....., afin de les en corriger ! O Dieu ! hélas ! en quel malheureux règne sommes-nous tombés, de voir une telle dépravité sur la terre que nous voyons, jusques à porter en l'église les miroirs du macule pendants sur le ventre !... »

CAURROY (François-Eustache du), sieur de Saint-Frémis, musicien français, né à Gerberoy, près de Beauvais, en 1549, mort en 1609. Sa famille, qui était noble, le destinait à entrer dans l'ordre de Malte; mais les dispositions extraordinaires qu'il montra pour la musique firent abandonner ce projet, et il embrassa la carrière ecclésiastique. Nommé d'abord chanoine de la Sainte-Chapelle, puis prieur de Saint-Aloi de Provins, il devint ensuite maître de chapelle des rois Charles IX, Henri III et Henri IV. Ses nombreuses compositions musicales lui valurent le surnom de *Prince des professeurs de musique*. On connaît de lui une *Missa pro defunctis*, à cinq voix, qui se chantait à Saint-Denis pour les obsèques de nos rois; des *Mélanges de musique, contenant des chansons, des psaumes et des noëls* (Paris, 1610); des *Fantaisies* (1610), etc.

CAURUS, nom donné par les anciens Romains au vent du N.-O., qu'ils représentaient sous la figure d'un vieillard, au front sourcilieux et à la longue barbe, versant la pluie d'une urne.

CAUS (Salomon de), célèbre ingénieur et mécanicien français, mort vers 1635. On sait peu de chose sur sa vie, et c'est pourquoi les opinions sont partagées sur les proportions réelles de son œuvre, parce que l'œuvre d'un homme est d'autant plus facile à comprendre que les particularités de sa vie sont mieux connues. Les grandes découvertes de l'esprit humain ont, comme les grands peuples, leur âge anté-historique, et, dans cet âge, leurs héros légendaires : Salomon de Caus est le héros légendaire de l'invention des machines à vapeur; il en symbolise les origines. Salomon de Caus nous impose donc une double tâche à remplir : d'abord, étudier sa vie, essayer de faire, en quelque sorte, revivre l'homme tel qu'il a dû être pour que sa personnalité ne mente à aucun des faits certains qu'en a recueillis l'histoire; en second lieu, montrer son œuvre, établir jusqu'à quel point elle a pu se développer et s'est en effet développée, dans un milieu aussi défavorable aux tentatives du génie des découvertes que le fut l'époque des guerres de religion.

En quel lieu Salomon de Caus est-il né ? Peut-être aux environs de Dieppe, répondent les biographes les plus hardis en leurs conjectures à cet égard; et, si l'on veut éviter le *peut-être*, on est obligé de s'en tenir à cette vague désignation qu'il est né en Normandie. Sans doute, cette première lacune est regrettable au point de vue de l'exactitude rigoureuse des détails historiques; mais combien

de génies dont le berceau est entouré d'un mystère plus profond encore ! Ici du moins, du seul fait que Salomon était Normand, on peut conclure qu'il reçut avec le jour telles qualités natives qui semblent être ou avoir été le partage exclusif de ses compatriotes en général; par exemple, le goût des pérégrinations, et surtout, si l'on peut ainsi dire, cette adresse intellectuelle, ce don de la ruse, éminemment propre à produire le succès dans l'étude des sciences expérimentales, où les découvertes sont plutôt le fait d'une série d'essais et d'expériences, que celui de deductions mathématiques.

Cette dernière considération s'adresse à l'œuvre de Salomon de Caus; la première, le goût des pérégrinations, que les Normands du xvi^e siècle ne pouvaient pas avoir encore reçu, explique d'une manière bien naturelle la vie vagabonde du célèbre ingénieur. Est-il donc nécessaire, quand aucun document positif n'y autorise, de multiplier à ce propos les conjectures ? Pourquoi, par cela seul que les années qui finissent le xvi^e siècle sont aussi celles de la jeunesse de Salomon, en tirer la conséquence gratuite que celui-ci fut une des victimes des troubles de la Ligue, déjà trop nombreuses dans l'histoire ? D'abord, il n'est pas certain que ses parents et lui-même aient appartenu à la religion réformée. Mais tenons la chose pour réelle, s'ensuivrait-il qu'il ait pris une part active aux luttes civiles de son époque, et qu'il ait été exilé ou réduit à fuir volontairement sa patrie ? Mais s'il eût voulu jouer un rôle dans les troubles funestes de son temps, il y aurait certainement acquis, grâce à cette énergie militante qui le distingue à tant d'autres points de vue, cette notoriété historique dont nous regrettons l'absence. Sa vie nous est presque inconnue, preuve irrécusable, selon nous, qu'il eut la sagesse de la dérober aux agitations publiques pour la mieux consacrer à l'étude. S'il en passa une partie au service de divers princes protestants; si, en 1612, on le voit à Londres, auprès du prince de Galles, etc., de 1614 à 1620, à Heidelberg, auprès du prince palatin; en un mot, s'il voyagea loin du clocher natal, c'est qu'il y est poussé par son goût naturel des pérégrinations. Il n'y eut en cela exil ni volontaire ni forcé. Ajoutons qu'il alla de préférence en Angleterre et en Allemagne, dans le Nord plutôt que dans le Midi, guidé sans doute par l'instinct de race, qui lui montrait une sorte de parenté originelle entre les Normands et les peuples qu'il visita.

Salomon de Caus est une trop noble figure de penseur et de savant pour qu'il ne soit pas superflu, si ce n'est pis, de lui inventer à plaisir une pâle et mesquine auréole de héros et de martyr des dissensions civiles.

Avait-il seulement des conjectures acceptables sur lesquelles il pût étayer sa fantaisie, l'écrivain qui nous l'a ainsi représenté ? Ou trouve-t-on la preuve certaine que notre penseur ait souffert d'une misère profonde ? ou et quand l'a-t-il éprouvée ? Serait-ce en France, après qu'il y fut retourné, en 1624, et qu'il eut fait paraître, à Paris, un ouvrage dans lequel il prend le titre d'*ingénieur et architecte du roy* ? Mais, dès ce moment, on perd sa trace et rien n'autorise à supposer qu'il ait vécu misérable. Serait-ce en Angleterre ou en Allemagne ? Mais sa qualité de directeur des bâtiments et des jardins, la auprès du prince de Galles, ici auprès du prince palatin, exclut évidemment l'idée de l'indigence. Tout au plus est-il admissible de dire que Salomon, qui se sentait homme de génie, souffrait d'être réduit à orner des parterres et à ériger quelques monuments. Et encore on raisonne, en ce cas, comme si l'ingénieur du xvi^e siècle avait eu l'intuition certaine des merveilleuses conséquences que le monde a depuis tirées de sa découverte. Nous qui savons ce qu'il ne pouvait deviner, assurément, nous lui créons une souffrance de chaque honneur qu'il n'eut pas en son temps, et qui lui serait décerné s'il vivait de nos jours.

Et maintenant, loin de nous la pensée de porter la moindre atteinte au prestige dont l'opinion populaire entoure à juste titre le précurseur de la grande invention des chemins de fer; mais ce que nous voudrions, c'est ne pas voir sacrifier plus longtemps, à nous ne savons quelle puérile manie de drame *quand même*, ce qu'il y a d'intérêt touchant dans l'originalité seule de cette physionomie, quand on la voit sous son vrai jour. Pourquoi ne nous point montrer cette tête, avec des cheveux blancs et rares avant l'âge sans doute, mais par la seule influence du travail de la pensée, et avec un visage, un peu sombre peut-être, mais bienveillant néanmoins et calme, pâle et fatigué, il est vrai, dans les veilles du génie, mais non hâve et blême sous le stigmate de la misère ?

Au lieu de cela, on vise aux effets outrés, et la plume arrive à représenter un fou dans son cabanon de Bicêtre. Car voilà où l'on a poussé l'exagération coupable : à faire mourir Salomon de Caus à Bicêtre, où Richelieu l'aurait fait enfermer comme fou.

On a cherché quelle a pu être l'origine de cette fable, que Henry Berthoud, en eût-il trouvé l'idée ailleurs, à ou le tort bien grave de mettre en lumière, comme ayant une réalité historique certaine. C'est une iniquité littéraire, dont on regrette que se soit rendu coupable un écrivain justement estimé à beaucoup d'autres égards. Il paraîtrait que l'au-

teur des *Raisons des forces mouvantes* habita, vers la fin de sa vie, dans le voisinage de l'établissement de Bicêtre; peut-être même eut-il quelques travaux d'architecture à diriger dans cet établissement. Il mourut sur ces entrefaites, vers 1635. De là la légende, que le fameux cliché tombé inopinément entre les mains d'un chroniqueur qui aime mieux être aimable que savant a métamorphosée en histoire authentique.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur l'œuvre de Salomon de Caus.

On a de lui : *La perspective, avec la raison des ombres et miroirs* (Londres, 1612); *Hortus Palatinus* (Francfort, 1618); *La pratique et la démonstration des horloges solaires* (Paris, 1624). Mais son ouvrage principal est intitulé : *Les raisons des forces mouvantes, avec diverses machines tant utiles que plaisantes* (Francfort, 1615). C'est cet ouvrage qui lui assure la gloire d'avoir été le premier inventeur de la machine à feu; en effet, le premier, il y donna le théorème de l'expansion et de la condensation de la vapeur, théorème qui devait conduire naturellement au mouvement alternatif du piston, c'est-à-dire au véritable secret des machines à vapeur. Il y a donné aussi la description d'un appareil qui est une véritable machine à vapeur propre à opérer des épuèvements. Le marquis de Worcester, à qui les Anglais ont tenté de faire honneur des découvertes de l'ingénieur français, les lui avait empruntées.

En se rendant en Angleterre, puis en Allemagne, Salomon de Caus s'éloignait, de peur d'être contraint par les événements à descendre dans l'arène. Il voulait le calme nécessaire à ses travaux, et il alla le demander, en pays lointain, à une position honorable, mais effacée, qui pouvait seule le lui permettre. Tout nous porte à croire qu'il aimait cette solitude studieuse. Nous n'en voulons d'autre preuve que son livre même des *Raisons des forces mouvantes*. Quel est le but de l'invention capitale de Salomon de Caus? Appliquer le feu à faire monter l'eau. Il s'agit en cela d'un appareil à épuisement et rien de plus. Or, un tel appareil eût été d'un emploi éminemment pratique dans les parcs royaux auxquels l'ingénieur normand fut attaché, et nous sommes autorisés à conclure que l'idée première de la machine à feu lui fut suggérée précisément par ses occupations habituelles auprès du prince de Galles et du prince palatin. Il ne visait pas le moins du monde à découvrir le secret d'employer la vapeur comme moyen de locomotion. L'avenir seul a tiré cette conséquence du fameux théorème trouvé par le directeur des jardins et des bâtiments du prince anglais et du prince allemand. En sorte que ce n'est qu'indirectement, et sans le prévoir lui-même, que Salomon de Caus a concouru à l'invention de la vapeur comme force locomotrice.

Par conséquent, il ne s'imaginait point être incompris de ses contemporains, n'ayant pas assurément lui-même une conscience exacte de la portée hors ligne de ses découvertes. Quant à ses contemporains, ils étaient tout absorbés par la fièvre des crises politiques et sociales du moment; l'esprit, ou plutôt l'égoïsme de parti, les tenait éloignés des spéculations scientifiques; ils laissaient passer l'œuvre de Salomon de Caus sans la voir; ils firent moins ou plus que la méconnaissance, ils ne la connurent point.

Quoi qu'il en soit, l'œuvre de Salomon de Caus est immortelle : ses résultats l'ont faite grande entre toutes. S'il n'avait écrit que la *Perspective*, l'*Hortus Palatinus* et la *Pratique des horloges solaires*, l'ingénieur du xvi^e siècle eût été un homme d'un talent véritable, mais son nom, sa vie et ses travaux n'auraient, chez la postérité, éveillé l'intérêt que de quelques rares érudits; le livre des *Raisons des forces mouvantes* l'a mis au rang des plus grandes individualités humaines. C'est que ce livre contient une semence du génie, qui a germé à son heure et dont notre âge a vu les fruits mûrs. Aussi le patriotisme et l'opinion publique en France ont-ils pris l'initiative de réparer, à leur guise, l'injuste oubli des contemporains de Salomon de Caus; désormais, il n'est pas seulement le savant qui a trouvé le théorème de l'expansion et de la condensation de la vapeur; il est encore, il est surtout le précurseur de la grande découverte moderne.

CAUS (Isaac DE), né à Dieppe, et fils ou au moins parent du précédent, selon toute probabilité. Il s'occupa aussi d'inventer des machines et publia : *Nouvelle invention de lever l'eau plus haut que sa source, avec quelques machines mouvantes par le moyen de l'eau, et un Discours de la conduite d'icelle* (Londres, 1644, avec fig.).

CAUSAGE s. m. (kô-za-je — rad. *causer*). Fam. Action de causer, de babiller : *Ce sont des CAUSAGES perpétuels*. || Peu usité.

CAUSAILLER v. n. ou int. (kô-za-llé; ll mll. — fréquent. de *causer*). Parler inconsidérément, avec indiscretion, à tort et à travers : *On montre les lettres d'une femme, on CAUSAILLE des bontés qu'elle a pu avoir pour nous*. (Balz.) || Peu usité.

CAUSAL, ALE (kô-za-l — du lat. *causalis*; de *causa*, cause). Log. Qui annonce un rapport de la cause à l'effet.

— Gramm. Qui annonce la raison de ce qui a été dit, comme les mots *car*, *parce que*, *vu*

que : *Toutes les fois que nous trouvons dans le discours ces particules, parce que, car, puis-que et les autres qu'on nomme CAUSALES, c'est la marque indubitable du raisonnement*. (Boss.) || Syn. de CAUSATIF.

— **Encycl.** Proposition causale. On appelle *causale* une proposition composée contenant deux propositions liées par un mot qui marque entre elles un rapport de cause à effet (*parce que, afin que*). Voici des exemples de ces propositions : *Malheur aux riches, parce qu'ils ont leur consolation en ce monde*; — *Les méchants sont élevés, afin que, tombant de plus haut, leur chute en soit plus grande*; — *Ils le peuvent, parce qu'ils croient le pouvoir*; — *Un tel prince a été malheureux, parce qu'il était né sous telle constellation*.

On peut remarquer que les deux propositions qui, en s'unissant, constituent la proposition *causale*, peuvent être liées, soit par un rapport de cause efficiente ou de causalité, soit par un rapport de cause finale ou de finalité. *Afin que* marque ce dernier rapport. Pour qu'une proposition *causale* soit vraie, il faut d'abord que les deux propositions dont elle est composée soient vraies l'une et l'autre; car ce qui est faux n'est point cause et n'a point de cause. Cela ne suffit pas : il faut, en outre, que le rapport de cause qui les unit soit exact. Ainsi, dit la *Logique de Port-Royal*, un prince peut avoir été malheureux et être né sous telle constellation, qu'il ne laisserait pas d'être faux qu'il ait été malheureux pour être né sous cette constellation.

On peut ranger dans les propositions *causales* celles qu'on appelle *réducatives*; par exemple : *L'homme, en tant qu'homme, est raisonnable*; — *Les rois, en tant que rois, dépendent de Dieu seul*.

CAUSALISATION s. f. (kô-za-li-za-si-on — rad. *causaliser*). Philos. Action de causaliser : *La faculté de CAUSALISATION est celle qui permet de découvrir les effets de chaque cause, c'est-à-dire de chaque force intelligente ou fatale, qui a été aussi l'effet d'une cause antérieure*.

CAUSALISER v. intr. (kô-za-li-zé — du lat. *causa*, cause). Philos. Remonter des effets aux causes par induction logique, et déduire les effets des causes par déduction logique.

CAUSALITÉ s. f. (kô-za-li-té — rad. *causal*). Philos. Propriété en vertu de laquelle une chose est cause; nature ou mode de la cause; manière dont la cause agit : LA CAUSALITÉ est l'essence même de Dieu. *Les idées d'être et de CAUSALITÉ paraissent inséparables. LA CAUSALITÉ qui crée diffère essentiellement de celle qui combine ou modifie. A la personnalité, la CAUSALITÉ et la finalité sont attachées*. (C. Renouvier.) *Le principe de CAUSALITÉ est le père du monde entier*. (V. Cousin.) *La théodicée est fondée sur le principe de CAUSALITÉ*. (V. Cousin.) *Le principe de la philosophie est l'idée de CAUSALITÉ*. (Proudh.) LA CAUSALITÉ n'est autre chose que la volonté de Dieu faisant que deux choses se suivent ordinairement. (Renan.) *Nous ne percevons que la simultanéité, jamais la CAUSALITÉ*. (Renan.) || Nom donné par Kant à l'une de ses catégories, qui est comprise dans la relation. || Chez quelques auteurs, faculté de saisir les rapports de la cause à l'effet : *Les faits que l'observation laisse épars et muets, la CAUSALITÉ les assemble, les enchaîne, leur prête un langage*. (Royer-Collard.) LA CAUSALITÉ est la faculté de rechercher les causes, de pénétrer l'esprit métaphysique de tout ce qui est. (Thorel.)

— Phrénol. Nom donné à l'une des deux facultés intellectuelles réflexives de l'homme : *Les deux facultés réflexives sont la comparaison et la CAUSALITÉ; elles se trouvent placées au sommet du front*.

— **Encycl.** Il n'y a pas de vérité, dit Thomas Reid, qui paraissent plus généralement reconnue par le genre humain, dès la première leurre de raison, que ce principe : *Tout changement dans la nature doit avoir une cause*. A peine est-il conçu que, dans l'intelligence, s'éleve un vif désir de connaître les causes des changements qui tombent sous nos yeux.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,

Telle est la voix de la nature chez tous les hommes, et rien ne distingue sitôt la créature raisonnable de la brute que cette avidité de connaître les causes des phénomènes; je n'en vois aucune trace dans le reste des animaux. Le rapport de causalité peut être défini un rapport non-seulement constant, mais nécessaire de succession entre deux phénomènes. Ainsi l'idée de causalité renferme deux idées : l'idée de succession et l'idée de la nécessité de cette succession. Nous considérons spontanément tout changement, tout phénomène nouveau, tout phénomène qui commence, comme un effet, c'est-à-dire comme précédé d'un autre phénomène dont il est le conséquent nécessaire; de là cette formule générale donnée au principe de causalité : *Tout changement a une cause, ou Tout phénomène qui commence a une cause*. L'énoncé vulgaire : *Il n'y a point d'effet sans cause*, n'est qu'une proposition identique et vide, une tautologie ridicule, comme on peut le voir en y remplaçant le mot *effet* par cette expression équivalente : *chose causée*. Dire que tout effet a une cause, qu'il n'y a pas d'effet sans cause, c'est dire que toute chose causée a une cause, qu'il n'y a point de chose causée qui ne soit causée : c'est dire deux fois la

même chose. C'est un grand mot que celui de *cause*, dit M. Taine. Pesez-le. Il porte dans son sein toute une philosophie. De l'idée que vous y attachez dépend toute votre idée de la nature. Renouveler la notion de cause, c'est transformer la pensée humaine. On ne saurait mieux dire la place importante que tient le principe de causalité dans les livres des philosophes; ce principe a été l'objet de théories diverses que nous allons exposer sommairement.

— I. LE PRINCIPE DE CAUSALITÉ SELON MALEBRANCHE ET LEIBNIZ. On sait que Descartes avait posé le dualisme *pensée et étendue*, et enseigné que ces deux attributs essentiels constituent tout ce que la substance a d'accessible à la connaissance; c'était écarter la force, la *causalité* des rapports qui existent entre les êtres créés, matériels ou spirituels. La tendance de la métaphysique cartésienne était de nier les *causes secondes*. Malebranche développa cette tendance. Selon Descartes, les substances ne continuent d'exister qu'à la condition de continuer d'être créées; elles sont toutes passives, à l'exception d'une seule qui est la substance suprême, la substance infinie, qui est Dieu. De ce principe, Malebranche tire logiquement cette conséquence, qu'aucun être créé ne peut agir par lui-même, qu'aucun être créé ne peut se modifier lui-même, ni modifier par son action d'autres êtres créés. L'âme ne saurait donc avoir des idées par elle-même; elle ne saurait se modifier en aucune manière, elle ne saurait agir sur le corps ni le corps agir sur l'âme, car ni le corps ni l'âme ne sont des causes véritables, puisque toute *causalité* appartient à Dieu. Le corps et l'âme ne peuvent être que des *occasions* à propos desquelles s'exerce la *causalité* divine : de là, la théorie des *causes occasionnelles* et la théorie de la *vision en Dieu*, qui, en ce qui concerne la négation de l'activité de notre esprit dans la formation des idées, n'est qu'un cas particulier de la théorie plus générale des *causes occasionnelles*. Mais cette théorie de l'unité de cause, de l'inertie de toutes les substances créées, est contredite par le préjugé vulgaire qui nous montre sans cesse dans le monde des rapports de *causalité*. Ces rapports de *causalité*, selon Malebranche, ne sont qu'apparences, et notre croyance à cet égard n'est qu'une illusion. Nous voulons lever notre bras, et notre bras se lève. Nous concluons uniquement, en vertu de la succession de ces deux faits, que le premier est la cause du second, comme s'il y avait quelque rapport nécessaire entre notre volonté et le mouvement des parties de notre corps. C'est uniquement sur le sophisme connu dans l'école sous le nom de *Post hoc, ergo propter hoc* qu'est fondée cette croyance vulgaire à l'action de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme, et en général à toute action causale des substances créées.

Mais comment se fait-il que toutes les choses se passent dans le monde comme s'il y avait une action réciproque entre les substances dont il se compose? Comment rendre compte de ces rapports permanents qui semblent exister entre les substances créées? Comment expliquer l'harmonie qui règne entre toutes les parties de l'univers? C'est Dieu, répond Malebranche, qui, par son intervention continuelle, établit un rapport permanent entre les substances créées et une harmonie générale. Si les substances créées ne peuvent, en aucun cas, être des causes véritables, soit à l'égard d'elles-mêmes, soit à l'égard des autres substances, elles sont des *causes occasionnelles*, c'est-à-dire des circonstances à l'occasion desquelles la véritable *causalité* entre en exercice. Malebranche pose ce principe dans la cinquième de ses méditations métaphysiques : « Dieu, dit-il, ne communique sa puissance aux créatures qu'en les établissant causes occasionnelles, pour produire certains effets, en conséquence des lois qu'il se fait pour exécuter ses desseins d'une manière constante et uniforme par les voies les plus simples et les plus dignes de ses autres attributs. » Ainsi, lorsqu'un corps vient en choquer un autre, ce corps n'est pas la cause véritable, mais seulement la cause occasionnelle du mouvement du corps choqué, c'est-à-dire il est seulement l'occasion à propos de laquelle la cause unique et suprême intervient, d'après une loi constante, pour mettre en mouvement le corps qui a été choqué. Il en est de même de toutes les actions apparentes des corps les uns sur les autres. Ils ne sont jamais que l'occasion à propos de laquelle Dieu, intervenant d'une manière régulière, produit tel ou tel phénomène, tel ou tel mouvement. Les rapports entre le corps et l'esprit sont de la même nature et s'expliquent de la même manière. Le corps et l'esprit sont, à l'égard l'un de l'autre, causes occasionnelles des changements qui leur arrivent. Dieu a donné aux esprits, à l'occasion de ce qui se passe dans leurs corps, cette suite de sentiments qui est le sujet de leurs mérites et la matière de leur sacrifice. De même, il a donné au corps, à l'occasion des desirs et des volontés de l'âme, cette suite de mouvements et de situations qui est nécessaire à la conservation de la vie. Si, en présence du feu, j'éprouve de la chaleur, ce n'est pas que le feu exerce sur moi une certaine action; c'est que Dieu, à l'occasion de la présence de ce feu, exerce sur notre âme une certaine impression que nous avons appelée chaleur. Si mon bras se

remue lorsque je veux remuer mon bras, ce n'est pas que ma volonté le mette en mouvement; c'est que, à l'occasion de ma volonté, Dieu, par suite d'une loi générale, remue cette partie de matière qui est mon bras. Si cette cause universelle venait à cesser d'agir, il n'y aurait plus de mouvements dans la matière et plus d'idées dans l'esprit. En vain notre esprit s'efforcerait-il de penser à telle ou telle chose, — si, toutefois, fait observer avec raison M. Francisque Boullier, on peut admettre dans le système de Malebranche que ce désir, que cet effort, n'est pas déjà une modification dont Dieu seul est l'auteur, — ce désir, cet effort demeurerait stérile, et l'idée que l'esprit chercherait ne se présenterait pas à lui; il voudrait voir, mais il ne verrait pas, car il serait privé de sa lumière. En vain s'efforcerait-il d'agir sur le corps, le corps aurait cessé de lui obéir; le bras qu'il voudrait lever demeurerait immobile.

On vient de voir que, selon Descartes et Malebranche, toutes les substances créées sont essentiellement passives; selon Leibniz, elles sont toutes essentiellement actives. Dans un fragment de physique qui a pour titre : *De ipsa natura, sive de vi insita actionibusque creaturarum*, Leibniz combat le système cartésien de la création continue des êtres; il établit que Dieu, en créant les êtres, a dû leur conférer une certaine activité et une certaine force inhérente à leur nature, en vertu de laquelle ils persévèrent dans l'être. Le décret par lequel Dieu donne l'existence à un être doit aussi lui conférer une certaine impression, un certain principe (*impressionem perdurantem aut legem insitam*) d'où découlent toutes ses modifications et tous ses actes. Nier que Dieu, par sa volonté, ait pu donner à un être une impulsion qui se continue au delà de l'instant où le décret de Dieu a été prononcé, c'est porter une grave atteinte à l'efficacité de la volonté divine, c'est affirmer que la volonté de Dieu ne peut étendre et prolonger son action au delà du moment présent. Dieu, dans cette hypothèse, serait incapable de produire aucun effet qui eût de la durée, de laisser aucune marque, aucun monument de l'exercice de sa puissance. Pour donner de la permanence à ses décrets, il serait obligé de les renouveler sans cesse. Aucune idée ne répugne davantage à la notion de la toute-puissance et de la grandeur de Dieu. Il faut, pour y échapper, admettre que les décrets de Dieu laissent une trace imprimée sur les substances créées et qu'elles disposent à l'accomplissement de la volonté divine. Il doit donc y avoir dans les choses une certaine force, une certaine efficacité, principe des divers phénomènes qu'elles produisent. Non-seulement les substances créées sont susceptibles de force et d'activité, mais elles ne sont que force et qu'activité. L'idée de substance et l'idée de force, complètement séparées par Descartes, sont, par Leibniz, unies et même identifiées. Toute force est une substance, et toute substance est une force. Ce qui n'agit pas, ne mérite pas le nom de substance : *Quod non agit substantia nomen non meretur*. Les principes de toutes choses sont des forces simples, irréductibles; ce sont, en quelque sorte, dit Leibniz, des *atomes spirituels*. Le philosophe les appelle *monades*, afin de marquer leur unité et leur simplicité. Chaque monade possède en elle-même un principe de force et d'action d'où tous ses actes découlent. C'est par la variété des actes qui découlent de ce foyer de force et de vie qu'elles ont en elles, c'est par le plus ou moins de conscience qu'elles ont de ces actes, que les monades se distinguent les unes des autres. Il existe une hiérarchie entre les monades considérées sous ce point de vue. Cette hiérarchie se compose de degrés infinis, depuis le minéral jusqu'à l'homme. Les monades, étant simples et indivisibles, ne peuvent ni se former ni se décomposer, ni naître ni mourir. Pour qu'elles cessent d'exister, il faut un décret spécial de celui-là même qui les a créées. Dieu, au commencement, les a, pour ainsi dire, projetées de son sein; elles sont comme des étincelles qui ont jailli du foyer suprême d'où émane toute vie et toute force. *Nascuntur per continuas divinitatis fulgurationes*, dit Leibniz. Ce sont ces monades qui, par leurs combinaisons, constituent toutes les substances composées, tous les êtres de l'univers. L'esprit de l'homme est une monade qui a conscience de ses perceptions. D'autres monades d'un ordre inférieur, groupées d'une certaine manière autour de cette monade centrale, constituent le corps et les organes. Il en est de même de tous les animaux : tous ont un esprit, une âme, c'est-à-dire que dans tous il y a une monade centrale douée d'un degré de perception et de conscience supérieur à celui des monades qui l'environnent, et qui, par leur aggrégation, constituent le corps de l'animal. Les monades étant les éléments de toutes choses, il en résulte que partout il y a dans l'univers de la force et de la vie. Tout, dans le monde, jusqu'au minéral, est animé, est vivant, est actif.

Le système de Leibniz et celui de Malebranche semblent opposés l'un à l'autre; en réalité, ils s'accordent à affirmer l'unité de cause et à déclarer illusoire la croyance aux *causes secondes*. Leibniz nous débarrasse des interventions continuelles de la cause unique, mais en expliquant par le décret primitif de cette cause l'action causale apparente des substances créées les unes sur les autres. Ses

monades agissent continuellement; mais cette action est interne, elle ne s'exerce pas au dehors. Si elles semblent avoir entre elles des rapports de causalité, et par ces rapports former l'ordre de l'univers, ce n'est pas qu'elles communiquent entre elles plus que les substances passives de Malebranche, c'est qu'elles se correspondent comme autant d'horloges indépendantes les unes des autres, lesquelles marcheraient toutefois dans un admirable accord; c'est que Dieu, voyant les actions dont elles sont capables et les combinant, a choisi, parmi les actions de chaque monade, celles qui sont convenables pour ses desseins. « Malebranche, dit Leibniz, avait jugé que nous sentions les qualités des corps, parce que Dieu fait naître des pensées dans l'âme à l'occasion des mouvements de la matière; et lorsque notre âme veut remuer le corps à son tour, il a jugé que c'est Dieu qui le remue pour elle. Et comme la communication du mouvement lui paraissait inconcevable, il a cru que Dieu donne du mouvement à un corps à l'occasion du mouvement d'un autre corps. Il faut avouer qu'il a bien pénétré la difficulté, en disant ce qui ne se peut point; mais il ne paraît pas qu'il l'ait levée en expliquant ce qui se fait effectivement. Il est bien vrai qu'il n'y a pas d'influence réelle d'une substance créée sur l'autre; mais, pour résoudre le problème, ce n'est pas assez d'employer la cause générale; car s'il n'y a rien dans l'explication qui se puisse tirer des causes secondes, c'est proprement recourir aux miracles. Etant donc obligé d'accorder qu'il n'est pas possible que l'âme ou quelque substance véritable puisse recevoir quelque chose par le dehors, si ce n'est par la toute-puissance divine, je fus conduit insensiblement à un sentiment qui me surprit, mais qui me paraît inévitable... C'est qu'au lieu de dire que Dieu donne des perceptions à l'âme comme le corps le demande, qu'il remue le corps, comme l'âme le veut et les autres corps, quand ils doivent se déplacer, il faut dire que Dieu a créé l'âme d'abord de telle façon qu'elle doit se représenter par ordre ce qui se passe dans le corps, et le corps aussi de telle façon qu'il doit faire de soi-même ce que l'âme ordonne, et que les autres corps doivent se mouvoir d'eux-mêmes quand il convient. »

Le passage qu'on vient de lire montre nettement que si le système des monades semble rendre leur énergie aux créatures et rétablir les causes secondes, c'est seulement en apparence, puisque chaque monade n'agit qu'en soi, et qu'elles n'agissent point les unes sur les autres, ni l'âme sur le corps, ni le corps sur l'âme, ni un corps sur un autre corps. Lorsque je veux remuer mon bras, et qu'en effet il se remue, l'âme n'y a aucune part. Lorsque le corps est blessé et que j'éprouve un sentiment de douleur, ce sentiment ne tient en rien à la blessure; l'âme le tire d'elle-même. Qu'un corps en choque un autre, et que celui-ci se mette en mouvement, il ne le fait point par suite de la pression du premier, mais par lui-même. Tout marche, dans l'univers, en apparence par l'action mutuelle des choses, et en réalité par l'action interne de chacune, dans une indépendance absolue des autres. Tout est solitaire; une barrière infranchissable sépare chaque substance simple de chaque substance simple. Que deviennent les causes secondes réduites à cette action interne, isolée, par qui elles n'opèrent qu'en elles-mêmes ?

Occasionalistes et partisans de l'harmonie préétablie ne s'aperçoivent pas qu'en réduisant à une apparence, à une illusion les rapports de causalité naturelle, ils atteignent par là même toute idée de cause et font les affaires du scepticisme. La causalité divine n'est-elle pas, elle aussi, une illusion ? Sur quoi nous fondons-nous pour l'admettre, si nous n'en trouvons le type ni dans le monde matériel ni dans le monde spirituel ? Nous ignorons à la vérité, dit Hume, la manière dont les corps agissent les uns sur les autres; leur efficacité nous est inconcevable; mais n'ignorons-nous pas également la manière dont une intelligence, je dis même la souveraine intelligence, agit, soit sur l'esprit, soit sur le corps ? Et concevons-nous mieux la force dont elle est douée ? D'où en prendrions-nous l'idée ? Nous ne sentons aucun pouvoir en nous-même, et nous n'avons d'autre notion de l'Etre suprême que celle que nous nous formons en réfléchissant sur nos propres facultés. Si donc notre ignorance était une raison suffisante pour nier une chose, nous devrions refuser toute force active à Dieu, aussi bien qu'à la matière la plus grossière, puisque très-certainement nous ne comprenons pas plus les opérations divines que celles du corps. Y a-t-il plus de difficulté à concevoir le mouvement comme résultant d'un choc, que comme procédant d'une volition ?

— II. LE PRINCIPE DE CAUSALITÉ SELON LOCKE. Au lieu de spéculer sur l'activité ou la passivité de la matière, sur l'efficacité apparente ou réelle des causes secondes, Locke soumet la question de causalité à la méthode idéologique; il recherche l'origine de l'idée de cause, et la rapporte sans hésiter à la sensation. « En considérant par le moyen des sens, dit-il, la constante vicissitude des choses, nous ne pouvons nous empêcher d'observer que plusieurs choses particulières commencent d'exister, et qu'elles reçoivent leur existence de la juste application ou opération de quelque autre être. Or, c'est par cette observation que nous acquérons les idées de cause

et d'effet. Nous désignons ce qui produit quelque idée simple ou complexe par le terme général de cause, et ce qui est produit par celui d'effet. Ainsi, après avoir vu que, dans la substance que nous appelons *cire*, la fluidité, qui est une idée simple qui n'y était pas auparavant, y est constamment produite par l'application d'un certain degré de chaleur, nous donnons à l'idée simple de chaleur le nom de cause, par rapport à la fluidité qui est dans la cire, et celui d'effet à cette fluidité. De même, éprouvant que la substance que nous appelons *bois*, qui est une certaine collection d'idées simples à laquelle on donne ce nom, est réduite par le moyen du feu en une autre substance qu'on nomme *cendre*, nous considérons le feu par rapport aux cendres comme une cause, et les cendres comme un effet. Ainsi nous acquérons les notions de cause et d'effet par le moyen de ce que nos sens sont capables de découvrir dans les opérations des corps les uns à l'égard des autres. »

Voilà qui est positif; l'idée de cause, selon Locke, a son origine dans la sensation. On peut remarquer avec M. Cousin que, dans ce passage, Locke confond le rapport de succession avec le rapport de causalité; qu'il ne tire l'idée de cause de la vicissitude des choses qu'après l'y avoir mise; et qu'en employant les mots *opération*, *produire*, il va au delà de l'observation, au delà de cette vicissitude des choses que les sens lui révèlent, et suppose précisément ce qui est en question. Je me suppose réduit à la sensation, et je prends l'exemple de Locke, celui d'un morceau de cire qui se fond, qui entre dans un état de fluidité par le contact du feu. Qu'y a-t-il là pour les sens ? Il y a deux phénomènes, la cire et le feu, lesquels sont en contact l'un avec l'autre. Voilà ce que les sens m'attestent; ils m'attestent encore dans la cire une modification qui n'y était pas auparavant. Tout à l'heure ils me montraient la cire dans un état, maintenant ils me la montrent dans un autre; et cet autre état, ils me le montrent immédiatement après m'avoir montré la présence de l'autre phénomène, à savoir le feu; c'est-à-dire que les sens me montrent la succession d'un phénomène à un autre phénomène. Les sens me montrent-ils quelque chose de plus ? Je ne le vois pas, et Locke ne le prétend point; car, selon lui, les sens nous donnent l'idée de cause dans l'observation de la constante vicissitude des choses. Or la vicissitude des choses, c'est bien la succession des phénomènes entre eux : que cette succession reparaisse souvent, plusieurs fois, constamment même, on a une succession constante; mais, que cette succession soit constante ou qu'elle soit bornée à un très-petit nombre de cas, ce n'est jamais qu'une succession. La question est donc de savoir si la succession, rare ou constante, de deux phénomènes, qui seule nous est donnée par les sens, explique, épuise l'idée que nous avons de la cause. Or il est clair que, dans l'idée de cause, quelque chose s'ajoute au rapport de succession observé; qu'autre chose est la conception d'un phénomène qui paraît après un autre phénomène, et autre chose la conception dans un phénomène d'une certaine propriété qui produit la modification que les sens nous attestent dans le phénomène qui suit; que, dans certains cas, nous n'apercevons entre deux phénomènes que le rapport de succession, mais que, dans certains autres, au rapport de succession nous joignons le rapport de causalité, qui, par conséquent, se distingue nettement, dans notre esprit, du rapport de succession. Ainsi, de ce que les sens donnent la succession des phénomènes, leur vicissitude plus ou moins constante, il ne s'ensuit pas qu'ils expliquent cette liaison des phénomènes entre eux, tout autrement intime et profonde, qu'on appelle liaison de la cause à l'effet.

Ce n'est pas tout : non-seulement nous affirmions, dans certains cas, qu'entre deux phénomènes successifs donnés par la sensation il y a un rapport de causalité, lequel ne se confond pas, dans notre esprit, avec le rapport de succession de ces deux phénomènes; mais nous jugeons, d'une manière générale, que tout phénomène qui commence est produit, causé par un phénomène antécédent. Qu'on imagine un mouvement, un changement quelconque : aussitôt que l'on conçoit ce changement, ce mouvement, on ne peut pas ne pas supposer que ce changement, que ce mouvement ne se soit pas fait en vertu d'une cause quelconque. C'est là-dessus qu'est fondée la curiosité des hommes, qui cherchent des causes à tous les phénomènes. Tout à l'heure, nous avions deux termes que nous appelions l'un cause et l'autre effet; ici un seul terme nous est donné, et nous disons : c'est un effet, supposant un autre terme, et entre les deux un rapport qui évidemment ne vient pas des sens. Comment d'ailleurs un jugement universel et nécessaire comme celui-ci : *Tout changement a une cause* pourrait-il être renfermé dans la sensation ? Les sens donnent ce qui paraît ou ce qui est, tel qu'il est ou paraît, tel ou tel phénomène avec tel caractère accidentel ou tel autre; mais il répugne qu'ils puissent donner le nécessaire, ce qui doit être, ce qui a dû être.

Il est si vrai, dit M. Cousin, que ce ne sont pas les sens et le monde extérieur qui nous donnent le principe de causalité; que, sans l'intervention de ce principe, le monde extérieur, auquel Locke l'emprunte, n'existerait pas pour nous. Supposons qu'un phénomène puisse commencer à paraître dans le temps ou dans l'espace, sans que vous y cherchiez nécessaire-

ment une cause; lorsque paraît sous l'œil de la conscience le phénomène de la sensation, ne cherchant pas une cause à ce phénomène, vous ne chercheriez point à quoi il se rapporte; vous vous arrêteriez à ce phénomène, c'est-à-dire à un simple phénomène de la conscience, c'est-à-dire encore à une modification de vous-même, vous n'attendriez jamais le monde extérieur. Que faut-il pour que vous atteigniez le monde extérieur et soupçonniez son existence ? Il faut qu'une sensation étant donnée, vous soyez forcé de vous demander quelle est la cause de ce nouveau phénomène, et que, dans la double impossibilité de rapporter ce phénomène à vous-même, au moi que vous êtes, et de ne pas le rapporter à une cause, vous soyez forcé de le rapporter à une cause autre que vous, à une cause étrangère, à une cause extérieure. L'idée d'une cause extérieure de nos sensations, telle est l'idée fondamentale du dehors, des objets extérieurs, des corps et du monde. Je ne dis point que le monde, les corps, les objets extérieurs ne soient que la cause de nos sensations; mais je dis que d'abord ils nous sont donnés comme causes de nos sensations, à cette condition et à ce titre... Otez le principe de causalité, la sensation ne nous révèle que son rapport au moi qui l'éprouve, sans nous révéler ce qui la produit, le non-moi, les objets extérieurs, le monde. On dit souvent, et les philosophes mêmes disent avec le vulgaire, que les sens nous découvrent le monde. On a raison, si l'on veut dire seulement que, sans les sens, sans quelque sensation préalable, le principe de causalité manquerait de base pour atteindre les causes extérieures, de sorte que jamais nous ne concevrions le monde; mais on se tromperait entièrement si on entendait que c'est le sens lui-même qui, directement et par sa propre force, sans l'intervention de la raison et d'aucun principe étranger, nous fait connaître le monde extérieur. Connaître en général, connaître quoi que ce soit, est au-dessus de la portée des sens. C'est la raison, et la raison seule, qui conçoit et connaît le monde; et elle ne le connaît d'abord qu'à titre de cause; il n'est d'abord pour nous que la cause des phénomènes sensitifs que nous ne pouvons rapporter à nous-mêmes; et nous ne rechercherions pas cette cause, par conséquent nous ne la trouverions pas, si notre raison n'était pourvue du principe de causalité, si nous pouvions supposer qu'un phénomène peut commencer à apparaître sur le théâtre de la conscience, du temps ou de l'espace, sans qu'il ait une cause. Donc, le principe de causalité, je ne crains pas de le dire, est le père du monde extérieur, loin qu'il soit possible de l'en tirer et de le faire venir de la sensation. Quand on parle des objets extérieurs et du monde, sans admettre préalablement le principe de causalité, on ne se sait ce qu'on dit, ou on fait un paralogisme.

On vient de voir que l'idée de cause n'est pas une donnée de la sensation, comme le veut Locke, et que ce philosophe, en faisant dériver des sens le rapport de causalité, le confond sans s'en apercevoir avec le rapport de succession. Mais Locke n'a-t-il rien dit de plus sur cette grande question ? N'assigne-t-il jamais à l'idée de cause une autre origine que la sensation ? La réponse à cette question se trouve dans le chapitre où il traite de la puissance. Au fond, un chapitre sur la puissance est un chapitre sur la cause; car qu'est-ce que la puissance, sinon la puissance de produire quelque chose, c'est-à-dire une cause ? Traiter de la puissance, c'est donc traiter de la cause. Après nous avoir dit que l'idée de cause, qui n'est autre que celle de puissance, provient de la sensation, Locke, oubliant cette assertion et les exemples particuliers destinés à la justifier, établit que c'est dans la réflexion, dans la conscience de nos opérations, que nous est donnée la première et la plus claire idée de la puissance active, qui n'est autre que la causalité. Il est intéressant d'opposer ce passage sur la puissance au passage sur la cause que nous avons cité plus haut. « Si nous y prenons bien garde, dit Locke, les corps ne nous fournissent pas, par le moyen des sens, une idée si claire et si distincte de la puissance active, que celle que nous en avons par les réflexions que nous faisons sur les opérations de notre esprit. Comme toute puissance a des rapports à l'action, et qu'il n'y a, je crois, que deux sortes d'actions dont nous ayons l'idée, savoir la pensée et le mouvement, voyons d'où nous avons l'idée la plus distincte des puissances qui produisent ces actions : 1^o Pour ce qui est de la pensée, le corps ne nous en donne aucune idée, et ce n'est que par le moyen de la réflexion que nous l'avons; 2^o nous n'avons pas non plus, par le moyen du corps, aucune idée du commencement du mouvement. Un corps en repos ne nous fournit aucune idée d'une puissance active capable de produire du mouvement; et quand le corps lui-même est en mouvement, ce mouvement est dans le corps une passion plutôt qu'une action; car lorsqu'une boule de billard cède au choc du bâton, ce n'est point une action de la part d'une boule, mais une simple passion. De même quand elle vient à pousser une autre boule qui se trouve sur son chemin et la met en mouvement, elle ne fait que lui communiquer le mouvement qu'elle avait reçu et en perd tout autant que l'autre en reçoit; ce qui ne nous donne qu'une idée fort obscure d'une puissance active de mouvoir qui soit dans le corps, puisque, dans ce cas, nous ne voyons autre chose qu'un corps qui transfère le mouvement sans

le produire en aucune manière. C'est, dis-je, une idée bien obscure de la puissance, que celle qui ne va pas jusqu'à la production de l'action, mais seulement à la simple continuation de la passion. Or, tel est le mouvement dans un corps poussé par un autre corps; car la continuation du changement qui est produit dans ce corps, du repos au mouvement, n'est non plus une action que ne l'est la continuation du changement de figure produit en lui par l'impression du même coup. Quant à l'idée du commencement du mouvement, nous ne l'avons que par le moyen de la réflexion que nous faisons sur ce qui se passe en nous-mêmes, lorsque nous voyons par expérience qu'en voulant simplement mouvoir des parties de notre corps qui étaient auparavant au repos, nous pouvons les mouvoir. De sorte qu'il ne semble que l'opération des corps, que nous observons par le moyen des sens, ne nous donne qu'une idée fort imparfaite et fort obscure d'une puissance active, puisque les corps ne sauraient nous fournir aucune idée en eux-mêmes de la puissance de commencer aucune action, soit pensée, soit mouvement. »

On ne peut être plus manifestement en contradiction avec soi-même; Locke le sent bien; aussi ajoute-t-il : « Mais si quelqu'un pense avoir une idée claire de la puissance en observant que les corps se poussent les uns les autres, cela sert également à mon dessein, puisque la sensation est une des voies par où l'esprit vient à acquérir des idées. Du reste, j'ai cru qu'il était important d'examiner ici, en passant, si l'esprit ne reçoit point une idée plus claire et plus distincte de la puissance active par la réflexion que par aucune sensation extérieure. » Maintenant, cette puissance active, dont la réflexion seule nous donne l'idée distincte, quelle est-elle ? Cette puissance, c'est celle de la volonté. « Une chose qui est évidente, à mon avis, dit Locke, c'est que nous trouvons en nous-mêmes la puissance de commencer ou de ne pas commencer, de continuer ou de terminer plusieurs actions de notre esprit et plusieurs mouvements de notre corps, et cela simplement par une pensée ou un choix de notre esprit, qui détermine et commande, pour ainsi dire, que telle ou telle action particulière soit faite. Cette puissance que notre esprit a de disposer ainsi de la présence ou de l'absence d'une idée particulière, ou de préférer le mouvement de quelque partie du corps au repos de cette même partie, ou de faire le contraire, c'est ce que nous appelons *volonté*. Et l'usage actuel que nous faisons de cette puissance en produisant ou en cessant de produire telle ou telle action, c'est ce qu'on nomme *volition*. La cessation ou la production de l'action qui suit d'un tel commandement de l'âme s'appelle *volontaire*, et toute action qui est faite sans une telle direction de l'âme se nomme *involontaire*. »

Comme on le voit, l'auteur de l'*Essai sur l'entendement humain*, qui reconnaît deux sources des idées, la sensation et la réflexion, nous offre successivement deux théories de la causalité, la théorie sensualiste, adoptée par Bonnet et Condillac, et la théorie qu'on peut appeler *psychologique* et qui a été développée d'une manière originale par Maine de Biran.

— III. LE PRINCIPE DE CAUSALITÉ SELON HUME. Aux yeux de Hume, le pouvoir que nous attribuons à un objet sur un autre est une pure chimère; un pareil pouvoir n'existe pas, ou, s'il existe, nous n'en avons aucune idée. Qu'est-ce donc que nous appelons cause et effet ? Deux phénomènes qui se suivent toujours dans le même ordre, et que nous prenons l'habitude d'associer dans notre esprit de telle manière qu'en apercevant le premier nous attendons inévitablement le second. Le rapport de causalité est un simple rapport de succession que nous regardons comme constant en vertu du souvenir et de l'association des idées. Voyons par quelle suite de raisonnements Hume arrive à cette conclusion. Il commence par poser en principe que nos idées ne sont autre chose que des copies des impressions que nous avons éprouvées; en d'autres termes, qu'il nous est impossible de penser à un objet, à moins qu'il n'ait été aperçu antécédemment, soit par les sens extérieurs, soit par le sentiment interne. Il suit de là que, pour connaître pleinement l'idée de pouvoir ou de liaison nécessaire, il faut tâcher de découvrir l'impression d'où elle découle. Or, c'est en vain, dit-il, que nous promenons nos regards sur les objets qui nous environnent, pour en considérer les opérations, nous ne parvenons pas à découvrir ce pouvoir, cette liaison nécessaire, cette qualité qui unit l'effet à la cause, et rend l'une de ces choses la suite infaillible de l'autre : nous voyons qu'elles se suivent, et c'est tout ce que nous voyons. Une bille frappe une autre bille, celle-ci se meut : les sens extérieurs ne nous apprennent rien de plus. A la première vue d'un objet, nous ne saurions deviner l'effet qui en doit résulter; cependant si notre esprit découvrait le pouvoir et l'énergie des causes, nous devrions non-seulement le deviner, mais le prévoir sans avoir besoin de l'expérience. La vérité est que nous ne voyons rien dans les qualités sensibles des diverses parties de la matière qui manifeste ce pouvoir ou cette énergie, ni qui donne lieu d'imaginer que ces qualités soient de nature à produire quoi que ce soit, ou qu'elles doivent être suivies de quelque chose que l'on puisse appeler leur effet. La solidité, l'étendue, le mouvement sont autant

de qualités complètes en elles-mêmes : elles n'indiquent aucun événement qui puisse en être le résultat. La scène de l'univers est assujettie à un changement perpétuel ; mais le pouvoir ou la force qui anime la machine entière se dérobe à nos regards et les qualités sensibles des corps n'ont rien qui puisse nous le faire découvrir. L'expérience nous apprend que la chaleur est la compagne inséparable de la flamme ; mais pouvons-nous conjecturer ou imaginer même ce qui les lie ?

Après avoir montré que l'idée de *cause*, de *pouvoir*, de *liaison nécessaire*, ne peut venir de la sensation, Hume examine si cette idée ne peut venir de la réflexion sur les opérations de l'âme, en un mot, ne peut être copiée de quelque impression interne. N'allègue-t-on pas que nous sentons à chaque instant un pouvoir au dedans de nous, puisqu'une volition suffit pour remuer nos membres, ou pour exciter une nouvelle idée dans l'imagination ? Hume écarte cette seconde origine de l'idée de cause, comme la première. L'influence des volitions sur les organes corporels est, dit-il, un fait connu par l'expérience, comme le sont toutes les opérations de la nature ; on n'eût jamais pu prévoir ce fait dans l'énergie de sa cause, puisque cette énergie, qui forme la liaison nécessaire des causes avec leurs effets, ne s'est jamais manifestée. Nous sentons à chaque instant que le mouvement de nos corps obéit aux ordres de la volonté ; mais, malgré nos recherches les plus profondes, nous sommes condamnés à ignorer éternellement les moyens efficaces par lesquels cette opération si extraordinaire s'effectue. Or, si un sentiment intime et immédiat nous faisait apercevoir quelque pouvoir dans la volonté, il faudrait que nous connussions et ce pouvoir, et la nature, et le mode d'action de la substance qui l'exerce. De plus, nous n'avons pas le même empire sur tous nos organes ; et cette différence si remarquable nous est révélée par la seule expérience. Pourquoi la volonté influe-t-elle sur la langue et sur les doigts ? Et pourquoi n'influe-t-elle ni sur le cœur ni sur le foie ? Cette question n'aurait rien d'embarassant, si, dans le premier de ces cas, nous avions le sentiment d'un pouvoir qui nous manquât dans le second ; nous apercevions alors, indépendamment de l'expérience, pourquoi l'empire de la volonté a telles ou telles bornes, et, connaissant pleinement sa force active, nous pourrions nous rendre compte des limites dont nous la voyons environnée. Enfin, nous savons, par l'anatomie, que, dans le mouvement volontaire, les objets sur lesquels le pouvoir se déploie immédiatement ne sont pas les membres mêmes qui doivent être nous, mais des muscles, des nerfs, des esprits animaux, peut-être quelque chose de plus subtil et de plus inconnu encore, à l'aide de quoi le mouvement est répandu successivement jusqu'à cette partie du corps que nous nous étions immédiatement proposé de mouvoir. Peut-on trouver une preuve plus certaine que la puissance qui préside à la totalité de cette opération, loin d'être pleinement et directement connue par une conscience intime, est mystérieuse et inintelligible au dernier point ? L'âme veut un certain événement : aussitôt il s'en produit un autre, tout à fait différent, et inconnu à nous-mêmes qui voulons : cet événement en produit encore un autre que nous ne connaissons pas mieux, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'un bout d'une longue série se trouve l'événement désiré. Or, si nous sentions notre pouvoir primordial, il faudrait qu'il nous fût connu ; s'il était connu, son effet devrait l'être aussi, car tout pouvoir se rapporte à un effet ; et réciproquement, si l'effet est ignoré, le pouvoir ne peut être ni senti ni aperçu.

Après avoir opposé au pouvoir que l'âme a, dit-on, la conscience d'exercer sur ses idées des arguments semblables à ceux que nous venons d'exposer, Hume conclut ainsi : « C'est en vain que nous avons fouillé dans toutes les sources d'où nous pouvions supposer que la notion de *pouvoir* ou de *liaison nécessaire* est tirée. Il ne paraît pas qu'aucune opération corporelle puisse nous faire concevoir la force active, efficiente des causes, ou le rapport qu'elles ont avec leurs effets. Tout ce que nos recherches nous découvrent sur ce point, ce sont des événements qui suivent d'autres événements. La même difficulté revient lorsque nous contemplons les opérations de l'âme sur le corps : nous observons le mouvement à la suite de la volition ; mais le lien qui les unit ou l'énergie que l'âme déploie dans la production de l'effet, c'est ce que nous ne saurions ni observer ni comprendre. L'empire de l'âme sur ses propres facultés ou sur ses idées n'est pas plus concevable. Ainsi, à tout prendre, la nature ne nous offre pas un seul exemple de *liaison nécessaire* dont nous puissions saisir l'idée. Tous les événements semblent être déçus et détachés les uns des autres ; ils se suivent à la vérité, mais sans que nous remarquions la moindre liaison entre eux. Comme nous ne pouvons nous former aucune idée de choses qui n'ont jamais affecté ni nos sens externes, ni notre sentiment intérieur, il paraît inévitable de conclure que nous manquons absolument de toute idée de connexion nécessaire ou de pouvoir, et que ces termes ne signifient rien, soit qu'on les emploie dans les spéculations philosophiques, soit qu'on en fasse usage dans la vie commune. Cependant il nous reste un moyen d'éviter cette conclusion ; et ce moyen découle d'une source que

nous n'avons pas encore examinée. Un objet ou un événement naturel étant donné, l'esprit du monde le plus pénétrant ne saurait découvrir ni même conjecturer ce qui en résultera ; il ne peut, en un mot, porter sa vue au delà de ce qui est présent à ses sens ou à sa mémoire. Supposé même que, dans un seul cas, l'expérience nous ait montré un événement à la suite d'un autre événement, cela ne nous donnerait aucun droit de former une règle générale pour prédire ce qui doit arriver dans d'autres cas semblables. On taxerait avec raison de témérité et de précipitation impardonnable celui qui prétendrait juger du cours entier de la nature d'après un simple échantillon, quelque exact et quelque sûr qu'il pût être. Mais, dès que des événements d'une certaine espèce ont été toujours et dans tous les cas aperçus ensemble, nous ne nous faisons plus le moindre scrupule de présager l'un à la vue de l'autre... La répétition fréquente de cas similaires fait naître l'*habitude* de concevoir les événements dans un certain ordre, et, dès que l'un existe, persuade que l'autre existera... C'est là tout le mystère. Contemplez ce sujet sur toutes ses faces : je vous défie de trouver à l'idée de cause une autre origine... Tout se réduit à ce que l'on sent actuellement les événements qu'on appelle *cause* et *effet* liés dans l'imagination, et que l'on peut prédire le second à l'apparition du premier. C'est cette liaison mentale suggérée par un grand nombre d'observations qui seule constitue la relation de *causalité*. Nous pouvons donc définir la cause un *objet tellement suivi d'un autre objet que la présence du premier fasse toujours penser au second*.

Nous n'avons pas besoin de dire que Hume, ramenant l'idée de cause à celle de succession constamment observée, ne saurait considérer cette idée comme un principe universel.

— IV. LE PRINCIPE DE CAUSALITÉ SELON MAINE DE BIRAN ET M. COUSIN. Selon Maine de Biran, l'idée de cause ne nous est pas donnée dans l'observation des phénomènes extérieurs, lesquels, considérés seulement avec les sens, ne nous manifestent aucune vertu causatrice, et ne paraissent que successifs : elle nous est donnée à l'intérieur, dans la réflexion, dans la conscience de nos opérations et de la puissance qui les produit, à savoir la volonté. Je fais effort pour mouvoir mon bras, et je le meus. Quand on analyse attentivement ce phénomène de l'effort que Maine de Biran considère comme le type des phénomènes de la volonté, voici ce qu'on y trouve : 1° la conscience d'un acte volontaire ; 2° la conscience d'un mouvement produit ; 3° un rapport du mouvement à l'acte volontaire. Et quel est ce rapport ? Evidemment ce n'est pas un simple rapport de succession. Il suffit de répéter en soi le phénomène de l'effort pour reconnaître que l'on attribue, avec une conviction parfaite, la production du mouvement dont on a conscience à l'opération volontaire antérieure dont on a conscience aussi. Ainsi, la volonté est une énergie productrice, c'est une cause. Cette cause que nous sommes est impliquée dans tout fait de conscience. La condition nécessaire de tout phénomène aperçu par la conscience, c'est qu'on y fasse attention. Si on n'y fait pas attention, le phénomène est encore peut-être ; mais la conscience ne s'y appliquant pas, n'en prenant aucune connaissance, il est pour nous comme non avenu. L'attention est donc la condition de toute aperception de conscience. Or l'attention, c'est la volonté. Donc la condition de tout phénomène de conscience, et par conséquent du premier phénomène comme de tous les autres, est la volonté, et comme la volonté est une puissance causatrice, il s'ensuit que, dans le premier fait de conscience, et pour que ce premier fait ait lieu, il faut qu'il y ait aperception de notre *causalité* personnelle dans notre volonté ; d'où il suit encore que l'idée de cause est l'idée première, que l'aperception de la cause volontaire, que nous sommes, est la première aperception et la condition de toutes les autres.

Telle est la théorie de Maine de Biran sur l'origine de l'idée de *causalité*, théorie qu'on peut appeler psychologique et qu'ont adoptée, à la suite de M. Cousin, tous nos philosophes universitaires. Il est intéressant de savoir comment Maine de Biran la défend contre les objections de Hume. Hume avait dit : « Si un sentiment intime nous faisait apercevoir quelque pouvoir dans la volonté, il faudrait que nous connussions et ce pouvoir, et sa liaison avec le corps, et la nature des deux substances en vertu desquelles l'une fait mouvoir l'autre. » — Cet argument hypothétique, répond Maine de Biran, ne tend à rien moins qu'à renverser toutes les bases du raisonnement, puisqu'il subordonne la certitude d'un fait intérieur à la réalité d'une connaissance extérieure dont ce fait serait la conséquence, tandis qu'il ne peut qu'en être le principe. En rétablissant l'ordre naturel du raisonnement, je dis au contraire : si le sentiment intime qui nous fait apercevoir un pouvoir d'agir dans l'exercice de notre volonté dépendait de la connaissance absolue de l'âme ou de sa liaison avec le corps, et enfin de la manière dont les deux substances agissent l'une sur l'autre, nous ne pourrions pas avoir le sentiment intime du pouvoir, sans avoir la connaissance objective des substances séparées et des moyens de leur action réciproque. Or, nous avons l'aperception interne de notre pouvoir

d'agir indivisible de celui de notre existence même. Nous avons dans l'effort le sentiment d'une liaison intime immédiate entre la cause ou la force *moi* qui effectue le mouvement, et l'effet produit ou la sensation musculaire, et nous n'avons aucune connaissance représentative de l'âme en soi ni de sa liaison avec le corps : donc le sentiment intime du pouvoir est indépendant de toute connaissance objective des substances spirituelle et corporelle et de leur liaison réciproque. — « Nous savons, par l'anatomie, ajoutait Hume, que, dans les mouvements volontaires, les objets sur lesquels le pouvoir se déploie ne sont pas les membres eux-mêmes, mais des nerfs, des esprits animaux, etc. Se peut-il une preuve plus certaine que la puissance qui préside à la totalité de cette opération, loin d'être pleinement et directement connue par une conscience intime est mystérieuse et inintelligible au dernier degré ? » — Qu'importe, répond Maine de Biran, la manière dont l'action de l'âme s'applique, soit aux différentes parties du corps qu'elle met en jeu, soit directement à un seul centre organique, soit enfin à certains fluides ou esprits animaux ? Nous conviendrons sans peine que ce genre de question est insoluble ; mais ce qui ne l'est pas, ce qui ne fait pas même une question, et pourtant ce dont il s'agit avant tout, c'est de savoir si, dans tout acte ou mouvement volontaire, nous avons le sentiment du pouvoir, de l'énergie, de la force qui commence le mouvement, le suspend ou l'arrête ; ou si nous n'avons pas un tel sentiment. Dans le cas de la négative, je demande comment nous pourrions avoir l'idée d'un *nusis* et d'une force quelconque, en distinguant en nous un acte volontaire que nous créons d'un mouvement involontaire qui se fait sans notre participation et malgré nous. Mais, dans le premier cas, dans le cas de l'affirmative, la réalité d'un pouvoir moteur étant constatée de la seule manière dont elle puisse l'être, c'est-à-dire par la conscience ou le sentiment intime d'un effort libre, il est bien évident que nous n'aurons pas besoin de connaître la manière dont l'âme agit, ni de savoir si son action s'exerce immédiatement ou par une série plus ou moins longue d'effets intermédiaires pour nous assurer d'abord de la réalité de cette force motrice qui est le *nous-même*, et être autorisés à y rapporter ensuite toutes les notions de force qui en sont dérivées.

La question de *causalité* en renferme deux autres : celle de l'origine de l'idée de cause et celle du caractère universel de cette idée. Maine de Biran tire l'universalité de l'idée de cause de la simple induction. M. Cousin et son école ne partagent pas l'opinion de Maine de Biran sur ce point. L'induction, disent-ils, peut étendre, généraliser un fait ; mais elle ne peut substituer une idée universelle et nécessaire à un fait contingent. De plus, si la connaissance des causes extérieures n'est qu'une induction de notre cause personnelle, c'est rigoureusement notre cause, la cause volontaire et libre que nous sommes, que l'induction doit transporter dans le monde extérieur. Il faut donc, pour expliquer ce principe : *Tout changement, tout phénomène qui commence à une cause*, admettre l'intervention d'une faculté supérieure à l'expérience, soit sensible, soit psychologique. Cette faculté supérieure est la raison. « Supprimez le principe universel de *causalité*, dit M. Cousin, et laissez la seule conscience de notre *causalité* personnelle, jamais nous n'aurons la moindre idée des causes extérieures et du monde. Qu'il paraisse un phénomène dont nous ne sommes pas la cause, ôtez l'empire du principe de *causalité*, et il n'y a plus de raison pour que nous demandions à ce phénomène quelle est sa cause ; il sera pour nous sans cause ; car remarquez que, même pour l'induction dont on parle, nous pourrions tomber dans cette absurdité de donner pour cause à la sensation quelque chose de semblable à nous, il faut avoir le besoin de donner des causes à tout phénomène ; et pour le faire universellement et nécessairement, il faut que ce besoin soit universel, c'est-à-dire qu'il faut avoir le principe de *causalité*. »

V. LE PRINCIPE DE CAUSALITÉ SELON M. JOHN STUART MILL. M. John Stuart Mill adopte, en la précisant, la théorie de Hume sur la *causalité*. Selon lui, il n'y a pas à s'occuper du lien mystérieux par lequel les philosophes rattachent la cause à l'effet, de la force intime et de la vertu génératrice qu'ils insèrent entre le producteur et le produit. C'est de l'expérience que nous vient la notion de cause ; c'est l'expérience qui nous apprend qu'il y a dans la nature un ordre de succession invariable, et que chaque fait y est toujours précédé d'un autre fait. Nous appelons cause l'*antécédent invariable*, effet le *conséquent invariable*. Au fond, nous ne mettons rien d'autre sous ces deux mots. Quand nous disons que le contact du fer et de l'air humide produit la rouille, ou que la chaleur dilate les corps, nous voulons dire simplement, que toujours, partout, le contact du fer et de l'air humide sera suivi par l'apparition de la rouille, l'application de la chaleur par la dilatation des corps. La cause réelle est la série des conditions, l'ensemble des antécédents sans lesquels l'effet ne serait pas arrivé. Il n'y a pas de fondement scientifique dans la distinction que l'on fait entre la cause d'un phénomène et ses conditions. Celle que l'on établit entre le patient et l'agent est purement verbale. La cause est la somme des conditions

négatives et positives prises ensemble, la totalité des circonstances et contingences de toute espèce, lesquelles, une fois données sont invariablement suivies du conséquent.

Jusqu'ici nous ne sortons pas de la doctrine de Hume, qui, écartant du rapport de *causalité* l'idée de liaison nécessaire, ne voit dans ce rapport qu'une relation constante de succession. Voici ce qu'ajoute M. Mill à cette doctrine : « Il y a deux espèces de relations constantes de succession que Hume et Auguste Comte n'ont pas distinguées : des relations constantes de succession qui sont *conditionnelles*, et des relations constantes de succession qui sont *inconditionnelles* ; ce sont ces dernières seules qui constituent des rapports de *causalité*. Un antécédent invariable mérite le nom de cause dans le cas seulement où il n'est pas besoin d'en supposer un autre que lui, où il contient toutes les conditions requises, où nulle autre condition n'est exigée. Succéder sans condition, voilà toute la notion d'effet et de cause. » Il faut ici entendre M. Mill : « Quand nous définissons la cause d'une chose : *L'antécédent à la suite duquel cette chose arrive invariablement*, nous ne prenons pas ces expressions comme exactement synonymes de celle-ci : *L'antécédent à la suite duquel la chose est arrivée invariablement dans l'expérience passée*. Cette manière de concevoir la causalité serait exposée à cette objection très-plausible de Reid, qu'à ce compte la nuit serait la cause du jour, et le jour la cause de la nuit, puisque ces phénomènes se sont invariablement succédés depuis le commencement du monde. Mais, pour que le mot *cause* soit applicable, il est nécessaire de croire, non-seulement que l'antécédent a toujours été suivi du conséquent, mais encore que, aussi longtemps que durera la constitution actuelle des choses, il en sera toujours ainsi. Or, cela ne serait pas vrai du jour et de la nuit. Nous ne croyons pas que la nuit sera suivie du jour dans toutes les circonstances imaginables, mais seulement que cela arrivera *pourvu* que le soleil se lève à l'horizon. Si le soleil cessait de se lever, ce qui peut être parfaitement compatible avec les lois générales de la matière, la nuit serait ou pourrait être éternelle. D'un autre côté, si le soleil est au-dessus de l'horizon, si la lumière n'est pas éteinte, et s'il n'y a pas de corps opaque entre lui et nous, nous croyons fermement que, à moins d'un changement dans les propriétés de la matière, cette combinaison d'antécédents sera suivie d'un conséquent, le jour ; que si cette combinaison d'antécédents durait un temps indéfini, il ferait toujours jour ; et que si la même combinaison avait toujours existé, il aurait toujours fait jour sans la condition préalable de la nuit. Aussi n'appelons-nous pas la nuit la cause ni même une condition du jour. L'existence du soleil (ou d'un corps lumineux semblable) et l'absence d'un corps opaque placé en ligne droite entre cet astre et le lieu de la terre où nous sommes, en sont les seules conditions ; et la réunion de ces conditions, sans autre circonstance superflue, constitue la cause... Succession invariable n'est donc pas synonyme de causation, à moins que la succession ne soit, en même temps qu'invariable, inconditionnelle... La cause d'un phénomène peut donc être définie : l'antécédent ou la réunion d'antécédents dont le phénomène est invariablement et *inconditionnellement* le conséquent. »

On remarquera combien est importante cette distinction établie par M. Stuart Mill entre les successions constantes inconditionnelles et les successions constantes conditionnelles, si l'on songe que tout l'effort de l'expérimentation et de l'induction scientifique est de dégager les premières. Cette distinction, d'ailleurs, complète la théorie empirique de la *causalité* ; tout le mystère de l'*union nécessaire* s'explique par l'inconditionnalité ; succession nécessaire ne peut vouloir dire autre chose que succession inconditionnelle ; c'est en ce sens seulement que la notion de cause renferme l'idée de nécessité. Ainsi comprise, l'idée de nécessité n'introduit pas dans la causation un élément de croyance non dérivé de l'expérience ; parce que c'est l'expérience même qui nous apprend qu'une uniformité de succession est conditionnelle et une autre inconditionnelle. Quand nous jugeons que la succession de la nuit et du jour est une succession dérivée, dépendant de quelque chose autre, nous nous fondons sur l'expérience. C'est le témoignage de l'expérience qui nous convainc que le jour pourrait exister sans être suivi de la nuit, et la nuit sans être suivie du jour. Dire que ces croyances ne sont pas produites par la simple observation de la succession, c'est oublier que, deux fois toutes les vingt-quatre heures, quand le ciel est pur, nous avons un *experimentum crucis* qui nous montre que la cause du jour est le soleil. Nous avons du soleil une connaissance expérimentale qui nous autorise à conclure, par des raisons d'expérience, que si le soleil était toujours au-dessus de l'horizon, il ferait jour, bien qu'il n'y eût pas eu de nuit, et que s'il était toujours au-dessous, il ferait nuit, bien qu'il n'y eût pas eu de jour. Nous savons ainsi par expérience que la succession de la nuit et du jour n'est pas inconditionnelle. Ajoutons que l'inconditionnalité de succession fait seule l'invariabilité réelle de l'antécédent. L'antécédent qui n'est invariable que conditionnellement n'est pas l'antécédent invariable. Bien qu'un fait ait été toujours suivi d'un autre fait, si l'expérience générale nous apprend qu'il pourrait n'en être pas toujours suivi,

ou si l'expérience même est telle qu'elle laisse une place à la possibilité que les cas connus ne représentent peut-être pas exactement tous les cas possibles, l'antécédent jusque-là invariable n'est pas pris pour la cause; et pourquoi? parce que nous ne sommes pas sûrs qu'il est l'antécédent invariable.

M. Stuart Mill n'admet pas que l'expérience interne ou psychologique, la conscience, nous apprenne sur la causalité quelque chose de plus que l'expérience sensible. C'est une illusion, selon lui, de prétendre que la volonté nous offre un type de la causation qui contient autre chose qu'une succession inconditionnelle, et qu'on y voit la force efficiente, en acte et en exercice. Il n'y voit rien de semblable; il n'aperçoit la cause ailleurs que des successions constantes. Notre volonté, dit-il, est cause de nos actions corporelles de la même manière, et non autrement que le froid est cause de la glace et l'étincelle de l'explosion de la poudre. La volonté, état de notre esprit, est l'antécédent; le mouvement de nos membres conforme à la volonté est le conséquent. Nous n'avons pas directement conscience de cette succession, au sens dans lequel la théorie psychologique le veut. A la vérité, l'antécédent et le conséquent sont des objets de conscience; mais leur connexion est un objet d'expérience. Je ne saurais admettre que la conscience de la volonté donne par elle-même la connaissance *a priori* que le mouvement musculaire la suivra. Si nos nerfs moteurs étaient paralysés, ou si nos muscles étaient ou avaient été toute notre vie roides ou insensibles, je ne vois pas une ombre de raison de supposer que nous eussions jamais su, si ce n'est par autrui, quoi que ce soit du pouvoir physique de la volonté, ni que nous eussions jamais eu conscience d'une tendance de nos sentiments à produire les mouvements de notre corps ou des autres corps. Je n'entreprendrai pas de décider si, dans ce cas, nous aurions ce sentiment physique qu'on entend, je suppose, décrire, quand on parle de la conscience de l'effort. Je ne vois pas pourquoi nous ne l'aurions pas, car ce sentiment physique est probablement une sensation nerveuse commençant et finissant par le cerveau sans affecter l'appareil moteur; mais, assurément, nous ne le désignerions pas par un terme équivalent à celui d'effort, puisque l'effort implique la vue constante d'une fin, ce qui dans ce cas n'aurait jamais eu de raison d'être, ni n'aurait pu même nous venir à la pensée. Si nous avions eu conscience de cette sensation particulière, elle n'aurait été, je pense, qu'une sorte d'inquiétude comme celle qui accompagne en général le désir.

Poussant à ses dernières conséquences la théorie qu'il a adoptée, M. Stuart Mill ne se croit pas en droit d'étendre la loi de causalité au delà de la sphère de l'expérience, de lui accorder l'universalité. Cette loi n'ayant, selon lui, d'autre fondement, d'autre valeur et d'autre portée que notre expérience, ne peut la dépasser. Elle tire toute son autorité du grand nombre des cas où on l'a reconnue vraie, elle ne fait que résumer une somme d'observations. Elle lie deux données qui, considérées en elles-mêmes, n'ont point de liaison intime; elle joint l'antécédent et le conséquent pris en général, comme la loi de la pesanteur joint un antécédent et un conséquent pris en particulier; nécessairement, elle participe à l'incertitude et aux restrictions des lois expérimentales. Je suis convaincu, dit M. Mill, que si un homme habitué à l'abstraction et à l'analyse exerçait loyalement ses facultés à cet effet, il ne trouverait point de difficultés, quand son imagination aurait pris le pli, à concevoir qu'on certains endroits, par exemple dans un des firmaments de l'astronomie sidérale compose à présent l'univers, les événements puissent se succéder au hasard, sans aucune loi fixe; et rien, ni dans notre expérience, ni dans notre constitution mentale, ne nous fournit une raison suffisante, ni même une raison quelconque pour croire que cela n'a lieu nulle part. Pratiquement, nous pouvons nous fier à la loi de causalité; mais dans les parties lointaines des régions stellaires, où les phénomènes peuvent être entièrement différents de ceux que nous connaissons, ce serait folie d'affirmer hardiment le règne de cette loi générale, comme ce serait folie d'affirmer pour la-bas le règne des lois spéciales qui se maintiennent universellement exactes sur notre planète.

— VI. LE PRINCIPE DE CAUSALITÉ SELON KANT ET M. RENOUVIER. Selon Kant, l'idée de causalité ne saurait être rapportée à une source empirique; c'est un des éléments constitutifs, un des principes de notre faculté de connaître, une de ces formes de l'entendement, de ces conditions de notre pensée que le philosophe de Königsberg appelle *catégories*; elle ne naît pas de l'expérience qu'elle dépasse, qu'elle enveloppe, qu'elle domine; mais elle naît dans l'esprit à l'occasion de l'expérience. Ainsi que Kant, M. Renouvier voit dans la causalité une loi de la représentation, un jugement synthétique *a priori*. Hume, dit-il, auteur d'une célèbre critique de la causalité, démontre, ce que j'admets, que les causes, quant à l'observation externe, se réduisent à de simples rapports de succession. Mais il supprime arbitrairement ce que la représentation, en vertu de ses lois générales, régulatrices de l'expérience, ajoute à ces rapports constamment observés. L'habitude du retour des phénomènes dans

un ordre déterminé n'a rien de commun avec la force qui les lie; et cette force, il est de fait que la conscience la pose relativement à de certains actes; il est de fait que la représentation la transporte à tous les autres, aussitôt qu'elle envisage ceux-ci dans le devenir. V. FORCE.

CAUSANS (Joseph-Louis-Vincent DE MAULÉON DE), chevalier de Malte et gouverneur de la principauté d'Orange, né à Avignon au commencement du XVIII^e siècle. Il n'est guère connu que par le ridicule qu'il se donna en affichant la prétention d'avoir découvert la quadrature du cercle. Il déposa 10,000 fr. chez un notaire, et déclara que cette somme serait remise à celui qui parviendrait à démontrer la fausseté de sa découverte. Plusieurs personnes se présentèrent, et, entre autres, une jeune demoiselle, qui voulut plaider devant la juridiction du Châtelet pour se faire adjuger la somme; mais le roi crut devoir arrêter la procédure, par égard pour le chevalier, qui, en dehors de sa quadrature, était un homme très-estimable. Le chevalier assiéga aussi longtemps de ses réclamations l'Académie des sciences, qui finit par lui déclarer que sa démonstration n'avait pas le sens commun. Alors, s'exaltant dans l'orgueil de sa prétendue découverte, il alla jusqu'à se persuader qu'elle pouvait servir à expliquer les mystères de la religion. Il publia successivement, et toujours sur le même sujet, le *Spectacle de l'homme* (1751); *Prospectus apologétique pour la quadrature du cercle* (1753); *Démonstration de la quadrature du cercle* (1754); la *Vraie géométrie transcendante et pratique*; *Dernières réflexions instructives sur la quadrature du cercle* (1755); *Eclaircissements sur le péché originel* (1755).

CAUSANT (kô-zan) part. prés. du v. Causier : Tout caractère en causant se déploie.

CAUSANT, ANTE adj. (kô-zan, ante — rad. causer, être la cause de). Qui agit comme cause, qui produit un effet : *Toutes choses sont causées ou CAUSANTES, aidées ou aidantes.* (Pasc.)

CAUSANT, ANTE adj. (kô-zan, ante — rad. causer, converser). Faire. Qui aime à parler, qui cause facilement : *Les voyageurs, CAUSANTS et communicatifs dans une voiture tirée par des chevaux, deviennent silencieux lorsqu'ils se trouvent sur un chemin de fer.* (Mérimée.)

CAUSATEUR, TRICE adj. (kô-za-teur, trice — rad. causer). Qui produit un effet : *La volonté est une puissance CAUSATRICE.* (V. Cousin.) Peu usité.

CAUSATIF, IVE adj. (kô-za-tif, ive — du lat. *causativus*; de *causa*, cause). Gramm. Qui annonce la raison de ce qui a été dit : *Mot CAUSATIF. Conjonction CAUSATIVE.* Car, parce que, vu que sont des mots CAUSATIFS. // *Voix causative.* Voix des verbes, qui se compose du verbe faire à ses divers modes et à ses différents temps, suivi d'un autre verbe à l'infinitif, comme *faire chanter, faire mourir, faire taire, faire voir, faire dormir, etc.* Les grammairiens remarquent que la *voix causative* ne se conjugue jamais au passif; ainsi on ne dira pas : *Il fut fait mourir par le poison, mais bien : On le fit mourir par le poison.*

CAUSATION s. f. (kô-za-si-on — rad. causer). Didact. Action de produire un effet : *La CAUSATION est la cause agissante.*

CAUSATIVEMENT adv. (kô-za-ti-ve-man — rad. causatif). Didact. En agissant comme cause : *L'impulsion est CAUSATIVEMENT distincte du mouvement.*

CAUSE s. f. (kô-ze — du lat. *causa*, même signif.) Principe d'un être ou d'une chose, ce qui fait qu'une chose est ou s'opère : *CAUSE principale, instrumentale, matérielle, formelle, efficiente, physique, morale, occasionnelle, prédisposante, occulte. Entre le bon sens et le bon goût, il y a la différence de la CAUSE à son effet.* (La Bruy.) Il est important pour les grands événements que les causes en soient cachées. (Fonten.) Il semble que la philosophie ait affecté de tout temps de chercher des causes fort obscures pour expliquer les effets les plus communs. (B. de St-P.) L'homme est exposé à l'action d'une foule de causes qui lui sont inconnues. (J. Droz.) Il ne faut pas chercher aux événements humains des causes invisibles, quand il y en a de palpables, ni des causes douteuses, quand il y en a de certaines. (J. Joubert.) L'homme est fait pour jouir des effets sans connaître les causes. (Galiani.) Une cause, c'est un être doué d'un pouvoir au moins égal à l'effet. (Royer-Collard.) Rien ne se comprend que par sa cause et dans sa cause; car la cause renferme tout ce qu'il y a de réel dans l'effet. (Lamenn.) Plus on approche de la démocratie pure, plus les causes de troubles et de révolutions diminuent. (Lamenn.) La cause est l'ensemble des conditions positives et négatives prises ensemble, la totalité des circonstances et contingences qui sont invariablement suivies du conséquent. (Stuart Mill.) Il n'y a guère d'effet qui ne devienne cause. (F. Bastiat.) La cause fait deviner un effet comme chaque effet permet de remonter à une cause. (Balz.) Prétendre que toute cause est nécessairement douée de volonté et de pensée, c'est nier toute cause naturelle. (V. Cousin.) Ce n'est pas dans ses effets qu'on attaque un mal, c'est dans sa cause. (Guizot.) Le succès dépend souvent des plus petites causes. (E. Sue.) Une des premières notions abstraites qui durent se présenter à l'esprit de l'homme fut celle des

CAUSES générales. (A. Maury.) On ne guérit point par la connaissance des causes, mais par des méthodes curatives appropriées aux maladies. (Proudh.) L'homme remonte péniblement de l'effet à la cause, il ne descend pas de la cause à l'effet. (E. de Gir.) Un grand effet est toujours dû à une grande cause, jamais à une petite. (Napoli III.) La recherche des causes doit venir après la collection des faits. (H. Taine.) La mauvaise volonté des privilégiés à céder aux exigences du temps et de la raison est la seule cause de ces crises sociales appelées révolutions et des emportements populaires qui les accompagnent. (Ch. Romey.) Il n'est pas vrai que tout ce qui est dans l'effet soit dans la cause. (J. Simon.)

Le ciel règle souvent les effets sur les causes.

Oh! que ne puis-je instruire du principe des choses, Connaître les effets, approfondir les causes?

L'homme aujourd'hui sème la cause, Demain Dieu fait mûrir l'effet.

L'angle est calme, et son œil, planant sur touffes

Semble aller radieux jusqu'à l'auteur des causes.

— Par ext. Motif, raison, sujet : *Se fâcher sans CAUSE. Maître souverain de la vie des hommes, Dieu ne la leur ôte jamais sans CAUSE.* (Pasc.) Les froideurs et les relâchements dans l'amitié ont leurs causes. (La Bruy.)

Quand le malheur ne serait bon Qu'à mettre un sot à la raison, Toujours serait-ce à juste cause Qu'on le dit bon à quelque chose.

CAUSE première. Celle qui, dans l'enchaînement ou la coopération des causes, précède ou prime toutes les autres : *Dieu est la CAUSE première de tout. La science positive ne poursuit ni les causes premières ni la fin des choses.* (Berthelot.) L'amour est la CAUSE première de ce qui se fait de bon et de solide. (Ch. Duveyrier.) Un degré de chaleur dans l'air et d'inclinaison dans le sol est la CAUSE première de nos facultés et de nos passions. (Ste-Beuve.) // *Causes secondes.* Celles qui dérivent de la cause première et qui ont reçu d'elle la faculté de produire des effets : *Une fausse croyance peut mener à l'idolâtrie.* (Malebr.) // *Cause matérielle.* Dans la classification d'Aristote, chose dont une autre est faite. // *Cause efficiente.* Celle qui produit l'effet par son action et non par sa substance, comme la précédente : *L'assassin est la CAUSE efficiente de la mort de sa victime. // Cause formelle.* Instrument, chose par le moyen de laquelle l'effet est produit : *La balle qui tue un homme est la CAUSE FORMELLE de sa mort. // Cause finale.* But final, ce que l'on poursuit comme dernier résultat, et aussi fin, destination des choses, effet prévu qui est la raison de leur existence : *Cicéron, qui doutait de tout, ne doutait pas des causes FINALES.* (Volt.) Il faut avoir un étrange amour des causes FINALES, pour assurer que les vers à soie sont nés en Chine pour que nous ayons du satin en Europe. (Volt.)

— *Être cause, être la cause de.* Occasionner, faire arriver : *La guerre et les accidents exceptionnels, la vieillesse et le chagrin sont les deux seules causes de mort.* (Ancelot.) La Renaissance et la Réforme furent les deux seules causes qui fondèrent les études hébraïques dans l'Europe chrétienne. (Renan.) Une connaissance acquise, un résultat d'un ordre intellectuel, est souvent LA CAUSE indirecte et lointaine du salut de la société. (Ste-Beuve.)

Voit le dernier Romain à son dernier soupir, Moi seule en être cause, et mourir de plaisir!

Grippeminaud leur dit : Mes enfants, approchez, Approchez, je suis sourd, les ans en sont la cause.

— Parler, agir avec connaissance, en connaissance de cause. Parler, agir en ayant la pleine connaissance de ce qu'on dit ou de ce qu'on fait : *Il y a des choses qu'il faut faire sérieusement et avec connaissance de cause.* (Mme de Sév.) // *Prétexter cause d'ignorance.* S'excuser sur son ignorance : *Je l'avais averti, il ne peut prétexter cause d'ignorance. // Et pour cause.* Pour de bonnes raisons qu'il serait inutile ou dangereux de faire connaître : *Je me tais, et pour cause.*

Venez, s'ingé; parlez le premier, et pour cause.

... Laissez-moi passer entre vous deux, pour cause : Je serai mieux en main pour vous conter la chose.

— Prov. Il n'y a pas d'effet sans cause, Tout ce qui est a une raison d'être : *Comme il ne se produit pas d'effet qui n'ait sa cause, de même il n'existe pas qui n'ait sa loi.* (Proudh.)

— Jurispr. Motif pour lequel une personne se détermine à contracter : *Il n'y a pas d'obligation valable sans cause. // Causes d'opposition.* Ecritures fournies dans les décrets et instances d'ordre, pour soutenir les oppositions qui y sont formées. // *Causes prises pour mode.* Emploi d'un legs réglé par le testateur et assigné comme condition du legs. // *Causes et moyens d'abus.* Preuves d'où l'on conclut à ce qu'il y a de la cour de mettre à néant un arrêt ou une exécution. // *Causes et moyens d'appel.* Preuves que l'on employait pour sou-

tenir son appel. // *Causes et moyens d'opposition à des criées.* Ecritures justifiant l'opposition faite à des criées.

— Chancel. A ces causes, Pour les raisons et motifs qui viennent d'être exposés : A ces causes, avons déclaré et déclarons, avons créé et crétons, avons ordonné et ordonnons ce qui suit.

— Comm. Cause d'un billet, d'un effet de commerce, Motif pour lequel on le souscrit : *L'effet de commerce doit énoncer la cause de sa création, c'est-à-dire si la valeur en a été fournie en espèces, en marchandises, ou en compte.*

— Loc. prépos. A cause de, A raison de, en considération de, par l'effet de : *Il faut aimer l'homme à cause de sa nature, et non à cause de ses actes, si l'on veut que l'amour soit vrai. J'ai vu un homme découvrir que son rival était aimé, et celui-ci ne pas le voir à cause de sa passion.* (H. Bayle.)

— Loc. conjonct. A cause que, Parce que, par la raison que : *Il est rare que les géomètres soient fins et que les esprits fins soient géomètres, à cause que les géomètres veulent traiter géométriquement les choses fines.* (Pasc.) On n'est pas entendu à cause que l'on s'entend soi-même. (La Bruy.)

Vous ne lui voulez mal et ne le rebutez Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.

— Cette locution a vieilli.

— Gramm. Cause, employé comme attribut sans aucun déterminatif, est invariable : *Les affaires qui me sont survenues sont cause que je n'ai pu aller vous voir.* (Acad.)

— Antonymes. Conséquence, effet, produit, résultat.

— Encycl. Philos. I. LES QUATRE CAUSES DU PÉRIPATÉTISME. La plus ancienne classification philosophique des causes est due à Aristote. Toute œuvre finie, toute action arrivée à son complet développement suppose : 1^o un agent par la puissance duquel elle a été produite; 2^o un élément, ou une matière dont elle a été tirée; 3^o un plan, une idée d'après laquelle elle a été conçue; 4^o une fin pour laquelle elle a été exécutée. Par exemple, une statue ne peut pas avoir été produite sans un statuaire, sans un bloc de marbre ou de bronze, sans un plan préconçu dans la pensée de l'artiste, sans un motif qui en a sollicité l'exécution. De là quatre espèces de causes reconnues par Aristote : la cause efficiente (c'est l'agent), la cause matérielle (c'est l'élément), la cause formelle (c'est l'idée), la cause finale (c'est le but). Mais laissons le philosophe exposer lui-même cette classification des causes. D'abord, en un premier sens, on appelle cause ce qui est dans une chose et ce dont elle provient; ainsi l'airain est en ce sens la cause de la statue, l'argent est cause de la burette, ainsi que tous les genres de ces deux choses. En un autre sens, la cause est la forme et le modèle des choses, c'est-à-dire la notion qui détermine leur essence. Par exemple, en musique, la cause de l'octave est le rapport de 2 à 1, et, d'une manière générale, c'est le nombre et les éléments de la définition essentielle du nombre. Dans une troisième acception, la cause est le principe premier d'où vient le mouvement et le repos. Ainsi, celui qui a donné le conseil d'agir est cause des actes qui ont été accomplis; le père est la cause de son enfant; et, en général, ce qui fait est cause de ce qui est fait; ce qui produit le changement est cause du changement produit. En dernier lieu, la cause signifie la fin, le but; et c'est alors le pourquoi de la chose. Ainsi la santé est la cause de la promenade. Pourquoi un tel se promène-t-il? C'est, répondons-nous, pour conserver sa santé; et, en faisant cette réponse, nous croyons indiquer la cause qui fait qu'il se promène.... Ainsi toutes les causes peuvent être ramenées aux quatre espèces que nous venons d'indiquer. Ce sont, ou le sujet et la matière de la chose, comme les parties relativement au tout; ou l'essence de la chose, comme le tout relativement aux parties, la combinaison qui les réunit, la forme qu'elles reçoivent; ou l'origine de la chose, le principe du changement en elle, soit mouvement, soit repos, comme le germe d'où sort la plante; le médecin qui ordonne une potion salutaire, le conseiller qui pousse à agir; ou enfin, et en quatrième lieu, le pourquoi et la fin des choses, en d'autres termes, le bien de tout le reste.

Les noms consacrés des quatre causes dans Aristote, sont : *αἰτία*, la substance; *ἡ ἐξ ἧς ἐστίν*, l'essence; *ἀρχή* *τῆς συνθέσεως*, le principe du mouvement; *ἡ τοῦ ἐνός καὶ τῶν πολλῶν*, la fin et le bien. Parmi ces causes, deux sont extérieures par rapport à l'être, savoir : l'efficiente ou motrice, et la finale; elles ont seules gardé le nom de causes. Les deux autres sont internes, et, sous les noms de matière et de forme, jouent le plus grand rôle dans la doctrine d'Aristote. Aristote fait remarquer que la cause matérielle, la substance, a été recherchée par Thales, Héraclite, Empédocle, Anaximène, Anaxagore, et qu'elle ne saurait servir à expliquer le changement et la variété des choses; que de là vient le vice des plus anciennes doctrines, qui n'ont pas considéré d'autre cause; que la cause efficiente, principe de mouvement, a été d'abord signalée par Hermotime et Anaxagore, obscurément reconnue par Hésiode, Parménide et Empédocle, absolument négligée par Leucippe et

Démocrite; que les pythagoriciens ont les premiers découverts la *cause formelle*, l'essence, qui tient une si grande place dans la doctrine de Platon; que la *cause finale* n'a été connue d'aucun philosophe et n'est pas même nommée par Platon; que la philosophie, science des causes et des principes, science souveraine, ne peut parvenir à son accomplissement qu'à la condition d'embrasser tous les genres de causes, d'assigner à chacune son rôle, de n'en méconnaître aucune, et qu'elle est surtout la science des *causes finales*, c'est-à-dire du bien de chaque être.

La doctrine aristotélique des quatre causes a régné sur l'esprit humain pendant tout le moyen âge. Nous en retrouvons les traces dans les ouvrages des philosophes de la Renaissance, et même dans ceux de Bacon. Le nom de *cause* n'est guère employé aujourd'hui que pour désigner la *cause efficiente*. Pour éviter toute confusion, on donne souvent le nom de *causalité* à la *cause efficiente*, et celui de *finalité* à la *cause finale*. Il y a deux types distincts de *cause efficiente* ou de *causalité* : la *causalité physique*, qui s'applique à tous les cas de succession constante des phénomènes physiques, et la *causalité volontaire* ou *libre* qui s'affirme en anticipant l'expérience, en devançant le rapport de succession. C'est une tendance naturelle de l'esprit d'assigner un commencement à la série des causes; en d'autres termes, de s'arrêter, lorsqu'on remonte de *cause en cause*, à une *cause* ou à des *causes* qui ne sont point elles-mêmes causées ni par conséquent précédées et qui subsistent par elles-mêmes; de là la distinction souvent faite de la *cause* ou des *causes premières* et des *causes secondes*. La *cause première* peut d'ailleurs être conçue, soit sur le type de la causalité physique, soit sur le type de la causalité volontaire.

— II. DE LA CAUSE PROPREMENT DITE OU EFFICIENTE. V. CAUSALITÉ.

— III. DE LA CAUSE LIBRE OU PERSONNELLE. V. LIBRE ARBITRE.

— IV. DE LA CAUSE FINALE. V. FINALITÉ, TÉLÉOLOGIE.

V. DE LA CAUSE PREMIÈRE. — De la *cause première* selon la *doctrine*. Le principe de causalité sert de base à l'argument qui démontre l'existence de Dieu par l'impossibilité de trouver, dans la série des causes contingentes, un point où l'esprit se puisse reposer avec une parfaite satisfaction. C'est l'argument que Leibnitz appelle *preuve par la contingence du monde*, et Kant *preuve cosmologique*. Voici par quel raisonnement Leibnitz établit l'existence d'une *cause première* et en même temps les attributs de cette *cause première*, tels que les conçoit le *deïsme* : « Dieu est la première raison des choses; car celles qui sont bornées, comme tout ce que nous voyons et expérimentons, sont contingentes et n'ont rien en elles qui rende leur existence nécessaire, étant manifeste que le temps, l'espace et la matière, choses unies et uniformes en elles-mêmes et indifférentes à tout, pouvaient recevoir de tout autres mouvements et figures et dans un autre ordre. Il faut donc chercher la raison de l'existence du monde, qui est l'assemblage entier des choses contingentes, et il faut la chercher dans la substance qui porte la raison de son existence avec elle et laquelle par conséquent, est nécessaire et éternelle. Il faut aussi que cette *cause* soit *intelligente*; car ce monde qui existe étant contingent et une infinité d'autres mondes étant également possibles et également prétendants à l'existence, pour ainsi dire, aussi bien que lui, il faut que la *cause* du monde ait eu égard ou relation à tous ces mondes possibles pour en déterminer un. Et cet égard ou rapport d'une substance existante à de simples possibilités ne peut être autre chose que l'*entendement* qui en a les idées; et en déterminer une ne peut être autre chose que l'*acte* de la *volonté* qui choisit. Et c'est la puissance de cette substance qui en rend la *volonté* efficace. La puissance va à l'être, la sagesse ou l'entendement au *vrai*, et la *volonté* au *bien*. Et cette *cause intelligente* doit être infinie de toutes les manières et absolument parfaite en puissance, en sagesse et en bonté, puisqu'elle va à tout ce qui est possible. Et comme tout est lié, il n'y a pas lieu d'en admettre plus d'une. Son entendement est la source des *essences* et sa *volonté* est l'origine des *existences*. Voilà, en peu de mots, la preuve d'un Dieu unique avec ses perfections. »

A cette preuve dite *cosmologique* s'ajoute l'argument tiré des *causes finales* (V. FINALITÉ), appelé par Kant *physico-théologique*, et qui consiste à montrer le dessein qui a présidé à l'arrangement de l'univers par l'appropriation des moyens aux fins. La preuve physico-théologique vient confirmer la nature personnelle et les attributs anthropomorphiques de la *cause première*, déjà déduits de l'argument cosmologique, tel que l'a présenté Leibnitz. En réalité, c'est ce dernier argument qui est fondamental. Il peut se formuler comme il suit : tout contingent suppose une *cause* nécessaire; or le monde est contingent; donc le monde suppose une *cause* nécessaire. A quoi l'on ajoute que cette *cause*, étant nécessaire, est *immuable* et *éternelle*; que produisant des effets liés entre eux, elle est *une*; que le rapport de cette *cause* nécessaire au monde contingent ne peut être que le rapport d'un *entendement* et d'une *volonté* à des effets pensés

et *voulus*. Ce qui est contingent peut être ou ne pas être; « or, il est impossible, dit un des plus éminents penseurs que le catholicisme ait produits au XIX^e siècle, Balmès, il est impossible de comprendre la causalité qui se rapporte à des effets purement possibles, à moins qu'on ne place cette causalité dans une intelligence. Une *cause* qui ne produit point, mais qui peut produire un effet, implique un rapport de ce qui existe avec ce qui n'existe pas; la *cause* existe, l'effet n'existe pas; la *cause* ne produit point l'effet, mais elle peut le produire; que signifie ce rapport? Un rapport sans terme, n'est-ce point une chose contradictoire? Il en est ainsi, en effet, si l'on fait abstraction de l'intelligence; seule, l'intelligence se peut rapporter à ce qui n'existe point, car elle peut *penser* ce qui *n'existe pas*. Un corps ne peut avoir de rapport avec un corps qui n'existe point; l'intelligence seule peut, à son gré, parcourir les régions de la possibilité pure. La volonté participe de ce caractère de l'intelligence. Le *désir* se rapporte à une jouissance qui n'est pas, mais qui peut être; notre vouloir et notre non-vouloir, l'amour et la haine s'appliquent souvent à des choses purement idéales; on le sait, nous allons jusqu'à souhaiter l'impossible. Nous souhaitons recouvrer un objet que nous savons perdu pour toujours; nous voudrions la présence d'un ami malgré la distance; nous voudrions précipiter ou ralentir le temps selon nos besoins ou nos caprices. Ainsi, par l'intelligence et la volonté, nous sommes en rapport avec ce qui n'existe pas, rapport qui ne se peut même concevoir dans un être dépourvu d'intelligence. Le résultat de cette doctrine, résultat de la plus haute importance, c'est que le commencement absolu d'un être demeure incompréhensible, si la causalité n'a sa racine dans l'intelligence. Ce qui commence passe du non-être à l'être. Comment est-il possible que l'être ait produit en un autre être cette transition, puisque le rapport avec un autre être était intrinsèquement impossible, cet être n'existant pas encore. L'être intelligent peut penser à un autre être, bien que celui-ci n'existe pas; mais, pour l'être intelligent, lorsque l'autre être n'est point réel, il n'est d'aucune manière; partant, aucun rapport n'est possible. Ce raisonnement prouve qu'un être intelligent préside à l'origine des choses; raison universelle de ce qui est, sans laquelle rien ne pourrait commencer. Si quelque chose a commencé, quelque chose était de toute éternité, et ce qui a commencé était *commu* par ce qui était. Nier l'intelligence, le commencement est absurde. Imaginez à l'origine des choses un être privé d'intelligence, les rapports de cet être seront uniquement avec le réel; il ne peut avoir aucun rapport avec le non-existant. Comment est-il possible alors que le non-existant commence à exister par l'action de ce qui existe? Pour que le non-existant commence, il faut une raison, autrement il serait indifférent que telle chose commençât ou ne commençât point. Si nous ne supposons qu'il existe un être qui connaît ce qui n'existe pas et qui peut établir, pour ainsi dire, une communication avec le néant, impossible que le non-existant arrive jamais à l'être. »

Voici la suite de raisonnements par lesquels un représentant distingué du *deïsme* contemporain, M. Vidal, est conduit à affirmer une *cause première* créatrice et à déterminer ses attributs. Son point de départ est dans ces deux propositions : *Il existe quelque chose; Ce quelque chose qui existe n'est pas immuable, mais passe successivement par diverses manières d'être*. La série des modifications, des changements des êtres que nous considérons a-t-elle commencé? Oui, répond M. Vidal; parce que cette série est un nombre et que tout nombre est nécessairement fini. « La répétition d'une unité de convention constituant le nombre, un nombre est nécessairement fini, quoique toujours susceptible de recevoir une nouvelle addition de l'unité convenue, c'est-à-dire qu'un nombre n'est qu'un fini mesuré, ou le synonyme de fini plus ou moins grand, et que nombre infini ou infini nombre sont contradictoires, ou que tout nombre est nécessairement fini, l'infini étant d'un autre ordre que le nombre. Puisque tout nombre est fini, nous pouvons d'une manière indirecte, mais infaillible, dire que les changements des êtres ont commencé. » Mais un être n'a pu commencer à changer que parce qu'il était nécessaire à son essence de changer, ou parce qu'un être distinct de lui l'a fait changer, ou enfin parce que, étant libre, il a voulu changer. S'il était nécessaire à l'être changeant de changer, comme, dans ce premier cas, cet être n'a pas existé sans changer, il est sûr qu'il a commencé à exister, puisqu'il a commencé à changer. Si, au contraire, la mutabilité n'était pas nécessaire à l'essence de l'être changeant, et qu'il ait reçu d'un autre la propriété du changement, comme, dans ce deuxième cas, et avant de changer pour la première fois, cet être se trouvait dans l'espace d'immobilité relative à son essence, et que son immutabilité ne lui était pas nécessaire, puisqu'on la lui a ôtée, il est certain que cette immobilité lui avait été octroyée. Or il est évident qu'avant tout changement, l'immobilité n'a pu être donnée à cet être qu'avec l'existence elle-même. Ainsi, dans cette nouvelle hypothèse comme dans la première, l'être changeant a commencé à exister; seulement, dans cette deuxième hypothèse, son premier chan-

gement a été pour lui comme le lendemain de son jour de naissance. Si, enfin, cet être a changé parce qu'il l'a voulu, il était aussi, avant de commencer à changer, dans l'espace d'immobilité relative à son essence. Mais, comme cette immobilité ne lui était pas nécessaire, puisqu'il a pu en sortir librement, il est certain que cette immobilité lui avait été donnée avec l'existence. Et, dans ce dernier des trois cas possibles, il a commencé à exister. Donc ce qui change a commencé à exister.

« Un être qui commence à exister, continue M. Vidal, doit son existence à un être qui était avant lui et qui l'a créé. Tout être changeant a donc été créé, c'est-à-dire, non pas précisément arrangé et soumis à des lois de progrès ou autres, mais essentiellement fait après n'avoir jamais existé. Donc il y a un *créateur des êtres changeants*. Si le créateur des êtres qui changent est lui-même créé, il a reçu l'existence d'un autre qui, s'il est aussi créé, l'a également reçue d'un autre, et ainsi de suite. Mais le nombre des êtres supposés, si arbitrairement d'ailleurs, créés les uns par les autres, est limité; il est donc certain qu'il y a un premier créateur qui n'a pas reçu l'existence d'un autre, et comme il est le véritable auteur de toute la puissance qu'ont possédée ceux qui sont supposés avoir aussi créé, il doit être considéré comme le seul. Donc le *créateur est incréé*. Puisque tout être changeant a été créé, l'être incréé n'est pas sujet au changement. Donc le *créateur est immuable*. Puisque le créateur est immuable, il est essentiellement immortel; il n'a pas commencé, il ne finira pas; donc le *créateur est éternel*. Tout changement dans un être implique une force relative à l'essence de cet être, et émise par l'être qui le fait changer. Or la force, *cause* immédiate des changements de l'univers, doit, dans le sens de l'origine des choses, être attribuée au créateur, lors même qu'elle serait au service de quelque être créé libre. Donc le *créateur est le moteur des forces de l'univers*. Le changement d'un être n'est pas la seule manifestation possible de l'intensité de la force représentée par ce changement. Une force peut, au contraire, en sa même intensité, se développer au gré de son auteur, selon tel ou tel mode. Quand une force de telle intensité agit, ou plus simplement quand elle existe, c'est-à-dire quand elle n'est pas une abstraction de l'esprit, cette force est donc soumise déjà à une règle de développement voulue par son moteur, à l'exclusion de toute autre règle possible. Puisqu'il n'y a pas de règle de développement qui soit nécessaire à telle intensité de force, il en résulte qu'une force vive signale autant un régulateur de son développement réel, qu'un auteur de son intensité. Or la règle de la force qui est dans le monde doit, dans le sens de l'origine des choses, être attribuée au créateur, lors même qu'elle proviendrait actuellement d'une intelligence créée. Donc, le *créateur est le régulateur des forces de l'univers*. Quoique les intelligences créées puissent modifier et modifier en effet plus ou moins la discipline des forces de l'univers, en puisant librement dans l'espace de réservoir de force qui est mis à leur disposition, nous pouvons encore constater dans le monde des groupes nombreux et considérables de forces réglées de la même manière, c'est-à-dire des lois naturelles qu'il faut attribuer au créateur. Donc le *créateur est le législateur des forces de l'univers*. Du rapprochement des êtres dont les forces respectives sont conduites par des lois, il résulte des rapports qui eussent été autres, si les règles de groupes de forces eussent été différentes. Donc le *créateur est l'ordonnateur de l'harmonie des forces de l'univers*. Dire que le créateur est moteur, régulateur, législateur et ordonnateur des forces de l'univers, c'est dire qu'il est puissant, libre, intelligent, c'est-à-dire esprit. Donc, le *créateur est doué des attributs de la personne* élevés à l'infinie perfection.

L'auteur d'un ouvrage récemment publié, où nous voyons reproduit, d'une manière remarquable, le dynamisme universel de Leibnitz, M. Magy, déduit l'existence d'une *cause première* créatrice de la distinction et de la corrélation des forces cosmiques. « Ou ces forces, dit M. Magy, sont par elles-mêmes d'une existence éternelle et nécessaire : c'est le système de l'athéisme. Ou elles dérivent par émanation d'une substance unique qui en est la source : c'est le système du panthéisme. Ou enfin elles tiennent chacune leur être propre d'une *cause première* et indépendante : c'est le système du théisme. Or, de ces trois hypothèses sur l'origine des forces cosmiques, la première implique visiblement contradiction; car si toute force, en tant que force, possède une substance propre et distincte de toute autre, comment concevoir que des forces distinctes, éternelles, nécessaires, c'est-à-dire qui, avec l'indépendance de substance, ont encore l'indépendance d'origine, comment concevoir que, dans l'état actuel de la nature, elles se trouvent unies par tant de rapports, que la science découvre et formule de jour en jour? Comment se fait-il que les unes aient pu former des centres cosmiques, tandis que d'autres gravitent autour de ces centres, comme nous l'apprend l'astronomie; que celles qui composent les corps pondérables, ou la matière de l'électricité, du calorique et de la lumière, s'influencent de tant de manières, soit par des actions mutuelles entre

éléments de même espèce, soit par un conflit entre éléments hétérogènes, comme l'attestent la physique et la chimie; enfin qu'elles se coordonnent suivant des formes définies, de manière à constituer tantôt des minéraux dont la figure est réglée par des lois géométriques, et tantôt des plantes et des animaux, d'une économie bien autrement complexe et dont l'artifice défie à jamais la puissance et la sagacité du génie, sans laisser jamais son admiration et sa patience? Comment expliquer que cette correspondance se soutienne entre les forces les plus dissimilables, comme le prouve ce commerce perpétuel entre les forces douces de raison et de libre arbitre et les forces inconscientes et brutes; celles-ci, auxiliaires naturels des premières et objet le plus ordinaire de leur action, celles-là capables de les modifier de tant de manières et de les assujettir à tant de conditions artificielles? Les athées ont beau dire. L'athéisme fléchit et succombe devant le principe inéluctable de la distinction des forces, que leur impose le dynamisme, mais qu'en vertu de leur hypothèse, ils sont obligés d'exagérer jusqu'à l'indépendance d'origine et que dès lors ils ne peuvent concilier avec le fait tout aussi certain de l'harmonie universelle. Et cela est si vrai, que c'est précisément cette impuissance qui suscite contre eux l'hypothèse adverse du panthéisme. Autre erreur, cependant, à laquelle le même principe de la distinction des forces oppose encore une invincible barrière. Car cette substance unique, d'où s'échappent en nombre infini tous les êtres qui composent l'univers, elle est une force sans doute, puisqu'elle est la source de toute action comme de tout être et que d'ailleurs la force est la caractéristique de la substance. De là impossibilité manifeste qu'elle se divise et s'épanche dans l'immensité de l'espace : cette division en éléments identiques ou analogues ne pouvant convenir qu'à l'étendue, dont tous les attributs répugnent à la force. Il faut donc revenir de cette vaine idole, qu'on nous propose comme le dieu de la raison et qui n'est que le dieu de l'imagination encore sous la sujétion des sens, à un dieu distinct du monde, à ce dieu que l'âme humaine, aux époques même de scepticisme et de défaillance, n'a jamais cessé de revendiquer comme le vrai dieu de la nature et de l'humanité. L'homogénéité des forces cosmiques s'explique par son unicité; leur variété, par sa toute-puissance; leur harmonie, par sa sagesse. »

M. Magy ne veut pas que l'on confonde la preuve dynamique qu'il donne de l'existence de Dieu avec l'argument physico-théologique. Il faut remarquer, dit-il, que dans le raisonnement fondé sur l'ordre sensible de la nature, on suppose que cet ordre ne dérive pas des propriétés intrinsèques des éléments coordonnés; car, sans cette hypothèse implicite ou expresse, on pourrait objecter aussitôt que l'ordre actuel de la nature s'explique de lui-même par les propriétés des éléments qui constituent soit les corps célestes, soit les plantes et les animaux, et qu'ainsi il n'y a pas lieu, pour en rendre compte, de recourir à un ordonnateur suprême. Objection qui obligerait les partisans de la preuve, ou à donner gain de cause à l'athéisme, ou à chercher non plus dans l'ordre des éléments matériels, mais dans leurs propriétés mêmes, le fondement rationnel du théisme.

Pour faire ressortir nettement la différence qui existe entre l'argument physico-théologique et l'argument dynamique qu'il propose, M. Magy les met l'un et l'autre sous la forme syllogistique. La formule exacte de l'argument physico-théologique n'est autre que le syllogisme suivant : « Tout ordre contingent, c'est-à-dire qui ne procède pas naturellement des propriétés des éléments coordonnés, suppose une *cause* ordonnatrice. — Or l'ordre sensible de la nature est un ordre contingent et qui ne procède pas naturellement des propriétés des éléments coordonnés. — Donc cet ordre suppose une *cause* ordonnatrice, qui n'est autre que Dieu même. La preuve dynamique peut se formuler de la manière suivante : — Des substances numériquement distinctes, et pourtant douées de propriétés harmoniques, supposent une *cause* commune qui les a créées. — Or, les forces élémentaires, qui constituent la nature des choses, sont des substances numériquement distinctes, et pourtant douées de propriétés harmoniques. — Donc ces forces supposent une *cause* commune qui les a créées, et qui n'est autre que Dieu même. Il est clair que, dans le premier argument, on prétend démontrer un ordonnateur divin, en partant d'un ordre supposé accidentel, tandis que, dans le second, on conclut son existence d'un ordre essentiellement naturel. De plus, bien que l'argument physico-théologique n'exclue pas la distinction substantielle des éléments coordonnés, toutefois, il ne la suppose pas nécessairement. Car, en soi, il n'est nullement contradictoire à l'hypothèse d'une matière homogène, continue, substance commune de tous les corps, telle que l'étendue des cartésiens, et qui recevrait d'une ou de plusieurs causes extérieures les formes qui la spécifient, comme la cire reçoit l'empreinte du cachet. A plus forte raison, ce même argument n'oppose-t-il pas cette indépendance substantielle des éléments corporels, qui lui est en quelque sorte indifférente, à leur mutuelle harmonie, tandis que, dans la preuve dynamique, cette opposition

est précisément le fait sans lequel elle man-
querait de base.

L'argument physico-théologique est, se-
lon M. Magy, d'une extrême faiblesse. Car
en vérité, dit-il, de quel droit supposer que
l'ordre des éléments naturels, soit dans le
régne inorganique, soit dans le règne orga-
nique, relève exclusivement d'une puissance
extérieure? A qui persuadera-t-on que la
forme cristalline d'un minéral, par exemple
du spath d'Islande, qui est un carbonate de
chaux, est indépendante de la nature chimi-
que de ses molécules? De même, quelle que
soit la cause immédiate et directrice de l'or-
ganisme ou la loi suivant laquelle elle agit,
n'est-il pas de toute évidence que la forme
générale d'un corps vivant est dans la plus
étroite relation avec l'essence propre des élé-
ments chimiques qui le constituent, tels que le
carbone, l'oxygène, l'hydrogène, l'azote, etc.?
L'argument en question, qui ne tient aucun
compte de cette connexion essentielle entre
la forme naturelle d'un corps et sa compo-
sition chimique, repose donc sur une hypothèse
arbitraire, ou plutôt absolument fautive. Mais
quand même cette hypothèse serait exacte,
qu'aurait-on prouvé par le raisonnement dont
elle est le principe? Rien de plus que l'exis-
tence d'une cause ordonnatrice, qui, à la ma-
nière d'un artiste humain, a travaillé sur une
matière préexistante? De sorte qu'après avoir
prouvé un Dieu ordonnateur du monde, il res-
terait encore à prouver un Dieu créateur de
ses éléments, c'est-à-dire précisément ce qu'il
s'agissait tout d'abord de démontrer.

Inversement, poursuit M. Magy, la preuve
dynamique est excellente. Car si les éléments
de la matière sont des forces substantielle-
ment distinctes, et si, d'un autre côté, toutes
ces forces s'influencent mutuellement, suivant
des lois rationnelles, comment expliquer leur
accord et leur harmonie, si ce n'est par l'action
d'une cause commune et créatrice, à moins
de recourir, soit au hasard d'Epicure et des
athées, qui n'est qu'un mot vide de sens, soit
à l'hypothèse d'une force unique, dont tous
les êtres de l'univers seraient autant de mo-
des ou d'émanations nécessaires, hypothèse
contradictoire à l'essence de la force, qui
est absolument indivisible. C'est d'ailleurs la
preuve dynamique qui, selon M. Magy, four-
nit à l'argument cosmologique toute sa force.
La majeure de cet argument, dit-il (*Tout con-
tingent suppose une cause nécessaire*), est un
axiome, qui par conséquent ne donne lieu à
aucune observation particulière; mais la mi-
neure (*Or, le monde est contingent*) exprime
un fait qu'il est permis de contester. Assurément,
le monde n'est point à lui-même sa propre
raison d'être. Et c'est cette croyance, naturelle
à l'esprit humain, qui le détermine invincible-
ment à supposer une cause toute-puissante
qui nous a produits, nous et tout ce qui tombe
sous nos sens. Mais ici évidemment cette con-
viction instinctive ne saurait avoir la valeur
d'un principe démontré. La contingence du
monde est donc ce qu'il faudrait d'abord éla-
bir. Et comme la seule donnée d'où l'on puisse
l'inférer avec certitude est encore le double
fait de l'indépendance substantielle des forces
cosmiques et de leur corrélation harmonique,
on voit que l'argument en question, ou ne
donne qu'une conclusion illusoire, ou n'est
qu'une forme moins explicite de la preuve
dynamique.

— *De la cause ou des causes premières se-
lon l'atomisme.* Trois solutions, et trois seule-
ment, ont été, et peuvent être données, selon
le représentant le plus distingué et le plus
original de l'atomisme contemporain, M. Le-
maire, au problème de la cause ou des causes
premières de l'univers : — 1^o un principe
éternel, immortel, solitaire, indivisible, tout-
puissant, personnifié sous le nom de Dieu,
est l'auteur de l'univers créé de rien par lui;
— 2^o l'univers a deux causes éternelles, l'une
active, l'autre passive, dont les noms sont
Dieu et matière; Dieu est le principe actif; la
matière, le principe passif; — 3^o l'univers est
le produit d'une multitude infinie de principes
élémentaires, éternels, indivisibles, qui, sous le
nom d'atomes, ont par eux-mêmes et de toute
éternité le pouvoir de former les êtres organi-
ques et inorganiques qui constituent l'univers.
« La question des causes premières, dit M. Le-
maire, est resserrée dans ces trois hypothèses,
comme dans les côtés d'un triangle qui oppose
une barrière invincible et fatale à l'imagina-
tion. Quelque indépendante de toute raison et
quelque vagabonde qu'elle soit, elle est forcée
de rentrer dans les limites de ce triangle :
après avoir produit ces trois hypothèses, les
seules possibles sur ce sujet, elle s'y trouve
emprisonnée avec la vérité et l'erreur qu'elle
à nécessairement rencontrées, mais qu'il ne
lui appartient pas à elle de distinguer, car la
critique et l'examen ne sont pas son fait.
Après avoir été à la découverte par toutes
les routes, sa mission est terminée, il faut
qu'elle se repose : c'est à la raison qu'il ap-
partient de décider ensuite laquelle de ces
trois hypothèses est la vraie, et cela par les
deux seuls moyens que l'homme ait de distin-
guer l'erreur de la vérité, c'est-à-dire par
l'expérience et le raisonnement. »

Avant d'entrer dans l'examen de ces trois
hypothèses, M. Lemaire pose en principe que
la propriété caractéristique d'une cause pre-
mière, qu'elle soit matérielle ou immatérielle,
simple ou complexe, est d'être éternelle. Cette
propriété, dont l'homme ne peut s'assurer par

expérience, se conclut nécessairement de
l'existence des êtres contingents qui compo-
sent le monde phénoménal. Considérés comme
effet, ce monde a besoin d'une cause qui ne
soit point effet, d'une cause qui existe par
elle-même, d'une cause qui contienne la rai-
son du monde qu'elle a produit, et qui n'é-
tant point produite existe de toute éternité;
car s'il était possible de supposer à la cause
du monde une autre cause qu'elle-même, alors
elle ne serait plus cause, mais effet. Une
cause première étant donc nécessairement une
cause sans cause, en d'autres termes, une
cause sans raison antérieure à elle-même, il
serait absurde de demander la raison de cette
cause, puisqu'elle n'en a pas et qu'il serait
impossible d'en donner une raison sans dé-
truire sa qualité de cause première. Une telle
cause se pose donc comme nécessaire, mais
elle ne s'explique pas; par ce mot nécessaire,
qu'il est bon de définir, on doit entendre, non-
seulement ce qui est, mais ce qui ne peut pas
ne pas être, de telle sorte qu'à côté de l'affirma-
tion de cette chose sa négation n'est pas possible.
Ainsi, l'existence éternelle des causes pre-
mières se pose en principe, comme hypothèse
nécessaire, et ne se démontre pas; les causes
premières ayant le privilège d'exister sans
raison et de se poser a priori comme néces-
saires, elles sont en dehors du domaine de la
raison, mais seulement en ce qui regarde
leur existence et leur éternité, et non pour
ce qui regarde leurs actions et la loi même
de leur causalité; car dès l'instant qu'elles
produisent un effet, cet effet implique néces-
sairement un rapport entre sa cause et lui, et
tout rapport est du domaine de la raison.
L'impossibilité de donner la raison d'une cause
première est tellement absolue, qu'il n'y a pas
d'être intelligent, quel qu'il soit, capable de
donner cette raison qui n'est pas, et qu'en
supposant la cause première de l'univers infi-
niment intelligente, cette cause intelligente
ne pourrait donner la raison de son existence,
attendu que son existence n'a pas de raison.
Cette cause, si elle était interrogée et qu'elle
eût une voix pour répondre, ne pourrait donc
que faire cette réponse aux interrogateurs :
« Je suis ! » L'existence éternelle de la cause
première, quelle qu'elle soit, existence qui com-
prend celle de ses attributs et de ses propriétés,
ne se présente pas à l'esprit comme un pro-
blème. Le problème git uniquement dans le
rapport intelligible et logique de cette cause
avec ses effets, rapport par lequel la nature
de cette cause peut être rationnellement con-
que et déterminée.

Ces principes généraux établis, M. Lemaire
soumet à une critique profonde les trois so-
lutions du problème : solution unitaire et
théiste, solution dualiste, solution atomiste, et
la dernière sort victorieuse de cette discus-
sion et de cette comparaison.

L'hypothèse d'une cause simple et immaté-
rielle du monde matériel, appelée Dieu, ne
présente à l'intelligence qu'une notion con-
fuse, négative, privée de toute preuve di-
recte. Cette cause est une affirmation com-
posée de négations, un nombre dont les unités
sont inconnues, sont toutes exprimées par
des zéros; être fait de néant, néant d'idées,
abîme d'ignorance, profond, infini, dont
ceux-là mêmes qui l'ont personnifié et lui ont
donné un nom avouent qu'ils n'ont jamais
rien pu connaître. « L'hypothèse du Dieu pur
esprit est d'ailleurs, sous le point de vue lo-
gique, absurde dans ses termes généraux, par
l'opposition de nature qui existe entre la
cause supposée et son effet. De tous les axi-
omes sur lesquels le raisonnement peut s'appuier,
il n'en est pas, dit M. Lemaire, de plus in-
contestable que celui-ci : *Il n'y a pas d'effet
sans cause*; c'est sur cet axiome qu'est basée
la recherche de l'origine de l'univers; mais, à
côté de cet axiome, il en existe deux autres non
moins absolus, qui sont ceux-ci : *Tout effet est
renfermé dans sa cause*; *Toute conséquence est
de la nature de son principe*; ces trois axiomes
sont liés entre eux par un lien d'une force
égale, et il n'est pas plus possible de nier l'un
que l'autre, sans détruire les lois de la raison
elle-même et s'interdire le droit de raisonner.
Dans la question de la cause de l'univers, il
y a, comme dans toutes les questions à ré-
soudre par le raisonnement, le connu et l'in-
connu; l'inconnu, c'est la cause; le connu,
c'est l'effet, c'est l'univers matériel composé
d'une multitude infinie de mondes et d'êtres
corporels de toute espèce, composés eux-mêmes
d'une innombrable quantité de principes
élémentaires qui échappent à l'observateur
par leur ténuité, mais dont l'existence est
néanmoins incontestable. D'un côté, il y a
donc pour terme connu l'univers matériel,
effet infiniment complexe; de l'autre, pour
cause supposée de cet effet, un être simple,
solitaire, immatériel, indivisible; d'un côté, des
effets dont chacun, pris en soi, a une étendue
matérielle déterminée; de l'autre, une cause
qui n'en a point; d'un côté, des êtres à qui
l'espace infini est nécessaire pour contenir
leur étendue qui, multipliée par leur nombre,
est égale à l'infini; de l'autre, un être qui,
n'ayant point d'étendue, n'a pas logiquement
besoin de l'espace pour le contenir et qu'on
pourrait supposer exister dans le point ma-
thématique, autre abstraction de l'étendue
négative comme lui. Entre cette cause hypo-
thétique et son effet visible et expérimenté, y
a-t-il un rapport logique, un moyen que l'in-
telligence puisse saisir et comprendre et par
lequel, en remontant de l'effet à la cause ou en

descendant de la cause à l'effet, elle puisse
connaître l'une par l'autre et réciproquement?
Non. Ce rapport n'existe pas et ne peut
exister pour la raison, puisque l'effet est d'une
nature opposée à la cause, et que la matière
qui, dans cette hypothèse, est un effet étendu,
ne peut être conçue comme ayant été renfer-
mée dans l'être inétendu, immatériel, qui lui
est donné pour principe.

La cause simple, unique, immatérielle est
d'ailleurs impossible, parce que l'unité, la
simplicité, l'immatérialité excluent l'action,
c'est-à-dire ce qui fait qu'une cause est cause.
La notion de cause ne s'attache pas seulement
à l'existence de l'être, mais à l'action. Pour
être cause, il ne suffit pas d'exister, il faut
agir; pour agir, il faut un rapport; pour un
rapport, il faut deux termes; sans deux ter-
mes, il n'y a pas d'action possible, car la loi
ou la raison de l'action est un rapport néces-
saire. Ce principe éminemment logique et in-
contestable, qu'il n'y a point d'action sans
rapport et de rapport sans deux termes,
étant posé, si l'on considère maintenant, dans
sa constitution hypothétique, le principe sim-
ple et immatériel des spiritualistes, cet être,
en le plaçant dans sa solitude primitive, est
une cause logiquement impossible, puisque,
étant simple et solitaire, il n'y a en lui ni
hors de lui un second terme sur lequel il
puisse agir. Dans sa solitude et avec son indi-
visibilité et sa simplicité constitutionnelles, si
l'on veut lui laisser l'existence, il sera, mais il
ne sera point cause; il ne pourra être ni actif
ni passif; le sujet et l'objet de l'action n'exis-
tant pas en lui, la loi rationnelle de son exis-
tence sera un repos invincible et absolu. En
présence de la loi, de la condition logique et
nécessaire de toute action qui est un rapport,
il est évident que les philosophes spiritualistes,
en constituant leur Dieu solitaire, simple et
indivisible, pour en faire une cause univer-
selle du monde, l'ont doué précisément des
attributs qui excluaient pour lui la possi-
bilité d'être cause.

Sur la production de l'univers par une cause
première simple et immatérielle, deux hypothè-
ses ont été émises, l'hypothèse de la création
et celle de l'émanation; or, ces deux hypothèses
sont également impossibles. Avec ce principe
général : *Pour une action, il faut un rapport et
deux termes*, il est facile de réduire à l'impos-
sible et à l'absurde l'hypothèse de la création.
Comment, en effet, un principe simple et soli-
taire pourrait-il créer? Créer étant une action,
où trouver les deux termes de cette action, lors-
que dans cette hypothèse il n'y a que Dieu et
le néant. Le néant et Dieu ne sont pas deux ter-
mes, il n'y a pas de rapport entre eux. Dire que
Dieu a tiré l'univers du néant par un acte de sa
toute-puissance, c'est dire qu'il a fait une ac-
tion logiquement impossible, une action exer-
cée sur rien, puisque le néant n'étant pas
n'est pas un objet sur lequel Dieu puisse agir
et dont il puisse tirer quelque chose. Supposer
cette action, c'est donc supposer l'impossible,
à moins qu'on ne substantifie le néant et qu'on
n'en fasse un objet réel, ce qui serait une
contradiction dans les termes, dans les idées
et dans les choses, en dernière analyse, une
absurdité. Ainsi, la création de l'univers maté-
riel par un principe immatériel, simple et soli-
taire, n'est pas seulement une supposition
absurde par l'opposition de nature qui existe
entre la cause et l'effet; mais elle est encore
logiquement impossible par l'absence d'un se-
cond terme, qui est la condition, la loi logique
de toute action. L'attribut de la toute-puis-
sance que les spiritualistes donnent à leur
Dieu ne le sauve pas de l'inaction, qui est la
loi de sa situation solitaire et de sa constitu-
tion simple; car l'idée de la puissance impli-
que celle de l'action, et quand l'action est im-
possible faute de ses deux termes nécessaires,
la toute-puissance est nulle, elle est logique-
ment morte.

C'est pour éviter de placer leur Dieu dans
un état absolu d'impuissance logique, continue
M. Lemaire, qu'un grand nombre de philoso-
phes spiritualistes ont adopté l'hypothèse de
l'émanation; mais cette hypothèse n'est pas
plus admissible que la première. Qu'est-ce, en
effet, que l'émanation? C'est une action; mais
cette action comment sera-t-elle possible à un
être simple et indivisible, qui n'a ni en soi ni
hors de soi la raison d'une action quelconque?
Pour faire émaner de soi l'univers, il faudrait
que cet être impuissant par sa constitution
pût agir, et il ne le peut; pour le faire agir, il
faudrait changer sa constitution, il faudrait
qu'il cessât d'être simple, et que son unité in-
divisible fût brisée par une action dont la
raison et la puissance ne se trouvent pas en
lui. Si une telle action était possible, qu'arri-
verait-il? Son indivisibilité serait détruite,
Dieu ne serait plus simple, mais multiple; l'hypo-
thèse qui le constitue simple, indivisible,
imuable, serait en contradiction avec elle-
même. Ce n'est pas tout : par le fait de l'éma-
nation, qui ne peut être conçue que comme
une subdivision infinie, tous les êtres visibles
et corporels qui constituent le monde et qui
tous ont une étendue quelconque, étant le pro-
duit de la division d'un être inétendu, se-
raient autant d'effets en contradiction avec
leur cause.

Après avoir écarté la solution unitaire
comme stérile, antilogique par la contradic-
tion qui existe entre la cause et l'effet, et de
plus inadmissible pour la raison par l'ab-
sence de deux termes différents et de la rela-
tivité, qui est la condition nécessaire de l'action,

M. Lemaire examine la solution dualiste, qui
réunit par leurs bases les deux systèmes ex-
trêmes, opposés entre eux sous les noms de
spiritualisme et de matérialisme. Il faut d'abord
remarquer que cette solution, qui donne à l'un-
ivers deux causes premières, diffère radicale-
ment de l'hypothèse des spiritualistes purs.
Dans la dualité des causes et dans la multipli-
cité des éléments de celle des deux qui est
complexe se trouvent les conditions du nombre
et de la relation, sans lesquelles l'action est
rationnellement impossible. Nous n'avons plus
une cause unique, indivisible, solitaire, qui n'a
ni en soi ni hors de soi la raison d'une action.
Mais la nécessité de deux principes éternels,
l'un actif et l'autre passif, se peut-elle mieux
défendre? Elle n'est fondée, en réalité, que
sur le préjugé établi a priori contre l'activité
spontanée de la matière; l'expérience, en nous
révélant cette activité, fait tomber, comme
complètement inutile, l'hypothèse d'un principe
actif et moteur qu'avait seule suggérée l'in-
ertie faussement attribuée aux éléments con-
stitutifs des corps. La vérité est que ces éléments
nous apparaissent comme incessamment actifs,
incessamment puissants; que cette activité et
cette puissance se manifestent en eux de mille
manières différentes; que l'on peut se con-
vaincre, à tout instant, de l'existence de forces
actives inhérentes aux corps organiques et
inorganiques et à leurs atomes; que, bien loin
d'être inerte, la matière, sous quelque forme
et dans quelque condition qu'elle soit, ne peut
plus être conçue sans action; qu'il n'y a pas
un seul atome qui soit en repos dans l'univers
et qui n'entre, avec sa force relative, dans le
concours universel, et qui, tandis qu'il contri-
bue avec tous les autres à produire la loi gé-
nérale par une puissance qui lui est commune
avec eux, n'exerce en même temps pour son
propre compte mille autres fonctions diverses
et particulières, selon la nature du corps au-
quel il appartient, les combinaisons qu'il forme,
les circonstances où il se trouve.

La seule ressource qui puisse rester aux
partisans de la solution mixte ou dualiste pour
soutenir l'existence de leur moteur imagi-
naire, c'est de nier l'éternelle spontanéité
d'action des atomes élémentaires dont ils re-
connaissent cependant l'éternité nécessaire et
dont ils sont forcés de reconnaître aussi l'ac-
tivité présente; il faut qu'ils prennent le parti
de dire que cette activité ne leur est point
propre, qu'elle leur a été communiquée dans
un temps avant lequel ils étaient en repos, ou
bien qu'elle leur a été, est et sera communiquée
dans tous les temps de l'éternité. Si l'on s'ar-
rête à la première supposition et que l'on ad-
mette un commencement d'action précédé né-
cessairement par un temps de repos, on tombe
dans une contradiction, puisque pendant ce
temps de repos le principe actif, supposé éter-
nel, aurait été sans action. Ce sommeil an-
térieur du principe actif entraîne nécessaire-
ment le repos de l'autre principe, de sorte
qu'il y aurait eu dans l'espace, pendant un
temps, deux principes éternels dont l'action
aurait été nulle, c'est-à-dire deux causes éter-
nelles qui n'auraient point produit d'effet, deux
causes qui n'auraient point été causes, ce qui
est absurde, car, s'il n'y a point d'effets sans
causes, il n'y a pas de causes sans effets. Il est
donc impossible, dans l'hypothèse de l'exis-
tence de deux principes éternels, d'admettre
un commencement à l'action des atomes ma-
tériels sans détruire logiquement l'existence
même du principe qui les meut, puisque ce
principe, éternel comme eux, devant être, par
l'hypothèse même qui le constitue, une cause
incessamment active, le supposer un seul in-
stant en repos dans le passé, c'est suspendre
son activité nécessaire, c'est anéantir sa cau-
salité éternelle.

Il faut donc revenir à la seconde supposition
et considérer l'activité des atomes comme
étant éternelle sous l'influence de leur moteur,
qui lui-même est nécessairement actif de toute
éternité; alors il n'y a plus ni commencement
ni fin à l'action des éléments, et l'univers, pro-
duit de cette action éternelle, est éternel lui-
même. Mais cette action motrice d'un principe
simple et immatériel sur une matière divisée
en un nombre infini d'atomes est contraire à
la raison. Pour rendre cet être simple et in-
divisible propre à produire l'action motrice
qu'on lui attribue, il faudrait briser son unité;
il faudrait qu'il fût scindé, divisé en autant
de parties qu'il y a d'individualités matérielles
actives dans le monde, afin de trouver dans
cette division la raison des propriétés diverses
et opposées de ces êtres; il faudrait qu'il fût
réduit lui-même en atomes spirituels pour de-
venir la cause possible des actions atomisti-
ques. Ainsi l'âme du monde, le principe actif
et moteur de l'hypothèse dualiste, est, par la
constitution qu'on lui attribue, dans une con-
dition d'existence rationnellement incompatible
avec les fonctions dont elle est chargée. D'un
côté, elle ne peut pas agir si elle n'est divisée;
de l'autre, si elle se divise, elle n'existe plus.

Toute cause spirituelle s'évanouissant de-
vant la raison qui lui demande le mode de son
action, il ne reste plus que la solution atomiste.
C'est la matière, c'est cette substance incon-
nue dans son essence propre et dont les prin-
cipes élémentaires ont reçu le nom d'atomes,
qu'il faut, selon M. Lemaire, reconnaître
comme la cause première et complexe de tous les
êtres composés, de toutes les actions, de tous
les phénomènes de l'univers. Les principaux
attributs que la raison nous fait supposer, par
induction, appartenir à cette cause première

sont, outre l'éternité, dont nous avons déjà parlé, l'étendue, le nombre, la force et la science. Ces attributs des éléments matériels des atomes, étendue, force et science, sont éternels comme eux. C'est par l'action de ces propriétés qu'ils sont des causes éternelles. Toute question relative à l'existence de ces propriétés est insoluble comme celle de l'éternité des atomes eux-mêmes; elles sont, comme les principes auxquels elles appartiennent, sans autre raison que celle de leur existence même, et l'existence nécessaire de ces principes étant reconnue, leurs propriétés sont également nécessaires. Inutile d'insister sur leur force, leur puissance : les êtres organiques et inorganiques qu'ils composent, les mondes qu'ils forment, en témoignent. Quant à l'attribut géométrique étendue, il faut logiquement le leur attribuer, car, s'ils en étaient dépourvus, il n'y aurait pas de rapport logique entre eux et les effets qu'ils produisent. « Cette unité matérielle, dit M. Lemaire, dont l'étendue est si petite qu'elle est incommensurable pour nous, est cependant bien plus grande que l'unité immatérielle et hypothétique des métaphysiciens qui, elle, n'a point d'étendue. Si l'on voulait rendre sensible par des signes connus la différence qui existe entre elles, on exprimerait la grandeur de l'unité de la substance matérielle par 1, et la grandeur de l'unité immatérielle par 0. » La force des atomes n'est point aveugle, elle ne s'exerce point au hasard, elle est dirigée par une science non apprise, une science éternelle, immédiate, spontanée, qui ne dépend de l'acquisition d'aucune idée préalable, et n'a pas besoin d'être précédée d'un calcul, d'un acte de volonté raisonnée. Qu'on ne dise pas que cette science, qui se révèle dans tous les êtres sous le nom d'instinct, et qui précède et domine la science réfléchie, est une concession exorbitante à faire à l'atome; les spiritualistes ne trouvent-ils pas tout simple d'accorder la même science à leur principe hypothétique, qui n'a pas d'étendue? La possession de cette science instinctive n'est pas, au reste, un don que l'on fait gratuitement à l'atome; il n'y a pas à la contester, comme on pourrait le faire d'une hypothèse sans démonstration; elle existe, elle est un fait évident, elle éclate dans la formation des êtres de tous les règnes de la nature que les atomes produisent par leurs associations diverses. La faiblesse de l'atomisme classique et traditionnel, de l'atomisme d'Epicure, c'est de nier, comme inintelligible, cet attribut essentiel et éternel de l'atome, la science, comme s'il était plus facile à comprendre dans le Dieu solitaire du spiritualisme, comme si l'attribut force ne présentait pas le même mystère; c'est d'attribuer au hasard les merveilleux ouvrages que produisent les atomes par leurs combinaisons; c'est de voir dans ces merveilles de simples rencontres. Il importe, en outre, de remarquer que les manifestations de la force et de la science seraient impossibles et se réduiraient à rien pour l'atome, s'il était seul. La loi, en d'autres termes, la raison de son activité ne se trouve que dans le nombre et le concours de ses contemporains éternels. En effet, si l'on supposait dans l'espace infini un atome unique, solitaire, indivisible, quoique possesseur d'une force et d'une science infinies, il serait impuissant, comme le Dieu des spiritualistes, car il serait incapable de trouver en soi ou hors de soi le second terme nécessaire d'une action. En l'absence du rapport sans lequel la puissance est inefficace et qui est la raison de l'action, la loi de l'existence de cet atome unique serait le repos invincible et absolu; il serait, mais il ne serait point cause, attendu qu'il ne pourrait rien produire. Mais si l'on suppose un second atome possédant comme le premier la propriété d'agir à l'instant même, la raison de l'action étant donnée par le fait seul de l'existence simultanée de ces deux termes, ils pourront, en s'associant, engendrer un être composé qui sera le produit phénoménal de ces deux causes premières et dont l'existence aura sa raison dans leur puissance réciproque. Si, au lieu de deux atomes, on suppose dans l'espace infini une multitude innombrable d'atomes, tous doués d'une science et d'une activité égales, on aura dans leur nombre infini et dans leur concours la raison de la variété et de l'harmonie de leurs actions, la raison de l'univers.

M. Lemaire insiste sur la nécessité d'attribuer à la cause première ces quatre attributs : nombre, étendue, force et science. Sans ces quatre attributs, il est impossible de saisir un rapport entre cette cause et l'effet-univers. La solution unitaire du problème nous présente la cause première dépourvue du nombre et de l'étendue et ne possédant que la force et la science; la solution dualiste sépare arbitrairement et rapporte à deux sujets différents les attributs force et science, d'une part, les attributs nombre et étendue, de l'autre; les monades de Leibnitz ont le nombre, la force et la science, mais elles ne peuvent constituer les causes premières de l'univers, parce qu'il leur manque l'attribut géométrique étendue; enfin à la substance de Spinoza, qui est tout à la fois étendue et pensée, il manque le nombre, condition de l'activité.

— De la cause première selon le panthéisme. Le trait commun de toutes les doctrines panthéistes, c'est la consubstantialité de Dieu et du monde, Dieu étant la cause immanente du monde, et le monde une dérivation nécessaire de Dieu. Ce Dieu d'où procèdent tous les

êtres, quelle en est proprement la nature? « C'est, dit Spinoza, un être absolument infini, c'est-à-dire une substance constituée par une infinité d'attributs, dont chacun exprime une essence éternelle et infinie. » Mais si telle est la cause immanente du monde, si elle est une substance absolument infinie et constituée par une infinité d'attributs tous également infinis, pourquoi cette cause ne restait-elle pas en elle-même, dans son absolue infinité, et quelle nécessité interne l'oblige à se développer dans le temps et dans l'espace? Spinoza répond que le développement infini de Dieu suit naturellement de son essence, comme de l'essence d'une chose, de celle du cercle, par exemple, suivent nécessairement toutes ses propriétés. Ainsi, la cause première du panthéisme produit nécessairement des effets nécessaires : c'est la négation de la contingence du monde. Leibnitz concluait de l'effet contingent à la cause nécessaire; Spinoza conclut de la cause nécessaire à l'effet également nécessaire; aussi conçoit-il la cause première sur le type de la causalité impersonnelle et physique, non sur le type de la causalité volontaire et libre. « Dieu, dit-il, est une cause libre, en ce sens qu'il agit par les seules lois de la nature et sans être contraint par personne. D'autres pensent que ce qui donne à Dieu le caractère de cause libre, c'est qu'il peut faire, à les en croire, que les choses qui découlent de sa nature, c'est-à-dire qui sont en son pouvoir, n'arrivent pas ou bien ne soient pas produites par lui; mais cela revient à dire que Dieu peut faire que de la nature du triangle il ne résulte pas que ses trois angles égalent deux droits, ou que d'une cause donnée il ne s'ensuive aucun effet, ce qui est absurde... Je sais que plusieurs philosophes croient pouvoir démontrer que l'intelligence suprême et la libre volonté appartiennent à la nature de Dieu; car, disent-ils, nous ne connaissons rien de plus parfait qu'on puisse attribuer à Dieu que cela même qui est en nous la plus haute perfection; or, ces mêmes philosophes, quoiqu'ils conçoivent la souveraine intelligence de Dieu comme existant en acte, ne croient pourtant pas que Dieu puisse faire exister tout ce qui est contenu en acte dans son intelligence. Autrement ils croiraient avoir détruit la puissance de Dieu. Si Dieu avait créé, disent-ils, tout ce qui est en son intelligence, il ne lui serait plus rien resté à créer, conséquence qui leur paraît contraire à l'omnipotence divine; et c'est pourquoi ils ont mieux aimé faire Dieu indifférent à toutes choses et ne créant rien de plus que ce qu'il a résolu de créer par je ne sais quelle volonté absolue. Pour moi, je crois avoir assez clairement montré que de la souveraine puissance de Dieu, ou de sa nature infinie, une infinité de choses infiniment modifiées, c'est-à-dire toutes choses, ont découlé nécessairement ou découlent sans cesse avec une égale nécessité, de la même façon que de la nature du triangle il résulte de toute éternité que ses trois angles égalent deux droits; d'où il suit que la toute-puissance de Dieu a été éternellement en acte et y persistera éternellement, et, de cette façon, elle est établie, à mon avis du moins, dans une perfection bien supérieure. Il y a plus, et il semble que nos adversaires nient la toute-puissance de Dieu. Ils sont obligés, en effet, d'avouer que Dieu conçoit une infinité de créatures possibles, que jamais cependant il ne pourra créer; car autrement, s'il créait tout ce qu'il conçoit, il épuiserait, suivant eux, sa toute-puissance et se rendrait lui-même imparfait. Les voilà donc réduits, pour conserver à Dieu sa perfection, de soutenir qu'il ne peut faire tout ce qui est compris en sa puissance, chose plus absurde et plus contraire à la toute-puissance de Dieu que tout ce qu'on voudra imaginer. »

Plus loin, Spinoza établit qu'il n'y a rien de contingent dans la nature des êtres; que les choses qui ont été produites par Dieu n'ont pu l'être d'une façon différente; qu'elles ne peuvent être dites contingentes que relativement au défaut de notre connaissance; enfin que, même en admettant que la volonté appartient à l'essence de Dieu, il n'en résulte pas moins de la perfection divine que les choses créées n'ont pu l'être d'une autre façon ni dans un autre ordre. « C'est, dit-il, ce que j'établirai sans peine, si l'on veut bien considérer un premier point, accordé par mes contradicteurs eux-mêmes, savoir que chaque chose est ce qu'elle est par le décret de Dieu et par sa volonté, autrement Dieu ne serait pas la cause de toutes choses. Il faut observer, en second lieu, que tous les décrets de Dieu ont été sanctionnés par lui de toute éternité, puisque autrement on devrait l'accuser d'imperfection et d'inconstance. Or comme, dans l'éternité, il n'y a ni avant ni après, ni rien de semblable, il suit de là que Dieu, en vertu de sa perfection même, ne peut et n'a jamais pu former d'autres décrets que ceux qu'il a formés; en d'autres termes, que Dieu n'a pas existé avant ses décrets et ne peut exister sans eux. On dira qu'il est très-permis de supposer que Dieu eût fait une autre nature des choses ou formé de toute éternité d'autres décrets sur l'univers, sans qu'il en résulte pour lui aucune imperfection. Mais ceux qui parlent ainsi sont au moins tenus de soutenir en même temps que Dieu peut changer ses décrets; car si, touchant la nature et l'univers, Dieu avait formé d'autres décrets, c'est-à-dire s'il avait voulu et pensé

autrement qu'il n'a fait, il aurait eu certainement un autre entendement que celui qu'il a et une autre volonté. Et, du moment qu'on peut attribuer à Dieu un autre entendement et une autre volonté, sans que son essence et sa perfection en soient altérées, je demande pourquoi Dieu ne pourrait pas changer encore ses décrets sur les choses créées, tout en restant également parfait? Car peu importe, dans cette doctrine, pour l'essence et la perfection de Dieu, que l'on conçoive de telle ou telle façon l'entendement et la volonté de Dieu relativement à la nature et à l'ordre des choses créées. Ajoutez à cela que je ne connais pas un seul philosophe qui ne tombe d'accord qu'en Dieu l'entendement n'est jamais en puissance, mais toujours en acte; et, comme on s'accorde aussi à ne pas séparer l'entendement et la volonté de Dieu d'avec son essence, il aurait eu nécessairement une autre essence; et par suite, si les choses avaient été produites par Dieu autrement qu'elles ne sont, il faudrait attribuer à Dieu un autre entendement, une autre volonté, et j'ai le droit d'ajouter une autre essence, ce qui est absurde... Je puis donc retourner l'argument contre mes adversaires et leur dire : Toutes choses dépendent de la volonté de Dieu; par conséquent, pour que les choses fussent autres qu'elles ne sont, il faudrait que la volonté de Dieu fût autre qu'elle n'est. Or la volonté de Dieu ne peut être autre qu'elle n'est (c'est une suite très-évidente de la perfection divine). Donc les choses ne peuvent être autres qu'elles ne sont. »

On remarquera que cet argument de Spinoza, tiré de la perfection divine, ressemble fort à celui que peut fournir l'optimisme de Leibnitz et de Malebranche en faveur de la création nécessaire et éternelle et de l'universelle nécessité, et que, par cette voie, la spéculation théiste aboutit très-naturellement au panthéisme. Emanation ou création nécessaire et éternelle, c'est tout un; dans l'une, comme dans l'autre, la distance infinie de l'effet-univers à la cause-Dieu disparaît.

— De la cause ou des causes premières selon le positivisme. Transportant dans la philosophie la méthode des sciences physiques, le positivisme n'entend pas que la spéculation dépasse le domaine de l'expérience, et lui interdise toute recherche des causes premières et des causes finales. La négation de cette recherche est, selon Auguste Comte, le terme normal de l'évolution de l'esprit humain et caractérise sa complète maturité. « En étudiant, dit-il, le développement total de l'intelligence humaine dans ses diverses sphères d'activité, depuis son premier essor le plus simple jusqu'à nos jours, je crois avoir découvert une grande loi fondamentale, à laquelle il est assujéti par une nécessité invariable, et qui me semble pouvoir être solidement établie, soit sur les preuves rationnelles formées par la connaissance de notre organisation, soit sur les vérifications historiques résultant d'un examen attentif du passé. Cette loi consiste en ce que chacune de nos conceptions principales, chaque branche de nos connaissances, passe successivement par trois états théoriques différents : l'état théologique ou fictif, l'état métaphysique ou abstrait, l'état scientifique ou positif. En d'autres termes, l'esprit humain, par sa nature, emploie successivement dans chacune de ses recherches trois méthodes de philosophe, dont le caractère est essentiellement différent et même radicalement opposé : d'abord la méthode théologique, ensuite la méthode métaphysique, et enfin la méthode positive. De là trois sortes de philosophies ou de systèmes généraux de conceptions sur l'ensemble des phénomènes, qui s'excluent mutuellement : la première est le point de départ nécessaire de l'intelligence humaine; la seconde est destinée uniquement à servir de transition. Dans l'état théologique, l'esprit humain, dirigeant essentiellement ses recherches vers la nature intime des êtres, les causes premières et finales de tous les effets qui le frappent, en un mot vers les connaissances absolues, se représente les phénomènes comme produits par l'action directe et continue d'agents surnaturels plus ou moins nombreux, dont l'intervention arbitraire explique toutes les anomalies apparentes de l'univers. Dans l'état métaphysique, qui n'est au fond qu'une simple modification générale du premier, les agents surnaturels sont remplacés par des forces abstraites, véritables entités (abstractions personnifiées) inhérentes aux divers êtres du monde et conçues comme capables d'engendrer par elles-mêmes tous les phénomènes observés, dont l'explication consiste alors à assigner pour chacun l'entité correspondante. Enfin, dans l'état positif, l'esprit humain reconnaissant l'impossibilité d'obtenir des notions absolues, renonce à rechercher l'origine et la destination de l'univers et à connaître les causes intimes des phénomènes, pour s'attacher uniquement à découvrir, par l'usage bien combiné du raisonnement et de l'observation, leurs lois effectives, c'est-à-dire leurs relations invariables de succession et de similitude. L'explication des faits, réduite alors à ses termes réels, n'est plus désormais que la liaison établie entre les divers phénomènes particuliers et quelques faits généraux dont les progrès de la science tendent de plus en plus à diminuer le nombre. »

Auguste Comte ajoute que le système théo-

logique est parvenu à la plus haute perfection dont il est susceptible quand il a substitué l'action providentielle d'un être unique au jeu varié des nombreuses divinités indépendantes qui avaient été imaginées primitivement; que, de même, le dernier terme du système métaphysique consiste à concevoir, au lieu des différentes entités particulières, une seule grande entité générale, la nature, envisagée comme la source unique de tous les phénomènes; que, pareillement, la perfection du système positif, vers laquelle il tend sans cesse, quoiqu'il soit très-probable qu'il ne doive jamais l'atteindre, serait de pouvoir se représenter tous les divers phénomènes observables comme des cas particuliers d'un seul fait général, tel que celui de la gravitation, par exemple.

Le plus éminent et le plus indépendant des disciples d'Auguste Comte, M. Littré, déclare, à son tour, que la philosophie positive a demandé aux sciences à quoi leur servaient les causes premières et les causes finales, et que, les ayant vues abandonner comme stérile toute spéculation sur ces causes, elle a fait dans son département ce qu'elles avaient fait dans le leur, c'est-à-dire lié sa méthode à leur méthode, son sort à leur sort. M. Littré n'admet pas que la philosophie prétende aller au delà du savoir positif; cet au delà où se montre à l'esprit le fond de l'espace sans bornes et l'enchaînement des causes sans terme est l'inaccessible et l'inconnaissable. La poésie seule a le droit de rêver en face de l'infini. « Inaccessible ne veut pas dire nul ou non existant. L'immensité, tant matérielle qu'intellectuelle, tient par un lien étroit à nos connaissances et devient par cette alliance une idée positive et du même ordre, c'est-à-dire qu'en les touchant et en les abordant, cette immensité apparaît sous son double caractère, la réalité et l'inaccessibilité. C'est un océan qui vient battre notre rive et pour lequel nous n'avons ni barque ni voile, mais dont la claire vision est aussi salutaire que formidable. »

— De la cause ou des causes premières selon la philosophie critique. Le père de la philosophie critique, Kant, nous montre, dans la question de la cause ou des causes premières, la division de la raison contre elle-même, division qui réduit à l'impuissance les efforts de l'esprit humain et fait évanouir ses espérances. Cette question est, selon lui, susceptible de deux solutions contradictoires, dont la raison s'accorde également bien et qui peuvent également se soutenir. Ainsi, la raison peut soutenir également : que le monde a un commencement dans le temps (thèse); — et que le monde n'a pas de commencement dans le temps (antithèse); que tout ce qui arrive dans le monde ne dépend pas uniquement de lois naturelles, mais qu'il faut admettre une cause première libre (thèse); — et qu'il n'y a pas de cause première libre, que tout dans le monde suit aveuglément les lois de la nature (antithèse); — que le monde ne peut exister qu'il n'existe en même temps, soit dans le monde, comme en faisant partie, soit en dehors du monde, comme sa cause, un être nécessairement existant (thèse); — et qu'il n'y a nulle part, ni dans le monde, ni hors du monde, comme sa cause, un être absolument nécessaire (antithèse). Ces couples de solutions contradictoires également légitimes aux yeux de la raison forment les antinomies de la raison pure (V. ANTIOMISME). Nous rappellerons ici les arguments par lesquels Kant établit successivement la thèse et l'antithèse des trois antinomies que nous venons d'énoncer.

— Le monde a un commencement; car si l'on suppose que le monde n'a aucun commencement, une éternité est donc écoulée à tout moment donné; et, par conséquent, une série infinie d'états successifs des choses dans le monde est aussi écoulée. Or l'infinité d'une série consiste précisément en ce qu'elle ne peut jamais être accomplie par une synthèse successive. Par conséquent, une série cosmique passée ne peut être infinie; par conséquent, un commencement du monde est une condition nécessaire de son existence, ce qu'il fallait démontrer. — Le monde n'a pas de commencement; car supposez que le monde ait un commencement, puisque le commencement est une existence précédée d'un temps dans lequel la chose n'est pas, un temps doit donc avoir précédé, dans lequel le monde n'était pas, c'est-à-dire un temps vide. Or rien ne peut commencer d'être dans un temps vide, parce qu'aucune partie d'un pareil temps ne renferme en soi, plutôt qu'une autre, la condition de l'existence d'une chose; parce qu'un temps vide ne renferme pas plutôt la condition de commencement d'être que celle de non-existence. Plusieurs séries de choses peuvent donc bien commencer dans le monde, mais le monde lui-même ne peut avoir aucun commencement, et par conséquent est infini par rapport au temps passé.

Tout ce qui arrive dans le monde ne dépend pas uniquement des lois naturelles; il faut admettre une cause première libre; car, s'il n'y a que des lois physiques et naturelles, tout ce qui arrive succède à un état antérieur; mais cet état antérieur doit avoir commencé lui-même; il suppose, par conséquent, un autre état antérieur à lui, et nous arrivons ainsi à une série d'états successifs s'engendrant tous les uns les autres, mais nous n'arrivons pas à un premier commencement, et la série

reste sans condition absolue. Or c'est une loi que rien n'arrive sans cause suffisante. Il y aurait donc contradiction à n'admettre que la causalité de la nature, et il faut admettre aussi une causalité absolue et primitive, produisant une série de phénomènes par sa spontanéité absolue, c'est-à-dire une cause première libre. — *Il n'y a pas de cause première libre; tout dans le monde suit aveuglément les lois de la nature.* Car tout commencement d'action d'une cause suppose un état antécédent de repos, d'inertie de cette même cause. Or de deux choses l'une, ou ces deux états d'action et d'inertie ont entre eux un rapport, ou ils n'en ont pas. Si l'un engendre l'autre, il faut se demander d'où le premier procède à son tour, et, dans cette série infinie d'états successivement causants et causés qu'on est obligé d'admettre, la liberté de la cause première disparaît. Si, au contraire, ces deux états sont indépendants l'un de l'autre, alors il y a un commencement sans cause, ce qui est contraire à la loi de causalité qui régit toute expérience possible. La série des causes naturelles fatigue l'entendement par la difficulté de rechercher de plus en plus haut l'origine des événements dans cet enchaînement de causes sans termes, parce que la causalité est toujours conditionnée en eux; mais elle promet en retour l'unité de loi de l'expérience universelle. Au contraire, l'illusion de la liberté transcendante promet, à la vérité, le repos à l'entendement qui scrute dans la chaîne des causes, puisqu'elle le conduit à une causalité inconditionnelle ou absolue, qui commence à agir d'elle-même; mais cette cause rompt le fil conducteur des règles, suivant lequel seulement une expérience universellement liée dans toutes ses parties est possible.

Au monde sensible se rapporte quelque chose qui, soit qu'il en fasse partie, soit qu'il en soit cause, est un être absolument nécessaire. Car le monde sensible, comme ensemble de tous les phénomènes, contient en même temps une série de changements. Or tout changement, tout phénomène contingent, doit avoir une condition antérieure, et nous sommes contraints par la raison de remonter de condition en condition jusqu'à quelque chose qui ne dépende d'aucune condition, c'est-à-dire qui soit nécessaire. Mais cet être nécessaire ne peut être conçu isolé du monde sensible; autrement il serait hors du temps et ne pourrait être en aucune façon la cause d'une série d'événements. Il y a donc dans le monde même quelque chose d'absolument nécessaire, que ce soit la série cosmique tout entière, ou une partie de cette série seulement. — *Il n'existe nulle part, ni dans le monde, ni hors du monde, comme sa cause, un être absolument nécessaire.* Car, supposé que le monde soit lui-même, ou qu'il contienne en lui un être nécessaire, il faut que le commencement de la série des changements soit absolument nécessaire, c'est-à-dire sans cause, ce qui est contraire à la loi de causalité, ou que la série n'ait pas de commencement et qu'alors elle soit nécessaire et inconditionnée dans le tout, tout en étant contingente et conditionnée dans toutes ses parties, ce qui est contradictoire. D'un autre côté, on ne peut placer hors du monde un être dont l'action s'accomplit dans le temps, c'est-à-dire dans le monde. Il n'y a donc nulle part aucun être nécessaire.

Pour achever de réduire à l'impuissance la spéculation métaphysique en ce qui touche la cause première, Kant soumet à son impitoyable critique l'argument cosmologique et l'argument physico-théologique par lesquels les déistes ont coutume de prouver l'existence de Dieu. Nous avons vu plus haut que l'argument cosmologique part de la contingence du monde pour conclure une cause nécessaire. Kant le présente ainsi : « Si quelque chose existe, il doit exister aussi un être absolument nécessaire : or il existe quelque chose, ne serait-ce que moi-même, donc il existe un être absolument nécessaire. La mineure contient une donnée expérimentale, et la majeure conclut d'une donnée expérimentale en général à l'existence de quelque chose de nécessaire. Ainsi la preuve part de l'expérience. » A cet argument on peut répondre, selon Kant, que le principe qui du contingent conclut l'être nécessaire n'a de valeur que dans le monde sensible; que, hors de là, c'est un principe purement régulateur de la raison, qui lui sert à atteindre l'unité qu'elle cherche, et ne lui donne qu'un idéal sans réalité; que réaliser cet idéal est une illusion dialectique; que les principes de l'usage de la raison ne l'autorisent pas à s'enlever au delà du champ de l'expérience possible; qu'elle est aussi impuissante à admettre une cause première qu'une série de causes sans terme, qu'entre la contingence empirique et la nécessité absolue il y a un abîme qu'il est vain de prétendre franchir. « La nécessité absolue, dit le philosophe, la nécessité absolue dont nous avons si indispensablement besoin, comme d'un dernier support de toutes choses, est le véritable abîme de la raison humaine. L'éternité même ne frappe pas à beaucoup près l'esprit de tant de vertige; car elle mesure seulement la durée des choses, mais elle ne les soutient pas. On ne peut ni se défendre de cette pensée ni la supporter : qu'un être, que nous nous représentons comme le plus élevé de tous les êtres possibles, se dit en quelque sorte à lui-même : « Je suis d'une éternité à l'autre; rien n'existe hors de moi que par ma volonté; mais d'où suis-je donc? » Ici tout s'écroule sous nous,

et la suprême perfection, comme la moindre de toutes, flotte suspendue sans soutien devant la raison spéculative, à laquelle il ne coûte rien de faire disparaître l'une et l'autre, sans le moindre empêchement. »

La preuve physico-théologique offre-t-elle plus de solidité? L'expérience d'une existence en général n'a pu nous donner l'être nécessaire. Sommes-nous fondés à l'induire d'une expérience déterminée, de l'expérience des choses du monde présent, de sa nature et de son arrangement? Les principaux points de la preuve physico-théologique, tels que les expose Kant, sont les suivants : 1° il y a partout dans le monde des marques visibles d'un ordre exécuté avec la plus grande sagesse, dans un dessein arrêté et avec une variété admirable de moyens; 2° cet ordre de fins est tout à fait étranger aux choses et ne leur appartient pas essentiellement; 3° il existe donc une ou plusieurs causes sages, et cette cause n'est pas une nature qui agit aveuglément, mais une intelligence qui agit avec liberté; l'unité de cette cause se conclut avec certitude de l'unité des rapports réciproques de toutes les parties du monde. « Cet argument, dit Kant, mérite d'être toujours rappelé avec respect. C'est le plus ancien, le plus clair et celui qui convient le mieux à la raison de la plupart des hommes. Il vivifie l'étude de la nature, en même temps qu'il y puise toujours de nouvelles forces. Il conduit à des fins que l'observation par elle-même n'aurait pas découvertes et il étend nos connaissances actuelles. » Malheureusement, ce respectable argument est loin d'avoir la force probante qu'on lui a toujours attribuée. D'abord cette manière de raisonner, qui assimile la nature à l'art humain, qui suppose en elle une causalité semblable à celle de l'art humain, savoir, une intelligence et une volonté, et qui fait dériver la possibilité de ses productions d'un autre art qu'un surhomme, comme si la nature n'était pas la condition même qui rend possible tout art et peut-être même la raison, supporterait difficilement une critique sévère. Mais, en accordant même à l'argument quelque valeur, on doit reconnaître que la portée en est très-restreinte. La finalité, l'harmonie d'un si grand nombre de dispositions de la nature pourraient simplement prouver, si elles prouvaient quelque chose, la contingence de la forme, mais non celle de la matière, c'est-à-dire de la substance dans le monde. Elles pourraient donc démontrer tout au plus un architecte du monde, dont la puissance serait toujours très-limitée par la nature de la matière qu'il travaille, mais non un créateur du monde, une cause première qui suffit à tout. L'argument va donc de l'ordre et de la finalité partout et toujours observables dans le monde, comme d'une organisation tout à fait contingente, à l'existence d'une cause qui lui est proportionnée. Or l'expérience, c'est-à-dire la connaissance que nous avons du monde, quelque étendue qu'elle soit, ne nous permet pas d'apercevoir le rapport de la grandeur de l'ordre et de l'unité du monde à la toute-puissance, à la parfaite sagesse et à l'unité absolue d'un créateur suprême. Si donc, dans cet argument, on conclut à l'existence nécessaire d'un créateur unique et parfait, c'est, dit Kant, « que la preuve physico-théologique s'arrête dans son entreprise, et, dans son embarras, saute tout à coup à la preuve cosmologique. »

Un des penseurs les plus originaux de notre temps, disciple très-indépendant de Kant, M. Renouvier, résout la question de la cause ou des causes premières par la négation de l'infini. « Un premier commencement, dit-il, un commencement sans cause, un commencement de *nil*, est sans doute incompréhensible; mais une régression à l'infini est contradictoire. La première antinomie, l'antinomie fondamentale de Kant, oppose donc une proposition contradictoire à une proposition incompréhensible; l'antinomie ne saurait balancer la thèse; l'antinomie disparaît, la raison ne peut hésiter à reconnaître une ou plusieurs causes premières des phénomènes qui composent le monde, causes qui ont commencé sans être précédées ni causées par rien. »

Les forces premières sont-elles par hasard ou ont-elles une nécessité intrinsèque? — A cette question, M. Renouvier répond que, si le nom de *hasard* est tout négatif, si la formule consacrée par *hasard* signifie simplement *sans précédents*, il n'est pas douteux qu'une force première soit par hasard; qu'il faut traiter le *hasard* et la *nécessité* de termes synonymes quand on les applique à ce qui est sans cause; que l'un et l'autre se confondent avec le fait premier, la première donnée, et ne sauraient s'expliquer autrement; que ne pouvoir pas ne pas être, alors qu'il s'agit d'un fait non précédé, c'est être directement, immédiatement, c'est être, c'est-à-dire, selon la connaissance, être posé et rapporté à ce qui suit; que, d'autre part, un fait non précédé, en tant que tel, est sans raison, et qu'en le nommant pour cela *fortuit*, ou même *arbitraire*, nous ne faisons pourtant rien de plus que le poser, comme lorsque nous l'appelons *nécessaire*.

La force première s'est-elle produite, ou existait-elle? — On ne peut dire que la force première s'est produite, répond M. Renouvier, car cette expression, paraissant indiquer certain dédoublement qui lui donnerait avec elle une relation de cause à effet, impliquerait l'existence de quelque chose avant la force en tant que produite. On ne peut dire que la force première existait, c'est-à-dire

a existé de tout temps et n'a point commencé; car ce serait admettre qu'elle s'est indéfiniment succédé à elle-même, quoique sans changement. « Nous prolongerions ainsi le temps, la série des durées au delà d'une limite que nous avons posée, et nous croirions éviter la contradiction, parce que nous envisagerions dans ces durées successives un contenu toujours le même. Illusion! le nombre des durées, dès que nous les posons distinctes, ce nombre sans fin actuellement écoulé, nombré, fini, est une contradiction palpable, de quelque unité de temps que nous fassions usage. »

On voit que M. Renouvier refuse à la cause première l'attribut éternité, que théistes et atomistes lui accordent également, parce qu'à ses yeux l'éternité a *parte ante* d'une chose quelconque est contradictoire, que cette chose soit une existence immobile ou un devenir éternel, Dieu ou le monde.

— VI. DE L'UNITÉ DE CAUSE OU DE LA THÉORIE DES CAUSES OCCASIONNELLES. V. CAUSALITÉ, OCCASIONALISME.

— *Pathol. génér.* — I. DE L'ÉTILOGIE ORGANISME, OU DES CAUSES DES MALADIES CONSIDÉRÉES AU POINT DE VUE DE L'ORGANISME. L'étude des causes morbifiques est une des branches les plus importantes de la pathologie générale; elle a reçu le nom d'*étiologie* (*aitia, cause; logos, discours*). Sous le nom de causes morbifiques, on comprend tout ce qui produit les maladies, tout ce qui concourt à leur développement.

Les causes des maladies existent partout, autour de nous et en nous. Les choses les plus nécessaires à notre existence, comme l'air que nous respirons, les aliments et les boissons à l'aide desquels nous réparons nos pertes journalières, les produits de l'industrie humaine destinés à rendre la vie plus commode et plus douce, deviennent quelquefois les causes des maux qui nous frappent. Les différents organes dont l'ensemble constitue l'économie, et qui sont destinés à la conservation du tout dont ils font partie, peuvent aussi, dans quelques circonstances, en déranger l'harmonie; les muscles qui servent à nous transporter d'un lieu dans un autre peuvent produire le déplacement des os ou même leur fracture; les dents, les cils, les ongles, dans leur développement irrégulier, donnent quelquefois lieu à des maladies plus ou moins sérieuses; la présence d'un fœtus dans l'utérus, et surtout son expulsion, deviennent, dans certaines conditions, des causes de péril et de mort. « Quand on voit, dit Chomel, dans l'économie et hors d'elle, les choses les plus indispensables à la vie de l'homme et à la conservation de son espèce devenir, dans quelques circonstances, les causes des maladies qui l'affligent, on est tenté d'admettre avec Testa qu'il n'y a à proprement parler aucune cause morbifique, rien de nuisible par soi-même (*nil in proprio morbum, nihil noxium natura sua*). Mais cette assertion, bien que fondée relativement à la plupart des causes qui troublent la santé, cesse d'être juste lorsque, passant en revue toutes les causes des maladies, on arrive aux principes contagieux, qui sont certainement, en eux-mêmes et indépendamment de toute espèce d'abus qu'on pourrait en faire, des agents morbifiques. »

Les causes des maladies étant extrêmement nombreuses et variées, on a senti de tout temps la nécessité de les diviser : on les a distinguées en *externes*, qui sont placées hors de l'individu; *internes*, qui existent en lui; *principales*, qui ont la plus grande part dans le développement des maladies; *accessoires*, qui n'ont que peu d'influence dans leur production; *prochaines*, qui forment la nature intime, l'essence de telle ou telle maladie; *éloignées*, qui préparent ou déterminent les causes prochaines; *prédisposantes*, qui modifient peu à peu l'économie et la disposent à telle ou telle affection; *occasionnelles*, qui en provoquent le développement. On a nommé causes physiques et chimiques celles qui agissent en vertu des lois de la physique et de la chimie, et qui agiraient sur le cadavre à peu près comme sur le corps vivant : tels sont les instruments vulnérants, les caustiques, etc.; physiologiques, celles qui demandent le concours d'une réaction vitale dans l'organe qui les reçoit; locales, celles dont l'action ne porte que sur une partie de l'économie; générales, celles qui étendent leur action sur l'économie tout entière; négatives, celles qui consistent dans la soustraction des choses nécessaires, et, par opposition, positives, celles qui agissent par elles-mêmes dans la production des maladies. On a admis aussi des causes matérielles ou immatérielles, selon qu'elles sont ou ne sont pas accessibles à nos sens. Enfin, comme il est un certain nombre de maladies qui surviennent sans cause appréciable, on a été forcé d'admettre des causes cachées ou occultes, causes que plusieurs auteurs ont placées dans certaines qualités inappréciables de l'atmosphère, auxquelles serait dû le développement des épidémies.

Toutes ces divisions, selon Chomel, présentent des inconvénients assez graves. « La cause prochaine, dit-il, qui n'est autre chose que l'essence même de la maladie, que la modification intime de l'organisme qui la constitue, ne peut pas être comptée parmi les causes qui la produisent. Sous le titre de causes occasionnelles, on a compris des choses tout à fait différentes : l'impression du froid, par exemple, qui tantôt peut provoquer le développement

d'une pneumonie, tantôt déterminer une érysipèle, et qui le plus souvent ne produit aucune affection, est placée à côté de l'ingestion d'un poison, qui produit toujours et nécessairement un effet déterminé sur l'économie. » Chomel divise les causes morbifiques en trois grandes classes, d'après leur mode d'action : causes déterminantes, causes prédisposantes, causes occasionnelles ou excitantes. Dans les causes déterminantes, se rangent toutes celles qui produisent constamment une même maladie; la classe des causes prédisposantes comprend tout ce qui imprime graduellement à l'économie des modifications qui la préparent à telle ou telle affection, tout ce qui constitue l'aptitude à en être atteint; enfin toutes les causes dont l'action, ordinairement passagère, ne fait que provoquer le développement d'une maladie à laquelle le sujet était prédisposé, se placent dans la catégorie des causes occasionnelles ou excitantes. Cette division peut être considérée comme le type des classifications étiologiques faites au point de vue de l'organicisme.

— *Des causes déterminantes.* Les causes déterminantes, bien que réunies dans une même série par la certitude de leur action, offrent toutefois entre elles des différences assez tranchées pour qu'il soit nécessaire de les subdiviser en deux groupes distincts. En effet, parmi ces causes, les unes produisent une maladie que d'autres agents encore peuvent également produire; les autres, une maladie qu'elles seules déterminent. Ces maladies qu'un unique agent morbifique peut engendrer ont reçu et doivent conserver seules le nom de *maladies spécifiques* : la rage, la syphilis, la variole, la scarlatine sont dans ce cas, et les causes qui les produisent doivent également être appelées *spécifiques*. Les autres, telles que le feu qui brûle, le poison qui produit le narcotisme, le gaz qui asphyxie, le corps vulnérant qui fait une plaie, n'ont pas cette spécificité; car chacune de ces maladies, la brûlure, le narcotisme, l'asphyxie, la plaie, peut être déterminée par plusieurs agents différents : elles doivent être nommées *causes déterminantes communes*. Ajoutons que la plupart des causes déterminantes communes agissent en vertu des lois physiques ou chimiques; que leur action est susceptible en conséquence d'être expliquée par ces lois. Les causes spécifiques, au contraire, sont constamment, dans leur mode d'action, inaccessibles aux explications de la physique et de la chimie.

— *Des causes déterminantes communes.* Ces causes peuvent être répandues dans l'atmosphère (*circumfusa*), mises en contact avec notre corps (*applicata*), ou introduites dans nos organes (*ingesta*); elles peuvent exister en nous et dépendre, soit du trouble des évacuations (*excreta*), soit des mouvements (*acta* ou *gesta*), ou des perceptions (*percepta*). Nous les indiquerons selon cet ordre, qui est le plus généralement suivi dans l'exposition de l'hygiène et qui se prête également bien à l'étude des causes morbifiques.

Les agents morbifiques qui appartiennent aux *circumfusa* sont les gaz délétères : acide carbonique, oxyde de carbone, hydrogène carboné, acide sulfhydrique, gaz qui se dégagent des matières animales, et particulièrement des excréments en putréfaction, dans un lieu fermé, etc., les émanations végétales, la température très-chaude ou très-froide de l'atmosphère, etc.

On trouve, parmi les *applicata*, un grand nombre de causes déterminantes : les corps contondants, les instruments piquants ou tranchants, les liens qui, outre la gêne qu'ils apportent dans la circulation, peuvent pénétrer dans les tissus, lorsqu'ils sont serrés avec force, et produire l'asphyxie, lorsqu'ils sont placés sur le trajet du conduit aérien; les corps incandescents, les liquides en ébullition, les caustiques solides ou liquides, acides, alcalins ou salins; les topiques âcres, rubéfiants ou vésicants, etc.

Les *ingesta* deviennent fréquemment des causes déterminantes de maladies. A cette classe appartiennent presque tous les poisons. On les divise en poisons irritants, narcotiques, narcotico-âcres et septiques. Les poisons irritants produisent, selon leur degré d'énergie, tantôt la simple inflammation de la partie sur laquelle ils sont appliqués, tantôt la désorganisation la plus complète. Les poisons narcotiques agissent particulièrement sur le cerveau, dont ils troublent ou suspendent les fonctions, et produisent peu d'effet sur les organes avec lesquels ils sont immédiatement en contact. Les poisons narcotico-âcres réunissent ces deux modes d'action. Enfin les poisons septiques déterminent des maladies graves qui revêtent la forme adynamique ou ataxique, se compliquent souvent de gangrène et ont, le plus ordinairement, une issue funeste.

On trouve peu de causes déterminantes parmi les *excreta*, les *gesta* et les *percepta*. L'extrême abondance des hémorragies naturelles, des règles en particulier, peut amener l'anémie. Une violente contraction des muscles peut déterminer la rupture d'un tendon, la fracture d'un os; elle est souvent la cause déterminante des hernies, et quelquefois celle des luxations. Les affections morales vives, comme un amour contraire ou le désir de revoir sa patrie chez les adultes, l'envie chez les enfants, sont quelquefois la cause détermi-

une autre cause, la fièvre hectique. La méningite reconnaît ordinairement pour cause déterminante une passion profonde. Le désespoir, la fureur, la joie immodérée ont, dans quelques cas, produit la mort subite.

Certaines maladies peuvent être aussi la cause déterminante de quelques autres. Ainsi l'inflammation considérable des parotides a quelquefois produit l'asphyxie; une fracture, une luxation déterminent la formation de vastes abcès dans le tissu cellulaire; la perforation de l'estomac, la rupture de la vésicule du fiel, de la vessie ou de l'utérus, l'érosion des intestins par un ulcère, celle de la plèvre par un tubercule ramolli, sont autant de causes directes d'une péritonite ou d'une pleurésie presque inévitablement mortelles. La rétention des matières fécales dans le rectum a quelquefois donné lieu à tous les phénomènes de l'occlusion intestinale. Enfin on peut joindre à ces causes déterminantes la présence de certains animaux parasites dans le corps humain, le ténia, les oxyures, les ascarides lombricoïdes, les hydatides, etc., et aussi celles des corps étrangers inanimés, portés dans nos organes par les conduits naturels ou introduits par une plaie.

— *Des causes déterminantes spécifiques.* Chomel, comme nous l'avons vu, donne le nom de *spécifiques* aux causes déterminantes qui ont pour caractère particulier de produire des maladies qu'elles seules peuvent engendrer, et d'être dans leur action inaccessibles aux explications de la physique et de la chimie. Les causes spécifiques se subdivisent, à raison de leur manière d'agir, en deux séries distinctes : à la première appartiennent celles de ces causes dont les effets s'arrêtent aux individus soumis à leur influence; à la seconde, les agents morbifiques qui, à la manière des semences végétales, se reproduisent dans le cours de la maladie à laquelle ils ont donné naissance; de telle sorte que l'individu qui les a reçus les engendre à son tour et peut les transmettre à d'autres individus. Les causes de la première série peuvent être désignées sous le nom de *spécifiques ordinaires*, et celles de la seconde sous le nom de *spécifiques contagieuses*.

10 *Des causes spécifiques ordinaires.* Chomel range parmi les causes spécifiques ordinaires certains poisons, tels que le mercure et ses composés, le plomb, la strychnine et la brucine, les exhalaisons miasmatiques et les venins. Les exhalaisons miasmatiques forment un groupe de causes morbifiques que le raisonnement nous conduit à admettre, mais dont la chimie et la physique n'ont pu encore constater l'existence, ni à plus forte raison déterminer la nature et expliquer les effets. On peut les rapporter, d'après leur origine, à deux espèces. Les unes proviennent de la décomposition des matières végétales et animales, privées de vie, dans les endroits humides ou marécageux et dans les eaux stagnantes. C'est ce qu'on appelle les *miasmes marécageux*, les *effluves des marais*. Les autres proviennent des êtres sains ou malades, mais principalement de ces derniers, lorsqu'ils sont accumulés en trop grand nombre dans un espace relativement trop étroit. On appelle *infection* l'action exercée par cette seconde espèce d'exhalaisons miasmatiques; les maladies qu'elles déterminent sont nommées *infectieuses*.

Les venins sont le résultat d'une sécrétion propre à certaines espèces d'animaux, et sont pour eux un moyen naturel d'attaque et de défense : déposés par l'animal qui les sécrète dans les blessures qu'il fait, ils produisent constamment des effets semblables. Les venins diffèrent des virus sous plusieurs rapports. Ceux-ci ne sont engendrés qu'accidentellement par des êtres malades; la formation des venins, au contraire, est continue, et n'est liée à aucun trouble des fonctions : les virus n'agissent qu'avec lenteur et se reproduisent dans les affections qu'ils déterminent; les effets des venins sont prompts, et ne sont pas transmis de celui qui les éprouve à d'autres individus.

20 *Des causes spécifiques contagieuses.* Il existe un certain nombre de maladies susceptibles de se transmettre de l'individu qui en est atteint aux personnes saines qui ont avec lui quelques rapports. Cette transmission de la maladie, ayant ordinairement lieu par le moyen d'un contact direct ou indirect, a été nommée *contagion*; les maladies qui se transmettent par cette voie sont désignées sous le nom de *contagieuses*. L'agent par le moyen duquel s'opère la contagion, et qu'on suppose matériel, bien qu'il échappe à nos sens, est appelé *principe contagieux* ou *virus*.

Les principes invisibles des maladies contagieuses sont ordinairement enveloppés dans une substance visible, comme le mucus, la sérosité, le pus liquide ou desséché en croûte, la matière de la transpiration cutanée. Ils déterminent tous, au moyen d'une série constante de phénomènes morbides, la reproduction de principes semblables à eux-mêmes, et capables d'exciter les mêmes effets. Ils peuvent se multiplier indéfiniment, en vertu de ce développement secondaire, aussi longtemps qu'ils rencontrent des corps propres à ressentir leur action. Certains virus, en se reproduisant sans cesse, paraissent s'être affaiblis dans leur action : nous citerons comme exemple le virus syphilitique, le principe de la peste. Parmi les principes contagieux, les

uns détruisent, soit pour un temps, soit pour toujours, la susceptibilité d'en être affecté; tels sont ceux qui produisent le typhus, la variole, la scarlatine et la rougeole. D'autres virus ont paru augmenter plutôt que diminuer cette aptitude à en être atteint de nouveau; tel est le virus syphilitique. On croit que, parmi les principes contagieux, il en est quelques-uns qui sont engendrés sans interruption pendant tout le cours de la maladie, tandis que d'autres ne le sont que pendant une partie de sa durée.

La contagion peut être *immédiate* ou *médiate*. La contagion est immédiate lorsque le principe contagieux est transmis directement de l'individu qui l'engendre à celui qui le reçoit et qui en éprouvera les effets. Cette transmission directe peut se faire de plusieurs manières : 1° par le séjour dans la chambre du malade, lorsque l'air y est chargé de principes contagieux, comme cela paraît avoir lieu dans la transmission du typhus, et peut-être de la variole; — 2° de la main à la main, c'est-à-dire par un véritable contact, comme on l'observe dans la plupart des maladies de ce genre; — 3° par un contact plus intime encore, comme dans la transmission des virus de la rage, de la vaccine et de la syphilis, qui sont sans action sur la peau intacte, et qui ne peuvent être communiqués qu'autant que l'épiderme a été préalablement soulevé ou détruit, ou que le virus a été déposé sur une membrane muqueuse; — 4° par les dépouilles d'animaux morts de la maladie qui engendre la contagion : c'est ainsi que la pustule maligne est souvent transmise aux gens qui appréhendent les peaux, à ceux qui manient les laines, etc. La contagion médiate a lieu au moyen des substances qui ont été en contact avec le corps du malade, comme ses vêtements et tous les objets dont il fait usage. On a remarqué que, parmi les matières qui reçoivent et transmettent le plus facilement la contagion, les étoffes de laine, de soie, de coton, de chanvre, tiennent le premier rang. Les personnes qui ont des rapports avec les malades peuvent transmettre la contagion sans en être elles-mêmes atteintes; et les insectes qui voltigent dans l'air et se posent alternativement sur les corps malades et sur les individus sains ont été accusés de transporter à ceux-ci les virus qu'ils auraient puisés sur ceux-là.

Les circonstances qui favorisent l'action des principes contagieux ont été examinées avec soin. On a reconnu que la force des virus diminue par degrés avec le temps : des expériences nombreuses ont prouvé, par exemple, que le pus variolique perd, au bout d'un an, une partie de son énergie, et qu'au bout de trois il cesse d'être contagieux. Selon Hildenbrand, le principe contagieux du typhus ne se conserve pas au-delà de trois mois, aucune épidémie de typhus ne se reproduisant, dit-il, après ce laps de temps, sans le concours de nouvelles causes. La température a une grande influence sur la facilité avec laquelle se transmettent les maladies contagieuses; elles paraissent se propager d'autant plus facilement que la température atmosphérique se rapproche davantage du degré de chaleur du corps humain. La disparition subite des maladies pestilentielles, quand le thermomètre descend à quelques degrés au-dessous de zéro, a conduit à penser que les principes contagieux étaient susceptibles de congélation. On a de même été porté à croire que ces principes pouvaient être détruits et en quelque sorte brûlés par l'extrême élévation de la température, et les médecins qui classent la fièvre jaune parmi les maladies contagieuses ont cité, à l'appui de la décomposition des virus par la chaleur, la cessation subite de cette maladie, sous la zone torride, lorsque la chaleur atmosphérique parvient à un degré extraordinaire. On a remarqué, en outre, que l'humidité, l'absence de lumière et la présence d'émanations animales étaient autant de conditions favorables à la transmission de plusieurs maladies contagieuses. Outre ces circonstances générales qui favorisent l'action des principes contagieux, il est un certain nombre de circonstances individuelles qui exercent la même influence : tels sont la jeunesse et l'âge adulte, une constitution molle et délicate, la privation d'aliments, l'abstinence de liqueurs alcooliques chez les personnes qui en ont fait un usage habituel, la faiblesse qui accompagne la convalescence, la crainte, le découragement, les écarts de régime, les évacuations excessives, etc.

L'homme est presque toujours, pour ses semblables, le foyer qui engendre et perpétue la plupart des principes contagieux que nous connaissons. Cependant il en est qui paraissent ne point se développer spontanément chez lui, et qui lui seraient toujours transmis par les animaux : tels sont le virus rabique, celui de la morve et le cowpox. Parmi les maladies contagieuses ou réputées telles, il en est quelques-unes qui sont originaires de notre continent, le typhus et la gale, par exemple; il en est d'autres qui y ont été importées : la variole, la scarlatine et la rougeole paraissent être originaires d'Asie; la peste nous est venue d'Asie ou d'Afrique; la syphilis et la fièvre jaune nous ont été apportées probablement d'Amérique.

La formation primitive ou la génération des principes contagieux est enveloppée d'une grande obscurité. Quelques médecins supposent que ces principes n'ont été engendrés

qu'une seule fois, et que depuis lors ils ne se sont plus reproduits que par transmission. Il est impossible, selon Chomel, d'admettre cette opinion. On ignore, il est vrai, dit-il, les conditions dans lesquelles plusieurs de ces principes se sont développés; mais encore faut-il admettre que, sous un concours de causes semblables à celui qui les a produites une première fois, ils peuvent et doivent être produits encore. L'histoire du typhus d'Europe, et sa reproduction dans des circonstances bien connues, démontrent la justesse de cette opinion et portent à croire qu'il doit y avoir quelque chose d'analogue dans le développement des virus exotiques, tels que ceux de la peste, de la variole, de la syphilis. Parmi les virus exotiques, plusieurs se sont acclimatés dans notre continent; ils s'y montrent sans interruption, et produisent par intervalles, sans doute avec le concours de conditions atmosphériques favorables, des épidémies plus ou moins graves : tels sont les virus variolique, scarlatineux et morbillieux. D'autres maladies contagieuses ou réputées telles, comme la peste et la fièvre jaune, ne se montrent que momentanément : ordinairement elles disparaissent après avoir exercé leurs ravages pendant quelques saisons. Linné rapportait toutes les maladies contagieuses à la présence d'animalcules qui, en se transportant de l'individu malade aux personnes saines, produisaient la contagion. Cette opinion a été popularisée de nos jours par Raspail; elle est démontrée, en ce qui concerne la gale.

— *Des causes prédisposantes.* Parmi les causes prédisposantes, les unes étendent à la fois leur action sur un grand nombre d'individus, sur tous les habitants d'une ville, d'une province, d'un empire, par exemple; quelquefois sur les grands rassemblements d'hommes, dans les camps, dans les armées navales, dans les hôpitaux, dans les prisons; elles préparent le développement d'affections semblables ou analogues chez tous ceux qui sont soumis à leur influence. Les autres n'agissent que sur des individus isolés. Chomel nomme les premières causes *prédisposantes générales*, et les secondes causes *prédisposantes individuelles*.

10 *Des causes prédisposantes générales.* La plupart des causes prédisposantes générales se trouvent répandues dans l'atmosphère ou tiennent à certaines conditions des localités.

Sans prendre à la lettre l'aphorisme de Ramazzini : *Talis est sanguinis dispositio qualis est aer quem inspiramus*, on doit accorder une influence marquée à l'air, à l'état de l'atmosphère, sur le corps humain. L'air froid et sec prédispose aux phlegmasies profondes, aux hémorragies actives, et imprime à la plupart des affections aiguës qui se développent le caractère ou ce qu'on a nommé le *génie inflammatoire*. Un air chaud et sec prépare le développement des phlegmasies superficielles, de l'érysipèle, des exanthèmes, et donne souvent aux maladies aiguës la forme dite *biliéeuse*. Sous l'influence d'un air chaud et humide, on voit régner les affections muqueuses et adynamiques; les catarrhes, le scorbut, le rhumatisme se montrent plus particulièrement lorsque l'air est resté longtemps humide et froid. L'air qui n'est point renouvelé ne tarde pas à se corrompre, comme on le remarque dans les endroits fermés, et surtout dans les cachots, dans les souterrains. L'homme ne peut y demeurer longtemps sans en ressentir les fâcheux effets; ses fonctions languissent, sa constitution s'affaiblit, et des affections chroniques de diverses natures finissent par se développer. La privation de lumière expose à l'anasarque, au scorbut, aux scrofules, et donne lieu, dans tous les cas, à une sorte d'étiolement comparable à celui que la même cause produit sur les végétaux. Les hommes, les enfants, a dit Lavoisier, s'étioient jusqu'à un certain point dans les travaux sédentaires des manufactures, dans les logements resserrés, dans les rues étroites des villes; ils se développent au contraire, ils acquièrent plus de force et plus de vie dans la plupart des occupations champêtres. L'organisation, le sentiment, le mouvement spontané, la vie, n'existent qu'à la surface de la terre et dans les lieux exposés à la lumière. On dirait que la fable du flambeau de Prométhée était l'expression d'une vérité philosophique qui n'avait point échappé aux anciens. Sans la lumière, la nature était sans vie; elle était morte, inanimée : un dieu bienfaisant, en apportant la lumière, a répandu sur la surface de la terre l'organisation, le sentiment et la pensée. Toutes les maladies, comme l'a remarqué Hippocrate, peuvent se montrer dans tous les temps de l'année; néanmoins les changements naturels qui surviennent dans l'atmosphère, par la succession des saisons, ont une grande influence sur le développement de beaucoup d'entre elles. Cette influence, reconnue dès l'origine de l'art, a été confirmée par les médecins de tous les siècles. Hippocrate distinguait les maladies d'été et les maladies d'hiver, en réunissant à l'été la dernière moitié du printemps et la première moitié de l'automne, et à l'hiver la fin de l'automne et le commencement du printemps. Dans notre climat, nous distinguons les maladies vernaies et les maladies automnales. On a remarqué que les premières ont généralement une marche plus rapide, une terminaison plus franche, une durée moins longue, qu'elles sont moins

sujettes à récidiver et cèdent plus facilement aux remèdes. L'observation et la comparaison ont surtout porté sur les fièvres intermittentes vernaies et automnales. L'hiver prédispose, en général, aux maladies inflammatoires, aux hémorragies actives, lorsqu'il est sec; aux affections muqueuses, aux écoulements chroniques, lorsqu'il est humide. Dans l'été, on voit régner les maladies bilieuses, les exanthèmes cutanés, les vésanies et plusieurs autres névroses. L'automne paraît concourir au développement des affections muqueuses et rhumatismales, des dysenteries, des fièvres intermittentes, qui sont plus fréquentes dans cette saison que dans toutes les autres. Le printemps est presque toujours fécond en phlegmasies de la gorge, de la poitrine, en hémorragies, etc.

A côté de l'influence des saisons sur les maladies vient naturellement se placer celle des climats. Les saisons sont, pour ainsi dire, des climats mobiles, et les climats des saisons permanentes. Les saisons qui se renouvellent, a dit Alphonse Karr, sont les climats qui voyagent et qui nous viennent trouver. Si l'homme peut habiter tous les lieux, il n'est pas à l'abri de l'influence qu'ils exercent sur sa constitution et de certaines modifications morbides qu'ils lui impriment. Dans les climats méridionaux, on voit régner le tétanos, la fièvre jaune et plusieurs maladies entièrement inconnues aux climats septentrionaux; dans ces derniers, les affections inflammatoires sont très-fréquentes; dans les climats tempérés, on observe une plus grande variété dans les maladies. Dans les pays secs et élevés, les hommes sont très-sujets à toutes les affections aiguës; les affections chroniques, au contraire, règnent dans les pays bas et humides. L'habitation dans les villes et dans les campagnes dispose à des affections très-différentes. Les affections nerveuses, les scrofules, le rachitisme, la phthisie pulmonaire, sont beaucoup plus fréquents chez les habitants des villes que chez ceux des campagnes : ces derniers sont plus exposés aux maladies aiguës, et plus rarement atteints de maladies chroniques. Enfin, le séjour dans les hôpitaux, les prisons, les vaisseaux, les casernes, paraît prédisposer à la dysenterie, au scorbut, aux diverses espèces d'hydropisie. Le changement d'habitation devient aussi une cause prédisposante générale de maladie pour les matelots et les soldats transportés loin de leur patrie. Lind a comparé les hommes qui s'éloignent du lieu de leur naissance à des végétaux transplantés dans un sol étranger : ils ne peuvent subir les nouvelles conditions dans lesquelles ils sont placés sans que leur santé ou leur vigueur en soit altérée momentanément.

20 *Des causes prédisposantes individuelles.* Les causes prédisposantes individuelles sont distribuées par Chomel en deux séries. Il place dans la première les diverses conditions propres à chaque individu, comme l'origine, l'âge, le sexe, le tempérament, la constitution, les habitudes, la profession, le degré d'aisance ou de misère, l'état de maladie, de convalescence, la grossesse, et désigne sous la dénomination d'*aptitudes* ces diverses conditions, parce qu'elles rendent les individus aptes à être atteints de telle ou telle maladie plutôt qu'elles n'ont une part active dans leur production. Dans la seconde série se rangent les diverses circonstances extérieures qui prédisposent plus ou moins activement au développement des maladies.

Des aptitudes. On hérite, a dit Baillou, des maux de ses parents, comme on hérite de leurs biens, et ce funeste héritage se transmet d'une manière encore plus sûre que l'autre. Ainsi l'origine de parents atteints de certaines maladies est une condition qui doit faire redouter le développement d'une affection semblable. On nomme *héréditaires* les maladies qui passent ainsi des pères aux enfants. Quelquefois elles sautent, comme on dit, une génération, et passent aux petits-fils. Elles peuvent se présenter chez tous les enfants; mais, le plus ordinairement, elles ne se montrent que chez quelques-uns. Elles peuvent être transmises par le père ou par la mère. Cullen a plusieurs fois observé que les enfants sont plus exposés aux maladies de celui de leurs parents auquel ils ressemblent davantage. Quelques médecins croient que les maladies de la mère se transmettent plus communément que celles du père, parce que la femme, qui a une part égale à celle de l'homme dans l'acte de la conception, fournit seule au développement du fœtus pendant toute la durée de la vie intra-utérine, et le nourrit encore de sa propre substance pendant toute la durée de l'allaitement. Cette opinion paraît très-plausible. Tous les médecins admettent qu'il y a des maladies héréditaires. On a remarqué que, dans certains cas, tous les enfants, ou la plupart d'entre eux ont été atteints d'une maladie dont leurs parents n'ont jamais été ni pu être atteints. On doit donc admettre, à l'exemple de Portal, des *maladies de famille* qui, n'ayant été observées ni chez le père ni chez la mère, mais se montrant chez tous leurs enfants, tiennent évidemment à l'influence exercée dans la génération par le concours de deux organisations déterminées donnant naissance à une organisation différente de chacune d'elles, et la même chez tous les sujets nés de ce rapprochement.

Les âges ne sont pas, à proprement parler, des causes morbifiques. Aucune époque de la

vie n'a une part active dans la production d'une maladie quelconque; mais certains âges sont bien plus exposés que d'autres à certaines affections. Chaque âge a des maladies qui lui sont propres, ou du moins qui se montrent plus fréquemment dans sa durée. L'hydrocéphale et l'hydrorachis se développent pendant que le fœtus est encore contenu dans l'utérus. A l'époque de la naissance, les maladies les plus fréquentes sont l'asphyxie dite des *nouveau-nés*, l'ictère et l'induration du tissu cellulaire. De la première à la septième année, l'enfant est exposé surtout aux fièvres éruptives, aux accidents de la dentition, à l'épistaxis, au croup, à la coqueluche, à la teigne, au rachitisme, aux scrofules, à la méningite tuberculeuse et aux affections vermineuses. L'adolescence amène, pour les jeunes filles, le danger des maladies dont peut s'accompagner la révolution physiologique qui s'opère en elles à cet âge. Dans les deux sexes, la rapidité de l'accroissement prépare quelquefois l'économie à des affections graves. La pleurésie, les maladies inflammatoires, l'hémoptysie, l'angine, la phthisie pulmonaire, sont plus fréquentes dans la jeunesse qu'aux autres époques de la vie. C'est dans l'âge mûr que se montrent l'hypochondrie, le flux hémorroïdal, le cancer et la plupart des maladies organiques, à l'exception des scrofules. Dans la vieillesse, le ramollissement et l'hémorragie du cerveau, la démence, la surdité, la cataracte, les affections des voies urinaires, etc., sont plus communes qu'aux autres âges. Quelques maladies ne se montrent pas avant ou après telle ou telle époque : ainsi l'on n'observe presque jamais d'hémorragie cérébrale avant l'âge mûr, de squirre et d'anévrysme artériel avant la trentième année, de fièvre typhoïde après la cinquante-cinquième année.

Les deux sexes sont à peu près également prédisposés à la plupart des maladies : les fièvres, les phlegmasies, les névroses et les affections organiques attaquent indistinctement les hommes et les femmes. S'il y a une différence entre les maladies des uns et des autres, elles tiennent moins à la différence du sexe qu'à celle du genre de vie. Il faut noter cependant que l'affection tuberculeuse des poumons est plus commune chez la femme que chez l'homme, et que cette différence est bien en rapport avec celle du sexe, puisqu'elle s'observe à tous les âges de la vie. Il est un certain nombre de maladies qui sont à peu près exclusivement départies à chacun des sexes. Sans parler de celles des organes génitaux et de leurs annexes, comme l'hydrocèle et le sarcocèle chez l'homme, le cancer et l'inflammation de l'utérus et des ovaires chez la femme, on peut citer le calcul de la vessie et la rétention d'urine, qui n'attaquent presque jamais que les hommes; la hernie crurale, l'hystérie et le cancer de la mamelle qui ne s'observent guère que chez la femme.

Le tempérament prédispose à diverses affections et imprime à celles qui se développent une physionomie particulière. Dans le tempérament sanguin, il y a disposition à la pleurésie, aux phlegmasies profondes, aux hémorragies, etc., et la plupart des maladies aiguës qui se développent sont accompagnées des phénomènes généraux de la fièvre inflammatoire. Le tempérament bilieux prédispose aux flux bilieux, aux exanthèmes, aux phlegmasies membraneuses, aux maladies organiques et, en particulier, à la dégénérescence cancéreuse. Les individus d'un tempérament lymphatique sont particulièrement exposés aux affections catarrhales, aux écoulements chroniques, à l'hydropisie, aux scrofules, au scorbut, et la plupart des maladies aiguës dont ils sont atteints offrent une réaction faible et une marche lente. Le tempérament nerveux prédispose particulièrement à l'hystérie, à l'hypochondrie, aux convulsions, au trouble des sensations et des facultés intellectuelles, à la mélancolie, à la manie, etc.; il ajoute aux symptômes ordinaires des maladies aiguës des troubles variés de l'innervation qui en changent la physionomie, en rendent la marche irrégulière et la terminaison moins certaine.

Une constitution très-forte semble être plutôt un préservatif pour toutes les maladies qu'une prédisposition à quelques-unes. Néanmoins, on a observé que les individus qui en sont doués sont plus sujets que les autres aux maladies aiguës et aux inflammations violentes en particulier. Ceux qui sont d'une constitution faible, au contraire, sont exposés à des maladies fréquentes et légères, à des indispositions habituelles, et la plupart d'entre eux succombent à des maladies chroniques. On a encore fait cette remarque, que les personnes très-grasses sont presque à l'abri des inflammations de poitrine. *Obesa corpora minus pleuritidi et peripneumonia sunt obnoxia*, dit Morgagni.

Un grand nombre d'habitudes prédisposent aux maladies; elles peuvent toutes devenir nuisibles à la santé quand on les interrompt brusquement. La puissance de l'habitude et, par conséquent, le danger de l'interrompre sont proportionnés à son ancienneté et au nombre d'actes qui ont eu lieu dans un temps donné. Cette puissance est telle, qu'on ne passerait pas sans danger, à dit Cabanis, du plus mauvais régime au régime le plus sage et le meilleur.

Les professions peuvent prédisposer à diverses maladies par le concours de circon-

stances dans lesquelles se trouvent placés les individus qui les exercent. Les hommes de lettres sont sujets à la céphalalgie, à l'insomnie, aux hémorroïdes; l'apoplexie en fait périr un grand nombre. Les portefaix sont exposés aux hernies; les cavaliers, aux varicocèles; les hommes de rivière, à une altération particulière du derme caractérisée par le ramollissement, les gercures et souvent l'usure des parties qui sont en contact avec l'eau.

La statistique a montré d'une manière évidente l'influence de la *misère* sur la mortalité. Il a été reconnu qu'à Paris et dans plusieurs autres grandes villes, la proportion des décès sur le nombre des habitants est, dans les divers quartiers, en raison inverse de l'aisance; et qu'aux mêmes époques de la vie, la mortalité, dans les classes indigentes, est presque double de ce qu'elle est dans les classes riches.

L'état de maladie doit être considéré comme une cause qui favorise le développement des maladies régnantes et prédispose à diverses affections; il en est de même de l'état de *convalescence*, sans doute en raison de la faiblesse dont il s'accompagne. L'état de *grossesse* constitue aussi une aptitude à diverses maladies. Beaucoup de femmes éprouvent, pendant la gestation, quelque affection nerveuse, comme des vomissements, la dépravation de l'appétit, des crampes, des mouvements convulsifs; ou quelques accidents pleurétiques, tels que la céphalalgie, les étourdissements, l'oppression, les palpitations, etc. Dans les jours qui suivent l'accouchement, la susceptibilité des femmes à être atteintes d'affections aiguës, désignées sous le nom de *puérpérales*, est singulièrement augmentée; tout le monde sait combien ces affections sont fréquentes; l'utérus avec ses annexes en est le plus souvent le point de départ.

— Des causes prédisposantes individuelles proprement dites. Parmi les *causes* *circumfusa* on ne trouve guère que des causes générales; toutefois, il en est quelques-unes qui agissent sur des individus isolés : telle est la fréquentation des amphithéâtres de dissection et des hôpitaux, qui dispose aux maladies adynamiques; telle est l'habitation presque continuelle dans un lieu étroit, bien clos et bien chauffé, qui rend le corps plus sensible au froid extérieur et plus susceptible d'être affecté par cette dernière cause. Le changement de climat, qui est une cause prédisposante générale pour les soldats transportés dans les colonies, est plus fréquemment cause prédisposante individuelle. L'habitant de la campagne transporté dans les villes y éprouve presque toujours quelque maladie, telle que la diarrhée dans les premiers jours, ou une fièvre grave après un séjour de plusieurs mois.

On trouve dans la classe des *applicata* un certain nombre de causes prédisposantes individuelles. L'usage de vêtements trop légers favorise l'action des causes qui produisent les affections catarrhales et rhumatismales. Des vêtements trop chauds déterminent indirectement un effet à peu près semblable, en augmentant la susceptibilité de l'individu. Plusieurs médecins pensent que la nudité du cou, des bras et de la partie supérieure de la poitrine contribue à la fréquence de la phthisie pulmonaire chez les femmes, et du croup chez les enfants. Parmi les agents morbifiques qui appartiennent aux *applicata*, il en est dont l'importance mérite d'être signalée d'une manière spéciale, ce sont ceux qui agissent par compression. Les agents susceptibles d'exercer la compression sont très-nombreux : les uns s'appliquent à la surface du corps, comme les vêtements, et particulièrement les corsets, les jarretières, les bandes; les autres, qui agissent à l'intérieur, sont ou des corps étrangers, ou des productions morbides, tels que les tumeurs, les épanchements de fluides liquides et gazeux, qui, par la compression qu'ils exercent sur les parties voisines, deviennent la véritable cause de divers troubles secondaires. Nous parlerons seulement des premiers. L'usage des corsets élastiques, dont se servent la plupart des femmes, paraît contribuer au développement des maladies organiques des poumons et du cœur, surtout à l'époque où l'accroissement n'est pas achevé. Pendant la gestation, ils ont d'autres inconvénients; la compression qu'ils exercent sur l'abdomen gêne le développement de l'utérus, tend à lui faire prendre une inclinaison vicieuse et peut provoquer l'avortement. La compression même légère, mais longtemps continuée, produite par un appareil ou par la simple bande destinée au pansement d'un exutoire, peut déterminer une diminution considérable dans le volume de la partie comprimée, et quelquefois l'œdème de la portion du membre dans laquelle la circulation veineuse est gênée. Celle qui est exercée sur les membres inférieurs par des jarretières très-serrées donne lieu à la dilatation variqueuse des veines. Des chaussures très-étroites altèrent dans l'enfance et la jeunesse la conformation des orteils, et produisent, à tous les âges, l'épaississement de la peau et le développement de ces tumeurs dures et douloureuses connues sous le nom de *cors*. Enfin, la compression du cou par des cols trop serrés tend à provoquer ou à augmenter la distension des vaisseaux cérébraux et à favoriser l'hémorragie et les phlegmasies du cerveau. On ne peut parler des *applicata* sans dire un

mot des lits, des sièges et des bains. L'habitude de coucher sur la plume, en augmentant la transpiration cutanée, favorise la formation des calculs urinaires et dispose, par conséquent, à la néphrite. Un lit dur ne paraît être la cause prédisposante d'aucune maladie. Quant aux sièges, ceux qui sont très-mous et, en particulier, ceux qui sont garnis de coussins de plumes, disposent aux congestions sanguines dans les vaisseaux utérins et hémorroïdaux. L'usage journalier des bains froids est considéré comme pouvant prédisposer aux maladies inflammatoires par l'action tonique de ces bains sur la plupart des organes. Les bains tièdes, répétés très-fréquemment, produisent un effet opposé : ils affaiblissent la constitution et prédisposent aux écoulements chroniques et aux maladies de langueur.

Si des *applicata* nous passons aux *ingesta*, nous avons à signaler l'influence nuisible des aliments et des boissons qu'on ne prend pas en quantité convenable. Une nourriture insuffisante produit l'anémie; l'excès de nourriture amène la pléthore, et peut disposer aux maladies organiques de l'estomac et des intestins. Des aliments altérés par la putréfaction, la fermentation ou la moisissure disposent à des maladies plus ou moins graves, à des inflammations du conduit digestif, à des fièvres adynamiques, au scorbut, etc.

L'abus journalier des boissons fermentées, du vin, des liqueurs alcooliques, imprime à la plupart des maladies aiguës qui viennent à se développer un caractère si fâcheux qu'elles sont le plus souvent mortelles. Le vin et les liqueurs alcooliques ont des effets plus pernicieux quand ils sont pris dans l'intervalle des repas que quand ils sont portés dans l'estomac mêlés aux aliments solides. La maladie décrite sous le nom de *delirium tremens* est souvent l'effet de l'abus de ces boissons, ou de leur suppression brusque chez les ivrognes. L'usage immodéré du café dispose aux congestions cérébrales et à l'inflammation de l'estomac; le thé, au contraire, produirait, dit-on, l'affaiblissement de ce viscère et disposerait aux écoulements chroniques.

L'abus des aromates et des assaisonnements de haut goût, comme le poivre, la moutarde, le piment, etc., peut donner lieu à l'inflammation d'une partie ou de la totalité du conduit digestif. Les médicaments peuvent fort bien, et cela arrive trop souvent, troubler la santé qu'ils sont chargés de rétablir. Il faut se défier des remèdes dits de *précaution*. Les vomitifs répétés ont souvent fini par produire la débilité ou même l'inflammation de l'estomac; les purgatifs, celle des intestins.

Il y a peu de chose à dire des causes prédisposantes individuelles appartenant à la classe des *enacta*. La faiblesse qu'entraînent les évacuations excessives favorise l'action des causes qui occasionnent ou déterminent les maladies. La suppression d'évacuations habituelles, l'omission de saignées et de purgatifs accoutumés peuvent disposer à diverses maladies; mais elles agissent généralement comme causes occasionnelles plutôt que comme causes prédisposantes.

Aux *gesta* se rapportent l'exercice et le repos, la veille et le sommeil. Une disproportion considérable entre l'exercice et le repos est toujours nuisible à la santé; se fatiguer trop grande entraîne une sorte d'épuisement, et imprime un caractère fâcheux aux affections aiguës qui se développent dans ces conditions. Le défaut d'exercice a des inconvénients plus graves encore que l'excès opposé : ces inconvénients sont d'autant plus prononcés que l'individu a un besoin plus grand de mouvement, à raison de son âge, de ses habitudes, de sa force. Il est plus nuisible aux enfants, aux individus robustes, à ceux qui ont toujours mené un genre de vie très-actif. Il est d'observation que la vie sédentaire est moins préjudiciable à la femme qu'à l'homme, soit parce que, dès l'adolescence, l'habitude en a diminué pour elle les inconvénients, soit parce qu'elle est plus conforme à sa principale destination et, par conséquent, aussi à sa constitution. Le défaut d'exercice entraîne des troubles nombreux dans l'économie. Un de ses premiers effets est la diminution de l'appétit et la lenteur des digestions : beaucoup de dyspepsies ne reconnaissent pas d'autres causes et ne cèdent qu'à un exercice régulier. L'inaction, quand elle se prolonge, détermine l'affaiblissement des organes locomoteurs, favorise les congestions sanguines vers quelques parties et vicie la nutrition; le corps augmente en volume et perd de sa force : la polysarcie adipeuse, les écoulements muqueux, les scrofules, l'œdème, sont, selon la disposition des individus, les effets divers de cette inaction portée au plus haut degré. Le sommeil prolongé au delà du besoin amène l'engourdissement général et prédispose à la pléthore et aux affections cérébrales. A la suite de longues veilles, il se développe souvent des affections nerveuses, et spécialement une grande irritabilité du système nerveux.

Les sensations et les passions (*percepta*) deviennent, au delà de certaines bornes, des causes prédisposantes de maladies. Des sensations habituellement très-faibles déterminent peu à peu, dans les organes qui en sont le siège, une augmentation de sensibilité qui les rend impropres à soutenir des sensations médiocrement fortes. Des sensations habituellement très-vives, au contraire, émoussent la

sensibilité des organes et les rendent par degrés inhabiles à remplir leurs fonctions. Les passions fortes et exclusives produisent une exagération de sensibilité qui prédispose singulièrement aux affections nerveuses. Les passions tristes et les chagrins prolongés paraissent avoir une grande influence dans le développement des maladies organiques, et spécialement du cancer.

— Des causes occasionnelles ou excitantes. Les causes occasionnelles diffèrent, selon Chomel, des causes déterminantes et prédisposantes, en ce qu'elles ne se rattachent à l'histoire d'aucune affection en particulier. La même cause occasionnelle peut provoquer l'invasion de toutes les maladies, et la même maladie peut être suscitée par toute espèce de causes occasionnelles. Qu'on ouvre un traité quelconque de pathologie, on y trouvera, à l'article consacré à l'étiologie de chaque maladie aiguë, l'énumération de presque toutes les causes occasionnelles qu'il est possible d'indiquer : — impression d'un air très-froid ou très-chaud, du vent du nord ou du sud; — action d'un courant d'air sur tout le corps, ou d'une petite colonne d'air sur une même partie; — passage subit d'un lieu très-chaud dans un autre très-froid et vice versa; — séjour momentané dans une maison humide nouvellement construite; — changement passager dans l'épaisseur ou la forme du vêtement; — immersion dans un bain très-chaud ou très-froid; — exposition à la pluie; — vêtements humides conservés sur le corps; — écart dans le régime, comme ingestion d'une quantité trop grande d'aliments, ou usage d'aliments malsains ou mal préparés, de digestion difficile, pris à une heure insolite ou mangés avec précipitation; — boissons très-chaudes ou très-froides, ou de mauvaise nature; — suppression de quelque évacuation naturelle, comme la sueur, les lochies, le lait, les menstrues; — suppression d'un écoulement morbide ou artificiel, comme les fleurs blanches, un ulcère ancien, un fongule ou un vésicatoire établi depuis longtemps; — besoin d'une hémorragie dont on s'est fait une habitude; — évacuation considérablement augmentée; — saignée intempestive; — vomitif, purgatif pris mal à propos; — fatigue excessive; — repos inaccoutumé; — veilles prolongées; — secousse physique et morale; — émotion vive, comme la joie, la terreur; — contention forcée de l'esprit; — rétrocession de la goutte; — répercussion d'un exanthème; — cessation subite de quelque autre affection.

Malgré la différence qu'il établit entre les trois espèces de causes morbifiques, Chomel reconnaît qu'il existe entre elles plusieurs points de contact, dans lesquels les causes occasionnelles se confondent en quelque sorte avec les causes déterminantes et prédisposantes. « Le froid, par exemple, dit-il, est-il une cause déterminante du rhumatisme, ou bien n'est-il que cause occasionnelle? C'est ce qu'il n'est pas facile de décider, comme le prouve le dissentiment des médecins à ce sujet. D'un autre côté, si l'on compare les causes occasionnelles et les causes prédisposantes, on voit que les mêmes circonstances peuvent appartenir aux unes et aux autres. A la vérité, il y a cette différence que dans un cas la cause n'a agi que momentanément, tandis que dans l'autre elle a agi pendant un temps fort long : un écart de régime, par exemple, est cause occasionnelle; l'ivrognerie habituelle, au contraire, est cause prédisposante; la distinction est bien tranchée quand on prend ainsi les extrêmes, mais elle devient plus obscure à mesure qu'on s'en éloigne : des excès qui se prolongent pendant plusieurs jours, pendant une ou plusieurs semaines, n'appartiennent bien évidemment ni à l'une ni à l'autre série. Il est même quelques circonstances où un simple écart de régime, qu'on place généralement parmi les causes occasionnelles, devient cause prédisposante de maladie. On a souvent vu, dans les épidémies de peste ou de variole, un excès de boisson, un coït répété plusieurs fois en quelques heures, favoriser l'action du virus pestilential ou variolique, et l'individu qui pendant plusieurs mois avait impunément bravé la contagion en être atteint immédiatement après avoir été débilité par ces causes qui, dans ces cas, ont agi évidemment à la manière des causes prédisposantes. Cette division des causes morbifiques présente donc quelques défauts; la nature, ici comme ailleurs, ne se plie point à nos divisions; on ne peut l'astreindre rigoureusement à aucune. »

— Du mode d'action des causes morbifiques. L'action des causes déterminantes est en général évidente, bien qu'elle ne soit pas toujours facile à expliquer, et que dans beaucoup de cas même elle soit entièrement inexplicable. On s'en rend facilement compte toutes les fois qu'elle est mécanique. Ainsi, lorsqu'un corps vulnérant pénètre dans quelque partie, fracture un os, intéresse un tendon ou une artère, nous jugeons que la force qui a divisé ces organes était supérieure à celle qui en soutenait le tissu; nous pouvons également nous rendre compte du désordre des mouvements et de l'écoulement du sang qui résultent de cette lésion. La présence d'un corps étranger dans la trachée-artère ou dans la vessie, l'interception du cours des matières alimentaires dans les intestins comprimés par une tumeur, ou étranglés par une bride péritonéale, ou dans une ouverture herniaire, produisent des effets qui sont dans un rapport très-saisissable avec leurs causes; mais la plupart de ces causes, en

même temps qu'elles ont une action mécanique sur les organes vivants, produisent d'autres effets qui sont subordonnés aux lois de la vie. Ces effets, nous les constatons, nous les voyons s'enchaîner les uns aux autres, nous remarquons les analogies et les différences qu'ils présentent, ce qui nous permet de les grouper par genres et espèces, sous certains noms; mais nous ne les expliquons pas, si par *expliquer* l'on entend montrer l'effet contenu dans la cause, saisir un rapport nécessaire entre la cause et l'effet. Les parties qui ont été divisées ou déplacées deviennent rouges, chaudes, douloureuses et tuméfiées, une exhalation nouvelle s'y établit, etc. Ces phénomènes n'ont rien qui nous étonne, parce que nous sommes accoutumés à les observer. Cependant, si nous voulons les approfondir et chercher à connaître le mécanisme de leur production, nous sommes obligés de convenir de notre ignorance, à moins que nous ne voulions la remplacer par des erreurs ou la voiler sous un langage qui nous en impose à nous-mêmes. On doit, malgré les progrès de la chimie moderne, en dire autant de l'action des gaz qui produisent l'asphyxie. Nous savons que les uns déterminent peu à peu, les autres tout à coup la suspension des phénomènes de la vie; nous connaissons aussi les changements que quelques-uns apportent dans la couleur et la consistance du sang; mais l'asphyxie n'en reste pas moins un mystère pour nous. L'action des poisons sur l'économie est également démontrée, mais tout aussi inexplicable. Comment le poison narcotique produit-il une sorte de coma; le poison acre, l'inflammation de l'estomac et des intestins; le poison septique, la gangrène de diverses parties? Voilà autant de questions qu'il est impossible de résoudre. L'action intime des principes contagieux est plus obscure encore. On a comparé le développement des maladies à celui des végétaux et des animaux, et assimilé les virus aux semences végétales et animales. Cette comparaison se présente très-naturellement à l'esprit; mais ce n'est qu'une comparaison, tant qu'on n'a pas découvert le microphyte ou le microzoaire de chaque virus. L'eût-on découvert, il resterait encore à expliquer l'action intime de ce microphyte ou de ce microzoaire sur les tissus et les fonctions.

Bien que généralement obscure, l'action des causes prédisposantes est quelquefois susceptible d'être expliquée d'une manière assez satisfaisante. Le développement de certaines maladies par l'usage de vêtements trop serrés, de corsets trop étroits, comme le trouble des digestions, l'avortement, est facile à concevoir. On peut également rendre compte de la disposition pléthorique qui succède à l'usage d'aliments succulents et de l'anémie qui survient par l'effet de l'abstinence et d'un mauvais régime. On s'explique également l'influence débilitante des évacuations excessives de toute espèce, et la tendance aux inflammations qui résulte de la suppression d'évacuations habituelles. Le développement des maladies nerveuses, chez les personnes qui ont des inquiétudes ou des chagrins prolongés, se lie assez naturellement aux causes qui produisent ces affections.

Il ne faut pas confondre les causes prédisposantes avec les *prédispositions* : celles-ci sont l'effet des premières, mais elles n'en sont pas l'effet constant. Les mêmes causes prédisposantes n'agissent point d'une manière uniforme chez tous les individus, et l'on ne saurait mesurer avec exactitude la prédisposition à la maladie d'après l'énergie apparente des causes qui l'ont préparée. Chez telle personne, une cause prédisposante légère déterminera une prédisposition très-forte; chez telle autre, au contraire, plusieurs causes prédisposantes beaucoup plus énergiques agiront pendant un temps plus long sans produire un effet aussi marqué, ou même sans en produire aucun. Dans un assez grand nombre de cas, on est forcé de reconnaître une prédisposition très-prononcée à telle ou telle maladie chez des sujets qui n'ont été exposés à aucune des causes regardées comme propres à la développer. En un mot, la prédisposition n'est pas toujours acquise, ne dérive pas toujours de causes prédisposantes; elle peut être naturelle et innée. Elle prend alors le nom de *diathèse*.

Les causes occasionnelles ne peuvent agir qu'autant qu'il y a prédisposition. Aussi observe-t-on que sur dix personnes, par exemple, qui feront un excès de table, qui s'exposeront au froid, etc., il y en aura tout au plus une ou deux dont la santé sera troublée, et quelquefois sur un nombre plus grand il n'y en aura aucune. De plus, les causes occasionnelles n'ont point d'influence sur l'espèce d'affection qui se développe. Ce ne sont, en quelque sorte, que des secousses imprimées à l'économie; elles n'ont aucun résultat chez l'homme qui est dans un état de santé stable; elles peuvent avoir chez les autres des résultats très-divers.

Il est un certain nombre de maladies à la production desquelles concourent évidemment des causes de ces trois genres; il en est d'autres où la maladie est produite exclusivement par une cause déterminante, ou par une ou plusieurs causes prédisposantes. L'asphyxie est toujours due à des causes déterminantes; le typhus exige, dans la plupart des cas, le concours de quelque cause prédisposante, et quelquefois une cause occasionnelle, comme la fétidité ou un excès de régime en provoquant l'invasion, la pléthore et les fièvres inflamma-

toires sont presque toujours produites exclusivement par des causes prédisposantes; aucune affection n'est due uniquement à une cause occasionnelle.

— De la distinction des maladies relatives aux causes qui les produisent. Les maladies qui se montrent dans des conditions semblables ou qui offrent entre elles quelque point de contact sous le rapport de leurs causes, ont été réunies et ont donné lieu à quelques rapprochements qui ne sont pas sans intérêt : les principaux groupes auxquels cette division étiologique a donné lieu sont ceux des maladies *innées, héréditaires et acquises*, des maladies *sporadiques, endémiques, épidémiques et contagieuses*.

On entend par maladies *innées ou congénitales* celles que l'enfant apporte en naissant. Nous avons vu que les maladies *héréditaires* sont celles que les parents transmettent à leurs enfants. Il faut bien comprendre que les mots *inné et héréditaire* ne sont pas synonymes. Les maladies *innées* ne sont pas toutes héréditaires, de même que les maladies héréditaires ne se montrent pas toutes au moment de la naissance. Celles-ci ont existé et existent encore chez les parents, et cette circonstance ne se trouve pas nécessairement dans les autres. Toutefois, la même affection peut être héréditaire et innée.

On comprend sous le nom de maladies *acquises* celles qui ne commencent qu'après la naissance, et qui ne dépendent point d'une disposition héréditaire.

On nomme *sporadiques* (*μακρὰ*, je disperse, je sème çà et là) les maladies qui n'attaquent qu'un seul individu à la fois, ou quelques individus isolément. Elles sont dues particulièrement à l'action des causes prédisposantes; car on ne donne point cette épithète aux affections produites par des causes déterminantes.

On appelle *endémiques* (*ἐν, dans, et δῆμος, peuple*) les affections produites par un concours de causes qui agissent continuellement ou périodiquement dans certains lieux, de sorte que les maladies qui en résultent s'y montrent sans interruption, ou du moins y reparaissent à des époques fixes, en frappant, dans tous les cas, une plus ou moins grande proportion des habitants : telles sont les fièvres intermittentes dans la plupart des endroits marécageux.

Les maladies *épidémiques* (*ἐπί, sur, δῆμος, peuple*) sont celles qui, comme les précédentes, attaquent à la fois un grand nombre d'individus, mais qui diffèrent des précédentes en ce qu'elles n'ont qu'une durée déterminée, et ne reparaissent point à des intervalles réguliers. Les causes qui produisent les maladies épidémiques ont été de tout temps l'objet des recherches des médecins observateurs. Presque tous se sont accordés à reconnaître que la plupart des épidémies ne dépendent pas seulement des circonstances dans lesquelles se trouvent actuellement les habitants du lieu où elles régnent; que leur apparition est, en quelque sorte, préparée par une succession de causes qui ont agi pendant un temps plus ou moins long, et ont produit une prédisposition que les causes actuelles ne font que développer ou augmenter. Aussi observe-t-on que les personnes qui habitent depuis peu de temps le lieu où règne une maladie épidémique en sont rarement atteintes, et qu'elle frappe surtout sur les anciens habitants. « Quelques médecins, dit Chomel, ont cru trouver dans les aliments, dans les boissons, mais surtout dans les qualités sensibles de l'atmosphère, les causes de toutes les épidémies. D'autres, ayant remarqué que les changements qui surviennent quelquefois dans l'atmosphère pendant le cours de l'épidémie n'ont pas toujours sur elles une influence marquée, en ont déduit cette conclusion, que les causes qui provoquent l'apparition des maladies régnantes et qui les entretiennent ne se trouvent point dans les qualités appréciables de l'air. Ils ont été ainsi amenés à admettre dans ce fluide des qualités cachées, auxquelles ils attribuent les maladies dont la production ne pouvait pas être expliquée par les changements sensibles de l'atmosphère. De là est née la doctrine des causes occultes, admises sous des noms variés par beaucoup de médecins très-célèbres et très-judicieux, depuis Hippocrate jusqu'à Sydenham et Mervin. »

Nous avons déjà parlé des maladies contagieuses. Il ne faut pas les confondre avec les maladies simplement épidémiques. Il peut arriver qu'une maladie soit réellement contagieuse et qu'elle paraisse simplement épidémique, parce que la contagion ne frappe pas tous ceux qui s'exposent à son action ou parce que les véhicules de la contagion et les principes contagieux étant presque infinis, la contagion atteint les personnes mêmes qui se croient hors de toute communication avec les malades; et, d'autre part, telle autre affection qu'on regarde comme contagieuse, parce qu'elle attaque des individus qui communiquent ensemble, peut être due aux influences épidémiques qui sont communes à tous. Ainsi, lorsqu'on voit plusieurs des habitants d'une même maison tomber simultanément ou successivement malades, on soupçonne presque toujours la contagion, et cependant, comme le remarque Ramazzini, il est naturel que plusieurs individus, soumis d'une manière identique et depuis le même temps à l'influence des mêmes causes, soient atteints vers la même époque d'une même affection. « C'est, dit ingénieusement ce méde-

cin célèbre, une sorte de *maturité* qui survient dans l'économie exposée depuis un certain temps à l'action de causes morbifiques semblables. »

Nous avons un moyen très-sûr de distinguer les maladies contagieuses des maladies simplement épidémiques, c'est l'*inoculation*. Toutes les fois qu'une maladie peut être manifestement transmise d'un individu qui en est affecté à des personnes saines, et que cette transmission a été reconnue par des expériences répétées, la contagion ne peut plus être révoquée en doute. C'est ainsi qu'on a constaté d'une manière certaine la contagion de la variole et de la vaccine. L'impossibilité de transmettre une maladie par l'inoculation ne suffit pas pour trancher définitivement la question de contagion. En effet, toutes les maladies ne sont pas contagieuses de la même manière; plusieurs ont un mode particulier de transmission, hors duquel la contagion n'apparaît pas. Ajoutez que tout individu n'est pas apte à recevoir toute contagion; qu'il faudrait de nombreuses expériences pour obtenir une solution; que, dans les essais de ce genre, les résultats négatifs ont bien moins de portée que les résultats positifs; enfin, que le développement d'une maladie, chez des personnes qui ont été soumises à l'inoculation, ne peut démontrer le caractère contagieux du mal qu'autant que ces essais sont tentés loin des lieux où il régnait.

La question de contagion se juge alors par l'*importation*. Lorsqu'une maladie qui n'est pas connue dans un pays vient à s'y développer tout à coup, si son apparition succède à l'arrivée de quelques étrangers qui en soient actuellement atteints ou qui arrivent d'un lieu où elle régnait, si les personnes qui reçoivent ces étrangers et qui les soignent sont les premières atteintes de la maladie; si celle-ci se montre en second lieu chez les individus qui habitent avec les premiers malades, il est de toute évidence qu'elle est contagieuse. L'importation permet encore de distinguer les maladies contagieuses des maladies infectieuses : celles-ci, nous l'avons déjà dit, sont dues à des exhalaisons miasmatiques qui proviennent des êtres vivants sains ou malades, mais surtout de ces derniers, lorsqu'ils sont accumulés dans un espace trop étroit. On doit noter que telle maladie qui naît sous l'influence de l'encombrement des malades, qui est infectieuse dans son origine, peut être contagieuse dans sa transmission ultérieure; tels sont le typhus des camps et la pourriture d'hôpital.

— II. DE LA CAUSE PROCHAINE DES MALADIES ET DE L'ÉTIOLOGIE VITALISTE. On a vu plus haut que Chomel n'accorde aucune place dans l'étiologie à la cause prochaine des maladies. C'est par réaction contre les divers systèmes auxquels la recherche des causes prochaines a donné naissance, depuis Galien jusqu'à Broussais. Avant Chomel, Laënnec avait dit : « Je ne tenterai pas de remonter aux causes premières, ou, pour me servir du terme des écoles, aux causes prochaines des maladies. La vanité de ce genre de recherches est suffisamment prouvée par l'oubli profond où sont successivement tombées toutes les théories de ce genre, excepté celles dont les auteurs sont encore vivants : encore subsistent-elles chaque jour tant de modifications, que leurs auteurs mêmes montrent assez par là combien ils sont peu sûrs d'avoir trouvé la vérité. Brown pourrait-il reconnaître aujourd'hui ses disciples avoués ou sans aveu? »

Baglivi, le promoteur du baconisme en médecine, conseillait déjà de sacrifier les causes prochaines aux causes sensibles. Il faut l'entendre : « Parmi les écueils sans nombre, dit-il, où vient se heurter l'intelligence de l'homme, l'écueil le plus difficile peut-être, c'est l'investigation de cette cause première et très-prochaine qui détermine l'explosion des maladies et nous frappe d'une manière tout à fait immédiate; c'est de là, en effet, que nous sont venus ces flots d'erreurs, ces déchirements intellectuels qui ont coûté à la médecine des larmes si amères, je dirai même si inévitables : car la science intuitive n'étant point le partage de l'homme, toute l'activité de son esprit était incapable de pénétrer à fond le mystère des mouvements morbides... Ce n'est pas l'intelligence qui peut pénétrer ces mystères, à moins d'unir à ses efforts le concours actif des sens. Aussi qu'ont-elles produit, toutes les méditations des médecins sur la nature des causes morbides? Leur main qui cherchait la vérité n'a saisi que les ténébres. » Acceptant l'ancienne division des causes morbides en cause *procatartique* (occasionnelle), cause *progymnème* (prédisposante) et cause *prochaine*, Baglivi remarque, en le déplorant, que les médecins de son temps se soucient médiocrement des causes procatartiques et s'attachent uniquement à spéculer sur les causes prochaines. « Qu'elles viennent de l'intérieur ou du dehors, les causes procatartiques, dit-il, sont généralement considérées comme des choses sans aucune importance, parce que, la maladie une fois déclarée, ces causes disparaissent d'elles-mêmes, ou le malade les dissimule. C'est ce qui fait que la plupart des médecins emploient toutes les ressources de leur esprit pour exalter d'une façon exclusive l'étude des causes prochaines que leur obscurité met, pour ainsi dire, à l'abri du jugement des sens. Or, ceux qui agissent ainsi agissent sans aucune espèce de raison, car il n'y a pas de circonstance, si petite

qu'elle soit, pas de cause, de quelque nature qu'elle puisse être, où nous ne devions puiser des indications curatives, toutes les fois surtout que ces circonstances ou ces causes ont un caractère de fécondité qui les rend propres à nourrir une maladie ou bien à en devenir la base... Voici une chose dont on ne peut assez s'étonner : les médecins de nos jours semblent n'avoir qu'une idée; mais elle fait toute leur occupation, toute leur gloire : c'est la détermination des causes essentielles et prochaines d'une maladie, des causes les plus inaccessibles à l'esprit humain. Quant à celles qui peuvent frapper nos sens, et dont l'action tout extérieure devient l'occasion même de la maladie, ils ne daignent pas en faire le sujet de leurs investigations. » Enfin il est bien près de proscrire toute recherche des causes prochaines. « Il y a de très-savants hommes, dit-il, qui, las de fouiller en vain le mystère des causes prochaines et désespérant de pouvoir déterminer jamais la nature du ferment hétérogène qui produit la maladie d'une manière immédiate, posèrent enfin ce principe que, pourvu que l'on pût, dans une maladie, s'assurer de bonnes indications et de bons remèdes, il importait infiniment peu que l'on ignorât la cause immédiate, inaccessible aux sens. Or ce principe a pour lui du moins l'expérience des empiriques. Ceux-ci, en effet, n'ont que des regards de pitié pour les savantes spéculations que l'école rationaliste a imaginées dans le but d'expliquer la cause prochaine des maladies; néanmoins, il faut l'avouer, leurs petits secrets, pour la plupart du temps, guérissent tout aussi bien que les méthodes élégantes et les belles théories du rationalisme. »

Les ouvrages classiques de l'école de Paris sont, en général, écrits dans l'esprit de Laënnec et de Chomel, en ce qui concerne l'étiologie et les causes prochaines. « Avant d'arriver à l'étude de l'étiologie, disent MM. Hardy et Béhier, il faut bien s'entendre sur le sens que l'on doit accorder à ce mot cause. S'il doit signifier le rapport qui existe entre le mouvement intime dont la maladie n'est que l'expression et la circonstance qui a déterminé ce mouvement; s'il faut entendre par ce mot l'influence directe, immédiate, par laquelle la fonction, de régulière qu'elle était, devient anormale, par laquelle aussi l'organe est modifié de façon à changer ses conditions habituelles de forme, de volume, de texture, de consistance, nous ignorons complètement les causes de la maladie. C'est cependant un des sens que l'on a donné au mot cause. C'est ce que les auteurs ont désigné sous le nom de cause prochaine. »

M. Monneret repousse, lui aussi, la cause véritable, première, prochaine, contenante, immédiate des maladies; et, empruntant à la philosophie de Barthès, dont il approuve hautement les principes, le mot qui la résume, il prétend remplacer cette cause par la cause expérimentale. Quelle est cette cause expérimentale? C'est le phénomène dernier que l'analyse révèle, en remontant le cours de ceux qui se sont succédés, le phénomène initial de l'évolution morbide, et qui est supposé la déterminer et la régler. « La nature d'une maladie, dit M. Monneret, est la cause expérimentale des lésions de structure, d'actes et de phénomènes que nous observons dans les solides ou les liquides. Pour trouver cette cause, on étudie la succession des phénomènes jusqu'à ce qu'on ne puisse aller au delà d'un d'entre eux, qui est alors réputé phénomène producteur ou cause des autres... Telle est, en effet, la seule direction légitime que l'on puisse donner à la recherche des causes, si l'on veut qu'elle aboutisse à quelque découverte utile. Il est bien entendu que, par nature d'une maladie, nous devons seulement comprendre la cause expérimentale et sensible des changements survenus dans la structure, les propriétés et les actes du corps humain. »

« On reste dans le vrai, continue-t-il, quand on se contente de dire que la maladie est une névrose, une hémorragie, une hydropisie, un flux, une inflammation, parce qu'on ne dépasse pas la limite atteinte par le phénomène visible. L'altération connue du sang ou d'une humeur naturelle, la congestion avec certains caractères, sont autant de causes que nous considérons à juste titre comme indiquant la nature de la maladie; mais ce ne sont encore que des causes expérimentales. Les meilleurs esprits savent s'en contenter et les considèrent comme suffisantes pour caractériser la nature des maladies. Si l'on objecte que telle n'est pas leur vraie nature, qu'il existe avant cette cause d'autres troubles plus intimes et qui les précèdent dans leur développement, nous demandons qu'on nous les montre expérimentalement. Sinon, nous sommes décidés à ne pas admettre toutes les hypothèses que l'on a décorées du nom de causes premières. On n'a fait faire de véritables progrès à la pathologie qu'à partir du moment où l'on s'est contenté de suivre avec rigueur le mode de succession des phénomènes. »

Bien différente est la doctrine vitaliste des causes morbifiques. Nous allons l'exposer d'après l'intéressant ouvrage de M. Chauffard : *Principes de pathologie générale*. Où faut-il chercher la cause réelle des maladies? se demande M. Chauffard. Sera-ce dans le monde extérieur, dans les milieux d'ordre physique, chimique ou mécanique, où tant de médecins, même de ceux qui se croient libres de tout esprit de système, l'ont jusqu'ici placée?

Qu'est une cause? Au sens de l'organicisme, c'est un fait qui paraît en occasionner un autre; au sens philosophique réel, c'est la raison intérieure et génératrice des phénomènes; c'est l'unité engendrant la pluralité, la force réalisant le composé, l'activité animant la substance. Dans ce sens, et même d'après la première conception, peut-on dire qu'une force, qu'un mouvement, qu'un fait extérieur et physique occasionne, c'est-à-dire *cause* une maladie? Mais une maladie est un fait vital: or la vie seule détermine et *cause* tous les faits vitaux. Le fait extérieur peut exciter, et non causer un acte organique et vital. D'après ces notions, comment concevoir une prétendue *cause* de maladie qui émanerait du monde physique? Pour que cette *cause* fût réelle et en puissance d'effets, il faudrait que la maladie n'appartint pas à l'ordre vivant, qu'elle ne fût pas la vie elle-même sous une forme anormale, qu'elle fût un fait d'ordre physique, une lésion, un trouble. La maladie étant un fait vital, la *cause* vraie de la maladie doit être vitale elle-même, parce que rien ne peut produire mouvements et phénomènes vitaux que la vie elle-même, parce qu'on ne conçoit pas une *cause* dont les effets seraient d'ordre différent et surtout d'ordre supérieur à elle.

Ainsi la *cause* réelle des maladies ne saurait provenir de l'ordre physique et des milieux ambiants. Quel rôle joue donc ce dernier ordre dans l'étiologie? Le même que celui qui appartient au monde physique par rapport à la vie. Le monde physique ne cause pas la vie, mais il lui fournit des conditions nécessaires pour le libre exercice de son activité, pour le développement de ses facultés spontanées. Il en est de même de la maladie: les influences extérieures, physiques ne la causent pas, mais elles lui sont des conditions d'origine, des occasions d'être. La *cause* morbifique réelle est intérieure et vitale; l'occasion, les conditions de cette *cause* sont au contraire d'ordre extérieur et physique. La vie ressent et représente toutes les propriétés favorables, toutes les existences de l'anorganisme qui aident à la sienne, et elle les reproduit en impressions et en actes vitaux harmoniques; pareillement, la maladie représente en impressions et en actes morbides l'hostilité, ouverte ou cachée, de toutes les forces contraires de la nature, de tous les faits nuisibles des milieux environnants. La *cause* morbifique est l'impression ressentie par la vie de telle ou telle de ces conditions ennemies, véritables occasions morbides.

Comme on le voit, l'étiologie vitaliste comprend deux éléments: l'occasion extérieure de la *cause*, la force inférieure et physique, et la *cause* elle-même, la force supérieure et vitale. Distinguer avec soin ces deux éléments: *occasion morbide*, *cause morbifique*; les assigner, dans tous les cas, à l'ordre auquel ils appartiennent, pour ne pas donner à l'occasion ce qui est à la *cause*, et surtout à la *cause* ce qui est à l'occasion: tels doivent être, d'après la doctrine vitaliste, l'effort et le but de l'analyse étiologique. La tâche n'est pas toujours facile. L'*occasion morbide* ne se présente pas toujours nettement extérieure et isolée de l'organisme; elle semble souvent en faire partie, et il est alors aisé de la prendre pour la *cause morbifique* réelle; d'autant plus que cette *occasion morbide*, qui siège au sein même de la texture organique, n'est pas, la plupart du temps, primitive, mais secondaire et produite par un agent externe. Tels sont les cas où une occasion extérieure détermine directement un effet physique ou chimique au milieu des tissus ou des liquides de l'économie. Cette altération physique ou chimique ne constitue pas la vraie *cause* de la maladie; elle n'en reste que l'occasion, tant qu'elle demeure dans l'ordre physique. La *cause* ne surgit tout entière que lorsque l'ordre vital est mis en jeu, lorsque l'altération est ressentie par la vie, et que l'impression morbide, fait vital et *cause* réelle de la maladie, apparaît. Il en est ainsi, par exemple, quand, par une absorption vénéneuse, ou virulente, ou miasmatique, la composition du sang est altérée d'une manière sensible ou insensible. Cette altération du sang n'est pas la maladie, ni sa *cause* effective et prochaine, quoi qu'on en dise; elle ne peut l'être que dans le sens organicien de la maladie lésion. Suivant les données réelles, c'est une occasion de même nature que les conditions morbides externes, et tant qu'elle restera isolée de la vie, qu'elle n'aura pas provoqué l'impression délétère, elle demeurera sans signification ni résultat. Ce trouble chimique du sang est jusqu'alors étranger à la vie, extérieur, en quelque sorte, quoique intérieurement compris dans l'agrégat organique. Il n'a pas d'effet morbide plus direct et plus nécessaire que toute autre condition placée en dehors de l'économie, telle, par exemple, que la constitution atmosphérique ou l'influence épidémique, qui par elles-mêmes ne sont rien. Toutes ces conditions ne deviennent *causes* morbifiques que lorsqu'elles sont conçues par l'essence vivante, qu'elles sont réalisées en une impression vitale. C'est pourquoi, sur un certain nombre d'individus soumis aux mêmes occasions morbides, aux mêmes absorptions miasmatiques, les uns contracteront une maladie, les autres seront indemnes, et, parmi les premiers, les formes morbides seront variables par l'intensité, par la nature, par l'espèce. C'est que, chez les uns, la condition morbide,

même ayant pénétré l'agrégat, sera restée sans retentissement sur la vie; la *cause* morbifique ne sera pas éveillée et la maladie, privée de sa raison d'être, aura manqué. Chez d'autres, la vie aura ressenti de cette occasion morbide telle ou telle impression; telle ou telle *cause* morbifique se sera développée, et une maladie aura surgi en rapport avec la *cause*.

Tandis que l'organicisme repousse la *cause* prochaine de l'étiologie et lui refuse même, par la plume de Chomel, le nom de *cause*, le vitalisme ne voit de *cause* morbifique réelle que celle-là, et donne indifféremment le nom d'*occasions morbides* aux *causes déterminantes*, aux *causes prédisposantes* extérieures et aux *causes occasionnelles*. A ceux qui lui objectent les vaines spéculations, les vains systèmes auxquels la recherche des *causes prochaines* a donné naissance, le vitalisme répond que ce qui a égaré les médecins, ce n'est pas de s'être préoccupés des *causes prochaines*, c'est, en premier lieu, de les avoir conçues matérielles, de les avoir demandées à l'ordre physique, non à l'ordre vital; c'est, en second lieu, d'avoir poursuivi la chimère de l'unité de *cause* prochaine. « La preuve, dit M. Chauffard, que les prétendues *causes* des organiciens ne sont en réalité que des occasions, c'est que, entre ces *causes* et les phénomènes morbides, il est impossible de saisir un rapport constant, nécessaire; aussi plusieurs médecins prétendent-ils que la connaissance de la *cause* n'implique pas celle de la maladie, que sa mobilité, l'insurmontable difficulté que l'on rencontre souvent pour l'atteindre, le défaut de rapport qui existe entre elle et l'effet produit, rendent vaines la plupart des recherches étiologiques et en ruinent l'influence dans la science des maladies. Leurs affirmations sont exactes, ce qui montre bien que la *cause* dont ils parlent ne mérite pas ce nom, et qu'ils ont tort de confondre les deux éléments étiologiques, l'*occasion* et la *cause*, les rapports de l'occasion à la *cause* et les rapports de la *cause* à la maladie.

Considérées dans leurs rapports avec la *cause* morbifique, les occasions morbides pourraient être distribuées en vastes groupes, échelonnés suivant leur aptitude à exciter cette *cause*: les uns, presque dénués de tout caractère et de toute puissance, ne se rapportent étroitement à aucune affection pathologique, à peine capables de troubler la vie régulière; les autres, de plus en plus hostiles à l'économie vivante, manquant plus rarement leur excitation pathologique, plus spéciaux en même temps que plus sûrs dans leurs rapports morbifiques, jusqu'à ce qu'enfin on atteigne à ces virus que l'on peut recueillir et transmettre, et qui sont des occasions tellement unies à la *cause* morbifique, que peu de médecins les en distinguent nettement. Quelque rapprochées cependant que soient l'occasion et la *cause*, il n'y a jamais de l'une à l'autre des rapports nécessaires. Entre elles, il y a toujours la vie, et la vie individuelle avec ses conditions innées et acquises, ses modes infiniment variés de sentir, de résister, de réagir. Même à l'encontre de l'occasion virulente, la physionomie vitale individuelle conserve ses droits, quoique amoindris, et imprime à la *cause* conçue une expression particulière qui souvent modifie profondément la maladie spécifique.

Si tout est incertain et dissemblable dans les rapports de l'*occasion morbide* à la *cause*, tout, par contre, est exactement proportionnel et similaire dans les rapports de la *cause* morbifique à la maladie. La maladie n'est que la *cause* morbifique développée dans ses effets adéquats; rien dans la succession des phénomènes morbides qui n'ait sa raison représentative dans la *cause*. Pour bien saisir ce rapport constant, nécessaire, de la *cause* à la maladie, il ne faut pas considérer la *cause* comme fixe, unique, fermée, comme bornée à la première impression morbifique ressentie. Une maladie n'obéit pas toujours, durant son cours entier, au rapport qui s'établit entre l'occasion première et la *cause* immédiatement provoquée. Rarement une maladie est assez simple pour n'offrir que cet unique et invariable rapport. L'évolution morbide entraîne le plus ordinairement une série d'actes, de troubles, de lésions qui, effets d'abord et soumis à l'activité morbifique qui les conçoit, s'en affranchissent ensuite plus ou moins et subsistent dès lors par eux-mêmes. Causés, ils deviennent à leur tour causants ou, pour mieux dire, occasions morbides intercurrentes. La vie, qui les a émis, subit en retour leur influence; ces occasions secondes soulèvent des impressions morbifiques nouvelles qui s'allient aux *causes* premières, les modifient diversement, les soutiennent et les aggravent, les dominent souvent, se substituent au mode affectif initial, et de la sorte transforment la maladie tout entière. C'est ainsi qu'à travers des phénomènes, des occasions, des *causes* successives, une maladie s'altère dans ses caractères primitifs, en acquiert et en perd d'autres successivement, et s'offre à l'observation comme un tout incessamment complexe et changeant, dont la plus minutieuse analyse peut à peine débrouiller les éléments.

La mécanique, la physique, la chimie, l'anatomie peuvent nous montrer l'occasion morbide et nous éclairer sur son action physique, mais elles ne sauraient atteindre la *cause* morbifique: celle-ci se conçoit, mais ne se voit pas; elle échappe à l'inquisition des sens, aux

moyens d'analyse expérimentale, parce qu'elle est essentiellement vitale. Elle doit synthétiser, désigner, sous le rapport causal un ensemble spécial d'actes. Peu importe le nom que dans ce but on lui donne, pourvu que ce nom ne rappelle rien de visible et de mesurable, pourvu du moins que la tradition ou les conventions reconnues lui aient enlevé le sens des choses concrètes, pour lui attribuer clairement celui de *cause* abstraite et distincte, le but est atteint, la *cause* est connue et la maladie constituée dans ses nécessaires réalités. Se plaindre de ce que la *cause* morbifique est abstraite, et la désirer sensible et palpable, afin de la mieux connaître, est puéril. Elle est abstraite et non sensible, parce qu'elle est vitale; matérialisée, elle cesse d'être vitale, elle est faussée; abstraite, elle écarte les préjugés du mécanisme et de la chimie.

Entre l'occasion morbide et la *cause* morbifique, l'étiologie vitaliste place un troisième élément, la *prédisposition*. « La prédisposition, dit M. Chauffard, gouverne en souverain les rapports de l'occasion à la *cause* morbifique; elle réside dans le milieu vital, mais à l'état latent, tant que les conditions extérieures ne lui ont pas fourni l'occasion de son développement; elle n'est pas la *cause* morbifique, mais elle l'appelle, décide sa réalisation, et en est parfois si voisine qu'elle se confond presque avec elle... La prédisposition morbide est le lien véritable qui unit l'occasion à la *cause* morbifique, qui permet de passer de l'une à l'autre; elle exprime le consentement spécial de l'organisme à l'impression affective; souvent elle décide de l'espèce même de la *cause* morbifique qui surgit; souvent elle détermine une maladie tout autre que celle à laquelle aurait fait croire la connaissance isolée de l'occasion; toujours, enfin, la prédisposition vitale imprime à la maladie qui s'élève des caractères individuels, indépendants de l'espèce morbide, et qui établissent entre des maladies de même nom des différences parfois extrêmes. » M. Chauffard ajoute que la prédisposition morbide, dite aussi *cause prédisposante*, n'est point une *cause*, quoique les auteurs modernes la tiennent pour telle, sans se demander d'ailleurs comment une *cause* pareille peut s'allier avec les deux autres qu'ils admettent conjointement, les *causes déterminantes* et les *causes occasionnelles*.

Cause, du principe et de l'unité (DE LA) [De la causa, principio et uno], ouvrage philosophique de Jordano Bruno, publié à Londres en 1584. Ce livre, écrit en italien, se compose de cinq dialogues. Le premier a pour but de rattacher la doctrine de Bruno sur l'infini à la théorie copernicienne du mouvement de la terre. « Si la terre n'est pas immobile au centre du monde, dit Bruno, alors l'univers n'a ni centre ni bornes; alors l'infini se trouve déjà réalisé dans la création visible, dans l'immensité des espaces célestes; alors enfin, l'ensemble indéterminé des êtres forme une unité illimitée, produite et soutenue par l'unité primitive, par la *cause* des causes. » Dès le début du second dialogue, Bruno nous transporte au milieu des problèmes les plus ardu de la métaphysique, et nous propose d'approfondir la *cause* et le principe de l'univers. Il s'attache à montrer que les traces, les manifestations d'un esprit infini sont innombrables; que l'esprit se trouvant en toutes choses est la base et l'origine de tout. Il essaye d'expliquer le passage de l'esprit pur à la matière à l'aide d'un être intermédiaire, c'est-à-dire de l'âme du monde ou de l'intelligence de l'univers. Cette âme universelle n'est pas un individu déterminé; elle est semblable à une voix qui remplit sans s'y perdre la sphère où elle retentit. Cette âme est la source de la vie générale du monde, laquelle se manifeste à divers degrés, tantôt à l'état de substance, tantôt en activité; tantôt comme vie seulement, tantôt comme âme et comme esprit. Cette âme donne à tout l'existence et le mouvement, de sorte que la *nature peut s'appeler la fille unique de Dieu, l'Unigenita*, quoiqu'elle n'en soit qu'une ombre et qu'une image. Que la foi religieuse montre Dieu hors de ce monde, c'est sa mission; autre est le rôle de la philosophie. Elle doit le montrer dans les formes et les existences de l'univers, où il se réfléchit dans toutes ses perfections. Il faut commencer par reconnaître dans la création l'agent universel (*efficiente universale*), avant de s'élever sur les hauteurs où la théologie fait résider l'archétype des êtres. Pour découvrir cet agent universel, la philosophie procède par observation et induction. En voyant les mondes qui, étant composés et dissolubles, n'ont pu se donner l'existence, elle est conduite à admettre une *cause* simple et indécomposable, un principe un et infini. Ce ne sont pas les sens, c'est l'œil de la raison qui aperçoit la présence de cette *cause*, de ce principe. Les sens ne saisissent que le fini; la raison seule s'élève à l'idée de l'infini. On voit que Bruno, également éloigné du surnaturalisme et du sensualisme, se place sur le terrain de la raison pure, de l'évidence rationnelle; son idée de l'infini dépasse la sphère de l'expérience, et en même temps reste complètement étrangère au domaine de la foi.

Maintenant, cette *cause* unique et infinie, comment devons-nous la concevoir? « Elle est tout à la fois, nous dit Bruno, *cause et principe*, c'est-à-dire raison extérieure et raison

intérieure de ses effets. Elle est *cause* externe ou *cause* proprement dite, parce qu'elle ne peut s'envisager comme une partie, comme un élément des objets composés; elle est *cause* interne ou *principe*, parce qu'elle n'agit ni sur la matière ni hors de la matière, mais du sein et du fond de la matière. *du dedans*. C'est un *artiste intérieur*, qui fait sortir de la racine ou de la graine les tiges et les pousses, des pousses les rameaux, des rameaux les branches, des branches les bourgeons; qui dispose et achève *intérieurement* le tendre tissu des feuilles, des fleurs, des fruits; qui *intérieurement* rappelle la sève des fruits, des fleurs et des feuilles vers les rameaux, vers la tige, et de la tige vers la racine. Bruno s'efforce de concilier, à l'aide d'une comparaison, ce que paraît offrir de contradictoire cette conception d'une *cause* externe, qui est en même temps un principe intérieur et immanent. « L'âme est dans le corps, dit-il, comme le nocher dans le bateau. Le nocher fait et suit les mêmes mouvements que le bateau; il fait donc partie de toute la masse qui est en mouvement. Toutefois, parce qu'il est en état de changer ce mouvement, il nous apparaît comme un être à part et qui agit par lui-même. Il en est ainsi de l'âme du monde. En tant qu'elle pénètre et vivifie l'univers, en tant qu'elle constitue une vie unique, une seule forme universelle, elle paraît une partie, la partie intérieure et formelle de l'univers; mais en tant qu'elle détermine toutes les autres formes et les organise, elles et leurs relations changeantes, elle doit être mise au rang de *cause*. »

Nous passons sur le troisième et le quatrième dialogues, qui traitent du principe matériel envisagé à divers points de vue, et nous arrivons au cinquième, qui a pour objet spécial l'unité des choses. Bruno y célèbre en un style magnifique l'unité et l'infini de l'univers. L'univers, dit-il, est un, infini, immobile; il ne peut changer de lieu, parce que hors de lui, il n'est point de lieu; il n'est pas engendré, parce que toute existence est son existence à lui; il ne saurait périr, parce qu'il ne peut se transformer en rien; il ne peut ni grandir ni diminuer, parce que l'infini n'est susceptible ni d'augmentation ni d'amoindrissement; il n'est sujet à aucune altération: ni du dehors, parce que rien n'existe hors de lui, ni du dedans, parce qu'il est à la fois et dans le même temps tout ce qu'il peut être. Son harmonie est une harmonie éternelle, puisqu'elle est l'unité même. Il ne saurait être mesuré, ni servir de mesure; il ne se comprend, ne se saisit pas lui-même, parce qu'il n'est pas plus grand que lui-même; il ne se compare pas, il ne peut être comparé, parce qu'il n'est pas tel ou tel autre, ceci ou cela, mais unique et toujours le même. On peut le comparer à une sphère sans qu'il soit sphérique, car une sphère a même longueur, même largeur, même profondeur, ces dimensions ayant mêmes limites; tandis que dans l'univers, longueur, largeur et profondeur sont les mêmes, précisément parce qu'elles sont illimitées et infinies. Dans la durée infinie, on ne saurait discerner l'heure du jour, le jour de l'année, l'année du siècle, le siècle de la minute, car l'un n'a pas plus de relation que l'autre avec l'éternité. Que tu sois homme, fourni ou soleil, il n'importe; tu seras toujours également éloigné de l'infini. Dans l'univers, le corps ne diffère pas du point, ni le centre de la circonférence, ni l'infiniment grand de l'infiniment petit. *L'univers n'est que centre, ou plutôt son centre est partout, sa circonférence n'est nulle part.*

On peut rapprocher ces pensées de Bruno du passage suivant de Pascal, qu'elles ont sans doute inspiré: « Que l'homme contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent; qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit; et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très-délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent; mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre, elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfoncer nos conceptions au delà des espaces imaginables; nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. *C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part.* »

De cette conception de l'univers infini, Bruno tire le principe panthéiste de l'unité, de l'identité de substance de tous les êtres. Tous les individus, dit-il, quoique de diverses façons, participent à un seul et même être. L'univers comprend toutes les modifications de la substance, qui demeure la même en soi. Il n'y a qu'une seule substance; hors de cette substance unique, il n'y a que le néant. L'innombrable multitude des êtres n'est pas contenue dans l'univers comme dans un réservoir, dans un espace; elle ressemble aux veines qui font circuler la vie dans le corps. De même que l'âme humaine, indivisible et une, est néanmoins présente dans chaque partie du corps qu'elle anime, de même l'être de l'univers est un et également présent dans chaque individu, partie et membre de l'uni-

Yers : de sorte que l'ensemble et chaque partie, au point de vue de la substance, ne font qu'un. Il est constant que toutes les différences des corps ne sont que la forme extérieure d'une seule et même substance, des apparences variables d'un être invariable. Dans cet être sont enveloppées toutes les formes, comme les membres sont contenus indivisiblement dans la semence. Lorsque les membres se dessinent et se constituent, il ne naît pas une substance nouvelle, il n'y a pas un nouvel événement, mais un événement qui se consomme.

Mais à l'unité, à l'identité de substance, on objecte l'existence des oppositions, des contraires dans la nature. Bruno répond que toutes les oppositions, tous les contraires se résolvent toujours en une unité véritable ; que dans la substance et le fond intime des choses, le froid et le chaud, la haine et l'amour ne sont plus choses distinctes. Il termine le cinquième dialogue, *Della causa, principio ed uno*, par ces mots tant cités et tant admirés par Schelling, et qui semblent le point de départ de l'idéalisme absolu : « Pour pénétrer les mystères les plus profonds de la nature, il ne faut point se lasser d'étudier les extrémités opposées des choses. Trouver le point de réunion n'est pas ce qu'il y a de plus grand ; mais savoir en déduire les contraires, voilà le secret et le triomphe de l'art. »

Causes premières (Lettre sur les), ouvrage posthume de Cabanis. Cette lettre, adressée à un jeune homme devenu depuis un savant éminent, M. Fauriel, n'a été imprimée que vingt ans après la mort de l'auteur, et on ignore si Cabanis avait eu l'intention de la rendre publique. Elle était cependant connue d'un assez grand nombre de personnes dont quelques-unes en avaient obtenu ou surpris des copies. C'est ainsi qu'elle tomba entre les mains de Frédéric Bérard, qui la publia en 1824, avec des notes critiques où l'on remarque un esprit contentieux, un ton agressif, un zèle d'orthodoxie intolérant et acerbe. La *Lettre sur les causes premières* ayant été écrite en quelque sorte *ex professo* par Cabanis, pour servir de commentaire et aussi de correctif au système exposé dans le livre des *Rapports du physique et du moral*, c'est là qu'on doit naturellement chercher le sens véritable de sa doctrine et l'expression définitive de sa pensée. La théorie exprimée dans cette lettre se résout dans une sorte d'animisme universel qui ressemble bien plus au panthéisme qu'à l'athéisme matérialiste de Holbach et de Lamettrie. Cabanis n'hésite pas à accorder à la cause première de l'intelligence et de la volonté ; il ne voit pas qu'on puisse expliquer sans ces deux attributs la corrélation et l'harmonie des forces cosmiques. « Lors même, dit-il, que l'homme est parvenu à ne plus voir dans les opérations de la nature que le produit nécessaire des propriétés inhérentes aux différents corps, ce qui est le dernier terme auquel puisse le conduire le bon emploi de sa raison, il peut et il doit se demander encore quelle puissance a imprimé ces propriétés aux corps, et surtout en a combiné l'action réciproque de manière à leur faire produire ces résultats si savants et si bien coordonnés entre eux. Ainsi l'idée d'un système purement mécanique de l'univers ne peut entrer que dans peu de têtes ; l'homme ne peut même jamais acquiescer assez de connaissance pour qu'un tel système soit, je ne dis pas complet, mais suffisamment lié dans quelques-unes de ses parties les plus importantes ; et, d'après sa manière de sentir et de juger, qui tient essentiellement à celle dont il a été organisé par la nature, il supposera toujours de l'intelligence et de la volonté dans la cause dont les effets présentent des signes frappants de coordination, et qui marche toujours vers un but précis avec tant de justesse et de sûreté. »

Voilà, disait-on, les causes finales remises en honneur dans l'étude de la nature, d'où la critique scientifique les avait heureusement bannies. A cet égard, Cabanis établit une distinction importante qui avait déjà été faite par Bacon et que repoussent le matérialisme classique et le positivisme de nos jours ; il admet que la recherche des causes finales est puérile et dangereuse dans le détail des sciences, mais qu'elle est légitime et nécessaire dans la contemplation de l'ensemble de l'univers et dans son étude métaphysique, générale, abstraite. Quand nous raisonnons, dit-il, sur la cause ou sur les causes premières, nous ne pouvons pas écarter l'idée de finalité, ni par suite celle d'intelligence et de volonté. Il suffit de jeter le coup d'œil le plus superficiel sur l'organisation des végétaux et des animaux, sur la manière dont ils se reproduisent, se développent et remplissent, suivant l'esprit de cette organisation même, le rôle qui leur est assigné dans la série des êtres. L'esprit de l'homme n'est pas fait pour comprendre que tout cela s'opère sans prévoyance et sans but, sans intelligence et sans volonté. Aucune analogie, aucune vraisemblance ne peut le conduire à un semblable résultat ; toutes, au contraire, le portent à regarder les ouvrages de la nature comme produits par des opérations comparables à celles de son propre esprit.

Cabanis se prononce d'ailleurs formellement et énergiquement contre l'anthropomorphisme théiste. Selon lui, on ne doit pas personnifier les attributs de la cause première pour en

former un être placé hors de l'univers, quoiqu'il soit présent dans toutes les parties de la matière ; agissant sur elles pour leur imprimer le mouvement, quoiqu'il soit privé de tous les moyens de contact et par conséquent d'action concevable ; sorte d'homme colossal, doué de tous les caractères de la prudence et de la force, et auquel on prête cependant presque toutes les sottises humaines, et les passions les plus basses, produit de la faiblesse ; qui se repent, comme s'il n'avait pas prévu ; qui se met en colère, comme si quelque chose pouvait lui nuire ou l'offenser ; qui se venge particulièrement, comme si la violation de ses lois n'entraînait pas après elle une punition ; résultat inévitable de ses lois elles-mêmes ; enfin, qui a moins de générosité que l'homme le plus médiocrement vertueux et bon, et qu'on n'apaise que par des présents, comme un despote avide, ou par des louanges, comme un prince sot et orgueilleux. On peut et l'on doit concevoir l'intelligence voulante (c'est l'expression de Cabanis), qui caractérise la cause première, comme répandue partout, et partout dans une activité continue. « Comme nous ne voyons et ne pouvons observer que l'univers, nous ne supposons rien hors de lui ; mais nous l'animons d'intelligence, parce que nous ne pouvons autrement concevoir les phénomènes, et de volonté, parce que la volonté n'est autre chose que l'acte qui met celui de l'intelligence en exécution, et que ces mêmes phénomènes ne peuvent annoncer l'une sans manifester l'autre en même temps. C'est donc l'univers animé ; c'est l'univers doué dans son ensemble et dans ses parties de toutes les propriétés sans lesquelles l'ordre des éternelles transformations de la matière ne peut être conçu par l'esprit humain. » Cette théorie panthéiste de la cause première se rattache à la physiologie de l'auteur, qui explique par la sensibilité non-seulement les opérations de la pensée, mais tous les phénomènes de la vie, et qui même, étendant le champ de la sensibilité au delà de l'organisation, estime qu'elle se trouve répandue, quoique en différentes proportions, dans toutes les parties de la matière où vraisemblablement elle produit le phénomène des affinités chimiques et de l'attraction.

Causes (Les) et les Effets ou le Réveil du Peuple, en 1789, comédie en quatre actes, mêlée de chants, paroles de Joigny, musique de Trial fils, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Opéra-Comique national, le 17 août 1793. Un jeune marquis, très-fat et très-poltro, devait épouser la fille de M. Boniface, honnête bourgeois enrichi dans le commerce. Le marquis ne s'est fait connaître que par des vices odieux. Sa prétendue est donnée à un autre jeune homme qu'elle aime. Le noble rebuté veut se venger noblement, en mettant le feu à la maison du père, et en enlevant la fille au milieu du désordre de l'incendie. Un cardinal, oncle du marquis, directeur des parents de Boniface (ce qui est assez peu dans les usages du temps), est amoureux de Lucile, nièce du bourgeois, et veut lui persuader de fuir avec lui pour se soustraire à un mariage auquel il suppose qu'on veut la contraindre ; mais les parents sont aux écoutes, et le prélat est confondu. Boniface demande justice au ministre de l'enlèvement de sa fille. On lui propose de l'argent, qu'il rejette avec indignation ; une lettre de cachet l'envoie à la Bastille. Des mouvements révolutionnaires se manifestent ; les grands sont alarmés. Le ministre est fort embarrassé du frère de Boniface, qui se remue pour obtenir vengeance. Le cardinal propose de le faire assassiner ; il en charge un jeune séide en soutane, et, au milieu d'une assemblée de moines et d'évêques, lui met un poignard à la main, et le fanatise méthodiquement. Le peuple se soulève. Le frère de Boniface, à la tête d'une foule d'hommes et de femmes, vient attaquer la Bastille ; des soldats envoyés pour les repousser se joignent à eux ; la forteresse est prise et les prisonniers délivrés.

« Le succès de cet ouvrage a été longtemps incertain, lisons-nous dans un journal du 27 août 1793 ; mais un chœur, à la fin du troisième acte, où le peuple jure de renverser le despotisme, et l'exécution du siège ont ramené les suffrages. » L'invasibilité de certains détails, portée jusqu'à la caricature, ne pouvait échapper au public. La pièce obtint cependant beaucoup de faveur, à cause surtout des tableaux patriotiques et des sentiments républicains qui y étaient exprimés. La musique de Trial fils, alors fort jeune encore, manquait principalement d'originalité ; on n'y rencontre pas de ces motifs heureux qui font vivre les compositions musicales.

CAUSE s. f. (kô-zo — du lat. *causa*, motif). Procès, question proposée à la solution d'un tribunal : *CAUSE célèbre*. Bonne *CAUSE*. Mauvaise *CAUSE*. Mettre une *CAUSE* au rôle. Jurer une *CAUSE*. Gagner, perdre sa *CAUSE*. La *CAUSE* est pendante. Combien un avocat bien payé par avance trouve-t-il bien plus juste la *CAUSE* qu'il plaide ! (Pasc.) On rencontre toujours deux avocats pour chaque *CAUSE*. (Mme Romieu.) Notre avocat n'est jamais aussi bon que notre *CAUSE*. (Petit-Senn.) Un paysan consultait un avocat sur son affaire. Après l'avoir examinée, l'avocat lui dit : « Ton affaire est bonne. » Le paysan le paye, et dit : « A présent que vous êtes payé, dites-moi franchement si vous trouvez ma *CAUSE* aussi bonne qu'auparavant. »

Depuis tantôt six mois que la *cause* est pendante, Nous voici comme aux premiers jours.

LA FONTAINE.

Je vais, sans rien omettre et sans prévariquer, Compendieusement énoncer, expliquer, Exposer à vos yeux l'idée universelle De ma *cause*, et des faits contenus en icelle.

RACINE.

Huissier, qu'on fasse silence,
Dit, en tenant l'audience,
Un président de Baugé :
C'est un bruit à tête fendre ;
Nous avons déjà jugé
Dix *causes* sans les entendre.

— Par ext. Intérêt, parti : *La bonne ou la mauvaise CAUSE*. *La CAUSE commune*. *La CAUSE publique*. *La CAUSE du droit*, de l'ordre, de la vérité. *La bonne CAUSE triomphe sourdement*. (Volt.) *La CAUSE de la liberté n'est point un parti*. (La Harpe.) *La CAUSE d'aucune nation n'est désespérée*. (B. Const.) *C'est la grandeur de la CAUSE, et non pas celle des moyens, qui conduit à la véritable renommée*. (Chateaub.) *La CAUSE la plus sainte se change en une CAUSE impie, quand on emploie le crime pour la soutenir*. (Lamenn.) *Nul homme de bien ne peut rester étranger à la CAUSE commune*. (Bignon.) *Plus la CAUSE est sainte, plus il est facile d'en abuser*. (Dupin.) *On sert mieux sa CAUSE par l'exemple des bonnes actions que par les plus éloquentes discours*. (De Gérando.) *La meilleure preuve de la justice d'une CAUSE, c'est de réunir les esprits d'élite et les masses*. (Guizot.) *Il n'y a point de si bonne CAUSE que de mauvais arguments et de mauvais procédés ne puissent gâter*. (Guizot.) *Dans une CAUSE désespérée, la voix de l'honneur, qui conseille de résister le plus longtemps possible, est toujours bonne à écouter*. (Thiers.) *La CAUSE de l'absolutisme est une CAUSE perdue*. (De Montalembert.) *Paraitre douter de la bonté et du succès de sa CAUSE, c'est presque la trahir*. (E. de Gir.) *Il n'y a pas d'exemple que les concessions aient jamais sauvé une CAUSE perdue*. (E. de Gir.) *Il est bien peu de CAUSES où l'on ne soit à la fois juge et partie*. (E. de Gir.) *Celui qui est fortement attaché à une CAUSE cherche toujours à prolonger l'effort par lequel il a tenté de la servir*. (J. Favre.) *Il n'y a de bonne CAUSE que celle de la liberté*. (Cormen.) *On n'abandonne jamais la CAUSE pour laquelle on a longtemps souffert*. (Mme E. de Gir.) *La papauté a lié sa CAUSE à la CAUSE des rois*. (P. Leroux.) *Toutes les fois que la France est infidèle à une noble CAUSE, elle s'appauvrit et se dégrade*. (Guérault.) *Nul, dans sa propre CAUSE, ne doit être cru sur parole et sans examen*. (Peyrat.) *Quand une CAUSE est juste, il faut tôt ou tard qu'elle triomphe*. (J. Simon.) *N'embrassez jamais la CAUSE d'un homme, mais toujours celle de l'humanité*. (Raspail.) *Les CAUSES auxquelles les âmes honnêtes se dévouent le plus volontiers sont toujours les CAUSES désespérées*. (Renan.)

On obtient quelquefois plus qu'on n'ose prétendre, Et, pour gagner sa *cause*, il faut la faire entendre.

CAMPISTRON.

On expose toujours avec autorité
La *cause* de l'honneur et de la vérité.

GRESSAT.

— Avocat sans *cause*, Avocat qui ne trouve pas ou ne trouve que rarement l'occasion de plaider.

— Jurispr. *Cause civile*, correctionnelle, criminelle. Affaire portée devant les tribunaux civils, correctionnels ou criminels. *Cause publique*, Nom que l'on donnait, dans le droit romain, aux causes que nous appelons criminelles. *Cause principale*, Question première, principal débat porté devant un juge dans une affaire. *Cause incidente*, Demande particulière ou reconventionnelle formée par une des parties, pendant l'instruction d'une affaire. *Cause sommaire*, Procès dans lequel on se dispense de certains actes et de certaines formalités obligatoires dans les causes ordinaires. *Cause appointée ou interloquée*, Affaire qui a été plaidée à l'audience, et sur laquelle est intervenu un appointement. *Cause grasse*, Cause plaisante que les clercs du palais inventaient ou qu'ils réservaient pour être plaidée aux jours gras. *Se dit quelquefois des causes plaisantes qui surviennent devant les tribunaux, particulièrement devant la police correctionnelle*. *Cause d'audience*, Affaire qui doit simplement être jugée à l'audience par plaidoirie, sans être instruite par écrit. *Avoir ses causes commises*, Avoir droit de plaider en certaine juridiction.

— Le mot *cause* entre dans un assez grand nombre de locutions généralement empruntées au palais : *Être en cause*, Être partie au procès, et dans le langage commun, Être intéressé à la question qui se discute, à l'affaire dont il s'agit. *Ayant cause*. V. ce mot à son ordre alphabétique. *Mettre, appeler en cause*, Rendre quelqu'un partie au procès, et dans le langage ordinaire, Mêler à l'affaire, à la question dont il s'agit : *Et surtout ne me mettez pas en cause*. *Mettre hors de cause*, Déclarer qu'une personne ne doit point être partie au procès, et dans le langage ordinaire, Laisser en dehors de l'affaire ou de la question qui se discute. *Avoir ou donner gain de cause*, Obtenir ou accorder l'avantage dans un procès, et, par ext., dans une discussion : *Il ne suffit pas, pour OBTENIR GAIN DE CAUSE, de ruiner un principe reconnu ; il faut encore établir le principe contraire et formuler le système qui en découle*. (Proudh.) *Avoir cause gagnée*, Triom-

pher dans un procès, et dans le langage commun, L'emporter, se tirer d'une affaire à son avantage ; être approuvé, applaudi : *On n'a CAUSE GAGNÉE avec notre nation qu'à l'aide du plaisant et du ridicule*. (Volt.) *Plaider la cause de quelqu'un*, Défendre ses intérêts devant le tribunal ; être son avocat, et dans le langage ordinaire, Le soutenir, le défendre : *PLAIDER LA CAUSE d'un ami*. *Prendre fait et cause pour quelqu'un ; prendre en main la cause de quelqu'un*, Se déclarer pour lui ; prendre son parti : *PRENDRE FAIT ET CAUSE pour un parent*.

Des auteurs décorés il prend en main la *cause*.

BOILEAU.

« Faire *cause commune* avec quelqu'un, Unir ses intérêts aux siens ; se liguier avec lui : *L'amour-propre nous fait FAIRE CAUSE COMMUNE avec tout ce qui nous appartient*. (De Meilhan.) *En tout état de cause*, Quel que soit l'état du procès, ou en général Quel que soit le cas, dans quelque situation que les choses se trouvent : *En tout état de cause, nous ne serons pas OUBLIÉS*. *En désespoir de cause*, Tout autre moyen étant impossible, faute de pouvoir faire mieux : *En désespoir de cause, je m'adressai à lui*.

— Diplom. *Scel aux causes*, Scéal particulier avec lequel certaines villes scellaient les actes de leur juridiction.

— Dr. canon. *Cause bénéficiale*, Celle dans laquelle il s'agit de bénéfices ecclésiastiques. *Causes majeures*, Celles qui intéressent les affaires capitales de l'Eglise. *Cause pie*, Celle qui provenait de la libéralité des fidèles envers les pauvres ou une Eglise.

— Encycl. Théol. On appelle *causes majeures*, en droit canon, toutes les questions importantes qui concernent soit la dogme, soit la discipline, et particulièrement les actions intentées contre les évêques, dans les cas où il peut y avoir lieu à la déposition. Suivant l'ancien droit, ces *causes* étaient jugées dans le concile de la province ; de ce jugement, le septième canon du concile de Sardique, tenu en 247, permet d'appeler au pape pour examiner de nouveau l'affaire ; mais il en réserve toujours le jugement aux évêques de la province. (V. APPEL AU PAPE.) A partir du IX^e siècle, nous voyons la juridiction papale se substituer complètement au concile provincial : celui-ci peut bien instruire et examiner le procès ; mais la décision doit être réservée au saint-siège. Toutes les *causes majeures*, depuis ce temps, ont été censées appartenir au pape seul, même en première instance. Déclarer les articles de foi, convoquer le concile général, approuver les conciles et les écrits des docteurs, diviser et unir les évêchés ou en transférer le siège, exempter les évêques et les abbés de la juridiction de leurs ordinaires, transférer les évêques, les déposer, les rétablir, voilà ce qu'on entend communément par *causes majeures*. Le concile de Trente (session XXIV, chapitre v) ordonne que les *causes criminelles* contre les évêques, si elles sont assez graves pour mériter déposition ou privation, ne seront examinées et terminées que par le pape ; que s'il est nécessaire de les commettre hors de la cour de Rome, ce sera aux évêques ou au métropolitain que le pape choisira par commission spéciale signée de sa main ; qu'il ne leur commettra que la seule connaissance du fait, et qu'ils seront obligés d'en envoyer l'instruction au pape, à qui le jugement définitif est réservé. On laisse au concile provincial les moindres *causes*. Mais l'Eglise gallicane a conservé l'ancien droit, suivant lequel un évêque ne doit être jugé que par les évêques de sa province, assemblés en concile, avec assistance de ceux de la province voisine, jusqu'au nombre de douze, sauf l'appel au pape établi par le décret du concile de Sardique. C'est ce que le clergé de France a arrêté, tant par sa protestation contre le décret du concile de Trente que par celle qu'il fit en 1650, au sujet de ce qui s'était passé d'irrégulier et de contraire à ses droits dans l'instruction du procès de l'évêque de Léon, en 1632.

Une loi canonique portée par le concile de Nicée et renouvelée par celui de Chalcédoine avait statué qu'il se tiendrait un synode provincial deux fois par an, pour juger les *causes* de l'ordre spirituel, soit des clercs, soit des laïques en butte aux rigueurs épiscopales ; cette loi n'est plus observée ; l'affaiblissement continu des droits du presbytérat et du laïcisme dans l'Eglise, et l'appui que l'exercice sans contrôle de l'autorité épiscopale a trouvé dans le pouvoir politique, l'ont fait tomber en désuétude.

Causes célèbres (RECUEILS DE). De tout temps, les coquins et les scélérats ont eu le privilège d'exciter la curiosité publique. Si l'antiquité avait un recueil de *causes célèbres* (ce que l'histoire ne nous a pas appris), il devait certainement être plus souvent lu et consulté que les intéressantes biographies de Plutarque. Le drame sur le brigand Lauréolus, composé par un Dennery du siècle d'Auguste, n'avait pas moins de succès que ceux qui se jouent sur nos théâtres, et qui roulent sur les aventures de Cartouche ou de Mandrin, et, s'il faut s'étonner d'une chose, c'est que quatre siècles se soient écoulés, depuis l'invention de l'imprimerie, avant qu'on ait songé à mettre de cette façon à contribution la curiosité publique, toujours facile à éveiller par de semblables sujets. Pour la jeune fille

romaine, aujourd'hui encore, le brigand est presque un héros par l'énergie et le courage qu'il déploie, les dangers qu'il est obligé de surmonter chaque jour. En France même, le peuple est resté à moitié barbare sous ce rapport; les aventures d'un brigand, d'un voleur, d'un assassin vulgaire, l'intéresseront tout autant que celles d'un conquérant ou d'un héros. De là le succès de toutes les publications qui, depuis le siècle dernier, ont eu les causes célèbres pour objet. Gayot de Pittaval eut le premier l'idée d'en composer un recueil; mais son ouvrage, bien différent de ceux qu'on imprima depuis, est plutôt écrit pour les avocats que pour la foule. A côté de l'exposition du fait, il met les moyens invoqués par les deux parties, ainsi que le jugement et sa discussion au point de vue du droit. Il rapporte les mémoires aussi bien que les plaidoyers remarquables. Aussi la lecture de son ouvrage est plus sérieuse et plus instructive que véritablement amusante; il s'adresse à l'intelligence de son lecteur et non pas à sa vaine curiosité, comme le font les recueils publiés de nos jours. Un seul trait fera sentir la différence de son ouvrage et de ceux qu'on livre maintenant en pâture à la curiosité publique: il n'a donné ni le procès de Mandrin ni celui de Cartouche, qui forment aujourd'hui le premier fondement de tout recueil de ce genre. Pour Gayot de Pittaval, les procès célèbres sont ceux de Marie Stuart, du comte de Bourbon, de Calas; quant aux autres causes rapportées par lui, quelques-unes sont curieuses parce qu'elles tiennent à un état de choses qui n'est plus le nôtre. Telle est, par exemple, celle des avocats et des médecins, qui se prétendent exempts de la taille comme étant nobles par le fait seul de leur profession; telle est aussi celle d'une religieuse qu'on accuse d'être hermaphrodite, pour la dépouiller du bénéfice dont elle jouit dans un chapitre. Cette aventure rappelle, par certains détails, celle du philosophe dont parle Lucien, qui, surpris en adultère, se prétendit enuque pour échapper au châtiment, et qui peu de temps après soutint le contraire pour obtenir une chaire de philosophie qui ne pouvait être occupée que par un homme complet. De toutes ces causes, la plus curieuse pour nous, parce qu'elle s'éloigne le plus de nos mœurs, est intitulée: *la Cause de Dieu, ou société d'un marchand contracta avec Dieu*. Il s'agit là d'un marchand joaillier nommé Duhalde, qui, après avoir fait plusieurs essais inutiles, résolut de contracter une société avec Dieu, pensant que son puissant associé lui viendrait en aide et favoriserait ses opérations. Il forma en conséquence une association dans toutes les règles, rédigea un acte, apporta une mise de fonds de quinze mille livres, laissant à son associé le soin de lui procurer de bonnes affaires. Cette idée si originale, mais qui eût convenu plutôt au xix^e siècle qu'au xviii^e, eut un plein succès; son commerce devint tout à coup florissant, et, au bout des cinq ans, il avait réalisé des bénéfices magnifiques. En honnête commerçant, il voulut faire honneur à sa signature, et versa entre les mains des pauvres la somme qui revenait à Dieu. Pourtant, il n'avait pu liquider complètement; quelques pierreries d'un grand prix étaient restées, qui appartenaient à l'association, et dont il n'avait pu se défaire. Sur ces entrefaites, la mort vint le saisir, mais sur chacune de ces pierreries était écrite la mention: *Mortifié pour les pauvres*; et dans son testament il menaçait ses héritiers de la colère divine, s'ils n'exécutaient point tous les termes de la convention qu'il avait faite avec l'Eternel. Ceux-ci ne s'en mirent guère en peine, regardant cette association comme non avenue. Mais les administrateurs de l'hôpital général vinrent assister à l'inventaire, et réclamèrent devant le parlement la part qui revenait aux pauvres. Le parlement leur donna gain de cause et valida ainsi la société faite avec Dieu.

Après Gayot de Pittaval, Etienne composa deux volumes sous ce titre: *Causes amusantes et connues*. On y trouve quelques procès assez curieux, par exemple celui d'un bon bourgeois qui s'oppose aux prétentions des marguilliers de sa paroisse, et refuse de payer six cents livres, prix de l'honneur qu'on lui a fait en le choisissant pour offrir le pain bénit; celle encore de cette brave garde-malade, à qui un chanoine refuse de payer la façon de deux mille cent quatre-vingt-dix lavements (six lavements par jour), qu'elle lui a donnés dans l'espace de deux ans.

Desessarts publia ensuite des *Causes célèbres et intéressantes*, en 98 vol. Sous l'Empire, Mejan fit paraître les *Causes célèbres et arrêts qui les ont décidées*; Roussel et Pauchet de Valcour firent de leur côté les *Annales du crime ou de l'innocence, ou choix de causes célèbres anciennes et modernes réduites aux faits historiques*; Saint-Edme, à son tour, publia une vaste collection sous le titre de *Répertoire général des causes célèbres et modernes*. En 1848, la Librairie ethnographique édita les *Drames judiciaires*, avec gravures. Le dernier recueil de ce genre est celui de Lebrun, édition populaire illustrée et paraissant sous le titre de *Causes célèbres chez tous les peuples*. M. Fouquier, ancien élève de l'Ecole normale, a mis sa plume élégante au service de cette malsaine publication. Ces derniers recueils se sont malheureusement adressés à ce qu'il y a de mauvais et de vicieux dans la curiosité publique; ils ont fa-

vorisé, nous le craignons, cette tendance du lecteur ignorant à transformer les grands criminels en héros, et à prendre pour force d'âme ce qui n'est qu'une résistance violente aux lois de la société. A toutes les sessions de cours d'assises, on peut voir les déplorables résultats de semblables lectures: plus d'un coupable avoue avoir pris soit l'idée de son crime, soit les moyens de l'exécuter, dans des ouvrages de ce genre et dans les romans qui choisissent leur héros parmi les brigands et les assassins. Comme faisant partie des *Causes célèbres*, il convient surtout de citer le procès fameux des templiers, le duel judiciaire d'Aubry de Montdidier et du chien de Montargis, les procès de Jean Châtel, de Ravalliac, du faux Martin Guerre, d'Urban Grandier, de la maréchale d'Ancre, de la Brinvilliers, de la Voisin, des chauffeurs, de Mandrin, de La-barre, de Lally-Tolendal, de Desrues, du malheureux Lesurques, de Fualdès, de Fonk, de Castaing, de la Roncière, de Lacenaire, de Mme Lafarge, du duc de Praslin, de Léotade, de Bocarmé, de Jude, etc., etc.

Le *Grand Dictionnaire* ne fait que les indiquer ici; chacun de ces noms viendra à son tour et aura son article à part: ils appartiennent à l'histoire, qui a ses géonies comme elle a son Panthéon.

CAUSÉ, ÉE (kô-zé) part. pass. du v. Causer. Produit par une cause, occasionné: *Les souffrances causées par les maladies ne sont autre chose que l'effet de la vie qui se défend*. (J. de Maistre.) *Les maladies du cœur sont causées par les émotions vives et souvent répétées, et surtout par la colère*. (Maguel.)

— Comm. Qui a une cause énoncée: *Ce billet d'ordre est causé en valeur reçue comptant*.

CAUSÉE s. f. (kô-zé). Bot. Syn. de HIRTELLE.

CAUSE-FINALIER s. m. (kô-zé-fi-na-lié; de cause finale). Partisan des causes finales. « Ce mot, qui a été créé par Voltaire, se prend en mauvaise part: *Si une horloge n'est pas faite pour montrer l'heure, j'avouerai alors que les causes finales sont des chimères, et je trouverai fort bien qu'on m'appelle cause-finalier, c'est-à-dire un imbécile*. (Volt.)

— Encycl. Le mot cause-finalier s'applique à l'abus des causes finales, non aux causes finales elles-mêmes. Voltaire, qui a créé ce mot, ne laissait pas de défendre les causes finales contre Epicure, Lucrèce, Spinoza et d'Holbach. Il distinguait d'une manière plaisante les causes finales réelles de celles qu'il voyait prêter gratuitement et ridiculement à la nature par certains écrivains de son temps. « Quelques philosophes, dit-il, affectent de se moquer des causes finales rejetées par Epicure et par Lucrèce. C'est plutôt, ce me semble, d'Epicure et de Lucrèce qu'il faudrait se moquer. Ils vous disent que l'œil n'est point fait pour voir, mais qu'on s'en est servi pour cet usage, quand on s'est aperçu que les yeux pouvaient y servir. Selon eux, la bouche n'est point faite pour parler, pour manger, l'estomac pour digérer, le cœur pour recevoir le sang des veines et l'envoyer dans les artères, les pieds pour marcher, les oreilles pour entendre. Ces gens-là cependant avouaient que les tailleurs leur faisaient des habits pour les vêtir, et les maçons des maisons pour les loger, et ils avaient nié à la nature, au grand être, à l'intelligence universelle, ce qu'ils accordaient tous à leurs moindres ouvriers. Il ne faut pas sans doute abuser des causes finales. C'est en vain que M. l'abbé Pluche, dans le *Spectacle de la nature*, prétend que les marées sont données à l'Océan pour que les vaisseaux entrent plus aisément dans nos ports, et pour empêcher que l'eau de la mer se corrompe. En vain dirait-il que les jambes sont faites pour être bottées, et le nez pour porter des lunettes. Pour qu'on puisse s'assurer de la fin véritable pour laquelle une cause agit, il faut que cet effet soit de tous les temps et de tous les lieux. Il n'y a pas eu de vaisseaux en tous temps et sur toutes les mers; ainsi l'on ne peut pas dire que l'Océan ait été fait pour les vaisseaux. On sent combien il serait ridicule de prétendre que la nature eût travaillé de tout temps pour s'ajuster aux inventions de nos arts arbitraires, qui tous ont paru si tard; mais il est bien évident que si les nez n'ont pas été faits pour les besicles, ils l'ont été pour l'odorat, et qu'il y a des nez depuis qu'il y a des hommes. De même, les mains n'ayant pas été données en faveur des gantiers, elles sont visiblement destinées à tous les usages que le métacarbe et les phalanges de nos doigts et les mouvements du muscle circulaire du poignet nous procurent. Il paraît bien difficile surtout que les organes de la génération ne soient pas destinés à perpétuer les espèces. Ce mécanisme est bien admirable, mais la sensation que la nature a jointe à ce mécanisme est plus admirable encore. Epicure devait avouer que le plaisir est divin, et que ce plaisir est une cause finale par laquelle sont produits sans cesse des êtres sensibles qui n'ont pu se donner la sensation.... Il paraît qu'il faut être forcé pour nier que les estomacs soient faits pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre. D'un autre côté, il faut avoir un amour étrange des causes finales pour assurer que la pierre a été formée pour bâtir des maisons, et que les vers à soie sont nés à la Chine pour que nous ayons du satin en Eu-

rope.... Tous les animaux ont des yeux, ils voient; tous ont des oreilles, ils entendent; tous ont une bouche par laquelle ils mangent, un estomac, ou quelque chose d'approchant, par lequel ils digèrent; tous un orifice qui expulse les excréments, tous ont un instrument de la génération; et ces dons de la nature opèrent en eux sans qu'aucun art s'en mêle. Voilà des causes finales clairement établies, et c'est pervertir notre faculté de penser que de nier une vérité si universelle. Mais les pierres en tout lieu et en tout temps ne composent pas des bâtiments; tous les nez ne portent pas des lunettes, tous les doigts n'ont pas une baguette, toutes les jambes ne sont pas couvertes de bas de soie. Un ver à soie n'est donc pas fait pour couvrir nos jambes, précisément comme notre bouche est faite pour manger.»

Nous ne discuterons pas ici l'opinion de Voltaire sur les causes finales, mais nous devons reconnaître, avec lui, qu'il y a cause finale et cause finale, comme il y a fagots et fagots; lorsqu'on traite cette grande question de la finalité, on doit, avant tout, distinguer les finalités naturelles des fins que nos arts imposent à la nature, et de celles que notre imagination lui prête, on doit distinguer les finalités des causes-finalières. V. FINALITÉ.

CAUSER v. a. ou tr. (kô-zé — rad. cause). Occasionner, être cause de: *CAUSER du scandale. CAUSER un malheur. Les jalousies et les divisions des particuliers ne tardent pas à CAUSER de grands malheurs à tout le peuple*. (Boss.) *La vraie philosophie nous met au-dessus des grandeurs, mais rien ne nous met au-dessus de l'ennui qu'elles nous causent*. (Mme de Maint.) *On s'attendrit sur les maux que l'on cause*. (Mme Riccoboni.) *Une écharde cause un panaris*. (Raspail.)

La mort au malheureux ne cause point d'effroi.

Le trop superbe équipage
Peut souvent, en un passage,
Causer du retardement.

LA FONTAINE.
CAUSER v. n. ou intr. (kô-zé — du lat. *causari*, plaider, disputer, s'entretenir). S'entretenir familièrement, bavarder, babiller: *CAUSER avec des amis. Perdre son temps à CAUSER. Si l'on pouvait croire qu'en mourant on va avec ses amis CAUSER dans l'autre monde, il serait doux de penser à la mort*. (Ninon.) *Mme Scarron est aimable, belle, bonne et négligée: on cause fort bien avec elle*. (Mme de Sév.) *On ne peut causer deux heures avec une femme que quand on lui dit toujours la même chose*. (Mme de Staël.) *Ceux-là seulement savent CAUSER qui savent se prêter à l'esprit des autres et en même temps leur prêter un peu de leur*. (St-Marc-Gir.) *Savoir parler, ce n'est que savoir parler; savoir CAUSER, c'est savoir parler et écouter*. (Vacquerie.) *On cause peut-être mieux à Pétersbourg et à Vienne qu'à Paris*. (Balz.) *CAUSER est pour les Napolitains, comme c'était pour les Grecs, un exercice qui les tient en belle humeur*. (Mme L. Colet.) *Le but d'une lettre est rarement de CAUSER à cœur ouvert*. (E. Scherer.) *On ne peut pas CAUSER peu à Paris*. (C. Dollfus.) *Si l'on ne peut causer avec Béranger, Lamennais ou Lamartine, il faut s'en aller dans les champs et CAUSER avec un paysan*. (Michelet.) *C'est CAUSER avec soi-même qu'écrivit à son ami*. (Scribe.) *Dans la société anglaise, on parle, on ne cause jamais*. (E. Texier.)

Rien n'est tel pour causer que le repas du soir.

C. DELAVIGNE.
Tu raisonnes toujours, et jamais tu ne causes;
Dérisonne, morbleu! plutôt que d'ennuyer.

LA CHAUSSEUR.
On parle, on cause, on jure, on caquette, on babille,
Et l'on rit bien souvent sans trop savoir pourquoi.

LA CHAUSSEUR.
Causer est des Français l'ordinaire défaut.
Dans la possession d'une bonne fortune,
Le secret est toujours ce qui les importune;
Et la vanité seule a pour eux tant d'appas,
Qu'ils se pendraient plutôt que de ne causer pas.

— Particulièrement. Parler avec indiscretion: *Ne craignez rien, cette femme ne cause pas. Ne lui dites pas votre secret; il n'est pas méchant, mais il aime à causer. Voilà ce que c'est que d'avoir causé, vous n'en tenez plus, et je vous laisse sur la bonne bouche*. (Mol.) « Parler avec malignité: *Il n'est rien qui ne fasse CAUSER*. (Desmahis.)

Le monde, chère Agnès, est une étrange chose!
Voyez la médianse, et comme chacun cause!

MOLIERE.

— Fam. *Causer de choses et d'autres*, S'entretenir familièrement de choses diverses, sans contention d'esprit: *CAUSER de la pluie et du beau temps*, Parler de choses indifférentes et d'une façon décousue.

— Impersonnel. *C'est assez causé*, ou *Assez causé*, Voilà assez de paroles, il faut agir.

— Fauconn. Se dit du cri des perroquets et des pies.

— Activ. Dire en causant: *J'avais envie de vous CAUSER un petit mot de Mme Geoffrin*. (Dider.) « Inus. « Parler de: *CAUSER histoire, littérature, musique. Les jeunes gens du monde CAUSENT aujourd'hui beaucoup trop chevaux, revenus, impôts, députés*. (Balz.)

— s. m. Art, manière, action de causer: *Avoir un CAUSER agréable*.

D'un volle ingénieux parant l'instruction,
Fille du doux écouler et du doux bavarder,
L'épître marche au gré d'un caprice facile.
CHAUSSADE.

CAUSERIE s. f. (kô-zé-ri — rad. causer). Action de causer, conversation familière: *La CAUSERIE inspire la confiance, l'altération l'éloigne*. (De Ségur.) *Jamais la manie de l'imitation, cette duperie des esprits médiocres, ne devrait atteindre les Français, ces rois de la CAUSERIE*. (Mme E. de Gir.) *La CAUSERIE est une de ces douces choses qu'on voudrait allonger toujours*. (Ste-Beuve.)

... Si quelqu'un survient dans votre causerie,
Qui sache la comprendre et dont l'œil vous sourit,
Il écoute, il s'assied, il devise avec vous.
SAINT-BEUVE.

— Fam. Propos indiscret, bavardage: *Il a gâté son affaire par ses CAUSERIES*. (Mme de Sév.)

— Poétiq. Sons mystérieux: *Là, seul, englouti dans un abîme de feuilles et de fleurs, on peut écouter la CAUSERIE mystérieuse du torrent et du sentier*. (V. Hugo.)

— Encycl. On donne le nom de *causerie* à tout entretien familier, le plus souvent intime, où les idées s'échangent sans apprêt, avec esprit, légèreté, abandon. La *causerie* est le côté agréable et piquant de la *conversation*; c'est une chose toute moderne dans l'histoire de nos mœurs, et que nous devons aux salons élégants du xviii^e et du xix^e siècle. La *conversation* exige de l'instruction, une mémoire heureuse, l'habitude du monde et de l'aplomb; la *causerie* se contente d'un fonds de bonhomie, de goût, de finesse, qui n'est pas d'une nécessité absolue dans la conversation. Qui n'a vu dans un salon quelque causeur étincelant, quelque artificier de la conversation, faire merveille et répandre ses fusées sans les compter? Il n'y a guère que l'homme du monde proprement dit, cette espèce neutre que l'art seul a produite, qui soit apte à causer de tout et partout, ou plutôt, entendons-nous bien, qui soit apte à ne jamais laisser tarir l'entretien; où quelque autre se fera applaudir par l'improvisation, l'esprit de repartie, le trait spontané, il se sauvera, lui, par le tact, l'urbanité, l'exquise convenance, par les manières et le manège; il a des formules pour sortir de toutes les difficultés et se soutenir sur tous les terrains. Le métier de causeur (car c'en est un) a du reste son apprentissage et sa théorie, comme celui de diplomate ou d'officier, et, si l'on en croit M. Challemeil-Lacour, quelques hommes ne sont propres à aucun autre. Crébillon fils faisait allusion aux causeurs des salons de son temps, lorsqu'il écrivait dans les *Engagements du cœur et de l'esprit*: « L'esprit qu'on emploie ordinairement dans le monde est borné, quoi qu'on en dise, et ce ton charmant qu'on appelle le ton de la bonne compagnie n'est le plus souvent que le ton de l'ignorance, du précieux et de l'affectation. » Cela explique comment beaucoup d'hommes, supérieurs en tant de choses, ont échoué dans la *causerie*, tandis que d'autres qui ne les valaient point s'y sont fait applaudir. C'est que, pour bien causer, il faut posséder certaines qualités qui ne s'acquiescent pas. Voltaire était un causeur éblouissant; Jean-Jacques Rousseau était tout le contraire; Voltaire était de ces esprits qui pétillent en s'échappant comme le vin de Champagne; Jean-Jacques Rousseau était de ces esprits qui s'assombrissent en se résumant; quant à Diderot, l'interminable parler, on ne peut dire qu'il causait, mais bien qu'il conversait. Il conversait, les cheveux en révolte, le geste passionné, la parole ardente, chez Grimm, chez d'Alembert, chez d'Holbach, au café Procope, laissant *maman* Geoffrin causer avec Marmontel, et Fontenelle avec Mme Helvétius. C'est dire que les choses sérieuses sortent du domaine de la *causerie*, qu'elles rendraient lourde. Le vulgaire, qui ne sent pas les nuances de la langue, dit, il est vrai: *Causer d'affaires, causer de politique*, mais il s'exprime mal en parlant ainsi; une telle alliance de termes est une sorte de solécisme moral, car on s'entretient, on converse d'une affaire ou de politique, mais on n'en cause pas. En revanche, on cause de choses et d'autres, de la pluie et du beau temps. Causer pour causer, voilà le propre de la *causerie*. Mais, dira-t-on, c'est de la démenche. Vous ne chantez pas quand vous n'avez pas de voix, alors pourquoi parler si vous n'avez pas de sujet de conversation? Pourquoi? Écoutez Mme de Giffardin, qui a répondu à cette question:

« Ah! nous avons en France cette manie funeste qui cause une foule de malheurs, ce besoin plus ruineux que le luxe le plus insatiable, cette nécessité fatigante de toujours soutenir la conversation; une conversation qui languit est un supplice, un déshonneur, pour une maîtresse de maison; il faut qu'elle la réveille à tout prix. Dans un si grand péril tout lui est permis, tout lui devient secours; elle ira jusqu'à se compromettre, elle racontera ses souvenirs les plus intimes, elle trahira son secret, elle dira ce qu'elle pense... plutôt que de laisser tomber la conversation. Si elle a le malheur de n'avoir pas de secret à elle, elle vous questionnera pour avoir le vôtre; elle inventera vingt mensonges; elle fera dire aux personnes qui sortaient de chez elle, quand vous y êtes venu, toutes sortes de choses dont elles n'ont jamais parlé. Puis, elle

— « Comprenez-vous que madame une telle ose dire cela ? » Ou bien : « Mme de X... me disait tout à l'heure telle malice à propos de vous ; car elle compromettra ses meilleurs amis sans scrupule ; le danger menaçant est son excuse : la conversation allait tomber !!! Nous connaissons une femme si profondément attachée à ses devoirs de maîtresse de maison, et si parfaitement résolue à se dévouer au maintien de la conversation, en tout et partout, que, non contente d'exercer chez elle, elle va soutenir la conversation en ville. Sa fille, nouvelle mariée pleine de simplicité et de modestie, la seconde peu dans ses succès brillants ; aussi lui adresse-t-elle les plus grands reproches. » Parlez donc, lui disait-elle un jour après une assez longue visite où la jeune femme n'avait pas ouvert la bouche. — Mais, ma mère, je n'avais rien à dire. — N'importe, on invente ; on raconte une aventure quelconque. Dites qu'un omnibus a accroché votre voiture, ou bien que dans la rue vous avez vu un homme qu'on venait d'arrêter, ou deux hommes qui se querellaient ; que vous avez rencontré un superbe enterrement ; qu'on vous a volé un châle ; enfin tout ce qui vous passera par la tête ; mais enfin parlez, ou je ne vous emmène plus avec moi. » Ce dialogue avait lieu entre deux visites de cérémonie. La voiture s'arrêta devant un magnifique hôtel ; le valet de pied ayant demandé si madame la baronne de *** était visible, on vit la porte bâiller solennellement. « Que vous êtes pâle ! ma chère Valentine, s'écria la baronne ; avez-vous été malade ? » La pauvre enfant se rappela les histoires qu'il fallait inventer : « Non, madame, dit-elle, mais j'ai eu bien peur tout à l'heure. Nous avons failli verser. — Ah ! mon Dieu ! s'écria la baronne ; et comment cela ? » La mère triomphait, sa fille était digne d'elle. « Un omnibus a accroché notre voiture comme nous passions sur le pont des Arts. — Le pont Louis XVI, s'écria la baronne. — Le pont Louis XVI, s'interrompit la mère, avec une présence d'esprit admirable ; puis elle improvisa une superbe aventure. On calma la baronne, et la conversation continua. « Vous avez là un bien beau châle, ma chère Valentine, dit Mme de ***. La jeune femme ne comptait rien répondre ; sa mère lui lança un coup d'œil terrifiant. Valentine s'inspire. « J'avais un autre châle bien plus beau, dit-elle, mais on me l'a volé hier. — Vraiment ! s'écria la baronne, qui ne cessait de s'écrier : mais il faut absolument le retrouver ! le préfet de police est mon ami, et je vais lui écrire à l'instant... — Oh ! ce n'est pas la peine, madame, dit Valentine. — Comment ! ce n'est pas la peine ! s'écria toujours la baronne. Mais je vous trouve bien insouciant ; un châle de ce prix-là ! — Ma fille veut dire, interrompit la mère (car la mère interrompait toujours aussi), que mon gendre a déjà fait toutes les démarches nécessaires. » On parla d'autre chose. Valentine retomba dans ses rêveries. « Vraiment, disait sa mère, le monde devient bien insignifiant, cette institution des clubs a désorganisé la société ; plus de conversation, plus d'esprit ; les hommes passent leur matinée à jouer, à fumer, et leur nuit à boire. Je plains les jeunes femmes de ce temps-ci ; le monde n'a jamais été plus ennuyeux. — Valentine n'est pas de votre avis, je gage, reprit la baronne ; je ne crois pas qu'elle ait rien à reprocher aux clubs. » Valentine n'avait pas écouté, elle ne disait rien. « Valentine, dit sa mère avec aigreur, répondez donc, madame, vous parlez. — Mais elle ne sait peut-être pas ce que c'est qu'un club, reprit gracieusement la baronne, lâchant d'adoucir la mère en courroux ; je crois qu'elle n'a rien à redouter des fureurs du jeu. » Valentine leva les yeux sur sa mère, et la voyant si mécontente, elle sentit qu'il fallait parler. « Moi, madame, dit-elle ; si vraiment, j'ai entendu souvent parler du Jockey's-Club ; on nous contait encore tout à l'heure une querelle qui avait eu lieu hier à ce club, et qui pouvait avoir des suites fâcheuses. — Une querelle de jeu ? demanda la baronne dans la plus vive inquiétude. — Oui, madame. — On ne vous a pas dit le nom des joueurs ? — M. de H..., je crois. » A ce nom, la mère implacable lança un troisième regard que la pauvre enfant interpréta tout de travers. « Oui, M. de H..., dit-elle, précisément. — Ah ! mon Dieu ! s'écria la baronne, c'est cela ! Et elle s'élança vers la cheminée, s'empara du cordon de la sonnette, mais elle tomba évanouie. Valentine ne comprenait rien à ce trouble ; elle avait nommé M. de H... parce que c'était le héros du club, sans savoir que c'était aussi celui de Mme de ***. Depuis deux jours il n'était pas venu chez la baronne, qui avait attribué cette absence à un dépit ; mais cette querelle, cette querelle changeait toutes ses idées, et son inquiétude faisait pitié. Il fallut la laisser seule ; on s'éloigna. « En vérité, ma fille, vous êtes folle, dit à la pauvre Valentine sa mère complètement découragée ; aller nommer M. de H... ! — Mais, maman, je ne savais pas... — Quand on vit dans le monde, il faut tout savoir. Et puis, aller dire que cela vous est indifférent d'avoir perdu un châle de 1,000 écus ! — Mais, maman, puis-je aller aller écrire au préfet de police. — Petite sotte ! Vous croyez bonnement qu'elle lui aurait écrit ? C'était une phrase de politesse. Et puis, le pont des Arts ! Dire que votre voiture a versé sur le pont des Arts, où les voitures ne passent point ! C'est absurde ! — Maman, vous le voyez bien, reprit la pau-

vre enfant, il vaut mieux que je ne parle pas. — Oh ! maintenant, je vous conseille de ne plus dire un mot. » Eh bien, nous donnerons le même conseil à tous ces causeurs de profession, colporteurs de fausses nouvelles qui tuent leurs amis, calomnient leurs adversaires, compromettent leurs amours, pour faire œuvre de *causerie*. Nous leur dirons crânement : il vaut mieux que vous ne parliez pas. Imitiez les Anglais, les vrais Anglais du moins ; ils vont se voir pour le plaisir d'être ensemble, et ne se croient pas obligés de babiller une heure durant pour vous avertir qu'ils sont là. Les Espagnols, eux, fument et se taisent ; les Allemands se réunissent pour rêver ; les Orientaux trouvent d'ineffables délices dans un beau silence, et le sage Chinois dit en ses proverbes que « si la conversation n'est pas à propos, une parole est déjà de trop. » Seul le Français sait causer, et Mme de Girardin, en nous contant sa piquante anecdote, n'a nullement prétendu atteindre l'esprit de notre nation, dont le côté étincelant se révèle à un si haut degré chez tant de fins causeurs que le monde s'arrache. Ceux-ci se rencontrent dans quelques salons, et surtout après minuit, quand l'armée prétentieuse et guindée des invités officiels est partie. C'est l'heure fortunée où le maître de la maison, invitant quelques intimes à mettre coudes sur table, les mains sous le menton, s'écrit comme ce *puriste* professeur s'adressant à un ami, quand tous les élèves étaient au dortoir : « Maintenant que nous sommes seuls, parlons à tort et à travers. » Parler à tort et à travers, voilà le côté charmant et attrayant de la *causerie* ; mais ne parle pas qui veut à tort et à travers. Nous ne savons si nous en avons dit assez pour faire comprendre que la *conversation* est une sorte de discussion, tandis que la *causerie* est un dialogue à petit bruit entre très-peu de personnes qui toutes s'abandonnent aux hasards de la riposte et de l'anecdote. On a dit que la *causerie* est une des qualités élégantes et symptomatiques de l'esprit français, un fruit ou plutôt une fleur du terroir ; tous les autres peuples sont d'accord avec nous, quant à la supériorité, disons mieux, à la spécialité de notre pays en fait de *causerie*. On y a vu une preuve de plus de l'état avancé de notre civilisation ; car sans des mœurs éminemment sociables, sans une habitude particulière d'urbanité, sans un langage parfaitement souple, cette aptitude ne se fût pas développée. En France, la *causerie* est un plaisir et un art, la conversation aussi. *Causerie* et conversation sont nées dans les bureaux d'esprit de la société polie du XVIII^e siècle, ainsi que nous le disions plus haut. De nos jours, la conversation a vécu dans les relations quasi publiques du monde élégant, littéraire ou politique ; il y a des *conversations politiques* devant une assemblée législative, et des *conversations diplomatiques* entre ministres et souverains. L'obligation de converser avec des hommes spéciaux, le progrès des sciences appliquées aux arts et à l'industrie, forcent les gens du monde, même les plus frivoles, qui se piquent de conversation, à posséder, au moins superficiellement, les connaissances les plus diverses. De là est venue l'idée d'établir à leur usage des recueils d'une lecture aussi facile que variée, tels que le *Conversation's Lexicon*, en Angleterre, et le *Dictionnaire de la conversation*, en France. Les règles, les préceptes et la méthode de la conversation ont été consignés dans une suite d'écrits spéciaux. Il existe plusieurs poèmes didactiques sur ce sujet, parmi lesquels celui de Delille se fait remarquer par l'esprit et l'élégance. Boileau a lui-même défini le vrai caractère de la conversation quand il a dit : C'est peu d'être agréable et savant dans un livre ; Il faut savoir encore et converser et vivre. Diderot et Mme de Staël, doués l'un et l'autre au plus haut degré de la verve abondante et de la saillie, qui font le charme de la conversation, ont en même temps donné sur cette matière le précepte et l'exemple. Goldoni, dans sa comédie intitulée le *Café*, a voulu caractériser les différents peuples de l'Europe, par la nature, le genre et les formes de leur conversation, donnée qui convenait mieux à la satire qu'au théâtre. Cowper a écrit des pages pleines d'esprit et de raison sur l'*Art de causer*. L'épître de Rulhière sur les *Discutes* est un ingénieux tableau des discours pointilleux, contrariants, toujours armés d'observations et de démentis contre la proposition qu'on avance ou contre l'anecdote qu'on raconte ; cette espèce est le fléau de la conversation. Quant à la *causerie* proprement dite, elle est demeurée comme un des plus charmants privilèges des relations intimes : c'est l'image fugitive, mais frappante du degré plus ou moins grand de sociabilité ; les sœurs du XVIII^e siècle l'ont généralisée, et en ont, si l'on peut ainsi parler, répandu la mode. « Autrefois, dit le baron de Mortemart-Boisse, dans la *Vie élégante à Paris*, les salons de *causerie* des beaux esprits prenaient souvent les petites choses de très-haut. N'ayant rien à faire, on faisait affaire de tout. Ainsi, il semblait que le monde dût finir, parce que Mme de Montespan supplait Mlle de la Vallière, ou que Mme de Maintenon en faisait autant à la belle marquise de Montespan. Cela cheminait ainsi, même sous le régent ; on était tout en émoi de voir Mlle Alissé enlever son dernier amant à Mme de

Parabère... Plus tard, c'était la Champmeslé qui en faisait autant à Mme d'Epinaï, et peu après c'était Mlle de Lespinasse qui abandonnait Mme du Deffant et lui enlevait d'Allembert. Mme Geoffrin s'absentait-elle vingt-quatre heures de Paris, ses habitués se demandaient : « Où irons-nous, ce soir ? » Toutes ces belles choses remplissaient une partie de la vie de salon. Mais la *causerie* reçut un grave échec quand le philosophisme l'envahit ; avec la mode de philosophe arrivèrent le goût des analyses, la manie des dissertations ; la sensibilité, qui constitue un des principaux agréments de la *causerie*, disparut. C'est là le grief qui subsiste, aux yeux des gens de goût, contre ces femmes, d'ailleurs si spirituelles, si dignes des éloges dont on les comblait : Mmes du Châtelet, de Lespinasse, du Deffant. Les traditions du XVIII^e siècle, l'âge d'or de la *causerie*, se conservèrent mieux peut-être chez Mme Geoffrin et chez sa fille, Mme de la Ferté. Partout ailleurs, on sembla oublier qu'après tout la grande affaire, dans la *causerie*, c'est le plaisir : on cause sous la condition tacitement acceptée par tous de prendre, au moins pour un moment, les idées, les passions, la vie tout entière par le côté léger et amusant. C'est du moins ce que compriront les salons de la Restauration. Aussi le brillant Diderot, si bien dans son cadre chez le baron d'Holbach, eût-il étouffé ou joué le rôle de trouble-fête chez la princesse de Vaudemont, chez la princesse Bagration, chez la duchesse de Laviano, chez la comtesse de Rumfort et même chez Isabeau ou chez Mme de Staël. La Restauration a beaucoup causé ; mais les salons dispersés en 1830, puis en 1848, n'ont pu ressaisir encore la tradition interrompue. On cause partout et beaucoup, il est vrai, mais avec plus de bon sens que d'esprit, ou bien plus d'esprit que de goût, ou bien plus d'idées que de souplesse et de grâce dans l'expression. On cite ce qu'ont été les salons où l'on cause de la duchesse de Duras, de Mme de Montcalm, de la duchesse de Broglie, de Mme Récamier, de Mme de Lamartine, de Mme Victor Hugo, de Mme de Castellane, de Mme Emile de Girardin, de Mme Orfila, de Mme de Mirbel, mais on n'en connaît pas qui les aient détrônés. Aujourd'hui, on répète volontiers que rien n'est plus difficile que de bien causer, et, dans notre pays élégant, spirituel, aimable, on est toujours porté à décerner un brevet de perfection à tout homme dont on dit : « Il cause bien. » Une mode toute nouvelle, et qui a pris un développement inouï dans ces derniers temps, a transporté dans le journalisme la *causerie* familière. A vrai dire, Mme de Sévigné avait déjà entrepris d'écrire comme on causait autour d'elle. Colnet et de Jouy, dans les premières années de ce siècle, écrivirent des *causeries* qui eurent beaucoup de succès. Avant et après 1848, Eugène Guinot popularisa ce genre de littérature, dans lequel il devait avoir beaucoup d'imitateurs, et qu'on a tout à tour appelé *causerie* et *chronique*. La chronique est, à l'heure où nous écrivons, une rage, une fureur, une maladie. Si la chronique est réellement une maladie, Dieu fasse, en dépit du jeu de mots, qu'elle ne soit pas... chronique. (V. CHRONIQUE.) Dans un genre beaucoup moins futile, nous avons eu les *Causeries du lundi* de M. Sainte-Beuve ; les *Causeries littéraires* et les *Causeries du samedi* de M. de Pontmartin ; les *Causeries d'un curieux* de M. Feuilleton de Conches ; les *Causeries musicales* de M. Fétis, etc. On a encore rangé dans la catégorie des *causeries* les conférences sur des sujets variés, dont le goût semble vouloir se répandre chez nous ; du moins tel est le nom que quelques *conférenciers* ont donné à leurs exhibitions, entre autres, M. Alexandre Dumas, qui, après avoir tant causé avec sa plume, a voulu causer aussi avec sa langue ; mais la langue de M. Dumas n'a fait que répéter ce que la plume de M. Dumas avait déjà dit à satiété. Enfin la *causerie* a été et elle est encore mise à toutes sauces. On a abusé du mot comme de la chose, car ainsi l'a voulu la mode. Mais nous-mêmes, en causant si longuement, n'abusons-nous pas de la *causerie* ? *Causeries du lundi*, suivies des *Nouveaux lundis*, recueil d'articles critiques, publiés par M. Sainte-Beuve, à partir de l'année 1851 et faisant suite à sa galerie de *Portraits*, dont les premiers remontent à 1824. Ces dates suffisent pour indiquer que nous nous trouvons en face d'une de ces œuvres sérieuses qui marquent dans la littérature d'une époque. L'homme qui a dépensé plus de quarante années de son existence à expliquer, à commenter les œuvres littéraires du XVI^e, du XVII^e, du XVIII^e et du XIX^e siècle, mérite à son tour qu'on cherche à étudier son œuvre avec toute la conscience qu'il a apportée lui-même dans ce labeur. Notre tâche n'est pas des plus aisées ; toutefois, ce qui la rend moins difficile, c'est que M. Sainte-Beuve est un de ces rares écrivains auxquels on peut dire la vérité sans crainte ; car il est ami de la critique dans le sens passif aussi bien que dans le sens actif du mot. L'auteur des *Causeries du lundi* est avant tout un *créateur*, épithète qui semblera singulière, appliquée à un critique, mais qui, pourtant, est parfaitement exacte. Avant lui, la critique s'était à peu près exclusivement renfermée dans la bibliographie, et tous les matres, à l'exemple de La Harpe, s'étaient contentés d'apprécier les ouvrages d'un auteur.

M. Sainte-Beuve voulait en élargir le cadre, en étendre le domaine, et il créa un genre nouveau, la critique biographique. C'est par elle qu'il s'est fait une place à part. Son originalité consiste principalement dans la manière éminemment habile dont il mêle la biographie anecdotique à la critique pure, et surtout dans le procédé de dissection anatomique inventé et pratiqué par lui avec une merveilleuse dextérité. Qu'on joigne à ces qualités du fond celles de la forme, l'alliance toujours appropriée d'une pensée vive, ingénieuse, déliée, riche de nuances, souvent profonde dans sa subtilité, toujours féconde en aperçus nouveaux, en rapprochements inattendus, et d'un style également fin, délié, élégant, nuancé à l'infini, semé de traits et d'effets imprévus, et l'on s'expliquera le plaisir intime que l'on éprouve à la lecture des *Causeries du lundi*, charme si grand qu'il faut du courage au *Grand Dictionnaire* pour le rompre, et pour apprécier à son tour M. Sainte-Beuve avec impartialité. « M. Sainte-Beuve, dit M. de Lomenie, est incontestablement un des écrivains les plus originaux de ce temps, et un de ceux qui n'auraient pas besoin de signer, car on le reconnaît dès la première page. Délaissant volontiers la grande route, il aime à se glisser dans les chemins de traverse, à s'enfoncer dans tous les petits sentiers ombragés qui s'offrent à lui, furetant ça et là dans le clair-obscur, s'égarant en mille tours et détours, trouvant matière à découverte dans la plus humble fleur, le plus petit arbrisseau, et n'arrivant au but qu'après avoir poussé en tous sens des reconnaissances, qu'après avoir longuement flâné à travers tous les accessoires du sujet. » M. Ampère, jugeant à son tour cette méthode d'analyse raffinée, dit : « Ce procédé, à force de finesse, ressemble à ces instruments qui, par leur ténuité même, plongent bien avant dans le sol et vont chercher les sources jaillissantes. » Tout cela est fort bien et surtout fort justement dit ; mais nous ajouterons que cette méthode, qui résulte de l'aversion pour le convenu, et du désir de mettre en relief ce qui est en creux et en creux ce qui est en relief, présente un grave inconvénient : elle détourne du but. M. Sainte-Beuve ressemble à un homme qui, regardant tout à la loupe, ne voit pas assez l'ensemble, ou à un curieux qui, pour juger de l'effet que produit un édifice, dédaigne de se placer à un point dominant, examine séparément chaque face, papillonne à travers son sujet et ne voit plus que les angles. Telle est l'impression qu'a laissée dans notre esprit la lecture des *Causeries du lundi*. Cet ouvrage renferme un nombre considérable de notices littéraires et historiques, publiées antérieurement dans les journaux par l'ingénieux critique. On peut diviser cette galerie de tableaux en deux parties bien distinctes. Tout ce qui a paru dans les dernières années de la Restauration dénote des idées de polémique encore plus que des intentions littéraires : ce n'est pas un enseignement, c'est un plaidoyer ; ce n'est pas une plume, c'est une arme que le jeune maître manie avec dextérité. Au milieu des traits qu'il décoche à ses adversaires étincellent des idées excellentes, exprimées dans une langue précise et pleine de verve. C'est bien celle qui convient à la lutte, et le talent de M. Sainte-Beuve s'épanouit alors dans sa période la plus brillante. Toutefois, il lui arrivera souvent de n'être pas assez maître de lui-même, et ce qui nuit à la sûreté de son pinceau, c'est qu'il ne sait pas assez se dégarer du présent en appréciant le passé. Pour juger Jean Racine, Mme de Sévigné, La Fontaine et Jean-Baptiste Rousseau, il se place trop en plein XIX^e siècle, et parfois ses jugements se ressentent de cette disposition de son esprit. On voit encore poindre de temps en temps les doctrines du cénacle ; néanmoins, l'auteur n'accepte l'autorité du maître et n'en défend l'héritage que sous bénéfice d'inventaire ; c'est ce qui rend les *causeries* de cette époque, après tout, un modèle de saine critique. En les publiant en volumes, M. Sainte-Beuve a voulu adoucir par des notes gracieuses le ton de quelques-unes : il a eu tort. La verve ne messied nullement à un jeune écrivain, et, pour notre part, nous lui en savons plus gré que de la sobriété et de la sagesse de convention qui l'ont remplacée. Après la Restauration, le procédé de M. Sainte-Beuve se transforme ; les préoccupations de polémique font place aux appréciations biographiques. Désormais, dans ses jugements, l'écrivain qu'il étudiera tiendra moins de place que l'homme ; c'est ce dernier dont il fera l'analyse morale. Il adopte un système, explique l'œuvre par le caractère de l'auteur, par ses habitudes, par le milieu dans lequel il vit ; et ce système, il le suit rigoureusement dans ses conséquences. « Au rebours des géomètres, dit M. Vapereau, il explique le connu par l'inconnu. » Nous ajouterons : Et il conclut du petit au grand. C'est une psychologie littéraire fort curieuse à suivre. En relisant les portraits de Joseph de Maistre, de Mme de Souza, de Lamartine, de Béranger, de Mme de Krüdner, de Mme de Charrières, on est frappé de cette méthode, qui a présidé à leur rédaction et qui fait presque de leur œuvre une partie importante de leur vie. D'après M. Sainte-Beuve, ils ont vécu leur livre. Le critique dissèque leur conduite pour y retrouver la trace de leurs idées, et nous la faire suivre à travers ces éclaircies qu'il pratique sous nos yeux. Son scalpel, sans

pitie, recherche la vie dans ces morts illustres, au risque de les achever, comme ce chirurgien qui disséqua tout vivant l'auteur de *Manon Lescaut*; sous ce rapport, M. Sainte-Beuve se rapproche un peu de M. Taine. Sa pensée, dit Gustave Planche, à force de viser à la finesse, se divise en parcelles trop menues et déroute les esprits habitués à de rapides lectures. Il agit plus sur la curiosité que sur la réflexion. Cette remarque est fort juste. En effet, ce n'est pas un sujet de méditation que nous présentent les portraits de cette époque, c'est un sentiment de curiosité qu'ils éveillent en nous. On se sent flatté de pénétrer dans les secrets de la vie intime des célébrités littéraires, et, en les suivant dans leur cabinet, on oublie d'ouvrir leurs œuvres, qui restent fermées sur le guéridon du salon. Le style de M. Sainte-Beuve, qui nous introduit dans le sanctuaire, est devenu moins clair, moins pur, moins sobre. En cicérone qui veut faire admirer quand même, il prodigue les images. L'Aristarque tourne au Pindare.

Vers 1850, le talent de M. Sainte-Beuve entra dans une nouvelle phase et subit une autre transformation; son style lui-même se modifia d'une manière fort avantageuse; il devint plus vif, plus alerte, et visa, avant tout, à la clarté, à la précision. S'il ne retrouva pas tous les tons harmonieux de sa première manière, il sut en reproduire toute la netteté; à partir de ce moment, il dit ce qu'il veut dire, et de façon qu'aucune équivoque ne puisse se glisser dans l'esprit du lecteur. Sa passion de curiosité minutieuse n'a cependant pas entièrement disparu; il entre si avant dans des détails circonstanciés sur le XVIII^e siècle, qu'il semble se conner, si mémorable cependant dans l'histoire de l'esprit humain. Dans les portraits de Voltaire et de son Égérie, Mme du Châtelet, le côté qu'il cherche à mettre en saillie, c'est leur orgueil, leur vanité. Il s'étend sur ce sujet avec une amertume qui paraît lui causer une certaine volupté. Il traite, dit encore Gustave Planche, les rois de la pensée comme Suetone a traité les Césars. Sa couleur se rembrunit, et s'il rencontre encore une fois des touches délicates, un frais coloris, c'est pour esquisser un portrait vraiment charmant, celui d'une courtisane, Mme de Pompadour. Il caresse amoureusement les femmes du XVIII^e siècle, comme M. Cousin les héroïnes de la Fronde et celles du XVII^e siècle.

La partie la plus curieuse des *Causeries du lundi* est celle qui a trait aux contemporains. M. Sainte-Beuve semble prendre plaisir à s'y référer lui-même. Il avait débuté par une indulgence excessive, qu'il veut corriger par une extrême sévérité. Lamartine, Béranger, Chateaubriand, ses dieux d'autrefois, ne sont plus que de vaines idoles qu'il faut renverser. Les *Mémoires d'outre-tombe*, annoncés comme un chef-d'œuvre après la lecture faite chez Mme Récamier, méritent à peine les honneurs de l'impression. Un revirement si complet porte un coup funeste à l'autorité du critique, tout en faisant admirer son talent sous une nouvelle forme, ainsi que la souplesse avec laquelle il se retourne. A la place du sourire, l'ironie plisse les coins de sa bouche, et chaque mot est un trait sardonique. Il martyrise ses victimes à coups d'épingle, laissant percer l'épine sous les roses. Son poinçon est de l'acier le plus fin et le mieux trempé; mais ce poinçon, dont le manche est de diamant, pénètre jusqu'à la moelle. On dirait l'épingle d'or dont les matrones romaines piquaient le sein de l'esclave maladroite. Le portrait de Théophile Gautier est un chef-d'œuvre dans ce genre; impossible d'administrer à un confrère une mort plus douce, et de l'assassiner avec plus d'esprit. M. Sainte-Beuve nous transporte sur l'arène antique, et il veut que M. Théophile Gautier tombe avec grâce. Mais le charmant causeur du lundi expédie si dextrement les gens, que ce doit être une volupté d'expirer sous ses coups. Le *Grand Dictionnaire* espère donc qu'il ne le fera pas trop souffrir.

Ces différentes phases de son talent, correspondant aux diverses époques de sa vie, une fois signalées, il nous reste à apprécier dans son ensemble l'œuvre de M. Sainte-Beuve. La tâche est tout à la fois délicate et difficile, car c'est bien l'écrivain le plus multiple, le plus ondoyant, le plus chatoyant qui puisse éblouir les yeux de la critique, véritable Protée qui échappe aux tentatives de tous les Aristées littéraires. Tantôt il nous éblouit par mille traits de malice sournoise, de dextérité chirurgicale, de tactique savante, de stratégie qui tour à tour se déploie en rase campagne ou se cache derrière les buissons; l'œil à peine à suivre ces évolutions, ces bottes secrètes, ces coups de Jarnac; il est fasciné par ces châtiments qui commencent par le velours et finissent par la griffe; tantôt l'âme se repose au milieu d'éclats tendres et poétiques, d'une douceur pleine d'onction, d'une gravité affectueuse, ou plutôt affectée, et d'une rêverie mélancolique.

L'explication de ces deux genres si opposés est tout entière dans cette curiosité inquiète, dans cet esprit d'analyse méticuleuse que M. Sainte-Beuve applique à tout; il n'arbore aucun étendard; il cherche, il quête à l'aventure; de là les singulières voltièges intellectuelles de cet esprit qui, sans se donner jamais, se prête à courtie échance, n'exigeant d'autre intérêt que la satisfaction de son impitoyable curiosité.

Donnons maintenant l'opinion de deux cri-

tiques sur ce maître de la critique : « Faute de principes, dit M. de Pontmartin, ou, ce qui est pire, par les incessantes variations de ses principes qui, comme les serments politiques, se détruisent en se multipliant, sa critique reste suspendue en l'air, et les plus prodigieux artifices de la pensée ou du style réussissent mal à dissimuler ce manque de base. On la comparerait volontiers à une maison élégante où l'architecte aurait prodigué toutes les ressources et tous les caprices de son art, que le propriétaire aurait entièrement remplie de tout ce qui peut amuser et émerveiller les connaisseurs, mais dont on aurait oublié de creuser les fondements. Dans ces *Causeries* trop charmantes, M. Sainte-Beuve se montre écrivain spirituel, sagace, brillant, chatoyant, consommé, souple, malin, rusé, madré, narquois, attique, élégant, délicat, varié, prestigieux, irrésistible, mais ce n'est pas un critique sérieux; la fantaisie est sa seule loi... Dans les sujets si variés qu'il traite, M. Sainte-Beuve est souvent amené à nommer ou à citer Goethe : ce nom n'éveille-t-il pas en lui un sentiment d'envie? Goethe, on ne peut se le dissimuler, fut, à sa manière, un sceptique. Pourtant, quelle différence! Le scepticisme de Goethe est fécond, celui de M. Sainte-Beuve est stérile; le scepticisme de Goethe fait l'effet d'un immense désintéressement intellectuel, celui de M. Sainte-Beuve ressemble à un énorme enjeu de passion. Il y a dans l'éclectisme compréhensif du patriarche de Weimar, une sérénité olympienne qui donne au doute même quelque chose des grandeurs et des certitudes de la foi. Il n'y a, dans les ondulations insaisissables du causeur du lundi, qu'une curiosité affairée et inquiète. »

Dans une étude plus impartiale, M. Cuvillier-Fleury nous révèle à son tour le côté faible de la critique de M. Sainte-Beuve : « Il ne faut flatter personne, pas même les critiques; et il est bien vrai que M. Sainte-Beuve a toujours mis une certaine habileté, à la fois empressée et timide, à naviguer sans s'y perdre, mais sans y résister, entre tous les grands courants d'idées et d'opinions qui ont rempli les trente dernières années de notre histoire... Les autres hommes changent de passions au gré d'une irrésistible inconstance; M. Sainte-Beuve, par une sorte d'effet mécanique de sa volonté, les choisit pour les étudier. Il les prend à l'essai, comme les systèmes philosophiques... Il est comme ces médecins courageux qui s'inoculent la peste pour la guérir chez les autres. M. Sainte-Beuve ne prétend guérir personne; il veut connaître. Il est né chercheur; la curiosité de l'esprit lui tient lieu de passion. Il a l'âme curieuse, comme d'autres ont les yeux. C'est ainsi que M. Sainte-Beuve est arrivé, par deux voies parallèles, la mobilité de l'esprit et celle du cœur, à la critique expérimentale, où il est passé maître aujourd'hui. Je ne sais rien de plus complet dans ce genre, de plus agréable et de plus sérieux, de plus émouvant et de plus charmant que les infatigables *causeries* qu'il prodigue chaque semaine à son public, et qu'il a eu l'heureuse idée de recueillir en plusieurs volumes... Je ne sais comment dire à M. Sainte-Beuve, j'avoue, après avoir fait un si minutieux recensement de toutes les qualités qui abondent dans ce rare esprit, je ne sais comment dire qu'il lui manque quelque chose, et il le faut bien, quoi qu'il m'en coûte : on ne fait pas de la critique uniquement pour son plaisir. M. Sainte-Beuve a donc un défaut : il s'est trop étendu, il a trop expérimenté, il a trop vécu en quelque sorte. Il a perdu peut-être en élévation ce qu'il a gagné en surface. Il a exagéré l'analyse. On dirait que la hauteur lui manque... M. Sainte-Beuve ne se fait une juste idée ni de la puissance, ni du gouvernement, ni de la grandeur, j'entends la grandeur des gouvernements libres. Il prend le pouvoir par ses côtés les plus humbles; il l'observe dans ses convoitises les plus vulgaires, il le surprend dans ses satisfactions les plus obscures; il exhume l'histoire de quelques disgrâces célèbres d'une date ancienne et d'un régime à jamais détruit, et il appelle cela la *maladie du pouvoir perdu*. »

Nous ferons à notre tour une humble observation au spirituel auteur des *Causeries du lundi* : sa plume a le travail facile; la tâche qu'il a courageusement entreprise est avant tout une tâche laborieuse; mais on remarque parfois que ses sujets ne sont étudiés que dans les détails. Il ressemble à ces orateurs féconds et disert qui croiraient se manquer à eux-mêmes en préparant leurs discours. Une analyse littéraire doit avoir les qualités de certains mets, de certaines préparations culinaires; il faut qu'elle sente l'huile. Ceci est l'opinion d'un travailleur. Procéder autrement c'est un tort, quand on travaille pour des gourmets.

Pour donner une idée de l'importance des *Causeries du lundi*, nous dirons qu'elles embrassent toute notre littérature, à partir de Villehardouin, du *Roman du renard* et de Joinville, jusqu'aux illustrations de nos jours, Théophile Gautier, Alexandre Dumas, Champfleury, etc. L'auteur a fait quelques excursions à l'étranger, en compagnie de Dante, de Goethe, de Franklin, de Gibbon et d'autres guides non moins célèbres. Pour se convaincre de l'immensité de cette œuvre, il suffit de consulter la table qui termine le onzième volume, où, à partir de Rabelais, chaque siècle offre plus de trente études. Le XIX^e siècle, à lui seul, a fourni plus de cent articles. Les *causeries* les

plus remarquées sont celles qui se rapportent à Dante, Froissard, Rabelais, Montluc, Amyot, Montaigne, Charron, Henri IV, Malherbe, Saint-Evremond, M^{lle} de Scudéri, Louvois, Louis XIV, Perrault, M^{me} de Sévigné, M^{me} de Pompadour, Saint-Simon, Hamilton, Marivaux, M^{me} du Deffant, Vauvenargues, Franklin, l'abbé Galiani, M^{lle} de Lespinasse, Goethe, William Cowper, Marie-Antoinette, Chamfort, Beaumarchais, Volney, Mirabeau, Saint-Just, Camille Desmoulins, Chateaubriand, de Bernald, Joubert, M^{me} Récamier, M^{me} Sophie Gay, Courier, Béranger, Lamartine, Thiers, M^{me} Emile de Girardin, Jules Janin, Théophile Gautier, Balzac, George Sand, Léopold Robert, Jasmin, Pierre Dupont, Baudelaire, Champfleury et Halévy. Peu de livres, malgré les défauts que notre devoir de critique impartial nous a obligé de signaler, peu de livres, disons-nous, offrent autant d'attrait. L'auteur, comme le remarque judicieusement M. Paul de Saint-Victor, supplée à ce qui peut lui manquer comme fond par mille subtilités d'analyse, mille recherches de pinceau. Il possède tous les secrets du métier, toutes ses finesses, toutes ses délicatesses. Et, ajoutons-nous, malgré les défaillances, les inégalités d'aperçus, les variations de jugements, les *changements de température* que nous avons dû y signaler, les *Causeries du lundi* resteront au premier rang parmi les œuvres littéraires appelées à illustrer le XIX^e siècle; en cela, nous espérons être meilleur prophète que M. de Pontmartin, qui trouve que ce monument pêche par la base. Si nous avons donné un extrait aussi étendu de son appréciation sur M. Sainte-Beuve, ce n'est pas que nous en approuvions toutes les idées; c'était afin de ne point la mutiler; mais nous croyons de notre devoir de répondre aux accusations dont il s'est fait l'écho, quand il a reproché à l'auteur les évolutions de sa critique. Dans le fait, M. de Pontmartin peut avoir quelque apparence de raison; mais la stricte équité exige qu'on tienne compte des circonstances atténuantes. Nous allons les exposer pour nos lecteurs, qui jugeront en dernier ressort. L'accuse de M. Sainte-Beuve est dans sa manière même de procéder, et ses revirements prouvent en faveur de sa bonne foi. Chacune des biographies qu'il étudie lui devient, pour quelques semaines, un monde de prédilection, une atmosphère préférée, où il respire à pleins poulmons; un *paysage* chéri dont il scrute curieusement les moindres ondulations; un fleuve dont il suit le cours et les sinuosités les plus capricieuses. Chacune de ses études est un véritable voyage d'agrément pendant lequel il oublie tout. Ne nous est-il pas souvent arrivé, selon les dispositions du moment, de nous sentir envahis par la tristesse dans des lieux qu'autrefois nous avions visités avec plaisir? C'est le cas de M. Sainte-Beuve. Mûri et désillusionné par l'âge, ou plutôt par l'expérience, il a vu la froide raison étouffer l'enthousiasme de sa jeunesse, et il n'a pas hésité à brûler quelquefois ce qu'il avait adoré. D'ailleurs, ses auto-da-fé ne sont pas si nombreux qu'on veut bien le dire, et il a plutôt exercé ses facultés admiratives que ses facultés critiques, témoin ses articles sur *Madame Bovary* et sur *Fanny*. Si, pour nous servir d'une de ses expressions, après avoir épousé successivement plusieurs âmes illustres, il a divorcé, ce n'est pas à son caractère qu'il faut s'en prendre, mais bien aux circonstances. A notre époque, où les opinions politiques sont sujettes à tant de variations, il est singulier qu'on veuille faire un crime à un écrivain de varier dans ses opinions littéraires. Il se pourrait bien que ce reproche lui ait été adressé par dépit de l'avoir vu demeurer constamment fidèle aux idées libérales et au drapeau de l'indépendance. Infatigable et toujours sur la brèche, n'a-t-il pas sonné la fanfare pour tous les succès de bon aloi? Au *Globe* en 1827, à la *Revue de Paris* en 1829, au *Constitutionnel* en 1830, au *Moniteur* en 1832, et enfin de nouveau au *Constitutionnel* depuis 1861, n'a-t-il pas été le Finlande des athlètes de la littérature et, soit dit en passant, avec trop de lyrisme? Consultez la *Revue des Deux-Mondes*, ce beau salon d'exposition ouvert à ses portraits depuis 1831, et vous pourrez, si cela peut chatouiller vos petites rancunes, l'accuser de ne posséder qu'un talent de réverbération, mais vous ne parviendrez jamais à en faire un prisme menteur. Pour sa part, le *Grand Dictionnaire* le remercie cordialement du jour nouveau qu'il a jeté sur bon nombre de réputations littéraires et de la collaboration active qu'il lui a prêtée à son insu. Bien souvent, en effet, nous avons été heureux de lui faire des emprunts, et, parmi les critiques dont nous avons cité des appréciations, son nom est un de ceux qui occupent une place des plus larges et des plus honorables; car, ainsi que le lui a dit Victor Hugo, « comme biographe, il a su mêler le charme à l'érudition, et, dans ses analyses patientes et neuves, on sent toujours une force secrète qui se cache sous la grâce. » Victor Hugo aurait pu ajouter, — c'est là notre dernier mot, pour faire comme M. Sainte-Beuve : commencer par le velours et finir par la griffe, — qu'il ne pouvait mieux caractériser son talent qu'en lui renvoyant l'éloge qu'il en avait reçu. — Victor Hugo aurait pu lui dire comme lui dit la critique à propos des *Odes et Ballades* : « Chez vous, l'inspiration est constamment vraie et profonde; tout le mal vient de comparaisons outrées, d'écarts fréquents, de raffinements d'analyse et de trop d'ellipses dans la série des idées. »

En résumé, l'auteur des *Causeries du lundi* est un écrivain pénétrant; il fouille, il étudie profondément son sujet, et c'est une singulière qualité, par ce temps de littérature frivole et au jour le jour. Montaigne, dans ce langage à fortes images dont il paraît avoir eu seul le secret, dit quelque part, en parlant d'un vieux manteau, héritage paternel : « Je m'enveloppe de mon père. » Il en est ainsi de M. Sainte-Beuve : il pénètre le sujet qu'il traite, il s'enveloppe de son auteur, il s'y incarne, pour ainsi dire.

Voilà l'écrivain, voilà le critique, et maintenant voici l'homme : M. Sainte-Beuve a toujours été un libre penseur.

Sans en chercher la preuve
En tout cet univers et l'aller parcourant,

on la trouve évidente, palpable, dans le compte rendu d'une séance récente au palais du Luxembourg, où l'intérêt s'est inégalement partagé entre lui, M. Lacaze, et le card.... (nous allions commettre un *lapsus*), et le général Canrobert. Mais cet épisode sera exposé à l'article biographique que le *Grand Dictionnaire* consacra au célèbre écrivain. V. SAINTE-BEUVE.

Pour terminer, rappelons cette phrase de M. Cuvillier-Fleury citée plus haut : « M. Sainte-Beuve est comme ces médecins curieux qui s'inoculent la peste pour la guérir chez les autres. » Cela veut dire, sans doute, que M. Sainte-Beuve est un critique chercheur et consciencieux; qu'il travaille son sujet avec acharnement; qu'il cisele son style avec amour. En voici une preuve, et nous l'avons acquise de visu. Quand nous posions les premières assises du *Grand Dictionnaire*, — il y a de cela vingt ans, — dans les visites que nous faisions chez les bouquinistes du quai des Grands-Augustins, nous apercevions souvent, perché au haut d'une échelle, un homme à longue redingote noire, qui remuait des *plquettes* entassées dans un casier réservé. Nous étions jeune alors, partant curieux. Un jour, le bouquiniste, sur nos instances, nous apporta ce fouilleur s'appelait Sainte-Beuve; que le casier poudreux était sa propriété, et que lui, le bouquiniste, était chargé de jeter là, pour le consciencieux travailleur, tout ce qu'il découvrirait de rare sur Montaigne, Villon, Ronsard, etc., que M. Sainte-Beuve était alors en train d'étudier.

Causeries littéraires, recueil d'études critiques, par M. A. de Pontmartin (1854-1861, 11 vol. in-18). Cette collection d'articles, successivement publiés dans l'*Assemblée nationale*, le *Correspondant*, la *Revue des Deux-Mondes* et la *Gazette de France*, se divise en quatre séries : *Causeries littéraires* proprement dites; *Causeries du samedi*; *Semaines littéraires*; *Nouveaux samedis*. Presque toutes ces études portent sur les productions de la littérature française contemporaine. Commencées au lendemain de la révolution de Février et écrites pour des feuilles monarchiques, elles attaquent tout ce qui relève et s'inspire des principes démocratiques, et glorifient les traditions de l'ancien régime, les droits dynastiques de la maison de Bourbon, le trône et l'autel, mais le trône plus que l'autel. M. de Pontmartin a donc des opinions de position, des éloges et des censures de convenance. Organe de la société polie, il a la prétention d'écrire pour les *honnêtes gens*. Cette société polie n'est pas ce qu'un vain peuple pense; la bourgeoisie n'y a pas accès; la bourgeoisie n'est qu'un milieu inférieur. C'est un fait que M. de Pontmartin expose dans un fragment intitulé *la Critique et les honnêtes gens*. Il distingue trois ordres, trois sphères dans la France actuelle : la société chrétienne où règne la foi, le monde aristocratique dominé par le sentiment de l'honneur et de l'orgueil, et la classe bourgeoise esclave de ses intérêts. Il n'a pas osé dire *caste*. Il partage la critique en trois catégories également impuissantes à réconcilier la littérature et la société : la critique dogmatique et stationnaire; la critique fantasque et capricieuse; enfin, la critique rétrospective, dédaignant le présent pour le passé. On peut mettre aisément des noms propres sous chacune de ces étiquettes peu flatteuses.

Quant à la critique de M. de Pontmartin, elle est sans doute appelée à faire absoudre la littérature par la religion et la morale des *honnêtes gens*. Dans le mouvement littéraire qui prend son origine à la Révolution, il ne voit que la lutte du bien et du mal. Son spiritualisme mondain, son orthodoxie monarchique s'indignent et se révoltent au seul nom, à la seule idée du XVIII^e siècle. Il le condamne en masse et en détail. Ne lui parlez pas des fautes et des vices de ses rois; il en accuse les ministres, dépositaires de leur autorité. M. de Pontmartin s'est trouvé une fois bien embarrassé, car un roi, personne inviolable, comme chacun sait, s'est avisé un jour de chasser les jésuites, corps presque aussi inviolable qu'un souverain légitime, et M. de Pontmartin avait à causer de ce fait, à propos du P. de Ravignan. Comment faire?... C'est ici que sa théorie sur la responsabilité des ministres lui a été d'un grand secours : les ministres seuls ont chassé les jésuites, le roi peut s'en laver les mains; quant aux jésuites eux-mêmes, ils se sont trouvés si bien

inhabilités dans le livre de M. de Pontmartin, qui n'a pu conclure en disant que *Jésuite* est pour lui synonyme de *sincère*. Beau coup de pied donné à la langue française, qui donne au mot *Jésuite* un sens si différent !

Ne parlez à M. de Pontmartin ni de Voltaire, ni de Rousseau, ni de Béranger ; il les proclame impardonnables et leur refuse grâce et miséricorde. Par contre, il a des indulgences plénières pour les gens de son bord. Si ses invectives pleuvent dru sur les philosophes et sur les libéraux de tous les temps, ses éloges et ses hommages sont acquis à MM. Guizot, Poujoulat, Montalembert, Veuillot, et autres écrivains pieusement admirés ou dignes de l'être dans les séminaires ou dans les salons tout aussi dévots, quoique un peu plus mondains.

M. de Pontmartin reproche à ses confrères, et personnellement à M. Sainte-Beuve, d'être restés, au lendemain de Février, dans une neutralité peu courageuse ; il fallait courir sus au monstre révolutionnaire, à Froudhon, à Louis Blanc, et ne pas se réfugier dans le passé. Il fallait, pour relever le niveau de la littérature, « proclamer le spiritualisme chrétien dans l'art, comme le seul spécifique assez puissant pour le guérir (il s'agit de la guérison de l'art), comme la seule piscine assez profonde pour le laver de ses souillures. » Il paraît toutefois que ce remède héroïque du spiritualisme chrétien n'est pas suffisant dans la théorie critique de M. de Pontmartin ; ce principe doit s'appuyer sur un autre dogme, un autre article de foi : le principe monarchique. Parmi les ouvrages de l'esprit, ce que M. de Pontmartin préfère, c'est, dit-il, un bon livre écrit en l'honneur d'un grand roi. On sent bien toutefois que le mot *grand* n'est qu'une lâche concession faite à l'esprit moderne, et que l'éloge d'un roi grand ou petit a son prix dans la société des *honnêtes gens*.

Fort heureusement pour M. de Pontmartin, le talent vaut mieux chez lui que la théorie. L'écrivain n'est assurément pas un grand philosophe, mais il est homme d'esprit, il faut bien que les libéraux en conviennent. Il a de l'entrain, des saillies, de la distinction, de l'élégance. Ses débuts d'articles sont presque toujours heureux. Il cause pour les salons, et peut-être résume-t-il les causeries des salons, car il faut encore reconnaître aux salons le talent de la causerie. Il glisse sans appuyer ; il fait la chronique de la littérature. S'il a des amitiés littéraires et des admirations complaisantes jusqu'au ridicule, si parfois il se permet des invectives violentes contre les réalistes et les libéraux, si sa morale est trop mondaine, s'il aime à étudier les peccadilles de la littérature, donnant, lui aussi,

De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur ; s'il est plus légitimiste que religieux, et plus piquant que correct ; s'il a sacrifié George Sand à Henri Conscience et A. de Musset à M. Octave Feuillet (si bien appelé le *Musset des familles*), il n'en est pas moins certain, répétons-le, que M. de Pontmartin a du naturel, de l'esprit, du talent, de l'agrément, et même des mouvements généraux.

« Est-ce, dit M. Sainte-Beuve, un critique dans la justesse et la sévérité du terme ? Je le nie. Être critique, c'est tout soumettre à l'examen, et les idées et les faits, et même les textes ; c'est ne procéder en rien par prévention et enthousiasme. Sur cette simple définition du critique, se demander si M. de Pontmartin en remplit les conditions, c'est déjà avoir répondu. Pour cela, il est trop à la merci de son courant général d'opinion ; ou, quand ce courant l'abandonne, il est trop à la merci de son auteur ; il ne réagit pas contre lui, il ne lui résiste pas. Sur la plupart des sujets qui s'éloignent de ce temps-ci, il n'a pas d'études antérieures, originales, personnelles, et il part des données que lui fournit le livre même qu'il a à juger : il ne les contrôle pas. Il en croira, par exemple, M. Oscar de Vallée sur Antoine Le Maître, et il supposera qu'on a dit à ce pieux solitaire des injures, quand on ne lui a rendu que des hommages. Charmé de l'éloquence de M. Cousin, il lui accorde toutes les prétentions et presque toutes les conclusions de ses brillants ouvrages, et, après avoir proclamé le chef-d'œuvre, il n'apporte dans le compte rendu aucun de ces correctifs de détail qui seraient nécessaires à chaque instant pour remettre le lecteur dans le vrai ; car, selon la parole d'un des hommes qui connaissent le mieux l'illustre auteur, « c'est un des esprits qui ont le plus besoin de garde-fous ; et, quand ce n'est pas dans le fond, c'est dans la forme » il excède toujours. » Mais M. de Pontmartin, une fois qu'il a pris parti pour quelqu'un, n'est pas homme à mettre des garde-fous d'aucun côté ; il les ôterait plutôt ; il lui suffit qu'un courant général de spiritualisme élevé le rapproche de M. Cousin et qu'ils aient chanté ensemble, en chœur, un *Sursum corda* ! Dès lors, l'alliance est faite ; tout contrôle de détail sur les *Scudéri*, les *Madame d'Hautefort*, les *Jacqueline Pascal* cesse de droit ; tout est accordé. »

Causeries d'un curieux, par M. Feuillet de Conches. Cet ouvrage, dont la publication a commencé en 1862 (Paris, chez Plon, in-80), comprend jusqu'à présent trois volumes, et doit aller jusqu'à six, suivant les prévisions de l'auteur, qui, d'ailleurs, s'est arrêté en 1864 pour commencer une autre publication (les *Lettres de Marie-Antoinette*, Louis XVI, etc.).

Ces causeries étincelantes, pleines de savoir, de grâce et d'esprit, s'en vont un peu à l'aventure à travers mille choses, dans le labyrinthe de la curiosité. Cependant, tout en passant d'un sujet à l'autre, au gré de sa fantaisie, l'auteur a en quelque sorte un fil conducteur, nous voulons dire un sujet principal qu'il traite avec une tendresse particulière, c'est l'autographe. Tout se groupe autour de ce sujet ; tout part de ce premier motif et tout y revient. On sait d'ailleurs que M. Feuillet de Conches est un des premiers (sinon le premier) collectionneurs d'autographes de notre temps. Mais donnons-lui son vrai nom ; il s'intitule lui-même le *curieux*. Ce mot, en effet, dit plus et mieux que *collectionneur* ou *amateur*. M. Feuillet est curieux de toutes les raretés, mais surtout d'autographes ; c'est là sa passion maîtresse. Il possède en ce genre de véritables trésors, et on doit lui savoir gré de les faire connaître au public, quand tant d'autres dérobent les leurs avec un soin jaloux.

Dans ses *Causeries*, il entr'ouvre la porte de son cabinet, nous allons dire de son sanctuaire ; il étale quelques-unes de ses richesses sous les yeux des profanes, et à ce sujet il disserte avec autant d'esprit que d'ingénieuse érudition sur une foule de sujets. On ne peut pas dire qu'il résout toutes les questions qu'il soulève, mais sur toutes il nous apprend des choses neuves ou piquantes.

Le livre débute naturellement par une apologie enthousiaste des autographes, des services qu'ils rendent à l'histoire, à la biographie et à la littérature, de leur supériorité sur les chroniques et sur les mémoires imprimés, des jouissances qu'ils procurent aux curieux, etc. Viennent ensuite des chapitres sur l'origine de l'écriture (question d'ailleurs un peu conjecturale), sur les livres sacrés, les écrits des apôtres et des évangélistes, sur ce manuscrit prétendu autographe de saint Marc que Venise garde dans le trésor de sa basilique ; sur la fameuse lettre (également apocryphe) de Léntulus, concernant Jésus-Christ ; sur la prétendue correspondance entre Sénèque et l'apôtre saint Paul ; puis des pages curieuses et puisées aux bonnes sources sur les portraits de Jésus-Christ et de la Vierge, et dont la conclusion fortement motivée est qu'aucun d'entre eux n'est authentique ; d'autres sur les manuscrits égyptiens et coptes, sur les découvertes de Champollion et de Lepsius ; de curieux renseignements sur les *graffiti* de Pompéi, ces caractères, ces figures, ces légendes tracées au pinceau, à la craie rouge, au charbon, à la pointe du stylet, en latin, en grec, et quelquefois en osque, autographes uniques conservés pendant près de deux mille ans sous les cendres du Vésuve ; sur les matières et les instruments employés pour écrire chez les Grecs et chez les Romains et sur les livres dans l'antiquité ; sur les autographes cités par les auteurs anciens ; sur la cryptographie et la sténographie dans l'antiquité ; sur les secrétaires, scribes et écrivains en Grèce et à Rome ; sur certains écrits de l'antiquité d'une authenticité plus ou moins douteuse ; sur les curieux d'autographes chez les anciens ; sur les attributions douteuses ou apocryphes de bustes, statues ou portraits de personnages anciens ; sur le moyen âge et la rénovation des lettres, etc. Telles sont les matières traitées dans le premier volume. On voit qu'il abonde en sujets aussi riches que variés, et quelle moisson pour les chercheurs ! Tout cela à fleur de science, sans doute, mais d'une érudition sûre et d'un intérêt qui ne languit point, d'une science aimable et vraiment française, et d'une digestion aussi facile qu'agréable. *Diversité*, c'est ma devise, disait La Fontaine. C'est aussi celle de M. Feuillet.

Le deuxième volume s'ouvre par une dissertation étendue et curieuse sur la calligraphie, les peintures, les vases, l'iconographie, la gravure, les livres illustrés, et surtout les autographes chez les Chinois. Ici l'auteur nage voluptueusement dans son sujet favori, car la Chine est l'Eldorado de l'autographie. Nous avons donné le résultat de ses patientes recherches à l'article AUTOGRAPHE, et nous n'y reviendrons pas ici. Rappelons seulement que depuis des siècles les Chinois ont pour les autographes une passion qui, chez eux, prend sa source dans leur vénération pour la mémoire des ancêtres (jointe à leur amour pour la calligraphie) ; les autographes sont pour eux des reliques ; ils en tapissent les murailles de leurs temples et l'intérieur des appartements ; ils les vénèrent comme des objets sacrés. Qu'on juge en quelle estime les tient notre curieux, et avec quel soin et quel amour il étudie cette civilisation !

La deuxième partie de ce volume est consacrée à ce qu'on peut nommer le bric-à-brac pur, et ce n'est pas assurément la moins piquante et la moins curieusement fouillée. En véritable amateur, l'auteur établit d'abord que toutes les collections, celles même dont les profanes se permettent de rire, et qui leur paraissent les plus bizarres, ont leur côté essentiellement utile et instructif. Partant de cette donnée, il garde le courage de ses opinions, et il admet bravement : les collections de tabatières, de boutons d'habits historiques, de billets de théâtre, d'affiches, de prospectus, de gants, de perruques, etc. Il cite même, sans se scandaliser bien fort, un collectionneur de ces papiers... comment indiquer cet ?... enfin, de ces papiers abandonnés un peu partout. C'est un sujet qu'on n'avait pas traité

depuis Rabelais. Notre curieux se garde bien de le traiter à fond, il se contente de parler de cet amateur plus que singulier, qui, d'ailleurs, n'est probablement qu'un personnage légendaire. Cette partie de l'ouvrage contient une très-curieuse histoire de la coiffure et des perruques, et des notices fort plaisantes sur les collections de chaussures, de jarretières, de cordes de pendus, etc. ; enfin, sur les souvenirs et documents écrits, les albums, les anciens cabinets, les archives, les cartulaires, la fameuse cassette aux poulets du surintendant Fouquet, etc. ; car avec lui nous revenons toujours aux autographes et à leur histoire. Le tout est entremêlé de digressions, de pièces inédites, d'anecdotes piquantes, de curiosités biographiques et historiques, de renseignements neufs sur toutes sortes de sujets.

Le troisième volume s'ouvre par une série de quinze lettres inédites de Montaigne, encadrées dans d'intéressantes recherches historiques sur le philosophe et son temps, les guerres de religion, les intrigues de cour, etc., travail assez considérable pour que l'auteur ait pu en faire un volume publié à part et fort prisé des bibliophiles. Il revient ensuite encore une fois (et ce ne sera pas la dernière) sur les autographes, leur charme et leur utilité ; et comme preuve, il ouvre ses cartons et se livre, pièces en mains, à l'examen critique de quelques mots célèbres. *Tout est perdu, hors l'honneur*, est le premier qui se présente à lui. Français l'er a-t-il véritablement écrit ce mot à sa mère après la bataille de Pavie ? M. Feuillet répond en donnant le texte de la lettre, dont il possède l'original. On y lit : « De toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur, et la vie qui est sauve. » Voilà évidemment le thème qui a fourni le mot historique. Autre exemple : *Pendez-toi, brave Crillon*, etc. Le curieux nous donne aussi la lettre originale qui, très-probablement, a servi de base au fameux mot ; cette lettre, écrite, non pas au lendemain de la bataille d'Arques, mais huit ans après, commence par cette phrase : « Brave Crillon, pandes vous de n'avoir esté icy, près de moi lundy derynier à la plus belle ocasyon qu'y se soyt james veue et qu'y peut estre ce verra james. »

Au reste, cette expression de *pendez-vous* était familière à Henri IV, et on la retrouve souvent dans ses lettres.

Il y aurait bien des choses encore à signaler dans cet ouvrage inachevé ; mais notre cadre ne nous permet pas de nous étendre davantage. Répétons seulement que les lecteurs y trouveront une ample moisson de faits instructifs, d'aperçus ingénieux, de curiosités piquantes, de traits humoristiques semés un peu au hasard et sans méthode, il est vrai, mais de la plus attachante lecture. Après tout, ce spirituel érudit, cet amateur délicat et passionné n'a nullement voulu faire de pesantes traites, mais de simples *Causeries*, en se promenant pour ainsi dire dans son cabinet en compagnie de ses lecteurs.

Causeries, par M. Edmond About, recueil d'articles insérés dans l'*Opinion nationale* et de morceaux inédits, publié en juin 1865. Tous les samedis, le spirituel chroniqueur entretenait les lecteurs de l'*Opinion* ; il les mettait au courant de tout et d'autres choses encore. Il effleurait tous les sujets avec la légèreté de plume que nous lui connaissons, se retournant seulement de temps en temps pour appliquer du bec de sa plume un coup à droite ou à gauche. On pourrait diviser ces causeries en deux sortes bien distinctes, celles qui ont rapport aux individus et à leurs œuvres, celles qui ont trait à la politique. Ce qui surprendra plus d'un lecteur, ces causeries de M. About sont empreintes généralement d'une véritable bienveillance ; mais (ceci va diminuer l'étonnement) c'est à des morts que M. About rend justice, car M. About, comme l'Eglise sa bonne amie, ne canonise qu'après la mort. M. About est un nécrologue émérite, et pour le moins aussi flatteur qu'une épitaphe. Certains passages de son livre semblent la paraphrase de l'éternel refrain : Bon époux, bon père, bon... etc., etc. S'il égratigne en passant, ne lui en gardons pas rancune, il lui est si malaisé de faire patte de velours ! MM. Jules Lecomte, Hachette, Chevè, Enfantin, n'ont qu'à se louer de leurs oraisons funèbres ; en revanche, les vivants sont accueillis avec moins d'aménité, bien que M. About ait trouvé moyen cette fois de grimacer un sourire à tout venant. Le *Jésus* de M. Renan n'a qu'un défaut, c'est de manquer de conclusion et d'abonder en contradictions. M. About prend fait et cause pour son camarade d'école normale, M. Taine, et se moque spirituellement à son sujet de M. Cousin. Il a raison de traiter la question en riant ; la supériorité de M. Taine, le philosophe, sur M. Cousin, le compilateur de systèmes, est trop évidente pour avoir besoin de démonstration. L'Académie reçoit en passant son coup de griffe mérité pour avoir servi le ressentiment de M. Cousin, lorsqu'elle a refusé à M. Taine le prix Bordin. Le *Maudit*, la *Religieuse* et le *Jésuite*, sont spirituellement désignés sous le titre uniforme de *Mystères de la sacristie* ; mais M. About a tort de ne pas reconnaître la portée de ces œuvres. S'occuper si longtemps des autres sans causer un peu de lui-même est aussi difficile à M. About qu'il est impossible à une femme de retenir sa langue, et l'auteur complète notre instruction à son sujet, en nous apprenant

qu'après avoir fait preuve de fierté avec le maréchal Pélessier, il l'a quitté à la suite d'un déjeuner, sur ce compliment du maréchal : « Vous m'avez l'air d'un bon petit bougre ! » Le mot est militaire ; mais, puisque M. About l'accepte, ne nous montrons pas plus royalistes que le roi.

La seconde partie, toute politique, est dans le sens du livre du *Progrès*, par le même auteur. Après une appréciation sur chacun de ses collègues de l'*Opinion*, que M. About nous présente et fait défiler devant lui comme s'il était leur chef, viennent quelques bons conseils au public et au gouvernement. Pensez par vous-mêmes, au lieu de laisser penser pour vous, dit-il aux électeurs, dans une charmante boutade intitulée : *Mon homme*. L'auteur se lance ensuite dans des études sérieuses sur la *culture de la mer*, si sérieuses que le gouvernement les a adoptées dans un projet de loi, proposant : 1° l'allénation de 200,000 hectares de rivage ; 2° la mise en adjudication de la pêche de chaque cours d'eau, depuis sa source jusqu'à son embouchure. M. About, et nous l'en remercions vivement, prend la défense des Parisiens, menés assez cavalièrement dans certain discours de M. Haussmann, qui, après avoir exproprié nos domiciles, nous dénie notre nationalité, et ne demanderait pas mieux que de nous exproprier notre position sociale. Deux proverbes succèdent à ce plaidoyer : les *Troupes légères de l'encyclique*, et les *Conseillers d'un orateur libéral*. Le premier raille agréablement le parti du saint-siège ; dans le second, M. Thiers est perçé à jour, sous un pseudonyme. Le livre se termine par le *Discours d'un escabeau*, pour faire suite au *Discours du trône*. L'escabeau a vraiment bien de l'esprit et du bon sens ; il réclame en faveur de toutes nos libertés ; puissent ses prières être accueillies !

Voilà qui est bien ; mais l'auteur s'incline également devant la colonne Vendôme et la colonne de Juillet, et, à ce propos, nous prendrons la liberté grande de faire remarquer au spirituel causeur que, placé entre ces deux monuments, s'il tourne le visage à l'un, il lui est physiquement impossible d'accorder le même honneur à l'autre. Inutile d'ajouter que le style du livre est clair, net, précis, coupé, scintillant, incisif ; qu'il rappelle la phrase courte et vive de Voltaire, d'un peu loin il est vrai, mais n'est-ce pas déjà un grand honneur de faire songer à un tel maître ?

Causeries du soir, paroles et musique de Frédéric Bérat. Au milieu d'idées communes, banales, Bérat place souvent d'heureuses pensées, admirablement exprimées. C'est ainsi que ce joli refrain :

Heureux qui peut, ô mes enfants,
Par un beau soir, à soixante ans,
Devant Dieu raconter sa vie,

peut être, sans témérité, rapproché du vers célèbre de notre immortel fabuliste :

Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

Suivant nous, la pensée du chansonnier a quelque chose de plus chrétien et de plus humain.

Oui, disons-nous avec Bérat, heureux qui peut, à soixante ans, raconter sa vie devant Dieu ; mais plus heureux encore celui qui peut raconter son existence à ses petits-enfants, sans réserves et sans circonlocutions ! Elles sont généralement trop noires, les pages du livre de la vie, pour qu'un bonheur si pur soit donné à l'homme.

Dans un ciel pur, voyez, là -
bas, Dé-jà du soir l'é-toi-le
brille. Du bon vieil - lard, qui suit les
pas ? Qui vient cau - ser sous la char
mil-le ? Par des ré - cits chers à mes cheveux
blancs, No-tre soi - rée en-cor se - ra rem -
pli-e, So - ra-rem-pli-el Heureux qui
peut, ô mes en-fants, Par un beau
soir, à soi-xan - te ans, De - vant
Dieu ra - con - ter sa vi - e, Devant
Dieu ra - con - ter sa vi - e !

DEUXIÈME COUPLET.
Dans les plâtres et les légers
S'est écoulé tout mon jeune âge;
Jadis aussi, dans les moissons,
J'ai réclamé ma part d'ouvrage.
Je le savais : le pauvre dans les champs
Se trouve heureux d'épis qu'on oublie,
Qu'on oublie.
Heureux qui peut, etc.

TROISIÈME COUPLET.
J'avais vingt ans, quand, un beau jour,
On entendit un bruit de guerre;
Pour les combats, avant mon tour,
J'ai fui village, amis et mère.
Trente ans plus tard, j'ai dû quitter les camps;
J'aurais voulu mourir pour ma patrie,
Pour ma patrie!
Heureux qui peut, etc.

QUATRIÈME COUPLET.
A vous le riant avenir,
A vous les rêves de l'enfance!
Être vieux, c'est se souvenir,
C'est vivre aussi plein d'espérance!
Une âme pure, à toute heure, en tous temps,
Est, dans le ciel, toujours bien accueillie,
Bien accueillie.
Heureux qui peut, etc.

CAUSETTE s. f. (kô-zê-te — rad. *causer*, parler). Fam. Petite causerie : *J'aime le feu, les cris, une salade de homards, une bouteille de champagne et la CAUSETTE.* (A. Pichot.)

CAUSEUR, EUSE adj. (kô-zeur, eu-ze — rad. *causer*, parler). Qui aime à causer : *Cet homme est bien CAUSEUR. Cette femme n'est pas CAUSEUSE.*

— Substantif. Personne qui cause ou qui aime à causer : *Un groupe de CAUSEURS. Mme de Maintenon était une admirable CAUSEUSE.* (De Noailles.) *Quels CAUSEURS admirables que les interlocuteurs de Saint-Simon!* (D. Nisard.) *Les bons CAUSEURS ont horreur de l'oisiveté.* (Mme E. de Gir.) *Choisy a eu affaire à de bons CAUSEURS, les jours où il a peint ces personnages d'une main si sûre.* (Ste-Beuve.) *Personne indiscret ou médisant : Vous êtes donc un CAUSEUR, et vous allez redire ce qu'on vous dit en secret!* (Mol.)

Efforçons-nous de vivre avec toute innocence, Et laissons aux causeurs une pleine licence.
MOLIÈRE.

— Littér. Écrivain qui fait les causeries dans un journal ou une revue; écrivain qui traite des genres libres, familiers, tenant de la conversation : *Un CAUSEUR inépuisable. Sainte-Beuve est un CAUSEUR ingénieux.*

— Antonymes. Muet, silencieux, taciturne.

CAUSEUR (Jean), paysan breton qui vécut cent trente-sept ans. Né au village de Lanfenot en 1638, il mourut à Saint-Mathieu, près de Brest, en 1775. Il s'était marié à quarante ans, avait eu quatre filles et un garçon, et sa femme était morte à quatre-vingt-seize ans. Dans ses dernières années, les états de Bretagne lui avaient assuré une pension de 300 livres. Plusieurs peintres firent son portrait, et une gravure qui se vendit partout reproduisit ses traits.

CAUSEUS. V. CHAUSSE (DE LA).

CAUSEUSE s. f. (kô-zeu-ze — rad. *causer*, parler). Petit canapé où deux personnes peuvent s'asseoir pour causer : *S'asseoir sur une CAUSEUSE.*

CAUSIDIQUE s. m. (kô-zi-di-ke — lat. *causidicus*, de *causa*, cause; *dicere*, dire). Avocat. N'a été employé que dans le style burlesque.

CAUSIE s. f. (kô-zi — gr. *kauasia*, même sens). Antiq. Sorte de coiffure que portaient les Macédoniens, et qui fut importée à Rome : *La causie des rois de Macédoine était garnie d'un double bandeau.*

CAUSIME s. m. (kô-zi-me — du gr. *kauimos*, qui brûle). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des vésicants, formé aux dépens des cantharides, et comprenant une seule espèce, qui vit au Brésil.

CAUSIMOMANCIE s. f. (kô-zi-mo-man-si — du gr. *kauimos*, combustible; *manteia*, divination). Divination qui se faisait au moyen du feu. Elle était pratiquée par les mages, qui jetaient au feu des objets combustibles, et tiraient un heureux présage si ces objets ne brûlaient pas. On ajoute qu'ils avaient des moyens pour rendre incombustibles les objets qu'ils voulaient préserver du feu.

CAUSIMOMANCIEN, IENNE adj. (kô-zi-mo-man-si-aîn, i-ène). Qui pratique la causimomancie.

— Substantif. Un CAUSIMOMANCIEN.

CAUSOTIQUE adj. (kô-so-ti-ke — du gr. *kauos*, brûlant). Pathol. Ardent, en parlant d'une fièvre : *Fièvre CAUSOTIQUE.*

CAUSSADE (*Calciata*), ville de France (Tarn-et-Garonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 22 kilom. N.-E. de Montauban; pop. aggl. 2,495 hab. — pop. tot. 4,208 hab. Fabriques d'étamines et de cadis, fours à chaux, briqueteries, fabrique de sucre. Commerce de toiles communes, étoffes de laine, farines, grains, safran, fruits et volailles. Causade est une jolie petite ville bien bâtie, dans un pays riche, découvert et bien ombragé; elle est entourée de beaux boulevards qui ont remplacé ses fortifications. Le clocher de l'église paroissiale, surmonté d'une belle flèche, est classé parmi les monu-

ments historiques. Après le massacre de la Saint-Barthélemy, cette ville fut une des places fortes des calvinistes.

CAUSSANEL s. m. (kô-sa-nèl — rad. *causse*, marne). Agric. Nom donné, dans le haut Languedoc, aux terres marneuses, blanchâtres, très-propres à la culture du sainfoin.

CAUSSE s. f. (kô-se). Forme ancienne du mot CHAUSSE.

— Agric. Nom de la marne, dans le midi de la France. *1* Nom donné, dans le sud-ouest de la France, à de vastes étendues de terres incultes, situées dans les régions montagneuses, mais riches en marne, et dont on peut, par une bonne culture, tirer un produit avantageux : *Une portion du département de l'Aveyron est appelée la CAUSSE.* (Bosc.) *2* Dans quelques localités, on emploie ce nom au masculin.

— s. m. Espèce de moutons sans cornes, dont la toison est très-fine et très-abondante, et qui est particulière au département de la Haute-Loire.

CAUSSE (Pierre), célèbre imprimeur dijonnais de la fin du XVIII^e siècle. Parmi les ouvrages sortis de ses presses, on remarque en première ligne une magnifique édition des *Aventures de Télémaque* (Dijon, an IV-1795, 2 vol. in-4^o). Il publia la même année les *Fables de La Fontaine* (2 vol. in-8^o); l'*Histoire de la conjuration des Espagnols contre la république de Venise* (petit in-fol.); les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* (2 vol. in-8^o), dont il a été tiré huit exemplaires sur grand papier et deux sur peau de vélin; de Saint-Evremond, *Réflexions sur les divers genres du peuple romain* (in-8^o); de Vertot, *Histoire des révolutions arrivées dans le gouvernement de la république romaine* (4 vol. in-8^o); *Histoire des révolutions de Suède* (2 vol. in-8^o); *Histoire des révolutions de Portugal* (in-8^o); *Notice sur la vie et les ouvrages de Vertot* (in-8^o), etc., etc. Causse avait imprimé auparavant les *Décrets des Assemblées constituante et législative*, rangés par ordre de matières, avec des tables détaillées à la fin de chaque volume (1792-1793, 7 vol. in-4^o); les *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1794, in-8^o), etc., etc. La plupart de ces ouvrages ont été imprimés pour le compte de Renouard, fameux libraire de Paris.

CAUSSERGUES s. f. (kô-sèr-ghe — rad. *causse*, marne). Agric. Nom donné, dans le haut Languedoc, aux terres calcaires légères, sèches et pierreuses.

CAUSSETIÈRE s. f. (kô-se-ti-è-re). Théâtre. Rainure pratiquée dans le plancher de la scène pour y faire glisser une coulisse : *Cette danseuse s'est pris le pied dans une CAUSSETIÈRE qu'on avait négligé de fermer par un trap-pis-son.*

CAUSSI s. m. (kô-si). Agric. Syn. de CAUSSE.

CAUSSIDIÈRE (Marc), homme politique, né à Lyon vers 1809, mort à Paris le 27 janvier 1861. Il était employé dans une fabrique de soieries à Saint-Etienne, prit une part active à l'insurrection lyonnaise de 1834, fut condamné par la cour des pairs à vingt années de détention et renfermé au Mont-Saint-Michel, mais recouvra la liberté lors de l'amnistie de 1837. Il se fit alors courtier pour les liquidés, sans cesser de participer à tous les complots des républicains. Une stature athlétique, un caractère énergique, des formes populaires, une éloquence naturelle et pittoresque, beaucoup de finesse et de bonhomie, lui avaient donné une grande influence dans son parti. Il se rattachait à la nuance politique du journal la *Réforme*, dont il fut un des plus ardents propagateurs, et qui était patronné par Ledru-Rollin. En février 1848, après avoir combattu sur les barricades, il fut désigné dans les bureaux de la *Réforme* pour prendre possession de la préfecture de police conjointement avec Sobrier. Bientôt, et malgré quelques conflits d'attributions avec le maire de Paris, il resta seul chargé de cette importante administration, remplaça les sergents de ville par les *gardiens de Paris*, et créa pour la garde de la préfecture le corps des *Montagnards*, composé d'anciens membres des sociétés secrètes, d'anciens prisonniers politiques et de tout ce que Paris renfermait de révolutionnaires ardents. A ceux qui plus tard l'attaquaient sur cette police d'un genre nouveau, il répondait avec sa jovialité pittoresque : *J'ai fait de l'ordre avec des éléments de désordre.* Peut-être dans cette circonstance le préfet de police de la révolution céda-t-il un peu trop au désir de désarmer la réaction par des concessions de langage, et peut-être aussi ses anciens compagnons ne furent-ils que médiocrement charmés de ce bon mot dont ils faisaient les frais. Les montagnards étaient en effet des éléments révolutionnaires, mais non des éléments de désordre dans le sens vulgaire de cette expression, c'est-à-dire en ce qui touche la sûreté des personnes et des propriétés. Il serait profondément injuste d'oublier que, sous ce rapport, Paris jouit alors de la plus complète sécurité. Les violences commises à Neuilly, à Asnières et en quelques autres endroits de la banlieue ont été le résultat de haines locales et ont été réprimées par des volontaires parisiens. A Paris, sauf les dévastations du Palais-Royal et des Tuileries, déplorables effets des colères de la première heure, on n'eût à gémir sur aucun attentat, et le service des montagnards fut d'ailleurs singulièrement facilité

par cette circonstance que le peuple, maître souverain de la ville, veillait avec un soin jaloux à ce que sa victoire ne fût pas déshonorée, et abritait de son égide le Trésor, les richesses de la Banque, la Monnaie, le Mont-de-Piété, enfin tous les établissements publics et privés.

Lors de la journée du 15 mai, Causidière resta dans une sorte d'expectative, formant peut-être des vœux secrets pour le mouvement, mais n'y prenant aucune part. Il n'en fut pas moins accusé dès le lendemain dans l'Assemblée constituante. Il se retira alors de la préfecture et donna sa démission comme représentant du peuple. Mais il fut élu de nouveau par les électeurs de Paris à une forte majorité, preuve manifeste que la grande cité n'avait pas conservé un mauvais souvenir de son administration, tant attaquée par les partis. Dans les réactions qui suivirent les journées de juin, il fut accusé de nouveau, en même temps que Louis Blanc, dans le rapport de la commission d'enquête, et se défendit avec dignité; mais l'assemblée n'en vota pas moins un décret d'autorisation de poursuites. Il se réfugia en Angleterre, habita plus tard les États-Unis, reprit philosophiquement sa profession de commissionnaire pour les liquidés, ne profita point d'abord de l'amnistie de 1859, et ne reentra en France que pour y mourir, à la suite d'une cruelle maladie. Il a publié dans son exil des *Mémoires* qui contiennent quelques particularités curieuses, mais qui sont en général d'un médiocre intérêt.

Causidière a été fort maltraité dans certaines brochures publiées à l'époque de la réaction, et que des écrivains de parti n'ont pas craint de citer comme des autorités historiques, mais qui ne sont que de misérables pamphlets de police.

CAUSIDE s. f. (kô-si-de). Bot. Nom du chardon hémorroïdal en Provence.

CAUSSIN (Nicolas), jésuite, théologien, confesseur de Louis XIII, né à Troyes en 1583, mort en 1651. Devenu suspect à Richelieu et secrètement d'intelligence avec Mlle de La Fayette pour solliciter le renvoi du puissant ministre, il fut disgracié et relégué à Rennes, puis à Quimper. On a de lui quelques écrits ascétiques d'un style suranné et remplis de contes ridicules, notamment la *Cour sainte* (5 vol. in-8^o), qui a eu de nombreuses éditions; une *Apologie pour les religieux de la compagnie de Jésus* (1644), et des poésies latines.

CAUSSIN DE PERCEVAL (Jean-Jacques-Antoine), orientaliste français, né en 1759 à Montdidier, mort en 1835. Professeur d'arabe au Collège de France (1785), garde des manuscrits orientaux de la Bibliothèque du roi (1787), il fut nommé membre de l'Institut en 1809 et appelé à l'Académie des inscriptions en 1816. Ses travaux les plus importants sont : une traduction du poème des *Argonautiques* de l'apollonius de Rhodes (1797); *Histoire de la Sicile sous les musulmans*, traduite de l'arabe de Howairi (1802); les *Cinquante séances de Hariri*, traduit de l'arabe (1818); les *Sept Moallakabs*, les *Tables astronomiques*, d'Younis, etc.

CAUSSIN DE PERCEVAL (Armand-Pierre), orientaliste, fils du précédent, né à Paris en 1795. Envoyé en 1814 comme élève interprète à Constantinople, il voyagea en Orient, fut nommé, en 1822, professeur d'arabe au Collège de France, puis interprète arabe au Dépôt de la guerre (1824), enfin membre de l'Académie des inscriptions en 1849. Outre diverses traductions, on a de lui une *Grammaire arabe vulgaire* (1824), augmentée du *Dictionnaire français-arabe*, d'Ellious Bocktor (1833), et des *Essais sur l'Histoire des Arabes avant l'Islamisme* (1847), ouvrage d'une érudition profonde et sorti tout entier des sources. — Son frère, né en 1797, a été conseiller d'Etat, premier président à la cour de Montpellier, et fait partie, depuis 1855, de la cour de cassation.

CAUSSINÉ, ÈE adj. (kô-si-né). Techn. Se dit du bois qui se déjette après avoir été travaillé : *Ces planches sont CAUSSINÉES.*

CAUSTICITÉ s. f. (kô-si-ti-té — rad. *caustique*). Didact. Caractère de ce qui est corrosif, particulièrement de ce qui détruit par son contact la texture des tissus vivants : *La CAUSTICITÉ des acides.*

— Fig. Malinité, propension à dire des choses mordantes, satiriques : *La CAUSTICITÉ sèche le cœur.* (Boiste.) *Avec sa CAUSTICITÉ malicieuse et cette lèvre fine qu'on lui connaît, Hamilton avait besoin qu'on fit silence autour de lui.* (Ste-Beuve.) *1* Caractère de ce qui est mordant : *La CAUSTICITÉ d'une épigramme.*

— Anecdotes. On disait à Mme du Deffant d'un homme très-caustique : « C'est une bien bonne tête. — Oui, répondit-elle, une tête d'épingle. »

On racontait, dans une société, que le marquis de Créquy s'était empoisonné. « Vous verrez, dit madame de Marchais, qu'il se sera mordu la langue. »

Naturellement caustique, madame du Deffant aimait à lancer des épigrammes, des traits mordants contre les personnes de sa société. Elle recevait depuis longtemps un homme dont la conversation, un jour, n'avait pas l'heur de lui plaire; profitant malicieusement de la perte

de sa vue, elle lui dit avec humeur : « Mais, monsieur, quel livre ennuiera-t-il maintenant ? »

L'ÉGLANTIER.

Ces gens ne sont pas très-polis;
J'offre des fleurs du plus beau coloris;
Mon odeur embaume à la ronde,
Et l'on m'évite. — Ami, tes bouquets sont jolis;
Mais tu déchires tout le monde.

CAUSTIDE s. f. (kô-si-de — du gr. *kau-tis*, chaume). Bot. Genre de plantes, de la famille des cypéracées, tribu des cladiées, comprenant cinq espèces, qui croissent en Australie.

CAUSTIFICATION s. f. (kô-si-fi-ka-si-on — rad. *caustifier*). Action de caustifier : *La CAUSTIFICATION des alcalis.*

CAUSTIFIÉ, ÈE (kô-si-fié) part. pass. du v. *Caustifier* : *Des alcalis CAUSTIFIÉS.*

CAUSTIFIER v. a. ou tr. (kô-si-fé — de *caustique*, et du lat. *facere*, faire). Rendre caustique : *On CAUSTIFIE les alcalis au moyen de la chaux.* (Darcet.)

CAUSTIQUE adj. kô-si-ke — du gr. *kau-tikos*; de *kaietn*, brûler). Didact. Corrosif, qui attaque les corps, particulièrement les tissus organiques, en détruisant leur texture : *Liquide CAUSTIQUE. Substance caustique.*

— Fig. Mordant, piquant, satirique : *Malheur à qui prête le flanc au ridicule! sa CAUSTIQUE empreinte est ineffaçable.* (J.-J. Rouss.) *Telle est l'Italie du xve siècle : une pépinière de bel esprit, d'imaginations CAUSTIQUES et de licence raffinée.* (Ph. Chasles).

Archiloque s'arma de l'ambre caustique.
FR. DE NEUFCHATEAU.

... Gardez-vous de cet esprit caustique;
On ne sait bien souvent quelle mouche le pique.
BOILEAU.

Bayle, savant modeste et raisonneur caustique,
Tenait loin de Paris sa balance sceptique.
M.-J. CHÉNIER.

Solon faisait des vers, et sa muse caustique
S'égayait sur les mœurs et les fous de l'Attique.
VIENNET.

— Substantif. Personne caustique, mordante :

On aime un bon plaisant, on abhorre un caustique.
PALISSOT.

— s. m. Substance caustique : *Le nitrate d'argent est un CAUSTIQUE.*

— Fig. Objet rongeur, cause de destruction : *La satire est un CAUSTIQUE violent qu'il n'est permis d'employer que pour guérir un mal invétéré.* (Boiste.) *L'encre est un CAUSTIQUE qui souvent brûle même ceux qui l'emploient.* (Boiste.)

— Techn. Substance qui l'on étend sur certaines surfaces que l'on veut peindre, pour donner plus d'adhérence aux couleurs.

— s. f. Géom. phys. *Caustique* par réflexion ou *catacaustique*, Courbe qui résulte de l'ensemble des foyers que forment les rayons lumineux émanés d'un même point, et réfléchis par un miroir concave. *1* *Caustique* par réfraction ou *diacaustique*, Courbe analogue fournie par les lentilles convergentes.

— Encycl. Chir. Les *caustiques* sont, avec les rubéfiants et les épispastiques, les agents directs de la médication révulsive. Ils diffèrent de ceux-ci par l'intensité avec laquelle ils agissent sur les tissus; ils ne se contentent pas d'irriter légèrement ou d'activer la circulation superficielle à l'instar des rubéfiants; ils ne se contentent pas de soulever l'épiderme comme les vésicants, ils détruisent les tissus avec lesquels ils sont en contact. Si l'on compare l'action de ces corps à celle du calorique (ce qui justifie l'étymologie même du mot *caustique*), on arrive à une distinction plus nette encore : les rubéfiants provoquent une brûlure du premier degré, les épispastiques une brûlure du second degré, et les *caustiques* une brûlure du troisième degré. Toutefois n'oublions pas d'ajouter que le propre du *caustique* est d'agir à basse température et de désorganiser les tissus en agissant chimiquement sur eux, sans intervention de calorique extérieur; ce n'est que par un abus de langage que les *caustiques* ont été confondus avec les cautères. (V. BRÛLURE, CAUTÈRE et CAUTÉRISATION.)

Les *caustiques* ont encore été distingués des *cathérétiques*. A proprement parler, les agents cathérétiques ne diffèrent point essentiellement des *caustiques*; ils n'en sont qu'un premier degré. Le cathérétique est moins actif, en un temps donné, que le *caustique*, et il est en effet employé pour les cautérisations légères, lorsqu'on ne tient pas à agir profondément; le *caustique*, au contraire, dans le même temps, pénètre et détruit à une plus grande profondeur. Cependant il n'y a pas de différence d'action. Si l'action d'un cathérétique est prolongée, ou si la dose employée est relativement considérable, il y aura cautérisation profonde; si, au contraire, le *caustique* est employé à très-faible dose ou dilué suffisamment, si son action est très-peu prolongée, il agira à la façon des cathérétiques. Ceci explique pourquoi, dans la pratique, on peut employer, dans un même cas, soit l'un, soit l'autre de ces agents. C'est en raison de cette analogie d'action que nous avons cru

devoir d'appliquer les cathérétiques et les caustiques dans la même description. Nous sommes donc en droit, conformément du reste à l'opinion d'un bon nombre d'auteurs, de partager les caustiques en deux classes : 1° les cathérétiques corrosifs ou caustiques légers ; 2° les caustiques proprement dits ou escarotiques.

— I. Cathérétiques corrosifs ou caustiques légers. L'emploi de ces caustiques est commun en chirurgie. On en fait une application légère sur une plaie qu'on veut faire rapidement cicatriser, pour réprimer les bourgeons charnus trop saillants, exciter une légère inflammation cicatrisante à la surface d'une plaie indolente, développer l'inflammation adhésive dans la cavité des abcès, des kystes, des fistules, soutenir l'action vitale des chairs à la suite de la chute d'une escarre, modifier les ulcérations de mauvaise nature, etc.

Les agents cathérétiques sont fort nombreux. Nous nous contenterons d'en donner une rapide énumération ; leur mode d'action ne diffère pas, ainsi que nous l'avons dit, de celui des caustiques escarotiques ; ce sont les mêmes réactions chimiques, s'exerçant à une profondeur moindre, entre le tissu et l'agent caustique qui y est appliqué. On regarde comme agents cathérétiques les astringents minéraux suivants : cendres très-chargées de potasse, lessive de cendres, alcali volatil, eau de chaux ; les acides dilués, comme vinaigre et eau vinaigrée, jus de citron, sulfate et acétate de cuivre, alun calciné, sulfate de zinc, chlorure de chaux et chlorure de soude, acétate de plomb liquide, solution de nitrate d'argent fondu ou pierre infernale, chlorure de zinc au centième, perchlore de fer étendu, teinture d'iode. On peut y joindre quelques médicaments composés des pharmacies : les trochisques de sublimé corrosif et de précipité rouge, la pierre divine, l'eau phagédénique, la pommade caustique au nitrate d'argent, les pommades ophthalmiques ou rouge de Desault, du Régent, etc., le baume vert de Metz, l'onguent égyptien, l'onguent brun. On peut y ajouter encore diverses préparations végétales ou végéto-minérales : le tannin et les crayons de tannin de Becquerel, le tannate d'iode, le tannate de plomb, l'extraire de ratanhia, le cachou, la teinture de cantharides et les pommades et papiers épispastiques, les onguents suppuratifs, onguent de la mère, onguent styrax, l'huile de croton, etc.

— II. Caustiques escarotiques ou proprement dits. Les escarotiques s'emploient d'abord dans les mêmes cas que les cathérétiques, mais lorsqu'il sera nécessaire d'agir à une plus grande profondeur, ou avec une intensité plus grande, ou avec plus de rapidité. On s'en servira ainsi pour modifier profondément la surface des ulcères de mauvaise nature, détruire les tumeurs suspectes, etc. En second lieu, on usera encore des escarotiques pour établir un exutoire suppurant ou pour ouvrir un kyste, une tumeur hydatidique. Dans tous ces cas, le caustique détruit le tissu à une certaine profondeur proportionnée, d'ailleurs, à la nature de la préparation employée, au temps pendant lequel elle a agi et à la dose employée pour une surface donnée.

Quel que soit le but qu'on veuille atteindre, le mode d'action du caustique est toujours le même ; c'est une action de contact, une action chimique en vertu de laquelle s'opèrent des combinaisons nouvelles aux dépens des tissus désorganisés. Prenons pour exemple l'action de la potasse caustique sur le tissu du derme. Le cas le plus ordinaire est d'employer une substance très-avide d'eau et dans un état de dessiccation parfaite. Le seul contact de cette substance sur la peau a pour effet de décomposer chimiquement le tissu, de s'emparer de l'eau qu'il contient, et même de provoquer la formation d'une certaine quantité d'eau aux dépens des éléments constitutifs du derme et de l'épiderme, enfin de mettre à nu du carbone. L'action du caustique doit donc se continuer naturellement jusqu'à ce que la substance chimique se soit saturée d'eau, et c'est en effet ce qui arrive ; le tissu qui a subi le contact du caustique est transformé en une croûte noire et humide, véritable carbonisation : c'est l'escarre ou partie mortifiée. Il est facile de comprendre que cette opération ne peut s'accomplir dans un tissu sensible sans provoquer une douleur plus ou moins vive, et proportionnée à l'intensité et à la rapidité d'action du caustique, ainsi qu'à la surface sur laquelle on l'a fait agir. Ce que nous venons de dire de la potasse caustique s'applique parfaitement à la plupart des caustiques. Ces substances sont, en effet, choisies ordinairement parmi les substances chimiques avides d'eau, telles que la chaux vive, l'alcali caustique, l'acide sulfurique concentré, le chlorure d'antimoine. Quant aux autres agents chimiques de cauterisation, leur action se rapporte encore au même cas ; l'escarre résultera constamment d'une décomposition partielle du tissu par des agents chimiques dont l'action décomposante s'exerce facilement sur les substances organiques ; tels sont les iodures, qui agissent par l'iode qu'ils contiennent ; les chlorures, par le chlore, etc.

Nous avons dit dans quels cas les caustiques sont employés en chirurgie. Ils présentent des applications nombreuses dans la pratique, mais autrefois ils étaient d'un usage plus fréquent

encore ; on en faisait un véritable abus. On les regardait comme des espèces de « spécifiques » du cancer et des ulcères rebelles ; ils agissaient simplement en détruisant les produits morbides, mais n'ont aucune influence sur la reproduction des tumeurs de mauvaise nature. Il est regrettable que, de nos jours, l'application des caustiques se fasse encore d'une manière imprudente par des personnes étrangères à l'art de guérir. Pour être efficace, le caustique doit être manié par une main habile ; mais le charlatan qui se targue de guérir toutes les tumeurs indistinctement débite effrontément les caustiques les plus actifs et les plus dangereux, et les applique au hasard sur toutes sortes de lésions. Le procédé est expéditif et tout à fait propre à masquer les bévues du médocaïre. Il plaît au malade, qui redoute l'instrument tranchant, et profite à l'empirique, qui fonde ses bénéfices sur la simplicité de ses clients. (V. CANCER.)

Les caustiques communément employés peuvent se partager en solides ou liquides. Cette classification n'est pas sans importance : les caustiques solides agissent au lieu où ils sont appliqués ; l'action des liquides s'étend au loin. On emploie aussi un grand nombre de préparations caustiques à l'état de pâte ; on les manie ainsi plus facilement, et on les applique sur des surfaces nettement limitées. Il ne faut pourtant pas négliger de circonscrire leur action avec soin ; car, en absorbant l'humidité des tissus, le caustique pâteux se liquéfie et coule aux environs du point d'application. On se sert, pour obvier à cet inconvénient, de différents moyens. On peut appliquer sur la peau un petit emplâtre adhésif de diachylon, percé d'un trou auquel on donne la dimension convenable ; c'est dans ce trou qu'on applique le caustique. D'autres moyens usités dans le même but se rapprochent de celui-ci.

On peut encore diviser les caustiques en acides, basiques et salins, suivant leur nature chimique. Enfin, on peut les diviser en simples et composés, suivant qu'ils sont formés de substances chimiques simples ou de substances diverses mélangées. Ces distinctions sont oiseuses, et, dans la pratique, il est plus utile de distinguer trois espèces de caustiques : les caustiques liquides, qui ne peuvent s'appliquer qu'en injections ou au pinceau ; les caustiques en pâte solide ou moulés, qui prennent diverses formes et peuvent s'introduire dans diverses ouvertures naturelles ou artificielles, enfin les caustiques en pâtes molles, qui s'appliquent à la spatule et sont les plus employés.

Les principaux caustiques liquides sont des acides concentrés, acides nitrique, sulfurique, chlorhydrique et chromique ; le nitrate acide de mercure, la solution caustique de nitrate d'argent et de chlorure d'or, la mixture de Villate, très-employée aujourd'hui, la teinture d'iode, le perchlore de fer concentré et la mixture cathérétique ou collyre de Lanfranc. On peut y joindre encore le beurre ou chlorure d'antimoine et le chlorure de zinc, qui s'emploient ordinairement presque liquides.

Les caustiques solides sont : l'acide arsénieux, les sulfures de chaux et d'arsenic, les iodures de mercure et d'arsenic, le bichlorure et le biiodure de mercure, la potasse caustique à la chaux ou pierre à cauter, le caustique de Vienne ou poudre de Vienne, le caustique Filhos ou caustique de Vienne fondu, les poudres escarotiques arsenicales du frère Côme, de Rousselot, de Justamond, de Dupuytren et de Cazenave, etc. La plupart des caustiques solides et liquides servent, il faut le dire, à donner naissance aux mixtures de consistance pâteuse beaucoup plus souvent employées. Ces caustiques pâteux sont : la pâte de Vienne, la pâte caustique de Pollau, les pâte arsenicale du frère Côme, la pâte au chlorure de zinc et la pâte antimoniale de Canquouin, la pâte caustique à la gutta-percha et au chlorure de zinc, la pâte sulfosafranée de Velpéau et sulfocarbonique de Ricord, le rusma ou pâte dépilatoire des Turcs, l'épilaire de Pleuck, le remède de Landolfi, le caustique ammoniacal ou pommade Gondret, et les autres pommades caustiques à l'iodure d'arsenic, au nitrate d'argent, etc.

Il est facile de voir, à cette énumération, que la plupart des caustiques sont empruntés à la classe des plus violents poisons. Ces caustiques vénéneux, pénétrant à travers l'épiderme qu'ils corrodent, peuvent donc être absorbés, et c'est en effet ce que l'expérience a démontré : il n'est pas rare de voir des symptômes graves d'empoisonnement se déclarer à la suite d'une cauterisation par la pâte arsenicale, le nitrate acide de mercure, etc. Que ce nous soit une nouvelle occasion de faire remarquer combien il importe que le maniement des caustiques ne soit confié qu'aux hommes de l'art, s'entourant d'ailleurs de toutes les précautions que commandent les circonstances, et surveillant avec le plus grand soin cette opération, si simple en apparence, si dangereuse entre les mains d'un ignorant.

— Mathém. Considérons un faisceau de rayons parallèles, et par conséquent normaux à un certain plan MN, et supposons-les réfractés par un plan réfringent MP ; après la réfraction, les rayons primitivement parallèles le seront encore, et par conséquent normaux à un même plan MQ, conduit par l'in-

tersection des deux premiers. AB étant un des rayons incidents et CB le rayon réfracté, on aura :

$$\frac{CB}{AB} = \frac{\sin CMB}{\sin AMB} = \frac{1}{n}$$

n étant l'indice de réfraction correspondant à la surface MP.

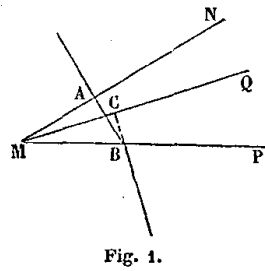


Fig. 1.

Donc : si l'on considère une série de sphères tangentes au plan MN, dont les centres soient tous les points d'incidence des rayons du faisceau normal à MN, et que, avec les mêmes points comme centres, on décrive une seconde série de sphères dont les rayons soient ceux des premières multipliés par $\frac{1}{n}$, ces dernières seront toutes tangentes à un plan MQ, normal aux rayons réfractés.

Ceci posé, soit une série de rayons incidents tous normaux à une surface S ; soit S' une surface réfringente qui les reçoit : le faisceau des rayons normaux à un élément de S découpera sur S' une portion infiniment petite de surface, que l'on pourra considérer comme un plan, ainsi que le premier élément, et par

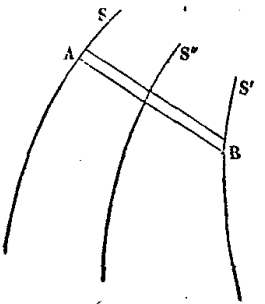


Fig. 2.

conséquent le lemme précédent sera applicable. Si des points d'incidence sur S' des rayons du faisceau normal à un élément de S, comme centres, on décrit des sphères dont les rayons soient les produits des longueurs telles que AB, interceptées entre les deux surfaces S et S' par $\frac{1}{n}$, l'enveloppe de ces sphères sera un élément de surface auquel les rayons réfractés seront normaux. En répétant le même raisonnement pour tous les éléments de S, on arrive à cette conclusion que :

Si des divers points de S' comme centres on décrit des sphères tangentes à S, et que des mêmes centres et avec des rayons égaux aux premiers, multipliés par $\frac{1}{n}$, on décrive d'autres sphères, leur enveloppe S'', prise du côté des rayons incidents, sera normale aux rayons réfractés par S'.

Tout ce que nous venons de dire pour la réfraction s'applique à la réflexion, en considérant cette dernière comme une réfraction correspondant à l'indice -1 .

Les rayons réfléchis sont normaux à l'enveloppe du côté opposé à S, par rapport à S', des sphères tangentes à S.

De là résulte que :

1° Quelles que soient les réfractions ou réflexions que subissent des rayons lumineux ou calorifiques, émanés d'un point, ils restent toujours normaux à une même surface ;

2° Une série de rayons primitivement normaux à une surface S, étant restés encore normaux à une surface S' après un nombre quelconque de réfractions ou de réflexions, on peut remplacer toutes les actions qu'ils ont subies par la seule réfraction avec un indice déterminé n, sur une surface S'', telle que les rayons des sphères tangentes à S et S'', dont les centres seraient les différents points de S', soient dans un rapport égal à n. L'indice n peut être égal à -1 , ou la réfraction se réduit à une réflexion ;

3° Les rayons réfractés ou réfléchis étant toujours normaux à une surface S'', si l'on considère parmi ces rayons tous ceux qui la rencontrent suivant une ligne de courbure, ils formeront une surface développable, dont l'arête de rebroussement sera plus éclairée que tous les autres points de la surface ; si on considère la surface formée par l'ensemble de toutes ces arêtes de rebroussement, elle sera plus éclairée que tous les points environnants ; on lui donne le nom de surface caustique, par réflexion si elle provient de réflexions seulement ;

4° Tous les rayons d'un faisceau réfracté ou réfléchi infiniment mince vont rencontrer deux droites infiniment petites, situées dans des plans rectangulaires. (Sturm.) Ces deux droites reçoivent le nom de droites focales.

Ce théorème, démontré par Sturm analytiquement, est une conséquence simple du théorème fondamental, relatif aux surfaces S, S', S'', qui a lui-même été démontré pour la première fois analytiquement par Gergonne ; la démonstration géométrique simple que nous avons donnée est due à M. Timmermans. Ce dernier théorème n'est d'ailleurs que l'expression définitive des résultats obtenus par Gergonne, Malus, Sturm et M. Charles Dupin. Soit ABCD une portion infiniment petite de la surface à laquelle les rayons réfléchis ou réfractés sont définitivement normaux. Menons, par un point quelconque O de l'intérieur du contour ABCD, les deux lignes de courbure de la surface :

Par un point E de AB, menons la ligne de courbure normale à AB. Toutes les normales à la surface le long de FG rencontreront la normale en E en un même point, à un infiniment petit près du troisième ordre. Il en est de même

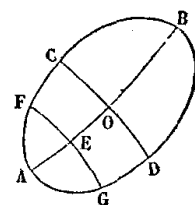


Fig. 3.

pour toutes les autres lignes de courbure parallèles à CD, c'est-à-dire que toutes les normales à la surface vont rencontrer un arc de courbe infiniment petit, tracé sur la surface des normales le long de AB, ou une droite infiniment petite, tracée dans le plan normal à la surface passant par la tangente en O à AB. De même, toutes les normales vont rencontrer une droite infiniment petite, tracée dans le plan normal à la surface et passant par la tangente à CD, c'est-à-dire rectangulaire au premier plan.

Ce théorème montre qu'en général il ne se produit pas d'images par réflexion ou réflexion, mais lorsque la distance des droites focales est très-faible, relativement à leur distance au diaphragme qui limite le faisceau, ce dernier est très-resserré entre les droites focales, et on obtient une image passable sur un écran. Si les droites focales se rencontrent, tous les rayons passent au point commun, qui est alors un véritable foyer.

Si l'on étend la notion des caustiques au cas d'une courbe plane et d'un point lumineux ou calorifique situé dans le plan de cette courbe, on reconnaît aisément que la caustique est la courbe enveloppe des rayons réfléchis ou réfractés. Voici comment on peut obtenir cette seconde courbe au moyen de la première, dans le cas de la réflexion.

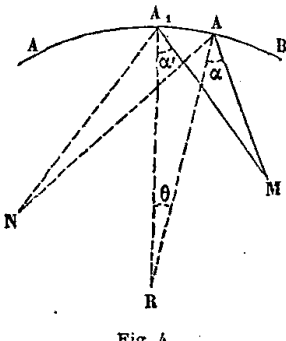


Fig. 4.

Soient AB la courbe réfléchissante, M le point lumineux ou calorifique ; considérons deux rayons infiniment voisins MA et MA', et les rayons réfléchis AN, A'N, symétriques de MA et MA', par rapport aux normales AR et A'R. La courbe cherchée est le lieu des points N. Or, soient $\alpha = \angle MAR$, $\alpha' = \angle MA'R$, $\theta = \angle ARA'$, on a :

$$2\theta = M + N;$$

d'un autre côté, on peut, en négligeant les infiniment petits d'ordres supérieurs, exprimer θ , M et N par

$$\theta = \frac{A_1 A}{R}, M = \frac{A_1 A \cos \alpha}{AM}, N = \frac{A_1 A \cos \alpha}{AN},$$

R désignant le rayon de courbure au point d'incidence ; il en résulte

$$\frac{2}{R \cos \alpha} = \frac{1}{AM} + \frac{1}{AN},$$

équation qui définit complètement le point N, et qui pourra faire connaître des propriétés caractéristiques de la caustique, ou permettre de trouver son équation au moyen de l'équation de la proposée.

Dans le cas où les rayons incidents sont parallèles, l'équation précédente se réduit à

$$\frac{2}{R \cos \alpha} = \frac{1}{AN}.$$

En appliquant cette dernière équation au cercle, on trouve que la caustique par réflexion est une épicycloïde décrite par un cercle de rayon égal au quart de celui du proposé, roulant sur un cercle concentrique à ce dernier et dont le rayon est moitié moindre.

La première équation montre que la caustique par réflexion d'une spirale logarithmique,

pour un point lumineux placé au pôle, est une spirale identique à la proposée; des considérations directes simples pourraient conduire au même résultat.

— **Syn.** *Caustique*, *mordant*, *satirique*. *Satirique* peut se prendre en bonne part; les poètes satiriques ne démasquent les vices ou les ridicules que pour engager les hommes à s'en corriger; la tendance *satirique* du caractère provient souvent de l'amour même du bien, dont la haine du mal n'est qu'une forme. Il y a toujours quelque chose de méchant, au contraire, dans les esprits *caustiques* ou *mordants*; le *caustique* lance des traits piquants qui brûlent et laissent des traces cuisantes; l'esprit *mordant* frappe rudement, il emporte la pièce, ne ménage personne et se fait un jeu de détruire les réputations les mieux établies.

— **Antonymes.** Adulateur, complimenteur, flatteur, flagorneur, louangeur, mielleux, obsequieux.

CAUSTIQUEMENT adv. (kô-sti-ke-man). D'une manière caustique, avec causticité : *Railler caustiquement*.

CAUSTIS s. f. (kô-stiss — gr. *kaustis*, herbe sèche). Bot. Genre de plantes, de la famille des cyperacées, tribu des cladiées.

CAUSUS s. m. (kô-zuss — du gr. *kausos*; de *kaiô*, je brûle). Méd. Fièvre ardente, dans la médecine d'Hippocrate : *Le causus est une maladie inconnue de nos jours; d'après ce qu'en dit Hippocrate, c'était une forme grave de la fièvre périméne des pays chauds, c'est-à-dire une sorte de typhus avec soif vive, grande chaleur et délire*.

CAUT, CAUTE adj. (kô, kô-te — lat. *cautus*, même sens). Prudent, rusé :

Laissez-vous d'abuser les jeunesse peu cautes

Et de vous prévaloir de leur crédulité.

MALHERBE.

■ **Vieux mot.**

CAUTELE s. f. (kô-tè-le — du lat. *cautela*; de *cautus*, prudent). Finesse, prudence mêlée de ruse :

Qui veut entrer en grâce

Des dames bien avant,

En cautele et fallace

Faut estre bien sçavant.

CL. MAROT.

■ **Vieux mot.**

— Droit canon. Précaution; il n'est usité que dans cette phrase : *Absolution à CAUTELE*. Absolution de précaution, absolution sous condition, que l'on donne dans certains cas douteux, pour ne pas compromettre la sainteté du sacrement.

CAUTELE, ÊE adj. (kô-te-le — rad. *cautele*). Plein de ruse, roué. ■ **Vieux mot.**

CAUTELER v. n. ou intr. (kô-te-le — rad. *cautele*). User de ruse. ■ **Vieux mot.**

CAUTELEUSEMENT (kô-te-leu-ze-man — rad. *cauteleux*). D'une façon cauteleuse, par ruse : *Feindre CAUTELEUSEMENT d'entrer dans les vues de quelqu'un*.

CAUTELEUX, EUSE adj. (kô-te-leu, eu-ze — rad. *cautele*). Fin, adroit, rusé, roué; se prend toujours en mauvaise part : *La femme est un animal fin et CAUTELEUX*. (D'Abanc.) *Les éléphants regardent les nègres comme une espèce CAUTELEUSE qui ne sait que dresser des embûches*. (Buff.)

CAUTEMENT adv. (kô-te-man — du lat. *caute*; de *cautus*, prudent). Prudemment; avec ruse : *Mercurius endormit CAUTEMENT Argus*. (Rabelais). ■ **Vieux mot.**

CAUTÈRE s. m. (kô-tè-re — du gr. *kautêrion*; de *kaiôn*, brûler). Méd. Corps brûlant ou agent chimique, que l'on emploie pour désorganiser une portion de tissu et la convertir en escarre. ■ *Escarre obtenue par l'application des mêmes agents, et dont on entretient la suppuration : Le vieux galant passait pour être garni de CAUTÈRES*. (St-Sim.)

Tout prêt d'entrer dans le lit nuptial, Pardonnez-moi, disait monsieur Dorval A sa moitié; mais je ne puis plus taire Un triste aveu que m'oblige à vous faire Ma conscience, et le nœud conjugal. — Expliquez-vous? — J'ai... — Quoi? — J'ai certain mal Que jusqu'ici, craignant de vous déplaire, J'ai cru devoir dérober à vos yeux. — Vous m'alarmez; ce mal me désespère; Quel est-il donc? — C'est, madame... un cautère. — Un? ce n'est rien; moi, monsieur, j'en ai deux. ...

— *Cautère actuel* ou simplement *cautère*. Instrument de fer que l'on fait chauffer pour pratiquer la même opération : *CAUTÈRE conique, olivaire, annulaire*. *Le CAUTÈRE ACTUEL est un des plus puissants réulsifs que l'on connaisse*. (Sédillot.) ■ *Cautère potentiel*. Agent chimique employé au même usage : *Les CAUTÈRES POTENTIELS se présentent sous trois états : ils sont solides, mous ou liquides*. (Sédillot.) ■ *Cautère volant*, *Escarre produite par l'application d'une pommade vésicante, et que l'on peut supprimer à volonté*.

— Par plaisant. *Cautère royal*. S'est dit autrefois pour la marque que l'on appliquait avec un fer chaud à certains condamnés.

— Prov. *C'est un cautère sur une jambe de bois*. Se dit d'un remède qui ne peut servir à rien; d'un moyen pris ou proposé, qui ne saurait avoir aucun résultat. ■ On dit aussi *C'est*

un emplâtre sur une jambe de bois, au lieu d'un cautère.

— **Encycl.** Chir. Dans son sens rigoureux, le mot *cautère* ne peut s'entendre que du résultat de la cautérisation potentielle ou cautérisation par les agents chimiques; s'il y a eu emploi du feu, la lésion plus ou moins profonde qui résulte de la cautérisation ignée ne peut porter d'autre nom que celui de brûlure. A côté de cette première acception, *cautère* s'entendra aussi de l'agent même de la cautérisation ignée : *cautère* sera synonyme de *fer à cautériser* et désignera l'instrument même qui, chauffé au degré voulu, provoque la cautérisation ignée. Dans le premier cas, *cautère* est synonyme de *fonticule*; on l'appelle aussi *cautère potentiel*. Dans le second cas, il faut lui réserver le nom de *cautère actuel* ou de *fer à cautère*.

— I. *Cautère potentiel ou fonticule à pois*. Il faut entendre, sous cette dénomination, une ulcération artificielle et plus ou moins profonde de la peau, provoquée en vue d'entretenir une suppuration plus ou moins prolongée. Le *cautère est permanent* lorsqu'on entretient l'ulcération, à titre d'exutoire, pour opérer une dérivation prolongée; il est *volant* ou *non entretenu* lorsqu'il est abandonné aux actions réparatrices. Cependant, dans ce dernier cas, pendant toute la période de réparation, il supprime en marchant vers la guérison, et produit une action révulsive ou dérivative proportionnée à son étendue et à l'activité de la suppuration qui s'établit à sa surface. Dans ce cas encore, le *cautère* n'est souvent appliqué que dans le but de perforer la peau pour ouvrir un abcès, un kyste ou une tumeur hydatique. V. CAUTÉRISATION.

Pour établir un *cautère*, volant ou permanent, le chirurgien emploie divers procédés. Le plus simple consiste à faire à la peau, au lieu choisi, une petite entaille à l'aide du bistouri et à introduire dans cette ouverture une petite boulette de charpie ou un pois; au bout de cinq ou six jours, la suppuration s'établit et le *cautère* fonctionne. Ce procédé est le plus expéditif, mais il n'est pas le plus commode; il ne fournit pas toujours de bons résultats et n'évite pas, d'ailleurs, au malade l'emploi si redouté de l'instrument tranchant. Il en résulte que, pour l'installation d'un *cautère*, le caustique est préférable. La pierre à *cautère*, ou potasse caustique à la chaux, préparée pour cet usage en petits fragments lenticulaires, était autrefois fort usitée; on lui préfère aujourd'hui la pâte de Vienne, qui n'est qu'un mélange de chaux vive et de potasse caustique pulvérisée avec un peu d'alcool. Cette préparation, appliquée sur la peau, produit en quelques minutes une escarre noirâtre formée du derme mortifié; cette escarre se détache d'elle-même au bout de huit ou dix jours et laisse à sa place une plaie suppurante peu profonde, qui n'est autre chose que le fonticule lui-même. Quant à la largeur de l'ulcère, elle est proportionnée à l'étendue sur laquelle on a fait agir la pâte caustique et varie de quelques millimètres à plusieurs centimètres. Une fois le *cautère* établi, si le chirurgien juge convenable d'en entretenir la suppuration, il introduira dans la plaie un corps étranger assez gros pour en remplir la capacité, et appliquera un bandage légèrement compressif. Ce corps étranger est ordinairement, pour les *cautères* de petite dimension, un pois ordinaire ou mieux encore une boulette faite de racine d'iris ou d'orangelette séchée. Ces substances végétales, en se gonflant sans se putréfier, maintiennent la plaie béante et sont éminemment propres à entretenir la suppuration des *cautères* permanents. Ce pansement doit être renouvelé tous les jours; il est même quelquefois nécessaire, pour raviver les exutoires qui menacent de sécher, d'enduire les pois de diverses substances irritantes, telles que l'onguent de la mère, l'onguent styriax, la pommade à vésicatoire, etc. Dans le cas, au contraire, où le chirurgien ne songe qu'à appliquer un *cautère* volant, la présence des corps étrangers devient inutile; on abandonne la plaie à elle-même après la chute de l'escarre ou on ne lui applique qu'un pansement simple.

Quant à la place qu'il convient de choisir pour un *cautère*, elle varie selon l'indication thérapeutique qu'il s'agit de remplir. Les *cautères* volants s'appliquent au plus près de la lésion interne qu'on veut modifier; mais les *cautères* permanents constitueraient une infirmité souvent trop gênante, si on les plaçait indifféremment sur toutes les parties du corps. Il y a pour les *cautères* permanents des lieux d'élection. Le plus ordinairement, on les établit sur la partie supérieure du bras, à la naissance du muscle deltoïde, dans un lieu propice, éloigné de tout gros vaisseau, sur un tissu cellulaire abondant. D'autres fois, on les applique à la jambe ou à la cuisse, et cela pour la seule commodité du malade, qui peut ainsi se panser lui-même sans difficulté. Diverses indications thérapeutiques peuvent encore faire abandonner ces lieux d'élection et justifier un autre choix; le médecin peut seul juger cette question et préciser la place qu'il convient d'adopter.

Examinons maintenant à quelles indications thérapeutiques répond le *cautère*, volant ou permanent. Dans l'antiquité, l'exutoire permanent a joui d'une réputation considérable; les médecins du dernier siècle même l'employaient à outrance. Il n'était pas rare de

voir infliger cette répugnante infirmité à des jeunes gens et à des jeunes personnes qui passaient pour avoir le sang vicié et les humeurs abondantes. De nos jours, les médecins se montrent plus circonspects. Une violente protestation s'est faite contre l'abus des *cautères* permanents, et beaucoup de praticiens, convaincus de l'inefficacité de ce moyen thérapeutique, se refusent à l'employer à quelque titre que ce soit; le *cautère* volant même ne trouve pas grâce devant eux. Cette dernière opinion est empreinte d'une réelle exagération. Il est hors de doute que la médication révulsive, tant vantée par les anciens, est suivie, dans maintes circonstances, des plus heureux résultats. Sans entrer ici dans des détails qui trouveront mieux leur place dans les articles spéciaux que nous consacrerons à la médication révulsive et dérivative, nous nous contenterons d'indiquer les circonstances dans lesquelles l'application d'un *cautère* trouve sa justification.

Le *cautère* est ordinairement utile dans les cas de phlegmasies chroniques et profondes; la phthisie pulmonaire au premier degré est heureusement modifiée et entravée dans sa marche par l'application d'un large *cautère* volant superficiel. Chaque fois qu'il y a, dans l'économie, une sorte de répercussion de maladies cutanées antérieures, disparition d'une dartre chronique, suppression de fistules ou d'ulcères, l'application d'un *cautère* permanent doit accompagner le traitement spécifique; c'est le plus sûr moyen de débarrasser efficacement l'économie profondément affectée. Comment doit-on, dans ces circonstances, concevoir et expliquer l'action du *cautère*? Tous les auteurs s'accordent à reconnaître à l'exutoire une action locale et une action générale. L'action locale est une excitation souvent très-violente, intolérable pour quelques individus, et c'est cette action excitante, locale et permanente, qui produit la révulsion. Cette première action est à peine révoquée en doute; elle explique l'efficacité des *cautères* volants; mais il n'en est pas de même de l'action générale, qui semble n'être pas aussi évidente. Cependant, si l'on considère que la physiologie de l'exutoire trahit à chaque instant l'état général du malade qui le porte, si l'on constate que l'odeur même qu'exhale un *cautère* est en rapport avec les habitudes et l'état du sujet, n'est-on pas en droit de regarder le *cautère* comme une glande sécrétoire artificielle, ayant pour fonction de rejeter au dehors les produits de sécrétion morbide, de même que les ulcérations spécifiques des maladies constitutionnelles rejettent au dehors les virus contagieux? Telle est l'explication qui est fournie de l'action générale dépurative des exutoires permanents, et, s'il en est ainsi, le *cautère* est à la fois un agent de révulsion dans son action primitive et un dépurateur dans son action secondaire.

Il ne faut pas oublier que l'action révulsive s'affaiblit avec le temps, et que l'action dépurative ne s'exerce pas toujours avec la même intensité. On devra cependant maintenir le *cautère* dépurateur en permanence jusqu'à ce que la maladie en soit sensiblement modifiée; du reste, on le changera de place de temps en temps pour en renouveler, en quelque sorte, la vitalité, et si l'on est résolu à le supprimer tout à fait, on ne négligera pas les indispensables précautions sans lesquelles l'économie, brusquement privée d'un exutoire d'ancienne date, serait frappée d'une fâcheuse répercussion. Les bains fréquents, les purgatifs répétés, l'établissement d'un autre exutoire temporaire, tels sont les moyens ordinaires employés dans ces circonstances.

— II. *Cautère actuel*. Nous avons dit que c'était à l'instrument de cautérisation, et non au résultat de l'opération, qu'il convenait de donner le nom de *cautère actuel*. Nous n'avons donc à nous occuper ici que de l'outilillage des cautérisations par le feu. Le *cautère actuel* est un instrument d'acier, car ce métal présente plusieurs avantages : il est doué d'une grande capacité calorifique, il est facile de lui rendre sa trempe en le plongeant dans l'eau froide quand il est rouge, enfin les diverses teintes qu'il prend lorsqu'on le soumet à l'action des brasières incandescentes indiquent d'une manière suffisamment nette le degré de température auquel il est arrivé. Le *cautère* actuel s'emploie à diverses températures, indiquées par les teintes du rouge obscur, du rouge cerise et du rouge blanc; il est reconnu toutefois que la douleur éprouvée par le malade au moment de l'application du fer rouge est d'autant moins vive que le *cautère* est plus chaud.

Le *cautère* actuel est composé de trois parties : le manche en bois, en corne ou en ivoire; la tige en métal, et le *cautère* proprement dit, qui n'est que l'extrémité de cette tige. Le manche peut être indépendant de la tige, qui se visse sur lui; la tige est droite ou courbée à son extrémité; quant à l'extrémité cautérisante, celle qui doit être en rapport avec les tissus, on lui a donné diverses formes, suivant la nature des cautérisations qu'on veut produire. Il y a des *cautères coniques*, appelés aussi *boutons de feu* ou *pointes de feu*; des *cautères olivaire*; des *cautères couteaux de feu*, *cautères en rondache*; des *cautères octogones*, *annulaires* ou *plaques de feu*; des *cautères en roseau* pour les parties profondes; des *cautères annulaires* ou *circulaires*, appelés aussi *couronnes de feu*. Quant à

l'emploi de ces divers appareils, il sera expliqué dans l'article que nous consacrons à l'étude de la cautérisation.

CAUTÉRÉTIQUE adj. (kô-té-ré-ti-ke). Méd. Corruption du mot *CATHÉRÉTIQUE*, qui est seul régulier.

CAUTERETS, bourg et commune de France (Hautes-Pyrénées), arrond. et à 16 kilom. S. d'Argelès, sur la rive droite du gave de Cauterets, entre les montagnes de Porraute au N., de Peguère au S., de Peyrenère à l'O.; 1,457 hab. Les eaux thermales sulfureuses et salines de Cauterets, connues dès l'époque romaine, sont fréquentées chaque année par près de 1,500 baigneurs. Les sources utilisées, dont la température varie de 57°, 7 à 22°, sont au nombre de vingt-trois et alimentent neuf établissements formant deux groupes bien distincts : l'un à Cauterets même, et l'autre, plus au S., au confluent des gaves de la Tour et de Marcadeau.

CAUTERETS (gave de), torrent du département des Hautes-Pyrénées, formé par la jonction du gave de la Tour et du gave de Marcadeau grossi par celui du lac de Gaube. Il arrose le val de Cauterets, passe à Cauterets et se jette dans le gave de Pau à Pierrefitte, après un cours de 31 kilom.

CAUTÉRISANT (kô-té-ri-zan) part. prés. du v. *Cautériser* : *En CAUTÉRISANT une plaie, on l'empêche de s'étendre*.

CAUTÉRISANT, ANTE adj. (kô-té-ri-zan, an-te — rad. *cautériser*). Qui opère, qui est propre à opérer la cautérisation : *Les cautères ne diffèrent guère entre eux que par leur surface CAUTÉRISANTE*. (Hurt. d'Arbov.)

CAUTÉRISATION s. f. (kô-té-ri-za-si-on — rad. *cautériser*). Méd. Action de cautériser; résultat de cette opération : *Une CAUTÉRISATION active*. *Une CAUTÉRISATION insuffisante*. *La CAUTÉRISATION consiste dans l'application d'agents propres à opérer la mortification des tissus*. (Sédillot.)

— Fam. Effet de la combustion : *Des montagnes exfoliées de chaleur, déchiquetées et zébrées de rayures noires, semblables aux CAUTÉRISATIONS d'un incendie*. (Th. Gaut.)

— **Encycl.** Le résultat d'une cautérisation chirurgicale ne diffère pas d'une brûlure; mais l'opération s'exécute tantôt à l'aide d'un corps chaud, d'un fer rouge, ou d'un corps en ignition, tantôt à l'aide d'un caustique. Dans le premier cas, il y a cautérisation par le feu ou *cautérisation actuelle*; dans le second cas, il y a cautérisation par les caustiques, *cautérisation potentielle* ou *cautère* proprement dit. Ces deux cas méritent d'être envisagés séparément, malgré leurs caractères communs; nous les étudierons donc isolément, avant de faire connaître les relations qui permettent de les réunir sous une même dénomination.

— I. *Cautérisation actuelle*. Cette opération un peu cruelle est regardée comme l'*ultima ratio* de la chirurgie; c'est la suprême ressource, le dernier moyen de salut mis en avant dans les cas graves et rebelles à d'autres traitements. Quelque barbare qu'elle paraisse, les succès constants dont elle est couronnée dans un grand nombre de cas, et la confiance que lui ont, de tout temps, témoignée les chirurgiens, suffisent à justifier son emploi. L'usage des anesthésiques, et du chloroforme en particulier, a permis d'ailleurs d'en étendre le bénéfice à beaucoup de cas dans lesquels il était autrefois permis d'hésiter; mais il ne faut pas oublier que la douleur provoquée par l'application du feu est quelquefois un élément nécessaire du traitement, et qu'il n'est plus alors permis de la supprimer. La cautérisation actuelle présente de nombreuses applications. Elle convient dans les cas où il importe de provoquer rapidement une action révulsive dont l'effet s'étende au loin, dans les phlegmasies chroniques et profondes des tissus fibreux et osseux principalement. Elle convient encore pour détruire les tissus malades, pour arrêter une hémorragie, enfin pour modifier la vitalité ou la sensibilité de divers organes; à ces titres, elle est utilisée pour la guérison des tumeurs de mauvaise nature, pour la destruction des ulcères spécifiques cancéreux ou autres, pour arrêter les pertes de sang à la suite d'opérations chirurgicales et de lésions traumatiques, enfin pour amener la guérison de névroses rebelles, de phlegmasies atoniques, etc.

La cautérisation actuelle s'opère ordinairement à l'aide du cautère actuel (V. CAUTÈRE). L'extrémité métallique de l'instrument étant plongée dans un brasier est portée à une température convenable, qu'on fait varier suivant l'effet qu'on veut produire; on obtient ainsi les divers degrés de température qu'indiquent les teintes caractéristiques du rouge sombre, du rouge cerise et du rouge blanc ou incandescent. Ce résultat obtenu, on applique le fer ainsi chauffé sur le tissu qu'on veut cautériser, et on l'y laisse séjourner plus ou moins longtemps. Les procédés d'application portent, au reste, différentes dénominations. La *cautérisation inhérente* se fait à l'aide du fer rouge mis en contact avec les tissus pendant cinq, dix ou vingt secondes au plus; on protège les parties voisines à l'aide de compresses imbibées d'eau froide; et, après l'opération, on applique ces mêmes compresses sur la brûlure. Des injections, des gargarismes sont employés dans les régions profondes pour y remplacer les lotions. La cautérisation trans-

currente se fait en passant légèrement et rapidement le fer chauffé à blanc. Le cautère en rondache convient particulièrement à cette opération. La cautérisation ponctuée se fait en mouchetant le tissu en plusieurs endroits, à l'aide d'un fer rouge à blanc, qu'on laisse deux à quatre secondes. La cautérisation hémostatique a pour but d'arrêter le sang; on se sert, à cet effet, d'un fer peu chauffé, qu'on applique directement sur la plaie saignante; on recommence de minute en minute, jusqu'à ce que le sang cesse de couler. Cette opération est rarement pratiquée sur l'homme depuis que l'on sait faire la ligature des artères, et depuis qu'on emploie de puissants hémostatiques. La cautérisation électrique est d'invention plus moderne: le cautère est ici un fil de platine en forme de tige ou de lame tranchante, ou bien c'est un fil enroulé autour d'une olive de porcelaine et prenant la forme des cautères ordinaires. Ce fil, communiquant par ses extrémités aux électrodes d'une pile de Grove ou de Bunsen, ou d'une pile à l'acide chromique, est promptement porté au rouge blanc par l'action du courant électrique. Il remplace le cautère actuel en acier. L'avantage principal de ce cautère est de pénétrer dans les cavités profondes, dans les trajets fistuleux et dans toutes les anfractuosités où le cautère actuel ne pourrait s'introduire; on dispose d'abord le fil de platine dans l'endroit qu'il doit occuper; puis, établissant la communication avec la pile, on cautérise instantanément les tissus au contact. La cautérisation vésicante ou douloureuse est plutôt un procédé de vésication qu'un procédé de cautérisation. On se sert d'un marteau dont on trempe le fer dans l'eau bouillante pendant quelques minutes, puis on l'applique sur la surface de la peau, qui forme immédiatement une cloche. Ce procédé est employé pour ramener à la vie les personnes asphyxiées, ou pour établir extemporanément un vésicatoire dans les cas où une prompte révulsion paraît nécessaire. On appelle aussi ce procédé vésication par le marteau de Mayor.

A la cautérisation par le feu peuvent se rapporter encore d'autres procédés opératoires: 1° La cautérisation par le moxa, ou cautérisation japonaise, cautérisation chinoise. C'est un procédé fort anciennement connu et pratiqué par les médecins chinois et japonais. On fabrique un moxa, c'est-à-dire un petit cylindre de coton cardé fortement serré, avec ou sans nitre, ou bien un cylindre de calicot imbibé d'une solution de sous-nitrate de plomb et séché à l'étuve, ou bien un tampon serré de papier brouillard imbibé d'une solution de bichromate de potasse; on allume l'une des extrémités de ce cylindre, et on maintient fortement appliquée sur la peau l'autre extrémité jusqu'à ce que la combustion soit complète. Ce procédé est d'une exécution facile, mais fort douloureux pour le patient; on en retire, toutefois, de grands avantages dans le traitement de diverses névralgies, de rhumatismes tenaces, etc.

2° La cautérisation à la flamme. A l'aide d'un chalumeau à gaz hydrogène et oxygène mélangés (on peut employer le gaz d'éclairage au lieu d'hydrogène, et l'air au lieu d'oxygène), on obtient une flamme extrêmement chaude, longue d'un demi-centimètre, que l'on entoure d'une toile métallique destinée à préserver de la combustion les parties environnantes; c'est de cette flamme que l'on se sert pour produire une rapide cautérisation, détruire des tumeurs malignes, les cancers de l'utérus, les pédicules des polypes naso-pharyngiens, etc.

3° La cautérisation napolitaine. C'est la cautérisation inhérente, compliquée d'une incision préalable; on ne l'emploie guère que pour le cheval.

4° La cautérisation objective. C'est une cautérisation à distance, qu'on opère en présentant au tissu à cautériser un charbon ardent, un corps en ignition ou un fer rouge au feu, mais sans qu'il y ait contact. Les cautérisations par les rayons solaires concentrés dans une lentille, celles qu'on provoque en brûlant directement au contact du tissu le phosphore, le soufre, la poudre à canon, les charbons préparés de Bonnafond; celles qu'on provoque par l'action de l'eau ou de l'huile bouillante, de la poix bouillante, sont aujourd'hui abandonnées; elles sont d'une application très-douloureuse et ne se limitent pas avec facilité.

— II. Cautérisation potentielle. On la produit à l'aide des caustiques escarotiques. Nous avons expliqué, dans l'article que nous avons consacré à l'étude des caustiques, comment l'application des agents escarotiques provoquait sur les tissus sains ou malades la formation d'une escarre absolument semblable à celle que produit la cautérisation actuelle; on comprend donc facilement la substitution d'une cautérisation potentielle à la cautérisation actuelle, beaucoup plus redoutée des malades. La cautérisation par les agents caustiques présente de nombreuses applications. On l'emploiera, de même que la cautérisation actuelle, pour opérer une révulsion active, pour détruire les productions morbides et modifier les ulcérations de mauvaise nature. Dans ces cas, elle fait, en quelque sorte, double emploi avec la cautérisation actuelle. La cautérisation potentielle sera plus spécialement mise en usage pour l'établissement des exutoires volants ou permanents (v. CAUTÈRE), ou pour ouvrir certains abcès, kystes ou tumeurs hydatiques; dans ces der-

niers cas, on peut encore dire que la cautérisation fait double emploi avec le bistouri. Il est cependant des circonstances qui justifient une préférence. Sans parler de la répugnance qu'éprouvent les malades pour l'emploi de l'instrument tranchant (répugnance dont il est quelquefois nécessaire de triompher), le caustique sera préféré au bistouri dans une infinité de circonstances: pour cautériser en des parties profondes; pour ouvrir diverses tumeurs et abcès, lorsqu'il est utile de faire adhérer les parois de la poche avec les téguments extérieurs; pour enlever des tumeurs de petit volume sur la tête, si l'on redoute le développement d'un érysipèle; pour enlever enfin certaines tumeurs qui saigneraient trop facilement avec le bistouri, etc., etc.

Le procédé opératoire pour la cautérisation potentielle est des plus simples. Après avoir, autant que possible, cerné la partie sur laquelle on veut faire agir le caustique, on l'applique sur le point choisi. Si c'est un liquide, on emploie le pinceau ou une seringue à injection; si c'est un solide, on l'applique directement avec un porte-caustique; si c'est une pâte (ce qui est le cas ordinaire), on emploie la spatule. On laisse le caustique en place pendant un temps qui varie suivant la nature de la substance employée et la profondeur à laquelle on veut agir; enfin, l'opération terminée, on enlève le caustique et on recouvre la partie cautérisée de compresses d'eau froide, de cataplasmes froids, tièdes ou chauds, de charpie imbibée de solutions calmantes, narcotiques, toniques, astringentes, etc., suivant les indications à remplir. Quant aux caustiques habituellement employés, nous en avons donné, dans un précédent article, une énumération-suffisamment complète. Il n'y a pas de règle générale qui détermine le choix à faire; c'est souvent affaire de mode ou de caprice. Cependant il est juste de dire que l'usage a consacré quelques préférences parfaitement justifiées: on emploie la pâte de Vienne pour ouvrir les abcès, établir les cautères, enlever de petites tumeurs; les caustiques arsenicaux et la pâte au chlorure de zinc conviennent mieux pour les tumeurs volumineuses, les cancers, etc.; les caustiques mercuriels, pour les ulcérations et les végétations syphilitiques ou les maladies cutanées; les acides concentrés, pour les surfaces muqueuses, etc.

On peut combiner l'emploi du bistouri avec la cautérisation potentielle. Ce procédé est fort avantageux pour attaquer dans la profondeur des tumeurs volumineuses, ou pour détruire leurs pédicules. Cette cautérisation est dite en fêche ou en baguette, suivant la forme qu'on donne à la pâte caustique qu'on introduit dans les tissus par des ouvertures artificielles.

— III. Comparaison des deux modes de cautérisation. S'il est des cas où la cautérisation potentielle fait, ainsi que nous l'avons dit, double emploi avec la cautérisation actuelle, le chirurgien ne manquera pas de raisons pour justifier son choix. Les caustiques seront préférés au feu lorsqu'on redoutera la pusillanimité du malade, lorsqu'on voudra produire une dérivation qui s'étende au loin, enfin lorsqu'on voudra cautériser les angynges gangreneuses ou des ulcères de la peau pour lesquels le caustique est un meilleur modificateur. Le feu, au contraire, sera préférable dans certains cas: il agit plus promptement, il est d'une application moins douloureuse, de l'aveu même des malades; il volatilise plus sûrement les sucs putrides des ulcères de mauvaise nature, il arrête les hémorragies avec plus de facilité, il donne à la partie cautérisée une activité vitale plus considérable, son action se limite mieux au point cautérisé et il est jamais compliquée d'empoisonnement; enfin, il modifie la sensibilité de certains organes d'une manière si réellement efficace, que, dans les cas de névralgies rebelles et de douleurs rhumatismales anciennes, l'hésitation n'est pas permise.

— Art vétér. Dans la chirurgie vétérinaire, la cautérisation est employée pour détruire les tissus, comme, par exemple, dans les engorgements charbonneux ou gangreneux, dans un grand nombre d'infiltrations séreuses, dans quelques tumeurs dures, froides, indolentes, qu'on n'ose pas enlever et sur lesquelles les applications médicamenteuses sont restées inefficaces; sur la surface de certaines plaies qui présentent un caractère ulcéreux; dans la carie des os; dans les plaies qui sont le siège d'une hémorragie qu'on ne peut arrêter par la compression ou la ligature des vaisseaux. Nous avons défini ci-dessus la cautérisation actuelle et la cautérisation potentielle. L'excellence de la cautérisation actuelle a été consacrée par cet aphorisme d'Hippocrate: *Quod medicamenta non sanant, ferrum sanat; quod ignis non sanat, ignis sanat*; quod ignis non sanat, insanabile. La cautérisation actuelle est tantôt bornée à la superficie des parties, et tantôt portée jusque dans leur profondeur: de là la cautérisation superficielle et la cautérisation pénétrante. La première peut se pratiquer soit en mettant les agents qui servent d'excipients au calorique immédiatement en contact avec la peau, ou en interposant un corps entre ces agents et le tégument: d'où la cautérisation actuelle immédiate et médiante. La cautérisation immédiate se distingue en cautérisation transcurrente ou en raies, et cautérisation en surface, en pointes, par le moyen de corps en

ignition, de liquides chauds, par rayonnement. La cautérisation médiante se pratique par l'intermédiaire d'une peau inerte ou d'une couenne de lard. Suivant le temps pendant lequel les agents cautérisants sont mis en rapport avec les tissus, la cautérisation pénétrante est divisée en cautérisation rapide et cautérisation inhérente. La cautérisation transcurrente ou en raies consiste à tracer sur la peau des raies régulièrement disposées, avec des cautères appropriés, et à promener ces cautères, élevés à une température lentement croissante, dans le trajet de ces raies, un nombre de fois plus ou moins grand, selon les effets qu'on veut obtenir, mais toujours de manière à ne produire que la désorganisation la plus limitée possible des couches superficielles de la peau. C'est cette variété de cautérisation que l'on désigne, dans la pratique, sous le nom de feu, lorsqu'on dit mettre le feu, appliquer le feu.

L'automne et le printemps sont les saisons les plus convenables pour appliquer le feu. Pour subir cette opération, le cheval doit toujours être à jeun, et être assujéti en position décubitale, pour que l'opérateur puisse agir avec sûreté et commodité. Les raies doivent être parallèles ou légèrement obliques à la direction des poils, et être d'autant plus espacées que la surface à cautériser présente plus d'étendue. Le feu est d'autant plus sûr dans ses effets qu'il a été appliqué avec plus de lenteur, et le tracé du feu doit être commencé avec un cautère légèrement chauffé, que l'on élève peu à peu jusqu'à la température rouge clair. La pratique de la cautérisation transcurrente est bien moins usitée pour le bœuf que pour les solipèdes. Le feu transcurrent est rarement mis en usage sur les petites espèces domestiques, parce que, d'une part, son application est rarement indiquée, et de l'autre, la finesse de la peau rend l'emploi du cautère difficile.

La cautérisation en surface se pratique avec des cautères dont la partie qui doit être mise en contact avec la peau présente une surface plane ou légèrement convexe. On fait glisser cette surface, dit M. Bouley, sur le tégument, de manière à cautériser sans interruption, entre les points d'application, toute l'étendue superficielle de la région sur laquelle le feu doit agir, en ayant soin de maintenir toujours les cautères au-dessous du rouge cerise, et en répétant leur application un plus ou moins grand nombre de fois, suivant l'intensité des effets profonds que l'on veut obtenir, mais de façon toujours à ne produire sur la peau elle-même qu'une irritation superficielle.

La cautérisation en pointes se pratique à l'aide de cautères de forme conique, dont le sommet arrondi peut être mis en contact avec la peau sans la transpercer. Le dessin du feu en pointes doit affecter la disposition d'un quinconce. La cautérisation par les corps en ignition consiste à faire brûler des matières combustibles, solides ou liquides, sur des points plus ou moins circonscrits ou étendus de la peau, pour en produire l'irritation ou l'escarification. La cautérisation avec des matières solides prend le nom de moxa. La cautérisation par des liquides chauds consiste à élever ces liquides à la plus haute température que comporte leur capacité calorifique, à les mettre, dans cet état, en rapport direct avec le tégument, sur lequel ils exercent une action d'autant plus intense que leur capacité pour le calorique est plus grande. Dans le procédé de cautérisation objective ou par rayonnement, l'action du calorique est transmise aux parties vives, non plus par contact direct, mais par voie de rayonnement. Dans la cautérisation superficielle médiante, l'action du calorique ne s'exerce sur les tissus qu'à travers un corps destiné à protéger la peau contre le contact direct du cautère, et à l'exempter ainsi des traces souvent indélébiles que ce contact peut laisser à sa suite. Dans la cautérisation pénétrante, le cautère est porté au delà de la peau, à des profondeurs plus ou moins grandes, suivant les indications, et détermine par son contact direct l'irritation et la désorganisation des tissus sous-cutanés. La cautérisation inhérente est celle dans laquelle on maintient les cautères chauffés à blanc en contact prolongé avec les tissus, soit à leur surface, soit dans leur profondeur, à des distances qui varient suivant les indications.

Quelle que soit l'affection qui a nécessité l'application du feu, il est rare que les effets curatifs de cette opération se fassent apercevoir avant trois semaines ou un mois. Souvent aussi une première cautérisation n'obtient que des résultats nuls ou incomplets, soit que le mal fût fort ancien, soit que la cautérisation ait été trop légère, soit qu'elle n'ait pas été bien exécutée. On doit alors faire procéder à une deuxième, quelquefois même à une troisième cautérisation.

CAUTÉRISÉ, ÉE (kô-té-ri-zé) part. pass. du v. Cautériser: Plaie CAUTÉRISÉE.

— Fig. Conscience cautérisée, Conscience endurcie, devenue insensible au bien et au mal: Avoir une conscience CAUTÉRISÉE.

CAUTÉRISER v. a. ou tr. (kô-té-ri-zé — rad. cautère). Méd. Appliquer un cautère sur: CAUTÉRISER une plaie.

— Fig. Endurcir, rendre insensible: Le crime, à son dernier degré, est un poison qui CAUTÉRISÉ la conscience. (Chateaub.)

Se cautériser, v. pron. Être cautérisé: Cette plaie ne saurait SE CAUTÉRISER.

CAUTIBAN adj. m. (kô-ti-ban). Comm. Se dit du bois qui n'offre beaucoup de déchet que d'un seul côté: Bois CAUTIBAN. || Altération du mot CANTIBAY.

CAUTION s. f. (kô-si-on — lat. cautio; de caveo, je prends garde, je suis prudent. Le latin caveo, cavens, a pour correspondant en sanscrit un terme très-ancien et intéressant à plusieurs égards: c'est kavi, poète, primitivement un penseur, un sage, et comme adjectif védique, ingénieux, intelligent, sage, prudent. Le grand poète Valmiki est appelé le kavi par excellence, et son œuvre, le Ramayana, est un kavya, un poème composé avec art, sagesse, inspiration et divination. De là aussi kavita, kavita, poésie et sagesse. D'après le Dictionnaire de Pétersbourg, l'origine de kavi est probablement la même que celle de kila ou kûti, intention, motif, ce qui conduirait à une racine ku ou kû, perdue en sanscrit, mais conservée dans plusieurs langues européennes avec le sens de voir, prévoir, connaître, etc. C'est là qu'on rapporte le grec kœd, kœd, pour kœd, je connais, ainsi que akœd, j'entends, synonyme de sunœd; akœd, audition, etc. C'est aussi à la même racine qu'il faut rattacher l'ancien slave cuti, connaître; cutiie, connaissance; procu-vati, garder, etc., et enfin, avec s prosthétique, l'anglo-saxon scawian, ancien allemand scawon, moderne schauer, regarder, considérer. La vraie signification de kavi, sage, prudent, proprement voyant, explique comment ce nom, ainsi que kavd, est devenu en zend celui du roi, dont l'office est de prévoir, de surveiller, de diriger avec sagesse et prudence. De là kavya, royal, et le persan kay et kiya, grand roi, héros, noble, excellent, juste, et au pluriel kaydn, les grands rois, c'est-à-dire ceux de la seconde dynastie. Suivant Hang, et par suite de la scission religieuse entre les Iraniens et les Indiens, le zend kavi aurait pris parfois un sens défavorable, tandis que kavd est toujours resté un titre d'honneur pour les rois. Ce qui empêche de rattacher, avec Benfey, kavi à la racine ku, produire des sons, chanter, qui expliquerait bien le sens de poète, c'est que ce mot n'explique pas celui de sage et de roi, et voilà pourquoi nous le rapportons à la même racine que caveo, je suis prudent. Maintenant, ce qui donne à cet antique nom du poète une importance toute particulière, c'est que les langues celtiques paraissent l'avoir conservé dans ceux qui signifient poème et poésie. L'irlandais coe, poème, répond à kavi ou à kavya, le v se supprimant entre deux voyelles, comme dans o pour au, noi pour navis, etc. Le cymrique garde le v sous la forme de v. Comparez deu, sanscrit dēva, irlandais dia. Il l'a conservé dans cwydd, poème versifié, continu, non divisé en strophes, d'où cwyddur, poète; cwyddiad, versification; cwyddu, composer un poème, etc. Peut-être que l'irlandais caoushdha, poésie, versification, se rattache au même groupe. Il est à remarquer que le terme cymrique, comme le sanscrit kavya et kavita, s'applique à une œuvre d'art, à un poème d'un ordre supérieur aux simples ballades. Acte par lequel on accepte, au défaut de quelqu'un, les obligations contractées par lui, soit pour les remplir, soit pour réparer leur infraction; personne qui contracte une obligation de ce genre: Demander, offrir, fournir une CAUTION. Être CAUTION de quelqu'un. Se rendre CAUTION. Servir de CAUTION. Décharger les CAUTIONS. Mettre en liberté sous CAUTION, moyennant CAUTION. CAUTION légale, judiciaire. CAUTION solidaire. CAUTION solvable. C'est une mauvaise affaire que de se rendre CAUTION pour les méchants. (Homère.) Dans plusieurs circonstances, l'homme riche, moyennant CAUTION, peut échapper aux ennuis, aux inconvénients d'une incarceration préventive. (E. Sue.) Un étudiant blond, passant son examen, était interpellé ainsi par le docteur A., l'un des examinateurs: — Dites-nous, monsieur, à quoi sert la CAUTION. — La CAUTION, monsieur... la CAUTION... est une chose... qui sert à... garantir... — Alors, monsieur, lorsque vous prenez un parapluie pour vous garantir du mauvais temps, votre parapluie devient une CAUTION? — Oh! non, monsieur, en ce cas c'est une pré-CAUTION. — Bien répondu, jeune blondin, vous êtes du bois dont on fait les présidents.

Donne des cautions; sois sûr, si tu m'abuses. Que je n'admettrai pas tes mauvaises excuses. VOLTAIRE

— Caution bourgeoise, Caution solvable et facile à discuter: On ne veut point être aux grands seigneurs sans CAUTION bourgeoise. (Fur-tière.) || Caution banale, Caution fournie par une personne sans valeur et qui n'offre aucune garantie, qui joue seulement un rôle pour donner du crédit à quelqu'un. || Réception de caution, Procédure qui a pour objet de discuter une caution offerte, pour conclure à son acceptation ou à son rejet. || Caution judiciaire solvi, Littéralement caution que ce qui sera jugé sera payé, caution qu'on peut obliger un étranger à fournir, lorsqu'il intente une action contre un Français devant les tribunaux de France, pour assurer d'avance l'acquittement des frais que l'étranger pourrait être condamné à payer.

— Fig. Assurance, preuve, fait ou affirmation qui garantit, qui certifie: Je te suis CAUTION qu'une fille n'est piquante qu'autant qu'elle a pris sel dans la coquelterie. (Regnard.) L'honneur acquis est CAUTION de celui qu'on doit acquérir. (La Rochef.)

— Fam. *Sujet à caution*, suspect, douteux, la caution n'étant exigée que comme garantie, et trahissant par conséquent une confiance incomplète : *Ne vous fiez pas à lui, je le crois sujet à caution*.

Le sage est diablement sujet à caution.

REGNARD.

Je me laisse guider par l'inspiration
De mon jeune cerveau sujet à caution.

D'UNIONNÉ.

Ma divine moitié, soit dit sans vous déplaire,
Vous me semblez un peu sujette à caution.

REGNARD.

— Syn. *Caution, garant, répondant*. *Caution* se rapporte à l'avenir; rien n'est dû encore, mais il y a une dette qui écherra plus tard ou qui du moins pourra échoir; si le principal débiteur ne peut y satisfaire, celui qui cautionne y satisfera pour lui. Le *garant* aura peut-être aussi quelque chose à faire plus tard, aux lieux et place du garanti, mais il y a des aujourd'hui quelque chose que son engagement rend sûr; on *garantit* la possession d'un immeuble, on *garantit* aussi la vérité actuelle d'un fait avancé par une autre personne. Le *répondant* est celui contre qui on a recours quand l'auteur d'un dommage ne peut le réparer lui-même.

Caution (la) [Die Bürgschaft], une des meilleures ballades de Schiller, dans laquelle cet auteur célèbre la puissance du bien et son triomphe toujours assuré sur le mal, et aussi l'influence qu'une belle action peut avoir sur un cœur endurci. Dans un article antérieur, nous avons donné en entier la traduction de ce morceau. V. BALLADE.

CAUTIONNAGE s. m. (kô-si-o-na-je — rad. *cautionner*). Action de cautionner, de fournir caution.

CAUTIONNAIRE adj. (kô-si-o-nè-re — rad. *caution*). Qui a rapport à la caution; qui se porte caution; qui est donné en caution. Il Peu usité.

CAUTIONNÉ, ÉE (kô-si-o-né) part. pass. du v. *Cautionner*. Il est CAUTIONNÉ par moi.

CAUTIONNEMENT s. m. (kô-si-o-ne-man — rad. *cautionner*). Action de cautionner, acte ou contrat par lequel on cautionne : *Signer un CAUTIONNEMENT. S'engager par CAUTIONNEMENT*.

— Par ext. La valeur mobilière ou immobilière qui constitue la caution : *La législation civile et criminelle des Américains ne connaît que deux moyens d'action : la prison et le CAUTIONNEMENT*. (De Tocqueville.) Somme que dépose un employé comme garantie de l'intégrité qu'il doit apporter dans ses fonctions, et comme moyen d'action contre lui en cas de malversation : *Le CAUTIONNEMENT d'un percepteur. Le CAUTIONNEMENT d'un employé du commerce. Certains hommes d'affaires, à Paris, n'ont pour faire aller leur étude que les CAUTIONNEMENTS fournis par leurs employés*. Il Se dit particulièrement de la somme que doit déposer comme garantie, entre les mains de l'administration, toute personne qui veut fonder un journal traitant de matières déterminées : *Il n'y a pas un motif, un seul qui puisse justifier le maintien du CAUTIONNEMENT*. (E. de Gir.) En Angleterre, les journaux ne sont assujettis à aucun CAUTIONNEMENT. (E. de Gir.)

— Fig. Assurance, garantie : *Avant de m'offrir un poste de confiance, vous avez voulu vous assurer si mon secret était un CAUTIONNEMENT suffisant*. (E. Augier.)

— Mar. Ville assignée pour résidence à des officiers prisonniers sur parole.

— Encycl. Administr. Avant d'étudier le cautionnement au point de vue administratif, disons un mot de la caution soit commerciale, soit judiciaire. En pareille matière, le cautionnement présente le double caractère de l'assurance et de l'aval : il tient de l'assurance en ce sens qu'il assure un événement incertain, et rien n'empêche la personne servant de caution de percevoir une prime pour prix des chances qu'elle consent à courir; il tient de l'aval sous ce rapport que celui qui le donne s'engage dans les mêmes conditions que la partie qu'il garantit, avec cette différence toutefois que le cautionnement n'oblige à payer qu'à défaut du débiteur principal. Le cautionnement étant un contrat, il ne peut être consenti que par ceux qui ont qualité pour contracter. Le débiteur obligé à fournir caution doit donc en présenter une qui puisse offrir un bien suffisant pour répondre de l'obligation; il faut, en outre, que le domicile de la caution soit situé dans le ressort de la cour impériale où elle est donnée.

Quand il s'agit d'un cautionnement judiciaire, c'est-à-dire lorsqu'un tribunal ordonne qu'un individu touchera provisoirement une somme d'argent en litige, mais à la charge de donner caution, la personne qui sert de caution était, jusqu'à ces derniers temps, susceptible de la contrainte par corps, parce que, comme le dit M. de Lassime, avocat à la cour impériale de Paris, « il faut des liens plus forts pour assurer l'exécution des obligations qui se contractent par l'organe de la justice ». Cependant, dans ce cas même, la contrainte par corps n'était pas de droit; il fallait que la caution s'y soumit.

Les cautionnements auxquels sont assujettis certains fonctionnaires publics, en raison de leur responsabilité pécuniaire, étaient autrefois fournis en immeubles; mais, en cas de

malversation, ils présentaient l'inconvénient d'une réalisation difficile et souvent litigieuse; d'un autre côté, ils ne procuraient aucun fonds à l'Etat. De 1756 à 1780, le gouvernement, à court d'argent, cherchait, par tous les moyens possibles, à en faire entrer dans ses caisses. Il songea aux *cautionnements* en numéraire, et l'arrêt du conseil, en date du 17 février 1779, ordonna qu'à partir de cette époque les détenteurs des deniers publics seraient obligés de garantir, par des versements proportionnés aux fonds qui leur étaient confiés, et préalablement à leur prise de service, les sommes perçues ou gardées par eux pour le compte de l'Etat. Des mesures analogues, dit M. Lecomte, furent prises au commencement de ce siècle; de plus, une loi du 5 septembre 1807 régla les droits du trésor public relativement aux biens des comptables en deniers, sur lesquels les articles 2098 et 2121 du code Napoléon ont maintenu un privilège et une hypothèque à son profit, pour ajouter aux garanties de leur *cautionnement* en argent; mais, parmi les nombreuses lois rendues depuis, celle sur les finances du 28 avril 1816 est la plus importante. Il a paru ultérieurement un grand nombre d'ordonnances et d'arrêtés ministériels pour réglementer cette partie du service, non plus, il faut le reconnaître, dans le but de créer à l'Etat des ressources que la puissance du crédit lui a bien plus facilement procurées, mais afin de proportionner autant que possible les *cautionnements* à l'importance des fonds confiés aux comptables, ou des responsabilités résultant de certaines fonctions publiques.

Voici, par ministères, la nomenclature des fonctionnaires et officiers ministériels assujettis au cautionnement :

Justice : avocats au conseil d'Etat et à la cour de cassation; avoués; greffiers des cours impériales, des tribunaux civils, des tribunaux de commerce, des justices de paix, des tribunaux de police; notaires; huissiers; commissaires-priseurs; référendaires au sceau de France; agent comptable de l'imprimerie impériale; gardes du commerce.

Les *cautionnements* fournis par les avoués, greffiers, huissiers et commissaires-priseurs sont d'abord des garanties contre les malversations que ces personnes pourraient commettre dans l'exercice de leurs fonctions, et sont ensuite affectés au remboursement des fonds prêtés pour ces *cautionnements* ou partie de ces *cautionnements*, et subsidiairement au paiement, dans l'ordre ordinaire, de tout autre créancier.

Instruction publique : secrétaires-caissiers des écoles de droit, des facultés de médecine, des facultés des sciences et lettres de Paris, des écoles de pharmacie; agents comptables des facultés, des jurys d'examen, de l'Institut de France; économes de l'Ecole normale supérieure et des lycées impériaux.

Intérieur : receveurs spéciaux et économes des hospices et autres établissements de bienfaisance; agents comptables des monts-de-piété; caissiers des caisses d'épargne; agents comptables d'établissements publics d'aliénés; agents des télégraphes; comptables des matières appartenant à l'Etat; économes des établissements de bienfaisance; directeurs d'établissements privés consacrés au traitement des aliénés.

Agriculture, commerce et travaux publics : agents de change des départements; courtiers de commerce et d'assurances; agents comptables en argent et en matières des écoles impériales d'agriculture, des arts et métiers, des bergeries, des vacheries, des haras; régisseurs des établissements thermaux.

Guerre : agents comptables des subsistances militaires, des hôpitaux, de l'habillement, campement et harnachement, des entrepôts de poudres et salpêtres, des écoles militaires, de l'administration centrale de la guerre.

Marine et colonies : trésoriers des colonies autres que celles de la Guadeloupe, de la Guyane française, de la Martinique et de la Réunion; agent comptable des fonds coloniaux; curateurs aux successions vacantes dans les colonies; receveurs principaux des douanes; trésoriers des invalides de la marine; agents comptables des matières appartenant à la marine.

Finances : caissier-payeur central du Trésor; agent comptable du grand-livre; agent comptable des transports et mutations de rentes; caissier général des caisses d'amortissement, des dépôts et consignations; receveur central de la Seine; comptables des contributions indirectes et des tabacs; comptables des douanes et sels; comptables de l'enregistrement, des domaines et du timbre, y compris les conservateurs des hypothèques et le garde-magasin du Timbre à Paris; payeurs du Trésor; comptables des postes; directeurs de la fabrication des monnaies; trésoriers payeurs généraux et receveurs particuliers des finances; percepteurs des contributions directes; receveurs spéciaux des communes; agent comptable des virements; agents de change de la ville de Paris; buralistes ou préposés comptables et fermiers des octrois.

Ce que nous avons dit des officiers ministériels s'applique aux agents de change, tant de Paris que des départements. En exigeant d'eux un *cautionnement*, on a voulu surtout garantir les intérêts du public. Il faut savoir gré de l'intention; mais que peut un *caution-*

nement de quelques centaines de mille francs, en présence de certains désastres qui ont englouti des millions?

En dehors de ces nomenclatures, des *cautionnements* sont encore exigés des adjudicataires de fournitures et travaux entrepris au compte de l'Etat et des départements, en garantie de leurs marchés, notamment pour la guerre et pour la marine. Ils doivent être versés à la caisse des dépôts et consignations, et reçus dans les départements par les receveurs des finances. En Algérie, ces *cautionnements* sont reçus par les trésoriers-payeurs, et, pour les localités autres que celles de leur résidence, par les préposés payeurs.

Presque tous les *cautionnements* exigés des personnes ci-dessus indiquées doivent être fournis en numéraire. Toutefois, quelques-uns peuvent l'être en immeubles. Ces derniers sont fournis presque exclusivement par les receveurs supérieurs des établissements de bienfaisance et par les conservateurs des hypothèques. Les immeubles doivent être francs et libres de tous privilèges et hypothèques.

Le versement du *cautionnement* doit être opéré avant l'entrée en fonctions. Les intérêts de tous les *cautionnements* ont été fixés à 3 pour 100 par an par l'article 7 de la loi du 4 août 1844. Ils sont payés au vu des certificats d'inscription. Pour donner aux comptables et officiers ministériels les moyens de réaliser promptement leurs *cautionnements*, les lois du 25 nivôse et du 6 ventôse an XIII, et les décrets des 28 avril 1808 et 22 décembre 1812 leur ont facilité les emprunts qu'ils auraient à faire, en concédant aux bailleurs de fonds de tout ou partie de ces *cautionnements* un privilège de second ordre, qui leur donne une position meilleure que celle des créanciers ordinaires; mais, pour s'assurer ces avantages, ils doivent remplir certaines formalités.

Les *cautionnements* ont leur raison d'être, et il est juste que, lorsque l'Etat abandonne à des employés la gestion de ses finances, il cherche à s'assurer de la fidélité de ses mandataires. Aussi n'est-ce pas le *cautionnement* que nous attaquons, mais l'usage auquel on emploie les fonds qui en proviennent. Si le montant des *cautionnements* (et il atteint un chiffre très-élevé) avait toujours été disponible, l'administration aurait pu réaliser des économies considérables, supprimer des monopoles qui ne sont qu'une atteinte à la liberté, et faire disparaître des sinecures dont le népotisme peut seul désirer le maintien.

Nous ne terminerons pas sans parler du *cautionnement* des journaux, non pour discuter la question, qui sera traitée au mot PRESSE, mais seulement pour indiquer les bases d'après lesquelles est établie cette garantie de la répression. Le chiffre du *cautionnement* des journaux varie suivant la fréquence de la publication et l'importance de la population. Ainsi, dans les départements de la Seine, de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne et du Rhône, le *cautionnement* est de 50,000 fr. si le journal paraît plus de trois fois par semaine, soit à jour fixe, soit par livraisons irrégulières; de 30,000 fr. si la publication n'a lieu que trois fois par semaine ou à des intervalles plus éloignés. Il est de 25,000 fr. pour les journaux paraissant plus de trois fois par semaine dans les villes de 50,000 âmes et au-dessus; de 15,000 fr. dans les autres villes, et respectivement de la moitié de ces deux sommes, 12,500 et 7,500 fr., pour les journaux paraissant trois fois par semaine ou à des intervalles plus éloignés.

CAUTIONNER v. a. ou tr. (kô-si-o-né). Se rendre caution de; fournir un cautionnement pour : *CAUTIONNER un caissier, un receveur d'impôts*.

— Fig. Répondre de, affirmer, sous sa propre responsabilité, la sincérité ou l'honnêteté de :

Je ne saurais souffrir, a-t-il dit hautement,
Qu'un honnête homme soit traité honteusement;
J'en réponds sur sa mine, et je le cautionne.
MOLIÈRE.

CAUTLEY (sir Proby-Thomas), ingénieur et géologue anglais, né à Roydon en 1802. Il servit comme officier d'artillerie dans le royaume d'Oude et au siège de Bhurtpore, puis obtint un emploi dans le département des travaux publics. Il fut occupé dans la construction des canaux de la Jumna orientale et de la Deyra, traga le plan des travaux du canal du Gange, qui fut ouvert en 1854, sous l'administration de lord Dalhousie, et reçut la croix de commandeur de l'ordre du Bain. Nommé en 1858 membre du conseil royal de l'Inde et président du comité des travaux publics, il s'occupa fort activement de la paléontologie asiatique, et envoya au British Museum une riche collection de mammifères fossiles des monts Sewa. Il a adressé à plusieurs sociétés savantes des communications sur les stratifications et les richesses fossiles du nord de l'Inde, mémoires insérés dans les *Bulletins* de ces sociétés.

CAUTTYWAUR s. m. (kô-ti-ou-or). Linguist. V. CATTYWAR.

CAUTZER, fleuve du huitième ciel, dans le paradis de Mahomet. Son cours est d'un mois de chemin; ses rivages sont d'or pur, de rubis et de perles, et le sable sur lequel il roule est odoriférant. Quant à son onde douce et blanche comme le lait, celui qui en boit

une seule fois est à jamais désaltéré, et elle fournit une écume brillante comme les étoiles, qui donne au visage une sorte de fraîcheur lumineuse sans pareille.

CAUVAIN (Henri-Alexis), journaliste et avocat français, né vers 1815, mort à Paris le 13 octobre 1858. Il fit son droit dans cette ville, et fut inscrit au barreau de la cour royale en 1838. Après avoir fondé, en société avec MM. Billiard et Guibert, une *Revue générale de l'impôt* en 1842, il entra au *Bulletin des tribunaux*, dirigé par Dujarrier, et passa ensuite au *Constitutionnel*, qu'il n'a plus quitté, et dont il a suivi les diverses transformations politiques. Il avait été créé chevalier de la Légion d'honneur le 19 novembre 1851. Doté par la nature d'une légère protubérance sur l'épaule, il avait la causticité, le mordant, l'esprit de saillie que l'on se plaît à prêter aux bossus. Un jour qu'il plaidait dans une affaire de peu d'importance, et qu'il s'étendait longuement sur les torts de la partie adverse, le président du tribunal l'interrompit, et, impatienté, lui dit sans intention méchante d'ailleurs : « Allons, maître Cauvain, vous ne cherchez que plaies et bosses... — Je vous prie de croire, monsieur le président, riposta aussitôt le malin avocat en montrant son épaule, je vous prie de croire que je n'ai nullement cherché celle-ci. » L'auditoire se mit à rire, le rire gagna les juges, le président et jusqu'au substitut, si bien que la cause fut gagnée. Toutefois, dans ses luttes oratoires, Cauvain n'eut pas toujours les rieurs de son côté. Une autre fois qu'il avait aiguillonné outre mesure un de ses collègues, celui-ci, poussé à bout, lui répondit en colère : « Maître Cauvain, si vous continuez sur ce ton, je vais vous redresser de la belle manière. » Cauvain, qui prit la menace tout de travers, resta muet sur le coup. On a de Cauvain, outre une foule d'articles qui n'ont jamais été réunis : *Code des avocats* (1841, in-18); *Code des faillites* (1842); *Code de l'instruction primaire* (1842); une *Lettre à M. Crémieux sur les offices ministériels* (1848), etc.

CAUVET ou **COVET** (Martin et Jean-Baptiste), négociants de Marseille, qui vivaient au xvi^e siècle. Leur commerce s'étendait dans le monde entier. Après une longue association, quand il s'agit de s'en partager les bénéfices, les deux frères trouvèrent leurs biens tout partagés par la division même des quatre parties du monde : Jean eut tout ce que possédait la société dans l'Orient et le Midi (l'Asie et l'Afrique); Martin, tous les biens dans le Nord et l'Occident (l'Europe et l'Amérique); partage de princes et non de commerçants. Martin, qui avait acquis la seigneurie de Montrouilly, vint se fixer à Lyon, où il fut échevin en 1592.

CAUVET (Gilles-Paul), sculpteur d'ornements, né à Aix en Provence en 1731, mort à Paris en 1788. Issu d'une famille honorable et riche, il fut destiné, dès sa jeunesse, à la magistrature; mais cette carrière, où plusieurs de ses parents s'étaient déjà distingués, souriait peu au jeune Cauvet. Son goût exclusif pour le dessin se révéla de bonne heure. Sa famille, dont ce penchant contrariait les projets, ne permit au jeune Cauvet de dessiner ni de modeler sous aucun prétexte, espérant ainsi le détourner de sa vocation. Mais, surveillé durant le jour, il se mit à travailler la nuit, luttant contre le sommeil, si puissant à cet âge, avec un courage vraiment extraordinaire. Privé de cette dernière ressource, Cauvet exaspéré s'enfuit de la maison paternelle et prit la route de Paris. Dans cette ville si dure pour les commençants, ses débuts furent bien difficiles; mais, grâce aux relations de sa famille, il rencontra quelques grands personnages qui surent comprendre tout l'avenir d'une organisation qui s'affirmait par tant de courage et de volonté. On lui procura le moyen de continuer ses études. Ses progrès furent brillants et rapides, et deux années s'étaient à peine écoulées depuis son arrivée à Paris que ses premiers essais avaient déjà fait sensation. La France, envahie de toutes parts par le style rocaille, n'avait nulle idée de la grande et sérieuse ornementation. Aussi, lorsque Cauvet osa concevoir des frises simples jusqu'à l'austérité, ou le bas-relief antique s'encadrant des enroulements capricieux de l'acanthé, où la figure en ronde bosse se montrait élégamment modelée au milieu de feuilles et de fleurs, il y eut dans cet art charmant et sérieux comme une révélation. Le public et les artistes comprirent l'impuissance ridicule du style que venait d'anéantir le talent de Cauvet, et le jeune Provençal se vit porter aux nues. Princes et grands seigneurs l'accablèrent de commandes. Il fut nommé sculpteur de Monsieur, frère du roi. Presque toutes ses décorations de cette époque sont de véritables chefs-d'œuvre de bon goût. Les figures en ronde bosse, les bas-reliefs à personnages qu'il fait entrer dans ses compositions sont superbes d'allure et parfaits de dessin. Arrangés dans le sentiment des bas-reliefs du Parthénon, ils sont d'une exécution excellente et qui ne nuit en rien à l'effet général admirablement entendu.

En 1777, Cauvet publia un ouvrage intitulé : *Recueil d'ornements à l'usage des jeunes artistes qui se destinent à la décoration des bâtiments, dédié à Monsieur*. Il se compose de 64 planches, non compris le frontispice et la dédicace, et renferme 112 modèles; qui ont servi et servent encore de modèles aux

plus habiles décorateurs. Il a été gravé par J. Leroy, M.-S.-C. Miger, Martini, Petit, Viol-Hemery, Mlle Liotier l'aînée, et principalement par Mlle F.-B. Liotier jeune, qui a compris et rendu très-heureusement l'élégante simplicité, la riche harmonie de ces compositions charmantes.

Parmi les œuvres de Cauvet qui subsistent encore, il faut citer comme une merveille la *Galerie de l'hôtel de Mazarin*, qui était, sous l'Empire, l'hôtel du ministère de la police générale. Il existe aussi de lui quatre tables célèbres, bien souvent reproduites par la gravure : le corps et les pieds en sont d'acier argenté et rehaussé d'or ; le dessus est de bois pétrifié. Elles furent exécutées sur les dessins de Cauvet pour la reine Marie-Antoinette. Après être restées longtemps au musée Napoléon, où le public pouvait les admirer, elles ont été transportées au palais de Saint-Cloud.

Les plus grands amateurs de l'Europe conservent précieusement un grand nombre de dessins de Cauvet. Ce sont de vastes projets exécutés ou non : des galeries, des frises, des arabesques, des portes, des pendules, des vases, des fontaines, etc., etc. Ces dessins, généralement achevés, sont superbes. Non seulement ils attestent une science profonde du nu pour les figures, mais ils révèlent encore une imagination inépuisable au point de vue de la composition, tant les divers sujets ont entre eux peu de ressemblance, tant ils ont, chacun dans son genre, d'originalité. Tous les morceaux de cet œuvre immense ne sont pas des chefs-d'œuvre, assurément ; mais, ce qu'on peut affirmer, c'est que le plus faible est bien au-dessus des meilleures œuvres de ce genre qu'on admirait avant Cauvet.

Chose rare pour les novateurs, qui sont généralement incompris par leurs contemporains, le maître provençal fut apprécié à sa juste valeur non-seulement par le public et par les amateurs enthousiastes, mais encore par les plus célèbres artistes de son temps, qui recherchèrent son amitié avec empressement.

CAUVETTE s. f. (kô-vê-te — autre forme du mot CHOUETTE). Ornith. Nom vulgaire du choucas, en Picardie.

CAUVIN (Thomas), géographe et statisticien français, né à Caen en 1762, mort au Mans en 1846. Entré dans la congrégation de l'Oratoire, il se livra de bonne heure à l'enseignement, et, plus tard, il devint professeur d'histoire à l'école centrale du Mans, puis au lycée d'Angers. On lui doit : *Essai sur la statistique des dix arrondissements de la Sarthe* ; *Géographie ancienne du diocèse du Mans* (1845, in-4°), ouvrage couronné par l'Institut ; *Recherches sur les établissements de charité et d'instruction publique du diocèse du Mans*.

CAUX s. m. (kô — du lat. *caulis*, tige, dont on a fait *chaou*). Agric. Mélange de feuilles de chou, de navets et de pommes, bouilli dans l'eau, et que l'on donne, dans les environs de Boulogne, aux vaches et aux cochons.

CAUX (PAYS DE) [*Calatengis Ager*], petit pays de France, qui faisait autrefois partie de la province de Normandie, et dont Caudebec était la capitale. Compris aujourd'hui dans le département de la Seine-Inférieure, où il forme à peu près les trois arrondissements d'Yvetot, de Dieppe et du Havre, le pays de Caux confinait au N. et à l'O. à la Manche, à l'E. au comté d'Eu et au pays de Bray, et au S. à la Seine. Il avait environ 84 kilom. de long sur autant de large. Toute cette étendue offre des sites agréables et de beaux paysages. Le sol, renommé pour sa fertilité, produit en abondance des céréales, du lin et du chanvre de très-belle qualité. Les pâturages y sont excellents et nourrissent de nombreux troupeaux de gros et de menu bétail. Les volailles surtout sont renommées pour la délicatesse de leur chair ; le gibier y est abondant et le poisson exquis.

Le nom de *Cauchois*, par lequel on désigne les habitants de ce pays, leur vient du premier peuple qui l'habitait, les Calètes (*Caleti*), qui faisaient, sous l'empire romain, partie de la II^e Lyonnaise, et avaient pour limites : à l'E. l'*Armoricanus Tractus*, au N. le pays des *Lexovii* (Lisieux), à l'O. celui des *Veliocasses* (Vexin normand), et au S.-O. la Belgique II^e. Lillebonne (*Juliabona*) était alors la capitale des Calètes. Cette ville, dont on voit encore aujourd'hui les ruines romaines, avait des arènes, des aqueducs, et était traversée par d'importantes voies de communication. Vers l'an 410, Rouen devint la capitale des Calètes réunis aux Veliocasses. Sous les Normands, le pays de Caux fut compris dans la haute Normandie et constitua le grand bailliage de Caudebec ou de Caux, avec les vicomtes de Caudebec, de Montivilliers, Arques, Eu, Neufchâteau et Gournay. Au point de vue ecclésiastique, il était rangé dans le diocèse de Rouen. Il y eut des gouvernements militaires particuliers dans plusieurs villes de ce pays : Dieppe et Arques, Caudebec, Bolbec et Saint-Valéry-en-Caux. Les côtes de ce pays avaient des ports, où se faisait un commerce assez actif.

Les Cauchois sont célèbres entre les Normandes par leur beauté traditionnelle. Leur costume rehaussait autrefois par sa composition pittoresque et sa richesse la beauté expressive de celles qui le portaient. Il se distinguait par les bijoux en or d'un grand poids, que l'on conserve encore dans les familles de ce pays, et par les hauts bonnets normands, surchargés de dentelles qui retombaient de

chaque côté vers les épaules et étaient relevées et rattachées au bonnet avec des épingles d'or.

CAUX (Gilles DE), sieur DE MONTLIBERT, poète français, né vers 1682 à Ligneris, diocèse de Bayeux, mort en 1733. Il descendait du grand Corneille par sa mère, et, après s'être livré quelque temps à l'enseignement, il fut nommé contrôleur général des fermes à Troyes, puis à Bayeux. Il composa plusieurs tragédies, entre autres celle de *Marius*, qui a été attribuée par erreur au président Hénault. On lui doit en outre quelques pièces de vers, dont la plus remarquable est *l'Horloge de sable, figure du monde*.

CAUX DE BLACQUETOT (Pierre-Jean DE), général français, né à Hesdin en 1720, mort en 1792. Il assista aux sièges de Fribourg, de Namur, de Berg-op-Zoom, à la bataille de Lawfeld, et à plusieurs autres affaires dans la campagne de 1761. Nommé directeur des fortifications, il fit exécuter divers travaux au port de Cherbourg. — Son frère, Jean-Baptiste DE CAUX, assista à la bataille de Fontenoy, se distingua par la défense de Cassel, et fut aussi chargé de réparer ou d'élever les fortifications de plusieurs places. Il mourut en Westphalie en 1793. — Louis-Victor DE CAUX, fils du précédent, né à Douai en 1775, mort vers 1845, fit les campagnes du Rhin en 1800 et 1801, fut chargé de diriger les travaux de défense d'Anvers, et occupa ensuite un emploi au ministère de la guerre. La Restauration lui conféra le grade de maréchal de camp et le nomma inspecteur des fortifications.

CAUX DE CAPPEVAL, littérateur français, né dans le diocèse de Rouen, mort à Mannheim en 1774. Après avoir successivement publié plusieurs poèmes qui n'eurent qu'un succès très-médiocre, et fondé avec Daquin un recueil périodique intitulé : la *Semaine littéraire*, qui ne réussit guère mieux, il alla se fixer à Mannheim, où il entreprit le *Journal des journaux*, fit imprimer des *Odes héroïques et morales* (1768, in-8°), et donna une traduction de la *Henriade* en vers latins (1772). Cette traduction fut assez goûtée, et elle fut réimprimée plusieurs fois.

CAVA (LA), ville du royaume d'Italie, dans la Principauté Citérieure, district et à 4 kilom. N.-O. de Salerne, ch.-l. de cant. ; 13,000 hab. Evêché ; hôpital militaire. Fabriques de soie, de toiles et de coton. La vallée de la Cava est très-fréquentée par les Napolitains pendant la saison chaude : on dirait une vallée suisse ; elle en a tout le pittoresque, plus la mer et l'éclatante lumière du soleil napolitain. L'édifice le plus remarquable de ce charmant pays est le monastère de la Trinité, qu'on croirait incrusté dans le mont Fenestra. A la fin du x^e siècle, ce monastère devint un asile où se réfugia tout ce qui restait de civilisation, tout ce qui avait échappé aux déprédations des barbares et aux invasions des Normands. Sa bibliothèque est la plus riche de l'Italie en chartes et en diplômes. Nombre de souverains avaient octroyé des privilèges à ce couvent, soit pour le récompenser de l'asile qu'il avait donné aux lettres, soit plus souvent encore en expiation des crimes que leur conscience leur reprochait. Trois antiques, qui moururent dans ce monastère, contribuèrent à augmenter sa célébrité. La Cava n'est plus aujourd'hui qu'un lieu privilégié de la villégiature napolitaine, et où les voyageurs affluent d'autant plus que cette vallée est voisine de Salerne, d'Amalfi et de Posstum, endroits remarquables à tous égards. Un dernier souvenir s'attache à la Cava : c'est là que Filangieri composa son ouvrage sur la *Science de la législation*.

CAVACCI (Jacques), historien religieux, né à Padoue en 1567, mort à Venise en 1612. Il entra dans la congrégation du Mont-Cassin, et passa presque toute sa vie dans le couvent de Sainte-Justine de Padoue. On lui doit : *Historia canobii D. Justina Putavina libri sex, etc.* (Padoue, 1636) ; *Illustrium amachoretarum elogia* (Venise, 1625).

CAVADE s. m. (ka-va-de). Vêtement militaire des Grecs modernes. V. CABADE.

CAVADO, rivière de Portugal. V. CABADO.

CAVADONGA. V. COBADONGA.

CAVEDIUM ou **CAVEDIUM** s. m. (ka-vé-di-om — mot lat. formé de *cavum*, *œdium*, partie voûtée des maisons). Antiq. rom. Portique couvert disposé autour d'une petite cour carrée dans les maisons romaines, et formant la partie principale de l'atrium. 1^{er} Nom que l'on donnait à l'ensemble de l'atrium testudiné, qui était entièrement couvert.

CAVAGE s. m. (ka-va-je — rad. *cave*). Comm. Loyer d'une cave où l'on dépose des marchandises. Action de mettre des marchandises dans une de ces caves ; les frais qui résultent de cette opération.

— Vieux mot qui signifiait Capitation.

CAVAGLIA, bourg du royaume d'Italie, province et à 20 kilom. S. de Biella, ch.-l. de mandement ; 2,600 hab.

CAVAGNA (Giovanni-Paolo), peintre italien, né à Bergame, mort en 1627. Il a laissé de belles fresques dans l'église Saint-Marie-Majeure de Bergame, un *Crucifixement* à la cathédrale, et d'autres tableaux dans diverses églises. — Il eut pour fils et pour élève, Francesco CAVAGNA, dit le *Cavagnano*.

CAVAGNOLE s. m. (ka-va-gno-le ; gn mll.

— de l'ital. *canajola*, nappe). Jeux. Espèce de biribi, dans lequel, au lieu d'un tableau unique étendu sur la table, chaque joueur en a un devant lui, et où chacun tire les numéros du sac à son tour :

On croirait que le jeu console ;
Mais l'ennui vient, à pas comptés,
A la table d'un *cavagnole*
S'asseoir entre deux Majestés.

VOLTAIRE.

Il On écrit aussi CAVAGNOL.

— Encycl. Le *cavagnole* est un jeu qui nous a été apporté de Gènes. On l'y appelait *canajola*, qui signifie nappe ou serviette. Il se joue avec des petits tableaux à cinq cases, qui contiennent des figures et des numéros. Comme il n'y a point de banquier, et que chacun tire les boules à son tour, il est égal pour tous les joueurs. C'est là son plus grand mérite. Du reste, c'est, au dire de bien des amateurs, un jeu fort ennuyeux, et les vers de Voltaire, que nous avons cités comme exemple, confirment cette opinion.

CAVAIGNAC (Jean-Baptiste), conventionnel montagnard, né à Gordon (Lot) en 1762, mort exilé, à Bruxelles, en 1829. Il était avant la Révolution avocat au parlement de Toulouse, et il fut nommé après 1789 membre de l'administration de la Haute-Garonne, et enfin député de ce département à la Convention nationale. Il siégea à la Montagne, vota la mort de Louis XVI, et fut successivement envoyé en mission aux armées des côtes de Brest, des Pyrénées-Occidentales et de Rhin-et-Moselle. Il déploya une grande énergie dans ces missions, comme le plus grand nombre des héroïques représentants qui contribuèrent tant alors à sauver la France, à assurer l'approvisionnement des armées, à contenir l'ambition des généraux, à réprimer le royalisme, à communiquer partout la flamme patriotique et révolutionnaire. A Auch, il s'associa au mouvement anticatholique et aux fêtes de la Raison. A l'époque de la réaction, il fut l'objet de ces accusations habituelles qui ne furent épargnées à aucun des commissaires conventionnels ; mais alors il s'était rapproché des thermidoriens, et il demeura à l'abri des attaques, d'autant plus qu'il ne se produisit aucune accusation positive. Boissy d'Anglas fit passer à l'ordre du jour.

Plus tard, de méprisables pamphlétaires travaillèrent la légende du vaillant montagnard et racontèrent notamment que, pendant sa mission aux Pyrénées, il avait exigé le déshonneur d'une demoiselle Labarrère, en lui promettant la vie de son père, qu'il envoyait néanmoins le jour même à l'échafaud. Naturellement, cette belle histoire reparut dans la *Biographie Michaud* (supplément, 1836), qui n'est, quant aux hommes de la Révolution, qu'un répertoire des plus ineptes calomnies. Godefroi, l'un des fils du conventionnel, était alors exilé en Angleterre et n'eut aucune connaissance de l'article publié dans la *Biographie Michaud*. Mais en 1844, un écrivain royaliste d'un caractère très-honorable, Théodore Muret, publia, dans la *Quotidienne* du 21 mai, un compte rendu d'une histoire de la Révolution, dans lequel il rappelait, à propos des conventionnels en mission, l'infâme anecdote dont la *Biographie Michaud* s'était faite le complaisant écho. Cet article ayant été mis sous les yeux de Godefroi, il chargea aussitôt ses amis Étienne Arago et Louis Blanc d'aller demander à M. Muret une rétractation, ou son heure pour le lendemain. Les deux illustres témoins opposèrent à l'article biographique des renseignements dont nous allons parler et qui mettaient la calomnie à néant. M. Muret, éclairé et convaincu, agit en homme d'honneur, et inséra dans la *Quotidienne* du 29 mai 1844 la note suivante :

« Dans une note de la *Quotidienne* du 21 courant, nous avions appelé l'accusation élevée contre un membre de la Convention, M. Cavaignac, d'avoir, dans le département des Landes, imposé le déshonneur à une fille comme prix du salut de son père.

« M. Godefroi Cavaignac, fils du conventionnel, a vu dans les deux dernières lignes de la note une confirmation personnelle donnée par nous au fait allégué. Nous nous étions borné à rappeler ce fait d'après une publication qui était restée inconnue à M. Cavaignac fils.

« M. Cavaignac a eu raison de compter sur notre loyauté, et nous déclarons avec plaisir que les explications qui nous ont été adressées nous ont démontré de la manière la plus complète que cette accusation était dénuée de fondement. »

Maintenant, voici les faits qui avaient formé la conviction de l'honorable publiciste. Et d'abord, suivant la relation calomnieuse, « Mlle Labarrère disparut de la ville de Dax quelques jours après la mort de son père, et on ne l'y a jamais revue. » Or, cette demoiselle, d'une famille bien connue à Dax, continua à résider dans cette ville, où elle épousa M. Vergers et où elle a constamment vécu avec sa famille jusqu'à sa mort. Elle eut un fils, que les circonstances mirent à même d'apporter un témoignage précieux en faveur de la vérité.

Mais laissons parler M. Étienne Arago :

« A l'époque où s'instruisait le procès d'avril (v. AVRIL 1834), un appel fut fait aux républicains des départements pour venir prendre, eux aussi, la défense des prisonniers politi-

ques devant la cour des pairs. Un de mes camarades de collège, Vergers, de Dax, accourut et s'offrit à moi pour être le défenseur de Godefroi Cavaignac. Je le conduisis à Sainte-Pélagie, et ce fut une touchante scène que l'entrevue de ces deux compatriotes. Vergers commença par protester contre l'accusation infâme qui avait plané sur la tête de Cavaignac. « Je suis le fils, dit-il ensuite, de cette demoiselle Labarrère, désignée par les écrivains royalistes, et je viens déclarer, au nom de ma mère, que jamais une calomnie n'a reposé sur des bases plus misérables. » Toute sa vie, Mlle Labarrère, devenue Mme Vergers, s'est élevée contre cette lâche invention, soit devant les étrangers, soit en présence de mon père ; et en mourant elle a encore affirmé l'innocence du conventionnel. » Godefroi serra dans ses bras son nouvel ami, et nous crûmes que c'en était fait de cette calomnie. »

C'est, en effet, une dizaine d'années plus tard qu'eut lieu l'incident Muret, dont nous avons ci-dessus rapporté les circonstances.

En 1848, un journal réactionnaire, le *Mémorial bordelais*, ramassa dans la boue l'ignoble légende et la réimprima effrontément, sans aucun doute pour combattre la candidature du général Cavaignac. C'est à cette occasion que M. Étienne Arago écrivit au général une longue lettre qu'il a reproduite dans l'*Avenir national* du 30 juillet 1866, à propos de la mort de Th. Muret, et à laquelle nous empruntons les détails qu'on vient de lire. On en pourrait ajouter d'autres, tels que le témoignage de Finet, collègue de Cavaignac dans sa mission ; mais évidemment il serait superflu de chercher d'autres preuves que ce fait du fils de la prétendue victime accourant du fond de la France pour défendre devant la cour des pairs le fils du conventionnel et pour lui demander son amitié, en protestant au nom de sa mère contre la calomnie qu'on s'efforçait de consacrer.

Pendant la réaction thermidorienne, Cavaignac ne joua pas un rôle bien saillant, et il ne s'associa point, d'ailleurs, aux violences des réacteurs. Lors de l'insurrection royaliste du 13 vendémiaire an IV, il marcha en tête d'une colonne à l'affaire de Saint-Roch, avec Rouget de l'Isle et Berruyer, et contribua à la victoire de la Convention. Devenu membre du conseil des Cinq-Cents lors de la mise en activité de la Constitution de l'an III, il en sortit en mai 1797, par décision du sort. Après avoir rempli les missions les plus importantes avec cette autorité dictatoriale que la Convention communiquait à ses envoyés, il était resté pauvre, comme la presque totalité des grands citoyens de cet âge héroïque. Il demanda virilement alors son existence au travail, et remplit un humble emploi de receveur à l'une des barrières de Paris. Il fut nommé ensuite l'un des administrateurs de la loterie, puis commissaire général des relations commerciales à Mascate ; mais la reprise de la guerre contre les Anglais, après la rupture de la paix d'Amiens, ne lui permit pas de s'installer à son poste. Il revint en France, fut appelé à Naples par Muret, qui lui confia l'administration de l'enregistrement et des domaines du nouveau royaume, le nomma conseiller d'Etat, et l'affubla du titre de comte, que d'ailleurs il ne porta jamais, non plus que ses fils. Un décret impérial ayant rappelé tous les Français employés à l'étranger, il dut se démettre de ses charges, et fut nommé préfet de la Somme pendant les Cent-Jours. A la seconde Restauration, il fut banni comme républicain par la fameuse loi dite *d'amnistie*. Il se retira à Bruxelles et y acheva obscurément ses jours. — Il eut deux fils, GODEFROI, et LOUIS-EUGÈNE, le chef du pouvoir exécutif en 1848. Voyez les articles ci-dessous.

CAVAIGNAC (Jacques-Marie, vicomte), général, frère du précédent, né à Gordon (Lot) en 1779, mort à Paris en 1855. Il servit avec distinction dans les guerres de la République et de l'Empire, fut attaché à Murat, roi de Naples, prit une part extrêmement brillante à l'expédition de Russie, et devint sous la Restauration commandeur de Saint-Louis, vicomte, inspecteur général de la cavalerie, etc.

CAVAIGNAC (Eléonore - Louis - Godefroi), homme politique, fils aîné du conventionnel, né à Paris en 1801, mort dans la même ville le 5 mai 1845. Il entra au barreau, moins pour y plaider que pour prendre le temps de réfléchir et d'étudier sa vocation. C'était l'époque où tout jeune homme ne quittait guère les bancs du collège sans avoir en portefeuille une ou deux tragédies. Godefroi dérogea à cette coutume ; du reste, la nature de son esprit le poussait dans une autre voie. Vers 1831, se croyant mûr pour la gloire littéraire, il composa quelques opuscules, presque entièrement oubliés aujourd'hui, tels qu'une *Histoire du cardinal Dubois*, une *Tuerie de cosaques, scènes d'invasions*, empreints de l'énergie de son caractère. Mais la lutte était un besoin pour l'âme active de Godefroi ; aussi renonça-t-il bientôt aux lettres pour descendre dans l'arène du journalisme politique. Sa ligne de conduite était toute tracée à l'avance. Il ne pouvait être que républicain exalté. Fils d'un conventionnel, Godefroi ne mentit point à son origine. Il avait d'ailleurs reçu de sa mère une éducation forte et patriotique, qui l'avait particulièrement disposé au rôle de tribun ; et si, plus tard, on n'osa pas donner à cette femme forte le nom glorieux de mère des

Gracques, on ne se fit pas faute de l'appeler Cornélius. Godefroi assis dans sa jeunesse au réveil du républicanisme. Le mysticisme, naturel aux peuples d'outre-Rhin, avait été singulièrement exalté par les gigantesques luttes de 1812 et de 1813 et par les chants des poètes qui avaient entraîné la jeunesse allemande sur les champs de Lutzen et de Leipzig. Schiller surtout contribua à populariser en France la passion des grands dévouements et des conjurations mystérieuses. Le carbonarisme lui donna cette mise en scène si chère aux peuples d'Italie, et qui contribua beaucoup au progrès des sociétés secrètes françaises. Enfin, quelques historiens achevèrent de faire prévaloir le *républicanisme pur*. « Jus- qu'alors il y avait eu haine profonde contre les époques de troubles publics et de désolations nationales qui marquèrent les épreuves sanglantes de 1793 et de 1794; on était habitué à voir sous l'aspect le plus hideux ces figures, souvent antiques, mais toujours cruelles, du comité de Salut public et de la Convention; il y avait même des préventions exagérées. Sous cette influence, l'époque avait été défigurée. M. Thiers expliqua et justifia ces événements, négligeant les documents sérieux de la diplomatie, l'histoire véritable de l'administration intérieure, créant ainsi, en homme d'esprit, un drame qu'en homme d'affaires et d'expérience il eût peut-être désavoué; depuis, M. Thiers releva, comme une époque régulière, l'ère républicaine; la nécessité, fatalité aveugle, fut posée comme une divinité inflexible sur le parvis de ce monument historique; on jeta à peine quelques fleurs sur les victimes, on para les bourreaux des couleurs de la victoire. La génération nouvelle s'abreuvait de ces lectures. »

Aussi Cavaignac, à son entrée dans la vie politique, trouva-t-il un parti fort et solidement constitué. Il fut un des chefs populaires qui préparèrent les événements de 1830. Il combattit vaillamment pour la cause du peuple pendant les fameuses journées des 27, 28 et 29 juillet. Il échappa aux balles, à la police, aux trahisons, à tout ce qui rend si dangereux le métier de républicain entre deux dynasties. Chasser un roi Très-Chrétien pour mettre à sa place un roi très-bourgeois, c'était un faible résultat aux yeux d'un ami du peuple. Godefroi luttait donc contre Louis-Philippe, comme il avait lutté contre Charles X; mais, cette fois, irrité par une première déception. L'organisation de la garde nationale lui permit de témoigner ouvertement les sentiments que lui inspirait le nouveau régime. Tout ce que Paris renfermait de républicains était réuni dans le corps de l'artillerie. Godefroi Cavaignac ne fut pas le dernier à s'y faire inscrire. Il y entra avec le grade de capitaine. Dès le mois d'octobre 1830, de nouveaux troubles éclatèrent dans Paris; ils n'obtinrent pas même les honneurs d'une répression un peu énergique; mais, au mois de décembre, Cavaignac fut arrêté et mis en jugement. Ce procès ne fit qu'accroître sa popularité et grandir son audace. Tous les journaux et tous les cercles républicains retentirent de son nom. « Je le déclare, sans affectation comme sans feinte, de cœur et de conviction, je suis républicain, écrivait-il en 1831; mais il ne m'eût pas suffi, pour adopter mes opinions, que la République me parût être en soi le moins imparfait des gouvernements. J'ai tîché de me rendre compte des faits, et j'ai compris non-seulement qu'elle était possible, mais qu'elle était inévitable, mais que tout marchait là, les événements, les esprits, les choses. J'ai compris qu'il était impossible que le mouvement qui domine aujourd'hui le monde aboutisse à autre chose qu'à la République. » Ce fut alors que la Société des amis du peuple le reçut dans son sein; il s'y trouva en compagnie de Roche, de Pillet, de Flocon, de Trélat, tous républicains convaincus comme lui. Bientôt son éloquence entraîna, ses manières douces, un certain air poétique et rêveur, de belles phrases sonores et émues lui assurèrent une influence marquée. Exaltée par lui et par son collègue Raspail, la Société devient imprudente. On lance d'abord contre les chefs un mandat d'arrêt, qui reste inexécuté; mais, en février 1832, la salle des séances est fermée. Cavaignac en loue tout simplement une autre, et la Société recommence de plus belle à conspirer. Des agents sont envoyés dans tous les quartiers de Paris; les ouvriers sont réunis et harangués; on achète des armes; on fond des balles; on convoque le peuple partout, dans les rues, sur les places. Cavaignac se multiplie. Enfin, au mois de juin, l'émeute éclate dans les quartiers Saint-Antoine, Saint-Martin et Saint-Denis. Il n'y eut, pour ainsi dire, pas de mot d'ordre. Les obsèques du général Lamarque, député de l'opposition, furent le prétexte de cette manifestation. La troupe était sous les armes. On l'attaqua sur tous les points; la bataille dura deux jours et ne cessa qu'après la prise de l'église Saint-Merri. Cavaignac, arrêté pour la seconde fois, est encore acquitté. Mais la Société était devenue suspecte (car des agents secrets de la police s'y étaient glissés en grand nombre). Une autre se forma sous le nom de *Société des droits de l'homme*, et l'on eut soin de n'y admettre que les *purs*. Celle-ci se montra plus radicale encore que la précédente. Les placards, les proclamations, les discours se succédaient avec un merveilleux entrain, sans néanmoins provoquer la moindre émeute. Arrêté après les événements d'avril

1834, il fut incarcéré à Sainte-Pélagie; il porta plusieurs fois la parole au nom de ses concitoyens devant la chambre des pairs. Cavaignac resta un an en prison; le 13 juillet 1835, il s'évada et se réfugia en Angleterre. Il y séjourna fort longtemps, malgré l'amnistie qui lui était accordée et malgré les sollicitations de ses amis. Ce ne fut qu'en 1841 qu'il se décida à revenir à Paris. Il conspira plus que jamais, car il n'était pas rentré pour autre chose.

Vers cette époque existait à Paris un journal extra-républicain, la *Réforme*, dirigé par Flocon, qui, en 1830, conduisait le peuple aux barricades du fond de son cabinet. La grande liberté dont jouissait alors la presse n'était nulle part aussi bien exploitée que dans cette feuille qui vécut peu, mais fit, en revanche, un bruit terrible. Cavaignac en fut bien vite actionnaire et rédacteur. Quoique directeur, Flocon suivait la ligne de conduite que lui traçaient les chefs du parti, et, parmi ces chefs, Cavaignac ne tarda pas à devenir la forte plume de la *Réforme*. La loi sur les fortifications de Paris et sur ce qu'on appelait alors l'armement des bastilles, la paix, la guerre, les sociétés, le recrutement de l'armée, les chemins de fer, il écrivit sur toutes les questions à l'ordre du jour. Les républicains n'ont jamais oublié son discours sur l'association.

En 1843, il devint président de la Société des droits de l'homme.

Il mourut le 5 mai 1845, après une longue et douloureuse maladie. Son convoi fut ce qu'il devait être et ce qu'avait été sa vie, une protestation. Des mesures furent prises pour maintenir l'ordre, et la troupe se trouva sous les armes. On avait encore présenté le souvenir du général Lamarque. Mais la cérémonie funèbre ne donna lieu à aucune manifestation. Plus de six mille citoyens suivirent le cercueil. François Arago, Joly, Ledru-Rollin, Guinand, Louis Blanc et Drolling tenaient les cordons du poêle. De nombreux discours furent prononcés au cimetière Montmartre. Les écoles y avaient envoyé un délégué qui parla au nom de tous. Voici un passage du discours de Louis Blanc, qui peint bien, quoique avec une certaine exagération, et le caractère de Cavaignac et les regrets que sa mort inspira à ses amis : « Voilà donc ce qui nous reste de lui ! Ainsi, ce grand et aimable esprit, ce cœur intrépide, cette imagination pleine d'éclairs, cet admirable assemblage de force et de grâce, d'énergie et de tendresse, de sensibilité féminine et de fierté virile, de raison et d'ardeur, cette nature d'homme d'Etat, de poète, de chevalier, tout cela, un peu de terre va le couvrir. »

Presque tous les journaux de Paris et un grand nombre de feuilles de province rendirent hommage à la loyauté du tribun et au talent du journaliste. Cavaignac est resté dans la mémoire de tous comme le représentant le plus sincère, le plus dévoué et non pas le moins habile de la démocratie de son époque.

Cavaignac (STATUE DE GODEFROI), par Rude; cimetière Montmartre (Paris). Cette statue, exécutée en bronze vers 1847, est une des œuvres les plus simples et en même temps les plus émouvantes que l'on doive à Rude. Le journaliste républicain est étendu sans mouvement sur la froide dalle du tombeau; la tête, osseuse et décharnée, repose sur le même plan que le corps, sans coussin qui l'exhausse et la défende; la main droite est placée sur une épée et une plume; le cadavre, roidi par la mort, est vigoureusement et nettement accusé sous le lineon qui l'enveloppe de toutes parts et dont les plis nombreux se roulent, se cassent et se contrarient avec un désordre savant. Cette draperie, si habilement jetée et si soigneusement étudiée dans ses moindres détails, est d'une vérité sinistre. « Ainsi », dit M. Mantz, ainsi se mesure la distance profonde qui sépare la statue funéraire, telle que la comprend l'art moderne, de celle que le moyen âge aimait à étendre sur les pierres sépulcrales. Pour les naïfs tailleurs d'images de ce temps, la mort était un repos, quelles que fussent les agitations et les luttes de la vie; le chevalier du moyen âge s'endormait un soir dans son armure, et, en l'étendant tout d'une pièce sur sa tombe silencieuse, les mains jointes, un chien à ses pieds, l'artiste le représentait tranquille et tel qu'il était, en effet, dans les profondeurs du sépulcre. Hélas ! ce repos suprême nous est enlevé ! Il semble, et tel est sans doute l'idée que Rude a voulu traduire, que l'homme moderne conserve dans le tombeau quelque chose des inquiétudes de son existence antérieure, et que pour lui les tumultes de la vie se continuent au delà de la mort. Dans la statue de Godefroi Cavaignac, tout est conçu et exécuté au point de vue du naturalisme le plus exact, le plus passionné. La tête est copiée d'après un masque moulé sur le cadavre; et la draperie, si dramatique dans la profusion de ses plis et de ses replis, a été imitée et prise sur le vif avec un soin consciencieux, acharné et peut-être un peu puéril. On sait que cette draperie a été modelée, sous les yeux du maître, par l'un de ses plus intelligents élèves, M. Christophe. La vérité absolue était alors le rêve de Rude. Grâce aux qualités que nous avons dites, grâce au sentiment douloureux dont l'œuvre est empreinte, le tombeau de Godefroi Cavaignac marque dans la carrière de l'artiste un point élevé qu'il ne lui fut pas permis de dépasser. »

CAVAIGNAC (Louis-Eugène), général français, chef du pouvoir exécutif en 1848, fils puîné du conventionnel, frère du précédent, né à Paris le 15 octobre 1802, mort en 1857. Il reçut une éducation solide au collège Sainte-Barbe, fut admis en 1820 à l'Ecole polytechnique, et deux ans plus tard passa à l'Ecole d'application de Metz comme sous-lieutenant du génie. Enfin il entra dans l'armée en 1824, fit la campagne de Morée comme capitaine, et se fit remarquer dans plusieurs affaires par ce courage calme et froid qui est resté l'un des traits distinctifs de sa physiologie militaire. De retour en France, il se trouvait en garnison à Arras à l'époque de la révolution de Juillet, et il fut un des premiers à s'affliger de l'issue monarchique des événements. Aussi lorsque, en 1831, il fut question de fonder l'*Association nationale*, il s'empessa d'adhérer à cette société démocratique. Le gouvernement le punit de cette manifestation d'opposition en le mettant en non-activité pendant quelques mois. Sur les sollicitations de son oncle, Jacques-Marie, il fut réintégré, mais on l'envoya *jeter sa gourme* en Afrique, suivant un mot qu'on attribue au roi Louis-Philippe lui-même. Le jeune officier s'était, au reste, prononcé d'une manière catégorique, et qui ne laissait aucun doute sur ses sentiments politiques et sur la ligne qu'il entendait suivre. Quelque temps auparavant, à Metz, son colonel, à la suite d'un entretien, lui avait posé ces questions : « Si le régiment avait à marcher contre les carlistes, vous battriez-vous ? — Oui, répondit Cavaignac. — Et contre les républicains ? — Non. » Ce fut alors qu'on l'envoya en Afrique. Il fut dirigé sur Oran et employé aux travaux de défense de cette place, prit part à l'expédition de Mascara, et fut décoré un an à peine après son arrivée sur la terre d'Afrique. Au commencement de 1836, il était dans les rangs du corps d'armée qui alla s'emparer de Tlemcen. Le maréchal Clausel, qui commandait cette expédition, ayant résolu de laisser dans la place une garnison, comme témoignage des engagements pris par la France envers nos alliés de cette région, en confia le commandement au capitaine Cavaignac, dont il appréciait l'intelligence et l'énergie. C'était un poste extrêmement périlleux, perdu sur la frontière du Maroc, enveloppé d'ennemis, à une distance considérable de tout secours, et où les chances de ravitaillement étaient fort incertaines, pour ne pas dire nulles. Néanmoins, 500 volontaires, sortis des différents corps expéditionnaires, se rangèrent avec enthousiasme autour de ce jeune chef à la main nerveuse et forte, au cœur indomptable et à la tête féconde en ressources, se disputant l'honneur de servir sous ses ordres dans ce poste d'aventures, de gloire et de dangers.

Ce fut un spectacle plein d'émotion et de grandeur que celui du départ de l'armée, saluant au haut des murailles ce petit noyau d'hommes intrépides groupés autour du drapeau de la France, et qui regardaient, d'un œil stoïque, s'éloigner, pour ainsi dire, la patrie avec les colonnes françaises, qui les laissaient comme une épave de la civilisation au milieu de la barbarie musulmane.

Cavaignac, abandonné à lui-même, s'occupa sans relâche des moyens d'organiser une résistance pour ainsi dire indéfinie, et sans compter sur les ravitaillements, avec des ressources presque nulles, il perfectionna les moyens de défense du Méchouar (citadelle de Tlemcen), établit des postes, des ateliers, un hôpital, gagna l'affection des Kolouglis, leur distribua des armes et s'en servit fréquemment comme d'auxiliaires. Par une série de coups de main hardis et de razzias sur les tribus ennemies, il parvint à renouveler tant bien que mal ses approvisionnements; mais souvent sa vaillante petite troupe se trouva réduite aux plus pénibles extrémités. Les Arabes vinrent à plusieurs reprises attaquer la ville; mais ils furent constamment repoussés. Cette occupation de Tlemcen, qui dura quinze mois, est un des épisodes les plus curieux de la guerre d'Afrique, et n'est pas sans analogie avec certaines aventures héroïques comme on en rencontre dans l'histoire des croisades.

Le traité de paix de la Tafna vint relever les soldats de Tlemcen de leur glorieuse faction. Cavaignac fut nommé chef de bataillon aux zouaves; il n'accepta qu'en posant noblement la condition que les plus méritants d'entre ses compagnons du Méchouar seraient également récompensés. Sa santé avait été gravement altérée par les privations et des fatigues surhumaines, et il fut obligé de quitter momentanément le service actif et de venir prendre quelque repos en France. C'est dans cette courte période qu'il écrivit et qu'il publia un livre qui produisit alors une assez vive sensation, *De la régence d'Alger*, où il s'occupait des questions relatives à la conquête et à la colonisation de l'Algérie. Il semblait alors presque décidé à renoncer à la carrière militaire; mais Abd-el-Kader ayant rompu le traité de la Tafna, Cavaignac demanda à aller servir de nouveau en Afrique. Il fut désigné pour commander un de ces bataillons de fantassins dits *céphyr*, et qui n'ont pas acquis moins de célébrité que les zouaves par leur aventureuse intrépidité. Il contribua à la prise de Cherchell (15 mars 1840), fut laissé à la garde de cette place, qui était dans le plus mauvais état, et la défendit héroïquement contre les plus furieuses attaques des

Kabyles du Dahara et des Hadjoutès de la plaine. Le 21 juin suivant, il fut nommé lieutenant-colonel du régiment de zouaves qu'il avait commandé Lamoricière (lequel venait d'être nommé général). Il serait difficile de le suivre dans cette multitude de combats presque journaliers auxquels il prit une part extrêmement brillante pendant les années 1841, 1842, 1843 et 1844. Il était définitivement considéré alors comme un des meilleurs officiers de l'armée d'Afrique. Nous trouvons un témoignage précieux de cette assertion dans une lettre du duc d'Aumale à son père, et qui se rapporte à cette époque. Cette lettre, relative à diverses promotions, a été exhumée en 1848 et publiée dans plusieurs journaux. Nous en citerons le passage suivant :

« ... Si je dois dire toute ma façon de penser, je n'ai encore connu en Afrique, hors Bedeau et Lamoricière, qu'un seul homme présentant cet ensemble de qualités pratiques et intellectuelles de soldat et d'administrateur que je désirerais trouver chez un commandant de province, mais il n'est sous aucun rapport en ligne pour prétendre en ce moment : c'est Cavaignac, des zouaves. Je crois, du reste, qu'il sera difficile de ne pas le faire bientôt maréchal de camp. Cavaignac tient une conduite parfaitement sage et honorable; il est trop jeune et trop saillant pour que l'on puisse songer à arrêter sa carrière; on ne pourrait que le retarder, et ce serait, à mon avis, maladroit; en ayant l'air de lui donner de mauvaises grâces des grades que tout le monde sait qu'il a gagnés, on le dégraderait de toute reconnaissance et on le rendrait plus dangereux; il a dans l'armée une popularité réelle. »

Cette appréciation nous paraît répondre suffisamment à celle de certains historiens de notre temps, qui ont cherché à insinuer, on devine dans quel but, que Cavaignac était un officier médiocre. Son avancement, d'ailleurs, ne fut point entravé, malgré ses opinions connues et le rôle joué par son frère dans les luttes du parti républicain. A la fin de 1844, il reçut le commandement de la subdivision de Tlemcen, et fut accueilli dans ce pays avec les démonstrations du plus grand enthousiasme. Les Maures, les Kolouglis, les Juifs, tant de fois pillés par les bandes d'Abd-el-Kader, avaient conservé un souvenir reconnaissant pour le vaillant capitaine qui les avait défendus.

Cavaignac s'attacha à compléter la conquête du pays et la soumission des tribus; il fit dans ce but de nombreuses expéditions, en même temps qu'il faisait exécuter de grands travaux publics et qu'il organisait une administration ferme et vigilante. Quelques jours après la prise d'Abd-el-Kader, en décembre 1847, il succéda à Lamoricière comme gouverneur de la province d'Oran. La révolution de Février le trouva dans ce poste. Le 2 mars 1848, il reçut à la fois la nouvelle de l'établissement de la République et le décret qui le nommait gouverneur de l'Algérie et général de division. Dès le premier moment, on avait pensé à lui pour le ministère de la guerre; mais la présence des princes en Afrique et leur popularité dans l'armée inspirait quelques inquiétudes au gouvernement provisoire, et l'on pensa que Cavaignac, qui donnait toute garantie, était indispensable pour le moment en Algérie. Plus tard, quand on sut avec quel enthousiasme l'avènement de la République avait été accueilli par la population et l'armée, le ministère fut offert au général, qui le refusa.

Nommé représentant par le département de la Seine et par celui du Lot, il demanda et obtint d'être remplacé dans le poste important qu'il occupait et arriva à Paris le 17 mai. Comme tous les hommes d'épée, Cavaignac apportait dans la politique certaines habitudes d'esprit, fruit de l'éducation militaire, et qui sont sur plusieurs points en contradiction avec les principes de la pure démocratie. Les idées de commandement, d'obéissance, de hiérarchie, de discipline, de force matérielle, qui préoccupent plus particulièrement les militaires, les rendent pour ainsi dire impropres à remplir le moindre office d'administration, s'ils n'ont pas des régiments sous la main. En outre, leur théorie monarchique sur l'armée, l'importance exagérée qu'ils lui accordent, la considérant en quelque sorte comme un ordre dans l'Etat, comme un pouvoir public, tandis qu'elle ne doit être, dans la main du pays, qu'un instrument de défense nationale; cette théorie est incompatible avec le droit commun rigide, avec l'égalité républicaine.

Lorsqu'on lui avait proposé le ministère, à la fin de mars, Cavaignac avait posé pour condition la rentrée immédiate des troupes à Paris; chose singulière, lui, républicain, il semblait se rallier à cette idée perfidement répandue et habilement exploitée, que l'armée avait été humiliée en Février. Le gouvernement provisoire ne jugea pas à propos de se laisser poser des conditions, et la négociation en demeura là.

A son arrivée à Paris, le général accepta, cette fois, de la commission exécutive, le portefeuille de la guerre. La situation avait changé, et des jours sombres allaient commencer pour la République. Cavaignac avait pris rang parmi les républicains modérés. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher les causes du terrible malentendu qui divisait les amis du régime nouveau et qui bientôt allait les pousser à s'entr'égorgner en des luttes fratricides.

rides. Ces événements, d'ailleurs, sont encore si près de nous que ceux qui en ont été les témoins ont sans doute conservé quelques-unes des passions du temps, aussi bien peut-être que ceux qui en ont été les acteurs. A l'article consacré au récit de l'insurrection de Juin, nous examinerons cependant quelques-unes des questions qui se rattachent à ce tragique épisode. Ici, nous devons nous borner exclusivement à ce qui concerne le général Cavaignac.

Rappelons seulement que, dès les premiers jours de juin, une explosion, une lutte à main armée était prévue (et peut-être désirée par ceux qui avaient prononcé la parole sinistre : *Il faut en finir!*). Il devenait malheureusement de plus en plus évident que les problèmes pendants allaient, non se résoudre au nom de la raison, mais se trancher au nom de la force. Les diverses factions royalistes poussaient à une solution violente; et, d'un autre côté, il est certain qu'avant les premiers mouvements insurrectionnels une coterie préparait le renversement de la commission exécutive et l'établissement d'une dictature militaire.

Dès le début de la sanglante bataille, Cavaignac avait été investi par la commission exécutive du commandement de toutes les troupes, garde nationale, garde mobile, armée. On l'a souvent accusé d'avoir, à dessein, laissé grandir l'insurrection pour imposer en quelque sorte sa dictature aux terribles de l'Assemblée et pour rendre sa victoire plus éclatante. Cette opinion a été assez répandue, avant même de se traduire en accusation, pour qu'il ne paraisse pas inutile d'en dire ici quelques mots. Sans aucun doute, le caractère loyal du général Cavaignac ne permet pas de supposer qu'il ait directement travaillé au renversement de la commission exécutive.

Il n'y a rien dans les documents publics ou secrets de cette époque qui autorise une aussi cruelle conjecture; mais, d'un autre côté, il est avéré qu'il ne déploya pas dans l'origine toute l'activité qu'on pouvait attendre d'un chef militaire aussi capable et aussi vigilant. Son inertie désespérément la commission de gouvernement, qui, mieux que lui, connaissait la guerre des rues, et qui voulait qu'on empêchât la formation des barricades en déployant partout les forces dont on pouvait disposer, en attendant celles que le télégraphe appelait de tous les points de la France.

Cavaignac, au contraire, tenait à conserver les forces massées sous sa main pour les lancer ensuite au moment qui lui paraissait favorable, s'inquiétant peu d'ailleurs du développement pris d'heure en heure par l'insurrection, qui put s'étendre ainsi sans opposition et couvrir de barricades une partie de la ville. Ce plan stratégique pouvait être plus militaire; mais évidemment il ne devait donner la victoire qu'au prix de flots de sang répandu; et sous ce rapport on peut dire, sans être injuste, qu'il était moins d'un citoyen que d'un soldat.

Toutefois, avant d'y voir un pur calcul d'ambition, on doit tenir compte des qualités militaires du général; on doit se souvenir qu'il était l'homme de la résistance plutôt que de l'attaque, l'homme des défenses désespérées, des garnisons bloquées, le chef héroïque, mais circonspect, ennemi des aventures et des initiatives hardies.

Quoi qu'il en soit, il est positif que le 23, pendant que l'émeute éclatait de toutes parts, il ne fit rien de bien sérieux; il semblait attendre l'investiture d'un pouvoir qui lui avait été promis en effet par un groupe de représentants influents, et qu'il avait accepté; sous la réserve du concours de l'Assemblée; sans doute aussi, comme militaire, il voulait avoir une complète liberté d'action et il lui répugnait de recevoir les ordres d'un pouvoir civil.

Le 24, la bataille était engagée partout; l'Assemblée était sous l'impression des périls de cette situation terrible quand le représentant Pascal Duprat monta à la tribune et proposa la mise en état de siège de Paris et la concentration de tous les pouvoirs entre les mains du général Cavaignac. Il y eut quelques protestations; mais Bastide s'écria aussitôt : « Citoyens, pas de discussions; dans une heure peut-être l'Hôtel de ville sera pris ! » L'Assemblée vota. La commission exécutive, déçue par le fait, se retira devant la dictature militaire.

Cavaignac agit alors avec une vigueur terrible, et d'après le plan qu'il avait arrêté, c'est-à-dire en divisant ses troupes en trois groupes principaux, opérant chacun par masses compactes, au lieu du système d'éparpillement qui avait été généralement adopté jusqu'alors dans la guerre des rues. Ce plan fut long à se dérouler; il en résulta que des quartiers entiers demeurèrent de longues heures dépourvus de troupes : de là des plaintes nombreuses et des récriminations. Nous n'avons pas à juger ce plan qui, au point de vue purement militaire, est conforme aux principes de la stratégie moderne; mais, au souvenir du sang répandu, nous ne pouvons condamner non plus l'opinion de ceux qui pensent qu'on eût empêché peut-être cette lutte effroyable, ou qu'on en eût au moins amoindri l'horreur si, dès la première heure, on avait agi avec promptitude et sur tous les points à la fois. Il est même permis de penser que cette lutte eût été entièrement prévenue si l'Assemblée avait eu la grande âme de la Convention, et qu'elle n'eût pas regardé comme au-dessous de sa dignité de cal-

mer, par des mesures populaires et un véritable esprit de conciliation, ces malheureux ouvriers que la misère égarait. Mais il ne s'agit ici que du rôle militaire de Cavaignac. On sait au prix de quels sacrifices il parvint à écraser les masses populaires. Paris fut inondé de sang; 15,000 prisonniers furent entassés dans les prisons, dans les casernes, dans les caves des édifices et jusque dans les carrières qui entourent la capitale. Il faut reconnaître d'ailleurs que le général dictateur montra plus de modération que ses amis du *National*, qui renouvelèrent dans ces malheureuses journées les fureurs des thermidoriens. Dès le 23 juin, M. Degoussé proposa l'arrestation de tous les journalistes et la déportation immédiate de 1,800 citoyens. Cavaignac se borna, pour l'inauguration de son autorité, à suspendre onze journaux et à faire arrêter un journaliste, M. Emile de Girardin, acte d'autorité doublement maladroite : comme fait et comme conséquence. En outre, le vainqueur de Juin fit quelques efforts pour arrêter les exécutions sommaires de prisonniers; de moins, à la fin de ce terrible combat, il dit ces nobles paroles, dans une proclamation aux troupes et à la garde nationale : « Dans Paris, je vois des vainqueurs et des vaincus : que mon nom reste à jamais maudit si je consentais à y voir des victimes. »

Une des fautes de Cavaignac, ce fut de distribuer, et même avec une malheureuse profusion, des croix de la Légion d'honneur à la suite de ces lamentables événements. Lui qui prenait volontiers ses comparaisons dans l'histoire romaine, il eût dû se souvenir que César n'avait pas voulu que les trophées de la guerre civile figurassent dans sa pompe triomphale.

Le 27, fut voté le décret de transportation. Cavaignac vint déposer, le 28, ses pouvoirs extraordinaires au sein de l'Assemblée nationale, qui, sur la proposition de Martin (de Strasbourg), le nomma président du conseil des ministres, chargé du pouvoir exécutif. Par un acte déplorable de camaraderie africaine, il nomma, le lendemain, le général Changarnier commandant en chef des gardes nationales de la Seine, bien qu'il ne pût ignorer ses opinions monarchiques. Il gouverna dès lors, appuyé sur l'Assemblée, considéré comme un sauveur par une grande partie de la bourgeoisie et des classes élevées, mais devenu un objet de haine pour le peuple de Paris, dont Juin était resté la plaie saignante. Son impopularité parmi les classes ouvrières ne contribua pas peu à donner à Louis-Napoléon, lors des élections présidentielles, un grand nombre de voix qui renforcèrent les suffrages des populations rurales.

Tel est cependant l'ascendant d'un caractère énergique et d'une forte personnalité, que ce même peuple se portera en foule aux funérailles de l'homme qu'en d'autres temps il avait maudit, et qui était mort stoïquement fidèle à ses convictions.

Cavaignac, en réalité, demeura comme accablé sous sa victoire de Juin. La fraction républicaine à laquelle il appartenait allait s'effaçant de plus en plus, tout en continuant le travail innocent de cette constitution qui devait vivre si peu; et si les comparaisons n'étaient pas toujours plus ou moins vaines, nous dirions que le général n'était plus que le La Fayette d'un nouveau parti feuillant. Il a été, il est vrai, du 24 juin au 10 décembre, toute la République, mais la République officielle, presque absorbée déjà par des coteries royalistes; tandis qu'au dehors mugissait, confuse et désordonnée, mais vivante et forte, cette République socialiste qui grandissait d'heure en heure, quoiqu'elle ne fût encore qu'une Babel de systèmes, tout en aspirant à devenir une science, et qui, après avoir conquis les ouvriers des villes, ne portait notable de la bourgeoisie instruite, atteignait déjà l'élément qui est le fond de la France, le paysan.

Un autre parti, qui devait tout écraser, tout absorber, et que nous pourrions appeler le parti du souvenir, se dessinait déjà et bientôt allait occuper la scène, soulevé par le flot profond des masses rurales.

Dans une situation semblable, en présence de telles forces sur le point de s'entre-choquer, la petite République formaliste n'apparaissait plus que comme une secte sans consistance destinée à s'évanouir au premier souffle de la tempête. Cavaignac en porta du moins le drapeau avec autant de constance que de noble fermeté; il s'enveloppa dans les plis de cette bannière et il la défendit jusqu'à la mort avec une foi indomptable. Ses amis avaient des illusions sur sa candidature à la présidence de la République. Mais on sait ce que fut l'élection du 10 décembre : une sorte de trombe populaire qui enleva de leurs villages des millions d'hommes et les fit tourbillonner autour des urnes du scrutin avec le même nom dans la main. Cavaignac eut néanmoins 1,448,107 suffrages, qui, ajoutés aux autres votes républicains, atteignaient presque le chiffre de deux millions.

Le général accepta avec dignité l'arrêt du suffrage universel. Il remit ses pouvoirs aux mains de l'Assemblée en prononçant quelques paroles simples et graves. Le vainqueur du scrutin rendit un hommage public à son adversaire : après avoir prêté à la tribune son serment à la République, au moment de quitter l'Assemblée pour se rendre à l'Élysée, il alla

prendre la main de son adversaire et la lui serra avec cordialité.

Cavaignac se confondit dès lors dans les rangs de l'opposition républicaine sous la Constituante et la Législative. Il prenait rarement la parole, et quand il paraissait à la tribune, c'était le plus souvent pour des questions personnelles, pour répondre à quelque attaque contre son gouvernement; dans ces occasions, il trouvait des paroles dignes et fières, qui imposaient le respect. Un orateur ayant rappelé les causes qui l'avaient fait tomber du pouvoir : « Nous ne sommes pas tombés du pouvoir, dit-il; nous en sommes descendus. » Il y a dans ses discours beaucoup de ces mots brefs et profonds qui gravent la pensée, et dans lesquels la grandeur du caractère se détache avec toute la noblesse du bas-relief. Comme homme de tribune, il se distinguait surtout par la dignité, par la gravité froide et réservée, par le laconisme et la précision, ainsi que par des traits énergiques ou se révélant son âme forte et ses inflexibles convictions.

Au 2 décembre, le général Cavaignac fut arrêté à son domicile, rue du Helder, emprisonné à Mazas, puis au château de Ham, et enfin rendu à la liberté un mois plus tard. Presque à la même époque il épousa mademoiselle Odier, fille d'un banquier de la capitale, demanda sa mise à la retraite, fut élu député de Paris au Corps législatif en 1852 et en 1857, en même temps que Carnot, Goudchaux et autres républicains, mais refusa comme eux de prêter serment au régime nouveau et fut déclaré démissionnaire. Ces élections n'étaient, au reste, que des protestations non déguisées. On sait que c'est pour fermer cette voie que le pouvoir fit rendre la loi qui impose le dépôt légal du serment de tout candidat avant l'élection.

Dans les dernières années de sa vie, Cavaignac, non désintéressé de la politique, avait pris la haute direction du journal le *Siècle*.

Il mourut subitement de la chasse, de la rupture d'un anévrysme. Sa courageuse femme fit transporter son cadavre dans un wagon et le ramena à Paris. — L'ex-dictateur de Juin a laissé un fils qui poursuit aujourd'hui ses études, et qui portera sans doute dignement le beau nom dont il reste l'unique héritier; c'est surtout dans l'armorial révolutionnaire que noblesse oblige.

CAVAILLÉ, puis CAVAILLÉ-COLL, famille célèbre de facteurs d'orgues, dont les principaux membres sont :

CAVAILLÉ (Joseph), religieux de l'ordre des dominicains, à Toulouse, qui construisit, dans la première moitié du XVIII^e siècle, en société avec le frère Isnard, du même ordre, plusieurs orgues, parmi lesquels on cite celui de l'église de Saint-Pierre, à Toulouse.

CAVAILLÉ (Jean-Pierre), neveu du précédent, né à Gaillac vers 1740, mort en 1815. Il apprit de son oncle l'art de fabriquer les orgues, et construisit pour son début, en 1760, l'orgue de la *Réal*, à Perpignan, puis celui de l'église Sainte-Catherine, à Barcelone. Il séjourna huit ans en Espagne, et, de retour à Toulouse en 1770, il construisit ou répara plusieurs orgues, dont le plus remarquable fut celui de Montréal, qu'il acheva, avec son fils Dominique-Hyacinthe, vers 1785. La Révolution de 1789 décida Jean-Pierre à rejoindre en Espagne son fils, qui y travaillait alors, et à se fixer à Barcelone, où il mourut.

CAVAILLÉ-COLL (Dominique-Hyacinthe), fils du précédent, né à Toulouse en 1771. Il apprit, sous la direction de son père, la profession de facteur d'orgues. A l'âge de dix-sept ans, il se rendit en Espagne, où, malgré sa jeunesse, il fut chargé de réparer l'orgue d'une église de Puicord, et ensuite de construire celui de la collégiale dans la même ville. La bonne exécution de ces ouvrages lui fit donner l'entreprise de plusieurs grandes orgues à Barcelone, à Vich et dans quelques abbayes de la Catalogne et de la Navarre. Revenu en France en 1806, il répara à Montpellier l'orgue de Saint-Pierre, puis édifica celui des Cordeliers, à Beaucaire, et retourna en Espagne terminer les travaux commencés par son père. Après six ans de séjour dans la Catalogne, il rentra définitivement en France et s'occupa de quelques réparations d'orgues dans les villes du Midi. Sa dernière entreprise fut la construction de l'orgue de Saint-Michel, à Gaillac (1824). Depuis cette époque, M. Cavaillé-Coll s'est retiré à Paris auprès de son fils, dont nous allons parler.

CAVAILLÉ-COLL (Aristide), fils du précédent, né à Montpellier le 2 février 1811, le plus remarquable de cette famille d'artistes industriels. Ses travaux lui ont acquis une juste célébrité et le placent à la tête de tous les facteurs d'orgues passés et présents de la France. Elève de son père, il exécuta, à l'âge de onze ans, ses premiers travaux lors de la réparation de l'orgue de Nîmes. En 1829, son père l'installa à Lérida, en Espagne, pour y reconstruire seul l'orgue de la cathédrale. M. Cavaillé vint à Paris en 1833, pour étudier dans les différents ateliers les systèmes mis en œuvre, et le hasard voulut qu'à cette époque un concours fût ouvert pour la construction d'un grand orgue dans l'église de Saint-Denis. En deux jours, M. Cavaillé eut fait son devis, qu'il soumit à la commission, et son plan offrait de tels avantages sur ceux de ses con-

frères, que l'entreprise lui fut immédiatement adjugée. Dès ce moment, M. Cavaillé prit la haute direction dans les ateliers de son père, qui furent, dans cette circonstance, transportés de Toulouse à Paris. Pendant que s'effectuaient à Saint-Denis les travaux d'appropriation nécessaires, M. Cavaillé établit les orgues de Notre-Dame-de-Lorette, du Panthéon et de la Madeleine. Ce dernier instrument est considéré comme l'un des plus beaux qui existent en Europe, bien qu'il ne soit pas des plus grands et qu'il ne s'y trouve qu'un registre incomplet de 32 pieds. L'orgue magnétique dont il dota Saint-Denis compte 66 registres, 4 claviers à la main, 5 claviers de pédales de 2 octaves et 9 pédales de combinaisons, deux jeux de fond de 32 pieds, six de 16 pieds et huit de 8 pieds. Le grand orgue de Saint-Vincent-de-Paul, que construisit postérieurement M. Cavaillé, est encore plus parfait comme combinaisons de jeux; mais l'emplacement défavorable de cet orgue et la défective acoustique de l'église annulent une partie de l'effet de cet instrument sans rival. M. Aristide Cavaillé a introduit des perfectionnements immenses dans la construction des orgues. Par les modifications qu'il y a apportées et la fusion des divers systèmes, il a doublé les ressources de la facture et ouvert une nouvelle voie à l'art de l'organiste. M. Cavaillé, qui n'est pas vieux encore, travaille tous les jours à l'amélioration de l'orgue et poursuit sans relâche ses infatigables recherches. Il a reçu une grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855. Son chef-d'œuvre est la restauration complète (1862-1863) de l'orgue de Saint-Sulpice, qui était déjà le chef-d'œuvre du célèbre facteur Clicquot. Cet orgue est aujourd'hui le plus considérable d'Europe. Il possède 5 claviers complets et un pédalier; 118 registres ou jeux; 20 pédales de combinaisons et environ 7,000 tuyaux. Les plus grands tuyaux sont de 32 pieds, soit 10 mètres environ de longueur, et les plus petits ont à peine 0 m. 005. C'est entre ces limites extrêmes que se produisent tous les sons perceptibles, dont l'étendue est de 10 octaves. L'intérieur de l'instrument est distribué en sept étages, depuis le sol de la tribune jusqu'à la voûte, sur une hauteur de 18 mètres. Quatre étages sont occupés par le mécanisme, et les trois autres par les tuyaux. Les claviers sont placés sur un meuble en avant du buffet d'orgue. La transmission de tous les mouvements, soit des claviers, soit des registres, se fait par des moteurs pneumatiques de nouvelle invention, dont la première application vient d'avoir lieu à Saint-Sulpice. D'autres découvertes non moins importantes, et les proportions exceptionnelles de l'instrument, font de l'orgue de Saint-Sulpice l'œuvre la plus complète de la facture moderne.

CAVAILLON s. m. (ka-va-lon; 11 mill. — Nom de ville). Agric. Expression usitée dans le Médoc, pour désigner le déchaussement de la vigne.

— Hortie. Variété de melon très-estimée dans le Midi.

CAVAILLON (*Cabellio*), ville de France (Vaucluse), ch.-l. de cant., arrond. et à 27 kilomètres S.-E. d'Avignon, près de la rive droite de la Durance; pop. aggl. 3,924 hab. — pop. tot. 8,034 hab. Fabriques de chandeliers, chapeaux; tanneries, filatures de soie, moulins à blé; commerce de soies grèges, fruits, olives, melons renommés. Cavaillon est une des plus anciennes villes de France.

Quelques auteurs attribuent la fondation de Cavaillon aux Massaliotes (habitants de l'antique Marseille), mais d'autres prétendent que cette ville, un des plus anciens points fortifiés de la tribu des Cavares, occupait déjà le versant de la colline appelée jadis le mont Cavaeu, et aujourd'hui la colline Saint-Jacques, lorsque les Massaliotes ou Marseilleis vinrent établir, à proximité, un port sur la Durance. Strabon nomme cette localité *Caballion urbs*, et Ptolémée *Caballio colonia in Cavaribus*. Plue la place parmi les villes latines. Devenu colonie militaire sous Auguste, Cavaillon fut embellie et agrandi par les Romains. A cette époque, il paraît s'être étendu plus au midi, vers l'endroit nommé Cagnard. On a découvert de ce côté des mosaïques, des médailles, des fragments de statues, des inscriptions grecques et latines. Mais le monument le plus remarquable qui reste de l'époque romaine est un arc, ou plutôt une porte triomphale qui s'appuyait probablement sur le rempart, et que M. Courtet (*Dictionnaire des communes de Vaucluse*) suppose avoir été élevée pour perpétuer le souvenir de la naissance d'un fils de Constantin à Arles, en 316. Cet arc, qui est resté longtemps enclavé dans le palais épiscopal, est fort mutilé et porte les traces de restaurations anciennes et maladroites. L'archivolte et les pieds-droits qui la supportent sont ornés de rinceaux assez élégants; mais rien de plus maigre et de plus médiocre, dit M. Courtet, que les *Victoires ailées* des tympans, dont chacune tient à la main une palme et une couronne. Une telle sculpture annonce la corruption du goût. La voûte est formée d'une série de cintres parallèles, appliqués les uns contre les autres, et dont le premier seulement est orné de caissons à rosaces assez délicatement refouillées. Deux pilastres, dont un seul subsiste, soutenaient un entablement qui a disparu. Cet arc est bien inférieur, sous

tous les rapports, aux arcs d'Orange et de Carpentras, et il n'est pas du même temps, comme quelques archéologues l'ont avancé.

Cavaillon, ravagé en 1562 par le fameux baron des Adrets, perdit à cette époque la plupart des églises et des chapelles dont l'avaient doté ses évêques et de riches communautés religieuses. Son ancienne cathédrale, qui a été épargnée, est un monument remarquable; la plus grande partie de la construction accuse le style roman du XI^e siècle. L'abside, hexagonale à l'extérieur et semi-circulaire intérieurement, est décorée d'une arcature aveugle à plein cintre. Chaque angle extérieur se termine par une colonne engagée; les chapiteaux sont ornés de feuillages plus ou moins bizarres; un seul a toute la pureté de la corbeille corinthienne. L'entrée du chœur est surmontée d'une coupole ovoïde, à pans coupés dans le bas, avec les symboles des évangélistes. Au-dessus de cette coupole s'élève une tour octogone basse, à colonnes trapues, qui domine tout l'édifice. La voûte de la nef est ogivale; il y a tout lieu de croire qu'elle remplaça une voûte en bois et fut construite dans la première moitié du XIII^e siècle. Ce fut probablement à la suite de cette reconstruction et d'autres réparations plus ou moins importantes que le pape Innocent IV, à son retour du concile de Lyon, en 1251, consacra de nouveau l'église sous l'invocation de la Vierge et de saint Véran. La voûte dont nous parlons s'appuie sur d'énormes piliers qui séparent des arcs à plein cintre. La partie inférieure de ces piliers est décorée de pilastres; la partie supérieure de colonnes torsées ou cannelées, engagées dans les angles rentrants et qui ont quelques-uns de leurs fûts couverts d'animaux rampants sculptés en relief. La corniche de la nef repose sur une large frise à rinceaux élégants, dans le goût antique. Cette église, que dépare malheureusement une façade moderne du plus mauvais style, a été restaurée avec goût dans ces dernières années. On y voit plusieurs bons tableaux, dont quelques-uns sont attribués à Pierre Mignard et à son frère Nicolas Mignard, dit le Romain. Au midi de l'église est un petit cloître dont le préau est plus bas que les galeries; les arcades sont écorchées et les chapiteaux excessivement frustes. M. Courtet pense que cette construction remonte au moins aux premières années du XI^e siècle.

La chapelle de Saint-Jacques, qui couronne la colline de ce nom et domine la ville entière, est le but de fréquents pèlerinages. Elle fut bâtie en 1340 et occupe, suivant la tradition, l'emplacement d'un temple païen. Elle fut ornée d'un clocher en 1377, et agrandie par l'évêque Pompée vers la fin du XVI^e siècle. Le vénérable César de Bus, fondateur de l'ordre des Ursulines, y fit bâtir une cellule où il passa, dit-on, des nuits entières en oraison.

Aux environs de Cavaillon, dans la montagne du Léheron, se trouve une vaste caverne, dite *grotte des Enfers*, qui peut abriter plus de 4,000 bêtes à laine.

CAVAL s. m. (ka-val). Forme ancienne du mot CHEVAL.

CAVALAGE s. m. (ka-vala-je — rad. *ca-val*). Pêch. Accouplement de deux tortues. « Etat de la tortue qui flotte endormie sur l'eau : *Si la tortue dort sur l'eau ou qu'un mâle soit attaché à une femelle, c'est ce qu'on appelle un CAVALAGE.* (Lebat.) »

CA-VA-LA-HAUT interj. Vénér. Cri par lequel on excite les chiens lorsqu'on les lance.

CAVALAM s. m. (ka-val-lamm). Bot. Syn. de STERCULE.

CAVALCA (Dominique), écrivain ascétique, né à Vico-Pisano, en Toscane, mort en 1342. Il appartenait à l'ordre des dominicains, et l'Académie de la Crusca cite ses ouvrages comme faisant autorité dans la langue italienne. Les principaux sont : *El Trattato dicto Pongie lingua* (1472, in-fol.) ; *Specchio di croce* (1480, in-4°) ; *Frutti della lingua* (1493, in-fol.), etc.

CAVALCABO (Ugolin, marquis de), seigneur de Crémone, mort en 1406. Après avoir passé six ans dans une prison, où le retenait Jean Galéas Visconti, il se mit à la tête du parti guelfe et fut chargé du pouvoir suprême à Crémone; mais bientôt il tomba de nouveau entre les mains de ses ennemis, et fut remplacé à Crémone par un de ses parents. Ayant échappé à ses geôliers, il voulut reprendre le pouvoir par les armes; mais Gabrino Fondolo, soldat de fortune, attira les deux Cavalcabo chez lui, sous prétexte de rétablir l'accord entre eux, et les fit assassiner pour s'emparer lui-même de la seigneurie de Crémone.

CAVALCADE s. f. (ka-val-ka-de — de l'ital. *cavalcare*, chevaucher, aller à cheval). Marche de gens à cheval; promenade à cheval que plusieurs personnes font ensemble :

Peindrai-je du matin les fraîches promenades,
Les bruyants déjeuners, les folles cavalcades ?
DELLILLE.

« Marche pompeuse de gens à cheval : *Les brillantes CAVALCADES du mardi gras.* »

— Par ext. Troupe de gens à cheval : *Rencontrer une CAVALCADE.* *La CAVALCADE fit halte en cet endroit.* *La joyeuse CAVALCADE se mit en route.* (G. Sand.)

— Pop. Exploit amoureux. « *Avoir vu de*

nombreuses cavalcades, Avoir eu de nombreux amants... heureux.

CAVALCADOUR adj. m. (ka-val-ka-dour — de l'ital. *cavalcare*, monter à cheval). Se dit d'un écuyer qui a la surveillance des chevaux et des équipages dans la maison d'un souverain ou d'un prince : *La charge d'écuyer CAVALCADOUR n'existe plus depuis 1830.* (Bouill.)

— Fam. Se dit d'un cavalier qui accompagne une dame : *J'ai pensé que si vous vouliez me permettre d'accompagner votre voiture... — En ECUYER CAVALCADOUR !* (Scribe.)

— Substantif. Ecuyer cavalcadour : *Un CAVALCADOUR.*

CAVALCANTI (Guido), poète italien, né à Florence, mort dans la même ville en 1300. Ami de Dante et gibelin comme lui, il fut mêlé aux luttes des factions et à un moment exilé. Ses poésies, adressées pour la plupart à une jeune fille de Toulouse nommée Mandetta, dont il s'était épris, ont été publiées dans le *Recueil des anciens poètes italiens* (Florence, 1527), et rééditées en 1813. Une pièce surtout est restée célèbre, c'est la *Canzone d'amore*.

CAVALCANTI (Jean), historien florentin. Il vivait au XVI^e siècle, et il écrivit une *Histoire de Florence*, de 1420 à 1452, où se trouvent des renseignements précieux. Elle a été imprimée en 1838 (2 vol. in-8°).

CAVALCANTI (Barthélémy), littérateur italien, né à Florence en 1503, mort à Padoue en 1562. Après avoir joué un rôle actif dans les agitations militaires de son pays, il se retira à Ferrare et fut chargé de diverses missions politiques par le cardinal Hippolyte II. De là il passa à Rome, où Paul III le chargea de plusieurs négociations. Enfin, il alla finir sa vie à Padoue. On lui doit des traductions et des ouvrages sur l'art militaire des anciens et des modernes, ainsi qu'un *Traité de rhétorique* (1559, in-fol.)

CAVALE s. f. (ka-val-le — du lat. *caballus*, cheval). Femelle du cheval : *Faire saillir une CAVALE.*

— Pop. Grande femme mal faite.

— Féod. La cavale est une monture dérogante affectée aux roturiers et aux chevaliers dégradés, ce qui a fait dire à Perceforest : « Un chevalier ne pouvait avoir plus grand blâme que monter sur un jument, ne on ne pouvait un chevalier plus déshonorer que de le faire chevaucher une jument pour le blâme, et tenoit-on depuis ce joutoit chevalier recu et de nulle valeur; ne ja plus chevalier qui aimât son honneur ne joutoit avec lui, ne frappoit d'épée, non plus que un fol tondu. »

CAVALE (La), ville de Turquie. V. KAVALA.

CAVALER ou **CAVALIER** v. n. ou intr. (ka-val-é — du lat. *caballus*, cheval). Néol. Aller à cheval, chevaucher : *La belle mine que nous aurons sur des bidets, tandis qu'Aramis et Porthos CAVALERONT sur leurs chevaux !* (Alex. Dumas.)

— Pop. Fuir, quitter la place : *L'autre répondit : Je les ai vus, j'ai causé.* (V. Hugo.) « On dit dans le même sens, et plus fréquemment, SE CAVALER.

CAVALERIE s. f. (ka-val-le-ri — rad. *ca-valier*). Art milit. Troupe qui sert à cheval : *Charge de CAVALERIE. Régiment, escadron, compagnie de CAVALERIE.* *La CAVALERIE de Darius était forte de 300,000 chevaux.* (Vau-gelas.) *Qu'est devenue cette redoutable CAVALERIE qu'on voyait fondre sur l'ennemi avec la vitesse d'un aigle ?* (Boss.) *La meilleure manière de protéger sa CAVALERIE est d'en appuyer le flanc.* (Napoli. I^{er}.) *La place de la Concorde est grandiose; elle sent la civilisation; la CAVALERIE peut y manœuvrer.* (L. Veuillot.) « *Grosse cavalerie.* Celle qui se compose d'hommes pesamment armés, montant des chevaux de grande taille. « *Cavalerie légère.* Troupes montées sur des chevaux légers et faisant le plus souvent un service d'éclaireurs, ou autre qui exige surtout de la vitesse.

— Art de former des cavaliers de guerre, de les diriger : *Ce général est un de ceux qui entendent le mieux la CAVALERIE.*

— Fam. Service des chevaux dans une grande administration : *Il est chargé de la CAVALERIE des omnibus.*

— Antonymes. Infanterie, artillerie.

— Encycl. L'usage de la cavalerie remonte à une haute antiquité; les Egyptiens, les Hébreux s'en servaient. Diodore, parlant des édifices élevés par Osymandias, dit qu'il y en avait un orné de sculptures et de peintures où était représentée l'expédition de ce prince contre les Bactriens, qu'il avait attaqués avec 400,000 hommes de pied et 20,000 chevaux. L'armée de Pharaon, qui poursuivait les Hébreux, était composée de cavaliers et de chariots. Josué, Samuel, Job parlent en différents endroits des chevaux et de l'usage qu'on en faisait pour la guerre. Samuel, énumérant au peuple les maux qu'il aura à subir de la part des rois, dit : « Ils vous prendront vos fils pour en faire des soldats et des cavaliers. » En Grèce, la cavalerie se s'introduisit qu'assez tard; Homère n'en fait pas mention dans l'*Iliade*. Il parle de ceux qui combattent à pied ou du haut des chars; mais nulle part on ne voit des guerriers combattre à cheval. Ce furent les Thessaliens qui enseignèrent aux autres Grecs l'usage du cheval et tous les avan-

tages qu'on en pouvait tirer. Toutefois, pendant longtemps, les États aimèrent mieux confier leur défense à des fantassins qu'à une cavalerie qui eût coûté très-cher d'entretien. Epaminondas, ayant deviné tout le parti qu'on pouvait tirer de la cavalerie, forma 5,000 cavaliers, à l'aide desquels il enfonça les phalanges lacédémoniennes réputées invincibles jusqu'à ce jour, et gagna les célèbres batailles de Leuctres et de Mantinée. Ce fut de ce moment que la cavalerie prit une très-grande extension; elle fut la principale cause des victoires de Philippe et d'Alexandre.

Les cavaliers romains portèrent d'abord le nom de *celeres*, puis de *flazumines* et enfin de *trassuli*. Ils se confondirent ensuite avec les légionnaires ordinaires, lorsque l'ordre équestre devint tout à fait étranger à la cavalerie. Bientôt l'ordre équestre, ayant été chargé des fonctions de la judicature, s'éleva au-dessus du service légionnaire, et, à partir des Gracques, la séparation fut complète entre cet ordre et la cavalerie. Au cavalier l'État fournissait le cheval, ainsi que la nourriture nécessaire pour l'entretien. Sous les rois, c'était au prince qu'appartenait le choix des cavaliers; sous la République, ce choix fut réservé aux censeurs, qui les prenaient parmi les jeunes gens de bonne vie et de naissance honnête qui avaient le cens équestre. Une sévère discipline était maintenue dans ce corps, et tous les ans les censeurs en passaient l'inspection pour empêcher les abus de s'y glisser. Le 15 juillet de chaque année, ces magistrats venaient sur la place publique, et s'asseyaient sur un tribunal; les cavaliers, à pied, tenant leurs chevaux par la bride, passaient devant eux à mesure qu'ils étaient appelés, selon l'ordre du rôle que les censeurs tenaient à la main. Il était alors permis de les accuser. Le cavalier accusé s'arrêtait; s'il était convaincu, le censeur le dégradait en lui disant : *Redde equum*; s'il était jugé innocent, le censeur lui ordonnait de passer outre par ces mots : *Traduc equum*. Cette privation du cheval public était une note d'infamie qui rendait celui qui en était atteint incapable de servir désormais dans la cavalerie. Cet examen des censeurs était très-rigoureux; on ne pardonnait aucune lâcheté, on punissait même la mollesse et la négligence. Aulu-Gelle rapporte que Scipion Nasica et M. Pompius, étant censeurs, virent, en faisant la revue des cavaliers, un cheval maigre et mal pansé, dont le maître était tout brillant d'embourgeoisement. « Pourquoi, lui dirent-ils, es-tu en meilleur état que ton cheval ? » C'est, répondit-il, que mon valet pense mon cheval et que je m'en pense moi-même. « Cette plaisanterie fut mal reçue; les censeurs lui ôtèrent son cheval. Il va sans dire que les censeurs abusèrent plus d'une fois de ce pouvoir discrétionnaire mis en leurs mains, soit pour servir leurs intérêts, soit pour satisfaire leurs animosités personnelles, comme le prouve le fait suivant. L'an de Rome 549, M. Livius et Claudius Néron étaient censeurs et avaient tous deux le cheval public. Lorsqu'on en vint à la revue de la tribu *Politia*, qui était celle où se trouvait inscrit Livius, le héraut hésitant n'osait appeler le nom du censeur : « Cite Livius, » lui dit Néron; et, soit par suite d'un ancien ressentiment, soit pour faire preuve d'une sévérité extraordinaire, il ordonna à Livius, qui avait été condamné par un jugement du peuple, de rendre son cheval. Livius prit sa revanche lorsqu'on en arriva à la tribu *Narnia*, et, en entendant prononcer le nom de son collègue, il ordonna que celui-ci rendrait son cheval pour avoir porté contre lui un faux témoignage et ne s'être pas sincèrement réconcilié avec lui. Ceux à qui on était ainsi le cheval public étaient quelquefois condamnés à servir avec le leur; ce fut la punition qu'on infligea à tous les cavaliers qui avaient survécu à la bataille de Cannes. Mais, quoique le privilège du cheval fût glorieux, il était en même temps onéreux, la paye que donnait l'État ne suffisait pas à tous les frais; aussi quelques citoyens furent, pour prix de services signalés, dispensés de recevoir le cheval. La durée du service était de dix ans pour les cavaliers; lorsque ce temps était écoulé, ils ramenaient leur cheval au censeur et recevaient leur congé.

Après la chute de la République, les empereurs remplacèrent les censeurs dans cette revue de la cavalerie, qui s'appelait *probatio equitum*. Chaque cavalier fut obligé de rendre compte de sa conduite et de ses mœurs. Suivant la nature des fautes qu'ils avaient commises, les uns étaient réprimandés, les autres punis sévèrement. La plus légère des réprimandes était celle qui était inscrite sur des tablettes, et que le cavalier devait lire à voix basse, en présence du peuple. Il y en eut, et ce trait peint bien les mœurs romaines, qui furent notés pour avoir emprunté de l'argent à un intérêt modique, afin de le placer à un intérêt plus considérable.

Les cavaliers de chaque légion, quel qu'en fût le nombre, étaient divisés en dix troupes nommées *turnes*. Ils étaient vêtus de la même façon que les hommes armés à la légère. Le harnais du cheval était composé de deux couvertures de drap, de cuir ou de peau, attachées par trois courroies, dont l'une passait sous le poitrail, l'autre sous le ventre, la troisième sous la queue. La couverture supérieure était moins longue de moitié que l'inférieure, et elles étaient attachées l'une à l'autre par des nœuds de rubans ou des boutons plats et ronds, placés à l'avant et à l'arrière vers la

partie supérieure. Quand les Romains eurent pris l'habitude du luxe, les couvertures furent teintes en pourpre.

Les cavaliers avaient trois ornements distinctifs : la phalère, les anneaux d'or et la robe nommée *trabea*; quant à l'*anagisticlave*, elle était le privilège de l'ordre équestre, bien différent de la cavalerie, et dont nous parlerons au mot CHEVALIER. La phalère était une sorte de baudrier orné de clous d'or; on la donnait comme récompense aux fantassins, mais elle était la parure ordinaire des cavaliers. Avant que l'anneau d'or devint le signe distinctif de l'ordre équestre, il avait été adopté par les cavaliers, qui, pour la plupart, étaient patriciens, et qui voulaient imiter les sénateurs chez qui cet usage commençait à s'établir. Aussi l'on sait qu'après la bataille de Cannes Annibal envoya au sénat de Carthage trois boisseaux d'anneaux d'or, dépouilles des cavaliers romains qu'il avait tués. Ceux qui ont vu des anneaux antiques et qui ont remarqué leur grosseur ne seront pas étonnés qu'on ait pu en remplir trois boisseaux. Quant à l'habit nommé *trabea*, ce n'était point un habit de guerre ni un ornement ordinaire des cavaliers, mais simplement une robe de cérémonie, qu'ils ne portaient qu'aux occasions solennelles. Elle était de même forme que la toge, blanche, bordée de pourpre et rayée de larges bandes de même couleur. L'usage des étriers fut inconnu aux Romains jusqu'à l'époque de Constantin. Xénophon, donnant des conseils pour monter à cheval, dit que le cavalier doit prendre de la main droite la crinière avec les rênes, de peur qu'en sautant il ne tire trop rudement la bride. Quand le cavalier était trop pesant pour monter à cheval, il fallait que son écuyer le mit dessus à la manière des Perses. Il y avait même des écuyers si habiles, qu'ils dressaient les chevaux comme les Arabes font des chameaux, et les habilitaient à se baisser devant leurs maîtres quand ceux-ci voulaient les monter. Voici de quelle façon les Romains s'exerçaient pour apprendre à monter à cheval sans étriers. Ils apprenaient à monter sur des chevaux de bois, d'abord sans armes, et successivement de chacun des deux côtés; quand ils avaient acquis une grande habileté à cet exercice, ils montaient tout armés, le glaive et la lance à la main, et c'était une honte à un jeune Romain que de ne pas exceller dans ces divers exercices. Ceux qui étaient moins habiles s'aidaient de la haste, soit pour monter, soit pour descendre. On mettait vers le bas de la hampe une ficelle sur laquelle on posait le pied; mais ces moyens étaient si peu commodes, que Gracchus fit placer des pierres sur les grands chemins, de distance en distance, afin que les cavaliers pussent monter à cheval facilement et sans aide. Dans les rues de Pompéi, on voit encore plusieurs de ces bornes, dont l'usage était devenu général. Sous l'empire, les princes, les généraux, les officiers supérieurs eurent à leur service des hommes nommés *statores*, pour les aider à monter à cheval. C'est à cet usage que le roi de Perse Sapor employa l'empereur Valentinien, qu'il avait fait prisonnier.

Homère et Apollon disent bien qu'on ferait les chevaux; mais cette coutume n'était pas générale, chez les Romains du moins; et, dans tous les monuments anciens qui nous restent, on n'en trouve aucune trace. Pour les mules, au contraire, on prenait toujours cette précaution. Suétone rapporte que Néron ne faisait jamais de voyage qu'accompagné de mille voitures roulantes, dont les mules étaient ferrées d'argent. Plinius raconte que Poppée, femme de Néron, faisait ferrer les sienues avec de l'or. Aux chevaux qu'on ne ferait point, on durcissait la corne par un procédé particulier.

Dans les pays conquis par les barbares, la cavalerie véritablement organisée n'apparut que sous Childéric I^{er}. Clovis a une troupe d'élite à cheval, pour sa garde. A la bataille de Tours, l'armée française se composait de 60,000 hommes d'infanterie et de 12,000 chevaux. Pour toutes armes, les cavaliers avaient des lances et des javelots. Pépin (768) augmente la cavalerie, et, sous Charlemagne, il y a en France autant de troupes à cheval que de troupes à pied. Les cavaliers ont, dès lors, une épée comme arme défensive, et ont le corps protégé par une cotte de mailles. Depuis Charles le Chauve jusqu'à l'institution des communes, la cavalerie constituée à elle seule la force des armées. L'usage de l'hérédité des fiefs, que ce prince avait introduit (877), ayant amené celui des armées féodales, la cavalerie régulière ne se composa plus que de gentils-hommes; elle prit alors la dénomination de *gendarmes*, et les cavaliers celle d'*hommes d'armes*; c'était la grosse cavalerie de l'époque. La cavalerie légère, composée de vassaux, était armée d'une hache et d'une massue; elle se réunissait sous la bannière des seigneurs, c'est-à-dire des propriétaires de grands fiefs. Si, vers la fin de la seconde race et le commencement de la troisième, la cavalerie devint la base presque exclusive des armées françaises, ce ne fut point par suite de calculs militaires ou de combinaisons de tactique, mais par une conséquence nécessaire de la constitution de l'État. On ne voulait pas en confier la défense ou faire concourir à sa défense des gens du peuple, qui, étant tous sorfs et esclaves, étaient censés n'avoir point d'esprit national et de patriotisme, et à qui il devait être fort indifférent d'appartenir à tel ou

Le maître, la somme de leurs maux et de leurs misères ne pouvant être augmentée. La noblesse devait donc seule veiller à cette défense, comme y étant exclusivement intéressée pour la conservation de son patrimoine et de ses honneurs, et la noblesse ne voulait combattre qu'à cheval. De là le nom de *chevaliers* ou d'*hommes d'armes*. Ces chevaliers étaient vêtus de cuirasses, de brassards, de cuissards, de jambières, de gantelets et de casques; ils avaient pour armes la lance, l'épée, le poignard, la hache ou la masse d'armes. Leurs chevaux mêmes étaient couverts de vastes caparaçons de cuir bouilli ou d'étoffes garnies de lames de fer. La *Chronique de Colmar*, parlant des chevaux de bataille, dit que les couvertures ou caparaçons étaient souvent faits de mailles de fer. Les chevaux des chevaliers français étaient sans oreilles et sans crinière, ceux des Allemands sans queue, mutilations nécessitées par l'armure dont le cheval de bataille était couvert. En 1108, Louis le Gros avait institué une nouvelle *cavalerie*, une *cavalerie légère*, celle des communes, qui remplaça plus tard la lourde *cavalerie* des seigneurs, et comprit des archers et des arbalétriers à cheval; elle subsista jusqu'à l'institution des armées permanentes. A la fin du xiv^e siècle et au commencement du xve, on voit apparaître les *carabins*, sorte de cavalerie légère, armée d'abord d'un javelot dont les deux bouts portaient un fer tranchant, d'une massue ou masse d'armes, et plus tard, au xvi^e siècle, de pistolets et de carabines. En l'année 1414, Charles VII, après avoir licencié les compagnies de gendarmes, créa quinze compagnies d'ordonnance, formées chacune de 100 gentilshommes, portant une lance, et ayant chacun à leur service un écuyer, un coustiller et un page (valet ou valet). On nommait *lance fournie* chacun de ces gentilshommes accompagné de son coustiller et de son valet. Cette *cavalerie*, qui subit maintes transformations sous les règnes de Louis XIII, de François I^{er} et de Henri II, finit par disparaître sous Henri III. Elle fut remplacée par les régiments institués par Louis XIII, en 1635, et par les compagnies de gendarmes de Louis XIV. Jusque-là, la *cavalerie* avait conservé son organisation en grandes compagnies de 200 à 600 hommes. En 1635, ce prince réunit quatre-vingt-onze compagnies de *cavalerie légère* et les quinze compagnies de carabins existant à cette époque, et en forma six régiments de deux à quatre escadrons de trois compagnies chacun. De 1678 à 1715, le nombre des régiments s'était successivement augmenté, en raison des besoins; mais, ces corps étant presque toujours licenciés à la paix, il serait difficile d'en fixer le chiffre. On sait seulement qu'en 1684 l'escadron était formé de quatre compagnies; que plusieurs régiments étaient de trois escadrons; d'autres, de deux escadrons; enfin, le plus petit nombre, d'un escadron seulement.

A la fin du règne de Louis XIV, on comptait soixante et un régiments de *cavalerie*, savoir : un régiment de cuirassiers, le septième de la grosse *cavalerie*; un régiment de carabins, le douzième; vingt-deux régiments de grosse *cavalerie*, trente-cinq régiments de dragons et deux régiments de hussards.

L'utilité de la *cavalerie* dans les armées est aujourd'hui évidente, et l'on sait que sans elle les succès de l'infanterie ne sont jamais complets. Elle sert à donner des nouvelles de l'ennemi, à attaquer ses convois, à le harceler dans ses marches, à le poursuivre dans sa retraite, à commencer la victoire en trouant les lignes, à l'arracher, comme à Marengo, en arrêtant sa marche victorieuse, ou au besoin à protéger l'armée dans son mouvement de retraite. C'est par l'absence de la *cavalerie*, les chevaux étant morts faute de fourrage, que la retraite de Russie fut si désastreuse. N'eût-elle pas été vaincue par le froid, la grande armée aurait succombé sous un ennemi bien supérieur par sa *cavalerie*. Dans toutes les batailles célèbres de l'antiquité, comme dans celles des temps modernes, le manque de *cavalerie* a été fatal même aux soldats les plus vaillants. Si les Thébains triomphèrent des phalanges lacédémoniennes, réputées invincibles jusqu'alors, c'est qu'Épaminondas venait de créer la *cavalerie*. C'est parce qu'ils avaient contre eux une *cavalerie* forte et puissante que les Romains essuyèrent de la part de Pyrrhus et des Gaulois de si sanglantes défaites. Tant qu'Annibal eut avec lui les cavaliers numides et gaulois, il triompha des Romains; mais quand ceux-ci eurent, par leurs promesses et leurs présents, attiré à eux cette cavalerie redoutable, c'en fut fait de Carthage, et Rome demeura sans rivale. D'ailleurs, à toutes les époques, la *cavalerie* auxiliaire, connue sous la dénomination d'aile, eut la plus grande part aux triomphes des armées romaines. Dans les campagnes modernes les plus célèbres, le rôle joué par la *cavalerie* a toujours été fort important : ce fut elle qui enfonce à Rocroi les célèbres bandes de l'infanterie espagnole; ce fut elle aussi qui contribua puissamment au gain des batailles de Fleurus, de Castiglione, d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram, de Champaubert. Les charges brillantes de Murat sont restées historiques.

La manière de combattre de la *cavalerie* a souvent varié. A l'origine, la *cavalerie* ne chargeait l'ennemi qu'en escarmouchant; son principal objet n'était que de percer la troupe qui lui était opposée et d'y jeter le désordre, elle n'attaquait que par petites masses. Comme tous les cavaliers se précipitaient selon la

vitesse de leurs chevaux, celui qui avait le meilleur cheval arrivait le premier, les autres ensuite. On remarqua bientôt que cette disposition en pointe, due au hasard, était la meilleure pour enfoncer les rangs ennemis, et, au rapport d'Elie, on l'observa presque toujours. Pendant le moyen âge, époque où le désordre était aussi bien dans l'armée que dans la société, il n'y eut ni discipline ni tactique, et les chevaliers n'écoulaient que leur courage pour se précipiter sur l'ennemi. Depuis le xve siècle, on renonça à cette manière de combattre, courageuse sans doute, mais funeste par son défaut d'ordre et d'ensemble, comme on l'avait vu par les tristes journées de Crécy et de Poitiers. Sous François I^{er}, on fit combattre la *cavalerie* sur un seul rang, ce qui réduisait trop sa profondeur. Charles-Quint gagna les batailles de Pavie et de Saint-Quentin en mettant la sienne sur huit ou dix rangs, ce qui était exagéré en sens contraire. Ce fut Frédéric II qui imagina de ranger ses cavaliers sur deux rangs, système encore suivi aujourd'hui, à cause des excellents résultats qu'on en a obtenus.

Régiments de gardes d'honneur.	1789	1793	1804	1812 et 1813	1815	1825
— de la garde du souverain.	23	26	2	8	8	8
— de cavalerie.	2	2	2	2	2	2
— de carabiniers.	1	1	1	13	6	10
— de cuirassiers.	18	20	30	24	10	12
— de dragons.	12	23	24	28	24	18
— de cheval-légers ou de lanciers.	6	11	10	13	6	6
— de chasseurs.	6	11	10	13	6	6
— de hussards.	6	11	10	13	6	6
— de cavaliers étrangers.	6	11	10	13	6	6
Totaux.	62	83	67	110	47	56

La *cavalerie* fut depuis lors divisée, comme elle l'est encore, en *cavalerie de réserve*, *cavalerie de ligne* et *cavalerie légère*. Elle se compose ainsi :

- Cavalerie de réserve* : 2 régiments de carabiniers, 10 régiments de cuirassiers.
- Cavalerie de ligne* : 12 régiments de dragons, 8 régiments de lanciers.
- Cavalerie légère* : 12 régiments de chasseurs, 6 régiments de hussards.

Elle comprenait aussi des régiments hors ligne, savoir : 3 régiments de chasseurs d'Afrique, 3 compagnies de spahis réguliers et 4 compagnies de cavaliers vétérans. De nos jours, la *cavalerie* est organisée d'après les principes de l'ordonnance du 8 septembre 1841; elle comprend :

- 1^o Dans la garde impériale, organisée par décret du 1^{er} mai 1854, et réorganisée par celui du 20 décembre 1855 :

- 1 escadron de cent-gardes.
- 1 régiment de gendarmes.
- 2 régiments de cuirassiers.
- 1 régiment de dragons.
- 1 régiment de lanciers.
- 1 régiment de chasseurs.
- 1 régiment de guides.
- 2^o *Cavalerie de réserve* : 2 régiments de carabiniers, 12 régiments de cuirassiers.
- 3^o *Cavalerie de ligne* : 12 régiments de dragons, 8 régiments de lanciers.
- 4^o *Cavalerie légère* : 8 régiments de hussards, 3 régiments de chasseurs d'Afrique.

Il faut ajouter 3 régiments de spahis affectés spécialement au service de l'Algérie, et 10 compagnies de *cavalerie* de remonte.

Par décret du 15 novembre 1865, les régiments de *cavalerie* de ligne et de *cavalerie de réserve*, qui avaient 6 escadrons, ont été réduits à 5 escadrons. Par le même décret, les deux régiments de carabiniers ont été réunis en un seul et placés dans la garde, les deux régiments de cuirassiers de la garde également fusionnés en un seul. Ainsi la *cavalerie* de réserve, qui comprenait 14 régiments, ne comprend plus maintenant que 12 régiments.

Cavalerie (choc de), tableaux du Bourguignon, de P. Wouwerman, etc. V. CHOC.

Cavalerie turque traversant un gué, aquarelle de Decamps; Salon de 1850-1851. Au centre de la composition, deux soldats, dans l'eau jusqu'à mi-corps, guident un cheval blanc sur lequel est majestueusement campé un pacha à longue barbe. Le cheval, tenu en bride à droite et à gauche, courbe la tête, écume, et, en piaffant, fait jaillir l'eau tout autour de lui. Au premier plan, des cavaliers, fermes et droits sur leur selle, excitent leurs montures à entrer dans l'eau et les soutiennent de la main et du talon. Au deuxième plan, des chevaux gravissent la berge. Cavaliers et montures se détachent vigoureusement sur le fond clair occupé jusqu'à une grande profondeur par une forêt de lances, de fusils, d'étendards, de croissants. Les types, les physionomies, les costumes des divers personnages sont rendus avec une précision et une vérité extraordinaires. « Ces têtes asiatiques, la peau bronzée, au nez écarté, aux grosses lèvres et aux yeux obliques, sont d'un caractère incroyable, » dit M. Louis de Geoffroy; les uns ont le turban large et ballonné; d'autres le portent très-long en arrière, suivant la mode d'Alep; il y a aussi des Kurdes à l'œil féroce, au nez de vautour, des Circassiens au casque surmonté d'un

La *cavalerie* moderne se divise en trois classes bien distinctes : la *grosse cavalerie*, qui a la double cuirasse, le casque de fer, le pistolet et le sabre droit; elle est réservée pour les grands chocs, les lourdes charges qui doivent compléter la défaite et décider du gain de la bataille. La *cavalerie légère*, armée de la carabine, du pistolet et du sabre demi-courbe, est destinée aux escarmouches, aux courses lointaines, aux reconnaissances. Enfin, une troisième sorte de *cavalerie*, qui tient le milieu entre les deux, et peut s'appeler *mixte*, se sert du pistolet, du fusil court et du sabre, et a pour mission de suppléer ou de venir en aide alternativement à chacune des deux premières *cavalleries*.

Nous n'exposerons pas les diverses transformations qu'a subies l'arme de la *cavalerie*, en France et dans les diverses contrées de l'Europe. Outre que ce sujet n'offre d'intérêt que pour les hommes purement spéciaux, le cadre de cet article nous interdit d'entrer dans d'aussi longs détails. Nous nous contenterons de donner le tableau des corps de *cavalerie*, avec les époques principales de leur organisation.

Régiments de gardes d'honneur.	1789	1793	1804	1812 et 1813	1815	1825
— de la garde du souverain.	23	26	2	8	8	8
— de cavalerie.	2	2	2	2	2	2
— de carabiniers.	1	1	1	13	6	10
— de cuirassiers.	18	20	30	24	10	12
— de dragons.	12	23	24	28	24	18
— de cheval-légers ou de lanciers.	6	11	10	13	6	6
— de chasseurs.	6	11	10	13	6	6
— de hussards.	6	11	10	13	6	6
— de cavaliers étrangers.	6	11	10	13	6	6
Totaux.	62	83	67	110	47	56

fer de lance, tous dans ces pittoresques costumes qui, avant peu de temps, ne se retrouveront plus que dans les dessins de M. Decamps. Les uns immobiles, la lance au poing, se rangent en haie sur le passage du séraskier, les autres luttent contre leurs chevaux qui se cabrent. On entend les chefs crier des ordres, les chevaux hennir, l'eau clapoter sous leur sabot. Je ne crois pas qu'il soit possible de disposer avec plus d'art et de naturel une troupe dans le désordre forcé qu'occasionne le passage d'une rivière, et de dessiner plus finement chaque détail d'un si merveilleux ensemble. « Cette admirable composition, qui est simplement dessinée, avec quelques rehauts d'aquarelle, mais qui a tout le relief et tout l'éclat d'une peinture, a atteint le prix de 16,900 fr., à la vente de la collection de lord Seymour, en 1860. Elle a été achetée par lord Hertford.

Decamps a peint plusieurs fois des cavaliers turcs; un de ses tableaux, exposé au Salon de 1839, représentait des *Cavaliers turcs ralliés* par un *bairakdar* (porte-enseigne).

Cavalerie (CHANSON DE LA), extrait de l'*Etoile du Nord*, livret de Scribe, musique de Meyerbeer.

Il est permis d'être léger
Dans la troupe légère!!!

Voilà un échantillon des effusions lyriques de M. Scribe et Meyerbeer n'a pas reculé devant la tâche épineuse de voiler, sous son éclatante mélodie, ces pauvretés de la langue française! Il est du moins étrange que des hommes tels que Rossini, Meyerbeer et Auber aient accepté, sans protestation, le patois spirituel si l'on veut, que leur débitait M. Scribe sous prétexte de libretto. Ce n'est pas à des péchés de cet ordre qu'il est permis de maculer les ailes d'or de la muse du chant au contact de ces misères littéraires. Malgré l'affirmation de Beaumarchais, nous pensons que ce qui n'est pas bon à dire est pire à chanter.

Allo avec vigueur.

Beau ca-va-lier, au cœur d'acier,
Sur son coursier s'é-lance, S'é-lan-ce, s'é-lan-ce, sur son coursier s'é-lan-ce.

Il dé-fait le monde entier, En brandissant sa lan-ce En brandis-sant, en bran-dis-sant, en bran-dis-sant sa lan-ce.

Son-nez, clai-rousi lances au trot. Les voy-za-

- vous? Tout aus-si - tôt Tremble le fantassin ti-mide Tremble, tremble, tremble, trem-ble. Tout frémit au ga-lop de son cour-sier ra-pli-de, Au ga-lop de son coursier ra-pli-de.

Eh! hop! eh! hop! hop! hop!

hop! hop! hop! hop!

DEUXIÈME COUPLET.
Beau cavalier aime à changer.
Aux belles, s'il veut plaire,
La guerre (bis) l'a rendu téméraire!
Il est permis d'être léger,
Dans la troupe légère! } bis.
Perçant les cœurs
De traits moqueurs,
Ce grand modèle des séducteurs
Se rit de la beauté timide, (bis)
Et les amours en pleurs
Suivent son coursier rapide! (bis)
Eh hop! etc.

CAVALET s. m. (ka-va-lè — autre forme de *chevalet*). Techn. Couvercle de la lunette dans une verrerie.

CAVALETTE s. f. (ka-va-lè-te — dimin. de *cavale*). Enton. Sauterelle, parce que la tête d'un grand nombre de sauterelles rappelle assez la forme de la tête du cheval. « Vieux mot.

CAVALETTE s. m. (ka-va-lè-to — mot ital. qui signif. *petit cheval*). Instrument de supplice naguère usité à Rome; cheval de bois sur lequel on plaçait le condamné pour lui donner la bastonnade. « On écrit aussi CAVALETTO.

CAVALGUETTE s. f. (ka-val-guè-te). Féod. Service accompli en temps de guerre par des hommes à cheval.

CAVALIER s. m. (ka-va-lié — du lat. *caballus*, cheval). Homme qui est à cheval : *La sûreté du CAVALIER dépend presque toujours de son cheval*. (Alex. Dum.) « Personne qui sait monter à cheval : *Vous savez que je ne suis pas CAVALIER, que je ne suis qu'un médiocre, un mauvais CAVALIER*. A bon cheval, bon CAVALIER! (E. Sue.) « Soldat de cavalerie : *Murat s'élança à la tête de ses CAVALIERS*.

Il est beau d'envahir une terre nouvelle;
Il est beau de soumettre un pays indoupté,
Lorsque tout cavalier, au pommeau de sa selle,
Porte avec soi la liberté. A. BARBIER.

— Titre donné autrefois à un gentilhomme qui suivait la profession des armes : *Seigneur CAVALIER, vous êtes prodigue de douceurs*. (Le Sage.) *Beau CAVALIER, répondez-vous à mes questions?* (Beaumarch.) « Homme qui a des manières élégantes, des habitudes galantes et nobles : *Un CAVALIER accompli*.

... Je prétends qu'un cavalier bien né
En sache assez pour n'être point berné.
J.-B. ROUSSEAU.

... J'aime un cavalier
Libre, ouvert, soutenu d'un ton de petit-maitre.
DESTOUCHES.

« Ce titre se donnait souvent autrefois aux inconnus à qui l'on adressait la parole, et à qui l'on voulait faire honneur : *Que cherchez-vous, CAVALIER, dans cette maison?* (Mol.) « Homme qui, dans une société, s'attache à une dame pour la servir; lui être utile et agréable, danser avec elle : *Prendre le bras de son CAVALIER. Une demoiselle ne doit jamais regarder effrontément son CAVALIER en dansant*. (Boitard.)

— Chevalier. *Cavalier servant*, Homme à cheval, attaché au service d'une dame. « Aujourd'hui, Homme qui accompagne habituellement une dame et qui se fait l'esclave de toutes ses volontés : *A Bologne, le CAVALIER SERVANT est toujours ami du mari*. (H. Beyle.)

— Hist. Membre du parti royaliste en Angleterre, sous le règne de Charles I^{er} : *Les CAVALIERS et les têtes rondes*. « Gentilhomme espagnol du dernier degré : *Les CAVALIERS, les écuyers, les hidalgos*.

— Patois. Morceau de viande sur une tranche de pain : *Fais-moi un CAVALIER pour mon déjeuner*.

— Fortif. Ouvrage que l'on construit sur les courtines, principalement dans l'intérieur des bastions, pour prendre de grands commandements sur la campagne et battre les plis de terrain qui ne peuvent être vus des autres ouvrages : *Les CAVALIERS sont ordinairement de grandes lunettes en terre, mais on les dispose quelquefois de manière qu'ils puissent servir de retranchement*. « *Cavaliers de tranchée*, Massifs en terre et en gabionnages,

que l'assiégeant construit aux deux extrémités des branches du T, et qu'il fait assez élevés pour que de bons tireurs, placés à leur sommet, puissent bien voir le chemin couvert et l'intérieur des places d'armes rentrantes, afin d'en chasser les défenseurs.

— Métallurg. Nom donné par les ouvriers forgerons au marteau qui est trop soulevé par les cames.

— Ponts et chauss. Masse de terre de dimensions considérables, qui résulte de l'excédant des déblais sur les remblais, et qui est formée en dehors du chemin : *On ne doit mettre les déblais en CAVALIERS que lorsque les transports qu'il faudrait exécuter pour conduire ces déblais au remblai seraient plus onéreux que l'emploi d'un CAVALIER.* (H. Ruelle.)

— Jeux. Nom de deux pièces du jeu d'échecs qui, dans le principe, représentaient des guerriers à cheval : CAVALIER du roi. CAVALIER de la reine. Les CAVALIERS ne marchent qu'obliquement, de trois cases en trois cases, de manière qu'ils quittent une case blanche pour se poser sur une case noire, et réciproquement.

Voyez partir les brillants cavaliers,
Qui, dans leur course oblique, irréguliers,
Sur leurs chevaux caracolent, bondissent.
DE ROMAN.

— *Problème du cavalier*, Problème consistant à faire parcourir successivement à un cavalier les soixante-quatre cases de l'échiquier, sans passer plus d'une fois sur la même case. Ce problème a été résolu par plusieurs mathématiciens célèbres, notamment par Euler, Moivre et Libri.

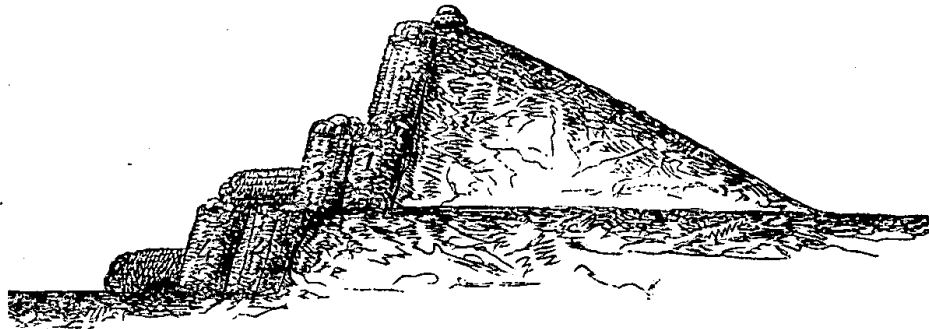
— Métrol. Ancienne monnaie d'argent, qui se fabriquait dans les Flandres, au titre de 9 deniers 11 grains, soit environ 788 millièmes de fin. Cette pièce, disparue depuis très-longtemps de la circulation, est aujourd'hui très-rare.

— Ichtyol. Syn. d'ÉCHIRPURE.

— Epithètes. Beau, léger, lesté, adroit, habile, souple, dégagé, élégant, gracieux, fringant, ferme, solide, expérimenté, inébranlable, lourd, roide, pesant, gauche, embarrassé, gourmé, novice, inexpérimenté, démonté, renversé.

— Antonymes. Fantassin, piéton.

— Encycl. Hist. sainte. *Cavaliers de l'Apocalypse*. Ces cavaliers étaient des anges que saint Jean vit venir sur la terre, montés sur des chevaux, pour y répandre les trésors de la colère du Très-Haut. Voici en quels termes il en parle dans son *Apocalypse* : « Et je vis : et voici un cheval blanc, et celui qui l'avait avait un arc, et une couronne lui fut donnée, et vainqueur il sortit pour vaincre. Et lorsque le second sceau fut ouvert, j'entendis un animal qui disait : « Venez et voyez. » Et il sortit un cheval roux, et il fut donné à celui qui l'avait d'enlever la paix de la terre ; un glaive lui fut remis. Et voici un cheval noir, et celui qui le montait avait une balance à la main.



senté un cavalier à deux étages, en profil, et les numéros inscrits sur le gabion indiquent l'ordre dans lequel ils sont posés pendant la construction. On fait aussi des cavaliers avec des fascines debout ; leur parapet est soutenu avec des rangées de fascines debout, piquetées les unes sur les autres. Les cavaliers peuvent aussi être établis avec des bases de gabions vides (v. GABION) ; les banquettes sont alors soutenues par un massif formé de gabions ordinaires couchés en forme de bases. Enfin, si l'on est pressé et si l'on a à sa disposition un assez grand nombre de sacs à terre, on peut construire un cavalier en sacs à terre. Ces cavaliers sont surtout utiles lorsque le terrain sur lequel on travaille ne peut pas être excavé.

Dans l'attaque, les cavaliers ont en place la forme d'un petit redan. L'une des faces de ce redan est perpendiculaire au prolongement de la branche de chemin couvert à laquelle elle correspond ; la seconde face fait un angle de 100 à 120° avec la première.

CAVALIERS. V. TÊTES RONDES.

Cavaliers se faisant servir à boire, tableau de M. Meissonier, galerie de lord Hertford. — Trois cavaliers, en costume du XVIII^e siècle, ont fait arrêter leurs chevaux à la porte d'une auberge et ont demandé à boire. L'un d'eux prend un verre sur une assiette qu'élevé vers lui l'hôtelier accouru, en caraco brun, jupe grise à bordure rouge et noire, coiffe et tablier blancs ; la jeune femme sourit aux propos aimables que lui adresse le voyageur. Le second cavalier semble joindre ses compliments

Et voici un cheval pâle, et celui qui le montait se nomme la Mort ; et l'enfer le suivait. L'art mystique du moyen âge s'est souvent servi des cavaliers de l'Apocalypse, pour représenter par des images vivantes la colère de Dieu et les terreurs qu'elle inspire. A une époque où tous les supplices de l'enfer étaient figurés sur les murs des cathédrales, on ne devait pas négliger une idée si propre à frapper les imaginations. Aussi, dans plusieurs œuvres d'art, voit-on ces cavaliers mystérieux et terribles descendre du ciel et parcourir la terre. Leur aspect féroce fait voir en eux de dignes messagers du Dieu des vengeances. Parmi les monuments où on les voit figurer, il faut citer le tombeau de Jean de Langheac, dans la cathédrale de Limoges, œuvre d'assez beau style pour être attribuée à Jean Goujon.

— Fortif. Le cavalier a généralement la forme d'un bastion et se trouve renfermé dans un des bastions d'un corps de place, au-dessus du relief duquel il a un exhaussement de 3 à 4 m. environ. Cet ouvrage prolonge la défense. Les cavaliers étaient connus des anciens, qui les employaient dans l'attaque des places. Les Romains les désignaient par le mot *aggeres*, qu'on trouve employé dans César, Tacite et Végèce, d'une manière spéciale pour exprimer une terrasse, un rempart ou un boulevard élevé contre l'ennemi pour y disposer des machines de guerre, particulièrement pour servir au siège des places. On commençait la construction de ces sortes d'éminences sous les yeux mêmes des assiégés, sur le bord du fossé ou un peu en dedans. On y travaillait à la faveur des mantelets, qu'on élevait très-haut, et derrière lesquels les soldats se trouvaient à l'abri des coups partis de la place. Ces mantelets n'étaient pas, pour cet ouvrage, semblables à ceux qu'on portait devant soi en marchant à l'ennemi ; ces derniers étaient faits de claies et de fascines, les autres de peaux crues, de matelas ou de gros câbles formant une espèce de rideau, le tout suspendu entre des mâts fort hauts plantés d'abord en terre. On continuait le travail d'exhaussement des cavaliers jusqu'à la hauteur de ces rideaux suspendus, qu'on hissait plus haut à mesure que l'ouvrage s'élevait. On remplissait en même temps l'espace vide de la terrasse avec des pierres, de la terre ou toute autre matière ; on nivelait et on battait les terres pour rendre le rempart ferme et capable de soutenir le poids des tours et des machines destinées à être dressées sur la plateforme.

Le cavalier de tranchée, qui n'est qu'un ouvrage provisoire, doit avoir une ligne de feu dont le commandement soit de 1 m. 30 au moins sur la crête du chemin couvert. Ce cavalier se compose de gabions étages, le nombre des étages dépendant de la hauteur de l'ouvrage. Des grenadiers montent sur la banquette supérieure et entretiennent un feu nourri, pendant que des fusiliers, placés adossés d'eux, leur préparent des armes. Il y a des cavaliers à un ou deux étages ; rarement ils sont plus élevés. La figure repré-

senté un cavalier à deux étages, en profil, et les numéros inscrits sur le gabion indiquent l'ordre dans lequel ils sont posés pendant la construction. On fait aussi des cavaliers avec des fascines debout ; leur parapet est soutenu avec des rangées de fascines debout, piquetées les unes sur les autres. Les cavaliers peuvent aussi être établis avec des bases de gabions vides (v. GABION) ; les banquettes sont alors soutenues par un massif formé de gabions ordinaires couchés en forme de bases. Enfin, si l'on est pressé et si l'on a à sa disposition un assez grand nombre de sacs à terre, on peut construire un cavalier en sacs à terre. Ces cavaliers sont surtout utiles lorsque le terrain sur lequel on travaille ne peut pas être excavé.

D'après la définition précédente, la face des corps mis en perspective, qui se trouve dans le plan parallèle à celui de projection, n'est pas modifiée par celle-ci ; toutes les lignes perpendiculaires se projettent suivant des parallèles dont la direction peut être prise à volonté, ce sont les lignes fuyantes ; leurs longueurs sont celles des lignes projetées, agrandies ou diminuées dans le même rapport, qui reste aussi complètement arbitraire.

Appliquons ce qui précède à un cercle dont le plan soit perpendiculaire au plan de front que nous supposons contenir le diamètre AB.

ainsi de beaucoup d'habileté et de science. Il semble même que M. Meissonier recherche complaisamment les difficultés, pour se donner le mérite de les vaincre. Presque toutes les figures de ce tableau offrent des raccourcis pleins de hardiesse. Deux des cavaliers et l'hôtelier se présentent de profil perdu. Le cheval blanc est vu de croupe, l'alezan de face, le noir de trois quarts. Si je voulais trouver quelque chose à reprendre dans ce petit chef-d'œuvre, je dirais que le terrain manque de solidité et la lumière de parti pris. Il y a pourtant, sur la droite, un délicieux petit coin de ciel argenté avec une éclaircie bleue. » Les *Cavaliers se faisant servir à boire* ont obtenu un succès bien légitime à l'Exposition universelle de 1867.

CAVALIERS (HALTE DE), titre sous lequel sont connus des tableaux de plusieurs maîtres. V. HALTE.

CAVALIERS (LE SECRET DES), drame. V. SECRET DES CAVALIERS (le).

CAVALIERS (LES QUATRE), peinture de P. de Cornelius. V. APOCALYPSE (l').

CAVALIER, IÈRE adj. (ka-va-lié, iè-re). Libre, dégagé, comme il convient à un galant cavalier : *Une tournure CAVALIERE.*

Force gens font du bruit en France.

Un équipage cavalier.

Fait les trois quarts de leur vaillance.

LA FONTAINE.

— Sans gêne, sans ménagements, trop hardi : *Une réponse CAVALIERE. Un procédé CAVALIER. Ce procédé est un peu trop CAVALIER pour un homme de brevetaire.* (Costar.) *On nous dit d'un ton CAVALIER que la liberté n'est bonne que pour les Anglais, et que le génie français la repousse.* (Ed. Laboulaye.)

— Comm. et Typogr. *Papier cavalier*, ou, substantiv., cavalier, Papier d'un format entre le carré et le grand raisin : *Tirer un livre sur du CAVALIER.*

— Géom. *Perspective cavalière*, Sorte de perspective employée pour la représentation des solides.

— Encycl. Géom. Une *perspective cavalière* est une projection oblique sur un plan parallèle à deux des trois directions principales rectangulaires qui existent dans tout produit régulier de l'industrie. Généralement, l'une de ces trois directions est verticale, et l'on choisit pour plan de projection le plan vertical, dit de front, parallèle à l'une des deux autres qui sont horizontales : la *perspective cavalière* est alors une projection oblique sur un plan de front. Cette perspective, ou plutôt cette projection, est depuis longtemps employée en charpente et en stéréotomie ; elle donne en effet une représentation très-nette qui plait aux yeux, avantage très-grand qu'elle a sur la représentation par projections, qui n'est pas assez souvent, dans le cas d'objets un peu compliqués, un certain travail d'esprit de la part de l'observateur pour qu'il retrouve nettement leurs formes. Le mode de représentation dont nous parlons est usité en géométrie élémentaire ; les figures du cube, du parallélépipède rectangle, etc., sont des *perspectives cavalières*.

D'après la définition précédente, la face des corps mis en perspective, qui se trouve dans le plan parallèle à celui de projection, n'est pas modifiée par celle-ci ; toutes les lignes perpendiculaires se projettent suivant des parallèles dont la direction peut être prise à volonté, ce sont les lignes fuyantes ; leurs longueurs sont celles des lignes projetées, agrandies ou diminuées dans le même rapport, qui reste aussi complètement arbitraire.

Appliquons ce qui précède à un cercle dont le plan soit perpendiculaire au plan de front que nous supposons contenir le diamètre AB.

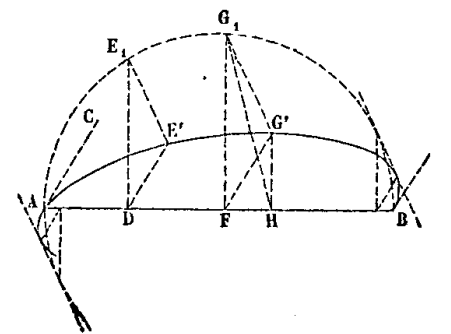


Fig. 1.

Rabattons la circonférence sur le plan de la figure : les distances de ses divers points au plan de front deviennent les ordonnées du cercle rabattu. Si l'on suppose que AC soit la direction des lignes fuyantes, et que le rapport de réduction soit $\frac{1}{2}$, les divers points de la courbe cherchée sont les extrémités de droites menées par les divers points de AB, parallèles à AC, et de longueurs respectivement égales aux moitiés des ordonnées correspondantes. Mais la construction précédente ayant été exécutée pour un point relevé en G, par exemple, il suffit, pour obtenir la projection d'un autre point relevé en E, de chercher l'intersection de parallèles à AC et G'G' menées par E, et D. La tangente en un point de la courbe, qui, comme on le sait, est une

ellipse, est la projection de la tangente au point correspondant de la circonférence du cercle. On pourra, outre le point de contact, déterminer un point de cette tangente, comme on en détermine un de la courbe. On peut avoir intérêt à connaître les deux points de la courbe où la tangente est verticale. Or, la droite rabattue en G, II se projette suivant G'H verticale passant par G' ; la direction G, II est donc celle des rabattements de droites qui se projettent verticalement, et, par conséquent, les points de l'ellipse où la tangente est verticale sont ceux qui proviennent des points du cercle rabattu où la tangente est parallèle à G, H. Ces points où les tangentes sont verticales sont les points de tangence des droites du contour apparent du cylindre qui aurait le cercle AB pour base. Comme second exemple de *perspective cavalière*, cherchons celle d'une sphère. La *perspective cavalière* d'une sphère est une ellipse ; cette perspective reste la même pour toutes les sphères de même rayon dont les centres sont sur une même parallèle aux projetantes. On peut donc supposer, pour rechercher la perspective d'une sphère, que son centre est dans le plan de projection. Dans cette hypothèse, soient O le

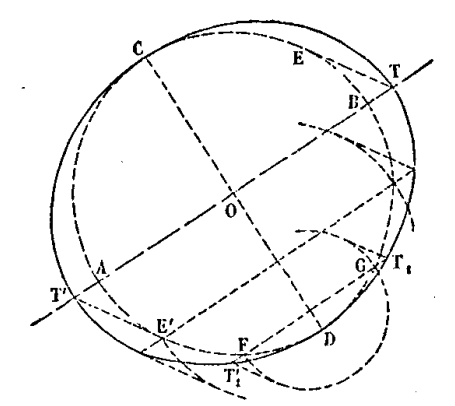


Fig. 2.

centre de la section de la sphère par le plan de projection, et ABCD cette section, AB la trace, sur le plan de projection, d'un plan perpendiculaire à lui et parallèle aux projetantes. Rabattons sur le plan de la figure la section de la sphère par le plan AB, elle vient en ABCD ; les projetantes, situées dans ce plan AB viennent se rabattre suivant deux tangentes, dont la direction peut être choisie arbitrairement. Soient ET, E'T' ces tangentes, leurs traces T, T' seront les deux sommets du grand axe de la courbe, contour de la projection de la sphère ; les sommets du petit axe seront en C et D. Au moyen de ces deux axes, on pourra construire complètement la courbe ; mais on peut en obtenir directement un nombre quelconque de points. Faisons dans la sphère une section FG par un plan parallèle au plan AB cette section se rabat suivant un cercle de diamètre FG, et les deux projetantes situées dans le plan FG se rabattent suivant deux tangentes parallèles à ET, E'T' ; les points T, et T', où ces tangentes rencontrent FG sont deux points de la courbe cherchée, dont tous les autres peuvent s'obtenir de la même façon.

CAVALIER (Philippe), moine, écrivain du XVIII^e siècle, auteur du *Tombeau d'Elisabeth de Bigard*, abbesse de Fontaine-Guérard, publication qui est devenue une rareté bibliographique.

CAVALIER (Jean), le plus célèbre chef des camisards, né vers 1680 au village de Ribaut, près d'Anduze, mort en 1740. Son père était un paysan, et lui-même commença par être berger, puis il fut apprenti bousilleur. Divers démêlés avec le curé de Ribaut le forcèrent de se réfugier à Genève en 1701. L'amour du pays natal, et peut-être le désir d'être utile à ses coreligionnaires persécutés par l'abbé du Chayla, le ramenèrent l'année suivante dans les Cévennes. Il entraîna à sa suite une vingtaine de jeunes gens qui l'éluèrent pour chef.

Les Cévenols acclamèrent en lui un prophète et un libérateur, après une grande assemblée tenue à Aigues-Vives, où il produisit une immense impression. Son nom vola dès lors de bouche en bouche ; des compagnons d'armes accoururent à lui de toutes parts. De concert avec Roland, autre chef camisard, Cavalier emporta en plein jour les bourgades de Brassaigues et de Sérignac, et met le feu à leurs églises. Il met en pièces les troupes catholiques lancées à sa poursuite, descend dans les bois de Vaquières, remporte une nouvelle victoire sur les milices royales et se rend maître du château de Servas à l'aide d'un audacieux stratagème. Il fait revêtir à ses amis les habits des soldats, prend lui-même un uniforme de commandant et se fait passer au gouverneur du château pour le neveu de Broglie. Le gouverneur le reçoit, l'invite à sa table, et cependant les camisards s'introduisent dans la forteresse, puis, à un signal donné, en égorgent la garnison qui avait surpris et dispersé plusieurs assemblées au désert.

A chaque coup de main, à chaque victoire de Cavalier, l'enthousiasme des protestants cévenols s'accroissait. On le saluait maintenant comme un libérateur ; on ne doutait plus

que la protection du ciel ne fût sur sa tête, à voir les faits extraordinaires dont il était l'auteur. Dans l'hiver de 1702, il pénétra avec les siens dans la petite ville de Sauve, ramasse toutes les armes qui s'y trouvent, et part pour appuyer le soulèvement du Vivarais. Sur son chemin, il force villages et châteaux et se laisse enfin atteindre par les forces ennemies à Vagnas (février 1703). Un combat acharné est livré; les catholiques perdent 500 hommes, Cavalier ne compte qu'un mort parmi les siens; mais, en se retirant, il est surpris par l'ennemi et il essuie cette fois une déroute complète, dont il s'échappe à force de ruse et d'expédients. On le crut abattu pour toujours; mais la persécution faisait naître des soldats pour Jean Cavalier. Il parcourut et ravagea les bords du Rhône, mit en pièces un corps ennemi dans les environs de Quissac, traversa les bourgs d'Aurillac et de La Salle; mais là, surpris, il dut se replier avec ses troupes sur les hautes Cévennes. Après une fuite des plus périlleuses à travers les montagnes, les camisards voulant prendre du repos s'arrêtèrent dans une bergerie, entre Alais et Anduze, pour y passer la nuit. Ils sont trahis, cernés, et comme ils refusent de se rendre, on les brûle avec la bergerie. Cavalier s'était sauvé à grand-peine.

Montrevel et Basville, irrités de cette longue résistance, ordonnaient maintenant de tout piller, de tout dévaster, de tout incendier. Cavalier, par représailles, menait la guerre de la même façon. Un grand nombre de villages devinrent la proie des flammes; l'audace et la fureur augmentaient des deux côtés. De nouvelles victoires des enfants de Dieu donnèrent à Cavalier une telle confiance, qu'il résolut de s'emparer du maréchal de Montrevel lui-même. Un sanglant combat fut livré à cet effet le 16 avril 1704; mais ici la fortune abandonna les camisards: ils furent écrasés par un ennemi cinq ou six fois supérieur en forces. Trois prophétesses, disent MM. Haag, et près de quatre cents camisards restèrent couchés sur le champ de bataille, qui avait plus de deux lieues d'étendue; pas un seul ne demanda quartier. Jamais les enfants de Dieu n'avaient déployé plus d'intrepidité et de bravoure. Au jugement du maréchal de Villars, Cavalier, qui eut deux chevaux tués sous lui, se comporta comme l'aurait pu faire un grand général.

Cavalier mit peu de temps à rallier ses compagnons d'armes; toutefois, sa résistance touchait à son terme. Le maréchal de Villars, envoyé dans le Midi pour rétablir la paix, lui fit faire des propositions par le baron d'Aigalliers et des négociations furent entamées. Lassé de la lutte, Cavalier vint à Nîmes s'entretenir avec Villars et se retira ensuite à Calvisson, attendant la réponse du roi. Plus de 40,000 protestants accoururent, dit-on, dans ce pays pour entendre les prédications des prophètes camisards, ce qui déplut vivement à l'évêque de Nîmes, Fléchier, ainsi qu'au farouche Basville, qui proposa à Villars « de faire main basse sur ces gens-là. » Villars s'indigna de ces odieuses propositions: « C'est quelque chose de bien ridicule, dit-il, que l'impudence que les prêtres témoignent à ce sujet; j'ai reçu je ne sais combien de lettres remplies de plaintes, comme si les prêtres des camisards écorchaient non-seulement les oreilles, mais la peau de tout le clergé. Je trouve que c'est une imprudence bien grande, que ceux qui ont causé ces désordres se plaignent et désapprouvent les moyens dont on se sert pour les faire cesser. »

Cavalier reçut du roi un brevet de colonel avec une pension de 1,200 livres, et un brevet de capitaine pour son frère. En outre, il était autorisé à former un régiment camisard qui serait envoyé en Espagne. La liberté était rendue à son père et à d'autres protestants prisonniers. Ce traité, qui ne stipulait pas la liberté de conscience, causa une grande indignation parmi les anciens compagnons d'armes de Cavalier. Son ami Roland l'accusa de trahison, de lâcheté, et se sépara de lui, entraînant les camisards à sa suite. Renié par ses amis, peu confiant dans la cour, honteux et triste, Cavalier partit pour Paris, fut mal reçu par Louis XIV et ne songea plus qu'à passer à l'étranger. Il gagna la Suisse, puis l'Angleterre, où la reine Anne l'accueillit avec faveur et lui confia la formation d'un régiment de réfugiés dont elle le fit général. On dit qu'en Espagne, à la bataille d'Almanza, ce régiment se trouva en ligne avec un régiment français. Ils s'élancèrent l'un sur l'autre sans faire feu, et s'entr'égorgèrent. Retiré en Angleterre, Cavalier fit écrire ses *Mémoires* par un réfugié de Nîmes nommé Galli. Ces *Mémoires* sont, dit-on, peu exacts. Cavalier fut nommé gouverneur de l'île de Jersey et mourut à Chelsea en 1740.

Les écrivains catholiques ont généralement rendu justice à Jean Cavalier; peut-être la demi-défection qui termina sa lutte contre les troupes du roi n'est-elle pas étrangère à l'éloge qu'ils ont fait de son caractère. Le témoignage suivant est moins suspect, car on sait l'ardeur que montra toujours Malesherbes pour la défense des protestants. « J'avoue, dit ce malheureux écrivain, que ce guerrier qui, sans avoir jamais servi, se trouva un grand général par le seul don de la nature; ce camisard qui osa une fois punir le crime en présence d'une troupe féroce, laquelle ne subsistait que par des crimes semblables, ce paysan grossier qui, admis à vingt ans dans

la société des gens bien élevés, en prit les mœurs et s'en fit aimer et estimer; cet homme qui, accoutumé à une vie tumultueuse et pouvant être justement enorgueilli de ses succès, eut assez de philosophie naturelle pour joindre pendant trente-cinq ans d'une vie tranquille et privée, me paraît un des plus rares caractères que l'histoire nous ait transmis. »

Cavalier avait épousé en Hollande la fille aînée de Mme du Noyer, que Voltaire avait inutilement demandée en mariage. Il n'en eut pas d'enfant.

CAVALIER (JEAN), roman par Eugène Sue (Paris, 1839). C'est un épisode appartenant à l'époque des dragonnades et des camisards. Une introduction très-remarquable retrace rapidement les vicissitudes de la Réforme en France, depuis Henri IV jusqu'à la fin du règne de Louis XIV. Jean Cavalier, le héros du roman, est l'un des chefs qui se sont distingués dans la guerre des camisards. L'auteur n'en a pas fait un fanatique; il a donné à sa haine contre les catholiques un autre motif: le commandant des troupes envoyées pour soumettre les Cévennes lui a enlevé la belle qu'il aimait. C'est donc la jalousie qui pousse Jean Cavalier à prendre les armes; et son esprit entreprenant, ses facultés supérieures en font bientôt un instrument précieux pour les hommes dont l'influence secrète dirige le soulèvement. Parmi ceux-ci se trouvent deux espèces de meneurs: les puritains exaltés qui affrontent le martyre avec joie pour le triomphe de leur cause, et les ambitieux politiques. Les uns et les autres sont représentés par deux caractères fortement dessinés et bien soutenus. L'un est un garde-chasse chez lequel la foi, nourrie par la lecture de la Bible dans la solitude des forêts où il vivait en ermite, a produit le fanatisme le plus sauvage; l'autre est un gentilhomme verrier qui profite des craintes superstitieuses dont sa profession est l'objet pour exercer un puissant empire sur l'esprit du peuple, et favoriser ainsi ses vues d'affranchissement, ses projets d'indépendance dont les protestants avaient déjà, plus d'une fois, conçu la pensée. Autour de ces personnages principaux viennent se grouper une foule de personnages secondaires, dont les physionomies originales jettent du mouvement et de la variété dans le récit. Des détails vrais, de la couleur locale, un intérêt bien suivi, telles sont les qualités qui font de cet ouvrage un des meilleurs qui soient sortis de la plume féconde d'Eugène Sue. L'auteur, dit M. Sainte-Beuve, a très-bien décelé ou construit ce caractère qui passe, à un certain moment, du sincère à l'ambitieux, que la vanité et la gloire exaltent, qui, à peine à la tête des siens, s'aperçoit qu'il n'est pas là à sa place, et qui fait tout pour la gagner. De l'aventurier au héros il n'est qu'un pas, et Cavalier ne put le franchir.

CAVALIERE s. f. (ka-va-liè-re — du lat. *caballus*, cheval). Femme qui monte à cheval: *Le cheval ombrageux se jeta à travers champs, et l'entraîna à un ravin profond la CAVALIERE imprudente.* Il Peu usité. On dit souvent AMAZONE.

— Bot. Espèce d'amandier de Sicile.
— Loc. adv.: *A la cavalierie*. D'une façon cavalier, libre, dégoûté: *J'ai pu parler de certaines religieuses d'une manière plaisante et fort à LA CAVALIERE.* (Boss.)

CAVALIERE (cap), promontoire de la côte méridionale de la Turquie d'Asie, par 36° 15' lat. N., et 31° 20' long. E., vis-à-vis de l'île de Chypre.

CAVALIERE ou **CAVALIERI** (Emilio DEL), compositeur italien, né vers 1550, mort, pense-t-on, vers l'année 1600. Il ne put se contenter des études de contre-point, de chant et de musique instrumentale qui formaient tout le bagage scientifique musical de son époque. Appelé à la cour de Toscane par le grand-duc Ferdinand de Médicis, qui le nomma inspecteur des arts et des artistes, Cavaliere se trouva, par sa position brillante, en état de se livrer à loisir à ses recherches et à ses combinaisons. La musique de salon ou de chambre était alors écrite dans le rigoureux style ecclésiastique: chansons d'amour, chansons bachiques et madrigaux devaient passer sous le lamento du contre-point fugé, quels que fussent le sens et l'expression des paroles. Cavaliere comprit la possibilité de trouver une musique moins trahissante, moins gourmée, et plus en rapport avec la poésie qu'elle se chargeait de traduire. Avant que Caccini fût représenté à Florence son monodrame du *Combatt d'Apollon avec le serpent*, Cavaliere risquait à la cour du grand-duc l'audition de la monodie *il Satiro* (1590), dont le succès fut prodigieux. Son second ouvrage, *la Disperazione di Filene*, donné la même année, marquait déjà un progrès sensible et plus d'accentuation dans la manière de l'auteur. En 1595, Cavaliere écrivit un autre drame musical, *il Giuoco della cieca*, qui fut reçu avec transport. Enfin son dernier ouvrage, *la Rappresentazione di anima e di corpo*, fut exécuté solennellement à Rome dans l'oratoire de Sainte-Marie in *vallotella* (1600). Cette dernière production est la seule de Cavaliere qui ait été imprimée. On trouve dans cette œuvre les efforts du génie essayant de briser les langes de l'école, les formules consacrées, et devinant, pour ainsi dire, l'avenir. Cavaliere sentait, son œuvre le démontre suffisamment, le besoin de moduler pour varier la

teinte uniforme de ce chant unitonal; mais les moyens de moduler, lorsque l'art de l'harmonie n'existait pas? C'est donc une grande gloire pour Cavaliere d'avoir pressenti et cherché les règles de cet art. Ainsi que Caccini, son contemporain, Cavaliere tenta le dessin d'une basse instrumentale différente de la basse vocale, pour l'accompagnement des chanteurs, et c'est également à ces deux grands artistes que nous devons la création du récitatif mesuré, une des plus précieuses conquêtes de la musique moderne.

CAVALIEREMENT adv. (ka-va-liè-re-man). D'une façon cavalier, en homme du monde: *Il danse CAVALIEREMENT.* Il Vieilli dans ce sens. D'une manière leste, libre, dégagée, même jusqu'à l'exces: *Les papes admettent l'effigie des rois, quels qu'ils soient, dans leur basilique somptueuse, mais ils traitent plus CAVALIEREMENT le génie.* (Mme L. Colet.) *Les anciens ne redoutaient point le voisinage des sépultures; ils traitaient la mort CAVALIEREMENT, ils n'en faisaient point l'épouvante perpétuelle et éternante de la vie.* (Mme L. Colet.)

CAVALIERI (Bonaventura), célèbre géomètre italien, né à Milan en 1598, mort en 1647. Il fut un des bons élèves de Galilée et professa les mathématiques à Bologne. Tourmenté par de cruelles douleurs physiques, il se plongea avec énergie dans l'étude pour y trouver une diversion à ses souffrances. Il découvrit, en 1629, la méthode géométrique à laquelle il doit sa célébrité (*la méthode des indivisibles*), et dont Roberval voulut en vain s'attribuer l'honneur. Dans cette méthode, le savant italien « imagine, dit Montucla, le continu comme composé d'un nombre infini de parties qui sont ses derniers éléments ou les derniers termes de la décomposition qu'on peut en faire. Ce sont ces derniers éléments qu'il appelle indivisibles, et c'est dans le rapport suivant lequel ils croissent ou décroissent, qu'il cherche la mesure des figures ou leurs rapports entre elles. » M. Chasles, jugeant la théorie des indivisibles, dont l'invention est un fait important dans l'histoire de la géométrie, dit: « Cette méthode, propre principalement à la détermination des aires, des volumes, des centres de gravité des corps et qui a suppléé avec avantage pendant cinquante ans au calcul intégral, n'était, comme le fait voir Cavalieri lui-même, qu'une application heureuse ou plutôt une transformation de la méthode d'exhaustion. » Cavalieri a exposé sa théorie dans le plus important de ses ouvrages: *Geometria indistibilibus continuorum nova quadam ratione promota* (Bologne, 1635, in-4°), ainsi que dans la sixième de ses *Esercitationes geometricæ* (Bologne, 1647). On lui doit en outre: *Specchio istorico, ovvero trattato delle sectioni coniche* (Bologne, 1632); *Trigonometria plana et spherica* (Bologne, 1635), etc.

Ce fut Cavalieri qui donna la première démonstration satisfaisante du fameux théorème dont Guldin venait de découvrir l'énoncé dans Pappus (v. CENTRE DE GRAVITÉ). Ce jésuite, qui avait attaqué Cavalieri sur sa méthode des indivisibles, dut être bien confus lorsque son antagoniste se servit de cette méthode même pour démontrer l'exactitude du théorème dont il s'était attribué l'invention, sans être toutefois parvenu à l'établir autrement que par des raisonnements métaphysiques.

La méthode de Cavalieri, mise en pratique par des mains habiles, ne peut conduire qu'à des résultats exacts, et cependant l'idée primitive en est tellement vicieuse, que le langage est impropre à la rendre. Cavalieri considère les volumes comme formés de surfaces empiilées, les surfaces comme composées de lignes juxtaposées, enfin les lignes comme composées de points placés les uns à côté des autres; et c'est en tenant compte à la fois du nombre des éléments qui composent l'objet à mesurer et de leur étendue qu'il arrive à la mesure de cet objet. Quoique cette conception soit absurde, on peut rétablir la vérité et rendre la rigueur aux raisonnements, en restituant aux indivisibles la dimension dont Cavalieri faisait abstraction. Ses surfaces empiilées ne sont autre chose que des tranches ayant une hauteur commune dont on peut faire abstraction; ses lignes juxtaposées sont des surfaces trapézoïdales ayant de même une hauteur commune, enfin ses points consécutifs sont de petites droites ayant toutes même longueur. Le vice de la méthode, s'il y en a un, ne consistait donc que dans l'inexactitude des expressions employées pour en rendre compte; quant à la méthode elle-même, elle réside entièrement dans le procédé de calcul très-remarquable que Cavalieri a su imaginer pour la rendre pratique. Quelques exemples sont indispensables pour en rendre compte: supposons qu'il s'agisse de mesurer un parallélogramme, l'indivisible sera une parallèle à la base et le nombre de ces indivisibles sera proportionnel à la hauteur; par conséquent, on pourra prendre pour mesure du parallélogramme le produit des mesures de sa base et de sa hauteur. De même, s'il s'agit d'un parallépipède, l'indivisible sera une section parallèle à la base, et le nombre des indivisibles sera proportionnel à la hauteur; on pourra donc prendre pour mesure du parallépipède le produit des mesures de sa base et de sa hauteur. Le vice du raisonnement, dans ces deux cas, tient à ce qu'il s'agit des figures les plus élémentaires, dont on demande la mesure absolue; ce défaut

va disparaître lorsqu'il s'agira de comparer les figures plus compliquées à ces deux figures primitives. Supposons qu'on veuille comparer un triangle au parallélogramme de même base et de même hauteur; on décomposera pour cela les deux figures en éléments, par des parallèles aux bases, équidistantes entre elles: le plus petit élément, dans le triangle, étant 1, le second sera 2, le troisième 3, et le dernier ou la base sera n ; la somme sera donc $1 + 2 + 3 + \dots + n$ ou $\frac{n(n+1)}{2}$; au

contraire, tous les éléments du parallélogramme seront égaux à n et le nombre en sera n , la somme sera donc n^2 ; le rapport des deux sommes sera donc:

$$\frac{1}{2} \frac{n^2 + n}{n^2} \text{ ou } \frac{1}{2} \left(1 + \frac{1}{n} \right);$$

mais n doit être supposé infini, le rapport exact est donc $\frac{1}{2}$. Comparons de même un tétraèdre au parallépipède de même base et de même hauteur, et pour cela décomposons-les encore en éléments par des plans parallèles aux bases. Les sections parallèles faites dans une pyramide étant entre elles comme les carrés de leurs distances au sommet, si le plus petit élément est 1, le second 2², le troisième 3², etc., le dernier ou la base sera n^2 , la somme de ces éléments sera donc:

$$1^2 + 2^2 + 3^2 + \dots + n^2$$

ou

$$\frac{n(n+1)(2n+1)}{6};$$

Au contraire, tous les éléments du parallépipède seront égaux à n^2 et le nombre en sera n , la somme sera donc n^3 ; le rapport des deux sommes sera donc:

$$\frac{n(n+1)(2n+1)}{6n^3},$$

qui se réduit visiblement à $\frac{1}{3}$, lorsque n est infini.

Supposons que l'on veuille comparer le segment oblique AMQ d'une parabole du second degré, $y^2 = 2px$, au parallélogramme AQMP,

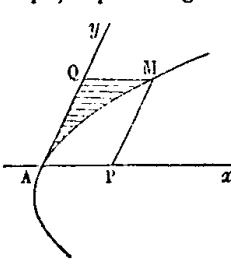


Fig. 1.

ayant pour côtés les coordonnées du point M:

l'équation de la courbe donnant $x = \frac{y^2}{2p}$, si l'on imagine les parallèles à l'axe des x , menées aux distances 1, 2, ..., n de cet axe, les longueurs de ces parallèles, comprises entre la courbe et l'axe des y seront:

$$\frac{1}{2p}, \frac{2^2}{2p}, \frac{3^2}{2p}, \dots, \frac{n^2}{2p};$$

la somme en sera donc

$$\frac{n(n+1)(2n+1)}{6 \cdot 2p};$$

d'un autre côté, les éléments du parallélogramme seront tous égaux à $\frac{n^2}{2p}$, et comme

il y en aura n , la somme en sera $\frac{n^3}{2p}$; le rapport sera donc:

$$\frac{\text{AMQ}}{\text{AQMP}} = \frac{n(n+1)(2n+1)}{6n^3}, \text{ ou } \frac{1}{3}$$

La même méthode s'appliquerait évidemment aussi bien à la quadrature des paraboles de tous les degrés; l'emploi n'en exigerait que la connaissance de la formule qui donne la somme des puissances semblables et entières, mais quelconques, de nombres en progression arithmétique. Elle fournirait aussi aisément la cubature des paraboloides de révolution. Elle serait évidemment impuissante à donner le rapport de la circonférence au diamètre, parce qu'elle exigerait la sommation d'une suite de cosinus d'arcs en progression arithmétique; mais la valeur de π étant supposée connue, elle fournira la mesure du cercle, celle de la sphère, celles des surfaces et des volumes du cylindre et du cône, celle du volume de la sphère, etc. Pour appliquer la méthode à la

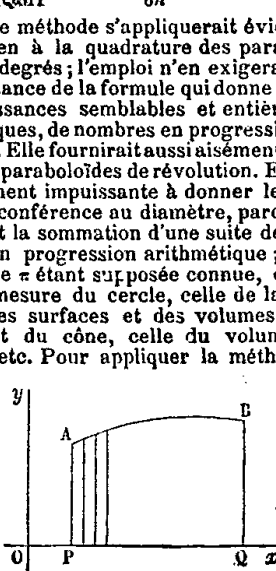


Fig. 2.

recherche de la mesure de la surface engendrée par la révolution d'une courbe AB tournant autour d'un axe Oz situé dans son plan, il faudrait calculer la somme des produits de ses ordonnées par les éléments dans lesquels

elles décomposent la courbe; de même, pour évaluer le volume engendré par la rotation du segment PABQ, il suffirait d'évaluer la somme des carrés des ordonnées équidistantes de la courbe AB. Les deux parties du théorème de Guldin résultent presque immédiatement de ces considérations.

CAVALINO s. m. (ka-va-li-no). Mar. Nom que l'on donnait aux pièces de bois qui formaient le premier plan d'une galère. Il On dit aussi CAVALINE s. f.

CAVALLER v. n. ou intr. V. CAVALER.

CAVALLER-MAGGIORE, ville du royaume d'Italie, prov. et à 16 kil. N.-E. de Saluces, près de la rive gauche de la Maira, ch.-l. de mandement; 5,200 hab.

CAVALLERII ou **CAVALLIERI** (Jean-Baptiste DE), dessinateur et graveur italien, né à Lagherio vers 1530, mort vers 1597. Les gravures de cet artiste peignent ordinairement par défaut d'expression; mais elles ont servi à nous faire connaître les œuvres de plusieurs maîtres célèbres. On recherche encore de Cavallieri : *Antiqua statua urbis Romæ* (1583, in-fol.); *Ecclesia militantis triumphus* (1585, in-fol.); *Romanorum imperatorum effigies*; *Pontificum effigies* (1588).

CAVALLERO. V. CABALLERO.

CAVALLETTO s. m. (ka-val-le-to). V. CAVALETTA.

CAVALLI (Pierre-François), compositeur italien, l'un des musiciens les plus distingués du XVIII^e siècle, né à Crema (Vénétie) en 1599 ou en 1600, mort en 1676. Il était fils d'un maître de chapelle de l'église de Santa-Maria à Crema. Son vrai nom de famille était *Catest-Bent*; celui de Cavalli lui vint de son protecteur, Frédéric Cavalli, gouverneur de la ville de Crema, qui, rappelé à Venise, emmena avec lui Catest dont l'instinct musical l'avait frappé. Admis en 1617, en qualité de chanteur, à la chapelle de Saint-Marc, Cavalli eut la bonne fortune d'y rencontrer Claude Monteverde comme maître de chapelle. En 1641, il fut nommé au concours organiste de cette église, et, en 1668, il obtint la maîtrise, qu'il conserva jusqu'à sa mort. De 1637 à 1662, Cavalli écrivit trente-neuf opéras pour les divers théâtres de Venise. Dans ces compositions dramatiques, il a surpassé tous ses prédécesseurs et même beaucoup de ses contemporains par la forme élégante, la netteté, la fermeté de ses airs proprement dits, le soin des détails, l'abondance de l'harmonie, le naturel et l'éclat de ses modulations, la puissance de son orchestration. Ce qui prouve du reste la renommée européenne qu'avait acquise ce compositeur éminent, c'est le choix que le cardinal Mazarin fit de Cavalli pour écrire un opéra de *Xerxès* destiné aux fêtes du mariage de Louis XIV (1660). Lors de l'élection de Ferdinand IV comme roi des Romains, l'*Orione* de Cavalli fut mis en scène à Milan; l'*Érécote amante* du même maître fut choisi pour célébrer, à la cour de France, la paix des Pyrénées (1659); et quand l'archiduc d'Autriche voulut fêter l'arrivée à Inspruck de Christine de Suède, ce fut encore une partition de Cavalli, l'*Alessandro vincitore da se stesso*, qui fut représentée pour la réception de cette princesse. Nous citerons enfin, pour donner une idée de la réputation de l'illustre maestro, ces lignes de Benedetto Ferrari, son contemporain : « Aujourd'hui, François Cavalli, maître de chapelle de la sérénissime république de Venise, bien que parvenu à la vieillesse, est la gloire de sa patrie par ses talents. Les années ne débilitent pas sa plume, et son intelligence devient plus vive avec le temps. » Possesseur d'une belle fortune, Cavalli en légua une partie aux descendants de Frédéric Cavalli, son premier protecteur, et partagea le reste entre les communautés religieuses de Venise. Ses obsèques furent célébrées avec une grande magnificence, et le chœur de la chapelle de Saint-Marc y chanta une messe de *Requiem* à huit voix réelles composée par Cavalli.

Parmi ses nombreuses compositions religieuses, on n'a imprimé que les suivantes : *Missæ e salmi concertati* à 2, 3, 4, 5, 6, 8, 10 et 12 voix; *Vesperi a otto voci reali*. En résumé, les partitions dramatiques sont la partie la plus considérable de l'œuvre de Cavalli. La musique de ce maître est noble, fière, colorée, et se distingue par une fermeté et une grandeur de rythme inconnue avant lui. On peut donc considérer à juste titre Cavalli comme un des compositeurs qui ont le plus accéléré l'avènement de l'opéra tel qu'il existe de nos jours.

CAVALLI (Joseph-François-Alexandre, comte d'OLIVOLA), magistrat italien, né à Turin en 1761, mort à Casal en 1828. Il fut deux fois membre du gouvernement provisoire du Piémont. En 1802, il fut nommé président de chambre à la cour d'appel de Turin, et, en 1811, premier président à la cour impériale de Rome, fonctions dont il se démit en 1814.

CAVALLIN s. m. (ka-va-lain). Anc. art milit. Cheval d'arquebuser.

CAVALLINI (Pietro), peintre et sculpteur italien, né à Rome en 1259, mort dans la même ville en 1344. Elève du Giotto, il est le plus ancien des maîtres romains depuis la régénération de cette école. Après avoir longtemps travaillé avec son maître aux mosaïques de l'église Saint-Pierre, il exécuta seul des

fresques immenses pour l'église d'Ara-Cœli, sur le Capitole; pour celles de Saint-Pierre, de Sainte-Marie, de Sainte-Cécile in *Trastevere*. On connaît aussi de lui, à Saint-Paul-hors les murs, plusieurs belles mosaïques. A Florence, il peignit l'*Annonciation* dans presque toutes les églises, notamment dans celles de Saint-Marc et de Saint-Basile. Il goûtait tellement ce sujet et l'a si souvent traité, que longtemps on a cru que toutes les *Annonciations* peintes à Florence au XIV^e siècle étaient de lui ou d'après ses cartons. Il a peint aussi, dans l'église souterraine du couvent de Saint-François d'Assise, un *Cruciflement de Jésus*. Cette fresque, celle d'Ara-Cœli représentant la *Vierge tenant l'Enfant Jésus*, l'*Annonciation* de Saint-Marc, celle de Saint-Basile, sont encore assez bien conservées pour montrer la mâle vigueur, l'étrange originalité de ce maître naïf et savant; celle de Saint-François d'Assise surtout est vraiment remarquable. Il paraît que les ouvrages de Cavallini avaient le don des miracles, ce qui serait une heureuse exception, car les tableaux à miracles sont généralement des croutes. Vasari et Baldinucci racontent, en effet, qu'un certain crucifix sculpté par Cavallini, en ronde bosse, et qui se trouvait dans l'église Saint-Paul hors les murs, eut avec sainte Brigitte une conversation fort longue, en l'an de grâce 1370. On dit encore que le tableau de l'*Annonciation* de l'église Saint-Marc, à Florence, a fait des miracles aussi authentiques que nombreux. Aussi l'auteur, regardé longtemps comme un saint, a-t-il failli devenir *saint Cavallini*. Pourquoi n'y aurait-il pas quelques saints parmi les peintres? On en compte bien un parmi les avocats (saint Yves).

CAVALLINI (Ernest), clarinettiste italien, né à Milan en 1807. Il fut, à l'âge de dix ans, admis au conservatoire de cette ville. Ses études musicales terminées, il fut attaché au théâtre de la Fenice, à Venise, en qualité de clarinette solo; puis il fit partie de la musique d'un régiment piémontais. Après l'expiration de son engagement, il commença ses excursions dans les principales villes de l'Italie, qui l'accueillirent avec enthousiasme, visita ensuite l'Allemagne et la Russie, et fut nommé, à son retour, professeur au Conservatoire de Milan. Cavallini a fait, à diverses reprises, des voyages en France, en Angleterre, en Belgique, et partout son incomparable talent a soulevé l'admiration. Il exécuta avec une facilité merveilleuse les traits les plus difficiles, et possédait une rare justesse de son M. Cavallini a composé pour la clarinette un assez grand nombre de morceaux qui se distinguent par leur élégance et leur correction.

CAVALLION s. m. (ka-va-li-on). Bot. Genre d'arbres, de la famille des sterculiacées, formé aux dépens des sterculières, et remplacé dans ce dernier genre par la plupart des auteurs.

CAVALLITO s. m. (ka-va-li-to). Mar. Sorte de radeau de joncs dont on se sert au Pérou pour les débarquements.

CAVALLO (ka-val-lo) — mot ital. qui signif. cheval. Métrol. Petite monnaie de billon d'alliage variable, d'une valeur réelle de 0,00465, ainsi nommée parce qu'elle portait d'un côté l'empreinte d'un cheval : *Les premiers cavallos furent frappés en Piémont en 1610; ils contenaient 1 denier 21 grains, ou 66 millièmes de fin. Il Cavallos à la petite croix*, Cavallos ainsi nommés à cause de la croix qui était entre les jambes du cheval, et qui ne contenaient que 1 denier 12 grains ou 125 millièmes de fin.

CAVALLO (Marco), poète italien, né à Ancône, mort en 1520. Il composa, sous le titre de *Rinaldo furioso*, un poème qui fut publié à Venise en 1525. Dans le quarante-deuxième chant de son *Orlando*, l'Arioste a donné quelques éloges à ce poème oublié.

CAVALLO (Tiberius), physicien d'origine italienne, né à Naples en 1749, mort à Londres en 1809. Dans sa jeunesse, il se rendit à Londres pour travailler dans les bureaux d'un banquier; mais, entraîné par son goût pour la physique, il se livra bientôt tout entier à des expériences sur l'électricité et sur d'autres parties de la science. Il inventa le micromètre et l'électromètre, devint membre de la Société royale de Londres, et publia en anglais de savants ouvrages, entre autres : *A complete treatise of electricity* (1777, in-8°); *An Essay on medical electricity* (1780); *Treatise on the nature and properties of air* (1781); *The History of aerostation* (1785), etc.

CAVALLUCI (Antonio), peintre italien, né à Sermoneta en 1752, mort à Rome en 1795. Il chercha à imiter la manière de Raphaël Mengs et de Pompeo Battoni. Ses meilleurs tableaux sont : *Sainte Bonna prenant l'habit de religieuse*, à la cathédrale de Pise; un *Saint François de Paule*, à Notre-Dame de Lorette, etc.

CAVALOT s. m. (ka-va-lo). Petit cheval. Vieux mot.

— Anc. art milit. Sorte de fusil de rempart. *Pièce à cavalot*, Pièce d'artillerie en fer battu, qui tirait une livre de balles de plomb.

— Métrol. Monnaie d'argent fabriquée en Italie, sous le règne de Louis XII, au titre de 6 deniers ou environ 501 millièmes, du poids de 3 gr. 43, et d'une valeur intrinsèque de 37 cent. 5 environ. Son nom lui venait de ce qu'elle présentait sur une de ses faces l'image de saint Second à cheval. C'est à Milan que

fut frappée cette monnaie, pendant l'occupation de cette ville par l'armée française.

— Argot. Pièce de menue monnaie.

CAVALQUET s. m. (ka-val-kè — rad. *caval*, anc. forme du mot *cheval*). Art milit. Ancienne sonnerie de trompettes pour la marche de la cavalerie. Il *Double cavalquet*, Autre sonnerie de trompettes.

CAVALUCO s. m. (ka-va-lu-ko). Ichthyol. Poisson que l'on pêche sur les côtes de Nice.

CAVAN, ville d'Irlande, ch.-l. du comté de même nom, à 96 kilom. O. de Dublin; 4,000 hab. Station militaire, siège des assises du comté; commerce de beurre et d'avoine. Il Le comté de Cavan, situé dans l'Ulster, entre ceux de Fermanagh et de Monaghan au N., de Longford et de Leitrim à l'O., de Westmeath et de Meath au S., de Louth et de Monaghan à l'E., s'étend sur une superficie de 191,773 hectares et renferme 243,153 hab. Le sol, peu fertile, est arrosé par le Shannon, l'Ern, le Blackwater et coupé par plusieurs petits lacs; il produit principalement de l'avoine et des pommes de terre. Des toiles, fabriquées sur les lieux mêmes, constituent le principal article de commerce, avec un peu de beurre confectionné dans les hautes terres, où l'éducation du bétail se fait sur une assez vaste échelle.

CAVANDELY s. m. (ka-van-de-li). Bot. Espèce de concombre du Malabar.

CAVANILLE s. f. (ka-va-ni-lle; Il mll. — de *Cavanilles*, botan. espagn.). Bot. Syn. des genres *PLAQUEMINIER*, *CAPERONIE* et *ADELANTHIE*.

CAVANILLÉE s. f. (ka-va-ni-lle; Il mll. — de *Cavanilles*, botan. espagn.). Bot. Syn. des genres *WEISSIE*, *PLAQUEMINIER*, *SIDA* et *PENTAPETES*.

CAVANILLES (Antoine-Joseph), célèbre botaniste espagnol, né à Valence en 1745, mort à Madrid en 1804. Membre correspondant de l'Institut de France, directeur du jardin royal de botanique à Madrid, il réorganisa en Espagne la méthode de l'enseignement de cette science. Ses principaux ouvrages sont : *Monadelphica classis dissertationes* X (1785-1789, 2 vol. in-4°); *Icones et descriptiones plantarum Hispaniae* (1791-1799, 6 vol. in-fol.); *Observaciones sobre la historia natural* (1795-1797, 2 vol. in-fol.), etc. Il a également laissé des *Leçons publiques de botanique* (1802), qui ont été traduites en italien par le professeur Viviani.

CAVANILLÉSIE s. f. (ka-va-ni-lé-zl — de *Cavanilles*, botan. espagn.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des sterculiacées, tribu des bombacées, comprenant trois espèces qui croissent dans l'Amérique tropicale.

CAVARES, peuple de l'ancienne Gaule, dans la Viennoise, le long de la rive gauche du Rhône, depuis le confluent de l'Ardeche au N. jusqu'à l'embouchure du Rhône au S., moins l'île de la Camargue. Le territoire des Cavares était limité au N. et à l'E. par celui des Voconces, à l'O. par le Rhône, et au S. par la Méditerranée. Leurs villes principales étaient Cabellio (Cavaillon), Avenio (Avignon), Arlat (Arles). Le pays des Cavares forme aujourd'hui les départements de Vaucluse et des Bouches-du-Rhône.

CAVARINUS, prince ou chef gaulois. Il fut établi roi des Sénon ou Sénonais par César; mais ce peuple, qui avait déjà à se plaindre de la domination tyrannique de cette famille, le chassa, et César le rétablit une seconde fois, puis il l'emmena comme chef de la cavalerie gauloise dans son expédition contre Ambiorix et les Trévires.

CAVARUS, dernier chef des Gaulois établis dans la Thrace. Prusias, roi de Bithynie, qu'il avait forcé à conclure une paix désavantageuse avec les Byzantins, s'en vengea d'abord en massacrant les femmes et les enfants des Gaulois pendant qu'ils étaient allés piller les villes de l'Hellaspoint. Il excita ensuite contre eux un soulèvement général, et Cavarus périt avec tous ses soldats.

CAVARZERE, ville du royaume d'Italie, province et à 38 kilom. S.-O. de Venise, sur la rive droite de l'Adige; 7,000 hab. Commerce de bétail, soie, bois, grains et fourrages.

CAVASO, bourg du royaume d'Italie, dans la Vénétie, à 30 kilom. N.-O. de Trévise, à 2 kilom. O. de la Piave; 2,500 hab. Fabrication de draps et de toiles.

CAVATERIE s. f. (ka-va-te-ri — du lat. *cavare*, creuser). Orfèvrerie. Il On disait aussi CHEVATERIE. Vieux mot.

CAVATICAIRE s. m. (ka-va-ti-kè-re — du bas lat. *cavaticum*, capitulation). Anc. cout. Homme soumis à la capitulation.

CAVATINE s. f. (ka-va-ti-ne — pour l'étym. v. l'encycl.). Mus. Air et surtout grand air : *La CAVATINE de Grâce pour toi*, grâce pour moi, est presque tout le quatrième acte de Robert le Diable. (Balz.) *Le chanteur Linus et le ténor Orphée charmaient, dit-on, et apprivoisaient par leurs CAVATINES les bêtes sauvages des forêts.* (Scribe.) *Il y a loin de la joie au de la douleur véritable à une CAVATINE de Meyerbeer ou à un pas de mademoiselle Tagliolini.* (Th. Gaut.)

— Encycl. Autrefois, l'étymologie du mot *cavatine* donnait lieu à deux acceptions : dans l'ancienne école française, puis chez Gluck, ses contemporains et ses successeurs, ce mot

signifiait fragment, extrait d'un opéra, air assez court, d'un seul mouvement, le plus souvent *andante*, compris entre des récitatifs obligés. Dans l'école italienne de la même époque, on appelait *cavatine* le solo brillant et ornémenté que chantait, au sortir de la coulisse (*cavare*, sortir), le virtuose en renom pour conquérir, par l'habileté de son exécution, la faveur du public, dès son entrée en scène. C'est ce dernier sens qu'il faut appliquer à la *cavatine* telle que l'ont comprise Rossini et ses successeurs. Il n'existe, du reste, aujourd'hui, aucune différence entre les mots *air* et *cavatine*; seulement, en parlant de l'œuvre d'un maître italien, on emploie le mot *cavatine* de préférence au mot *air*, dont le sens est pourtant identique. La *cavatine*, partie essentielle du drame lyrique italien, remplace donc l'air de bravoure des anciens virtuoses en général et des sopranistes en particulier; c'est le cheval de bataille, l'*aria di bravura* (air de voyage) des illustres chanteurs et cantatrices *di primo cartello*. Elle se compose invariablement d'un récitatif d'entrée, d'un *andante* ou *cantabile* sans reprise, auquel succède un second récitatif ou un chœur, et, enfin, d'un *allegro* ou *cabalette*, qui revient généralement une seconde fois, avec addition de traits plus compliqués que ceux de la première reprise. Ajoutons que la *cavatine* est plutôt réservée, dans les œuvres modernes, aux cantatrices qu'aux chanteurs, par suite de l'oubli dans lequel ces derniers ont volontairement laissé tomber les traditions du chant vocalisé et des tendances plus viriles de l'école actuelle.

A notre avis, il existe une nuance entre la *cavatine* et le *grand air*, que l'on semble confondre de nos jours dans une même acception. La *cavatine* se présente presque toujours au début d'une partition; elle exprime ordinairement des sentiments joyeux ou tendres, le bonheur, la passion heureuse, l'espérance. Le *grand air* apparaît aux scènes décisives de l'opéra; il est plus pathétique, plus passionné, plus dramatique, plus intime. L'horreur, la crainte, la colère, le désespoir, la supplication, tels sont les sentiments plus particulièrement exprimés par le *grand air*, dont la coupe de facture est néanmoins, le plus souvent, la même que celle de la *cavatine*. C'est donc dans l'œuvre des maîtres italiens qu'il faut aller chercher la *cavatine* proprement dite, bien que les compositeurs français, notamment M. Aubert, par sa célèbre *cavatine d'Acton*, et M. Halévy, par sa non moins fameuse *cavatine* : *Rachel, quand du Seigneur...*, dans la *Juive*, aient témoigné de leur aptitude à cette séduction du drame lyrique. Parmi les morceaux de chant ornés de cette qualification qui ont acquis la plus grande popularité, on cite : les *cavatines* du *Barbier*, de la *Gazza ladra*; le *Di tanti palpiti* de *Tancrède*, le *O quante lagrime* de la *Donna del lago*, de Rossini; celles du *Pirate*, de la *Straniera* et de la *Sonnambula*, de Bellini; celles d'*Anna Bolena* et de *Lucia di Lammermoor*, de Donizetti; la *cavatine* de *Niobe*, de Pacini; l'*Il mio tesoro* du *Don Juan* de Mozart; la *cavatine* de *Zaire*, par Mercadante; enfin, dans l'œuvre de Verdi, les *cavatines* d'*Ernani*, du *Trouvère* et d'*Attila*.

Nous donnons, comme exemples à l'appui, deux *cavatines* pour soprano, différentes de caractère, celle du *Barbier* et celle d'*Ernani*, la première du genre bouffe, la seconde du genre dramatique, et aussi l'incomparable *cavatine* de ténor *Il mio tesoro* de *Don Juan*.

Cavatine du Barbier, musique de Rossini. Si l'on parle d'élégance mélodique, il faut toujours en arriver à cette *cavatine* unique, secourant les perles et les diamants vocaux comme un gentilhomme ses denielles. Al-maviva est tout entier dans ce chant brodé et parfumé, qui détonnerait dans la bouche de tout autre artiste que M. le marquis de Candia, vulgairement *Mario*, ce type suprême du ténor gentilhomme.

Andante

Aux cieux la fraîche auro - re

Plus pu-re vient d'é - clo - re;

Et toi, tu dors en - co - re, Ob -

- jet de mon a-mour! Ah! ouvre enfin ta pau-

- pié - re; Ex-auc ma pri -

- è - re; Ter-mi-ne ma mi -

- sé - re Par un tendre, un ten -

- dre re - tour. Par un tendre re -

Allegro

- tour. Si - - -

- len - cel ma bel - le; Cou -

- ron - ne mon zè - - - le.

Sa noi - re pru - -

- nel - le fait bat - - -

- tre mon cœur.

Ai - ma-ble dé - li-rel

Je trem - ble et sou -

- pi-re; Ai - ma - ble dé -

- li - rel Je tremble et sou -

- pi - - - rel. D'i -

- vres - se j'ex - pi - rel Su -

- pré - - -

- me bon - - - heur! Non

rien, non rien n'é - ga-le mon bon -

- heur! D'i - vres - se j'ex -

- pi - - -

- rel Tri - - -

- om-phe en-chanteur. Non, rien n'é -

- ga - - - le

mon bon - - -

- heur. Non, rien n'é - ga - le mon bon -

- heur Rien n'é - ga - le mon bon - heur!

Cavatine d'Ernani, musique de Verdi. Ceci est un chef-d'œuvre; il n'y a ni réserves ni observations à faire; c'est le beau dans la vérité. Bien qu'il ait cru devoir déguiser, sous le nom euphonique d'*Elvira*, la *dona Sol* d'Hugo, Verdi a su exprimer encore plus vigoureusement que le poète français les emportements robustes et les saines fiertés de l'amour espagnol. Sans cette admirable cavatine, on ne comprendrait pas l'*Elvira* menaçant, au trio final, le vieux Sylva d'un coup de couteau.

Andante sostenuto

Er-na-ni, viens! je fris -

- son - ne. A mon tour-ment par -

- don - na, Le soup-çon nous en - vi -

- ron - ne, De ce Carlos l'a - mour me

fait frè - mir! Par-tons, al-lons dans

les dé-serts, Fu-yons ce prin - ce ce

prince pervers. Je veux, je veux par -

- ta - - ger ton sort, Dus - se-je,

auprès de toi, trouver la mort. Je

sau - rai te cré - er, dans ma ten -

- dres - se, Un

pa - - ra - - dis de bon -

- heur. Partons, fuyons; De

ce roi, de sa scé - lé - ra -

- tes - se, Notre

a - - - mour se-ra vain -

queur. Oui, se-ra vainqueur. Oui, notre

- a-mour se-ra vain-queur.

Allegro con brio.

J'ai bri - sé, bri - sé ma

chaîne. Du ty - ran je me - prise la

hai-ne. Pour ja - - mais, à toi m'en -

- chaîne L'amour plus fort que le mal

- heur. Ah! vole, ô temps, Ou - vre tes

ai - les. Vole, ô temps, ah! vole, et presse

ton cours. O temps, ou - vre tes

ai - les L'heure est lente à nos a -

- mours. Vole, ô temps, ou - vre tes

ai - les. L'heure est len-te, lente à nos a -

- mours. O temps, ou - vre tes ai - les.

O temps, ou - vre tes ai - les. O

temps l'heure est bien

lente à nos a - mours.

GODA après la 2^e reprise de l'Allegro (A)

- mours, à nos a - mours. O

temps, ac - ti - ve ton cours.

Vole, ô temps. Ah!

Cavatine de Don Juan, musique de Mozart: *Il mio tesoro*. Dût le ciel nous écraser, dussent les mortels nous lapider vivant, nous avouons franchement que le fameux air *Il mio tesoro* n'existe pour nous, à l'état de *mélodie significative*, que pendant les vingt-deux premières mesures; le reste n'est, pardon! ne nous semble que déclamation vague et vocalises inutiles. Il n'y a plus, en dehors des mesures indiquées, ni accent dramatique, ni sens, ni couleur; ce n'est plus qu'un gargarisme pour les fâdes chanteurs à roulades.

Andante.

Sa peine est trop cru - el - le;

Va, cher - che, va, cher -

- che à l'a - pa - ser.

Je compte sur ton zè - le: Ses

larmes vont ces - ser. Ses

lar mes, ses lar - mes, ses

lar - mes vont ces-ser. Ses

lar - - - mes

vont ces - ser. Ah! cal-me sa souf -

- france. Sur moi, sur ma vail-lan-ce Sur

moi, sur ma vail - lance, Du

soin de sa ven - gean-ce

On peut se re - po - ser. On

peut se re - po - ser. Oui,

on peut se re - po - ser. - - -

- france. Sur moi, sur ma vail-lan-ce,

Sur moi, sur ma vail - lan - -

- - - ce, Du soin de sa ven -

- gean-ce On peut se re - po -

- ser. - - -

- - - On peut, on peut se

re - - - po - ser. Sur

moi, sur ma vail-lance, On peut se re-po-

- ser. Oui, on peut se re-po - ser.

CAVAZZA (Jean-Baptiste), peintre et graveur italien, né à Bologne vers 1620. Parmi les estampes qu'il grava d'après ses propres tableaux, on cite : la *Résurrection de Jésus-Christ*; le *Christ sur la croix*; la *Mort de saint Joseph*; l'*Assommoir*. — Un autre CAVAZZA (Pierre-François), né à Bologne en 1675, et peintre assez médiocre, parvint à former une très-riche collection d'estampes, qui fut dispersée après sa mort, arrivée en 1733.

CAVAZZI (Jean-Antoine), missionnaire italien, de l'ordre des capucins, mort à Gènes en 1692. Il alla prêcher l'Evangile dans le Congo et revint à Rome en 1688. Ses *Mémoires* ont été traduits en français par le P. Labat, sous ce titre : *Relation historique de l'Ethiopie occidentale* (Paris, 1732, 5 vol.).

CAVE adj. (ka-ve — du lat. *cavus*, creux, vide en dedans). Creux, enfoncé : *Des yeux caves*. *Des joues caves*.

— Anat. *Veines caves*, Nom donné à deux grosses veines qui déversent dans l'oreillette droite du cœur le sang veineux ramené par la circulation : *VEINE CAVE supérieure*. *VEINE CAVE inférieure* ou simplement *VEINE CAVE*. La *VEINE CAVE* est le principal réceptacle du sang. (Desc.)

— Chronol. *Mois caves*, *Lune cave*, Mois, Lunaison de vingt-neuf jours : *Les mois grecs étaient successivement pleins et caves, c'est-à-dire de trente et de vingt-neuf jours.* (Arago.) *Année cave*, Année lunaire de 353 jours, et, par ext., Année que l'on compte comme complète, bien qu'elle ne le soit pas, par exemple lorsqu'on dit qu'un roi a régné vingt-cinq ans, en comptant pour deux ans la première et la dernière année de son règne, qui se réduisent à un nombre de mois inférieur à douze.

— Encycl. Anat. *Veines caves*. Il y a deux *veines caves* chargées de ramener au cœur le sang de la circulation générale : la *veine cave supérieure*, thoracique ou descendante, et la *veine cave inférieure*, abdominale ou ascendante.

Veine cave supérieure. C'est le tronc commun des veines de la tête et des membres supérieurs; elle est formée de la réunion des deux troncs veineux brachio-céphaliques qui ramènent vers le cœur le sang des parties supérieures du corps. Cette veine commune, au niveau de la première côte droite, décrit une légère courbure et se jette dans la partie supérieure de l'oreillette droite du cœur. Dans son trajet, qui est de 0 m. 04 à 0 m. 05, elle est en rapport, à droite avec le poumon droit, à gauche avec la crosse de l'aorte, en avant avec le thymus et le tissu cellulaire qui la sépare du sternum, en arrière avec la trachée. Elle reçoit, en outre, des troncs brachio-céphaliques, qui lui donnent naissance : 1^o la veine azygos, qui lui apporte le sang d'une partie du rachis; 2^o une série de veines moins importantes, les veines thyroïdiennes inférieures droite, mammaire interne, thyroïdienne, médiastine et diaphragmatique supérieure du même côté.

Veine cave inférieure. Cette veine est le tronc commun qui ramène au cœur le sang de toute la partie sous-diaphragmatique du corps; elle est formée des veines iliaques primitives qui se réunissent au niveau de la cinquième vertèbre lombaire, et, de ce point, se porte verticalement en haut, parallèlement à l'aorte abdominale, longe la partie latérale droite de la colonne vertébrale, arrive au niveau du foie et se dévie à droite, passe dans le sillon du bord postérieur de la glande hépatique, traverse le diaphragme par une ouverture aponévrotique, parcourt un trajet de quelques centimètres dans le péricarde, se coude brusquement de droite à gauche, et vient enfin s'ouvrir à la partie postérieure et inférieure de l'oreillette droite du cœur.

Durant ce trajet, elle est en rapport : en arrière, avec la colonne vertébrale, le pilier droit du diaphragme, les artères lombaires droites et l'aorte; en avant, avec le mésentère, la troisième portion du duodénum, la tête du pancréas, le tronc de la veine porte et le bord postérieur du foie. Outre les veines iliaques qui lui donnent naissance, la *veine cave inférieure* reçoit encore le sang des veines sus-hépatiques, des veines rénales, des veines spermatiques, utérines et ovariennes, des veines lombaires, des capsulaires et des diaphragmatiques inférieures.

Les *veines caves* sont nécessairement les plus gros troncs veineux du corps, puisqu'elles doivent recevoir la totalité du sang qui provient de toutes les veines de la circulation générale. Elles ne présentent, dans leur trajet, aucune valvule, sauf la *veine cave inférieure*, qui, à son entrée dans le cœur, est munie de la valvule d'Eustache, qui, d'ailleurs, ne bouche que très-incomplètement son orifice.

— Mûd. Les affections des veines caves ne diffèrent en rien de celles qui ont leur siège dans les autres veines; on comprendra seulement qu'en raison de l'importance de ces vaisseaux, qui reçoivent la totalité du sang de la circulation générale, elles ont plus de gravité. Les affections des veines caves sont l'inflammation ou phlébite et l'oblitération plus ou moins complète. La phlébite des veines caves est ordinairement consécutive à l'inflammation des autres veines; elle ne diffère en rien, du reste, de la phlébite en général. L'oblitération des veines caves siège ordinairement dans la veine cave inférieure, et résulte le plus souvent d'une phlébite antérieurement acquise. Des concrétions de nature diverse, des productions morbides, des boursoufflements de la membrane interne des vaisseaux, des concrétions fibrineuses, peuvent encore lui donner naissance. C'est ici qu'il ne faut pas oublier le rôle important des veines azygos, dont nous avons parlé dans un précédent article. Ces veines, en établissant une communication entre les veines caves supérieures et inférieures, peuvent heureusement fournir une voie supplémentaire à la circulation sanguine, lorsqu'une oblitération plus ou moins complète entrave le cours du sang dans les troncs veineux principaux. Cette circulation supplémentaire est le salut du malade. Mais lorsque cette circulation complémentaire est située de manière à la rendre inefficace, le sang maintenu dans les veines s'extravase et produit le boursoufflement œdémateux des tissus, l'anasarque. En même temps, les veines superficielles apparaissent gorgées de sang et distendues; ces signes sont considérés comme pathognomoniques de l'affection dont nous parlons.

CAVE s. f. (ka-ve — du lat. *cavus*, creux). Lieu souterrain, endroit voûté au-dessous du sol : Les caves de l'Observatoire. « Se dit particulièrement d'un lieu souterrain et voûté où l'on serre le vin et d'autres provisions : Avoir du vin dans sa cave. Descendre à la cave. Allez chez le ministre, vous y verrez de vastes bâtiments comblés de nos productions depuis la cave jusqu'à la poutre. » (P.-L. Courier.) En marchant sur les voûtes d'une cave, les pieds ont en quelque sorte la conscience de la profondeur. (Balz.) Le monastère de Mégaspilée, qui a l'avantage d'être construit dans une cave, est un but de pèlerinage pour les dévots Hellenes, qui viennent adorer une grande tonne. (E. About.) Les caves, autant que possible, doivent être exposées au nord. (Dezobry.)

Il retourne chez lui, dans sa cave il enserme l'argent, et sa joie à la fois.

LA FONTAINE.
— Par ext. Vins qui sont dans une cave : Sa cave est bien montée. Il est en train de faire sa cave.

Vidons, joyeux Français,
Nos caves renommées. BÉRANGER.

— Caisse à compartiments où l'on met des liqueurs, des eaux de senteur. « Coffre pratiqué au-dessus de la caisse d'une voiture, et dans lequel on met les provisions de voyage.

— Rat de cave, sorte de bougie mince, roulée sur elle-même, dont on se sert pour s'éclairer dans les caves. « Nom injurieux que l'on donne aux commis des contributions indirectes chargés de la visite des caves : Dites-moi, je vous prie, vous qui avez couru, saisissez-vous un pays où il n'y ait ni gendarmes ni rats de cave ? » (P.-L. Courier.)

Je ferais mon chemin, j'aurais un bon emploi,
Je serais dans la suite un conseiller du roi,
Rat de cave ou commis... REGNARD.

— Loc. prov. Aller de la cave au grenier, du grenier à la cave. Ecrire des lignes tout à fait tortueses. Divaguer, parler tantôt d'une chose, tantôt d'une autre. « Tomber d'un excès dans un autre, ne pas garder de moyen terme : Les Anglais ont toujours l'esprit à la cave ou au grenier; ils ne connaissent de moyen terme en quoi que ce soit. » (Swift.)

— Théâtre. Lieu voûté dans lequel les pompes sont placées, afin que les hommes chargés de les manœuvrer soient à l'abri du danger en cas d'incendie.

— Techn. Cave à coke. Dans les usines à gaz, Espace de terrain disposé de façon à ce que le coke qui sort de la cornue puisse s'y éteindre facilement.

— Métallurg. Nom donné, dans la méthode catalane, au côté du foyer qui est opposé au bord où s'opère le travail. « Excavation prismatique formée au devant du laitier, et dans laquelle le laitier s'écoule.

— Jeux. A la bouillotte, au brelan, au quinze, etc., Somme que chaque joueur met devant lui, soit en argent, soit en jetons : Perdre sa cave. Refaire sa cave. Commencer une partie à caves égales.

— Antonymes. Comble, grenier, toit.

— Encycl. Econ. rur. Une bonne cave est indispensable à la conservation des vins; on ne saurait apporter trop de soins à sa construction, à la disposition de la porte, ainsi qu'au nombre et au placement des soupiroux. Les caves sont, en général, plus basses que le sol; leur profondeur varie suivant la nature du terrain. La température doit y être constante pendant toute l'année, et ne jamais dépasser, autant que possible, 10 ou 12 degrés au-dessus de zéro. L'air et la lumière doivent

pénétrer dans les caves; l'air circulant assainit; l'obscurité détermine à la longue les objets qu'elle enveloppe. Néanmoins, il faut éviter avec soin de tomber dans l'excès contraire; car la chaleur et la lumière, lorsqu'elles sont trop vives, aigrissent le vin ou le font évaporer en desséchant les barriques qui le contiennent.

On aère les caves et on les éclaira à l'aide d'ouvertures qui portent le nom de soupiroux. Ces soupiroux doivent être disposés de telle sorte que des courants d'air continus, mais presque insensibles, puissent s'établir à l'intérieur, et que le jour y pénétre sans cependant livrer passage aux rayons directs du soleil. Une bonne cave ne doit être ni trop sèche ni trop humide. Nous venons de voir les inconvénients d'une trop grande sécheresse; quant à l'humidité, elle est plutôt favorable que nuisible aux vins et aux esprits; mais si une cave humide peut être bonne, trop d'humidité devient aussi funeste que la sécheresse excessive. On fera bien d'avoir plusieurs thermomètres et hygromètres pour s'assurer de la température et de l'état d'humidité de la cave dans toute son étendue. Les caves sont ordinairement voûtées; les murs en sont construits en pierres ou en briques jointes, autant que possible, avec du mortier hydraulique; on se sert aussi de béton. L'entrée doit toujours être placée dans l'intérieur de la maison, garnie de deux portes, l'une placée au haut de l'escalier et l'autre au bas, ce qui équivaut à une galerie. Si l'entrée est placée à l'extérieur, elle doit être exposée au nord ou au levant, et l'établissement d'une galerie est alors absolument nécessaire pour obtenir une température à peu près constante en toute saison. Il est des cas où une galerie de 4 à 5 mètres de long, et fermée par une porte à chacune de ses extrémités, suffit pour tenir une cave aussi fraîche qu'une glacière. Il est important qu'il n'y ait pas, dans le voisinage des caves, des égouts, des latrines, des trous à fumier. La cave étant le lieu le plus frais de la maison et le moins accessible à la voracité des insectes, on peut placer dans l'endroit qui en est le plus voisin diverses substances que l'on veut conserver, par exemple de la viande salée; mais, en aucun temps, on ne tiendra dans la cave même des substances végétales et animales susceptibles de fermentation, telles que des fleurs, des légumes, de la viande, du fromage; on évitera surtout d'y nourrir de la volaille ou des lapins. Trop rapprochées de la voie publique, d'un atelier de forgerons et d'ouvriers qui frappent sans cesse, les caves ne seront jamais bonnes, attendu que les secousses troublent la lie et la mêlent continuellement au liquide. Si l'on était obligé d'élever ses constructions sur un ancien cimetière ou sur des terrains marécageux, il faudrait remplacer préalablement l'ancien sol par un sol neuf composé de sable longtemps exposé au soleil. Lorsqu'on craint la filtration des eaux, on doit faire pratiquer un fort corroi de terre glaise derrière le mur, à mesure qu'on l'élève; on peut se dispenser de cette précaution si la cave est construite en béton. Il arrive souvent que les caves ne sont ni pavées ni dallées; il faut alors qu'elles soient gaisées ou recouvertes de plâtras lessivés et bien battus.

Cave (La), paroles et musique de P. Dupont; éditeur, M. Plon. De la *Vigne*, si chaudièrement célébrée par Dupont, a décollé naturellement la *Cave*. Le raisin dépouillé du calice. Le mérite des deux chansons est-il égal? Nous ne le pensons point. La *Cave* n'a pas la rusticité naïve de la *Vigne*; elle est pénible, un peu essoufflée. Le poète semble s'être battu les flancs pour amener son œuvre à fin. Il y a, certes, de charmants détails, comme dans toutes les pièces de ce chansonnier émérite, et pourtant nous sommes contraint d'avouer que la tonalité générale nous semble fautive et prétentieuse. Du reste, Dupont compte assez d'œuvres marquantes pour se consoler facilement de cette critique, et l'opinion toute personnelle que nous émettons a été condamnée d'avance par le succès qui a accueilli cette production.

Andante mosso.

D'un cœur chaud et re-connaiss-

- sant Je m'en vais cé-lé-brer la ca-

- ve. L'es-ca-lier est roi-de-et glis-

- sant, Pour un buveur c'est cho-se gra-

- ve! Des é-gil-ses du vieux châ-

- teau Rappelant les salles obs-cu-res,

Sa voi-test plei-ne de cri-

- taux, De cham-pignons, de moi - sis -

Refrain.

- su - - - re. Dans la cave

il fait bon chan - ter, Sa voi-te ré -

- son - - - ne; il y fait

bien mieux God - ter les bons vins

que nous don - - ne Le rouge au -

- tom - - - ne, Le rouge autom - ne.

DEUXIÈME COUPLET.

Nous heurtons au tas des bouchons,
Des tessons, des bouteilles vides;
Les rats tiennent conseil. Tâchons,
La lampe en main, d'être lucide.
Au doigt ces tonneaux sonnent plein
Laissons ce vin dormir tranquille;
Il est encore vert... Plus loin,
Des crus fameux je tiens la file.

Dans la cave, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Que ce vitrail est rutilant!
Chaque bouteille, blanche ou noire,
Qui contient le vin rouge ou blanc,
Egalement invite à boire.
Alicante, porto, xérès,
Lacryma-christi, canaries;
On croit voir en de beaux coffrets
Éclatier des pierres, etc.

Dans la cave, etc.

QUATRIÈME COUPLET.

En passant, nous avons goûté
Au constance, au grave, au sauterne.
Le sillery met en gaité.
Devant le rhin l'on se prosterne.
Bordeaux m'ouvre un rouge sillon.
Vers cette pourpre je me hâte,
Et du bourgogne au roussillon
Ma trogne est couleur d'écarlate.

Dans la cave, etc.

CINQUIÈME COUPLET.

Du romanée et du pomard,
Du chambertin au tas d'essence
De l'ambrosie et du nectar
M'a révélé la jouissance.
Je suis conquérant, amoureux,
Statuaire, peintre, poète;
Je vois Vénus! je suis heureux!
Les étoiles sont ma conquête!

Dans la cave, etc.

SIXIÈME COUPLET.

Dans quelque facon bien bouché
Peut-être ma cave profonde
Garde le problème cherché
Qui fera le bonheur du monde.
Dans son caveau le plus discret
Si quelque vérité sommeille.
En voulant la boire d'un trait
N'allions pas casser la bouteille.

Dans la cave, etc.

SEPTIÈME COUPLET.

Ce n'est pas sans utilité
Qu'en ma cave en tout temps je rôde:
C'est une glacière l'été,
L'hiver c'est une serre chaude:
J'y vivrais et mourrais galement!
Sauf le dôme de la Nature,
Peut-on rêver un monument
Plus beau pour une sépulture?

Dans la cave, etc.

CAVE DU DIABLE (La) ou le *Trou du Diable* (*Devil's hole*), très-belle et très-grande grotte située dans le Derbyshire, en Angleterre. De chaque côté, de gigantesques rochers au ton gris s'élèvent presque perpendiculairement, à une hauteur d'environ 300 pieds. Un ruisseau sort de la caverne et se perd en écumant à travers les fentes de la pierre et les couches crayeuses. La voûte qui forme la bouche du souterrain décrit une courbe de 40 mètres. Au commencement, le regard perce difficilement l'obscurité de cet effrayant séjour; mais, après quelques instants, on y découvre de pauvres chaumières habitées par des gens fort misérables, qui gagnent leur vie en faisant le double métier de cordiers et de guides. Les longues et maigres potences qui se dressent à l'entrée leur servent à tresser les cordes. A 60 pieds de l'ouverture, la voûte touche presque le sol; la lumière du jour disparaît; on ne peut plus avancer qu'avec des torches. Pendant quelque temps on ne peut marcher qu'en se courbant. Le premier espace ouvert où l'on pénètre contient un lac large d'environ 16 mètres. On monte sur un petit bateau jonché de paille, et il faut avoir grand soin de se tenir couché, car la voûte descend, vers le milieu, à quelques centimètres du niveau de l'eau. On ar-

rive à une salle immense; mais les flambeaux ne peuvent percer l'obscurité, et il est impossible de mesurer l'élévation et la profondeur de cette partie du souterrain. Des marches conduisent à un second lac plus étendu que le premier: on le traverse sur le dos des guides. En quelques endroits, l'eau suinte et tombe en pluie fine comme un brouillard. Un peu plus loin, on pénètre dans un souterrain, où la nuit semble encore plus affreuse; on l'appelle le *sanctuaire*. En cet endroit, le silence mortel qui oppresse depuis si longtemps le cœur du visiteur est tout à coup interrompu par des sons éclatants qui descendent des parties supérieures de la caverne: c'est un chœur de femmes et d'enfants rangés dans un creux de rocher au-dessus du *Chancel*, à une faible distance. Les guides secouent leurs torches et montrent ces pauvres êtres pâles et à peine vêtus, jetant leurs lugubres accords dans ces sombres abîmes. Ce sont leurs compagnes, ce sont leurs fils et leurs filles, que l'on a ainsi dressés à jouer un rôle fantasmagorique. Quand on revoit le jour, on se sent soulagé d'un poids énorme, on croit avoir porté le rocher entier sur sa poitrine.

Il est hors de doute que cette caverne, comme en général toutes celles dont il sort des ruisseaux ou de grosses sources, a été creusée et formée par les eaux qui ont emporté les sables et les matières divisées qu'on trouve entre les rochers et les pierres. On aurait tort de rapporter, comme quelques-uns l'ont fait, l'origine de ces cavernes aux éboulements et aux tremblements de terre.

Disons, en terminant, que le Derbyshire, où est située cette remarquable caverne, offre, surtout dans la partie nord, un grand nombre de curiosités naturelles des plus intéressantes. Le plateau qu'on appelle la région du *Pic* est particulièrement extraordinaire sous ce rapport: on n'y saurait faire un seul pas sans une nouvelle surprise.

CAVES À MARGOT (les), grottes naturelles qui se trouvent dans des roches calcaires, près de Saint-Pierre-d'Erve, dans la Mayenne. C'est le peuple manœuvre qui désigne ces grottes sous ce nom, que nous leur donnons nous-même en tête de cet article; dans l'histoire et dans la science, elles portent le nom de *Grottes de Sauges*. Ces grottes, creusées dans d'énormes rochers entre lesquels passe la petite rivière d'Erve, se partagent en plusieurs salles, les unes octogones, les autres irrégulières et de différentes grandeurs; les plus grandes ont 20 mètres environ de diamètre. Les voûtes sont formées par des rochers dont quelques-uns semblent être sur le point de tomber; d'autres s'élèvent du sol jusqu'à la voûte, comme des colonnes naturelles. En quelques endroits, le sol est formé d'énormes blocs de rochers offrant des fentes et des fissures dont une sonde de 30 à 40 mètres n'a pas rencontré le fond; dans d'autres salles, c'est un banc de terre argileuse assez molle et sur laquelle on distingue les traces de quelques animaux qui cherchent un refuge dans les Caves à Margot. On y trouve, de distance en distance, des flaques d'eau limpide, mais peu profondes. Les Caves à Margot ne rendent pas d'écho; la voix n'y est répétée que d'une manière très-sourde. Presque toutes les salles sont ornées de belles stalactites et de stalagmites. Ces concrétions offrent des formes naturelles, les unes élégantes, les autres bizarres, et qui ont fait donner des noms spéciaux aux diverses salles des grottes, suivant les objets qu'on croyait y reconnaître. Les Caves à Margot ont eu aussi un petit rôle à jouer dans l'histoire: elles ont plusieurs fois, en effet, servi de refuge aux populations du voisinage pendant les guerres civiles qui ont si fréquemment désolés ces contrées, et notamment pendant les guerres de la Réforme. Les Caves à Margot ont été aussi quelquefois, mais à tort, considérées par quelques voyageurs comme ayant servi à la sépulture de saints personnages.

CAVES DE ROQUEFORT, excavations qui descendent modérément au-dessous du niveau du sol, dans le flanc de rochers gigantesques, et dont les unes, au nombre de vingt-trois, sont naturelles, les autres, au nombre de onze, artificielles. Elles comprennent plusieurs compartiments où l'on a pu établir jusqu'à cinq étages. Ces caves ne sont remarquables ni par leur étendue ni par leur beauté, et cependant elles ont une notoriété immense, due seulement aux excellents fromages que l'on fabrique sous leurs voûtes. Elles sont situées à côté du petit village de Roquefort, dont le nom est devenu européen, modeste hameau de cent feux à peine, qui s'élève au milieu de hautes montagnes, à 12 kilom. environ de la ville de Saint-Affrique, dans le département de l'Aveyron. L'origine de Roquefort est inconnue, aussi bien que la date des premiers essais de la fabrication qui l'a illustré. M. de Gaujal, dans son excellent et savant ouvrage sur le Rouergue, pense que ce hameau remonte à 1070, au règne de Philippe I^{er}, et il base cette assertion sur une charte des archives de Conques. La température n'est pas la même dans toutes les caves. L'hygromètre y marque en terme moyen 60°; le thermomètre, + 5°. La différence de la température ne laisse pas que d'influer sur la qualité du fromage: dans certaines caves, sa maturité est plus prompte. Pour qu'il atteigne le degré de perfection désirable, il lui faut un séjour successif dans chacune des caves.

Le village de Roquefort est bâti en amphithéâtre et adossé à d'énormes quartiers de roches qui forment un plateau fort élevé, et dans lequel s'ouvrent les caves. Rien d'intéressant dans l'intérieur du village; mais les rochers sont curieux à visiter, surtout la cour des Fées, qui renferme de belles concrétions calcaires. Cette grotte a 1,800 m. de profondeur : il est dangereux de la parcourir sans guide, car de profonds abîmes s'ouvrent à chaque pas. Du sommet le plus élevé de ces rochers (le Cambalon, qui atteint 500 m. au-dessus de la vallée), on découvre un pays pittoresque, mais sévère. Le sol est gris, pierrenx, aride, quelques bruyères interrompent seules cette triste monotonie, et il semble que la Providence ait exilé la vie de cette terre désolée par les orages.

CAVE (Guillaume), historien et critique anglais, né à Pickwell (Leicester) en 1837, mort à Windsor en 1913. Il fut chapelain de Charles II, chanoine d'Oxford, et il s'est particulièrement occupé de recherches sur l'histoire ecclésiastique. Son ouvrage le plus important a pour titre : *Scriptorium ecclesiasticorum historia litteraria* (1888); la meilleure édition est celle d'Oxford (1940-1943, 2 vol. in-fol.). Outre cet ouvrage, où à une exposition très-claire et très-méthodique se joint une vaste et solide érudition, nous citerons de lui : *le Christianisme primitif* (1879), traduit en français (1912, 2 vol.); *Antiquitates apostolicæ* (1876, in-fol.); *Apostolici ou Histoire de la vie, des actes et de la mort des hommes apostoliques* (1877, in-fol.), etc.

CAVE (Edouard), journaliste anglais, né à Newton, dans le comté de Warwick, en 1691, mort en 1754. Quelques écrits de peu d'étendue lui ayant procuré des ressources, il acheta une imprimerie et fonda le *Gentleman's Magazine*, feuille périodique qui a servi de modèle à tous les recueils connus sous le nom de *Magasin*.

CAVE (Stephen), membre du parlement anglais, né à Clifton en 1820, d'un banquier ancien haut-shérif de Bristol. Il fit son éducation à Harrow et à Oxford, où il obtint le titre de maître ès arts (licencié ès lettres) en 1846. La même année, il se fit recevoir avocat. Depuis le mois d'avril 1859, il représente à la chambre des Communes un district du comté de Sussex. Conservateur, votant avec le parti qui a pour chef lord Derby, il n'est pas opposé néanmoins au progrès. Il s'est prononcé en faveur de l'éducation du peuple, et la réforme du régime pénitentiaire a toutes ses sympathies. Propriétaire dans l'Inde occidentale, il a parlé au parlement sur les questions coloniales. C'est au même titre qu'il fut choisi pour représenter la Jamaïque aux Barbades au congrès international de statistique de 1860. M. Cave est encore gouverneur adjoint du comté de Gloucester, juge de paix pour le canton de Sussex, membre du conseil d'administration de la Banque d'Angleterre, etc. On lui doit quelques essais de jurisprudence et d'économie politique sur *l'Esclavage* et *la Traite des esclaves* (1849); sur *la question de savoir si prévenir et réformer sont des obligations incombant aux particuliers ou à l'Etat* (1853), et sur les *Principes distinctifs de la punition et de la réforme* (1857).

CAVE, ÊE (ka-vé) part. pass. du v. Caver. Rendu cave, creux :

Des yeux *cavés*, troubles et clignotants, De deux obscurs sont chargés en tout temps. J.-B. ROUSSEAU.

— Jeux. Qui a fait sa mise : *Je suis CAVÉ de vingt francs*.

— Fig. Evalué, estimé : *On sera pleinement convaincu, après la lecture de cet ouvrage, que, loin d'être exagérée, cette estimation est CAVÉE trop bas*. (Fourier.)

— s. m. Argot. Dupe : *Un CAVÉ*.

CAVÉ (Edmond-Ludovic-Auguste), littérateur, né à Caen en 1794, mort en 1852. Il publia, vers la fin de la Restauration, en collaboration avec Dittmer, et sous le pseudonyme de Fougerey, les *Soirées de Neuilly* (Paris, 1827, 2 vol. in-8°), série de proverbes dramatiques dont la tendance politique et les allusions firent tout le succès. Il collabora aussi au *Globe*, et obtint après 1830 la direction des beaux-arts et des théâtres au ministère de l'intérieur, place qu'il occupa jusqu'en 1848. Après le coup d'Etat du 2 décembre, il reçut une position analogue au ministère d'Etat, mais elle mourut presque aussitôt. On lui doit aussi, outre l'ouvrage déjà cité, des comédies, des vaudevilles et un ballet représenté à l'Opéra, la *Tentation de saint Antoine*.

CAVÉ (François), mécanicien français, né dans un village de Picardie en 1794. Après avoir été simple ouvrier, puis soldat, il parvint à monter pour son compte un atelier de machines qui s'agrandit jusqu'à compter huit et neuf cents ouvriers. La plupart des bateaux à vapeur qui naviguent sur la Seine portent des machines sorties de son usine; il fabriquait aussi les

hélices et tous les appareils de navigation des plus grands navires. Décoré en 1834, honoré de plusieurs médailles d'or, il a vendu enfin ses ateliers à la maison Deronze et Cail.

CAVÉ (Elisabeth-Marie BLAVOT, veuve), femme peintre, née à Paris vers 1810. Elle étudia l'aquarelle sous Roqueplan; épousa ensuite Clément Boulanger, qui lui enseigna la peinture de genre. Veuve en 1842, elle eut pour second mari François Cavé, inspecteur des beaux-arts. Parmi ses aquarelles et ses peintures de genre, on cite : *Enfant pleurant sa chère*; *Jean-Jacques et les petits Savoyards*; *le Mardi gras*; un *Tournoi d'enfants*, etc. Mme Cavé est auteur d'une *Méthode de dessin sans maître* (1853), qui a obtenu du succès.

CAVEANT CONSULES (Que les consuls prennent garde), formule par laquelle le sénat romain, dans les moments de crise sociale, investissait les consuls d'un pouvoir dictatorial. La formule était : *Caveant consules ne quid detrimenti respublica capiat* (Que les consuls prennent garde que la république n'éprouve aucun dommage).

Les deux plus solennelles conjonctures où le *caveant consules* ait été prononcé, c'est sous le tribunat des Gracques, au commencement des discordes civiles, et sous le consulat de Cicéron, après la conjuration de Catilina. En vertu de la douce formule du sénatus-consulte, Catilina et les Gracques furent mis purement et simplement hors la loi, sans que la responsabilité des consuls courût aucun risque. L'origine du *caveant consules* n'a point de date dans l'histoire romaine : il est né de la force des choses, du principe supérieur aux lois positives sur lequel repose tout Etat : *Salus populi suprema lex esto* (Que le salut public soit la loi suprême). La formule du sénatus-consulte romain a son analogue dans cette lugubre exclamation qui se faisait entendre quelquefois à la tribune de la Convention : *Citoyens, la patrie est en danger!*

Maintenant le terrible *caveant consules*, appliqué plaisamment à des riens, est devenu une locution proverbiale. *Caveant consules!* c'est-à-dire *Prenez garde, Veillez au grain, Il y a péril en la demeure*, à propos d'une bagatelle. C'est le contraste d'un mot de formidable mémoire appliqué à une chose frivole qui en fait le piquant. En voici quelques exemples :

« Quoi! des associations de charité, des prières, le patronage d'un saint! *Caveant consules!* cela rappelle l'Eglise et les moines. »

L. VEUILLOR.

« *Caveant consules!* Que l'Europe avise, non l'Europe catholique, anglicane, protestante ou grecque, mais l'Europe laïque, le pouvoir civil, seul dépositaire désormais des grandes vérités éternelles. Que ce pouvoir agisse au nom de Dieu, père de tous les hommes, sans aucune intervention des sectes religieuses. »

LOUIS JOURDAN.

« Adieu, mon cher maître, priez Dieu ne quid *respublica detrimenti capiat*, et ne négligez pas au moins d'écrire sur cet objet à tous les académiciens que vous en croirez dignes. »

D'ALEMBERT à Voltaire.

CAVEAT s. m. (ka-vé) — mot lat. qui signifie *qu'il prenne garde!*. Recommandation expresse : *Le CAVEAT de Bacon est d'une facile observance*. (Proudh.)

CAVEAU s. m. (ka-vo — diminut. de cave). Petite cave; compartiment isolé dans une cave :

Pour porter le trépas à cent peuples vaincus, J'ai vu Mars profaner les caveaux de Bacchus. DELILLE.

Bacchus a vidé son caveau Pour remplir la coupe des Parques. BÉRANGER.

— Petit souterrain pratiqué dans un cimetière ou sous les dalles d'une église, pour servir de sépulture : *Les CAVEAUX de Saint-Denis, du Panthéon*.

— Par anal. Salle voûtée et sombre :

Cloîtres silencieux, voûtes des monastères, C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer. A. DE MUSSET.

— Phys. *Caveaux acoustiques*, Réduits souterrains pleins de vases de terre, que l'on avait essayé de ménager dans certaines églises pour renforcer la voix des chœurs, à l'imitation des anciens, qui renforçaient par un procédé analogue la voix des acteurs.

— Hist. littér. Cabaret où se réunissait la société de littérateurs et de chansonniers fondée par Piron, Collé, Crébillon fils, Fuzelier, etc. *La Société même*, qui, fondée en 1730, est tombée, s'est reconstituée à plusieurs reprises et subsiste encore aujourd'hui :

Au Caveau je n'osais frapper; Des méchants m'avaient su tromper. BÉRANGER.

— Mar. Soute supplémentaire où l'on dépose les provisions du commandant.

Caveau (société du). De tout temps et à toutes les époques, les poètes, les gens d'esprit, les fins diseurs, tous les gais disciples de Comus, ont aimé à se réunir en un même lieu, le plus souvent dans un cabaret, pour se livrer à d'intimes causeries.

C'est ainsi que nous rencontrons, à Rome,

chez le cabaretier Coranus, Horace, Tibulle, Propertius, Ovide, buvant le vin de Falerne, vantant leurs maîtresses et chantant quelque chanson bachique écrite par le poète de Tibur, dans le mode inventé par Sappho, la dixième muse.

Au commencement du XVII^e siècle, à la *Pomme-de-Pin* (rue de la Juiverie), déjà illustrée par Villon et surtout par Rabelais, nous trouvons une réunion de poètes qui avaient nom Théophile, Bergeron, Desbarreaux, Guillaume Colletet, Saint-Pavin et Luillier. « Bien souvent, raconte Urbain Chevreau en parlant de Colletet, nous allions manger chez lui, à condition que chacun y ferait porter son pain, son plat avec deux bouteilles de vin de Champagne ou de Bourgogne; et, par ce moyen nous n'étions pas à charge à notre hôte. Il ne fournissait qu'une vieille table de pierre sur laquelle Ronsard, Jodelle, Belleau, Baif, Amadis Jamyn avaient fait en leur temps d'assez bons repas; et, comme le présent nous occupait seul, l'avenir et le passé n'y entraient jamais en ligne de compte. Claudine, avec quelques vers qu'elle chantoit, y choquoit du verre avec le premier qu'elle entreprenoit, et son cher époux, M. Colletet, nous récitait, dans les intermèdes du repas, ou quelque sonnet de sa façon ou quelque fragment de nos vieux poètes que l'on ne trouve point dans leurs livres. »

Un peu plus tard, rue du Pas-de-la-Mule, chez la Coiffier, à la *Fosse-aux-lions*, nous voyons une autre réunion de gentilshommes de la plume et de l'épée, tous francs buveurs et gais rieurs, formant une sorte de franc-maçonnerie bachique. C'étaient Saint-Amand, Nicolas Faret, d'Harcourt, maître Adam (le Virgile au rabot), etc., etc.

La Société du Caveau a donc une généalogie dont elle peut être fière. C'est dans l'arrière-boutique de l'épicier Gallet qu'elle prit naissance, à Paris, en 1729. Gallet, homme d'esprit et chansonnier, l'ami de Panard, de Piron, de Collé et de Crébillon fils, les invitait souvent à dîner. L'esprit et les couplets des convives égayaient ces repas. Mais l'épicier savait allier l'esprit futile d'Epicure au talent plus solide du commerçant; quand il avait quelque marché à conclure, il faisait asseoir à sa table les marchands avec qui il traitait, et ceux-ci, flattés de se trouver en si aimable compagnie, charmés des saillies qu'il entendait, concluaient plus facilement les affaires. Piron, qui s'aperçut du manège, dit un jour à Collé : « Je crois vraiment qu'il nous prête sur gages. » Gallet était soupçonné, en effet, de se livrer à l'usure. Quand le doute ne fut plus permis à cet égard, la Société prononça son exclusion, et M. Gallet fut prié de dîner le dimanche partout ailleurs qu'au Caveau.

C'était effectivement le premier dimanche de chaque mois, dans le cabaret de Landel, situé au carrefour de Buci et connu sous le nom de Caveau, qu'avait lieu la réunion. Panard, Piron et Collé appelèrent à leurs dîners mensuels Fuzelier, Saurin, Sallé, Crébillon, Ducloux, Gentil Bernard, Labruère, Moncrif, Helvétius, Rameau et le peintre Boucher. Ainsi se trouva constituée la Société. On y chantait des chansons, on y lisait des vers, on y critiquait les ouvrages nouveaux, on y lançait de temps en temps de fines épigrammes contre les absents et quelquefois même contre les assistants. Si le trait portait juste, celui contre lequel il était dirigé devait vider son verre à la santé du railleur. Si, au contraire, il était mal dirigé ou de mauvais goût, l'auteur était condamné à boire un verre d'eau, tandis que tous les autres s'abattaient le bourgogne ou le bordeaux en l'honneur de la victime manquée.

Le bourgogne et le bordeaux jouaient, en effet, un grand rôle dans ces tournois bachiques. Qui ne sait que le verre de Panard avait l'exacte mesure d'une bouteille de bordeaux, et que Panard le vidait sans effort? On se réunissait chez Landel pour jouter d'esprit et de gaieté; pour boire et rire, pour célébrer, loin des censeurs, Bacchus aussi bien qu'Apollon, Eros aussi bien qu'Apollon et Bacchus.

Pour voir gentille fillette Sitôt qu'on l'appellera, Pour percer une feuillette Dès qu'on la demandera, Et lon lon la Landel irette, Et lon lon la Landel ira.

Cette société se dispersa à la fin de 1739, après avoir duré environ dix ans. Elle avait eu le tort d'inviter des grands seigneurs à ses séances. Ceux-ci, ne voulant pas être confondus avec les membres présents et tenant à marquer qu'ils venaient avant tout assister à un spectacle, refusèrent les sièges qu'on leur offrait. Le silence seul répondit à leur dédain; mais cette aventure éloigna des réunions quelques membres à qui leur position de fortune commandait des ménagements; d'autres quittèrent Paris, appelés par leurs fonctions en province ou à l'étranger. Une partie des membres du Caveau se trouva ainsi dispersée, et tous cessèrent de se réunir.

Le Caveau avait fait naître autour de lui d'autres sociétés chantantes : la société d'Apollon, la société des Enfants de la lyre. Lui, le premier en date, le premier par son esprit et par sa gaieté, ne pouvait donc mourir entière-

ment. Il se réveille, en effet, en 1759, grâce au fermier général Pelletier, qui recevait à sa table, tous les mercredis, Marmontel, Suard, Boissy, Lanoue, Collé, Crébillon fils, Helvétius, Gentil Bernard et Laujon. Ces réunions, bien que consacrées à chanter, à rire et à boire, étaient moins gais, moins libres que celles de la société précédente. Les hommes de lettres se sentaient peu à l'aise au milieu de tant de luxe, et ils se séparèrent de nouveau quelques années avant la Révolution. Pelletier leur en fournit le prétexte par son mariage avec une aventurière qui devait lui faire payer cher son obstination à ne suivre aucun conseil. Devenu fou à la suite de ses chagrins domestiques, il mourut à Charenton.

En 1796, les *Dîners du Vaudeville* ressuscitèrent l'esprit du Caveau. Barre, Radet, Desfontaines et Plis en sont les fondateurs. Le règlement porte que le dîner sera mensuel et que chaque convive y dira une chanson. Armand Gouffé y fait entendre le *Corbillard*, Plis sa *Grande ronde à boire*, Ségur aîné la *Chauvière*, Ségur cadet le *Voyage de l'Amour et du Temps*. D'autres célèbrent les victoires de Bonaparte. Philippe de la Madelaine, Emmanuel Dupaty, Laujon, Prévôt d'Aray, Dieu-la-Foy, etc., complètent l'ensemble de cette société spirituelle, badine et patriotique. Elle vit le commencement du XIX^e siècle et n'alla guère au delà. Sa dernière réunion eut lieu dans les premiers jours de 1802. Elle avait publié neuf volumes contenant les couplets chantés par ses membres. On en prit la fleur et on fit paraître les deux volumes bien connus sous le titre de : *Choix des Dîners du Vaudeville*.

En 1806, le Caveau renaît au café de Cancale, sous le nom de Caveau moderne. Armand Gouffé et le libraire Cappelle en furent les fondateurs. Ils y appelèrent Désaugiers, Brazier, Antignac, Plis, Ségur aîné, E. Dupaty, Laujon, Philippe de la Madelaine, Ducray-Dumail, Cadet-Gassicourt, Grimod de la Reynière, etc. Les dîners avaient lieu au *Rocher de Cancale*, rue Montorgueil, le 20 de chaque mois. Laujon, alors fort âgé, les présidait. Après sa mort, la présidence passa à Désaugiers. Ce dernier, excellent acteur et très-bon mime, chantait ou jouait tout ses chansons avec une verve qui allumait, comme une traînée de poudre, l'entrain et la gaieté. Ce fut pour le Caveau qu'il composa la plupart de ses chansons, entre autres : *Moniteur et Mme Denis*, *Cadet Butox*, *la Vestale* et *cette Treille de sincérité*, chef-d'œuvre de fine satire :

Cette treille miraculeuse, Dont la vertu tient du roman, Passa longtemps pour fabuleuse Chez le Gascon et le Normand; Mais des garants très-authentiques Ont lu, dans un savant bouquin, Que son raisin des plus antiques Existait sous le roi Pépin. Nous n'avons plus cette merveille Ce phénomène regretté, La treille De sincérité.

Un auteur, sous son frais ombrage, Lisant un poème fort beau, A chaque feuille de l'ouvrage, L'humectait d'un raisin nouveau. « Ça! lui dit-on, un tel poème Vous a coûté six mois et plus? — Non, reprit-il à l'instant même, Il m'a coûté cinquante écus. » Nous n'avons plus cette merveille, etc.

Mais, hélas! par l'ordre du prince, Ce raisin justement vanté, Un jour, du fond de sa province, Près du trône fut transplanté. Pauvre treille, autrefois si belle, Que venais-tu faire à la cour? L'air en fut si malsain pour elle Qu'elle y mourut le premier jour. Nous n'avons plus cette merveille, etc.

V. au mot TREILLE la musique et les autres couplets.

La *Treille de sincérité* ne fut pas la seule à laquelle Désaugiers rendit hommage : en fait de treilles, les membres du Caveau n'en désignaient aucune. Désaugiers chantait :

Le mâcon m'invite, Le beau ne m'agite, Le bordeaux m'excite, Le pomard me séduit; J'aime le tonnerre, J'aime le madère, etc.

Ainsi, comme ses devanciers, le Caveau moderne unissait le culte du vin au culte de l'esprit, la gastronomie à la lyre. Chaque mois, il rédigeait, sous le titre de *Journal des gourmands et des belles*, le compte rendu de ses dîners. Le nombre des adeptes s'accroissait : Jouy, Théolon, Oury, Eusèbe Salverte, Coupard, Rougemont, etc., prenaient place à la table des chansonniers. Des hommes illustres, lettrés, savants, des administrateurs regardaient comme un honneur d'être invités à s'y asseoir. Mais, parmi tous, celui dont la réputation est restée la plus brillante, ce fut Béranger. *Le Roi d'Yvetot*, les *Gueux* et les *Infidélités de Lisette* avaient appelé sur lui l'attention de Désaugiers, qui l'invita à un des dîners du Caveau; et ici nous laissons parler Béranger lui-même : « En 1813, ra-

conte-t-il dans *Ma Biographie*, existait depuis plusieurs années une réunion de chansonniers et de littérateurs qui avait pris le nom de *Caveau*, en mémoire du Caveau illustré par Piron, Panard, Collé, Gallet et Crébillon père et fils. Désaugiers, à la mort du vieux Laujon, avait été appelé à présider cette société, dont les chants contrastaient alors si singulièrement avec les malheurs dont la France était menacée. Je n'ai jamais eu de goût pour les associations littéraires, et l'idée ne devait pas me venir de moi-même de faire partie d'une société. Désaugiers eut occasion de voir mes couplets, chercha à me connaître, et je ne pus résister aux instances qu'il me fit d'accepter de dîner au moins une fois au Caveau avec tous ses collègues, que je ne connaissais que de nom. Je m'y rendis au jour fixé, et j'y chantai beaucoup de chansons. Chacun parut surpris que, si riche en productions de ce genre, je n'eusse jamais pensé à les publier. « Il faut qu'il soit des nôtres », fut le cri de tous. Pour obéir aux règlements, qui défendaient de nommer un candidat présent, on me fit cacher derrière la porte, un biscuit et un verre de champagne à la main. J'y improvisai quelques couplets de remerciement pour mon élection faite à l'unanimité, au bruit de joyeuses rasades et confirmée par une accolade générale. »

Ces couplets de remerciement commencent ainsi :

Au Caveau je n'osais frapper ;
Des méchants m'avaient su tromper :
C'est presque un cercle académique,
M'avait dit maint esprit caustique.
Mais que vois-je de bons amis
Que rassemble un couvert bien mis.
Asseyez-vous, me dit la compagnie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie,
Ce n'est point comme à l'Académie.

C'est du Caveau et au bruit de ses applaudissements que bientôt se répandit dans Paris et dans toute la France la renommée de notre grand poète, de notre immortel chansonnier.

Les dissensions politiques qui, après la Restauration, divisèrent la nation et les familles, n'épargnèrent pas le Caveau et amenèrent sa dissolution en 1817. Heureusement, dès 1813, un fils lui était né : *Momus* avait convié la chanson et la gastronomie à ses soupers. C'est là que se réfugièrent les membres fervents du Caveau défunt. Les soupers de *Momus* ne cessèrent qu'en 1828.

Dans ce pays où l'esprit vit sans cesse, le Caveau ne saurait entièrement mourir. M. Albert Montémont le reconstitua en 1834, et il n'a pas, depuis lors, cessé de se réunir. Le premier vendredi de chaque mois, la chanson se réveille. Les dîners, qui avaient lieu d'abord au pied de l'ancienne butte Saint-Roch, à deux pas du café de la Régence, dans le restaurant Pestel, se font maintenant au Palais-Royal, dans un des somptueux salons du café Corazza. Les convives sont les membres titulaires, les membres honoraires, les associés de la province ou de l'étranger, car il y en a de la Nouvelle-Orléans et de l'île de la Réunion, enfin les visiteurs, c'est-à-dire les personnes qui ont l'honneur d'être invitées par un membre titulaire. La société a un président, un vice-président, un secrétaire, un trésorier et un maître des cérémonies. Ces dignitaires sont élus pour un an. Les membres titulaires ne peuvent dépasser le nombre de vingt.

Il y a, dans les dîners du Caveau actuel, quelque chose du cérémonial académique plutôt que les libres allures et le sans-gêne des anciennes sociétés chantantes. Les vieilles traditions sont cependant respectées, un peu comme on respecte les cérémonies d'un culte. Les membres titulaires se tutoient, plutôt pour obéir au règlement que par abandon et par laisser-aller. L'habit noir est de rigueur, comme à l'Institut l'habit à palmes vertes. Un seul membre, avec sa face large, son air égrillard, sa gaieté de bout-en-train, son ventre majestueux et son vaste paletot noisette, semblait le vivant souvenir de l'esprit gaulois et de la joyeuse désinvolture de nos pères ; c'était Van Cleemputte, mort récemment, et dont on a dit :

Collé, Piron ne sont pas, et pour cause,
Avec Panard disparus ; car je vois,
Grâce aux effets de là météorologie,
Qu'en Van Cleemputte ils revivent tous trois.

Le dîner est servi ; on passe dans la salle du banquet. Chacun prend la place que lui a assignée un numéro distribué dans la salle d'attente. Chaque numéro est orné d'un couplet, dans le genre de ce quatrain de Désaugiers :

De la gâté le doux attrait
Embellit jusqu'à la sagesse ;
De l'enfance elle est le hochet,
Et le bâton de la vieillesse.

Tout en déroulant sa serviette, chacun lit à demi-voix le couplet qui lui est échu : c'est, comme on l'a dit spirituellement, « la *Bénédicté* du Caveau ». Le président a devant lui, à sa droite, un grelot à manche d'ébène, c'est le grelot de la Folie, et à gauche, dans un étui en maroquin, le fameux verre de Panard. Ce verre, tiré de son écrin, fait le tour de la table pour recevoir le tribut d'admiration des visiteurs. Le repas, élégant et de bon goût, rappelle sobrement ces plantureuses agapes

où les anciens chansonniers fêtaient *Comus* et *Bacchus*, et si la gaieté jaillit au dessert, c'est moins aux fumées du vin qu'à l'esprit des convives qu'il faut en faire honneur.

Mais voici le café et les liqueurs. Le président agite le grelot et donne ainsi le signal des chansons. Non-seulement les membres titulaires, mais les membres honoraires et associés, les visiteurs mêmes sont invités à faire entendre leurs productions.

Les hommes les plus honorables composent le Caveau : auteurs dramatiques, gens de lettres, médecins, avoués, etc. On n'y rencontre pas sans étonnement des personnages que leurs fonctions semblent éloigner de la gaieté et des rires. C'est ainsi que M. Giquet, l'ancien préfet de police, en faisait partie. Parmi les membres actuels, citons M. Clairville, le vaudevilliste ; M. Mahiet de La Chesneraye, poète plein de sentiment ; M. Louis Protat, à qui son étude, si gravement et si habilement dirigée, n'a pu faire complètement oublier certain péché de jeunesse ; M. Eugène Vignon, MM. Poinclood, Busnach, Grangé, etc.

Le 4 mai 1866, M. Jules Janin est venu s'asseoir à la table du Caveau. C'est M. Clairville, alors président, qui l'accueillit par ces vers :

Viens, suis la trace
D'Anacréon,
Toi, dont le nom
Déjà rappelle Horace.
L'esprit, la grâce
Ont de nouveau
Marqué ta place
En tête du Caveau.
Tout le pouvoir
Du gai savoir,
Tu peux l'avoir ;
C'est l'esprit qui le donne ;
Pour le prouver,
Sans trop rêver
Une couronne,
On peut te la donner.

Quand on s'appelle, enfin,
Jules Janin,
On peut se passer d'un fauteuil,
On prend sa chaise,
On s'y met à son aise,
Et sans craindre l'échec,
On se délasse en un joyeux recueil.

Le récipiendaire a commencé ainsi sa réponse : « Ayant fait partie, l'année dernière, du salon des *refusés* dans une autre enceinte, j'apprécie d'autant plus l'honneur et le bonheur de me trouver au milieu de vous. » Et il a terminé par ces mots : « Mes amis, mes camarades, mon cher Caveau, je bois à ta santé. » Et son verre vidé, il a été proclamé président d'honneur.

Deux mois plus tard, M. Jules Janin payait son tribut au Caveau. C'était à la séance des *mots donnés*. Cette séance a lieu une fois par an, dans quelque restaurant de la banlieue de Paris. Là, chaque membre chante la chanson ou lit la pièce de vers que lui a inspiré le mot dont le sort l'a doté dans une précédente séance. Jules Janin avait le mot *omnibus* complet ; voici le parti qu'il en a tiré. Il s'en est servi pour faire un chef-d'œuvre :

Le suprême omnibus, armé d'un noir plumet,
Parcourt inégalement la ville,
En portant, de façon civile,
Le sénateur, le maître et le valet.
Un voyageur docile est là fort à son aise,
Le docteur, négligent de sa dernière thèse,
Le ténor consolé de son dernier sifflet.

Sur les panneaux d'un vieux carrosse,
Un sablier en ronde bosse
Se dessine entre deux boulets,
Et la grande machine avance.
Au milieu de la peur et du profond silence
Des bourgeois rougeauds et repêlés.
Tout y viendra : la servante et la reine.
Modeste enfin, la grande Célimène
Y va monter sans montrer son mollet ;
On y verra l'avare et la grisette.
Et nos amours, Margot, Flore ou Musette,
Un beau matin y viendront sans gilet.

Du suprême omnibus tel est le privilège :
D'un tour de roue, il fait le beau du laid ;
Il rend célèbre un régent de collège ;
Il porte au ciel un maître de ballet.
On excelle, en ce char, à parer les ténèbres,
A tirer du mépris les oraisons funèbres,
A faire un Marengo d'un tir à pistolet.

Tout s'agrandit sous ce grand véhicule :
La moindre lettre est une majuscule ;
Vive Trimalcion ! louange à Gringalet !
Un flageolet est... un grand flageolet ;
Chacun de nous, l'honneur de sa province,
Deviendrait ici, pour une heure, au moins... prince,
Sultan du Rien, marquis du Quolibet,
Princes et rois des auteurs dramatiques,
Princes des sots et prince des critiques,
Voyez ! son sceptre est un manche à balai.

Le temps d'aller, nous sommes tous sublimes,
De l'Hédion nous habitons les cimes,
On fait une ode avec un triolet.
Que de respect ! En traversant la rue,
Petits ou grands, un chacun nous salue ;
On saluait Falstaff, Basile ou Triboulet.

Notre omnibus est plein de songe,
Chacun y porte le mensonge,
Aquel son esprit se complait.

La comédienne au miroir se maquille ;
Le béquillard jette au loin sa béquille ;
Le biographe en carte aiguisé son stylet.
Pourtant, ô mes amis ! si vous voulez m'en croire,
Méfiez-vous de ce char de victoire ;
Le pâle conducteur vous saisit au collet.
De tous ses passagers maître Orcus sait le nombre.
Et jamais, de sa bouche d'ombre,
On ne l'entendit qui hurlait
A la libre pensée, au bonheur, à la vie,
A la jeunesse, à la gloire, au génie :
« Passez votre chemin, l'omnibus est complet. »

Esprit, fine ironie, sentiment philosophique, sentiment égalitaire des misères humaines, voilà ce que nous offre au passage chacune de ces rimes de Jules Janin ; mais, sous l'harmonieuse cadence du vers, cherchez la fraîche gaieté, cette gaieté de nos pères, sans souci du jour, sans souci du lendemain, insouciant et presque inconsciente, cherchez-la, vous ne la trouverez plus, notre siècle l'a tuée.

Quelquefois encore, cependant, les vieux timbres et les flonflons résonnent au Caveau ; la gaudriole court-vétue s'y montre même par intervalle. La poésie s'y unit à la satire, et dernièrement encore on applaudissait vivement ces couplets de M. Flon

Depuis un mois, le trois pour cent
Accuse une faiblesse
Dont chaque bourse se ressent ;
Partout on voit la baisse.
Avec quels soupirs, quels regrets
On dit : ça ne va guère...
Sapristi !... fêchez-nous la paix
Avec vos bruits de guerre !
Le gai printemps remplit nos mains
De lilas... C'est sa rente ;
L'arbre à fruits cache les chemins
Sous sa neige odorante ;
L'hironde à nos murs épais
Reviendrait comme naguère...
Sapristi !... fêchez-nous la paix
Avec vos bruits de guerre !

Mais bien souvent, au Caveau comme ailleurs, la poésie suit le courant du siècle. Ce n'est ni la chanson riieuse de Désaugiers, ni le refrain de Lisette, ni la romance aux pâles couleurs, ni la chanson rustique de Pierre Dupont. Les convives du café Corazza ne sont ni des buveurs, ni des porteurs de guitare, ni des bergers enrubanés, ni des laborieux à l'aiguillon de honte ; ce sont des hommes de leur temps, et des hommes en habit noir. Si quelques-uns, pour obéir aux traditions, quelques autres par tempérament, reprennent parfois le fifre moqueur et le gai crin-crin du XVIII^e siècle, on reconnaît souvent sous ces airs des époques passées plus de convention que de franchise. Le Caveau, lui aussi, tressaille de notre vie. Cette institution vieillie se rajoint au souffle des idées nouvelles. La gaieté, sans autre but que notre amusement, ne nous amuse plus. Nous ne sommes à l'aise, vrais et sincères, que dans l'expression des questions sociales et philosophiques qui agitent le monde. On en trouverait plusieurs exemples dans le recueil que le Caveau publie par livraisons mensuelles. Mais il est une pièce qui se déroule avec tant de franchise dans ce courant, qui possède tant de qualités dans la forme, que nous croyons en devoir citer quelques strophes. C'est le *Plomb d'imprimerie* de M. Eugène Vignon :

J'aime ta marche cadencée,
O métal, alphabet vivant,
Quand l'ouvrier de la pensée
T'aligne dans l'acier mouvant.
Mieux qu'au son belliqueux du cuivre,
L'avenir s'éveille à ce bruit...
C'est l'aube qui chasse la nuit,
C'est le progrès qui se fait vivre.
Plomb merveilleux, dans nos outils
Fais résonner ton cliquetis.
D'une intelligente mitraille
J'aime à voir ces outils chargés,
Ebranlant l'épaisse muraille
Des erreurs et des préjugés.
Tu tonnes, tu voles, tu brilles ;
Au cœur tu frappes les abus :
Sous tes boulets et tes obus
Combien croulèrent de bastilles !
Plomb merveilleux, dans nos outils,
Fais résonner ton cliquetis.

Savants, philosophes, poètes,
Prodiguez vos témérités :
Vos voix ne seront pas muettes
Dans l'écho des postérités.
Vos chants reçoivent une empreinte
Qui du temps défilera l'affront,
Lorsqu'en poussière tomberont
L'or et le marbre des Corinthes.
Plomb merveilleux, dans nos outils,
Fais résonner ton cliquetis.

Un jour, mousquetaires, sabres et piques,
En sots le marteau vous tordra ;
Seul, des grandes lottes épiques
Le souvenir surnagera ;
Et vous, petits-fils des Xaintrailles,
Des Catinat et des Joubert,
Dans le creuset de Gutenberg
Vous fondrez le plomb des batailles.
Plomb merveilleux, dans nos outils,
Fais résonner ton cliquetis.

Nous voilà bien loin du verre de Panard,

du grelot de la Folie, des sourires des belles et des refrains à boire ! Mais, pour durer, tout doit se transformer. La société du Caveau se dissoudrait, comme un Académie vermoulue, si elle n'admettait dans son sein des esprits modernes, si elle ne mêlait à ses chants joyeux des accents larges et sérieux. C'est par l'union de la gaieté de nos pères et des préoccupations de leurs enfants qu'elle prolongera son existence. Ce ne sera plus le Caveau de Collé, de Panard et de Désaugiers ; ce sera le Caveau de ce temps-ci, et l'on pourra voir longtemps encore, dans cette réunion d'élite, les Muses légères et gracieuses, sous leurs voiles de gaze, près des Muses plus sévères dans leurs pensées et leurs vêtements : *Ridendo dicere verum quid vetat* ?

CAVE CANEM (*Prends garde au chien, Gare le chien*), mots que les Latins inscrivait fréquemment sur la porte de leurs maisons, à l'entrée du vestibule, soit que le chien fût vivant, libre ou enchaîné, soit qu'il fût peint à fresque sur une muraille, ou exécuté en terre cuite, en marbre ou en toute autre matière. Pétrone fait dire à un esclave qui vient pour assister au festin de Trimalcion : « Dans la surprise où tout ce que je voyais me jetait, je faillis me rompre les cuisses, étant tombé à la renverse par la frayeur que me causa un gros chien enchaîné, peint sur la muraille, à gauche en entrant, près de la loge du portier, et au-dessus duquel était écrit en gros caractères : *CAVE CANEM*. Ceux qui étaient avec moi rirent de ma chute, etc. » C'était d'ailleurs un usage de l'antiquité grecque et latine, fort antérieur à l'époque où écrivait Pétrone, d'avoir de la sorte des images de chien ou des chiens vivants à l'entrée des maisons. Dans Homère, Ulysse trouve sur les portes du magnifique palais d'Alcinous des statues de chien d'or et d'argent, ouvrage de Vulcain, pour la garde de ce palais, bien qu'il soit difficile de comprendre comment des statues, surtout faites de métaux si précieux, propres plutôt à tenter les voleurs qu'à les effrayer, pouvaient servir à garder un palais ; mais il est possible que, dans le voisinage de ces chiens postiches, qui d'ailleurs devaient être d'une masse propre à en empêcher le facile enlèvement, il y eût de véritables chiens en chair et en os, prêts à jouer des dents contre tout violateur du seuil confié à leur garde. Quoi qu'il en soit, tel était l'usage, et le *Cave canem* était une inscription assez ordinaire sur les grandes portes, pour avertir les étrangers de ne pas entrer témérairement.

CAVECE, ÉE adj. (ka-ve-cé—du lat. *caput*, tête). Manég. Usité seulement dans les locutions : *Cheval rouan cavecé de noir*, *Cavale rouan cavecée de noir*, *Cheval*, *Cavale* à tête noire.

CAVECH s. m. (ka-vèch). Forme ancienne du mot *CHEVET*.

CAVECHUEL s. m. (ka-ve-chu-él — rad. *ca-vech*). Traversin, oreiller. || Vieux mot.

CAVECON s. m. (ka-ve-con — du lat. *caput*, tête). Manég. Demi-cercle, ordinairement en fer, muni d'une tétière et d'un sous-gorge, que l'on met sur le nez d'un jeune cheval, pour le dompter et le dresser : *Mettre un cavecon à un cheval* ; *lui donner un coup de cavecon*. Quand les *Lapons* veulent sevrer les foons, ils leur mettent sur le nez un *CAVECON* de pin. (Regnard.) Un étalon vigoureux monté par un vieillard débile ne peut cependant pas le désarçonner, car le *CAVECON* lui maintient la tête, et le mors lui déchire la bouche. (T. Gaut.)

— Fig. Frein : *C'est un jeune homme bien emporté qui a besoin de CAVECON*.

Que sert donc aux mortels cette droite raison
Que le ciel leur donna comme un sûr *CAVECON* ;
Si rien ne peut brider leur fougue et leur audace ?
REGNARD.

— Fam. *Coup de cavecon*, Mortification, coup qui rabat des prétentions exagérées : *Le roi ne fut pas fâché de donner à Darbécieux un coup de CAVECON*. (St-Sim.)

— Encycl. Le *cavecon* se compose essentiellement d'une barre de fer contournée en muserolle, vers le milieu de laquelle est fixée la longe qui sert à guider l'animal. Cette muserolle est posée sur le nez, et elle s'y meut avec une certaine liberté. Livré à des mains inhabiles, le *cavecon* devient facilement un des plus terribles instruments de torture que l'homme ait inventés pour réduire les animaux indociles ; aussi ne doit-on l'employer qu'à la dernière extrémité, et encore ne faut-il le confier qu'à des palefreniers capables d'en prévenir les mauvais effets. Il est déplorable que l'usage de ce dangereux instrument existe encore, à l'heure qu'il est, à peu près partout, soit pour contenir les chevaux entiers, soit pour déboucher les jeunes chevaux soumis au dressage et les faire trotter en cercle. Sauf de très-rare exceptions, le *cavecon* devrait être proscrire. Les particuliers agiraient sagement s'ils imitaient en ce point l'excellent exemple donné depuis longtemps par l'administration des haras. « Il y a trente ans, dit M. Gayot, tous les étalons des haras français subissaient indistinctement l'outrage de ce harais de tête auquel on a dû la ruine prématurée de tant de chevaux. Un beau jour pourtant, un ordre supérieur enjoignit d'en supprimer l'usage général et ne le tolère que pour des cas tout exceptionnels. On va plus loin, on réforme l'instrument, afin de prévenir jusqu'à la tentation de s'en servir ; on en conserve à peine

un on deux par établissement. L'habitude en a passé tout aussitôt; les palefreniers ont pris l'usage du simple bridon, les étalons en sont devenus plus doux et plus faciles, et la durée de leurs bons services s'en est accrue par la conservation des jarrets, qui fatiguent tant chez ces animaux.

CAVEDIUM. V. CAVEDIUM.

CAVEDONE (Jacques), peintre italien de l'école bolonaise, né dans l'état de Modène en 1577, mort en 1660. Il suivit les leçons du Carrache, puis du Guide, et sut imiter admirablement le coloris du Titien. Sur la fin de ses jours, il tomba dans une affreuse indigence et mourut dans une écurie. Parmi ses meilleurs tableaux, on cite : un *Saint Etienne*, à Imola; l'*Epiphanie* et la *Crèche*, vantées par l'Albane, et une *Sainte Cécile*, au musée du Louvre.

CAVEDONI (don Célestin), antiquaire et numismate italien, né en 1795 à Levizzano-Rangone, dans le grand-duché de Modène, mort en 1865. Il fit ses études de théologie au séminaire épiscopal, et se livra, de 1816 à 1821, à l'université de Bologne, à l'étude des langues grecque et hébraïque et de l'archéologie. Il devint ensuite conservateur au cabinet des médailles de Modène et employé à la bibliothèque de cette ville, dont il fut nommé bibliothécaire en 1847, position qu'il conserva sous le gouvernement italien. En outre, il occupa, de 1830 à 1863, la chaire d'hébraïque à l'université de Modène. Il a été aussi l'un des membres correspondants de la commission de publication des œuvres de B. Borghesi, et comme tel il a fourni beaucoup d'annotations savantes à ce précieux recueil. Parmi ses travaux numismatiques, on cite surtout : *Essai d'observations sur les médailles des familles romaines* (1829, en italien), une édition des *Nummorum veteris Italiae tabulae*, de Caselli (Leipzig, 1830); *Numismatica bilingua* (Modène, 1850), ouvrage qui a été traduit de l'italien en allemand (1855-1856, 2 vol.). Il a donné aussi de nombreuses dissertations historiques et archéologiques dans les publications de l'institut archéologique de Rome, dans le *Bulletino archeologico* de Naples et dans les *Attes et Mémoires* de la commission historique des provinces modénaises. Dans les derniers temps de sa vie, il a publié la réfutation de la *Vie de Jésus* par Renan, sous ce titre : *Confutazione dei principali errori di Ernesto Renan nella sua Vie di Gesù* (Modène, 1863), ouvrage qui a obtenu en quelques mois l'honneur de quatre éditions.

CAVÉE s. f. (ka-vé — lat. *cavea*, même sens). Fosse; vallée. || Vieux mot.

— Argot. Eglise.

— Vénér. Chemin creux.

CAVEGIER s. m. (ka-ve-jié). Féod. Sujet d'un seigneur.

CAVEHANE s. m. (ka-ve-a-ne). Etablissement public où l'on sert du café, chez les Turcs.

CAVEIRAC (l'abbé Jean Novi de), controversiste ultramontain, né à Nîmes en 1713, mort en 1782. Il attaqua les philosophes de son siècle avec beaucoup de violence, fit l'apologie des jésuites, fut banni et condamné au carcan pour un livre audacieux en faveur de cet ordre, l'*Appel à la raison* (1762, 2 vol. in-12). Mais celui de ses ouvrages qui fit le plus de bruit est l'*Apologie de Louis XIV et de son conseil sur la révocation de l'édit de Nantes*, avec une dissertation sur la *Saint-Barthélemy* (1758, in-80), où l'auteur cherche à atténuer le massacre et à justifier la proscription. Il y eut contre ce livre un soulèvement général de l'opinion; Voltaire exprima dans plusieurs écrits l'horreur que de semblables doctrines lui inspiraient. Après la disgrâce de Choiseul, l'abbé de Caveirac revint en France et ne tarda pas à attirer de nouveau l'attention par la part qu'il prit à un procès scandaleux, dans lequel une femme qui venait d'abjurer le protestantisme demandait aux tribunaux d'annuler comme illégitime une union contractée quinze ans auparavant avec un protestant. Citons encore, parmi les ouvrages de Caveirac, qui n'a mis son nom à aucun, la *Vérité vengée ou Réponse à la dissertation sur la tolérance des protestants* (1756).

CAVEL s. m. (ka-vél). Forme ancienne du mot CHEVEU. || On a dit aussi CAVEUX et CAVIAT.

CAVELÉE s. f. (ka-ve-lé). Techn. Quantité déterminée de tan, qui se compose de cinq paquets d'écorce de 1 m. 75 de longueur, sur une circonférence égale.

CAVELIER, nom d'une famille d'imprimeurs de Rouen. Les Cavelier, se succédant de père en fils (Adam, Jean, Antoine), ont exercé leur art de 1607 à 1741. — CAVELIER (Jean), le second des Cavelier, né à Rouen le 28 octobre 1624, mort dans la même ville le 1er juillet 1701, remplit des fonctions administratives, et se distingua, comme archéologue, par plusieurs traités qu'il écrivit sur les *antiquités romaines*. Il composa en style lapidaire (1673) l'éloge du bienheureux Grégoire I^{er}, supérieur de la maison des cordeliers de Bayeux, et une pièce en vers intitulée : *Bajoca sancta in beatum Gregorium reviviscens*. Il composa également une *Epître en vers latins* à Antoine Hallé, qui se trouve en tête des *Mémoires* de cet écrivain.

CAVELIER (Pierre-Jules), statuaire contemporain, élève de David (d'Angers), né à

Paris en 1814. Il obtint le grand prix de Rome en 1842. Ses œuvres les plus importantes sont une *Pénélope endormie*, qui lui valut la médaille d'honneur au salon de 1849; une *Femme grecque endormie*; la *Vérité*, statue acquise par le ministre d'Etat (1853); un *Jeune Grec remportant le prix de la course*; *Cornélie*; une *Bacchante* (1855). Citons encore les statues de *saint Matthieu*, de *M. Affre*, dans la sacristie de Notre-Dame; d'*Abailard*, au nouveau Louvre; de *Blaise Pascal*, à la tour Saint-Jacques; de *Napoléon I^{er}*, pour le prince Napoléon (1861); ses bustes d'*Ary Scheffer*, d'*Henriquel-Dupont*, d'*Horace Vernet*, de *M. Isaac Pereire*, etc. On doit en outre à M. Cavelier divers travaux décoratifs, notamment les statues représentant la *Seine* et le *Rhin*, qui surmontent l'horloge de l'Hôtel de ville de Paris; une *Renommée récompensant les arts*, au fronton de la galerie d'Apollon (Louvre); des cariatides, au pavillon central du nouveau Louvre; la *Poésie* et l'*Histoire*, qui couronnent l'un des pavillons de cet édifice, etc. M. Cavelier compte aujourd'hui au nombre de nos meilleurs statuaires; c'est un artiste savant, consciencieux, distingué, dont les œuvres se recommandent par l'élevation du style, l'élégance des formes et la pureté de l'exécution. Il a été nommé membre de l'Académie des beaux-arts en 1865.

CAVELIER DE CUVERVILLE (L.-H.), contre-amiral français, né au château de Cuverville, près du Havre en 1740, mort à Quintin (Côtes-du-Nord) en 1810. Garde de la marine en 1755, lieutenant de vaisseau en 1772, capitaine en 1781, il se signala dans plusieurs combats sous les ordres de Suffren, qui l'appela son fidèle et l'avait surnommé le *Brave*. Il quitta le service quand les Bourbons quittèrent la France. Louis XVIII le nomma contre-amiral en retraite en 1814.

CAVELIN s. m. (ka-ve-lain). Comm. Nom que l'on donnait, à Amsterdam, à un lot de marchandises.

CAVELLIER, trouvère du xiv^e siècle, né, suivant quelques conjectures, en Picardie. On ne sait rien sur sa vie. Il a laissé une chronique rimée sur Duguesclin, intitulée : *Roman de Bertrand du Guesclin*, qui renferme non-seulement la vie du héros breton, mais encore des renseignements précieux sur les guerres de Bretagne, les hostilités des Anglais, les personnalités et les mœurs de l'époque. Cette chronique a été publiée pour la première fois en 1839 par M. E. Charrière, dans la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France*.

CAVENDISH, famille anglaise, descendant d'un cadet de la famille Gernon, du comté de Norfolk. Elle a commencé à jouer un rôle sous le règne de Henri VIII, et elle obtint les titres de duc de Devonshire et de duc de Newcastle. Ses représentants les plus remarquables sont : William Cavendish, l'un des champions les plus dévoués de la cause des Stuarts, que Charles II créa duc de Newcastle, après la restauration, et un autre William CAVENDISH, duc de Devonshire, l'un des promoteurs de la révolution de 1688. Une branche de cette famille s'est fondue dans la famille Bentinck. V. DEVONSHIRE ET NEWCASTLE.

CAVENDISH ou CANDISH (Thomas), navigateur anglais, né vers le milieu du xvi^e siècle à Trimby, près d'Ipswich, dans le comté de Suffolk, mort en 1593 sur les côtes du Brésil. Dès que le jeune Cavendish fut maître de sa fortune, il équipa un vaisseau de 130 tonneaux, avec lequel il accompagna sir Richard Greenville dans son expédition de 1585 contre la Virginie. Cette première campagne n'eut pas pour lui d'autre résultat que de lui donner quelque expérience de la mer. Bientôt après il organisa une petite flotte composée de trois navires, dont le plus grand portait 140 tonneaux, et qui avaient à leur bord 126 officiers et matelots. Il voulait suivre, à la tête de ces forces, les traces de Drake et envahir les possessions espagnoles dans la mer du Sud. Muni d'une commission de la reine pour courir sus aux vaisseaux espagnols, il mit à la voile en juillet 1586. Lorsque Cavendish arriva dans le détroit de Magellan, les ruines de la colonie fondée par Sanniento existaient encore : un Espagnol, que la mort avait épargné, donna aux Anglais le détail des souffrances au milieu desquelles la colonie s'était éteinte. En ce qui concerne les naturels, Cavendish confirme tout ce qu'avaient dit les précédents navigateurs de leur stature gigantesque, donnant pour mesure la trace d'un pied retrouvée sur le sable et qui n'avait pas moins de dix-huit pouces de longueur. Dans une des îles du détroit, nommée l'île Pingouin, il trouva en énorme quantité les oiseaux auxquels elle doit son nom. En quittant le détroit, Cavendish entra dans l'océan Pacifique. Gagnant la côte septentrionale, il porta la terreur et la dévastation dans les colonies espagnoles, incendia la ville de Payta, puis celle de Puna, dans le port de laquelle il coula un grand navire après en avoir enlevé la riche cargaison. En approchant de la Nouvelle-Espagne, il captura une embarcation à bord de laquelle se trouvait un pilote nommé Sanchez, qui connaissait à fond la mer du Sud, et qui lui donna de précieux renseignements sur un vaisseau richement chargé qu'on attendait tous les jours des Philippines. Il s'embarqua aussitôt, épiant sa proie, derrière le cap Saint-Lucas, dans la Californie. Quand parut le bâtiment annoncé,

les corsaires s'élançèrent sur lui à l'improviste et l'enlevèrent; c'était un gros bâtiment de 700 tonneaux, la *Sainte-Anne*, vaisseau amiral de la mer du Sud : sa cargaison était évaluée à cent vingt-deux mille pesos. Le partage d'un si riche butin amena des querelles et des mutineries qui faillirent avoir les plus graves conséquences. Cavendish détourna le danger en abandonnant à ses hommes sa part de prise, après quoi il songea à retourner en Angleterre. Les prisonniers furent descendus sur le rivage, munis des vêtements et des provisions qui leur étaient nécessaires pour gagner par terre la Nouvelle-Espagne; on garda seulement ceux des marins dont les connaissances pouvaient servir dans la navigation qui restait à fournir. Cavendish fit voile de la côte de Californie aux îles des Larrons, et parcourut, dans le court espace de quarante-quatre jours, une distance qu'il évalue à dix-huit cents lieues. Se détournant ensuite vers les Philippines, Bornéo et les Moluques, il arriva enfin au détroit de la Sonde. De là, après avoir réparé son navire et l'avoir approvisionné à nouveau, il remit à la mer; un voyage de neuf semaines l'amena au cap de Bonne-Espérance. Durant cette navigation, il eut occasion de faire, sur les vents, les marées et les courants, des observations qui accrurent considérablement les connaissances nautiques de son époque. Il remarqua que la distance de Java au cap de Bonne-Espérance était de plus de deux mille lieues sur les cartes portugaises, tandis que, selon ses propres calculs, elle était seulement de dix-huit cent cinquante lieues; il apporta ainsi une double amélioration aux appréciations géographiques, diminuant d'une part la distance supposée entre le cap de Bonne-Espérance et les régions lointaines de l'Inde, et augmentant, de l'autre, l'intervalle entre les Moluques et le continent américain. Après avoir quitté le cap de Bonne-Espérance, Cavendish toucha à Sainte-Hélène, qu'il décrit comme une île délicieuse entièrement couverte de bois. Il fut le premier navigateur anglais qui apprécia convenablement les avantages locaux de cette île, jusqu'alors exclusivement exploitée par les flottes portugaises. Cavendish arriva à Plymouth le 9 septembre 1588. Nous trouvons dans ce voyage une preuve frappante des progrès rapides que faisait la science maritime. Drake avait mis à faire le tour du globe trois mois de moins que les compagnons de Magellan; le même voyage, Cavendish l'accomplissait en huit mois de moins que Drake. Tous les récits qui nous restent de son voyage prouvent qu'il observait avec une grande intelligence. Il étudia très-soigneusement le détroit de Magellan; ses détails sur les Philippines sont remplis de documents utiles; il rapporta en Angleterre une bonne carte et une description de la Chine. Les succès de Cavendish, comme corsaire, dépassèrent de beaucoup les espérances qu'il avait conçues tout d'abord : il avait, au dire d'écrivains contemporains, amassé assez de fortune pour acheter un beau comté. Malheureusement, au lieu de jouir de cette fortune si péniblement acquise, Cavendish voulut en acquérir une plus grande encore; il équipa à cet effet une seconde flotte, et partit encore une fois pour le détroit de Magellan; mais son voyage fut contrarié par tous les désastres qui peuvent assaillir une expédition maritime. Des orages sans fin déferlèrent tous les efforts qu'il fit pour pénétrer dans l'océan Pacifique; la révolte éclata parmi ses équipages; ses capitaines refusèrent de lui obéir. Il supporta longtemps avec assez de fermeté les tourments réunis de la fatigue physique et de l'inquiétude morale, mais il finit cependant par se laisser accabler et mourut misérablement sur les côtes du Brésil. L'issue lamentable de cette expédition calma, pour un temps, l'ardeur d'entreprises qui régnait alors en Angleterre.

CAVENDISH (Henri), illustre physicien et chimiste anglais, né à Nice le 10 octobre 1731, mort à Londres le 24 février 1810. Il était le second fils de lord Charles Cavendish, duc de Devonshire. Comme tous les cadets de famille en Angleterre, il n'eut d'abord à sa disposition qu'un fort modeste patrimoine. Au lieu de briguer quelque sinécure ou de chercher dans la carrière des fonctions publiques un supplément à ses ressources, le jeune homme se livra à l'étude des sciences avec ardeur, avec passion, et ne tarda pas à faire des découvertes qui ont largement contribué aux progrès de la chimie moderne. Les écrits où il les expose sont autant de chefs-d'œuvre de sagacité et de méthode. Ses expériences sur l'air atmosphérique, dont il a donné la première analyse exacte, et dans lequel il a montré la présence du gaz acide carbonique; la découverte de la composition de l'eau et de l'acide nitrique; celle des propriétés du gaz hydrogène; la détermination de la densité moyenne du globe, etc., constituent des titres à une gloire scientifique des plus légitimes et des plus brillantes. Ce qu'on admire surtout dans Cavendish, c'est une précision exacte, rigoureuse, inflexible, dans toutes ses expériences, précision qui a eu pour avantage de le conduire à des découvertes qui avaient échappé à des savants de premier ordre, tels que Scheele et Priestley.

En 1773, un oncle de Cavendish, qui avait réalisé une immense fortune aux Indes, revint en Angleterre. Mécontent que la famille eût négligé son neveu, dont il avait reconnu le

mérite, il en fit à sa mort son unique héritier. Cavendish, pourvu tout à coup de trois cent mille livres de rente, se trouva ainsi le plus riche de tous les savants. Mais il ne changea rien pour cela à la simplicité de ses habitudes. C'était un homme singulier, et savamment singulier. Parmi les nombreux problèmes qu'il avait résolus, il mettait au premier rang celui de ne perdre ni une minute ni une parole; et il en avait trouvé en effet une solution si complète, qu'elle doit étonner les hommes les plus économes de temps et de mots. Ses gens connaissaient à ses signes tout ce qu'il lui fallait, et comme il ne leur demandait presque rien, ce genre de dictionnaire n'était pas très-étendu. Il n'avait jamais qu'un habit, que l'on renouvelait à des époques fixes, toujours avec du drap de même qualité et de même couleur. Enfin, l'on va jusqu'à dire que quand il montait à cheval il devait trouver ses bottes toujours au même endroit, et le fouet dans l'une des deux, toujours la même. Une occasion d'assister à quelques expériences nouvelles, ou de converser avec quelqu'un qui pût l'instruire ou qui eût besoin de ses instructions, était seule capable d'interrompre l'ordre établi; ou plutôt ce genre d'inter interruption, étant prévu, faisait lui-même partie de cet ordre. Alors Cavendish s'abandonnait tout entier au plaisir de causer, et sa conversation ne s'arrêtait point qu'un tout ne fût éclairci. Dans tout le reste, son train de vie avait la régularité et la précision de ses expériences. Quand il fut devenu plusieurs fois millionnaire, on ne s'en aperçut qu'à quelques signes de plus, imaginés pour indiquer l'emploi que l'on devait faire de l'excédant de son revenu. Encore, pour obtenir ces nouveaux signes, fallait-il que son banquier le pressât à plusieurs reprises. Ce banquier l'avertit un jour qu'il avait laissé accumuler jusqu'à dix-huit cent mille francs, et que l'on ne pouvait plus sans honte garder une si forte somme en simple dépôt; ce qui prouve assurément autant de délicatesse d'un côté que d'insouciance de l'autre. Il arriva ainsi que de signes en signes et de placements en placements, Cavendish finit par laisser trente millions. Cependant il s'était constamment montré généreux et bienfaisant. Il avait soutenu et avancé plusieurs jeunes gens qui annonçaient du talent; il avait créé une grande bibliothèque et un cabinet de physique très-riche, et il les avait consacrés si complètement au public, qu'il ne s'était réservé aucun privilège, occupant ses propres livres avec les mêmes formalités que les étrangers, et s'inscrivant comme eux sur le registre du bibliothécaire. Un jour, le gardien de ses instruments de physique vint lui dire avec humeur qu'un jeune homme avait cassé une machine très-précieuse et qui avait coûté très-cher. « Il faut, répondit-il, que les jeunes gens cassent des machines pour apprendre à s'en servir; faites-en faire une autre. »

La vie réglée de Cavendish lui a donné des jours longs et exempts d'infirmités. Jusqu'à la fin de sa vie, il a conservé l'agilité de son corps et la force de son génie; il dut probablement à la réserve de ses manières, au ton modeste et simple de ses écrits, cet autre avantage non moins grand, celui dont les hommes de génie jouissent le plus rarement, que jamais la jalousie ni la critique ne troubleront ses repos. Comme Newton, son grand compatriote, il est mort plein de jours et de gloire, chéri de ses émules, respecté de la génération qu'il avait instruite, célébré dans l'Europe savante, offrant à la fois au monde le modèle accompli de ce que tous les savants devraient être, et l'exemple touchant du bonheur qu'ils devraient avoir en partage. Il mourut à Clapham-Common, près de Londres, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Cavendish était membre de la Société royale de Londres depuis 1760 et de l'Académie des sciences de Paris depuis 1802. Tous ses écrits ont été insérés dans les *Transactions philosophiques*.

La plus célèbre des expériences de Cavendish est celle par laquelle il déterminait la densité du globe terrestre. L'idée ne lui en appartenait pas, elle est due à Mitchell, aussi bien que l'appareil même dont Cavendish fit usage. Cet appareil se composait essentiellement d'un levier horizontal à bras égaux, suspendu par son milieu à l'extrémité d'un fil métallique sans torsion, et terminé à ses deux bouts par de petites balles en plomb, de même masse, qui pouvaient être écartées de leur position naturelle d'équilibre par l'attraction combinée de deux sphères massives, pesant chacune 158 kilogr., qui, portées par une règle tournant autour de son milieu, située dans le prolongement du fil, à une très-petite distance de son extrémité, étaient amenées près des deux petites sphères mobiles; l'appareil était enfoncé dans une chambre où l'on n'entrât pas pendant l'expérience, les déviations du levier s'observant du dehors au moyen de lunettes fixes munies de réticules dont les lignes de visée, lors de l'équilibre naturel du levier, aboutissaient aux divisions d'arcs en ivoire fixés aux deux petites balles, tandis qu'elles pouvaient tomber sur les autres divisions, lorsque le levier était dérangé de sa position primitive. Lorsque les grosses sphères étaient approchées des petites, l'équilibre s'établissait entre la force attractive exercée par elles et la réaction du fil. Cette réaction, proportionnelle à l'angle d'écart, se réduisait en définitive à une couple de forces appliquées aux deux petites balles et qui devaient être

égales et directement opposées aux attractions exercées sur elles par les deux grosses sphères, placées sur le cercle qu'elles pouvaient décrire. Chacune des forces du couple représentant la réaction du fil avait été préalablement déterminée, conformément à la théorie de la balance de torsion, au moyen de la durée d'une oscillation du levier, non influencé par les grosses boules, que l'on plaçait momentanément aux extrémités du diamètre perpendiculaire à celui dans la direction duquel s'établissait l'équilibre naturel. Dans la machine employée par Cavendish, ces forces étaient représentées par

$$\frac{1}{818} \frac{p}{r^2}$$

p désignant le poids d'une des petites balles, r le temps d'une oscillation, compté en minutes, et n le nombre des divisions des deux arcs enivoire qui mesuraient l'amplitude d'une oscillation. D'un autre côté, d désignant la distance des centres d'une des grosses sphères et de la petite balle voisine, f l'attraction à l'unité de distance de deux masses égales à l'unité, et P le poids d'une des grosses sphères, l'attraction qui équilibrait la réaction du fil était

$$\frac{fP}{g^2d^2}$$

par conséquent, n désignant le nombre des divisions qui mesuraient l'écart, on avait pour déterminer f la relation

$$\frac{fP}{g^2d^2} = \frac{1}{818} \frac{n}{r^2}$$

d'où

$$f = \frac{1}{818} \frac{g^2 d^2 n}{P r^2}$$

Cette même force f , en désignant par Q le poids de la terre et par R son rayon, devait d'ailleurs être donnée par la relation

$$\frac{fP}{g^2R^2} = p, \text{ d'où } f = \frac{g^2R^2}{Q}$$

On avait donc pour déterminer Q l'équation

$$\frac{g^2R^2}{Q} = \frac{1}{818} \frac{g^2 d^2 n}{P r^2}$$

d'où l'on tire

$$Q = 818 \frac{R^2}{d^2} \frac{P}{n} r^2$$

En désignant par D la densité moyenne de la terre, le poids Q serait représenté par

$$Q = \frac{4}{3} \pi R^3 D$$

D devait donc être donné par l'équation

$$D = \frac{3 \times 818}{4\pi} \frac{1}{n} \frac{P}{R d^2} r^2$$

Cavendish a successivement employé deux fils oscillant en des temps très-différents, et il a trouvé dans les deux cas 5,48 pour la densité moyenne de la terre comparée à l'eau. Depuis Cavendish, les mêmes expériences ont été reprises d'abord par M. Reich, qui a retrouvé à peu près le même résultat, ensuite par M. Baily, qui obtint pour moyenne d'un grand nombre d'expériences $D = 5,67$.

CAVENDISH SPENCER (sur Robert), marin anglais, né en 1791, mort à Alexandrie en 1830. Il prit part à toutes les guerres contre la France et les États-Unis, et se distingua dans plusieurs affaires. On a de lui une sorte de catéchisme naval intitulé les *Quatre-vingt-dix-neuf questions*.

CAVENDISHIE s. f. (ka-vain-di-chi — de *Cavendish*, savant anglais). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des éricinées, tribu des vacciniées, comprenant une seule espèce, à feuilles persistantes et à fleurs pourpres, qui croît au Pérou.

CAVE NE CADAS (*Prends garde de tomber*). Le triomphe était une des plus grandes solennités de l'ancienne Rome et la plus brillante récompense qu'elle accordât à ses généraux vainqueurs. Le triompheur (*imperator*), vêtu d'une tunique de pourpre, couronné de lauriers et tenant en main un sceptre d'ivoire surmonté d'un aigle, s'avancait sur un char doré, au milieu d'un long cortège de citoyens qui le saluaient de leurs cris d'allégresse. Immédiatement derrière le triompheur, pour rabattre son orgueil, un esclave, portant une couronne d'or, mêlait sa voix aux acclamations et faisait entendre des chants moqueurs et des paroles satiriques : « *Cave ne cadas* (*Prends garde de tomber*) », criait-il. Cet usage a donné lieu à de fréquentes allusions :

« Parmi les tumultes de sa passion satisfaite, elle entendait quelque chose de discordant, comme le *Cave ne cadas* que hurlait le goudat romain quand l'*imperator* se pavait trop fièrement devant les acclamations de la multitude. »

FR. SOULIÉ.

« Si, dans le cours de ma carrière, un de ces esclaves qui suivent le char du triompheur tente de m'arrêter en me criant : « *Souviens-toi que tu as été pion, joueur, débiteur* », ché, je me retournerai aussitôt et je m'écrierai : « Cet homme m'insulte parce que je suis du peuple, parce que je sors du peuple, »

parce que je ne dois qu'à moi-même ma fortune et mon élévation. »

DE PENZ, *Mémoires de Bilboquet*.

« Qui pourra énumérer les contes absurdes inventés par cet esprit parisien, qui ne se sent jamais plus joyeux que quand il peut crier à un triompheur : *Souviens-toi que tu es homme* ! et qui se pâme d'aise s'il peut attacher un grelot à l'habit de ceux qu'il vénère le plus. »

SAM.

CAVENNE (François-Alexandre), ingénieur français, né à Mont-d'Origny-Sainte-Benoîte en 1773, mort à Paris en 1856. Il entra dans les Ponts et chaussées en sortant de l'école polytechnique, et devint successivement ingénieur ordinaire dans la Meuse-inférieure, ingénieur en chef des départements de la Loire, puis du Rhône, inspecteur général (1831), et enfin directeur de l'école des ponts et chaussées (1842). En 1852, M. Cavenne fut appelé à faire partie du sénat. Il a publié une *Statistique du département de la Meuse-inférieure* (1802).

CAVENTOU (Joseph-Bienaimé), chimiste et pharmacien français, né à Saint-Omer en 1795. Il se fit recevoir pharmacien à Paris en 1820, et découvrit, cette même année, une substance pharmaceutique d'une grande importance, le sulfate de quinine. Tout en dirigeant une officine, M. Cavenou s'est beaucoup occupé de recherches sur la chimie et la pharmacologie, surtout sur les alcalis végétaux, la strychnine, la brucine, la cinchonine, etc., et ses travaux lui ont acquis une réputation méritée. Appelé dès 1821 à faire partie de l'Académie de médecine, il a été, pendant plusieurs années, professeur de toxicologie à l'école supérieure de pharmacie de Paris. En 1837, M. Cavenou a reçu concurremment avec M. Pelletier, son collaborateur, le grand prix Montyon de 10,000 fr. Outre un grand nombre de mémoires, publiés dans le *Journal de pharmacie*, dans les *Annales de chimie*, dans les *Bulletins de l'Académie*, etc., M. Cavenou a fait paraître : *Nouvelle nomenclature chimique* (1816) ; *Traité élémentaire de pharmacie théorique*, etc. (1819) ; *Recherches sur l'action qu'exerce l'acide nitrique sur la nature nacrée des calculs biliaires*, etc. (1817), avec M. Pelletier ; *Recherches chimiques sur quelques matières animales saines et morbides* (1843), etc.

CAVER v. a. ou tr. (ka-vé — lat. *cavare*, même sens). Creuser, miner en creusant : *La mer cave les rochers. Cette eau qui tombe sur ce rocher le cave à l'endroit de sa chute*. (Boss.) Il Rendre creux en amaigrissant : *Le travail cave les yeux. La misère a cavé ses joues*.

— Fig. Miner sourdement ; chercher à détruire : *Dubois et Lap Cavaient en dessous auprès du régent*. (St-Sim.) *Les révolutions viendront grossir le torrent qui cave l'ancien édifice*. (Chateaub.)

Cet effroyable colosse,
Cavaux, l'appui des mutins,
A mis le pied dans la fosse,
Que lui cavaient les destins.

MALHERBE.

Il Approfondir, creuser profondément : *Il y a des esprits de mouche, c'est-à-dire des gens qui ne font qu'effleurer les matières, et qui s'promettent comme des mouches ; ils n'approfondissent rien. D'autres, au contraire, laissent des traces, et cavaient ce qu'ils maintient*. (Nicole.)

— Absol. *La rivière cave chaque jour de plus en plus ses rives de ce pont*.

— Prov. *L'eau qui tombe goutte à goutte cave la pierre*. Le plus mince effort, toujours répété, triomphe de toutes les difficultés.

— Techn. En terme de doreur, *Caver un cuir*, l'imprimer. Il *Caver un morceau de verre*, l'évider pour y enchâsser d'autres verres.

— v. n. ou intr. Escr. Retirer le corps en avançant la tête, lorsque l'on porte une botte.

— Fig. Faire fond, compter ; donner une certaine base à ses calculs : *Caver sur la bêtise humaine. Mon ami, l'esprit vous perdra ; si vous voulez faire votre chemin, songez chaque matin, à votre réveil, que le monde est bête, et cavez sur sa bêtise*. (Mme de Tencin.)

— Jeux. *Caver au plus fort*, Jouer autant d'argent que celui qui en joue le plus : *Ils ne cavaient d'abord que trois ou quatre pistoles, comme pour badiner ; mais Cameran ayant été trois ou quatre fois de reste, il cava au plus fort, et le jeu devint plus sérieux*. (De Grammont.)

— Fig. Supposer tout ce qui peut arriver de moins probable, ou ce qui peut arriver de pis :

Ci-gît qui, pour avoir enfants,
Prit femme à quatre-vingt-quatre ans.
Il la prit et jeune et jolie,
Afin de caver au plus fort ;
Mais, ô triste et malheureux sort !
En cherchant à donner la vie,
Le bonhomme a trouvé la mort.

Se caver v. pron. Devenir cave, se creuser : *Le rocher se cave de plus en plus. Ses yeux se sont cavés*.

— Jeux. Faire une mise : *Je me cave de cent sous*.

CAVER s. m. (ka-vèr). Nom que l'on donne aux gentilshommes, dans le Béarn.

CAVÈRE s. m. (ka-vè-re). Linguist. Langue parlée par les Cavères. Il *Cavère-maypure*, Nom donné à une famille de langues parlées

par des peuples américains, qui habitent les pays situés entre le Rio-Negro et l'Orénoque.

— *Encycl.* Généralement l'idiome maypure est considéré comme la souche primitive de ce groupe. Les Maypures formaient autrefois une nation puissante et compacte qui résidait sur les bords du haut Orénoque ; aujourd'hui, c'est à peine s'il en reste quelques débris épars. Le maypure est doux et expressif ; son système grammatical est moins compliqué que celui du tamanaque. Les genres s'y distinguent, dans certains cas, au moyen de la syllabe *ché* pour le masculin, et *cau* pour le féminin. La terminaison du pluriel est triple : *né, tépé* et *ani* ou *ni*. Le génitif s'exprime d'abord en faisant précéder le déterminatif du mot déterminé et en ajoutant à ce mot déterminé la particule *ré*. Le comparatif se forme par l'adjonction au positif de la terminaison *ina*. Les pronoms personnels affectent des formes différentes. Les adjectifs possessifs joints aux substantifs sont apocopes ; ex. : *noukhé*, mon ; *ani*, fils ; *nouani*, mon fils. Dans la conjugaison des verbes, l'infinitif représente le radical. Les verbes actifs sont caractérisés par la lettre *a*, et les verbes neutres et passifs par la syllabe *au*. Toutes les personnes, à l'exception de la troisième personne du singulier masculin, reçoivent des préfixes (*nu, pi, su, ua, ni*). L'impératif ne diffère pas de la seconde personne du présent de l'indicatif. L'impératif prohibitif se marque au moyen du suffixe *maca*. L'optatif adopte le suffixe *pania* ; le subjonctif prend le préfixe *naa*, quand, et le suffixe *macuma*. Les prépositions sont, dans tous les cas, remplacées par des postpositions. Les conjonctions se placent aussi généralement à la fin des propositions qu'elles régissent. Les adjectifs jouent souvent le rôle de véritables adverbes, ceux-ci n'existant pas en maypure.

Parmi les idiomes les plus importants appartenant à la souche maypure, nous nommerons tout d'abord le *cavère*. De même que les Maypures, les Cavères, Cabres ou Caberes, furent autrefois une nation puissante et nombreuse. Habitant le bas Orénoque, ils luttèrent longtemps contre les Caraïbes ; aujourd'hui, ils sont tombés dans la plus complète décadence.

Citons aussi l'idiome des *Avanes*, dont la prononciation est extrêmement gutturale et beaucoup plus rude que celle des Maypures. Les sons diphthongues *ai* et *au* ont perpétuellement tendance à remplacer les sons simples des Maypures *e* et *o*. Aussi les Maypures sont-ils désignés souvent par les *Avanes*, qui regardent la douceur de leur prononciation comme un purisme affecté, sous le sobriquet de *Méti-métichini*, onomatopée railleuse, formée des syllabes qui reviennent le plus souvent dans la bouche des Maypures. Comme lexique et comme grammaire, l'affinité des deux idiomes est incontestable. Ainsi, par exemple, le pronom personnel se dit en maypure *nuya* et en *avane nuya*.

Vient ensuite le dialecte des *Mozos*, *Mozas*, *Mossis* ou *Mohas*, qui tinrent autrefois le même rang que les Maypures et les Cavères. La langue *mozo* est extrêmement douce et harmonieuse ; elle ne redouble jamais les consonnes et manque des articulations *d, f* et *l*. On y remarque l'existence d'un nombre presque illimité de verbes fréquentatifs. Les verbes passifs se forment par l'emploi d'un verbe auxiliaire exprimant la douleur. Parmi les principaux sous-dialectes du *mozo*, nous citerons le *baure* et le *ticoméré*. Le *mozo* s'éloigne peu du maypure. Exemple : *nuit, eau, nez, fourmi, dormir*, se disent en maypure *yatti, ouné, nou-siri, coukhi, imaca*, et en *mozo, jatti, ouéni, noukiri, cakhiron, timoca*. Cet idiome a plusieurs dialectes, qui sont le *baure*, le *ticoméré*, le *chuchucupeno*, le *comobono*, le *mosotie* et le *mochono*. Le *guaypunabi* est parlé par une nation anthropophage de ce nom, qui habite sur le haut Orénoque. Les Guaypunabis ou Guaypunaves arrêteront les progrès des armes des Caraïbes dans ces régions et firent une guerre à mort aux Manivitianos, leurs rivaux sur le Rio-Negro ou Guainia. Les Guaypunabis sont originaires des rives de l'Inirinda. Sous leur *apoto* ou chef Macapu, et sous son successeur Cuseru, qui fixa sa demeure dans les montagnes de Sipapo, ils exercèrent, vers le milieu du XVIII^e siècle, la suprématie politique sur toutes les peuplades du haut Orénoque. Cette nation, la plus policée de cette région, finit par se soumettre aux Espagnols.

Le *parenti*, idiome des *Paréni*, *Parènes* ou *Parénas*, nation anthropophage qu'il ne faut pas confondre avec les *Parécas* ou avec les *Paravenes* du Rio-Caura, a le son du *th* des Anglais et du *tsa* des Arabes. Il est parlé dans la mission de Maypure, et le P. Gili le considère, ainsi que le *cavère* et le *guaypunabi*, comme un simple dialecte du maypure.

Le *meppuris* est parlé par une nation de ce nom, qui habite les rives du Rio-Negro, du Maria et du Curicurian, affluents du Rio-Negro, dans la Guyane portugaise.

L'*achagua*, un autre dialecte de la même famille, est le langage des *Achaguas*, tribu nomade et abrutie qui habite près du Casanare, affluent du Meta. Hervas, dans son *Catalogo*, regarde l'*achagua* comme une branche ou plutôt comme un dialecte du maypure ; mais Gumilla le considère comme une langue différente, qui a seulement quelque affinité avec cet idiome. Le même auteur ajoute que l'*achagua* est très-doux et facile à prononcer. La branche *maypure* offre, avec quelques au-

tres familles américaines des mêmes parages, quelques ressemblances et quelques analogies ; mais elles sont trop peu régulières et trop peu sensibles pour servir de base à un travail sérieux de comparaison. Remarquons seulement que, dans le groupe *cavère-maypure*, le système sur lequel est fondée la différence des dialectes repose presque exclusivement sur l'altération des articulations initiales des mots. En voici deux exemples concluants : *Tabac* se dit en maypure *jema*, en guaypunabi *dema*, et en *cavère chema* ; montagne, en maypure *japa*, en guaypunabi *dapa*, en *cavère chiapa*. On remarque d'abord que les variations ne portent que sur les articulations initiales *j, d, ch* ; que le radical *ema*, dans le premier cas, et *apa* dans le second, restent invariables ; ensuite que le guaypunabi a une tendance constante à transformer la chuintante douce du maypure (*j*) et la chuintante forte du *cavère* (*ch*) en dentale (*d*).

CAVÈRES ou **CABRES**, peuple anthropophage, nation puissante et guerrière, qui disputa aux Caraïbes la prépondérance politique sur le bas Orénoque. Après la défaite que les Cavères essayèrent sous la conduite de leur cacique Tep, ils furent tellement affaiblis que l'histoire n'a plus à s'occuper d'eux. On trouve encore des restes de cette nation sur les rives du Cuccivero, affluent de l'Orénoque, et dans les missions du Calabuta et d'Uruana. Pour la langue des Cavères, voir l'article précédent.

CAVERIE s. f. (ka-vè-ré — rad. *caval*, qui a signifié *cheval*). Dr. féod. Terre possédée par un vassal assujéti à fournir des chevaux à son seigneur.

CAVERNAIRE adj. (ka-vèr-nè-re — rad. *caverne*). Hist. nat. Qui vit ou qui croît dans les cavernes.

CAVERNE s. f. (ka-vèr-ne — du lat. *caverna* ; de *cavus*, creux). Antre, grotte, excavation profonde dans un rocher, dans une montagne ou sous terre : *La bouche, l'entrée d'une caverne. Quelques animaux se réfugient dans les cavernes. Les cavernes sont les premiers temples des dieux comme les premières habitations des hommes*. (St-Marc-Gir.) *Les seuls logis que la terre prête gratis à ses enfants sont des cavernes fécondes en rhumatismes*. (Ed. About.) *Pline assure qu'il se forme une foule d'insectes ailés dans la poussière des cavernes*. (F. Pillon.)

Démocrite soutient que les hommes sont tous Sots, vains, extravagants, ridicules et fous : Pour les fuir, tous les jours il se dans sa caverne.

REGNARD.

Quel antre n'a pas de quoi plaire,
Quelle caverne est étrangère,
Lorsqu'on y trouve le bonheur ?

GRESSET.

— Par ext. Repaire, lieu caché où se réunissent des brigands ou des voleurs : *Une caverne de brigands*.

— Par exagér. Lieu hanté ou habité par de méchantes gens : *C'est une caverne que cette maison ! Encore quelques temps d'un pareil règne, et la France n'est plus qu'une caverne de brigands*. (Chateaub.)

— Fig. Détours secrets : *L'avocat actuel montrait une tenue d'homme politique ; il marchait, sûr de sa fortune, avec la sécurité particulière d'un homme du Palais qui connaît les cavernes du droit*. (Balz.)

— Mar. Nom que les anciens donnaient à la cale et à ses divisions.

— Pathol. Creux qui reste dans l'intérieur d'un organe, et particulièrement du poulmon, après qu'une partie de sa substance a été décomposée et évacuée ou absorbée : *Avoir des cavernes dans le poulmon*.

— Syn. *Caverne, antre, grotte, tanière*.

V. ANTRE.

— *Encycl.* La plupart des roches solides de l'écorce terrestre, et principalement les roches calcaires, sont traversées et divisées irrégulièrement en tous sens par de grandes cavités ou anfractuosités naturelles, parmi lesquelles on distingue plus particulièrement, sous le nom de grottes ou de *cavernes*, les cavités souterraines qui se prolongent en longueur, plus généralement dans le sens horizontal que dans le sens vertical, et se partagent sur les côtés, et même à des niveaux différents, en un grand nombre de chambres ou de couloirs. Toutefois, leurs formes et leurs directions sont tellement irrégulières et peu constantes, leurs ramifications si multipliées, leurs dimensions tellement inégales, les pentes de leur sol et de leur voûte si variables, qu'il n'est pas une *caverne* où l'on ne puisse constater toutes les directions et toutes les inclinaisons, depuis celle des galeries horizontales jusqu'à celle des puits complètement verticaux.

Les profondeurs parfois inconnues auxquelles les *cavernes* s'enfoncent dans le sol, les gouffres qui s'ouvrent çà et là dans leur cours, l'obscurité qui ne permet pas d'en sonder les abîmes béants, la bizarrerie des formes affectées par les stalactites qu'on y trouve souvent en grand nombre, tout ce côté mystérieux et effrayant des *cavernes* les a rendues, chez tous les peuples et dans tous les temps, l'objet des préjugés et des superstitions les plus bizarres.

Les dimensions des *cavernes* sont extrêmement variables et difficiles à apprécier, à cause

de leurs nombreuses ramifications. Il n'existe peut-être pas une seule *caverne* dont on puisse dire que l'on connaît les limites exactes. Une des plus remarquables qu'on puisse citer pour son étendue est une immense *caverne* creusée dans le calcaire ancien du Kentucky, aux États-Unis, dans le bassin de la rivière Verte (Green River), un des affluents de l'Ohio. S'il faut en croire la description donnée par M. Ward, elle se prolongerait, suivant la même direction, sur un parcours de trois lieues et demie; une de ses nombreuses salles, située à plus d'une lieue de l'entrée, n'aurait pas moins de 30 m. carrés de superficie et 40 m. de hauteur, sans que la voûte soit soutenue par aucun pilier. Des embranchements latéraux augmentent encore beaucoup la superficie totale de cette immense cavité naturelle. Citons encore la grotte d'Antiparos, dans l'archipel grec, celle d'Adelsberg en Carniole, celle d'Arcy-sur-Cure en Bourgogne, plusieurs *cavernes* du Northumberland et du Derbyshire en Angleterre, et beaucoup d'autres qui exigent plusieurs heures de parcours. L'élévation de quelques-unes de leurs salles, toujours interrompue par des gorges étroites, est proportionnée à leur étendue.

Le caractère le plus remarquable de la forme des plus vastes *cavernes* consiste, en effet, en une succession de chambres larges et élevées, souvent voûtées en dôme, ne communiquant ensemble que par de longs et étroits couloirs. Fréquemment il existe des étages différents, s'élevant et s'abaissant irrégulièrement à travers la masse calcaire, de telle sorte que les passages étagés sont souvent verticaux ou du moins très-inclinés. Cette disposition présente aussi quelquefois la forme d'échelons, de degrés d'escalier, qu'on a souvent remarquée dans la structure générale des anciennes fissures comblées par les filons métallifères. La voûte des plus hautes chambres s'abaisse parfois insensiblement jusqu'à toucher le sol inférieur, et laisse à peine le plus étroit passage.

Les parois et les voûtes des *cavernes* présentent tantôt de larges crevasses, traces du fendillement, et de l'écartement des couches, tantôt des surfaces lisses et polies, tantôt des sillons parallèles, des rainures sinueuses et souvent profondes, et une sorte de réseau de petits canaux ondulés, semblables aux veines métalliques, dans lesquels il est difficile de ne pas reconnaître l'action des eaux; tantôt d'autres traces de corrosion plus profondes encore, qui semblent l'effet d'émanations gazeuses ou d'eaux acidifiées. Mais tous les accidents des formes intérieures des *cavernes* ont été singulièrement défigurés par les éboulements, par les cours d'eau souterrains et par les dépôts de substances étrangères.

Les issues extérieures des *cavernes* ne sont, le plus ordinairement, que des coupures artificielles et modernes; elles ne peuvent donc que rarement donner une idée de celles qui existaient primitivement et qui ont été détruites par les dénudations postérieures. Elles n'ont rien de fixe et varient suivant la section de la partie étroite ou large de la *caverne* qui s'est trouvée interrompue à l'extérieur; quelquefois ces ouvertures se montrent, à tous les niveaux, sur les parois de roches escarpées comme sur des murailles verticales, et offrent une sorte de portail voûté en arcades; plus habituellement, elles ne consistent qu'en des fissures étroites, en partie bouchées par des incrustations ou des éboulements, à travers lesquels on ne peut se glisser qu'avec beaucoup de peine; tantôt elles se présentent sous forme de puits ou de cheminées dont le sommet aboutit à un plateau; quelquefois enfin, on ne peut y pénétrer qu'à travers des blocs entassés sur les pentes des collines ou sur les bords des ravins. Des travaux de main d'homme ont le plus souvent modifié ces issues, surtout dans les *cavernes* fort nombreuses qui ont servi d'habitation en différents pays.

La difficulté que l'on éprouve à trouver les issues des *cavernes* peut faire supposer qu'il en existe un grand nombre qui sont encore inconnues, un grand nombre encore qui sont complètement dépourvues de communications extérieures. La plupart de celles que l'on connaît n'ont été découvertes que par l'effet du hasard. Néanmoins, un observateur exercé peut trouver, dans les rapports de l'extérieur à l'intérieur du sol, des indices assez précieux pour reconnaître l'existence des *cavernes*. Les bancs de collines dont l'intérieur recèle des *cavernes* naturelles sont fréquemment disloqués, crevassés, déjetés dans des directions différentes sur leurs flancs; à ces dérangements de stratification se joignent aussi d'ordinaire des ponts naturels à parois corrodées, des affaissements circulaires, des failles longitudinales dans quelques portions du sol environnant, l'engouffrement d'eaux torrentielles, l'éjection brusque et intermittente de cours d'eau d'un volume considérable qui n'ont pu s'amasser que dans des réservoirs souterrains assez vastes, dont ils sont les indices certains. Il est très-rare, d'ailleurs, de rencontrer une *caverne* isolée, et presque toutes celles que l'on connaît forment des espèces de groupes subordonnés à la nature des terrains et à l'orographie des continents. Ainsi, il arrive souvent qu'une cavité qu'on avait longtemps considérée comme une *caverne* indépendante n'est qu'une chambre ou un couloir faisant partie d'un grand ensemble d'excavations naturelles.

III.

Un autre indice de l'existence des *cavernes* peut être fourni à l'observateur par l'étude des rapports qui existent entre les principaux groupes géologiques de *cavernes* et le relief extérieur du sol, c'est-à-dire la direction des grandes chaînes de montagnes. Si l'on indiquait, en effet, sur une carte d'Europe toutes les localités où des *cavernes* ont été observées, on les verrait, en général, former un certain nombre de vastes foyers ou de groupes principaux, qui se trouvent le plus habituellement en rapport avec les grandes chaînes de montagnes, et presque toujours de montagnes calcaires. La distribution géographique des *cavernes* ne paraît pas être l'effet de circonstances fortuites; elle semble, au contraire, se lier intimement, tantôt aux grands mouvements du sol qui ont contribué à la formation des chaînes de montagnes, tantôt aux dislocations produites sur les versants des collines par des failles locales, par des ruptures et des affaissements partiels, toujours subordonnés à la forme et à la direction de ces collines, et produits soit par le retrait et la dessiccation des strates, soit par la rupture de bancs portant à faux et tendant à s'ébouler sur les pentes; tantôt enfin aux grandes lignes de dislocation résultant des oscillations fréquentes dont l'écorce terrestre a été affectée par l'effet de puissances et de nombreux tremblements de terre. Ces rapports expliquent la position habituelle des *cavernes* sur le versant des collines ou sur les contours des grands bassins. La position des *cavernes* a été souvent remarquée par les géologues, particulièrement par M. de Blainville (*Ostéographie*).

Plus on compare les causes de la formation des montagnes et celles de l'excavation des vallées, plus on voit que ces ordres de faits peuvent s'éclaircir mutuellement, et plus on reconnaît l'identité des lois et des agents auxquels les uns et les autres ont été soumis. L'étude de ces questions portera à penser que l'intérieur du sol, plus directement, plus continuellement affecté par les causes qui ont tourmenté les terrains à l'extérieur, a dû en conserver des traces variées, et l'on se convaincra que les faits, peu nombreux encore, observés jusqu'ici sur l'existence des *cavernes*, ne sont qu'une infiniment petite partie de la réalité.

Certains géologues ont cru à l'existence plus ou moins hypothétique, dans l'intérieur du globe, d'immenses cavités dont les *cavernes* que nous pouvons apercevoir ne seraient que de faibles appendices. De Saussure s'est demandé, même en tenant compte de la porosité de certaines couches et de la liquéfaction probable de la masse intérieure du globe, s'il n'est pas possible qu'il se soit ouvert dans le sein de la terre de grandes *cavernes*, dont nous ne connaîtrions que de faibles représentants dans la portion la plus superficielle de son écorce. On a remarqué aussi les plus grandes analogies entre les principaux caractères ou les formes habituelles des *cavernes*, des anfractuosités intérieures du sol, et les principaux caractères ou les formes habituelles des filons. Ainsi, on a observé que, de même que les systèmes de filons métalliques d'âges différents suivent, dans une même région, des lignes constantes et prolongées au loin, qui s'entre-croisent entre elles et qui sont semblables pour les filons de chaque époque, de même les grands systèmes de dislocation dont les *cavernes* sont le résultat semblent avoir des directions assez constantes dans une même contrée. En effet, la disposition des renflements et des couloirs alternatifs, si habituelle dans les *cavernes*, se retrouve en petit dans les systèmes des filons et en grand dans l'alternance des combes ou bassins circulaires, et des cluses ou gorges étroites des chaînes calcaires.

L'entre-croisement des mouvements divers ne peut-il pas avoir produit les parties les plus évasees? Ne rappelle-t-il pas aussi ces mouvements locaux de tournolement et d'ondulation constatés dans de nombreuses descriptions de tremblements de terre? Les rapports intimes qui paraissent exister, ainsi qu'on l'a déjà tant de fois remarqué depuis Buffon jusqu'à Lyell, entre le phénomène des tremblements de terre et les causes qui ont déterminé l'origine première des *cavernes*, rattachent non moins intimement à ces deux faits le phénomène de la formation des grandes chaînes de montagnes. Sous ce point de vue, on pourrait arriver à fixer l'âge relatif des *cavernes*, et quoique le comblement du plus grand nombre d'entre elles soit immédiatement postérieur à la dernière des grandes révolutions qui ont modifié l'écorce terrestre, on arriverait très-vraisemblablement au résultat que nous avons déjà indiqué précédemment. Il est des anfractuosités à brèches osseuses, particulièrement dans les Alpes de la Bavière, qui paraissent contenir un très-grand nombre d'ossements d'espèces de mammifères, en apparence plus anciens. Peut-être parviendrait-on à fixer aussi l'âge de leur dislocation, et à faire remonter leur comblement à une époque antérieure à l'ensemble général des *cavernes*.

Nous allons maintenant parler de la nature des roches et de l'âge des terrains dans lesquels les *cavernes* sont les plus fréquentes.

On a depuis longtemps remarqué que c'est principalement et presque uniquement dans les roches calcaires que se trouvent les *cavernes* les plus vastes; on a aussi remarqué que, de tous les terrains, ceux qui semblent

s'être trouvés dans les circonstances les plus favorables à leur formation sont les calcaires de transition (silurien et carbonifère), le calcaire magnésien, les calcaires jurassiques et le calcaire à nummulites rapporté, avec quelque incertitude encore, à l'époque de la craie, plus rarement enfin les calcaires tertiaires. C'est à cette particularité, qui ne lui est cependant pas exclusive, que le calcaire jurassique doit le surnom de calcaire à *cavernes* (*höhlenkalstein*), que lui ont donné les géologues allemands.

C'est beaucoup moins à la composition minérale des roches calcaires qu'à leur structure compacte, cassante, en bancs épais, susceptibles d'être brisés et écartés par l'effet de la dessiccation et des mouvements du sol, et corrodés par les eaux acides, que paraît être due le grand nombre de *cavernes* qu'elles renferment. La position de ces bancs, soit sur les versants des chaînes, soit sur les bords des grands bassins, paraît avoir aussi contribué à multiplier les *cavernes* dans cette sorte de roches, car les calcaires des plaines continues en offrent beaucoup moins.

Les calcaires de transition de différents étages, et plus généralement les calcaires carbonifères, renferment un grand nombre de *cavernes*, notamment en Belgique et dans la Westphalie rhénane; on en trouve aussi de semblables en Angleterre, dans les comtés du nord-ouest, particulièrement dans le Derbyshire, dans le Lancashire, dans le Staffordshire, dans le comté de Somerset, dans la chaîne de Mendips, aux environs de Bristol et aux environs de Plymouth. En France, on en cite quelques-unes dans le Maine et dans l'Anjou, dans les Pyrénées et dans le département de l'Aude. L'Allemagne a celles du Harz. Presque toutes les *cavernes* de l'Amérique septentrionale, surtout celles de la Virginie et du Kentucky, sont creusées dans ces mêmes roches.

Le calcaire saccharoïde est la roche dans laquelle sont pratiquées les vastes et célèbres *cavernes* d'Antiparos. Quelques *cavernes* des Pyrénées sont creusées dans une roche fort analogue.

Les calcaires jurassiques des différents étages renferment une grande partie des *cavernes* de la Franche-Comté, de la Bourgogne, du Vivarais, des Cévennes, du Gard, de la Lozère, en France; presque toutes celles du comté d'York, en Angleterre, notamment celle de Kirkdale, et presque toutes celles de la France, par exemple, celles de Gaylenreuth et de Kuhlloch.

Les calcaires compactes, néocomiens et autres de la période crétacée, renferment la plupart des *cavernes* du Périgord, du Quercy, de l'Angoumois, de la Provence et du Languedoc; celles de l'Italie septentrionale, de la Morée, de la Dalmatie, de la Carniole et de la Turquie d'Europe.

Le calcaire grossier du bassin de Paris, dont la surface est sillonnée d'un grand nombre de puits naturels, contient aussi des anfractuosités cavernueuses.

Les calcaires des terrains tertiaires contiennent les *cavernes* de Lunel-Viel, près de Montpellier, celles de Poudres et de Souviargues, dans le Gard, celle de Saint-Marc, dans la Gironde, et la plupart de celles de la Sicile, à Palerme, à Val di Noto, à Syracuse.

Après les calcaires, le gypse est la roche dans laquelle les *cavernes* sont le plus abondantes; nous citerons, parmi ces *cavernes*, celles de la Sibérie et de la Russie orientale; le labyrinthe de Koungour et les grottes d'Inderski; les *cavernes* de Kostitz, en Saxe, et celles des environs d'Osterode, sur la route de Göttingue au Harz. Les *cavernes* de Thuringe, près d'Eisleben, pratiquées dans les gypses salifères du Zechstein, s'étendent sur une longueur de plus de 800 m., et se prolongent peut-être jusqu'à des lacs éloignés de près de deux lieues. La corrosion des parois de ces *cavernes* a fait croire à M. Daubuisson qu'elles devaient leur existence à la dissolution de masses salifères que les eaux auraient entraînées; mais l'existence de *cavernes* dans des localités où une semblable dissolution ne pourrait être admise montre bien qu'elles dépendent de la même cause que celles des calcaires.

Les roches de cristallisation ne contiennent que très-rarement des anfractuosités cavernueuses. M. Marcel de Serres en indique quelques-unes dans les phyllades quartzifères de Collioure et de Port-Vendre, dans les Pyrénées-Orientales; M. Virlet indique celle de Sillaka, dans les micascistes et les phyllades de l'île de Thérmin, sur les côtes de Morée.

Quant à la question de l'origine des *cavernes*, que nous avons déjà indiquée, nous dirons que, résultant de causes diverses et qui se sont manifestées dans des proportions et à des époques différentes, les *cavernes* paraissent s'être surtout formées primitivement par les dislocations du sol. Ces dislocations se sont manifestées, soit par le retrait et la dessiccation de sédiments calcaires non encore consolidés, soit par les failles, les contournements, les plissements, les affaissements des couches, qui ont été le résultat de la formation des grandes chaînes de montagnes; soit par de nombreux tremblements de terre qui ont agité le globe terrestre depuis son origine; soit par la rupture et l'éboulement des strates sur les versants des collines, qui n'ont cessé de se produire depuis le creusement progressif des vallées.

Ce n'est point, le plus généralement, d'un seul jet ni à une seule époque que les *cavernes* ont pris la forme qu'on leur voit aujourd'hui. Modifiées nécessairement par l'effet de commotions successives, elles ont été tantôt agrandies, tantôt obstruées par les ruptures locales de leurs voûtes ou de leurs parois. Agrandies peut-être dans les temps les plus anciens, par les dégagements de gaz et de vapeurs acides, les *cavernes* ont dû à l'action des eaux la plus grande partie de leurs modifications postérieures. Cette action s'est manifestée de plusieurs façons, soit par le dégagement des sources thermales et minérales qui paraissent avoir contribué à corrodre les surfaces de leurs tuyaux d'écoulement, soit (et c'est le phénomène le plus général, le plus constant) par la circulation souterraine des eaux courantes, qui, aidées des sables et des galets qu'elles entraînent avec elles, ont sillonné et excavé bien plus profondément les parois, les voûtes, le fond des *cavernes*, et par leurs chutes rapides, tumultueuses, par leur action continue et prolongée, ont contribué à en modifier la forme intérieure.

L'action des eaux de la mer sur ses rivages a aussi donné naissance à certaines excavations cavernueuses, qui n'ont ni l'étendue ni les caractères des *cavernes* de l'intérieur du continent. De Saussure a très-bien décrit celles du littoral du Piémont; Boblaye, celles de la Morée. Il est peu de falaises qui n'offrent de ces cavités dont la forme et la durée varient, suivant l'action plus ou moins puissante des vagues et l'envahissement de la mer.

Nous ne pouvons passer ici en revue toutes les *cavernes* connues et remarquables à divers titres, soit par les exhalaisons délétères qu'elles émettent, soit par les souvenirs historiques ou religieux qu'elles rappellent, soit par les légendes qui les ont consacrées, soit par quelques autres considérations analogues. Nous ne pouvons pas davantage signaler toutes celles qui, en France et dans nombre d'autres contrées, en temps de guerre ou de persécutions, ont servi de refuge et d'abri à des populations nombreuses, comme les *cavernes* habitées dans l'antiquité par les Troglodytes, celles où les familles des Hébreux furent brûlées vives par les légions romaines, celles où les habitants de l'Aquitaine furent enfermés et massacrés en partie par ordre de César, celles enfin où, plus récemment, une tribu arabe fut enfermée tout entière dans nos guerres d'Algérie, sur l'ordre d'un capitaine français. On trouvera toutes ces *cavernes* dans le cours du *Grand Dictionnaire*, au nom de la ville ou du pays sous lequel elles sont connues. Nous nous contenterons de traiter ici, avec quelque détail, des deux groupes ou familles de *cavernes* qui présentent le plus d'intérêt, les premières au point de vue pittoresque, les secondes au point de vue scientifique; nous voulons parler des *cavernes* à concrétions calcaires et des *cavernes* à ossements.

On a donné le nom de *stalactites* et de *stalagmites* à des concrétions calcaires qui font une décoration splendide à un grand nombre de *cavernes* et de grottes. Voici le mode de formation de ces concrétions: les crevasses, souvent imperceptibles, qui sont pratiquées dans la voûte des *cavernes*, donnent passage à des infiltrations d'une eau fortement chargée de la chaux qu'elle a dissoute en traversant une couche épaisse de calcaire; cette eau tombe goutte à goutte sur le sol de la *caverne*, et s'évapore, en déposant toutefois la chaux qu'elle tenait en dissolution. Les dépôts ainsi formés successivement se superposent constamment, et finissent par former une sorte de pyramide qui s'élève peu à peu: c'est ce qu'on appelle une *stalagmite*. En outre, il arrive souvent que la goutte d'eau, n'étant pas assez lourde, s'évapore avant de tomber sur le sol de la *caverne* et laisse son dépôt à la surface même de la voûte; alors le phénomène déjà décrit se produit en sens inverse: c'est-à-dire qu'il forme une pyramide, dont la base est sur la voûte et qui pend dans l'espace: c'est la *stalactite*. Quand les deux phénomènes se présentent à la fois au-dessous d'une même crevasse, la pyramide d'en haut et celle d'en bas, la stalactite et la stalagmite, se rejoignent et forment une colonne.

Ces différentes sortes de concrétions affectent des formes d'une variété infinie, souvent très-bizarres, qui ont de tout temps fixé l'attention des voyageurs et même des naturalistes. Il n'est pas d'objets naturels ou artificiels qu'on n'ait cru y reconnaître. Isolément, on y a vu des glaçons suspendus, des fontaines subitement congelées, des fleurs, des fruits, des ifs, des palmiers et d'autres espèces d'arbres avec leurs rameaux; toutes les figures imaginables d'animaux vrais ou fantastiques; tous les groupes possibles de formes humaines, des momies, des fantômes; des statues drapées, des vases, des lustres, des candélabres, des pyramides, des trones, des obélisques, des tours, des autels, des chaires à prêcher, des tuyaux d'orgue, etc. Les groupements de stalactites et de stalagmites, diversifiés à l'infini dans chaque salle, ont fait donner des noms particuliers à chacune d'elles. Il n'est pas de *caverne* dont les différentes parties ne soient distinguées sous des noms tels que ceux-ci: le Calvaire, le Temple, la Tribune, le Théâtre, les Berceaux, la Salle de bal, les Tombeaux, les Trophées, la Laiterie, et une foule d'autres, qui n'ont d'autre fondement que les formes fantastiques créées quelquefois par la nature, souvent par les caprices de l'imagina-

tion. Les aspects étranges à la fois et magnifiques que présentent les stalagmites et les stalactites de l'immense et célèbre grotte d'Antiparos ont fourni à l'illustre botaniste Tournefort l'occasion d'émettre, à la fin du XVIII^e siècle, une théorie des plus saugrenues sur la formation de ces concrétions. S'appuyant sur leur accroissement lent et progressif par couches concentriques, il soutint que les pierres végétaient comme les plantes. « A droite et à gauche, dit-il dans sa description de la grotte d'Antiparos, ce sont des rideaux et des nappes qui s'étendent en tous sens et forment sur les côtés des espèces de tours cannelées, vides la plupart, comme autant de cabinets pratiqués autour de la grotte. On distingue parmi ces cabinets un gros pavillon formé par des productions qui représentent si bien les pieds, les branches et les têtes des choux-fleurs, qu'il semble que la nature nous ait voulu montrer par là comment elle s'y prend pour la végétation des pierres. Toutes ces figures sont de marbre blanc, transparent, cristallisé, qui se casse presque toujours de biais et par différents lits, comme la pierre judaïque. » « Une partie même de ces pierres sont couvertes d'une écaille blanche et résonnent comme du bronze, quand on tape dessus. » Découvrant une de ces nombreuses colonnes de concrétion calcaire que l'on rencontre dans cette caverne, il la compare à un tronc d'arbre coupé en travers. « Le milieu, dit-il, qui est comme le corps ligneux de l'arbre, est d'un marbre brun, large d'environ 3 pouces, enveloppé de plusieurs cercles de différentes couleurs, ou plutôt d'autant de vieux aubiers distingués par six cercoles concentriques, épais d'environ 2 ou 3 lignes, dont les fibres vont du centre à la circonférence. Il semble que ces troncs de marbre végètent; car, outre qu'il ne tombe pas une seule goutte d'eau dans ce lieu, il n'est pas concevable que des gouttes, tombant de 25 à 30 brasses de haut, aient pu former des pièces cylindriques terminées en calottes, dont la régularité n'est point interrompue. » Découvrant d'autres concrétions pyramidales, il dit que ce sont peut-être les plus belles plantes de marbre qui soient au monde, et il se trouve conduit aux conséquences les plus fausses sur le mode de reproduction des minéraux.

Après la grotte d'Antiparos dont nous venons de parler, et pour laquelle nous renvoyons d'ailleurs au mot ANTIPAROS, nous nous bornerons à citer, parmi les plus célèbres et les plus remarquables cavernes à concrétions calcaires, celles des *Demoiselles* ou des *Fées*, dans le Dauphiné; celles d'*Arçay-sur-Cure*, en Bourgogne; celles d'*Osselle*, près de Besançon; celle de *Han-sur-Lesse*, en Hollande; celles de *Mammoth*, aux Etats-Unis, dans le Kentucky, et celle d'*Alabaster* (ou d'albâtre), en Californie.

Mais, en dehors des stalactites et des stalagmites dont nous venons de parler, il existe quelques cavernes qui renferment des dépôts, des concrétions d'une autre nature. C'est ainsi que les rochers dont les Alpes sont composées sont remplis, en quelques endroits, d'excavations cavernueuses d'où les habitants de la Suisse tirent le cristal de roche. On reconnaît la présence de ces cavités lorsque, en frappant avec de gros marteaux de fer sur les roches, elles rendent un son creux. Ce qui indique leur existence d'une manière encore plus sûre, c'est une veine ou zone de quartz blanc, qui coupe la roche en différents sens, et qui est beaucoup plus dure que le reste de la roche. Les habitants de la Suisse la nomment *bande* ou *ruban*. Un autre signe encore auquel on reconnaît la présence d'une cavité souterraine contenant du cristal de roche, c'est lorsqu'il s'écoule de l'eau au travers du roc, près des endroits où l'on a observé ce qui précède. Lorsque toutes ces circonstances se réunissent, on ouvre la montagne avec une grande apparence de succès, soit à coups de ciseau, soit à l'aide de la mine. On a remarqué qu'il se trouvait toujours de l'eau dans ces excavations; elle s'accumule dans le bas, après être tombée goutte par goutte par la partie supérieure.

A ce que nous avons dit des concrétions calcaires, il nous faut ajouter qu'on aurait tort de les attribuer toutes exclusivement aux eaux d'infiltration; il est fort vraisemblable que de véritables sources calcarifères ont pu contribuer, en certains cas, à la formation des lits tabulaires stalagmitiques, souvent très-épais, qui tapissent le sol de nombreuses cavernes, et qui remplissent les fissures à brèches osseuses. Les sources qui traversent les cavernes déposent souvent à leur issue des amas considérables de tufs calcaires; très-souvent, les fentes de dislocation sont entièrement bouchées par d'épaisses concrétions de même nature; il doit donc s'être opéré des dépôts semblables dans les cavités intérieures, quand les circonstances physiques auront permis l'évaporation de l'eau calcarifère, évaporation d'ailleurs nécessaire pour la formation des stalactites et des stalagmites elles-mêmes.

Il nous reste à parler maintenant des cavernes à ossements. Lorsqu'on fouille le sol de ces cavernes, on y rencontre une prodigieuse quantité d'os, de crânes brisés, de mâchoires disloquées, confusément mêlés avec du limon, du sable et des cailloux. Or, on a reconnu que ces ossements avaient appartenu à une multitude d'animaux que l'on est naturellement surpris de rencontrer ensemble dans ces abîmes: des rhinocéros, des hippopotames, des élé-

phants, des lions, des tigres, des cerfs, des sangliers, des ours, des hyènes, des chevaux, des écureuils, des lièvres, jusqu'à des oiseaux.

Bien que les géologues soient encore loin de s'accorder sur la cause d'un fait si bizarre, on est cependant autorisé à croire aujourd'hui que le plus grand nombre des ossements que l'on trouve dans les limons des cavernes y ont été introduits par des eaux courantes, torrentielles ou périodiques. Ajoutons que les mœurs de certains mammifères sont singulièrement propres à venir en aide en quelques circonstances à ces enfouissements. Les hyènes, par exemple, dont les habitudes sont bien connues, ont pu non-seulement vivre passagèrement dans ces cavernes, mais y introduire parfois leur proie; les ours et un certain nombre d'autres animaux d'espèces voisines sont connus pour passer une partie de leur vie dans des cavités souterraines; les insectivores et autres petits carnassiers fouisseurs, les rongeurs hibernants, tous ces animaux ont pu être, en bien des circonstances, surpris dans leurs retraites par des cours d'eau passagers, et entraînés dans des cavités plus profondes et plus vastes, au milieu des limons, qui contribuèrent à préserver de la destruction leurs squelettes si délicats. D'autres circonstances ont dû se présenter sur les continents, car elles s'y reproduisent encore aujourd'hui. Des animaux ont pu chercher une retraite dans les cavernes pendant de grandes inondations, et s'y trouver enfouis par les conséquences de ce fait même. Fréquemment des animaux herbivores, ruminants et autres, ont pu tomber et mourir dans les gouffres et dans les nombreuses crevasses qu'ils trouvaient sur le trajet de leurs courses; leurs débris ont dû y être cimentés par les concrétions calcaires, ainsi que cela paraît être arrivé le plus fréquemment pour les brèches osseuses. Toutes ces causes diverses semblent s'être combinées autrefois et avoir agi, soit isolément, soit successivement dans certaines cavernes.

Les cavernes à ossements sont répandues non-seulement dans toutes les contrées de notre Europe, mais encore en Asie, en Afrique et en Amérique. Les quatre principaux pays où on les trouve surtout sont l'Angleterre, la France, la Belgique et l'Allemagne. Nous n'essayerons pas de passer en revue toutes ces cavernes; nous nous bornerons à citer brièvement les plus importantes: en Angleterre, celle de Kirkdale, celle de Kent (Kent's Hole), celle de Buwell, celle de Paviland, celle de Wilksworth, celles de Crawley-Rocks et d'Yealming; en France, celles de Fougny, celle d'Echenoz, celle de Lunel-Viel, celles de Poudres et de Souvignargues, celle de Miallet, celle de Nabrigas, celle de Bize, celle de Saint-Macaire, etc.; en Belgique, celle de Chokier, celles d'Engis et d'Enghien, celles de Fond-de-Forêt et de Goffontaine; en Allemagne enfin, celle de Gaylenreuth, celle de Kuhloch, celle de Rabenstein, celle de Brumberg, celles d'Erpfingen et de Wittingen, celles de Sundwich et de Kluterhohle, celle de Bauman et celle de Scharzfelds.

Un grand nombre de cavernes à ossements, à côté des ossements ou des débris d'ossements d'animaux, renferment en outre des traces de l'homme et de son industrie. Généralement ces vestiges de l'industrie humaine offrent, en même temps que les objets les plus grossiers de l'époque celtique, tels que armes de silex, aiguilles en os, colliers de coquilles ou de dents d'animaux, poteries noires à peine cuites, etc., d'autres objets incontestablement plus modernes, tels que statuettes et lampes en bronze ou en terre fine, bracelets de jade ou de métal, vases en poterie rouge à reliefs, verres recouverts d'émaux colorés, même des fragments de tuiles à rebords, etc.

Maintenant, faut-il conclure de la réunion, dans les cavernes ossifères, des ossements humains et des vestiges de l'industrie humaine avec des débris de mammifères d'espèces aujourd'hui détruites, que l'homme a été contemporain de ces mammifères, c'est-à-dire que l'homme fossile existe? C'est ce que, vers 1830, plusieurs géologues avancèrent, après les premières découvertes de ce genre faites dans le midi de la France, et c'est ce que soutiennent encore aujourd'hui un certain nombre de savants distingués, entre autres MM. Boucher de Perthes, Joly, etc. Mais la plupart des géologues repoussent absolument cette théorie, et expliquent la réunion sur le même sol souterrain des vestiges du squelette de l'homme et de son industrie avec les ossements d'espèces perdues, par plusieurs causes fortuites non simultanées, postérieures au comblement de la plus grande partie des cavernes, et pouvant indiquer des dépôts et des remaniements plus modernes. On sait, en effet, de source certaine, que des nombreuses cavernes qui ont conservé les traces de la présence de l'homme, les unes lui ont servi d'habitation et de lieu de défense, les autres de sépulture; dans d'autres, ses ossements ou les objets de son industrie n'ont pénétré qu'à l'aide de courants d'eau successifs, les unes étant vides, les autres étant déjà en partie remplies quand ces transports plus récents ont eu lieu. Postérieurement, des cours d'eau pénétrant à divers intervalles dans ces cavernes auront pu soit emporter dans des lits distincts les ossements humains de diverses époques et les débris d'animaux contemporains, soit les confondre dans les mêmes graviers avec les ossements d'animaux qui y étaient déjà enfouis peut-être bien longtemps avant eux. Les con-

crétions calcaires auront ensuite, sur certains points, cimenté le tout en agrégats solides.

Nous croyons que, dans l'état actuel de nos connaissances en pareille matière, il est prudent, si l'on n'est satisfait de ces diverses explications, d'attendre l'époque, qui paraît prochaine, où des découvertes plus concluantes, des preuves plus irréfutables seront venues mettre hors de doute l'existence de l'homme fossile.

Caverne de Platon (LA), ingénieuse allégorie du philosophe athénien, qui est devenue célèbre. Platon y a expliqué de la façon la plus heureuse comment il se fait que l'ignorance soit si chère aux hommes, que non-seulement ils ferment les yeux pour ne pas voir la lumière, mais qu'ils traitent même de fous, qu'ils aillent même parfois jusqu'à tuer ceux qui veulent la leur apporter. « Imagine-toi, Glaucon, un antre souterrain, très-ouvert dans toute sa profondeur du côté de la lumière du jour, et dans cet antre des hommes retenus, depuis leur enfance, par des chaînes qui leur assujettissent tellement les jambes et le cou, qu'ils ne peuvent ni changer de place, ni tourner la tête, et ne voient que ce qu'ils ont en face. La lumière leur vient d'un feu allumé à une certaine distance, en haut et derrière eux. Entre ce feu et les captifs s'élève un chemin, le long duquel tu imagineras un petit mur semblable à ces cloisons que les charlatans mettent entre eux et les spectateurs, et au-dessus desquelles apparaissent les merveilles qu'ils montrent. Suppose encore qu'il passe le long du mur des hommes portant des objets de toute sorte, qui paraissent au-dessus de ce mur: des figures d'hommes et d'animaux, en bois ou en pierre, et de mille formes différentes. Les uns se parlent entre eux, les autres ne disent rien. Voilà un étrange tableau et d'étranges prisonniers, diras-tu; eh bien! voilà pourtant ce que nous sommes. Etant obligés de rester toute leur vie la tête immobile, ces hommes ne verront autre chose d'eux-mêmes et de leurs compagnons que les ombres qui iront se retracer par la leur du feu sur le côté de la caverne exposé à leurs regards; ils ne verront aussi que l'ombre des objets qui passent derrière eux. S'ils pouvaient parler ensemble, ils désigneraient certainement comme des objets réels les ombres qu'ils voient s'agiter sur le mur; et si la prison avait un écho, toutes les fois qu'un des passants viendrait à parler, ils croiraient entendre parler l'ombre marchant devant eux. Enfin, ces captifs n'attribueraient de réalité qu'aux ombres seules. Maintenant supposons qu'on les délivre de leurs chaînes et qu'on les guérisse de leur erreur, vois ce qui résulterait de leur situation nouvelle! Le prisonnier que l'on détachera de ses fers, que l'on contraindra de se lever, de tourner la tête, de marcher et de regarder du côté de la lumière, ne pourra faire tous ces mouvements sans souffrir, et l'éblouissement l'empêchera de discerner les objets dont il voyait les ombres. Que dira-t-il si quelqu'un vient lui déclarer qu'il n'a vu que des fantômes jusqu'ici, et que, plus près de la réalité, il voit maintenant plus juste? Enfin, si, en lui montrant chaque objet, on l'oblige, à force de questions, à dire ce que cela est, il sera fort embarrassé, et ce qu'il voyait auparavant lui paraîtra plus vrai que ce qu'on lui présente. Puis, si on le force de regarder le feu, sa vue n'en sera-t-elle pas blessée? ne reportera-t-il pas les yeux sur ces ombres qu'il considérait sans effort, les jugeant réellement plus visibles que les objets qu'on lui montre? Nul doute, assurément.

Faisons une nouvelle hypothèse. On arrache malgré lui ce captif de la caverne, on le traîne, par un sentier rude et escarpé, jusqu'à la clarté du soleil. Cette violence excite naturellement ses plaintes et sa colère, et lorsqu'il est parvenu au grand jour, accablé de sa splendeur, il ne peut distinguer aucun des objets que nous appelons des êtres réels. Ce n'est que peu à peu que ses yeux s'accoutument à cette région supérieure. Ce qu'il discerne le plus facilement, ce sont d'abord les ombres, puis les images des hommes et des autres objets qui se peignent sur la surface des eaux, ensuite les objets eux-mêmes. De là il porte ses regards vers le ciel, dont il soutient plus facilement la vue pendant la nuit, à la clarté de la lune et des étoiles, qu'il ne pourrait le faire durant le jour. A la fin, il peut non-seulement voir le soleil dans les eaux et partout où son image se réfléchit, mais le contempler lui-même et à la véritable place. Alors, se mettant à raisonner, il en vient à conclure que c'est le soleil qui fait les saisons et les années, qui gouverne tout dans le monde visible, et qui est le principe de tout ce que nos captifs voyaient là-bas dans la caverne. Se rappelant aussi sa première demeure, ce qu'on y appelait du nom de sagesse, ses compagnons de captivité, il se trouve heureux et plaint sincèrement les autres; et quoiqu'il y eût là-bas des honneurs et des éloges pour celui qui observait le mieux les ombres à leur passage, et pour le plus habile à deviner leur apparition, loin d'être jaloux de ces distinctions, il préférerait souffrir tout au monde, plutôt que de revenir à sa première illusion et de vivre comme il vivait.

Imaginons encore que cet homme redescende dans la caverne et qu'il aille s'asseoir à son ancienne place. Dans le passage subit du grand jour à l'obscurité, ses yeux seront cer-

tainement comme aveuglés. Puis si, tandis que sa vue est encore confuse et avant que ses yeux se soient accoutumés de nouveau à l'obscurité, ce qui demande du temps, il lui faut donner son avis sur les ombres et entrer en dispute avec ses compagnons restés aux chaînes, il apprêtera à rire à ses dépens. Ils diront que, pour être monté là-haut, il a perdu la vue, et que ce n'est pas la peine d'essayer de sortir du lieu où ils sont, et que si quelqu'un s'avise de les en tirer et de vouloir les conduire en haut, il faudra le saisir et le tuer s'il est possible. Il est fort probable que les choses se passeront ainsi.

Eh bien! cher Glaucon, le tableau aux diverses péripéties que je viens de mettre sous tes yeux est l'image précise de notre condition. L'autre souterrain, c'est ce monde visible; le feu qui l'éclaire, c'est la lumière du soleil; ce captif qui monte à la région supérieure et la contemple, c'est l'âme qui s'élève dans l'espace intelligible. Voilà du moins ma pensée, puisque tu veux la savoir; Dieu sait si elle est vraie. Quant à moi, la chose me paraît telle que je vais dire. Aux dernières limites du monde intellectuel est l'idée du bien, qu'on aperçoit à peine, mais qu'on ne peut apercevoir sans conclure qu'elle est la cause de tout ce qu'il y a de beau et de bon; que dans le monde visible elle produit la lumière et l'astre d'où la lumière vient directement; que dans le monde invisible, c'est elle qui produit directement la vérité et l'intelligence; enfin, qu'il faut avoir toujours les yeux sur cette idée pour se conduire avec sagesse dans la vie privée ou publique.

Pour reconnaître la justesse de tous les traits de cette allégorie, il n'est besoin que d'interroger l'histoire; c'est trouver de nombreux exemples de ces captifs qui, arrivés un jour dans l'atmosphère lumineuse de la vérité, éblouis de ses splendeurs, sont redescendus dans la caverne pour fuir par là leurs compagnons des découvertes qu'ils avaient faites, et n'ont trouvé que l'injure, l'outrage, le martyre même pour prix du progrès et de la civilisation qu'ils leur apportaient.

Caverne (LA), drame lyrique en trois actes, en prose, paroles de Larcq, musique de L. G. sueur, représenté au théâtre Feytaud le 16 février 1793. Il est difficile de comprendre qu'il se soit trouvé à Paris, dans ces jours terribles, un compositeur capable de faire représenter une de ses compositions, et un public pour s'y intéresser et y applaudir chaque soir. C'est cependant ce qui a eu lieu pour l'opéra de Lesueur. Le sujet reproduit l'épisode de la caverne, dans le *Gil Blas* de Le Sage. Les situations énergiques qui s'y trouvent ont été bien rendues par le musicien. Il y a de l'inspiration réelle et une grande originalité dans cet ouvrage. Les chœurs de la *Caverne* sont classiques, et nous voudrions bien en donner ici quelques-uns; mais les morceaux à plusieurs parties nous étant interdits, nous allons nous borner à prendre, dans cet ouvrage, les couplets de Pétionille, qui contrastent, par leur extrême simplicité, avec l'emphase et la complication des autres morceaux de l'opéra.



DEUXIÈME COUPLET.

On m'abordait toujours avec tendresse,
Et pour me plaire on s'exprimait toujours.
On admirait mon air, ma gentillesse;
On me flattait par cent jolis discours.
Ah! l'heureux temps que le temps des amours

TROISIÈME COUPLET.

Eh quoi ! se voir aujourd'hui sans conquête,
N'entendre plus ni s'oupir ni serments !
Pas un bouquet, même au jour de ma fête !
Ah ! que Bastien le plaquait joliment !
Le pauvre temps, que le temps d'à présent !

Caverne (LA), drame lyrique en trois actes, paroles de Forgeot, musique de Méhul, représenté à l'Opéra-Comique le 4 décembre 1795. Le sujet est le même que celui de l'opéra de Lesueur, qui l'emporta dans la faveur du public.

CAVERNEUX, EUSE adj. (ka-vèr-neu, au-ze — rad. *caverne*). Plein de cavernes, creusé de cavernes ou d'une caverne : *Rochers CAVERNEUX. Montagnes CAVERNEUSES. Il y a des montagnes CAVERNEUSES qui envoient des vents, comme si elles les produisaient dans leurs flancs.* (B. de St-P.)

Dans les flancs *caverneux* d'un roc battu de l'onde
S'ouvre un antre ; à ses pieds, le flot bouillonne et [gronde.
LEBRUN.

— Par anal. Percé d'un ou de plusieurs trous : *La vie paraît disséminée dans toutes les parties du végétal ; on peut détruire impunément les unes, tandis que les autres fructifient, comme il arrive aux arbres CAVERNEUX.* (B. de St-P.) *Les chouettes se cachent dans les troncs CAVERNEUX des vieux arbres.* (L. Figueur.)

... Contre les fureurs de l'aiglon rapide,
Le saule *caverneux* nous prêtait son tronc vide.
LAMARTINE.

— Se dit d'un son bas et sourd, résonnant comme un bruit qui se produit dans une caverne : *Une voix CAVERNEUSE.*

— Pathol. Qui a des cavernes, en parlant d'un organe : *Un poulmon CAVERNEUX. La Respiration caverneuse.* Celle qu'on perçoit au moyen de l'auscultation, lorsque l'air traverse les cavernes du poulmon, chez les phthisiques pendant l'inspiration.

— Anat. Corps *caverneux*, Tissue spongieux, percé de nombreuses cellules, qui forme une grande partie du corps de la verge. *Sinus caverneux*, Nom donné à deux canaux veineux logés dans deux gouttières symétriques de la face cérébrale du sphénoïde. *Ganglion caverneux*, Petite masse ganglionnaire logée dans le sinus caverneux.

— Bot. Se dit des organes des plantes, particulièrement des fruits, dans lesquels on trouve des vides.

— s. m. Ichtyol. Nom vulgaire d'un poisson du genre blennie.

CAVERNOSITÉ s. f. (ka-vèr-no-zité — rad. *caverneux*). Didact. Etat d'un corps qui est percé de cavernes, de trous : *La CAVERNOSITÉ d'un rocher.*

CAVERON s. m. (ka-ve-ron). Bot. Nom vulgaire du prunellier.

CAVERY, fleuve de l'Indoustan anglais, qui sort du versant oriental des Ghattes occidentales, dans l'ancienne province de Malabar, présidence de Madras, coule du N.-O. au S.-E., passe à Seringapatam et à Trichinopoly, où il se divise en plusieurs bras, formant un delta, sur lequel sont situés Tranquebar et Karikal, et se jette dans le golfe du Bengale après un cours de 570 kilom.

CAVESSINE s. f. (ka-vè-si-ne — dimin. de *caveçon*). Petit caveçon.

CAVESSON s. m. (ka-ve-son). Forme peu usitée du mot *caveçon*.

— Econ. rur. Espèce de mulèrie que l'on met aux agneaux pour les sevrer sans les séparer de leurs mères.

CAVESTRE s. m. (ka-vè-stre). Coquin. *Il* Vieux mot.

CAVET s. m. (ka-vè — du lat. *cavus*, creux). Archit. et menuis. Moulure concave dont le profil est d'un quart de cercle : *Le CAVET appartient plus spécialement à l'ordre dorique.* (Dezobry.)

CAVETONNIER s. m. (sa-ve-to-nié). Fabricant de chaussures en basane. *Il* Vieux mot. On disait aussi *CHAVETONNIER*.

CAVEZZO s. m. (ka-vè-zo — mot ital.). Métrol. Mesure de longueur qui était en usage dans quelques provinces d'Italie et qui valait environ 2 m. *Il* Pl. *CAVEZZI*.

CAVI s. m. (ka-vi). Bot. Tubercule de l'oxalide tubéreuse, qui se mange au Brésil.

CAVIA s. m. (ka-vi-a). Mamm. Nom scientifique du genre cobaye.

CAVIADÉ, ÉE adj. (ka-vi-a-dé — du lat. *cavia*, cobaye). Mamm. Qui ressemble ou qui se rapporte au cobaye.

— s. f. pl. Famille de mammifères rongeurs correspondant à l'ancien genre *cavia* de Linné, et renfermant les genres *chloromys*, *célogényde*, *cobaye*, *kérodon*, *mara* et *cabiai*.

CAVIAIRES adj. f. pl. (ka-vi-é-re — du lat. *cavia*, parties postérieures d'une victime). Antiq. rom. *Victimes caviaires*, Animaux dont la queue et les parties voisines étaient consacrées aux dieux.

CAVIANA, île du Brésil, province de Para, dans l'estuaire de l'Amazone ; 56 kilom. de

long sur 32 kilom. de large. Elle possède de beaux pâturages qui nourrissent de nombreux troupeaux de gros bétail. Pêche abondante sur les côtes.

CAVIAR s. m. (ka-vi-ar — du gr. moderne *caviari*, même signif.). Art culin. Aliment très-estimé dans le nord de l'Europe, et composé d'œufs de grand esturgeon pressés et salés : *Les Russes sont très-friands de CAVIAR.* Le *CAVIAR*, desséché ou compacte, s'exporte dans plusieurs contrées de l'Europe. (Bouillet.) *Il* Quelques-uns disent *CAVIAL*.

— Prov. : *C'est du caviar pour le peuple.* Se dit dans le Nord d'une chose que la foule ne sait pas apprécier : *Le texte a déplié ; c'était du CAVIAR POUR LE PEUPLE, comme dit Hamlet.* (Champfleury.)

— Encycl. Le *caviar* est une préparation alimentaire faite avec les œufs de plusieurs poissons, mais principalement avec ceux de l'esturgeon. Ce mets est originaire de Russie, où l'on en fait une énorme consommation et où il est connu sous le nom d'*ikra* (œufs). Le *caviar* se prépare principalement à l'embouchure du Volga : on en fait aussi sur les côtes où le Danube, le Dniéper et le Don se jettent dans la mer. Les esturgeons, dont les plus grands contiennent jusqu'à 3,000,000 d'œufs, se portent en foule, au mois de mars, dans ces parages, où ils viennent déposer leur frai. Le *caviar* est l'objet d'un commerce important dont la ville d'Astrakhan est le centre. Les Arméniens de Nakhitchivan et les Grecs de Tayanray viennent y acheter le *caviar* expédié par les ports de la mer Noire et de la mer d'Azof. Ce *caviar* n'est pas d'aussi bonne qualité que celui que l'on fait sur les bords de la mer Caspienne et qui, pour la plus grande partie, est envoyé à Moscou. Ainsi les Russes d'abord, puis les Orientaux, voilà les grands consommateurs de *caviar* ; pour eux, c'est un régal dont ils ne se lassent point. On expédie aussi, mais dans une quantité bien moindre, du *caviar* pour l'Europe occidentale, principalement pour l'Italie et certaines parties de l'Allemagne. Il en vient peu en France et en Angleterre. On distingue différentes espèces de *caviar*. Il y a d'abord le *caviar grenu*, qui est destiné à être mangé frais et qui est le plus cher et le plus recherché. On le prépare en nettoyant les œufs dans un crible et en les laissant séjourner une heure dans la saumure, après quoi on les fait égoutter sur un tamis. Une autre espèce de *caviar*, c'est le *caviar compacte*, dont la préparation est la même que celle du précédent. Seulement, pendant que les œufs sont dans la saumure, on les pétrit avec la main pour les amollir, puis on les met par demi-livre dans des sacs de toile, que l'on fortifie pour faire égoutter la saumure avant de les placer dans des barils. On prépare une troisième espèce de *caviar* en salant les œufs tels qu'ils sortent du poisson et en les laissant sept à huit mois dans les barils où on les a entassés ; ensuite on les sale de nouveau et on les fait sécher au soleil. Enfin, il existe aussi une sorte de *caviar*, appelée *caviar rouge*, d'une qualité inférieure, qui se fait avec les œufs de deux poissons très-communs dans la mer Noire, le mullet gris et une espèce particulière de carpe. Du reste, quand on a un esturgeon nouvellement pêché et rempli d'œufs, on peut très-facilement se faire du *caviar*. Voici la recette : on met les œufs dans un vase plein d'eau et on les bat avec un fouet afin d'en séparer les fibres ; on les dépose ensuite sur un tamis ; on les remet alors dans une nouvelle eau et on continue à les battre, en changeant l'eau, à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de fibres ; on laisse égoutter sur un tamis, et, après avoir assaisonné de sel et de poivre, on mêle bien le tout et on le dépose sur un linge qui doit être lié en forme de nouet. Quand le *caviar* a égoutté pendant vingt-quatre heures, on peut le servir avec des tranches de pain grillé et des échalotes hachées.

Le *caviar* n'est pas la seule substance alimentaire faite avec des œufs de poisson. Parmi les autres, nous citerons d'abord la *boutargue*, qui se fait sur les côtes de la Méditerranée, en Sicile, surtout à Tunis, avec le frai d'une espèce de mullet. La préparation est la même que celle du *caviar*. Dans les îles de l'archipel Indien, les œufs d'une espèce d'aloise, très-nombreuse dans les rivières de Sumatra, sont l'objet d'un commerce considérable. En Amérique, les Indiens font des conserves d'œufs de hareng. A certaines époques de l'année, ils placent dans le lit de rivières peu profondes des branches de cèdre qu'ils maintiennent au moyen de pierres suffisamment lourdes. Le lendemain matin, tout le feuillage de ces branches se trouve couvert de frai de hareng. Ce frai est recueilli dans des paniers faits exprès, puis on le met en petite boule que l'on fait sécher. Les Indiens les mangent avec un véritable plaisir. Les Espagnols de l'Amérique centrale font aussi des espèces de gâteaux avec les œufs d'un poisson particulier à ces contrées. Ils frottent d'abord les œufs avec du sel mélangé à un peu de nitre, puis en font une pâte qu'ils soumettent à une forte pression et l'exposent ensuite, pendant plusieurs jours, à une épaisse fumée de paille et de bois vert. Pour manger cette pâte, ainsi séchée et fumée, on la coupe en tranches fort minces.

CAVICEO (Jacques), littérateur italien, né à Parme en 1443, mort en 1511. Il entra dans

les ordres, enseigna les belles-lettres à Pordenone, puis devint vicaire général à Ferrare et préteur à Sienn. Caviceo a écrit une histoire de Parme, de 1477 à 1482, laquelle a été insérée dans les *Rerum italicarum scriptores* ; mais il se fit surtout connaître par un roman, *Il Peregrino* (Parme, 1508), qui eut une grande vogue, et qui a été traduit en français par Fr. Dassy (Paris, 1528).

CAVICOLE adj. (ka-vi-ko-le — du lat. *cavum*, cavité ; *colo*, j'habite). Zool. Qui vit dans les creux.

CAVICORNE adj. (ka-vi-kor-ne — du lat. *cavus*, creux ; *cornu*, corne). Mamm. Qui a les cornes creuses.

— s. m. pl. Famille de ruminants à cornes creuses, renfermant les genres chèvre et antilope.

CAVIEN, IENNE adj. (ka-vi-ain, i-è-ne — du lat. *cavia*, cobaye). Mamm. Syn. de *CAVIADÉ*.

CAVIER s. m. (ka-vi-é). Dr. féod. Seigneur auquel les tenanciers devaient cens, rentes et devoirs féodaux, et qui avait justice basse et foncière.

CAVIGIOLES ou **CAVIGIOLI** (Baptiste), médecin italien, né à Massaria, vivait au XVI^e siècle. Il se rendit en France avec François de la Trémouille, dont il devint le médecin, et composa quelques ouvrages, dont le plus curieux a pour titre : *Libre des propriétés du vinaigre moult singulier pour conserver les corps humains* (Poitiers, 1541, in-89).

CAVILLATEUR s. m. (ka-vil-la-teur — lat. *cavillator*, même sens). Trompeur. *Il* Vieux mot.

CAVILLATION s. f. (ka-vil-la-si-on — lat. *cavillatio*, même sens). Sophisme, subtilité, mauvaise chicane : *Il faut que la critique soit éclairée par le goût, autrement ses observations dégénèrent en CAVILLATIONS.* *Il* Vieux mot. On dit aussi *CAVILLEMENT*.

CAVILLEUX, EUSE adj. (ka-vil-leu, eu-ze — du lat. *cavillare*, ruser). Rusé, fin, habile. *Il* Vieux mot.

CAVILLONE s. f. (ka-vi-llo-ne ; *Il* mll.). Ichtyol. Nom vulgaire d'un poisson du genre trigle.

CAVILLOT s. m. (ka-vi-llo ; *Il* mll.). Syn. de *CABILLOT*.

CAVIN s. m. (ka-vain — du lat. *cavus*, creux). Art milit. Accident de terrain, lieu bas, petite fondrière : *Les CAVINS qui se trouvent près des places en facilitent les approches.*

CAVINIER s. m. (ka-vi-nié). Bot. Syn. de *THIBAUDIE*.

CAVINO (Jean), graveur italien, surnommé *le Padouan*, du nom de sa patrie, mort en 1570. Il fut un des plus habiles faussaires qui exploitèrent l'inexpérience des premiers numismates. Associé à un autre artiste du nom d'Alex. Bassiano, ils gravèrent ensemble une grande quantité de médailles grecques, qu'ils vendaient comme authentiques. Leur travail est d'ailleurs admirable sous le rapport de l'art. La plupart des coins du Padouan sont aujourd'hui au cabinet impérial.

CAVIOSTRE adj. (ka-vi-ro-stre — du lat. *cavus*, creux ; *rostrum*, bec). Ornith. Qui a le bec creux.

CAVISTE s. m. (ka-vi-ste). Employé chargé du gouvernement de la cave, dans une communauté : *Le CAVISTE du collège.*

CAVITAIRE adj. (ka-vi-té-re — rad. *cavité*). Helminth. Se dit des vers intestinaux qui ont un canal digestif flottant dans une cavité abdominale distincte, avec une bouche et un anus. Syn. de *NÉMATOÏDES*.

— s. m. pl. Premier ordre des vers intestinaux, renfermant les genres qui présentent le caractère indiqué ci-dessus, tels que les filaires, les cucullaires, les ascarides, les strongles, les linguatules, les lernées, les németes, etc. Syn. de *NÉMATOÏDES*.

— Encycl. Le canal intestinal des *cavitaires* ou *nématodes*, généralement droit, offre assez souvent une portion plus mince qui représente l'œsophage, et une autre plus large et plus épaisse qui figure une sorte d'estomac. Il communique avec les parties voisines et les téguments par des filets nombreux, regardés, suivant les divers auteurs, comme des vaisseaux nourriciers ou des trachées. On n'a pas, jusqu'à présent, observé chez ces helminthes de système circulatoire proprement dit. Quant au système nerveux, il consiste en un ou deux cordons qui partent d'un anneau placé autour de la bouche et parcourent toute la longueur du corps. L'appareil reproducteur est constitué par de longs vaisseaux qui renferment les œufs et la semence. Cet ordre comprend les genres suivants, dont plusieurs se trouvent chez l'homme ou chez les animaux domestiques : filaire, trichocéphale, cucullan, ophiostome, ascaride, strongle, spiroptère, physaloptère, sclérostome, linguatule, prionoderme, németerte, tubulaire, ophiocéphale et cérébratule.

CAVITE, ville de l'Océanie, dans l'île de Luçon (Malaisie espagnole), à 10 kilom. S. et sur la baie de Manille ; 5,000 hab. Place forte, port militaire, arsenal et chantiers de construction ; manufacture de tabac. Principal entrepôt du commerce des Philippines.

CAVITÉ s. f. (ka-vi-té — rad. *cave*). Creux, vide dans un corps solide : *Les CAVITÉS*

intérieures de la terre contiennent du feu, de l'air et de l'eau. (Buff.) *L'eau qui tombe creuse avec le temps des CAVITÉS, surtout dans les roches d'une nature tendre, telles que les grès* (A. Maury.)

— Anat. et Pathol. Espace creux, capacité, dans l'intérieur du corps ou des organes : *Les CAVITÉS splanchniques. Les CAVITÉS du cœur. Les CAVITÉS des os. La CAVITÉ du crâne.*

— Bot. Chacune des loges de l'intérieur d'une capsule, qui sont séparées par des cloisons.

— Antonymes. Protubérance, saillie.

— Encycl. Anat. et Pathol. Le mot *cavité* est usité en pathologie comme en anatomie, et il y a des *cavités naturelles* et des *cavités artificielles*. Ce mot, en anatomie, désignera d'abord de vastes espaces renfermant les organes essentiels de la vie de nutrition ; ce sont les *cavités splanchniques*, au nombre de trois : *cavité de l'abdomen, cavité thoracique, cavité crânienne*. On applique cette même dénomination à tous les organes creux : *cavité des ventricules du cerveau, cavité des plèvres, cavité de la bouche, cavité de l'orbite, cavité des fosses nasales, cavité de l'estomac, cavité de l'intestin*. Quelquefois ce ne sont que de simples excavations creusées dans un organe : *cavité glénoïde* dans l'os humérus, *cavité cotyloïde* dans l'os iliaque, etc., etc. En pathologie, le mot *cavité* s'appliquera aux excavations morbides, telles que *cavité d'un abcès, cavités pulmonaires* ou *cavernes tuberculeuses*, etc.

CAVO (MONTE), montagne de la campagne de Rome, à 26 kilom. S. de la ville éternelle ; c'est le *Mons Albanus* des Latins, montagne qui s'élève à 951 m. au-dessus du niveau de la mer, et dont le sommet était jadis couronné du grand temple de Jupiter Latiaris. Sur le penchant était le bois sacré de Ferentino, où s'assemblait la diète nationale des Latins. Lorsque ces peuples furent devenus Romains, Tarquin le Superbe établit sur ce mont des fêtes nationales sous le nom de *Fêtes latines*. Ces fêtes politico-religieuses duraient quatre jours, et se célébraient sans interruption jusqu'au IV^e siècle de notre ère. Après la chute du paganisme, le temple fut abandonné pendant des siècles, puis fut démoli pour la construction d'un couvent. Les anciennes voies, par lesquelles on montait au Cavo existent toujours, avec leur ancien pavé.

Du sommet de cette montagne, on jouit d'une vue superbe sur toute la contrée qui est le théâtre des six derniers livres de l'*Énéide* et des luttes qui fondèrent la puissance de Rome naissante. A ses pieds, on voit les lacs d'Albano et de Nemi ; dans le lointain, c'est Rome avec toute sa campagne, les côtes de la mer avec leur sombre ligne de forêts, et sur le dernier plan, le lac Bracciano, le mont Cimino et le mont Soracte. Par un temps clair, on aperçoit même les montagnes de la Sardaigne. C'est sur le sommet de cette montagne que Virgile place Junon, venue pour contempler les deux armées prêtes à en venir aux mains :

At Juno e summo, qui nunc Albanus habetur ;
Tunc neque nomen erat, nec honos, aut gloria, monti.

CAVOIE ou **CAVOYE** (Louis d'OGER, marquis DE), né en 1640 d'une ancienne famille de Picardie, mort en 1716. « Il y a dans les cours des personnages singuliers qui, sans esprit, sans naissance distinguée et sans entours ni services, percent dans la familiarité de ce qui est le plus brillant, et font enfin, on ne sait pourquoi, compter le monde avec eux. » Ainsi parle Saint-Simon au sujet de Cavoie, dont il a tracé un portrait achevé. Ce très-petit gentilhomme, comme dit l'aristocrate auteur des *Mémoires*, parvint à se faire une place à la cour, grâce à l'adresse de sa mère. Il était brave, fort aimé de Turenne et du marquis de Seignelay, ce qui lui attirait naturellement l'inimitié de Louvois. Aussi, malgré tout son mérite, toute sa bravoure et l'amitié que lui portait le roi, ne put-il être fait chevalier de l'ordre à la promotion de 1688. Piqué de cet échec, il résolut de quitter la cour et de se défaire de la charge de grand maréchal des logis de la maison du roi. Louis XIV, dans un voyage à Marly, se conduisit envers lui avec une grande bonté ; il l'appela dans son cabinet, et lui dit qu'il y avait trop longtemps qu'ils étaient ensemble pour se séparer, qu'il ne voulait point qu'il le quittât, et qu'il aurait soin de ses affaires. Cavoie se laissa persuader. Il n'obtint jamais, il est vrai, le cordon, objet de son ambition, mais il fit sa fortune d'une autre manière.

Ici nous laissons la parole à Saint-Simon, dont la page suivante peint trop bien le train de la cour de Versailles pour que nous ne la citions pas en entier. « Cavoie étoit un des hommes de France les mieux faits et de la meilleure mine, et qui se mettoit le mieux. Il en profita auprès des dames. C'étoit un temps où on se battoit fort malgré les édits. Cavoie, brave et adroit, s'y acquit tant de réputation, que le nom de brave Cavoie lui en demeura. Mlle de Coetlogon, une des filles de la reine Marie-Thérèse, s'éprit de Cavoie, et s'en éprit jusqu'à la folie. Elle étoit laide, sage, naïve, aimée et très-bonne créature. Personne ne s'avisait de trouver son amour étrange, et, ce qui est un prodige, tout le monde en eut pitié. Elle en faisoit toutes les avances. Cavoie étoit cruel et quelquefois brutal ; il en étoit importuné à mourir. Tant fut procédé, que le roi et même la reine le lui reprochèrent, et qu'ils exi-

gèrent de lui qu'il serait plus humain. Il fallut aller à l'armée : voilà Coetlogon aux larmes, aux cris, et qui quitte toutes parures tout du long de la campagne, et qui ne les reprend qu'au retour de Cavoie. Jamais on ne fit qu'en rire. Vint l'hiver un combat où Cavoie servit de second et fut mis à la Bastille. Autres douleurs ; chacun alla lui faire compliment. Elle quitta toute parure et se vêtit plus mal qu'elle put. Elle parla au roi pour Cavoie, et, n'en pouvant obtenir la délivrance, elle le querella jusqu'aux injures. Le roi rioit de tout son cœur ; elle en fut si outrée qu'elle lui présenta ses ongles, auxquels le roi comprit qu'il étoit plus sage de ne pas s'exposer. Il dînoit et soupoit tous les jours en public avec la reine. Au dîner, la duchesse de Richelieu et les filles de la reine servaient. Tant que Cavoie fut à la Bastille, jamais Coetlogon ne voulut servir au roi quoi que ce soit ; ou elle l'évitait, ou elle refusait tout net, disant qu'il ne méritoit pas qu'elle le servît. La jaunisse la prit, les vapeurs, le désespoir ; enfin tant fut procédé que le roi et la reine exigèrent sérieusement de la duchesse de Richelieu de mener Coetlogon voir Cavoie à la Bastille, et cela fut répété deux ou trois fois. Il sortit enfin, et Coetlogon ravie se para tout de nouveau ; mais ce fut avec peine qu'elle consentit à se raccommoquer avec le roi. Le roi envoya querir Cavoie, qu'il avoit déjà tenté inutilement sur ce mariage, et lui dit qu'il le vouloit ; qu'à cette condition il prendrait soin de sa fortune ; que pour lui tenir lieu de dot avec une fille qui n'avoit rien, il lui ferait présent de la charge de grand maréchal des logis de sa maison. Cavoie renifla encore, mais il y fallut passer. Il a depuis bien vécu avec elle, et elle toujours en adoration jusqu'aujourd'hui, et c'est quelquefois une farce de voir les caresses qu'elle lui fait devant le monde et la gravité importunée avec laquelle il les reçoit. » Cavoie mourut à soixante-seize ans, ayant eu le rare bonheur d'avoir été toute sa vie adoré par sa femme.

Il était ami de Racine. Louis XIV, dit-on, ayant remarqué que Cavoie recherchait la compagnie du poète et se promenait fréquemment avec lui, dit un jour en les voyant passer : « Cavoie croit devenir bel esprit, et Racine se croira bientôt un fin courisane. »

CAVOIR s. m. (ka-voir). Techn. Instrument pour rogner le verre.

CAVOLINE s. f. (ka-vo-li-ne — de *Cavolini*, naturaliste ital.). Moll. Genre de mollusques gastéropodes nudibranches, sans coquille, duns des genres *OLIDE* et *HYALIS* : *Les CAVOLINES habitent toutes les mers*. (A. d'Orbigny.)

— **Encycl.** Les *cavolines* ou *éolides* sont des mollusques gastéropodes nus, gélatineux, de formes très-élégantes, et de couleurs riches et variées. Leurs diverses espèces sont très-nombreuses, mais mal connues. Elles vivent dans toutes les mers, depuis l'équateur jusqu'aux régions polaires. Les *cavolines* ne naissent point ; mais elles se suspendent à la surface de l'eau, le pied en haut, et s'y meuvent assez bien par des ondulations précipitées. Elles rampent aussi sur les algues marines, au moyen de leur pied, comme les limaces, et c'est ainsi que plusieurs sont transportées sur les bancs de sargasses.

CAVOLINI (Philippe), naturaliste et juriste-consulte italien, né à Naples en 1756, mort en 1810. Il fut professeur de zoologie à l'université royale de Naples, membre de l'Académie des sciences de cette ville et correspondant d'un grand nombre de sociétés savantes de l'Europe. Il s'appliqua surtout à l'observation des zoophytes et des plantes marines, et publia les résultats de ses recherches dans plusieurs *Mémoires* qui lui assurent une place distinguée parmi les savants du XVIII^e siècle. Il est aussi auteur d'un ouvrage de droit assez estimé, publié sous le titre de *Prognosmas in veterum jurisconsultorum philosophiam* (Naples, 1799).

CAVOLINITE s. f. (ka-vo-li-ni-te — de *Cavolini*, naturaliste ital.). Minér. Silicate naturel d'alumine, de soude et de potasse.

— **Encycl.** Monticelli avait voulu faire de cette matière une espèce spéciale, mais les recherches de Mitscherlich ont prouvé qu'on doit la considérer comme une simple variété de néphéline. Elle cristallise dans le système hexagonal ; sa densité est égale à 25, et sa dureté à 6 ; elle renferme, sur 100 parties, 44,74 de silice, 33,16 d'alumine, 6,09 de potasse et 16,01 de soude. Elle a un axe de double réfraction négatif.

CAVOUR, ville du royaume d'Italie, province et à 15 kilom. S.-E. de Pignerol, à 44 kilom. S.-O. de Turin, ch.-l. de mandement ; 6,000 hab. Collège communal ; exploitation de marbres et d'ardoises ; fabrication de toiles, filatures de soie, tanneries. Dans les environs, abbaye de bénédictins de Sainte-Marie-de-Cavour, fondée en 1010. Le sol sur lequel cette ville est située est très-fertile, excepté au sud-ouest, à cause des maremmes de Stafarde. Les mûriers y abondent. La principale industrie des habitants est l'élevé des vers à soie. Cavour a, en outre, un commerce actif de transit à cause de sa situation entre Saluces et Pignerol. Ses foires et ses marchés sont très-fréquentés. Ceinte de murailles, de bastions et de tours, et protégée par le château qui couronnait la cime de son rocher (*la Rocca di Cavour*), cette petite place, après la victoire de Stafarde remportée par Catinat sur le duc de Savoie, le 18 août 1690,

opposa une assez vive résistance à l'armée victorieuse ; mais la prise de Cavour, ainsi que celle de Saluces et de Suze, suivit de près la victoire de Stafarde (12 novembre 1690), et Catinat, laissant garnison dans cette partie des Alpes, put se porter l'année suivante dans le comté de Nice et les Alpes maritimes.

Ce n'est pas une des choses les moins curieuses de Cavour que son rocher (*la Rocca*), sur lequel on voyait, au temps de Catinat, une citadelle, détruite depuis. Il est complètement isolé dans la plaine. Il a environ 5 kilom. à la base, et près de 200 m. de hauteur. Ce phénomène, assez rare dans l'ordre géologique, a été remarqué par Pliny dans son *Histoire naturelle* ; il y dit qu'il n'a jamais vu de mont séparé d'un mont, si ce n'est celui de Cavour : *Nunquam vidi montem separatum a monte, nisi montem Caburri*. Ce rocher est formé de roches cristallines, dont on extrait un quartz hyalin brun à cristaux prismatiques, ayant un aspect de pseudo-topaze. Il n'est pas rare d'y trouver aussi d'autres cristaux absolument limpides. On en a extrait autrefois quelques morceaux de granit, avec des paillettes d'or natif et de petites topazes pures, brillantes et lumineuses à la manière des rubis. Quelques vestiges d'anciennes excavations ont conduit le naturaliste italien Catalis à penser qu'il y a eu là quelque veine précieuse de ces minéraux, exploitée du temps des Romains, et qui par la suite aura été épuisée. D'autres naturalistes croient qu'il s'y en cache peut-être encore quelque une, qu'il ne s'agirait que de découvrir et d'exploiter.

Cavour fut, avec le titre de comté, un fief de la noble maison qui a tiré son nom, particulièrement illustré de nos jours par le grand ministre, ardent et habile promoteur des glorieux événements auxquels l'Italie doit son indépendance et son unité, sous le sceptre de Victor-Emmanuel. Le comté de Cavour comprenait la commune de Campiglione, celle de Bibiana et celle de Fenile. Camille de Cavour, seigneur de ce comté, n'avait d'un comte féodal que les parchemins et le nom, car il avait abjuré les principes des gouvernements de l'ancien régime et embrassé avec intelligence et ferveur les principes opposés auxquels l'avenir appartient.

CAVOUR (Camille, comte Benso de), l'artisan de l'unité italienne et le plus grand homme d'Etat de son temps, né à Turin en 1809, mort le 6 juin 1861. Il appartenait à une famille ancienne, qui a joué un grand rôle en Italie depuis le XII^e siècle. Il embrassa d'abord la profession des armes et devint lieutenant du génie ; mais il renonça bientôt à une carrière où le libéralisme de ses opinions semblait lui interdire tout espoir d'avancement. Il résida tour à tour à Paris, à Londres, pour étudier l'organisation financière et industrielle des deux pays. Son séjour en Angleterre lui révéla nettement l'esprit et le mécanisme des institutions représentatives. L'athlète est déjà formé, déjà préparé aux secrets de la politique, aux difficultés du gouvernement, aux luttes de la parole ; il a un système économique et un principe politique parfaitement déterminés, et dix ans lui suffiront pour en amener le triomphe simultané, grâce à une conduite de tacticien consommé, modéré et prudent, mais ferme et hardi, habile et heureux. De retour à Turin, il entreprit de secouer la torpeur de l'Italie, en lui montrant combien elle était retardée, elle qui avait initié l'Europe à tous les progrès. Il fournit aux recueils périodiques des travaux qui furent très-remarqués. Son article sur les *Chemins de fer en Italie* produisit, en 1846, une vive sensation. Il montrait dans l'établissement d'un système uniforme de voies ferrées le moyen de constituer la nationalité italienne, par l'entente cordiale des princes nationaux, franchement appuyés de tous les partis. L'année suivante, il fondait, avec le comte Balbo, *Il Risorgimento*, journal qui eut une influence considérable sur la marche des événements. C'est grâce à son insistance que Charles-Albert se décida à signer le statut. Toutefois, la révolution de 1848 imprima un tel élan aux esprits au delà des Alpes, que M. de Cavour se vit dépassé. Il dut se contenter de pousser à la guerre contre l'Autriche, avec le parti de l'action. Il quitta même la plume pour l'épée ; mais, après le désastre de Novare, il reprit la direction du *Risorgimento*, et combattit vaillamment pour sauver du naufrage l'indépendance de la patrie. Le parti démocratique était anéanti ; toute l'influence restait aux constitutionnels. M. de Cavour fut bientôt reconnu pour un de leurs chefs. Déjà député au parlement (1849), il reçut le portefeuille du commerce et de l'agriculture au mois de juillet 1850, sur la demande des ministres, à qui le roi Victor-Emmanuel dit en plaisantant cette parole prophétique : « Comment ne vous apercevez-vous pas que ce petit homme vous supplantera tous ? » A ce portefeuille on joignit, l'année suivante, celui des finances. Le premier soin du nouveau ministre fut de rétablir, par de sages et vigoureuses mesures, l'équilibre entre les dépenses et les recettes. S'inspirant des lois libérales de l'Angleterre pour le commerce et du système administratif de la France, il marcha d'un pas ferme à la régénération de son pays ; mais il éprouva une vive opposition pour l'établissement du libre échange, et il sortit du cabinet après une rupture éclatante avec Massimo d'Azeglio, emportant les sympathies des amis du progrès (1852). Il reprit peu après le pouvoir, avec le titre de

président du conseil, qu'il a conservé jusqu'à sa mort. Orateur sans recherche et sans gêne, improvisant des causeries familières plutôt que des discours d'apparat, il séduisit et gouverna le parlement ; ministre peu sympathique au roi, il conquit cependant l'appui réfléchi du monarque, à force de raison et de succès. La popularité du ministre permit au roi de tenter les réformes les plus hardies. Port d'une majorité compacte dans les chambres, il affermit la liberté individuelle, la liberté de la presse et des cultes, contint le clergé, dont il s'attacha à diminuer les privilèges, fit vendre les biens de mainmorte, et enleva aux corporations religieuses le monopole de l'enseignement. L'audace de ces réformes ayant attiré sur le Piémont les foudres du Vatican, il se vit contraint d'ajourner un projet de loi pour l'organisation du mariage civil. Un projet grandiose, qui primait et renfermait tous les autres, occupait alors toute la pensée du ministre : l'unité italienne, sous le sceptre constitutionnel de Victor-Emmanuel. Manin, qui s'était dévoué à cette œuvre, en aplanissant les voies en y ralliant le parti républicain. Il fallait aussi y convertir les deux grandes nations libérales de l'Europe, la France et l'Angleterre. M. de Cavour y est parvenu par une suite de combinaisons d'une habileté incomparable. Il envoya d'abord en Crimée un corps auxiliaire pour combattre à côté des armées française et anglaise contre les Russes (1854) ; puis, la guerre terminée, il se fit admettre au nombre des plénipotentiaires du congrès de Paris, et, appuyé des sympathies de la France et de l'Angleterre, des rancunes de la Russie contre l'Autriche, il s'éleva contre l'oppression que cette dernière fait peser sur les Etats italiens qu'elle occupe, et demanda la réforme des abus odieux des gouvernements de Rome et de Naples. La diplomatie se borne à des vœux ; mais le Piémont s'est déclaré le protecteur de toute la péninsule italienne, et, dès ce moment, le drapeau de l'unification est planté (1855). L'Autriche, impuissante, dut se résigner, sauf à prendre une revanche quand l'occasion s'en présenterait. En 1857, M. de Cavour, en prévision d'une guerre plus ou moins prochaine, voulut armer la citadelle d'Alexandrie. Il y eut, dans toute l'Italie, des souscriptions patriotiques pour cet objet, et la cour de Vienne, irritée, rompit avec celle de Turin les relations diplomatiques. Le moment suprême approchait. M. de Cavour avait l'appui moral de la France. Il lui fallait davantage : un concours armé. Le mariage de la princesse Clotilde avec le prince Napoléon est une preuve de l'habileté de l'homme d'Etat : l'alliance politique se trouvait cimentée par l'alliance des familles, et l'on comprend avec quel zèle le gendre de Victor-Emmanuel dut servir, dans le conseil des Tuileries, la cause italienne, à laquelle d'ailleurs il était tout dévoué. Enfin l'armée française franchit les Alpes. La Lombardie, à la suite de glorieux combats, est arrachée à l'Autriche ; mais Napoléon III s'arrête, et signe la paix à Villafranca (1859). Le comte de Cavour se hâta d'accourir dans cette ville pour détourner Victor-Emmanuel d'adhérer au traité ; mais il arriva trop tard. Il fut profondément abattu, car la cession de la Lombardie, sans ses forteresses, ne satisfaisait qu'à demi sa patriotique ambition. Malgré tant de sang versé, malgré une série non interrompue de victoires, l'Italie allait peut-être se retrouver bientôt dans une situation plus critique qu'avant la guerre. Cédant la place à Rattazzi, Cavour se retira ; mais l'empereur Napoléon, qui ne voulait pas qu'un tel homme conservât des sentiments hostiles envers la France, eut avec lui, à son retour à Turin, une entrevue amicale et dissipa les doutes et les appréhensions qu'avait fait naître en lui la paix de Villafranca. Du reste, les caractères de la trempe de Cavour ne peuvent demeurer longtemps découragés ; sa foi dans les destinées et dans la devise politique de l'Italie nouvelle (*Italia fara da se*) se ranima bientôt, et il reprit avec une ardeur nouvelle l'œuvre commencée, quoiqu'il fût étonnamment vieilli par ces quelques jours de souffrances morales. Placé, le 16 janvier 1860, à la tête d'un ministère complètement renouvelé, il prononça ces paroles, qui, dans sa bouche, avaient toute la valeur d'une prophétie : « Après Novare, l'unité de l'Italie n'était qu'une possibilité ; elle devient une nécessité après Villafranca. » Aussi est-ce vers ce but constant que nous le voyons de nouveau diriger la marche des affaires. Garibaldi délivra la Sicile et Naples ; le ministre déclara être resté étranger à cette entreprise hardie, et parvint, chose miraculeuse, à paralyser la diplomatie, qui regardait faire avec étonnement. Il est aujourd'hui certain que Cavour avait, depuis de longues années, préparé l'annexion en gagnant à la cause de l'Italie les ministres et les généraux de François II. Le royaume des Deux-Siciles passe sous le sceptre de Victor-Emmanuel, puis la Romagne (1860). Le Piémont en est quitte pour la cession de la Savoie à la France. Voilà le royaume d'Italie constitué. Il ne lui manque plus que Rome, sa capitale, et la Vénétie. Il y avait là des difficultés immenses ; mais elles n'étaient point insurmontables pour l'homme d'Etat qui avait déjà su en vaincre de si grandes. Il ne voulut jamais consentir à aucune concession sur ce point, et il ne faut pas voir d'autre motif dans le refus du gouvernement français de reconnaître, de son vivant, le

royaume italien. Cependant il resta quelque temps inactif, et le parti de l'action lui faisait un crime de ses délais ; mais on n'a pas encore oublié qu'à la fin d'avril 1861, il se réconcilia d'une manière éclatante avec Garibaldi, après une explication où il lui avait sans doute dévoilé toute sa politique. Moins de deux mois après, le 30 mai 1861, il fut atteint d'une fièvre inflammatoire dont il mourut le 6 juin suivant. Même pendant sa maladie, alors qu'il était en proie aux ardeurs du délire, les destinées de l'Italie le préoccupaient encore. Ses dernières paroles intelligibles furent : *Fràte, frate, libera Chiesa in libero Stato* (Frères, frères, l'Eglise libre dans l'Etat libre). Dans ses derniers moments de délire, il prononçait aussi fréquemment ces mots : *Italie! Rome! Venise! Napoléon!* A la nouvelle de sa mort, l'Italie entière prit le deuil ; la tribune du parlement italien fut voilée d'un crêpe noir pendant vingt jours ; les boutiques, les théâtres, la Bourse furent fermés ; les journaux parurent avec un encadrement noir. On lui éleva un monument au moyen d'une souscription recueillie en Italie, en France et dans toute l'Europe. Il eut pour successeur M. Ricasoli, dont le programme, présenté au parlement, se résumait ainsi : « La tâche du nouveau cabinet sera de continuer l'œuvre de M. de Cavour. »

D'une taille moyenne, mais d'une constitution robuste, le comte de Cavour avait un caractère légèrement irritable, un esprit incisif et étincelant de saillies, une volonté énergique et inflexible. Il était doué d'une activité vraiment extraordinaire. Pendant la campagne d'Italie, il dirigeait à la fois les départements de l'intérieur, des affaires étrangères et de la guerre. A peine donnait-il quatre heures au sommeil, et quand on lui disait de ménager une santé si chère à la patrie, il répondait qu'il n'en avait pas le temps. Il aimait peu les prêtres, et en était détesté. Mme Louise Colet, dans une conversation, l'ayant comparé à Richelieu, *moins le sang*, il répliqua : « Et moins la soutane, que je déteste. »

Aujourd'hui, novembre 1867, l'Italie éprouve une de ces convulsions suprêmes d'où naît la vie ou la mort. Un grand ministre, un homme de génie, un Cavour lui manque ; la nation italienne est mère pour ses futures et glorieuses destinées. Ah ! que n'en est-ce des hommes d'Etat comme de cet oiseau merveilleux de l'ancienne Egypte ! Pourquoi les Cavour ne renaissent-ils pas de leurs cendres ?

On a publié à Paris et à Turin, en 1862, *L'Œuvre parlementaire du comte de Cavour* (1 vol.) ; et ses *Lettres au commandeur Ur. Rattazzi* (1 vol.). Parmi les ouvrages qui ont été publiés sur Cavour, nous mentionnerons surtout celui de M. de La Rive, intitulé : *Le Comte de Cavour, récits et souvenirs* (Paris, 1863).

CAVOYE. V. CAVOIE.

CAVRIANA, village du royaume d'Italie, province et à 20 kilom. S.-E. de Brescia, à 3 kilom. S.-E. de Solferino, près du versant occidental d'une chaîne de collines, 670 hab. C'est de Cavriana que l'empereur Napoléon III annonça à la France la victoire de Solferino remportée sur les Autrichiens (juin 1859).

CAVRIOLO, juriste-consulte italien. V. CAFFIOLUS.

CAVRON s. m. (ka-vron). Prune violette, ronde, appelée aussi PRUNE DE SAINT-JULIEN, et qui n'est guère plus grosse qu'une cerise.

CAVRONNIER s. m. (ka-vro-ni — rad. *cavron*). Hortie. Prunier qui porte le cavour : *Le CAVRONNIER est très-fécond*.

CAWADJI s. m. (ka-oua-dji — de l'ar. *caoua*, café). Marchand de café en Afrique : *Un CAWADJI cuisinait son moka au fourneau*. (Th. Gaut.)

CAWAS s. m. (ka-ouass — mot ar.). Garçon de bureau en Algérie : *Un fonctionnaire à cheval, suivi de son CAWAS*. (Th. Gaut.)

CAWCHER, ÈRE adj. (knoù-ché, è-re). Relig. judaïque. Légal, régulier. Se dit particulièrement, en Lorraine, de la chair des animaux abattus de la manière et par les personnes désignées par la loi et autorisées par les rabbins : *La chair des animaux étouffés n'est pas CAWCHÈRE*.

— Par ext. Dans le même pays, Bon, régulier, convenable : *Cela n'est pas CAWCHER*. *Votre marchandise n'est pas trop CAWCHÈRE*.

CAWDOR, bourg d'Ecosse. V. CALDER.

CAWERIRIKI s. m. (ka-oué-rir-ki). Ornith. Espèce de canard de Surinam.

CAXA s. m. (ka-ksa). Métrol. Petite monnaie des Indes, mélange de cuivre et de plomb.

CAXAMARCA, ville du Pérou, ch.-l. de la province de son nom, dans le département de la Libertad, sur le versant oriental des Andes, à 620 kilom. N.-O. de Lima, à 150 kilom. N.-E. de Truxillo, à 2,968 m. au-dessus du niveau de la mer, dans une contrée un peu sauvage, mais très-salubre ; 9,000 hab. Industrie active ; fabrication de lainages, colons, toiles, armes et ouvrages en fer et en métaux précieux ; commerce important en vins, cacao, sucre, indigo, savons, fer et acier. Caxamarca occupe une place importante dans l'histoire du Pérou. On trouve dans cette ville et aux environs de nombreux débris de monuments péruviens, parmi lesquels on remarque le palais des Incas, dont une partie est aujourd'hui en ruine et l'autre utilisée comme hôpital ; on y montre encore l'endroit où Atahualpa

dernier empereur du Pérou, fut assassiné par les Espagnols. Tout près de la ville, il existe plusieurs mines d'or, et, à 2 kilom. à l'E., on trouve les sources thermales connues sous le nom de *Banos del Inca*, et qu'on utilisait déjà du temps des anciens princes indigènes. La province de Caxamarca, bornée à l'E. par le Marañon et la province de Cuzco, à l'O. par celle de Lambayeque, au S. par celles de Huamachaco et de Trujillo, et au N. par celle de Chota, présente une superficie de 950 myriam. carr., et renferme une population de 100,000 hab., parmi lesquels domine la race indienne. La haute chaîne péruvienne des Andes, qui traverse cette province, exerce une notable influence sur son climat et sur sa température, car on éprouve sur ses plateaux un froid rigoureux, alors que règne dans les vallées une chaleur étouffante. La culture du sol n'y est pas moins productive que l'exploitation des mines d'or et d'argent. Le coton y réussit admirablement; les territoires d'Ichocan et de Jesús produisent beaucoup d'orge et de froment d'excellente qualité; dans les vallées du mouton et l'élevage de la laine se font sur une grande échelle, et l'on fabrique au village de Casca des étoffes de coton très-recherchées.

CAXATAMBO, ville du Pérou, à 180 kilom. N.-E. de Lima, sur le versant occidental des Andes; 3,400 hab. Fabriques de draps et lainages; commerce de cochenille.

CAXES (Patricio), peintre italien, né à Florence au XVI^e siècle. Il se rendit en Espagne et fut chargé par Philippe III de peindre à fresque l'histoire de Joseph dans une des galeries du Pardo. On a de lui une traduction en espagnol du *Traité d'architecture* de Vignole (1593). — Son fils, Eugène Caxes, né à Madrid en 1577, mort en 1642, s'adonna également à la peinture, et reçut le titre de peintre du roi (1612). Ce peintre distingué orna de ses tableaux plusieurs églises de Madrid, ainsi que le couvent de Saint-Philippe et le Pardo.

CAXIAS, ville du Brésil, province de Maranhão, à 255 kilom. S. de San-Luis, sur la rive droite de l'Itapicuru; 7,000 hab. Commerce important en riz et coton.

CAXIAS (Louis-Alves de Lima, marquis de), général et ministre brésilien, né en 1800. A douze ans, il entra dans l'armée et fut fait sous-lieutenant à quatorze. Il fit la campagne de la Caballine. A l'abdication du père de l'empereur actuel du Brésil, Alves avait le grade de major; il fut alors fait colonel, et, après l'insurrection de Maranhão, fut élevé au grade de général, puis créé baron de Caxias. Ce fut lui qui fut chargé de comprimer le mouvement insurrectionnel du parti libéral, et ses exploits lui valurent dans l'armée le surnom un peu emphatique de *Napoléon du Brésil*. Nommé président de la province de Rio-Grande, il finit par ramener la tranquillité dans cette belle partie de l'empire. Ce fut à cette époque de sa vie que le baron de Caxias reçut de l'empereur, avec les titres de marquis et de maréchal de l'empire, un siège au sénat. Appelé au ministère de la guerre en 1851, il devint le chef du parti conservateur et s'acquit une grande popularité parmi les hommes politiques de l'empire du Brésil, dont il fut dès lors un des plus marquants.

CAXINE, cap de la côte septentrionale d'Afrique, en Algérie, à 10 kilom. N.-O. d'Alger, par 36° 40' de lat. N. et 0° 38' long. E. Il est formé de hautes falaises et de rochers à pic d'une couleur roussâtre et brûlée. Ces rochers se prolongent assez avant dans la mer pour rendre dangereuses les approches de la côte en cet endroit.

CAXOIRA ou **CACHOEIRA**, ville du Brésil, province et à 110 kilom. N.-O. de Bahia, sur les deux rives du Paraguaçu; 4,700 hab. Collège, hospice; belles rues bordées de maisons bien bâties. Cette ville possède un pont de 160 m. de longueur sur le Paraguaçu, et deux autres ponts de pierre sur des affluents du même fleuve. Elle possède en outre plusieurs églises, divers établissements d'instruction primaire et quelques édifices municipaux, et elle sert d'entrepôt pour les marchandises qui sont transportées de Bahia par le fleuve, et y sont échangées contre le café, le coton et le tabac dont on fait une grande exportation. Ses fabriques de cigares sont renommées. Autre ville du Brésil, province de Rio-Grande, à 144 kilom. de Porto-Allégro, et à 1,000 kilom. d'Uruguayana, sur la rive gauche de la rivière Jacubui, et près d'une cascade qui lui a donné son nom, cascade qui interrompait la navigation des bateaux à vapeur pendant les basses eaux. Commencée par la peuplade indigène des Butucaris, cette ville jouit d'une grande prospérité entre les mains des Brésiliens d'origine européenne. Sa population est aujourd'hui de 3,000 hab. Elle possède deux écoles d'instruction primaire pour les enfants des deux sexes, et un service de diligences pour le transport des marchandises et pour les voyageurs. Les émigrants allemands commencent à fonder des colonies dans la campagne environnante, qui convient admirablement à l'agriculture et à l'élevage des troupeaux.

CAXTON, village d'Angleterre, comté et à 16 kilom. S.-O. de Cambridge, à 87 kilom. N. de Londres; 500 hab. Il est traversé par une voie romaine. Il a vu naître l'historien Ma-

thieu Paris, et Caxton, premier imprimeur anglais.

CAXTON (Guillaume), célèbre typographe anglais, né vers 1412 à Caxton, dans le comté de Kent, mort en 1491. Il fut d'abord apprenti mercier à Londres, puis agent commercial en Hollande, où il étudia l'art nouveau de l'imprimerie, qu'il eut la gloire d'introduire en Angleterre. Il établit la première imprimerie vers 1474, à Westminster, protégé par l'évêque-abbé Thomas Milling. Cette importation souleva une vive opposition de la part du clergé, et l'on connaît le mot prononcé par l'évêque de Londres dans une assemblée de prélats : « Si nous ne parvenons pas à détruire cette dangereuse invention, elle nous détruira. » Caxton dirigea pendant près de quinze ans son établissement et mit au jour des ouvrages que les bibliographes se disputent aujourd'hui à des prix excessifs, entre autres le *Miroir du monde* (1481), et le *Jeu des échecs moralisé* (1474). Ce laborieux artiste traduisait lui-même ses livres, les imprimait, les coloriait, les reliait, et comme les *errata* n'étaient point connus alors, corrigeait de sa main à l'encre rouge les fautes qui pouvaient s'y trouver.

Caxton (LES), roman anglais par M. Bulwer Lytton. Ce roman est assurément le meilleur qui ait paru en Angleterre depuis la mort de Walter Scott. L'auteur y raconte l'histoire intime d'une famille du Cumberland. La narration commence à la naissance du héros, Pisistrate Caxton, et finit à la naissance du fils de ce dernier. Durant cet intervalle, l'auteur nous dépeint d'abord l'enfance de Pisistrate, puis son éducation sous l'intelligente et tendre direction de son père, Augustin Caxton, érudite aimable, philosophe bienveillant, grand cœur que la science n'a pu dessécher. Sorti de l'université, Pisistrate entre comme secrétaire chez un ancien ami de sa famille, lord Trevanion. Il tombe bientôt éperdument amoureux de la fille de ce dernier, miss Fanny; mais ses bons instincts, ses principes d'honneur le protègent contre sa propre passion, et il quitte la maison de son protecteur, sacrifiant sa passion à son devoir. Sur ces entrefaites, l'oncle Jack, frère de Mme Caxton, figure originale de spéculateur malheureux et incorrigible, ruine à moitié le père de Pisistrate. Ce dernier, pour réparer ce désastre, part pour l'Australie, en compagnie de l'oncle Jack et de son cousin Herbert, qu'il est parvenu à retirer d'une vie de désordre. Arrivés au but de leur voyage, ils se mettent résolument à l'œuvre et parviennent en peu d'années à reconstruire la fortune de leur famille. Herbert achète alors une lieutenantie dans l'armée des Indes, et part pour l'Orient, où il trouve une mort glorieuse qui rachète les fautes de sa vie. Quant à Pisistrate, il revient en Angleterre au manoir des Caxton. Il y épouse sa cousine Blanche, fille du capitaine Roland Caxton et sœur d'Herbert. Le livre se termine par la naissance d'un fils, qui vient au monde le jour même où son aïeul termine son grand ouvrage sur les *Erreurs humaines*.

Si les lecteurs de romans trouvent quelque intérêt dans celui-ci, il ne le doit qu'à la guerre aux éléments habituels de la fiction. Le plan et l'intrigue sont extrêmement simples, les incidents sont peu nombreux, et ils peuvent presque tous se rencontrer dans la vie ordinaire. Cette simple histoire d'une famille est un essai qui se distingue des précédents ouvrages du même auteur; c'est le premier où il ait fait usage de ce genre d'esprit qu'on appelle *humour*, et dont les maîtres sont Swift, Sterne, Steele et Addison; mais il en a usé moins dans un but satirique que pour mettre en relief des caractères dont quelques ridicules n'effacent pas les qualités aimables. C'est aussi le premier roman où Bulwer ait observé l'homme plutôt dans le repos du foyer que dans ses relations actives avec le monde. Le héros a été choisi avec l'intention de montrer les influences de la maison paternelle sur la carrière des jeunes gens. L'ambition, il est vrai, éloigne momentanément Pisistrate des occupations sédentaires par lesquelles l'homme de la civilisation fait habituellement son début avant d'arriver à la fortune ou à la gloire; mais l'auteur n'a pas voulu décrire la fièvre du génie qui a la conscience de sa supériorité et aspire à de hautes destinées, il n'a eu en vue que les tendances naturelles d'une jeunesse pleine de sévérité, sentant le besoin d'exercer sa force dans la vie active. Pisistrate, sous ce rapport, devient le type d'une classe dont le nombre va toujours croissant, avec le progrès inévitable de la civilisation moderne. Il personnifie l'énergie exubérante de ces enfants du siècle, qui, mal à l'aise dans la foule du vieux monde, se tournent, avec l'instinct de la nature, vers le monde nouveau. La morale enfin de tout l'ouvrage est complétée par cette leçon, que le bonheur se trouve le plus souvent dans le cercle étroit de la famille, au milieu des objets le plus immédiatement à notre portée. « Ce roman, d'une morale irréprochable, dit son élégant traducteur M. Pichot, est un de ces livres dont l'influence peut, bien mieux que la critique, combattre l'influence des mauvais livres. Père de famille, je le surprendrais sans alarmes dans la main de mes fils; et cependant, autre éloges essentiel pour ce genre d'ouvrage, il n'est pas de ceux dont on ait besoin d'imposer la lecture; je n'en sais pas de plus intéressant. Sous ce rapport encore, je crois pouvoir met-

tre le chef-d'œuvre de Bulwer à côté du chef-d'œuvre de Dickens, *Dany Copperfield*. Les deux romanciers se sont inspirés de la même morale, des mêmes sentiments, de la même poésie; mais chacun d'eux dans sa sphère spéciale, en restant fidèle à la vérité de son observation comme à son idéal. Cette différence est encore plus sensible pour ceux qui, connaissant personnellement sir Edouard Bulwer et M. Charles Dickens, croient souvent retrouver dans les caractères favoris des deux auteurs, non-seulement quelques membres de leur cercle habituel, mais encore les auteurs eux-mêmes. »

M. Bulwer a publié trois suites à ce roman; elles sont intitulées : *Mon roman, Qu'en fera-t-il?* et *Caxtoniana*; le dernier de ces ouvrages n'est point encore traduit.

CAY s. m. (ka-i). Mamm. Nom donné par les Brésiliens au *SAI*, espèce de sagouin.

CAYAHOGA ou **CAYUGA**, ville indienne des Etats-Unis d'Amérique, au N. de l'Ohio, sur la rivière de même nom, qui se jette dans le lac Érié.

CAYAHOGA (le prophète de), Indien appartenant à la nation delaware, qui résidait près du lac Érié, à Cayahoga, et qui tenta, sans grand succès, de ranimer parmi les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord l'énergie éteinte, afin de constituer une grande nation au moyen de la réforme religieuse, et de chasser les Européens de la terre qu'ils avaient usurpée. Bien que ses prédications fussent assez écoutées par les peuplades de l'intérieur, il faisait peu de prosélytes, et le gouvernement américain eut la sagesse de le laisser dire, sans essayer une répression qui eût peut-être ranimé chez les Delawares le vieil esprit national. Aussi, après une légère effervescence produite dans deux ou trois peuplades, tout tomba de soi-même et le prophète rentra dans l'obscurité. Quelques-unes des idées dont ce fanatique s'était fait l'apôtre étaient véritablement élevées; mais il eut recours, comme cela arrive souvent, à des moyens peu honorables pour propager sa doctrine. Pour fanatiser ces peuplades barbares, il affirmait qu'il était envoyé par le Grand-Esprit pour leur montrer la véritable route et leur rendre le bonheur dont leurs pères avaient autrefois joui. Il avait tracé sur une peau de chevreuil une carte qu'il appelait le *grand livre*, titre sous lequel les Indiens avaient appris à vénérer la Bible. Sur cette carte était dessiné un grand carré ouvert à deux de ses coins, qui étaient supposés représenter le nord-ouest et le sud-ouest. D'après le prophète de Cayahoga, ce carré était l'image des régions célestes où les Indiens devaient séjourner après leur mort; les deux ouvertures ménagées aux angles servaient d'entrée, mais le passage était difficile; il fallait franchir un large fossé, éviter un précipice, surmonter une foule d'obstacles. Le malin esprit veillait toujours dans ces parages pour s'emparer des Indiens; s'il réussissait à les saisir, il les conduisait dans une contrée aride où tous les fruits étaient avortés, tous les animaux maigres, et où il se servait d'eux en guise de chiens ou de chevaux dans ses chasses diaboliques. L'espace en dehors du carré représentait le terrain donné aux Indiens pour habiter pendant leur vie, et dont leurs pères avaient longtemps joui. En le leur montrant, le prophète s'écriait : « Vous voyez ce que le Grand-Esprit nous avait donné et ce que nous avons perdu par nos vices. Aujourd'hui les Visages-Pâles sont maîtres de notre terre de vie, et gardent l'entrée des régions célestes au nord-ouest, de sorte que les Peaux-Rouges n'ont plus qu'une seule avenue, pénible et éloignée, pour arriver au pays des âmes. Si vous voulez reconquérir la terre que vos pères habitaient vivants, et la porte qui les conduisait aux contrées bienheureuses, offrez des sacrifices au Grand-Esprit, renoncez à toutes les habitudes qui vous viennent des Visages-Pâles, cessez de boire leur *beson mortel* (l'eau-de-vie); alors vous retrouverez la force de les chasser, et vous rentrerez dans l'héritage de vos ancêtres ! » Il appuyait ces conseils de descriptions splendides des régions célestes; il les montrait foisonnant de chevreuils, de dindons gras, de porcs, de buffles, et vendait, pour une peau de la valeur de 5 fr., un exemplaire de cette carte du paradis, illustrée de tout ce qui pouvait le rendre désirable. Il paraît que ces cartes se vendaient assez bien.

CAYAMBE, montagne de l'Amérique du Sud, dans la république de l'Équateur. Elle fait partie de la chaîne des Andes orientales, et, bien que placée sous l'équateur, elle est couverte de neiges perpétuelles. D'après les dernières recherches hypsométriques du docteur Wagner, en 1832, le sommet du Cayamba s'élève à 7,122 varas, ou 5,947 mètres 87.

CAYAMBOUC s. m. (ka-ian-bouk). Mar. Nom que les marins donnent par mépris à un mauvais navire ou à un bâtiment de peu d'importance.

CAYANA s. m. (ka-ia-na). Linguist. Sous-dialecte finnois. V. CARÉLIEN.

CAYAPONIE s. f. (ka-ia-po-ni). Bot. Genre de plantes, de la famille des cucurbitacées.

CAYAS s. m. (ka-iss). Métrol. Petite monnaie de cuivre qui avait cours dans les Indes, et qui ne valait pas tout à fait un *denier* de France.

CAYELAC s. m. (ka-ie-lac). Bois de senteur de Siam.

CAYENNAIS, AISE s. et adj. (ka-îè-nès, è-ze). Géogr. Habitant de Cayenne; qui appartient à Cayenne ou à ses habitants : Les *CAYENNAIS*. La *colonie* CAYENNAISE.

CAYENNE s. f. (ka-îè-ne — du bas lat. *caya*, demeure). Mar. Vieux vaisseau servant de caserne flottante. Lieu de dépôt où l'on reçoit, dans les ports, les matelots récemment levés. Lieu où les matelots d'un navire en armement ou en désarmement préparent leur cuisine.

— Par ext. Lieu de réunion des compagnons du devoir.

— Argot. Cimetière situé hors des murs, et considéré par le peuple comme un lieu d'exil lointain. Fabrique, atelier situés hors de Paris.

— Encycl. Mar. Dans les ports militaires, on désigne sous le nom de *cayennes* de vieux vaisseaux installés en casernes flottantes pour les matelots qui attendent une destination, ou même le bâtiment construit à terre pour le même objet. Ce mot a dû être employé pour la première fois à Brest, en souvenir de la malheureuse tentative de colonisation de la Guyane, sous le ministère de Choiseul. Construite de 1766 à 1767, la *Cayenne* de Brest dut d'abord servir de refuge aux colons échappés aux désastres de 1763 et de 1768. Son constructeur, Choquet de Lindu, ne lui donna qu'un étage; Troité de la Roche l'a fait exhausser de deux autres, de 1842 à 1845. Enfin, en 1858, on a repris en sous-œuvre le soubassement de la façade, en remplaçant par un contre-fort en maçonnerie le rocher en talus sur lequel cette caserne était assise. Telle qu'elle existe aujourd'hui, elle peut contenir 3,200 hommes, avec tous les bureaux et magasins nécessaires au service de la division des équipages de la flotte.

On donne encore le nom de *cayenne* à une cuisine bâtie sur un quai pour préparer les repas de l'équipage, les règlements de police et de sûreté des arsenaux ne permettant pas d'allumer du feu à bord des navires tant qu'ils sont dans le port.

CAYENNE (île de), île de l'Amérique du Sud, dans l'océan Atlantique, sur la côte de la Guyane française, dont elle est séparée par le petit fleuve de Cayenne à l'O., celui de Mahury à l'E., et par un canal naturel dit Rivière du Tour-de-l'île, qui unit les deux fleuves, au S.-O.; par 4°56' de latitude N. et 54°38' de longitude moyenne occidentale; 50 kilom. de périmètre; 8,400 hab. Ch.-l. Cayenne.

Autour de l'île de Cayenne émergent de l'eau onze rochers, îles ou îlots, qui sont d'abord, en allant du sud au nord, à partir de l'Oyapok, le Grand-Connétable, le Petit-Connétable, les Mamelles ou les Deux-Filles, la Mère, le Père, le Malingre, formant le groupe connu sous le nom d'*Îlets de Remire*. Au N.-N.-O. de Cayenne, à 7 milles du rivage, on voit encore l'Enfant-Perdu; plus au N.-O., à 27 milles, sont les îles du Salut; enfin, vis-à-vis de l'embouchure de la rivière de Vincent-Finçon, se trouve la grande île Marca.

Le sol de l'île de Cayenne va en s'abaissant à l'intérieur; la partie septentrionale de l'île est plus élevée, plus saine et mieux cultivée que les autres parties. Au S. s'étendent de grandes prairies ou savanes, qui sont inondées dans la saison des pluies; le centre de l'île est entre-coupé de marais. L'île est partagée, par un cours d'eau salée qui facilite le transport des marchandises, en deux parties ou quartiers : le quartier de l'île de Cayenne et le quartier du Tour-de-l'île. Le premier de ces quartiers commence à l'O., à la crique Montabo, qui le sépare de la banlieue de Cayenne; il s'étend au N., sur le bord de la mer, jusqu'à la rivière Mahury, qu'il traverse pour comprendre dans sa circonscription toute la rive droite de ce fleuve, dont il remonte le cours jusqu'à la montagne Anglaise, à 15 kilom. de son embouchure. Il est borné au S. par la crique Fouillée, qui le sépare du quartier du Tour-de-l'île, et établit une communication entre la rade de Cayenne et le Mahury. La longueur de ce canal est de 8 kilom. environ, et sa plus petite largeur de 10 mètres. Une chaîne de petites collines, d'une hauteur de 100 mètres environ, s'étend dans la partie nord du quartier le long de la mer, sur une longueur de 6 kilom. Ce fut sur ce plateau, désigné sous le nom de Table-de-Remire, que s'établirent les premiers colons de la Guyane. Un lac d'une certaine étendue alimente en toute saison un grand nombre de ruisseaux, qui vont arroser les habitations situées sur les deux versants de la montagne. L'administration y possède trois habitations : Baduel, Bourda et Montjoly. Cette dernière sert de lieu d'internement pour les transportés libérés. Une église et un presbytère ont été édifiés à l'endroit nommé Remire. La partie S.-O. du quartier, entrecoupée de marécages, est moins fertile que la partie nord. Sur la rive droite du Mahury, on avait creusé un canal nommé le canal Torcy, par lequel s'opérait le dessèchement des plaines fertiles de cette portion de l'île de Cayenne; presque abandonné depuis longtemps, ce canal ne rend plus les services qu'on était en droit d'en espérer. Vingt habitations splendides s'élevaient autrefois sur ses bords; aujourd'hui, cette localité ne possède plus que quatre su-

crieries. Le quartier du Tour-de-l'île a été habité et mis en culture immédiatement après le précédent. Il est borné au N.-E. par la crique Fouillée, au S.-O. par la rivière du Tour-de-l'île, qui le sépare de Tonnégrande et de Boura, au S.-E. par le Mahury. Il présente une superficie de 23,300 hectares. Cette localité ne possède ni bourg ni paroisse. Jadis la culture du coton y était florissante. La guerre d'Amérique semble avoir poussé de nouveau vers cette culture les colons guyanais. C'est de ce quartier que Cayenne tire son bois à brûler.

Le climat de l'île est moins chaud que celui des Antilles et de la Sénégambie; le thermomètre descend très-rarement au-dessous de 20°, et n'atteint même jamais 18° dans les nuits les plus fraîches. Il est habituellement entre 35 et 40°.

Là, comme dans toutes les régions équatoriales, on distingue deux saisons principales : la saison sèche et la saison des pluies; la première, qu'on appelle le grand été, dure dans cette île depuis la fin de juillet jusqu'en novembre; la saison pluvieuse règne surtout dans les mois qui correspondent à l'hiver de l'Europe. Pendant cette saison, la pluie tombe à torrents, et toute communication devient souvent impossible. Dans la saison des sécheresses, les journées sont brûlantes, mais les nuits sont fraîches et l'atmosphère est souvent chargée, le matin, d'épais brouillards, surnommés le *linceul des Européens*, à cause de leur funeste influence sur la santé des étrangers. Cependant la saison sèche, quand elle est bien établie, est la plus saine de l'année; dans son début, c'est la plus meurtrière. Lorsque les pluies cessent au mois de juin, les eaux restent dans leur lit; les terrains inondés se découvrent, les détritus des végétaux détrempés pendant de longs mois, s'échauffent tout à coup par un soleil de feu, dégagent des vapeurs pestilentielles qui empoisonnent l'atmosphère. C'est le moment des fièvres pernicieuses foudroyantes. Plus tard, lorsque le soleil a purgé la terre de toute son humidité, ces fièvres disparaissent, et l'on n'est plus soumis qu'à l'influence ordinaire des fièvres périodiques, parmi lesquelles la fièvre jaune ou *omitis negro* est la plus redoutable. Depuis 1804 jusqu'en 1831, la fièvre jaune n'avait pas exercé ses ravages dans la colonie; mais, à cette dernière époque, elle fit son apparition au milieu de l'œuvre de la transportation, et sévit sur les condamnés, qui périrent en très-grand nombre. On a attribué cette invasion à l'agglomération d'hommes de race blanche, sans pouvoir cependant justifier cette assertion. Il y a bientôt quatorze ans que les premiers condamnés ont été conduits à la Guyane, et maintenant ils y sont réunis au nombre de 7,000 environ. Cette tentative a déjà traversé bien des phases diverses, mais sans jamais échapper au dissentiment profond qui, dès l'origine, s'est manifesté entre la population de Cayenne et le pouvoir local, celui-ci se montrant toujours facile à l'introduction des condamnés dans les centres habités, celle-là réclamant sans cesse au nom de sa sécurité.

Le sol de l'île de Cayenne est très-fertile; il produit en abondance : maïs, manioc, vanille, sucre, café, riz, tabac, girofle, muscade, poivre, roucou, indigo, cacao et coton. En tout temps les arbres sont chargés de fruits; il en est même qui portent à la fois des fleurs et des fruits. Les arbres les plus remarquables et les plus communs sont : l'abricotier de Saint-Domingue, l'acajou-pomme, l'arbre de Saint-Jean, le sapotillier et plusieurs genres de palmiers. La faune de l'île présente le tigre rouge, le serpent à sonnettes et une foule d'insectes incommodes. Outre les Français, l'île est habitée par deux tribus indigènes : les Roucouyènes et les Pouppourous. L'histoire de cette île se confond avec celle de la ville de même nom.

CAYENNE (Rivière de), petit fleuve de l'Amérique du Sud, dans la colonie française de la Guyane, prend sa source au S.-O. dans les terres de l'intérieur, coule au N.-O. en portant le nom de rivière des Cascades jusqu'à son confluent avec la rivière du Tour-de-l'île, celui de Tonnégrande sur le parcours de ce quartier, et rivière de Cayenne à son embouchure. Elle est navigable pour d'assez fortes embarcations jusqu'à la rivière du Tour-de-l'île, sur un parcours de 17 kilom. Son cours total est évalué à 60 kilom.

CAYENNE, ville de l'Amérique du Sud, ch.-l. de la Guyane française, à la pointe N.-O. de la petite île de même nom, avec un port et une bonne rade à l'embouchure de la rivière de Cayenne, dans l'Atlantique, par 4° 56' de latitude N. et par 54° 35' de longitude O., à 1,320 lieues marines de Brest, 6,000 hab. Place forte; résidence du gouverneur de la colonie, d'un commandant militaire, d'un préfet apostolique; cour impériale; tribunal de 1^{re} instance, justice de paix; collège; écoles primaires pour les deux sexes; hospice civil; hôpital militaire; jardin botanique et d'acclimatation. Entrepôt de tout le commerce de la colonie; rade la meilleure de la Guyane, mais ne pouvant recevoir que des bâtiments de 500 tonneaux. Les navires d'un fort tirant d'eau trouvent un bon mouillage auprès des îles du Salut, au N.-O. de Cayenne. Bien que le port de Cayenne jouisse de privilèges particuliers, le mouvement commercial de cette ville est peu important. En 1864 (en-

trée et sortie réunies), on a compté 67 navires d'un tonnage total de 1,360 tonnes. Les exportations consistent surtout en sucre, mélasse, tafia, café, coton, girofle, roucou, bois d'ébène; l'importation, en viandes salées et extrait de viandes, fromage, beurre, farine, confiserie, huiles et essences, médicaments et produits chimiques, vins, eau-de-vie, poterie, papier, peaux, orfèvrerie, vêtements, quincaillerie, etc.

Cayenne est bâtie dans une situation charmante, à l'extrémité d'un petit cap qu'entourent d'un côté la grande mer et de l'autre la longue baie qui sert de rade. On débarque sur un quai en pierre assez bien construit; ce quai se compose d'une jetée horizontale, à l'extrémité de laquelle s'élève un petit phare, et d'un plan incliné où abordent les embarcations. Trois bâtiments ancrés en rade, la *Proserpine*, la *Chimère* et la *Grondeur*, servent de pénitencier flottant. Au 31 juillet 1864, ces bâtiments contenaient 753 condamnés. Le premier édifice qu'on aperçoit en arrivant sur la rade de Cayenne, et l'un des plus beaux de la ville, est une grande caserne, bâtie sur un plateau qui domine le rivage. D'immenses palmiers qui l'entourent de tous côtés lui donnent quelque couleur locale et lui enlèvent un peu de la plate monotonie qu'ont généralement ces sortes de constructions. La partie de la ville dans laquelle on entre d'abord est d'un aspect fort triste. Les rues, inclinées vers la mer, sont étroites; les maisons sont pressées les unes contre les autres. L'Européen qui arrive à Cayenne et ne voit d'abord que cet amas de cases chauffées par un soleil ardent, et ce dédale de ruelles où ne circule pas un souffle d'air, frémit du sort qui lui est réservé. Aussi éprouve-t-il une agréable sensation de bien-être en arrivant tout à coup sur une immense place, dite des *Palmistes*, d'où il voit s'étendre à sa droite une autre partie de la ville, avec des jardins spacieux, des rues vastes et bien aérées. En traversant la place des Palmistes, on arrive d'abord à l'hôpital militaire, puis à l'hôtel du gouvernement, grand édifice à deux étages, ce qui est exceptionnel pour ces pays. Ce monument, un des plus remarquables de la colonie, est construit avec des bois de la Guyane qui ont presque la durée de la pierre; il a été élevé par les jésuites, qui l'habitèrent jusqu'au moment où ils furent chassés de la France et de ses possessions (1764). Tels sont à peu près l'aspect général et les principales édifices de Cayenne, dont la superficie couvre un espace de 90 hectares, et dont le périmètre mesure 3,400 mètres.

Cette ville, située presque sous l'équateur et jouissant d'une température moyenne de 26° centigrades, était autrefois non-seulement une cité charmante, renommée pour l'hospitalité cordiale qu'y recevaient les étrangers, mais une des stations les plus saines du monde. Aujourd'hui, tout cela a changé : l'émancipation des noirs, les mauvaises lois sur les sucres, l'avilissement du girofle, qui était une des principales denrées que produisait la colonie, et bien d'autres causes encore ont ruiné les habitants. La campagne, avec ses grandes installations, a été abandonnée, comme si les habitants avaient été chassés par une catastrophe; le terrible *omitis negro* (fièvre jaune), ignoré dans la colonie depuis 1804, y a reparu en 1852 et 1855 et y a sévi pendant trois années consécutives.

L'histoire de la ville de Cayenne se lie intimement à celle de la Guyane; cependant certains épisodes qui lui sont particuliers trouvent ici leur place naturelle. Fondée nominativement en 1634, Cayenne ne commença à voir son existence assurée que sous Colbert, qui, en mai 1664, fit rendre par Louis XIV un édit accordant à une compagnie des Indes occidentales la concession de toutes les terres appartenant à la France en Amérique. Trois ans s'étaient à peine écoulés, et déjà la colonie, gouvernée par M. de La Barre, était entrée dans une voie de prospérité; mais, en 1667, les Anglais s'emparèrent de l'île de Cayenne et la dévastèrent complètement. Les colons ne se laissèrent point décourager; ils se remirent à l'œuvre, et quelques années de paix et de tranquillité leur permirent de réparer les désastres qu'ils avaient subis. En 1676, le 5 mai, les Hollandais, jaloux à leur tour de la prospérité renaissante de nos compatriotes d'outre-mer, vinrent attaquer la Guyane. Ils s'emparèrent de Cayenne par surprise. Ce fut en vain, toutefois, qu'ils s'y fortifièrent; cette même année, le 20 décembre 1676, le comte d'Estrées les chassa de la ville, qu'il rendit à nos colons. De 1676 à 1687, Cayenne et la Guyane jouirent d'une paix qui fut extrêmement favorable à la colonisation. Quelques flibustiers enrichis par la course vinrent s'y fixer et consacrèrent à l'agriculture l'argent qu'ils avaient conquis dans leur aventureux métier. Cayenne s'acheminait peut-être vers une grande prospérité, lorsqu'un marin français, Ducasse, y relâcha en 1688. Il eut la malheureuse idée de songer à tirer vengeance de l'attaque des Hollandais en 1676, et réussit à entraîner avec lui une foule d'habitants, qu'il conduisit au siège de Surinam. L'expédition fut malheureuse; il y périt beaucoup de monde; la plupart des agresseurs furent faits prisonniers, et Cayenne perdit en quelques jours la partie la plus active et la plus laborieuse de sa population. En 1710, arrivèrent à Cayenne les premières graines de café, dérobées à Surinam

malgré la surveillance des Hollandais, qui voulaient s'en réserver le monopole; la culture de ces graines ne devait pas tarder à accroître les ressources commerciales de la Guyane. Les décrets de 1794, abolissant brusquement l'esclavage, apportèrent la perturbation dans les colonies. A Cayenne, le décret fut publié au mois de juin de cette même année. La révolte des noirs ne tarda pas à éclater, et, malgré les règlements sévères qui furent adoptés pour le maintien du travail, il y eut, pendant toute la période de liberté, des désordres sans cesse renaissants et un abandon presque complet des exploitations agricoles.

En 1795, le 1^{er} avril (12 germinal an III), sur le rapport de Saladin, la Convention condamna à la déportation Billaud-Varennes, Collot d'Herbois, Barrère, Vadier et douze autres citoyens. Arrivés à Cayenne, Billaud-Varennes fut dirigé dans l'intérieur des terres et séparé de Collot d'Herbois, qui mourut bientôt après. Billaud-Varennes était à Sinamari lorsque arrivèrent dans cette ville les condamnés du 18 fructidor. On vit alors, chose étrange, celui qui avait voté la mort de Louis XVI dans les vingt-quatre heures se lier intimement avec l'abbé Brotier, fanatique défenseur de la royauté absolue. Revenu aux environs de Cayenne, c'est dans la petite propriété de Dorvilliers, qu'il avait affermée au gouvernement, qu'il eut connaissance par la bouche de celui qui devint le général Bernard, mais qui était alors simple aide de camp du gouverneur Victor Hugues, de l'amnistie qui le rendait à la liberté. Billaud-Varennes refusa sa grâce. L'ancien membre du comité de Salut public, ayant hérité peu de temps après d'une somme de 30,000 fr., acheta une habitation sur le bord de la rivière du Tour-de-l'île. En 1809, époque de la conquête de la Guyane par les Portugais, il servit auprès des conquérants la cause de ses concitoyens; mais, en 1817, lorsque, après avoir appris le retour des Bourbons, il sut que la Guyane faisait retour aux mains de Louis XVIII, il vendit son habitation, alors splendide, et se retira à Port-au-Prince (Haïti) où il mourut en 1819.

Sous le gouvernement de Victor Hugues, de 1800 à 1809, la colonie s'enrichit par les prises des corsaires armés à Cayenne. Ces richesses devaient être fatales à la Guyane. En effet, vers le 20 décembre 1808, une expédition anglo-portugaise, forte de 1,200 hommes, sous le commandement de Marquis, après avoir saccagé l'Oyapoc et l'Approuague, se présenta devant Cayenne. Le 12 janvier 1809, Hugues mit bas les armes et stipula que la colonie serait remise aux Portugais, non aux Anglais. La domination portugaise ne fut pas rude à nos compatriotes. Les traités de 1814 nous rendirent Cayenne et la Guyane, qui, le 8 novembre 1817, furent remis par le Portugal à notre représentant, l'amiral Bergetet, et au gouverneur nommé par Louis XVIII, le général Carra-Saint-Cyr. De 1817 à 1848, divers essais de colonisation furent tentés; nous en parlerons à l'article GUYANE. Lors de la dernière révolution, l'ineptie des colons, qui n'avaient pas su se préparer à une émancipation devenue nécessaire, qui ne surent pas mieux se tirer de la position que cette émancipation leur avait faite, porta le dernier coup à la colonie. Les habitations furent abandonnées, et quelques sucreries dirigées par des industriels intelligents survécurent seules au naufrage général. Cependant l'établissement des pénitenciers en 1852, l'introduction d'immigrants africains en 1853, et indiens en 1856, ont rendu quelque vie à Cayenne et à la colonie. En outre, l'institution d'une banque en 1854, la découverte de mines d'or en 1855, la fondation d'exploitations aurifères, la création de vastes chantiers pour l'exploitation des forêts, semblent devoir faire renaître la prospérité dans une ville et dans un pays trop calomniés peut-être.

CAYER s. m. (ka-ié). Ancienne orthographe du mot CAHIER.

CAYER (Jean-Ignace), astronome et physicien français, né à Lyon en 1704, mort en 1754. Il entra en 1721 chez les jésuites, en sortit bientôt, fut nommé chanoine de Fourvière en 1734, et se livra tout entier à l'étude des mathématiques sous le savant Père Grégoire, du tiers ordre de Saint-François. La Société royale des beaux-arts (aujourd'hui Académie de Lyon) le reçut en 1736 au nombre de ses membres. Il travailla à un traité général de la lumière lorsqu'il mourut. Il a publié des *Calculs astronomiques* dans les almanachs de Lyon, et des *Dialogues des morts*. La bibliothèque de Lyon possède plusieurs manuscrits de l'abbé Cayer, parmi lesquels nous citerons : *Réflexions sur l'usage de sonner les cloches dans les temps d'orage*, ouvrage écrit en 1747, quatre ans avant la lettre de Franklin sur les effets de la foudre. Cayer y constate que, parmi les personnes frappées de la foudre, plus de la moitié se trouvaient occupées à sonner pour éloigner l'orage, et, sans pouvoir donner la vraie explication de ce fait, il en fournit du moins des raisons qui ne laissent pas d'être ingénieuses, et en tire cette conclusion fort raisonnable, qu'il faut se hâter de mettre fin à un usage absurde, propre seulement à provoquer la catastrophe qu'il est censé conjurer.

CAYES s. f. pl. (ka-le). Géogr. Nom que l'on donne, aux Antilles, à des bancs formés de vase, de corail et de madrépores, générale-

nent près des côtes. Vieux mot français qui avait le même sens.

CAYES (LES), ville de l'île d'Haïti, ch.-l. de la province du Sud, à 200 kilom. S.-O. de Port-au-Prince, par 18° 11' 10" lat. N., et 76° 10' 30" long. O.; 6,000 hab. Fondée en 1726, elle fut, sous le gouvernement français, l'une des plus opulentes cités de Saint-Domingue; elle a perdu aujourd'hui toute son ancienne splendeur. Elle est malsaine, à cause de son sol humide, et très-exposée aux ouragans, qui produisent des retraits de la mer, puis des retours terribles. Bouleversée déjà en août 1831 par une de ces impétueuses bourrasques des Antilles, elle a été dévastée en août 1840 par un incendie qui a dévoré soixante et onze maisons, et dont les ravages furent estimés à 1 million et demi de gourdes haïtiennes. Elle reçoit quelques vaisseaux d'Europe, qui viennent y chercher du bois de campêche, du coton, des écailles de carot et du café. Il s'y trouve un tribunal de commerce et un évêché érigé en 1862. La ville des Cayes est la patrie du célèbre général André Rigaud, le compétiteur de Toussaint Louverture. Au S.-S.-E. et à 11 kilom. des Cayes, se trouve la petite île-aux-Vaches.

CAYET (Pierre-Victor PALMA), chroniqueur et controversiste français, né à Montrichard (Touaine) en 1525, mort en 1610. Disciple de Ramus, il embrassa à son exemple le protestantisme, fut nommé pasteur dans le Poitou, devint prédicateur de Catherine de Bourbon, et, après de vives instances du cardinal Duperron, abjura la religion réformée en 1599, pour rentrer dans le catholicisme. L'année suivante, il fut nommé professeur d'hébreu au collège de Navarre, puis ordonné prêtre à l'âge de soixante-quinze ans. Il avait composé des écrits de controverses et de théologie fort médiocres. On lui a reproché avec raison son entêtement pour la recherche de la pierre philosophale; mais c'est à tort qu'on l'a accusé de s'adonner à la magie. Sa *Chronologie novenaire* (1608, 3 vol.) et sa *Chronologie septennaire* (1605), recits des événements de 1589 à 1604, sont assez estimées et curieuses à consulter, malgré le caractère de partialité dont elles sont empreintes. On a encore de lui : *Histoire prodigieuse et lamentable du docteur Faust* (trad. de l'allemand, 1603); *Heptameron de la Navarre* (trad. de l'espagnol en vers français, 1602), etc.

CAYETH s. m. (ka-iéth). Nom donné, dans l'Indoustan, à des sortes d'écrivains publics ou de teneurs de livres.

CAYEU s. m. (ka-ieu). Moll. Nom vulgaire de la moule marine.

— Bot. Syn. de CAIEU.

CAYEUX, bourg maritime et commune de France (Somme), arrond. et à 31 kilom. N.-O. d'Abbeville, sur la Manche; pop. aggl. 2,984 hab. — pop. tot. 3,026 hab. Cayeux est un village fort singulier, unique en son genre sur le territoire français. C'est un amas de maisons d'argile et de paille, bâties sans ordre sur la plage, à des hauteurs inégales; le sable remplit les rues et, du jour au lendemain, ensevelit les maisons, qui ont quatre issues, pour permettre aux habitants de sortir à volonté. Les dunes ou plaines de sable qui environnent Cayeux ont 47 hectares d'étendue et ne présentent aucune verdure. Depuis trois ans seulement on y a fait, sans grand succès, quelques semis de pins maritimes. Les produits de la pêche et de quelques articles de serrurerie nourrissent les habitants. Eglise du xiii^e siècle.

CAYLA (P.), conventionnel montagnard, né près de Figeac (Lot), mort en 1796. Il était avocat au parlement de Toulouse avant la Révolution. A l'Assemblée, il vota la mort du roi, et fut nommé président du tribunal de Cahors après la session.

CAYLA (Zoé, comtesse DU), favorite de Louis XVIII, née en 1784, morte en 1850. Fille de l'avocat Talon, elle montra beaucoup de dévouement à son père, qui avait été emprisonné sous l'Empire comme agent des Bourbons, et finit par obtenir son élargissement. Mariée au comte de Cayla et admise à la cour sous la Restauration, elle pénétra dans l'intimité du roi et prit sur lui un ascendant absolu, autant par sa beauté que par les grâces d'un esprit que Mme Campan avait cultivé. Bientôt elle disposa des grâces, des faveurs et des emplois, et on l'accusa alors fort vivement d'en faire trafic, accusation qui ne semble pas dénuée de fondement. La Fayette assure dans ses *Mémoires* qu'elle consentit, à la prière du roi, à brûler sous ses yeux les pièces de la procédure Favras, héritage de son père, lequel avait eu, comme avocat du roi au Châtelet, une part importante à l'instruction de cette affaire. Elle fut comblée de richesses et reçut notamment le château de Saint-Ouen. Après un long procès, elle vécut séparée de son mari dans cette belle résidence, un peu oubliée de la cour de Charles X, et s'occupant presque exclusivement d'essais et d'exploitations agricoles. Elle obtint par des croisements une nouvelle race de moutons à toison longue, à laquelle on a donné son nom. Le bel établissement de la Savonnerie, qui a été réuni aux Gobelins, est tout entier son œuvre, et elle en présida le conseil d'administration.

Certains ont prétendu que la belle Mme du Cayla n'était que la maîtresse platonique de

Louis XVIII, et que les dernières privautés du petit-fils de Louis XV consistaient à aspirer une prise de tabac placée sur la gorge nue de la séduisante comtesse.

CAYLA (Jean-Mamert), publiciste français, né au Vignay (Lot) en 1822. Il fit ses études à Cahors, prit part, de 1837 à 1843, à la rédaction de *l'Emancipation de Toulouse*, publia avec succès un recueil périodique, la *Mosaïque du midi*, puis se rendit à Paris, où il a continué à suivre la carrière du journalisme. M. Cayla a successivement collaboré à *l'Esprit public* (1846), à la *Réforme*, à la *République*, au *Sicile*, à *l'Estafette*, au *Messager de Paris*, etc. On lui doit plusieurs ouvrages, entre autres : *Histoire de Toulouse*; *Toulouse monumentale et pittoresque*; la *Célébrité européenne*; *Histoire des Invalides*; *Histoire de la ville de Constantinople*; *Histoire des vaisseaux*; *Histoire des arts et métiers, etc.*, de Paris (1853); *Histoire de la caricature*, etc. Depuis 1860, M. Cayla a fait paraître un assez grand nombre de brochures sur des sujets d'actualité, touchant la politique et surtout la religion. Il y a attaqué avec une grande vivacité l'esprit clérical et ses prétentions. Nous citerons : *Pape et empereur* (1860); la *France sans le pape* (1860); les *Prêtres à marier* (1860); *Plus de couvents* (1860); la *Conspiration cléricalle* (1861); *Ces bons messieurs de Saint-Vincent de Paul* (1863); les *Congrès de Mantes* (1864), etc.

CAYLAR (Lé), bourg de France (Hérault), ch.-l. de canton, arrond. et à 20 kilom. N. de Lodève, sur un plateau hérissé de rochers; pop. aggl. 817 hab. — pop. tot. 841 hab. Commerce de bois; débris de fortifications.

CAYLEY (Arthur), mathématicien anglais, né à Richmond, comté de Surrey, en 1821. Il exerce la profession de juriconsulte depuis 1849. L'un des éditeurs du *Mathematical Journal*, il a fourni des notes sur les mathématiques transcendentes au *Journal de Liouville*, à celui de Crelle et aux recueils spéciaux publiés à Cambridge, à Edimbourg et à Dublin. Entre autres travaux originaux, on a de lui une *Théorie des transformations linéaires*, et des *Recherches analytiques sur le problème de Malfatti* (1852). Il est membre de la Société royale, de celle d'Astronomie, etc.

CAYLUS, ville de France (Tarn-et-Garonne), ch.-l. de canton, arrond. et à 44 kilom. N.-E. de Montauban, sur la rive droite de la Bonnette; pop. aggl. 1,293 hab. — pop. tot. 4,950 hab. Carrières de pierres granito-schisteuses et de pierres de taille. Restes d'un ancien château.

CAYLUS (duc de). Les ducs de Caylus appartiennent à une ancienne famille du Limousin, du nom de Robert, laquelle a pris, au xiv^e siècle, le surnom de Lignerac, d'une baronnie ainsi appelée et située dans la Marche limousine.

CAYLUS (Daniel-Charles-Gabriel de), FÉLIX DE LÉVIS DE TUNIERES, né, prélat, né à Paris en 1699, mort à Rennes en 1754. Il était docteur en Sorbonne lorsque, grâce à la protection de Mme de Maintenon, il fut fait aumônier du roi. Bientôt après, le cardinal de Noailles le choisit pour son grand vicaire, et, en 1704, il fut nommé évêque d'Auxonne. Caylus se distingua par la pureté de ses mœurs, par sa douceur et sa charité. Pendant l'hiver de 1709, il n'hésita pas, se trouvant à bout de ressources, à faire fondre sa vaisselle d'argent pour nourrir les pauvres. Lors de l'apparition de la bulle *Unigenitus*, il se prononça contre elle, refusa d'adhérer à l'accommodement de 1720, protesta contre la déposition de Soanen et écrivit plusieurs mandements contre les jésuites et leur morale relâchée. Ses œuvres ont été réunies et publiées en 1750-1752 (10 vol. in-12).

CAYLUS (Marthe-Marguerite de VILETTE, marquise de), née dans le Poitou vers 1673, morte en 1729. Elle fut élevée à la cour de Louis XIV, sous la direction de Mme de Maintenon, sa parente, qui l'avait enlevée à sa famille pour la convertir au catholicisme. Mme de Caylus nous a conté elle-même sa conversion. Un jour qu'elle avait été amenée à la messe du roi, elle trouva la cérémonie si belle qu'elle consentit à se faire catholique, à la condition d'y assister tous les jours, et.... d'être garantie du fouet. Le fouet, paraît-il, était au nombre des instruments employés par Mme de Maintenon à la conversion des hérétiques. « Ce fut là, ajoute Mme de Caylus, toute la controverse qu'on employa, et la seule abjuration que je fis. »

A treize ans, elle était déjà pleine de grâces et d'attraits; c'était une grande fille, « presque une jeune femme. » Racine, charmé de lui avoir vu jouer les divers rôles d'Esther, avait écrit pour elle le prologue de cette tragédie. On citait ses réparties, on parlait de sa naissance; elle était en vogue, en un mot. On dut songer à la marier, et c'est à de Tuhères, marquis de Caylus, gentilhomme attaché au service du Dauphin, que sa tante la donna. Cette union ne fut point heureuse, dit-on. Mme de Caylus donna prise à la malignité par sa liaison avec le duc de Villeroi. Voltaire, après avoir parlé de cette liaison, ajoute : « C'est le meilleur choix que put faire Mme de Caylus. » Singulier temps que celui où l'adultère n'inspirait pas d'autre réflexion aux historiens, et où l'on distinguait froidement, parmi les amants d'une femme mariée, les bons et les meilleurs!

Elle était déjà âgée et malade lorsque son fils, le célèbre comte de Caylus, pour la distraire de ses maux, la pria de lui conter des anecdotes sur la cour de Louis XIV. Telle fut l'origine des *Souvenirs de Mme de Caylus*.

CAYLUS (SOUVENIRS DE Mme DE). Ce petit livre fut publié en 1770, avec des notes et une préface de Voltaire. Ce sont de courts mémoires, qui n'offrent plus aujourd'hui un grand intérêt historique, les anecdotes si bien racontées par Mme de Caylus ayant passé depuis dans le domaine public. M. Sainte-Beuve est venu, après Saint-Simon, nous rappeler toutes les grâces d'esprit et de diction d'une femme qui fut la plus brillante élève de la maison royale de Saint-Cyr, qui vit naître *Esther*, et montra en sa personne la perfection de la culture et du goût, le type de l'urbanité. Ses *Souvenirs* appartiennent aux lettres autant qu'à l'histoire. « Ce petit livre, dit l'éminent critique, est du genre des *Mémoires* de la reine Marguerite et des quelques pages historiques de Mme de La Fayette : c'est l'œuvre d'une après-dînée. Il ne s'y voit aucun effort : elle n'a pas tâché, disait-on de Mme de Caylus. Sa plume court avec abandon, avec négligence, mais ces négligences sont celles mêmes qui font la facilité et le charme de la conversation. Ne lui demandez qu'une suite rapide de portraits et d'esquisses; elle y excelle. Cette plume légère touche tout à point; elle prend dans chaque personne le trait dominant, et saisit ce qu'il faut faire voir en chacun. Mme de Maintenon y est au naturel, avec ses qualités, mais sans flatterie, et on pourrait même, par-ci par-là, découvrir sous la louange quelque trace de malice. Louis XIV est peint par des traits justes et nets, qui le montrent sans exagération et avec tous ses avantages dans la vie habituelle : on y sent bien le roi digne de cette grande époque, où l'on pensait et où l'on parlait si bien... L'observation de Mme de Caylus est droite et prompt; elle va au fond des caractères sans qu'il y paraisse... Elle sait changer de ton des qu'il le faut, et proportionner sa touche à ses personnages. » Saint-Simon avoue que Mme de Caylus avait de quoi être méchante, et qu'elle n'était qu'un peintre vrai, saisissant les objets au vif. « Toute cette suite, reprend M. Sainte-Beuve, où elle nous montre l'escadron des filles d'honneur de la Dauphine, en général la file des dames de la cour, ressemble à une galerie d'Hamilton : même date, même finesse de pinceau, même causticité délicate et, par instants, cruelle. Mme de Caylus est maîtresse à sa manière dans l'art de cette ironie continue dont elle parle, et que les femmes étrangères les plus spirituelles et les mieux naturalisées chez nous ne saisissent pas toujours. »

Les anecdotes de Mme de Caylus sont de petites scènes, où les personnages les plus graves jouent parfois un rôle plaisant. M. de Montausier, le type d'Alceste, et Bossuet lui-même ne se seraient pas si amusants. La touche du peintre est vive, ferme, hardie, imprévue, enjouée.

Caylus avec Mme de Maintenon (CORRESPONDANCE DE Mme DE). Si Mme de Caylus, cette Champmeslé de Saint-Cyr, était une personne adorable par les grâces infinies de la jeune fille et de la jeune femme, elle ne l'est pas moins dans ses lettres par la séduction de l'esprit et le charme, la coquetterie du cœur. « Cette correspondance, dit M. Sainte-Beuve, remonte au temps où Mme de Caylus, jeune et jolie veuve, était en disgrâce à Paris, et avant son retour à Versailles. Mme de Maintenon lui adresse sur sa conduite des conseils sensés, mais si stricts et si secs qu'ils donneraient vraiment envie d'y manquer si on en était l'objet. Mme de Caylus n'y manqua et n'y obéit qu'à demi. Une fois revenue à Versailles, on la voit, dans ses lettres (ou plutôt ses courts billets écrits d'une chambre à l'autre), déployer tout ce qu'elle a de grâce et de gentillesse pour fléchir sa tante, pour l'amuser et l'égayer... Elle s'appelle la surintendante de ses plaisirs, et se plaint que la charge entre ses mains dépérit... Enfin, pour se faire admettre et agréer, elle se fait petite, elle se fait nulle; elle se déguiserait, si elle le pouvait, sous la forme d'un devoir ou d'un ennui; elle sent que c'est ainsi qu'elle aurait encore le plus de chance de pénétrer. »

Cette *vraie nièce*, comme l'appelait Mme de Maintenon dans ses moments de sensibilité, appliquait à sa tante le terme de *Néron*, pour exprimer avec enjouement l'ineffable sévérité de cette souveraine anonyme, jalouse de racheter l'équivoque de sa position par la modestie, la simplicité et le rigorisme qu'elle imposait aux autres comme à elle-même. La demi-reine aimait à filer de ses propres mains; sa nièce lui envoie une jolie petite quenouille, mais en accompagnant l'envoi de si jolis propos! C'est de la grâce attique.

« Elle est ainsi, ajoute M. Sainte-Beuve, inépuisable de tours et de retours, d'instances charmantes sur ce thème perpétuel; elle tâche, en un mot, d'envoyer à cette vieillesse qui se mortifie un de ses rayons : « Je sais bien mauvais gré au soleil de luire avec tant d'éclat dans mon cabinet quand vous n'y êtes pas. » Vers la fin, elle est si bien entrée dans l'esprit de sa tante qu'elle en est venue à ne faire qu'un et à conspirer avec elle pour distraire le roi : « Il est certain que nous rendrons un grand service à l'Etat de faire vivre le roi en l'amusant. » Cette fa-

miliarité respectueuse, ce tact si fin, cette prudence envahissante sous des dehors sérieux, mais avec des airs si aimables et si doux, triomphent si bien de la pruderie dévote et politique de Mme de Maintenon, que celle-ci livre son amitié. Sa charmante nièce s'était retirée, depuis la mort du roi, dans une petite maison, une villa, ou plutôt une ferme du Luxembourg. Sentant bien que la recluse n'avait pas encore renoncé au monde, où elle avait beaucoup d'amis, Mme de Maintenon lui disait : « Vous savez bien vous passer des plaisirs, mais les plaisirs ne peuvent se passer de vous. »

CAYLUS (Anne-Claude-Philippe de TUBIERES, comte de), archéologue, fils de la précédente, né à Paris en 1692, mort en 1765. Il servit pendant la guerre de la succession d'Espagne, se consacra à l'étude des antiquités et des beaux-arts après la paix de Rastadt, et fit dans ce but de longs voyages en Italie, en Grèce, en Orient, en Angleterre et en Allemagne. En Asie Mineure, il fit des recherches pour retrouver les ruines de Troie, et composa avec des brigands qu'il paya pour s'en faire escorte, afin d'explorer les ruines d'Éphèse et de Colophon. Il rapporta de ses voyages de riches matériaux, et partagea des lors ses loisirs entre l'étude, la composition de ses ouvrages et la pratique des beaux-arts, surtout de la gravure. Il reproduisit à l'eau-forte, avec beaucoup d'esprit et de goût, une suite de 200 pièces d'après les plus beaux dessins du cabinet du roi, un recueil de têtes d'après Rubens et Van Dyck, une foule de sujets d'après les grands maîtres, ainsi que des caricatures spirituelles d'après Léonard de Vinci et d'après ses propres dessins. Il s'occupa beaucoup aussi de la peinture à l'encaustique et des moyens d'incorporer les couleurs dans le marbre, suivant les procédés des anciens. En 1731, l'Académie royale de peinture et de sculpture lui ouvrit ses portes, et en 1742 il entra à l'Académie des inscriptions, et justifia son admission dans cette compagnie par quarante-cinq mémoires et dissertations sur l'archéologie et le matériel des arts chez les anciens, sur le papyrus, le tombeau de Mausole, le théâtre tournant de Curion, l'art de tremper le cuivre, sur les embaumements des momies, etc. Son ouvrage capital est le *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et gauloises* (Paris, 1752-1767). Il fut aidé dans cette magnifique publication par son ami, le savant abbé Barthélémy. Il eut une grande part aussi à la publication du *Recueil des pierres gravées du cabinet du roi*, ainsi qu'à *Recueil de peintures antiques trouvées à Rome* (1783-1787). Par ses recherches et par ses travaux, le comte de Caylus a rendu de grands services à l'archéologie et à l'histoire des arts, et il a préparé la voie à Winckelmann et aux critiques modernes. D'une libéralité sans bornes, il protégea noblement les artistes, et fonda plusieurs prix dans les Académies dont il faisait partie. Il se délassait de ses travaux par des ouvrages de littérature légère, où il montre un esprit fin et enjoué. La plupart de ses écrits ont été réunis sous le titre d'*Œuvres badines* (Paris, 1787). Son style est généralement négligé. Son caractère, paraît-il, ne brillait guère par la douceur, à en juger par l'épigramme suivante, attribuée à Diderot :

Ci-gît un antiquaire acariâtre et brusque. Oh! qu'il est bien logé dans cette cruche étrusque!

CAYLUSÉE s. f. (kè-lu-zé — de *Caylus*, nom propre). Bot. Genre de plantes, de la famille des résédacées, formé aux dépens des résédas, et comprenant une seule espèce, qui croît en Egypte.

CAYM, démon de premier ordre, grand président des enfers, qui se montre communément sous la figure d'un merle à ceux qui l'évoquent. Lorsque par hasard il consent à revêtir la forme humaine, il répond du milieu d'un brasier ardent et porte à la main un sabre. Il commande à trente légions; son pouvoir est grand, et il a le don de donner l'intelligence du chant des oiseaux, du mugissement des bœufs, de l'aboiement des chiens et du bruit des ondes. Ce fut avec Caym que Luther eut sa fameuse dispute.

CAYMAN s. m. (ka-i-man). Erpét. Syn. de CAÏMAN.

— Ichtyol. Nom vulgaire d'un poisson du genre esoc, qui vit dans les mers de l'Asie et de l'Amérique du Nord. On l'appelle aussi AIGUILLE DE MER.

CAYMAND ou **CAIMAND**, ANDE s. (ké-man). Ancienne forme du mot QUÉMANDEUR.

CAYMANS. V. CAÏMANS (Iles).

CAYMIRI s. m. (ka-i-mi-ri). Mamm. Syn. de SAF-MIRI.

CAYO-COCOS, petite île des Antilles, située près de la côte septentrionale de Cuba, à 22 kilom. de la pointe Jana, et séparée de l'île dite *Cayo-Romano* par un canal de 3 kilom. de largeur. Cayo-Cocos a 34 kilom. de longueur de l'E. à l'O., et 17 kilom. dans sa partie la plus large. Sa superficie est d'environ 52 kilom. carrés, et elle est habitée par quelques centaines de pêcheurs.

CAYO-CRUZ, île des Antilles, située au N. de l'île de Cuba, à 32 kilom. de la pointe Brava, séparée de l'île de Cayo-Romano par un canal qui ne mesure que 5 kilom. dans sa plus grande largeur. Cayo-Cruz est très-étroite; elle a 22 kilom. de longueur. Sa superficie est

de 94 kilom. carrés. Elle est habitée par quelques pêcheurs.

CAYO-LARGO, petite île des Antilles, située près de la côte méridionale de Cuba, à 50 kilom. de la pointe de Palmillos. Sa longueur est de 25 kilom. de l'E. à l'O. Elle possède des sources d'eau très-utiles aux marins. Elle est entourée par le banc et les flots d'ardennillos. Sa superficie est d'environ 59 kilom. carrés.

CAYOLOCHA s. m. (ka-io-lok-ka). Comm. Espèce de bois de santal.

CAYON s. m. (ka-ion). Espèce de bonnet de femme : *Les femmes du haut Poitou tressent leurs cheveux et les cachent entièrement sous une cornette très-simple qu'on nomme CAYON.* (A. Hugo.)

— Nom du porc, dans le Lyonnais. On dit aussi CAYOUN et CAYOU, surtout dans le Vivarais.

CAYOPOLLIN s. m. (ka-io-po-lain). Mamm. Nom vulgaire d'une espèce de sarigue, qui vit en Amérique.

— Encycl. Le *cayopolin* ou *faras* (*didelphis phlander* des zoologistes) est une espèce de sarigue de la taille de notre écreuil; son pelage est d'un fauve roussâtre, teinté de jaunâtre sur les flancs, blanc en dessous et sur les joues; une bande d'un roux foncé se voit sur le milieu de la tête, et une tache cendrée entoure les yeux; la queue, beaucoup plus longue que tout le corps y compris la tête, est tachetée de brun sur un fond blanc. Sa gueule est très-fendue, et ses oreilles rappellent celles des chauves-souris. Cet animal habite la Guyane. Il a une démarche lente, et passe pour être d'un naturel stupide. La femelle met bas cinq ou six petits à chaque portée. Ceux-ci, quand ils ont peur, tiennent la mère embrassée; elle les porte ainsi, attachés à son dos et à sa queue, et s'élève avec eux sur les arbres. Cet animal, disgracieux de forme, répand au loin une odeur très-désagréable. Les anciens auteurs assurent qu'il se sert de sa queue comme d'une main; ils lui trouvent aussi beaucoup plus d'analogie avec la marmose qu'avec les sarigues.

CAYOR, petit royaume de l'Afrique occidentale, dans la Sénégambie. Il s'étend sur la côte, entre l'embouchure du Sénégal et le cap Vert, et confine au N. avec le Ouala, à l'E. avec le royaume de Djolof ou Ghilofs, et au S. avec le royaume de Baol. Le Cayor produit du coton, de l'indigo, du sorgho; il nourrit un nombre bétail : chevaux, chameaux, ânes et porcs, et beaucoup de gibier. Le royaume, gouverné par un souverain qui prend le titre de *damel*, et qui a droit de vie et de mort sur ses sujets, est divisé en districts commandés par des chefs appelés *lamas* ou *féru*. Les habitants, braves et belliqueux, professent l'islamisme. Ils sont d'une insigne mauvaise foi dans leurs relations avec les Européens. La population ne dépasse guère 200,000 hab.

CAYO-ROMANO, petite île des Antilles, étroite et longue, située près de la côte septentrionale de Cuba, à 11 kilom. de la pointe de Pilotos, à 16 kilom. de celle de Braba, et à 32 kilom. du cap Palmas, point le plus large du canal de Cuncueum, qui la sépare de Cuba. Cayo-Romano a sa direction du N.-O. au S.-E. Elle est divisée en deux parties par un détroit de 1 kilom. de largeur. Elle présente 59 kilom. de longueur, environ 11 kilom. dans sa partie la plus large, et sa superficie est de 318 kilom. carrés. Cette île, très-plaine, ne compte que deux monts, l'un nommé *Alto de Aji*, et l'autre appelé *Silla*, qu'on aperçoit de la mer à 45 kilom. de distance. Cayo-Romano produit de bons bois de construction, et on y élève des chevaux et du bétail très-estimés. La viande de bœuf qu'on sale dans ses fermes est renommée à Cuba.

En 1851, quand les patriotes soulevés à Puerto-Principe contre la tyrannie espagnole eurent été dispersés, et que leurs chefs, Agüero, Zayas, Benavides, eurent payé de leur tête leur tentative révolutionnaire, quelques créoles restèrent cachés pendant trois mois à Cayo-Romano, où ils attendirent un navire qu'on leur envoya des États-Unis. Cette île est mal peuplée.

CAYOT (Augustin), statuaire, né à Paris en 1667, mort en 1722. Élève de Le Hongre, il remporta le grand prix de sculpture en 1695, se rendit en Italie et fut nommé membre de l'Académie des beaux-arts en 1711. Il resta néanmoins un artiste médiocre pendant tout le cours de sa carrière. Ses principaux morceaux sont les *Deux anges* du maître-autel de Notre-Dame; une *Nymphe de Diane*, aux Tuileries, et une *Didon abandonnée*.

CAYOT-DÉLANDRE (François-Marie), historien et archéologue français, né à Rennes en 1706, mort en 1843, à Vannes, où il était chef des bureaux de la direction des contributions directes. Il a publié un *Tableau abrégé de l'histoire de France* (Rennes, 1832-1833, 2 vol. in-8°), et le *Morbihan, son histoire et ses monuments* (Vannes, 1847, in-8°).

CAYOU s. m. (ka-iou). Mamm. Nom vulgaire d'un singe du genre atèle : *Le cayou a la face noire comme le reste du corps.* (Cuvier.)

CAYOU-OUASSOU s. m. (ka-iou-oua-sou). Mamm. Nom vulgaire d'un saïou ou saïajou du Maragnon.

CAVOUMARATH, roi persan. V. KAVOUMARATH.

CAYRATIE s. f. (kè-ra-ti — de *Cayrat*, nom propre d'homme). Bot. Syn. de *CISSUS*.

CAYRES, bourg de France (Haute-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 18 kilom. S.-O. du Puy, sur la partie occidentale du plateau volcanique compris entre la Loire et l'Allier; pop. aggl. 269 hab. — pop. tot. 1,391 hab. Fabriques de dentelles et de fromages.

CAYSTRE, rivière de l'Asie Mineure (aujourd'hui le *Kutchuck-Mender-Tchai*). Sur la route de Smyrne à Ephèse, un pont est jeté sur le Caystre, à l'endroit où cette rivière commence à devenir plus large. Ce pont, formé de débris romains, a des arcades ogivales. Un aqueduc, en partie ruiné aujourd'hui, est appliqué contre ses parois.

CAYUCA, petit lac des Etats-Unis, dans l'Etat de New-York, et dans le comté auquel il donne son nom, au S.-O. d'Auburn. Longueur, du N. au S., 45 kilom., sur 4 kilom. de largeur moyenne. Un service régulier de bateaux à vapeur relie quotidiennement Ithaque, située à l'extrémité méridionale de ce lac, avec le bourg de Cayuca, bâti à l'extrémité opposée.

CAYUGA, ville d'Amérique. V. CAYAHOGA.

CAYX (Remi-Jean-Baptiste-Charles), historien français, né à Cahors en 1795, mort en 1858. Elève de l'Ecole normale, il entra dans l'enseignement en 1818, devint professeur d'histoire au lycée Charlemagne, puis fut nommé successivement inspecteur de l'académie de Paris en 1837, administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal en 1842, et inspecteur général en 1845. Six ans auparavant, en 1839, Cayx était entré dans la vie politique, en se faisant nommer député à Cahors. Réélu en 1842, il échoua aux élections de 1846, et depuis lors renonça à la politique active. En 1850, lors de la réorganisation de l'Université, il fut nommé recteur de l'académie départementale de la Seine. Ses ouvrages, publiés sous les auspices de l'Université et introduits dans l'enseignement, ont eu nécessairement un grand nombre d'éditions. Les plus connus sont : *Histoire ancienne*, en collaboration avec M. Poisson (1823); *Histoire de France pendant le moyen âge* (1835); *Histoire de l'empire romain* (1828, 2 vol. in-8°), etc.

CAZAL (Manuel AYRES), géographe. V. CASAL.

CAZALÈS (Jacques-Antoine-Marie DE), orateur et homme politique, né à Grenade (Haute-Garonne) en 1758, mort à Engalin (Gers) en 1805. Son père était conseiller au parlement de Toulouse, et il entra dès l'âge de quinze ans dans un régiment de cavalerie. A l'époque de la Révolution, il était capitaine. Nommé député de la noblesse aux états généraux, il se rangea d'enthousiasme dans le parti de la cour et en devint l'orateur le plus chaleureux et le plus convaincu. Il se distinguait surtout par une extrême facilité de parole et de conception, par une véhémence qui n'excluait point la modération, et par une remarquable faculté pour élucider les questions difficiles et compliquées. Il ne s'éleva point cependant à la hauteur des orateurs de premier ordre de la brillante assemblée. Il était souvent en lutte de tribune avec Barnave, et fut même blessé par lui dans un duel. Représentant exclusif des intérêts nobiliaires et monarchiques, il combattit toutes les réformes, tous les principes et toutes les institutions de la Révolution, et poussa l'exagération de son principe jusqu'à déclarer que la nation n'aurait pas le droit de juger le roi, quand même il serait rentré en France à la tête d'une armée étrangère. Il émigra après la fuite de Varennes, reçut un grade sur l'escadre anglaise envoyée pour s'emparer de Toulon, écrivit de Londres à la Convention pour obtenir d'être le défenseur de Louis XVI, et, sur le refus de l'assemblée, publia un mémoire assez remarquable en faveur du roi. Son caractère indépendant, d'ailleurs, et sa modération relative lui attirèrent le dédain des émigrés. Il reentra en France sous le Consulat et repoussa les offres de Napoléon. On a publié ses *Discours* en 1821, ainsi que sa *Défense de Louis XVI*. — Son fils, Edmond DE CAZALÈS, né en 1804, fut professeur à l'université catholique de Louvain (1835-1837), ordonné prêtre en 1843, directeur du séminaire de Montauban et représentant à la Constituante de 1848, où il ne joua qu'un rôle effacé. Il a publié quelques écrits d'un catholicisme ardent; nous citerons son *Etude historique et critique sur l'Allemagne contemporaine* (Paris, 1853).

CAZALET (Jean-André), chimiste et physicien français, né dans le Bordelais en 1750, mort à Bordeaux en 1821. Il professa la physique et la chimie à Bordeaux, obtint une chaire à l'école centrale de cette ville, fut compromis, sous le Directoire, à cause de ses opinions royalistes, qui lui valurent d'être emprisonné quelques mois, et exerça plus tard la profession de pharmacien. Cazalet était doué d'un esprit investigateur et d'une véritable passion pour les sciences. Il se livra à de nombreuses et intéressantes expériences, parvint à fabriquer du flint-glass d'une qualité supérieure à celui qu'on obtenait alors en France, et, pendant le blocus continental, il établit dans une de ses propriétés une fabrique de sucre de betterave. Il chercha également des procédés pour conserver la viande pendant les voyages de long cours, et crut

avoir trouvé dans le vinaigre un remède contre la rage. En 1821, il fut nommé correspondant de l'Académie de médecine. Le principal ouvrage de Cazalet a pour titre : *Théorie de la nature* (1796). On y trouve des propositions exagérées et parfois bizarres, mais en même temps des indications importantes, que des recherches ultérieures ont rectifiées ou confirmées.

CAZALIS-ALLUT (Louis-César), agronome, né à Nîmes en 1785, mort à Montpellier en 1863, ancien président de la Société d'agriculture de l'Hérault. Il est auteur de plusieurs mémoires qui ont été réunis après sa mort en un volume in-8° par les soins de son fils, directeur du *Messenger agricole*. Cazalis-Allut a grandement contribué par ses travaux aux progrès de la viticulture dans le Midi. Il était chevalier de la Légion d'honneur et commandeur de l'ordre des Saints-Maurice-et-Lazare.

CAZALS, bourg de France (Lot), ch.-l. de cant., arrond. et à 32 kilom. N.-O. de Cahors; pop. aggl. 520 hab. — pop. tot. 864 hab.

CAZAN s. m. (ka-zan). Ministre juif qui entonne les prières dans les synagogues. Il On dit mieux HAZAN.

CAZAU (étang de), situé dans la région S.-O. de la France, dans le département des Landes, sur les limites de la Gironde, au S. de la Teste, dont il est séparé par une immense forêt de pins. Sa longueur est d'environ 12 kilomètres, sa largeur moyenne de 5, son pourtour de 40, sa superficie de 680 hectares, et sa plus grande profondeur de 14 mètres. Il communique avec l'étang de Biscarosse au S., et au N. il verse une partie de ses eaux dans le bassin d'Arcachon, par un canal naturel appelé Craste.

CAZAUBON, bourg de France (Gers), ch.-l. de cant., arrond. et à 47 kilom. O. de Condom, sur la rive droite de la Douze; pop. aggl. 765 hab. — pop. tot. 2,798 hab. Distilleries et commerce d'eaux-de-vie. Restes de deux portes et d'une partie des murailles des anciennes fortifications.

CAZBIN. V. KAZBIN.

CAZE s. m. (ka-ze — mot madécasse). Bot. Syn. de *CAJOU*.

CAZE (le général et la générale LA). C'était vers le milieu du XVIII^e siècle; l'île de Madagascar était sous la suzeraineté de la France; mais Madagascar aspirait à devenir libre. Quelques-uns de nos nationaux, qui avaient établi un comptoir dans le pays, se voyaient sur le point d'être massacrés, ou du moins forcés de fuir; parmi eux se trouvait un célèbre aventurier, La Caze, homme de haute intelligence et de grande énergie. Il offre au gouvernement aux abois son énergie et son intelligence; on accepte. Il se met à la tête de quelques hommes de bonne volonté, et pas à pas, à la pointe de sa vaillante épée, reprend le terrain dont s'étaient emparés les naturels, va plus avant, arrive à soumettre les princes révoltés, à rendre le pays paisible ou du moins résigné.

Mais alors, au cœur du consul de France, qui s'était montré impuissant à dompter la révolte, entre la jalousie contre celui qui s'en était rendu maître. Le commandement des volontaires est ôté à La Caze, qui redevient un simple commerçant.

Notre aventurier cependant, plus homme de guerre que de négocié, ne voit qu'avec peine son épée rester inactive, lorsqu'il y a tant à faire encore; il souffre aussi dans son honneur outragé; son mécontentement extrême lui inspire la pensée d'user de l'influence qu'il a acquise; il est près, bien près de la trahison; il en est détourné par une femme, une femme dont le père a été vaincu, soumis par lui, la fille du prince souverain d'Amboul.

Dans le cours de ses expéditions, nous racontons les auteurs des *Femmes militaires de la France*, le général La Caze avait eu affaire au prince souverain d'Amboul, et quoiqu'il l'eût contraint à recevoir des lois du gouverneur français, il s'en était fait singulièrement estimer. Attiré, de plus, par la rare beauté de Diannong, fille de ce prince, il allait souvent à Amboul se consoler auprès du père et de la fille de l'ingratitude de ses compatriotes. Diannong ne tarda pas à éprouver un tendre intérêt pour le brave général disgracié. Le prince, qui s'aperçut de leur mutuelle inclination, s'empressa de les unir, et, en faveur de leur mariage, institua La Caze son successeur à la souveraineté d'Amboul. Ce mariage n'avait fait qu'augmenter, au cœur du gouverneur de la colonie, sa jalousie contre l'heureux aventurier. Une nuit, des nègres s'introduisirent sous le toit de La Caze; ils sont payés pour l'assassiner; déjà ils sont entrés dans la chambre de leur victime, ils ont levé leur poignard; mais Diannong (les femmes ont un sens de plus que les hommes, un sens qui leur fait deviner le danger qui menace ceux qu'elles aiment), Diannong veille; elle a entendu marcher, elle est debout, elle est armée, et quand paraissent les assassins, elle est là, devant eux, prête à les combattre. Les misérables reculent d'abord, étonnés, interdits; mais tout à coup, se disant qu'ils n'ont qu'une femme à vaincre, ils se ruent sur elle; intrépide, ardente, furieuse, elle se défend; elle se défend contre plusieurs; blessée, affaiblie, elle se défend encore; mourante, elle se défend toujours, elle les repousse.

Cependant les naturels de l'île, n'étant plus maintenus par la petite armée et surtout par la haute influence morale de La Caze, avaient, petit à petit, repris leurs anciennes habitudes d'indépendance. L'insurrection était devenue imminente, lorsqu'un nouveau gouverneur fut envoyé, qui appela à son aide celui-là seul qui pouvait sauver notre colonie de Madagascar.

La Caze, oubliant ses justes griefs, reprit les armes, et, dès ce jour, disent les auteurs que nous avons déjà cités, il ne cessa de courir de victoire en victoire, mais toujours accompagné de sa chère Diannong, qui, devenue Française, se montrait avide de partager les travaux et les périls de son mari, déployant le plus grand courage dans toutes ses expéditions. Elle portait l'uniforme d'officier supérieur, et on l'appelait la générale La Caze.

Un jour, son mari, emporté par son ardeur, s'était aventuré dans une mêlée où il s'exposait au danger de perdre la vie; la générale se précipita au milieu des ennemis, et, malgré plusieurs graves blessures qu'elle reçut, réussit, par d'heureux efforts, à le délivrer.

CAZE (Jean-François), publiciste et administrateur français, né à Montauban en 1781, mort à Madrid en 1851. S'étant lié, pendant un voyage qu'il fit en Espagne, avec le comte de Cabarrus, il accompagna en 1808 ce dernier à Bayonne, où Napoléon l'avait appelé. Caze fut chargé de rédiger les articles qui devaient paraître dans le *Moniteur* sur les affaires d'Espagne, et il s'en acquitta à la satisfaction de l'empereur. Il entra alors au service du roi Joseph et devint successivement trésorier de la couronne, administrateur général de la Vieille-Castille et secrétaire général du gouvernement du nord de l'Espagne (1812). La chute de Joseph lui fit perdre ces dernières fonctions. Depuis cette époque, Caze s'était retiré dans la vie privée, uniquement occupé de travaux littéraires, lorsqu'il fut nommé, en 1830, secrétaire général du gouvernement en Algérie; mais, dès l'année suivante, il se démit de ce poste et n'occupa depuis lors aucun emploi public. Caze a laissé plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Réflexions sur la situation de l'Espagne sous le rapport financier* (1824); *la Vérité sur l'Espagne* (1825); *De la congrégation des jésuites* (1826); *Réputation de l'Histoire de Napoléon*, par W. Scott (1827, 2 vol.), etc. Il a traduit en espagnol divers ouvrages historiques français, entre autres l'*Histoire de la Révolution française*, par M. Thiers.

CAZEAUX (Paulin), médecin français, né à Paris en 1808. Il passa son examen pour le doctorat en 1825, devint chef de clinique de la Faculté, et reçut, à la suite d'un concours, le titre d'agrégé en 1844. M. Cazeaux s'est adonné d'une façon toute particulière à la pratique des accouchements. On a de lui un *Mémoire sur les kystes de l'ovaire* (1844), et un *Traité théorique et pratique de l'art des accouchements* (1840), qui lui ont valu d'être nommé membre de l'Académie de médecine en 1851.

CAZELLE s. f. (ka-zè-le). Techn. Sorte de bobine sur laquelle on dévide l'or filé.

CAZELLES (Matthieu-Brutus), homme politique français, né à Montagnac (Hérault), en 1799. Son père, qu'on avait surnommé le *Du-pont de l'Eure de l'Hérault*, possédait à Montagnac de grandes propriétés. Il inculqua de bonne heure à son fils ses principes libéraux. Pendant les Cent-Jours, M. Cazelles fut attaché en qualité d'aide de camp provisoire au général Guillet. Fidèle aux malheurs de sa cause, il partagea volontairement la captivité de son général à Lyon, et finit par se retirer dans ses foyers, refusant de mettre son épée au service de la branche aînée. Les opinions avancées de Cazelles excitèrent la vengeance des bandes guidées par les Trestaillon, les Truphény et les Pointu. Un jour, tout fut dévasté chez les Cazelles; la perte qu'on leur fit subir s'éleva à 200,000 francs. Cazelles fils ne se laissa ni intimider ni abattre par cette catastrophe; il intenta un procès à la commune de Montagnac, qu'il constitua responsable de ces désordres et de leurs suites. Il gagna sa cause après quinze procès, toucha 80,000 francs, et fit, en 1830, à la commune de Montagnac l'abandon de 40,000 francs qu'elle lui devait encore.

A peine Cazelles avait-il reconquis ses biens qu'il lui fallut défendre sa vie. Un capitaine de *verdets*, désigné par l'opinion publique comme ayant pris part au pillage de Montagnac, se pavanait dans les rues de Montpellier, revêtu de son uniforme de sicaire; cet homme était la terreur de la ville. Il poussa l'audace jusqu'à provoquer M. Cazelles, qui ne demandait pas mieux que d'être provoqué par lui. Le lendemain, ils se rendent sur le terrain; M. Cazelles est blessé, mais il tue son adversaire. Cazelles est emprisonné, traduit devant les tribunaux et acquitté, après cinq mois de captivité. Mais depuis ce temps, la police ne cessa de le surveiller et de le tourmenter. De leur côté, les compagnons du provocateur qu'il avait châtié, n'ayant pas le courage d'affronter M. Cazelles dans un combat à armes égales, résolurent de l'assassiner. En effet, il reçut un jour un billet qui lui assignait un rendez-vous nocturne au Jeu de Paume, pour y rencontrer un ancien camarade, persécuté en ce moment. Il accourut à l'heure indiquée; trois assassins, armés de sabres, se jetèrent sur lui et l'attaquèrent avec fureur. Il tomba bientôt percé de quatorze coups de

sabre et ses assassins prirent la fuite, le laissant pour mort. Un chirurgien, attiré par le bruit de la lutte, accourut et lui donna les premiers soins. Aucune blessure n'était mortelle. Jamais on ne put retrouver les auteurs de cet attentat.

De pareils faits n'intimidèrent point M. Cazelles, qui ne cessa de se trouver à la tête des comités électoraux de l'opinion la plus avancée. La révolution de Juillet arriva. Montpellier était sans nouvelles aucunes; M. Cazelles manifestait hautement ses espérances. Le préfet menaça de le faire arrêter. « Avant demain, lui répondit Cazelles, je vous ordonnerai, à mon tour, de quitter votre préfecture. » Le lendemain, en effet, il présidait au départ du magistrat. Il se mit à la tête du mouvement et fut élu à l'unanimité, colonel de la garde nationale. Toute la force morale et matérielle dont il pouvait disposer fut employée à protéger les propriétés; puis, quand tout fut pacifié, il accepta les fonctions de directeur des postes. Mais il ne tarda pas à donner sa démission, et, une fois rentré dans la vie privée, il reprit son rôle de chef de l'opposition. Aux élections de 1848, il fut nommé le neuvième sur dix, par 35,088 voix seulement, représentant à l'Assemblée constituante, où il siégea sur les bancs de la gauche, mais non parmi les socialistes. Il se prononça contre le cautionnement des journaux et vota contre la loi sur les atterouvements et contre l'état de siège. Non réélu à l'Assemblée législative, M. Cazelles se ressouvint qu'une vieille amitié le liait au président de la République, et, sacrifiant ses idées républicaines à ses affections, peut-être à son ambition, il se rapprocha de la politique de l'Elysée et accepta les fonctions d'inspecteur de la police à Lille. Lors de l'élection du Corps législatif, il fut désigné comme candidat pour le département de l'Hérault, qui l'envoya à cette assemblée. Aujourd'hui, M. Cazelles est un des hommes politiques qui représentent au Corps législatif le parti de l'alliance de la démocratie avec l'idée bonapartiste. Il a été nommé, en 1852, officier de la Légion d'honneur.

CAZEMBE, l'un des royaumes es plus puissants, et relativement les plus civilisés, du centre de l'Afrique. Il s'étend au S. et au S.-O. du grand lac Tanganika, et à l'E. du royaume de Moloua. Sa population se compose en partie de Messiras, peuple indigène, et de Campololos, qui ont émigré à une époque indéterminée d'un royaume voisin situé à l'ouest, et ont conquis la contrée. Sa capitale, Lunda ou Lucenda, située sur les bords du Môfo, cours d'eau qui n'a pas moins de 22 kilom. de largeur, est un grand village, régulièrement construit, avec des rues droites, larges et assez propres; c'est la résidence (*ganda*, en langue indigène) du souverain, qui porte le titre de *mouata*. Ce souverain exerce un pouvoir despotique, et la royauté est héréditaire dans sa famille par ordre de primogéniture. Il est regardé par ses sujets comme un tout-puissant sorcier, que personne ne peut toucher sans mourir. Il possède plus de six cents femmes, parmi lesquelles quatre ont un rang supérieur à celui des autres; son armée, bien équipée, compte 6,000 guerriers. Le royaume de Cazembe est partagé en districts qu'administrent les *kilolos* ou *vambires* (grands de la cour). « Toutes les autorités du pays portent, du reste, le titre de kilolos, et forment la noblesse; les autres Cazembes, agriculteurs, pasteurs, manœuvres, etc., portent le nom de *mouzas* (serviteurs), et sont les esclaves du mouata. Les Campololos sont les seuls qui occupent des emplois. C'est aussi leur langue, le campololo, qui se parle à la cour, tandis que le peuple parle le messira. Les Cazembes ont le teint noir, les yeux vifs, le nez droit, les lèvres minces et les cheveux longs, touffus, et retombant en tresses ou en boucles sur les épaules. Leurs habitations, construites en bambous, sont agglomérées par groupes et entourées de haies vives. A la mort du mouata, on sacrifie à ses mânes ses prisonniers de guerre, ou, s'il n'y en a pas, des individus de la classe inférieure, que l'on prend au hasard. L'agriculture est assez avancée parmi eux; ils cultivent de préférence le manioc, le maïs, le sorgho, etc. Ils fabriquent avec le coton et les filaments de différents arbustes de grossières étoffes, des cordes, des filets, du fil à coudre, des lignes à pêcher; ils extraient du sel de diverses plantes, fabriquent aussi des ustensiles d'argile et tirent de leurs mines un fer grossier, dont ils font des armes, des instruments d'agriculture, des ustensiles divers. Le commerce est le monopole du mouata, et fournit à la côte sud-est de l'Afrique des esclaves, de l'ivoire, de la malachite et du cuivre.

L'existence du royaume de Cazembe est depuis longtemps connue des Portugais; Lacerda visita leur capitale Lunda en 1799; mais on n'a de notions exactes sur cette ville qu'en 1831, par Gamitto de Têto, au fleuve Zambeze, expédition dont la relation est consignée dans l'ouvrage de Gamitto intitulé : *O Muata Cazembe*, etc. (Lisbonne, 1854).

CAZENAVE (Jules-Jacques), médecin français, né à Bordeaux. Il commença, en 1817, à exercer son art dans sa ville natale. On a de lui un certain nombre d'ouvrages, qui lui ont valu le titre de membre correspondant de l'Académie de médecine. Les principaux sont :

Duodryza chronique et de l'ozène non vénérielle (1835); *Fragments d'un Traité complet des voies urinaires* (1836); *Du traitement des végétations chroniques* (1841); *Choix d'observations sur le coryza chronique* (1848), etc.

CAZENAVE (P.-L.-Alphée), médecin français, né vers 1795. Il s'est fait recevoir, en 1821, docteur à la Faculté de Paris. Ayant réussi (1839) dans un concours pour l'agrégation, il fut chargé de faire un cours de matière médicale. M. Cazenave s'est adonné d'une façon toute particulière au traitement des maladies de la peau, et il s'est acquis dans cette spécialité une assez grande réputation. Outre divers articles insérés dans le *Dictionnaire de médecine* et dans les *Annales des maladies de la peau*, M. Cazenave a publié plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Abbrégé pratique des maladies de la peau* (1828); *Traité des syphilides* (1843); *Leçons pratiques sur les maladies de la peau* (1843-1844, in-fol.); *Traité des maladies du cuir chevelu* (1850), etc.

CAZENEUVE (Ignace de), prêtre français, né à Gap en 1747, d'une des plus anciennes familles de cette ville, mort en 1806. Il entra dans la congrégation des prêtres de la doctrine chrétienne, fut professeur de rhétorique au collège de Mende, et, en 1771, fut nommé chanoine de Gap. Son mérite lui valut d'être chargé par l'évêque de Gap de l'administration municipale de cette ville jusqu'à la Révolution. En 1787, Cazenève faisait partie des assemblées communales; en 1790, il devint maire de la ville de Gap, et, en 1791, les électeurs des Hautes-Alpes le nommèrent évêque de leur département en remplacement de Labrousse de Varelles, qui avait refusé de prêter serment. Cette élection, qui fut saluée par les acclamations unanimes de la population, souleva d'ardentes colères parmi le clergé réfractaire. Les évêques de Gap et d'Embrun fulminèrent contre l'élus; mais Cazenève, sans se laisser arrêter par cette excommunication, se fit sacrer à Paris le 3 avril 1791. L'année suivante, il fut nommé député à la Convention. Il se rangea dans le parti modéré, et, lors du procès de Louis XVI, il vota, avec toute la députation des Hautes-Alpes, pour la détention, le sursis et l'appel au peuple. Il signa la protestation du 6 juin 1793, fut arrêté et ne rentra à la Convention qu'après quatorze mois de détention. Il siégea ensuite au conseil des Cinq-Cents jusqu'en mars 1797, après quoi il se démit de ses fonctions épiscopales, et se retira dans une de ses propriétés à Vane, près de Gap, où il mourut aimé et vénéré de tous. Nous avons de lui une *Lettre pastorale de M. l'évêque du département des Hautes-Alpes* (Gap, 1791), en réponse aux lettres qu'avaient publiées contre son élection les évêques de Gap et d'Embrun. Il a laissé aussi quelques discours.

CAZENOVIA, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de New-York, à 170 kilom. N.-O. d'Albany, sur le petit lac de son nom; 4,500 hab. Industrie et commerce actifs.

CAZÈRES (autrefois *Calagorris*), bourg de France (Haute-Garonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 36 kilom. S.-O. de Muret, sur la rive gauche de la Garonne; pop. aggl. 2,276 hab.—pop. tot. 2,633 hab. Teintureries; fabriques de ségoïennes; commerce de draps et grains.

CAZES (Jacques), peintre de l'école française, né à Paris en 1676, mort dans la même ville en 1754. On n'a pas sur sa vie des détails très-nombreux, bien qu'il ait eu, de son temps, beaucoup de vogue, et que Voltaire lui-même l'ait cité dans le *Siècle de Louis XIV* comme un grand peintre. Il n'est guère connu que par ses tableaux, surtout par ses tableaux d'église. Entre autres peintures de ce genre, on peut voir à Saint-Germain-des-Près la *Résurrection de Tabitha*, grande machine fort ennuyeuse et très-médiocre. On ne sait vraiment pourquoi il a fait en si grand nombre des tableaux religieux, qu'il ne comprenait pas du tout, et si peu de sujets mythologiques, qui lui ont inspiré quelques pages charmantes, d'une couleur harmonieuse et fine, d'un sentiment délicat.

En 1706, les orfèvres lui demandèrent le mat traditionnel qu'ils offraient, tous les ans, à Notre-Dame; il y est encore : il représente l'*Hémorrhôïse*; il ne vaut pas mieux que sa *Tabitha*.

Bien qu'il fût sorti vainqueur du concours pour le prix de Rome, il ne fit point le voyage d'Italie. M. Crozat, qui le plaignait longtemps après de n'avoir vu ni Rome ni Florence, regret du peintre cette réponse plus vaniteuse que juste : « J'ai fait, monsieur, comme Laveur, Jouvenet, Rigaud, Largillière; j'ai fait voir qu'on pouvait s'en passer. » Pour nous, les œuvres que Cazes a produites sans être allé à Rome ne font voir qu'une chose, c'est qu'il était trop foncièrement médiocre pour qu'il pût gagner quelque chose au voyage de Rome; à ce point de vue, il a bien fait de s'en passer.

CAZETTE s. f. (ka-zè-te — dimin. de case). Céram. Autre orthographe du mot CASERTE.

CAZIASKER ou **CAZIASKER** s. m. (ka-zi-asker). Surintendant de justice chez les Turcs.

CAZIER s. m. (ka-zié). Pêch. Espèce de filet. On écrit aussi souvent CASIER.

CAZIMI s. m. (ka-zi-mi). Astr. Nom donné par les astronomes arabes au diamètre apparent du soleil.

III.

CAZIN, adj. inv. (ka-zain — de Cazin n. pr.). Se dit des livres imprimés par Cazin, ou dans le format petit in-18, que Cazin a employé le plus souvent : *Editions cazin*.

— s. m. Livre imprimé par Cazin ou dans le format de Cazin : *Une collection de cazins*.

CAZIN (Hubert-Martin), libraire-éditeur français, né à Reims le 22 mai 1724, mort à Paris le 5 octobre 1795. Il a donné son nom à un format petit in-18. Son père était syndic de la communauté des marchands libraires et imprimeurs de Reims; il lui succéda à sa mort, arrivée en 1755, et il exerça lui-même la charge de syndic adjoint de ladite communauté de 1778 à 1789. A peine établi, Cazin commença la publication de ses éditions in-18, qui devaient bientôt lui faire une immense réputation, et se livra particulièrement au commerce des livres prohibés. On lui attribue, avec doute, l'édition de la *Pucelle* de Voltaire, donnée sous la rubrique de Londres, 1758. La vente de cette sorte de livres fit priver Cazin de sa charge de libraire en 1759 et, en 1764; mais, malgré ces destitutions, il ne cessa de tenir un rang important dans la corporation des libraires de la ville de Reims, qui l'y firent toujours réintégrer. En 1774, il était libraire de l'université de cette ville. Ennuyé des tracasseries de la police locale, Cazin quitta Reims pour venir à Paris, où il habita successivement le cul-de-sac Saint-Honoré, la rue des Maçons-Sorbonne, celle des Noyers, et enfin la rue Pavée-Saint-André-des-Arts. Ses débuts à Paris ne furent pas heureux; car, peu de temps avant la Révolution, Cazin se vit forcé de suspendre ses paiements et de demander à ses créanciers des remises et des délais. Sa grande intelligence des affaires le fit bientôt sortir d'embarras, et ses rapports avec les philosophes, les savants, les artistes de son époque lui permirent de retrouver son ancienne aisance. Parmi les célébrités avec lesquelles il a vécu, on cite Grimm, Suard, Morellet, d'Holbach, Chamfort, Rivarol, Carnot, Champcenetz, Robespierre, Saint-Just, Marmonet, Condorcet, Custine, Dillon, Biron, l'amiral d'Estaing, Choderlos de Laclos, auteur des *Liaisons dangereuses*, Mme Fanny de Beauharnais, Mme Roland, Colardeau, Mercier, l'abbé de Saint-Léger, Ménérier de Saint-Just, Roucher, Cazotte, Ginguénou, le chanteur Garat, les peintres David, Vien, Fragonard, les graveurs Marillier et Delvaux.

Chabod partisan des idées avancées des philosophes et des encyclopédistes, Cazin, dit M. Chalon d'Argé, était par goût de l'opposition. Il se plaisait à publier les œuvres auxquelles on faisait la guerre; aussi M. le lieutenant de police avait-il toujours l'œil sur lui, et plus d'une fois l'éditeur en vogue dut se rendre à la Bastille. Sa philosophie était grande à ce sujet; il avait toujours prêté une petite valise qu'il appelait sa *valise de voyage*, et qui était destinée à l'accompagner dans ses pérégrinations au château du faubourg Saint-Antoine. Le soin de ce meuble portait étonnement particulièrement confié à la plus jeune de ses filles. Lorsque les exempts se présentaient en exhibant leur mandat : « Bonjour, messieurs, leur disait l'impassible libraire; nous allons déjeuner. Henriette, va dire qu'on nous serve; après quoi tu prépareras la valise. » Sa part stoïquement prise du repas matinal, il embrassait sa femme et ses enfants, serrait la main à ses commis, auxquels il donnait ses dernières instructions pour diriger la maison durant son absence, et partait tranquillement. Il n'y avait pas, du reste, grand profit pour l'autorité à le mettre en prison, car il en sortait toujours avec de nouveaux projets d'impressions hostiles. Le 14 juillet 1789, l'apprent avec joie que le peuple vainqueur venait de s'emparer de la Bastille, et quelques jours après il se donnait l'innocent plaisir d'aller voir démolir, jusqu'à la dernière pierre, la chambre qu'il y avait occupée; ce fut la seule vengeance qu'il tira de ses persécuteurs.

Le 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795), Cazin fut victime de sa curiosité. Ayant appris qu'une lutte allait s'engager aux Tuileries, où siégeait la Convention, il voulut s'y rendre. Après avoir déjeuné dans un café de la rue du Dauphin, il parcourut tous les journaux avant de songer à retourner chez lui. Mais la Convention menacée avait pris d'énergiques mesures de défense, et au moment où Cazin sortait du café, l'artillerie établie devant l'église Saint-Roch ouvrait le feu. L'imprudent vieillard fut blessé à mort par un éclat de mitraille qui l'atteignit au bas-ventre. Il expira le jour même à son domicile, où il avait été transporté par des hommes du peuple qui eurent le soin de remettre en même temps à sa famille, ses bijoux, ses papiers et sa bourse.

La plupart des volumes édités par Cazin appartiennent au petit format in-18, et quelques-uns au format in-24. Ces derniers portent la rubrique de Genève et de Londres; les autres celles d'Amsterdam, La Haye, Venise, etc.; en réalité, ils sortaient tous des presses de Paris, de Reims, de Soissons et de Genève. M. Brissard-Binet, le *Cazinophile*, auteur de la brochure publiée en 1863, à *Cazinopolis* (Reims), sous le titre de *Cazin, sa vie et ses éditions*, donne comme certains, pour les éditions Cazin, les noms des imprimeurs de Paris : Valade, veuve Valade, Philippe-Denis Pierres, imprimeur du roi, l'imprimerie polytype Fruard et Cailleau, dont les caractères

se trouvent dans les œuvres de Restif; Jacob, à Orléans, qui n'imprima que les ouvrages italiens, et enfin, Paul Barde, à Genève, qui en imprima un très-grand nombre.

Les principales publications de Cazin datent de 1773 à 1786; mais celles qui portent les millésimes de 1777 à 1782 méritent la préférence. C'est en 1782 que, sous la rubrique de Genève et de Londres, on vit paraître nombre de livres joignant, à l'attrait piquant du scandale, une netteté d'impression et une correction typographique remarquables. Citer les noms de Boufflers, Crébillon fils, La Fontaine, l'abbé Prévost et Rubelais, des chansons choisies avec des airs notés, des poésies satiriques du XVIII^e siècle, suffira pour prouver combien de publications graves et sortirent de l'officine du libraire rémois. La plupart de ces éditions coquettes sont ornées de gravures et de portraits dus au burin des Cochin, des Delvaux, des deux Delaunay, des Duponchel, des Eisen, des Marillier et autres célèbres graveurs du temps. Outre le mérite de leur exécution typographique, elles se recommandent aux bibliophiles par la solidité et la teinte du papier et par l'élégance de la reliure.

On reconnaît les véritables éditions Cazin, soit à ce nom gravé au bas du portrait ou de la vignette placée au commencement du volume, soit à la rubrique *Reims*, qui indique le lieu de vente, soit aux avertissements, préfaces, catalogues, avis, notes ou autres indications accessoires, communes aux livres édités par le libraire rémois, et qui, se rattachant à ses publications, en donnent la nomenclature et fournissent à cet égard des renseignements qui ne souffrent pas d'équivoque.

Cazin fit tirer dans le format in-8^o quelques volumes d'amateurs; les plus remarquables sont : les *Amours de Daphnis et Chloé*, traduction de l'abbé Mulet, docteur en théologie; *Mytilène* (Reims, 1780), et la *Pucelle d'Orléans*, avec de délicieuses vignettes en tête de chaque livre. Ce dernier volume est considéré comme le chef-d'œuvre de ses publications du célèbre éditeur rémois.

Cazin trouva de son temps des imitateurs, et la contrefaçon lyonnaise de ses éditions faisait son désespoir; mais sa collection fut toujours préférée des amateurs ses contemporains, comme des bibliophiles modernes.

De la famille Cazin, composée de quatre filles, il ne reste que deux représentants, M. de Cetto, fils de l'ainée, ambassadeur de Bavière à Londres, et M. Chalon d'Argé, fils d'Henriette, bibliophile distingué, archiviste des beaux-arts au ministère d'Etat.

Outre la brochure que nous avons citée, dans laquelle se trouve le catalogue des éditions de Cazin, on peut consulter, pour la biographie de ce célèbre libraire, le *Remensiana* de M. Louis Paris (Reims, 1845, in-32), et le *Manuel de bibliographie* de M. Ferdinand Denis (Paris, 1857, in-8^o).

CAZORLA (anciennement *Castulo*), ville d'Espagne, province et à 50 kilom. N.-E. de Jaén, ch.-l. de juridiction civile; 8,500 hab. Cette ville est agréablement située sur le versant occidental de la Sierra de son nom, et sur la rive droite d'un petit affluent du Guadalquivir.

CAZORLA (sierra de), chaîne de montagnes d'Espagne, contre-fort de la Sierra-Nevada, dans la partie occidentale de la province de Jaén. Elle renferme les sources du Guadalquivir. Ses sommets les plus élevés ne dépassent pas 1,000 mètres. Les Romains exploitaient dans cette chaîne des mines d'argent.

CAZOTTE (Jean-Claude), officier français, né à Dijon en 1719. Cazotte comptait cinquante années de services distingués dans l'artillerie, quand il fut élu commandant du 2^e bataillon des volontaires de la Côte-d'Or. A l'attaque du camp de Maubeuge, son bataillon soutint seul le choc de 18,000 Autrichiens et succomba tout entier (11 juin 1792). Pour perpétuer le souvenir de cet acte d'héroïsme, la commune de Dijon donna le nom de Cazotte à la rue du Four.

CAZOTTE (Jacques), littérateur, né à Dijon en 1720. Il était fils d'un greffier des états de Bourgogne, et il fit ses études au collège des jésuites de sa ville natale. Il entra dans l'administration de la marine et fut envoyé en 1747 à la Martinique, comme contrôleur des îles du Vent. Jouissant d'une position aussi avantageuse que considérée, il épousa Elisabeth Boignon, fille du président du tribunal de la Martinique, et acquit de nouveaux droits à la faveur du gouvernement par l'énergie avec laquelle il repoussa, en 1759, une attaque tentée par les Anglais contre le fort Saint-Pierre. Il avait déjà fait une petite fortune quand la mort de son frère le mit en possession de biens considérables. En outre, le climat des Antilles avait altéré sa santé; il donna donc sa démission et revint en France avec sa famille. Quoiqu'il eût perdu une partie de sa fortune dans la banqueroute du fameux jésuite Lavalette (on sait que l'ordre offrit aux créanciers de les rembourser en masses), il put encore, grâce à l'héritage de son frère, mener une existence exempte de soucis et d'inquiétudes, tantôt à Paris, tantôt à son domaine de Pierry, près d'Épernay, et ne s'occuper que de littérature et de beaux-arts. La première fois qu'il avait habité la capitale, il avait rencontré chez son compa-

triote Raucourt une société de poètes et de littérateurs dont l'exemple et les entretiens avaient développé sa vocation naturelle. Il avait alors composé quelques romances qui avaient eu du succès et que même on avait chantées à la cour. A la Martinique, il écrivit son poème héroïque-comique en prose, *Olivier*, qui fut publié en 1765 et favorablement accueilli par le public. Ce succès l'encouragea à faire paraître, en 1771 et en 1772, les jolis contes de *Lord imprévu* et du *Diable amoureux*. On a encore de lui les ouvrages suivants : les *Mille et une fadaïses*; la *Guerre de l'Opéra*; la *Patte de chat*; *Contes arabes*, formant une espèce de suite aux *Mille et une nuits*; le *Feu de Bagdad*; *Rachel ou la Belle juive*; la *Brunette anglaise*, conte en vers, et autres fictions gracieuses où l'on trouve une richesse d'imagination quelquefois surabondante, une originalité souvent bizarre et une merveilleuse facilité de style et de composition. Cette facilité était telle, que Cazotte rima en une nuit un septième chant au poème de la *Guerre de Genève* (de Voltaire), et que ce pastiche fut assez habilement fait pour que tout le monde fût dupe de la mystification. Il composa également en une nuit, sur un mot donné, l'opéra-comique des *Sabots*, qui fut représenté avec succès.

Chose singulière! cet esprit d'une verve si peillante finit par s'abandonner aux folles chimères, aux rêveries de l'illuminisme.

Il fut entraîné dans cette voie par son imagination, sans doute, mais aussi par une circonstance assez singulière. Dans son roman du *Diable amoureux*, il avait mis son héros aux prises avec des tentations diaboliques, et il avait suivi assez fidèlement les données de la démonologie. Les partisans de cette inepte doctrine s'imaginèrent facilement qu'il était un des leurs. Un disciple de Martinez Pasquali vint le trouver, dans l'espoir d'obtenir une plus complète initiation aux sciences occultes, et fut fort étonné d'apprendre que le roman en question n'était que le produit de l'imagination de l'auteur. Cet incident bizarre piqua vivement la curiosité de Cazotte, qui mit à profit ses relations avec son nouvel ami pour se faire initier aux doctrines des martinistes. S'il ne devint pas un cabaliste proprement dit, il s'engagea du moins, de plus en plus, dans une religiosité mystique et dans un surnaturalisme qui le classaient parmi les illuminés les plus chimériques.

Avec une telle direction d'idées, il était impossible qu'il éprouvât aucune sympathie pour les principes de la Révolution. Aussi se prononça-t-il hautement contre cette grande rénovation, et fut-il un de ceux qui s'épuisaient à donner à la cour des conseils des avis, et à indiquer chaque jour de nouveaux moyens de résistance. Il entretenait à ce sujet une longue correspondance avec Pouteau, le secrétaire de la liste civile, et lui envoyait à plusieurs reprises des plans d'évasion pour la famille royale et des moyens, suivant lui, infaillibles d'écraser la Révolution. Cette correspondance fut saisie, après le 10 août, chez l'intendant de la liste civile, Laporte, et Cazotte fut mis en arrestation. Sa fille Elisabeth le suivit dans sa prison pour l'assister. Tous deux étaient à l'Abbaye lors des massacres de septembre. La malheureuse jeune fille avait été séparée du vieillard dès le commencement des exécutions; dès lors, elle n'eut plus qu'une pensée : rejoindre son père, le sauver ou mourir avec lui. Tout à coup elle l'entend appeler, puis descendre l'escalier au milieu d'un bruit d'armes; avant qu'on ait pu l'arrêter, elle s'élança, elle atteint le vieillard, elle l'enlace de ses bras, elle communique aux terribles juges l'irrésistible sympathie de son amour filial, et désarme les tueurs eux-mêmes par sa tendresse héroïque, par ses larmes et ses supplications. Non-seulement le vieillard fut épargné, mais encore on le reconduisit en triomphe avec sa fille jusqu'à son logis. Peu de temps après, il fut arrêté de nouveau, et le tribunal du 17 août ordonna la reprise des poursuites contre lui. Sur le conseil de son défenseur, il déclina la compétence du tribunal extraordinaire, par ce motif qu'il avait été jugé déjà et absous par le peuple. Ce déclinatoire ne fut pas admis. Les faits étaient d'ailleurs patents et avérés, et le tribunal n'avait qu'à appliquer les décrets portés contre ceux qui avaient préparé la répression du 10 août. Cazotte fut condamné à mort, ce qui inspira le beau vers si connu :

Des bourreaux l'ont absous, des juges l'ont frappé. Ces juges, d'ailleurs, enchaînés par une législation inflexible, ne purent refuser leur pitié et leur estime à l'infortuné vieillard. En l'envoyant à la mort, ils rendirent hautement hommage à son courage et à sa probité, ce qui est beaucoup entre Français. L'accusateur public lui dit : « Pourquoi faut-il que je vous trouve coupable après une vie vertueuse de soixante-douze ans! Mais il ne suffit pas d'être bon époux et bon père, il faut encore savoir être bon citoyen. »

En prononçant la sentence, le président lui dit avec émotion et gravité : « Vieillard, envisage la mort sans crainte; songe qu'elle n'a pas le droit de t'étonner; ce n'est pas un pareil moment qui doit effrayer un homme tel que toi. »

Cazotte monta intrépidement les degrés de l'échafaud et mourut en prononçant ces paroles : « Je meurs comme j'ai vécu, fidèle à mon Dieu et à mon roi. » (25 septembre 1792.)

Nous devons rapporter ici une prétendue prophétie de Cazotte sur la Révolution, au sujet de laquelle on a fait beaucoup de bruit.

L'histoire est racontée par La Harpe, et elle a été exploitée depuis par les feuilletonnistes et les compilateurs de contes bleus.

Donc, suivant l'auteur de *Warwick* et du *Cours de littérature*, Cazotte se trouvait, un soir de 1788, à un souper chez la duchesse de Grammont (sœur de Choiseul), en compagnie de Malesherbes, Chamfort, Sylvain Bailly, Condorcet, Vicq-d'Azyr, Roucher, La Harpe, Nicolai, et beaucoup d'autres, hommes et femmes, appartenant tous à la société élégante et au monde philosophique. Les convives célébraient à l'envi le triomphe, regardé comme prochain, de la philosophie et de la raison, la ruine de la superstition et du fanatisme. Un seul était silencieux et rêveur, Cazotte. Interrogé, il se lève, et d'un ton d'inspiration : « Messieurs, dit-il, vous savez que je suis un peu prophète ; eh bien ! soyez satisfaits : vous serez tous témoins de la sublime révolution que vous rêvez. Mais quand cet heureux temps sera venu, vous, monsieur de Condorcet, vous vous empoisonnerez dans un cachot ; vous, Chamfort, vous vous coupez les veines de vingt-deux coups de rasoir ; vous, Bailly, Malesherbes, Roucher, vous périrez sur l'échafaud ; vous, duchesse de Grammont, vous serez conduite au supplice dans une charrette, tout comme la reine, et vous n'aurez même pas de confesseur ; le dernier supplicié qui jouira de cette prérogative ne sera autre que le roi de France... Et tout cela arrivera sous le règne de la raison, de la liberté et de la philosophie, etc. »

Nous abrégons, on le comprend, cet inepte récit, et nous ne ferons pas à nos lecteurs l'injure de croire qu'il soit nécessaire de le discuter en détail pour leur en démontrer la fausseté. *A priori*, on pourrait déjà nier hardiment cette prophétie, que La Harpe, bien entendu, n'a révélée que longtemps après les événements qu'elle annonce, et dont rien, absolument rien, n'a transpiré à l'époque où elle est censée avoir eu lieu.

Peut-être quelques personnes ont-elles été dupes de cette mystification ; mais, sincèrement, cela ne fait pas l'éloge de leur bon sens et de leur raison.

Il est d'autant plus inutile de discuter cette assertion absurde, que celui qui l'a produite, et qui seul la garantissait, l'a démentie lui-même en termes positifs et formels. La Harpe a laissé, en effet, dans ses papiers une note de sa main, dans laquelle il déclarait que cette scène était de son invention et qu'il n'avait eu que l'intention de composer une fiction poétique. Son exécuteur testamentaire, M. Boulard, a trouvé cette note et l'a rendue publique.

D'un autre côté, l'Anglais William Burt, dans un ouvrage intitulé : *Observation on the curiosities of nature*, a prétendu avoir été témoin du fait. Mais la déclaration posthume de La Harpe ne laisse évidemment aucun doute à cet égard.

Ce qu'il y a de possible, c'est que Cazotte a pu facilement prédire d'une manière générale une révolution que Voltaire et Rousseau avaient annoncée dix ans à l'avance et que tout le monde alors regardait comme imminente. Quant aux détails qui donnent un caractère si merveilleux à la prédiction, il est hors de doute que ce sont des ornements inventés après coup.

On a publié, en 1817, les œuvres de Cazotte (4 vol. in-8°).

— J.-Scévole CAZOTTE, son fils, a porté les armes contre la France dans l'armée de Condé. Il a publié ses *Mémoires* en 1839, sous le titre de : *Témoignage d'un royaliste*. Il est mort en 1853, il était alors l'un des conservateurs de la bibliothèque de Versailles.

— Elisabeth CAZOTTE, fille de Jacques, a pris rang parmi les héroïnes de la Révolution. On vient de voir avec quel courage et quel dévouement filial elle disputa la tête de son père. A la suite du malheur immense qui venait de la frapper, elle ne s'occupa plus que de consoler sa mère, et, après avoir occupé pendant quelques jours tous les esprits, elle rentra dans l'obscurité. Mais l'histoire a conservé le souvenir de son dévouement filial, et sa mémoire vivra éternellement.

CAZOU s. m. (ka-zou — mot madécasse). Mammifère de la Guinée, qui ressemble au blaireau.

— Bot. Syn. de CAJOU.

CAZOULS-LEZ-BÉZIERS, ville de France (Hérault), cant., arrond. et à 11 kilom. N.-O. de Béziers; pop. aggl., 2,661 hab. — pop. tot., 2,840 hab. Fabriques d'eaux-de-vie; commerce de vins muscats, prunes renommées. Ruines d'un vieux château.

CAZOUNY ou CAZWYNY (Zacharie-ben-Mohammed-ben-Mahmoud), célèbre naturaliste et géographe arabe, né à Cazouny ou Casbin (Perse), vers 1210 de notre ère, mort en 1283. Il appartenait à une famille qui descendait d'Anas-ben-Malek, un des compagnons de Mahomet et le fondateur du rite malékite. Cazouny fit ses études à Bagdad, apprit le droit, la géographie et les sciences physiques ; puis, après avoir habité quelque temps Mossoul et Damas, il fut nommé cadi de Wacot ou Vaseth et de Hilla. A partir de 1258, époque où les Tartares s'emparèrent de Bagdad, Cazouny vécut dans la retraite. Il a composé

plusieurs ouvrages qui lui ont valu le surnom de *Pliny des Orientaux*. Le plus remarquable est intitulé : *Merveilles des choses créées et singularités des choses existantes*. Il se compose d'une introduction et de deux parties, dont la première traite des choses d'en haut ou de l'astronomie ; la seconde, des choses d'en bas, c'est-à-dire de la terre, de ses phénomènes et des êtres qui l'habitent. La description des trois règnes de la nature y offre surtout de l'intérêt. M. de Chézy a traduit plusieurs fragments de cette seconde partie en 1806 ; M. S. de Sacy en a traduit aussi dans sa *Chrestomathie arabe*. Un autre ouvrage de Cazouny a pour titre : *Description de l'univers et histoire de ses habitants*. C'est un traité de géographie, dans lequel il a divisé la terre en sept climats. M. Wustenfeld en a publié le texte arabe. Comme Pliny, Cazouny manquait d'esprit critique et de méthode.

CC. Antiq. et numism. Abréviation du mot CONSULS (consuls) à tous ses cas, mais particulièrement à l'ablatif *consulibus* (étant consuls). — Comm. Abréviation des mots COMPTE COURANT.

— Diplom. Abréviation du mot CODICES (manuscrits) à tous ses cas.

CD. Chim. Abréviation du mot CADMIUM.

CE, CET m. sing., CETTE f. sing., CES m. et f. pl. adj. démonstr. (se, sè, sê-te, sè. — Ce s'emploie devant un nom qui commence par une consonne ou un h aspiré, cet devant une voyelle ou un h muet. Du latin *ipse, ipsa, ipsum*. A l'époque de la décadence, ainsi que le remarque Chevallet, et dans les siècles de la basse latinité, on se servait très-fréquemment de *ipse* comme adjectif démonstratif. Le neutre de cet adjectif, *ipsum*, a fourni à la langue d'oïl et à la langue d'oc un dérivé particulier employé dans un sens indéterminé et absolu : il donna à la langue d'oïl *ipso, teo, ico, ezo, ceo, co*, aujourd'hui *ce* ; à la langue d'oc *aïso, aïzo, so, zo, po*. Nous ajouterons, avec Chevallet, que tous ces mots sont masculins, quoi qu'on en ait dit. *Ipse* a, de plus, donné à l'espagnol l'adjectif démonstratif *ese, ce, cet* ; portugais, *esse* ; à l'italien, l'ancien pronom personnel *isso*, aujourd'hui *esse*. Dans certains composés, *esso* se trouve employé, comme notre *ce*, dans un sens absolu : *lunghezzo* pour *longo esso*, tout le long de *ce* ; *sovrasso* pour *sovrà esso*, sur *ce*. Déjà, du temps d'Auguste, le peuple supprimait le *p* dans *ipsum*. Suetone, qui nous apprend ce fait, nous donne même à entendre que cette prononciation n'était pas seulement en usage parmi le peuple, mais que les gens des hautes classes et l'empereur lui-même ne faisaient pas difficulté d'en user familièrement. C'est à peu près ainsi que nous prononçons *pa* pour *cela*. L'historien des Césars dit, en parlant d'Auguste : *Orthographiam, id est formulam rationemque scribendi a grammaticis institutam non adeo custodit ; ac videtur eorum sequi potius opinionem qui perinde scribendum ac loquimur existimant ; nam quod saepe non litteras modo, sed syllabas, aut permutat aut praeferit, communis hominum error est. Nec ego id notare, nisi mihi mirum videretur tradidisse aliquos, legato eum consulari successorem dedisse, ut rudi et indocto, cujus manu ixi pro ipsi scriptum animadverterit*. — « Pour l'orthographe, c'est-à-dire pour les formes et les modes de l'écriture établis par les grammairiens, il ne s'attacha guère à les garder, et il paraît s'être rangé à l'opinion de ceux qui pensent que l'on doit écrire comme on parle. Souvent, en effet, il change ou supprime des lettres et même des syllabes, ce qui d'ailleurs arrive à tout le monde. Aussi n'en ferais-je pas la remarque si je n'avais été surpris de lire chez quelques auteurs qu'Auguste remplaça, comme grossier et ignorant, un de ses lieutenants, homme consulaire, parce qu'il avait écrit *ixi* au lieu de *ipsi*. » Le *m* final se faisait également très-peu sentir, en sorte que, dès cette époque, le mot en question devait avoir dans la langue populaire une prononciation fort voisine de notre *ipo*. C'est en employant le dérivé d'*ipsum*, ainsi que le fait observer encore le savant M. Chevallet, que nous disons : *Ce me semble, ce fut dit, ce sera fort utile*, etc. Nous avons définitivement adopté l'orthographe *ce*, mais il aurait été plus conforme à la véritable étymologie d'écrire *se* et de réserver *ce* pour figurer le dérivé de *ecceistum*, qui est *cet* devant une voyelle. Du reste, l'orthographe était autrefois si variable et si incertaine à cet égard, que plusieurs manuscrits nous offrent *se* et *ce* dans le même passage, comme nous allons le voir dans ces quelques lignes empruntées aux sermons de saint Bernard : « Souffre or, ce dist nostre sires, car ensi nos convient aemplier tote justice. Dons se soiffrit sainz Johans et si obeit. » De même que l'on a joint les adverbes *et* et *là* à *celui*, dans l'expression *celui-ci, celui-là*, en ajoutant les mêmes adverbes à *ce*, pris dans le sens absolu, on a formé les personnes ou les choses que l'on montre ou dont on parle : *Ce livre. Ces héros. Cet enfant. Cet homme. Cette femme. Cette habitude. Ces temples. Ces armées. Homme, ne cherche plus l'auteur du mal : cet auteur, c'est toi-même*. (J.-J. Rouss.)

— Et de ce non content

Aurait avec le pied réitéré. — Courage!

— Sur ce, Là-dessus, après la chose qui vient d'être dite : *Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde*. *Sur ce, bonsoir*... moi, je sais bien qui ne dormira pas. (Alex. Dum.)

— Depuis ce, Depuis l'époque indiquée : *Et depuis ce, il n'est pendant...* (Volt.)

— Ce semble, Parait-il : *Il est, CE SEMBLE, assez bien partagé*.

La noblesse et l'argent sont brouillés, ce me semble.

— Ce dit-il, ce dit-elle, ce dit-on, Dit-il, dit-elle, dit-on ; ce est explétif dans ces locutions :

Un tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras.

Doux trésors, ce dit-il, chers gages, qui jamais N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge.

— A ce que, Afin que : *A ce qu'il ne prétendât cause d'ignorance*. N'est usité qu'en style de pratique et de chancellerie.

— Quand ce vient, Quand il est question, quand vient le tour ou le moment : *QUAND CE VINT à moi de parler*.

Ce qui nous paraissait terrible et singulier S'apprivoisa avec notre vue, Quand ce vient à la continue.

Il emprunta. Quand ce vint à payer, Et qu'à sa porte il vit le créancier, Force lui fut d'esquiver par la fuite.

— En dehors des locutions et des emplois fort rares qui précèdent, ce ne s'emploie jamais qu'avec le relatif *qui* ou *que*, ou avec le verbe *être*, ou avec les verbes *devoir* ou *pouvoir* suivis de l'infinitif *être*.

— Ce qui, ce que, ce dont ou de quoi, La chose ou les choses qui, la chose ou les choses que ou dont : *Ce qui plaît. Ce que je sais. Ce qu'il me faut. Ce dont il s'est avisé. C'est ce de quoi il n'est jamais convenu. Nous appellerons bonheur de notre vie ce qu'il faut quitter, ce qu'il faut haïr, ce qu'il faut exier*. (Flech.) *La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit*. (La Rochef.) *On nous persuade aisément ce qui nous fait plaisir*. (Mme de Fontaines.) *Le lueur est ce qui fait plaisir, mais ce dont on pourrait se passer*. (Ott.) *Tout ce que j'admire m'est cher, et tout ce qui m'est cher ne peut me devenir indifférent*. (J. Joubert.) *La nature d'un être est ce qui le constitue ce qu'il est*. (De Bonald.) *Le génie d'un peuple, c'est ce qui fait que ce peuple est lui, et non tel autre*. (Ballanche.) *Ce qui est au-dessus de toute évidence, c'est la bonté de Dieu*. (La Cordaire.) *La Grèce ne fut jamais ce qu'on peut appeler un Etat industriel*. (Renan.)

Ce qui fait le héros dégrade souvent l'homme.

— A ces mots, ce héros expiré N'a laissé dans mes bras qu'un corps dégluré.

D'un regard étonné j'ai vu, sur les remparts, Ces géants court-vêtus, automates de Mars,

Ces mouvements si prompts, ces démarches si fières, Ces moustaches, ces grands bonnets, Ces habits retroussés, montrant de gros derrières Que l'ennemi ne vit jamais.

De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur ? Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur ?

Ces hameaux, ce bûcher, cette nuit enflammée, Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,

Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat, Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat ;

Cette pourpre, cet or que rehaussait sa gloire, Et ces lauriers encor témoins de sa victoire ;

Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts Confondre sur lui seul leurs avides regards ;

Ce port majestueux, cette douce présence !

— Pour déterminer le substantif d'une façon plus absolue, on fait suivre quelquefois ce substantif de l'un des adverbes *ci* ou *là* : *Ce livre-ci. Cette robe-là. Ces papiers-là. Cette vie-ci n'est qu'un songe*. (Volt.) *Lorsqu'on représentait à Napoléon une chose comme impossible, il prétendait que ce mot-là n'était pas français*. (J.-B. Say.)

— Que de défauts elle a, Cette jeunesse ! On l'aime avec ces défauts-là.

— Souvent, au lieu de désigner l'objet dont on a parlé ou que l'on a montré, ce désigne l'objet dont on va parler ou que l'on va montrer immédiatement : *Où homme que vous cherchiez, le voici. Quand la vertu n'aurait que cet avantage, de nous mettre à l'abri de toutes les tempêtes des passions...* (Mass.)

CE pron. démonstr. (se — de ce adj. démonstr.) L'objet que voilà ou dont il s'agit : *De ce non content, il voulait aller plus loin. Pour ce faire, voici comment vous vous y prendrez. Ce faisant, vous pourrez réussir. Ce disant, il s'assit. A ce il répondit. Il parla longtemps, et ce sans rien dire du tout. Ce nonobstant, il persista. Vous aurez soin d'annoter dans la colonne à ce destinée les motifs qui vous ont empêché de répondre*. (V. Duruy.)

— Et de ce non content

Aurait avec le pied réitéré. — Courage!

— Sur ce, Là-dessus, après la chose qui vient d'être dite : *Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde*. *Sur ce, bonsoir*... moi, je sais bien qui ne dormira pas. (Alex. Dum.)

— Depuis ce, Depuis l'époque indiquée : *Et depuis ce, il n'est pendant...* (Volt.)

— Ce semble, Parait-il : *Il est, CE SEMBLE, assez bien partagé*.

La noblesse et l'argent sont brouillés, ce me semble.

— Ce dit-il, ce dit-elle, ce dit-on, Dit-il, dit-elle, dit-on ; ce est explétif dans ces locutions :

Un tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras.

Doux trésors, ce dit-il, chers gages, qui jamais N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge.

— A ce que, Afin que : *A ce qu'il ne prétendât cause d'ignorance*. N'est usité qu'en style de pratique et de chancellerie.

— Quand ce vient, Quand il est question, quand vient le tour ou le moment : *QUAND CE VINT à moi de parler*.

Ce qui nous paraissait terrible et singulier S'apprivoisa avec notre vue, Quand ce vient à la continue.

Il emprunta. Quand ce vint à payer, Et qu'à sa porte il vit le créancier, Force lui fut d'esquiver par la fuite.

— En dehors des locutions et des emplois fort rares qui précèdent, ce ne s'emploie jamais qu'avec le relatif *qui* ou *que*, ou avec le verbe *être*, ou avec les verbes *devoir* ou *pouvoir* suivis de l'infinitif *être*.

— Ce qui, ce que, ce dont ou de quoi, La chose ou les choses qui, la chose ou les choses que ou dont : *Ce qui plaît. Ce que je sais. Ce qu'il me faut. Ce dont il s'est avisé. C'est ce de quoi il n'est jamais convenu. Nous appellerons bonheur de notre vie ce qu'il faut quitter, ce qu'il faut haïr, ce qu'il faut exier*. (Flech.) *La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit*. (La Rochef.) *On nous persuade aisément ce qui nous fait plaisir*. (Mme de Fontaines.) *Le lueur est ce qui fait plaisir, mais ce dont on pourrait se passer*. (Ott.) *Tout ce que j'admire m'est cher, et tout ce qui m'est cher ne peut me devenir indifférent*. (J. Joubert.) *La nature d'un être est ce qui le constitue ce qu'il est*. (De Bonald.) *Le génie d'un peuple, c'est ce qui fait que ce peuple est lui, et non tel autre*. (Ballanche.) *Ce qui est au-dessus de toute évidence, c'est la bonté de Dieu*. (La Cordaire.) *La Grèce ne fut jamais ce qu'on peut appeler un Etat industriel*. (Renan.)

Ce qui fait le héros dégrade souvent l'homme.

— A ces mots, ce héros expiré N'a laissé dans mes bras qu'un corps dégluré.

D'un regard étonné j'ai vu, sur les remparts, Ces géants court-vêtus, automates de Mars,

Ces mouvements si prompts, ces démarches si fières, Ces moustaches, ces grands bonnets, Ces habits retroussés, montrant de gros derrières Que l'ennemi ne vit jamais.

De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur ? Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur ?

Ces hameaux, ce bûcher, cette nuit enflammée, Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,

Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat, Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat ;

Cette pourpre, cet or que rehaussait sa gloire, Et ces lauriers encor témoins de sa victoire ;

Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts Confondre sur lui seul leurs avides regards ;

Ce port majestueux, cette douce présence !

— Pour déterminer le substantif d'une façon plus absolue, on fait suivre quelquefois ce substantif de l'un des adverbes *ci* ou *là* : *Ce livre-ci. Cette robe-là. Ces papiers-là. Cette vie-ci n'est qu'un songe*. (Volt.) *Lorsqu'on représentait à Napoléon une chose comme impossible, il prétendait que ce mot-là n'était pas français*. (J.-B. Say.)

— Que de défauts elle a, Cette jeunesse ! On l'aime avec ces défauts-là.

— Souvent, au lieu de désigner l'objet dont on a parlé ou que l'on a montré, ce désigne l'objet dont on va parler ou que l'on va montrer immédiatement : *Où homme que vous cherchiez, le voici. Quand la vertu n'aurait que cet avantage, de nous mettre à l'abri de toutes les tempêtes des passions...* (Mass.)

CE pron. démonstr. (se — de ce adj. démonstr.) L'objet que voilà ou dont il s'agit : *De ce non content, il voulait aller plus loin. Pour ce faire, voici comment vous vous y prendrez. Ce faisant, vous pourrez réussir. Ce disant, il s'assit. A ce il répondit. Il parla longtemps, et ce sans rien dire du tout. Ce nonobstant, il persista. Vous aurez soin d'annoter dans la colonne à ce destinée les motifs qui vous ont empêché de répondre*. (V. Duruy.)

— Et de ce non content

Aurait avec le pied réitéré. — Courage!

— Sur ce, Là-dessus, après la chose qui vient d'être dite : *Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde*. *Sur ce, bonsoir*... moi, je sais bien qui ne dormira pas. (Alex. Dum.)

— Depuis ce, Depuis l'époque indiquée : *Et depuis ce, il n'est pendant...* (Volt.)

— Ce semble, Parait-il : *Il est, CE SEMBLE, assez bien partagé*.

La noblesse et l'argent sont brouillés, ce me semble.

— Ce dit-il, ce dit-elle, ce dit-on, Dit-il, dit-elle, dit-on ; ce est explétif dans ces locutions :

Un tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras.

Doux trésors, ce dit-il, chers gages, qui jamais N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge.

— A ce que, Afin que : *A ce qu'il ne prétendât cause d'ignorance*. N'est usité qu'en style de pratique et de chancellerie.

— Quand ce vient, Quand il est question, quand vient le tour ou le moment : *QUAND CE VINT à moi de parler*.

Ce qui nous paraissait terrible et singulier S'apprivoisa avec notre vue, Quand ce vient à la continue.

Il emprunta. Quand ce vint à payer, Et qu'à sa porte il vit le créancier, Force lui fut d'esquiver par la fuite.

— En dehors des locutions et des emplois fort rares qui précèdent, ce ne s'emploie jamais qu'avec le relatif *qui* ou *que*, ou avec le verbe *être*, ou avec les verbes *devoir* ou *pouvoir* suivis de l'infinitif *être*.

— Ce qui, ce que, ce dont ou de quoi, La chose ou les choses qui, la chose ou les choses que ou dont : *Ce qui plaît. Ce que je sais. Ce qu'il me faut. Ce dont il s'est avisé. C'est ce de quoi il n'est jamais convenu. Nous appellerons bonheur de notre vie ce qu'il faut quitter, ce qu'il faut haïr, ce qu'il faut exier*. (Flech.) *La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit*. (La Rochef.) *On nous persuade aisément ce qui nous fait plaisir*. (Mme de Fontaines.) *Le lueur est ce qui fait plaisir, mais ce dont on pourrait se passer*. (Ott.) *Tout ce que j'admire m'est cher, et tout ce qui m'est cher ne peut me devenir indifférent*. (J. Joubert.) *La nature d'un être est ce qui le constitue ce qu'il est*. (De Bonald.) *Le génie d'un peuple, c'est ce qui fait que ce peuple est lui, et non tel autre*. (Ballanche.) *Ce qui est au-dessus de toute évidence, c'est la bonté de Dieu*. (La Cordaire.) *La Grèce ne fut jamais ce qu'on peut appeler un Etat industriel*. (Renan.)

Ce qui fait le héros dégrade souvent l'homme.

— A ces mots, ce héros expiré N'a laissé dans mes bras qu'un corps dégluré.

D'un regard étonné j'ai vu, sur les remparts, Ces géants court-vêtus, automates de Mars,

Ces mouvements si prompts, ces démarches si fières, Ces moustaches, ces grands bonnets, Ces habits retroussés, montrant de gros derrières Que l'ennemi ne vit jamais.

De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur ? Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur ?

Ces hameaux, ce bûcher, cette nuit enflammée, Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,

Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat, Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat ;

Cette pourpre, cet or que rehaussait sa gloire, Et ces lauriers encor témoins de sa victoire ;

Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts Confondre sur lui seul leurs avides regards ;

Ce port majestueux, cette douce présence !

Votre hymen se prépare, et Médée elle-même A tout ce qu'elle hait livre tout ce qu'elle aime.

— Ce que a signifié autrefois Si, la raison pour laquelle : *Ce que je me fais ; c'est que j'aime la paix. Ce que je réponds sur-le-champ à une harangue que tu as prémontrée, c'est un fruit de ce que j'ai appris de toi*. (Coëffeteau.)

Nous avons, faute de mieux, traduit cette locution par *si*, mais elle en diffère par une nuance : outre la raison de l'acte, elle annonce les raisons de la nature et des limites de cet acte. *Ce que je réponds signifie en même temps Si je réponds et si je réponds ainsi*.

Cette tournure, toute latine, avait la concision du latin.

— Ce, sujet du verbe *être*, peut avoir pour attribut 1° un adjectif : *C'est bien fâcheux. C'est possible. C'est superbe à voir. C'est égal. C'était facile. Ce serait faisable*. 2° Un participe : *C'est fini. C'est entendu. C'est bien tourné. C'est plutôt fait de céder à la nature*. (La Bruy.) 3° Un nom ou un pronom : *C'est votre frère. C'est une montagne très-élevée. C'est la question. C'est lui. C'est vous. C'est tout le monde. Est-ce là votre sœur ? — Ce l'est. Si jamais homme a été capable de soutenir un si vaste empire, c'a été Alexandre*. (Boss.)

Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde.

— C'est la nature et l'humeur des personnes, Et non la qualité, qui rend les choses bonnes.

— Ce, employé dans la proposition principale, est souvent répété comme sujet du verbe *être* dans la proposition subordonnée ; dans ce cas, la proposition principale étant le véritable sujet, le second *ce* est purement explétif : *Ce que je sais, c'est qu'il était là. Ce qu'il faudrait, ce serait un homme sûr. La fureur de la plupart des Français, c'est d'avoir de l'esprit, et la fureur de ceux qui veulent avoir de l'esprit, c'est de faire des livres*. (Montesq.)

Ce qui importe à tout homme, c'est de remplir ses devoirs sur la terre. (J.-J. Rouss.)

Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.

La loi de l'univers, c'est : Malheur aux vaincus!

— Ce, employé dans la proposition principale, est souvent répété comme sujet du verbe *être* dans la proposition subordonnée ; dans ce cas, la proposition principale étant le véritable sujet, le second *ce* est purement explétif : *Ce que je sais, c'est qu'il était là. Ce qu'il faudrait, ce serait un homme sûr. La fureur de la plupart des Français, c'est d'avoir de l'esprit, et la fureur de ceux qui veulent avoir de l'esprit, c'est de faire des livres*. (Montesq.)

Ce qui importe à tout homme, c'est de remplir ses devoirs sur la terre. (J.-J. Rouss.)

Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.

La loi de l'univers, c'est : Malheur aux vaincus!

— Ce, employé dans la proposition principale, est souvent répété comme sujet du verbe *être* dans la proposition subordonnée ; dans ce cas, la proposition principale étant le véritable sujet, le second *ce* est purement explétif : *Ce que je sais, c'est qu'il était là. Ce qu'il faudrait, ce serait un homme sûr. La fureur de la plupart des Français, c'est d'avoir de l'esprit, et la fureur de ceux qui veulent avoir de l'esprit, c'est de faire des livres*. (Montesq.)

Ce qui importe à tout homme, c'est de remplir ses devoirs sur

de : *C'est que faire plaisir de me dire cela. C'est une erreur de regarder la naissance et le rang comme un privilège.* (Moss.) C'est un second crime de tenir un serment criminel. (J.-J. Rouss.)

C'est un pesant fardeau d'avoir un grand mérite.

REGNARD.

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise.

De voir qu'un inconnu céans s'impatrontise.

MOLIÈRE.

Il Ce que c'est que, Ce que c'est que de, La personne ou la chose qu'est : *J'ignore ce que c'est que cet homme. Je ne sais ce que c'est que de trahir sa parole.*

Vous le voyez, mon cœur, ce que c'est de l'aimer.

MOLIÈRE.

Cet horrible fatras, auquel on s'est habitué comme aux modes les plus ridicules, est très-usité dans les livres aussi bien que dans la conversation ; ce qu'est dirait logiquement la même chose : *J'ignore ce qu'est cet homme. Je ne sais ce qu'est trahir sa foi.* Autrefois, du moins, il était permis d'écouter cela, et l'on disait : *Je sais que c'est, ou tout au plus Je sais que c'est de.*

Je sais que c'est : vous êtes offensée.

MALHERBE.

Il Ce n'est, ce vous est, ce lui est, Cette chose est pour moi, pour vous, pour lui : *Ce n'est une tentation bien grande. Ce lui sera une grande joie.*

Du palais d'un jeune lapin

Dame belette, un beau matin,

S'empara : c'est une rusée.

Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.

LA FONTAINE.

Il Ce n'est avis, ce leur est avis, Je suis, ils sont d'avis : *Ce n'est avis qu'il eut raison.*

— C'est pour, suivi d'un infinitif sans complément, Cela mérite que, il y a là de quoi :

Certes, c'est pour en rire, et tu peux me le rendre.

MOLIÈRE.

Il C'est à, suivi d'un infinitif, Cela est capable de porter, d'amener, de pousser à : *C'est à faire dresser les cheveux. C'est à mourir de rire. C'est à n'en plus finir.* Signifie aussi il faut, il est nécessaire de : *C'est à recommencer. C'est à prendre ou à laisser.*

— C'est à... de, C'est à... à, Je suis, vous êtes, il est celui qui doit : *C'est à moi d'obéir. C'est à vous à commander. C'est à lui d'y pouvoir.*

C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.

LA FONTAINE.

C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires, à brûler constamment pour des beautés sévères.

MOLIÈRE.

Il C'est-à-dire, Cela signifie, il faut entendre par là : *L'autorité, c'est-à-dire l'autorité légitime et morale, n'est autre chose que la justice.* (V. Cousin.)

... Quelques-uns trop en tâtaient,

C'est-à-dire qu'ils crapulèrent.

SCARRON.

Il V. DIRE.

— C'est pourquoi. V. POURQUOI.

— Dans les phrases interrogatives et dans quelques phrases affirmatives où l'expression *c'est* sert à appuyer une proposition énoncée, le sujet se place après le verbe : *Est-ce lui ? Est-ce ce que vous m'avez promis ? Qu'était-ce donc ? Que serait-ce si vous l'aviez entendu ? Aussi est-ce qu'il a remporté le prix.*

... Est-ce un sujet pourquoi

Vous fassiez sonner vos mérites ?

LA FONTAINE.

Dire qu'on ne saurait haïr,

N'est-ce pas dire qu'on pardonne ?

MOLIÈRE.

Il Qui est-ce qui ? Qu'est-ce qui ? Quelle est la personne ou la chose qui ? *Qui est-ce qui vous a appelé ? Qu'est-ce qui vous a manqué ? Qui est-ce qui voudrait toujours vivre ?* (J.-J. Rouss.) Ces phrases embarrassées seraient avantageusement remplacées par celles-ci : *Qui vous a appelé ? Que vous a-t-il manqué ? Qui voudrait toujours vivre ?*

Il Qui est-ce que ? Qu'est-ce que ? Quelle est la personne ou la chose que ? *Qu'est-ce que vous demandez ? Qu'est-ce que vous avez eu ? Qu'est-ce qu'un roi ? C'est l'oint du Seigneur.* (L'abbé Maury.) On dirait mieux, selon nous, *qui ou que* : *Qui demandez-vous ? Qu'avez-vous eu ? Mais Qu'est un roi ? serait trop inusité pour l'oreille. Il Qu'est-ce là ? Qu'est-ce-ci ? Quelle est cette chose-là, cette chose-ci ? Que diable est-ce là ?*

Qu'est-ce-ci, mes enfants ? Ecoutez-vous vos flammes ?

CORNILLE.

Qu'est-ce-ci ? dit-il à son monde ;

Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.

LA FONTAINE.

Ces locutions diffèrent par l'analyse, mais non par le sens, de ces autres-ci : *Qu'est-ceci ? Qu'est cela ?* Aussi trouve-t-on les unes et les autres confondues, pour le même texte, dans les différentes éditions.

— Ce est souvent sujet des verbes *devoir* ou *pouvoir* suivis de *être* à l'infinitif : *Figurez-vous quelle joie ce peut être que de relever la fortune de la personne qu'on aime.* (Mol.) *S'il y a un homme heureux en ce monde, ce doit être l'honnête homme.* (S. de Sacy.)

Je ne sais pas, de vrai, quel homme ce peut être.

MOLIERE.

Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins, Ce doit être celui d'éviter la foudre.

LA FONTAINE.

— Gramm. On emploie ordinairement *ce* par pléonasme devant le verbe *être* : 1^o quand, par inversion, ce qui devrait figurer comme attribut a pris la place du sujet, surtout si ce qui suit le verbe est un peu long : *L'ingratitude la plus noire, c'est l'oubli de Dieu*, cela est même rigoureusement nécessaire lorsque le verbe doit être suivi immédiatement d'un pronom personnel : *Le plus occupé, c'est moi* ; 2^o quand le verbe *être* est placé entre des infinitifs : *Bien écrire, c'est tout à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre*, à moins pour-

tant que le verbe placé après *être* ne soit négatif, comme dans *Souffler n'est pas jouer* ; 3^o dans plusieurs autres cas où il faut surtout consulter le goût et l'oreille. Selon quelques grammairiens, l'infinitif placé après *c'est à moi, c'est à vous, etc.*, doit être précédé de la préposition *à* quand on exprime une idée de tour : *C'est à vous à jouer après moi* ; il demande la préposition *de* quand on veut éveiller une idée de droit ou de devoir : *C'est à moi de jouer le premier*. Mais cette distinction n'est pas toujours observée. On lit dans Voltaire : *C'est à vous à faire l'éloge de l'amitié ; c'est à vous de détruire la politique qui érige le crime en vertu*, et dans l'Académie : *C'est au juge à prononcer*.

Pour l'emploi des pronoms conjonctifs ou de la conjonction *que* après *C'est à, c'est de, c'est ici, c'est là, v. PRONOM*.

En dehors de ces quelques règles, toutes les difficultés relatives au pronom *ce* reposent sur un usage ou plutôt un abus, celui de faire, dans certains cas, de *ce* mot singulier le sujet d'un verbe pluriel.

Lorsque le mot qui suit le verbe *être* précédé de *ce* est de la première ou de la deuxième personne, le verbe se met toujours au singulier : *C'est nous qui avons répondu. C'est vous qui avez manqué de parole.*

Quand le même mot est de la troisième personne, le verbe doit se mettre au pluriel : *Ce sont eux qui me l'ont dit.*

Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux.

LA FONTAINE.

Le peuple, plus logique que la grammaire, se sert du singulier même en ce cas : *C'est eux qui l'ont voulu*, et nous devons ajouter que cette forme populaire se retrouve dans les meilleurs écrivains : *Les dieux décident de tout ; c'est donc les dieux et non pas la mer qu'il faut craindre.* (Fén.) *C'est des montagnes inaccessibles, c'est des ravins et des précipices d'un côté, c'est partout des forts élevés.* (Boss.) *Qui racontera ces détails, si je ne les révèle ? Ce n'est pas les journaux.* (Cha-teaub.)

Ce n'est pas les Troyens, c'est Hector qu'il faut crain-

RACINE. [dre.]

Lorsque le verbe *être* est suivi de deux ou de plusieurs noms ou pronoms, c'est avec le premier que s'accorde le verbe : *C'est la raison et la vérité que l'homme doit consulter avant tout. C'est le vice et les passions qui sont la source de tous les maux.* Ce sont les craintes et l'espérance qui remplissent la vie entière de l'homme. *C'est la pluie et la chaleur qui fécondent la terre.* (Desc.) Toutefois, l'emploi du pluriel est toujours permis dans ce cas : *Quand Louis XIV donnait des fêtes, c'étaient les Cornille, les Molière, les Quinault, les Lulli, les Lebrun qui s'en mêlaient.* (Volt.)

Lorsque les mots qui suivent le verbe *être* expriment l'heure qu'il est ou que l'on veut indiquer, le verbe se met toujours au singulier : *C'est cinq heures qui viennent de sonner. C'était trois heures que l'on m'avait marquées pour le rendez-vous.*

— Homonyme. Se.

CE. Chim. Abréviation de *certum*.

CE qu'il y a dans une bouteille d'encre, par M. Alphonse Karr. Sous ce titre étrange, l'auteur a réuni quatre nouvelles qui avaient successivement paru en 1838, 1839, 1840 et 1842. Ce sont : *Geneviève, Clotilde, Hortense et Am-Rauchen*. V. CLOTILDE et GENEVIÈVE.

CE s. m. (sé). Argot. Matière d'argent, dans le langage des voleurs : *Roulants de cé* (pièces de monnaie d'argent).

CÉA s. m. (sé-a). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la famille des chalcidiens, comprenant une seule espèce qui vit en Angleterre, et qui est complètement dépourvue d'ailes.

CEA, rivière d'Espagne, dans la province de Léon, prend sa source dans la sierra de Cabadonga, coule du S. au N., baigne la ville de son nom, et se jette dans l'Esla après un cours de 190 kilom. Dans son cours inférieur, elle forme, sur une étendue d'environ 35 kilom., la ligne de démarcation entre les provinces de Léon et de Valladolid.

CEA, ville d'Espagne, province et à 50 kilom. E. de Léon, sur la rivière de même nom, ch.-l. de juridiction civile ; 2,000 hab. Commerce de vins, huiles, miel et cire.

CÉADAS, gouffre où les Lacédémoniens précipitaient les grands criminels, comme les Athéniens dans leur Barathrum, et les Romains du haut de leur roche Tarpéenne. Le Céadas est célèbre par la manière merveilleuse dont Aristomène parvint à s'en échapper.

per. Ce grand capitaine, ennemi redoutable des Spartiates, dont il ravageait le pays, à la tête des Messéniens, ayant été pris dans une embuscade avec cinquante hommes de sa troupe, raconte Pausanias, ils furent tous condamnés à être précipités dans le Céadas, endroit où les Lacédémoniens jettent ceux qu'ils punissent pour les forfaits les plus graves.

Les autres Messéniens périrent de leur chute ; mais la divinité qui avait veillé sur Aristomène en d'autres conjonctures, le sauva encore de ce péril. Ceux qui veulent relever l'histoire d'Aristomène par le merveilleux, disent que lorsqu'on le précipita dans le Céadas, un aigle se plaça sous lui et le soutint avec ses ailes, de sorte qu'il arriva au fond sans se briser, et même sans recevoir aucune blessure.

Il fallait aussi que la divinité lui donnât les moyens de sortir du gouffre, et voici l'histoire de sa délivrance. Descendu au fond du précipice, il se coucha, et s'étant enveloppé de son manteau, il attendait la mort qu'il regardait comme inévitable ; mais, le troisième jour, ayant entendu quelque bruit, il se découvrit la tête, et comme ses yeux étaient accoutumés à l'obscurité, il vit un renard qui mangeait des cadavres ; imaginant bien que cet animal devait avoir quelque issue, il le laissa approcher, le saisit d'une main, de l'autre, chaque fois que le renard se retournait, il lui présentait son manteau à mordre, le suit ainsi longtemps, et se laisse traîner dans les endroits difficiles. Enfin, sur le tard, il aperçoit le trou par lequel le renard est entré, et qui laisse passer quelque faible lueur.

Il lâcha alors l'animal, qui regagna son terrier. Mais l'ouverture était trop étroite pour y pouvoir passer, Aristomène l'élargit avec ses mains, se sauva et retourna chez lui à Ira. Il serait inutile de relever toutes les absurdités de ce récit, et impossible même, dans ce tissu de fables, de dire si le fait de l'évasion d'Aristomène est suffisamment avéré.

CEADDE ou CHAD, en latin *Chaddas* (saint). Ce saint, qui, au VIII^e siècle, était évêque de Lichfield, en Angleterre, avait une peur très-grande du tonnerre ; quand il l'entendait gronder, il rassemblait les fidèles dans son église, les faisait prier et ordonnait de sonner les cloches, coutume absurde conservée après lui et qui a causé plus d'un malheur. C'est pour cela que ce saint est invoqué pour préserver de la foudre. Le tombeau de saint Ceadde fut un lieu de pèlerinage très-fréquenté ; ceux qui étaient atteints de quelque maladie n'avaient qu'à mêler à leur boisson un peu de poussière de son tombeau, et ils étaient guéris. L'Eglise célèbre sa fête le 2 mars.

CÉAN-BERMEUDEZ (don Juan Augustin), archéologue et critique d'art, né en 1749, à Gijon (Asturies), mort en 1829. Disciple de don Martin de Ulloa et de Rafael Mengs, il publia un grand nombre d'ouvrages sur les arts, dont les principaux sont : *Dictionnaire historique des plus illustres professeurs des beaux-arts en Espagne* (Madrid, 1800) ; *Description artistique de la cathédrale de Séville* (Séville, 1804) ; *Dialogue sur l'art de la peinture ; Mémoires sur la vie de Jovellanos ; l'Art de la perspective dans les arts du dessin ; Notice sur les architectes et l'architecture en Espagne ; Sur les antiquités romaines en Espagne*, ouvrage d'une haute importance, publié seulement en 1832.

CÉANOTHE ou CÉANOTE s. m. (sé-a-no-te — du gr. *keanotos*, espèce de plante épineuse ; de *kento*, je pique). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rhamnées, comprenant plus de quarante espèces, qui croissent en Amérique du Nord : *On cultive dans nos jardins plusieurs espèces de CÉANOTHS.* (Le-maire.) *Il est toujours prudent de couvrir les CÉANOTHS pendant l'hiver.* (Bosc.) *On extrait de la racine du CÉANOTHE d'Amérique une matière colorante jaune nankin.* (Gouais.)

— Encycl. Le genre *céanotus*, un des plus remarquables de la famille des rhamnées, renferme des arbrisseaux glabres ou pubescents, rarement épineux, à feuilles alternes, dentées en scie, subtrinérvées ; à fleurs éclatantes, blanches, jaunes ou bleues, disposées en grappes axillaires ou en panicules terminales ; à fruit capsulaire, divisé en trois loges et marqué de trois côtes saillantes. Ses caractères botaniques peuvent se résumer ainsi : tube calicinal subhémisphérique, quintiparti, à limbe coloré ; corolle formée de cinq pétales longuement onguiculés et insérés au bord d'un disque annulaire qui revêt le tube calicinal ; étamines au nombre de cinq, insérées avec les pétales auxquels elles sont opposées ; anthères extrorses ; style simple, tridé, à stigmates papilliformes extrêmement petits. On en connaît plus de quarante espèces, toutes originaires de l'Amérique du Nord, le plus grand nombre de la Californie. Ce sont des plantes d'ornement qui produisent un charmant effet dans les jardins paysagers, par l'abondance et la riche couleur de leur floraison. Les principales espèces cultivées sont : le *céanotus d'Amérique*, remarquable par ses feuilles en cœur, pubescentes, légèrement dentées, et par ses petites fleurs blanches comme la neige, rapprochées en petits bouquets vers l'extrémité des rameaux ; le *céanotus à feuilles papilleuses*, élégant arbrisseau à rameaux verts, tachés de brun, grêles, horizontaux et relombants, à feuilles glanduleuses, d'un vert gai, luisantes et mamelonnées en dessus, revêtues de poils en

dessous ; à fleurs d'un beau bleu, disposées en épis d'abord raccourcis et denses, puis allongés et très-lâches ; le *céanotus à feuilles dentées*, dont les rameaux allongés, dressés et teintés de rouge brun, sont couverts de feuilles oblongues, très-petites, arrondies ou échancrées en cœur aux deux extrémités, inégalement bordées de dents glanduleuses. La plupart des *céanotus* supportent la pleine terre sous le climat de Paris, pourvu qu'elles aient un sol frais, léger et un peu ombragé. On les multiplie de marcottes ou de graines, qu'il faut semer sur couche dans des terrines. Les feuilles de certaines espèces nourrissent un ver à soie dont l'acclimation a été l'objet de quelques essais.

CÉANS adv. (sé-an — du lat. *istac*, là, on fit en langue d'oc *sa, sac* ; en langue d'oïl, *sai, sa, sa, say, ça, cai* ; et de *intus*, dedans, on fit *ens, enz*. De *ça, cai* et de *ens*, dedans, on forma *ciens, céans*, que nous écrivons aujourd'hui *céans*. C'est de la même façon que de *la, lai*, venus de *illac*, on fit *laïens, léans, léans*. Nous n'avons pas conservé ce dernier composé). Ici, dans cette maison : *Ce qui est de réel est que vous seriez CÉANS libre comme chez vous.* (Fén.) *Tout le monde vous bénit CÉANS.* (Scribe.) *Allez plus loin chanter vos sonnettes, et vous n'entrerez pas CÉANS.* (G. Sand.)

Il peste, il jure, il veut mettre le feu céans.

RÉGNIER.

Si son clerc vient céans, fais-lui goûter mon vin.

RACINE.

Quoi ! je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique

Vienne usurper céans un pouvoir tyrannique !

MOLIÈRE.

Il Ce mot n'est plus guère usité.

— Homonyme. Séant.

CEARA, province de l'empire du Brésil, bornée au N. par l'Océan Atlantique, à l'E. par la province de Rio-Grande-del-Norte, au S. par celle de Pernambuco, et à l'O. par celle de Piauh ; ch.-l. Aracaty ; superficie, 1,100 kilom. car. ; 400,000 hab. Sur la côte, le sol est extrêmement plat ; le seul point un peu élevé qu'on y rencontre est le pic de Mararanguape, qui sert à signaler aux navires le port du chef-lieu. En pénétrant dans l'intérieur, le sol s'élève sensiblement et présente quelques soulèvements qui se rattachent à la sierra Ibiapaba à l'ouest, et à la sierra Borborema au sud. Les côtes plates de cette province manquent de baies et de bons ancrages ; ses meilleurs ports sont ceux d'Aracaty, de Sumacac et de Ceara. Le sol est en général sec et sablonneux ; il devient très-fertile au voisinage des rivières et dans quelques parties de l'intérieur. Les districts de Villa-Viciosa, dans la sierra Ibiapaba, et de Villa-Nova-del-Rey, dans la sierra Borborema, sont d'une fertilité extrême. Le climat est très-chaud, et les sécheresses y sont souvent excessives et très-nuisibles à la santé des hommes et des animaux. Les cours d'eau, assez nombreux, mais peu importants, coulent tous dans la direction de la côte ; les plus considérables sont le Zaguarybe et le Ceara. Au point de vue minéralogique, cette province est moins favorisée que les autres contrées de l'empire ; on y trouve seulement quelques améthystes, et des mines d'alun à San-João-do-Principe. L'agriculture exploite les *campos*, fertilisés par les inondations des rivières. Le maïs y réussit parfaitement, de même que le riz et les fèves ; la culture du coton y prend chaque jour une extension nouvelle, concurrence avec celle de la canne à sucre, du manioc et du melon d'eau. L'élevé des bêtes à cornes y est très-importante ; les rivières et les lacs y sont très-poissonneux. Dans les montagnes, on trouve de beaux bois de construction, de marqueterie et de teinture ; enfin, sur plusieurs points de la côte, des lacs salants. Le commerce de la province a principalement pour objet les cuirs, les bestiaux, le coton et le sel.

CEARA (RIO), petit fleuve de l'empire du Brésil, dans la province de même nom, prend sa source dans un contre-fort de la sierra Borborema, coule du sud au nord et va se perdre dans l'Atlantique, après un cours de 268 kilom.

CEARA ou NOTRE-DAME-DE-L'ASSOMPTION, ville de l'empire du Brésil, à l'embouchure du petit fleuve de son nom, sur l'Océan Atlantique, ch.-l. de la province de son nom, à 2,000 kil. N.-E. de Rio-Janeiro ; 6,000 hab. Le port, quoique de création récente et incomplètement terminé, présente quelque mouvement commercial. En 1856 sont sortis du port de Ceara, pour l'Europe, 26 navires jaugeant 6,592 tonneaux ; il en est entré 22, jaugeant 6,670 tonneaux. Pour le cabotage, le nombre de navires doit être double. Une succursale de la banque du Brésil, créée à Ceara, concourt puissamment au développement du crédit de cette ville.

CEAU s. m. (sé). Forme ancienne du mot CIEL.

CEAULZ pron. démonstr. (sé). Ancienne forme du mot CEUX.

CEBA, nom lat. de CEVA.

CEBA (Ansald), poète et littérateur italien, né à Gènes en 1565, mort en 1623. On lui doit des poésies lyriques, deux petits poèmes épiques, des exercices académiques, une *Istoria romana italiana* et trois tragédies : *le Gemelle Capuane*, *Alcipo* et *la Principessa Finlandra*.

CÉBADILLE s. f. (sé-ba-di-llé — 11 mil.). Bot. Syn. de CÉVADILLE.

CÉBATHÉ s. f. (sé-ba-te). Bot. Syn. de coque du levant.

CÉBAZAT, bourg et commune de France (Puy-de-Dôme), cant., arrond. et à 6 kilom. N. de Clermont, sur le Bédât; pop. aggl. 1,982 hab. — pop. tot. 2,044 hab. Eglise romane, beffroi remarquable; restes du château et des fortifications.

CÉBENNA MONS, nom latin des CÉVENNES.

CÉBÈS DE THÈBES, philosophe grec de l'école de Socrate, né à Thèbes vers l'an 440 avant notre ère, mort à un âge avancé. Platon en a fait un des interlocuteurs introduits par lui dans le dialogue célèbre intitulé : *Phédon*. On le croit personnellement l'auteur de trois dialogues : l'*Hédomade* ou la *Semaine*, le *Phrynicus*, et le *Pinax* connus sous le nom de *Tableau de Cébès*, le seul qui ait survécu. Le *Tableau de Cébès* est une allégorie dans laquelle l'auteur a mis en parallèle les bons et les mauvais instincts de la nature humaine, c'est-à-dire les vertus et les vices; c'est une étude de mœurs qui constate déjà, à cette époque, la décadence de la société grecque. Cébès nous montre l'imposture, ou si l'on veut le charlatanisme des sophistes, enivrant les hommes du breuvage de l'erreur et de l'ignorance. L'imposture a le talent d'exploiter les passions et les préjugés du moment; elle pousse au goût des richesses, de la volupté et de la débauche, qui étaient les vices du temps. L'auteur s'attache à démontrer que ces excès sont suivis de maux supérieurs, par leur intensité, aux plaisirs préconisés par l'imposture; ces maux sont la tristesse qui accompagne nécessairement l'abus du plaisir, puis le deuil et le désespoir de l'âme. Il met en regard de ces vices et des maux qui en sont la conséquence les vertus qui mènent à des résultats opposés. Ces vertus sont la patience et la modération. Pour la modération, la chose va de soi : elle est un tempérament, aux excès qui précèdent; mais que vient faire ici la patience? Cébès dit d'avis que le mal tient une grande place dans la vie, quelque soin qu'on mette à suivre les lois de la sagesse, et que la patience est le seul remède à employer contre des maux inévitables. Tel est le sens de cette allégorie, dont nous allons maintenant donner l'analyse. Un tableau est offert à Saturne, père de la Vérité, qui est mère de la Vertu et compagne de l'Honneur. L'ensemble singulier du *tableau de la vie humaine*, dit l'auteur, présentait divers sujets, tous différents les uns des autres. Il renfermait une espèce d'enceinte qui en contenait deux autres, dont une était plus spacieuse. On remarquait dans la première enceinte une porte, près de laquelle une grande foule paraissait se tenir debout. Au dedans de l'enceinte, on voyait un grand nombre de femmes. Près de l'entrée de la première porte et de l'enceinte était un vieillard, qui semblait commander quelque chose à la foule qui était entrée. « Telle est, d'après Cébès, la composition de ce tableau; en voici l'explication : l'enceinte se nomme la *Vie*; la grande foule qui se tient près de la porte est composée de ceux qui doivent vivre un jour; le vieillard adossé à la porte s'appelle le *Génie*. C'est lui qui indique aux futurs vivants la conduite qu'ils devront tenir lorsqu'ils seront sur terre. Les femmes sont la *Séduction*, la *Fortune*, l'*Incontinence*, la *Débauche*, l'*Insatiabilité*, la *Flatterie*, accompagnées du *Chagrin*, de la *Tristesse*, du *Douleur*, du *Désespoir* et du *Châtiment*. Toutes suivent la fausse Éducation. En pénétrant dans la seconde enceinte, on rencontre la *Contenance* et la *Patience*, qui vous conduisent vers la véritable instruction, assise entre ses deux filles, la *Vérité* et la *Persuasion*. Autour d'elles sont la *Science*, la *Force d'âme*, la *Justice*, la *Probité*, la *Modération*, la *Modestie*, la *Liberté* et la *Douceur*. Toutes ensemble conduisent leurs protégés vers la *Félicité*, lorsqu'ils ont bien compris qu'il n'y a de vrai bien que la sagesse et de vrai mal que la folie. Ce dialogue est un des rares monuments philosophiques de l'antiquité grecque, en dehors des grands ouvrages d'Aristote, de Platon et de Xénophon. On en a contesté l'authenticité; mais les défenseurs de Cébès ont démontré que le fond du dialogue était réellement authentique, quoique plusieurs passages aient été interpolés. En effet, il est fait mention dans le *Tableau de Cébès* de plusieurs sectes qui n'ont vu le jour que longtemps après ce philosophe. Dans tous les cas, plusieurs écrivains dignes de foi, Diogène Laërce, Tertullien et Suidas, attribuent formellement à Cébès le dialogue connu sous son nom et en citent des fragments qu'on y retrouve textuellement. On a souvent imprimé le *Tableau de Cébès* à la suite du *Manuel d'Épictète*. La meilleure édition qu'on en ait est celle de Gronovius [Amsterdam, 1689, 1 vol. in-12].

On pourra consulter sur Cébès : Fladé, *De Cebete, ejusque tabula* (Freiberg, 1797, in-4°); Klopfer, *De Cebete tabula dissertationes tres* (Zwickau, 1818-1822, in-4°). — Il a existé un autre philosophe grec du nom de Cébès, qui était de Cyzique et que cite Athénée. Il était de l'école cynique et plusieurs critiques modernes lui ont attribué le *Tableau de Cébès*, qui appartient au disciple de Socrate.

CÉBIDIENS s. m. pl. (sé-bi-di-ain). Mamm. Famille de singes, qui a pour type le genre *Cebus*.

CÉBIEN, IENNE, adj. (sé-bi-ain, i-ène — rad. *cebus*). Mamm. Qui ressemble à un *Cebus* ou sajou.

— s. m. pl. Grande tribu de singes d'Amérique à queue longue et prenante, sans callosités, qui a pour type le genre sajou.

— Encycl. Les *Cébiens*, appelés aussi *hétiopithèques*, sajou ou sapajous, forment la première division des singes américains ou platyrrhiniens. Ces quadrumanes ont les narines ouvertes sur les côtés du nez et munies de larges cloisons; chaque mâchoire a quatre incisives, deux canines et douze molaires. Ils n'ont ni abajoues ni callosités, et leurs ongles sont aplatis. Enfin leur queue, longue et prenante, fortement musclée et dont ils se servent comme d'une main, leur permet de sauter de branche en branche, et de s'y suspendre au besoin. On les divise en deux groupes : 1° *Cébiens à queue velue* : genre sajou ou sapajou (*Cebus*); 2° *Cébiens à queue nue* : genres alouate, atèle, ériode et lagotriche.

CÉBI-PIRA s. m. (sé-bi-pi-ra — nom brésilien). Bot. Arbre du Brésil, dont l'écorce amère et astringente est employée, en bains et en fomentations, contre les maladies de reins.

CÉBLÉPYRINÉ, ÉE adj. (sé-blé-pi-ri-né). Ornith. Qui ressemble à un céblépyris ou échenilleur.

— s. f. pl. Famille d'oiseaux ayant pour type le genre céblépyris ou échenilleur.

CÉBLÉPYRIS s. m. (sé-blé-pi-ris). Ornith. Nom scientifique du genre échenilleur.

CÉBOCÉPHALE s. m. (sé-bo-sé-fa-le — du gr. *kēbos*, singe; *kephalē*, tête). Têrat. Genre de monstres dont la tête ressemble à celle d'un singe.

CÉBOCÉPHALIE s. f. (sé-bo-sé-fa-li — rad. *cébocéphale*). Têrat. Monstruosité des cébocéphales.

CÉBOCÉPHALIEN, IENNE adj. (sé-bo-sé-fa-li-ain, i-ène — rad. *cébocéphale*). Têrat. Se dit des monstres dont la tête ressemble à celle des singes : *Monstre cébocéphalien*.

CÉBOCÉPHALIQUE adj. (sé-bo-sé-fa-li-ke — rad. *cébocéphale*). Têrat. Qui appartient aux cébocéphales ou à la cébocéphalie : *Différents cébocéphaliques*.

CEROLLA, ville d'Espagne, province et à 40 kilom. O. de Tolède, près de la rive droite du Tage; 3,000 hab. Vins blancs estimés. Palais des ducs d'Albe.

CÉBRENIA, district de l'ancienne Asie Mineure, dans la Troade, au-dessous de la Dardanie. C'était un pays de plaines, qui devait son nom à *Cebrena* sa capitale, bâtie sur la rivière appelée Cebrenus. Les habitants prenaient le nom de *Cebrenii*.

CÉBRENROS, ville d'Espagne, prov. et à 41 kilom. d'Avila, ch.-l. de juridiction civile; 3,000 hab. Commerce de grains, laines et vins; fromages estimés.

CÉBRION s. m. (sé-bri-on — nom mythol.). Entom. Genre de coléoptères serricornes, dont une espèce est commune dans le midi de l'Europe : la *female* du CÉBRION *geant* ne sort jamais de terre. (V. Meunier.)

— Encycl. Les *Cébrions* ressemblent aux taupins par leurs élytres, aux malacodermes par leurs autres caractères. Les mandibules de ces insectes sont arquées, aiguës, et le labre est court chez le mâle; les antennes, longues chez le mâle, très-courtes chez la femelle, sont insérées en avant des yeux, qui sont globuleux; le corselet est transversal avec des angles qui se terminent en épines. On les trouve en été sur les feuilles des arbres, et plus souvent sur celles des plantes aquatiques. Ils volent très-bien, et quelques-uns ont la faculté de sauter au moyen de leurs cuisses postérieures. Les *Cébrions* se font remarquer par les différences considérables qui existent entre les deux sexes, et par leur singulière manière de s'accoupler. Ainsi le mâle a des antennes très-longues, des élytres qui recouvrent complètement l'abdomen, et des pattes grêles; la femelle a des pattes renflées, des antennes et des élytres très-courtes, l'extrémité de l'abdomen découverte et terminée par une longue tarière, enfin elle est dépourvue d'ailes. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les entomologistes aient rapporté à un genre particulier les femelles des *Cébrions*, tant qu'ils n'avaient pas vu ces insectes accouplés. Cet accouplement ne peut s'observer par les temps de sécheresse; il n'a lieu qu'après les fortes averses qui ont ramolli le sol. La femelle enfonce alors tout son corps dans la terre, et ne laisse sortir que l'extrémité de l'abdomen, terminé, comme nous l'avons vu, par une longue tarière tubuleuse, dans laquelle le mâle introduit son organe génital, et qui sert ensuite à la femelle à déposer ses œufs dans la terre. Les *Cébrions* sont en général des insectes de grande taille, et c'est à cela qu'ils doivent leur nom mythologique. On en connaît une dizaine d'espèces, qui, pour la plupart, habitent le midi de l'Europe. La plus remarquable est le *Cébrion géant* (*Cébrion gigas*), long de 2 à 3 centimètres, noirâtre et pubescent sur presque toutes les parties de son corps. On le rencontre souvent, dans le midi de la France, en automne et après les pluies d'orage, volant en grandes troupes, à la manière des hannetons, et se heurtant de temps en temps, comme ces

derniers, contre les obstacles qu'il rencontre.

CÉBRION, géant qui prit part à la guerre contre les dieux, et qui fut tué par Vénus.

CÉBRIONITES s. m. pl. (sé-bri-o-ni-te — rad. *cébrion*). Entom. Tribu de coléoptères serricornes, ayant pour type le genre *Cébrion*.

— Encycl. Les insectes qui composent cette tribu ont le corps ordinairement mou et flexible, tantôt arrondi et bombé, tantôt ovale ou oblong et arqué en dessus; les antennes très-longues; les mandibules entières; les palpes de même grosseur ou plus grêles à l'extrémité; le corselet transversal, plus large à la base, à angles latéraux aigus ou même épineux. Ces insectes se tiennent sur les plantes, dans les lieux humides ou même inondés. On ne connaît pas leurs larves; on présume qu'ils vivent et se métamorphosent dans la terre. Cette tribu comprend les genres *Cébrion*, *rhypicère*, *dascille*, *élode*, *scirte*, *nyctée*, *eubrie*, *physodactyle*, *sandale*, etc.

CÉBRU, île de l'archipel des Philippines.

V. ZÉBU.

CÉBUS s. m. (sé-buss — lat. *cebus*, gr. *kēbos*, espèce de singe, qui se rapporte au sanscrit *kapti*, même sens. Ce dernier mot dérive lui-même de la racine *kap*, aller, d'où *kaptita*, rapide, et aussi *cheval*. A cette racine se lient également plusieurs autres dérivés s'appliquant à diverses espèces d'animaux remarquables par leur agilité). Mamm. Nom scientifique du genre sajou.

— Encycl. L'antiquité connaissait sous le nom de *Cebus* une espèce de singe qu'elle avait rangé parmi les satyres, et dont Plinius le naturaliste parle en ces termes : « On vit aussi aux jeux du grand Pompée l'animal d'Éthiopie nommé *Cebus*, dont les pieds de derrière ressemblent aux pieds et aux jambes de l'homme, et les pieds de devant à des mains. Depuis ce temps, ces animaux n'ont plus reparu à Rome. » Pythagore, de son côté, parle d'un singe d'Égypte auquel il donne le nom de *kēpos*. « C'est, dit-il, un animal terrestre des bords de la mer Rouge. Son nom signifie *jardin*, parce que ses couleurs sont variées. Il est de la taille d'un chien d'Érétie. Sa tête, son dos, son épine dorsale jusqu'à la queue, sont de couleur de feu mêlée de poils dorés. Sa face est blanche jusqu'aux joues, que suivent des bandes dorées. Le cou, la poitrine, le ventre, les pieds de devant sont blancs, les pieds de derrière noirs. On lui voit deux mamelles bleuâtres, assez grandes pour remplir la main. On peut comparer la forme de son museau à celle du cynocéphale. » Il est évident, d'après cette description, que cet animal n'est autre que le *patas* de Buffon, ou le *simia rubra*. Reste la question plus difficile de savoir si Plinius a décrit, sous le nom de *Cebus*, le singe auquel Pythagore donne le nom de *kēpos*.

CECCANO, ville des États de l'Eglise, délégation et à 8 kilom. S. de Frosinone, près du Sacco; 3,800 hab.

CECCARELLI (Alphonse), historien italien, né à Bevagna en Toscane, au xvi^e siècle. Il publia un ouvrage intitulé : *Dell'Historia de casa Monaldesca libri V* (Ascoli, 1580); et comme il y avait dans ce livre des passages injurieux contre plusieurs grandes familles d'Italie, Grégoire XIII fit arrêter l'auteur, qui fut condamné à mort pour altération de pièces.

CECCHI (Jean-Marie), jurisconsulte et poète comique italien, né à Florence en 1517, mort en 1587. Il était homme de loi, et cultiva par délasement la littérature dramatique. Il a composé un grand nombre de comédies, de tragédies et de représentations sacrées. On n'a publié qu'une dizaine de ses comédies; quelques-unes sont imitées des anciens; les autres sont des comédies de caractères : toutes sont originales, spirituelles, bien conduites et d'une gaieté qui touche trop souvent à la licence. La plus célèbre est l'*Assiolo*, qui fut représentée à Florence en 1515.

Cecchina (LA), ossia la Buona Figliuola, opéra italien, livret de Goldoni, musique de Piccini; représenté à Rome en 1760. V. BUONA FIGLIUOLA MARITATA.

CECCO D'ASCOLI (François STABILI, dit), écrivain italien, né à Ascoli, dans la Marche d'Ancone, vers 1337. Le peu qu'on sait de sa vie, c'est qu'il professa l'astrologie à Bologne. En 1324, il fut accusé d'avoir attaqué la religion et condamné par l'inquisition à diverses pénitences et à l'amende. De nouvelles imprudences lui attirèrent toutes les rigueurs du redoutable tribunal, qui le condamna au feu comme hérétique en 1327, sentence qui fut exécutée le jour même où elle fut prononcée. Il paraît que ses critiques de Dante et de Guido Cavalcanti, en lui attirant la haine de leurs admirateurs, n'avaient pas été étrangères à sa condamnation. Il avait composé de nombreux ouvrages scientifiques, dont la plupart sont restés manuscrits. Le plus célèbre, publié vers 1272, a pour titre : l'*Acerba* (peut-être d'*acervus*, monceau, amas), poème inachevé, sorte d'encyclopédie scientifique, d'un style incorrect et dur, mais qui dénote chez son auteur un profond savoir et des connaissances bien plus étendues que celles de ses contemporains. Il se compose de quatre livres : le premier traite de l'astronomie et de la météorologie; le second, de l'influence des dieux, de la physiologie, des vertus et des vices; le troisième, de l'amour des animaux et des minéraux; le quatrième, d'un grand nombre de problèmes

physiques et moraux. Un cinquième devait traiter de la théologie; mais l'auteur n'en a écrit que le premier chapitre. L'*Acerba* compte plus de vingt éditions, presque toutes altérées (les imprimeurs du temps craignaient d'être poursuivis en donnant le texte exact). La moins mauvaise est celle de Venise (1510, in-4°).

CECHENUS s. m. (sé-ké-nuss — du gr. *kechēnos*, baillant). Entom. Genre de coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, que plusieurs entomologistes ont rejeté.

CECI pron. démonstr. m. s. (se-si — de ce pron. et ci). Cet objet-ci, cette chose-ci : Ceci est mon bien. Ceci est délicat. Retenez bien ceci. Il y avait ceci de particulier chez les Romains, qu'ils mêlaient quelque sentiment religieux à l'amour qu'ils avaient pour leur patrie. (Montesq.)

— S'emploie très-souvent par opposition à cela, pour désigner un objet plus rapproché qu'un autre, ou simplement un objet différent ou distinct d'un autre : Laissez cela, ceci vaudra mieux. J'aime autant ceci que cela. « Ceci, cela, S'emploie familièrement, dans un sens tout à fait indéterminé, pour signifier une chose et une autre : Je ne puis encore louer cette femme que par les négatives; elle n'est point ceci, elle n'est point cela; avec le temps, je dirai peut-être : elle est cela. (Mme de Sév.) Un ignorant aurait été embarrassé et vous eût été dire : c'est ceci, c'est cela. (Mol.) J'ai déjà dit ce qu'il faut faire quand un enfant pleure pour avoir ceci ou cela. (J.-J. Rouss.) Ma santé? répondit Gringoire; eh! eh! on en peut dire ceci et cela. (V. Hugo.) La critique avance ceci et cela. (Th. Gaut.) Fais ceci, fais cela; va, viens, monte, descends. REGNARD.

L'un n'avait en l'esprit nulle délicatesse, L'autre avait le nez fait de cette façon-là; C'était ceci, c'était cela. LA FONTAINE.

Combien de gens par-ci par-là, Comme le roi lombard, comme Joconde, Ne se doutent le moins du monde Ni de ceci ni de cela! LA FONTAINE.

Il a été employé adjectivement, pour signifier qu'est d'une façon et d'une autre; la locution est alors des plus familières : On leur a donné la plus folle, la plus dissipatrice, la plus ceci, la plus cela qu'il est possible d'imaginer. (Mme de Sév.)

Pour elle aussi, sans la flatter, J'oserais dire et protester Que c'était bien la plus jolie, La plus coquette, la plus polie, La plus ceci, la plus cela... DU FRESNOY, *Enfide travestie*.

Ceci n'est pas un conte, ouvrage de Diderot, écrit en 1774, et plusieurs fois réimprimé, notamment dans les *Romans et contes* de l'auteur (1776), dans les *Œuvres complètes* (édition Naigeon, 1798, 15 vol. in-8°) et, avec des coupures, dans les *Œuvres choisies* (édition Génin, 1814, 2 vol. in-18).

« Il faut avouer qu'il y a des hommes bien bons et des femmes bien méchantes! C'est ce qu'on voit tous les jours, et quelquefois sans sortir de chez soi. » A cette forme dialoguée qu'il affectionnait beaucoup, reconnaissions Diderot. Deux personnes, dont l'une est l'auteur, causent entre elles, et ce qu'elles se disent va constituer l'ouvrage tout entier. De cet échange de petites phrases courtes, nettes, vives, qui semblent une conversation surprise, va résulter sans fatigue et sans ennui un double drame qui tient dans quelques pages.

Un certain Tanié est tombé éperdument amoureux d'une Mme Reymer, Alsacienne fort belle, belle à rendre la force aux vieillards et à glacer les jeunes gens. Tanié est un de ces enfants perdus que la dureté des parents chasse de la maison paternelle et qui se jettent dans le monde, un beau jour, sans savoir ce qu'ils deviendront. La passion l'exalte; elle lui fait accomplir sans répugnance les actions les plus pénibles et les plus viles, afin de se l'agréer la misère de son amie. Bientôt, voyant que ses luttres quotidiennes, que ses efforts désespérés ne suffisent pas à détourner l'indigence de celle qu'il adore, il prend la suprême et héroïque résolution d'aller chercher la richesse dans des pays lointains; il ne reviendra qu'avec une fortune digne de sa maîtresse. « La seule grâce que j'exige de vous, dit-il à Mme Reymer en la quittant, c'est de ne former aucun engagement qui nous sépare à jamais. » Mme Reymer pleure et se désespère... comédie!... Tanié est à peine parti qu'elle accepte les consolations qui lui sont offertes par une foule d'adorateurs. Dix années se passent; Tanié revient en France avec une fortune laborieusement amassée, qu'il offre à celle qui était si peu faite pour comprendre son sublime dévouement. Il va donc enfin recueillir le fruit de sa rude et douloureuse existence; il aime, il se croit aimé; il touche au moment d'être heureux. Hélas! la cupidité de l'ingrate courtesane l'arrache à ce bonheur si longtemps et si ardemment désiré. M. de Maurepas vient d'établir dans le Nord une maison de commerce. Qui la dirigera? La probité et l'intelligence de Tanié font jeter les yeux sur lui. Il refuse d'abord. Qu'est-ce que l'on peut ajouter à son bonheur? Mais il compte sans son indigne amie. En effet, cet homme qui, par

dévouement pour elle, est allé jouer sa vie dans les contrées brûlantes de l'Amérique, ne semble pas avoir assez fait, il faut qu'il s'expose, pour doubler son capital, à de nouveaux périls au milieu des glaces du Nord. Mme Reymer met en œuvre l'influence illimitée qu'elle exerce sur lui, si bien que Tanié se sacrifie encore. « Puisque c'est l'or que vous aimez, il faut aller vous chercher de l'or, » dit Tanié à l'avidité créature. Et il part, il part, non plus comme la première fois, l'espérance au cœur, mais brisé, désespéré, avec le triste pressentiment qu'il ne verra plus sa maîtresse. En effet, arrivé à Saint-Petersbourg, une fièvre subite l'emporte en quelques jours.

Pauvre Tanié ! Il y a des gens dans le monde qui vous diront que c'est un sot. Je ne le défendrais pas ; mais je souhaiterais, au fond de mon cœur, que leur mauvais destin les adresse à une femme aussi belle et aussi artificieuse que Mme Reymer. » Ainsi parle Diderot, en s'adressant à son interlocuteur supposé, et aussitôt l'entretien s'engage sur une nouvelle aventure, qui est le pendant de la première.

Gardeil a séduit Mlle de la Chaux, tendre et dévouée personne, née d'une famille honnête qu'elle quitta pour lui ; elle a tout sacrifié à son amant : honneur, repos, fortune. Gardeil est un jeune savant ; il collabore à une histoire générale de la guerre que doit publier M. d'Hérondille. Le travail altère sa santé ; pour alléger sa tâche, sa maîtresse apprend l'hébreu, et, pendant que son ami repose, elle passe une partie de la nuit à interpréter et à transcrire des auteurs hébreux. Le tour du grec arrive ; la constance et l'amour de Mlle de la Chaux triomphent encore de ce nouvel obstacle. Cependant Gardeil n'est pas plus touché de ce noble dévouement que Mme Reymer ne l'a été de celui du pauvre Tanié. Il abandonne la malheureuse fille, dont la santé est compromise, moins encore par la fatigue des veilles passées dans le travail, que par cette douloureuse séparation qu'elle n'avait jamais prévue. L'honnête docteur Le Camus lui prodigue les soins les plus touchants, les plus dévoués. La passion qu'il éprouve lui-même pour Mlle de la Chaux diffère peu de celle qu'elle ressent pour Gardeil. Son esprit, son goût, les connaissances qu'elle a acquises en travaillant pour son amant, permettent à celle-ci de tenter la carrière littéraire. Entre autres choses, elle compose un petit roman historique intitulé : *les Trois favorites*, parsemé à son insu de traits applicables à la maîtresse de Louis XV, Mme de Pompadour, et grâce à cette satire involontaire, la publication de l'ouvrage est interdite. Diderot lui donne le conseil d'envoyer l'ouvrage tel qu'il est à Mme de Pompadour elle-même, avec une lettre. Sa démarche originale, sa lettre touchante de simplicité plaisent à la marquise, qui lui fait parvenir ses remerciements et cinquante louis. Ce secours et le dévouement de Le Camus prolongent quelque temps l'agonie de la malheureuse femme. Le bon docteur ne l'abandonne pas et, jusqu'à sa mort, il partage avec elle ses maigres appointements. Pendant que la pauvre la Chaux s'éteint sur la paille, dans un grenier, Gardeil, le seul amant qu'elle ait eu, exerce la médecine dans une ville du Midi et jouit de la plus grande aisance, de la réputation méritée d'habile homme et de la réputation usurpée d'honnête homme.

Ce double récit, contenu dans *Ceci n'est pas un conte*, nous conduit à cette conclusion que Diderot, afin sans doute de ne pas lui donner un caractère trop absolu, place comme une boutade dans la bouche de son interlocuteur : « S'il y a un bon et honnête Tanié, c'est à une Reymer que la Providence l'envoie ; s'il y a une bonne et honnête de la Chaux, elle deviendra le partage d'un Gardeil, afin que tout soit pour le mieux. » Ce petit ouvrage contient en germe toutes ces tragédies d'amours trahies, dont ont vécu nos inventeurs contemporains. Diderot avait le droit de lui donner pour titre : *Ceci n'est pas un conte* ; le fond en est littéralement vrai, et l'auteur n'ajoute rien ni aux événements ni aux caractères des personnages qu'il met en scène. La passion de Mlle de la Chaux pour Gardeil, l'abandon de son amant, le désespoir touchant de cette femme trahie sont de la plus grande exactitude. Diderot a connu son héroïne, il lui a même dédié, en 1751, *l'Addition à la lettre des sourds et muets à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent*. Le docteur Antoine Le Camus a laissé un grand nombre d'ouvrages de médecine et de littérature, parmi lesquels nous citerons : *la Médecine de l'esprit, l'Amour et l'Amitié, la Médecine pratique*, etc. Quant à Gardeil, qui mourut en 1808, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, on a de lui une traduction des œuvres d'Hippocrate.

Diderot excellait dans le conte, et personne n'a mieux conté dans le XVIII^e siècle, pas même Voltaire, si l'on en croit un excellent juge, M. Villemain ; le conte allait merveilleusement à ce prodigieux d'idées, causeur familier, plein de verve et de laisser-aller, prompt à l'enthousiasme, à l'emportement, à la joie et à la colère, un peu débraillé dans son style comme dans sa mise ; singulier mélange de grandeur et de trivialité, d'emphase et de naturel, de fougue brutale et d'humaine sympathie. Diderot, dans ses contes, a quelque chose de plus que Voltaire : l'émotion ; sous l'écrivain, l'homme apparaît toujours, il apparaît les bras tendus vers l'avenir, franc, sensible, affable, content de produire des idées, les abandonnant, les dispersant sous toutes les

formes et par tous les pores. Certes, il y a loin de ses contes, qu'il appelait ses *petits papiers*, à l'*Encyclopédie*, son titre social, sa pièce monumentale ; mais la *Religieuse*, *Ceci n'est pas un conte*, l'épisode de Mme de la Pommeraye et du marquis des Arcis dans *Jacques le fataliste*, l'histoire de Desroches et de Mme de la Carlière, n'en restent pas moins de véritables petits chefs-d'œuvre que nos interminables romans en vogue ne feront pas oublier de sitôt parmi les gens de goût et les lettrés. On aime à les relire, à y chercher le Diderot bon et de caractère facile que le fanatisme a vainement voulu défigurer. Pourquoi faut-il que les ciseaux d'éditeurs maladroits aient outrageusement châtré cet ardent et immortel génie, original par ses défauts non moins que par ses qualités ! Qui nous rendra ses œuvres complètes, qui nous rendra le vrai Diderot ? La liberté, qu'il aimait toujours et qu'il défendait si énergiquement.

CECI TUERA CELA, célèbre formule placée par M. Victor Hugo dans la bouche de Claude Frolo, un des personnages de *Notre-Dame de Paris*. Elle signifie que le présent, qui est un pas sur l'avenir, doit prendre la place du passé. Les dédaigneux, les dégoûtés, les désespérés, les faibles et les vaniteux, les pleureurs de la théocratie, tous ceux enfin qui ne voient qu'avec rage et regret s'écrouler les vieux mythes, tomber les odieux privilèges et s'évanouir les superstitions absurdes, ne la répètent qu'en soupirant et d'un ton lamentable ; mais les forts, les sages, les bons, tous les affamés de justice et de liberté l'interprètent comme une parole d'espérance. *Ceci tuera cela* veut dire pour les premiers *le mal tuera le bien*, et pour les seconds *le bien tuera le mal*. Ces trois mots mystérieux sont pour les précheurs d'abus ce qu'était le *Mane, thecel, phares* du festin de Balthazar, mais la démocratie pourrait les inscrire à son banquet comme la variante abstraite de sa devise : *Liberté, égalité, fraternité*. Menaçants pour tous ceux qui reculent, ils sont prophétiques pour ceux qui avancent. La lutte, le progrès et, pour tout dire d'un mot, la Révolution, l'éternelle Révolution se résument dans cette simple phrase caractéristique. Que les sombres esprits croient voir se dresser derrière elle « la torche qui allume l'incendie », les esprits clairvoyants n'y peuvent trouver que le flambeau qui éclaire. *Ceci tuera cela* revient à dire : la lumière dissipera les ténèbres.

C'est vers la fin du premier chapitre du livre cinquième de son admirable roman que M. Victor Hugo a placé ces paroles énigmatiques sur lesquelles on a depuis lors discuté avec plus ou moins de bon sens et de bonne foi. Le soir est venu. Don Claude, l'archidiacre, vient de se retirer dans sa cellule canoniale du cloître Notre-Dame ; assis à la clarté d'un trois-becs de cuivre, devant un vaste bahut chargé de manuscrits, le coude appuyé sur le livre tout grand ouvert d'Honorius d'Autun, *De Prædestinatione et libero arbitrio*, il feuillette avec une réflexion profonde un in-folio imprimé qu'il vient d'apporter, le seul produit de la presse que renferme sa cellule. Au milieu de sa rêverie, on frappe à sa porte, et Jacques Coictier, médecin du roi, son ami, pénètre dans la cellule du savant, en compagnie d'un vieillard mystérieux qu'il nomme compère Tourangeau et qui n'est autre que Louis XI déguisé. L'entretien s'engage sur l'alchimie, l'astrologie et le reste, et les deux visiteurs demeurent bientôt persuadés que l'illustre don Claude n'est qu'un fou. Un moment, le compère Tourangeau interrompt l'archidiacre et lui dit : « Pasquedieu ! qu'est-ce que c'est donc que vos livres ? — En voici un, » dit l'archidiacre. Et, ouvrant la fenêtre, il désigne du doigt l'immense église de Notre-Dame, qui, découpant sur un ciel étoilé la silhouette noire de ses deux tours, de ses côtes de pierre et de sa croupe monstrueuse, semble un énorme sphinx à deux têtes assis au milieu de la ville. L'archidiacre considéra quelque temps en silence le gigantesque édifice, puis, étendant avec un soupir sa main droite vers le livre imprimé qui était ouvert sur sa table, et sa main gauche vers Notre-Dame, et promenant un triste regard du livre à l'église : « Hélas ! dit-il, *ceci tuera cela*. » Coictier s'approche du livre avec empressement et ne comprend pas ce qu'il a de redoutable. « Ce n'est nouveau, dit-il, c'est un livre de Pierre Lombard, le Maître des sentences. Est-ce parce qu'il est imprimé ? — Vous l'avez dit, » répondit Claude, qui semblait absorbé dans une profonde méditation et se tenait debout, appuyant son index replié sur l'in-folio sorti des presses fameuses de Nuremberg. Puis il ajouta ces paroles mystérieuses : « Hélas ! hélas ! les petites choses viennent à bout des grandes ; une dent triomphe d'une masse ; le rat du Nil tue le crocodile, l'espagnol tua la baleine, le livre tuera l'édifice. » Pour le coup, les deux compagnons se dirent encore une fois : « *Il est fou*, » et comme le couvre-feu du cloître sonnait, ils se retirèrent. Non, l'archidiacre n'était pas fou, et il avait raison contre le roi de France et contre son médecin. Mais que de gens, ayant un bandeau sur les yeux, disent à celui qui veut le leur arracher : « Vous êtes aveugle, » et plus souvent encore : « Vous êtes fou ! »

Dans un chapitre suivant, l'auteur s'arrête sur ces trois mots : *Ceci a tué cela*, auxquels n'ont rien compris les visiteurs de Claude Frolo, auxquels ne comprennent rien encore

les Coictier et les Tourangeau de l'heure présente ; il cherche quelle pouvait être la pensée qui se dérobait sous ces paroles énigmatiques : *Ceci tuera cela*. Le livre tuera l'édifice.

« A notre sens, cette pensée avait deux faces : C'était d'abord une pensée de prêtre. C'était l'effroi du sacerdoce devant un agent nouveau, l'imprimerie. C'était l'épouvante et l'éblouissement de l'homme du sanctuaire devant la presse lumineuse de Gutenberg. C'était la chaire et le manuscrit, la parole parlée et la parole écrite, s'alarmant de la parole imprimée ; quelque chose de pareil à la stupeur d'un passereau qui verrait l'ange Légion ouvrir ses six millions d'ailes. C'était le cri du prophète qui entend déjà bruir et fourmiller l'humanité émancipée, qui voit dans l'avenir l'intelligence saper la foi, l'opinion détrôner la croyance, le monde secouer Rome. Pronostic du philosophe qui voit la pensée humaine, volatilisée par la presse, s'évaporer du récipient théocratique. Terreur du soldat qui examine le belier d'airain et qui dit : La tour croulera. Cela signifiait qu'une puissance allait succéder à une autre puissance. Cela voulait dire : la presse tuera l'Eglise. Mais, sous cette pensée, la première et la plus simple sans doute, il y en avait à notre avis une autre, plus neuve, un corollaire de la première, moins facile à apercevoir et plus facile à contester, une vue tout aussi philosophique, non plus du prêtre seulement, mais du savant et de l'artiste. C'était le pressentiment que la pensée humaine, en changeant de forme, allait changer de mode d'expression ; que l'idée capitale de chaque génération ne s'écrirait plus avec la même matière et de la même façon ; que le livre de pierre, si solide et si durable, allait faire place au livre de papier, plus solide et plus durable encore. Sous ce rapport, la vague formule de l'archidiacre avait un second sens : elle signifiait qu'un art allait détrôner un autre art. Elle voulait dire : l'imprimerie tuera l'architecture. »

On comprend qu'il nous serait impossible de suivre M. Victor Hugo dans les développements qui accompagnent ces lignes si belles, si élevées, si profondément vraies. Son livre d'ailleurs est dans toutes les mains, et s'il n'était pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe, il est du moins permis à tout le monde de lire *Notre-Dame de Paris*, car *ceci a tué cela*. Le livre qui se répand, qui se multiplie, a tué l'édifice qui demeure et s'isole. Aux lettres de pierre d'Orphée ont succédé les lettres de plomb de Gutenberg.

L'arrêt de Claude Frolo, avec la double interprétation que nous avons déjà indiquée, a donné lieu à de fréquentes allusions :

« En voyant la fête qui se prépare et qu'on appelle déjà la fête de la paix, je crois que la raison humaine n'a pas encore abdiqué, et lorsque j'ai vu élever ce magnifique palais où l'industrie étrangère vient faire concurrence à l'industrie française, précisément en face de ce palais-caserne, je me suis dit : *Ceci tuera cela*. »

HAENTJENS, *Discours au Corps législatif*, du 29 juin 1867.

« Le siècle veut partout la victoire du mauvais sur le bon et du pire sur le mauvais ; il y travaille, il suscite sans relâche quantité de *ceci* qui ont pour destinée d'exterminer quantité de *cela*. On en ferait un beau dénombrement. *Ceci*, qui est le cordeau, a tué *cela*, qui était le contour. *Ceci*, qui est le moellon, a tué *cela*, qui était le jardin. *Ceci*, qui est la fantaisie stérile, a tué *cela*, qui était la règle féconde ; et *ceci*, qui est le délire stupide, a tué *cela*, qui était la riante fantaisie. *Ceci*, qui est le plaisir, a tué *cela*, qui était la joie ; et *ceci*, qui est la volupté, a tué *cela*, qui était le plaisir ; et *ceci*, qui est la brutale débauche, a tué *cela*, qui était la volupté. *Ceci*, qui est le coton, a tué *cela*, qui était la chaude laine et le lin frais. *Ceci*, qui est le feu intense et la fumée âcre et salissante, a tué *cela*, qui était la flamme vive, s'élançant comme pour ressaisir son léger panache d'ombre qu'emportait le vent. *Ceci*, qui est le café, a tué *cela*, qui était le salon ; et *ceci*, qui est la tabagie, a tué *cela*, qui était le café. *Ceci*, qui est la maîtresse, a tué *cela*, qui était l'amante et l'épouse ; et *ceci*, qui est la courtisane, a tué *cela*, qui était la maîtresse ; et *ceci*, qui est la gourmandine, tuera la courtisane et la femme. *Ceci*, qui est Valjean, a tué *cela* qui était Gil-Blas ; et *ceci*, qui est Rocambole, a tué *cela*, qui était Valjean ; et *ceci*, qui est le feuilleton cru et saignant de la cour d'assises, tuera Rocambole. *Ceci*, qui est Hernani, a tué *cela*, qui était Cinna. *Ceci*, qui est Marion Delorme, a tué *cela*, qui était Iphigénie ; et *ceci*, qui est le monstre de bêtes, a tué *cela*, qui était Hernani ; et *ceci*, qui est la Belle-Hélène, a tué *cela*, qui était Marion Delorme. *Ceci*, qui est Beaumarchais, a tué *cela*, qui était Molière ; et *ceci*, qui est Scribe, a tué *cela*, qui était Beaumarchais ; et *ceci*, qui est sorti de Scribe et qui n'a de nom dans aucune langue, s'est rué sur *cela* qui était Scribe, et l'a dévoré ; et *ceci*, qui est la jambe ignoble de la figurante,

écrase et les débris de Molière, et les débris de Beaumarchais, et jusqu'à cette pullulation innombrable que Scribe engendra et qui le dévora. *Ceci*, qui est Montesquieu, a tué *cela*, qui était Bossuet ; et *ceci*, qui est Carrel, a tué *cela*, qui était Montesquieu ; et *ceci*, qui est Havin, a tué *cela*, qui était Carrel ; et *ceci*, qui est Millaud, est en train de tuer *cela*, qui fut Havin. Havin est trop beau pour le monde ; le ciel ne nous l'aura montré qu'un jour ! *Ceci*, qui est la nourrice, a tué *cela*, qui était la mère ; et *ceci*, qui est la spéculation, a tué *cela*, qui était la nourrice, et tue l'enfant. *Ceci*, qui est la crèche, a tué *cela*, qui était la berceau. *Ceci*, qui est la philanthropie, a tué *cela*, qui était la charité ; et *ceci*, qui est le bureau, tuera *cela*, qui était la philanthropie. *Ceci*, qui est la liberté, a tué *cela*, qui était le pouvoir nécessaire, c'est-à-dire l'ordre ; et *ceci*, qui est la force, c'est-à-dire l'ordre nécessaire, tuera *cela*, qui était la liberté. *Ceci*, qui est l'égalité, a tué *cela*, qui était la hiérarchie ; et *ceci*, qui est l'esprit de servitude, unique fruit de l'égalité, tuera *cela*, qui était l'égalité. Il ne manque pas d'autres *ceci* qui sont en train de tuer d'autres *cela*. Je m'arrête, parce que *ceci*, qui est la conquête de 1789 et l'affranchissement de l'esprit humain, a tué *cela*, qui était, avant 1789, le droit d'exprimer toute pensée qui n'offensait ni Dieu ni les hommes, et qui ne s'en prenait qu'à l'erreur publique. »

LOUIS VEUILLOT, *les Odeurs de Paris*.

« La désespérance ne vaut rien, ni pour les vieux ni pour les jeunes ; elle n'est qu'une des nombreuses variantes de l'orgueil et de la paresse. On croit ne se dégoûter que de son époque, on se dégoûte de sa tâche ; on se regarde comme quitté en se croisant les bras et en voyant passer les travers et les ridicules contemporains avec une tristesse dédaigneuse ou un sourire superbe. Il y a dans les *Odeurs de Paris* deux pages d'une beauté sinistre et fière : l'auteur s'empare de la célèbre formule de *Notre-Dame de Paris* : *Ceci tuera cela*, et il dit : « *Ceci*, qui est Montesquieu, a tué *cela*, qui était Bossuet ; *ceci*, qui est Carrel, a tué *cela*, qui était Montesquieu, etc. » C'est terrible, poignant et même vrai, mais de cette vérité relative que l'on peut immédiatement retourner en sens contraire. Nous dirions, nous : *ceci*, qui est Mgr d'Orléans, a tué *cela*, qui était le prêtre de cour ; *ceci*, qui est le Père Hyacinthe, a tué *cela*, qui était l'abbé de Bonnevie ; *ceci*, qui est Augustin Thierry, Guizot, Thiers, a tué *cela*, qui était Duclaux et Montgaillard ; *ceci*, qui est Montalembert, a tué *cela*, qui était Raynal ; *ceci*, qui est Villmain, a tué *cela*, qui était Auger ; *ceci*, qui est Sainte-Beuve, a tué *cela*, qui était Morellet. *Ceci*, qui est Dumas fils, a tué *cela*, qui était Picard ; *ceci*, qui est George Sand, a tué *cela*, qui était Mme Cottin ; *ceci*, qui est Lamartine, a tué *cela*, qui était Parny ; *ceci*, qui est Victor Hugo, a tué *cela*, qui était Delille ; *ceci*, qui est Janin, a tué *cela*, qui était Duviols ; *ceci*, qui est Delacroix, a tué *cela*, qui était Vinchon ; *ceci*, qui est Corot, a tué *cela*, qui était Bidauld ; *ceci*, qui est la brillante pléiade du *Figaro*, a tué *cela*, qui était la rédaction interlope de la *Pandore* et du *Miroir* ; enfin *ceci*, qui est Louis Veuillot, a tué *cela*, qui était Martainville. Je ne saurais mieux finir que par ce rapprochement ou ce contraste. »

ARMAND DE PONTMARTIN, *Paris-Magazine*.

CÉCIAS s. m. (sé-si-ass). Antiq. Vent du nord-est, fameux par les tempêtes qu'il occasionnait, d'où le proverbe ancien : *Il amène les malheurs comme le vent Cécias*.

CÉCIDODAPHNÉ s. m. (sé-si-do-da-fné — du gr. *kékis*, *kékidos*, noix de galle ; *daphné*, laurier). Bot. Genre d'arbres, de la famille des laurées, tribu des cryptocariées, comprenant une seule espèce : *Le cécidodaphné glaucescent* est un arbre de l'Inde encore peu connu. (C. Le-maire.)

CÉCIDOMYIE s. f. (sé-si-do-mi-i — du gr. *kékis*, noix de galle ; *myia*, mouche). Entom. Genre d'insectes, de l'ordre des diptères, de la famille des némocères, comprenant près de vingt espèces : *La cécidomyie du froment* a un ennemi, l'*inosstemma punctiger*, dont les larves pénètrent dans celles de cet insecte et vivent de leur substance. (M.-V. Meunier.)

— *Encycl.* La *cécidomyie* du froment est l'espèce la plus remarquable de ce genre. La plante dont elle porte le nom est son lieu d'élection ; jamais on ne l'a trouvée sur le seigle. On dirait un petit cousin de couleur jaune. Son corps, long de 0 m. 002, est terminé par une tarière dont la ténuité est comparable à celle d'un fil de ver à soie. Ses ailes sont longues et transparentes ; ses yeux noirs sont très-grands. Elle fuit le soleil et le grand jour. Pendant le jour, elle habite le bas des tiges du blé, et le soir, au coucher du soleil, ou même le jour, quand le ciel est couvert, on la voit prendre sa volée et s'arrêter sur les épis. Elle enfonce

alors sa tarière entre la glume et l'épillet, et y dépose ses œufs. Cette opération a lieu un peu avant que les épis ne fleurissent. Ainsi protégés contre les intempéries de l'air, les œufs éclosent et donnent naissance à des larves. Celles-ci, d'abord blanchâtres, deviennent bientôt d'un jaune vif, et dès ce moment on les voit aisément à l'œil nu, groupées au nombre de quinze à vingt dans un seul grain. Le suc destiné à former la substance farineuse fait leur nourriture; si elles sont assez nombreuses pour l'absorber en entier, il y a absence complète de grain; si l'absorption n'est que partielle, le développement du grain est incomplet, et alors on trouve dans l'épi des grains contournés, amaigris, bosselés, qui vont au vannage constituer ou grossir ce qu'on appelle le menu blé. Lorsqu'elles ont atteint leur entier développement, les larves gagnent la terre et s'y abritent près de la tige du blé, un peu avant l'époque de la moisson. Elles passent ainsi la fin de l'été, l'automne, l'hiver et une partie du printemps, plongées dans un état de torpeur et d'immobilité. Au printemps, elles se métamorphosent en nymphes, qui bientôt se transforment en insectes ailés. C'est à la fin du siècle dernier que, pour la première fois, la *cécidomyie* attira l'attention des agriculteurs et des entomologistes. Elle pullulait alors à tel point en Angleterre, et y faisait de si grands ravages, que dans certains districts il y eut des champs entiers qui ne donnèrent pas un seul grain de blé. Les mêmes dévastations se produisirent en 1832 dans l'Amérique septentrionale, où la récolte fut presque complètement perdue dans plusieurs Etats; celui du Maine souffrit à lui seul un dommage évalué à plus de 5 millions. Le même insecte a produit des ravages moins considérables, mais très-grands encore, en Picardie et dans le département de l'Yonne. Heureusement, la *cécidomyie* a un ennemi : c'est l'*inoslemma punctiger*. Il vit à ses dépens, comme elle vit aux dépens du blé. Il est à peu près de même taille qu'elle, et entièrement noir, sauf les pattes, qui ont une couleur fauve. Quoique ses ailes soient peu développées, on le voit voler sans cesse de droite et de gauche. On le rencontre aussi posé sur les épis; il est là à son travail : armé d'une tarière plus longue que son corps et terminée en fer de lance, il s'en sert pour déposer ses œufs aux endroits mêmes où la *cécidomyie* a placé les siens. Ses larves pénètrent dans celles de la *cécidomyie*, vivent de leur substance, les font périr, et de leur dépouille se font un abri.

CÉCIDOMYTES s. m. pl. (sé-si-do-mi-te). Entom. Sous-tribu d'insectes qui a pour type le genre *cécidomyie*.

CÉCIL (Guillaume, baron DE BURLINCH), homme d'Etat anglais, né à Bourn, dans le comté de Lincoln, en 1520, mort en 1598. Ses talents dans la controverse théologique lui valurent la faveur du roi Henri VIII. Il devint secrétaire d'Etat sous Edouard VI, fut disgracié un moment sous le règne de Marie, et fut réintégré dans ses charges à l'avènement d'Elisabeth (1558). Il montra beaucoup d'habileté dans l'exercice comme dans la conservation du pouvoir, et conserva une influence prépondérante malgré les intrigues de Leicester et du comte d'Essex, ses ennemis. Dans la situation difficile où se trouvait l'Angleterre, il sut consolider l'Eglise anglicane, contenir le parti catholique, réprimer l'insurrection du duc de Norfolk (1571), éviter les ruptures avec les puissances étrangères, négocier le traité d'Edimbourg (1560), qui assura le triomphe de l'influence anglaise en Ecosse, entraîner la reine à prendre parti pour les Pays-Bas, et dresser enfin un plan de défense remarquable lorsque l'Angleterre fut menacée de l'invincible Armada de Philippe II. Il montra toujours beaucoup d'animosité contre Marie-Stuart, et, après la conspiration de Babington, ce fut lui qui décida Elisabeth à sacrifier la reine d'Ecosse. Cecil était un homme très-instruit et l'un des ministres les plus laborieux qu'ait eus l'Angleterre.

CÉCIL (Robert), homme d'Etat anglais, fils du précédent, né en 1563, mort en 1612. Il fut employé par Elisabeth dans diverses négociations, contribua à la chute du comte d'Essex, succéda à son père comme premier ministre, assura la succession au trône à Jacques I^{er}, qui le nomma comte de Salisbury, résista aux menaces de l'Espagne, quoique mal appuyé par le monarque, dirigea habilement les affaires, et fit avorter la conspiration des poudres en empêchant le roi d'aller au parlement le jour où elle devait éclater. On lui reprochait une tendance marquée vers le pouvoir absolu et peu de bonne foi dans sa conduite politique. On a publié, en 1766, sa *Correspondance secrète avec Jacques VI, roi d'Ecosse*.

CÉCILE s. f. (sé-si-le). Entom. Espèce de libellule, de la famille des névroptères.

CÉCILE (SAINT-), bourg et commune de France (Vaucluse), canton de Bollène, arrond. et à 16 kilom. N.-E. d'Orange; pop. aggl. 1,979 hab. — pop. tot. 2,736 hab. Cultures de soie; commerce de céréales.

CÉCILE (sainte), vierge et martyre, Romaine d'origine. Mariée contre son gré à un païen, nommé Valérien, elle le convertit le jour de ses noces, obtint de lui qu'il respectât son vœu de virginité, et souffrit le martyre l'an 230. Fortunat la fait mourir en Sicile, vers 180. Les actes de son martyre sont considérés d'ailleurs comme peu authentiques par les écrivains ecclésiastiques. Les musiciens l'ont choisie pour

patronne, parce que, dit sa légende, elle unissait souvent à sa voix la musique instrumentale pour chanter les louanges du Seigneur. Elle est honorée le 22 novembre.

— Iconog. La gracieuse patronne des musiciens a été représentée par un grand nombre de peintres. Quelques actions de sa vie ont été retracées au moyen âge, sur les lambris de l'église de Saint-Urbain, à Rome. Lanzi, qui cite ces peintures, dit y avoir la date de 1011. Plus tard, Cimabue peignit le martyre de sainte Cécile pour l'église consacrée à cette vierge, à Florence. Ce tableau passa depuis dans l'église de Saint-Etienne. D'ordinaire, sainte Cécile est représentée jouant de l'orgue et chantant les louanges du Seigneur : de petits anges l'accompagnent, soit en chantant eux-mêmes, soit en jouant de quelque instrument. Parmi les représentations de ce genre, nous citerons les tableaux d'Hubert van Eyck, au musée de Berlin; du Guerchin et de Jacopo Cavedone, au Louvre; de Pellegrino Tibaldi, au musée de Vienne; de Simone Cantarini, au musée de Munich; de J.-C. Procaccini, au musée de Parme; de Caracciolo et de Paul Bril, au musée de Naples; de Poussin et de Michel Oocchie, au musée de Madrid; de Rubens, au musée de Berlin. Il va sans dire que la figure peinte par Rubens est celle d'une jeune et jolie Flamande, aussi bien que la *Sainte Cécile* gravée par T. Galle, d'après Teniers; dans cette dernière composition, la sainte, tenant d'une main un petit orgue portatif et de l'autre une longue palme, est debout dans un paysage au bord d'une rivière. De son côté, Paul Véronèse a donné à la sainte, jouant du sistre, les traits d'une blonde Vénitienne (musée de Vienne). Deux jolies estampes, l'une de Daret, d'après J. Stella, l'autre de Nicolas Bazin, nous la montrent jouant de l'orgue et entourée d'anges; dans l'estampe de Bazin, elle ressemble à une grande dame du siècle de Louis XIV. Le Dominiquin et Pierre Mignard l'ont représentée jouant de la harpe : nous donnons ci-après la description des peintures de ces deux maîtres, ainsi que celle du célèbre chef-d'œuvre de Raphaël, où l'on voit la sainte debout, ayant près d'elle saint Paul, saint Jean, saint Augustin et sainte Madeleine, levant les yeux au ciel et écoutant avec ravissement un concert exécuté par les anges. — Le Dominiquin a retracé à fresque les principaux traits de la *Vie de sainte Cécile*, dans l'église Saint-Louis des Français, à Rome; ces peintures ont été fort altérées par le temps et par les nombreuses restaurations qu'elles ont subies; une des plus remarquables est celle qui représente la sainte faisant l'aumône, composition pour laquelle le Dominiquin s'est inspiré du *Saint Roch*, d'Annibal Carrache. La fresque qui représente le *Martyre de sainte Cécile* est fort belle aussi : la sainte, frappée mortellement, appuie la main sur sa poitrine comme pour y retenir la vie près de s'échapper et tourne ses regards vers un grand ange qui lui apporte une palme et une couronne. Deux jeunes femmes, agenouillées au premier plan, recueillent le sang qui s'échappe du cou de la sainte et ruisselle sur le pavé; l'une d'elles presse une éponge au-dessus d'un vase, détail réaliste qui paraît déplacé dans un pareil sujet. Une autre femme soutient la martyre et semble lui parler d'un jeune garçon affligé qu'elle lui montre de la main. On ne s'explique guère la présence de cet enfant, dit M. Lavice; les biographes nous apprennent que sainte Cécile fut mariée, mais qu'elle porta son mari à la foi et à la continence, dès le premier jour des noces. Cette fresque a été gravée par D. Cunego et par J.-F. Greuter. — Une estampe de J. Wierx nous montre la sainte expirante, étendue sur le sol; deux femmes lavent ses blessures; le Christ la regarde du haut du ciel et un ange lui apporte une couronne. Une autre estampe, qui figure dans la collection iconographique de la Bibliothèque impériale et qui paraît être l'œuvre d'un graveur de l'école de Marc-Antoine, représente sainte Cécile placée dans une chaudière d'eau bouillante, qu'entourent plusieurs personnages; dans le fond, sur le bord de la mer, ont lieu les martyres de Valérien, époux de la sainte, de Tiburce, du pape Urbain I^{er}. Le même sujet a été peint à fresque par Raphaël dans le couvent des religieuses de Sainte-Cécile à Transtevere, à Rome, et par Jules Romain, dans un tableau destiné à orner l'église que l'on croit bâtie dans le lieu même où la sainte avait son habitation et où elle fut martyrisée. Cette dernière peinture a été gravée par Dien. Nous citerons encore, parmi les œuvres d'art consacrées à la patronne des musiciens, les tableaux de Bartolommeo Schidone et de Bernardino Cavinoli, au musée des Etudes; de Lanfranc, au musée de Madrid; d'Orazio Riminaldi, au palais Pitti; les estampes de Sadler, d'après de Vos, de Collaert, de Cl. Savary, d'Ant. Wierx. Ajoutons une belle statue de *Sainte Cécile*, par Stefano Maderna, qui se voit sous le maître-autel de l'église dédiée à la sainte dans le quartier de Transtevere, à Rome. — L'église de Sainte-Cécile à Bologne, abandonnée depuis le commencement de ce siècle, était décorée de magnifiques fresques, dont les sujets étaient tirés de la légende de la sainte; voici quels étaient ces sujets : le *Mariage de Cécile et de Valérien*, par la Francia; le *Pape Urbain instruisant Valérien dans la foi*, par Lorenzo Costa; le *Baptême de Valérien*, par Giacomo Francia

ou Cesare Tamaroccio; le *Couronnement des deux époux par les anges*, par le Chiodarolo; la *Décapitation de Valérien et de son frère Tiburce*, leurs *Funérailles et Sainte Cécile devant le juge*, par Amico Aspertini; le *Martyre de sainte Cécile*, par Giacomo Francia; *Sainte Cécile distribuant ses richesses aux pauvres*, par Lorenzo Costa; les *Funérailles de sainte Cécile*, par Francia le père. Un sculpteur contemporain, M. Louis Auvray, a exécuté une assez bonne statue en pierre de *Sainte Cécile* : elle appartient à l'église de Saint-Nicolas, à Valenciennes.

Cécile (SAINT), célèbre tableau de Raphaël, à la pinacothèque de Bologne. — L'hagiographe Surius rapporte (*De probat. Sanct. Hist.*; *Vita S. Cécil.*, vi, p. 547) que le jour des noces de Cécile et de Valérien étant venu, au moment où une symphonie musicale retentissait pour célébrer l'hyménée, la jeune vierge, qui, sous ses vêtements étincelants d'or, portait un cilice, adressait à Dieu seul, du fond de son cœur, un chant d'amour (*in corde suo soli Deo psallit*) ; elle disait avec le prophète (Ps. cxviii, v. 80) : « Faites, Seigneur, faites que mon cœur et mes membres restent immaculés, afin que je ne sois pas confondue avec les méchants ! » Elle se recommandait ainsi à Dieu, et elle invoquait les anges, elle priait les apôtres en pleurant, elle suppliait les servantes du Christ d'intercéder pour elle et de protéger sa virginité contre les transports d'un époux amoureux. — Il semble que ce soit ce passage de la légende qui ait fourni à Raphaël l'idée de son admirable composition. Tandis que Cécile chantait en s'accompagnant sur un petit orgue portatif, les cieux se sont ouverts au-dessus de sa tête; elle voit sur les nues six anges qui exécutent un concert; elle entend leurs voix mélodieuses, et, dans son ravissement, elle laisse échapper de ses mains l'instrument qui jusqu'alors l'avait charmée. Autour d'elle, comme pour répondre à son invocation et pour la protéger, se tiennent saint Paul, saint Jean, saint Augustin et sainte Madeleine : saint Paul, magnifiquement drapé, appuyé sur son épée et soutenant de la main sa tête pensive, manifeste l'élévation de son génie par la dignité de sa pose et l'énergie de ses traits; saint Jean l'Evangéliste, reconnaissable à l'aigle qu'on voit auprès de lui, et un saint évêque — que les uns croient être saint Geminien, les autres saint Pétronc, et le plus grand nombre saint Augustin, — regardent Cécile avec une tendresse mêlée d'admiration; sainte Madeleine enfin, vêtue d'une tunique rouge et d'un manteau de couleur changeante, avec un voile transparent posé sur sa blonde chevelure, tient dans ses mains le vase aux parfums et tourne de notre côté son charmant visage. Quelque belles que soient ces quatre figures, elles semblent n'avoir été placées là que pour mieux faire valoir la grâce vraiment céleste de sainte Cécile. « Qui n'admirerait l'ingénuité, la candeur, l'enthousiasme religieux imprimés dans l'attitude, dans le regard de cette vierge ! dit Emeric David. Sous la robe tissée d'or et de soie dont elle est vêtue, sous le cilice qu'on reconnaît à travers ses voiles élégants, ne croit-on pas voir un être immortel, un ange s'unissant au concert que forment ses frères, s'unissant à Dieu qui seul peut remplir ses vœux !... Il semble qu'en laisant apercevoir, dans l'attitude gracieuse et assurée de la Madeleine, quelques restes des habitudes mondaines qu'elle abjura, l'artiste ait voulu, par l'opposition, donner de nouveaux charmes à la naïveté de l'innocente Cécile. Le caractère et la richesse des costumes conviennent à la dignité du sujet... Suivant l'usage conservé pendant si longtemps parmi les filles grecques et parmi les jeunes Romaines, Cécile a noué ses cheveux noirs au-dessus de sa tête : ce genre de coiffure, en faisant connaître qu'elle n'est point mariée, contribue encore à indiquer le moment que l'artiste a voulu représenter. Nous pouvons faire les mêmes remarques au sujet des instruments placés aux pieds de la sainte. Ils ne sont pas seulement allusion à la dévotion des musiciens pour sainte Cécile; ils nous rappellent encore qu'à l'instant où cette jeune fille priait seule devant le Seigneur, sa maison, dans la joie, retentissait des chants voluptueux de l'amour et de l'hymen. » Ces instruments, une basse de viole, un triangle, un tambour de basque, des cymbales, passent, ainsi que l'orgue tenu par sainte Cécile, pour avoir été peints après coup par Jean d'Udine. Il se peut que Raphaël en ait confié l'exécution à son élève, qui excellait dans la peinture des accessoires, mais ils entraient dans l'esprit de la composition et furent certainement exécutés dès l'origine sous les yeux mêmes du Sanzio. Nous reconnaitrions toutefois que ces instruments tiennent un peu trop de place dans le tableau. Ce qui est de tous points digne d'admiration, ce sont les séraphins qui tiennent des livres de musique et chantent des hymnes sacrés, au milieu des feux éclatants du ciel. « Cette gloire d'anges est divine, dit Jal (*Musée Filhol*), et seule elle ferait encore le tableau le plus délicieux; on pourrait dire qu'elle n'est qu'indiquée, et cependant l'âme de Raphaël y respire toute entière. » Le même critique blâme la réunion dans le même tableau de saints et de saintes ayant vécu dans des temps fort différents, et il ajoute : « Indépendamment de cet anachronisme, la position symétrique des cinq figures, le peu de part que quatre d'entre elles prennent au sujet principal, l'unité d'action par

cela même violée, ne permettent pas de donner des éloges sans restriction à cette composition, dont la couleur n'est pas heureuse; mais par combien de beautés ces défauts sont rachetés ! par combien de parties sublimes ce tableau mérite-t-il sa juste célébrité ! » Emeric David a très-judicieusement réfuté ces critiques, en faisant remarquer que des anachronismes semblables à celui qu'on reproche à Raphaël ont été exigés, dans tous les temps, par l'esprit d'adoration, et qu'ils sont parfaitement admissibles d'ailleurs dans des sujets purement mystiques; il reconnaît que les quatre saints paraissent ne prendre aucune part au concert céleste et ne sont occupés que de Cécile; mais, par cela même, dit-il, ils ne nuisent point à l'unité du sujet, qui est tout entier dans la prière de la sainte et dans la vision par laquelle le Ciel lui répond. Quant à dire que le pinceau de Raphaël n'est pas assez moelleux dans ce bel ouvrage, que le coloris des parties nues est brun et rougeâtre, ce reproche peut jusqu'à un certain point paraître fondé aujourd'hui que les teintes ont été altérées par le temps; mais nous savons, par le témoignage même de Vasari, que ce tableau, dans sa nouveauté, charma autant l'Italie par la vie de chaque figure et par les tons animés des chairs que par la sublimité de la composition. Aujourd'hui même, dit M. Lavice, bien que le coloris ait tourné au rouge brique, « les figures offrent des effets de lumière et des reliefs qui maintiennent l'illusion. »

Nous ne savons sur quel document s'est fondé M. Viardot (*Musées d'Italie*, p. 129) pour avancer que « la *Sainte Cécile* fut commandée à Raphaël, en 1515, par une certaine dame de Bologne, nommée Helena dall' Olio Duglioli, de la famille Bentivoglio, laquelle dame fut canonisée. » Vasari et la plupart des autres biographes rapportent que Raphaël peignit ce tableau à Rome, en 1513, pour le cardinal Lorenzo Pucci, qui venait d'être promu à la charge de grand pénitencier et qui fit présent de ce chef-d'œuvre à l'église de Saint-Giovanni-in-Monte, de Bologne. Vasari ajoute que le Francia, chargé par Raphaël de veiller à ce que le tableau reçût dans l'église une place convenable, fut saisi d'une si vive admiration à la vue de cette peinture, que, désespérant d'atteindre, dans sa vieillesse, à la perfection où s'était élevé son jeune ami, il en mourut de chagrin. Mais on a reconnu depuis que cette anecdote devait être reléguée parmi les fables dont on s'est si trop souvent enrichi la biographie des artistes : il est prouvé que Francia mourut plusieurs années après que la *Sainte Cécile* eut été peinte, et, dans tous les cas, comme il était âgé d'environ soixante-dix ans lorsque cette toile arriva à Bologne, il n'est pas nécessaire, dit M. Villot, de chercher une cause extraordinaire à sa mort. Une autre tradition, rapportée par Tiraboschi, veut que ce soit en considérant la *Sainte Cécile* que le Corrège s'écria : *Ed' anch'io son pittore!* « Et moi aussi je suis peintre ! » — Ce chef-d'œuvre fut apporté en France, en 1798, avec les autres trésors d'art enlevés à l'Italie par nos armées victorieuses; la peinture était alors écaillée d'une manière effrayante, et l'on pouvait craindre qu'elle ne pérît entièrement dans un avenir prochain; on en confia la restauration à M. Hacquin, qui l'enleva du panneau sur lequel elle avait été exécutée et la reporta sur toile. Cette opération réussit complètement. Il existe plusieurs copies de la *Sainte Cécile*, faites par des artistes du plus grand talent : il nous suffira de citer celle du Guide, qui se voit dans l'église Saint-Louis des Français, à Rome, et celle de Calvaert, au musée de Dresde. Ce chef-d'œuvre a d'ailleurs été reproduit de bien des manières; il a été gravé notamment par Giulio Bonasone (1533), par Stradanus, dans le *Musée français*, dans le *Musée Filhol*, etc.

Raphaël avait exprimé la première pensée de sa *Sainte Cécile* dans un dessin qui a été gravé par Marc-Antoine. L'attitude de toutes les figures, celle de la sainte exceptée, est entièrement différente. Saint Paul, tenant d'une main le livre de ses *Epîtres* et de l'autre un glaive, regarde le spectateur de côté; saint Jean est vu complètement de face; saint Augustin, la tête baissée, semble occupé à lire; la Madeleine, vue de profil, lève les yeux au ciel. Sainte Cécile est vêtue avec plus de simplicité; sa chevelure, au lieu d'être nouée sur le sommet de la tête, descend le long du visage, jusque sur les épaules. Cinq anges sont au ciel : l'un joue du violon, l'autre de la harpe, un troisième du triangle; les deux autres chantent. Suivant Emeric David, « l'expression est plus vive dans cette composition, et le sujet mieux rendu; il y a plus d'unité, et par cela même plus d'intérêt. » La gravure de Marc-Antoine a été copiée par un artiste italien que Malaspina croit être Marco da Ravenna; dans cette copie, l'ange qui joue du violon tient l'archet de la main droite, tandis que dans l'original il le tient de la main gauche. Le dessin de Raphaël se trouvait, au commencement du siècle dernier, dans la collection de M. de Piles; il a été gravé en France par Sophie-Elisabeth Chéron, qui a supprimé la gloire d'anges.

Cécile (SAINT), tableau du Dominiquin; musée du Louvre. — La sainte, les yeux levés vers le ciel, chante en s'accompagnant sur une basse de viole; elle est vue de face, jusqu'aux genoux seulement; elle est coiffée d'une espèce de turban et a un costume d'une grande richesse. Près d'elle, sur une espèce de ba-

lustrade où elle appuie sa viole, se tient un petit ange entièrement nu qui lui présente un livre de musique ouvert, qu'il appuie sur sa tête. Sur ce livre est écrit ce verset du cantique de David : *Fiat cor meum immaculatum ut non confundar*. L'ange, vu de profil, charme les regards par sa physionomie naïve, la grâce exquise de ses formes enfantines et son coloris d'une grande finesse. La sainte a une admirable expression d'enthousiasme, d'émotion, et son beau visage, d'une blancheur éblouissante, rayonne d'une candeur vraiment céleste. Suivant une conjecture d'Eméric David, ce ne serait pas sans motif que le Dominiquin avait représenté sainte Cécile jouant de la viole. Cet artiste aimait la musique avec passion ; il en possédait à fond la théorie et il avait fait fabriquer plusieurs instruments pour son propre usage, avec des perfectionnements de son invention. A l'époque où il vivait, l'art de jouer de la viole était fort à la mode. Cet instrument ne portait, au commencement du xvie siècle, que cinq cordes ; quelque temps après, on en ajouta une sixième. Le fameux comte de Somerset, qui vivait du temps de Jacques I^{er}, inventa la viole à huit cordes. D'autres jouaient d'une viole à douze cordes, plus propre à rendre des effets d'harmonie qu'à exécuter des airs mélodieux. Enfin, un musicien français, nommé Sainte-Colombe, célèbre depuis à la cour de Louis XIV, inventa la viole à sept cordes, et l'on crut alors avoir porté à la plus haute perfection celui de tous les instruments dont les sons paraissent imiter le mieux la voix humaine. Voilà vraisemblablement l'invention que le Dominiquin a voulu célébrer. C'est une viole à sept cordes qu'il a placée dans les mains de sainte Cécile. Cet instrument dut être connu vers 1636 ou 1638 ; et si nous en jugeons par l'exécution des draperies, où l'on sent quelque pesanteur, le tableau fut peint vers ces mêmes années, qui sont les dernières où le Dominiquin habita Rome. Ce bel ouvrage, en nous offrant une image noble et touchante, a, par conséquent, encore le mérite d'appartenir à l'histoire de l'art musical. » On croit que ce tableau fut peint pour le cardinal Ludovisi et apporté en France par M. de Nogent ; ce dernier le vendit au banquier Jabuch, de qui Louis XIV l'acheta. D'après Malvasio (*Felsina pittrice*, II, 343), une répétition de ce tableau faisait partie de la galerie du marquis Cospi, à Bologne. Le Dominiquin a traité plusieurs fois le même sujet ; une *Sainte Cécile*, peinte par ce maître, a été payée 10,000 fr. à la vente Lebrun, en 1793. Le tableau du Louvre a été gravé par Etienne Picart, par Chauveau, par J. Gottard, par Muller (*Musée français*), par Victor Dagne (*Musée Filhol*), etc.

Cécile jouant de l'orgue (SAINTÉ), tableau de Carlo Dolci ; galerie de Dresde. La jeune sainte est assise de profil, dans un fauteuil, les mains légèrement posées sur les touches d'ivoire qu'elle fixe d'un regard brillant d'enthousiasme, comme si, dans les modulations de l'instrument, elle retrouvait l'harmonie des sentiments divins qui remplit son propre cœur. Sa tête charmante, qui rayonne de candeur céleste, est encadrée par des cheveux bruns, arrangés avec une simplicité élégante, et est entourée d'une auréole d'or. Une robe de satin jaune, à manches blanches, enveloppe ses formes juvéniles ; les épaules sont recouvertes par un voile brunâtre, retenu sur la poitrine par un rubis monté en or et garni de perles, et une draperie violette, bordée d'or, retombe sur les bras dont on entrevoit les contours délicats à travers le tissu transparent des manches. La partie supérieure de l'orgue est couverte d'un tapis rouge, et, à côté, on aperçoit un bouquet de fleurs de lis, symbole de la chasteté. « La délicatesse et le moelleux de la touche, la chaleur, la clarté et l'harmonie des couleurs, font de ce tableau, dit M. Hanfstængl, le chef-d'œuvre de Carlo Dolci et l'un des plus beaux ornements de la galerie de Dresde. On est tenté de croire que c'est à cette toile surtout que l'artiste dut sa réputation. » Baldinucci nous apprend que Carlo Dolci peignit cette *Sainte Cécile* pour le duc Côme III, qui désirait en faire présent au grand trésorier de Pologne ; le tableau passa successivement dans la collection Talard, dans celle du prince de Carignan, et en dernier lieu dans celle d'Auguste III, roi de Pologne, d'où il est venu au musée de Dresde. Il a été lithographié par Hanfstængl. — Une autre *Sainte Cécile*, de Carlo Dolci, se voit au musée de l'Ermitage, à Saint-Petersbourg.

Cécile chantant les louanges du Seigneur (SAINTÉ), tableau de Pierre Mignard ; musée du Louvre. Sous un portique orné d'un rideau à franges d'or et de colonnes entre lesquelles on aperçoit la campagne, la sainte musicienne est assise ; elle est richement vêtue et coiffée d'un turban ; elle lève les yeux au ciel et chante en s'accompagnant sur la harpe. Debout près d'elle et appuyé sur son genou, un petit ange tient un livre de musique ouvert et mêle les accents de sa voix enfantine aux accords que la sainte adresse au Très-Haut. Une basse de viole est placée, à gauche, contre une table recouverte d'un tapis ; d'autres instruments, un hautbois, une clarinette, un tambour de basque et des cahiers de musique, sont à terre, aux pieds de sainte Cécile. J'ai (*Musée Filhol*) à reproché à Pierre Mignard d'avoir fait choix d'instruments à l'usage des musiciens de la rue et d'avoir donné à la sainte le costume d'une odalisque du sérail ou

d'une bayadère de Surate ; il blâme aussi la froideur de la composition et la mollesse des formes, mais il reconnaît que l'expression des figures est assez vraie et que l'exécution est facile et brillante. Mignard peignit ce tableau à l'âge de soixante-dix-neuf ans, en 1691, comme nous l'apprend cette inscription tracée sur la frange du tapis qui couvre la table : *P. Mignard pinxit anno 1691, ætatis suæ 79*. Cette peinture plut beaucoup à Louis XIV, qui la fit placer à Versailles dans sa petite galerie. Elle a été gravée par Boulliard, dans le *Musée français* ; par Châtaigner et Villeroy, dans le *Musée Filhol*, etc.

Cécile chantant les louanges du Seigneur (SAINTÉ), tableau de Paul Delaroche. La sainte, vêtue de blanc et assise sur la terrasse de son palais, chante en s'accompagnant sur un petit orgue que soutiennent deux anges agenouillés devant elle. Cette peinture, dans laquelle Paul Delaroche s'est inspiré de la manière archaïque des maîtres italiens du xve siècle, a été vivement critiquée lors de son apparition au Salon de 1837. « Le tableau de *Sainte Cécile* est trop vieux, et il est trop neuf, a dit M. Martin d'Osny ; sa naïveté a de la coquetterie, et sa candeur de la prétention. » Gustave Flanck a été tout à fait écrasant. « La *Sainte Cécile*, que M. Delaroche a voulu traiter dans le style des écoles antérieures au Pérugin, ne servira qu'à mettre en évidence la gaucherie et l'impéritie de l'auteur. Pour lutter avec les premières écoles d'Italie, en s'interdisant l'empâté, il faut avoir un dessin savant, simple et sûr. Or M. Delaroche est bien loin, je ne dis pas de connaître, mais d'entrevoir quelles sont les vraies lois du dessin. La sainte louchée, son cou est mal emmanché, sa hanche gauche est absente, ses doigts n'ont pas de phalanges. Je ne dis rien de la composition. » Plus de vingt-cinq ans après que les lignes précédentes eurent été écrites, M. Alph. de Calonne porta sur l'œuvre de Delaroche un jugement non moins sévère : « A Rome, comme au delà du Rhin, Overbeck faisait école (vers 1835) ; une pléiade d'artistes convertis prenait sous sa direction le nom de peintres chrétiens. » Et moi aussi je suis peintre chrétien ! » se dit M. Delaroche. Il enleva de sa palette les noirs et les rouges dont il abusait habituellement, traça sur fond blanc des lignes qu'il s'efforça de rendre droites et roides, et peignit son tableau de *Sainte Cécile*, inaction flagrante et malheureuse des compositions d'Overbeck. Cet ouvrage, vendu 21,000 fr. à la vente de la galerie Pourtales, en 1865, a été gravé par Forster. Les têtes ont été lithographiées séparément par M. Duriez.

CÉCILE, seconde fille de Gustave Wasa, née à Stockholm en 1540, morte à Bruxelles en 1627. Elle fut surnommée *la plus belle de son siècle*, et se rendit célèbre par ses aventures galantes. Recherchée néanmoins de beaucoup de princes, à cause de son extrême beauté et de son dot considérable, elle consentit enfin à épouser Christophe, margrave de Bade. Le mariage ne mit point fin à ses désordres ; elle rendit son époux malheureux, et fut, en retour, méprisée et maltraitée de ses enfants. Jean-Charles, son troisième fils, ayant voulu la transporter malgré elle hors de la ville d'Anvers, où il vint la visiter en 1594, la saisit par les cheveux, ces beaux cheveux blonds qu'elle avait chantés les poètes, la foula aux pieds et lui cassa un bras. Elle passa ses derniers jours dans l'oubli et dans la misère, et mourut dans la religion catholique, à laquelle elle s'était convertie après la mort de son mari, en 1575.

CÉCILE-RENÉE, reine de Pologne, archiduchesse d'Autriche, épouse du roi Wladislas IV et fille de l'empereur Ferdinand II. Née en 1618, mariée en 1637, elle mourut à Vilna en 1644, et fut enterrée à Cracovie. C'était une femme supérieure et pleine d'énergie. Elle eut à combattre les jalousies de la cour de Pologne, à traverser les intrigues suscitées par les Radziwill, les Denhoff et les Kazanowski. Le roi Wladislas IV commençait à apprécier les qualités de la reine, quand celle-ci lui fut enlevée par la mort.

CÉCILE (A.-M.), littérateur français, né vers 1770, mort en 1804. Il composa d'abord *Geneviève de Brabant*, tragédie en trois actes, qui fut jouée avec quelque succès. Il publia ensuite le *Tableau historique, littéraire et politique de l'an VI de la République française*. Enfin, il fit jouer au Théâtre-Français une tragédie en cinq actes, intitulée le *Tasse*, et, le peu de succès qu'elle obtint lui ayant fait perdre la raison, on le conduisit à l'hospice de Charenton, où il mourut.

Cécile ou les Passions, roman par M.-E. Jony (Paris, 1826). « Jean-Jacques Rousseau publia la *Nouvelle Héloïse* parce qu'il connaissait son siècle, et que les mœurs de son temps l'engageaient à faire paraître un roman d'amour sous les auspices d'une cour galante et d'un public frivole. Si je livre à l'impression les lettres suivantes, dit M. Jony dans la préface de *Cécile*, c'est au contraire malgré les mœurs qui m'environnent, c'est contre le mouvement même du siècle et la tendance des esprits. » Cette franche déclaration de l'auteur est un aveu qui nous dispense d'un reproche préliminaire, et nous autorise à entrer de plain-pied dans l'analyse de ce roman, qu'a eu son heure de vogue, ses admirateurs enthousiastes et ses critiques passionnés. L'action commence au mois de février 1786. Toute la famille de

Mme de Clénord est réunie dans son château de Beauvoir, où l'on attend avec la plus vive impatience Anatole de Césanne, qui revient des Grandes-Indes. Anatole, le frère de Mme de Clénord, arrive enfin : fêtes, réjouissances au château ; on tue le veau gras pour le retour de cet enfant prodigue. Anatole fait le récit de ses aventures ; et la litanie en est longue, car il a éparpillé sa vie sur tous les coins du globe. Il n'a d'ailleurs pas perdu son temps, puisque, dans le pays des Mahrates, comme qui dirait au Monomotapa, il a trouvé un trésor inappréciable, un véritable ami. Charles d'Epival (c'est son nom) avait été pris par des pirates dans le golfe Persique, et gémissait dans l'esclavage, lorsqu'un beau jour Anatole le rencontre, le délivre, et les deux jeunes gens, désormais amis, s'en retournent chacun de leur côté, Charles d'Epival à Rennes, et Anatole à Beauvoir, en se promettant de s'écrire. Une fois installé à Beauvoir, Anatole, qui est doué d'une facilité prodigieuse pour mettre à la portée de tout le monde les vérités les plus abstraites, s'amuse à donner des leçons à sa nièce Cécile. Il lui fait étudier l'éloquence, l'histoire, et même l'art dramatique. Quant aux sciences, dont il a cru nécessaire d'enseigner les premiers éléments à sa jeune écolière, il suit la marche de Fontenelle, et élève sa nièce, sans perdre de vue la terre, jusqu'aux plus sublimes spéculations de la métaphysique. Avec un tel maître, Cécile fait des progrès rapides. Anatole écrit à Charles en lui faisant les éloges les plus pompeux de Cécile, si bien que Charles prévoit que le précepteur est sur le point de devenir amoureux de son élève, et il lui envoie, les plus sages conseils. Mais Anatole répond qu'il est sûr de lui, et il s'endort dans une sécurité dangereuse, dans un calme avant-coureur des orages qui s'amoncellent sur sa tête. Hélas ! Charles d'Epival a été trop bon prophète : quelques mois se passent, et Anatole est forcé de se l'avouer à lui-même : il aime sa nièce ; Cécile aime son oncle ; en vain la jeune fille veut-elle étouffer la voix de son cœur. Dans un bal champêtre, Anatole, dont le pied glisse sur le gazon, tombe et se trouve mal, et au même instant Cécile perd connaissance. Bientôt après, dangereusement malade, condamnée par tous les médecins, elle avoue à Anatole qu'elle meurt d'amour. Ce seul mot : *Je vous aime*, rend la santé à Cécile, et Anatole s'empresse d'informer Charles de tout ce qui s'est passé. Celui-ci redouble ses conseils de prudence et de sagesse ; Anatole y répond par les affirmations d'une réserve stoïque ; mais, après un dîner sur l'herbe dans le parc de Chambord, tous les beaux projets de sagesse s'évanouissent. Belle occasion pour Charles de moraliser encore ; cette fois, il conseille à son ami de se brûler la cervelle. Anatole saisit ses pistolets, et se rend dans le souterrain où reposent ses ancêtres. O surprise ! la porte est ouverte ; il s'approche en tremblant, et, à la lueur d'une lampe, il croit voir l'ombre de Cécile appuyée sur la tombe de Mme de Césanne. C'est bien Cécile, en effet : « Ta résolution a décidé la mienne, dit-elle à son amant en se jetant dans ses bras ; le même motif nous réunit dans ce séjour ; si tu veux, nous n'en sortirons jamais. » Anatole perd la tête, le délire s'empare de ses sens, il prend sa nièce dans ses bras, leurs bouches unissent leurs âmes confondues, et le sacrilège est consommé ! Ici commence une course fantastique dans une tour enchantée du château des Bruyères : cavernes, bohémies, escaliers rompus, trappes, oubliettes, combats, sorciers, revenants, flammes du Bengale, rien n'y manque. M. Jony n'a rien à envier, dans cette partie de son roman, aux plus terribles pages d'Anne Radcliffe. Mais hâtons-nous d'arriver au dénouement. Les habitants de Beauvoir ne se doutent pas de la scène d'amour qui s'est accomplie dans le souterrain. M. de Clénord songe à marier sa fille avec le comte de Montfort ; mais ce projet ne tarde pas à devenir irréalisable, car Cécile porte dans son sein un gage de l'amour d'Anatole ; elle part pour Baréges, où elle donne le jour à une charmante petite fille. Aussitôt après, elle s'enfuit dans un couvent et se fait religieuse. Anatole devient fou ; le jour de la prise de voile de Cécile, il entre de force dans l'église, renverse les chaises, frappe les prêtres, est lui-même dangereusement blessé à la tête, et, calmé par ses blessures, recouvre la raison. Il veut alors enlever sa maîtresse, s'introduit dans le couvent, entraîne Cécile, et fuit avec elle en Amérique, où il fait bénir son union par un prêtre catholique.

Voilà ce roman, qui suffirait à lui seul, à caractériser la littérature de l'époque où il parut. Idées alambiquées, style boursoufflé, dissertations à perte de vue sur le suicide, sur la barbarie des lois françaises, sur les préjugés, sur l'infanticide, sur Sénèque, sur le manichéisme, etc., etc. ; tel est le chaos au milieu duquel surgissent quelques scènes vraiment intéressantes, mais qui ne suffisent point à défrayer une œuvre aussi volumineuse que le roman de *Cécile*.

Cécilia, poème de Schulze (Ernest-Frédéric). La littérature allemande peut, à chaque page de son histoire, produire le nom d'un poète malheureux, enlevé à la fleur de l'âge, brisé par les souffrances. Schulze occupe une digne place dans ce martyrologe. A peine âgé de vingt-huit ans, il mourut au moment où il allait entreprendre un voyage en Italie, qui devait rétablir ses forces épuisées. Il avait étudié la théologie à Gœttingue, et s'était épris de la

filles de son professeur, la belle et charmante Cécilia. Comme la Béatrix pour Dante et Laura pour Pétrarque, cette douce figure devint pour Schulze l'inspiratrice de son talent ; mais elle mourut toute jeune. Au milieu de la profonde douleur où le plongeait cette perte, les idées de Schulze se tournèrent naturellement vers la poésie ; et l'exaltation de cette âme ardente se révéla d'une manière bien frappante dans le dessein qu'il conçut alors, et qu'il exécuta depuis avec toute l'opiniâtreté de son caractère. En présence du cercueil de Cécilia, il résolut d'immortaliser l'objet de sa passion par un ouvrage qui porterait son nom adoré et lui serait spécialement consacré. Il en arrêta aussitôt le plan, et, au mois de janvier 1813, le premier chant de ce poème était presque achevé. Le poème était déjà arrivé à la fin du septième chant, quand les événements de 1813 détournèrent Schulze de son occupation chérie et l'engagèrent à combattre pour la délivrance de son pays ; mais, en décembre 1815, il put enfin mettre la dernière main à sa *Cécilia*. Elle avait coûté à son auteur trois ans d'un travail assidu. L'ouvrage eut un grand succès en Allemagne ; mais Bouterweck, le maître de Schulze, le jugea très-sévèrement. Il en blâma tout à la fois le plan et le caractère, rendant néanmoins justice à la variété des incidents, à la richesse des détails, à la vérité des descriptions, enfin à l'harmonie du style. Le poème se termine ainsi : « Comme ces vases qui ont une fois contenu de précieuses essences longtemps encore exhalent leurs doux parfums, comme ces nuages que le soleil du soir a colorés brillent longtemps après que tout est sombre sur la terre, comme le fleuve rapide porte ses fraîches ondes bien loin au sein de l'océan azuré ; ainsi le cœur désolé qui a palpité pour toi conserve son amour, et désormais ne peut être ému par aucun autre sentiment. »

Schulze a publié un autre poème, la *Rose enchantée*. Cette œuvre remarquable a été écrite sous la même inspiration que *Cécilia*, au moment où l'infortuné poète était déjà épuisé par la maladie qui devait l'enlever si jeune.

Cécilia (RONDE DE). Ce refrain de Cécilia sort de la classe des *landerlirre* qui terminent ordinairement les rondes d'enfants. On remarquera aussi que cette chanson est plus développée, plus complète, plus suivie et présente un peu plus de sens que le *Chevalier du guet*, *La tour prends garde*, et autres rondes enfantines. On y trouve également une certaine intention railleuse que l'on n'est point habitué à rencontrer dans ces chansons naïves ; mais ceci n'est pas un éloge.

Allo moderato.

Mon père n'a - vait d'en -fant que

moi Mon père n'a -vait d'enfant que moi.

Des-sus la mer il m'en - voy - a. Sau -

- téz, mi-gnon, Cé - ci - li - a

Ah ! - - - Cé - ci - li - a !

DEUXIÈME COUPLET.

Dessus la mer il m'envoya ; (bis)
Un beau monsieur je rencontra.
Sautez, mignon,
Cécilia, ah ! Cécilia.

TOISIÈME COUPLET.

Un beau monsieur je rencontra (bis)
Et sans façon il m'embrassa.
Sautez, etc.

QUATRIÈME COUPLET.

Et sans façon il m'embrassa. (bis)
Monsieur, mon père se fâchera !
Sautez, etc.

CINQUIÈME COUPLET.

Monsieur, mon père se fâchera ! (bis)
Mais, la bell', qu'est-ce qui lui dira ?
Sautez, etc.

SIXIÈME COUPLET.

Mais, la bell', qu'est-ce qui lui dira ? (bis)
Ce seront les oiseaux des bois.
Sautez, etc.

SEPTIÈME COUPLET.

Ce seront les oiseaux des bois. (bis)
Que dis-nt donc les oiseaux des bois ?
Sautez, etc.

HUITIÈME COUPLET.

Que dis-nt donc les oiseaux des bois ? (bis)
Que les femmes ne valent rien.
Sautez, etc.

NEUVIÈME COUPLET.

Que les femmes ne valent rien (bis)
Et les hommes encore bien moins.
Sautez, etc.

DIXIÈME COUPLET.

Et les hommes encore bien moins ; (bis)
Pour les filles, fis en dis-nt du bien.
Sautez, etc.

Céciliade (LA) ou le *Martyre de sainte Cécile*, tragédie avec chœurs, représentée en

1606. Cette composition a été faite sur le modèle des anciens mystères; elle obtint un grand succès. Les chœurs ont été écrits par Nicolas Soret, dont le nom ne se trouve pas dans la *Biographie des musiciens* de M. Fétis.

CÉCILLE s. f. (sé-si-ll — du lat. *cæcus*, aveugle). Erpét. Genre d'animaux amphibies, à corps cylindrique, fort allongé, dépourvu de membres et d'yeux ou n'ayant que des yeux fort petits, et que l'on hésite à classer soit dans les ophiidiens, soit dans les batraciens, à cause des caractères qu'ils tiennent des deux classes.

— Ichtyol. Syn. d'APTRICHTES.

— **Encycl.** Ichtyol. Les *cécilies* constituent un genre de poissons apodes, anguilliformes, caractérisé surtout par l'absence complète de toute nageoire et par la position des ouïes ou branchies dans des trous qui s'ouvrent sous la gorge; ces branchies sont recouvertes par un appareil operculaire et par une membrane branchiostège. On ne connaît encore qu'une seule espèce de ce genre; c'est la *cécilie* branderière, appelée autrefois *murène aveugle*, parce qu'elle ressemble tout à fait pour la forme aux murènes ou anguilles, et qu'on la croyait entièrement privée d'yeux. Ce poisson, qui habite la Méditerranée, est souvent désigné sous le nom d'APTRICHTES.

CÉCILUS. V. **CÆCILUS** STATUS.

CÉCILUS METELLUS. V. **METELLUS**.

CÉCILLE (Jean-Baptiste-Thomas-Médée), vice-amiral français, né à Rouen en 1787, mort en 1873. Il entra au service comme aspirant en 1804, gagna tous les grades supérieurs par ses services, fut chargé d'une mission dans l'Inde par le gouvernement de Louis-Philippe, et fut nommé représentant du peuple en 1848 par les électeurs du département de la Seine-Inférieure. Élu de nouveau à l'Assemblée législative, il soutint la politique de l'Élysée, fut nommé ambassadeur à Londres après l'élection présidentielle, fit partie du conseil d'amirauté en 1852, et fut nommé sénateur l'année suivante.

CÉCULOIDE adj. (sé-si-lo-i-de — de *cécilie*, et du gr. *eidos*, aspect). Erpét. Qui ressemble à une cécilie.

— s. m. pl. Famille de reptiles comprenant le seul genre cécilie.

CÉCINA, petit fleuve du royaume d'Italie, qui prend sa source dans la préfecture de Sienna, coule du S.-E. au N.-O., puis entre dans la province de Pise, qu'il traverse de l'E. à l'O., pour se rendre, à travers les Maremmes, dans la Méditerranée, après un cours de 70 kilom. Il tirait son nom de l'ancienne famille Cécina, originaire d'Etrurie, et qui habita longtemps encore cette contrée après la chute de la confédération étrusque. Le poète Rutilius Numatianus, revenant par mer de Rome dans les Gaules, s'arrêta à la villa de son ami Albinus Cécina, voisine des bords du fleuve. Les rives de la Cécina, autrefois fertiles et riantes, ont été dépeuplées par la *mal'aria*; aux villes, aux habitations de paysans ont succédé le désert et la solitude. Le gouvernement toscan a fait des tentatives de colonisation près des embouchures de ce fleuve; des habitations ont été construites sur un plan uniforme; elles sont vastes et aérées, entourées chacune d'un lot de terrain fertile; mais les chaleurs de l'été ramènent invariablement la fièvre, et les puits creusés dans ces terres marécageuses ne donnent qu'une eau corrompue. Aussi, les fenêtres et les portes de ces silencieuses demeures sont-elles hermétiquement fermées; il n'en sort ni bruit ni fumée, et autour d'elles règne une navrante solitude.

CÉCINA (FITTO DI), village situé sur la petite rivière de Cécina, à peu de distance de son embouchure; 465 hab. On y trouve une fonderie de cuivre, une belle villa avec un haras remarquable. Ce village, désolé par la fièvre, et presque complètement désert, se compose d'une auberge, d'une église et de quelques maisons; il ne prend un peu d'animation que pendant l'hiver, alors que le climat est devenu salubre, et que les habitants de la montagne viennent faire paître leurs troupeaux dans les Maremmes. Le paysan italien se soucie peu d'habiter une contrée d'une fertilité admirable, mais d'une mortelle insalubrité, et où, selon le proverbe, on s'enrichit en un an, mais on meurt en six mois : *In maremmas si arricchisce in un'anno, si muore in sei mesi*.

CÉCINA (Alienus), général romain. V. **CÆCINA**.

CÉCINA (Pœtus). V. **Pœtus**.

CÉCINA ou **CÆSINA** (Aulus), écrivain romain, qui vivait vers le milieu du 1^{er} siècle avant notre ère. Il avait été initié par son père, Cécina de Volaterra, à la science des Etrusques, et était un bon orateur, ainsi que nous l'apprend Cicéron, avec qui il était lié. Un libelle qu'il avait lancé contre César le fit exiler l'an 48 par le vainqueur de Pharsale. Cécina se rendit en Asie, en Sicile, en Afrique, et obtint de César la fin de son exil en 46. Il avait composé un ouvrage intitulé *Etrusca disciplina*, que Plinius mentionne comme une de ses autorités.

CÉCINA ou **CÆCINA** (Severus), général romain, était chargé du gouvernement de la Mésie lorsqu'il eut à comprimer, l'an 6 de notre ère, une insurrection formidable. Il bat-

tit les Bruciens, repoussa les Daces et les Sarmates, et étouffa la révolte. Devenu, en l'an 14, lieutenant de Germanicus, il reçut un commandement dans la basse Germanie et fut chargé, pendant la guerre contre Arminius, d'empêcher par une diversion les Chérusques et les Cattes de rejoindre le célèbre chef german. Rappelé sur les bords du Rhin, Cécina fut attaqué en route par Arminius. Il allait être abandonné par ses troupes saisies d'une terreur panique, quand il prévint leur fuite en leur opposant pour barrière son propre corps, étendu à l'entrée du camp. Il leur fit honte de leur lâcheté, les conduisit au combat, défit Arminius et reçut en récompense les honneurs du triomphe (l'an 16). Tacite, dans ses *Annales*, cite un curieux discours prononcé au sénat par Severus Cécina. L'orateur y fait une sortie virulente contre les femmes, et demande qu'on défende aux gouverneurs de province de garder leurs femmes avec eux dans leurs gouvernements.

CÉCIRÈGLE s. m. (sé-si-rè-gle — de *cæcus*, aveugle, et de *régla*). Sorte de règle à l'aide de laquelle les aveugles peuvent écrire : *Le cécirègle fut inventé par un aveugle, M. Duvi-gneau. Jacques Arago se servait du cécirègle avec une remarquable habileté.* On écrit mieux *CÆCIRÈGLE*, et on ferait peut-être mieux encore de chercher une dénomination dont le sens littéral ne fût pas *règle aveugle*, mais *règle d'aveugle*.

CÉCITÉ s. f. (sé-si-té — lat. *cæcitas*; de *cæcus*, aveugle). État d'une personne aveugle : *Atteint, frappé de cécité. La seule incommo-dité à laquelle les Lapons soient sujets est la cécité.* (Buff.) Nous ne saurions bien comprendre la cécité que par les fonctions de l'œil et l'excellence de la vue. (Lamotte Le Vayer.) *Homère, malgré sa cécité, a peint de si brillants spectacles, que depuis trois mille ans l'imagination ne nous a rien offert de pareil.* (A. Martin.)

— Poétiq. Personne aveugle :

Sévère dans la ferme, humain dans la cité,
Il (le chien) soigne le malheur, conduit la cécité.

DELLILLE.

Le distique suivant a été dirigé contre l'auteur de ces deux derniers vers :

Cet auteur si cité, malgré sa cécité,
Ira tout comme Homère à l'immortalité.

— Fig. Aveuglement de l'esprit, de la raison : *Les cécités morales ne sont pas plus rares que les cécités physiques.* (A. Martin.) *Notre véritable ennemi est notre cécité volontaire, routine dans les classes élevées, préjugé et passion dans les masses, contradiction et arbitraire dans le gouvernement.* (Proudhon.)

— **Encycl. Méd.** Absence ou abolition de la faculté de voir, médicalement parlant, la cécité ne constitue pas une maladie spéciale. Elle est le résultat d'un grand nombre de maladies des yeux qui la produisent, soit en empêchant les rayons lumineux d'arriver jusqu'à la rétine, soit en détruisant dans la rétine même la faculté de recevoir l'impression des rayons lumineux. Nous devons donc tout d'abord renvoyer les lecteurs aux divers articles qui traitent des maladies des yeux et dont les principales sont l'ankyloblépharon, l'ophtalmie, la kératite, les taies et les ulcères, le staphylôme de la cornée, l'iritis, l'hyppopyon, la cataracte, le glaucome, l'hydrophtalmie, la choroidite, l'amaurose, la paralysie de la rétine, la sclérochoroidite, etc. Toutefois, les auteurs les plus autorisés, entre autres Mackensie, désignent encore, sous les noms de *cécité diurne* et de *cécité nocturne*, deux maladies spéciales dont nous allons parler ici très-rapidement.

CÉCITÉ NOCTURNE (*Night-blindness* des Anglais). En général, la maladie débute brusquement, Mackensie rapporte très-longement l'histoire d'un garçon menuisier qui, étant bien portant, fut tout à coup frappé un soir de cécité. Il ne pouvait même plus se conduire. Il accusait en même temps des douleurs dans tous les membres et un engourdissement général qui l'empêchaient de marcher et même de remuer. L'intelligence resta intacte. Guéri le lendemain matin, il n'éprouvait plus qu'un peu de fatigue générale. Pendant deux mois à peu près, ces alternatives se renouvelèrent. Vers la fin de ce temps, il fut pris d'une diarrhée dysentérique qui l'épuisa et le fit succomber. Sans que le résultat soit d'ordinaire aussi funeste, telle est en général la marche de la maladie. Le malade ne voit pas la nuit et retrouve la vue pendant le jour. Il n'y a ni douleurs de tête ni aucun symptôme général. Les yeux, examinés même à l'ophthalmoscope, ne présentent rien de pathologique. La seule altération est une dilatation anormale des pupilles. Tantôt la lumière artificielle ne peut être perçue, tantôt elle apparaît comme entourée d'une auréole nébuleuse, tantôt elle est encore perçue par le malade qui ne voit rien au delà. Le médecin appelé en toute hâte porte un pronostic défavorable, prescrit une saignée, un purgatif, des révulsifs cutanés, sinapismes, pédiluves, etc. Le lendemain, cependant, la vue est revenue, mais pour disparaître de nouveau le soir même. A partir de ce moment, la marche des accidents n'est plus toujours la même. Dans les cas funestes, la cécité ne se manifeste d'abord que le soir et la nuit; pendant le jour, les malades retrouvent la vision; mais peu à peu la vue se trouble, même pendant le jour. Le

malade éprouve de la photophobie et devient myope; sa vue s'affaiblit de plus en plus, et si la maladie est négligée ou mal traitée, elle dégénère en une amaurose incurable. Dans les cas plus heureux, la cécité ne se manifeste jamais que la nuit, d'abord toutes les nuits, puis tous les deux ou trois jours, et enfin disparaît complètement, après quinze, vingt, quarante ou même soixante jours et plus. Quelle que soit d'ailleurs la marche des accidents, pas de symptômes généraux, de douleurs sur aucun point, même devant une vive lumière; seulement, si on expose les yeux aux rayons d'un soleil très-vif, le malade éprouve de la douleur.

— **Pronostic.** Le pronostic de la maladie doit être admis comme favorable. Les auteurs qui ont vu le plus grand nombre de ces cas disent que la guérison est la règle. Toutefois, il y a des récidives à craindre, surtout pour les Européens dans les pays chauds. La durée est depuis un mois jusqu'à neuf mois.

— **Etiologie.** Les causes prochaines ou immédiates sont difficiles à établir. Est-ce le cerveau qui est atteint? Que se passe-t-il subitement et momentanément dans la rétine? On ne peut rien dire de précis. Les causes prédisposantes sont plus facilement appréciables. En première ligne, la maladie est parfois congénitale, et en pareil cas elle est incurable. Des troubles de l'estomac, une suppression brusque d'une transpiration habituelle, l'habitude de lumières trop vives sont autant de causes prédisposantes à la cécité nocturne. Le séjour dans un vaisseau pendant un très-long temps, le scorbut, les excès vénériens, l'onanisme, la spermatorrhée ont souvent coïncidé chez les malades avec la cécité nocturne. Mais la cause par excellence est encore le séjour dans les pays chauds, surtout pour les Européens. La maladie est au contraire beaucoup plus rare dans les pays froids; cependant, il s'est passé en Prusse, en 1834, un fait tellement remarquable, que nous devons nous y arrêter un moment. Sans qu'on ait jamais pu en deviner la cause, tout un bataillon du 19^e régiment d'infanterie fut subitement atteint de cécité nocturne aux mois de juillet et d'août. En quelques jours, cent trente-huit soldats furent successivement atteints. On crut d'abord à une supercherie. Mais la vérité du fait fut bientôt démontrée. Les soldats en faction perdaient la vue dès que le soleil baissait; ils n'osaient plus s'éloigner de la guérite; ils ne pouvaient pas la retrouver. Ils ne pouvaient plus se conduire; ils se heurtaient les uns contre les autres ou faisaient les chutes les plus graves. Leur santé générale était d'ailleurs très-bonne, et le jour la vision n'était pas altérée ni même affaiblie. L'enquête qui fut faite par les médecins fit admettre comme cause des fatigues exagérées et l'obscurité extrême des chambres où logeaient ces soldats. D'ailleurs, ils guérissent tous.

— **Traitement.** Le traitement général varie suivant les indications; si le malade est faible, épuisé, s'il est atteint de scorbut, les toniques, le fer, le quinquina, puis les antiscorbutiques directs formeront la base du traitement. Si le malade est un Européen frappé dans les pays chauds, si surtout c'est une récidive, il doit être renvoyé en Europe. Quant au traitement direct, les Russes disent avoir une tisane particulière; c'est l'histoire des remèdes populaires. Il faut prescrire le repos absolu des yeux, faire porter des lunettes, employer l'eau froide plusieurs fois par jour en lotions et en lavages, et enfin appliquer des vésicatoires sur les tempes, quatre ou cinq à la suite les uns des autres, en gardant un permanent s'il le faut pendant plusieurs mois. Enfin, on a recommandé la térébenthine à l'intérieur.

— **CÉCITÉ DIURNE** (*Day-blindness*). Tous les auteurs de traités sur les maladies des yeux ont parlé de la cécité diurne. Il ne faut pas, cependant, la confondre avec les différentes formes de l'amaurose. La cécité diurne est la contre-partie de celle que nous venons de décrire; elle est le symptôme le plus caractéristique de la mydriase et du myosis. Dans la première de ces affections, la pupille trop largement dilatée laisse pénétrer une trop grande quantité de rayons lumineux, et le malade ne peut voir qu'après le coucher du soleil. Dans la seconde, au contraire, la contraction exagérée de la pupille ne laisse pas pénétrer assez de rayons lumineux. C'est de la même façon que les malades affectés de cataracte commençante voient encore les objets quand l'obscurité de la nuit permet à la pupille de se dilater. Ainsi que la précédente, la cécité diurne paraît s'être quelquefois produite sous forme épidémique. Ramazzini raconte qu'il a observé plusieurs années de suite une épidémie de ce genre chez des jeunes enfants de huit à dix ans, vers l'équinoxe de mars. Pendant tout le jour, les enfants étaient à peu près aveugles, et lorsque le soir arrivait, ils voyaient distinctement. Ils guérissaient tous sans aucun traitement au bout d'un mois. Guthrie rapporte un exemple non moins remarquable. Dans l'été de 1772, deux cents hommes du régiment de Picardie, en garnison en Alsace, furent pris subitement d'une espèce de cécité qui se manifestait vers le milieu du jour, tant que le soleil brillait. Quand le temps était couvert, ils retrouvaient la vue comme pendant la nuit; mais si tout à coup les nuages se dissipèrent, ils étaient incapables de se conduire jusqu'à ce qu'un nouveau nuage vint couvrir le soleil. Larrey, Isbell, d'autres mé-

decins ou chirurgiens anglais ont aussi rapporté des exemples semblables; mais, quel que soit le nombre de ces faits, ils sont évidemment trop vagues pour qu'on en puisse tirer des conclusions générales et décrire une maladie spéciale sous le nom de *cécité diurne*.

— **Art vétér.** De tous les animaux utiles, le cheval est le plus sujet à la cécité. Les causes de cette infirmité sont variées et nombreuses. Le premier et le principal effet qu'elles produisent se réduit à provoquer le développement d'un surcroît de vitalité dans l'œil. De cet effet résultent tous ceux qui peuvent produire l'inflammation de cet organe, lequel finit par se détériorer et même par s'atrophier. Les causes déterminantes de cette inflammation sont : la prédisposition héréditaire, les influences locales et celles qui résultent de la manière d'élever, de soigner et de faire travailler les animaux. Ces dernières influences sont les produits de la domesticité. Elles comprennent l'état des juments qui allaitent, le sevrage intempestif, les pâturages bas, humides, marécageux; les terrains secs, arides, rocailleux, sablonneux, exposés aux grands vents et à l'éclat des rayons solaires; la mauvaise qualité de la nourriture; la mauvaise construction, la malpropreté et l'obscurité des écuries; l'inclinaison des râteliers; la poussière des greniers non planchées; les travaux prématurés pour les jeunes animaux; la mauvaise confection des harnais; les mauvais traitements; la transition subite du chaud au froid, et toutes les causes morbifiques analogues.

C'est dans les pays froids et humides qu'on rencontre le plus d'animaux aveugles. Dans plusieurs départements du Midi, la cécité attaque plus fréquemment les chevaux de trait, de charroi et de labourage, qui fatiguent beaucoup, que les chevaux qui passent une grande partie de l'année dans les pâturages. Dans l'Auvergne, le Languedoc, la Provence, les Alpes et les Pyrénées, où une quantité de mulets est très-grande, on en voit peu devenir aveugles; tandis que les autres animaux de ces mêmes pays, employés aux charrois et au labourage, sont souvent atteints de cécité. Dans le Nord, au contraire, où le sol est froid et ordinairement humide, la cécité attaque seulement les chevaux qui séjournent longtemps dans les pâturages. De ce qui précède on peut inférer que la cécité, chez les animaux, provient de notre mauvaise manière de les élever, de les soigner et de les conduire. Les animaux à l'état sauvage seraient sujets à peu de maladies; mais dès que l'homme, dépassant les bornes de la domesticité, les force à être infidèles à la nature, leurs maux se multiplient, et l'on peut compter par milliers les maladies auxquelles ils deviennent sujets. Aussi, dans le midi de la France, en Espagne et en Arabie, où les animaux sont plus rapprochés de l'état de nature, la cécité, la gourme, la morve, etc., sont à peine connues. Puisque les causes de la cécité des animaux tiennent surtout à leur éducation, à leur régime et aux circonstances au milieu desquelles ils vivent, c'est par un meilleur régime, des soins mieux entendus qu'on pourra prévenir cette affection. Ainsi, il faut repousser de la reproduction les races d'animaux qui sont plus disposées à la cécité ou qui en sont plus fréquemment atteintes que d'autres; faire émigrer les animaux des pays où ils deviennent aveugles de bonne heure dans des contrées plus ou moins éloignées et d'une nature différente; enfin, il faut chercher à détruire l'influence de chaque cause par une indication opposée qui lui sert de correctif.

— **Hist. Cécité chez les Hébreux.** Les cas de cécité, et en général les maladies ophtalmiques, se rencontrent beaucoup plus fréquemment en Orient que chez nous. Cette particularité tient à la nature du climat, à la chaleur excessive du soleil, à la réverbération du sol sablonneux, et surtout à la fraîcheur des nuits. En Egypte, où toutes ces conditions se trouvent réunies à un degré extrême, la proportion des aveugles est considérable. Tott en a compté quatre mille au Caire seulement. En Syrie, la proportion est relativement moindre; mais on sait pourtant combien souvent il est fait mention d'aveugles dans les Évangiles. Les cas de cécité devaient donc être très-fréquents chez les Israélites, qui vivaient dans ces contrées; une foule de passages de la Bible sont là pour le prouver (*Juges*, 4, 15; 1 *Rois*, 14, 4; *Génèse*, 27, 1, etc.). La cécité du magicien Bar-Jésu est appelée en grec *achlys* (*Actes des Ap.*, 13, 6), et consistait en une petite tache sur la cornée de l'œil. La cécité de Tobie était causée par une opacité complète de la cornée; on sait qu'elle résulta d'une inflammation déterminée par un peu de fiente d'hirondelle qui tomba sur les yeux du vieillard. Le fiel de poisson, au moyen duquel il fut guéri, passe encore aujourd'hui en Orient pour un spécifique infallible. Il est aussi parlé assez souvent dans la Bible de cas de cécité subite. Quelques critiques allemands ont entamé de longues discussions sur la manière dont Jésus-Christ guérissait les aveugles. Les Évangiles se servent ordinairement du mot grec *apteschai*, toucher. Cependant, l'Évangile de saint Marc (8, 25) et celui de saint Jean (9, 1) disent que Jésus aurait opéré une de ses guérisons instantanées avec un peu de salive. C'est ce passage qui a servi de point de départ aux hypothèses médicales et philologiques dont nous venons de parler.

On sait que des savants, surtout des sa-vants

allemands, ont voulu *expliquer* les miracles par des causes naturelles; nous pensons qu'en cette matière il n'y a que deux partis raisonnables : croire ou nier; expliquer est évidemment impossible.

Quoi qu'il en soit, d'après les idées de l'antiquité, de l'Orient surtout, les maladies, et en particulier la perte de la vue, étaient regardées comme des punitions imposées par le ciel pour l'énormité des fautes, comme on le voit dans l'histoire de l'aveugle-né. « Quand la maladie vient du ciel, les remèdes sont sans effet, » dit le *Libre de l'éternelle raison*, ouvrage persan antérieur au *siècle de notre ère*. « Les meilleurs remèdes ne sauraient guérir les maux que l'homme a contractés par les péchés de sa vie passée, » dit le Chinois Tse-Tong-Ti-Kun, dans son *Libre des récompenses et des peines*. Les peuples qui n'ont point reçu les lumières de la civilisation voient encore dans les maladies une marque de la colère du Tout-Puissant, et ne croient pouvoir se guérir que par des prières; l'Arabe se console du mal qu'il ressent en disant : « C'est une maladie qu'Allah m'a envoyée. »

La *cécité* est le châtimeut qui se retrouve le plus souvent dans les hagiographes. Dans un apologue du roman des *Sept sages*, on voit un roi frappé d'aveuglement par le ciel, en punition du mauvais gouvernement de sept sages auxquels il avait accordé toute sa confiance. D'après le conseil d'un enfant, le roi fait décapiter les sept sages et recouvre aussitôt la vue. La mère de sainte Geneviève est aveuglée durant seize mois, pour avoir frappé sa fille. La légende de cette même sainte parle d'un homme devenu aveugle pour avoir travaillé un jour de dimanche. Enfin, dans la vie de saint Rémi, rapportée par Frodoard, Montan est frappé de *cécité*, pour avoir douté de la fécondité de Cilinie et de la naissance de l'apôtre des Gaules.

CECLAVIN, ville d'Espagne, province et à 65 kilom. N.-O. de Caceres, juridiction et à 15 kilom. d'Alcantara; 3,200 hab. Vin, huile. Ville ancienne, autrefois beaucoup plus importante.

CÉCROGRAPHE s. (sé-ko-gra-fe — du lat. *cæcus*, aveugle, et du gr. *graphô*, j'écris). Ce-lui, celle qui écrit sur la cécographie. « On écrivait mieux *cécrographie*, mais le mot serait encore hybride. »

CÉCROGRAPHIE s. f. (sé-ko-gra-fi — rad. *cécrographie*). Méthode d'écriture particulière aux aveugles.

CÉCOND. Ancienne orthographe du mot **SECONDE**.

CÉCRATE s. m. (sé-kra-kte — du gr. *kekraktês*, bruyant). Entom. Genre de coléoptères pentamères, de la famille des curculionides.

CÉCROPIE s. f. (sé-kro-pi — du gr. *Cécrops*, nom mythol. et hist.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des artocarpées, renfermant quatre ou cinq espèces de l'Amérique tropicale, et qu'on appelle vulgairement *bois-trompette*, à cause de ses tiges creuses : *Les naturels se servent de la CÉCROPIE pour obtenir du feu en faisant tourner rapidement un morceau de bois dur et pointu dans le bois de sa racine*. (Focillon.)

— **Encycl.** Le genre *cécropie* est un des plus curieux de la famille des artocarpées. Il renferme des arbres à fleurs en chatons. Les mâles ont un calice turbiné, anguleux, tronqué au sommet et percé de deux trous qui laissent passer les deux étamines; les femelles ont le calice bidenté au sommet, deux étamines stériles, un ovaire à une seule loge uniovulée, surmonté d'un style persistant; le fruit est un akène ovale, allongé, lisse, entouré par le calice. Les quatre ou cinq espèces qui composent ce genre habitent les régions chaudes de l'Amérique du Sud, et particulièrement le Brésil. La plus remarquable est la *cécropie* à feuilles petites, *cécropia peltata*, arbre d'une dizaine de mètres de hauteur, à feuilles très-grandes et profondément découpées. Sa tige creuse, renflée aux articulations, lui a valu les noms vulgaires de *bois-canon* et de *bois-trompette*; on l'appelle aussi *ambaiba*, *coulékin*, *jaruma*, *urakuseba*, etc. Les Américains emploient le tronc de cet arbre pour faire des gouttières et des conduites d'eau. Le bois est blanc, tendre, poreux, rude au toucher, facile à fendre; les naturels s'en servent pour allumer du feu. Pour cela, ils pratiquent un petit trou dans le bois, et ils y enfonce un morceau d'un bois dur et pointu, qu'ils font tourner très-rapidement jusqu'à inflammation; on emploie surtout à cet usage le bois de la racine. La moelle qui se trouve au sommet de la tige est réputée vulnérable; on l'emploie aussi contre les symptômes syphilitiques extérieurs. La potasse qu'on obtient par la combustion de ce bois est utilisée dans la manipulation du sucre de cannes. Le suc qui découle par les incisions faites à l'écorce est *astringent*. Du reste, on attribue à toutes les parties de cet arbre des propriétés merveilleuses. On rapporte aussi au genre *cécropie* l'*ambaitinga* du Brésil, dont les feuilles sont, dit-on, si rudes en dessous, que l'on s'en sert en guise de râpe pour polir le bois; on retire de cet arbre un suc qui passe pour posséder de grandes vertus.

CÉCROPIÉ, ÉE adj. (sé-kro-pi-é — rad. *cécropie*). Bot. Qui ressemble à une cécropie. — s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille

des artocarpées, ayant pour type le genre *cécropie*.

CÉCROPIEN, IENNE adj. (sé-kro-pi-ain, i-é-ne). Antiq. gr. Qui appartient, qui a rapport à Cécrops, ou à Athènes, ou aux Athéniens. « *Minerve CÉCROPIENNE*, Minerve adorée à Athènes. »

— Substantif. Géogr. anc. Habitant de la plaine de l'Attique : *C'est la fusion des trois castes inégales qui habitaient l'Attique : les Ergades ou habitants et artisans de la ville, les CÉCROPIENS ou agriculteurs habitants de la plaine, les Egicôres ou chevrers, habitants de la montagne*. (V. Parisot.)

CÉCROPS s. m. (sé-kropss — nom mythol.). Crust. Genre de crustacés branchiopodes siphonistomes, comprenant une seule espèce, qui vit sur les branches du thon et du turbot : *Le mâle du cécrops est de moitié plus petit que la femelle, et se trouve accroché sous la partie postérieure de son corps*. (H. Lucas.)

— Entom. Espèce de papillon de jour.

— **Encycl.** Crust. Les *cécrops* sont des crustacés siphonistomes, à corps ovale, obtus aux extrémités, couvert de quatre écailles inégales, échancrées en arrière; ils ont deux antennes simples, très-petites; les yeux sphériques; la bouche en forme de bec court; quatorze pattes très-courtes, les antérieures terminées en alène et comme onguiculées, les postérieures dilatées, membraneuses et natatoires; point de queue saillante. La femelle est pourvue de deux grandes pièces contiguës, coriaces, placées sous l'abdomen, qu'elles surpassent en longueur, et qui recouvrent ses œufs. Les *cécrops* sont voisins des caliges, dont ils se distinguent surtout par l'absence des deux longs filets postérieurs. Le *cécrops* de Latreille se reconnaît à une pointe placée, de chaque côté, en avant de la pièce antérieure du test. Il acquiert jusqu'à 0 m. 03 de longueur, et vit en parasite sur les branches du thon. Le mâle est de moitié plus petit que sa femelle, et se trouve accroché sous la partie postérieure de son corps. Le *cécrops* de Desmarest a le corps moins large et dépourvu de pointes à l'avant du corselet; sa couleur est glauque et blanc jaunâtre à la partie antérieure, bleuâtre sur l'abdomen. Il flotte par milliers à la surface de l'eau, loin des côtes, et sert à la nourriture d'un grand nombre de poissons, notamment du céphale lune, qui en dévore beaucoup.

CÉCROPS, un des rois ou chefs primitifs de l'Attique. Il conduisit, dit-on, une colonie égyptienne (vers 1580 av. notre ère), sur la plage où s'éleva la bourgade de *Cécropie*, qui reçut plus tard le nom d'Athènes. Il civilisa les tribus pélasgiques, leur fit connaître tous les éléments de la vie sociale, le mariage, la propriété, le culte des dieux, l'agriculture, les réunis en douze bourgades ou *dèmes*, fonda l'Asopage. Ces traditions ne remontrant pas au delà du III^e siècle av. J.-C.; Homère ni les anciens poètes grecs ne parlent jamais de Cécrops, et rapportent à Erichthée la civilisation de l'Attique.

CÉCRYPHALE s. m. (sé-kri-fa-le — du gr. *kekryphalos*, réseau). Antiq. gr. Réseau dans lequel les femmes grecques enfermaient leurs cheveux.

— Anat. Nom que l'on donne à l'un des estomacs des ruminants.

CÉCUBE s. m. (sé-ku-be — nom géogr.). Antiq. Nom ancien d'un vin célèbre de l'Italie, que l'on donne poétiquement à toute espèce de vin que l'on veut vanter.

CÉCUBE, ville et canton de l'Italie ancienne. V. *CACUBE*.

CÉCUM s. m. (sé-komm — du lat. *cæcus*, aveugle). Anat. Fausse orthographe du mot *cæcum*, qu'on écrit ordinairement *cœcum*, orthographe non moins fautive. V. *CÆCUM*.

CÉDANT (sé-dan) part. prés. du v. *Céder* : *Ne faites pas comme ceux qui, en CÉDANT, tâchent de donner à connaître qu'ils ne cèdent que par complaisance*. (Receveur.) *L'homme peut être heureux sans rien accorder aux appétits du corps; il ne peut l'être en leur CÉDANT tout*. (De Cuztine.)

Pour moi, fermant ma porte et *cédant* au sommeil, Tous les jours je me couche avec le soleil.

BOILEAU.

CÉDANT, ANTE adj. (sé-dan, an-te — rad. *céder*). Pratiq. et comm. Qui cède, qui livre, par opposition à *cessionnaire* : *La partie CÉDANTE*.

— Substantif. : *Le CÉDANT et le cessionnaire*.

— Antonymes. Cessionnaire, preneur.

CÉDANT ARMA TOGÆ, *Que les armes le cèdent à la toge*, premier hémistiche d'un vers que Cicéron fit à sa propre louange, en mémoire de son consulat.

Cédant arma togæ, concedat laurea lingua.

« Que les armes le cèdent à la toge, les lauriers à l'éloquence! »

C'est-à-dire : Que le pouvoir militaire, représenté par l'épée, fasse place au pouvoir civil, représenté par la toge. Ce vêtement était à Rome ce que nous appelons chez nous l'*habit bourgeois*.

Ces mots se citent tantôt en latin, tantôt en français :

« Je suis convaincu qu'il fit cet honneur, non à ma personne, mais à mon habit; et que cette préférence avait pour but d'élever le

docteur en théologie au-dessus du capitaine : *Cédant arma togæ*, maxime qu'on ne doit oublier en aucun temps, mais qu'il faut surtout se rappeler quand le militaire est en demi-solde. » WALTER SCOTT, *Peveril du Pic*.

« Ce côté un peu charlatan qu'avaient donné à notre armée les grandes guerres du premier Empire, et, plus tard, les flatteries intéressées de l'opposition libérale, disparut dans cette situation nouvelle (en 1830 et en 1848), où le *cédant arma togæ* était traduit en français par des milliers de bavards. » DE PONTMARTIN, *Causeries littéraires*.

« — Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous; votre robe n'a rien à commander à mon épée, dit le capitaine des pompiers au juge de paix. — Erreur! cria de la fenêtre un jeune homme. Cicéron, illustre pompier dans son temps, a dit : « *Cédant arma togæ*; » ce qui signifie que ce vénérable magistrat a droit à votre obéissance. »

CH. DE BERNARD, le *Gentilhomme campagnard*.

« Ma chère, dit la marquise, mêlez-vous de vos colibris, de vos épagneuls et de vos chifons, et laissez votre futur époux faire son état de procureur du roi. Aujourd'hui, les armes se reposent et la robe du magistrat est en crédit; il y a là-dessus un mot d'une grande profondeur. — *Les armes cèdent le pas à la toge*, dit en s'inclinant Villefort. »

ALEX. DUMAS, *Monte-Cristo*.

« Aujourd'hui, l'épée et la valeur sont toujours d'un grand prix parmi nous; mais toutes les mains peuvent prétendre à tenir l'épée. Le commandement des armées n'est plus un privilège; comme la couronne de Philippe-Auguste, il est au plus digne. Et d'ailleurs, la guerre s'en va; elle semble avoir obéi au mot de l'antiquité : *Les armes s'effacent devant la toge*; elle cède la place aujourd'hui à l'industrie, au commerce, à la politique, à la science, aux arts. »

DUPANLOUP, *De l'éducation*.

CEDAR, ville de l'ancienne Palestine, dans la demi-tribu de Manassé, au delà du Jourdain, sur le versant occidental du mont Hermon.

CEDAR, second fils d'Ismaël, dont l'écriture nomme souvent les descendants. Elle les appelle tour à tour une race de puissants chasseurs (Isaïe, xxi, 17), des hommes ennemis de la paix (Psaume cxix, 5), des trafiquants (Ezéchiel, xxvii, 21), et des bergers riches en bétail et en chameaux (Jérémie, xlix, 28). Ces différentes particularités se retrouvent encore de nos jours dans les mœurs des Arabes, et les rabbins donnent souvent à la langue arabe le nom de *langue de Cedar*. D'après Jérémie (li, 10) et les Psaumes (cxxx, 5), les fils de Cedar habitaient à une assez grande distance de la Palestine. Saint Jérôme, dans ses *Commentaires sur Isaïe*, parle de leur contrée en ces termes : *Cedar inhabitabilis est regio trans Arabiam Sarracenorum* (le Cedar est une contrée déserte au delà de l'Arabie des Sarrasins, c'est-à-dire à l'orient des déserts des environs de l'Euphrate). Les Sarrasins nomades étaient, selon toute probabilité, ces descendants de Cedar.

CEDAR-CREEK, petite rivière qui coule dans la vallée de Shenandoah, Etat de Virginie (Amérique du Nord). En octobre 1864, le général confédéré Early, ayant appris que l'armée fédérale occupant la vallée avait été affaiblie de quelques divisions envoyées en renfort au général Grant, se porta rapidement sur Strasburg, qu'il occupa le 13 octobre, et où il s'empara d'une énorme quantité d'approvisionnements et fit 800 prisonniers. Le 18, il se trouvait sur les bords du Cedar-Creek, où l'attendaient les fédéraux. Le 19, une colonne confédérée déborda les unionistes et les attaqua de côté, tandis que le reste des troupes d'Early les chargeait de front. Ainsi pris entre deux feux, les fédéraux se débandèrent, abandonnant 24 canons et 1,300 prisonniers. A ce moment, le général fédéral Sheridan arriva avec des troupes fraîches et tomba sur les confédérés, qui se retiraient avec les trophées de leur victoire. La supériorité de sa cavalerie lui assura l'avantage. Les confédérés défilèrent traversèrent Strasburg sans s'y arrêter, y laissèrent les canons capturés avec 23 de leurs propres pièces, et regagnèrent leurs positions de Fisher's Hill. Dans ces divers engagements, les fédéraux avaient perdu 7,000 hommes. Sheridan se trouva tellement affaibli par sa victoire, qu'il dut, non-seulement renoncer à poursuivre les confédérés, mais encore se tenir strictement sur la défensive. Early n'avait perdu, en tués, blessés et prisonniers, que 2,000 hommes environ.

CEDAR-MOUNTAIN, éminence conique située dans l'Etat de Virginie (Amérique du Nord), entre Richmond et Washington, à égale distance de ces deux villes. Elle a donné son nom à un combat livré dans ses environs par le général confédéré Stonewall Jackson au général fédéral Banks. Il y eut d'abord des escarmouches de cavalerie sur les bords du Rapidan; puis les confédérés passèrent cette

rivière et engagèrent un combat meurtrier avec les troupes commandées par Banks, lequel conserva ses positions jusqu'à l'arrivée du général Pope et de Mac-Dowell, qui amenèrent des renforts. Mais les confédérés furent bientôt secourus de leur côté par le corps de Hill; un combat d'artillerie s'engagea et dura jusqu'à minuit. Le lendemain, au point du jour, les confédérés commencèrent un mouvement de retraite, qu'ils opérèrent d'une manière plus complète le 11 au soir. Les pertes avaient été considérables de chaque côté; la lutte avait été acharnée, on avait combattu corps à corps, et les cadavres de l'un et de l'autre parti jonchaient pêle-mêle le terrain.

CÉDAT s. m. (sé-da). Techn. Acier naturel, de forge, de fusion.

CÉDÉ, ÉE (sé-dé) part. pass. du v. *Céder*. Abandonné, livré, accordé : *Ces biens lui ont été CÉDÉS par son père*.

Pour le trône *cédd*, cédez-moi Rodogune. CORNELLE.

— Comm. Dont la créance est *cédée* à un tiers : *Le débiteur CÉDÉ*.

CÉDER v. a. ou tr. (sé-dé — du lat. *cedere*, aller, s'en aller, céder — Change é du radical en é devant un syllabe muette : *Je cède, qu'ils cèdent*; excepté au fut. de l'ind. et au cond. prés. : *Je cède, qu'il cède, je céderai, il céderait*). Abandonner, laisser, livrer : *Céder un bien, un droit, une propriété*. *Céder une créance, un fonds de commerce*. *Céder un bail*. *L'homme vertueux CÉDERA aux autres les emplois les plus brillants, s'il est persuadé qu'ils peuvent mieux s'en acquitter que lui*. (Barthé.)

Un grand cœur *céde* un trône, et le *céde* avec gloire; Cet effort de vertu couronne sa mémoire; Mais lorsqu'un digne objet a pu nous enflammer, Qui le *céde* est un lâche, et ne sait pas aimer.

CORNÉLLE.

— Abandonner par impuissance; ne pas ou ne plus disputer : *Céder la victoire à l'ennemi*.

— *Céder le terrain*, Reculer devant l'ennemi, le laisser s'avancer, et, fig., Laisser progresser quelqu'un à son propre détriment : *Les vieilles prérogatives ne CÉDENT jamais LE TERRAIN sans résistance ni sans arrière-pensée*. (A. de Broglie.) « *Céder le pas*, Laisser passer devant par honneur, et, fig., Reconnaître la supériorité d'un autre, le laisser exercer une suprématie :

La richesse toujours obtiendra la puissance, Toujours le malheureux lui *cédera* le pas.

A. BARRIER.

« *Céder le pavé, le haut du pavé*, Laisser passer du côté des maisons, ce qui était le plus commode et le plus honorable, lorsque les rues, dépourvues de trottoirs, n'avaient qu'un seul ruisseau au milieu de la voie; fig., Laisser primer : *Le parti le plus sûr, c'est de respecter fort les procureurs du roi et leurs clercs, de fuir toute rencontre avec eux, tout démolir, de leur CÉDER non-seulement LE HAUT DU PAVÉ, mais tout LE PAVÉ, s'il se peut*. (P.-L. Courier.)

— Elliptiq. *Le céder*, Se reconnaître vaincu, abandonner la victoire : *Il n'a jamais voulu LE CÉDER à ses rivaux*. Il Etre au-dessous de quelqu'un ou de quelque chose : *Il ne LE CÉDE pas aux plus braves*. *L'espérance, lorsqu'elle n'est pas douteuse, est un plaisir qui ne LE CÉDE guère à la jouissance*. (La Rochefoucauld.)

— v. n. ou intr. Plier, fléchir; cesser d'opposer une résistance matérielle : *Les poutres commençaient à CÉDER*. *La porte CÉDA sous nos coups*. *La digue CÉDA, et les eaux inondèrent la ville*.

— Par ext. Perdre de son intensité, diminuer, s'affaiblir : *La fièvre finit par CÉDER*. *Son obstination ne CÉDERA jamais*. *Les plus fermes courages sont sujets à céder*.

— Fig. Cesser de résister, fléchir, se soumettre, faire des concessions : *La ville tourbe bourdonne et triomphe; le sage se tait, cède et gemit tout bas*. (J.-J. Rousseau.) *L'amour de la femme qui se donne a plus de prix que l'amour de la femme qui CÉDE*. (Mme de La Fayette.) *Oser à temps est le moyen de ne pas céder tardivement*. (E. de Gir.) *Les gouvernements qui ne savent pas CÉDER succombent sous la pression de l'opinion*. (J. Favre.)

Qui *céde* en combattant ne perd rien de sa gloire. LAJARRIGE.

Quand on est bien instruit, bien sûr d'avoir raison, Il ne faut pas *céder*. GRESSET.

Ceux dont la résistance à vaincre s'est usée *Cèdent*, luttent encore, et *cedent* sans retour.

A. GUIRAUD.

— *Céder à*, Se soumettre, se plier à, ne point céder à : *CÉDER à quelqu'un, aux prières, aux menaces de quelqu'un*. *CÉDER à l'orage*. *Il faut CÉDER à l'orage qu'on ne peut détourner*. (Le Sage.) *L'esprit ne CÉDE qu'à la lumière, et tout autre moyen de le persuader ne sert qu'à produire l'ignorance et l'hypocrisie*. (Le Courayer.) *Un prince qui aime la religion et qui la craint est un lion qui CÉDE à la main qui le flatte ou à la voix qui l'apaise*. (Montesquieu.) *Si vous CÉDEZ à un enfant, il le remarquera et deviendra votre maître; alors, à chaque instant, pour vous faire obéir, il faudra pactiser avec lui*. (J.-J. Rousseau.) *Qui remplit ses devoirs s'attire l'estime; qui cède à ses intérêts est peu estimé*. (Chateaub.) *On dirait que l'esprit humain ne CÉDE à l'évidence qu'à condition de se refuser à l'application*. (B. Const.) *Nous ne*

CÉDONS volontiers qu'à ceux qui ne CÉDENT à personne. (***.) Il faut CÉDER au ciel et résister aux hommes. (J. Joubert.) C'est avoir deux fois raison que de CÉDER à quelqu'un qui a tort. (Petit-Senn.) Le préjugé est toujours lent à CÉDER aux leçons de l'expérience. (Droz.) On peut CÉDER à la force, mais on ne se résigne que devant la raison. (Blanqui.) Les femmes CÉDENT plus facilement que nous à leurs mouvements généreux. (L. Enault.) L'homme qui CÉDE à ses passions obéit à un maître qu'il s'est donné. (A. Martin.)

Tout cède aux longs travaux, et surtout aux besoins.

CORNEILLE.

Il vaut mieux se flatter d'un espoir téméraire que de céder au sort dès qu'il nous est contraire.

CRÉBILLON.

Le ton trop absolu déplaît, révolte, excède :

Tout résiste à celui qui veut que tout lui cède.

FR. DE NEUFCHATEAU.

« Etre inférieur à, rester au-dessous de, reconnaître la supériorité de : De toutes les passions, l'intérêt est celle qui cède le moins aux attaques du plaisir. (M^{me} Riccoboni.)

Se céder v. pron. Etre cédé, abandonné, accordé : Ses avantages de l'esprit et de la beauté ne se cèdent jamais. (Boiste.)

— Céder, abandonner, accorder l'un à l'autre : Il est impossible de vivre d'accord en ne se cédant jamais rien. (Boiste.)

— Syn. Céder, acquiescer, se rendre. V. ACQUIESCER.

— Antonymes. Conserver, garder, réserver, retenir. — Se cabrer, s'obstiner, s'opiniâtrer, regimber, résister, se révolter.

CEDERBORGH (Frédéric), littérateur suédois, né en 1784, mort en 1835. Il fut d'abord attaché à la chancellerie royale, où il monta rapidement au grade de secrétaire des protocoles. Il donna alors sa démission, fonda l'*Observateur*, journal qui devint plus tard le principal organe de l'opposition, et, après cinq ans d'une vie laborieuse et agitée, se retira dans ses terres, qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort. Riche et exempt d'ambition, il y coula des jours paisibles et heureux, se livrant tantôt à la peinture, pour laquelle il avait des dispositions remarquables, tantôt à la littérature. Son premier ouvrage, *Uno von Trasenbergh*, fit une grande sensation. Puis vinrent *Ottar Tralling*, *Voyage à travers la vie*, *Jean Hall*, le *Comte Pancrace*, etc. On remarque dans les ouvrages de Cederborg une grande verve, beaucoup de richesse d'imagination et un profond sentiment de la nature. Il composait avec la facilité d'un amateur, dont il avait aussi le laisser-aller et les négligences.

CEDERCRANTZ (Jean), administrateur suédois, né en 1646, mort en 1690. Il fut d'abord attaché au gouvernement général de la Livonie, et remplit diverses missions en Russie et en Pologne; puis il devint gouverneur des îles de Gotland et d'Öland. En 1677, il suivit la reine Christine à Rome, en qualité de secrétaire; mais, comme il se mit à travailler beaucoup plus dans l'intérêt de son pays que dans celui de cette princesse, il ne tarda pas à encourir sa disgrâce, et fut congédié par elle en termes fort durs. Le roi Charles XI ne l'accueillit pas moins très-gracieusement à son retour en Suède, lui rendit le poste qu'il avait occupé auparavant et l'anoblit. Cedercrantz laissa en mourant la réputation d'un fonctionnaire habile et intègre.

CEDERCREUTZ (Herman), homme d'Etat suédois, né en 1684, mort en 1754. Il devint d'abord secrétaire d'ambassade et fut employé par Charles XII à diverses missions délicates et périlleuses. Après la mort de ce roi, en 1718, il fut fait baron, puis nommé successivement secrétaire d'Etat, ministre des affaires étrangères, président du contrôle des finances, conseiller du royaume, enfin chevalier de l'ordre des Séraphins et comte. Son acte principal, comme ministre des affaires étrangères, est le désastreux traité de paix conclu avec la Russie en 1743, traité qui lui valut néanmoins les félicitations du roi et des états. L'impératrice de Russie l'honora aussi d'une faveur particulière et le décora de l'ordre de Saint-André. Comme il mourut sans postérité, son nom et son titre de comte s'éteignirent avec lui.

CEDERHJELM, famille noble de Suède, originaire du Jutland septentrional, qui a fourni un grand nombre de personnages distingués dans l'administration, la politique, la diplomatie, les sciences, les lettres et les arts. Les principaux sont les suivants : **CEDERHJELM** (Josias), né en 1673, mort en 1729. Il fut employé dans la diplomatie et prit part au traité de paix conclu avec Auguste, roi de Pologne. Il suivit ensuite Charles XII à Pultava, y fut fait prisonnier par les Russes, et obtint de se rendre dans son pays, à la condition de revenir au bout de quatre mois. Arrivé à Stockholm, il notifia au gouvernement l'issue funeste de la bataille, ainsi que les propositions de paix faites par le czar. Après quoi, fidèle à sa parole, il reprit le chemin de la Russie et y resta jusqu'à la conclusion de la paix. Nommé en 1721 secrétaire d'Etat, en 1723 conseiller du royaume, il se retira en 1726 à la suite d'une intrigue de cour. — **CEDERHJELM** (Charles-Gustave), né en 1694, mort en 1740. Il entra d'abord au service du Holstein, puis fut envoyé à Paris. Il y contracta tant de dettes qu'il fut enfermé au Châtelet en 1723

ou en 1724, et y passa le reste de sa vie; mais il mena dans sa prison la même existence dissippée que lorsqu'il était libre. Ses frais de correspondance seuls montaient à la somme de 4,000 livres. Nul ne savait où il prenait tant d'argent. Cederhjelm a publié plusieurs petits ouvrages, entre autres : un *Code de l'amour*, une *Correspondance en vers français et suédois avec le poète suédois Dalin*, etc. Ses épigrammes étaient surtout fort appréciées, et on en faisait circuler des copies en France et en Suède. Regardé comme un très-fin politique, il était consulté par les hommes d'Etat les plus distingués, et l'on assure qu'il était beaucoup mieux initié que la plupart d'entre eux, malgré les verrous, aux intrigues des cours et aux mystères des cabinets. — **CEDERHJELM** (Germund-Louis), né en 1755, mort en 1841. Entré fort jeune à la cour, il y fixa bientôt l'attention du roi Gustave III par ses agréments personnels, et devint l'un de ses favoris. Il fut attaché en 1774 à l'ambassade suédoise près la cour de Russie. Nommé ensuite major dans les dragons de la garde, il prit du service dans l'armée française, d'où il sortit avec le grade de colonel. Il entreprit alors un voyage en Europe, se joignit à l'armée espagnole qui assiégeait Gibraltar, mais ne prit aucune part au siège. Il suivit Gustave III dans son voyage en Italie, et, à son retour en Suède, fit la campagne de 1788. Ayant donné sa démission, comme beaucoup d'autres gentilshommes, à la suite de l'Acte de sécurité (V. GUSTAVE III), il se rendit de nouveau dans le midi de l'Europe. Après avoir refusé diverses fonctions, il accepta celles de gouverneur du prince royal Oscar; mais il paraît qu'il les considéra aussi plutôt comme un titre honorifique que comme des fonctions sérieuses, et il s'en démit le 30 avril 1815. Cet homme assez inutile se vit élevé aux plus grands honneurs et aux plus hautes dignités du royaume, et fut successivement nommé grand chambellan, chevalier de l'ordre des Séraphins, comte, excellence, etc. Cederhjelm finit tranquillement ses jours dans son domaine de Sæby ou dans la ville de Linköping, où il fut souvent honoré de la visite des membres de la famille royale. Cederhjelm fut ce qu'on peut appeler un homme heureux, car il a dit de lui-même : « Je remercie ardemment la Providence de l'état plus qu'heureux dont j'ai joui constamment. Plaisirs dans ma jeunesse, fortune indépendante dans mon âge mûr, santé faible, mais exempte de trop grandes douleurs dans ma vieillesse. »

CÉDERIE s. f. (sé-de-ri — du lat. *seta*, soie). Soierie. V. Vieux mot.

CÉDIE ou **CÉDIE** s. m. (sé-dt — du gr. *hédos*, deuil). Entom. Genre de coléoptères de la famille des psélaphiens.

CÉDILLE s. f. (sé-dille; V. mll. — dimin. de *seta*, nom grec de la lettre *z*, que l'on mettait autrefois à la suite de la lettre *c*, fazon, leçon, etc., dans le cas où l'on met aujourd'hui une cédille au-dessous de la même lettre, leçon, fazon, etc.) Petit signe que l'on met au-dessous de la lettre *c*, devant *a*, *o* et *u*, lorsqu'on veut lui donner le son de *s*, comme dans les mots *Français*, *caveçon*, *reçu*, *conçoit*, etc.

Le *c*, rival de l'*s* avec une cédille, Sans elle au lieu de *q* dans tous nos mots fourmillent.

DE PINS.

— **Encycl.** Non content d'avoir la cédille sous le *c*, quelques grammairiens ont proposé d'en placer une sous le *t*, quand il a le son *s*, et sous le *c* de *ch*, quand il se prononce à la française, comme dans *cheval*, *chien*, ce qui n'a pas été adopté. Quant à l'origine de ce signe, on a prétendu que la cédille nous venait de l'espagnol, quoique cette langue l'ait abandonnée depuis longtemps. D'autres affirment que le *sigma* ou *s* des Grecs est le type primitif de la cédille; il y en a qui supposent que la cédille n'est autre chose que le *z* employé par nos pères au lieu de ce signe, et qu'après avoir écrit *fazon*, on a transposé sous le *c* un fragment du *z* pour en faire la cédille. C'est tout à fait notre avis, que nous avons exprimé en tête de cet article.

CEDMA s. m. (sé-dma — du gr. *kedma*, maladie causée par des fluxions). Pathol. Variété de goutte.

CEDMON ou **CÆDMON**, poète anglo-saxon du vi^e siècle. Il entra dans le monastère de Sternhausen, plus connu sous le nom de Whitby, et, quoiqu'il ne sût pas lire, il mit en vers les récits de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le vénérable Bède raconte qu'il composait ses poésies et ses chants en dormant, et qu'à son réveil il les chantait aux autres moines. L'archevêque Usher, ayant trouvé un manuscrit qu'il crut reconnaître comme contenant les compositions du moine Cedmon, le fit imprimer en 1655, et cette publication est regardée comme le plus ancien monument de la langue anglaise. Elle porte le titre de *Cedmonis monachi paraphrasis poetica*, etc. (Amsterdam, 1655, in-4^o).

CÉDO-NULLI ou **CÉDONULLI** s. m. (sé-donul — des mots lat. *cedo nulli*, je ne le cède à pas un). Moll. Coquille du genre *cône*, rare et très-recherchée, que l'on trouve dans les mers de l'Amérique méridionale et des Antilles : Le *cedonulli* est une coquille couronnée, couleur fond de canelle, avec deux cordons réguliers de taches de couleur bleudre, difformes, circonscrites de brun. (Focillon.)

— **Encycl.** Le *cedonulli* est une coquille qui a acquis une assez grande célébrité parmi les amateurs. C'est une espèce de cône qui atteint 0 m. 05 à 0 m. 06 de longueur, et qui est remarquable par l'éclat et la disposition de ses couleurs. Elle présente du reste un grand nombre de variétés. Le cône *cedonulli* habite les mers des Antilles et de l'Amérique du Sud; on pense qu'il vit à de grandes profondeurs dans la mer; aussi est-il rare d'en trouver des échantillons bien frais. C'est une des coquilles les plus précieuses qui ornent les cabinets; son prix est toujours très-élevé, et il a souvent atteint le chiffre de 300 fr. Un spécimen bien connu est celui de la collection du duc de Rivoli.

CÉDRAT s. m. (sé-dra — ital. *cedrato*; de *cedro*, citron). Syn. de **CÉDRATIER** : Les feuilles de l'orange nommée **CÉDRAT** ont le même goût que l'orange même, et pourraient contribuer à faire de la limonade. (La Quintinie.) Il Fruit du même arbre : **CÉDRAT** confit. On ne doit servir un plat à son hôte que pour qu'il en mange, et il est fort injuste de se brouiller avec lui parce qu'il aura entamé un **CÉDRAT** qu'on lui aura présenté. (Volt.)

CÉDRATIER s. m. (sé-dra-tié — rad. *cedrat*, fruit). Bot. Section du grand genre citronnier, de la famille des aurantiacées, qui produit le fruit appelé *cedrat*.

— **Encycl.** Le *cedratier* forme, dans le grand genre orange, une espèce très-voisine, peut-être même une simple race du limonier, vulgairement appelé *citronnier*. Il s'en distingue par ses rameaux plus courts et plus roides, ses feuilles plus étroites, ses fruits plus gros et plus verruqueux, à chair plus ferme et plus épaisse, à pulpe et à jus moins acides et moins abondants. Le *cedratier* est un assez bel arbre, à cime peu régulière, à rameaux diffus, armés de très-petites épines axillaires, qui grandissent à l'époque de la formation du fruit. Ses feuilles, ovales-lancéolées, ordinairement aiguës et dentées, à pétiole légèrement membraneux, sont d'un beau vert foncé; les fleurs sont peu nombreuses, axillaires, petites, violacées; peu odorantes. Le fruit (*cedrat*) est souvent très-gros, piriforme, lisse, d'abord vert, puis rouge pourpre, puis enfin jaune pâle, à mamelon conique, couronné par le pistil qui persiste d'ordinaire; son écorce extérieure, fort épaisse, remplie d'une huile essentielle très-odorante, recouvre une chair blanche, très-savoureuse, renfermant elle-même une pulpe remplie d'un suc acide très-agréable. Originnaire de l'Asie méridionale, le *cedratier* a été de très-bonne heure transporté dans les fertiles vallées de la Syrie et de la Palestine. D'après Joseph, son introduction remonterait à Moïse, qui ordonna de tresser les rameaux de cet arbre avec les palmes et les branches de saule, pour faire les thyrses consacrés à la fête des Tabernacles. Maimonide rapporte cette introduction à l'époque même de l'institution de cette fête, tandis que d'autres auteurs la fixent seulement au retour de la captivité de Babylone. Quoi qu'il en soit, le *cedratier* était en Judée l'objet de cultures importantes; c'était pour les Juifs un arbre sacré; son fruit n'était point soumis à la dime, parce qu'il pouvait être cueilli et employé avant sa complète maturité. On le portait en main en entrant dans le temple, et cet usage s'est conservé chez les Israélites qui tiennent à se montrer fidèles aux rites de leurs pères. Le *cedratier*, importé par eux à Rome, est mentionné dans Virgile. Au moyen âge, son fruit joua souvent un rôle dans les opérations magiques. Il est cultivé depuis longtemps en Provence; mais, comme c'est le plus délicat de tous les citrins, on ne le voit en pleine terre que dans quelques expositions privilégiées, qui s'étendent d'Hyères à Nice, et qui sont abritées contre les vents du nord par les montagnes du littoral. Il se fait un commerce très-considérable de *cedrats* sur la côte de Gênes, particulièrement à San-Remo et à la Bordighiera. Ce sont les juifs qui achètent la majeure partie de ceux qu'on récolte en août.

On connaît une vingtaine de variétés de *cedratiers*, parmi lesquelles nous citerons les suivantes : 1^o le *cedratier ordinaire*, dont les fruits, appelés *poncires* ou *valençois*, sont très-gros, ovoïdes, oblongs, tuberculeux à écorce très-épaisse; 2^o le *cedratier de Florence*, dont le fruit, plus particulièrement désigné sous le nom de *cedrat* ou de *petit poncire*, est petit, tuberculeux, pyramidal, recourbé au sommet, à écorce mince et très-parfumée, à chair très-fine et d'un goût exquis; 3^o le *cedratier à gros fruits*, qui forme, pour quelques auteurs, le passage du *cedratier* au limonier; ses fruits, nommés *poncires monstres*, *poncires courges*, *pommes de paradis*, atteignent le poids de plusieurs kilogrammes; ils ont l'écorce finement granulée et d'un beau jaune d'or, et la chair très-blanche; leur forme est ovoïde, allongée, conique ou renflée au sommet; leur qualité a été très-diversément appréciée, ce qui tient sans doute à des circonstances locales de végétation; 4^o le *cedratier mellarosa*, dont la feuille a une odeur de rose; 5^o le *poncire blanc* et le *poncire violet*, qui produisent les beaux fruits.

Le *cedrat*, dans plusieurs variétés du moins, est bon à manger en nature; mais le plus souvent on le confit au sucre, et on emploie surtout pour cet usage les fruits récoltés en hiver. Lorsqu'on veut les confire entiers, on choisit la variété ordinaire. Les *poncires*

monstres étant trop gros pour cela, on coupe par tranches leur chair, souvent épaisse de 0 m. 07 à 0 m. 08, mais en général peu parfumée. Sous ce dernier rapport, ils sont bien inférieurs aux *cedrats* de Florence. L'huile essentielle de *cedrat* sert à aromatiser les pastilles et l'eau de Cologne.

CÉDRE s. m. (sè-dre — du lat. *cedrus*; du gr. *kedros*. Ce nom paraît se rapporter au sanscrit *dru*, arbre en général, et on peut y voir un de ses composés avec l'interrogatif *ka*, qui exprime la surprise ressentie à la vue d'un objet frappant : *kadru*, quel arbre! c'est-à-dire quel grand et bel arbre! En effet, le cèdre se fait particulièrement remarquer par sa hauteur et sa beauté. *Kadru* répond ainsi à peu près exactement au grec *kedros* et au lat. *cedrus*). Bot. Genre d'arbres, de la famille des conifères, comprenant trois espèces, qui habitent l'Asie méridionale et le nord de l'Afrique : Les feuilles de la plupart des *cedres* sont petites, étroites, pointues. (V. de Bomare.) Le bois du *cedre du Liban* est résineux et odorant. (Bosc.) On raconte que le temple d'Apollon, à Utique, renfermait un tronc de *cedre* qui durait depuis près de deux mille ans. (Gouss.) Il est un Dieu; les herbes de la vallée et les *cedres* de la montagne le bénissent. (Chateaub.) Les *cedres* du Liban sont situés dans un vallon entouré de hautes montagnes. (Poujoulat.)

Temple, renverse-toi; *cedres*, jetez des flammes.

RACINE.

— Bois du même arbre : *Jésus-Christ n'a pas toujours eu des autels de porphyre, des chaires de cèdre et d'ivoire*. (Chateaub.) Le *cedre* est rougeâtre, odoriférant et incorruptible. (Desmarest.)

— On donne improprement le même nom à plusieurs arbres appartenant à d'autres familles. *Le Cèdre acajou*. V. ACAJOU et CÉDRER. *ODORANT*. *Le Cèdre américain*. V. ARBRE DE VIE, THUYA D'OCCIDENT. *Le Cèdre des Bermudes*. V. GÉNÉVRIER DES BERMUDES. *Le Cèdre blanc*. V. CYPRESS FAUX-THUYA. *Le Cèdre de Busaco* ou *de Goa*. V. CYPRESS PLEUREUR. *Le Cèdre de la Caroline* ou *de Virginie*. V. GÉNÉVRIER DE VIRGINIE. *Le Cèdre d'encens* ou *d'Espagne*. V. GÉNÉVRIER A L'ENCENS. *Le Cèdre de la Jamaïque*. V. GUAZUMA A FEUILLES D'ORME. *Le Cèdre de Lycie* ou *de Phénicie*. V. GÉNÉVRIER DE PHÉNICIE. *Le Cèdre mahogoni*. V. ACAJOU et CÉDRER. *ODORANTE*. *Le Cèdre piquant* ou *petit cèdre*. V. CADE OXYCÈDRE. *Le Cèdre rouge*. V. GÉNÉVRIER DE VIRGINIE ET ICICA ÉLEVÉ. *Le Cèdre de Sibérie*. V. PIN CEMBRO.

— Poétiq. Symbole de grandeur, de force, de majesté : *Je voyais le régent livré à ce cèdre tombé, à ce malheureux écuyer de Troyes que le retour au monde avait gangrené*. (St-Simon.)

Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux

Son front audacieux.

RACINE.

Le sage Louis douze, au milieu de ces rois,

S'éleva comme un cèdre et leur donna des lois.

VOLTAIRE.

— Se met souvent, tant au propre qu'au figuré, en opposition avec des végétaux de petite taille, particulièrement avec l'hysope, pour exprimer la série complète des végétaux, ou une série complète d'objets très-divers, ou une opposition des plus marquées entre deux objets : *Salomon, d'après la Bible, avait tout étudié, et connaissait depuis le cèdre jusqu'à l'hysope*. Dieu est le seigneur des *cedres* du Liban comme de l'hysope qui croît dans les plus profondes vallées. (Mass.) La surface solide de la terre se recouvrit d'abord de végétaux de toute espèce, depuis l'humble mousse et le lichen rampant, jusqu'au *cedre* dont la cime ondoie dans les nuées. (Lamenn.)

Dieu sait changer, par son souffle puissant,

Le roseau faible en cèdre du Liban.

VOLTAIRE.

— **Epithètes.** Haut, élevé, altier, superbe, orgueilleux, majestueux, vaste, immense, énorme, gigantesque, odorant, odoriférant, parfumé, embaumé, antique, utile, précieux, résineux.

— **Encycl.** Le *cedre* est un arbre célèbre à bien des titres; depuis Salomon jusqu'à Jussieu, mille souvenirs historiques se rattachent à ce nom, qui rappelle naturellement la force, la grandeur, la majesté. Comme il arrive souvent en botanique, ce nom, dans le langage populaire, a été donné par extension à des arbres qui appartiennent à des genres ou même à des ordres très-différents. Nous n'avons à nous occuper ici que des véritables *cedres*, rapportés successivement aux genres pin, sapin et mélèze, et qui méritent de faire un genre à part, opinion à peu près généralement adoptée aujourd'hui.

Le genre *cedre* (*cedrus*) comprend trois espèces. La plus célèbre est le *cedre* du Liban, connu de toute antiquité. C'est un grand arbre, d'une forme régulière, d'un port majestueux et pittoresque. Ses racines pivotent à une grande profondeur et l'attachent très-fortement au sol. Sa tige, droite, couverte d'une écorce rugueuse, se termine par une flèche presque toujours inclinée et dirigée vers le nord; elle porte des branches horizontales, régulièrement étagées, couvertes de feuilles nombreuses, serrées, persistantes, fasciculées sur le vieux bois et éparpillées sur les rameaux de l'année. Elles forment de larges tentures, qui couvrent de leur ombre épaisse

une étendue considérable; leur verdure sombre produit un grand effet dans les perspectives, par son contraste imposant avec le vert plus gai des autres arbres. Les fleurs sont monoïques, et paraissent au printemps, dans le pays natal du *cèdre*; mais, sous le climat de Paris, la floraison a lieu ordinairement en automne. Les fruits sont des cônes cylindriques, ovoïdes, dressés, composés d'écaillés fortement serrées, qui abritent des graines accompagnées d'une aile membraneuse très-large. Dans les premières années, cet arbre est sensible au froid et croît lentement; mais ensuite il devient vigoureux, et sa croissance s'accélère beaucoup. Sa longévité est très-grande, et il peut atteindre des dimensions considérables, surtout en hauteur. Ce *cèdre*, comme son nom l'indique, croît sur le mont Liban; mais il n'y est pas aujourd'hui très-commun. Un voyageur assure n'y en avoir trouvé que quatre à cinq cents, dont une douzaine environ sont vieux et très-grands; les autres, plus jeunes et plus petits, sont épars et assez éloignés des premiers. D'autres voyageurs en comptent moins. La Billardière en fixe le nombre à une centaine. Il y en a, dit-il, sept qui sont beaucoup plus gros et plus anciens que les autres, et le plus gros a 9 mètres de tour. On les trouve un peu au-dessous des neiges qui couvrent le sommet de la montagne. Pockocke, dans son *Voyage au Levant*, assure que les *cèdres* du Liban, si nombreux et si célèbres autrefois, aujourd'hui relégués dans un très-petit canton de leur antique patrie, y occupent à peine un espace d'un mille de circonférence. Nous pourrions multiplier ces citations, qui prouveraient qu'on est loin de savoir à quel point on a diminué le nombre des *cèdres* encore existants sur le Liban. Un fait certain, c'est que cette essence paraît se perdre dans la région qui lui a donné son nom. Cela tient à ce que, comme la presque totalité des arbres résineux, le *cèdre* ne repousse pas de souches quand on le coupe, qu'il donne des graines seulement à un âge avancé, et que les seuls grands arbres de cette espèce conservés par une sorte de respect religieux sont situés dans une plaine qui sert de lieu d'assemblée au peuple, et dont la surface est partout couverte de gazon. A ces causes il faut ajouter les longues guerres dont ce pays a été le théâtre. Mais si le *cèdre* tend ainsi à disparaître dans son pays natal, on peut dire qu'il a trouvé en Europe une seconde patrie. On l'y rencontre aujourd'hui cultivé dans de nombreuses localités, où il produit des graines fertiles. On en voit de très-beaux en Angleterre. Mais l'un des plus remarquables, le plus gros probablement qui existe en Europe, est celui du Jardin des plantes de Paris. En 1734, Bernard de Jussieu, ayant fait un voyage en Angleterre, reçut de Sloane, directeur du jardin botanique de Kew, deux tout petits *cèdres* plantés chacun dans un pot de terre. De retour à Paris, il se rendit à pied au Muséum, portant à la main ses deux précieux sujets. Comme il traversait la place Maubert, un des pots tomba et se cassa. Jussieu mit alors dans son chapeau le jeune *cèdre* avec sa motte de terre, et le porta ainsi au Jardin des Plantes. Ce simple accident, amplifié par la renommée, a donné lieu à une légende d'après laquelle Jussieu aurait rapporté le *cèdre* de Syrie en France dans son chapeau, et, en traversant le désert, se serait privé d'eau pour arroser son arbre chéri. Arrivé au Muséum, l'illustre botaniste planta ses deux jeunes sujets, l'un dans l'école de botanique, l'autre à la base de la colline du Labyrinthe. Ce dernier prospéra, et il a formé le bel arbre que nous admirons aujourd'hui.

Dans ces dernières années, on a découvert en Algérie des massifs considérables de *cèdres*, couvrant une étendue d'environ 4,000 hectares dans le Mouzaïa et l'Oued-Seris. Ils appartiennent à deux espèces distinctes : le *cèdre* du Liban et le *cèdre* de l'Atlas. Ces arbres acquièrent des dimensions colossales. Il s'en trouve un, entre autres, au pied du télégraphe d'Alm-Télazid, à une altitude de 1,400 mètres au-dessus du niveau de la mer; il présente, à 1 mètre du sol, une circonférence de plus de 7 mètres, et il en existe un grand nombre qui excèdent beaucoup ces dimensions. Dans la forêt de *cèdres* de Téniet-el-Hâad, qui occupe trois lieues en longueur sur une lieue de largeur, un *cèdre* scié depuis peu a été trouvé mesurant 35 mètres de longueur sur 8 mètres de tour.

Le *cèdre* de l'Atlas, appelé aussi *cèdre argenté*, n'est pas, comme on l'a cru d'abord, une simple variété du *cèdre* du Liban; c'est une espèce bien distincte, caractérisée par sa forme pyramidale, ses rameaux étalés comme ceux du sapin, ses feuilles aiguës et glauques, et ses cônes généralement plus petits.

On trouve dans l'Himalaya une troisième espèce, le *cèdre Déodar*, à rameaux flexibles et inclinés, à feuilles tout à fait glauques et blanchâtres; elle a été depuis quelques années introduite en divers lieux, notamment dans la forêt de Fontainebleau, et peut être considérée comme naturalisée en Europe.

Passons maintenant à la culture. Le *cèdre* du Liban est originaire de climats chauds, mais il croît sur les hautes montagnes; on ne doit donc pas s'étonner de le voir prospérer dans les plaines des régions septentrionales. Il aime les terrains secs, graveleux, profonds; les terres trop compactes ou marécageuses lui sont contraires. Il se propage naturelle-

ment de graines, qui sont très-abondantes sur les vieux arbres. Mais, comme il est délicat et sensible au froid dans son jeune âge, on ne saurait conseiller le semis sur place. Il faut semer au printemps, aussitôt après la maturité des graines, en pépinière, ou mieux en caisses, en pots ou en terrines, que l'on puisse rentrer pendant les premiers hivers. Une légère ouverture, quelques arrosements si le temps est sec, une température douce et humide, un abri contre les rayons du soleil, un repiquage en pépinière à l'âge de trois ou quatre ans, tels sont les soins que réclament les jeunes plants. Vers l'âge de six à huit ans, on pourra les planter à demeure, en choisissant autant que possible le printemps pour cette opération. Les autres espèces se propagent de même, ou bien encore par la greffe en fente herbacée sur le *cèdre* du Liban. Le *cèdre* Déodar, étant plus délicat, demande encore plus de soins.

Quand il a atteint l'âge de dix à douze ans, le *cèdre* est assez robuste pour résister aux variations atmosphériques; les grands froids font quelquefois périr l'extrémité de ses rameaux, mais cet accident est sans conséquence. A cet âge, le *cèdre* ne demande que les soins ordinaires. Toutefois, comme il a une grande tendance à se bifurquer, il est bon, pour le forcer à s'élever, à *filer*, comme disent les horticulteurs, de supprimer dans sa jeunesse les branches qui enlèveraient la sève à l'axe principal. Si la pousse terminale vient à être détruite par accident, on peut la remplacer en redressant une des pousses latérales.

Les *cèdres* ne sont guère cultivés jusqu'à présent que pour l'ornement des jardins, où ils produisent un très-bel effet, surtout quand ils sont isolés. Mais il est permis d'espérer que plus tard on pourra les exploiter en massifs forestiers.

Le bois de *cèdre* est encore assez peu connu. Il est léger, pas très-dur, d'un grain un peu lâche, d'un blanc roussâtre, assez odorant. Pour la qualité, il paraît l'intermédiaire entre le pin sylvestre et le sapin. Il est assez compacte et solide dans les arbres âgés, où il prend un grain plus fin et une teinte rougeâtre ou d'un jaune tendre ou fauve, veiné ou moiré de rouge. Il est souvent parsemé de nœuds très-durs qui semblent, comme dans le sapin, des chevilles implantées dans la tige de l'arbre. Il peut prendre un assez beau poli. On le dit incorruptible, mais il ne l'est pas plus que le sapin. Il sert dans les constructions, la menuiserie, l'ébénisterie, la marqueterie, etc. L'écorce et la résine, appelée *cédrie*, sont quelquefois employées dans la matière médicale. Les anciens ont parlé du *cèdre* avec les plus grands éloges. Qui ne connaît les célèbres *cèdres* du temple de Salomon? Mais la Bible n'a pas été la seule à remarquer la magnificence du *cèdre*, et Salomon n'eut pas le privilège unique d'employer son bois pour la construction des temples. Bien avant ce prince, les Egyptiens connaissaient les précieuses propriétés de ce bois : ils en construisaient des vaisseaux d'une durée prodigieuse, l'employaient aux boiseries et en faisaient les statues de quelques divinités, parce qu'il passait pour incorruptible. Il y avait à Rome un Apollon de cette matière sculpté par Sosius; la statue de Diane d'Éphèse et les portes de son temple étaient également en bois de *cèdre*. Les Romains l'employaient à sculpter les images de leurs aïeux, en faisaient des torches odorantes pour éclairer leurs appartements. De la résine qui en découle, ils frottaient les meubles pour en éloigner les insectes et l'humidité. Quelques-uns prétendent même que les Egyptiens se servaient de cette résine dans leurs embaumements; en tout cas, et la chose n'est pas douteuse, c'est de bois de *cèdre* qu'ils faisaient les cercueils où ils déposaient leurs momies.

CÉDRÉ s. m. (sé-dré — de l'ital. *cedro*, citron). Comm. Cédrait, fruit du cédraier. N'est usité que dans la locution : *Aigre de cèdre*, Sorte de liqueur alcoolique qui se fait avec du jus de cédrait et de l'eau-de-vie.

CÉDREL s. m. (sé-drél — rad. *cèdre*). Genre d'arbres conifères, type de la famille des *cédralacées*. On dit aussi *CÉDRELE* s. m. ou f.

— **Encycl.** Ce genre, type de la famille des *cédralacées*, comprend plusieurs espèces qui méritent de fixer l'attention. Le *cédrel odorant* (*cedrela odorata*) est un grand arbre, à feuilles pennées, composées de folioles ovales oblongues, luisantes en dessus, et dont la face inférieure présente des nœuds à l'aisselle des nervures; les fleurs, petites, blanches, sont groupées en panicules terminales. Les fruits qui leur succèdent sont des capsules à cinq loges, renfermant des graines ailées. Cet arbre croît dans l'Amérique du Sud. Toutes ses parties sécrètent un suc gommeux et exhalent une odeur alliée. Il atteint des dimensions considérables. Avec sa tige, on fait des canots d'une seule pièce, qui ont souvent plus de 10 mètres de longueur sur 2 mètres de largeur. Son bois est tendre, léger, facile à travailler et d'une longue durée; le suc résineux dont il est imprégné en éloigne les insectes; mais, dans l'eau, il est sujet à être attaqué par les tarets. On l'emploie dans la construction des maisons et dans les ouvrages de menuiserie. Son écorce est usitée en médecine. Le *cédrel* n'est pas cultivé dans nos colonies. En Europe, il exige la serre chaude, et on le multiplie de graines. On trouve dans l'In-

doustan les *cédrels toona* et *fébrifuge*, dont l'écorce, employée pour combattre les fièvres, est placée avec raison au nombre des meilleurs succédanés de l'écorce de quinquina.

CÉDRÉLA s. m. (sé-dré-la). Bot. Nom scientifique du genre *cédrel*.

CÉDRÉLACÉ, ÉE adj. (sé-dré-la-sé — rad. *cédrel*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux *cédrels*.

— s. f. pl. Famille de plantes, ayant pour type le genre *cédrel*, et réunie par plusieurs auteurs, comme simple tribu, à la famille des *méliacées* : *Le bois des CÉDRÉLACÉES est en général odorant et aromatique.* (Dupiney.)

— **Encycl.** La famille des *cédralacées* renferme des arbres à feuilles alternes, imparipennées. Les fleurs, groupées en panicules axillaires ou terminales, présentent un calice à quatre ou cinq divisions; une corolle à quatre ou cinq pétales dépassant le calice; huit ou dix étamines, à filets libres ou monadelphes, insérés sur un disque hypogyne; un ovaire de trois à cinq loges pluriovulées, surmonté d'un style et d'un stigmate simples. Le fruit est une capsule de trois à cinq loges, s'ouvrant en un nombre égal de valves qui se séparent de l'axe, et renfermant plusieurs graines aplaties et munies d'une aile membraneuse. Ce dernier caractère distingue cette famille de celle des *méliacées*, à laquelle plusieurs auteurs la réunissent comme simple tribu. La famille des *cédralacées* se divise en deux tribus, qui comprennent les genres suivants : I. *Cédrelées* : *cédrel*, *oxleye*, *flindersie*, *chloroxyle*; II. *Swiéténées* : *swiéténie* ou *acajou*, *khaya*, *soymide*, *chickrassie*. Les *cédralacées* habitent exclusivement les régions tropicales; elles se trouvent surtout en Asie et en Amérique. Ce sont en général des arbres remarquables par leur beauté; leur bois, odorant, aromatique et astringent, est employé en médecine, comme possédant des propriétés fébrifuges très-prononcées.

CÉDRÉLÉ, ÉE adj. (sé-dré-lé — rad. *cédrel*). Bot. Syn. de *CÉDRÉLACÉ*.

— s. f. pl. Se prend tantôt comme syn. de *CÉDRÉLACÉES*, tantôt comme désignant une tribu, soit de cette famille, soit de celle des *méliacées*. V. *CÉDRÉLACÉES*.

CÉDRÉLÉON s. m. (sé-dré-lé-on — du gr. *kedros*, *cèdre*; *elaion*, huile). Pharm. Huile de *cèdre*; espèce de résine en usage dans la pharmacie des anciens.

CÉDRÈNE s. m. (sé-drène — rad. *cèdre*). Chim. Carburé d'hydrogène liquide, qui forme la base de la résine de *cèdre*.

CÉDRÉNUS (George), moine du x^e siècle. Il a écrit une longue *Chronique* ou *histoire universelle*, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1057 après Jésus-Christ. C'est une compilation sans critique et sans jugement, où souvent l'auteur montre la plus absurde crédulité. Cette *Chronique* fait partie de la magnifique collection française la *Byzantine*, au Louvre.

CÉDRIA s. f. (sé-dri-a). Bot. V. *CÉDRIE*.

CÉDRIC le Norvégien, drame en cinq actes, en prose, par M. Félix Pyat, représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Odéon, le 28 février 1842. « Le drame, dit M. Théophile Gautier, commence d'une manière grandiose et antique. Deux types sont en présence : le roi, l'esclave! Chacun agit-t-il selon sa naissance ou selon son caractère?... Voilà la question! comme dirait Hamlet. Et déjà un souffle vague de la poésie shakespearienne vient animer ces abstractions sociales. Le maître commande sans dignité, l'esclave obéit avec la patience d'un homme de cœur. » Thorer est un Danois qui règne sur la Norvège, que son père Abel a conquise; Cédric est le rejeton inconnu de Harald, le roi vaincu et dépouillé. La reine, sa mère, contrainte d'épouser l'usurpateur, n'a pu sauver son premier fils et le conserver auprès d'elle qu'en le faisant élever dans la plus basse condition. Or une grande cérémonie se prépare pour le couronnement du roi Thorer, qui apprend qu'un complot s'est organisé parmi les nobles norvégiens, et qu'il pourrait bien recevoir quelque coup de poignard pendant la cérémonie. Il imagine alors de faire revêtir la lourde armure des rois norvégiens à son esclave Cédric. On l'habille rapidement, et, la visière baissée, c'est lui qui prend place devant le trône et qui écoute tous les discours sans y répondre. Les Norvégiens s'étonnent et s'indignent devant ce masque immobile, et l'un des nobles le frappe d'un coup d'épée, pensant que ce n'est qu'une statue. Cédric ne tressaille même pas, et le maître s'applaudit de sa ruse. Un jour vient pourtant où les rôles changent. Reconnu par quelques seigneurs qui sont restés fidèles à la mémoire de son père, Cédric est proclamé roi. Thorer, informé de l'existence du prétendant, s'adresse au jeune esclave, espérant que son zèle déjà éprouvé saura le débarrasser d'un rival redoutable. Cédric prend le poignard qui lui est présenté, mais il s'en sert pour menacer son maître, qu'il terrasse presque sans effort. Au dehors du palais, la révolte gronde, les portes se brisent, et devant ses partisans vainqueurs, Cédric déclare faire grâce à l'usurpateur.

Ici commence une seconde pièce que nous n'analyserons pas en détail. Cédric, devenu roi, oublie ses habitudes d'honneur, de probité, de désintéressement et à son tour, il se fait

haïr de ses sujets, comme Thorer l'avait fait avant lui, et tous deux finissent par succomber sous la volonté de la Norvège, secondée par le poignard des assassins. Nous n'avons parlé des rôles de femmes mêlés au drame, parce qu'ils n'y tiennent qu'une place secondaire. Nous devons pourtant signaler la charmante création de Suavita, objet de la passion de Cédric. Quant à la valeur du drame en lui-même, nous croyons ne pas nous tromper en disant qu'il renferme tous les éléments d'une œuvre vraiment puissante, mais qu'il pêche complètement par la composition et le style. Il n'y a pas, à proprement parler, d'intrigue dans ce drame; c'est un chassé-croisé continu, sans intérêt et plein de fatigue; quant au style, c'est de la poésie en prose, ou plutôt c'est la solution du problème posé par M. Jourdain, *ni prose ni vers*. Et malgré tout cela, une vigueur de conception peu commune, une énergie, une vitalité puissantes! Cette pièce a soulevé des tempêtes, et on en devine aisément la raison.

Il y a dans ce drame, comme dans tout ce qui est sorti de la plume de M. F. Pyat, une pensée politique : c'est la liberté qu'il invoque contre la tyrannie, et de la lutte de ces deux principes jaillissent parfois dans le drame des éclairs qui remuaient profondément les spectateurs.

CÉDRIDE s. f. (sé-dri-de — de *cèdre*, et du gr. *eidos*, aspect). Bot. Nom donné par les anciens auteurs aux fruits charnus, vulgairement *baies*, du genévrier *cade*, appelé aussi *cèdre piquant* ou *oxy-cèdre*. Ces fruits se distinguent des baies de genévrier ordinaire par leur volume plus considérable, leur forme globuleuse et leur couleur orangée.

CÉDRIE s. f. (sé-dri — lat. *cedria*; de *cedrus*, *cèdre*). Antiq. Nom d'un mélange de bitume et d'une liqueur acide tirée du *cèdre*, l'un des trois ingrédients dont les Egyptiens se servaient pour embaumer les corps.

CÉDRINE s. f. (sé-dri-ne — rad. *cedron*). Chim. Substance cristalline extraite du *cedron* au moyen de l'alcool, et qui est le principe actif de la graine de cet arbre.

CÉDRIRÈTE s. m. (sé-dri-rè-te). Chim. Substance que l'on obtient par la distillation du goudron de hêtre.

CÉDRITE s. m. (sé-dri-te — rad. *cèdre*). Pharm. anc. Vin vermifuge que les anciens préparaient avec de la résine de *cèdre*.

CÉDROMELLE s. f. (sé-dro-mè-le — de l'ital. *cedro*, citron). Méd. Citron.

CÉDRON s. m. (sé-dron). Bot. Grand arbre de la Nouvelle-Grenade, dont la graine, d'une amertume excessive, est réduite en poudre par les naturels du pays, qui l'emploient à petite dose contre la morsure des serpents, la rage, les fièvres intermittentes. A forte dose, cette graine devient un poison violent.

CÉDRON, torrent de la Palestine, dans les tribus de Benjamin et de Juda. Ce torrent est célèbre dans la Bible; il en est fait plusieurs fois mention dans l'histoire de David (II, *Samuel*, 15, 23; — I, *Rois*, 15, 13). Comme il prend sa source non loin de Jérusalem, c'était dans ses eaux qu'on faisait couler le sang des victimes sacrifiées au temple. A Jérusalem, il coule au fond de la profonde vallée qui sépare la montagne des Oliviers du plateau sur lequel est bâtie la ville. Jésus, chargé de sa croix, le traversa et y fit une chute; ainsi fut accomplie la prophétie : *De torrente in via bibet*. Pendant presque tout son parcours, la vallée du Cédron offre l'aspect d'une crevasse rocailleuse et aride, qui commence à peu de distance au N. de Jérusalem et aboutit à la mer Morte, après bien des détours. Dans ses flancs abrupts ont été creusées de nombreuses grottes sépulcrales (tombeaux des Juges, de Marie, d'Absalon, de Josephat, etc.). C'est un vrai lit de torrent, et l'eau n'y paraît que pendant la saison des pluies; mais alors le Cédron s'enfle et déborde. D'après la transcription du mot hébraïque, la véritable orthographe de son nom serait *kidron*, c'est-à-dire le *sombre* ou le *trouble*.

CÉDRONELLE s. f. (sé-dro-nè-le). Bot. Genre de plantes, de la famille des labiées, tribu des *népétées*, formé aux dépens des *dracœphales*, et comprenant un petit nombre d'espèces qui croissent au Mexique et aux Canaries.

CÉDROSTE s. f. (sé-dro-ste). Bot. Couleur vannée blanche.

CÉDROTE s. f. (sé-dro-te — dimin. de *cèdre*). Bot. Syn. d'*ANIBIS*.

CÉDULE s. f. (sé-du-le — du lat. *schedula*, feuille, page; de *scheda*, feuille, tablette; du gr. *schidè*, planche, ais, formé de *schidzein*, fendre, en lat. *scindere*). Nom que l'on donnait anciennement à de petits papiers sur lesquels on écrivait ce que l'on voulait se rappeler : *On remettait au régent des CÉDULES ou étaient écrits les noms des écoliers qui avaient commis quelque faute*.

— Par ext. Ecrit, billet sous seing privé, par lequel on reconnaît devoir une certaine somme. || Vieux mot; on dit aujourd'hui *BILLET*.

— Loc. prov. anc. *Pluider contre sa cédule*, Nier une obligation que l'on a signée, et fig. Nier contre l'évidence.

— Pratiq. Ordre écrit émané d'une autorité judiciaire : *CÉDULE de citation*. || *Cédule évo-*

catoire, Se dit d'une signification de pourvoi, afin d'être renvoyé devant un autre parlement.

CEPALU, ville du royaume d'Italie, sur la côte N. de l'île de Sicile, à 40 kilom. E. de Palerme; 9,500 hab. Evêché, belle cathédrale avec mosaïques remarquables. Port vaste et commode, défendu par un château fort. Autrement **CÉPHALÉUS**.

CEGIELSKI (Hippolyte), philologue et littérateur polonais, né à Posen en 1815. Il fut élevé par la Société de secours littéraires, et en devint plus tard vice-président. En 1840, il obtint le grade de docteur en philosophie à l'université de Berlin, et depuis il occupa la chaire de langues anciennes et de littérature polonaise à Posen. En 1849, il fut élu député au parlement de Berlin. Parmi ses publications, on distingue un excellent répertoire des modèles de la poésie polonaise, publié en 1845.

CEGINUS s. m. (sé-ji-nuss). Astron. Etoile de troisième grandeur située dans l'épaule du Bouvier.

CÉGLIE, ville du royaume d'Italie, province de la Terre d'Otrante, district et à 40 kilom. O. de Brindisi, ch.-l. de cant.; 9,500 hab.

CEHIGIN, ville d'Espagne, province et à 90 kilom. N.-O. de Murcie, juridiction de Caravaca, sur la rive droite du Caravaca; 5,000 hab. Fabrication de papiers et de toiles; distilleries.

CEI (François), poète italien, né à Florence au xve siècle. Ses contemporains le regardèrent comme un nouveau Pétrarque; mais il ne méritait pas tant d'honneur, quoiqu'il y ait quelque mérite dans le recueil de ses poésies intitulé : *Sonetti, capitoli, canzone, sextine, stanze e strambotti, composte in laude di Clitia* (Florence, 1503-1514).

CEIBA s. m. (sé-i-ba). Bot. Syn. du genre **BOMBAX** ou **PROMAGIER**, et nom de l'une des espèces de ce genre : *Le CEIBA abonde en mûlage*. (V. de Bonnaire.)

CEIGNAIL s. m. (se-gnêl; gn mll.). Cellier; office. *Le vieux mot.*

CEIGNANT (se-gnan; gn mll.) part. prés. du verbe **CEINDRE** : *Un guerrier CEIGNANT l'épée.*

— **Homonyme**. Saignant.

CEIGNANTE (se-gnan-te; gn mll. — rad. *ceindre*). Anat. Douzième vertèbre de la région dorsale, située vers les reins, à l'endroit où l'on place d'ordinaire la ceinture.

CEILLIER (dom Remi), historien et théologien bénédictin, président de la congrégation de Saint-Vannes, né à Bar-le-Duc en 1688, mort en 1761. On a de lui : *Apologie de la morale des Pères* (1718), écrit pour réfuter les assertions de Barbeyrac; *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques* (1729-1763, 25 vol. in-4°), recueil très-estimé et qui contient d'excellentes analyses des ouvrages. Benoît XIV en témoigna sa satisfaction à l'auteur par deux brefs élogieux.

CEINBRA s. m. (sain-bra). Bot. Syn. de **PIN CEMBRO**. V. **CEMBRO**.

CEINDRE v. a. ou tr. (sain-dre — lat. *cingere*, même sens. — *Je ceins, tu ceins, il ceint, nous ceignons, vous ceignez, ils ceignent; je ceignais, nous ceignions; je ceignis, nous ceignîmes; je ceindrai, nous ceindrons; je ceindrais, nous ceindrions; ceins, ceignons, ceignez; que je ceigne, que nous ceignons; que je ceignisse, que nous ceignissions; ceignant, ceint, ceinte*). Entourer, environner, munir tout autour : *CEINDRE une ville de remparts. CEINDRE un parc de murs élevés*. *Il Etre disposé tout autour de : Les murs qui CEIGNENT la ville.*

— Poser autour de, ou Attacher autour de, Entourer, en parlant d'une partie de son propre corps ou de celui d'une autre personne : *CEINDRE ses reins d'une corde. CEINDRE sa tête d'un bandeau*. *Il Disposer, placer, attacher autour d'une partie de son corps ou de celui d'une autre personne : CEINDRE un baudrier*. *Il Etre disposé, attaché autour de : Une corde CEINT les reins des capucins. Des bandelettes CEIGNAIENT la tête des victimes.*

— Fig. Etteindre, opprimer :

La douleur, aux traits vénénux,
Comme d'un habit épineux
Me ceint d'une horrible torture.

RÉGNIER.

— Poétiq. *Ceindre l'épée, ceindre l'épée à quelqu'un*, Se l'attacher, l'attacher à quelqu'un à l'aide d'une ceinture, ce qui était autrefois la principale cérémonie de la réception d'un chevalier : *Bayard CEIGNIT L'ÉPÉE à François Ier*. *Il Ceindre la couronne, le diadème, le bandeau royal; ceindre à quelqu'un la couronne, le diadème, le bandeau royal*, Monter sur le trône; y faire monter quelqu'un :

D'un superbe bandeau l'on doit ceindre sa tête.

CHATEAUBRUN.

Il Ceindre la tiare, Etre, devenir pape ou grand prêtre : *Que de tableaux à tracer, depuis le pasteur du hameau jusqu'au pontife qui CEINT LA TRIPLE COURONNE PASTORALE!* (Chateaub.)

Je ceignis la tiare et marchai son égal.

RACINE.

Il Ceindre son front de lauriers, Remporter de grandes victoires, se couvrir de gloire. Plusieurs poètes ont dit *ceindre son front d'une*

palme; mais cette métaphore manque de justesse; la palme se portait à la main et non autour de la tête. *Il Ceindre ses reins*, Se préparer à de grandes fatigues, à de grandes luttas, à de grands efforts, par allusion à l'habitude où étaient les anciens de mettre une ceinture autour de leur corps, et de relever leur robe qui aurait gêné leur marche, lorsqu'ils entreprenaient un voyage à pied.

Se ceindre v. pr. Se serrer, s'entourer une partie du corps : *SE CEINDRE le front d'un bandeau, d'un diadème. SE CEINDRE les reins d'une corde. Le commissaire de police SE CEIGNIT de son écharpe.*

— Ascôt. *Se ceindre les reins*, S'apprêter à lutter contre le diable ou les passions.

— Syn. **Ceindre**, **enceindre**, **enclore**, **enfermer**, **entourer**, **envelopper**, **environner**, **renfermer**. *Ceindre* et *enceindre* expriment proprement l'idée de serrer comme une sorte de lien, en entourant l'objet dans une partie seulement de son étendue; mais, dans leur acception figurée, ils se rapprochent beaucoup de *entourer*; seulement *ceindre* s'applique aux objets les plus petits, et *enceindre* à des objets un peu plus grands, sans toutefois porter à l'esprit l'idée d'une surface aussi étendue que le fait *entourer*. *Enclore*, c'est placer tout autour quelque chose qui forme une clôture, qui empêche de pénétrer à l'intérieur. *Enfermer*, c'est mettre autour un mur, une haie, un objet quelconque, qui ferme toute issue et empêche de sortir. *Renfermer*, c'est enfermer très-étroitement ou *enfermer* ce qui résiste, ce qui veut être libre. *Entourer*, c'est occuper l'espace qui est autour, en se tenant tout près de l'objet, et en formant une sorte de dépendance extérieure et continue de cet objet. *Environner* veut dire aussi occuper l'espace tout autour, mais à une distance quelconque et avec une dépendance moins étroite. Les personnes qui nous *entourent* sont nos parents, nos amis, nos connaissances; celles qui nous *environnent* sont le monde au milieu duquel nous vivons, nos compatriotes. Enfin *envelopper* signifie *entourer* de toutes parts, en tous sens, réunir en paquet et renfermer dans une toile, un sac, etc. Au figuré, les ennemis sont *enveloppés* quand ils sont, non-seulement *entourés*, mais réduits à l'impossibilité de se mouvoir.

CEINT, **EINTE** (sain, sain-te) part. passé du verbe **CEINDRE**. Entouré, muni tout autour : *Une ville CEINTE de murailles. Un champ CEINT de buissons. Le front CEINT d'un bandeau*. — Fig. Glorieusement orné : *Un front CEINT de lauriers*.

— **Homonymes**. Cinq (devant une consonne), sain, saint, sein, seing, et ceins (du verbe *ceindre*).
CEINTE s. f. (sain-te — rad. *ceindre*). Mar. Nom donné aux bordages qui ceignent un navire, aux pièces de bois qui servent à lier sa charpente. On dit aussi **PRÉCEINTE** et **RECEINTE**. *Il Ensemble des cordages avec lesquels on assure un navire qui menace de se disloquer*. *On dit aussi CEINTRAGE*.

CEINTRAGE s. m. (sain-tra-je — rad. *ceintrer*). Mar. Ensemble des cordages qui servent à lier, à consolider un navire qui menace de s'entr'ouvrir. *Il Action de ceintrer un navire, de lier ses bordages avec des cordages*. — **Encycl.** L'opération du *ceintrage* n'a lieu qu'à la mer et dans une extrémité fâcheuse; elle se fait avec de forts cordages appelés *gratins* ou avec des câbles, que l'on passe plusieurs fois par-dessous le bâtiment, de manière à l'embrasser tout entier; puis, à l'aide du cabestan, cette sorte de ligature est serrée par les moyens les plus puissants; mais son efficacité est souvent nulle, et l'on ne tente cette opération désespérée qu'à défaut d'autres moyens pour sauver l'équipage et la cargaison.

— **Homonyme**. Cintrage.

CEINTRE s. m. (sain-tre — du lat. *cingere*, *ceindre*). Mar. Sorte de ceinture faite avec des bouts de grelin, dont on entoure les embarcations pour les garantir contre le frottement et les chocs.
— **Homonyme**. Cintre.

CEINTRE, ÊE (sain-tré) part. pass. du verbe *ceintrer*. Mar. Retenu, lié avec des câbles : *Navire CEINTRE*. *Il Navire ceintré par son câble*, Navire qui est arrêté par le câble de son ancre, au-dessus duquel il a passé.

CEINTRER v. a. ou tr. (sain-tré — rad. *ceindre*). Mar. Rapprocher, retenir, au moyen de cordages passés sous la carène et tendus avec force, les bordages d'un navire qui menacent de se disjoindre : *CEINTRER un vaisseau*. *Il Ceintrer un bâtiment à l'ancre*, Se dit du câble quand il vient de trop loin, et que le bâtiment, à son évitage, le touche de la quille ou du talon. *Il Ceintrer des lisses*, Leur donner la courbure convenable. Dans le langage ordinaire, on écrirait **CINTRER** dans ce dernier sens.

— **Homonyme**. Cintrer.

CEINTURE s. f. (sain-tu-re — lat. *cinctura*, de *cingere*, *ceindre*). Bande ou lien dont on se ceint, dont on s'entoure le milieu du corps : *Se mettre une CEINTURE. Dénouer sa CEINTURE. Mettre un poignard à sa CEINTURE. Lors que les Juifs célébraient la pâque, ils avaient des CEINTURES autour de leurs reins, sur lesquelles ils avaient reçu de Dieu*. (Fleury.)

M. Douët-d'Arcq cite un inventaire du temps de Charles VI, où il est question d'une CEINTURE sur laquelle on avait brodé l'Évangile de saint Jean. (Chérueil.) *Il Bande d'étoffe ou de cuir pliée en deux, que l'on s'attache autour des reins, pour y mettre de l'argent : Porter des louis dans sa CEINTURE*.

— Partie d'un vêtement qui sert à le fixer autour de la taille : *La CEINTURE d'une jupe, d'une robe, d'un pantalon*.

— Par ext. Taille, partie du corps où s'attache ordinairement la ceinture : *Etre nu jusqu'à la CEINTURE. Botté jusqu'à la CEINTURE*. (Scarron.)

— Par anal. Objet disposé tout autour d'un autre : *Une CEINTURE de fossés et de murailles. La grande pensée de M. Thiers, c'est d'avoir entouré Paris d'une CEINTURE de pierre qui a coûté 150 millions à la France*. (E. de Gir.)

... Le vieux Océan, père de la nature,
Etend autour de nous son humide ceinture.

L. RACINE.

Toute ville à Marseille aurait droit d'environner
Sa ceinture de fruits, d'oranges, d'oliviers.

A. DE VIGNY.

L'Eternel, en créant les vagues verdoyantes,
En fit une ceinture au globe montueux.

A. BARBIER.

— *Ceinture de chasteté*, Sorte de bandage employé pour la première fois par François de Carrare, viguier de Padoue, dans le xive siècle, et au moyen duquel on prétendait sauvegarder la chasteté des femmes. *Il Appareil pour préserver les enfants de la masturbation*.

— *Ceinture de sauvetage*, Appareil à l'usage des pompiers, des égoûtiers et des puisatiers, servant à descendre les personnes des étages supérieurs d'un bâtiment incendié, et à retirer celles qui sont tombées dans un lieu méphitisé. *Il Appareil destiné à empêcher les naufrageurs et les naufragés de se noyer*.

— Poétiq. *Ceinture de Vénus*, Ceinture symbolique que les poètes donnent à la déesse de la beauté, et qui est supposée contenir toutes les grâces. *Il Source symbolique de la grâce, dans tous les genres : La politesse est la CEINTURE DE VÉNUS : elle embellit et donne des grâces à tous ceux qui la portent; avec elle, vous ne pouvez manquer de plaire*. (Mme Lambert.)

On dirait que pour plaire, instruit par la nature,
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture.

BOILEAU.

— Fam. *Etre toujours pendu à la ceinture de quelqu'un*, L'accompagner, le suivre partout. *Il Ne pas aller à la ceinture de quelqu'un*, Etre bien plus petit de taille, et fig., N'avoir pas, à beaucoup près, autant de capacité, de talent, de mérite : *Je n'ALLAIS PAS À LA CEINTURE DE CE tambour-major. Le Tasse NE VA PAS À LA CEINTURE D'Homère*.

— Argot. *Parler sous la ceinture*, Promettre de l'argent à quelqu'un, afin de l'engager dans quelque entreprise.

— Prov. *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée*, Mieux vaut jouir de l'estime publique que d'être riche. Voici l'origine de ce proverbe. La reine Blanche, mère de saint Louis, un jour qu'elle était à l'église et que le prêtre prononçait les paroles : *Què la paix du Seigneur soit avec vous!* donna, suivant la coutume du temps, un baiser à une dame qui se trouvait placée à côté d'elle et dont le costume annonçait une personne honnête. Or cette femme était une courtisane. La reine Blanche, dont on connaît les mœurs sévères, malgré les bruits galants qui ont couru sur elle à propos de Thibault, comte de Champagne, fut très-irritée de cette méprise, et c'est, dit-on, cette circonstance qui la porta à faire rendre une ordonnance pour défendre aux femmes de mauvaise vie la robe à collet renversé et à queue avec la *ceinture dorée*, ordonnance que le parlement de Paris renouvela en 1420. Comme on ne tint pas la main à l'exécution de ce règlement, la ceinture cessa bientôt d'être une marque de distinction, et les femmes sages, que l'uniformité de l'habillement confondait avec les autres, s'en consolèrent par le témoignage de leur conscience, en disant : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée*.

Lacurne de Sainte-Palaye n'admet point cette explication. Il dit que lorsque les tournois eurent ruiné la plupart des nobles et dégradé la chevalerie, la ceinture d'or des chevaliers fut souvent accordée à l'intrigue et à la richesse, au lieu de rester le prix du courage et de la vertu, et qu'un tel abus fit naître le proverbe, qu'on a depuis appliqué mal à propos aux dames seulement, puisque les hommes ont toujours porté la ceinture aussi bien qu'elles.

— Art milit. *Ceinture à l'anglaise*, Sangle fort juste à laquelle on suspend l'épée. *Il Ceinture de commandement*, Ceinture d'uniforme spéciale pour les généraux et les commandants militaires.

— Artill. Monture qui entoure un canon entre la gorge de la bouche et le commencement du bourrelet. *Il Partie comprise entre la tranche et la gorge de plate-bande de volée, dans une canonade*.

— Mar. Filin qu'on établissait autrefois autour des vaisseaux, avec des bouts de corde à nœuds, pour les hommes qui tombaient à la mer. *Il Ceinture de carène*, Rang de planches

que l'on cloue tout autour d'un navire, au-dessus de la carène, pour garantir cette partie de l'action des flammes, tandis que l'on chauffe dans les fonds. *Il Ceinture d'embarcation*, Cordage garni de pommes, sorte de bourrelets de défense, qui entoure le haut des canots et des chaloupes.

— Archit. *Ceinture d'une colonne*, Petite moulure carrée, en haut et en bas d'un fût de colonne, auquel elle est jointe par un congé. On dit aussi **FILLET**. *Il Rangs de feuilles posées en forme de couronne sur une astragale, pour séparer la partie cannelée d'une colonne torse de la partie ornée. Il Ceinture de la volute ionique*. Syn. d'**ÉCHARPE**.

— Techn. Tour intérieure du four d'un boulanger, à l'endroit où s'unissent l'âtre et la chapelle.

— Liturg. *Ceinture de deuil ou ceinture funèbre*, Large bande noire dont on entoure l'église, aux funérailles d'un grand personnage, et sur laquelle sont attachées les armes du défunt. *Il On dit aussi LITRE*.

— Hist. orient. *Chrétiens de la ceinture*, Nom que l'on donnait autrefois aux nestoriens, aux jacobites, quelquefois aux maronites. *Il Couper sa ceinture*, Dans le langage des musulmans, Se convertir au mahométisme, tous les chrétiens ayant été astreints autrefois à porter une ceinture de cuir.

— Antiq. *Ceinture de vierge*, Ceinture que les jeunes filles grecques et romaines portaient jusqu'au jour de leur mariage, et que le mari avait seul le droit de dénouer. De là l'on disait *Détacher sa ceinture*, pour Se marier. Le nœud qui retenait cette ceinture s'appelait *nœud d'Hercule*.

— Anc. cout. *Ceinture de la reine*, Subside de trois deniers pour chaque muid de vin et de six deniers pour chaque queue, lequel se levait autrefois à Paris de trois ans en trois ans, et dont le revenu était affecté à l'entretien de la maison de la reine :

Vous renoncez, charmante souveraine,
Au plus beau de vos revenus;
Mais que vous servirait la ceinture de reine?
Vous avez celle de Vénus.

— *Jeter sa ceinture à terre*, Forme de cession de biens qui était imposée au débiteur, lorsqu'un jugement prononçait cette cession. Il devait, selon l'édit rendu par Louis XII en 1572, retirer sa ceinture et la jeter à terre. Lorsqu'une veuve renonçait à la communauté de biens pour éviter le paiement des dettes, elle jetait également sa ceinture, ses clefs, sa bourse et sa courroie sur la fosse de son mari. *Il Bailier le bout de sa ceinture* signifiait Faire cession ou banqueroute.

— Superst. *Ceinture merveilleuse*, Nom donné à des ceintures à miracles qui, jusqu'au xviii^e siècle, jouissaient d'un grand crédit, en raison des vertus qu'on leur attribuait. *Il Ceinture Huty*, Ceinture merveilleuse faite de fougère cueillie la veille de la Saint-Jean à midi, et tressée de manière à former le mot *Huty*; on prétendait qu'elle guérissait toutes les maladies internes, et il fallut qu'un synode tenu à Bordeaux, en 1600, la condamnât publiquement, pour qu'elle cessât, sinon d'être portée, du moins d'être ordonnée comme remède. *Il Ceinture de sainte Marguerite*, Ceinture merveilleuse qui procurait aux femmes des accouchements faciles. *Il Ceinture de saint Oyon*, Autre ceinture qui possédait la même vertu. *Il Ceinture de Vénus* ou simplement *ceinture*, Ligne interne de la main qui va de l'index au médius, et qui passe pour importante dans la chiromancie. Elle est aussi appelée **LIGNE DE CŒUR**.

— Chorégr. Manière de porter son corps en dansant ou en marchant. *Il Ceinture d'en haut*, Partie supérieure du corps, de la ceinture en haut. *Il Ceinture d'en bas*, Partie inférieure du corps, depuis la ceinture jusqu'aux jambes.

— Chir. *Ceinture de Hilden*, Bandage de cuir employé dans la réduction de certaines fractures ou luxations. *Il Ceinture hypogastrique*, Ceinture qui maintient le bas-ventre. *Il Ceinture antiobésité*, Autre ceinture que l'on emploie dans le but d'arrêter le développement excessif de l'abdomen.

— Pathol. Nom donné à diverses affections dartreuses qui entourent complètement le tronc. *Il Ceinture de Mercure ou de sagesse*, Appareil que l'on disposait autrefois autour des reins, pour la destruction de la vermine, et qui contenait, à cet effet, du mercure et quelques autres drogues.

— Anat. *Ceinture blanche de la choréide*, Cercle ciliaire.

— Agric. Nom générique des abris artificiels qu'on établit autour des terrains cultivés, comme les brise-vent, les palissades, les lisières des bois, les bordures des jardins, etc.

— Ornith. *Ceinture de prêtre*, Nom vulgaire de l'alouette hausse-col.

— Ichtyol. Nom vulgaire de plusieurs poissons de la famille des ténioïdes, dont le corps ressemble à un ruban d'argent.

— Entom. *Ceinture jaune*, Lépidoptère nocturne, du genre des noctuelles, qui a les quatre ailes grises, les premières parsemées de traits noirs, courbes, avec deux taches plus claires dans la partie antérieure, et marquées vers le bord externe d'une ligne transversale formée par une suite de points jaunes : *La*

cheville de la CEINTURE JAUNE est rase, verte, avec une ligne jaune de chaque côté; elle vit sur le cerisier. (V. Meunier.)

— **Epithètes.** Belle, riche, précieuse, magnifique, admirable, légère, gracieuse, galante, flottante, pudique, virginal, nuptiale, mystique, magique, merveilleuse, serrée, étroite, lâche, dorée, tricolore, multicolore.

— **Encycl.** L'usage des ceintures remonte à la plus haute antiquité; le témoignage de la Bible, d'Homère et de tous les anciens auteurs est là pour l'attester. A mesure que les progrès de la civilisation augmentèrent, ce qui n'avait été qu'un objet de nécessité devint une affaire de luxe. Chez les Grecs et chez les Romains, qui en cela avaient les mêmes usages, on distinguait plusieurs espèces de ceintures. La première, appelée *fascia* (ἀσπίς; en grec), remplissait à peu près l'office de nos corsets modernes; c'était un bandage attaché autour de la poitrine des jeunes filles, pour comprimer la gorge et en arrêter le développement excessif. Alors, comme du temps de Mme de Sévigné, la beauté et la grâce d'une jeune femme consistaient surtout dans la délicatesse de la forme et le modelé des contours. Une ceinture et une statue de bronze trouvées à Pompéi montrent que ce bandage, qui faisait plusieurs fois le tour du corps, se portait sur la peau. Toutefois, l'usage n'en était pas général, et il n'était employé que par des personnes exposées à un développement excessif, ou, comme le dit Térence, par des mères trop préoccupées de la beauté de leurs filles, à qui elles le faisaient porter.

Le *strophium* était plus généralement usité. C'était une écharpe roulée en un cordon long, rond, partant de même grosseur, et attachée autour du corps, juste sous la poitrine, pour soutenir le sein des jeunes femmes. Cette ceinture ne se portait pas sur la peau, comme la précédente, mais par-dessus une petite tunique. Elle correspondait entièrement au corset usité de nos jours. Dans un ancien auteur, une jeune fille déplore la perte d'une lettre déposée entre sa tunique et son *strophium*. Cette ceinture était surtout destinée aux femmes à qui une vie très-active rendait ce secours nécessaire.

Une autre ceinture, nommée *ventrale*, se portait comme la *fascia*, sur la peau; elle était formée d'une pièce d'étoffe de forme rectangulaire, étroite et longue, attachée autour des reins et sur le ventre. On l'employait tantôt comme moyen médical, à l'instar de nos ceintures de l'époque, tantôt à l'usage des pêcheurs et des baigneurs, qui y renfermaient ce qu'ils avaient de précieux, pour ne pas s'en dessaisir, même quand ils étaient dans l'eau.

Il y avait encore une autre espèce de ceinture, nommée *subligaculum*, dont le calson de bain et le maillet des saltimbanques offrent un souvenir exact. A Rome, comme à Paris, le nombre des faiseurs de tours était considérable; hommes et femmes se livraient aux exercices en plein vent, sans autre vêtement que le *subligaculum*. Tous les acteurs qui paraissaient en public devaient, dans l'intérêt de la décence, porter, eux aussi, cette sorte de ceinture, qui servait également aux soldats romains s'exerçant à la lutte ou aux armes, et était appelée dans ce cas *campestre*, à cause du champ de Mars où se faisaient ces exercices.

Nommons encore le *cingulum* (en grec *ταῖνα*), ceinture des femmes mariées, sorte de bandeau qui resserrait la tunique immédiatement au-dessous du sein, pour que le vêtement ne fût pas lâche et eût une bonne tournure; le *zona*, attaché plus bas, juste au-dessous des hanches, comme on le voit dans la statue d'Electre, trouvée à Herculanum; une autre ceinture particulière aux jeunes filles était celle que dénouait l'époux le premier soir des noces, et dont Festus parle ainsi: « La nouvelle mariée était ceinte d'une ceinture que l'époux détachait au lit. Cette ceinture était faite de laine de brebis et signifiait que, de même que cette laine levée en flocons était unie à elle-même, de même le mari était attaché comme par une ceinture et un lien étroit à sa femme. Le mari détache cette ceinture, nouée par le nœud d'Hercule, comme présage qu'il sera aussi heureux par le nombre de ses enfants que le fut Hercule, qui en laissa soixante et dix. » De là l'expression, si commune chez les anciens, de *dénouer sa ceinture*. Dans le *Lai de Gugemer*, conte breton du XII^e siècle, l'héroïne donne à son amant une ceinture avec un nœud qu'elle seule peut défaire et qui doit leur servir de signe de reconnaissance. Gugemer retourne à la cour de son père et celui-ci veut le marier; le jeune prince déclare qu'il n'appartiendra qu'à la femme qui saura défaire le nœud de sa ceinture. Toutes les filles et les veuves le tentent vainement; il s'en trouve une seule qui triomphe de la difficulté, c'est l'amante venue de loin et oubliant ses fatigues en retrouvant fidèle celui que rien n'a pu distraire de son amour. Les hommes portaient aussi des ceintures qui leur servaient non-seulement à donner de la grâce au vêtement, mais surtout à raccourcir la tunique dans les exercices qui demandaient de l'activité. Chez les Grecs, les esclaves attachaient autour de leur corps, pour garantir leur tunique, un tablier appelé *encomboma*. A Rome, ne point porter de ceinture était un signe de mollesse, et cette accusation fut dirigée contre César. Le *cingulum* ou ceinturon du soldat était fait de métal ou de cuir plaqué

de métal; on le portait autour des reins pour assurer le bas de la cuirasse et pour protéger le ventre. Par-dessus était aussi attaché par une courroie le ceinturon, auquel l'épée était suspendue. Toutes ces ceintures avaient des boucles plus ou moins riches, selon la position de fortune et le grade du possesseur; quelques-unes de ces boucles, retrouvées depuis, dénotent souvent un grand luxe. La ceinture était aussi un des insignes propres à tous les magistrats qui régissaient les provinces, plus particulièrement encore; la marque distinctive des grands emplois; chaque officier n'en portait que pendant la durée de sa gestion. Les dignités honoraires n'y donnaient aucun droit, et lorsqu'un magistrat sortait de sa charge ou qu'on l'en dépouillait, il était obligé de déposer sa ceinture. Cette règle ne souffrait aucune exception, et lorsqu'on disait de quelqu'un qu'il portait la ceinture, cela signifiait qu'il était en place.

Les Francs, grands initiateurs des Romains, conservèrent le même usage. Il y avait, dans les premiers temps de la féodalité, plusieurs sortes de ceintures. Dès l'âge de neuf à dix ans, les novices d'armes en portaient une qui était particulièrement affectée aux guerriers, et ils la prenaient en prêtant le serment militaire. Au moyen âge, la ceinture était une partie importante du costume; indépendamment de la ceinture particulière aux hommes et dont le but était de servir d'attache aux culottes, les deux sexes, dont les vêtements étaient également longs, en avaient une autre qu'on portait par-dessus la robe et à laquelle on suspendait ses clefs, sa bourse, son couteau ou son écritoire, quand on était homme de loi. Les femmes firent bientôt de cette ceinture un objet de luxe. Elles en eurent de soie, d'or, d'argent, et ce fut leur prodigalité en ce genre qui inspira à la jalousie des femmes du peuple le proverbe si connu: *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée*. L'aventure d'une reine de France donnant, dans une cérémonie religieuse, le baiser de paix à une fille de mauvaise vie, vint prêter à ce dicton une faveur telle, qu'à la suite de cette méprise une ordonnance défendit aux filles perdues de porter des bijoux et des ornements. La ceinture jouait un rôle dans diverses circonstances de la vie: quand on faisait cession pour dettes, on se dépouillait de sa ceinture devant les juges; c'était se dépouiller de tous droits à la propriété. Les vassaux observaient le même cérémonial en faisant hommage pour leurs fiefs. Dans les amendes honorables qui entraînaient confiscation, on ne portait pas de ceinture. Les veuves qui renonçaient à la succession de leurs maris, celle de Philippe I^{er}, duc de Bourgogne, entre autres, allaient déposer sur sa tombe cette partie du vêtement. Même à cette époque religieuse et barbare, la ceinture gardait quelque chose du souvenir de Vénus, comme le prouve le *Lai du conseil*, un des contes les plus jolis et les plus ingénieux de nos anciens trouvères. C'est l'histoire d'une haute et puissante dame qui, à une cour plénière, est priée d'amour par trois chevaliers; elle ne sait lequel choisir, et va consulter un seigneur d'un âge déjà mûr, qu'elle voit assis à l'écart: « Je suis jeune, dit-elle, et vous avez de l'expérience, conseillez-moi; qui dois-je choisir? — Le plus sage, madame, le plus libéral, le plus vaillant, si, avec ces trois qualités, il a encore celle d'être fidèle. » Le vieux chevalier lui fait une peinture si délicate de l'amour, une énumération si séduisante des qualités que doit réunir un véritable amant pour plaire à sa mie, qu'elle renonce intérieurement aux trois chevaliers et destine son cœur à celui-là même qui parle. Mais, comme elle éprouve quelque honte à faire des avances, elle s'avise d'un ingénieux stratagème: elle dénoue sa ceinture, la lui donne, en disant que celui qui la lui rapportera sera choisi par elle. Le chevalier accepta ce don d'amoureux merci et ne l'échangea que contre l'amour de la noble dame.

Au XVI^e siècle, les hommes ayant renoncé aux vêtements longs et amples, quittèrent la ceinture qui, depuis cette époque, a cessé d'être le complément indispensable de leur vêtement habituel. Mais les magistrats, les ecclésiastiques et les religieux de certains ordres, ayant continué à porter la robe, conservèrent l'usage de la ceinture. Pendant la Révolution, les représentants du peuple, plus tard les membres du Directoire, et après eux les consuls, portèrent, ainsi que d'autres fonctionnaires, la ceinture tricolore, comme insigne de la dignité dont ils étaient revêtus. Aujourd'hui, les membres des cours et des tribunaux, les officiers d'état-major, les préfets, les sous-préfets, les conseillers de préfecture, les maires, les adjoints, les commissaires de police, etc., portent la ceinture quand ils figurent dans les cérémonies publiques ou qu'ils sont dans l'exercice de leurs fonctions. Cette ceinture n'est pas la même pour tous. Celle des magistrats consiste en un large ruban noir, avec deux bouts tombants et garnis d'un effilé; celle des officiers généraux, des officiers d'état-major et des fonctionnaires de l'ordre administratif, est une large bande d'étoffe de soie aux couleurs nationales. L'écharpe elle-même est une variété de la ceinture, et, lorsqu'elle se noue autour du corps, elle devient une ceinture véritable.

La ceinture des ecclésiastiques, très-large, se place sur la soutane, dont elle maintient la forme droite et serrée à la taille. Les prêtres ont encore, parmi les vêtements consacrés, une

ceinture qui retient l'aube, dont l'ampleur serait incommode. Cette ceinture est ordinairement en soie blanche, quelquefois de la couleur de la chasuble; ses extrémités sont ornées d'une frange de soie, et souvent même d'or et d'argent. Saint Sylvestre, évêque régional, qui vivait sous Charles-Martel, en avait une toute resplendissante d'or et de pierreries. Les évêques se servent habituellement de la ceinture, quant aux simples prêtres, ils font usage d'un cordon de lin, terminé par des glands. La ceinture, dans le langage mystique de l'Eglise, est considérée comme l'emblème de la chasteté et de la régularité des mœurs. Enfin, dans certaines parties de la France, dans les Pyrénées, comme, du reste, en Espagne, en Italie, etc., la ceinture fait encore partie du costume des paysans. Quant aux femmes, elles firent usage des ceintures jusqu'au règne de Henri IV. A cette époque, ayant adopté l'usage des robes ouvertes par devant, elles abandonnèrent la ceinture. Elles la repriront ensuite, pour la laisser et la reprendre encore, selon les exigences et les caprices de la mode. De nos jours, les ceintures jouissent d'une très-grande vogue. Elles sont fixées au moyen d'une boucle posée soit au-dessous de la poitrine, soit derrière, et cette boucle joue elle-même un rôle très-important dans la toilette de nos hommes, pauvres ou non. Au point de vue de la bijouterie, dit M. Tola-Paix dans les *Ceintures qui parlent*, ouvrage aussi complet qu'intéressant et qui nous a fourni des documents précieux, les ceintures ont donné naissance à une fabrication spéciale qui, elle-même, se subdivise en plusieurs branches. On peut même dire que, si la ceinture n'avait pas existé de tout temps, les bijoutiers l'auraient inventée.

Il y a mille sortes de boucles de ceintures: des boucles à ardillons, des boucles à filets, des boucles à recouvrements, des boucles à la russe, des crochets de ceintures; des agrafes de ceintures; et, de nos jours, de véritables plaques qui, par la hardiesse de leurs formes, prennent à elles seules le tiers de la ceinture qu'elles ornent. Toutes ces boucles s'adaptent à des ceintures très-larges, variées de dessins, et parfois aussi, constellées de petites calottes de métal en argent doré ou en cuivre doré, ou d'acier poli. Les boucles de ceintures, par la richesse de leurs ornements, contribuent pour beaucoup au luxe, déjà si grand, de la toilette de nos dames. Il se voit même des ceintures après lesquelles les plaques ou les agrafes sont déjà fixées. Autrefois nos grand-mères portaient des boucles et des plaques de ceintures très-hautes et très-étroites, et presque toujours en simple acier. Aujourd'hui, on les porte très-hautes et très-larges; il y en a même en trois compartiments, qui se brisent au moyen de charnières. Toutes ces boucles, le plus souvent en argent doré, en cuivre doré ou en acier poli, sont la plupart très-richement ciselées, avec des applications de camées, de pierre onyx et d'aluminium, ornées de petites chaînes qui retiennent les trois morceaux. A Paris seulement, il s'en fabrique des quantités considérables, dont les prix varient depuis 0 fr. 65, jusqu'à 35 fr. et plus. On a même porté des ceintures dont le tissu était entièrement doré et que les parfumeurs vendaient à la bijouterie à des prix incroyables de bon marché. Mais cette mode de ceinture littéraire, n'a fait que paraître. Les applications de perles de jais et de filigrane ont survécu comme ornement de la ceinture. Il y a encore les crochets de ceintures ou crochets châtelines, qui, à leur tour, ont été remplacés par la léontine, petite chaîne que les dames attachent à leur ceinture par un crochet, auquel pendent trois petites chaînes. La ceinture a, de tout temps, donné naissance en bijouterie à une grande variété de modèles, qui, comme toutes les choses de luxe, subit alternativement les caprices de la mode et du goût.

— **Ceinture de Vénus ou ceste.** Hésiode, et surtout Homère, ont longuement parlé de ce talisman divin, dans lequel se trouvaient réunis tous les charmes qui séduisent les hommes: les attraits, l'amour, les desirs, les amusements, les entretiens secrets, les innocentes tromperies, les charmants badinages, et qui communiquait une puissance irrésistible à la femme qui en était ornée. Junon, voulant reconquérir l'amour de son volage époux, alla trouver Vénus, qui lui dit: « Prenez ce tissu, cachez-le dans votre sein, il contient tout ce que vous pouvez désirer, et, par un charme secret, mais inexplicable, il vous fera réussir dans vos desseins. » (V. *Iliade*, ch. xiv.)

Dans ses plis onduleux voltigent enfermés
Tous les puissants attraits, les desirs enflammés,
L'amour, ses doux refus, sa ravissante ivresse,
Et les discours pressants, vainqueurs de la sagesse.

Ces quatre vers, assez médiocres, de M. Aignan, peuvent donner une idée du pouvoir de ce précieux tissu. C'est pourquoi Lucien fait prudemment avertir Paris par Pallas, le jour du fameux jugement, de forcer Vénus à ôter sa ceinture. Lors, dit Th. de Banville dans les *Caritides*:

Lors, Vénus de Milo, la vivante sculpture,
Sans prononcer un mot dénoua sa ceinture,
Et, dans leur majesté, dévoila ses seins nus!

On sait que le triomphe de Cythérée fut complet, et nous, qui connaissons l'adorable statue du musée des Antiques, nous n'en sommes pas

surpris. Martial disait également, en parlant de ce merveilleux lien: « Esclave, entoure mon cou de cette ceinture, elle brûle entore de tous les feux que lui donna Vénus. » On a beaucoup discuté pour savoir comment se portait cette ceinture. Une statue de Vénus drapée, au musée Chiaramonti, la montre placée plus bas que celle des femmes mariées, plus haut que celle des jeunes filles. Un autre marbre pénitenciel représente Vénus au bain, détachant sa ceinture.

Cythère entraînait au bain, et, te voyant près d'elle,
Son ceste elle te bailla afin de le garder.
RONSARD, p. 277.

Quand j'admire le ris de l'Amour gracieux
Et le ceste puissant de sa mère aux doux yeux.
AMÉDÉE JAMYN, page de Charles IX. *Poésies*, p. 173.

— **Ceinture d'Iris.** Les anciens, qui poétisaient toutes choses, n'ont eu garde d'oublier l'arc-en-ciel, qu'ils appelaient le ceste ou la ceinture d'Iris, dont elle se pare au milieu des sombres nuages, quand elle vient promettre aux mortels effrayés la fin des tempêtes et leur annoncer le beau temps. (Télémaque.)

Le Tasse, à son tour, a enrichi Armide, sa belle enchantresse, d'un ceste ou ceinture magique, dont l'amoureux Renaud éprouva l'invincible pouvoir et dont la description rappelle beaucoup celle du ceste de Vénus. (V. la *Jérusalem délivrée*, chant xvi.)

— **Ceinture de chasteté.** L'origine de cet instrument barbare remonte sans doute à l'usage de cette ceinture, faite de laine d'une brebis sans tache, dont les anciens paraient les jeunes mariées et que l'époux devait dénouer lui-même. *Castaque fallaci zona recincta manu*, dit Ovide.

Cette coutume poétique fut étrangement interprétée, ou plutôt travestie au moyen âge, par un certain François de Carrara, vignier de Padoue. Ce jaloux, cherchant à mettre son honneur en sûreté pendant ses fréquentes absences, imagina une espèce d'engin, en fer, qui, s'appliquant à la taille de sa femme, entourait tout le bassin; cette machine était fermée par une clef que le mari portait toujours sur lui. Le président Debrosses la vit en Italie, où elle figurait dans le petit arsenal du palais Saint-Marc, à Venise. C'est aussi là qu'est un cadenas célèbre, dont jadis un certain tyran de Padoue se servait pour mettre en sûreté l'honneur de sa femme. Il falloit que cette femme eût bien de l'honneur, car la serrure est diablement large! (*Lettres fam.*, lettre xvi, t. I^{er}.)

L'histoire nous apprend que la précaution prise par François de Carrara ne lui porta pas bonheur; malgré cela, son exemple trouva des imitateurs, et plus d'un guerrier partant pour la croisade fit confectionner, pour son inconsolable épouse, une précaution souvent inutile. Nous empruntons à la *Revue archéologique* les détails suivants sur la ceinture de chasteté, détails qui ne seront pas sans intérêt pour nos lecteurs.

« A l'égard des ceintures de chasteté, M. de Laborde remarque que, comme usage établi, elles n'ont point existé, surtout chez une nation aussi spirituelle que la nôtre; comme lubies de quelques maniaques, elles peuvent avoir été forgées exceptionnellement. Brancôme, dont Tallemant des Réaux a seul survécu en médisance la détestable langue, rejette en Italie ces stupides usages. Divers auteurs montrent, en effet, que c'est au delà des Alpes que de pareilles barrières ont été élevées. Tout le monde sait que Rabelais met dans la bouche de Panurge: « Le diable m'emporte, si je ne boucle pas ma femme à la bergamasque. » Diderot appelle ce genre de cadenas l'instrument florentin. Le comte de Bonneval raconte, dans ses mémoires, ses amours avec une dame à Côme, qui portait une ceinture semblable. Il n'était pas possible de la couper ou de la dénouer sans qu'on s'en aperçût, et sa vie en dépendait. Cette aventure eut une fin tragique: Bonneval tua en duel le mari outragé et fut obligé de s'enfuir. Comme l'histoire avait transpiré, il en fut fort parlé à Vienne; les dames le questionnèrent fort sur ce cadenas, et l'empereur Joseph lui en parla plusieurs fois. On peut découvrir hors de l'Italie des traces de cet usage; Middleton, poète anglais contemporain de la reine Elisabeth, en parle dans une de ses comédies.

Nous trouvons dans le bel ouvrage publié par M. Niel (*Portraits du XVII^e siècle*, 12^e livraison) des détails sur une estampe satirique fort rare de Léonard Gautier; on y voit une allusion aux amours de Henri IV et de la marquise de Verneuil; elle est intitulée: *Du coq qui porte la clef et sa femme la serrure*. Une femme, assise sur un lit, présente à un homme, debout devant elle, la clef du cadenas qui ferme la ceinture de chasteté qu'elle a autour du corps, tandis que, derrière les rideaux du lit, l'amant tient une bourse pour payer l'autre clef, qui lui tend une servante. Un fou cherche à retenir des abeilles dans un panier, et un chat guette une souris.

Un grand seigneur du XVII^e siècle, le duc de Ventadour, personnage fort laid, fort contrefait, avait épousé Mlle de la Mothe-Houdancourt, dont la beauté et la galanterie jouèrent un grand rôle à la cour de Louis XIV. Lisez dans Mme de Sévigné ce qu'elle dit de ce mariage, de la séparation des deux époux et le mot malin de Mme de Cornuel, qu'elle rapporte, sur le bruit qui courut du parti qu'a-

avait pris le duc pour écarter de sa femme les adorateurs. « Il a mis un bon suisse à la porte. » Nous ne savons si ce n'est pas cette rumeur qui donna lieu à deux bonnes comédies qui traitèrent un pareil sujet, quelque peu délicat à mettre sur la scène : les *Cadenas* ou le *Jaloux endormi*, par Boursault, pièce en un acte et en vers, jouée en 1663 ; l'*Amour sentinelle* ou le *Cadenas forcé*, par Nanteuil, pièce en trois actes et en vers, dédiée à un prince d'Orange (La Haye, 1699, 56 pages). C'est probablement l'aventure rapportée par M^{me} de Sévigné qui aura inspiré à La Fontaine son conte du *Bât*.

L'emploi de ces ceintures s'est d'ailleurs maintenu dans certaines contrées de l'Asie et de l'Afrique. Le lieutenant Boudyck Bar-taansen (*Voyage aux Moluques*, 1845, p. 124) constate qu'à Java et dans quelques pays voisins, on fait usage d'une ceinture pourvue d'un anneau à charnière, accompagnée d'un cadenas. Sur l'infibulation des femmes pratiquée en Nubie, voir Caldavène et Brevery (*Egypte et Nubie*, II, 158) et Combes (*Voyage en Egypte*, II, 11). On sait que des mesures analogues étaient connues des anciens Romains (voir les passages cités dans le *Glossarium eroticum lingue latine*, auctore p. p. ; et le *Thesaurus antiquitatum* de Gronovius (t. IX, p. 918), où sont gravés divers modèles de ces fibules. Hérodote raconte, en effet, que les Ethiopiens imposaient à leurs femmes des espèces d'anneaux dans le genre de ceux que les Romains mettaient aux enfants et aux esclaves dont ils voulaient préserver la santé, et aux comédiens et aux chanteurs auxquels ils désiraient conserver la voix. Sous l'empire, lorsque l'impudicité des dames romaines ne connut plus de bornes, on vit les matrones devenir amoureuses de ces histrions chastes et vertueux par nécessité. Martial et Juvénal, dans leurs satires, ont flétri ce dévergondage de leurs contemporaines. Apprends-moi simplement, dit le premier, à quoi sert aux comédiens et aux joueurs de cythare cette ceinture bouclée ? C'est afin que l'on paye plus cher le plaisir qu'ils procurent. « On trouve dans Celse les procédés de l'infibulation, qui était souvent employée par la chirurgie de cette époque.

— Chirurg. La ceinture est d'un emploi vulgaire et incontestablement utile aux cavaliers, aux voyageurs, aux gymnastes, aux hommes de peine ; elle fournit un point d'appui aux muscles abdominaux et aux muscles des gouttières vertébrales ; enfin, elle empêche pendant la course les ébranlements douloureux du foie, de la rate et de la masse intestinale.

En chirurgie on emploie, sous le nom de ceintures, plusieurs appareils contentifs : 1^o la ceinture de Hilden, bandage ou ceinture de cuir qui servait autrefois à la réduction des luxations des membres inférieurs ; 2^o la ceinture de Hossart ou corset redresseur, appareil orthopédique appliqué au redressement des déviations du rachis ; enfin, la ceinture hypogastrique. Ce dernier appareil est le plus employé. Il est fait de cotil, de tissu élastique, de flanelle, etc., et s'applique sur le ventre pour se lacer ou se boucler à la région lombaire. Cet appareil est utile aux femmes nouvellement accouchées qui ont un relâchement des symphyse et dont la marche est difficile et accompagnée de claudication ; il est encore utile aux enfants dont le ventre est volumineux ; il empêche les déviations de la colonne vertébrale. On l'applique pour soutenir les intestins ou l'utérus gravide ; après la ponction abdominale, pour soutenir l'abdomen et entraver jusqu'à un certain point la reproduction du liquide dans la cavité péritonéale ; enfin, on en conseille l'application aux femmes affectées de chute de matrice, ou aux personnes rhumatisantes dont les reins sont habituellement faibles.

— Mar. La ceinture de sauvetage des pompiers et des égoûtiers consistait ordinairement en une bande de cuir souple et solide, ayant une longueur de 1 m. 10, sur une largeur de 0 m. 10. Elle est munie de trois anneaux de fer ; l'un au milieu et les autres aux extrémités. Dans les incendies, on la passe sous les aisselles de la personne dont on veut opérer le sauvetage, puis, au moyen d'une corde attachée aux deux anneaux extrêmes, on descend cette personne avec précaution. L'anneau du milieu ne sert que lorsque le mur du bâtiment présente des saillies qui s'opposent à la descente verticale. Dans ce cas, une seconde corde, amarrée à ces anneaux, et dont le bout libre est tenu par un homme placé sur le sol, permet à celui-ci de diriger le sauvetage en maintenant la personne convenablement éloignée des objets qui pourraient la blesser. Des manœuvres semblables, mais en sens inverse, servent à retirer une personne du fond d'un puits, d'un égout, d'une fosse d'aisances.

Les ceintures de sauvetage à l'usage des nageurs et des naufragés sont très-nombreuses, mais deux ou trois seulement ont été expérimentées avec succès. La plus estimée est celle du capitaine anglais Ward ; elle se compose d'une toile imperméable sur la face extérieure de laquelle sont fixées des plaques de liège très-épaisses et de forme rectangulaire, disposées de manière à laisser à l'homme qui en est revêtu la liberté de mouvements la plus complète. Lorsqu'elle est en place, elle constitue comme un étui de liège dans lequel

le corps se trouve enfoncé. Deux bretelles, qui passent sur les épaules et se croisent par derrière, et deux forts rubans de fil qui s'attachent sur le devant, empêchent l'appareil de se déplacer. Cette ceinture a été adoptée en Angleterre par la célèbre Institution royale de sauvetage ; c'est celle aussi que notre Société centrale de sauvetage donne à tous ses équipages. Une autre ceinture, également fort simple, consiste en un boyau imperméable, long de 1 mètre environ et large de 0 m. 25 à 0 m. 30. On la fixe autour des reins à l'aide de boucles, on la remplit d'air avec la bouche et on la ferme au moyen d'un petit robinet de bois. Cette ceinture renferme assez d'air pour faire flotter un homme, mais elle a le défaut d'être mise hors de service par la moindre déchirure. Une autre ceinture, tout aussi peu compliquée, est formée d'un boyau qui se place de la même manière que la ceinture précédente et qui est rempli de menus copeaux ou de râpure de liège. Elle est un peu moins commode à transporter ; mais, en revanche, elle ne craint pas les avaries.

Ceinture de Vénus (LA), opéra-comique en prose, avec vaudeville, paroles de Le Sage, musique de Gilliers, représenté pour la première fois au théâtre Saint-Edme, à la foire Saint-Germain, en 1715. La Fortune et l'Amour, descendus pour un moment sur la terre, se rencontrent au bois de Boulogne. Ces divinités entendent deux mortels se plaindre : l'un, qui est Arlequin, gémît de ce que la Fortune lui tient rigueur, ce qui l'empêche d'épouser Colombine, sa maîtresse, et l'autre, son camarade Mézétin, déplore l'indifférence de Marinette, qui ne lui fait éprouver que les chagrins de l'amour. Pour faire cesser ces plaintes, la Fortune donne à Arlequin une bourse dans laquelle il peut toujours puiser sans que jamais elle se vide, et l'Amour fait présent à Mézétin d'une ceinture qui doit le faire aimer de toutes les femmes. Les deux divinités disparaissent, en recommandant à leurs protégés de faire un bon usage de leurs dons. Arlequin et Mézétin essayent la puissance de leurs talismans d'abord sur une jeune bergère nommée Nicole, et la ceinture seule réussit auprès d'elle. Mais nos deux héros, rendus ambitieux par le succès, accourent à Paris, et opèrent là sur une grande échelle. Toutefois, ils font de leurs dons un si criant abus, que les deux divinités viennent les reprendre avant la fin de la journée. Arlequin et Mézétin retrouvent dans un bal Colombine et Marinette. Celle-ci se reproche sa froideur, qui a rendu Mézétin inconstant ; elle consent à l'épouser pour le fixer auprès d'elle ; et Arlequin se hâte de profiter de quelques débris qui lui restent de son opulence pour s'unir aussi à Colombine.

Parmi les scènes épisodiques qui forment les accessoires de ce sujet, on remarque celle d'une comtesse plaideuse, représentée par Pierrot, sur laquelle la ceinture produit un effet bizarre. Elle la rend alternativement amoureuse d'Arlequin et de Mézétin. Cette pièce obtint un très-grand succès. L'allégorie parut ingénieuse, et le dialogue piquant d'esprit et de vérité. La *Ceinture de Vénus* fut reprise avec le même éclat en 1727, au théâtre d'Honoré, pendant la foire Saint-Laurent.

Ceinture dorée, comédie en trois actes et en prose, par M. Emile Augier, représentée pour la première fois sur le théâtre du Gymnase, le 3 février 1855. Encore un millionnaire sans probité, une épave de la police correctionnelle, un *effronté*, dont la devise a été :

De l'argent ! de l'argent ! et de l'argent encore !
Une chose vaut mieux ; une seule !... et c'est l'or !

Roussel, le héros de la pièce, offre plus d'un rapport avec Vernouillet, ce bandit que M. Emile Augier a stigmatisé plus tard dans sa pièce des *Effrontés*. Lui aussi croit que l'on oublie la source honteuse de sa fortune, et il s'étonne que le million de dot qu'il donne à sa fille n'amène que des prétendants sans honneur, sans délicatesse, que Céleste repousse invariablement. Il faut enfin qu'il soit ruiné un beau jour par de fausses spéculations de Bourse, pour qu'un homme d'honneur, M. de Trélan, consente à donner son nom à Céleste, tandis que les autres prétendants se hâtent de se retirer devant l'anéantissement de la dot. Tel est le sujet peu original et sans intérêt de cette comédie, où le relief, la vérité et même la vraisemblance font presque entièrement défaut. *Ceinture dorée* n'en a pas moins réussi assez bien auprès du public ; ce qui s'explique, du reste, par certaines situations gaies ou pathétiques, par un épisode gracieux habilement intercalé, et enfin par l'esprit et le style qui distinguent cette pièce, de même que toutes celles qui sont sorties de la plume de M. Emile Augier.

CEINTURÉ, ÉE (sain-tu-ré) part. pass. du v. Ceinturer : Femme CEINTURÉE d'or.
— Hist. nat. Qui porte une bande circulaire colorée.

CEINTURELLE s. f. (sain-tu-rè-le — dimin. de ceinture.) Mar. Treillage des mâts à antennes. || Bridage des haubans au-dessous du calcat.

CEINTURER v. a. ou tr. (sain-tu-ré — rad. ceinture.) Entourer d'une ceinture : Louis-Philippe CEINTURER Paris de forts détachés.

|| Mettre une ceinture autour du corps : CEINTURER de bleu une petite fille. || Peu usité.

Se ceinturer v. pr. Se mettre une ceinture ; s'entourer comme d'une ceinture : Cette femme se de la peine à se CEINTURER. L'horizon se CEINTURER de vapeurs argentées. || Peu usité.

CEINTURETTE s. f. (sain-tu-rè-te — dimin. de ceinture). Petite ceinture :

Si j'aime bien les blanches ceinturettes,
J'aime bien mieux femmes qui sont brunettes.
C. MAROT.

|| Vieux mot.

— Chass. Bande de cuir qui s'enroule autour d'un cor de chasse, et qui est ordinairement de couleur rouge.

CEINTURIER s. m. (sain-tu-rié). Techn. Fabricant ou marchand de ceintures, de baudriers et d'autres objets analogues. || On dit aujourd'hui CEINTURONNIER.

— Adjectif : Marchand CEINTURIER.

CEINTURON s. m. (sain-tu-ron — augment. de ceinture). Sorte de ceinture, le plus souvent en cuir, pour suspendre des armes : Boucler son CEINTURON. Passer un couteau de chasse à son CEINTURON. Un cavalier félon faisait amende honorable, la tête nue et sans CEINTURON.

— Encycl. L'origine de cet effet de grand équipement militaire remonte bien loin dans les siècles, puisque Virgile fait mention de ceinturons garnis de clous d'or semblables aux bulles qui se forment sur l'eau. Sidoine Apollinaire parle des ceinturons des Francs. On dégradait les soldats romains en leur arrachant leur ceinturon. Aujourd'hui, le ceinturon n'est qu'une ceinture en cuir, serrée avec une boucle et portant des pendants auxquels est attaché un sabre, ou une épée, ou un poignard, ou une baïonnette, etc. La giberne d'infanterie tient aussi au ceinturon, au moyen d'un coulant qui permet de lui faire faire le tour de la taille et de l'amener à portée de la main.

CEINTURONNÉ, ÉE adj. (sain-tu-ron-né). Qui porte un ceinturon : Un officier étroitement CEINTURONNÉ.

— Zool. Qui a au milieu du corps une bande colorée : Epeire CEINTURONNÉE.

CEINTURONNIER s. m. (sain-tu-ro-nié rad. ceinturer). Techn. Fabricant et marchand de ceintures, de ceinturons, de baudriers et d'autres objets analogues.

CEIRA ou **ELNAS**, rivière du Portugal, qui prend sa source dans la sierra d'Estrella, prov. de Beira, à 20 kilom. S.-O. de Covilhas, coule de l'E. à l'O. et se jette dans le Mondego, près de Colimbre, après un cours de 72 kilom.

CEIXAPURA s. m. (sèk-sa-pu-ra). Ichtyol. Poisson du Brésil.

CEL. V. par **CEL** un grand nombre de mots dérivés du grec *keitos*, creux, et dans lesquels l'introduction de l'e simple est une faute d'autant plus grave que ces mots sont purement scientifiques.

CEL. Forme ancienne des mots **CIEL** et **CELE**.

CELA pron. démonstr. (se-la — de ce et là). Cette chose-là ; se dit d'une chose plus éloignée qu'une autre, ou qui la précède, ou qui est simplement distincte d'une autre désignée par ceci : Ceci vaut mieux que CELA. Vous avez entendu CELA, écoutez ceci. || S'emploie souvent, sans opposition à ceci, pour désigner un objet présent, un fait actuel, une chose dont on parle, dont on vient de parler ou dont on va parler : Je sais CELA. CELA s'est vu. Que dites-vous à CELA ? CELA s'entend. Passe pour CELA. Qu'à CELA ne tiens. CELA dit, nous parlons. CELA va sans dire. CELA va de soi. CELA étant, vous avez tort. Les femmes sont, de nos jours, ou dévotes, ou coquettes, ou joueuses, ou ambitieuses, quelques-unes même tout CELA à la fois. (La Bruy.) Toujours s'amuser, CELA n'est pas toujours amusant. (M^{me} E. de Gir.) Ne rien avoir et avoir besoin de tout, CELA explique bien des crimes. (Nisard.) Toute religion née dans le temps est, par CELA même, une religion fautive. (Le P. Ventura.) CELA seul ennoblit qui suppose dans l'homme une valeur intellectuelle ou morale. (Renan.)

Cela dit, maître loup s'enfuit et court encoir.

LA FONTAINE.

|| Se met souvent après la désignation d'un fait ou d'un objet, pour l'affirmer ou le désigner de nouveau : C'est chanter, CELA. Voilà parler, CELA ! Se sauver, dévaler, fuir, c'est bon pour les mousquetaires du roi, CELA ! (Al. Dum.)

— Cette personne-là ; ne s'emploie en ce sens qu'avec une intention de mépris ou d'extrême familiarité : CELA veut raisonner. J'ai vu CELA tout jeune. CELA parle de donner la mort, et tout au plus si CELA est né ! (G. Sand.) Comme CELA dort, ces jeunes gens ! (V. Hugo.)

Cela n'a rien du tout, et cela fait la fière.

PICARD.

J'ai vu cela tout jeune, et d'un air important

Cela tranche, cela vous prêche, vous gourmande.

C. DELAVIGNE.

J'avais jugé Cromwell : cela veut être roi ! Dans quel temps vivons-nous ! Cela ne sait pas même Déjouer un complot, prévoir un stratagème.

V. HUOT.

— Souvent le mot *cela* est employé sans rapport direct avec ce que l'on a dit ou ce que l'on va dire, pour désigner un objet ou un fait

qui est dans la pensée de la personne qui parle et qui est suffisamment indiqué par les circonstances ou l'usage habituel de la tournure employée ; en voici quelques exemples : *Avoir de cela*, Avoir de l'argent, de l'intelligence, du savoir-faire, etc., être bien avantagé sous quelque rapport que les circonstances définissent. || *Comment cela va-t-il ?* Comment la santé ou comment l'affaire va-t-elle ? || *Il y a vingt ans de cela*, Il y a vingt ans écoulés depuis ce fait. || *Pas plus haut ou Pas plus grand que cela*, Haut comme cela, De très-petite taille, la locution, si elle est parlée et non écrite, étant généralement accompagnée d'un geste qui détermine la taille approximative. || *Je m'en soucie comme de cela*, Je ne m'en soucie pas du tout ; la locution est souvent accompagnée d'un geste de mépris qui complète la pensée et qui est ordinairement moins honnête qu'énergique :

Pour moi je m'en soucie autant que de cela.

MOLIÈRE.

— Loc. fam. *Comme cela*, Ainsi, de cette façon : Il y a, comme CELA, des temps dans la vie où l'on ne trouve rien de bon. (M^{me} de Sév.) || Au commencement d'une phrase, Ainsi donc, de telle façon que : Comme CELA, vous avez renoncé à votre affaire ? || Ainsi fait, de ce caractère : Que voulez-vous que j'y fasse ? il est comme CELA. Les gens comme CELA ne sont pas difficiles à gagner. Il y a des personnes comme CELA, qui ne trouvent rien de bien. || Ni bien, ni mal : Comment vous portez-vous ? — Comme CELA. L'affaire marche-t-elle ? — Eh ! Comme CELA. || *Comment cela ?* De quelle manière ? Comment cette chose est-elle possible ? Vous venez de courir un grand danger ! — COMMENT CELA ? || *Après cela*, Cependant, après tout, tout bien considéré : Après CELA, j'ai peut-être tort. || *Avec cela*, avec tout cela, Malgré cela, nonobstant, néanmoins : Avec CELA, je ne suis pas payé, moi. || *Pour cela*, Quant à ce, sur ce point : N'ai-je pas raison ? — Oh ! pour CELA, oui. Signifie aussi Malgré cela : Il n'est pas content pour CELA. Il n'ira, pour CELA, ni plus vite ni plus lentement. Tous ceux qui s'acquittent des devoirs de la reconnaissance ne sont pas reconnaissants pour CELA. (La Rochef.) Toute substance nutritive, en général, n'est pas pour CELA alimentaire en particulier. (Rasp.) || *Ceci, cela*, Une chose et une autre : C'était ceci, c'était CELA. C'était toute sorte de raisons. Je ne puis encore louer cette femme que par les négatives : elle n'est point ceci, elle n'est point CELA ; avec le temps, je dirai peut-être : elle est CELA. (M^{me} de Sév.) V. **CEC**. || *C'est cela*, c'est bien cela, Se dit pour approuver ce qu'une personne vient de dire ou de faire : C'est CELA, vous l'avez dit. || *N'est-ce que cela ?* Indique le peu de cas que l'on fait de ce qui vient d'être dit : L'imagination grossit tous les moyens de succès ; à l'examen, la raison se dit : N'EST-CE QUE CELA ? (Boile.)

Qu'est-ce donc ? me voilà !

— Ma maîtresse se meurt. — Quoi, n'est-ce que cela ?

MOLIÈRE.

|| *Avoir cela de, Avoir cela que*, Se distinguer par ceci que : J'ai CELA de bon, que je crois tout ce qu'on me dit et prends tout ce qu'on me donne. Il a CELA qu'il n'est pas rancunier. Etienne BUT CELA de piquant dans sa vie, d'être reçu deux fois à l'Académie française. (Ste-Beuve.)

Le scandale, au contraire, a cela d'admirable,

Qu'étant vieux comme Hérode, il est toujours nouveau.

[veau.

A. DE MUSET.

|| *Il ne manque plus que cela*, Ceci met le comble, c'est le dernier malheur, le dernier inconvénient qui pût arriver : Vous allez vous fâcher ! IL NE MANQUERAIT PLUS QUE CELA.

— Ellipt. *Point ou pas de cela*, Je ne veux pas de cela, il ne faut pas de cela.

— Rem. Ca, pronom démonstratif, n'est qu'une abréviation familière de *cela*, s'employant dans le même sens et dans les mêmes cas. V. **ÇA**.

— Allus. litt. *Nous avons changé tout cela*, Allusion à une scène du *Médecin malgré lui*. V. **CHANGER**.

— *Je ne dis pas cela*, Allusion à un des passages les plus comiques du *Misanthrope*. V. **DIRE**.

CELA s. m. (se-la). Ornith. Syn. de **CASOAR**. — **Homonymes**. Celas, cela (du verbe *celer*).

CÉLACHNÉE s. f. (sé-la-kné). Bot. V. **CÉLACHNÉE**.

CELADE s. f. (se-la-de). Forme ancienne du mot **SALADE**, armure de tête.

CÉLADON s. m. (sé-la-don — du nom d'un personnage de l'*Astrée*). Nuance de vert pâle analogue à celle de la feuille du pêcher.

— Adjectif. Vert CÉLADON. Couleur CÉLADON. Tenture CÉLADON. Le tout était encadré dans une guirlande de fleurs qui se détachait à merveille du fond vert CÉLADON de la porte. (E. Sue.)

— Entom. Espèce de phalène.

— Encycl. Au XVII^e siècle, on donna à une nuance de vert le nom du fada héros de l'*Astrée*, et il est curieux que ce nom soit resté. On distinguait aussi, dit Ménage, la couleur d'*Astrée*, de *Clélie*, etc. La connaissance des noms donnés aux couleurs et aux vêtements est peut-être moins futile qu'on serait tenté de

le penser, car elle sert souvent à peindre l'histoire et à montrer le caractère de la nation. Au XVIII^e siècle, outre le costume adopté, les petits-matres de la cour se faisaient gloire de porter les habillements des diverses nations de l'Europe. Au temps de la grandeur de Louis XIV, les modes se ressentirent du faste et de la galanterie du monarque. La licence des mœurs sous la Régence fit inventer des mots qui peignent cette folle époque, tels que le *Tâtez-y*, le *Boute-en-train*, la *Culbute*, l'*Effrontée*, le *Laisse-tout-faire*, la *Gourgandine* et autres. Lors des triomphes des armées françaises, les couleurs prirent le nom des principales victoires, et au moment où nous écrivons on a le rouge *Solferino* et le jaune *Bismark*.

CÉLADON, héros principal de l'*Astrée*, roman de d'Urfé. C'est le Narcisse ou l'Adonis, affadi, des anciens. Son nom est resté proverbial pour désigner un galant doucereux, un soupirant pationique :

« Fontenelle, âgé de quatre-vingt-dix ans, passait, pour aller se mettre à table, devant Mme Helvétius qu'il n'avait pas aperçue : « Voyez, lui dit-elle, le cas que je dois faire de vos galanteries ; vous passez devant moi sans me regarder. — Madame, répondit le vieux *céladon*, si je vous eusse regardée, je n'aurais point passé. » (*Encyclopédie*.)

« Sais-tu que voilà tantôt cinq mois, cinq éternités, que je suis le *céladon* en pied de Mme Rosette ? Je ne me serais pas cru aussi constant, ni elle non plus, je gage. »

TH. GAUTIER.

« J'avoue que Pyrrhus n'est pas assez résigné à la volonté de sa maîtresse, et que *Céladon* a mieux connu que lui le parfait amour ; mais que faire ? Pyrrhus n'avait pas lu nos romans ; il était violent de son naturel ; et tous les héros ne sont pas faits pour être des *céladons*. »

RACINE.

« Dès qu'une Anglaise est mariée, la loi protège avant tout le mari ; et, pour peu que celui-ci se plaigne avec raison de la conduite de sa femme, il la répudie par le divorce et poursuit le séducteur devant les tribunaux. On conçoit qu'avec une telle législation, les amourettes et les intrigues galantes ne se nouent pas facilement, et qu'il en coûterait un peu trop cher de faire le *céladon*, quand on n'a pas l'intention ou la possibilité de terminer le roman par le mariage. »

DELÉCLUSE.

« Dans la caste des mendiants, les quartiers de noblesse se comptent par les infirmités. Plus un mendiant est défiguré par la maladie, estropié, dégoûtant, plus il est recherché, courtisé, cajolé par les dames de sa corporation. La mère est aux petits soins pour cet Adonis ; la fille fait les yeux doux à ce *céladon*. S'il est bossu, sa bosse ne gêne rien ; s'il est boiteux, c'est un homme charmant ; s'il est aveugle, c'est le comble du bonheur. Les mamans sont rares qui osent prétendre à un gendre aveugle et bancal à la fois. »

V. FOURNEL, *Ce qu'on voit dans les rues de Paris*.

CÉLADONIQUE adj. (sé-la-do-ni-ke — rad. *céladon*). Néol. Qui appartient au *céladon*, qui est dans le caractère du *céladon* : *Une tendresse céladonique*.

CÉLADONISME s. m. (sé-la-do-nis-me). Néol. Tendresse langoureuse comme celle de *Céladon*. « Style fade et langoureux, le langage prêt à *Céladon* dans l'*Astrée* : Il y a loin du *CÉLADONISME* des bergers de *Florin* au *réalisme des chiffonniers* que l'on met aujourd'hui en scène. »

CÉLADONITE s. f. (sé-la-do-ni-te — rad. *Céladon*). Minér. Nom donné par certains auteurs aux terres vertes aluminées, par opposition à celui de *glaucolite*, qu'ils appliquent à celles de ces terres qui ne contiennent pas d'alumine.

CÉLENO s. m. (sé-lè-no). Mamm. Genre de la famille des vespertiliens, comprenant une seule espèce.

CÉLAN s. m. (sé-lan). Ichthyol. Nom vulgaire d'une espèce de hareng.

— *Encycl.* Ce petit poisson de mer, qui apparaît sur nos côtes alors que disparaît le blaquet et qui ressemble beaucoup à la sardine, appartient certainement à l'ordre des malacoptérygiens abdominaux et à la famille si utile des clupéoides, mais paraît être pour les uns le sprat, comme en Normandie, pour les autres une variété de cette même espèce nommée *harengula latulus*. Toute l'histoire des petits clupéus est extrêmement obscure, ce qui semble extraordinaire, vu la proximité des côtes qu'ils habitent. Il est probable qu'un nombre des individus étudiés se trouvait le frai d'espèces plus grosses, ce qui a rendu les déterminations très-vagues. Les *célans* sont recherchés par les pêcheurs du littoral pour amorcer les harengs qu'ils tendent aux poissons carnassiers.

CELANO, ville du royaume d'Italie, dans l'Abruzzo Ulérieure 11^e, district et à 10 kilom. E. d'Avellino, près de la rive N.-E. du lac de son nom ou lac Fucino ; 4,000 hab.

CELANO ou **FUCINO** (lac), dans le royaume d'Italie, province de l'Abruzzo Ulérieure 11^e, à 28 kilom. S.-E. d'Aquila. Il a 16 kilom. de long sur 8 de large, et il occupe, selon quelques géographes, le cratère d'un volcan. Encaissé au N.-E. et au S.-E. par l'Apennin, au N.-O. et au S.-O. par le Sub-Apennin romain, il est alimenté par plusieurs cours d'eau qui descendent de ces montagnes, et par les sources qui sont sur ses rives où qui jaillissent dans son lit. Ce lac, très-poissonneux, aux bords très-pittoresques, est sujet à des crues extraordinaires, qui menacent sans cesse de détruire un grand nombre de villages disséminés sur ses rives. Aux environs, on admire les restes d'un superbe aqueduc construit par l'empereur Claude pour conduire les eaux de ce lac dans le Carignano et prévenir les inondations.

CELANOVA, ville d'Espagne, prov. et à 19 kilom. S. d'Orense, ch.-l. de juridiction civile ; 4,700 hab. Fabriques et commerce de toiles et de vins.

CELANT (se-lan) part. prés. du v. *Celer* : *Des hommes celant leur secret*.

CELANT, ANTE adj. (se-lan, ante — rad. *celer*). Discret ; caché ; secret. Il Vieux mot.

CELANTES (sé-lan-tès — mot lat. qui signif. *ceux qui cachent*, mais dont le sens est tout à fait indifférent à l'usage qu'on en fait). Anc. log. V. *CELARENT*.

CELARENT (sé-la-rain-t — mot lat. qui signif. *ils cacheraient*, mais dont on fait un usage tout à fait indépendant de ce sens). Anc. log. Mot purement mnémotechnique qui servait à désigner un syllogisme dans lequel la majeure et la conclusion sont universelles négatives, la mineure générale affirmative, comme dans le suivant : *Aucun être créé n'est infini ; or l'homme est créé ; donc l'homme créé n'est pas infini*. Il Quelques-uns se servaient du mot *celantes*, qui remplit les mêmes conditions de forme V. *BARALIFTON*.

CÉLASTRACÉ, ÉE adj. (sé-la-stracé — rad. — *celastre*). Bot. Syn. peu usité de *CÉLSTRINÉ*.

CÉLASTRE s. m. (sé-la-stré — gr. *kelastron*, même sens). Bot. Genre d'arbrisseaux, type de la famille des *celastrinées*, et comprenant un petit nombre d'espèces qui croissent dans l'Amérique du Nord ou dans les régions tropicales de l'Asie et de l'Afrique. Le *CÉLASTRE grimpant* est appelé *bourreau des arbres*, parce qu'il les entoure au point de les étouffer. (A. Focillon.) La graine du *CÉLASTRE paniculé* passe pour *jouir de propriétés stimulantes*. (Dupiney.)

— *Encycl.* Les *celastres* sont des arbrisseaux à feuilles alternes, à fleurs dioïques, disposées en grappes axillaires et terminales. Le calice est urcéolé, à cinq divisions ; la corolle a cinq pétales beaucoup plus grands que les divisions du calice ; les étamines, au nombre de cinq, sont insérées sur les bords d'un disque périgyné ; l'ovaire est surmonté d'un style court, terminé par un stigmate tubulé. Le fruit est une capsule coriace, arrondie, à deux ou à quatre loges. Ce genre, par suite des démembrements qu'il a subis, se trouve réduit à un assez petit nombre d'espèces, qui croissent dans le nord de l'Amérique ou dans les régions tropicales de l'Asie et de l'Afrique. Plusieurs espèces sont cultivées dans nos jardins d'agrément, soit pour leurs fleurs, soit surtout pour leurs fruits d'un rouge éclatant. La plus connue est le *celastre grimpant* ou du Canada (*celastrus scandens*), vulgairement appelé *bourreau des arbres*, parce qu'il s'enroule autour de leurs tiges, en les pressant si fortement qu'il finit par les faire périr ; il croît bien partout, excepté dans les terrains crayeux. Le *celastre de Virginie* (*celastrus bullatus*) est un arbuste buissonneux, qui produit un charmant effet par ses fleurs blanches en épis terminaux. Le *celastre paniculé* ou buisson ardent (*celastrus pyracanthus*) forme un buisson à feuilles persistantes, à jeunes rameaux rougeâtres, portant des corymbes nombreux de fleurs blanches, auxquelles succèdent des fruits assez gros, d'un rouge vif. Cette espèce, originaire d'Éthiopie, croît assez bien en plein air sous nos climats. Le *celastre luisant* (*celastrus lucidus*), vulgairement nommé *petit cerisier des Hotentots*, est aussi un arbuste toujours vert, à fleurs blanches se succédant pendant toute la belle saison et à fruits rouges semblables à de petites cerises. Nous citerons encore le *celastre comestible* (*celastrus edulis*), qui est l'objet de cultures étendues et très-soignées dans l'Arabie Heureuse. Les Arabes de l'Yémen l'estiment à l'égal du café et en mangent les feuilles comme excitant, sous le nom de *cat*. Ils mangent aussi les fruits, dont la saveur est toutefois un peu âcre ; ils en préparent encore une boisson enivrante, et, par la distillation, une liqueur très-alcoolique. Cette espèce exige, sous nos climats, la serre tempérée. Les espèces grimpantes peuvent servir à faire des berceaux, des tonnelles, à garnir les murs, etc. On les multiplie très-facilement de graines ou de marcottes.

CÉLASTRINÉ, ÉE adj. (sé-la-striné — rad. *celastre*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au *celastre*.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre *celastre* et renfermant aussi le fusain : *Les célastrinées habitent principalement le Cap de Bonne-Espérance*. (A. Focillon.) Plusieurs espèces de

CÉLASTRINÉES contiennent un principe âcre. (Dupiney.)

— *Encycl.* Les *celastrinées* sont des arbres ou des arbrisseaux quelquefois grimpants, à feuilles généralement alternes, rarement opposées, simples, entières ou dentées, munies de petites stipules caduques. Les fleurs, ordinairement hermaphrodites, quelquefois unisexuelles par avortement, sont groupées en cymes axillaires. Elles présentent un calice à quatre ou à cinq divisions égales et plus ou moins profondes ; une corolle à quatre ou à cinq pétales, alternant avec des étamines en même nombre, qui sont insérées sur un disque hypogyne ; un ovaire de deux à cinq loges, renfermant chacune ordinairement deux ovules, rarement plus ou moins, surmonté d'un style court, épais, terminé par un stigmate divisé en autant de loges qu'il y a de loges dans le calice. Le fruit, drupacé ou capsulaire, présente deux à cinq loges, qui renferment, dans le premier cas, une seule graine, dans le second deux ou plusieurs graines, le plus souvent entourées d'un arille charnu, coloré, et contenant un embryon droit entouré d'un albumen charnu. La famille des *celastrinées* est très-voisine des *ramnées*, auxquelles on l'a longtemps réunie, mais dont elle se distingue par des caractères assez importants ; elle a aussi des analogies avec les *aquifoliacées* ou *hincées*, les *hippocratéacées* et les *pittosporées*. Elle renferme les genres suivants, classés en deux tribus : I. *Eonymées* : *puterlickie*, *lophopétale*, *fusain*, *polycardie*, *catha*, *celastre*, *maytenus*, *microtropis*, *ptérocélastris* ; II. *Elæodendrées* : *ptélide*, *wimmerie*, *frauenhofer*, *pleurostylie*, *hartogie*, *elæodendron*, *mygide*, *pachystigma*. Les *celastrinées* habitent surtout les régions tempérées de l'hémisphère austral ; le plus grand nombre se trouvent au Cap de Bonne-Espérance. La plupart de ces plantes renferment des matières âcres, amères, émétiques et purgatives ; quelques-unes ont des fruits comestibles ou des graines oléagineuses.

CELATE s. f. (sé-la-te). Forme ancienne du mot *salade*, armure de tête.

CÉLATE s. m. (sé-la-te — du lat. *celatus*, ciselé). Antiq. Casque, ou seulement Devant d'un casque ; *salade*.

CELATION s. f. (se-la-si-on — du lat. *celatio* ; de *celare*, cacher). Action de cacher, de celer. Ne se dit qu'en médecine légale, pour désigner l'action de celer la grossesse ou l'accouchement.

CÉLAURITE s. f. (sé-lô-rite). Alchim. Litharge.

CELCHYT, petite ville d'Angleterre, près de Cantorbéry, où un concile fut tenu le 27 juillet 816, par l'ordre de Quenielte, roi des Merciens, qui y assista en personne. Il fut présidé par Wulfred, archevêque de Cantorbéry, assisté de douze évêques de diverses provinces d'Angleterre. On y rendit les onze canons suivants : 1^o les évêques exposent la foi catholique et la doctrine contenue dans les anciens canons, et s'engagent non-seulement à l'observer, mais aussi à l'enseigner aux autres ; 2^o les églises nouvellement bâties seront consacrées par l'évêque diocésain, avec l'aspersion de l'eau bénite et les autres cérémonies prescrites par le rituel. On y conservera l'eucharistie et les reliques dans une boîte ou une petite chaise. Il est à propos aussi qu'on place la figure du saint dans l'église ou sur l'autel qui lui soit consacré ; 3^o pour conserver la paix et la concorde, on ne se contentera pas de croire de la même manière, on s'unira encore de paroles et d'actions dans la sincérité et dans la crainte de Dieu ; 5^o les évêques choisiront, chacun dans son diocèse, les abbés et les abbesses, du consentement de la communauté. On ne permettra aux Écossais de remplir aucune fonction ecclésiastique, ni de baptiser, ni de célébrer la messe, ni de distribuer l'eucharistie, parce qu'on ne sait pas par quel évêque ils ont été ordonnés ; 6^o on ne cassera point les jugements rendus dans un synode par les évêques, et tout autre acte confirmé par le signe de la croix sera inviolablement observé. Déjà, à cette époque, le signe de la croix était regardé comme une espèce de serment ; 7^o les évêques, les abbés et les abbesses ne pourront aliéner aucun fonds des églises et des monastères que pour la vie d'un homme et avec le consentement de la communauté. Les titres en demeureront en outre au monastère ; 8^o les monastères où l'on aura une fois établi la vie régulière demeureront toujours en cet état ; l'abbé et l'abbesse seront bannis par l'évêque ; 9^o chaque évêque tirera une copie des jugements rendus dans le concile ; 10^o à la mort d'un évêque, la dixième partie de son bien sera donnée aux pauvres ; on affranchira tous ses serfs anglais et l'on s'assemblera, en chaque église, au son de la cloche, pour y réciter trente psaumes. Chaque évêque et chaque abbé en feront dire six cents et cent vingt messes. Ils affranchiront aussi trois serfs et leur donneront trois sous. Chaque moine ou chaque clerc jeûnera un jour, afin de procurer au défunt une place dans le royaume éternel ; 11^o les évêques ne doivent rien faire dans les diocèses de leurs confrères sans leur permission ; on excepte pourtant de cette règle l'archevêque, qui est le chef des évêques. Les prêtres ne doivent rien entreprendre sans le consentement des évêques. Dans le baptême, ils doivent plonger l'enfant tout entier dans la piscine, et non pas

se contenter de lui verser de l'eau sur la tête. Cette prescription prouve suffisamment que, dans les pays froids, on commençait à employer le baptême par infusion, mais que cette pratique était considérée comme abusive.

CÉLÉ s. m. (sé-le — gr. *hélê*, même sens). Path. Tumeur, hernie. Ce mot n'est usité que dans certains mots composés, comme *hydro-cèle*, *omphalocèle*, etc.

CÉLÉ, ÉE (sé-lé) part. passé du v. *Celer*. Caché, dérobé à la connaissance d'autrui : *Vérité celée*.

CÉLÈBES, île de l'Océanie, dans la Malaisie, située dans le grand océan Pacifique, à l'O. des îles Moluques, à l'E. de Bornéo, dont elle est séparée par le détroit de Macassar ; baignée au S. par la mer de Banda, au N. par la mer de Célèbes, partie du Pacifique qui sépare cette île des Philippines. Cette île, comprise entre 5° 39' de lat. S. et 10° 45' de lat. N., par 116° 34' et 122° 52' de long. E., a une configuration excessivement irrégulière ; on lui assignerait volontiers la forme d'un squelette recourbé. Les baies de Boni, de Tolo, et surtout celle de Gorontalo, la découpent en plusieurs péninsules unies par des isthmes étroits. Sa longueur, du N. au S., est d'environ 750 kilom. ; sa largeur, de l'E. à l'O., varie de 60 à 200 kilom. Sa superficie est évaluée à 190,000 kilom. carrés. Elle compte 3,000,000 d'hab.

— *Aspect général ; côtes ; climat ; productions*. Quatre presqu'îles constituent la plus grande partie de l'île Célèbes ; ce sont celles de Gorontalo, au N. ; de Balante et de Tambuco, à l'E. ; de Macassar, au S. Chacune de ces presqu'îles est traversée par une chaîne de montagnes. Pendant longtemps, on a cru qu'il existait dans ces chaînes, qui se réunissent toutes à la partie moyenne et occidentale de l'île, plusieurs volcans en activité ou éteints ; cette opinion erronée a été redressée par le voyageur anglais Wallace, qui a constaté que Célèbes n'a pas un seul volcan. Cette île, dit le naturaliste anglais, forme avec Bornéo deux masses centrales, autour desquelles les îles volcaniques sont distribuées en une ceinture circulaire de 8,000 kilom. de développement et où l'on compte une cinquantaine de volcans en activité ; c'est comme une ceinture de feu autour d'un camp retranché ; mais ni Bornéo ni Célèbes ne possèdent aucun volcan.

Les côtes de Célèbes sont élevées, sinuées et offrent de bons ports, parmi lesquels ceux de Macassar, de Boni et de Gorontalo sont les plus fréquentés. Les caps les plus remarquables que présentent ces côtes sont : Candy et Coffin, sur la côte N. ; Talabo, sur celle de l'E. ; River, Donda, Temoul, Wilhem, Kil, Onkora et Mandhar, sur celle de l'O. Entre ces différents caps, les côtes verdoyantes offrent des tableaux enchanteurs. Des rivières nombreuses se précipitent au pied de rochers énormes et tombent avec fracas au milieu d'arbres majestueux. La Chinrana, qui se jette dans la baie de Boni, et le Boul, qui se rend dans la mer de Célèbes, sont les cours d'eau les plus connus de l'île, qui possède en outre plusieurs lacs, dont le plus important est celui de Tempe.

Grâce aux golfes nombreux qui découpent les côtes de Célèbes, cette île, malgré son exposition tropicale, jouit d'un climat sain et doux ; la chaleur est tempérée par des brises fraîches et par des pluies abondantes. La belle saison est pendant la mousson d'Est, qui dure de mars en novembre ; les pluies sont abondantes pendant la mousson d'Ouest, qui dure le reste de l'année. L'air est salubre, excepté dans quelques rares parties marécageuses.

Le sol de Célèbes, assez bien cultivé, est très-fertile ; ses principales productions consistent en riz, maïs, arbres à pain, diverses espèces de palmiers, cotonniers, cannes à sucre, tabac, cassave, girofliers, muscadiers, sagoutiers, arbres fruitiers nombreux et variés, ébéniers, sandal et calambac, dont on exporte les bois précieux ; tek, arbre à benjoin et plusieurs autres bois d'ébénisterie et de construction. A côté de ces végétaux utiles croissent les plantes les plus vénéneuses, entre autres le fameux upas, dont le suc sert à empoisonner les armes des habitants de cette contrée. Si les forêts sont moins nombreuses et moins vastes que dans les îles voisines, on y rencontre en revanche d'immenses pâturages qui nourrissent presque tous les animaux domestiques de l'Europe. On y trouve des chevaux qui sont les plus estimés de la Malaisie ; une race de petits bœufs indigènes avec une bosse sur le dos ; des sangliers, des buffles, des cerfs, plusieurs variétés de singes très-forts et très-méchants ; des perroquets, des oiseaux de paradis et une grande abondance de menu gibier. Les essais d'abeilles y sont très-nombreux et donnent un miel très-estimé. Les crocodiles infestent les rivières ; les lézards, les dragons volants et les serpents venimeux y pullulent aussi.

L'île est assez riche en minéraux. La presqu'île septentrionale abonde en mines d'or, près de Gorontalo surtout, dans le voisinage de l'établissement hollandais. Célèbes possède aussi des mines de fer, de cuivre, d'étain et, comme Bornéo, quelques gisements de diamants. On rencontre de beaux cristaux dans quelques montagnes. Enfin les territoires de

Mongendo et de Menado, dans le N.-E. de l'île, abondent en soufre.

Les Hollandais et les Chinois ont presque tout le monopole du commerce de Célèbes. L'exportation consiste en riz, or, cuivre, cire, girofle, muscade, épices, bois de senteur, d'ébénisterie et de construction, chevaux, nids d'hirondelles, peaux, sel, etc. Les principaux articles d'importation sont les cotons, la soie, l'opium, les liqueurs, les métaux travaillés, le fil d'or, le tabac, les porcelaines, la gomme laque, etc.

— *Ethnographie.* Les habitants de l'île Célèbes appartiennent à la race malaise; ils se subdivisent en cinq peuplades caractérisées par leurs langues spéciales et par des différences dans le type primitif. La population réellement importante, et prédominante par le nombre et la supériorité physique, est celle des Mangkassars ou Macassars. Les Mangkassars, de taille moyenne, bien proportionnés, ont la peau d'une nuance brun clair que l'on peut comparer à la cannelle ou au café à demi torréfié. Leurs cheveux sont invariablement noirs, droits et rudes; ils ont peu ou point de barbe, et en général leur système pileux est très-peu développé sur le reste du corps; ils ont la face large, les sourcils plats, le nez petit et bien fait, les lèvres fortes, mais bien taillées, la bouche grande sans être saillante. Ces habitants de Célèbes sont intelligents et laborieux. Leurs enfants sont soumis à un régime d'éducation très-sévère, qui n'est pas sans analogie avec celui que subissaient les jeunes Spartiates. Un fait très-rare en Orient et que plusieurs voyageurs ont constaté chez les Mangkassars, c'est une tendance à l'émancipation non-seulement matérielle, mais même morale de la femme. Il n'est pas rare, en effet, de trouver à Célèbes, principalement dans les classes aisées, des femmes sachant lire et écrire. Le caractère de ces Malais est vif, brave, mais colére et vindicatif. Ils ne sont pas de mauvaise foi. Ils ont une habileté toute particulière pour la chasse et pour la pêche, et sont reconnus pour d'excellents cavaliers. Leurs armes sont le kamplan, la sarbacane, l'arc et le kriss, espèce de poignard dont la lame serpentine a environ un demi-mètre de longueur. Ils connaissent aussi les armes à feu, savent manier un fusil et pointer un canon. Leur costume ressemble beaucoup à celui des autres habitants de la Malaisie; leur nourriture consiste en sagou, riz, viande bouillie ou rôtie, extrêmement épicée, et surtout en poissons et en fruits. Entre leurs deux repas, ils mâchent l'arek et le bétel, boivent du sorbet et fument. Dans les maisons opulentes, on prend du thé, du café et même du chocolat. La polygamie est assez rare chez eux; quelques chefs très-riches se permettent seuls le luxe de plusieurs femmes. Les Mangkassars professent la religion musulmane, dont ils suivent toutes les prescriptions morales et hygiéniques; leurs prêtres, nommés *agunis*, sont chargés de l'éducation de la jeunesse. Ajoutons que les Mangkassars, comme la plupart des peuples malais, javanais et polynésiens, ont la détestable habitude de se noircir et de se limer les dents.

— *Historique.* Nous ne possédons sur Célèbes aucune notion historique antérieure à l'arrivée des Portugais, qui, en 1525, abordèrent à Macassar, où ils élevèrent un fort, à l'aide duquel ils purent se maintenir dans l'île pendant quelque temps. Les Hollandais, pour monopoliser le commerce si important des épices, les en chassèrent en 1660. Les Anglais s'emparèrent de Célèbes au commencement du XIX^e siècle et la rendirent aux Hollandais, en 1814, par le traité de Paris. Ces derniers, après plusieurs guerres sanglantes avec les naturels, ont réuni les principaux souverains de l'île dans une espèce de confédération, dont ils sont les protecteurs. Le gouverneur de la colonie hollandaise préside la diète et a fait reconnaître sa suzeraineté à toute l'île. Le chef-lieu du gouvernement est Mangkassar ou Macassar, appelé aussi Wlaardingen. Les possessions immédiates des Hollandais sont les territoires de Macassar, de Bonthain et de Maros, dans la partie méridionale de l'île, avec des chefs-lieux du même nom. Il y a aussi, dans la partie septentrionale de l'île, un beau et fertile territoire directement administré par les Hollandais. Le reste de l'île est partagé en plusieurs États, tous vassaux du gouvernement de Batavia. Les plus importants de ces petits royaumes sont ceux de Goa et de Boni.

— *Linguistique.* Les idiomes célébiens forment une branche de la famille des langues malaises. Les principaux rameaux de cette branche sont le *bougghî*, le *macassar*, le *mandhar*, le *gounong-tella*, le *boutong*, le *manado* et le *turajés*. La plupart s'écrivent avec des caractères particuliers qui les distinguent des autres idiomes océaniques. Leur alphabet est généralement composé de vingt-deux consonnes et de six voyelles, et il s'écrit horizontalement de gauche à droite, comme le nôtre, mais ses lettres suivent l'ordre du devanagari, c'est-à-dire qu'elles sont groupées suivant les organes qui les produisent. Les consonnes sont divisées en gutturales, palatales, linguales, dentales et labiales.

1^o Le bougghî, wougghî ou bugis, que l'on appelle aussi bonginois, est parlé par une nation puissante qui habite le sud de Célèbes. Cette nation est divisée en quatre États nommés Boni, Wajou, Louhou ou Luwu et Soping,

dans lesquels se parlent autant de dialectes du bougghî. Cet idiome est, sinon le plus ancien, au moins le plus riche de l'île. Il possède une littérature assez étendue, qui consiste notamment en romans dont les sujets sont tirés des légendes et des traditions nationales; en histoires relatives aux transactions politiques après l'introduction de l'islamisme; en poésies diverses, enfin en traductions des meilleurs ouvrages javanais et malais et des livres arabes de dévotion et de jurisprudence. Dans ces derniers temps, la Bible a aussi été traduite en bougghî. Sous le rapport du mérite littéraire, les compositions poétiques des Bougghis sont supérieures à celles de tous les autres Océaniques. On y remarque des mètres qui ressemblent à quelques-uns de ceux qu'emploie le sanscrit, et des vers blancs ou non rimés. Le nom de bougghî veut dire *soldat*, et dans leurs chants ils célèbrent surtout les prouesses des guerriers. Les principaux dialectes bougghis sont : le *bonyen*, qui paraît être le plus pur, puisqu'il désigne quelquefois le bougghî lui-même; ce dialecte est parlé dans l'État de Boni, le plus important de la contrée; le *wajou*, parlé dans l'État de ce nom et dans une partie de celui de Passir, dans l'île de Bornéo, ainsi que dans l'île de Poulou-Laut, qui en sont des colonies; le *louhou* et le *soping*, parlés chacun dans l'État qui lui a donné son nom.

Le macassar, mangkassar ou mungkassar est la langue des habitants de la presqu'île sud-ouest de Célèbes, depuis Baloukumba jusqu'à Segere, comprenant les petits États de Baloukumba, Bonthain, Tarabaya, Guas, Goa ou Macassar, Maros et Segere. Cette langue n'est pas aussi riche ni aussi polie que le bougghî; mais, en revanche, elle est beaucoup plus douce. Elle ne supporte pas la rencontre de deux consonnes, et ses mots sont toujours terminés par une voyelle ou par la nasale douce *ng*. L'alphabet macassar diffère quelque peu de celui du bougghî, mais cette différence est insignifiante. Sous le rapport des productions littéraires, le macassar est moins fécond et en présente de moins anciennes que le bougghî. La Bible a aussi été traduite en cet idiome. Les principaux dialectes du macassar sont : le *macassar* proprement dit, qui est le plus pur et le plus étendu, et le *tourate*, parlé dans la petite principauté de ce nom. Le docteur Matthes a publié en hollandais une *Grammaire de la langue macassare* (Amsterdam, 1858, in-8°); un *Dictionnaire macassar-hollandais et hollandais-macassar* (Amsterdam, 1859, gr. in-8°), avec un atlas in-fol. de 17 planches; enfin une *Chrestomathie macassare*, en prose et en vers (Amsterdam, in-8° de 683 pages).

3^o Le mandhar est l'idiome des habitants du petit État de ce nom et de quelques cantons limitrophes. On cite un code, fameux dans tout l'archipel indien, écrit dans cet idiome.

4^o Le gounong-tella ou gorontola est parlé dans le district de Gounong-Tella.

5^o Le boutong ou buton est le langage des naturels de l'île Boutong, dans le groupe de ce nom. Les habitants des îles Pangansine et Cambyna, qui appartiennent au même groupe, parlent un dialecte du boutong. Le mandhar, le gounong-tella et le boutong ont beaucoup d'affinité entre eux, mais peu avec le bougghî.

6^o Le manado, parlé par les habitants du district de Manado, dans la péninsule nord-est de l'île Célèbes, diffère essentiellement du bougghî et du macassar. Il forme réellement un idiome à part dans la famille qui nous occupe.

7^o Le turajés est parlé par la nation des Turajés, qui habite le centre de Célèbes, où elle conserve ses anciens usages et son ancienne religion, qui est le culte des astres. On considère les Turajés comme les premiers habitants de l'île. Leur langue a, dit-on, des formes grammaticales plus simples que le bougghî et le macassar; mais on ne sait pas s'ils l'écrivent.

CÉLÉBIEN, **ienne** s. et adj. (sé-lé-bi-ain, i-é-ne). Géogr. Habitant des îles Célèbes; qui appartient à cette île ou à ses habitants : Les CÉLÉBIENS. La population CÉLÉBIENNE. Les langues CÉLÉBIENNES.

— s. m. Philol. Nom donné à divers idiomes de la famille malaisienne, qui se parlent dans l'île Célèbes.

CÉLÉBOGYNE s. m. (sé-lé-bo-ji-ne — du lat. *celēbs*, cēlibataire, et du gr. *gynē*, femme). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des euphorbiacées, comprenant une seule espèce, qui croît en Australie. || On écrit aussi CÉLÉBOGYNE.

— *Encycl.* Cet arbrisseau, qui est originaire de l'Australie, doit son nom à un phénomène unique jusqu'à présent dans le règne végétal, l'existence d'un ovaire fécondé sans l'intervention d'organes mâles. Ses fleurs, en effet, sont complètement dépourvues d'étamines. En Angleterre, où il a été introduit vers 1830, cet arbrisseau a néanmoins fructifié plusieurs fois; de plus, ses grains ont germé et produit de nouveaux individus, ce qui repousse, dit A. de Jussieu, l'hypothèse d'une fécondation hybride. Quoi qu'il en soit, ce phénomène, si étrange au point de vue physiologique, n'a pas encore reçu d'explication satisfaisante.

CÉLÉBRABLE adj. (sé-lé-bran-ble — rad. *célebrer*). Qui est digne d'être célébré. || Vieux mot.

dans lesquels se parlent autant de dialectes du bougghî. Cet idiome est, sinon le plus ancien, au moins le plus riche de l'île. Il possède une littérature assez étendue, qui consiste notamment en romans dont les sujets sont tirés des légendes et des traditions nationales; en histoires relatives aux transactions politiques après l'introduction de l'islamisme; en poésies diverses, enfin en traductions des meilleurs ouvrages javanais et malais et des livres arabes de dévotion et de jurisprudence. Dans ces derniers temps, la Bible a aussi été traduite en bougghî. Sous le rapport du mérite littéraire, les compositions poétiques des Bougghis sont supérieures à celles de tous les autres Océaniques. On y remarque des mètres qui ressemblent à quelques-uns de ceux qu'emploie le sanscrit, et des vers blancs ou non rimés. Le nom de bougghî veut dire *soldat*, et dans leurs chants ils célèbrent surtout les prouesses des guerriers. Les principaux dialectes bougghis sont : le *bonyen*, qui paraît être le plus pur, puisqu'il désigne quelquefois le bougghî lui-même; ce dialecte est parlé dans l'État de Boni, le plus important de la contrée; le *wajou*, parlé dans l'État de ce nom et dans une partie de celui de Passir, dans l'île de Bornéo, ainsi que dans l'île de Poulou-Laut, qui en sont des colonies; le *louhou* et le *soping*, parlés chacun dans l'État qui lui a donné son nom.

Le macassar, mangkassar ou mungkassar est la langue des habitants de la presqu'île sud-ouest de Célèbes, depuis Baloukumba jusqu'à Segere, comprenant les petits États de Baloukumba, Bonthain, Tarabaya, Guas, Goa ou Macassar, Maros et Segere. Cette langue n'est pas aussi riche ni aussi polie que le bougghî; mais, en revanche, elle est beaucoup plus douce. Elle ne supporte pas la rencontre de deux consonnes, et ses mots sont toujours terminés par une voyelle ou par la nasale douce *ng*. L'alphabet macassar diffère quelque peu de celui du bougghî, mais cette différence est insignifiante. Sous le rapport des productions littéraires, le macassar est moins fécond et en présente de moins anciennes que le bougghî. La Bible a aussi été traduite en cet idiome. Les principaux dialectes du macassar sont : le *macassar* proprement dit, qui est le plus pur et le plus étendu, et le *tourate*, parlé dans la petite principauté de ce nom. Le docteur Matthes a publié en hollandais une *Grammaire de la langue macassare* (Amsterdam, 1858, in-8°); un *Dictionnaire macassar-hollandais et hollandais-macassar* (Amsterdam, 1859, gr. in-8°), avec un atlas in-fol. de 17 planches; enfin une *Chrestomathie macassare*, en prose et en vers (Amsterdam, in-8° de 683 pages).

3^o Le mandhar est l'idiome des habitants du petit État de ce nom et de quelques cantons limitrophes. On cite un code, fameux dans tout l'archipel indien, écrit dans cet idiome.

4^o Le gounong-tella ou gorontola est parlé dans le district de Gounong-Tella.

5^o Le boutong ou buton est le langage des naturels de l'île Boutong, dans le groupe de ce nom. Les habitants des îles Pangansine et Cambyna, qui appartiennent au même groupe, parlent un dialecte du boutong. Le mandhar, le gounong-tella et le boutong ont beaucoup d'affinité entre eux, mais peu avec le bougghî.

6^o Le manado, parlé par les habitants du district de Manado, dans la péninsule nord-est de l'île Célèbes, diffère essentiellement du bougghî et du macassar. Il forme réellement un idiome à part dans la famille qui nous occupe.

7^o Le turajés est parlé par la nation des Turajés, qui habite le centre de Célèbes, où elle conserve ses anciens usages et son ancienne religion, qui est le culte des astres. On considère les Turajés comme les premiers habitants de l'île. Leur langue a, dit-on, des formes grammaticales plus simples que le bougghî et le macassar; mais on ne sait pas s'ils l'écrivent.

CÉLÉBIEN, **ienne** s. et adj. (sé-lé-bi-ain, i-é-ne). Géogr. Habitant des îles Célèbes; qui appartient à cette île ou à ses habitants : Les CÉLÉBIENS. La population CÉLÉBIENNE. Les langues CÉLÉBIENNES.

— s. m. Philol. Nom donné à divers idiomes de la famille malaisienne, qui se parlent dans l'île Célèbes.

CÉLÉBOGYNE s. m. (sé-lé-bo-ji-ne — du lat. *celēbs*, cēlibataire, et du gr. *gynē*, femme). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des euphorbiacées, comprenant une seule espèce, qui croît en Australie. || On écrit aussi CÉLÉBOGYNE.

— *Encycl.* Cet arbrisseau, qui est originaire de l'Australie, doit son nom à un phénomène unique jusqu'à présent dans le règne végétal, l'existence d'un ovaire fécondé sans l'intervention d'organes mâles. Ses fleurs, en effet, sont complètement dépourvues d'étamines. En Angleterre, où il a été introduit vers 1830, cet arbrisseau a néanmoins fructifié plusieurs fois; de plus, ses grains ont germé et produit de nouveaux individus, ce qui repousse, dit A. de Jussieu, l'hypothèse d'une fécondation hybride. Quoi qu'il en soit, ce phénomène, si étrange au point de vue physiologique, n'a pas encore reçu d'explication satisfaisante.

CÉLÉBRABLE adj. (sé-lé-bran-ble — rad. *célebrer*). Qui est digne d'être célébré. || Vieux mot.

CÉLÉBRANT (sé-lé-bran) part. prés. du v. Célébrer : Des prêtres CÉLÉBRANT la messe.

CÉLÉBRANT s. m. (sé-lé-bran — rad. *célebrer*). Prêtre qui dit, qui célèbre la messe ou une cérémonie religieuse quelconque : A l'offertoire, le CÉLÉBRANT se tourna vers moi et récita des prières. (Chateaub.)

— Adjectiv. : Le prêtre CÉLÉBRANT.

CÉLÉBRATION s. f. (sé-lé-brasi-on — du lat. *celebratio*; de *celebrare*, célébrer). Action de célébrer : Les chaleurs qu'il fallait essuyer dans la CÉLÉBRATION des jeux mettaient la patience des athlètes à une rude épreuve. (Barthél.) || Se dit particulièrement de l'action de célébrer une cérémonie, une fête ou une solennité religieuse : La CÉLÉBRATION des mystères. La CÉLÉBRATION de la messe, des funérailles, d'un mariage. La CÉLÉBRATION d'un concile.

Célébration du dimanche considérée sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale, des relations de famille et de cité (DE LA), par P.-J. Proudhon. « Dans cet écrit, dit M. Sainte-Beuve, le premier de Proudhon qui compte véritablement dans son œuvre, on trouve le résidu de ses premières études, et en même temps on voit un esprit qui a hâte de se débrouiller : le lion s'y montre, déjà plus qu'à demi sorti du limon. » V. DIMANCHE.

CÉLÈBRE adj. (sé-lé-bre — du lat. *celeber*, que l'on pourrait peut-être décomposer ainsi : *cele*-ber, qui porte la renommée, la gloire, *cele* correspondant au grec *kleos*, gloire, et se rattachant ainsi au sanscrit *gravas*, renommée, gloire. Ce mot sanscrit vient de la racine *gru*, entendre et signifie ce qui est entendu au loin. De là *gravya*, avide de gloire; *gruta*, fameux; *gruti*, renommée, etc., ainsi que les noms propres tels que *Parthugravas*, celui dont la gloire est grande, et *Satyagravas*, celui dont la renommée est vraie, nom dont Kuhn a signalé la parfaite identité avec le grec *Eteocles*. Quant à la seconde partie du mot, *ber*, elle se rapporte à la racine sanscrite *bhar*, porter). FAMEUX, renommé, illustre : Un homme CÉLÈBRE. Un écrivain CÉLÈBRE. Des femmes CÉLÈBRES. Un lieu CÉLÈBRE. On devient CÉLÈBRE parce qu'on a été maître d'un grand loisir, et l'on perd ce loisir si précieusement parce que l'on est devenu CÉLÈBRE. (Foytier.) Il est rare que les hommes célèbres aient des enfants qui leur ressemblent. (D'Alemb.) Rien de si CÉLÈBRE que Pythagore, rien de si peu connu que les détails de sa vie. (Barthél.) Ne cherchez pas à être CÉLÈBRE, mais à être utile. (Mme de Lamart. mère.) L'homme de bien ne devient CÉLÈBRE que lorsqu'il meurt victime. (***.) On ne cite qu'un seul chien CÉLÈBRE par son ingratitude. (Chateaub.) Pellisson est CÉLÈBRE pour avoir élevé une araignée. (Chateaub.) Les gens trop CÉLÈBRES n'ont pas le temps de s'arrêter aux choses trop secondaires. (G. Sand.) La vie des hommes CÉLÈBRES, de ceux qui ont percé et qui sont fils de leurs œuvres, serait une des lectures les plus profitables. (Ste-Beuve.) Louis XIV n'a pas prononcé le mot CÉLÈBRE : « Il n'y a plus de Pyrénées; » ce mot revient de droit à l'ambassadeur d'Espagne. (E. Texier.)

... Les noms les plus célèbres N'ont pas toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui. LA CHAUSSE.

— Gram. Pour savoir si l'on doit dire *célèbre* par ou *célèbre* pour, v. la note sur PAR.

— *Syn.* Célèbre, fameux, illustre, renommé. Ce qui est célèbre est ce dont on parle beaucoup, surtout parmi les personnes instruites, dans les classes éclairées. FAMEUX marque quelque chose de plus répandu encore; on en parle en tous lieux et dans tous les rangs de la société; mais FAMEUX se prend quelquefois en mauvaise part, il y a des brigands fameux comme de fameux conquérants. ILLUSTRE marque proprement la gloire, un éclat indépendant des discours des hommes et qui tient au mérite ou à la haute condition. RENOMMÉ marque une réputation plutôt commencée qu'achève; il se dit des petites choses plus souvent que des grandes : il y a des marchands renommés, des médicaments renommés, etc., et souvent leur renom ne dure qu'une saison.

— *Antonymes.* Ignoré, inconnu, obscur, oublié.

CÉLÈBRÉ, **ÉE** (sé-lé-bré) part. passé du v. Célébrer. Solennisé : Marguerite va seule à l'église, l'unique refuge qui lui reste; une foule immense remplit le temple, et le service des morts est CÉLÈBRÉ dans ce lieu solennel. (Mme de Staël.)

— Chanté, louangé, vanté : Un événement CÉLÈBRÉ par les poètes. Il faut, pour être CÉLÈBRÉ, être CÉLÈBRÉ. (Mme de Delfant.)

CÉLÈBREMENT adv. (sé-lé-bre-man — rad. *célebrer*). Avec célébrité, d'une manière célèbre. || Vieux mot.

CÉLÈBRER v. a. ou tr. (sé-lé-bré — du lat. *celebrare*; de *celebrer*, célèbre). Changer le deuxième e fermé en o ouvert devant une syllabe muette : Je célèbre, qu'ils célèbrent, excepté au fut. de l'ind. et au condit. prés. : Je célébrerai, nous célébrerons. Solenniser, fêter, accomplir avec une certaine pompe : CÉLÈBRER des jeux, une fête. CÉLÈBRER l'anniversaire d'une victoire. || Se dit particulièrement des fêtes, des cérémonies, des solennités religieuses : CÉLÈBRER la messe, les saints mystères, l'office divin. CÉLÈBRER un concile. CÉLÈBRER un mariage, des funérailles. Au matin, dans le

camp normand, l'évêque de Bayeux CÉLÈBRA la messe et bénit les troupes, armé d'un hâubert sous son rochet. (Aug. Thierry.) Les mahométans de l'île de Java CÉLÈBRAINT le premier de l'an par une cérémonie religieuse spéciale. (O. Comettant.)

Je viens, selon l'usage antique et solennel, Célébrer avec vous la fameuse journée Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée. RACINE.

— Par anal. Fêter avec enthousiasme, accueillir avec de grandes démonstrations de joie : CÉLÈBRER la venue de quelqu'un.

— *Fig.* Publier avec éloge, vanter avec éclat, louer avec enthousiasme : Quand les Juifs entrèrent dans la terre promise, tout y CÉLÈBRAINT leurs ancêtres. (Boss.) On a tant CÉLÈBRÉ de grands hommes, qu'il n'y a presque plus de grands hommes. (Volt.) Le plus grand crime de Voltaire est l'abus du talent et la prostitution réfléchie d'un génie créé pour CÉLÈBRER Dieu et la vertu. (J. de Maistre.)

Ne célébrons jamais ce que nous aimons. VOLTAIRE.

Dieu fait triompher l'innocence; Chantons, célébrons sa puissance. RACINE.

— Absol. Dire la messe : Ce prêtre n'a pas encore CÉLÈBRÉ. L'évêque CÉLÈBRERA pontificalement.

Se célébrer v. pron. Être célébré, solennisé; être loué, exalté : LA SE CÉLÈBRAINT ces fameux combats où les vainqueurs étaient couronnés avec des applaudissements incroyables. (Boss.)

— *Syn.* Célébrer, exalter, louer, préconiser, prôner, vanter. Louer est le plus simple de tous ces verbes; il est directement opposé à blâmer, il signifie marquer son approbation par des paroles. Célébrer ajoute à cela une idée de solennité; c'est louer publiquement, en vue de rendre célèbre ou d'attirer des hommages. Exalter emporte l'idée d'une admiration empreinte de quelque exagération; celui qui exalte fait sonner haut, veut donner une haute idée des personnes et des choses. Préconiser, c'est parler beaucoup d'une chose en la vantant, attirer l'attention publique sur ce qui souvent ne le mérite guère. Prôner présente à peu près le même sens, avec cette différence qu'il est familier et qu'on y attache quelque chose de risible plutôt que d'injuste. Enfin vanter, c'est louer dans un but intéressé, comme un marchand fait sa marchandise.

CÉLEBRÉ s. m. (sé-lé-bré) — mot latin qui signifie qu'il célèbre. V. ADMITTATUR.

CÉLÉBRISME s. m. (sé-lé-bri-sme — rad. *célebrer*). Dans le système de Fourier, l'assion de la célébrité, amour de la gloire : Je nomme CÉLÉBRISME une noble ambition, une ostentation digne de louange. (Fourier.)

CÉLÉBRITÉ s. f. (sé-lé-bri-té — rad. *célebrer*). Grand renom, réputation qui s'étend au loin : La CÉLÉBRITÉ d'une personne, d'une chose, d'un événement, d'un lieu. Acquérir de la CÉLÉBRITÉ. Si l'on réduisait la CÉLÉBRITÉ à sa valeur réelle, on lui ferait perdre bien des sectateurs. (Duclos.) Quittez-moi la règle et le pinceau; prenez un sacre et courez de porte en porte; c'est ainsi qu'on acquiert de la CÉLÉBRITÉ. (J.-J. Rouss.) Il y a des CÉLÉBRITÉS factices auxquelles on travaille toute sa vie et qui finissent à la mort; il y a des CÉLÉBRITÉS qui ne commencent qu'au tombeau et ne finissent plus. (Mme Necker.) CÉLÉBRITÉ : l'avantage d'être connu de ceux qui ne vous connaissent pas. (Chamfort.) Dans le monde, on sacrifie sans cesse l'estime des hommes gens à la considération, et le repos à la célébrité. (Chamfort.) L'estime vaut mieux que la CÉLÉBRITÉ; la considération vaut mieux que la renommée, et l'honneur vaut mieux que la gloire. (Chamfort.) La CÉLÉBRITÉ de Rhodés n'était pas moins grande dans les arts et les lettres que dans le commerce. (Napoli. III.) Quand on a les avantages de la CÉLÉBRITÉ, on en subit les inconvénients. (Mme de Gir.)

Le bonheur vaut bien mieux que la célébrité. DE LAVILLE.

— Par ext. Personne célèbre : C'est une CÉLÉBRITÉ littéraire. Toutes nos CÉLÉBRITÉS musicales assistaient à ce concours. Les CÉLÉBRITÉS se montrent presque toujours entourées de sots : ceux qui aiment à se faire voir se rapprochent de ceux qu'on regarde. (Pétil-Senn.)

— A signifié Pompe, solennité : Cette cérémonie se fit avec une grande CÉLÉBRITÉ. (La Bruy.)

— *Syn.* Célébrité, nom, renom, renommée, réputation. La célébrité est l'éclat qui s'attache aux talents ou aux faits historiques importants; elle attire l'attention des classes éclairées ou fixe celle de la postérité. Se faire un nom, c'est faire parler de soi, acquérir une certaine célébrité. Renom renchérit sur nom, il suppose qu'on fait du bruit, qu'on a de la vogue, qu'on est nommé par beaucoup de monde, et souvent; le renom est donc une véritable célébrité, mais une célébrité actuelle, dans le temps présent plutôt que dans le futur. La renommée diffère du renom en ce qu'elle ne représente pas seulement le bruit, l'éclat, mais qu'elle fait penser à toutes les choses qui se disent; le renom augmente par cela seul que le nom est prononcé plus souvent; la renommée s'étend quand on en dit plus long, quand les faits que l'on raconte deviennent plus importants, plus considérables. Réputation est

le mot le plus faible et celui dont l'emploi est le plus ordinaire; il signifie en général ce qu'on dit d'une personne, soit en bien soit en mal, et quand on ne veut parler que de la moralité, sans aucune allusion à la gloire, il est le mot propre : *L'homme d'honneur tient à conserver sa réputation intacte.*

— **Antonymes.** Obscurité, oubli.

Célébrité de la rue (LES), étude publiée en 1864, par M. Charles Yriarte. Qui ne se rappelle ces singulières figures désignées par le peuple sous le sobriquet de l'*Arménien de la bibliothèque*, le *Colonel belge*, etc. M. Charles Yriarte a eu l'idée de les faire défiler devant nous comme les *vieux de la vieille* défilent le 5 mai. Aucune célébrité ne manque dans cette galerie des illustrations de la rue : originaux, excentriques, fous, misérables, tous se sont donné rendez-vous dans ce volume édité somptueusement et orné de curieux dessins. L'auteur a patiemment étudié ces fugitives physionomies dont on s'amuse un instant et que l'on oublie. Ce sont les originaux surtout que l'écrivain s'est attaché à étudier. Mangin, Mutti étaient des industriels qui s'enrichissaient à faire leur métier; mais les malheureux comme Chodruc-Duclos, comme Jean Journet, ceux-là ne demandaient que l'annulation d'un peu de sympathie. L'ont-ils obtenue? M. Charles Yriarte a employé tout son talent à nous émouvoir en faveur de ces infortunés qu'a perdus une généreuse utopie. Le style simple et concis de ce livre intéresse déjà le lecteur, l'infortune de ses héros le touche, et nous ne croyons pas que personne puisse lire les pages de M. Yriarte sans accorder un peu de pitié aux célébrités à qui le sort a donné, d'une façon si ironique, le renom qu'elles avaient rêvé.

CÉLÈS s. f. (sé-lé — rad. *celer*). Déguisement, cachette. V. **Vieux** mot.

CÉLÈMENT adv. (sé-lé-man — rad. *celer*). Secrètement, en cachette. V. **Vieux** mot.

CÉLÉINÉ, ÉE adj. (sé-lé-i-né). Ornith. Qui ressemble au céleus.

— s. f. pl. Sous-famille de pics ayant pour type le genre céleus.

CÉLÉMIÈNE s. f. (sé-lé-mi-ne). Métrol. Mesure espagnole pour les matières sèches, valant en litres 4,696.

CÉLENDERIS, bourg de l'ancienne Grèce, dans l'Argolide, au S.-E. de Trézène. On y visitait un endroit appelé *berceau de Thésée*, et où ce héros passait pour être né. V. Ville de l'ancienne Asie Mineure, dans la Cilicie Trachée, aujourd'hui Caramanie; c'était une colonie de Samos, sur l'emplacement de laquelle on trouve actuellement Kelendri.

CÉLÉNÉEN, ÉENNE s. et adj. (sé-lé-né-ain, é-é-ne). Géogr. Habitant de Célènes. — Mythol. Surnom de Cybèle, adorée à Célènes.

CÉLÈNES, ville importante de l'ancienne Asie Mineure, dans la Phrygie, dont elle était la capitale lorsque Cyrus en fit la conquête. Elle s'élevait sur le penchant et au pied d'une hauteur, près des sources du Méandre. Patrie de Marsyas et capitale des États du roi Midas. Sous Antiochus Soter, Célènes fut détruite et ses habitants furent transportés à Apamée.

CÉLÉNO s. f. (sé-lé-no — nom mythol.). Mamm. Genre de chauves-souris, de la famille des vespertiliens.

— **Encycl.** Ce genre est très-voisin des sténodermes, dont il se distingue surtout en ce qu'il n'a que deux incisives supérieures, pointues et simples. Le troisième et le quatrième doigt des ailes ont trois phalanges; le cinquième ou l'externe n'en a que deux. La membrane interfémorale se prolonge un peu au delà des doigts des pieds de derrière. Ce genre ne comprend qu'une seule espèce, la *celéno* de Brooks, dont la couleur générale est ferrugineuse, avec le ventre et les épaules jaunâtres et les membranes noires. Ses oreilles sont pointues, à bord intérieur arrondi. On ne connaît pas sa patrie.

CÉLÉNO, reine des Harpyes, dont Virgile parle dans son *Enéide* (livre III, v. 210 et suiv.), et dont il fait le portrait suivant :

Servatum exundis Strophadum mellitorum primum accipium. Strophades Graia stant nomine dictae, Insulae Ionio in magna, quas dira Celano Harpyiaequae colunt alia, Phineta postquam Clausa domus, mensaque metu liquere priores. Tristius haud illis monstrum, nec savior ulla Pestis et ira Deum Stygiis sese exultat undis. Virginei volucrum vultus, fadissima ventis Protulies, unaque manus, et pallida semper Ora fave.

Vain espoir! Célénos, la reine des Harpyes, Infesta ces beaux lieux de ses troupes impies. Depuis que Calais à leur brutale faim Du malheureux Phinée arracha le festin, La terre ne vit pas de fléau plus terrible, L'enfer ne vomit pas de monstre plus horrible. Leurs traits sont d'une vierge; un instinct dévorant De leur rapace essain conduit le vol errant. Une horrible maigre creuse leurs flancs avides, Qui, toujours s'empressant, demeurent toujours Surchargés d'aliments sans être nourris, Vides, En un fluide infect en rendent les débris, Et de l'écoulement de cette lie impure Empoisonnent les airs et souillent la verdure.

Quand les Troyens abordèrent aux îles Strophades, ils les trouvèrent occupées par ces mons-

tres qui fondirent sur les mets qu'ils avaient préparés pour leur repas, en enlevant une partie et souillant le reste. Les Troyens les combattent, les mettent en fuite; mais Célénos, du haut d'un rocher, reproche aux agresseurs de venir troubler leur solitude, leur prédit les épreuves qui les attendent et leur annonce qu'ils ne seront maîtres du sol ausonien que lorsque la faim les aura forcés à manger leurs tables elles-mêmes.

CÉLENZA, bourg du royaume d'Italie, province de la Capitanate, district et à 34 kilom. S.-O. de San-Severo, ch.-l. de cant.; 3,850 h.

CÉLER v. a. ou tr. (sé-lé — lat. *celo*, de la racine sanscrite *cal*, même sens. Fait exception à la règle qui régit les verbes en *eler*; ne redouble pas l et prend un é quand la terminaison commence par un e muet : je *celé*, ils *celent*, je *celérai*, je *celerais*). Ne pas faire connaître, tenir secret : *CÉLER ses sentiments, ses intentions, ses projets, ses espérances. S'expliquer sans rien céler.*

Soupirs d'autant plus doux qu'il les fallait céler.

... Si dom coursier voulait Ne point céler sa maladie, Lui, loup, gratis le guérirait.

— *Ne pas céler*, Avouer, convenir de : *Je ne le cèle point, j'ai toujours souhaité Les applaudissements des gens de qualité.*

— *Se faire céler*, Faire dire qu'on n'est pas chez soi, bien qu'on y soit en réalité : *C'est une fort mauvaise politique de se faire céler aux créanciers.* (Mol.)

Il faut absolument qu'il se fasse céler!

Lorsque des créanciers cherchent à nous parler, Je trouve qu'il est mal de se faire céler.

Se céler v. pron. Être caché, tenu secret : *Un grand contentement m'attendait se céler.*

— S'enfermer pour ne voir personne : *Etre forcé de se céler pour échapper à des visites.*

— Se cacher l'un à l'autre : *On dit que les amants, pour ne se rien céler, Au défaut de la voix ont les yeux pour parler.*

— **Syn.** *Céler, cacher, couvrir*, etc. V. **CACHER**.

CÉLER, architecte romain, qui vivait dans la seconde moitié du 1^{er} siècle. Néron, après l'incendie de Rome, lui fit élever un palais magnifique environné de paysages créés par l'art, de lacs, de bois, de perspectives, etc. Il en reste encore quelques vestiges. Le même prince, qui aimait l'extraordinaire, voulut aussi que Céler creusât un canal navigable depuis le lac Avernus jusqu'à l'embouchure du Tibre; mais cette entreprise échoua.

CÉLÈRE adj. (sé-lé-re — du lat. *celer*, même sens). Prompt, rapide : *Homme célère. Course célère. Ce qui ne plaît dans mes moqueries, c'est cette gaieté célère avec laquelle ils se portent au combat.* (Louis XIII.) V. **Vieux** mot.

— Mythol. *Les déesses célères*, Les Heures. — s. m. pl. Hist. Corps de jeunes cavaliers qui, créés par Romulus, fut porté de 300 à 1,800 hommes, et qui fut, pense-t-on, l'origine de l'ordre équestre.

— **Encycl.** Hist. Les *celères* formaient un corps d'élite qui servait de garde aux premiers rois de Rome. La tradition en fait remonter la création à Romulus, qui l'aurait composé de 300 jeunes gens choisis parmi les plus illustres familles, et désignés par les suffrages des curies du peuple : chacune d'elles en fournissait dix. Ils étaient toujours sous les yeux du souverain, toujours prêts à exécuter ses ordres. En campagne, toujours les premiers au combat, les derniers à la retraite, ils formaient le corps entier de la cavalerie, et ils furent les premiers représentants de cette arme, ce qui ne les empêchait pas de mettre souvent pied à terre et de combattre en fantassins. Le nom de *celères* leur venait soit de la vitesse avec laquelle ils pouvaient, grâce à leurs chevaux, exécuter les ordres qu'on leur donnait, soit de *Céler*, leur premier chef, compagnon de Romulus, et qui aida ce prince à se défaire de son frère Remus. Une semblable institution existait à Sparte, où 300 jeunes gens des premières familles formaient également la garde du roi et la cavalerie de l'armée. Le commandant de cette troupe romaine s'appelait tribun des *celères*, et était le second personnage de l'Etat. Numa, ne voulant avoir d'autre garde que l'amour et l'affection de ses sujets, supprima les *celères*; mais son successeur les rétablit, et ce corps subsista jusqu'à la chute de la royauté. Même alors on retint de cette institution ce qu'elle avait d'utile; on laissa subsister les *celères*, comme cavalerie, mais on supprima son nom pour effacer tout souvenir de la royauté dont elle avait été un des instruments. On donna à ces cavaliers le nom de *trossuli*, pour rappeler le souvenir de la ville de *Trossulum*, qu'ils avaient prise sans le secours de l'infanterie. Quand Tarquin fut chassé de Rome, la charge de tribun des *celères* appartenait à Brutus. C'est en cette qua-

lité qu'il assembla le peuple et parvint à le soulever contre la royauté. Le tribun des *celères* n'exista plus depuis la république; mais une charge correspondante s'établit, celle de maître de la cavalerie, qui conférait à peu près les mêmes prérogatives. Les dictateurs seuls avaient un maître de la cavalerie, qu'ils choisissaient le jour même de leur nomination. Cet office était donc seulement un office d'exception, qui n'existait qu'aux jours où la république était en danger.

CÉLERET s. m. (sé-lé-rè). Pêch. Sorte de filet en usage en Normandie pour la pêche côtière. On dit aussi *colorer*.

CÉLERI s. m. (sé-le-ri — altérat. de l'ital. *sellaro*, qui, par la forme brescienne *seleno*, se rattache au lat. *selinum*, gr. *selinon*, persil). Bot. Nom vulgaire d'une espèce d'ache, améliorée par la culture et rendue alimentaire pour l'homme : *Le céleri est une plante saine et fort agréable.* (Ch. d'Orbigny.) Les *celéris* demandent une terre meuble. (Ch. d'Orbigny.) Le *céleri* a une racine pivotante et fibreuse. (Féburier.) On sème le *céleri* en janvier sur une couche chargée de six pouces de terre et sous cloche. (Raspail.)

— Prov. popul. dans le Midi : *Si femme connaissait la vertu du céleri sur l'homme, elle en planterait de Paris jusqu'à Rome.*

— **Encycl.** Le *céleri*, appelé aussi *ache douce* ou *éprault*, appartient au genre *ache* (*apium*), de la famille des ombellifères; mais il ne constitue pas une espèce distincte, c'est une race particulière de l'ache des marais (*apium graveolens*), améliorée par la culture et dépouillée des propriétés dangereuses que possède le type sauvage de l'espèce. Cette plante est bisannuelle, à racines fibreuses ou renflées, à feuilles grandes, pennées et très-découpées, à gros pétioles charnus et creusés en gouttière, à fleurs petites, d'un blanc jaunâtre, groupées en ombelles. Le *céleri* a produit un certain nombre de variétés; les plus répandues dans les jardins sont le *céleri plein blanc*, le *céleri nain frisé*, le *céleri turc*, le *céleri plein violet*, le *céleri plein rose*, toutes variétés à côtes pleines. Vient ensuite le *céleri creux* ou *à couper*, dont les côtes sont creuses, et qui est moins estimé que les autres, mais que l'on cultive néanmoins aux environs de Paris, dans le but d'obtenir des feuilles pour les potages. Mais la variété la plus curieuse est le *céleri-rave*, ainsi nommé à cause de sa racine renflée, arrondie, à chair blanche et compacte, et qui atteint 0 m. 10 de diamètre; on distingue les *celéris-raves ordinaires*, frisés et d'*Erfurth*.

Les *celéris* proprement dits se sèment depuis la fin de février jusqu'en mai, d'abord sur couches, puis en pleine terre. Le semis, à peine couvert, est arrosé fréquemment, mais peu à la fois. Quand les plantes ont atteint la hauteur de 0 m. 10 environ, on les repique en planches et en lignes; on les arrose abondamment pendant toute la durée de leur végétation, jusqu'au moment de les faire blanchir. Cette opération, dit M. A. Hardy, a lieu de diverses manières. Si le *céleri* est destiné à être livré tout de suite à la consommation, il suffit d'attacher chaque pied avec des liens de paille, puis d'introduire entre les rangs de la grande lière qu'on mouille fortement. Au bout de quelques jours, le *céleri* est blanc. Si, au contraire, le *céleri* doit être conservé, les pieds sont enlevés en motte, plantés droits et rapprochés dans une tranchée de 0 m. 20 environ de profondeur; on les recouvre de terre à la moitié de leur hauteur; on arrose. Quand le *céleri* commence à pousser de nouvelles feuilles, on achève de remplir avec de la terre les intervalles laissés entre les rangs; il est alors presque entièrement enterré; l'extrémité seule des feuilles reste découverte. Le *céleri* ainsi traité met à peu près six semaines pour blanchir. Ce mode est le plus généralement suivi; cependant il en est un qui est préférable. Il consiste à laisser en place les pieds, à prendre de la terre dans les planches à côté, et à butter chaque rang, comme nous venons de le dire. De cette manière, le *céleri* se conserve beaucoup mieux. La culture du *céleri* creux a lieu de la même manière; mais il n'est pas besoin de faire blanchir cette variété. Quant au *céleri-rave*, il se sème sur couche, en février. Vers la fin d'avril ou au commencement de mai, on repique en pépinière sur couche, et, dans la seconde quinzaine de juin, on plante en lignes. On arrose abondamment durant l'été, et l'on a soin de retrancher les plus grandes feuilles et les racines latérales, afin de favoriser le développement de la racine principale. En Alsace, on butte le *céleri-rave* à plusieurs reprises, afin de le faire grossir. En septembre, on commence la récolte, qui se continue durant tout l'automne. On peut facilement conserver ce *céleri* jusqu'au printemps, à la condition de le préserver de la gelée.

Le *céleri* joue un grand rôle dans l'art culinaire; on le met dans les potages, les ragoûts, les pâtes, etc.; on le mange aussi cru en salade. On fait avec ses tiges une conserve très-bonne pour les maladies de poitrine et les coliques ventueuses. La racine est employée en médecine comme apéritive et diurétique; on l'a préconisée contre la jaunisse, la colique néphrétique, l'intempérie froide du foie ou de la rate, la pituite, les embarras des voies urinaires, etc. La graine renferme un principe aromatique qu'on en sépare par l'alcool, mais

contient peu d'huile essentielle; en médecine, on la range parmi les quatre semences chaudes. Les issues et résidus du *céleri* sont mangés avidement par les bestiaux.

CÉLERIER s. m. (sé-le-rié). Hist. Nom que l'on donnait anciennement aux fermiers du Dauphin de France, dans la baronnie de la Tour et dans les terres au delà du Rhône.

CÉLÉRIFÈRE s. m. (sé-lé-ri-fè-re — du lat. *celer*, rapide; *fero*, je porte). Sorte de voiture publique qui était très-légère et plus rapide que les autres : *Partir par un céleri-fère.* C'est *crifère* qu'il eût fallu dire; *céleri-fère* signifie qui porte des choses rapides.

— Adjectif : *On traversait en ce moment une ville où les messageries céleri-fères voulaient bien qu'on dînat en vingt minutes.* (E. Ourliac.)

CÉLERIGRADE adj. (sé-lé-ri-gra-de — du lat. *celer*, rapide; *gradior*, je marche). Zool. Qui marche avec rapidité.

— s. m. pl. Mamm. Ordre des rongeurs, dans la classification de Blainville.

CÉLÉRIMÈTRE s. m. (sé-lé-ri-mè-tre — du lat. *celer*, prompt, et du gr. *metron*, mesure). Phys. Instrument qui, adapté à la roue d'une voiture, fait connaître la longueur du chemin parcouru. C'est au moyen d'un système semblable que Fernel, médecin de Henri II, mesura la distance de Paris à Amiens, villes situées sous le même méridien. V. **CÉLÉRIMÈTRE** est un mot hybride et mal composé, puisqu'il signifie *prompte mesure*, au lieu de *mesure de la vitesse*, et dans lequel, d'ailleurs, le mot *vitesse* est mal interprété; il s'agit ici du chemin parcouru dans un temps donné et non de la célérité absolue. TACHYMÈTRE, que l'on a aussi employé, n'est pas hybride; à cela près, il est tout aussi défectueux.

CÉLERIN s. m. (cé-le-rain). Ichtyol. Autre nom du célan.

CÉLERIN (saint), vivait dans le 1^{er} siècle, et appartenait à une famille dont plusieurs membres avaient souffert le martyre. Arrêté lui-même comme chrétien et conduit devant l'empereur Dèce, il l'étonna par la fermeté de ses réponses et fut remis en liberté. Il passa ensuite en Afrique, où saint Cyprien l'ordonna lecteur, et il édifica les fidèles par ses vertus jusqu'à sa mort. On a de lui deux lettres adressées à saint Cyprien. L'Eglise célèbre sa fête le 3 février.

CÉLERIPEDE adj. (sé-lé-ri-pè-de — du lat. *celer*, *celeris*, prompt; *pes*, *pedis*, pied). Zool. Qui marche rapidement.

CÉLERI-RAVE s. m. (sé-le-ri-rave — de *céleri* et de *rave*). Bot. Variété de *céleri*, dont la racine, grosse et charnue, est comestible : *Le céleri-rave est un excellent légume, qui mérite d'être plus connu et plus répandu en France qu'il ne l'a été jusqu'ici.* (Hoeffler.) Le *céleri-rave* demande beaucoup d'eau à toutes les époques de sa croissance. (Beleze.) V. pour plus de détails, l'encyclopédie du mot *CÉLERI*.

CÉLÉRITÉ s. f. (sé-lé-ri-té — du lat. *celeritas*, de *celer*, rapide). Rapidité, grande vitesse de la marche ou du mouvement : *Marcher, courir, voler, nager avec célérité.* V. **Rapidité** d'action, d'évolution : *Le temps s'envole avec célérité. Cette affaire demande plus de célérité que de réflexion.*

— **Syn.** *Célérité, activité, diligence, promptitude, rapidité, vélocité, vitesse.* V. **ACTIVITÉ**.

— **Antonyme.** Lenteur.

— **Encycl.** Art milit. Si, dans toutes les entreprises, la *célérité* est une qualité d'un grand prix, dans la guerre il n'y en a pas de plus indispensable, et sans elle il n'est point de grand général. C'est par la *célérité* qu'on prévient l'ennemi, qu'on s'empare d'un poste important, d'une position avantageuse, qu'on frappe de terreur les villes assiégées, et surtout qu'on tire d'une victoire tous les avantages qu'elle peut donner. Chez tous les grands capitaines on trouve cette qualité au suprême degré, et on reconnaît que c'est à elle qu'est due la majeure partie de leurs succès. Xénophon dit que Jason le Thessalien fit voir, après la bataille de Leuctres, que la *célérité* a plus de pouvoir que la force. Les villes ennemies le voyaient avant d'avoir entendu parler de lui, et il avait disparu avant même qu'on eût eu le temps de rassembler des troupes pour le combattre. Alexandre se fit remarquer par la promptitude avec laquelle il savait poursuivre ses ennemis et profiter des occasions que lui offrait la fortune. Après la bataille d'Arbelles, loin de se reposer, il poursuivit Darius toute la nuit et tout le jour suivant; puis, après quelques instants de repos accordés à ses troupes, il marcha encore toute la nuit, et arriva au camp que ce roi venait de quitter. Malgré la fatigue des hommes et des chevaux, il n'en continua pas moins sa marche forcée, et, au bout d'un jour et demi, il arriva dans un village où Darius avait passé la veille. Apprenant qu'il y avait un chemin plus court que celui qu'avait pris le roi de Perse, mais que ce chemin était difficile, et qu'il n'y avait point d'eau, il le prit avec 500 cavaliers de choix, et, après avoir fait dans la nuit 400 stades ou 16 lieues, il atteignit sur le matin Darius et son escorte. Il les attaqua et les mit en fuite, et trouva bientôt le corps de Darius que Bessus avait assassiné. La conquête de la Perse fut le fruit de cette poursuite vigoureuse, qui n'avait pas

donné aux ennemis le temps de se rallier ou de reprendre courage.

César ne fut ni moins habile ni moins actif qu'Alexandre, et, comme lui, il remporta de nombreux avantages dus à sa promptitude à fondre sur ses ennemis, à les épouvanter par sa présence, à les poursuivre jusqu'à leur complet anéantissement. C'est dans sa campagne des Gaules qu'il brilla surtout par cette qualité, et qu'il accomplit de véritables prodiges. Informé que Vercingétorix souleva l'Auvergne et rassembla des troupes dans le Nivernais, ce grand général traverse les montagnes au fort de l'hiver, s'ouvre un chemin au milieu des neiges, et descend comme un torrent. Les Gaulois, qui se croyaient encore mieux protégés par leur situation, que par leur courage, sont tout étonnés de cette brusque apparition et sont facilement vaincus par ces hommes qui triomphent de la nature, des éléments et du temps. Dans les guerres civiles, même activité, même promptitude. Après la bataille de Pharsale, il ne s'arrête pas pour aller triompher à Rome ou pour recevoir les félicitations du sénat, comme l'eût fait Pompée. Il poursuit son rival de quelque côté qu'il dirige ses pas, ne voulant pas lui permettre de rassembler de nouvelles troupes ni de renouveler la guerre, et ne s'arrête dans sa marche que lorsqu'il a vu sur le rivage d'Égypte le cadavre de Pompée, dont la mort le laisse paisible possesseur de Rome et de l'univers.

La célérité de Charlemagne n'était pas moins grande que celle de ces héros de l'antiquité; le grand empereur se transportait d'un bout de l'Europe à l'autre, terrifiant ses ennemis par sa présence inattendue, et exterminant les Saxons au fond des forêts de la Germanie, quand ceux-ci le croyaient encore sur les bords du Rhin.

De notre temps, Napoléon n'a pas moins excellé dans l'art de prévenir et de surprendre ses ennemis. Ses campagnes d'Italie sont des merveilles d'activité et de promptitude; son hardi passage des Alpes jette dans les plaines du Pô une armée qui semble tomber du ciel, et enlève la victoire de Marengo. Ce sont ses troupes amenées précipitamment du camp de Boulogne aux bords du Danube qui décident la victoire éclairée par le soleil d'Austerlitz.

Enfin nous pourrions citer, comme dernier exemple, la guerre de 1867, dans laquelle les Prussiens ne durent leur brillante victoire de Sadowa qu'à la promptitude qu'ils avaient mise à arriver les premiers sur le champ de bataille et à s'emparer des positions avantageuses. Cette lutte contre les troupes nourries, qui comptent parmi les meilleures de l'Europe, cette lutte qui paraissait devoir être funeste pour les Prussiens, se termina au contraire par un triomphe éclatant, grâce à leur célérité et à la lenteur ordinaire du cabinet de Vienne.

CELERS s. m. (se-lèr). Forme ancienne du mot CELLIER.

CÉLÈS s. m. (sé-lèss). Antiq. V. CÉLÈTE. **CÉLESTE** adj. (sé-lè-ste — du lat. *caelestis*; de *caelum*, ciel). Qui appartient au ciel, au firmament, aux espaces du monde créé: *Une sphère, un globe céleste. L'homme ne peut rien sur les mouvements des corps célestes.* (Buff.) *Les corps célestes dérivent des aires proportionnelles au temps.* (Proudh.)

Oh! quel sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps!

J.-B. ROUSSEAU.

■ Qui appartient au ciel, considéré comme le séjour des bienheureux: *Les esprits célestes. La cour céleste. La gloire céleste. Les puissances célestes. Les joies célestes. Plus l'âme devient pure et détachée, plus elle est en état de puiser à la source des voluptés célestes.* (Boss.) *Qui, pour qui peut vivre dans la zone céleste, Dieu seul est possible.* (Balz.) ■ Qui appartient au ciel, considéré comme le séjour des dieux du paganisme: *Les dieux célestes et les dieux infernaux.*

— Qui appartient à la divinité, qui vient d'elle: *La puissance céleste. Le courroux céleste. La vengeance céleste. Une inspiration céleste. Une céleste origine. L'aridité dans les âmes regarde la privation de la grâce et de l'arrasement céleste, où l'homme tombe par son péché.* (Boss.)

Ne désespérez point de la bonté céleste.

DUCIS.

Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux.

LA FONTAINE.

Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste.

RACINE.

— Par exagér. Excellent, ravissant, parfait, divin: *Une céleste douceur. Un sourire, des regards célestes. Une beauté céleste. Des chants célestes. Les feuilles naissantes, plissées avec un art céleste, rompent leurs étuis.* (B. de St-P.) *Les femmes ont un instinct céleste pour le malheur.* (Chateaub.) *Les vertus changent l'homme en un être céleste, modèle et consolation de tous ses semblables.* (Boiste.)

... Dès qu'on vient à voir vos célestes appas,
Un cœur se laisse prendre, et ne raisonne pas.
MOLIÈRE.

Chantons les vastes flots! c'est l'éternelle image
De la céleste liberté. LA FONTAINE.

— Bleu céleste, Nuance de bleu semblable à celle d'un ciel serein: *Des draps bleu céleste.*

— Poët. *Les célestes flambeaux.* Les astres. ■ *La voûte céleste, les célestes lambris.* Le ciel. ■ *La céleste patrie, le royaume céleste, la Jérusalem céleste.* Le ciel, séjour des bienheureux. ■ *Le Père céleste.* Dieu: *Priez votre Père céleste. Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* (Évangile.) ■ *La troupe céleste.* Les dieux de l'Olympe: *Vulcain égayait souvent la troupe céleste.* ■ *Les honneurs célestes.* Les honneurs rendus aux dieux: *A Thèbes, les belettes avaient obtenu les honneurs célestes.* (B. Const.)

— Philos. *Harmonie céleste.* Harmonie que les pythagoriciens et les platoniciens supposaient être produite par le mouvement des astres, bien qu'elle ne fut pas perceptible à notre oreille.

— Mus. Se dit d'un registre de l'orgue, qui produit des sons doux et voilés, et de tout ce qui se rapporte au même registre: *Registre céleste. Jeu céleste. Pédale céleste.*

— Hist. relig. *Sœurs célestes.* Sœurs de l'Annonciade, dont le vêtement était bleu.

— Géogr. *Le Céleste-Empire.* La Chine, qui, suivant les Chinois, a eu des dieux pour premiers rois: *Pékin est la capitale du Céleste-Empire.*

— Antonymes. Infernal. — Terrestre.

CÉLESTE, déesse adorée à Carthage. Quelques-uns croient que cette Céleste n'était autre que l'Astarté des Sidoniens, qu'on appelait la reine du ciel. Elle avait un temple à Carthage, où son culte se continua longtemps encore après l'avènement du christianisme. Ce ne fut qu'en 399 que les chrétiens de Carthage transformèrent ce temple en église. La déesse y était représentée portée sur un lion, et y rendait des oracles. L'empereur Héliogabale avait fait apporter à Rome l'idole de Céleste, pour laquelle toute l'Afrique avait une vénération extrême. Comme on croyait qu'elle symbolisait la lune, Héliogabale voulut la marier avec son dieu, qui, comme on le sait, représentait le soleil. Les noces se célébrèrent à Rome et dans toute l'Italie. Pour parer les deux époux, on avait fait apporter de Carthage les richesses immenses que renfermait le temple de Céleste, et, à cette occasion, tous les sujets de l'empire durent faire à Héliogabale des présents de nocces.

Le mot *céleste* est d'ailleurs un des surnoms donnés à Vénus. La *Vénus Céleste* n'inspirait que des amours chastes et dégagees des sens, par opposition à la *Vénus Terrestre*, qui présidait aux desirs sensuels. La première était représentée ailée, assise et jouant de la lyre, et sa tête était ornée d'un diadème dans le genre de ceux qu'on a donnés à Junon. ■ On voit à Cythère, dit Pausanias, un temple de Vénus Céleste, qui passe pour le plus ancien et le plus célèbre de tous ceux que Vénus ait dans la Grèce. ■ La statue de ce temple représentait la déesse armée. Dans un autre temple, à Ellis, la statue de Vénus Céleste, ouvrage de Phidias, était d'or et d'ivoire. La statue avait le pied sur une tortue, emblème de chasteté et de modestie; car, d'après Plutarque, la tortue symbolise la retraite et le silence qui conviennent à une femme mariée.

CÉLESTE (Céleste ELLIOT, dite madame), artiste dramatique anglaise, née à Paris le 6 août 1814, de parents français. Elle entra encore enfant à l'Académie royale de musique, dans les classes de danse. A peine âgée de quinze ans, elle signa un engagement pour l'Amérique, où elle fut acclamée; elle s'y maria avec M. Elliot, et dansa à Liverpool le rôle de Fenella de *Masaniello*, en 1830. Après avoir parcouru les villes les plus importantes du Royaume-Uni, elle partit à Londres avec un grand succès dans les ballets de la *Pille de Cachemire* et de la *Révolution au sérail*, en 1833. Vers 1834, elle retourna en Amérique. Les représentations qu'elle y donna furent pour elle l'occasion de brillants triomphes; son apparition causait partout un enthousiasme sans exemple. Passait-elle dans une rue, on lui présentait les armes, la foule s'attelait à sa voiture; on alla jusqu'à la nommer, par acclamation, citoyenne des États-Unis, et le président Jackson la présenta lui-même au conseil des ministres, lesquels n'hésitèrent pas à la féliciter d'avoir été jugée digne d'un honneur si grand. Après trois années de séjour en Amérique, Mme Céleste revint à Londres, millionnaire, en 1837. Ce fut alors que, abandonnant la danse, qui lui avait valu la fortune et la célébrité, elle se mit à jouer le drame et la comédie; elle parut d'abord à Drury-Lane, puis à Hay-Market. Elle prit en 1844 la direction du théâtre d'Adelphi. De temps à autre, Mme Céleste fait encore des excursions dans les comités, et, malgré son âge, elle n'a rien perdu de son prestige sur la foule, toujours idolâtre de son talent.

CÉLESTEL, **ELLE** adj. (sé-lè-stèl, è-le). Forme ancienne du mot CÉLESTE. ■ On disait aussi CÉLESTIAL, ALB.

CÉLESTEMENT adv. (sé-lè-te-man — rad. céleste). D'une manière céleste, digne d'un habitant du ciel: *Un sourire célestement gracieux.*

CÉLESTI (Caval-Andrea), peintre italien, né à Venise en 1637, mort en 1706. Il eut de son

temps une grande réputation; mais ses tableaux ont poussé au noir et ont perdu une grande partie de leur éclat. On cite surtout la *Piscine probatique*, à l'église de l'Ascension, de Venise; le *Martyre de sainte Catherine*, à Vicence, et l'*Invention de la Croix*, dans la même ville.

CÉLESTIN s. m. (sé-lè-stain — du pape Célestin V, fondateur de l'ordre). Hist. relig. Membre d'un ordre religieux fondé en 1246.

— Anc. prov.: *Voilà un plaisant célestin!* Voilà un homme fort amusant. Se disait souvent, par ironie, d'un homme ridicule. Ce proverbe vient, dit-on, de ce que les célestins de Rouen s'exemptaient de certaine redevance, au moyen de quelques gambades faites par un de leurs frères devant la porte du gouverneur de la ville. D'autres assignent pour origine à ce dicton l'orgueil proverbial des célestins de Paris.

— Adjectiv.: *Père CÉLESTIN.*

— Minér. Sulfate de strontiane naturel. Syn. de CÉLESTINE.

— Encycl. Hist. relig. L'ordre religieux des célestins fut fondé en 1246 par le prêtre Pierre Célestin, dans une solitude du mont Muro, aux environs de Sulmona, ville de l'Abruzzi Citerieure, province du royaume de Naples. Les religieux de cet ordre furent d'abord appelés *monaci morronisti* (moines morronistes), du nom de la montagne où ils s'étaient établis; ensuite, lorsque leur fondateur eut été appelé au trône pontifical (1294), ils prirent le nom de *célestini* ou *célestins*, qui leur est resté. Cette communauté, confirmée en 1274 au concile de Lyon, avait été, dix ans auparavant, incorporée à l'ordre de Saint-Benoît par le pape Urbain IV. Elle fut érigée en ordre par Grégoire X, avec faculté d'élire tous les trois ans un général, qui en aurait le gouvernement supérieur. L'ordre des célestins prit bientôt une si grande extension que, dans les premières années du xiv^e siècle, il comptait, en Italie seulement, quarante abbayes et vingt prieures. Les célestins furent attirés en France, en 1300, par Philippe le Bel, qui leur donna les moyens d'établir immédiatement trois monastères: au mont de Chartres dans la forêt de Compiègne, aux environs d'Orléans dans la forêt d'Amboise, et à Paris même. Mais la première maison qu'ils occupèrent dans cette dernière ville étant devenue insuffisante, un bourgeois, Pierre Marcel, leur donna (1332) les bâtiments de l'ancien couvent des Carmes, situés sur le quai Saint-Paul, et non loin de l'hôtel du même nom, qui était alors la résidence de la cour. C'est là qu'ils vinrent s'établir, et la maison devint bientôt chef de l'ordre en France. Le roi Charles V, qui, à l'exemple de son prédécesseur saint Louis, aimait les moines et les couvents, protégea très-efficacement les célestins, et les personnes de sa cour l'imitèrent en leur faisant de nombreuses libéralités. Bientôt l'ordre devint un des plus riches et des mieux rentés. Les célestins avaient des privilèges de toute espèce, qu'ils conservèrent jusqu'à la suppression de leur ordre. Charles VI, en leur accordant la franchise pour le sel (1413), les qualifia: « nos bien amez chapelains et orateurs en Dieu, les religieux, prieur et couvent de notre prieuré et monastère de Notre-Dame des Célestins de Paris. » Ils avaient la jouissance d'une charge de secrétaire du roi. Enfin, au témoignage de Dulaure, il n'existait point de couvent qui eût tant et de plus grands privilèges que les célestins. En 1417, ces moines possédaient dans le royaume vingt monastères, et ils y formaient, sous le nom de congrégation de France, une congrégation spéciale dont le chapitre tenait tous les trois ans dans la maison de Paris.

L'église des *Célestins*, construite par le roi Charles V, était une des plus riches de la capitale, et les grands personnages aimaient à s'y faire enterrer, mode toujours lucrative pour les églises qui en étaient l'objet. Aussi contenait-elle un grand nombre de monuments funéraires, qui en faisaient un véritable musée. Le plus remarquable de ces monuments était celui que Louis XII avait fait élever à la famille d'Orléans. Le cloître de cette église, construit en 1539, passait à juste titre pour un des plus beaux de Paris, et sa bibliothèque contenait un grand nombre de livres rares et précieux. Hélas! au xviii^e siècle, il s'était introduit dans l'ordre des célestins un tel relâchement, une telle corruption, que Louis XV, prince scrupuleux, comme on sait, ordonna à ces moines, par un édit de 1768, d'avoir à se réformer. Sur le refus qu'ils firent de se soumettre à la volonté du roi, ils furent sécularisés par Clément XIV et par Pie VI. Leurs maisons furent supprimées et leurs biens mis sous séquestre.

Après la suppression de l'ordre des célestins, le couvent qu'ils possédaient à Paris fut d'abord destiné aux cordeliers; mais, en 1785, on le consacra à un autre usage: une partie restant le nouvel institut des sourds-muets, fondé par l'abbé Sicard; une autre partie fut convertie en caserne de cavalerie, et le reste fut vendu.

Nous serions injuste envers les pères célestins si nous ne rappelions, pour terminer, qu'ils étaient passés maîtres dans la confection des omelettes: leur talent, à cet égard, est attesté par les manuels de cuisine, qui tous ont donné une mention honorable à l'omelette à la célestine... Nous osons oublier les épinars à la

célestine, autre invention délicate dont la possibilité doit leur être reconnaissante, et que l'Eglise doit leur pardonner; car si la grossière gourmandise est un vice crapuleux et un péché capital, la friandise a toujours été l'innocente faiblesse des estomacs dévots.

CÉLESTIN (saint), pape de 422 à 432. Il était Romain. En 430, il présida le concile où fut déposé Nestorius et où fut condamnée l'hérésie de la dualité des personnes en Jésus-Christ. Il défendit aussi et consacra la doctrine de saint Augustin, attaquée par quelques prêtres et évêques gaulois. On a de lui quatorze lettres et une décrétale qui prescrit aux évêques de ne point porter un costume qui les distingue du peuple. Ce fut lui qui institua l'*Introit* de la messe.

CÉLESTIN, antipape, élu le 20 décembre 1124. Il ne resta sur le trône pontifical qu'un seul jour, et le céda à Honorius II dès qu'il eut appris l'élection régulière de celui-ci.

CÉLESTIN II (Guido di CASTELLO), pape du 25 septembre 1143 au 3 mars 1144. Il avait été disciple d'Abailard. Pendant son règne si court, il réconcilia Louis VII avec l'Eglise et exhorta ce prince à la croisade.

CÉLESTIN III (Hyacinthe ORSINI), pape de 1191 à 1198. Octogénaire au moment de son exaltation, il montra peu de fermeté contre l'empereur Henri VI, auquel il donna l'investiture de la Sicile, livra imprudemment Tusculum aux Romains, qui en exterminèrent tous les habitants pour assouvir de vieilles haines, et retrouva un peu d'énergie pour excommunier Henri VI et Léopold d'Autriche, à propos de la captivité de Richard Cœur de Lion. Il formula aussi quelques plaintes contre le divorce de Philippe-Auguste, mais ne donna aucune suite à cette affaire. Ce fut lui qui érigea en ordre religieux et militaire les chevaliers teutoniques.

CÉLESTIN IV (Godefroid de CASTIGLIONE), pape en 1241, mourut empoisonné dix-huit jours après son élection. De ce crime on a accusé, peut-être à tort, son compétiteur, le cardinal Romain, évêque de Porto.

CÉLESTIN V (Pierre ANGELELLER, saint), pape en 1294. Il était originaire de la Pouille et pratiquait depuis soixante ans la vie érémitique, dans une solitude du mont Muro. Revêtu malgré lui de la tiare, il abdiqua au bout de cinq mois, à l'instigation des cardinaux, se reconnaissant lui-même inhabile à gouverner l'Eglise. Il avait refusé de s'établir à Rome, fut sacré à Aquila, et fut attiré à Naples par Charles II, roi de Sicile. Après son abdication, son successeur, Boniface VIII, feignant de le considérer comme dangereux, le fit arrêter et le retint prisonnier jusqu'à sa mort, qui arriva l'année suivante. Ce pontife, fort ignorant et dénué des qualités qu'exige l'exercice du souverain pontificat, était d'ailleurs d'une piété ardente et sincère. Clément V le canonisa en 1313. Il avait institué, en 1251, la congrégation des *célestins*, à laquelle il conféra, à son avènement, des privilèges très-étendus, que ses successeurs et le concile de Trente durent restreindre.

Célestinade (la) ou la *Guerre des auteurs et des acteurs lyonnais*, poème héroïque-comique en quatre chants, par M. Hauffmann (Lyon, in-18, 1828). Imitation du *Lutrin* de Boileau, la *Célestinade* est une satire contre la discorde des artistes et des gens de lettres lyonnais. Cette œuvre légère eut tout le succès qu'un intérêt tout local ne pouvait manquer de lui donner. On y remarque des vers heureux, de gracieuses descriptions, un combat des plus humoristiques entre les auteurs et les acteurs armés des terribles accessoires, un portrait assez piquant de l'auteur parisien Becris (lisez Scribule).

Ce rimeur si fertile,

Qui chaque jour enfante ou signe un vaudeville,
Et qui, cent fois, usant d'un pouvoir absolu,
Vit jouer son ouvrage avant de l'avoir lu.

CÉLESTINE s. f. (sé-lè-sti-ne). Hist. relig. Religieuse de l'ordre de Saint-Benoît.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des eupatoriées, comprenant une dizaine d'espèces annuelles, qui croissent au Mexique. Il Variété de chicorée cultivée dans les jardins.

— Minér. Variété de strontiane sulfatée, dont la couleur est d'un beau bleu céleste.

— A la *célestine*, A la manière des célestins ou des célestines: *Des religieux vêtus à la célestine.*

— Art culin. *Omelette à la célestine*, Omelette très-épaisse et succulente. ■ *Epinars à la célestine*, Epinars qu'on a rendus plus savoureux en les réchauffant plusieurs jours de suite. En effet les épinars gagnent à des cuissons successives. Dans un de ses nombreux ouvrages, Al. Dumas assure que les épinars doivent cuire pendant vingt-quatre heures, et recuire ensuite pendant vingt-quatre heures à la graisse d'oie.

— Encycl. Bot. Les *célestines* sont des plantes vivaces, sous-frutescentes, la plupart originaires du Mexique, et cultivées dans nos jardins, mais seulement comme annuelles, à moins qu'on ne les tiennent en serre. Elles doivent leur nom à la couleur de leurs fleurs, qui est ordinairement d'un beau bleu de ciel. On a obtenu des variétés naines, d'autres à feuilles panachées de blanc. Ces plantes sont très-rustiques, s'accroissent de presque tous

les terrains et se plient docilement aux fantaisies des amateurs. Leurs fleurs se succèdent pendant une grande partie de l'année; elles ornent agréablement les plates-bandes, et on en tire un bon parti pour la confection des bouquets.

— Minér. La *célestine* est un sulfate naturel de magnésie, formé sur 100 parties de 56,5 de strontiane, et de 43,5 d'acide sulfurique. La densité varie de 3,9 à 4. On représente sa dureté par le nombre 3,5. Elle cristallise en prismes appartenant au système orthorhombique et susceptibles d'un très-grand nombre de modifications. Outre les variétés cristallisées, la *célestine* affecte parfois un nombre assez considérable de formes différentes. Nous citerons les suivantes : la *célestine laminaire* ou *lamellaire*, en masse lamelleuse, dont la couleur varie du blanc au rouge et au bleu; la *célestine aciculaire*, qui tapisse les parois des fissures de la *célestine compacte*; la *célestine fibreuse*, constituée par des fibres déliées, ordinairement droites et parfois contournées. Cette variété, que l'on trouve en plaques de quelques centimètres d'épaisseur, est tantôt d'un blanc plus ou moins grisâtre, tantôt d'un bleu céleste; la *célestine compacte* ou *calcaireuse*, en masses mamelonnées, dont la couleur varie du blanc grisâtre au blanc jaunâtre. La *célestine* abonde en Sicile, où ses cristaux, qui ont quelquefois jusqu'à 0 m. 027 de longueur sur 0 m. 01 de largeur, garnissent les cavités des couches de soufre des vals de Noto et de Mazara. Dolomieu, qui l'a découverte dans ce gisement, en a rapporté des échantillons qui pèsent jusqu'à 25 kilogrammes. On a rencontré des cristaux analogues, mais beaucoup plus petits, dans le département de la Meurthe, commune de Saint-Médard; à Conilla, près de Cadix; à Saint-Beat, dans le département de la Haute-Garonne; à Leogang, près de Salzbourg; enfin à Meudon, près de Paris, où on la trouve en petits cristaux bleus dans les fissures du silex pyromique et dans l'intérieur des oursins siliceux. La variété compacte se rencontre aussi en rognons dans les marnes du gypse de Montmartre.

Les minéralogistes allemands ont longtemps désigné sous le nom de *célestine* la chaux sulfatée bleue en couches minces et à texture presque fibreuse.

Célestine (la), tragi-comédie de Calixte et Mélibée, par Rojas. Cette composition dramatique, le chef-d'œuvre licencieux de l'Espagne, date de la fin du xvi^e siècle; on croit qu'elle fut achevée vers 1492. C'est la première ébauche du théâtre espagnol, et à ce titre seul elle mériterait d'être étudiée avec soin. Jusqu'à la *Célestine*, on ne rencontre guère que des compositions assez semblables à nos mystères de la Passion, des pastorales, des éloges à personnages, représentées dans les fêtes religieuses, à Noël et à Pâques. Rodrigo de Cota et Juan de la Encina commencent pourtant à jeter sur la scène des essais de peinture de la vie réelle; mais la puissance de conception, la réalité brutale de la *Célestine*, firent oublier ces faibles essais. Pour celui qui étudie les origines, fort curieuses d'ailleurs, du théâtre espagnol, et sur lesquelles Moratin a fait un travail consciencieux, la *Célestine* est toute une révélation; elle fait presque l'effet d'un drame cornélien, qui apparaîtrait au milieu des furies, sotties et moralités de Pierre Gringoire.

D'après le sous-titre des premières éditions, le but de l'auteur aurait été de donner aux jeunes gens, dans une œuvre d'un style facile et agréable, « d'excellentes sentences philosophiques et toutes sortes de bons conseils, ayant pour but de bien faire connaître tout ce qu'il y a de ruse et de fausseté chez les serviteurs et les entremetteuses. » (Edition de Séville, 1502.) Les éditions d'Anvers sont encore plus curieuses; la *Célestine*, suivant leur sous-titre, « a été composée pour servir de leçon aux amoureux extravagants qui, vaincus par une passion désordonnée, donnent à leur maîtresse le nom de la divinité, et aussi pour les avertir de se méfier des entremetteuses et des serviteurs faux et méchants. » Un jeune homme passionné, une jeune fille ignorante, un valet intrigant et corrompu, une entremetteuse, des filles de joie et leurs galants équivoques, voilà le monde où vous transporte l'auteur. Cependant, quoique le milieu soit immoral, quoique la peinture, d'une vérité souvent admirable, soit quelquefois licencieuse, on ne peut dire absolument que ce soit là un mauvais livre. Certaines plaies sociales y sont exposées, comme des ulcères honteux dans les planches d'un livre de pathologie; voilà tout.

Il s'est élevé une discussion au sujet de la *Célestine*. Plusieurs commentateurs attribuent à un poète toledan, Rodrigo Cota, le premier acte, qui parut vers 1480. Il semble cependant difficile que Rojas n'ait été que le continuateur de Cota, et que le plan de l'ouvrage n'ait pas été conçu par lui. Ne serait-il pas plus sage de penser que Rojas, qui était magistrat, reculant devant le scandale que devaient causer ses peintures licencieuses, se serait caché derrière un pseudonyme? Ce point est d'autant plus difficile à fixer, que Rojas n'a avoué que les derniers actes de la *Célestine*, par une sorte de préface disposée en acrostiche, de façon que les premières lettres de chaque vers forment cette phrase : « Le bachelier Fernand de Rojas a terminé la comé-

die de Calixte et Mélibée, et il est né dans la ville de Montalvan. »

Nous voudrions pouvoir faire pénétrer plus profondément le lecteur dans cette œuvre d'une originalité véritablement saisissante; mais une analyse acte par acte, outre qu'elle serait ennuyeuse, n'en donnerait qu'une idée très-insuffisante, l'intérêt reposant fort peu sur les faits; et, d'un autre côté, la nature même de l'ouvrage interdit les citations les plus caractéristiques et qui le feraient le mieux connaître. Quelques pages de *haut goût du Pantagruel*, l'admirable satire de Mathurin Regnier, le *Mauvais lieu*, certaines poésies de Villon, d'une touche si libre, si hardie, parfois cynique, sont, dans notre langage, ce qui se rapprocherait le plus de la *Célestine*, qui un critique espagnol, jouant sur le mot, voulait qu'on appelât la *Célestine*, la criminelle. Célestine, l'entremetteuse, la Ma-cette espagnole, y est étudiée curieusement, peinte avec une vérité et une profondeur surprenantes, et, malgré ce que son rôle a de repoussant, on la suit avec un intérêt croissant tout le long des vingt et un actes de cette pièce, où les intrigues sont mêlées comme des échelons de fil. La courtisane fait tomber tout le monde dans ses rets, tout en marmottant entre ses dents une foule de maximes philosophiques, plus ou moins morales, qui sont devenues des proverbes, tant le style de Rojas a de relief et de netteté. Les valets, les filles et leurs galants ne sont pas jetés dans un moule moins réel et moins vivant; la franchise des sentiments, la fleur de passion de Calixte et de Mélibée, amenés par l'amour dans ce monde étrange, ne ressortent qu'un peu mieux sur ce fond de corruption générale. Dès que Calixte, repoussé d'abord par Mélibée, s'est décidé, sur le conseil de son valet Sempronio, à charger l'entremetteuse de ses intérêts, Mélibée et lui sont perdus. Avec quel art la damnée vieille pénétre partout, gagne un valet en lui promettant une femme, fait faire les chambrières en donnant à celle-ci un bijou de peu de valeur, à cette autre une recette pour conserver l'haleine fraîche! Comme elle séduit jusqu'à la mère de la jeune fille par ses rosaires et ses chapeliers! Parvenue enfin jusqu'à Mélibée, elle se fait écouter patiemment, allume peu à peu la curiosité dans son esprit, puis dans ses sens, et en arrache un rendez-vous. C'est une peinture licencieuse, immorale si vous voulez, mais c'est un chef-d'œuvre d'habileté. Les rendez-vous se succèdent, Mélibée succombe, et il y a là, dans l'œuvre de Rojas, des dialogues amoureux, passionnés, de petites éloges empreintes d'un vif sentiment. Mais bientôt les peintures brutales s'emparent de nouveau de la scène. Dans le logis de l'entremetteuse, des valets, des filles se livrent à l'orgie avec des galants qu'on fait cacher quand d'autres arrivent. Le moment est venu de payer à Célestine le prix du déshonneur de la jeune fille; Calixte s'exécute de bonne grâce, l'or ruisselle de ses mains prodigieuses; mais ce n'est pas tout, les valets doivent avoir leur part dans ces générosités, et la rusée coquine essaye de les payer avec des proverbes, des maximes philosophiques. La querelle s'engage, on tire les couteaux, Célestine est égarée. Aux cris de la victime accourent les alguazils, et les meurtriers, livrés à la justice, sont condamnés à la potence. Calixte, renié par sa famille, perdu de réputation à cause de ses amours illicites, n'échappe pas non plus à l'expiation. Les prostituées de la Célestine, furieuses de la mort des valets, leurs amants, soudoient un spadassin, qui, en échange de leurs complaisances amoureuses, leur promet la mort de Calixte. Un nuit, il attaque deux valets destinés à protéger, en faisant le guet, un rendez-vous de leur maître avec Mélibée; au bruit du combat, Calixte accourt et se tue en escaladant un mur. Quant à Mélibée, éperdue de douleur, elle appelle son père, lui raconte l'histoire de sa séduction, de son déshonneur, s'élance du sommet d'une tour et tombe morte aux pieds de son amant. La fin est tragique, on le voit, et si la vertu n'est pas récompensée (personne n'est vertueux dans la *Célestine*), le vice du moins est sévèrement puni.

Cervantes, dans l'un des sonnets qui précèdent le *Don Quichotte*, dit que la *Célestine* serait un livre divin, s'il valait un peu plus l'humanité!

L'Eglise s'occupa de la *Célestine*, qui fut trouvée immorale et interdite en Espagne, patrie de l'auteur, tandis qu'elle circulait librement en Italie.

Pour faire un peu connaître la manière de Rojas, nous choisirons, parmi les passages qu'on peut citer, un fragment de dialogue sur les femmes. Ce n'est pas un des plus saillants de l'ouvrage (nous avons dit pourquoi on ne pouvait guère citer ceux-là); mais il a encore beaucoup d'entrain, de relief et de vérité.

SEMPRONIO... Lisez les historiens, étudiez les poètes : leurs ouvrages sont remplis de ces honteux exemples et des malheureuses fins de ceux qui, comme vous, firent trop de cas des femmes. Lisez Salomon : il dit que les femmes et le vin font apostasier les hommes. Frenez conseil de Sénèque, et vous verrez à quel point il les estime. Écoutez Aristote, consultez saint Bernard; gentils, juifs, chrétiens et maîtres, tous s'accordent à ce sujet. Mais, malgré ce que j'ai dit et ce que je pourrai

dire d'elles, ne croyez pas qu'il faille en faire une généralité; il y en a, et il y en a eu beaucoup de saintes, de vertueuses et de nobles, dont l'éclatante couronne rachète le blâme acquis par les autres. Mais pour ces dernières, qui suffirait à citer leurs mensonges, leurs intrigues, leur versatilité, leur impudeur, leurs pleurnicheries, leur fausseté, leur audace? Qui saurait dire tout ce qu'elles pensent, tout ce qu'elles font sans hésiter? Qui définirait leur dissimulation, leur bavardage, leur fourberie, leur infidélité, leur ingratitude, leur inconstance, leur effronterie, leur présomption, leur vanité, leur folie, leur bassesse, leur gourmandise, leur salété, leur pusillanimité, leur subtilité, leurs moqueries, leurs honteuses complaisances? Voyez quelle petite cervelle se cache sous ces toques riches et élevées! Quelles pensées s'agitent sous ces frasses empressées, sous ces vêtements fastueux, sous ces robes amples et imposantes! Qu'on rencontre de honte et d'imperfections dans ces temples brillants de couleurs! C'est d'elles qu'on a dit : « Armes du diable, tête de péché, destruction du paradis. » N'avez-vous pas lu, au livre de la *Fête de Saint-Jean* : « Voici la femme, l'antique malice, qui a chassé Adam des délices du paradis; c'est elle qui a voué la race humaine aux flammes de l'enfer; c'est elle que le prophète Elie a maudite, etc... »

CALIXTE. Dis-moi pourquoi Adam, Salomon, David, Aristote, Virgile, ceux dont tu parles enfin, se sont soumis aux femmes. Suis-je plus qu'eux?

SEMPRONIO. Imitiez ceux qui les ont vaincues, et non ceux qu'elles ont dominés. Fuyez leurs ruses; sachez qu'elles font des choses qu'on ne peut comprendre; elles n'ont ni mode, ni raison, ni intention; elles refusent avec rigueur ce qu'elles meurent d'envie d'offrir; elles insultent dans la rue ceux qu'elles attirent ensuite dans leurs taudis; elles invitent et éconduisent; elles appellent et repoussent; elles parlent d'amour et expriment de la haine; elles s'irritent pour un rien et s'apaisent en un instant; elles veulent qu'on devine tous leurs desirs. Oh! quelle plaie, quel ennui, quel dégoût d'avoir affaire à elles plus longtemps que les courts instants pendant lesquels elles sont bonnes au plaisir!

CALIXTE. Écoute, plus tu m'en dis, plus tu me démontres d'inconvénients, et plus je sens que je l'aime; je ne sais ce que c'est.

SEMPRONIO. Ce que je dis est trop sage pour des enfants qui ne savent pas se soumettre à la raison et qui ne veulent pas se laisser diriger. C'est chose misérable que de voir un homme qui n'a jamais été disciple se donner des airs de maître.

La *Célestine* a eu vingt-huit éditions dans le xvi^e siècle seulement; Moratin en a donné la liste. Cinq ou six traductions françaises ont paru anciennement : une, par Galliot-Dupré (Paris, 1597), a été faite sur une traduction italienne; une autre est de Claude Nourmy (Lyon, 1599). La plus connue est celle de Jacques Lavardin (1578); mais il dit lui-même, dans un avant-propos, qu'il l'a soigneusement repurgée en plusieurs endroits scandaleux qui pouvaient offenser les religieuses oreilles, « et embelle » en y adoucissant du sien. La meilleure traduction a été faite récemment par M. Germond de Lavigne; elle est à la fois élégante et fidèle, quant au sens littéral; mais la couleur et l'énergie du vieil espagnol ont par endroits disparu (Paris, 1843, in-12). Cette traduction est maintenant épuisée. Il y a eu aussi deux traductions allemande et latine, sous ce titre au moins bizarre : *Pornoboscodidascalus de lenonum, lenarum, conciliatricum dolis beneficiis* (Frankfort, 1624, in-8°). Cette traduction est due au savant docteur Gaspard Barthius. Il est permis de supposer que Goethe en a eu connaissance, car il est facile de trouver entre la *Célestine* de Rojas et le *Faust* de Goethe certaines analogies curieuses à noter.

La vogue de la *Célestine* engagea plusieurs écrivains espagnols du temps, soit à la continuer, soit à la traduire en vers. Aucune de ces tentatives ne mérite de fixer l'attention. Pedro de Urrea traduisit en vers le premier acte; le seul mérite de ce travail est d'avoir fidèlement conservé les mots mêmes de l'original. Juan de Saleno (Salamanque, 1540) a mis en vers toute la pièce; Feliciano de Silva (1530) fit une *Seconde Célestine*, ou *Résurrection de la Célestine*; Mendoza, Agustín de Salazar et Salas Barbadillo, ce dernier sous le titre de *l'Ecole de Célestine*, ont essayé aussi de continuer l'œuvre de Rojas. Tout ce qu'on peut dire de ces médiocres productions, c'est que, plus immorales que la vraie *Célestine*, elles ne rachètent par aucune qualité réelle le scandale de leurs peintures.

El Celoso de Vaz de Velasco, Los Amores de un caballero llamado Selvago con una Dama, d'Alonso de Villegas (Toledo, 1554), sont des imitations malheureuses plutôt que des suites de la *Célestine*. Appliquons-leur en masse cet arrêt décisif de M. de Quibusque : « On a dit des imitateurs de l'*Amadis* qu'ils avaient ruiné leur père; on pourrait dire des imitateurs de Rojas qu'ils ont déshonoré le leur. Ces moralistes étranges, doués apparemment du don de ne pas rougir, promèneront leur ardent miroir sur toutes les nudités du vice, et n'adouciront par l'opposition d'aucune des beautés de la *Célestine* l'obscène laid de leurs tableaux... »

CÉLESTINIQUE adj. (sé-lé-ti-ni-ke — rad.

célestine). Minér. Qui contient de la célestine : *Roches célestiniques*.

CÉLESTINO s. m. (sé-lé-ti-no — mot ital. qui signif. *céleste*). Mus. Sorte de piano inventé au dernier siècle, et dans lequel on avait tenté de faire produire aux cordes le crescendo et le decrescendo que les instruments ordinaires ne peuvent rendre.

CÉLESTINO (le Père), religieux franciscain et historien, né à Bergame vers 1550. On lui doit une *Vie de saint Patrice*, écrite en latin, et un *Istoria quadripartita di Bergama e suo territorio* (1617).

CÉLESTIUS, hérésiarque. Il écrivit vers 482, et avant Pélage, contre le péché originel. Il fit un grand nombre de prosélytes à Rome, se fit ordonner prêtre à Ephèse, fut protégé à Constantinople par Nestorius, et agita longtemps les Eglises d'Orient. Le concile d'Ephèse le condamna en 430. Ses sectateurs se confondirent avec les pélagiens.

CÉLÉSYRIE. V. CÉLÉSYRIE.

CÉLÈTE s. m. (sé-lé-te — gr. *kelés*; de *kellé*, je cours vite). Antiq. gr. Petit bâtiment à rames très-léger. Il Cheval de selle mené seulement par le frein. Il Siatte équestre élevée à un vainqueur dans les jeux publics. Il On trouve aussi CÉLIS, CÉLOCH, CÉLON, CÉLONIUM et CÉLOX, pour le nom du navire.

— Entom. Genre de coléoptères tétramères, de la famille des curculionides, comprenant une seule espèce qui habite le Brésil.

— Encycl. Ce navire ancien, dont nous ignorons la forme précise, était une barquette qui, suivant Suidas et le scolaste de Thucydide (liv. 1^{er}), était montée par un seul homme. Toutefois, ceci ne convient qu'aux plus petits *célestes*, et ce n'était point de ceux-là que voulait parler Tite-Live, lorsqu'il disait (liv. XXXII, chap. xxvii) : *Apparuit piratae celoces*, etc. Il est évident qu'une embarcation dirigée par un seul homme aurait été un pauvre navire corsaire. Le *céleste* des pirates était assurément une barque légère et rapide, comme le cheval de selle dont elle portait le nom; mais elle était montée par plusieurs hommes et poussée par des rameurs qui maniaient chacun leur rame. Isidore (liv. XIX, chap. i) définit les *célestes* : *Biremes vel trirames agiles, ad ministerium classis aptæ*, « biremes ou trirèmes rapides, propres au service de la flotte. » Il est bien certain, comme l'a remarqué Jal, que ces biremes et ces trirèmes n'étaient point des navires à deux ou trois étages de rames superposées de bout en bout (s'il y avait des trirèmes ayant des rames ainsi étagées), c'étaient des embarcations à deux ou trois paires de rames, c'est-à-dire à quatre ou six avirons sur deux ou trois bancs, agiles, rapides, et propres à servir d'avisos ou de barques de découverte. Selon Pline, ce serait aux Rhodiens que serait due l'invention de ce genre de bateaux.

CÉLÉTIZONTE adj. (sé-lé-ti-zon-te — gr. *keldizôn*, qui est à cheval). Antiq. gr. Équestre, représenté à cheval : *Statue célétiizonte*.

CÉLÉUS s. m. (sé-lé-uss). Ornith. Genre détaché du genre pic.

CÉLEUSME s. m. (sé-lé-sme — gr. *keleusma*, proprement commandement, cri des rameurs; de *keleud*, j'ordonne). Anc. mar. Chant dont les rameurs accompagnaient leur travail, et qui les aidait à agir ensemble et en cadence sur les avirons. Il On a écrit quelquefois KÉLEUSME.

— Encycl. La marine antique avait le *hortator* et le *symphonique*, dont la voix ou la flûte marquait le mouvement aux rameurs et les aidait à obtenir une action simultanée et une nage courte ou allongée, lente ou précipitée. Le rythme vocal ou instrumental avait pour effet de soutenir les matelots dans leur travail, et de les encourager tant que durait l'action fatigante à laquelle ils prenaient part. « Nous ignorons, dit Jal, quand la flûte du symphonique disparut, mais nous savons qu'au moyen âge le comite, armé d'un bâton qui n'était pas sans rapport avec celui du *porticusculus*, était aussi muni d'un sifflet qui donnait le signal aux rameurs, et leur commandait toutes les manœuvres. » Le sifflet et le bâton restèrent sur les galères tant que vécut ces navires. A la fin du xviii^e siècle, les galères furent supprimées; mais le sifflet avait été introduit à bord des vaisseaux ronds, où il communiquait les commandements aux matelots. En même temps que lui, et même avant lui, sans doute, le chant du *hortator* avait passé des navires à rames sur les autres vaisseaux, et chaque bâtiment avait, non pas peut-être un *céleuste* à gages pour chanter dans les manœuvres de force, mais un chanteur volontaire, qui, toutes les fois qu'on voulait hisser un corps d'un poids considérable, haler un cordage qu'il fallait roidir, ou faire toute autre opération du même genre, donnait le signal d'ensemble à l'aide d'un certain cri, d'un certain chant, répété quelquefois par tous ses camarades. Ce chant s'est perpétué traditionnellement, et il est encore d'usage à bord des navires de commerce, qui, en général, ont des équipages peu nombreux, obligés de ne rien perdre de leurs forces. Sur les bâtiments de guerre, les chants ont été supprimés; le sifflet, le tambour et le fifre les remplacent avantageusement pour la discipline, qu'on a basée en partie sur le silence observé pendant la manœuvre. Mais, dans les arsenaux, les ouvriers

et les forçats ont conservé la tradition, et chantent encore lorsqu'ils se livrent à quelque opération qui exige des efforts simultanés. Dans la marine arabe, dit le voyageur Combes, « les matelots ne mettent jamais la main à l'œuvre sans chanter, ou plutôt sans réciter des espèces de litanies sur un rythme très-monotone, mais qui paraissent les exciter beaucoup. Il en est qui, pour s'encourager, expriment des vœux essentiellement matériels dans un chant improvisé, et l'espoir de voir ces vœux exaucés redouble leur ardeur : « Allah ! Allah ! fais-moi l'époux d'une esclave blanche », s'écrie le matelot noir ; et tous les autres répètent son refrain avec des transports frénétiques, et les manœuvres s'exécutent avec plus de promptitude et de vigueur. » J.-J. Ampère a fait la même observation à propos des matelots des cages du Nil. « Ils chantent perpétuellement, dit-il ; toutes les fois qu'ils ont à ramer, le chant est pour eux une nécessité. Ils entonnent alors une sorte de litanie qui marque la mesure et leur permet de combiner leurs efforts. Cet usage, fondé sur un besoin naturel, paraît bien ancien en Egypte. Dans une représentation qu'on a trouvée deux fois répétée dans ce pays, et qui montre un colosse traîné par un très-grand nombre de bras, on voit un homme qui frappe des mains pour diriger le travail, et qui paraît chanter. »

CÉLEUSTE s. m. (sé-leu-ste — gr. *keleustês* ; de *keleuo*, je commande). Antiq. gr. Celui qui chantait ou jouait d'un instrument pour encourager les rameurs ou donner des ordres à l'équipage.

CÉLEUSTIQUE adj. (sé-leu-sti-ke — du gr. *keleustês*, je commande). Antiq. gr. Se dit de l'art de transmettre des ordres au moyen d'instruments de musique : *Art céleustique*.

— s. f. Art de transmettre des signaux à l'aide d'instruments de musique : *La céleustique*.

CÉLEUSTIQUEMENT adv. (sé-leu-sti-ke-man). Par le moyen de la céleustique : *Commander céleustiquement*.

CÉLEUTHÉE s. f. (sé-leu-té — du gr. *keleuthos*, chemin). Antiq. gr. Statue d'une déesse, dressée au bord d'un chemin.

CÉLI pron. relat. (se-li). Forme ancienne du mot *CÉLUI*.

CÉLIAQUE adj. (sé-li-a-ke). Anat. V. *CÉLIAQUE*.

CÉLIBAT s. m. (sé-li-ba — lat. *calibatus* ; de *calere*, célibataire ; mot d'étymologie difficile pour lequel on a indiqué *coe*, signifiant un et répondant à *eka* du sanscrit, qui se réduit souvent à *ca*, — *c-ocles*, borgne, qui n'a qu'un œil, — et *libere* ou *lubere*, ce qui signifie : aimant à être un, seul, aimant la solitude. On a aussi proposé l'étymologie suivante : grec, coit, lit, coit, et *leipô*, je manque : je manque du lit où se fait le coit). Etat d'une personne qui n'est point mariée : *Le célibat est montré comme une imitation des anges*. (Boss.) *Le célibat des prêtres fut agité très-vivement au concile de Trente*. (Pleury.) *Le luxe tient dans le célibat une infinité de gens qui aiment mieux vivre commodément et seuls que d'avoir une famille*. (Grimm.) *Le mariage a bien des peines, mais le célibat en a de plus*. (Johnson.) *Tout homme qui se voue au célibat y voue nécessairement une fille*. (B. de St-P.) *Au XIV^e siècle, les prêtres vivaient presque partout la loi du célibat*. (Chateaub.) *Il faut être égoïste ou misanthrope pour aimer le célibat*. (Boiste.) *Le célibat des prêtres n'est pas une question de dogme, mais de pure discipline*. (Guérout.) *Le célibat suppose la sainteté, mais il ne la donne pas*. (A. Martin.) *Le célibat est en même temps le véhicule de la débauche, le scandale du monde et le suicide de genre humain*. (A. Martin.) *Le célibat des prêtres est un arrêt de mort qui n'est pas d'institution primitive*. (G. Sand.) *Le jour où l'Eglise a condamné ses lévites au célibat, elle a créé dans l'humanité un ordre de passions étranges, malades et impossibles à tolérer*. (G. Sand.) *Le monde déblatère contre le célibat des prêtres, et il méprise les prêtres mariés*. (A. Constant.) *La conservation de l'espèce est assurée de telle sorte que le célibat ne peut être ni un danger ni un inconvénient*. (J. Simon.) *Il est curieux de remarquer combien l'Eglise a essayé par tous les moyens de propager la loi du célibat, loi si profondément immorale à mon avis*. (Mme L. Colet.)

... Le célibat, morne, désert et rude, N'est plus la liberté, mais bien la solitude.

E. AUGIER.

Dans mon gouvernement, despotisme complet : Je rentre quand je veux, je sors quand il me plaît ; Je dispose de moi, je m'appartiens, je m'aime, Et sans rivalité je jouis de moi-même. *Célibat ! célibat ! le lien conjugal* A ton indépendance offre-t-il rien d'égal ?

C. DELAVIGNE.

— Par ext. Abstinence conjugale : *Quotique mariée, la prophétesse druidique était astreinte à de longs célibats*. (Michelet.) || Inus.

— Fig. Privation de toute affection : *Il n'y a de triste célibat que le célibat du cœur*. (Mme C. Bachi.)

— Antonyme. Mariage.

— Encycl. Le célibat doit être envisagé par rapport aux lois politiques et par rapport aux lois morales. Considéré à ce double point de vue, c'est un sujet vaste et intéressant, puis-

qu'à lui viennent se rattacher de graves questions d'histoire, d'économie sociale et de religion. Nous allons étudier le *célibat* sous ces trois points de vue.

Hist. L'homme n'est pas fait pour vivre seul. A peine le Créateur l'eut-il placé sur la terre qu'il lui donna une compagne, et, s'adressant au couple qu'il venait de former, il dit : « Croissez et multipliez. » L'obéissance, en pareil cas, était plus qu'un devoir ; elle devenait une mesure de prudence conservatrice. Aussi n'existe-t-il que de rares célibataires dans la société naissante, et, tant que les mœurs restèrent pures, cet état anormal fut presque inconnu. Quand le monde vieillit et qu'avec le temps augmenta la corruption, il se forma bientôt une classe d'égoïstes, ne vivant que pour eux et s'inquiétant peu de la société au milieu de laquelle ils occupaient une place. Le nombre en devint bientôt considérable, et, chose excusable à une époque où le besoin des bras se faisait sentir, la loi intervint pour faire prévaloir l'intérêt général.

A commencer par Moïse, dont les ordonnances ne laissaient et ne laissent pas même aujourd'hui aux particuliers la liberté de se marier ou non, les anciens législateurs se sont tous signalés par leurs rigueurs contre les célibataires. Sauf quelques rares exceptions, le mariage est obligatoire pour tous les Israélites dès qu'ils ont atteint l'âge de vingt ans. C'est un de leurs 613 préceptes. De là, dans leurs casuistes, ces maximes si fréquentes d'après lesquelles tout homme qui ne prend pas les mesures nécessaires pour se donner des héritiers n'est pas un homme et doit être regardé comme homicide. Lycurgue ne traitait pas plus favorablement les célibataires : ils étaient notés d'infamie, exclus des charges civiles et militaires, voire même des spectacles et des jeux publics. Dans certains jours de fêtes solennelles, ils étaient exposés à la risée du peuple et promenés nus autour des places publiques. Il y avait même une solennité particulière où les femmes les traînaient dans cet état au pied de leurs autels, leur faisaient faire amende honorable à la nature, les accablaient de coups, de soufflets, et les forçaient à chanter des chansons infamantes composées à cette occasion contre eux. Dans les autres républiques grecques, on établit de même des lois pénales contre le *célibat* ; elles ne nous sont point connues, mais un usage particulier semble en démontrer l'existence. Démosthène, dans son plaidoyer contre Léocharès, dit qu'on plaçait sur la tombe des célibataires un vase destiné au bain et de couleur noire. Était-ce en vertu de la loi ? nous l'ignorons ; mais certainement cet usage n'était pas honorable pour le défunt. Quoi qu'il en soit, Platon, d'après la connaissance qu'il avait des mœurs de son siècle, s'élève contre les célibataires, leur impose, dans son *Vie* livre des *Lois*, une amende, et ne veut pas qu'on ait pour eux la moindre déférence.

A Rome, les lois ne se montrèrent pas moins sévères pour les célibataires ; les descendants de ceux qui avaient enlevé les Sabines ne pouvaient voir d'un bon œil les citoyens rester inutiles à la patrie. Aussi, à chaque dénombrement quinquennal, les censeurs imposaient aux célibataires une amende appelée *as uxoriæ*, et, après le siège de Vésès, on vit Camille forcer les célibataires à épouser les veuves des citoyens morts en défendant la patrie.

Les mœurs, qui continuèrent à se corrompre, dit Montesquieu, contribuèrent beaucoup à dégoûter les citoyens du mariage, qui n'a que des peines pour ceux qui n'ont plus de sens pour les plaisirs de l'innocence. C'est l'esprit de cette harangue que Metellus Numidius fit au peuple dans sa censure : « S'il était possible de n'avoir point de femmes, nous nous délivrerions de ce mal ; mais, comme la nature a établi que l'on ne peut vivre heureux qu'avec elles, tandis qu'on ne peut subsister qu'elles, il faut avoir plus d'égards pour notre conservation que pour des satisfactions passagères. » Les discordes civiles, les triumvirs, les proscriptions, affaiblirent Rome plus que ne l'avait fait la guerre. Il restait peu de citoyens, et la plupart n'étaient pas mariés. Pour remédier à un mal dont les conséquences devenaient de jour en jour plus graves, César et Auguste rétablirent la censure, et voulurent même être censeurs. Ils firent à ce titre divers règlements : César donna des récompenses à ceux qui avaient beaucoup d'enfants ; il défendit aux femmes qui avaient moins de quarante-cinq ans, et qui n'avaient ni mari ni enfants, de porter des pierres et de se servir de litières : méthode excellente d'attaquer le *célibat* par la vanité. Les lois d'Auguste furent plus pressantes ; il imposa des peines nouvelles à ceux qui n'étaient pas mariés et augmenta les récompenses de ceux qui l'étaient et de ceux qui avaient des enfants. Il promulgua, en outre, les lois *Julia* et *Poppæa*. L'esprit général de ces lois, dont nous parlerons en leur lieu et place, était de faire préférer en toute occurrence les gens mariés à ceux qui ne l'étaient pas, les pères qui avaient des enfants à ceux qui n'en avaient pas. Le citoyen romain qui avait trois enfants était exempt de toute charge personnelle. Quant aux célibataires, ils ne pouvaient rien recevoir des étrangers par testament ; aussi Plutarque prétend que les Romains se mariaient pour être héritiers et non pour avoir des héritiers.

Malgré cette espèce d'ostracisme prononcé

par la loi contre le célibat, cet état ne cessait pas d'avoir de nombreux partisans, soit à cause de lourdes charges qu'imposaient le mariage et le luxe toujours croissant des femmes, soit surtout à cause des prévenances et des attentions de toute espèce dont les célibataires étaient l'objet de la part de ceux qui briguaient une place dans leur testament. (V. le mot *CAPTATION*.) Si l'on est étonné d'une législation si opposée à nos mœurs et à nos habitudes, si l'on a peine à comprendre comment des villes florissantes comme Athènes, des États immenses comme l'empire romain, se croyaient obligés de recourir à des mesures exceptionnelles, et nécessaires seulement à des États naissants qui veulent augmenter le chiffre de leur population, il faut se souvenir que la cité antique était composée d'un petit nombre de privilégiés et d'une quantité considérable d'esclaves. La race des hommes libres, des vrais citoyens, disparaissait peu à peu, usée par les guerres, par les unions stériles, ou même par les plaisirs, et il ne restait plus alors que les esclaves ; on avait beau les affranchir, les mettre dans le sénat ou dans l'armée, ils gardaient toujours une âme servile, et ce furent eux qui donnèrent l'exemple de toutes les bassesses sous les empereurs, de toutes les timidités devant les barbares. C'est cette cause d'affaiblissement qui mina peu à peu toutes les républiques antiques, Sparte et Athènes aussi bien que Rome : juste retour, et qui attend inévitablement toutes les institutions où l'on fait bon marché de la liberté et de la dignité humaines.

Dès le commencement de l'empire, dit Montesquieu, des sectes de philosophie avaient déjà introduit un esprit d'éloignement pour les affaires. De là une idée de perfection attachée à tout ce qui mène une vie spéculative ; de là l'éloignement pour les soins et les embarras d'une famille. La religion chrétienne, venant après la philosophie, fixa, pour ainsi dire, les idées que celle-ci n'avait fait que préparer. « Tel fut, en effet, l'esprit du christianisme naissant, qui, pour réagir contre les mœurs corrompues de l'empire, se jeta dans l'excès contraire, fit de la continence l'état par excellence, et convia tous ses adeptes à approcher de plus en plus de cette perfection. Il faut parcourir les écrits des premiers Pères de l'Eglise pour se rendre compte de l'éloignement qu'ils manifestaient pour le mariage. Saint Justin le regarde « comme un usage illégitime par lequel on satisfait le désir de la chair. » Il donne de grandes louanges à ceux qui restent dans le *célibat*, ou qui étant mariés vivent comme s'ils ne l'étaient pas. Tertullien écrivait à sa femme : « Si nous lisons dans les Ecritures qu'il vaut mieux se marier que brûler, quel cas doit-on faire, je vous le demande, d'un bien qui n'est bien qu'en égard au mal ? S'il est permis de se marier, ce n'est qu'autant que cela est moins mauvais que de brûler ; mais combien n'est-il pas plus salutaire et plus heureux de ne point se marier et de ne point brûler ! » C'était, il faut l'avouer, une déclaration tout à fait galante. Avec de telles idées sur le mariage, on peut juger si les secondes noces étaient vues d'un œil favorable. « Si une jeune veuve, disait saint Jérôme, ne peut ou ne veut pas garder la continence, qu'elle prenne un mari plutôt que le diable. La belle chose, et bien à souhaiter, ou il s'agit de choisir entre cette chose et Satan ! » Mais, tout en lui permettant ce remède extrême, le farouche saint lui refusait les secours de l'Eglise dans le cas où elle serait venue à tomber dans la misère. D'autres Pères ont encore été plus loin, et on se refuserait à croire à quel degré d'aberration ils sont arrivés, si leurs œuvres n'étaient là pour l'attester. Saint Irénée disait que la Samaritaine « s'était rendue coupable du crime de fornication, pour n'être pas restée veuve après la mort de son mari et pour en avoir épousé plusieurs autres. » Minutius Félix comparait les secondes noces à un adultère ; saint Basile les appelait une polygamie, une fornication mitigée ; saint Grégoire de Nazianze, enchevissant encore là-dessus, disait : « Que le premier mariage est légitime ; que le second n'est accordé que par indulgence ; que le troisième est un crime, et que le quatrième ne peut être contracté que par des pourceaux. » Rien d'étonnant si, sous l'influence de pareilles idées, on voyait les hommes et les femmes se jeter dans les monastères, les gens mariés se séparer pour vivre plus saintement dans une communauté religieuse, ou bien même faire comme Injuriosus et Scolastique, dont l'histoire, racontée par Grégoire de Tours, peint trop bien son époque pour que nous ne la rapportions pas ici. « Dans le même temps, Injuriosus, l'un des plus riches sénateurs d'Auvergne, demanda en mariage une jeune fille de même condition que lui, et ayant donné des arrhes, il fixa le jour des noces. Leurs pères n'avaient pas d'autres enfants qu'eux. Lorsque le jour fut arrivé, et quand la solennité du mariage eut été célébrée, les nouveaux époux se mirent, selon la coutume, dans un même lit. Mais la jeune fille, douloureusement affligée et tournée contre la muraille, pleurait amèrement. Son époux lui dit : « Pourquoi te chagrines-tu ? Je t'en prie, dis-le-moi. » Et comme elle se taisait, il ajouta : « Je te supplie en grâce, par Jésus-Christ, fils de Dieu, de me faire connaître la cause de ta douleur. » Alors s'étant tournée contre lui, elle lui dit : « Quand je pleurerai tous les jours de ma vie, jamais je ne verserai assez de larmes pour effacer la douleur profonde qui remplit mon cœur. »

J'avais résolu de conserver à Jésus-Christ... mon faible corps pur du contact des hommes ; mais malheur à moi, qu'il a tellement abandonnée, que je ne puis exécuter ce que j'avais résolu ! Malheur à moi, qui, dans ce jour que je n'aurais jamais dû voir, ai perdu ce que j'avais conservé depuis le commencement de ma vie. Voilà en effet que, délaissée par le Christ immortel, qui me promettait pour dot le paradis, je suis devenue l'épouse d'un homme mortel, et qu'au lieu de roses incorruptibles dont je devais être parée, je suis défigurée plutôt qu'ornée par des débris de roses flétries ; et quand je devais, sur le quadruple fleuve de l'agneau, revêtir l'étoile de pureté, le vêtement que je porte est pour moi un fardeau, et non pas un honneur. Mais à quoi bon plus de paroles ? Infortunée ! moi qui devais obtenir le ciel, je suis aujourd'hui en gloutie dans l'abîme. Oh ! si un tel avenir m'attend, pourquoi le premier jour de ma vie n'en fut-il pas le dernier ? Les biens de la terre me font horreur, parce que je me représente les mains du Rédempteur percées pour le salut du monde ; et je ne vois plus de diadèmes, d'éblouissants, de superbes pierres, lorsque l'image de sa couronne d'épines s'offre à mon esprit. Je méprise les vastes champs de tes domaines, parce que je soupire après les douceurs du paradis. Tes maisons élevées me font pitié, lorsque je considère le Seigneur résident au-dessus des astres. » A ces paroles, qu'accompagnaient d'abondantes larmes, le jeune homme, touché de compassion, répondit : « Nos parents, qui sont de la première noblesse d'Auvergne, ont voulu nous unir pour perpétuer leur famille, afin qu'après leur mort un héritier étranger ne vint point à leur succéder. » Elle lui dit : « Le monde n'est rien, les richesses ne sont rien, la pompe d'ici-bas n'est rien ; elle n'est rien, la vie même dont nous jouissons. La vie qu'il faut surtout rechercher, c'est celle qui ne se termine pas à la mort, qu'aucun malheur ne peut abréger, qu'aucun accident ne peut interrompre, où l'homme élevé au bonheur des anges goûte une joie impérissable dans la contemplation du Seigneur lui-même. Le jeune époux reprit : « A tes douces paroles, la vie éternelle m'est d'un plus vif éclat ; aussi, si tu veux t'abstenir de toute concupiscence charnelle, je partagerai ta résolution. » Elle répondit : « Il est difficile que les hommes accordent autant aux femmes ; cependant, si tu fais en sorte que nous vivions sans tache dans ce monde, je te donnerai part de la dot qui m'a été promise par mon Seigneur Jésus-Christ, auquel je me suis consacrée comme servante et comme épouse. » Alors, armé du signe de la croix, il dit : « Je ferai ce que tu demandes. » Et tous deux, s'étant donné la main, s'endormirent. Depuis, ils couchèrent durant plusieurs années dans un même lit, et vécurent dans une admirable chasteté ; ce qui fut bien prouvé au moment de leur mort, car lorsque le temps des épreuves fut terminé, et que la chaste vierge monta vers le Christ, son mari, après avoir rempli les devoirs funéraires, dit en la déposant dans le tombeau : « Je te rends grâce, Seigneur, notre Dieu éternel, de ce que je re-mets à ta miséricorde ce trésor sans tache ; tel que je l'ai reçu de toi. » Mais elle, souriant à ces paroles, reprit : « Pourquoi dis-tu ce qu'on ne te demande pas ? Peu de temps après l'avoir enseveli, il la suivit lui-même au tombeau. Comme leurs sépultures avaient été placées entre des murs différents, il se fit un miracle tout nouveau, qui prouva la chasteté des deux époux. Le peuple s'étant rendu le lendemain matin à leurs tombes, qu'il avait laissées à une grande distance l'une de l'autre, les trouva réunies, sans doute parce que le tombeau ne devait point séparer les corps de ceux que le ciel unissait. Les habitants du lieu les ont jusqu'à ce jour appelées les deux amantes. »

On sait combien, au moyen âge, fut répandu le *célibat*, par suite de l'extension indéfinie des couvents et de la vie monastique. Ce qui serait aujourd'hui un danger et une ruine pour la société fut alors un bien et une chance de salut. Tous ces hommes réfugiés dans les monastères adoucèrent les mœurs des barbares ; l'exemple de leur dévouement et de leur vie austère conserva quelques étincelles du flambeau de la science et de la civilisation, et ce furent les moines qui défrichèrent les grandes forêts qui couvraient la Gaule et la Germanie. A l'article *COUVENT* nous traiterons plus au long cette question ; nous montrerons comment, à la fin, les ordres religieux succombèrent sous une juste réprobation ; mais il serait injuste de méconnaître à l'origine et les services qu'ils ont rendus et leur influence vraiment civilisatrice.

Si le moyen âge avait eu son *célibat* religieux, la société féodale eut son *célibat* politique. Les républiques antiques, pour conserver la cité, imposaient le mariage à tous leurs membres ; la société féodale, pour conserver le lustre et l'éclat des grandes familles, imposa le *célibat* à tous les pûnés, n'obligeant au mariage que l'aîné. Les fils étaient destinés à l'armée ou aux honneurs ecclésiastiques, les filles jetées dans des couvents. Non-seulement de semblables dispositions étaient condamnables au point de vue de la justice et de l'équité ; mais, au point de vue de la morale sociale, elles avaient les résultats les plus fâcheux. Ce sont ces hommes habitués au jeu, à la chasse, à la débauche, qui, jetés violemment dans une carrière à laquelle ils répugnaient, ont fait ce haut clergé qui a si longtemps été un modèle

d'incontinence et de mœurs déréglées. Aussi, quand Louis XIV reprochait à l'archevêque Dillon ses nombreux équipages de chasse, lui demandant comment il ferait pour reprendre ses curés s'il leur donnait ainsi lui-même l'exemple, le prélat répondait avec raison : « Chez eux, c'est leur défaut; chez moi, c'est celui de ma race. » C'étaient toutes ces filles de nobles, de seigneurs, de princes, voire même de rois, qui introduisaient dans les couvents, où elles étaient enfermées malgré elles, le luxe, la mollesse, et un relâchement de mœurs qui serait à peine croyable s'il n'était justifié par les témoignages contemporains.

Dans presque toute l'Europe se retrouvaient ces usages, qui subsistent encore en Allemagne. A Venise, il y avait pourtant une légère modification; le *célibat* était regardé comme l'état le plus heureux parce qu'il permettait de se livrer au jeu, à l'amour et à l'intrigue, les trois grandes passions des Vénitiens, c'était le cadet qui devait se marier et perpétuer le nom; sa femme était plutôt un meuble de famille qu'autre chose : elle devait être mère à tout prix et, pour ce but, tous les moyens lui étaient bons. On peut voir, dans Debosses et dans les autres voyageurs, les singulières comédies nées de cet état de choses, où la politique trouvait bien mieux son compte que la morale.

Depuis que la Révolution a aboli le droit d'aînesse et les privilèges, le *célibat* n'est plus forcé pour personne, et il est parfaitement loisible à tous de le garder sans encourir ni la censure des lois ni celle de l'opinion publique. L'obligation de se marier était suscitée jadis par le besoin d'avoir des citoyens dans ces petites sociétés fermées où la pénurie d'hommes était toujours imminente et toujours dangereuse; mais, dans nos grandes sociétés, l'État n'aurait aucune excuse pour violenter ainsi les inclinations individuelles; tout s'y balance et s'y pondère par les grands nombres.

— Eoon. Au point de vue économique et social, la question du *célibat* a, dans les temps modernes et notamment de nos jours, divisé les esprits les plus compétents. La société et l'État, qui ressentent toujours l'influence de ces courants d'opinion, ont tour à tour flétri ou tendu à encourager le *célibat*. Il faut le reconnaître cependant, le sujet est et doit rester complètement en dehors du domaine de la législation. Que le *célibat* soit étudié dans ses conséquences économiques, rien de mieux; mais tant que ces conséquences ne présenteront aucun danger, tant qu'il y aura de quoi satisfaire à tous les besoins sociaux, le mieux est de laisser à chacun liberté pleine et entière.

C'est donc la question purement économique que nous allons examiner, et, pour mettre nos lecteurs à même de se former une opinion, nous allons placer sous leurs yeux toutes les pièces du procès.

Voici d'abord comment s'exprime Rossi :

« Si les moyens d'existence manquent, si les célibataires ne sont pas en état de suffire à l'entretien des enfants qui naîtraient d'eux, alors les encouragements au mariage sont nuisibles; ils sont un contre-sens ou pour le moins une imprudence : c'est en même temps ôter quelque chose à ceux qui ont à peine assez pour eux-mêmes et préparer des souffrances et une mort prématurée à ceux qui naîtront plus tard. » Ce qui, en cette matière, est vrai des encouragements est aussi vrai des peines. Soumettre les célibataires à une peine, ce serait punir quelqu'un de ce qu'il ne marche pas quand il n'a point de jambes. Si, au contraire, les moyens existent, alors de deux choses l'une : ou l'état social est un état normal, et il est inutile de prononcer une pénalité pour forcer à une chose que chacun fera de lui-même dans la limite de ses moyens personnels, ou, s'il y a manque de mariages, de procréations légitimes, cet état révèle un vice social, une gangrène morale dans la société : ce ne sont pas des lois pénales qui pourront y porter remède. A Rome, les lois sur les célibataires n'aboutirent qu'à des destructions déplorables d'enfants. Les lois *Julia* et *Poppæa*, rendues par Auguste l'an 757 et l'an 762 de Rome, déclarèrent vainement les célibataires incapables de tous legs, de toute succession, legs et succession dont héritait, à leur défaut, le trésor impérial. A ce sujet, M. Rossi fait remarquer que cette législation, qui a été en vigueur jusqu'à Justinien, ne réforma en rien les habitudes et les mœurs des Romains, et que si, plus tard, le mariage et la procréation des enfants légitimes revinrent en honneur, ce n'est pas à ces lois qu'on l'a dû, mais aux progrès de la civilisation et à la réorganisation complète de la société.

La facilité avec laquelle, dans les pays catholiques, des individus se comptant parfois par centaines de mille acceptent le *célibat*, a suggéré à certains économistes de recommander ce genre de vie aux ouvriers qui ne trouvent pas dans l'exercice de leur profession une suffisante continuité d'aisance pour eux et pour leurs familles. Sur ce point, la réponse est venue d'un prêtre économiste, de M. l'abbé Corbière, auteur d'un ouvrage intitulé : *L'Economie sociale au point de vue chrétien*. M. Corbière fait ressortir, en termes très-saisissants, la disparité des situations : « Il n'existe point de parité entre celui qui choisit librement le *célibat* et l'ouvrier à qui cette condition est imposée. Le prêtre, que rien ne force à cet isolement, mesure ses forces. Il examine de quel empire il est doué sur lui-même, et quelle

confiance il lui est permis d'avoir dans la persévérance de ses résolutions; il se rend compte de l'énergie dont sa volonté est capable pour dominer les situations difficiles et résister aux séductions; il s'étudie pendant de longues années et ne s'engage qu'après avoir traversé les phases des années les plus orageuses. Il en est tout autrement dans le système de Malthus. Le travailleur ne choisit pas le *célibat*, il le subit comme une fatalité. Il faut qu'il s'y résigne, sans égard pour son tempérament et la mollesse de son caractère. Il ne l'embrasse point pour obéir à une conviction profonde, à une vocation particulière, il l'accepte comme une chaîne. C'est au nom de la nécessité, malgré les dispositions de son cœur, qu'il est réduit à vivre isolé. Le *célibat* du prêtre ne laisse pas son cœur vide d'affections. Détaché des jouissances dont le mariage lui offrait la perspective, il rencontre celles de l'ascétisme, surtout celles d'une existence dévouée à l'éducation des enfants, aux soins des malades, à l'instruction des ignorants, au ministère pastoral. Aux ressources que les ecclésiastiques trouvent contre les dangers du *célibat* dans leurs dispositions pieuses, la nature de leurs occupations journalières, leur vie retirée et laborieuse, les habitudes de méditation sur les fins dernières, se joignent les moyens de discipline fournis par la hiérarchie. Les lois ecclésiastiques, les avertissements de la charité, l'œil du supérieur, complètent le système d'encouragement et de répression dont l'effet est de soustraire le prêtre et le religieux aux dangers de leur vocation et de les ramener au bien, s'ils s'en sont écartés. Les règlements qui leur interdisent certains divertissements et certaines sociétés, les conseils qu'ils reçoivent de l'évêque, même les rigueurs d'une censure publique imméritée, les empêchent de dévier. Leurs amis et leurs ennemis contribuent également à les maintenir dans les devoirs de leur vocation. Mais les hommes du monde, particulièrement les ouvriers, ne jouissent d'aucune de ces ressources. Ils sont livrés à la tentation sans moyens de défense. Loin d'être prévenus contre le mal par l'opinion, ils y sont excités par les séductions au milieu desquelles ils vivent et par les railleries de leurs compagnons. Personne n'exerce sur leurs égarés un droit de censure; s'il se trouve quelqu'un pour les blâmer, ce n'est guère que pour les fautes matérielles de leur inconduite, et c'est rarement dans l'intérêt de la moralité. »

M. Corbière démontre également, en très-bons termes, qu'à tous les points de vue la généralisation du *célibat* parmi les classes inférieures conduit aux plus funestes résultats sociaux. « La conduite irrégulière des jeunes gens, dit M. l'abbé Corbière dans son ouvrage intitulé : *De l'économie sociale au point de vue chrétien*, n'offre pas ce caractère d'abaissement qui atteint les catégories d'ouvriers destinés à un *célibat* indéfini. On ne se forme pas une idée de l'abjection dans laquelle tombent ces derniers. Sans estime pour la femme avec laquelle ils ont des relations, et ne pouvant la produire dans le cercle de leurs amis, ils font descendre leurs autres sentiments à son égard au niveau du mépris qu'ils ont pour elle. Ils la maltraitent et lui refusent les subsistances nécessaires. Pourront-ils lui donner des conseils? Ils se sentent trop indignes de considération pour prétendre à ce droit. Que dis-je? Ils n'oseront pas même réclamer le respect de leurs enfants, tant la conscience leur dira haut qu'ils ne le méritent pas. Vous aurez donc de mauvais ménages, des enfants vicieux, des familles perverses; sous prétexte d'épargner des charges trop lourdes aux ouvriers, vous préparez leur dégradation, vous brisez leur cœur, vous les rendez plus misérables en leur enlevant le stimulant du travail et de l'économie. Vous aurez moins de mariages et d'enfants élevés chez leurs parents; mais le nombre des unions irrégulières et des enfants illégitimes et abandonnés en sera accru. » Sur tous ces points, les statistiques de la criminalité et de l'assistance publique donnent tristement raison à M. Corbière.

Un économiste très-indulgent pour les institutions de l'ancien régime, mais qui est en même temps un administrateur très-pratique, M. le conseiller d'Etat Le Play, l'auteur de tant de travaux sur l'économie sociale, a été amené par ses études à se prononcer, sur les institutions et les mœurs qui poussent au *célibat*, avec la même sévérité d'expression que les publicistes du XVIII^e siècle et que les hommes politiques de nos grandes assemblées révolutionnaires. « On a, dit-il dans son remarquable ouvrage intitulé : *La réforme sociale, très-justement signalé les scandales que donnaient précédemment les familles nobles dont les aînés vivaient dans le luxe et la débauche, tandis que les filles et les cadets étaient condamnés au célibat. » M. Le Play est également convaincu que, dans notre société moderne, le *célibat* a plus d'inconvénients que d'avantages.*

Après avoir étudié la question du *célibat* sur les divers points de l'Europe où ce genre de vie a encore l'appui de l'opinion publique, et même de la loi, M. Le Play ne l'accepte que pour les individus qui, moralement ou physiquement, sont plus ou moins hors d'état de se conduire et de régler leur vie. Au milieu des populations le plus heureusement douées, il existe toujours une proportion considérable d'individus qui, à raison des vices de leur constitution physique, des lacunes de leur intelli-

gence et, en général, de l'infériorité de leurs aptitudes sociales, ne peuvent être utilement admis au mariage. Il est manifeste qu'en conférant seulement cette dignité civile aux plus prévoyants, aux plus habiles et aux plus robustes, on rehausserait singulièrement les qualités physiques et morales de la race humaine. Les constitutions de tous les peuples se sont inspirées de ce principe plus qu'on ne saurait le croire au premier aperçu; et, en analysant les moyens employés pour atteindre ce but, on retrouve le contraste qu'offrent habituellement les procédés de l'ancien et du nouveau régime. Les organisations sociales fondées au moyen âge ne craignaient pas, en cette matière délicate, de faire intervenir l'autorité publique : ainsi une multitude de règlements tendant à imposer le *célibat* avaient été institués par les corporations urbaines ou manufacturières; de nos jours encore, plusieurs corporations des mines de l'Europe centrale et la plupart des communes urbaines de l'Allemagne méridionale, interdisent formellement le mariage aux individus qui n'ont pas acquis une certaine situation, ou atteint un certain âge, ou qui ne justifient pas de ressources suffisantes. Ces restrictions ont cependant rarement produit les résultats qu'on en attendait. Aujourd'hui, les restrictions de ce genre qui existent blessent en pure perte la dignité humaine et les plus légitimes exigences de l'esprit moderne. Ainsi, en Allemagne, les mineurs du Hartz ne peuvent guère se marier avant vingt-cinq ans révolus; dans la Carniole, l'admission au mariage est subordonnée à l'acquisition d'un grade qui ne peut guère être atteint avant trente-deux ans. Le résultat de ces règlements, si contraires en principe à la morale, est d'être diamétralement en contraste avec le but en vue duquel ils sont promulgués. Ainsi les ouvriers contractent tous, dès leur première jeunesse, des unions illicites qui se légitiment ordinairement à l'époque légale du mariage. Par un déplorable renversement de leurs devoirs, les parents sont obligés, sous peine de condamner leurs filles au *célibat*, de favoriser ces relations et d'établir dans leur propre maison une sorte de concubinage régulier. Dans son grand *Atlas sur les ouvriers européens*, l'auteur de la *Réforme sociale* fait ressortir en ces termes les inconvénients que ces règlements produisent dans le district de Solange : « Dans la situation faite à la population ouvrière par les règlements de la corporation, les parents, sous peine de condamner leurs filles au *célibat*, doivent favoriser les unions illicites qui précèdent toujours les mariages. Les enfants qui en proviennent sont élevés par les parents de la mère. La nouvelle famille ne se constitue donc réellement qu'à dater du mariage, c'est-à-dire six ou sept ans, en moyenne, après la naissance des premiers enfants. La pression ainsi éprouvée par les ouvriers exerce directement sur la moralité publique la plus funeste influence; elle a des conséquences fâcheuses pour presque tous les détails de l'organisation sociale. Ainsi chaque nouveau ménage se trouvant d'abord rattaché à celui des parents de la jeune femme, le père n'y est en quelque sorte qu'un étranger, et il se trouve privé devant ses enfants de toute autorité. »

Il est cependant un petit nombre de pays où le *célibat* est encore plus ou moins librement accepté par certaines classes de la société, sans que l'ordre social, la morale et le développement économique du pays aient trop à en souffrir. Sur ce point encore, M. Le Play sera notre autorité :

« Quelques peuples européens réussissent à résoudre cette délicate question du *célibat*, tout en prenant un accroissement rapide, sans imposer aucune contrainte et en maintenant les mœurs dans leur pureté. Dans certaines parties de l'Allemagne, on obtient ce résultat en se fondant sur la transmission intégrale des biens et sur le régime des *familles-souches*. Beaucoup de membres de ces familles sont heureux d'échapper à la responsabilité qu'impose la situation d'*héritier associé*, et surtout aux épreuves qu'il faut subir pour fonder une nouvelle maison. Moins enclins à se frayer une voie qu'à suivre l'impulsion d'autrui, ils trouvent naturellement leur place au foyer paternel, et tous les intérêts concourent à les y fixer. Ils continuent à jouir, en effet, près de l'héritier ayant mission de perpétuer la famille, de la situation qui leur est acquise depuis leur enfance, et ils trouvent le bien-être dans la conservation de leurs habitudes. »

Un traitement bienveillant est, du reste, garanti aux parents célibataires par des affections et des souvenirs datant de la première enfance. On leur assure habituellement, outre les biens qu'ils possèdent en propre, un pécule prélevé sur les produits du travail commun, et, par suite, une certaine indépendance. Les parents célibataires sont une seconde providence pour les familles auxquelles ils s'attachent. Ils s'associent à leurs travaux; ils assistent les parents dans l'administration du foyer et dans les soins que réclament les jeunes neveux; ils s'attachent à ces enfants qui naissent et se développent sous leurs yeux; souvent ils en adoptent un d'une manière spéciale et se plaisent à favoriser son établissement à l'aide de leur épargne personnelle. Souvent aussi, ils lèguent cette épargne au futur héritier pour accroître les chances de stabilité de la maison. C'est encore aux parents célibataires que revient habituellement

le soin des malades, l'une des attributions les plus nécessaires au bien-être et à la quiétude des familles. Chacun de ces célibataires tend, au reste, à prendre dans la famille une spécialité en rapport avec ses aptitudes, et s'identifie ainsi avec les besoins et les intérêts de la communauté. Ce dévouement à l'intérêt commun prend parfois sur les cœurs un empire excessif. Dans certaines contrées, notamment dans le duché de Nassau, on voit souvent une génération entière rester dans le *célibat* près du frère choisi pour être la souche de la génération suivante. Cette situation caractéristique se retrouve également dans les Hesses. L'esprit public est, dans certaines localités, notamment parmi les populations semi-rurales et semi-industrielles du district de Tolingen, assez forte pour subordonner le vœu de la nature à la préoccupation si caractéristiquement nationale de la conservation de l'héritage. Les jeunes gens des deux sexes qui ne se sentent pas assez d'énergie pour affronter les fatigues et les hasards de l'émigration se résignent volontairement au *célibat*. Renonçant à leur part d'héritage, ils se groupent dans le régime de la communauté, autour du membre de la famille le plus capable de servir de guide aux autres et de diriger l'exploitation du bien paternel. Les mêmes habitudes se retrouvent dans l'ouest de la France, particulièrement chez les métayers du Bocage vendéen. Partout on remarque que la partie de la population qui vit dans le *célibat* est moralement et physiquement inférieure à la classe des gens mariés. » Cette même infériorité physique et morale, M. Le Play la retrouve également dans certaines localités de la basse Bretagne et du Béarn, où les habitudes sont encore assez fortes pour interdire le mariage aux jeunes gens qui ne sont point en état de prendre des habitations à loyer et de subvenir aux dépenses qu'entraîne l'établissement d'un chef de maison.

Dans deux contrées de l'Asie, en Chine et au Thibet, le *célibat* est particulièrement favorisé par les mœurs et par les lois, surtout au Thibet, où le mariage empêche presque toujours de parvenir aux honneurs et aux premières fonctions de l'État. La pensée ne viendra cependant jamais à aucun économiste et à aucun moraliste de prendre ces pays pour exemple. Le peuple chinois, qui est le peuple où l'on compte le plus de célibataires, est aussi le peuple le plus corrompu de la terre. Il n'est pas de pays où l'infanticide soit plus pratiqué, et qui ait plus à se plaindre de l'excès de population, ce mal auquel, selon certains économistes, le seul remède serait le *célibat*.

— *Célibat ecclésiastique.* Le *célibat* n'a été dans aucune religion, si ce n'est dans la religion catholique, considéré comme une condition essentielle du sacerdoce. Il faut avouer cependant que les peuples, naturellement portés à admirer ce qui sent l'effort et tend à s'affranchir des lois de la nature, ont presque tous, sinon exigé, du moins loué l'abstinence des plaisirs de la chair chez les hommes voués au sacerdoce. Peut-être même le *célibat* sacerdotal n'était-il à leurs yeux qu'un privilège accordé aux ministres du culte, privilège qui leur permettait de mieux vaquer aux fonctions religieuses en les délivrant des embarras du mariage. Melchisédech, le premier prêtre ou sacrificateur que nous trouvons dans l'Écriture, n'avait pas de famille; et Moïse lui-même, bien qu'il n'eût pas gardé pour lui le sacerdoce, renvoya sa femme dès qu'il eut reçu les tables de la Loi. Cependant le sacerdoce juif, tel qu'il l'institua, était loin d'être fondé sur le *célibat*, puisqu'il était héréditaire, et Moïse se contenta de recommander aux prêtres de pratiquer la continence pendant quelques jours, avant de remplir leurs fonctions de sacrificateurs.

Moïse n'était donc pas plus partisan du *célibat* religieux, au moins absolu, que du *célibat* laïque. Mais, malgré son autorité, l'un et l'autre entrèrent avec le temps dans les mœurs du peuple dont il avait été le législateur; et l'on vit de nombreux prophètes vivre dans la continence; il nous suffira de citer Elie, Elisée et Daniel. Joseph nous parle, en outre, des Nazaréens et des Esséniens, qui auraient trouvé le moyen de se perpétuer sans le secours des femmes. Cette prétention ne leur appartient pas exclusivement, et l'histoire profane nous apprend qu'elle était aussi celle de certains religieux de Thrace, connus sous le nom de créateurs (*krista*), dénomination qui leur venait du privilège qu'ils auraient eu. Chez les Égyptiens, le sacerdoce et le *célibat* étaient réunis quelquefois, notamment chez les prêtres d'Isis, qui, pour pratiquer plus facilement les privations qui leur étaient imposées, avaient recours à la castration. C'était assurément une précaution infailible. Le *célibat* était même exigé des gymnosophistes, des hiérophantes à Athènes, et d'autres encore. Quant aux Perses, ils ne l'imposaient qu'aux jeunes filles consacrées au service du Soleil; Rome avait ses vestales et ses prêtres de Cybèle, et la Gaule, enfin, ses neuf vierges de l'île de Senn, sur les côtes de l'Armorique, auxquelles on attribuait des lumières et des grâces extraordinaires. Il en est même qui prétendent que l'île entière n'était habitée que par des filles, dont quelques-unes, désignées par le sort, allaient, chaque année, faire un voyage sur les côtes voisines, pour y former des unions passagères destinées à perpé-

tuer leur race. Elles jouissaient de certains privilèges, entre autres de celui de ne pouvoir être châtiées pour un crime, sans avoir cessé d'être vierges.

On le voit, si le *célibat* religieux existait avant le christianisme, ce n'était qu'à l'état d'exception; encore y avait-il de nombreuses infractions, chez les divinités mêmes qui le représentaient dans l'Olympe. Vesta avait un fils; Diane elle-même, la patronne de la chasteté par excellence, contemplait avec une certaine complaisance Endymion endormi; les Muses, enfin, ne s'étaient pas toujours montrées dignes du titre de *puellæ* que Juvénal leur décerne; Myrtilus donne la liste et le nom de leurs enfants. Les dieux vierges, Apollon et Mercure, ne valaient guère mieux. L'exemple était là; et leurs ministres l'ont suivi plus d'une fois. Les prêtres même, ceux de Cybèle surtout, sont loin d'être à l'abri de tout reproche; et l'on n'entendrait pas vives toutes les vestales qui avaient failli: ces faits n'ont rien d'étonnant; ils sont la conséquence nécessaire de toute résistance systématique aux lois de la nature.

C'est avec le catholicisme que commence le *célibat* des prêtres imposé comme règle générale. Nous voulons traiter ici ce sujet, moins en philosophe qu'en historien et au point de vue même de la discipline ecclésiastique. Sous ce rapport, le premier fait incontestable est que le *célibat* n'est point d'institution divine. Le silence de l'Écriture, la division des docteurs de Rome, la tolérance que les conciles et les papes ont, pendant une longue période, constamment eue pour des prêtres mariés, en sont une preuve à laquelle il n'y a rien à opposer. Voilà le fait historique. L'Évangile parle de la belle-mère de saint Pierre, et, en grec, *belle-mère* signifie mère de sa femme. Eusèbe et Clément rapportent que la femme de cet apôtre souffrit le martyre quelques années après l'ascension de Jésus-Christ. Il était donc pape et marié. Les mêmes auteurs parlent aussi de la fille de saint Luc. Origène, Tertullien et saint Ambroise n'ont point douté du mariage des apôtres. On peut donc s'étonner que, dans l'Eglise romaine, il se soit trouvé tant de défenseurs de cette dure loi du *célibat*, si opposée à la pratique des premiers siècles, et peut-être plus encore au cœur et au tempérament d'une grande partie du clergé. Ça été aussi un des points de la discipline romaine dont il a été le plus aisé aux protestants de montrer la naissance et le progrès par la tradition. Ils prouvèrent sans peine que, s'il s'était formé de bonne heure parmi les chrétiens un préjugé favorable au *célibat*, c'était une opinion particulière, qui ne s'appuyait nullement sur la loi évangélique; que les choses, malgré ce préjugé contre le mariage, restèrent en l'état pendant une longue suite de siècles, c'est-à-dire qu'il y eut toujours, pendant ce laps de temps, des prêtres et des évêques mariés; que certains conciles, sur lesquels on s'appuie pour défendre le *célibat* ecclésiastique, ne condamneraient formellement que le concubinage, non le mariage des prêtres; qu'enfin, c'est par des considérations morales très-contestables, mais en réalité dans l'intérêt de Rome, qu'a été établi le dogme, si l'on peut ainsi l'appeler, du *célibat* ecclésiastique. Il en a été de cela comme de la suprématie papale, dont le fondement n'a été également que le résultat d'un préjugé.

Tertullien, l'un des premiers, séduit par les montanistes, s'éleva contre l'honneur et la dignité du mariage. Le crédit que lui donnaient la pompe et l'éclat de son langage, ses véhémentes exhortations aux chrétiens de surpasser leurs adversaires en vertu et en pureté comme en abnégation et en toutes sortes de sacrifices, entraînèrent quelques esprits sévères dans son sentiment. Ils alléguèrent les soins et les distractions du mariage; ils prétendaient que Dieu et les hommes étaient mieux servis par un cœur qui n'avait point cette première occupation, et qu'un ecclésiastique, dégagé d'un lien qui traîne mille embarras après lui, remplissait mieux ses fonctions. C'était là un argument spécieux, et le meilleur, le seul de quelque poids qu'on ait fait valoir par la suite. Ils en trouvèrent d'autres bientôt, surtout pendant la persécution. Le mariage, disaient-ils, affaiblissait le courage, en le mettant aux prises avec les supplications, les larmes d'une épouse et d'une famille désolées; le martyre paraissait plus affreux. Les partisans du *célibat* ne pouvaient souffrir, d'ailleurs, que dans des temps de tristesse où l'Eglise était couverte de ses habits de deuil, un prêtre entrât dans un engagement où l'amour et la joie ont tant de part. Cela se conçoit, et n'a rien de choquant. C'était, dans la situation des chrétiens d'alors, un sentiment qui semblait naître du fond même des choses.

Quelques philosophes avaient, de leur côté, contribué puissamment, par leurs éloges de la chasteté, à faire trouver une plus grande perfection dans le *célibat* que dans le mariage. Pythagore et Zénon, le chef des stoïciens, répétaient souvent que le sage ne devait point se laisser aller aux sollicitations des sens, et nous avons de Théophraste un livre où il s'est étudié à montrer que le mariage n'est point compatible avec l'étude et les méditations philosophiques. L'esprit du paganisme même semblait favoriser le *célibat* à une époque où l'on s'imaginait que la virginité des prêtres et des vestales était agréable aux dieux, et que c'était profaner leurs autels que de s'en ap-

procher au sortir des embrassements d'une femme.

*Casti placent superis... Discedat ab aris
Cui tulit externa gaudia nocte Venus.*

TIBULLE.

La plupart des évêques se soulevèrent néanmoins contre cette doctrine absolue du *célibat*; mais les applaudissements qu'on donnait à ceux qui embrassaient ce genre de vie, et les raisons spécieuses de ses partisans, ne laissèrent pas de faire impression. Les longues persécutions qui affligèrent l'Eglise augmentèrent le penchant pour la mortification et pour l'austérité. Aussi, le concile de Néo-Césarée, en 314, ordonna qu'un prêtre qui se marierait serait déposé, sans toutefois que cette décision portât atteinte à son mariage; il retournait à la condition de laïque. Le concile d'Ancyre, tenu en 318, prit un tempérament plus équitable: il voulut qu'en s'engageant dans le sacerdoce, on pût se réserver expressément la liberté du mariage; autrement, il fallait s'en abstenir. Cependant ces deux conciles ne servirent point de règle générale, puisqu'au concile de Nicée (325) quelques évêques, partisans du *célibat*, proposèrent de faire une nouvelle loi par laquelle « les évêques et les prêtres seraient obligés de se séparer des femmes qu'ils avaient épousées lorsqu'ils n'étaient que laïques. » Mais Paphnuc, évêque de la Thébaidé, soutint « que le mariage était un état honorable entre tous, et le lit nuptial sans tache; qu'une trop grande sévérité pourrait être dangereuse à l'Eglise, parce que tout le monde n'est pas capable d'une continence aussi parfaite, et que les femmes ainsi abandonnées ne garderaient peut-être pas elles-mêmes la chasteté; qu'il suffisait, par conséquent, que ceux qui avaient été admis dans le clergé ne se mariassent plus selon l'ancienne tradition. » Il voulait donc qu'on ne rompit que dans cette limite avec l'ancienne tradition. Les évêques se rendirent à son avis, et, sans délibérer plus longtemps, ils laissèrent une pleine liberté à ceux qui étaient mariés. Voilà une décision solennelle rendue dans un concile oecuménique, reçue et acceptée par toute l'Eglise. Il en résulte que le mariage n'est point incompatible avec l'épiscopat, ni avec la condition ecclésiastique. Bellarmin, qui a trouvé cet incident du concile ruineux pour la doctrine du *célibat*, s'est avisé de le nier; mais il a été réfuté sur ce point par le jésuite Vasquez, et comment ne l'aurait-il pas été? Le fait est constaté par les plus irrécusables autorités. Socrate le Scolastique (*Histoire de l'Eglise*, liv. I, ch. xi), en faisant l'éloge de Paphnuc, a rapporté dans toute son étendue sa harangue au concile. Suidas, Cassiodore et bien d'autres ont confirmé ce fait si important de l'histoire; et Socrate assure que de son temps encore, au ve siècle (*Ibid.*, liv. V, ch. xxii), les évêques et les clercs s'abstenaient de leurs femmes quand ils le jugeaient à propos, sans y être contraints par aucune nécessité, et que plusieurs évêques avaient eu des enfants légitimes depuis qu'ils avaient été élevés à cette dignité. Il est certain que cette coutume se maintint longtemps après le concile. Saint Grégoire de Naziance vint au monde l'année même que son père fut fait évêque. Et afin qu'on ne dise pas qu'il avait été conçu avant l'élévation de son père à l'épiscopat, il suffit de rappeler qu'il était l'aîné de dix enfants, et que saint Pierre de Sébaste, le dernier de ces enfants, fut appelé la *dîme* de cette sainte famille. On n'était donc point choqué alors de voir un évêque avoir une nombreuse postérité. Saint Hilaire, évêque de Poitiers en 350, si célèbre entre les premiers évêques des Gaules, était marié; il était né païen, et sa conversion entraîna celle de sa femme et de sa fille. Il resta engagé dans les liens du mariage étant évêque; Fortunat, un de ses successeurs, l'en a loué, et Jean Bouchet, de Poitiers, dans ses *Annales d'Aquitaine et d'Antiquités du Poitou*, le plaint de ce que, obligé d'aller au concile de Séleucie, il dut quitter son évêché, sa femme et sa fille, que tant il aimait. Sur quoi le moine mantouan dit assez plaisamment:

Ne t'a point nuy d'avoir lignée,
Ni une femme à ton côté;
Car Dieu n'estoit lors si farouche,
Et n'avoit encore rejeté
Les nosces, les bers, ni la couche.

Saint Athanase parle de beaucoup d'évêques, et même de moines, ayant des enfants, sans aucun blâme, et comme d'une chose toute naturelle de son temps, où le mariage des ecclésiastiques était encore très-commun. Dans le code Théodosien, on remarque diverses lois des empereurs Constance et Constant renouvelées ainsi par Théodose le Jeune (438), par lesquelles ces empereurs accordent des privilèges et des immunités aux prêtres, à leurs femmes et à leurs enfants. La loi X, au titre *De Episcopis*, etc., porte: *Quod conjugibus et liberis eorum indulgemus*; et la loi XIV: *Omnibus clericis hujusmodi prærogativa succurrat, ut conjugia eorum ac liberi immunes semper a censibus, et separati ab hujusmodi muneribus perseverent*. Ces sortes de mentions sont fréquentes dans les auteurs des premiers siècles; et si l'histoire ne nous a pas conservé un plus grand nombre de témoignages sur ce point, c'est que le mariage n'était point dans la vie des évêques une circonstance assez mémorable pour la recueillir; malgré cela, on en rencontre d'assez nombreux témoignages. Sidoine Apollinaire, voulant faire élire

Simplicius évêque de Bourges, fait non-seulement son éloge, mais encore celui de sa femme, et détaille la sage éducation que tous deux donnaient à leurs enfants. Grégoire de Tours, racontant la mort d'un abbé surpris en adultère et tué par le mari, ajoute: « Ceci doit être un avertissement aux ecclésiastiques de ne pas jouir, contre la défense des canons, de femmes étrangères, que leur interdisent et les lois canoniques et les saintes Ecritures, et de se contenter de la compagnie des femmes qu'on ne peut leur imputer à crime. » Dans tous les historiens, du reste, on trouve les prêtres et les évêques mariés. C'est à partir du temps d'Innocent X que le préjugé favorable au *célibat* commença à reprendre et à prévaloir. Ceux qui se piquaient d'une sainteté plus parfaite se faisaient gloire de vivre hors du commerce, non-seulement illégitime, mais légitime des femmes. Le mariage commença à déchoir de son ancienne dignité, et le peuple redoubla de vénération pour ceux qui gardaient le *célibat*. Cela est si vrai, que le concile de Gangres fut obligé de fulminer des anathèmes contre ceux qui refusaient de recevoir la communion de la main d'un prêtre marié, *ἡγιασμένος*. Il acceptait donc hautement qu'on fût prêtre et marié, puisqu'il maintenait tous les droits du sacerdoce aux prêtres mariés et déclarait anathèmes ceux qui contestaient ces droits.

Nous avons indiqué par quelle voie s'est formé, à l'appui du *célibat* ecclésiastique, ce que nous avons appelé le *préjugé favorable*. Incontestablement ce préjugé a été le résultat de l'opinion, qui, bien ou mal dirigée, accrédite l'erreur ou la vérité; mais ce n'est pas un dogme.

Telle a été la marche historique des progrès du *célibat*. On peut dire que saint Jérôme, avec sa fougue, son éloquence et son goût pour la vie ascétique, en a été le premier apôtre; il a poussé en l'honneur de la virginité les choses très-loin; il en a hautement plaidé la cause par toutes sortes d'arguments, et a cherché à couvrir presque d'opprobre les ecclésiastiques qui ne se séparaient point de leurs femmes. Il se servait de cet argument, qui n'est pas trop grave pour un Père de l'Eglise: « Que, puisque saint Pierre veut qu'on honore sa femme, c'est l'honneur que de s'en abstenir, et que c'est lui faire outrage que de s'échapper avec elle à d'autres libertés. » Il va même jusqu'à jouer presque sur le mot, et à donner ou à reconnaître au mot *célebs* l'étymologie étrange qui le fait venir du mot *celum*, le ciel, comme si ceux qui vivent dans le *célibat* étaient des personnes célestes, et vivaient déjà comme des anges. Quelque peu de fondement qu'ait cette étymologie, saint Jérôme, qui recommandait le *célibat*, et qui, à la manière des orateurs, faisait souvent flèche de tout bois, ne manque pas de se servir de cette belle raison. Contre Jovinien: *Celibes*, dit-il, *quod celi digni sunt, inditum nomen*. « On leur a donné ce nom parce qu'ils sont dignes du ciel. » Depuis, s'apercevant qu'il avait outré les choses et plaidé avec trop de chaleur, il se réduisit à des raisons de bienséance que les plus jaloux et les plus délicats sur leur réputation se firent gloire d'observer. Cet état, que l'on comparait à la pureté des anges, supposait une victoire honorable sur les appétits de la chair, et un triomphe sur les plus sensibles mouvements du cœur. Ce conseil de saint Paul (*Corinth.*, ch. vii): *Celui qui ne se marie point fait mieux*, éblouissait tous ceux qui cherchaient à se distinguer. Les raisons tirées de la fragilité humaine relevaient encore plus, à leurs yeux, la gloire de dompter les révoltes de la chair et du sang. Un ecclésiastique n'osait alléguer, sans une légère honte, le besoin et la nécessité de se marier; comme cette pauvre vestale qui, gémissant sous les lois de la chasteté, ne put retenir ce que son cœur lui suggérait: *Felices nuptiae, disat-elle, et moriar, nisi nubere dulce est*. La faiblesse ou la corruption du cœur peuvent chercher à s'exuser sous l'humble aveu de l'infirmité de la nature; mais une volonté plus ferme devrait demeurer maîtresse de ces mouvements et mettre ce sacrifice, comme tous les autres, au pied de la croix.

Tel était le sentiment des chrétiens d'église. Toutes les époques n'ont-elles pas eu de ces exagérations de principes, qui sont peut-être, qui paraissent du moins des remèdes à certains maux? A une dissolution extrême de mœurs, on opposait une rigidité de mœurs extrême, et, par esprit de réaction, avec bonne foi, avec une sincérité et un dévouement parfaits, on en subissait les conséquences rigoureuses, on pratiquait ce qu'on prêchait. Nul doute que saint Jérôme ne fût observateur fidèle des règles qu'il recommandait. Il s'était retiré pour les observer, bien qu'il n'exercât aucune fonction ecclésiastique, dans une grotte de Bethléem. On sait qu'il avait gardé de son éducation païenne le goût des lettres. L'anachorète cachait en lui un esprit vif, enjoué, un esprit emporté, caustique par moments. Du désert qu'il habitait et où il vivait de racines et de pain, il entretenait la plupart du temps une correspondance active avec des savants et des personnages de divers rangs; correspondance très-instructive et très-agréable à lire. La vie qu'il menait dans la Thébaidé le charma si fort, qu'il exhorta ses plus tendres amis à l'imiter. Il a écrit là-dessus la plus fleurie et la plus touchante de ses lettres. Il sollicite Héliodore à rompre courageusement toutes les chaînes qui l'attachaient à sa famille.

Il lui dit que la piété exige ce sacrifice, et que rien ne doit lui coûter pour suivre le drapeau de la croix. Toute cette correspondance de saint Jérôme est pleine d'intérêt, au point de vue même de l'histoire. Mais ce qu'on y remarque surtout, c'est une haine vigoureuse du mariage, et une profonde admiration pour le *célibat* et la virginité; il y dit souvent que, alors même que le mariage des prêtres n'était point condamné par l'Écriture, il y avait une vertu particulière et une gloire spéciale à demeurer dans le *célibat*. Non content de soutenir son sentiment sur ce point avec une extrême passion, il se jette dans un autre excès. Même chez les laïques, il désapprouvait fortement les secondes noces; il y trouvait quelque chose de choquant pour la pudeur d'une femme, et comme une sorte de débauche. Il y a même dans ses doléances à cet égard un trait assez plaisant; il raconte, dit-il avec honte, qu'il avait vu à Rome une femme qui fut enterrée par son vingt-deuxième mari, et un mari qui avait enterré vingt femmes; il semble qu'il ne s'en pouvait consoler.

Dans les siècles suivants, il se trouva longtemps encore des prêtres qui se maintinrent en possession du mariage, et qui eurent des enfants malgré l'opinion des évêques de Rome. L'Allemagne résista à la papauté et aux conciles. Tout l'Occident fut divisé par cette question jusqu'à Grégoire VII, qui réduisit un grand nombre d'Eglises sous le joug. Ce qu'il y avait de singulier, c'est que ce pape, qui excita tant de troubles pour la continence, traitait avec lui sa chère Mathilde, toujours attachée à ses côtés: *Lateri comes individualis*. Il la nommait la *filie de saint Pierre*, afin de sanctifier, pour ainsi dire, par un si beau nom l'objet de sa passion amoureuse. Et, de son côté, elle lui écrivait avec tant d'emportement, qu'elle appliquait à ses amours le passage de saint Paul: *Je sais que ni la mort ni la vie, ni ange ni principauté ne me pourront séparer de la dilection de saint Pierre*. Grégoire VII ne parvint point toutefois, malgré ses efforts, ses menaces et ses anathèmes, à faire prévaloir dans toutes les Eglises de la chrétienté la doctrine du *célibat* d'une manière dogmatique et générale. Pour faire cesser les résistances, il fallut recourir aux mesures violentes, et, dès le xiv^e siècle, Rome employa la force ouverte pour contraindre au *célibat* les prêtres les plus récalcitrants; il est vrai que, pour le maintien officiel d'une discipline qui produisit dans ce siècle tant de scandales, la morale se relâchant de ses rigueurs, on fut obligé de se montrer de plus en plus indulgent pour le concubinage des prêtres.

Les historiens, aussi bien que les conteurs, sont d'accord sur ces points. Plus d'une fois, dans les fabliaux, on trouve mentionnée la femme du prêtre ou la *prédresse*, mot qui signifiait tantôt la femme légitime, tantôt la concubine. En 1229, dit l'abbé Vély, les prélats anglais s'assemblèrent à Londres pour trouver le moyen de réduire les prêtres à la continence. Ceux-ci fournirent au roi de grosses sommes; il protégea le scandale et leur laissa leurs femmes. En Biscaye, on alla jusqu'à ne pas recevoir ceux qui n'avaient pas de *commères*; c'était une caution pour la tranquillité des maris. Enfin, toutes les foudres de l'Eglise ayant été inutiles, on s'imagina en France d'autre moyen que de les assujettir à la taille, quand leur conduite cessait d'être régulière. Dans tous les anciens auteurs, on trouve les traces de cette lutte des ecclésiastiques combattant *pro aris et focis*. De tous les fabliaux qui ont été faits sur ce sujet, le suivant est certainement le plus joli, et peint assez fidèlement les mœurs de cette époque.

En France vivait un évêque qui passait pour n'être pas l'ennemi des dames, et qui volontiers s'en accommodait, pourvu surtout qu'elles fussent jolies. En trouvait-il une à son gré, pucelle ou non, il cherchait à l'acconter et rarement il se retirait sans avoir réussi. Au reste, il avait pour leur plaire une recette sûre, c'était de donner beaucoup; car tel est le secret, toutes aiment à recevoir, puisqu'il faut vous le dire, et quiconque n'est ni riche ni libéral doit s'attendre à peu gagner près d'elles. Dans la même ville, c'est-à-dire à Bayeux, était un curé qui eut assez de penchant à imiter son évêque. Cependant, plus modeste par état, il se contentait d'une jeune servante nommée Auberée, qu'il aimait beaucoup. Auberée, outre sa jeunesse, était fort jolie. Aussi les paroissiens ne manquèrent pas de jaser sur ce ménage, et bientôt les murmures devinrent tels que l'évêque, quoique fort indulgent en pareille matière, se crut obligé de mander le chapelain. Messire était alors à deux heures de la ville, dans une campagne qui lui appartenait, et où il avait l'habitude de se retirer pour se livrer plus librement à ses goûts. Après avoir réprimandé le prêtre, il lui enjoignit de renvoyer sa servante, et, en cas qu'il s'obstinât à la garder, il le condamna, par pénitence, à ne jamais boire de vin tant qu'elle serait avec lui. L'alternative était fâcheuse, il fallait choisir; le curé enfin se décida à ne plus boire de vin. Revenu chez lui il n'eut rien de plus pressé que de conter à sa mie ce qui venait de lui arriver. « Quoi! sire, cet homme vous a défendu d'en boire, dit Auberée, et moi je vous l'ordonne, et pas plus tard que ce soir, avant de nous coucher, nous en boirons à sa santé. A présent qu'on vous l'a interdit, vous le trouverez bien meilleur vraiment. » Le prêtre se sentait pour cette pénitence moins de répugnance

que pour l'autre; il but en effet et continua même les jours suivants de si bien boire, qu'à la fin l'évêque en fut instruit. Mandé de nouveau à l'audience du prélat, celui-ci lui demanda quel était le mets qu'il aimait le plus. « Ce sont les oies, beau sire. — Eh bien! puisque vous tenez absolument à vous damner avec votre mie, je vous ordonne à n'en jamais manger. » Quelque peine qu'eût le prélat à faire une pareille promesse, il la fit pourtant et sortit. « Je l'ai juré, dit-il à Aubérée, et je tiendrai ma parole. — Moi, je vous absous, répondit la servante, il y a trois oies dans la cour; par le cœur Dieu, il ne sera pas dit que je ne serai donné pour rien le plaisir de les engraisser. Dès demain j'en mange une, et je ne la mange pas sans vous, ou vous direz pourquoi. » En effet, les trois oies furent mises successivement à la broche; mais l'évêque le sut, et en conséquence pénitence nouvelle imposée au pêcheur relaps, et défense à lui de coucher sur des matelas. « Je ne suis ni ermite ni reclus pour dormir ainsi, répondit le curé, mais enfin, puisque vous l'ordonnez, je m'y soumettrai, et pour cette fois, beau sire, je jure que vous n'aurez plus à vous plaindre de moi. » Quand Aubérée sut cette aventure et ce serment, pour le coup elle se fâcha. « Eh! quoi, dit-elle, ce ribaud nous persécute jusqu'à la mort, il veut donc être le seul prêtre qui se divertisse. Oh bien! il n'en sera pas ainsi, laissez-moi faire, nous l'attrapons, je vous le promets. » En parlant ainsi, elle défit le lit, afin que son ami ne se parût pas à la place des matelas elle mit des coussins, et le soir ils s'y couchèrent tout aussi contents que la veille. Quelques jours après, l'évêque quitta sa campagne; mais il ne fut pas plutôt de retour à Bayeux, que son premier soin fut d'y faire quelque nouvelle conquête avec laquelle il pût s'amuser. Il trouva effectivement une petite bourgeoise charmante, et bientôt, avec les moyens puissants qu'il savait employer, ses demandes près d'elle furent agréées. Cependant la donzelle un peu fière ne voulut pas s'astreindre à aller coucher au palais. Elle exigea qu'il vint chez elle, et force lui fut de s'y soumettre. La nuit donc, après s'être débarrassé de ses valets, il se déguisa et accourut chez la belle. Comme véritablement elle était fort jolie, il y retourna assidûment, et c'est là qu'il passa toutes ses nuits. Or vous savez que la bourgeoise demeurait tout auprès du couvent, et qu'ils étaient même amis. Un pareil commerce ne pouvait être longtemps ignoré de lui; il sut en effet que toutes les nuits sa voisine recevait, quel qu'un chez elle, et bientôt s'étant mis aux aguets, il découvrit que c'était l'évêque. Joyeux de cette découverte, il va trouver la fillette. « Douce sœur, lui dit-il, je sais que notre prélat vient chez vous chercher plaisir et porter argent. Je ne vous blâme ni l'un ni l'autre, mais parce que moi je m'amuse quelquefois à faire avec Aubérée ce qu'il fait avec vous, il l'a trouvé mauvais, et m'a imposé des pénitences. Accordez-moi un plaisir, douce amie, c'est de me laisser cacher ce soir dans votre chambre avant qu'il entre. Je ne vous demande que cela et me charge du reste. » La bourgeoise y consentit, et le soir cacha le curé, comme il lui avait demandé. A l'heure ordinaire, l'évêque ne manqua pas d'arriver; sans perdre le temps en paroles, il se déshabilla aussitôt, et pressa la belle d'en faire autant. Elle se met au lit; il veut y entrer après elle, mais tout à coup elle l'arrête, et déclare qu'il ne se couchera point qu'après avoir dit la bénédiction. « C'est moi, dit l'évêque, — Oui, et telle que vous la donneriez au fils d'un roi qu'il faudrait ténuer. » D'abord il croit qu'elle veut plaisanter, et lui-même ne répond qu'en riant. Mais quand il la voit s'obstiner, il se prête à la plaisanterie, et d'une voix grave commence son *oremus*. Lorsqu'il est près de finir et entonne *per omnia secula seculorum*, tout à coup une voix se fait entendre et répond *amen*. Fort étonné, il se retourne et demande qui est là: « C'est moi, répondit le curé en sortant de sa cachette, moi à qui vous avez défendu de coucher sur un matelas, et qui suis venu pour vous voir administrer les ordres à ma voisine. — Ils sont administrés, dit l'évêque en riant; va mon ami, mange de l'oie, bois du vin et reste avec Aubérée, mais pour le moment laisse-moi. »

La résistance opposée par le clergé inférieur à toutes ces réformes fut si violente, que plusieurs fois ceux qui l'entreprentirent coururent de grands dangers. Les choses allèrent ainsi jusqu'au concile de Trente, et au temps de ce concile, on était encore tellement persuadé, dans une partie du clergé, des inconvénients moraux de l'interdiction du mariage des ecclésiastiques, et même de son injustice, que Charles-Quint le permit par l'*Interim*; et le pape l'aurait volontiers accordé, comme on peut le voir dans l'*Histoire du concile de Trente*, si les cardinaux ne l'en eussent détourné par des raisons politiques plutôt que religieuses. Le débat fut vif, et un homme du plus haut mérite, le savant André Dudith, de Bude, évêque de Tina, y soutint avec beaucoup de chaleur et d'éclat la doctrine opposée au célibat; il prononça sur cette question, *pro conjugii libertate*, deux magnifiques harangues qui nous sont parvenues. Il commençait à tenir pour méprisable, suspecte, la cause que le concile défendait, et, examinant avec soin les doctrines qu'on y condamnait, il reconnut qu'elles étaient plus près de la parole de Jésus-Christ que les actes

de cette assemblée; mais ses efforts restèrent vains. Il eut beau appeler que si, dans les premiers temps de l'Eglise, il n'avait pas été permis aux évêques et aux prêtres de se marier, on n'aurait pas dit qu'il était convenable qu'un évêque n'eût qu'une seule femme; *Oportet episcopum esse unius uxoris virum*; il eut beau rappeler plusieurs fois textuellement la parole de saint Paul: « Ce n'est point un ordre que je vous donne, mais un conseil: je voudrais que vous fussiez tous comme moi, mais chacun reçoit de Dieu le don qui lui convient. Je dis donc à ceux qui sont dans le célibat ou dans le veuvage qu'il leur est bon d'y demeurer comme moi. S'ils ne peuvent garder la continence, qu'ils se marient; cela vaut mieux que de brûler d'un feu impur. » (Saint Paul, *Première aux Corinthiens*, ch. vii, verset 8). Dudith ne vit que trop les ardens défenseurs du célibat brûler, sans trop s'en cacher, d'un feu impur, et opposer à ses harangues, non plus ce qu'avait inspiré le zèle et l'ardeur du combat à un saint Jérôme, mais des considérations de pure politique sacerdotale.

Tous les esprits sages reconnaissent aujourd'hui que, dans un clergé séculier fait pour se mêler au monde, le célibat est dangereux. Au point de vue de la morale, on ne saurait méconnaître les inconvénients et les désordres inévitables de cet état violent où le devoir et la vertu sont toujours en danger de faire naufrage, où la difficulté de vivre dans une continence absolue peut entraîner à des crimes contre soi-même ou contre les autres. Au point de vue canonique, il n'a pas de raison de subsister rigoureusement, puisque, arbitrairement et contrairement à la doctrine du Christ, on a converti en loi de contrainte ce qui n'était dans la pensée de saint Paul qu'un conseil. L'homme ne se met pas impunément hors de la nature; la vertu même, quand elle est poussée à l'excès, renferme toujours quelque chose de mauvais, et, dans le cas qui nous occupe, selon saint Augustin, un humble mariage est préférable à une virginité orgueilleuse: *Melius est humile conjugium quam superba virginitas*. Un honnête mariage sera toujours moins choquant que les extravagances d'un saint François, qui se faisait une femme de neige pour éteindre les flammes amoureuses qui le brûlaient; et il eût été plus édifiant de voir un prêtre marié, que de le voir plonger, comme on l'a vu si souvent autrefois, dans les précautions, d'ailleurs, n'est-on pas obligé de prendre pour empêcher de se produire des actes répréhensibles non seulement au point de vue de la loi divine, mais encore au point de vue de la loi humaine! Pendant longtemps, ce fut un usage général de saigner les moines tous les mois; toutefois, le capitulaire de 809 apporta quelques adoucissements à cette coutume, recommandant de saigner chacun selon le besoin et non à des époques fixes. L'usage n'en subsista pas moins, et dans les calendriers des bréviaires monastiques on trouve un jour désigné sous le nom de *dies æger* ou *dies minutionis*, jour où l'on saignait les moines, qu'ils fussent malades ou non.

La révolution de 1789 abolit le *clébat* des prêtres. Fort peu toutefois profitèrent de cette nouvelle liberté qui leur était donnée, tant était forte l'habitude prise. Comme le Code civil n'a pas mis la qualité de prêtre au nombre des empêchements du mariage, on en a conclu qu'il l'autorisait. Plusieurs cas se sont présentés qui ont soulevé des difficultés que les tribunaux ont été appelés à résoudre, et, sur ce point comme sur tant d'autres, leur jurisprudence a varié selon l'influence du moment. Mais plus nous allons, plus l'opinion publique s'accoutume à cette idée de voir le prêtre marié; aujourd'hui, elle n'y voit rien de choquant, demain elle l'exigera, et l'Eglise, toujours prudente, qui a fait filer jusqu'aux dogmes devant les besoins du moment, ne résistera pas pour une simple affaire de discipline. L'Italie, en ce point, a suivi l'exemple de la France, et depuis l'affranchissement de ce pays, on a vu plusieurs prêtres se marier. Chez ces deux nations on comprend qu'un prêtre marié est mille fois préférable à un prêtre libertin, et l'expérience nous a assez édifiés à ce sujet. Nous ne parlerons ni des Contrafatto, ni des Mingrat, mais des scandales donnés tous les jours par le clergé, aujourd'hui pourtant qu'il est cent fois meilleur qu'aux siècles derniers.

C'est qu'on ne viole pas impunément les lois de la nature: si le *clébat* est utile à quelques penseurs, à quelques philosophes, à quelques prêtres embrasés de l'amour de Dieu et du prochain, il n'est que nuisible à la majorité qui n'embrasse le sacerdoce que comme un métier, et dont l'instruction est si incomplète en présence des progrès accomplis dans toutes les sciences. Mais pourquoi embrassent-ils un état pour lequel ils sont si peu faits? pourquoi prononcent-ils des vœux si imprudents? Eh! monsieur, dit Paul-Louis Courier, se font-ils ce qu'ils sont? Dès l'enfance élevés par la milice papale, séduits, on les enrôle; ils prononcent ce vœu abominable, impie, de n'avoir jamais femme, famille, ni maison, à peine sachant ce que c'est, novices, adolescents, excusables par là; car un vœu de la sorte, celui qui le ferait avec connaissance de cause, il le faudrait saisir, séquestrer en prison ou reléguer au loin dans quelque île déserte. Ce vœu fait, ils sont oints et

ne s'en peuvent dédire; que si l'engagement était à terme, certes, peu le renouvelleraient. Aussitôt on leur donne femmes, filles à gouverner; on approche du feu le souffre, le bitume; car ce feu a promis, dit-on, de ne point brûler. Quarante mille jeunes gens ont le don de continence pris avec la soutane, et n'ont dès ce moment ni sexe ni corps. Le croyez-vous? Des sages, il en est, si sage se peut dire qui combat la nature. Quelques-uns en triomphent, mais combien, au prix de ceux que la grâce abandonne dans ces tentations? La grâce est pour peu d'hommes et manque même au plus juste. Comment auraient-ils, eux, ce don de continence, jeunes, dans l'ardeur de l'âge, quand les vieux ne l'ont pas?

Nous venons d'envisager le *clébat* sous le triple rapport de l'histoire, de l'économie sociale, de la religion. Il restera à le considérer au point de vue humoristique, et c'est ce que nous ferons tout à l'heure au mot CÉLIBATAIRE.

CÉLIBATAIRE s. (sé-li-ba-tè-re — rad. *clébat*). Personne nubile qui vit dans le célibat. *Un CÉLIBATAIRE. Une vieille CÉLIBATAIRE. Je voudrais une femme: tous les CÉLIBATAIRES sont tristes.* (B. de St-P.) *Les CÉLIBATAIRES sont les braconniers du mariage.* (Greuze.) *Le sort du CÉLIBATAIRE est pénible, en ce qu'il se voit seul parmi les hommes, et qu'il est témoin d'affections qu'il ne peut éprouver.* (Bonnin.) *Chez la plupart des peuples de l'antiquité, les CÉLIBATAIRES étaient notés d'infamie ou assujettis à des impôts humiliants.* (Bouillet.) *Si le mariage était moins redoutable, il y aurait moins de CÉLIBATAIRES.* (Senancourt.) *Les CÉLIBATAIRES remplacent les sentiments par des habitudes.* (Balz.) *Les CÉLIBATAIRES sont ordinairement égoïstes, bizarres, entêtés.* (Maquet.) *Il y a peu de CÉLIBATAIRES parmi les gens de la campagne.* (Dupon.) *A Sparte, les femmes pouvaient se saisir des CÉLIBATAIRES, les traîner nus dans le temple d'Hercule et leur infliger une correction sévère.* (Bachelet.) *Un CÉLIBATAIRE est un être incomplet.* (Frank.)

Se dit quelquefois des animaux: *Le coq vierge est le CÉLIBATAIRE de nos basses-cours.* (Grinod.)

Adjectif. Qui vit dans le célibat: *Vieillard riche et CÉLIBATAIRE. Tout CÉLIBATAIRE que je suis, j'avoue que vous faites très-bien de prêcher le mariage.* (Vol.) *Quelques femmes consacrées aux vœux avaient seules le droit de rester sans honte CÉLIBATAIRES.* (De Ségur.) *Qui appartient, qui est habituel aux personnes qui vivent dans le célibat: Vie CÉLIBATAIRE. Goûts CÉLIBATAIRES.*

Ci-git qui fut *clébat*
Et n'eut que vices et défauts.
Piot Dieu qu'on eût pu sur le tombeau du père
Jadis écrire aussi ces mots:
Ci-git qui fut *clébat*. LEBRUN.

Anecdotes. On connaît cette confusion d'un Anglais qui, peu initié aux synonymes de notre langue, donnait le nom de *clébat* à des garçons de restaurant.

« Monsieur, êtes-vous marié? — Non, madame. — Vous êtes dans l'intention de vous marier? — Non, madame. — Mais si tous les hommes faisaient comme vous, le monde finirait. — Non, madame. »

Le caractère franc et droit du maréchal d'Uxelles est bien marqué dans la réponse qu'il fit à Louis XIV, qui le railloit sur son célibat: « Je n'ai point encore trouvé de femme dont je voulusse être le mari, ni d'homme dont je voulusse être le père. »

— **Antonymes.** Mari et femme, marié, veuf.

— **Encycl.** M. le docteur Moreau (de Tours) déclare que le génie est une névrose. L'homme entièrement possesseur de la plénitude de ses facultés, *mens sana in corpore sano*, est l'honnête bourgeois qui, ne s'occupant que de vivre paisiblement, coule dans son foyer domestique une paisible existence et meurt, inconnu de tous, hormis de ses connaissances et de ses voisins immédiats. Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire! dit Fénelon. Heureux les peuples dont l'histoire est ennuyeuse! a dit à son tour Montesquieu. Heureux, dit M. Moreau, l'homme tranquille qui n'a point de notoriété et qui ne cherche point à en acquérir! Lui seul accomplit vraiment la tâche assignée à l'humanité; lui seul, à l'époque des cheveux blancs, voit s'asseoir près de lui ses enfants, gambader autour de lui ses petits-enfants, gais, bien portants, inconnus et heureux comme lui.

Quant aux infortunés affectés de cette névrose spéciale qu'on appelle le génie, l'homme sain de corps et d'esprit s'en est toujours moqué, les considérant comme des fous ambitieux, comme des malades chagrins qui prétendent connaître les maladies morales de l'humanité, et à qui l'on peut dire: « Guéris-toi toi-même, pauvre médecin! » L'homme de génie, en effet, loin de vivre la vie normale de l'humanité, prétend s'élever (signe incontestable de folie) dans une sphère plus lumineuse, plus vaste que celle du commun des mortels; l'homme de génie se croit appelé à d'autres destinées que les êtres de son espèce, il dédaigne la vie ordinaire, il prétend la régenter, aspire à la modifier à sa guise, et commence par en violer les lois primordiales; enfin, pour tout dire en un mot, il est *clébat*!

L'idée de *clébat* est tellement inhérente à celle de génie, que les peuples enfants ont partagé leur Olympe en deux camps: celui des dieux matériels, tous mariés et pourvus d'un nombre raisonnable d'enfants, et celui des dieux spirituels, dispensateurs du génie et des arts, tous *clébat*aires.

Pour n'examiner que le splendide polythéisme gréco-latin, ne voyons-nous pas la mère commune Cybèle et le père commun Saturne, dieux de l'infinité matière, procurer tous les autres dieux, et procéder eux-mêmes de l'espace infini, le dieu Uranus? N'est-ce pas dans cette mythologie, la plus complète peut-être et la plus belle qu'ait créée l'humaine poésie, que la déesse de la forme parfaite et de l'éternelle beauté, que

« Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait en naissant les larmes de sa mère,
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux? »

N'était-elle pas, la belle déesse des sourires, l'épouse infidèle de l'industriel Vulcain, l'amante de la robuste corpulence, de la ferme beauté de Mars, dieu des combats. Dans ce culte à la fois naïf et raffiné, Jupiter, père des dieux et des hommes, avait engendré matériellement les dieux matériels; il avait procuré, selon les lois naturelles, les dieux qui présidaient aux forces et aux formes de la nature, mais il avait produit lui-même, sans le concours d'aucune déesse ni d'aucune mortelle, virginalement pour ainsi dire, la vierge des vierges, la sage et intelligente Minerve, issue, adulte et armée de pied en cap, du cerveau même du maître de la nature.

Les dieux et les déesses de la pensée et de l'industrie étaient *clébat*aires. Tandis que la facile Vénus dénouait sa ceinture en faveur des dieux et des hommes qu'avait blessés son fils, Pallas-Athène, déesse de la science, repoussait tous les hommages libertins; les neuf Muses, déesses des lettres et des arts, dérobaient à tous les yeux leur virginité nue, et Diane la chaste, déesse des enchantements, changeait en bêtes des forêts les lubriques imprudents qui l'épiaient dans son bain.

Que l'on contemple ces statues admirables que nous a léguées le ciseau des maîtres de la Grèce, et l'on verra qu'à côté des formes molles et charnues de Vénus, fermes et musculeuses de l'Hercule Farnèse, ces types de la forme parfaite de l'homme et de la femme, se développe un troisième type, intermédiaire, plus mince que la femme, plus charnu que l'homme, celui des dieux de la pensée, d'Apollon père de la poésie, de Mercure père de l'industrie et des sciences occultes, de l'Amour idéal, amant de l'âme (Psyché) et non du corps, comme Cupidon, fils de Vénus. Nous pouvons dire avec le poète:

La langue de ton peuple, ô Grèce, peut mourir,
Nous pouvons oublier le nom de tes montagnes,
Mais que, foulant le sol de tes blondes campagnes,
Nos regards tout à coup viennent à découvrir
Quelque dieu des forêts, quelque Vénus perdue,
La langue que parlait le cœur de Phidias
Sera toujours vivante et toujours entendue;
Les marbres l'ont apprise, et ne l'oublieront pas.

La Vénus de Milo aux vastes hanches, l'Hercule Farnèse aux bras robustes, nous sont des types des fécondes beautés de la matière humaine; Mercure aux pieds ailés, la Diana chasseresse, nous sont des types de la stérilité physique et de l'idéale beauté. Il est donc bien certain que, aux yeux de la Grèce, le génie est *clébat*aire.

Ce n'est pas par une fantaisie poétique, par une coïncidence fortuite, que tous les poètes et tous les statuaires ont ainsi accommodé l'état civil de leurs dieux. Le peuple, dont ils n'étaient, après tout, que les admirables interprètes, n'avait pas sans raison donné le génie à ses dieux *clébat*aires, la force et la beauté parfaite à ses dieux prolifiques. Les Grecs n'ont fait, comme la plupart des autres peuples, mais plus encore et mieux qu'eux, que diviniser la nature, et transporter dans l'Olympe, en l'abstrayant et en la généralisant, ce qu'ils voyaient autour d'eux et parmi eux.

Nul doute, à nos yeux, que les Grecs n'aient vu, pendant la période de formation de leur langue, de leur religion et de leur nationalité, les hommes de génie et de science vivre dans le *clébat*. Leurs premiers poètes n'allaient-ils pas de ville en ville, et eussent-ils pu chanter dans leurs pérégrinations incessantes, ces gais et harmonieux troubadours des temps héroïques, s'ils eussent traîné à leur suite des femmes et des enfants?

Si nous abandonnons l'époque naissante des bardes et des rhapsodes, pour pénétrer dans les temps connus de la civilisation grecque, nous trouvons les grands philosophes, les grands capitaines, les grands poètes, *clébat*aires et *clébat*aires endurcis. Ceux d'entre eux qui se marièrent furent si malheureux en ménage, que leur exemple eût suffi pour dégoûter les autres du *matrimonium*. Les femmes, surtout les légitimes, leur étaient cruelles; alors, comme aujourd'hui, elles disaient volontiers: *Il n'est rien de si bête qu'un homme d'esprit*. Le pauvre Socrate en fit la plus triste expérience du monde. Le poète Orphée avait été déchiré par les bacchantes en délire; l'acariâtre Xantippe n'épargna point les gros mots, les mauvais traitements, ni même les coups à l'infortuné philosophe. On sait qu'un jour que Socrate sortait du domicile conjugal après une scène assez violente,

et qu'il s'entretenait devant son logis avec un de ses disciples sur quelque grave sujet philosophique, Xantippe lui jeta sa tête, par la fenêtre, le contenu d'un vase d'un usage intime. Le philosophe ne fit qu'en rire et dit doucement à son disciple, en s'essuyant : « Il est naturel qu'après l'orage vienne la pluie. »

Ce disciple était peut-être Platon; quoi qu'il en soit, celui-ci, instruit par l'exemple de son maître, se garda bien du mariage, et voulut rester *célibataire* toute sa vie; ce qui lui permit de nous laisser un grand nombre de volumes, tandis que Socrate ne put jamais trouver un moment pour écrire quoi que ce soit. Aristophane, qui sait nous montrer si bien les côtés grotesques de l'humanité, mourut *célibataire*, et l'on peut douter que, s'il avait eu une femme, il eût pu railler si amèrement le mariage et les gens mariés; on nous objectera Molière, mais nous répondrons dans un instant.

Anacréon lui-même, le poète des amours, demeura en dehors des liens matrimoniaux, non qu'il n'aimât le beau sexe, ses odelettes en font foi; mais il l'aimait à ses heures et ne lui sacrifiait que ses moments perdus. Le doux chantre des faciles amours aimait, comme le papillon, à voltiger de fleur en fleur, et ses passions éternelles, trop célestes certainement, étaient plus éloignées du mariage que la virginité elle-même. Bien que nous puissions citer un très-grand nombre d'autres exemples empruntés à la Grèce, bornons-nous, car nous excéderions la mesure que nous nous sommes proposée, et passons au monde romain, héritier de la Grèce, de ses mœurs, de son culte; son émule en grands hommes et en *célibataires*.

L'admirable poète, l'admirable philosophe qui s'appelait Lucrèce, malgré l'invocation qui ouvre son poème :

*Æneadam genitrix hominum divitumque voluptas,
Ama Venus...*

n'éprouva jamais le besoin de prendre une femme; son successeur, qui est parfois son disciple, Virgile, court de Galatée à Amaryllis, dans ses *Bucoliques*, sans en épouser aucune, et finit par adresser ses vœux impurs au bel Alexis. Le voluptueux Horace est trop ami du sans-gêne et de la volupté commode, pour ne pas suivre l'exemple de son maître Anacréon.

Cette époque de l'histoire romaine, qui fournit à elle seule plus d'hommes de génie que toutes les autres époques, accuse aussi une telle recrudescence de *célibataires*, qu'Auguste, effrayé des dangers que faisait courir au monde romain cette haine du mariage, porta la loi *Julia* ou *Papia Poppæa* (noms des deux consuls), qui punissait le célibat de peines sévères, et attachait au mariage et au nombre d'enfants de grands privilèges.

Le christianisme vint, qui précéda le célibat et hâta ainsi la ruine de la société romaine. Jésus-Christ fit l'éloge du célibat par son exemple et par ses discours. Ses évangélistes le firent naître d'une vierge, et le célibat de l'homme et de la femme devint ainsi une théorie qui trouve dans saint Paul un prédicateur fougueux. « Je désire, écrivait-il à ses fidèles, que vous soyez semblables à moi. Celui qui se marie fait bien (car il vaut mieux se marier que brûler), mais celui qui ne se marie pas fait encore mieux. » Tertullien, saint Jérôme (dont la jeunesse avait été fort orageuse), vantèrent le célibat. Constantin, Théodose, Justinien, abrogèrent les lois contre les *célibataires*, et condamnèrent les époux qui convoquaient à de secondes nocces. Les grands hommes du christianisme furent *célibataires*, avant même que les conciles eussent interdit le mariage aux ecclésiastiques.

Luther se maria par principe, et pour donner l'exemple, mais non par goût. Il regrette amèrement de n'avoir pu rester *célibataire*. « Je me suis rendu vil et méprisable à cause de mes nocces, » écrit-il à Spalatin. Raphaël n'aima que des prostituées; la Fornarina fut sa plus chère maîtresse, mais il se fut bien gardé d'en vouloir pour femme. Michel-Ange ne se maria pas. Milton trouva dans ses trois mariages autant de déboires que Socrate dans le sien. Shakspeare n'était point marié lorsqu'il écrivit ses chefs-d'œuvre. Le grand Corneille, dans une lettre adressée à Pellisson, dit de l'amour :

J'en devise assez bien, et le fais assez mal,
Bon galant au théâtre, et fort mauvais en ville.

Bacon et Goethe ne se marièrent qu'après avoir produit leurs plus beaux ouvrages, et les héros favoris de Goethe sont des *célibataires*. Faust n'aime que la science; il aimera Marguerite, mais lorsqu'il sera ensorcelé, et il la trahira, bien loin de se marier avec elle; Werther se fera sauter la cervelle au milieu de son amour avec Charlotte. La Fontaine se sépara de sa femme après quelques mois de mariage, et ne produisit ses fables que longtemps après. Molière qui n'a pas, comme Aristophane, la sagesse de rester *célibataire*, devient semblable aux maris de ses pièces, et plus troupé que Georges Dandin, il voit les infidélités de sa femme abréger ses jours. Lessing raconte qu'un an après son mariage, son esprit « tomba dans la torpeur. » Addison ne se maria qu'à quarante-quatre ans, et épousa une femme insupportable. Sterne avoue que la présence de sa femme neutralisait ses idées. Thackeray n'est réellement grand écri-

vain que pendant la folie de sa femme, qui le rend virtuellement *célibataire*. Voltaire ne se maria jamais, bien qu'il ait fait ironiquement l'apologie du mariage en faisant dire à l'un de ses héros : « Je me mariai, je fus cocu, et je vis que le mariage est l'état le plus doux de la vie. »

Jean-Jacques Rousseau aime toutes les femmes et n'en épouse aucune. Son héros, Saint-Preux, est malheureux dans ses amours avec Julie et n'épouse point la nouvelle Héloïse; son cher élève, Emile, qui a toutes les perfections, se marie avec Sophie, qui a toutes les vertus, et, au bout de peu de temps, l'amour et le bonheur des deux époux se brisent d'une manière absurde. Ce n'est que vers la fin de sa vie que l'auteur d'*Emile* se marie « à la face du soleil » avec une fille d'auberge, et cette tardive union n'en est pas plus heureuse, comme on peut le voir dans les *Confessions* et dans les mémoires du temps. Rousseau se plaint sans cesse de la mère Levasseur, et les contemporains assurent que, quoi qu'il en dise, la fille ne lui donnait pas moins de sujets de se plaindre.

Mirabeau aimait Sophie Monnier, comme homme n'aima jamais peut-être, mais son amour fut malheureux, et Sophie mourut misérablement. Robespierre aimait d'amour platonique Mlle Duplay, et l'on assure, sans invraisemblance, qu'il mourut vierge. André Chénier, nature anacréontique, mourut *célibataire* à trente-deux ans, sans avoir jamais manifesté l'intention de contracter d'autre nœud que de frivoles amours. Swift, Pope, Henri Heine, Washington, romancier, poète, critique, général, tous hommes de génie, ne furent jamais mariés. Béranger chanta *Madame Grégoire*, *Fritillon*, *Julie*, *Lisette* et tant d'autres, donnant son cœur à toutes, sans donner sa main à aucune. M. Sainte-Beuve a vécu et vit *célibataire* dans son petit nid d'artiste et de poète de la rue Montparnasse.

Byron n'aima que des maîtresses et mourut en Grèce après avoir effeuillé son cœur à tous les vents d'amour, comme son héros don Juan.

Alfred de Musset, admirable disciple de ce maître admirable, gémit de ne point aimer, et n'aura guère que des amours d'occasion et des affections de ruelle. Il s'écriera, fanfaron du vice, blasé de parti pris :

Amour, sédu du monde, exécrable folie !...

Et ne trouvant, au bout de ses débauches volontaires, que fiel et dégoût, il s'obstinera toujours dans le vice, où il voudra trouver la vertu; se comparant lui-même à un pêcheur qui cherche un diamant au fond d'un puits, il finira par accuser son génie, et ses rêveries de poète, de ses affreuses désillusions, et nous donnera peut-être dans ces vers navrants le secret du célibat des amants de la Muse :

Ah ! rêveurs ! ah ! rêveurs ! que nous avez-vous fait ?

Pourquoi promenez-vous vos spectres de lumière
Devant le rideau noir de nos nuits sans sommeil,
S'il est vrai qu'ici-bas tout songe à son réveil,
Et puisque le désir se sent cloué par terre
Comme un aigle blessé qui meurt dans la poussière,
L'aile ouverte et les yeux fixés sur le soleil !...

Henri Murger, le peintre de la bohème, est aussi mort *célibataire* et s'est plaint comme Musset — les yeux humides quand la bouche grimait un sourire — d'être en dehors de la loi ordinaire et que la jeunesse n'ait qu'un temps; car la jeunesse seule leur procure des amours, à ces forçats du génie qui traitent le boulet du célibat !

Si nous nous remettons à fouiller l'histoire pour y prendre une à une toutes les femmes de lettres, nous verrions de même que le génie s'accommode mal du mariage et de la maternité. Le bonhomme Chrysale a raison : une femme ne devient célèbre qu'au détriment de son ménage. Si elle n'est pas *célibataire*, comme la belle et savante Hypathie, veuve de bonne heure comme Mme de Sévigné ou Mme de Lambert, elle rompra elle-même de force les nœuds du mariage ou verra son génie sombrer dans le pot-au-feu. Que le beau Phaon se laisse toucher par les strophes brûlantes qui s'exhalent du cœur de Sapho la Lesbienne, et Sapho ne sera plus Sapho, sa poésie s'envolera bien loin pour faire place aux soins de l'intérieur; Phaon, en épousant la femme, tuera le poète : il satisfera sa passion en tuant le génie.

Demandez au plus grand prosateur du siècle, demandez à George Sand, si ceux-là sont heureux en mariage qui ont du génie. Mme Du-devant vous répondra ! Descendons d'un degré. Demandez à Mme Louise Colet si c'est pendant son mariage qu'elle a fait ses meilleurs ouvrages ! La solitaire d'Ischia vous répondra. Demandez à Mme Olympe Audouard si le mariage lui fut propice ! *Guerre aux hommes* vous répondra !

Oui, le génie est *célibataire*, et le simple talent littéraire l'est aussi. Vives, mais passagères, sont les passions des poètes; il faut qu'elles soient tourmentées, brisées, pour que ces débris du cœur rendent une musique sonore, et qu'admire en la comprenant à peine le *profanum vulgus*.

Le littérateur a besoin d'excitations plus fortes que ne pourrait lui en donner la paisible vie du mariage. Semblables à ces fumeurs d'opium auxquels il faut, dès qu'ils ont pris l'habitude de ce poison, en absorber toujours de plus

fortes doses, ceux qui ont bu à la coupe du génie y veulent boire encore et entretiennent soigneusement le feu qui dévore leur cerveau, et qu'ils appellent le *feu sacré*.

Un jour Baudelaire s'en est allé dans ses *Paradis artificiels*, et il n'en est pas revenu; et son cadavre, vide d'idées, est resté pendant deux années, montrant à tous le sort fatal de ceux qui soupirent trop après l'inconnu; M. Moreau (de Tours) nous affirme que nous tous, gens de lettres, petits et grands, nous sommes sur cette route qui, selon lui, mène à Charenton et qui, parfois, selon nos ancêtres, pouvait mener au Panthéon. Abris synonymes, dit M. Moreau. Le génie est une névrose.... Et voilà précisément pourquoi le génie est *célibataire*. Aux bourgeois la raison, et beaucoup d'enfants.

Dilemme terrible : des livres ou des enfants.

Eh bien ! ce dilemme, dont nous venons de démontrer la fatalité, ne guérira personne parmi les faiseurs de livres. Signe évident de folie, répondra M. Moreau, que de ne vouloir point être guéri. Soit, nous acceptons la folie. Allez encore, et parcourrez le monde, sublimes insensés, sauvez-le et instruisez-le, fous de génie, *célibataires* incorrigibles. Bois la ciguë, inari ridicule! expire sur la croix, homme, vierge! brûle sur le bûcher, pucelle immortelle! périssez sous la guillotine, *célibataires* de 1792; vous avez trouvé dans votre sacrifice, dans votre mort prématurée elle-même, une volupté plus délicieuse que l'homme raisonnable de M. Moreau, au sein de sa famille monotone.

Tu goûtas enfin le charme de la mort, dit A. de Musset à la Malibran.

O Mort, vieux capitaine, il est temps, levons l'ancre !
Ce pays nous ennuie, o Mort, apprends-nous !
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
Nos cœurs, que tu connais, sont remplis de rayons.

Les hommes de talent meurent *célibataires*; ils comprennent la vie autrement que les autres et entendent la mort à leur façon. Lorsqu'il leur arrive de regretter l'obscurité et le bonheur, il est trop tard pour ces rois de la pensée; il leur faut rester sur le faite d'où ils aspirent à descendre. « Heureux l'homme inconnu ! » disent-ils tous. Tous, ils répètent les vers de Virgile :

O nimum felices, sua si bona norint
Agricolae !

Impossible de se soustraire à leur gloire; ils y retomberaient demain.

Ils ressentent tous, ces grands *célibataires*, à ce vieux bohème que M. Louis Leroy nous montre sur le point de mourir, seul, dans un lit d'hôpital, et à qui il demande : « Voyons, père Gloria, si vous aviez à recommencer la vie, la prendriez-vous du même côté ? — Ma foi non, répondit-il, la vie bourgeoise a du bon, et je vous étonnerais bien si je vous disais mon idéal à l'heure qu'il est. Mon rêve, ajouta-t-il, serait d'être employé à 2,400 fr. dans une bonne administration : aller à son bureau avec son parapluie sous le bras, fricoter son déjeuner avec sa femme et lire son journal après, en frottant de temps en temps une grosse bêche dans le feu, quelle existence ! »

Trop tard ! c'est le mot de toutes les vieilles monarchies tombantes et de tous les gens de lettres mourants !

Célibataires (LES), roman par H. de Balzac. V. SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE.

Célibataire (LE VIEUX), comédie en cinq actes et en vers, de Collin d'Harleville, représentée en 1792. M. Dubriage a fait une assez grande fortune dans le commerce; des traces domestiques l'ont détourné du mariage. Agé de soixante-cinq ans, il vit retiré, n'ayant pour toute société que ses domestiques. Mais les passions s'agitent autour de lui; la succession de ce riche vieillard semble assurée au plus adroit. D'un côté, nous voyons la gouvernante du vieux garçon, qui n'aspire à rien moins qu'à profiter de ses charmes pour devenir la femme de son maître. Malheureusement pour elle, l'intendant n'a pu rester insensible à ses attraits et il brûle de l'épouser. A côté de cette domesticité avide et jalouse, nous voyons les parents de M. Dubriage. Voici d'abord un neveu, que certaines folies de jeunesse ont fait chasser naguère, et qui, pour s'introduire dans la maison, ne trouve rien de mieux que de se présenter comme domestique. Afin de rendre le succès plus décisif, il amène avec lui sa propre femme, une femme plus jolie que la gouvernante, qui se trouve ainsi menacée dans ses prétentions. Ce couple, également aimé du maître du logis, retrouvera en lui l'oncle le plus tendre.

Sur cette conception première, l'intrigue se développe et se déroule sans efforts. Armand, le neveu, abuse la gouvernante sur ses véritables intentions, par des mots à double sens; Mme Evrard, qui veut épouser l'oncle et se ménager un amant dans le jeune homme, devient sa dupe, en dépit de son expérience. Cette gouvernante, impérieuse avec les autres domestiques, est douce et caressante avec Armand; dure quand elle est éloignée de son maître, elle est bonne et sensible quand elle lui parle. Le rôle de l'intendant est aussi original et amusant; la scène où il reçoit la jeune Laure, nièce de M. Dubriage, présente une situation neuve et comique. Le personnage du vieux *célibataire* est tracé avec un naturel et une vérité qui constituent un véritable tour de force, car il semblait presque impossible

d'intéresser le spectateur à ce triste personnage ennuyé et fatigué de lui-même. Séduit par la coquetterie savante de sa gouvernante, qui lui fait une charmante peinture du bonheur domestique, un vrai tableau d'intérieur, il arrive à faire une déclaration, sans s'avilir, et sans se douter qu'en faisant cet aveu il tombe dans le piège tendu à sa faiblesse. Bientôt, oublieux de cette première émotion, à la suite d'une entrevue avec la charmante Laure, il ne répond à la surprise et aux nouvelles instances de sa gouvernante que par les éloges de Laure. Enfin, quand Mme Evrard, ne pouvant dissimuler son dépit, lui déclare avec éclat qu'il faut choisir entre elle et Laure, le vieillard, désabusé sur le compte de sa femme de charge, se livre à un mouvement de colère qui forme une péripétie dramatique. Le règne de la gouvernante cesse, et la pièce devrait aussi finir à ce moment.

Le caractère de Laure est trop larmoyant; Georges manque souvent de naturel. Ces défauts et quelques autres encore sont des taches légères qui ne nuisent en rien au brillant et solide succès de la pièce de Collin d'Harleville. Fabre d'Eglantine accusa l'auteur de plagiat, parce que le sujet avait été traité en 1737 par Avisse.

Célibataire (LE VIEUX), chanson de Béranger. Après la pièce de Collin d'Harleville, la chanson de Béranger. C'est que ce type éternellement vrai, dupé par les uns, berné par les autres, toujours grognon, couché en joue par toutes les espérances, est une proie toute prête pour tous les genres de satires. Béranger a été moins méchant pour son *célibataire* que d'Harleville pour le sien. Babet sera plus heureuse que Mme Evrard, elle épousera son vieux maître quinteux et asthmatique. Pauvre Babet !

Allezretto.

Allons, Ba - bet, il est bien-tôt dix
heu - res; Pour un gout - teux, c'est l'ins -
- tant du re - pos. De-puis un an qu'avec
moi tu de - me - res, Ja - mais, je
- crois, je ne fus si dis - pos. A mon cou -
- cher ton ai - ma - ble pré - sen - ce
Pour ton bon - heur ne se - ra pas sans
fruit. Al - lons, Ba - bet, un peu
de com - plai - san - ce; Un lait de
pou - le, et mon bon - net de nuit.

DEUXIÈME COUPLET.

Petite bonne, agaçante et jolie,
D'un vieux garçon doit être le soutien.
Jadis ton maître a fait mainte folie
Pour des minois moins friands que le tien.
Je veux demain, bravant la médiancée,
Au Cadran bleu te régaler sans bruit.
Allons, Babet, etc.

TROISIÈME COUPLET.

N'expose plus à des travaux pénibles
Cette main douce et ce teint des plus frais.
Après de moi coule des jours paisibles;
Que mille atours relèvent tes attraits!
L'amour, par eux, m'a rendu sa puissance;
Ne vois-tu pas son flambeau qui me luit?
Allons, Babet, etc.

QUATRIÈME COUPLET.

A mes désirs, quoi ! Babet se refuse !
Mademoiselle, auriez-vous un amant ?
De mon neveu le jockey vous amuse;
Mais songez-y, je fais mon testament.
Docile, enfin, livre sans résistance
A mes baisers ce sein qui m'a séduit.
Allons, Babet, etc.

CINQUIÈME COUPLET.

Ah ! tu te rends, tu cèdes à ma flamme !
Mais la nature, hélas ! trahit mon cœur !
Ne pleure point; va, tu seras ma femme,
Malgré mon âge et le public moqueur.
Fais donc si bien que la douce indigne
Rende à mes sens la chaleur qui me fuit !
Allons, Babet, etc.

CÉLIBE s. m. (sé-li-be — du lat. *celebs*, *célibataire*). Entom. Genre d'insectes hétersomères, de la famille des mélasomes ou des taxicornes, comprenant environ douze espèces de la Nouvelle-Hollande.

— Moll. Genre de coquilles multiloculaires,

créé par Montfort, mais dont l'existence est aujourd'hui révoquée en doute.

CÉLIGOLE s. m. (sé-li-ko-le — du lat. *cælum*, *cæli*, ciel; *gola*, j'habite). Habitant du ciel; nom que les païens donnaient à leurs dieux, et que les chrétiens ont donné quelquefois aux saints.

— Hist. Nom que les Romains donnaient aux Juifs, qu'ils accusaient de n'adorer que les nuages et les puissances du ciel.

— Hist. relig. Nom donné à des hérétiques de la fin du IV^e siècle, qui adoraient le ciel.

— **Encycl.** Hist. relig. En 408, l'empereur Honorius condamna les *célicoles* par des rescrits impériaux dans lesquels ils sont traités comme des païens. Étaient-ils réellement païens, juifs ou chrétiens? L'histoire ecclésiastique ne nous l'apprend pas. Théodose (code Théodosien, livre XII, titre vi) semble les avoir confondus avec les Juifs. Peut-être étaient-ce des chrétiens revenus au judaïsme. Cependant ils ne reconnaissent ni l'autorité du grand pontife juif ni celle du sanhédrin. Ils avaient à leur tête des chefs religieux qu'ils appelaient *majeurs* (*majores*). On ne sait pas bien quelles étaient leurs doctrines. Ce qui aura pu les faire confondre avec les Juifs, c'est que ces derniers ont été plus d'une fois accusés d'adorer les astres et le ciel. Témoin Juvenal : *Nil preter nubes et cæli numen adorant* (ils n'adorent que les nues et le ciel); Celse, qui, d'après Origène, leur reprochait d'adorer les anges qui présidaient aux astres; l'auteur de la *Prédestination de saint Pierre*, cité par Origène; Clément d'Alexandrie, qui porte contre eux la même accusation. Un semblable reproche leur est adressé dans le xviii^e chapitre du IV^e livre des Rois. Enfin, saint Jérôme, consulté par Algasia sur ces paroles de saint Paul dans l'épître aux Colossiens : « Que personne ne vous engage, en faisant parade d'humilité, à rendre aux anges un culte superstitieux, » y voit une allusion à la coutume reprochée aux Juifs d'adorer les esprits qui président aux astres.

CÉLIDÉE s. f. (sé-li-dé). Hortic. Variété d'anémone.

CÉLIDOGAPHE s. m. (sé-li-do-gra-fe — du gr. *kélidos*, tache; *graphô*, je décris). Astr. Célui qui s'occupe de célidographie.

CÉLIDOGAPHIE s. f. (sé-li-do-gra-fi — rad. *célidographe*). Astr. Description des taches que l'on remarque sur les planètes, et particulièrement sur Vénus. || Vieux mot.

CÉLIDOGAPHIQUE adj. (sé-li-do-gra-fi-ke). Astr. Qui concerne la célidographie : *Observations, dessins CÉLIDOGAPHIQUES*.

CÉLIDOINE, évêque de Besançon, mort en 451. Après la mort de saint Léonce, il fut élu pour lui succéder sur ce siège épiscopal; mais saint Hilaire, évêque d'Arles, qui prétendait étendre sa juridiction sur toutes les Eglises des Gaules, le déposa comme ayant épousé une veuve et ayant assisté, en qualité de juge, à une exécution capitale. Célideine en appela au pape saint Léon, qui le rétablit sur son siège. On croit que ce prélat fut tué lorsque Besançon fut pris par Attila.

CÉLIE s. f. (sé-li). Antiq. Espèce de bière faite avec du froment, qui se fabriquait en Espagne.

— Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la famille des crabronides.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des pleurothallées, comprenant deux espèces épiphytes, qui croissent, l'une au Mexique, l'autre au Guatemala.

CÉLIMÈNE, un des personnages du *Misanthrope* de Molière, dont le nom est devenu usuel pour désigner une femme coquette, légère, spirituelle et médisante. Dans cette pièce, qui est un modèle de contrastes, Célimène est une jeune veuve dont la frivolité égale la gravité d'Alceste, qui l'aime et voudrait la corriger; de là l'intérêt, le piquant de la situation. Célimène est charmante; elle est libre de sa main; elle est spirituelle; elle excelle à railler; aussi les galants abondent autour d'elle. Elle persiste dans son caractère, malgré les représentations d'Alceste, qui lui reproche d'ouvrir son cœur et sa maison à tout le genre humain.

Le nom de Célimène est également resté à toutes les grandes coquettes du théâtre.

« ... Ce salon n'est plus un salon : c'est une arène où viennent combattre en champ clos les beautés de tous les pays; c'est une lutte d'élégance, un tournoi à l'éventail, dans lequel il y a des triomphes pour toutes les combattantes, puisqu'il y a là des juges et des hérauts décidés à proclamer la victoire pour chacune d'elles. Vous le savez, à Paris, chaque quartier, chaque élégante coterie a sa reine de beauté, sa *Célimène* par excellence, sa femme à la mode, pour parler vulgairement. »

Mme EM. DE GIRARDIN.

« Eugénie est devenue bien fantasque et bien exigeante! se disait-il en feuilletant les dossiers éparés sur son bureau. A quoi cela peut-il tenir? Hier, aujourd'hui, tous les jours des scènes! Serait-elle conseillée? Ne serait-ce point la tante Marguerite, cette vieille *Célimène* de la magistrature, qui, refusant obsti-

nément de prendre sa retraite, chercherait à nouer des intrigues pour occuper ses loisirs. »

MOLIÈRE et AM. GOUET.

« Le bal fut délicieux; l'élite des arts et de la littérature avait été invitée par l'admirable actrice, qui fit les honneurs de son salon avec cette grâce, cette délicatesse d'esprit, cette aisance facile et élégante qui lui sont ordinaires. *Célimène* ne recevait pas mieux les marquis; mais *Célimène* était médisante, et Mlle Mars fut adorable de bonté. »

A. JAL.

« La poésie populaire pousse d'elle-même comme la fleur sauvage des champs, et chante sans avoir appris la musique, comme les oiseaux du bon Dieu. Cette candeur charmante ne vaut-elle pas mieux que les raffinements de l'art? On sera sans doute de mon avis si l'on compare un moment les appas fardés et les minauderies savantes d'une *Célimène* avec l'adorable gaucherie d'une jeune fille qui met jusque dans ses maladroites un attrait irrésistible; le sourire étudié de la grande dame avec le frais et naturel sourire de l'enfant. »

V. FOURNEL, *Ce qu'on voit dans les rues de Paris*.

— **Allus. littér.** J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser *Célimène*. Allusion au vers qui termine l'*Irrésolu*, comédie de Destouches. Dorante, l'irrésolu, après avoir flotté pendant cinq actes entre les deux sœurs, Julie et Célimène, paraît enfin se décider pour Julie; mais son mariage n'est pas plus tôt arrêté, qu'il finit de se caractériser par ce vers si vrai et si comique :

J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser Célimène.

Il était impossible d'achever par un trait plus plaisant la peinture de ces hommes qui ne savent jamais se décider, et qui ne prennent enfin un parti que pour s'en repentir aussitôt. C'est dans ce sens que les écrivains font au vers de Destouches de fréquentes allusions :

« L'ami Verdier rumine toujours les projets les plus gigantesques; avant quinze jours il sera à la tête d'une société au capital de 20 millions; il veut drainer et mettre en culture tout le département des Landes; il s'élève de ne pas avoir encore visité Babylone et les sources du Nil; son cœur balance entre une demi-douzaine d'héritières jeunes, belles et riches; en attendant, il demeure chez lui à tisonner son feu; ses projets dorment tranquillement dans les cartons, et il finira par n'épouser ni Julie ni Célimène. »

(*Revue des Deux-Mondes*.)

« Il est un peu long, ce second acte; il est trop facile à deviner; et vraiment le jeune Maurice va trop vite et trop souvent de la brune à la blonde et de la blonde à la brune. »

J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser Célimène. »

J. JANIN.

Célimène (LA), comédie en cinq actes et en vers, de Rotrou, représentée en 1633. Florante aime Filandre, qui n'était pas insensible à cet amour, mais que la vue de Célimène rend infidèle. La nouvelle veuve accueille cependant fort mal son adorateur, et Florante, heureuse de faire éprouver à son amant une partie des souffrances que lui cause sa légèreté, attribue la froideur de Célimène au peu d'attraits de Filandre. Piqué dans son amour-propre, celui-ci offre à sa maîtresse de revêtir des habits d'homme et de tenter à son tour si la conquête de la belle inhumaine est chose si aisée. Florante accepte, et, sous le nom de Floridan, parvient à toucher le cœur de Célimène. Félicie, sœur de la coquette, ne peut non plus rester insensible, et la pauvre Florante ne sait comment remplir son rôle en présence de ces deux amours. Mais la pauvre n'est pas à bout d'embarras : les amants des deux sœurs poursuivent partout l'heureux séducteur et veulent le forcer à mettre l'épée à la main. Tout s'explique enfin : Filandre supplie Florante de lui pardonner, et la pièce finit par un triple mariage.

Cette comédie est le premier essai de Rotrou dans le genre moderne. La *Célimène*, en effet, ne rappelle plus le théâtre ancien, qui était d'une simplicité si absolue. Malheureusement, l'intrigue est faiblement menée, les caractères sont peu étudiés, et la pièce de Rotrou est en définitive assez médiocre. Il convient de dire cependant que le style en est vif, spirituel, et que si l'on retranchait quelques concetti et un goût douteux, la *Célimène* ne déparerait pas trop l'œuvre comique de Rotrou.

Célimène ou le Temple de l'Indifférence détruit par l'Amour, opéra-ballet, paroles de Chennevières, musique du chevalier d'Herbain, représenté par l'Académie royale de musique le 28 septembre 1756. Cet ouvrage n'eut pas de succès. D'Herbain réussit mieux à la Comédie-Italienne. Il avait voyagé en Italie, et un de ses opéras, *il Gelato*, fut assez bien accueilli à Florence.

CÉLINE s. f. (sé-li-ne). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la tribu des hydroporides, qu'on trouve dans l'Amérique méridio-

nale. || Genre de lépidoptères nocturnes. Syn. de LARISSÉ.

Céline, romance, paroles de Millevoye, musique de Lambert. La musique est tout dans cette production, qui a consacré le nom obscur de Lambert; car les vers de Millevoye, avec leur maigre *concerto* final, n'avaient aucune des conditions essentielles du succès. Bien des opéras en cinq actes, avec décors, balles, pyrotechnies, cloches, tam-tams et luxueux cortèges, tomberont dans l'oubli avant que cette fraîche et amoureuse mélodie se soit effacée de toutes les mémoires.

Andante.

1^{er} COUPLET De ma Cé-line amant mo -

- des - te, Si je n'ai re - çu qu'un a -

- veu, Il vaut à lui seul tout le

res - te; Amour sin - ch - re vit de

peu. J'ai cap - ti - vé plus d'u - ne

bel - le, Mais mon cœur, ah! croyez-le

bien, Les don - ne - rait toutes pour -

- cel - le, Qui ne m'a ja-mais don-né

rien, Les don - ne - rait tou - tes pour

cel - le Qui ne m'a jamais donné rien.

DEUXIÈME COUPLET.

Quoique Céline soit charmante,
Je ne suis heureux qu'à demi;
Quoiqu'elle ait le cœur d'une amante,
Je n'ai que les droits d'un ami.
Mais en vain son âme rebelle
Refuse un plus tendre lien;
Je donnerais mes jours pour celle
Qui ne m'a jamais donné rien (bis).

TROISIÈME COUPLET.

C'est ainsi que sous la ramée
Chantait un soir le troubadour.
Non loin de là, sa bien-aimée
Entendit ces accents d'amour.
Or il obtint de cette belle
Un prix qu'il méritait si bien :
Il eut un doux baiser de celle
Dont il n'avait jamais eu rien (bis).

CÉLROSIA s. m. (sé-li-ro-sa — du lat. *cæli* rosa, rose du ciel). Bot. Nom d'une espèce d'agrostisme ou nielle, rapportée par quelques auteurs au genre *lychnis*.

CELIUS (mont), nom d'une des collines de Rome. V. CÉLUS.

Celius Rufus (PLAIDOYER POUR MARCUS), discours judiciaire de Cicéron. Ce Celius, chevalier romain, avait été l'élève de Cicéron et de Crassus; il se distingua de bonne heure dans le barreau. Avant l'âge qui lui rendait les magistratures accessibles, il accusa C. Antonius, collègue de Cicéron dans le consulat, et le fit même condamner comme complice de Catilina, quoiqu'il eût anéanti les derniers éléments de la conjuration par la victoire de Pistiole en Toscane. Il accusa ensuite L. Sempronius Atratinus de brigue et de corruption; l'inculpé fut absous. Celius renouvela sa poursuite; mais, pendant l'instance, il fut obligé par un incident de se mettre lui-même sur la défensive. Claudia, sœur de P. Clodius et veuve de Metellus Celer, vivait dans le plus grand désordre. Celius n'avait pu échapper à ses séductions; mais cette faiblesse dura peu, et le jeune chevalier, honteux de sa liaison avec une femme dont la conduite était justement flétrie, rompit ouvertement avec elle. Sous l'impulsion de son ressentiment, la vindicative Clodia le fit accuser d'empoisonnement. Quatre orateurs, Herennius, Balbus, Clodius et le fils d'Atratinus, partagèrent la cause entre eux, selon l'usage reçu, et plaidèrent tous quatre, l'un après l'autre. Outre l'empoisonnement, grief principal, on accusait Celius de plusieurs autres crimes : outrage à la piété filiale, voies de fait sur un sénateur, usurpation de biens, sédition à Naples, assassinat des députés d'Alexandrie; on lui reprochait encore la dépravation de ses mœurs. Crassus et Cicéron se partagèrent la défense de l'accusé. Le grand orateur se chargea de prouver que son client, moins dissolu que ne le représentait l'accusation, était innocent du crime qu'on lui imputait.

« Le plaidoyer pour Celius, dit un critique, renferme plusieurs morceaux admirables. L'orateur a su y réunir tous les tons. Quelle vi-

gueur de pinceau, quelle énergie dans le portrait de Catilina! quel pathétique dans l'en-droit où il décrit la mort de Metellus Celer! Mais surtout quelle adresse lorsqu'il justifie Celius sur les écarts de sa jeunesse! Cette partie de la cause était bien délicate à traiter. Il ne convenait pas à Cicéron d'être l'apologiste du libertinage... Il semble avoir réservé toutes ses forces pour accabler Clodia. Soit qu'il évoque des enfers le vertueux Appius Cecus pour adresser à cette femme les plus vifs reproches sur ses dérèglements, soit qu'il fasse parler Clodius pour lui donner des conseils, c'est tour à tour l'invective la plus sanglante et l'ironie la plus amère. Mais elle était la sœur de Clodius, et Cicéron, en défendant Celius, servait à la fois l'amitié et sa propre vengeance. »

Ce procès fut plaidé devant le préteur Domitius, l'an 697, sous le consulat de Lentulus et de Philippe. Le succès de Cicéron fut complet. Celius, absous, vouta une amitié inviolable à son défenseur; il entretenit avec lui une correspondance classée par les érudits dans les *Lettres familières* de Cicéron.

CELLA s. f. (sèl-la). Antiq. Forme latine du mot *CELLE*.

— Bot. Genre de fruits à péricarpe formé de trois couches, l'externe ligneuse, la moyenne pulpeuse et l'interne membraneuse.

CELLÆ, nom latin de CHELLES.

CELLÆ NIGRÆ, ville de l'Afrique ancienne, dans la Mauritanie Césarienne, à 50 kilom. O. de Setif (le Sétif moderne). Cette ville, dont le nom signifie Cases Noires, devint le siège d'un évêché qui fut occupé par Donat, le chef des donatistes. Elle tira son nom des nombreuses excavations qui, pratiquées dans les rochers, servaient de demeure aux habitants.

CELLAIRE s. f. (sèl-la-re — du lat. *cella*, loge). Zooph. Genre de polypiers, type de la famille des cellaires.

— **Encycl.** Les *cellaires*, qu'on avait regardés pendant longtemps comme des polypes hydroids, c'est-à-dire à un seul orifice, sont des bryozoaires, et, comme telles, sont munies de deux orifices. Elles forment des polypiers phytoides, articulés, cartilagineux, cor-nés ou pierreux, cylindriques, rameux, à cellules épaisses sur leur surface. Elles ressemblent aux sertulaires, en ce que leurs cellules sont disposées de manière à former des tiges branchues; mais elles en diffèrent en ce qu'elles n'ont pas de tube de communication dans l'axe, et que leur substance est plus calcaire, et par suite plus fragile et moins flexible. Leur couleur, au sortir des eaux, est variable; les unes sont d'un rouge vif et foncé, les autres d'un jaune plus ou moins brillant. Les plus grandes espèces ne dépassent pas 0 m. 10 de hauteur. Ce genre comprend un grand nombre d'espèces, disséminées dans toutes les mers. Elles sont nombreuses dans la Méditerranée. On les divise en deux groupes, suivant que les articulations sont garnies de cellules dans tous les sens, ou seulement sur une de leurs faces. On les trouve attachées aux rochers, aux coquilles ou aux plantes marines. La *cellaire sa-liaire* est la plus répandue; elle a une tige articulée, dichotome, des articulations presque cylindriques et des cellules rhomboidales. La *cellaire velue*, remarquable par les longs poils dont elle est entièrement couverte, se trouve dans la mer des Indes. La *cellaire ovale* est d'un vert brillant; ses polypes sont rougeâtres, et ses articulations filiformes; elle vit aux îles Kouriles.

CELLAMARE (Antoine-Giudice, duc DE GROVENAZZO, prince DE), diplomate espagnol, né à Naples en 1657, mort à Séville en 1733. Il était d'origine italienne et fut élevé à la cour de Charles II, accompagna Philippe V dans sa campagne contre les impériaux, embrassa plus tard la carrière diplomatique, fut nommé, en 1715, ambassadeur auprès de la cour de France, et devint l'instrument des desseins d'Alberoni et l'âme d'une conjuration à laquelle s'associèrent le duc et la duchesse du Maine, et qui avait pour objet d'arrêter le régent dans une fête, d'assembler les états généraux et de conférer la régence à Philippe V, roi d'Espagne. Le complot fut dénoncé par une courtisane, ou, d'après une autre version, par un employé à la bibliothèque nommé Buvat, et auquel Cellamare faisait traduire les pièces qu'il envoyait à sa cour. Les principaux complices, qui étaient princes du sang ou grands seigneurs, en furent quittes pour un exil ou une détention momentanée. Les autres furent durement châtiés, et plusieurs payèrent de leur tête les folles équipée de leurs chefs. L'ambassadeur d'Espagne fut reconduit sous escorte à la frontière, et il reçut de son souverain, comme dédommagement de son insuccès, la dignité de capitaine général de la Vieille-Castille. V. *Conspiration de Cellamare* (Vatout, 1832).

CELLARIÉ, ÉE adj. (sèl-la-ri-é). Moll. Qui ressemble à une cellaire.

— s. m. pl. Nom donné par de Blainville à une famille dont les flustes formaient le type. On les classait alors parmi les polypes, mais leur organisation mieux connue les a fait placer parmi les mollusques, dans l'ordre des bryozoaires (*animaux-mousse*), parce qu'ils revêtent comme d'un tapis de mousse les plantes marines sur lesquelles ils se fixent.

— **Encycl.** Cette famille de bryozoaires comprend des mollusques membraneux, divisés en

loges articulées ou jointes entre elles, et dont chacune renferme un animal tentaculé, à deux orifices. Les principaux genres sont les cellaires, les flutres, les cristes, les acamarchides, les loricules, les eucrales et les paludicelles. Seul le dernier, qui habite les eaux douces, tous les genres de cellaires sont des animaux marins, qu'on trouve, isolés ou groupés, dans toutes les mers, mais qui deviennent plus communs à mesure qu'on s'approche de l'équateur. Ces polyptères, qui sont très-nombreux en espèces, varient beaucoup dans leurs formes et dans leurs couleurs. On connaît aussi plusieurs *cellariés* fossiles, tous propres aux formations marines.

CELLARIUS (Christian), helléniste flamand, né à Iseburg, vivait au commencement du xvi^e siècle. Il enseigna la langue grecque à Louvain et fut recteur des écoles de Berg-Saint-Vinoc. On a de lui : *Carmen de incendio urbis Delphensis* (1526); *Oratio pro pauperibus ut eis liceat mendicare*, suivi de *Oratio contra mendicantem publican*; *Carmen hereticum de bello per Carolum V in Hungaria adversus Solimanum gesto*.

CELLARIUS (Jean), hébraïsant et théologien protestant, né à Kündstadt en 1496, mort à Dresde en 1542. Il fut longtemps professeur d'hébreu et passa pour un bon prédicateur parmi les réformés. On a de lui : *Isagogicon in hebraeos litteras*; *Tabulae declinationum et conjugationum hebraearum*; *Epistola ad Wolffg. Fabricium de vera et constanti serie theologiae disputationis*. Son vrai nom était KELLNER ou KELLER.

CELLARIUS (Martin), surnommé *Bortheus*, théologien allemand, né à Stuttgart en 1499, mort en 1564. Il quitta la doctrine de Luther pour adopter celle des anabaptistes, et il alla professer la théologie à Bâle. Ses principaux ouvrages sont : *Cosmographie Elementa* (Bâle, 1541); *De veteris et novi hominis ortu atque natura*; *Notae in politica Aristotelis*, etc.

CELLARIUS (Jacques), littérateur allemand du xvi^e siècle, fut le bis-aïeul du célèbre Christophe Cellarius. Il avait traduit en latin son nom allemand de Keller. Jacques fut professeur au collège de Lauringen. On lui doit des éditions des *Épîtres* de Cicéron, de la *Phraséologie* latine de Schorus, et une édition augmentée et corrigée du *Thesaurus Ciceronianus* de Nizolius. — Son fils, Christophe CELLARIUS, fut aussi professeur de dialectique à Lauringen. Il dut émigrer pour cause de religion, et remplit à Gillingen, près d'Ulm, les fonctions de médecin de la ville. Il mourut à Ulm en 1635, laissant un fils, CHRISTOPHE, qui mourut en 1641 à Smalkalde, et fut le père de CHRISTOPHE, le célèbre philologue.

CELLARIUS (André), pasteur protestant, auteur de quelques ouvrages théologiques. Il vivait au xvi^e siècle à Wiltberg, dans le Wurtemberg. — Daniel CELLARIUS, son frère, géographe allemand, né à Wiltberg, dans le Wurtemberg, est connu par un atlas dont les cartes, gravées sur cuivre d'après les meilleurs auteurs de l'époque, a paru sous le titre de *Speculum orbis terrarum* (Anvers, 1578, in-fol.). Il importe de ne pas confondre cet ouvrage avec celui de Christophe Cellarius.

CELLARIUS (Christophe), célèbre philologue, historien et géographe allemand, arrière-petit-fils de Jacques, né à Smalkalde en 1638, mort à Halle en 1707. Il fit ses premières études au moment de la guerre de Trente ans, passa sept années aux universités d'Iéna et de Giessen, où il se voua surtout aux langues classiques et orientales, et obtint, en 1667, la chaire de langue hébraïque et de morale au gymnase de Weissenfels. Ses qualités éminentes comme pédagogue, la sûreté de son érudition et l'excellence de sa méthode le firent nommer, en 1673, recteur du collège de Weimar. Il passa ensuite, en la même qualité, à Zeitz et à Mersebourg. Enfin, en 1693, il devint professeur d'éloquence et d'histoire et bibliothécaire à l'université de Halle, institution fondée peu de temps auparavant. Tel était son zèle pour la science que, pendant les quatorze ans qu'il y passa, il ne sortit qu'une seule fois des murs de la ville pour se promener. L'étude des belles-lettres était alors en pleine décadence; les auditeurs étaient peu nombreux aux cours; Cellarius s'appliqua d'autant plus à leur être utile. Toute sa carrière fut consacrée à relever les études classiques du marasme où les avaient plongées les discordes civiles et religieuses. Dans ce domaine, tout était à refaire; on manquait même de manuels bien rédigés, conçus sur un plan net et méthodique. Les progrès réalisés au xvi^e siècle par la science allemande furent préparés par les nombreux ouvrages de Cellarius et par son activité incessante. Il a donné des auteurs latins d'innombrables éditions, qui se distinguent par des annotations sobres, mais suffisantes pour faciliter aux élèves l'interprétation du texte; elles ont trait surtout à l'histoire et aux antiquités. On trouve aussi dans ces éditions d'excellentes tables alphabétiques des choses et des mots. Les ouvrages de Cellarius sur la grammaire et la langue latine ont jadis longtemps d'une faveur bien méritée. On cite surtout son *Anthologiae latinae* (Celle, 1785, in-8°); son *Orthographia latina* (édit. revue par Harles et Klotz, Altenbourg, 1768, 2 vol. in-8°); enfin, sa *Grammaire latine* en allemand, qui a été souvent réimprimée et qu'on a traduite en suédois. Elle a servi de base à celle de J.-M. Gesner

(Mersebourg, 1754, in-8°). On peut aussi rattacher à ce genre d'écrits le *Breviarium antiquitatum romanarum*, qui fut remanié par Walch (Halle, 1774, in-8°), traduit en français par L. Vaslet (La Haye, 1723, in-8°). Il est à regretter que Cellarius y ait trop négligé la distinction des époques. Il a aussi rédigé plusieurs grammaires pour l'étude de l'hébreu, du chaldéen, de l'arabe et du syriaque. L'un des premiers, il a fait des recherches sur la langue samaritaine et a donné : *Glossarium samaritanum, Grammatica samaritana, Horae samaritanae* (2^e édit., Iéna, 1878, in-4°). On lui doit aussi une *Histoire universelle* en latin, manuel excellent pour son temps, et qui est d'une diction pure et facile (Iéna, 1709). Beaucoup de recherches historiques font partie de ses *Programmata varii argumenti* (Leipzig, 1689, in-8°), et de ses *Dissertationes academicae, cum dissertatione de auctoritate vita et scriptis*, publiées par Walch (Leipzig, 1712, in-8°). Mais l'un des ouvrages les plus importants de Cellarius est sa *Notitia orbis antiqui*, manuel de géographie ancienne accompagné de nombreuses cartes, dont on a publié plusieurs éditions; on y trouve non-seulement toutes les données que pouvait fournir la science au xvi^e siècle, mais encore les principaux passages des auteurs anciens. C'est le premier traité complet et systématique sur la matière. Creuzer le considère même comme supérieur de beaucoup à celui de Masnert. Malgré les défauts qui le déparent, on peut encore le consulter avec fruit. La meilleure édition des œuvres de Cellarius est celle qui contient les additions de Schwarz (Leipzig, 1731, 2 vol. in-4°; et 1773). S. Patrick en a publié un abrégé (Londres, 1764), et il en a paru à Rome une édition revue, avec des cartes sur une plus grande échelle (1774, in-fol., avec 35 cartes). Cellarius avait commencé un traité analogue sur la géographie du moyen âge, et les dix-huit cartes qu'il avait fait graver dans cette intention ont été ajoutées en appendice à la *Notitia orbis antiqui*. Le roi de Prusse, qui avait accepté la dédicace de cet ouvrage, reconnut le mérite de l'auteur par un présent de 500 ducats.

Il existe des éloges de Cellarius par de Ludvig (*Opuscula oratoria*, Halle, 1721, in-8°), et Franck (Halle, 1707). Sur ses œuvres, v. Nicéron (t. V, p. 273), Baillet (*Jugements*, t. VII), Wachler (*Histoire des études et des arts historiques*, t. II, p. 258). — L'un de ses fils, nommé comme lui CHRISTOPHE, fut secrétaire du roi de Prusse, et publia : *Origines et successiones comitum Wettinensium usque ad Saxoniae duces et electores qui ab illis orti sunt* (Halle, 1697). — SALOMON, son autre fils, s'appliqua à l'étude de la médecine, et quoiqu'il soit mort à l'âge de vingt-quatre ans, en 1700, il a laissé un ouvrage que son père publia sous ce titre : *Origines et antiquitates medicae, post praematurum Salomonis Cellarii excessum, emendationes auctoresque editae a Christophoro patre* (Iéna, 1701).

CELLARIUS (André), mathématicien, géographe et cosmographe hollandais du xvi^e siècle. Il fut recteur du collège de Horn, et publia les ouvrages suivants : *Architectura militaris* (1656); *Descriptio Poloniae magnae ducatus Lithuaniae* (1659); *Harmonia macrocosmica, seu Atlas universalis et novus totius universi creati* (1661, in-fol.), son ouvrage capital.

CELLE pron. démonstr., fém. de CELUI.

CELLE s. f. (sè-le — du lat. *cella*, loge). Archéol. Chacune des pièces d'une maison romaine. « Chacun des compartiments dans un établissement de bains chez les Romains : *CELLE froide*, *CELLE chaude*, *CELLE tiède*, il Nef, sanctuaire ou chapelle d'un temple ancien. » On se sert fréquemment de la forme latine CELLA.

— *Etre en celle*, A signifié Etre en retraite pour se préparer à recevoir les sacrements, et aussi Etre dans un couvent.

— Hist. Impôt en argent ou en nature levé par les magistrats romains, pour l'entretien de leur maison, dans les provinces où ils commandaient.

— Féod. Maison et biens des personnes de condition servile. « *Enfant en celle*, Enfant en puissance de père et de mère. « *Enfant hors de celle*, Enfant majeur ou émancipé.

— Hist. relig. Petit monastère. En cette acception, ce mot entre dans la composition de plusieurs noms de lieux où se trouvaient originellement des cellules de moines ou d'ermites. « *Sœurs de la celle*, Nom donné à des sœurs hospitalières du tiers ordre de Saint-François, qui vivaient d'aumônes.

— Encycl. Archéol. Le mot *celle* signifiait, dans la langue sacrée, l'endroit où était placée la statue d'une divinité dans un temple; c'était moins le sanctuaire que le lieu où se trouvait l'autel, car souvent plus d'une divinité était honorée dans le même temple, et chacune avait alors sa *celle*. C'est ainsi que le temple de Jupiter Capitolin renfermait deux autres *celles* ou chapelles dédiées l'une à Minerve, l'autre à Junon, et placées chacune à côté de celle de Jupiter. Mais les pontifes romains observaient scrupuleusement la distinction de ces divinités dans les cérémonies du culte, se gardant bien de confondre l'une avec l'autre; car, sans cela, disaient-ils, si un prodige arrive, on ne saurait par l'intervention de quel dieu, ni quel est celui auquel il faut offrir des vic-

times. A Pompéi, on voit une *celle* élevée dans l'enceinte du grand temple d'Isis, et l'enceinte du temple du Soleil de Balbek renferme un second temple. Nos églises modernes nous offrent maint exemple de semblables divisions, dans les chapelles consacrées à la Vierge et aux saints.

Dans le langage ordinaire, le mot *celle* désignait une maison ou diverses divisions de la maison, telles que bains, greniers ou caves. C'est dans ce dernier sens surtout que le mot *celle* était fréquemment employé, et alors on se servait de l'expression *cella vinaria*. Cette *celle* au vin était souvent une cave formant une des principales dépendances d'une vigne. C'était là qu'on gardait le produit de la vendange de l'année, qui y était déposé dans de larges vaisseaux de poterie; quand le vin était resté là un certain temps, on le mettait dans des amphores et on le portait dans l'*apotheca*, c'est-à-dire au haut de la maison, où on le laissait vieillir. Un bas-relief découvert à Augsbourg, en 1601, donne une idée assez exacte de ce qu'étaient les caves chez les Romains. C'est du mot *celle* qu'est venue dans notre langue l'expression de *cellier*. Le mot *cellule* en est également dérivé.

CELLE ou ZELLE, ville de Prusse, province de Hanovre, principauté de Lünebourg, sur l'Aller; 9,000 hab. Fabrique de bougies, de tabac et de chicorée. On voit à Celle un grand château fort qui a servi de résidence aux ducs de Lünebourg jusqu'en 1705. La reine de Danemark, Caroline-Mathilde, y fut transportée en 1772 et, après trois années d'une vie triste et languissante, y mourut le 10 mai 1775.

CELLE, village et commune de Belgique, province de Namur, arrond. et à 6 kilom. E. de Dinant; 1,205 hab. Ancien château, dont on attribue la fondation à Pépin d'Héristal.

CELLE (Pierre de), évêque de Chartres, né en Champagne, mort en 1187. Il fut d'abord abbé du monastère de la Celle, puis abbé de Saint-Remi à Reims. En 1180, il fut nommé évêque de Chartres, et il succéda en cette qualité à Jean de Salisbury. On lui doit : *Mosaici tabernaculi mysticae expositionis libri duo* (Paris, 1600), et *De conscientia liber*.

CELLE (Hugues de La), seigneur français, qui fut un des commissaires chargés de procéder à l'interrogatoire des malheureux templiers, sous le règne de Philippe le Bel, et qui se fit remarquer par la cruauté avec laquelle il les soumit à d'horribles tortures, pour leur arracher des aveux qu'ils rétractaient ensuite. Philippe le Bel le nomma gouverneur des comtes de la Marche et d'Angoulême.

CELLE-BRÈRE (La), bourg et commune de France (Cher, cant., arrond. et à 9 kilom. N.-O. de Saint-Amand; 1,322 hab. Manufacture de porcelaine; exploitation de belles pierres de taille. Eglise romane du x^e siècle, classée au nombre des monuments historiques.

CELLE-SOUS-MORRET (La), bourg et commune de France (Seine-et-Marne), arrond. et à 12 kilom. E. de Fontainebleau, sur la rive droite de la Seine; 426 hab. Ancien château de Gravelle, habité quelque temps par Henri IV.

CELLÉ (le), petite rivière de France, prend sa source dans le département du Cantal, arrond. d'Aurillac, dans les bois du Bousquet, cant. de Montsalvi, coule au S.-O., passe à Saint-Constant, entre dans le département du Lot, baigne Figeac, Boussac, Marsillac, et tombe dans le Lot, à 18 kilom. au-dessus de Cahors, après un cours de 100 kilom.

CELLEMENT adv. (sè-le-mah — rad. *celer*). Secrètement, en cachette. « Vieux mot.

CELLÉPORE s. f. (sè-lé-pore). Zooph. Genre de polyptères, type des celléporées.

— Encycl. Les *celléporées* sont des polypes bryozoaires, à polyptère membraneux, operculifère, fragile, poreux et comme spongieux, résultant de l'agglomération irrégulière de nombreuses cellules complètes, distinctes, urcées, ventrues, à ouverture terminale ronde et operculée. On les trouve ordinairement en plaques plus ou moins étendues sur toutes les productions marines solides ou végétales. Peu remarquables par leur forme ou leurs couleurs, elles sont souvent confondues, à cause de leur petitesse et de leur aspect demi-transparent, avec de simples dépôts calcaires, et contiennent si peu de matière animale que les acides les dissolvent presque en entier. Les espèces de ce genre sont assez difficiles à distinguer, vu les nuances peu tranchées qui les séparent. On en compte aujourd'hui une vingtaine, parmi lesquelles nous citerons : la *celléporée spongieuse*, d'un blanc jaunâtre, d'une grandeur de 0 m. 04 à 0 m. 20, et qui se trouve dans presque toutes les mers; la *celléporée transparente*, qui forme de petites croûtes blanches et brillantes sur les productions marines d'Europe, mais qui ne peut être bien observée qu'à l'aide d'une forte loupe; la *celléporée labiée*, appliquée en petites roses ou en verticilles sur quelques sertulaires de l'Australie; enfin, la *celléporée mégastome* ou à grands trous, qui se trouve sur les fossiles de la craie dans les environs de Paris. Quelques espèces, en forme de madrépore, ont été désignées sous le nom de CELLÉPORAIRES.

CELLÉPORÉ, ÉE adj. (sè-lé-po-ré). Zooph. Qui ressemble à une celléporée.

— s. f. pl. Ordre de polyptères qui a pour type le genre celléporée.

— Encycl. Cette petite famille de polypes bryozoaires comprend des espèces remarquables par leurs cellules plus ou moins ellipsoïdes, presque verticales et irrégulièrement amoncelées les unes sur les autres. Il en résulte que, les cellules étant ainsi disposées sur plusieurs étages, la surface du polyptère est très-irrégulière, et que sa masse peut acquies un volume considérable. Ces petits animaux ont, d'après Lamouroux, une substance beaucoup plus solide que les autres polyptères du même groupe; il en est même que l'on pourrait regarder comme entièrement pierreux, à cause de leur dureté ou tout au moins de leur consistance; dans l'eau, ils sont beaucoup plus flexibles; exposés à l'air, ils deviennent, par la dessiccation, roides et fragiles. Les animaux de ces polyptères sont en général des êtres microscopiques. Les *celléporées* n'offrent point, dans leur couleur, de nuances variées et brillantes. Cette famille ne comprend que les deux genres celléporée et tubulipore. Les espèces, peu nombreuses, sont répandues dans toutes les mers, où elles adhèrent aux rochers, aux algues, aux coquilles, aux crustacés, qu'elles recouvrent souvent de leurs plaques plus ou moins larges. On les trouve surtout dans la Méditerranée, la mer Rouge, l'océan Indien, sur les côtes de l'Amérique et de l'Australie. Le petit nombre d'espèces fossiles découvertes jusqu'à ce jour appartiennent aux couches de formation marine.

CELLÉRAGE s. m. (sè-lé-ra-je — rad. *cellier*). Féod. Droit seigneurial établi sur le vin, après son entrée dans le cellier : *Droit de CELLÉRAGE*.

CELLÉRIERIE s. f. (sè-lé-re-ri — rad. *cellier*). Office de cellier, dans un monastère.

CELLÉRIER, IÈRE s. (sè-lé-rié, iè-re — rad. *cellier*). Celui, celle qui, dans un monastère ou un autre établissement, a soin des provisions, de la dépense de bouche et du temporel de la maison :

• Quelle personne es-tu ? dit-il à ce fantôme.
— La cellérierie du royaume
De Satan, reprit-elle, et je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire. •
LA FONTAINE.

« Chez les anciens, Espèce d'intendant d'une grande maison.

— Econ. rur. Nom que l'on donnait autrefois à celui qui engrangeait les récoltes.

— Adjectiv. Qui remplit les fonctions de cellier ou de cellérier dans un couvent : *Le père CELLÉRIER*. La sœur CELLÉRIÈRE.

CELLERIER (Jean-Isaac-Samuel), pasteur de l'Eglise réformée et prédicateur suisse, né à Grans (canton de Vaud) en 1753, et mort à Genève en 1844. Il fit ses premières études à Nyon, sur les bords du Léman, et vint ensuite à Genève, où il suivit les cours de l'Académie et ceux de la Faculté de théologie. Durant un séjour qu'il fit à Paris, il fréquenta les pères de l'Oratoire, pour se perfectionner par leur exemple et leurs leçons dans l'art de la prédication, auquel il donnait déjà tous ses soins. Appelé, à son retour à Genève, en 1782, à desservir l'église de Saintigny, il s'acquies une excellente et légitime réputation comme prédicateur, et fut, pendant trente ans, le modèle du pasteur. Vers 1816, ayant donné sa démission à cause de son grand âge, il fit un séjour à Genève au moment où les méthodistes anglais opéraient ce qu'ils ont appelé le *Réveil*; il parut partager et servir leurs idées, ce qui indisposa contre lui ses amis. Il repartit bientôt pour Saintigny, sa chère église de campagne, et ne revint à Genève que pour y mourir. Une touchante simplicité distinguait les sermons de Cellerier; mais le style laisse souvent à désirer. Ces sermons eurent néanmoins une immense succès. On a de Cellerier : *Sermons et prières pour les solennités et les dimanches ordinaires* (Genève, 1818, 1 vol. in-8°); *Discours familiers d'un pasteur de campagne* (Genève, 1827, 2 vol. in-8°); *Nouveaux sermons ou homélies* (2 vol. in-8°); *Sermons, Homélies, Discours familiers et Prières*, recueil publié par M. Cellerier fils; *Pensées pieuses*, extraits de ces divers ouvrages (1 vol. in-12).

CELLERIER (Jacques), architecte français, né à Dijon en 1742, mort à Paris en 1814. Il a construit à Paris le projet de fontaine de l'Éléphant, les théâtres de l'Ambigu-Comique, des Variétés, et plusieurs autres édifices remarquables. Il a donné les plans primitifs de la salle de spectacle de Dijon.

CELLES, bourg et commune de Belgique, province de Hainaut, arrond. et à 20 kilom. N. de Tournai, ch.-l. de cant., sur un petit affluent de l'Escaut; 2,700 hab. « Petit hameau de France (Ardèche), arrond. de Privas, près de la Voulte; 33 hab. Eaux minérales froides ou thermales, carbonatées calcaires, ferrugineuses ou sulfatées ferrugineuses et gazeuses, connues anciennement, abandonnées pendant longtemps, et utilisées de nouveau depuis 1833. Elles émergent, par cinq sources, du micasciste, au voisinage du terrain orfordien et près d'un gisement de fer oxydé. Leur température est de 25°.

CELLES-SUR-BELLE, bourg de France (Deux-Sèvres), ch.-l. de cant., arrond. et à 8 kilom. N.-O. de Melle, sur la Belle; pop. aggl. 821 hab. — pop. tot. 1,553 hab. Fabriques de droguets; commerce de céréales et de bestiaux. Belle église érigée par Louis XI et

classée au nombre des monuments historiques ; restes d'une ancienne abbaye de bénédictins dont Talleyrand fut le dernier titulaire.

CELLES (Antoine-Charles-Fiacre, comte de Wisner de), homme d'Etat belge, né à Bruxelles en 1779, mort en 1841. Il avait été membre des états généraux du Brabant, et, lors de la réunion de la Belgique à la France, il fut appelé par Napoléon au conseil d'Etat, à la préfecture de la Loire-Inférieure, puis envoyé à Amsterdam pour administrer la Hollande et la plier aux volontés impériales. Il suscita par son despotisme et ses fausses mesures une sédition : on le faillit périr, et s'enfuit au moment où l'invasion russe et la révolution replaçaient sur le trône la maison de Nassau-Orange. Le roi Guillaume le chargea plus tard de négocier avec la cour de Rome ce déplorable concordat, qui lui attira les attaques de tous les partis. Lors de la révolution belge, il joua un rôle équivoque et fut accusé de conspirer pour la réunion à la France. Le roi Léopold le nomma son ministre plénipotentiaire en France, où il se fit naturaliser et où il fut élevé, en 1833, à la dignité de conseiller d'Etat.

CELLETTE (LA), village du Puy-de-Dôme, arrond. et à 50 kilom. de Riom. La Cellette s'appela d'abord *Celle-des-Hermites* ou *l'Hermilage*, *Celle-Sainte-Marie*. C'était autrefois un affreux désert où se retira, en 1144, un bénédictin du monastère de Mursac. La chronique rapporte qu'au retour d'un pèlerinage qu'il venait de faire en Terre sainte, il s'égarait dans ces lieux sauvages et conçut la pensée d'y passer le reste de ses jours dans la solitude et la prière. Il y fit bâtir à cette intention, sur le plan de Notre-Dame de Nazareth, un ermitage qui devint par la suite un couvent, qu'habiterent successivement des cordeliers et des franciscains. Ces derniers y fondèrent un pénitencier pour les repris de justice et un hôpital pour les aliénés.

CELLICOLE adj. (sèl-li-ko-le — du lat. *cella*, cave; *colo*, j'habite). Zool. Qui habite dans les caves.

CELLIER s. m. (sé-lié — du lat. *cella*, cave). Lieu, ordinairement situé au rez-de-chaussée, et destiné à serrer le vin et d'autres provisions, dans les maisons où il n'y a pas de cave; se dit très-souvent au lieu de cave.

— **Homonyme**. Sellier.

— **Encycl.** Le cellier doit être clair, aéré, bien clos et assez vaste pour que l'encombrement ne puisse s'y produire. Le bâtiment le plus simple suffit, pourvu qu'il soit en maçonnerie, percé de larges fenêtres placées en face l'une de l'autre et situé à peu près au niveau du sol. Ces deux dernières dispositions sont indispensables pour maintenir une aération suffisante, et éviter ainsi les accidents qui se renouvellent si fréquemment pendant et après la vendange.

CELLIER (Le), bourg et comm. de France (Loire-Inférieure), sur la rive droite de la Loire, arrond. et à 18 kilom. O. d'Ancoenis; pop. aggl. 292 hab. — pop. tot. 2,266 hab. Eglise de la fin du x^e siècle; château de Clermont sur un plateau élevé; ruines de l'ancien château de Guy, dont les fortifications furent démantelées en 1387. Sur le bord de la Loire, au milieu d'un groupe de rochers, s'élèvent les Folies-Siffail, constructions bizarres creusées en grande partie dans le roc.

CELLIER (grottes de). Le département de l'Hérault renferme un grand nombre de grottes plus ou moins ornées de stalactites et de stalagmites d'albâtre blanc et rose, et dont quelques-unes peuvent être classées parmi les plus belles qu'on puisse voir en France. Parmi celles-ci, la grotte de Cellier doit être citée au premier rang. Fort profonde et fort étendue, elle est divisée en plusieurs salles, dont quelques-unes ont de vastes dimensions; elles sont décorées de stalactites qui y prennent les formes les plus variées, les figures les plus fantastiques, et dans lesquelles les explorateurs ont cru reconnaître les objets les plus divers; ici, des statues et des groupes de figures humaines; là, des animaux fantastiques; plus loin, des plantes, des draperies, des colonnes, des ornements de toute sorte. On n'a pas encore trouvé d'ossements de mammifères enfouis dans la grotte de Cellier, bien que le département de l'Hérault soit l'un des plus riches en dépôts de ce genre.

CELLIERZ (Adélaïde-Hélène-Joséphine-Charlotte), fille d'un comte de Rossi, femme de lettres, née à Paris en 1778, morte à Blois en 1822. Elle s'occupait de l'instruction des jeunes personnes, et elle publia les ouvrages suivants : *Traité d'enseignement et d'éducation*, etc. (Paris, 1817); *Les Anciens et les Français, ou Véritables beautés de l'histoire de France et des Bourbons* (1822); *Antonia Wilson*, traduit de l'allemand de Gustave Schilling (1820).

CELLINI (Benvenuto), célèbre orfèvre italien, né à Florence en 1500, mort dans la même ville le 25 février 1571. Baldinucci a tracé le portrait suivant de cet artiste extraordinaire, aussi connu par la multiplicité de ses talents que par la bizarrerie de son humeur : « Benvenuto Cellini, célèbre joueur d'instruments à vent, orfèvre du plus haut mérite, excellent graveur en médailles, sculpteur peu ordinaire, architecte et fondeur en métaux, disciple de Michel-Ange, homme

adroit, brave, robuste, hardi en paroles et naturellement éloquent, toujours disposé, suivant le besoin, à l'attaque ou à la riposte, accoutumé à dire sa pensée avec une franchise extrême, n'importe à qui, fût-ce aux gens de la plus haute condition. » Benvenuto avait été destiné par son père à être musicien; mais, tout en faisant d'abord son occupation spéciale de l'art musical, il s'était livré à l'étude du dessin, et il finit par embrasser la profession d'orfèvre. Son premier ouvrage fut un fermoir de ceinture en argent qu'il exécuta à Florence, et sur lequel, d'après ce qu'il rapporte lui-même dans ses *Mémoires*, on voyait agencés, « suivant le goût antique, des guirlandes de feuillage et des masques extrêmement beaux. » A la suite d'un duel qui avait fait scandale, il alla se fixer à Rome. Quelques pièces d'orfèvrerie exécutées dans cette ville pour l'évêque de Salamanque, quelques bijoux vendus à des femmes de l'aristocratie romaine, commencèrent sa réputation, et deux ans s'étaient à peine écoulés qu'il avait obtenu les bonnes grâces du pape Clément VII. Il fut chargé par ce pontife de ciseler un bouton de chape, grand comme la main, où il représentait le Père éternel, entouré d'anges, assis, dans l'attitude de la bénédiction, sur un énorme diamant acheté autrefois par Jules II au prix de 36,000 écus. Benvenuto était à Rome lorsque le connétable de Bourbon vint assiéger cette ville; retiré dans le château Saint-Ange avec quelques-uns de ses amis et de ses compatriotes, il y soutint vaillamment l'assaut et dirigea lui-même les cinq pièces d'artillerie qui défendaient cette forteresse. Si même on l'en croit, ce serait lui qui aurait tué le connétable d'un coup d'arquebuse et qui aurait pointé la pièce de canon qui enleva le prince d'Orange; mais il est permis de douter qu'une médiocre confiance au récit de tant de prouesses. Il s'occupait d'ailleurs, dans ce même château Saint-Ange, d'autre chose que de foudroyer l'ennemi; chargé par Clément VII de démonter toutes les pierres de la chambre apostolique et d'en faire fondre l'or, afin d'assurer au pape des ressources en cas de fuite, il s'acquitta de cette tâche d'une façon assez peu honorable; car, de son propre aveu, il n'hésita pas à prélever sur les lingots quelque chose pour son compte en vue du lendemain. Il se payait ainsi de ses propres mains, incertain qu'il était de pouvoir toucher des honoraires si le pape était obligé de fuir. Après la prise de Rome, il retourna à Florence, mais il y trouva la peste qui l'obligea de se réfugier à Mantoue. Son ami Jules Romain, qu'il rencontrait dans cette dernière ville, le présenta au duc de Gonzague; mais Benvenuto ne put rester longtemps au service de ce prince, rappelé qu'il fut à Florence par la mort de son père. Bientôt, du reste, il repartit pour Rome, où il travailla quelque temps sous les yeux de Michel-Ange. Les agitations de toutes sortes, duels, meurtres, honteuses débauches, les aventures les plus étranges et les excentricités les plus inouïes marquèrent cette première phase de l'existence de Cellini. On raconte qu'un noble romain dont l'ami avait été tué par Benvenuto, ayant demandé à Paul III, successeur de Clément VII, la punition du meurtrier, le saint-père répondit que les hommes passés maîtres dans leur art, comme était Benvenuto, ne devaient pas être soumis aux lois, et il fit délivrer à l'artiste un sauf-conduit, pour le mettre à l'abri d'une représaille. Toutefois, ce même Paul III n'hésita pas à faire emprisonner dans le fort Saint-Ange Cellini, accusé d'avoir dérobé une partie de l'or et des pierres du trésor pontifical pendant le siège de Rome. Il ne fallut rien moins que la protection de François I^{er} et du cardinal de Ferrare pour tirer l'orfèvre de prison. Quelques auteurs prétendent que Benvenuto parvint lui-même à s'échapper et se réfugia en France. Ce qui est certain, c'est qu'il arriva à Paris en 1540, et qu'il y passa cinq ans à peu près, comblé de faveurs et de commandes par François I^{er}. Ce prince lui assigna une pension annuelle de 700 écus d'or, lui accorda des lettres de naturalisation, le titre de seigneur du Petit-Nesle et le don viager de ce château. Bien que Cellini eût encore produit que des ouvrages d'orfèvrerie et de joaillerie, lorsqu'il vint en France, il ne craignit pas d'entreprendre pour le roi des travaux de sculpture monumentale. Il a raconté lui-même dans ses *Mémoires* les circonstances dans lesquelles ces travaux lui furent confiés. « Le roi, étant venu me voir avec une suite nombreuse de grands seigneurs, fut fort émerveillé de tous les beaux ouvrages que j'avais déjà exécutés pour lui. (Parmi ces ouvrages se trouvait une salière d'or, décorée de nombreuses figures allégoriques, véritable chef-d'œuvre que possède aujourd'hui le cabinet des Antiques, à Vienne.) Et comme Mme d'Etampes se trouvait avec lui, ils se mirent à parler de Fontainebleau. Mme d'Etampes dit que Sa Majesté devrait me commander quelque beau travail pour la décoration de cette résidence. « Vous avez raison », répondit le roi, et je veux tout de suite faire cette commande. » Se tournant aussitôt vers moi, il me demanda quel genre d'ouvrage je pourrais faire pour Fontainebleau. Je lui soumis alors quelques idées au sujet desquelles il m'exprima son avis; il ajouta qu'il allait partir pour Saint-Germain-en-Laye où il resterait quinze à vingt jours, et me fit promettre pendant ce temps un projet de la plus riche invention possible. » Le roi parti, Benvenuto se mit immédiatement à l'œuvre et fit alors le modèle d'un vaste bas-relief allégorique destiné à orner la *Porte dorée* du palais de Fontainebleau. Le motif principal de ce bas-relief était une figure de femme nue, appuyant sa main sur le cou d'un cerf, et personnifiant la fontaine de Belle-Eau, découverte un jour par les chiens de la meute royale. Cette *Nymphé de Fontainebleau*, qui, sous le règne de Henri II, devait aller décorer le château de Diane de Poitiers, à Anet, figure aujourd'hui au musée du Louvre. M. Delaborde en a fait une critique assez vive dans la savante notice qu'il a publiée sur Benvenuto Cellini, dans la *Revue des Deux-Mondes* (1857). Selon lui, le dessin et le modèle de cette longue figure sont pauvres et insuffisants : « Des prétentions à la grandeur compliquées de préoccupations mesquines, une main habituée à exprimer des formes exigües dépayées dans un travail gigantesque et s'évertuant à jouer l'aisance, voilà ce qu'accusait fort clairement l'œuvre dont l'orfèvre florentin entendait se faire un titre pour prendre rang parmi les statuaires. » Il ne semble pas que François I^{er} ait jugé de cette façon l'œuvre de son protégé. Il était sur le point de recommander sa lutte avec Charles-Quint et paraissait fort préoccupé, lorsque le cardinal de Ferrare vint le prévenir que Benvenuto désirait lui montrer son modèle. Il ne s'en rendit pas moins sur-le-champ dans la salle où l'attendait l'artiste, et, si l'on en croit les *Mémoires* de ce dernier, il oublia ses soucis tout aussitôt qu'il eut vu les projets qui lui étaient soumis. « Mon ami, dit-il à Benvenuto en lui appuyant familièrement la main sur l'épaule, je ne sais qui doit être le plus satisfait du prince qui trouve un artiste selon son cœur, ou de l'artiste à qui un prince fournit les moyens d'exécuter ses vailantes conceptions. — Le bonheur le plus grand, répondit Cellini, est celui de l'artiste qui, comme moi, a su mériter l'estime d'un illustre monarque. — Mettons que notre bonheur est égal », répliqua gaiement François I^{er}. Benvenuto, à qui nous empruntons ces détails autobiographiques, ajoute que la duchesse d'Etampes fut très-irritée d'apprendre qu'il avait présenté ses modèles au roi avant de les lui soumettre à elle-même. Elle se montra dès lors fort hostile à tous ses projets, lui suscita un rival dans la personne du Primatice et chercha, en plusieurs circonstances, à le perdre dans l'esprit du roi. L'humeur querelleuse et excentrique de Cellini, ses violences, ses orgies, les tours pendables qu'il jouait à tous les gens auxquels il avait affaire lui aliénèrent aussi plusieurs personnages de la cour. François I^{er} n'en continua pas moins de l'honorer de sa bienveillance et chercha par tous les moyens à le retenir à son service. Un jour que Cellini s'était rendu à Fontainebleau pour présenter au roi une statue de *Jupiter tonnant*, en argent doré, la duchesse d'Etampes réussit à empêcher François I^{er} d'aller voir cette statue pendant le jour. Les ennemis de Benvenuto espéraient que son œuvre perdrait la plus grande partie de son mérite à être regardée le soir, à la lumière. Mais l'artiste éclaira si habilement sa statue, en mêlant une torche aux foudres qu'elle avait à la main, que toute la cour fut saisie d'admiration en la voyant, et que François I^{er} s'écria, en regardant la duchesse d'Etampes : « Ceux qui ont voulu nuire à cet homme lui ont fait une grande faveur ! » A la fin pourtant, le crédit dont jouissait Benvenuto baissa tout à coup. Après l'avoir dépossédé d'une partie de ses travaux pour les confier au Primatice, François I^{er} lui accorda l'autorisation de retourner en Italie, et, avant la fin de l'année qui suivit le départ de Cellini, il lui fit écrire, non pour lui intimier l'ordre de revenir, mais pour le sommer de rendre ses comptes, sous peine de laisser en France une assez triste opinion de sa probité.

Revenu à Florence, Benvenuto trouva d'abord dans le duc Côme de Médicis un protecteur presque aussi zélé qu'avait été le roi de France. Il fut chargé par lui de plusieurs commandes importantes, parmi lesquelles il faut citer en première ligne la statue en bronze de *Persée*, qui orne la place dei Lanzi, à Florence. Plein d'enthousiasme, dit-on, à la vue du modèle de cette statue, — modèle que l'on conserve au musée des Offices, — Côme s'écria : « Benvenuto, si tu réussis en grand comme tu as réussi dans cette statuette, l'œuvre sortie de tes mains sera plus belle qu'aucune des statues qui ornent la place. » Les bonnes dispositions de Côme se changèrent assez vite en indifférence, sinon même en hostilité secrète. Les officiers du palais qui avaient reçu l'ordre de fournir à Cellini les fonds nécessaires pour l'exécution de la statue opposaient des atermoiements sans fin aux supplices de l'artiste. D'un autre côté, les rivaux de Benvenuto, et le plus influent d'entre eux, Baccio Bandinelli, cherchaient par tous les moyens à déprécier le *Persée* et à empêcher qu'il fût coulé en bronze. Cellini raconte qu'ayant un jour rencontré Bandinelli qui revenait de la campagne, monté sur un mulet, il eut d'abord l'idée de se précipiter sur lui et de l'immoler à son ressentiment, mais qu'en le voyant trembler et devenir blême de frayeur, il en prit pitié et lui dit : « N'aie pas peur, vil poltron ! je ne te juge pas digne de mes coups. » On ne pouvait pas être plus parlementaire ! Cependant le *Persée* n'avancait qu'à grand-peine. Pour faire

face aux dépenses qu'entraînait l'exécution de ce grand ouvrage, Cellini était obligé souvent de reprendre son métier d'orfèvre. Enfin, après deux années d'efforts, de patience et d'épreuves de toute sorte, il acheva sa statue. Restait l'opération de la fonte, opération toujours difficile, mais d'autant plus délicate ici que, dans l'œuvre de Benvenuto, plusieurs parties se détachaient de la masse principale. Rien de plus émouvant que le récit fait par Cellini lui-même des incidents qui faillirent faire avorter son entreprise, des angoisses qu'il éprouva pendant l'opération et de la joie immense que lui causa le succès obtenu à l'heure même où la défaite paraissait certaine. Ce succès eut un grand retentissement à Florence et consterna les rivaux de l'artiste. Le grand-duc se montra satisfait et ne cessa depuis de témoigner de la bienveillance à Benvenuto. L'inauguration du *Persée* eut lieu en 1554, au milieu d'une affluence énorme; le jour où la statue fut découverte, Cellini, caché derrière les rideaux d'une fenêtre basse, put savourer secrètement les louanges qui devaient se formuler, les jours suivants, en d'innombrables sonnets, en distiques grecs et en vers latins. L'article spécial que nous consacrerons à cette œuvre (v. *Persée*) nous dispense de nous étendre longuement ici sur ses mérites. Il nous suffira de dire que, soigneusement étudiée dans tous les détails, pleine de délicatesse dans l'expression du visage, élégamment modelée dans la partie supérieure, — le torse et les bras, — elle se place bien au-dessus des autres sculptures monumentales de Cellini, mais ne saurait suffire pour assigner à cet artiste un rang élevé dans la statuaire. Nous ne pouvons mieux faire, du reste, que de reproduire le jugement porté par M. Delaborde : « Suffit-il d'avoir, à un moment de sa vie, fait acte de zèle pour conquérir une place à côté de ceux dont l'existence tout entière a été vouée à des efforts semblables, et, telle qu'elle est, la statue de *Persée* assure-t-elle à l'artiste qui l'a produite les mêmes droits qu'aux grands artistes de l'école italienne ? Nous ne le pensons pas. Très-préférable sans doute à la *Nymphé de Fontainebleau*, le *Persée* ne dépasse pas le niveau des œuvres de second ordre : il prouve ce qu'il y a d'excessif dans la célébrité attachée au nom de Cellini. Chez cet homme, qu'on a voulu assimiler aux hommes de génie, il y avait si peu l'étoffe d'un maître, que partout où il s'est essayé, il a rencontré mieux que des rivaux. Parmi les ouvrages de sa main qui subsistent, parmi les médailles, les pièces d'orfèvrerie et les statues qu'il a exécutées depuis 1524, époque de son premier séjour à Rome, jusqu'en 1571, époque de sa mort, pourra-t-on rien citer en genre genre dont on ne trouve ailleurs de plus beaux spécimens ? Les médailles de Cellini (la meilleure est celle de François I^{er}) ne soutiendront certes pas la comparaison avec les chefs-d'œuvre italiens du x^e siècle : supporteraient-elles beaucoup mieux le voisinage des pièces gravées en France au x^e siècle ? La salière de François I^{er}, la monture d'une couronne en lapis-lazuli ornée d'anses en or émaillé, le couvercle, aussi en or émaillé, d'une autre coupe conservée, comme la première, dans le cabinet des *Gemmes*, à Florence; en un mot, les pièces les plus renommées entre les bijoux et les objets d'orfèvrerie ciselés par l'artiste valent-elles mieux, valent-elles même autant, au point de vue de l'imagination et du style, que les ouvrages de même sorte exécutés par des maîtres antérieurs ou que les modèles gravés par certains orfèvres contemporains, tels que Étienne de Laune et Woeriot ? La main de Cellini est aussi sûre, aussi déliée que pas une autre; mais ce qu'elle a façonné n'exprime rien au delà de cette singulière adresse matérielle et ne laisse pressentir, dans le goût du dessin comme dans l'ordonnance générale des lignes, ni fantaisie vraiment inspirée ni science vraiment magistrale. Enfin le sculpteur du *Persée*, — à plus forte raison le sculpteur de la *Nymphé de Fontainebleau*, — ne peut être mis au même rang que les grands sculpteurs de la Renaissance. D'où vient donc la vaste réputation de Cellini ? Du zèle qu'il a mis à la propager lui-même et de la docilité avec laquelle on l'a cru sur parole. Les œuvres de l'orfèvre sont en réalité très-peu connues : on ne songe même pas à les distinguer d'une foule d'autres appartenant au même ordre d'art et à la même époque, parce qu'aux yeux du plus grand nombre la question de talent personnel se confond ici avec la question historique en général. Cellini est avant tout un nom, et un nom qui résume l'ensemble des travaux d'orfèvrerie accomplis au x^e siècle en Italie et même ailleurs. » Il faut ajouter, pour rendre toute justice à Cellini, qu'il fut d'une habileté et d'une adresse rare au point de vue technique : il perfectionna les procédés employés pour ciseler les métaux, pour les fondre, pour servir les pierres, pour incruster les bijoux. Les éloges qu'il s'est adressés lui-même, à ce sujet, dans ses *Traité d'orfèvrerie et de sculpture* (*Traittati dell'oreficeria e della scultura di Benvenuto Cellini*, Florence, 1857), n'ont rien d'exagéré. Au surplus, ses œuvres sont excessivement rares, et les amateurs doivent se défier des nombreuses productions qu'on exhibe, sous son nom, dans plusieurs villes d'Italie. Ce fut vers la fin de sa vie que Benvenuto entreprit d'écrire ses *Mémoires* (v. ci-après), curieux recueil où il a dévoilé, avec un cynisme naïf,

face aux dépenses qu'entraînait l'exécution de ce grand ouvrage, Cellini était obligé souvent de reprendre son métier d'orfèvre. Enfin, après deux années d'efforts, de patience et d'épreuves de toute sorte, il acheva sa statue. Restait l'opération de la fonte, opération toujours difficile, mais d'autant plus délicate ici que, dans l'œuvre de Benvenuto, plusieurs parties se détachaient de la masse principale. Rien de plus émouvant que le récit fait par Cellini lui-même des incidents qui faillirent faire avorter son entreprise, des angoisses qu'il éprouva pendant l'opération et de la joie immense que lui causa le succès obtenu à l'heure même où la défaite paraissait certaine. Ce succès eut un grand retentissement à Florence et consterna les rivaux de l'artiste. Le grand-duc se montra satisfait et ne cessa depuis de témoigner de la bienveillance à Benvenuto. L'inauguration du *Persée* eut lieu en 1554, au milieu d'une affluence énorme; le jour où la statue fut découverte, Cellini, caché derrière les rideaux d'une fenêtre basse, put savourer secrètement les louanges qui devaient se formuler, les jours suivants, en d'innombrables sonnets, en distiques grecs et en vers latins. L'article spécial que nous consacrerons à cette œuvre (v. *Persée*) nous dispense de nous étendre longuement ici sur ses mérites. Il nous suffira de dire que, soigneusement étudiée dans tous les détails, pleine de délicatesse dans l'expression du visage, élégamment modelée dans la partie supérieure, — le torse et les bras, — elle se place bien au-dessus des autres sculptures monumentales de Cellini, mais ne saurait suffire pour assigner à cet artiste un rang élevé dans la statuaire. Nous ne pouvons mieux faire, du reste, que de reproduire le jugement porté par M. Delaborde : « Suffit-il d'avoir, à un moment de sa vie, fait acte de zèle pour conquérir une place à côté de ceux dont l'existence tout entière a été vouée à des efforts semblables, et, telle qu'elle est, la statue de *Persée* assure-t-elle à l'artiste qui l'a produite les mêmes droits qu'aux grands artistes de l'école italienne ? Nous ne le pensons pas. Très-préférable sans doute à la *Nymphé de Fontainebleau*, le *Persée* ne dépasse pas le niveau des œuvres de second ordre : il prouve ce qu'il y a d'excessif dans la célébrité attachée au nom de Cellini. Chez cet homme, qu'on a voulu assimiler aux hommes de génie, il y avait si peu l'étoffe d'un maître, que partout où il s'est essayé, il a rencontré mieux que des rivaux. Parmi les ouvrages de sa main qui subsistent, parmi les médailles, les pièces d'orfèvrerie et les statues qu'il a exécutées depuis 1524, époque de son premier séjour à Rome, jusqu'en 1571, époque de sa mort, pourra-t-on rien citer en genre genre dont on ne trouve ailleurs de plus beaux spécimens ? Les médailles de Cellini (la meilleure est celle de François I^{er}) ne soutiendront certes pas la comparaison avec les chefs-d'œuvre italiens du x^e siècle : supporteraient-elles beaucoup mieux le voisinage des pièces gravées en France au x^e siècle ? La salière de François I^{er}, la monture d'une couronne en lapis-lazuli ornée d'anses en or émaillé, le couvercle, aussi en or émaillé, d'une autre coupe conservée, comme la première, dans le cabinet des *Gemmes*, à Florence; en un mot, les pièces les plus renommées entre les bijoux et les objets d'orfèvrerie ciselés par l'artiste valent-elles mieux, valent-elles même autant, au point de vue de l'imagination et du style, que les ouvrages de même sorte exécutés par des maîtres antérieurs ou que les modèles gravés par certains orfèvres contemporains, tels que Étienne de Laune et Woeriot ? La main de Cellini est aussi sûre, aussi déliée que pas une autre; mais ce qu'elle a façonné n'exprime rien au delà de cette singulière adresse matérielle et ne laisse pressentir, dans le goût du dessin comme dans l'ordonnance générale des lignes, ni fantaisie vraiment inspirée ni science vraiment magistrale. Enfin le sculpteur du *Persée*, — à plus forte raison le sculpteur de la *Nymphé de Fontainebleau*, — ne peut être mis au même rang que les grands sculpteurs de la Renaissance. D'où vient donc la vaste réputation de Cellini ? Du zèle qu'il a mis à la propager lui-même et de la docilité avec laquelle on l'a cru sur parole. Les œuvres de l'orfèvre sont en réalité très-peu connues : on ne songe même pas à les distinguer d'une foule d'autres appartenant au même ordre d'art et à la même époque, parce qu'aux yeux du plus grand nombre la question de talent personnel se confond ici avec la question historique en général. Cellini est avant tout un nom, et un nom qui résume l'ensemble des travaux d'orfèvrerie accomplis au x^e siècle en Italie et même ailleurs. » Il faut ajouter, pour rendre toute justice à Cellini, qu'il fut d'une habileté et d'une adresse rare au point de vue technique : il perfectionna les procédés employés pour ciseler les métaux, pour les fondre, pour servir les pierres, pour incruster les bijoux. Les éloges qu'il s'est adressés lui-même, à ce sujet, dans ses *Traité d'orfèvrerie et de sculpture* (*Traittati dell'oreficeria e della scultura di Benvenuto Cellini*, Florence, 1857), n'ont rien d'exagéré. Au surplus, ses œuvres sont excessivement rares, et les amateurs doivent se défier des nombreuses productions qu'on exhibe, sous son nom, dans plusieurs villes d'Italie. Ce fut vers la fin de sa vie que Benvenuto entreprit d'écrire ses *Mémoires* (v. ci-après), curieux recueil où il a dévoilé, avec un cynisme naïf,

ses bizarreries, ses faiblesses, ses vices, ses crimes même, et où il a fait preuve, du reste, d'originalité et de verve. Ses dernières années furent celles d'un maniaque. Il se fit tonsurer et prit l'habit ecclésiastique en 1558; deux ans plus tard, il jeta le froc et recommença de plus belle sa vie de débauche. Il la termina, comme nous l'avons dit, en 1570, le 25 février. Il avait eu deux enfants légitimes, six enfants naturels, et, non content de cette postérité directe, il y ajouta le surcroît d'un fils adoptif. Les devoirs de la paternité ne lui pesaient guère, du reste; il dit lui-même, en parlant d'une fille qui venait de lui naître: « Costanza fut remise par moi avec une certaine somme à une sœur de sa mère. Depuis lors, je n'ai jamais entendu parler d'elle. »

Cellini (Mémoires de Benvenuto). Dans cet ouvrage, l'auteur raconte sa vie presque jour par jour, depuis sa naissance (1500) jusqu'en 1569, tâche que lui facilitèrent les notes qu'il avait coutume de prendre sur ses moindres actions. Son existence fut un roman des plus attachants, et M. A. Dumas n'a point dédaigné d'en tirer la matière d'une de ses plus charmantes productions. Les *Mémoires* de Benvenuto sont curieux à divers titres; aucun livre ne peint d'une manière plus vive et plus amusante les mœurs italiennes du XVI^e siècle; cet écrit est l'un des plus originaux qu'on puisse lire; c'est la dernière étincelle de ce génie si vif et si varié qui, à cinquante-huit ans, n'ayant jamais lu que la Bible et Dante, raconte sa vie avec une verve inimitable et de telle façon que des passages les plus invraisemblables émane un parfum de vérité que l'intime persuasion de l'écrivain a pu seule produire. « Nous n'avons pas dans notre langue, dit Baret, un livre plus agréable. Benvenuto s'y est peint avec ingénuité, tel qu'il pensait être : brave comme un Français, vindicatif comme une vipère, superstitieux, plein de bizarreries; aimable dans une débauche, mais peu capable d'un tendre attachement; plus amoureux que chaste; jaloux, malicieux et vaniteux sans se croire tel. »

Orfèvre à Florence, Cellini fut un grand artiste, et c'est ainsi que les rapports naturels qui unissent les beaux-arts, la poésie, les lettres et les sciences le mirent en relation avec les savants, les poètes et les littérateurs qui donnèrent à l'Italie la gloire littéraire, dans le même temps que les chefs-d'œuvre de ses peintres, de ses sculpteurs, de ses architectes et de ses musiciens lui obtinrent la prééminence dans les beaux-arts. Mais on peut dire que c'est l'homme lui-même qui intéresse par-dessus tout dans ces *Mémoires*, un homme aussi extraordinaire par son caractère que par son génie, et par ses aventures que par ses œuvres, un homme qui se fait descendre d'un lieutenant de J. César, Florino de Cellino, un homme qui a fait dire de lui : *En cet homme étoit l'estoffe pour en faire deux autres*. On voit, dans ces *Mémoires*, un artiste dans toute son exaltation et tout son orgueil, avec toutes ses prétentions, ses rivalités, ses jalousies, ses superbes mépris pour les œuvres des autres, sa profonde admiration pour les siens, ses caprices, ses inconstances; un Italien spadassin, brave à l'excès, mais sachant recourir à la ruse, vindicatif à outrance, superstitieux et crédule comme on ne l'est pas en basse Bretagne, indépendant par humeur, flatteur par cupidité, profitant de l'anarchie et des inimitiés des princes pour commettre les actions les plus répréhensibles ou pour échapper au ressentiment d'un protecteur offensé; un audacieux aventurier, déréglé outre mesure dans sa conduite et dans ses mœurs, volant le pape après l'avoir héroïquement défendu au siège de Rome, obtenant l'absolution et rachetant les outrages à la morale par des *ex-voto*, vaillant et téméraire, mais vantard. Il cite des prouesses et des traits de vengeance presque incroyables, où se mêlent le terrible et le comique. On dirait que cette existence est calquée sur un imbroglio de vieille comédie espagnole. Il faut bien noter que les *Mémoires* de Benvenuto peignent son époque, comme lui-même. Ses ennemis, qui avaient le talent en moins, n'étaient ni plus délicats ni moins vindicatifs : ils avaient chargé de l'assassiner ou de l'empoisonner un *diable de Corse* dont il eut assez de peine à se défendre.

On ne sait au juste s'il exagère ou s'il respecte la vérité, quand il assure qu'il tua d'un coup d'arquebuse le connétable de Bourbon, à la prise de Rome, et que le pape, l'absolvant de plusieurs meurtres, dit à ses conseillers, qui inclinaient pour une punition : « Sachez que des hommes tels que Benvenuto sont au-dessus des lois. » On ne peut révoquer en doute, en effet, l'admiration sympathique dont Benvenuto était l'objet dans toutes les classes de la société. L'Italie entière était charmée par la perfection et la diversité de ses talents. Pape, cardinaux, souverains étaient enchantés par la magnificence de ses vases sacrés, par le dessin de ses monnaies et de ses médailles, par la hardiesse de ses sculptures, par la grandiose de ses statues; les femmes étaient ravies de le voir s'occuper de leurs parures, dont l'éclat faisait mieux ressortir leur beauté. Ce talent accessoire de ciseleur et d'ajusteur lui fit peut-être plus de partisans que sa belle statue de *Perseé*; il est vrai qu'il y avait du génie dans sa manière d'ajuster et de ciseler. Benvenuto nous donne la description de quelques-uns de ses ouvrages en ce genre, et

après de ces ouvrages pâlissent tous les trésors d'art de nos modernes expositions internationales. Ainsi de savants hommes avaient voulu lui fournir le projet et les dessins d'une salière; voici ce qu'il imagina pour loger magnifiquement le sel et le poivre : « Moi, dit-il, je composai une ovale d'environ 15 pouces de hauteur; elle était ornée de deux figures qui s'entrelaçaient, comme la mer entrelace la terre, et par-dessus, un vaisseau qui renfermait le sel. L'une des deux figures était Neptune, le trident à la main, traîné par quatre chevaux marins; l'autre, la Terre, sous la figure d'une belle femme, appuyée d'un bras sur un temple qui renfermait le poivre, et de l'autre portant une corne d'abondance. Sous la figure de la Terre, j'avais mis toutes les sortes d'animaux qu'elle enfante; sous celle de la Mer, les poissons qu'elle nourrit. » Cette salière fut donnée à François I^{er}. L'artiste présenta au roi le modèle d'une fontaine pour la décoration de Fontainebleau; il lui en donnait l'explication, qui remplit deux pages entières. François I^{er} ne le laissa pas achever : « Cet homme, s'écria-t-il dans son enthousiasme, est selon mon cœur ! » Il ajouta : « Je ne sais quel est le plus heureux, ou du prince qui trouve son homme, ou de l'homme qui trouve le prince qui lui convient. » Comblé des faveurs du roi, Benvenuto néglige de faire sa cour à la reine de la main gauche, la duchesse d'Etampes, et il se maintient, par sa résolution et son courage, contre trois prétendants, dans la tour de Nesle, que lui avait donnée le roi. Après avoir quitté la France, à la suite des désagréments suscités par la favorite, Benvenuto conserve une inaltérable reconnaissance pour François I^{er}; il l'appelle toujours le *grand roi, le roi incomparable*! C'est le seul prince dont il dise constamment du bien. Sa bienveillance s'étend même du prince aux sujets; bien plus, cet Italien trouve que l'air de France est plus pur, moins chargé de brouillards que l'air d'Italie. Il ne blâme en France que l'usage d'acheter en Normandie des faux témoins quand on a un procès; or il en eut qu'il perdit, mais il reforma la sentence des juges à grands coups d'épée, qu'il distribua fort libéralement à tout le monde.

Benvenuto parle dans ses *Mémoires* de plusieurs ouvrages de ses contemporains, les artistes illustres, de Michel-Ange, son maître, de Raphaël, de Jules Romain, du Titien, de Léonard de Vinci, de Bandinelli, de Primaticcio et de Donatello. Ses jugements valent bien ceux de nos esthéticiens de journal et de salon. Il en parle avec une admiration qu'on croirait tout à fait épuisée par celle qu'il accorde à ses propres ouvrages.

Ses *Mémoires* contiennent donc des choses utiles, des choses curieuses et des choses extravagantes; ces dernières ne sont pas les moins intéressantes, parce qu'elles peignent les mœurs d'une époque célèbre, d'une contrée célèbre et d'un homme célèbre. On en a tiré des romans et des drames; on pourrait y puiser des sujets de comédie. Pour les Italiens, ces *Mémoires* ont un autre mérite; ils sont très-bien écrits, et le style de Benvenuto est souvent cité comme un modèle par l'Académie de la Crusca.

Le manuscrit des *Mémoires* de Benvenuto Cellini, tout entier de sa main, devint à sa mort la propriété d'une communauté religieuse son héritière, puis s'égarra, et fut retrouvé en 1810 chez un bouquiniste de Florence; enfin, il passa en 1825 à la bibliothèque Laurentienne où il est encore. Goethe l'a traduit en allemand; nous en possédons trois versions en français.

Cellini (Benvenuto), drame en cinq actes et huit tableaux, par M. Paul Meurice, représenté pour la première fois sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 1^{er} avril 1852. Racontons d'abord, nous jugerons ensuite. Benvenuto Cellini, le grand artiste florentin, appelé en France par le roi François I^{er}, est dans son atelier au milieu de ses élèves et de ses chefs-d'œuvre de ciselure, de sculpture, de dessin, de moulure. Deux illustres visiteurs, le roi et la duchesse d'Etampes, viennent contempler les merveilles d'or ou d'argent, de cuivre ou de bronze, qu'a enfantées le génie du maître. Mme d'Etampes a accompagné son gracieux souverain, beaucoup moins par amour de l'art que pour avoir l'occasion de voir le jeune et bel élève de Cellini, Ascanio dei Gaddi, vers lequel elle se sent secrètement attirée, et elle a profité de l'occasion pour glisser dans le carton à dessins du jeune artiste un billet non signé qui lui donne un rendez-vous devant le Grand-Nesle. Benvenuto, informé de l'amour de la duchesse pour son élève, veut à tout prix s'interposer entre elle et lui, car il sait combien est fatal un regard de la maîtresse du roi. C'est pourquoi il accompagne Ascanio à son rendez-vous, et s'efforce d'arrêter l'intrigue. Il réussit sans peine, car Ascanio est secrètement amoureux d'une charmante jeune fille, Colombe d'Estourville. Cellini, du reste, ignore cet amour, et lorsque, au sortir de l'église, il aperçoit une douce et poétique figure qui réalise l'idéal d'une statue d'Hébé qu'il avait rêvée, son imagination s'enflamme avec son cœur et lui fait bientôt oublier la gentille Scozzone pour laquelle il a eu un moment d'amour. Voilà le maître et l'élève rivaux sans le savoir, car la gracieuse Hébé apparue au Florentin n'est autre que Colombe d'Estourville. Cependant Benvenuto a pris de force le Grand-Nesle,

que le roi lui a donné pour atelier, et que messire d'Estourville ne voulait pas livrer; et, après avoir mis la dernière main à une aiguière précieusement ciselée, il est venu, accompagné d'Ascanio, chez Mme d'Etampes, à laquelle il veut offrir cette merveille d'art et de richesse. Mais la duchesse laisse le grand artiste faire antichambre; il attend une heure, puis enfin sa colère éclate, et, indigné d'être traité comme un laquais par une courtisane, il prend le vase et le brise sur le parquet. Cependant Mme d'Etampes reçoit Ascanio et lui laisse voir clairement son amour, qui vient se heurter dans le cœur du jeune homme à la chaste image de Colombe. Dès lors la lutte est engagée, et la favorite du roi commence par faire interdire l'entrée du Louvre à Cellini; puis elle s'efforce de triompher de sa rivale, avec l'aide de Scozzone, qui n'a pas été sans deviner l'amour de Cellini pour Colombe, et qui saisit avec joie l'occasion de se venger. De la fenêtre de son atelier, Benvenuto voit passer et repasser dans un jardin sa lumineuse apparition d'Hébé, et c'est là que se place, dit M. Théophile Gautier, une des scènes les plus étonnantes du drame, ce que Mélingue seul, avec son talent de sculpteur et de comédien, était capable de réaliser. Sur la selle du statuaire est posée une frêle armature; l'artiste prend de la terre glaise, en enveloppe ce squelette obligé de toute statue, modèle cette terre, la pétrit du pouce et de l'ébauchoir; la silhouette générale se dessine en quelques minutes, la tête s'accroche, le sein se gonfle, la hanche s'arrondit, le bras se déploie, la main retient le vase plein de nectar, les draperies voltigent comme des carresses autour de ce corps jeune et charmant qui n'était tout à l'heure qu'une poignée de boue humide. Ascanio n'y regarde pas à deux fois pour reconnaître le portrait idéalisé de celle qu'il aime, et son affection pour son maître fait place à la jalousie. Mais Benvenuto, informé à son tour par la jalouse Scozzone de l'amour d'Ascanio pour Colombe, dompte son cœur et promet de faire pour Ascanio ce qu'il eût fait pour lui-même. Malheureusement, le Louvre lui est désormais fermé, et il n'a qu'un moyen d'y rentrer, c'est de s'en faire ouvrir les portes par l'empereur Charles-Quint, alors de passage à Paris. Le roi, craignant de voir le grand artiste quitter la France, lui promet de lui accorder telle faveur qu'il demandera, s'il s'engage à faire fondre en trois jours la statue du Jupiter Olympien par des ouvriers français. Benvenuto en prend l'engagement devant la duchesse d'Etampes, qui, se doutant bien de ce que le maître demandera pour son élève, se met en mesure de marier, dès le lendemain, Colombe d'Estourville avec un certain d'Orbec. Heureusement, Benvenuto est averti à temps; il enlève Colombe, et la fait cacher au couvent des Ursulines dans une chaise d'argent qui lui a été commandée. Cette fois encore, cependant, il a compté sans Scozzone, qui a tout révélé à la duchesse. Celle-ci a fait transporter chez elle la chaise, qu'on ne rouvrira que trois jours après. Nous retrouvons Cellini occupé à la fonte du Jupiter. Depuis trois jours, il n'a pas pris un moment de repos; encore quelques heures et tout sera fini; mais pourra-t-il aller jusque-là? Déjà ses forces l'abandonnent, et l'on vient lui dire que le bois manque et que le liquide se fige. Alors le fougueux artiste se redresse, et tout dans l'atelier vole en éclats : chaises, tables, escabeaux, selles et dressoirs vont alimenter la fournaise et faire bouillonner le liquide. Mais un traître, payé par la duchesse pour faire manquer la fonte, a volé du métal, et le moule n'est pas rempli. Le Jupiter Olympien du grand Cellini ne sera qu'une statue tronquée, et la postérité rira de ce pygmée qui s'est avisé d'entreprendre une œuvre de géant. Mais voilà des coupes d'or et des aiguières d'argent, des reliquaires, des statuettes, des coffres, des dragons. Ce sont des chefs-d'œuvre que la cour admire; François I^{er} lui-même s'est arrêté devant ces merveilles du grand artiste. N'importe, à la fonte ! à la fonte ! Déjà le moule se remplit; il est plein; les événements jaillissent et l'œuvre est achevée ! Jupiter va se dresser radieux sur son piédestal, et Benvenuto pourra réclamer du roi l'exécution de ses promesses.

Cependant la duchesse a fait transporter au palais la chaise de Benvenuto, et il y a trois jours qu'elle n'a pas été ouverte lorsque le Florentin arrive, suivi d'Ascanio, et demande au roi, en récompense de la fonte du Jupiter, de signer au contrat de mariage d'Ascanio dei Gaddi et de Colombe d'Estourville. A ce moment, Colombe, fraîche et souriante, apparaît aux yeux de la duchesse épouvantée ! Mais qui donc alors, s'écrie-t-elle, est depuis trois jours dans cette chaise ? Benvenuto pousse un cri, court à ce saint tombeau et en retire le corps inanimé de Scozzone, qui, lassé de la vie, s'était substituée à Colombe. On peut adresser un reproche capital à M. Paul Meurice : à force d'exagérer, d'idéaliser le type qu'il avait conçu, il nous a présenté un Benvenuto Cellini qui n'a plus rien d'humain. Il convient d'ajouter que c'est là un reproche que nous n'avons que trop rarement l'occasion d'exprimer, tant les œuvres qui se produisent généralement sont ternes et insignifiantes. L'œuvre de M. P. Meurice présente d'ailleurs des situations dramatiques énergiquement rendues, mais trop souvent bizarres et impossibles. Le style est coloré, un peu emphatique peut-être. Terminons en

disant que cette pièce, une des meilleures que le boulevard ait produites depuis longtemps, est tirée d'un roman publié sous le nom d'*Ascanio*, par M. Alexandre Dumas.

Cellini (Benvenuto), opéra en deux actes, paroles de MM. Léon de Wailly et Auguste Barbier, musique de M. Hector Berlioz, représenté pour la première fois à Paris, au théâtre de l'Opéra, le 3 septembre 1838. La chute de cet ouvrage fut éclatante. Le libretto, quoique signé d'un illustre poète et d'un écrivain de talent, fut généralement trouvé détestable. Les spectateurs, qui s'attendaient à quelque chose de grave et de formidable, si nous en croyons la critique du temps, furent désagréablement surpris; dès le premier soir, les murmures peu flatteurs qui accueillirent certains passages, certains mots, prouvèrent le désappointement de l'auditoire, désappointement qui eût été évité si l'affiche avait porté cette seule indication : opéra-bouffe. « Le seul reproche que nous ferons au libretto, écrivait M. Théophile Gautier à la date du 17 septembre 1838, c'est d'être trop lâché et de ne pas sortir assez de la manière des faiseurs; il est probable que les poètes y auront mis de l'amour-propre et auront voulu montrer qu'ils fabriquaient, au besoin, d'aussi pitoyable poésie que M. Scribe lui-même; ils y ont trop bien réussi ! » Sur ce thème, que le drame a repris depuis avec plus de bonheur, M. Hector Berlioz a semé d'abondance ses notes névroses et colorées. Avec son horreur du banal, du convenu, ce Luther de la musique, ce réformateur enthousiaste qui, malgré ses défauts, exige après tout plus d'attention que les vulgaires croque-notes prédestinés à encombrer tous les pianos et toutes les orgues de France et de Savoie, ce révolté de la fugue et du contre-point avait, disait-on à l'avance, parmi les partisans du compositeur, accompli un tour de force, remis en question l'art tout entier des Beethoven, des Gluck, des Weber, écrit enfin une œuvre type. Aussi l'attente de cette exhibition excitait-elle dans le monde musical la même anxiété curieuse qu'éveillaient au bon temps du romantisme, dans le monde littéraire, les drames de M. Victor Hugo. Hélas ! la déception fut grande... Tout novateur s'expose à un échec. L'échec de M. Berlioz fut considérable. On ridiculisa ses hardiesses; vouloir se soustraire au vieux rythme classique, avec son ronron perpétuel, ses chutes obligées et ses repos prévus d'avance, parut aux dilettanti un crime impardonnable. La plupart de ses amis lui reprochèrent durement d'avoir exagéré sa manière. L'administration de l'Opéra se mit aussi contre le compositeur; des bruits malveillants répandus dans le public amenèrent devant la rampe un auditoire prévenu; nous le répétons, la chute fut éclatante. Mais le courageux musicien n'accepta pas le jugement général. Il protesta de toutes ses forces et soutint contre les adversaires de son talent une polémique acharnée, dont les journaux se firent l'écho avec plus ou moins de bienveillance, et à la suite de laquelle il tomba gravement malade. Heureusement, il se trouva pour la gloire de l'art un homme qui osa joindre publiquement sa protestation à celle du maestro; cet homme portait un nom illustre, il s'appelait Paganini. Paganini envoya 20,000 fr. au malheureux compositeur, et, dans une lettre qu'on a d'ailleurs publiée, le déclara l'égal de Beethoven. Nous ne savons si l'avenir ratifiera le brutal arrêt du public de 1838 ou s'il donnera raison au célèbre virtuose; ce que nous pouvons seulement constater, c'est qu'on est moins sévère aujourd'hui qu'hier pour les œuvres d'un musicien à qui l'on rendra justice demain. M. Berlioz a pris son art au sérieux, il n'en a pas fait un métier; il a écrit pour satisfaire son esprit et son cœur, en dehors de toute idée de succès éphémère. Soyez sûrs que le jour de la réparation viendra pour lui. Déjà même les esprits attentifs peuvent s'apercevoir qu'il s'est levé. Donnons, en terminant, et pour n'être pas accusé de parti pris, les fragments suivants, empruntés à l'*Annuaire historique*, qui a presqu'autorité d'un recueil officiel : « Giacomo Balducci, trésorier du pape, a une jolie fille nommée Teresa; le vieux groomelle dans sa barbe comme un lion qui souffre de ses rhumatismes, il gourmande sa fille, la fait rentrer dans sa chambre en la sermonnant d'importance. Tout à coup l'on entend babiller des grelots et des voix sous le balcon : c'est Mardi-Gras qui passe avec ses crincrins et ses tambours de basque. Le Balducci, furieux contre les donneurs de sérénades, met le nez à la fenêtre et reçoit une pluie de farine et de confetti qui le font plus tigré de taches qu'un léopard sauvage. La belle Teresa, qui hasarde son frais sourire au balcon, reçoit une avalanche de roses et de bouquets; dans un do ces bouquets il y a un billet de Cellini. Le père sort et va chez Sa Sainteté. Teresa déplaie le billet. Cellini demandant un rendez-vous : ayant appris la sortie du vieux Balducci, il viendra ce soir même chez Teresa... Les deux amants sont surpris par Fieramosca, capitaine poltron et bravache, sculpteur du pape de son état et prétendant à la main de la jeune fille. A la vue du Benvenuto amoureux occupé, il se cache dans un cabinet... Cellini donne rendez-vous à Teresa. Pendant que le vieux Balducci regardera les pasquines sur la place Colonna, Teresa prendra le bras d'un moine en robe brune et d'un pé-

hité blanc; le pénitent sera Cellini et le moine, Ascanio, son élève. Pendant ce colloque, Balducci revient, et Teresa fait cacher Cellini derrière la porte. Le vieillard s'étonne de voir sa fille encore levée et dans la salle basse, à une heure si avancée. Teresa, qui veut donner à Cellini le temps de se sauver, prétend, ne croyant pas si bien dire, qu'il y a un homme dans sa chambre. Balducci y court; Cellini s'évade, et le père ramène Fieramosca, fort embarrassé de justifier sa présence... Le barbon, irrité, appelle par les fenêtres toutes les mégères du quartier, représentées au naturel par les dames des chœurs, et le pauvre Fieramosca n'évite un bain dans le bassin de la fontaine qu'en laissant son manteau aux mains des harpies. Ici la scène change : nous sommes sur la place Colonna. Cellini, le premier au rendez-vous, est rejoint par ses élèves, qui proposent d'entourer une chanson à boire; mais, pour cela, il faudrait du vin, et le cabaretier ne veut plus en donner à crédit. L'arrivée d'Ascanio, l'élève favori de Cellini, fournit les moyens de solder le mémoire du cabaretier, à condition que le célèbre artiste achèvera bientôt la statue de Persée, que l'Italie attend avec une impatiente admiration. La parade jouée par les camarades de Cellini est une satire contre Balducci, qui préfère Fieramosca au grand ciseleur florentin. Le bonhomme s'aperçoit de l'allusion et monte sur le balcon, d'où il chasse les mauvais plaisants à coups de canne. Pendant ce tumulte, Teresa, ballottée entre quatre moines, ne sait plus auquel entendre, et Cellini se prend de querelle avec Pompeo, qu'il a bientôt jeté sur le pavé avec une boutonnière de plus au pourpoint; heureusement le canon du fort Saint-Ange se fait entendre, et les *moccolotti* s'éteignent comme par enchantement entre les mains des masques. Ascanio emmène Teresa à la faveur de l'obscurité, et les sbires, à la place de Cellini, saisissent Fieramosca...

Le second acte se passe dans l'atelier de l'artiste, où se trouvent Ascanio et Teresa. Cellini arrive bientôt couvert de sang et de boue. Ses trois ennemis se présentent à leur tour... Balducci redemande sa fille; Fieramosca veut que Cellini soit pendu pour avoir tué son ami Pompeo, et le caméringue Salviati veut la statue de Persée. Il menace Cellini de faire fondre le Persée par un autre; l'artiste s'élance alors sur le modèle en plâtre et menace de briser tout... Le caméringue capitule; Cellini demande sa grâce et la main de Teresa; tout cela est accordé, à condition que Persée sera fondue le lendemain, sinon l'artiste sera pendu... Le métal bout et rugit dans la cuve; mais tout à coup un cri se fait entendre : Du métal! du métal! la fonte manque et se fige. Cellini, désespéré, saisit à pleins bras ses statuette d'argent, ses aiguilles ciselées, ses plateaux de vermeil, sa sculpture et son orfèvrerie, et jette le tout dans la chaudière. Un coup terrible de tam-tam se fait entendre, les ondes enflammées se précipitent dans leurs tuyaux... la fonte a réussi, et, sur les gradins et les arcades vaporeuses du Colisée, on aperçoit des têtes qui rient et des mains qui applaudissent. Balducci se trouve tout heureux de donner sa fille à Cellini, et dit, en joignant leurs mains, ces deux vers que l'artiste doit trouver admirables :

« J'en étais sûr;
Ma fille, embrasse ton futur. »

Ce poème, on le voit, contenait de nombreuses situations musicales et tranchait entièrement avec les œuvres banales qui, à défaut de tragédie lyrique, encombrement la scène de l'Opéra sans la remplir. Un public plus jovial que juste saisit avidement deux ou trois négligences poétiques pour railler une œuvre consciencieuse et bien supérieure aux platitudes qu'il fait profession d'applaudir. La partition, tenue en haute estime par les dilettanti étrangers, partagea le mauvais sort de la pièce. L'*Annuaire* que nous avons déjà cité blâme la rigueur du public : « Tout l'ouvrage, fait-il observer, est semé de motifs travaillés avec beaucoup de soin, accompagnés souvent de contre-sujets, d'imitations et de canons qui dénotent chez M. Berlioz une profonde science d'harmonie, et qui auraient dû faire écouter avec une attention plus religieuse une œuvre de conscience, de talent, de volonté et peut-être de génie... L'ouverture est très-belle. Vers la fin, nous avons remarqué une combinaison originale : tous les cuivres prennent le motif, tandis que les violons exécutent un chant rapide en contre-sujet, puis tout se tait; un silence de trois mesures excite et suspend l'attention; un fragment de l'adagio reparait dans les violoncelles seuls; enfin, tout l'orchestre prend un *crescendo* sur la dominante, pour finir sur un seul accord de tonique... Le finale du deuxième tableau (parade sur la place Colonna) est d'une beauté toute magistrale. » On doit signaler aussi, au second acte, le récitatif de Cellini, qui est orchestré de la manière la plus originale. Les violons et les altos sont divisés ainsi qu'il suit : trois premiers violons, trois seconds et trois altos. Ces parties font des *tremolos* aigus, tandis que les instruments à vent exécutent un chant suave en imitations : cet effet *peint*, autant que des notes peuvent le faire, l'aube qui s'éveille et se lève. Duprez abandonna bientôt le rôle de Cellini, dans lequel il ne brillait pas. Mme Stoltz, en revanche, se montra charmante sous les traits du jeune Ascanio. Parmi

les morceaux auxquels le public ne put s'empêcher de rendre justice, nous signalerons encore le trio : *O Teresa! vous que l'âme, et le boléro chanté par Mme Stoltz.*

Cellini à Parigi, opéra italien de Lauro Rossi, représenté à Turin dans le mois de juin 1845. Le rôle principal a été écrit pour une cantatrice française, Mlle de La Grange, dont le talent n'a fait que grandir depuis cette époque. Le public du théâtre des Italiens a d'ailleurs été à même d'apprécier ce talent en 1866. *Benvenuto Cellini* est une des dernières partitions composées par Lauro Rossi, élève de Zingarelli et auteur d'un certain nombre d'opéras, dont un seul, la *Casa disabitata*, a franchi les Alpes, et a été joué à Paris en 1834, sous ce titre : *I Falsi Monetari* (les Faux Monnayeurs).

Cellini (BENVENUTO) invité par des brigands à évaluer un de ses ouvrages, aquarelle de M. George Cattermole. Le célèbre artiste examine d'un air narquois un hanap d'or incrusté de pierres qu'un bandit lui présente pour en faire l'estimation. On comprend que l'orfèvre, d'ailleurs peu scrupuleux en fait de morale, trouve le tour plaisant et de bon aloi et qu'il ne fera pas arrêter les voleurs. Quant à l'estimation du joyau, on peut s'en fier à la vanité de Benvenuto pour y mettre un bon prix. La scène se passe dans l'atelier du ciseleur, encombré d'aiguillères, de statuette, de coupes, de bijoux, de pièces d'armures, qui prêtent à mille jeux de lumière. M. Cattermole a fait preuve, dans l'exécution de cette aquarelle, d'une habileté et d'une facilité de touche des plus remarquables. Ce dessin, qui vaut la peinture la plus vigoureuse, fait partie de la collection d'un amateur anglais, M. G. Haines; il a figuré à l'Exposition universelle de Paris en 1855, et à celle de Londres en 1862.

CELLIO, bourg du royaume d'Italie, province de Valsesia, à 8 kilom. S.-E. de Varrallo; 2,300 hab.

CELLITE s. (sèl-li-te — rad. *celle*). Hist. relig. Membre d'une congrégation religieuse, composée d'hommes et de femmes, qui soignent les malades et les fous. Leurs couvents servaient aussi de maisons de correction pour les enfants de famille.

CELLOT (Louis), théologien français, né à Paris en 1588, mort en 1658. Il appartenait à l'ordre des jésuites, et, après avoir été recteur de plusieurs collèges, il fut nommé provincial. Chargé par la société de Jésus de défendre les privilèges des réguliers, il publia : *De Hierarchia et hierarchiciis* (1641, in-fol.), ouvrage qui fut mis à l'index. On lui doit aussi : *Horarum subsecutorum liber singularis*, et *Historia Goethescelesi* (1655).

CELLULACÉS s. m. pl. (sèl-lu-lac-és). Moll. Nom du troisième ordre de la classe des mollusques céphalés, dans la classification de M. de Blainville.

— Encycl. Cet ordre avait été formé pour des débris d'animaux fossiles, espèces de corps crétaçés, creusés de cellules nombreuses et quelquefois ouvertes sur le bord d'accroissement. On les groupait en trois familles : les *nummulacés* ou *nummulites*; les *planulacés*, composés des deux genres *pénélope* et *rétiline*, et les *sphérulacés*, parmi lesquels figuraient les milioles.

CELLULAGE s. m. (sèl-lu-lage — rad. *celule*). Néol. Mode de construction et régime des prisons cellulaires : Une seule chose reste à tenter pour améliorer les prisons centrales, c'est le CELLULAGE. (Corno.)

CELLULAIRE adj. (sè-lu-lè-re). Qui est formé de petites loges ou cellules.

— Administ. Se dit des prisons dans lesquelles les détenus vivent isolés dans des cellules, et de tout ce qui se rattache à ce mode de détention : Prison CELLULAIRE. Système CELLULAIRE. Régime CELLULAIRE. Le système CELLULAIRE est trop cruel pour des hommes. (J. Simon.) Le système de l'emprisonnement CELLULAIRE est à la fois le plus simple et celui qui se prête aux combinaisons les plus variées. (E. de Gir.) Par plaisant. Se dit d'une habitation où chacun vit isolé :

Décidément ici l'on doit beaucoup se plaisir.

— Beaucoup !... Nous habitons un château cellulaire. C. Doucet.

— Voiture cellulaire, Voiture divisée en compartiments, au moyen de laquelle on transporte les prisonniers au lieu de leur détention, sans qu'ils puissent communiquer ensemble : Les VOITURES CELLULAIRES ont remplacé, en 1837, la chaîne des forçats. (Complém. de l'Acad.)

— Hist. nat. Théorie cellulaire, Théorie qui admet que tous les êtres, végétaux et animaux, dérivent d'éléments anatomiques à l'état de cellules.

— Anat. Tissu cellulaire, Tissu placé entre tous les organes du corps, qu'il sépare les uns des autres, et qui est composé de filaments déliés et entrelacés, formant des espèces de cellules : La graisse est une huile concrète qui se forme dans les interstices du TISSU CELLULAIRE. (Brill.-Sav.) 1° Membrane cellulaire, Membrane formée par le tissu cellulaire.

— Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la cellule; qui est formé de cellules : Tissu CELLULAIRE, enveloppe CELLULAIRE. II s. m. pl. Groupe de végétaux, composés uniquement

de tissu cellulaire et par conséquent dépourvus de vaisseaux, tels que les champignons et les algues, etc.

— Minér. Texture cellulaire, Mode de texture des roches qui ont de nombreuses cavités arrondies, à parois lisses.

— Encycl. Histol. anim. TISSU CELLULAIRE.

I. Le tissu cellulaire étudié à l'œil nu. Les anatomistes donnent le nom de *tissu cellulaire* et parfois de *tissu lamineux*, *tissu lamellaire*, *tissu muqueux*, *tissu aréolaire*, *tissu conjonctif*, à l'un des tissus qui entrent dans la composition des animaux. C'est le plus universellement répandu, et il se distingue surtout par sa structure aréolaire et spongieuse; il se présente, ou sous sa forme élémentaire, ou diversement modifiée, dans presque toutes les parties du corps des animaux. À l'œil nu, il se montre formé de lamelles membraneuses minces, transparentes et molles, qui, en s'entre-croisant dans divers sens, circonscrivent une série de *cellules* assez comparables, lorsqu'on les insuffle avec de l'air, aux bulles accumulées d'un liquide mousseux. Elles communiquent entre elles, peuvent être vides ou simplement humectées, ou remplies par un dépôt de graisse qui les rend opaques et volumineuses : c'est ce qu'on appelle alors *tissu adipo-cellulaire*. Il faut noter que le *tissu cellulaire* animal n'est point, comme son homonyme végétal, désigné sous ce nom de *cellulaire* parce que le microscope l'aurait montré composé de ces éléments anatomiques qu'on appelle *cellules*. La vérité est qu'il a été nommé *cellulaire* dans un temps où il n'avait pas encore été étudié au microscope, car il a été le premier objet de l'anatomie générale; les cellules auxquelles il doit son nom sont visibles à l'œil nu et n'ont rien de commun avec les éléments anatomiques. Requin fait même observer que cette dénomination de *tissu cellulaire* est impropre et inexacte, et que Bichat ne l'avait adoptée que parce qu'il s'était fait une fausse idée de cette substance, en ne l'examinant que chez l'homme et chez les animaux supérieurs; que ces filaments, ces lames et ces cellules qu'on décrit après lui, n'existent pas dans l'état naturel et primordial du soi-disant *tissu cellulaire*; que tout cela n'est qu'un résultat artificiel de l'insufflation ou de la distension auxquelles ce tissu est soumis dans les préparations anatomiques, dans les travaux de boucherie et en certaines circonstances morbides; qu'en réalité le soi-disant *tissu cellulaire* est primitivement une matière muqueuse, plus ou moins dense et visqueuse, une sorte de *glu*, comme l'appelait Bordeu; que tel il se montre chez l'embryon humain qui, dans les premiers temps, en est entièrement composé, et que tel il se montre aussi chez les polypes et autres êtres inférieurs, premières ébauches du règne animal et qui, pour ainsi dire, ne sont que des embryons permanents.

On comprendra que ce serait une tâche non moins oiseuse qu'immense de décrire, même sommairement, la disposition particulière du *tissu cellulaire* dans chaque échelon de la série zoologique, depuis les mollusques jusqu'à l'espèce humaine. C'est donc seulement chez celle-ci que nous allons décrire le *tissu cellulaire*. Bordeu, dans ses intéressantes *Recherches sur le tissu muqueux*, en donne une idée générale fort exacte, lorsqu'il nous le montre formant sous la peau une *couverture générale*, un *grand sac* qui enveloppe le corps entier; puis se divisant en six portions qui sont comme des *sacs* à part, celui de la tête et du cou, celui de la poitrine et du tronc et ceux des quatre extrémités; enfin fournissant à chaque organe, à chaque partie d'organe sa *couverture* particulière, son enveloppe propre; en un mot, partout continu, pénétrant partout, se glissant partout, moyen tout à la fois d'union et de séparation, vaste *atmosphère* (c'est le mot dont se sert Bordeu) dans laquelle toutes les parties sont plongées, qui entoure tout l'extérieur et qui remplit tous les interstices.

Pour former un tableau complet du *tissu cellulaire*, il est nécessaire d'isoler, d'après la méthode de Bichat, les divers points de vue sous lesquels il peut s'offrir. Nous le considérerons donc : 1° relativement aux organes qu'il entoure ou qu'il concourt à composer; 2° indépendamment des organes, et en tant qu'il est un tout continu, remplissant les divers intervalles que ces organes laissent entre eux.

Le *tissu cellulaire*, considéré relativement à chaque organe de l'économie animale, peut être envisagé sous deux rapports secondaires : 1° il forme à chaque organe une enveloppe, une limite qui lui est extérieure; 2° il entre essentiellement dans la structure de chacun, et forme une des bases essentielles de cette structure.

La conformation différente des divers organes établit deux modifications distinctes dans les rapports du *tissu cellulaire* qui leur est extérieur. Tantôt, en effet, il leur est contigu par une de leurs surfaces; tantôt il les entoure en entier. La première disposition s'observe lorsque ces organes ont un côté libre et un côté adhérent, comme est, par exemple, la peau. La seconde, qui est plus générale, s'observe quand un organe tient partout à ceux qui l'avoisinent.

La peau, les membranes séreuses, les muqueuses, les artères, les veines et les canaux excréteurs ne sont revêtus de *tissu cellulaire*

que par un côté. Le *tissu cellulaire sous-cutané* (sous-jacent à la peau) est généralement lâche et imprégné de sérosité; il est plus serré et plus sec sur la plus grande partie de la ligne médiane, c'est-à-dire sur le milieu du nez, des lèvres, de la poitrine et de l'abdomen, et le long de l'épine du dos; il se montre tel encore sous le cuir chevelu, à la paume de la main et à la plante des pieds. Le *tissu cellulaire* sous-cutané remplit divers usages. La peau emprunte de lui la grande mobilité dont elle jouit presque partout sur les organes qu'elle recouvre, mobilité qu'on remarque surtout dans les grands mouvements des membres et du tronc, dans les froissements qu'éprouve cet organe de la part des corps extérieurs, dans les diverses tumeurs qui sont parvenues à un degré considérable. La graisse que contient le *tissu cellulaire* sous-cutané contribue à garantir les parties subjacentes de l'impression de l'air extérieur. On sait qu'en général ce fluide y est plus abondant en hiver qu'en été, qu'il se trouve dans une proportion très-considérable sous la peau des animaux qui habitent les pays froids, qu'à la suite des amaigrissements qui succèdent aux grandes maladies l'impression de l'air extérieur est souvent très-sensible.

Les membranes muqueuses ont avec le *tissu cellulaire* les mêmes rapports que la peau dont elles sont la continuation. Il y a donc un *tissu cellulaire sous-muqueux* (sous-jacent aux muqueuses) comme il y a un *tissu cellulaire* sous-cutané; mais on observe entre eux cette différence essentielle, que la texture du premier est infiniment plus dense, plus serrée que celle du second, et que, par conséquent, l'adhérence du système muqueux aux parties voisines est bien plus considérable que celle du système cutané. C'est à cette différence, dit Bichat, qu'il faut rapporter : 1° la difficulté de disséquer les membranes muqueuses et de bien les isoler des organes subjacents; 2° l'impossibilité toujours absolue où j'ai été, dans plusieurs expériences successives, de produire dans le *tissu sous-muqueux* un emphysème artificiel, tandis que je le détermine presque partout ailleurs avec facilité par l'insufflation de l'air; 3° l'absence constante de fluide dans ce tissu, même lors des emphysèmes naturels les plus généralement répandus; 4° le défaut également constant de la sérosité dans les cellules sous-muqueuses, lors des hydropisies les plus universelles, phénomène essentiel aux fonctions des organes creux, dont l'oblitération aurait bientôt lieu, si, dans l'hydropisie, le *tissu sous-muqueux* se gonflait autant que le sous-cutané.

Il y a, sous presque toutes les parties du système séreux, comme sous le système cutané, une couche *cellulaire* qui est en général très-abondante, très-lâche, comme on peut s'en assurer en la considérant autour du péritoine, de la plèvre, etc. Cette quantité de *tissu cellulaire* est spécialement destinée à se prêter aux changements divers qu'éprouvent les membranes, à la dilatation, au resserrement et à l'espèce de locomotion qu'elles sont susceptibles d'éprouver en plusieurs circonstances. C'est à cette laxité du *tissu cellulaire sous-séreux* (sous-jacent aux séreuses) qu'il faut attribuer la facilité avec laquelle ce tissu se pénètre d'eau dans les hydropisies, et d'air dans les emphysèmes.

Il y a autour de chaque artère une couche extrêmement dense, serrée et résistante, qui, au premier coup d'œil, paraît être une membrane propre, mais qui appartient évidemment au système *cellulaire*. Elle a la plus grande analogie avec le *tissu cellulaire* sous-muqueux. Jamais elle ne devient le siège d'infiltrations séreuses. Jamais la graisse ne s'y accumule. L'inflammation paraît ne l'attaquer que difficilement. Elle naît, pour ainsi dire, d'une manière insensible du *tissu cellulaire* voisin, qui se condense peu à peu et s'entrelace enfin tellement, qu'on peut le détacher en totalité et de manière qu'il représente une espèce de canal correspondant à celui de l'artère qu'il embrasse et qu'il soutient.

Les veines ont une enveloppe extérieure analogue à celle des artères, mais qui est en général beaucoup moins dense, beaucoup moins épaisse. On ne peut point l'enlever en un cylindre entier aussi facilement qu'aux artères. Du reste, elle ne contient point de graisse, renferme peu de sérosité, ne s'inflamme jamais dans les hydropisies. Tous les canaux excréteurs sont manifestement entourés d'une couche *cellulaire* analogue à l'enveloppe extérieure des artères et des veines, et, comme cette enveloppe, entièrement distincte du *tissu* environnant dans lequel elle paraît plongée sans participer à sa nature.

Excepté les organes dont nous venons de parler (peau, membranes muqueuses, membranes séreuses, artères, veines, canaux excréteurs), toutes les parties du corps sont environnées de tous côtés d'une couche *cellulaire* plus ou moins abondante qui leur forme, suivant l'expression heureuse de Bordeu, une espèce d'*atmosphère* particulière, atmosphère au milieu de laquelle ils se trouvent plongés et qui sert à les isoler des autres organes, à interrompre jusqu'à un certain point les communications qui lieraient d'une manière intime, qui identifieraient, pour ainsi dire, l'existence des uns avec celle des autres, si leur juxtaposition était immédiate. La vapeur séreuse, dit Bichat, dont l'*atmosphère cellulaire* de chaque organe est habituellement pénétrée, la graisse

qui y nage en plus ou moins grande abondance, servent puissamment à cet isolement de vitalité; toutes deux forment aux divers organes un intermédiaire qui, comme fluide, jouit à un degré bien moindre qu'eux des forces de la vie, qui, sous ce rapport, n'est point à leur niveau, si je puis m'exprimer ainsi, et qui par conséquent est très-propre à rompre jusqu'à un certain point les communications vitales qu'ils pourraient avoir. La différence essentielle qu'il y a entre la vie propre du tissu *cellulaire* et celle des autres organes le rend aussi très-susceptible de remplir lui seul, comme solide, un usage analogue, indépendamment des fluides qu'il contient.

C'est à cet isolement de la vitalité des organes par leur tissu *cellulaire* environnant qu'il faut en partie, selon Bichat, rapporter l'isolement des maladies qui ne sont qu'une altération de cette vitalité. Chaque jour nous voyons une partie affectée être contiguë à une saine, sans lui communiquer sa maladie. La plèvre intacte recouvrant un poulmon tuberculeux ou ulcéré dans la phthisie; le péritoine enflammé correspondant à des intestins, à un estomac, à un foie, à une rate restés dans leur état naturel; les membranes muqueuses affectées de catarrhes, avoisinant sans danger les parties nombreuses qu'elles tapissent; les organes sous-cutanés demeurés étrangers aux innombrables éruptions dont la peau est le siège; l'arachnoïde en suppurant enveloppant un cerveau sain : voilà des phénomènes que l'ouverture des cadavres offre sans cesse, qui s'expliquent sans doute dans certains cas par la différence de vitalité entre organes voisins, mais qu'il faut surtout rapporter à l'obstacle, à la barrière qu'apporte le tissu *cellulaire* à la propagation des maladies d'un organe à un autre. Il ne faut pas croire cependant que cette barrière soit toujours insurmontable; cette idée de l'isolement des maladies par le tissu *cellulaire*, Bichat ne veut pas qu'on l'exagère. « La pratique, dit Bichat, viendrait souvent nous démentir, en nous montrant les maladies passant d'un organe dans le tissu qui l'entoure et de ce tissu dans les organes voisins; en sorte que, pour ainsi dire, nous le voyons être tantôt un obstacle, tantôt un moyen propre à leur propagation. L'atmosphère qu'il forme est, dans divers cas, susceptible de se charger de toutes les émanations qui s'élèvent de l'organe, ou, pour parler un langage plus médical et plus physiologique, les forces vitales d'un organe étant altérées, celles du tissu environnant s'altèrent aussi par communication, et, de proche en proche, l'altération gagne les divers organes voisins. Ce moyen d'influence que les organes exercent les uns sur les autres doit être soigneusement distingué des sympathies où, une partie étant malade, une autre s'affecte sans que les intermédiaires soient dérangés dans leurs fonctions. Ici, il y a constamment dans la communication des maladies le même ordre que dans la juxtaposition des organes. » Pourquoi le tissu *cellulaire* est-il, en certains cas, un moyen dont se sert la nature pour garantir les organes de l'influence de celui qui est malade, tandis que dans d'autres il sert à propager les affections morbides? Il faut se borner sur ce point à l'exposé des faits et ne point hasarder d'explications qui ne seraient que de vaines conjectures.

Le tissu *cellulaire* a non-seulement rapport aux propriétés vitales de chacun des organes qu'il entoure, mais encore aux mouvements divers que chacun de ces organes exécute : aussi est-il d'autant plus abondant que ces mouvements sont plus étendus. On fait cette observation en comparant celui qui existe en masses considérables autour du cœur, des gros troncs artériels, de l'œil, de la matrice, de la vessie, des grandes articulations, comme de l'aisselle et de l'aîne, etc., à celui qui est extérieur aux tendons, aux aponeuroses, aux os, etc., lequel est en général très-rare. L'extension et le resserrement dont il est susceptible le rendent très-propre à s'accommoder aux grands mouvements des organes, à ceux surtout de dilatation et de contraction que favorisent d'ailleurs les fluides qu'il contient. Les organes à la surface externe desquels peu de tissu *cellulaire* se rencontre, et qui cependant exécutent beaucoup de mouvements, comme l'estomac, les intestins, le cerveau, etc., ont pour y suppléer des membranes séreuses qui les enveloppent. Ces membranes et le tissu *cellulaire* sont, en effet, les deux grands moyens, et même les deux seuls, que s'est ménagés la nature autour des organes pour favoriser leurs mouvements. Il est divers organes à mouvements peu marqués et qu'environne cependant beaucoup de tissu *cellulaire*. Les reins en sont un exemple remarquable; le testicule et ses membranes sont également plongés dans une grande quantité de ce tissu; le pancréas, les glandes salivaires ont en lui d'épaisses limites qui les isolent des organes voisins. En général, presque toutes les parties non mobiles, mais un peu importantes, et qui ne se trouvent pas isolées des autres par les surfaces séreuses, comme le sont presque tous les viscères thoraciques et abdominaux, sont partout avoisinées par un tissu *cellulaire* abondant.

Après avoir enveloppé les organes, le tissu *cellulaire* entre partout dans leur structure intime; il unit les divers systèmes dont l'assemblage forme un appareil; il unit les diverses parties qui entrent dans la composition d'un même système. Chaque faisceau de mus-

cle, chaque fibre musculaire, chaque filet nerveux, chaque portion d'aponévrose et de ligament, chaque grain glanduleux, etc., est environné d'une gaine, d'une couche *cellulaire* particulière qui, par rapport à cette partie, est destinée aux mêmes usages que l'enveloppe plus grande dont nous venons de parler rempli à l'égard de l'organe entier. Aussi la vie de chaque fibre est-elle isolée par cette couche qui, comme celle de l'organe entier, forme autour d'elle une espèce d'atmosphère destinée à la garantir, à la protéger, qui peut être cependant, comme la couche générale, et plus encore qu'elle à cause de la plus grande juxtaposition, un moyen de communication des maladies d'une fibre à l'autre. Le mouvement de chacune de ces fibres est singulièrement favorisé par le tissu *cellulaire*; aussi les organes qui, comme les muscles, ont un mouvement très-apparent dans chacune de leurs parties prises isolément, en renferment bien plus au dedans que ceux qui, comme les tendons, les ligaments, les glandes, n'ont de mouvement sensible que celui qui leur est communiqué.

Considéré indépendamment des organes, le tissu *cellulaire* constitue un tout continu qui représente exactement la trame du corps. Le crâne et la face ont une disposition inverse par rapport au tissu *cellulaire*; il y en a peu, soit en dedans, soit en dehors du crâne; il y en a, au contraire, une assez grande quantité à la face. Les orbites en sont remplies; l'excavation des joues, que bornent le buccinateur, le masséter, le zygomatique et les environs de la langue en sont garnis. Les fosses nasales seules et leur sinus, que tapisse une muqueuse presque immédiatement collée à l'os, n'en présentent qu'une petite quantité. Le tissu *cellulaire* facial contribue à la beauté et à l'agrément de la physionomie, « dont les traits effilés, dit Bichat, montrent les muscles se dessinant d'une manière désagréable à travers la peau, lorsque la graisse y manque, et qu'il est par conséquent trop affaissé sur lui-même. » Dans un état opposé, il offre une espèce de bouffissure peu attrayante; l'état moyen est le plus avantageux aux grâces de la figure. Le tissu *cellulaire* paraît étranger à l'expression faciale dont les muscles sont spécialement chargés. Aussi les diverses passions se dessinent-elles presque avec les mêmes traits sur une face grasse et sur une maigre. Seulement ces traits sont moins marqués dans la première que dans la seconde, parce que dans celle-ci plus de rides se forment que dans l'autre par la contraction des mêmes muscles. C'est à la proportion plus grande du tissu *cellulaire*, bien plus qu'à son développement des muscles, qu'il faut rapporter l'épaisseur marquée de certaines parties de la face, dans certaines races humaines, celle, par exemple, des lèvres et des ailes du nez chez les nègres, etc.

Au tronc, le tissu *cellulaire* varie dans ses proportions, suivant les diverses régions où on l'observe. A l'intérieur du canal vertébral et en arrière de l'épine du dos, il y en a fort peu. Il est, au contraire, très-abondant tout le long de la partie antérieure de la colonne vertébrale, soit au cou, où il accompagne les carotides, soit à la poitrine et à l'abdomen, où il suit le trajet de l'aorte, des gros troncs qui en naissent, des veines cave et azygos, etc. Il n'est pas de partie, dans l'économie animale, plus fréquemment exposée aux diverses fusées de pus que celle-ci. Le cou, région fort musculieuse, contient beaucoup de tissu *cellulaire*, outre celui qui se trouve à la partie antérieure de l'épine dorsale. Dans la poitrine, le tissu *cellulaire* occupe surtout l'espace intermédiaire aux deux poulmons, et dans lequel, entre autres organes, le cœur se trouve placé; hors de la poitrine, il est très-abondant en haut; il y entoure les mamelles où il concourt puissamment, dit Bichat, à ces formes arrondies qui nous charment chez la femme, à ces formes prononcées et saillantes que nous admirons chez l'homme bien conformé. Au ventre, soit en dehors, soit en dedans, il y a proportionnellement un peu plus de tissu *cellulaire* qu'à la poitrine. Mais il n'y a pas de région où il soit plus abondamment distribué que dans le bassin, où il se prête merveilleusement aux amples dilatations que la vessie, la matrice et le rectum sont susceptibles d'éprouver, et auxquelles les parois pelviennes, tout osseuses, ne pourraient nullement obéir. « Si les mouvements du cerveau, dit Bichat, eussent alternativement augmenté ou diminué le volume de l'organe, la nature, à cause de la cavité osseuse du crâne, y eût aussi entassé sans doute beaucoup de tissu *cellulaire*. »

Dans les membres supérieurs et inférieurs, la quantité de tissu *cellulaire* va toujours en décroissant de la partie supérieure à l'inférieure. Aux environs de chacune des deux articulations supérieures, il est extrêmement abondant. Le creux de l'aisselle, auquel répond en haut la tête de l'humérus, et qui offre beaucoup de capacité, en est presque entièrement rempli. Le pli de l'aîne en contient aussi beaucoup, quoique cependant il s'en trouve moins qu'à l'aisselle. Le bras et la cuisse ont entre leurs muscles de grands intervalles garnis de tissu *cellulaire*. Au coude, on en trouve à proportion beaucoup moins qu'au jarret, dont le creux très-profond en offre un amas considérable; disposition qui est par conséquent inverse de celle de l'aisselle comparée à celle de l'aîne. A l'avant-bras et à la jambe, les

muscles se rapprochent d'une manière très-sensible; leurs couches *cellulaires* sont beaucoup plus serrées. Vers la partie inférieure de ces deux portions des membres, où tout est presque tendineux et fibreux, à la main et au pied, le tissu *cellulaire* diminue encore et devient très-peu sensible. Cependant le pied, surtout à sa plante, en contient bien plus que la main dans sa paume, où on n'en voit presque pas. « Ce décroissement successif du tissu *cellulaire* des membres, dit Bichat, est accommodé aux usages de leurs diverses parties. En effet, l'étendue des mouvements, qui domine en haut, exigeait dans les muscles une laxité qu'ils empruntent de la quantité du tissu *cellulaire* qui les entoure. En bas, la multiplicité et en même temps le peu d'étendue des mouvements de la main et du pied, de la main surtout, qui est destinée à se mouler à la forme extérieure des corps, nécessitent dans les organes de ces deux parties une juxtaposition serrée, qu'ils doivent au peu de tissu *cellulaire* qui s'y trouve. »

Le tissu *cellulaire* se continue, sans interruption aucune, d'une région à l'autre, par les divers passages qui communiquent d'une cavité splanchnique à l'autre, ou du dedans au dehors de ces cavités. Il contient des vaisseaux sanguins et lymphatiques. Les premiers y forment un réseau de vaisseaux capillaires très-fins, à grandes mailles irrégulières; mais on ne connaît rien de précis sur la distribution des vaisseaux lymphatiques. Les nerfs ne font que le traverser; ils n'y pénètrent jamais que pour se rendre à un système voisin. Il est susceptible d'extension, puis de resserrement, lorsque l'extension cesse; cette élasticité est altérée par l'effet de l'inflammation; elle est moins grande chez les vieillards que chez les jeunes gens. Le tissu *cellulaire* prédomine chez l'enfant, qui lui doit ses formes arrondies; il paraît aussi exister en plus grande quantité chez la femme que chez l'homme.

— II. Le tissu *cellulaire* étudié au microscope. L'étude microscopique du tissu *cellulaire* ou lamineux nous le montre composé d'un élément anatomique fondamental, qui est la fibre lamineuse, et d'éléments anatomiques accessoires : fibres élastiques, matière amorphe, cellules adipeuses, noyaux embryoplastiques, vaisseaux capillaires.

Les fibres lamineuses sont de petits filaments mous, hyalins, réunis en faisceaux, lisses, minces et aplatis, à peu près dépourvus d'élasticité. Ces faisceaux ont la forme de rubans; ils décrivent des ondulations plus ou moins régulières. Les fibres lamineuses ont un diamètre de 0 mm. 001 à 0 mm. 002, diamètre qui est partout égal. Elles réfractent peu la lumière. Le diamètre des faisceaux varie de 0 mm. 01 jusqu'à 0 mm. 06. Toutes les fibres lamineuses ne sont pas disposées ainsi en faisceaux; on trouve aussi des fibres isolées et des fibres disposées en lamelles. Les faisceaux des fibres lamineuses se gonflent immédiatement au contact de l'eau et des autres liquides. L'acide acétique les gonfle, les ramollit, les agglutine, mais il ne les dissout pas.

Les fibres élastiques sont peu abondantes dans le tissu *cellulaire*; celles qu'on y rencontre appartiennent à la variété *dartioïque*. Ce sont des fibres minces, enroulées, tortueuses, rarement ramifiées et anastomosées. Elles ont de 0 mm. 001 à 0 mm. 003 de diamètre. Les unes sont placées entre les divers éléments constitutifs du tissu *cellulaire*; les autres décrivent des tours de spire autour des faisceaux de fibres lamineuses. C'est en traitant ces faisceaux par l'acide acétique qu'on a découvert les fibres élastiques dans le tissu *cellulaire*; car, n'étant pas gonflées par l'acide, elles font l'effet d'une corde qui serrerait fortement le faisceau lamineux, pendant qu'il se gonfle au contact du liquide.

En quelques points, les éléments du tissu *cellulaire* sont juxtaposés, sans intermédiaire de matière amorphe; ailleurs, ils sont séparés par cette matière, qui n'est pas très-abondante chez l'adulte, mais considérable chez le fœtus, tant qu'il est *gélatiniforme*. La matière amorphe est ainsi nommée parce qu'elle présente au microscope un aspect homogène, sans forme déterminée.

Les cellules adipeuses se rencontrent çà et là dans l'interstice des éléments anatomiques précédents; elles existent en quantité variable, selon les sujets et selon les régions du corps. La cellule adipeuse, appelée encore *véscule*, est arrondie, à paroi mince et transparente, laissant voir la couleur jaunâtre de la graisse qui la remplit.

Au milieu de tous ces éléments, on trouve aussi dispersés quelques noyaux *embryo-plastiques*. Quels sont les éléments anatomiques désignés sous ce nom? Ce sont des noyaux semblables à ceux qui apparaissent lors de la liquéfaction des cellules embryonnaires, et dont à cette époque le corps de l'embryon est presque exclusivement composé. Le volume de ces noyaux varie de 0 mm. 010 jusqu'à 0 mm. 060. Ils sont ovoïdes, à contour net, à centre transparent; ils renferment rarement un nucléole.

Les vaisseaux capillaires existent dans le tissu *cellulaire* en très-grande quantité; ils suivent la direction des faisceaux de fibres lamineuses et s'anastomosent entre eux sans jamais pénétrer au centre des faisceaux, qui se nourrissent par imbibition. Le tissu *cellulaire* est généralement plus riche en vaisseaux que les organes qu'il entoure.

Il faut remarquer que la fibre aminée constitue l'élément anatomique fondamental, non-seulement du tissu *cellulaire*, mais aussi de celui des tendons, des ligaments, des disques fibreux interarticulaires, des membranes séreuses et fibreuses, etc. Le tissu *cellulaire* est gonflé par les liquides; il se transforme en colle par l'action de l'eau bouillante. Desséché, il devient jaune, cassant, transparent, et se ramollit de nouveau au contact de l'eau.

Le tissu *cellulaire* naît entre les fibres musculaires, des que celles-ci se montrent; il a alors l'aspect gélatiniforme, à cause de la grande quantité de matière amorphe qu'il contient. Chez l'adulte, comme chez l'embryon, les fibres lamineuses ont pour centre de génération les noyaux *embryo-plastiques*. Aux deux extrémités de ces noyaux, il se produit de la matière amorphe qui leur donne un aspect fusiforme. Les extrémités de ces corps fusiformes se divisent quelquefois en deux ou trois filaments, et chacun d'eux devient le point de départ de plusieurs fibres lamineuses. Chacun des prolongements du corps fusiforme s'allonge avec rapidité, et le noyau qui avait été le point de départ de la fibre lamineuse s'atrophie et disparaît. On voit qu'un noyau *embryo-plastique* peut être le point de départ d'une ou de plusieurs fibres lamineuses. Il est facile de voir que le corps fusiforme qui résulte du développement d'une certaine quantité de matière amorphe aux extrémités du noyau n'est autre chose qu'une fibre lamineuse à l'état embryonnaire, en évolution. Ces corps fusiformes, ces fibres lamineuses en évolution, sont quelquefois appelés *corps fibro-plastiques*.

De tous les tissus normaux, le tissu *cellulaire* est celui qui se régénère le plus facilement; mais il est rare que le tissu reproduit soit identique au tissu primitif; c'est ce qu'on appelle du tissu *cicatriciel*. Comment se forme le tissu cicatriciel? On suit que sur une plaie quelconque apparaissent d'abord ce qu'on appelle des *bourgeons charnus*. Ces bourgeons charnus sont constitués par une exsudation de substance amorphe dans laquelle se développent des noyaux *embryo-plastiques* et des vaisseaux capillaires qui continuent les capillaires des parties voisines. Entre ces éléments se montrent des cytolastions, puis des corps fusiformes *fibro-plastiques*, dont quelques-uns deviennent fibres lamineuses. Plus tard, lorsque la suppuration cesse, apparaissent des fibres élastiques; le tissu induratif ou cicatriciel est alors formé; il a remplacé les bourgeons charnus. Ce tissu se développe donc comme le tissu *cellulaire*; c'est du tissu *cellulaire* en effet, mais contenant beaucoup de matière amorphe, et fort peu de vaisseaux et de fibres élastiques. Aussi se rapproche-t-il du tissu fibreux. Peu à peu la matière amorphe qu'il contient se résorbe, et c'est cette résorption lente qui est la principale cause de la rétraction des cicatrices.

Les fibres lamineuses sont quelquefois le siège d'hypergénèse et même d'hypertrophie. C'est ce qui caractérise essentiellement la maladie désignée sous le nom d'*éléphantiasis des Arabes*. Une grande quantité de matière amorphe est interposée entre les fibres lamineuses dans cette maladie.

Le tissu *cellulaire* est le point de départ de tumeurs dites *fibroplastiques*. Ce sont des tumeurs formées par l'hypergénèse des éléments du tissu *cellulaire*. Les corps *fibro-plastiques* que l'on y trouve les ont fait considérer à tort comme hétéromorphes, à l'époque où l'on ignorait que les corps fusiformes existent réellement à l'état normal et ne représentent qu'une des périodes de l'évolution des fibres lamineuses.

— Histol. génér. THÉORIE CELLULAIRE. La théorie *cellulaire* est la théorie de l'unité de composition histologique des organismes végétaux et animaux. D'après cette théorie, due à un physiologiste allemand, élève de Müller, Schwann, toutes les parties du végétal et de l'animal seraient primitivement composées de simples *cellules*. Cet élément universel, se développant, se modifiant, produirait, selon les circonstances, tantôt les fibres musculaires, tantôt les vaisseaux, tantôt les tubes nerveux, tantôt le parenchyme des glandes ou la trame des os. On ne peut parler de cette belle généralisation, une des plus fécondes de la biologie, sans associer le nom de Raspail à celui de Schwann. La théorie *spiro-cellulaire* de Raspail a précédé la théorie *cellulaire* du physiologiste allemand.

— I. Théorie *spiro-cellulaire* de Raspail. Dès 1827, Raspail, dans un *Mémoire sur les graisses et les tissus adipeux*, écrivait : « Donnez-moi une vésicule organique, dans le sein de laquelle puissent s'élaborer à mon gré d'autres vésicules, et je vous rendrai le monde organisé. » Dans son *Nouveau système de physiologie végétale et de botanique*, publié en 1837, il expose ainsi qu'il suit la théorie à laquelle il a donné le nom de *spiro-cellulaire* :

« Soit une vésicule organisée et élaborante, c'est-à-dire une vésicule organique, à parois ligneuses, imperforées visiblement et incolores, que tapisse une vésicule colorée, glutineuse, et qui engendre dans son sein un système de deux spires de nom contraire, ou de plusieurs spires en nombre pair, mais s'accrochant par paires. — Cette vésicule, au contact de l'air, s'aimante pour ainsi dire, acquiert deux pôles opposés, deux directions opposées; l'une vers le zénith, et l'autre vers

le nadir; l'une vers la lumière, et l'autre vers l'obscurité; l'une vers l'atmosphère, et l'autre vers les entrailles de la terre. C'est une cellule allongée dans le sens vertical; le bout supérieur devant fournir la plumule, le bout inférieur la radicule. — La vésicule aspire l'air et l'élabore en liquide, puis le liquide en organes; mais cette dernière élaboration est déterminée par le concours, par la rencontre, par l'accouplement de deux agents de noms contraires, de deux spires de direction contraire. — De cet accouplement naissent ou des organes internes, c'est-à-dire des organes qui se développent dans l'intérieur de la vésicule génératrice, ou des organes externes, c'est-à-dire des organes qui se développent hors de la paroi de la vésicule génératrice. — Les vésicules internes, en continuant ce double développement, donnent lieu à la formation du tissu *cellulaire* par leurs générations internes, et à celle du système vasculaire, par leurs générations externes. De cette série toujours croissante de développements résulte l'accroissement en longueur et en diamètre de la cellule génératrice, qui passe ainsi peu à peu à la dénomination de tige et de tronc. — Les organes externes, engendrés par l'accouplement des spires, sur la paroi de la vésicule génératrice, prennent la direction du milieu dans lequel ils se trouvent plongés. Sur la portion souterraine de la vésicule génératrice, ils deviennent racines; sur la portion aérienne, ils deviennent rameaux. — *Tout organe clos fait l'office d'ovaire; il subit la fécondation.* A l'origine, il n'est pas un seul organe qui ne soit réduit à la simplicité du globule; d'un autre côté, il n'est pas un globule qui ne soit apte à devenir toute espèce d'organe. Pour apparaître sur une paroi, il faut qu'il ait été conçu; pour se développer, il faut qu'il ait été fécondé. — Avant la fécondation, il était organisé; après la fécondation, il devient un organe, et dès lors son accroissement peut être indéfini, sans qu'il soit apporté la moindre modification à son type. — Un individu n'est qu'un organe isolé de l'organe maternel; il est tout entier dans chacune de ses parties; car chacune d'elles est apte à devenir individu à son tour. — La disposition des organes, soit rudimentaires, soit développés, soit souterrains, soit aériens, soit externes, soit internes, résulte du nombre et de la vitesse des spires de nom contraire qui les engendrent en s'accouplant. — Il n'est pas de phénomène relatif à l'accroissement des végétaux et des animaux qu'on n'explique avec succès à la faveur des principes précédents, qui résument la théorie spiro-vésiculaire.

On ne doit pas oublier que c'est dans un ouvrage de botanique que Raspail exposa, en la résumant dans les termes qu'on vient de lire, sa théorie d'unité histologique. Que dans un tel ouvrage cette théorie soit spécialement appliquée au règne végétal, et uniquement démontrée par l'organisation végétale, on le comprend sans peine. Dans son *Nouveau système de chimie organique*, il s'efforce de montrer qu'elle s'applique aux tissus animaux, notamment au tissu adipeux (dont les granules lui paraissent les analogues des grains d'amidon), au tissu musculaire et au tissu nerveux. Pour lui, « l'élément organisé du muscle est une longue vésicule close, imperforée aux deux extrémités, un cylindre rempli de substances non encore organisées; l'organe musculaire chez les animaux se développe par emboîtements successifs, ainsi que se développent tous les organes des végétaux; il affecte la même organisation, suit les mêmes lois de développement que les cellules allongées qui constituent les nervures végétales; en un mot, l'organe musculaire a pour élément générateur une cellule imperforée, tapissée d'une spire qui la distend et se dessine à travers ses parois transparentes, élaborant sa substance organisatrice en cellules conformes à son type, qui prennent naissance ou sur la paroi interne et en accroissent ainsi le diamètre, ou sur la paroi externe et augmentent ainsi le nombre de ces sortes d'unités élémentaires, et qui toutes sont destinées à croître beaucoup plus en longueur qu'en largeur. » C'est également d'une cellule, d'une vésicule que provient le nerf. « L'élément nerveux, dit-il, peut s'offrir à l'investigation, dans une circonstance telle qu'il se noie, pour ainsi dire, dans ce qui l'environne et ne donne aucun indice de sa présence, aucun de ses caractères distinctifs. Il serait donc absurde de prononcer qu'un organe, qu'un animal ne possède pas de nerfs, parce que l'on ne découvre à l'œil rien qui ressemble à une fibrille nerveuse; c'est à l'analogie à les indiquer, là où ils sont imperceptibles; or l'expérience ayant démontré que, chez les grands animaux, les nerfs sont les conducteurs de la sensibilité et de l'impulsion locomotrice, là où nous surprenons mouvements spontanés et sensibilité, là doivent exister des nerfs; de même que partout où nous surprenons une contraction musculaire, là nous devons prononcer qu'il existe un organe analogue aux muscles des grands animaux. Et le nerf, réduit, comme le muscle, à sa plus simple expression, n'est plus qu'une vésicule allongée que l'œil aurait alors de la peine à distinguer des tissus ambiants. »

— II. *Théorie cellulaire de Schwann.* Dans la doctrine de Schwann, comme dans celle de Raspail, la vésicule, la cellule est le point de départ de l'organisation, l'unité organique, l'unité vitale; mais les spires et leur rôle fé-

condatueur ont disparu. Les deux propositions suivantes résument la théorie *cellulaire*, telle qu'elle a été formulée par Schwann : 1^o la cellule prend spontanément naissance dans un liquide albumineux appelé *blastème*; 2^o les éléments histologiques qui n'ont pas l'apparence *cellulaire* (fibres, tubes) dérivent de la cellule par voie de métamorphose, aussi bien dans le règne animal que dans le règne végétal. Tout en tenant compte des différences qui existent entre un cristal et une cellule, Schwann envisage la formation des cellules comme une cristallisation de substances organiques; il explique par la perméabilité de ces substances les différences qui séparent cette cristallisation organique de la cristallisation minérale. Dans un liquide riche en substances organiques, il se précipite un grain ou *nucléole*. Une fois formée, cette molécule se revêt de cytotastème et devient un *noyau*. Ce noyau agit en attirant les molécules qui l'entourent, les condense de plus en plus à la surface, jusqu'à ce qu'enfin elles deviennent une membrane, laquelle laissant passer, au travers de ses pores, le cytotastème liquide, s'écarte ainsi du noyau; et voilà la cellule constituée. Une fois formée, la cellule s'accroît, selon Schwann, de la manière suivante : les molécules de la membrane de cellule agissent par attraction sur le liquide qui entoure la membrane, et de nouvelles particules viennent ainsi se déposer entre les premières. Lorsque le dépôt des molécules nouvelles a lieu dans la direction de la tangente de la membrane, la cellule augmente de dimensions; ce dépôt s'effectue-t-il dans la direction du rayon de la cellule, la membrane s'épaissit. Le noyau s'accroît moins que la cellule, parce qu'aussitôt que cette dernière est formée, il n'est plus en communication directe avec le cytotastème concentré. L'accroissement dans tous les sens se produit lorsque les molécules se déposent uniformément dans la membrane; l'accroissement partiel s'opère lorsque celles-ci se portent préférentiellement en certains points, de manière à former là des accroissements plus considérables. En même temps qu'elle s'accroît, la cellule agit sur les substances qu'elle reçoit et rassemble. Schwann décrit, sous le nom de phénomènes *métaboliques* des cellules, tous les changements chimiques qui surviennent en elles ou dans chacune de leurs parties, en vertu de leurs fonctions. La réalité de semblables métamorphoses n'est pas seulement très-vraisemblable *a priori*; il est facile de les démontrer expérimentalement. Ces métamorphoses atteignent d'abord l'enveloppe, la membrane de cellule, puis le contenu. Il est certain que les membranes de la plupart des cellules deviennent avec l'âge non-seulement plus épaisses et plus solides, mais encore qu'elles prennent des propriétés chimiques nouvelles. Il en est de même du contenu, qui peut éprouver les changements les plus variés. Des changements morphologiques accompagnent ces changements chimiques, et donnent naissance aux parties élémentaires plus élevées. La manière dont cette transformation s'accomplit est multiple. Tantôt les cellules conservent encore leur nature de cellules, tout en se fondant ensemble; elles conservent en partie aussi leur individualité, et, suivant qu'elles sont des cellules fusiformes ou des cellules étoilées, apparaissent des fibres de cellules ou des réseaux de cellules. Tantôt les cellules, en se réunissant, perdent tout à fait leur individualité, et dans ce cas les cellules, après s'être rangées à la file sous la forme linéaire ou réunies entre elles par des prolongements multiples, ou fondues complètement ensemble de tous les côtés, forment alors des parties élémentaires allongées, des réseaux et des membranes; puis des métamorphoses s'accomplissent dans le contenu des cellules ainsi réunies en parties élémentaires allongées et en réseaux, et, suivant la nature de ces métamorphoses, apparaissent les fibres, les faisceaux de fibrilles, les canaux, les réseaux de fibres, les réseaux de canaux.

Ce premier point de la théorie de Schwann, que la cellule naît spontanément dans un liquide albumineux appelé *cytotastème* ou *blastème*, comme un cristal dans son eau mère, est aujourd'hui vivement combattu en Allemagne. M. Virchow déclare nettement que la théorie de la *libre formation cellulaire* qui admet le développement *cellulaire* aux dépens du blastème libre, et qui fait précéder la formation *cellulaire* de celle du noyau, doit être entièrement abandonnée, et qu'il n'existe aucun fait pour en démontrer la justesse et la vérité. « Actuellement, dit-il, on ne peut considérer le globule ou le granule élémentaire comme le point de départ du développement histologique; on n'a plus le droit de supposer que les éléments vivants proviennent de parties non organisées; on n'en est plus à regarder certaines substances, certains liquides comme plastiques (matière plastique, blastème, cytotastème). Sur ces points, il s'est fait, dans ces dernières années, une révolution profonde. En pathologie comme en physiologie, nous pouvons poser cette grande loi : *Il n'y a pas de création nouvelle; elle n'est pas plus pour les organismes complets que pour les éléments particuliers.* De même que le mucus saburral ne forme pas un ténia, de même qu'un infusoire, une algue, un cryptogame ne sont pas produits par la décomposition des débris organiques, végétaux ou animaux, de même, en histologie pathologique et physiologique, nous

nions la possibilité de la formation d'une cellule par une substance non *cellulaire*. La cellule présuppose l'existence d'une cellule (*omnis cellula a cellula*), de même que la plante ne peut provenir que d'une plante, et l'animal d'un animal. Quand bien même on ne serait pas certain de la génération de certaines parties du corps, le principe n'en est pas moins démontré. Dans toute la série des êtres vivants, plantes, animaux, ou parties constituantes de ces deux règnes, il est une loi éternelle, c'est celle du développement continu. Le développement ne peut discontinuer; une génération ne saurait, de soi-même, commencer une série de développements nouveaux. »

Voilà la genèse spontanée des cellules condamnée comme la génération spontanée des organismes. Les cellules, ne se développant pas spontanément, doivent nécessairement procéder, naître les unes des autres. Les histologistes allemands ne font pas intervenir ici, comme le voulait Raspail, quelque chose de semblable à la fécondation; ils admettent divers modes de génération, de multiplication de cellules. C'est d'abord la segmentation, le fractionnement, dont l'œuf nous offre le type. On voit, en effet, dans l'œuf une cellule primitive se fractionner en deux, puis en quatre parties, et ainsi de suite, pour donner naissance à autant de cellules dérivées. Les cellules peuvent aussi se multiplier suivant un mode qui n'est qu'une modification du précédent : c'est le bourgeonnement ou gemmation, appelé quelquefois formation *cellulaire* exogène. Enfin on a décrit, sous le nom de formation *cellulaire* endogène, un troisième mode de multiplication des cellules, qui a pour base la division du contenu *cellulaire*, sans que la membrane de la cellule participe à cette division.

On ne peut refuser aux cellules la propriété de naître spontanément, sans la refuser également, et à plus forte raison, aux éléments histologiques plus élevés, tels que les fibres et les tubes; aussi les histologistes allemands admettent-ils d'une manière absolue ce second point de la théorie de Schwann, que tous les tissus, aussi bien dans le règne animal que dans le règne végétal, dérivent de la cellule par voie de métamorphose et de développement; c'est ce que M. Virchow exprime par la loi du développement continu. Les histologistes français accordent que la théorie de Schwann est l'expression fidèle de tous les faits observés chez les végétaux; mais qu'il n'en est pas de même pour les animaux. Selon M. Robin, on doit reconnaître la genèse spontanée, non-seulement des cellules, mais encore des fibres et des tubes des tissus animaux. Tous les éléments des tissus constants naissent, dit-il, de toutes pièces dans le blastème résultant de la liquéfaction des cellules embryonnaires. Il y a ainsi *substitution* d'éléments permanents, définitifs, à des éléments transitoires, destinés à disparaître. M. Robin oppose cette théorie de la *substitution* par genèse nouvelle et spontanée à la théorie de la métamorphose, laquelle, dit-il, s'applique à la formation de tous les éléments définitifs des végétaux, mais ne peut s'appliquer qu'à celle des produits chez les animaux. Ce qui reste vrai, pour M. Robin, dans la théorie *cellulaire* de Schwann, c'est d'abord la genèse spontanée des cellules, repoussée aujourd'hui par les histologistes allemands; c'est ensuite ce fait, que tous les êtres vivants, végétaux ou animaux, commencent par être entièrement et uniquement composés de cellules.

— III. *Application de la théorie cellulaire à la pathologie.* V. PATHOLOGIE.

— Bot. *Tissu cellulaire.* Ce tissu, appelé aussi utriculaire ou vésiculaire, parenchyme, etc., est la base de l'organisation végétale. Il entre, comme élément constitutif, dans la composition de toutes les parties de la plante. Un grand nombre de végétaux, tous même dans le premier âge, en sont exclusivement composés. C'est en se modifiant de diverses manières qu'il concourt à former les autres tissus, et, par suite, les différents organes du végétal. Il est composé de cellules ou utricules très-petites, de forme et de consistance variables, intimement soudées entre elles, de manière à former une masse continue. Si l'on attaque cette masse avec un instrument tranchant, on voit qu'elle se partage dans tous les sens avec la même facilité; ce moyen bien simple permet de distinguer de prime abord le tissu *cellulaire*, qu'on peut reconnaître d'ailleurs par l'examen à la loupe, et souvent même à l'œil nu. On constate facilement cet état *cellulaire* dans un fruit charnu, un tubercule de la pomme de terre, la moelle de sureau, le liège, la substance entière des champignons, tous végétaux ou organes uniquement formés de parenchyme. On peut du reste se faire une idée grossière de ce tissu, en examinant la mousse qui s'élève sur l'eau de savon dans laquelle on insuffle de l'air.

Le tissu *cellulaire*, avons-nous dit, est uniquement composé de cellules; quand celles-ci ne se touchent pas exactement par toute leur surface, ce qui arrive nécessairement lorsqu'elles ont des formes arrondies, elles laissent entre elles des intervalles appelés *méats intercellulaires*, qui, communiquant de l'un à l'autre, forment de véritables conduits. Il ne faut pas confondre ces conduits avec les vaisseaux, qui sont des cavités ayant leurs parois propres. D'autres fois, il arrive qu'une por-

tion du tissu *cellulaire* est détruite par une cause quelconque; on observe alors dans l'intérieur de la masse des vides beaucoup plus grands, souvent visibles à l'œil nu, qu'on appelle *lacunes*. On en trouve des exemples faciles à constater dans la moelle du noyer, dans la tige des roseaux, dans les tiges et les feuilles des végétaux aquatiques, notamment des plantes flottantes ou nageantes, comme la nymphée, où les lacunes remplies d'air forment des sortes de vessies natatoires qui soutiennent ces organes sur le liquide. On comprend sans peine que les lacunes, étant en définitive des vides, ne sont pas tapissées à l'intérieur par une membrane propre; mais on y remarque le plus souvent une membrane accidentelle, résultant de la condensation du tissu *cellulaire*, aux dépens duquel elle a été formée. Le tissu *cellulaire* commence par une sorte de gelée homogène, compacte, analogue à une solution épaisse de gomme arabique; au milieu de cette masse se forment des vides dont chacun ne tarde pas à s'organiser et à s'entourer d'une membrane propre. Ce tissu se développe ensuite, s'étend et s'accroît, ce qui peut avoir lieu de trois manières : tantôt ce sont de nouvelles cellules qui viennent s'ajouter, se juxtaposer en dehors des anciennes (*accroissement extracellulaire*); tantôt les nouvelles cellules se développent entre les anciennes (*accroissement intercellulaire*); tantôt enfin de jeunes cellules se forment dans l'intérieur de ce qu'on pourrait appeler les cellules mères, s'étendent et finissent par occuper, en la dépassant, la place de celles-ci (*accroissement intracellulaire*). Cet accroissement a lieu parfois avec une rapidité prodigieuse, comme on l'observe surtout dans les champignons.

— *Végétaux cellulaires.* Tous les végétaux, à leur premier état, sont formés exclusivement de tissu *cellulaire*; plusieurs conservent durant toute leur vie cette organisation si simple; tels sont, d'une part, les végétaux submergés (naïades, cératophyllées, etc.); de l'autre, les groupes inférieurs des cryptogames (characées, mousses, hépatiques, lichens, champignons, algues). Ce sont ces derniers que les anciens auteurs ont réunis sous le nom de *cryptogames cellulaires*, par opposition aux *vasculaires*, c'est-à-dire à ceux dans lesquels on observe des vaisseaux (fougères, prêles, etc.). Cette division peu naturelle est aujourd'hui abandonnée. Les végétaux *cellulaires* proprement dits rentrent dans l'embranchement des *cryptogames*, et c'est à ce dernier mot que nous en parlerons.

CELLULARITE s. m. (sèl-la-ri-té — rad. *cellulaire*). Zooph. Syn. de CELLAIRE.

CELLULE s. f. (sè-lu-le — lat. *cellula*, dimin. de *cella* pour *cella*; gr. *kalia*, hutte, cage, et *kaltos*, *kaltas*, maïsonnette; sanscrit *calā*, maison, et *galara*, cage, peut-être de la même racine que *garana*, *garanya*, védique *garman*, maison, asile, protection, de *gar*, *gal*, couvrir). Petite chambre d'un religieux ou d'une religieuse :

Rentre dans ta cellule et fermes-en la porte
Aux tumultes du monde, à sa vaine ruine.
CORNEILLE.

La sœur Besogne, avec douceur prudente,
Encourage la belle pénitente,
Et de la grâce exaltant les attraits,
Dans sa cellule elle conduit Agnès :
Cellule propre et bien illuminée,
Pleine de fleurs et gaïement ornée;
Lit ample et doux; on dirait que l'Amour
A de ses mains arrangé ce séjour.
VOLTAIRE.

« Chacun des petits logements qu'on prépare pour les cardinaux réunis en conclave pour nommer un pape : Les cardinaux sont entrés en CELLULE. »

— Chacune des petites chambres où l'on enferme isolément les détenus dans les prisons dites cellulaires. « Chacun des compartiments d'une voiture cellulaire, où l'on ne place qu'un seul prisonnier. »

— Par anal. Petite pièce, petit cabinet retiré où l'on se tient pour rester seul : *Il faut embellir sa CELLULE.* (Acad.)

— Par ext. Petite case, petit compartiment : Les éponges sont divisées en petites CELLULES. La première CELLULE d'une abeille ressemble à la dernière. (Buff.)

— Chacun des petits compartiments qui forment la texture de certains os et de plusieurs tissus : CELLULES des os. CELLULES du tissu adipeux. CELLULES bronchiques.

— Physiol. génér. Chacun des éléments anatomiques constitués par une masse creuse ou pleine, granuleuse ou homogène, qui sont considérés aujourd'hui comme constituant la totalité des tissus animaux et végétaux : La CELLULE est, en quelque façon, la molécule organique. L'organe le plus compliqué est un agrégat, un composé de CELLULES de plus en plus élémentaires. (Raspail.) Les CELLULES naissent sur les parois d'une cellule maternelle. (Raspail.)

— Bot. Petit corps vésiculaire, à parois minces et membraneuses, qui, en se réunissant à d'autres corps de même nature, forme le tissu cellulaire, base de l'organisation végétale : La moelle des plantes est constamment formée de CELLULES. (P. Gervais.) Les CELLULES d'une masse tissulaire communiquent entre elles. (A. Richard.) Syn. d'UTRICULE. ||

On donne aussi ce nom aux loges d'une capsule.

— **Encycl. Histol. anim. I. CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES CELLULES ANIMALES SELON M. ROBIN.** Les tissus ne sont pas, comme le croyait Bichat, les dernières parties que l'analyse organique arrive à distinguer dans l'économie; le microscope nous les montre composés eux-mêmes de petits corps appelés *éléments anatomiques* et parmi lesquels figurent en première ligne les *cellules* ou *vésicules organiques*. M. le professeur Robin, le chef éminent de l'école histologique française, définit les *cellules* des éléments anatomiques, plus ou moins arrondis, répandus dans les tissus, et renfermant à l'intérieur un corpuscule central appelé *noyau*. Le mot *cellule* indique une cavité close par une membrane. Appliquée aux *cellules* végétales, l'expression est absolument et toujours exacte : toutes les *cellules* végétales présentent une cavité distincte de la paroi. Les *cellules* animales sont de deux espèces : celles qui présentent une cavité comme les *cellules* végétales, et celles qui sont formées d'une masse pleine, qui sont solides au centre comme à la périphérie. Il faut noter une autre différence entre les *cellules* végétales et les *cellules* animales : la membrane extérieure des premières est formée de cellulose, substance non azotée; c'est au contraire une matière organique azotée qui constitue la paroi de toute *cellule* animale. Chaque *cellule* renferme un ou plusieurs noyaux ou *cytoblastes*. Le noyau d'une *cellule* peut manquer, soit que celle-ci se soit développée sans noyau, soit que le noyau ait disparu par suite du développement ou par suite du dépôt de gouttelettes grassieuses dans la *cellule*. De là deux variétés de *cellules* animales : *cellules* à noyau, *cellules* sans noyau. Ces deux variétés se rencontrent parmi les *cellules* de presque tous les tissus. L'inverse s'observe quelquefois. On voit, par exemple, naître des noyaux sans enveloppe cellulaire au milieu de *cellules* pourvues de noyau. De là deux variétés de noyaux : *noyaux libres*, *noyaux inclus*. Le noyau est un petit corps ovoïde, sphérique ou aplati; sa masse est granuleuse, transparente et solide, excepté dans l'ovule. Il renferme un, deux ou trois nucléoles. Le nucléole est plus gros et plus brillant que les granulations du noyau; il est sphérique, homogène; ses bords sont nets et foncés; il renferme quelquefois un nucléolule. Dans tous les cas, l'apparition du nucléole suit celle du noyau. Le noyau, dans les *cellules* sans cavité distincte de la paroi, fait partie de l'enveloppe et détermine une saillie sur l'une de ses parois, quelquefois sur les deux en même temps. Dans les *cellules* à cavité distincte, on trouve un liquide le plus souvent granuleux. Les propriétés chimiques des *cellules* varient dans chaque espèce. L'eau exerce sur toutes la même action; elle les gonfle, et, si l'intérieur est liquide, les granulations moléculaires sont agitées du mouvement brownien. Les *cellules* se trouvent, dans tous les tissus, interposées aux autres éléments.

— **II. DES DIVERSES ESPÈCES DE CELLULES ANIMALES SELON M. ROBIN.** M. Robin, après de Blainville, distingue dans l'économie animale deux espèces de tissus : les uns appelés *constituants*, dont l'activité est directe, le rôle fondamental, et qui, comme leur nom l'indique, constituent essentiellement l'organisme; les autres désignés sous le nom de *produits*, dont le rôle est accessoire et subordonné, qui servent à favoriser et à perfectionner les actes des premiers, et qui se forment des matériaux que ceux-ci leur fournissent. D'après cette distinction, les *cellules* animales sont de deux ordres : *cellules* des tissus constituants, *cellules* des produits. A ces deux groupes de *cellules* qui offre l'histologie de l'adulte, il convient d'en ajouter deux autres : les *cellules* particulières à l'embryon, et les *cellules* qui naissent dans le liquide nourricier.

— **Cellules particulières à l'embryon.** Trois espèces de *cellules* sont particulières à l'embryon : 1° les *cellules* embryonnaires; 2° les *cellules* de la corde dorsale; 3° les *cellules* et les noyaux embryoplastiques.

1° **Cellules embryonnaires.** Ce sont des *cellules* qui résultent de la segmentation du vitellus; l'embryon, au début de la vie, en est presque exclusivement formé. Il y en a deux variétés : les unes vont former la vésicule blastodermique en se juxtaposant; les autres vont former la tache embryonnaire, et plus tard, par leur multiplication, l'embryon. Le nom de *cellules embryonnaires* s'applique spécialement à celles de la tache embryonnaire. Ce sont ces *cellules* qui se liquéfient pour donner naissance aux éléments embryoplastiques. A peu près sphériques, elles ont de 0 mm. 010 à 0 mm. 012 de diamètre; l'eau les gonfle et n'y détermine pas de mouvement brownien. L'acide acétique les dissout lentement. Elles renferment un ou deux noyaux de 0 mm. 004 à 0 mm. 006; pas de nucléole. Lorsque l'embryon a 16 millimètres de longueur, les *cellules* embryonnaires ont complètement disparu.

2° **Cellules de la corde dorsale.** Baër a donné le nom de *chorda dorsalis* à un petit cordon formé de grandes *cellules*, placé devant la moelle épinière de l'embryon. La corde dorsale est constituée par une enveloppe et un contenu. L'enveloppe est un état membraneux d'une extrême minceur, homogène, sans stries, sans granulations, très-résistant et très-élastique. Dans cet état, on trouve un liquide et des *cellules*. Le liquide est visqueux, filant,

interposé aux *cellules*. Ces *cellules* sont trois ou quatre fois plus grandes que les *cellules* embryonnaires; elles sont polyédriques, transparentes, finement granuleuses, à granulations grisâtres. Elles ont un noyau clair sphérique, un nucléole petit et brillant. L'eau dissout les granulations et gonfle les *cellules*, qui doublent de volume en s'arrondissant.

3° **Cellules et noyaux embryoplastiques.** Il y a deux variétés d'éléments embryoplastiques : des noyaux libres et des *cellules*. Les noyaux embryoplastiques apparaissent au centre du blastème qui résulte de la liquéfaction des *cellules* embryonnaires. Leur volume varie depuis 0 mm. 010 jusqu'à 0 mm. 060. Ils sont ovoïdes à contour net, à centre transparent; ils renferment rarement un nucléole. L'acide acétique les déforme et les contracte légèrement. Les *cellules* embryoplastiques sont peu abondantes, ovoïdes, à noyau central. La masse de la *cellule* est grisâtre et granuleuse. C'est à l'ensemble des *cellules* et des noyaux embryoplastiques réunis par de la matière amorphe qu'on a donné le nom de *tissu embryoplastique*, tissu dans lequel se développent les divers éléments anatomiques qui doivent définitivement constituer l'organisme. Les *cellules* embryoplastiques disparaissent, mais les noyaux persistent après la naissance. Chez l'adulte, ils sont répandus dans les tissus comme élément anatomique accessoire. On les rencontre surtout dans le tissu cellulaire ou lamineux.

— **Cellules du sang.** Le sang renferme deux espèces de *cellules* : 1° les *hématies* ou *globules rouges*, et 2° les *leucocytes* ou *globules blancs*.

1° **Hématies ou globules rouges du sang.** C'est à la présence des hématies que le sang doit sa couleur. On en distingue deux variétés : les hématies à noyau, et les hématies sans noyau. Les hématies à noyau n'existent que chez l'embryon jusqu'à ce qu'il ait 0 m. 02 de longueur; plus larges que les hématies sans noyau, elles ont de 0 mm. 010 à 0 mm. 014. Les hématies sans noyau sont les seules qu'on observe dans le sang après la naissance. Ces éléments sont des disques circulaires, biconcaves, d'un rouge vif à la lumière réfléchie, d'une teinte jaunâtre un peu rosée à la lumière transmise. Le centre du globe réfracte la lumière plus facilement que les contours et paraît plus transparent. Plusieurs observateurs ont pris ce point central plus clair pour un noyau. Les hématies ont de 0 mm. 007 à 0 mm. 008 de diamètre, et de 0 mm. 002 à 0 mm. 004 d'épaisseur. Les globules rouges sont mous, élastiques; grâce à cette propriété, ils peuvent, en s'allongeant, traverser des vaisseaux capillaires qui ont moins de 0 mm. 007, et reprendre ensuite leur forme primitive. Ils renferment des principes salins, grasses, et une matière colorante nommée *hématoïsine*. L'eau les gonfle et les dissout rapidement, après les avoir fait pâlir. Ils sont également dissous par l'acide acétique, l'acide tartrique, l'acide sulfurique étendu, par l'urine, les liquides des kystes. Le suc gastrique et le suc intestinal les durcissent, les rendent friables et les dissolvent en particules noires. Hors des vaisseaux, les globules rouges s'altèrent rapidement. Ils s'empilent comme des pièces de monnaie, se ratatinent, se déforment, deviennent dentelés à leur surface, prennent une teinte brunâtre. Il faut noter que, chez les poissons et chez les oiseaux, ils sont plus gros que chez l'homme, et ne sont dissous ni par l'eau ni par l'acide acétique.

2° **Leucocytes ou globules blancs.** Il y en a deux variétés : les leucocytes à forme de *cellules* libres, et les leucocytes à forme de *cellules* sphériques, transparentes, d'une teinte grisâtre plus ou moins foncée; leur contour est net et régulier; leur surface, uniforme, lisse; leur diamètre varie, selon les points où on les trouve, de 0 mm. 008 à 0 mm. 014. Ce sont généralement des *cellules* à cavité distincte de la paroi, renfermant un liquide qui tient en suspension des granulations très-fines douées du mouvement brownien. L'eau les gonfle et les rend plus transparents; elle finit quelquefois par en déterminer la rupture; on les voit alors se resserrer et se plisser. Ils sont dissous par la soude, l'ammoniaque, la potasse étendue d'eau. Ils ne présentent pas de noyau. Les leucocytes à forme de noyaux libres ont reçu le nom de *globulins*. Sphériques et finement granuleux, ils ne possèdent pas de nucléole. Ils ont de 0 mm. 003 à 0 mm. 005. Les leucocytes ne se rencontrent pas seulement dans le sang, où ils accompagnent les hématies dans la proportion de 1 à 357; on les trouve dans le mucus, le pus, le colostrum, le lait des mamelles enflammées, le sperme, le liquide prostatique, le liquide amniotique, l'humour vitré chez le fœtus, la sérosité des vésicatoires, la synovie, le liquide céphalo-rachidien. Les muqueuses à l'état normal n'en présentent pas à leur surface, mais le plus léger trouble de la circulation suffit pour les faire apparaître. Chez certaines personnes d'une mauvaise santé, les muqueuses exhalent habituellement des leucocytes. C'est à la présence des leucocytes que le pus doit sa couleur et sa consistance.

— **Cellules des tissus constituants.** Sept espèces de *cellules* appartiennent aux tissus constituants : 1° *médullocytes*, 2° *cytoblastes*, 3° *myélocytes*, 4° *cellules adipeuses*, 5° *cellules de l'ovisac*, 6° *myélocytes*, 7° *cellules nerveuses*.

1° **Médullocytes.** La médullocelle est un élément anatomique de la moelle, fondamental

chez le fœtus, accessoire chez l'adulte. L'abondance des médullocytes est en raison inverse de celle des *cellules* adipeuses et de la matière amorphe. On en distingue deux variétés : médullocytes à forme de noyaux libres, médullocytes à forme de *cellules*. Les premières sont des noyaux sphériques, réguliers, de 0 mm. 005 à 0 mm. 008, remplies de fines granulations, sans nucléole, résistant à l'action de l'acide acétique. Les médullocytes à forme de *cellules* sont des *cellules* sphériques ou un peu polyédriques, dont les bords sont réguliers ou légèrement dentelés, et dans lesquelles on trouve un noyau semblable aux noyaux libres. De fines granulations existent dans la *cellule*, plus abondantes vers le noyau. Le nucléole est petit. La médullocelle a de 0 mm. 008 à 0 mm. 012; le noyau a de 0 mm. 006 à 0 mm. 008; quelquefois le noyau remplit presque complètement la *cellule*. La médullocelle ne présente pas de cavité distincte de la paroi; aussi l'eau n'y détermine-t-elle pas de mouvement brownien.

2° **Cytoblastes.** Les cytoblastes sont des éléments anatomiques qu'on trouve en très-petite quantité dans l'épaisseur du tissu du derme cutané, de celui des muqueuses et des séreuses, et dans le parenchyme pulmonaire. On distingue deux variétés de cytoblastes : cytoblastes à forme de noyaux libres, cytoblastes à forme de *cellules*. Les premiers sont des noyaux sphériques, rarement un peu ovoïdes, contenant de fines granulations, et dépourvus de nucléoles; ils ont de 0 mm. 004 à 0 mm. 006. Les cytoblastes à forme de *cellules*, bien moins abondants que les précédents, sont des *cellules* très-peu granuleuses et qui renferment un noyau semblable aux noyaux libres.

3° **Myélocytes.** Le myélocyte est un élément anatomique accessoire de la moelle. On le rencontre dans la moelle des os et des cartilages, et dans les canaux de Havers. Il est plus abondant chez l'enfant que chez l'adulte. Il se trouve en grande quantité dans les points de la moelle qui sont en contact avec le tissu osseux, surtout dans les os plats et les os courts. Le myélocyte a une forme irrégulière. C'est une grande *cellule* aplatie en forme de lamelle, à bords irréguliers ou dentelés, pâles, minces. Le centre est finement granuleux et renferme plusieurs noyaux, ovoïdes (depuis 2 jusqu'à 30). Son volume est très-variables, de 0 mm. 02 à 0 mm. 01. Les noyaux ont 0 mm. 010 de long sur 0 mm. 006 de large environ. L'eau n'a pas d'action sur ces *cellules*. L'acide acétique les pâlit, mais ne les dissout pas; elles se dissolvent dans les alcalis.

4° **Cellules adipeuses.** La *cellule* adipeuse constitue l'élément fondamental du tissu adipeux; elle entre accessoirement dans la composition d'autres tissus, notamment du tissu cellulaire ou lamineux, et du tissu médullaire. La *cellule* adipeuse est arrondie, à paroi mince et transparente, laissant voir la couleur jaunâtre de la graisse qui remplit sa cavité. Les *cellules* adipeuses ne vivent pas isolées; elles s'agglomèrent et forment des grains ou globules qui ont de 1 mm. à 6 mm. de diamètre, et qui sont composés de 50 à 60 *cellules* adipeuses. La *cellule* adipeuse a de 0 mm. 03 à 0 mm. 08, et sa paroi, 0 mm. 001 d'épaisseur.

5° **Cellules de l'ovisac.** Ces éléments entrent dans la composition de la paroi de l'ovisac ou vésicule de Graaf. Ce sont de petites *cellules* polyédriques, à angles arrondis, quelquefois sphéroïdales.

6° **Myélocytes.** Cet élément anatomique ne se rencontre que dans le tissu nerveux; il se montre sous deux formes : sous forme de noyau libre et sous forme de *cellule*. Les myélocytes à forme de noyaux libres sont beaucoup plus nombreux que les autres. Ces noyaux sont sphériques, quelquefois ovoïdes, plus foncés que la matière amorphe au milieu de laquelle ils se trouvent; ils accompagnent les *cellules* nerveuses multipolaires. Tantôt ces noyaux ont un nucléole, tantôt ils en sont dépourvus. Le centre du nucléole est brillant, ses contours sont noirs. Il est environné de granulations grisâtres. Le diamètre du noyau est de 0 mm. 005 à 0 mm. 007. L'acide acétique a peu d'action sur ces noyaux; il les resserre un peu, et il dissout les substances environnantes. Ces noyaux pourraient être confondus avec les noyaux libres des médullocytes; mais ceux-ci sont plus gros, plus transparents, et ne se rencontrent pas dans les régions où l'on trouve les myélocytes. Les myélocytes à forme de *cellules* sont rares chez l'homme; ils ont de 0 mm. 012 à 0 mm. 015. Ils sont ovoïdes, sans cavité distincte de la paroi et contiennent un noyau semblable aux noyaux libres. L'eau n'a aucune action sur ces *cellules*.

7° **Cellules nerveuses.** Ces éléments anatomiques sont répandus dans le système nerveux; ils concourent à former la substance grise de l'axe cérébrospinal et les ganglions nerveux. Les *cellules* des ganglions nerveux sont plus particulièrement désignées sous les noms de *corpuscules ganglionnaires*, *cellules nerveuses ganglionnaires*. Elles sont en rapport avec un ou plusieurs tubes nerveux sensitifs qui les traversent, et portent le nom de *bipolaires* ou de *multipolaires* selon qu'elles présentent deux ou plusieurs points de leur surface en continuité avec ces tubes. Comme il y a deux espèces de tubes nerveux sensitifs, des tubes minces et des tubes larges, il y a deux espèces de *cellules* nerveuses ganglionnaires, celles qui se trouvent sur le trajet des

tubes larges et celles qui se trouvent sur le trajet des tubes minces. Les *cellules* ganglionnaires des tubes larges sont à peu près sphériques; leur diamètre est de 0 mm. 05 à 0 mm. 10. Elles ont une paroi de 0 mm. 008 à 0 mm. 012 d'épaisseur, homogène, fixement granuleuse, fibroïde, parsemée de petits noyaux dans son épaisseur. Cette paroi est en continuité de substance avec celle du tube nerveux sensitif qui y correspond. La cavité des *cellules* ganglionnaires est aussi en continuité avec la cavité du tube nerveux, qui se rétrécit un peu au moment où il arrive au contact de la *cellule*. Le contenu est solide, granuleux; au centre se trouve un gros noyau clair, transparent, sphérique de 0 mm. 012 de largeur, avec un nucléole jaune brillant, de 0 mm. 002 environ. Les *cellules* ganglionnaires des tubes minces sont plus ovoïdes que les précédentes; elles ont un moindre volume et une paroi moins épaisse. Dans le système nerveux central, les *cellules* nerveuses sont dépourvues, comme les tubes nerveux, de paroi propre. Elles contiennent quelquefois autour du noyau un ou plusieurs amas de granulations grassieuses foncées. Elles sont bipolaires ou multipolaires. On en trouve qui ont trois, quatre, cinq pôles, et même plus. De chacun de ces pôles part un prolongement qui va se jeter dans une *cellule* voisine et constituer une anastomose entre des éléments anatomiques. Ce prolongement n'est autre chose que le cylindre-axe qui se trouve au centre du tube nerveux.

— **Cellules des produits.** Cinq espèces de *cellules* appartiennent aux produits : 1° les *cellules épithéliales*; 2° les *cellules médullaires des poils*; 3° les *cellules du cristallin*; 4° l'*ovule femelle*; 5° l'*ovule mâle*.

1° **Cellules épithéliales.** On distingue quatre variétés de *cellules épithéliales* : des noyaux libres, des *cellules sphériques*, des *cellules prismatiques* ou *cylindriques*, des *cellules pavimenteuses*, *polyédriques*, en forme de lamelles. Les noyaux libres constituent ce qu'on appelle l'*épithélium nucléaire*. Ils sont ovoïdes ou sphériques : de là la distinction de l'*épithélium nucléaire* ovoïde, et de l'*épithélium nucléaire* sphérique. Les noyaux ovoïdes ont de 0 mm. 008 à 0 mm. 012; ils présentent un contour net, grisâtre. Les noyaux sphériques ont de 0 mm. 006 à 0 mm. 008; ils sont pâles, transparents, granuleux. Ni les uns ni les autres ne contiennent ordinairement de nucléole. On rencontre l'*épithélium nucléaire* ovoïde en grande quantité dans les culs-de-sac glandulaires, les follicules utérins, les glandes sudoripares, les glandes mammaires. L'*épithélium nucléaire* sphérique se trouve dans les glandes vasculaires sanguines, dans les follicules clos.

Les *cellules épithéliales* sphériques ont la forme que leur nom indique; leur diamètre est de 0 mm. 002 à 0 mm. 003. Elles contiennent des noyaux sphériques ou ovoïdes, selon les régions. Leur contour est net, leur centre pâle et granuleux au voisinage du noyau : l'*épithélium* à *cellules* sphériques se rencontre sur la muqueuse de la vessie, dans les glandes de l'estomac, dans les glandes lymphatiques, dans les conduits du testicule. Il est moins abondant chez l'homme que chez beaucoup d'animaux.

Les *cellules épithéliales* prismatiques sont des éléments très-faciles à distinguer. Ce sont des prismes à cinq à six pans, plus longs que larges. Ils ont une longueur de 0 mm. 005 à 0 mm. 006. Ces *cellules* prismatiques s'implantent sur la muqueuse par l'une de leurs extrémités qui est effilée, tandis que l'autre extrémité, en se plaçant à côté des autres, forme la surface de la muqueuse. Elles contiennent un noyau, lequel est pourvu d'un ou de deux nucléoles. Ces prismes juxtaposés ressemblent, vus de côté, à de petits bâtonnets et à des polygones en mosaïque quand on regarde leurs bases. L'*épithélium* à *cellules* prismatiques est très-répandu dans l'économie : dans les voies aériennes jusqu'aux canalicules respiratoires; dans les canalicules sécréteurs du lait et les canaux galactophores, dans les conduits sécréteurs et excréteurs de la bile; dans l'intestin, depuis le cardia jusqu'à l'anus, sur la muqueuse utérine, sur la trompe de Fallope, sur les canaux éjaculateurs, etc. Certaines *cellules* prismatiques contiennent trois, quatre ou cinq noyaux. On en trouve qui portent sur leur base, c'est-à-dire à leur extrémité libre, de petits prolongements que l'on appelle *cils vibratiles*. Ces cils vibratiles sont des filaments fins, transparents, homogènes. Ils jouissent de la propriété de se mouvoir, sans le secours des nerfs, d'un mouvement très-vif et continu. Il faut noter que ce mouvement des cils vibratiles diffère de celui qu'exécute la fibre musculaire. Tandis que la fibre musculaire en se contractant se raccourcit, les cils présentent des inclinaisons et des courbures alternatives qui rappellent assez bien un champ de blé dont les épis sont alternativement inclinés et redressés par un léger souffle. On trouve les *cellules* prismatiques munies de cils vibratiles dans les fosses nasales, la trompe d'Eustache, la cavité du larynx, le larynx, la trachée, les bronches, l'utérus, les trompes de Fallope, les conduits biliaires excréteurs et les conduits de la prostate.

Les *cellules épithéliales* pavimenteuses sont, les unes polyédriques; les autres lamelliformes. Elles ont de 0 mm. 030 à 0 mm. 060. Elles contiennent un noyau, lequel est quelquefois

pourvu d'un nucléole. Elles résistent à l'action de la plupart des agents chimiques. Quelquefois les tissus ne présentent qu'une seule couche de cellules épithéliales pavimenteuses, mais le plus souvent il y en a plusieurs superposées. On dit alors que le tissu est recouvert d'une couche d'épithélium pavimenté stratifié. L'épithélium pavimenté est très répandu dans l'économie; il se trouve à la surface de la peau, où il constitue l'épiderme, aux deux surfaces externe et interne du cœur, à la face interne des vaisseaux sanguins et lymphatiques, sur les muqueuses buccale, pharyngienne, œsophagienne, conjonctivale, vaginale, urétrale, sur les membranes séreuses splanchniques et articulaires, dans le foie, dans les reins, dans les glandes sébacées, dans les follicules enroulés du creux de l'aisselle, dans les glandes de Littre, dans les follicules pileux, dans les glandes de Brunner, dans le pancréas. Parmi les cellules pavimenteuses, il y en a qui contiennent des granulations pigmentaires, et qui reçoivent, pour cette raison, le nom de cellules pigmentaires. Ces cellules pigmentaires se rencontrent dans la chorioïde et dans l'épiderme; elles manquent dans la chorioïde des albinos; l'épiderme en contient une quantité qui varie dans les différentes races humaines, et qui explique leur différence de coloration.

20 Cellules médullaires des poils. Chaque poil présente une substance propre creusée d'un canal et une inoelle qui remplit ce canal. Cette moelle est formée de cellules polyédriques, à angles arrondis, fortement pressées les unes contre les autres chez certains animaux, régulièrement superposées chez d'autres. Ces cellules médullaires des poils manquent souvent de noyaux et sont remplies de granulations pigmentaires.

21 Cellules du cristallin. Ces cellules, appelées aussi globules du cristallin ou de Morgagni, forment, par leur juxtaposition, à la face antérieure du cristallin, une couche de consistance gommeuse, qui a reçu le nom de couche de Morgagni. Après la mort, elles se dissolvent et se réduisent en un liquide qui tient en suspension des granulations et des gouttes pâles, incolores, liquide cadavérique connu sous le nom d'humeur de Morgagni.

22 Ovuule femelle. L'ovuule femelle est un petit corps sphérique contenu dans l'ovisac ou vésicule de Graaf. Il est transparent; son diamètre est de 0 mm. 1 à 0 mm. 2. Il peut être assimilé à une cellule présentant une paroi, la membrane vitelline, un contenu, le vitellus, un noyau, la vésicule germinative. La membrane vitelline est épaisse, transparente, hyaline, très-résistante, homogène, élastique. Elle présente au microscope l'aspect d'un double anneau, parce qu'elle est transparente, et qu'on n'aperçoit que les deux lignes qui limitent sa paroi en dedans et en dehors. L'épaisseur de cette paroi est de 0 mm. 50. Le vitellus est une masse granuleuse, visqueuse, transparente, cohérente, qui constitue la partie la plus essentielle de l'œuf. L'eau pénètre par endosmose la membrane vitelline et détermine la rétraction du vitellus. La vésicule germinative est une petite vésicule de 0 mm. 035 à 0 mm. 040. Elle est transparente et très-fragile. Elle est formée d'une enveloppe et d'un contenu liquide. A mesure que l'ovuule approche de la maturité, la vésicule germinative se rapproche de la périphérie. La tache germinative est obscure et arrondie; elle siège sur un point de la paroi de la vésicule germinative.

23 Ovuule mâle. Dans les canalicules spermatiques se développent de petits corps semblables à l'ovuule femelle et qui portent le nom d'ovuules mâles. On les appelle aussi vésicules mères des spermatozoïdes. Comme l'ovuule de la femme, l'ovuule de l'homme est constitué par une enveloppe ou membrane vitelline, et par un contenu granuleux ou vitellus. Le vitellus présente le phénomène de la segmentation dans l'ovuule mâle comme dans l'ovuule femelle. La seule différence est que, dans l'ovuule femelle, la segmentation du vitellus se fait sous l'influence de la fécondation, tandis que dans l'ovuule mâle elle est spontanée. Le résultat de la segmentation du vitellus mâle est la formation de cellules embryonnaires mâles. Ces cellules embryonnaires mâles ne se soudent pas entre elles comme celles de l'ovuule femelle fécondé. On les voit peu à peu changer de forme et présenter une extrémité effilée, ou queue, et une extrémité renflée, ou tête; ce sont les spermatozoïdes. Renfermés dans la vésicule mère, ou ovule mâle, les spermatozoïdes se groupent en faisceaux; on remarque que, dans ces faisceaux spermatozoïques, les spermatozoïdes présentent leur tête du même côté. Au bout d'un certain temps, la vésicule mère se brise et se dissout, et les spermatozoïdes deviennent libres. Les spermatozoïdes ne sont pas plus des animaux, selon M. Robin, que les cellules épithéliales à cils vibratiles. Leurs mouvements rentrent dans l'espèce du mouvement ciliaire.

— III. FORMATION, MULTIPLICATION ET MÉTAMORPHOSE DES CELLULES. V. CELLULAIRE (Théorie).

— IV. DES CELLULES PATHOLOGIQUES. Au commencement des études micrographiques, on a cru à l'existence de cellules pathologiques, spécifiquement distinctes de celles que présente l'analyse des tissus normaux. C'est ce qu'on appelait l'hétéromorphie ou l'hétérologie des produits morbides. Les histologistes français se sont occupés longtemps de la cel-

lule dite *gigéreuse*. Aujourd'hui l'on admet, en France comme en Allemagne, que tous les éléments des productions pathologiques, même des tumeurs désignées sous le nom de *cancers*, se retrouvent dans les productions normales. M. Robin repousse la cellule *cancéreuse*, comme M. Virchow. « Depuis que l'on a étudié le développement au point de vue histologique, dit ce dernier, on s'est aperçu que les éléments des néoplasies avaient toujours leurs analogues dans quelque tissu physiologique. On s'en assurera sur le cancer, si l'on choisit, pour étudier ce produit pathologique, le stade le plus élevé de son évolution, l'époque où son organisation est la plus complète; il ne faut pas expérimenter trop tôt, alors que l'évolution n'est pas encore faite; ni trop tard, lorsqu'elle est passée. En se tenant dans ces limites, on trouvera toujours un processus physiologique ressemblant à la marche des néoplasmes pathologiques; on trouvera un terme de comparaison pour le cancer aussi bien que pour le pus. Il n'y a pas plus de raison pour admettre la spécificité du cancer que pour accorder la spécificité du pus. » Ainsi, d'après les travaux les plus récents, il n'y a d'autre *hétéromorphie*, d'autre *hétérologie* des produits morbides que le mode inaccoutumé de leur naissance. Un tissu peut être produit dans un point où il ne doit pas être normalement (*hétérotopie, aberratio loci*), ou bien à une époque où on ne le rencontre pas habituellement dans l'organisme (*hétérochronie, aberratio temporis*); ou bien enfin son développement atteint un degré tel, qu'il s'éloigne de la formation typique normale (*hétérométrie*, différence quantitative); mais il n'y a jamais création, par suite de l'état pathologique, d'éléments anatomiques nouveaux, spécifiquement distincts de ceux que présente l'organisme à l'état normal. (V. PATHOLOGIE, TUMEURS, etc.)

— Bot. On désigne sous le nom de cellule ou d'utricule une sorte de petit sac ou de petite outre, de dimension microscopique, de formes variables, à parois minces et diaphanes, renfermant dans son intérieur des corps de nature très-diverse. La cellule est l'organe fondamental de la plante, celui qui, par ses modifications et son développement, donne naissance aux tissus et aux organes composés. Il y a même des végétaux constitués purement et simplement par une cellule unique; telle est cette algue curieuse appelée par les botanistes *protococcus atlanticus*, dont la petiteesse est telle, qu'il faut trois cents individus placés bout à bout pour égaler la longueur de 0 m. 001, et dont la multiplication est si prodigieuse, que ces innombrables individus communiquent aux eaux de la mer Rouge la couleur caractéristique qui lui a valu son nom. D'autres végétaux aquatiques, comme les conferves, ces filaments verts qui flottent dans les eaux douces, ont une organisation un peu plus compliquée; ils se composent de cellules placées à la suite les unes des autres en ligne continue; puis ces rangées de cellules se juxtaposent à leur tour, se superposent, s'enchevêtrent, s'associent de mille manières, à mesure que l'on s'élève dans l'échelle végétale; ou bien les cellules, juxtaposées dans tous les sens, forment une masse compacte [v. CELLULAIRE (tissu)], qui tantôt reste seule, tantôt s'associe aux autres tissus pour constituer les végétaux de l'ordre le plus élevé. Chaque cellule dont se compose le tissu cellulaire est donc un organe particulier, ayant sa paroi propre. La séparation des cellules se fait quelquefois naturellement dans l'intérieur de quelques organes parenchymateux, dont l'accroissement a été très-rapide. « Mais on peut l'obtenir très-facilement, comme le fait observer A. Richard, soit en faisant bouillir pendant quelques minutes le tissu cellulaire dans de l'acide nitrique, soit tout simplement dans l'eau pure. On voit alors les diverses parties constituant le tissu végétal se séparer les unes des autres et se montrer avec leur forme première. » La forme normale des cellules est globuleuse ou ovale, mais quand elles se pressent entre elles dans les tissus, leurs parois s'aplatissent, et elles prennent alors des formes polyédriques plus ou moins irrégulières, la pression n'étant pas toujours égale dans tous les sens. Elles offrent fréquemment l'aspect de petits prismes à quatre, à cinq ou à six pans, tronqués carrément à leurs deux extrémités; d'autres fois, les formes planes et courbes se combinent, de telle sorte que la cellule est cylindrique ou *doliiforme* (en forme de petit baril); enfin, certaines cellules présentent une forme plus irrégulière encore, elles sont ramifiées en divers sens et paraissent résulter de la soudure de plusieurs cellules dont les parois intermédiaires auraient été résorbées; telles sont celles que l'on observe au-dessous de l'épiderme de la face inférieure des feuilles du lis blanc, du nymphéa, des iris et d'un assez grand nombre d'autres plantes. Disposées quelquefois sans ordre apparent, les cellules sont le plus souvent juxtaposées ou superposées de manière à former des séries longitudinales régulières, comme on peut l'observer surtout dans la moëlle des végétaux. La membrane qui forme les cellules est ordinairement très-mince, incolore et transparente. Quand le tissu utriculaire présente une certaine coloration, celle-ci provient des matières contenues dans l'intérieur des cellules. Chez plusieurs cellules, chez toutes dans leur premier état, la paroi est parfaitement homogène; mais souvent, à l'in-

térieur de l'enveloppe propre, il s'en produit une seconde qui présente des solutions de continuité de forme et d'étendue variables; de là l'origine des cellules dites *punctuées*, *rayées*, *annulaires*, *spirales*, *réticulées*, etc. De nouvelles membranes peuvent aussi se former à l'intérieur de la seconde, sur laquelle elles se moulent le plus souvent, la suivant dans tous ses contours et interrompues aux mêmes endroits. Mais quelquefois le contraire arrive: leurs solutions de continuité ne se correspondent plus exactement, et il en résulte des apparences plus compliquées.

Les matières contenues dans les cellules ou faisant partie de leurs parois sont très-diverses; nous citerons entre autres la chlorophylle ou matière verte des feuilles, les diverses substances colorantes, la fécule et le gluten, les huiles volatiles, le ligneux ou matière incrustante du bois, la sève, la silice, plusieurs sels cristallisés, etc.

CELLULÉ, ÉE adj. (sè-lu-lé — rad. *cellule*). Hist. nat. Divisé en cellules.

— s. m. pl. Zooph. Famille de polypes, comprenant ceux qui sont enfermés dans des cellules.

— Administr. Tenu en cellule, en parlant des prisonniers. *Prisonner CELLULÉ*. Substantif. Parmi les *opérés de la cellule*, les uns veulent que le visiteur, n'entretenant pas exclusivement le CELLULÉ de ses péchés, lui parle des récompenses qui attendent les travaux des hommes utiles. (M. Aihoy.)

CELLULEUX, EUSE adj. (sè-lu-leu, eu-ze — rad. *cellule*). Hist. nat. Qui est divisé en cellules: Tissu CELLULEUX des os. Fruit CELLULEUX. Tunique CELLULEUSE du canal intestinal. Productions CELLULEUSES.

CELLULIE s. f. (sè-lu-li — rad. *cellule*). Moll. Genre de foraminifères, qui a été abandonné.

CELLULIFORME adj. (sè-lu-li-for-me — de *cellule* et de *forme*). Hist. nat. Qui a la forme d'une cellule.

CELLULITELE adj. (sè-lu-li-tè-le — du lat. *cellula*, cellule, *telu*, toile). Entom. Qui fait des toiles celluluses.

— s. f. Entom. Espèce d'araignée.

CELLULOGENÈSE s. f. (sè-lu-lo-gé-né-zè — du lat. *cellula*, cellule, et du gr. *genesis*, génération). Physiol. Formation des cellules.

CELLULOSE s. f. (sè-lu-lo-ze — rad. *cellule*). Chim. Principe particulier des corps organiques, qui constitue la partie solide des végétaux.

— Encycl. Chim. I. *Etat naturel.* La cellulose n'a jamais été produite artificiellement. Elle est le principal élément constituant de la charpente solide des plantes. Lorsque les cellules sont arrivées à la dernière période de leur développement, leurs parois en sont presque exclusivement composées. Toutefois, à mesure que l'arbre pousse, il se dépose dans l'intérieur de la cellule des matières colorantes, résineuses ou autres, qui sont connues sous le nom de matières incrustantes et qui finissent par remplir la cavité. Il y a pourtant certains tissus qui sont presque exclusivement composés de cellulose; tels sont: la plante à papier de riz (*osyrythina patulosa*), et le périsperme corné de certaines graines, comme celles du *phytatephos*, de l'ivoire végétal, du datier et de l'arbre de dragon. Certains produits végétaux manufacturés, comme le coton, le lin, le chanvre et le papier blanc, consistent en cellulose à peu près pure.

La cellulose ne se rencontre pas seulement dans les tissus végétaux, elle fait encore partie de certains tissus animaux. Elle constitue la partie principale du manteau de certains mollusques et, suivant Fremy, forme les téguments des insectes et des crustacés. M. Peligot a fait voir toutefois qu'elle n'est pas seule à constituer ces téguments, et que ce qu'on avait pris pour un principe immédiat et désigné sous le nom de *chitine* (téguments des articulés) n'est qu'un mélange de cellulose et d'une matière azotée particulière.

— II. *Extraction.* Pour extraire la cellulose pure des tissus qui la contiennent, le meilleur moyen consiste à faire agir sur ces tissus des réactifs qui détruisent les matières étrangères sans attaquer sensiblement la cellulose. Généralement, on prend du coton, du lin, du chanvre, du papier ou de la moëlle de sureau, que l'on fait bouillir avec de la potasse caustique, après quoi on lave le résidu. Ce résidu ainsi lavé est ensuite soumis à l'action du chloro en présence de l'eau, puis soumis à de nouveaux lavages; en troisième lieu, on le lave avec de l'ammoniaque d'abord, et de l'acide chlorhydrique étendu ensuite. Les dernières traces d'acide étant enlevées, on recommence deux ou trois fois cette série d'opérations, puis finalement on dessèche la matière et on l'épuise par l'alcool et par l'éther pour éliminer certaines substances solubles qui auraient pu échapper aux traitements précédents. On peut aussi extraire par ce procédé la cellulose pure directement des fibres ligneuses, mais alors les traitements par les réactifs dont nous avons parlé doivent être répétés un beaucoup plus grand nombre de fois, si l'on veut enlever complètement les matières incrustantes. Le papier et le vieux linge de lin, de chanvre ou de coton, outre qu'ils proviennent d'une matière végétale moins riche en matières incrustantes, ont été débarrassés en grande partie déjà de ce

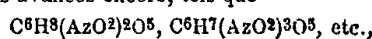
qu'ils en contenaient par les opérations auxquelles ils ont été soumis, telles que lessives, broiement en présence de l'eau, exposition à l'air humide, etc., etc. Les matières fécales des herbivores, bœufs ou chevaux, sont une très-bonne source de cellulose, les matières incrustantes déjà fortement désagrégées par la digestion étant plus facilement attaquées par les réactifs que l'on fait agir sur elles.

— III. *Propriétés.* La cellulose ainsi purifiée est blanche, transparente, d'une densité de 1,50 environ. Elle est insoluble dans l'eau, l'alcool, l'éther et les huiles fixes et volatiles. Lorsqu'elle est tout à fait pure, elle est intangible à l'air; mais lorsqu'elle est mélangée, comme cela a lieu dans le bois, à des substances azotées ou autres facilement altérables, elle participe à cette altérabilité, subit à l'air humide une combustion lente et se convertit en une matière très-fragile d'une couleur jaune ou brune.

L'état d'aggrégation de la cellulose varie beaucoup suivant son origine. Ainsi, dans le lichen d'Islande, elle est peu compacte et se désagrège facilement sous l'influence de l'eau bouillante, en se transformant en une substance soluble, qui n'est autre que la dextrose. D'ordinaire cependant, elle est plus dense et plus compacte. C'est ainsi que celle du bois, du coton, du lin ou du chanvre, résiste non-seulement à l'action de l'eau, mais encore n'est attaquée qu'avec une grande lenteur par des réactifs très-énergiques.

Les acides sulfurique et phosphorique concentrés jouissent de la propriété de désagréger la cellulose à la température ordinaire. C'est ainsi qu'en broyant du papier avec de l'acide sulfurique concentré ajouté goutte à goutte, on convertit ce papier en une matière gommeuse, la dextrose, sans que la masse noircisse, si la température n'est pas très-élevée. Cette matière gommeuse, additionnée d'une grande quantité d'eau et soumise pendant plusieurs heures à l'ébullition, se transforme complètement en glucose, laquelle a pour formule $C_6H_{12}O_6$ et renferme une molécule d'eau de plus que la dextrose et la cellulose, substances isomériques dont la formule est $C_6H_{10}O_5$, ou un multiple de ces rapports. Lorsqu'on plonge du papier non collé dans de l'acide sulfurique étendu de la moitié ou du quart de son poids d'eau et qu'on le lave ensuite immédiatement avec de l'ammoniaque faible, il subit une altération très-remarquable. Sans changer de composition, il se transforme en une substance parcheminée qui ressemble tout à fait au parchemin animal et qui peut être employée aux mêmes usages que ce dernier. Le papier ainsi modifié a reçu le nom de papier-parchemin. Son existence a été d'abord signalée en 1847, par MM. Pommard et Figuier, qui lui ont donné le nom de *pyrrhine*. Ce produit est cependant resté sans application jusqu'en 1857, époque où M. W.-E. Gaine prit un brevet pour sa fabrication en grand. Le papier-parchemin se fabrique aujourd'hui industriellement. On l'emploie, comme le parchemin ordinaire, à recouvrir des pots de confitures ou de gelées, à faire des faux-cols imitation, etc., etc. Le papier-parchemin est encore fréquemment employé dans les laboratoires pour joindre les diverses pièces des appareils distillatoires et surtout comme membrane extrêmement propre aux expériences de diffusion, de dialyse ou d'endosmose. La raison pour laquelle ce produit est resté pendant si longtemps sans application tient probablement à ce que MM. Pommard et Figuier employaient à sa préparation de l'acide sulfurique concentré. Le produit ainsi préparé, quoique possédant en effet l'ensemble des caractères que nous venons de décrire, n'a pas une ténacité aussi grande que lorsqu'on l'a préparé avec de l'acide sulfurique étendu du quart ou de la moitié de son volume d'eau.

Bouillie pendant quelque temps avec de l'acide sulfurique ou azotique étendu, la cellulose se convertit en une matière pulpeuse qui conserve la composition de la cellulose et n'est point soluble dans l'eau. Elle subit donc dans ce cas un commencement de décomposition. Une réaction semblable s'obtient encore si l'on remplace les acides sulfurique et azotique étendus par de l'acide chlorhydrique concentré. Si l'on prend, au contraire, de l'acide azotique modérément concentré, la cellulose se convertit en un produit de substitution nitré, qui ressemble beaucoup à la xyloïdine que l'on prépare au moyen de l'amidon (v. XYLOÏDINE) et dont la formule est $C_6H_9(AzO_2)O_6$. Si l'acide azotique est très-concentré ou si l'on opère avec un mélange d'acide sulfurique et d'acide azotique, on obtient des produits de substitution plus avancés encore, tels que



auxquels on a donné les noms de *pyrrhine*, *pyrrhine* ou *poudre-coton* (v. PYRROXYLE).

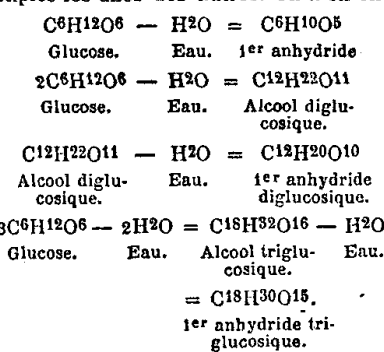
La potasse ou la soude caustique désagrège faiblement la cellulose; avec les variétés très-compactes de ce corps, l'effet est même à peine sensible. Si l'on chauffe toutefois parties égales de cellulose et de potasse légèrement humectée d'eau dans un vase fermé, il se produit de l'hydrogène et de l'esprit de bois, tandis qu'il reste des acides formique et carbonique à l'état de carbonate ou de formate alcalin. L'hydrate de potassium fondu convertit la cellulose en acide oxalique, avec dégagement d'hydrogène. On utilise aujourd'hui cette méthode pour préparer l'acide oxalique au moyen de la sciure de

bois. Le fluorure de bore noircit immédiatement la cellulose, quelles que soient l'origine, la densité et la consistance plus ou moins compacte de cette dernière. Lorsqu'on a fait passer un courant de chlore à travers de l'eau dans laquelle on a mis en suspension de la cellulose, celle-ci s'oxyde aussitôt avec dégagement d'anhydride carbonique. On obtient le même effet en la chauffant modérément avec une solution concentrée d'un hypochlorite alcalin. Aussi, lorsqu'on blanchit le coton et le lin, soit pour avoir du linge blanc, soit pour faire de la pâte à papier, faut-il avoir soin de ne pas prendre de solutions trop concentrées d'eau de Javel, sans quoi on perdrait la plus grande partie de la cellulose que l'on se propose de blanchir. La cellulose, lorsqu'elle est compacte, n'est point colorée par les solutions d'iode; mais si l'on a soin de la désagréger d'abord par les alcalis caustiques, ou mieux encore par l'acide sulfurique concentré, elle acquiert la propriété de bleuir sous l'influence de l'iode. Payen a proposé, il y a déjà longtemps, d'utiliser cette réaction, dans l'analyse microscopique, pour reconnaître la cellulose dans les tissus végétaux. Certains végétaux qui renferment de la cellulose moins compacte, comme certaines algues et certains lichens, tels que le lichen d'Islande, donnent la coloration bleue par l'iode après avoir simplement subi l'action de l'eau bouillante.

La cellulose se rencontre dans les tissus végétaux sous forme de cellules, fibres ou vaisseaux dont, avons-nous vu, elle forme les parois. C'est donc une substance semi-organisée. Lorsque les fibres de cellulose sont assez longues pour pouvoir se réunir les unes aux autres, la substance végétale devient susceptible d'être filée, et l'on a alors des matières textiles. Le lin, le chanvre et le coton sont dans ce cas. Les diverses variétés de coton ont toutefois des fibres de longueur très-inégale, et c'est à cette différence qu'est due leur valeur très-différente. Le coton des Etats-Unis étant celui qui a la fibre la plus longue est le meilleur que l'on puisse trouver (v. coton).

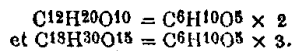
— IV. *Dissolution de la cellulose.* La cellulose se dissout complètement dans une solution ammoniacale d'oxyde de cuivre. On peut préparer ce dissolvant en faisant passer un courant d'air tout à fait débarrassé d'anhydride carbonique à travers de l'ammoniaque au sein de laquelle on a mis de la tournure de cuivre. On peut encore faire filtrer goutte à goutte de l'ammoniaque à travers de la tournure de cuivre placée dans un grand vase de verre, ou plus simplement dissoudre l'oxyde de cuivre dans l'ammoniaque; au lieu d'oxyde, il vaut mieux, dans ce cas, employer l'hydrate précipité du sulfate au moyen de la potasse, après l'avoir toutefois complètement lavé. Les diverses espèces de papier ainsi que les étoffes de coton, de lin ou de chanvre, se dissolvent, au bout de quelque temps, dans cette liqueur, en formant une solution sirupeuse que l'on peut filtrer après l'avoir étendue de son volume d'eau. Le liquide filtré, étant mélangé avec un excès d'acide chlorhydrique, laisse précipiter la cellulose sous forme de flocons amorphes, qui, après avoir été bien lavés à l'eau, ne renferment pas trace de cuivre et sont tout à fait blancs. Toutefois, même dans cet état d'extrême division, la cellulose n'est point colorée en bleu par l'iode, à moins qu'on ne la soumette préalablement à l'action de l'acide sulfurique. La solution cuivrique a donc pour effet de dissoudre et par suite de détruire la forme, de désorganiser la cellulose, mais elle ne lui fait pas subir une véritable désagrégation. Diverses substances, que l'on a envisagées pendant longtemps comme des principes immédiats végétaux, ne sont en réalité que des modifications de la cellulose. Telles sont la *fungine* ou cellulose du champignon, la *médulline*, que l'on extrait de la moelle de divers arbres. L'*hordeïne*, que l'on extrait de l'orge, est un mélange de cellulose, d'amidon et d'une substance azotée.

— V. *Constitution de la cellulose.* Bien que la cellulose n'ait jamais été obtenue synthétiquement, l'analogie de ses réactions avec celles de l'amidon et les dédoublements de cette dernière substance permettent de l'envisager comme un anhydride d'alcool polyglucosique, ou peut-être comme un alcool polyglucosique lui-même. Si nous établissons les formules de la glucose et des divers alcools polyglucosiques (théoriques) et des anhydrides qui correspondent à ces divers alcools, nous trouvons que les formules des premiers anhydrides sont multiples les unes des autres. On a en effet :



Comme on le voit, les anhydrides glucosiques $\text{C}_6\text{H}_{10}\text{O}_5$, diglucosique $\text{C}_{12}\text{H}_{20}\text{O}_{10}$, et tri-

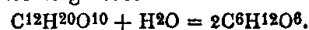
glucosique $\text{C}_{18}\text{H}_{30}\text{O}_{15}$ sont des multiples les uns des autres :



La formule $\text{C}_6\text{H}_{10}\text{O}_5$ du premier anhydride glucosique est le rapport adopté pour représenter la composition de la cellulose et de ses isomères, l'amidon, l'inuline, la dextrine, les gommes, etc. Cette formule est en effet la plus simple par laquelle on puisse représenter la composition centésimale de ces corps; mais exprime-t-elle réellement le poids de leur molécule? La cellulose, l'amidon, la dextrine, les gommes ne devraient-ils pas recevoir des formules multiples de celle qu'on leur donne, et différentes selon la nature de ces corps? Voilà ce qu'il est difficile de décider, ces composés n'étant pas volatils et leur densité de vapeur n'ayant pas pu être prise. Il est donc évident que l'amidon, la cellulose, etc., pourraient être non le premier anhydride de la glucose, mais les premiers anhydrides des alcools polyglucosiques, ou peut-être ces alcools eux-mêmes, l'analyse ne pouvant décider entre deux formules aussi voisines que celles de l'alcool triglucosique $\text{C}_{18}\text{H}_{32}\text{O}_{16}$ et celle de son premier anhydride $\text{C}_{18}\text{H}_{30}\text{O}_{15}$.

Il est toutefois une méthode qui peut fournir, sinon une certitude, du moins quelques indices sur la constitution de ces corps. Les éthers glucosiques, lorsqu'on les saponifie, peuvent, si on agit avec précaution, se saponifier incomplètement, de manière que l'on en retire successivement, une à une, les diverses substances qui entrent dans leur composition.

Si, d'après cela, l'amidon est de l'anhydride diglucosique, il devrait, sous les influences hydratantes, se résoudre d'un seul coup en deux molécules de glucose



Mais si, au contraire, il était l'alcool triglucosique ou son premier anhydride, il devrait être susceptible de se dédoubler : 1° en glucose et en alcool ou en anhydride diglucosique, lequel, par une action plus énergique, se transformerait ensuite en deux molécules de glucose. Or c'est ce dernier cas que l'on observe. M. Musculus a vu que, sous l'influence de la diastase, l'amidon se dédouble en dextrine et glucose, la dextrine se transformant ensuite totalement en glucose sous l'influence des acides étendus à 100°. On peut donc considérer l'amidon comme de l'alcool ou de l'anhydride diglucosique susceptible, en s'hydratant, de se réduire d'abord en dextrine (anhydride diglucosique), puis en glucose. Quant à la cellulose, elle doit être aussi un produit de condensation, puisque l'amidon en est un. On ignore s'il en existe plusieurs espèces; peut-être cela est-il; mais les moyens dont on fait usage pour la purifier la réduisent dans tous les cas à une espèce unique.

La cellulose, résistant mieux que l'amidon à la saccharification et exigeant des réactifs énergiques, on ne peut pas lui appliquer le même procédé d'analyse moléculaire qu'à l'amidon, et son degré de condensation est inconnu. M. Berthelot a cru pouvoir établir son degré de condensation en se basant sur l'étude de ses dérivés nitrés, mais ses arguments sont mauvais. Quoi qu'il en soit et bien qu'on ne connaisse pas son degré de condensation, on peut affirmer aujourd'hui que la cellulose est un alcool ou un anhydride *polyglucosique*.

CELLULOSITÉ s. f. (sè-lu-lo-si-é) — rad. *cellule*. Didact. Etat des corps cellulaires, qui est propre à la matière organique.

CELMISIE s. f. (sèl-mi-zî) — de *Celmis*, personnage mythologique qui fut changé en diamant. Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des eupatoriées, comprenant deux espèces, qui croissent dans les terres australes.

CELNART (Elisabeth-Félicie), femme auteur, née à Moulins en 1796. Elle se fit connaître par de nombreux ouvrages écrits, pour la plupart, dans le but d'instruire ou de moraliser les femmes. Les principaux sont : *Bethsai*, ou la *Dispersion des Juifs* (Paris, 1825, 4 vol. in-12); *Inquisition, poème historique* (1824); *Manuel complet d'économie domestique* (1826); *Manuel des dames*, et *Manuel des demoiselles* (1826); *Manuel du zoophile*, ou l'*Art d'élever et de soigner les animaux domestiques* (1827); la *Sortie de pension* ou la *Bonne tante* (1825); *Choix d'anecdotes antiques et modernes* (Paris, 1827, 4 vol. in-18), etc.

CÉLOCASIE s. f. (sè-lo-ka-zî) — corrupt. du lat. *colocasia*, colocase). Bot. V. **COLOCASE**.

CÉLOCE s. m. (sè-lo-sè). Antiq. V. **CÉLÈTE**.

CÉLOI pron. relat. (se-loi). Forme ancienne du mot **CÉLUI**.

CÉLOME s. m. (sè-lo-me) — gr. *kôilôma*, même signif.). Pathol. Ulcère particulier de la cornée.

CÉLONITE ou **CÉLONITE** s. f. (sè-lo-ni-te). Entom. Genre d'hyménoptères diptères, comprenant une seule espèce du midi de l'Europe.

— **Encycl.** Les *célonites* sont des insectes hyménoptères caractérisés par des antennes terminées en massue courte à articles peu distincts, et par des ailes n'ayant que deux cellules cubitales complètes. La seule espèce connue est la *célonite apiforme*; elle est longue de 0 m. 01, noire, avec les antennes fauves, le corps couvert de taches et de bandes jaunes. Cet

insecte habite le midi de l'Europe; mais il est assez rare dans nos départements méridionaux. Il se tient attaché aux plantes, les ailes pendantes de chaque côté du corps, et a la propriété de se mettre en boule quand on le saisit. Ses mœurs ne sont pas bien connues; mais les analogies qu'il présente avec les chrysides font penser qu'il doit vivre en parasite.

CÉLOPE s. m. (sè-lo-pe) — du gr. *kélos*, brillant; *pous*, pied). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des muscides.

— **Encycl.** Les *célopes* sont des insectes caractérisés surtout par une tête petite, à face courte et concave, et par des antennes dont le deuxième article est épais et bordé de soies. La seule espèce connue, observée d'abord en Laponie, puis en Suède, a été trouvée plus tard sur les côtes de Normandie et de Bretagne. Ses mœurs sont peu connues; mais, d'après l'organisation de sa bouche, on pense qu'elle se nourrit des varechs ou des mollusques en décomposition. On la voit voler en troupes sur les plantes marines, courir par saccades sur le sable ou chercher une retraite sous les galets; on a remarqué que, loin de redouter l'approche de la vague, c'est vers elle qu'elle dirige son vol.

CÉLOPNÉ, ÉE adj. Moll. V. **CÉLOPNÉ**.

CÉLORHIZE adj. Anat. V. **CÉLORHIZE**.

CÉLORHYNQUE adj. Zool. V. **CÉLORHYNQUE**.

CÉLORICO, petite place forte du Portugal, dans la province de Beira, au pied de la sierra d'Estrella, à 18 kilom. N.-O. de Guarda; 1,800 hab. Forteresse importante.

CÉLOSIE s. f. (sè-lo-zî) — du gr. *kélos*, brillant). Bot. Genre de plantes, de la famille des amarantacées, type de la tribu des célosiées, comprenant un assez grand nombre d'espèces, qui croissent pour la plupart dans les régions tropicales de l'ancien continent : La *Célosia argentea* est annuelle. (L. Gouais.)

— **Encycl.** Les *célosies* sont des plantes annuelles, très-voisines des amarantes, avec lesquelles on les confond quelquefois. Leur nom fait allusion à l'éclat et au riche coloris de leur inflorescence, et non de leurs fleurs, comme on dit vulgairement. Ces plantes sont fort recherchées dans les jardins d'agrément. La *célosie crêtée* (*Célosia cristata*) est plus connue sous les noms d'*amarante*, *crête-de-coq*, *passé-volours*, etc. Elle est originaire de l'Inde. « La *célosie* crête-de-coq, dit M. Vilmoren dans son excellent livre intitulé *les Fleurs de pleine terre*, a produit des variétés de colorations diverses, chez lesquelles l'inflorescence a pris une conformation aussi remarquable que singulière, simulant une crête simple, double ou triple, plus ou moins tourmentée, et ayant l'apparence d'un épais tissu velouté. Ces formes bizarres sont le résultat de la dilatation du sommet de la tige, qui est devenu très-large, comprimé, tronqué et plus ou moins sinueux et monstrueux à sa partie supérieure, et qui porte sur ses deux côtés, qui en sont presque latéralement couverts, un grand nombre de paillettes ou écailles allongées, luisantes, d'un beau rouge cramoisi, ou d'une autre coloration, suivant les variétés. C'est à l'aisselle de ces petites écailles que se trouvent les fleurs.... Cette disposition a reçu le nom de *fascie* ou *fasciation*.... Quelques autres variétés présentent, au lieu d'une crête, une agglomération de rameaux cylindriques parfois dressés et serrés en une sorte de panicle conique d'un assez bel effet. D'autres fois, ces ramifications sont au contraire lâches, allongées, flexueuses, et imitent un beau panache ou une panicle plumeuse; mais, d'ordinaire, ces formes sont peu constantes et fort difficiles à maintenir fidèlement. » Les *célosies* produisent toujours un charmant effet, soit en plates-bandes, soit en corbeilles, si l'on a soin de bien grouper les variétés suivant leur hauteur et leurs couleurs. Leur port, un peu roide, est racheté par la richesse de leur coloris; elles présentent toutes les nuances du rouge, depuis le rose jusqu'au violet; on a aussi des variétés jaunes et chamois, d'autres à reflets argentés. Enfin, on a obtenu des *célosies* naines, qui se prêtent très-bien à la culture en pots, et peuvent servir à orner les fenêtres ou les jardinières. Les inflorescences, séchées rapidement à l'ombre, conservent leurs couleurs pendant plusieurs années, comme celle des immortelles. Parmi les autres espèces, qui sont aussi originaires de l'Inde, on distingue la *célosie argentée*, dont les épis, d'un blanc nacré, passent quelquefois au blanc jaunâtre ou grisâtre, ou au rose tendre satiné. La *célosie perlée* en diffère par ses épis un peu plus gros, mais de couleur moins brillante. Toutes ces plantes se cultivent de la même manière : on les sème en avril sur couche; on les repique une ou deux fois, aussi sur couche; si l'on veut obtenir des pieds vigoureux, on les plante dans un sol riche, et on arrose copieusement pendant les chaleurs; la floraison a lieu depuis juin jusqu'en octobre. Toutes ces espèces conservent longtemps leur couleur, après avoir été séchées à l'ombre et la tête en bas, et peuvent servir, durant l'hiver, soit à faire des bouquets, soit à orner les appartements.

CÉLOSIE, ÉE adj. (sè-lo-zî-é). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux célosies.

— s. f. pl. Tribu de la famille des amarantacées, ayant pour type le genre *célosie*.

CÉLOSOME s. m. (sè-lo-so-me) — du gr. *kélé*, hernie; *sôma*, corps). Térat. Genre de monstres unitaires à éventration plus ou moins étendue, avec divers organes formant hernie.

CÉLOSOMIE s. f. (sè-lo-so-mi) — rad. *célosome*). Térat. Monstruosité des célosomes.

CÉLOSOMIEN, IENNE adj. (sè-lo-so-mi-ain, iè-ne). Térat. Qui appartient aux célosomes : *Conformation célosomienne*.

— s. m. pl. Famille de monstres ayant pour type le genre célosome.

CÉLOSOMIQUE adj. (sè-lo-so-mi-ke) — rad. *célosomie*). Térat. Qui a rapport à la célosomie : *Hernie célosomique*.

CÉLOSTOMIE s. f. V. **CÉLOSTOMIE**.

CÉLOTIUM s. m. (sè-lo-si-omm). Antiq. V. **CÉLÈTE**.

CÉLOTOME s. m. (sè-lo-to-me) — du gr. *kélé*, hernie; *tomé*, section). Chir. Instrument pour opérer les hernies étranglées.

CÉLOTOMIE s. f. (sè-lo-to-mi) — du gr. *kélé*, hernie; *tomé*, section). Chir. Opération de la hernie étranglée. « Castration par la ligature des vaisseaux spermatices.

CÉLOTOMIQUE adj. (sè-lo-to-mi-ke). Chir. Qui concerne la célotomie : *Opération célotomique*.

CÉLOX s. m. (sè-loks). Antiq. V. **CÉLÈS**.

CELS (Jacques-Martin), botaniste, né à Versailles en 1743, mort en 1806. Il remplit différents emplois dans les bureaux de la ferme générale, se livra ensuite exclusivement à l'horticulture et à la botanique, et se rendit célèbre non moins par la magnifique pépinière qu'il avait formée non loin de Montrouge que par le nombre prodigieux des plantes exotiques naturalisées par lui. Membre de la Société d'agriculture de la Seine et de la section de l'agriculture de l'Institut, il prit part à la rédaction du code rural, et fut souvent chargé de rédiger des notes et des instructions sur les diverses branches de l'agriculture. Il a donné son nom à un mode de greffe dont il fut l'inventeur.

CELSE (Celsus Cornelius Aulus), célèbre médecin du temps d'Auguste. La date et le lieu de la naissance de Celse sont inconnus. Les seuls documents qu'on ait sur lui sont ses œuvres, et quoique Scaliger, Casaubon, Rhodius, Leclerc, Fabricius, Morgagni, Bianconi aient fait de savantes recherches à son sujet, sa vie est restée pleine d'incertitude. D'après les autorités les plus graves, il serait né à Vérone du temps de César; les raisons qu'on donne à l'appui de cette date sont le silence de ses livres à l'égard de Musa, quand il parle de l'école méthodique, et les emprunts que leur fit Julius Gracinus, écrivain qui vivait, dit Plin, sous les premiers empereurs. Maintenant, quelle était la profession de Celse? On n'a aucun renseignement sur ce point; mais il semble probable que l'auteur du *De arte medica* a dû être un médecin, qu'il a dû pratiquer son art pendant de longues années. Cependant, « s'il fallait, comme dit Bianconi, déterminer la profession de Celse d'après l'habileté qu'il montre dans chacune des sciences qu'il a traitées, on devrait en faire non-seulement un médecin, mais aussi un agriculteur, un rhéteur et un homme de guerre, puisqu'il avait écrit sur l'agriculture, la rhétorique et l'art de la guerre, des ouvrages qui n'étaient point au-dessous de leur sujet. Au reste, pour lever tous les doutes, il suffirait peut-être de se rappeler que, chez les anciens, le plan des études était bien plus étendu que dans nos temps modernes, et qu'il comprenait la presque universalité des connaissances humaines. Que d'objets Caton n'avait-il pas traités dans ses écrits, outre la médecine, l'agriculture et la guerre! Et Varron, profondément instruit en tout genre de littérature, n'avait-il pas renfermé dans les siens presque tout ce qu'on pouvait savoir alors? Qui sait même si Celse, assez voisin de cette époque, ne s'était pas proposé de suivre dans ses compositions l'exemple du plus docte des Romains? Ajoutons encore qu'autrefois la médecine était la science dont l'étude était le plus généralement suivie, et dont, par cette raison, on trouve d'importantes leçons répandues dans tous les écrits des anciens. C'est ainsi que, quand Cicéron, Lucrèce et Horace touchent des points de médecine, ils se montrent très-instruits dans cette partie. » Il n'en reste pas moins probable que Celse dut pratiquer la chirurgie, car il décrit dans ses livres des opérations et des instruments avec des détails qui supposent une connaissance toute spéciale. Il a, en outre, des formules qui, loin d'indiquer un simple compilateur ou un encyclopédiste, témoignent d'une science médicale qui se trahit à chaque page par des critiques hardies et des aperçus nouveaux. Ainsi que l'a dit un de ses commentateurs, « on l'y surprend en flagrant délit de pratique médicale. » Mais, sans nous occuper plus longtemps de cette question, peu importante après tout, parlons du principal ouvrage de Celse, de celui qui a pour titre : *De arte medica*. Les jugements exprimés sur les doctrines de Celse sont extrêmement variés. On l'a tour à tour considéré comme un méthodiste, un empirique, un disciple d'Hippocrate, etc. La plupart de ses historiens, cependant, s'accordent à le présenter comme élève de Thémison. L'Hippocrate latin, comme on

l'appelle, électorique de nature, passe en revue toutes les sectes médicales qui l'ont précédé, et saçant, pour ainsi dire, la moelle de chacune, en tire une science toute nouvelle. Après avoir successivement critiqué dogmatisme, empirisme, méthodisme, il présente sa profession de foi en ces termes : « Je pense que la médecine doit être rationnelle, en ne puisant cependant ses indications que dans les causes évidentes, la recherche des causes occultes pouvant exercer l'esprit du médecin, mais devant être bannie de la pratique de l'art. Je pense aussi qu'il est à la fois inutile et cruel d'ouvrir des corps vivants, mais qu'il est nécessaire à ceux qui cultivent la science de se livrer à la dissection des cadavres ; car ils doivent connaître le siège et la disposition des organes, objets que les cadavres nous représentent plus exactement que l'homme vivant blessé. » Ensuite il expose les préceptes diététiques d'Hippocrate, et recommande l'hygiène domestique et la gymnastique. Il insiste particulièrement sur la promenade, les poids à lever, les exercices du corps, les bains, les onctions, les lectures à haute voix. Ses ordonnances varient d'ailleurs suivant les conditions d'âge, de tempérament, de saison et de profession. C'est à lui que nous devons l'histoire de la chirurgie grecque et romaine depuis Hippocrate jusqu'à son temps, et la description minutieuse qu'il donne des opérations et des instruments de chirurgie est véritablement remarquable. L'obstétrique appelle aussi toute son attention. Dans toutes les parties de son livre, ce qu'il y a de plus saisissant, de plus admirable, si l'on considère l'époque où il écrivait, c'est le talent d'analyse et le bon sens pratique qui y règnent. On l'a quelquefois accusé de scepticisme, parce qu'il traite un instant la médecine de science conjecturale, parce qu'il dit qu'il n'est peut-être pas une seule affection qu'on ne puisse guérir par des remèdes très-simples et qui se trouvent pour ainsi dire sous la main, parce qu'il s'écrie quelque part : « En médecine, les résultats ne sont pas toujours conformes aux règles les plus constantes. » Il est certain que son esprit critique fut amené souvent à l'incrédulité ; mais, aujourd'hui même, quel est le médecin que la pratique ne plonge pas souvent dans le doute et dans l'incertitude ? Chez Celse, s'il y a scepticisme, ce n'est point ce scepticisme paresseux ou aveugle qui ne veut ou ne peut pas voir, c'est l'hésitation naturelle d'un homme qui possède de vastes connaissances et qui s'aperçoit, en cherchant la vérité, qu'elle n'est pas où il croyait la trouver. Quoique Celse ait été assez mal compris pendant longtemps, il a toujours été tenu en grande estime comme médecin et comme écrivain. Targa le place au-dessus d'Hippocrate ; Boerhaave l'appelle avec confiance le premier chirurgien des temps anciens et modernes ; Fabrice d'Acquapendente dit : *Celsi admirabilis in omnibus* ; Casaubon se borne à l'appeler *Deus medicorum*, le dieu des médecins.

Quant à son mérite littéraire, nous nous bornerons à dire que, dans la partie philosophique de son ouvrage, son style est de la plus grande pureté, et que si la partie technique paraît moins parfaite, cela tient évidemment au peu de ressources qu'il trouvait dans la langue latine elle-même. On a peut-être exagéré sa valeur comme écrivain, quand on l'a appelé le Cicéron de la médecine, mais son style est toujours clair, précis, élégant.

Son ouvrage *De Arte medica* compte un nombre incalculable d'éditions. Nous nous bornerons à citer celles de Florence (1478, in-fol.) ; de Venise, *apud Aldum* (1528, in-40) ; de Paris (1529, in-fol.), avec l'ouvrage de Scribonius Largus ; de Lyon (1549, in-16) ; de Leyde (1592, in-40) ; d'Amsterdam (1587, in-12 ; 1713, in-12) ; de Leipzig (1766, in-80) ; de Leyde (1785, in-40). Il a été traduit par Foucher et Ratier (Paris, 1823, in-18).

CELSE (saint), martyr, né à Cimiez, près de Nice, mort en 69. Il appartenait à une illustre famille. Sa mère, Marianilla, noble et riche matrone, s'attacha à lui inculquer dès l'enfance de bons et sains principes de morale. Il entra à peine dans l'adolescence, lorsque Nazaire, venu d'Afrique, aborda sur les rives de la Ligurie, et, par ses prédications, fit naître un enthousiasme profond pour les nouvelles doctrines du Christ. Marianilla et son fils reçurent le baptême des mains de ce courageux apôtre. Le préfet Divonatus, instruit de ces faits, fit arrêter Nazaire et son disciple Celse ; il allait les livrer aux bourreaux, lorsque Dinomeda, son épouse, secrètement entraînée vers la foi, eut assez de crédit pour faire changer l'arrêt de mort en exil. Celse et Nazaire gagnèrent les montagnes de la Ligurie, mais ils furent arrêtés, et on les conduisit à Vintimille, puis à Rome, où Néron essaya inutilement de les dompter par d'affroyables tourments. Néron, furieux, les fit jeter sur une barque et livrer à la fureur des flots. Un vent favorable les poussa vers Gênes ; de là ils se rendirent à Milan, où ils furent mis à mort par ordre du préfet Anolinus. Saint Celse est honoré le 28 juillet.

CELSE, philosophe épicurien du II^e siècle de notre ère. Il est célèbre dans l'histoire ecclésiastique, parce qu'il fut le premier qui écrivit contre la religion chrétienne. Ses ouvrages les plus connus sont le *Discours véritable*, où il tourne en ridicule l'Ancien et le Nouveau Testament, ainsi que le christianisme, qui en découle ; et un livre contre la magie,

qu'il regarde comme la seule cause des miracles rapportés dans l'Evangile. Le *Discours véritable* ne nous est connu que par la réfutation qu'en a faite Origène, réfutation qui laisse quelquefois à désirer sous le rapport de la force du raisonnement.

CELSE (Minos) ou **MINIO CELSIO**, écrivain italien, né à Sienne à la fin du XVI^e siècle. Ayant embrassé le protestantisme, il se retira dans le pays des Grisons, et devint ensuite correcteur d'imprimerie à Bâle. Il publia les ouvrages suivants : *Dissertatio in hereticis coercendis quatenus progredi liceat* (1577) ; *Artis chemicae principes Avicenna atque Geber* (1573) ; *Aurifera artis quem chemiam vocant antiquissimi auctores ; Novum Testamentum latine-gallice*.

CELSIE s. f. (sèl-si — de *Celsius*, bot. suédois). Bot. Genre de plantes de la famille des personnées, tribu des verbascées, comprenant une vingtaine d'espèces, qui croissent dans le bassin de la Méditerranée et dans l'Asie centrale : *La CELSIE du Levant est fort délicate*. (T. de Berneaud.)

CELSITUDE s. f. (sèl-si-tu-de — lat. *celsitudo*, élévation). Hist. Titre qui se donnait à plusieurs officiers du Bas-Empire et à plusieurs dignitaires du moyen âge.

CELSIUS, famille de Suède, célèbre dans l'histoire de l'Eglise de ce pays et dans les sciences. Cinq de ses membres méritent d'être particulièrement signalés.

CELSIUS (Magnus), né en 1621, mort en 1679. Il fut assesseur au collège archéologique, et professeur de mathématiques à l'université d'Upsal. Ordonné prêtre à l'âge de cinquante-six ans, il devint pasteur dans la vieille ville de ce nom. On a de lui plusieurs almanachs et deux ouvrages sur les ruines de la province de Helsingland. Outre les mathématiques et l'archéologie, Magnus cultiva encore avec succès la poésie ; et il était en même temps d'une si grande habileté en mécanique, qu'il fabriquait lui-même les instruments dont il avait besoin pour ses calculs et pour ses observations astronomiques. — Son fils aîné Nils CELSIUS, né en 1658, mort en 1724, occupa aussi la chaire de mathématiques à l'université d'Upsal.

CELSIUS (Olof), orientaliste et naturaliste, frère de Nils Celsius, né en 1670, mort en 1756. Il attira, très-jeune encore, l'attention du roi Charles XI, qui lui fournit les moyens d'entreprendre un long voyage à l'étranger. Dans ce voyage, qu'il devait pousser jusqu'en Arabie, il ne dépassa pas l'Italie ; mais il n'en acquit pas moins une connaissance très approfondie des langues orientales. A son retour en Suède, il fut nommé successivement professeur de langue et de littérature grecques, de langues et de littérature orientales, de théologie, prêtre de la cathédrale d'Upsal. Suivant les traces de son père dans l'étude de la runologie, il démontra qu'une grande partie des runes était antérieure à l'établissement du christianisme dans le Nord, et soutint à ce sujet de violentes discussions avec le patriote fanatique Bjoerner. La botanique devint aussi de sa part l'objet d'une étude assidue ; il devina Linné, le patronna avec un dévouement paternel et l'aide de ses propres ressources à faire son grand voyage d'exploration en Laponie. A l'âge de soixante-dix-huit ans, il publia son volumineux ouvrage *Hierobotanicon* (1715), description de toutes les plantes mentionnées dans la Bible ; ainsi qu'un *Catalogue des plantes des environs d'Upsal*. Celsius, nommé membre de l'Académie des sciences, nouvellement établie à Stockholm, fonda, à son tour, avec Rudbeck et Beuzelin, la Société des sciences d'Upsal.

CELSIUS (André), astronome, fils de Nils Celsius, né en 1701, mort en 1744. Il est, de tous les membres de la famille, celui dont le nom a eu le plus de retentissement en Europe. Il se prépara d'abord, sur les conseils de ses parents, qui désiraient lui voir embrasser une profession sûre et lucrative, à la carrière judiciaire. Mais bientôt son goût pour les sciences mathématiques l'emporta, et il s'y livra exclusivement. Nommé, en 1730, professeur d'astronomie à l'université d'Upsal, il entreprit un voyage à l'étranger, afin d'y poursuivre certaines études que le manque d'instruments lui rendait impossibles. A Nuremberg, il publia ses *Observationes luminis borealis* (1733) ; à Bologne, il démontra la marche progressive du soleil vers l'écliptique et se livra à des recherches sur la lumière, pour lesquelles le pape lui ouvrit sa grande galerie de Monte-Cavallo ; à Rome, il corrigea la ligne du méridien, dans le couvent des Chartreux ; à Paris, il prit part à la discussion relative à la configuration de la terre, qui avait lieu alors entre les savants, et, ayant fait adopter son conseil d'établir un double champ d'observation : l'un à l'équateur, l'autre aussi près que possible du pôle ; il fut attaché à la commission scientifique qui, sous la direction de Maupertuis, se rendit en Laponie. En récompense des services qu'il rendit durant ce voyage, il reçut du roi de France une pension annuelle de 1,000 livres. De retour dans son pays, André continua ses grands travaux astronomiques, dont les résultats ont été publiés dans les recueils de l'Académie des sciences de Stockholm. Par ses avis, un observatoire modèle fut érigé à Upsal ; mais l'illustre astronome n'en profita pas longtemps. Epuisé par des travaux trop prolongés et par des veilles imprudentes, sous un

ciel froid et humide, il succomba âgé seulement de quarante-trois ans. Celsius eut le premier l'idée du thermomètre centigrade et en proposa l'adoption.

CELSIUS (Olof), dit le *Jeune*, historien, fils d'Olof Celsius et cousin du précédent, né en 1716, mort en 1794. Après avoir traversé les principaux degrés de la hiérarchie ecclésiastique, il fut nommé, en 1777, évêque de Lund. Il s'adonna principalement à l'histoire, sur laquelle il a publié de nombreux ouvrages. Nous citerons entre autres les trois suivants : *Histoire ecclésiastique du royaume de Suède* ; *Histoire de Gustave I^{er}* ; *Histoire d'Erik XIV*. Celsius a publié aussi un poème héroïque en sept chants, intitulé *Gustave Wasa*, poème d'une valeur médiocre, qui n'a rien ajouté à sa réputation. Il a été plus heureux dans ses vers latins, et surtout dans la traduction de plusieurs morceaux de Virgile et d'Homère. Il est regardé comme un des écrivains les plus remarquables de son temps. Membre de l'Académie des sciences de Stockholm, il fut en outre un des premiers que l'Académie suédoise, fondée en 1786, reçut dans son sein. Il avait alors soixante-dix ans.

CELSOY, village et commune de France (Haute-Marne), arrond. et à 14 kilom. E. de Langres, au pied d'une montagne, près des sources de l'Amance ; 300 hab. Ce village est la patrie de Gilbert, dit de Celsoy, médecin des rois de France Jean II et Charles V. Ce savant fit bâtir l'église qui existe encore aujourd'hui et qui est d'une architecture simple, mais soignée dans ses détails. Il voulut y être enterré dans un caveau situé à gauche de l'autel. Sur la pierre funéraire placée à côté du caveau et aujourd'hui faisant partie du pavé de l'église, on voit Gilbert enveloppé d'une grande robe, assis dans une chaire gothique, entouré de ses élèves, sous la forme de petits personnages occupés à lire ou à écouter. Au-dessus est le Père éternel et des anges adorateurs. Cette sculpture, en creux, est remarquable par le dessin et par la richesse des ornements.

CELSOY (Gilbert DE), médecin des rois Jean II et Charles V, né à Celsoy (Haute-Marne), mort en 1390. On voit son tombeau dans l'église qu'il fit bâtir à ses frais pour son village natal. V. l'article précédent.

CELSUS (P. Juventius), jurisconsulte romain, né vers l'an 67, mort vers 130. Il trempa dans la conspiration de Nerva contre Domitien, réussit à sauver sa vie, jouit d'une grande faveur sous Nerva et sous Trajan, et fut revêtu des dignités de préteur et de consul. Ses œuvres de jurisprudence sont perdues ; mais il est souvent cité par Pomponius Ulpien, ainsi que dans les *Institutes* et dans le *Code*.

CELSUS (Caius Titus Cornelius), fut proclamé empereur l'an 264, mais ne conserva ce titre que sept jours. Les habitants de Sicca, dévoués à l'empereur Galien, l'égorgerent, livrèrent son cadavre aux chiens, et le pendirent en effigie à un gibet. C'était un simple tribun militaire, que les soldats avaient choisi à cause de sa réputation d'intégrité.

CELSUS (Julius), critique du VII^e siècle, auquel, par une erreur ridicule, on a quelquefois attribué l'honneur d'avoir composé les *Commentaires de César*, parce que son nom se trouve sur un exemplaire manuscrit de ce livre, dont il avait fait simplement la révision.

CELT s. m. (sèlt). Antiq. Sorte de hache gauloise en bronze.

CELTES, peuple de race indo-européenne ou arienne, qui, dans les temps anciens, occupa une grande partie de l'Europe occidentale.

— **Encycl.** L'antiquité donnait au nom de *Celtes*, porté par les Gaulois, une assez curieuse origine. Diodore de Sicile rapporte que Celtine, fille du roi Britannus, était si fière de sa taille extraordinaire et de sa grande beauté qu'elle méprisait tous ceux qui la recherchaient en mariage. Mais, quand elle eut vu Hercule, elle sentit sa froideur s'évanouir et éprouva un tel désir d'être aimée de lui qu'elle lui enleva les bœufs de Géryon, que ce héros emmenait, et qu'elle ne consentit à les lui rendre que lorsqu'il eut cohabité avec elle. Elle en eut un fils, qui fut nommé *Celtus*, et qui donna son nom aux *Celtes*. Si l'histoire est un peu vive, il faut se souvenir qu'elle se passe chez des peuplades barbares et que la pudeur est un fruit de la civilisation. On donnait plus particulièrement le nom de *Celtes* à la nation qui occupait la partie des Gaules comprise entre la Garonne et la Seine, et qui arriva pendant plusieurs années les légions de Jules César. Le conquérant des Gaules, en relatait ses succès et ses rares échecs, ne nous a rien laissé sur l'origine et sur l'histoire du peuple qu'il soumit. Avant lui beaucoup d'auteurs, à partir d'Hérodote, avaient signalé l'existence des *Celtes*, d'après des renseignements vagues et, le plus souvent, contradictoires ; le pays des *Celtes* était, pour ces écrivains anciens, la partie inconnue de l'Europe centrale et occidentale. Le résumé des travaux de M. Amédée Thierry, de M. Bergman, des rapports de M. Broca, secrétaire de la Société anthropologique de Paris, et les beaux travaux de l'école allemande nous montrent les *Celtes* comme une branche très-considérable de la famille arienne, partagée en deux grands rameaux, les Gaëls, ou *Celtes* proprement dits, ayant formé le premier ban

de la migration indo-européenne, et les Kymris le second ban. Cette conclusion des celto-logues modernes a été combattue par quelques membres de la Société anthropologique, qui doutaient de la connexion réelle des idiomes celtique et kymrique, et surtout qui ne pouvaient admettre l'identité de race, parce que les fouilles pratiquées dans les tombeaux de ces peuples ont donné deux types de crânes essentiellement différents. « En outre, disaient-ils, les descendants actuels des *Celtes* et des Kymris présentent une diversité tout aussi grande et plus évidente encore, puisque, aux caractères ostéologiques, seuls reconnaissables dans les tombeaux, se joignent chez les modernes des caractères de coloration (de la chevelure) et de physionomie qui frappent au premier coup d'œil. » Mais d'abord, quant à la connexion mise en doute de l'idiome des *Celtes* et de celui des Kymris, cette connexion ressort de la proche parenté actuelle de la langue des Gaëls d'Ecosse, qui gardent le nom de Gaulois ou *Celtes*, et de celle des Kymreg du pays de Galles ; en second lieu, la dualité de type rappelée par le secrétaire de la Société anthropologique n'est nullement particulière aux *Celtes*, mais elle se reproduit uniformément dans toute la série des peuples qui composent le groupe indo-européen. Les Aryas indous sont un peuple à cheveux noirs, et les Médes, proches parents des Aryas bactriens, sont un peuple blond. Les anciens Grecs ont de même les deux types, et on les retrouve également chez les Slaves, aussi bien que dans la branche celtique. Cette dualité physique parallèle à l'unité linguistique est un des mystères qui restent encore au fond des origines ariennes. Les points désormais acquis par les travaux récents des ethnologues peuvent donc, d'après M. Brandes, se résumer ainsi : « 1^o le tronc ethnique que nous nommons actuellement les *Celtes* est le plus occidental parmi les Indo-Européens, et occupait encore à l'époque de César une grande partie de l'Europe, à savoir, les pays du Danube et quelques parties de l'Allemagne moyenne, l'Italie supérieure, quelques contrées de la Péninsule ibérique, la Gaule et les Iles Britanniques ; 2^o la branche aînée du tronc celtique qui s'est avancée la première vers l'ouest est la gadhélisque, qui, déjà à l'époque indiquée, était repoussée par la branche kymrique ; 3^o déjà, au commencement de notre ère, les Gadhélis n'occupaient que l'Irlande et l'Ecosse au N. du mur de Sévere. Il est toutefois possible que dans la Gaule méridionale quelques restes du peuple gadhélisque se soient maintenus ; 4^o dans la Grande-Bretagne, au midi du rempart de Sévere, demeuraient des Kymris, immigrants de diverses régions de la Gaule, et principalement de la Belgique ; 5^o les *Celtes* établis dans l'Europe continentale étaient des Kymris, sauf peut-être quelques restes gadhélisques dans la Gaule méridionale ; 6^o les *Celtes* Gaulois étaient mêlés au midi avec les Ibères, et au nord-est avec les Germains ; 7^o quelques-unes des tribus belgiques doivent être considérées comme des Germains celtsés ; 8^o des restes de l'ancienne langue gauloise et des idiomes néo-celtiques se rencontrent dans la langue française, même jusque dans les patois du midi ; 10^o enfin, bien que les Bretons celtiques soient en partie immigrants de la Grande-Bretagne, leur continuité avec l'ancienne population gauloise est, d'autre part, fort probable. » On peut diviser la famille celtique en quatre branches : les Galls (Gaulois) et les Belges, dans la Gaule et dans la Belgique ; les Bretons, dans la Grande-Bretagne et dans la Bretagne ; les Calédoniens, dans la haute Ecosse, et les Iréniens ou Irlandais. Cependant on s'accorde plus généralement à ramener ces quatre branches à deux principales, les Cimbrs ou Kymris au nord et à l'est, les Galls au sud et à l'ouest, les premiers vivant sous une constitution patriarcale hiérarchique, les seconds sous une constitution aristocratique-monarchique.

De la Gaule, les *Celtes* débordèrent sur l'Espagne, où, s'étant mêlés à la population primitive des Ibères, ils formèrent les Celtibères. Au VI^e et au VII^e siècle av. J.-C., ils occupèrent une grande partie des Alpes et presque tout le nord de l'Italie (Gaulle Cisalpine) ; une de leurs branches pénétra par le Rhin jusque dans l'Allemagne méridionale. Vers la fin du IV^e siècle, les *Celtes* apparaissent dans les pays danubiens, notamment dans la Servie actuelle, d'où ils portent la dévastation en Macédoine et en Grèce. Delphes tomba en leur pouvoir en 280. Une partie de ces peuples, franchissant l'Hellaspon, passe dans l'Asie Mineure, où ils fondent un État sous le nom de Galatie.

Les *Celtes* étaient un peuple guerrier, fier et turbulent ; ils s'adonnaient à l'agriculture et à l'élevage du bétail ; leur industrie consistait principalement dans le travail des métaux pour la fabrication des armes, et dans les métiers nécessaires pour satisfaire à leurs besoins domestiques et pour voir à leur habillement. Leur culte était fréquemment souillé de sacrifices humains ; les particularités, du reste, en sont peu connues, car les Grecs et les Romains, en écrivant sur eux, les envisageaient toujours à leur point de vue, en même temps qu'ils confondaient les divinités celtiques avec leurs propres dieux.

De l'ancienne langue des *Celtes* nous ne possédons aucun monument concret et synthétique ; mais un grand nombre de mots isolés en ont été conservés dans les langues ro-

manes, dont le *celte* forme la base, et même dans divers idiomes parlés, de nos jours. Ces restes de la langue celtique peuvent se rattacher à deux branches : le kymri et le gadhélitique. Le kymri comprend le gallois, parlé dans le pays de Galles; le cornique, parlé depuis quelques années, et l'armoricain, parlé dans la Bretagne française. Le gadhélitique comprend l'irlandais, le gaélique, parlé sur la côte occidentale de l'Ecosse, et le dialecte de l'île de Man. Au temps de saint Jérôme, l'idiome parlé en Galatie était encore celui des Gaulois. « Il se trouve certainement, dit le savant Müller, des mots celtiques en allemand, en slave et même en latin, mais ils n'y ont été admis que comme des termes étrangers, et le nombre en est bien moindre qu'on ne le suppose communément. Un nombre beaucoup plus considérable de mots latins et allemands se sont introduits, avec le temps, dans les dialectes celtiques modernes, et ont été pris par certains enthousiastes des études celtiques pour les types originaux de ces mêmes mots, que le latin et l'allemand auraient primitivement empruntés au fonds celtique. »

CELTES PROTUCIUS (Conrad), littérateur et poète allemand, né à Wipfeld, en Bavière, en 1459, mort à Vienne en 1508. Son nom allemand était *Meissel*. Son père, qui avait de grandes propriétés, voulait qu'il s'occupât d'agriculture; mais il se dégoûta promptement de ce genre de vie et s'enfuit à Cologne, où il étudia la théologie et les belles-lettres. Il passa ensuite à d'autres universités; mais, à Heidelberg, il prit goût surtout aux leçons de Rodolphe Agricola, si bien qu'oubliant tous les professeurs qu'il avait entendus auparavant, il l'appela dès lors son maître par excellence. A Heidelberg, il fonda avec Dauberg la première Société littéraire de l'Allemagne (*Societas litteraria Rhenana*), qui exerça une influence heureuse sur le progrès des lettres. Il fit ensuite un voyage en Italie, visitant les professeurs les plus célèbres. De là, traversant toute l'Allemagne, il se rendit en Pologne, auprès du célèbre astronome Albert Bruns. A son retour, en 1487, l'empereur Frédéric III lui décerna une couronne poétique; c'était la première fois qu'un poète allemand recevait une récompense de ce genre. Il prit dès lors le titre de poète lauréat, et remercia l'empereur par une pièce de vers intitulée : *Proseution ad D. Fridericum tertium pro laureo Apollinari* (1487, in-4°).

Si Celtes n'eût eu d'autre mérite que de faire de bons vers latins, la postérité ne lui devrait pas une grande reconnaissance; mais il s'est employé avec une grande activité à propager le goût des lettres et des hautes études, parcourant les écoles et les universités les plus célèbres, éclairant les professeurs sur les meilleures méthodes à employer, leur distribuant des livres, qui étaient alors très-rare, et les encourageant de tout son pouvoir. Maximilien I^{er} le choisit pour son bibliothécaire, le nomma professeur d'éloquence à l'université de Vienne, et fonda à son instigation un *Collegium poetarum*, espèce d'école normale où étaient logés et nourris, aux frais de l'Etat, quelques jeunes gens qui montraient une aptitude particulière pour l'enseignement supérieur. A cette école étaient attachés des professeurs d'humanités, de philosophie et de mathématiques, dont Celtes était le directeur. Ayant conçu le plan d'une vaste histoire de l'Allemagne (*Germania illustrata*), il recueillit dans cette intention un nombre immense de matériaux. Il alla jusqu'en Islande à la recherche des poèmes de l'*Edda*. Il fouilla toutes les bibliothèques, où il eut le bonheur de retrouver maint manuscrit important. Quelques-uns lui attribuent la découverte des fables de Phèdre. En tout cas, c'est lui qui a tiré de l'oubli Hroswitha, dont les œuvres dramatiques sont si intéressantes pour l'histoire du moyen âge. C'est lui encore qui a trouvé dans un monastère la carte de Peutinger, qu'il donna au savant dont elle a gardé le nom. Les critiques religieux sont fort embarrassés pour le juger; il paraît n'avoir jamais eu sous ce rapport de convictions bien arrêtées. Tout entier aux lettres, il laissait la religion aux prêtres, gardant pour sa part une grande indépendance, et n'épargnant point la raillerie aux dévots de tout genre, à Rome frondant le pape, à Prague les hussites. Il a laissé beaucoup d'ouvrages latins, presque tous en vers, parmi lesquels nous citerons un *Art poétique* (*Arx versificandi et carminum*) [Nuremberg, 1487]; quatre livres d'*Amores* (Nuremberg, 1502); des *Odes* (Strasbourg, 1573). On lui doit aussi des traités géographiques en vers : *De Vistula fluvio*, *Salinaria et Vesontibus ac eorum venatione*; dans le recueil de Pistorius, *Itinerum poloniarum scriptores* (Bâle, 1582, t. 1^{er}). Il a encore écrit un *Traité sur l'art épistolaire* (Cologne, 1573), et une espèce d'*Index* des œuvres de rhétorique de Cicéron (Strasbourg, 1568, in-8°). Sa *Germania illustrata* ne fut jamais terminée; les notes qu'il avait réunies ont dû rester à la bibliothèque de Vienne, et y ont été sans doute utilisées par d'autres savants.

Sur sa vie et sur ses œuvres, consulter Engelbert Klüppel : *De vita et scriptis Conradis Celtis* (Fribourg, 1813 et suiv., in-4°); Erhard : *Histoire de la renaissance des lettres*, en allemand (t. II); J.-C. Ruef : *De vita et scriptis Conradis Celtis, editionem absolutam Carolus Zell* (Fribourg, 1827).

CELTIBÈRES, ancien peuple de l'Espagne,

qui habitait au centre de la Péninsule et dont le territoire était borné au N. par l'Ebre, au S. par les Contestans et par les Oretans, à l'E. par les Edétans, et à l'O. par les Carpiétans. Les Celtibères formaient la plus puissante confédération du pays, et occupaient le cours supérieur du Douro, du Tage et de la Guadiana. Diodore les étend même jusqu'aux Pyrénées, et dit qu'ils étaient un mélange de Celtes venus de la Gaule et d'Ibères qui, après des guerres acharnées, avaient fini par s'unir et se confondre. Quelques auteurs ont rejeté cette opinion, regardant tout simplement les Celtibères comme des Celtes fixés sur les bords de l'Iberus (l'Ebre). Quoi qu'il en soit, les Celtes unis aux Ibères, ou les Celtes de l'Iberus, puissants et nombreux, résistèrent courageusement aux armes des envahisseurs de la Péninsule. Leurs principales tribus étaient les Orévaques, les Bérans, les Pelandons, les Lusons, les Belles, les Titiens, et leurs villes les plus importantes, Numance, Contribia, Bilbilis, Segorriga, Castulo et Bigerre. Les Carthaginois soumièrent les Belles et les Titiens; les Romains subjuguèrent les quatre autres tribus, mais ce ne fut pas sans rencontrer une opiniâtre résistance; le mémorable siège de Numance en est la preuve. Lors de la première division qu'ils firent de l'Espagne, les Romains comprirent les Celtibères dans la Citérieure; plus tard, au temps d'Auguste, ce peuple fit partie de la Tarraconaise.

CELTIBÉRIEN, IENNE adj. (sèl-ti-bé-ri-ain, i-è-ne). Qui appartient aux Celtibères : *Langue celtibérienne*.

— s. m. Langue parlée par les Celtibères : *Le celtibérien*.

— **Encycl.** *Langue celtibérienne*. Cette langue, ainsi que son nom l'indique, était un mélange de celtique et d'ibérien, qui avait eu lieu par suite de l'invasion des Celtes dans la Péninsule ibérique. Le celtibérien devint l'idiome d'une population qui occupa longtemps l'intérieur de ladite péninsule et qui se faisait remarquer par un degré de civilisation assez avancé. Il paraît que cette nation possédait d'antiques monuments de poésie et d'histoire qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. On ne connaît du celtibérien que des inscriptions trouvées sur des pierres, des plaques métalliques, des vases de terre et des médailles, qui prouvent que cette langue avait un alphabet particulier, dont on ne connaît pas encore tous les éléments, malgré les efforts faits par plusieurs savants pour les retrouver. V. *langue ibérienne*, au mot *IBÉRIEN*.

CELTICISME s. m. (sèl-ti-sis-me — rad. *celte*). Gramm. Idiotisme celtique.

— S'emploie aussi dans le sens de *CELTOMANIE*.

CELTICUM PROMONTORIUM, nom latin du cap Finistère.

CELTIDE, ÈE adj. (sèl-ti-dé — du lat. *celtis*, micocoulier). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au micocoulier.

— s. f. pl. Famille de plantes ayant pour type le genre micocoulier, et réunie par la plupart des auteurs, comme simple tribu, à la famille des ulmacees.

— **Encycl.** Ce petit groupe, composé des genres micocoulier et mertensie, est regardé par les uns comme une famille distincte, par les autres comme une simple tribu de celle des ulmacees. Pour quelques-uns même, les mots *celtidées* et *ulmacees* sont synonymes. Quoi qu'il en soit, les *celtidées* sont des arbres ou des arbrisseaux à feuilles alternes, simples, munies de stipules caduques. Leurs fleurs, généralement hermaphrodites, rarement unisexuelles, ont un calice à cinq sépales égaux, cinq étamines, un ovaire libre à une seule loge uniovulée, surmonté de deux stigmates pubescents glanduleux, allongés, étalés. Le fruit est une petite drupe charnue, un peu sèche, à une seule graine, pourvue d'un albumen presque gélatineux. L'histoire de cette famille, qui a les plus grandes analogies avec les ulmacees, présente beaucoup d'intérêt, les arbres qui la composent étant susceptibles de nombreuses applications dans l'industrie et dans l'économie rurale; mais elle se réduit presque à celle du genre micocoulier, auquel nous renvoyons.

CELTILLUS, père de Vercingétorix. César le nomme dans ses *Commentaires*, et dit qu'il fut mis à mort par d'autres chefs, parce qu'il avait essayé de se faire reconnaître roi par toutes les tribus celtiques.

CELTIQUE, partie de l'ancienne Gaule, peuplée par les tribus celtiques ou galloques proprement dites. Elle était circonscrite par l'Océan, depuis la Garonne jusqu'à la Seine, à l'O. et au N.-O.; par la Seine, la Marne et les Vosges, au N.-E.; par le Rhin et les Alpes, à l'E.; par la Durance, le Rhône, le golfe de Lion, les Pyrénées orientales et la Garonne, au S. Les principales tribus de cette contrée étaient : les Helvétians, les Séquani, les Eduens, les Séguisens, les Bituriges, les Arvernes, les Santons, les Lémovices, les Pétrocoriens, les Pictaves, les Cénomans, les Rérons, les Carnutes, les Turons, les Parisiens, les Sénones, etc. Toutes ces tribus celtiques furent soumises par César en 51 av. J.-C., et le territoire qu'elles habitaient forma, sous Auguste, une province spéciale appelée *Lyonnaise*, moins toutefois le pays compris entre la Loire et la Garonne, qui fut réuni à l'Aquitaine. Pour plus de détails, v. *GAULE*.

CELTIQUE adj. (sèl-ti-ke — rad. *Celte*). Qui appartient, qui a rapport aux Celtes : *Monuments celtiques*. *Langue celtique*. *Religion celtique*. *Étymologie celtique*. *Dictionnaire celtique*. *Considérée en masse, la langue française est celtique et romaine*. (J. de Maistre.) *Les langues celtiques forment la famille la plus occidentale des idiomes sortis de la souche indo-européenne*. (A. Maury.)

— s. m. Langue celtique.

— **Encycl.** I. Linguist. On comprend sous la dénomination de langue *celtique* les divers idiomes que parlaient les anciens peuples de la Gaule et des îles Britanniques, c'est-à-dire les Celtes ou hommes des forêts. Ces peuples furent, selon toute probabilité, les premiers Aryas ou aborigènes de l'Inde, qui, du pied de l'Himalaya, se dirigèrent du côté de l'Europe. Nous ne les suivrons pas dans leurs migrations vers l'Occident depuis leur séparation de la souche aryenne, appelée aussi *famille japhétique*. On sait, du reste, que les Celtes, sous les noms de *Gaëls* et de *Kymris*, ont laissé des traces de leur passage du Bosphore Cimmérien aux limites extrêmes de l'Europe occidentale, où l'on retrouve encore, de nos jours, les derniers vestiges de leur langue. On sait aussi que les phalanges victorieuses de ces peuples guerriers se sont, plusieurs fois depuis, reportées vers l'Orient.

Lorsque Rome entreprit de les asservir, les Celtes occupaient la Gaule, les îles Britanniques, et, mêlés aux Ibères, une partie de l'Espagne. Mais, pour ce qui concerne leur langage, dans la crainte de nous égarer dans des systèmes aventureux, nous en restreignons les limites aux pays situés entre les Alpes, le Rhin, la mer du Nord, l'Océan, les Pyrénées et la mer Méditerranée, sans nous arrêter à l'assertion de César, qui réduit ces limites aux provinces comprises entre la Garonne, la Marne et la Seine, dont les habitants s'appelaient *Celtes* entre eux, et étaient nommés *Keltaï* par les Grecs et *Galli* par les Romains : *Qui ipsorum lingua CELTÆ, nostra GALLI vocantur* (Cass., l. 1). Ce n'est que plus tard, et par suite de la domination romaine, que le nom de *Gaulois* est resté à nos pères.

En laissant de côté les Celtibériens, la famille *celtique* formait deux branches principales. La plus ancienne des deux, celle des *Gaëls*, était répandue dans l'est et dans le midi de la Gaule; l'autre branche, celle des *Kymris* ou *Kumbris*, que leur nom semble rattacher aux Cimmériens de Crimée et aux Cimbres, dominait dans le nord et l'ouest de ce pays. Depuis longtemps, la première a disparu du continent, mais il en existe encore deux rameaux en Irlande et en Ecosse; quant à la seconde, on trouve ses derniers représentants chez les habitants de l'Armorique et du pays de Galles.

Pour l'oreille d'un Romain, la langue des Celtes était rude et barbare. Ovide et l'empereur Julien ne peuvent mieux comparer la prononciation de nos ancêtres qu'au mugissement du bœuf et au croassement du corbeau. Aussi les écrivains de Rome qui ont employé des mots *celtiques* les ont-ils adoucis et défigurés, selon le témoignage de Quintilien.

Dans l'étude que nous entreprenons, nous nous sommes attaché aux meilleurs guides, sans cependant les suivre aveuglément. Parmi nos autorités, nous citerons surtout les remarquables travaux de William Edwards : *Recherches sur les langues celtiques*; de M. Adolphe Pictet, *De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit*, et de M. Hersart de La Villemarqué, *Essai sur la langue bretonne*.

Vers la fin du siècle dernier, les prétentions exagérées des celtisants avaient donné lieu aux critiques les plus vives; les expressions *antiquités celtiques* et *fautes absurdes* étaient pour ainsi dire synonymes. Tandis que les uns proclamaient la langue *celtique* la langue primitive, langue mère de tous les idiomes du globe existants ou disparus, d'autres n'y voyaient qu'un jargon informe, que des patois produits par le mélange du latin et des idiomes germaniques et scandinaves. Aujourd'hui, la philologie comparée a reconnu les méprises des uns et des autres; elle a fait justice du dédain de ceux-ci et des extravagances de ceux-là, en classant les idiomes *celtiques* parmi les plus anciens de la famille indo-européenne.

La conquête des Gaules par les Romains et les invasions germaniques et scandinaves refoulèrent les Celtes dans les cantons extrêmes de l'Armorique, sur le continent, et, dans l'archipel britannique, dans le Cornouailles, la Cambrie, la haute Ecosse et l'Irlande, où se trouvent encore vivants, bien que plus ou moins altérés, les idiomes parlés par eux. Les idiomes *celtiques* forment un groupe qui se divise en deux branches bien distinctes, portant chacune le nom qui appartient à un peuple de la famille; ce sont : 1° la *branche gaélique*; 2° la *branche kymrique*. Le gaélique comprend le gaélique irlandais, appelé aussi *erinnaeh*, et le gaélique écossais, vulgairement nommé *erse* ou *albannach*, et, plus rarement, *calédonien*. Le max, dialecte de l'île de Man, appartient aussi au gaélique. Le kymrique comprend : le gallois ou *cambrien*, ou cynnirque proprement dit; l'armoricain, *brezonec*, ou bas breton, et enfin le cornique. « Ces deux branches, dit M. Pictet, tout en offrant des caractères communs assez saillants pour les distinguer d'une manière tranchée de toutes les autres langues indo-européennes, diffèrent assez entre elles pour constituer des langues bien séparées. L'irlandais s'éloigne bien plus

du gallois, par exemple, que le scandinave du gothique, et presque autant, à certains égards, que le grec du latin. Les idiomes de la branche gaélique sont plus rapprochés entre eux que ceux de la branche kymrique. L'irlandais et l'erse ne sont réellement que des dialectes assez fortement caractérisés d'une même langue. On peut en dire autant du gallois et du cornique; mais le bas breton offre des différences plus prononcées. « Ces différences n'ont rien qui nous surprenne, l'idiome armoricain ayant eu à souffrir beaucoup plus que ses congénères des influences latines et germaniques. Au XII^e siècle, on ne parlait déjà plus le *celtique*, mais une sorte de patois roman, dans les évêchés de Dol, de Saint-Malo, et dans la partie de ceux de Vannes et de Saint-Brieuc avoisinant la Rance et la Vilaine. Les habitants de la province de Bretagne étaient dès lors divisés en Bretons gallois et en Bretons bretonnants. Cependant, M. Hersart de La Villemarqué dit qu'en « rapprochant et comparant les vocabulaires actuels de notre Bretagne française, du pays de Galles, de l'Ecosse et de l'Irlande, on voit qu'ils offrent une telle multitude de mots semblables exprimant la même idée, qu'on pourrait, à l'aide des dictionnaires bretons et gaëls, composer un vocabulaire dont chaque expression appartiendrait à chacun des idiomes *celtiques* en particulier et à tous en général. » Le même auteur ajoute : « Quant à leurs grammaires, elles présentent les mêmes caractères fondamentaux, et il ne serait pas difficile d'en écrire une commune à toutes les branches de la famille *celtique*. »

Les dénominations que les peuples n'empruntent pas, et dont se servaient les habitants des Gaules et des îles Britanniques avant l'invasion romaine, sont encore en usage parmi leurs descendants d'Irlande, d'Ecosse, de Galles et de l'Armorique. On retrouve dans la langue de ceux-ci les noms que nos ancêtres donnaient : 1° aux différentes parties du corps : *penn*, la tête; *bek*, la bouche; *doron* ou *dorn*, la main; *garr*, la jambe; 2° aux fonctions individuelles : *barz*, le barde; *drouiz*, le prêtre ou homme du chêne, aussi appelé *bélek*, nom qui se rattachait à celui du dieu Bel, dont il était le ministre; le nom de *bélek* désigne encore le prêtre chrétien, chez les nations celtiques; 3° à la divinité : *tarauiz*, le tonnerre; *kernunos*, le cornu; *granuz*, le brûlant; *eluz*, l'effroyable; *Diw*, Dieu; 4° aux animaux indigènes : *marc'h*, le cheval; *tarv*, le taureau; *ataoud*, l'alouette; *garau*, la grue; 5° aux arbres et aux plantes : *dero*, le chêne; *bedou*, le bouleau; *guern*, l'aune; *rad*, la fougère; *pempedul*, la quinquéfeuille; 6° aux aliments et aux boissons : *bras*, le grain moulu; *brack*, le gâteau de miel ou cracquin; *kurn*, le cervoise; *ziet*, le cidre; 7° aux vêtements : *brag*, la culotte; *sad*, le sayon ou jupon; *lenn*, le manteau; 8° aux instruments de guerre : *spar*, la lance; *malarc'h*, le javalot; *trifan*, le dard ou fer à trois têtes; *katek*, le couteau de combat; *tach*, l'épieu armé d'un clou; 9° aux matériaux de construction, aux outils et aux instruments divers : *kraeg*, les pierres; *dadoron*, les tuiles longues de deux palmes; *barren*, le verrou; *argel*, l'habitation; *guinnede*, la vrilie; *triped*, le trépid; *chroth*, la rotte ou la lyre; *petorrod*, le char à quatre roues, etc.; 10° enfin, citons quelques noms de lieux que l'on trouve dans les anciens auteurs, et comparons-les avec les noms modernes. On rencontre souvent dans ces noms les racines *dun* et *bré*, montagne; *penn*, pic, sommet, éminence; *komb*, vallée; *glen*, vallon; *mag*, plaine; *luc'h* ou *louch*, marais; *dour*, eau; *lenn*, lac; *aven*, *an*, ou *on*, rivière; *môr*, mer; *kraeg*, roche; *man* et *men*, pierres; *kar*, ville, qui, plus ou moins modifiés, appartiennent aux quatre dialectes du groupe *celtique*. Ainsi *Uzeldadunum* signifie la haute montagne; *Brannodunum*, la montagne des corbeaux; *Canulodunum*, le mont de Camulus ou de Mars; *Moridunum*, le mont de la mer, d'où les Dunes, Verdun, Issoudun et Dun-le-Palleteau; *Brenium*, la montagne des pierres; *Alpes Pennina* (Alpenn), les blancs sommets, d'où Penne, dans l'Aveyron, le Lot, le Lot-et-Garonne et le Tarn; *Cambonum*, la vallée de l'eau, d'où Cambon, dans la Loire-Inférieure, l'Aveyron et le Tarn, et Comps, dans l'Ille-et-Vilaine, la Seine-et-Marne, l'Allier, l'Ardèche, la Creuse, la Drôme, le Gard et la Gironde; *Glennum*, le vallon, d'où la Glène dans l'Aveyron, Glenet dans les Deux-Sèvres, Glénac dans le Morbihan et dans le Cantal, Glénan dans le Finistère, Gleni dans la Corrèze, Glenons dans la Vienne, Glénus dans l'Aisne, Glanon, autrefois *Glenmoco* et *Glennone*, dans la Côte-d'Or; *Carentomagum*, la plaine des amis; *Lutetia* ou *Lucotetia*, la bourgade du marais ou des marais (de *luc'h* en gallois, *louch* en breton, au pluriel *louch'o*, marais, et *taigh* en gaélique irlandais, en gallois *teiaz*, *ties* en breton, réunion de maisons); *Caritocus*, la ville au coq; *Carpentorax*, la ville aux maisons entassées; *Lendunum*, le lac profond; *Moricambus*, vallée de la mer; *Morbilum*, petite mer, ancien nom d'un golfe de l'île de Bretagne donné à un de nos départements, le Morbihan; *Alpes Graia*, les roches blanches, etc., etc. Citons encore les dénominations de fleuves : *Redanus* ou *Rodanus*, le Rhône, l'eau courante ou l'eau rapide; *Garrumna*, l'eau impétueuse, etc., et les noms de peuples : *Armorici*, hommes de la mer; *Brigantes*, montagnards; *Edui*, possesseurs de blés; *Segalauni*, mangeurs de seigle, etc., etc.

L'irlandais, par son extension, sa culture et l'ancienneté de ses monuments écrits, est de beaucoup le plus important des idiomes gaullois; mais le fanatisme religieux et les haines politiques firent un mal irréparable aux monuments de cette langue. Après l'abolition du sacerdoce gaullois, au 10^e siècle, saint Patrice brûla plus de 180 volumes, contenant des documents importants pour l'histoire d'une contrée célèbre par ses collèges druidiques, sous prétexte qu'ils étaient infestés des superstitions du paganisme.

L'érse est le dialecte des montagnards de l'Ecosse et des habitants de la petite île de Saint-Kilda, une des Hébrides. Jamais cette dénomination n'est appliquée en Angleterre au langage irlandais, comme l'ont cru Pott et Eichhoff, et comme le répètent encore d'après eux quelques ouvrages modernes, mais bien au gaullois écossais. Dans le *Dictionnaire anglo-érse*, publié par la *Highland Society*, on trouve *érse* ou *earse* traduit par *gaullois-albanach*.

Les monuments écrits de l'albanach sont moins nombreux et bien moins anciens que ceux de l'érinnach. Ils ne paraissent pas remonter au delà du 15^e siècle.

Le *manx* n'est qu'un dialecte fort corrompu du gaullois. Il nous suffit d'en indiquer l'existence.

Au 11^e siècle, Girard de Cambrie, dans sa *Description du pays de Galles*, trouve trois principaux dialectes bretons : le cornique, l'armoricain et le cambrien ou gallois. Ce dernier, appelé *cymraeg* par ceux qui le parlent, occupe le premier rang dans cette branche des idiomes celtiques. Les monuments en sont anciens et assez nombreux, ainsi qu'on peut le voir dans la collection qui en a été publiée en 1801, sous ce titre : *Archæology of Wales*. Au 16^e siècle, cet idiome était fixé, et lorsque, en 1211, l'isonomie des Gallois fut détruite par les conquérants normands et saxons, il put survivre à l'invasion étrangère.

Le cornique était le dialecte de la Cornouailles anglaise. Plus exposée que le pays de Galles à être envahie, cette province fut soumise par les Anglo-Saxons dès les premiers temps de l'invasion, et plus tard les Anglo-Normands l'assujétirent à leur tour et y établirent leurs usages civils. Par suite de ces vicissitudes, ce dialecte s'est altéré peu à peu, et, vers la fin du siècle dernier, il cessa complètement d'être parlé, lorsqu'on exploitait sur une grande échelle les mines de charbon de la contrée. Le plus ancien fragment qui reste du cornique est un vocabulaire du 15^e siècle. Il a été publié dans l'*Archæologia Cornu-Britannica* de Pryce, et, plus correctement, par Zeuss, dans sa *Grammatica celtica* (Lipsie, 1833). M. Edwyn Norris a donné, d'après un manuscrit du 15^e siècle, les textes de pièces du théâtre cornique, sous le titre de : *The ancient Cornish drama* (Oxford, 1859).

L'armoricain ayant été l'objet d'un article spécial (v. BRETON), nous en indiquerons seulement ici les quatre principaux dialectes. Ce sont : 1^o celui de Tréguier, appelé *trégorien* ou *breton bretonnant*, le plus pur et le plus concis ; 2^o celui de la Cornouailles française ou de Quimper-Corentin, qui est dur et aspiré ; 3^o le léonard ou celui de Saint-Pol-de-Léon, remarquable par sa régularité et par sa douceur, et qui a, plus que les autres, subi l'influence du latin ; 4^o enfin, le vannetais ou celui du diocèse de Vannes, qui est le plus corrompu. Les dialectes armoricains sont encore parlés dans les campagnes et dans les petites villes de la basse Bretagne, c'est-à-dire dans le département du Finistère tout entier et dans une grande partie de ceux des Côtes-du-Nord et du Morbihan.

Nous avons dit que les idiomes celtiques font partie de la grande famille indo-européenne. Cependant, MM. Schlegel et Pott ont énoncé des doutes sur cette parenté. Ce dernier avance qu'un simple coup d'œil jeté sur les lexiques et sur les grammaires des langues celtiques « suffit à prouver qu'elles appartiennent à une souche toute particulière, et que leur base, bien que fortement mêlée d'éléments sanscrits, est tout à fait étrangère à cette famille de langues. » (*Etymologische Forschungen*, tome II.) M. Adolphe Pictet renverse les termes de cette proposition, et, avec lui, tous les linguistes modernes trouvent dans les idiomes celtiques un mélange d'éléments étrangers, dont nul ne saurait encore fixer la proportion, avec un fonds décidément aryen. Selon quelques-uns, ces éléments paraissent être plus nombreux dans le gaullois que dans le kymrique.

D'un autre côté, l'ensemble du système grammatical celtique est intimement lié au système aryen. Les divergences qu'on y rencontre sont à peu près limitées à la permutation des consonnes initiales, ce que nous verrons plus loin, et à la composition des pronoms personnels avec les prépositions.

— **Système phonétique.** Les idiomes gaullois ont cinq voyelles : *a, e, i, o, u*. Chacune de ces voyelles peut être longue ou brève. La différence de quantité est indiquée par un accent aigu en irlandais : *á, é, í*, etc., et par un accent grave en érse : *à, è, ì*, etc. Elle détermine le sens des mots. Ainsi, en irlandais, *bar* signifie pain, et *bár*, dard ; *síl*, semer, et *sí*, voir ; *mó*, plus grand, et *mo*, mou, etc., etc.

Combinées entre elles, ces voyelles ont donné naissance à treize diphtongues et à cinq

triphtongues. Les diphtongues sont : *ae, ai, ao, ea, ei, eo, eu, ia, io, ie, oi, ua, ui* ; les triphtongues, *aoi, eoi, tai, iui, uai*. La question de l'origine de ces combinaisons a été négligée par les grammairiens irlandais. Les voyelles gaulloises se divisent en fortes et en faibles (*teathan et coal*) ; *a, o, u* sont fortes ; *e, i* sont faibles. La loi euphonique qui leur est propre, faible avec faible et forte avec forte, a exercé une grande influence sur l'orthographe érse et irlandaise, en donnant naissance à la plupart des diphtongues et des triphtongues que nous venons d'indiquer. Mais, en parlant des voyelles, il faut entendre surtout les sons, et non les caractères qui les représentent. Les nuances de la prononciation celtique sont très-variées et difficiles à saisir pour des oreilles étrangères. M. Pictet n'a pas cru devoir s'en occuper, les considérant comme d'une médiocre importance pour la philologie comparée. Tel n'est pas notre sentiment. Sans avoir la prétention de les analyser tous, nous essayerons de comparer les sons gaullois et armoricains avec les sons français, laissant de côté les sons simples des idiomes gaullois, parmi lesquels l'*u* seul, prononcé *ou*, diffère de notre prononciation.

Parmi les idiomes kymriques, l'armoricain possède six voyelles : *a, e, i, o, u* et *w*, toutes également longues ou brèves, et le gallois en compte une septième, l'*y*. Dans ce dernier idiome, l'*u* est toujours bref.

Peu de langues présentent autant de combinaisons de voyelles que le gallois. William Owen énumère trente-cinq diphtongues et trente-six triphtongues, sans en épuiser le nombre. Les groupes de quatre et de cinq voyelles sont assez fréquents, et les mots *chuawiauw*, souffler ; *gwawaur*, l'action de jeter une lance, offrent même une sextuple combinaison ; mais il faut reconnaître que ces triphtongues, tétraphtongues, etc., sont produites par la réunion de plusieurs éléments de composition, et, au contraire des triphtongues gaulloises, ne sont que rarement des monosyllabes. Toutefois, le bas breton ne présente plus ces richesses vocales, quoiqu'on y rencontre des combinaisons de quatre voyelles. Exemple : *tauwank*, jeune. (Comparez avec la forme sanscrite *yawan*, qui montre que les deux semi-voyelles *y* et *w* ont été vocalisées dans le mot celtique.)

En gallois, les voyelles se rapprochent beaucoup des sons de même ordre en français. Ainsi, chose rare dans les autres langues de l'Europe, souvent, au milieu du mot, on rencontre, dans ces deux langues, le son de l'*e* muet, comme dans la première syllabe du mot français *preneur*. Seulement, ce son est représenté par *y* en gallois. Mais la série des sons de cet idiome diffère de l'échelle française, en ce qu'il n'y a point d'ouvert proprement dit, ni d'*u* prononcé comme chez nous. L'*u*, ainsi que nous l'avons indiqué, y est toujours bref, et, de plus, il a le son d'un *i* sourd. Le caractère et le son se trouvent réunis dans la première syllabe des mots anglais *busy*, occupé, affaire ; *business*, affaire ; prononcez : *bizi* et *biz'naïsse*. Cette nuance est étrangère au français, et nous y voyons une preuve de l'influence de la prononciation galloise sur la prononciation anglaise. Cette influence, nous la retrouverons plus tard dans la prononciation de la dentale aspirée *th*.

L'armoricain est identique au français pour les sons et pour les lettres. Celui-ci n'a de plus que l'*e* final, qui est muet ; mais, d'un autre côté, le bas breton possède un son de *a* plus ouvert et plus long qu'en français.

Les arts et les sciences restèrent en enfance chez nos ancêtres. Plus avides de combats que d'instruction, les Celtes connurent à peine l'écriture. Ils ne s'en servaient que dans le cours ordinaire des affaires et ils employaient les mêmes caractères que les Grecs, dont ils ne connaissaient pourtant point la langue. L'alphabet grec avait pour eux l'avantage d'exprimer par un seul signe trois consonnes aspirées, que les caractères latins représentent par plusieurs ; ce sont les dentales *thêta* et *delta*, et la gutturale *chi*, que l'on exprime en gaullois et en kymrique, suivant les dialectes, par *th, dh, dd, ch* et *ch*.

Les consonnes, à l'état simple, sont représentées aujourd'hui dans les idiomes celtiques par treize signes alphabétiques : *b, c, o, k, d, f, g, h, l, m, n, p, r, s, t* ; mais, par suite des mutations dont la plupart des consonnes sont susceptibles dans ces idiomes, le nombre en est forcément plus considérable, et l'alphabet latin n'a pu suffire à les exprimer toutes, sans recourir à diverses combinaisons.

Le système des mutations des consonnes ne s'applique qu'aux consonnes initiales, qui sont sujettes à devenir aspirées, douces ou nasales, suivant la position grammaticale des mots ou leur emploi en composition. Les consonnes soumises à cette loi sont appelées *mutes* ou *muables*, et les autres *immuables*.

De tous les idiomes celtiques, c'est le gallois qui offre la série la plus complète des consonnes muables. « Sous le rapport de l'abondance des touches vocales, dit William Edwards dans ses *Recherches sur les langues celtiques*, le gallois n'est comparable qu'au grec, surtout par rapport aux consonnes aspirées, et il est plus riche, puisque les Grecs ne possèdent plus ou possèdent à peine deux sons des plus ordinaires et des plus fondamentaux, ceux du *b* et du *d* tels que nous les prononçons. » Aussi l'ancien alphabet gallois, appelé *Coelbren y*

Deirs, possède-t-il quarante-trois caractères exprimant toutes les nuances phonétiques de cet idiome, et se liant d'une manière intime à l'ensemble du système des mutations. Cependant, malgré cette richesse de touches vocales, il manque au gallois les consonnes *x, ch* et *j* de la classe des linguales, que nous trouvons dans le bas breton comme en français ; chose singulière, mais non sans exemple entre deux langues sœurs.

Les consonnes muables, en gallois, sont : *c, p, t, b, d, g, ll* (se prononçant comme les cérébrales sanscrites, en ramenant le bout de la langue en arrière contre le palais), *m, rh*. Voici le tableau des changements que ces consonnes peuvent subir :

MUTATIONS DES CONSONNES EN GALLOIS.
Forme radicale, *c p t b d g m ll rh*
— aspirée, *ch ph th gh bh dh mh fh rh*
— douce, *g b d*
— nasale, *ng h mh nh m n ng*.

Dans ce tableau, on voit que les consonnes ne sont pas toutes susceptibles de subir les trois transformations ; *c, p* et *t* seulement sont dans ce cas ; *b* et *d* ne prennent que les formes aspirée et nasale ; *g*, la nasale ; *m*, l'aspirée ; *ll* et *rh*, la douce. Le *c* aspiré, *ch*, est guttural comme le *chi* grec et le *ch* allemand ; le *t* et le *d* aspirés, *th* et *dh*, ont respectivement le son fort et doux du *th* anglais, comme dans *thais*, voleur, et *this*, ceci, que les sons français *stiff* et *zisse* ne rendent qu'imparfaitement. Le *g* s'élide dans les cas où il devrait être aspiré. Les nasales ont des sons difficiles à bien préciser. *Ng* et *ng* répondent à la nasale gutturale sanscrite, la première avec un son un peu plus fort, la seconde avec un son un peu plus doux. Enfin, *mh* et *na* se prononcent en faisant sentir légèrement l'aspiration.

Le système des mutations se retrouve encore, mais moins complet, dans le bas breton et le cornique. La forme nasale manque à l'un et à l'autre de ces idiomes (v. BRETON).

En irlandais, les consonnes muables sont : *c, p, t, g, b, d, m, f, s*. La forme aspirée, en irlandais, en gallois, est presque exactement la même. Quant aux formes douces et nasales, elles sont comprises sous une même dénomination. Au lieu de substituer à la consonne primitive sa mutation douce ou nasale, on écrit les deux consonnes successivement en faisant précéder la lettre modifiée, qui seule se prononce et rend l'autre quiescente. Ainsi, par exemple, le *g* initial de *gort*, jardin, doit prendre la forme nasale après le pronom *ar*, notre ; on écrit *ar gort* et l'on prononce *ar nort*. Ce procédé est désigné en irlandais par le mot *uiridhiog-hadh*, éclipse.

TABLEAU DES MUTATIONS EN IRLANDAIS.
Forme radicale, *c p t g b d m f s*
aspirée, *ch ph th gh bh dh mh fh sh*
Eclipse douce, *g b d*
— nasale, *n m n*

On remarquera dans ce tableau les consonnes *f* et *s*, qui ne sont pas muables en gallois, les mutations en aspirées plus nombreuses, et les mutations en nasales réduites à trois.

Quant à l'érse, il ne possède plus que la forme aspirée, ayant perdu les mutations comprises sous le nom d'*éclipse*.

— **Système grammatical.** Dépouillés de leurs éléments de dérivation et des formes grammaticales, les mots celtiques présentent généralement des racines monosyllabiques. Ces racines sont ou ont été des verbes. Tout le système de la dérivation s'accomplit au moyen de préfixes et de suffixes simples ou composés.

Les idiomes celtiques avaient trois genres ; mais il ne leur reste plus que le masculin et le féminin. En gallois seulement, on trouve la trace du neutre dans les pronoms démonstratifs *hun, hou, hyn*, qui répondent au latin *hic, hæc, hoc* ; *hwna, hona, hyna*, correspondant à *ille, illa, illud*, etc. On voit ici que les genres sont indiqués par le caractère de la voyelle radicale. Le genre des substantifs est déterminé surtout par l'usage, et on le reconnaît, soit par la nature de l'objet désigné, soit par des suffixes spéciaux. Ainsi le suffixe *adh*, en gaullois, *aeth* en gallois, indique le masculin ; le suffixe *a, e*, tantôt le masculin, tantôt le féminin. En irlandais, tous les noms abstraits formés par *e* sont féminins. Le suffixe *ni* marque le masculin en gallois ; *t*, féminin en irlandais, reste masculin en gallois, etc. L'irlandais possède un nombre considérable de substantifs ayant la forme masculine et la forme féminine. Dans la première, la voyelle radicale est simple ; dans la seconde, elle s'adjoint un *i*. Exemples :

Masc. *fath*, chaleur, fém. *faith*.
— *lot*, blessure, — *loit*.
— *mung*, crinière, — *muing*.

Pour ce qui est des adjectifs, le masculin se distingue du féminin par l'aspiration de la consonne initiale ou la modification de la voyelle radicale ; mais ni le gaullois ni le kymrique n'ont de suffixes affectés à la distinction des genres. La modification de la voyelle radicale a lieu pour les mots primitifs. Ainsi *w* et *y*, en gallois, représentent le masculin ; *w* se change en *o* et *y* en *e* pour désigner le féminin.

Le nombre des noms est singulier ou pluriel, les langues celtiques ayant perdu le duel. Elles l'ont remplacé dans quelques cas par des composés avec le nombre *deux*. Ainsi on

trouve en irlandais *duicain*, les yeux ; en gallois *duylaw*, les mains ; *duywron*, les seins, etc., avec le nom au singulier.

La différence grammaticale la plus sensible qui existe entre le gaullois et le kymrique consiste dans la manière d'exprimer les rapports substantifs entre eux. Il n'y a de déclinaison ni en gallois ni en armoricain, où les rapports des noms sont indiqués par des prépositions, si ce n'est pour le génitif, qui est toujours marqué en gallois par la position relative des substantifs. Celui qui représente le génitif est placé le dernier. L'armoricain se sert aussi de ce procédé ; mais il emploie de préférence la préposition *eur*, de. L'irlandais n'a de flexion proprement dite que pour trois cas : le génitif singulier, le nominatif et le datif pluriel ; encore, pour le génitif singulier et le nominatif pluriel, n'existe-t-elle plus dans les noms terminés par des voyelles. Le génitif singulier, dans les substantifs terminés en *a* et en *e*, est distingué dans les noms masculins par l'aspiration de la consonne initiale, causée par l'emploi de l'article *an*, laquelle reste intacte au nominatif. Dans les substantifs féminins, le contraire a lieu : l'initiale est aspirée au nominatif et ne l'est pas au génitif. Ainsi on dit *an bogha*, l'arc, et *an bhoga*, de l'arc ; *an chuimhne*, la mémoire, et *an chuimhe*, de la mémoire. Une autre classe de mots prend au génitif ce que les grammairiens irlandais appellent un accroissement. Cet accroissement, qu'il ne faut pas confondre avec la flexion, consiste dans l'adjonction d'une consonne ou d'une nouvelle syllabe à la finale du nominatif. Ainsi *fala*, fraude, *faladh*, de la fraude ; *dearna*, paume de la main, *dearnuine*, de la paume de la main, etc. Comparez ces formes avec celles des substantifs terminés par des consonnes : *abh*, eau, *abh-a*, de l'eau ; *gair*, voix ; *gair-e*, de la voix ; *dair*, chêne, *dair-ach*, du chêne ; *ceir*, cire, *cear-ach*, de la cire, etc. Les observations qui précèdent sont applicables au nominatif pluriel. Le datif pluriel est le seul cas où se soit conservée la vraie flexion primitive ; elle est en irlandais *bh* précédé d'un *i* bref, *ibh*, dans les substantifs terminés par une voyelle. Exemples : *bogha*, arc, *bogha-ibh*, aux arcs ; *caile*, bouclier, *cail-ibh*, aux boucliers, etc.

Le kymrique n'a qu'un article défini : *Yr* en gallois, *ar* en armoricain, sans distinction de genre ni de nombre. *Yr* se modifie devant les mots commençant par une consonne. Ainsi on écrit : *Yr enys*, la vie ; *y gwyt*, le vent. Lorsqu'il y a réunion d'un nom propre et d'un nom commun, on peut supprimer l'article défini ; mais il faut alors que le nom propre précède l'autre. Pour dire le roi David, en supprimant l'article, on dira : *David vrenin*, David roi ; mais en conservant l'article, on emploiera la tournure française : *I vrenyn Davys*. En armoricain, l'article défini ne perd jamais sa consonne ; mais il la change en *n* devant les mots qui commencent par *d, m, t*, et en *t* devant les mots commençant par cette consonne. Ainsi *ar* prend les formes *ann* et *al*. L'article indéfini, en bas breton, est *eum, eul, eur*, qui répond au français *un*. Le gallois n'ayant pas cet article, le substantif indéfini s'y reconnaît par l'absence de l'article défini. Exemple : *Ar sail*, sur fondement ; *ar y sail*, sur le fondement.

Dans les adjectifs, le nombre est indiqué par le changement d'une voyelle ou l'addition d'une terminaison ; mais cette désignation n'est pas obligatoire.

Les degrés de comparaison sont indiqués dans les idiomes celtiques par des suffixes et par des particules. L'irlandais emploie, pour le comparatif, *ther* ou *thir*. Exemples : *Glas*, bleu, *glaisither*, plus bleu ; *dubh*, noir, *duibhithir*, plus noir. Pour le même degré, le gallois emploie *ach*, l'armoricain *och*. Ainsi, en gallois, *muy*, grand, fait *muyach*, plus grand. Le superlatif n'est plus exprimé en gaullois par un suffixe, mais au moyen de particules. Il est indiqué en gallois par le suffixe *au*, comme dans *ol-au*, le dernier, qui répond au mot latin *ultimus*.

Une particularité remarquable dans les idiomes celtiques, c'est la composition des pronoms personnels avec les prépositions. Cette faculté, étrangère aux autres langues de la famille indo-européenne, appartient aussi aux langues finnoises telles que le lapon, le hongrois et le wotiake ; mais c'est la seule analogie que l'on trouve entre ces langues et le celtique.

Ainsi *romh*, devant, en irlandais et en érse, fait *romham, romhad, roimhe, romhain, romh-aibh, rompa*, devant moi, devant toi, devant lui, devant nous, devant vous, devant eux. En lapon, *lusa*, vers, fait *tusam, lusaad, lusas, lusame, lusate* et *lusas*, vers moi, etc., etc.

Les formes de la conjugaison et les éléments constitutifs du verbe se sont conservés dans les idiomes celtiques beaucoup mieux que les formes de la déclinaison. Les bases fondamentales de la conjugaison celtique sont : l'indication de la personne, celle du temps, celle du mode et celle du rapport de l'action avec la personne, comme sujet ou objet, rapport que les grammairiens désignent par le mot *voix*. Les éléments constitutifs de la conjugaison sont ceux qui représentent l'action (la racine), le temps et la personne.

Le rapide coup d'œil que nous venons de jeter sur les idiomes celtiques fait suffisamment ressortir, croyons-nous, les points qui prouvent leur parenté avec les langues de la fa-

mille indo-européenne, et le degré de culture des peuples qui les parlaient au moment de leur séparation de la souche commune.

— II. MONUMENTS. Les constructions en pierres brutes de dimensions colossales, que l'on désigne d'ordinaire sous le nom de monuments *celtiques* ou druidiques, ne se rencontrent pas seulement dans les régions occupées jadis par les Celtes ou Gaulois, en France, en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, dans la Péninsule ibérique; on en voit de semblables dans beaucoup d'autres pays, notamment en Allemagne, en Danemark, en Suède, en Norvège, et aussi dans le Midi, en Corse, en Sicile, dans l'île de Sardaigne et jusqu'en Asie. Faut-il en conclure, avec certains archéologues, que ces ruines et grandioses constructions ont été élevées, dans un âge antéhistorique, par un peuple nomade qui aurait semé ses œuvres colossales à travers le monde, sans qu'il se soit conservé de lui aucune tradition, aucun souvenir? Cette opinion est essentiellement conjecturale. Sans rechercher ici s'il n'y aurait pas quelque raison d'attribuer aux grandes migrations gauloises des premiers âges historiques la plupart des monuments en pierres taillées qui existent dans le nord et dans le sud de l'Europe, et même en Asie Mineure, il est permis de croire que l'usage de ces monuments fut commun, dans une ère patriarcale, aux Gaulois et à d'autres peuples primitifs, tels que les Juifs, les Libyens, les Indiens, les Aryas de l'Asie centrale, etc. Les confédérations *celtiques* eurent un goût particulier pour ces constructions gigantesques, si l'on en juge par les débris considérables qui couvrent encore les contrées où elles dominèrent durant une vingtaine de siècles avant l'ère chrétienne, ou peut-être davantage. Sans doute, comme l'a fait remarquer M. Henri Martin dans une intéressante étude sur les *Antiquités bretonnes*, sans doute il subsiste et il subsistera toujours des obscurités sur ces monuments comme sur tout ce qui regarde la Gaule, mais on a fort exagéré le mystère qui les entoure, aussi bien que leur antiquité probable, et il y a des motifs plus que suffisants pour leur conserver le nom de *celtiques* dans l'ouest, le nord et le centre de l'Europe, sans repousser la qualification plus générale et indéterminée de *mégalthiques* ou monuments de grandes pierres, que des savants proposent pour indiquer que ces monuments n'appartiennent point exclusivement à un seul peuple. Le judicieux historien ajoute que l'usage d'élever de semblables constructions s'est conservé jusqu'au moyen âge chez les peuples de race *celtique*. Il existe, dans les îles Britanniques notamment, de nombreux menhirs funéraires d'une époque bien postérieure à l'invasion romaine. En Irlande, on voit succéder aux emblèmes druidiques les emblèmes chrétiens, les inscriptions chrétiennes aux inscriptions oghamiques, et souvent inscriptions et figures des deux systèmes s'entremêlent: la croix sur le menhir et la croix dans le cercle. C'est encore plus frappant et plus complet chez les Pictes d'Ecosse qu'en Irlande: les Pictes étant le peuple qui nous a laissé le plus de menhirs figurés, et l'usage de ces espèces d'obélisques sculptés se prolongeant presque sous les rois d'Ecosse. À dire vrai, on pourrait supposer que les inscriptions et les emblèmes chrétiens ont été ajoutés après coup sur d'antiques monuments *celtiques*, de même que des temples païens ont été appropriés au nouveau culte; mais les poésies des bardes gallois, écossais et irlandais contiennent d'assez fréquentes allusions aux monuments de pierre, et indiquent que, de leur temps, on élevait encore sinon de grands tumulus, au moins des dolmens simples et des menhirs sur la tombe des héros. On voit, d'autre part, en étudiant l'ornementation des monuments *celtiques* de la Gaule, la ligne continue de la tradition se prolonger depuis les dolmens du Morbihan jusqu'aux églises du xiii^e siècle, jusqu'aux vieilles maisons bretonnes du xvi^e, car elles portent encore les mêmes ornements sur leurs frises et leurs arcades, et enfin jusqu'aux vêtements des paysans bretons de nos jours, encore marqués des mêmes signes et des mêmes emblèmes. — Les fouilles, poursuivies en Bretagne depuis quelques années avec une activité et une habileté croissantes, combinées et conduites avec une vigueur et une précision scientifiques, ont révélé une foule de particularités qui ont jeté un peu de jour sur les origines et sur la destination des monuments *celtiques*. Parmi les savants qui se sont livrés à cette étude avec le plus de zèle et de succès, il nous suffira de citer MM. de Saulcy, de Caumont, de la Villemarqué, Alfred Fouquet, Henri Martin, René Galles, Louis Galles, Hucher, de Cassé, de Kéranflech, etc. Le Morbihan, ancien pays des Venètes, est le centre principal de l'architecture *celtique*. C'est là, par conséquent, que nous ramènerons le plus souvent le lecteur, dans la description sommaire que nous allons donner des diverses formes et des monuments les plus importants de cette architecture.

Les monuments *celtiques* les plus élémentaires sont les *menhirs* (du *celtique* *men*, pierre, et *hir*, longue) ou *peulvans* (de *peul*, pilier, et *van*, pierre): ils se composent d'un simple monolithe brut, de forme allongée, planté verticalement, enfoncé ordinairement dans la terre à une assez grande profondeur, et quelquefois simplement érigé sur le sol.

M. de Caumont a donné le nom de *pierres posées* aux menhirs qui sont dans cette dernière condition. Les dénominations employées pour désigner les menhirs varient, d'ailleurs, suivant les provinces: en Bretagne, on se sert encore du mot *menao* (pierres droites); dans le pays de Chartres, de celui de *ladères* (pierres sacrées droites), ailleurs, de ceux de *pierres fêches*, *pierres fichades*, *pierres frites*, *pierres levées*, *pierres fixées*, *pierres lattes*, *pierres debout*, *hautes bornes*, *chaires au diable*, *palets de Gargantua*, etc. En certains endroits, on appelle *pavé de géants* une réunion nombreuse de menhirs, ne présentant pas, dans leur disposition, un ordre apparent: il y en a un exemple près de Maintenon (Eure-et-Loir). Au reste, beaucoup de menhirs isolés ont des noms particuliers. Tels sont le *luseau de Jeannette* et la *Pierre bénite*, dans la commune de Sarzeau; la *Quenouille du diable*, à Silfiac; la *Pierre longue* (Roc'h-Hir), à Camors; la *Pierre du serment*, à Plougoumen, etc. Un des menhirs les plus élevés qui soient restés debout en Bretagne se voit dans la commune de Plouhazel: il a environ 12 m. de hauteur; mais ses dimensions sont bien dépassées par celles d'un menhir, aujourd'hui renversé, qui présidait autrefois au groupe de puissantes constructions *celtiques* qui couvrent la presqu'île de Locmariaker. On n'a retrouvé son pareil, dit M. H. Martin, que dans les solitudes de cette Tartarie centrale où ont pénétré jadis les essais des premiers Aryas ou Aryens, pères communs des Celtes et de toute la famille indo-européenne. Qu'on se figure un monolithe, un obélisque brut de granit gris un peu plus haut et trois fois plus gros que l'obélisque de la place de la Concorde: plus de 22 m. (67 pieds de hauteur). La pierre énorme est là gisante, brisée en quatre morceaux dans sa chute! On ignore quelles mains ont abattu ce géant. Celles qui le releveraient se feraient grand honneur, et les ingénieurs ne regardent pas l'opération comme bien difficile. Le colosse dominerait et marquerait de son mystérieux caractère un paysage immense; on le verrait de la grande baie, de la mer intérieure, des quatre presqu'îles de Locmariaker, Baden, Rhys et Quiberon, et des tumulus de Carnac. Ce serait là une œuvre de patriotisme breton à laquelle devrait s'associer quiconque s'intéresse à nos origines nationales et aux origines de tout l'Occident. Ou, mieux encore, pourquoi ne faire une entreprise spécialement bretonne? Ne serait-ce point là le complément naturel et national de la pensée qui a érigé une statue à Vercingétorix et un musée aux antiquités gauloises? Cette œuvre triple et elle résumerait l'ensemble de nos traditions antérieures aux Romains. Les opinions les plus diverses et les plus contradictoires ont été émises au sujet de la destination des menhirs ou pierres levées isolées. Il paraît à peu près certain que plusieurs de ces monuments ont souvent en France et plus communément encore dans les îles Britanniques, un caractère funéraire; on a recueilli, au pied de quelques-uns, des ossements humains et des restes de charbon. Quelques auteurs regardent les menhirs comme des idoles, parce qu'on en trouve, notamment à Tredion (Morbihan) et à Loudun (Vienne), qui se terminent par une tête grossièrement taillée. Certains menhirs ont pu avoir un caractère purement commémoratif, comme ces *pierres du témoignage* au moyen desquelles les Hébreux consacraient souvent l'un d'un fait important. Au dernier chapitre du Livre de Josué (xxiv, 26 et 27), nous lisons que ce chef conquérant, au moment de mourir, assembla les Israélites à Sichem, et qu'après leur avoir rappelé tous les bienfaits de Jéhovah, qui les avait tirés de la servitude d'Égypte, il leur fit jurer de rester fidèles à son culte. En commémoration de cet engagement solennel, il prit une grande pierre et la dressa là, sous le chêne qui est près du sanctuaire de l'Éternel. Puis Josué dit au peuple: «Voici cette pierre qui nous servira de témoignage, car elle a entendu toutes les paroles que l'Éternel a prononcées avec nous; qu'elle soit un témoignage contre vous, pour que vous ne reniez pas votre Dieu. — Une pierre de ce genre, dit M. de Saulcy, ressemble beaucoup, on en conviendra, aux pierres fichées qui existent encore par milliers dans les landes de Carnac. » Quelquefois ces pierres sont couvertes, comme les obélisques égyptiens, de dessins et d'inscriptions: Olaus Magnus en a vu en Suède qui portaient sur leurs faces des caractères runiques. En Bourgogne, nous avons la *Pierre écrite* de Saulieu, dont un des côtés présente des figures grossièrement dessinées. Disons toutefois que rien ne prouve que les figures et les inscriptions soient toujours contemporaines des menhirs qu'elles décorent. On conçoit que, longtemps après l'érection de ces pierres, on ait pu les affecter à des usages religieux ou civils complètement distincts de leur destination primitive. C'est ainsi que des menhirs ont pu être choisis pour servir de pierres limitantes: dans le département de la Haute-Marne, un peulvan appelé *Haute-Borne* porte une inscription latine indiquant les anciennes limites des Leuci, habitants du Barrois. Il n'est pas impossible, du reste, comme quelques archéologues l'ont cru, que des pierres de la forme des menhirs aient été spécialement érigées à l'époque gauloise, pour servir de bornes entre les tribus, et qu'elles aient été consacrées au dieu Mark (l'Hermès des Grecs et le Terme des Latins).

Des menhirs disposés sur une ligne unique ou sur plusieurs lignes parallèles forment ce que l'on appelle des *alignements*. Les alignements les plus beaux et les plus considérables que l'on connaisse sont ceux du Morbihan: « En partant du Blavet et de Port-Louis, dit M. H. Martin, on voit d'abord apparaître sur le territoire de Plouhinec, les débris de vastes alignements de pierres levées; puis, après un intervalle qui était probablement moins étendu autrefois, au delà du village d'Erdeven, les menhirs se rencontrent par centaines; de grandeur très-variable, ils font foule, pour ainsi dire, et sont trop rapprochés les uns des autres pour que, dans l'état de bouleversement où les uns sont debout, les autres abattus et déplacés, on puisse se rendre compte du nombre de lignes droites qu'ils dessinaient durant près de 2 kilom. A une demi-lieue de l'extrémité des alignements d'Erdeven, le hameau de Menech, dont le nom peut signifier le *lieu du souvenir* ou de la *mémoire*, est enveloppé en partie dans une enceinte à peu près circulaire de grands menhirs, à laquelle aboutissent onze lignes innombrables de pierres levées, parallèles les unes aux autres; ces lignes s'allongent durant au moins 3 kilom., et, quoique une multitude de menhirs aient été détruits, il n'y a nulle part de lacune complète, et la disposition générale peut être partout suivie et constatée. Le terrain s'accidente en avançant vers la fin des alignements; il y a ensuite un vide durant quelques centaines de pas; vide non pas complet; quelques menhirs isolés ou groupés l'interrompent çà et là; puis, au delà d'un moulin et d'un bois de pins qui couronne une hauteur, on aperçoit les restes d'un second cercle imparfait, beaucoup plus détruit et moins distinct que celui de Menech; à ce cercle aboutissent treize lignes de menhirs qui occupent un demi-kilomètre de long. Autrement les alignements, de ce côté, s'étendaient jusqu'au bras de mer appelé la rivière de Cra'h ou de la Trinité. — C'est là l'ensemble de ce qu'on nomme les alignements de Carnac, du nom du bourg le plus voisin. Il en restait, dit-on, il y a une vingtaine d'années, environ 1,900 menhirs, tant debout qu'abattus, et il ne paraît pas que le nombre ait sensiblement diminué depuis. Si les ponts et chaussées voulaient bien ne pas se montrer plus redoutables aux monuments de Carnac que les habitants des campagnes, nous pourrions espérer les conserver assez longtemps encore; mais ces monuments sans rivaux dans leur genre méritent mieux que de subsister provisoirement par tolérance; ils valent bien que l'État les prenne sous sa protection directe, et il n'est assurément, parmi les monuments classés comme nationaux, rien qui les surpasse en importance historique. » Le *Grand Dictionnaire* s'associe avec empressement aux vœux formés par notre éminent historien pour que l'État veille à la conservation des alignements *celtiques* de Carnac; le temps viendra sans doute où ces importantes constructions, fouillées avec soin et étudiées dans leurs moindres détails, nous révéleront le secret de leur destination. Jusqu'ici, on n'a pu que se livrer aux conjectures. Les antiquaires anglais du siècle dernier, par une hypothèse que les découvertes modernes sur l'Orient tendent à confirmer, avaient cru les druides initiés à un grand symbolisme asiatique où le serpent est l'emblème de l'Être infini; ils en concluaient que les alignements de pierres levées, dans la Gaule et les îles Britanniques, étaient de gigantesques images du dragon, du serpent divin: Ces *draconites*, comme ils les appelaient, ne peuvent avoir existé ailleurs; mais, à Erdeven et à Carnac, les alignements n'ont jamais dessiné la figure d'un serpent; ce ne sont point des courbes, mais des lignes droites, sans être d'une rectitude géométrique. Ils présentent bien une disposition symbolique, mais d'un autre caractère et qui consiste en ceci: qu'à partir d'une certaine distance du cercle de Menech, les pierres, d'abord très-basses, vont grandissant à mesure qu'elles approchent du cercle. Les plus élevées ne dépassent pas 5 à 6 m. Comme l'a observé M. R. Galles, c'est la quantité et non l'énormité qui signale les monuments de Carnac. La même disposition de menhirs croissants se répète trois fois dans l'ensemble des alignements. Aux environs sont semés, dans la lande et sur les hauteurs, une multitude de dolmens et de tumulus ou tertres funéraires. Les alignements ne paraissent point être eux-mêmes des monuments funéraires, ajoute M. Henri Martin, à qui nous empruntons les détails qui précèdent; on ne trouve pas de débris humains entre leurs rangs, à Erdeven ni à Carnac; nous ne saurions y voir autre chose que des monuments religieux dont la valeur symbolique précise nous est inconnue, mais auxquels un lien moral relie indubitablement cette multitude de sépultures importantes qui se pressent autour d'eux, et même, selon toute apparence, les vastes groupes de Locmariaker et tout le reste des constructions sépulcrales du pays. Les alignements du pays venète sont, sans doute, un immense sanctuaire entouré d'une immense nécropole. Si ces monuments sont l'ouvrage des Gaulois, rien n'est plus naturel que l'association des tombeaux aux sanctuaires chez un peuple dont la religion portait tout entière sur les mystères d'outre-tombe. Les tombeaux mêmes devaient être pour lui, comme pour les Égyptiens, des lieux sacrés posés sur le seuil de l'autre vie et pleins des arcanes de la trans-

migration et de l'immortalité. Une légende bretonne du moyen âge veut que les pierres de Carnac soient une armée métamorphosée ainsi par saint Cornilly.

Lorsque les menhirs sont rangés en cercle, en demi-cercle, en ovale ou en carré long, l'enceinte ainsi formée prend le nom de *cromlech* (de *crom*, courbe, et *lech*, pierre). Les enceintes circulaires de Menech et de Carnac, dont nous avons parlé plus haut, sont des cromlechs. Les menhirs de l'enceinte de Menech étaient presque tous contigus, particularité assez exceptionnelle dans les cercles de pierres. Le plus beau cromlech du Morbihan est celui de l'île-aux-Moines. On voit aussi des cromlechs plus ou moins bien conservés dans l'île d'Arz, dans celle de Belle-Île, dans les communes de Saint-Marcel, de la Chapelle, en Bretagne; à Gellainville (Eure-et-Loir); à Saint-Hilaire-sur-Rille, près de Fontevrault, etc. Quelques auteurs pensent que le nombre des menhirs d'un cromlech était réglé par les rites sacrés et rappelait un pareil nombre de dieux; il variait de douze à soixante. Au centre du cercle s'élevait un menhir isolé, appelé *tyfymenul*, pierre du soleil, ou une pierre sphérique *tyfya*, image de la divinité suprême. Au milieu du cromlech de la Chapelle s'élevait un dolmen dit la *Roche trouée*. Le cromlech lui-même était censé l'image du monde. Ceux de Menech et de Carnac étaient les sanctuaires d'où rayonnaient les alignements conduisant aux tumulus funéraires. Le cromlech ou grand cercle (*côr-gawr*) de Stonehridge (pierres pendues) qui se voit à Avebury, près de Salisbury, en Angleterre, est une vaste enceinte de 300 m. de diamètre environ, qui consiste en un double cercle et en une double ovale, et qu'entoure un groupe circulaire de collines funéraires. Ce dolmen est appelé, dans les traditions populaires, *Chœur ou Danse des géants*, et l'enchantement Merlin passe pour en être l'auteur. Suivant quelques archéologues, les cromlechs servaient à la fois de temples et de lieux de réunion pour les assemblées militaires ou les cours de justice; selon d'autres, ils auraient été affectés à la sépulture des chefs ou encore à l'observation du cours des astres; mais ces deux dernières destinations sont peu vraisemblables. — Les archéologues anglais donnent le nom de cromlechs aux monuments que nous appelons dolmens.

Les *dolmens* (de *dol*, table, et *men*, pierre) sont formés de grandes pierres plates de 0 m. 30 à 1 m. 25 d'épaisseur, posées horizontalement sur d'autres pierres fichées en terre et hautes de 1 m. ou plus. Un dolmen, composé de trois pierres seulement dont une horizontale et les deux autres verticales, prend le nom de *lichaven* (table de pierre) ou celui de *trilithe* (du grec *tri*, trois, et *lithos*, pierre); tels sont ceux de Saint-Nazaire (Loire-Inférieure) et de Sainte-Radegonde (Rouergue). Les Portugais ont des trilithe qu'ils nomment *antas*. Les Romains avaient figuré Castor et Pollux par deux poteaux surmontés d'une traverse, image analogue aux trilithe, qui pourraient ainsi avoir été des symboles de la divinité. Strabon dit qu'il y avait en Égypte des monuments semblables consacrés à Mercure et appelés pour cette raison *Pana Mercurii*. Mais revenons aux dolmens. Il y en a, comme celui de Trie (Oise), dont la table horizontale est soutenue par trois pierres verticales; d'autres ont jusqu'à quinze piliers. Assez souvent quelques-uns de ces piliers ne sont pas en contact avec la table et paraissent avoir simplement servi de clôture. Quelquefois la table est inclinée, quelquefois aussi elle repose sur le sol par une de ses extrémités; dans ce dernier cas, le monument prend le nom de *dolmen imparfait*: on en voit des exemples à Saint-Yvi et à Keryvin, dans le Finistère. Les dolmens sont désignés, suivant les localités, par les noms de *pierres couvertes* ou *couverclées*, *pierres du soleil*, *tables de César* ou du *diable*, *tables* ou *tuiles des fées*, etc. La plupart des archéologues considèrent les dolmens comme étant des autels d'oblation ou de sacrifice; il est certain que plusieurs de ces monuments ont leur table taillée en bassins arrondis, communiquant entre eux au moyen de rigoles qui pouvaient servir à l'écoulement du sang des victimes. Mais les fouilles et les études auxquelles on s'est livré dans ces dernières années ont fait reconnaître qu'en général, au moins en Bretagne, les dolmens étaient des constructions funéraires que recouvraient primitivement des tumulus.

Les *tumulus* (en breton *galgals*, du mot *gal*, qui veut dire petite pierre) sont des tertres ou monticules artificiels, de forme ordinairement pyramidale ou conique et de dimensions très-variables, dont la destination funéraire n'est pas douteuse. Il n'est peut-être pas de partie du monde où l'on n'ait découvert de ces collines factices ayant le même caractère funéraire. John Barrow en a vu chez les Hottentots, Spartman chez les Cares, le docteur Jefferson dans la Virginie, Pallas sur les rives du Volga et de l'Oural, Le Chevalier en Grèce et en Sicile, MM. de Laborde et Texier en Asie Mineure, M. de Saulcy en Palestine, Winius en Danemark, Olaus Magnus en Suède. Rudbeck prétend en avoir compté plus de 12,000 aux environs d'Upsal. Il y en a beaucoup en Bretagne, en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, en Allemagne, en Espagne et dans le Portugal. L'origine de ce genre de constructions remonte d'ailleurs à la plus haute antiquité. Lorsque Josué se fut emparé de la ville

d'Al (Jos., VIII, 28, 29), il fit pendre le roi de cette ville à une potence, et, lorsque le soleil fut couché, il ordonna de descendre le cadavre et de le jeter à l'entrée de la ville, où on le couvrit d'un grand monceau de pierres qui subsista pendant plusieurs siècles. — Le système de construction des galgals bretons présente une certaine variété; toutefois, dit M. H. Martin, à l'exception d'un petit nombre, et particulièrement du *Mané-Lud* ou *Mané-Hellud* (Monceau des Cendres), tumulus des environs de Locmariaker, composé de vase de mer desséchée qu'on avait longtemps prises pour des cendres, ces buttes artificielles consistent en un véritable *carri*, pour employer le terme celtique, c'est-à-dire en un monceau de pierres sèches enveloppant un ou plusieurs dolmens ou caveaux, souvent reliés par des galeries intérieures. Le *carri* de pierres sèches paraît avoir été d'habitude recouvert d'une couche de vase de mer ou de terre végétale, parfois surmonté à son tour d'une troisième carapace en pierres; le but évident de cette double et triple enveloppe était d'empêcher l'infiltration des eaux dans les dolmens ou cryptes sépulcrales. — Sépulcrales, disons-nous; c'est ce qui ne peut plus faire doute, car on a trouvé des restes humains dans tous les dolmens qu'on a récemment fouillés, si ce n'est dans le *Mané-er-Hroëk* (le Monceau de la Fée) aux environs de Locmariaker, qu'une tradition légendaire signale précisément comme un cenotaphe ou tombeau vide érigé à un absent. Un second résultat nous paraît presque aussi assuré à la science; c'est que les dolmens funéraires, au moins ceux de cet âge et de cette contrée, auraient tous été cachés primitivement sous des *carri* ou tumulus, dont on reconnaît les débris autour d'un grand nombre de dolmens aujourd'hui mis à jour. J'incline à la même opinion quant aux monuments analogues que je connais en Galles et en Irlande. Une particularité qui est restée jusqu'ici inexplicable, c'est que les dolmens des tumulus de la région de Carnac sont entièrement bruts pour la plupart, tandis que ceux de la région de Locmariaker offrent fréquemment des signes sculptés en creux ou en relief. Ce ne sont point des lettres, des caractères alphabétiques, tels que l'*ogham* qui se voit sur les menhirs d'Irlande ou le *coelbren* de Galles. Sont-ce de simples représentations d'objets réels, des symboles ayant une certaine valeur générale ou des hiéroglyphes de convention exprimant un sens déterminé? Nous pensons qu'il y a de tout cela dans ces décorations intérieures, beaucoup plus diverses entre elles que ne sont celles des monuments du même genre en Irlande, mais que les représentations d'objets réels, tels que serpents et haches emmanchées ou non emmanchées, ont une valeur symbolique aussi bien que les signes de pure convention. Un des tumulus de Locmariaker, le *Mané-Hallud*, présente dans son dolmen tout un ensemble de signes conventionnels qui ne se rencontrent point ailleurs... Un de ces signes toutefois, consistant en une sorte de double croc dont les courbes sont placées en sens inverse, se retrouve multiplié en séries croissantes dans le fond d'un autre monument de la même région, le *Dol-Merch* (Table des Marchands ou de la Vierge). Des espèces de coupes arrondies en segments de cercle sont creusées sur les tables du Monceau de la Fée, du mont Saint-Michel de Carnac et de plusieurs autres monuments de Bretagne... Les serpents tiennent une place importante dans nos principaux dolmens, figurés quelquefois trois par trois comme les coupes, quelquefois associés à des croissants. On sait par Plin que les figures faisaient le serpent et les rites lunaires dans le symbolisme des druides. Dans le fameux dolmen de l'île de Gavr-Iniz (qui s'aperçoit de tous les dolmens et de tous les tumulus de la côte du Morbihan et qui est le plus riche de tous en sculptures), ce qui frappe d'abord, avec les serpents et les coins ou haches sans manche, ce sont des séries de cercles, d'ovoides, de croissants accolés, impliqués les uns dans les autres, et s'élargissant graduellement; partout le même principe avec des formes différentes, c'est-à-dire quelque chose qui va du plus petit au plus grand par une dilatation progressive. Ces mêmes cercles redoublés et grandissants se retrouvent dans la décoration moins complexe des tumulus d'Irlande. Non-seulement ils dominent à l'intérieur du vaste dolmen de New-Grange, près de Drogheda; mais, avant de pénétrer dans la longue galerie qui vous y introduit, il faut franchir un seuil formé d'une grande pierre sur laquelle ces séries de cercles grandissants se répètent sept ou huit fois. Il est difficile de ne pas se rappeler ici les doctrines bardiques, et ce cercle des existences successives ou de la transmigration qui introduit dans l'immortalité...

Les objets que l'on a découverts dans les cryptes sépulcrales des tumulus bretons, armes, colliers, bracelets, vases, ustensiles divers, ne sont pas de nature à déterminer des périodes successives dans l'âge des monuments: il est à remarquer, en effet, qu'au lieu de trouver d'abord les armes de silex et les ornements en terre cuite dans les cryptes les plus grossières, puis les belles haches de pierres rares et d'un poli parfait dans les dolmens à grands supports réguliers, puis enfin l'or et le bronze dans les tumulus à triple enveloppe et à galeries intérieures, on rencontre parfois, dans les constructions les moins régulier-

lières et les plus dénuées d'art, les haches les mieux polies, les colliers de jaspe, d'agate, et, réciproquement, des objets sans valeur et sans art dans ce qu'on peut nommer les dolmens de grand appareil. Une fouille récente a fait découvrir, dans un grand dolmen de Plouharnel, deux colliers ou bracelets d'or et un vase contenant des cendres. A Carnout, dans un simple tumulus en terre, on a trouvé réunis, sur le sol du caveau, un collier d'or et un collier d'argent, un certain nombre de pointes de flèche en silex, six glaives et poignards en bronze et une petite hachette du même métal. Jusqu'ici, on n'a pas encore découvert d'objets en fer dans les tumulus bretons. A Tumiac, un magnifique tumulus d'une grande élévation contenait dans sa crypte trente hachettes d'une pierre rare, que les uns disent être le jade et d'autres la fibrolite, et trois colliers à grains de jaspe: le dallage en granit de cette crypte était recouvert d'un parquet en bois dont on a retrouvé des débris. M. de Kéranglé a constaté la présence de soixante-trois dolmens sur le seul territoire de la commune de Carnac. Ils ne sont pas moins nombreux dans la presqu'île de Locmariaker. — Les tumulus sont ordinairement tapissés de gazon et parfois entourés de grosses pierres destinées à empêcher les éboulements. Il y en a qui n'ont pas plus de 1 m. de hauteur et 5 à 6 m. de diamètre à leur base; d'autres sont beaucoup plus considérables: celui de Tumiac a 33 m. d'élévation et 120 m. de circonférence à la base. Nous citerons encore les trois tumulus de Tehorren-teuc, au lieu dit *Butte des tombes*; ceux de Saint-Léry, de la Chapelle, de Languidic, de Plumergat, d'Erdeven, de Plouhinec, de Saint-Pierre-de-Quiberon, dans le Morbihan; de Pornic, dans la Loire-Inférieure, etc. Le *Mané-er-Hroëk*, ou Monceau de la Fée, dont nous avons déjà parlé et qui se trouve dans la presqu'île de Locmariaker, était précédé de deux menhirs de 8 m. semblables aux pylônes d'un temple égyptien: ces menhirs sont aujourd'hui couchés par terre.

Les galeries intérieures qui relient entre elles les cryptes sépulcrales des grands tumulus portent le nom d'*ALLÉES COUVERTES*; elles sont formées de deux lignes parallèles de pierres contiguës, plantées verticalement et recouvertes d'autres pierres, le tout ajusté sans ciment et sans attaches. Ces sortes de corridors sont parfois divisés en compartiments par des blocs de pierre simulant une cloison. On a remarqué que l'entrée de ces galeries regardait d'ordinaire l'orient. Comme plusieurs de ces constructions ont été entièrement débarrassées des terres qui les enveloppaient, on a supposé qu'elles avaient servi de temples ou d'habitations sacerdotales, et que, sur les plates-formes, on faisait les sacrifices et leurs cérémonies accessibles à tous, tandis que l'intérieur était un sanctuaire interdit aux profanes. Mais c'est là une hypothèse toute gratuite. Ce qui est incontestable, c'est que beaucoup d'allées couvertes étaient de simples galeries sépulcrales. Près du village de Plouharnel (Morbihan), on voit un triple dolmen dont les caveaux sont précédés de galeries de pierres verticales, et qui montre encore les restes du tumulus ou tertre artificiel dont il était enveloppé. La *Grotte aux fées* de Bagnoux, près de Saumur, est une allée couverte de 20 m. de long sur 7 m. de large et 3 m. de haut; les pierres sont enfoncées en terre de 3 m. environ. La *Roche aux fées* d'Essé (Ille-et-Vilaine) a 19 m. de long et 5 m. de large; elle est formée de trente-trois pierres debout, d'un schiste rougeâtre, recouvertes de neuf autres pierres. Il y a encore des allées couvertes à Locmariaker et à Plucadeuc (Morbihan), à Janzé (Ille-et-Vilaine), à Ville-Génoin (Côtes-du-Nord), dans la forêt de Briquebec (Manche), à Mettray (Indre-et-Loire), etc. Suivant les localités, on donne aux constructions de ce genre les noms de *grottes* ou *roches aux fées*, de *palais des géants* ou de *Gargantua*, de *coffres* de pierres, etc.

Les pierres branlantes sont d'énormes blocs posés sur d'autres rochers ou simplement sur le sol, et équilibrés de telle façon qu'en les touchant à un certain point de l'une ou de l'autre de leurs extrémités, un enfant les fait osciller sans peine: en tout autre manière, un géant ne les ébranlerait pas. D'autres fois, les pierres tournent sur elles-mêmes comme sur un pivot. Quelques savants ont vu dans les pierres branlantes des monuments religieux dont les oscillations servaient à faire connaître les secrets des oracles. M. de Cambry a cru y reconnaître des emblèmes du monde suspendu dans l'espace. M. H. Martin s'est demandé s'il ne fallait pas y voir des emblèmes du libre arbitre, de ce *point de liberté* ou *point d'équilibre* qui définit la vie humaine chez les bardes, grands ennemis du fatalisme. « Quoi qu'il en soit de cette interprétation métaphysique, ajoute-t-il, les traditions qui se rattachent presque partout aux pierres branlantes indiquent qu'elles avaient un emploi tout pratique dans les coutumes des Gaulois et qu'elles servaient à des épreuves judiciaires, analogues dans le principe, puis dans la suite, aux épreuves en usage chez les autres peuples anciens et jusqu'à la fin du moyen âge. Cette idée d'interroger les forces secrètes de la nature sur les secrets de la vie humaine a été aussi universelle que la magie et procédait du même principe ou de la même illusion: on croyait faire parler dans la nature extérieure le Dieu qui ne parle que dans la conscience de l'homme.

Les accusés qui ne parvenaient pas à mettre en mouvement la pierre étaient sans doute réputés coupables. Il n'y a pas bien longtemps encore que les maris qui soupçonnaient la fidélité de leurs femmes les obligeaient à subir cette épreuve. » A Trégunc, en Bretagne, on voit une de ces pierres branlantes, et à quelque distance un autre bloc beaucoup plus petit, évidé en forme de banc à peu près circulaire. On pense que c'était là que s'asseyaient les juges de l'épreuve. Les pierres branlantes sont devenues assez rares en France: on en voit à Fermanville (Manche), à Livernon (Lot), à Saint-Estèphe (Gironde), à Uchon, près d'Aulun, etc. Il y en a une en Angleterre, dans le comté de Sussex, que le peuple appelle *Great-upon-little* (grand sur petit) et dont on évalue le poids à plus de 500,000 kilogr. On donne à ces monuments les noms de *pierres roulantes* ou *roulées*, *pierres transportées* ou *retournées*, *pierres tournantes* ou *tremblantes*, *pierres branlantes*, *pierres qui vièrent* ou *qui dansent*, *pierres folles*, etc.

Une dernière classe de monuments celtiques comprend les autels proprement dits. Autrement, dit M. Henri Martin, on voyait des autels druidiques partout; pas un dolmen qui ne fût un autel, pas une dépression sur une pierre qui ne fût une rigole destinée à faire couler le sang du sacrifice humain; aujourd'hui, par un excès contraire, beaucoup d'antiquaires n'en veulent plus voir nulle part. On peut bien admettre qu'ils aient été détruits par les Romains et surtout par les chrétiens, plus systématiquement que les autres monuments; toutefois, ces destructions ne sont jamais universelles, et il doit certainement subsister quelques restes des tables ou pierres de sacrifices. M. le docteur Alfred Fouquet, qui a publié un mémoire fort intéressant sur les *Antiquités celtiques du Morbihan* (1853), a cru reconnaître de nombreux débris d'autels druidiques dans ce département; il a signalé notamment, aux environs de Vannes, sur le chemin de Saint-Guen à Saint-Léonard, quatorze autels; à Locmariaker, deux autels, dont un creusé de cercles concentriques; à Pleucadeuc, plusieurs autels, dont un dit la *Pierre aux bassins* et un autre le *Chapeau de roche*; à Plumelec, la *Roche des coupes* et la *Roche Morvan*; à Langoelan, un autel couvert de bassins et de rigoles; à Roudouallec, un autel creusé de 0 m. 16 sur une de ses faces, etc. M. Fouquet a remarqué que la plupart de ces blocs ont à leur base une gorge largement évidée et donnant à la partie inférieure du rocher-autel la forme d'une marche, d'un gradin. M. Henri Martin a signalé de son côté, dans une autre partie de la Bretagne, à Trégunc, plusieurs tables de pierre ayant tous les caractères des autels. Il en a vu un entre autres dans une lande qui porte le nom significatif de *Ker-lan* (la Ville du lieu saint), quoiqu'il n'y ait là maintenant que le désert: c'est une table de pierre d'environ 10 mètres de long et d'une largeur proportionnée, simplement posée sur une autre masse allongée et offrant à sa surface quelques dépressions ou petits bassins plus ou moins analogues à ceux des autels du Morbihan, et deux cavités plus larges et plus profondes, se correspondant sur les deux côtés de la table. Deux blocs couchés à droite et à gauche de l'autel servaient de marche pour arriver aux deux cavités, où l'on mettait le pied pour gravir sur la table. Ce monument n'a jamais dû être, comme les dolmens funéraires, engagé sous un tumulus. Le nom d'autel (*oster*), que lui donnent encore les gens du pays, lui convient donc de tous points. Dans les Côtes-du-Nord, près du manoir de Ker-Rohou, M. Henri Martin a reconnu un autre autel druidique des plus remarquables. « Sur un bloc brut que sa forme, à distance, ne distinguait point des autres, une dépression singulière attira mon regard, dit le savant écrivain. J'approchai et je vis, par le travers de cette masse, une grande figure s'allonger en creux; c'était une forme humaine parfaitement reconnaissable: la tête, l'encolure, le torse, le bassin, puis une gaine pour les membres inférieurs; la figure suivait la pente de la pierre, la gaine des jambes était plus basse que la tête; un homme de grande taille pouvait s'étendre facilement dans ce moule étrange. »

— III. MONNAIES. Quelques savants, entre autres MM. de Sauley et Hucher, se sont occupés dans ces dernières années de réunir et d'étudier les anciennes monnaies celtiques ou gauloises. Le médaillon celtique formé par M. Hucher aux environs du Mans est des plus intéressants. « Là se rencontrent les types numismatiques les plus originaux et les plus curieux des tribus de l'Ouest, a dit M. Henri Martin. On y reconnaît l'antique importance et la civilisation relative des Pictons (Poitou), des Namnètes (Nantais), et celle des habitants mêmes du Maine, les Cénomans, qui avaient pour emblème le cheval marin et l'ont transmis à leurs voisins d'Armorique. On voit dans ces monnaies comment les types empruntés aux Grecs se nationalisent et se transforment en types vraiment gaulois; comment, par exemple, le cheval grec et macédonien devient le fantastique cheval à face humaine. La fameuse *danse du glaive*, la danse guerrière des anciens Gaulois, dont M. de la Villemarqué a retrouvé l'air et les paroles dans la bouche des paysans bretons, est figurée sur trois de ces médailles: dans l'une, un guerrier bondit en brandissant d'une main la hache de bataille et rejetant, de l'autre, en arrière,

sa longue chevelure flottante; sur une seconde, un guerrier danse devant un glaive suspendu; il répète évidemment l'invocation du chant des *Barzaz-Breiz*: « O glaive! ô grand roi du champ de bataille! O glaive! ô grand roi! » Ajoutons que toutes les monnaies recueillies jusqu'ici appartiennent aux derniers temps de l'indépendance celtique. »

CELTQUES, en lat. *Celtici*, peuple de l'ancienne Lusitanie, venu de la Gaule et habitant le territoire compris entre l'Océan, le Tage et la Guadiana, contrée qui forme aujourd'hui la province d'Alentejo et une partie de l'Estramadure; ses villes principales étaient Eborac et Pax Julia.

CELTIS s. m. (sèl-tiss — du lat. *celtis*, fruit du lotus, ou de *Celti*, Celtes). Bot. Nom scientifique du genre micocoulier.

CELTO-BELGIQUE s. m. (sèl-to-bèl-gi-ke). Linguist. Idiotisme celtique, dont on trouve encore des traces dans la Belgique et la Flandre.

CELTO-BRETON, **ONNES**, et adj. (sèl-to-bre-ton). Géogr. Habitant de la basse Bretagne, où l'on parle le celtique; qui appartient à ce pays ou à ses habitants.

— s. m. Langue parlée dans la basse Bretagne: *Les mots français dérivés du CELTO-BRETON*.

CELTO-ITALIQUE adj. (sèl-to-i-ta-li-ke). Géogr. Qui tient tout à la fois de la Gaule et de l'Italie: *Des mots d'origine CELTO-ITALIQUE. La syllabe initiale alp est celle qui, dans tant de mots d'origine celtique et CELTO-ITALIQUE, implique l'idée de hauteur, d'escarpement.* (V. Parisot.)

CELTOMANE adj. (sèl-to-ma-ne — de *celte* et de *manie*). Qui a la celtomanie: *Le savant Bullet était CELTOMANE*.

— **Encycl.** Les antiquités celtiques ont jeté la confusion dans les idées de quelques savants des siècles derniers. Les Pezron, les Pelloutier, les Vallancey, les Court de Gébelin, les Latour d'Auvergne, les Le Brigant, etc., etc., ont interrogé la profondeur des âges pour arriver à la découverte de la langue primitive; et ce n'est plus l'hébreu qui, selon eux, a été parlé à l'origine du monde, mais le celtique pur, tel qu'on le trouve encore usité de nos jours, soit en Irlande, soit sur les côtes de la basse Bretagne. La manie de voir en tout et partout la race celtique, la langue celtique, des monuments celtiques, a fait donner à ces savants, historiens et philologues, la qualification de *celtomanes*.

Le P. Paul-Yves Pezron a publié à Paris, en 1703, un petit volume intitulé: *Antiquités de la nation et de la langue des Celtes*, dans lequel il se fait le champion du bas breton, qu'il proclame la langue primitive. Bien que combattue d'abord, cette opinion gagna du terrain, et, en 1740, elle fut suivie par Pelloutier dans sa remarquable *Histoire des Celtes*.

L'esprit de système ne resta pas en arrière de l'autre côté de la Manche et il se prononça avec la même assurance en faveur de l'ancien irlandais. Il est personnifié principalement par le colonel Vallancey, qui a écrit de nombreux ouvrages sur les langues celtiques. Dans un *Essai sur l'antiquité de l'irlandais*, publié en 1772, Vallancey compare cet idiome avec la langue punique et il lui donne la prédominance sur toutes les langues du globe. Allant même plus loin, il s'efforce de retrouver dans le langage des Algonquins, nation sauvage de l'Amérique du Nord, des racines celtiques ou qu'il déclare telles. Cet auteur travaillait, dans les dernières années de sa vie, à un *Dictionnaire de la langue des Aïrecois ou anciens Irlandais*, comparée avec l'ancien persan, l'hindoustani, l'arabe et le chaldéen. De cet ouvrage, il n'a été publié qu'un prospectus détaillé, imprimé à Dublin en 1802.

Court de Gébelin, auteur du *Monde primitif*, analysé et comparé avec le monde moderne, nous ramène en France. Le troisième volume de cet ouvrage, qui parut en 1776, contient l'histoire naturelle de la parole ou le précis de l'origine du langage et de la grammaire universelle. C'est dans ce volume que l'auteur, avec une érudition plus vaste et plus solide, reprend la thèse de Bernardin Pezron. Puis viennent à la rescousse Le Brigant et Latour d'Auvergne.

Tout le monde connaît le premier grenadier de France pour ses exploits militaires, son désintéressement et sa grandeur d'âme. Mais en lui le soldat était doublé du savant, et s'il a partagé les erreurs de Le Brigant, relativement aux origines celtiques, il le doit aux entraînements de l'amitié non moins qu'à l'imperfection des procédés usités de son temps pour la comparaison des langues. Il a publié à Bayonne, en 1792, un ouvrage intitulé: *Nouvelles recherches sur la langue, l'origine et les antiquités des Bretons*, pour servir à l'histoire de ce peuple. Mécontent de son travail, Latour d'Auvergne détruisit peu après tous les exemplaires qui lui en étaient restés et il en donna une édition refondue, sous le titre suivant: *Origines gauloises, celles des plus anciens peuples de l'Europe, puisées dans leur vraie source, ou Recherches sur la langue, l'origine et les antiquités des Celto-Bretons de l'Armorique, pour servir à l'histoire ancienne de ce peuple et à celle des Français*. [Paris, an V, (1796), in-8°]. Le dessein de l'auteur est de prouver que les Gaulois ont été connus sous

les noms de Celtes, de Scythes et de Celto-Scythes; que leur langue, dont on retrouve des traces dans les langues des divers peuples de l'Europe et de l'Asie, au milieu desquels les Gaulois formèrent des établissements, s'est conservée dans l'Armorique; enfin, que c'est aux Gaulois que les Grecs et les Romains ont emprunté leur culte et la plupart de leurs usages. A la partie historique et didactique de cet ouvrage est ajouté un tableau méthodique et comparatif des langues, dont lequel l'auteur d'Auvergne fait le rapprochement des langues de l'Europe et de l'Asie avec le celto-breton, qu'il regarde comme leur source commune.

Jacques Le Brigant, de Pontreux, est, de tous les celtomanes, le plus original qui ait existé. On lui doit un curieux ouvrage, dont voici le titre : *Eléments succincts de la langue des Celtes-Gomériles ou Bretons; introduction à cette langue, et par elle à celle de tous les peuples connus* (Strasbourg, 1779, in-80). Il en publia une seconde édition à Brest, en l'an VII (1799). Dans la préface, il dénonce la défec-tuosité de tous les livres que les Bretons avaient eus jusqu'alors « pour les guider dans l'étude de la langue de leurs pères, les Gomériles ou enfants de Gomer. Un des plus tristes et des plus absurdes, ajoute-t-il, a été la dernière grammaire du pauvre capucin Rostrenen, qui, en forgeant treize à quatorze conjuguaisons sans en donner une, présentait des choses aussi inutiles que la barbe des capucins :

« *Bun dra da ober, un dra ré :*
« *Trohan darv ar gapucinet.*

« C'est une chose à faire, une chose nécessaire, que de couper la barbe des capucins. »

Il faut avouer que la grammaire bretonne du P. Rostrenen méritait tous les anathèmes d'un puriste bas-breton comme Le Brigant.

Ce dernier voulut élever un monument qui consacrait son système. C'était un ouvrage dont le titre serait : *la Langue primitive conservée*. Il en publia le prospectus, qui forme à lui seul un volume. Il est intitulé : *Observations fondamentales sur les langues anciennes et modernes* (Paris, 1787, in-40). D'après Le Brigant, l'hébreu, qui est la tige des autres langues orientales, ne serait que le plus ancien dialecte de la langue celtique. Pour appuyer son opinion par des exemples, il extrait plusieurs passages de la Genèse, notamment celui-ci : « Dieu dit que la lumière se fasse, et la lumière se fit. » Il présente successivement cette phrase en hébreu, en chaldéen, en syriaque, en arabe, en persan, en grec, en latin, en français, et chaque traduction est comparée à la forme celtique qui y correspond. Non content de cela, il prétend établir, dans des chapitres séparés, les rapports existant entre le celtique et les langues les plus opposées entre elles, comme le chinois, le sanscrit, le carabé ou galibi et l'idiome de l'Atti.

Le Brigant était tellement convaincu de la supériorité du celtique armoricain, et en particulier du dialecte de Tréguier, sur toutes les langues de l'univers, qu'il prétendait les expliquer à la première inspection, les expliquer toutes au moyen de ce dialecte, tombé aujourd'hui à l'état de patois. Court de Gébelin, dont il a été parlé plus haut, et le chevalier d'Orsain vinrent un jour lui annoncer qu'un navire marchand avait amené en France un jeune insulaire de l'Océanie. « Ce sauvage, lui dirent-ils, vient d'arriver à Paris; nous l'avons vu, nous l'avons interrogé; mais la langue dont il se sert est tellement différente de toutes celles que nous connaissons, qu'il nous a été impossible de comprendre un seul mot de toutes ses réponses. — Amez-le moi, dit Le Brigant d'un ton assuré. Vous verrez que je l'entendrai, qu'il m'entendra, et que nous pourrions nous entretenir ensemble aussi bien que nous nous entretenons vous et moi. » L'entrevue fut décidée pour le lendemain. A l'heure convenue, l'insulaire fut présenté à Le Brigant devant une société nombreuse. Il débuta d'abord par de nombreux salamales, après quoi il prononça quelques paroles tout à fait inintelligibles pour tous les assistants, excepté toutefois pour notre savant Breton, qui les leur traduisit à l'instant. « Il me présente ses respects, dit-il, et me demande comment je me porte. » Le Brigant ne fit point attendre sa réponse. Elle fut faite dans une langue tout aussi intelligible que l'avait été celle de la demande. Le colloque continua ainsi durant quelques instants. Le Brigant, tout oreilles, traduisait et répondait sans aucune hésitation, lorsque les auditeurs, ou plutôt les spectateurs, ne pouvant plus maîtriser leur hilarité la laissèrent éclater. Ils apprirent à Le Brigant que son interlocuteur, loin d'appartenir aux îles de la Société, était un sauvage du faubourg Saint-Marceau. Sans se déconcerter, notre celtomane s'écria avec emphase : « N'importe, messieurs, sachez qu'il n'y a et qu'il ne peut y avoir dans l'univers un mot qui ne soit celtique : *Celtica negata, negatur orbis*. »

CELTOMANIE s. f. (sél-to-ma-ni — rad. celtomane). Manie de certains savants systématiques, qui voyaient dans le celtique l'origine de la plupart des langues de l'Europe, et particulièrement de la langue française, ou même la langue primitive d'où toutes les autres étaient dérivées.

CELTORIENS ou **CELTORII**, tribu ligure de l'ancienne Gaule méridionale, chez les Sa-

lyes, à l'E. d'Aquæ-Sextiæ (Aix). Quelques auteurs les confondent avec les Selteri.

CELUI, CELLE; pl. **CEUX, CELLES** pron. démonstr. (se-lui, sè-le, seu, sè-le — de ce et lui). Ce mot, non suivi des particules *ci* ou *là*, s'emploie toujours avec les relatifs *qui*, *que*, *dont* ou avec *de*; il n'y a à cette règle qu'une exception que l'on verra plus loin, et encore est-ce par ellipse que le relatif est supprimé dans ce cas.

— *Celui qui*, La personne qui : *CELUI qui veut et qui peut est semblable à Dieu*. Je connais *CEUX* qui vous ont dit cela. Donnez à *CEUX* qui ont fait. *La beauté des créatures fait connaître CELUI qui en est l'auteur*. (Pasc.) *Une de mes aversions, c'est de prôner CEUX qui m'appartiennent*. (Boss.) *CELUI à qui personne ne plait est plus malheureux que CELUI qui ne plait à personne*. (La Rochef.) *L'honnêteté d'une femme n'est pas dans les grimaces; il sied mal de vouloir être plus sage que CELLES qui sont sages*. (Mol.) *Une femme insensible est CELLE qui n'a point encore vu CELUI qu'elle doit aimer*. (La Bruy.) *L'harmonie la plus douce est le son de la voix de CELLE que l'on aime*. (La Bruy.) *La considération n'enivre pas CELUI qui en jouit et n'humilie pas CELUI qui l'accorde*. (Fonten.) *Rien n'existe que par CELUI qui est*. (J.-J. Rouss.) *Une femme a besoin d'admirer CELUI qu'elle aime*. (La Rochef.) *Malheur à CEUX qui remuent le fond d'une nation*! (Rivarol.) *Une femme ne pardonne jamais à CELUI qu'elle aime la joie qu'elle ne cause pas*. (Mme E. de Gir.) *CEUX à qui tout le monde convient ne conviennent ordinairement à personne*. (Mme Guibert.) *CELUI qui trouve un bon genre gagne un fils; mais CELUI qui en trouve un mauvais perd une fille*. (L.-J. Larcher.)

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

Celui qui fait tout vivre et qui fait tout mourir,
S'il donne l'être à tout, l'a-t-il pu recevoir?

— *Se rapporte le plus souvent à une personne, à une chose définies, exprimées par un antécédent : Le plus malheureux des hommes est CELUI qui fait le plus de malheureux*. (Fén.) *Les grandeurs naturelles sont CELLES qui sont indépendantes de la volonté des hommes*. (Fonten.) *De deux hommes de lettres, CELUI qui est le plus riche est ordinairement CELUI qui est le plus pauvre*. (D'Alemb.) *L'âme supérieure n'est pas CELLE qui pardonne, c'est CELLE qui n'a pas besoin de pardon*. (Chateaub.) *L'homme le plus heureux est CELUI qui a le moins de besoins*. (Girard.) *Le meilleur gouvernement est CELUI qui est l'expression la plus complète de la justice*. (Vacherot.)

Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.

— *Quelquefois le relatif qui et le verbe être, dont il serait l'antécédent, sont supprimés après celui : Le goût de la philosophie n'était pas CELUI dominant*. (Volt.) *Mon père était graveur de profession; il cultivait aussi la peinture et voulait s'adonner à CELLE en email, bien moins par goût que par spéculation*. (Mme Roland.) *Le système atlantique comprend toutes les montagnes qui bordent l'Océan Atlantique et la Méditerranée, depuis CELLES appelées montagnes Noires, près du cap Bojador, jusqu'au désert de Barab*. (M.-Br.) Cette tournure rapide tombe en désuétude.

— *Il n'y a celui, celle qui, se disait autrefois pour Il n'est personne qui : IL N'Y AVAIT CELUI qui ne prêtait une prochaine rupture avec la famille de Lorge, de l'humeur si connue de M. Lauzun*. (St-Sim.) C'est littéralement l'expression latine non est qui, expression aussi logique que concise et qui signifie proprement Celui qui... n'est pas : *Non est qui putet*, Celui qui pense n'est pas, il n'est personne qui pense.

— *Celui de*, La personne ou l'objet défini qui appartient à, qui a rapport à : *Prends ton livre et laisse CELUI de ton frère*. Au lieu de la porte de droite, je pris CELLE de gauche. Le plaisir le plus grand est de faire CELUI d'autrui. (La Bruy.) *Il y a trois tribunaux qui ne sont presque jamais d'accord : CELUI des lois, CELUI de l'honneur et CELUI de la religion*. (Montesq.) *L'influence du luxe se répand sur toutes les classes de l'Etat, même sur CELLE du laboureur*. (Marmontel.) *Pour empêcher que son peuple ne se fondît parmi les peuples étrangers, Moïse lui donna des mœurs et des usages inaltérables avec CEUX des autres nations*. (J.-J. Rouss.) *On ne fait son bonheur qu'en s'occupant de CELUI des autres*. (B. de St-F.) *La question de l'origine de la parole est la même que CELLE de l'origine des idées*. (J. de Maistre.) *Le monopole du pouvoir n'appartient pas CELUI des lumières*. (B. Const.) *La personne ou l'objet défini, parmi d'autres personnes ou d'autres objets : C'est CELUI de tous qui a le plus de talent. Il remercia CEUX de ses amis qui lui offraient leurs services. Vous pouvez garder CELUI de ces livres qui vous conviendra le mieux*. *Avec un verbe à l'infinitif, l'acte, le fait ou l'objet défini qui consiste à : L'art d'assaisonner les plaisirs n'est pas CELUI d'en être avare*. (J.-J. Rouss.) *Le premier besoin de l'âme est CELUI d'aimer et d'être aimé*. (Alibert.) *Après le plaisir d'admirer soi-même une femme aimée vient CELUI de la voir admirer par tous*. (Balz.)

— Fam. et très-pop. *Avoir celui de*, *Avoir*

l'honneur de : *J'ai CELUI de vous dire que je suis votre serviteur*.

— *Celui-ci, celle-ci*, Cette personne ou cette chose-ci : *CELUI-ci répondit que... CELLE-ci prétendit que... Laissez ce fruit*, *CELUI-ci vaut mieux*. *Ces fruits ne sont pas mûrs, CEUX-ci le sont*. *Il s'applique particulièrement à la personne ou à la chose la plus rapprochée dont on a parlé en dernier lieu :*

La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble,
Celui-ci n'était pas encore privé des yeux.

Après sombre hiver, gai printemps;
Après joli temps, triste pluie;
Après celle-ci, le beau temps.

Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.

— *La chose dont on va parler : Le plus beau et le plus difficile de tous les préceptes est CELUI-ci : Connais-toi toi-même*.

— *Celui-là, celle-là*, Cette personne ou cette chose-là : *Quel lièvre demandez-vous? CELUI-là. De toutes ces dames, CELLE-là est la plus aimable. Celui qui accepte la vérité sans l'examiner, CELUI-là ne croit pas*. (Laboulaye.) *Quand deux personnes ou deux choses sont mises en opposition, celui-là, celle-là désignent ordinairement la personne ou la chose la plus éloignée ou dont on a parlé d'abord : Laissez ce livre-ci et allez prendre CELUI-là. Washington ne ressemble pas à Napoléon; CELUI-là n'était pas un despote*. (Guizot.) *Il Souvent celui-là ou celle-là ne se rapporte pas à un nom exprimé, mais à une idée que le contexte fait comprendre et qui devrait proprement être figurée par le mot cela, mot qui remplit en français les fonctions d'un pronom du genre neutre : Il a écrit au ministre! Oh! CELLE-là est trop forte (cela est trop fort). Vous mariez, vous, mon père! — Moi-même, en propre personne. — Je ne m'attendais pas à CELUI-là*. (Regnard.)

— *Celui-ci... celui-là, Celle-ci... celle-là*. Quand celui-ci et celui-là ou celle-ci ou celle-là sont mis en opposition, le premier désigne la personne ou la chose la plus rapprochée ou dont a parlé en dernier lieu, le second la personne ou la chose la plus éloignée ou dont on a parlé en premier lieu : *Ces deux tableaux sont beaux; mais CELUI-ci excelle par le coloris, CELUI-là par le dessin. Napoléon et César se ressemblent en ceci : CELUI-ci tenta de tuer une république et CELUI-là réussit à en tuer une. Deux sortes de gens fleurissent dans les cours et y dominent dans divers temps, les libertins et les hypocrites; CEUX-LÀ gaîment, ouvertement; CEUX-ci finement, par des artifices*. (La Bruy.) *Chaque île a ses brises de mer et de terre qui soufflent, CELES-ci le jour et CELES-LA la nuit*. (M.-Br.)

Tel est l'avantage ordinaire
Qu'ont sur la beauté les talents :

Ceux-ci plaissent dans tous les temps,
Celle-là n'a qu'un temps pour plaire.

Dans une ménagerie
De volatiles remplie
Vivaient le cygne et l'oïsson;
Celui-là destiné pour les regards du maître,
Celui-ci pour son goût.

— *S'emploient souvent comme simple énumération et signifient, l'un, l'autre; Les uns, les autres : CELUI-ci meurt dans les prospérités et dans les richesses; CELUI-là dans la misère et dans l'amertume de son âme*. (Fléch.) *Nous vivions dans un temps où la religion n'est plus considérée que comme un moyen par CEUX-ci, comme une poésie par CEUX-LÀ*. (Balz.) *CELUI-ci allonge sa roture d'un nom de terre, CELUI-LÀ d'un nom de ville ou de rue; l'un exploite son département ou son canton, l'autre son village ou sa métairie*. (Liadières.) *Quelquefois, dans l'opposition ou dans l'énumération, on remplace l'un des termes celui-ci et celui-là par l'autre : CELLE-LÀ est un vrai bureau d'adresses, et cette AUTRE-CI sait toutes les nouvelles*. (Boss.) *Il Servent quelquefois pour exprimer une opposition ou une énumération de personnes indéterminées : Je vous réponds qu'après ma mort toutes ces inepties deviendront autant de faits incontestables, parce que M. l'un et M. l'autre, et Mme CELLE-ci et Mlle CELLE-LÀ, toutes gens de haute probité, les auront attestées*. (J.-J. Rouss.) En ce sens, on emploie plus généralement un tel ou une telle répétée.

— *Celui-là, celle-là qui, que ou dont*, S'emploient autrefois dans le sens de celui, celle qui, que ou dont : *Il n'y a point de doctrine plus propre à l'homme que CELLE-LÀ qui instruit de sa double capacité de recevoir et de perdre la grâce*. (Pasc.)

Notre galant vous lorgne une fillette
De celles-là que je viens d'exprimer.

Chacun s'égare, et le moins imprudent
Est celui-là qui plutôt se repent.

Le fœt qui dévora Gomorrhe
Ne fut jamais si véhément
Que celui-là qui me dévore.

— *Quelques écrivains modernes ont tenté de faire revivre cette trop lourde expression :*

N'est-ce pas un préjugé bien sublime que CELUI-LÀ qui vous fait croire fermement que vous reverrez ceux que vous pleurez, et que votre existence ne finit pas au fossageur? (E. Sue.) *Il S'emploie encore aujourd'hui lorsque qui, que, dont est placé après le verbe dont celui-là est le sujet : CELUI-LÀ réussit qui persévère. CELUI-LÀ est riche qui reçoit plus qu'il ne consomme*. (La Bruy.) *CELUI-LÀ est pauvre dont la dépense excède la recette*. (La Bruy.) *CELUI-LÀ est bon qui fait du bien aux autres*. (La Bruy.) *En amour, CELUI-LÀ est le bienfaiteur qui veut bien recevoir de l'autre*. (A. Karr.) *CELUI-LÀ seul mérite le titre de bienfaisant, qui fait le bien avec persévérance*. (Lemontey.) *Il Celui-ci ou Celui-là qui, que, dont s'emploie aussi lorsque l'objet qu'il désigne est mis en opposition avec d'autres, et qu'il s'agit de le préciser par exclusion : De ces deux témoins, c'est CELUI-ci qu'il faut croire. Parmi tous ces moyens, c'est à CELUI-LÀ que je m'arrêtais. Heureux ceux devant qui l'on tremble; il n'y a plus que CEUX-LÀ qui aient des flatteurs*. (Mme E. de Gir.)

Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute
Armé de diamant, qui tenta cette route
Et le premier osa l'abîme défer.

— *Celui-là de*, S'employait autrefois dans le sens de *Celui de* :

Il n'est enseignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée.

— *Pop. Celle-ci est pour... Je vous écris cette lettre pour... CELLE-CI EST POUR VOUS dire que je me porte bien*.

— *Gramm.* Le pronom démonstratif *celui* n'est jamais employé d'une manière absolue; il est presque toujours complété par un mot précédé de la préposition *de* ou par une proposition commençant par un pronom relatif ou conjonctif. Ce serait une faute de le compléter par un adjectif, et si l'on trouve un grand nombre d'exemples où il est suivi d'un participe, ces exemples sont condamnés par la plupart des grammairiens. Montesquieu a écrit : *On confondait la blessure faite à une bête et celle faite à un esclave*; mais cette construction blesse aujourd'hui l'oreille. Personne n'oserait écrire : *Il faut serrer les bons fruits et jeter CEUX mauvais*; on doit dire : *ceux qui sont mauvais*. Devant une locution adjectivale, la prohibition est moins absolue et Barthélemy n'a pas craint de dire : *Les Athéniens ont trois espèces de monnaies : celles en argent sont les plus communes*.

CELUNE (lu), petite rivière de France, dans le département de la Manche, prend sa source près de Barenton, reçoit la Cance, le Beuvron, et se jette dans la baie du Mont-Saint-Michel, après un cours de 60 kilom.

CÉLY (Jérôme-Marie-Eon, comte de), général et graveur français, né à Bayeux en 1734, mort en 1817. Il fit les campagnes d'Allemagne de 1757 à 1763, fut choisi comme aide de camp du maréchal de Broglie, pour porter à Louis XV les drapeaux pris à l'ennemi au combat de Hegenheim en 1763. Ayant refusé, en 1791, le grade de lieutenant général, il émigra et commanda, l'année suivante, le bataillon de la noblesse de Bretagne à l'armée des princes. Il fit les campagnes de 1796 et de 1797 sous les ordres du prince de Condé. Appelé au commandement de Calais, lors de la rentrée des Bourbons (1814), il fut la même année promu au grade de général de division. Grand amateur des arts, il s'adonna à la gravure et y montra du talent. Il a gravé des portraits et d'autres sujets, et ses œuvres sont aujourd'hui fort recherchées des collectionneurs.

CÉLY-EN-BIERRE, village et commune de France (Seine-et-Marne), arrond. et à 14 kilom. S.-O. de Melun, sur le coteau qui borde la rive droite du Rebas; 547 hab. Cerises renommées. Eglise du XIII^e siècle, avec fragments de vitraux du X^e siècle et une belle grille en bois sculpté de la Renaissance. Ancien château bâti par Jacques Cœur.

CÉLYPHE s. m. (sé-li-fe — du gr. *keluphos*, écaillé). Genre de diptères, de la famille des athéricères, tribu des muscides.

— *Encycl.* Ce genre de diptères présente les caractères suivants : bouche dépourvue de trompe; chaperon presque perpendiculaire, nu, largement échanuré à son extrémité; corps ovo-hémisphérique; écusson très-grand, couvrant tout l'abdomen et les ailes; corselet bombé. L'écusson, qui est ovale et élargi en arrière, est formé de deux téguements : le supérieur corné et fortement bombé, l'inférieur membraneux et aplati. Il présente ainsi une cavité qui serait, d'après Macquart, remplie d'un fluide propre à augmenter ou à diminuer le poids de l'insecte, et par suite à ralentir ou à accélérer le vol. On connaît deux espèces de *célyphes*, qui habitent Java et les Indes orientales.

CEMADE s. m. (se-ma-de). Mamm. Faon du cerf.

CEMBALO s. m. (sain-ba-lo, ou à l'italienne tchém-ba-lo — mot ital.) Mus. Mot que l'on employait dans les anciennes partitions pour désigner le clavecin.

CEMBEL s. m. (san-bél). Joute, tournoi. *Assemblée*. *Danse, fête villageoise*. *Vieux mot*.

CEMBELER v. n. ou intr. (san-be-lé — cembel). Jouter, combattre dans un tournoi. || Vieux mot.

CEMBRO s. m. (sain-bro). Bot. Espèce de pin dont les graines sont comestibles comme celles du pin pignon.

— **Encycl.** Le pin *cembro* (*pinus cembra*) est un grand arbre à racines pivotantes et à feuillage assez touffu, formant un couvert épais. Il croît dans les régions montagneuses de l'Europe, surtout dans les parties élevées et froides. En France, on ne le trouve que dans les Alpes, encore y est-il peu répandu. Il paraît s'accommoder de toutes les expositions et de tous les sols un peu humides; il préfère néanmoins un terrain substantiel, frais, profond et divisé. Les fonds pierreux lui sont contraires. On le propage de graines que l'on récolte, dans ce but, en étendant des toiles sous les arbres, à l'époque de la maturité. Comme la graine est quelquefois rare et demande quelques soins, on sème ordinairement en pépinière. Les jeunes plants craignent moins le froid que le soleil. La croissance en est lente; mais, comme le pin *cembro* vit plusieurs siècles, il peut atteindre de très-grandes dimensions. On le trouve, dans plusieurs contrées de l'Europe, formant des forêts assez étendues, soit seul, soit mêlé avec l'épicéa et le mélèze. Son bois, facile à travailler, est recherché pour les constructions, la menuiserie et la sculpture; il est estimé aussi pour le chauffage. Bien qu'il soit riche en résine, on ne l'a pas jusqu'à présent exploité sous ce rapport. L'amaré, un peu moins grosse que celle du pin pignon et entourée comme celle-ci d'un noyau dur, est douce, bonne à manger et très-nourrissante; on en extrait une huile d'une saveur assez agréable, qu'on emploie dans l'économie domestique.

CEMELANUM ou **CEMENELIUM**, ville de l'ancienne Gaule Narbonnaise, appelée aussi *Cemelon* par Pliny, à 3 kilom. N. de Nice; elle était considérable. Elle fut détruite par les Lombards en 737.

CÉMENT s. m. (sé-man — lat. *cementum*, moellon). Céramiq. Nom donné à tout corps ayant la propriété de diviser dans la pâte les molécules de l'alumine et de permettre à l'eau qu'elle renferme de s'évaporer facilement; *Les argiles apyres, brûlées fortement, et les corps siliceux, sont les meilleurs ciments.* (Flamm.)

— **Chim.** et **Métall.** Substance dont on entoure un corps métallique pour le soumettre à la cémentation, c'est-à-dire pour déterminer en lui, au moyen du feu et de cette substance, certaines combinaisons ou décompositions.

— **Anat.** Substance qui entre dans la composition des dents de certains mammifères.

— **Encycl.** V. CÉMENTATION.

CÉMENTATION s. f. (sé-man-ta-si-on — rad. *cémenter*). Métall. Opération qui a pour but de modifier les propriétés d'un métal, en le combinant avec une substance mise en contact avec lui et soumise à une forte chaleur : *La cémentation du fer le transforme en acier.*

— **Encycl.** Le fer combiné directement avec le carbone produit l'acier de *cémentation* ou *acier poulé*; les qualités de cette espèce d'acier varient selon la nature du fer employé, la conduite et la durée de la *cémentation*. Il se forge assez facilement et se soude bien avec le fer et avec lui-même; il perd de sa dureté et de ses qualités chaque fois qu'on le met au feu; de plus, il repasse assez promptement au fer doux. Avant la trempe, cet acier a une couleur lamelleuse; après cette opération, sa cassure présente un grain plus fin et plus égal que celui de l'acier naturel; sa couleur grise tire un peu sur le blanc. Pour lui donner plus d'homogénéité, on le corroie comme l'acier naturel, et l'on obtient par ce procédé le produit connu dans le commerce sous le nom d'*acier corroyé*. En cémentation de nouveau l'acier de première *cémentation* corroyé, on obtient encore, par le corroyage, un acier très-homogène, se soudant bien et susceptible d'un beau poli; ce produit de deuxième *cémentation* est appelé dans le commerce *acier à éperon*.

La nature des *ciments* diffère d'ailleurs suivant le métal que l'on traite et le but que l'on veut atteindre. Le *cément* que l'on emploie pour faire l'acier dit de *cémentation* n'est autre chose que du charbon de bois en poudre. On ajoute ordinairement au charbon une ou plusieurs autres substances, telles que du cuir brûlé, de la suie, du sel marin, des cendres de bois; chaque ouvrier possède à ce sujet sa recette, qu'il regarde comme la meilleure et qu'il cache avec soin. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces substances ne sont pas indispensables; car, ainsi qu'on l'a souvent constaté, on obtient d'excellent acier avec le charbon seul. Toutefois, il n'est pas impossible que l'addition des cendres, de la suie et du sel ne facilite un peu la *cémentation*; mais cette dernière substance doit être en petite quantité, parce qu'elle a l'inconvénient de durcir l'acier et de le rendre un peu aigre. Le meilleur charbon est celui de chêne; il doit être partie à l'état pulvérisé, partie concassé en morceaux dont le volume ne dépasse pas 0 m. cub. 02. Dans les ateliers d'impression sur tissus, on achète les molettes matriées des cylindres avec un *cément* dont la qualité, dit le

chimiste Persoz, mérite d'autant plus d'attention que le résultat de la gravure en dépend presque entièrement. Il est formé d'un mélange de charbon animal, de vieilles semelles calcinées, le tout additionné d'une petite quantité de prussiate de potasse ou de cyanure de potassium. Pour donner aux objets de cuivre ou de bronze ordinaire l'aspect du bronze antique, on se sert de divers *ciments*, dont les deux plus employés se composent, l'un de sel ammoniac, de bioxalate de potasse et de vinaigre incolore, l'autre de sel ammoniac, de bitartrate de potasse, de sel ordinaire, d'eau et d'azotate de cuivre. Parmi les substances désignées sous le nom de *cément*, nous citerons encore celle que l'on emploie pour donner à la bijouterie d'imitation la couleur de l'or fin, qui consiste en un mélange de sel ordinaire, d'alun, d'eau et d'acide hydrochlorique. Nous reviendrons, du reste, sur tous les *ciments* en parlant des divers métaux au travail desquels ils sont appliqués.

La composition ordinaire du *cément* varie ainsi qu'il suit, selon la nature du fer :

	Pour les fers mous.	Pour les fers durs.
Suie.	8 parties.	4 parties.
Charbon de bois.	4 —	4 —
Cendre de bois.	4 —	8 —
Sel marin.	3 —	3 —

Le charbon animal passe pour agir plus efficacement que le charbon de bois; on le prépare avec de la corne, des peaux, du cuir, suffisamment brûlés pour se réduire en poudre.

On se sert de la *cémentation* pour acieriser la surface des pièces en fer forgé, pourvu que ce dernier soit pur; c'est ainsi que l'on acière les tables d'enclume, les chapes, les têtes de bielle, et que, par un procédé connu sous le nom de *trempe en paquet*, on cimente superficiellement de petites pièces de fer.

On procède à la *cémentation* en stratifiant, dans une boîte ou caisse en tôle, en fonte ou même en terre, les pièces à cimenter, avec un mélange de matières en poudre grossière que l'on nomme *cément*; on ferme ensuite la boîte aussi hermétiquement que possible, en lutant avec parties égales de sable et d'argile; puis on la place au milieu d'un foyer ou dans un four, pour l'élever à la chaleur rouge et l'y maintenir d'une demi-heure à une heure au plus. Au bout de ce temps, les pièces sont cémentées à une profondeur de 0 m. 0005 à 0 m. 001, et tout ce que contient la boîte est promptement jeté dans l'eau pour opérer la trempe.

Un moyen très-rapide de cimenter le fer à une assez grande profondeur consiste à le plonger dans de la fonte en fusion; mais ce moyen, que l'on ne peut employer qu'accidentellement, ne constitue pas un procédé industriel.

CÉMENTATOIRE adj. (sé-man-ta-toi-re — rad. *cément*). Chim. Qui sert à la cémentation : *Poudre cémentatoire.* || *Cuivre cémentatoire.* Cuivre précipité par le fer d'une dissolution de sulfate.

CÉMENTÉ, ÉE (sé-man-té) part. pass. du v. *Cimenter* : *Acier cémenté.*

CÉMENTER v. a. ou tr. (sé-man-té — rad. *cément*). Métall. Soumettre à la cémentation : *Cimenter le fer.* || *Pour rendre l'acier parfaitement malléable, il suffit de le cimenter avec de l'oxyde de fer.* (Franeœur.)

Se cimenter v. pr. Etre cémenté : *Le fer se cimenter par divers procédés.*

CÉMENTEUX, EUSE adj. (sé-man-teu, eu-se — rad. *cément*). Métall. Qui a les caractères du *cément* : *Enduit cimenteux.* || *Matériau cimenteux.* || *Poudre cimenteuse.*

CÉMÉTÉRIAL, ALE adj. (sé-mé-té-ri-al, a-le — du lat. *cemeterium*, cimetiére). Qui concerne le cimetiére; qui est situé dans un cimetiére : *Chapelle cémétériale.* || *Monuments cémétériaux.*

CEMIN s. m. (se-main). Forme ancienne du mot CHEMIN.

CEMISE s. f. (se-mi-ze). Forme ancienne du mot CHEMISE.

Le Monsieur, roman publié en 1842 par Paul de Kock. Le sujet en est fort simple. Adhémar de Marilly a épousé une jeune veuve, Mme de Valmeran, qu'il aimait; mais il n'a pu se défendre contre les entraînements de son caractère et les séductions de sa femme de chambre, Pépita, avec laquelle il a eu des relations dont il est résulté, à son insu, un enfant. Sa femme obtient la séparation, et il va mener à Paris la vie de garçon. Il vole de fleur en fleur, sans se fixer à aucune, jusqu'au moment où le hasard le met en présence de Mme de Valmeran, qu'il n'a jamais cessé d'aimer. Il apprend qu'elle fait élever un enfant à la campagne, en conclut qu'elle a manqué à ses devoirs, et se lance à corps perdu dans le tourbillon de la dissipation. Sa fortune ne tarde pas à s'y engloutir. Notre étourdi prend alors une résolution courageuse; il se résigne à gagner sa vie par son travail. Là commence le châtimement de ses fautes; il se retrouve en face de ses différentes conquêtes, et est obligé d'abandonner l'une après l'autre toutes les places qu'il occupait successivement. La noblesse de son cœur se révèle dans le malheur. La vie de débâche qu'a menée Pépita l'a conduite à la misère; elle se meurt

sans avoir pu lui révéler l'existence de leur enfant, mais ses derniers moments sont adoucis, car Adhémar a généreusement donné son dernier argent pour qu'elle ne connût pas les privations. Bientôt il apprend que, loin d'être coupable comme il l'avait cru, sa femme a recueilli l'enfant de l'adultère. Il vole à ses pieds, obtient son pardon et commence une existence rangée et heureuse.

Jusqu'ici le roman ne répond guère au titre, et le lecteur va demander : *ét Ce Monsieur?* Ce monsieur est un personnage qui ne joue qu'un rôle muet, mais il tient tous les fils de l'action et apparaît toujours dans les circonstances critiques aux yeux d'Adhémar, comme la personnification vivante des remords. Ainsi que les Furies vengeresses des anciens, il s'attache aux pas du malheureux, et son rire sinistre semble applaudir à chaque folie nouvelle. C'est une espèce de Méphistophélès en chapeau noir, qui finit par pardonner à Adhémar, en lui révélant, sur la tombe de Pépita, l'existence de son enfant et l'innocence de sa femme. Cet homme aimait Pépita, lorsque la faute qu'elle a commise avec Adhémar l'a jetée dans une vie de dissipation; il a juré de se venger et, depuis ce moment, il s'acharne après son rival et met obstacle à la réconciliation de l'époux coupable avec sa femme, en avertissant secrètement cette dernière à chaque nouvelle infidélité de son inconstant époux. Sa haine ne s'arrête que devant un tombeau.

Le caractère qui domine tout le roman est parfaitement tracé; la persistance de cette haine aveugle, qui se venge en frappant un homme dans son bonheur, sans trêve ni relâche, et s'assourit avec persistance, comme si elle accomplissait une mission, est bien dans la nature italienne de l'homme de Pépita. Cet homme, inexorable comme le génie de la vengeance, émeut par sa farouche grandeur, et chaque fois qu'Adhémar se retrouve en face de lui, il chancelle comme s'il se voyait en présence de son remords incarné.

Ce Monsieur est une des plus heureuses créations de Paul de Kock, et, quoique la vérité de certains détails soit parfois un peu nue, le but de l'ouvrage est cependant très-moral : c'est le châtimement de l'adultère. Les observations sont fines, le dialogue est très-vif, les caractères sont vrais. Ce roman sort un peu du genre habituel de l'auteur; le style en est plus élevé et il ne renferme pas de ces peintures risquées qui ont donné à l'auteur tant de lecteurs friands de gaudrioles, et tant de lectrices qui rougissent parfois après avoir lu.

CÉMONE s. m. (sé-mo-ne). Entom. Syn. de PEMPHRIDON.

CÉMORIA s. m. (sé-mo-ri-a). Moll. Genre de gastéropodes établi par Leach en 1820.

CEN, V. par CEN un certain nombre de mots venant du gr. *kenos*, comme, et que l'on écrit à tort par un *é*, ce qui, outre l'irrégularité, a l'inconvénient de les confondre avec les mots dérivés de *kenos*, vide, et même de *kainos*, étrange, nouveau; pour ces derniers, on doit écrire *CEN*.

CENAC-MONCAUT (J.), littérateur français, né dans le Gers en 1814. Il s'est fait connaître par une série de romans qu'il appelle *Romans historiques méridionaux*, par certaines publications politiques que la révolution de 1848 lui inspira et par d'autres dont les événements plus récents furent l'occasion. Deux ouvrages plus importants méritent d'être cités; le premier, intitulé : *Histoire des Pyrénées et des rapports internationaux de la France avec l'Espagne* (1853-1854, 5 vol. in-8); le second : *Voyages archéologiques dans les Pyrénées* (1857, 6 vol.). Nous mentionnerons en outre : *Éléments d'économie sociale* (1847); *Contes populaires de la Gascogne* (1861); *L'Espagne inconnue* (1861); *Histoire de l'amour dans l'antiquité* (1862); *Dictionnaire gascon-français* (1863); *Richesses des Pyrénées françaises et espagnoles* (1864), etc.

CÉNACLE s. m. (sé-na-kle — du lat. *cenaculum*; de *cenare*, souper). Salle à manger, réfectoire; ce mot n'est plus employé en ce sens que dans l'Écriture sainte, pour désigner le lieu où Jésus-Christ célébra la Cène et où les apôtres reçurent le Saint-Esprit : *Ce souffle ébranla le CÉNACLE et consterna les disciples.* (Mass.)

— Par ext. Nom sous lequel on désigne quelquefois la célèbre peinture de Léonard de Vinci, représentant la Cène.

— Par allusion aux apôtres réunis pour célébrer la Cène, Réunion ou parti de gens qui partagent les mêmes idées, ont les mêmes habitudes ou poursuivent un même but : *De tout temps, à côté ou au-dessous des réputations établies, il y a les jeunes groupes fervents et féconds, les CÉNACLES cachés qui seront le règne et la pensée du lendemain.* (Ste-Beuve.) *Sublime si on la considère dans le CÉNACLE des sages dont elle a été l'atmosphère et l'entretien, la philosophie n'est qu'un fait imperceptible si on l'envisage dans l'histoire de l'humanité.* (Renan.)

— **Encycl.** Le *cénacle* des anciens était une salle à manger placée à l'étage le plus élevé. Constantin avait fait construire à Rome un *cénacle* pour y nourrir les pauvres. Il y avait à Jérusalem un édifice de ce nom : c'était une église surmontée d'un dôme, qui, suivant les traditions, aurait été construite sur l'emplacement de la maison où Jésus fit la Cène avec

ses disciples, où le Saint-Esprit descendit sur les apôtres et où le Sauveur leur apparut après sa résurrection. Détruite par les infidèles en 640, cette église aurait été réédifiée par les croisés en 1044, et affectée à des moines augustins par Godefroid de Bouillon.

CENAGE s. m. (se-na-je). Féod. Droit payé au seigneur pour l'autorisation de pêcher dans une rivière.

CÉNAIRE adj. (sé-né-re — du lat. *cama*, souper). Qui a rapport aux repas : *Lois CÉNAIRES.*

CENALIS ou **CENEAU** (Robert), évêque français, né à Paris vers la fin du xve siècle, mort en 1560. Le zèle qu'il montra contre les doctrines des réformés lui valut la protection de François Ier, et il fut nommé successivement évêque de Vence, de Riez, puis d'Avranches. On lui doit : *De liquidorum leguminumque mensuris, seu vera mensurarum ponderumque ratione* (1532); *Pro tuendo sacro cœlibatu* (1545); *Tractatus de utriusque gladii facultate usque legitime* (1546); *Methodus de compescenda hereticorum ferocia* (1557); *Historia Gallica* (1557), etc.

CÉNANGIENS s. m. (sé-nan-ji'-ain — rad. *cénangion*). Bot. Groupe de champignons ayant pour type le genre *cénangion*.

CÉNANGION s. m. (sé-nan-ji-on — du gr. *kenos*, vide; *aggeton*, vase). Bot. Genre de champignons, formé aux dépens des pézizes, auxquelles il paraît devoir rester réuni : *Le CÉNANGION ferrugineux croît abondamment sur les rameaux du pin sylvestre.* (Léveillé.)

CÉNARRHÈNE s. m. (sé-nar-rè-ne — du gr. *kenos*, inutile; *arrhén*, mâle). Bot. Genre d'arbres, de la famille des protéacées, comprenant une seule espèce, qui croît dans la Tasmanie.

CENCHET s. m. (san-chè). Sangle, ceinture. || Vieux mot.

CENCHRÈES (en latin *Cenchreae*), ville de l'ancienne Grèce, dans le Péloponèse, à l'isthme de Corinthe, sur le golfe Saronique. C'est là que se trouvaient les bains d'Hélène, si célèbres dans l'antiquité. La source thermale qui les alimentait est encore très-fréquentée par les Grecs modernes.

CENCHRIS s. m. (sain-kri-ss). Erpét. Espèce de serpent du genre boa.

— Ornith. Nom que quelques-uns ont donné à la cresserelle.

CENCHRITE s. f. (san-kri-te — du gr. *kechros*, millet). Minér. Nom donné à de petits corps organisés fossiles, de forme ronde, présentant l'apparence de petits grains de millet agglomérés.

— Nom donné par Pliny à des diamants petits comme des grains de millet.

CENCHROBOLES, guerriers imaginaires cités par Lucien et qui allaient au combat montés sur de grands oiseaux couverts d'herbes au lieu de plumes.

CENCHROMA s. m. (sain-kro-ma — du gr. *kenos*, vague; *chrôma*, couleur). Entom. Genre de coléoptères tétramères, de la famille des cureulionides.

CENCHRUS s. m. (sain-kruss — du gr. *kechros*, millet). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des panicées, comprenant un petit nombre d'espèces, presque toutes annuelles, qui croissent dans les régions tropicales des deux continents.

CENCI, noble et ancienne famille romaine (Cincia), qui prétendait descendre du consul Cincius. Au xe siècle, elle a donné un pape, Jean X, ce fameux amant de la belle Théodora, dont l'amour le fit successivement arriver à l'épiscopat et au trône pontifical. Ces immenses amours amenèrent des troubles qui ensanglantèrent la ville éternelle; Marozia, sœur de Théodora, s'empara de Rome par la force des armes, tua Pierre Cenci, frère de Jean et jeta celui-ci dans un cachot, où il mourut par suite du poison ou de toute autre cause. Le bruit courut qu'on l'avait trouvé mort dans le lit de Théodora, et la superstition populaire imagina que le diable l'avait étranglé en punition de ses crimes.

Il semble que cette famille ait été vouée à une triste célébrité. Au xvie siècle, sous le pontificat de Pie V, un Cenci fut cardinal-évêque de l'Eglise, et accrut considérablement les richesses de sa maison par ses dilapidations. Son fils, le comte François Cenci, fut le plus cruel et le plus perfide de ces féroces barons romains de la fin du xvie siècle, qui ne tenaient à la civilisation que par le raffinement du vice et par l'hypocrisie des mœurs. Il ne fallut rien moins que la main de fer du pape Sixte-Quint pour contenir l'audace de ces brigands titrés, qui ne vivaient qu'entourés de sicaires dévoués, instruments de leurs violences et de leurs rapines.

On raconte qu'un jour Sixte-Quint, ayant invité au Vatican les plus puissants des nobles romains, tels que Colonna, Orsini, Savelli, Cenci, etc., après une agréable causerie, s'approcha d'une fenêtre qui dominait la ville, et leur dit : « Ou ma vue, affaiblie par l'âge, me trompe, ou les créneaux des palais de vos seigneuries sont ornés ce matin d'étranges objets; allez donc voir ce que c'est et faites-le-moi savoir, je vous prie. » C'était les cadavres des bandits auxquels les palais des barons servaient de refuge. Le pape les avait fait pendre tous sans miséricorde aux créneaux

des palais. Il alla plus loin : il fit pendre quelques-uns des seigneurs les plus audacieux, comme Marco Sciarra et le duc d'Amalfi, qui, à l'abri des murailles escarpées de leurs châteaux forts, avaient organisé dans les provinces un véritable brigandage, semblables en ceci à certains barons français du moyen âge. Revenons aux Cenci.

François Cenci, homme de crimes, avait mérité cent fois l'échafaud ; mais il achetait l'indulgence du gouvernement pontifical et s'assurait à prix d'or l'impunité de ses forfaits. En 1598, il fut assassiné dans son château de Rocca-Petrella. Il laissait une fortune immense et trois enfants : JACQUES, BÉATRIX et BERNARDIN, pour lesquels il avait toujours manifesté une haine profonde, ou selon d'autres, sur lesquels il avait cherché à satisfaire des passions infâmes et contre nature. Ces infortunés furent accusés de parricide, et Lucrèce, seconde femme du vieux comte, fut accusée de complicité avec eux. Ils furent condamnés à mort et exécutés, à l'exception de Bernardin, qui n'avait que douze ans. Le pape donna leurs biens à ses propres parents, les Aldobrandini et les Borghèse. Cette spoliation souleva l'indignation générale, et les successeurs de Clément VIII, cédant à ce sentiment universel de réprobation, restituèrent une partie des biens confisqués aux héritiers de Jacques Cenci. Les procès soulevés par les Cenci durèrent des siècles, et il n'y a guère qu'une cinquantaine d'années que les tribunaux de Rome retentissaient encore des anciens litiges entre le prince Borghèse et le comte Bolognetti-Cenci.

CENCI (Béatrix), surnommée la *Belle Parricide*, appartenait à cette puissante famille romaine dont nous venons d'ébaucher les grands traits d'histoire. Fille de François Cenci, elle fut victime de l'affreuse dépravation de son père. Ne trouvant point auprès du pape la protection qu'elle sollicitait, elle se ligua avec un de ses frères et avec sa belle-mère Lucrèce Petroni, pour faire assassiner l'indigne vieillard pendant son sommeil. Tel est le récit de Muratori. Suivant une autre version, Béatrix et ses parents n'auraient eu aucune part au meurtre et seraient morts victimes d'une trame infâme ourdie par leurs ennemis. Quoi qu'il en soit, les frères et la belle-mère de Béatrix, livrés à la torture, finirent par s'avouer coupables ; mais Béatrix, qui n'avait que seize ans, subit avec une constance héroïque les plus atroces tourments et ne cessa de protester de sa innocence. On a dit pourtant qu'elle perdit courage quand elle se vit menacée de voir tomber ses beaux cheveux sous les ciseaux du bourreau, et qu'elle laissa échapper un demi-aveu pour les conserver jusqu'à sa mort ; mais nous ne savons jusqu'à quel point cette assertion est digne de confiance.

L'exécution de Béatrix et des Cenci excita la pitié générale. Les Romains de l'époque, ne pouvant croire à la culpabilité d'une jeune fille si belle et si courageuse, maudirent unanimement la cruauté de Clément VIII (Hippolyte Aldobrandini), qui, pour enrichir sa famille (c'était du moins ce qu'on répétait partout), n'avait pas hésité à verser le sang de « la plus belle, la plus fière et la plus malheureuse des vierges romaines ». On trouve les preuves de cette réprobation dans les chroniques du temps et dans un sonnet sur la mort de Béatrix par le poète Massini, qui était présent à l'exécution. Béatrix légua ce qu'elle possédait aux jeunes filles pauvres de Rome, qui rendirent de touchants hommages à sa mémoire.

Le travail historique le plus récent sur Béatrix Cenci est la *Storia di Beatrice Cenci*, par Carlo Tito Dalbono (Naples, 1864), composition indigeste, mais écrite d'après les sources et les documents originaux, pièces judiciaires et autres. Il résulte péremptoirement de ce récit que les relations incestueuses et le parricide sont également vrais.

La vie si dramatique de Béatrix Cenci a été étudiée au point de vue romanesque et historique par plusieurs écrivains. V. BÉATRIX.

Guido Reni, dans un portrait célèbre, a conservé les traits et l'angélique douceur de son visage ; les lignes pures de son front, ses yeux d'un bleu céleste, sa gracieuse fossette au menton et sa magnifique chevelure blonde, qui devait tomber sous la main du bourreau. Le tableau de Guido Reni a été reproduit par la gravure, notamment par M. Calamatta, et il a inspiré un autre chef-d'œuvre : la *Béatrix Cenci marchant au supplice*, de Paul Delaroche.

Cenci (LES), tragédie en cinq actes et en vers, par Percy Bysshe Shelley. Dans cette belle œuvre, où la splendeur de la tragédie grecque s'allie aux énergiques et sombres beautés des œuvres du moyen âge, le génie de Shelley, contenu et concentré par les nécessités du sujet, apparaît dans son jour le plus favorable. Béatrix n'est plus seulement, dans la pensée du poète, la douce enfant souillée par un amour infâme et qui, forcée de choisir entre un second inceste et le parricide, met sa vertu sous la garde des dieux infernaux, elle devient le symbole de l'innocence opprimée. Contre elle se liguèrent toutes les mauvaises passions que foment le despotisme. L'avarice du pape favorise les monstrueux débordements du vieux Cenci, que sa longue impunité pousse aux crimes les plus odieux, au meurtre de ses fils, au déshonneur de sa fille. Shelley a voulu rendre la religion complice de ces énormes forfaits : il la montre absolvant à prix d'or le vice audacieux ; il la

montre encore servant de masque aux trahisons les plus infâmes. C'est ainsi qu'il place auprès de Béatrix menacée, tremblante, un jeune ambitieux, neveu du cardinal, destiné aux plus hautes dignités ecclésiastiques, qu'elle regarde un moment comme son défenseur naturel. Orsino, c'est son nom, a promis de renoncer pour elle aux grandeurs qu'il attendaient. Nulle pitié, nulle générosité au fond de ce cœur vicié par l'astucieuse politique de la caste à laquelle il doit appartenir un jour ; nul remords chez ce prêtre futur, qui sait déjà comment le remords s'exploite. Ses désirs immenses sont à peine contenus par la crainte de se démasquer trop tôt et par le respect involontaire que commande aux plus effrénés l'imposante sérénité d'une âme sans reproche. Ce caractère, simplement et fortement dessiné, fournit à Shelley des effets éminemment tragiques, et nous ne connaissons pas, dans le théâtre anglais moderne, une scène supérieure à celle où Béatrix Cenci, toute palpitante d'horreur, après l'horrible lutte où elle a succombé, se retrouve entre sa mère et ce faux ami, dont, la veille encore, elle se croyait la fiancée. Orsino recule cependant devant le terrible parti qui reste à prendre, mais Béatrix conclut hardiment à la mort de son père, avec ce caractère de justice implacable, cette absence d'hésitation qu'on pourrait appeler le fanatisme de l'innocence. Elle n'a ni doutes, ni scrupules avant le meurtre, ni timidité quand il faut frapper, ni remords quand sa vengeance achevée lui laisse le temps de réfléchir. Elle s'est placée au-dessus des lois humaines, elle a rejeté « comme des vêtements hors d'usage » les préjugés de sexe et de famille ; elle obéit aveuglément à la fatalité qui la pousse, et meurt condamnée, mais non coupable à ses propres yeux. « C'est bien là, dit M. Forgues, l'ange du parricide, ange éblouissant de beauté, de courage, et que ses complices eux-mêmes n'osent accuser tant qu'ils restent soumis à la fascination de ses fermes regards. » Cette tragédie, écrite à Rome, en 1819, fut dédiée par l'auteur à son ami Leigh Hunt. Il paraît que Shelley la destinait à la scène et qu'il avait fait des démarches pour la faire jouer à Londres, à Covent-Garden ; n'ayant pu avoir cette satisfaction, il la fit imprimer et elle obtint dès son apparition un immense succès. Il existe en français une seule pièce sur ce sujet scabreux. Elle est intitulée *Béatrix Cenci* ; l'auteur est M. de Custine, et elle fut représentée au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Cenci (PORTRAIT DE BÉATRIX), tableau du Guide, au palais Barberini (Rome). La pauvre fille qui, pour échapper à l'inceste, eut recours au parricide, est admirablement belle, d'une beauté poétique et touchante. Son teint a la pâleur de la mort, ses lèvres n'ont plus de sourire, ses yeux sont rougis par les larmes et par l'insomnie. « Le turban dont Guido Reni a coiffé la vierge outragée gêne sa tête charmante, dit Mme L. Colet ; elle eût été bien plus belle les cheveux épars et avec les vêtements qu'elle portait pour marcher au supplice. » Ce portrait n'en est pas moins digne de sa réputation. Il en a été fait d'innombrables copies, qui se sont répandues à Rome et dans les environs, où l'on garde une sorte de culte pour l'infortunée Béatrix. Une belle copie en mosaïque se voit au musée de Munich.

Cenci marchant au supplice (LA), tableau de Paul Delaroche ; collection de M. Werlé, à Reims. Une chronique italienne, rapportée par Mme Louise Colet (*Œuvres des Italiens*, IV, 183), raconte ainsi les derniers instants de Béatrix Cenci : « A trois heures du matin, la signora Béatrix et sa belle-mère, Lucrèce Petroni, se confessèrent ; mais, avant d'aller à la messe, la signora Béatrix considéra qu'il n'était pas convenable de paraître sur l'échafaud, aux yeux de tout le peuple, avec les riches habillements qu'elles portaient ; elle ordonna deux robes, l'une pour elle, l'autre pour sa mère : ces deux robes furent faites comme celles des religieuses, sans ornements à la poitrine et aux épaules, et seulement plissées, avec des manches larges. La robe de la belle-mère fut de toile de coton noire, celle de la jeune fille de taffetas bleu avec une grosse corde qui ceignait la taille. On avait dressé sur la place Sainte-Anne un grand échafaud. Sur les huit heures du matin, la compagnie de la Miséricorde apporta son grand crucifix à la porte de la prison ; les chants, les psaumes commencèrent et la procession s'achemina lentement, par la place Navone, vers la prison Savella. Arrivée à la porte de la prison, la bannière s'arrêta ; les deux femmes sortirent, firent leur adoration au pied du saint crucifix et ensuite s'acheminèrent à pied, l'une à la suite de l'autre ; elles étaient vêtues ainsi qu'il a été dit, la tête couverte d'un grand voile de taffetas bleu qui arrivait presque jusqu'à la ceinture. Béatrix avait de plus un grand voile de drap d'argent sur les épaules, une jupe de drap violet et des mules de velours blanc lacées avec élégance et retenues par des cordons cramoisis ; elle avait une grâce singulière en marchant dans ce costume, et les larmes venaient dans tous les yeux à mesure qu'on l'apercevait s'avançant lentement dans les rangs de la procession. Les pauvres femmes avaient toutes les deux les mains libres, mais les bras liés au corps, de façon que chacune d'elles pouvait porter un crucifix. La jeune Béatrix montrait un grand courage, et, tournant les yeux vers

chacune des églises devant lesquelles la procession passait, elle se mettait à genoux pour un instant et disait d'une voix ferme : *Adoramus te, Christe* ! La procession put à peine traverser le bas de la place du pont Saint-Ange, tant était grand le nombre des carrosses et la foule du peuple. On conduisit sur-le-champ les femmes dans la chapelle qui avait été préparée. On exécuta d'abord la belle-mère, Lucrèce Petroni, puis Giacomo Cenci. Quand Béatrix vit la bannière revenir à la chapelle, elle dit avec vivacité : « Madame ma mère est-elle bien morte ? » On lui répondit que oui. Elle se jeta à genoux devant le crucifix et pria avec ferveur pour son âme. Quand le bourreau Alexandre parut devant elle avec une corde, elle lui dit : « Lie ce corps qui doit être châtié ! » Puis, s'adressant au crucifix : « Délie cette âme qui doit arriver à l'immortalité et à une gloire éternelle. » Elle laissa ses mules au bas de l'échafaud, passa lestement la jambe sur la planche et s'arrangea parfaitement bien elle-même pour éviter d'être touchée par le bourreau. Par la rapidité de ses mouvements, elle empêcha qu'au moment où son voile de taffetas lui fut ôté, le public aperçût ses épaules et sa poitrine. Le coup fut longtemps à être donné. Pendant ce temps, elle invoquait à haute voix le nom de Jésus-Christ et de la très-sainte Vierge. Le corps fit un grand mouvement au moment fatal... » Paul Delaroche n'avait sans doute pas lu ce récit si touchant dans sa simplicité et si rempli de détails curieux ; car il poussait à un tel point l'amour de l'exactitude et de la vérité historique, qu'il n'eût pas manqué de reproduire consciencieusement toutes les particularités de cette scène douloureuse, de donner, par exemple, aux deux condamnées les costumes que Béatrix elle-même avait choisis. Sa composition n'en est pas moins très-intéressante et très-dramatique ; elle est fort simple, d'ailleurs. Les personnages, au nombre de sept, ne sont vus que jusqu'aux genoux. Au milieu, Béatrix, les poignets liés par une corde, les mains jointes devant la poitrine et tenant un crucifix, s'avance calme et résignée ; son beau et noble visage, vu de trois quarts, rappelle assez bien le portrait qui est au palais Barberini ; ses yeux regardent en avant avec une sorte de fixité et paraissent gonflés par les larmes ; ses lèvres, sa bouche, décolorées et muettes, ont une expression de mélancolie indéfinissable. Un long voile posé sur le derrière de sa tête accompagne ses longs cheveux qui flottent sur ses épaules. À sa droite est sa belle-mère, qui tient aussi un crucifix et dont le visage disparaît en partie sous un voile ; elle baisse la tête et paraît affaissée sous le poids de la douleur. Trois religieuses, tenant des cierges et chantant des psaumes, précèdent les condamnées ; une d'elles, la plus jeune, tourne du côté de Béatrix des regards compatissants. Une quatrième sœur, ayant un cierge dans une main et un livre d'Heures dans l'autre, ferme la marche ; elle est placée, derrière Béatrix, sur l'escalier de la prison, dont celle-ci vient de descendre les degrés. Le geôlier, qu'on entrevoit dans l'ombre de la porte, regarde avec tristesse s'éloigner le funèbre cortège. La lumière se concentre sur le visage de la Cenci et lui fait comme une sorte d'aurore. — Une esquisse au fusain rehaussée de blanc, faite à Nice en 1851 et qui appartient à M. Berville, offre la première pensée de ce tableau. Ici, les personnages sont plus nombreux et se présentent de face ; Béatrix et sa belle-mère, placées entre deux haies de religieuses portant des cierges et psalmodiant, descendent l'escalier de la prison. L'ordonnance de cette composition nous semble plus pittoresque que celle du tableau ; mais Béatrix, debout au second plan, au sommet de l'escalier, paraît un peu sacrifiée aux religieuses du premier plan. Ce dessin et le tableau ont été photographiés dans l'*Œuvre de Delaroche*, magnifiquement recueilli par M. Goupil, avec une préface par M. Henri Delaborde.

CENCO s. m. (sain-ko). Erpét. Espèce de couleuvre du Brésil.

— **Encycl.** Le *cenco* est une espèce de couleuvre, qui atteint souvent la longueur de quatre pieds, mais dont la grosseur ne dépasse guère celle d'une plume d'oie. La couleur en est brune ou rouillée en dessus, souvent avec des taches blanches ; on connaît aussi une variété blanche, avec des taches d'un brun ferrugineux. La tête est un peu globuleuse, les yeux grands, le dos couvert d'écaillures lisses, la queue effilée. On distingue sur le dos une vingtaine de bandes transversales d'une blancheur éclatante, qui vont en s'élargissant en dessous, de telle sorte que le ventre est blanc en grande partie. Ce reptile habite le Brésil et les régions voisines ; il vit de fourmis et de vers.

CENDAL s. m. (san-dal — du gr. *sindôn*, étoffe fine). Etoffe de soie que l'on fabriquait au moyen âge : *Une bannière de CENDAL. Un pavillon de CENDAL.* On disait aussi : CENDAX, CENDÉ, CENDEL, CENDEX. Il Pourpoint piqué qui était recouvert en cendal : *Se vêtir de son CENDAL.* Camelot, le plus souvent de couleur verte, dont on habillait les archers.

— **Encycl.** Comm. Cette étoffe de soie, peu différente du samit, avec lequel on la confondait souvent, mais généralement plus légère, était en usage pendant presque tout le moyen âge et le commencement des temps modernes. C'était une espèce de taffetas, ordinairement

teint en rouge, quelquefois cependant en quelque autre couleur, tantôt uni, tantôt orné de dessins brodés, brochés ou peints, que l'on employait pour faire des vêtements, des tentures, des malles, des couvertures, des doublures, des pennons et des bannières. L'origine de Saint-Denis était de *cendal* rouge. Dans le principe, on tirait cette étoffe de l'Égypte, de la Syrie, de l'Inde et de la Chine. On disait un *cendal*, un demi-*cendal*, pour dire une pièce, une demi-pièce de *cendal*, et l'on distinguait, dans les *cendals*, les forts, les faibles, les larges et les étroits.

CENDRE s. f. (san-dre — du lat. *cinis*, cineris, même sens). Matière pulvérulente qui reste après la combustion d'un grand nombre de corps : CENDRE de bois, de houille, de tourbe. CENDRE de cheminée, de fourneau. CENDRE de pipe. Pain cuit sous la CENDRE. Autrement, chez les Juifs, pour témoigner une grande douleur ou un profond repentir, on prenait le sac et on se couvrait de CENDRE. (Acad.) Dans quelques maisons religieuses, on espère sur la CENDRE par esprit de pénitence. (Acad.) Il ne faut jamais pousser les balayures au feu, cela gâte les CENDRES. (Mme Monmarsson.) On emploie dans beaucoup de localités les CENDRES de tourbe comme amendement. (Math. de Dombasle.) L'action des CENDRES lessivées sur un terrain est analogue à celle de la chaux. (Math. de Dombasle.)

— Restes, ruines, débris de ce qui a été détruit par le feu, livré à l'incendie : Les CENDRES d'une maison, d'une ville, d'une forêt. Réduire une ville en CENDRES.

Brûlez le Capitole et mettez Rome en cendres.

RACINE.

— Chez les anciens, Restes mortels brûlés et conservés dans des urnes ou dans des tombeaux. Restes mortels en général : *Pour égaler à jamais les conditions, la puissance divine ne fait de nous qu'une même CENDRE.* (Boss.) Nous sommes émus à la vue du petit tertre qui couvre les CENDRES d'un enfant. (B. de St-P.) La plupart des cultes antiques ont consacré la CENDRE des morts. (Chateaub.) Parmi tous les êtres créés, l'homme seul recueille la CENDRE de son semblable et lui porte un culte religieux. (Chateaub.) Dante dénia ses jours aux Florentins, et Ravenna leur a dénié ses CENDRES. (Chateaub.) Nous respectons les CENDRES de nos ancêtres, parce qu'une voix nous dit que tout n'est pas éteint en eux. (Chateaub.) Le tombeau de Voltaire est vide : ses CENDRES ont été volées. (L.-J. Larchoir.)

Ici gît l'égal d'Alexandre,

Moi, c'est-à-dire un peu de cendre.

(Épithète.)

L'homme de jour en jour s'en va pâle et mourant, Et tu ne sais quel vent doit emporter ta cendre.

V. Hugo.

Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère ; Et, depuis trois mille ans, Homère respecté Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

M.-J. CHÉRIER.

Justes ! ne craignez point le vain pouvoir des hommes ; Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes. Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous. [mes. Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères : Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères ; Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

J.-B. ROUSSEAU.

Il Mânes, mémoire d'une personne décédée : Donner des larmes à la CENDRE d'un ami. (Acad.)

— Fig. Restes éteints : *L'expérience est une torche allumée dans les CENDRES de nos illusions.* (Mme de Blessington.)

En pure perte un vieillard devient tendre ;

Des jeux d'amour il n'a plus que la cendre.

GENTI-BERNARD.

Il Par allusion à la cendre dont les anciens se couvraient la tête en signe de deuil ou de repentir, Douleur ; signe extérieur de pénitence, de mortification : *Faire pénitence avec le sac et la CENDRE. Les CENDRES et le cilice ne peuvent étouffer les passions ardentes.* (Boiste.)

— Poétiq. *Renaitre de ses cendres*, Revivre, recevoir une existence nouvelle ; se dit par allusion au phénix, qui renaissait des cendres de son bûcher : *Le phénix de la poésie chantante RENAITRE DE SES CENDRES.* (La Bruy.) Si les passions RENAISSAIENT sans cesse de LEURS CENDRES, il faudrait y succomber. (Mme de Staël.) L'injustice RENAIT DE SES CENDRES. (B. Const.) *Renouer, troubler la cendre de quelqu'un*, Rechercher, examiner, apprécier ses actes après sa mort : *Ne remuons pas LA CENDRE de ceux qui ne sont plus.*

Je ne remuai pas la cendre d'un ami.

C. DELAVIGNE.

Et qu'ont fait tant de morts, pour remuer leur cendre ?

BOILEAU.

Il Lamartine a dit très-poétiquement : *Renouer la cendre du passé*, pour Renouveler le passé, en parler, s'en occuper ; le passé est très-justement comparé à un cadavre : *Je remuai du bout de ma plume la CENDRE froide ou chaude de mon passé : je soufflai sur ces charbons éteints de mon cœur, pour en ranimer quelques jours de plus la tueur et la chaleur dans mon sein.* (Lamart.) *Venger la cendre, les cendres de quelqu'un*, Venger sa mort. *Cover sous la cendre*, Durer, s'entretenir, se développer en secret, sans qu'il y paraisse, comme le feu qui se conserve sous la cendre :

Le feu qui semble éteint dort souvent sous la cendre. CHATELAIN.

— Loc. prov. : *Le feu aura laissé de la cendre*, il doit rester des traces, des marques de ce fait, de cette action. *Il faudrait le brûler pour en avoir de la cendre*. Se dit d'un bon mari, d'une bonne femme, pour faire entendre que l'un et l'autre sont fort rares. C'est peut-être une allusion aux cendres du phénix, oiseau unique en son espèce.

— Liturg. Cendre de linde d'autel ou de buis béni, que les catholiques se font mettre sur le front, en signe de pénitence, le premier jour de carême, qui, pour cette raison, est appelé *mercredi des cendres*. *Imposer les cendres*. Prendre les cendres. Ce fut le pape saint Grégoire le Grand qui institua la cérémonie des cendres. (Fleury.) *Boniface, donnant les cendres à un archevêque de Gènes, les lui jeta au nez.* (Voit.)

— *Supplée de la cendre*. Ce genre de supplée était en usage chez les anciens Perses et réservé pour les plus grands criminels, ou du moins pour ceux que leur irrévérence envers le roi ou les dieux du pays faisait qualifier ainsi. On en emplissait de cendre, jusqu'à une certaine hauteur, l'intérieur d'une tour très-élevée. Du haut de cette tour, on jetait le condamné, la tête la première, dans la cendre amassée au bas, et ensuite, avec une roue, on ramenait cette cendre autour de lui jusqu'à ce qu'elle l'étouffât.

— Chin. Nom donné à divers résidus pulvérulents, provenant de la combustion ou d'autres décompositions. *Cendres bleues*, Carbonate de cuivre artificiel.

— Minér. *Cendre bleue native*. Nom que l'on donne au cuivre azuré pulvérulent, mélangé naturellement à des matières terreuses, et ressemblant à la cendre bleue artificielle : Comme cette dernière, la cendre bleue native est employée en peinture. *Cendre verte*, Carbonate de cuivre naturel, mêlé de matières terreuses. *Cendres noires*, Variété torreuse de lignite à l'état naturel. *Cendre volcanique*. Nom donné à une poussière fine, souvent mêlée de débris de pierres ponceuses, de laves et même de petits cristaux de pyroxènes, résultant d'une sorte de pulvérisation naturelle des scories volcaniques :

O douleur ! du volcan la cendre dévorante

Reule en noirs tourbillons sur la terre brûlante.

A. MARTIN.

— Techn. *Cendres d'étain*, Oxyde d'étain calciné, dont font usage les potiers. *Cendres gravées*, Résidu solide obtenu par la combustion soit de la lie de vin desséchée, soit des pépins de raisin, des grappes et des sarments de vigne. Celles qui produisent la lie de vin sont employées avec succès dans la teinture, où elles sont utiles à cause de la quantité de potasse qu'elles contiennent. *Cendre d'azur*, Azur réduit en poudre. *Cendre d'or*, Dorure que l'on obtient au moyen de la cendre de chiffons imbibés d'or dissous dans l'eau régale. *Cendre de bronze*, Calamine blanche. *Cendres d'orfèvre*, Résidus des matières d'or et d'argent employées par les orfèvres, et qu'on brûle pour en retirer les métaux précieux qui s'y trouvent mêlés. *Cendre de fougère*, Cendre provenant de la fougère, et employée pour faire le verre blanc. De là vient le nom de fougère donné poétiquement au verre. *Cendre de la Joquette ou du Levant*, Cendre végétale qu'on apporte de Saint-Jean-d'Acres et du Tripoli, et qui sert à la fabrication du savon et du verre. *Cendre de varech*, Cendre provenant de la combustion de diverses plantes marines, et que l'on emploie dans les fabriques de savon et dans les verreries.

— Comm. *Cendres du Levant*, Espèce de soude. *Cendre de plomb*, Menu plomb dont on se sert pour tirer le petit gibier.

— Agric. *Cendres rouges*, Cendres d'une sorte de houille, employées comme engrais.

— Epithètes. Chaude, brûlante, fumante, tiède, refroidie, froide, éteinte, éparse, dispersée, légère. — Pl. Restes d'une personne, mœurs. Tristes, muettes, froides, glacées, éteintes, insensibles, sensibles, irritées, apaisées, sépulcrales, dispersées, avilées, profanées, précieuses, sacrées, chères, chéries, aimées, vénérées, adorées.

— Encycl. Chim. et Minér. Les divers combustibles laissent, en brûlant, un résidu solide appelé cendre, et la nature de ce résidu varie en raison même du combustible employé. Les combustibles minéraux comprennent, outre les parties terreuses, des sels alcalins à base de potasse et de soude. Les cendres produites par les combustibles végétaux présentent une plus grande variété.

Les plantes ne sont pas formées exclusivement d'éléments organiques : lorsqu'on fait brûler à l'air libre les végétaux ligneux et herbacés, on obtient une poudre grisâtre ; c'est à ce résidu qu'on a donné le nom de cendres ; il se compose de toutes les matières minérales, fixes et indécomposables, que les végétaux avaient empruntées à la terre.

Lorsqu'on traite les cendres par l'eau, on obtient une liqueur fortement caustique, ayant la propriété de se combiner avec les corps gras : c'est ce qu'on appelle une lessive. Evaporée à siccité, cette lessive fournit une matière alcaline, d'apparence saline : dans les arts, on a donné à ce résidu le nom de potasse quand il provient des cendres des végétaux terrestres, et de soude quand il a été obtenu en traitant les cendres des plantes marines. V. POTASSE et SOUDE.

L'eau ne dissout pas tout dans la cendre ; elle laisse un résidu qui varie suivant les espèces de plantes incinérées. Au point de vue chimique, on peut donc diviser la cendre en :

Matières solubles se composant de

Carbonate de potasse ;
Carbonate de soude ;
Sulfate et phosphate de potasse ;
Chlorure de potassium ;
Silicate de potasse ;
Silicate de soude.

Matières insolubles se composant de

Carbonates de chaux et de magnésie ;
Phosphates de chaux et de magnésie ;
Chaux et magnésie caustiques ;
Silice ;
Oxydes de fer et de manganèse ;
Charbon divisé.

Chacun sait que tous les végétaux ne produisent pas la même quantité de cendres.

QUANTITÉ DE CENDRES LAISSÉE PAR LES DIFFÉRENTES PARTIES D'UN MÊME VÉGÉTAL.

PARTIES DES PLANTES.	NOMS DES PLANTES.				
	CHÊNE.	PEUPLIER.	MURIER.	PIN.	VIGNE.
Bois	0,0600	0,0700	0,0076	0,0389	
Ecorce du bois	0,0020				
Tronc	0,0020	0,0080			
Ecorce du tronc	0,0020	0,0072	0,0090		
Branches écorcées	0,0040				
Ecorce des branches	0,0060				
Liber	0,0073		0,0880		
Aubier	0,0004		0,0130		
Feuilles	0,0053	0,0660		0,0283	
Fruits					0,0042

La composition chimique des cendres provenant des divers végétaux varie beaucoup. Toutes les graminées contiennent de la silice et de la potasse combinées à l'état de silicate de potasse ; dans la cendre de bois, on retrouve le même principe additionné d'un quantité plus ou moins grande de phosphate ; c'est ainsi que la cendre de chêne ne renferme que des traces de phosphate, celle du hêtre de cinq à six pour cent, celle du pin et du sapin 9 à 15 pour 100. Sur 100 parties de cendres de froment, on trouve 76,50 de phosphates se composant de :

Phosphates solubles	32
Phosphates insolubles	44,5
	76,5

La paille, au contraire, ne contient que 11,5 pour 100 de phosphates. Les cendres de la luzerne sont phosphatées, celles du trèfle terrestre alcalines, celles du sarrasin terreuses.

Le mystérieux travail de la végétation n'est pas la seule cause des variations que nous venons d'énumérer, la nature du sol influe aussi d'une manière remarquable sur la composition des cendres des végétaux. Pour expliquer ce fait, il suffit de rappeler que les racines absorbent les matières qui leur sont présentées à l'état soluble, quelles qu'elles soient ; c'est ainsi que, d'après Berthier, de deux mûriers venus l'un à Nemours, l'autre en Provence, l'un contenait plus de 0,10 d'acide sulfurique, tandis que l'autre n'en renfermait que des traces. Une analyse du même chimiste a démontré que la cendre de pin du mont Breven contenait de la magnésie, qui manquait dans la cendre du même arbre pris sur le mont La Salle. M. Liebig fait remarquer à ce sujet que les cendres des deux pins contiennent un même nombre d'équivalents d'oxydes métalliques, ou, en d'autres termes, que la quantité d'oxygène de toutes les bases est la même, ce qu'il est facile de constater par les analyses suivantes :

Pin du mont Breven.

	Ce qui correspond à l'oxygène.	
Carbonate de potasse	3,60	0,41
Carbonate de chaux	46,34	7,33
Carbonate de magnésie	6,77	1,27
	56,71	9,01

Pin du mont La Salle.

	Ce qui correspond à l'oxygène.	
Carbonate de potasse	7,36	0,85
Carbonate de chaux	51,19	8,10
Carbonate de magnésie	0,00	0,00
	58,55	8,95

TABLEAU DES CENDRES PROVENANT DES PAILLES DISPOSÉES SUIVANT LEUR VALEUR PRATIQUE.

Paille de colza . .	Potasse.	Soude.	Chaux.	Magnés.	Fer.	Acphosphor.	Ac. sulfurique.	Chlore.	Silice.
— vesce . .	22,80	14,21	20,90	3,10	2,32	9,87	13,35	11,36	2,90
— sarrasin . .	19,75	1,26	47,68	7,90	0,78	6,82	2,97	2,04	10,80
— fèves . .	15,09	2,81	32,00	13,27	3,31	13,09	9,86	4,31	6,26
— lentilles . .	53,07	1,60	20,00	6,69	0,70	7,24	1,00	2,56	7,14
— millet . .	10,76	0,84	52,30	3,05	0,85	12,30	0,89	1,25	17,76
— pois . .	12,83	1,77	12,15	7,62	1,35	0,62	15,96	2,67	45,03
— orge . .	10,22		11,87	14,88	3,77	1,04	14,50	0,17	43,55
— froment . .	3,49	0,94	1,48	10,76	3,49	1,00	2,00	1,40	75,44
— seigle . .	0,59	0,86	2,09	0,95	2,68	2,09	1,01	0,84	88,89
— maïs . .	1,23	0,42	3,00	0,44	0,90	1,80	2,69	0,65	88,87
— avoine . .	4,74	0,10	16,36	5,90	0,75	1,35	2,65	0,15	68,00
	15,17		2,85	0,38	0,10	0,20	1,37	0,09	80,04

Quantité de cendres laissée par les végétaux d'espèces différentes.

Peuplier, érable, bourdaine	0,0020
Buis	0,0030
Chêne écorcé, sapin, pin, bouleau	0,0040
Epine	0,0050
Tremble	0,0060
Ecorce de chêne	0,0120
Acajou, ébène	0,0160
Fougère	0,0450

Cette quantité n'est pas constante ; elle varie non-seulement pour des végétaux d'une même espèce, mais encore pour les diverses parties d'un même végétal. Il résulte des expériences de MM. Kirwani et Pertuis que les plantes herbacées donnent plus de cendres que les végétaux ligneux. En outre, deux arbres d'espèce semblable, provenant de sols différents, ne donneront pas la même quantité de cendres, et, dans un même arbre, le tronc donne plus de cendres que les branches, qui en fournissent moins que les feuilles. Nous empruntons au *Traité de chimie* de MM. Pelouze et Fremy le tableau suivant :

QUANTITÉ DE CENDRES LAISSÉE PAR LES DIFFÉRENTES PARTIES D'UN MÊME VÉGÉTAL.

PARTIES DES PLANTES.	NOMS DES PLANTES.				
	CHÊNE.	PEUPLIER.	MURIER.	PIN.	VIGNE.
Bois	0,0600	0,0700	0,0076	0,0389	
Ecorce du bois	0,0020				
Tronc	0,0020	0,0080			
Ecorce du tronc	0,0020	0,0072	0,0090		
Branches écorcées	0,0040				
Ecorce des branches	0,0060				
Liber	0,0073		0,0880		
Aubier	0,0004		0,0130		
Feuilles	0,0053	0,0660		0,0283	
Fruits					0,0042

Les analyses des cendres de sapin ont donné le même résultat. La quantité d'oxygène contenue dans les bases des cendres de sapin d'Alleward était de 12,82 ; les cendres de sapin de Norvège en renfermaient 12,84.

Si on examine quels sont les éléments qui constituent les cendres, on comprendra aisément pourquoi l'agriculture les a fait entrer depuis longtemps dans la composition de ses engrais : en effet, ajouter des cendres au fumier, c'est rendre au sol les éléments minéraux qui lui ont été empruntés, et nous savons que ceux-ci sont indispensables à la vie des végétaux.

Les agriculteurs emploient les cendres sous deux formes : à l'état de cendres vives ou à l'état de charrées, c'est-à-dire de cendres épuisées par l'eau. Les cendres vives, très-riches en alcalis, ont sur la végétation une action très-énergique. Il convient de les donner aux plantes avides de potasse, la vigne et les pommes de terre, par exemple. Un grand nombre d'agriculteurs mélangent directement les cendres au fumier. Ils évitent ainsi les frais de transport et d'épandage ; ils prétendent également que, par ce moyen, l'action des alcalis est plus sûre. Il convient de faire remarquer que, dans ce cas, le fumier doit être renfermé dans une fosse parfaitement étanche.

Le prix élevé de la potasse rend les cendres vives de plus en plus rares, tandis que les charrées se trouvent dans le commerce à un prix relativement peu élevé. Les charrées ne sont pas entièrement dépourvues de matières solubles : c'est ce que montrent les analyses suivantes dues à MM. Bobierre et Moride :

	CHARRÉES.		
	Nantes	La Rochelle.	La Flotte.
Matières organiques . .	9,80	6,00	2,90
Sels solubles dans l'eau .	1,05	2,00	3,40
Carbonate de chaux . .	47,10	34,80	26,60
Alumine, oxyde de fer, phosphate de chaux . .	27,30	12,35	10,90
Silice	13,60	42,70	50,20
Magnésie et perte . . .	1,15	2,15	6,00
	100,00	100,00	100,00

Les charrées agissant mécaniquement sur le sol conviennent surtout aux terres argileuses.

Les cendres ayant servi aux usages domestiques pourraient être rangées au nombre des charrées.

Le tableau suivant, emprunté aux *Leçons de chimie appliquée à l'agriculture*, de M. Malaguti, offre des renseignements intéressants.

— *Cendres des volcans*. On donne très-improprement le nom de cendres aux matières rejetées par les volcans, matières qui, pour la plupart, ne sont qu'un tuf poreux. Aux abords du Vésuve, la partie qui forme le cône, est composée d'une espèce de cendre calcinée, entremêlée de scories, terrain sur lequel la marche est très-difficile. Mais quant aux matières qui s'étendent plus loin, elles forment une terre végétale d'une très-grande fécondité, ce qui est cause que des villes se sont toujours groupées autour du Vésuve, malgré les chances presque certaines d'être détruites un jour comme Pompéi et Herculaneum. Au moment des éruptions, dans la colonne de fumée et de vapeur qui s'élève parfois à une hauteur de 3,000 m., se trouve une poussière impalpable appelée cendre et que les vents transportent à une distance très-grande. Dans l'éruption de 79, qui vit périr Pompéi, les cendres allèrent jusqu'à Rome ; dans celle de 472, elles furent apportées jusqu'à Constantinople ; au siècle dernier, celles de l'Hécla, situées au milieu de l'Islande, vinrent tomber jusque dans la mer à une distance de plus de cent lieues. Les cendres qui remplissent les maisons de Pompéi sont une terre très-fine, mêlée de gravier, et d'une fertilité peu commune.

— Techn. *Cendres d'orfèvre*. On comprend, sous ce nom, en outre des cendres proprement dites provenant des foyers où les ouvriers fondent l'or ou l'argent, les débris, les poussières et les cendres qu'on ramasse chaque jour avec soin dans les ateliers de bijouterie et d'orfèvrerie. Ces résidus contiennent une certaine quantité d'or, d'argent ou de platine, et la valeur en est relative à la proportion de métaux précieux qu'ils renferment. L'exploitation des cendres d'orfèvre constitue une industrie spéciale : celle des laveurs ou fondeurs de cendres. Elle exige beaucoup d'habileté, et ce n'est qu'avec une grande habitude que l'on parvient à faire convenablement les essais de réduction.

Dans les ateliers de bijoutier et d'orfèvre, les planchers sont garnis de grilles en bois destinées à retenir les balayures. Les fragments un peu volumineux sont séparés au moyen d'un simple lavage qui tient en suspension les substances étrangères et laisse précipiter les grenailles ; mais quand les matières précieuses sont divisées en parties insaisissables, elles suivent les cendres, avec lesquelles elles se perdraient si on ne les soumettait à un autre genre de traitement. On lave les cendres soit dans des sèbles à la main, soit dans des tonneaux dans lesquels on les agite avec de l'eau, que l'on abandonne ensuite au repos pour faire déposer les matières pesantes. Les sels solubles sont ainsi entraînés et soumis à l'amalgamation. Cette opération s'exécute au moyen de moulins dans lesquels on agite les cendres avec 40 pour 100 de leur poids de mercure et une quantité d'eau suffisante pour former une pâte. Après un mouvement de rotation de douze heures, le mercure renferme l'or et l'argent que contenaient les cendres. On le comprime dans une peau de chamois ; le mercure en excès passe au travers de la peau, dans laquelle on trouve une masse solide d'amalgame d'or et d'argent, que l'on sépare ensuite au moyen des procédés connus.

Le commerce d'importation des cendres d'orfèvre est assez considérable. La France en reçoit chaque année 1,500,000 kilogr., d'une valeur d'environ 46 millions de francs. Ces cendres sont apportées de la Belgique, de l'Italie, de la Suisse, de l'Allemagne, des Etats-Unis, du Brésil, de l'Espagne et de Cuba.

— Hist. et coutum. Chez les peuples de l'antiquité, Hébreux, Grecs, Romains, Asiatiques, la cendre a toujours été un signe de deuil, une marque de mauvais présage. Pausanias raconte que l'année qui précéda la guerre faite par Sylla aux Athéniens, guerre qui fut suivie de tant de malheurs, il tomba sur toute la Grèce une pluie de cendres. C'était sans doute une éruption de l'Etna ou du Vésuve, dont les cendres avaient été apportées par le vent jusque sur le sol hellénique. La chose, d'ailleurs, n'est pas sans précédent, et, dans l'éruption de 472, les cendres du Vésuve furent, comme nous l'avons dit plus haut, portées jusque dans la ville de Constantinople. Au deuil des funérailles, la coutume de se couper les cheveux était fort en usage chez les Grecs. Archélaüs, roi de Macédoine, se fit raser la tête aux funérailles d'Euripide, et alla même jusqu'à faire couper le crin de ses chevaux. Mais ce n'était là qu'une exception, et le plus souvent on se contentait de se couvrir la tête de cendres.

Chez les Grecs, la cendre des victimes brûlées en holocauste n'était pas jetée au vent ; elle servait à construire des autels ; on peut citer comme exemple celui de Jupiter Olympien, dont Pausanias parle ainsi : « Cet autel est fait, de même que celui de Pergame, de la cendre des cuisses des victimes qu'on sacrifie à Jupiter. Il y a aussi à Samos un autel de cendres érigé à Junon, mais il n'a rien de plus remarquable que ceux qu'on élève à la hâte dans l'Attique, et qu'on nomme *eschara*. Le soubassement de l'autel de Jupiter Olympien a cent vingt-cinq pieds de circonférence ; la partie qui s'élève au-dessus en a trente-deux, et l'autel a en tout vingt-deux pieds de haut. On est dans l'usage de sacrifier les victimes sur la partie inférieure, et on porte les cuisses, pour les brûler, sur la partie la plus élevée de l'autel. On monte sur le soubassement par des esca-

liers de pierre, qui sont de chaque côté, et du soubassement au haut de l'autel par des escaliers de *cendres*. Chaque année, le 19 du mois Elaphium, les devins apportent du Prytanée la *cendre*, la délayent avec de l'eau de l'Alphée et en enduisent l'autel. Si on la délayait avec toute autre eau, cette *cendre* ne se réduirait pas en boue; c'est pourquoi on regarde l'Alphée comme le fleuve que Jupiter Olympien aime le mieux. Par les proportions gigantesques de cet autel, on voit le nombre prodigieux des victimes qui y étaient immolées.

Au moyen âge, le préjugé et la superstition attribuaient diverses propriétés aux *cendres*. Albert le Grand prétend que les *cendres* de bois dur ont une propriété astringente, et que celles du bois contraire ou du bois vert neutralisent cet effet. Le même auteur assure que la lessive de *cendres* de sarment, bue avec du sel, est un remède souverain contre la suffocation de poitrine. « Et quant à moi, continue l'auteur des *Admirables secrets du grand Albert*, j'ai guéri plusieurs personnes de la peste en leur faisant boire quantité d'eau où j'avois fait amolir de la *cendre* chaude, et leur ordonnant de suer après l'avoir bue. »

A certaines époques, on a soutenu que les *cendres* des cadavres, celles des animaux, même celles des plantes, contenaient des semences de reproduction; qu'un animal, par exemple, engendrant d'autres animaux en se pourrissant, et qu'il en était de même des plantes. Il faut mettre ce tour d'adresse à côté de celui des jongleurs indiens, qui font naître, croître et arriver à maturité, sur le sol le plus aride, un citronnier avec ses fleurs et ses fruits, et cela dans l'espace de quelques minutes. On a été jusqu'à prétendre qu'on pouvait faire revivre les morts dont on possédait la *cendre*. Ces idées absurdes eurent un très-grand nombre de partisans, et l'Académie royale d'Angleterre essaya, dit-on, cette expérience; la tradition ne dit pas que l'expérience ait réussi. Ce ridicule système n'avait même pas le mérite de la nouveauté, il était renouvelé de l'ancienne fable du phénix.

— *Cendre des morts*. On sait que les anciens étaient dans l'usage de brûler les morts et de recueillir leur *cendre* dans des urnes. (V. *urne* et *colymbarium*.) On s'est demandé souvent de quelle façon on s'y prenait pour séparer, une fois la combustion faite, les *cendres* du cadavre de celles du bûcher. Le père Montfaucon nous fournit une explication que nous donnons à défaut d'autre : « On découvrit, il y a environ vingt jours, dans une vigne, à un mille de la porte Majore, une grande urne de marbre ou une tombe, dans laquelle était une toile d'araignée. Cette toile a neuf palmes romaines de longueur et sept palmes de largeur; c'est plus de six pieds et demi de long et environ cinq de large; elle est tissée comme nos toiles d'aujourd'hui; les fils sont gros comme ceux de la toile de chanvre; elle est usée et sale comme une vieille nappe de cuisine, mais plus douce à manier et plus pliable que l'étoffe de soie. On trouva dans cette toile des ossements avec un crâne, le tout à demi brûlé. Il ne faut point douter qu'on n'eût mis dans cette toile le corps du défunt, pour le jeter sur le bûcher, de peur qu'étant consumés par le feu, les *cendres* ne s'écartassent et ne se mêlassent avec celles du bûcher; on les retirait ensuite pour les transporter en cet état dans la grande tombe. Cela se pratiquait ainsi pour les personnes de qualité. Celui qui fut enseveli dans ce tombeau parait avoir brillé dans la magistrature, et avoir eu des charges en guerre et en paix, comme on en peut juger par les deux bustes représentés sur le devant de la tombe. Il ne faut pas omettre que la toile jetée dans le feu y a été longtemps sans être brûlée ni endommagée. » Les *cendres* de ceux qui étaient morts loin de leur patrie y étaient ordinairement rapportées, chose simple et facile, lorsqu'il s'agissait d'une urne, assez petite la plupart du temps. Il paraît que tous les corps ne possédaient pas au même degré la propriété d'être combustibles, à en juger par le passage suivant de Macrobe : « Quoique l'usage de brûler les morts soit presque abandonné de notre temps, la tradition écrite nous apprend que, dans le temps où l'on avait coutume d'honorer les morts en les consacrant par le feu, s'il était nécessaire, dans de certains moments, de brûler ensemble plusieurs cadavres, les agents chargés de cette funèbre mission avaient coutume de brûler un corps de femme sur dix corps d'hommes, et en ajoutant ainsi un seul corps qui paraissait chaleureux de sa nature, et par conséquent plus prompt à s'enflammer, ils faisaient prendre les autres. »

Au moyen âge, on brûlait les hérétiques; mais, loin d'être recueillies, leurs *cendres* étaient jetées au vent. Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer en terminant combien est ridicule aujourd'hui cette expression de *cendres des morts*, si souvent employée non-seulement dans la poésie, mais dans la prose académique et dans le langage officiel. Nous citerons à l'appui un exemple bien connu. Qui ne se souvient du *retour des cendres de l'Empereur*, sous le règne de Louis-Philippe? Les productions des poètes, les récits des journaux, les proclamations même des autorités, ne parlaient que des *cendres* de Napoléon, et cela au moment même où le procès-verbal d'exhumation constatait que le corps avait été retrouvé dans un état de parfaite conservation. En entendant constamment

répéter cette expression, un vieux soldat à qui les finesses de la rhétorique étaient peu familières, s'écria avec indignation : « Voyagez! ces gredins d'Anglais l'avaient brûlé! »

— Liturg. *Mercredi des cendres*. On appelle de ce nom le premier jour du carême, à cause de la cérémonie par laquelle on ouvre ce temps de pénitence et de mortifications. Le célébrant, après avoir béni des *cendres*, s'avance vers les membres du clergé et vers les fidèles, et, mettant de la *cendre* sur leur front, il leur dit ces paroles qui furent adressées au premier pécheur : *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris*. (Souviens-toi, homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière.)

L'usage de se couvrir de *cendres* pour manifester sa douleur et son repentir est un usage tout judaïque; à chaque instant, nous voyons dans la Bible les pécheurs se revêtir du cilice de la pénitence et se couvrir de *cendres*; il suffit, pour se convaincre que cet usage était fort répandu, de lire le livre de Job ou le livre des Rois. Les Ninivites, se convertissant à la voix de Jonas, se couvrirent de *cendres*. « Je mange la *cendre* comme du pain, » disait David, chantant sa douleur et son repentir; dans un temps où l'on cuisait le pain sous la *cendre*, on comprendra que ce dut être une forte marque de douleur que de le manger sans secouer la *cendre* qui le couvrait. L'usage des *cendres* n'était pas, du reste, la seule expression de la douleur; il faisait partie de tout un système de mortifications fondé sur la nature et n'ayant d'autre but que d'exprimer, par l'état d'abandon et de négligence où il laissait le corps, que l'homme consacrait tous ses soins à son âme malade. Telle est la signification naturelle de cette coutume, qui voulait que dans la douleur on laissât ses cheveux en désordre, qu'on négligeât sa barbe, et même la propreté, qu'on s'armât du cilice, qu'on se revêtit de sacs, qu'on se couvrit de *cendres*. L'usage des *cendres* n'a pas plus été adopté ni recommandé par Jésus que les autres pratiques de la mortification. Il s'est cependant introduit dans le christianisme; mais il n'a trouvé sa place dans nos mœurs qu'un seul jour, celui de l'ouverture du carême. L'homme de l'Occident, plus conscient de sa dignité, n'adopte pas facilement des pratiques par lesquelles l'Orientale témoigne continuellement de son indignité et de sa bassesse. Le but de la cérémonie des *cendres* : engager l'homme à ne pas se laisser dominer par un vain orgueil et lui rappeler combien son humilité doit le rendre soumis envers le Dieu tout-puissant, est très-moral, sans doute; mais n'est-il pas à craindre qu'à force de lui rappeler sa bassesse et son impuissance, on ne finisse par étendre en lui ces sentiments d'une noble ambition qui font que, comptant sur les forces de son intelligence, il cherche à s'élever sans cesse et à se perfectionner, obéissant ainsi à la parole de Jésus, qui lui dit : « Sois parfait, comme Dieu est parfait? »

CENDRÉ, ÉE (san-dré), part. pass. du v. *Cendrer*. Qui l'on a donné une couleur de *cendre*. « Que l'on a mêlé avec de la *cendre*. »

— Ast. *Lumière cendrée*, Lumière faible dont brille la partie de la lune qui n'est point éclairée par le soleil, et qui n'est, pense-t-on, que la lumière du soleil réfléctée de la terre vers la lune et renvoyée à la terre par ce satellite. Ce qui appuie cette hypothèse, c'est que la lumière cendrée atteint son maximum d'intensité à la nouvelle lune, c'est-à-dire à la pleine lune.

— s. m. Couleur cendrée : *Cheveux d'un beau CENDRÉ*.

— Entom. Lépidoptères diurnes du genre *polyommata*.

— Encycl. Entom. Les premières ailes du *cendré* mâle sont d'un bleu foncé en dessus, avec une bande transversale bleu de ciel d'un gris cendré en dessous. Les secondes ailes sont brunes en dessus, gris cendré en dessous, avec deux points oculaires près de la petite queue. La chenille, comme toutes celles du même genre, a seize pattes très-courtes; elle est comme ramassée sur elle-même, ce qui lui a fait donner le nom de *chenille-cloporte*. Elle vit sur le chêne. Dès qu'on la touche, elle se laisse tomber en se roulant sur elle-même. La chenille est nue, sans aspérité, suspendue par le milieu du corps et attachée par la queue. Cet insecte paraît en juin. Il est assez rare. On le voit voltiger sur les arbres le long des bois et des haies. Il a peu d'apparence.

CENDRÉE s. f. (san-dré — rad. *cendre*). Techn. Ecume de plomb. « Mélange de cendres de houille et de chaux en poudre, dont on se sert, en guise de béton, dans les mines du Nord, pour le picotage des puits. » *Cendrée bleue*, Pierre bleue employée dans la peinture en détrempe et qui provient des mines de cuivre. *Cendrée d'affinage*. Syn. de *COUFELLE* ou *CASSE D'AFFINAGE*. V. *COUFELLE*.

— Com. Menu plomb, employé à la chasse du petit gibier. Il On dit aussi *CENDRE DE PLOMB*.

— Entom. Lépidoptères nocturnes du genre noctuelle, dont les quatre ailes sont d'un gris cendré, plus clair dans les postérieures que dans les antérieures. Celles-ci ont de plus, vers le milieu, une tache carrée noire.

CENDRER v. a. ou tr. (san-dré — rad. *cendre*). Techn. Donner une couleur de *cendre* à :

Cendrer un mur. « Mêler de *cendre* : *Cendrer du ciment*. »

CENDREUIL s. m. (san-dreuil; *Il* mll. — rad. *cendre*). Homme frileux, qui a toujours les pieds dans la *cendre* du foyer. « Vieux mot.

CENDREUX, EUSE adj. (san-dreu, eu-ze). Fier, orgueilleux, hautain. « Lâche. « Fainéant. « Vieux mot.

CENDREUX, EUSE adj. (san-dreu, eu-ze — rad. *cendre*). Qui est plein de *cendre*, souillé de *cendre* : *Habit CENDREUX*. *Rôt CENDREUX*. *Cheveux CENDREUX*.

— Qui a l'aspect ou la couleur de la *cendre* : *A peine le soleil parvient-il à percer l'atmosphère CENDREUSE sous la forme d'un disque rouge*. (Gér. de Nerval.)

— Techn. *Acier cendreur*, Celui dont la surface est grenue et prend mal le poli.

— Grav. Se dit d'une planche dont le métal n'est pas pur : *Planche CENDREUSE*.

CENDRIER s. m. (san-dri-é). Récipient placé au-dessous d'un foyer pour recevoir les *cendres* : *Le CENDRIER d'un fourneau, d'un poêle, d'une locomotive*. Dans les locomotives, le *CENDRIER* ne doit pas descendre trop bas. (Tourneux.)

— A signifié Suaire, linceul; linge en général.

— Econ. domest. Vase, vaisseau dans lequel on met les *cendres* du ménage : *Porter les cendres au CENDRIER*. « Linge où l'on met les *cendres*, quand on coule la lessive. On dit aussi *CHARRIER*.

— Encycl. Mécan. Dans les machines locomotives, le *cendrier* est une espèce de caisse en tôle rectangulaire ouverte sur le devant et placée directement sous la grille du foyer.

Dans ces machines, il a pour objet non-seulement de recevoir les *cendres* du foyer, mais encore d'arrêter les escarbilles et les morceaux de coke incandescents qui passent à travers la grille. Ces petits fragments, qui seraient entraînés dans le courant d'air produit par le mouvement de la machine, pourraient rencontrer les roues et être lancés à une grande distance par les rais de ces dernières, et par suite occasionner des incendies.

Cet appareil, indispensable dans ces machines, nuit au tirage et rend difficile l'extinction rapide du feu en marche, dans le cas d'accident ou d'avarie; pour obvier à cet inconvénient, on a appliqué dans quelques locomotives des *cendriers* mobiles que le mécanicien peut manier de sa plate-forme au moyen d'un levier et amener dans une position verticale pour faire tomber le feu. Les plaques des *cendriers* sont parfois munies d'une porte destinée à activer le tirage dans une marche à contre-voie.

Lorsque l'on brûle du bois, l'orifice antérieur du *cendrier* doit être fermé par un treillis métallique qui empêche la projection des étincelles.

Les *cendriers* doivent laisser un espace libre d'au moins 0 m. 35 entre leur fond et le sol de la voie, pour éviter les tas de ballast ou les objets trop gros qui pourraient se trouver sur la voie.

CENDRIER, IÈRE s. (san-dri-é, i-è-re). Comm. Marchand, marchande de *cendres*.

— Adjectiv. « *Marchand CENDRIER*.

CENDRIER (François-Alexis), architecte français, né à Paris en 1803. Après avoir remporté, en 1827, le second prix d'architecture, il voyagea en Italie et en Espagne. A son retour, il fut nommé architecte du chemin de fer de Lyon. En 1854, il conduisit pendant quelques mois les travaux du palais de l'Industrie.

CENDRIÈRE s. f. (san-dri-è-re — rad. *cendre*). Nom vulgaire de la tourbe.

CENDRIETTE s. f. (san-dri-è-te — dimin. de *cendre*). Bot. Ancien nom du genre cinéraire : *LA CENDRIETTE à feuilles de peuplier*. V. *CINÉRAIRE*.

CENDRILLARD s. m. (san-dri-lar; *Il* mll. — rad. *cendre*, à cause de la couleur de l'oiseau). Ornith. Nom vulgaire de la piaye d'Amérique.

CENDRILLE s. f. (san-dri-lle; *Il* mll. — rad. *cendre*, à cause de la couleur de ces oiseaux). Ornith. Nom vulgaire de la mésange charbonnière et de quelques autres oiseaux.

Cendrillon ou la *Petite pantoufle de vair*, une des perles les plus brillantes de cet écrivain qu'on nomme les *Contes de Perrault*. Le sujet en est des plus simples. Un gentilhomme a épousé en secondes noces une femme hautaine qui avait deux filles de son humeur. Le gentilhomme avait, de son côté, une fille, aussi douce que bonne. La pauvre Cendrillon était chargée des plus viles occupations du ménage. Pour elle, ni fêtes ni plaisirs. Or le fils du roi donna un bal, et les belles-filles du gentilhomme y furent conviées. La pauvre Cendrillon se désola de ne pouvoir assister à cette fête, dont on lui avait décrit les merveilles. Elle pleura si bien que sa marraine, une bonne fée, changea pour elle une citrouille en un beau carrosse et lui permit d'aller au bal. Le fils du roi fut vivement frappé de sa beauté et l'invita à danser. En quittant ce bal, Cendrillon laissa tomber une pantoufle. Le jeune prince s'en empara et fit publier à son de trompe qu'il épouserait celle dont le pied serait bien juste à la pantoufle. Vous devinez

que Cendrillon seule put la chausser et qu'elle pardonna à ses sœurs.

Salomon (on ne s'attendait guère à voir Salomon en cette affaire) avait bien raison de dire qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil; l'histoire de Cendrillon elle-même est presque aussi vieille que le monde. Elle nous est venue d'Égypte, et voici le récit qu'en fait Elien dans ses *Histoires diverses* : « Rodope passe pour avoir été la plus belle courtisane d'Égypte. Un jour qu'elle était au bain, la fortune, qui se plaît à produire des événements extraordinaires et inattendus, lui procura une faveur qu'elle mérita moins par les qualités de son âme que par les charmes de sa figure. Tandis que Rodope se baignait et que ses femmes gardaient ses vêtements, un aigle vint fondre sur un de ses souliers, l'enleva, et, l'ayant porté à Memphis, dans le lieu où Psammétichus était occupé à rendre la justice, le laissa tomber dans le sein du prince. Psammétichus, frappé de la délicatesse de ce soulier, de l'élégance du travail et de l'action de l'oiseau, ordonna qu'on cherchât par toute l'Égypte la femme à qui il appartenait : dès qu'on l'eut trouvée, il l'épousa. » Perrault a bien fait d'autres emprunts, soit aux anciens, soit aux conteurs orientaux; nous les signalerons à mesure que l'occasion s'en présentera.

Le nom de *Cendrillon* a passé dans la langue, pour désigner une petite fille négligée dans sa tenue, couverte de vêtements où régnait la malpropreté; le pied et la pantoufle de Cendrillon ne sont pas moins célèbres et servent à caractériser des objets analogues, remarquables par leur petitesse.

Beaucoup de ceux qui n'ont lu le joli conte de *Cendrillon* que dans les livres qu'on mettrait entre leurs mains pour les amuser quand ils étaient enfants seront surpris sans doute de ne plus retrouver ici cette pantoufle de verre qui avait frappé, plus que tout le reste peut-être, leur imagination naissante. Quoi de plus joli qu'une pantoufle transparente qui laissait voir, comme s'il eût été nu, ce charmant petit pied dont le fils du roi se montre si amoureux! Et quelle devait être la légèreté de cette jeune fille, qui pouvait marcher et danser avec des pantoufles si fragiles sans qu'elles se brisassent! Il semble que le conte de Perrault perd beaucoup de son prix dès que la pantoufle de Cendrillon n'est plus qu'une pantoufle de vair, c'est-à-dire une pantoufle ornée d'un peu de fourrure. Les éditeurs de contes de fée ont-ils mis *verre* à la place de *vair* par ignorance, ou pour augmenter le merveilleux du récit? Nous ne savons. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'au temps de Perrault le *vair* était bien connu comme une des fourrures du blason, et que, malgré son goût pour le merveilleux, il n'a point eu la pensée de chausser sa petite Cendrillon avec du *verre*. On peut supposer que, plus tard, la science du blason étant tombée dans l'oubli, un imprimeur aura cru corriger une véritable faute en remplaçant *vair*, mot qui lui était inconnu, par *verre*; et c'est ainsi que le nom de Cendrillon se sera trouvé associé avec l'idée d'une chaussure fantastique que la vérité historique est forcée de reléguer parmi les simples coquilles typographiques.

« Heureusement que le hasard, qui était notre unique maître et souverain en ce temps-là, vint en aide à son très-peu obéissant et très-peu fidèle sujet, et qu'il me fit rencontrer l'héroïne que je cherchais, comme le prince du conte des fées, quand il tient la *pantoufle* de la petite *Cendrillon*. »

J. JANIN.

« Dans les jardins de bal quand tu fais ton entrée, autour de toi se forme un cercle langoureux; Et le frémissement de ta robe moirée Fâme en chœur laudatif ta mente d'amoureux.

Élégamment chaussée d'une simple bottine, Qui serait trop étroite au pied de Cendrillon, Ton pied est si petit qu'à peine on le devine Quand la valse l'emporte en son gai tourbillon. »

H. MURGER.

« Le regard de Gerfaut se porta ensuite, d'un air irrésolu, sur le trophée qui lui était resté dans la main. Cette *pantoufle*, aussi petite que celle de *Cendrillon*, était grise et non pas verte, en tout si jolie, si mignonne, si coquette, qu'il semblait impossible que sa maîtresse pût être sérieusement courroucée de la laisser examiner en détail. »

CH. DE BERNARD.

« Camille portait sur le bras un petit mantelet pareil à la robe, et le seul luxe apparent de son frais uniforme était ses gants, de jolis gants d'une nuance tendre, qui étaient de la famille de la *pantoufle de Cendrillon* et que, par une innocente coquetterie, elle se plaignait de ne pouvoir mettre sans qu'elle fût aidée. »

H. MURGER.

Cendrillon, l'humble fille du naïf conteur, a plus d'une fois tenté la verve de nos auteurs dramatiques. Les uns, comme M. Barrière, n'ont emprunté à Perrault que le titre et l'idée même de son conte; d'autres ont attaché l'héroïne à son paisible foyer, pour la promener à travers les splendeurs d'une féerie en trente tableaux; d'autres enfin, plus timides, ont appelé la musique à leur aide et prêt à la pauvre vrette les mélodies de Lurétto, de Nicolo et

de Rossini. Nous analysons ici brièvement ces diverses pièces.

Cendrillon, comédie en cinq actes, de M. Théodore Barrière, représentée à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 22 décembre 1858. Voici en quelques mots le sujet de cette pièce, qu'on pourrait appeler la *Préférence maternelle*, si la *Préférence maternelle* n'avait pas une tournure vieillotte et archaïsée. *Cendrillon*, à quelque chose de plus lesté et de plus dégagé, de plus gracieux surtout. Va pour *Cendrillon*, quand même *Cendrillon* ne représenterait pas bien exactement l'idée ou la contre-idée de l'ouvrage. Mme de Fontenay a deux filles, Blanche et Marie; Blanche, la cadette, est l'objet des affections maternelles; l'aînée, Marie, est quelque peu délaissée. C'est celle-ci que, dans le pays, on appelle Mlle Cendrillon; mais il ne faudrait pas prendre le mot à la lettre. Marie n'est pas la servante de sa sœur. Blanche et Marie s'aiment toutes deux. L'une n'a pas une robe, un chapeau que n'ait pas l'autre. Marie va dans le monde aussi bien que Blanche; si elle reste plus souvent à la maison, c'est volontairement, et peut-être parce qu'elle sent que sa mère se passe aisément d'elle. Ainsi rien ne lui manque de ces caresses et les baisers de sa mère. Mme de Fontenay l'aime sans tendresse, et ce n'est pas assez pour elle. Elle souffre en silence, et mille choses que sa mère ne remarque pas la blessent; un peu d'affection gènerait son pauvre cœur désolé. Hélas! Mme de Fontenay n'embrasse sa fille qu'une fois l'an, le jour de sa fête; cela peut paraître extraordinaire, mais l'auteur le veut ainsi. En résumé, la dédaignée est un trésor de grâce, de beauté, de mérite. Trois prétendants, moins aveugles que la mère, se disputent sa main, l'un par amour véritable, l'autre par caprice, le troisième par une sorte d'entraînement brutal. La nouvelle Cendrillon finit par épouser celui qui l'aime le mieux, et assure le bonheur de tous ceux qui l'entourent, particulièrement de sa sœur et de sa mère. Cela montre qu'elle a un excellent naturel. Ajoutons que Mme de Fontenay ouvre enfin les yeux et promet d'aimer également ses deux filles. Des détails charmants, des mots heureux, un dialogue animé tout oublier que l'idée première de la pièce pourrait bien être empruntée à certain drame en trois actes de Rosier, *Clair ou la Préférence d'une mère*, joué au Théâtre-Français le 4 juin 1837. Elle se retrouve aussi dans *Philiberte*, comédie de M. Emile Augier. La donnée des deux pièces est identique, et l'on pourrait en conclure que M. Barrière s'est souvenu de celle de M. Augier, si le sujet n'était pour ainsi dire tombé dans le domaine public. Le cousin Antoine, gentilhomme cultivateur, rustre plusieurs fois millionnaire, sorte de paysan grosier; Justin, un idiot dont les yeux sont toujours à la pluie; Claude Parisot, Georges, offrent des types fort réussis et qui n'ont pas peu contribué au succès de *Cendrillon*.

Cendrillon, féerie en cinq actes et en trente tableaux, de MM. Clairville, Monnier et Blum, représentée sur le théâtre du Châtelet, à Paris, le 7 juin 1866. Cette pièce qui, à l'heure où nous écrivons, compte près de quatre cents représentations, est une de ces productions sans nom qui doivent toute leur vogue aux décors, aux machines, aux costumes; sans la magie de la mise en scène, l'éclat des lumières, les jambes des danseuses, elles tomberaient dès la première scène sous les huées du parterre. Fées, femmes, fleurs et trucs, génies bienfaisants et génies maléfaisants tiennent lieu de l'esprit absent, et les grimaces des acteurs, les désarticulations des ballerines, les poses abandonnées des figurantes suffisent à prouver que la prose et les vers ne sont qu'accessoires en de tels ouvrages, et que trois cents paires de jambes, quand elles en disent assez long, suffisent à faire triompher trois cents fois et plus trente tableaux qui ne disent rien. Les auteurs étaient persuadés, on le voit bien, en brochant leur *Cendrillon*, qu'ils auraient une part fort mince dans la réussite de la chose; ils se sont donc lors uniquement préoccupés de donner prétexte à et là à quelque pluie de feu ou de cristal, à quelque changement à vue surprenant, à quelque apothéose magnifique. Cendrillon est devenue une victime banale, innocente et persécutée. Elle n'a pas conservé ses goûts de jeune fille comme la Cendrillon traditionnelle. Elle ne sait que pleurer, gémir et chanter des romances. La marraine de Cendrillon joue de vilains tours à la méchante belle-mère, Mme de la Pinchonnière, veuve de la Houspignole. Au moment où la noble dame roucoule les premières notes d'une plaintive élégie que le roi Hurluberlu XIX et sa cour écoutent avec la plus grande attention, la fée, par un perfide coup de sa baguette, l'oblige à changer de ton et à chanter une de ces chansons du ruisseau qui font aujourd'hui la fortune des cafés-concerts. Mme de la Pinchonnière veut prendre sa revanche en dansant. Sa Majesté Hurluberlu lui a fait l'honneur de l'inviter pour un passe-pied; mais, à la première figure, la fée intervient encore, et la dame, changeant forcément d'allures, ébauche une folle cachucha, un cancan écervelé, au grand scandale des personnages présents. L'épisode de la pantoufle est bien entendu respecté, et Cendrillon épouse le fils du roi. Il n'est rien de plus splendide que le *Palais des vers lumineux*, que l'apparition de la *Sphère d'argent*

et des *Diamantines*, et que l'apothéose finale; mais il n'y a pas de pièce dans toutes ces magnificences, dans cette succession de groupes plus ou moins nombreux de fées, de nymphes, de sirènes revêtues de robes plus ou moins étincelantes, toutes fort courtes, de maillots plus ou moins expressifs, les uns surgissant du plancher, les autres descendant des frises. Mais ce qui, par-dessus tout, fait oublier les verrues grammaticales de *Cendrillon* et ses nombreux écarts à l'endroit du sens commun, c'est le ballet des mille et une princesses qui se présentent pour essayer la pantoufle. Que de jambes encore!... Aussi le Murais en a rêvé, Pontoise aussi, et jusqu'à Cahors, on s'est écrié: « Que de jambes! »

Cendrillon, opéra-comique en deux actes, mêlé d'ariettes et de vaudevilles, paroles d'Anseume, musique de Laruette, représenté sur le théâtre de l'Opéra-Comique (foire Saint-Germain) le 21 février 1759. Les auteurs du poème n'avaient fait que suivre mot à mot le conte de Perrault: « Ce conte est si connu, disait un critique, qu'il nous dispense de donner un extrait de la pièce, dans laquelle le public remarqua beaucoup de froideur, quoique l'ouvrage en général soit écrit légèrement, et que la musique en soit agréable. Il est des sujets sur lesquels une trop grande publicité jette une sorte de ridicule que tout l'art du poète ne peut faire disparaître et qu'il vaudrait mieux abandonner. » Le critique se trompait fort; les contes de Perrault amusent toujours les petits et les grands enfants. Toujours on aimera à se délasser des chagrins réels, en admirant les merveilles créées par un idéal dont le besoin est inné au cœur de chacun de nous. La *Cendrillon* obtint donc un véritable succès, en dépit de toutes les restrictions des *délicats* et des envieux.

Cendrillon, opéra-féerie en trois actes et en prose, paroles d'Etienne, musique de Nicolo Isouard, représenté sur le théâtre de l'Opéra-Comique le 22 février 1810. Nous empruntons en partie à un recueil de l'époque l'analyse de ce livret: « Le baron de Montefiascone a deux filles, Clorinde et Tisbé, qu'il aime également: ce sont, comme tous les enfants que l'on gâte, des orgueilleuses et des sottes. Cendrillon n'est que la fille de la seconde femme du baron. Méconnaissant ses qualités, Montefiascone la force à servir ses sœurs comme une esclave. Sa place est au coin du feu, et c'est de là que lui vient le nom de Cendrillon. Un pauvre se présente et demande l'aumône: Clorinde et Tisbé le rebutent; Cendrillon lui donne un morceau de pain et le fait asseoir près du foyer. Dès que les sœurs s'en aperçoivent, le malheureux est impitoyablement chassé. Ce pauvre, nommé Aldor, est un magicien déguisé, et Cendrillon éprouvera bientôt les effets de sa reconnaissance. Le bruit du cor annonce que le prince Ramir chasse dans les environs. Il pourrait bien venir au château du baron. Clorinde et Tisbé volent à leur toilette. Ramir arrive en effet déguisé en écuyer, avec son précepteur qui n'est autre qu'Aldor. Cendrillon les reçoit et leur conte ses malheurs. Le baron présente ses filles au soi-disant écuyer et il apprend avec ravissement que le prince doit envoyer un carrosse à Clorinde et à Tisbé pour les conduire au bal. Cendrillon meurt d'envie de voir ce bal; elle demande à son père et à ses sœurs la permission de les accompagner: celles-ci l'accablent de railleries; mais Aldor lui assure qu'elle ira au bal. Au second acte, on voit Cendrillon magnifiquement vêtue, et dormant dans un palais, sur un lit de repos. Qu'on juge de sa surprise: elle s'était endormie Cendrillon et elle se réveille princesse! Aldor vient instruire sa protégée: il lui fait présent d'une rose magique qui donne tout à coup à la jeune fille les grâces, les talents, le bon ton, et l'empêche d'être reconnue par ses sœurs. Clorinde et Tisbé ne tardent pas à paraître, gonflées de vanité, sûres de la conquête du prince; car c'est là le motif qui réunit au bal toutes les femmes de la contrée, le prince devant ce soir même choisir une épouse. Ramir veut être aimé pour lui-même, et, pour tromper l'ambition de tant de rivales, il choisit pour le représenter Dandini, un imbécile qui se trahit à chaque mot et dément le rôle dont il est chargé. Ramir, sous son habit d'écuyer, est dédaigné de tout le monde. Il aborde Cendrillon qui le console et l'accepte pour son chevalier, en lui donnant pour devise ces mots: *Simplicité, constance*. Ramir soutient dans un tournoi l'honneur de sa dame et sort vainqueur du combat. Il revient avec toute la cour; le faux roi monte sur son trône; Clorinde et Tisbé étalent devant lui leurs grâces et leurs talents. Alors on ordonne à Cendrillon de danser: elle prend un tambour de basque et entonne une ronde qui ravit tous les suffrages. Le faux écuyer Ramir, enthousiasmé, présente à Cendrillon la couronne, comme de la part du prince. La jeune fille, qui ne veut pas de Dandini, jette la couronne et s'enfuit avec tant de précipitation qu'elle laisse tomber en chemin un de ses souliers verts. Le prince postiche est révoqué. Le premier usage que Ramir fait de son pouvoir reconquis est d'ordonner qu'une des deux sœurs de Cendrillon épouse Dandini. Dans l'excès de leur mauvaise humeur, Clorinde et Tisbé reçoivent fort mal Cendrillon, revenue à la cour avec ses pauvres habits, d'après l'appel que Ramir vient de faire à toutes les filles

nobles de ses Etats. L'objet de cet appel est de leur faire essayer le soulier vert, et d'épouser celle à qui cet essai sera favorable; mais on n'aurait jamais fini s'il eût fallu présenter à tous les pieds des prétendantes cette merveilleuse chaussure. A l'aspect du soulier vert, Cendrillon s'écrie naïvement que c'est le sien et le prouve en le chaussant. Telle est cette pièce qui, on le voit, ne s'écarte pas du conte de Perrault. Quant à la musique, elle ne vaut pas, à beaucoup près, celle de *Joconde*, du même compositeur. La romance du premier acte, que nous transcrivons plus loin: *Je suis modeste et soumise*, a été populaire à juste titre. Il est incontestable que le musicien français a mieux que Rossini, saisi le caractère de l'héroïne de Perrault. Ce n'est pas une princesse qui laisse ruisseler de son royal gosier perles et diamants vocalisés et points d'orgue. C'est l'humble fille résignée, c'est Cendrillon enfin. Nous citerons encore le trio de femmes: *Vous l'épouserez; oui, vous l'aimerez*. Le reste est médiocre. Les rôles de femmes ont été créés par Mmes Duret, Lemonnier et Mlle Alexandrine Saint-Aubin, fille de la célèbre actrice. On a repris cet ouvrage à l'Opéra-Comique en 1845, avec Mmes Casimir et Darcier. Grignon et Sainte-Foy jouèrent les personnages du baron de Montefiascone et du sénchal Dandini. La musique fit peu d'effet, en raison même des efforts tentés par l'arrangeur pour lui en faire produire. Adam renvoya l'instrumentation simple et quelque peu naïve de Nicolo par des cuivres et des *tremolos*, et ajouta même, pour Mlle Casimir, un air de sa façon à la partition originale.

Cendrillon (en italien la *Cenerentola*), opéra semi-seria en deux actes, paroles de Ferretti, musique de Giacomo Rossini, représenté sur le théâtre Valle à Rome, pendant le carnaval de 1817, et aux Italiens de Paris, le 8 juin 1822. Sur ce livret usé, Rossini a écrit une de ses plus délicieuses partitions. Contrairement à son usage de composer rapidement ses œuvres, Rossini travailla cinq ans à cette *Cenerentola* qui est un de ses ouvrages de prédilection: « La plupart des beaux morceaux qu'elle renferme, dit Castil-Blaze, ont subi l'épreuve de la scène avant de passer dans les rôles de Ramiro, de Magnifico, de Cenerentola, etc. L'air: *Miei rampolli*, le duo: *Un soave non so ché*, le chœur de buveurs et la proclamation grotesque du baron de Montefiascone faisaient partie de la *Pietra del paragone*. Le superbe sextuor: *Quest'è un nodo avvilupato*, la strette ravissante du finale, le duo: *Zitto, zitto*, appartenaient au *Turco in Italia*, ainsi que d'autres fragments précieux. L'air de Ramiro est évidemment pris dans le trio d'*Otello*: « *Ah! vieni, nel tuo sangue*, » et même dans la première cavatine de cet ouvrage. Lorsqu'un auteur est assez heureux pour qu'il lui soit permis de joindre aux inspirations du moment les belles choses répandues dans plusieurs ouvrages anciens éprouvés, il en tire un grand avantage. » Castil-Blaze compare ensuite *il Barbieri* à la *Cenerentola*, et il affirme que ce dernier ouvrage « est plus riche, plus varié que son rival; » qu'il renferme plus de matière musicale. » Ce bel opéra était chanté à Rome par Begnis, Philippe Galli, Jacques Guglielmi, Mmes Giorgi-Righetti et Rossi. Le succès fut complet. Lors de la représentation au Théâtre-Italien de Paris, les journalistes furent invités à prévenir le public au sujet des emprunts faits par Rossini à ses partitions précédentes. La direction redoutait presque la première représentation de cette *Cenerentola* si désirée et que l'on aurait voulu faire succéder immédiatement à *il Barbieri*. Prés de trois ans s'écoulèrent. Le génie de Rossini avait triomphé enfin des scrupules de certains fanatiques de l'ancien genre. Plus heureux que les plus illustres souverains, le compositeur italien n'avait plus d'ennemis! *Cenerentola* parut sous les traits de Mme Bonini, qui ne partagea pas le triomphe obtenu par la partition. Galli, Pellegrini, Bordogni furent plus heureux. Mlle Cinti (Mme Damoreau), qui succéda l'année suivante à Mme Bonini, manquait également de force et d'autorité dans ce rôle charmant. Mlle Esther Mombelli fut la première à se distinguer, par le charme un peu étrange de sa voix; puis vint la seule et véritable Cendrillon, Mlle Sontag, qui chanta l'air final en *sol*, c'est-à-dire une tierce mineure plus haut que le ton de la partition. Le succès fut immense, car la nouvelle venue possédait toutes les qualités physiques et vocales. Ainsi que le dit Alexandre Dumas dans un de ses drames: « Le ciel avait mis dans son berceau tous les biens de cette vie, » même la sagesse, un trésor bien difficile à conserver dans la carrière théâtrale. Le comte Rossi épousa la diva, qui renonça aisément à la gloire artistique pour obéir à celui qu'elle aimait pour lui-même. Les événements de 1848 ayant fait perdre au comte sa fortune, Mme Sontag, n'écoulant que le sentiment de l'amour maternel, reprit la carrière lyrique. O miracle! le temps avait passé respectant sa voix et sa beauté! La mort seule, qui ne respecte rien, arrêta la courageuse femme dans sa noble mission. *Cendrillon*, depuis cette époque, n'a jamais retrouvé une interprète aussi parfaite. Le génie de la Malibran, la voix splendide de Mme Alboni, rien n'y a fait. La partition de Rossini est toujours vivante, mais elle fait peur aux plus célèbres, et la Patti n'ose l'aborder. Cet opéra a servi de pièce de

début à Rubini et à Tamburini. Lablache y a laissé un souvenir écrasant pour ses successeurs. Mais l'avenir nous réserve peut-être des surprises, et la race des artistes de génie ne saurait avoir dit son dernier mot. « La *Cenerentola*, dit M. Théophile Gautier, est la musique la plus heureuse, la plus gaie et la plus aisément charmante qu'on puisse rêver; l'allégresse et la pétulance italienne exécutent sur les portées de la partition les gambades les plus joyeusement extravagantes en faisant babiller au bout de leurs doigts, comme des castagnettes, des grappes équilibrées de trilles et d'arpèges. Comme tout rit et tout chante! A chaque instant, un jet de mélodie s'élance en l'air comme une fusée et retombe en pluie argentine. Dans ce bienheureux opéra les motifs se pressent, se succèdent; le flegmatique basson lui-même gazouille comme une fauvette ou une petite flûte, le rauque ophicléide adoucit l'éclat mordant de son gosier d'airain et roucoule les phrases les plus délicates. La corde, le bois et le cuivre chantent aussi mélodieusement dans l'orchestre que Rubini sur le théâtre. C'est un flot intarissable, un trésor sans fond, une prodigalité effrénée plongeant ses bras jusqu'au coude dans des monceaux de pierres et jetant au hasard des poignées de diamants et d'escarboucles. » Nous avons cité ce petit joyau littéraire à titre de modèle de style. Mais la vérité nous oblige à ajouter que M. Théophile Gautier n'est pas musicien le moins du monde. On sait qu'il a défini la musique: « Le plus cher de tous les bruits, » ce qui ajoute, chez lui, le mérite du bien dire à celui de l'intuition.

Allo non troppo.

1^{er} COUPLET. Je suis mo - des-te et sou-
- mi - se. Le mon-de me voit fort
peu, Car je suis tou-jours as-
- si - se. Dans le pe - tit coin du
feu. Cet - te pla - ce n'est pas
bel - le; Mais pour moi tout pa - rolt
bon. Voi - là pour - quoi l'on m'ap -
- pel - le La pe - ti - te Cen-dril -
- lon; Voi - là pour - quoi l'on m'ap -
- pel - le La pe - ti - te Cen-dril - lon.

DEUXIÈME COUPLET.
Mes sœurs des soins du ménage
Ne s'occupent pas du tout;
C'est moi qui fais tout l'ouvrage,
Et pourtant j'en viens à bout.
Attentive, obéissante,
Je sers toute la maison,
Et je suis votre servante,
La petite Cendrillon.

TROISIÈME COUPLET.
C'est en vain que je m'empresse.
Mon zèle est très-mal payé,
Et jamais on ne m'adresse
Un petit mot d'amitié.
Mais n'importe! on a beau faire.
Je me tais, et j'ai raison;
Dieu protégera, j'espère,
La petite Cendrillon.

CENDRIOT s. m. (san-dri-o). Hist. relig. Nom que l'hérésiarque Vigilantius donnait, par dénigrement, aux catholiques, parce qu'ils honoraient les cendres des martyrs.

CENDROIEMENT ou **CENDROYEMENT** s. m. (san-droi-man — rad. *cendroyer*). Action de réduire en cendres: *Le CENDROIEMENT d'une ville. Le roi vous fera porter la malenchère du funeste CENDROYEMENT de son royaume.* (Nic. Pasquier.) || Vieux mot.

CENDROYER v. a. ou tr. (san-droi-é — rad. *cendre*). Réduire en cendres: *CENDROYER une forêt. Si soudain les larmes n'eussent destremé et les soupirs essenté ceste vive et ardente fournaise, en bref vous eussiez esté cendroyés.* (Nic. Pasquier.) || Vieux mot.

CENDRURE s. f. (san-drure — rad. *cendre*). Techn. Etat d'un acier cendreur, grenu, impropre à prendre le poli.

CÈNE s. f. (sène — lat. *cena*, souper). Souper que Jésus-Christ fit avec ses apôtres, la veille de sa passion, et dans lequel il leur lava les pieds et institua, d'après la croyance de l'Eglise catholique, le sacrement de l'eucharistie.

— Liturg. Cérémonie du jeudi saint, dans laquelle le pape, des prélats, des chefs de communauté, des princes servent des pauvres, après leur avoir lavé les pieds, en mémoire de la Cène de Jésus-Christ. II Communion, et particulièrement communion sous les deux espèces, telle qu'elle se pratique chez les protestants : *Ce n'est pas faire la Cène que d'en recevoir les signes.* (Boss.)

— B.-arts. Ouvrage qui représente la Cène de Jésus-Christ : *La célèbre Cène de Léonard de Vinci. Dans les monastères, on peignait souvent la Cène sur l'un des murs du réfectoire.* (Bachelet.)

— Homonymes. Saine (féminin de *sain*), scène, seine, Seine, Senne.

— Encycl. Hist. sainte. A ce dernier repas de Jésus avec ses apôtres on rattache l'institution du sacrement de l'eucharistie. Matthieu, Marc et Luc racontent que Jésus, prenant du pain dit : « Ceci est mon corps, » et montrant du vin dans une coupe : « Ceci est la coupe de mon sang. » D'après Luc et Paul, il aurait ajouté : « Chaque fois que vous ferez ceci, faites-le en mémoire de moi. » Ces dernières paroles pourraient bien n'être qu'une interprétation à laquelle aurait donné lieu la coutume de rappeler aux premiers chrétiens que les banquets sacrés auxquels ils assistaient étaient une imitation du dernier repas de Jésus et devaient être sanctifiés par son souvenir.

Cet incident de la dernière cène prend dans les trois premiers évangélistes toutes les proportions d'un grand acte, d'un acte sacramentel destiné à devenir la base d'une institution nouvelle. Mais il n'en est même pas question dans l'évangile de Jean, quoique le disciple chéri du Maître, qui revendique souvent le privilège d'avoir été plus qu'aucun autre admis dans son intimité, rapporte fort au long les détails de ce dernier repas. Ce désaccord entre les divers biographes de Jésus nous montre que l'institution d'un repas mystique, dans lequel il nous donnerait son corps en nourriture et son sang en breuvage, ne fut pas admise dès le commencement du christianisme aussi généralement qu'on veut bien le dire, et autorise chacun à chercher en toute liberté le sens des paroles du Maître, sauf à observer les règles nécessaires en pareil cas. Dans les questions d'interprétation, l'étude des mots ne suffit pas toujours ; il est souvent nécessaire de consulter le caractère de celui qui a parlé, ses habitudes, sa manière de s'exprimer, l'état de son âme, le courant d'idées qu'elle a suivi ; enfin, si les paroles dont il s'agit ont donné lieu à des interprétations diverses, il faut autant que possible, par des rapprochements judicieux avec d'autres paroles sorties de la même bouche, chercher à faire la lumière et à en dégager le sens vrai.

Ces règles, dictées par le bon sens, ont rendu à l'exégèse d'immenses services ; c'est ici le cas de les appliquer. Jésus affectionnait de dire qu'il était le pain nouveau, le pain dont l'humanité allait vivre. Dès le commencement de sa carrière religieuse, il répondait au conseil qu'on lui donnait de changer des pierres en pain : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole sortant de la bouche de Dieu. » On n'aura pas de peine à reconnaître dans ces paroles une similitude avec celles qu'il devait prononcer plus tard dans la dernière cène ; on y trouve en effet l'idée mère, l'idée de la parole nourriture, de la parole pain. Seulement il y avait encore plus de simplicité que d'exaltation dans l'âme de Jésus ; le jeune maître, dont l'autorité n'était pas encore établie, n'avait pas cette confiance de son mérite, cette audace du succès qui devaient se traduire plus tard par des expressions fortement imagées et quelquefois bizarres. A Capharnaüm, nous le trouvons encore développant la même idée, mais l'exaltation de l'âme était venue féconder le germe primitif ; ce n'est plus alors la parole qui est une nourriture, c'est l'auteur de la parole, c'est Jésus, Jésus tout entier : son corps est véritablement une nourriture, son sang véritablement un breuvage. Les brusques transitions de l'effet à la cause, du tout aux parties, n'ont rien d'extraordinaire dans les langues pittoresques et figurées de l'Orient. Il paraît cependant que Jésus était trouvé plus que hardi dans ses expressions, s'il faut en juger par les murmures répétés de ses auditeurs. Nous donnerons avec M. Renan le récit que fait Jean de cette prédication bizarre. « Oui, oui, je vous le dis, ce n'est pas Moïse, c'est mon Père qui vous a donné le pain du ciel. » Et il ajoutait : « C'est moi qui suis le pain de vie, celui qui vient à moi n'aura jamais faim et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. » Ces paroles excitaient un vif murmure : « Qu'entend-il, se disait-on, par ces mots : Je suis le pain de vie ? N'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? Comment peut-il dire qu'il est descendu du ciel ? » Et Jésus, insistant avec plus de force : « Je suis le pain de vie ; vos pères ont mangé la manne dans le désert et sont morts. C'est ici le pain qui est descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. Je suis le pain vivant, si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde. » Le scandale fut au comble. « Comment peut-il donner sa chair à manger ? » Jésus, renchérissant encore : « Oui, oui, dit-il, si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous

ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang est en possession de la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour, car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. Comme je vis par le Père qui m'a envoyé, ainsi celui qui me mange vit par moi. C'est ici le pain qui est descendu du ciel. Ce pain n'est pas comme la manne que vos pères ont mangée et qui ne les a pas empêchés de mourir ; celui qui mangera de ce pain vivra éternellement. » Si nous n'avons pas reculé devant une citation aussi longue, c'est pour bien montrer que l'incident de la dernière cène n'est pas un acte unique et sans précédent, comme on pourrait le croire en consultant les Évangiles de Matthieu, de Marc et de Luc, et que Jésus s'était déjà exprimé dans le même sens avec énergie et obstination. Mais il avait ajouté pour toute réponse aux murmures qui avaient accueilli ses paroles : « La chair ne sert de rien, c'est l'esprit qui vivifie. Les paroles que je vous dis sont esprit et vie. » N'était-ce pas condamner à l'avance formellement ceux qui, à l'exemple des auditeurs de Capharnaüm, voudraient prendre ses paroles au pied de la lettre, qui s'arrêteraient à l'expression qui est la chair de la parole, sans remonter à l'idée qui en est l'esprit et la vie ?

On trouvera peut-être étrange que Jésus ait comparé sa parole, se soit comparé lui-même à la nourriture, au pain. Cependant il n'y a, dans le choix de ce terme de comparaison, rien que de très-naturel. Jésus avait pour ses apôtres des enseignements réservés ; il leur communiquait des secrets qu'il ne livrait pas au simple vulgaire, il leur expliquait le sens des termes qui étaient trop énigmatiques pour leur intelligence. Plus d'une fois, il dut naturellement profiter, pour les instruire, du culte et de l'aisance qui présidaient à ses repas de famille dans lesquels il avait l'habitude de bénir le pain, et de le rompre d'une manière caractéristique sans doute, puisque deux disciples voyageant avec Jésus arrivèrent à Emmaüs sans se douter qu'ils étaient avec lui, et le reconnurent dans cette ville à la fraction du pain (Luc, xxiv, 30-35).

Maintenant, si l'on se rend compte du goût des Orientaux pour un enseignement symbolique, on comprendra facilement que Jésus ait senti le besoin de procéder, pour instruire les autres, par paraboles et par comparaisons, et qu'il les ait tirés des circonstances où il se trouvait ou des objets qui l'environnaient. Son désir était avant tout de se faire comprendre sans doute, mais il savait aussi qu'il était nécessaire de graver fortement ses leçons dans ces âmes mobiles de l'Orient où, à moins d'une profonde empreinte, les impressions s'effacent si vite. C'est pour cela qu'il avait recours à des expressions énergiques, à des métaphores hardies et quelquefois bizarres à force d'audace ; il matérialisait l'idée pour parler plus sûrement à l'esprit en parlant à l'intelligence, à l'imagination et aux sens à la fois. Si Jésus, sachant que sa mort était prochaine et qu'il n'avait ni les moyens ni la volonté de l'éviter, eût dit à ses apôtres : « Souvenez-vous que je n'ai vécu et que je ne meurs que pour la vérité, que cette vérité que je vous ai donnée doit être la nourriture et le breuvage de vos âmes, » personne n'eût été étonné de ces simples paroles, mais aussi personne n'en eût été fortement frappé. Dans une circonstance aussi solennelle, Jésus voulut mieux accentuer son langage, et, revenant une dernière fois à une comparaison qui lui était familière, il dit : « Ce pain est mon corps, ce vin est mon sang ; » en d'autres termes, de même que ce pain et ce vin sont la nourriture et le breuvage de vos corps, de même, par les paroles qui sont sorties de ma bouche ; par la vérité que je vous légue, je serai la nourriture et le breuvage de votre âme. S'il ajouta encore, comme le veut Luc et Paul : « Faites ceci en mémoire de moi, » Jésus, contrairement à sa pratique ordinaire, aurait établi une véritable cérémonie, dont nous avons à rechercher le but.

Un des principaux desseins de Jésus avait été de développer les relations entre les hommes, d'établir l'union et la fraternité parmi eux ; il voulait que, après sa mort, ils se réunissent souvent, et, pour les y engager, il leur disait : « Chaque fois que vous serez deux ou plusieurs assemblés en mon nom, je serai avec vous. » Cette idée de Jésus avait été si bien comprise et même si bien exagérée, que nous voyons les premiers chrétiens réaliser jusqu'à un certain point la communauté des biens. Or, qui ne sait qu'à cette époque où les hôtelleries étaient rares, l'hospitalité était encore regardée comme un devoir sacré, que la participation au même pain établissant une espèce de communion, de lien réciproque ? Qu'on ajoute à cette participation au même pain l'idée d'un même maître, d'une même doctrine, et l'on comprendra quels devaient être pour l'union des chrétiens les heureux effets de l'exécution de ce précepte : « Faites ceci en mémoire de moi, c'est-à-dire participez au même pain et invoquez mon souvenir, le souvenir de votre maître à tous ; l'union ainsi confirmée ne pouvait qu'asseoir le christianisme sur de solides bases.

Tel devait être le sens des paroles de Jésus. Paul le premier les entendit autrement, il les prit au pied de la lettre. Remarquons que c'é-

tait un citoyen romain, qu'il était né à Tarse, qu'il était plus versé dans les littératures grecque et latine que dans celles de l'Orient, et que, par conséquent, il était plus exposé que bien d'autres à mal interpréter le langage de Jésus ; enfin il apportait dans la nouvelle religion tout le zèle d'un converti. D'après lui, le corps de Jésus serait bien réellement notre nourriture, son sang notre breuvage, et qui les mangerait ou boirait indignement mangerait et boirait sa propre condamnation. Son opinion dut trouver des contradicteurs, puisqu'il sent lui-même le besoin de la mettre à l'abri des attaques, en se retranchant derrière ces paroles : « Je l'ai reçu du Maître ; » par intermédiaire nécessairement, puisqu'il ne s'était converti qu'après la mort de Jésus. Il n'a donc pas puisé à la source elle-même, il n'a pas vu ce maître dont il parle, il ne l'a pas entendu dire que ses paroles sont esprit et vie, que la chair ne sert de rien, que c'est l'esprit qui vivifie.

Cependant l'institution vraie, l'imitation véritable de la dernière cène se perpétuait dans ces repas fraternels connus sous le nom d'*agapes*, dont Paul se fit l'énergique adversaire, à cause des abus qui s'y étaient introduits.

Comment donc ce dogme d'un repas mystique dans lequel Jésus nous donnerait son corps en nourriture et son sang en breuvage est-il entré dans l'Eglise ? Ici encore les idées s'enchaînent et s'éclairent les unes les autres. L'exaltation croissante de l'âme de Jésus l'avait mené loin dans la voie de la spiritualité. Chez lui, l'idée primait tellement le corps que celui-ci ne comptait plus. Il promettait à ses disciples que son âme serait avec eux jusqu'à la consommation des siècles, et plus spécialement lorsqu'ils seraient deux ou plusieurs réunis en son nom. De là l'habitude des fidèles de se le représenter présidant à leurs banquets sacrés, prenant le pain entre ses mains saintes et vénérables et s'offrant lui-même à eux. Les anciens sacrifices, l'ancienne pâque avaient été abolis ; il devint le sacrifice nouveau, le sacrifice non sanglant, la pâque nouvelle. Ce fut lui que l'on mangea, ce fut lui que l'on but.

Il serait plus que superflu de demander si ces premiers fidèles croyaient à la *transsubstantiation* ou à la *consubstantiation*, c'est-à-dire à la présence de Jésus seul, sans qu'il subsiste du pain et du vin autre chose que l'apparence, ou à la présence simultanée de Jésus et du pain et du vin. Ces subtilités abstraites ne sont guère dans le goût des Orientaux ; elles sont originaires de l'Occident ; enfin, ce n'est pas dans les religions nouvelles qu'on subtilise, qu'on épilogue sur les dogmes ; il y a plus de ferveur que de curiosité, on pratique plus qu'on ne discute. (Pour les détails historiques et les questions de dogme et de discipline, voir le mot *EUCHARISTIE*.) Nous croyons cependant devoir signaler les points de divergence qui séparent, dans cette question, l'Eglise catholique de l'Eglise luthérienne et de l'Eglise calviniste. Qu'on nous permette de citer Voltaire, tout en faisant nos réserves pour le ton railleur qu'il a cru pouvoir employer dans un sujet aussi sérieux. « Luther, dit-il, avoue que Jésus-Christ est dans les espèces consacrées, mais il y est comme le feu est dans le fer enflammé, le fer et le feu subsistent ensemble. C'est cette manière de se confondre avec le pain et le vin qu'Osiasier appela *imposition, invocation, consubstantiation*. Luther se contentait de dire que le corps et le sang étaient dedans, avec et dessous, *in, cum, sub*. Ainsi, tandis que ceux qu'on appelle *papistes* mangeaient Dieu sans pain, les luthériens mangeaient le pain et Dieu. Les calvinistes vinrent bientôt après, qui mangèrent le pain et qui ne mangèrent point Dieu. Cette citation nous laisse peu de chose à dire : elle fait comprendre assez clairement que les catholiques, partisans de la *transsubstantiation*, croient que le pain et le vin se changent, en vertu des paroles sacramentelles, au corps et au sang de Jésus-Christ, et qu'il n'en reste plus que les espèces ou apparences ; que les luthériens, partisans de la *consubstantiation*, croient à la coexistence de Jésus-Christ et du pain et du vin, et enfin que les calvinistes, niant la présence réelle, ne voient dans ce sacrement qu'un signe destiné à nous rappeler la promesse que Jésus-Christ nous a faite de nous faire participants de son corps et de son sang.

— Iconog. Le dernier repas du Christ avec ses apôtres est un des sujets qui ont inspiré le plus fréquemment les artistes, soit que cette scène émouvante se prête naturellement à l'expression des passions et au développement des caractères, soit que cet épisode de la vie de Jésus, auquel se rattache l'institution de l'eucharistie, ait, par son importance même, excité l'émulation des peintres et des sculpteurs chrétiens. On conçoit du reste que ce sujet ait été un de ceux dont les prêtres et les moines aient le plus volontiers placé des représentations dans leurs églises et dans leurs couvents.

— Parmi les plus anciennes représentations de la Cène, nous citerons : une fresque tirée de la catacombe de Saint-Calixte et qui a été placée au Vatican ; un bas-relief du portail de l'église de Nantua (xiii^e siècle) et un autre bas-relief de l'église Notre-Dame de Dijon (xiii^e siècle) ; le médaillon d'une des verrières de la cathédrale de Bourges (xiii^e siècle) ; on

y voit le Christ présentant un poisson à Judas, qui en tient déjà un ; — le bas-relief du portail principal de l'église Saint-Germain-des-Prés, à Paris, gravé dans les *Monuments de la monarchie française*, de Montfaucon, et dans le grand ouvrage de d'Agincourt (*Sculpture*, pl. xxix) ; — un grand bas-relief en cuivre repoussé et doré avec incrustations en émail, travail de Limoges, du xiii^e siècle, au musée de Cluny ; — un diptyque en ivoire rehaussé d'or, du xiv^e siècle, — un retable en bois sculpté et doré du xiv^e siècle, provenant de l'abbaye d'Evenborn, près de Liège ; — deux bas-reliefs en albâtre, du xiv^e siècle ; — un grand médaillon en émail, par Léonard Limousin, et deux autres plaques en émail de Limoges, du xiv^e siècle. Ces sept derniers ouvrages sont au musée de Cluny. — Giotto a représenté plusieurs fois la Cène, notamment dans une fresque de l'église de la Madone dell'Arena, à Padoue ; dans une autre fresque du couvent de Santa-Croce, à Florence, qui a été gravée dans l'ouvrage de Rosini (*Storia della pittura italiana*), et dans deux petits tableaux, dont l'un figure au musée de Munich et l'autre dans la collection de lord Ward, en Angleterre. Dans le tableau de Munich, qui est quelque peu altéré, le jeune saint Jean s'appuie sur Jésus, quatre des apôtres nous tournent le dos et nous cachent en partie leurs vis-à-vis. Le tableau de lord Ward, provenant de la collection Bizenio, est d'un coloris très-vigoureux ; les têtes et les draperies sont fort belles ; le fond est formé de boiserie dorée que surmonte une bande de ciel d'or. Le même sujet est retracé, dans le style de Giotto, sur un petit panneau d'une *predella* que possède le musée Napoléon III, au Louvre.

Dans la plupart des représentations de la Cène, exécutées à partir du xiii^e siècle, on voit saint Jean, le disciple bien-aimé, couché sur les genoux du Sauveur, et Judas, assis sur un escabeau, seul, d'un côté de la table. La tradition voulait que l'attitude de Jean fût telle, et quant à Judas, bien qu'aucun évangéliste ne lui eût assigné une place à part, la pitié des fidèles n'admettait pas qu'il pût être assis à côté des autres disciples. Si un peintre se fût avisé de violer cette croyance, on n'eût pas manqué de crier à la profanation. Il fallait, dit M. Vitet, qu'on vît Judas seul, délaissé, comme la brebis pestiférée qu'on sépare du troupeau, afin que personne ne pût s'y méprendre, que les enfants eux-mêmes le montrassent au doigt et qu'il reçût, même en peinture, une sorte de châtiment. Giotto et l'auteur de la fresque de San-Onofrio, dont nous reparlerons ci-après, se sont soumis à cette exigence, dont Léonard fut un des premiers à s'affranchir. Dans une verrière du xiii^e siècle qui décore l'abside de la cathédrale de Tours, saint Jean est couché sur les genoux de Jésus, et quant à Judas, non-seulement il est d'un seul côté, mais il est représenté à genoux.

Voici maintenant la description sommaire des Cènes les plus estimées, peintes par les divers artistes des écoles modernes :

— *Fresque de Fra Angelico* dans le couvent de San-Marco, à Florence. La Cène, ou pour mieux dire l'institution de l'eucharistie, est représentée ici sous la forme d'une communion. « Quelle surprenante idée ! dit M. Paul de Saint-Victor ; le Christ, sacrificateur de son propre corps, célébrant sa propre messe et distribuant aux apôtres, de sa main de chair, le pain qui l'incarne et le multiplie ! Le dogme de la présence réelle a-t-il jamais été plus hardiment exposé, dans la provocation de son mystère, aux yeux bravés de la raison humaine ? » Dans ce même couvent de San-Marco, qui possède le chef-d'œuvre de l'Angelico, on voit une autre Cène peinte par Domenico Ghirlandajo. — *Fresque de Léonard de Vinci* (V. l'article spécial que nous consacrons plus loin à ce chef-d'œuvre). Disons ici que telle est la perfection de cette composition célèbre, que la plupart des artistes qui ont traité depuis le même sujet se sont vus en quelque sorte forcés d'imiter Léonard. — *Fresques de Raphaël et d'Andrea del Sarto* (V. ci-après). — *Fresque de Paul Véronèse*, dans le réfectoire du couvent de Saint-Jean-et-Saint-Paul, à Venise. Cette belle peinture a été gravée par J. Skenredam, en trois pièces se réunissant. Paul Véronèse a fait sur le même sujet plusieurs compositions où il a déployé cette magnifique ordonnance, ce luxe d'accèssoires et cette richesse de coloris qu'on admire dans les *Noces de Cana*. On possède aussi à Venise une Cène peinte par son fils Carletto Callari. — *Tableaux du Tintoret*. Il existe à Venise plusieurs Cènes du Tintoret, notamment dans l'église de Saint-Georges-le-Majeur, dans l'église de Santa-Ermacosa, dans celle de Saint-Protais-et-Saint-Gervais (gravée par Sadeler). Il en existe une aussi au musée de Madrid ; malheureusement, la peinture a beaucoup noirci ; les parties encore éclaircies sont admirables. M. Lavice cite, entre autres figures d'une tournure superbe, un serviteur penché sur une corbeille de pains au premier plan. — *Tableau de Francesco Bassano*, au musée de Madrid. La tête du Christ, fort belle et bien éclairée, se détache sur le ciel à travers une arcade, comme dans le tableau de Léonard. Le jeune saint Jean, accoudé et pensif, regarde son divin Maître qui baisse tristement les yeux. Saint Pierre, placé à la droite de Jésus, tient un couteau. Judas, penché en avant, tourne le dos au spectateur ;

il a une hourse suspendue à sa ceinture. Les autres apôtres sont d'un bon style. — *Tableau de Scildone*, au musée de Parme. Le Christ a la main droite levée au-dessus d'un énorme plat qui contient un agneau, et il appuie l'autre main sur l'épaule de saint Jean, qui paraît endormi; deux disciples sont debout; les autres sont assis. Cette toile, d'un coloris énergique, a poussé au noir dans quelques parties. — *Tableau de Vasari*, au Louvre. Le Christ et les apôtres sont assis sur des bancs circulaires autour de la table. Au premier plan est assis Judas, tenant une bourse. Des vases d'or, d'argent et de marbre sont posés à terre. Ce tableau, de petite dimension, figurait autrefois dans l'église Saint-Louis des Français, à Rome. L'église de Santa-Croce, à Florence, possède une autre peinture de Vasari sur le même sujet. — *Tableau de Bonifazio*, au musée des Offices. Le jeune saint Jean, sur l'épaule duquel le Christ a la main posée, appuie sa tête sur la table, attitude imitée de la *Cène* d'Andrea del Sarto. L'exécution de cette peinture rappelle la manière du Titien. Une autre *Cène* de Bonifazio se voit au musée Brera, à Milan: les têtes sont belles, quoique un peu noircies; la couleur est des plus vigoureuses. Un seul apôtre est assis en deçà de la table. — *Tableau de Gaudenzio Ferrari*, dans l'église de la Passion, à Milan. Le coloris est remarquable pour sa fraîcheur. Saint Jean s'appuie sur l'épaule du Christ. — *Tableau de Jules Procaccini*, dans l'église de l'Annonciade, à Gènes. Peinture considérée comme le chef-d'œuvre de l'auteur. — *Tableau de Daniel Crespi*, au musée Brera. Le Christ a la main posée sur l'épaule de saint Jean, qui est accoudé et dont le visage respire la tristesse. Deux apôtres sont placés sur le devant du tableau. Dans les airs, deux anges déroulent une banderole où se lit cette inscription: PANEM ANGELORUM MANDUCAVIT HOMO. — *Tableau de Vincente-Juan de Juanes*, au musée de Madrid (v. ci-après). — *Tableau de Carducho*, dans le même musée. Les convives sont réunis dans une magnifique salle, au fond de laquelle est une galerie décorée de pilastres; le Christ est bien posé et éclairé, mais sa physionomie est insignifiante. L'apôtre, placé tout à fait à gauche, se distingue par un beau profil d'un excellent dessin; c'est un vieillard à barbe blanche. M. Lavice croit que cette dernière figure est un portrait, et la cite comme la meilleure de la composition. — *Tableau de Rubens*, au musée Brera (Milan). Les disciples sont assis autour d'une table, dont un coin est occupé au premier plan. Le Christ, placé au milieu et nous faisant face, tient un pain et lève les yeux vers le ciel. Une chandelle allumée et posée sur la table éclaire plus ou moins les convives, dont les têtes, d'une vérité surprenante, se détachent vigoureusement du fond. M. Viardot a contesté l'authenticité de ce tableau; M. Lavice pense au contraire que c'est un véritable Rubens. « Je ne connais de cet artiste, dit-il, aucune autre composition de ce genre; mais de même qu'il a traité le paysage, il a pu essayer aussi un effet de clair-obscur, et son essai est un coup de maître. » Ce qui est certain, c'est que Rubens a traité plusieurs fois le sujet de la *Cène*. Outre le dessin qui a fait du chef-d'œuvre de Léonard et qui a été gravé par Soutman, on connaît de lui deux compositions originales sur ce motif, qui ont été reproduites en estampes par Bolswert. Il avait peint aussi une *Cène* pour l'église des jésuites, à Anvers; mais ce tableau a péri dans un incendie, en 1718. — *Tableau de Holbein le jeune*, au musée de Bâle. Cette peinture a beaucoup souffert. Suivant M. Waagen, « l'arrangement symétrique, le caractère élevé des têtes, surtout de celle du Sauveur, et une certaine analogie de procédés attestent l'influence incontestable de Léonard de Vinci. La tête seule de Judas, Juif d'une hideuse vulgarité, trahit le sentiment réaliste de Holbein dans toute sa force. » Il existe aussi une *Cène* de Holbein le père dans l'église Saint-Léonard, à Augsbourg. — Un tableau du Louvre (numéro 801), que l'on a attribué successivement à Holbein le jeune, à Lucas de Leyde, à Quentin Matsys, à Mabuse, mérite l'attention. On y trouve des reminiscences assez marquées de l'œuvre de Léonard. La table à laquelle sont assis les convives est couverte d'une nappe blanche, chargée de verres, de pains et de couteaux. On croit que le peintre s'est représenté lui-même sous les traits d'un serviteur placé à gauche et qui s'apprête à verser à boire. Le personnage vêtu de noir et joignant les mains, qui est près de saint Pierre, à la gauche du Christ paraît être le donateur. M. Waagen regarde le triptyque dont ce tableau est un volet comme l'ouvrage d'un maître de Cologne qui florissait au commencement du xiv^e siècle et qui aurait visité l'Italie, après s'être formé à l'école de Quentin Matsys. — *Tableaux de Dirk Stuerbout*, de *Lucas Cranach* et de *Michel Coxcie* (v. ci-après). — *Tableau de Lambert Lombard*, au musée de Bruxelles. Jésus occupe le milieu de la table placée dans la largeur du tableau. En avant est Judas, assis sur un escabeau et tenant une bourse. Deux chiens se battent sous la table. Un panier rempli de pains et une corbeille de fruits sont posés à terre. Au fond s'ouvre la porte de l'officine, par laquelle arrive un serviteur chargé de deux vases. Une fenêtre, ornée à sa partie supérieure d'un vitrail peint, laisse voir, dans un paysage, la ville de Jérusalem. De chaque côté de cette fenêtre sont des médail-

lons où sont représentés en grisaille des épisodes bibliques. Ce tableau, de petite dimension, est daté de 1531; il a été payé 2,300 fr. à la vente Étienne Leroy, en 1857. — Un autre tableau, qui appartient au même musée et de la même école, daté de 1534, nous montre Jésus assis sous un baldaquin rouge et tenant une hostie, devant une table circulaire, autour de laquelle sont rangés les apôtres. Saint Jean appuie sa tête sur la poitrine de son divin Maître. Au premier plan, à droite, une religieuse est agenouillée; c'est sans doute le portrait de la donataire, ce qui indique que le tableau provient d'un des nombreux couvents de Bruxelles supprimés par la Révolution. — *Tableau de Frans Porbus le jeune*, au Louvre. Les apôtres sont assis deux par deux sur des banquettes, de chaque côté de la table; une place, restée vide au milieu, laisse apercevoir le Christ, qui a devant lui un plat, un verre et du pain. À gauche, Judas, debout et vu de dos, la main droite appuyée sur la table, la gauche tenant la bourse derrière lui, proteste de son innocence. Dans le fond, une draperie de couleur sombre est tendue devant une porte décorée de pilastres. Ce tableau, signé et daté de 1618, était autrefois placé sur le maître-autel de l'église Saint-Leu-et-Saint-Gilles, à Paris. — *Tableau de Gérard de Lairesse*, au Louvre. Près de la table qu'entourent Jésus et ses disciples, un nègre verse le vin que contient une aiguière dans un autre vase placé dans un bassin à rafraîchir. A terre est une seconde aiguière richement ciselée, près de laquelle un chien ronge un os. Au fond, on aperçoit plusieurs femmes entre les colonnes d'un portique. Cette peinture, qui a fait partie de la collection de Louis XVI, manque complètement de gravité et de noblesse; l'exécution en est d'ailleurs fort médiocre.

Citons enfin, parmi les représentations de la *Cène*, les tableaux de Francesco Penni (musée de Naples); Salvati (musée de Naples); Ribalta (cathédrale de Valence); Canino (église Saint-Nazaire-le-Grand, à Milan); Francesco Santa-Croce (église San-Francesco-della-Vinea, à Venise); G. Santa-Croce (église Saint-Martin, à Venise); Poppa le jeune (église Saint-Barnabé, à Brescia); diverses estampes d'Albert Dürer, G.-B. Mazza, Cornelis Cort, Krabeth, Giovannini (d'après le tableau du maître-autel de l'église de Corpus-Domini, à Bologne); Acciatti (d'après Palma); Aldorfer, Jacob van Assen, Charles Audran, Jean Audran (d'après Ant. Dieu); Benoit Audran (d'après une belle composition de Claude Audran, qui a été attribuée au Poussin); Francesco Aquila (d'après l'Albane), etc.; une grande tapisserie flamande du xiv^e siècle, qui du palais de Brühl est passée au musée de Dresde, etc.

Le sujet de la *Cène* n'a été traité que par un petit nombre d'artistes contemporains, parmi lesquels il nous suffira de citer MM. Alphonse Périn (v. ci-après); Pichon et Hippolyte Flandrin. Le tableau de M. Pichon, commandé par le ministre de l'intérieur et exposé au salon de 1856, s'est fait remarquer par la simplicité et la gravité de la composition; l'artiste a su éviter la banalité, sans atteindre toutefois à l'imprévu. Le critique de la *Revue indépendante*, M. Arthur Guilloit, a jugé cet ouvrage en ces termes: « L'expression d'une profonde préoccupation siège sur toutes les physionomies. La lumière nous semble trop également répartie, les nuances claires nous paraissent prodiguées. Du reste, les attitudes y sont naturelles, convenables, les draperies sagement ajustées et d'un bon style; enfin l'exécution annonce partout un talent consciencieux. » — L'Instant de la *Cène*, choisi par Flandrin dans une de ses peintures de Saint-Germain-des-Près, est le chef-d'œuvre de l'œuvre. Jésus se lève et dit: « Prenez et mangez, ceci est mon corps. » Les apôtres entourent le Sauveur; saint Jean, qui est à sa gauche, se renverse un peu pour interroger le visage du Maître; sa figure est empreinte d'une douceur angélique. Tous sont animés de crainte et d'amour. Deux disciples, de chaque côté, se lèvent comme par un mouvement de surprise. « Une heureuse diversité, dit M. Poncet, donne beaucoup de charme à cette composition, où, après tant et tant de maîtres, Flandrin a fait preuve d'une remarquable originalité. Il a trouvé, dans son inépuisable sentiment, une grâce et une onction nouvelles pour la figure du Christ. » V. EUCHARISTIE.

Cène (LA), célèbre fresque de Léonard de Vinci. Ce chef-d'œuvre, si vanté et si universellement populaire, décore le réfectoire du couvent des Dominicains, contigu à l'église Sainte-Marie des Grâces (*Santa-Maria delle Grazie*), à Milan. Bien qu'il ait subi de nombreuses dégradations, il est encore d'un aspect saisissant. Le moment de la *Cène* choisi par Léonard est celui où le Christ, assis au milieu de ses disciples, leur adresse ces paroles pleines d'une amère tristesse: « Un de vous me trahira, *Unus vestrum me traditurus est!* » A ces mots, les disciples s'agitent, tremblants, indignés. Jean, le bien-aimé, qui reposait sa tête sur l'épaule du Maître, recule, saisi d'effroi, et semble prêt à défaillir: ses bras pendent inertes, ses mains demeurent faiblement enlacées, toute son attitude révèle sa détresse et son désespoir. C'est vainement que Pierre lui frappe sur l'épaule, le pressé de questions et semble lui dire, en lui montrant Jésus: « De qui le Maître veut-il parler? Le

sais-tu, Jean, toi qui as sa confiance? » Jean n'entend pas; il est tout entier abîmé dans la douleur. Comme contrasté à ces deux figures si pleines d'anxiété, le traître Judas montre son ignoble visage; ainsi que les autres disciples, il s'est retourné vers le Christ et semble l'interroger; mais, bien qu'il affecte le calme de l'innocence, on devine le trouble qui l'agite intérieurement et on reconnaît en lui le coupable. Immédiatement après Pierre qui, avec Jean et Judas, forme le groupe le plus rapproché de la droite de Jésus, on voit Barthélemy, déjà âgé et dont le front est sillonné d'une ride profonde; il est assis, immobile, et semble repousser l'idée du crime. Jacques le Major vient ensuite, la main droite appuyée sur l'épaule de son voisin, l'œil ardent de curiosité, tourné vers Jean, son jeune frère. A l'extrémité de la table, de ce même côté, Philippe, persuadé qu'il a mal saisi le sens des paroles de Jésus, se lève et, penché en avant sur la table, la bouche haletante, les yeux dilatés, les sourcils froncés, les tempes comprimées, il témoigne à la fois son impatience d'être mieux informé et les appréhensions cruelles qui l'ont saisi et le torturent. A la gauche de Jésus, Thomas, l'homme violent et ombrageux, se renverse brusquement en arrière et, les regards baissés, les bras écartés comme pour découvrir son cœur et mettre sa conscience à nu, il s'écrie avec énergie: « *Numquid ego sum, Domine?* » Maître, est-ce moi qui dois vous trahir? » L'ardent Thaddée, qui vient ensuite, s'est levé avec indignation, un couteau à la main, et, se tournant vers Jésus, il demande quel est le traître pour l'immoler à sa juste fureur. Son œil profond, étincelant, sa bouche, dont les coins s'abaissent fortement, ses sourcils froncés, tout en lui révèle une sombre colère, la soif de la vengeance et du châtiement. Simon, d'un caractère tout opposé, s'incline vers Jésus avec une simplicité pleine de candeur, en homme dévoué et éprouvé, que le soupçon ne saurait atteindre. Il y a plus de décision et plus de fougue dans le mouvement de Matthieu; l'étonnement, la consternation se peignent sur les traits de cet apôtre; il se tourne vers Jacques le Mineur, assis à l'extrémité de la table, et lui répète les paroles qu'il vient d'entendre, en montrant celui qui les a prononcées. André, non moins surpris et conservant encore quelque chose de cette ardeur qui l'avait poussé à la suite du Maître, s'est levé et affirme, par un geste analogue à celui de Matthieu, que celui-ci dit bien la vérité. Jacques le Mineur, auquel les deux précédents disciples s'adressent, lève vers André un regard soucieux; il est comme affaissé, moins sous le fardeau de son grand âge, que sous le poids de l'immense douleur qui s'est emparée de son âme. Ces trois dernières figures forment un groupe dont l'isolement et l'aparté sont suffisamment motivés par la distance qui les sépare de Jésus; elles se rattachent, d'ailleurs, au reste de la composition par l'intérêt qu'elles prennent à la situation principale.

Vasari et quelques autres écrivains prétendent que Léonard eut le tort de commencer son tableau par les apôtres et d'épuiser, en les peignant, toutes les ressources de son génie; de sorte qu'étant arrivé à la personne du Christ et ne trouvant plus rien d'assez beau, d'assez supérieur au caractère des autres têtes pour représenter dignement le Fils de Dieu, il laissa sa tâche inachevée. Cette anecdote a été fabriquée à plaisir et n'est pas justifiée, en tout cas, par le caractère de la tête du Christ. Non-seulement cette figure, malheureusement presque effacée aujourd'hui, était aussi finie que les autres parties du tableau, comme l'a remarqué Richardson en 1719; mais, telle qu'elle est, elle a une expression de noblesse, une beauté, une majesté, qu'un maître tel que Léonard pouvait seul fixer avec son pinceau. Assis au centre même de la composition, Jésus, saisi d'un tressaillement douloureux, involontaire, abaisse tristement ses regards, craignant tout à la fois de désigner un innocent et de jeter les yeux sur le vrai coupable; son visage pâle, qu'encadre une longue chevelure blonde, est empreint d'une ineffable douceur et d'une sublime résignation; ses bras, tendus en avant, semblent repousser une apparition lugubre, et une de ses mains s'ouvre comme pour laisser échapper un funeste secret. — Le musée Brera, à Milan, possède une étude au crayon de cette sublime figure de Jésus: « Cette feuille de papier, salie et déchirée, dit M. Coindet, est l'une des plus précieuses reliques des beaux-arts. Je ne sais pas qu'aucun crayon ait jamais rien produit de plus divin que cette tête du Christ. Au dire même de Léonard, ce n'était pas sur la terre qu'il en avait cherché le type... Certes, à en juger par la profonde impression que produit cette figure, elle doit être ressemblante, si Jésus portait l'empreinte de sa divinité. Mais oublions le côté religieux et ne voyons ici qu'une question d'art. Voici deux types de la beauté, les deux points de comparaison entre l'art antique et l'art moderne, l'*Apollon du Belvédère* et le *Christ* de Léonard de Vinci, c'est-à-dire ce que l'art a produit de plus parfait, de plus noble, de plus divin! Dans le chef-d'œuvre de l'antiquité, le caractère dominant, c'est la beauté humaine à son plus haut degré, mais rien de plus. Léonard de Vinci a aussi cherché la beauté idéale, et il l'a trouvée, mais dans l'intelligence, dans l'expression d'une âme immortelle; c'est la beauté divine rayonnant sous l'enveloppe humaine. » Au-

tant la figure du Christ est noble et majestueuse, autant celle de Judas est empreinte de bassesse et d'ignominie. Quelques auteurs rapportent que le prieur des dominicains de Santa-Maria delle Grazie, homme dur et d'humeur difficile, mécontent de voir que le Vinci conduisait son œuvre avec une certaine lenteur, s'en plaignait vivement à Ludovic Sforza, qui avait fait la commande de la peinture. Le prince adressa quelques reproches à l'artiste. Celui-ci, qui jusqu'alors avait inutilement cherché des traits propres à rendre la physionomie de Judas, saisit avec empressement l'occasion de se venger de son dénonciateur; il le peignit si exactement, dans la personne de l'apôtre infidèle, que tout le monde l'y reconnut et en fit de piquantes railleries. Cette historiette est tout simplement apocryphe. Léonard raconte lui-même, dans ses écrits, qu'il avait passé un an à réfléchir aux moyens de retracer, dans la figure de Judas, l'image d'une âme aussi noire, et, qu'en fréquentant une rue de Milan (*la Borghetto*), où se réunissait la plus abjecte canaille, il y copia une tête qui semblait faite pour le but qu'il se proposait, et y ajouta des traits de quelques autres. Le visage qu'il a ainsi composé est superbe de laideur morale. Le traître, vu de profil, a une barbe noire et crépue. La bourse qu'il tient à la main n'est pas, comme on le croit généralement, celle qui contenait le prix de sa trahison, car il ne l'avait pas encore reçu. D'ailleurs, l'eût-il même reçu, que Léonard n'aurait pas commis la grossière maladresse de faire que le traître, qui repoussait alors autant que les autres tout soupçon, montrât si imprudemment l'argent de son crime. Cette bourse était celle qu'il portait toujours avec lui, en sa qualité de trésorier de la société dont il devait se séparer si violemment.

Malgré la diversité des physionomies et des attitudes, l'unité d'action est si parfaite dans ce vaste tableau, que l'esprit en embrasse immédiatement l'ensemble. Tous les détails, d'ailleurs, sont rendus avec une perfection extraordinaire. La scène se passe dans une salle percée de trois fenêtres carrées donnant sur la campagne; Jésus tourne le dos à celle du milieu, plus grande que les autres et surmontée d'une corniche et d'un cintre du meilleur effet. Les murs latéraux sont décorés d'arabesques disposées en quatre carrés. La boiserie formant plafond et dont on peut compter les solives; le parquet qui couvre le sol; la table avec ses quatre supports, se composant chacun de deux pieds joints par une planche découpée et enjolivée; la nappe avec ses plis, ne descendant point assez pour cacher le bas des robes et les pieds des personnages; les plats et les vases qui couvrent cette nappe, tout cela produit une telle illusion, dit M. Lavice, qu'oublant le local où il est, le spectateur croit se trouver à l'entrée d'une salle de festin vaste, élégante et simple à la fois, où pénètre la lumière d'un beau jour, où l'air pur circule librement; il serait tenté d'aller se mêler aux convives, s'il n'était arrêté, saisi d'un saint respect, par la divine tête de Jésus se détachant sur le ciel bleu.

Lanzi dit que cette œuvre considérable « offre l'abrégé, non-seulement de tout ce que Léonard enseigne dans ses livres, mais aussi de tout ce qu'il embrassa dans ses études. » Il est certain que le Vinci consacra un temps assez long à l'exécution de cette fresque, préoccupé qu'il était d'apporter la plus grande vérité et la plus grande précision possible dans les divers caractères des figures et dans les moindres détails de la mise en scène. Il nous apprend lui-même, dans sa correspondance, que les têtes furent peintes successivement avec un soin extrême, modifiées souvent, souvent effacées et repeintes. Il en donne pour motif les difficultés qu'il éprouvait à réaliser les types rêvés par sa brillante imagination. Il n'avait pas, d'ailleurs, le travail très-facile; il ne prenait le pinceau qu'après avoir longuement mûri le sujet qu'il allait traiter et il ne laissait jamais rien au hasard de la brosse, à la *furia* de l'exécution. Souvent, d'une extrémité de la ville, il accourait, haletant, saisissait sa palette et posait quelques touches çà et là. D'autres fois, il passait de longues heures, immobile devant son tableau, sans donner un seul coup de pinceau. Il ajouta que ces journées-là n'étaient pas celles où il travaillait le moins. Malheureusement, le procédé d'exécution dont il se servit devait amener la ruine de son chef-d'œuvre. Si Léonard avait voulu suivre l'usage de son temps, qui était de peindre à la détrempe, nous aurions encore aujourd'hui ce trésor intact, dit Lanzi. Mais, comme il faisait toujours de nouveaux essais, il l'avait peint sur une certaine préparation qu'il avait imaginée, avec des huiles distillées; cette méthode fut cause que la peinture se détacha peu à peu du mur. L'Armenini qui la vit cinquante ans après qu'elle eut été exécutée dit qu'elle était déjà à moitié gâtée à cette époque, et Scenelli, qui l'observa en 1642, assure que l'on pouvait à peine distinguer le sujet. L'humidité du réfectoire, causée par les pluies qui y avaient pénétré en 1500, avait commencé à détériorer le chef-d'œuvre de Léonard. Le voisinage de la cuisine du couvent contribuait à l'enfumer. En 1652, les pères dominicains, afin d'avoir leur dîner chaud, avaient eu l'idée de faire percer une porte de communication entre leur réfectoire et la cuisine: les sacrilèges coupèrent les jambes au Sauveur et aux apôtres voisins.

En 1726, on confia la restauration de la fresque à un peintre médiocre, nommé Bellotti, qui eut l'audace de la repeindre en entier, à l'exception du ciel. En 1770, elle fut encore regratée et repeinte par un nommé Mazza ou Mazzer. En 1796, l'invasion française vint assumer à son compte tous ces outrages du temps, des moines et des restaurateurs. On dit que Bonaparte, saisi d'admiration à la vue de la Cène de Léonard, écrivit à l'instant, sur son genou, un ordre d'exemption de logements militaires en faveur du couvent. Mais les nécessités de la guerre furent plus fortes que son respect pour les arts. Un de ses généraux transforma le réfectoire en une écurie; et l'on accusa, par la suite, les dragons français d'avoir, par manière de passe-temps, tiré les têtes des apôtres à la cible. Stendahl et d'autres voyageurs ont même assuré avoir reconnu la trace des coups de pistolet. Mais cette accusation paraît peu fondée. Ce qui est certain, c'est que le réfectoire, après avoir été utilisé tour à tour comme écurie et comme magasin à fourrages, fut muré vers la fin du dernier siècle. On espérait ainsi le mettre à l'abri des envahissements militaires. En 1800, une inondation y mit un pied d'eau qui, en s'évaporant, contribua à détériorer la Cène. En 1801, sur les instances de Bossi, secrétaire de l'Académie, le réfectoire fut de nouveau ouvert. En 1807, Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie, le fit nettoyer et fit placer devant la fresque un échafaudage qui permit de l'examiner de plus près. Mais on avait compté sans les touristes: la plupart de ceux qui venaient admirer la peinture de Léonard, croyaient pouvoir impunément la toucher du doigt pour s'assurer de son état de dégradation; quelques-uns, des maniaques, des Anglais sans doute, ne craignirent pas de détacher des écailles du mur, pour en enrichir leurs ridicules collections. Il n'y a guère qu'une douzaine d'années qu'on a supprimé le malencontreux échafaudage. En songeant aux vicissitudes par lesquelles a passé le chef-d'œuvre de Vinci, on se prend à regretter que l'expérience des artistes du xve siècle n'ait pas permis à François Ier de réaliser le projet qu'il avait formé de transporter en France cette admirable peinture. Vasari nous apprend que ce prince chercha partout des architectes qui voulaient se charger d'enlever la fresque de Léonard et de la conduire à Paris, dût-on la protéger, comme une citadelle, au moyen de mantelets de bois et de fer. On ignorait alors le moyen facile et sans danger que l'on emploie aujourd'hui pour détacher une fresque de la muraille qu'elle recouvre et la transporter sur un panneau de bois. Depuis quelques années, la ville de Milan veille avec le plus grand soin à la conservation des débris de l'œuvre de Léonard. Telle qu'elle est, nous le répétons, cette merveilleuse composition ne laisse pas que d'impressionner vivement le spectateur. M^{me} Louise Colet, qui l'a vue récemment, lui a consacré quelques lignes où respire le plus vif enthousiasme. Suivant elle « la ruine même ajoute à quelques figures des beautés et des effets de couleur inespérés; celle de Judas, qui regarde Jésus, comme l'Envie regarde la Gloire, est plus sinistre sous la couche verdâtre que l'humidité lui a faite. La tête de Jésus semble intacte; elle rayonne encore au milieu des autres têtes assombries. » Ce qui peut, jusqu'à un certain point, nous consoler de l'état déplorable où se trouve la Cène, c'est qu'il existe plusieurs copies de ce chef-d'œuvre, exécutées par des artistes d'un rare mérite. La plus importante, à cause de son extrême fidélité, est celle que Marco d'Oggione, élève de Léonard, fit vers 1510, quand l'original était dans toute sa beauté primitive; elle se voyait encore, en 1750, dans le réfectoire de la Chartreuse de Pavie: achetée, à l'époque de la Révolution, par un épicière de Milan, elle passa enfin à l'école des Beaux-Arts de Londres. Une autre copie, exécutée en réduction par Marco d'Oggione et qui figurait autrefois dans le couvent de San-Barnaba, se voit au musée Brera, à Milan. On a connu en France trois copies de la Cène. Celle que possède le Louvre est d'une exécution identique à celles de Marco d'Oggione; aussi M. Villot croit-il pouvoir l'attribuer à ce dernier. Elle est d'ailleurs fort précieuse aussi, car, sauf la dimension (elle n'a que 2 m. 60 de haut sur 5 m. 40 de large), elle reproduit scrupuleusement la composition de Léonard dans ses moindres détails. Elle fut commandée pour la chapelle du château d'Ecouen par le comte de Montmorency. Une petite copie, jadis fort remarquable et que l'on croit avoir été exécutée, sous François Ier, par Bernardino Luini, décorait la salle des marguilliers de Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris; elle a beaucoup souffert et a été repeinte de la manière la plus maladroite. Parmi les autres copies du chef-d'œuvre de Léonard, nous citerons celle d'Andrea Bianchi, qui possède la bibliothèque Ambrosienne; celle de Giuseppe Bossi, au musée Brera; celle que M. Gagna fit en 1827 pour le palais de Turin; une mosaïque exécutée récemment par M. Raffaelli, etc. La Cène a été gravée plusieurs fois, notamment par Pietro Bonato, Jacques Frey, Rainaldi, Thouvenet, Soutman, Raphaël Morghen. L'estampe attribuée à Soutman se compose de deux grandes feuilles, gravées sans nom d'auteur, d'après un dessin de Rubens présentant quelques différences avec l'œuvre originale. Les gravures données en Europe comme des co-

pies de la Cène, a dit Gustave Planche, sont d'une infidélité révoltante. La plus célèbre de toutes, celle de Morghen peut, à bon droit, passer pour une caricature. Il semble que tous les graveurs qui ont entrepris de traduire l'œuvre de Léonard se soient donné le mot pour détourner les yeux avant de commencer leur travail. Morghen, en particulier, s'est efforcé de changer le caractère de toutes les têtes, et je dois convenir qu'il y a parfaitement réussi. L'estampe de Morghen n'en est pas moins fort estimée: l'auteur a mis six ans pour l'exécuter et s'est aidé dans son travail d'un dessin de Teodore Matteini.

Cène (LA), fresque de Raphaël, faisant partie des Loges, au Vatican. Dans ce tableau, Raphaël n'a pas adopté la disposition traditionnelle qui consiste à ranger les apôtres sur une même ligne, en face du spectateur. Les convives sont assis tout autour d'une table carrée: le Christ, placé en face, est bien en évidence, par suite du mouvement que font les deux apôtres placés vis-à-vis de lui, en deçà de la table; chacun d'eux se penche pour parler à son voisin. Les divers apôtres, vus de dos, tournent aussi la tête de manière à montrer leur visage. Cette disposition gène en naturel et en vérité ce qu'elle perd en majesté et en grandeur. La lumière qui éclaire la cène est distribuée avec beaucoup d'art. Cette peinture est, en somme, une des meilleures des Loges. Elle a été gravée plusieurs fois, notamment par Sisto Badalocchio.

Une autre fresque non moins importante, attribuée à Raphaël, se voit à Florence, dans l'ancien réfectoire du couvent des religieuses de S. Onofrio, situé rue de Faenza ou de Foligno, ce qui a fait désigner quelquefois cette peinture sous le titre de *Cène de Foligno* (Cenacolo di Foligno). Cette grande et admirable fresque, oubliée depuis plus de trois siècles et comme enterrée sous une couche de saie, a été retrouvée en 1845; il a suffi, du reste, d'un simple nettoyage pour lui rendre sa beauté primitive, car les têtes, les pieds, les mains n'avaient pas une égratignure. Le gouvernement grand-ducal s'empressa de donner une destination publique aux bâtiments du couvent qui avaient été transformés en fabrique depuis de nombreuses années: un musée d'antiquités égyptiennes y fut installé, et, au centre de ce musée, on réserva comme une sorte de sanctuaire le réfectoire où Raphaël, le dieu de la peinture, avait exécuté son *Cenacolo*. Le monument choisi par l'artiste dans sa composition est celui où Jésus fait entendre ces tristes paroles: « Un de vous me trahira! » L'étonnement, la douleur se peignent sur le visage des apôtres; leurs mouvements et leurs gestes en sont comme suspendus; ils ne peuvent parler et s'interrogent du regard. Car ceux-là seuls qui, plus voisins du Maître, n'ont pu se méprendre sur ses paroles, commencent à laisser voir la violence de leurs émotions; les autres, plus éloignés, se contraignent encore et semblent vouloir douter d'avoir bien entendu. « Du reste, dit M. Vitet, pas le moindre effet théâtral, pas l'ombre de mise en scène: personne n'est là pour poser et ne paraît même se douter qu'il y ait un spectateur. Ce sont des hommes sérieux, sobres et calmes, réunis dans un dessein solennel et pieux; aucun d'eux ne s'agite ni ne gesticule; aucun d'eux ne se lève sur son siège sous prétexte de chercher à mieux entendre, mais, en réalité, pour fournir à l'artiste l'occasion de briser la ligne supérieure de sa composition et d'y introduire des ondulations heureuses. Ces secrets du métier, cet art des contrastes conventionnels, l'auteur de cette fresque les a-t-il ignorés ou dédaignés? Dès le premier coup d'œil, on a le sentiment, je dirais la certitude, que c'est par choix; et non par inexpérience, qu'il s'est maintenu dans cette rigoureuse observation du vrai. Voyez comme ces figures sont drapées, quelle justesse de mouvement, quelle science du nu sous ces étoffes! quelle ampleur et quelle mesure dans ces plis! Le modelé de toutes ces carnations n'est-il pas à la fois précis et moelleux? Le dessin de ces pieds nus sous la table et de ces mains si diversement posées pourrait-il être plus pur et plus irréprochable? Et jusqu'à cette façon d'indiquer les cheveux n'est-elle pas également exempte de sécheresse et de lourdeur? L'habileté technique ne saurait aller plus loin, et celui qui a pu se jouer de ces difficultés avec tant d'aisance était, à coup sûr, en état de recourir aux artifices de composition dont, à Florence même, on admirait dès lors les séduisants exemples. S'il ne l'a point fait, c'est qu'il ne l'a point voulu, soit par fidélité à des traditions d'école, soit par un invincible amour du simple et du naturel. » L'inscription: RAP. VR. ANNO. MDV, tracée sur la bordure supérieure de l'habit de saint Thomas, a fait penser tout naturellement que Raphaël était l'auteur de la fresque de San-Onofrio, et plusieurs amateurs habiles ont cru reconnaître, en effet, dans cette peinture, la première manière du jeune peintre d'Urbino. A ceux qui objectent que, en 1505, Raphaël était bien jeune (vingt-deux ans) et trop peu connu pour être chargé d'un si grand travail, dans une ville qui abondait en maîtres célèbres, on peut répondre que la lettre de recommandation si bienveillante et si pressante que la duchesse d'Urbino avait donnée au jeune artiste pour le gonfalonier Soderini, et qui a été conservée, dut, sans aucun doute, lui faire obtenir d'importantes commandes.

Quant au silence des biographes de Raphaël, de Vasari entre autres, sur une œuvre aussi capitale, il est plus difficile à expliquer: on prétend que la règle des religieuses de S. Onofrio interdisait rigoureusement l'entrée du couvent, la fresque demeura par cela même inconnue du public; mais on se demande comment des religieuses aussi austères avaient pu donner accès dans leur cloître à un peintre de vingt-deux ans et d'une figure charmante, comme était Raphaël. Quoi qu'il en soit, des savants d'une grande autorité ont émis des doutes sur l'authenticité de la signature que nous avons rapportée et ont cherché, parmi les disciples du Pérugin, un autre peintre que Raphaël, pour lui assigner la paternité du *Cenacolo di Foligno*: les uns ont nommé le Pinturicchio, les autres Neri di Bicci, d'autres le Spagna. M. Passavant qui, le premier, a mis en avant le nom de ce dernier, ne lui attribue toutefois que l'exécution de la fresque et pense que la composition appartient au Pérugin. M. Vitet a combattu énergiquement cette opinion et il a trouvé d'excellentes raisons, ce nous semble, pour maintenir l'attribution à Raphaël de la fresque de S. Onofrio. Cette belle peinture a été gravée par Jesi.

Cène (LA), fresque d'Andrea del Sarto, dans le réfectoire de l'ancien couvent de San-Salvi, près de Florence. La composition a de l'analogie avec celle de Léonard. Jésus et les apôtres, assis d'un même côté de la table, font face au spectateur; la nappe descend de manière à ne laisser voir que leurs pieds. Le Christ, au milieu, tient dans une main un peu levée un morceau de pain et appuie son autre main sur celle de saint Jean, qui se penche vers lui et qui le contemple avec attendrissement. A la droite de Jésus, on distingue Judas vêtu d'une robe verte et d'un manteau jaune jeté sur l'épaule; une main sur la poitrine, il proteste de son innocence; seul, il se croit soupçonné. Les autres disciples témoignent leur étonnement ou leur indignation. Dans le fond de l'appartement s'ouvrent trois fenêtres; par celle du milieu on aperçoit trois personnages, dont un appuyé sur une hallebarde et un autre emportant un plat et se retournant vers les convives. Cette composition, moins vaste, moins originale que celle de Léonard, dit M. Lavice, est toutefois remarquable par les physiognomies généralement belles et vivantes: celle du Christ surtout est un chef-d'œuvre. L'ensemble est d'un grand effet, quoique un peu altéré. La Cène d'Andrea del Sarto a été gravée plusieurs fois.

Cène (LA), tableau de Dirk Stuerbout; église Saint-Pierre, à Louvain. Cette peinture porte la signature de Memling: *Opus Johannis Memling*; mais de savants connaisseurs ont reconnu que cette signature était apocryphe et ont restitué l'ouvrage à un peintre de Louvain, Thierry Bouts ou Stuerbout, l'un des meilleurs disciples de Van Eyck. « Le coloris rouge et peu transparent de ce tableau, disent MM. Crowe et Cavalcaselle, les têtes roides et anguleuses appartiennent bien à Thierry, mais la figure du Sauveur est une inspiration de Memling, ainsi que les têtes de deux personnages que l'on voit dans l'éloignement. Une autre figure du fond nous rappelle Van Eyck. Plusieurs fois, en effet, ce tableau a été attribué à ce dernier maître, mais il n'a pas plus la vigueur de Van Eyck qu'il n'a le sentiment de Memling. » M. Waagen fait le plus grand éloge de cette Cène, qu'il considère comme l'œuvre capitale de Stuerbout: « Ici, dit-il, le peintre apparaît dans tout l'éclat de son talent. Les figures du Christ et des apôtres sont distribuées avec beaucoup de sens artistique autour d'une table oblongue, et révèlent une admirable variété d'attitudes, de caractères et d'expressions. La noble tête du Sauveur forme un frappant contraste avec celle de Judas, que distingue sa chevelure d'un noir de jais et sa physiognomie méchante. » M. Waagen suppose que la tête de l'un des personnages secondaires est le portrait du peintre. M. Van Even, qui partage cette opinion, a donné une gravure au trait de cette tête, dans une intéressante brochure écrite en hollandais et publiée à Amsterdam, en 1878, sous ce titre: *Nederlandsche Konstenaers*. Cette brochure renferme de nombreux détails relatifs à Stuerbout. Le tableau de Saint-Pierre, de Louvain, était autrefois accompagné de volets en quatre compartiments, ornés de sujets bibliques symbolisant la Cène. Deux de ces volets, *Abraham et Melchisédech et la Récolte de la manne*, sont au musée de Munich; les deux autres, *Elie dans le désert nourri par un ange et la Première célébration des Pâques juives*, sont au musée de Berlin. Suivant M. Waagen, Stuerbout acheva ce grand ouvrage en 1467.

Cène (LA), triptyque de Lucas Cranach; église de Wittenberg (Allemagne). Ce triptyque ne saurait être considéré comme une des bonnes peintures de Cranach; un savant biographe de cet artiste, M. Christian Schuchart, affirme même que ce n'est qu'une production médiocre sortie de son atelier; mais l'œuvre n'en est pas moins fort intéressante, à cause des divers sujets qu'il y sont représentés. La Cène occupe le panneau central du triptyque: les disciples sont assis autour d'une table circulaire. Les volets et le gradin représentent la *Predication de l'Evangile*, le *Baptême* et la *Confession*: l'artiste a mis sous nos yeux, avec le réalisme le plus fidèle, ces cérémonies religieuses telles qu'on les pratiquait

en Allemagne, dans la première moitié du xvie siècle; mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les personnages principaux de ces compositions sont des chefs de la réformation. Sur le gradin, Luther prêché l'Evangile; en face de la chaire se groupent, d'un côté les femmes et les jeunes filles, de l'autre les jeunes gens et les hommes faits. Sur le volet droit, Mélanchthon baptise un enfant, assisté de trois parrains. Sur le volet gauche enfin, Bugenhagen vient de donner l'absolution à un pécheur repentant qui s'est confessé à lui, et repousse un pécheur endurci; plusieurs femmes sont présentes à cette scène. On sait que Lucas Cranach fut intimement lié avec Luther et avec Mélanchthon: il se pénétra de leurs doctrines et s'attacha à les rendre dans plusieurs de ses tableaux.

Cène (LA), tableau de Michel Coxcie, au musée de Bruxelles. Cette composition décore le panneau central d'un triptyque dont les volets représentent le *Lavement des pieds* et le *Christ au jardin des Oliviers*. La Cène est tracée dans ce style italien qui a valu à Coxcie le surnom de « Raphaël flamand. » L'action se passe dans une salle d'une riche architecture, ornée de colonnes et de pilastres de marbre; sous des niches pratiquées dans le mur, sont tracées des inscriptions en lettres hébraïques. La table autour de laquelle sont assis les apôtres est placée diagonalement; sur le devant, un jeune serviteur verse du vin contenu dans un vase d'or. A droite est un dressoir chargé d'objets propres au service d'une table princière. Près de ce dressoir se tiennent deux personnages, costumés à la mode du xvie siècle et qui sont évidemment des portraits. Ce tableau, regardé comme un des meilleurs ouvrages de Coxcie, provient de l'église Sainte-Gudule, où il décorait le grand autel de la chapelle du Saint-Sacrement. Transporté au musée, avec tous les tableaux des églises et des couvents de Bruxelles, en 1794, il fut plus tard confié aux fabriciens de la cathédrale, à charge de veiller à sa conservation. L'administration communale apprit depuis que, au mépris de cet engagement, il se trouvait exposé publiquement dans une salle de vente; elle le fit alors saisir et réintégrer au musée.

Cène (LA), ou l'Institution de l'Eucharistie, tableau de Vincente Juan de Juanes, au musée de Madrid. Jésus, assis au milieu de la composition, devant une table longue, tient d'une main une large hostie et appuie l'autre sur sa poitrine. Saint Pierre, à sa droite, et saint Jean à sa gauche, sont tous deux tournés vers lui, les bras croisés. Le visage de Jean a une expression d'ineffable tendresse. Judas, tenant une bourse qu'il cherche à dérober aux regards, s'appuie sur la table d'un air embarrassé; sa chevelure rousse, son front bas, son nez busqué, donnent à son profil quelque chose de dur et de repoussant. Ses têtes des autres apôtres sont entourées d'une espèce d'aurole où se lit le nom de chacun d'eux. Ce tableau, regardé comme le chef-d'œuvre de Juan de Juanes, présente une vaste et admirable scène qui, suivant M. Viardot, peut soutenir en quelques points la comparaison avec la fresque de Léonard, et qui a l'avantage d'une parfaite conservation. Il a été lithographié dans la collection de M. Madrazo. Ses dimensions sont de 2 m. 30 de largeur, sur 1 m. 50 de hauteur. Une autre composition de Juan de Juanes, sur le même sujet, se voit dans la cathédrale de Valence. Le Christ, tenant d'une main une hostie, appuie l'autre main sur l'épaule de saint Jean, qui repose sa tête sur la poitrine de son divin Maître. Judas, assis à l'extrême droite, étale sur la table la bourse qu'il cache dans le tableau du musée de Madrid. Les autres apôtres sont agités; les uns se lèvent et s'avancent vers le Christ, les mains jointes ou une main sur le cœur, comme pour protester de leur dévouement; d'autres s'entrelient entre eux, ou regardent le Sauveur avec l'émotion de la surprise. Il y a beaucoup d'effet et de lumière dans ce cadre, dit M. Lavice, mais la scène est un peu resserrée.

Cène (LA) ou l'Institution de l'Eucharistie, tableau de Philippe de Champaigne, au musée du Louvre. — Le Christ, assis au centre de la composition, lève les yeux vers le ciel et tient à la main le pain qu'il va consacrer. Les douze disciples sont attentifs à l'action du Maître; deux à gauche et un à droite sont debout; les autres sont assis. On ne voit sur la table qu'un petit vase à deux anses; un autre, beaucoup plus grand, en forme d'aiguière, est placé à terre sur le devant du tableau. — On a prétendu que dans cette composition, exécutée en 1648 pour les dames religieuses de l'abbaye de Port-Royal, Philippe de Champaigne avait représenté, sous les traits du Christ et des apôtres, les solitaires les plus illustres de cette abbaye: Antoine Le Maître, Arnould d'Andilly, Le Maître de Sacy, Le Nain de Tillemont, Blaise Pascal, Antoine Arnould. On a même été jusqu'à dire que la figure de ce dernier aurait été donnée à Judas. Mais cette tradition n'est appuyée d'aucun document authentique; on n'en trouve aucune trace dans les livres de Félibien, de Deschamps, de d'Argenville, ni dans les *Mémoires inédits de l'Académie de peinture*. Elle ne se justifie pas, d'ailleurs, par l'examen du tableau. La tête la plus élevée et vue de profil à droite a bien quelque ressemblance avec le portrait de Blaise Pascal, mais il faudrait

une excessive complaisance pour trouver le moindre rapport entre les autres figures, et les portraits connus des hommes illustres qu'on a nommés. « Quoi qu'il en soit, a dit M. Morel (*Musée Filhol*, V), il importe peu à la plupart des spectateurs que ces têtes aient été peintes d'après des modèles vulgaires ou d'après les solitaires de Port-Royal; et il est inutile au progrès des arts de dissiper l'illusion de ceux qui se plaisent à y reconnaître des portraits. Mais prétendre que Champaigne ait saisi les traits du célèbre Arnauld pour représenter le traître Judas, c'est accuser cet artiste estimable d'une noirceur dont il était incapable. Par quel excès de délire aurait-il fait jouer un personnage odieux à un homme qu'il estimait? Ou, par quelle humilité inouïe, Arnauld aurait-il laissé passer ses traits à la postérité sous une enveloppe aussi méprisable? Quelques personnes, désabusées de la ressemblance supposée entre les traits du docteur et ceux d'Iscaïre, se sont avisées d'en trouver avec ceux de Lamoignon Le Vayer; mais c'était bien mal connaître et le peintre honnête homme, qui aurait éprouvé tous les remords d'une mauvaise action avant de goûter le triste plaisir de la commettre, et le sceptique fameux qui, bien vu à la cour, n'aurait pas souffert impunément une insulte. » Quelque erronée qu'elle puisse être, la tradition dont il s'agit n'a pas peu contribué à la réputation de la *Cène* de Champaigne. Cette œuvre, fort belle assurément, n'est pas cependant une des meilleures du maître. On y admire une grande vérité dans les attitudes et dans les draperies, et beaucoup d'animation dans les têtes; mais le coloris manque un peu de vigueur. L'artiste a traité plusieurs fois ce sujet, mais avec quelques changements. Une de ces répétitions, provenant du cabinet du prince de Conti et achetée à sa vente, en 1777, pour la somme de 2,390 livres, a été placée au Luxembourg, dans l'ancienne chapelle de la chambre des pairs; une autre, remise au ministère de l'intérieur en 1819, se trouve maintenant au musée de Lyon. Le tableau du Louvre, inscrit au catalogue sous le titre de *Jésus-Christ célébrant la Pâque avec ses disciples*, a été gravé dans le *Musée français* par Abraham Girardet, et aussi dans les publications de Filhol et de London.

Cène (LA), ou l'*Institution de l'eucharistie*, peinture murale de M. Alphonse Périn, à Notre-Dame de Lorette (Paris). Cette peinture occupe le tympan de l'arcade qui s'arrondit au-dessus de la porte de la sacristie. Obligé de se renfermer dans un cadre très-restreint, l'artiste a résolu la difficulté par une disposition originale des figures. Il a groupé les apôtres de chaque côté d'une table longue dont le grand axe est en perspective, et il a placé le Christ en face du spectateur, à l'extrémité la plus reculée de la table. « A cette distance, dit M. de Calonne (*Revue contemporaine*), on devait craindre que la figure principale du tableau ne perdît une grande partie de son importance. Deux moyens ont été employés par M. Périn pour rendre à la figure du Christ la grandeur et l'importance que l'observation rigoureuse des lois de la perspective devait lui ôter. Le premier est un moyen tout matériel; son Christ, au lieu d'être assis, est debout; il domine la scène et commande le silence autour de lui; son geste — les deux bras ouverts — est en parfaite harmonie avec le sujet; il semble un appel fait aux nations évangélisées à se réfugier au sein de la bonté divine. L'autre moyen dont s'est servi M. Périn lui appartient plus essentiellement et ne relève de l'ordre matériel que par rapport à l'exécution : sous son pinceau laborieux, la tête du Christ a fini par prendre une si haute expression de noblesse douce et simple, de bonté sévère et douloureuse, qu'il est impossible, pour peu que l'on soit bien organisé, de ne pas être touché au cœur en la regardant. Il faudrait chercher parmi les saintes images que peignaient dans les cloîtres les cénobites italiens, pour trouver une figure aussi digne de représenter le Sauveur des hommes. Pour quoi faut-il que cette belle tête soit perdue dans l'ombre portée par l'archivolte de l'arcade? Certes, l'architecte, s'il avait un sentiment juste et profond de l'art, devrait détruire la symétrie de son œuvre, plutôt que de laisser dans les ténèbres un morceau de peinture qui vaut mieux à lui seul que le monument tout entier. »

Cène de saint Grégoire (LA), tableau de Vasari, à la pinacothèque de Bologne. — Cette composition, qui représente la légende du pape saint Grégoire à table avec douze pauvres, parmi lesquels il reconnaît le Christ, est regardée comme un des meilleurs ouvrages de Vasari. La salle où le repas est servi est bordée à gauche par des colonnes d'ordre ionique, entre lesquelles sont juchés des curieux, et se termine par une arcade dont le cintre est surmonté des figures allégoriques de la *Foi*, de l'*Espérance* et de la *Charité*. A travers cette arcade, on aperçoit sur un escalier trois religieux dont un apporte un plat. La table est disposée un peu en biais, le long de la colonnade. Les nombreux personnages qui prennent part à la cène, ou qui en sont témoins, sont très-habilement groupés, et la plupart des têtes sont des portraits. Le pape saint Grégoire, assis au premier plan, à gauche, n'est autre que Clément VII (Jules de Médicis) : c'est bien la même tête, aux cheveux près qui ont blanchi, que celle du célèbre tableau de Léon X.

III.

et des cardinaux, par Raphaël (palais Pitti). Le pontife, au-dessus duquel plane le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, veille à ce que rien ne manque à ses convives; sa physiologie exprime une douce satisfaction. Son voisin de gauche est le peintre lui-même, qui semble lui adresser la parole et qui se montre à nous, de face, coiffé d'une espèce de casquette. Debout, derrière le pape, se tient un homme, jeune encore, que l'on croit être le duc Alexandre de Médicis. Un indigent, demi-nu, assis vis-à-vis de saint Grégoire, tend sa coupe à un moine qui y verse le contenu d'une bouteille; en se retournant, il nous montre son dos vigoureusement modelé et un bras bien dessiné et bien éclairé. Parmi les pauvres diables placés de ce même côté de la table, on distingue une belle figure de profil, qui est sans doute celle du Christ. Les religieux, debout derrière les convives, ont des attitudes graves, recueillies; leur physiologie respire la douceur et la charité. Vasari, ordinairement si rapide et si lâché dans l'exécution de ses tableaux, s'est surpassé dans celui-ci. Le dessin est ferme et précis, la touche serrée et vigoureuse, la lumière savamment distribuée et la perspective excellente. Le tableau porte l'inscription suivante : *Giorgio Aretino fecit anno MDXXXII*. Il a été gravé dans la *Pinacoteca di Bologna* et dans l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*, par Delangle.

CÉNIDA (autrefois *Ceneta*), ville du royaume d'Italie, dans la Vénétie, prov. et à 32 kilom. N. de Venise, sur le Machio; 5,600 hab. Evêché suffragant de Venise; séminaire théologique, gymnase épiscopal. Papeteries, tanneries, manufactures de draps et de toiles. Dans les environs, sources minérales sulfureuses.

CENELLE s. f. (se-nè-le — contract. de *coccinelle*, à cause de l'analogie de la forme, ou dimin. du lat. *coccus*, kermès, cochenille, à cause de l'analogie de la couleur). Fruit du houx et de l'aubépine. || Vieux mot.

CENEMENT s. m. (se-ne-man). Signe. || Vieux mot.

CENER v. n. ou intr. (se-né — lat. *cenare*; de *cena*, souper). Manger, faire un repas. || Vieux mot.

— Signifiait aussi faire un signe, et venait alors de *signare*, marquer d'un signe.

Cenestola (LA), titre d'un opéra de Rossini, représenté pour la première fois à Rome en 1817, et à Paris en 1822. V. *CENORILLON*.

CENEROTH ou **KINAROTH**, ville de l'ancienne Palestine, capitale d'un petit Etat chananéen, dans la tribu de Nephthali, près du lac de Gènesareth ou Tibériade. Détruite par Josué, elle se releva de ses ruines et fut de nouveau livrée au pillage par le roi de Syrie, Ben-Adab, lorsqu'il fit la guerre à Baasa, roi d'Israël.

CENESTHÉSIE s. f. V. *CENESTHÉSIS*.

Ce n'est pas moi! tableau de M. Hamon; Exposition universelle de 1855. Trois charmants enfants, frais et sains, débraillés et ébouriffés, ont cassé, en jouant, une statuette de l'Amour. Au bruit de la chute accourt la sœur aînée, une jeune fille de quinze ans, blonde et potelée, qui semble fort courroucée de ce que les bambins ont traité avec si peu de révérence le petit dieu badin. Elle ouvre doucement la porte et interroge les coupables; le cri unanime : « Ce n'est pas moi ! » répond à la question. Cependant, le vrai criminel, un délicieux marmot, se cache derrière la porte en se mordant le doigt. Une fillette fûtée, pour enjurer l'orage, saisit sa poupée qu'elle accuse du méfait et lui administre le fouet avec une gravité comique. « M. Hamon, qui aime les enfants, a eu beau ronger les fesses de bois de l'innocente, dit Th. Gautier, ces mensonges-là ne peuvent pas prendre; mais ils sont si gentils, ces iconoclastes à peine sévres, qu'on ne les châtiât pas de leur crime; la bonne sœur leur gardera le secret, ou la mère pardonnera. » Cette composition, comme on voit, est des plus gracieuses; mais elle est d'une exécution un peu molle. Elle a été lithographiée par M. Sirouy.

CENEVIÈRES, village et commune de France (Lot), arrond. et à 36 kilom. E. de Cahors, sur la rive gauche du Lot; 720 hab. Récolte de chanvre, de tabac et de vins réputés les meilleurs du département. Le vieux château de Cenevières, qui servit, dit-on, de refuge à Waïfre, duc d'Aquitaine, vaincu par Pépin le Bref, est bâti sur le bord d'un rocher élevé, taillé à pic, sur le Lot; il a plusieurs tours, des murs de 3 m. d'épaisseur, et se compose de dix corps de bâtiment couvrant une surface de 4,225 m. carrés. Ses diverses parties, très-irrégulièrement construites, datent d'époques différentes; les constructions de la Renaissance sont les plus considérables.

CENGLE adj. (san-gle — lat. *singulus*, même sens). Seul; simple. || Vieux mot.

CENGLE s. f. (san-gle — lat. *cingulum*, même sens). Ceinture. || Encêtre. || Vieux mot.

CENGLER s. m. (san-gle). Forme ancienne du mot SANGlier.

CENGLER v. a. ou tr. (san-gle — rad. *cen-*gle). Sangler; ceindre. || Vieux mot.

CÉNIA s. m. (sé-ni-a). Moll. Genre de gastéropodes établi en 1848 par Alder et Hancock.

CÉNIDE, affranchie romaine aimée de l'empereur Vespasien. Elle avait été d'abord l'af-

franchie de la mère de Claude, Antonia, qui, tirant parti de sa fidélité, de sa mémoire extraordinaire et de ses talents, l'avait employée à écrire des lettres importantes. Vespasien avait connu et aimé dans sa jeunesse; il la prit chez lui, après le décès de sa femme Flavia Domitilla, morte avant l'avènement de son époux au trône, et la traita presque comme une épouse légitime. Suétone rapporte, comme un trait de l'insolence que montra de bonne heure le jeune Domitien, que cette amie de son père ayant voulu l'embrasser au retour d'un voyage, il lui tendit froidement sa main à baiser. L'influence qu'elle avait sur l'empereur lui procura les moyens d'acquiescer d'immenses richesses. On prétend même que Vespasien se servit d'elle pour remplir ses coffres; car elle recevait de l'argent de tous les côtés, en vendant des emplois, des procurations, des commandements militaires, des dignités sacerdotales et même des décisions souveraines. Si Vespasien n'envoya jamais personne à la mort par cupidité, il fit pour de l'argent remise de leur peine à beaucoup de condamnés. C'était Cénide, il est vrai, qui touchait l'argent, mais on soupçonnait fort l'empereur de s'entendre avec elle. Cénide ne put jouir longtemps de son pouvoir, car elle mourut l'an 71 après J.-C., quelques mois après l'avènement de Vespasien au trône.

L'histoire de Cénide a cela de remarquable qu'elle est une exception dans les mœurs romaines; la chronique de l'Épil-de-Bœuf manque complètement au palais des Césars, où jamais il n'y eut de règne ni d'influence de maîtresse comme dans les cours modernes. Néron s'étant épris d'amour pour l'esclave Acté, cette liaison choqua tellement les idées reçues, qu'il fut obligé de la dissimuler, et que le préfet de la garde de nuit fut obligé d'en assumer sur lui la responsabilité.

CÉNIE s. f. (sé-ni — du gr. *kenos*, vide). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, à pédoncules creux, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

CENIMAGNI, peuple de l'ancienne Grande-Bretagne orientale, au N. des Trissobantes; ville principale, Sitomagus. Le territoire de ce peuple forme aujourd'hui une partie des comtés de Suffolk, Norfolk, Cambridge, Northampton et Huntingdon.

CENINA, **CÉNINATES** ou **CÉNINIENS**. V. *CENINA*.

CENIS (mont), montagne frontière entre l'Italie et le département français de la Savoie. Située entre Suse et Lans-le-Bourg, elle forme le nord des Alpes Cottiniennes et des Alpes Grées. Son point culminant, la Roche-Michel, élevé de 3,493 m. au-dessus du niveau de la mer, forme un plateau couvert de pâturages, au milieu duquel on rencontre un petit lac d'environ 2 kilom. de long sur 1 kilom. de large, de 30 m. de profondeur moyenne, et dont les eaux, très-poissonneuses, s'écoulent au S. par la Cenisia, petite rivière qui va grossir à Suse la Dora-Rippara. Dominé et abrité de tous côtés, excepté au S.-E., par des sommets élevés, le plateau du mont Cenis jouit d'une température plus douce qu'on ne saurait l'attendre de son élévation; aussi les pâturages y sont-ils d'un bon produit et y fabrique-t-on une assez grande quantité de fromage estimé. Les plantations d'arbres qu'on y a tentées à diverses reprises n'y ont jamais bien réussi. Les chamois et les marmottes sont les seuls quadrupèdes sauvages qui fréquentent ces régions élevées; le grand et le petit aigle, la perdrix blanche et le pinson de neige sont presque les seuls oiseaux qu'on y rencontre. Au point de vue géologique, le mont Cenis est composé de couches alternatives de schiste micacé, de pierre calcaire, de quartz, de serpentine, d'ardoises calcinées et de diverses espèces de talc; le gypse et le fer y sont abondants.

Le col du mont Cenis, l'un des passages les plus fréquentés des Alpes, bien qu'amélioré par Auguste, par Charlemagne et par Catinat, n'était praticable que pour les bêtes de somme, lorsque Napoléon I^{er} y fit construire, de 1802 à 1811, une magnifique route de 8 m. de large, qui conduit de Lans-le-Bourg à Suse, sur un développement de 35 kilom. Le long de cette route, bordée d'arbres des deux côtés, on a construit vingt-trois maisons de refuge, numérotées en partant de l'Italie. Le n^o 18, appelé la *Ramasse*, à 2,098 m. d'altitude, est le point culminant; au delà, la pente s'incline, et, en tournant le n^o 15, la vue s'étend tout à coup sur le plateau du mont Cenis où se trouve l'hospice, à 1,940 m., dont on a fait remonter la fondation à Charlemagne, qui, dans le IX^e siècle, traversa le mont Cenis avec son armée. L'édifice actuel, construit par Napoléon I^{er}, est occupé par des bénédictins, qui exercent l'hospitalité envers les voyageurs. L'immense réseau de chemins de fer qui sillonnent l'Europe occidentale a rencontré dans le mont Cenis un obstacle que l'industrielle activité moderne travaille à surmonter; depuis huit ans, ce travail cyclopéen est commencé, et tout fait espérer qu'il sera, avant peu, mené à bonne fin.

CÉNISME s. m. V. *CENISME*.

CENNI (Jacques-Marie), littérateur italien, né à Sinalunga en 1851, mort en 1892. Secrétaire de plusieurs cardinaux, il acquit le renom d'un habile improvisateur, et publia : *Vita di Gaio Cincio Mecenate, cavaliere romano* (Rome, 1884).

CENNI (Gaétan), paléographe italien du XVIII^e siècle. Prêtre bénéficiaire de l'église du Vatican, il devint fort savant en diplomatique. Ses principaux ouvrages sont : *De antiquitate Ecclesie Hispanae disputatio* (Rome, 1740), et *Monumenta dominionis pontificie, sive codex Carolinus et codex Rudolphinus, chronologia, dissertationibus et notis illustrata* (1760).

CENNINI (Bernard), ciseleur et orfèvre italien, passe pour avoir introduit l'art typographique à Florence; il grava les poinçons et fonda les caractères qui servirent à imprimer un *Virgile* avec les commentaires de Servius. Ce *Virgile* porte la date de 1471.

CENNINO-CENNINI, peintre de l'école florentine, né à Colle (Toscane) vers 1360, mort de 1435 à 1440. Sa vie est peu connue; on sait seulement qu'il est auteur d'un *Traité de la peinture*, qui renferme une foule de renseignements curieux sur les procédés employés de son temps, et beaucoup de locutions et de mots relatifs à la peinture, qu'on ne trouve point ailleurs. Le manuscrit de ce précieux ouvrage n'a été découvert qu'en 1820, et publié à Rome en 1821. Il existe des fresques de ce peintre dans l'église Saint-François, à Volterra.

CENOBIARQUE s. m. (sé-no-bi-ar-ke — du gr. *koinos*, commun; *bios*, vie; *arché*, commandement). Supérieur d'un monastère de cénobites.

CÉNOBIE s. f. (sé-no-bi — du gr. *koinos*, commun; *bios*, vie). Maison habitée par les cénobites. || Inus.

CÉNOBION s. m. (sé-no-bi-on — du gr. *koinos*, commun; *bios*, vie). Bot. Fruit régulier, partagé jusqu'à sa base en péricarpes privés de style, n'adhérant pas au calice, articulés sur un gynobase et portant un style unique : *Les fruits des labiées et des borraginées sont des cénoptions*. (C. d'Orbigny.) || On dit aussi FRUIT GYNOBASIQUE. V. GYNOBASE.

CÉNOBIONNAIRE adj. (sé-no-bi-o-nè-re). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à cénoptions : *Fruits cénoptionnaires*.

CÉNOBIONNIEN, **IENNE** adj. (sé-no-bi-on-ni-ain, i-ène — rad. *cénobion*). Bot. Qui ressemble aux cénoptions, mais diffère des fruits cénoptionnaires en ce que les péricarpes sont attachés à un axe qui porte le style, comme dans le fruit de la cynoglossa officinale.

CÉNOBITE s. m. (sé-no-bi-ète — du gr. *koinos*, commun; *bios*, vie). Moine vivant en communauté; on réserve d'ordinaire ce nom aux religieux des premiers siècles chrétiens : *L'occupation manuelle des cénoptes était de faire des cordes, des paniers, des nattes, du papier*. (Chateaub.) *L'homme en famille vit plus longtemps que le cénopte*. (E. Pelletan.)

Loin de nous ces faux cénoptes
Qui, voués encor tout entiers
Aux vanités qu'ils ont essorées,
Errant de quartiers en quartiers,
Vont, dans d'équivoques visites,
Porter leurs faces parasites! GRESSER.

— Par ext. Personne retirée du monde, qui vit dans une sorte de retraite : *C'est un vrai cénopte*.

— Crust. Genre de décapodes paguriens, comprenant six espèces, dont cinq habitent les mers d'Asie et une la mer du Sud.

— Encycl. Hist. relig. On nomme *cénobites* des religieux vivant sous la direction d'un supérieur dans des communautés ou couvents, et qui par cela même diffèrent des anachorètes, ou moines vivant solitaires, et des ermites, ou habitants du désert. On ne s'accorde ni sur le lieu ni sur l'époque où a pris naissance la vie cénobitique. D'après Alfred Maury, c'est dans l'Inde qu'ont paru les premiers cénobites. Les premiers brahmanes semblent n'avoir été que des *cénobites* et n'avoir constitué que des communautés d'hommes voués à la vie contemplative, remplissant vis-à-vis du peuple indou les fonctions de prêtres et de conseillers spirituels. « Le bouddhisme, dit le même auteur, répandit encore davantage les communautés religieuses; sa tendance originelle était même de ramener à cette forme la vie commune. Tous ceux qui embrassaient d'abord la doctrine de Çakya-Mouni se consacraient, à la vie contemplative et ascétique; mais, à mesure que le système bouddhique s'étendit, il devint impossible que tous ses adhérents embrassassent la vie monastique; il se forma alors peu à peu une distinction entre les bouddhistes laïques et les bouddhistes religieux. Une conséquence inévitable de cette séparation, dit M. Boehinger, dans son savant ouvrage sur la vie contemplative des Indous, fut l'abandon aux religieux de tous les soins du culte et de la mortification; il se forma pour les laïques une nouvelle religion vulgaire, dont les principaux actes consistaient en aumônes et en offrandes données aux religieux. De là vient que, dans les pays où le bouddhisme domine, ceux qui ne sont pas voués à la vie monastique ne se mêlent guère des affaires de la religion, remettant ce soin aux seuls habitants des couvents. »

Tous les membres d'un monastère bouddhique, dit plus loin M. Maury, obéissent à un prieur ou *gousou*, c'est-à-dire père spirituel, auquel ils doivent une obéissance aveugle, comme les disciples des moines chez les anciens brahmanes. Il y eut aussi des couvents de femmes qui furent assujettis aux mêmes règles que les monastères d'hommes; c'est là

une particularité des bouddhistes, qu'on ne trouve pas chez les brahmanes.

Pour être admis dans un couvent, il fallait être exempt d'infirmités et de difformités physiques, provenir d'un mariage légitime, être libre de sa personne, ne se trouver sous la dépendance d'aucun maître, n'avoir pas de dettes, avoir vingt ans accomplis et être muni du consentement de ses parents. Ces obligations subsistent encore.

Au dire de l'abbé Barthélemy, « c'est dans la fameuse cellule de Tabène, dans le diocèse de Toulouze, en Egypte, qu'il faut remonter pour trouver l'origine de ces congrégations sans nombre qui ont rempli le monde de leurs établissements et de leurs noms. Quoi qu'en dise le P. Hélot, on doit se ranger à l'avis de Tillemont, qui regarde saint Pacôme, ce rude élève du vieux Palémon, comme le premier instituteur de la vie cénobitique en Orient, parce qu'il est le premier qui ait formé des communautés et qui ait écrit une règle monastique. Avant lui, il n'y avait que des anachorètes ou solitaires. Le fameux monastère de Phatoum (Fayoum), fondé vingt ans auparavant par saint Antoine, et ceux de saint Ammon dans la partie de l'Egypte appelée Nitrie, n'étaient composés que de cellules éparses et n'avaient rien qui ressemblât aux couvents tels que nous les connaissons. Les disciples de saint Pacôme vivaient ensemble, au nombre de 30 ou 40 dans chaque maison, et trente ou quarante de ces maisons formaient un monastère, qui était par conséquent habité par 1,200 ou 1,600 cénobites. Tous les dimanches, ils se réunissaient pour prier dans l'oratoire commun, et chaque année ils venaient célébrer la fête avec le chef suprême, qui en voyait quelquefois jusqu'à 50,000 autour de lui, tous sortis des monastères de Tabène; car ceux de Scété, d'Ixyrinque, de Nitrie et de Marouthe reconnaissent d'autres chefs et s'assemblaient à part. Un seul homme dirigeait donc tous les monastères; mais chacun d'eux avait, en outre, un abbé qui le gouvernait, chaque maison un supérieur ou prévôt, chaque centaine de moines un surveillant, et chaque dizaine un doyen. »

Telle était, à l'origine, dans l'Inde comme en Egypte, l'organisation des congrégations ou communautés religieuses. Comme on le voit, les premiers cénobites vivaient, non d'après une règle commune, mais d'après l'avis de l'abbé, c'est-à-dire sous une règle qui consistait dans les exemples vivants. Quant à l'opinion des Pères de l'Eglise sur l'avantage que présentait, au point de vue de la religion, cette vie en commun, elle diffère essentiellement. Saint Jérôme préférait d'abord la vie des anachorètes à celle des cénobites, alors qu'on la considérait comme l'apogée de la vie cénobitique et qu'on l'embranchait comme une voie plus parfaite, après avoir pratiqué toutes les vertus qui glorifient la vie cénobitique; mais plus tard, en vue de la faiblesse humaine, il trouva que la vie commune est plus salutaire. Saint Basile, lui, a de tout temps considéré la vie cénobitique à celle des ermites et des anachorètes, parce que, dit-il, ceux-ci adoptent trop facilement les commodités de la vie, qu'ils s'habituent très-aisément à des fautes grossières, auxquelles personne ne les rend attentifs, et parce que personne ne les relève quand ils sont une fois tombés. Dans la vie cénobitique, au contraire, les uns s'édifient et se fortifient à l'exemple des autres, et en outre cette vie correspond mieux à celle des premiers chrétiens, qui vivaient en parfaite communauté entre eux.

« Aujourd'hui, dit M. Maury, la vie cénobitique tend à disparaître du sein de notre civilisation si active, si raisonnée et en même temps si passionnée. Le cénobite ne peut être qu'un enthousiaste dont on rit, un ignorant que l'on méprise. On sent que l'homme est fait pour agir, pour user des dons de la nature, pour exercer ses facultés, les appliquer aux progrès de la science, de l'industrie, de l'agriculture, et non à la vie solitaire, dont la tendance est destructive de toute société, hostile à tout progrès. Les idées se sont complètement modifiées sur ce point, et, bien que la masse se rattache encore aux cénobites de la Thébaïde par un fonds de croyances communes, elle s'en éloigne complètement par les principes suivant lesquels elle se dirige. C'est ainsi que, sous une apparence d'immuabilité, le christianisme se transforme et subit forcément l'influence du progrès des idées et du perfectionnement de la raison publique. »

La vie cénobitique, en effet, ne s'accommoderait que difficilement de cette activité vertigineuse qui entraîne sur la voie du progrès les hommes et les choses; elle est dans notre siècle un non-sens; elle deviendra avant peu une impossibilité. Mais, tout en reconnaissant que l'avenir n'existe plus pour elle, il serait injuste de ne pas lui tenir compte des services qu'elle a rendus à la société. Les cénobites ont sauvé le vieux monde de la corruption et de la barbarie, et, les premiers, ils ont apporté au monde nouveau que l'on venait de découvrir les germes de la civilisation. « On les a vus, dit l'abbé Barthélemy, ces hommes de prière et de travail, la cognée et la bêche à la main, s'en aller à travers les nations, défrichant les landes incultes, desséchant les marais, et, à force de sueurs, fécondant les terres les plus arides et les plus sauvages. Lorsqu'ils avaient ainsi posé leurs demeures bien avant dans la solitude, loin de l'air contagieux des vices et de la corruption des cités, il en sortait d'autres

Moïses pour annoncer aux peuples les paroles de la loi. Le barbare les entendait; leur douceur et leurs vertus adoucissaient ses mœurs sauvages, et, par respect pour ces hommes de Dieu, il déposait ses flèches et sa massue. Sans eux, où seraient aujourd'hui les sciences dont nous sommes si fiers? Il les ont sauvées en leur donnant un asile, et c'est de leurs cellules qu'elles sont sorties avec la plupart des arts et des inventions utiles. Libre de tous les soins de la vie, sans inquiétude sur son avenir, sans embarras, sans distraction aucune, le religieux peut se livrer aux travaux de la pensée avec bien plus de succès que l'homme du monde; et le concours de toutes les volontés, le concert de tous les efforts pour atteindre un but unique, donneront toujours aux communautés religieuses une puissance que n'auront jamais nos modernes Académies. Une seule congrégation, celle des bénédictins, a produit plus de grands ouvrages que toutes nos sociétés savantes. C'est que la l'homme n'était pas réduit à sa faiblesse et à ses courtes journées, et il y avait force parce qu'il y avait union. L'œuvre des vieux cénobites à qui la vie n'avait point suffi ne périssait point avec eux : les jeunes novices avaient recueilli leur pensée, ils s'étaient pénétrés de leur esprit; la grande œuvre marchait toujours, et après un siècle on la voyait apparaître enfin, colossale, immense et presque effrayante par sa grandeur même. »

— Crust. Les cénobites étaient autrefois réunis aux pagures, dont ils se distinguent par les caractères suivants : antennes internes très-longues, à deuxième article dépassant de beaucoup le pédoncule des antennes externes, et terminé par deux tiges, dont une assez longue; pédoncules oculaires comprimés; carapace rétrécie et comprimée en avant; abdomen contourné sur lui-même et presque entièrement membraneux en dessous. Les six espèces qui composent ce genre habitent les régions chaudes; mais elles présentent cette particularité assez remarquable qu'elles sont plutôt terrestres que marines; on les trouve souvent en effet dans des bois fort éloignés de la mer.

CÉNOBITIQUE adj. (sé-no-bi-ti-ke). Qui appartient, qui est propre aux cénobites : Vie cénobitique. Mœurs cénobitiques. La vie cénobitique n'a qu'une saison de feuver. (Raynal.)

— Par ext. Austère, qui conviendrait à un cénobite : Mener dans son ménage une vie cénobitique.

CÉNOBITISME s. m. (sé-no-bi-ti-sme). Etat d'un cénobite : Le cénobitisme est un problème humain. (V. Hugo.)

CÉNOCOQUE s. m. (sé-no-ko-ke — du gr. *kenos*, vide; *kokkos*, grain). Bot. Genre de champignons microscopiques, que plusieurs mycologues regardent comme l'état primitif d'autres espèces arrêtées dans leur développement : Le cénocoque géophile se trouve à la surface de la terre. (Léveillé.)

CÉNOGASTRE s. m. (sé-no-ga-stre — du gr. *kenos*, vide; *gaster*, ventre). Entom. Genre de diptères. Syn. de VOLUCELLE.

CÉNOLOGIE s. f. (sé-no-lo-ji — du gr. *kenos*, vide; *logos*, discours). Phys. Science du vide.

CÉNOLOGIQUE adj. (sé-no-lo-ji-ke — rad. *cénologie*). Qui concerne la cénologie.

CÉNOLOGUE s. m. (sé-no-lo-ge — rad. *cénologie*). Phys. Celui qui s'occupe de cénologie, de la partie de la physique relative au vide.

CÉNOLOPHIE s. f. (sé-no-lo-fi — du gr. *kenos* inutile; *lophion*, petite algrette). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des séséliées, comprenant une seule espèce, qui croît sur les bords du Volga.

CÉNOLOPHON s. m. (sé-no-lo-phon — du gr. *kenos*, inutile; *lophos*, crête). Bot. Genre de plantes, de la famille des scitaminees, tribu des anémées, comprenant une seule espèce, qui croît dans l'île Célebes : Le cénolophon rouge a le port des alpinistes. (C. Lemaire.)

CÉNOMANS, ancien peuple de la Gaule, qui faisait partie de la confédération des Aulerques, et dont la capitale était *Suindinum* ou *Cenoman* (le Mans). Leur territoire occupait une partie des anciennes provinces du Maine et de l'Anjou. Dans le vie siècle avant notre ère, une partie de ce peuple franchit les Alpes sous la conduite de Bellovèse, s'établit sur la rive gauche du Pô, depuis l'Adda jusqu'à l'Adige, dans le pays qui forme aujourd'hui les provinces de Mantoue, de Brescia et de Crémone. Leur territoire avait pour bornes au N., le pays des Rhétiens; à l'O., celui des Insures, et à l'E., celui de Venètes. Par haine contre les Insures, les Cénomans furent un des premiers peuples de la Gaule Cisalpine qui embrassèrent la cause des Romains.

CÉNOMYCE s. m. (sé-no-mi-se — du gr. *kenos*, vide; *mukê*, champignon). Bot. Syn. de CLADONIE, genre de lichens : En Laponie, le cénomyce fait la nourriture d'hiver des rennes. (Méret.) Le cénomyce des rennes a les frondes droites, rameuses, molles. (A. Poillon.) On a fait parfois du pain, en temps de disette, avec le cénomyce des rennes. (A. Poillon.)

CÉNOM s. m. (sé-non). Hist. relig. Dignitaire qui, chez les montanistes, occupait une position intermédiaire entre les patriarches et les évêques.

CENON - LA - BASTIDE. V. BASTIDE-CENON (LA).

CÉNOPODE s. m. (sé-no-po-de — du gr. *kenos*, commun; *pous*, *podos*, pied). Bot. Nom donné à l'embryon des monocotylédones.

CÉNORAMPHÉ adj. (sé-no-ran-fe — du gr. *kenos*, vide; *rhamphos*, bec). Ornith. Qui a le bec creux.

— s. m. pl. Famille de passereaux qui offrent ce caractère.

CÉNOSE s. f. (sé-no-ze — du gr. *kenos*, vide). Méd. Evacuation générale, déplétion.

CÉNOTAPHE s. m. (sé-no-ta-fe — du gr. *kenos*, vide; *taphos*, tombeau; v. l'encycl.) Monument élevé à la mémoire d'un mort et qui ne contient pas son corps : Riche, magnifique cénotaphe. D'Urville érigea lui-même, sur les rochers funestes de Vanikoro, un pieux cénotaphe à la mémoire du plus regretté de ses prédécesseurs. (Villem.)

— Antonymes. Sarcophage, sépulcre, tombe, tombeau.

Encycl. — Linguist. L'étymologie de *taphos* éclaire d'un jour important la question de savoir quelles étaient les coutumes funéraires des Aryas primitifs. Ce mot dérive immédiatement de *thaptô*, ensevelir; primitivement *dachio*; puis, d'après d'autres analogies, *thakio*, *thassio*, *thattio* et *thaptio*, que Max Müller ramène à la racine sanscrite *dah*, qui, en sanscrit, s'emploie pour désigner l'action de brûler les corps. Il semble difficile cependant, en partant de *dach*, sanscrit *dah*, d'expliquer *taphos*, *taphé*, tombeau, sépulture, funéraires, etc. Contre le rapprochement proposé par Kuhn de *thaptio* avec la racine *dah*, brûler, Muller objecte que *dah* ne signifie que cuire, endommager, et que, s'il paraît quelquefois signifier brûler, ce n'est que par suite du contexte. Cela n'empêcherait pas toutefois que cette dernière acception n'ait pu se développer secondairement en grec, comme aussi encore ailleurs, puisque la racine sanscrite *guro*, *gāro*, par exemple, réunit les acceptions d'endommager et de brûler. Mais, d'un autre côté, le Dictionnaire de Pétersbourg compare avec *dah* le grec *dapto*, déchirer, dévorer, qui s'emploie de même en parlant du feu et qui est certainement distinct de *thaptio*. Après tout, il serait donc peut-être préférable de penser, avec Grimm et Pott, à la racine *tap*, brûler, largement représentée dans les langues congénères. Comparez zend *tap*, brûler; *tafau*, brûlant; persan *taftan*, brûler; *tapidan*, *tabidan*, devenir chaud; latin *tepo*, *lepidus*; anglo-saxon *thefan*, brûler; ancien slave, *teplu*, *topl*, chaud; russe *topiti*, chauffer, etc. Le grec *taphos*, funéraires, serait ainsi à *tap* comme *ziphos*, glaive, à la racine *kship*, d'où il dérive. Quoi qu'il en soit de ces diverses conjectures, elles s'accordent en ceci, que *thaptio*, dans l'origine, doit avoir signifié brûler; tandis que déjà dans Homère, et plus tard, il s'applique aux obsèques en général, à l'inhumation aussi bien qu'à la crémation, mais jamais à la combustion ordinaire. Grimm ramène aussi à l'anglo-saxon *thefan*, que nous comparions tout à l'heure, les noms de plantes *thefedhorn*, épine; ancien allemand *depandorn* et *thysfe*, buisson, dont le menu bois servait à allumer les bûchers. L'arménien *dab*, feu, et *daban*, tombeau, ont-ils la même origine? se lient-ils l'un et l'autre à la racine *tap* ou à *dah*? Cela reste douteux, à cause de l'arabe *dhafana*, il ensevelit; d'où *dhaft*, inhumation, qui peut faire croire que *daban* a une provenance sémitique. Du grec *taphos*, on rapproche *taphros*, fossé; mais ce rapprochement n'a rien d'étonnant et ne prouve rien en faveur de la coutume de l'inhumation. Chez les Indiens, en effet, on creusait d'abord une fosse de la longueur d'un homme avec les bras étendus, dans laquelle on disposait le bûcher. C'est pour cela que le sanscrit *kupaka* signifie à la fois un creux, une fosse et un bûcher funéraire. Cela explique pourquoi *taphros*, fossé, se lie à *taphos*, tombeau, mais plus anciennement bûcher, ainsi que nous l'avons vu. Le mot *taphos* n'est point le seul, du reste, qui démontre ainsi l'antériorité de l'incinération : un grand nombre de termes qui se rapportent également aux funérailles, employés dans l'origine à désigner soit le bûcher, soit le lieu de combustion, s'appliquèrent plus tard au tombeau, tout comme brûler prit l'acception d'ensevelir. S'appuyant sur toutes ces coïncidences étymologiques aussi bien que sur les coutumes propres aux divers peuples de la race aryenne, Grimm a établi que, chez tous les peuples aryens, à une seule exception près, la coutume de l'incinération a prédominé de temps immémorial sur celle de l'inhumation. Et, du reste, cette coutume, comme il le remarque d'ailleurs, a dû prendre naissance aux temps primitifs de la vie pastorale, avant l'établissement de demeures fixes, parce qu'elle permettait d'emporter avec soi la cendre vénérée des morts. Elle se liait d'ailleurs intimement à la pratique des sacrifices ignés et aux idées qui s'attachaient au feu comme élément purificateur. De même, en effet, que le feu transformait l'offrande pour la faire monter au ciel, dans les idées de la race aryenne, il dégageait l'âme de son enveloppe matérielle pour la transporter à sa nouvelle demeure. Rapidement accomplie sous la voûte du ciel, l'incinération, bien mieux que l'ensevelissement, devait répondre aux sentiments d'une race jeune et douée d'imagination poétique.

— Hist. Chez les anciens, lorsqu'une personne riche était décédée sans qu'on eût pu retrouver son corps, on lui élevait un tombeau vide. Les soldats morts dans les combats, les gens noyés avaient aussi des cénotaphes en terre, revêtus de gazon, sur lesquels se célébraient des cérémonies funèbres, après que le mort avait été appelé vainement à trois reprises. Le cénotaphe était aussi sacré que le tombeau. Quand les Athéniens élevaient de ces cénotaphes à ceux qui étaient morts hors du pays d'Attique, ils dressaient un poteau au-dessus.

Un des plus beaux cénotaphes de l'antiquité fut celui qu'on éleva, à Laïs, à la porte de Corinthe. La célèbre courtisane avait été ensevelie en Thessalie; ce fut pour honorer sa mémoire que les Corinthiens lui dressèrent un cénotaphe sur lequel était représentée une lionne tenant un bœlier dans ses deux pattes de devant, pour montrer que cette femme avait attiré et assujéti à elle les plus éhontés d'entre les hommes, représentés par le bœlier. Un grand vase de marbre surmontait ce monument, et sur les flancs de ce vase étaient gravés des vers qu'a traduits un de nos anciens poètes :

La Grèce si vantée, et par force indomptée,
Pourrait fut asservie aux beautés de Laïs;
Corinthe l'a nourrie et l'Amour enfante;
Elle est en Thessalie, au renommé pays.

Virgile, dans le VI^e livre de l'*Énéide* (v. 505 et suiv.), nous montre Caron passant l'âme de Déiphobe au delà des rives infernales, aussitôt qu'Énée lui a érigé un cénotaphe.

« Tunc egomet tumulum Rhæteo in litore inanimi
Constitui, et magna Manes ter voce vocavi.
Nomen et arma locum servanti. Te, amice, nequivi
Conspicere, et patria decedens ponere terra.
Ad quas Priamides : « Nilil d' tibi, amice, relictum;
Omnia Deiphobo solvisti et funeris umbris... »

L'usage des cénotaphes s'est perpétué, et de nos jours encore, on élève parfois un cénotaphe sur l'emplacement du champ de bataille où un guerrier est tombé frappé d'un coup mortel. C'est ainsi que dans les champs de Lutzel se trouve le cénotaphe de Gustave-Adolphe; près de Dresde, celui de Moreau. La colonne de la Bastille fut un cénotaphe élevé à la mémoire des combattants de Juillet 1830, jusqu'au jour où elle devint mausolée, en 1848, alors que les restes des victimes des deux révolutions y furent placés.

Les Gaulois, qui avaient admis le dogme de l'immortalité de l'âme, ont élevé des *tumulus* vides qui sont de véritables cénotaphes : il en existe un en Bretagne, dans les environs de Locmariaquer; il est connu sous le nom de Monceau de la Fée (en breton *Maner-Hrodek*).

CÉNOTIQUE adj. (sé-no-ti-ke — rad. *cénose*). Méd. Déplétif, évacuant.

CENS s. m. (sans — lat. *census*, compte. V. l'étym. du mot CENSEUR). Antiq. Dénombrement quinquennal des citoyens romains, avec déclaration faite par eux aux magistrats de tout ce qui concernait leur fortune et leur état civil.

— Féod. Redevance ou prestation annuelle imposée par un seigneur direct, lors de la première concession qu'il avait faite d'un héritage sujet à cette servitude : Dans les anciennes républiques, le cens consistait en une redevance que les plébéiens payaient aux nobles pour les terres qu'ils tenaient d'eux. (Michelet.) Le cens était imprescriptible et non rachetable. (Chéruel.) Le cens abonné. Celui qui était stipulé par chaque arpent et pour certains fruits spécifiés. Le cens double. Celui qu'on était obligé de payer deux fois, selon les coutumes du Perche, du Berry, de l'Auvergne et de quelques autres provinces. Le cens rogo. Celui qui était dû selon la coutume de Melun et qui se payait à quete. Le cens à quete ou requérable. Celui que le seigneur était tenu de demander. Le cens portable. Celui que l'on devait payer sans qu'il eût été réclamé. Le cens gros. Celui qui se payait pour l'ensemble du bien féodal. Le cens menu. Celui qui était dû pour l'une des parties du même bien. Le cens triand. Celui qui n'apportait au seigneur ni lots, ni rente, ni aucune espèce de profit. Le chef-cens. Cens proprement dit, imprescriptible, auquel étaient attachées toutes les prérogatives des droits reconnaissables de la directe. Le cher-cens. Celui qui absorbait à peu près tout le revenu de l'héritage. Le sur-cens. Celui qui avait été imposé depuis la première concession.

— Loc. prov. Abandonner, quitter la terre pour le cens. Renoncer à un bien, à un titre quelconque, pour être dispensé des charges qui y sont attachées.

— Hist. relig. Cens cathédralique, Impôt que les évêques prélevaient sur les ecclésiastiques réunis en synode.

— Polit. Quotité d'imposition nécessaire pour être électeur ou éligible, ou pour exercer certains droits politiques : Cens électoral. L'universalité des suffrages a fait disparaître le cens électoral. (Proudh.) Le cens électoral, partout où il existe encore, tend à s'abaisser. (E. Scherer.)

— Homonymes. Cense, sens.

— Encycl. Hist. Cens chez les Romains. Chez les Romains, ce mot signifiait dénombrement. Dès les premiers jours de son règne, Servius Tullius institua le cens ou dénombrement, dans le double but de connaître d'un coup d'œil les

forces de son royaume et de forcer chacun de ses sujets à subvenir, selon ses moyens, aux besoins de l'Etat. En conséquence, l'ordonnance à tous les citoyens de venir, à un jour fixé, faire inscrire leur nom, déclarer leur âge, leur famille et la quantité de biens qu'ils possédaient. Et, afin que ses ordres fussent exécutés ponctuellement, il ordonna que celui qui ne se serait pas conformé à cette prescription serait battu de verges et vendu comme esclave. C'est de ce jour que data chez les Romains l'institution des tribus et des centuries. Après la chute de la royauté, l'opération du cens fut confiée à des magistrats spéciaux nommés *censeurs*.

Par les mots *cens sénatorial* et *cens équestre*, on entendait le minimum de fortune qu'il fallait posséder pour faire partie de ces deux ordres et satisfaire aux charges qu'ils imposaient. Ce *cens* varia beaucoup suivant les époques et suivant la fortune de Rome. Ainsi, au commencement de la république, le *cens* sénatorial ne fut que d'environ 50,000 fr., tandis que, sous l'Empire, les sénateurs les plus pauvres jouissaient de 5 ou 600,000 fr. de revenu. La même différence existe pour le *cens* équestre qui, de 8,000 francs, fut porté à 100,000 fr.

— *Cens féodal*. Dans l'ancien droit féodal, le mot *cens* avait une signification toute différente; il exprimait une redevance en argent ou en grains due par les héritiers roturiers au seigneur du fief dont ils relevaient, en reconnaissance et comme un hommage de sa propriété directe. Il différait essentiellement du contrat emphytéotique et du bail à rente, surtout en ce que le *censier* devait au seigneur dont il relevait, non-seulement une prestation en argent, qui était le véritable *cens*, mais encore foi et hommage comme relevant directement de lui. Voici en quelle occasion les terres furent données à *cens*. Après la conquête, les rois distribuèrent la plus grande partie des terres, soit à titre de bénéfices, soit à titre d'aïeux. Le possesseur d'un héritage trop considérable pour le faire valoir en cédant une partie à des colons, qui lui payèrent une redevance annuelle, soit en argent, soit en fruits. Le droit féodal ayant rendu tous les fiefs héréditaires, les biens *censiers* qui n'étaient jusqu'alors que de véritables fermages, devinrent la propriété complète de celui qui les possédait. Le seigneur en fit une aliénation véritable, ne gardant plus que le *cens*, qui comprenait un double droit, utile et honorifique, la redevance et l'hommage. Aussi le *censier* pouvait vendre, transmettre, donner son héritage, peu importait au seigneur, dont le droit restait le même en quelques mains que son fief vint à tomber, et auquel chaque mutation apportait un droit appelé *droit de lods et ventes*. On le voit, ce n'était qu'une servitude perpétuelle et imprescriptible imposée sur la terre, servitude bien conforme à l'esprit du droit féodal, où tout se reliait et s'enchaînait avec une exactitude inexorable.

Le *cens* portait différents noms, selon sa nature et la manière dont il était payé. Quelquefois il s'appelait *croix de cens*, parce qu'on le payait avec de petites pièces de monnaie qui, jusqu'à François I^{er}, portaient l'empreinte d'une croix. Le *cens double* était celui que le seigneur *censier* exigeait ordinairement à toutes les mutations qui arrivaient de la part du censitaire. Le *cens portable* était celui que le censitaire devait porter à jour fixe dans un endroit déterminé, sous peine d'une amende exigible par le fait seul du manquement, sans que le seigneur *censier* eût besoin de l'y faire condamner. Le *cens à quête* devait, au contraire, être recouvré dans cette législation, par les agents du seigneur. D'ailleurs, tout était convention dans cette législation, qui avait parfois des idées si bizarres, des redevances si singulières, qui exigeaient tantôt une grimace, tantôt même une de ces incongruités qu'on ne peut nommer. Nous en parlerons plus longuement au mot *droits ridicules*.

— *Polit. Cens électoral*. En politique, ce terme sert à désigner le *quantum* de propriété ou d'impôt que chaque individu, jouissant de ses droits civils, doit, indépendamment des conditions d'âge, posséder ou payer s'il veut prendre part aux affaires publiques, soit comme électeur, soit comme représentant. En France, depuis 1789 jusqu'à 1848, toutes les constitutions un peu durables ont plus ou moins reconnu la propriété comme base fondamentale des droits de citoyen. La première de ces constitutions, celle de 1791, classe les citoyens en citoyens actifs et en citoyens passifs. Les premiers étaient ceux qui étaient plus ou moins propriétaires, ou qui étaient inscrits aux rôles de la contribution foncière; les seconds, ceux qui ne remplissaient aucune de ces deux qualités. Aux premiers était accordé le droit de nommer les représentants chargés de faire les lois et de voter les impôts, droit qui était refusé aux seconds. Le droit d'éligibilité était soumis à un *cens* plus élevé que le droit d'élection.

La constitution de l'an II, dont l'existence ne fut que nominale, abolit toutes les qualifications censitaires. En dehors des conditions d'âge, tout Français, pour être élu ou être élu, n'était tenu qu'à justifier de la jouissance de ses droits civils. Le sang de 300,000 Français, disait à cette occasion Robespierre, a déjà coulé! Le sang de 300,000 autres va peut-être couler encore afin que le simple labourer ne puisse siéger au sénat à côté du riche mar-

chand de grains, afin que l'artisan ne puisse voter dans les assemblées du peuple à côté de l'illustre négociant ou du présomptueux avocat, et que le pauvre intelligent et vertueux ne puisse garder l'attitude d'un homme en présence du riche imbécille et corrompu. Cette constitution ne devait que passer et passer, et, après le 9 thermidor, il n'en fut plus question. Singulier retour des choses humaines! la constitution nouvelle, préparée à la suite de ces événements, fit à la propriété une part encore plus considérable que celle que lui assignait la constitution monarchique de 1791; et voici quelles raisons Boissy d'Anglas, au nom de la commission chargée de rédiger l'acte constitutionnel, donnait à ce sujet.

« En vain, disait-il, la sagesse s'épuiserait-elle pour créer une constitution, si le défaut d'intérêt à l'ordre avait le droit d'être reçu parmi les gardiens et les administrateurs de cet édifice. Nous devons être gouvernés par les meilleurs; les meilleurs sont les plus instruits et les plus intéressés au maintien des lois: or, à bien peu d'exceptions près, vous ne trouvez de pareils hommes que parmi ceux qui possèdent une propriété, tous attachés au pays qui la contient, aux lois qui la protègent, à la tranquillité qui la conserve, et qui doivent à cette propriété et à l'aisance qu'elle donne l'éducation qui les a rendus propres à discuter avec sagacité et justesse les avantages et les inconvénients des lois qui fixent le sort de leur patrie. L'homme sans propriété, au contraire, a besoin d'un effort constant de vertu pour s'intéresser à l'ordre qui ne lui conserve rien et pour s'opposer aux mouvements qui lui donnent quelques espérances. Il lui faut supposer des combinaisons bien fines et bien profondes, pour qu'il préfère le bien réel au bien apparent, l'intérêt de l'avenir à celui du jour.

« Si vous donnez à des hommes sans propriété les droits politiques sans réserve, et s'ils se trouvent jamais sur les bancs des législateurs, ils exciteront ou laisseront exciter des agitations sans en craindre l'effet; ils établiront ou laisseront établir des taxes funestes au commerce et à l'agriculture, parce qu'ils n'en auront jamais senti, ni redouté, ni prévu les résultats. Ils redouteront également moins les entreprises violentes. Un pays gouverné par les propriétaires est dans l'ordre social; celui où les non-propriétaires gouvernent est dans l'état de nature. Les anciens l'ont ainsi consacré dans leurs brillantes allégories, lorsqu'ils ont dit que Cérès, qui était la déesse de l'agriculture et par conséquent des propriétés, avait la première bûche des villes, organisées des sociétés et donné des lois aux peuples. Il fut donc décidé que le *cens* de l'éligibilité reposerait sur la possession d'une propriété foncière. « Agir ainsi, disait encore Boissy d'Anglas, ce n'est point gêner la liberté des élections, c'est présenter aux électeurs et au corps social un moyen d'épurer les choix; c'est en quelque sorte un cautionnement, un gage de responsabilité que la société entière réclame, lorsqu'elle va investir un de ses membres de la fonction de stipuler en son nom.

« Ordonner que nul citoyen ne pourra en exercer les droits s'il n'est inscrit au rôle des contributions publiques, ce n'est pas gêner l'exercice de ces droits; c'est consacrer le principe que tout membre de la société doit contribuer à ses dépenses, quelque faible que soit sa fortune.

Cependant, tout en prenant des mesures pour fermer aux gens privés de propriété territoriale les portes des assemblées législatives, on ne crut pas possible d'enlever à la grande masse des citoyens toute participation à la formation de ces assemblées. L'association, faisait-on observer, était antérieure à l'organisation politique. Tous faisant également partie du corps social, tous devant, selon les idées du temps, participer à la vie publique tant qu'aucune circonstance ne diminuait ou ne détruisait leur indépendance. Les électeurs n'exerçant du reste qu'un droit de délégation, on comprenait aussi que l'exercice de ce droit devait être soumis à des conditions moins rigoureuses. Voici du reste comment Boissy d'Anglas examinait cette question:

« La garantie que la société demande, lorsqu'elle va déléguer un de ses pouvoirs, est un résultat de son droit collectif, de sa volonté générale; c'est après s'être organisée qu'elle délibère sur les conditions qu'elle exigera de ses magistrats; c'est là son intérêt et son principe, et il ne peut y en avoir d'autre; mais lorsqu'elle se rassemble pour exercer cette première fonction, elle est composée de membres tous égaux; elle ne peut en expulser aucun de son sein. « A la sortie d'un mouvement de rénovation politique qui, pendant plusieurs années, avait fait vivre, pour ainsi dire, tout un grand peuple sur la place publique, il eût été dangereux en effet de lui refuser toute participation à la vie publique. Ce danger, le rapport de Boissy d'Anglas le faisait ressortir quand il ajoutait: « D'ailleurs, serait-il politique, serait-il utile à la tranquillité publique de séparer un peuple en deux portions, dont l'une serait évidemment sujétie, tandis que l'autre serait souveraine? Cette usurpation serait-elle autre chose qu'armer la portion opprimée contre celle qui l'opprimerait, et ne serait-ce pas établir dans l'Etat un germe éternel de division qui finirait par renverser votre gouvernement et vos lois? En retranchant du corps social une portion aussi nom-

breuse d'hommes, ne les condamneriez-vous pas à se considérer comme sans patrie et n'en feriez-vous pas les satellites du premier brigand qui saurait se montrer à eux comme digne de venger leur outrage? »

En vertu de ces principes, la constitution de l'an III établit les conditions de *cens* suivantes: l'inscription sur le registre civique, donnant droit à prendre part aux opérations des assemblées primaires, fut soumise à la justification du paiement d'une contribution directe foncière ou personnelle; et les membres des assemblées électorales chargées de nommer les législateurs, les magistrats assis de l'ordre judiciaire et les administrateurs de département durent justifier de la propriété ou de l'usufruit d'un bien évalué, selon les cas, à 100, 150 ou 200 journées de travail.

Les Constitutions de l'Empire, plus larges en un sens que la constitution de l'an III, admirent dans les assemblées cantonales tous les citoyens jouissant de leurs droits civils. Le paiement d'une contribution foncière n'était pas obligatoire. Ces assemblées étaient chargées de composer les collèges électoraux d'arrondissement et de département. Pour ces collèges, le *cens* était conservé. Les assemblées cantonales devaient choisir les membres des premiers sur la liste des *cent* plus imposés de leur canton, et les membres des seconds, sur la liste des six cents plus imposés du département. Les uns et les autres étaient à vie. Ces choix, faits par des électeurs qui n'avaient aucun intérêt bien direct, furent souvent très-peu sérieux. Voici le témoignage qu'en porta la commission chargée du rapport de la loi électorale du 5 février 1817: « Personne n'ignore les abus qui ont déconsidéré les assemblées cantonales, qui, réduites à voter isolément aux domiciles de leurs présidents, vice-présidents et autres dépositaires de boîtes, leur appartenant exclusivement. En telle sorte que, quoique personne n'eût voté, les boîtes se trouvaient remplies de bulletins frauduleusement introduits. C'est ainsi, et particulièrement pour les cantons ruraux, que les deux tiers des électeurs furent nommés à vie. Cet ordre de choses, portant en lui-même sa destruction, pouvait très-bien convenir à un gouvernement qui, par l'intrigue et par la corruption, tendait au pouvoir absolu. En effet, le moyen le plus sûr d'y arriver était d'avilir dans leur source les collèges électoraux. »

La Charte de 1814, en établissant le *cens* électoral à 300 fr. d'impôt direct, et le *cens* d'éligibilité à 1,000 fr. d'impôt foncier, avait bien plus en vue de constituer un corps électoral indépendant, que d'assurer l'influence de la grande propriété. Les grands propriétaires le sentaient si bien, qu'ils firent, dans les sessions de 1815, de 1816 et de 1820, tous leurs efforts pour substituer au système de l'élection directe un système d'élection à deux degrés. Ils déclaraient hautement qu'avec des assemblées primaires composées de citoyens jouissant de leurs droits civils et payant seulement 5 fr. de contributions, ils auraient plus de chances d'arriver à composer la grande majorité de la Chambre des députés qu'avec un système conférant l'électorat à tout contribuable payant 300 fr. Ce dernier système, disaient-ils, enlèverait à la grande propriété son influence et donnerait à la classe payant de 300 à 700 fr. d'impôts le droit de tout faire et de tout diriger en politique. Le gouvernement, alors dirigé par M. Decazes, accepta résolument la bataille sur le terrain choisi par les avocats de la grande propriété. Il déclara nettement que c'était en s'appuyant principalement sur les intérêts de la moyenne propriété qu'il entendait diriger les affaires. Il y avait pas de meilleur moyen, d'après lui, d'avoir une politique ordonnée et stable à l'intérieur, et modérée dans ses aspirations à l'extérieur. La Chambre des pairs, qui eût assurément accueilli avec satisfaction un système de *cens* électoral conforme à celui qui avait été proposé par la minorité royaliste de la Chambre des députés, se borna à enregistrer le projet que le ministère Decazes avait fait voter avec le concours de la minorité libérale. Elle écouta les conseils que lui donna, en cette circonstance, l'un de ses membres les plus modérés, le comte de Lally-Tollendal, qui démontra que les grands propriétaires, en s'isolant et en refusant de mêler leurs intérêts avec ceux des moyens et des petits propriétaires, couraient risque de faire fausse route. Trois ans plus tard, sous la double influence de l'élection de l'évêque Grégoire et de l'assassinat du duc de Berry, le *cens* électoral était modifié de façon à assurer une représentation spéciale de 172 membres à la grande propriété. Les électeurs payant plus de 300 fr. d'impôts, après avoir voté au chef-lieu d'arrondissement, avaient le droit de voter seuls au chef-lieu de département.

La loi du 19 avril 1831 abaissa le *cens* à 200 fr.: ce *cens* fut même réduit à 100 fr. pour les membres effectifs et les membres correspondants de l'Institut, ainsi que pour les officiers de terre et de mer jouissant d'une pension de retraite de 1,200 fr. Précédemment, le principal des impôts avait seul été compté dans le *cens*. La loi nouvelle établit qu'il serait tenu compte des suppléments d'impôts, connus sous le nom de centimes additionnels. Cette mesure fit plus que doubler le nombre des électeurs. Plusieurs tentatives furent faites à diverses reprises pour, en diminuant le *cens*, élargir les cadres électoraux; mais, pendant toute la du-

rée du gouvernement de Juillet, ces efforts échouèrent contre les résistances de la dynastie et de la majorité parlementaire.

Sous ce régime, le *cens* fut également la base de la représentation locale des communes, des arrondissements et du département.

La révolution de 1848 emporta le *cens* avec la monarchie. L'article 25 de la constitution du 4 novembre 1848 stipula formellement que tous les Français, âgés de vingt et un ans et jouissant de leurs droits civils et politiques, devaient être électeurs sans condition de *cens*. La loi du 31 mai 1850 rétablit le *cens* dans une certaine mesure, en exigeant, parmi les justifications du domicile électoral, l'inscription au rôle de la taxe personnelle ou l'inscription personnelle au rôle de la prestation en nature des chemins vicinaux. Pour faire preuve du domicile, cette inscription devait remonter à trois ans. Tous les amendements tendant à enlever à la loi tout caractère censitaire, même ceux que présentèrent des membres de la majorité, furent systématiquement écartés. Le régime qui a succédé à la république a adopté sa première loi électorale et aboli le *cens*.

En Angleterre, le *cens* électoral établi par l'acte de réforme de 1832 varie, quant aux bases, selon qu'il s'agit des villes ou des campagnes. Dans les villes ou bourgs, il faut justifier d'un loyer de 10 livres sterling; dans les campagnes, de la possession ou du fermage d'une propriété foncière. (V. les mots *ELECTIONS*, *NOUVEAUX* et *COMTES*). Dans les colonies australiennes de l'Angleterre, la propriété est toujours plus ou moins une des bases du système électoral.

Aux Etats-Unis, les constitutions locales ont presque toutes retenu le *cens*, c'est-à-dire la possession ou la jouissance de la propriété immobilière, dans leur système électoral. Suivant les Etats, il faut justifier tantôt d'une propriété, tantôt d'une taxe.

Parmi les Etats européens de formation moderne, le royaume d'Italie n'a pas encore osé complètement se fier au suffrage universel. C'est encore sur le *cens* que repose tout son mécanisme représentatif et administratif.

En Espagne, le *cens* électoral est fixé à 400 réaux (le réal vaut 0 fr. 27). Ce taux est réduit à 200 réaux: 1° pour les membres des Académies des sciences et des arts; 2° pour les docteurs des facultés et les licenciés; 3° pour les membres des chapitres et pour les curés; 4° pour les magistrats de l'ordre judiciaire; 5° pour les fonctionnaires en activité, en disponibilité ou en retraite, jouissant d'un traitement de 8,000 fr. au moins; 6° pour les officiers de l'armée ou de la flotte à partir du grade de capitaine; 7° pour les avocats, les médecins, les chirurgiens et les pharmaciens exerçant depuis un an; 8° pour les architectes, les peintres et les sculpteurs ayant un grade académique dans l'une des branches des beaux-arts; 9° pour les professeurs et les maîtres de toute institution d'enseignement entretenue par l'Etat. Le *cens* des éligibles est plus élevé. Il faut, ou payer une contribution directe de 1,000 réaux par an, ou justifier d'une rente de 12,000 réaux provenant d'immeubles.

En Belgique, le *cens* électoral consiste en une contribution de 42 fr. 32 c. de contributions directes, patentes comprises. Les centimes additionnels perçus au profit des provinces ou des communes ne sont point comptés.

En Allemagne, jusqu'en 1848, le *cens* fut partout la base fondamentale des droits politiques. Les lois nouvelles faites depuis cette époque ont plus ou moins modifié cette situation, tout en maintenant cependant à la fortune une certaine influence sur la composition des chambres. En Bavière, par exemple, la loi exige de l'électeur et de l'éligible la preuve du paiement d'une contribution directe. En Prusse, les électeurs primaires sont partagés en trois classes, selon la quantité des impôts directs qu'ils payent tant à l'Etat qu'aux districts et à la commune. V. *ELECTIONS*.

CENSABLE adj. (san-sa-ble — rad. *cens*). Féod. Qui a droit de cens : *Seigneur CENSABLE*.

CENSAL s. m. (san-sal — rad. *cens*). Comm. Courtier ou agent de change dans les Echelles du Levant.

— Féod. Cens; revenu en rentes.

CENSE s. f. (san-sé — rad. *cens*). Fermo ou métairie dans certaines parties de la France et en Belgique : *Le roi, à la tête de son armée, couvrait Monsieur, qui assiégeait Bouchain et s'avancait jusqu'à la cense d'Hurtelise*. (St-Simon.)

— Féod. Terre donnée à condition de payer le cens.

— **Homonymes**. Cens, sens.

CENSÉ, ÊE adj. (san-sé — du lat. *censere*, estimer, juger). Réputé, supposé, admis par hypothèse : *Si le prince est prisonnier, il est censé être mort*. (Montesq.) *La fausse science de tous les temps a supposé des personnages imaginaires, qui sont censés avoir donné leur nom à une ville ou à un peuple*. (Ampère.) *Chez les anciens, les prêtres et les prêtresses étaient censés commercer intimement avec le ciel*. (Chateaub.) *A la cour, la religion est de mauvais ton, parce qu'il est censé qu'elle est contre l'intérêt des princes*. (H. Boyle.) *Gargantua était censé né dans la dernière moitié du xve siècle*. (Ste-Beuve.)

— **Homonyme**. Sensé.

CENSEABLE adj. (san-sé-a-ble — rad. *cens*). Féod. Qui est sujet au cens.

CENSEMENT adv. (san-sé-man — rad. *cens*). Pop. Par supposition : *Tu es censément le maître*. Il est étonnant que l'on ne se décide pas à écrire ce mot populaire, qui est juste par la forme et nécessaire pour le sens.

— **Homonyme.** Sensément.

CENSERIE s. f. (san-se-ri — rad. *cens*). Comm. Courtage, dans le commerce du Levant, fonctions du censal.

CENSEUR s. m. (san-seur — lat. *censor* ; du sanscrit *panstar*, apprécateur, du verbe *pas* ou *pans*, approuver, vouloir). Magistrat qui, chez les Romains, était chargé de constater la fortune et l'état civil des citoyens, de veiller sur leurs mœurs publiques : *Caton le Censeur*. *Caius Gracchus fit rendre une loi qui autorisait le Censeur à affermer, en Asie, les terres enlevées aux habitants des villes conquises*. (Nap. III.) *Les censeurs avaient inspection sur les mœurs*. (Michelet.) *Table des censeurs*, Recueils historiques, rédigés par les censeurs, depuis Servius Tullius.

— Par ext. Homme sévère, qui reprend, qui contrôle, qui censure les actions d'autrui : *Il n'y a point d'hommes plus indulgents pour eux-mêmes que ces impitoyables censeurs de la vie des autres*. (Boss.) *Vous devez être un censeur rigoureux de votre propre conduite*. (Mass.) *Les hommes seraient peut-être pires s'ils venaient à manquer de censeurs*. (La Bruy.) *Un censeur indiscret et imprudent aigrit le mal au lieu de le guérir*. (Duclos.) *Je ne connais aucune personne, aucun ouvrage, aucune action, ni même aucune vertu, qui n'ait eu un censeur*. (Clément XIV.) *Nous écoutons avec défiance les censeurs qui contrarient nos penchants et qui nous avertissent de nos dangers*. (De Ségur.)

*Censeurs malins, je vous méprise tous,
Car je connais mes défauts mieux que vous.*
VOLTAIRE.

*Il n'est pas bon de vivre en sévère censeur :
On gagne les esprits par beaucoup de douceur.*
MOLIÈRE.

*... Les hommes sont, sur toutes les affaires,
Leurs impertinents ou censeurs téméraires.*
MOLIÈRE.

*Contre la médianse il n'est point de rempart ;
A tous les faux caquets n'ayons donc nul égard ;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux censeurs une pleine licence.*
MOLIÈRE.

*Tout babillard, tout censeur, tout pédant
Se peut connaître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand ;
Le Créateur en a bûni l'engeance.*
LA FONTAINE.

« Critique, personne qui juge des œuvres littéraires ou artistiques : *Censeur sévère, équitable, éclairé*. *Censeur chagrin, injuste, pointilleux*. *Il n'y a point d'ouvrage si accompli qui ne fût dit tout entier au milieu de la critique, si son auteur voulait en croire tous les censeurs qui ôtent chacun d'endroits qui leur plaît le moins*. (La Bruy.)

Le théâtre est fertile en censeurs pointilleux.
BOILEAU.

Rien n'est plus fatigant qu'un éternel censeur.
F. d'EMILANTINE.

*Faites choix d'un censeur solide et salubre,
Que la raison conduise et le savoir éclaire.*
BOILEAU.

*Je ris de ce rimeur étique
Qui croit, imitabile auteur,
Fermer la bouche à la critique
En faisant dîner le censeur.*
CAPELLE.

— Administr. Fonctionnaire préposé par le gouvernement à l'examen des livres, des journaux, des pièces de théâtre, avant leur publication ou leur représentation : *Les censeurs sont à la pensée ce que les espions sont à l'innocence*. (B. Const.) *Aucun écrivain qui se respecte ne consentirait à être censeur*. (B. Const.) *Le censeur condamne ce que le magistrat acquiescerait*. (Chateaub.) *Dans toutes nos ordures sociales, je n'ai rien vu de plus hideux qu'un censeur*. (J. Janin.)

— Enseign. Nom donné, dans l'ancienne Université, à l'officier chargé d'examiner la capacité du récipiendaire : *Les censeurs de Sorbonne donnaient leur suffrage par billets*. (Acad.) *Fonctionnaire chargé, dans les lycées et dans les collèges, de surveiller les études et de maintenir le bon ordre et la discipline : Aller se plaindre au censeur. Être appelé chez le censeur*. *Elève chargé, dans les institutions et dans les pensions, de surveiller ses camarades en l'absence du maître*.

— Fin. *Censeurs de la Banque*, Employés supérieurs exerçant un contrôle sur les opérations de la Banque. Quelques grands établissements de crédit ont aussi établi près d'eux des censeurs, chargés de contrôler les actes des administrateurs.

— Adjectif. Qui est porté à censurer : *Vous êtes trop censeur*.

Les plus censeurs ne me reprochent rien.
ROTROU.

— Epithètes. Sage, prudent, éclairé, juste, impartial, habile, adroit, salubre, aimable, indulgent, facile, pointilleux, minutieux, méticuleux, importun, incommode, ennuyeux, fa-

tigant, rebutant, grave, sévère, rigide, austère, dur, difficile, farouche, inflexible, chagrin, fâcheux, rébarbatif, atrabilaire, triste, rigoureux, mordant, âpre, morose, amer, indiscret.

— **Encycl. Hist.** Deux magistrats de l'ancienne Rome portaient le nom de *censeurs*. Après l'expulsion des rois, le soin de faire le dénombrement quinquennal appelé *cens* avait passé aux consuls et aux dictateurs ; mais leurs nombreuses occupations les empêchaient de s'acquitter régulièrement de cette fonction ; une fois même on resta dix-sept ans sans renouveler le cens ; aussi le sénat établit des magistrats spéciaux, qui eurent dans leurs attributions la garde des registres de recensement et la décision de toutes les contestations relatives à l'état des citoyens. Bientôt leur importance s'accrut : ils eurent la surveillance générale des mœurs et de la discipline de Rome, se substituèrent à la loi dans tous les cas qu'elle n'avait pas prévus, et pénétrèrent même jusque dans la vie privée. Pour ne pas s'étonner de semblables empiètements sur la liberté individuelle, il faut se souvenir que la plupart des républiques antiques ressemblaient à celles de Sparte, dont on a dit que c'était un grand couvent où le petit nombre de citoyens qui les composaient se surveillaient d'un œil jaloux. Des magistrats identiques, ayant des fonctions analogues à celles des *censeurs* romains, étaient établis à Sparte et à Athènes, et c'est à leur active surveillance que les mœurs durent d'y rester si longtemps exemptes de dévergèment ou de mollesse.

Si quelqu'un avait fait un faux serment, si un juge était accusé d'avoir reçu de l'argent, si un citoyen avait engagé mal à propos ses biens ou faisait une trop grosse dépense, tous ces cas étaient de la compétence des *censeurs*, qui en jugeaient souverainement. Les fiançailles, les mariages étaient également de leur ressort. A l'époque du dénombrement, ils avaient coutume de demander à chaque citoyen s'il était marié ; ils l'interrogeaient en ces termes : *Et tu, ex animi tui sententia uxorem habes, liberum quærendorum causa* ? Celui qui n'avait pas de femme payait une amende appelée *æs uxorium* ; celui dont la femme était stérile était obligé de la répudier et d'en prendre une autre qui pût donner des enfants à la république.

La prérogative la plus importante des *censeurs* était de pouvoir, non-seulement choisir ceux qui devaient composer le sénat, mais encore nommer celui qui devait être à sa tête, et qu'on appelait *princeps senatus*. Ils punissaient le sénateur qui avait commis quelque faute, en le privant de son titre, et, si la faute était grave, en le faisant passer dans une tribu inférieure et en le rangeant au nombre de ceux qu'on appelait *exarii* ou tributaires. Quelques exclusions prononcées par les premiers *censeurs* montrent et leur sévérité et l'innocence des mœurs romaines : Rufinus, ancien dictateur et deux fois consul, encourut la peine de la dégradation pour avoir possédé dix livres d'argent travaillé, à l'usage de sa table ; Junius Bubulcus, pour avoir répudié sa jeune épouse sans avoir pris conseil de ses amis ; Duronius, pour avoir abrogé, pendant son tribunat, une loi contre le luxe des repas. Enfin on avait vu le vieux Caton rayer de la liste des sénateurs Manilius, qui, en plein jour et devant sa fille, avait embrassé sa femme avec trop de tendresse. On sait le respect que les Romains eurent toujours pour l'enfance : ils appelaient *prætextata verba* les paroles dont il ne fallait pas se servir devant elle.

Nous avons dit, au mot CAVALERIE, comment les *censeurs* passaient la revue de l'ordre équestre, étant le cheval public à ceux qui s'en étaient rendus indignes, soit par leurs mœurs relâchées, soit par leur manque de courage, et les rejetant au rang des simples légionnaires. Le troisième ordre, c'est-à-dire le peuple, subsistait, lui aussi, la vigilante inspection des *censeurs*. Pour les fautes que l'homme du peuple commettait, il n'y avait qu'une punition, qui, à la vérité, était la plus grande qu'on pût lui imposer : on lui ôtait le droit de suffrage et le moyen de jamais parvenir aux charges. Celui qu'on trouvait en faute était inscrit sur la table des cécités, c'est-à-dire assimilé aux habitants de Cécé, qui n'avaient du citoyen que le nom, et contribuaient à toutes les charges de la république sans participer à ses droits et à ses immunités.

Une des principales fonctions des *censeurs* était de veiller sur les vagabonds et de faire rendre compte à chaque citoyen de la manière dont il employait son temps. Les oisifs, les paresseux, les mendiants étaient condamnés aux mines ou aux travaux publics. Le christianisme s'est peut-être montré moins sage en favorisant, par principe de charité, l'accroissement du nombre des pauvres et des mendiants. Vint un moment, dans l'Europe du moyen âge, où une partie de la population vécut des aumônes des couvents et des seigneurs. L'empire romain avait déjà subi un semblable inconvénient : quand l'influence bienfaisante et salutaire de la censure eut disparu, quand les citoyens, avides seulement de jeux et de spectacles, appartenirent au premier qui pouvait les payer, c'en fut fait de la liberté.

Les *censeurs* avaient encore dans leurs attributions la construction, l'entretien et la réparation des temples, des chemins, des ponts, des aqueducs, et en général de tous les édifices publics ; ils étaient, de plus, chargés de la garde ou de la surveillance du trésor. Les *censeurs* furent d'abord élus pour cinq ans,

parmi les patriciens anciens consuls ou anciens préteurs, et dans les comices par centuries ; mais bientôt la durée de leurs fonctions ne fut plus que de dix-huit mois, et le reste des cinq années primitivement fixées s'écoulait sans que la république eût de *censeurs*. Si l'un de ces magistrats venait à mourir dans l'exercice de ses fonctions, le collègue survivant était tenu d'abdiquer. Nul ne pouvait être *censeur* deux fois, ni arriver à cette charge avant l'âge de quarante-deux ans. Ils étaient environnés des mêmes distinctions extérieures que les consuls ; seulement, au lieu de licteurs, ils n'avaient que de simples huissiers non armés. L'importance de cette dignité finit par éveiller l'ambition des plébéiens, et, l'an 339, av. J.-C., ils obtinrent, en vertu d'une loi de Publilius Philon, de remplir une des deux charges de *censeur*. Tant que les mœurs furent en honneur à Rome, la censure y fut respectée ; mais lorsque le relâchement et la corruption eurent envahi toutes les classes des citoyens, elle devint odieuse et perdit peu à peu son autorité avec son prestige. Supprimée par Sylla et rétablie quelque temps après, elle disparut de nouveau pendant la guerre civile de Pompée et de César. Celui-ci essaya de la faire revivre après son triomphe, mais elle cessa définitivement sous Auguste.

— **Econ. fin.** Au près des institutions de crédit constituées sous la forme anonyme se trouvent des comités de censure, ordinairement composés de trois membres. Les attributions de ces comités sont presque partout les mêmes. Il y a cependant, d'un établissement à l'autre, des différences assez considérables pour être notées. C'est sur l'organisation du comité de censure de la Banque de France que les autres institutions de crédit qui lui ont emprunté ce rouage se sont modelées.

Ainsi que leur nom l'indique, les comités de censure ont pour attributions de veiller à l'observation rigoureuse des statuts. Dans l'organisation primitive de la Banque de France, les trois *censeurs* pouvaient être choisis par l'assemblée générale dans l'universalité des citoyens français. En procédant à une première révision des statuts, on décida qu'ils seraient choisis désormais par l'assemblée générale entre tous les actionnaires seulement.

Les *censeurs* font, avec les régents, partie intégrante du conseil général de la Banque. Ils doivent être renouvelés chaque année par tiers, mais ils sont indéfiniment rééligibles. Les *censeurs* sont nommés en assemblée générale, à la majorité absolue des membres votants, par scrutin individuel. En cas d'égalité dans le nombre des voix, le plus âgé est élu.

Les attributions des *censeurs* sont nombreuses et importantes : ils nomment les douze membres du conseil d'escompte, et c'est à eux que sont portées les réclamations dont les opérations de ce conseil peuvent être l'objet ; dans le compte rendu des résultats de leur surveillance, compte rendu qu'ils sont tenus de présenter chaque année, ils doivent faire connaître si les règles pour l'escompte ont été bien observées ; les *censeurs* peuvent requérir la convocation de l'assemblée, mais cette convocation ne peut cependant avoir lieu qu'autant qu'elle a été délibérée en conseil général.

L'organisation primitive refusait aux *censeurs* le droit d'assistance et la voix délibérative dans les comités ; mais, en leur qualité de membres de droit du conseil général, ils pouvaient proposer leurs observations et requérir la convocation de l'assemblée générale, par des motifs énoncés et déterminés. Les lois du 24 germinal an XI et du 22 avril 1806 ont, sur tous ces points, introduit des modifications très-importantes. La présence d'un des *censeurs* est nécessaire pour valider les résolutions du conseil général. Toute délibération ayant pour objet la création ou l'émission de billets de Banque doit être approuvée par eux ; leur refus unanime en suspend l'effet. Avant d'entrer en fonctions, ils doivent justifier de la propriété de trente actions, lesquelles sont inaliénables pendant toute la durée de leurs fonctions. Leur surveillance s'exerce sur toutes les opérations de la Banque. Ils n'ont pas voix délibérative au conseil général, mais ils proposent toutes les mesures qu'ils croient utiles à l'ordre et à l'intérêt de la Banque. Si leurs propositions ne sont pas adoptées, ils peuvent en requérir la transcription sur le registre des délibérations. Ils assistent aux comités des billets, des livres et des portefeuilles. Leurs fonctions sont gratuites, mais ils ont droit à des jetons de présence.

Aux termes du décret du 10 mai 1808, sur l'organisation des comptoirs d'escompte, devenus plus tard succursales de la Banque de France, l'administration de chaque comptoir doit être surveillée par trois *censeurs* résidant dans la ville où le comptoir est établi. Ces *censeurs* ont, comme ceux de l'établissement central, des jetons de présence ; leurs fonctions sont les mêmes, mais ils sont complètement indépendants du conseil d'administration local. Ils ne doivent pas communiquer à ce conseil le rapport mensuel de l'exercice de leur surveillance ; ce rapport doit être envoyé directement au conseil général de la Banque. C'est par ce conseil que les *censeurs* des succursales sont nommés. L'ordonnance du 25 mars 1841, sur l'organisation des succursales, a réduit de dix à quatre le nombre d'actions de la Banque que chacun d'eux doit avoir comme garantie de sa gestion. Tous les ans, le rapport des *censeurs* est distribué, à la suite

de celui que fait le gouverneur au nom du conseil général.

Le Comptoir d'escompte, dans son organisation primitive, n'avait pas de comité de censure ; mais, lors de la révision de ses statuts, en 1854, il lui en a été imposé un. Les fonctions des membres de ce comité sont gratuites, mais ils ont droit à des jetons de présence. Chacun des *censeurs* du Comptoir d'escompte doit être propriétaire de vingt actions, qui restent inaliénables pendant toute la durée de ses fonctions. L'accord de deux d'entre eux peut motiver une réunion extraordinaire du conseil d'administration. Aucune délibération de ce conseil n'est valable sans la présence d'au moins un *censeur*. Ils n'ont que voix consultative. Contrairement à ce qui a lieu à la Banque de France, le comité d'escompte est nommé, sans leur participation, par le conseil d'administration ; mais ils peuvent assister aux réunions de ce comité. Leur droit de vérification des livres de la caisse et d'examen des opérations est le même que pour les *censeurs* de la Banque. Leur décision, lorsqu'elle est prise à l'unanimité, suffit pour motiver la convocation extraordinaire de l'assemblée générale.

Au Crédit foncier, les trois *censeurs* sont élus pour trois ans, par l'assemblée générale, et soumis aux mêmes conditions de réélection et de renouvellement de leurs fonctions. Les *censeurs* du Crédit foncier doivent, dans la huitaine de leur nomination, déposer quarante actions, qui restent inaliénables pendant toute la durée de leurs fonctions. Aux attributions des *censeurs* de la Banque et du Comptoir d'escompte, ils en ajoutent une autre, celle de surveiller la création des obligations et leur émission.

Le Crédit agricole, fondé par les actionnaires du Crédit foncier et qui a les mêmes administrateurs, est aussi surveillé par les mêmes *censeurs*. Les autres établissements de crédit, tels que la Société du crédit industriel, la Société des dépôts et comptes courants, la Société générale pour favoriser le développement du commerce et de l'industrie en France, ainsi qu'un grand nombre de compagnies d'assurances, ont aussi un comité de censure. Ce frein, le Crédit mobilier ne l'a accepté qu'à partir de la révision de ses statuts, en mars 1865. Comme auprès de toutes les institutions de crédit, les *censeurs* seront là au nombre de trois. Au point de vue des attributions et des avantages, leur situation sera la même. Moins libres cependant dans leur action, les membres de ce comité, avant de faire leur rapport à l'assemblée générale, seront tenus d'en donner préalablement communication au conseil d'administration.

Partout où il y a des *censeurs*, toutes les fois qu'il se présente une vacance dans le comité, il y est provisoirement pourvu par les deux *censeurs* restants, sauf ratification de cette nomination provisoire par l'assemblée générale. Le *censeur* ainsi nommé ne reste en fonctions que pendant le temps qui restait à courir sur l'exercice de son prédécesseur. Aucune disposition législative n'interdit encore le cumul des fonctions de *censeur* dans une entreprise avec celles d'administrateur dans une autre. Il n'est même pas rare de voir deux sociétés, ayant des intérêts communs, prendre mutuellement, dans les conseils administratifs l'une de l'autre, les membres de leur comité de censure. Proudhon est jusqu'ici le seul écrivain qui, en étudiant le mécanisme intérieur de nos divers établissements de crédit, ait trouvé à redire à ce procédé et l'ait qualifié d'abus.

— **Bibliogr.** *Censeur* est le titre qui a été donné à un grand nombre de journaux, soit littéraires, soit politiques, publiés à diverses époques, et dont les principaux sont les suivants : le *Censeur hebdomadaire* (1760-1761, 8 vol. in-8°), par Chaumex et d'Aquin, recueil de critique littéraire et philosophique dirigé contre les encyclopédistes, mais qui n'eut pas un grand succès. — Le *Censeur des journaux* (11 fructidor an III-18 fructidor an V, 4 vol. in-4°), feuille rédigée par Gallias, dans un esprit contre-révolutionnaire très-prononcé. Elle fut supprimée au 18 fructidor. — Le *Censeur*, par Comte et Dunoyer (1814-1815, 7 vol.), auquel nous consacrons ci-après un article spécial. — Le *Censeur*, revue législative consacrée surtout à l'étude des projets de lois, rédigée par B.-J. Legat (1838-1839, 2 vol. in-8°). — Le *Censeur des censeurs*, feuille d'opposition (1815, 24 numéros in-4°). Nous trouvons dans le numéro du 8 août 1815 le curieux passage suivant : « Buonaparte, cet homme si criminel, ce grand coupable, échapperait donc à la justice des hommes et au glaive de la loi !... Les amis de la paix et de l'union ne cessent de vous demander la tête de ce grand coupable. Buonaparte à Saint-Hélène recevra plutôt une récompense qu'un châtiement. » — Le *Censeur d'analogue ou Journal des principaux théâtres de Paris et des départements*, par Grimod de la Reynière (an V-an VI, 31 nos in-8°). — Le *Censeur judiciaire et financier*, par Fournier-Verneuil (1834-1836, 49 nos in-fol.). Il a paru aussi, sous Louis-Philippe, à Lyon, un *Censeur*, organe de l'opinion républicaine, et qui fut pendant longtemps une des feuilles les plus importantes de la presse départementale.

Censeur (Lé), appelé par la suite le *Censeur européen*, journal périodique, fondé par Charles Comte, le 12 juin 1814, trois jours après la promulgation de la Charte. Cette feuille, restée célèbre, avait pour objet l'exa-

men des actes et des ouvrages qui tendent à détruire ou à consolider la constitution de l'Etat. Le Censeur, paraissant par petits cahiers mensuels, fit usage de cette liberté entreprenante, ombrageuse, qui recueille les plaintes, défend les droits, expose les besoins, propage les idées, contredit les gouvernements, prépare les réformes et prévient les révolutions, en formant l'opinion publique. La censure ayant été rétablie pour tous les écrits composés de moins de deux feuilles, le journal parut sous la forme d'un volume. Grâce au courage de son rédacteur, il était resté seul, pendant plusieurs mois, en possession de la liberté de la presse. Ses discussions furent utiles à l'éducation constitutionnelle du pays. Pour donner plus de puissance à sa voix et pour doubler ses forces dans cette lutte généreuse, Charles Comte s'était adjoint un ami de sa jeunesse, M. Dunoyer. « Le Censeur, que publient ensemble ces deux hommes de courage et de bien, dit M. Mignet, eut un succès extraordinaire. On l'attendait avec impatience; on le lisait avec avidité. Instructif comme un livre, amusant comme un journal, tout rempli de savantes doctrines, tout empreint de la verve passionnée de ses deux rédacteurs, il offrait un habile mélange des enseignements les plus sérieux et des discussions les plus animées. L'histoire avec ses utiles exemples, la philosophie avec ses droites maximes, la législation avec ses règles tutélaires, la haute politique avec ses intérêts moraux, occupaient dans chaque volume une place importante, à côté des débats des chambres librement jugés, des actes des ministres sévèrement discutés, des entreprises de l'émigration hardiment combattues, des intolérances du clergé publiquement dénoncées, et de tous les droits nouveaux intrépidement soutenus. MM. Comte et Dunoyer s'y étaient faits les avocats des libertés comme des gloires récentes. »

Après la publication de l'écrit de Comte intitulé : *De l'impossibilité d'établir une monarchie constitutionnelle sous un chef militaire, et particulièrement sous Napoléon*, écrit foudroyant lancé contre l'empereur pendant qu'il revenait de l'île d'Elbe, le Censeur fut accusé par la *Quotidienne* d'avoir favorisé ce retour, parce qu'il l'avait prévu. A la suite du procès qui s'engagea, le ministre de la police s'efforça de séduire et de corrompre les écrivains rigides du Censeur, dont il avait apprécié la fermeté et le talent. Ses flatteries échouèrent comme ses offres. N'ayant pu énerver l'indépendance du journal, Fouché chercha à en traverser sa publication. Il fit saisir le cinquième volume du Censeur, dans lequel les actes de l'empire rétabli étaient discutés aussi hardiment que l'avaient été naguère ceux de la royauté restaurée. Le volume saisi fut réclamé sur-le-champ avec une vivacité et une obstination qui firent fléchir le pouvoir. Fouché s'aperçut qu'il était beaucoup plus facile de prendre le Censeur que de le garder; proclamer la liberté de la presse et faire main-basse en même temps sur le premier ouvrage dans lequel on avait fait entendre des vérités, c'était se démasquer trop promptement, dans un moment où l'art de tromper le public semblait le seul moyen de salut. Les poursuites commencées contre le Censeur furent suspendues par l'ordre d'un magistrat intègre, le procureur général près la cour impériale.

Après le second retour des Bourbons, le Censeur poursuivit ses travaux et s'éleva avec une courageuse persistance contre plusieurs mesures illégales du nouveau gouvernement. Fouché, encore ministre de la police, fit saisir et confisquer le septième volume du Censeur, au nombre de 4,500 exemplaires, avant que l'impression en fût terminée. Cette fois, le volume ne fut pas rendu; il contenait les débats de la Chambre des représentants, jusqu'à cette solennelle protestation faite la veille du jour où des soldats prussiens avaient fermé la salle de ses séances; il racontait les premiers excès de la réaction royaliste dans le Midi. La liberté de la presse ayant été supprimée, la liberté individuelle suspendue, la justice préventive instituée, le Censeur dut se taire tant que dura cette compression que l'on a appelée la *Terreur blanche*.

Après la dissolution de la Chambre de 1815, et sous les auspices d'un ministère plus libéral, le journal reprit son œuvre interrompue, sous le titre de *Censeur européen*. Son programme s'était agrandi et un peu modifié : c'était un système complet que l'on présentait maintenant au public. Tourner vers l'industrie l'activité des esprits, assigner à la société le travail pour guide, la loi économique pour règle, le bien-être général pour fin, soutenir les intérêts universels des hommes, tel fut ce système qui avait pour base la souveraineté de l'industrie. L'application de cette théorie devait établir la paix universelle. Le Censeur demanda qu'on licenciât les armées et qu'on changeât les casernes en manufactures. Le développement inflexible de ce système conduisit Charles Comte à des conclusions excessives, qui touchent même au ridicule. Cependant le Censeur européen, en répandant les idées économiques, facilita les progrès de la classe moyenne et prépara son avènement aux affaires; il servit aussi au triomphe des intérêts matériels.

Coupable d'avoir reproduit, avec une réfutation, le *Manuscrit de Sainte-Hélène* impudemment publié par Michaud avec des notes, le journal fut impliqué dans une poursuite correctionnelle; les rédacteurs furent incarcérés

et condamnés (25 février 1817) à un an d'emprisonnement et à 3,000 fr. d'amende. Accusés de nouveau, en 1818, d'avoir mal parlé des chouans, soustraits à leurs juges naturels, les écrivains du Censeur furent cependant renvoyés absous. Le 15 juin 1819, le journal reparut comme feuille quotidienne. L'année suivante, il se réunit au *Courrier français*, à la suite d'une condamnation que Charles Comte ne voulut pas subir.

Censeur (LE), chanson de Béranger. La forme de cette chanson a bien vieilli; on y remarque de nombreuses incorrections, mais, en même temps, des pensées finement exprimées et de ravissants détails.

Andantino.

1er couplet. On me di-sait: il est temps d'être sa-ge; A J. Pinde aussi l'on change de dra-peau. Tentez la gloire, et dans un grand ou-vrage, Pour le thé-à-tre abdiquez les pi-peaux! De mes re-frains j'ai repoussé le li-vre; hais quand j'in-voque et Thalie et sa-seur, Leur voix me crie: Ah! que Dieu nous dé-livre! Nous dé-livre au moins du cen-seur!

2e couplet. Nous dé-livre au moins du cen-seur!

3e couplet. Nous dé-livre au moins du cen-seur!

PEUZIÈME COUPLET.

La liberté, nourrice du génie,
Voit les beaux-arts pleurant sur son cercueil.
Qui va d'un joug subir l'ignominie
A de son vers d'avance étieint l'orgueil.
Réponds, Corneille, oserais-tu revivre?
Et toi, Molière, admirable penseur?
Non, dites-vous, ou que Dieu vous délivre,
Vous délivre au moins du censeur!

TROISIÈME COUPLET.

Tu veux enor ravir le feu céleste,
Jeune homme, épris des lauriers les plus beaux,
Quand la censure à son rocher funeste
De ton génie a promis les lambeaux!
D'affreux vautours que leur pâture enivre
Vont mutiler le noble ravisseur.
Fils de Japet, ah! que Dieu te délivre,
Te délivre au moins du censeur!

QUATRIÈME COUPLET.

Avec Thalie en satires fécondes,
Peignons nos grands, leurs valets, leurs rimeurs,
Les vils ressorts qui font mouvoir le monde,
Et la cour même envenimant nos mœurs.
Délateur, tremble! en scène il faut me suivre,
Jeffrys en vain t'a pris pour assesseur.
Quoi! tu souris!... ah! que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur!

CINQUIÈME COUPLET.

De Louis onze évoquons les victimes;
Que, dévoré d'un sanguinaire enuoi,
Ce roi bigot, pour se soulter de crimes,
Mette la Vierge entre le diable et lui.
Mais, tout sanglants, nos Tristans vont poursuivre
Ce vœu formé contre un lâche oppresseur.
Morts! taisez-vous! ou que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur!

SIXIÈME COUPLET.

Je laisse donc Thalie et Melpomène
Pour la chanson, libre en dépit des rois.
Sans le régit, j'agrandis son domaine;
D'autres, un jour, lui traceront des lois.
Qu'en république on puisse y toujours vivre;
C'est un état qui n'est pas sans douceur.
Pauvres Français, ah! que Dieu vous délivre,
Vous délivre au moins du censeur!

CENSI-CENSO s. m. (sain-si-sain-so). Se disait, dans le royaume de Piémont, d'une rente constituée qui avait pour but d'enlever à l'intérêt de l'argent son caractère usuraire, en le faisant considérer comme la vente d'une partie des fruits.

CENSIER, IÈRE adj. (san-si-è-re — rad. cens). Féod. A qui le cens est dû : *Le seigneur Censier peut tenir en sa main les terres v-antes et en faire les fruits stens, jusqu'à ce qu'il en soit reconnu.* (Loyseau.) Qui percevait le cens : *Officier Censier.* On disait aussi CENSISTE dans les deux sens qui précèdent. On s'enregistrait le cens : *Livre Censier. Papiers Censiers.*

— Qui tenait une cense, une ferme.
— Substantif. : *Payer le cens au Censier.*
— s. m. Livre où l'on enregistrait le cens, livre censier.

CENSIF, IVE adj. (san-siff, i-ve — rad. cens). Féod. Se disait des dépendances d'un fief.

CENSIR v. a. ou tr. (san-sir — rad. cens). Donner à cens. Vieux mot.

CENSITAIRE s. m. (san-si-tè-re — rad. cens). Féod. Celui qui devait le cens au seigneur possédant un fief.

— Politif. Nom que l'on donne aux citoyens qui payent la quotité d'impôt nécessaire pour jouir des droits électoraux, d'après la loi de leur pays : *Le suffrage universel a supprimé les CENSITAIRES en France. En Belgique, le droit électoral n'est accordé qu'aux CENSITAIRES payant au moins 40 francs de contributions.* (Proudhon.)

— Adjectif. Qui paye le cens : *Paysan CENSITAIRE.* Qui paye la quotité d'impôt nécessaire pour être élu ou électeur : *Les députés CENSITAIRES d'aujourd'hui sont plus ou moins aristocrates.* (Cormien.)

CENSITE adj. (san-si-te — rad. cens). Féod. Sujet au cens : *Personnes CENSITES et taillables.*

CENSITEUR s. m. (san-si-teur — rad. cens). Antif. Magistrat romain chargé de répartir équitablement les impôts et d'en assurer la perception d'après les lois et les règles de la justice. Magistrat qui, sous l'empire romain, remplissait les fonctions de censeur dans les provinces.

CENSIVE s. f. (san-si-ve — rad. cens). Féod. Redevance payable annuellement, en argent ou en nature, au seigneur d'un fief, par les propriétaires de biens qui en dépendaient. Manière dont était possédée une terre assujettie au cens : *Posséder, donner une terre en CENSIVE.* Étendue de terres roturières dépendant d'un fief et devant lui payer une redevance : *Si j'achetais une toise de terrain dans la CENSIVE de monseigneur l'abbé, je deviendrais serf de monseigneur, et tout mon bien lui appartiendrait, fût-il situé à Pondichéry.* (Volt.)

CENSIVEMENT adv. (san-si-ve-man — rad. cens). Féod. Avec charge de cens : *Tenir une terre CENSIVEMENT.*

CENSORIAL, ALE adj. (san-so-ri-al, a-le — rad. cens). Antif. Qui appartient aux anciens censeurs de Rome : *Pouvoir CENSORIAL. Autorité CENSORIALE.*

— Qui est relatif à la censure officielle : *Bureau CENSORIAL. Loin que le tribunal CENSORIAL, soit l'arbitre de l'opinion publique, il n'en est que le déclarateur.* (J.-J. Rouss.)

CENSORIEN, IENNE adj. (san-so-ri-ain, i-è-ne — du lat. censorius; de censor, censeur). Qui affecte une sévérité de censeur : *Ah! que j'en ai connu plusieurs de ces dames en ce monde, qui contrefaisaient les dames sages, prudes et CENSORIENNES!* (Brantôme.)

CENSORINUS, nom de plusieurs Romains, dont le premier fut consul, l'an 310 av. J.-C., avec Q. Fabius Maximus; le second, L. MARCIUS, commanda la flotte envoyée contre Carthage, l'an 149 av. J.-C.; le troisième, C. MARCIUS, fut un des chefs du parti de Marius et fut mis à mort par Sylla, vers l'an 82 av. J.-C.; le quatrième, L. MARCIUS, fut partisan d'Antoine, et obtint les honneurs du triomphe pour des succès remportés en Macédoine; un autre enfin, C. MARCIUS, fut consul en l'an 8 av. J.-C. et gouverna la Syrie.

CENSORINUS, grammairien et chronologiste. Il florissait à Rome vers le milieu du III^e siècle; on a sous son nom un écrit intitulé *Die natali* (au jour natal), dédié à un personnage dont il célébrait la naissance. C'est un recueil où il est question de chronologie, d'histoire naturelle, de musique, etc. Le style en est clair et précis, et l'auteur se montre en général érudit et judicieux. On a une bonne édition de ce travail, avec traduction française et notes, par M. Maugeard (Paris, 1843).

CENSORINUS (Appius Claudius), fut salué empereur malgré lui, par un parti de soldats qui voulaient l'opposer à Claude II, vers l'an 269 de notre ère; mais, sept jours après, les mêmes soldats, mécontents de la sévérité avec laquelle il voulait maintenir la discipline, le massacrèrent.

CENSUEL, ELLE adj. (san-su-èl, è-le — du lat. census, cens). Féod. Qui a rapport au cens : *Droit CENSUEL. Rente CENSUELLE.* Qui est soumis au cens : *Terre CENSUELLE.*

— Homonyme. Sensuel.

CENSURABLE adj. (san-su-ra-ble — rad. censurer). Qui mérite d'être censuré : *Proposition, conduite, action CENSURABLE. Le Tellier avait assuré le roi qu'il y avait dans le livre du P. Quesnel plus de cent propositions CENSURABLES.* (St-Sim.)

— Antonyme. Louable.

CENSURE s. f. (san-su-re — du lat. censura, même sens). Blâme, critique, action de reprendre : *Cette CENSURE rigoureuse que nous exerçons sur nos frères est une entreprise insolente et contre les droits de Dieu, et contre la liberté publique.* (Boss.) La CENSURE doit être accompagnée de quelques louanges qui en corrigent l'amertume. (St-Réal.) Il y a de petits défauts que l'on abandonne volontiers à la CENSURE. (La Bruy.) Il faut s'attendre aux CEN-

SURES du monde, quand on ne veut pas suivre ses exemples. (Mass.) La CENSURE est utile, et le mérite seul sait la supporter. (J.-J. Rouss.) Il y a des gens qui semblent considérer la sévérité de leurs CENSURES pour les fautes d'autrui comme une expiation de leurs propres fautes. (Mme de Blessington.) Une CENSURE, fût-elle excellente, manque son but si elle est trop rude. (Chateaub.) Il faut se mettre à l'abri de tout reproche, avant de se permettre la CENSURE. (Boiste.) Avec un adversaire, la CENSURE peut être sévère, rigoureuse; mais, avant tout, elle doit être exacte. (Peyrat.) La plupart des femmes sont comme les beaux esprits, qui préfèrent l'éclat de la CENSURE à la honte de l'oubli. (***)

L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure. GRESSER.

Craignez-vous pour vos vers la censure publique. Soyez-vous à vous-même un sévère critique. BOILEAU.

La censure, au regard formidable, Sait, le crayon en main, marquer nos endroits faux. BOILEAU.

Avant que de blâmer, de louer sans mesure, L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure. PRÉVILLE.

— Antif. Dignité et fonctions de censeur, chez les Romains : *Briguer la CENSURE. Exercer la CENSURE. Sylla s'attribua un des premiers privilèges de la CENSURE, qu'il avait supprimée: la nomination des membres du sénat.* (Napol. III.)

— Dr. canon. En matière de dogme, Jugement portant condamnation : *CENSURE d'un livre, d'une proposition.* Suspension d'exercice et de charge ecclésiastique : *Encourir la CENSURE de l'Eglise, les CENSURES ecclésiastiques. Absoudre des CENSURES.* Excommunication, interdit prononcé par un tribunal ecclésiastique : *Pendant que les papes faisaient trembler l'Occident par leurs CENSURES, ils avaient à lutter contre la rébellion du peuple romain.* (Machiavel.)

— Jurispr. Peine disciplinaire que prononcent l'ordre des avocats, la chambre des notaires et celle des avoués, contre ceux de leurs membres qui manquent d'une manière grave aux devoirs de leur profession.

— Administr. Examen qu'un gouvernement fait faire des livres, journaux, pièces de théâtre, avant d'en permettre la publication ou la représentation; jugement défavorable porté à la suite de cet examen : *Etablir, abolir la CENSURE. CENSURE dramatique. CENSURE des journaux. CENSURE préalable. La CENSURE est la calomnie en monopole, exercée par la bassesse au profit du pouvoir.* (B. Const.) *Combien peu, je ne dirai pas d'ouvrages d'histoire, de philosophie, de politique, mais combien peu de sermons, d'oraisons funèbres, de tragédies, d'apologues, d'où on ne puisse, en les lissant avec quelque force et quelque habileté, faire dégoutter la CENSURE indirecte?* (Royer-Coll.) *Loin de calmer l'opinion, le silence imposé par la CENSURE ne fait que l'irriter.* (Chateaub.) *Le fait de la CENSURE est par lui-même destructif de tout gouvernement constitutionnel.* (Chateaub.) *Depuis la découverte de l'imprimerie jusqu'à nos jours, il y a eu liberté de la presse pendant douze ans et CENSURE pendant tout le reste.* (Chateaub.) *Tout ce qui est sans talent recherche l'abri de la CENSURE; les tempéraments faibles aiment l'ombre.* (Chateaub.) *La CENSURE a perdu tous ceux qui ont voulu s'en servir.* (Chateaub.) *Les partis dominants s'arment de la CENSURE pour étouffer la voix de leurs ennemis.* (Boiste.) *Où il faut appliquer la CENSURE à tous les livres et à tous les journaux, ou il ne faut l'appliquer à aucun.* (E. de Gir.) *La CENSURE est éteinte à Rome, comme dans tous les pays affligés d'une CENSURE.* (E. About.) *Comité des personnes chargées de cet examen : Vers supprimés par la CENSURE. La CENSURE a biffé ce passage.* Bureaux où s'assemble le même comité : *La pièce est à la CENSURE.*

— Par ext. Sorte de tribunal moral qui atteint le but pour lequel la censure littéraire a été établie : *Où les mœurs exercent la CENSURE, il n'est bientôt plus de livres dangereux.* (Loustalot.) *La véritable CENSURE est celle que la liberté de la presse exerce sur les mœurs.* (Chateaub.)

— Antonymes. Apologie, éloge, flatterie, louange, panégyrique.

— Encycl. La censure est l'examen qu'un gouvernement fait faire des livres, des journaux, des pièces de théâtre, avant d'en permettre la publication ou la représentation. Nous traiterons d'abord de la censure des écrits.

— I. CENSURE DES ÉCRITS. Voici comment, M. de Bonald fait l'apologie de la censure, dont il fut l'un des plus illustres défenseurs : « Quel moyen avait pris autrefois l'autorité pour conserver aux citoyens le juste droit de publier leurs opinions et pour garantir en même temps la société et les écrivains eux-mêmes des erreurs de leurs esprits? Elle avait établi une censure préalable des écrits, institution vraiment libérale, qui investissait des hommes graves, instruits, connus par leur capacité et la droiture de leur esprit et de leur cœur, de la fonction toute paternelle d'éclairer, de reprendre les écrivains, et, en ménageant leur amour-propre et même leurs intérêts, de leur épargner la dure censure du public et l'inflexible rigueur des tribunaux. En donnant

des censeurs aux écrivains, préalablement à l'impression de leurs ouvrages, l'autorité faisait-elle autre chose que ce qu'un auteur sensé doit faire lui-même, en demandant sur ses productions l'avis d'amis sages et éclairés?... En vain on dirait que les censeurs étaient dépendants, passionnés, hommes de parti; qu'ils pouvaient manquer de connaissances et de lumières; on peut en dire autant des juges, des jurés, des critiques, de tout le monde, et ce n'est pas une objection contre un système, qu'une allégation gratuite qu'on peut opposer absolument à tous les systèmes. Et qu'on ne dise pas que la censure décourageait le génie: rien ne décourage le génie... Mais je vais plus loin, et j'ose avancer qu'il n'y a pas, qu'il ne peut y avoir une seule production de l'esprit humain qui soit ou qui puisse être nécessaire à la société, et qu'il y en a un grand nombre qui lui ont été funestes. Et c'est sous ce point de vue général qu'un gouvernement doit considérer la question qui nous occupe. Il n'y a que trois partis à prendre: 1° liberté entière, absolue, illimitée, sans contrôle ou répression d'aucune espèce, préalable ou subséquente; 2° répression judiciaire; 3° censure. Personne, du moins en théorie, ne voudrait de la liberté absolue, ou plutôt d'une licence sans frein... Je ne crains point d'avancer que la répression judiciaire des abus de la presse est inutile, dangereuse, impossible même. Les nombreuses lois répressives de la licence de la presse, portées depuis la Restauration, en ont donné la preuve... Aussi a-t-on vu, depuis 1815, la licence croître à mesure que les lois répressives et même les condamnations se sont multipliées... Il ne reste donc que la censure, le seul moyen efficace, le seul moral, le seul humain, qui puisse rassurer la société, sans rigueurs contre les personnes... Ainsi je crois, avec une entière conviction, qu'il n'y a de véritable liberté de la presse ou de liberté littéraire que sous la garantie d'une censure qui en écarte la licence des pensées, comme il n'y a de liberté civile que sous la garantie des lois qui empêchent la licence des actions... La censure est un établissement sanitaire, fait pour préserver la société de la contagion des fausses doctrines, tout semblable à celui qui éloigne la peste de nos contrées, et dont les citoyens les plus recommandables s'honorent de faire partie.

A l'apologie de M. de Bonald, il faut opposer cette critique violente de Benjamin Constant (*Discours* du 30 mai 1828): « La censure, violation insolente de nos droits, assujettissement intolérable de la partie éclairée de la nation à sa partie vile et stupide, gouvernement des muets au profit des vizirs, et, grâce au ciel, qui a pris en pitié l'intelligence humaine insultée, source désormais de plus d'agitations, de défiances, de mécontentements et d'irritations que la licence même de la presse n'en saurait créer. La censure serait aujourd'hui une déclaration de guerre contre la nation; ce serait lui dire: « Nous voulons vous opprimer sans que vous puissiez vous plaindre, non seulement vous, écrivains, ou vous, journalistes, mais vous tous, propriétaires, manufacturiers, citoyens, artisans, ouvriers, qui tous pouvez avoir besoin de publicité pour réclamer contre l'oppression... » Veut-on ravir aux hommes leurs droits, il ne faut rien faire à demi. Ce qu'on leur laisse leur sert à reconquérir ce qu'on leur enlève; la main qui reste libre dégage l'autre de ses fers. »

Au point de vue de la liberté et du droit de publier sa pensée, qui sont les conquêtes les plus précieuses de nos révolutions, la censure est irrévocablement condamnée; mais, même au point de vue de la répression, au point de vue des effets qu'en attendent ceux qui l'emploient, l'efficacité en paraît au moins fort contestable. Elle n'a empêché ni la Réforme ni notre grande Révolution, et les hommes chargés du pouvoir qui, depuis 1789, ont cru trouver un appui dans le mutisme imposé à l'opinion publique ont été cruellement déçus. La censure est une arme dangereuse pour celui qui la manie, et les aveux que fait à cet égard Napoléon I^{er}, qui, en réclamant une censure rigoureuse, ne s'en dissimulait ni les difficultés ni les conséquences, sont curieux à noter. On les trouvera consignés dans les *Discussions sur la liberté de la presse, la censure, l'imprimerie et la librairie, qui ont eu lieu dans le Conseil d'Etat, pendant les années 1808, 1809, 1810 et 1811*, recueillies et publiées par le baron Locré (Paris, 1819). Nous nous contenterons de la citation suivante: « Qu'est-ce que la censure? C'est le droit d'empêcher la manifestation d'idées qui troublent la paix de l'Etat, ses intérêts et le bon ordre. La censure doit donc être appliquée suivant le siècle où l'on vit et les circonstances où l'on se trouve. Sous ce rapport, on peut distinguer trois époques différentes. Il y a d'abord les siècles barbares, où tout était sous la puissance des papes, l'autorité du clergé, l'empire des moines. Dans ces temps, on devait nécessairement lier et rapporter toutes les études aux sciences ecclésiastiques. Cependant les excès des papes et du clergé ont fini par blesser et révolter les peuples et les souverains; ils ont cherché à y opposer une digue. Depuis, tout a bien changé: on ne redoute plus les papes, on ne redoute plus le clergé, mais on peut craindre cette fausse philosophie qui, soumettant tout à l'analyse, tombe dans le sophisme, et aux anciennes erreurs substitue des erreurs nouvelles. Peut-être que, par l'effet de cette crainte, la censure comprimerait la philosophie

véritables. D'un autre côté, si elle n'écarte pas les ouvrages qui, sans attaquer précisément l'Etat, blessent cependant les maximes reçues, elle semblerait les sanctionner. Par exemple, pourrait-elle, sans paraître blesser toutes les religions qu'on suit en France, laisser passer un livre où l'on enseignerait que le monde dure depuis vingt mille ans? Que serait-ce donc si, au lieu d'un livre qui ne blesse la religion que dans quelques points, il s'agissait d'un écrit qui, comme celui de Dupuis (*Origine de tous les cultes*), fût tout entier dirigé contre elle? La censure laisserait-elle imprimer cet écrit? Si elle l'admet, elle se prononce contre la religion; si elle peut le rejeter, elle est dangereuse. L'embarras sera bien plus grand encore quand il faudra prononcer sur des questions de morale qui sont extrêmement délicates. Voilà les inconvénients de la censure. Voyons maintenant si elle peut avoir des effets utiles. Si l'on veut qu'elle en ait, ce ne serait pas assez de lui donner le droit de supprimer les ouvrages; il faut encore lui permettre de les épurer: alors tous les livres nouveaux seront conformes à l'esprit du gouvernement, au lieu que si la censure ne peut que les supprimer, les auteurs iront toujours jusqu'où ils pourront aller sans s'exposer à la répression, et ils pourront aller fort loin encore, car quelques pages hardies ne décideraient pas à arrêter un écrit. D'ailleurs, chacun sait que brûler un écrit, c'est en faire la fortune, c'est propager le mal qu'il peut opérer. Il vaudrait mieux n'y pas faire attention. Ce projet est donc insuffisant en ce qu'il n'autorise pas la censure à forcer l'auteur de *cartonner* son ouvrage. Le comte Treillard disait au Conseil d'Etat (avril 1809): « Toute censure, pour arrêter l'impression des ouvrages dangereux, est inutile; elle n'empêchera jamais d'imprimer et de distribuer les ouvrages en secret; elle n'aura d'autre résultat que de leur donner plus de vogue et d'en faire augmenter le prix. »

En résumé, la censure est une question définitivement jugée; elle constitue un attentat au premier chef contre le droit que, dans toute société libre, le citoyen doit avoir de publier ses opinions. Comme mesure préventive destinée à parer aux dangers de la presse, elle est d'une efficacité fort contestable: elle n'a jamais empêché la circulation d'un mauvais livre. C'est une institution du passé, et, de nos jours, elle ne peut plus être qu'un expédient pour un gouvernement en lutte avec la société et réduit aux abois.

L'histoire de la censure, que nous allons donner, servira de complément aux observations qui précèdent et sera leur meilleur commentaire.

— *Histoire de la censure.* L'antiquité ne semble pas avoir connu la censure des écrits; seulement, quand un ouvrage était contraire aux idées reçues, les magistrats ordonnaient qu'il fût détruit. C'est ainsi que l'Aréopage fit brûler à Athènes les ouvrages de Protagoras qui se trouvaient dans cette ville, parce que leur auteur y exprimait des doutes touchant l'existence des dieux. A Rome, l'an 272 avant J.-C., le sénat fit brûler les livres de Numa, retrouvés dans un tombeau, comme n'étant plus en harmonie avec la religion du moment. Auguste fit brûler aussi les ouvrages satiriques de Labienus, et, sous Tibère, un écrit où l'on avait représenté Cassius comme le dernier des Romains eut le même sort, par ordre du sénat. Dioclétien condamna pareillement aux flammes les ouvrages sacrés des chrétiens, et, après lui, Constantin fit subir le même sort aux écrits d'Arius. Toutes ces mesures, comme on le voit, étaient purement répressives. Ce furent les conciles qui, en signalant aux fidèles les ouvrages condamnés comme hérétiques, et en leur faisant défense de les lire, prirent les premières mesures préventives contre les livres; mais ce n'était pas encore la censure. Quant à cette dernière, ce fut l'Université de Paris qui l'établit pour la première fois en France, vers la fin du XIII^e siècle, comme on le voit par une ordonnance de Philippe le Hardi, rendue en 1275, et qui place les libraires de Paris sous la surveillance de l'Université, tant pour empêcher la propagation des mauvais livres, que pour éviter la circulation des copies fautes des livres ou plutôt des cahiers classiques. Dans la même année, un statut de l'Université, afin d'assurer l'exécution de l'ordonnance du roi, obligea les libraires de Paris à prêter serment de se bien comporter dans l'exercice de leur emploi et d'observer les lois que l'Université leur imposait relativement à leur commerce. Ce serment devait se renouveler tous les ans, ou au moins tous les deux ans. En 1323, les fraudes commises par les libraires dans leur commerce motivèrent, de la part de l'Université, un statut plus général que ceux qu'elle avait publiés jusque-là, et qui taxa la vente et le louage des livres, plus fréquent encore que les ventes. Les manuscrits étant sujets à bien des fautes de copistes, ce statut défendait aux libraires de laisser aucun exemplaire qui n'eût été corrigé par son autorité, et il ordonna que le recteur ferait publier dans les écoles que si quelqu'un trouvait des exemplaires corrompus, il les apportât et les présentât publiquement au recteur, afin qu'ils fussent corrigés ou détruits, et le libraire qui les aurait loués devait être puni. L'Université publia d'autres statuts relatifs aux libraires, notamment en 1342 et en 1405. Il serait inutile de les analyser. Con-

statons seulement qu'il résulte de tous ces statuts que les *escrivains de livres*, comme on disait alors, n'en pouvaient communiquer aucun soit par vente, soit par louage, qu'il n'eût été préalablement examiné, corrigé et approuvé par l'une des facultés de l'Université. Bien que l'on ne mentionnât point alors sur les manuscrits le permis de vendre et de louer, on n'en exerçait pas moins une sévère surveillance sur tous les livres, qui, du reste, à cette époque, étaient fort rares. Ainsi la censure existait en France dès la fin du XIII^e siècle, c'est-à-dire deux cents ans avant l'invention de l'imprimerie. C'est donc à tort que l'on a considéré l'établissement de la censure comme une conséquence de cette invention; mais l'introduction de l'imprimerie exerça la plus grande influence sur le développement de cette mesure préventive. En voyant la merveilleuse facilité que possédait cet art nouveau de multiplier à volonté les exemplaires d'un ouvrage, on ne fut pas longtemps à comprendre quelle puissance il offrait pour la propagation des idées. Aussi l'imprimerie commençait à peine à être en usage, que les puissances ecclésiastiques s'émurent du danger qu'elle pouvait faire courir à l'autorité de l'Eglise, en répandant partout les nouvelles et dangereuses doctrines qui commençaient à se montrer. On chercha donc le moyen de conjurer ce péril, et on ne fut pas longtemps à le trouver. Il se présentait de lui-même; et, alors, on pouvait croire qu'il était d'une efficacité absolue pour couper le mal à sa racine: c'était d'empêcher qu'aucun livre ne fût publié par la voie de l'imprimerie avant d'avoir été examiné et approuvé par des personnes nommées *ad hoc*. C'est ce que firent d'abord quelques évêques, qui rendirent des ordonnances à ce sujet. Nous n'en citerons qu'une, celle que publia, en 1486, Berchthold, archevêque de Mayence. Elle est motivée, et concerne spécialement les traductions. Le prélat s'élève d'abord contre la coutume, qui commence à s'introduire, de traduire en allemand les livres saints et les ouvrages de droit canon et de droit civil. Selon lui, l'allemand est une langue trop grossière et trop pauvre pour pouvoir rendre exactement le sens des saintes Ecritures. Quant aux autres traductions, elles sont nuisibles plutôt qu'utiles; car, par suite de l'opacité des traducteurs, elles ne servent qu'à obscurcir des textes, qui par eux-mêmes sont si difficiles, que la vie d'un homme est à peine suffisante pour bien les comprendre. D'un autre côté, le digne prélat a en grande estime l'imprimerie, « qui a eu son berceau dans l'illustre cité de Mayence. » Aussi veille-t-il avec un soin jaloux sur son honneur, et, afin d'empêcher qu'un art aussi merveilleux ne soit compromis par suite de l'abus que l'on en pourrait faire, il ordonne qu'aucune traduction d'un livre écrit en latin, en grec ou en toute autre langue, et traitant d'une matière quelconque, ne soit donnée à l'imprimerie avant d'avoir été examinée par un des docteurs ou professeurs de l'université de Mayence, désignés par lui: un pour la théologie, un pour les lois, un pour la médecine et un pour les arts. En outre, chaque exemplaire imprimé ne pourra être publié qu'autant qu'il sera revêtu de l'autorisation desdits docteurs ou professeurs. Le contrevenant à cette ordonnance aura son ouvrage confisqué, payera en outre une amende de 100 florins d'or à la chambre électoral, et de plus encourra l'excommunication. Ainsi, c'est dans l'intérêt même de l'imprimerie et pour la protéger contre ses propres abus, qu'on la soumet à une surveillance qui la prive de toute liberté. Du premier coup, la théorie de la censure est trouvée, et l'archevêque Berchthold s'exprime comme le fera plus tard M. de Bonald, qui, lui aussi, comme nous l'avons vu, réclame la censure dans l'intérêt de la pensée des écrivains. Du reste, la censure ne fut d'abord qu'une mesure locale, propre à certains diocèses, et l'on peut dire que la fin du X^e siècle fut un âge de liberté pour l'imprimerie. Mais il n'en fut pas longtemps ainsi. La censure avait alors des partisans non-seulement dans le clergé, mais encore parmi les savants. C'est ainsi que l'érudit Merula, dans une lettre adressée à son ami Politien, en 1480, émet le vœu que l'on établisse sur tous les ouvrages une censure semblable à celle que demande Platon pour sa république; « car, dit-il, ce savant, nous sommes maintenant écrasés sous une quantité de méchants et de mauvais livres. » Ce fut le légat Borgia, devenu pape sous le nom d'Alexandre VI, qui, le premier, organisa un système général de censure. Ce chef de l'Eglise, indigne et si justement décrié, comprit très-bien qu'en donnant au clergé le moyen d'empêcher la publication de tout livre qui lui semblerait hostile ou suspect, il mettrait entre ses mains une arme redoutable. Il résolut donc d'établir la censure chez tous les peuples soumis à la domination religieuse de Rome. En conséquence, il publia, en 1501, une bulle par laquelle il défendait expressément à tous les imprimeurs, à leurs serviteurs, à toute personne enfin qui se servirait de l'imprimerie d'une manière quelconque, d'imprimer aucun ouvrage, traité ou écrit, sans l'avoir préalablement soumis à l'examen de son archevêque, de ses vicaires ou officiaux, ou de toute autre personne désignée par lui, et sans en avoir obtenu l'autorisation, laquelle autorisation devait être donnée sans frais, et ce, sous peine d'excommunication et d'une amende que l'autorité ecclésiastique fixerait comme

elle le jugerait à propos, pour chaque cas particulier. Quant aux livres déjà imprimés et publiés, ils devaient être examinés de nouveau, et ceux qui contenaient quelque chose de contraire à l'autorité catholique devaient être brûlés. Enfin, en 1515, le concile de Latran mit la dernière main à l'œuvre de Borgia. Il décréta qu'à l'avenir aucun livre ne serait imprimé dans une ville ou dans un diocèse quelconque, avant d'avoir été soigneusement examiné et approuvé par les personnes désignées à cet effet, lesquelles étaient: à Rome, le vicaire et le maître du sacré palais; dans les diocèses, les évêques et les inquisiteurs, partout où l'inquisition était établie. L'approbation devait être donnée tout de suite et sans frais. Quant aux livres qui n'avaient été ni examinés ni approuvés, ils devaient être brûlés, et les auteurs ou les éditeurs encouraient l'excommunication.

Telles furent les origines de la censure. Ce fut l'autorité ecclésiastique qui, la première, avant comme après l'introduction de l'imprimerie, eut l'idée de soumettre la publication des livres à la nécessité de l'autorisation préalable. Du reste, au XVI^e comme au XIII^e siècle, l'établissement de la censure ne rencontra aucune difficulté, tant cette mesure était conforme aux idées d'autorité qui régnaient alors. La Réforme, dans les pays où elle s'établit, n'eut pas pour conséquence l'abolition de la censure. En Angleterre, elle eut surtout pour effet de faire nommer des censeurs laïques pour les différentes branches du savoir; mais les évêques anglicans surent bien autoriser seulement les ouvrages qui leur étaient favorables et interdire ceux qui leur étaient hostiles. Du reste, le système des autorisations préalables ne mettait nullement l'auteur à l'abri des poursuites. Ainsi l'*His-triomastix* de Prynne fut condamnée, en 1633, à être brûlée par la main du bourreau, comme étant une satire contre la famille royale et le gouvernement. La sentence portait, en outre, que l'auteur aurait les oreilles coupées, serait emprisonné et enfin payerait une très-forte amende. L'ouvrage, cependant, avait été autorisé; mais il fut allégué aux débats que la censure ne l'avait pas entièrement. Ce fut la Chambre étoilée qui, dans un décret en date du 11 juillet 1637, organisa, en Angleterre, un système complet de censure. Le préambule de ce décret vise plusieurs ordonnances antérieures relatives à l'imprimerie, et notamment une qui avait été rendue dans la vingt-huitième année du règne d'Elizabeth. Selon ce décret, tous les ouvrages sont divisés en certaines catégories, et chaque catégorie a ses censeurs spéciaux, tous grands personnages, savoir: les lords chancelier et le lord baron, l'un ou plusieurs d'entre eux, ou les personnes qu'ils auront désignées, pour les livres relatifs aux lois; les secrétaires d'Etat, l'un ou plusieurs d'entre eux, ou les personnes qu'ils auront désignées, pour les livres d'histoire ou traitant des affaires d'Etat; le comte maréchal, ou les personnes désignées par lui, pour les livres traitant du blason, des titres, des armes; enfin le lord archevêque de Cantorbéry, l'évêque de Londres et, dans les différentes universités du royaume, les chanceliers et vice-chanceliers, pour les livres de théologie, de médecine, de philosophie, de poésie ou autres. Quant aux livres venant de l'étranger, ils sont sous la surveillance de l'archevêque de Cantorbéry et de l'évêque de Londres; ces livres doivent rester aux mains des officiers des douanes, jusqu'au moment où lesdits archevêque et évêque envoient leurs chapelains ou toute autre personne instruite, afin de procéder à leur déballage, puis à leur examen. Si l'on trouve parmi eux quelques livres séditieux, schismatiques ou dangereux à quelque titre que ce soit, ils doivent être portés à l'archevêque ou à l'évêque, qui statuera à leur égard. Tous les ouvrages, ballades, cartes, portraits, doivent porter le nom de l'imprimeur, du peintre, du graveur, comme celui de l'auteur. Le nombre des imprimeurs doit être fixé, et leurs noms publiés; chacun d'eux doit être muni d'un brevet. On le voit, c'est une loi complète sur la presse; rien n'y manque. La censure fut en vigueur pendant la lutte entre Charles I^{er} et le Parlement; elle survécut à l'abolition de la royauté, et le Long Parlement la pratiqua avec autant de sévérité que la Chambre ardente. A diverses reprises, le Parlement prit des mesures sévères contre la presse, afin, disent les ordonnances, d'arrêter le débordement des pamphlets, des libelles scandaleux ou séditieux publiés au grand détriment de la religion et du gouvernement. Défense de rien publier sans l'autorisation du gouvernement, visites domiciliaires afin de découvrir les presses clandestines ou celles qui impriment des ouvrages non autorisés, ordre de brûler ces presses; telles sont les mesures prescrites par le Parlement. Ce fut à l'occasion de l'ordonnance rendue en juin 1643 que Milton publia son *Areopagitica*, ou *Discours pour la liberté de la presse*, adressé au parlement d'Angleterre. Il y montre que la nécessité de l'autorisation préalable est une œuvre de l'inquisition papiste, et qu'ainsi elle ne peut être admise par une communauté protestante. Il établit, en outre, que la censure est aussi inutile qu'elle est inique, et que, dans l'ordonnance qu'il vient de rendre, le Parlement ne fait que suivre les errements de la Chambre ardente. Le discours du poète républicain est une pièce pleine d'éloquence.

Après l'introduction de l'imprimerie en France, l'Université continua à exercer la censure, comme elle l'avait fait auparavant. C'est, du reste, à partir de ce moment que l'autorité royale se mit à organiser sérieusement la surveillance des livres, et les mesures qu'elle prenait à cet égard attestent le zèle avec lequel elle prêtait son concours à l'Eglise catholique dans sa lutte avec la Réforme. Nous ferons connaître les principales ordonnances rendues à ce sujet. D'abord, en 1521, François I^{er} rend une ordonnance, communiquée à l'Université de Paris, par laquelle il est défendu aux libraires d'imprimer, de vendre ou de débiter aucun livre qui n'ait été préalablement examiné et approuvé par l'Université et par la Faculté de théologie. En 1542, arrêté du parlement, qui ordonne que les imprimeries et les librairies seront visitées, pour y saisir les livres favorisant les opinions nouvelles, et, l'année suivante, paraît pour la première fois un *Index* de livres défendus. Au nombre de ces livres se trouve celui de Rabelais. Vers la même époque, les prédicateurs de la Réforme, mettant tout en œuvre pour répandre leur doctrine et la glissant dans tous leurs écrits, jusque dans les livres de grammaire, l'Université fait un règlement par lequel il est défendu à tous les imprimeurs de France de publier aucun livre, sans que le recteur ou le doyen des Facultés supérieures en soit averti, et le recteur est chargé de choisir deux maîtres dans chaque Faculté pour examiner et censurer au besoin les mauvais livres, chacun dans son département. La censure s'étend même sur les discours prononcés en chaire par les prédicateurs. En 1547, un édit de Henri II ajoute, aux défenses d'imprimer aucun livre sans autorisation, l'obligation par l'auteur et par l'imprimeur d'apposer leurs noms et surnoms, avec l'enseigne ou marque du libraire, sur les ouvrages qu'ils publient, et subordonne cette publication à la permission donnée par lettres du roi expédiées sous le grand sceau de la chancellerie. Nous citerons aussi l'édit de Chateaubriand, du 27 juin 1551, qui défend les imprimeries clandestines, en prohibant les presses secrètes des imprimeurs de profession. Le même édit punit comme faux la simple suppression du nom d'auteur. Enfin une ordonnance de Charles IX, du 10 septembre 1563, porte : « Défense à toutes personnes, de quelque état et condition qu'elles soient, de publier, imprimer, faire imprimer aucun livre, lettre, harangue ou autre écrit, soit en rythme (vers) ou en prose, faire semer libelles diffamatoires, attacher placards, mettre en évidence aucune autre composition, et à tous libraires d'en imprimer aucun sans permission dudit seigneur roi, sous peine d'être pendus ou étranglés, et de ceux qui se trouveront attachant ou avoir attaché ou semé certains placards, seront punis de semblables peines. » Toutes ces injonctions sont renouvelées par l'ordonnance de Moulins, de février 1566, et par une autre ordonnance de 1571. Il est certain, du reste, que les peines rigoureuses qui sanctionnaient ces injonctions ont été appliquées. Ainsi, le 9 février 1573, le nommé Geoffroi Vallée fut pendu et brûlé à Paris, pour avoir composé la *Beatitude des chrétiens ou féau de la foi* sans nom de lieu ni d'imprimeur. D'autres décisions ont également appliqué cette cruelle pénalité.

Telle fut la censure en France au xvi^e siècle. Pendant longtemps l'Université jouit du droit exclusif d'examiner les livres; mais, depuis Charles IX et les troubles qui signalèrent le règne de Henri III et la Ligue, ce corps, ayant perdu de son crédit et de sa puissance, finit par ne plus avoir que la censure des écrits sur la religion. Quant à l'examen des livres de droit et d'histoire, les maîtres des requêtes en furent d'abord chargés, et ils exercèrent ces fonctions jusqu'au règne de Henri IV, et même sous ce prince et sous Louis XIII. Jusqu'en 1624, l'examen des livres relatifs à la religion fut confié à l'Université et à la Faculté de théologie en corps; mais, cette année, un édit de Louis XIII chargea quatre docteurs de la Faculté de théologie de l'examen de ces livres, et, en 1629, le chancelier fut chargé de choisir qui il voudrait pour cet examen. Cette ordonnance prescrivait en outre de faire une double copie des manuscrits, dont l'une restait entre les mains des censeurs, afin qu'ils pussent s'assurer qu'aucun changement n'avait été fait aux livres après l'approbation. C'est de cette ordonnance qu'on peut dater la véritable origine des censeurs royaux, nommés par le chancelier et pris parmi les hommes de lettres et les savants; mais ils n'ont pas porté d'abord ce titre, car, dans le principe, ils n'étaient désignés que momentanément et pour l'examen de l'ouvrage que leur renvoyait le chancelier. C'est aussi de cette ordonnance que date la formule si connue, que l'on rencontre sur les livres publiés en France de 1629 à 1789 : « J'ai lu, par ordre de monseigneur le chancelier, un manuscrit intitulé..... Je n'y ai rien trouvé qui puisse empêcher l'impression. » La censure dura en France autant que l'ancienne monarchie. La nécessité d'une autorisation préalable à l'impression est la règle fondamentale qui se trouve reproduite dans tous les actes législatifs qui, depuis cette époque jusqu'à la fin du xvi^e siècle, ont réglementé l'imprimerie et tenté de maîtriser l'essor de la pensée, mais sans y réussir. Ce furent les entraves apportées à la liberté de la pensée qui faisaient dire à La Bruyère, au xvi^e siècle : « Un

homme né français et chrétien est fort embarrassé pour écrire, les grands sujets lui étant interdits. » Au xvi^e siècle, les ouvrages les plus importants sont publiés à l'étranger. Montesquieu fit imprimer son *Esprit des lois* à Genève; Voltaire, Rousseau et tous les autres écrivains de cette époque firent imprimer leurs écrits en Suisse, en Hollande et en Angleterre.

Ces livres, introduits clandestinement en France, avaient tout l'attrait du fruit défendu. Le chancelier Malesherbes était complice de cette contrebande, et, convaincu de l'impuissance de la censure, il adressa au roi des mémoires en faveur de la liberté de la presse. Il arrivait même que des livres étaient imprimés en France avec la mention d'une provenance étrangère, et l'administration fermait les yeux pour ne pas ruiner l'industrie du pays. Nous ne parlons pas des gazettes clandestines ou *Nouvelles à la main*, qui échappaient à toutes les investigations de la justice. La censure, dit Pagès (de l'Ariège), ne pouvait rien sans le concours de la douane étrangère, et la Hollande nous inonda de livres philosophiques, l'Angleterre d'ouvrages républicains. Alors le commerce intérieur souffrait en pure perte de cette lucrative contrebande, et, par une lâche composition, on permit d'imprimer en France la plupart des ouvrages prohibés, à condition qu'ils portaient le titre mensonger d'une ville étrangère.

Ce fut seulement vers 1741 qu'on nomma des censeurs royaux en certain nombre, pour chacune des parties des connaissances humaines et avec des titres permanents. C'est ce que prouve la liste des *censeurs royaux*, donnée par Lattin de Saint-Germain, dans son *Catalogue chronologique des libraires*. On y trouve dix censeurs royaux nommés pour la théologie; dix pour la jurisprudence; un seul pour la jurisprudence maritime; dix pour la médecine, l'histoire naturelle et la chimie; dix pour la chirurgie et l'anatomie; huit pour les mathématiques; trente-cinq pour les belles-lettres; un pour la géographie, la navigation et les voyages; un pour la peinture, la gravure et la sculpture; enfin un pour l'architecture. Ces soixante-dix-neuf censeurs royaux figurent sur la liste comme exerçant en 1742. Le nombre des censeurs fut le même jusqu'en 1787, ou plutôt jusqu'à la Révolution, et ils exercèrent leurs fonctions jusqu'à cette époque.

— La censure sous la Révolution. En 1789, les cahiers, expression des vœux du pays, réclamaient la liberté de la presse, et l'Assemblée constituante formula ce grand principe, qui abolissait absolument toute censure sur les écrits : « La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme : tout citoyen peut parler, écrire, imprimer librement, sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas prévus par la loi. » Le système répressif succédait au système préventif.

Cette déclaration fut ainsi confirmée par la Constitution de 1791 : « La Constitution garantit comme un droit naturel et civil la liberté à tout homme de parler, d'écrire, d'imprimer, de publier sa pensée, sans que les écrits puissent être soumis à aucune censure ni inspection avant leur publication. »

La Constitution du 5 fructidor an III (22 août 1795) porte : « Les écrits ne pourront être soumis à aucune censure avant leur publication. » Le coup d'Etat du 18 fructidor (5 septembre 1797) suspendit la liberté de la presse, et une résolution du conseil des Cinq-Cents établit la censure : « Les journaux, les autres feuilles périodiques et les presses qui les impriment sont mis, pendant un an, sous l'inspection de la police, qui pourra les prohiber aux termes de l'article 355 de l'acte constitutionnel. » En même temps, le *Moniteur* annonçait l'établissement en Russie de la censure sur les journaux.

— La censure sous l'Empire. A la suite du coup d'Etat du 18 brumaire, tous les journaux qui étaient de nature à porter ombrage au pouvoir furent supprimés, et ceux dont on toléra l'existence furent placés sous la main du ministère de la police. La Constitution de l'an VIII ne dit pas un mot de la liberté de la presse; le sénatus-consulte organique de la Constitution du 16 thermidor an X (4 août 1802) garde le même silence; en 1803 (septembre), la presse est soumise à la censure.

En 1805, un censeur spécial est donné au *Journal des Débats*, et le feuilleton de Geoffroi est seul exempté de cette surveillance préventive. En même temps, les livres étaient soumis à la censure la plus sévère, qui n'éloignait pas toujours de leurs auteurs les rigueurs arbitraires. Le livre de Mme de Staël sur l'Allemagne, épuré, tamisé par les censeurs impériaux, n'en est pas moins saisi à sa publication et mis au pilon, tandis que l'auteur est envoyé en exil.

Ce régime est régularisé par un décret du 5 février 1810, qui établit un directeur général de la librairie. Les ouvrages à imprimer devaient lui être soumis avant l'impression; les censeurs pouvaient indiquer les changements ou les suppressions, et, en cas de refus, ils défendaient l'impression et la vente; l'ouvrage censuré et autorisé pouvait néanmoins être saisi et l'auteur renvoyé devant les tribunaux. M. Royer-Collard accepta d'être directeur de la librairie; Daunou refusa d'être censeur. La

presse, qu'on prétendait libre, était dans l'esclavage le plus absolu; la police cartonnait, supprimait les ouvrages; le ministre s'en rapportait à ses bureaux. De l'aveu de l'empereur lui-même, rien de plus irrégulier, de plus arbitraire que ce régime.

Quand les désastres succédèrent aux victoires qui avaient signalé si heureusement la première période de l'empire, la police redoubla de vigilance inquisitoriale, et la censure des journaux et des écrits fut encore poussée plus loin. « Il est d'une exactitude littérale de dire, écrit M. Villemain, que toute émission de la pensée écrite, toute mention historique, même la plus lointaine et la plus étrangère, devint une chose aventureuse et suspecte. Il n'y eut plus, dans l'ordre des idées, d'autre langage possible que le raisonnement prescrit par l'autorité; il n'y eut plus, dans l'ordre des faits, d'autre vérité soufferte que les innombrables déclarations d'absence dont, après 1812, le *Moniteur* enregistrait habituellement dans ses colonnes d'annonces judiciaires le relevé funèbre. » Cela ne suffisait point, et l'on redoubla de sévérité. Après la conspiration Malet, l'empereur, à son retour de Russie, répondit aux hommages de ses fonctionnaires que cette conspiration était le crime de l'idéologie qui « sondait, pour le détruire, le fondement des Etats, et appelait le peuple à une souveraineté dont il est incapable. » — « L'audace des écrits séditieux, disait encore Napoléon, s'accroît depuis nos malheurs... On forge des libelles, on interprète de vieux livres pour outrager le vengeur, le défenseur, le chef de la France. J'en rougis pour la nation, la censure est bien inepte; Pommereuil lui-même (censeur), tout philosophe qu'il est, n'y voit pas plus clair que son prédécesseur. »

Tout ce luxe de rigueurs déployées contre la presse n'empêcha pas la chute de l'empereur, abandonné et trahi par ses propres courtisans. Le Sénat! le Sénat prononce sa déchéance, et, dernière dérision, les motifs de cette grande mesure portent : « Considérant que la liberté de la presse, établie et consacrée comme l'un des droits de la nation, a été constamment soumise à la censure arbitraire de la police, et qu'en même temps il s'est toujours servi de la presse pour remplir la France et l'Europe de faits controuvés, de maximes fausses, de doctrines favorables au despotisme et d'outrages contre les gouvernements étrangers... »

— La censure sous la Restauration. La Charte de 1814 déclare (art. 8) que « Les Français ont le droit de publier et de faire imprimer leurs opinions, en se conformant aux lois qui doivent réprimer les abus de la presse. » Malgré ces termes, qui semblaient devoir mettre la presse à l'abri d'un régime préventif, on ne tarda pas à présenter aux Chambres un projet de loi établissant la censure. Ce projet de loi avait été rédigé par MM. Guizot et Royer-Collard. Le premier demandait la censure dans une brochure publiée peu de temps auparavant, sous ce titre : *Quelques idées sur la liberté de la presse*. Le second avait été directeur de la librairie sous l'Empire. Ces précédents des deux pontifes du libéralisme doctrinaire sont intéressants à constater.

La loi fut présentée à la Chambre des députés, le 6 juillet 1814, par M. l'abbé de Montesquiou, ministre de l'intérieur. La commission nommée par la Chambre conclut au rejet, par l'organe de son rapporteur, M. Raynouard. Une discussion très-vive s'engagea : la loi était dénoncée par l'opposition comme une violation de la Charte; elle fut soutenue par M. de Montesquiou, qui alléguait en sa faveur les arguments qui, toujours depuis cette époque, ont été les lieux communs des adversaires de la liberté de la presse. Il alla jusqu'à dire que la censure servait à la gloire littéraire, et il invoqua le témoignage du xvi^e siècle. A quoi, dans une brochure (*Observations sur le discours de S. E. le ministre de l'intérieur*), Benjamin Constant répondait : « Oui, sans doute, le génie s'élève au-dessus de toutes les entraves, il brave tous les dangers, il grandit au milieu de l'oppression; mais ce n'est pas une excuse pour les oppresseurs. L'inquisition aurait pu, à ce compte, se faire un mérite du progrès de l'esprit humain : c'est dans ses cachots que Galilée a fait la découverte du mouvement de la terre. »

Dans son zèle à glorifier la censure, le ministre invoquait même l'exemple des Romains; ce qui suggérait à un journal de l'époque la raillerie suivante : « Le ministre nous a parlé des grands avantages que la censure avait eus à Rome du temps de la république; ce qui a fait croire à quelques députés que Caton l'ancien était au moins directeur de la librairie, et que, lorsque la censure avait cessé, les imprimeurs de la république avaient allumé la guerre entre César et Pompée. »

La loi fut votée par 137 voix contre 80. A la Chambre des pairs, elle provoqua une opposition non moins vive, notamment de la part de MM. Boissy d'Anglas, Lanjuinais, Cornudet; mais elle passa néanmoins. Cette loi, du 21 octobre 1814, établit la censure préalable sur tous les écrits de vingt feuilles et au-dessus; elle devait cesser d'avoir son effet à la fin de la session de 1816, à moins qu'elle ne fût prorogée par une nouvelle loi.

La censure, d'ailleurs, n'avait pas désarmé depuis l'Empire; elle avait été établie provisoirement dès le début de la Restauration et confiée à Michaud, membre de l'Institut, qui l'exerçait sous l'autorité du commissaire chargé

de la police générale. Une ordonnance du 24 octobre 1814 nomme vingt censeurs royaux et vingt-deux censeurs royaux honoraires. Les vingt censeurs royaux sont : MM. Auger, de Barantin, Bernardi, Campenac, Clavier, Dampmartin, Delacroix-Prainville, Delasalle, Deleuze, Deloincecourt, Desrenaud, Dillon, Fraysinoux, Guizot, Charles Lacretelle, Legrave, Lemontey, Quatremère de Quincy, Sylvestre de Sacy, Vanderbourg.

Quelque liberté fut rendue à la presse par les Cent-Jours. Un décret du 25 mars 1815 abolit la censure, et l'article 64 de l'Acte additionnel porte : « Tout citoyen a le droit d'imprimer et de publier ses pensées en les signant, sans aucune censure préalable, sauf la responsabilité légale après la publication. »

La seconde restauration parut un instant vouloir suivre ces errements libéraux. Une ordonnance royale du 20 juillet 1815 déclare que la restriction apportée à la liberté de la presse par la loi du 21 octobre (établissant la censure et l'autorisation préalable), présentant plus d'inconvénients que d'avantages, est levée; et qu'en attendant qu'une loi ait réglé la poursuite des délits de presse, il suffira de recourir aux dispositions du Code pénal. Mais en même temps, dans un rapport au roi, Fouché, ce ministre de la police de tous les régimes déchus et restaurés, accusait violemment la liberté de la presse et proposait de soumettre tous les écrits périodiques à la surveillance d'une commission d'hommes éclairés et modérés. La mesure fut adoptée par le roi, qui nomma une commission composée de Fievé, de Torcy, Pellenc, Auger et l'abbé Mutin.

Cet état fut remis en question par la loi du 22 février 1817, dont les dispositions se bornaient, du reste, à soumettre les journaux et les écrits périodiques à l'autorisation préalable. Mais, ainsi que le déclarait le ministre de l'intérieur, M. Decazes, dans l'exposé des motifs, le véritable objet de cette loi était de « régulariser » le maintien de la censure pour les écrits périodiques. On voit surgir en cette circonstance la distinction, si souvent répétée, entre les journaux et les livres. Les journaux sont une arme puissante, dangereuse dans les mains des partis, et doivent être exceptés du régime de la presse; ils sont, par leur nature même, hors la liberté. « Les journalistes, disait M. Decazes, n'ont pas de propriété, ils n'ont qu'une concession, un privilège. »

La commission de la Chambre des députés, par l'organe de son rapporteur, M. Ravez, conclut à l'adoption du projet de loi. La liberté de la presse fut défendue par les membres de l'extrême droite, MM. de Casteljau, de Labourdonnaire, de Villèle, qui ne voulaient pas remettre une telle arme au ministère. « Il suffit, disaient-ils, que les journaux soient une arme dangereuse, pour qu'on ne la remette pas au seul qui ait à la fois le droit d'accuser et de punir. » La loi fut appuyée par Royer-Collard, qui insista sur la différence entre les journaux et les autres écrits. Il considéra les journaux comme une entreprise commerciale, et déclara leurs propriétaires étrangers à leur composition; à ce titre, n'était-il pas juste de réglementer ceux qui spéculaient en publiant les pensées d'autrui? Voici, du reste, en quels termes s'exprimait alors celui qui, quelques années plus tard, devait prononcer de si éloquents discours en faveur de la liberté de la presse : « Aux dangers de la liberté des journaux, on oppose ceux de leur dépendance : on dit que, s'ils sont une arme redoutable dans les mains des partis, ils ne le seront pas moins dans celles du gouvernement, qui aura de plus le privilège de s'en servir seul. S'il protégeait ou favorisait un parti, il faudrait se garder de lui donner les journaux; mais s'il défend, au contraire, la nation contre tous les partis, il a besoin de cette arme puissante, et, loin de redouter qu'il n'en abuse, souhaitons qu'il veuille et sache s'en servir. » Les apologistes les plus fanatiques de la presse officielle n'ont jamais dit mieux.

M. de Chateaubriand fit eloquemment justice de ces sophismes, à la Chambre des pairs; il insista sur le vague de la loi, sur le vaste champ qu'elle laissait à l'arbitraire; il établit qu'un journal était une propriété, comme toutes les propriétés individuelles. Il posa, en fait : « 1^o que la censure attaque le gouvernement représentatif dans son essence; 2^o qu'elle ne met point à l'abri l'honneur des particuliers, comme on veut le persuader. » M. de Fitz-James appuya dignement l'opinion de M. de Chateaubriand : il trouva son plus fort argument contre la loi des journaux dans celle qui suspendait la liberté individuelle, la liberté des journaux étant nécessaire pour dénoncer les abus qui pouvaient résulter de cette loi.

Voyons maintenant la censure à l'œuvre, tout en regrettant de ne pouvoir citer que quelques traits.

Une convention diplomatique et financière entre Hambourg et la France avait réglé des intérêts et fixé des sommes importantes; la convention avait été publiée à l'étranger; la censure en interdit la publication en France, et la convention ne fut connue que par les interpellations qui eurent lieu à cette occasion à la Chambre des députés.

Un projet d'emprunt était sur le tapis; les journaux étrangers s'en entretenant, la censure ne permit pas d'en faire mention. Elle biffait impitoyablement toutes les nouvelles venant de Sainte-Hélène. Le bruit, annoncé

en 1818 par les journaux anglais et belges de l'évasion de Napoléon, ne fut relaté dans aucune feuille française. Ces mesures préventives n'empêchèrent pas d'ailleurs les procès de presse, qui furent nombreux à cette époque.

Les lois de 1819, relativement les meilleures que l'on ait faites sur la presse, supprimèrent la censure, abolirent l'arbitraire administratif et remirent au jury le jugement des délits de presse. Ce ne fut, hélas ! qu'une courte trêve. En 1820, l'assassinat du duc de Berry devint un prétexte sur lequel on s'appuya pour faire revivre toutes les lois d'exception. Le 15 février, M. Decazes présenta à la Chambre des pairs un projet de loi rétablissant la censure. M. le duc de La Rochefoucauld, rapporteur de la commission, le combattit énergiquement. L'orateur soutint que la censure, qui était la disposition essentielle du projet de loi, détruisait toute idée de gouvernement représentatif. La censure était pire que la suppression de tous les journaux. La presse, au lieu d'être la représentation de l'opinion, ne serait plus que l'organe de la censure. « Il n'y a pas, ajoutait-il, de tribunal plus arbitraire. L'arbitraire est du principe, et il ne peut en être autrement. Ou serait la règle d'un censeur pour admettre ou pour rejeter un article d'un journal ? On ne pourrait prétendre qu'il se dirigeât par les lois qui ont classé les délits de presse, car, s'il ne s'agissait que d'exclure les passages entachés de délits, l'on n'a pas besoin de censeurs. » Après une discussion très-vive, la loi fut adoptée par 106 suffrages contre 104 ; mais la disposition qui établissait une commission de surveillance de la commission de censure, composée de trois pairs, de trois députés et de trois magistrats, fut rejetée. La Chambre n'accepta pas cette création, qui l'eût rendue solidaire de la censure. En revanche, on ajouta à la loi, sur la proposition de M. de Fitz-James, un article qui soumettait à la censure les dessins gravés, les lithographies et les caricatures. Une discussion non moins vive s'engagea à la Chambre des députés. La commission s'était prononcée en faveur de la loi, mais l'opposition comptait dès cette époque d'illustres et populaires orateurs. Benjamin Constant prit sept fois la parole. Tous les amendements furent repoussés : ceux qui demandaient que l'on exceptât de la censure les ouvrages ne paraissant qu'une fois par mois et le compte rendu des discussions des Chambres ; qu'on laissât aux personnes calomniées la faculté de se défendre malgré la censure ; que l'auteur d'un article approuvé par la censure fût exempté de toute poursuite. Ainsi la censure n'était pas même une protection.

La loi du 31 mars 1820 fut complétée par une ordonnance du 1^{er} avril, disposant que le manuscrit serait, avant publication, soumis à un examen préalable et ne pourrait être imprimé que revêtu d'un visa. Une commission de douze censeurs fut établie, et la censure fut placée sous la surveillance de neuf magistrats. Voici les noms des censeurs institués par cette ordonnance : MM. Andressel, inspecteur général des études ; Auger, de l'Académie française ; Baudouin, ancien recteur ; d'Erigny ; Logeard de Cherval ; Lourdoueix, homme de lettres ; Mazure, inspecteur général des études ; Raoul-Rochette ; Pariset, docteur en médecine ; Landrieux et Vieillard, hommes de lettres.

Toutes ces mesures vexatoires étaient de nature à soulever l'opinion publique, qui manifesta plusieurs fois son mécontentement. Lorsque le censeur Raoul-Rochette se présenta à son cours, ses auditeurs crièrent : « A bas la censure et les censeurs ! » Du fond de la salle un bâillon vint tomber sur son bureau ; sa voix fut couverte par le bruit et par les sifflets. « Je ne comprends pas cet accueil, dit-il, je n'ai jamais attaqué dans mes livres la liberté des opinions. — C'est au censeur et non au professeur ! — Tout ce que je puis vous promettre, c'est qu'avant peu de jours le censeur ou le professeur aura donné sa démission. » Le *Journal de Paris* annonce qu'il est resté censeur.

Quant à Lacretelle qui avait refusé d'être censeur, il reçut à son cours un accueil enthousiaste.

La censure se comportait d'ailleurs de façon à justifier les attaques dirigées contre elle. Pour se venger de la tribune politique, elle mutilait les discours prononcés à la Chambre des députés. Elle rayait du *Journal des Débats* un article concernant le duc d'Orléans, où l'on parlait de la sensibilité de ce prince, lors de la distribution des *accessits* obtenus par le duc de Chartres. Le *Courrier français* ne put annoncer le retrait fait à M. Michaud de sa place à l'imprimerie royale, parce qu'il avait fait remarquer qu'il était « le père de M. Michaud, rédacteur du *Quotidien*. » Mais la censure permit au *Journal des Débats* l'insertion avec la qualification de « frère de M. Michaud, de l'Académie française. » Dans les affaires criminelles, elle permit la publication des actes d'accusation et supprima la défense des accusés.

Si la censure tenait les journaux à sa discrétion, la lutte était ouvertement engagée contre elle dans les brochures ; et comme échafaudait de l'esprit du temps, nous mentionnerons seulement le curieux opuscule intitulé : *Dame Censure ou la Corruptrice*, tragédie en un acte et en prose, par Néponcène Lemerrier, de l'Institut. La distribution

des rôles est à elle seule un petit chef-d'œuvre : « *Dame Censure*, fille du *Souçon* et de la *Peur* ; l'*Orgueil*, l'*Intérêt*, l'*Hypocrisie* et l'*Ignorance*, pères et mères des *Vices* et des *Ridicules* protégés par la *Censure* ; l'*Esprit de parti*, courtisan à trois faces, fils de la *Cupidité* ; M. *Mille-Eil*, dit de l'*Espionnage*, cousin de la *Délation* et de la *Calomnie* ; le *Génie*, allié du *Bon-Sens*, etc. »

La loi de censure fut prorogée en 1821, malgré une opposition très-vive. La commission de la Chambre des députés, par son rapporteur M. de Vaublanc, se prononça contre cette prorogation. Benjamin Constant appela les quinze mois de l'exercice de la censure « les saturnales de la calomnie. »

En 1822, la censure n'est pas prorogée ; mais la loi du 22 mars porte que « si, dans l'intervalle des sessions des Chambres, des circonstances graves rendent insuffisantes les mesures de garantie et de répression, une ordonnance pourra rétablir la censure. » Ces circonstances graves ne tardèrent pas à se présenter. Le journal *Aristarque* avait reparu, en vertu de décision judiciaire, après avoir été supprimé par l'administration. Le gouvernement prit alors un parti violent : « Considérant que la jurisprudence a admis pour les journaux une existence de droit indépendante de l'existence de fait ; que cette interprétation est un moyen sûr et facile d'échapper à la suspension et la suppression des journaux, la censure est rétablie. » (Ordonnance du 15 août 1824.) Les censeurs n'osèrent pas livrer leurs noms à la publicité, et Benjamin Constant écrivait : « La censure a servi d'auxiliaire à l'impudence et a été le scandale de la France ; censure tellement déshonorée, que ceux qui l'exerçaient étaient réduits à cacher leurs noms, et qu'un ministre a déclaré à la tribune que si l'on nommait les censeurs on n'en trouverait plus, tant il sentait que l'opprobre et l'abjection pesaient sur leurs têtes ! »

A la mort de Louis XVIII, son successeur abolit la censure. Une ordonnance du 29 novembre 1824 porte : « Ne jugeant pas nécessaire de maintenir plus longtemps la mesure qui a été prise dans des circonstances différentes contre les abus de la liberté des journaux, l'ordonnance du 15 août dernier cessera d'avoir son effet. » La censure fut rétablie en 1827. Une ordonnance du 24 juin créa un bureau de censure et un conseil de surveillance de la censure. Le bureau de censure est ainsi composé dans l'origine : de Lévêque-Duplessis, ancien avocat ; Fouquet, architecte de la cour ; Couvret de Beauregard ; Pain (Joseph), homme de lettres ; Rio et Caix, professeurs d'histoire. Rio, Caix, Fouquet ayant refusé, sont remplacés par Silous, Lévêque et Berchoux, le poète de la *Gastronomie*. Ils fonctionnaient sous la direction de Lourdoueix, qui fut depuis rédacteur de la *Gazette de France*. Le conseil de surveillance de la censure avait pour membres : de Bonald, d'Herbouville, de Breteuil, pairs de France ; Deffreny, Ollivier (de la Seine), de Maguillie, députés ; Cuvier, conseiller d'Etat ; Guilhermy, président de la cour des comptes ; de Broë, avocat général. Cuvier et de Broë, n'ayant pas accepté, sont remplacés par Deblaire, conseiller d'Etat, et Olivier, de la cour de cassation. Ce dernier refuse à son tour, et tous les membres de la cour de cassation l'en félicitent. La censure, en 1827, s'exerce avec plus de dureté encore qu'en 1816 et en 1820 ; il est vrai d'ajouter que l'esprit public est beaucoup plus rebelle. Elle ne permet pas les blancs, qui du moins aident sa trace. Elle refuse de donner son visa à Pages (de l'Ariège), rédacteur en chef de la *France chrétienne*, qui s'est obstiné à laisser des blancs ; il ne peut obtenir d'être approuvé ni rejeté, et il épuise vainement tous les degrés de juridiction pour mettre la censure en demeure de s'exercer sur son journal. « Quand un huissier constaterait un refus de viser, dit l'arrêt de la cour, il n'en résulterait pas la faculté de traduire le bureau de censure devant les tribunaux, et pour les tribunaux le droit d'en connaître. » La *France chrétienne* est suspendue sans autre jugement que celui du bureau de censure. Une société des Amis de la liberté de la presse s'organisa dans le but de publier les articles censurés et de porter à la connaissance du public les faits de la censure ; elle distribua gratuitement ses brochures. C'est là que M. de Chateaubriand écrivit, en parlant des ministres : « Ce qu'ils veulent surtout, c'est produire une illusion du gouvernement représentatif. Marionnettes dont le fil serait tiré par la censure, nous ferions une mascarade d'opposition ; la France deviendrait une espèce de polichinelle de liberté, parlant fort haut d'indépendance ; et puis, quand la farce serait jouée, un espion de police laisserait retomber le sale rideau. »

Après la dissolution de la Chambre des députés, une ordonnance du 5 novembre 1827 révoqua l'ordonnance de censure, et une loi de 1828 en consacra l'abolition.

Puis survint la révolution de Juillet. La Charte de 1830 porte : « La censure ne pourra jamais être rétablie. » La loi du 9 septembre 1835 la rétablit seulement pour les ouvrages dramatiques ; elle l'appliqua aussi à l'exposition et à la mise en vente des dessins, des gravures et des lithographies, qui ne peuvent, aujourd'hui encore, avoir lieu que sous l'autorisation préalable du ministre de l'intérieur à Paris, et des préfets dans les départements.

La censure n'a pas été rétablie sur les jour-

naux depuis la Restauration ; le décret de février 1852, qui a emprunté à l'arsenal de la Restauration la plupart de ses mesures préventives contre les journaux, l'autorisation préalable, la suspension et la suppression administrative, n'a pourtant point ramené la censure. Mais la responsabilité faite aux imprimeurs et aux éditeurs par ce régime rend leur position tellement difficile, qu'ils ont eu plus d'une fois l'idée de réclamer la censure, qui leur serait au moins une garantie ; ainsi le pensent-ils du moins, mais la vérité est que, sous la Restauration, la censure ne fut jamais une protection contre les procès de presse. Le remède à la situation n'est pas dans une organisation mieux entendue des mesures préventives et répressives ; il est tout entier dans la liberté, et pas ailleurs. Les imprimeurs et les éditeurs sont d'ailleurs obligés, par suite de la responsabilité qui leur incombe, de se constituer en véritables censeurs des ouvrages qu'ils impriment, et il arrive que ces ouvrages portent les traces ostensibles de cet examen. Nous citerons notamment un ouvrage sur *Edgar Quinet* de M. Ch.-L. Chanin, et la *Fédération et l'unité en Italie* de Proudhon, où des blancs et des points indiquent les passages supprimés.

— II. CENSURE THÉÂTRALE. La censure théâtrale appelle des réflexions d'un caractère spécial. On a souvent dit que le théâtre était à la fois une tribune et une école ; et, d'une façon générale, la nature des représentations dramatiques, le public nombreux auquel elles s'adressent, les émotions qu'elles provoquent, sont des motifs qui ont généralement paru aux législateurs nécessiter une surveillance spéciale. Quand la censure a été momentanément abolie, son rétablissement, pour ce qui regarde les œuvres dramatiques, a presque toujours été réclamé par l'opinion publique, et même par les représentants de l'opposition libérale. Voici notamment quelle était, à cet égard, l'opinion de Bailly, maire de Paris, en 1789 : « Je crois que la liberté de la presse est la base de la liberté publique, dit-il dans ses *Mémoires* ; mais il n'en est pas de même du théâtre. Je crois qu'on doit exclure du théâtre, où beaucoup d'hommes se rassemblent et s'électrisent mutuellement, tout ce qui peut tendre à corrompre les mœurs ou l'esprit du gouvernement. Le spectacle est une partie de l'enseignement public, qui ne doit pas être laissée à tout le monde et que l'administration doit surveiller. Il est aisé de donner à la censure théâtrale une forme qui exclue l'arbitraire et qui la rende toujours juste. Ce n'est point une atteinte à la liberté des uns, c'est respect pour la liberté et la sûreté morale des autres. »

Il n'en est pas de même, en effet, du drame comme du livre, remarque M. Hallays-Dabot, l'auteur d'une intéressante *Histoire de la censure théâtrale en France*, qui exerce lui-même les fonctions de censeur. Celui-ci se lit dans le silence du foyer ; les idées qu'il propage, les paradoxes qu'il émet, les tableaux qu'il présente n'influencent sur l'esprit du lecteur que dans la mesure de son imagination et de ses opinions individuelles. Les lois et les tribunaux ordinaires auront toujours le temps de faire utilement leur devoir. L'œuvre dramatique éclôt avec une soudaineté qui exige une autre action. Voyez ces masses attentives au spectacle qui se déroulent devant leurs yeux, étudiez ces physionomies haletantes qui reflètent toutes les passions du drame ; écoutez les appréciations brèves et brutales, les conclusions d'une logique parfois imprévue, les jugements sans appel qui partent de mille bouches, et vous comprendrez avec quelle énergie puissante le théâtre s'empare des imaginations populaires, quel germe, mauvais ou bon, il dépose dans les esprits... Quand des milliers de spectateurs, entraînés par l'enlèvement de la représentation, auront subi une influence fatale ; quand le retentissement du scandale aura fait du scandale même un malheur public, quelle sauvegarde la société trouvera-t-elle dans la marche lente et méthodique des lois ?

Il faut ajouter que, en raison de la nature spéciale des exploitations dramatiques, les mesures répressives ne seraient pas moins funestes aux intérêts privés qu'aux intérêts publics. M. Hallays-Dabot fait très-bien ressortir ces inconvénients, à propos d'une loi, présentée par M. de Montalivet en 1831, qui ne reconnaissait pas à l'administration le droit d'empêcher la représentation d'une pièce, remettait toute l'action à l'autorité judiciaire. D'après ce projet de loi, auquel d'ailleurs il ne fut pas donné suite, le juge d'instruction avait le droit de suspension ; mais il devait, dans les cinq jours, présenter son rapport à la Chambre du conseil, qui prononcerait la mainlevée de la suspension ou renverrait l'affaire devant le jury. « Ainsi, remarque M. Hallays-Dabot, une œuvre qui aura exigé une grande dépense de temps et d'argent, se trouvera arrêtée le lendemain de la première représentation, si quelques effets mauvais se produisent. Une suspension de cinq jours lui portera un coup fatal, pour peu qu'elle ne renferme réellement aucun élément dangereux, qui, légitimant les scrupules du juge d'instruction, pique la curiosité publique. Si, au contraire, la pièce présente des inconvénients sérieux, et que la Chambre du conseil ne veuille pas les voir, la suspension sera une réclame, et les côtés fâcheux de la pièce, mis en relief par la me-

sure prise, n'échapperont à personne. Ainsi, dans un cas, le théâtre souffrira, et, dans l'autre, la société. Que l'on compte maintenant les délais nouveaux qui sépareront la décision de la Chambre du conseil du verdict du jury, et, pour peu que l'on connaisse l'organisation administrative des théâtres, pour peu que l'on sache à quel point l'axiome : *time is money*, peut paraître avoir été inventé pour les directions théâtrales, on comprendra combien peu seront en mesure de supporter des délais aussi prolongés. Si l'on en excepte les théâtres qui possèdent un répertoire, tous se trouvent aux abois le lendemain d'une première représentation, si la pièce jouée leur fait défaut. Que le jury ne condamne ni l'auteur ni le directeur, que deviendra une pièce attendue depuis deux mois, déflorée par la publicité des débats, et, qui pis est, déclarée innocente ? On voit que la prison, l'amende et la suppression de la pièce, conséquences inévitables de ce système, n'auraient pas tardé à ruiner les théâtres, ou leur auraient imposé une contrainte bien autrement rigoureuse que ne pourrait le faire la censure préventive. Toujours sous le coup d'une suspension mortelle pour eux, les directeurs seraient devenus des censeurs d'autant plus impitoyables qu'ils agiraient sans règle, sans direction, sans renseignements, n'écouterait que la crainte de compromettre leurs intérêts. Bientôt ils s'efforceraient de transformer la formalité du dépôt en une censure volontaire, demandant aux agents du ministre, chargés de leurs manuscrits, quelque garantie contre les écueils de la représentation, et leurs auteurs auraient à subir les inconvénients et les ennuis des deux systèmes réunis. »

Mais le système de la censure préventive admis, il faut arriver à l'application, et ici commencent les difficultés. Quelles seront les règles de la censure théâtrale ? Les censeurs ont trois grands principes à sauvegarder : la morale publique, la religion et l'ordre politique. Mais où s'arrêtera le bien ? ou commencera le mal ? Quelles franchises seront accordées aux auteurs ? Quelles idées, quelles formules, quels mots devra-t-on proscrire ? Laissons la parole à M. Hallays-Dabot, un des partisans les plus convaincus de la nécessité de la censure théâtrale, et dont les paroles, d'ailleurs, ont l'autorité de l'expérience : « Bien hardi qui oserait pouvoir donner des règles fixes de conduite. Le censeur suivra toutes les fluctuations des idées et du langage. Selon les temps et les lieux, selon les mœurs et les passions du moment, les points de vue diffèrent, les doctrines se relâchent, les manières de juger, de sentir et même de parler se modifient. Observatrice intelligente de la vie intime de son temps, la censure se rendra compte de tous les symptômes d'honnêteté ou de démolition qui se produiront, prête à seconder les uns, à réprimer les autres, et, suivant les circonstances, souvent même suivant le public, elle se montrera tour à tour facile ou sévère. Elle ne craindra pas d'avoir un poids différent pour l'œuvre du poète qui parle aux intelligences d'élite, et pour le drame vulgaire qui s'adresse aux esprits encore mal éclairés. Si étrangère qu'elle reste à toute appréciation littéraire, elle ne pourra s'empêcher de laisser plus de hardiesse à la responsabilité de l'homme d'un talent connu qu'à celle de l'auteur ignoré... Une pièce foncièrement immorale trouvera la censure impitoyable ; mais, lorsque, le fond admis, on en arrive aux détails, il y a à lieu de tenir compte jusqu'à un certain point du public auquel l'œuvre est destinée. On ne pourra émonder d'une main aussi rigide le vaudeville de tel théâtre notoirement consacré au genre grivois, que la comédie composée pour une scène plus relevée ; le drame qui fait appel à des spectateurs d'un âge viril, que la féerie et l'opéra-comique, où le père de famille s'aventurera avec des enfants, avec des jeunes filles... »

On comprend quel vaste champ est ouvert à l'arbitraire du censeur, quel tact et quelle prudence devraient avoir ceux qui sont chargés de si délicates fonctions, et en même temps combien, avec des considérations si diverses de circonstances, de personnes et de lieux, il est difficile à la censure de remplir véritablement son but. Il ne faut donc pas s'étonner des vives objections que soulève la censure théâtrale. En regard de l'opinion de M. Hallays-Dabot sur les devoirs des censeurs, il est intéressant de mettre celle qu'a exprimée sur le même sujet un autre administrateur expérimenté, dont la parole fait autorité (M. Vivien, *Etudes administratives*) et qui, tout en admettant la nécessité de la censure, est moins optimiste : « Protéger les mœurs sans interdire la peinture, souvent salutaire, du désordre et du vice ; perpétuer la tradition du langage honnête et décent, effacer toute parole obscène sans proscrire les hardieses que l'exemple de nos pères et les écrits de nos plus illustres auteurs ont naturalisées au théâtre ; garantir les institutions et les pouvoirs publics sans soustraire aux jugements du parterre les faiblesses de la vie politique ; faire avec discernement la part des temps, des lieux et des opinions ; apprécier les convenances de chaque genre ; étudier les besoins et les goûts de chaque public ; éviter avec un égal soin la pruderie et la licence, la faiblesse et l'intolérance ; tels sont les devoirs de la censure ; et il suffit de les indiquer pour montrer combien ils exigent de tact, de sagesse et de prudence. »

— « Sans mettre en cause ceux qui ont jusqu'ici

exercé cette sorte de magistrature, ajoute M. Vivien, sans dissimuler les difficultés de leur mission, on pourrait demander s'ils ne sont pas quelquefois montrés trop indulgents pour les choses qui touchent à la morale, trop sévères pour celles qui ont trait à la politique. S'il est vrai que le théâtre doive être le reflet du théâtre du monde, la peinture de nos mœurs politiques ne saurait lui être interdite; on s'effraye trop de la moindre allusion, et nous ne sommes pas certains que *Tartuffe* et le *Mariage de Figaro* fussent autorisés aujourd'hui, si la toute-puissance de Louis XIV et l'infatigable persistance de Beaumarchais ne les avaient point mis à l'abri des ciseaux des censeurs. Ces considérations ont fait repousser en principe, par quelques esprits plus radicaux que M. Vivien, toute espèce de censure. La censure est toujours impuissante, disait Alexandre Dumas dans l'enquête ouverte devant le conseil d'Etat en 1849; elle a été très-violente au XVIII^e siècle, avant la Révolution, et cependant elle n'a rien empêché; elle a laissé passer Voltaire et Beaumarchais... La censure est destructive de l'art et de la liberté intellectuelle; elle est bien peu utile pour l'ordre. — La censure laisse volontiers passer les choses immorales, disait l'acteur Bocage dans la même occasion; elle épiluche, à tort et à travers, les choses politiques. M. Théophile Gautier a dit de son côté : « Laissez la liberté. Les bonnes pièces combatront les mauvaises, et tout se balancera. Ne prenez pas d'autre censeur que le public : c'est un censeur sévère, éclairé, et contre lequel il n'y a rien à dire. » Le *Courrier de La Rochelle*, sous la signature de M. Jules Victor, a développé, en 1861, cette idée d'une façon remarquable : « N'est-il pas souvent arrivé que le public a dû faire justice des turpitudes obscènes que la censure avait admises? Le public, voilà le censeur naturel et équitable! Sans doute, il n'est pas infallible; mais qu'on lui laisse toute liberté d'appréciation, et, comme l'aiguille aimantée, il reprend bientôt sa direction vers le beau et le bon qui l'attirent. Ajoutez à cela que rien ne serait plus propre à guider le goût général que l'exercice de cette juridiction exclusive sur les œuvres dramatiques. Sachant qu'il est le seul juge comme il est le juge en dernier ressort, le public saurait vite acquiescer à la conscience de ce rôle important; il tiendrait à l'honneur de justifier l'autorité qu'on aurait mise en lui; son attention se porterait plus vivement sur les questions de morale qu'il s'agitent au théâtre, et l'art lui-même profiterait de cette préoccupation salutaire. » C'est là certainement l'idéal vers lequel on doit tendre, et la liberté du théâtre est la conséquence légitime de la liberté de la parole et de la liberté de la presse. D'ailleurs, l'histoire de la censure dramatique, comme celle de la censure politique, est la meilleure preuve de son impuissance manifeste.

En attendant, et comme mesure transitoire, au lieu de fonctionnaires d'une capacité au moins douteuse, et dans tous les cas n'offrant aucune garantie, on a proposé de confier la censure à un jury d'écrivains éminents, dont le nom seul serait un gage de bon goût et d'indépendance, et qui serait périodiquement renouvelé. Cette idée fut brillamment développée en 1835 par Lamartine, à la tribune de la Chambre des députés.

Parmi les améliorations à apporter au fonctionnement de la censure, il faut encore signaler celle que proposait le conseil d'Etat, à la suite de l'enquête de 1849. Le projet du conseil d'Etat donnait au directeur de théâtre, en cas d'opposition du ministre, le droit de demander un nouvel examen, et, dans ce cas, l'autorisation ou l'interdiction définitive ne pouvait être proposée qu'après un avis donné par la commission des théâtres. Bien que la décision fut encore laissée au ministre, on supposait avec raison que l'avis de la commission serait presque toujours suivi, et cet avis, émané de personnages si graves, paraissait de nature à entourer la censure dramatique d'une garantie propre à détruire les causes des préventions ou des justes critiques dont elle a été l'objet, et à lui faire accomplir dignement son office, c'est-à-dire l'appréciation intelligente et impartiale des œuvres dramatiques, l'exclusion des tentatives déshonnêtes, des fictions corrompues de la morale publique, sans être jamais un instrument servile et irritant d'étroites susceptibilités politiques, sans être jamais une occasion d'ennuis immérités, d'inquiétudes sans but, de nécessité de justifications sans dignité pour les auteurs. — Lorsque l'on discutera de nouveau le système de la censure dramatique, remarque à ce propos M. Vivien (*Etudes administratives*), il sera du devoir du législateur de rechercher les garanties que les auteurs ont le droit de réclamer. Sur ce point encore, il y aura lieu de tenir compte de l'absence de la responsabilité ministérielle, supprimée par la Constitution de 1852, car il n'est pas un des pouvoirs réunis à l'administration à l'occasion duquel la perte de cette précieuse garantie ne se fasse sentir.

Dans sa quatrième session, tenue à Berne en septembre 1865, l'Association pour le progrès des sciences sociales a discuté la question de la censure théâtrale. Les orateurs se sont généralement prononcés contre la censure; on a réitéré le reproche que son action est plutôt politique que morale. Enfin, pour montrer à quel point la censure était souvent peu intelligente dans ses scrupules, un auteur

dramatique hollandais, M. Van Leunep, a cité ce fait qu'en Hollande la *Gabrielle* d'Emile Augier avait été repoussée par la censure comme immorale; or, cette pièce avait obtenu à Paris le prix de vertu.

— III. HISTOIRE DE LA CENSURE THÉÂTRALE. La censure en Grèce. Platon, le premier, déclama, dans sa *République*, la nécessité d'une loi qui astreignît le poète dramatique à ne point s'écarter de ce qu'on tient dans l'Etat pour légitime, juste, beau et honnête; il demandait qu'aucune pièce ne fût représentée avant d'avoir été examinée par des censeurs. On connaît la licence de la comédie grecque : les chefs d'Etat, les généraux, les simples particuliers eux-mêmes sont traduits sur la scène, non sous un masque d'emprunt, mais sous leur véritable nom, avec leur physionomie propre, de manière qu'ils soient reconnaissables à première vue et pour tous les spectateurs. Le nom d'Aristophane est resté proverbial. Deux décrets mirent un terme à cette licence : l'un défendit d'attaquer aucun citoyen par son nom, l'autre supprima la parabase. La parabase était un monologue du chœur; le poète suspendait l'action du drame pour parler de ses propres affaires, ou plus souvent pour traiter des affaires publiques. Telles sont les seules mesures répressives que l'on rencontre dans l'histoire du théâtre grec; mais, malgré les suggestions de Platon, qui les trouvait insuffisantes, il ne paraît pas que la censure ait existé en Grèce.

— La censure à Rome. A Rome, l'ouvrage choisi par l'édile pour les jeux était soumis à l'examen de cinq magistrats qui autorisaient la mise à l'étude et la représentation. Pendant les troubles qui accompagnèrent la chute de la république, la censure dramatique fut supprimée. Elle fut rétablie par Auguste.

— La censure au moyen âge. La censure dramatique fut établie d'une façon régulière en France dès le milieu du X^e siècle, c'est-à-dire dès les origines du théâtre. Une loi de 1442 défend aux basochiens de jamais jouer une satire avant qu'elle ait été approuvée par un censeur. Néanmoins, la licence était telle, paraît-il, qu'en 1476 un arrêt défend absolument aux basochiens toutes représentations publiques pour certaines causes à cela mouvantes. L'arrêt leur défend même de demander la permission de jouer. Ceci se passait sous Louis XI. Sous Charles VIII, les représentations, autorisées de nouveau, sont surveillées très-rigoureusement. Louis XII donna la liberté absolue du théâtre : toutes les personnalités étaient permises aux poètes dramatiques, qui pouvaient même attaquer impunément la royauté. Il était un point cependant sur lequel Louis XII n'entendait pas raillerie, l'honneur de la reine. Pour la protéger, au milieu du débordement qui fut la conséquence naturelle du nouvel état de choses, le prince enjoignit aux poètes de respecter les dames, sous peine de pendaison. La menace était sévère, mais ce ne fut jamais qu'une menace. Sous François I^{er}, la censure reprend son œuvre. Un arrêt du 23 février 1538 autorise les basochiens à jouer leurs pièces, « en observant, dit l'arrêt, d'en retrancher les choses rayées. » On sait que les mystères empruntés à l'Ancien et au Nouveau Testament faisaient le principal sujet des représentations théâtrales au moyen âge; le clergé, appuyé par le parlement, s'éleva contre cette profanation, et un arrêt de 1548 interdit la mise en scène de tous les mystères sacrés. Cette suppression absolue d'un genre qui avait été si longtemps la joie de nos pères montre qu'elle était l'autorité du parlement sur les spectacles. Nous ne tardons pas à le voir officiellement adjoint à la censure : la pièce censurée doit encore être autorisée par le parlement.

— La censure au XVIII^e siècle. Un des derniers et un des plus heureux historiens de Henri IV, M. Poirson, affirme que, sous le Bernais, le théâtre jouit d'une liberté absolue. Cette assertion paraît un peu risquée, témoin le règlement de 1609 sur les spectacles. Le lieutenant civil, après s'être occupé des heures d'ouverture et de fermeture des salles, après avoir fixé le prix des places, tout comme le préfet de police aujourd'hui, arrive au répertoire et dit : « Défendons aux comédiens de représenter aucune comédie ou farce, qu'ils ne l'aient communiquée au procureur du roi, et que leur rôle ou registre ne soit de nous signé. » Néanmoins, la censure ne paraît pas encore bien régulièrement établie. Une déclaration royale de 1641, provoquée par Richelieu, invite les comédiens à la plus grande réserve et enjoint aux juges, chacun en son district, de veiller à empêcher toutes représentations malhonnêtes ou inconvenantes. Pendant le XVIII^e siècle, dit M. Hallays-Dabot, l'auteur d'une excellente *Histoire de la censure théâtrale en France*, le théâtre trouve dans le parlement un censeur attentif et toujours prêt à la répression; dans le roi, un protecteur contre les sévérités de la magistrature. De tous les incidents de l'histoire de la censure pendant la première période du règne de Louis XIV, le plus curieux est celui de *Tartuffe*. Autorisée par le roi, la pièce fut interdite par le parlement, après la première représentation, et mise à l'index par un mandement de l'archevêque de Paris; recours de Molière à Louis XIV, qui, en présence du scandale produit par la pièce, et géré par les difficultés que suscitaient au gouvernement

les débats de l'Eglise gallicane avec la cour de Rome, ajourna sa décision. Ce ne fut qu'en janvier 1669 (la première représentation avait eu lieu le 1^{er} août 1667) que Molière put obtenir l'autorisation définitive de faire jouer sa pièce. Il ne put obtenir l'autorisation de faire jouer *Don Juan* qu'après avoir consenti à de nombreuses modifications, portant sur tout ce qui touchait aux questions religieuses. Le parlement crut même trouver une impiété dans le cri charmant de ce valet qui, à la vue de son maître engouti, n'a qu'une pensée, ne pousse qu'un cri : « Oh! mes gages! oh! mes gages! » Jusqu'ici nous voyons la censure s'exercer surtout sur la question religieuse; mais, dans la seconde partie du règne de Louis XIV, le rôle politique de la censure commence à se manifester. Le Théâtre-Italien paya de son existence l'audace d'avoir joué une farce (la *Fausse prude*) dans laquelle la malignité publique reconnut Mme de Maintenon. *Esther*, composée à la demande de Mme de Maintenon, pour son établissement de Saint-Cyr, parut tellement remplie d'allusions, que la représentation publique en fut formellement interdite. La cour voulut voir Mme de Maintenon dans *Esther*, la Montespan dans *Vashti*, Louvois dans *Aman*. Bien plus, on vit dans la persécution des Juifs une allusion à l'édit contre les protestants. La même défense s'étendit à *Athalie*. On interdit le *Phraate* de Campistron et le *Varron* de Dupuy, à cause des allusions politiques que l'on crut y reconnaître. Le document le plus intéressant sur le fonctionnement de la censure à la fin du règne de Louis XIV est le fragment suivant d'une lettre de Pontchartrain à d'Argenson, lieutenant général de police (1701) : « Il est revenu au roi que les comédiens se dérangent beaucoup, que les expressions et les postures indécentes commencent à reprendre vigueur dans leurs représentations, et qu'en un mot ils s'écarteront de la pureté où le théâtre était parvenu. Sa Majesté m'ordonne de vous écrire de les faire venir, et de leur expliquer de sa part que, s'ils ne se corrigent, sur la moindre plainte qui lui parviendra, Sa Majesté prendra contre eux des mesures qui ne leur seront pas agréables. Sa Majesté veut aussi que vous les avertissez qu'elle ne veut pas qu'ils représentent aucune pièce nouvelle, qu'ils ne vous l'aient auparavant communiquée, son intention étant qu'ils ne puissent représenter aucune pièce qui ne soit dans la dernière pureté. »

— La censure au XVIII^e siècle. La censure ne fut régulièrement organisée, telle qu'elle fonctionnait encore aujourd'hui, qu'en 1706. A la suite de l'interdiction d'une pièce dont l'immoralité avait fait scandale, le *Dai d'Auteuil*, de Boindin, Louis XIV, prenant une mesure générale, ordonna qu'à l'avenir les pièces ne fussent jouées qu'après avoir été soumises à l'examen d'un censeur, et il confia d'une manière absolue la police des théâtres au lieutenant général de police de Paris. Ainsi se régularisa l'action de l'autorité sur les spectacles, et cessa cette espèce d'anarchie administrative qui plaçait les comédiens sous la menace continuelle de sévérités capricieuses.

Louis XIV mort, on leva l'interdit qui pesait sur *Esther* et sur *Athalie*. Et cependant, il y avait alors tout un parti hostile au régent, parti qui ne se faisait pas faute de chercher des allusions dans les pièces de théâtre, à ce point que quand, en 1716, *Athalie* fut jouée pour la première fois, la malveillance voulut voir, dans la peinture de la Judée, le tableau de la France, et Joas devint le jeune roi Louis XV. Nous voyons, du reste, à partir de cette époque, la censure fonctionner régulièrement, avec un titulaire officiel. Le censeur d'alors était un abbé bon vivant, du nom de Cherrier, auteur d'un livre intitulé : *Polissoniana*. La censure de l'abbé Cherrier est bienveillante, dit M. Hallays-Dabot; elle se ressent de ses habitudes d'esprit. Il a regret de couper certaines gaillardises. En effaçant cette phrase : « Il n'est rien de plus intéressant pour le public que d'être propriétaire d'une belle femme dont chacun tâche d'avoir l'usufruit, » il écrit en marge : « La pensée est pourtant délicate. » En revanche, Cherrier se montre impitoyable pour tout ce qui tient au respect de l'autorité. Il supprime cette phrase : « J'irai moi-même au premier jour présenter requête au ministre, dont je suis connu. » On aurait pu voir dans ce ministre le cardinal de Fleury, « qui ne doit pas être cité dans ces gueuseries de théâtre. » Il enlève des plaisanteries sur les avocats; ceux-ci pourraient se plaindre au parlement. Il efface : « A sa rotundité, on le prendrait pour un président; » il ne faut pas badiner avec les présidents à mortier. Une tragédie de Boissy, *Alceste* et *Admète*, qui était une façon d'escarmouche dans la grande campagne philosophique contre la religion, fit beaucoup de bruit. Ni le censeur ni le lieutenant général n'osèrent assumer la responsabilité de l'autorisation; ils soumettent la tragédie au cardinal de Fleury, qui se contenta de deux ou trois changements insignifiants. La représentation put donc avoir lieu; mais elle fut bientôt suivie de l'interdiction.

A Cherrier succéda Crébillon, l'auteur de *Rhadamiste* et d'*Atreé* et *Thyeste*. Le choix de ce poète montre que le gouvernement comprenait la nécessité de donner pour surveillant au théâtre un homme dont l'autorité reconnue pût lutter contre les difficultés du

moment. La censure de Crébillon est restée célèbre par les démêlés qu'il eut avec Voltaire, qui attribuait les sévérités du censeur à la jalousie du rival. C'est à tort que Dailoz, dans son *Répertoire de jurisprudence*, cite le nom de d'Alembert comme l'un des censeurs dramatiques du XVIII^e siècle; la vérité est que, en 1751, Voltaire obtint, par l'intervention du duc de Richelieu, qu'on lui accordât son ami d'Alembert pour censeur de *Mahomet*, que Crébillon s'obstinait à interdire. *Mahomet* avait déjà été joué quelques années auparavant, malgré le veto de la censure et grâce à la haute intervention du cardinal de Fleury. Mais la représentation avait excité une rumeur si vive, que Voltaire avait jugé prudent de retirer sa pièce. Chaque nouvelle pièce de Voltaire provoqua de semblables difficultés, à ce point que, croyant qu'il y avait un parti pris contre lui, il finit par envoyer ses œuvres à la censure sous un nom supposé, ce qui n'empêcha pas qu'*Alzire* et l'*Enfant prodigue* ne purent être représentés qu'après que l'auteur eut consenti à de nombreuses modifications.

Crébillon eut un triste successeur : Marin, qui, grâce aux *Mémoires* de Beaumarchais, est voué à tout jamais à la plus fâcheuse célébrité. La tâche de la censure devenait de jour en jour plus pénible et plus laborieuse. Dans une pièce de Dorat, *Théagène et Chariclée*, l'application faite à Louis XV, par le public, du portrait d'un roi faignant, cause un si épouvantable scandale, que l'on fait un crime à Marin d'avoir autorisé une pareille tirade, et que, sans plus de façon, on l'envoie à la Bastille. Il n'y resta que vingt-quatre heures; mais on pense si cette leçon dut le rendre circospect. Croirait-on que, pendant quelques temps, le *Philosophe sans le savoir* fut arrêté! Parmi les principales pièces interdites à cette époque, il faut signaler : les *Guebres*, les *Lois de Minos*, de Voltaire; *Mélanie*, de La Harpe; la *Partie de chasse de Henri IV*, de Collé; *Barnevelt*, de Lemierre; *Pierre le Cruel*, de de Belloy; *Maillard ou Paris sauté*, de Sedaine. Mais les auteurs avaient la ressource de faire jouer leurs œuvres interdites sur les théâtres de province, qui jouissaient d'une liberté plus grande.

Crébillon le jeune, l'auteur du *Sophia* et de quelques autres romans fort légers, succéda à Marin, à peu près vers la même époque où Louis XVI succédait à Louis XV. A la compression, érigée en système pendant les quinze années du règne qui finit, succéda une heure de liberté dont les théâtres prennent leur part. En 1775, par l'intercession de la reine, est levé l'interdit qui pesait depuis deux ans sur le *Barbier de Séville*. La représentation du *Mariage de Figaro* fut, en quelque sorte, emportée de vive force, malgré l'opposition formelle du roi, qui ne céda que de fatigue aux obsessions du parti de la cour, à la tête duquel se trouvait le comte d'Artois, pour ne pas dire Marie-Antoinette elle-même. Mais il faut signaler l'incident soulevé par la représentation d'un à-propos d'Imbert, *M. Petou* ou le *Gâteau des rois*, dans lequel de nombreux couplets à la louange de Louis XVI n'avaient pour but que de faire passer une satire violente de Louis XV. L'auteur fut mis au For-l'Évêque, ainsi que l'actrice principale, Mlle Luzzi, et le censeur fut suspendu de ses fonctions, pour trois mois d'abord, qui furent réduits à huit jours seulement. Crébillon donna sa démission quelque temps après, et fut remplacé par Sauvigny, l'auteur de la *Mort de Socrate*. Mais celui-ci ne tarda pas à être évincé, et l'on mit à sa place Suard, de l'Académie française, qui entra en fonctions au mois de juin 1777. Tous les événements de la vie politique avaient alors leur retentissement au théâtre et le public devenait d'une sensibilité si délicate, que le roi recommanda à la censure une grande circonspection. C'est ainsi que, lors de la disgrâce de Necker, en 1783, le *Misanthrope* lui-même devint un sujet à allusions. Nous voyons interdire successivement : *Zorai* ou les *Sauvages de la Nouvelle-Zélande*; *Elisabeth de France* et *don Carlos*; *Marie de Brabant*, d'Imbert; les *Journaliers*; *Marie Stuart*; *Jeanne de Naples*, de La Harpe, est arrêtée et ne passe enfin qu'après de nombreuses corrections. Grimm écrivait alors (1783) : « La police de nos théâtres n'a peut-être jamais été honorée d'une attention plus sévère, plus auguste et plus scrupuleuse. Une tragédie nouvelle est une affaire d'Etat et donne lieu aux négociations les plus graves. Il faut consulter les ministres du roi, ceux des puissances qu'on peut croire intéressées, et ce n'est que de l'aveu de tous ces messieurs qu'un pauvre auteur obtient enfin la permission d'exposer son ouvrage aux applaudissements ou aux sifflets du parterre. »

— La censure sous la Révolution et sous l'Empire. Mais le véritable mouvement révolutionnaire au théâtre éclate au commencement de 1789, alors que M.-J. Chénier présente *Henri VIII* et *Charles IX*. Refusées par Suard, ces pièces durent attendre, pour voir le jour, le régime de liberté inauguré par l'Assemblée constituante. La censure et la police des théâtres passent alors à la municipalité de Paris. Mais quand Chénier vient réclamer l'autorisation de jouer *Charles IX*, la Commune décline la responsabilité d'une décision et le renvoie à l'Assemblée, qui autorise la représentation. La situation fut régularisée par une loi du 13 janvier 1791, qui abolit définitivement la

censure. Défendue par l'abbé Maury, la *censure* fut vivement attaquée par Chapelier et Robespierre. Ce dernier pensait que l'opinion publique est seule juge de ce qui est conforme au bien. « Je ne veux donc pas, dit-il, que, par une disposition vague, on donne à un officier municipal le droit d'adopter ou de rejeter tout ce qui pourrait lui plaire ou lui déplaire. Par là, on favorise les intérêts particuliers et non les mœurs publiques. » Les manifestations royalistes qui avaient lieu dans quelques théâtres firent réclamer par les journaux le rétablissement de la *censure*. En 1792, Larivière dénonça les théâtres qui affectent de donner des pièces où respire l'incivisme; mais l'Assemblée ne se reconnaît pas le droit de rétablir la *censure* et passe à l'ordre du jour. Il arrive alors que la municipalité interdit une pièce, sous prétexte qu'elle est de nature à troubler l'ordre public; c'est ainsi que, en 1792, fut interdit, avant la représentation, un opéra d'Hoffmann, *Adrien, empereur de Rome*, et que l'*Ami des lois*, de Laya, en janvier 1793, fut interdit après quelques représentations. « Considérant, dit l'arrêté de la Commune au sujet de cette dernière pièce, que les représentations excitent une fermentation alarmante dans les circonstances où nous sommes; que, dans tous les temps, la police a eu le droit d'arrêter de semblables ouvrages. » Mais Laya déféra cette mesure à l'Assemblée; il est admis à se présenter à la barre, et, sur la proposition de Kersaint, la Convention adopte l'ordre du jour motivé suivant : « L'Assemblée nationale ne connaît pas de lois qui permettent aux municipalités d'exercer la *censure* sur les pièces de théâtre. Au reste, l'Assemblée ne doit pas avoir d'inquiétude, puisque le peuple se montre l'*ami des lois*. » Cet ordre du jour badin est transmis au maire Chambon, qui le lit au peuple et laisse jouer la pièce. Mais la Commune a blâmé la conduite de Chambon; elle n'avait pas exercé la *censure* contre un drame, elle avait simplement pris des mesures de sûreté exigées par les circonstances, ce qui était son droit. L'affaire revient à la Convention, et, en définitive, l'*Ami des lois* reste suspendu.

Quelque temps après, un membre de la Convention, Genissieux, dénonça à l'Assemblée *Mécène*, qui donne le spectacle d'une reine en deuil, pleurant son mari et appelant le retour de ses deux frères absents. La Convention, sur la proposition de Boissy d'Anglas, adopte un décret qui ordonne au comité de l'instruction publique de présenter une loi sur la surveillance des spectacles. La loi, rendue le 2 août, ne rétablit pas la *censure*, mais elle ordonne des mesures rigoureuses contre les théâtres qui représenteraient « des pièces tendant à dépraver l'esprit public et à réveiller la honteuse superstition de la royauté. » La commission de l'instruction publique, instituée par décret du 12 germinal an II, et spécialement chargée de la surveillance des spectacles et fêtes nationales, rendit, le 25 floréal suivant, un arrêté qui n'a point été publié, et qui rétablissait expressément la *censure*, en ordonnant à tous les théâtres de communiquer leur répertoire. « On a conservé et nous avons parcouru, dit M. Vivien (*Études administratives*), les feuilles remises en exécution de cet arrêté et les notes des administrateurs du temps. Rien ne peint mieux cette époque. Dans l'espace de trois mois, sur 151 pièces censurées, 33 sont rejetées et 25 soumises à des changements. Tout l'ancien répertoire est examiné. La *censure* déclare « mauvais » les ouvrages les plus irréprochables : presque toutes les comédies de Molière, *Nanine*, *Beauvert*, *le Glorieux*, *les Jeux de l'amour et du hasard*, *le Dissipateur*, *le Joueur*, *l'Avocat patelin*, et vingt autres comédies; elle exige des corrections dans *le Devin du village*, *le Père de famille*, *la Métempséchose*; dans *le Guillaume Tell*, de Lemierre, bien qu'à titre de passe-port on lui donnât pour second titre les *Sans-culottes suisses*; le dénouement de *Brutus* et celui de la *Mort de César* doivent être changés; *Mahomet* est interdit comme « chef de parti. » En revanche, les pièces suivantes sont autorisées; nous n'en connaissons que le titre, qui en indique assez le sujet : *Encore un curé*, *Plus de bêtards en France*, *la Papesse Jeanne*, *Esope républicain*, *la Mort de Marat*, *l'Esprit des prêtres*, les *Crimes de la noblesse*. Les théâtres vont au-devant de ces mutilations; ils annoncent qu'on a changé les qualifications des personnages suspects. L'Ambigu-Comique écrit que, « dans toutes les pièces anciennes, on a substitué à la scène le mot de *citoyen* à celui de *monsieur*. » Le répertoire de l'Opéra-Comique est terminé par cette note : « Les pièces ci-dessus, avec l'apostrophe *arrangée*, sont celles où jadis il y avait des grands seigneurs et qu'on a remises à l'ordre du jour. Quant aux autres qui ne sont point apostrophées, c'est qu'elles n'étaient point dans le même cas, et qu'il n'y avait rien qui rappelât l'ancien régime. » La *censure*, sur la demande de Chénier, fut rétablie par le Directoire, qui institua différents bureaux de *censure*. Cette situation fut régularisée, en 1800, par le premier consul, qui chargea le ministre de l'intérieur de surveiller les théâtres et d'autoriser les pièces. La mission d'examiner les pièces au ministère de l'intérieur fut alors confiée à Nougaret. La *censure* dramatique fut ensuite transportée à la direction générale de l'instruction publique, puis retourna, en 1804, au ministère de la police. Quatre censeurs sont chargés de l'examen des pièces : MM. Brousse-

Desfaucherets, Lemontey, Lacretelle jeune et Esmeinard. Ils gardèrent l'exercice de la *censure* pendant toute la durée de l'Empire, sauf que d'Avigny succéda à Brousse-Desfaucherets. Le décret du 6 juin 1806 achève de régulariser la *censure*, en déclarant qu'aucune pièce ne pourra être représentée sans l'autorisation du ministre de la police. « Le rôle le plus important de la *censure*, dit M. Hallays-Dabot, fut un rôle politique. On ne voulait point laisser les républicains et les royalistes faire du théâtre le foyer de leurs manifestations. Les pièces qui caressaient ouvertement les rêves des partis, comme *Edouard en Écosse* ou *Brutus*, ne demandaient pas l'examen d'un œil bien exercé; mais, dans les œuvres les plus inoffensives, les événements, qui se succédaient avec une étonnante rapidité, amenaient à chaque instant des allusions et des rapprochements que les passions auraient exploitées avec bonheur. » Le répertoire classique, arrangé à la mode révolutionnaire sous la Convention, est arrangé alors à la mode impériale. Parmi les pièces les plus importantes repoussées par la *censure* à cette époque, il faut noter : les *États de Blois*, de Raynouard, et l'*Intrigue*, d'Etienne. Le passage suivant d'une lettre écrite par Napoléon au ministre de l'intérieur, de Schœnbrunn, 17 septembre 1809, atteste l'importance qu'il attachait à la *censure* : « Vous ne devez pas vous en rapporter à vos bureaux sur les pièces de théâtre qui sont soumises à votre examen : il faut les lire, afin de juger par vous-même le degré d'opportunité qu'il y a à en permettre ou à en défendre la représentation. »

— La *censure* sous la Restauration. Sous la Restauration, MM. Lemontey, d'Avigny et Lacretelle restèrent chargés de la *censure*, et on donna le titre de censeur honoraire à Suard, qui revendiqua comme un apanage le poste qu'il occupait avant la Révolution. La *censure* se montra très sévère pendant les premières années de la Restauration : il est juste de dire aussi que rarement le public se montra plus turbulent. La première représentation de *Germanicus*, d'Arnault, en 1817, donna lieu à un épouvantable désordre; des cris on en vint aux coups, et c'est de cette circonstance que date l'obligation pour les spectateurs de déposer leurs cannes à l'entrée du théâtre. M. Laya ne put obtenir l'autorisation de faire reprendre son *Ami des lois*, et, à cette occasion, il publia, en 1819, une brochure sur l'*abus de la censure théâtrale*. Après l'assassinat du duc de Berry, toutes les pièces du répertoire furent soumises à une nouvelle révision. Une pièce de Lemercier, *la Dénégation de Charles VI*, fut interdite. En 1822, furent nommés deux nouveaux censeurs : MM. Alison de Chazet et Quatremer de Quincy. Parmi les pièces interdites par la *censure* sous le règne de Louis XVIII, il faut signaler : le *Cid d'Andalousie*, de Lebrun; *Léonidas*, de Pichot; *Julien dans les Gaules*, les *Intrigues de cour*, de Joly; *Laurent de Médicis*, d'Arnault; la *Princesse des Ursins*, un *Complot de famille*, d'Alexandre Duval. La mort de Louis XVIII amena une trêve, et, au commencement du règne de Charles X, la *censure* permit la représentation de la plupart des pièces précédemment interdites; mais elle ne tarda pas à reprendre ses rigueurs. Au commencement de 1827, Lacretelle quitta ses fonctions avec éclat. Le ministre Villèle venait de présenter la fameuse loi sur la presse, connue sous le nom de *loi de justice et d'amour*. Ce projet causa une émotion profonde. À l'Académie française, Lacretelle proposa d'adresser une supplique au roi pour le conjurer de faire retirer la loi, et il fut désigné, séance tenante, avec Chateaubriand et Villemain, pour rédiger cette adresse. Deux jours après paraissait un décret qui enlevait à Lacretelle ses fonctions d'examineur des ouvrages dramatiques, et qui révoquait la nomination de M. Villemain à la place de maître des requêtes. À cette occasion, la commission de *censure* dramatique fut reconstituée et composée de Laya, l'auteur de l'*Ami des lois* et de la brochure contre la *censure* en 1819; Briffault, l'auteur de *Ninus II*; Sauvrez et Chéron, journalistes; M. Alison de Chazet resta à son poste, et on leur adjoint un inspecteur des théâtres, Delaforest, rédacteur de la *Gazette de France*. Vers la fin de la Restauration, le mouvement romantique ouvre une ère nouvelle pour le théâtre; mais cette rénovation littéraire rencontre, de la part de la *censure*, une opposition assez vive. Les censeurs, partisans déclarés de l'ancienne école, regardent comme une monstruosité tout l'appareil mélodramatique des pièces modernes. Les échafauds, les cimetières, les empoisonnements, les suicides paraissent des tableaux dangereux et sont généralement repoussés. Dans *Hamlet*, la mise en scène du cimetière est aussi simplifiée que possible. Victor Hugo obtint de ne point passer par les formes ordinaires pour *Martin Delorme*, et il prit M. de Martignac, alors ministre, de prendre lui-même connaissance de son manuscrit. La pièce allait être autorisée, quand survint un changement de ministère, qui substitua M. de La Bourdonnaye à M. de Martignac, et la pièce fut définitivement interdite. Toutefois, par l'intervention de M. Trouvé, alors directeur des beaux-arts, Victor Hugo put obtenir de faire représenter *Hernani*, qui n'avait pas davantage trouvé grâce devant la *censure*.

— La *censure* sous le gouvernement de Juillet. La révolution de 1830 abolit la *censure*. Dès le milieu d'août, cependant, le ministre de l'intérieur, M. Guizot, nomma une commission chargée de s'occuper des questions relatives à la liberté des théâtres, composée de MM. Delavigne, d'Humbersart, Dupin, Vitet, E. Blanc, Etienne. « Je me proposais, dit M. Guizot dans ses *Mémoires*, de rétablir une *censure* dramatique sérieuse, décidée à défendre hautement l'honnêteté publique contre le cynisme et l'avidité des entrepreneurs de corruption. Les vanités littéraires, les assurances déclamatoires et les spéculations intéressées, secondées par l'imprévoyance et la faiblesse de nos mœurs, se mirent en travers avec tant de vivacité, que je n'eus pas le temps de les vaincre et d'exécuter mon projet. » En janvier 1831, le gouvernement, reprenant la tentative de M. Guizot, demanda aux Chambres de lui donner une arme contre la licence des théâtres. La loi présentée à cette occasion par M. de Montalivet ne reconnaît pas à l'administration le droit d'empêcher la représentation d'une pièce; c'est une loi purement répressive, et toute l'action est remise à l'autorité judiciaire. Elle eût été ruineuse pour les théâtres, en arrêtant une œuvre dont la mise en scène aurait coûté aux directeurs tant de temps et d'argent. Il ne fut pas d'ailleurs donné suite à cette loi. Nous voyons cependant la préfecture de police interdire, le jour même de la première représentation, une pièce de MM. Dupuy et Pontan, qui avait pour sujet la malheureuse histoire du maréchal Ney, sous ce titre : *le Procès d'un maréchal de France* en 1815. Les auteurs traduisent le ministre et le préfet de police devant le tribunal de commerce, qui se déclare incompétent. Une affaire plus importante fut celle de la fameuse pièce de Victor Hugo, le *Roi s'amuse*. Le ministre interdit ce drame après la première représentation. Victor Hugo assigne le ministre et plaide lui-même sa cause, assisté de M. Odilon Barrot; mais, cette fois encore, le tribunal se déclare incompétent, et la pièce reste suspendue. En 1833, la discussion du budget ramena la question de la *censure* devant la Chambre des députés. Ce fut l'opposition, par l'organe de MM. Garnier-Pagès et Mauguin, qui réclama la *censure*. M. Odilon Barrot demanda aussi une loi qui arrache les théâtres à l'arbitraire auquel ils sont livrés; le ministre, M. d'Argout, dit que le gouvernement renonce à faire une loi, mais il maintient le droit d'arrêter les pièces en vertu du décret de 1806. Il avoue qu'en réalité il existe une *censure* volontaire : les directeurs soumettent au ministère les pièces sur lesquelles ils ont des scrupules, et son avis, s'il est favorable, devient une garantie pour eux. En 1834, le directeur des Beaux-Arts, M. Cavé, adresse une circulaire aux directeurs de théâtres, pour leur rappeler que le décret de 1806 donne au gouvernement le droit d'interdiction, que les mesures répressives sont ruineuses pour eux; il les prévient officiellement qu'ils ont la facilité d'éviter tout dommage en soumettant d'avance les manuscrits des ouvrages nouveaux à la direction des beaux-arts. Ce fut un haro général; on cria à la *censure*. La commission des auteurs dramatiques protesta, et les auteurs s'engagèrent à ne pas donner un seul ouvrage aux théâtres dont les directeurs auraient soumis une pièce à l'autorité. Un acteur de talent, M. Bocage, a raconté, devant le conseil d'État, en 1849, comment les comédiens s'y prenaient à cette époque pour insulter impunément le gouvernement. Dans *Pinto*, de Lemercier, se trouve le cri : A bas Philippe! Bocage le pousse de telle façon que la salle entière est forcée d'en faire l'application au roi. Le mot est supprimé; l'acteur le remplace par un jeu muet, et l'effet est produit. Dans *Don Juan de Marana*, le scindé si adroitement cette phrase : « Généreux comme le roi d'Espagne, » que, du trait le plus inoffensif et le moins actuel, il fait une attaque directe contre Louis-Philippe.

La *censure* préventive fut rétablie par les lois de septembre; quatre censeurs furent nommés : MM. Perrot, Florent, Hausmann et Basset. Les démêlés de la *censure* avec les auteurs furent souvent très-vifs; plusieurs pièces, jouées de 1830 à 1835, furent interdites. Les *Huguenots* furent modifiés : le rôle de Catherine de Médicis disparut; jusque-là, c'était la reine qui, au quatrième acte, mettait les armes aux mains des conjurés et appelait les bénédictions du ciel sur leurs poignards. Le dernier article de la loi de 1835 portait que, dans deux ans, une loi serait présentée qui régulariserait l'exercice de la *censure*. Cette loi définitive ne fut jamais faite. Aussi, un jour, Gérard de Nerval voulut intenter un procès au ministre à propos de l'interdiction d'un de ses drames : *Léo Burkart*. Il prétendait que la *censure*, établie en 1835 pour deux ans, n'ayant pas été renouvelée par les Chambres en 1837, n'existait plus légalement. L'interdit sur la pièce ayant été levé, la question ne fut point portée devant les tribunaux. *Vautrin*, de Balzac, causa un grand scandale : à la nature de la pièce s'ajouta le fameux incident de la scène du galérien arrivant déguisé en général mexicain, où Frédéric-Lemaître s'était composé une physionomie d'une ressemblance frappante avec celle de Louis-Philippe. *Vautrin* fut interdit par M. de Rémusat. On se demanda alors quelle garantie la *censure* offrait aux théâtres, si elle laissait

jouer de pareils drames pour les interdire le lendemain. La liste des pièces interdites de 1835 à 1848, liste publiée dans l'enquête du conseil d'État en 1849, montre que les attaques à la moralité et les questions de politique intérieure sont les points sur lesquels a principalement porté la sévérité du gouvernement. Parmi les pièces politiques qui eurent à subir les rigueurs gouvernementales, nous trouvons le *Henri VIII*, de Chénier, que l'Odéon avait voulu reprendre en 1841. *L'École des journalistes*, de Mme Emile de Girardin, fut interdite, parce qu'on crut voir dans le sujet une allusion au suicide du peintre Gros. Une autre pièce, les *Bâtons flottants*, de M. Liadières, fut interdite à cause des allusions personnelles nombreuses qu'elle contenait. En résumé, du 11 septembre 1835 au 23 février 1848, 8,830 ouvrages furent soumis à l'examen de la commission de *censure*; plus de la moitié obtint une autorisation pure et simple; 123 furent frappés d'interdiction, et les autres (environ 400) obligés de subir des changements. Au nombre des ouvrages refusés, aucun n'était destiné aux théâtres lyriques, 3 à l'Odéon; plus la *censure* descend l'échelle des théâtres, plus elle a lieu de déployer ses rigueurs.

— La *censure* sous la République. La République de 1848 abolit la *censure*, et il faut dire que, par les personnalités et l'immoralité des exhibitions, le théâtre abusa de la liberté jusqu'à la licence; il suffit de citer : *Daphnis et Chloé*; *Suzanne au bain*; la *Propriété c'est le vol*. Cependant ce fut pour un drame politique, *Catiline*, d'Alexandre Dumas, que l'on commença à réclamer la *censure*, et ce fut l'*National* qui partit la demande. Une pièce de M. Léon Gozlan, la *Goutte de lait*, fut interdite. La représentation de *Charlotte Corday*, de M. Fonsard, ne fut pas permise sans difficultés. Pendant ce temps, le conseil d'État élaborait un projet de loi, et à cette occasion fut ouverte, sous la présidence de M. Vivien, une intéressante enquête sur les questions relatives à l'exploitation des théâtres et à la *censure*. Trente-deux personnes furent entendues : cinq directeurs de théâtres, MM. Sevestre, Roqueplan, Montigny, Hostein, Dormeuil; deux sociétaires de la Comédie-Française, MM. Régner et Provost; un maître de ballet, M. Coralli; trois acteurs, MM. Albert, Arnault, Bocage; un agent des auteurs, M. Dulong; deux correspondants de théâtres, MM. Perville et Duverger; quatre critiques, MM. Jules Janin, Théophile Gautier, Merle et Rollé; huit auteurs dramatiques, MM. Victor Hugo, Alexandre Dumas, Scribe, Bayard, Melesville, Langlé, Lockroy et Souvestre; un ancien inspecteur des théâtres, M. Delaforest; un ex-censeur, M. Florent, et le baron Taylor. MM. Hugo, Dumas et Bocage se montrèrent les plus ardents défenseurs de la liberté absolue; MM. Jules Janin et Scribe appuyèrent avec énergie sur la nécessité d'une *censure* préventive. Ce fut cet avis qui l'emporta, et la *censure* fut rétablie par une loi du 30 juillet 1850. Cette loi, qui n'était que provisoire, fut prorogée par la loi du 30 juillet 1851.

— La *censure* sous le second Empire. Le décret du 31 décembre 1852 maintint définitivement la *censure*. Un décret du 26 février 1853 place dans les attributions du ministre d'État tous les théâtres, soit de Paris, soit des départements, et la *censure* dramatique. On a suivi, pour la réorganisation de la *censure*, le système adopté depuis 1806. Le travail est divisé entre une commission consultative, ayant pour mission d'examiner les manuscrits, de conférer avec les directeurs ou avec les auteurs, en un mot de censurer les pièces, et deux inspecteurs chargés de faire exécuter les décisions de la commission, de voir la mise en scène aux répétitions et de surveiller les représentations. La commission d'examen est composée de quatre membres, qui sont : MM. Florent, Pacini, Hallays-Dabot et Basset. L'inspecteur des théâtres est M. Planté, et les deux sous-inspecteurs chargés plus spécialement de surveiller la mise en scène sont MM. Carpentier et Boulanger-Cavet. Ces services sont placés sous la direction générale de M. Camille Doucet.

L'autorisation, donnée par le ministre d'État, de représenter une pièce à Paris emporte le droit de la représenter dans tous les départements, et, pour que la représentation soit conforme au manuscrit censuré, une circulaire ministérielle du 10 octobre 1852 a décidé que les ouvrages nouveaux ne pourraient être joués en province que sur les exemplaires timbrés au ministère de l'intérieur.

Parmi les principaux incidents de l'histoire de la *censure* sous le second Empire, il faut noter : les difficultés opposées à la pièce de M. Alexandre Dumas fils, la *Dame aux camélias*, qui fera époque dans l'histoire de notre théâtre, en ce qu'elle a introduit sur la scène le demi-monde avec tout un cortège de filles de chambre; celles qui furent opposées aux *Lionnes pauvres*, d'Emile Augier, et qui ne furent levées que par l'intervention du prince Napoléon. Il faut dire que ces scrupules nous paraissent moins fondés que ceux qui imposèrent un veto à la *Dame aux camélias* : ces *Lionnes pauvres* mettent à nu une plaie sociale; mais, bien loin de la flatter, elles la flétrissent sans ménagement et la cautérisent au fer rouge. Rappelons encore la suspension, après la pré-

mière représentation, d'une pièce de M. Brise-barre, la *Route de Brest*, qui ne fut autorisée postérieurement qu'après des modifications. Il y avait notamment un incident de mise en scène : un forçat s'échappait du bagne, descendu dans un panier; les surveillants perçaient le panier avec une pique, et le sang coulait à travers le panier. Ces détails avaient échappé à la censure, ou bien leur horreur avait été soustraite pendant les répétitions. Enfin, rappelons la récente interdiction des *Deux Reines*, de M. Legouvé, motivée par l'aliment que la pièce eût pu fournir aux passions religieuses provoquées par l'*Encyclique*.

— III. LA CENSURE THÉÂTRALE EN ANGLETERRE. En Angleterre, aucune pièce nouvelle ne peut être jouée sans l'autorisation du lord-chambellan, dont les fonctions répondent à peu près à celles de notre ministre d'Etat et de la maison de l'empereur. Avec la surintendance de la maison royale, il a celle de la musique et du théâtre, ainsi que celle des beaux-arts.

En 1832, l'attention de la chambre des Communes fut appelée sur la condition légale des théâtres; une enquête fut ouverte pour recueillir les faits, signaler les besoins et indiquer les réformes nécessaires. En douze séances, trente-neuf témoins, représentant les divers intérêts qui étaient en jeu, eurent à répondre à plus de quatre mille questions. Les entrepreneurs des théâtres avaient pour organes sept propriétaires, six régisseurs ou directeurs de Londres et deux spéculateurs de province, l'un directeur de six théâtres et l'autre locataire de trois. Les comédiens étaient défendus par six d'entre eux, choisis dans les diverses catégories, depuis Kean et Macready jusqu'à de pauvres acteurs de théâtres secondaires et de troupes ambulantes. Huit auteurs et un compositeur soutenaient les droits de la propriété littéraire. Les interprètes des nécessités du gouvernement et de la police étaient deux magistrats, un contrôleur au département du chambellan et deux censeurs. La censure n'a soulevé aucune réclamation puissante dans cette enquête; de graves témoins en ont reconnu la nécessité. Dalloz, dans son *Répertoire de jurisprudence*, cite notamment l'opinion d'un auteur distingué, M. Thomas Morton, opinion appuyée sur celle de Talma : « Les allusions politiques sont avidement saisies par les spectateurs; la scène devient un foyer de provocation; les applaudissements y enflamment les esprits, les mécontentements publics peuvent s'y traduire en révolte... Je tiens du célèbre Talma que la Révolution française ne fit que des progrès insignifiants tant que les théâtres ne servaient point d'arsène aux passions populaires; mais, aussitôt que la scène devint une tribune, le mouvement fut irrésistible. » Dalloz rappelle, à l'appui de cette opinion, que, lors de la révolution de la Belgique, en 1830, Bruxelles courut aux armes en sortant d'une représentation de la *Muette de Portici*. Mais nous croyons qu'il faut se méfier de cette exagération, et que c'est trop facilement rattacher de grands événements à de petites causes. C'est ainsi que, dans l'enquête du conseil d'Etat français, en 1849, M. Jules Janin, qui défendait vivement la nécessité de la censure, raconta qu'un jour qu'il visitait une des prisons de Paris, la Force, le directeur, lui dit : « Je lis vos feuilletons, mais je n'en ai pas besoin pour savoir quel genre de pièces on joue; a-t-on joué un mauvais drame, je m'en aperçois bien vite au nombre de jeunes détenus qui m'arrivent. »

Revenons à l'enquête anglaise. La censure paraît avoir été conciliante et facile; elle a provoqué peu de plaintes. Quelques-uns l'accusent de caprice ou de partialité; la plupart rendent hommage à son bon esprit. L'examineur lit les pièces, efface les passages ou les mots qui lui paraissent répréhensibles, et, si l'ensemble attire son blâme, prononce une interdiction complète. Il s'attache à supprimer tout ce qui est indécent ou irréligieux, tout ce qui justifie ou encourage le vice ou le crime, tout ce qui fait allusion aux événements publics contemporains, et surtout les mots qui peuvent exciter du trouble. Une tragédie de *Charles Ier* fut interdite, parce qu'il ne manquait à la peinture complaisante du régime de ce roi de la monarchie que le théâtre la tête du monarque. La censure retranche sévèrement toutes les expressions grossières ou impies, tous les juréments. Ainsi elle ne souffre pas ces locutions : *Sur mon sang et mon âme ! Dieu me damne !* Dans l'opinion des censeurs, la tragédie peut comporter l'emploi du nom de l'Etre suprême, jamais la comédie. Parfois, au dire de Charles Kemble, la censure fait des suppressions quelque peu frivoles, qui décèlent plus de pruderie et de bigotisme que de lumières et d'élévation d'esprit. L'un des censeurs entendus consent bien à ce qu'un amant dise à sa maîtresse : *Mon ange*; mais un autre s'y oppose absolument, comme à un empiétement sur le domaine sacré; il proscribit le mot *cuisse* comme indécent, et celui de *lutin* comme blasphematoire.

Le bill de 1843 a sanctionné et régularisé le régime de censure suivi jusqu'alors. D'après les dispositions de ce bill, une copie de tout ouvrage dramatique nouveau, ou de tout acte, scène ou fragment quelconque ajouté à un ouvrage ancien, doit être adressée au lord-chambellan, sept jours au moins avant la première représentation, avec l'indication du théâtre et du jour où l'on se propose de le

jouer. Un droit est dû pour l'examen; il ne peut excéder 2 guinées (53 fr.) et doit s'acquitter au moment même de l'envoi de la copie. L'interdiction peut être prononcée toutes les fois que le chambellan croit qu'elle est commandée par l'intérêt des bonnes mœurs, du décorum ou de la paix publique (*for the preservation of good manners, decorum or of the public peace*); elle est absolue ou temporaire, et comprend tous les théâtres de la Grande-Bretagne ou quelques-uns seulement. Quiconque représente un ouvrage interdit, ou même non autorisé par le lord-chambellan, est soumis à une amende qui peut s'élever à 50 livres sterling, et l'autorisation est retirée au théâtre.

Notre histoire de la censure dramatique serait incomplète si nous ne parlions un peu des censeurs. Ils sont célèbres dans les annales de l'art dramatique, soit quelquefois par leurs sottises ou leurs bêtises, soit le plus souvent par leurs scrupules exagérés, qui atteignent les dernières limites du ridicule. On ferait un livre avec les anecdotes amusantes auxquelles donnent lieu chaque jour les coups de crayon rouge de ces messieurs. Un auteur avait donné à un valet fripon le nom de Dubois; or, comme il se trouvait que le préfet de police s'appelait Dubois, le censeur écrivit à ce magistrat, lui disant qu'il avait fait rayer ce mot, trouvant qu'il ne convenait pas qu'un fripon portât le même nom que le flic des fripons. Un autre, plus naïf encore, voyant dans une comédie un jardinier proposer à son maître une salade de barbe-de-capucin, effaça la phrase et écrivit en marge : « Choisir une autre salade; il ne faut pas plaisanter avec la religion. » Il était de la même force que ce censeur allemand qui mit à l'index la *Cuisinière bourgeoise*, pour y avoir vu un chapitre sur la manière de faire les carpes au gras, ce qui lui parut fort impie, attendu qu'on mange ordinairement les carpes au gras le vendredi, jour où l'abstinence est de rigueur.

Ceux qui veulent se convaincre que la censure actuelle n'est, pour la plupart du temps, ni plus sensée ni plus intelligente que celle d'autrefois, n'ont qu'à lire la préface des *Lionnes pauvres*. Les auteurs, MM. Emile Augier et Edouard Fournier, racontent de la façon la plus spirituelle du monde leurs démêlés avec les censeurs et les prétentions singulières de ces messieurs. Selon eux, la pièce était immorale dans sa donnée, et un des changements qu'ils proposaient était de faire défigurer l'écran par la petite vérole, cette maladie devant venger la morale et satisfaire la conscience publique. L'empereur fut le premier à trouver au moins exagérés les scrupules de la censure et à ordonner la représentation de la pièce, qui fut jouée sans compromettre l'ordre public. Les auteurs citent quelques-unes des phrases qui avaient attiré la sévérité des censeurs et les observations dont ils les avaient accompagnées. Ainsi, en marge de celle-ci : *J'entends monsieur, courez donc l'amuser*, ils ont mis : *indécence*. Un personnage disait : *Il n'est Anglais si arabe*; les censeurs avaient soigneusement rayé cette phrase comme pouvant porter atteinte à l'alliance anglaise. Enfin ils avaient trouvé qu'il était dangereux de dire : *A tous les étages de la société*. Ces exemples montrent de reste à quel degré de ridicule on peut aboutir, lorsqu'on ne se contente pas d'examiner l'esprit général d'une pièce, mais qu'on veut se substituer à son auteur, la refaire après lui d'après sa propre poétique. « Eh ! messieurs, disait un jour Montesquieu à ceux qui lui faisaient des observations sur un de ses ouvrages, ce n'est pas votre livre, c'est le mien que j'ai voulu faire. »

Tel a été et tel sera malheureusement toujours le défaut capital des censeurs; il leur sera toujours impossible de ne pas glisser sur cette pente du pouvoir arbitraire que la loi met dans leurs mains. Les uns sont sévères par crainte, par scrupule, redoutant de voir retomber sur eux le mauvais effet que produirait un mot ou une scène un peu hasardeuse; cette alternative, pour le censeur, ou d'être réprimandé, ou de commettre une injustice, est la meilleure condamnation de ces tribunaux d'exception. D'autres ont une autre espèce de scrupule : ils tiennent à gagner leur argent, à ne pas rester des censeurs inutiles; aussi épluchent-ils un manuscrit jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un certain nombre de retranchements à faire. Un vaudevilliste bien connu, s'étant aperçu de leur innocente manie, avait imaginé un bon moyen pour les satisfaire et n'avoir jamais de discussion avec eux. Il mettait dans sa pièce une certaine quantité de phrases plus que lestes, de plaisanteries d'un goût plus que douteux; le censeur se jetait sur cette proie qui lui était offerte, taillait à larges coups de ciseaux dans cette partie supplémentaire et pouvait se rendre la justice d'avoir rempli son devoir en conscience. Quant à l'auteur, sa pièce lui revenait intacte, pour avoir si sagement su faire la part du feu.

— Dr. canon. La censure est une pénalité ecclésiastique, qui a pour effet de priver un chrétien de quelques biens spirituels de l'Eglise, en punition d'une faute considérable. Les peines comprises sous la dénomination de censure sont : l'excommunication, la suspension et l'interdit. Les deux premières sont exclusivement infligées aux personnes; la dernière s'applique aux lieux et aux personnes. En outre, l'excommunication et l'interdit s'ap-

pliquent à tous les fidèles indistinctement, ecclésiastiques, religieux et laïques; la suspension, au contraire, ne se prononce que contre les ecclésiastiques et les religieux. La censure se distingue des peines ecclésiastiques proprement dites, en ce que ces dernières, comme l'irrégularité, la déposition et la dégradation, n'ont pour objet que la punition du coupable, tandis que la censure a pour but de ramener le pécheur au sentiment de sa faute, au repentir et à l'amendement. C'est pourquoi les canonistes l'appellent *pœna medicinalis, felix micio*. Du reste, pour que la censure soit encourue, il faut que la faute soit du nombre de celles que le précepte ecclésiastique a menacées de cette pénalité. Dans certains cas, la censure peut être encourue par la seule perpétration de la faute; dans d'autres cas, au contraire, la faute ne suffit pas par elle-même pour faire encourir la censure, il faut qu'elle soit prononcée par l'autorité compétente. C'est ce qui a donné lieu à la division des censures, en censures *lata sententia* ou *ipso facto*, et censures *ferenda sententia*. Dans ce dernier cas, c'est-à-dire lorsque la censure doit être prononcée à la suite d'un jugement, ce jugement ne peut avoir lieu qu'autant que le délinquant aura été averti trois fois, et cela à des intervalles assez considérables pour que cet avertissement puisse le ramener à une conduite plus régulière. Le droit de prononcer les censures appartient au pape, dans toute l'Eglise; à l'évêque, dans son diocèse; à l'abbé, au général, aux provinciaux, aux prieurs des ordres réguliers, sur les moines ou religieux. Ce droit appartient aussi aux vicaires généraux et aux officiaux de l'évêque, qui ne font qu'une seule personne avec l'ordinaire; il appartient encore aux vicaires capitulaires, pendant la vacance du siège et aux chapitres, qui ont, par privilège ou par un long usage, juridiction ordinaire et comme épiscopale au for intérieur, dans l'étendue de leur ressort. Mais l'abbé d'une communauté, n'ayant point la puissance des clefs, ne peut prononcer aucune censure. Enfin la censure, de quelque espèce qu'elle soit, peut être levée par les princes ecclésiastiques.

CENSURE, EE (san-su-ré) part. pass. du v. CENSURER. Qui a été soumis à la censure : *Livre censure. Cet avocat a été censure par son ordre. Cette doctrine fut censure par l'Université de Paris.*

CENSURER v. a. ou tr. (san-su-ré — rad. censure.) Reprendre, critiquer, excerner la censure sur : *Il y a des gens qui ne se plaisent qu'à censure les actions des autres.* (Acad.) *Ce n'est guère pour corriger les gens qu'on les censure; c'est pour prendre l'ascendant sur eux et montrer une supériorité de génie.* (La Bruy.) *Celui qui a la mémoire fidèle et une grande prévoyance est hors du péril de censure chez les autres ce qu'il a peut-être fait lui-même.* (La Bruy.)

Je ne censure point les plaisirs de ton âge. C. D'HARLEVILLE.

Il faut être Psyché pour censure Vénus. VOLTAIRE.

Il est avantageux qu'on blâme, qu'on censure Nos plus sincères actions. CORNEILLE.

Socrate un jour faisant bâtir, Chacun censurait son ouvrage. LA FONTAINE.

Tel qui censure autrui souvent fait encore pire; Chacun de son voisin croit être en droit de rire. MOLIERE.

... Aimez qu'on vous censure, Et, souple à la raison, corrigez sans murmure; Mais ne vous rendez pas des qu'un sot vous reprend. BOILEAU.

— Absol. : *Aimer à censure. C'est un grand plaisir de se plaindre et de censure, je l'avoue.* (Volt.)

Et pourquoi censure ? Quel triste et vain abus ! VOLTAIRE.

— Dr. canon. En matière de dogme, Déclarer entaché ou suspect d'erreur ou d'hérésie : *Censurer un livre, une proposition.*

— Jurispr. Punir d'un blâme qui est une peine disciplinaire dans l'ordre des avocats, la chambre des notaires et celle des avoués : *Censurer un avocat, un notaire, un avoué.*

— Se censurer, v. pron. Être censuré : *Tout livre se censure plus aisément qu'il ne s'écrit.* — Se reprendre, se blâmer soi-même : *Le sage se censure lui-même.* (Boiste.)

— Réciproq. Se critiquer mutuellement : *Heureux les amis qui se censurent.* (Boiste.)

— Syn. Censurer, blâmer, condamner, critiquer, désapprouver, épiloguer, froquer, imputer, reprendre, réprimander, reprocher, trouver à redire. V. BLÂMER.

— Antonymes. Approuver, exalter, louer, louer, préconiser, prôner, vanter.

— Allus. litt. :

Faites-vous des amis prompts à vous censure, Allusion à un vers de Boileau (*Art poétique* chant 1er).

Faites-vous des amis prompts à vous censure; Qu'ils soient de vos écrits les confidentes sincères, Et de tous vos défauts les zélés adversaires !

c'est-à-dire préférez les conseils francs, justes et quelquefois un peu rudes, d'un ami éprouvé, aux louanges intéressées des flatteurs :

« La douzième édition d'*Atala*, que je publie aujourd'hui, a été revue avec le plus grand soin. J'ai consulté des amis prompts à me censurer; j'ai pesé chaque phrase, examiné chaque mot. Le style, dégage des épithètes qui l'embarrassaient, marche peut-être avec plus de naturel et de simplicité. »

CHATEAUBRIAND, Préface d'*Atala*.

CENT adj. num. (san — lat. centum, même sens.) Dix fois dix : *CENT hommes. CENT femmes. CENT enfants. CENT francs. On assure que les portefaix ou crocheteurs de Constantinople portent des fardeaux de neuf cents livres pesant.* (Buff.) *Cette Syrie, aujourd'hui si dépeuplée, comptait cent villes puissantes.* (Volney.) *CENT sous volés au jeu, ou six fois cent mille francs dus à une tromperie légale, dés-honorent également un homme.* (Balz.) *Sur cent hommes, vous en trouverez deux spirituels; sur cent femmes, vous en trouverez une bête; voilà la proportion.* (Mme E. de Gir.) *J'en connais plus de cent qui aimeraient mieux user trente bonnets rouges que de faire une bonne action.* (Robespierre.) *L'Italie aux cent princes et aux magnifiques souvenirs contraste avec la Suisse obscure et républicaine.* (Chateaub.) *La vérité mène à sa suite l'analyse scrutatrice, la raison aux cent yeux.* (Domergue.)

— Par exagér. Un grand nombre de : *Cela m'est arrivé cent fois. Une chose arrive aujourd'hui et presque sous nos yeux, cent personnes qui l'ont vue la racontent en cent façons différentes.* (La Bruy.) *D'Alember ne se croyait pas malheureux d'avoir fait cent ingrats pour acquiescer un ami.* (Condorcet.) *Mieux vaut cent fois l'abus de la force que la profanation de la vérité.* (Guizot.)

Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage. BOILEAU.

On sait de cent auteurs l'aventure tragique. BOILEAU.

Si par la calomnie un homme a réussi, Cent pour un tout au moins s'y sont perdus aussi. BOURSALUT.

Le cerf, ingénieux dans ses frayeurs extrêmes, Varie en cent façons ses adroits stratagèmes. DELILLE.

« On dit aussi, dans un sens analogue, mais pour exprimer un nombre encore plus grand, Cent mille, cent et cent : *La fortune peut jeter cent et cent incidents dans une affaire de cette nature, qui consacrera l'abominable par le ridicule, quand elle ne réussit pas.* (De Retz.) *Avoir cent mille loix équivalait à n'en avoir absolument aucune.* (E. de Gir.)

J'ai rebattu cent et cent fois Ceci dans cent et cent endroits. LA FONTAINE.

Centième, en parlant d'objets numérotés : *Le numéro cent. La page cent.*

— Cent sous, Expression autrefois usitée comme synonyme de Cinq livres, et juste alors, parce que la livre valait vingt sous, mais dont on se sert à tort pour dire Cinq francs, car le franc vaut cent centimes et la pièce de cinq centimes n'équivalait pas exactement à un sou. V. sou. *Cent dix sous*, Ancienne locution que l'on employait souvent au lieu de cinq livres dix sous : *Je les vends cent dix sous le cent.* (Mol.) On s'en sert encore dans le petit commerce de Paris, au lieu de Cinq francs cinquante centimes.

— Loc. fam. *Numéro cent*, Nom que l'on a donné aux latrines, par une équivoque d'assez mauvais goût sur les mots *cent* et *sent* (du verbe *sentir*).

— En un mot comme en cent, Bref, pour finir en un mot : *EN UN MOT COMME EN CENT, je reste chez moi.*

— Faire les cent coups, Prendre toute sorte de moyens, se donner toute sorte de mouvements : *Il a fait les cent coups pour avoir cette place.* *Être aux cent coups*, Ne savoir ou donner de la tête, être dans un extrême embarras, et aussi Être fort en colère.

— Entom. *Cent-pieds*, Espèce de scolopendre très-venimeux.

— s. m. Nombre contenant cent unités : *Le nombre cent. Le numéro cent. Un cent, deux cents, cinq cents. Acheter un cent de noix.*

Notre laitière ainsi troussée Comptait déjà dans sa pensée Tout le prix de son lait, en employait l'argent, Achetait un cent d'œufs. LA FONTAINE.

Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée, De bouche en bouche allait croissant, Avant la fin de la journée Ils se montaient à plus d'un cent. LA FONTAINE.

— Loc. fam. *Je vous le donne en cent*. Se dit pour exprimer la grande difficulté qu'il y aura à deviner ce dont il s'agit :

Il est amoureux fou. — De qui ? — C'est lettres closes. Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses. Je vous le donne en cent. LA CHAUSSÉE.

« Il y a cent à parier contre un que, Il est infiniment probable que, on est presque sûr de ne pas se tromper en avançant que : *Il y a toujours cent contre un à parier, en France, qu'une chose quelconque ne durera pas.* (Chateaub.)

— Des mille et des cents, Une très-grande fortune : *Il a des mille et des cents. Ce*

métier rapporte des mille et des cents. Il ne parle que par mille et par cents. Se donner, dans ses discours, des airs d'un homme fort riche.

— *De cent en quatre, Très-rarement : Faire une chose de cent en quatre.*

— *Métrol. Cent pesant, ou simplement cent.* Signifiait autrefois cent livres en poids; beaucoup de personnes s'en servent pour dire cinquante kilogrammes, en faisant une fausse assimilation de la livre ancienne avec le demi-kilogramme : *Peser un cent. Acheter un cent de charbon.* Aux États-Unis d'Amérique, Centième partie du dollar, monnaie de compte et monnaie courante. La pièce de 1 cent est une monnaie de billon, dont la valeur est de 0 fr., 0525. Il y a des monnaies d'argent de 3 cents et demi, de 5 cents et de 10 cents, au titre de 894 millièmes. La pièce de 10 cents pèse 2 gr., 5, et vaut 0 fr., 525; celle de 5 cents pèse 1 gr., 25 et vaut 0 fr., 2625; celle de 3 cents et demi pèse 0 gr., 75 et vaut 0 fr., 15. Le cent des États-Unis a d'abord été fait en cuivre, à New-Haven (Connecticut), en vertu de l'acte du congrès de 1787. La même année, l'État de Massachusetts autorisa la fabrication de pièces de la même valeur. Le cent, portant la tête symbolique et la légende « Liberté », fut voté par le congrès, en 1792, et la première pièce de cette nature fut frappée en 1793. En 1857, le cent de cuivre fut remplacé par une pièce plus petite, quoique égale en valeur, et composée de 88 parties de cuivre et de 12 parties de nickel. A Sierra-Leone, sur la côte d'Afrique, le dixième de la macoute, dont il faut dix pour faire un dollar. Le cent et la macoute ne sont que des monnaies de compte; la valeur du cent correspond à environ 5 centimes de notre monnaie. En Belgique, où le système décimal a été adopté, le cent n'est autre chose que notre centime, et il a la même valeur.

— *Fin. Pour cent.* Sur chaque cent, cent étant ici une unité de capital dont l'intérêt conventionnel, dans l'unité de temps, étant énoncé, sert à calculer l'intérêt proportionnel produit par le capital donné dans le temps donné; l'unité de temps est sous-entendue égale à un an, ou n'entre pas dans l'évaluation, lorsqu'on ne l'énonce pas : *Placer de l'argent au cinq pour cent l'an*, ou simplement *au cinq pour cent*. Cette affaire lui rend deux pour cent par mois. Il a trois pour cent sur les travaux.

Un usurier romain, vrai gibier de satire, A soixante pour cent prêtait ses capitaux.

VIGNÉY.

— *S'emploie dans le langage commun pour exprimer une quantité proportionnelle : L'esprit et le génie perdent vingt-cinq pour cent de leur valeur en abordant en Angleterre.* (H. Boyle.) *Les grands hommes, les artistes et les maris gagnent cent pour cent à mourir.* (Scribe.) Ces locutions : *Trois pour cent, quatre pour cent, cinq pour cent, etc.*, se prennent substantivement pour exprimer des rentes de l'État de ces divers taux : *Acheter du trois pour cent.* Le quatre pour cent est en baisse.

Encore un innocent Qui vient brûler son aile autour du trois pour cent.

POISSARD.

— *On dit souvent du cent au lieu de pour cent : Toucher vingt du cent de son capital.* Les grammairiens condamnent cette expression, parce que, disent-ils, du cent signifierait du cent de francs, comme on dit un cent d'œufs, de noix, de fagots; mais ils oublient qu'il ne faut pas, en grammairerie, chercher à donner aux expressions toute l'étendue que leur forme semblerait devoir leur donner; de ce que du cent de francs ne se dit pas, ne nous hâtons pas de conclure que la locution elliptique du cent n'est pas non plus française. Autre observation : est-on bien sûr que pour cent signifie pour cent francs? Nous sommes portés à croire que cela veut dire plutôt pour cent unités quelconques, que pour une centaine en général, et cinq pour cent signifie aussi bien cinq centimes pour cent centimes, cinq mille francs pour cent mille francs, etc., que cinq francs pour cent francs. Du cent, employé alors pour de la centaine, rentre tout à fait dans l'usage.

— *Comm. Grand cent.* Nombre d'objets ou de kilogrammes supérieur à cent, que l'on donne, au lieu de cent, aux personnes qui achètent cent objets ou cent kilogrammes à la fois.

— *Jeux. Cent, deux cents de piquet.* Partie de piquet en cent ou deux cents points.

— *Hist. Les Trois Cents.* Les trois cents Spartiates commandés par Léonidas, qui périrent aux Thermopyles. Les Quatre Cents. Conseil de quatre cents membres qui remplaça le sénat à Athènes. Les Cinq-Cents. L'une des assemblées législatives françaises, sous le Directoire.

— *Gramm. Cent* est toujours invariable lorsqu'il est employé, par abréviation, pour centième : *L'Allemagne était, dès l'an quinze cent, divisée en dix cercles.* (Volt.) Vers l'an douze cent de notre ère. (Volt.) Il est également invariable lorsqu'il n'est pas accompagné d'un adjectif numéral qui le multiplie : *Les cent francs que vous me devez. Nous avons un grand nombre d'exemples d'hommes qui ont vécu cent dix et même cent vingt ans.* (Buff.) Louis XII avait donné pour l'investiture de Milan cent écus d'or. (Volt.)

Cent prend un s quand il est multiplié par un autre nombre exprimé immédiatement avant : *Deux cents hommes; quatre cents francs*; à moins qu'il ne soit immédiatement suivi d'un autre adjectif ou déterminatif numéral servant à compléter le nombre : *Trois cent dix-huit*; à moins encore qu'il ne soit mis pour centième : *La page deux cent; l'an mil huit cent.*

Cent prend encore un s quand il est employé substantivement au pluriel : *Combien cette charrette contient-elle de cents de centes de paille?*

Pour former le nombre qui dépasse cent d'une unité, on dit ordinairement cent un, et le substantif suivant se met au pluriel : cent un chevaux. Cependant on dit quelquefois cent et un, quand on n'a pas en vue d'exprimer un nombre bien précis : *Le livre des Cent et un. Il vous contera cent et une histoires.* L'évêque de Rome et son consistoire réduisent le tout à cent et un anathèmes. (Volt.) Au-dessus, on n'emploie jamais et : cent deux, cent vingt.

Lorsque cent entre en composition avec un nombre ou un nom plus petit que lui, et forme avec lui un adjectif ordinal, il ne prend pas la terminaison particulière aux adjectifs et aux noms numéraux, mais il se joint par un trait d'union à l'autre adjectif : *La cent-vingtième partie de... Le degré est le trois-cent-soixantième de la circonférence. L'agriculture, qui compte pour moitié et plus dans nos recettes, n'obtient, dans nos dépenses, qu'un cent-vingtième.* (Michelet.) La construction inverse a lieu, si cent est le plus petit des nombres qui entrent en composition : *La mille-deux-centième partie.* Un trois-mille-six-centième du tout. Sauf le cas cité, on ne met jamais de trait d'union après le mot cent : *Il est bien vrai, si l'on compare les produits d'une certaine époque de la vie sociale à ceux d'une autre, que la cent millionième journée du genre humain donnera un résultat incomparablement supérieur à celui de la première.* (Proudh.)

— *Au lieu de mille cent, mille deux cents, etc.*, on dit souvent onze cents, douze cents, etc., justes et y compris dix-neuf cents; mais on ne dit point dix cents pour mille, vingt cents, trente cents, etc., pour deux mille, trois mille, etc. : *Pour les honoraires qui m'étaient dus, on m'apporta deux cents francs.* (J.-J. Rouss.) Cette façon de parler, tout à fait contraire aux règles de la numération, est cependant très-usitée.

Cent ans (GUERRE DE). On appelle ainsi la période qui s'écoula de 1337 à 1453, pendant laquelle la France et l'Angleterre se firent la guerre presque sans interruption. En France, elle embrassa les règnes de Philippe VI de Valois, de Jean le Bon, de Charles V, de Charles VI et de Charles VII; en Angleterre, ceux d'Édouard III, de Richard II, de Henri IV, de Henri V et de Henri VI. Cette longue guerre, amenée par la rivalité qui divisait les deux souverains aussi bien que les deux peuples, présente trois phases distinctes : les désastres de Crécy et de Poitiers, et le funeste traité de Brétigny; la sagesse de Charles V, combinée avec l'habileté et la valeur de Du Guesclin, qui ruinèrent l'influence anglaise, et reconquirent les provinces perdues; le règne funeste de Charles VI, la querelle des Bourguignons et des Armagnacs, et enfin, sous Charles VII, le sentiment national personnifié dans Jeanne d'Arc, et l'expulsion presque complète des Anglais, qui, à la fin de la guerre, ne possédaient plus que Calais sur le continent.

Cent ans (HISTOIRE DE), par César Cantù (Turin, Naples, etc., 1843, 1849; traduction française par A. Renée, Paris, 1852). Cette histoire, qui commence vers 1750 et s'achève en 1850, nous offre le tableau complet du XVIII^e siècle tout entier : d'une part, nous voyons une corruption, une décadence, une révolte universelles; de l'autre, un effort général de reconstruction, la fondation d'un ordre nouveau. L'auteur ne met pas toute l'histoire dans la succession des rois et dans le récit des batailles; il place au premier plan le mouvement intellectuel et moral : les idées, les sciences, la littérature, les beaux-arts, l'industrie, le commerce occupent dans son ouvrage la place principale. Adressons cependant à l'historien un reproche capital, qui peut d'ailleurs s'appliquer à tous les auteurs italiens. M. Cantù ne semble pas avoir bien compris le rôle et le caractère de la France; ses jugements manquent parfois d'exactitude. Il est singulier qu'un esprit philosophique comme le sien se fasse l'interprète des opinions surannées que les gouvernements despotiques de la vieille Europe ont entretenues parmi les peuples. Presque indulgent pour les erreurs et les excès, il critique et suspecte les tentatives faites pour ramener l'ordre et réconcilier, par un compromis, les partis ennemis. En se plaçant au point de vue de M. Cantù, on dirait que l'Europe n'a pas compris cette grande leçon donnée par la France. Il nous semble que si les rois sont restés sourds aux avertissements, les peuples, eux du moins, ont vu l'aurore de leur liberté se lever, le jour où les États généraux, et plus tard la Législative et la Convention, ont secoué le joug de la royauté. Affranchie de la domination étrangère, du joug clérical et de la tyrannie des petits princes qui perpétuaient la division du territoire, l'Italie est aujourd'hui presque aussi injuste que son historien. Elle voit dans la France moins une libératrice qu'une rivale, presque

une ennemie. Le nom français est incontestablement peu aimé en Italie. Faut-il voir dans ce fait regrettable un souvenir de nos invasions et des anciennes rancunes? C'est ce qu'il est difficile d'expliquer. Nous comprenons mieux les réticences de César Cantù, écrivain libéral, mais élevé dans le culte de la papauté, dont la mission, jadis utile et féconde, en tant que mission politique et sociale, paraît encore à ses yeux légitime et nécessaire. C'est par patriotisme qu'il veut attribuer et maintenir à la papauté, dans les affaires générales du monde et dans les destinées particulières de l'Italie, une action désormais impuissante et dangereuse. Le génie de la France apparaît à son imagination comme l'auteur de cette décadence que la papauté et l'Italie ont trop ressentie depuis le XVI^e siècle.

Ce reproche, malheureusement capital, est d'ailleurs le seul que l'on puisse adresser au beau travail de M. Cantù, si populaire au delà des Alpes. Il emploie une méthode toute philosophique dans le classement des faits et dans l'exposition des idées; cette méthode est celle de Vico, c'est la critique appliquée à l'histoire. En parcourant la succession des phases de la vie des peuples modernes, M. Cantù ne se retourne pas avec regret vers le passé, il contemple l'avenir avec confiance. Ses erreurs sont, ou les méprises d'un patriotisme jaloux, ou des préjugés difficiles à détruire de peuple à peuple. Son histoire est le seul tableau complet qui présente, d'une manière claire et synthétique, tout le mouvement d'un siècle, et à ce titre elle a une incontestable utilité.

L'Histoire de Cent ans a été traduite en français par un écrivain habile, M. Amédée Renée, qui a opposé, dans des notes, ses propres jugements aux jugements portés par M. Cantù sur les actes préliminaires de la Révolution de 1789. Le traducteur a ramené à une élégante simplicité de style des développements souvent déclamatoires, mais sans dénaturer le texte italien, qui a du mouvement et de la facilité.

CENT-JOURS (LES), nom que l'histoire a conservé à la dernière période du règne de Napoléon I^{er}, qui s'étend du 20 mars 1815, date de son arrivée à Paris après le retour de l'île d'Elbe, jusqu'à la seconde restauration de Louis XVIII (8 juillet). Cette période comprend cent dix jours; mais on peut en réalité la considérer comme terminée le 28 juin, jour de l'abdication de l'empereur. Les événements dont elle est remplie appartiennent à l'histoire de Napoléon et sont consignés dans l'article consacré par nous au grand capitaine. Pour éviter les répétitions, nous nous bornons à en donner ici le résumé.

A son retour de l'île d'Elbe, le tact habituel de l'empereur lui fit juger que l'enthousiasme qui l'avait accueilli avait surtout sa source dans la haine des Bourbons et de l'ancien régime, dans une renaissance de l'esprit libéral, que toute la gloire militaire de l'empire avait assoupi, mais n'avait pu éteindre. Lutter contre ce courant irrésistible eût été plus qu'insensé; il le résolut de s'en faire un auxiliaire, en un mot de se servir de la révolution en paraissant la servir. La situation était d'ailleurs extrêmement grave : résigné pour le moment à la paix, il voyait la coalition se reformer contre lui, parce que ses démonstrations pacifiques n'inspiraient aucune confiance à l'Europe, et il avait impérieusement besoin d'un appui, qu'il ne pouvait trouver que dans la nation. « Je prévois, disait-il, une lutte difficile, une guerre longue. Pour la soutenir, il faut que la nation m'appuie; mais en récompense elle exigera, je crois, la liberté... Les idées libérales ont repris le terrain que j'avais fait gagner au pouvoir; il ne faut pas lutter contre une nation, c'est le pot de terre contre le pot de fer, etc. » Dès son arrivée, il nomma Carnot ministre de l'intérieur. C'était un choix significatif et habilement fait pour rallier les amis de la liberté. Puis, comme il avait promis un régime constitutionnel, il fit appeler Benjamin Constant, qui, la veille encore, écrivait contre lui, et le chargea de rédiger l'Acte additionnel aux constitutions de l'empire, titre malheureux, qui rappelait trop le régime de l'arbitraire et de la dictature. Cette nouvelle constitution avait tous les caractères d'une charte octroyée; on le sait, elle fut mal accueillie par l'opinion, à ce point qu'on méconnaît même les garanties sérieuses qu'elle contenait. Napoléon portait la peine de son passé, et les esprits éclairés ne croyaient pas plus à ses promesses de liberté que l'Europe ne croyait à ses offres de paix. De toutes parts il se sentait enveloppé d'un ennemi insaisissable, la défiance, contre lequel ses dernières forces allaient s'user.

Toutefois, une liberté complète fut laissée à la presse, et, pendant que les préparatifs de guerre se poursuivaient avec activité, on convoqua la chambre des pairs et la chambre des représentants. Ici encore, nouvelles et invincibles défiances. Beaucoup d'anciens républicains avaient été envoyés dans la chambre élective, et ils arrivaient avec l'énergique résolution de sauver l'indépendance nationale et d'assurer la liberté. Chose caractéristique, les hommes de cette opinion, groupés autour de Carnot, appuyaient volontiers Napoléon, ne voyant en lui, dans ce moment de péril, que le généralissime de la patrie en danger, et se bornant provisoirement à prendre des garanties contre son despotisme; tandis que les li-

béraux purs, qui avaient La Fayette pour chef, se montraient intraitables et hostiles.

Après avoir tenu le fameux *Champ de mai*, pour l'acceptation de l'Acte additionnel, Napoléon, sentant qu'il avait besoin de la victoire pour agir avec plus d'autorité sur l'opinion, résolut de ne pas attendre l'attaque des puissances coalisées et d'aller immédiatement chercher sur les champs de bataille les esprits, dont lui manquait pour dominer les esprits. Cette précipitation était peut-être une faute; il le sentait, mais il répondit à Carnot qui lui en faisait l'observation : « Ma politique veut un coup d'éclat. »

On sait ce que fut cette campagne si courte et si funeste, dans laquelle la fortune et l'épée de Napoléon furent à jamais brisées. (V. CAMPAGNE DE 1815.) Au lieu de rassembler les débris de son armée, le grand vaincu accourut à Paris pour demander de nouveaux soldats... et la dictature, comme si un accroissement de son autorité politique eût pu lui donner plus de force contre l'étranger. La proposition n'en fut point faite officiellement, mais agitée seulement en conseil des ministres, où elle rencontra de vives oppositions. Lucien seul, l'homme du 18 brumaire, se montra partisan de cette mesure extrême et conseilla à son frère, non de demander le pouvoir absolu, mais de le prendre en brisant les faibles garanties accordées par l'Acte additionnel. Il ne songeait pas que les temps étaient changés et que Napoléon n'était plus l'homme de l'an VIII; avec la même passion du despotisme, il n'avait plus la même énergie pour l'exercer; d'ailleurs, il sentait le terrain fuir sous ses pieds; la France, qu'il avait de nouveau compromise et qu'il avait mécontentée en éludant une partie des promesses libérales faites à son retour, commençait à séparer la cause nationale des intérêts de la dynastie; flottant, découragé, irrésolu, il se borna à demander à la Chambre des représentants la nomination de commissions législatives chargées de s'entendre avec les ministres. Mais l'Assemblée, surexcitée par les périls de la situation, irritée par les bruits de coup d'État, se montra ouvertement hostile; la question de l'abdication fut discutée, et le mot de déchéance éclata même dans les polémiques; enfin, après deux jours de débats orageux, au milieu desquels la Chambre déclara traître qui la dissoudrait, et plaça l'empereur entre l'abdication et la déchéance; après bien des incertitudes et des pourparlers dont le détail ne peut trouver place ici, Napoléon, pressé de toutes parts, consentit à signer son abdication, qu'on lui représentait comme un sacrifice nécessaire au salut de la patrie (22 juin).

Une commission exécutive fut aussitôt nommée par les deux chambres; elle se composait de Fouché (qui obtint la présidence), Carnot, le général Grenier, Caulaincourt et Quinette. Le premier soin de cette commission fut d'envoyer aux alliés des plénipotentiaires chargés de négocier la paix ou une suspension d'armes, aux conditions suivantes : intégrité du territoire, indépendance de la nation dans le choix de son gouvernement, reconnaissance de Napoléon II. Mais ces négociations, sur lesquelles on comptait, au moins pour retarder la marche de l'ennemi pendant qu'on rassemblerait les moyens de défense, échouèrent complètement. On sait d'ailleurs que le président de la commission, Fouché, négociait secrètement avec les alliés et multipliait de tous côtés ses intrigues. Les ennemis continuèrent à marcher sur Paris, qui fut investi et qui dut accepter, le 3 juillet, une nouvelle capitulation. On trouvera ailleurs les détails de cette douloureuse histoire. [V. PARIS (CAPITULATION DE).] Quelques jours plus tard, les Bourbons rentrèrent dans la capitale sous la protection des baïonnettes étrangères : la seconde restauration était inaugurée.

CENT-JOURS (MÉMOIRES EN FORME DE LETTRES SUR LES), publiés, en 1819, par Benjamin Constant. Cet ouvrage, divisé en deux parties, dont la première renferme neuf lettres et la deuxième huit, est une sorte de résumé des notes prises par l'auteur pendant les événements des Cent-Jours et durant la première restauration et le début de la seconde. Le sentiment qui anime Benjamin Constant est l'amour de la liberté et de l'honneur national. L'indignation lui a dicté quelques pages vertement écrites contre les transfuges de 1815, ces apostats qui prennent du service chez le vainqueur après la bataille. Il regarde comme le devoir d'un bon citoyen d'ouvrir les yeux du peuple à la lumière, de lui désigner ses amis véritables et ses ennemis secrets, de lui faire connaître les auteurs de ses malheurs et des hontes de la patrie. « Il faut qu'on sache, s'écrie-t-il, que ceux qui sont venus demander vengeance étaient les vrais coupables, et que c'est après avoir commis les fautes, qu'ils ont prétendu en infliger le châtiment aux autres. » Tout en continuant à se poser en défenseur de la liberté constitutionnelle, il rend impartialement justice à Napoléon.

Après avoir dépeint l'étonnement et l'inquiétude de la France à la proposition de la restauration des Bourbons, l'auteur fait toucher du doigt la plaie qui devait amener la chute de la dynastie restaurée. Lorsque Napoléon revint, il n'eut qu'à administrer et non à reconquérir son empire; l'agitation du peuple semblait l'appeler, et, ajoute l'auteur, « toutes les fois que l'on voit un peuple agité,

l'on peut, avant même de connaître ses griefs, décider hardiment, non qu'il a raison, mais que son gouvernement a tort. »

Benjamin Constant excuse ceux qui, comme lui, se sont ralliés lors des Cent-Jours : « Nous avons levé les yeux, dit-il; le roi était disparu, mais la France restait. » — « Lorsque Napoléon rentra, son langage, poursuit l'auteur, était celui de la Convention dans la bouche d'un prétoire. » L'empereur proclame l'Acte additionnel et s'étonne de ne pas le voir mieux accueilli; c'est que l'habitude de son despotisme de fer faisait douter de ses intentions; c'est qu'on le croyait incapable de limiter son pouvoir au profit de la liberté, bien qu'il eût déclaré qu'il voyait dans l'oppression de la presse une absurdité. Cet homme, qui résistait à la contradiction directe, se rendait presque toujours au silence de la désapprobation; il savait plier son caractère intraitable, user de clémence, lorsque la tolérance politique servait ses projets, et il laissait écrire en paix à Bordeaux les énergiques protestations de M. Lalné. Nul ouvrage n'était supprimé, nul journaliste inquiété. En un mot, Napoléon se révélait sous un jour nouveau. Malheureusement, la trahison résistait aux concessions que lui disait son génie, et il devait nécessairement succomber sous les coups dirigés par l'intrigue et l'intérêt personnel. Après la lutte héroïque de Waterloo, l'empereur, afin de ne pas livrer la France aux horreurs de la guerre civile et de l'invasion étrangère, se sacrifie et abdique. Il tombe noblement comme un gladiateur antique.

Le style de ces lettres est grave, concis, énergique, véhément, lorsque l'indignation anime l'auteur ou lorsque l'amour de la patrie proteste sous sa plume contre les violences de la Restauration et la honte dont ce gouvernement souille la France en s'inclinant devant les baïonnettes étrangères. C'est le premier cri du patriote indigné du spectacle auquel il vient d'assister.

Cent-Jours (Lettres sur les), publiées en 1819 par Cauchois-Lemaire. Les *Lettres de Cauchois-Lemaire sur les Cent-Jours*, qui sont un texte d'accusation terrible contre le gouvernement de Louis XVIII, eurent un grand retentissement. La haine de l'intervention étrangère domine; elle inspire à l'auteur des pages qui respirent le patriotisme le plus pur et lui fait rencontrer parfois les élan d'une éloquence virile, à laquelle le pouvoir n'était pas habitué. Les cinq lettres qui composent le volume cherchent surtout à établir que le roi était un des chefs de la ligue européenne, et que c'est en cette qualité qu'il a traité, non pas au nom de la France, mais contre la France. Sa situation n'est plus la même que celle de Henri IV; car ce n'est pas par des victoires personnelles, mais grâce à l'appui des armées étrangères qu'il a reconquis son royaume. S'il est rentré en maître dans Paris, c'est que les chefs des différents corps d'armée, pour éviter au pays les horreurs de la guerre civile, ont consenti à mettre bas les armes, quand la victoire pouvait longtemps encore rester incertaine. Leur religion a été surprise par les roueries de Fouché, qui trahissait tout le monde à la fois, de Fouché, le plat serviteur de Wellington. C'est lui, l'auteur du traité de 1815, cette calamité nationale, qui cherchait à nous tuer moralement pour nous asservir plus facilement. Ney, le brave des braves, fut la première victime et la première faute de la Restauration. « Les magistrats qui l'ont condamné, dit énergiquement l'auteur, avaient, non point des larmes, mais du sang dans la voix. » Paris ne s'était rendu que par une capitulation militaire, ratifiée par le fait seul de l'entrée du roi dans la capitale. Par un monstrueux abus de confiance, on tira de cette capitulation la convention de Paris, dont les premiers effets furent la mort, l'exil des patriotes, les proscriptions, qui plus tard firent glisser dans le sang la royauté, coupable d'avoir prêté les mains à l'indigne satisfaction de basses vengeances personnelles.

Le roi n'est que le premier serviteur de ces sauvages qui voulaient faire sauter le pont d'Iéna. Paris protesta contre cet attentat, et, le même jour, on lisait sur les portes de l'hôtel de Wellington ce placard satirique : « Il a été perdu une belle réputation entre les Champs-Élysées et le Louvre. » — « Non, conclut l'auteur, non la France n'a pas été vaincue; elle a été trompée par les princes qui ont lutté plutôt contre elle que contre l'ennemi; elle a été trahie et vendue par Fouché, le héros de la coalition, le lâche cessionnaire de la Belgique; c'est l'intrigue et l'intérêt personnel qui ont tout perdu. »

Le ton général de cette protestation nationale contre les humiliations dont on abreuvait alors la France est la verve, la véhémence, l'énergie. Le style est net, serré, concis; pas de phrases, des faits et des faits accablants contre la Restauration. La plume de l'auteur semble trempée dans le sang des victimes qui, selon la belle expression de l'Écriture, criaient alors de toutes les parties de la France contre le trône.

Cent-Jours (LA VÉRITÉ SUR LES), brochure par Lucien Bonaparte, prince de Canino, publiée en 1834. Le retour subit de Napoléon à Paris, après le désastre de Waterloo, a été vivement blâmé, surtout par le général Lamarque dans ses *Mémoires*. On n'excuse pas les grands hommes; l'excuse est au-dessous

d'eux; quand on veut les laver d'une faute, il faut que cette prétendue faute soit un trait de génie ou d'héroïsme mal jugé. Telle est l'opinion du frère de l'empereur. Le principal but de son livre est de prouver que la conduite de Napoléon, dans cette circonstance, fut un acte de dévouement sublime, car il s'exposait personnellement à tous les dangers pour sauver la France. Il s'est montré plus grand qu'aux belles époques de ses victoires, en se sacrifiant au bonheur de sa patrie. Si, comme frère de l'empereur, il a protesté contre son abdication, aujourd'hui l'écrivain prouve que, en droit comme en fait, Napoléon a eu raison d'abdiquer. Cet acte était si bien dans sa pensée, que les menées de Fouché en faveur du roi de Rome, loin de constituer une trahison, n'étaient que l'exécution de la volonté impériale.

Napoléon n'avait qu'un mot à dire pour soulever la France en sa faveur, il a préféré se retirer pour épargner à sa patrie les horreurs d'une guerre civile.

Les digressions politiques sont la partie la plus piquante de cette brochure, mais aussi la moins susceptible d'analyse. Les opinions y varient avec les circonstances. En 1793, M. Lucien déteste le régime du sang; après le 18 brumaire, il s'exalte devant les idées de Sieyès, et surtout devant celle du grand électeur, que Napoléon repoussa en s'écriant : « Je ne veux pas être un cochon à l'engrais de six millions. » Il n'admet de légitime que les gouvernements consacrés par le suffrage universel, et s'écrie : « Si l'on se souciait de pénétrer plus loin dans l'opinion d'un citoyen qui depuis tant d'années végète dans l'exil, je dirais que, si une monarchie à l'anglaise pouvait s'établir en France, je la crois préférable pour le bien de l'humanité, même à la république consulaire. »

Le style de l'ouvrage est élégant, les pensées sont philosophiques et présentent souvent une haute portée; elles dénotent l'homme qui a vécu et qui a été à la grande école, celle du malheur. On voit avec plaisir un écrivain qui touche de si près au trône, à mesure que l'expérience donne de la force et de la maturité à son jugement, se rapprocher de plus en plus des idées libérales.

Cent-Jours (LES), ouvrage publié en 1841 par M. Capefigue. Tout historien qui aborde l'époque impériale est certain d'avance d'intéresser ses lecteurs, mais doit craindre de froisser bien des opinions. M. Capefigue a trop écouté cette préoccupation, et de là résulte une sorte d'indécision qu'il ne faut pas confondre avec l'impartialité; son livre a surtout pour objet de pénétrer les causes qui ont amené les Cent-Jours, et d'exposer les circonstances qui ont préparé leur fin et les terribles conséquences des traités de 1815. La partie pour ainsi dire technique de l'ouvrage est très brève, et contient juste ce qui est nécessaire à l'intelligence des conclusions. L'auteur démontre toute l'inexactitude de ce mot : les Cent-Jours, car la révolution qui ramena Napoléon sur le trône embrasse une période plus longue; elle commence dès le mois d'octobre 1814, et malheureusement elle ne fut pas terminée à la seconde rentrée de Louis XVIII à Paris. Une révolution n'éclate pas tout à coup; elle vient de loin. Dès le mois d'octobre 1814, la Restauration portait en elle-même les germes d'une ruine certaine; la conspiration morale était partout, la société ancienne n'était pas assez puissante pour chasser la nouvelle et reprendre sa place; il se produisit donc une de ces résistances invincibles des idées, des instincts et des passions; or, les complots de tous sont les plus terribles; ils expliquent la marche rapide, miraculeuse, de Napoléon depuis le golfe Juan jusqu'aux Tuileries. « Cette folie glorieuse, dit l'auteur, porta des fruits amers, elle fut bien fatalement payée; les traités de 1815 en furent le plus funeste résultat, et ces traités enlevèrent à la France sa puissance morale dans les transactions européennes, et comme complètement on eut encore la réaction du parti vainqueur. » Heureusement que ces traités six fois violés ont en partie cessé d'exister. En 1815, ils eurent pour résultat l'isolement de notre puissance en Europe, la chute de notre grandeur, un amoindrissement de 27 lieues carrées de territoire et de 534,000 âmes de population, puis 1,800 millions de contributions de guerre. Tout cela cependant n'est rien à côté de l'humiliation morale. Or M. Capefigue nous semble se départir de son impartialité, c'est alors qu'il attribue aux parjures des Cent-Jours une altération irréparable de l'honneur national. « Ce fut, dit-il, une raillerie profonde du Décalogue de l'honneur et de la royauté. » Est-ce que les rois chevaliers n'avaient pas depuis longtemps édifié les peuples sur la valeur de certains serments? Mais nous applaudissons à son dire lorsqu'il fait ressortir le mal que peut faire à un pays une assemblée politique mal éclairée. La Chambre des représentants, au lieu de s'occuper de repousser l'ennemi, perdit son temps dans d'inopportunes et stériles dissertations sur la liberté, et laissa paisiblement envahir le territoire sans donner force et appui à Napoléon.

On pourrait peut-être reprocher à M. Capefigue d'être trop indulgent envers l'Angleterre. Enfin, et c'est le point principal, il ne suffirait pas de constater que la Chambre avait refusé de seconder l'empereur, il fallait, pour

rester historien impartial, faire le bilan des libertés perdues, montrer la population diminuée, tous ces enfants héroïques couchés sur les champs de bataille de l'Europe. Il fallait avoir le courage de présenter ce tableau, de tirer la conclusion de cette glorieuse et sinistre épopée qui coûta tant d'hommes et tant de millions. Napoléon n'a pas succombé devant les Prussiens, les Russes ou les Anglais; ce n'est pas une défaillance de son génie qui l'a fait tomber du trône; ce ne sont ni les trahisons ni les hésitations des maréchaux qui l'ont conduit à Sainte-Hélène; c'est la France qui, fuyant la lutte, écoeuvée par ces boucheries monstrueuses baptisées du nom de glorieuses victoires, voyant ses finances amoindries, sa liberté détruite, ses enfants égorgés, mutilés, ne prévoyant dans l'avenir que des noms de batailles à ajouter aux noms de batailles du passé, est restée indifférente et muette aux appels désespérés de l'empereur. Sans doute il est, dans l'histoire d'un peuple, des moments terribles, décisifs, suprêmes, où il convient d'abdiquer ses rancunes, ses opinions personnelles, pour ne songer qu'au salut commun; mais ces situations terribles ne peuvent plus rien sur un peuple désabusé, indifférent. Tandis que la Chambre périssait, Carnot allait trouver Napoléon et lui offrait l'appui de son expérience et de son dévouement. Il consentait, lui le républicain convaincu, l'organisateur de la victoire en 1792, à accepter le titre de comte, pour avoir le droit de sauver son pays; et son patriotisme était tellement pur, son amour de la patrie tellement sincère, qu'il ne s'amoindrissait pas en acceptant cette dignité, cette couronne inutile.

Le livre de M. Capefigue est sévèrement composé, et cet ouvrage est utile à consulter, de même que ceux dont nous venons de parler.

Cent maximes chrétiennes (LES), de M^{me} de La Sablière, n'ont jamais été publiées séparément; elles parurent pour la première fois en 1724, à la suite des *Maximes de La Rochefoucauld*, dans l'édition d'Amelot de la Houssaye. Le commentateur de l'illustre misanthrope jugea que ces *Pensées chrétiennes* figureraient avantageusement comme appendice aux *Maximes*, avec lesquelles elles présentent une certaine analogie. M^{me} de La Sablière a, en effet, la même tournure d'esprit; mais la s'arrête à la comparaison, car, dans ses *Maximes*, loin d'inspirer le mépris de l'humanité et de railler nos faiblesses, elle s'efforce de nous guider et de nous montrer les moyens de nous corriger. Elle ne ménage pas cependant notre amour-propre ni nos préjugés, mais elle apporte le remède en montrant la blessure; elle nous indique de la main le but du chrétien et nous donne un guide pour ne pas nous égarer en chemin. La Rochefoucauld ne croyait pas à l'homme, M^{me} de La Sablière croit à Dieu et n'oublie pas que l'homme a été fait à l'image du Créateur. Ce qu'elle abat d'un côté, elle le relève de l'autre; ce que La Rochefoucauld abat, ce qu'il ôte à nos propres forces, elle le donne à la grâce divine; à la place de chaque illusion qu'il détruit, elle fait briller une lueur d'espérance; lorsqu'il nous dépeint la vertu humaine comme le masque du vice, elle nous offre, à la place de notre sagesse chancelante et sujette à s'égarer dans ses meilleurs moments, la sagesse même de Dieu. Elle nous inspire l'humilité, mais non le mépris de nous-mêmes. « Être sévère pour soi et indulgent pour les autres, tel est le véritable caractère du chrétien, dit-elle. Si M^{me} de La Sablière s'efforce de faire disparaître nos vices, c'est qu'elle nous croit bons encore à quelque chose, et cette confiance seule suffit pour nous rendre courage. Mais ce n'est pas sans efforts que nous atteignons le but. » Si l'insuffisance, pour être sauvé, de se confesser à l'heure de la mort, il ne serait pas vrai que la voie du salut fût si étroite et qu'il y eût si peu d'élus. — « Il ne suffit pas de s'acquiescer des devoirs communs à tous les chrétiens, il faut encore remplir ceux de sa profession et de son état. » Si elle songe au chrétien, elle n'oublie pas l'homme, on le voit, et, condamnant l'égoïsme de celui qui, sous prétexte de se consacrer tout entier à son salut, néglige ses devoirs de citoyen, elle veut que chacun se rende utile à la société. D'accord en ce point avec la vraie morale, qui impose à l'homme des devoirs envers ses semblables, elle s'élève contre les tartufes : « Le culte sans morale fait des hypocrites ou des superstitieux. »

La religion de l'auteur des *Maximes chrétiennes* est large et éclairée; elle ne flatte point, elle ne déguise pas les difficultés de la route à parcourir, loin de là; mais elle indique les moyens de les surmonter. On sent que l'auteur a participé à nos fautes. Femme et pécheresse, elle a pitié de nos faiblesses, qu'elle a elle-même éprouvées.

Quant au style de ce livre, il est simple, clair, naturel, correct. L'auteur, ne se préoccupant que de la pensée, a rencontré la forme la plus propre à la rendre sans ornements et sans détours, et semble justifier par sa part ce mot de Paul-Louis Courier, si louangeur pour les femmes d'autrefois et si sévère pour les quarante immortels : « La moindre femelle du XVIII^e siècle en eût remontré à nos académiciens. »

Cent Nouvelles nouvelles (LES), recueil de contes longtemps attribué au roi Louis XI, qui a dû céder son titre d'auteur à Antoine de La Salle. Ces *Nouvelles* servirent de passe-

temps à la cour du dauphin, retiré au château de Genappe, en Belgique, en attendant son avènement au trône. Elles répondent à ce besoin de gaieté railleuse qui caractérise notre tempérament national. Ce recueil est l'un des plus curieux monuments d'un genre de littérature éminemment français, genre charmant où ont excellé quelques-uns de nos vieux auteurs, et dont le secret a été retrouvé par Voltaire, et de nos jours par Balzac. Avant de former un livre où l'on reconnaît la trace d'une plume exercée, les *Cent Nouvelles nouvelles* furent des récits racontés à la table du dauphin par ce prince et par ses joyeux convives. On serait tenté de conclure, de quelques mots de la XXXII^e nouvelle, qu'un certain ordre présida à la composition du facétieux recueil, et que chacun des familiers de la petite cour de Genappe devait, à tour de rôle, raconter son histoire. « Afin que je ne soye seclus du très-heureux et haut mérite dû à ceux qui travaillent et labourent à l'augmentation des histoires de ce présent livre, je vous racompliray en brief une aventure nouvelle, par laquelle on me tiendra excusé d'avoir fourni la nouvelle dont j'ay naguères esté sommé (les *Dames déismées*). » Les *Novellieri* italiens soutinrent la verve des narrateurs français. Plus d'un conte de Boccace a été refait et approprié au goût du jour. Les *faceties* du Pogge, alors très-répandues, fournirent aussi un notable contingent de canevas ou de sujets. Ici le fond importe moins que la forme; ce qu'on admire chez Froissart ou chez La Fontaine, c'est le style et l'art de conter. D'ailleurs, les convives de Louis XI n'ont pas tout emprunté; ils savaient, eux aussi, improviser, dans un cadre facile une fantaisie pleine de charme. Le plus grand nombre de leurs nouvelles est effectivement original. Ce qui donne au recueil une certaine importance historique, c'est qu'il renferme, sur les mœurs et les coutumes du XV^e siècle, des particularités très-curieuses, qu'on chercherait vainement ailleurs, et, en raison même de la licence avec laquelle il est écrit, il nous initie au secret de la vie privée de nos ancêtres.

Les *Cent Nouvelles nouvelles*, dit M. Lenient, malgré les promesses de titre, roulaient sur un fonds commun, exploité depuis longtemps. Tout le moyen âge s'était égayé aux dépens des femmes friponnes, des moines coureurs et des maris trompés. Ce qu'il y a de nouveau ici, c'est l'apparition de cette prose vive, mordante et narquoise, formée déjà aux mille nuances de la raillerie et aux délicatesses du demi-mot, reproduisant dans ses allures la naïveté maligne et la douce nonchalance du fabliau. « Après avoir remarqué que la scène de ces contes se passe le plus souvent en Flandre, en Hainaut, en Brabant et dans les villes du duché de Bourgogne, patrie des principaux conteurs, M. Lenient, qui fait toujours de Louis XI l'éditeur responsable des *Cent Nouvelles nouvelles*, ajoute avec un sens parfait : « En général, les faits et les personnages de ces contes ne sortent guère des proportions bourgeoises. Là, rien de chevaleresque ni de merveilleux; aucun de ces radotages héroïques dont raffolait encore le Téméraire; point d'amants rêveurs ni de châtelines romanesques, ni de fées, ni d'enchantements. Nobles dames, bourgeois et nonnains, chevaliers, marchands, moines et paysans, se mêlent, se croisent et se dupent réciproquement. Le seigneur trompe la meunière en abusant de sa naïveté; le meunier se venge sans façon sur la châtelaine. Le berger épouse la sœur du chevalier, qui ne se montre pas trop scandalisé d'une telle union. Les sens ont plus de part que le cœur à toutes ces aventures. Le gros épicurisme bourgeois, assaisonné de médisance et de jovialité, s'étale librement dans ces récits, que l'auteur nous garantit moult plaisants à raconter en toute bonne compagnie. La bonne compagnie aurait le droit de se montrer difficile pour quelques-uns d'entre eux, tels que la *Médaille à revers*, l'*Abbesse quérie*, etc. Nous en dirons tout autant de la morale. Le cynisme et la trivialité, dont s'accommodait assez Louis XI, déparent trop souvent les grâces de la narration. »

Le principal mérite de ce livre est incontestablement son mérite littéraire, lequel est très-réel et très-remarquable. Par l'élégante clarté du langage, par la sobriété des images, par la rapide vivacité du récit, il contraste avantageusement avec certaines productions du même temps, pleines d'enflure et d'afféterie, et qu'on a beaucoup trop vantées. Ce qui caractérise surtout ce livre charmant, c'est cette inaltérable gaieté que rien n'offusque, c'est ce rire gaulois dont il semble être une des plus heureuses expressions, qui éclate à chaque page et qui conduit le lecteur, à travers les épisodes les plus bouffons, à des catastrophes parfois très-tragiques. Sous ce rapport, il convient de signaler les nouvelles XLVI et LVI, la première intitulée les *Deux mules noyées*; l'autre, la *Femme, le curé, la servante, le loup*. Pour l'entrain, la verve, le naturel et la pureté du langage, ce recueil est de beaucoup supérieur à l'*Heptaméron* de la reine de Navarre.

On ne compte pas moins de trente-deux narrateurs, sans y comprendre le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, avec son fils, le duc de Charolais, qui devint Charles le Téméraire, et le dauphin lui-même. On voit figurer sur cette liste, à côté des plus grands noms de la noblesse d'alors, tels que le connétable

Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, des hommes obscurs et sans titre : un Jean Lambin, par exemple, et un Poncelet dont l'histoire a oublié le nom, et qui étaient vraisemblablement de simples domestiques de la maison de Bourgogne.

Les *Cent Nouvelles nouvelles* ont été revues et mises en ordre par un seul écrivain. L'opinion de M. de Rieffenberg, qui attribue cet honneur au comte de Croÿ, est inadmissible; en nommant Antoine de La Salle, l'auteur du *Petit Jehan de Saintre* et des *Quinze joyes de mariage*, M. Le Roux de Lincy avance une conjecture probable, qu'il faut accepter jusqu'à preuve du contraire. Cet éditeur motive son sentiment sur des analogies littéraires qui valent plus qu'une hypothèse et même plus qu'une assertion de biographe. Les divers récits du recueil ont pris, malgré le caractère et l'aspect différent des narrateurs, une uniformité de ton, un style constamment clair et élégant, qui suppose un écrivain déjà formé.

Au reste, on est frappé de l'inégalité avec laquelle la collaboration semble avoir été répartie (le nom du narrateur de chaque nouvelle est indiqué en tête). Cette inégalité de contribution aux divertissements littéraires de la cour de Gennape pourrait faire supposer que, lors de sa dispersion, en 1461, la collection des joyeux récits dépassait de beaucoup la centaine, et que le rédacteur définitif fait un choix des meilleurs contes avant de les fixer sur le papier.

Depuis la première édition des *Cent Nouvelles nouvelles*, qui parut en 1486, trois ans après la mort de Louis XI, les réimpressions se sont fréquemment succédées, mais toutes défectueuses. Toutes fautes. M. Le Roux de Lincy a donné une excellente édition en deux volumes (Paris, 1855). Il a respecté la vieille orthographe du texte, qu'il n'a pas voulu rejoindre par un travestissement. Il suppose que le manuscrit original aura été anéanti : « Peut-être, dit-il à ce propos, quelque main pieuse aura-t-elle livré aux flammes ce monument de l'esprit et du libertinage de nos aïeux. » Une introduction est placée en tête de l'ouvrage. Les curieux trouveront, dans un tableau très-bien fait des origines et des imitations des *Cent Nouvelles nouvelles*, la preuve que, si les narrateurs de ces ingénieux récits sont allés parfois demander des inspirations à des auteurs plus anciens, ils ont, en revanche, et le plus souvent, puisé dans leur propre fonds et ouvert une mine féconde aux écrivains postérieurs.

CENT-GARDES, corps d'élite de l'armée française spécialement attaché à la personne et au service du souverain. Ils remplacent les anciens gardes de la manche, les gardes de la porte, etc. Ce corps, créé par un décret du 24 mars 1854, a été définitivement organisé par les décrets du 29 février 1856 et du 17 mars 1858. Il se compose d'un état-major et de deux compagnies. L'état-major comprend : 1 officier commandant, qui peut être indifféremment colonel, lieutenant-colonel ou chef d'escadron; 1 capitaine adjudant-major, 1 capitaine-major, 2 capitaines commandants, 2 lieutenants, 4 sous-lieutenants, 1 médecin-major, 1 aide-major, 1 vétérinaire en premier, 1 vétérinaire en second et 1 adjudant sous-officier. Les compagnies se composent, indépendamment de leurs officiers, de 2 maréchaux de logis chefs, de 2 maréchaux de logis fourriers, de 24 brigadiers, de 150 gardes, de 4 trompettes et de 8 ouvriers, maréchaux ferrants et selliers. Ce corps se recrute parmi les cavaliers des corps de troupe à cheval, tant de la ligne que de la garde impériale. Les sous-officiers et brigadiers sont admis à concourir aux emplois de gardes, à condition de faire remise de leurs galons. Ils doivent avoir au moins deux ans de présence au corps et au moins trois ans de service à faire; leur taille doit être au minimum de 1 m. 80, et ils doivent justifier d'une bonne conduite. Les brigadiers et simples gardes sont tenus de panser eux-mêmes leurs chevaux. Vingt-cinq cavaliers, tirés des cavaliers de remonte, sont attachés au corps pour faire le service d'ordonnance. Le corps des cent-gardes est placé sous l'inspection permanente du grand maréchal du palais. Ce haut dignitaire est spécialement chargé de l'administration et de la direction du service; c'est lui qui, sur la proposition du chef de corps, nomme aux grades de brigadiers ou de sous-officiers. Tout ce qui concerne les officiers : l'avancement, les permutations, les concessions de décorations, les permissions de mariage, est soumis à la décision du souverain, sur la proposition du ministre de la guerre. Dans l'ordre des préséances, le corps des cent-gardes prend la droite de tous les autres corps de l'armée. A raison de leur situation particulière, les officiers et les soldats des cent-gardes ont une solde très-élevée. En voici les chiffres : le chef de corps touche 8,000 fr., 9,000 fr. ou 10,000 fr., selon qu'il est chef d'escadron, lieutenant-colonel ou colonel; les capitaines commandants, 5,500 fr.; le capitaine-major et le capitaine adjudant-major, 5,000 fr.; les lieutenants, le médecin-major et le vétérinaire en premier, 4,000 fr.; les sous-lieutenants, l'aide-major, le vétérinaire en second, 3,500 fr.; les adjudants sous-officiers, 1,800 fr.; les maréchaux des logis chefs, 1,600 fr.; les maréchaux des logis fourriers, 1,500 fr.; les brigadiers, 1,300 fr.; les gardes et trompettes, 1,000 fr. Les ouvriers, 800 fr. Les officiers doivent, avec

leur solde, pourvoir à toutes leurs dépenses de nourriture, d'habillement et de harnachement. En campagne, il leur est alloué l'indemnité attachée à leur grade. Le chef de corps touche, en outre, pour frais de bureau, une indemnité de 2,000 fr. Cette somme doit servir à couvrir les frais de bureau du capitaine-major. Les sous-officiers promus sous-lieutenants dans le corps reçoivent une première mise de 1,500 fr. Pour les sous-officiers, brigadiers et soldats, cette première mise est de 100 fr. La solde se règle par jour. En congé, cette solde, pour tous les grades, est de moitié. Après sept ans de service, les brigadiers et sous-officiers touchent une haute paye variant de 0 fr. 15 à 0 fr. 25, et les soldats une haute paye de 0 fr. 12 à 0 fr. 20 par jour.

CENT-SUISSES, compagnie d'infanterie d'élite attachée à la personne des rois de France. Les Suisses furent introduits dans l'armée française par Jean d'Anjou, duc de Calabre, fils du roi René, qui en amena 500 aux princes révoltés contre Louis XI, au début de la guerre du Bien public (1464). Louis XI prit des Suisses à sa solde après la mort de Charles le Téméraire (1477), et, l'année suivante, on en comptait 6,000 dans son armée; mais ce n'est qu'en 1496, sous Charles VIII, qu'eut lieu la création de la compagnie des *Cent-Suisses*, dont Louis de Menton fut le premier capitaine-colonel. Elle se composait de 100 hommes, ainsi que l'indique son nom, sans compter les officiers et les sous-officiers, au nombre de plus de 20. Les Cent-Suisses étaient armés de hallebardes et vêtus d'un habit bleu à parements rouges, quand ils faisaient le service de la cour; en campagne, ils portaient le mousqueton, et leur uniforme différait peu de celui des autres gardes suisses. Licencié après la journée du 10 août 1792, rétabli par Louis XVIII en 1814, réorganisé et porté même à 310 en 1817, ce corps fut dissous définitivement à la suite de la révolution de juillet 1830.

Cent-Suisse (LE), opéra-comique en un acte, paroles de MM. Duport et Monnaï, musique de M. le prince de la Moskowa (fils aîné du maréchal Ney), représenté à l'Opéra-Comique le 7 juin 1840. Il s'agit dans cette pièce d'un soldat du régiment des Cent-Suisses, qui a endossé le domino vert de son capitaine pour s'introduire dans la salle où M^{me} de Châteauroux donne au roi un bal travesti. On a remarqué dans la partition deux quatuors et un joli duo. M. le prince de la Moskowa était bon musicien, et il a rendu à l'art musical des services réels en instituant chez lui des concerts de musique classique, où les dilettantes sérieux se sont rencontrés pendant de longues années.

CENTAINES s. f. (san-taïne — rad. cent). Nombre de cent : *Une centaine de noix*. A peu près un cent : *Il me reste à lire une centaine de pages*.

— Fam. Age de cent ans : *Dépasser la centaine*. *Je souhaite à M. le président Hénault la centaine au moins de Fontenelle*. (Volt.)

— Par ext. Nombre considérable : *Avoir des centaines de mille francs*.

Tous nos plaisirs sont faux et nos douleurs certaines; Pour un bien loi-bas, les maux sont par centaines.

FR. DE NEUFCHATEAU.

— Arithm. Troisième ordre d'unités dans chaque série : *Centaine de mille, de millions, de billions*. Se dit absolument du troisième ordre des unités simples : *Les centaines multipliées par les centaines donnent des dizaines de mille*.

— Hist. Division territoriale formant le ressort de la juridiction d'un centenaire : *Si un centenaire trouve un voleur dans une autre centaine que la sienne...* (Montesq.)

— Jurispr. *Cour des centaines*, Cour de justice anglaise dont la juridiction s'étend sur toute la centaine.

CENTAINES ou **SENTÈNE** s. f. (san-tè-ne). Techn. Brin de fil ou de soie qui sert à lier ensemble tous les fils d'un écheveau.

— Fam. *Perdre la centaine*, Ne savoir plus où l'on en est, s'embrouiller.

— Mar. Lien servant à maintenir les paquets de petits cordages.

— Homonyme. Sentène.

CENTALLO, ville du royaume d'Italie, province et à 10 kilom. N.-E. de Coni, près de la rive droite de la Grana; 5,000 hab. Ancien château, autrefois résidence des marquis de Suse.

CENTARQUE s. m. (san-tar-ke — du lat. *centum*, cent, et du gr. *arché*, commandement). Hist. Commandant de cent hommes dans la milice byzantine.

CENTAURE s. m. (san-tô-re — du gr. *kentaûr*, je pique; *tauros*, taureau). Mythol. Être fabuleux, moitié homme et moitié cheval : *Le centaure Chiron*. *Le centaure Nessus*. *Nous pouvons être de très-bons chrétiens sans croire aux centaures*. (Volt.) *Croyez-vous que le despotisme doive envelopper l'humanité et s'attacher à elle comme la tunique empoisonnée du centaure?* (L. Blanc.)

Les centaures hideux, monstres à double forme. DESAINTAUX.

— Par plaisant. Homme qui est presque toujours à cheval : *Un vrai centaure*. *Le Jockey-Club n'est pas, comme on semble le croire com-*

munément, une société de jeunes centaures, fashionables jusqu'à la ceinture et chevaux anglais à partir de là. (Th. Gaut.) Personne qui a deux aspects, deux caractères très-différents : *La femme de lettres est un être mixte, un centaure de la civilisation*. (E. Chapsus.) Adjectif. Qui a deux aspects, deux caractères très-tranchés : *Ce sont des doubleurs centaures, moitié physiques, moitié morales*. (L. Gozlan.)

— Astron. Constellation de l'hémisphère austral.

— s. f. Femelle de centaure. On dit plus souvent CENTARESSSE.

— Gramm. Quelques personnes, pour exprimer une voix forte et retentissante, disent : *Une voix de centaure*. Elles montrent ainsi une profonde ignorance de la mythologie et de l'histoire ancienne. Les centaures n'ont jamais été signalés comme ayant rien d'extraordinaire dans la voix; mais *Stentor* est un guerrier dont Homère célèbre la voix éclatante à l'égal des trompettes. On doit donc dire : *Une voix de stentor*.

— Encycl. Les Thessaliens furent les premiers, dans la Grèce, à dompter les chevaux et à s'en servir au lieu des chariots dont Erichthonius avait introduit l'usage. C'est pour cette raison qu'on les appela *cavaliers*, nom qui avait été donné à Neptune pour avoir fait sortir de terre le premier cheval d'un coup de trident, et à Bellérophon, qui avait monté le cheval Pégase. Ces cavaliers thessaliens, désirant augmenter leur force et leur adresse, se battaient contre des taureaux qu'ils perçaient de leurs flèches ou qu'ils renversaient en les prenant par les cornes. De là leur vint le nom de *perce-taureaux* (*kentein-tauros*), d'où l'on a fait *centaures*. Les poètes anciens avaient une imagination qui se plaisait à revêtir les événements les plus naturels des couleurs brillantes de la fable : les oranges étaient pour eux les pommes d'or des Hespérides; les bergères des nymphes, et les vaisseaux à voiles des dragons volants. Il ne leur fut pas difficile de faire passer des cavaliers pour des monstres moitié chevaux moitié hommes.

Voici la fable qu'ils imaginèrent à ce sujet : ils racontèrent qu'Ixion, étant devenu amoureux de Junon à la table de Jupiter, osa déclarer sa passion à cette déesse; que Jupiter offrit aux embrassements d'Ixion une nuée à laquelle il avait donné la forme de Junon, et que de ce rapprochement naquirent les *centaures*. C'était, comme la plupart des traditions mythologiques, un fait véritable qu'on avait entouré de circonstances fabuleuses : le Jupiter dont Ixion aime la femme n'était autre qu'un roi de Thessalie, qui, loin de se fâcher de son audace, prit pitié de sa passion et lui céda, non sa femme, mais une de ses filles d'honneur nommée *Néphélé* (qui en grec signifie nuée) et de laquelle naquirent une race d'hommes intrépides et de hardis cavaliers. D'autres auteurs donnent aux *centaures* une origine plus singulière encore : ils prétendent que Jupiter, véritable souverain despotique, pour qui rien n'était sacré, voulut abuser de sa fille Vénus, comme Caligula devait plus tard abuser de ses sœurs; Vénus résista, et cet effort du dieu donna naissance aux *centaures*, comme une goutte de lait tombée du sein de Junon donna naissance à la Voie lactée.

Les *centaures* déclarèrent la guerre à Piri-thois, fils d'Ixion, à qui ils réclamaient leur part dans la succession de leur père. On en vint à un accommodement, et Piri-thois les invita même à ses noces avec Hippodamie. Au milieu du festin, les *centaures*, hommes grossiers, voulurent enlever la fiancée et violer les femmes; mais Hercule, Nestor et Thésée, qui assistaient au repas, se jetèrent sur eux et en firent un grand carnage. C'est le fameux *combat des centaures et des Lapithes*, qu'Ovide a si bien décrit dans ses *Métamorphoses*, et dont on trouve si souvent la représentation sur les monuments antiques. A la suite de ce combat, les *centaures*, entièrement expulsés de la Thessalie, furent obligés d'aller se réfugier dans les montagnes d'Arcadie; mais leur caractère fier et insolent ne leur ayant pas permis de rester en repos, ils continuèrent à commettre divers brigandages et firent plusieurs courses aux environs du mont Pholoé, où Hercule les retrouva. Ce héros, allant à la chasse du sanglier d'Erymanthe, logea en passant chez le *centaure* Pholus, qui le reçut fort bien et lui donna un excellent vin. Les autres *centaures*, qui aimaient passionnément cette liqueur, accoururent dès qu'ils en eurent senti l'odeur, afin de s'en emparer et d'en faire leur profit. Les uns étaient armés de gros arbres avec leurs racines, les autres de grosses pierres, et les autres de haches; malgré cela, ils ne purent prévaloir contre Hercule et ses flèches redoutables. Le combat fut terrible et plusieurs *centaures* restèrent sur la place; Pholus leur rendit les devoirs funéraires comme à ses parents, mais une flèche arrachée du corps de l'un d'eux l'ayant blessé à la main, il mourut lui-même quelques jours après. Hercule lui fit de magnifiques funérailles, l'enterra sur la montagne appelée depuis *Pholoé*, du nom de Pholus, et se mit à la poursuite des *centaures*, dont l'intempérance avait causé la mort de son hôte. Ceux-ci, quoique montés sur d'excellents chevaux, ne purent échapper à ses flèches terribles; ils s'enfuirent jusqu'à Malée, où ils crurent trouver une retraite assurée auprès de Chiron, le

plus sage des *centaures* et le gouverneur d'Hercule. Le héros les attaqua de nouveau, sans dessein toutefois d'envelopper Chiron dans leur perte. Cependant Chiron fut blessé au genou par une flèche destinée à un autre, et, malgré tout son art dans la médecine, toute sa science des simples, il ne put guérir cette plaie que le poison des flèches d'Hercule rendait mortelle. Le héros, affligé de la mort de ce sage gouverneur, fit main basse sur le reste des *centaures* et extermina tous ceux qui tombèrent en son pouvoir. Les autres allèrent se cacher dans les cavernes du promontoire de Malée, où ils s'embarquèrent pour aller chercher fortune ailleurs.

Neptune les conduisit dans l'île des sirènes, où ils s'éteignirent et disparurent décimés par les plaisirs de la volupté. A différentes époques, plusieurs auteurs ont tenté, avec plus ou moins de succès, d'identifier les peuples fabuleux des traditions grecques, tels que les *centaures*, les Amazones, etc., avec des nations connues de l'Asie. M. de Paravey, entre autres, s'est beaucoup occupé de rechercher l'origine des *centaures*, et il croit en avoir retrouvé la trace dans des documents chinois remontant à une haute antiquité. Le *Pian-y-Tien*, ouvrage chinois qui ne traite que des nations étrangères à la Chine, parle en effet d'un peuple qu'il appelle *Ting-Ling*, nation cavalière par excellence, dans laquelle M. de Paravey voit la tige des anciens Sarmates et celle des Polonais et des Russes actuels. L'ouvrage chinois contient même un dessin représentant un homme de cette nation, et sa configuration est, en effet, assez caractéristique : il a les cheveux longs, légèrement bouclés, et ses jambes sont des jambes de cheval avec des sabots parfaitement reconnaissables. Certes, c'est là une coïncidence au moins étrange. Les *Ting-Ling*, dit le texte chinois, faisaient trente lieues par jour, habitaient les steppes du nord de l'Asie et ne gravissaient pas les montagnes. Il est impossible de méconnaître dans les *Ting-Ling* un peuple essentiellement cavalier. M. de Paravey cherche alors à nous prouver que c'est bien la même nation qui a donné naissance aux légendes grecques des *centaures*. Il tire d'abord d'assez bons arguments des données géographiques, soit chinoises, soit grecques; puis il retrouve les mêmes *Ting-Ling* dans un autre ouvrage chinois, le *Chanhay-King*, livre mythologique, auquel on assigne une antiquité de deux mille ans avant notre ère. D'autre part, il emprunte aux rapprochements philologiques des armes en faveur de son hypothèse. On sait que, chez les Grecs, le *centaure* était souvent considéré comme le type de l'intelligence et de la science : il suffira de rappeler le nom de Chiron, le savant précepteur de Castor, de Polux, de Palamède, de Thésée, père adoptif d'Esculape; or, le mot ethnique *Ting-Ling* des Chinois signifie précisément *intelligence supérieure*. Autre rapprochement très-curieux : le second mot *Ling* contient en chinois le caractère idéographique de la pluie ou des nuées; or, nous l'avons vu, les *centaures* étaient issus de l'union d'Ixion et de Néphélé, la Nuée. Peut-être cependant tous ces motifs ne sont-ils pas suffisants pour autoriser l'identification des *Ting-Ling*, des *centaures* et des Slaves; cependant nous avons cru devoir rapporter l'opinion originale de M. de Paravey, qui du reste est peut-être moins invraisemblable qu'elle ne le paraît, quand on voit que, dans les cartes japonaises, l'emplacement de la Russie actuelle porte le nom de *Kountourya*, ou pays des *centaures*, et lorsque M. de Hamnour-Purgstall, le célèbre orientaliste, fait dériver les Russes asiatiques de *Thiras* ou *Ros*, fils de Japhet, dont le nom n'est pas très-éloigné de celui de *Taures* et de *centaures*.

B.-arts. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, Plin assura avoir vu à Rome un *centaure* apporté d'Egypte et embaumé dans du miel, de la même manière que les momies. Il n'est pas douteux pour nous que le savant écrivain a été dupe de quelque supercherie. On sait que les Egyptiens étaient passés maîtres en fait de charlatanisme, et il y a tout lieu de croire qu'il ne devait pas leur être plus difficile de souder un torse humain à un corps de cheval que de fabriquer des veaux à deux têtes. Ce qu'il aurait fallu exhiber pour convaincre les incrédules, c'eût été un *centaure* vivant; or nous ne connaissons pas d'écrivain qui ait affirmé avoir vu de ses propres yeux un pareil monstre. Il paraît, au reste, que ce fut l'Egypte qui imagina ces monstres. On voit des *centaures*, moitié hommes moitié chevaux, sur divers monuments égyptiens, notamment sur une table de basalte qui est au musée de Bologne. Les artistes grecs firent subir une modification notable à la représentation de ces êtres hybrides. Un des plus anciens monuments de l'art hellénique, le fameux coffret de Cypselus, offrait, entre autres figures sculptées, des *centaures* ayant les pieds de devant semblables à ceux d'un homme. La même particularité se remarque sur une pierre gravée, publiée par Stosch et représentant *Thésée combattant contre un centaure*. Par la suite, les Grecs, comme les Egyptiens, donnèrent aux *centaures* la forme qui a été généralement adoptée depuis : un torse humain placé sur le corps d'un cheval. Un élève de Phidias sculpta des *centaures* dans les métopes du Parthénon, et Zeuxis peignit une admirable toile représentant une *centauresse allaitant ses petits*.

Des centaures se voient sur un grand nombre de monuments de l'art étrusque, vases peints, bas-reliefs en terre, etc. Winckelmann a observé que les centaures ont généralement les cheveux relevés au-dessus du front comme ceux de Jupiter. Ces monstres figurent fréquemment dans les représentations antiques du voyage de Bacchus dans l'Inde et du triomphe de ce dieu; un bas-relief du Louvre, dont le sujet est une sorte de bacchanale, nous montre des centaures ayant en croupe de petits Amours. Le *Combat des centaures et des Lapithes* a été souvent représenté dans l'antiquité et dans les temps modernes. Il formait le sujet des métopes du Parthénon, que l'on croit avoir été sculptées par Alcamène, disciple de Phidias. Quelques fragments de ces bas-reliefs, arrachés par lord Elgin du fronton qu'ils décoraient, ont été transportés au musée Britannique, dont ils sont un des trésors les plus précieux. On sait que les Athéniens, conduits par Thésée, s'étaient joints aux Lapithes, commandés par Pirithoüs, pour exterminer les centaures. Aussi, dans la plupart des métopes, l'artiste a-t-il représenté ses compatriotes vainqueurs des centaures. Ceux-ci sont armés d'énormes lances qu'ils manœuvrent des deux mains, ou soulèvent des quartiers de roche. — Le même sujet était représenté dans la frise du temple d'Apollon, construit près de Phigalie, en Arcadie, par Ictinus, l'un des architectes du Parthénon. Onze tablettes de cette frise figurent au musée Britannique. — Le *Combat des centaures et des Lapithes* paraît avoir été un des motifs de prédilection des artistes de l'antiquité. Parmi les représentations qui en ont été faites, nous citerons une composition de Rubens gravée par P. Ballin, deux autres estampes, l'une d'Etienne de Laune, l'autre de l'Italien Enea Vico, et un admirable groupe de M. Barye, exposé au Salon de 1851.

Un joli marbre de la collection Giustiniani, à Rome, figure un *Centaure foulant un tigre sous ses pieds*. M. de Clarac suppose que, dans le groupe primitif, le centaure était assailli de face par un autre tigre contre lequel il luttait, ce qui expliquerait pourquoi il ne semble pas s'occuper du tigre renversé sous ses pieds et pourquoi son torse a une attitude si énergique. Ses bras ont été brisés; sa tête, qui est intacte, a des oreilles de cheval. Ce groupe, de petite dimension, est d'un travail assez fin, mais il est loin de valoir les deux célèbres centaures du musée Capitolin. Ces deux centaures, qui sont en marbre noir (*bigio*), ont été détachés en 1736, dans la villa Adriana, par le savant cardinal Furietti, autour d'un traité sur la mosaïque (*De musivis*). Après la mort de ce prélat, ils furent achetés, avec la fameuse mosaïque des *Colombes*, par le pape Clément XIII, qui paya pour les trois objets 13,000 écus romains (71,500 fr.). Ils portent les noms d'Aristeas et de Papias, d'Aphrodisium, artistes qui florissaient, croit-on, sous le règne d'Adrien. L'un de ces centaures a la figure joyeuse et les oreilles caprines d'un faune; il tient de la main gauche un *pedum* (bâton recourbé) et élève sa main droite, qui est vide; son épauule est couverte d'une bride. L'autre centaure a les mains liées derrière le dos et retourne la tête d'un air dolent. Le musée Pio-Clémentin possède une reproduction du premier de ces centaures, et on en voit une deuxième au Louvre. Ces deux reproductions ont été trouvées dans des fouilles faites derrière l'hôpital de Saint-Jean de Latran; on suppose qu'elles servaient à l'ornement d'un palais de l'antique Rome et se faisaient pendant. Chacun de ces centaures porte en croupe un Amour ou Génie; Visconti a remarqué que ceux du Capitole avaient le dos percé d'un trou carré destiné probablement à fixer le tenon d'une petite figure semblable qui, selon Quatremère de Quincy, devait être en bronze. Le centaure du musée Pio-Clémentin tient de la main gauche un *pedum*, et comme cette sorte de bâton porte en grec le nom de *καρυφάλα* (instrument à lancer aux lièvres), l'artiste chargé de restaurer cette figure a cru pouvoir lui faire tenir un lièvre de la main droite. Cet accessoire paraît d'ailleurs, selon M. de Clarac, rentrer dans l'esprit de la composition. Quant au centaure du Louvre, reproduction de celui du Capitole qui a les mains liées derrière le dos, il porte en croupe un bambino gras, joufflu, couronné de lierre, que l'on croit être le génie de l'ivresse. L'enfant mutin allonge la main gauche pour prendre le centaure aux cheveux et s'apprête à le frapper de la main droite. Il a les reins entourés d'une espèce de ceinture qui, d'après M. de Clarac, était le *cingulum* dont se servaient les cavaliers de l'antiquité. Le centaure se retourne d'un air piteux vers son vainqueur; il a les cheveux relevés sur le haut du front, la barbe bouclée, la poitrine velue et le bout du nez tout ridé. Cette dernière particularité, qui ne se retrouve peut-être dans aucune autre statue antique, a fort intrigué les archéologues: suivant l'explication qui nous semble la plus plausible, l'artiste a voulu rappeler que le cheval, de la nature duquel participe le centaure, crisse ses naseaux lorsqu'il hennit. Le centaure du Louvre se trouvait autrefois dans la villa Borghèse, à Rome.

La représentation des *centauresse* se rencontre moins fréquemment que celle des *centaures*. Elle figure dans quelques peintures découvertes à Pompéi et sur quelques bas-reliefs; mais la seule statue de *centauresse* qui

soit connue jusqu'ici fait partie de la collection Giustiniani: cette divinité, moitié femme moitié cavale, paraît jouer avec une draperie, comme font ordinairement les néréides.

Des *centaures* figurent sur les médailles de Lesbos, de Magnésie, de Thessalonique, etc. Une médaille de Caracalla, frappée dans la colonie de la Troade, représente deux *centaures* ayant des ailes de papillon et portant un vase: les archéologues ont vu dans ces deux figures un symbole des jeux équestres.

Plusieurs artistes du moyen âge ont eu la singulière idée de placer des *centaures* dans des compositions chrétiennes. D'Agincourt a publié (*Peinture*, pl. XLIX) une miniature d'un manuscrit grec du XI^e ou du XII^e siècle, qui offre cette bizarrerie. Giotto a fait figurer aussi un centaure parmi les anges qui assistent à l'Apothéose de saint François d'Assise; le monstre paraît épouvané; M. Guénebaud s'est demandé si, par cette figure toute mythologique, l'artiste n'avait pas voulu représenter le démon effrayé de la toute-puissance des prières de saint François. On sait, du reste, que Dante, qui associe volontiers la mythologie païenne à la mythologie catholique, a parlé plusieurs fois des *centaures* dans sa *Divine comédie*. C'est à son exemple, sans doute, qu'Oragna a cru pouvoir placer une douzaine de ces monstres dans une de ses fresques du Campo-Santo de Pise, représentant une vue des cercles de l'enfer. On rencontre aussi des *centaures* sculptés sur les chapiteaux et sous les porches de quelques cathédrales. Il y en a un tenant une harpe entre ses jambes, qui est placé en manière de console sous les pieds de l'une des statues de rois qui décorent la porte latérale de l'église de Saint-Denis.

Centaure (Lé), étude publiée par Maurice de Guérin, au mois de mai 1833. Elle ne fit aucune sensation lors de son apparition; puis, quelques années plus tard, à la suite d'un article de George Sand dans la *Revue des Deux-Mondes*, elle fut portée aux nues. Ces deux jugements, l'un formulé par le silence, l'autre par un enthousiasme exagéré, n'étaient ni l'un ni l'autre conformes à l'équité. Nous allons examiner l'œuvre de Maurice de Guérin et lui assigner sa véritable place dans la littérature moderne. Le premier reproche adressé au *Centaure* fut de n'être qu'un adroit pastiche de Ballanche; ce blâme est injuste: le *Centaure* est une conception originale et propre à Maurice de Guérin. « L'auteur, dit George Sand, se répandait, se ramifiait dans la nature; il voyait la vie forte et nette qui règne sous l'écorce des chênes, et rêvait la métamorphose de Philémon et Baucis. Ces grandes organisations primitives, dont Lucrèce doute et auxquelles ajoute foi Maurice de Guérin, ces organisations en foi le génie de l'homme s'allie à la puissance animale indomptée et ne fait qu'un avec elle, ces organisations par qui la nature, à peine émergée des eaux, était parcourue, possédée, embrassée dans des courses effrénées, interminables, le fond délicieusement rêver. » Maurice de Guérin suppose le dernier des centaures interrogé au haut d'un mont, au bord de son antre, et racontant, dans sa mélancolique vieillesse, les plaisirs de ses jeunes ans à un mortel curieux, à ce diminutif de centaure qu'on appelle homme; car l'homme, à le prendre dans cette perspective fabuleuse et grandiose, ne serait qu'un centaure mis à pied. Rien n'est plus accompli et plus classique d'exécution. « Il nous révèle, écrit M. Sainte-Beuve, une nature de talent si neuve, si forte, si vaste, que le mot de *génie* semble s'y appliquer. Quelle originalité dans le sentiment de la nature, telle qu'aucun peintre ou poète ne l'a rendue à ce degré, sentiment non pas tant de détails que de l'ensemble et de l'universalité sacrée, sentiment de l'origine des choses et du principe souverain de la vie! »

Cet entretien entre le vieux centaure et Mélampe, qui l'interroge sur la sagesse, sur les secrets de sa jeunesse, nous transporte, par une fiction hardie, dans un univers primitif, au sein d'une nature jeune et luxuriante. « Jamais, dit M. Armand de Pontmartin, le sentiment mystérieux de l'âme des choses et de la vertu maternelle de la nature, jamais la poétique et sauvage jouissance qu'elle fait éprouver à qui s'y replonge et s'y abandonne éperdument, n'a été exprimée chez nous avec une telle aptitude de sœur, un tel grandiose, une précision si parfaite d'images. »

Ces diverses appréciations sont justes au fond. La vie et le caractère de Maurice de Guérin expliquent surabondamment la conception de l'œuvre qui a motivé ces jugements. C'était un rêveur profondément sensible aux beautés de la nature, dans ce qu'elles ont de plus intime et de plus pénétrant, possédant peu d'éclat et de trait, mais doux, fin, charmant, s'indignant parfois de son insuffisance à découvrir le beau et le vrai; une âme malade vouée aux mystérieuses souffrances des René, des Obermann et des Werther. Etranger à la vie active, aux mouvements politiques, concentré en lui-même, il écoutait ces voix harmonieuses de la nature qui chantaient en son âme, et s'efforçait de traduire leur concert dans une forme nouvelle, avec une originalité, non point abrupte et sauvage, mais raisonnée, voulue, dans l'expression, l'image, le contour de la phrase. Il mettait une persistance laborieuse à resserrer dans des termes

poétiques, élevés et concis des idées vastes, profondes, mystérieuses, comme ce monde primitif à demi-épanoui dont il a tracé le tableau dans son *Centaure*. Entraîné par une puissance indéfinissable vers les secrets de la nature, il cherchait moins à la décrire qu'à la comprendre. On sent, dans le *Centaure*, les tourments d'une imagination ardente, qui ne se contente pas des mots et des images, mais interroge avec ferveur les mystères de la création. Maurice de Guérin est un amant et un poète de la nature, soumis à l'influence de la religion. On l'a surnommé l'*André Chénier du panthéisme*; il tient, il est vrai, d'André Chénier, de Ballanche et de Bernardin de Saint-Pierre, mais sans les imiter. On reconnaît même dans certains morceaux les traces de son passage à la Chéniaie, près de Lamenais, dont l'esprit positif ne pouvait s'harmoniser avec les rêves de ce mélancolique enthousiaste. C'est un lakiste qui sent la nature extérieure passionnément, éperdument, s'y plonge avec hardiesse, avec une frénésie superbe, y réalise par l'imagination l'existence fabuleuse des antiques demi-dieux, et cherche à les faire revivre. Cette résurrection, il la tente avec un charme, une largeur, une puissance indicible de sentiment; mais, il faut le reconnaître, tout en partageant l'admiration de ses commentateurs, un peu trop élogieux, ce nous semble, la forme n'est pas toujours aussi parfaite qu'ils veulent bien l'affirmer; le travail de la phrase est parfois insuffisant; souvent elle traîne, s'allonge, se complique prosaïquement; il ignore ou néglige l'art de la coupe, de l'arrêter à temps. On a dit qu'en publiant le *Centaure*, un maître nouveau s'était annoncé; nous le voulons bien; mais il est difficile de juger en dernier ressort du talent d'un écrivain, lorsque son bagage littéraire ne se compose que de quelques feuilles. Tel peut produire un opuscule achevé, qui faiblirait dans la composition d'un ouvrage de longue haleine. Le défaut du style, sensible dans ces quelques pages, s'aggraverait peut-être par la longueur de l'œuvre. Nous adresserons aussi à Maurice de Guérin un reproche plus sérieux, parce qu'il s'attaque à ses idées. Le temps est passé, croyons-nous, où un écrivain était bien venu à se draper dans une orgueilleuse indifférence des choses d'ici-bas; où il pouvait, comme du haut d'un piédestal, prendre ses semblables en pitié. Que font à cette génération jeune, forte, courageuse, militante, les désillusions de ces organisations malades qui prétendent planer au-dessus de la terre, sans prendre part à nos fatigues, à nos labeurs, à nos luttes? On a trop vané ces êtres à part, ou plutôt considérés comme tels, parce qu'ils le disaient. Quels services ont-ils rendus à la société? Vivant égoïstement en eux-mêmes et pour eux-mêmes, ont-ils rempli leurs devoirs d'homme et de citoyen? Le cours de ce poète, son lit, dit Eugénie de Guérin, la sœur de l'auteur du *Centaure*, creuse dans les pentes où coulent les fleuves d'or; il n'a qu'à jaillir. Nous ne demandons pas mieux que de le reconnaître; mais où sont les terrains qu'il a fertilisés? Notre siècle, c'est un élogé à lui adresser, préfère à l'or qui brille le limon qui féconde.

CENTAURÉE s. f. (san-tô-ré — du centaure Chiron, qui était un médecin fort habile). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des carduacées, renfermant environ deux cent cinquante espèces, répandues sur toute la surface du globe: *La grande CENTAURÉE pousse des tiges droites*. (V. de Bomare.) *La CENTAURÉE musquée* est annuelle. (Bosc.)

— Nom donné improprement à des plantes fort différentes. *Centaurée bleue*, Syn. de *roque ou scutellaire*. *Centaurée jaune*, Syn. de *chlore perfoliée*. *Centaurée laineuse ou sudorifique*, Syn. de *chardon bennit*. *Grande centaurée*, Syn. de *gentiane jaune* ou *grande gentiane*. *Petite centaurée*, Syn. de *chironie ou érythre*.

— Entom. Lépidoptère nocturne, du genre des phalènes, qui a les quatre ailes blanches.

— Encycl. Bot. Les *centaurées* sont des plantes herbacées, annuelles ou vivaces, dont les fleurs sont groupées en capitules terminaux, entourés d'un involucre à plusieurs rangs de bractées imbriquées. Leur nom générique vient du centaure Chiron, auquel les traditions mythologiques attribuent la découverte des propriétés médicinales de ces plantes. Les espèces très-nombreuses (deux cent cinquante environ) que renferme ce genre ont été rangées en divers groupes, que plusieurs auteurs regardent comme autant de types génériques distincts. Le plus important est celui des *centaurées* proprement dites.

Parmi celles-ci, on distingue surtout la *centaurée officinale* ou *grande centaurée* (*centaurea centaurium*), plante vivace qui croît sur les Alpes et atteint la hauteur de 1 m. à 1 m. 50. Ses fleurs sont peu remarquables; toutefois, comme elles se succèdent pendant très-longtemps, quo d'ailleurs la plante a un port assez élégant, elle mériterait une place dans les jardins paysagers, surtout entre les rochers et au bord des ruisseaux. On ne la cultive guère que dans les jardins botaniques. Elle se multiplie très-facilement, soit de graines semées sur place, soit d'éclats de pieds; il lui faut un sol profond et substantiel. Sa racine a une saveur amère, un peu âcre et aromatique; elle a joui autrefois d'une grande réputation en médecine, comme apéritive, stomachique, su-

dorifique, tonique, vulnérinaire, etc.; on l'emploie beaucoup moins aujourd'hui.

La *centaurée des Alpes* (*centaurea alpina*) ressemble beaucoup à la précédente et possède des propriétés analogues.

La *centaurée jaccée* (*centaurea jacea*) est une plante vivace qui croît abondamment dans toute l'Europe, dans les prés secs, les bois peu épais, le long des chemins, dans les friches, etc. Tant qu'elle est en faible proportion dans les pâturages, elle ne doit pas être regardée comme nuisible, car tous les bestiaux la mangent; mais si elle est trop abondante, on doit la détruire, parce qu'elle gêne le développement des graminées; elle indique du reste que les prairies sont fatiguées de porter ces dernières plantes, qui sont fourragères par excellence. La racine de la jaccée s'emploie en médecine, comme légèrement astringente et amère, dans les maladies de la bouche et du pharynx; elle passe encore pour détersive et vulnérinaire. Sa tige et ses feuilles donnent une couleur jaunâtre, que l'art du teinturier pourrait utiliser.

La *centaurée bleuet* (*centaurea cyanus*), appelée vulgairement *bleuet* ou *bluet*, *barbeau*, *aubifoin*, *casse-lunettes*, etc., est cette jolie plante annuelle ou bisannuelle, à fleurs bleues en général, quelquefois blanches ou rosées, qu'on trouve si communément dans les moissons. Elle y est parfois tellement abondante qu'elle diminue notablement la récolte des céréales; ses graines, si elles se trouvent en grande proportion dans le blé, communiquent au pain, sinon des propriétés nuisibles, du moins une saveur amère; mais il est rare que cela arrive, soit parce que la majeure partie tombe avant la récolte, soit parce que le reste passe au travers du crible. Comme cette plante se propage très-facilement par ses graines et qu'elle croît à peu près dans tous les sols, elle devient très-nuisible et on cherche à la détruire; le meilleur moyen d'y parvenir est la culture des plantes sarclées ou mieux des plantes étouffantes, telles que le trèfle et les haricots. Les tiges et les feuilles du bleuet sont amères et astringentes; les vaches et les brebis le broutent volontiers, surtout quand la plante est jeune. Les fleurs ont aussi une légère amertume et une odeur à peine sensible; elles passent pour apéritives. On leur a attribué de grandes vertus antiophthalmiques; de là, le nom de *casse-lunettes*; mais l'eau distillée du bleuet, tant réputée autrefois, est à peu près aussi inerte que l'eau pure, et les collyres détersifs dans lesquels elle entre agissent surtout par les sels de plomb ou de zinc qui en forment la base. Les fleurs donnent une couleur bleue employée dans la miniature, et aussi dans l'art culinaire pour colorer certains mets. Enfin, l'horticulture d'agrément s'est emparée de cette plante et en a obtenu d'assez nombreuses variétés, offrant toutes les nuances du bleu, du blanc, du rouge et du violet. Elles produisent un charmant effet dans la décoration des parterres, et, en semant à diverses époques, on a des fleurs durant toute la belle saison.

La *centaurée chausse-trape* (*centaurea calitrapa*) est bisannuelle, et croît dans les champs incultes, les pâturages et au bord des chemins. Comme elle est très-épineuse, elle peut, en se multipliant outre mesure, contrarier la dépouille des bestiaux et même gêner le passage. On parvient aisément à la détruire en la coupant entre deux terres, à la pioche, pendant l'hiver. On mange, dans certains pays, sa racine, qui est assez douce, ses feuilles, dont la saveur est un peu amère, et la base des écaïles de son involucre, qui rappelle un peu le goût de l'artichaut. La plante ne convient, comme nourriture, à aucun animal domestique; mais ses graines plaisent beaucoup aux volailles, et ses fleurs jaunes, qui se succèdent pendant toute la dernière partie de la belle saison, fournissent aux abeilles des récoltes abondantes.

La *centaurée musquée*, ambrette ou fleur du Grand Seigneur (*centaurea muschata*), et la *centaurée odorante*, barbeau jaune ou emberboi (*centaurea emmerboi*), originaires de l'Orient, sont recherchées pour les jardins d'agrément, à cause de l'odeur agréable de leurs fleurs. Quelques autres espèces sont cultivées comme plantes d'ornement. On rapporte encore à ce genre la *centaurée bennite* (*centaurea benedita*), plus connue sous le nom de *chardon bennit*.

CENTAURELLE s. f. (san-tô-rè-le). Mythol. Femelle de centaure. On dit plus souvent *CENTAURESSE*.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des gentianées, tribu des chironiées, comprenant trois ou quatre espèces annuelles, qui croissent dans l'Amérique boréale.

CENTAURESSE s. f. (san-tô-rè-se). Mythol. Femelle de centaure: *Un camée de la Bibliothèque royale montre la nouvelle épouse mollement étendue sur les genoux de son époux, que traînent dans un char léger un centaure et une CENTAURESSE jouant de la lyre*. (Val. Parisot.) *Zeus osa le premier représenter une CENTAURESSE*. (Bachelet.)

Amazone aux reins forts, solide centauresse, Tu tiens par les cheveux, sans mors et sans lien, Ton cheval de titan. . . .

TH. DE DANVILLE.

Centauresse allaitant ses petits, célèbre ta-

bleau de Zeuxis. Cet ouvrage, qui a disparu depuis longtemps, comme presque tous les chefs-d'œuvre de la peinture antique, ne nous est connu que par la brillante description que Lucien en a faite dans un de ses écrits (*Zeuxis* ou *Antiochus*, § 3-7). On sait que le Samosate, qui avait commencé par être apprenti statuaire, avait pour les arts un goût très-fin. On en jugera, d'ailleurs, par la description suivante, que nous reproduisons d'après l'excellente traduction de M. Eugène Talbot. « Parmi les œuvres les plus hardies de Zeuxis, on peut citer le tableau qui représente une hippocentaure femelle (ou centauresse) allaitant deux petits qui viennent de naître. Athènes en possède aujourd'hui une copie fort exacte : l'original fut, dit-on, envoyé à Rome par Sylla, général des Romains ; mais on raconte que le vaisseau qui transportait ce tableau périt, ainsi que le tableau même, à la hauteur du cap Malée. Je vais cependant essayer de vous donner une idée de la copie que j'ai eue dernièrement sous les yeux ; non que je sois, ma foi, bon connaisseur en peinture, mais parce que j'en ai le souvenir bien présent, pour l'avoir vue à Athènes, chez un peintre. La vive admiration dont m'a frappé alors ce chef-d'œuvre m'en facilitera beaucoup maintenant la description. Sur un épais gazon est représentée la centauresse : la partie chevaline de son corps est couchée à terre, les pieds de derrière étendus ; sa partie supérieure, qui est toute féminine, est appuyée sur le coude ; ses pieds de devant ne sont point allongés comme ceux d'un animal qui repose sur le flanc, mais l'une de ses jambes, imitant le mouvement de cambrure d'une personne qui s'agenouille, a le sabot recourbé ; l'autre se dresse et s'accroche à la terre, comme font les chevaux quand ils essayent de se relever. Elle tient entre ses bras un de ses deux petits et lui donne à têter, comme une femme, en lui présentant la mamelle ; l'autre tette sa mère à la manière des poulains. Vers le haut du tableau est placé, comme en sentinelle, un hippocentaure, époux, sans doute, de la centauresse qui allaite les deux petits. Il se penche en souriant. On ne le voit pas tout entier, mais seulement à mi-corps. De la main droite il tient un lionceau, qu'il élève au-dessus de sa tête, et il semble s'amuser à faire peur aux deux enfants. Toutes les autres beautés de ce tableau, qui échappent en partie à l'œil d'un ignorant tel que moi, bien qu'elles réalisent la perfection de la peinture, je veux dire la correction exquise du dessin, l'heureuse combinaison des couleurs, les effets de saillie et d'ombre ménagés avec art, le rapport exact des parties avec l'ensemble, l'harmonie générale, je les laisse à louer aux fils des peintres, qui ont mission de les comprendre. Pour moi, j'ai surtout loué Zeuxis pour avoir déployé dans un seul sujet les trésors variés de son génie, en donnant au centaure un air terrible et sauvage, une crinière jetée avec fierté, un corps hérissé de poils, non-seulement dans la partie chevaline, mais dans celle qui est humaine. A ses larges épaules, à son regard tout à la fois riant et farouche, on reconnaît un être sauvage, nourri dans les montagnes et qu'on ne saurait apprivoiser. Tel est le centaure. La femelle ressemble à ces superbes cavales de Thessalie, qui n'ont point encore été domptées et qui n'ont pas fléchi sous l'écurier. Sa moxité supérieure est d'une belle femme, à l'exception des oreilles, qui se terminent en pointe comme celles des satyres ; mais le mélange, la fusion des deux natures, à ce point délicat où celle du cheval se perd dans celle de la femme, est ménagé par une transition si habile, par une transformation si fine, qu'elle échappe à l'œil et qu'on ne saurait voir d'intersection. Quant aux deux petits, on remarque dans leur physionomie, malgré leur tout jeune âge, je ne sais quoi de sauvage mêlé à la douceur ; et ce qu'il y a d'admirable, selon moi, c'est que leurs regards d'enfant se tournent vers le lionceau, sans qu'ils abandonnent la mamelle et sans qu'ils cessent de s'attacher à leur mère. Zeuxis, en exposant ce tableau, crut que son talent allait enlever tous les spectateurs, et, en effet, ils se récrièrent ; car que faire autre chose, à la vue d'un pareil chef-d'œuvre ? Mais ils ne louaient tous que l'étrangeté de l'invention, l'idée singulière d'un tableau traité comme on n'en avait point encore vu. Aussi Zeuxis, s'apercevant que cette nouveauté seule les occupait et ne leur faisait considérer que comme un accessoire l'art exquis des détails : « Allons, Micion, dit-il à son élève, roule cette toile et reportons-la chez nous. Ces gens-là ne louent que la bête du métier ; ils ne se soucient pas de l'essence même du beau, de ce qui fait l'art réel ; le talent de l'exécution disparaît à leurs yeux devant la singularité du motif. » Ainsi parla Zeuxis, avec un peu trop de dépit, peut-être. « Quel est celui de nos critiques d'art qui pourrait se flatter d'exprimer un jugement en termes plus fins, plus délicats, et d'avoir un sentiment aussi élevé, aussi juste du beau ? Et pourtant, Lucien se défend d'être bon connaisseur en peinture ; il se range parmi les ignorants auxquels échappent les beautés de l'exécution matérielle. Aujourd'hui, c'est par la critique d'art que débute tous les aspirants littérateurs !... Le Louvre possède deux bas-reliefs antiques où l'on voit une Centauresse allaitant son petit. Le même sujet se trouve répété sur une belle pierre gravée, que Winckelmann a publiée dans ses *Monumenti inediti* (n° 80).

CENTAURIDIE s. f. (san-tô-ri-di — de *centauree*, et du gr. *eidōs*, aspect). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, qui a quelque ressemblance avec les centaures.

CENTAURIÉ, ÉE adj. (san-tô-ri-é — rad. *centauree*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux centaures.

— s. f. pl. Section de la tribu des carduacées, ayant pour type le genre *centauree*.

CENTAURIUM s. m. (san-to-ri-omm — rad. *centauree*). Bot. Syn. des genres *CENTAUREE*, *CENTAURELLE* et *RHAPONTIC*.

CENTAUROPSIDE s. f. (san-to-ro-psi-de — de *centauree*, et du gr. *eidōs*, aspect). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des vernoniées, comprenant deux espèces, qui croissent à Madagascar.

CENTELE s. f. (san-tè-le). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, réuni aux hydrocotyles.

CENTÈMÈRE s. m. (san-té-mè-re — du gr. *kentron*, aiguillon ; *mēros*, cuisse). Entom. Genre de coléoptères tétramères, de la famille des curculionides, comprenant deux espèces de Cayenne. || On devrait dire *CENTRÈMÈRE*.

CENTENAIRE adj. (san-te-nè-re — lat. *centenarius* ; de *centum*, cent). Qui a cent ans ou plus : *Homme centenaire. Femme centenaire*.

— Par ext. Extrêmement vieux : *Des modes centenaires*.

— Substantif. Personne qui a cent ans ou plus : *Un centenaire. Une centenaire. On ne compte pas un seul oisif parmi les centenaires*. (Maquel.) *On ne voit pas un seul centenaire qui n'ait pas été marié*. (Maquel.)

— s. m. Liturg. Anniversaire qui revient de cent ans en cent ans : *Le centenaire du martyre de saint Pierre*.

— Encycl. Liturg. Dans l'Eglise romaine, tous les centièmes anniversaires du martyre de saint Pierre se célèbrent avec une bien plus grande solennité que les anniversaires ordinaires. De tous ces *centenaires*, le plus curieux, celui qui marquera le plus dans les fastes de cette Eglise, c'est le dix-huitième, qui eut lieu en 1867. A cette occasion, quelques indiscrets se demandèrent comment il se faisait que, le supplice de saint Pierre étant fixé par l'Eglise elle-même à l'année 65, on retardât ainsi de deux ans la célébration de la fête. La réponse n'était pas difficile. L'année 1867 était celle de l'Exposition universelle à Paris ; il s'agissait d'opposer les pompes religieuses au spectacle des vanités humaines, la proclamation de nouveaux saints à l'accroissement des progrès matériels, et d'affirmer, comme l'ont dit les évêques, « la puissance de l'Eglise en face de la révolution consternée ». Question de concurrence, comme on voit ; lutte entre les pompes du monde et celles de l'Eglise. La lutte a eu lieu et le résultat n'a pas été douteux. Ce n'est pas que le clergé n'ait répondu avec empressement à l'appel de son chef : 500 évêques et 18,000 prêtres étaient accourus à Rome de tous les points de la chrétienté. Leur mépris pour les pompes mondaines, pour les progrès matériels, ne les avait pas empêchés de profiter des wagons bien rembourrés, des steamers bien aménagés, fruits d'une civilisation qu'ils anathématisent chaque jour. Il est même permis de douter que, sans toutes ces commodités, on eût vu cette affluence à laquelle Rome n'était plus habituée depuis les âges de foi, tant il est vrai que Dieu sait tirer le bien du mal ! Les fêtes religieuses se composèrent : d'une grande allocution du pape, qui confirmait les principes émis cinq ans auparavant dans le *Syllabus* ; d'une réponse des évêques, adhérent sans restriction aucune aux paroles du souverain pontife ; de la canonisation de vingt-cinq nouveaux saints, et de la béatification de vingt-cinq martyrs japonais. Quant à la partie matérielle des fêtes, elle fut d'autant plus brillante que les évêques avaient apporté plus de 5 millions dans les caisses du denier de saint Pierre. On avait espéré plus, il est vrai, et cette diminution sur les chiffres précédents parut d'un fâcheux augure ; mais Rome, qui a toujours eu l'esprit humble des frères mendiants, accepte tout ce qu'on lui donne. Malgré tout, les splendeurs ordinaires de l'antique cité des Césars furent dépassées ; Saint-Pierre et sa coupole, le Forum et ses ruines, le Capitole et ses trois palais furent illuminés, et le prince Borghèse offrit une fête publique dans sa villa, qui, comme toutes les grandes propriétés de Rome, rappelle les déprédations et le népotisme des papes du xve ou du xvie siècle. Toutefois, ce n'était là que la partie accessoire de la fête ; la partie essentielle, ce fut la protestation contre l'esprit du siècle et l'affirmation de la nécessité du pouvoir temporel pour le pape. Peut-être bien que cette latitude laissée aux évêques d'aller se concerter avec le pape, d'aller proclamer à Rome des principes que l'Etat réprouve, ou approuver d'avance des bulles dont la promulgation aurait été autrefois interdite, était un signe assez évident. Ce pouvoir temporel ne paraît plus guère redoutable ; l'ancien régime, en dépit ou plutôt à cause de son étroite union avec l'Eglise, n'entendait pas que le pape prit trop d'ascendant sur les évêques ; il n'aurait pas souffert qu'ils alassent se concerter avec lui. Le prince qui signa le concordat était de la même humeur. Quoique les articles qu'il a fait rédiger soient encore en vigueur en France, on n'a empêché aucun

évêque français de se rendre à Rome. Cette tolérance, qui n'eût pas convenu lorsque le souverain pontife était encore redoutable, ne nous paraît nullement imprudente aujourd'hui, où les masses s'habituent à voir restreindre le pouvoir ecclésiastique à l'ordre spirituel. C'est, d'ailleurs, un pas vers la liberté qui, selon nous, doit être accordée à tous.

Il faut noter ici un détail bien triste, mais qui ne laisse pas d'être piquant : le climat de Rome est loin d'être salubre ; cette agglomération d'étrangers au moment des chaleurs y développa des germes de choléra, qui abrégèrent les fêtes et hâtèrent le retour des voyageurs, et les pèlerins de Rome ont failli nous empestier, comme avaient fait ceux de La Mecque. Si une semblable épidémie s'était montrée à Paris, où il y avait chaque jour un nombre de visiteurs cent fois plus considérable, le clergé n'eût pas manqué de faire intervenir le ciel, selon une habitude imprudente dont cette leçon ne le corrigera pas.

Le contraste qu'on avait recherché dans la célébration du *centenaire* se produisit complet ; mais il eut un résultat tout autre que celui qu'on avait prévu. Rome avait voulu lutter contre la civilisation moderne, et elle était restée vaincue, entourée de son clergé et de quelques dévots. Les fêtes brillantes annoncées sur les bords du Tibre, qui, en temps ordinaire, eussent pu attirer une partie de l'Europe, n'avaient guère détourné de Paris que quelques voyageurs, qui eussent, nous en convenons, produit leur effet sous les voûtes du palais des arts et de l'industrie. Tandis que 20,000 prêtres jetaient l'anathème au siècle, et regrettaient un passé qui ne doit plus revenir, rois, princes, peuples couraient à Paris acclamer le travail et le progrès. Ce jour-là, les deux camps se sont comptés ; et les amis du progrès et de la civilisation eussent pu, se servant des propres paroles de Tertullien, s'écrier avec autant de raison que les premiers chrétiens, qui, eux aussi, soutenaient la cause du progrès : « Nous remplissons tout, le forum, les tribunaux, les places publiques ; nous ne vous laissons que vos basiliques. »

— Anecdotes. Fontenelle se trouvait à l'Opéra un soir qu'il était presque *centenaire*. Un Anglais entre dans sa loge et dit : « Je suis venu exprès de Londres pour voir l'auteur de *Thésis* et *Pelée*. » Monsieur, répond finement Fontenelle, je vous en ai donné le temps.

Un homme fort naïf entendait parler d'un *centenaire* comme d'un phénomène : « Belle merveille ! s'écria-t-il, si mon grand-père n'était pas mort, il aurait à présent plus de cent dix ans. »

— Je puis devenir *centenaire*.
Disait maître corbeau, que cet espoir enflait,
A l'abbaye qu'il persérait.
L'appelant insecte éphémère.
— Qu'as-tu fait de tes jours ? qu'en feras-tu ? voyons,
Lui répondit cette utile ouvrière ;
Du miel que je produis regarde les rayons :
Ma vie est courte, mais entière ;
Elle se passe à travailler.
Qu'importe que plus tôt ou que plus tard on meure ?
Cent ans d'oïveté ne valent pas une heure
Que l'on a su bien employer.
Marquis de Fulvy.

Centenaire (Lx), roman historique et dramatique, par M. de Jouy, publié en 1833. Il est divisé en six époques : l'ancien régime, la Révolution, la République, l'Empire, la Restauration et la Grande semaine. Sous une forme dramatique et saisissante, l'auteur a cherché à faire passer devant nos yeux, sous des noms d'emprunt, les principaux acteurs des drames récents de notre histoire. Le personnage autour duquel viennent se grouper les autres est le centenaire, M. d'Albrouse, type achevé de moralité, de vertu, de fidélité et de patriotisme. Au début, nous assistons aux dégradantes orgies du Parc-aux-Cerfs, d'où M. d'Albrouse arrache sa nièce, dédaigneuse de la colère du maître. Sous la République, nous le retrouvons patriote éclairé, gémissant également sur les excès populaires et sur les fautes de l'émigration, luttant de toutes ses forces contre le zèle des ci-devant qui, attelés au char révolutionnaire, ne cherchent à se distinguer que par de lâches attaques et un faux zèle contre leurs anciens amis. Pendant la Révolution, nous l'avions vu risquer généreusement sa vie pour arracher à la mort les victimes de la fureur populaire, et combattant pour elles avec autant d'ardeur que lorsqu'il luttait pour abattre le despotisme et conquérir les droits de l'homme et la liberté. L'Empire nous le montre discutant contre Napoléon, qui l'estime, et refusant de courber le front devant le despotisme du génie. Il ne sait pas plus s'incliner sous l'autorité du sabre qu'il n'a su fléchir devant le droit divin. La Restauration s'étonne de compter au nombre de ses adversaires un homme qui n'avait jamais passé pour un partisan de Napoléon ; c'est que d'Albrouse, comme tous les grands caractères, courtise plus volontiers le malheur que la puissance. Lorsque les fautes accumulées du pouvoir vont faire rouler le trône de Charles X, ce noble cœur, qui avait refusé ses applaudissements à la royauté triomphante, accourt pour s'efforcer de conjurer par de sages conseils le péril qui la menace. Seul il a le courage de l'avertir, lorsqu'il est trop tard pour faire des

concessions, du seul parti qui lui reste à prendre, la route de l'exil. Après les glorieuses journées de 1830, nous sommes invités par d'Albrouse à une fête de famille, à la célébration des Rois. La couronne éphémère lui échoit en partage, et là, ce grand citoyen devenu centenaire, entouré du respect de tous et s'égarant au milieu de ses enfants, leur trace le portrait idéal d'un bon roi constitutionnel.

Tel est le résumé de cet ouvrage, qui eut le plus grand retentissement lors de son apparition, résumé bien succinct, car nous retranchons toute l'intrigue du roman et tous les épisodes qui font défilé devant nous les principaux acteurs du grand drame national, depuis la vieillesse de Louis XV jusqu'aux premières années du règne de Louis-Philippe. Nous nous sommes contenté d'esquisser la grande figure du centenaire, qui plane sur tout ce drame comme le génie du patriotisme éclairé. Tous les tons se trouvent réunis dans ces deux volumes, et variés suivant le caractère de chaque personnage. C'est tantôt l'ironie mordante de Voltaire, tantôt la confiante bonhomie de ce pauvre général La Fayette, qui croyait voir dans Louis-Philippe la meilleure des républiques. Le style est net, correct, élégant, parfois un peu trop académique. Le *Centenaire* est l'œuvre d'un homme de cœur et d'un bon citoyen, qui cherche à donner à l'histoire une forme nouvelle, plus émouvante et plus pathétique, afin de rendre ses leçons plus frappantes et plus profitables.

CENTÈNE s. f. (san-tè-ne). Charge de centenaire. || Vieux mot.

CENTÈNE s. m. (san-tè-ne). Mamm. Fausse orthographe généralement adoptée du mot *CENTÈTE*.

CENTENERA (Martin DEL BARCO), poète espagnol, né à Logrosan. Il fit partie, en 1573, de l'expédition entreprise par les Espagnols sur les bords du Rio de la Plata, et composa à ce sujet un poème intitulé : *Argentina, y conquista del Rio de la Plata, y Tucuman, y otros sucesos del Peru* (Lisbonne, 1602).

CENTENIER s. m. (san-te-nié — lat. *centenarius*, même sens ; de *centum*, cent). Antiq. Nom dont on s'est quelquefois servi, et qui se trouve particulièrement dans les Evangiles pour désigner les officiers romains plus connus sous le nom de *centurions*, et qui avaient cent hommes sous leurs ordres : *Le centenaire de l'Evangile*.

Un chétif *centenier* des troupes de Mysie.
CORNEILLE.

— Par anal. Commandant de cent hommes de gardes bourgeoises, dans certaines villes de France, au xvie siècle. || Commandant des troupes enrôlées par un comte, du temps de Charlemagne. || Commandant d'une compagnie d'infirmiers, sous le premier Empire.

— Jurispr. Juge d'un ordre inférieur des premiers temps de la monarchie, dont la juridiction ne s'étendait que sur cent familles et qui était subordonné au vicario. || Juge féodal, qui faisait les fonctions du ministère public dans les cours seigneuriales.

Centenier ou **Centurion** de **Capharnaüm** (Lx), tableau de Paul Véronèse, au musée de Dresde. Le centenier, agenouillé devant Jésus, le supplie de guérir son serviteur. Le Christ s'arrête sur les marches d'un portique et se retourne vers l'officier. Son beau visage, vu de profil, respire la mansuétude. Le centurion, soutenu par un soldat, a une tête très-expressive aussi et très-belle. Des disciples de Jésus, un homme obèse et un petit page de la suite de l'officier complètent la composition. Ce tableau, qui a malheureusement poussé au noir dans certaines parties, a été peint pour le duc Guillaume de Mantoue. Il décorait le palais Grimani, à Venise, en 1747, époque où il fut acheté pour l'électeur de Saxe par Zanetti et Guarienti. Paul Véronèse a représenté fréquemment la même scène, notamment dans une composition du musée de Munich : les militaires qui accompagnent et soutiennent le centenier ont de riches costumes ; le Christ tient son manteau d'une main et tend l'autre main vers le solliciteur ; au premier plan est un cheval qu'un soldat tient par la bride ; dans le fond, on aperçoit divers personnages sur un balcon. La couleur locale est assurément la chose du monde dont s'occupe le moins le Véronèse. Le musée royal de Madrid a deux toiles de ce maître sur le même sujet. Dans l'une, la plus importante, le centenier, vieillard à tête chauve et à barbe grise, ayant son épée à ses pieds et soutenu par deux soldats, tourne des regards suppliants vers le Sauveur. Celui-ci, vêtu d'une robe rose et d'un manteau vert, tend la main vers l'officier ; plusieurs de ses disciples l'accompagnent. Les têtes des divers personnages sont d'une vérité extraordinaire. Dans l'autre toile, le centurion, agenouillé et soutenu par deux soldats, présente son épée au Christ, qui allonge une main vers lui, tout en se tournant vers ses disciples. Citons encore une peinture du même artiste au musée des Etudes, à Naples (la tête de Jésus seule est bien éclairée, le reste est noir) ; un tableau de Subleyras dans la même galerie ; une estampe de Jacob Van Assen, etc.

CENTENILLE s. f. (san-te-ni-le ; 11 mil. — dimin. du lat. *cento*, lambeau, fragment, par allusion à la petitesse de l'espèce type). Bot.

Genre de plantes, de la famille des primulacées, comprenant deux espèces, dont l'une croît en Europe et l'autre dans l'Amérique du Nord.

CENTENIUS, nom de deux Romains, dont l'un, préteur en 217 av. J.-C., fut défait par Maharbal, et l'autre, placé à la tête de 8,000 hommes, fut mis en déroute par Annibal, vers l'an 212.

CENTENO (Diego), officier espagnol, né en Castille en 1505, mort en 1549. Il servit sous Pizarro au Pérou, se déclara ensuite pour Gonzale, poignarda Almagro et se mit à la tête de la province des Charcas, éprouva une longue alternative de revers et de succès et finit par mourir empoisonné.

CENTENO (Amaro), voyageur espagnol du XVI^e siècle. Après avoir parcouru plusieurs contrées de l'Orient, il publia un ouvrage intitulé : *Historia de las cosas del Oriente* (Cordoue, 1595), où l'on trouve des faits curieux sur les Tartares, sur l'Égypte et sur Jérusalem.

CENTEPOINTE s. f. (san-te-poin-te). Forme ancienne du mot COURTÉ-POINTE.

CENTÉSIMAL, **ALE** adj. (san-té-zi-mal, a-le — du lat. *centesimus*, centième). Arith. Se dit des fractions dont le dénominateur est cent, de tout rapport de nombres dans lequel cent est pris pour base : *Des fractions CENTÉSIMALES. Deux pour cent, quatre pour cent* sont des valeurs CENTÉSIMALES. (Acad.) || *Division, échelle centésimale*, Celle qui se compose de cent parties égales : *On appelle centigrade le thermomètre à échelle centésimale.* || *Degré centésimal*, Chacune des divisions d'une échelle centésimale : *Les degrés centésimaux du thermomètre centigrade.* || On dit aussi CENTÉSIMALS s. f.

CENTÉSIMATION s. f. (san-té-zi-ma-si-on — du lat. *centesimus*, centième). Exécution analogue à la décimation, mais dans laquelle on ne prend qu'un homme sur cent.

CENTÉSIME s. f. (san-té-zi-me — du lat. *centesimus*, centième). Antiq. Impôt du centième, établi par Auguste sur les ventes à l'enchère. || Intérêt de 1 pour 100 par mois que prenaient certains usuriers romains.

CENTESIMO adv. lat. (san-te-si-mo — du lat. *centesimo*, sous-entendu loco; en centième lieu). Centiesmement. On emploie cet adverbe quand on a commencé une énumération par *primo*, *secundo*, etc., mais on écrit ordinairement en abrégé : 100^e. On continue cette nomenclature en disant : *centesimo primo*, *centesimo secundo*, etc.

CENTÈTE s. m. (san-tè-te). Mamm. Nom scientifique du genre taurec.

CENT-GARDES. V. CENT.

CENTI (san-ti — du lat. *centum*, centi, cent). Préfixe qui signifie quelquefois cent, mais qui a le sens de centième dans les noms de mesures adoptés dans le système métrique. V., comme ex. du premier sens : CENTIGRADE, CENTINODE, CENTIPÈDE, et comme ex. du second : CENTIÈRE, CENTILITRE, CENTIMÈTRE, CENTISTÈRE.

CENTIÈRE s. m. (san-ti-a-re — du préf. centi, et de are). Métrol. Mesure de superficie, valant la centième partie de l'are, ou un mètre carré : *Un champ de deux hectares quatorze ares cinquante CENTIÈRES.*

CENTIBAR s. m. (san-ti-bar — du préf. centi, et de bar). Métrol. Nom donné, dans un premier projet de système métrique, à la centième partie du bar, c'est-à-dire à un poids de 10 kilogrammes.

CENTIÈME adj. num. ord. (san-ti-me — rad. cent). Qui occupe une place, un rang marqué par le nombre cent : *Le CENTIÈME numéro. La CENTIÈME année.* || Qui se trouve cent fois dans le tout : *La CENTIÈME partie d'un nombre. La CENTIÈME partie des lecteurs cherchent leur instruction, les autres leur amusement.*

— Dans les deux sens qui précèdent, le mot centième peut être multiplié par un des dix premiers, ou même des dix-neuf premiers nombres, le premier et le dixième exceptés, pour exprimer soit un rang représenté par un certain nombre de centaines, soit une partie qui se trouve de deux cents à dix-neuf cents fois dans le tout : *La deux-centième, la trois-centième, ..., la dix-neuf-centième page d'un livre. La deux-centième, la trois-centième, ..., la dix-neuf-centième partie d'un nombre.*

— Par exagération. S'emploie pour exprimer une nombreuse répétition de faits ou d'actions : *C'est la CENTIÈME fois qu'on vous avertit.*

— Fin. *Centième denier*, Ancien impôt établi sur les mutations de propriétés. || Ancien impôt établi sur les offices.

— Substantif. Personne ou objet qui occupe la centième place : *Vous êtes le CENTIÈME sur la liste. Vous êtes le CENTIÈME que je rencontre.*

— s. m. Centième partie : *Un CENTIÈME. Deux centièmes.* || Peut se multiplier par deux, trois, ..., dix-neuf, pour indiquer les parties deux, trois, ..., dix-neuf fois plus petites : *Un deux-centième. Deux trois-centièmes. Quatre dix-neuf-centièmes.*

— Encycl. Fin. *Centième denier*. Dans l'ancienne jurisprudence, ce mot s'appliquait à deux droits de nature bien différente : le premier était un droit domanial, dû à chaque mutation de propriété ou d'usufruit d'immeubles, de rentes foncières et de tout autre droit

réel ou immobilier, à l'exception toutefois des successions directes et des donations faites en ligne directe, par contrat de mariage, en faveur des enfants qui se marient. La Révolution abolit ce droit, qui d'ailleurs a été remplacé par celui d'enregistrement. Le centième denier des offices était un droit que les titulaires de certains offices devaient payer tous les ans au roi, pour que la propriété de leurs offices pût passer à leurs héritiers après leur décès. Ce droit est connu aussi sous le nom de *paulette*, en souvenir de Charles Paulet, secrétaire de Henri IV, qui l'inventa et en fut le premier fermier. L'abolition de la vénalité des offices fit disparaître un droit qui n'avait plus de raison d'être.

CENTIÈMEMENT adv. (san-ti-me-man — rad. centième). En centième lieu.

CENTIGRADE adj. (san-ti-gra-de — du lat. *centum*, cent; *gradus*, degré). Qui est divisé en cent degrés, en cent parties égales; qui appartient à une division de ce genre : *Thermomètre CENTIGRADE. Echelle CENTIGRADE. Degré CENTIGRADE.*

CENTIGRAMME s. m. (san-ti-gra-me — du préf. centi, et de gramme). Métrol. Poids. Nom donné, dans le système métrique, à un poids égal à un centième de gramme : *Cinquante CENTIGRAMMES de poudre d'or.*

CENTIGRAVE s. m. (san-ti-gra-ve — du préf. centi, et de grave). Métrol. Mot proposé comme synonyme de CENTIBAR.

CENTIGYNE adj. (san-ti-ji-ne — du lat. *centum*, cent, et du gr. *gyné*, femme). Se dit, dans le système social de Fourier, d'une association de cent ménages travaillant et vivant en commun : *L'essai du ménage CENTIGYNE est la plus belle manœuvre de casse-cou qu'on puisse imaginer en politique sociale, car elle va au but en moins de trois mois.* (Fourrier.)

CENTILITRE s. m. (san-ti-li-tre — du préf. centi, et de litre). Centième partie du litre, unité de capacité appelée litre.

CENTILOQUIUM s. m. (sain-ti-lo-kui-omm — du lat. *centum*, cent; *loqui*, parler). Philol. Recueil de cent maximes ou sentences : *Le CENTILOQUIUM d'Ali.*

CENTIMANE adj. (san-ti-ma-ne — du lat. *centum*, cent; *manus*, main). Mythol. Qui a cent mains, cent bras : *Les géants CENTIMANES.*

— Encycl. Les centimanes étaient des géants fabuleux, dans le genre des cyclopes et des titans; Hésiode en parle ainsi dans sa *Théogonie* : « La Terre et le Ciel eurent trois autres enfants énormes, terribles, qu'on ne peut nommer sans frémir, Cottus, Briarée et Gygès, orgueilleuse progéniture ! Cent bras invincibles sont suspendus à leurs larges épaules; cinquante têtes, appuyées sur un buste énorme, s'élèvent de leurs membres nerveux; leur taille est immense, leur force est extrême. » Jaloux de la puissance de ces géants, Jupiter les tenait enchaînés dans les profondeurs abîmes situés au-dessous de la terre. Ils habitaient la plage la plus éloignée de la voûte éthérée, souffrant, sur ces confins du globe, des tourments inexprimables, lorsque Jupiter les rappela près de lui, pour s'aider de leur secours dans sa lutte contre les Titans, qui lui avaient déclaré la guerre. « Un bruit horrible, dit le même poète, retentit sur la vaste étendue des mers; la terre pousse des cris perçants, le ciel ébranlé gémît, le vaste Olympe tremble sous les pas des immortels; l'horrible secousse de la marche des dieux, du choc des combattants, du heurt des rocs qu'ils lancent, pénètre jusqu'au Tartare; les dieux, les géants, les Titans s'appellent l'un l'autre; leurs cris percent la voûte éthérée, le courroux de Jupiter s'enflamme. Le maître des dieux déploie sa puissance; la foudre éclate, le tonnerre gronde, les éclairs brillent sur l'Olympe. Environnés d'une éclatante lumière, les traits lancés par le maître des dieux se précipitent sur la terre et l'enlèvent. Placés au premier rang, Cottus, Briarée, Gygès, insatiables de combats, terminent cette lutte formidable. Trois cents rochers lancés à la fois coup sur coup, par les bras nerveux des centimanes, engloutissent les Titans, abaissent leur orgueil, les précipitent dans le Tartare ténébreux, vaste prison enfoncée aussi profondément au-dessous de la terre qu'il y a de distance de la terre à la voûte éthérée. Tombant du ciel, une enclume d'airain emploierait neuf jours et neuf nuits à parcourir l'espace immense qui sépare le ciel de la terre; elle n'atteindrait la terre que dans la dixième journée; et, lancée de dessus la surface du globe dans le Tartare, elle n'y parviendrait qu'au bout du dixième jour. »

Après la défaite des Titans, les trois frères centimanes habiteront d'autres lieux. « Sur les bords du séjour formidable où les rebelles avaient été précipités, dans les fondements de l'Océan, les illustres auxiliaires du dieu qui lance la foudre, Cottus et Gygès, occupent d'immenses demeures, et Neptune aux flots retentissants, honorant le courage de Briarée, l'unit par les nœuds de l'hymen à Cymopolis, sa fille. Briarée est gendre du dieu dont le trident ébranle la terre. »

De même que les cyclopes, les centimanes sont les personnifications de phénomènes terrestres : Briarée vient de *βριάρω*, je suis fort, et de *ἄνω*, je me répands; ce mot parait désigner particulièrement ce principe si actif de

l'agitation des eaux, des révolutions sous-marines. Gygès est formé du mot *γῆ*, qui signifie terre. Cottus dérive du grec *κόττιν*, frapper avec force, avec bruit. Les trois centimanes personnifient ces forces cachées qui habitent sous la profondeur du globe, volants toujours en ébullition, et qui n'ont jamais cessé de soulever des mers, des flots, des continents entiers, masses énormes sous lesquelles ont été abattus les Titans.

Dans cette physique théogonique, Briarée est celui qu'on retrouve le plus souvent, et l'on rencontre son souvenir dans les lieux sur-tout où la configuration du sol témoigne de profondes secousses, de grands ébranlements. Avant Hercule, il avait donné son nom au détroit de Gibraltar, et c'était lui qui, par un effort violent, avait séparé la rive africaine du continent européen. De tous les séjours de Briarée, celui qui lui convenait le mieux, et celui où l'on a placé son tombeau, c'est l'Eubée, qui faisait autrefois partie de la Béotie, dont elle fut séparée par des tremblements de terre et par l'impétuosité des flots de la mer, qui y forma le détroit de l'Euripe. Tout est significatif et même profondément logique dans la mythologie des Grecs, quand on sait en pénétrer le sens. C'est ainsi qu'ils racontaient que le Soleil et Neptune étant en discussion pour la possession de Corinthe, Briarée leur avait servi de juge, donnant l'isthme à Neptune et le promontoire au Soleil. Ingénieuse fiction, qui peint bien l'admirable situation de ce promontoire qui dominait Corinthe et mettait à l'abri des flots son territoire fécondé par le soleil.

CENTIME s. m. (san-ti-me — du lat. *centum*, cent). Métrol. Centième partie du franc, unité de monnaie, dans le système métrique : *Sur les quinze CENTIMES qu'un journal se vend au public, il y en a dix pour le gouvernement.* (Gérault.)

Frivoles voyageurs, juges illégitimes, Fuyez la bouillie à baïse à soixante centimes. MÉRY.

— Par ext. Très-petite somme d'argent : *N'avez pas un CENTIME. Nous flétrissons celui qui vole un CENTIME dans la poche de son ami; s'il ne lui prend que sa femme, ce n'est rien.* (J. de Maistre.)

— Fin. *Centimes additionnels*, Surcroît d'impôt d'un centime par franc ajouté au principal du rôle, pour subvenir à certaines dépenses spéciales : *Les impôts de certaines communes atteignent et dépassent les vingt CENTIMES ADDITIONNELS que la loi a fixés pour limite.*

— Rem. Le mot centime, admis dans le système décimal des poids et mesures, n'est pas conforme aux règles de la nomenclature adoptée, il eût fallu dire *centifranc*, et nous ignorons les raisons qui ont fait rejeter cette dénomination.

— Encycl. Métrol. Le centime est la centième partie du franc, unité monétaire adoptée en France depuis la loi du 18 germinal an III (7 avril 1795). Les premiers centimes furent frappés en exécution de la loi du 3 brumaire an V (24 octobre 1796); ils étaient en cuivre rouge, à la tête de la Liberté, avec la légende *République française*; le revers énonçait la valeur de la pièce et portait, outre la date de sa fabrication, le signe indicatif de l'atelier monétaire. Il n'a été frappé, sous l'empire de cette loi, que des pièces d'un et de cinq centimes, et des décimes. Le poids était de deux grammes par centime. Le diamètre était fixé à 0 m. 031 pour le décime, 0 m. 027 pour la pièce de cinq centimes et 0 m. 018 pour le centime.

La loi du 7 germinal an XI (28 mars 1803) mentionne des pièces de cuivre de deux et de trois centimes, les premières du poids de six grammes, les autres de quatre grammes; ces espèces n'ont pas été fabriquées.

Sous le règne de Napoléon I^{er}, il a été frappé des pièces de billon de dix centimes au titre de 800 millièmes d'argent fin, en exécution de la loi du 15 septembre 1807; ces pièces, du poids de deux grammes, portaient du côté de la face un N couronné. Il n'a pas été frappé de monnaie de cuivre sous la Restauration, non plus que sous le règne de Louis-Philippe I^{er}. En 1848, on a fabriqué, à la Monnaie de Paris, certaines quantités de pièces d'un centime au même titre, du même poids et du même diamètre que celles qui furent frappées en exécution de la loi du 3 brumaire an V.

Toutes ces espèces d'ailleurs ont été démonétisées; elles ont complètement disparu de la circulation, la loi du 6 mai 1852 les ayant remplacées par des pièces d'un, de deux, de cinq et de dix centimes en bronze, du poids de 1, de 2, de 5 et de 10 grammes, et d'un diamètre de 0 m. 030 pour la pièce de dix centimes, de 0 m. 025 pour celle de cinq centimes, de 0 m. 020 pour celle de deux centimes et de 0 m. 015 pour le centime.

— Fin. *Centimes additionnels*. Soit pour augmenter les recettes du budget, soit pour subvenir aux dépenses locales des départements et des communes, soit enfin pour parer aux non-valeurs et couvrir les frais inhérents à la perception, les contributions directes ont été constamment accrues par des suppléments proportionnels, calculés au marc le franc de leur principal. Ces suppléments proportionnels prennent le nom de *centimes additionnels*. Pendant quelques années, ils ont suivi une marche tellement ascendante, que les

centimes menaçaient de se convertir en francs. Il en était surtout de l'emploi était inconnu et qui soulevaient de justes réclamations générales. De ce nombre se trouvaient les dix-sept centimes additionnels généraux, sans affectation spéciale à la contribution foncière, et que la loi du 7 août 1850 a supprimés dans le but de procurer un soulagement immédiat aux souffrances qu'éprouve depuis si longtemps la propriété immobilière.

Les centimes additionnels se divisent en centimes généraux, centimes départementaux et centimes communaux. Les lois de finances déterminent annuellement la quotité et l'affectation des centimes généraux, qui, d'une utilité commune à tout l'empire, sont imposés par le Corps législatif comme le principal même des contributions. Parmi eux figurent en première ligne les deux centimes dont l'un, mis à la disposition du ministre de l'agriculture, des travaux publics et du commerce, se distribue en secours effectifs pour les dommages causés par la grêle, l'incendie, les inondations et autres sinistres, et dont l'autre, appartenant au ministère des finances, est destiné à couvrir les remises, modérations et non-valeurs, qui, en fin d'exercice, existent sur ces contributions.

Les centimes départementaux sont votés par les conseils généraux des départements. Ces assemblées sont, par diverses lois, autorisées à voter annuellement, savoir : pour le cadastre, jusqu'à cinq centimes du principal de la contribution foncière, avec cette réserve que les fonds votés doivent être limités aux sommes nécessaires pour terminer et solder les travaux entrepris; pour l'instruction primaire, deux centimes du principal des quatre contributions directes; pour les chemins vicinaux, cinq centimes du principal des quatre contributions directes; pour dépenses ordinaires d'utilité départementale, cinq centimes sur les contributions foncière et personnelle mobilière. Pour cette dernière imposition, le département de la Corse est, par exception, autorisé à voter douze centimes. En outre, lorsque les centimes ordinaires sont insuffisants pour parer à des éventualités urgentes, les conseils généraux peuvent voter des centimes extraordinaires; mais ces impositions ne peuvent être établies qu'après avoir été autorisées par une loi.

Les communes ont aussi le droit d'ajouter cinq centimes aux rôles des contributions foncière et personnelle mobilière, pour assurer le paiement de leurs dépenses obligatoires; elles sont également autorisées à s'imposer extraordinairement pour le traitement des gardes champêtres, les bourses et les chambres de commerce, la réparation des chemins vicinaux, et enfin pour toutes les charges qui dépasseraient leurs revenus habituels. Le salaire des gardes champêtres est imposé sur la contribution foncière des propriétés immobilières de toute nature, et non pas seulement sur la contribution afférente à la propriété rurale, comme certains conseils municipaux l'avaient compris. Les conseils municipaux peuvent imposer : trois centimes sur les quatre contributions, pour l'instruction primaire; cinq centimes sur les quatre contributions, pour les chemins vicinaux. Pourtant ces derniers centimes ne doivent pas être compris dans les rôles, lorsque les communes ont déclaré que cette imposition leur était inutile. Si les ressources d'une commune sont insuffisantes pour subvenir à des travaux ou à des dépenses reconnues indispensables, il y est pourvu par le conseil municipal, qui, à cette occasion, s'adjoint les propriétaires les plus imposés. Dans le cas où le conseil municipal refuserait de voter les impositions locales jugées nécessaires, le préfet inscrirait d'office cette imposition au budget de la commune. Les centimes ainsi imposés en dehors du concours du conseil municipal sont limités, et les préfets usent avec la plus grande modération d'un droit qui appartenait auparavant au chef de l'Etat et que la loi de 1861, sur la décentralisation administrative, leur a conféré.

CENTIMÈTRE s. m. (san-ti-mè-tre — du préf. centi, et de mètre). Métrol. Centième partie du mètre, unité de longueur : *CENTIMÈTRE linéaire. CENTIMÈTRE carré. CENTIMÈTRE cube.* Dans certains brouillards, on voit à peine l'extrémité de la canne, de quatre-vingts CENTIMÈTRES à un mètre de longueur, que l'on tient à la main. (Babinet.) || Dans certaines professions, on appelle improprement centimètre un ruban ou une bande divisée en centimètres : *Le CENTIMÈTRE d'un tailleur.*

CENTINODE s. f. (san-ti-no-de — du lat. *centum*, cent; *nodus*, nœud, articulation). Bot. Syn. de RENOUÉE DES OISEAUX.

CENTIPÈDE s. m. (san-ti-pè-de — du lat. *centum*, cent; *pes*, *pedis*, pied). Entom. Nom que quelques auteurs ont donné au scolopendre et à tous les insectes qui ont de 25 à 100 paires de pattes.

CENTIPÈDE s. f. (san-ti-pède — du lat. *centum*, cent; *pes*, *pedis*, pied). Bot. Syn. de DICHOCEPHALE.

CENTISTÈRE s. m. (san-ti-stè-re — du préf. centi, et de stère). Métrol. Centième partie de la mesure de solidité appelée stère. || Peu usité.

CENT-JOURS (LES). V. CENT.

CENTLIVRE (Suzanne), femme de lettres

et auteur dramatique, née vers 1680, en Irlande, d'un gentleman du Lincolnshire, ancien partisan de Cromwell, et qui fut forcé de quitter l'Angleterre lors de la restauration de Charles II; morte à Londres en 1743. Un de ses biographes a dit, dans le style mythologique du siècle dernier : « L'Amour et les Grâces semblent avoir présidé à la naissance de l'aimable mistress Centlivre, et Minerve paraît avoir eu fort à faire, si elle veilla également sur la conduite de Suzanne, et les autres divinités de l'Olympe doivent être désagréablement surprises de voir leurs noms poétiques accolés au nom burlesque de Mme Centlivre. Suzanne perdit sa mère de bonne heure; son père se remaria et revint, lors de l'amnistie, en Angleterre, dans le Lincolnshire. Suzanne s'accorda mal avec sa belle-mère, prit, dès l'âge de douze ans, en dépit de Minerve sans doute, un parti décisif : elle quitta la maison paternelle pour s'en aller à pied à Londres, sans emporter avec elle autre chose que l'espérance. Il est rare, lorsqu'une jeune fille s'aventure ainsi sur les grandes routes, qu'elle ne rencontre pas bientôt un compagnon de voyage : Suzanne trouva Antoine Hammond, jeune et charmant garçon, fils de famille, étudiant dans un collège de l'université de Cambridge. Des confidences s'échangèrent promptement; Antoine Hammond s'intéressa beaucoup aux malheurs de cette aimable personne; il lui proposa hardiment de prendre un habit d'étudiant et de le suivre à l'université. Ces déguisements n'étaient pas rares dans les comédies anglaises, et Suzanne, qui en avait lu et qui devait en écrire, accepta la proposition sans difficulté. Antoine la présenta aux régents comme un de ses cousins. Elle passa plusieurs mois au collège de Cambridge, où elle fit de rapides progrès... dans la connaissance de la perfidie des hommes. Hammond, en effet, fatigué de ce camarade, dont ses amis avaient peut-être deviné le sexe, conseilla à Suzanne de se rendre à Londres, en lui remettant une somme d'argent assez considérable et une lettre de recommandation pour une dame. Elle partit, désolée de cette séparation. Hammond lui avait promis de la rejoindre bientôt; on ne sait s'ils se revirent, mais ce ne fut pas lui qu'elle épousa quatre ans plus tard : ce fut un neveu de sir Stephen Fox. Son mari étant mort un an après, elle se remaria avec le capitaine Carrol. Veuve encore au bout de dix-huit mois (le capitaine Carrol, très-querelleur, s'étant fait tuer en duel), elle convola en troisièmes noces. Joseph Centlivre, chef des cuisines de la reine Anne, fixa enfin cette errante destinée (1706). La perte de ses deux premiers maris n'avait pas, heureusement, altéré la sérénité et la gaieté de son caractère. Après avoir joué des tragédies, elle se mit à en composer. Sa première production en ce genre est intitulée *L'Époux parjure* (1709). Elle ne paraît pas avoir remporté de grands succès dans la tragédie; aussi se tourna-t-elle bientôt vers la comédie, encouragée par Steele, Rowe et l'arquhar, ses amis, qui présentaient son talent. Elle composa successivement : *L'Homme affaibli*, la *Merveille* ou la *Femme qui garde un secret*, *Un Coup hardi pour une femme*, la *Femme platonique*, les *Amoureux embarrassés*, le *Don cruel* ou le *Ressentiment royal*, etc., dont le théâtre anglais s'enorgueillit encore aujourd'hui. M^{re} Centlivre mourut à Londres le 1^{er} décembre 1743. Comme auteur dramatique, elle occupe une place fort honorable dans la littérature anglaise. Elle fut, sans contredit, douée d'un rare esprit d'observation; elle connaissait le monde et elle n'était pas sans lecture. On peut reprocher à ses pièces de n'être pas toujours d'accord avec le goût et la morale; mais il faut tenir compte du temps où elle écrivait et de la société au milieu de laquelle elle a vécu. A part ces défauts, qui appartiennent à son temps, c'est une femme d'un incontestable talent, et dont le théâtre comique mériterait d'être traduit. M^{re} Centlivre se montra très-attachée à la maison de Hanovre, et se rangea constamment du parti des whigs, ce qui lui valut la haine des tories.

CENTNER (Godefroid), historien allemand, né à Thorn en 1712, mort en 1774. Il fut professeur au collège de Thorn et y professa la philosophie, l'histoire et l'éloquence. Ses principaux ouvrages sont : *Historiographia, seu regulæ scribendi historiam ecclesiasticam* (1738), et deux ouvrages en allemand sur la ville de Thorn et sur les hommes remarquables qui y sont nés.

CENTO, ville du royaume d'Italie, province de 26 kilom. N. de Bologne; 4,500 hab. C'est une jolie petite ville située près de la rive gauche du Reno, sur la route de Ferrare à Bologne et sur le bord oriental du canal de son nom. Elle est défendue par d'anciennes fortifications et possède une belle église ornée de plusieurs peintures du Guerchin, peintre né à Cento.

CENTO-CAMERELLE, nom donné à deux vastes réservoirs qui recevaient les eaux des aqueducs de Misène. Ces réservoirs, connus également sous le nom de *Piscines admirabiles*, avaient été construits par Agrippa pour y rassembler les provisions d'eau douce nécessaires à la flotte qu'Auguste tenait dans le port de Misène. Les aqueducs qui amenaient l'eau dans les réservoirs étaient de marbre. La source qui les alimentait sortait d'un ro-

cher très-escarpé, formant une cataracte de l'effet le plus pittoresque.

CENTOFANTI (Sylvestre), philosophe et littérateur italien, né vers la fin du dernier siècle, près de Pise. Il débuta en 1814 par un poème en l'honneur du grand-duc de Toscane Ferdinand III, se fit connaître par divers écrits et fut appelé, en 1842, à professer l'histoire et la philosophie à l'université de Pise. Son enseignement eut un très-grand succès et lui conquit une véritable célébrité. En 1848, M. Centofanti reçut le titre de sénateur toscan, se rangea parmi les adversaires des idées démocratiques et fit partie du triumvirat établi à Pise par le parti modéré, qui était devenu réactionnaire (1849). Le grand-duc lui décerna une médaille et le nomma inspecteur général des bibliothèques de l'Etat; mais, discrédité aux yeux de la jeunesse par ces honneurs mêmes, il ne reprit pas son cours sous la restauration. Les événements qui apaisèrent les anciennes discordes, en affranchissant l'Italie, appelèrent de nouveau Centofanti à la chaire qu'il avait illustrée et au sénat italien. On attend de lui la publication de divers ouvrages dramatiques et philosophiques. Parmi ceux qu'il a publiés, nous citerons une tragédie, *Œdipe* (1830); quelques stances sur Dante; des préfaces pour la grande collection des classiques de Le Monnier, de Florence (*Vie d'Alfieri*, *Étude sur Plutarque*), et des articles de journaux réunis sous ce titre : *Essai sur les connaissances humaines*.

CENTON s. m. (san-ton — lat. *cento*; du gr. *kentron*, habit fait de morceaux, qui se rapporte lui-même à *cento*, je pisse). Antiq. rom. Couverture grossière, composée de morceaux de diverses couleurs, qui servait aux pauvres et aux paysans de manteau pendant le jour et de couverture pendant la nuit : *Des centons mouillés étaient employés à éteindre les incendies ou à amortir les coups des machines de guerre*.

— Littér. Pièce de poésie composée de vers ou de fragments de vers ou de prose empruntés à quelque auteur célèbre : *Centon de vers d'Homère, de Virgile*. Nous avons des *psaumes hébraïques* qui ne sont guère que des *centons* (formés de fragments de psaumes plus anciens). (Renan.) *Gui Patin a su faire de toutes ses notions, de ses hardiesses, de ses dictons, de ses centons, un amas très-utile et très-amusant*. (Ste-Beuve). *Raoul Fournier, dans son centon chrétien, fit chanter à Ovide les miracles du christianisme*. (Gautier.)

— *Centon de*, *Centon tiré de* : *Centon d'Homère, de Virgile*. Un *centon* composé par : *Le centon nuptial d'Ausone*.

— Par ext. Ouvrage sans originalité et qui n'est composé que de morceaux copiés ou imités : *Autrefois, c'était l'Espagne ou l'Italie qui inventait; le reste n'était que des centons grecs ou latins plus ou moins adroitement assemblés*. (Th. Gaut.) *La littérature latine n'est guère formée que de centons de la littérature grecque*. (Th. Gaut.)

— Mus. Oratorio ou opéra composé de morceaux empruntés à divers maîtres. On dit aussi *PASTICHE*.

— Encycl. Littér. Le *centon* est un ouvrage littéraire composé de vers ou de prose empruntés à un seul ou à plusieurs auteurs, coulés ensemble et disposés de manière à donner à ces lambeaux, réunis ainsi en corps d'ouvrage, un tout autre sens que celui qu'ils avaient primitivement. C'est proprement l'habit d'Arlequin, ce qu'Apulée nommait *mimi centunculus*; le latin *cento* signifie en effet, à la lettre, manteau fait de pièces d'étoffes rapportées. Le *centon*, dit Ausone, parlant du *centon* en vers, est un échafaudage poétique, construit de morceaux détachés de divers sens; on accole deux hémistiches différents pour en former un vers, ou l'on joint un vers et la moitié du suivant à la moitié d'un autre. Placer deux vers entiers de suite serait une maladresse, et trois à la file une pure niaiserie. On découpe ces lambeaux à toutes les césures admises par le vers héroïque... Former un tout de ces découpures, cela peut mériter un sourire plutôt qu'un éloge. Si une telle œuvre, aux *Sigillaria*, se vendait à l'enchère, Afranius n'en donnerait pas un zeste, et Plaute n'en offrirait pas sa pelure de grenade.

Le plus ancien *centon* qui nous ait été conservé est la *Mède* d'Hosidius Geta, tragédie formée de vers de Virgile. Deux siècles plus tard, Ausone, sur un défi de l'empereur Valentinien, composait le *Chant nuptial*. A la même époque, Proba Falconia, femme du proconsul Adelfius, faisait au contraire avec des fragments de Virgile un poème sacré, *l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*. Voici, avec l'indication des fragments empruntés à l'*Enéide* (E) et aux *Géorgiques* (G), les premiers vers du passage de ce poème, où Dieu défend à Adam et à Ève de toucher au fruit défendu :

E., II, 712.
Vos, famuli, quæ dicam, animis advertite vestris :
E., II, 21.
Est in conspectu [ramis felicitibus arbor,
G., II, 81.

E., VII, 692.
Quem neque fas igni cuiquam nec sternere ferro.

E., VIII, 608.
Religionem sacra [nunquam concessa moveri.
E., III, 700.
E., XI, 591.
Hac quicunque sacros [decerpserit arbore satius.
E., VI, 141.
E., XI, 849.
Morte luet merita [nec me sententia vertit.
E., I, 141.

Au ve siècle, Athénais, qui devint femme de l'empereur Théodose le Jeune, sous le nom d'Élia Eudoxia, fit une *Vie de Jésus-Christ* entièrement composée avec des passages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Nous ne connaissons du moyen âge qu'un *centon*; c'est un cantique d'actions de grâces fait en versets de la Bible, en l'honneur d'Anne Musnier, qui avait sauvé la vie à Henri le Libéral, comte de Champagne, vers 1175. La Renaissance, qui remit en honneur toutes les choses de l'antiquité, n'oublia pas le *centon*. Les frères Capilupi, Lelio, Camille, Hippolyte et Jules, composèrent un volume considérable de *centons*, parmi lesquels ceux qui firent le plus de bruit sont obscènes, et ont pour sujets les femmes, la syphilis, les moines. Au xviii^e siècle, on cultiva beaucoup ce triste genre de littérature. Nous citerons le *Cicero princeps*, de l'Écossais G. Bellenden (1608), formulant les règles du gouvernement monarchique à l'aide de passages de Cicéron; l'*Æneïs sacra*, d'Étienne Fleurette (1618), le *Centon christianus*, de Raoul Fournier (1644); qui se servit de fragments d'Ovide pour chanter les miracles du christianisme; le *Centon in christogoniam*, de l'Allemand Morhof (1657), fait avec du Virgile, du Stace et du Claudien; le *De bello Sicilia*, par le Modénois B. Ramazzini (1677), qui força les hémistiches de Virgile à célébrer les victoires de Duquesne et à exalter la gloire de Louis XIV.

De tous ces centons, le mieux réussi est celui par lequel Étienne de Fleurette, chanoine régulier de Saint-Victor de Paris, chante l'adoration des Mages, au moyen de coupures faites dans l'*Enéide* et dans les *Géorgiques*.

ADORATIO MAGORUM (Math., ch. II, v. 1 et seq.)

E., VI, 255.
Ecce autem, primi sub lumina solis et ortus,
E., II, 694.
Stella facem ducens multa cum luce cucurrit,
E., v, 526.
Signavitque viam [colit in regione serena.
E., VIII, 528.
E., VIII, 330.
Tum regia [credo quia est divinitus illis
G., I, 415.
Ingenuum, aut rerum fato prudentia major,
E., VII, 98.
Externi veniunt, [quæ cuique est copia, latet.
E., v, 100.
E., XI, 333.
Munera portantes, [molles sua thura Sabæ.
G., I, 37.
E., III, 464.
Dona dehinc auro gravia, [myrrhaque madentes.
E., XII, 100.
E., IX, 639.
Agnovere Dum, [regem regumque parentem.
E., VI, 765.
G., I, 418.
Mutare vias, [perfectis ordine votis :
E., III, 548.
E., VI, 16.
Insuetum per iter spatia in sua quisque recessi.
E., XII, 129.

On ne cite guère, du xviii^e siècle jusqu'à la Révolution française, qu'un *centon*, sur les querelles de la bulle *Unigenitus*. Le genre reparaît ensuite pendant quelques années, mais généralement avec plus d'esprit et de portée. Ainsi, Dupont de Nemours publie le *Plaidoyer de Lysias contre les membres des anciens comités de Salut public et de Sécurité générale* (an III, in-8°); Héron de Villefosse ajuste des passages de Cicéron, de Tite-Live, de Salluste, de Tacite, de Suétone, etc., et en forme un petit livre piquant, intitulé *Essai sur l'histoire de la Révolution française, par une société d'auteurs latins* (an VII, in-8°). M. Beuchot fit, en 1814, deux *centons* politiques; l'un a pour titre : *C.-C. Tacite, historien du roi, de Madame, de Buonaparte*, dirigé contre l'empereur déchu; l'autre, qui attaque les courtisans de la veille devenus les insulteurs du lendemain, a pour titre : *Oraison funèbre de Buonaparte prononcée au Luxembourg, au palais Bourbon et ailleurs*. Parmi ces *centons*, tout nouveaux par le but et par l'arrangement, il s'en glissa un complètement semblable aux anciens; c'est l'éloge du premier consul fait avec des passages de Virgile, par E. Jacquemard (1802).

Il n'y a guère d'autre *centon* en prose française que l'*Oraison funèbre de Buonaparte*, par M. Beuchot. Il n'en existe pas en vers français; la rime s'y oppose.

On range aussi parmi les *centons* des compositions littéraires formées de proverbes cousus les uns aux autres. Les Espagnols et les Italiens en firent, dans les trois derniers siècles, sous forme de lettres. En France, il s'en est composé un assez grand nombre depuis le xviii^e siècle. On cite principalement une mazarinade de 1652, intitulée : *Harangue en proverbes faite à la reine par un bourgeois de Pontoise*; les *Lettres en proverbes*, publiées

dans le *Pacifique*, *drolique et comique d'aveille-Matin des esprits mélancoliques*, chez Jean Tapage, demeurant chez madame Carillon (1515); la *Lettre en proverbes d'un amant à sa maîtresse*, dans le journal *la Bigarrure* (1750); le discours qu'Armand, le comédien, n'étant encore que clerc de notaire, débita sur un théâtre bourgeois : « Messieurs, mon dessein n'est pas, dans ce jour qui renouvelle l'année, de vous jeter de la poudre aux yeux, ni de vous faire croire que des vessies sont des lanternes. Je sais trop que marchand d'oignons doit se connaître en ciboules, et que vous êtes des éveillés de Poissy à qui l'on ne ferait point passer du chat pour un lièvre, parce que vous en avez vu bien d'autres et qu'on ne saurait vous en donner à garder... Si vous daignez vous mettre le cœur au ventre, nous ne vous promettons pas poires molles ni plus de beurre que de pain, et nous irons comme des corneilles qui abattent des noix. Sans tourner si longtemps autour du pot ni chercher midi à quatorze heures, d'autant plus que vous n'ignorez pas que trop gratter cuit et trop parler nuit, je me contenterai de vous prier de ne pas nous recevoir comme des chiens dans un jeu de quilles, en vous assurant que notre reconnaissance ne sera pas entre le zist et le zest, ni moitié figue moitié raisin, et que, lorsqu'il s'agira de vous faire épanouir la rate, on ne vous verra jamais n'aller que d'une fesse... »

On trouve, dans les *Anecdotes échappées à l'Observateur anglais* (1788), un autre discours en proverbes, qui a pour titre : *Sermon du révérend père Sancho*. « Mes chers frères, tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise; ces paroles sont tirées de saint Thomas Corneille, Molière et compagnie; Sganarelle à don Juan (acte V, scène III, vers 14). Cette vérité devrait faire trembler tous les pécheurs; car, enfin, Dieu est bon; mais aussi, qui aime bien châtie bien. Il ne suffit pas de dire : Je me convertirai. Ce sont des propos en l'air, autant en emporte le vent; un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras; il faut ajuster ses fûtes et ne pas s'endormir sur le rôti; on sait bien où l'on est, mais on ne sait pas où l'on va, et quelquefois l'on tombe de fièvre en chaud mal, et l'on troque son cheval borgne pour un aveugle. Au surplus, mes frères, honni soit qui mal y pense; il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre; à dégrasser un Maure on perd son temps et son savon, et l'on ne peut faire boire un âne s'il n'a soif. Mais suffit, je parle la bouche ouverte, c'est pour tout le monde, et qui se sent morveux, qu'il se mouche... Oui, mes frères, vous vous amusez à la moutarde, vous faites des châteaux en Espagne; mais prenez garde, le démon vous guette comme le chat fait la souris : il fait d'abord patte de velours; mais, quand une fois il vous tiendra dans ses griffes, il vous traitera de Turc à Maure, et alors vous aurez beau vous chatouiller pour vous faire rire et faire le bon apôtre, vous en aurez du long et du large, etc. »

Il faut citer aussi quelques couplets du *Cog-d'âne* de Collé, dont voici le refrain :

Trop parler nuit,
Trop gratter cuit,
Trop manger n'est pas sage.
A barbon gris
Jeune souris!
L'amour est de tout âge.
Enfants d'Paris, quel temps fait-il?
Il pleut la-bas, il neige ici.
Pendant la nuit
Tous chats sont gris.
Pour faire route sûre,
Si l'amour va
Cahin caha,
Ménage ta monture.
Sans aller par quatre chemins,
Car qui m'aime aime aussi mon chien.
Un fin limier
Frappe du collier
Sait, sans jamais perdre la tête,
Prendre du poil de la bête.
Moquez-vous du qu'en dira-t-on.
Tâchons de sauter le bâton,
L'occasion
Fait le larron;
Un petit mot pour rire,
Aussitôt dit,
Aussitôt pris,
Ça va comme de cire.

Pour compléter cette histoire du *centon*, nous devons rappeler ici trois comédies qui ne furent pas représentées, mais qui eurent un succès de lecture : la *Comédie de chansons* (1640), comprenant cinq actes, en fragments de chansons et refrains; l'*Inconstant vaincu*, pastorale en chansons (1661), ayant aussi cinq actes, et composée de la même façon que la précédente; la *Comédie de proverbes* (1633), en trois actes, formant un curieux recueil des proverbes de l'époque. Ce tour de force étonnant eut un grand nombre d'éditions. On l'attribue généralement à Adrien de Montluc, comte de Gramat.

En musique, le *centon* est un opéra composé d'airs extraits des œuvres de plusieurs maîtres. Dans le plain-chant, c'est un morceau de traits recueillis et arrangés pour la mélodie qu'on a en vue.

Par extension, on donne encore le nom de *centon* à un ouvrage composé de morceaux pillés chez divers auteurs.

Centon nuptial, poème composé par Ausone l'an 369 de l'ère chrétienne. Précepteur de Gratien, fils de Valentinien, l'auteur fut défilé par le père de son élève à une joute poétique, au sujet d'une noce que l'empereur avait célébrée en vers. Aussi habile courtisan que bon versificateur, ne voulant ni vaincre ni paraître vaincu, il se tira en homme d'esprit de cette difficulté. Son chant nuptial fut un travail de mémoire. Rassemblant des lambeaux de vers épars, il forma un ensemble de ces découpures, et son poème, tout entier composé de vers et d'expressions de Virgile, grâce au talent de l'arrangeur, fit, comme Ausone s'en excuse vers la fin, du timide auteur de l'*Énéide* un cynique libertin.

Après une préface en l'honneur de Valentinien, de Valence et de Gratien, l'auteur nous fait assister aux différents incidents du mariage. Le repas de noces terminé, nous voyons sortir l'épousée, puis l'époux; ils échangèrent leurs présents, écoutent un épithalame en leur honneur et se rendent dans la chambre nuptiale. Jusque-là rien de trop risqué, de trop cru. En qualité d'invités amenés par Ausone, nous n'avons fait qu'user de notre droit de présence; mais notre cicérone indiscret, familier avec les êtres de la maison, nous cache derrière un rideau de la chambre, et nous voyons se jouer sous nos yeux la comédie ordinaire. Il est trop tard pour nous retirer, et, de crainte que nous ne saisissons pas bien tous les détails de la scène érotique, Ausone nous en dépeint les différentes phases avec les termes techniques et cyniques d'un libertin qui a trop fêté Bacchus au repas de noces. Lisant sur notre figure la désapprobation de son langage ordurier, il s'excuse par une plaisanterie: « Il s'agit d'une noce; qu'on le veuille ou non, cette cérémonie-là ne se fait pas autrement. » Et d'ailleurs, dit-il à Paulus, auquel il s'adresse: « Si je parle trop librement, en revanche ma vie est pure. » On ne s'en douterait guère.

L'auteur lui-même présente son *Centon nuptial* comme un opuscule frivole et sans valeur, ni poli par le travail ni ciselé par l'étude, sans vivacité de saillie, sans maturité de réflexion. Il fait même amende honorable à la morale en jurant que, si ce poème n'eût pas été commandé, il se serait bien gardé de l'entreprendre. Ce singulier jeu d'esprit est l'œuvre d'un habile versificateur, que M. Ampère excuse ainsi: « On était l'enthousiasme au temps d'Ausone? Qu'avait-on à dire, et que chanter? » Nous ne pouvons qu'admirer le prodigieux talent d'arrangeur déployé par Ausone, puisque le *Centon nuptial* est tout entier tiré de Virgile, ce qui répond de la perfection du style. Dans ses œuvres originales, qui d'ailleurs ne sont pas licencieuses, Ausone ne brille ni par le naturel ni par l'inspiration; sa versification est dure et incorrecte; son principal mérite est d'être homme d'esprit; aussi réussit-il assez bien dans l'épigramme, cette arme de la poésie malicieuse et gamine.

Centon épistolaire (LE), recueil de lettres espagnoles attribuées à Fernan Gomez de Cidareal. C'est une collection de lettres ne sentant pas l'étude, partant d'un cœur simple, d'un homme un peu vaniteux, qui fut pendant quarante ans attaché à la personne de don Juan II, et fort instruit de tout ce qui se passait à la cour. Familier du palais, il fut par conséquent, comme Saint-Simon dans son entre-sol de Versailles, témoin de bien des intrigues, confident de bien des secrets. La charge qu'il remplissait, jointe à l'aimable facilité de son caractère, le mit en rapport avec les principaux personnages de son temps. Il entretenait avec la plupart une active correspondance, dans le but de les servir, en les tenant au courant de ce qui se faisait à la cour, quelquefois de les conseiller avec l'autorité qu'il tenait de son âge, de sa profession, de la modération de son caractère et de son zèle du bien public. Une partie de cette correspondance, comprenant cent cinq lettres écrites de 1425 à 1454, a été publiée à deux époques. La première parut avoir été imprimée en 1499, et la seconde a été préparée avec soin, en 1775, par don Eugenio Llaguno y Amirolo, secrétaire de l'Académie royale d'histoire. Un grand nombre de questions discutées dans ces lettres par cet honorable médecin et courtisan sont des plus intéressantes. De là l'extrême importance historique de ces *Letras*, où l'on voit se réfléchir les passions, le caractère et jusqu'aux plus secrets desseins de ses nobles correspondants. Un style naturel, incisif, plein de saillie, ajoute l'agrément à l'intérêt de cette correspondance, qui rappelle par plus d'un trait les *Letras* du caustique adversaire de Mazarin, Gui Patin, médecin comme Cidareal. Des doutes très-graves se sont élevés naguère sur l'authenticité de ce curieux recueil. On a remarqué que ce prétendu médecin de Jean II ne semble connu d'aucun de ses contemporains; car, malgré l'abondance de mémoires et de documents sur le règne de Jean II, il n'est nulle part question de lui; on n'a jamais découvert un seul manuscrit de ses lettres. La date de la première édition (Burgos, 1499) est contestée, et les critiques les plus compétents en matière d'imprimerie s'accordent à reconnaître qu'elle est postérieure à cette date d'au moins cinquante ans. Comment aurait-elle échappé sans cela aux investigations continues des Garibay, des Mariana, des Zurita? De tous les faits

rapportés à l'appui de cette opinion, le plus récent historien de la littérature espagnole, l'Américain Ticknor, a cru pouvoir induire, appuyé en cela par M. Adolphe de Castro, que le *Centon épistolaire*, regardé pendant deux siècles comme une autorité des plus irréfragables, n'était qu'une composition apocryphe, comme en a produit plusieurs fois le talent. N'a-t-on pas vu Pitt s'autoriser, devant la chambre des Communes, de passages tirés des *Mémoires d'un cavalier*, par Daniel de Foë? Il restait à désigner un auteur. M. Ticknor croit pouvoir attribuer la composition de l'ouvrage à don Antonio de Vera y Zuniga, ambassadeur à Venise, sous Philippe IV, qui le fit comte de la Roca. M. de Castro nomme le chroniqueur Gil Gonzales d'Avila.

CENTONAIRES s. m. (san-to-nè-re — rad. *centon*). Antiq. rom. Artisan qui fabriquait les centons: Les CENTONAIRES marchaient à la suite d'une armée avec les dendrophores, les tignaires, les dolabratres et autres ouvriers. (Complém. de l'Acad.) Officier de l'armée qui avait soin des centons.

CENTONISÉ, ÉE (san-to-ni-zé) part. pass. du v. Centoniser: Poème, opéra CENTONISÉS.

CENTONISER v. a. ou tr. (san-to-ni-zé — rad. *centon*). Composer en centons, soit en littérature, soit en musique: CENTONISER un poème, un opéra.

— Absol.: Saint Grégoire lui-même a CENTONISÉ. (L'abbé Lebeuf.)

CENTORBI, ville du royaume d'Italie, dans l'île de Sicile, province et à 25 kilom. N.-O. de Catane, au pied de l'Etna, dans le val de Demona, ch.-l. de canton; 4,500 hab. Ruines antiques. Autrefois CENTARIBE.

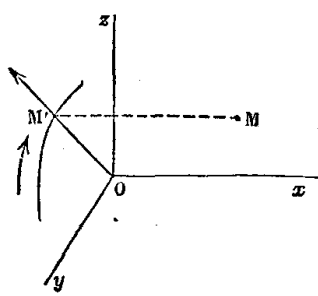
CENTORIO DEGLI ORIENTI (Ascagne), poète et historien italien, né à Rome au XVII^e siècle. Exilé de Rome, il se retira à Milan et entra dans la carrière militaire. On lui doit: *Amorose rime* (Venise, 1552); *Discorsi sopra l'arte della guerra*; *Commentary delle guerre di Transilvania* (1565); *Commentary delle cose d'Europa* (1569); *Peste di Milano del 1576 e 1577*.

CENTOTHÈQUE s. f. (san-tà-thè-ke — du gr. *kentéma*, aiguille; *théké*, gaine). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des festucées, très-voisin des paturins, et comprenant une seule espèce, qui croît dans l'Asie tropicale et en Australie.

CENTRADÉNIE s. f. (san-tra-dé-ni — du gr. *kentron*, éperon; *adén*, glande). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des mélastomacées, tribu des lavoisières, formé aux dépens des rhexies, et comprenant une seule espèce, qui croît au Mexique. Ce genre doit son nom à l'appendice glandulaire qui termine les plus petites anthères.

CENTRAGE s. m. (san-tra-je — rad. *center*). Action de déterminer le centre: Le CENTRAGE des pièces que l'on veut placer sur le tour.

— Encycl. *Centrage d'une roue*. L'établissement d'un appareil massif destiné à prendre une grande vitesse de rotation, comme une meule de moulin ou le volant d'une machine, exige un grand soin et de grandes précautions. Il faut d'abord que le centre de gravité de l'appareil soit exactement situé sur l'axe de rotation, sans quoi la force centrifuge, appliquée à ce centre de gravité, tendrait tantôt à augmenter par trop les pressions exercées sur les coussinets, tantôt à enlever le corps de ses appuis; mais il ne suffit pas que le corps soit centré au repos, il faut encore qu'il remplisse une certaine condition pour que les forces d'inertie, qui naissent du mouvement de rotation, ne produisent pas une surcharge excessive sur l'un des coussinets, tandis que l'axe tendrait à être enlevé de l'autre.



Soient Ox l'axe autour duquel le corps doit tourner, Oy et Oz deux axes de coordonnées, perpendiculaires entre eux et à Ox; considérons dans le corps un élément quelconque M, projeté en M' sur le plan yOz; soient m la masse de cet élément, r sa distance M'O à l'axe, x, y, z ses coordonnées, et v la vitesse de rotation: le mouvement étant supposé uniforme (ce qui est le cas normal dans toutes les machines), la composante tangentielle de la force d'inertie sera nulle d'elle-même; les composantes parallèles à Oy et à Oz de la force d'inertie centrifuge mv^2/r seront mv^2y/r et mv^2z/r ;

enfin, les moments de ces composantes, par rapport à l'origine, seront mv^2xy/r et mv^2xz/r .

La composition de ces forces d'inertie don-

nera donc deux forces appliquées suivant Oy et Oz, et représentées par

$$m^2\sum y \text{ et } m^2\sum z,$$

et deux couples situés dans les plans xOy et xOz, et ayant pour moments respectifs

$$m^2\sum xy \text{ et } m^2\sum xz.$$

Il faudra donc, pour que les forces d'inertie n'aient pas d'effet sur l'axe, que

$$\sum y, \sum z, \sum xy \text{ et } \sum xz$$

soient séparément nuls.

Les deux premières conditions $\sum y = 0$ et $\sum z = 0$ expriment que le centre de gravité doit être sur l'axe; mais on voit qu'il est nécessaire de satisfaire encore aux deux autres:

$$\sum xy = 0 \text{ et } \sum xz = 0.$$

Ces deux dernières conditions expriment que l'axe Oz doit être l'axe principal d'inertie du corps par rapport au point O; mais, comme ce point est quelconque, on énoncera suffisamment la condition en disant que l'axe Oz doit être principal d'inertie par rapport au centre de gravité, déjà supposé situé sur cet axe.

Pour assurer commodément dans la pratique la réalisation de cette condition, on dispose aux extrémités de deux diamètres rectangulaires de la roue quatre vis fixes faisant corps avec elle et portant chacune un petit écrou massif, que l'on peut faire avancer ou reculer dans le sens de l'axe. Un changement quelconque dans la position des écrous ne peut pas faire sortir de l'axe le centre de gravité du système; mais, en faisant mouvoir en sens contraires les deux écrous placés aux deux extrémités d'un même diamètre, on altère la somme

$$\sum xy$$

relative au plan de l'axe de ce diamètre; on peut donc rétablir par tâtonnement l'équilibre.

Cette méthode est toujours observée dans l'équilibrage des meules de moulin; on ferait bien de l'appliquer dans d'autres cas. On éviterait par là, une perte sensible de travail et des dépenses de réparation.

CENTRAL, ALE adj. (san-tral, a-le — rad. *centre*). Qui est au centre, qui constitue le centre: Point CENTRAL. Les volcans ont été rangés en deux classes essentiellement différentes: les volcans CENTRAUX et les chaînes volcaniques. (De Humboldt.) Le point CENTRAL d'où rayonne toute la vie humaine, c'est le cœur. (Le P. Félix.) Qui est situé vers le milieu d'un pays, d'un endroit: Province CENTRALE. Amérique CENTRALE. Quartier CENTRAL d'une ville.

— Par ext. Principal, qui donne l'impulsion au reste, où le reste aboutit: Administration CENTRALE. Bureau CENTRAL. Direction CENTRALE. Nous ne reconnaissons pas au pouvoir CENTRAL le droit d'intervenir dans les opérations du suffrage universel. (E. de Gir.) On peut douter qu'aux États-Unis le pouvoir CENTRAL ait assez de force pour maintenir longtemps l'union dont il est le lien. (Lamenn.)

— Fig. Capital, qui a la principale importance: Le point CENTRAL de notre esprit est une foi infinie et un éternel amour. (Tissot.) La justice est l'astre CENTRAL qui gouverne les sociétés. (Proudh.)

— Administr. *Maison centrale*, Maison dans laquelle on envoie les prisonniers de plusieurs départements. *Écoles centrales*, Écoles créées par la Convention pour l'enseignement des sciences et des lettres. A la création de l'Université, elles ont été remplacées par les lycées et les collèges. On donne aujourd'hui le nom de *centrales* aux écoles où l'on a conservé tout ce qui se rapporte à un enseignement spécial, comme l'*École centrale des arts et manufactures*. V. ART, aut. I^{er}, p. 704, col. 3.

— Géol. *Feu central*, Feu dont un grand nombre de géologues admettent l'existence au centre de la terre.

— Mathém. *Règle centrale*, Méthode au moyen de laquelle on construisait, par les intersections d'un cercle et d'une parabole, les racines des équations du troisième et du quatrième degré.

— Astr. *Eclipse centrale*, Celle dans laquelle les centres du soleil, de la terre et de la lune se trouvent sur une seule ligne droite: Toute ÉCLIPSE CENTRALE de lune est totale. Toute ÉCLIPSE CENTRALE de soleil est totale ou annulaire.

— Phys. *Force centrale*, Force qui fait qu'un corps en mouvement tend à s'approcher ou à s'éloigner d'un centre.

— Mécan. *Forces centrales*, Forces par lesquelles un corps tend vers le centre ou s'éloigne du centre de sa trajectoire, et que l'on appelle FORCES CENTRIFÈRES dans le premier cas, FORCES CENTRIFUGES dans le second.

CENTRALEMENT adv. (san-tra-le-man — rad. *central*). D'une manière centrale; au centre: Le bureau du contre-maître doit être placé CENTRALEMENT, de manière à embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de l'atelier. (Laboulaye.)

CENTRALISATEUR, TRICE adj. (san-trali-za-teur, tri-se — rad. *centraliser*). Qui centralise, qui a la centralisation pour but ou pour résultat: Système CENTRALISATEUR. Opinions CENTRALISATRICES. Le système CENTRALISATEUR est très-beau de grandeur, de simplicité et de développement; il n'y manque

qu'une chose, c'est que l'homme ne s'y appartienne plus. (Proudh.)

— Substantif. Partisan ou agent de la centralisation politique: M. Guizot, le représentant des CENTRALISATEURS de l'enseignement, est en contradiction avec la Charte, laquelle pose en principe la liberté. (Proudh.)

CENTRALISATION s. f. (san-tra-li-za-si-on — rad. *centraliser*). Action de centraliser, de réunir en un centre commun d'action ou d'autorité: CENTRALISATION politique. CENTRALISATION administrative. Avec la CENTRALISATION, vous avez l'apoplexie au centre et la paralysie aux extrémités. (Lamenn.) Autant la CENTRALISATION politique est nécessaire, autant la CENTRALISATION administrative est haïssable. (L. Blanc.) Le jour où il avait cessé d'être nécessaire que la France fût un soldat, l'excès de la CENTRALISATION était devenu pour la nation une cause d'énervement. (L. Blanc.) Poussée au point où elle est, la CENTRALISATION détruit toute vie propre dans les localités. (Mich. Chev.) Une CENTRALISATION excessive est éminemment contraire à la liberté. (Mich. Chev.) La CENTRALISATION est le monopole, et le monopole est le despotisme. (Capo de Feuillide.) Certes, la CENTRALISATION politique a des avantages que je ne méconnais pas, mais qui coûtent cher. (Proudh.) Les frais généraux du gouvernement progressent en raison directe et géométrique de la CENTRALISATION. (Proudh.) La corruption est l'âme de la CENTRALISATION. (Proudh.) La fusion ou CENTRALISATION, c'est l'aneantissement des nationalités particulières. (Proudh.) La CENTRALISATION réussit sans peine à imprimer une allure régulière aux affaires courantes, à régler sagement les détails de la police sociale. (De Tocqueville.) La CENTRALISATION entretient dans le corps social une sorte de somnolence administrative que les administrateurs ont coutume d'appeler le bon ordre et la tranquillité publique. (De Tocqueville.) CENTRALISATION et socialisme sont des produits du même sol; ils sont relativement l'un à l'autre ce que le fruit cultivé est au sauvageon. (De Tocqueville.) Telle qu'elle existe, la CENTRALISATION est un faisceau rompu; c'est une gerbe qui n'a pas de lien. (E. de Gir.) S'il était vrai que la presse fût une puissance, elle ne le serait que par la CENTRALISATION. (E. de Gir.) Les excès de la CENTRALISATION ont été poussés si loin qu'on a senti la nécessité d'y porter remède. (E. Laboulaye.)

— Antonyme. Décentralisation.

— Encycl. Politique. On désigne par le nom de *centralisation* la hiérarchie des pouvoirs administratifs concentrés dans une même main. Ces pouvoirs n'ont pas d'initiative ni d'autorité propre; ils n'agissent que sous l'impulsion partie du centre où ils puisent toute leur force; c'est là le caractère spécial de la centralisation. M. Vivien la définit ainsi: « Des lois qui attribuent au gouvernement même de l'État une autorité générale, qui lui donnent le droit d'étendre son bras sur les diverses fractions du pays, de se substituer plus ou moins aux pouvoirs locaux, de s'interposer dans l'exercice des facultés individuelles, et qui soumettent la nation à une direction unique, partant du centre et rayonnant jusqu'aux extrémités les plus reculées: voilà ce qui fait la centralisation. Pour emprunter une comparaison appliquée à une Société célèbre organisée sur ce principe, la centralisation est une épée dont la poignée est dans la capitale et la pointe dans le reste de l'État. »

Par extension, on dit la *centralisation* politique, la *centralisation* religieuse, la *centralisation* judiciaire, la *centralisation* intellectuelle; mais le mot, dans sa signification propre, s'applique particulièrement à la *centralisation* administrative, et il est pris presque toujours dans le sens d'une certaine exagération du système qui substitue l'initiative du gouvernement central à l'initiative locale et à l'initiative individuelle.

Dans les pays où les pouvoirs locaux ont une grande latitude d'action, où ils relèvent de l'élection et sont responsables vis-à-vis de leurs mandants, la *centralisation* n'existe pas, à proprement parler. Les pays centralisés sont ceux où, comme en France, les agents administratifs à tous les degrés sont nommés par le pouvoir central, ne peuvent agir que sous sa direction et ne sont responsables que devant lui. La France est la terre classique de la centralisation: si la chose est ancienne et se retrouve plus ou moins dans tous les pays civilisés, c'est en France et en vue de l'administration française que le mot a été créé, et il n'est vraiment en usage que depuis la Restauration. Son acception doit donc être restreinte autant que possible au sens particulier en vue duquel il a été inventé pour désigner un état de choses particulier. L'intérêt d'une définition précise est d'autant plus grand, que la centralisation a été et est encore l'objet des discussions les plus vives et les plus importantes par les questions capitales qu'elle soulève: c'est sur ce terrain que semblent s'être donné rendez-vous, dans ces derniers temps, les amis et les adversaires de la liberté politique.

La question de la centralisation, dit M. Odilon Barrot, n'a commencé à être sérieusement traitée qu'après l'expérience, bien cruellement achetée, de la Convention et de l'Empire, et lorsque la France, entrant enfin dans un régime de libre discussion, a pu se demander

pourquoi des droits si pompeusement proclamés, si solennellement jurés, avaient été si souvent et si facilement violés. C'est alors que des hommes d'opinions et de situations diverses, MM. de Villèle, Corbières, Benjamin Constant, Chateaubriand, Royer-Collard, recherchèrent sérieusement la cause de cette absence de toute garantie efficace pour les droits de l'individu, et, trouvant cette cause dans une *centralisation* excessive que tous les régimes antérieurs avaient fondée et étendue successivement, commencèrent à signaler les dangers de cette *centralisation*.

La question se trouve posée en des termes particulièrement saisissants dans un discours célèbre, prononcé en 1822 à la Chambre des députés par Royer-Collard : « De la société en poussière, dit-il, est sortie la *centralisation*; il ne faut pas chercher ailleurs son origine. La *centralisation* n'est pas arrivée, comme tant d'autres doctrines non moins pernicieuses, le front levé, avec l'autorité d'un principe : elle a pénétré modestement comme une conséquence, une nécessité. En effet, là où il n'y a point de magistrats indépendants, il n'y a que des délégués du pouvoir. C'est ainsi que nous sommes devenus un peuple d'administrés, sous la main de fonctionnaires irresponsables, centralisés eux-mêmes dans la main du pouvoir dont ils sont les ministres... La société, si riche autrefois de magistrats populaires, n'en a plus un seul. Elle est centralisée. Son administration tout entière a passé dans le gouvernement. Pas un détail ne lui a échappé. Ce sont les délégués de la souveraineté qui nettoient nos rues et qui allument nos réverbères. » Royer-Collard est dans l'erreur quant à la génération des faits, et nous démontrerons que la Révolution n'a fait en cela que laisser la France telle qu'elle l'avait trouvée. La Révolution, dont le but était la liberté sous toutes ses formes, ne pouvait vouloir et n'a pas voulu le despotisme administratif. La *centralisation* ne fut qu'un expédient de 1793. « Le système de *centralisation*, dit M. P. Lanfrey, est aussi antipathique aux instincts de la Révolution que contradictoire à sa logique. Elle ne le repose pas seulement comme funeste, mais comme injuste, car une *centralisation* extrême ne s'achète que par le sacrifice d'un droit. Elle ne l'a subi qu'à contre-cœur et sous le coup des plus terribles nécessités, lorsque les complications les plus alarmantes, se coalisant dans son propre sein avec les dangers qui la menaçaient sur les frontières, la forcèrent de recourir à ce suprême effort de contraction sur elle-même, et même alors elle protesta par la voix de la Gironde contre ce système désespéré, qui ne la sauva qu'en tuant ce qu'elle avait de meilleur en elle. Elle ne l'accepta que l'épée de l'étranger et le poignard des conspirateurs sur la gorge, comme un expédient, comme un état transitoire, jamais comme un principe. Plus tard, la *centralisation* n'a été conservée que contre elle, souvent par ses ennemis, plus souvent encore par ses amis, qui ont vu en elle un instrument de gouvernement d'une incomparable facilité, et l'ont adopté sans s'aviser combien les peuples le payent cher. »

Toutefois, les paroles de Royer-Collard iniquent, avec une force qui n'a guère été dépassée, les principaux griefs à articuler contre la *centralisation*.

Si les attaques de Royer-Collard ont été souvent reprises et souvent développées, la *centralisation* a trouvé aussi des apologistes. Ceux-ci ont entrepris de lui donner l'autorité d'un principe, et, prenant au mot l'appréciation historique de Royer-Collard, ils en ont rapporté tout l'honneur au régime qui a précédé l'Empire, et l'ont volontiers confondue avec l'unité politique. « La *centralisation*, dit M. de Cormenin, n'est qu'un moyen dont l'unité est le but. »

Il y a là un abus de mots, que nous avons signalé déjà et qui sert à entretenir une fautive confusion dans les idées. « La *centralisation*, remarque à ce propos M. de Tocqueville, est un mot que l'on répète sans cesse de nos jours et dont personne ne cherche à préciser le sens. Il existe cependant deux espèces de *centralisation* bien distinctes et qu'il importe de bien connaître. Certains intérêts sont communs à toutes les parties de la nation, tels que la formation des lois générales et les rapports du peuple avec les étrangers. D'autres intérêts sont spéciaux à certaines parties de la nation, tels, par exemple, que les entreprises communales. Concentrer dans un même lieu et dans une même main le pouvoir de diriger les premiers, c'est fonder ce que j'appellerai une *centralisation* gouvernementale. Concentrer dans la même main le pouvoir de diriger les seconds, c'est fonder ce que j'appellerai une *centralisation* administrative. Il est des points sur lesquels ces diverses espèces de *centralisation* viennent se confondre; mais, en prenant dans leur ensemble les objets qui tombent particulièrement dans le domaine de chacune d'elles, on parvient aisément à les distinguer. »

La même distinction est faite judicieusement par M. Louis Blanc, partisan déclaré d'une forte *centralisation*, mais d'une *centralisation* politique. « C'est justement, dit-il, parce que l'unité est de tous les intérêts de la France le plus incontestable et le plus sérieux, qu'il importe de combattre la confusion d'idées qui, à cet égard, s'est introduite depuis longtemps dans les esprits. Il y a la cen-

tralisation vraie, il y a la *centralisation* fautive. Il y a l'unité, il y a l'étouffement... La *centralisation* administrative est aussi funeste que la *centralisation* politique est féconde. La démocratie ne peut rendre, suivant nous, les peuples heureux et forts que par le jeu et la combinaison de ces deux principes : la *centralisation* politique, c'est-à-dire la concentration au même lieu et dans les mêmes mains du pouvoir de diriger les intérêts communs à toutes les parties d'une nation, et la *décentralisation* administrative, c'est-à-dire la liberté laissée aux intérêts purement spéciaux de se développer suivant la loi des mœurs, des habitudes ou des convenances locales... Il ne faut pas s'y méprendre, si l'unité politique, c'est la force, l'unité administrative, c'est le despotisme. »

On voit combien la question de la *centralisation*, ainsi dégagée de tous malentendus et de toutes confusions, est étroitement unie à la question de la liberté.

Tous les arguments des apologistes du système, même poussés à l'excès, se résument dans ce mot de M. Dupont-White : « De quelle façon qu'il soit constitué, l'Etat vaut mieux que les individus. »

De même, tous les arguments des partisans de l'initiative individuelle se trouvent résumés dans le principe anglais du *self-government*, ainsi exposé par M. Stuart Mill, dans son beau livre de la *Liberté* : « La chose à faire sera probablement mieux faite par les individus que par le gouvernement; et même, quoique la moyenne des individus ne puisse pas faire aussi bien une chose donnée que les fonctionnaires du gouvernement, il est désirable néanmoins que cette chose soit faite par les individus plutôt que par le gouvernement, parce que c'est toujours un mal d'augmenter la puissance de celui-ci sans nécessité, et que cette puissance doit tendre de plus en plus à s'effacer devant la force croissante de l'initiative individuelle. » — « Les progrès du gouvernement, dit M. Dunoyer, consistent surtout dans la substitution graduelle de l'activité de la société à celle de l'administration. » M. Odilon Barot s'exprime ainsi de son côté : « Deux institutions sont en présence sur la scène du monde, dont l'une procède par l'action concentrée d'un pouvoir qui absorbe toutes les forces individuelles, dont l'autre progresse par l'effort libre et spontané de l'individu. »

Cette exposition générale suffit déjà pour bien faire comprendre de quelle nature est le problème de la *centralisation*. Mais la question, vu son caractère qui en fait une des plus graves de la politique contemporaine, mérite d'être traitée avec des développements spéciaux dans une œuvre telle que le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*.

Pour procéder avec clarté et avec méthode, nous allons revenir successivement sur les principaux arguments émis de part et d'autre.

1^o La *centralisation* a été l'instrument de toutes les grandes choses qui se sont accomplies en France. M. de Cormenin a peint ce puissant mécanisme dans une phrase énergique : « Au même instant le gouvernement veut, le ministre ordonne, le préfet transmet, le maire exécute, les régiments s'ébranlent, les flottes s'avancent, le tocsin sonne, le canon gronde, et la France est debout. »

La *centralisation*, répond le parti adverse, est la formule la plus parfaite du despotisme. Tout le génie de la *centralisation* est contenu dans le mot fameux de Louis XIV : « L'Etat, c'est moi. » Napoléon I^{er}, lequel, dit M. de Cormenin, « si la *centralisation* n'eût pas existé, l'eût inventée, » a reproduit ce mot en le commentant d'une façon significative : « N'allez pas croire, disait-il au Corps législatif, que ce soit vous qui représentiez la grande nation. Non, ce n'est pas vous : c'est l'armée qui m'obéit, c'est le sénat qui m'appartient, c'est le conseil d'Etat que je préside, c'est moi : je suis la France. » Qu'avec un aussi puissant instrument on puisse accomplir de grandes choses, cela est incontestable; mais n'est-il pas permis de douter que la liberté puisse s'accommoder sans danger d'un régime qui est aussi propice au pouvoir absolu? Et M. de Cormenin en fait l'avoué : « Peut-être la *centralisation* ne s'accorde-t-elle pas toujours très-parfaitement avec la liberté, mais elle s'accorde avec l'indépendance, qui passe avant la liberté. »

Si c'est là ce qui a fait la principale force de la *centralisation* dans le passé, on ne peut se dissimuler que ce ne soit aussi ce qui fera sa principale faiblesse dans l'avenir. Maintenant que, par un développement plus grand de la solidarité économique, l'indépendance des peuples est moins menacée, ceux-ci s'habituent à faire marcher de front la liberté et l'indépendance; d'autant plus que, tout bien pesé, la liberté est encore la meilleure sauvegarde de l'indépendance, et l'indépendance sans la liberté n'a qu'une valeur fort médiocrement appréciable.

C'est précisément dans cette difficulté de concilier le système avec la liberté politique qu'est tout le problème de la *centralisation*. Il a été posé par M. Guizot à la Chambre des députés en 1844, en des termes d'une très-grande netteté et qui se recommandent aux méditations de tous les hommes d'Etat et de tous les penseurs : « Concilier une grande organisation administrative, générale, régulière, centralisée, avec un régime de liberté politique, disait l'éminent orateur, c'est là un problème

difficile, car il n'a jamais été résolu. Le monde a vu de grandes administrations, des organisations administratives très-complètes, très-régulières, très-hiérarchiques; elles ont eu lieu dans des temps et dans des pays où la liberté politique n'existait pas; et lorsque la liberté politique a existé, dans les pays où elle s'est déployée avec vérité et énergie, une grande et régulière organisation administrative ne s'est pas rencontrée. Les deux faits n'ont jamais coïncidé... Il s'agit aujourd'hui de concilier les deux systèmes; voilà le problème que nous avons à résoudre. Pour mon compte, si je le croyais insoluble, je n'hésiterais pas à prononcer ma préférence pour la liberté politique; je suis convaincu, à tout prendre, que le régime de la liberté politique fait prospérer et grandir, honore et sert le pays encore mieux que la meilleure organisation administrative. »

Cette incompatibilité de la *centralisation* avec un gouvernement libre est un des points sur lesquels on a le plus souvent insisté, et nous trouvons parfaitement d'accord, à cet égard, les partisans éclairés du gouvernement démocratique et les partisans du gouvernement aristocratique ou représentatif. « Vainement, dit M. Louis Blanc, supposerait-on le peuple chez qui aurait été admis le principe de la *centralisation* administrative gouverné par un pouvoir sorti des entrailles mêmes de la société. L'origine d'un pouvoir est une garantie puissante, mais non pas certaine, de sa moralité. La souveraineté du peuple n'existe réellement que dans un pays où les écarts du gouvernement, fût-il né du suffrage universel, ont été soigneusement prévus, et prévus de manière à être réprimés. Eh bien, la *centralisation* administrative rend cette répression presque impossible. Oserez-vous arrêter un seul instant le moteur, quand l'engrenage des intérêts les plus personnels est combiné de telle sorte que le moteur, une fois arrêté, reste inévitablement suspendu? Avec la *décentralisation* administrative, les révolutions peuvent passer sur la société; mais elles ne frappent pas, pour ainsi dire, de paralysie les individus. Avec le système contraire, un peuple est cruellement atteint par une révolution dans toutes ses parties. Ainsi, on peut dire hautement que, même dans un pays où le pouvoir est démocratiquement constitué, la *centralisation* administrative fait obstacle à l'exercice de la souveraineté du peuple, loin de lui servir de base et d'appui. » C'est en termes analogues que s'exprime M. de Barante : « La libre et régulière gestion des affaires locales n'est pas une question indifférente aux droits publics, ni restreinte à son objet apparent. L'habitude de traiter avec indépendance les intérêts qui sont à leur portée, de délibérer sur ce que leur vue et leur esprit embrasse facilement, de se réunir et de se concerter pour faire prévaloir une conviction éclairée, donne aux citoyens un caractère de force et de sagesse, les tire de l'isolement et de l'apathie, leur enseigne à connaître, à aimer l'ordre public, et en même temps à ne point trembler docilement devant les hommes revêtus de puissance. Des occupations de cette nature entrent comme élément nécessaire dans les mœurs d'un pays libre. Si la France continuait à n'offrir d'autre constitution sociale qu'un gouvernement et des sujets, on aurait vainement tenté de donner à ce gouvernement des formes de délibération et de liberté, la nation n'en acquerrait ni plus de sécurité ni plus de dignité. Le moindre changement arrivé dans la région élevée et étroite des pouvoirs politiques, un succès obtenu par surprise, une intrigue qui déplacerait quelques hommes, une sédition qui jetterait l'épouvante, après avoir tout changé au centre, trouverait un peuple incapable de toute résistance régulière, un servile troupeau qui attend son sort sans savoir y influer, et qui ne connaît que la bassesse ou la révolte. Le gouvernement représentatif posé sur la constitution sociale du Bas-Empire ne pourrait y prendre racine, ne saurait y fructifier; il ne serait bientôt plus qu'une forme vaine et mensongère. »

C'est dans la commune que réside la force des peuples libres, dit M. de Tocqueville. Les institutions communales sont à la liberté ce que les écoles primaires sont à la science. Elles la mettent à la portée du peuple, elles lui en font goûter l'usage paisible, elles l'habituent à s'en servir. — « De même que c'est par l'éducation domestique que l'homme se prépare à la vie communale, dit de son côté M. Louis Blanc, de même c'est par l'éducation communale qu'il doit être initié aux devoirs de la vie politique. »

M. Dupont-White a écrit tout un gros volume sous ce titre : *La liberté politique considérée dans ses rapports avec l'administration locale*, pour réfuter cette opinion que les communes puissent être une école de liberté politique, et pour montrer que la *centralisation* n'est nullement incompatible avec la liberté politique. M. Dupont-White insiste sur les différences, essentielles, suivant lui, qui existent entre un Etat et une commune, entre l'esprit de parti et l'esprit de localité. « On ne me persuadera jamais, dit-il, que les petites affaires enseignent les grandes : loin de là, elles en rendent leur homme incapable, créant chez lui une habitude de vues et de sentiments à leur image, à leur taille... Appelez donc les sagesse locales à tenir conseil sur la conquête de l'Inde, sur l'occupation de l'Algérie, sur la liberté du commerce, sur la to-

lérance religieuse ! L'esprit formé à cette école ne sera jamais celui d'un homme d'Etat; à peine sera-t-il celui du citoyen, du patriote. Ce qu'on enseigne, ce que suggère la commune aura toujours les bornes de l'intérêt et des vues locales. » Nous laissons à chacun de décider laquelle de ces deux opinions a le plus l'air d'un paradoxe. A moins d'avoir la science infuse, ne faut-il pas commencer par aller à l'école? L'école est un monde en petit. Sans doute, il ne suffit pas d'y passer pour se tremper contre les épreuves de la vie; mais encore gagne-t-on à y avoir passé.

2^o La *centralisation* exagérée a pour effet de produire un excès de responsabilité chez les gouvernements et une absence de responsabilité chez les particuliers. Comme la prospérité d'une nation résulte, non de l'activité de son gouvernement, mais du développement libre et spontané de ses facultés, on observe justement que les gouvernements trop centralisés, et qui substituent partout les actes officiels à l'effort spontané des citoyens, détruisent ainsi cette énergie morale qui est le grand producteur de toute société qui vit de son travail.

« Dépouiller l'individu de toute participation aux affaires communes, dit M. Odilon Barrot, c'est non-seulement le décharger de toute responsabilité, mais lui en faire perdre jusqu'à la conscience. C'est le porter invinciblement à s'en prendre à son gouvernement de tout ce qui peut lui causer quelque dommage, ou même de ce qui peut contrarier ses désirs. C'est de cet excès de responsabilité pour l'Etat d'une part, et de cette absence de responsabilité pour l'individu de l'autre, que sont nées toutes nos révolutions. »

« Une continuelle immixtion du gouvernement dans toutes les affaires, dit de son côté M. Vivien, a fait perdre aux citoyens l'habitude des efforts personnels. On se dérobe à toute responsabilité individuelle; on attend d'autant plus du pouvoir central qu'on lui a concédé davantage, et si l'esprit humain ne lui épargne pas la critique, les ambitions privées ne cherchent guère à se substituer à lui. — Par le régime de la *centralisation*, poursuit M. Vivien, auquel sa longue expérience d'administrateur donne une grande autorité dans ces matières, l'autorité publique a vu peser sur elle une responsabilité qui, en même temps qu'elle fait remonter jusqu'à elle les bénédictions publiques dans les jours heureux, la livre, aux époques de crise et de malaise, à toutes les plaintes, aux clameurs de ceux qui souffrent et aux attaques de ceux qui exploitent ces souffrances au profit des mauvaises passions. Détournés des affaires pratiques, les esprits se tournent exclusivement vers les théories spéculatives; le gouvernement prend une si grande part à toutes choses, que les mécontents considèrent sa destruction comme le premier de tous les remèdes. » Cela est si vrai, qu'en France, dit un humoriste anglais, quand il pleut trop longtemps, on s'en prend au gouvernement; lorsqu'il a été trop longtemps sans pleuvoir, on s'en prend encore au gouvernement.

On le voit, tous les hommes expérimentés dans l'art de gouverner s'accordent à signaler les périls de la *centralisation*, et, aux témoignages déjà invoqués, nous allons ajouter celui de lord Palmerston : « Si je voulais, disait le ministre anglais, amener une révolution sociale en Angleterre, je réclamerais avant tout la *centralisation*. Si la responsabilité de tout ce qui va mal dans un coin quelconque du royaume pouvait être imputée au gouvernement, il en résulterait un mécontentement général, un poids d'impopularité sous lequel le gouvernement serait bientôt écrasé. J'ai la conviction la plus profonde que la tranquillité de ce pays dépend du grand nombre de personnes qui, sur tous les points du territoire, prennent part à l'administration de ses affaires. »

Ainsi donc, la *centralisation* ne s'accommode pas plus avec les intérêts de l'ordre et de la stabilité qu'avec ceux de la liberté. « Lorsqu'une nation, dit M. Odilon Barrot, en est arrivée à ne tenir compte à son gouvernement d'aucune des difficultés inhérentes à toute administration, et à lui imputer jusqu'aux intempéries des saisons, le divorce entre l'une et l'autre est, dans un moment plus ou moins éloigné, à peu près inévitable. On verra cette nation passer tout à coup de la soumission la plus absolue à la révolte la moins motivée; et plus elle sera douée d'une imagination vive et mobile, plus ce résultat sera inévitable. » M. Odilon Barrot cite à ce propos ces paroles remarquables de Montesquieu : « Si une nation avait reçu du climat un certain caractère d'impatience qui ne lui permit pas de souffrir longtemps les mêmes choses, le gouvernement qui lui conviendrait le mieux serait celui où elle ne pourrait s'en prendre à un seul de ce qui causerait son ennui et qui la condamnerait à l'uniformité. La servitude commence toujours par le sommeil; mais un peuple qui n'a de repos dans aucune situation, qui se tâte sans cesse et trouve tous les endroits douloureux, ne pourrait guère s'endormir. »

« Notre inconstance, notre légèreté prétendues, poursuit M. Odilon Barrot, bien loin de rendre la *centralisation* nécessaire, en aggraverient donc au contraire les dangers. Quel est le chef d'Etat, fût-il doué de toutes les qualités, qui se flatterait de fournir longtemps des aliments à l'imagination d'une nation dont les impressions seraient aussi vives et aussi mobiles que celles qu'on nous prête? La même

cause explique cet autre phénomène particulier à notre pays, et qui est également bien digne d'attention : c'est que, chez nous, contre ce qu'il serait raisonnable d'espérer, les gouvernements, bien loin de se fortifier, s'affaiblissent par le temps et par la durée. C'est qu'en effet, d'une part, chaque jour les éloigne un peu plus de la passion ou de l'intérêt d'où ils sont nés, et qui faisait leur force à leur début; et que, d'autre part, chaque jour ajoute à la masse des mécontentements qu'une responsabilité universelle et excessive ne peut manquer d'accumuler contre eux. » Ce qui achève de rendre le danger imminent, c'est précisément l'alliance louable, mais mal entendue, de la centralisation avec des institutions libres : le mécanisme représentatif, faussé dans son principe, se retourne contre le gouvernement en l'entretenant dans un aveuglement fatal. La force que la centralisation, par son action directe et toute-puissante sur les élections, assure au gouvernement dans les chambres législatives lui fera illusion sur celle qu'il croit avoir au dehors. » Les symptômes les plus alarmants, les avertissements les plus significatifs ne parviendront pas à troubler ses illusions; la désaffection, le mépris même s'étendront de proche en proche; dans le désespoir d'obtenir des réformes par le jeu régulier des institutions, les esprits se familiariseront peu à peu avec l'idée de révolution; la sécurité du monde officiel sera encore entière, que l'édifice sera déjà miné et qu'il suffira du plus léger accident pour le faire crouler tout à coup et au premier choc. Par cette combinaison dangereuse de la liberté et de la centralisation, on ne réussira jamais qu'à ajouter à l'immobilité des gouvernements absolus les agitations et les dangers de la liberté. Les gouvernements libres qu'on essaye d'enter sur la centralisation impériale ne peuvent être comparés qu'à de grands arbres sans racines qu'on livrerait à toute la fureur des vents. C'est là, malheureusement, non de la pure théorie, mais de l'histoire et de l'histoire contemporaine.

Cette vérité est reconnue par M. Dupont-White lui-même, qui a peine à en prendre son parti et cherche à poser un singulier dilemme : « Un pays, dit-il, où les pouvoirs sont centralisés aura peut-être des révolutions avec tous leurs effets naturels, qui sont de troubler l'ordre, de blesser la justice, de compromettre la paix et d'exposer la nation. Un pays où les pouvoirs dissimulés ne court pas ces risques : il n'a ni ordre, ni justice, ni paix, ni liens nationaux. »

« Nous ne sommes pas obligés, Dieu merci ! de choisir entre ces deux extrêmes, réplique M. Odilon Barrot. Bien des peuples ont échappé à cette alternative à laquelle on prétend nous condamner; et, pour ne parler que de ceux qui nous touchent, l'Angleterre, la Suisse, la Belgique, la Hollande ont su se défendre des excès de notre centralisation et des révolutions qui en dérivent, sans pour cela renoncer à toute justice, à tout ordre et à tout lien social. Ce serait, dans tous les cas, acheter beaucoup trop cher la centralisation que de l'acheter au prix de révolutions successives et en quelque sorte périodiques, qu'elle rend peut-être plus douces en supprimant la résistance, mais qu'elle rend aussi, et par cela même, plus faciles. Au lieu d'accepter ce terrible correctif de la centralisation par les révolutions, il nous paraît beaucoup plus simple de soulager un peu les gouvernements du fardeau sous lequel ils succombent et de reporter une partie de ce fardeau sur les citoyens. Tous les gouvernements se sont épuisés, jusqu'à ce jour, en efforts persévérants pour accroître leur puissance et par cela même leur responsabilité. Le premier souverain qui, en France, suivra une marche opposée et qui emploiera tout ce qu'il possédera d'influence et d'énergie à diminuer son pouvoir et à forcer les citoyens à prendre, avec leur part dans le gouvernement, leur part aussi dans la responsabilité, fera preuve non-seulement d'un libéralisme éclairé, mais montrera encore un grand sens politique; car il aura trouvé le vrai secret de durer. »

30 *Accroissement exagéré de la capitale.* Un autre effet non moins forcé et non moins dangereux de la centralisation, c'est d'accroître outre mesure la capitale aux dépens des provinces, de constituer une tête énorme sur un corps grêle; état malsain et que M. de Lamennais dénonçait très-justement dans la commission de la Constitution en 1848 : « Votre centralisation, c'est l'apoplexie au centre et la paralysie dans les extrémités. » Sans doute, Paris est la ville des arts, le foyer des lumières, le théâtre inévitable où les grands talents doivent venir chercher leur consécration. Mais si Paris rayonne, il absorbe. « En résumé, dit M. Louis Blanc, un puissant et fécond échange d'idées, un éclatant faisceau de lumières, un frottement continu qui, à chaque minute, fait jaillir des millions d'étincelles, un phare immense allumé pour le compte et à l'usage de tout l'univers; mais, d'un autre côté, le génie humble et laborieux étouffé au profit d'une foule de médiocrités bavardes; une concurrence universelle engendrant les plus ruineux monopoles; les vices d'en bas continuellement provoqués par ceux d'en haut; les vertus du peuple bafouées par la fatuité triomphante du premier roué venu; des excitations autant pour le mal que pour le bien; des ressources innombrables, aussi propres à entretenir des illusions folles qu'à satisfaire de lé-

gitimes espérances; enfin la civilisation épuisée ses mensonges et ses prodiges : voilà Paris. »

« Ce n'est pas tout, dit de son côté M. Odilon Barrot. Cette attraction que Paris exerce sur les départements, les villes de la province l'exercent à leur tour sur les populations des campagnes qui les entourent. De là, cette décroissance successive de la population agricole, au profit des populations urbaines, que les statistiques nous révèlent, et qui est certainement un des symptômes les plus fâcheux de l'époque, bien qu'il ne lui soit pas particulier. Est-ce là une organisation bonne et rassurante? Est-ce là une constitution saine pour notre société? Elle ne l'est pas au point de vue des bonnes mœurs; car ce n'est pas dans les grandes villes que les populations se moralisent; et, il faut bien le dire, elles n'y viennent pas pour cela. Elle ne l'est pas non plus au point de vue de la reproduction; car ces vastes foyers, qu'on appelle capitales, dévorent vite ce qu'ils absorbent, et ils s'éteindraient bientôt eux-mêmes s'ils n'étaient sans cesse alimentés par les campagnes. Lorsque nous apprenons que, de 286,000 âmes d'accroissement annuel que recevait la France de 1841 à 1846, elle est descendue aujourd'hui à l'accroissement insignifiant, ou plutôt beaucoup trop significatif, de 36,000 (résultat du dernier recensement), on ne peut que voir dans ce fait un avertissement bien saisissant de ce qu'à la longue devra produire cette émigration de la population, des lieux où elle s'accroissait dans les conditions d'une énergie vitale, pour aller se perdre dans ces grands centres où elle s'étirole et s'éteint. »

Cette organisation n'est ni meilleure ni plus rassurante au point de vue politique. Elle a mis la France entière à la merci de Paris et Paris à la merci d'un coup de main. « Le gouvernement, dit M. Vivien, s'est plu à ne voir dans les fonctionnaires que les serviles agents de sa volonté, dépourvus d'indépendance individuelle et privés de libre arbitre; on a introduit dans les services civils cette obéissance aveugle qui, dans l'armée même, n'est pas sans limites. Qu'en est-il résulté? La centralisation ainsi comprise a fourni au pouvoir central et à ce que, dans la polémique des partis, on appelle Paris, le moyen de tenir la France sous le joug. Un ordre parti du siège du gouvernement n'éprouve, quelle qu'en soit la source, aucune résistance. Pour entrer en la possession de toute la puissance publique, il ne faut que devenir maître de la capitale, s'emparer des ministères et disposer des télégraphes. » C'est ce qu'avait compris le général Malet, qu'un hasard fit échouer, mais qu'un hasard pouvait faire réussir.

Enfin, cette organisation met la France à la merci des coups d'Etat aussi bien que des révolutions. Elle est de nature à compromettre non-seulement l'ordre politique, mais encore l'existence nationale. L'ennemi à Paris est maître de la France entière : « Pour moi, s'écrie M. Louis Blanc, j'admire ce mode de centralisation au rebours, qu'on nous donne comme un privilège de force et qui se trouve entraîner une telle déperdition de lumières, de courage, d'activité, de ressources de tout genre, qu'au moment des suprêmes dangers il n'y a plus en France qu'un département, celui de la Seine, et qu'une ville, Paris ! S'il est vrai que la perte de Paris entraîne celle de la France, qu'en conclure, sinon que la fausse centralisation qu'on nous a faite n'a servi qu'à dépouiller la France des innombrables moyens de défense que la nature lui a donnés? Car enfin, n'avons-nous pas dans ce pays de puissantes barrières naturelles, des montagnes inaccessibles, des fleuves profonds, des retraites assurées? Eh bien ! si Paris est au pouvoir de l'ennemi, rien de tout cela ne doit plus nous servir; qu'en conclure encore une fois, sinon qu'il y a au fond de notre société un principe d'affaiblissement continu, de dépérissement, un principe de mort? Quel merveilleux genre d'unité que celui qui supprime d'un coup, à l'heure du péril, tout ce qu'il a plu à Dieu de nous donner pour nous défendre ! »

M. Dupont-White, au lieu de voir dans cette capitale prépondérante le danger résultant d'une centralisation excessive, y voit au contraire la condition sans laquelle l'équilibre ne pourrait exister. « Ce goût d'unité, dit-il, qui concentre le pouvoir sur un seul point, n'y concentre pas moins les existences, les travaux, les idées, l'opinion surtout : de là le règne d'une capitale. Centralisation politique et capitale prépondérante ne font qu'un. Il y a là deux forces qui naissent du même fond. Oui, l'exécution centrale de la loi est un principe d'influence pour l'Etat; mais aussi bien une capitale est en face de l'Etat quelque chose comme un censeur, comme un juge, comme un justicier même. Vous avez là tout ensemble, parallèlement en quelque sorte, le poids et le contre-poids, un équilibre inné, sauf les incorrigibles accidents auxquels l'humanité est sujette. » Nous avons dit quels étaient ces accidents : M. Dupont-White, et les partisans de la centralisation avec lui, en prennent leur parti : il le faut bien; mais il s'agit de savoir si c'est là un régime régulier, sain, équitable. « La centralisation véritable, remarque judicieusement M. Louis Blanc, serait celle qui, au lieu d'entasser la France dans Paris, étendrait Paris, sans l'affaiblir, sur toute la surface de la France. »

40 *Le fonctionnarisme. Un autre caractère* non moins funeste pour l'esprit public et pour

la liberté, qu'engendre la centralisation, c'est la plaie du fonctionnarisme. Tous les citoyens ou presque tous désirent des places : l'habitude de faire sa position par la protection du gouvernement se substitue à l'initiative individuelle et met à la merci de l'administration, non moins que les forces de la nation, le caractère des citoyens. « L'esprit public, si nécessaire à la liberté, remarque M. Jules Simon, ne peut pas se fonder dans un pays où, sur douze citoyens, il y a un fonctionnaire, un fils de fonctionnaire et trois ou quatre aspirants fonctionnaires. Il y a décidément incompatibilité entre ces deux idées : un peuple de fonctionnaires et un peuple libre. »

Ajoutez à l'irresponsabilité des fonctionnaires, à l'absence d'initiative qui est le caractère de l'institution, la démoralisation nécessaire produite par ce fait de la succession en un court espace de temps de gouvernements d'origine et de nature différentes, auxquels les fonctionnaires ont dû se plier successivement, se faisant pardonner par leur servilité présente leur hostilité de la veille, et appelant le plus souvent la révolution du lendemain pour venger les humiliations de toute nature auxquelles ils sont journellement en butte. Cette lente désorganisation qu'exerce la centralisation sur la société tout entière, elle l'exerce d'une façon active et directe sur un grand nombre de citoyens, qui lui sont plus spécialement soumis et dont le sort paraît généralement enviable.

Comme complément des observations de toute nature qu'appelle ce sujet, nous citerons le tableau suivant du prix que, dans les divers pays, coûtent, par habitant, les services publics :

	fr.	c.
En Suisse.	6	06
Aux Etats-Unis d'Amérique.	8	08
En Russie.	8	11
En Angleterre.	10	33
En Espagne.	11	43
Dans les Pays-Bas.	11	61
En Bavière.	11	69
En Portugal.	13	83
En Autriche.	14	03
En Belgique.	15	05
En Prusse.	15	07
En Italie.	19	75
En France.	24	07

L'éloquence de ce tableau nous dispense de tout commentaire. Ajoutons seulement, pour qui l'ignorait, que nulle part les services publics n'ont atteint le degré de perfection qu'ils possèdent aux Etats-Unis. Il est vrai que, dans la jeune et déjà si puissante république, tout reçoit le mouvement d'un moteur unique : la liberté.

50 Un autre trait de la centralisation, non moins caractéristique que les autres, c'est d'entourer les affaires les plus simples d'un formalisme compliqué et minutieux qui en retarde indéfiniment la solution, et qui représente une somme considérable de travail, de temps et d'argent dépensés en pure perte. Fléviee, dans sa *Correspondance politique et administrative*, cite un curieux exemple de ces infinies formalités de la paperasserie bureaucratique, telle qu'elle existait déjà sous le premier empire, et tout le monde sait si ce formalisme a été beaucoup simplifié depuis. « Dans cet exemple, dit Fléviee, rien ne sera en supposition, pas même les chiffres. Cette affaire n'a été confiée pour la rapporter au conseil d'Etat, et j'ai eu l'extrême avantage d'appliquer ce que j'ai d'intelligence à beaucoup d'affaires de ce genre. Un paysan désire qu'on lui concède un petit terrain vague et inculte, afin de pouvoir s'y bâtir une petite cahute. Pour arriver à ce résultat, il faut : 1° que le paysan formule sa demande par écrit au maire; 2° que le maire écrive au sous-préfet, pour qu'il obtienne du préfet la permission d'assembler le conseil municipal; 3° que le préfet réponde pour accorder cette permission; 4° que le conseil municipal s'assemble et nomme des experts pour faire l'estimation; 5° que l'expertise ait lieu et qu'un procès-verbal en soit dressé; 6° que le rapport en soit fait au conseil municipal, et que celui-ci prenne une délibération qui soit envoyée au sous-préfet, et par ce dernier au préfet; 7° que le préfet renvoie la demande, les pièces à l'appui et un rapport de lui au ministre de l'intérieur; 8° que le ministre de l'intérieur présente le tout au chef du gouvernement, en donnant son avis motivé; 9° que le chef du gouvernement signe : *Renvoyé au conseil d'Etat, section de l'intérieur*; 10° que le président de la section de l'intérieur nomme un rapporteur; 11° que ce rapporteur explique l'affaire à la section; 12° que cette affaire soit mise sur le tableau de l'ordre du jour du conseil d'Etat, qu'elle soit appelée, rapportée et décrétée, puis renvoyée à la secrétairerie d'Etat, qui la renvoie au ministre de l'intérieur, qui la renvoie au préfet, qui la renvoie au sous-préfet, lequel la renvoie au maire, qui termine enfin avec le demandeur. Et s'il manque une pièce, ou si une des pièces envoyées n'est pas sur papier timbré, il faut recommencer tous les renvois. De quoi s'agissait-il? D'obtenir une concession, moyennant une rétribution fixée à TRENTETROIS CENTIMES. — Non, ajoute Fléviee, on ne tombe pas dans une telle absence d'idées positives en administration sans une raison secrète, et la raison secrète de toute absurdité dans ce genre se compose toujours d'ignorance et de fiscalité. »

C'est là le côté le plus vulnérable de la centralisation, et que s'accordent à critiquer ceux-là mêmes qui sont partisans du principe. Il a été signalé avec autorité par l'empereur Napoléon III lui-même, dans une lettre officielle à M. Rouher, ministre président le conseil d'Etat, en date du 24 juin 1863 : « Notre système de centralisation, est-il dit dans la lettre impériale, malgré ses avantages, a eu le grave inconvénient d'amener un excès de réglementation. Nous avons déjà cherché, vous le savez, à y remédier; néanmoins, il reste encore beaucoup à faire. Autrefois, le contrôle incessant de l'administration sur une foule de choses avait peut-être sa raison d'être; mais aujourd'hui ce n'est plus qu'une entrave. Comment comprendre, en effet, que telle affaire communale, par exemple, d'une importance secondaire et ne soulevant d'ailleurs aucune objection, exige une instruction de deux années au moins, grâce à l'intervention obligée de onze autorités différentes? Dans certains cas, les entreprises industrielles éprouvent tout autant de retard. Plus je songe à cette situation, plus je suis convaincu de l'urgence d'une réforme. »

60 *La centralisation considérée comme protection des minorités.* Mais, tout en condamnant volontiers cette procédure formaliste et compliquée, l'empereur Napoléon III, aussi bien que M. Dupont-White, entend laisser debout le principe de la tutelle administrative. Remettez aux préfets certaines attributions qui se réglaient au centre, voilà à quel se réduit la décentralisation impériale.

M. Dupont-White a fait longuement, dans une série d'ouvrages (*l'Individu et l'Etat*, la *Centralisation*, la *Liberté politique considérée dans ses rapports avec l'administration locale*), l'apologie de la tutelle administrative, qu'il invoque comme la protection des minorités, comme la garantie de la bonne administration. M. Dupont-White ne se dissimule pas l'objection que l'on ne manquera pas de faire; et il la résume au contraire en termes d'une force singulière : « On peut trouver à première vue, dit-il, que le régime français à l'égard des communes est excessif. La tutelle y est prodiguée partout : aux petites communes, parce qu'elles sont dépourvues d'éléments administratifs; aux grandes, parce que les intérêts d'une si nombreuse agglomération touchent à l'intérêt public dont l'Etat est le gardien; aux moyennes, parce qu'elles offrent apparemment quelque chose et de cette lacune et de cette importance. On dirait la logique de cette compagnie célèbre qui concluait de tout que ses ennemis étaient des hérétiques. »

A cela, il répond qu'il n'y a guère de mesure intéressante une collection d'individus qui soit approuvée par tous; les uns n'en veulent pas du tout; beaucoup en voudraient une autre; le dissentiment peut être porté jusqu'à la passion sur une foule de points qui ont leur gravité relative dans le cercle où ils s'agitent. Pourquoi serait-il donné à une partie de l'être collectif de maîtriser et peut-être d'opprimer l'autre? « Les localités sont les meilleurs juges de leur intérêt et doivent en demeurer les juges suprêmes, mais seulement quand elles sont unanimes dans leur manière de l'entendre. — Songez, d'autre part, poursuit M. Dupont-White, qu'un maire peut réglementer comme bon lui semble la police, l'édilité, l'octroi; ce qui ne signifie pas moins que la discipline des foires, des marchés, de la boulangerie, de la boucherie, ce qui menace la haute industrie d'un droit sur les matières premières, sur la houille, par exemple. Ici, les communes touchent sans cesse à l'extrême limite de leurs pouvoirs et sans cesse la franchiraient, si elles étaient laissées à elles-mêmes. Un maire eut un jour la fantaisie de défendre la grande vitesse dans sa commune, ce que traverse le chemin de Paris à Bordeaux. Un autre aurait bien voulu soumettre à l'octroi toute la marée qui passait par certaine grande ville à mi-chemin de Paris et des côtes de l'Océan. On pourrait citer cent autres cas où la centralisation ne fut pas de trop. Chacun de ces faits est peu de chose en lui-même. Tout fait en est là, qui se passe dans la sphère communale. Mais on verrait des choses analogues, pratiquées partout et répétées tous les jours, si ce n'était la centralisation, et tant de détails finirait par faire un ensemble très-défectueux, il faut en convenir. »

Il y a, dans l'argumentation de M. Dupont-White, une confusion qu'il importe de bien éclaircir. Il faut distinguer entre ce qui est local et ce qui est général, entre ce qui est individuel et indivis; que les intérêts locaux soient réglés par la représentation locale, et les intérêts généraux par la représentation générale; que les intérêts individuels soient remis à la libre disposition de chacun, et les intérêts par leur nature indivis soumis aux convenances de la communauté : là est tout le problème de la décentralisation. Il ne faut pas supposer que le pouvoir central puisse jamais se désintéresser complètement de toute action et de toute surveillance sur les intérêts généraux du pays. Seulement son intervention serait réduite aux seuls cas où elle deviendrait vraiment nécessaire et utile. Il ne faut pas davantage supposer gratuitement que les citoyens sont incapables de faire leurs affaires d'une façon sensée.

Laissez les citoyens, à leurs risques et périls, s'occuper de leurs affaires, et vous verrez si, après quelques écarts, quelques er-

reurs, fruits inévitables de l'expérience, ils n'arriveront pas à les mieux faire qu'aucun fonctionnaire salarié. Et puis, ces tuteurs qui s'imposent à nous ne sortent-ils pas de cette population que vous déclarez incapable? Par quelle merveilleuse métamorphose arriverait-il donc que cet homme qui, la veille, était confondu dans cette race d'incapables devienne tout à coup un être supérieur, doué de toutes les qualités gouvernementales, par cela seul qu'il reçoit un brevet ou un uniforme?

70 De la centralisation à l'égard des castes. La centralisation, dit-on, est la sauvegarde de l'égalité démocratique. C'est toujours à la faveur du pouvoir communal et de l'influence locale que se sont développées et que se maintiennent toutes les aristocraties. Il n'est pas bon que la souveraineté soit divisée. L'idéal, en politique, c'est l'unité du pouvoir avec délégation et contrôle national. Ce qui confirme cet argument des centralisateurs, c'est qu'effectivement une école importante de décentralisateurs, à la tête de laquelle se place M. de Barante, auteur d'un livre intitulé : *L'Aristocratie et les communes*, considère l'aristocratie comme un bon gouvernement des nations, et ils espèrent asséoir cette aristocratie sur la décentralisation. Cet argument est un de ceux dont on use le plus dans la polémique, et par lequel on essaye de rendre suspects les partisans de la décentralisation. Mais il faut bien reconnaître que, si la décentralisation peut, dans certaines conditions, servir l'aristocratie, elle n'a rien de plus d'incompatible avec la démocratie : elle peut paraître, au contraire, sa meilleure garantie. Il suffit de rappeler l'opinion, citée plus haut, de M. Louis Blanc, qui n'est pas suspect, et d'opposer à l'exemple de l'Angleterre l'exemple des États-Unis. Il faut bien se garder de confondre la démocratie, qui signifie : liberté égale de tous les citoyens, avec le communisme, qui signifie : absorption de tous les citoyens dans l'État. Or on a observé justement que de nombreuses affinités existent entre le communisme et la centralisation excessive. Leur programme n'est-il pas le même : accroître de plus en plus les forces du pouvoir social ; anéantir de plus en plus l'indépendance et les facultés de l'individu? On peut dire, au contraire, que la décentralisation, en même temps qu'elle est un hommage rendu à la capacité des individus, est de nature à rapprocher et à fusionner les diverses classes sociales par la gestion commune des mêmes intérêts, la défense commune des mêmes droits. Que peut-il d'ailleurs y avoir à craindre de la prédominance d'une classe aristocratique, avec le suffrage universel, qui confond dans une même égalité électorale les plus riches et les plus illustres, et qui peut porter au pouvoir les plus obscurs et les plus pauvres?

80 La centralisation est naturelle, immémoriale, nécessaire en France; elle fait en quelque sorte partie du génie de la nation. En fait, il y a certainement quelque chose de vrai dans ce dernier argument des centralisateurs; mais ne s'agit-il pas précisément de réagir contre cette tendance? Ne constitue-t-elle pas pour nous, à l'égard des autres nations, un caractère d'infériorité qui pourrait volontiers nous faire paraître impropres pour la liberté? Cette apathie et cette timidité de l'initiative individuelle ne sont-elles pas une des conséquences les plus fâcheuses de ce long despotisme, qui remplit les pages de notre histoire, que nous avons trop patiemment subi et auquel il s'agit précisément de se soustraire? A cette longue école, dit M. Vivien, se sont façonnées des mœurs qui favorisent le maintien de la centralisation. Une continue immixtion du gouvernement dans presque toutes les affaires a fait perdre aux citoyens l'habitude des efforts personnels. On se dérobe à toute responsabilité individuelle; on attend d'autant plus du pouvoir central qu'on lui a concédé davantage, et, si l'esprit français ne lui épargne pas la critique, les ambitions privées ne cherchent guère à se substituer à lui.

— HISTORIQUE DE LA QUESTION. La centralisation n'avait pas sa raison d'être dans les anciennes républiques de la Grèce, non moins restreintes par le nombre des citoyens que par le territoire. Ce fut l'empire romain qui, étendant son gouvernement sur des provinces lointaines et absorbant en un brillant despotisme toute liberté individuelle, donna au monde le premier exemple de la centralisation. « Le principe du gouvernement de Rome, dit M. J. de Lasteyrie (*Histoire de la liberté politique en France*), c'est la destruction de l'individu au profit de l'État, la destruction des provinces au profit de Rome, la destruction de tout au profit de l'empereur. »

« Rome avait ébauché la centralisation, dit M. Troplong, la France seule a su la réaliser dans sa toute-puissance. »

La commune gauloise jouissait d'une complète liberté; elle fut promptement absorbée par la féodalité qui, en opprimant les individus, contenait cependant le principe d'une précieuse indépendance vis-à-vis du gouvernement. La royauté s'éleva en donnant la main aux communes contre la féodalité, mais ce fut pour absorber à son tour leur indépendance, en réalisant cette centralisation toute-puissante qui fait l'admiration de M. Troplong, et qui n'a point été du tout inventée par la Révolution, comme on le répète vulgairement, mais qui est l'œuvre essentielle de

la monarchie. « La couronne, dit M. Vivien, opposant à l'aristocratie féodale les communes qu'elle affranchissait, abaissant la noblesse en faisant tomber sur l'échafaud ses têtes les plus illustres ou en l'abaissant à la cour, reprenant ensuite les franchises locales, accrût successivement son pouvoir. De la réunion de ces diverses conquêtes se composa la monarchie administrative, ébauche assez achevée déjà de la centralisation. »

L'œuvre fut couronnée par Richelieu et par Louis XIV. « Sous Louis XIV, dit d'Argenson (*Gouvernement de la France*), notre gouvernement s'est tout à fait arrangé sur un nouveau système, qui est la volonté absolue des ministres. L'on a abrogé tout ce qui partageait cette autorité. L'administration locale et communale fut ramenée au centre dans tous ses détails, et des intendants furent chargés de représenter le pouvoir central dans les provinces. Les villes ne pouvaient établir un octroi, ni lever une contribution, ni hypothéquer, ni vendre, ni plaider, ni affermer leurs biens, ni les administrer, ni faire emploi de l'excédant de leurs recettes, sans qu'il intervînt un arrêté du conseil du roi, sur le rapport de l'intendant. Tous les travaux étaient exécutés sur les plans et d'après les devis que le conseil devait avoir préalablement approuvés par des arrêtés. C'était devant l'intendant ou devant ses délégués qu'on les adjugeait, et c'était d'ordinaire l'ingénieur ou l'architecte de l'État qui les conduisait. D'Argenson nous dit « qu'il était impossible de s'imaginer la situation de la France : il fallait une décision, un arrêt pris à Paris pour réparer un trou fait dans un mur, une brèche faite à une route à deux cents lieues de Paris. »

Voici le langage que M. de Malesherbes, parlant au nom de la cour des aides, tenait, en 1772, au roi Louis XV : « Il restait à chaque corps, à chaque communauté, le droit d'administrer ses propres affaires, droit que nous ne disons pas qui fasse partie de la constitution du royaume, car il remonte plus haut : c'est le droit de la raison. Cependant il a été enlevé à vos sujets, Sire, et nous ne craignons pas de dire que l'administration est tombée à cet égard dans des excès qu'on peut nommer puérils... On en est venu jusqu'à déclarer nulles les délibérations des habitants d'un village quand elles ne sont pas autorisées par l'intendant. En sorte que, si cette communauté a une dépense à faire, il faut prendre l'attache du subdélégué; par conséquent, suivre les plans qu'il a adoptés, employer les ouvriers qu'il favorise, les payer suivant son arbitraire, et, si la communauté a un procès à soutenir, il faut qu'elle se fasse autoriser par l'intendant; il faut que la cause soit plaidée à ce premier tribunal avant d'être portée devant la justice, et, si l'avis de l'intendant est contraire aux habitants, ou si leur adversaire a du crédit à l'intendance, la communauté est déçue de la faculté de défendre ses droits. Voilà, Sire, par quels moyens on a travaillé à étouffer en France tout esprit municipal, à éteindre, si on le pouvait, jusqu'aux sentiments des citoyens; on a, pour ainsi dire, interdit la nation entière et on lui a donné des tuteurs. »

Comme le fait remarquer M. de Tocqueville, « voilà qui surprendra bien ceux qui pensent que tout ce qu'on voit en France est nouveau. Sous l'ancien régime, comme de nos jours, il n'y avait ville, bourg, village, ni si petit hameau, hôpital, fabrique, couvent, ni collège qui pût avoir une volonté indépendante dans ses affaires particulières, ni administrer à sa volonté ses propres biens. Enfin, malgré l'indépendance dont, grâce à l'institution des parlements, jouissait la justice ordinaire en France, toutes les matières administratives leur furent peu à peu soustraites, par voie d'évocation devant le conseil d'État, et il s'établit comme maxime d'État que tous les procès dans lesquels un intérêt public était mêlé, ou qui naissaient de l'interprétation d'un acte administratif, n'étaient point du ressort des juges ordinaires. »

Sans doute, il y avait les pays d'états, c'est-à-dire les provinces qui étaient censées s'administrer en partie par elles-mêmes. Mais le pouvoir central les avait aussi fait rentrer sous sa tutelle. En 1629, les états du Languedoc avaient été assujettis à faire approuver leurs comptes par le roi et à ne plus tenir qu'une session de quinze jours par année. Sous Louis XIV, ils n'avaient plus été autorisés à se réunir que tous les deux ans et sous la présidence des commissaires du roi. Les états de Bretagne, presque exclusivement composés de membres placés sous la dépendance de la couronne, avaient vu s'évanouir leurs plus chères prérogatives. Il en avait été de même de tous les états provinciaux.

Voilà quelle était la situation, à l'avènement de Louis XVI. Aussi, de toutes parts s'élevaient des plaintes presque en tous points semblables à celles que l'on formule encore aujourd'hui contre les abus de la centralisation. Le marquis d'Argenson raconte dans ses *Mémoires* qu'un jour Law lui dit : « Jamais je n'aurais cru ce que j'ai vu quand j'étais contrôleur des finances. Sachez que ce royaume de France est gouverné par trente intendants. Vous n'avez ni parlement, ni états, ni gouverneurs; ce sont trente maîtres des requêtes commis aux provinces, de qui dépendent le malheur ou le bonheur de ces provinces, leur abondance ou leur stérilité. »

Voici comment ce même d'Argenson, dans son livre sur le *Gouvernement de la France*, expose la situation : « Les détails confiés aux ministres sont immenses. Rien ne se fait sans eux ; rien que par eux. Et si leurs connaissances ne sont pas aussi étendues que leur pouvoir, ils sont forcés de laisser tout faire à des commis, qui deviennent maîtres des affaires et par conséquent de l'État... Le plus grand défaut du gouvernement monarchique et absolu, c'est de vouloir se mêler de tout, de vouloir tout gouverner par ses agents... Les officiers royaux ne se trouvent-ils pas aujourd'hui chargés seuls de la police générale et particulière, de l'entretien de tous les ouvrages publics, de l'exécution des lois, de stipuler à eux seuls les intérêts du public, qu'ils ne peuvent ni ne veulent connaître, et de pourvoir à toutes choses ou les représentants du peuple et les plus simples particuliers eussent bien mieux travaillé pour le commun que tous ces agents royaux qui ne participent à la royauté que par ses défauts... C'est, par exemple, un monstre indéfinissable, qu'un maire, officier vénéral du roi. Il doit être l'homme du peuple, ou il n'est rien. »

On se plaignait alors, comme aujourd'hui, que Paris absorbait tout. Les nobles venaient y manger leurs revenus. On abandonnait les campagnes (d'Argenson déplore ce mal avec une véritable éloquence). Dès 1740, Montesquieu écrivait à un de ses amis : « Il n'y a en France que Paris, et les provinces éloignées, parce que Paris n'a pas encore eu le temps de les absorber. » La même pensée se trouve reproduite dans l'*Esprit des lois* (liv. XXIII, ch. xxii) : « Autrefois, chaque village de France était une capitale; il n'y en a aujourd'hui qu'une grande. Chaque partie de l'État était un centre de puissance; aujourd'hui, tout se rapporte à un centre, et ce centre est, pour ainsi dire, l'État même. »

En 1750, le marquis de Mirabeau, père du célèbre orateur révolutionnaire, écrivait : « Les capitales sont nécessaires; mais si la tête devient trop grosse, le corps devient apoplectique, et tout périclite. Que sera-ce donc si, en abandonnant les provinces à une sorte de dépendance directe, et en n'en regardant les habitants que comme des régiments de second ordre pour ainsi dire; en n'y laissant aucun moyen de considération, ni aucune carrière à l'ambition, on attire tout ce qui a quelque talent dans cette capitale? »

On voit déjà, à cette époque, la même manie des Français pour les places et les fonctions publiques. « Chacun suivant son état, dit un contemporain, veut être quelque chose de par le roi. » Mirabeau, dans son *Essai sur le despotisme*, signale le fonctionnarisme avec les armées permanentes comme les instruments les plus actifs du despotisme. « Les ministres, pour mieux régner, ont donné les grandes places à des mercenaires inconnus qu'ils sont bien sûrs d'inspirer à leur gré, et qui ont mieux aimé s'assurer une existence pécuniaire et vendre leurs droits que de les soutenir. Le gouvernement, déjà absorbé par une infinité de détails, surchargea encore toutes les parties de l'administration de règles, de règlements, d'ordonnances, d'instructions, pour ne rien laisser à personne... Quand le premier pas est fait en ce genre, les détails vont toujours croissant; chacun de ces détails demande un homme, parce que chaque homme demande une place, les papiers se multiplient, il faut des aides aux détailliers, et cela se subdivise à l'infini. »

Ce fut pour remédier à ces abus de la centralisation que Turgot, au commencement du règne de Louis XVI, institua les assemblées provinciales, et cette première réforme fut le vrai point de départ de la Révolution. La plus grande préoccupation de l'Assemblée des notables, dont la convocation précéda celle des états généraux, fut de mieux assurer l'indépendance et l'action de ces assemblées provinciales, en demandant que personne n'en pût faire partie qui n'y fût entré par voie d'élection, et que les pouvoirs nécessaires pour les rendre utiles leur fussent conférés. Le gouvernement dut tenir compte de ces réclamations à peu près unanimes; mais quand, tout en y faisant droit dans une certaine mesure, M. de Brienne signa aux notables que « le pouvoir confié aux assemblées provinciales pour la seule exécution devait se concilier avec l'intervention de l'autorité et la surveillance de personnes chargées des ordres du roi, et qu'elles ne devaient exister qu'autant qu'elles répondraient à la confiance qu'on leur accordait », ces paroles provoquèrent dans l'assemblée et dans le public un mécontentement général, qui n'influa pas peu sur les événements postérieurs.

Il n'est pas juste, remarque M. de Tocqueville, de dire que la centralisation soit née de la Révolution française; la Révolution française l'a perfectionnée, mais elle ne l'a pas créée. Le goût de la centralisation et la manie réglementaire remontent, en France, à l'époque où les légistes sont entrés dans le gouvernement, ce qui nous reporte aux temps de Philippe le Bel. Depuis lors, ces deux choses n'ont pas cessé de croître. « Est-il juste d'avantage de dire que la Révolution ait perfectionné la centralisation? Non, si on l'entend des assemblées révolutionnaires. La centralisation a été l'erreur de la Constituante, dit-on communément. C'est une des plus grandes contre-vérités historiques. Nous avons dit

sous quels auspices la Constituante avait été amenée à envisager la question. Elle commença ses travaux par la suppression des intendants et des subdélégués, c'est-à-dire des préfets et des sous-préfets de l'époque, et du système de centralisation qui avait dominé la France depuis Richelieu. Il est vrai que, voulant faire une France toute nouvelle, et craignant de trouver dans les provinces des souvenirs, des habitudes, des forces contraires aux changements radicaux qu'elle méditait, elle supprima les provinces et créa les départements. Mais lorsqu'elle voulut reconstituer l'administration, que fit-elle? Est-ce qu'elle établit des préfets et des sous-préfets, c'est-à-dire des fonctionnaires étrangers aux localités, nommés par le pouvoir central, révoquables à sa volonté, chargés de la surveillance des communes, de la direction et de l'exécution de tout par des agents dans leur dépendance absolue? Est-ce qu'elle fit nommer tous les maires par le pouvoir central et établit en principe que toute personne chargée de l'exécution de n'importe quelle mesure publique devait être nommée par le pouvoir central et révoquée à sa volonté? Elle adopta un système entièrement contraire. Elle fit nommer les conseils municipaux et les maires par la population des communes; à la tête des districts qui remplacèrent les bailliages, elle plaça un conseil nommé par les électeurs et un directoire nommé par ce conseil. A la tête du département, elle plaça un conseil nommé par les électeurs et qui choisissait son président et ses secrétaires, puis un directoire, dont les membres étaient élus par le conseil général. Le directoire avait les attributions les plus étendues : il était chargé d'exécuter les décisions du conseil général, et de surveiller et de diriger les administrations inférieures des districts et des communes; il veillait au recouvrement des impôts, statua sur les dégrèvements et les réclamations, prenait toutes les mesures pour maintenir l'ordre public, pour la formation, la réunion des gardes nationales, le recrutement de l'armée, etc. Il avait, en un mot, sous les ordres du pouvoir central, toutes les attributions de l'intendant d'autrefois et du préfet actuel, et une grande partie de celles des conseils de préfecture. Les membres de ce directoire, nommés par les électeurs et le conseil général, pour quatre ans, étaient, par conséquent, des hommes du pays, ayant tous leurs intérêts dans le pays, vivant au milieu de leurs concitoyens, ne devant pas les quitter après l'exercice de leurs fonctions, ne dépendant du pouvoir central que dans la limite de leurs fonctions et de leur devoir.

Voilà, en fait d'administration et d'administrateurs, quels étaient les principes de 1789. L'Assemblée constituante alla plus loin encore : elle fit nommer tous les juges par les électeurs; elle créa le jury, de sorte que, d'après ses lois, on vit le pays administré par le pays, la justice rendue au pays par le pays. Si la Constituante mérite un reproche, ce n'est donc pas d'avoir créé la centralisation actuelle, ce serait plutôt de n'avoir pas laissé assez d'influence au pouvoir central. Ce reproche lui fut fait, notamment par M. de Clermont-Tonnerre, qui exprimait ainsi son blâme en 1790 : « L'adoption de ce système a livré la France aux municipalités, éternel le pouvoir en le partageant; il a changé la monarchie en une multitude de petites portions détachées, qui ont leurs intérêts, leurs prétentions, leur régime, n'obéissent à personne, et qui regardent ce qui reste du pouvoir exécutif plutôt comme un ennemi commun que comme un centre de réunion. »

La Convention ne créa pas davantage la centralisation administrative. Elle se saisit, il est vrai, de la dictature, au milieu d'une crise effroyable à l'intérieur et d'une guerre gigantesque à l'extérieur; elle investit de tous les pouvoirs ses représentants du peuple envoyés en mission. Mais la Convention ne changea point l'organisation de l'administration; les maires et les conseils municipaux, les conseils et les directoires des districts et des départements furent toujours nommés par les électeurs, leurs attributions restèrent les mêmes. La Constitution de l'an III changea beaucoup les pouvoirs politiques, mais elle conserva l'organisation des corps administratifs et leur caractère électif. Elle supprima, il est vrai, le conseil et le directoire du district et créa la commune centrale; mais elle conserva le directoire du département, entièrement électif et chargé de toute l'administration.

C'est la Constitution de l'an VIII, après le coup d'État du 8 brumaire, qui abolit les administrateurs électifs, les juges électifs, rétablit les intendants et les subdélégués sous le nom de préfets et de sous-préfets, nommés par le pouvoir central et ne dépendant que de lui, fit enfin revivre la centralisation de l'ancien régime, contre laquelle la Révolution s'était faite. Cette centralisation fut même plus absolue, plus puissante qu'elle ne l'avait jamais été, car il n'y avait plus que des individus isolés, sans force, en face d'un pouvoir central immense, et la Révolution ayant supprimé la vénalité de toutes les charges et substitué au régime des compagnies fermières pour la levée des impôts celui des régies de l'État percevant directement l'impôt, le gouvernement avait dans sa main, non-seulement les administrateurs, mais les juges, et une foule de fonctionnaires qui, avant la Révolution, ne dépendaient que très-peu des ministres.

C'est cette centralisation que stigmatise Royer-Collard; mais elle est l'œuvre de l'Empire, non de la Révolution. Le gouvernement de la Restauration se servit de ce mécanisme commode et qu'il trouva tout organisé. Mais alors aussi recommença contre la centralisation la campagne si vivement poursuivie à la fin du XVIII^e siècle. A Royer-Collard et à Benjamin Constant s'associèrent MM. de Villèle, Corbières et de Chateaubriand. C'est même sur la question de décentralisation, et à propos d'un projet de loi sur les franchises municipales et départementales, que la révolution de 1830 éclata.

Parmi les promesses insérées dans la Constitution de Juillet se trouva celle « de pourvoir dans le plus bref délai possible à l'établissement d'institutions départementales et municipales, fondées sur un régime électif. » Pour accomplir cette promesse, la loi du 21 mars 1831 établit, en effet, quant à la composition des conseils municipaux, un régime électif, et créa des collèges dans lesquels elle fit entrer, d'après les principes de la Constitution de 1830, des électeurs censitaires; toutefois, le cens, réglé d'après la population, fut abaissé beaucoup au-dessous de celui des électeurs politiques. Elle laissa au chef de l'Etat la nomination des maires et des adjoints; mais elle exigea qu'ils fussent pris dans le sein du conseil municipal. La loi du 22 juin 1833 rendit également électives les fonctions de membres des conseils de département, et confia le droit de les élire aux citoyens inscrits sur la liste du jury. Quelques années plus tard, après de longs essais et des délibérations multipliées, les lois du 18 juillet 1837 et du 10 mai 1838 réglèrent les attributions des conseils municipaux et des conseils généraux.

Par un décret du 3 juillet 1848, l'Assemblée constituante appliqua le suffrage universel à l'élection des conseils municipaux et des conseils généraux. La nomination des maires fut, par le même décret, donnée à l'élection des conseils municipaux, dans toutes les communes, sauf dans celles dont la population excédait 6,000 âmes, ou qui étaient chefs-lieux de département ou d'arrondissement; dans ces dernières, le mode de nomination établi par la loi de 1831 fut conservé. Plus tard, la Constitution consacra l'organisation administrative du département et de la commune conformément à la loi de l'an VIII, créa des conseils cantonaux et remit à une loi organique le soin de compléter son œuvre, et notamment de déterminer les attributions respectives des conseils préposés à la délibération des affaires locales dans la commune, le canton et le département.

La Constitution de 1852 déclare que les maires seront élus par le pouvoir exécutif et pourront être pris hors du conseil municipal.

La question de la décentralisation est restée à l'ordre du jour, et elle a été l'objet d'une discussion très-vive en 1843, à propos d'un projet connu sous le nom de *Projet de Nancy*, émané de l'initiative de quelques citoyens lorrains, et revêtu de l'approbation de notabilités appartenant aux différents partis: de MM. Berryer, Guizot, de Broglie, Dufaure, de Montalembert, de Falloux, Jules Favre, Garnier-Pagès, Carnot, Eugène Pelletan, Vacherot, etc. Cependant la coalition ne fut pas complète, et plusieurs journaux démocratiques, le *Siècle*, l'*Opinion nationale*, l'*Avenir national*, combattirent le *Projet de Nancy* avec une vivacité égale à celle des feuilles du gouvernement. Il y eut, croyons-nous, un malentendu dans cette polémique. On disputa la question des alliances au lieu de discuter la question de la décentralisation; on crut voir dans le *Projet de Nancy* le plan d'une réaction aristocratique; mais l'adhésion de MM. Jules Favre, Carnot, Garnier-Pagès, Vacherot ne devait-elle pas suffire à faire repousser une semblable supposition? Il fallait établir l'entente sur la nécessité de la décentralisation, en réservant la question d'application, sur laquelle étaient loin de s'entendre les adhérents eux-mêmes du *Projet de Nancy*. Quoi qu'il en soit, la question n'est pas épuisée, et ce sera une des premières qui reviendront à l'ordre du jour. Le *Grand Dictionnaire* croit donc ne devoir rien négliger pour réunir tous les matériaux utiles qui pourront servir d'arsenal aux combattants.

— OPINIONS DIVERSES SUR LA QUESTION. Nous avons déjà fait connaître, sur cette importante question de la centralisation, les opinions diverses de MM. Odilon Barrot, de Barante, Louis Blanc, de Corneille, Dupont-White, Guizot, Royer-Collard, Jules Simon, de Tocqueville, Vivien. Pour compléter nos indications sur cet important sujet, nous allons encore citer quelques-unes des opinions les plus remarquables qui ont été émises.

Buckle (célèbre historien anglais), dans son *Histoire de la civilisation*. « En France, chaque chose est attribuée à un centre commun, dans lequel toutes les fonctions civiles sont absorbées. Tous les progrès de quelque importance, tous les plans, même pour améliorer la condition matérielle du peuple, doivent recevoir la sanction du gouvernement, les autorités locales n'étant pas considérées comme capables de suffire à des tâches aussi ardues. Afin que les administrations inférieures ne puissent abuser de leurs pouvoirs, on ne leur confère aucun pouvoir quelconque. L'exercice d'une juridiction indépendante est presque inconnu. Toute affaire doit être faite

par des fonctionnaires. Le gouvernement est censé voir toute chose, connaître toute chose, veiller à toute chose. Afin de renforcer ce monstrueux monopole, on a imaginé un mécanisme bien digne du dessein poursuivi. Le pays tout entier est couvert d'un réseau de fonctionnaires, offrant, par la régularité de la hiérarchie et l'ordre de leur série descendante, un admirable emblème de ce principe féodal qui, cessant d'être territorial, est devenu personnel. En réalité, toute la besogne de l'Etat est dirigée d'après cette supposition, qu'aucun homme n'entend quelque chose à ses propres intérêts, ou n'est capable de prendre soin de lui-même... Bref, sans multiplier les cas avec lesquels la plupart des lecteurs sont familiarisés, c'est assez dire qu'en France, comme en toute contrée où le principe protecteur est en activité, le gouvernement a établi un monopole de la pire espèce, un monopole qui suit les hommes dans leur foyer et dans leurs occupations journalières, qui les gêne par son esprit minutieux, tracassier, et ce qu'il y a de pire, diminue leur responsabilité vis-à-vis d'eux-mêmes, les privant ainsi de la seule éducation réelle que reçoivent la plupart des esprits, la constante nécessité de veiller à leurs besoins à venir et l'habitude de lutter avec les difficultés de la vie.

« La conséquence de tout ceci a été que les Français, quoique formant un peuple grand et splendide, un peuple plein de bravoure, d'un esprit élevé, abondant en science, et peut-être moins opprimé par la superstition qu'aucun autre de l'Europe, a toujours été reconnu inhabile à exercer le pouvoir politique. Même quand ils l'ont possédé, ils n'ont jamais été capables de combiner la permanence avec la liberté. L'un de ces deux éléments a toujours fait défaut. Ils ont eu des gouvernements libres qui n'ont pas été stables; ils ont eu des gouvernements stables qui n'ont pas été libres. Confiant dans leur humeur courageuse, ils se sont révoltés, et sans doute ils continueraient à se révolter contre une condition si mauvaise. Mais il n'est pas nécessaire d'avoir la langue d'un prophète pour dire que, durant quelques générations au moins, tous les efforts parés doivent rester sans succès, car les hommes ne peuvent être libres, à moins qu'ils n'aient été élevés pour la liberté. Et ce n'est pas là une éducation qui puisse être trouvée dans les écoles ou acquise dans les livres; mais elle consiste dans la discipline personnelle, dans la confiance en soi et dans le gouvernement de soi. »

MICHEL CHEVALIER. « Les exagérations de la centralisation sont dues à ces deux gouvernements d'une race despotique: la Convention et l'Empire. C'était nécessaire à la lutte qu'ils soutenaient contre toute l'Europe, et où ils s'étaient précipités de leur plein gré par orgueil, par ambition ou par l'effet de passions furieuses; mais c'est inutile, c'est funeste dans un Etat qui veut être libre, où les citoyens sont jaloux d'exercer leurs facultés sous l'égide des lois. Je ne puis désormais voir dans la centralisation absolue qu'un engin d'asservissement. Elle accoutume une nation à l'obéissance passive. Il y a dans la capitale une grande roue qui tourne, et dont tout suit servilement la rotation des rives du Var aux rochers du Finistère. Qu'on soit le maître de la roue, et on sera le maître de la France; qu'une poignée de factieux ou d'ennemis de la société parviennent, par la somnolence, l'incurie ou l'ineptie des gardiens de la machine, à mettre la main dessus, et les voilà dictateurs. »

BENJAMIN CONSTANT. « La direction des affaires de tous appartient à tous, c'est-à-dire aux représentants et aux délégués de tous. Ce qui n'intéresse qu'une fraction doit être décidé par une fraction; ce qui n'a de rapport qu'avec l'individu ne doit être soumis qu'à l'individu. L'on ne saurait trop répéter que la volonté générale n'est pas plus respectable que la volonté particulière dès qu'elle sort de sa sphère. »

PAUL-LOUIS COURIER. « Laissez le gouvernement percevoir des impôts et répandre des grâces; mais, pour Dieu, ne l'engagez point à se mêler de nos affaires; souffrez, s'il ne peut nous oublier, qu'il pense à nous le moins possible. Ses intentions à notre égard sont sans doute les meilleures du monde, ses vues sont parfaitement sages, désintéressées; mais... à qui travaille, il ne faut que la liberté. »

CHARLES DUNOYER, dans son livre *De la liberté du travail*. « Ce qu'il y a d'excessif, ce n'est assurément pas d'avoir ramené à l'unité, en les divisant et en les définissant mieux, tous les éléments constitutifs de la puissance publique, et d'avoir voulu qu'il n'y eût dans l'Etat qu'une même force armée, un même système d'impôts. Ce n'est pas non plus d'avoir voulu que la puissance publique, ainsi généralisée et rendue partout présente, exerçât une surveillance assidue, réprimât toute injustice prétention, punît les actions malveillantes, exigeât la réparation des dommages causés et gouvernât indirectement toutes choses. Non, l'excès a été de vouloir qu'elle gouvernât tout ou presque tout directement; qu'elle régit, dans l'acception propre et positive du mot, presque toutes les forces placées en dehors de la sienne, toutes les agglomérations et tous les ordres de profession. C'est par là seulement que le système est attaquant; mais, envisagé de ce côté, et, théoriquement du moins, il n'est pas possible de défendre avec solidité ni l'extension qu'il a reçue ni

même le principe sur lequel il se fonde; il assigne, en effet, au gouvernement une multitude de rôles différents du sien; il complique et accroît démesurément sa tâche; il le fait sortir à tout propos de sa vraie spécialité, qui est d'empêcher par une bonne administration de la justice civile et pénale, que personne n'agisse d'une manière nuisible à autrui, et non de substituer son activité à celle de tout le monde, ou de régler arbitrairement toutes les activités. »

DUPONT-WHITE. M. Dupont-White est l'un des partisans les plus convaincus de la centralisation; il a consacré trois ouvrages successifs à en faire l'apologie et à approfondir les grandes questions qu'elle soulève. Voici en quels termes il résume les avantages de ce système: « On peut bien s'attendre à trouver la centralisation partout où se remue quelque chose de grand. Elle ne produit pas toujours le droit, il s'en faut de beaucoup; mais il n'y a qu'elle pour le produire, elle en est l'organe nécessaire. Au fait, où trouver cet organe, si ce n'est dans ces grands corps de nation, où le souverain, qu'il soit un homme ou une assemblée, se spiritualise pour ainsi dire, en s'élevant et en se rassemblant au faite de la société; où la loi a quelque chance de réaliser cet idéal, cette définition d'un ancien: *l'intelligence sans la passion*? Pour bien saisir ce que gagne le pouvoir à s'éloigner de son objet et à gouverner de haut, il suffit de renverser l'hypothèse. Supposez le législateur ayant part aux intérêts qu'il traite, connaissant les personnes qu'il va toucher, souffrant ou profitant des abus à réformer; vous n'auriez là que le nom de la loi, ou plutôt tout le contraire de la loi, c'est-à-dire la passion viciant l'intelligence. Si la centralisation est l'organe du droit, il est naturel qu'à certains moments elle ait un premier rôle. Il y a des époques altières et véhémentes où le droit est revendiqué à outrance, soit par des races qui veulent être nations, soit par des nations qui veulent se gouverner elles-mêmes, soit par des gouvernements nationaux qui se tiennent pour chargés d'âmes et d'intérêts. »

GUIZOT. (*Des moyens de gouvernement et d'opposition*, 1820). « Le pouvoir a hérité d'une machine dans laquelle aucune issue n'a été réservée à l'opposition, où tout émane du gouvernement et revient à lui. Il n'y a que tous les fonctionnaires publics, régit seul toutes les affaires publiques, les plus petites comme les plus grandes, les plus obscures comme les plus apparentes. Si, dans le régime où il s'exerce et qui embrasse tout, une volonté autre que la sienne se manifeste, il la brise comme il lui plaît. Si quelque question où il est engagé se présente, il la décide comme il lui convient. Nulle part, si ce n'est à la Chambre des députés, l'opposition ne se place sur son chemin. Nulle part ailleurs une force indépendante n'est admise à concourir à son action, à lui disputer ce qu'il veut. Est-ce là l'état naturel d'un peuple libre, la condition d'un gouvernement représentatif? Je ne le pense pas. »

NAPOLEON III. Nous avons cité la lettre de l'empereur Napoléon III à son ministre d'Etat, lettre suivie du décret du 13 avril 1861. Etant président de la République, il disait, le 11 novembre 1849: « Le plus grand danger peut-être des temps modernes vient de cette fausse opinion, inculquée dans les esprits, qu'un gouvernement peut tout, et qu'il est de l'essence d'un système quelconque de répondre à toutes les exigences, de remédier à tous les maux. » Dans ses œuvres antérieures, voici le programme qu'il indiquait avec une remarquable netteté: « Restreindre dans de justes limites le nombre des emplois qui dépendent du pouvoir et qui souvent font d'un peuple libre un peuple de solliciteurs; éviter cette tendance funeste qui entraîne l'Etat à exécuter lui-même ce que les particuliers peuvent faire aussi bien et mieux que lui. La centralisation des intérêts et des entreprises est de la nature du despotisme. »

PEYRAT. Dans la discussion récente qui s'est élevée à propos du *Projet de Nancy*, M. Peyrat, rédacteur en chef de l'*Avenir national*, un des journalistes contemporains les plus éminents, s'est constitué le vif défenseur de la centralisation. Il résume ainsi son histoire, son rôle et ses bienfaits: « La centralisation est sortie des entrailles mêmes de la société opprimée et réduite en poussière par la féodalité; elle a pénétré lentement à travers mille obstacles, après de nombreux efforts, comme une conséquence, comme une nécessité. » Ces deux mots: conséquence et nécessité, sont de Royer-Collard, qui n'est pas suspect, puisque, ayant vécu sous l'Empire, il avait connu la centralisation dans ce qu'elle a eu de plus redoutable et de plus abusif, et qu'il ne l'aimait pas. La centralisation a justifié son origine atteint son but et prouvé, en effet, qu'elle était une nécessité. Elle a donné à la France le cachet de son incomparable nationalité, et c'est là peut-être le progrès le plus réel, le plus durable dont nous puissions nous enorgueillir. Elle est l'œuvre des siècles, elle s'est faite peu à peu, d'efforts en efforts, de sacrifices en sacrifices, par le concours du pays, de tout ce qui constitue la puissance d'une grande nation. C'est par la centralisation que se sont accomplies les choses qui font de notre nationalité un type unique dans l'histoire. Par conséquent, y toucher dans une seule de ses parties essentielles serait une im-

pardonnable ingratitude envers le passé et un crime plus impardonnable encore envers l'avenir. »

ROYER-COLLARD. Le discours suivant, prononcé en juin 1824, appartient d'une façon trop intime à la question pour ne pas trouver sa place ici: « Le temps fait les choses humaines et il les détruit; le progrès des âges avait miné insensiblement le vieil édifice de la société: la Révolution l'a renversé. A cette grande catastrophe se rattache notre condition présente. C'est parce que les institutions se sont écroulées que vous avez la centralité, c'est parce que les magistratures ont péri que vous n'avez que des fonctionnaires. Le pouvoir central a fait la conquête du droit; il s'est enrichi de toutes les dépouilles de la société. Le gouvernement représentatif a été placé en face de cette autorité monstrueuse, et c'est à elle que la garde de nos droits politiques a été confiée. Le ministère vote par l'universalité des employés et des salaires que l'Etat distribue; il vote par l'universalité des affaires et des intérêts que la centralité lui soumet; il vote par tous les établissements religieux, civils, militaires, scientifiques, que les localités ont à perdre ou qu'elles sollicitent; il vote par les routes, les ponts, les canaux, les hôtels de ville, car les besoins publics satisfaits sont des faveurs de l'administration, et pour les obtenir les peuples, nouveaux courtisans, doivent plaire. En un mot, le ministère vote de tout le poids du gouvernement qu'il fait peser sur chaque département, chaque commune, chaque profession, chaque particulier... Le gouvernement représentatif n'a pas été seulement subverti, il a été perverti; il agit contre sa nature. Au lieu de nous élever, il nous abaisse; au lieu d'exciter l'énergie commune, il relègue tristement chacun de nous au fond de sa faiblesse individuelle; au lieu de soulever le sentiment de l'honneur, qui est notre esprit public et la dignité de notre nation, il l'étouffe, il le proscriit; il nous punit de ne pas savoir renoncer à notre estime et à celle des autres. Vos pères, messieurs, n'ont pas connu cette profonde humiliation; ils n'ont pas vu la corruption dans le droit public donnée en spectacle à la jeunesse étonnée, comme la leçon de l'âge mur. Voilà où nous sommes descendus. Le mal vient du pouvoir monstrueux et déréglé qui s'est élevé sur la ruine de toutes nos institutions. Une société sans institutions ne peut être que la propriété de son gouvernement; en vain on lui écrit quelque part des droits, elle ne saura pas les exercer et ne pourra pas les conserver. Aussi longtemps que la société sera dépourvue d'institutions gardiennes de ses droits et capables de rendre un long gémissement quand elle est frappée, le gouvernement représentatif n'est qu'une ombre. »

VIVIEN, dans ses *Etudes administratives*, auxquelles nous avons déjà emprunté de nombreuses citations. « C'est moins le principe de la centralisation qu'il convient de contester, que ses formes qu'il est nécessaire de corriger. Simplifier ses formes, supprimer tout ce qui retarde la décision sans l'éclairer, enlever l'administration dans des délais de rigueur, ne lui remettre que ce qui appelle absolument son contrôle, n'adopter qu'exceptionnellement et dans des cas graves le système des autorisations préalables, telles sont les précautions qui peuvent la justifier. »

— SYSTÈMES DE DÉCENTRALISATION. On a vu que le mot de centralisation étant pris généralement dans le sens d'une exagération du système, tout le monde était d'avis qu'il y avait lieu à une certaine décentralisation. Nous n'entrerons pas ici dans l'examen des divers projets de décentralisation en ce qui touche l'arrondissement, le canton, la commune, le département; mais, pour rester dans les généralités que comporte la question actuelle, nous nous contenterons d'énumérer les diverses écoles de décentralisation. Nous distinguons:

1^o L'école administrative autoritaire, qui, maintenant la tutelle administrative dans toute son étendue, se borne, pour simplifier les formalités, à transporter du ministre au préfet un certain nombre d'attributions. C'est cette opinion qui prévaut dans les conseils du gouvernement actuel en matière de décentralisation, et c'est en ce sens que sont conçus les divers projets de loi qui ont été présentés à l'adoption des chambres ou qui sont à l'étude. On objecte avec raison qu'une telle réforme pourrait bien avoir pour effet d'appesantir le joug de l'Etat sur nos têtes, au lieu de l'alléger. Plus le maître est près, plus il est absolu, et un préfet livré à son libre arbitre offre moins de garanties et de lumières que les grands corps administratifs, dont l'éloignement même est une condition d'impartialité. Décentraliser, ce n'est pas transférer une attribution d'un fonctionnaire à un autre, c'est rendre aux citoyens le droit de s'administrer eux-mêmes.

2^o L'école administrative libérale, qui, sans toucher aux fondements de l'organisation actuelle, fait une part plus large à l'indépendance des départements et des communes. M. Batbie, professeur de droit administratif à l'Ecole de droit, résume ainsi les principales réformes à faire: Nomination des conseillers de préfecture par le gouvernement, parmi les membres du conseil général et sur la liste des candidats présentés par lui; attribution au

conseil de préfecture de la tutelle administrative des communes; suppression de l'autorisation préalable, dans tous les cas; nécessité pour le conseil de préfecture d'annuler les délibérations des conseils municipaux dans un délai déterminé, passé lequel ces délibérations deviendront exécutoires; faculté pour les communes de se pourvoir devant le conseil d'Etat contre la décision des conseils de préfecture; suppression de la tutelle des départements par les préfets; elle sera transportée au Corps législatif; suppression des conseils d'arrondissement; création d'un conseil cantonal; nomination du maire par les administrés, ou du moins nécessité imposée au gouvernement de le choisir dans le conseil municipal élu.

30 *L'école provinciale*, qui a pour objet de reformer les provinces et de remettre leur administration, ainsi que celle des communes, à une aristocratie locale composée des plus forts imposés. C'est à cette école que se rattache le fameux projet de Nancy, et c'est cette tendance qui rend suspecte à bon nombre de démocrates l'idée même de décentralisation.

40 *L'école communale*, à la tête de laquelle se place M. Louis Blanc, école franchement démocratique, et qui, reprenant une idée soutenue autrefois à l'Assemblée constituante par Mirabeau, demande l'établissement de grandes communes s'administrant elles-mêmes, et en rapport direct avec le pouvoir central.

50 *L'école individualiste* ou *fédérative*, qui établit avant tout l'indépendance des individus et la liberté des groupes, permet aux individus de s'agglomérer suivant leur convenance et leurs intérêts sans tenir compte des circonscriptions locales; c'est ce qui a lieu aux Etats-Unis, où l'église, l'école et l'état civil ne sont pas nécessairement réunis dans un même lieu, et où les communautés diverses sont autant d'anneaux qui s'entre-croisent, au lieu d'être juxtaposés les uns aux autres. Cette idée a été défendue en France dans ces derniers temps, et avec un remarquable talent, par Proudhon.

Le *Grand Dictionnaire* dira, lui aussi, un mot et indiquera quelle solution il voudrait voir donner à ce problème de la décentralisation.

Si, en vue de l'avenir, ses sympathies le rattachent à l'idée fédérative, et s'il aspire à voir s'élever les Etats-Unis d'Europe en regard des Etats-Unis d'Amérique, pour rester cependant dans les données pratiques de la situation actuelle, il formulera les trois principes suivants, qui lui paraissent contenir le correctif suffisant de tous les abus de la centralisation et la plus efficace garantie de la liberté : Distinction de ce qui appartient au pouvoir central et au pouvoir local, à l'individu et à l'Etat, et liberté plus grande laissée aux individus et aux groupes d'administrer eux-mêmes leurs intérêts; application de plus en plus large du système électif; responsabilité effective de tous les fonctionnaires.

Centralisation (LA), étude d'économie politique publiée en 1860, par M. Dupont-White. Ce livre fait suite à un ouvrage précédent du même auteur : *L'individu et l'Etat*, qui avait pour but de démontrer le développement de l'Etat dans une société progressive, parallèlement à celui de l'individu. La *Centralisation* a pour objet d'étudier les attributions de l'Etat dans ses rapports soit avec les castes, soit avec les localités. Le mot en lui-même signifie à la fois unité de gouvernement et prépondérance d'une capitale, et voici les questions qu'il suggère à l'auteur : « Est-il bon que la souveraineté soit tout entière sur un point ou répartie soit dans les localités, soit parmi des classes privilégiées : noblesse, Eglise, cours de justice, corps enseignants ? L'Etat doit-il être desservi de certaines fonctions, ou seulement doit-il être hiérarchisé dans toutes, attirant à lui dans une capitale les affaires d'un pays, pour qu'elles y reçoivent, au sommet de la hiérarchie et de la société, une décision qui n'a pu être que préparée ailleurs ? Faut-il enfin que le gouvernement soit comme une juridiction à plusieurs degrés ou comme un corps à plusieurs têtes ? » Comme on le voit, la tutelle administrative occupe la plus grande partie de cette étude, et l'auteur se demande successivement, dans une série de chapitres, ce qu'elle fait pour la force et la grandeur des nations, pour l'ordre, pour la liberté, pour le progrès. Il répond qu'elle est nécessaire comme soutien des minorités, que ses mérites sont essentiels et ses vices simplement accidentels; qu'elle est conforme aux données historiques de la France, à laquelle elle est indispensable et qu'elle ne prive pas de sa liberté. M. Dupont-White ajoute qu'un pays centralisé peut être libre : 1° par des institutions représentatives; 2° par une représentation du centre proportionnelle à la qualité et à la puissance d'opinion qui réside sur ce point; 3° par cette force exceptionnelle nommée capitale, que produit la centralisation, et qui est le contre-poids tout trouvé de l'ascendant exceptionnel dont la centralisation investit le pouvoir exécutif. Il termine ainsi : « En France, la voie du progrès, c'est la centralisation appliquée aux choses que signale l'intelligence du pays, concentrée et façonnée dans la capitale. Le pays est l'âme, le gouvernement est l'organe, le progrès est la fonction, ou plutôt, si l'on veut, le phénomène; avec cette particularité que l'âme et l'organe n'ont toute leur puissance que moyennant concentration. La France ne parvient à toute sa pensée que par la capitale, à toute sa force que par le gouvernement. L'histoire de France est une énigme, dont le

mot est unité; l'avenir de la France n'en a pas d'autre, et ce mot représente des qualités de race qui suffisent au progrès le plus encyclopédique. »

Avec M. Dupont-White, on n'est pas embarrassé; il se pose carrément en partisan de la centralisation. A peine s'il croit nécessaire de lui imposer un léger contre-poids, et cependant, par une singulière contradiction, il propose comme garantie de la liberté des institutions représentatives, ce qui mène droit à la monarchie constitutionnelle, et non au despotisme, conséquence inévitable de la centralisation absolue. En d'autres termes, il creuse une mine sous l'édifice qu'il vient de bâtir. Son apologie de la centralisation repose d'ailleurs entièrement sur une argumentation plus spéculative que solide, et parfois même désolante. Il va jusqu'à demander des preuves à l'appui de son opinion à cette déplorable philosophie de Hobbes, qui a édifié tout son système politique sur la supposition que les hommes sont en état de guerre naturelle les uns contre les autres, supposition impie, qui conduit à la nécessité du despotisme comme le seul moyen de les séparer et de les empêcher de s'entre-déchirer. « Plus on se connaît, dit-il, plus on se hait. Les hommes ne peuvent se heurter sans se haïr. » Un tel argument est la condamnation de la thèse soutenue par l'auteur, car il prouve que la centralisation procède du mépris de l'humanité.

Centralisation et de ses effets (DE LA), étude d'économie politique, publiée en 1861 par M. Odilon Barrot. Patronnée comme le meilleur instrument de progrès par M. Dupont-White, la centralisation se voit repoussée comme une entrave à ce même progrès par M. Odilon Barrot, qui la condamne surtout comme ennemie de la liberté, cette religion dans laquelle le sentiment du devoir se confond avec celui du droit. Il voit dans la centralisation la vraie cause de toutes ces révolutions qui bouleversent périodiquement et épuisent la France, d'après ce principe que la force et la vitalité des sociétés grandissent ou s'affaiblissent selon que les facultés et les droits de l'individu y sont respectés ou étouffés par le pouvoir central. Il est tout naturel de voir soutenir cette opinion par l'homme qui, dès 1831, disait : « Par une contradiction que rien ne peut justifier, alors que nous concourons par nos mandataires aux lois qui régissent la France, nous nous trouvons exclus de toute participation à l'administration des affaires de la commune, c'est-à-dire de celles qui nous touchent de plus près et qui sont pour nous de véritables intérêts de famille. »

Ce qui prouve la bonne foi de M. Odilon Barrot, c'est qu'il n'exclut pas systématiquement la centralisation; il admet la nécessité temporaire de la dictature mesurée, en certaines circonstances, mais il ajoute que, perpétuée, elle deviendrait mortelle pour nous comme l'ont été pour l'Orient les théocraties, cette forme la plus excessive de la centralisation. Après avoir étudié la centralisation antique, soumise à la triple influence du christianisme, de l'invasion des barbares et des institutions représentatives, l'auteur propose, comme garantie des droits individuels, le gouvernement parlementaire, les élections loyales, une tribune et une presse libres, des ministres responsables. Sans ces garanties, nous restons soumis au régime de la centralisation complète; or, dit M. Odilon Barrot, je repousse ce système qui, tantôt à titre de tutelle, tantôt à titre de police, soumettrait à son action préventive les droits collectifs ou même individuels des citoyens; qui, par exemple, sous le prétexte que les communes seraient incapables de faire leurs affaires, se chargerait de les faire lui-même par ses agents, désignerait leurs maires, leurs percepteurs, leurs maîtres d'école, leurs curés et bientôt leurs gardes champêtres, ne permettrait à leurs conseils de s'assembler qu'avec son autorisation, se réserverait de faire annuellement leurs budgets, et qui, même après la dépense votée et autorisée, prétendrait encore en régler l'exécution, en imposant à ces malheureuses communes, qui payent en définitive, ses plans, ses ingénieurs, ses architectes. Je repousse comme excessive une centralisation qui, après avoir donné tout pouvoir aux agents de l'autorité sur les citoyens, refuserait à ceux-ci tout recours contre ces mêmes agents, déclarés inviolables sous la protection d'un conseil d'Etat choisis par elle; une centralisation qui, à l'aide de conflits, qu'elle élèverait et résoudrait selon sa volonté, dessaisirait la justice ordinaire et évoquerait la décision de toute cause dans laquelle elle serait intéressée. Je rejette enfin une centralisation dont les appétits toujours irrités et jamais satisfaits menaceraient incessamment ce qui pourrait encore rester dans la société d'existences indépendantes et finiraient par réduire l'individu à l'état d'automate. »

D'après M. Odilon Barrot, la centralisation est contraire aux mœurs. Malheur au pays où la sagesse consiste, pour tous les hommes modérés par goût et par position, à s'abstenir de la politique. C'est à ces hommes surtout qu'il appartiendrait, au contraire, d'avoir une action incessante et prépondérante sur les affaires de leur pays, sans quoi tout est livré au hasard. En outre, comme il faut toujours à l'âme une sphère d'activité quelconque, si vous lui retranchez les préoccupations de la chose publique, vous la rejetez forcément dans la poursuite exclusive de la fortune et dans la recherche

désordonnée des jouissances matérielles ou des plus puériles vanités; elle s'y plongera comme pour s'étourdir et mieux oublier son abaissement. Et ce ne sont pas seulement les élans généreux de l'âme que la centralisation étouffe; c'est aussi l'intelligence qu'elle atteint, car, en détruisant la liberté, elle éteint par cela même le foyer où cette intelligence trouve ses aliments nécessaires. Qu'on ne cite pas les siècles d'Auguste et de Louis XIV, ils ne contredisent pas cette vérité. L'effet du pouvoir absolu n'est pas instantané, heureusement, et les illustrations de ces deux règnes étaient nées avant l'avènement des despotes sur lesquels leur gloire a rejailli. C'est sous Tibère et sous Louis XV que se produit l'influence néfaste du despotisme sur l'esprit humain.

C'est après avoir détruit chez les peuples toute fierté, toute intelligence, et jusqu'au goût des affaires publiques, que la centralisation s'en fait un titre pour se perpétuer. Toute tutelle prolongée produit infailliblement une certaine incapacité, et cette incapacité sert de prétexte pour continuer la tutelle. Si encore ce qu'elle enlève aux forces morales de la société, elle le lui rendait en sécurité; mais qui n'aperçoit les nombreuses affinités qui existent entre certaines doctrines socialistes et une centralisation excessive? N'ont-elles pas le même symbole : accroître de plus en plus les forces du pouvoir social, annihilant de plus en plus l'indépendance et les facultés de l'individu? Les moyens sont différents; le but est le même. En supprimant les intérêts communs à gérer, la centralisation fait disparaître le terrain où les riches et les pauvres pourraient se rencontrer et apprendre à s'aimer et à s'estimer. Avec elle, en effet, plus de réunion politique, plus de manifestation publique; elle en a peur. Plus de délibération en commun sur les intérêts locaux les plus insignifiants; si quelques faux semblants sont conservés, ce n'est que pour tromper le public, qui, du reste, ne s'y laisse pas prendre et ne les prend pas au sérieux. Plus de grands intérêts de la patrie à débattre en commun, le pouvoir central y pourvoit et en décide. Les hommes ne se rencontrent plus que dans les conflits d'intérêts, dans les luttes de la concurrence; en un mot, la centralisation ne laisse absolument aux membres d'une même société que l'élément qui les divise.

La centralisation offre certains avantages momentanés en temps de guerre, mais les gouvernements absolus n'ont pas, pour réparer une défaite, ce ressort moral qui, chez les nations libres, double les forces et les sacrifices en présence d'un échec, la liberté. Ils sont condamnés à toujours vaincre et sont responsables de tous les malheurs. Or, c'est de l'excès de responsabilité de l'Etat d'une part et de l'absence de responsabilité pour l'individu, de l'autre, que sont nées toutes nos révolutions; car la centralisation, toujours en antagonisme avec les institutions libres, en affecte les sources, en trouble le jeu et en pervertit le caractère. Il est impossible d'échapper à ce dilemme déjà tant de fois vérifié par de cruelles expériences : ou la centralisation unie à des institutions libres les pervertit et finit par les faire périr, ou, réunie à son élément naturel, le pouvoir absolu, elle devient la pire des despotismes et des tyrannies. « Pour remédier à ce mal, conclut M. Odilon Barrot, la France doit obéir à deux nécessités : la première, c'est de rentrer dans le gouvernement sérieusement et sincèrement représentatif, pour échapper aux dangers et aux incertitudes du gouvernement d'un seul; la seconde, c'est de modifier assez profondément sa centralisation pour qu'un gouvernement libre puisse vivre chez elle. » Tel est le résumé de ce volume : rendre plus solides les fondements de l'édifice gouvernemental et en décharger le faite pour l'empêcher de s'écrouler, ou, en d'autres termes, restreindre de beaucoup les attributions et l'action du pouvoir central, pour étendre au contraire et fortifier l'action spontanée et indépendante de l'individu. C'est, en effet, le seul moyen d'éviter ce résultat fatal, ou tuer la liberté par la centralisation, ou faire crouler le pouvoir central sous les agitations de la liberté.

Nous ne saurions qu'applaudir aux idées libérales soutenues par M. Odilon Barrot dans un style simple, ferme, net et précis, dont le seul défaut est d'affecter peut-être un peu trop le ton dogmatique. Son livre fait bien ressortir les dangers de la centralisation, cette exagération funeste qui, selon l'énergique expression de Lamennais, mène à l'apoplexie dans Paris et à l'absence de vie partout ailleurs. »

CENTRALISÉ, ÉE (san-tra-li-zé) part. pass. du v. Centraliser. Réuni en un centre commun : Ces différents services ont été centralisés. Il s'agit à la centralisation politique : Chez les grandes nations centralisées, le législateur est obligé de donner aux lois un caractère uniforme que ne comporte pas la diversité des lieux et des mœurs. (De Tocqueville.) La France est l'Etat le plus vigoureusement centralisé de l'Europe. (Cormen.) La France centralisée est la première puissance du monde. (Cormen.) Dans les sociétés fortement centralisées, il n'y a de vie publique qu'au sein des grandes assemblées politiques. (Vacherot.)

CENTRALISER v. a. ou tr. (san-tra-li-zé — rad. centre). Réunir dans un même centre : Centraliser le pouvoir. Centraliser tous les

services d'une administration. Mot créé par Grégoire.

— Absol. CENTRALISER pour diviser et diviser pour CENTRALISER, tel est tout le secret de la puissance administrative. (E. de Gir.)

Se centraliser v. pron. Etre centralisé : L'action, en tout genre, se centralise autour de quelque grande force, et, bon gré mal gré, l'homme est entraîné dans ce tourbillon. (Michelet.) A mesure qu'on s'élève dans la série des animaux, les fonctions du système nerveux se centralisent davantage. (E. Littré.)

— Antonymes. Décentraliser.

CENTRALITÉ s. f. (san-tra-li-té — rad. centre). Centre d'action : Citoyens, vous devez donner une centralité à l'instruction publique, comme vous en avez donné une au gouvernement. (Danton.) C'est dit pour état de centralisation : C'est parce que les institutions se sont écroulées, que vous avez la centralité. (Royer-Collard.)

— Physiol. Phénomènes de centralité, Phénomènes qui se passent dans les centres cérébro-rachidiens, et non dans les nerfs périphériques.

CENTRANODON s. m. (san-tra-no-don — du gr. *kentron*, aiguillon, *odon*, dent). Ichtyol. Genre, aujourd'hui abandonné, qu'on avait fondé pour une espèce mal connue du genre *platycéphale*.

CENTRANTHE s. m. (san-tran-te — du gr. *kentron*, aiguillon; *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes, de la famille des valérianes, formé aux dépens des valérianes et comprenant environ six espèces, qui croissent pour la plupart dans le pourtour du bassin méditerranéen : Le *centranthe rouge* est une herbe indigène. (L. Gouais.)

— Encycl. Formé aux dépens des valérianes, le genre *centranthe* s'en distingue surtout par l'éperon qui se trouve à la base de la corolle et qui lui a valu son nom générique. Le *centranthe rouge* (*centranthus ruber*), vulgairement *valériane rouge* ou *lilas d'Espagne*, est une plante vivace, qui croît abondamment en France, sur les rochers et les vieux murs. Elle possède, à un faible degré, les propriétés générales des valérianes; mais, ce qui la recommande surtout, c'est la beauté de ses grands panicules de fleurs pourpres. Introduite dans les jardins, cette plante a produit une jolie variété à fleurs blanches. D'une rusticité à toute épreuve et d'une culture facile, le *centranthe rouge* croît parfaitement dans les terrains secs, se propage de graines ou d'éclats de pieds et convient tout particulièrement pour orner les rocailles.

CENTRANTHÈRE s. f. (san-tran-tè-re — du gr. *kentron*, aiguillon, *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes, de la famille des personées, renfermant quelques espèces vivaces, qui croissent dans les régions tropicales de l'Asie et de l'Australie.

CENTRAPE s. f. (san-tra-pa-le — du gr. *kentron*, aiguillon, *apalos*, mou). Bot. Genre de plantes, de la famille des synanthérées.

CENTRARQUE s. m. (san-trar-ke — du gr. *kentron*, aiguillon; *archos*, chef). Ichtyol. Genre de la famille des percoides, habitant les eaux douces d'Amérique, dont la plupart ont des rayons épineux à la nageoire anale.

— Encycl. Ce genre de percoides présente les caractères suivants : Dents en velours ras sur les palatins, sur le vomer et sur la base de la langue; préopercule dentelé sur les bords; dorsale unique; rayons à la membrane branchiostège. Les *centrarques* sont de petits poissons, ayant des rayons épineux plus ou moins nombreux (de trois à neuf) à la nageoire anale. Ce genre comprend un certain nombre d'espèces, qui vivent toutes dans les eaux douces de l'Amérique septentrionale. Dans le nord de cette région, on les appelle *perches de roche*; sur les bords du lac Pontchartrain, on les connaît plutôt sous le nom de *perches d'étang*.

CENTRATHÈRE s. m. (san-tra-tè-re — du gr. *kentron*, éperon; *athêr*, épi). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des vernoniées, comprenant une seule espèce, qui croît à l'isthme de Panama.

CENTRE s., m. (san-tre — du lat. *centrum*, du gr. *kentron*, de *kentein*, piquer, à cause de la pointe du compas piquée au point autour duquel le cercle est décrit. Quant au grec *kentein*, piquer, il se rapproche du sanscrit *kunta*, lance, et *kuntala*, charrie — de la racine *karsh*, fendre, avec altération. — Comparez *kontos*, bois de lance, perche, pennis; latin *contus*, lance, pique, penis; cymrique *cont*; irlandais *cunt*, de *cunt*, queue). Géom. Point situé à égale distance de tous les points d'une ligne ou d'une surface courbe, ce qui ne peut se rencontrer que dans le cercle, la sphère et les portions de cercle ou de sphère : Centre d'un cercle, d'un arc, d'une sphère, d'une calotte sphérique. Le centre de la terre. Le soleil est à peu près le centre du cercle que Mercure décrit. (Fonten.)

O dieux ! cachez ma honte au centre de la terre
Ducis.

Point d'intersection des diamètres d'une courbe fermée ou des diagonales d'un polygone : Le centre d'une ellipse, d'un carré, d'un losange. Dans un polygone régulier ou dans toute figure régulière inscriptible au cercle, centre même du cercle circonscrit : Centre d'un hexagone. Centre d'une étoile. Centre

de figure, Point qui divise en parties symétriques par rapport à lui toutes les lignes droites qui passent par lui, et qui se terminent autour de la figure. *Centre de similitude*, Point également distant des points homologues de deux figures semblables. *Centre de courbure*, Point d'une courbe plane qui est le centre du cercle osculateur à la courbe en ce point, ou du cercle de courbure. *Centre des moyennes distances d'un système de points*, Point unique dont la distance à un plan quelconque est la moyenne arithmétique des distances à ce même plan de tous les points du système.

— Par anal. Milieu, endroit qui est à peu près également éloigné des extrémités : *Le centre d'un royaume, d'une province, d'une ville. Le centre de Paris. Les provinces, les départements du centre. Le centre de Paris n'aura bientôt plus de logements pour les budgets trop modestes de la population.* (Cayla.) *C'est toujours dans le centre de la propriété que doit être établie une faïanderie.* (E. Chaps.)

J'ai vu de la forêt l'hôte le plus sauvage
Courir de son asile au centre du village.

SAINT-LAMBERT.

— Par ext. Lieu principal d'action d'où partent ou vers lequel convergent des actions particulières coordonnées : *Centre de rotation. Centre d'attraction, de gravitation. Un centre lumineux, calorifique, magnétique. Dieu a voulu que le centre de notre petit monde fût le soleil.* (Volt.) *Séduit par les illusions des sens et de l'amour-propre, l'homme s'est regardé longtemps comme le centre du mouvement des astres.* (Laplace.) *L'estomac est un centre qui communique avec tous nos organes.* (Balz.) *Tant que les pensées communes entre les hommes politiques n'ont pas trouvé ce centre où elles se fécondaient et s'organisaient par le contact, rien ne s'accomplit.* (Lamar.)

Vers un centre commun tout gravité à la fois.

VOLTAIRE.

— Lieu où converge une population ou un mouvement quelconque d'une nature déterminée : *Centre commercial, industriel, politique, intellectuel. Se loger au centre des affaires. Le quartier Moutetard est le centre du bas peuple de Paris. La misère des grands centres. Paris est le centre des arts, du bon goût et de la politesse.* (La Bruy.) *Paris est, l'hiver et l'été, le centre du ridicule : Rampeau, cabaretier de la Courtille, a occupé la cour et la ville.* (Volt.) *Les gens de la province portent une grande finesse d'observation sur les petits intérêts au centre desquels ils vivent.* (Balz.) *Aujourd'hui, tout afflue à Paris ; le centre absorbe à lui toute l'activité du pays.* (Napoli.) *Mauduit soit le progrès qui débute par consolider le despotisme des capitales, qui fait crever d'indigestion les centres et de faim les périphéries.* (Toussend.) *La misère est affreuse dans la plupart des grands centres industriels.* (J. Simon.) *Paris est le centre politique, financier et industriel du monde moderne.* (E. About.)

Londres, jadis barbare, est le centre des arts.

VOLTAIRE.

— Fig. But principal, raison première de ce qui est ou se fait dans certaines limites ou dans un genre déterminé : *Chacun bâtit dans son cerveau un petit univers dont il est le centre.* (F. Bacon.) *L'homme est tombé dans la présumption ; il a voulu se faire le centre de lui-même.* (Pasc.) *Les deux Testaments regardent Jésus-Christ, l'Ancien comme son attente, le Nouveau comme son modèle, tous deux comme leur centre.* (Pasc.) *Nous nous établissons comme le centre des créatures qui nous environnent.* (Mass.) *Jouissons de tout ce que nous avons, et ne croyons pas être la fin et le centre de tout.* (Volt.) *Le méchant se fait centre de toutes choses ; le bon mesure son rayon et se tient à la circonférence.* (J.-J. Rouss.) *Il n'est guère de savants qui ne placent volontiers au centre de toutes les sciences celle dont ils s'occupent.* (D'Alamb.) *L'idéalisme intellectuel fait de la volonté le centre de tout.* (Mme de Staël.) *La femme est le centre vers lequel gravitent toutes les affections de la famille.* (Mme Romieu.) *L'homme demeure longtemps avant d'admettre qu'il ne soit pas le centre de toutes choses.* (B. Const.) *Si Dieu est le principe de tout être, l'homme est le centre de toute science.* (A. Jacques.) *La vie est un mouvement qui a Dieu pour principe, pour centre et pour terme.* (Lacordaire.) *L'amour est le centre de gravitation humaine.* (Le P. Félix.) *Il Fond, nature intime ou essentielle : On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses que d'embrasser leur circonférence.* (Pasc.) *Dieu est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part.* (Pasc.) *Ce qui naît à la surface de la pensée est tout à fait différent de ce qui est caché au fond et au centre de l'intention.* (P. Lejeune.) *Il n'appartient qu'à Dieu seul d'aller chercher l'âme jusque dans son centre ; le passage en est fermé aux attaques les plus violentes des créatures.* (Boss.)

— Fam. Etat où l'on se possède, où l'on est à soi, où l'on jouit de soi, où l'on est comme chez soi, dans son milieu : *Là je suis à mon centre. Le voilà à son centre. Ne le tirez pas de son centre. Vous n'êtes pas dans votre centre, au milieu de cette société de bavards. Les mêmes défauts qui, dans les autres, sont lourds et insupportables, sont chez nous comme*

III.

dans leur centre : ils ne pèsent plus, on ne les sent plus. (La Bruy.)

— Prov. Chercher deux centres en un cercle, Chercher une chose impossible.

— Argot. Nom propre d'homme. *Centre à l'estorquet*, Sobriquet.

— Politiq. Nom sous lequel on désignait, sous la Restauration, et surtout sous le règne de Louis-Philippe, la partie de la Chambre des députés située entre la droite et la gauche, c'est-à-dire faisant face au président, et où siégeaient les députés ministériels. Il y avait aussi le *centre gauche* et le *centre droit*, bancs intermédiaires qu'occupaient les députés d'une opinion moins franchement ministérielle. Endroit, dans une assemblée délibérante, situé vers le milieu de la salle, et où siègent d'ordinaire les membres qui, sans être de l'opposition, laquelle siège à gauche, ne sont pas résolument ministériels comme ceux qui occupent la droite ; membres qui siègent en cet endroit : *Les députés du centre. Sous un régime de liberté, le centre est le modérateur habituel et le juge définitif du gouvernement.* (Guizot.) *Centre droit*, Partie du centre la plus rapprochée de la droite ; membres presque ministériels qui siègent en cet endroit. *Centre gauche*, Partie du centre la plus rapprochée de la gauche ; députés du centre qui inclinent vers l'opposition.

— Théol. *Centre de l'unité catholique*, Rome, où siège le chef de l'Eglise catholique.

— Art milit. Partie d'une armée ou d'une troupe rangée en bataille, qui est entre les deux ailes : *Ces régiments formaient le centre. Le centre fut enfoncé.* *Compagnies d'un bataillon placées entre les voltigeurs et les grenadiers : Soldats du centre. Le centre et les compagnies d'élite. Centre d'un bataillon, Vide qu'on y laisse dans le milieu, pour y enfermer les bagages.*

— Fortif. *Centre de bastion*, Point du bastion où se rencontrent les deux demi-gorges.

— Mar. *Centre de voilure*, Point de l'ensemble des voiles sur lequel se résume, se réunit l'effort du vent exercé sur ces voiles. *Centre de carène*, Centre de gravité de la masse liquide déplacée par la carène.

— Phys. *Centre optique*, Point situé sur l'axe principal d'une lentille, à des distances de ses sommets proportionnelles aux rayons de courbure des surfaces qui la terminent.

— Mécan. *Centre de gravité*, Point d'un corps par lequel passent toutes les résultantes des forces de l'attraction terrestre : *De quel que façon que le corps se trouve librement suspendu, tout est en équilibre lorsque son centre de gravité est soutenu.* *Fig. Point central d'attraction : Le centre de gravité du catholicisme est dans l'autorité, tandis que celui du protestantisme est dans la liberté.* (E. Scherer.) *Il faut, derrière : Tomber sur son centre de gravité.*

— Centre d'oscillation, Point situé sur la perpendiculaire abaissée du centre de gravité sur l'axe de rotation, et tel que le mouvement de ce point, pendant l'oscillation, est le même que si le système oscillant était un pendule simple. *Centre de percussion*, Point situé sur la direction que doit suivre un choc appliqué à un corps solide tournant autour d'un axe, pour que cet axe ne reçoive du choc aucune tendance à se déplacer. *Centre de poussée*, Centre de gravité de la masse fluide déplacée par un corps solide immergé. *Centre de pression*, Point d'application de la résultante de toutes les pressions exercées en chacun des points d'une des parois d'un vase. Il est toujours plus bas que le centre de gravité, avec lequel il ne coïncide que dans le cas d'une paroi horizontale.

— Anat. Organe principal ou point principal d'un organe vers lequel convergent ou duquel émanent certains phénomènes devant produire un effet ou une sensation unique : *Centre nerveux. Centre aponeurotique. Centre hypogastrique. La différence des tempéraments dépend surtout de celle des centres de sensibilité.* (Cabourd.) *Toutes nos affections frappent sur le centre gastrique.* (Balz.) *Centre ovale*, Partie du cerveau qui est entourée par la conjugaison des vertèbres.

— Astr. *Centre de l'équant*, Point qui est aussi distant du centre de l'excentricité, à l'aphélie, que le soleil l'est du centre de l'excentricité au périhélie. *Centre d'un cadran*, Point d'un cadran solaire vers lequel convergent les lignes horaires, et où le style est établi.

— Géogr. *Royaume du Centre*, Nom que les Chinois donnent à leur pays, qu'ils appellent aussi Céleste-Empire.

— Syn. *Centre, milieu*. Le centre suppose une circonférence, c'est-à-dire quelque chose qui s'étend autour dans tous les sens. Le milieu ne suppose qu'une étendue considérée dans une seule dimension, et il est à égale distance des deux extrémités. Au figuré, un centre est le point d'où part le mouvement pour se propager dans tous les sens, ou c'est l'objet vers lequel tendent tous les autres, et milieu désigne quelquefois l'ensemble des circonstances ou des choses qui forment comme le lien où l'on passe sa vie.

— Antonymes. Bord, bout, extrémité, circonférence.

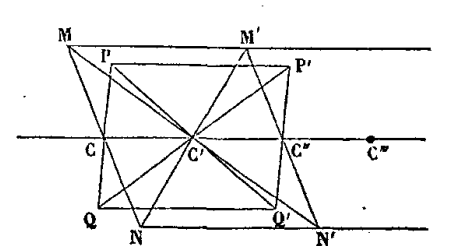
— Encycl. Géom. et méc. *Centre de figure*. On nomme centre d'une figure plane ou

à trois dimensions un point qui divise en parties symétriques, par rapport à lui, toutes les lignes droites qui y passent et qui se terminent au contour de la figure.

Le point de concours des diagonales d'un parallélogramme ou le point de concours des diagonales d'un parallépipède sont les centres de figure de ce parallélogramme ou de ce parallépipède, etc.

Une courbe algébrique ne peut avoir qu'un seul centre : on reconnaît très-simplement, en effet, qu'une courbe qui aurait deux centres en aurait une infinité d'autres en ligne droite avec les deux premiers et qu'elle pourrait par suite être coupée en une infinité de points par une parallèle à cette ligne des centres, ce qui ne peut arriver à une courbe algébrique.

Soient, pour le démontrer, C et C' deux centres d'une courbe, et M un point quelconque de cette courbe : si on joint MC et qu'on prolonge cette droite d'une quantité égale CN, le point C étant un centre de la courbe, le point N appartiendra à cette courbe ; si on joint maintenant NC' et qu'on prolonge cette droite d'une longueur égale C'M', le point C' étant aussi un centre, le point M' appartiendra encore à la courbe ; enfin, si l'on joint MC' et si l'on prolonge une quantité égale C'N', le point N' appartiendra encore à la courbe.



Or, la figure MNN'M' formera un parallélogramme ayant C' pour centre, et le milieu de MN' sera sur CC' en un point C'', tel que C'C'' = CC'.

Cela posé, si l'on refait une autre construction analogue pour un autre point P de la courbe, on obtiendra un nouveau parallélogramme PQQ'P', et le même point C'' sera encore au milieu de la corde P'Q' de la courbe. Toutes les cordes qui passeraient en C'' y seraient donc divisées en parties égales, ce point C'' serait donc un nouveau centre de la courbe.

La même série de déductions ferait trouver un quatrième centre C''', situé à la même distance du troisième que celui-ci l'était du précédent, et ainsi de suite.

Cela posé, le même point M de la courbe étant joint à tous les centres obtenus, et les droites ainsi menées étant prolongées respectivement de longueurs égales à elles-mêmes, les extrémités de ces prolongements se trouveraient toutes sur NN', et d'ailleurs à égale distance les uns des autres ; cependant tous ces points appartiendraient à la courbe proposée, qui, ainsi, serait coupée en une infinité de points par la même droite NN'.

La sinuosité est bien telle que la courbe que nous venons de supposer : elle a pour centres tous les points, équidistants entre eux, ou elle coupe l'axe des x, et elle est coupée, par toute parallèle à l'axe des x, en deux séries de points équidistants, dans chaque suite ; mais une courbe algébrique ne saurait présenter ces caractères ; une droite, en effet, ne peut la couper en plus de points qu'il n'y a d'unités dans son degré.

L'origine des coordonnées est centre d'une courbe algébrique lorsqu'il n'entre dans l'équation de cette courbe que des termes de même parité. En effet, dans ce cas, l'équation est telle qu'elle ne change pas lorsqu'on y change en même temps x en -x et y en -y, de sorte que si elle admet la solution x = a, y = b, elle admet aussi la solution x = -a, y = -b ; ou que si un point appartient à la courbe, le point symétrique, par rapport à l'origine, lui appartient aussi.

Il résulte de là que, pour qu'une courbe algébrique ait un centre, il faut qu'on puisse trouver dans son plan un point tel, qu'en y transportant l'origine on dût par là faire disparaître de l'équation de la courbe tous les termes de parité contraire à celle du degré de cette équation, car les termes du plus haut degré ne peuvent jamais disparaître.

S'il s'agit d'une courbe du second degré, les termes à faire disparaître seront ceux du premier degré, et comme ils sont au nombre de deux, les coordonnées du centre devront satisfaire à deux conditions : d'où il résulte qu'une courbe du second degré aura généralement un centre.

Pour les courbes du troisième degré, ce seraient les termes du second degré et le terme constant qu'il faudrait faire disparaître ; les coordonnées du centre devraient donc satisfaire à quatre conditions, et, par suite, l'existence d'un centre dans une courbe du troisième ordre supposerait deux conditions particulières entre les coefficients de son équation. A mesure que le degré de la courbe s'élèverait davantage, il faudrait la particulariser de plus en plus dans son degré, pour lui attribuer un centre.

Lorsqu'il s'agit d'une courbe de degré impair, le terme constant est l'un de ceux qu'il faut faire disparaître ; par conséquent, le centre, lorsqu'il y en a un, se trouve toujours sur la courbe.

— Application aux courbes du second ordre. L'équation générale du second degré est

$$Ax^2 + 2Bxy + Cy^2 + 2Dx + 2Ey + F = 0;$$

si l'on transporte l'origine en un point $x = a$, $y = b$, les coefficients des termes du premier degré en x et en y deviennent

$$Aa + Bb + D, Ba + Cb + E;$$

par conséquent, les équations du centre sont :

$$Aa + Bb + D = 0 \quad \text{et} \quad Ba + Cb + E = 0;$$

la condition d'incompatibilité entre ces équations est

$$\frac{A}{B} = \frac{B}{C} \quad \text{ou} \quad B^2 - AC = 0.$$

Ce n'est donc qu'à cette condition que la courbe peut manquer de centre ; c'est alors une parabole. Les conditions d'indétermination sont

$$\frac{A}{B} = \frac{B}{C} = \frac{D}{E};$$

dans ce cas, le lieu a une infinité de centres en ligne droite : c'est l'ensemble de deux droites parallèles.

— Centres des conjuguées d'une courbe. Lorsqu'une courbe a un centre, ce centre appartient à toutes ses conjuguées ; en effet, l'origine étant transportée en ce centre, l'équation devient telle, que si

$$x = a + p\sqrt{-1} \quad \text{et} \quad y = a' + p'\sqrt{-1}$$

en forment une solution,

$$x = -a - p\sqrt{-1} \quad \text{et} \quad y = -a' - p'\sqrt{-1}$$

en formeront une autre ; or, ces solutions ont la même caractéristique $\frac{p}{p'}$, et, par conséquent, les points correspondants appartiennent à une même conjuguée ; et, d'un autre côté, les deux solutions réalisées sous la forme

$$[x = a + p, y = a' + p'],$$

$$[x = -a - p, y = -a' - p']$$

donnent bien deux points symétriquement placés par rapport à l'origine.

Réciproquement, si une conjuguée d'un lieu $f(x, y) = 0$ a un centre réel, d'abord ce centre appartient nécessairement à la courbe réelle qui est une des conjuguées de sa conjuguée, et par suite à toutes les autres conjuguées du lieu.

Mais une conjuguée peut avoir un centre imaginaire, qui n'appartienne qu'à elle. Ce cas se présente, par exemple, dans l'équation du second degré à coefficients imaginaires.

— Centres des surfaces. Une surface algébrique ne peut pas plus avoir deux centres qu'une courbe algébrique, puisque tout plan passant par les deux centres, s'ils existaient, couperait la surface suivant une courbe algébrique ayant ces deux centres. Toutefois, tandis que nous aurions pu constater, pour les courbes algébriques, un cas d'exception justifiant, celui où le lieu se composerait de droites parallèles et symétriquement placées deux à deux par rapport à un axe de figure, un des cas analogues que peuvent présenter les surfaces ne doit plus être complètement négligé : c'est celui des cylindres, qui ont toujours une infinité de centres en ligne droite, lorsqu'ils en ont un.

Lorsque le centre d'une surface a été pris pour origine, l'équation de cette surface est telle, que si l'on y change x en -x, y en -y et z en -z, cette équation ne change pas, ce qui exige que tous les termes soient de même parité.

Réciproquement, pour qu'une surface ait un centre, il faut que l'on puisse trouver un point tel que la transposition de l'origine en ce point dût faire disparaître de son équation tous les termes de parité contraire à celle du degré de cette équation.

L'équation du second degré contenant trois termes de degrés impairs, on peut dire qu'une surface du second degré a généralement un centre : toutefois, les équations de ce centre pourront être indéterminées ou incompatibles.

L'équation du second degré est

$$Ax^2 + A'y^2 + A''z^2 + 2Bxy + 2B'yz + 2B''xz + 2C'x + 2C''y + 2C'''z + D = 0;$$

en supposant que la surface représentée par cette équation ait un centre et que ce centre ait pour coordonnées x, y, z, le transport de l'origine des coordonnées au point [a, b, c] devrait faire disparaître les termes du premier degré ; réciproquement, les équations à zéro des coefficients des termes du premier degré dans l'équation transformée seront les équations du centre.

En faisant la substitution, on trouve, pour coefficients respectifs de x, de y et de z, au facteur constant 2 près,

$$Aa + B'b + B'e + C,$$

$$B'a + A'b + Bc + C',$$

$$B'a + Bb + A'e + C'';$$

les équations du centre sont donc

$$Aa + B'b + B'e + C = 0,$$

$$B'a + A'b + Bc + C' = 0,$$

$$B'a + Bb + A'e + C'' = 0.$$

Les premiers membres de ces équations sont

les dérivées par rapport à a, b et c du premier membre de l'équation où l'on aurait remplacé x, y et z par a, b et c . On pourrait donc les noter sous la forme :

$$f'_a = 0, f'_b = 0, f'_c = 0.$$

Le dénominateur commun des valeurs de a, b, c tirées de ces équations est

$$AA'A'' - AB^2 - A'B^2 - A''B'^2 + 2BB'B'';$$

en égalant cette expression à zéro, on exprimera donc la condition pour que la surface manque de centre ou en ait une infinité.

Lorsque l'on trouve un centre, pour y transporter effectivement l'origine des coordonnées, il reste à calculer le terme constant de la nouvelle équation : ce terme serait le résultat de la substitution de a, b, c à x, y, z dans le premier membre de l'équation, c'est-à-dire

$$Aa^2 + A'b^2 + A''c^2 + 2Bbc + 2B'ca + 2B''ab + 2Ca + 2C'b + 2C''c + D;$$

mais on obtient cette somme d'une manière rapide en observant que les équations du centre, multipliées respectivement par a, b, c et ajoutées, donnent :

$$Aa^2 + A'b^2 + A''c^2 + 2Bbc + 2B'ca + 2B''ab + 2Ca + 2C'b + 2C''c = 0;$$

il en résulte, pour le terme cherché, la valeur

$$D' = Ca + C'b + C''c + D.$$

Lorsqu'on trouve un centre unique, la surface est un ellipsoïde ou un hyperboloïde ; les cas de l'ellipsoïde évanouissant et de l'hyperboloïde conique correspondent au cas où D' est nul ; celui de l'ellipsoïde imaginaire serait celui où D' aurait le signe commun de A, A' et A'' .

Lorsque les trois équations se réduisent à deux, la surface a une infinité de centres en ligne droite : c'est un cylindre à base pourvue de centre.

Lorsque les trois équations du centre se réduisent à une seule, tous les points du plan représenté par cette équation sont des centres ; la surface se réduit alors à deux plans parallèles au plan lieu des centres.

Lorsque la surface n'a pas de centre, en général, les équations du centre représentent trois plans parallèles à une même droite, la surface est alors un paraboloides ; mais si les trois plans représentés par les équations du centre se trouvent parallèles, la surface est un cylindre parabolique.

Centres des conjuguées d'une surface. On reconnaît, par des raisons en tout analogues à celles que nous avons données plus haut, que lorsqu'une surface a un centre, ce centre appartient aussi à toutes ses conjuguées, et que, réciproquement, si une conjuguée d'un lieu $f(x, y, z) = 0$ a un centre réel, ce centre appartient à la surface réelle qui est une conjuguée de sa conjuguée, et par suite à toutes les autres conjuguées du lieu.

Centre de similitude. Deux figures semblables peuvent être semblablement placées par rapport à un même point qui prend le nom de centre de similitude, et les deux figures sont dites homothétiques par rapport à ce point (v. HOMOTHÉTIE).

La condition d'homothétie de deux figures par rapport à un point est que toutes les droites menées de ce point et rencontrant le contour d'une des figures aillent aussi rencontrer celui de l'autre, et que les distances des points de rencontre au centre soient dans un rapport constant.

Centre de courbure. Le centre de courbure d'une courbe plane, en un de ses points, est le centre du cercle osculateur à la courbe en ce point (v. CERCLE OSCULATEUR), ou du cercle de courbure (v. COURBURE) ; nous le considérons ici comme le point de rencontre de la normale à la courbe au point considéré et d'une normale infiniment voisine.

La normale à une courbe en un de ses points (x, y) est représentée par l'équation

$$(1) \quad Y - y = - \frac{1}{\left(\frac{dy}{dx}\right)} (X - x)$$

ou

$$(1) \quad (Y - y) \frac{dy}{dx} + X - x = 0,$$

X et Y désignant les coordonnées courantes ; la normale infiniment voisine le sera par ce que deviendrait cette équation si l'on y augmentait x de dx et par suite y de dy , c'est-à-dire par

$$(Y - (y + dy)) \left(\frac{dy}{dx} + d\frac{dy}{dx}\right) + X - (x + dx) = 0;$$

mais, pour obtenir le point de rencontre des droites représentées par ces deux équations, on peut substituer à la seconde celle que l'on obtiendrait en les retranchant, c'est-à-dire l'équation différentielle de la première, ou sa dérivée

$$(2) \quad - \left(\frac{dy}{dx}\right)^2 + (Y - y) \frac{d^2y}{dx^2} - 1 = 0,$$

obtenue en considérant x comme la variable indépendante, y comme une fonction de x , X et Y comme des constantes.

Les coordonnées X et Y du point cherché sont donc fournies par les équations (1) et (2).

La seconde donne

$$Y - y = - \frac{1 + \left(\frac{dy}{dx}\right)^2}{\frac{d^2y}{dx^2}},$$

et il en résulte

$$X - x = - \frac{1 + \left(\frac{dy}{dx}\right)^2}{\frac{d^2y}{dx^2}} \frac{dy}{dx};$$

la distance du centre de courbure (X, Y) au point de la courbe (x, y) est donc

$$\left[1 + \left(\frac{dy}{dx}\right)^2\right]^{\frac{3}{2}} \frac{dx^2}{d^2y}.$$

Centre de courbure d'une courbe à double courbure. Le centre de courbure d'une courbe à double courbure en un de ses points est le centre du cercle osculateur à la courbe en ce point, ou du cercle mené par ce point et par deux autres points de la courbe infiniment

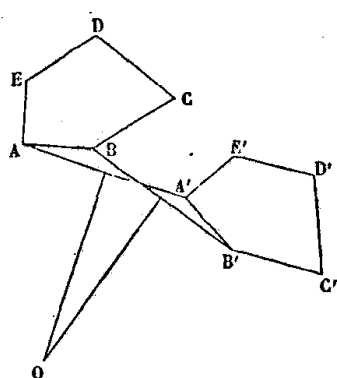
$$R = \frac{dx^2 + dy^2 + dz^2}{\sqrt{(dy^2 dz^2 - dz^2 dy^2)^2 + (dz^2 dx^2 - dx^2 dz^2)^2 + (dx^2 dy^2 - dy^2 dx^2)^2}}.$$

Centre instantané de rotation. Pour fixer dans son plan la position d'une figure plane connue de forme, il suffit de donner les positions de deux points définis de cette figure.

Par exemple, un polygone connu est donné de position dans un plan, lorsqu'on donne la position d'un de ses côtés, pourvu que les deux sommets situés aux extrémités de ce côté soient désignés distinctement et que d'ailleurs le polygone, dans tous les déplacements qu'il peut subir, ne doive jamais être appliqué sur le plan que par la même face.

Cela posé, il est facile de voir que, de quelque manière qu'une figure se soit déplacée dans son plan, on eût toujours pu l'amener de la première position à la seconde par une simple rotation.

Ainsi les deux polygones $ABCDE, A'B'C'D'E'$ étant supposés égaux, on pourra amener $ABCDE$ sur $A'B'C'D'E'$ par une rotation autour d'un point convenablement choisi.



Il est évident d'abord que si le transport est possible par rotation, le centre de cette rotation devra être situé sur la perpendiculaire élevée au milieu de AA' ; car toute circonférence passant par le point A et dont le centre ne se trouverait pas sur cette perpendiculaire ne passerait pas par A' . Pour les mêmes raisons, le centre de rotation devrait être situé sur la perpendiculaire élevée au milieu de BB' . Donc enfin, si le déplacement projeté peut être effectué au moyen d'une simple rotation, le centre de cette rotation devra être au point O de rencontre des deux perpendiculaires élevées respectivement aux milieux de AA' et de BB' .

Mais si l'on a construit le point O comme on vient de le supposer, les deux triangles $AOB, A'O'B'$ seront évidemment égaux, et, par suite, en faisant tourner le triangle AOB autour du point O , on l'amènera sur le triangle $A'O'B'$.

Si les droites AA' et BB' se trouvaient accidentellement parallèles, le point O serait, il est vrai, rejeté à l'infini ; mais, dans ce cas, le déplacement voulu pourrait être opéré par translation et une translation peut être considérée comme une rotation autour d'un point situé à l'infini.

Ainsi, tout déplacement fini quelconque d'une figure dans son plan peut être obtenu par une simple rotation.

Il en est évidemment de même d'un déplacement infiniment petit ; mais avec cette différence qu'un déplacement fini peut être produit d'une infinité de manières différentes, tandis qu'un déplacement infiniment petit ne peut l'être que d'une seule et qu'il l'est, par suite, forcément par la rotation capable de le donner.

L'importance de ce théorème, capital en géométrie et en mécanique, nous engage à en donner une autre démonstration purement analytique, qui en constituera une vérification sans réplique possible.

Considérons une figure plane quelconque et assujettissons à rester constamment liés à elle deux axes $A'X_1$ et $A'Y_1$, qu'elle entraînera

voisins du premier. Ce cercle est contenu dans le plan osculateur à la courbe au point considéré (v. PLAN OSCULATEUR À UNE COURBE) ; par suite, le centre de courbure est à la fois dans le plan osculateur à la courbe, dans son plan normal au point considéré et dans le plan normal infiniment voisin. C'est sous ce point de vue que nous le considérerons ici.

L'équation du plan osculateur à une courbe en un de ses points $[x, y, z]$ est

$$(X - x)(dy^2 dz^2 - dz^2 dy^2) + (Y - y)(dz^2 dx^2 - dx^2 dz^2) + (Z - z)(dx^2 dy^2 - dy^2 dx^2) = 0;$$

celle du plan normal est (v. PLAN NORMAL À UNE COURBE)

$$(X - x)dx + (Y - y)dy + (Z - z)dz = 0;$$

celle du plan normal infiniment voisin peut être remplacée par la différentielle de la précédente

$$(Y - x)dx^2 + (Y - y)dy^2 + (Z - z)dz^2 - (dx^2 + dy^2 + dz^2) = 0.$$

Ces trois équations, dans lesquelles la variable indépendante n'est pas indiquée et peut par suite être choisie à volonté, fourniront les coordonnées X, Y et Z du centre de courbure ; on en déduira ensuite la distance du point $[X, Y, Z]$ au point $[x, y, z]$ ou le rayon de courbure

dans son mouvement. Il est clair que, pour définir le mouvement de la figure mobile, il suffira de définir celui du système des deux axes liés à elle.

Rapportons donc ces deux axes $A'X_1$ et $A'Y_1$ à deux axes fixes AX et AY : leur position sera à chaque instant déterminée par les coordonnées x' et y' du point A' et ensuite par les cosinus a, b, a', b' des angles qu'ils feront respectivement avec les axes AX et AY .

Nous allons donc supposer que x', y', a, b, a', b' varient avec le temps d'une manière continue et suivant des lois connues.

Considérons maintenant un point M de la figure mobile : si x, y , désignent les coordonnées constantes de ce point par rapport aux axes mobiles $A'X_1$ et $A'Y_1$, les coordonnées x et y de ce même point rapporté aux axes AX et AY seront fournies, les deux systèmes d'axes étant supposés rectangulaires, par les formules :

$$(1) \quad x = x' + ax + a'y,$$

$$(2) \quad y = y' + bx + b'y.$$

Si nous voulons connaître la position M' , infiniment voisine de M , que viendra occuper notre point mobile au bout d'un temps dt , il faudra dans ces formules faire varier x', y', a, a', b et b' en laissant x et y fixes ; nous aurons ainsi :

$$\frac{dx}{dt} = \frac{dx'}{dt} + x \frac{da}{dt} + y \frac{da'}{dt},$$

$$\frac{dy}{dt} = \frac{dy'}{dt} + x \frac{db}{dt} + y \frac{db'}{dt}.$$

Imaginons maintenant que nous rapportions le point M' aux axes $A'X_1$ et $A'Y_1$, considérés comme fixes, c'est-à-dire considérés dans la position qu'ils occupaient lorsque le point M' était en M : il nous suffira, pour obtenir dx_1 et dy_1 , de concevoir le contour dont les côtés seraient dx et dy et de le projeter sur $A'X_1$ et $A'Y_1$; nous aurons ainsi

$$\frac{dx_1}{dt} = a \frac{dx}{dt} + b \frac{dy}{dt}$$

et

$$\frac{dy_1}{dt} = a' \frac{dx}{dt} + b' \frac{dy}{dt}.$$

En remplaçant dans ces deux dernières formules $\frac{dx}{dt}$ et $\frac{dy}{dt}$ par leurs valeurs trouvées plus haut, il vient :

$$\frac{dx_1}{dt} = \left[a \frac{dx'}{dt} + b \frac{dy'}{dt} \right] + x_1 \left[a \frac{da}{dt} + b \frac{db}{dt} \right] + y_1 \left[a \frac{da'}{dt} + b \frac{db'}{dt} \right]$$

et

$$\frac{dy_1}{dt} = \left[a' \frac{dx'}{dt} + b' \frac{dy'}{dt} \right] + x_1 \left[a' \frac{da}{dt} + b' \frac{db}{dt} \right] + y_1 \left[a' \frac{da'}{dt} + b' \frac{db'}{dt} \right].$$

Mais ces formules se simplifient : en effet, comme $a^2 + b^2$ est constamment égal à 1,

$$a \frac{da}{dt} + b \frac{db}{dt} = 0;$$

et, pour la même raison,

$$a' \frac{da'}{dt} + b' \frac{db'}{dt} = 0;$$

ainsi, d'abord, $\frac{dx_1}{dt}$ et $\frac{dy_1}{dt}$ se réduisent à

$$\frac{dx_1}{dt} = \left[a \frac{dx'}{dt} + b \frac{dy'}{dt} \right] + y_1 \left[a \frac{da}{dt} + b \frac{db'}{dt} \right]$$

et

$$\frac{dy_1}{dt} = \left[a' \frac{dx'}{dt} + b' \frac{dy'}{dt} \right] + x_1 \left[a' \frac{da}{dt} + b' \frac{db'}{dt} \right].$$

D'un autre côté, comme les axes $A'X_1$ et $A'Y_1$

sont rectangulaires, le produit de leurs coefficients angulaires est -1 :

$$\frac{b}{a} \cdot \frac{b'}{a'} = -1, \text{ ou } aa' + bb' = 0.$$

Il en résulte par différentiation :

$$a \frac{da'}{dt} + b \frac{db'}{dt} = - \left[a' \frac{da}{dt} + b' \frac{db}{dt} \right].$$

Si donc nous posons

$$a \frac{da'}{dt} + b \frac{db'}{dt} = p,$$

il en résultera pour $\frac{dx_1}{dt}$ et $\frac{dy_1}{dt}$ les valeurs

$$\frac{dx_1}{dt} = \left[a \frac{dx'}{dt} + b \frac{dy'}{dt} \right] + py_1,$$

et

$$\frac{dy_1}{dt} = \left[a' \frac{dx'}{dt} + b' \frac{dy'}{dt} \right] - px_1.$$

L'interprétation de ces formules est facile :

en effet, $\frac{dx_1}{dt}$ et $\frac{dy_1}{dt}$ représentant les composantes de la vitesse du point A' parallèlement aux axes AX et AY ,

$$a \frac{dx_1}{dt} + b \frac{dy_1}{dt}$$

et

$$a' \frac{dx_1}{dt} + b' \frac{dy_1}{dt}$$

représentent les projections de cette vitesse sur les axes $A'X_1$ et $A'Y_1$, considérés dans leur position primitive ; ces parties de

$$\frac{dx_1}{dt} \text{ et de } \frac{dy_1}{dt}$$

se rapportent donc à une translation de toute la figure égale et parallèle à celle du point A' .

Quant à py_1 , et à $-px_1$, ce sont les rapports à dt des variations que subiraient les coordonnées x, y , du point M dans une rotation pdt autour de A' : en effet, dans ce mouvement de rotation,

$$\frac{dy_1}{dx_1} = - \frac{x_1}{y_1},$$

puisque l'élément de chemin est perpendiculaire au rayon $A'M$, et de plus

$$(dx_1)^2 + (dy_1)^2 = ds^2 = (x_1^2 + y_1^2) p^2 dt^2.$$

Or, il résulte de ces deux équations,

$$\frac{dy_1}{dt} = p^2 x_1 \text{ et } \frac{dx_1}{dt} = p^2 y_1;$$

d'où, en tenant compte du sens dans lequel se fait la rotation supposée positive,

$$\frac{dy_1}{dt} = -px_1 \text{ et } \frac{dx_1}{dt} = py_1.$$

Ainsi, les variations subies par les coordonnées x et y , d'un point quelconque de la figure mobile se décomposent en variations dues à une translation, dans laquelle le point A' se serait le point directeur, et en variations dues à une rotation simultanée autour du même point A' .

Cela posé, les formules que nous venons de discuter montrent immédiatement qu'il y a toujours dans la figure mobile un point qui ne participe pas au mouvement, et elles en fournissent les coordonnées. Ce point, en effet, serait déterminé par les conditions

$$(3) \quad a \frac{dx_1}{dt} + b \frac{dy_1}{dt} + py_1 = 0$$

et

$$(4) \quad a' \frac{dx_1}{dt} + b' \frac{dy_1}{dt} - px_1 = 0;$$

c'est le centre instantané de rotation.

L'existence du centre instantané de rotation étant ainsi clairement établie, supposons maintenant que la figure considérée ait un mouvement continu et prenne par suite un déplacement fini : à chaque instant de ce mouvement, le déplacement élémentaire qui tendra à se produire sera dû à une rotation infiniment petite pdt (p sera une fonction du temps) autour d'un point $[x, y]$ déterminé par rapport à la figure par les équations (3) et (4) et dont les équations (1) et (2) feraient ensuite connaître la position par rapport aux axes fixes. Le mouvement continu que nous supposons sera donc formé d'une suite continue de rotations élémentaires effectuées successivement autour de tous les points qui deviendront à leur tour centre instantané de rotation. Mais on peut arriver à une image encore plus saisissante du mouvement continu que nous supposons.

Concevons en effet les deux lieux σ et s du centre instantané de rotation, sur la figure mobile et sur le plan fixe : il est facile de voir que, dans le mouvement de la figure mobile, la courbe σ , toujours tangente à la courbe s , roulera sur elle sans glissement et que, par suite, réciproquement, le mouvement continu de la figure mobile pourrait être réalisé par le roulement de σ sur s , la courbe σ , bien entendu, entraînant avec elle la figure mobile.

En premier lieu, la courbe σ restera bien toujours tangente à la courbe s , car si ces deux courbes se coupaient à un moment donné sous un certain angle, pour que le point de σ infiniment voisin du point de rencontre, lequel serait alors le centre de rotation, devint à son tour centre instantané de rotation, il fau-

aurait d'abord qu'il fût amené sur s ; mais ce transport exigerait une rotation égale à l'angle des tangentes aux deux courbes à leur point de rencontre; ce point de rencontre devrait donc rester centre pendant un temps fini, mais le mouvement supposé alors ne serait plus continu.

En second lieu, il est bien clair que la courbe s ne pourra que rouler sur la courbe s , car si le point où les deux courbes se touchent à un instant donné glissait sur la courbe s , il aurait une vitesse finie; par conséquent, il ne serait pas centre de rotation.

La théorie précédente a pour corollaires des propositions importantes qu'il suffira d'énoncer.

En premier lieu, les vitesses de tous les points d'une figure mobile dans un plan sont à chaque instant proportionnelles aux distances de ces points au centre instantané de rotation.

La direction de la vitesse d'un point quelconque est d'ailleurs à chaque instant perpendiculaire à la droite qui joint ce point au centre de rotation. D'où il résulte qu'il suffit de connaître, à un instant, les directions des vitesses de deux points de la figure mobile pour en conclure immédiatement la situation du centre instantané de rotation à cette époque.

La même proposition peut encore s'énoncer : La normale à la trajectoire d'un point quelconque lié à la figure mobile passe à chaque instant par le centre instantané de rotation.

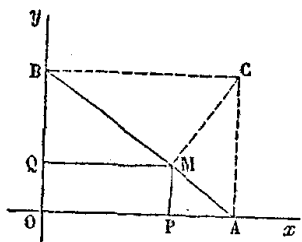
Enfin, si la figure mobile entraîne avec elle une courbe, le point de contact de cette courbe avec son enveloppe sera à chaque instant le pied de la normale abaissée sur cette même courbe du centre instantané correspondant. Il est clair, en effet, que ce point se trouve à la fois sur la courbe dans sa position actuelle et dans la position qu'elle devra venir occuper, au bout du temps dt .

La théorie du centre instantané de rotation est née de spéculations purement mécaniques; mais il est aisé de concevoir comment elle a dû donner lieu à une théorie de géométrie abstraite. En effet, toute courbe quelconque peut toujours, et d'une infinité de manières, être considérée comme engendrée par le déplacement continu d'un point lié à une courbe mobile roulant sur une courbe fixe. On pourra même toujours se donner à volonté l'une ou l'autre des deux courbes par rapport auxquelles on voudrait considérer la courbe proposée comme une épicycloïde.

Ainsi, par exemple, si l'on voulait qu'une courbe donnée fût engendrée par le mouvement d'un point d'une droite roulant sur une courbe fixe, il suffirait, pour réaliser l'identification, de prendre pour la courbe fixe la développée de la courbe donnée (v. DÉVELOPPÉES), c'est-à-dire l'enveloppe de ses normales.

La théorie du centre instantané de rotation a suggéré un grand nombre de constructions simples et élégantes pour les applications des centres de courbure d'un grand nombre de courbes définies analytiquement, et relativement auxquelles par conséquent l'analyse eût pu, quoique souvent avec peine, fournir les solutions des questions proposées; mais elle est surtout précieuse par les applications qu'on en peut faire dans les arts aux courbes qu'on nomme parfois *mécaniques*, c'est-à-dire aux courbes dérivées, conformément à une définition précise, de courbes tracées elles-mêmes à la main ou présentant la figure de sections faites dans des corps naturels.

Nous renverrons à l'article EPICYCLOÏDES pour ce qui concerne la recherche des rayons de courbure; mais nous allons donner quelques exemples de constructions de tangentes.



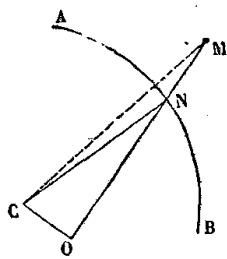
Soit d'abord la courbe engendrée par le mouvement d'un point M d'une droite AB de longueur constante qui glisse entre deux axes rectangulaires Ox et Oy .

Cette courbe est, comme on sait, une ellipse dont les axes dirigés suivant Ox et Oy ont pour longueurs respectives $BM = a$ et $AM = b$.

Les points A et B décrivant les droites Ox et Oy , le centre instantané de rotation est au point C d'intersection des perpendiculaires AC et BC à Ox et à Oy ; CM est donc la normale à l'ellipse au point M.

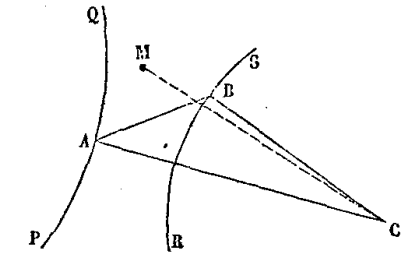
Soit en second lieu une conchoïde quelconque engendrée par le mouvement d'un point M d'une droite qui glisse sur un point fixe O, tandis que l'un de ses points N décrit une courbe donnée AB, quelconque d'ailleurs; la vitesse du point N de la droite mobile est dirigée suivant la tangente à AB en N; par conséquent, le centre instantané de rotation doit être sur la normale NC à cette courbe AB; d'un autre côté, la vitesse du point O de la même droite doit être considérée comme dirigée suivant NO, parce que la direction de

cette droite ne change qu'infiniment peu pendant un temps infiniment petit; par conséquent,

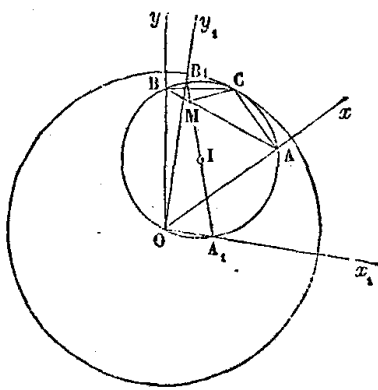


le centre instantané de rotation doit se trouver aussi sur la perpendiculaire OC élevée à ON; CM est donc la normale à la courbe au point M.

Considérons encore le lieu d'un point M lié à une droite AB de longueur constante qui



glisse entre deux courbes PQ et RS: le centre instantané de rotation sera au point de concours C des normales aux deux courbes PQ et RS, en A et B; CM sera donc la normale à la courbe lieu du point M. Enfin supposons qu'une droite AB, de longueur constante, glisse entre deux axes obliques Ox et Oy et considérons le lieu d'un point M de cette



droite mobile: le centre instantané de rotation sera au point C d'intersection des perpendiculaires à Ox et à Oy élevées en A et en B, en sorte que CM sera la normale à la courbe engendrée par le point M. Mais, en poursuivant un peu plus loin l'application de la théorie, nous arriverons à définir complètement ce lieu.

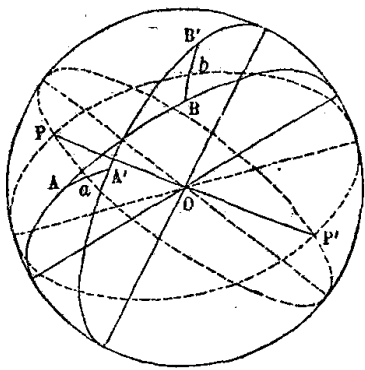
En effet, si par les trois points A, B, C, nous faisons passer un cercle; si d'un rayon double OC nous en décrivons un autre qui le touche en C et si nous faisons rouler le premier cercle dans le second, chacun des points du premier décrira un diamètre du second. (V. EPICYCLOÏDES.) Le glissement de AB entre Ox et Oy pourra donc être réalisé par le roulement du cercle I dans le cercle O. Mais alors, au lieu de considérer le point M comme lié à AB, on pourra le regarder comme un des points du diamètre AMB, du petit cercle I; et les deux points A₁ et B₁ décrivant respectivement les deux diamètres rectangulaires Ox et Oy , du grand cercle, il en résulte que le lieu du point M ne sera autre chose que l'ellipse dont les axes dirigés suivant Ox et Oy auront pour longueurs respectives B_1M et A_1M .

— *Axe instantané de rotation.* La théorie précédente s'applique sans modifications essentielles au mouvement d'un corps solide autour d'un point fixe, et permet d'établir aussi simplement que ce mouvement consiste à chaque instant en une rotation autour d'un axe instantané passant par le point fixe.

En effet, il est évident d'abord que le mouvement du corps solide peut être ramené à celui de sa perspective sur une sphère ayant pour centre le point fixe, et que réciproquement le mouvement de cette perspective détermine entièrement celui du corps solide lui-même.

Cela posé, soient AB un arc de grand cercle joignant deux points A et B de la perspective sphérique du corps et A'B' la position que devra venir occuper cet arc AB, par suite du déplacement du corps ou de sa perspective; si, par les milieux a et b des arcs de grands cercles AA' et BB', on mène respectivement les grands cercles Paa' et Pbb', il est clair qu'une rotation de la figure autour de PP' suffira pour amener A en A' et simultanément B en

B', car les triangles PAB et PA'B' seront égaux dans toutes leurs parties.



Tout déplacement fini d'un corps solide autour d'un point fixe peut donc être produit par une simple rotation autour d'un axe convenablement choisi.

Quant à un déplacement infiniment petit de ce corps, il est nécessairement le résultat d'une pareille rotation.

Par conséquent, le mouvement continu d'un solide autour d'un point fixe ne peut être produit que par la succession d'une suite de rotations élémentaires autour d'une suite d'axes instantanés de rotation.

Les lieux de l'axe instantané de rotation forment dans le corps et dans l'espace deux surfaces coniques, l'une mobile, l'autre fixe, et le roulement de la première sur la seconde réaliserait complètement le mouvement du corps solide.

— *CENTRE DES MOYENNES DISTANCES.* On nomme centre des moyennes distances d'un système de points le point unique dont la distance à un plan quelconque est la moyenne arithmétique des distances à ce même plan de tous les points du système.

Si x, y et z désignent les coordonnées rectangulaires d'un des points du système et que ces points soient au nombre de m , les coordonnées du centre (x_1, y_1, z_1) seront évidemment fournies par les formules

$$x_1 = \frac{\sum x}{m}, y_1 = \frac{\sum y}{m}, z_1 = \frac{\sum z}{m};$$

mais il convient de vérifier que le point $[x_1, y_1, z_1]$ ainsi obtenu sera bien tel, que sa distance à un plan quelconque soit la moyenne arithmétique des distances à ce plan de tous les points du système. Or, si

$$ax + by + cz + d$$

désigne généralement la distance d'un point $[x, y, z]$ au nouveau plan considéré,

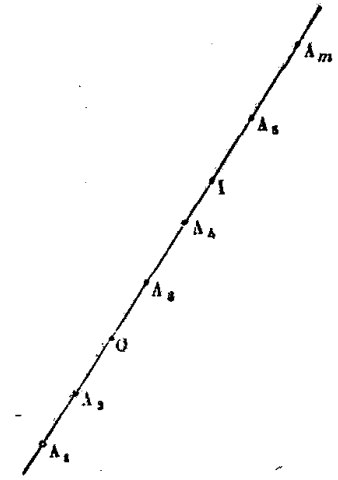
$$a \frac{\sum x}{m} + b \frac{\sum y}{m} + c \frac{\sum z}{m} + d$$

sera la distance du point $[x_1, y_1, z_1]$ à ce plan; mais la même formule pouvant être écrite sous la forme

$$\frac{\sum (ax + by + cz + d)}{m},$$

il en résulte qu'elle représentera encore la moyenne arithmétique des distances des points du système au plan considéré.

— *CENTRE DES MOYENNES HARMONIQUES.* Soient m points $A_1, A_2, A_3, \dots, A_m$ en ligne droite: on nomme centre des moyennes harmoniques des points $A_1, A_2, A_3, \dots, A_m$, par



rapport à un point O de la droite A_1, \dots, A_m , un point I satisfaisant à la condition

$$(1) \frac{A_1 I}{A_1 O} + \frac{A_2 I}{A_2 O} + \dots + \frac{A_m I}{A_m O} = 0,$$

chacun de ces rapports devant être affecté du signe +, ou du signe -, suivant que le point auquel il se rapporte est compris entre les points O et I, ou n'est pas sur ce segment.

Cette relation peut se transformer de la manière suivante: soient a_1, a_2, \dots, a_m les distances $A_1 O, A_2 O, \dots, A_m O$, chacune d'elles étant positive ou négative suivant que le point qu'elle dé-

fini est d'un côté ou de l'autre du point O sur la droite A_1, \dots, A_m ; soit x la distance OI, et

désignons généralement par $\frac{\lambda}{\mu}$ l'un des rapports considérés plus haut, λ et μ étant de même signe, ou de signes contraires, suivant que ce rapport doit être considéré comme positif ou comme négatif; l'expression générale de $\frac{\lambda}{\mu}$ étant

$$\frac{\lambda}{\mu} = \frac{a - x}{a},$$

où a désigne l'une quelconque des quantités a_1, a_2, \dots, a_m , la condition (1) s'exprimera par l'équation

$$\frac{a_1 - x}{a_1} + \frac{a_2 - x}{a_2} + \dots + \frac{a_m - x}{a_m} = 0,$$

$$\text{ou} \quad \frac{m}{x} = \frac{1}{a_1} + \frac{1}{a_2} + \dots + \frac{1}{a_m}$$

qui exprime que l'inverse de la distance du centre des moyennes harmoniques au point O est la moyenne arithmétique des inverses des distances des points A_1, A_2, \dots, A_m au même point.

En particulier, prenons deux points A, B; le point D, centre des moyennes harmoniques des points A, B par rapport à un troisième point C, situé en dehors du segment AB, sera compris

$$\frac{1}{CD} = \frac{1}{AC} + \frac{1}{CB}.$$

entre A et B, et défini par la relation déduite de (1) en mettant les signes en évidence:

$$\frac{AD}{AC} - \frac{BD}{BC} = 0,$$

$$\text{ou} \quad \frac{AD}{BD} = \frac{AC}{BC}.$$

Cette dernière relation montre que le point D est le conjugué harmonique de C par rapport aux points A et B. On en conclut aussi que le point D, conjugué harmonique de C par rapport à A et B, satisfait à la condition

$$\frac{2}{CD} = \frac{1}{AC} + \frac{1}{CB}.$$

Supposons, en second lieu, que le point O s'éloigne indéfiniment sur la droite A_1, \dots, A_m : la relation (1) deviendra simplement

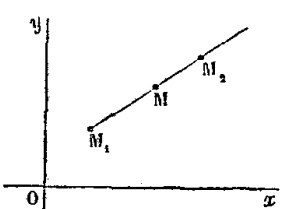
$$A_1 I + A_2 I + \dots + A_m I = 0;$$

et, par suite, le point I, centre des moyennes harmoniques des points A_1, A_2, \dots, A_m , par rapport à un point situé à l'infini, ne diffère pas du centre des moyennes distances de ces points.

— *Centre des moyennes harmoniques des points de rencontre d'une sécante avec une courbe, par rapport à un point de cette sécante.* Soient M_1 et M_2 deux points, et M un autre point, tel que

$$\frac{MM_1}{MM_2} = \frac{\lambda}{\mu}.$$

Soient x_1, y_1, z_1 les coordonnées de M_1 et M_2 ,



x, y celles de M par rapport aux axes Ox et Oy : on a, si le point M est situé entre M_1 et M_2 ,

$$\frac{x - x_1}{x_2 - x_1} = \frac{\lambda}{\mu};$$

d'où

$$x = \frac{\mu x_1 + \lambda x_2}{\mu + \lambda};$$

par analogie,

$$y = \frac{\mu y_1 + \lambda y_2}{\mu + \lambda}.$$

Si le point M était en dehors de M_1, M_2 , on aurait

$$\frac{x - x_1}{x - x_2} = \frac{\lambda}{\mu};$$

d'où

$$x = \frac{\mu x_1 - \lambda x_2}{\mu - \lambda},$$

et

$$y = \frac{\mu y_1 - \lambda y_2}{\mu - \lambda}.$$

Ces formules peuvent rentrer dans les précédentes, si l'on convient de prendre λ et μ de même signe, ou de signes contraires, suivant que M est entre M_1 et M_2 ou en dehors du segment M_1, M_2 .

Cela posé, soient $f(x, y) = 0$ l'équation d'une courbe de degré m , M_1 et M_2 deux points situés sur une sécante à cette courbe, et supposons que $\frac{\lambda}{\mu}$ désigne généralement le rap-

port $\frac{MM_1}{MM_2}$ correspondant à chaque point de

rencontre de la sécante avec la courbe : ce rapport $\frac{\lambda}{\mu}$ sera déterminé algébriquement par l'équation

$$f\left(\frac{\mu x_1 + \lambda x_2}{\mu + \lambda}, \frac{\mu y_1 + \lambda y_2}{\mu + \lambda}\right) = 0,$$

que l'on obtient en substituant dans l'équation de la courbe considérée, $f(x, y) = 0$, les expressions des coordonnées x et y de l'un des points de rencontre avec la sécante M_1M_2 , en fonction de λ et μ ,

$$x = \frac{\mu x_1 + \lambda x_2}{\mu + \lambda},$$

$$y = \frac{\mu y_1 + \lambda y_2}{\mu + \lambda}.$$

Concevons maintenant que, dans $f(x, y)$, on remplace x par $\frac{x}{z}$ et y par $\frac{y}{z}$, et que l'on multiplie par z^m , l'expression obtenue,

$$z^m f\left(\frac{x}{z}, \frac{y}{z}\right)$$

sera homogène et deviendra identique à $f(x, y)$, lorsqu'on fera $z = 1$.

L'équation

$$z^m f\left(\frac{x}{z}, \frac{y}{z}\right) = 0$$

peut s'écrire,

$$\varphi(x, y, z) = 0,$$

$\varphi(x, y, z)$ étant homogène. L'équation qui définit $\frac{\lambda}{\mu}$ peut donc s'écrire, en supposant que z ne soit que le symbole de l'unité,

$$\varphi\left(\frac{\mu x_1 + \lambda x_2}{\lambda + \mu}, \frac{\mu y_1 + \lambda y_2}{\lambda + \mu}, z\right) = 0$$

ou

$$\varphi(\mu x_1 + \lambda x_2, \mu y_1 + \lambda y_2, \mu x_2 + \lambda x_1) = 0.$$

Développons le premier membre de l'équation par la série de Taylor, il viendra :

$$\varphi(x_1, y_1, z_1) \lambda^m + (x_1' \varphi_{x_1} + y_1' \varphi_{y_1} + z_1' \varphi_{z_1}) \lambda^{m-1} \mu + \dots + \varphi(x_2, y_2, z_2) \mu^m = 0$$

ou

$$\left(\frac{\lambda}{\mu}\right)^m + \frac{x_1' \varphi_{x_1} + y_1' \varphi_{y_1} + z_1' \varphi_{z_1}}{\varphi(x_1, y_1, z_1)} \left(\frac{\lambda}{\mu}\right)^{m-1} + \dots = 0.$$

La somme des valeurs de $\left(\frac{\lambda}{\mu}\right)$ est donc

$$\frac{x_1' \varphi_{x_1} + y_1' \varphi_{y_1} + z_1' \varphi_{z_1}}{\varphi(x_1, y_1, z_1)}.$$

Si l'on veut que le point x_1, y_1 , soit centre des moyennes harmoniques des points de rencontre de la sécante avec la courbe, par rapport au point x_2, y_2 , la relation à laquelle devront satisfaire x, y , sera

$$\frac{x_1' \varphi_{x_1} + y_1' \varphi_{y_1} + z_1' \varphi_{z_1}}{\varphi(x_1, y_1, z_1)} = 0.$$

Cette équation étant du premier degré, il en résulte que le lieu des centres des moyennes harmoniques des points de rencontre d'une sécante, mobile autour d'un point fixe O , avec une courbe algébrique quelconque, par rapport à ce point O , est une droite.

En particulier, dans le cas des courbes du second degré, cette droite est la corde des contacts correspondante au point O . Nous avons vu que le centre des moyennes distances ne différait pas du centre des moyennes harmoniques pour un point situé à l'infini. Il en résulte que le lieu des centres des moyennes distances des points de rencontre avec une courbe d'une droite qui se meut en restant parallèle à elle-même est une ligne droite (diamètre de Newton). En particulier, dans le cas des courbes du second degré, le lieu des milieux des cordes parallèles est une ligne droite. La recherche que nous venons de faire, relativement à une courbe, peut se faire pour une surface; la même marche, suivie identiquement de la même manière, conduira aux résultats suivants : 1° le lieu des centres des moyennes harmoniques des points de rencontre d'une surface avec une sécante qui tourne autour d'un point fixe, par rapport à ce point, est un plan; 2° le lieu des centres des moyennes distances des points de rencontre avec une surface d'une droite qui se meut en restant parallèle à elle-même est un plan.

Dans le cas particulier d'une surface du second degré, le plan lieu des centres des moyennes harmoniques est le plan de la courbe de contact du cône circonscrit, ayant pour sommet le point qui définit les centres. Le plan des moyennes distances est un plan diamétral.

— **CENTRE D'UN SYSTÈME DE FORCES PARALLÈLES.** Lorsque des forces parallèles sont appliquées à un corps solide, ou à un système considéré comme invariable de figure, on peut généralement les réduire à une seule. Pour y arriver, on en compose d'abord deux, puis on compose la résultante des deux premières avec une troisième, et ainsi de suite. V. COMPOSITION DES FORCES PARALLÈLES.

Si l'on a attribué un point particulier d'application à chaque force, sur sa direction, et que l'on ait d'ailleurs suivi littéralement la règle relative à la composition, le point où se trouve appliquée la résultante définitive sera le centre du système des forces considérées.

Il est facile de voir que la position de ce point, par rapport au système fixe des points d'application des composantes, ne dépend ni de la direction commune des droites suivant lesquelles agissent ces composantes, ni de l'ordre dans lequel aura pu être faite la composition.

La première de ces propositions résulte pour ainsi dire immédiatement de la règle à suivre pour effectuer la composition : chaque résultante partielle, en effet, a toujours son point d'application situé sur la ligne qui joint les points d'application de ses composantes, entre eux deux, ou en dehors d'eux, du côté de la plus grande force, suivant que les deux composantes sont de même sens ou de sens contraires; et d'ailleurs le rapport des distances du point d'application de la résultante aux points d'application des composantes est toujours l'inverse du rapport de ces deux composantes : on voit qu'il n'entre dans cet énoncé rien qui puisse être rapporté à la direction des forces composées.

Quant à la seconde proposition, elle résultera, si l'on veut, du théorème des moments : ce théorème, qui consiste en ce que le moment de la résultante d'un système de forces parallèles, par rapport à un plan quelconque, est toujours égal à la somme des moments des composantes, détermine en effet complètement le point d'application de la résultante, sans acception d'aucune hypothèse sur l'ordre dans lequel aurait pu être faite la composition.

En vertu de ce théorème, si P est l'une des composantes, p la distance de son point d'application à un plan arbitraire, et si de même R et r désignent la résultante et la distance de son point d'application au même plan,

$$Rr = \Sigma Pp,$$

et comme d'ailleurs

$$R = \Sigma P,$$

il en résulte

$$r = \frac{\Sigma Pp}{\Sigma P}.$$

En rapportant successivement le système des forces considérées à trois plans formant un angle trièdre, on déterminerait complètement le centre de ces forces : par ses distances aux trois plans, au moyen de trois équations formées sur le type de la précédente.

Lorsque ΣP est nul, la distance r du centre au plan, quel qu'il soit, par rapport auquel on a pris les moments, est infinie. On sait que, dans ce cas, les forces considérées se réduisent à un couple, c'est-à-dire à deux forces égales, parallèles et de sens contraires, à moins qu'en même temps ΣPp ne soit nul aussi.

— **CENTRE DE GRAVITÉ.** L'ensemble des faits physiques et chimiques tend à établir que la pesanteur s'exerce sur les particules des corps, et non pas sur ces corps considérés en blocs; en d'autres termes, le poids d'un corps n'est que la résultante des poids de ses parties, composés comme des forces parallèles, et, d'ailleurs, toutes de même sens, ce qui exclut toute éventualité d'exception.

Le centre de gravité d'un corps ou d'un système momentanément considéré comme invariable est le centre du système des poids parallèles de ses parties, finies ou infiniment petites : ses distances à trois plans coordonnés rectangulaires sont donc fournies par le théorème des moments et exprimées par les formules

$$x_1 = \frac{\Sigma Px}{\Sigma P}, \quad y_1 = \frac{\Sigma Py}{\Sigma P} \quad \text{et} \quad z_1 = \frac{\Sigma Pz}{\Sigma P},$$

où P désigne le poids d'une partie quelconque, x, y, z les coordonnées du centre de gravité de cette partie et x_1, y_1, z_1 les coordonnées du centre de gravité du système.

Le centre de gravité d'un corps homogène supposé divisé en éléments de même volume coïncide évidemment avec le centre des moyennes distances de ses éléments considérés comme des points mathématiques.

C'est en se plaçant à ce point de vue qu'on peut dire : le centre de gravité d'un volume.

En poussant l'abstraction un peu plus loin, on arrive à la conception du centre de gravité d'une surface ou d'une ligne.

La détermination des centres de gravité appartient naturellement au calcul intégral; toutefois, on peut y parvenir par des considérations très-simples, lorsqu'il ne s'agit que des figures étudiées en géométrie élémentaire. La méthode consiste alors essentiellement à décomposer la figure proposée en parties telles, et placées de telle manière, que des raisons de symétrie puissent suffire à amener une conclusion certaine.

Il est évident, en effet, que s'il existe dans la figure un plan de symétrie, le centre de gravité sera dans ce plan; que s'il existe un axe, le centre de gravité sera sur cet axe; enfin que si la figure a un centre, ce centre géométrique sera en même temps le centre de gravité.

Toutefois, il est important de remarquer que, s'il s'agit de symétrie oblique et non orthogonale, le principe ne peut être appliqué sans chances d'erreur qu'aux surfaces et aux volumes, parce que deux éléments rectilignes obliquement symétriques par rapport à un plan ou à un axe n'auraient pas même longueur. C'est ainsi, par exemple, que le centre de gravité d'un arc d'ellipse ne se trouverait pas sur le diamètre conjugué de la corde qu'il soutend.

— **Centre de gravité d'un contour polygonal.** Le centre de gravité d'une ligne droite étant en son milieu (par raison de symétrie), on obtiendra le centre de gravité d'un contour po-

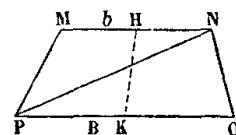
lygonal en composant des forces parallèles appliquées respectivement aux milieux des côtés de ce contour et proportionnelles à leurs longueurs.

En appliquant cette règle au contour d'un triangle on trouve aisément que son centre de gravité coïncide avec le centre du cercle inscrit au triangle qui aurait pour sommets les milieux des côtés du proposé.

— **Centre de gravité d'une surface polygonale.** Le centre de gravité d'un triangle est au point de concours de ses trois médianes, parce que chaque médiane doit le contenir comme étant un axe de symétrie oblique de la figure. Ce point de concours des médianes divisant chacune d'elles au tiers de sa longueur à partir de la base correspondante, il en résulte qu'on retrouverait le centre de gravité du triangle en composant trois forces parallèles et égales appliquées à ses trois sommets.

Pour trouver le centre de gravité d'un polygone, il suffira de le décomposer en triangles, de supposer appliquée au centre de gravité de chacun de ces triangles une force proportionnelle à sa surface et de composer toutes ces forces.

Le centre de gravité d'un trapèze, en particulier, se trouve sur la ligne qui joint les milieux des bases, parce que cette droite est un axe de symétrie oblique de la figure, et il la divise en parties réciproquement proportionnelles aux deux sommes formées de l'une des bases et de la moitié de l'autre.



En effet, soient B et b les deux bases d'un trapèze MNOP, A sa hauteur, HK la médiane, x et y les distances du centre de gravité G aux deux bases B et b ; si l'on décompose ce trapèze en deux triangles, par la diagonale PN , les surfaces de ces deux triangles seront respectivement $\frac{B \cdot h}{2}$ et $\frac{b \cdot h}{2}$; les distances de leurs centres de gravité à la base inférieure seront $\frac{h}{3}$ et $\frac{h}{3}$, et les distances de ces mêmes points

à la base supérieure seront $\frac{2h}{3}$ et $\frac{h}{3}$; le théorème des moments donnera donc les deux équations

$$\frac{B+b}{2} \cdot h \cdot x = \frac{B \cdot h}{2} \cdot \frac{h}{3} + \frac{b \cdot h}{2} \cdot \frac{2h}{3}$$

et

$$\frac{B+b}{2} \cdot h \cdot y = \frac{B \cdot h}{2} \cdot \frac{2h}{3} + \frac{b \cdot h}{2} \cdot \frac{h}{3};$$

d'où résulte par division

$$\frac{x}{y} = \frac{B+2b}{2B+b} = \frac{\frac{B}{b} + 2}{\frac{B}{b} + 1}.$$

Cette formule conduit à une construction simple du centre de gravité : si l'on prolonge, en effet, en sens contraires, chaque base d'une longueur égale à l'autre et qu'on joigne les extrémités de ces prolongements, la droite ainsi menée coupera la médiane HK au centre de gravité.

— **Centre de gravité d'un volume polyédral.** Le centre de gravité d'un prisme triangulaire se trouve au milieu de la droite qui joint les centres de gravité des deux bases parce que, d'une part, chacun des trois plans menés par cette droite et par une des arêtes latérales est un plan diamétral de la figure et que, d'ailleurs, le plan parallèle aux bases mené par les milieux des arêtes en est aussi un plan de symétrie oblique.

On peut dire également que le centre de gravité d'un prisme triangulaire est le centre de gravité de la section parallèle aux bases faite à égale distance de l'une et de l'autre.

On passe sans difficultés du prisme triangulaire à un prisme quelconque, en observant que les poids des prismes triangulaires, dans lesquels on pourra toujours décomposer le prisme quelconque, étant proportionnels à leurs bases, on en fera la composition par les mêmes opérations qui serviraient à trouver le centre de gravité de la section médiane faite parallèlement aux bases. D'où il résulte que le centre de gravité de cette section médiane coïncidera avec le centre même du prisme polyédral.

On étendra le même énoncé à un cylindre en le considérant comme un prisme dont la base aurait une infinité de côtés.

Le centre de gravité d'une pyramide triangulaire se trouve sur l'une quelconque des droites qui vont d'un sommet au centre de gravité de la base opposée, parce que le plan mené par cette droite et par l'une des arêtes contiguës est un plan diamétral de la figure. Le point de concours des quatre droites ainsi déterminées coupe chacune d'elles au quart de sa longueur, à partir de la base correspondante : on en conclut aisément que le centre de gravité d'une pyramide triangulaire coïncide avec le centre des moyennes distances de ses quatre sommets.

On peut dire aussi que le centre de gravité

d'une pyramide triangulaire est le centre de gravité de la section faite parallèlement à l'une des bases, au quart de la hauteur correspondante. Cet énoncé s'étend sans difficulté, d'abord à une pyramide polygonale quelconque, ensuite à un cône.

Pour trouver le centre de gravité d'un polyèdre quelconque, on pourra le décomposer en tétraèdres, et composer les poids de ces tétraèdres.

— **Centre de gravité d'une ligne quelconque supposée homogène.** Le poids d'un élément d'un arc de courbe rapporté à des axes rectangulaires est représenté par la formule

$$dx \sqrt{1 + \left(\frac{dy}{dx}\right)^2 + \left(\frac{dz}{dx}\right)^2},$$

celui de l'unité de longueur étant pris pour unité; le poids de l'arc entier sera donc exprimé par l'intégrale

$$\int dx \sqrt{1 + \left(\frac{dy}{dx}\right)^2 + \left(\frac{dz}{dx}\right)^2}.$$

Les moments des poids du même élément par rapport aux trois plans coordonnés sont

$$x dx \sqrt{1 + \left(\frac{dy}{dx}\right)^2 + \left(\frac{dz}{dx}\right)^2}, \quad y dx \sqrt{\dots},$$

$$\text{et } z dx \sqrt{\dots};$$

les moments du poids total seront donc

$$\int x dx \sqrt{1 + \left(\frac{dy}{dx}\right)^2 + \left(\frac{dz}{dx}\right)^2},$$

$$\int y dx \sqrt{\dots} \quad \text{et} \quad \int z dx \sqrt{\dots}.$$

Il en résulte que les coordonnées du centre de gravité de l'arc sont fournies par les formules

$$x_1 = \frac{\int x dx \sqrt{1 + \left(\frac{dy}{dx}\right)^2 + \left(\frac{dz}{dx}\right)^2}}{\int dx \sqrt{1 + \left(\frac{dy}{dx}\right)^2 + \left(\frac{dz}{dx}\right)^2}},$$

$$y_1 = \frac{\int y dx \sqrt{\dots}}{\int dx \sqrt{\dots}}, \quad \text{et} \quad z_1 = \frac{\int z dx \sqrt{\dots}}{\int dx \sqrt{\dots}}.$$

— **Centre de gravité d'une surface quelconque homogène.** Le poids d'un élément d'une surface quelconque, celui de l'unité de surface étant pris pour unité, est, en supposant les axes rectangulaires, représenté par la formule

$$dxdy \sqrt{1 + \left(\frac{dz}{dx}\right)^2 + \left(\frac{dz}{dy}\right)^2}$$

(v. Quadrature d'une surface courbe quelconque); le poids de la surface considérée entière sera donc

$$\iint dxdy \sqrt{1 + \left(\frac{dz}{dx}\right)^2 + \left(\frac{dz}{dy}\right)^2};$$

les moments de ce poids par rapport aux trois plans coordonnés sont d'ailleurs

$$\iint x dxdy \sqrt{\dots}, \quad \iint y dxdy \sqrt{\dots},$$

$$\text{et } \iint z dxdy \sqrt{\dots};$$

les coordonnées du centre de gravité de la surface sont par suite

$$x_1 = \frac{\iint x dxdy \sqrt{\dots}}{\iint dxdy \sqrt{\dots}},$$

$$y_1 = \frac{\iint y dxdy \sqrt{\dots}}{\iint dxdy \sqrt{\dots}},$$

$$\text{et } z_1 = \frac{\iint z dxdy \sqrt{\dots}}{\iint dxdy \sqrt{\dots}}.$$

— **Centre de gravité d'un volume homogène.** Le poids d'un élément de volume, celui de l'unité de volume étant pris pour unité, est, en supposant les axes rectangulaires,

$$dxdydz;$$

le poids du volume entier est donc

$$\iiint dxdydz;$$

les moments de ce poids sont d'ailleurs

$$\iiint x dxdydz, \quad \iiint y dxdydz$$

$$\text{et } \iiint z dxdydz;$$

On en conclut comme précédemment les formules des coordonnées du centre de gravité.

— **Centre de gravité d'un corps non homogène.** Lorsqu'on a affaire à un corps non homogène, la densité de chaque point doit être donnée en fonction des coordonnées de ce point; les formules qui conviennent à ce cas se forment évidemment des précédentes en multipliant les signes d'intégration, par la fonction de x, y et z qui représente la densité au point $[x, y, z]$.

— **Propriétés générales du centre de gravité.** La notion du centre de gravité joue un rôle important non-seulement dans les questions où la pesanteur se trouve mêlée, mais même dans toutes les recherches de mécanique générale. Ainsi le mouvement du centre de gravité d'un système quelconque ne dépend absolument que de la résultante des forces exté-

rieures appliquées à ce système, transportées parallèlement à elles-mêmes, en un même point, et de la masse totale de ce système; il ne dépend en rien ni de l'agencement des parties du système, ni de leurs réactions mutuelles.

La considération de ce point a aussi une grande importance dans la théorie des mouvements relatifs: les formules de transformation sont en effet plus simples lorsqu'on le prend pour origine du système des axes de comparaison.

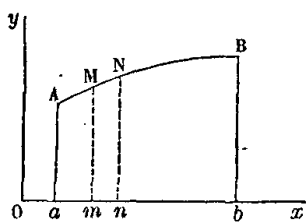
C'est par les mêmes motifs qu'on rapporte le mouvement d'un corps solide à des axes passant par son centre de gravité, pour le décomposer de la manière la plus simple possible en un mouvement de translation et en un mouvement de rotation.

Enfin, l'étude préalable des positions que peut venir occuper le centre de gravité d'un système pesant à liaisons permet de décider si son équilibre sera stable ou instable.

— **Théorème de Guldin.** La découverte de ce célèbre théorème, antérieure à l'invention du calcul infinitésimal, a largement contribué, comme les recherches de Cavalieri, dont au reste le nom doit être cité à côté de celui de Guldin, à imprimer aux esprits l'essor vers les nouveaux calculs.

Il consiste en ce que l'aire d'une surface de révolution a pour mesure le produit des mesures de l'arc de la courbe méridienne génératrice et de la circonférence que décrit son centre de gravité; et que le volume d'un segment de solide de révolution a de même pour mesure le produit des mesures de l'aire du segment correspondant de la courbe génératrice et de la circonférence que décrit le centre de gravité de ce segment.

Soient Ox l'axe de la surface de révolution, AB un arc de la courbe méridienne, MN ou ds un



élément de cet arc, y l'ordonnée d'un point de cet élément: l'aire élémentaire engendrée par MN , assimilée à celle d'un tronc de cône, aura pour mesure

$$2\pi y ds;$$

l'aire totale aura donc pour mesure

$$2\pi \int y ds;$$

mais $y ds$ représentant le moment du poids de l'élément ds par rapport à un plan mené par Ox perpendiculairement au plan yOx , $\int y ds$ sera le moment, par rapport au même plan, du poids total de l'arc AB , c'est-à-dire que s désignant l'arc AB et y , l'ordonnée de son centre de gravité, $\int y ds$ sera identiquement égal à sy , et que, par suite, l'aire engendrée par AB aura elle-même pour mesure

$$2\pi sy,$$

ou le produit de la mesure de l'arc génératrice par celle de la circonférence décrite par son centre de gravité.

Considérons maintenant le volume engendré par le segment $aABb$ dans sa rotation autour de Ox : le volume élémentaire engendré par mMn , assimilée à celui d'un cylindre, aura pour mesure

$$\pi y^2 dx;$$

le volume total aura donc pour mesure

$$\pi \int y^2 dx \text{ ou } \pi \int y(y dx);$$

mais $y dx$ représentant l'aire élémentaire

mMn , $\frac{1}{2} y(y dx)$ sera le moment du poids de cette aire élémentaire, par rapport au même plan mené par Ox perpendiculairement au plan yOx ; par conséquent, si A désigne l'aire totale $aABb$ et que y , soit l'ordonnée de son centre de gravité, le volume cherché aura pour mesure

$$2\pi yA,$$

c'est-à-dire le produit de la mesure de l'aire génératrice par celle de la circonférence décrite par son centre de gravité.

Le théorème de Guldin ramenait, comme on voit, pour toute une classe de questions, les difficultés à un ordre moins élevé.

— **CENTRE DE POUSSÉE.** Lorsqu'un corps solide est plongé en tout ou en partie dans un fluide, il éprouve de la part de ce fluide une réaction verticale appliquée au centre de gravité du volume immergé et égale au poids du fluide déplacé: c'est l'énoncé du principe d'Archimède.

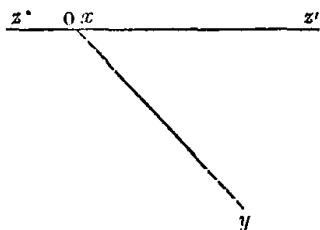
Le point d'application de cette réaction est le centre de poussée du fluide. Le corps plongé (en tout ou en partie) est ainsi soumis aux actions de deux forces: son propre poids appliqué en son centre de gravité, qui n'est généralement pas le centre de gravité de son volume, et la réaction du fluide appliquée au centre

de poussée. Pour que le corps reste en équilibre sous l'influence simultanée de ces deux forces, il faut d'abord qu'elles soient égales; d'où il résulte que le corps, si sa densité est supérieure à celle du fluide, ne s'enfoncera que jusqu'au point où le poids du fluide déplacé se trouvera justement égal à son propre poids; mais il faut encore que les points d'application des deux forces soient sur une même verticale, sans quoi ces deux forces, non directement opposées, ne se feraient pas équilibre.

Dans le cas où le corps est entièrement plongé, la stabilité de l'équilibre exige évidemment que le centre de poussée se trouve au-dessus du centre de gravité. Dans le cas, au contraire, où le corps n'est qu'en partie immergé, comme un navire, la stabilité dépend d'une théorie spéciale. V. MÉTACENTRE.

— **CENTRE DE PRESSION.** La pression totale exercée par un liquide sur une paroi plane qui y est immergée est appliquée un peu au-dessous du centre de gravité de l'aire de cette paroi en un point qu'on nomme centre de pression et qu'on a souvent à rechercher: la méthode applicable à cette recherche est entièrement analogue à celle qui se rapporte au centre de gravité.

Supposons la paroi rapportée à l'axe Ox , suivant lequel son plan coupe le plan de niveau zx' (cet axe Ox ne se voit sur la figure qu'en projection), et à une ligne de plus grande pente, Oy , du plan de la paroi; soient ds un élément de la paroi, x et y les coordonnées d'un de ses points, enfin z sa distance au plan de



niveau: en désignant par ρ la densité du liquide, la pression exercée sur l'élément ds sera

$$\rho z ds,$$

la pression totale sera donc

$$\int \rho z ds \text{ ou } \rho \int z ds,$$

mais $z ds$ étant le moment de l'aire ds par rapport au plan zx' , $\int z ds$ est celui de l'aire totale de la paroi, par rapport au même plan; c'est donc Sz , si S désigne cette aire totale et z , la distance de son centre de gravité au plan de niveau.

Ainsi, en premier lieu, la pression totale ρSz est égale au poids d'un cylindre de liquide qui aurait pour base la paroi pressée et pour hauteur la distance de son centre de gravité au plan de niveau. Pour avoir le point d'application de la résultante des pressions élémentaires parallèles, il suffira d'appliquer le théorème des moments: si d'abord on prend pour plan des moments celui de la surface libre du liquide, la distance z du centre de pression à ce plan sera donnée par la formule

$$z_s \int \rho z ds = \rho S z_s, \quad z_s = \int z ds / S,$$

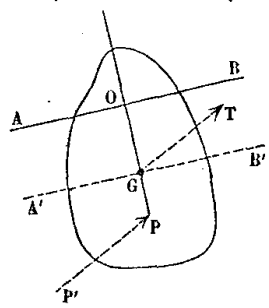
d'où

$$z_s = \frac{\int z^2 ds}{S z_s}.$$

Si l'on voulait avoir la distance du centre de pression au plan vertical mené par Oy , le théorème des moments la donnerait aussi simplement.

— **CENTRE DE PERCUSSION.** Lorsqu'un corps solide est lié à un axe fixe autour duquel il a la liberté de tourner, en général une force qui vient à agir sur ce corps solide transmet son action à l'axe; si cette force est continue, comme la pesanteur, par exemple, les coussinets qui supportent l'axe éprouvent des pressions continues elles-mêmes; mais si une percussion vient à agir sur le corps, en général, le choc se transmet à l'axe et à ses supports: si le corps est destiné par son usage à subir des chocs fréquents, comme un marteau de forge, par exemple, ses supports seront bientôt tordus, brisés, etc.

Ce serait donc un grand point de disposer l'appareil de manière que les chocs brusques ne se transmettent pas à l'axe; cette condition peut toujours être aisément remplie.



Soient AB l'axe autour duquel doit tourner le corps, G le centre de gravité de ce corps

et

P/P la droite suivant laquelle sera appliquée la percussion.

Cette percussion, si le corps était entièrement libre, aurait pour effet de produire, d'abord une translation GT du corps, parallèle à P/P , et, simultanément, une rotation autour d'un certain axe $A'B'$ passant par le centre de gravité.

Si le mouvement résultant de cette translation et de cette rotation n'est pas précisément une rotation autour de AB , cet axe AB résistera, il y aura choc; tandis que dans le cas contraire, évidemment, l'axe AB n'éprouvera aucun changement brusque d'effort.

Cela posé, on sait (v. COMPOSITION DES MOUVEMENTS) qu'une translation et une rotation se composent en une seule rotation lorsque la translation est perpendiculaire à l'axe de la rotation; d'ailleurs, dans ce cas, l'axe de la rotation résultante est parallèle à celui de la rotation composante et situé dans le plan mené par l'axe de cette rotation composante perpendiculairement à la translation.

Il résulte déjà de là que la transmission du choc à l'axe AB ne pourra être évitée qu'autant que la direction P/P de la percussion sera perpendiculaire au plan ABG , et que l'axe instantané $A'B'$, autour duquel le corps tendrait à tourner à l'instant qui suivrait la percussion, se trouvera de lui-même parallèle à AB .

Or cet axe instantané $A'B'$ est toujours le diamètre conjugué du plan P/P dans l'ellipsoïde d'inertie du corps relatif à son centre de gravité. Ainsi, en second lieu, le corps lui-même devra remplir cette condition que, dans l'ellipsoïde d'inertie relatif à son centre de gravité, le plan conjugué de AB soit tel que doit être le plan P/P , c'est-à-dire perpendiculaire à ABG .

Supposons cette condition remplie (elle l'est toujours lorsque le corps est, comme un marteau, symétrique par rapport au plan mené par son centre de gravité perpendiculairement à l'axe), et soit OGP la trace sur ABG du plan conjugué dont il vient d'être parlé: ce sera donc dans le plan P/P , perpendiculaire à ABG , que la percussion devra être appliquée; il ne reste donc plus qu'à déterminer le point P où sa direction doit rencontrer OG .

Ce point P doit évidemment se trouver de l'autre côté de G par rapport à O , sans quoi les vitesses d'un point de AB , dues à la translation et à la rotation, seraient de même sens, et s'ajouteraient par conséquent, au lieu de se neutraliser.

Désignons par x la distance cherchée du point P à $A'B'$ et par a la distance du point G à AB ; soient d'ailleurs v et ω les vitesses de translation et de rotation que la percussion imprimera au corps: la vitesse v , fournie par le théorème relatif au mouvement du centre de gravité, sera

$$v = \frac{\int P dt}{M},$$

P désignant l'intensité variable, pendant la durée du choc, de la pression exercée sur le corps choqué, et M la masse de ce corps; la vitesse de rotation ω , fournie par le théorème des quantités de mouvement sera

$$\omega = \frac{\int P dt}{MK^2},$$

K désignant le rayon de giration du corps par rapport à l'axe $A'B'$ (l'intégrale indiquée dans les deux équations précédentes est limitée à la durée du choc).

D'un autre côté, pour que les vitesses d'un point de AB dues à la translation v et à la rotation ω soient égales et par suite se détruisent, il faudra que

$$v = a\omega.$$

La substitution de leurs valeurs à v et ω dans cette dernière équation fournira la condition cherchée

$$\frac{\int P dt}{M} = a \frac{\int P dt}{MK^2};$$

d'où l'on tire

$$x = \frac{K^2}{a}.$$

La théorie du pendule composé fournit une interprétation simple de ce résultat: le centre de percussion relatif à un axe AB d'un corps est le point où l'axe d'oscillation de ce corps, considéré comme un pendule suspendu à AB , serait coupé par le plan conjugué de AB , dans l'ellipsoïde central.

— **MAR. CENTRE DE GRAVITÉ.** Pour qu'un bâtiment ait une grande stabilité, il faut que son centre de gravité soit au-dessous du point où se réunit la pression de l'eau sur sa carène. Sur un vaisseau de premier rang, le centre de gravité se trouve à 3 m. 8 environ sur l'avant de la demi-longueur du navire. La connaissance exacte de ce point est d'une nécessité absolue.

— **CENTRE DE CARENE.** C'est le point autour duquel les autres points de la partie immergée du bâtiment sont symétriquement placés, la carène et son chargement étant considérés comme un corps homogène. C'est par ce centre que passe la résultante des lignes représentant la poussée verticale des eaux sur le bâtiment. Sur un vaisseau de premier rang, ce centre est placé, à peu de chose près, à 2 m. 98 au-dessous du plan de la flottaison

et

moyenne en charge et sur la verticale passant au milieu de ce plan. Il est à 2 m. 87 sur un vaisseau de troisième rang, et à 2 m. 19 sur une frégate de second rang.

— **CENTRE DE VOILURE.** La propriété mécanique de ce centre est telle que, s'il offrait un point d'appui matériel à toute autre puissance que celle du vent sur les voiles, mais égale en force et agissant dans le même sens, l'impulsion communiquée par cette nouvelle puissance serait la même à tous égards, tandis que, si elle était appliquée à tout autre point de la surface de voilure, ou de la masse du bâtiment, le mouvement imprimé différerait de vitesse et de direction.

CENTRE ou DU CHAROLAIS (CANAL du), canal de France compris en entier dans le département de Saône-et-Loire, et opérant la jonction de la Saône et de la Loire par la Dheune et la Bourbince. Il commence sur la Saône à Chalon, remonte le vallon de la Tholie, passe près de Chagny dans la vallée de la Dheune, qu'il suit jusqu'au bief de partage de Montchanin, traverse l'étang de Longpendu, passe près de la gare du chemin de fer du Creuzot, et descend dans la vallée de la Bourbince qu'il suit jusqu'à la Loire, en passant par Blanzay, Ciry-le-Noble, Palinges et Digoin. Ce canal est alimenté à son bief de partage par 12 réservoirs, et dans les versants par 2 autres réservoirs et 14 pièces d'eau secondaires, fournissant une réserve de 7,600,000 m. cubes. Son développement total, y compris la rigole de Torcy, est de 121,737 m., dont 48,210 pour le versant de la Saône, 4,045 pour le versant de la Loire et 4,878 pour la rigole de Torcy. La pente totale est de 209 m. 01, dont 131 m. 38 sur le versant de la Saône, rachetés par 51 écluses, et 77 m. 63 sur le versant de la Loire, rachetés par 30 écluses. Le tirant d'eau est fixé à 1 m. 10, mais son chiffre s'élève presque constamment à 1 m. 60 pendant l'hiver. La charge moyenne des bateaux est de 55 tonnes, et la charge maximum de 190 tonnes. Le mouvement de la navigation sur ce canal a été, en 1863, de 263,257 tonnes, consistant surtout en houilles, moellons, minerais de fer, plâtre, fer et bois.

CENTRE, ÉE (san-tré) part. pass. du v. Centrer: Lunette CENTRE.

CENTRER v. a. ou tr. (san-tré — rad. centre). Chercher, établir, fixer en son point l'axe central de: CENTRER une lunette. CENTRER une poutre. CENTRER une pièce de bois sur le tour. L'observateur ne peut centrer avec la précision requise deux lentilles cristallines isolées dans l'espace, n'ayant pas entre elles de liaison par l'intermédiaire d'un corps rigide. (Arago.)

CENTREUR s. m. (san-tre — rad. centre). Techn. Pièce qui, dans le moule à chandelles, sert à retenir la mèche au centre.

CENTREVILLE, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat d'Indiana, à 125 kilom. O. d'Indianapolis, sur la ligne du chemin de fer Central; 3,700 hab. Territoire fertile et bien cultivé. Collège de Whitewater dirigé par des méthodistes. Il y a plusieurs bourgs ou villages des Etats-Unis portent le même nom: un dans l'Etat de Massachusetts; un second dans la Louisiane; un autre dans l'Illinois, etc.

CENTRICIPITAL, ALE adj. (san-tri-si-pital — rad. centriciput). Anat. Qui a rapport au centriciput.

CENTRICIPUT s. m. (san-tri-si-putt — du lat. centrum, centre; caput, tête). Anat. Partie moyenne du crâne.

CENTRIER s. m. (san-tri-é — rad. centre). Fam. et par dénigr. Député du centre; s'est dit particulièrement sous Louis-Philippe: Qu'est donc devenu le régisseur? — Il est député de l'Oise; c'est le fameux CENTRIER Moreau de l'Oise. (Balz.)

CENTRIFUGE adj. (san-tri-fu-je — du lat. centrum, centre; fugio, je fuis). Mécan. Se dit de la force par laquelle les corps animés d'un mouvement de rotation tendent à s'éloigner du centre de rotation: La force CENTRIFUGE n'est qu'une application particulière de la loi de l'inertie. Les forces centripète et CENTRIFUGE, étant égales, détruiraient le mouvement céleste; inégales, elles produiraient le chaos: il faut recourir au doigt de Dieu. (Newton.) La terre a un mouvement rapide sur son axe, et par conséquent une force CENTRIFUGE plus grande à l'équateur que dans toutes les autres parties du globe. (Buff.) La terre est renflée près de l'équateur et aplatie sous les pôles, dans la proportion qu'exigent les lois de la pesanteur et de la force CENTRIFUGE. (Flourens.) La force CENTRIFUGE, qui combat l'action de la pesanteur, est nulle sous les pôles. (A. Maury.)

— Bot. Inflorescence centrifuge. Celle dans laquelle les pétales s'éloignent du centre.

— s. m. Techn. Nom donné quelquefois par les ouvriers à l'appareil d'essorage appelé ordinairement HYDRO-EXTRACTEUR, DIABLE, TOUTIE ou ESSOREUSE MÉCANIQUE.

— Antonyme. Centripète.

— Encycl. Mécan. La qualification de centrifuge s'applique à la composante, normale à la trajectoire, de la force d'inertie d'un point matériel. La force d'inertie d'un point matériel est la force égale et contraire à celle qui produirait le mouvement; or celle-ci (v. CENTRIPÈTE) a pour composante normale $\frac{mv^2}{\rho}$, m désignant la masse du mobile, v sa vitesse et

le rayon de courbure de la trajectoire au point où se trouve le mobile; cette même expression $\frac{mv^2}{r}$ donne donc la mesure de la force centrifuge; mais, tandis que la force centripète est dirigée du côté de la courbure de la trajectoire, la force centrifuge est dirigée dans le sens opposé.

— **Centrifuge composée.** La qualification de *centrifuge* composée s'applique à l'accélération qu'il faudrait composer avec l'accélération absolue d'un mobile et avec l'accélération de son mouvement d'entraînement, prise en sens contraire, pour avoir l'accélération de son mouvement relatif.

La même qualification s'applique aussi à la force (représentée par l'accélération *centrifuge* composée) qu'il faudrait composer avec la force qui agit effectivement sur le mobile et avec la force d'inertie correspondante à son mouvement d'entraînement pour avoir la force qui produit le mouvement relatif.

C'est à M. Coriolis, directeur des études à l'Ecole polytechnique, qu'est due la réduction, dans le cas général d'un mouvement d'entraînement quelconque, de la question du mouvement relatif d'un point à une question de mouvement absolu. La théorie de M. Coriolis était fondée entièrement sur d'habiles transformations analytiques : le général Poncelet y a substitué des considérations géométriques fort simples qui resteront dans l'enseignement.

CENTRINE s. m. (san-tri-ne — du gr. *ken-tron*, aiguillon). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des curculionides, comprenant plus de quatre-vingts espèces, qui habitent les Antilles et les deux Amériques.

— Ichtyol. Genre de poissons détaché du genre squal.

— **Encycl.** Ichtyol. Les anciens désignaient sous le nom de *centrine* (du gr. *ken-tron*, aiguillon) une espèce de squal qui pouvait être l'aiguillon ou le humant. C'est ce dernier qui est devenu le type du genre actuellement désigné sous ce nom. Le genre *centrine* est caractérisé par une tête petite, aplatie, terminée en pointe mousse; les dents supérieures grêles, pointues et sur plusieurs rangs; les inférieures tranchantes et sur une ou deux rangées; le corps triangulaire; le dos en angle obtus; une peau couverte de tubercules durs, gros et saillants; un aiguillon très-dur et très-fort à chacune des nageoires dorsales, d'où vient le nom générique.

La principale espèce de ce genre est la *centrine humant*, désignée sur nos côtes sous les noms de *bernardet*, *porc* ou *renard de mer*. Le humant se distingue facilement de tous les autres squal par sa taille plus ramassée, sa queue très-courte et l'aiguillon de sa première dorsale incliné en avant. La forme générale de son corps est très-remarquable : elle figure un prisme triangulaire, dont une face serait formée par le ventre. Le dos est par conséquent élevé en carène, et, comme cette dernière partie, exhaussée dans le milieu de sa longueur, s'abaisse vers la queue et vers la tête, qui est petite et aplatie, l'animal représente une sorte de pyramide triangulaire très-basse. L'ouverture de la gueule est très-petite. Le humant atteint plus de 1 mètre de longueur. Il est brun en dessus et blanchâtre en dessous. Sa peau, qui recouvre une tunique épaisse, est rude comme une lime. Ce poisson vit surtout dans la vase et la fange du fond de la mer, ce qui justifie son nom vulgaire de *cochon marin*; il ne fréquente guère les rivages. Sa chair est si dure et si filamenteuse, qu'il est presque impossible d'en manger; aussi est-elle partout rejetée de l'alimentation; l'on ne pêche quelquefois ce poisson que pour en extraire l'huile qu'il renferme assez abondamment, surtout dans le foie. Sa peau, comme celle des autres squal, sert à polir les corps durs.

CENTRIPÈTE adj. (san-tri-pè-te — du lat. *centrum*, centre; *pèto*, je gagne). Mécan. Se dit de la force qui sollicite les corps à se rapprocher d'un centre d'attraction : *Force centripète*.

— Bot. Inflorescence *centripète*. Celle dans laquelle les pétales se rapprochent du centre.

— **Antonyme.** Centrifuge.

— **Encycl.** Mécan. La qualification de *centripète* s'applique à la composante normale de l'accélération, dans le mouvement curviligne d'un point, et à la composante normale de la force qui agit sur ce point.

L'accélération d'un mobile, d'une époque à une autre, est la vitesse qu'il faudrait composer avec sa vitesse initiale pour avoir sa vitesse finale; l'accélération moyenne du mobile, pendant le même temps, est le quotient de la vitesse définie précédemment par le temps employé à l'acquiescer : la direction de cette accélération moyenne ne saurait être bien définie, en général; mais si le temps considéré est infiniment petit, l'accélération moyenne, pendant ce temps, recevra naturellement pour direction la direction limite de la vitesse dont elle est le quotient par dt .

Cette moyenne, ainsi dirigée, est l'accélération proprement dite du mobile à l'instant considéré. Ainsi soient AB la trajectoire d'un mobile, M la position occupée par ce mobile à l'époque t , MT sa vitesse à cette époque, M' la position occupée par le mobile à l'époque $(t + dt)$, enfin MT' sa vitesse à cette époque : si, par le point M, on mène MT₁ égale

et parallèle à MT₁, l'accélération en M sera la limite du quotient de TT₁ par dt et aura pour direction la direction limite de TT₁.

Cela posé, pour exprimer l'accélération totale $\frac{TT_1}{dt}$, il suffit d'exprimer ses deux projections $\frac{TP}{dt}$ et $\frac{PT_1}{dt}$ ou MQ sur la tangente et sur la normale principale (on désigne ainsi la normale à une courbe contenue dans son plan osculateur).

Soient de l'arc MM', ϵ l'angle de contingence TMT₁, enfin ρ le rayon de courbure de la trajectoire en M; on trouve sans difficulté

$$\frac{PT_1}{dt} = \frac{MT_1}{dt} \sin \epsilon = \frac{v + dv}{dt} \sin \epsilon = v \frac{\sin \epsilon}{dt}$$

$$= v \frac{1}{dt} = v \frac{ds}{ds dt} = v \frac{1}{ds} = \frac{v^2}{\rho}$$

$$\text{et} \quad \frac{TP}{dt} = \frac{MT_1}{dt} \cos \epsilon = \frac{v + dv}{dt} \cos \epsilon = \frac{v}{dt} \cos \epsilon$$

$$= \frac{v}{dt} (\cos \epsilon - 1) + \frac{dv}{dt} \cos \epsilon = \frac{dv}{dt} \cos \epsilon = \frac{dv}{dt}$$

$$\text{Ainsi l'accélération centripète est } \frac{v^2}{\rho}, \text{ et l'accélération tangentielle } \frac{dv}{dt}. \text{ Ces deux accéléra-}$$

tions, multipliées par la masse m du mobile, donneront les composantes normale et tangentielle de la force, puisque le produit de cette même masse m , par l'accélération totale $\frac{TT_1}{dt}$, donnerait la force totale en grandeur et en direction.

C'est au général Poncelet qu'est due l'introduction dans la science de ces notions simples et lumineuses dont l'adoption, aujourd'hui définitive, a transformé avec tant d'avantage toutes les théories de la mécanique rationnelle.

CENTRIPÉTENCE s. f. (san-tri-pé-tan-se — rad. *centripète*). Mécan. Tendance à se porter vers un centre. || Peu usité.

CENTRIS s. m. (san-triss — du gr. *ken-tris*, aiguillon). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, comprenant une cinquantaine d'espèces, qui habitent l'Amérique équatoriale.

— **Encycl.** Les *centris* sont des insectes hyménoptères, de la tribu des apiaires ou abeilles. Leur corps est très-épais et très-velu; le sommet de leur tête présente des ocelles disposés en triangle; les mandibules présentent quatre dents; les ailes antérieures sont pourvues de quatre cellules cubitales, dont la dernière est très-incomplète. Les *centris* sont de jolis insectes, dont le corps est généralement orné de couleurs vives et agréablement nuancées. Ce genre est très-nombreux en espèces; on en connaît aujourd'hui plus de cinquante, qui toutes habitent les régions équatoriales de l'Amérique. On n'a pas encore d'observations exactes sur leurs mœurs.

CENTRISQUE s. m. (san-tri-ske — du gr. *ken-tron*, aiguillon). Ichtyol. Genre de poissons, de la famille des acanthoptères, qui doivent leur nom à leur museau allongé en pointe, et dont l'espèce commune, vulgairement connue sous le nom de *Bécasse de mer*, habite la Méditerranée.

— **Encycl.** Le *centrisque commun* a le corps oblong, comprimé sur les côtés; un museau tubuleux excessivement long et très-étroit, qui lui a valu parmi les matelots et dans le peuple les noms de *bécasse*, *soufflet*, *trompette de mer*; une bouche très-petite, placée au bord du bec et dépourvue de dents, la première vertèbre dorsale épineuse et reculée en arrière. Le *centrisque bécasse de mer* est le type du genre. Son museau représente une espèce de trompe ayant presque la moitié de la longueur du corps, qui est couvert d'écaillés raboteuses et d'un rouge pâle. On le trouve dans la Méditerranée. Sa chair est délicate et estimée. Le *centrisque acurassé*, plus allongé que le précédent, a le dos comme revêtu d'une cuirasse, ce qui vient de ce que ses écaillés, très-serrées les unes contre les autres, semblent n'en faire qu'une. Il habite les mers de l'Inde et la mer Rouge.

CENTROBARIQUE adj. (san-tro-ba-ri-ke — de *centre*, et du gr. *baros*, poids). Phys. Qui dépend du centre de gravité; qui appartient, qui se rapporte à ce centre : *Point centrobarique*. *Équilibre centrobarique*.

— **Mathém.** *Méthode centrobarique*. Méthode pour calculer les surfaces et les solides, qui consiste à les considérer comme engendrés par le mouvement d'une ligne ou d'une surface, et à multiplier cette ligne ou cette surface par le chemin qu'a parcouru le centre de gravité.

CENTROCARPHE s. f. (san-tro-kar-fe —

du gr. *ken-tron*, aiguillon; *carphos*, paille, fétu). Bot. Syn. de *RUBRICKIA*, genre de composées.

CENTROCERQUE s. m. (san-tro-sér-ke — du gr. *ken-tron*, aiguillon; *kerkos*, queue). Ornith. Genre d'oiseau détaché du genre tétras, et qui habite la Californie.

CENTROCHEILA s. m. (san-tro-ké-ila — du gr. *ken-tron*, aiguillon; *cheilos*, lèvres). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des carabiques, syn. du genre *PSUEDOXYCHEILA*. On le trouve sur les bords du fleuve des Amazones et en Colombie.

CENTROCLINION s. m. (san-tro-kli-ni-on — du gr. *ken-tron*, aiguillon; *klinion*, lit, réceptacle). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des mutisiées, comprenant quelques espèces, qui croissent au Pérou.

CENTRODONTE adj. (san-tro-don-te — du gr. *ken-tron*, aiguillon; *odontos*, dent). Zool. Qui a des dents pointues.

— s. m. Ichtyol. Nom scientifique du *BOGUE*.

CENTROGASTRE s. m. (san-tro-ga-stre — du gr. *ken-tron*, aiguillon; *gaster*, ventre). Ichtyol. Genre de poissons formé d'espèces appartenant à des familles diverses, et qui n'a pu être conservé.

CENTROGLOSSE s. m. (san-tro-glo-se — du gr. *ken-tron*, aiguillon; *glossa*, langue). Entom. Genre d'insectes coléoptères, ainsi nommé par M. Matthews, et qui correspond au genre *MYLLENE*.

CENTROGNATHE s. m. (san-tro-gna-te — du gr. *ken-tron*, aiguillon; *gnathos*, mâchoire). Entom. Genre de coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, comprenant une seule espèce.

CENTROLÉPIDÉ, **ÉE** adj. (san-tro-lé-pi-dé — rad. *centrolépis*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux centrolépides.

— s. f. pl. Petite famille de plantes monocotylédones, ayant pour type le genre *centrolépis*.

— **Encycl.** Cette petite famille, qui appartient à l'embranchement des monocotylédones, se compose de plantes herbacées, gazonnantes, à feuilles filiformes, munies d'une gaine à la base. Les fleurs, renfermées dans une spathe terminale, sont dépourvues de périgone, et ces organes sont remplacés quelquefois par une glume à deux valves. Elles ont une seule étamine et trois à dix-huit ovaires insérés sur un axe commun. Le fruit se compose d'un triquel monosperme déhiscent. Ces plantes, qui toutes habitent l'Australie, ont des affinités avec les restiacées, dont elles diffèrent surtout par la présence d'une spathe et par leurs nombreux carpelles déhiscentes. Cette famille renferme les genres *centrolépide*, *alépyre*, *aphélie* et *gainardie*.

CENTROLÉPIS s. m. (san-tro-lé-piss — du gr. *ken-tron*, aiguillon; *lepis*, écaille). Bot. Genre de plantes, type de la famille des centrolépides, comprenant une seule espèce, qui croît dans la terre de Van-Diemen, le centrolépide fasciculaire.

CENTROLOBE s. m. (san-tro-lo-be — du gr. *ken-tron*, aiguillon; *lobon*, gousse). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des dalbergiées, formé aux dépens des mimosées, et comprenant un très-bel arbre peu connu, qui croît au Brésil.

CENTROLOPHE s. m. (san-tro-lo-fe — du gr. *ken-tron*, aiguillon; *lophos*, aigrette). Ichtyol. Genre de scombéroïdes voisins des coryphènes, comprenant cinq espèces.

— **Encycl.** Les *centrolopes* se distinguent des coryphènes surtout par leur palais, qui est lisse et dépourvu de dents, par le profil de la tête moins élevé, et par un intervalle sans rayons entre l'occiput et le commencement de la nageoire dorsale. Ce genre comprend cinq espèces, dont la plus connue est le *centrolophe pompile*, que les auteurs anciens ont désigné simplement sous le nom de *pompile*. Le corps de ce poisson est oblong et comprimé, tout couvert d'innombrables petites écailles rondes; la crête du crâne, presque rectiligne, est légèrement tranchante; chaque mâchoire est garnie de petites dents fines et pointues. La couleur de ce poisson est d'un beau vert glauque argenté, avec les nageoires bleuâtres, et de nombreuses taches oblongues argentées sur les flancs, qui sont entièrement pointillés de noir. Cette espèce, à laquelle plusieurs auteurs ont attribué une teinte plombée, devient noirâtre quand elle est conservée dans l'alcool. Le *centrolophe pompile* habite la Méditerranée; mais il est rare sur les côtes de la Provence et du Languedoc; on pense que les parages du nord de l'Afrique sont son habitat ordinaire. D'après Risso, la femelle pond en automne. Bien qu'on pêche ce poisson en toute saison dans les endroits vaseux, il se montre surtout en avril et en septembre. Sa chair est peu estimée.

CENTRONES, nom de deux tribus de l'ancienne Gaule. La première habitait dans les Alpes Grées, sur les bords de l'Arc, et avait pour ville principale *Darantasia*, aujourd'hui Moustier-en-Tarentaise. Le nom de ce peuple s'est conservé dans le village de Centron, situé à 10 kilom. N. de Moustier. La seconde tribu gauloise qui portait aussi ce nom était établie dans la Gaule Belgique, près des Nerviens, aux environs de Courtrai.

CENTRONIE s. f. (san-tro-ni — du gr. *ken-tron*, aiguillon). Bot. Genre de la famille des mélastomacées, tribu des lavoisières, comprenant un bel arbre qui croît au Pérou, la centronie à feuilles de laurier. || Syn. de *GASPARINIE*.

CENTRONIPE s. m. (san-tro-ni-pe — du gr. *ken-tron*, aiguillon; *pous*, pied). Entom. Genre de coléoptères hétéromères, de la famille des ténébrionides, comprenant quatre espèces américaines.

CENTRONIUS s. m. (san-tro-ni-uss — du gr. *ken-tron*, aiguillon). Zool. Groupe d'animaux comprenant les échinodermes, les crinoïdes et les actinies.

CENTRONOTE s. m. (san-tro-no-te — du gr. *ken-tron*, aiguillon; *notos*, dos). Ichtyol. Genre de poissons, établi par Cuvier dans la famille des scombéroïdes.

— Moll. Subdivision du genre rocher (*murice*), proposée par Swainson en 1835.

— Bot. Syn. de *GASPARINIE*.

— **Encycl.** Ichtyol. Les *centronotes* constituent un genre de poissons scombéroïdes, caractérisés par des épines libres au devant de la première nageoire dorsale, deux autres également libres au devant de la nageoire anale, et une saillie sur chaque côté de la queue. L'espèce la plus connue est le *centronote pilote*. Ce poisson, qui a plus de 0 m. 30 de longueur, est d'une couleur bleue, avec des lignes bleues aussi, mais plus foncées. Il a l'habitude de suivre les navires pour se nourrir des débris qu'on jette à la mer; de là encore le nom de *poisson d'ordures*, qu'on lui donne quelquefois; car on va jusqu'à dire, en effet, que ce scombéroïde ne dédaigne pas les excréments qui tombent dans l'eau. On a remarqué depuis longtemps que le pilote accompagne toujours le requin, sans doute pour profiter des restes que ce squal ne mange pas. Aussi a-t-on cru qu'il lui servait de guide et d'éclaireur, lui découvrant la proie bonne à dévorer, ce qui lui a fait donner le nom qu'il porte. D'après les anciens auteurs, le pilote nage à la hauteur de 0 m. 50 environ au-dessus du museau du requin; il suit et imite tous ses mouvements, saisissant avec adresse tout ce que le requin rejette ou laisse échapper de sa proie, c'est-à-dire les restes qui sont assez légers pour s'élever à la surface de l'eau, et qu'il est à portée de saisir. On ajoute que quand le requin, qui a la gueule en dessous, se retourne pour se saisir de quelque poisson, le pilote fait à l'instant un écart, pour retourner à son premier poste dès que le requin a repris sa situation ordinaire. Barbot présume que les pilotes se multiplient à la manière du requin; quelques naturalistes ont remarqué qu'il y a ordinairement des rapports de dimension entre ces deux animaux, comme s'ils vieillissaient ensemble. On ajoute encore que le pilote vit en si grande intimité avec ces féroces poissons, qu'il a assez de confiance pour entrer dans leur gueule, et la débarrasser des lambeaux charnus qu'il l'obstruent quelquefois après la curée. Dans tous ces contes, inventés par l'imagination des gens de mer et trop complaisamment répétés dans de nombreux écrits, il n'y a de vrai que l'habitude familière aux pilotes de se tenir dans le voisinage des requins et de voyager avec eux. Ce *centronote* habite la Méditerranée et l'océan Atlantique, mais surtout les mers voisines de l'équateur.

Le *centronote naucrate*, appelé aussi *pilote des Indes*, ressemble beaucoup au précédent; il s'en distingue surtout par son corps plus épais, son museau plus bombé et son œil plus grand. Le *centronote épineux*, devenu pour quelques auteurs le type du genre élate, ressemble aux autres espèces par la forme générale et par les épines libres du dos; mais il en diffère par sa tête aplatie horizontalement et par l'absence d'épines libres au devant de la nageoire anale.

CENTROPE s. m. (san-tro-pe). Ornith. Syn. de *COUCAL*.

CENTROPÉTALE s. m. (san-tro-pé-ta-le — du gr. *ken-tron*, aiguillon, et de *pétale*). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des ophrydiées, comprenant une seule espèce, qui croît au Pérou.

CENTROPHORE s. m. (san-tro-fo-re — du gr. *ken-tron*, aiguillon; *phoros*, qui porte). Entom. Genre de coléoptères pentamères, de la famille des curculionides, comprenant huit espèces africaines.

CENTROPHYLLÉ s. m. (san-tro-fi-le — du gr. *ken-tron*, aiguillon; *phulon*, feuille). Bot. V. *KENTROPHYLLÉ*.

CENTROPODE s. m. (san-tro-po-de — du gr. *ken-tron*, aiguillon; *pous*, *podos*, pied). Bot. Syn. d'*EMEX*.

CENTROPOGON s. m. (san-tro-po-gon — du gr. *ken-tron*, aiguillon; *pogon*, barbe). Bot. Genre de plantes, de la famille des lobéliacées, formé aux dépens des lobéliées, et comprenant une douzaine d'espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale. Le *centropogon de Surinam* est un élégant sous-arbrisseau. (A. Pécillon.)

— **Encycl.** Les *centropogons* sont des plantes vivaces ou des arbrisseaux à feuilles alternes, à fleurs solitaires axillaires, dont la corolle présente un tube assez long, courbé au milieu, et un limbe divisé en deux lèvres, dont la supérieure est en forme de casque, et l'inférieure

CENTRONIE s. f. (san-tro-ni — du gr. *ken-tron*, aiguillon). Bot. Genre de la famille des mélastomacées, tribu des lavoisières, comprenant un bel arbre qui croît au Pérou, la centronie à feuilles de laurier. || Syn. de *GASPARINIE*.

CENTRONIPE s. m. (san-tro-ni-pe — du gr. *ken-tron*, aiguillon; *pous*, pied). Entom. Genre de coléoptères hétéromères, de la famille des ténébrionides, comprenant quatre espèces américaines.

CENTRONIUS s. m. (san-tro-ni-uss — du gr. *ken-tron*, aiguillon). Zool. Groupe d'animaux comprenant les échinodermes, les crinoïdes et les actinies.

CENTRONOTE s. m. (san-tro-no-te — du gr. *ken-tron*, aiguillon; *notos*, dos). Ichtyol. Genre de poissons, établi par Cuvier dans la famille des scombéroïdes.

— Moll. Subdivision du genre rocher (*murice*), proposée par Swainson en 1835.

— Bot. Syn. de *GASPARINIE*.

— **Encycl.** Ichtyol. Les *centronotes* constituent un genre de poissons scombéroïdes, caractérisés par des épines libres au devant de la première nageoire dorsale, deux autres également libres au devant de la nageoire anale, et une saillie sur chaque côté de la queue. L'espèce la plus connue est le *centronote pilote*. Ce poisson, qui a plus de 0 m. 30 de longueur, est d'une couleur bleue, avec des lignes bleues aussi, mais plus foncées. Il a l'habitude de suivre les navires pour se nourrir des débris qu'on jette à la mer; de là encore le nom de *poisson d'ordures*, qu'on lui donne quelquefois; car on va jusqu'à dire, en effet, que ce scombéroïde ne dédaigne pas les excréments qui tombent dans l'eau. On a remarqué depuis longtemps que le pilote accompagne toujours le requin, sans doute pour profiter des restes que ce squal ne mange pas. Aussi a-t-on cru qu'il lui servait de guide et d'éclaireur, lui découvrant la proie bonne à dévorer, ce qui lui a fait donner le nom qu'il porte. D'après les anciens auteurs, le pilote nage à la hauteur de 0 m. 50 environ au-dessus du museau du requin; il suit et imite tous ses mouvements, saisissant avec adresse tout ce que le requin rejette ou laisse échapper de sa proie, c'est-à-dire les restes qui sont assez légers pour s'élever à la surface de l'eau, et qu'il est à portée de saisir. On ajoute que quand le requin, qui a la gueule en dessous, se retourne pour se saisir de quelque poisson, le pilote fait à l'instant un écart, pour retourner à son premier poste dès que le requin a repris sa situation ordinaire. Barbot présume que les pilotes se multiplient à la manière du requin; quelques naturalistes ont remarqué qu'il y a ordinairement des rapports de dimension entre ces deux animaux, comme s'ils vieillissaient ensemble. On ajoute encore que le pilote vit en si grande intimité avec ces féroces poissons, qu'il a assez de confiance pour entrer dans leur gueule, et la débarrasser des lambeaux charnus qu'il l'obstruent quelquefois après la curée. Dans tous ces contes, inventés par l'imagination des gens de mer et trop complaisamment répétés dans de nombreux écrits, il n'y a de vrai que l'habitude familière aux pilotes de se tenir dans le voisinage des requins et de voyager avec eux. Ce *centronote* habite la Méditerranée et l'océan Atlantique, mais surtout les mers voisines de l'équateur.

Le *centronote naucrate*, appelé aussi *pilote des Indes*, ressemble beaucoup au précédent; il s'en distingue surtout par son corps plus épais, son museau plus bombé et son œil plus grand. Le *centronote épineux*, devenu pour quelques auteurs le type du genre élate, ressemble aux autres espèces par la forme générale et par les épines libres du dos; mais il en diffère par sa tête aplatie horizontalement et par l'absence d'épines libres au devant de la nageoire anale.

CENTROPE s. m. (san-tro-pe). Ornith. Syn. de *COUCAL*.

CENTROPÉTALE s. m. (san-tro-pé-ta-le — du gr. *ken-tron*, aiguillon, et de *pétale*). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des ophrydiées, comprenant une seule espèce, qui croît au Pérou.

CENTROPHORE s. m. (san-tro-fo-re — du gr. *ken-tron*, aiguillon; *phoros*, qui porte). Entom. Genre de coléoptères pentamères, de la famille des curculionides, comprenant huit espèces africaines.

CENTROPHYLLÉ s. m. (san-tro-fi-le — du gr. *ken-tron*, aiguillon; *phulon*, feuille). Bot. V. *KENTROPHYLLÉ*.

CENTROPODE s. m. (san-tro-po-de — du gr. *ken-tron*, aiguillon; *pous*, *podos*, pied). Bot. Syn. d'*EMEX*.

CENTROPOGON s. m. (san-tro-po-gon — du gr. *ken-tron*, aiguillon; *pogon*, barbe). Bot. Genre de plantes, de la famille des lobéliacées, formé aux dépens des lobéliées, et comprenant une douzaine d'espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale. Le *centropogon de Surinam* est un élégant sous-arbrisseau. (A. Pécillon.)

— **Encycl.** Les *centropogons* sont des plantes vivaces ou des arbrisseaux à feuilles alternes, à fleurs solitaires axillaires, dont la corolle présente un tube assez long, courbé au milieu, et un limbe divisé en deux lèvres, dont la supérieure est en forme de casque, et l'inférieure

étalée; les étamines sont soudées par les antères en un tube couronné de poils roides et épineux, d'où le nom générique. Pris dans son acception la plus large, ce genre comprend une douzaine d'espèces, qui habitent les régions tropicales de l'Amérique. Plusieurs de ces plantes sont cultivées dans nos jardins, à cause de la beauté de leur feuillage et de leurs fleurs. Ce sont des végétaux robustes, qui se contentent, en général, d'une bonne serre tempérée; on les multiplie rapidement de boutures faites sous cloche et sur couche chaude. Pendant la belle saison, on peut les mettre en plein air; on les rentre à l'automne, et ils fleurissent abondamment en hiver et au printemps. Un des plus beaux est le *centropogon fastueux*, à grandes et nombreuses fleurs tubuleuses d'un rose satiné. Le *centropogon de Tovar*, originaire du Venezuela, se fait remarquer par ses fleurs d'un carmin vif, groupées en bouquet terminal. On peut citer encore le *centropogon de Surinam*, à fleurs axillaires, solitaires, d'un très-beau rouge.

CENTROPOME adj. (san-tro-po-me — du gr. *kentron*, aiguillon; *pōma*, opercule). Ichtyol. Qui a l'opercule épineux : *La perche noire d'Amérique* est *centropome*.

— s. m. Genre de poissons, de la famille des percoides.

— **Encycl.** Ce genre de poissons, formé aux dépens des perches, est ainsi caractérisé : barbillon unique ou nul aux mâchoires; opercule non épineux; préopercule dentelé; dents en velours aux mâchoires et au palais; sept rayons à la membrane branchiostège; deux nageoires dorsales séparées. Ce genre, aux dépens duquel les auteurs modernes en ont formé plusieurs autres, est divisé par Lacépède en deux sections, suivant que les espèces ont la nageoire caudale fourchue ou en croissant, ou bien arrondie et non échancrée. Le *centropome undécimale*, ainsi nommé à cause des onze rayons de la première dorsale, est connu aussi sous les noms de BROCHET DE MER, PERSÈQUE LOUBINE, SPHYRENE ORVERT, CAMURI, SCIEINE UNDECIMALE. Ce poisson, qui a le dos déprimé comme notre brochet, est argenté, teint de verdâtre, à ligne latérale noire. Il habite les parties chaudes des mers de l'Amérique du Sud. Le *centropome du Nil* est le plus gros des poissons qui habitent ce fleuve; il arrive à la taille du thon. A Latopolis, on le regardait comme un animal sacré, et il était défendu au peuple de manger de sa chair. Cette espèce est aussi appelée *VARIOLE*. Le *centropome loup* doit ce nom à son extrême voracité. Ce poisson habite les mers d'Europe; il se plat aux embouchures des cours d'eau, qu'il remonte quelquefois. Il acquiert, dit-on, une longueur de plus de 2 mètres et un poids de 15 kilogrammes. Sa chair est aussi délicate et aussi estimée que celle du brochet, et on en fait une grande consommation sur notre littoral.

CENTROPRISTE s. m. (san-tro-pri-ste — du gr. *kentron*, aiguillon; *pristēs*, scie). Ichtyol. Genre de la famille des percoides, de l'Amérique et des Indes.

— **Encycl.** Le genre *centropriste* comprend des poissons à dorsale unique, à dents en velours, à opercule épineux, à préopercule dentelé, à membrane branchiostège présentant sept rayons. Très-voisins des serrans, les *centropristes* s'en distinguent par leurs dents en velours et l'absence de canines. Presque tous sont originaires d'Amérique. Le plus connu est le *centropriste noir*, appelé par les Américains *perche noire*. Ce poisson, qui devient assez grand, a, dans sa jeunesse, la nageoire caudale trilobée; la dorsale présente un grand nombre de taches ou mieux de raies inégales, irrégulières et placées entre les rayons.

CENTROSCÈLE s. m. (san-tross-sè-le — du gr. *kentron*, aiguillon; *skēlē*, jambe). Entom. Genre de coléoptères tétramères, de la famille des chrysomélides, qui habitent le Cap de Bonne-Espérance.

CENTROSCOPE s. m. (san-tro-sko-pe — du gr. *kentron*, centre; *skopēō*, je découvre). Didact. Celui qui s'attache à découvrir les centres des figures géométriques.

CENTROSCOPIE s. f. (san-tro-sko-pi — rad. *centroscope*). Géom. Partie de la géométrie qui se rapporte à la détermination des centres des figures.

CENTROSCOPIQUE adj. (san-tro-sko-pi-ke — rad. *centroscope*). Géom. Qui a rapport à la centroscopie.

CENTROSEME s. m. (san-tro-sè-me — du gr. *kentron*, aiguillon; *sēma*, étendard). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des phaséolées, formé aux dépens des clitories, et comprenant environ vingt-cinq espèces, qui croissent toutes en Amérique, notamment au Brésil.

CENTROSIDE s. f. (san-tro-zi-de — de *centrosie*, et du gr. *ēidos*, aspect). Bot. Syn. de LIMODORE, genre d'orchidées.

CENTROSIE s. f. (san-tro-zi — du gr. *kentron*, aiguillon). Bot. Syn. de CALANTHE, genre d'orchidées.

CENTROSPERME s. m. (san-tro-spér-me du gr. *kentron*, aiguillon; *sperma*, graine). Bot. Syn. d'ACANTHOSPERME et de CHRYSANTHEME.

CENTROSTACHYDE s. f. (san-tro-sta-ki-de — du gr. *kentron*, aiguillon; *stachys*, épi).

Bot. Genre de plantes, de la famille des amarantacées, tribu des achyranthées, formé aux dépens des achyranthées, et comprenant une seule espèce, qui croît dans les eaux douces de l'Inde.

CENTROSTEMME s. m. (san-tro-stème — du gr. *kentron*, aiguillon; *stemma*, couronne). Bot. Genre de plantes, de la famille des asclépiadées, tribu des perulariées, formé aux dépens des hoyas, et comprenant un arbrisseau volubile, qui croît au Japon.

CENTROSTOMES s. m. pl. (san-tro-sto-me — du gr. *kentron*, aiguillon; *stoma*, bouche). Echin. Famille de l'ordre des échinides, dans la classification de de Blainville.

— **Encycl.** Ce groupe réunit tous les échinides dont la bouche occupe le centre de la face inférieure, tandis que l'anus se trouve ordinairement centro-dorsal. Tels sont les oursins proprement dits, oursins réguliers de Cuvier, caractérisés encore par la forme circulaire de leur corps, une bouche armée de cinq dents mobiles portées par un appareil assez complexe, cinq ambulacres complets, cinq pores génitaux autour de l'anus. On compte un grand nombre d'espèces de *centrostomes*, tant vivantes que fossiles. La Méditerranée en fournit de fort belles. Ces animaux sont carnassiers; néanmoins, leur armure buccale leur permet de manger des fucus.

CENTROTE s. m. (san-tro-te — du gr. *kentron*, aiguillon). Entom. Genre d'hémiptères, de la famille des cicadaires : *Les CENTROTÉS ont la faculté de sauter, principalement à l'aide de leurs pattes postérieures*. (Blanchard.)

— **Encycl.** Ces cicadaires ou cigales se distinguent, entre tous les genres de ce groupe, par un écusson visible au moins en partie, les côtés du prothorax dilatés en forme de corne, le prothorax terminé en une longue épine, qui atteint souvent l'extrémité de l'abdomen; le corselet dilaté horizontalement et ne couvrant qu'une partie du corps; des élytres libres, et des jambes élargies. Leur tête, triangulaire, verticale, présente un chaperon distinct et deux ocelles écartées, placées sur la ligne même des yeux. Les *centrotes* vivent sur les plantes, dans les lieux humides. Ils ont la faculté de sauter, surtout au moyen des pattes postérieures, qui ont des cuisses un peu renflées. Ce genre renferme un assez grand nombre d'espèces, mais presque toutes exotiques. L'Europe n'en possède que deux. Le *centrote cornu*, vulgairement appelé *petit diable*, et qu'on peut considérer comme le type du genre, est un insecte noir, à ailes et à jambes fauves, qui atteint 0 m. 01 de longueur, et dont l'écusson est orné de deux épines à son extrémité. Cette espèce est commune dans nos bois. Le *centrote du genêt* ou *demi-diable*, moitié plus petit que le précédent, est d'un brun sombre; il vit, comme son nom l'indique, sur les genêts. Parmi les espèces étrangères, on remarque surtout le *centrote en masse*, de la Guyane.

CENTRURE s. m. (san-tru-re — du gr. *kentron*, centre; *oura*, queue). Arachn. Genre de scorpions américains qui ont dix yeux.

CENTRURIDES s. m. pl. (san-tru-ri-de). Arachn. Famille de scorpions qui ont dix yeux, et dont le type est le genre *centrure*.

CENT-SUISSES. Voir ce mot à l'ordre alphabétique CENT.

CENTUMALUS, nom de plusieurs Romains. L'un, qui fut consul avec L. Cornelius Scipion, vainquit les Samnites, et plus tard les Etrusques; vers 295 av. J.-C. — L'autre, consul avec L. Postumius Albinus, triompha des Illyriens vers 229 av. J.-C. — Le fils de Culpicius Galba, fut défait par Annibal l'an 210. — Enfin, vers 192 av. J.-C., un autre CENTUMALUS dirigea la construction de cinquante-neuf quinquerèmes destinées à la guerre contre Antiochus le Grand.

CENTUMCELLE, ville de l'Italie ancienne, dans l'Etrurie, sur le bord de la mer. Ce n'était d'abord qu'une maison de plaisance; Trajan, au moyen d'énormes jetées, en fit un port considérable, qui porte aujourd'hui le nom de CIVITA-VECCIA. On l'appela aussi TRAJANI-PORTUS.

CENTUMPONDIIUM s. m. (sain-tomm-pondi-omm — du lat. *centum*, cent; *pondus*, poids). Métrol. Poids des anciens Romains, qui valait 100 livres.

CENTUMVIR s. m. (sain-tomm-vir — du lat. *centum*, cent; *vir*, homme). Antiq. Magistrat de l'ancienne Rome, faisant partie d'un tribunal composé de cent membres, auxquels étaient délégués certaines affaires civiles de peu d'importance : *Le collège des CENTUMVIRS. A Rome, toutes les petites discussions contentieuses étaient portées à des tribunaux subalternes, tels que celui des CENTUMVIRS*. (La Harpe.)

— **Encycl.** A Rome, ces magistrats secondaient le préteur dans l'administration de la justice, et prononçaient dans les affaires civiles, principalement dans les causes relatives aux testaments et aux héritages. Leur institution eut lieu environ l'an 204 av. J.-C. Nommés par les 35 tribus romaines, au nombre de 3 par tribu, ils étaient en tout 105; mais on les désignait par le chiffre rond (*les cent juges*); sous l'empire, leur nombre s'éleva jusqu'à 180.

Leur magistrature était annuelle, et probablement on les choisissait parmi les patriciens. Ils formaient quatre conseils ou tribunaux, qui se réunissaient quelquefois en deux et quelquefois en un seul, dans les circonstances importantes. Les *centumvirs* furent supprimés l'an 395 après J.-C., à la mort de Théodose.

Il y avait aussi à Carthage un tribunal de *centumvirs*, juridiction suprême de l'Etat.

CENTUMVIRAL, ALE adj. (sain-tomm-viral, a-le — rad. *centumvir*). Antiq. Qui appartenait aux centumvirs, qui était de leur ressort : *Dignité CENTUMVIRALE. Assemblée CENTUMVIRALE. Affaire CENTUMVIRALE*.

CENTUMVIRAT s. m. (sain-tomm-vi-ra — rad. *centumvir*). Antiq. Fonction, dignité de centumvir : *Briguer le CENTUMVIRAT*. || Durée de ces fonctions.

CENTUNCULE s. m. (san-ton-ku-le — dimin. du lat. *cento*, fragment, lambeau, par allusion à la petitesse de la plante). Bot. Nom scientifique du genre *centenille*.

Cent-unième régiment (LE), par M. Jules Noriac (Paris, 1859). Du Gavarni traduit en prose, voilà la définition qui nous paraît donner l'idée la plus complète et la plus juste de cette boutade humoristique d'un homme d'esprit et d'un écrivain de talent. Tout le monde a lu le *Cent-unième régiment* et sait que le but de l'auteur a été de pourtraire chacune des individualités les plus saillantes qui composent un régiment de ligne, depuis le sapeur jusqu'au colonel. Rappelons en quelques lignes les principaux types esquissés avec tant de malicieuse habileté par l'historiographe du 101^e. Et d'abord, voici le sapeur avec son bonnet à poil, sa figure semblable à son bonnet, son *hache* et son tablier blanc. « Reconnaître un sapeur entre deux sapeurs est une preuve de perspicacité remarquable. Les sapeurs se ressemblent comme des nègres; qui en connaît un les connaît tous. » Et qui se douterait que cet homme barbu a pour fonction principale de servir de bonne d'enfants, et de promener la petite fille du colonel? Quant au tambour-major, c'est un bel homme; ne lui en demandez pas davantage. Parlez-nous de la musique, à la bonne heure! Depuis le trombone jusqu'à l'ophicléide, et au *fa-gnant*, porteur de la grosse caisse, on reconnaît l'artiste au coquet débraillé, que l'on tolère en faveur du talent. Passons rapidement devant le colonel, dont la mission consiste à être le père de ses soldats, et arrivons au lieutenant-colonel, qui, en tout et pour tout, ressemble au colonel, à cela près qu'il est toujours plus vieux. Pourquoi? Mystère! Peu de chose à dire des commandants de bataillon, du gros-major et de l'adjudant-major; mais les officiers subalternes présentent une variété de types que M. Noriac a définis de la façon la plus ingénieuse et la plus exacte, en les classant par catégories. Il y a : l'*officier marié*, l'*officier sérieux*, l'*officier de fortune*, l'*officier qui a du chic*, l'*officier réformé*, l'*officier de fantaisie*, l'*officier insouciant*, l'*officier fortuné*. N'oublions pas le capitaine d'habillement et son innocente manie de trouver toujours trop larges les vêtements des troupiers. Ainsi il fait endosser une capote à un militaire : « Elle va comme un gant, s'écrie le capitaine, elle colle ! — Mon capitaine, répond timidement le troupier, elle colle trop. — Qu'entendez-vous par là ? — Capitaine, elle colle si tellement, que je crois qu'elle est un tant soit peu étroite. — Vous voulez donc être dans un sac ? — Oh ! non, mon capitaine. — Eh bien ! alors, sacrifié, que réclamez-vous ? » Un caporal se présente et essaye une tunique : « Ah ! ah ! s'écrie de nouveau le capitaine, voilà qui va comme un gant ! — Elle serre comme tout ! — Il faut qu'un soldat ait du chic. — Elle me gêne aux entournures, mon capitaine. — Caporal, vous dites là une stupidité qui serait impardonnable, même si elle sortait de la bouche d'un simple soldat. — Mais, mon capitaine, je vous assure... — Faites-moi le plaisir de me dire pour quels motifs cette tunique vous gênerait, et quel intérêt elle pourrait avoir à cela ? » Le caporal réfléchit et finit par se rendre à un argument si péremptoire. Mais nous n'en finissons pas, s'il nous fallait passer en revue, à la suite de ce malin cicérone, tout le 101^e régiment. Arrivons vite aux sergents, que M. Noriac divise en trois catégories : le *sergent*, le *sargent* et le *chargent*. Le *sergent* n'a que sept ans de service, le *sargent* en a quatorze et le *chargent* vingt et un. Le premier est naïvement fier de sa supériorité relative; il éprouve un besoin immodéré de faire de l'autorité, il tracas le soldat; en somme, c'est un type mal dessiné, dont les traits sont encore mollement accusés. Le *sargent*, c'est autre chose : « Troupier fini, servant par amour de l'art, ayant conscience de sa valeur, rien n'émeut, rien n'étonne cette figure placide et martiale. Il est presque toujours prévôt d'armes (prononcez *prévôt*). Le *chargent*, lui, est un brave à tous crins; depuis vingt ans, 100,000 hommes ont salué ses galons. Instruit des choses de la vie, il est accablé de questions : « *Chargent*, pourquoy donc que le commandant du premier il a des lunettes vertes ? — Cruchon ! c'est pour, lorsque sa femme lui fait prendre de l'orgeat, se figurer qu'il boit de l'absinthe. » Que d'anecdotes ou de répliques de ce genre, répandues à profusion dans le *Cent-unième*, sont devenues proverbiales et ont défrayé le crayon des *aspirants Gavarni* de l'époque ! A la vérité, le

travail tout fait est engageant, et on ne saurait imaginer une série de croquis plus spirituels, plus vrais, plus réussis que ceux dont se compose, en grande partie, cette sorte de portrait-type du corps à trois mille têtes qu'on appelle un *régiment*. C'est de la littérature légère, si l'on veut, mais qui, comme la caricature, ne saurait supporter la médiocrité. Or le *Cent-unième régiment* peut être considéré comme un modèle du genre.

CENTUPLANT (san-tu-plan) part. prés. du v. Centupler : *Dans l'âme d'un peintre ou d'un poète, l'amour est divin comme CENTUPLANT le domaine et les plaisirs de l'art*. (H. Beyle.)

CENTUPLE adj. (san-tu-ple — du lat. *centuplex*, même sens; de *centum*, cent, avec le suffixe multiplicatif *plex*). Qui vaut cent fois autant ou un grand nombre de fois autant : *Nombre CENTUPLE. Somme CENTUPLE d'une autre*.

— s. m. Quantité, valeur cent fois plus ou beaucoup plus grande : *Gagner le CENTUPLE*.

Dieu qui rend le *centuple* aux bonnes actions... CORNELILLE.

— Loc. adv. *Au centuple*, Cent fois autant; beaucoup plus : *Dieu rendra au CENTUPLE tout ce que l'on fera pour lui*. (Acad.) *L'aumône est un gain, c'est une usure, c'est un bien qui rapporte, ici-bas même, au CENTUPLE*. (Mass.)

CENTUPLÉ, ÉE (san-tu-plé) part. pass. du v. Centupler. Rendre cent fois plus grand ou beaucoup plus grand : *Somme CENTUPLÉE. Fortune CENTUPLÉE*.

CENTUPLEMENT s. m. (san-tu-ple-man — rad. *centupler*). Action de multiplier par cent, de rendre cent fois plus grand : *Illusions; diront les sceptiques; nous n'avons que faire de ces trentuplements et CENTUPLEMENTS relatifs*. (Fourier.) || Peu usité.

CENTUPLER v. a. ou tr. (san-tu-plé — rad. *centupler*). Rendre cent fois plus grand ou beaucoup plus grand; élever au centuple : *CENTUPLER un nombre. La science appliquée à l'industrie CENTUPLE en quelques années la propriété d'une nation*. (E. About.) *La division du travail CENTUPLE les forces de la production*. (L. Blanc.) *On peut décupler le travail et CENTUPLER ses fruits*. (V. Considérant.) *Dieu a permis que l'homme CENTUPLÂT sa force de destruction*. (L. Veillot.) *La vertu est une force; on CENTUPLE cette force, comme toutes les autres, en l'exerçant*. (Lamart.)

Se centupler v. pron. Etre centuplé : *Cette somme s'est CENTUPLÉE par l'intérêt cumulé*. || Etre grandement multiplié : *Les abus se CENTUPLENT avec les années. L'habileté se CENTUPLE en attirant à soi tout ce qui est capable*. (E. de Gir.)

CENTURE s. m. (san-tu-re). Ornith. Genre de pics.

CENTURI, bourg et commune maritime de France, dans l'île de Corse, arrond. et à 35 kilom. N.-O. de Bastia, sur le golfe de Saint-Florent, près du cap Corse; 823 hab. Petit port de commerce et de relâche, dont le mouvement s'est élevé en 1861, pour l'entrée et la sortie réunies, à 55 navires jaugeant 1,117 tonneaux. Le cabotage de Centuri se résume, la même année, par 138 navires jaugeant ensemble 2,336 tonneaux.

CENTURIATEUR s. m. (san-tu-ri-a-tour — du lat. *centuriator*; de *centuria*, centurie). Nom donné à quelques auteurs allemands protestants de la ville de Mûgdebourg, qui ont composé une histoire ecclésiastique divisée par centuries ou centaines d'années.

— Littér. Auteur de centuries :

Point ne sauriez, beau *centuriateur*,
Quoi que fassiez, désormais asses dire
De son esprit, son courage et son cœur.

CHAULIEU.

CENTURIE s. f. (san-tu-ri — du lat. *centuria*; de *centum*, cent). Antiq. Subdivision du peuple romain composée de cent citoyens. || Corps de cent hommes de troupe, dont le nombre fut ensuite augmenté : *Quoique, d'après sa signification originelle, la CENTURIE dut représenter cent hommes, elle en renfermait déjà un nombre plus considérable*. (Napol. III.) || Mesure agraire romaine, contenant deux cents jugères.

— Philol. Ouvrage historique divisé par siècles : *Les CENTURIES de Magdebourg*.

Centuries de Magdebourg, histoire de l'Eglise, le premier ouvrage protestant de cette nature, ainsi appelé parce que l'histoire y était divisée en périodes de cent années chacune. Ecrit en latin et publié à Bâle (1559-1574, en 13 vol. in-fol.), cet ouvrage conduisait l'histoire jusqu'au xiv^e siècle et avait pour but d'établir que le protestantisme est conforme à la foi chrétienne des premiers âges. L'auteur du plan des *Centuries* fut Mathias Flacius, le violent antagoniste de Melancthon. Les quatre premières *Centuries* furent composées à Magdebourg (d'où le nom donné à l'ouvrage); la cinquième, commencée à Magdebourg, fut terminée à Léna; la sixième fut écrite dans la retraite inconnue que les auteurs s'étaient ménagée pour fuir la persécution; la septième, dans le Mecklenbourg; et les six dernières dans la ville de Weimar. La publication des *Centuries* fut poursuivie avec une peine extrême, par suite de l'éteu-due et de la complication du plan. Quant à son

exécution, le savant orientaliste allemand Eichhorn en parle dans les termes les plus favorables. Chaque *Centurie* se compose de seize chapitres affectés aux sujets suivants : histoire générale, étendue et progrès de l'Eglise, persécutions, doctrines, hérésies, rites et cérémonies, gouvernement, schismes, conciles, biographies, hérésies, martyrologe, miracles, condition des juifs, condition des autres religions, situation politique du monde. Les auteurs sont appelés *centuriatores*. Une nouvelle édition, par Baumgarten et Semler (Nuremberg, 1757-1765, 6 vol. in-4°), resta incomplète et s'arrêta à l'an 500 ; un abrégé, par Oslander (Tübingen, 1607-1608, 16 vol. in-4°), la continue jusqu'au XVIII^e siècle. Les auteurs principaux des *Centuries* sont, outre Flacius, Wigand, Judex, Faber, Corvinus et Holzhueter. Baronius a écrit ses *Annales* pour réfuter cet ouvrage.

CENTURIES (LXX) de maître Michel Nostradamus. Ce livre de prophéties fut imprimé à Lyon en 1555 (in-8°), avec une épître dédicatoire de l'auteur à César, son fils. Cette édition, qui ne contient que sept *centuries*, eut une vogue extraordinaire. Cependant quelques sceptiques regardèrent ces tablettes sibyllines comme l'œuvre d'un fou ou d'un imposteur. On s'en tint généralement aujourd'hui à cette dernière opinion, qu'on explique par le but intéressé que poursuivait Nostradamus, et qu'il atteignit. La coïncidence fortuite de quelques événements plus ou moins bien prédits par l'oracle en confirma le crédit. Encouragé par le succès, Nostradamus publia en 1558 une nouvelle édition de son recueil, auquel il ajouta *trois centuries*. Après la mort de l'auteur, qui passa pour écrire encore dans son tombeau, ce recueil reçut des additions successives.

M. Ph. Chasles dit des prophéties de Nostradamus : « Ses *Centuries* sont un tissu de mots sans suite, dans lesquels les curieux trouveront tout ce qu'il leur plaira de trouver. Par exemple :

La lune, au plein de nuit, sur le haut mont,
Le nouveau Soph, d'un seul cerveau l'a vue,
Par ses disciples estre immortel Semmond.
Yeux au midi : en seins mains : corps au feu.

« C'est la seizième strophe de la troisième *centurie*. Avec des oracles de ce genre, il ne court pas risque de se tromper jamais. C'est cependant fort clair. Ne voyez-vous pas que la lune, c'est la France ; le grand Soph, Louis XIV ; en seins mains, la galanterie de sa cour, et *corps au feu*, les massacres des Cévannes ? Quelqu'un a trouvé cela en 1688.

« Le grand Nostradamus ne hasarder rien, n'explique rien ; il s'enveloppe d'une obscurité mystérieuse ; il jette pêle-mêle dans ses quatrains des mots de jargon, la galanterie de sa cour, et *corps au feu*, les massacres des Cévannes ? Quelqu'un a trouvé cela en 1688.

« Ces prophéties obscures ont trouvé, à diverses époques, des interprètes. Les visions appellent les visions, et les fous succèdent aux fous. En 1655, parut un petit livre anonyme qui donna des *Eclaircissements curieux sur les véritables quatrains de maître Nostradamus*. Au temps de la Fronde, un autre anonyme publia les *Vraies Centuries de Nostradamus appliquées aux affaires de ce temps*. L'ingénieux auteur présente d'abord « monseigneur le cardinal de Richelieu peint d'après l'original cent ans avant sa venue. » Dans un autre quatrain, il découvre l'apparition d'Olivier Cromwell. En 1693, les chefs-d'œuvre du grand siècle littéraire virent naître à côté d'eux une *Concordance des Prophéties de Nostradamus avec l'histoire depuis Henri II jusqu'à Louis le Grand*. Le nouvel oracle voit tout dans les *Centuries* : la mort de Henri II, la Ligue, la Fronde, le coadjuteur, le mariage de Louis XIV, la condamnation de Charles I^{er}, le passage du Rhin et la révocation de l'édit de Nantes. En 1806, autre commentaire ; en 1811, nouvelle interprétation. Chaque jour encore voit naître des panégyristes plus éloquents qu'éclairés. Dans le nombre, nous citons M. Eugène Bareste, auteur d'un *Nostradamus* (Paris, 1842, in-12), et, plus récemment, M. Anatole Le Pelletier, éditeur des *Oracles de Michel de Nostradamus, astrologue, médecin et conseiller ordinaire des rois Henri II, François II et Charles IX, etc.* (2 vol. in-8°). L'*Almanach prophétique*, fondé par M. Bareste, prétend encore chaque année expliquer les énonciations de l'astrologue provençal, lesquelles ont tourné la tête à beaucoup de braves gens qui, caressant des espérances quelconques de bouleversement politique ou social, y ont cherché un aliment à leurs rêves, un prétexte à de bizarres calculs. Le parti légitimiste principalement y a lu ses destinées, car Nostradamus est un prophète monarchique. De pieuses personnes se sont abreuvées à plaisir à ces sources diaboliques, où fleurissent l'antithèse et l'amphibologie, et l'on est tenté de les expédier à Charenton lorsqu'on écoute ce qu'elles disent et écrivent du maître, de ses métaphores historiques et mythologiques. Les commentateurs modernes déclarent carrément que Nostradamus, « obscur par système, et peu jaloux de se mettre au

niveau des intelligences communes, a construit, sur un plan abrupt, un panorama très-complexe, dont les matériaux multiformes sont susceptibles de se coordonner, comme les différentes pièces d'une mosaïque, grâce à certains artifices ingénieux. » Voilà qui est fort bien trouvé. On ajoute qu'il faut une clef des *Centuries*. Cette clef consiste, au dire des docteurs, en la répétition de certains vocables qualificatifs qu'il faut distinguer, partout où ils sont épars, non pas seulement dans cinq ou six idiomes différents, mais encore dans leur étymologie, dans leur paraphrase et leur antiphrase, dans leurs anagrammes, et jusque dans les allusions plus ou moins transparentes sous lesquelles il a pris fantaisie à Nostradamus de les travestir. Le dernier éditeur du prophète nous dit à ce propos de prendre, par exemple, un de ces noms marquants : LE GRAND CHIREN, et de lire Henri IV ; Chiren est l'anagramme de Henri, qui s'écrivait autrefois *Henric*, du latin *Henricus* ; ZEMATHEN (Louis XIV : Zemathion était fils de l'Aurore, et ce surnom métaphorique convient, parait-il, à Louis XIV, qui avait pris le soleil pour emblème) ; CAPET KLU (Louis XVI, le Capétien transformé en roi constitutionnel, élu du peuple, de roi absolu qu'il avait été d'abord) ; LA TÊTE RASE (Napoléon I^{er}) ; LE BORTEUX (le duc de Bordeaux, boiteux par suite d'une chute de cheval) ; PHILIPPE (Louis-Philippe I^{er}) ; LE GRAND NEVEU (Napoléon III) ; LA ROSE (le saint-père Pie IX) ; POIL CRESPÉ (Victor-Emmanuel II, à la barbe crépue) ; L'ASPRE (Garibaldi : Aspre est une ellipse de Aspro-Monte, où ce général fut vaincu et blessé) ; MARS, JUPITER, SATURNE (personnages énigmatiques futurs) ! ! !... Nous n'inventons rien. C'est un commentateur qui parle ainsi, après avoir été honoré d'un bref de S. S. le S. P. Pie IX. Si cet augure se rencontre au ciel, ou muni de son bref, il ne peut manquer d'aller, avec l'augure Nostradamus, est-il bien sûr que l'un et l'autre pourront se regarder sans rire !... Apprenez encore que *Rapis* est mis pour l'aris, *Nersaf* pour France, *Etiouas* pour Savoie, *Arget* pour Alger, *Loin* pour Lion, *Norlans* pour Lorrains, *Mendousis* pour Vendosme, et que Nostradamus faisait des jeux de mots, dont le *Tintamarre* serait fort embarrassé, tels que *Cappe* pour Capet, *Dort-Léans* pour d'Orléans, *Bour*... fort bon pour Bourbon fort bon. Le vulgaire se sert des mots pour mettre en lumière la pensée, mais le savant Nostradamus rougirait d'agir de même. Les mots lui servent à voiler sa pensée ; c'est M. Le Mercier, honoré d'un bref du pape, qui parle ainsi. Ecoutez-le, la chose en vaut la peine : « Nostradamus, dit-il, se dérobe et se laisse pénétrer tour à tour. Il méprise les simples et a horreur des esprits vulgaires : il ne veut être compris que des savants. Sa verve est fruste, mais non dépourvue de noblesse ni de charme ; il excelle dans l'art de dire beaucoup de choses en peu de mots, et d'en sous-entendre encore plus. En résumé, ses quatrains, au nombre de près de mille, forment une sorte de jeu de faros en vers ou de kaléidoscope cabalistique, dont le miroitage fatigue, mais dont la singularité fascine, et dans les combinaisons multiples duquel un regard scrutateur finit par découvrir des myriades de tableaux empreints d'une magique grandeur. » Ainsi les *Centuries* de Nostradamus sont, pour certains admirateurs, un arcanes dans lequel chacun doit trouver une succession très-complète d'oracles fatidiques ayant trait à tous les grands événements politiques et religieux qui palpitent autour de lui.

Quelques éditions, entre autres celle de Rouen (1691), sont accompagnées de deux gravures sur bois qui représentent la décapitation du roi d'Angleterre et le grand incendie de Londres, comme preuve de vérité des prophéties qui avaient annoncé ces deux événements. Dans ces dernières années, on a pris soin de recueillir les oracles qui, au dire des initiés, intéressaient notre époque. Sous la Restauration et sous Louis-Philippe, il s'était établi des fabriques de commentaires où le bon sens et le sentiment de la plus vulgaire probabilité manquaient essentiellement. Mais, en ces sortes de choses comme en beaucoup d'autres, la foi fait des merveilles. Voici quelques-unes des interprétations que nous avons pu réunir sur les principaux faits de l'histoire contemporaine :

MORT DE LOUIS XVI.

Alors qu'un Bour sera fort bon,
Portant en soy les marques de justice,
De son sang lors portant son nom
Par fuite injuste recouvrera son supplice.
Bour fort bon est ici pour *Bourbon fort bon*, et nous devons reconnaître dans la *fuite injuste* la fuite à Varenne. Passons à la

NAISSANCE DE BONAPARTE.

Un empereur naîtra près d'Italie,
Qui à l'empire sera vendu bien cher,
Diront avec quels gens il se rallie
Qu'on trouvera moins prince que boucher.

Nostradamus, qui était un prophète monarchique, a maltraité d'avance Napoléon, disent les commentateurs, ainsi que *ceux auxquels il se rallie*, sans doute les républicains, qu'il commence par se rendre favorables et exile plus tard.

DIX-SEPT BRUMAIRE.

La République, misérable infélie (malheureuse),
Sera vastée (détruite) du nouveau magistrat ;
Leur grand amas de l'exil maléfice,
Fera suève (doucement) ravir leur grand contract.

CAPTIVITÉ DU PAPE.

Romain pontife, garde de l'approcher
De la cité des deux fleuves arrose (Lyon) ;
Ton sang viendra auprès de la cracher,
Toi et les tiens quand fleurira la rose.

Ces deux derniers vers seraient, dit-on, prophétiques encore, c'est-à-dire se rapportant à des événements non accomplis. Ils sont curieux à rappeler aujourd'hui que le sort de la papauté est soumis à tant d'éventualités ; mais que signifient ces mots : *quand fleurira la rose* ? Nous avons vu plus haut que, dans la *Rose*, on a prétendu reconnaître Pie IX.

FIN DE L'EMPIRE.

Neuf ans le règne, le maigre en paix tiendra,
Puis il cherra en soit si sanguinaire ;
Pour luy grand peuple sans foy et loy mourra,
Tué par un beaucoup plus débonnaire.

INVASION DES RUSSSES.

L'Oriental sortira de son siège,
Passer les monts Appenis, voir la Gaule,
Transpercera du ciel les eaux et neiges,
En un chacun frappera de sa gaule.

RESTAURATION, EXIL DE NAPOLEON.

Règne gaulois, tu seras bien changé ;
En lieu étrange est transplanté l'empire (île d'Elbe) ;
En autres lois et mœurs sera rangé,
Rouen et Chartres te fera bien du pire.

On débrouille ce quatrain en disant : *Rouen* signifie les Bourbons, dont ce fut l'ancienne épithète ; *Chartres*, le duc d'Orléans. Il ne s'agit que de s'entendre. Passons à la

MORT DU DUC D'ORLÉANS.

L'ainé royal, sur coursiers voltigeant,
Picquer viendra si rudement courir ;
Gueulle lipée, pied dans l'estrieu pleignant,
Traîné, tiré, horriblement mourir.

Une petite erreur de détail s'explique ici de la façon suivante : le duc d'Orléans était en voiture ; mais, du temps de Nostradamus, les princes n'allaient qu'à cheval. Il faut se contenter de ce beau raisonnement ; c'est à prendre ou à laisser.

RÉPUBLIQUE DE 1848.

Le neuf (nouvel) empire en désolation
Sera changé du pole aquilonnaire ;
De la Sicile viendra l'émotion
Troubler l'empire à Philipp tributaire.

Pole aquilonnaire indiquerait, assure-t-on, l'influence de l'Angleterre, qui eut tant d'action sur la révolution de Sicile, cause première de celle de Février. « Nous passerons le quatrain sur l'*Assemblée nationale constituante*, d'une obscurité telle qu'il faudrait par trop de bonne volonté pour en saisir une application raisonnable. Les deux premiers vers du quatrain ayant trait à l'*Assemblée législative* ne sont pas plus compréhensibles, du moins pour nous ; les deux derniers sont curieux à noter :

La République par gens nouveaux vexée,
Lors blancs et rouges jugeront à l'envers.

Les pontifes de l'astrologie voient encore prédits dans Nostradamus la *guerre de Hongrie*, la *république romaine*, les *affaires d'Italie*, la *chute de Rome*, la *reddition de Venise*, etc. Les *prophéties futures* ne sont pas du tout rassurantes : En Germanie natront diverses sectes ; l'armée celtique, en Italie vexée, fuit les Romains ; la Gaule est repoussée ; la grande cité (Paris sans doute) sera bien désolée :

Mur, sexe, temple et vierge violée,
Par fer, feu, peste, canon, peuple mourra.

La mort subite du premier personnage (le souverain) Aura changé et mis un autre en scène :
Tôt, tard venu à si haut et bas âge
Que terre et mer faudra qu'on le craigne.

Les vers suivants s'adresseraient, selon certains avis, au pape actuel :
Amas s'approche venant de Scavonie (Esclavonie).
L'obstant (opiniâtre) vieux dût ruynera :
Fort désolée verra sa Romanie,
Puis la grand' flamme éteindre ne sçaura.
Avant qu'à Rome grand eze rendu l'âme,
Effrayeur grande à l'armée estrangère :
Par escadrons l'embusche près de l'arme,
Puis les deux rouges ensemble feront chère.

Nous en passons, et de plus terribles encore. Grand pontife changera de terroir, dit enfin Nostradamus, et

L'aigle posée autour des pavillons
Par d'autres oysseaux d'entour sera chassée,
Quand bruit des cynores, tubes et sonnaillons,
Rendront le sens de la dame insensée.
Lorsqu'on verra les deux licornes,
L'une baissant, l'autre abaissant,
Monde au milieu, pilier aux bornes,
S'enfuyera le neveu riant.

Comprenez qui pourra. Quant à nous, nous n'avons pas mission de débrouiller ces énigmes. La folie humaine est grande, et Nostradamus pourrait bien être son prophète. Chez lui, on trouve toutes sortes d'oracles, d'autant plus profonds qu'ils sont incompréhensibles, d'autant plus frappants qu'on veut les appliquer à tout ce qu'on veut. Nous conseillons la lecture et l'étude des *Centuries de Nostradamus* à tous ceux qui, possédant encore quelque bon sens, seraient désireux de s'en débarrasser. Les prophéties de Nostradamus ont été souvent réimprimées. Outre les éditions déjà citées précédemment, on ne recherche plus guère que celles de Lyon (1605,

in-12), de Leyde (1650, in-8°), et d'Amsterdam (1667, in-16).

Par imitation des *Centuries* de Nostradamus, on donnait ce nom à des quatrains ou autres pièces de vers du même genre. En voici un exemple de l'abbé de Chaulieu :

Lorsqu'à Saint-Maur on remettra
Croquets de Rheims dans les mains de Julie
Deux choses lors très-angéement fera :
La première est qu'elle les croquera ;
Puis en après avoir fait chère lie,
S'elle (si elle) fait bien, à part soi se dira :
Cil qui me fait ce petit présent-là
De me croquer long-temps a fantaisie ;
Et toute fois que croquer me pourra
Très-bien je sai qu'à l'instant me vouera
Tout son avoir, même sa propre vie ;
Rien que plaisir il ne m'en coûtera ;
Pourquoi serait à moi grande folie
De refuser, à qui tant m'aimera,
Croquet que j'ai dont il a tant envie.

CENTURIÉ, ÉE adj. (san-tu-ri-é — lat. *centuriatus* ; de *centuria*, centurie). Assemblé par centuries : *Comices CENTURIÉS*.

CENTURION s. m. (san-tu-ri-on — du lat. *centurio* ; de *centum*, cent). Antiq. rom. Officier commandant cent hommes : *Les soldats se plaignaient des mauvais traitements qu'ils éprouvaient de la part des centurions*. (Acad.) Les *centurions de première classe* avaient droit d'assister aux conseils de guerre. (De Chesnel.)

CENTURIEPE, ville de l'ancienne Sicile, pillée par Verrès et célébrée par Cicéron. C'est actuellement la ville de CENTORI.

CENTURIPIN, INE s. et adj. (san-tu-ri-pain, i-ne — de *Centuripe*, nom lat. de *Centorbi*). Géogr. anc. Habitant de Centorbi ; qui appartient à cette ville ou à ses habitants.

CENTUSSIS s. m. (sain-tuss-siss — du lat. *centum*, cent ; *as*, *assis*, as). Antiq. rom. Monnaie de compte valant cent as.

CÉNURE s. m. (sé-nu-re — du gr. *kinos*, commun ; *oura*, queue). Helminth. Genre d'entozoaires qui vivent dans le crâne du mouton.

— *Encycl.* Les *cénures* sont des vers entozoaires, de l'ordre des vésiculaires, qui sont ainsi caractérisés : corps mou, presque cylindrique, ridé, terminé par une vésicule commune à plusieurs individus ; tête munie de quatre suçoirs et d'une trompe armée de crochets ; vessie kysteuse contenant plusieurs vers groupés, adhérents à la poche. L'unique espèce connue a fourni aux partisans de la génération spontanée un de leurs principaux arguments. Elle vit dans le crâne des moutons, et comme, en se développant, elle comprime le cerveau, il en résulte des accidents nerveux fort graves, bien connus sous les noms de *vertiges* et de *tournaix*.

CÉO ou **CIEL** (Yolante), femme poète, surnommée la *Dixième muse du Portugal*, née à Lisbonne en 1601, morte en 1693. Elle était religieuse de l'ordre de Saint-Dominique. Elle a laissé des poésies où se révèle un talent original et quelques tragédies, complètement oubliées aujourd'hui, dont la meilleure, intitulée *la Transformacion por Dios*, fut jouée en présence de Philippe III, en 1619. Ses *Œuvres* ont été publiées à Lisbonne (2 vol. in-fol.).

CÉOAN s. m. (sé-o-an). Ornith. Oiseau du Mexique à plumage blanc tacheté de jaune.

CÉOCÉPHALE s. m. (sé-o-sé-fa-le — du gr. *keô*, je divise ; *kephalê*, tête). Entom. Genre de coléoptères pentamères, de la famille des curculionides, comprenant cinq espèces de l'île Bourbon et de Java.

CÉODE s. m. (sé-o-de — du gr. *keôdês*, odorant). Bot. Arbuste de l'Australie, à fleurs odorantes, trop peu connu pour qu'on puisse lui assigner une place dans la méthode naturelle.

CEOLFRID ou **CEOLFIRTH**, connu en France sous les noms de *Salut Souffroy*, *Céoulfroy* ou *Ceulfrey*, né en Angleterre (Northumbrie), vers 642, mort en 716. Il fonda les deux abbayes de Wearmouth et de Jarrow, où Bède parmi ses élèves, composa un *Traité de la Pâque* pour le roi des Pictes, entreprit dans sa vieillesse un voyage à Rome et mourut d'épuisement près de Lingoues (Langres).

CÉOMACÉ ou **CÉOMACÉ, ÉE** adj. (sé-o-ma-sé — rad. *céome*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au céome. || Syn. d'URÉDINÉ.

— s. f. pl. Famille de champignons microscopiques parasites, ayant pour type le genre *céome*, et syn. d'URÉDINÉES.

— *Encycl.* Cette famille, qui correspond à peu près à celle des urédinées, comprend de nombreux genres de champignons, tous très-petits, à spores toujours simples, ordinairement supportées par une base ou un stroma commun, quelquefois fixées à des filaments. Les genres principaux sont les suivants : *céome*, *urédo*, *ustilago*, *sépédonie*, *gymnospora*, *mélancolie*, *cryptospora*, *coccilaire*, *coniospora*, *coniothécie*, *fusarion*, *fusidie*, *tuberculaire*, *chroostrome*, *épicoque*, *physoderme*, etc. Les *céomacées* se développent sur la surface des végétaux ou à l'intérieur de leurs tissus. V. URÉDINÉES.

CÉOME ou **CEOME** s. m. (sé-o-me — du gr. *kaid*, je brûle). Bot. Nom générique proposé pour réunir les deux genres de champi-

gnons microscopiques et parasites appelés *urkbo* et *écidie*; il n'a pas été généralement adopté.

CÉOMURE ou **CÉOMURE** s. m. (sé-o-mu-re — du gr. *kaïd*, je brûle; *oura*, queue). Bot. Genre de champignons microscopiques parasites, formé aux dépens des genres *urêdo* et *écidie*, et renfermant les espèces dont les spores sont portées sur un pédicelle plus ou moins long. Ce genre a été réuni par son auteur aux *céomes*.

CÉONYX s. m. (sé-o-nikss — du gr. *keô*, je fends; *onyx*, ongle). Mamm. Syn. de *couscou*.

CÉOPHYLLE s. m. (sé-o-fi-le — du gr. *keô*, je fends; *phyllon*, feuille). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des psélaphiens.

— **Encycl.** Ce genre est caractérisé par des antennes rapprochées, à onze articles moniliformes, placées sur le front, dans une fossette distincte; par des palpes maxillaires de quatre articles, dont le troisième et le quatrième forment une massue transverse; par un menton rétréci à la base; enfin, par des tarses ayant deux crochets égaux. Le *céophylle* collier a été trouvé en Amérique, sur les rives du fleuve Saint-Clair, dans le Michigan.

CÉORL s. m. (sé-orl). Hist. Nom donné, en Angleterre, à l'époque des Anglo-Saxons, aux hommes d'une classe de colons tributaires formant une sorte de bourgeoisie agricole et industrielle, inférieure à la classe des thanes.

CÉOS, île de la mer Egée, la plus septentrionale des Cyclades, au S.-E. du cap Sunium et de l'Attique. Dans l'antiquité, elle était très-peuplée et d'une grande fertilité. Patrie des poètes Simonide et Bachelide. C'est aujourd'hui Zia.

CEP s. m. (P est nul devant une consonne : *Un cep* (sè) *de vigne*; un *sép* (sè) *de deux*, de *trois ans*. P sonne devant une voyelle : *Un cep* (sèpp) *et son échelas*. Au pluriel, *s* se lie et *p* est nul : *Plusieurs sè-zont été brisés*. — Du lat. *cippus*, palissade, tronc d'arbre, souche. On trouve en sanscrit *captha*, racine et sabot d'animal; *ciphā*, racine fibreuse. Le *ph* sanscrit devient souvent *p* dans les langues alliées; on peut donc comparer le latin *cippus*. De même, l'irlandais *ceap*, *ceapan*, cymrique *cyff*, armoricain *kéff*, souche, tronc. Le sens de sabot de cheval se retrouve dans le slave *kopyto*, et l'anglo-saxon *hōfe*, scandinave *hōfr*, ancien allemand *huof*. Le slave *kopati*, creuser, fouir, donnerait une bonne étymologie, et fait présumer une racine *koph*, qui aurait le même sens). Pied de vigne : *En Bourgogne, les orlans font leurs nids sur les ceps*. (Buff.) Nous sommes ici comme des branches séparées de leur cep. (Mass.)

Les ceps sont-ils plantés, il faut couvrir la terre, Engraisser de fumier le lit qui les resserre.

J'ai vu des vigneron, du ciel favorisés,
Couvrir leurs ceps de pierre ou de vases brisés.

Noé, d'humeur maligne,
Portant un cep dans son bateau,
Chantait : « Sauvons la vigne,
Et laissons couler l'eau. »

— Ancien instrument de torture dans lequel on attachait les pieds de l'accusé; ne s'emploie qu'au pluriel : *Mettez quelqu'un aux ceps*. On entend la roue, on voit les ceps, on serre la vis. (J. Janin.) Châtaigne, lien : *Avoir les ceps aux pieds et aux mains*.

— Antiq. Bâton, ordinairement en bois de vigne, qui était l'insigne des centurions, et dont ils se servaient pour frapper les soldats qui avaient commis quelque faute contre la discipline.

— Mar. *Cep de l'ancre*, Nom que les marins du Levant donnent au jas.

— Agric. Partie de la charrue qui porte le soc.

— Bot. Nom vulgaire du bolet comestible et de quelques autres espèces voisines. On écrit aussi *cepe* et *ceps*.

— Blas. *Cep de vigne*, Meuble de l'écu représentant un pied de vigne avec son échelas, ce qui le distingue du pampre : *Guillaud de la Vergnée : D'azur, au cep de vigne d'or*. — *La Vigne : D'argent, au cep de vigne de sinople, portant trois grappes de raisin de pourpre et tout son feuillage*. — *Bignon : D'azur à la croix de calvaire d'argent, posée sur une terrasse de sinople, d'où sort un cep de vigne accosté à la croix*. — *Cep de vigne pampre*, Celui qui est muni de ses pampres ou feuilles. — *Cep de vigne fruité*, Celui qui est chargé d'un ou de plusieurs raisins : *Guyon : D'argent, au cep de vigne pampre et terrassé de sinople, fruité de gueules, soutenu d'un échelas de sable*.

CÉPACÉ, **ÉE** adj. (sé-pa-sé — du lat. *cæpa*, oignon). Bot. Qui a la forme ou l'odeur de l'oignon.

CÉPEA s. f. (sé-pé-a). Moll. Subdivision du genre *acarus*, de la famille des gastéropodes, établie par Held en 1837.

CÉPAGE s. m. (sé-pa-je — rad. *cep*). Agric. Nature de plants de vigne, variété de ceps : *Un bon cépage*. Les *CÉPAGES* du *Médoc*. — À signifié Ebranchage de la vigne.

— Antiq. Peine des ceps.

— **Encycl.** Le mot *cépage*, de création assez

III.

récente, est appliqué aux espèces ou variétés de vigne cultivées dans le but de fournir, soit des raisins de table, soit surtout du vin ou de l'alcool. Le nombre des *cépages* répandus sur le globe est très-considérable, presque incalculable, du moins en apparence; car souvent une variété est désignée sous plusieurs noms différents, suivant les localités où on la cultive. On comprend que les auteurs ne soient pas d'accord sur ce nombre. Entre les huit sortes de raisins décrites par Caton et les deux mille variétés environ de la collection Gorog, près de Vienne, en Autriche, se placent les chiffres les plus divers. Dans l'état actuel de nos connaissances ampélographiques, il est très-difficile, sinon impossible, de préciser ce nombre d'une manière certaine. La classification des variétés ne présente pas moins de difficultés; on a proposé bien des méthodes, fondées sur les caractères du bois ou des feuilles, la forme, la couleur ou la grosseur des grains, l'époque de la maturité, la richesse en sucre ou en alcool, le lieu de provenance, etc. Tous ces systèmes, ou plutôt tous ces essais de classification, laissent plus ou moins à désirer; les auteurs qui avaient poussé le plus loin cette étude ont renoncé à aller jusqu'au bout, rebutes par les obstacles qu'ils rencontraient. Est-ce à dire qu'on doive se décourager, et qu'un bon classement des variétés de vigne soit impossible à trouver? Nous ne le pensons pas; mais ce résultat pouvant se faire attendre longtemps encore, nous nous contenterons ici d'énumérer les *cépages* les plus intéressants, en suivant l'ordre adopté par le comte Odart, dans son *Ampélographie universelle*.

— I. RÉGION OCCIDENTALE. Les vignobles de la Gironde sont justement renommés. Parmi les *cépages* à vin rouge, on cite d'abord le *carmenet* ou *carbenet*, qui a la réputation de produire le vin le plus distingué, et qui s'est répandu assez au loin vers le nord; les *verdoles*, à raisins d'un goût délicat, donnant un vin d'une belle couleur, d'un bouquet agréable et d'une bonne conservation; le *merlot*, très-estimé, mais dont la maturité plus hâtive doit être surveillée; le *malbec*, très-productif, à vin coloré et d'assez bon goût; le *tarney-coulant*, peu vigoureux, mais donnant une récolte abondante et de bonne qualité; le *caum*, très-vigoureux, mais peu fertile; le *hourca*, tardif, à vin bien coloré, bon et de bonne garde; le *bordelais*, très-productif, mais inférieur aux précédents comme qualité. Parmi les *cépages* à raisins blancs, dont les vins sont, en général, confondus sous le nom de *sauternes*, on remarque en première ligne le *chevier* ou *colombar*, robuste, productif, à raisins d'un goût agréable, légèrement parfumés, donnant un vin qui a beaucoup de corps; le *sauvignon* ou *surin*, qui présente plusieurs sous-variétés, toutes à fruits très-délicats, et dont une fournissait autrefois le vin de *Prépareur* (dans le Vendomois), souvent servi sur la table de Henri IV; la *musquette* ou *guilvin muscat*, fertile et hâtive, à vin très-estimé aussi; le *blanc doux*, à raisin fin et sucré, qu'on ajoute aux précédents pour blanchir le vin et lui donner un goût plus délicat. Les provinces qui entourent la Gironde renferment aussi quelques *cépages* de choix, qui sont, pour les vins rouges : le *chauché noir* ou *pinéau du Fautou*, sujet aux gelées printanières, par suite d'une récolte incertaine, ce qui a fait restreindre sa culture; son vin est généreux, coloré, liqueux même dans certaines années; le *chauché gris*, de maturation inégale et sujet à pourrir; la *folle-noire*, cépage le plus cultivé de tous, bien que de qualité inférieure, parce qu'il est très-productif; le *balzac*, qui paraît être une sous-variété du *mourvède* de Provence; le *marocain* ou *ullade*, saveur agréable et relevée, bon vin; le *griffonin*, qu'on ajoute aux précédents pour la vinification. Pour les vins blancs : la *folle-blanche*, dont le vin, peu recommandable en lui-même, donne les fameux eaux-de-vie de Cognac; le *colombar*, d'un faible rendement, mais de qualité supérieure; la *chalosse*, tardive, et par suite peu sujette aux gelées, mais donnant un vin médiocre, destiné surtout à la chaudière; le *saint-pierre*, très-vigoureux, tardif, très-répandu dans la Charente; le *guilvin muscat*, donnant un vin de très-bonne qualité dans les sols convenables, si l'on a soin d'attendre l'extrême maturité; le *cognac*, à grains allongés, assez productif dans les bonnes années. Les *pinéaux* de la Loire n'ont rien de commun avec les *pinéaux* de Bourgogne. Le *gros pinéau* ou *chénin* est un des *cépages* les plus cultivés en France, à cause de l'abondance et de la qualité de ses produits, dont on fait une grande exportation en Belgique et en Hollande; le *petit pinéau* rend les vins plus doux et plus liquoreux; le *pinéau noir*, très-productif, est d'une maturité tardive; le *pinéau d'Aunis* ou *chénin noir* est bien préférable au précédent; le *muscadet* de ce pays ne doit pas être confondu avec le raisin de la Gironde qui porte le même nom. Aux *cépages* de la région dont nous venons de parler, on peut rattacher les vignes d'Amérique, parmi lesquelles il suffira de citer : le *raisin Isabelle*, assez productif, mais de médiocre qualité; le *scuppernon*, qui ne paraît pas mériter la brillante réputation qu'on lui avait faite; le *katauba*, bien supérieur aux précédents comme qualité, mais peu productif et de maturité tardive; enfin le *raisin de Vorlinton* ou *york's-madeira*, dont les petits grains ont une saveur spéciale, vineuse, relevée, assez

agréable, et donnent un vin estimé chez les Américains.

— II. RÉGION CENTRALE. Les *pinéaux* occupent le premier rang parmi les *cépages* de cette région; ils forment, dans presque tous les pays où ils sont cultivés, la base des vignobles les plus renommés. Dans le Midi, ils sont à peine connus, ce qui tient surtout à leur faible rapport, à leur nature délicate et à leur entretien dispendieux. Le *pinéau franc*, appelé aussi *noirier*, *aubernet noir*, *orléans*, *plant noble*, *sauvagnin noir*, etc., donne un vin d'une couleur vive assez foncée; le *noirien de Pernant* est un des plus hâtifs; le *pinéau du Jura* donne un vin excellent, d'un bouquet agréable et de bonne garde; le *plant meunier* ou *plant de Brie*, fertile et hâtif, est inférieur comme qualité; le *pinéau mauve* ou *tête de nègre*, autrefois très-estimé, devient aujourd'hui de plus en plus rare dans les vignobles; le *noir menu* ou *petit noir* est productif, mais peu vigoureux; le *pinéau rougin*, qui ne se trouve que dans les vignes des premiers crus de la Bourgogne, produit un raisin fort agréable à manger et un vin léger et parfumé. Après les *pinéaux noirs* viennent ceux de couleur intermédiaire, entre autres : le *pinéau gris* ou *auvois*, très-estimé au siècle dernier, sous le nom de *fromentot*, et auquel les vins de Sillery et de Verzeny doivent leur réputation; le *pinéau ou noirien blanc*, appelé aussi *chardénat* ou *chaudénat*, qui contribue beaucoup à la haute qualité des meilleurs vins blancs de la Bourgogne; le *plant de Tonnerre* et l'épinette ou *gamai blanc*, assez analogues, mais supérieurs au précédent; le *petit* et le *gros pinéau de Moselle*, les *meistiers* et les *tressats* ou *verrats*, dont le vin est plus ou moins estimé. Les *gamais* forment une tribu nombreuse, en tête de laquelle se place, non d'après son mérite, mais suivant son ancienneté, le *gamai rond* ou *gros gamai*, très-fertile, mais dont le vin est souvent dur et un peu plat; viennent ensuite le *gamai noir* ou *petit gamai*, qui joue un grand rôle dans les vignobles distingués du Beaujolais; le *gamai Nicolas* ou *plant de la treille*, non moins recommandable; le *gamai de Saint-Galmier*, produit abondant et de bonne qualité; le *gamai de Liverdun*, très-répandu dans la Lorraine; le *gamai blanc*, très-productif, mais donnant un vin médiocre, sujet à filer ou à graisser. Près des gamais, on peut ranger la *serine noire*, qui fournit presque seule les excellents vins de *Côte-Rôtie*; la *persagne* et le *viannier*, très-cultivés dans les vignobles du Lyonnais. Le *strah* et le *proveran* donnent les vins rouges de l'Hermitage, tandis que la *roussanne* et la *marsanne* produisent les vins blancs de même nom. Les *negrans*, *gras* et *petit*, sont cultivés dans le Bourbonnais, et ont contribué à l'ancienne réputation des vins de Saint-Pourçain, et le *damas noir* ou *gros noir* fournit les meilleurs vins de l'arrondissement de Riom. Parmi les *cépages* à raisins blancs, on cite le *petit d'anesy* ou *raisin de grise*, un des meilleurs, avec un léger goût de muscat; le *tressaillier*, l'un des plus estimés du Bourbonnais; le *cépin blanc* ou *grand blanc*, un peu inférieur au précédent et sujet à la pourriture; le *lucane*, raisin assez hâtif, très-bon à manger et donnant d'assez bon vin; le *sauvignon*, excellent raisin, mais sujet à pourrir. Le *col* ou *bourguignon noir* est un *cépage* à vin rouge très-estimé, depuis le Lot jusqu'au Haut-Rhin. On trouve encore dans cette région le *graslot* ou *grolleau*, moins estimé aujourd'hui qu'autrefois, et le *teinturier* ou *gros noir*, abondamment répandu dans beaucoup de vignobles, non pour sa qualité, mais pour son suc très-foncé, qu'on ajoute aux vins faibles en couleur; on en connaît plusieurs sous-variétés.

— III. RÉGION NORD-ORIENTALE. On cultive dans cette région beaucoup de *cépages* qui appartiennent aussi à la précédente, et sur lesquels nous ne reviendrons pas. Elle produit surtout des vins blancs légers, délicats, mais qui, pour la plupart, se conservent peu. Dans la Lorraine, on remarque surtout l'*aubin vert*, fertile et hâtif, à raisins très-sucrés et très-bons à manger; le *vert noir*, très-répandu, mais de qualité inférieure; le *noir menu* ou *petit noir*, bien plus productif que les *pinots* de Bourgogne, avec lesquels il a beaucoup d'analogie; le *noir de Lorraine*, très-fertile, donnant un vin rouge corsé et de bonne conservation, mais souvent mûrissant mal, et donnant alors un vin âpre; le *liverdun*, le plus remarquable par sa constante fécondité; la *varenne noire*, recherchée par les propriétaires qui tiennent plus à l'abondance qu'à la qualité. Dans la Franche-Comté, les vignobles du Jura continuent à maintenir leur ancienne réputation. Nous citerons le *plessard* ou *raisin-perle*, très-productif, un peu musqué, donnant d'excellent vin mousseux, du vin de liqueur, dit *vin de paille*, et de très-bon vin rouge; le *lombardier du Jura*, fertile et donnant un très-bon vin blanc; le *lignan*, cultivé surtout en treilles; le *trousseau*, productif et de première qualité; le *mal-doux*, très-fertile, mais dont le vin est plat et dur; l'*enfariné*, dont le vin, âpre dans les premières années, acquiert en vieillissant une belle couleur, un bouquet agréable et une saveur délicate; le *grand* et le *petit baclet*, à vin coloré et de bonne qualité. Les meilleurs raisins blancs de cette province sont : le *sauvagnin vert*, qui concourt à la composition d'excellents vins mousseux et qui a fait surtout la réputation des vins d'Arbois; le *sauvagnin jaune*, *gamai blanc*, etc.,

l'un des plus cultivés dans les régions du centre et de l'est; le *sauvagnin blanc*, productif, d'un prompt rapport, mais sujet à la pourriture. Le Lyonnais et le Dauphiné possèdent, entre autres : la *persagne*, productive, vigoureuse, mais peu recommandable comme qualité; le *corbeau* ou *gros noir*, rustique, peu difficile sur le sol, donnant un vin très-coloré; et, en fait de raisins blancs, le *bia*, vigoureux, très-productif, vin excellent, et la *rousse*, dont le vin se conserve longtemps doux et devient plus tard spiritueux.

Passons maintenant à l'Allemagne. Le *riesling* ou *riesler* produit une liqueur acide, dont les qualités et le bouquet se développent avec le temps; le *hart hengst*, dont l'introduction remonte, dit-on, à Charlemagne, n'est pas moins recommandable; l'*ortliebier* ou *petit mielleux* est fertile et précoce, mais sujet à la pourriture, et son vin s'éclaircit difficilement; celui de l'*olwer* a la réputation d'être favorable aux personnes atteintes de la gravelle; les *kleveners* ou *plants pentils* se recommandent plutôt par leur qualité que par leur fertilité. Les *traminers* ou *fromentés* ont aussi quelque analogie avec nos pinots, dont ils se distinguent surtout par leur goût musqué et leur maturité plus tardive; ce sont eux qui produisent les vins les plus généreux du Palatinat, beaucoup moins recherchés en France qu'en Allemagne. Mentionnons encore le *grauer tokayer*, assez commun dans les vignobles du Rhin, et qui n'a rien de commun avec le vrai *tokay*, que nous signalerons plus loin, et le *feldinger* ou *raisin de Saint-Valentin*, dont le fruit est sucré et un peu aromatique.

En Suisse, nous aurons à signaler d'abord le *plant de la Dole*, originaire du Lyonnais, et l'un des plus estimés pour les vins rouges de cette contrée; le *chéluan*, très-productif, et dont le vin, qui a de la verdeur et de l'âpreté, est un de ceux qui supportent le mieux les additions d'eau; enfin, les *fendants*, qui fournissent des vins de très-bonne qualité et d'un prix très-élevé dans le canton de Vaud.

L'Autriche a les *muscatelliers*, très-estimés en général, et dont le type, connu sous le nom d'*ostreicher*, a des raisins d'un goût fin et relevé, donnant un vin excellent, bien qu'il manque de la saveur propre aux vins de montagne; et les *silbaners* ou *szirifands*, assez agréables en général comme raisins de table, mais de qualités variables pour le vin.

Nous arrivons à la Hongrie, et tout d'abord nous devons citer le *furmint* ou *zaphner*, qui donne les célèbres vins de Tokay; puis le *fehler goher* ou *blanc précoce*, et le *holly-agos*, qui produisent surtout des vins blancs secs; le *balafant*, dont les grains sont si transparents à la maturité, que l'on peut compter leurs pépins; le *muscatoly* ou *fejer-danka*, médiocre par lui-même, mais qui, ajouté en petite quantité au moût des autres plants, lui communique un bouquet agréable; le *budai fejer*, à raisins presque transparents, d'un goût mielleux, d'un bouquet aussi agréable que celui du muscat; le *kadarkas* ou *raisin noir de Scutari*, le plus estimé parmi les vins rouges, pour sa belle couleur et son arôme agréable; le *torok goher* ou *turc précoce*, tardif, très-vigoureux et d'une production abondante; le *pürsain* ou *schlehen trabe*, à suc vineux et coloré quand le fruit est bien mûr; le *noir de Franconie*, qui a passé pendant longtemps pour fournir les meilleurs vins de la Hongrie; enfin, le *weis-augster*, dont peu de fruits hâtifs et très-bons, mais trop peu abondants pour être admis dans les vignes.

— IV. RÉGION MÉRIDIONALE. Les vins de cette région sont de natures très-diverses, car c'est celle qui renferme le plus grand nombre de *cépages*. Nous nous occuperons d'abord des raisins noirs. Le *gros* et le *petit mollar*, très-fertiles, produisent un vin léger, agréable et d'une longue conservation; le *plant d'ufour* ou *manosquen* est un *cépage* vigoureux et fort estimé pour la qualité du vin; le *mourvède*, appelé aussi *alicante*, *mataro*, *balzac*, *espar*, *flouron*, *pignolo*, *beausset*, etc., donne un vin bien coloré, sain, mielleux, très-agréable quand il a un peu vieilli, et dont on se sert pour donner la couleur rouge au fameux *muscat de cassis*; le *moulou* ou *brun-fourca* est un des *cépages* du meilleur produit, mais il a l'inconvénient de s'égrainer facilement à la maturité; le *mouraslet*, *plant dur* ou *perpignan*, inférieur au précédent, a une maturité plus tardive et plus inégale; le *bouteillan* ou *cayau* donne un produit fort abondant, mais de qualité très-ordinaire; le *catalan* ressemble assez au *mourvède*, mais, plus productif, il donne un vin moins généreux; le *libouren* ou *gaysserin* ne paraît pas différer sensiblement du *delfou-raté*, variété vigoureuse et donnant un très-bon vin, mais malheureusement sujette à la gelée, à la coulure et à la pourriture; le *piran rouge*, *spiran* ou *verdel* donne un raisin fin, délicieux, préféré à tout autre dans le Midi, et un vin clair et pétillant, mais un peu fumeux, celui de tous les vins du Midi qui ressemble le plus au vin de Bourgogne; l'*aramon*, *plant riche* ou *récolaire* (traineur), a été très-diversément jugé, mais il faut reconnaître que la grande abondance de ses produits constitue son principal mérite, et qu'en général il n'est propre qu'à faire des vins de chaudière; le *fer-servadou* ou *scarci* présente plusieurs variétés, dont la meilleure fournit un vin qui se conserve bien et acquiert avec l'âge un bouquet comparable à celui du vin de Bordeaux; les *piepouilles noire* et *grise* sont

très-réputées dans le Midi, parce que leur produit est très-abondant, coloré et spiritueux; la *picpouille blanche* fournit les eaux-de-vie d'Armagnac; le *marocain* est un très-beau raisin de table, d'une maturité un peu tardive; les *apudels noir* et *blanc* produisent un vin spiritueux et de bon goût, tandis que le *causeron* donne en très-grande abondance une mauvaise boisson; les *mauzacs*, et surtout le *mauzac noir*, sont fort estimés, tant pour la qualité que pour la quantité de leur produit; les diverses sortes de *clairettes* ou *blanquettes* fournissent la majeure partie des vins blancs du Midi, soit liquoreux, soit secs ou même mousseux.

Le Roussillon renferme plusieurs *cépages*, la plupart originaires d'Espagne, et qui produisent des vins spiritueux, ayant une saveur agréable et beaucoup de corps : le *san-antoni* est peu fertile, mais vigoureux et d'un excellent produit; le *tanat* domine dans les meilleurs vignobles des Hautes-Pyrénées, ainsi que l'*arrouya*; la *carignane* paraît identique au *mourvèdre* de Provence; le *raisin de Saint-Jacques*, aussi hâif que les *madeleines*, se trouve dans les vignobles de Rivesaltes, et, comme raisin de table, il est bien supérieur aux madeleines; le *quillard* ou *jeune-ron blanc*, bien que sujet à la pourriture, donne un produit remarquable par l'abondance et la qualité.

L'Espagne, riche en vins blancs secs, est le premier pays du monde pour les vins de liqueur : le *pedro-ximénez* est le *cépage* le plus estimé pour faire les vins doux et même les vins secs, et il entre pour les cinq sixièmes dans la composition des meilleurs vins de Malaga; le *lisan* ou *temprano* est vigoureux, et occupe le premier rang en Andalousie pour l'abondance et la qualité; le *perrino* vient après les précédents et les muscats; le *macabeo*, cultivé dans quelques parties de l'Espagne, passe pour avoir été importé de l'Asie Mineure; le *granache* ou *redondal* a fait la réputation de quelques vins rouges de l'Aragon; sa fertilité et la bonté de ses produits l'ont fait propager sur le littoral de la Méditerranée; le *tempranillo* donne également d'excellents vins rouges.

Le Portugal n'est pas moins bien partagé que l'Espagne. Le *bastardo* donne un vin léger, peu coloré, d'un goût et d'un bouquet agréables; le *doizethino*, peu coloré aussi, est délicat et d'un très-bon rapport; le *fouriga* donne un bon vin, très-haut en couleur, et contribue pour beaucoup à la bonne qualité et surtout à la belle coloration des vins de Porto.

Parmi les *cépages* de l'île de Madère, on remarque : le *viduño*, le vin généralement cultivé, et qui ressemble beaucoup à notre chasselas; le *bayonal*, plus productif, à vin plus doux, mais moins spiritueux; le *serial* ou *gonagaa*, qui produit les meilleurs vins de Madère, et que l'on a confondu avec le *plant de Xérés*; le *verdelho*, plus rustique, donnant un vin d'un bouquet fin et d'une saveur exquisse, le *negramol* ou *tinta*, donnant un très-bon vin rouge, qui sert à colorer d'autres vins; le *ferral*, dont les raisins sont très-beaux, mais de médiocre qualité; la *malvazia fine*, qui donne l'excellent vin de liqueur appelé *malvoisie de Madère*.

L'Italie partage avec l'Espagne le privilège de produire des vins de liqueur très-estimés; mais ses vins ordinaires n'ont pas la qualité qu'on serait en droit d'attendre d'un ciel aussi favorable. Cela tient sans doute au mode de culture. Le *brachetto* donne de bon vin et en abondance; le *trinchera* ou *courino* est l'un des *cépages* les plus cultivés dans les meilleurs vignobles des Alpes maritimes; il en est de même du *boletto nero*, qui s'associe bien avec le précédent; le *nebbiolo* ou *doceto nero* donne un vin léger, agréable, coulant, bien coloré, mais se conservant peu de temps; le *picot rouge* ou *plant de Montmélian* se recommande par sa grande vigueur, sa fécondité et sa précocité; son vin a une belle couleur, un corps, du spiritueux et un fort bon goût; le *trebbiano* est réputé, depuis des siècles, un des *cépages* les plus méritants pour la production des vins fins; le *nebbiolo bianco* possède tout autant de qualités, mais a le défaut de mûrir difficilement; la *melasca* est la base des meilleurs vins de luxe, mais elle produit peu; le *nebbiolo gentile* se fait remarquer par sa délicatesse; le *melascone* est excellent pour la production des vins clairs et des vins rouges d'ordinaire; le *marzolino* est la vigne classique de la Lombardie; la *barbera vera* ou d'*Asti* produit en abondance un vin de bon goût et assez spiritueux; la *barbera fina* contribue à la qualité des vins d'Asti, les meilleurs du nord de l'Italie; la *bonarda* sert quelquefois à faire des vins de liqueur; le *vespolino*, qui doit son nom à la propriété qu'il a d'attirer les guêpes, indice certain de la saveur de ses fruits, donne un vin bon et coloré, mais qui se conserve peu de temps; le *pignolo*, au contraire, se conserve bien, et prend en vieillissant du brillant et du spiritueux; la *nosella nera* est un *cépage* vigoureux, l'un des plus cultivés et des plus estimés dans le Montferat; les *barbarossa* ou *barbaroux* forment une petite tribu aussi renommée pour la saveur de leurs raisins que pour la bonne qualité du vin qu'on en retire; le *aleatico nero* est le *cépage* le plus remarquable de la Toscane pour les vins de liqueur. Le *sciaccarelllo* produit un des meilleurs vins de la Corse. Plus il vieillit, dit un auteur, plus il devient agréable; c'est un véritable nectar pour les convalescents. Le *curcaciolo*, qui se trouve en Sardaigne,

n'est pas moins recherché; le *cortinese* est surtout apprécié pour l'abondance de son produit, tandis que dans le *giro* on prise davantage la qualité; le *naseo* donne un vin généreux, de couleur ambrée, d'un goût suave et d'un bouquet délicieux; le *caruaccia* fournit un des meilleurs vins qui s'exportent de la Sardaigne pour les pays du Nord; l'*uva albarola* donne celui d'*Amabile*, qui était célèbre dès le xvi^e siècle; le *vermentino* est le plant de prédilection sur les côtes de la Ligurie. Les vignobles renommés de Monte-Pulciano renferment, entre autres *cépages*, le *san-gio-veto*, regardé par les Toscans comme le plus précieux de leurs *cépages*, mais dont la liqueur est légèrement âpre; la *canajola nera*, très-fertile, donnant un vin agréable, mais qui se conserve peu; le *mammolo*, très-remarquable par son odeur de violette, et le *vaiano*, très-réputé dans les bons vignobles. Le *verdea* produit un vin blanc qui a beaucoup de finesse et de parfum; le *piccolito bianco* ou *raisin du Frioul* donne un vin estimé par les Italiens à l'égal du tokay; le *piccolito rosso* fournit un vin de liqueur remarquable par son parfum et son goût exquis; le *setavo* ou *uva schiava* était célèbre du temps de Pierre de Crescence, qui lui attribue un vin « très-subtil, clair, puissant et gardable »; celui de l'*albana* est très-fort, d'une saveur agréable et de bonne garde; la *granolata* mérite les mêmes éloges; la *nieddera* fournit les vins rouges les plus renommés de la Sicile; quant au *lacryma-christi*, qui croît sur les flancs du Vésuve, sa réputation est solidement établie dans tous les pays civilisés; la *maraschina*, du littoral de l'Adriatique, doit son nom à la saveur de son vin, qui rappelle celle de la liqueur du marasquin; le *plant de Raguse* donne également une boisson très-distinguée.

Dans les îles Ioniennes, on trouve l'*actonihia aspra* ou *raisin corinthien*, plus curieux par la forme et le volume de son fruit que recherché pour son vin.

L'Asie Mineure possède le *turfant mauro*, qui fait la réputation des vignobles de Smyrne; l'*iri-kara*, également bon à manger et à faire du vin.

La Crimée a le *kukour*, le *cépage* le plus estimé de ce pays pour la vinification, et qui ressemble assez à l'aubign du midi de la France; le *myskett*, dont le suc, à la maturité, a une consistance qui rappelle celle du miel, et le *terr-gulneck*, le plus estimé pour faire du vin blanc.

La Perse et l'Arménie nous offrent le *kech-mich outoughy*, qui donne le vin de *Schiraz*.

Enfin, passant au Cap de Bonne-Espérance, nous trouverons le *pontac* et le *haenapop*, qui fournissent les vins renommés de *Constance*.

Il nous resterait à parler des variétés à fruits de table; mais leur étude nous paraît être mieux placée à l'article RAISIN.

CÉPARI (Virgilio), jésuite italien, né à Pannicale, près de Pérouse, en 1564, mort en 1631. Il fut recteur des collèges de son ordre à Florence et à Rome, et publia, en italien, les *Vies* de sainte Françoise Romaine, de sainte Madeleine de Pazzi, de saint Louis de Gonzague, de saint François de Borgia, de saint Stanislas Kostka, de Jean Berchmans. Plusieurs de ces *Vies* ont été traduites en français.

CÉPASTRE s. m. (sé-pa-stre — du lat. *capa*, oignon). Bot. Genre proposé pour réunir l'ail sauvage, la ciboule et l'échalote.

CÈPE s. m. (sè-pe — du lat. *cippus*, tronc d'arbre). Bot. Nom vulgaire du bolet comestible et de quelques espèces voisines : *Grimod de la Heynière* rayonnait en cueillant le cèpe, *champignon à la robe d'ébène*. (Cussy.) On écrit aussi *cep*.

CÉPEAU ou **CEPPEAU** s. m. (sé-po — du lat. *cippus*, tronc d'arbre). Techn. Nom que l'on donnait, dans le temps du monnayage au marteau, au tas ou billot sur lequel on fixait le carré ou coin de pile pour frapper la pièce.

CEPEDA, nom de quatre écrivains espagnols. Le premier, JOACHIM-ROMERO, composa un poème sur la *Destruction de Troie* (Tolède, 1583). — Le second, FERNANDO, publia une relation sur la fondation de Mexico (1637). — On doit au troisième, FRANÇOIS, une *Histoire abrégée de l'Espagne, depuis le déluge* (1643), et au quatrième, GABRIEL, une *Histoire de Notre-Dame d'Atocha* (1669).

CÉPÉE s. f. (sè-pé — du lat. *cippus*, palissade). Sylvic. Touffe de brins sortant d'une seule souche : *La coupe des CÉPÉES de saules appartient au fermier actuel*. (V. de Bomare.)

Lorsque les cèpées ont acquis un certain âge, ce sont des trochées. (Bosc.) Les bois de cèpées ne devaient pas être abattus à la serpe ou à la scie, mais seulement à la cognée. (A. Frézier.)

— Vénér. Bois d'un à deux ans.

— Bot. Espèce d'orpin.

— Encycl. Sylvic. On donne quelquefois le nom de *cépée* à des buissons, mais le plus souvent à l'ensemble des brins de taillis qui sortent d'une même souche. Quand ces brins sont âgés et d'un certain volume, la *cépée* prend le nom de trochée. On a remarqué que de deux taillis offrant à l'œil le même peuplement, celui qui renferme le plus de *cépées* donne le plus grand produit en bois. D'après les anciennes ordonnances forestières, les bois de *cépées* ne doivent point être abattus à la serpe ou à la scie, mais seulement à la cognée, à

peine, contre les marchands qui les exploitent, de 100 fr. d'amende et de confiscation de leurs marchandises et des outils de leurs ouvriers. Les brins d'une même souche portent eux-mêmes le nom de BOIS DE CÉPÉES.

CEPENDANT adv. (se-pan-dan — de *ce* et *pendant*). Pendant cela, pendant ce temps-là : *Nous bavardons, et CEPENDANT le temps fuit*.

Vous reviendrez bientôt; je fais vœu *cependant* De dormir en vous attendant.

LA FONTAINE.
« Malgré cela, néanmoins, en attendant : *Ce monde est plein de choses aisées, qui sont CEPENDANT impossibles*. (J. de Maistre.) *Lachevalerie ne ressemble guère, en fait, à la féodalité; CEPENDANT elle en est la fille*. (Guizot.) *L'autruche est impropre au vol, et CEPENDANT elle a des ailes*. (H. Taine.) *L'amour, cette chose frivole, est CEPENDANT la seule arme avec laquelle on puisse frapper les âmes fortes*. (H. Beylie.)

— Loc. conjonct. *Cependant que*, Pendant que, littéralement Ce ou cela pendant que :

Cependant que mon front, au Caucase pareil, Non content d'arrêter les rayons du soleil, Brave l'effort de la tempête.

LA FONTAINE.

« Cette locution a vieilli.
— s. m. : *Leur langage était plein de mais, de CEPENDANT, de néanmoins, toutes phrases qui préparent la contradiction*. (Balz.)

— Rem. Nous avons omis la distinction subtile que l'on a faite, après l'Académie, entre *cependant* adjectif, signifiant pendant cela, et *cependant* conjonction, signifiant malgré cela. Cette distinction est en effet si subtile, qu'elle a jeté l'Académie dans la plus singulière des distractions : *Cependant* signifie aussi néanmoins, dit-elle, et en ce sens il est conjonction; puis, au mot *néanmoins*, elle déclare que ce mot est un adjectif.

— Syn. *Cependant, néanmoins, pourtant, toutefois*. *Cependant* et *pourtant* sont adverbiaux, ils annoncent quelque chose de contraire et d'exclusif par rapport à ce qui a été dit ou compris, mais *pourtant* marque une opposition plus forte. *Néanmoins* et *toutefois* ne détruisent pas ce qui avait d'abord été compris, mais ils y apportent une restriction; le premier, en posant cette restriction comme ayant une certitude égale, le second, en affirmant qu'on ne peut manquer de la rencontrer si l'on comprend toutes les circonstances.

CEPER s. m. (se-pe — rad. *cep*). Géolier.

« Vieux mot.

CÉPER v. a. ou tr. (sé-pé). Abattre, renverser, détruire. « Vieux mot.

CÉPERAN, petite ville d'Italie, située sur le Garillan, où se réunit, en 1114, un concile, sur l'ordre du pape Pascal II. On y destitua l'archevêque de Bénévent pour une affaire purement temporelle. Le pape de Cosane remit aux pieds du pape, du consentement de l'abbé du Mont-Cassin, l'habit monastique qu'il avait été contraint de recevoir dans cette abbaye, pour obéir à Roger, comte de Sicile.

CÉPHALIS s. f. (sé-fé-liss). Bot. V. CÉPHÉLIS.

CÉPHALACANTHE adj. (sé-fa-la-kan-te — du gr. *kephalé*, tête; *akantha*, épine). Ichtyol. Qui a une tête épineuse.

— s. m. Genre de poissons, de la famille des trigles, très-voisin de celle des dactyloptères, comprenant une seule espèce, qui appartient à Surinam.

— Encycl. Ce genre ressemble beaucoup, par les formes extérieures, aux dactyloptères. Son nom fait allusion à la conformation de sa tête, qui est cuirassée, et se termine par quatre longues pointes dentelées en scie sur les bords. C'est un poisson de très-petite taille, dont la tête, plus large que le corps, est striée sur tout sa surface. Les auteurs anciens, qui ne connaissaient pas suffisamment ce genre, l'avaient rapproché des centronotes et des épi-noches.

CÉPHALACÈNE adj. (sé-fa-la-sè-ne — du gr. *kephalé*, tête; *akaina*, épine). Ichtyol. Qui a la tête épineuse.

CÉPHALÆDIS, nom ancien de CÉFALU.

CÉPHALÆMATOME s. m. (sé-fa-lé-ma-to-me — du gr. *kephalé*, tête; *aimatōma*, tumeur sanguine). Pathol. Tumeur sanguine que l'on remarque sur la tête de quelques nouveau-nés.

CÉPHALÆON ou **CÉPHALION**, historien grec, né à Gergithe, en Asie Mineure, au i^{er} siècle de notre ère. Il écrivit un *Abrégé historique*, en neuf livres, dont chacun est dédié à l'une des neuf Muses. Photius parle de ce livre dans son *Myriobiblon*.

CÉPHALAGRAPHE s. m. (sé-fa-la-gra-fe — du gr. *kephalé*, tête; *graphô*, je décris). Anat. Auteur d'un traité sur la tête ou sur le cerveau.

CÉPHALAGRAPHIE s. f. (sé-fa-la-gra-fi — rad. *céphalographie*). Anat. Description de la tête ou du cerveau.

CÉPHALAGRAPHIQUE adj. (sé-fa-la-gra-fi-ke). Anat. Qui concerne la céphalographie : *Description CÉPHALAGRAPHIQUE*.

CÉPHALAGRE s. f. (sé-fa-la-gre — du gr. *kephalé*, tête; *agra*, goutte). Pathol. Goutte de la tête.

CÉPHALAIRE adj. (sé-fa-lè-ro — du gr. *kephalé*, tête). Qui est de la grosseur d'une tête d'homme.

— s. f. Bot. Genre de plantes, de la famille des dipsacées, formé aux dépens des scabieuses, et comprenant d'assez nombreuses espèces qui habitent les contrées tempérées de l'ancien continent.

— Encycl. Bot. Ce genre renferme une vingtaine d'espèces, qui croissent pour la plupart dans les régions centrales et boréales de l'Europe et de l'Asie. Ce sont des plantes le plus souvent vivaces, à feuilles opposées, à fleurs réunies en capitules terminaux arrondis. Plusieurs espèces sont cultivées dans les jardins d'agrément; telles sont, entre autres, la *céphalaire* ou *scabieuse des Alpes*, dont les tiges, hautes de 2 à 3 mètres, ont les rameaux terminés par des capitules arrondis de fleurs jaune pâle, et la *céphalaire* ou *scabieuse de Tartarie*, qui ressemble beaucoup à la précédente, dont elle se distingue surtout par la teinte pâle de ses fleurs. Ces plantes, très-rustiques, conviennent aux parties des jardins paysagers auxquelles on ne peut guère donner des soins assidus.

CÉPHALALGE s. m. (sé-fa-lal-je — du gr. *kephalé*, tête; *algos*, douleur). Entom. Genre de coléoptères tétramères, de la famille des curculionides, comprenant deux espèces, l'une de Saint-Domingue, l'autre de Cuba.

CÉPHALALGIE s. f. (sé-fa-lal-ji — du gr. *kephalé*, tête; *algos*, douleur). Pathol. Nom générique de toutes les douleurs de tête : *La CÉPHALALGIE est un symptôme presque constant dans les maladies aiguës*. (Focillon.)

— Encycl. Méd. Suivant la nature de la douleur, suivant son origine et les circonstances qui l'accompagnent, la *céphalalgie* porte les noms de *céphalée*, de *migraine* ou *hémicranie*, de *carébarie* ou pesanteur de tête, de *clou hystérique*, etc.; suivant la région qu'elle occupe, on l'appellera encore : *céphalalgie sus-orbitaire*, *sous-orbitaire*, *péri-orbitaire*, *hémifaciale*, *frontale*, *syncéphalique*, *occipitale*, etc.

La *céphalalgie* s'observe dans des cas fort nombreux : dans le coryza ou rhume de cerveau; au début des maladies aiguës et des fièvres, particulièrement dans la fièvre typhoïde; dans la plupart des maladies du cerveau dans la méningite plus spécialement; dans la chorée, où elle est symptomatique; dans les diverses névralgies, et enfin dans la migraine, dont elle est le symptôme prédominant.

La *céphalalgie* est plus commune chez les personnes nerveuses, atteintes de chlorose ou d'affections organiques anciennes; elle vient à la suite d'une insolation vive, de fatigues excessives, d'excès de table ou d'excès alcooliques; d'empoisonnement par les gaz délétères ou les vapeurs de charbon; de l'inhalation de certaines odeurs, de la malpropreté de la tête, du froid aux pieds, des applications intempestives de répercussifs, de la pléthore du cerveau, des flux hémorragiques supprimés, de la grossesse, des affections morales vives, de la colère, d'un état scorbutique prononcé ou de l'anémie. On l'observe encore dans les affections rhumatismales, goutteuses ou vénéreuses; enfin elle peut résulter de pressions mécaniques sur le crâne.

La *céphalalgie* s'impose aux malades à des degrés divers, et la douleur revêt des caractères variés qui s'expriment par les expressions de *céphalalgie* douce, lancinante, tébrante, pesante, déchirante, pulsative, etc.; les malades savent bien indiquer le genre et le siège de leur douleur.

Quant au siège véritable de l'affection, il est encore inconnu aujourd'hui; on sait par l'expérience et les vivisections que les blessures les plus graves de la pulpe cérébrale ne réveillent aucune douleur, ni chez l'homme ni chez l'animal; ce ne peut donc être le cerveau qui souffre, puisqu'il est inapte à la douleur. Il est juste cependant de faire remarquer que, dans l'état pathologique, des organes normalement insensibles acquièrent une vive sensibilité. En réalité, dans la *céphalalgie*, il est plus probable que la lésion siège dans un organe voisin du cerveau et communiquant avec lui.

Divers symptômes peuvent accompagner et compliquer la *céphalalgie*. Le malade atteint de cette affection à un degré sérieux est triste, abattu, plongé dans la somnolence; il cherche le calme, l'obscurité, le repos, l'immobilité; les sens sont obtus, les yeux sont pesants ou larmoyants; il éprouve une grande fatigue, un malaise accompagné de frissons; la face est animée, vultueuse, quelquefois très-pâle; la soif est vive et s'accompagne de dégoût des aliments, de perte d'appétit, et, en général, de tous les symptômes propres aux affections fébriles.

Dans le traitement de la *céphalalgie*, on commencera par éloigner les causes qui ont pu lui donner naissance; on pratiquera des saignées locales ou générales (et c'est ici que la saignée du jugulaire et l'artériotomie trouvent une indication); on emploiera quelques antispasmodiques, l'eau de fleur d'orange et les opiacés. On fera spécialement usage des préparations anesthésiques en inhalations, en frictions, en applications topiques; de divers révulsifs, de bains de pieds, de purgatifs, d'applications froides répercussives, de com-

pression de la tête; on se trouvera bien du changement d'air, des distractions, des promenades; enfin des préparations de quinquina, des applications d'aimants ou de plaques métalliques. Dans d'autres cas, le médecin obéira à des indications spéciales: il rappellera un flux supprimé ou une affection de la peau disparue; il administrera les spécifiques qui conviennent aux maladies qui ont amené la *céphalalgie*; enfin, il recommandera une grande sobriété et l'abstention complète des alcooliques. Ce dernier moyen curatif fut, dit-on, d'une grande utilité à Marmontel, qui, tourmenté de *céphalalgie* opiniâtre, s'en débarrassa par l'abstention des alcooliques.

Ce que le médecin obtiendra avec le plus de difficulté, ce sera de débarrasser la tête des enveloppes chaudes dont on a grand soin pour lui, le transporta en Syrie, et eut de lui Tithon, ou, suivant d'autres, Phaéton. La scène de son enlèvement par *Eos*, l'Aurore, était représentée sur les portes du temple d'Apollon, à Amyclée. D'après Ovide, Céphale était arrière-petit-fils de Deucalion, fils de Deïon et de Diomède, bisaïeul d'Ulysse, et roi de Thessalie. Son aventure, racontée dans les *Métamorphoses* (liv. VIII, v. 661 et suiv.), est une des plus ingénieuses de la mythologie antique. Céphale avait épousé Procris, fille d'Irechthée, roi d'Athènes; unis par l'amour le plus tendre, ils vivaient heureux; mais la jalousie vint troubler leur félicité et empoisonner leur vie. Un jour que Céphale poursuivait les bêtes féroces sur le mont Hymette, l'Aurore l'aperçut, et, éprise de sa beauté, elle l'enleva. Céphale résista à toutes les avances, à toutes les caresses de son amante, et celle-ci, lassée de ses refus, le renvoya à sa chère Procris, lui prédisant, dans son amour-propre de femme outragée, qu'il se repentirait un jour d'avoir tant aimé sa femme. Ces paroles, dictées par le seul dépit, allumèrent dans l'âme de Céphale le feu dévorant des soupçons et de la jalousie. Pour bien se convaincre de la fidélité de son épouse, il pénétra dans son palais sous les traits d'un marchand jeune, riche et beau, et trouve Procris désolée de son absence; mais il ne s'en tient pas là; il fait la cour à sa femme, et lorsque, à force de promesses éblouissantes, il parvient à se faire écouter, il se découvre à Procris, qui voit en lui et son amant et son époux. Procris, honteuse de sa faiblesse, s'enfuit dans les bois, se joint au chœur des nymphes de Diane, en maudissant l'amour, cause de ses malheurs. Céphale n'est pas longtemps sans regretter un bien qu'il a perdu par sa faute; il recherche son épouse, la console, et par de douces paroles la décide à revenir avec lui. Mais Procris devient jalouse à son tour. Céphale partait chaque matin au lever de l'aurore, et passait la journée à chasser dans les forêts voisines. Un jour, Procris le suit pour épier ses pas; cachée dans un buisson, elle ne le perd pas de vue; mais un mouvement trahit sa présence, et Céphale, la prenant pour une bête fauve, lance contre elle son terrible javalot; il ne reconnaît son erreur qu'au moment où sa femme vient tomber expirante entre ses bras. Condamné par l'Aréopage à un exil perpétuel, il se retira dans une île de la Méditerranée, qui depuis s'est appelée de son nom *Céphalonie*.

D'après certains mythographes, Céphale, une fois banni, se serait rendu à Thèbes, et aurait pris part, avec Amphitryon, qui lui avait emprunté son chien pour chasser le renard de Teumesse, à l'expédition contre les Télébiens. Ce serait alors, pour prix de ses services, qu'on lui aurait donné l'île de Céphalonie. D'après Strabon, Céphale, en expiation du meurtre de Procris, se précipita dans la mer, au promontoire de Leucade, où il avait élevé un autel à Neptune.

Maintenant, essayons d'expliquer ce mythe, cette ingénieuse allégorie. *Kephalos* était primitivement en grec l'un des noms du soleil, tout comme *Tithonos* et *Endymion*, les deux autres amants de la déesse *Eos* (l'Aurore). Mais *Kephalos* était le soleil levant, la *tête de la lumière* (*kephalé*), expression souvent employée dans différentes mythologies pour désigner le soleil. Dans les *Védas*, où l'on parle du soleil comme d'un cheval, la tête du cheval est une expression signifiant le soleil levant. Les nations teutoniques parlent du soleil comme de l'œil de Wooton, de même que Hésiode parle de l'œil de Jupiter, qui voit toutes choses. Dans les *Védas*, le soleil est encore appelé la *face de Dieu* ou la *face d'Aditi*, et il est dit que les vents obscurcissent l'œil du soleil par des torrents de pluie. Une idée semblable conduisit les Grecs à former le nom de *Kephalos*, et lorsqu'on l'appela le fils de *Hersé*, la rosée, cela signifiait, dans le langage mythologique, ce que nous exprimons par le soleil se levant sur des champs couverts de rosée.

Pour expliquer Procris, on a recours à une comparaison avec le sanscrit, où *prush* et *prish* signifient arroser, et sont employés principalement pour désigner les gouttes de pluie. La même racine, dans le langage teutonique, a pris le sens de gelée, et Bopp identifie *prush* avec l'ancien haut-allemand *frus*, *frigere*. En grec, nous devons à la même racine *prós*, *prôkos*, une goutte de rosée. Ainsi Procris désigne la rosée, et la femme de *Kephalos* n'est qu'une répétition de *Hersé*, sa mère, *hersé* étant également dérivé du sanscrit *prush*, arroser. Céphale, amant de Procris, signifie donc simplement: le soleil baisant la rosée du matin.

reptile marcheur, qui a la tête couverte de plaques.

CÉPHALATOMIE s. f. (sé-fa-la-to-mi — du gr. *kephalé*, tête; *tomé*, section). Anat. Dissection de la tête.

CÉPHALATOMIQUE adj. (sé-fa-la-to-mi-ke — rad. *céphalatomie*). Anat. Qui a rapport à la céphalatomie.

CÉPHALE s. m. (sé-fa-le — du gr. *kephalé*, tête). Entom. Espèce de papillon diurne du genre *satyre*.

— Ichthyol. Espèce de poissons du genre *tétodon*.

CÉPHALANTHÉ, **ÉE** adj. (sé-fa-lan-té — rad. *céphalanthé*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *céphalanthé*.

— s. f. pl. Division de la tribu des spermacées, dans la famille des rubiacées, fondée sur le seul genre *céphalanthé*.

CÉPHALANTHÈRE s. f. (sé-fa-lan-tè-re — du gr. *kephalé*, tête, et d'*anthère*). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des aréthusées, formé aux dépens des épipactis, et comprenant plusieurs espèces qui croissent dans les bois de l'Europe centrale et méridionale.

CÉPHALARTIQUE adj. (sé-fa-lar-ti-ke — du gr. *kephalé*, tête; *artizô*, je repose). Méd. Se dit d'un remède propre à combattre le mal de tête.

— s. m. Nom donné, dans l'ancienne thérapeutique, à des médicaments que l'on administrait pour purger la tête.

CÉPHALAS (Constantin), littérateur grec qui vivait au x^e siècle. Il est auteur d'une *Anthologie* ou recueil d'épigrammes et de poésies légères, parmi lesquelles il en est de gracieuses et de fort propres à jeter du jour sur les mœurs, les croyances et l'histoire littéraire de la Grèce ancienne. L'*Anthologie* de Céphalas a été comprise dans les *Analecta* de Brunck (1772) et dans les éditions de l'*Anthologie* données par J. Jacobs en 1794 et en 1813.

CÉPHALASPIDOBÈNE adj. (sé-fa-la-spi-do-bè-ne — du gr. *kephalé*, tête; *aspis*, plaque; *bainô*, je marche). Erpét. Se dit d'un

Le second élément de notre fable est: *Eos* aimant *Kephalos*. Ceci n'a pas besoin d'explication; c'est le vieux conte, répété cent fois dans la mythologie aryenne, de l'Aurore amoureuse du Soleil.

Le troisième élément est Procris infidèle, et se livrant à son amant, qui est Céphale, sous une autre forme. On peut interpréter ceci comme une expression poétique des rayons du soleil réfléchis et colorés par les gouttes de rosée. Procris est embrassée par beaucoup d'amants; cependant tous sont Céphale, déguisé, puis enfin reconnu.

Le dernier élément est Procris tuée par Céphale, c'est-à-dire la rosée absorbée par le soleil. L'absorption graduelle et inévitable de la rosée par les rayons du soleil est exprimée par le trait fatal de Céphale, lancé sans intention sur Procris cachée dans le buisson de la forêt.

Nous n'avons qu'à réunir ces quatre éléments, et nous aurons l'histoire de l'amour et de la jalousie de *Kephalos*, de Procris et d'*Eos*. S'il était nécessaire de montrer que Céphale n'est autre que le soleil, nous pourrions rappeler que la première rencontre de Céphale et de Procris a lieu sur le mont Hymette, et qu'ensuite Céphale se jette dans la mer par désespoir, du haut des montagnes de Leucade. Or, dans l'Attique, à laquelle tout le mythe appartient, le soleil, pendant la plus grande partie de l'année, apparaissait en se levant sur le mont Hymette. Une ligne droite, menée de cet endroit le plus oriental à la pointe la plus occidentale de la Grèce nous conduit au promontoire de Leucade, où Céphale se noya dans les vagues de l'Océan.

Céphale et Procris, comédie burlesque espagnole, en trois actes et en vers, de Calderon de la Barca. C'est une de ces pièces qui, sous le nom de *festa*, furent représentées le jour du mardi gras, dans le salon royal du palais, en présence de Philippe IV et de la reine. Cette pièce est une œuvre bouffonne, dans laquelle les choses les plus folles, les plus absurdes sont exposées d'un ton solennel, pathétique et en vers très-élégants. C'est la seule comédie dans laquelle Calderon n'a pas dédaigné, pour arriver au comique, la rudesse et la vulgarité. Emporté par sa folle verve, il parait se moquer de lui-même, de son œuvre et de son public. Tous les acteurs sortent à chaque instant de leurs rôles. Ainsi, une dame grecque doit raconter son origine, mais elle s'oublie et dit: « Je suis la fille de Louis Lopez, et je m'appelle Maria. » Le prince de Rosicler vient, monté sur un poulain; il tient un énorme soulier à la main, et parcourt le monde pour trouver la dame à laquelle ce soulier peut appartenir. Il s'exprime dans les termes les plus extravagants.

La comédie de *Céphale et Procris* fut imprimée en 1662. Elle fait partie du troisième volume des *Comedias escogidas* de Calderon, dans l'importante collection Rivadeneyra (Madrid, 1848-1850, 4 vol. in-80).

Céphale et Procris ou l'Amour conjugal, tragédie lyrique en trois actes et en vers, paroles de Marmontel, musique de Grétry, représentée pour la première fois au théâtre de Versailles, le 30 décembre 1773, et à l'Académie royale de musique le 2 mai 1775. Cette pièce fut donnée à l'occasion du mariage du comte d'Artois. Le poème paraîtrait de nos jours d'un ridicule achevé. L'Aurore, brûlant d'amour pour le beau Céphale, se déguise en nymphe, et apprend du jeune homme que Diane veut la mort de son épouse Procris, et que c'est lui-même qui doit l'immoler. Plus tard, l'Aurore avoue sa tendresse à Céphale, qui la repousse avec horreur. Trompé par une fureur jalouse, Céphale s'arme de son javalot et blesse à mort la pauvre Procris. On sait à quel point cette mythologique allégorie a engagé le comte d'Artois à rester fidèle au devoir conjugal. La morale prêchée par Marmontel était, il est vrai, plus capable d'ennuyer que de réformer; mais, comme la gaieté ne perd jamais ses droits en France, elle se réfugia dans les coulisses de l'Académie royale de musique.

Cet opéra terminait la série des spectacles d'étiquette donnés à l'occasion du mariage du comte d'Artois. Il ne réussit guère. « Enfin, voilà nos divertissements terminés, nous allons commencer à nous amuser, » disait le nouveau marié au duc de Richelieu. Le public parisien reçut froidement l'opéra de Marmontel. « La musique de *Céphale et Procris*, faite par un Belge, est beaucoup plus française que les paroles de cet opéra, » disait Sophie Arnould.

Céphale enlevé par l'Aurore, tableau d'Anibal Carrache, au palais Farnèse, à Rome. L'Aurore, en longue robe rouge flottante, tient enlacé le beau Céphale et le dépose sur son char attelé de deux beaux chevaux blancs. Le jeune chasseur, entièrement nu, se réveille, tout surpris d'être embrassé par une divinité. Un Amour, voltigeant dans les airs, verse une corbeille de fleurs sur le couple, qu'il regarde d'un air narquois. Au premier plan, à droite, est un vieillard endormi, emblème de la fin de la nuit. Cette composition a été gravée plusieurs fois, notamment par Pietro Aquila.

Le même sujet a été retracé par le Cortone, dans un tableau qui a été gravé par Bartolozzi.

Céphale et Procris, tableau du Guerchin, au musée de Dresde. Procris est étendue à

terre, la poitrine percée d'une flèche; Céphale, assis près d'elle sur une pierre, lève vers le ciel des regards désespérés. Ses chiens, immobiles et la tête baissée, semblent se conformer à sa triste pensée. Un petit Amour éploré plane dans les airs. Ce tableau fut exécuté par le Guerchin, en 1644, sur la commande du cardinal Cornello Bentivoglio, pour Anne d'Autriche. Donné par cette reine au cardinal Mazarin, il devint, après la mort du ministre, la propriété du prince de Carignan, et enfin, de la collection de ce dernier, il passa dans la galerie de Dresde, en 1744.

Beaucoup d'autres artistes ont traité le même sujet. Nous signalerons notamment, au musée de Dresde, une jolie peinture de W. Meiss: Procris, belle et robuste Flamande, presque entièrement nue, a au-dessus du sein une profonde blessure; Céphale, un genou en terre, étanche le sang avec un linge. De grands arbres s'élèvent derrière les deux époux; à gauche, par une éclaircie, la vue s'étend au loin sur la campagne. — Un tableau du Sarrasane, dans la galerie Spinola, à Gènes, nous montre Céphale brisant, dans son désespoir, une flèche sur ses genoux, et regardant d'un air navré Procris, qui tourne vers lui ses beaux yeux, où se lisent à la fois sa souffrance et sa tendresse. La jeune femme est soutenue par son vieux père, qui découvre la blessure et sa tendresse. — Citons enfin, au musée de Vienne, une belle grisaille de Polydore de Caravage, où l'on voit Procris, drapée à l'antique et tirant de son sein le javalot qui l'a blessée mortellement. Céphale, qu'elle regarde avec tendresse, est costumé comme un consul romain. Un bois épais forme le fond du tableau.

CÉPHALÉ, **ÉE** adj. (sé-fa-lé — du gr. *kephalé*, tête). Zool. Qui a une tête distincte.

— s. m. pl. Sous-embouchement de mollusques, comprenant ceux qui présentent ce caractère.

— Encycl. Les *céphalés*, premier sous-embouchement des mollusques, ainsi nommé par Lamarck en 1801, répondent aux *céphalopodes* de de Blainville. On comprend dans cette division tous les mollusques qui ont une tête plus ou moins distincte. Presque tous ont une coquille interne ou externe diversement développée. La plupart habitent les eaux douces ou salées, et surtout ces dernières. Ils se divisent en quatre classes, dont le caractère essentiel est tiré de la situation et de la forme des organes du mouvement. Ces classes sont les suivantes: *céphalopodes*, appareil locomoteur sous forme de bras ou de tentacules entourant la tête; *ptéropodes*, appareil locomoteur sous forme d'ailes ou de nageoires membraneuses placées de chaque côté du corps; *hétéropodes*, appareil locomoteur de forme variable, constituant tantôt une sorte de pied, tantôt une simple masse spongieuse; *gastéropodes*, appareil locomoteur consistant en un disque musculaire placé sous le ventre et servant à ramper.

CÉPHALÉE s. f. (sé-fa-lé — du gr. *kephalé*, tête). Pathol. Mal de tête chronique ou périodique.

CÉPHALÉIDÉ, **ÉE** adj. (sé-fa-lé-i-dé — rad. *céphaléis*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux *céphaléis* ou *céphélis*.

— s. f. pl. Groupe de plantes, de la famille des rubiacées, ayant pour type le genre *céphaléis* ou *céphélis*.

CÉPHALÉE s. f. (sé-fa-lé-l). Entom. Syn. de *CÉPHALIE*.

CÉPHALÉS s. m. (sé-fa-lé-iss). Bot. Syn. de *CÉPHÉLIS*.

CÉPHALÉMATOME s. m. (sé-fa-lé-ma-to-me — du gr. *kephalé*, tête; *aima*, sang; *tomé*, section). Méd. Tumeur particulière que l'on observe sur le crâne de quelques nouveau-nés.

— Encycl. C'est l'accoucheur Nægélé qui, le premier, a employé le mot *céphalématome* pour désigner certaines tumeurs crâniennes observées chez les nouveau-nés. C'est une bosse circonscrite, indolente, fluctuante, contenant une certaine quantité de sang épanché sous le péri-crâne, n'adhérant pas aux téguments, siégeant de préférence sur les pariétaux, et plus souvent en haut qu'en bas, plus souvent à droite qu'à gauche, quelquefois sur les deux côtés. Autour de la tumeur est un bourrelet osseux beaucoup plus prononcé, si l'affection est plus ancienne. La cause la plus ordinaire du *céphalématome* est une violence extérieure pendant l'accouchement; il peut encore avoir pour cause la rupture de l'artère méningée moyenne, de ses ramifications ou d'une grosse veine superficielle. On distingue ainsi plusieurs variétés de *céphalématomes*: 1^o le *céphalématome sous-aponévrotique*, siégeant dans le tissu cellulaire qui sépare l'aponévrose crânienne du péri-crâne; ce n'est pas un véritable *céphalématome*, et il se confond avec la *bosse sanguine* du crâne, 2^o le *céphalématome sous-péri-crânien*, sous périostique ou pseudo-céphalématome, qui succède aux accouchements laborieux; il ne pré-

sente pas de bourrelet osseux périphérique ni de fluctuation, et se confond avec l'œdème séro-sanguin du cuir chevelu; 3° le *céphalématome intra-crânien* ou *sous-méningien*, dû aux hémorragies méningiennes et siègeant à la face interne des os.

Les *céphalématomes* disparaissent ordinairement d'eux-mêmes; on favorise leur résolution par des applications résolutives et une légère compression. S'ils persistent dix à quinze jours, on pratique une ponction exploratrice avec le trocart explorateur, et on opère par incision, c'est-à-dire en ouvrant ou en vidant la poche, et en comprimant pour empêcher l'hémorragie. Il faut se garder, toutefois, de prendre pour un *céphalématome* un fongus de la dure-mère, ou un encéphalocèle ou hernie du cerveau ou des méninges.

CÉPHALÉMYDE adj. (sé-fa-lé-mi-de — rad. *céphalémye*). Entom. Qui ressemble à une céphalémye.

— s. m. pl. Famille d'insectes diptères, comprenant des mouches à grosse tête.

CÉPHALÉMYE s. f. (sé-fa-lé-mi — du gr. *kephalé*, tête; *myia*, mouche). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athérécères, tribu des oestrides, comprenant une seule espèce : *C'est à la présence des larves des CÉPHALÉMYES dans les sinus frontaux des moutons qu'il faut attribuer ces accès de vertige qui s'emparent tout à coup de ces animaux.* (Duponchel.)

CÉPHALÉODE adj. (sé-fa-lé-o-de — du gr. *kephalé*, tête; *odôd*, je marche). Moll. Qui marche au moyen de tentacules fixés sur la tête.

— s. m. pl. Famille de mollusques qui présentent ce caractère.

CÉPHALÉONOMANCIE, **CÉPHALÉONOMANCIENT**. V. CÉPHALONOMANCIE, CÉPHALONOMANCIENT.

CÉPHALEURE s. m. (sé-fa-leu-re — du gr. *kephalé*, tête; *euros*, moisissure). Bot. Genre de champignons microscopiques filamenteux, de la famille des mucédinées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent à la Guyane. *Le CÉPHALEURE veridâtre croît sur les feuilles coriaces.* (Léveillé.)

CÉPHALIADÉ s. m. (sé-fa-li-a-de). Térat. Syn. de CÉPHALOPAGE.

CÉPHALIDIE s. f. (sé-fa-li-di — du gr. *kephalidion*, petite tête). Bot. Syn. d'ANTHOCÉPHALE.

CÉPHALIDIEN, **IENNE** adj. (sé-fa-li-di-ain, i-è-ne — du gr. *kephalidion*, petite tête). Zool. Qui a une petite tête.

— s. m. pl. Classe d'animaux invertébrés, dont la tête est très-petite.

CÉPHALIE s. f. (sé-fa-li — du gr. *kephalé*, tête). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athérécères, tribu des muscides, comprenant une seule espèce propre à l'Allemagne, et qui est remarquable par la grosseur de sa tête.

CÉPHALIN s. m. (sé-fa-lain — du gr. *kephalé*, tête). Comm. Tissu de laine destiné à garantir la tête du froid.

CÉPHALINE s. f. (sé-fa-li-ne — du gr. *kephalé*, tête). Ancienne coiffure de femme.

— Anat. Base de la langue. || Peu usité.

— Bot. Syn. de SARCOCÉPHALE.

CÉPHALIQUE adj. (sé-fa-li-ke — du gr. *kephalé*, tête). Méd. Qui appartient à la tête; qui a rapport à la tête : *Douleur CÉPHALIQUE.* || Qui est propre à soulager les maux de tête : *Remède CÉPHALIQUE. Poudre CÉPHALIQUE. Je suis un épicier, un boutiquier, un ancien débitant de pâte d'amandes, d'eau de Portugal, d'huile CÉPHALIQUE.* (Balz.)

— s. m. Remède que l'on prescrivait autrefois contre les affections nerveuses de la tête, et qui agissait par inhalation. On dit aujourd'hui ANTISPASMODIQUE ou CALMANT.

— Anat. *Ganglions céphaliques*, Ganglions nerveux qui servent d'origine à la masse encéphalique. || *Veines céphaliques*, Veines superficielles du pli du coude, que les anciens regardaient comme ayant des rapports directs avec la tête, et qu'ils ouvraient pour guérir la céphalalgie. On donne aussi ce nom à une veine du pouce, et alors *céphalique* peut être employé substantivement : *Je suis d'avis qu'on lui ouvre la CÉPHALIQUE.* (Mol.)

— Physiol. *Capuchon céphalique*, extrémité céphalique, Partie antérieure ou supérieure de l'être futur, dans l'embryon.

— Moll. Se dit de la charnière d'une coquille bivalve, située près de la tête : *Charnière CÉPHALIQUE.*

— Encycl. Anat. *Veines céphaliques*. Plusieurs veines portent le nom de *céphaliques* : 1° la *veine céphalique du pouce*, qui reçoit les veines du pouce et de la moitié correspondante de l'indicateur, et s'anastomose entre ces deux doigts avec la veine palmaire; c'est une des branches de l'arcade veineuse dorsale de la main; 2° la *veine médiane céphalique*, qui est la branche externe de la bifurcation de la veine médiane; elle naît de cette veine, et, après un trajet de 0 m. 05 à 0 m. 06, se jette dans la veine *céphalique* du bras. Ce vaisseau est souvent entouré de nombreux filets nerveux. Il est, du reste, superficiel, assez volumineux et visible sous la peau du bras, ce qui fait que souvent on y pratique la saignée; 3° la *veine céphalique* ou *céphalique*

du bras. Cette veine est formée de la réunion de la veine radiale et de la médiane *céphalique*. Elle se porte d'abord de bas en haut au côté externe du bras, le long du bord du biceps; plus haut, elle se porte en dedans, gagne le sillon de séparation du muscle deltoïde et du grand pectoral, passe sur le sommet de l'apophyse coracoïde, puis se jette dans la veine axillaire, quelquefois dans la sous-clavière.

CÉPHALITE s. f. (sé-fa-li-te — du gr. *kephalé*, tête). Pathol. Inflammation du cerveau et de ses membranes. || On dit plus souvent ENCÉPHALITE.

CÉPHALLÉNIE, nom ancien de CÉPHALONIE.

CÉPHALOBARE s. m. (sé-fa-lo-ba-re — du gr. *kephalé*, tête; *baros*, poids). Entom. Genre d'insectes, de la famille des curculionides, qui habitent la Nouvelle-Grenade, et qui sont remarquables par la grosseur de leur tête.

CÉPHALOBANCHE adj. (sé-fa-lo-bran-che — du gr. *kephalé*, tête; *brachia*, branche). Zool. Qui a les branchies près de la tête.

— s. m. pl. Annél. Groupe de chétopodes, qui comprend les serpuliens et les térébelliens.

— Moll. Famille de mollusques qui ont les branchies près de la tête.

CÉPHALOCÈRE s. m. (sé-fa-lo-sè-re — du gr. *kephalé*, tête; *keras*, corne). Entom. Genre d'hyménoptères, comprenant quelques espèces brésiliennes. || Genre de diptères tanytomes, comprenant trois espèces du Cap de Bonne-Espérance.

CÉPHALOCLE s. m. (sé-fa-lo-kle — du gr. *kephalé*, tête; et du lat. *oculus*, œil). Crust. Genre de crustacés branchiopodes, syn. de POLYPHÈME.

— Encycl. Les *céphalocles* forment un genre de crustacés branchiopodes, d'une organisation des plus singulières; on peut en juger par les caractères suivants : corps globuleux, arqué, comprimé latéralement, renfermé dans un test; un gros œil antérieur en forme de tête; une espèce de corselet séparé du reste du corps par une impression transversale; deux petits barbillons en dessous des yeux; point d'antennes; deux grands bras comme dans les daphnies, divisés en deux branches à cinq articles et garnis de soies biarticulées; huit pattes articulées, apparentes hors du test, et terminées par quelques filets; queue grêle, relevée sur le dos et bifurquée. Cet ensemble de caractères si étranges et la forme générale du *céphalocle* ont pu faire prendre cet animal pour la larve d'un autre crustacé; mais, comme on l'a vu pondre des œufs, on est assuré qu'il est à l'état parfait. Sa tête est ronde, avec un casque écaillé, recouvrant une grande sphère noire, mobile, qui est l'œil. Cet organe, étant excessivement gros, relativement au volume de l'animal, lui a valu son nom générique. La transparence de la peau crustacée qui couvre le corps permet d'observer plusieurs de ses parties internes, ainsi que les embryons, qui sont réunis principalement dans la région dorsale. Ces embryons sortent tous à la fois du corps de la mère, et se meuvent aussitôt avec vitesse. Ce genre ne renferme jusqu'à présent qu'une seule espèce, le *céphalocle des étangs*, dont la longueur dépasse à peine 0 m. 001. On le trouve dans les eaux dormantes, mais pures; il n'est pas rare dans les marais des environs de Paris. Il porte ordinairement la tête un peu baissée et rapprochée des pattes; mais, quand il la hausse ou la redresse, celle-ci paraît comme placée sur un cou fort allongé. Il nage avec beaucoup de rapidité, par le mouvement combiné des bras et des pattes en nageoires, et toujours, dans ce cas, il se met sur le dos. Le mâle de cette espèce de crustacé n'a pas encore été observé.

CÉPHALOCITÉE s. f. (sé-fa-lo-kté). Entom. Genre d'hyménoptères hétéroptères, comprenant une seule espèce de Tanger et de l'Andalousie.

CÉPHALOCYSTES s. m. pl. (sé-fa-lo-si-sité — du gr. *kephalé*, tête; *kystis*, vessie). Zooph. Famille d'entozoaires.

CÉPHALODE s. m. (sé-fa-lo-de — du gr. *kephalodés*, en forme de tête). Bot. Nom donné aux apothécies des lichens, quand elles sont arrondies, dépourvues de bordure et de bourrelet, comme dans les cénomyces.

CÉPHALODELLE s. f. (sé-fa-lo-dè-le — du gr. *kephalé*, tête; *dèlos*, apparent). Zooph. Genre d'animalcules dont le corps se termine par une sorte de tête sans bouche ni cils vibratiles.

CÉPHALODENDRE s. m. (sé-fa-lo-dan-dre — du gr. *kephalé*, tête; *dendron*, arbre). Entom. Genre de coléoptères pentamères, comprenant une seule espèce.

CÉPHALODÈRE s. m. (sé-fa-lo-dè-re — du gr. *kephalé*, tête; *deré*, cou). Zool. Réunion de la tête et du cou : *Cet animal a le CÉPHALODÈRE de couleur verte.*

CÉPHALODIEN, **IENNE** adj. (sé-fa-lo-di-ain, i-è-ne — rad. *céphalode*). Bot. Qui tient du céphalode, qui se rapporte au céphalode, ou qui porte des céphalodes.

— s. m. pl. Groupe de lichens dont les apothécies sont des céphalodes; tels sont les cénomyces, les stéréocaulons, etc.

CÉPHALODONTE s. m. (sé-fa-lo-don-te — du gr. *kephalé*, tête; *odontos*, dent). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la

famille des chrysomélides, comprenant dix espèces, qui habitent Cayenne et le Brésil.

CÉPHALOGÈNESE s. f. (sé-fa-lo-je-nè-ze — du gr. *kephalé*, tête; *genesis*, génération). Anat. Histoire du développement de la tête.

CÉPHALOHÉMATOME s. m. (sé-fa-lo-é-ma-to-me). Chir. Syn. de CÉPHALOTOME.

CÉPHALOÏDE adj. (sé-fa-lo-i-de — du gr. *kephalé*, tête; *eidos*, aspect). Hist. nat. Qui est en forme de tête.

— s. f. pl. Bot. Nom proposé par Linné pour désigner la tribu de composées que nous appelons aujourd'hui CARDUACÉES, CYNARÉES ou CYNAROCEPHALES. || Syn. de CAPITÉES.

CÉPHALOLÉIE s. f. (sé-fa-lo-lé-i — du gr. *kephalé*, tête; *leia*, lisse). Entom. Genre de coléoptères tétramères, de la famille des chrysomélides, comprenant vingt-sept espèces, dont pas une n'est européenne.

CÉPHALOMÈLE s. m. (sé-fa-lo-mè-le — du gr. *kephalé*, tête; *melos*, membre). Tératol. Monstre qui a un membre inséré à la tête.

CÉPHALOMÉLIE s. f. (sé-fa-lo-mé-li — rad. *céphalomélie*). Tératol. Insertion sur la tête d'un membre accessoire.

CÉPHALOMÉLIEN, **IENNE** adj. (sé-fa-lo-mé-li-ain, i-è-ne — rad. *céphalomélie*). Tératol. Se dit des monstres dont la tête porte un membre accessoire.

CÉPHALOMÉLIQUE adj. (sé-fa-lo-mé-li-ke — rad. *céphalomélie*). Tératol. Qui offre les caractères de la céphalomélie.

CÉPHALOMÈTRE s. m. (sé-fa-lo-mè-tre — du gr. *kephalé*, tête; *metron*, mesure). Méd. Instrument propre à mesurer la tête d'un enfant nouveau-né.

CÉPHALOMÉTRIE s. f. (sé-fa-lo-mé-tri — rad. *céphalométrie*). Méd. Mesure de la tête d'un nouveau-né au moyen du céphalomètre. || Mesure des dimensions de la tête dans l'étude de l'homme.

CÉPHALOMÉTRIQUE adj. (sé-fa-lo-mé-tri-ke — rad. *céphalométrie*). Méd. Qui a rapport à la céphalométrie.

CÉPHALONIE, île de la Méditerranée, la plus grande des îles Ionniennes, près de la côte O. de la Grèce, en face du golfe de Patras, à l'O. d'Ithaque, dont elle est séparée par le canal de Viscardo, entre 38° 3' et 38° 29' de lat. N., et entre 18° 2' et 18° 27' de long. E. Superficie, 90,156 hectares; longueur du N.-O. au S.-E., 51 kilom.; plus grande largeur, 28 kilom.; développement des côtes, 240 kilom. Ces côtes sinueuses forment d'excellents ports et de nombreuses baies, dont la plus importante est celle d'Argostoli ou de Céphalonie, sur la côte S.-O. L'île, presque entièrement aride et montagneuse, est parcourue dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes, dont le point culminant, la Montagna Negra (l'*Enos* des anciens), s'élève à 1,766 m. La seule plaine un peu étendue est celle d'Argostoli, au S.-O.; c'est aussi la partie la plus habitée de l'île. Les eaux sont peu abondantes; le climat est très-doux, mais très-variable; les ouragans et les tremblements de terre sont fréquents. Le sol, peu fertile, est mal cultivé; la récolte des céréales est insuffisante pour la consommation locale. Les principaux produits sont : les raisins, donnant un vin très-estimé, l'huile d'olive, le lin et le coton. Ces productions, jointes à quelques articles manufacturés, sont l'objet d'un petit commerce d'exportation. Les villes les plus importantes de l'île sont : Argostoli, Lixuri, Samos, Porto-Viscardo. Le château de San-Giorgio est sa principale forteresse. Cette île, qui a porté dans l'antiquité les noms de *Samos*, *Melena*, *Teleboa*, *Tetrapolis*, et enfin *Céphalénie*, appartenait à Ulysse, roi d'Ithaque. Après avoir fait partie d'une république indépendante, elle fut soumise par les Romains en 189 av. J.-C., puis elle fit partie de l'empire d'Orient. Elle fut conquise par les Normands vers le milieu du xiii^e siècle. Robert de Tarente, empereur de Constantinople, fils de Philippe de Sicile et de Catherine de Valois, sa seconde femme, s'en empara en 1354, la posséda avec le titre de comté jusqu'à sa mort, et la transmit à une de ses sœurs naturelles, mariée à Léonard de Tocco, que Robert de Tarente avait institué son capitaine général dans les pays conquis. En 1449, Céphalonie tomba sous la domination des Vénitiens, passa ensuite aux mains des Turcs, retomba entre les mains des Vénitiens, à qui les Français l'enlevèrent en 1799. Elle entra ensuite dans la confédération des îles Ionniennes sous le protectorat anglais, et, depuis 1864, elle se trouve annexée au royaume de Grèce.

CÉPHALONOMANCIE s. f. (sé-fa-lo-noman-si — du gr. *kephalé*, tête; *onos*, Âne; *manteia*, divination). Genre de divination qui se pratiquait à l'aide de cérémonies accomplies sur la tête d'un Âne. || On dit aussi CÉPHALÉOMANCIE, et moins bien CÉPHALOMANCIE.

— Encycl. Les anciens se servaient de la *céphalonomanie* spécialement pour la recherche des coupables. Ils mettaient des charbons allumés sur la tête d'un Âne et recitaient des prières; puis ils prononçaient au hasard les noms de tous ceux qu'on soupçonnait de s'être rendus coupables du crime, et le nom qui se trouvait prononcé au moment où la douleur faisait opérer chez l'Âne un léger craquement des mâchoires était celui du voleur ou du meurtrier. Cette coutume absurde et bizarre

fut longtemps suivie en Germanie, et les juifs l'avaient également adoptée; c'est pourquoi on les soupçonna, au dire de Delrio, d'adorer un Âne. A leur tour, les Lombards pratiquèrent la *céphalonomanie*, mais ils substituèrent une tête de chèvre à la tête d'Âne.

CÉPHALONOMANCIENT, **IENNE** adj. (sé-fa-lo-no-man-si-ain, i-è-ne). Qui concerne la céphalonomanie.

— Substantif. Personne qui pratique la céphalonomanie.

CÉPHALONOSE s. f. (sé-fa-lo-no-ze — du gr. *kephalé*, tête; *nosos*, maladie). Méd. Espèce de fièvre nerveuse.

CÉPHALON s. m. (sé-fa-lo-on — du gr. *kephalé*, tête; *don*, œuf). Entom. Genre de coléoptères hétéromères, comprenant une seule espèce du nord de l'Amérique.

CÉPHALOPACHE s. m. (sé-fa-lo-pa-che — du gr. *kephalé*, tête; *pachus*, épais). Mamm. Genre de mammifères comprenant une seule espèce, le tursier de Banca.

CÉPHALOPAGE s. m. (sé-fa-lo-pa-je — du gr. *kephalé*, tête; *pagaie*, attaché, uni). Tératol. Monstre double, ayant deux têtes réunies par le sommet.

CÉPHALOPAGIE s. f. (sé-fa-lo-pa-ji — rad. *céphalopage*). Tératol. Monstruosité des céphalopages.

CÉPHALOPAGIEN, **IENNE** adj. (sé-fa-lo-pa-ji-ain, i-è-ne — rad. *céphalopage*). Tératol. Se dit des monstres doubles réunis par le sommet de la tête.

CÉPHALOPAGIQUE adj. (sé-fa-lo-pa-ji-ke — rad. *céphalopage*). Tératol. Qui offre les caractères de la céphalopage.

CÉPHALOPAPPE s. m. (sé-fa-lo-pa-pe — du gr. *kephalé*, tête; *pappos*, aigrette). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des nassauviées, comprenant plusieurs espèces herbacées, qui croissent au Brésil.

CÉPHALOPE s. m. (sé-fa-lo-pe). Entom. Syn. de CÉPHALOPS.

CÉPHALO-PHARYNGIEN, **IENNE** adj. (sé-fa-lo-fa-rain-ji-ain, i-è-ne — du gr. *kephalé*, tête; *pharynx*, pharynx). Anat. Se dit d'un muscle allant de la base du crâne au pharynx : *Muscle CÉPHALO-PHARYNGIEN.*

— s. m. Nom du même muscle : *Le CÉPHALO-PHARYNGIEN.*

CÉPHALOPHE s. m. (sé-fa-lo-fe — du gr. *kephalé*, tête; *laphos*, aigrette). Mamm. Sous-genre d'antilope, dans la classification de de Blainville, dont l'espèce la plus remarquable, de la taille d'un lapin, est l'antilope spinigère, le prétendu chevrotaïn pygmée de Buffon.

CÉPHALOPHIS s. m. (sé-fa-lo-fiss — du gr. *kephalé*, tête; *ophis*, serpent). Entom. Genre de coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, comprenant une espèce qui appartient au Brésil.

CÉPHALOPHOLIS s. m. (sé-fa-lo-fo-liss — du gr. *kephalé*, tête; *pholis*, écaille). Ichtyol. Genre détaché des serrans, mais ensuite abandonné.

CÉPHALOPHORE adj. (sé-fa-lo-fo-re — du gr. *kephalé*, tête; *phorô*, je porte). Hist. nat. Qui a une tête ou un capitule.

— s. m. pl. Moll. Nom donné par de Blainville au premier sous-embanchement des mollusques, nommé par Lamarck *céphalés*.

— s. f. Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, comprenant plusieurs espèces à capitules globuleux, solitaires et terminaux, qui croissent au Chili : *La CÉPHALOPHORE glauque.*

CÉPHALOPHRAGME s. m. (sé-fa-lo-frag-me — du gr. *kephalé*, tête; *phragma*, clôture). Entom. Cloison transversale qui partage en deux chambres la tête des insectes.

CÉPHALOPHYME s. m. (sé-fa-lo-fi-me — du gr. *kephalé*, tête; *phuma*, enflure). Méd. Tumeur à la tête.

CÉPHALPODE adj. (sé-fa-lo-po-de — du gr. *kephalé*, tête; *pous*, *podos*, pied). Moll. Qui a les organes moteurs sur la tête.

— s. m. pl. Première classe de l'embranchement des mollusques, comprenant ceux qui ont des tentacules insérés autour de la tête : *Les CÉPHALOPODES sont, sans contredit, les plus volumineux des mollusques.* (A. d'Orbigny.)

— Encycl. Les animaux compris dans cette classe sont pourvus d'un nombre plus ou moins considérable de tentacules formant une sorte de couronne qui enveloppe la tête, et qui généralement leur sert pour la marche et pour la natation. Le manteau est un sac arrondi qui contient tous les viscères. La tête, très-distincte, fait saillie hors de ce sac; elle est ronde, pourvue de deux grands yeux, et, comme on vient de le dire, de bras quelquefois beaucoup plus longs que le corps et généralement armés sur toute leur surface interne de ventouses, au moyen desquelles l'animal se fixe sur les corps qu'il convoite. Tous les *céphalopodes* respirent par des branchies intérieures, placées de chaque côté du corps, et ressemblant par leur disposition à des feuilles de fougères. La grande veine cave, placée entre les branchies, se divise en deux, et aboutit à deux ventricules charnus situés à la base des mêmes branchies, dans lesquelles ils poussent le sang. Au sortir de l'appareil respi-

ratoire, le fluide nourricier est versé par les veines branchiales dans un troisième ventricule situé vers le fond du sac, et portant le sang dans tout le corps par diverses artères. A la base des bras, et au centre de l'espace qu'ils circonscrivent, est la bouche, armée de deux fortes mâchoires cornées, semblables à un bec de perroquet. Cette bouche est garnie d'une langue hérissée de pointes cornées. Vient ensuite l'œsophage, qui se renfle en jabot et se termine à un gésier aussi charnu que celui des oiseaux. Après le gésier, on trouve un autre estomac, qui est membraneux et contourné en spirale; c'est là que le foie verse la bile par deux conduits. L'intestin est simple, court, et va aboutir à une sorte d'entonnoir placé sous le ventre à la hauteur des yeux. C'est par cet entonnoir que les *Céphalopodes* ont la faculté de répandre autour d'eux un liquide particulier d'un brun foncé, qui, en teignant l'eau, leur permet soit d'échapper au danger qui les menace, soit de pêcher en eau trouble. Le cerveau des *Céphalopodes*, renfermé dans une boîte cartilagineuse, envoie à droite et à gauche deux cordons nerveux qui, arrivés dans les orbites, s'y renflent en ganglions. L'œil est formé de nombreuses membranes et recouvert par la peau, transparente en cet endroit. L'oreille n'est qu'une cavité creusée près du cerveau et dépourvue de canal demi-circulaire. La peau change de couleur avec plus de rapidité encore que celle du caméléon. Les sexes sont séparés, et la femelle pond des œufs réunis en grappe, que les marins désignent sous le nom de *raisins de mer*. Tous les *Céphalopodes* sont marins et bons nageurs. Les uns habitent la haute mer, tandis que les autres vivent dans les anfractuosités des rochers, saisissant au passage les animaux dont ils font leur nourriture. Ils sont très-voraces et détruisent une grande quantité de crustacés et de poissons. On mange leur chair, et la liqueur noire qu'ils sécrètent est employée dans le dessin au lavis, sous le nom de *sépia*. On a cru pendant longtemps que les Chinois s'en servaient pour fabriquer l'encre dite de Chine; mais M. Abel de Rémusat n'a rien trouvé dans les auteurs chinois qui justifie cette opinion. La coquille des *Céphalopodes* est quelquefois interne, et, dans ce cas, on la désigne sous le nom d'*osselet*. Dans certains genres, la coquille est simple, à une seule loge, mince et très-fragile; dans d'autres, elle est cloisonnée et munie d'un siphon qui traverse les cloisons. Le nombre des espèces fossiles est bien plus considérable que celui des espèces vivantes, et cependant il est très-probable qu'on ne connaît pas toutes celles qui ont vécu dans les temps géologiques, car on n'a rencontré jusqu'ici aucune trace des espèces sans coquille qui ont dû habiter les mers anciennes.

La classe des *Céphalopodes* se divise en deux ordres : le premier, celui des *acétabulifères*, comprend les espèces à huit ou dix bras armés de ventouses ou de crochets, ayant deux branchies, et dont la coquille, quand elle existe, est interne et rudimentaire, ou externe, mais non cloisonnée; le second, celui des *tentaculifères*, se compose d'espèces à bras nombreux, courts, sans ventouses ni crochets, à quatre branchies, à coquille externe et cloisonnée. Des découvertes récentes ont convaincu les zoologistes qu'il existe des *Céphalopodes* dont la taille dépasse de beaucoup celle que les traités assignent à ces animaux. Ainsi Péron a rencontré, dans les parages de la Tasmanie, un calmar dont les bras avaient de 0 m. 20 à 0 m. 25 de diamètre, et plus de 2 m. de long. MM. Quoy et Gaimard ont recueilli, dans l'océan Atlantique, près de l'équateur, les débris d'un mollusque de la même famille, dont ils évaluèrent le poids à plus de 100 kilogr. Dans les mêmes eaux, Rang en a rencontré un de couleur rouge, qui était de la grosseur d'un tonneau. M. Strövenstrup, de Copenhague, a publié d'intéressantes observations sur un *Céphalopode* auquel il a donné le nom d'*Architeuthis dux*, et qui fut rejeté en 1853 sur le rivage du Jutland; le corps, dépecé par les pêcheurs pour servir d'amorce à leurs lignes, fournit la charge de plusieurs brouettes; le pharynx, qu'on a conservé, a le volume d'une tête d'enfant; un tronçon de bras, montré à M. Duméril, a la grosseur de la cuisse. Enfin, en 1860, M. Harting a décrit et figuré diverses parties d'un animal gigantesque du même genre, qui se trouvent dans le musée d'Utrecht. Mais, de toutes ces observations, la plus intéressante est celle qui fut communiquée à l'Académie des sciences, à la fin de l'année 1861, et que nous allons rapporter. Le 30 novembre de la même année, à deux heures de l'après-midi, l'avisé à vapeur l'*Alcedon*, commandé par M. Rouyer, lieutenant de vaisseau, se trouvant entre Madère et l'Azores, à 40 lieues dans le N.-E. de cette dernière île, fit la rencontre d'un poulpe monstrueux qui nageait à la surface de l'eau. Cet animal mesurait de 5 à 6 m., sans compter huit bras formidables, longs de 1 m. 80 environ et couverts de ventouses, qui couronnaient sa tête. Sa couleur était d'un rouge de brique. Ses yeux, à fleur de tête, avaient un développement prodigieux et une effrayante fixité. Sa bouche pouvait avoir 0 m. 50. Son corps, fusiforme et très-renflé vers le centre, présentait une masse dont le poids a été estimé à plus de 2,000 kilogr. Ses nageoires, situées à l'extrémité postérieure, étaient arrondies en deux lobes charnus et d'un très-grand volume. « Me trouvant, écrit M. Rouyer,

en présence d'un de ces êtres bizarres que l'Océan extrait parfois de ses profondeurs comme pour porter un défi à la science, je résolus de l'étudier de plus près et de chercher à m'en emparer. Aussitôt il ordonna de stopper; en toute hâte les fusils sont chargés, un nœud coulant est dressé, les harpons sont préparés. Malheureusement, une forte houle, qui imprimait à l'*Alcedon* des roulis désordonnés, gênait les évolutions, en même temps que l'animal, quoique presque toujours à fleur d'eau, se déplaçait avec une sorte d'intelligence et semblait vouloir éviter le navire. Aux premières balles qu'on lui envoya, le monstre plongea, passa sous le navire et ne tarda pas à reparaitre à l'autre bord, en agitant ses grands bras. On le frappa d'une dizaine de balles; plusieurs le traversèrent inutilement. L'une d'elles produisit plus d'effet, car il vomit aussitôt une grande quantité d'écume et de sang mêlé à des matières gluantes qui répandirent une forte odeur de musc. Ce fut alors qu'on parvint à l'accoster d'assez près pour lui lancer un harpon avec un nœud coulant; mais la corde glissa le long du corps élastique du mollusque et ne s'arrêta que vers l'extrémité, à l'endroit des deux nageoires. On tenta de le hisser à bord; déjà la plus grande partie du corps se trouvait hors de l'eau, quand l'énorme poids de cette masse fit pénétrer le nœud coulant dans les chairs et sépara la partie postérieure, qui, amenée à bord, se trouva peser une vingtaine de kilogrammes. « Officiers et matelots demandaient, dit le commandant de l'*Alcedon*, à faire amener un canot, à aller garrotter de nouveau l'animal et à l'amener le long du bord. Ils y seraient peut-être parvenus, mais je craignais que, dans cette rencontre corps à corps, le monstre ne lançât ses longs bras armés de ventouses sur les bords du canot, ne le fit chavirer et n'étouffât peut-être quelques matelots dans ses fouets redoutables. Je ne crus pas devoir exposer la vie de mes hommes pour satisfaire à un sentiment de curiosité, cette curiosité eût-elle la science pour base, et, malgré la fièvre ardente qui accompagne une pareille chasse, je dus abandonner l'animal mutilé, qui, par une sorte d'instinct, semblait fuir avec soin le navire, plongeait et passait d'un bord à l'autre, quand nous l'abandonnions de nouveau. « Cette chasse n'avait pas duré moins de trois heures. M. S. Berthelot rapporte qu'ayant interrogé de vieux pêcheurs canariens, ceux-ci lui ont déclaré avoir vu plusieurs fois vers la haute mer des calmars rougeâtres de 2 m. et plus de long, dont ils n'avaient pas osé s'emparer.

La faculté de changer de couleur, dont jouissent les *Céphalopodes*, est une de leurs singularités les plus remarquables. Un naturaliste de Nice, M. Verany, qui a conservé pendant plus d'un mois quelques-uns de ces animaux (des *Idolopoda*) dans de certains réservoirs, a fourni sur ce sujet des détails intéressants et précis.

CÉPHALOPONIE s. f. (sé-fa-lo-po-ni — du gr. *kephalé*, tête; *ponos*, douleur). Méd. Mal de tête.

CÉPHALOYS s. m. (sé-fa-lo-ips — du gr. *kephalé*, tête; *ops*, œil). Entom. Genre de diptères, de la famille des athéricères, tribu des céphalopsides, comprenant treize espèces européennes.

CÉPHALOPSIDE adj. (sé-fa-lo-psi — de *Céphalops*, et du gr. *opsis*, aspect). Entom. Qui ressemble à un *Céphalops*. || On dit aussi CÉPHALOPSITE.

— s. m. pl. Tribu de diptères athéricères, ayant pour type le genre *Céphalops* ou *Pipuncule*.

CÉPHALOPTÈRE s. m. (sé-fa-lo-ptè-re — du gr. *kephalé*, tête; *pteron*, aile). Ornith. Genre de corbeaux du Brésil, dont la tête est surmontée d'une magnifique huppe.

— Ichthyol. Subdivision du genre des raies, comprenant les espèces qui ont une tête tronquée, au delà de laquelle chacune des nageoires se prolonge en une pointe saillante, ce qui fait qu'elles ont l'air d'avoir deux cornes. Leurs dents sont menues et finement dentelées. On les trouve dans la Méditerranée.

— Encycl. Ornith. Ce genre de passereaux, de la famille des corvidés ou corbeaux, est surtout caractérisé par la huppe épanouie en forme de parasol qui surmonte sa tête, et le large fanon de plumes qui lui retombe sur le thorax; c'est de là qu'il tire son nom. Il a un bec fort, allongé, triangulaire, déprimé, arqué et denté à la pointe; des narines en croissant, ouvertes dans une membrane sur une large fosse nasale; la partie antérieure du cou nue; les ailes longues; la queue courte; les pieds courts aussi, mais assez robustes, à doigts latéraux allongés, surtout l'externe. Ce genre ne renferme jusqu'à présent qu'une seule espèce, le *Céphaloptère orné* (*Cephalopterus ornatus*). Ce superbe oiseau a peu près de la taille d'une corneille; son plumage est d'une couleur noire à reflets bleus, surtout vers le bord des plumes; le magnifique panache qui orne sa tête rayonne et s'épanouit dans tous les sens; le fanon de plumes qui recouvre la partie dénudée du cou est d'un noir bleu très-brillant. Ce *Céphaloptère* habite les forêts de l'intérieur du Brésil et de la Bolivie. Ses mœurs sont à peine connues; mais on est porté à croire, d'après ses pieds, qu'il est essentiellement percheur, et, d'après son

bec, qu'il est baccivore ou frugivore, comme les cotingas. Il n'y a pas très-longtemps que cet oiseau est connu en Europe.

— Ichthyol. Les *Céphaloptères* sont des poissons cartilagineux de la famille des raies. Ils ont une tête obtuse et carrée en avant, portant à chaque angle une petite nageoire en forme de corne; une bouche large, armée de très-petites dents; des nageoires pectorales grandes, élargies et pointues; une queue grêle filiforme, munie d'une petite nageoire et d'un aiguillon. Ces poissons acquièrent souvent une taille énorme et un poids considérable. L'espèce type se prend, avec les thons, dans les madraques de la Méditerranée; les autres habitent l'Atlantique et les mers de l'Inde.

CÉPHALOPYOSE s. f. (sé-fa-lo-pi-o-ze — du gr. *kephalé*, tête; *puon*, pus). Méd. Abscess dans la tête.

CÉPHALOSCOPIE s. f. (sé-fa-lo-sko-pi — du gr. *kephalé*, tête; *skopeo*, j'examine). Didact. Examen de la tête, pour en déduire l'état des facultés intellectuelles.

CÉPHALOSCOPIQUE adj. (sé-fa-lo-sko-pi-ke — rad. *Céphaloscopie*). Didact. Qui a rapport à la céphaloscopie.

— s. f. Art de juger les facultés de l'homme par l'inspection du crâne.

CÉPHALOSÉRIE s. f. (sé-fa-lo-sé-ri — du gr. *kephalé*, tête; *ser*, *séros*, soie). Bot. Syn. de POLYACHYRE.

CÉPHALOSOME adj. (sé-fa-lo-so-me — du gr. *kephalé*, tête; *soma*, corps). Ichthyol. Se dit des poissons dont le corps est gros dans la partie antérieure.

CÉPHALOSPHERE s. m. (sé-fa-lo-sfé-re — du gr. *kephalé*, tête, et de *sphère*). Entom. Genre d'insectes, de la famille des curculionides, à tête arrondie, comprenant deux espèces du Brésil.

CÉPHALOSPORE s. m. (sé-fa-lo-spo-re — du gr. *kephalé*, tête, et de *spore*). Bot. Genre de champignons microscopiques, filamenteux, voisins des stibiles.

CÉPHALOSTÈNE s. m. (sé-fa-lo-stè-ne — du gr. *kephalé*, tête; *stenos*, étroit). Entom. Genre d'insectes coléoptères mélasomes de la Morée, comprenant deux espèces.

CÉPHALOSTIGMA s. m. (sé-fa-lo-sti-gma — du gr. *kephalé*, tête; *stigma*, stigmaté). Bot. Genre de plantes, de la famille des campanulacées, tribu des wahlbergiées, comprenant cinq ou six espèces, qui croissent dans la Birmanie et la Sénégambie.

CÉPHALOSTOME adj. (sé-fa-lo-sto-me — du gr. *kephalé*, tête; *stoma*, bouche). Arachn. Qui a la bouche supportée par une tête.

— s. m. pl. Famille d'arachnides trachéennes, qui offrent ce caractère.

CÉPHALOTAXUS s. m. (sé-fa-lo-la-ksuss — du gr. *kephalé*, tête; *taxis*, if). Bot. Genre d'arbustes, de la famille des conifères, tribu des taxinées, comprenant un petit nombre d'espèces, qui croissent au Japon.

— Encycl. Ces conifères sont des arbres de moyenne grandeur ou de grands arbrisseaux, ressemblant beaucoup aux ifs, dont ils se distinguent cependant au premier coup d'œil par la forme arrondie de leur cime. Le *Céphalotaxus* de Fortune atteint la hauteur de 10 à 12 mètres; ses branches horizontales portent des feuilles très-étroites, comme celles de l'if, terminées en pointe aiguë, d'un vert sombre et luisant en dessus, glauque en dessous; elles forment une cime compacte et touffue. Les fruits, drupacés, légèrement pulpeux, rougeâtres à la maturité, sont pointus aux deux bouts. Cette espèce habite le nord de la Chine. Le *Céphalotaxus drupacé* se distingue du précédent par sa taille plus petite, dépassant à peine 6 à 8 mètres; sa cime plus pyramidale; ses feuilles marquées, à la face inférieure, de deux bandes blanchâtres; ses fruits ovoïdes et d'un brun jaunâtre. Il croît dans les montagnes du Japon, ainsi que le *Céphalotaxus pedunculé*. Il est probable que ces végétaux possèdent les propriétés générales des conifères. Comme espèces ornementales, ils se recommandent surtout par leur port élégant. Ils sont d'ailleurs rustiques, et supportent assez bien le climat de la France. Les terrains où réussit l'if sont aussi ceux qui leur conviennent. On les propage par le semis, par la greffe en fente (de préférence herbacée) ou par boutures étouffées; mais, quand on emploie ce dernier mode, il faut, si l'on veut avoir des sujets avec des branches verticales, prendre la pousse terminale d'un individu venu de semis.

CÉPHALOTE adj. (sé-fa-lo-te — du gr. *kephalós*, de *kephalé*, tête). Zool. Qui a une grosse tête.

— s. f. Mamm. Genre de chauve-souris à grosse tête.

— s. m. Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des carabiques, comprenant environ cinq espèces.

— Bot. Genre de plantes, type de la famille des céphalotées, comprenant une seule espèce, qui croît dans les marais du sud-ouest de l'Australie : Le *Céphalote folliculaire* habite les marécages du détroit du roi Georges. (Dupin).

— s. m. pl. Ichthyol. Famille de poissons, comprenant les genres cotte et scorpène.

— Encycl. Mamm. Ce genre de chiroptère

res est caractérisé par une tête conique, des oreilles courtes, la membrane des flancs naissant de la ligne moyenne du dos, la membrane inférieure échancrée, la queue très-pau apparente. Il est voisin des roussettes, dont il se distingue surtout par l'absence d'ongles à l'index, et comprend trois espèces : la *Céphalote à oreilles étroites*, dont le pelage est gris brun et qui habite la Sicile; la *Céphalote de Péron*, brune ou rousse et de 0 m. 65 d'envergure, qui se trouve dans l'île de Timor; la *Céphalote de Pallas*, moitié plus petite que la précédente, à pelage d'un gris cendré en dessus, d'un blanc pâle en dessous, qui vit dans l'archipel des Moluques.

— Entom. Les *Céphalotes* sont des insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, tribu des féroniens, rangés autrefois parmi les carabes. Ils présentent les caractères génériques suivants : mandibules avancées, dépassant le chaperon, la droite présentant à l'intérieur une forte dent; labre entier; antennes à articles courts, atteignant au plus la moitié de la longueur du corps. Ce genre comprend cinq ou six espèces, dont le type est le *Céphalote commun*, insecte noir, long de plus de 0 m. 02, qui se trouve sous les pierres dans presque toute l'Europe, et dont les mœurs sont celles des carabes.

— Bot. Le *Céphalote folliculaire* croît dans les marais du sud-ouest de l'Australie. A des feuilles ovales et pétioles n'offrant rien d'extraordinaire, s'en ajoutent d'autres qui ont la forme de véritables urnes recouvertes d'un opercule. Cette sorte de couvercle s'élève ou s'abaisse suivant la quantité d'humidité répandue dans l'air. L'intérieur de l'urne renferme un liquide plus ou moins limpide et d'une saveur douceâtre, dont on a attribué l'origine aux eaux pluviales, mais qui paraît dû bien plutôt à une sécrétion de la plante. On trouve ordinairement de nombreux insectes noyés dans ce liquide. On cultive cette plante dans nos jardins, où elle exige la serre chaude.

CÉPHALOTÉ, ÉE adj. (sé-fa-lo-té — rad. *Céphalote*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux céphalotes.

— s. f. pl. Petite famille de plantes comprenant le seul genre *Céphalote*.

Encycl. La famille des *Céphalotées* est fondée sur une plante herbacée, acaule, à feuilles entremêlées d'ascidies ou urnes munies d'un opercule. Les fleurs, disposées en épis au sommet d'une hampe simple, sont dépourvues de corolle; elles ont un calice pétaloïde, à six divisions; douze étamines, alternant sur deux rangs; un ovaire composé de six carpelles distincts, uniovulés. Le fruit est un akène membraneux, entouré par le calice persistant. L'embryon est petit et entouré d'un albumen charnu. Cette famille a des affinités avec les crassulacées et les sarracénies.

CÉPHALOTHÈCÉ, ÉE adj. (sé-fa-lo-té-sé — du gr. *kephalé*, tête, et de *thèque*). Bot. Se dit des hépatiques, dont les thèques sont en forme de tête.

— s. f. ph. Tribu de la famille des hépatiques, comprenant les genres qui ont les thèques en forme de tête. Syn. de MARCHANTIÉS.

CÉPHALOTHÈCIE s. f. (sé-fa-lo-té-si — du gr. *kephalé*, tête, et de *thèque*). Bot. Genre de champignons microscopiques filamenteux.

CÉPHALOTHÈQUE s. f. (sé-fa-lo-té-ke — du gr. *kephalé*, tête; *théké*, boîte). Entom. Partie des chysalides qui sert à protéger la tête de l'insecte.

CÉPHALOTHORAX s. m. (sé-fa-lo-to-raks — du gr. *kephalé*, tête, et de *thorax*). Zool. Ensemble de la tête et du thorax confondus chez quelques animaux.

CÉPHALOTOME s. m. (sé-fa-lo-to-me — du gr. *kephalé*, tête; *tomé*, section). Chir. Instrument servant à pratiquer la céphalotomie.

CÉPHALOTOMIE s. f. (sé-fa-lo-to-mi — rad. *Céphalotome*). Chir. Opération consistant à couper en morceaux la tête du fœtus mort, pour faciliter l'accouchement.

— Anat. Dissection de la tête.

— Encycl. Méd. La *Céphalotomie* est une de ces cruelles opérations qu'impose une indiscutable nécessité. Lorsque, chez une femme au terme de sa grossesse et en travail d'enfantement, le bassin ne présente pas, au détroit supérieur, une dimension suffisante pour laisser passer le fruit de la conception, le danger est immense pour la mère et pour l'enfant qui va naître. Une ouverture de 0 m. 075 de diamètre est rigoureusement nécessaire pour laisser passer la tête d'un fœtus à terme : au-dessous de cette mesure, l'accouchement est physiologiquement impossible. Si l'accoucheur n'a plus la ressource de provoquer un accouchement prématuré avant le terme fatal, quelle sera donc sa conduite ? Il n'a plus à choisir qu'entre des extrémités également fâcheuses : diminuer le volume de l'enfant, agrandir les voies qu'il doit parcourir ou lui frayer une voie nouvelle. Mais diminuer le volume de l'enfant, c'est sacrifier un être vivant; c'est tuer sans pitié un pauvre petit être, souvent attendu avec une grande impatience par des parents qui le chérissent avant de l'avoir vu. Qui ne comprendra les cruelles angoisses du chirurgien en présence d'une pareille situation ? S'arrêtera-

t-il à l'idée d'agrandir les voies naturelles ou d'en frayer de nouvelles? Mais que dire d'une opération qui ne donne que les plus minimes chances de succès, qui sacrifie d'une manière presque assurée une mère de famille, une femme utile aux siens, utile à la société, une femme pleine de vie et de santé, qu'on peut sauver en sacrifiant cet être encore à naître, cet être à peine viable, peut-être mort déjà?

Arbitre suprême de la vie de son semblable, le chirurgien, dans cette alternative, n'a d'autre juge que lui-même, et, seul, il assume sur sa tête une terrible responsabilité. Les accoucheurs ont longtemps discuté les raisons qui doivent dicter un choix reconnu nécessaire; la majorité s'est décidée pour le sacrifice de l'enfant, par des raisons que nous exposerons en leur lieu. [V. CÉSARIENNE (Opération).] Le sacrifice de l'enfant, c'est la *céphalotomie*. Par cette opération, on se propose de pénétrer dans la cavité crânienne du fœtus et d'en extraire l'encéphale, ce qui a pour résultat de permettre aux os du crâne un chevauchement assez considérable qui diminue ainsi le diamètre céphalique. Au moment où l'accoucheur reconnaît l'impossibilité absolue de l'accouchement par les voies naturelles, si son forceps ordinaire ne peut franchir l'étroite ouverture du détroit inférieur du bassin, s'il ne lui reste plus d'autre ressource pour sauver la mère que la craniotomie, il ne doit plus hésiter et doit se mettre en devoir de la pratiquer sans retard. Quelques accoucheurs préfèrent attendre la mort du fruit; dans les difficultés du travail, elle ne peut tarder à arriver, et l'accoucheur ne veut opérer que lorsque, l'oreille appliquée sur le ventre de la mère, il ne perçoit plus les bruits du cœur fœtal. Cette conduite pêche cependant par un excès de prudence et compromet la réussite de l'opération.

La *céphalotomie* s'exécute à l'aide des ciseaux de Smellie, ciseaux droits à lames larges et spatulées; d'autres fois, on emploie la lance de Mauriceau, le *terebellum* de Dugès ou même un simple bistouri ou les perforateurs du forceps ordinaire. Les ciseaux de Smellie sont ordinairement préférés. Armé de cet instrument, et la main gauche préalablement introduite, l'accoucheur conduit la pointe de l'outil sur la cavité crânienne et pénétre perpendiculairement à la surface; puis, après avoir écarté les manches de l'instrument, il pratique quelques mouvements de rotation qui ont pour résultat de délayer la pulpe cérébrale et d'en préparer la sortie. Après l'opération, soit par les efforts naturels, soit à l'aide du forceps, d'une curette ou du céphalotribe, la pulpe cérébrale est chassée de la boîte osseuse et quelquefois alors l'accouchement s'opère facilement et spontanément. Dans d'autres cas de rétrécissements plus prononcés, l'extraction ne peut avoir lieu que par l'emploi du céphalotribe.

Dans la pratique, la *céphalotomie* ne laisse pas de présenter de sérieuses difficultés. Si, par exemple, l'enfant s'est présenté par les pieds et que la tête soit demeurée dans la cavité pelvienne, il devient nécessaire d'introduire les ciseaux par la bouche, perpendiculairement à la voûte palatine, de perforer cette voûte et de pénétrer dans le crâne par cette voie nouvelle. Un chirurgien prudent prendra la précaution de détruire la pulpe cérébrale assez profondément pour que l'enfant ne vienne pas au jour avec un reste de vie, sujet d'horreur et de pitié pour les assistants.

CÉPHALOTRIBE s. m. (sé-fa-lo-tri-be — du gr. *kephalê*, tête; *tribê*, je broie). Chir. Forceps pour broyer la tête d'un enfant mort dans l'utérus et faciliter ainsi un accouchement laborieux. On l'appelle aussi **CÉPHALOTRIPEUR**.

— Adjectiv. : Forceps **CÉPHALOTRIBE** ou **CÉPHALOTRIPEUR**.

— **Encycl.** Le *céphalotribe* est un véritable forceps broyeur. Il se compose de deux branches articulées comme les branches d'un forceps; mais les cuillers sont plus étroites, pleines et résistantes. Les manches sont réunis par une lanière qu'on peut resserrer à l'aide d'une manivelle; ils portent en outre un double crochet pour opérer plus facilement les tractions.

Le *céphalotribe* a été inventé par Baudelocque et a subi plusieurs perfectionnements importants qui en font un instrument avantageux dans la pratique. Cette invention a eu une grande portée et a rendu d'immenses services; elle a supprimé l'emploi des crochets aigus dont on se servait autrefois et qui étaient si dangereux pour l'accouchée. A l'aide du *céphalotribe* convenablement appliqué, on extrait sans danger le fœtus à terme par les voies naturelles, dans les cas où l'accouchement spontané est impossible et où le bassin trop étroit ne peut livrer passage au forceps ordinaire. L'emploi de l'instrument constitue l'opération désignée sous le nom de *céphalotripsie*.

CÉPHALOTRIC s. m. (sé-fa-lo-trik — du gr. *kephalê*, tête; *thriz*, cheveu). Bot. Genre de champignons microscopiques filamenteux, voisin des isariés, et comprenant trois espèces qui croissent sur les feuilles et les bois en décomposition.

CÉPHALOTRICHIE s. f. (sé-fa-lo-tri-chi — du gr. *kephalê*, tête; *trichion*, poil). Entom. Genre d'insectes, de la famille des lamellicornes.

CÉPHALOTRIPSIE s. f. (sé-fa-lo-tri-pst — du gr. *kephalê*, tête; *tripsis*, broiement). Chir. Opération qui a pour but de broyer la tête du fœtus dans le bassin, afin de faciliter l'accouchement.

— **Encycl.** La *céphalotripsie* est le second temps de la céphalotomie; elle constitue un des moyens employés pour extraire violemment le fœtus par les voies naturelles, dans les cas où le bassin, trop étroit, ne peut livrer passage ni au produit de la conception ni au forceps ordinaire.

Le plus souvent, on fait précéder la *céphalotripsie* de la céphalotomie, c'est-à-dire de l'ouverture artificielle de la cavité du crâne par les ciseaux de Smellie. Cette pratique diminue de beaucoup le danger pour la mère. Après que le crâne a été vidé de la pulpe cérébrale qu'il contient, si le fœtus ainsi préparé ne sort pas par les efforts naturels, il faut pratiquer la *céphalotripsie*. L'opération est d'une manœuvre difficile et demande un accoucheur exercé. Muni du céphalotribe, celui-ci procède à l'opération de la manière suivante : il applique l'une après l'autre les deux branches de l'instrument, comme s'il s'agissait de l'application du forceps, au détroit supérieur, pendant qu'un aide repousse en arrière la tête du fœtus, afin qu'elle s'engage bien dans les mors de l'instrument; il réunit ensuite les deux branches, les assujettit par une serviette fortement serrée et fait jouer les manivelles de l'instrument de manière à écraser le crâne entre les mors. Il ne reste plus qu'à tirer dans le sens convenable pour extraire la tête. Si le fœtus offre encore une résistance invincible, il faut réappliquer l'instrument sur un autre diamètre de la tête et broyer ainsi le crâne entre les mors du céphalotribe jusqu'à ce que la tête n'offre plus de résistance au passage. Il est très-important, durant cette opération, d'enlever les esquilles des os fracturés au fur et à mesure, afin qu'elles ne puissent blesser la mère.

Depuis une douzaine d'années, on pratique aussi la *céphalotripsie* à l'aide du forceps-scie de M. Van Huevel, de Bruxelles. Cet instrument combine la céphalotomie avec la *céphalotripsie* et serait très-commode dans la pratique, si ses cuillers ne le rendaient pas impropre à pénétrer dans les bassins trop étroits. Les statistiques ont établi que cet instrument rendait les succès plus nombreux. Dans ces derniers temps, en fin, on a parlé d'un nouveau procédé de *céphalotripsie* dû à M. Guyon et que le temps n'a pas encore permis d'apprécier.

CÉPHALOTRIPEUR s. m. (sé-fa-lo-tri-peur). Chir. V. **CÉPHALOTRIBE**.

CÉPHALOTRIPEUR adj. (sé-fa-lo-tri-peur — rad. *céphalotribe*). Chir. Qui a rapport à la céphalotripsie.

CÉPHALO-VISCÉRAL, ALE adj. (sé-fa-lo-vis-sé-ral, a-le — du gr. *kephalê*, tête, et du lat. *viscera*, entrailles). Anat. Qui a rapport à la tête et aux viscères du bas-ventre.

CÉPHALOXE s. f. (sé-fa-lo-ksé — du gr. *kephalê*, tête; *oxus*, aigu). Bot. Genre de plantes, établi pour un jonc de la Caroline.

CÉPHALOXIE s. f. (sé-fa-lo-ksi — du gr. *kephalê*, tête; *oxus*, ilanc). Méd. Renversement de la tête sur l'épaule.

CÉPHALOXIS s. m. (sé-fa-lo-ksiss — du gr. *kephalê*, tête; *oxus*, aigu). Bot. Syn. de **BARTRAMIE**, genre de mousses.

CÉPHALOZIE s. f. (sé-fa-lo-zi — du gr. *kephalê*, tête; *ozos*, massue, rameau). Bot. Syn. de **JUNGHERMANNE**, genre d'hépatiques.

CÉPHALUS s. m. (sé-fa-luss — du gr. *kephalê*, tête). Ichtyol. Syn. de **MOLÉ**.

CÉPHAS, nom donné à saint Pierre par Jésus-Christ. En langue syriaque, ce mot signifie *Pierre*; c'est pourquoi les Grecs l'ont traduit par *Petros* et les Latins par *Petrus*. Le double sens de ce mot a inspiré à Jésus-Christ un calembour qui compte parmi les jeux de mots historiques : « Tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise, » dit-il un jour à Céphas, et cette équivoque célèbre est devenue le fondement sur lequel le pape et l'Eglise ont assis leur puissance et leur infailibilité.

Dans plusieurs passages de ses lettres, saint Paul donne à saint Pierre le nom de Céphas, entre autres dans celle où il raconte la fameuse discussion qu'il eut avec lui; car on sait que ces deux patrons de l'Eglise romaine furent longtemps en lutte d'idées et d'influences. A l'occasion de cette discussion, dans laquelle saint Pierre n'avait pas eu le dessus, plusieurs théologiens ont composé de longues dissertations pour prouver que ce n'était pas le prince des apôtres, mais un disciple du nom de *Céphas*, qui entra en discussion avec saint Paul; d'autres ont répondu à ceux-ci, d'autres encore sont venus qui, sous prétexte d'expliquer et de concilier, n'ont fait qu'envenimer la discussion; de sorte que de gros volumes ont été écrits sur cette grave question.

CÉPHAX s. m. (sé-fakss). Entom. Genre de coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, comprenant une seule espèce du Cap de Bonne-Espérance.

CÉPHE s. m. (sé-fe). Entom. Genre d'insectes hyménoptères.

CÉPHÉE s. m. (sé-fé — nom mythol.). Arts.

Constellation boréale composée de trente-cinq étoiles dans le Catalogue britannique.

— Moll. Genre d'acalèphes libres, démembrés des méduses et comprenant six espèces.

— **Encycl.** Moll. Ce genre de médusaires, auquel plusieurs auteurs ont réuni les rhizostomes, a été caractérisé comme il suit par Lamarck : corps orbiculaire, transparent, ayant en dessous un pédoncule et des bras; point de tentacules au pourtour de l'ombrelle; quatre bouches ou davantage au disque inférieur. On sait aujourd'hui que ces prétendues bouches sont des cavités ovariennes, fermées par une membrane mince qui se déchire facilement. Le genre *céphée* comprend cinq ou six espèces, qui habitent en général les mers chaudes; toutes sont remarquables par leurs grandes dimensions et par leurs belles couleurs. La *céphée polychrome* se trouve dans la Méditerranée.

CÉPHÉE, roi d'Ethiopie, époux de Cassiopée, père d'Andromède. Il fit partie de l'expédition des Argonautes et fut changé en constellation par Jupiter.

CÉPHÉLIDÉ, ÉE adj. (sé-fé-li-dé — rad. *céphélis*). Bot. Qui ressemble à un céphélis.

— s. f. pl. Tribu de rubiacées, ayant pour type le genre céphélis.

CÉPHÉLIS s. m. (sé-fé-liss — du gr. *kephalê*, tête). Bot. Genre de plantes, de la famille des rubiacées, tribu des coffeacées, comprenant plus de trente espèces, qui croissent dans les régions chaudes de l'Amérique : *Le céphélis ipéacacua* est un petit arbrisseau du Brésil. (C. Lemaire.) *Le céphélis pourpre* croît dans les îles de la Trinité. (L. Gouas.)

— **Encycl.** Ce genre comprend des arbrisseaux ou des arbustes à feuilles opposées, munies de grandes stipules interpétiolaires et découpées en cinq ou six lanières étroites. Les fleurs, groupées en un capitule terminal qu'entoure un involucre polyphyllé, ont un calice à quatre ou cinq dents; une corolle en entonnoir, à quatre ou cinq lobes; quatre ou cinq étamines incluses; un ovaire infère, à deux loges uniovulées, surmonté d'un style simple, que termine un stigmate bifide. Ce genre comprend plus de trente espèces, qui croissent dans les régions chaudes de l'Amérique, et dont les racines possèdent des propriétés émétiques plus ou moins prononcées. La plus célèbre est celle qui fournit la substance connue sous le nom d'ipéacacua.

CÉPHEN s. m. (sé-fain — du gr. *képhén*, même sens). Entom. Nom scientifique du genre frelon.

CÉPHÈNE s. m. (sé-fé-ne — du gr. *képhén*, frelon). Entom. Sous-genre d'insectes coléoptères, démembré du genre carabe, et ayant pour type une espèce trouvée dans le Caucase.

CÉPHÉNÉMYIE s. f. (sé-fé-né-mi — du gr. *képhén*, frelon; *myia*, mouche). Entom. Genre de diptères, de la famille des athéricères, comprenant trois espèces.

— **Encycl.** Ce genre d'insectes diptères, formé aux dépens des cestres, est caractérisé par un corps velu comme celui des bourdons; un abdomen court, large, presque globuleux; des ailes écartées, à cellule postérieure ouverte à l'extrémité; des cuillerons grands et recouvrant les balanciers. On en connaît trois espèces, qui habitent le centre et le nord de l'Europe. La *céphénemyie trompe* se trouve surtout en Laponie; sa larve, dépourvue de crochets écaillieux à la bouche, vit sous la peau et dans les sinus frontaux des rennes; mais il est probable qu'elle attaque aussi d'autres ruminants, car l'insecte a été trouvé en Saxe, où il n'y a pas de rennes.

CÉPHENNIE s. f. (sé-fenn-ni). Zool. Genre de coléoptères, de la tribu des scydénides.

— **Encycl.** Les caractères de ce genre sont : mandibules courtes, falciformes, à partie bilabiale large; languette de la largeur du menton; palpes maxillaires à quatrième article à peine visible; palpes labiaux à trois articles; antennes à articles granuleux; corselet ample, presque carré, plus large que les élytres antérieures, pattes très-longues et très-grêles. L'espèce type est le scydénisme thoracius, qui est d'un brun noir, avec une tête petite, penchée, des antennes et des pattes velues, d'un jaune ferrugineux. Elle se trouve dans plusieurs parties de l'Europe, et quelquefois, mais rarement, à Paris même, sous la mousse, au pied des arbres.

CÉPHISE ou **CÉPHISUS**, nom commun à plusieurs rivières de la Grèce ancienne : 1^o rivière de la Phocide et de la Béotie, appelée aujourd'hui Maronero ou Cephissus, qui prenait sa source au mont Oeta en Phocide, recevait l'Herocyna et le Melas, et se jetait dans le lac Copais, appelé aujourd'hui Topolias, au S. d'Orchomène; 2^o rivière de l'Attique, aujourd'hui Cephissos, qui avait sa source près de Décélie, passait au N. d'Athènes, baignant les murs du Pirée, traversait les longs murs et se jetait dans le golfe Saronique, au port de Phalère; 3^o rivière du Péloponèse, dans l'Argolide. Les tles de Sulmine et de Scyros étaient arrosées chacune par une petite rivière du même nom.

CÉPHISODORE, poète comique athénien. Il florissait vers 400 avant notre ère, et composa plusieurs pièces : les *Amazones*, l'*Anti-Lais*, etc., dont Suidas, Athénée et Pollux nous ont transmis des fragments.

CÉPHISODOTE, orateur athénien. Il fut un des ambassadeurs envoyés à Sparte, l'an 371

av. J.-C., pour négocier la paix. Chargé d'un commandement pour soumettre la Chersonèse de Thrace, il traita au lieu de combattre, et à des conditions si désavantageuses qu'il fut révoqué de son commandement et condamné à une amende. Il eut de la réputation comme orateur.

CÉPHISODOTE ou **CÉPHISODORE**, statuaire athénien, contemporain de Praxitèle, dont quelques-uns le croient le fils. Il florissait vers 370 av. J.-C. Il appartenait à la nouvelle école de l'Attique, qui avait renoncé au style majestueux de Phidias pour un genre plus gracieux et plus élégant. L'un de ses chefs-d'œuvre était un *Symplegma* ou groupe de luttteurs entrelacés, qui était à Pergame, et dont quelques antiquaires voient une copie dans les deux luttteurs de la galerie de Florence. — On le distingue difficilement d'un autre Céphissodote venu après lui, vers l'an 300, et on ne sait auquel des deux attribuer le fameux groupe des *Neuf Muses sur le mont Helicon*, dont les anciens parlent avec admiration.

CÉPHUS s. m. (sé-fuss). Ornith. Sous-genre de guillemots.

— Entom. Genre d'hyménoptères, comprenant douze ou quinze espèces européennes.

— **Encycl.** Ce genre, voisin des tenthredines, présente les caractères suivants : antennes insérées au milieu du front, simples, plus grosses vers le bout; labre peu apparent; mandibules courtes; palpes maxillaires de six articles, dont le quatrième est aussi grand que les trois premiers; tarière dépassant l'abdomen. Les *céphus* sont des insectes de petite taille, à corps long et grêle; leurs antennes, qui égalent en longueur la moitié environ de celle du corps, sont formées d'une vingtaine d'articles; la tête est globuleuse, et le cou allongé; l'abdomen est comprimé sur les côtés; les ailes ont dix cellules radiales et quatre cubitales. Ce genre comprend environ quinze espèces européennes. Le *céphus pygmée* est un petit insecte noir, avec un peu de jaune à l'abdomen et aux pattes; il présente du reste plusieurs variétés. Très-commun en Europe, il se signale surtout par les dégâts qu'il cause dans les moissons; néanmoins, il n'est pas encore parfaitement connu, et il reste dans son histoire quelques points à éclaircir. Cet insecte dépose ses œufs à la base des tiges, entre le collet et le premier nœud de la tige; de chacun de ces œufs sort une larve longue de 6 à 8 millimètres, molle, dépourvue de pattes, blanche, à tête noire et munie de deux petits prolongements en forme d'antennes. Cette larve rouge l'un après l'autre tous les nœuds, et monte au sommet de la tige, en laissant une poussière derrière elle. Dès qu'elle est arrivée à la base de l'épi, la larve, qui paraît avoir acquis alors tout son développement, redescend jusqu'au point d'où elle était partie, et se file une petite coque soyeuse et brillante, où elle se transforme en nymphe. Aux premiers beaux jours de l'année suivante, le *céphus* sort à l'état d'insecte parfait; la femelle va piquer alors le pied de nouvelles plantes pour y déposer ses œufs; mais, dans cet intervalle, la base du chaume s'altère, se désorganise, se couvre de moisissures; il en résulte que la tige ne peut plus transmettre à l'épi les sucs nourriciers, et qu'elle est d'ailleurs facilement renversée par le vent ou par les moindres chocs. De là des pertes souvent considérables dans les récoltes de céréales. Une conséquence aisée à prévoir des mœurs de l'insecte et des époques de ses métamorphoses, c'est qu'après la moisson faite la nymphe reste dans la partie du chaume laissée sur le sol. Si alors on a soin d'arracher ce chaume et de le brûler, on empêche par cela même, au moins en partie, la propagation du *céphus*, qui aurait eu lieu dans le cours de l'année suivante.

Parmi les autres espèces, on peut citer le *céphus troglodyte*, comprimé, maigre, à pieds épaveux, etc. Cet insecte, qui est plus ou moins répandu en Europe, a probablement des mœurs analogues à celles du précédent; mais il est en général peu connu, et jusqu'à ce jour il n'y a rien qui puisse le faire ranger parmi les espèces nuisibles.

CÉPHUSE s. f. (sé-fu-ze). Mamm. Espèce de singe du genre guenon.

CÉPIEL s. m. (se-piel). Forme ancienne du mot **CÉP**.

CÉPIER v. a. ou tr. (sé-pié). Syn. de **CÉPER**. || Vieux mot.

CÉPILLON s. m. (sé-pi-lon; || mll. — dimin. de *cep*). Bot. Petite espèce de cep ou bolet comestible.

CÉPIN s. m. (sé-pain — dimin. de *cep*). Agric. *Cépin blanc*, variété de vigne cultivée dans le département de l'Allier et très-estimée pour l'abondance et la qualité de ses produits. || Syn. **GRAND BLANC**.

CÉPION, nom de plusieurs Romains, dont l'un, CNERUS SERVILIUS, prit part à la première guerre punique (233 avant notre ère); un autre, mort en 174, fut le dernier général opposé à Annibal en Italie; un troisième, consul en 169, prit part à la guerre contre Persée; un quatrième, consul en 140 et chargé de conduire la guerre en Lusitanie, fit assassiner Viriath. Enfin, l'histoire parle encore de trois autres Cépion, qui font le sujet des articles suivants.

CÉPION, célèbre musicien de l'antiquité, élève et élève de Terpandre, et qui avait aidé

avec lui à la transformation de la cithare, dont le nombre des cordes avait été porté de quatre à sept. On ne sait sur lui que ce que Plutarque nous en apprend dans son *Dialogue sur la musique*, c'est-à-dire presque rien. La seule chose qui paraît certaine, c'est que c'était un musicien très-habile et très-renommé, puis-que, parmi les sept airs populaires qui se jouaient sur la flûte de son temps, et que Plutarque énumère, l'un, nommé le *Céponien*, portait son nom et avait été composé par lui.

CÉPION (Quintus Servilius), consul romain l'an 106 av. J.-C. Envoyé dans la Gaule au moment de l'invasion des Cimbres, il signala tristement son expédition par le pillage de la ville de Toulouse et de ses temples, dont il enleva toutes les richesses. Continué dans son commandement après l'expiration de son consulat, il ne put s'accorder avec le consul Mallius, envoyé de Rome avec une autre armée, et tous deux furent écrasés par les barbares (105). Plus tard, il fut attaqué à ce sujet par le tribun Norbanus, condamné par le peuple et décapité de tous ses biens. Suivant les uns, il mourut en prison, suivant d'autres, il put s'exiler et mourut à Smyrne. L'opinion populaire attribua au pillage sacrilège des temples de Toulouse les désastres qui suivirent et les malheurs éprouvés dans la suite par Cépon. D'où le proverbe, au sujet des richesses mal acquises et d'un homme poursuivi par le malheur : *Il a de l'or de Toulouse*.

CÉPION (Quintus Servilius). Après avoir été l'ami du tribun M. Livius Drusus, il devint son ennemi et fut l'auteur présumé de sa mort. Il prit part à la guerre sociale, et eut avec C. Marius le commandement de l'armée après la mort de P. Rutilius Lupus. Il périt dans un piège où l'avait attiré le chef de l'armée ennemie, vers 90 av. J.-C.

CÉPION, historien dalmate, dont le vrai nom était Coriolan Ulpia, né à Trau en 1425, mort en 1493. Il servit dans la marine vénitienne et se distingua dans la guerre contre les Turcs. On lui doit : *Gesta Petri Mocenici* (Venise, 1477), ouvrage réimprimé plus tard sous le titre : *De bello Asiatico*, puis traduit en italien.

CÉPITE s. f. (sé-pi-te — lat. *capitius*; de *capa*, oignon). Miner. Nom donné par les anciens à une pierre dure, de couleur blanche et criblée de veines qui s'entrelaçaient les unes dans les autres à la manière des dendrites. La cépité était probablement une agate formée de couches concentriques, et ayant l'apparence d'un oignon coupé en deux. (Landrin.)

CÉPOLE s. m. (sé-po-le). Ichthyol. Genre de poissons, de la famille des tœnioides.

— **Encycl.** Les cépoles sont des poissons à corps très-allongé et comprimé; la queue est en forme de lame d'épée et couverte d'écaillés très-petites; la bouche est armée de dents crochues; les nageoires ont des rayons flexibles, à l'exception du premier de la ventrale, qui est dur, osseux et piquant; la dorsale et l'anales sont très-longues et distinctes de la caudale, qui est étroite ou lancolée. Ce genre présente deux espèces bien connues. Le *Cépole ténia*, appelé aussi *ruban* ou *bandelette*, atteint quelquefois 1 m. de longueur; il a le museau très-arrondi et la queue pointue. Il habite surtout la Méditerranée; mais on le trouve aussi dans les mers du Nord, et jusque sur les côtes d'Irlande. Le *Cépole rougeâtre* ou *serpentiforme* se distingue du précédent par son museau pointu; il habite les mêmes mers. On l'appelle *rougeole* à Marseille, *calignaris* à Nice, *serpent rouge* dans d'autres localités. Ces deux espèces ont été confondues par les auteurs anciens sous le nom de *ténia*. On a cru, mais à tort, que ce pouvait être le *myrus* des anciens. On sait que ce dernier est une murène. Les cépoles nagent avec une agilité extraordinaire, et plaisent aux yeux par la vivacité de leurs couleurs. Leur chair est peu estimée; on ne les emploie guère que comme appât pour les gros poissons.

CÉPOLLA (Barthélemi), jurisconsulte italien. V. **COPOLLA**.

CÉPOLOÏDE adj. (sé-po-lo-i-de — de *cépole*, et du gr. *eidos*, aspect). Ichthyol. Qui ressemble à un cépole.

— s. m. pl. Tribu de poissons, de la famille des tœnioides, ayant pour type le genre cépole.

CÉPORIDE ou **CÉPORIDE** s. m. (sé-pori-de — du gr. *képoros*, jardinier). Entom. Genre d'insectes, de la famille des chrysomélides, comprenant trois espèces.

CÉPORINUS (Jacob), philologue suisse, né en 1499 à Dynhart, dans le canton de Zurich, mort en 1525. Son nom véritable, qu'il avait traduit en grec, était *Wiesendanger*. Il était fils d'un tisserand qui avait amassé quelque fortune, et qui, voyant en lui des dispositions exceptionnelles, lui fit faire d'excellentes études. Préparé par le curé de sa paroisse, il sortit de l'école de Winterthur avec une connaissance déjà très-remarquable du grec et de l'hébreu, puis il visita les universités les plus célèbres de l'époque : Cologne, Vienne et Ingolstadt, où il suivit les cours de Reuchlin. Doué d'une grande énergie de travail, d'un esprit large, qui embrassait la généralité des sciences, il donnait dès lors les plus belles espérances. A son retour au village natal, on vit les curés des environs se faire enseigner par lui le grec et l'hébreu. Il avait embrassé la religion réformée et venait de se marier, lorsque Cra-

tander l'appela à Bâle, où il s'occupa surtout de la correction d'éditions grecques. Mais il n'y resta pas longtemps : Zwingle, qui, à l'encontre de Luther, comprenait la nécessité des études antiques, s'était chargé de réorganiser la célèbre école fondée à Zurich par Charlemagne, et de faire venir des maîtres éprouvés. Le premier qu'il appela fut Cœporinus, qui fut nommé à la fois chanoine de la cathédrale et professeur de théologie, pour l'explication de l'Ancien Testament et des *Septante*, et professeur de grec. Ses cours eurent un grand succès; Zwingle lui-même les suivit. Il interprétait entre autres œuvres les *Travaux* et les *Jours* d'Hésiode, et se distinguait par l'absence de toute pédanterie. Nul doute qu'il n'eût rendu à la science les plus grands services, si sa santé n'eût été ébranlée par les veilles et les fatigues qu'il s'imposait par amour de l'étude. Au bout d'un an de séjour à Zurich, une mort prématurée l'enleva à ses élèves. Il avait déjà publié un commentaire de la *Description du monde* de Denys et de l'*Astronomie* d'Aratus (Bâle, 1523 et 1534); une *Grammaire grecque*, dont l'usage s'est longtemps maintenu, et qui a été souvent reproduite; une édition des *Travaux* et des *Jours* d'Hésiode (Zurich, 1528), avec un court commentaire; enfin on a imprimé après sa mort des *Epigrammes grecques* (Cologne, 1533; Zurich, 1539).

CEPPALONI, bourg du royaume d'Italie, province de la Principauté Ulérieure, à 11 kilom. N. d'Avellino et à 8 kilom. S. de Benevento, canton d'Altavilla; 2,600 hab.

CEPPEAU. V. **CÉPEAU**.

CEPS s. m. (sèps — du lat. *cippus*, tronc d'arbre). Bot. V. **CER**.

CÉPURE s. m. (sé-pure — du gr. *képoros*, jardinier). Entom. Genre d'insectes, de la famille des curculionides, dont l'espèce type habite le Sénégal.

CEQUI s. m. (se-ki-i). Métrol. Unité de poids usitée en Orient, et valant à Smyrne 797 gr. 586.

Ce qui plaît aux femmes, comédie en trois actes, en prose et en vers, de Ponsard, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 30 juillet 1860. Ce qui plaît aux femmes, dit Voltaire dans un conte charmant, c'est d'être maîtresses à la maison; ce qui plaît aux hommes, selon M. Ponsard, c'est la galanterie. Cet axiome, qui fait honneur à la galanterie de l'auteur de *Lucrèce*, est développé avec accompagnement de figures allégoriques dans trois tableaux, dont le premier se passe dans un salon, le deuxième sur un théâtre, le troisième dans une misérable mansarde. Une comtesse jeune, jolie et veuve, s'ennuie de son veuvage; elle voudrait se remarier et ne sait à qui, de tous ses soupçonnés, donner la préférence. Un de ses cousins, homme de cœur, l'aime en secret, mais il craint qu'elle ne soit au fond qu'une coquette, si bien qu'avant de se déclarer il entreprend de la soumettre à de certaines épreuves. D'après ses conseils, la comtesse accorde un jour entier à chacun de ses prétendants, réservant pour récompense le don de sa main à celui qui aura su la distraire en comprenant le mieux ses goûts intimes. L'un l'initie aux émotions du steeple-chase, un autre fait exécuter devant elle une fêerie charmante, qui remplit tout le deuxième acte, un troisième l'égare parmi les célébrités du demi-monde. Le cousin, qui s'est réservé la dernière journée, la conduit dans les lieux où le pauvre souffre. Jusque-là, elle ignorait les lutes douloureuses que certains êtres ont à soutenir contre la misère... Ce qui plaît aux femmes, c'est la bienfaisance! s'écrie-t-elle en laissant tomber sa main dans celle de l'heureux cousin.

Cette pièce dissimulait, sous une forme légère et presque frivole, une peinture énergique des séductions auxquelles la pauvreté est exposée; elle fut interdite par la censure après la quatrième représentation. Quelques vers, épaaves sauvées, grâce aux journaux, de ce naufrage dramatique, méritent d'être conservés. Ils sont dits au second acte par l'Amour du pouvoir, ou, si on le préfère, l'Ambition, à un jeune troubadour en quête du véritable amour : nous ne croyons pas que ces vers aient été pour quelque chose dans la disparition de l'ouvrage :

Tu viens de voir ma sœur, esprit qui rampe à terre, Bourgeoise ambition, qu'un peu d'or désaltère, Humble orgueil que repaît l'encens de quelques sots ! — Regarde-moi ! mon œil est superbe ; l'Europe Que j'embrasse est mon champ ; la pourpre m'enve-

loppe ;
Devant moi les lictes inclinent leurs faisceaux ;
Tantôt j'inspire aux chefs une œuvre grande et forte.
A leur voix ressuscite une nation morte ;
Tantôt je suis funeste et trouble la raison ;
Par moi tombent les fils des familles antiques ;
Par moi, les déserteurs des camps démocratiques
Dans les camps féodaux portent leur trahison.
Je puis l'ouvrir l'accès des conseils, je puis faire
Tourner ton astre autour de la royale sphère.
Va, monte à la tribune, escaler du pouvoir.
Tu sais comme on procède ; on sert les nobles causes,
Les peuples affranchis, les libertés écolées ;
On proclame le droit en face du devoir.
On défend la raison, l'examen, la lumière,
La mâle égalité, trempe de l'âme fière.
Qui pousse aux grands destins les peuples aguerries ;
On dit aux nations qu'elles sont souveraines ;
Et ne sont pas la chose ou des rois ou des reines.
— Puis, quand on a longtemps enflammé les esprits,

Quand à l'homme d'Etat le tribun a fait place,
Sur le feu qu'on souffrait on jette de la glace ;
On prône le respect, détruit par le niveau :
• Une aristocratie importée à l'équilibre ;
• Rien ne sera debout, si l'examen est libre ;
• Il faut un frein pieux aux écarts du cerveau.
Bref, on dit le rebours des choses qu'on a dites :
• Les révolutions ! catastrophes maudites ;
• L'Etat roule sans fin dans ce gouffre sans fond ;
• Le salut est le droit divin. — Chez les marquises
On médit galamment des réformes conquises.
— Et cependant, saisis d'un vertige profond,
Les jeunes gens sur qui ces exemples descendent
Devant ce changement énorme, se demandent
Ce que c'est que le vrai s'il est ou s'il n'est pas,
Si la conviction n'est pas la duperie,
Et s'il faut croire au bien, quand son aspect varie
Selon qu'on le regarde ou d'en haut ou d'en bas.

Dans cette trilogie un peu bizarre de forme, où se succédaient sans transition un acte de comédie très-froid, une allégorie gracieuse et une scène de drame émouvante, M. Ponsard a atteint à des qualités de grâce, d'élégance et de fraîcheur dans le style qui répondent en plus d'un endroit assez victorieusement au reproche de lourdeur si souvent adressé à ses vers. Habitué toutefois à la grandeur tragique, le poète se plie difficilement, on le sent bien, à la preste allure du vaudeville ; il a été naturel et vrai cependant, et le public l'a applaudi, dans une scène assez remarquable où une marchande à la toilette essaye la séduction des bijoux sur une ouvrière jeune, belle, honnête et sans ressources. *Ce qui plaît aux femmes* est d'ailleurs une pièce très-morale.

CERA s. f. (sé-ra — mot lat. qui signifie cire). Bot. Usité dans *cera de palma*, expression empruntée à la langue espagnole pour désigner une sorte de cire produite par un palmier du genre *ceroxylon* : *La CERA DE PALMA sert dans l'économie domestique*. (T. de Berneaud.) Syn. de **CÉROXYLINE**.

CÉRACATE ou **CÉRACHATE** s. f. (sé-rak-te — lat. *cerachates*; de *cera*, cire; *achates*, agate). Miner. Nom donné par les anciens à une variété d'agate qui était d'une couleur jaune de cire.

CERACCHI (Giuseppe), sculpteur, né en Corse en 1760, guillotiné en 1801. Il quitta son pays à l'âge de neuf ans, en compagnie de son père, qui ne voulait pas accepter la domination française. Il étudia la sculpture à Rome et s'y fit une certaine réputation. La présence en Italie des armées françaises commandées par Bonaparte l'entraîna à embrasser la cause de la France. Il exécuta un buste du général qui reçut beaucoup d'éloges, et revint à Rome après le départ de l'armée française. En 1798, il prit une part active au mouvement insurrectionnel que la présence de Championnet avait fait naître à Rome, et il dut quitter cette ville en même temps que les Français. Il vint à Paris en 1799, comptant sur Bonaparte pour arriver à la fortune et à la célébrité; il n'en fut rien; le premier consul oubliant son compatriote, malgré ses nombreuses pétitions, et Ceracchi, qui avait eu d'abord quelques commandes, telles que les bustes des généraux Brune, Berthier, Masséna et Bernadotte, se vit réduit à vivre d'expédients. Ce fut alors qu'il entra dans le complot formé par Demerville, Arena, Diana et Topino-Lebrun, pour assassiner le premier consul dans sa loge à l'Opéra, le 18 brumaire an IX. Les biographes de Ceracchi le représentent à tort comme un fougueux révolutionnaire, qui aurait voulu arrêter Bonaparte dans ses empêtements; il n'obéissait pas non plus, comme il le disait lui-même, à un sentiment de haine que, dès son enfance, sa famille lui aurait inspiré contre les Bonaparte; la ruine de ses espérances le poussa seule au crime. Arrêté le 18 brumaire an IX, dans le couloir qui conduisait à la loge du premier consul, condamné avec ses complices le 9 pluviôse an IX (1801), il fut exécuté en place de Grève.

CERACÉ, **ÉE** adj. (sé-ra-sé — du lat. *cera*, cire). Bot. Qui a l'aspect et la consistance de la cire, comme les efflorescences qui recouvrent les prunes, les feuilles de choux, etc.

CÉRACÉE s. f. (sé-ra-sé — du lat. *cera*, cire). Econ. rur. Nom donné en Suisse à une sorte de laitage : *La Fanchon me servit de la CÉRACÉE*. (J.-J. Rouss.)

CÉRAGÉNIE s. f. (sé-ra-jé-ni — du gr. *keras*, corne; *genios*, duvet). Entom. Genre d'insectes longicornes, division des cérambycins, comprenant une seule espèce américaine, qui porte sur le front deux cornes obtuses, et dont les antennes sont velues.

CÉRAÏNE s. f. (sé-ra-i-ne — du lat. *cera*, cire). Chim. Matière grasse extraite de la cire.

CÉRAISTE s. m. (sé-rè-ste — du gr. *kerastés*, cornu). Bot. Genre de plantes, de la famille des caryophyllées, tribu des alsinées, comprenant plus de soixante espèces disséminées dans les régions tempérées du globe : *On cultive presque tous les CÉRAISTES dans les jardins*. (C. Lemaire.) *Le CÉRAISTE des champs est très-commun dans les terres en friche, sur le bord des chemins*. (T. de Berneaud.) Syn. d'**ÉOLOSTÉE**.

— **Encycl.** Les plantes de ce genre se font généralement remarquer par l'élégance de leur port; leurs fleurs, d'un blanc pur, sont assez grandes dans quelques espèces pour faire de celles-ci des plantes ornementales.

On les cultive quelquefois dans les jardins d'agrément, où leur petite taille les rend surtout propres à servir de bordures. La plus connue est le *céraisle cotonneux* (*cerastium tomentosum*), vulgairement appelé *argentine*, *oreille-de-souris*, *tratinasse*, etc. Ces plantes sont très-rustiques, croissent dans tous les sols et se propagent facilement de graines ou d'éclats. Tous les bestiaux les broutent volontiers, et, sous ce rapport, elles rendent quelques services là où elles sont abondantes.

CÉRACHIS s. m. (sé-ra-kiss). Bot. Syn. de **SPILANTHE**, genre de composées.

CÉRADIA s. m. (sé-ra-di-a). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées.

CÉRÉPIDION s. m. (sé-rè-ji-di-on — du gr. *keras*, corne; *agidion*, chevreau). Entom. Genre de coléoptères tétramères, comprenant une seule espèce de la Nouvelle-Hollande.

CÉRAM, île de l'Océanie, dans la Malaisie, archipel des Moluques hollandaises, au N. des îles d'Amboine et de Banda et au S. de Gilolo, entre 2° 40' et 3° 30' de lat. S., et entre 125° 35' et 128° 31' de long. E. Longueur de l'Î. à l'O., 300 kilom. sur 50 de largeur; superficie, 1,430,000 hectares. Les côtes sont élevées et forment quelques bons ports. Climat sain, tremblements de terre fréquents. L'intérieur de l'île est traversé dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes dont les points culminants s'élèvent à 2,600 m. Le sol, généralement fertile, est en grande partie couvert de forêts vastes et riches en bois d'ébénisterie et de senteur, et surtout en palmiers-sagou, dont le produit est la principale nourriture des habitants. Parmi les autres végétaux utiles qui croissent à Céram, il faut citer la canne à sucre, le riz, le maïs, le muscadier, le giroflier et tous les fruits des tropiques. L'île, peuplée à l'intérieur d'habitants sauvages appelés *Harfours* et appartenant à la race polynésienne, forme sur les côtes plusieurs États qui reconnaissent la suzeraineté des Hollandais. Les indigènes parlent un dialecte malayo-polynésien, aussi bien que ceux de l'île de Saparua ou Honimoa. Selon Marsden, ce dialecte a beaucoup d'affinités avec le polynésien, mais il a en propre une syllabe finale *te* ou *ra*, qui est attachée aux mots originaux. Par exemple : *ulante*, tête; *tdonte*, nez; *matara*, œil; *apira*, eau; *ayira*, feu; *putira*, blanc, etc. Dans l'île de Saparua, la syllabe distinctive est *ni* ou *to*; ainsi le mot primitif *ulante*, la tête, deviendra *urani*, l'un et l'autre étant des modifications augmentatives de la racine *ulu* ou *uru*. Les noms de nombre, à l'exception de celui de l'unité, *tehura*, sont, avec de légères modifications, identiques à ceux du malais proprement dit.

CÉRAMANTHE s. f. (sé-ra-man-te — du gr. *kerantos*, vase; *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes dont on fait avec doute un syn. du genre **SCROFULAIRE**, de la famille des personnées.

CÉRAMBYCIN, **INE** adj. (sé-ran-bi-sain, i-ne). Entom. Qui ressemble à un cérambyx ou capricorne.

— s. m. pl. Famille de coléoptères syn. de **LONGICORNES**. Chez d'autres auteurs, tribu de la famille des longicornes : *Des quatre tribus dont se compose la famille des longicornes, celle des CÉRAMBYCINS est la plus remarquable*. (Duponchel.)

— **Encycl.** On a jadis donné le nom de *cérambycins* à une famille d'insectes coléoptères désignée aujourd'hui sous celui de longicornes. La dénomination de *cérambycins* ne s'applique plus qu'à une tribu de cette famille, ayant pour type le genre cérambyx ou capricorne, et présentant les caractères suivants : tête avancée ou penchée, mais non verticale; yeux échancrés et entourant la base des antennes; labre très-apparent et occupant toute la largeur du devant de la tête; mandibules ordinaires, semblables ou presque semblables dans les deux sexes; mâchoires à lobes saillants et très-distincts; palpes ayant leur dernier article tronqué au bout. Les *cérambycins* se divisent en deux sous-tribus, suivant qu'ils ont les ailes courtes ou longues. On range dans ce groupe un nombre de genres très-considérable et que plusieurs auteurs ont porté jusqu'au chiffre de quatre-vingt-dix; nous citerons les principaux : I. *Brevipennes* : nécydale, tomoptère, sténoptère, odontocère. II. *Longipennes* : rhinotrague, orécostome, pachytérie, colobe, callichrome, aromie, ionthodé, rosalie, litope, anopliste, chrysopraxe, éburie, cérambyx, corémie, cténodé, oxymère, trugocère, déile, callidie, gracilie, clytus, etc.

Les *cérambycins* sont généralement des insectes de grande taille, de formes élancées, élégantes, bien proportionnées, de couleurs variées, souvent très-vives et brillantes. Leurs antennes, ordinairement très-longues, vont en diminuant de grosseur vers le sommet; lorsque l'insecte les renverse sur son dos, la base se loge dans une échancrure que présentent ses yeux. Le prothorax est presque toujours rugueux, souvent tuberculeux ou épineux. Les femelles ont l'abdomen terminé par un oviculate en forme de tarière, qui leur sert à insinuer leurs œufs dans les fissures des végétaux où les larves doivent vivre et croître jusqu'à leur passage à l'état de nymphe. Ces larves ont le corps mu, blanchâtre, plus gros en avant, avec une tête

écailluse munie de fortes mandibules, et sont dépourvues de pattes ou en ont de très-petites. Elles rongent la moelle des plantes ou le bois des arbres dans lesquels elles vivent, et commettent ainsi des dégâts parfois considérables. A l'état d'insecte parfait, les *cérambycins* sont au contraire très-peu nuisibles; les uns sucent le nectar des fleurs, les autres le liquide sanieux qui s'écoule des plaies des arbres malades. Beaucoup mieux conformés pour le vol que pour la marche, ils ne prennent guère néanmoins leur essor que par les temps très-chauds; ils dirigent alors leurs antennes en avant, pour servir de contre-poids au corps, qui, sans cela, ne pourrait se maintenir dans une position horizontale. Les *cérambycins*, très-nombreux en espèces, se trouvent disséminés dans toutes les régions du globe. Sous nos climats, ils ont souvent des teintes noires ou sombres, bien que plusieurs aient des nuances assez brillantes; mais c'est dans les régions chaudes que se trouvent les espèces les plus remarquables par leur taille et par leurs couleurs.

CÉRAMBYZ s. m. (sé-ran-biks). Entom. Syn. de CAPRICORN.

CÉRAME s. m. (sé-ra-me — gr. *keramos*, même sens). Archéol. Vase de terre cuite.

CÉRAME, ville de l'ancienne Asie Mineure, sur la côte S.-E. de la Carie, sur le golfe Céramique, auquel elle donne son nom, à l'E. d'Halicarnasse. Elle porte aujourd'hui le nom de KERAMO.

CÉRAMI, bourg du royaume d'Italie, dans la Sicile, province et à 38 kilom. N.-O. de Catane, district et à 10 kilom. N.-E. de Nicosia; 3,700 hab. Dans les environs, schiste micacé, et mines d'argent, de cuivre, de sel et de soufre.

CÉRAMIACÉ, ÉE adj. (sé-ra-mi-à-sé—rad. *cérémie*). Bot. Qui ressemble, qui se rapporte aux céramies.

— s. f. pl. Tribu d'algues marines ayant pour type le genre *cérémie*, et érigée en famille par plusieurs auteurs : Les *CÉRAMIACÉES* sont comparativement rares dans l'hémisphère austral. (Dupin.)

— Encycl. Les *céramiacées* comprennent des algues à fronde ordinairement tubuleuse et articulée, rarement celluleuse ou continue, et à fructification double, savoir : des conceptacles nus ou munis d'un involucre, renfermant de nombreuses spores dans un périspore hyalin, souvent mucilagineux, se rompant irrégulièrement à la maturité; des sphéropores extérieures, sessiles ou pédicellées, se séparant en quatre spores tétraédres, enveloppées aussi d'un périspore. Les *céramiacées* renferment les genres suivants : *callichthamion*, *griffithsie*, *wrangellie*, *spyradie*, *bindère*, *cérémie*, *pilote*, *microcladie* et peut-être polysiphonie.

CÉRAMIAIRE adj. (sé-ra-mi-à-re — rad. *cérémie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux céramies.

— s. f. pl. Syn. de CÉRAMIÈRES : Les CÉRAMIÈRES se trouvent dans la mer. (F. Poy.)

CÉRAMIANTHÈME s. m. (sé-ra-mi-an-thè-me — de *cérémie*, et du gr. *anthèmon*, fleur). Bot. Genre d'algues marines formé aux dépens des gigartines, et qui n'a pas été adopté.

CÉRAMICIES s. f. pl. (sé-ra-mi-si — rad. *cérémique*). Antiq. gr. Fêtes qui se célébraient dans le Céramique, à Athènes.

CÉRAME s. f. (sé-ra-mi — du gr. *keramos*, vase de terre). Bot. Genre d'algues marines, de la section des floridées, comprenant une dizaine d'espèces : Les *CÉRAMES* sont des plantes très-petites et très-élégantes. (F. Poy.) On dit aussi CÉRAMION. Le Genre de fougères, formé aux dépens des aspidées, et qui paraît devoir être réuni aux didymochlènes. Il Syn. de BRAVANTIE.

— Encycl. Les *cérames* sont des algues filamenteuses et articulées, présentant à leur surface des tubercules cloisonnés, que l'on regarde comme les organes de la fructification. Elles abondent dans toutes les mers, et croissent sur les pierres, sur les rochers, sur les coquilles et même sur des plantes marines, où elles s'attachent par un empâtement de leur base élargie. Elles ont en général une structure délicate, des formes élégantes, que l'on reconnaît surtout par l'examen au microscope; des couleurs variées, souvent brillantes, vertes, d'un jaune corré, pourpres ou incarnat, qui en font de véritables gazons ou parterres sous-marins. Quelques auteurs attribuent à l'une de ces dernières la coloration caractéristique des eaux de la mer Rouge. Ce genre est très-nombreux en espèces; la plupart sont fragiles et ont pu être confondues avec de petits polyptères calcifères. Il en est une néanmoins qui habite la mer des Indes et dont le tissu est charnu; les habitants des côtes la recueillent avec soin, la font macérer, et en préparent des tablettes qui fournissent un aliment sain, délicat et recherché, qu'on a comparé pour la saveur à l'algue qui forme les nids de l'hirondelle sylvagane; on en fait des provisions de voyage. Par l'incinération, les *cérames* fournissent des sels de soude; mais, sous ce rapport, elles sont moins riches que la plupart des autres plantes marines. Sur les côtes où elles abondent, on les recueille pour les convertir en engrais.

CÉRAMIÉ, ÉE adj. (sé-ra-mi-é — rad. *cérémie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux céramies.

— s. f. pl. Tribu d'algues marines, de la famille des floridées, comprenant les genres *cérémie*, *callichthamion*, *griffithsie*, *wrangellie*, *spyradie*, *bindère*, *pilote* et *microcladie*.

CÉRAMION s. m. (sé-ra-mi-on). Bot. Syn. de CÉRAME.

CÉRAMIQUE adj. (sé-ra-mi-ke — du gr. *keramikos*; de *keramos*, terre à potier. *Keramos* se rattache à la racine sanscrite *krā*, *grā*, cuire, laquelle devient *grā* dans *grā*, cuisson, lait cuit; *grā*, cuit, suivant le Dictionnaire de Pétersbourg. Cette racine paraît sous diverses formes dans un bon nombre de termes européens qui désignent soit le foyer et le four, soit des ustensiles de cuisine, soit des objets préparés par la cuisson. C'est ainsi qu'à la racine *grā* ou *par* se rapportent les mots grecs *keramos*, terre à potier; *keron*, vase de terre. Comparez l'irlandais *crā*, *criadh*; le cymrique *pridd*, argile). Techn. Qui concerne l'art de fabriquer les ouvrages de poterie, ou ces ouvrages eux-mêmes : Art CÉRAMIQUE. Musée CÉRAMIQUE.

— s. f. Art de fabriquer des poteries, des faïences, des porcelaines : Les *Etrusques* avaient porté la CÉRAMIQUE à une grande perfection. Il y avait dans l'antiquité une classe d'artistes en réputation, dont le talent s'appliquait particulièrement à la décoration des ouvrages de CÉRAMIQUE. (Mérimee.) Aux différentes époques du moyen âge, la CÉRAMIQUE appliquée aux usages de la vie a été fort grossière. (Bachelet.)

— Encycl. Art de la céramique. Hist. L'abondance des matériaux nécessaires à la fabrication céramique, et la facilité de les extraire, de les façonner, de leur donner sans appareil d'art ou de science des formes, des ornements et des couleurs convenables à leur destination, ont fait du cérame le premier commencement des arts et des industries chez tous les peuples de la terre.

Platon affirme que la fabrication des poteries en terre, séchées au soleil ou cuites au four, a été partout une des premières inventions de l'industrie humaine.

Le mot *poterie* dérive du latin *potum*, pot, vase à boire; et *cérème*, le nom grec de poterie, vient de *keramos*, qui signifie corne, la première forme de vase dont les peuples primitifs se sont servis pour boire.

A l'origine, c'étaient des cornes de bœuf ou de bœuf au naturel; on fit après des cornes à boire gravées, sculptées; on ajouta à la corne des ornements de toute nature; on la coupa au milieu, en gardant la partie supérieure, à laquelle on adaptait un fond, une base, un support de bois, de pierre ou d'autre substance; puis on fit des cornes à boire de toutes formes et de diverses matières, en terre, en marbre, en albâtre, en ivoire, en argent, en or, et, tout en changeant de forme et de substance, on conserva toujours le même nom. Dans le monde grec, on continua à appeler *keramos* toutes sortes de vases à boire, alors même que ces vases n'avaient plus de la corne ni la substance ni la forme.

Nous trouvons une trace de l'usage des cornes à boire en Écosse, au temps du roi Arthur, dans les romans de la *Table ronde*, où Merlin, l'enchanteur, présente au roi une corne à boire possédant la merveilleuse vertu de faire connaître les femmes infidèles.

Les applications de la poterie moderne aux usages de la cuisine étaient inconnues aux Grecs et aux Romains. Dans les scènes de la vie domestique, peintes ou sculptées sur les monuments antiques, on trouve des vases et des plateaux destinés à plusieurs usages, à recevoir des offrandes, à contenir des fleurs, des fruits, des parfums, mais on n'a point encore trouvé de vases antiques destinés à chauffer les liquides et à cuire les aliments.

Le faible degré de cuisson des céramies antiques les rendait perméables et impropres à contenir et à garder des liquides subtils et des substances fortes. On pouvait s'en servir pour boire un liquide aussitôt versé; mais, au bout de dix heures, l'eau pure avait traversé le cérame et tombait goutte à goutte comme à travers un filtre. Les essences odorantes et les matières grasses imbibaient les pores de la pâte et suintaient au dehors. Lorsqu'on voulait ensuite les employer à un autre usage, il était presque impossible d'enlever les graisses et les odeurs qui avaient pénétré dans le corps du vase, ce qui fit dire à Horace :

Testa diu servat primum quem trazit odorem.

Les poteries romaines, plus compactes et plus cuites que les poteries grecques, égyptiennes et étrusques, furent employées avec plus d'avantage à un plus grand nombre d'usages; mais leur perméabilité, le défaut capital de toutes les poteries antiques, empêchait qu'on les utilisât pour les besoins de la vie domestique.

Les seuls vases de terre séchée au soleil ou cuite au four en usage chez les anciens sont les lampes à huile, les amphores, les coupes à liqueurs, les plateaux à fruits, les urnes pour conserver les cendres des trépassés. Encore ces produits étaient-ils, pour la plupart, destinés à servir d'objets de luxe dans les palais des riches ou d'ornements sacrés dans les tombeaux.

Les vases peints ou sculptés étaient encore

le prix qu'on adjugeait aux vainqueurs dans les courses de chars ou de chevaux et autres jeux publics dans les villes de Corinthe, d'Elée, d'Agrigente, de Pérouse, de Memphis; l'objet des souvenirs échangés entre hôtes illustres ou puissants; la marque des hautes distinctions des souverains.

Poètes et historiens nous ont redit les éloges des contemporains sur le vase de Nestor, le vase de Prusias, le vase de Séleucus, devenus si célèbres dans le monde antique.

Les tombeaux de tous les anciens peuples, épars sur toute la surface du globe, Scandinaves, Germains, Celtes, Slaves, Gaulois, Grecs, Osques, Étrusques, Perses, Indous, Chinois, Mexicains, Zucatains, Péruviens, renferment des vases de terre cuite mate ou versissée, couverts d'ornements, de signes hiéroglyphiques, d'images ou d'inscriptions ayant trait aux mœurs, à l'histoire, à la religion de ces contrées.

D'après les résultats des dernières découvertes, on peut distinguer l'histoire des arts céramiques en dix-huit époques distinctes, qui marquent autant de dates dans le progrès de cette importante industrie; ce sont les suivantes : I. Époque chinoise. II. Époque assyrienne. III. Époque égyptienne. IV. Époque osque. V. Époque étrusque. VI. Époque grecque. VII. Époque romaine. VIII. Époque italo-grecque. IX. Époque celtique. X. Époque américaine. XI. Époque gallo-romaine. XII. Époque arabe. XIII. Époque italienne. XIV. Époque allemande. XV. Époque française. XVI. Époque saxonne. XVII. Époque anglaise. XVIII. Époque moderne.

— I. (2600 av. J.-C.) *Époque chinoise*. Les premiers essais connus de l'art céramique ont été faits dans la Chine, qui semble avoir eu le privilège de prendre l'initiative de toutes les sciences et de tous les arts. Deux mille six cents ans avant l'ère vulgaire, il y avait dans cet empire un intendant des arts céramiques. Des vases et des caractères chinois ont été trouvés dans les ruines de Thèbes.

Caractères : porcelaine dure, couleur blanc verdâtre; formes allongées. Ornements : méandres, roseaux, fleurs, animaux fantastiques. Couleurs vives, peinture à plat.

— II. (2122.) *Époque assyrienne*. Briques et carreaux en terre cuite, avec émail glacé, trouvés dans les ruines de Babylone.

Caractères : pâte compacte, glaçure vitrée, couleurs variées.

— III. *Époque égyptienne*. Poteries égyptiennes trouvées dans les catacombes de Thèbes et dans les ruines d'Edfou, de Memphis, de Karnac.

Caractères : pâte tendre, mate grisâtre; ornements noirs en zigzag; figures roides.

— IV. (1500.) *Époque osque*. D'après les rites religieux des peuples osques, les morts devaient être ensevelis en terre vierge. Pour arriver jusqu'à cette qualité de terre, il fallait souvent creuser 7 ou 8 pieds dans les atterrissements d'alluvion; quelquefois même jusqu'à 10 ou 12. Au-dessous des tombeaux campaniens, avec des vases de caractère campanien, on a trouvé des chambres funéraires osques avec des vases de caractère osque. A quelle époque remontent ces tombeaux en terre vierge enfouis à une si grande profondeur au-dessous d'autres tombeaux creusés en terre d'alluvion? Il serait bien difficile de le préciser.

— V. (1301.) *Époque étrusque*. Les innombrables vases de Chiusi, de Cortone, de Pérouse, de Volterre, sont répandus dans tous les musées publics et privés, connus et appréciés de tout le monde.

Caractères : pâte tendre, mate, couleur noire ou rougeâtre, en partie tournée; formes et contours simples, variés, un peu roides; ornements en relief; figures et tableaux mythologiques.

— VI. (1290.) *Époque grecque*. Thalès est censé être l'inventeur du tour à potier. Samos devient célèbre dans l'industrie céramique et donne lieu au fameux proverbe populaire employé pour qualifier les entreprises et les spéculations inopportunes : *Porter des vases à Samos*.

Caractères : pâte tendre, rougeâtre, tournée; lustre rouge et noir; formes simples et gracieuses; contours purs. Ornements : palmettes, méandres, postes.

— VII. (715.) *Époque romaine*. Numa Pompilius institue le collège des potiers. Tuccianus est renommé par ses sculptures plastiques. Les urnes romaines de l'ère impériale ont été répandues dans toutes les contrées où s'est étendue la domination ou l'influence romaine.

Caractères : pâte tendre, fine, couleur rouge; lustre rouge et bistre; formes très-variées; ornements en relief, feuillages, pastillage, méandres, animaux de chasse.

— VIII. (500.) *Époque italo-grecque*. Les vases de l'Italie méridionale, de la Sicile, de la Corse, de la Sardaigne, et les vases dits *campaniens* tirés des tombeaux bâtis en terrain d'alluvion, appartiennent à ce genre et à cette époque.

Caractères : pâte tendre, fine, légère, tournée avec soin; texture lâche; couleur rougeâtre ou gris rougeâtre pâle; peu cuite; forme ronde dominante; ornements en relief.

— IX. (100.) *Époque celtique*. Cette époque comprend les poteries gauloises, bretonnes, kermaniques, scandinaves, trouvées dans les

tombeaux des différents pays de France, d'Allemagne, d'Angleterre, de Flandre, de Suède et de Danemark.

Caractères : pâte tendre, grossière, grise ou noire mate, en partie tournée; formes basses; ornements incrustés en relief, en traits linéaires ou en pointes enfoncées.

— X. (1 après J.-C.) *Époque américaine*. Dans plusieurs contrées de l'Amérique méridionale, surtout au Mexique, près de Mexico, à Guatemala, à Mitla et à Copan, dans les vastes solitudes du Yucatan, on a découvert un très-grand nombre de vases qui ne ressemblent en rien à ceux que nous connaissons dans le vieux continent. L'époque précise de ces ouvrages est inconnue, mais on est d'accord pour leur assigner une origine contemporaine de notre ère vulgaire.

Caractères : pâte dure, grisâtre, avec lustre silico-alcalin dur, peu cuite; formes simples; ornements symétriques profondément gravés ou peints en noir et en rouge avec des ocres; méandres, postes, zigzags.

— XI. (150.) *Époque gallo-romaine*. Poteries supérieures, sous les rapports de la qualité et de la forme, aux produits des anciennes fabriques gauloises. L'influence gréco-romaine s'y fait sentir.

Caractères : pâte tendre, fine, plus compacte et plus cuite, grisâtre, mate; lustre rouge bistre ou brun; formes renflées au milieu; ornements en relief.

— XII. (711.) *Époque arabe*. Les Arabes sont les premiers à appliquer le vernis vitré aux arts céramiques. Ils avaient appris ce procédé des Persans, qui le tenaient eux-mêmes, dit-on, des Chinois. Quatre siècles après (1100), à Pesaro en Italie, à Schlestadt en Alsace, on emploie la glaçure plombifère, qui se répand dans toute l'Europe et devient d'un usage général.

Les Arabes de Perse et d'Espagne apportent, en 1300, un nouveau perfectionnement à leurs fabrications céramiques, et inventent l'émail d'étain ou glaçure stannifère, dont il existe encore tant de beaux restes dans le palais de l'Alhambra.

Caractères : pâte tendre de faïence commune, grise ou jaune pâle; formes à lignes droites ou courbes simples; ornements en zones étroites ou rubans enlacés.

— XIII. (1415.) *Époque italienne*. Luca della Robbia invente un nouveau procédé pour appliquer aux terres cuites un vernis vitré, qui, sans altérer la finesse des formes artistiques, les protège contre l'action destructive de l'atmosphère. Orazio et Flaminio Fontana, de Pesaro, produisent, en 1511, les premiers essais de *terra invetriata* ou *majolica*, dont l'usage se répand rapidement dans toute l'Europe. Guid'Ubaldo dello Rovere, duc d'Urbino, favorise la manufacture des frères Fontana, avec toute sorte d'encouragements. Les plus habiles sculpteurs du temps fournissent les dessins de formes et de sujets; les peintres les plus célèbres exécutent les ornements. La *majolica* des frères Fontana, ainsi sculptée et décorée, devient un objet d'art de haut prix digne d'être offert aux grands personnages et aux souverains. Arrivée au plus haut degré de prospérité, la manufacture de Pesaro perd la protection du gouvernement. Pour lutter avec la concurrence, elle baisse ses prix et ne fait plus que des objets communs.

Caractères : pâte de faïence commune, gris blanc; formes très-variées. Ornements : arabesques colorées, allégories, mythologie, animaux et figures d'un beau style.

— XIV. (1550.) *Époque allemande*. Delft et Nuremberg, en Allemagne, commencent à fabriquer des poteries émaillées d'une grande valeur artistique. Les Schirshvogel, de Nuremberg, potiers et peintres de vitraux célèbres, jouissent en Allemagne de la même renommée qu'avaient acquise en Italie les frères Fontana, de Pesaro; ils remplissent de leurs produits tout le nord de l'Europe. Auguste Schirshvogel, de cette famille, un des plus habiles émailleurs de son temps, passe pour avoir été le maître de Bernard de Palissy.

Caractères : pâte tendre, mate ou vernissée; puis pâte dure, rouge ou brune, et faïence émaillée; formes lourdes et sans grâce; ornements en relief, par cachets ronds imprimés et en pointes de diamant.

— XV. (1547.) *Époque française*. Un artiste poitevin, dont le nom, la demeure, la manufacture et le sort ne sont pas encore bien connus, fabrique, sous le roi Henri II, une faïence émaillée, incrustée en relief, à couleurs fines, et dont les dessins sont pleins de grâce et de distinction.

De cette manufacture, il ne reste plus que trente-sept pièces très-estimées des amateurs, qui les payent au poids de l'or.

L'auteur, paraît-il, vécut dans la misère, ne put jamais donner un grand essor à son industrie et mourut en emportant dans la tombe le secret de son art.

Ayant vu une belle coupe émaillée de fabrique italienne, dont le procédé de composition était déjà perdu, Bernard de Palissy se propose d'en fabriquer une pareille. Après une longue suite d'expériences et d'essais, continués au milieu des plus dures privations avec une constance héroïque, il parvient à atteindre le but de ses efforts. Il exécute, par ses nouveaux procédés, des poteries d'une grande beauté. Il travaille uniquement le genre artis-

tiqne; des pièces destinées à orner les dres-soirs des grands seigneurs; mais se trouvant mal récompensés de ses travaux et de ses peines, il emporte avec lui son secret.

Des artistes italiens, originaires de Faenza, vinrent en France en 1555, et obtinrent du roi Henri II un privilège pour établir à Lyon une manufacture de poteries en usage dans leur pays: l'établissement eut un heureux commencement. La poterie de Faenza (*Faenza*) fit fureur et donna le nom à ce genre de produits. Un gentilhomme savonnais, nommé Contade, venu à Nevers à la suite d'un duc de Nivernais, fonda, en 1608, une nouvelle manufacture de poteries italiennes, qui jouit d'une longue prospérité et fut l'origine des faïences nivernaises, le chef d'école de toutes les manufactures françaises.

En 1695, on commence à fabriquer de la porcelaine à Saint-Cloud, près de Paris.

Caractères: faïence émaillée incrustée; haut-relief; pâte blanc jaune, versicolore; formes capricieuses; ornements variés ou généralement domine le bleu.

XVI. (1706.) *Epoque sazonne*. Depuis 1625, on essayait d'imiter, sans pouvoir y réussir, la porcelaine de la Chine. On ne connaissait ni la composition de sa pâte ni celle de sa glaçure, et on était forcé de marcher à tâtons.

Le chimiste allemand Jean-Frédéric Böttger, aidé des conseils du savant Walther de Tschirnhausen et appuyé par le duc Frédéric-Auguste Ier, électeur de Saxe, analysa le premier avec succès les matériaux des porcelaines chinoises et essaya d'en fabriquer de pareilles. En 1704, il obtint une espèce de terre cuite très-dure, opaque et d'un brun rougeâtre, qui fut appelée *porcelaine rouge*. Il reprit ses analyses, ses travaux, ses recherches et ses essais, et fut assez heureux pour produire trois ans après la première pièce de porcelaine transparente qui eût été fabriquée en Europe. Elle existe encore au musée japonais de Dresde. En 1769, le duc de Saxe créa la manufacture de Meissen, dans le château fort d'Albert. Le gouvernement saxon, qui avait fait tous les frais des analyses, des expériences et des essais, prit les précautions les plus minutieuses pour empêcher la publication de son grand secret *céramique*. Mais au bout de quelques années toutes les puissances allemandes connaissaient ce secret, et des manufactures semblables à celle de Meissen étaient établies à Vienne, à Nymphenbourg, à Frankenthal et dans d'autres villes germaniques. Néanmoins, quoique copiée et contrefaite dans sa partie matérielle, la manufacture de Meissen conserva pendant environ un siècle sa supériorité sur toutes les autres par le goût artistique de ses produits, hautement estimés de nos jours encore dans toute l'Europe.

Caractères: porcelaine dure, pâte blanche et grisâtre; fréquentes imitations du style chinois.

XVII. (1730.) *Epoque anglaise*. Tandis qu'on se passionnait sur le continent européen pour la belle porcelaine transparente et légère, Thomas Asburg introduisit, en 1725, le silex broyé dans les pâtes jusqu'alors formées uniquement d'argile plastique, et opéra ainsi en Angleterre un progrès *céramique* d'une extrême importance. En 1763, Josiah Wedgwood inventa une nouvelle pâte fine et dure à glaçure transparente. En 1800, Spode introduit dans cette fabrication le phosphate de chaux et l'acide borique, et porte au plus haut degré la perfectionnement des faïences fines anglaises, restées jusqu'à présent sans rivaux sur tous les marchés du monde.

Caractères: porcelaine tendre et grès demi-fin; pâte blanc jaunâtre; ornements tirés du vrai ou imités surtout des Grecs.

XVIII. (1830.) *Epoque moderne*. On introduit le kaolin dans la pâte des porcelaines et on donne plus de dureté aux vernis. Tous les éléments de bonne fabrication sont trouvés, discutés publiquement et mis en œuvre dans tous les pays où il existe des manufactures.

En France et en Angleterre, on s'occupe avec beaucoup de soin de l'élégance des formes, de la pureté et de l'éclat des couleurs.

La manufacture de Sèvres, fondée en 1774, et depuis ce temps maintenue aux frais de l'Etat, apporte de très-grands perfectionnements dans l'appât des pâtes et le mécanisme du moulage, dans les dessins de ses estampes, ainsi que dans l'impression. La correction des modèles et la finesse des décorations en font la première fabrique de porcelaine d'Europe.

M. Deck retrouve les couleurs de la faïence de Bernard de Palissy, et renouvelle le procédé de faïence incrustée et émaillée dite de Henri II.

Le caractère de la fabrication contemporaine est de n'avoir aucun caractère spécial. On essaye tout, on imite tout: le grec, l'étrusque, le moyen âge, la renaissance, l'Égypte, la Grèce, la Saxe, l'Italie.

Au lieu de garder secrets les perfectionnements obtenus, les gouvernements, mieux avisés, s'efforcent de les publier et de les mettre à la portée de tous.

Techn. La *céramique* comprend la préparation des pâtes, le façonnage des pièces, l'application des glaçures, la cuisson et la décoration des produits. Nous allons parler de ces quatre opérations.

1^o *Préparation des pâtes*. Les pâtes sont

toujours essentiellement composées de silicates terreux à base d'alumine ou à base d'alumine et de magnésie. La plasticité est la première qualité qu'elles doivent posséder; mais, quand cette qualité dépasse certaines limites, elles éprouvent, par la dessiccation et la cuisson, un retrait plus ou moins considérable qui déforme les pièces et y détermine des fissures. Pour prévenir cet inconvénient, on ajoute à la pâte des substances dites *antiplastiques*, *arides* ou *dégraissantes*, qui en diminuent l'excès de plasticité. Les pâtes *céramiques* contiennent donc deux sortes d'éléments: des matières plastiques et des matières antiplastiques, lesquelles varient suivant l'espèce de poterie que l'on veut fabriquer. Les matières plastiques les plus employées sont les argiles argileuses, calcaires et limoneuses, les kaolins et les talcs argileux; on fait aussi quelquefois usage des collyrites et des cymolites. Quant aux matières antiplastiques, elles sont beaucoup plus nombreuses; ce sont: le quartz, le sable, le silex, le feldspath, le ciment, la pegmatite, les escarbilles, la craie, le gypse, le sulfate de baryte, le phosphate de chaux, les frites vitreuses, et, dans certains cas, l'amiant et la sciure de bois.

Les matières qui précèdent ne sont presque jamais dans un état convenable pour que le potier puisse les mettre immédiatement en œuvre. Quelques-unes sont impures et demandent à être débarrassées des impuretés qu'elles contiennent. Les autres sont sous une forme trop grossière et veulent être soumises à un broyage plus ou moins soigné, selon la nature des objets qu'il s'agit de fabriquer. En général, on commence par réduire les matières en poudre grossière, soit avec la batte à main, soit à l'aide de meules verticales, puis on les purifie par un lavage par décantation. Les matières antiplastiques sont soumises aux mêmes opérations; mais, quand on opère sur le silex, le quartz et feldspath, on est obligé, avant de les livrer à la meule, de les rendre plus friables en les *étouffant*, c'est-à-dire en les faisant chauffer au rouge et en les jetant aussitôt dans des caisses pleines d'eau froide.

Les matières premières, étant réduites au degré convenable de pureté et de ténuité, sont mêlées ensemble pour constituer les pâtes. Ce mélange se fait à l'état liquide. Toutefois, il ne faut pas y ajouter trop d'eau, parce que les substances se sépareraient par ordre de densités. On opère, tantôt dans une grande cuve où les bouillies sont agitées avec des râbles; tantôt dans une tino ou cuve cylindrique, plus profonde que large, où les matières sont mêlées à l'aide de palettes attachées à des axes verticaux ou horizontaux; tantôt enfin, dans une auge à patouillet, et par les mêmes procédés que ceux dont on fait usage, dans les usines métallurgiques, pour le lavage des minerais de fer. Quelques fabrications grossières peuvent employer la pâte telle qu'elle sort des cuves; mais, pour si peu que les pièces à produire soient délicates, on est obligé de la faire *ressuer*, c'est-à-dire d'expulser une partie de l'eau qu'elle contient, afin de la rendre plus ferme. Le *ressuage* s'opère de plusieurs manières: 1^o par évaporation spontanée: on dépose les pâtes sous de grands hangars bien ventilés, en laissant à l'action de la chaleur solaire le soin de les débarrasser de leur excès d'eau; mais ce procédé n'est presque jamais suffisant, surtout dans les contrées du nord; 2^o par évaporation artificielle: les pâtes étant mises dans des réservoirs spéciaux, on les porte à l'ébullition; 3^o par absorption: on introduit les pâtes dans des caisses de plâtre à parois très-épaisses; le plâtre absorbe rapidement l'eau, et la pâte, amenée à l'état de fermeté nécessaire, s'en détache aisément; 4^o par filtration: on place les pâtes dans des cuves dont le fond est formé de matières assez poreuses pour laisser passer les particules liquides, mais non les molécules solides. Comme l'opération est très-lente, on l'active au moyen de la pression atmosphérique; 5^o par compression: les pâtes, enfermées dans des sacs de toile forte à tissu très-fin, sont soumises à une pression considérable à l'aide d'une machine quelconque. Après le *ressuage*, la pâte est pétrie afin de la rendre parfaitement homogène dans toutes ses parties. Ce *pétrissage* se fait, soit en comprimant la pâte avec des battes ordinaires (*battage à la main*), ou avec des machines (*battage mécanique*), soit simplement en la faisant piétiner par des manœuvres (*marchage*). Toutes les pâtes le subissent; mais celles des fabrications soignées sont, en outre, soumises à deux autres opérations: le *coupage* et le *pourrissage*. Le *coupage* consiste à diviser la pâte en fragments que l'on ressoude ensuite sur eux-mêmes en évitant de faire la réunion par les points de séparation; il a pour objet de bien mêler, en les déplaçant, les différentes parties dont se compose la masse. Quant au *pourrissage*, il se pratique en conservant les pâtes pendant longtemps, souvent même des années entières, dans un état constant d'humidité. Elles éprouvent alors une sorte de fermentation à la suite de laquelle, outre qu'elles deviennent plus homogènes et plus plastiques, elles prennent un retrait moindre et plus régulier que les pâtes neuves.

2^o *Façonnage des pièces*. Le façonnage des poteries, c'est-à-dire l'art de les fabriquer avec la pâte composée d'une manière convenable, se fait de quatre manières: à la main,

par *tournage*, par *moulage*, et on le termine par le *rachèvement*.

Façonnage à la main. C'est le procédé le plus simple, le plus ancien, le seul qu'aient pratiqué et que pratiquent encore les peuples dans l'enfance de l'art. Il consiste à malaxer la pâte avec les mains et les doigts et à lui donner plus ou moins grossièrement la forme qu'on désire, sans l'aide d'aucun instrument, sauf des espèces de petites spatules de bois pour travailler l'intérieur des vases dont l'ouverture est trop petite pour qu'on puisse y passer la main. En Espagne et en Portugal, on n'emploie pas d'autre méthode pour fabriquer les jarres énormes dans lesquelles on conserve l'huile et les grains. On forme ces jarres au moyen de colombins ou boudins de pâte que l'ouvrier place les uns sur les autres en les liant et en les égalisant avec la main et les doigts.

Tournage. On le préfère à tout autre procédé pour les pièces dont les dimensions ne sont pas très-grandes et dont les surfaces, tant intérieures qu'extérieures, sont des surfaces de révolution. Il exige l'emploi d'un tour particulier, appelé, à cause de sa destination spéciale, *tour à potier*. Dans sa forme la plus simple, cette machine se compose d'un axe vertical surmonté d'un plateau sur lequel on façonne la pièce, et muni à sa partie inférieure d'une roue massive qui sert de volant et que l'ouvrier met en mouvement avec le pied. (V. TOUR.) Pour façonner au tour une poterie quelconque, l'ouvrier prend une masse de pâte proportionnée à la pièce qu'il veut faire, la pose sur la tête ou *grielle* du tour, mouille ses mains avec de la barbotine, met le tour en mouvement, élève la pâte en *cône infirme*, la rabaisse en espèce de grosse lentille et perce cette lentille avec les deux pouces; il l'élève ensuite de nouveau en la pinçant entre le pouce et les autres doigts et l'amène peu à peu à prendre la forme voulue. Les petites pièces se façonnent simplement avec les doigts, soit d'une main, soit des deux mains. Pour les grandes pièces, on oppose les mains et les poignets. De plus, on se sert d'une éponge afin d'étendre la surface des doigts. Les pièces fermées, comme les vases, se font en deux ou plusieurs parties, que l'on réunit ensuite par un collage convenable. Enfin, on se sert de compas, de calibres et d'instruments spéciaux appelés *estèges* et *chandelières de jauge*, pour donner aux pièces les profils et les dimensions convenables.

Moulage. Il s'applique à toutes les pièces, depuis les plus grossières jusqu'aux plus délicates. Beaucoup même ne peuvent être obtenues que par ce moyen. Les modèles pour le moulage se font en plâtre gâché, serré et durci par l'huile siccatrice, en creux, en argile ou en métal (étain ou bronze). Sur ces modèles-types, on prend des contre-épreuves en plâtre, appelées *mères*, qui, surmoulées à leur tour, donnent les moules proprement dits, c'est-à-dire destinés à la fabrication. Le moulage se fait à la main, à la presse ou par coulage.

Moulage à la main. Suivant la nature des pièces, on prépare la pâte en *baïe*, en *croûte* ou en *houisse*.

Dans le *moulage à la baïe*, on fait à la main des balles de pâte bien homogènes que l'on imprime exactement dans les cavités de chacune des coquilles du moule, en se servant, pour les comprimer, d'un morceau d'éponge ou de toile fine. Quand la pièce doit être pleine, on laisse un excès de pâte, puis on applique les deux coquilles l'une contre l'autre en les serrant fortement, et la pâte en excès s'échappe par une rigole pratiquée à cet effet. Si, au contraire, la pièce doit rester creuse, on suit à peu près la même marche; mais, avant de remonter les coquilles, on en garnit les bords de barbotine, afin d'augmenter l'adhésion de la pâte aux joints et d'éviter les bavures trop fortes.

Le *moulage à la croûte* consiste à préparer, sur une toile ou sur une peau, une plaque ou croûte de pâte, d'épaisseur convenable, puis à l'appliquer sur la convexité du noyau en plâtre de la pièce à fabriquer. On recouvre ensuite cette plaque avec le moule creux, lequel donne l'extérieur du vase, tandis que le noyau en produit l'intérieur. Ce moule creux n'est laissé que quelques instants en place. Quand on l'enlève, il entraîne la croûte avec lui, et l'on achève, par la pression avec une éponge et des tampons, de faire pénétrer la croûte dans les parties creuses qu'il présente.

Dans le *moulage à la houisse*, on commence la pièce sur le tour, puis, quand elle a atteint à peu près la forme extérieure qu'elle doit avoir, on la place, encore molle, dans un moule creux en plâtre, contre les parois duquel on l'applique avec une éponge.

Le *moulage par coulage* est employé pour le façonnage des pièces creuses de peu d'épaisseur, telles que les tubes, certaines tasses très-minces, etc. Il est surtout usité dans les fabriques de porcelaine. Voici, à titre d'exemple, comment on procède pour obtenir un tube: on fait usage d'un moule à deux coquilles et dont on place dans une position verticale et dont on bouche l'extrémité inférieure avec un tampon de peau. Ces préliminaires terminés, on remplit le moule de barbotine; cette barbotine s'adapte d'abord un peu, mais on la remet de niveau par une addition de matière, et l'on continue ainsi jusqu'à ce qu'il ne s'y produise plus d'affaissement sensible. On

enlève alors le tampon, une grande partie de la barbotine s'écoule, mais il en reste toujours une quantité plus ou moins grande qui adhère aux parois du moule, où elle forme une couche continue. Quand cette couche s'est un peu raffermie, on remplit de nouveau le moule, et l'on répète les opérations qui précèdent jusqu'à ce que le tube ait acquis l'épaisseur qu'on désire.

Le *moulage à la presse* consiste, comme son nom l'indique, à comprimer la pâte dans les moules au moyen de machines. Il est presque inapplicable aux poteries tant soit peu délicates, pour peu qu'elles aient une dimension de plus d'un décimètre de côté. On n'y a même habituellement recours que pour quelques fabrications grossières, telles que les briques et les tuyaux de drainage.

Rachèvement. De quelque manière qu'elles aient été façonnées, les pièces sont, en général, simplement ébauchées. Il faut donc les terminer, et c'est l'ensemble des opérations exécutées à cet effet que l'on désigne sous le nom de *rachèvement*. Ces opérations sont les suivantes: 1^o le *tournassage*: au moyen du tour ordinaire ou d'un tour spécial et d'outils tranchants, appelés *tournassins*, on enlève aux pièces l'excès d'épaisseur que, pour différentes raisons, l'ouvrier a cru devoir y laisser; 2^o le *répavage* ou *grattage*: on enlève, en les grattant avec un instrument nommé *gratine*, les coutures et les autres saillies provenant du moulage; 3^o le *remplissage*: on bouche les trous que le tournassage et le répavage ont mis à découvert; 4^o le *sculptage*: on creuse les ornements en relief qui n'ont reçu dans le moulage qu'une forme grossière; 5^o l'*évidage*: on fait les ouvertures ou jours que le moulage n'a pu produire; 6^o l'*estampage* et le *moletage*: on applique des ornements en creux ou sur champ creux avec des cachets ou des molettes; 7^o la *garnissage*: on fixe sur les pièces les garnitures, c'est-à-dire les anses, les becs, etc., en les collant avec de la barbotine.

3^o *Glaçures*. On appelle ainsi les enduits que l'on applique à la surface des produits *céramiques*, et qui, en se liquant à une certaine température, recouvrent ces derniers d'une couche vitreuse qui les rend imperméables aux liquides et leur donne, en outre, un éclat et quelquefois des couleurs agréables à l'œil. Les matières premières de ces enduits sont: le quartz, le gypse, le sel marin, l'acide borique, la potasse, la soude, le carbonate de chaux, le feldspath, le borax, le spath-fluor, les ocres et les oxydes de plomb, d'étain, de fer et de manganèse.

Les glaçures sont de véritables verres, parmi lesquels certains sont formés de toutes pièces avant d'être appliqués sur les poteries, tandis que les autres se composent au moment même de la cuisson par la combinaison de leurs éléments avec la silice de la pâte. On en distingue trois sortes: les *vernis*, glaçures transparentes et plombifères auxquelles on ajoute quelquefois de l'acide boracique (poteries communes, faïences fines); les *émaux*, glaçures opaques et ordinairement stannifères (faïences proprement dites); et les *couvertes*, glaçures terreuses et plus ou moins transparentes (porcelaines dures). Quelle que soit la composition de ces enduits, on leur donne le nom de *lustres*, quand ils forment, sur les poteries, une couche excessivement mince.

On applique les glaçures sur les produits *céramiques* de quatre manières différentes: 1^o par *saupoudrage* ou aspersion, c'est-à-dire en saupoudrant la pièce à glacer du corps qui doit se fondre à sa surface. Ce procédé n'est applicable qu'aux poteries les plus grossières, qu'il faut livrer à des prix tellement minimes qu'on ne peut les soumettre qu'à des manipulations très-simples et très-économiques. Dans ces poteries, la pâte et la glaçure cuisent à la même température et par une seule cuisson. La matière dont on les saupoudre est, tantôt la litharge ou le minium, tantôt l'aliquifoux. Ces composés fournissent de l'oxyde de plomb, qui, en se combinant avec la silice et l'alumine de la pâte, forme le vernis; 2^o par *immersion*: la substance vitrifiable ayant été très-finement broyée et délayée dans l'eau, on plonge rapidement les pièces dans le liquide: l'eau est alors absorbée par la pâte, et, en pénétrant dans l'intérieur de celle-ci, elle dépose à la surface les particules solides en suspension. Ce procédé ne peut s'employer que pour les pâtes assez poreuses pour absorber l'eau avec avidité, et, en même temps, assez solides pour ne pas s'y délayer. On leur donne ces deux qualités en leur faisant éprouver un commencement de cuisson qu'on appelle *dégourd*. C'est ainsi qu'on agit pour la porcelaine dure et la faïence fine; 3^o par *arrosage*: les substances vitrifiables étant préparées comme pour l'immersion, mais en bouillie plus épaisse, on verse cette bouillie sur les pièces avec une cuiller, en imprimant à celle-ci un balancement particulier qui permet à la glaçure de s'étendre uniformément. C'est le procédé que l'on met en usage quand la glaçure ne cuit qu'au-dessus de la température nécessaire à la cuisson des pâtes. Avant donc de glacer les poteries, on commence par les faire cuire *entièrement*. Les cailloutages anglais et les porcelaines tendres sont traités de cette manière; 4^o par *volatilisation*: on remplit les fours ou les cazettes d'une vapeur saline ou métallique, qui, s'étendant sur les

pièces portées à l'incandescence, en vitrifie la surface. Quand on opère sur toute une fournée, on jette dans le four, après en avoir bouché toutes les ouvertures, une quantité convenable de sel marin. Ce sel se volatilise aussitôt et cède aux pièces son alcali, qui, en se combinant avec la silice de la pâte, forme à leur surface un enduit vitreux très-mince, très-brillant et très-solide. On suit ordinairement cette méthode pour glacer les grès. Lorsqu'on agit seulement sur les poteries contenues dans une ou plusieurs cazettes, on enduit, soit au pinceau, soit par immersion, l'intérieur de ces étuis de la substance volatile, laquelle est généralement un carbonate alcalin ou des oxydes de plomb. Cette méthode est surtout usitée en Angleterre.

40 Cuisson. Le principal objet de la cuisson est de donner aux poteries une solidité assez grande pour qu'on puisse les manier sans les briser. On dit que la cuisson est *simple* ou *unique*, quand la pâte et la glaçure, cuisant à la même température, par conséquent en même temps, les pièces n'ont besoin de passer au feu qu'une seule fois. Au contraire, la cuisson est *double* lorsque, la glaçure cuisant à une température inférieure à celle de la pâte, on est obligé de cuire successivement, la pâte d'abord, ce qui donne le *biscuit*, et la glaçure ensuite, ce qui nécessite deux cuissons distinctes. Il est superflu de faire remarquer que la cuisson des poteries simples, c'est-à-dire sans glaçure, ne peut jamais être qu'unique.

A l'exception des briques, qui se cuisent généralement en tas, la cuisson des poteries se fait dans des fours spéciaux dont la forme et les dispositions varient beaucoup suivant les pays et les fabrications, mais qui présentent toujours, outre la cheminée pour produire le tirage, une capacité appelée *laboratoire*, pour recevoir les pièces à cuire, et un foyer pour contenir le combustible. Aujourd'hui, pour les faïences, les grès et surtout les porcelaines, on emploie presque exclusivement des fours cylindriques verticaux, dits *fours à alandiers*, parce qu'ils sont entourés à leur base et extérieurement de plusieurs foyers à combustion renversée nommés *alandiers*. Ces fours ont ordinairement deux ou trois laboratoires, et chaque laboratoire a une destination particulière.

La manière d'enfourner les poteries varie suivant la nature des pièces à cuire. De là trois systèmes d'enfournement appelés *enfournement en charge*, *enfournement en échappades* ou *en chapelles*, et *enfournement en cazettes* ou *en étuis*. L'enfournement en charge, le plus ancien et le plus simple de tous, consiste à mettre les pièces pêle-mêle et les unes sur les autres; c'est ainsi que l'on enfourne les briques, les tuiles, les poteries communes et même les grès communs; mais ce système est inapplicable aux poteries à pâte ramollissable, parce que les pièces des couches supérieures écraseraient celles des couches inférieures. Il ne convient pas davantage aux poteries de luxe qui, devant à leur blancheur une grande partie de leur prix, ne manqueraient pas d'être plus ou moins souillées, soit par les cendres, soit par les produits gazeux de la combustion. C'est pour la cuisson des premières qu'on a imaginé l'enfournement en échappades, et pour la cuisson des secondes qu'on a inventé l'enfournement en cazettes. Dans l'enfournement en échappades, on place les pièces sur des planchers faits avec des dalles de terre cuite, appelées *tuiles*, que soutiennent des piliers de même matière : on l'emploie habituellement pour les faïences communes. Dans l'enfournement en cazettes, on enferme les pièces dans des boîtes ou étuis de terre cuite, dont la forme et les dimensions varient nécessairement selon les objets qui doivent y être déposés (V. ENCASTAGE), et que l'on range ensuite en piles ou *files* verticales dans le laboratoire du four; c'est le seul mode usité pour les porcelaines, les faïences fines, et, en général, pour toutes les poteries délicates.

L'action du feu, dans la cuisson, produit des effets multiples : elle chasse l'eau des pâtes *céramiques*; elle modifie leur volume, leur densité, leur texture; enfin, elle les durcit et combine leurs parties au point de les amener à une espèce de vitrification. On reconnaît qu'elle est parvenue au point convenable, soit à la couleur du four, soit à l'aspect que présentent les glaçures aux différentes températures, soit, enfin, au moyen de *monstres* ou petites pièces de poterie, de la même pâte que la fournée, et qu'on a placées, avant la mise au feu, dans des parties du laboratoire d'où l'on peut aisément les retirer.

50 Décoration. Les poteries, même les plus grossières, sont souvent ornées, et le goût pour l'ornementation se retrouve plus ou moins développé chez tous les peuples. Tantôt l'ornementation existe simplement dans la forme, et son exécution fait partie du façonnage; tantôt elle consiste dans des couleurs résistant au feu et ayant des nuances différentes de celle de la pâte. Ces couleurs sont, suivant les cas, ou des oxydes métalliques purs, ou des terres colorées naturellement par des oxydes, ou des lustres métalliques, ou enfin des métaux à l'état métallique complet. Rarement on les introduit dans la pâte même, qui se trouve ainsi teinte dans la masse. Quelquefois on les place, soit dans la glaçure, soit sur la pâte et sous la glaçure. Le plus souvent, on les pose sur la glaçure, comme cela a lieu pour

la porcelaine. Le posage des couleurs à la surface des poteries se fait de cinq manières : *au pinceau*, *au putois*, *au mordant*, *par réserve*, *par impression*. 1° *Posage au pinceau.* Les couleurs étant réduites par le broyage à la plus grande finesse possible, on y ajoute une certaine quantité d'essence grasse pour les rendre visqueuses, après quoi on les applique sur les poteries avec des pinceaux à poils très-longs et très-déliés, comme si l'on peignait sur toile; 2° *posage au putois.* Ce procédé est spécialement employé pour faire des fonds unis, c'est-à-dire pour donner une teinte uniforme à une pièce tout entière ou à une partie considérable de cette pièce. Chaque couleur étant préparée comme il vient d'être dit, on l'étend sur la pièce avec un pinceau d'un genre particulier, nommé *putois*, qui a la forme d'une brosse, opération qui fait disparaître les reprises du premier posage et égalise l'épaisseur de la couche colorante; 3° *posage au mordant.* Il sert pour certaines couleurs qui ne produisent leur effet que sous une assez grande épaisseur, ou qui, à cause de leur nature vitreuse, ne peuvent être convenablement étendues par le putois. On commence par enduire la surface à décorer d'une couche mince de *mordant*, c'est-à-dire d'une huile grasse rendue visqueuse par la chaleur ou par une exposition à l'air. Cela fait, on met la couleur, finement broyée, dans un tamis de soie, et on la saupoudre sur la pièce : elle s'attache seulement sur les parties mordancées, et il suffit d'un léger brossage pour en débarrasser le reste; 4° *posage par réserve.* On y a recours pour peindre sur un fond des ornements d'une autre couleur, la nature des couleurs vitrifiables ne permettant guère d'obtenir ce résultat par superposition. On peint sur la pièce blanche, avec une matière gommeuse, les ornements qu'on a choisis, et on laisse sécher. Quand cette peinture est devenue parfaitement ferme, on pose le fond en se servant d'une couleur délayée dans une huile essentielle, et sans avoir égard aux parties recouvertes par l'ornement. On laisse de nouveau sécher. Enfin, lorsque le fond a pris de son côté la fermeté nécessaire, on plonge la pièce dans l'eau; ce liquide enlève la couleur à la gomme et les portions de fond qui les recouvrent, et laisse intactes les surfaces simplement garnies de la couleur huileuse. De cette manière, la place des ornements se trouve mise à nu et l'on peut exécuter ces derniers avec les couleurs vitrifiables; 5° *posage par impression.* Il sert à transporter sur les faïences et les porcelaines des estampes, des cartes géographiques, des textes imprimés et, en général, tous les produits de la typographie, de la lithographie et de la taille-douce. Ce transport a lieu, soit au moyen de la gélatine, soit au moyen du papier. Le procédé à la gélatine s'emploie guère que pour les poteries déjà revêtues de leur glaçure. De plus, il n'est applicable qu'aux dessins gravés sur métal. La planche gravée étant encrée avec un mélange d'huile siccatrice et d'essence de térébenthine, on pose dessus une plaque très-mince de gélatine, et, à l'aide d'une légère pression exercée avec la main, on imprime le dessin sur cette plaque. Transportant alors la plaque sur la pièce, du côté où se trouve l'impression, on appuie fortement sur toute son étendue, et l'on voit le dessin à l'huile la quitter et se fixer très-nettement sur la poterie. Il ne reste plus qu'à promener sur cette dernière un tampon de coton chargé de la couleur vitrifiable qu'on a choisie et qu'on a préalablement réduite en poudre impalpable. Cette couleur s'attache seulement sur les traits à l'huile, et l'on enlève avec un pinceau très-doux celle qui est tombée sur d'autres parties. Le procédé au papier s'applique aux poteries en biscuit aussi bien qu'aux poteries déjà glacées; en outre, il sert pour les dessins et les textes imprimés d'une manière quelconque. Ces dessins et ces textes s'exécutent comme à l'ordinaire, mais sur un papier spécial et avec une encre contenant la couleur vitrifiable. Quand on veut faire usage d'une feuille ainsi imprimée, on la fait d'abord tremper quelques instants dans l'eau, puis on la transporte sur la pièce, et l'on en opère le décalquage en appuyant dessus avec un tampon ou un petit rouleau de feutre. Si la pièce est glacée, on est obligé de l'enduire préalablement d'un mordant appelé *miztion* dans les ateliers, et qui n'est, en général, autre chose que l'essence de térébenthine additionnée d'un peu de copal ou de térébenthine de Venise. Cette précaution n'est pas nécessaire quand on opère sur biscuit. De quelque manière que les couleurs soient appliquées, on comprend qu'il faut ensuite les soumettre à l'action du feu pour les vitrifier et les fixer sur les poteries.

CÉRAMIQUE (Lb). Le *Céramique* était le plus beau quartier d'Athènes; il tirait son nom, suivant les uns, de Céramus, fils de Bacchus et d'Ariane; suivant les autres, des nombreuses fabriques de tuiles et de vases de terre qu'on y trouvait. C'était un vaste espace divisé en deux parties, dont l'une était enclavée dans la cité, tandis que l'autre en formait un des faubourgs. Le *Céramique* intérieur renfermait, entre autres choses, le Vieux Marché (*Archata Agora*) et la place sur laquelle se tenaient les assemblées du peuple. Le *Céramique* extérieur occupait une colline, située au N.-N.-O.; les jardins de l'Académie en faisaient partie. On y allait par un chemin étroit qui partait de la porte Dipyle, et

qui était bordé de tombeaux et de monuments élevés par l'Etat aux guerriers morts sur le champ de bataille, ainsi qu'aux grands hommes auxquels leurs services avaient mérité un honneur si exceptionnel. Les principaux de ces monuments étaient ceux de Périclès, de Thrasibule, de Chabrias, de Phormion, de Clithène, de Conon, de Timothée, de Zénon, d'Harmodius et d'Aristogiton, de l'orateur Lycourgue, du peintre Nicias et de Chrysippe de Soles.

CÉRAMIQUE (golfe), ou *Ceramicus Sinus*, golfe de l'ancienne Asie Mineure, sur la côte S.-E. de la Carie, entre les deux presqu'îles où s'élevaient au N. Halicarnasse, et au S. Cnide. Il porte actuellement le nom de golfe de Cos.

CÉRAMISTE s. (sé-ra-mi-ste — rad. *cérame*). Celui, celle qui travaille en céramique : *Bernard Palissy, l'habile et ingénieux céramiste du moyen âge, a réalisé des progrès considérables dans son art.* (E. Clément.) Il Peu usité.

CÉRAMITE s. f. (sé-ra-mi-te — du lat. *ceramita*; du gr. *keramos*, vase de terre). Minér. Nom donné par les anciens à une pierre précieuse, par allusion à sa couleur, qui ressemblait à celle de la brique.

CERAMUM, nom d'une place de l'ancienne Rome, sur laquelle se trouvaient les maisons de Cicéron et de Milon.

CERAMUS s. m. (sé-ra-mi-usa — du gr. *keramos*, vase de terre). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, qui comprend quatre espèces, deux africaines, deux européennes.

CÉRAMOGRAPHIE s. f. (sé-ra-mo-gra-fi — du gr. *keramos*, vase de terre; *graphô*, je décris). Didact. Traité sur l'histoire de la céramique.

CÉRAMOGRAPHIQUE adj. (sé-ra-mo-gra-fi — rad. *céramographie*). Qui a rapport à la céramographie : *Etudes céramographiques*. — Archéol. *Vases céramographiques*, Vases de terre cuite ornés de peintures.

CÉRAN LEMONNIER. V. LEMONNIER.

CÉRAMOPSE s. m. (sé-ra-mo-pse — du gr. *keramos*, tuile; *opsis*, aspect). Bot. Genre de plantes, de la famille des algues.

CÉRANDRIE s. f. (sé-ran-dri — du gr. *keras*, corne; *andria*, force). Entom. Genre de coléoptères hétéromères, de la famille des taxicornes, comprenant cinq espèces, dont trois européennes.

CÉRANITE s. m. (sé-ra-ni-te). Pharm. anc. Espèce de pastille dont il est parlé dans Galien.

CERANO (Jean-Baptiste CRESPI, dit LE), peintre italien. V. CRESPI.

CERANO, petite ville du royaume d'Italie, province et à 12 kilom. S.-E. de Novare, sur la Mora; 3,600 hab. Filature de soie.

CÉRANS - FOULETOURTE, bourg de France (Sarthe), cant. de Pontvallain, arrond. et à 22 kilom. N.-E. de La Flèche; pop. aggl. 1,422 hab.; — pop. tot. 2,383 hab. Récolte importante de céréales, chanvre, lin, vins et fruits; élève de bétail, porcs et volailles; poteries, tuileries, fours à chaux. Aux environs, anciens amas de scories de fer provenant des forges établies par les Romains. Dolmen sur la lande de Bruon.

CÉRANTHE s. m. (sé-ran-te — du gr. *keras*, corne; *anthos*, fleur). Bot. Syn. de LINCIÈRE.

CÉRANTHÈRE s. f. (sé-ran-tè-re — du gr. *keras*, corne; et *d'anthère*). Bot. Syn. d'AL-SOÛDÉ, de DICERANDRE et de MORELLE.

CÉRANTHIE s. f. (sé-ran-ti — du gr. *keras*, corne; *anthos*, fleur). Entom. Genre de diptères, de la famille des calyptrées, comprenant deux espèces des environs de Saint-Sauveur.

CÉRAPE s. m. (sé-ra-pe — du gr. *keras*, corne; *pous*, pied). Crust. Genre d'isopodes, de la famille des crevettes, comprenant deux espèces.

— **Encycl.** Ce genre de crustacés est ainsi caractérisé : grosses antennes, que termine un grand article styliforme; premier anneau thoracique distinct de la tête; pattes des deux premières paires terminées par une main; les suivantes grêles. Ce genre comprend deux espèces, dont la plus remarquable est le *cérape tubulaire*. C'est un très-petit crustacé, qui vit sur les varechs, dans un tube membraneux assez analogue à la gaine des friganes, et qu'il traîne partout avec lui, en s'aidant pour marcher, non de ses pattes, mais seulement de ses antennes. Il est commun sur les côtes des Etats-Unis d'Amérique.

CÉRAPHRON s. m. (sé-ra-fron). Entom. Genre d'insectes proctotrupiens, comprenant un assez grand nombre de petites espèces européennes.

CÉRAPHRONTIDE adj. (sé-ra-fron-ti-de — de *céraphron*, et du gr. *eidōs*, aspect). Entom. Qui ressemble à un céraphron. Il On dit aussi CÉRAPHRONITTE.

— s. m. pl. Groupe de proctotrupiens ayant pour type le genre céraphron.

CÉRAPODINE s. f. (sé-ra-po-di-ne — dimin. de *cérape*). Crust. Genre de crustacés amphipodes, de la famille des crevettes, comprenant une seule espèce très-petite.

— **Encycl.** Les *cérapodines*, rangées autrefois parmi les cérapes, s'en distinguent par les

caractères suivants : antennes terminées par un filet à plusieurs articles; tête confondue avec le premier anneau thoracique; quatrième, cinquième et sixième anneaux paraissant dépourvus de pattes. Ces crustacés sont très-petits, et vivent dans un tube cylindrique, papyracé, ouvert aux deux bouts, qu'ils traitent partout avec eux, en se servant de leurs mains pour progresser, en quoi ils diffèrent encore des cérapes. Ce genre ne comprend qu'une espèce, qui habite l'Océan Atlantique.

CÉRAPTÈRE s. m. (sé-ra-ptè-re — du gr. *keras*, corne; *ptera*, aile). Entom. Genre d'insectes coléoptères xylophages, comprenant une seule espèce de la Nouvelle-Hollande.

CÉRAPTÉRYX s. m. (sé-ra-pté-riks — du gr. *keras*, corne; *ptera*, aile). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes.

CÉRAPTOCÈRE s. m. (sé-ra-ptō-sère — de *cérapte*, et du gr. *keras*, corne). Genre d'insectes coléoptères, de la famille des chalcidites, comprenant une seule espèce qui est propre à l'Angleterre.

CÉRARIUM s. m. (sé-ra-ri-omm — du lat. *cera*, cire). Antiq. rom. Impôt que les préteurs des provinces levaient pour fournir de cire leur maison.

CERASERON s. m. (sé-ra-ze-ron). Entom. Ancien nom du grillon et de la cigale.

CÉRASINE s. f. (sé-ra-zi-ne — du lat. *cerasus*, cerisier). Chim. Gomme du cerisier et de quelques autres arbres fruitiers indigènes : *Comme la bassorine, la CÉRASINE éprouve par l'eau bouillante une transformation isomérique, et se convertit en arabine.* (Focillon.)

— Econ. domest. Boisson que l'on faisait autrefois avec des cerises.

— Minér. Chlorocarbonate naturel de plomb formé, sur 100 parties, de 49 de carbonate de plomb et de 51 de chlorure de plomb.

— **Encycl.** La densité de la *cérasine* est égale à 6,2. On représente sa dureté par le nombre 3. C'est une substance d'un blanc jaunâtre ou verdâtre (translucide ou transparente), à éclat vitreux ou adamantin, rayant le verre, mais rayée par la chaux carbonatée, fusible au chalumeau en un globe opaque, qui, par le refroidissement, devient blanc et cristallin, facilement réductible sur le charbon en un grain de plomb. Elle est très-rare et on ne l'a encore trouvée qu'à l'état de cristaux. Ceux-ci, qui atteignent parfois de 0 m. 08 à 0 m. 11 de longueur, appartiennent au système du prisme droit à base carrée. Les localités où l'on a trouvé la *cérasine* sont : Cromford-Lewel, près de Matlock, dans le Derbyshire, où elle accompagne le carbonate et le sulfate de plomb; le Cornouailles, Tamowitz en Silésie, Badenweiler, dans le duché de Bade, et enfin Southampton, dans le Massachusetts.

CÉRASIOTE s. f. (sé-ra-zi-o-te — du lat. *cerasus*, cerisier). Pharm. Remède contenant du jus de cerises.

CERASITE s. f. (sé-ra-zi-te — du lat. *cerasus*, cerisier). Minér. Fossile ressemblant à une cerise pétrifiée.

CERASOLA (Dominique), poète italien. V. CERESOLA.

CÉRASONTE, le *Cerasus* des Latins, aujourd'hui *Kérésoun*, ville grecque de l'ancienne Asie Mineure, dans le Pont, sur le bord du Pont-Euxin. Xénophon et les Dix mille y séjournerent au retour de leur expédition. C'est de cette ville que Lucullus apporta à Rome les premiers plants de cerisiers, qui de là se sont répandus dans toute l'Europe occidentale.

CÉRASPHORE adj. (sé-ra-sfo-re — du lat. *keras*, corne; *phorô*, je porte). Entom. Qui porte une corne. Il La forme régulière serait CÉRATOPHORE.

— s. m. Entom. Genre d'insectes longicornes, de la tribu des cérambycins, comprenant deux espèces propres aux Etats-Unis.

— Mamm. Apophyse de l'os frontal qui, chez certains mammifères, porte une corne unique.

CÉRASPIDÉ adj. (sé-ra-spi-de — du gr. *kér*, cœur; *aspis*, *aspides*, écusson). Entom. Qui a un écusson en cœur.

— s. m. Genre de coléoptères lamellicornes, qui portent un écusson en forme de cœur, et qui comprend dix-sept espèces américaines.

CÉRASTE s. m. (sé-ra-ste — du gr. *keras*, corne). Erpét. Espèce de vipère remarquable par une petite corne pointue qu'elle porte sur chaque sourcil. Ce reptile, souvent nommé par les anciens, habite l'Égypte et la Libye, et se tient habituellement caché dans les sables.

— Entom. Genre de lépidoptères nocturnes.

|| V. CÉRASTIDE.

— Bot. Genre de plantes caryophyllées, comprenant un très-grand nombre d'espèces.

— **Encycl.** Hist. Les *céraistes* sont des reptiles dangereux, connus des plus haute antiquité, originaires de l'Égypte. Les Psylles, suivant la description d'Hérodote, copié par Strabon, habitaient la partie méridionale de la Cyrénaïque, entre les Nasamons, peuple de brigands qui ravageaient les côtes de la Libye, et les Gétules, nation belliqueuse et féroce. Ces contrées, brûlées par le soleil, pullulaient de serpents, et, parmi les plus dangereux, on

remarquait les *cérastes*. Les Psylles, s'il en faut croire les historiens anciens, vivaient sans alarme et sans péril au milieu de ces dangereux voisins, sur lesquels ils exerçaient un ascendant magique. En leur présence, les *cérastes*, si redoutables à tous autres, tombaient dans un assoupissement mortel et s'affaiblissaient peu à peu jusqu'à ce qu'ils fussent délivrés de cette influence magnétique. Les *cérastes* avaient une propriété assez singulière : pour éprouver la fidélité de leurs femmes, les Psylles exposaient aux *cérastes* leurs enfants nouveau-nés ; si ces enfants étaient un fruit de l'adultère, ils périssaient ; s'ils étaient légitimes, ils étaient préservés par la vertu qu'ils avaient reçue avec la vie. Cette tradition s'était maintenue durant de longs siècles ; au moyen âge, un voyageur, parti pour la terre sainte, parle d'un pays où se voit un phénomène semblable. Les miniatures qui décorent le manuscrit représentent des enfants nouveau-nés exposés à la morsure des serpents ; c'est évidemment un reste de la tradition des *cérastes*.

Voilà, quant au *céraste*, ce que raconte la Fable antique et l'histoire ; voici maintenant ce qu'en dit la science moderne : le *céraste* est un genre de serpents venimeux, de la tribu des vipériens et de la famille des vipéridés. Il est caractérisé par la disposition et par l'allongement des écailles qui garnissent le bord supérieur des sourcils, et forment ainsi des espèces de cornes, d'où le reptile a tiré son nom. L'espèce type est le *céraste* d'Égypte, communément appelé *vipère cornue*. Dans la contrée qu'il habite, ce serpent se tient presque constamment caché dans le sable et ne laisse voir que sa tête, dont la teinte se confond avec celle du sol.

On donnait aussi le nom de *Cérastes* à des peuples de l'île de Chypre, qui avaient chez eux un autel dédié à Jupiter Hospitalier, toujours teint du sang des étrangers. Vénus, offensée d'une semblable inhumanité, changée en taureaux les habitants de ce pays.

On a également donné à l'île de Chypre le surnom de *Céraste*, qui signifie *cornue*, parce qu'elle est environnée de promontoires qui s'élevaient dans la mer et dont les points apparaissent de loin comme des cornes.

CÉRASTIDE s. m. (sé-ra-sti-de — de *céraste*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes formé aux dépens des noctuelles.

— **Encycl.** Le genre *cérastide* se distingue des noctuelles par un corselet lisse et un peu convexe, un abdomen aplati et terminé carrément dans les deux sexes, des ailes supérieures courtes et un peu arrondies au bord postérieur. Il comprend une vingtaine d'espèces, dont un tiers habite la France. Leurs chenilles sont rases, cylindriques, épaisses, veloutées, de couleur sombre, marbrées, avec la tête petite et globuleuse. Elles vivent sur les plantes basses, se cachent pendant le jour et s'enfoncent dans la terre pour se métamorphoser en chrysalides. On peut regarder comme le type du genre la *cérastide* de l'airielle, qui est assez commune aux environs de Paris.

CÉRASTIÉ, ÉE adj. (sé-ra-sti-é — rad. *céraste*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *céraste*.

— s. f. pl. Division de la tribu des alsinées, dans la famille des caryophyllées, ayant pour type le genre *céraste*.

CÉRASTE s. m. (sé-ra-stin — rad. *céraste*). Érpét. Espèce de serpent du genre *cerastes*.

CÉRASTITE s. f. (sé-ra-sti-te — altérat. du lat. *cerastium*, *céraste*). Bot. Syn. de MÉCONORSIS, genre de papavéracées.

CÉRASTODERME s. m. (sé-ra-sto-dér-me — du gr. *keras*, corne ; *derma*, peau). Moll. Sous-genre de mollusques acéphales établi dans le genre *cardium*, et dont les caractères sont : coquille subcordiforme, arrondie en arrière ; lunule simple ; valves closes, lisses ou presque lisses en arrière ; dents cardinales très-développées.

CÉRASTOME s. m. (sé-ra-sto-me — du gr. *keras*, corne ; *stoma*, bouche). Moll. Sous-genre de mollusques gastéropodes formé dans le genre *murex*. Syn. de PHYLONOTIS.

CÉRASUS s. m. (sé-ra-zuss — mot lat.). Bot. Nom scientifique du genre cerisier.

CÉRAT s. m. (sé-ra — du lat. *ceratus*, qui contient de la cire). Pharm. Médicament externe, de consistance molle, ayant pour base la cire et l'huile : *Cérat blanc* ou *de Galien*. *Cérat à la rose*. *Cérat soufre*. *Cérat ammoniac*.

— Comm. Espèce de fromage provenant du petit-lait extrait du lait caillé, et soumis à la fermentation.

— **Encycl.** Pharm. Le *cérat* est une espèce d'onguent que l'on place sur des plaies, des gercures ou des brûlures pour en activer la guérison. Les athlètes grecs ou romains faisaient usage de cette mixture composée d'huile et de cire fondues ensemble pour assouplir leurs articulations. Le *cérat* se fabrique très-facilement en mettant dans une calebasse, dont on a relevé les coins, une partie de cire vierge et une partie de bonne huile, et faisant fondre sur la flamme d'une bougie, à une faible température. On se sert de *cérat* sous le nom de

cire à compas, pour graisser certaines articulations d'instruments de précision.

CÉRATANDRE s. f. (sé-ra-tan-dre — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *andér*, *andros*, homme, organe mâle, étamine). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des ophrydées, formé aux dépens des ophrys, et comprenant quelques espèces qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

CÉRATANTHÈRE s. f. (sé-ra-tan-tè-re — du gr. *keras*, *keratos*, corne, et d'*anthère*). Bot. Syn. d'ALPINIE et de GLOBA.

CÉRATAULE s. m. (sé-ra-tò-le — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *aulos*, flûte). Antiq. gr. Musicien qui sonnait d'une sorte de trompe faite d'une corne d'animal.

CÉRATHEQUE s. f. (sé-ra-tè-ke — du gr. *keras*, corne ; *théké*, boîte). Entom. Partie de la chrysalide qui recouvre les antennes de l'insecte.

CÉRATI (Gaspard), savant italien, né à Parme en 1690, mort en 1769. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire et s'y distingua par son savoir. Nommé professeur général de l'Université, il voyagea en France, en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, et se mit en rapport avec les hommes les plus distingués. On n'a imprimé qu'un seul de ses ouvrages : *Dissertatione postuma sull' utilità dell' inesto*.

CÉRATIA s. m. (sé-ra-si-a — du gr. *keras*, *keratos*, corne). Bot. Nom donné par les auteurs anciens à une plante inconnue aujourd'hui.

CÉRATIAS s. m. (sé-ra-ti-ass — du gr. *keras*, corne). Astron. Nom que l'on a donné autrefois à des comètes qui avaient la forme d'un croissant.

CÉRATIN (Jacques), philologue hollandais, né à Hoorn, mort en 1730. Son vrai nom était *Teyng*, mais il prit celui de *Cératin* (Cornu), qui n'est que la traduction grecque du lieu de sa naissance. Il professa le grec et le latin à Tournai, à Louvain et à Leipzig. On a de lui, outre une version latine des deux premiers dialogues de saint Jean-Chrysostome : *Lexicon graeco-latium* (1754) ; *De sono graecorum litterarum* (1759) ; *De recta graecorum litterarum pronuntiatione* (1758).

CÉRATINE adj. (sé-ra-ti-ne — du gr. *keras*, *keratos*, corne). Le grec *keras* a, suivant l'opinion de ce grand nombre, la même origine que le latin *cornu*. V. CORNE. Log. scolast. Corneue ; n'est usité que dans la locution *question cératine*. Question captieuse, argument sophistique. L'un des exemples les plus célèbres est le suivant, qui a peut-être valu son nom à la question *cératine* : *Vous avez ce que vous n'avez pas perdu ; or, vous n'avez pas perdu des cornes ; donc vous avez des cornes*.

— s. f. Entom. Genre d'hyménoptères mellifères.

— **Encycl.** Cet insecte a de grands rapports avec les abeilles. Il est de petite taille et revêtu de couleurs bronzées ou noires, n'offrant que quelques taches blanchâtres à la partie antérieure de la tête. On en connaît peu d'espèces. La plus intéressante est la *cératine calleuse*, qui, d'après Spinola, choisissant les branches d'églantier rompues par accident, creuse un trou à la place de la moelle, jusqu'à une profondeur de 0 m. 33 environ, et au fond dépose un œuf en même temps qu'un peu de miel, puis, faisant avec la moelle même de l'arbuste une cloison au-dessus de ce premier œuf, elle continue ainsi de cellule en cellule, jusqu'à l'extrémité de la tige brisée. Les larves, semblables à celles de l'abeille, ne rendent pas d'excréments.

CÉRATOLE s. f. (sé-ra-ti-o-le — dimin. du gr. *keration*, petite corne). Bot. Genre de plantes, de la famille des empétrées, comprenant une seule espèce, qui croît dans l'Amérique du Nord, et dont le port rappelle celui d'une bruyère.

CÉRATION s. m. (sé-ra-ti-on — gr. *keration*, petite corne). Infus. Genre d'infusoires, de la famille des péridiniens.

— Bot. Genre de champignons épiphytes, caractérisé par des réceptacles rameux ou en forme de corne : *Le cération hydnoïde* est blanc comme la neige. (Léveillé.) Syn. de CYLINDROLOBE, genre d'orchidées.

— **Encycl.** Infus. Ce genre remarquable d'infusoires comprend de petits animalcules sans organes internes connus, renfermés dans une enveloppe résistante ou membraneuse, irrégulière, présentant un ou plusieurs sillons munis de cils vibratiles et laissant sortir en outre un long filament flagelliforme. Les *cérations*, confondus autrefois avec les bursaires, s'en distinguent par les prolongements en forme de corne de leur test ; ce genre a reçu aussi les noms de *cercaria*, *hirondelette*, *péridine*. L'espèce la plus intéressante est le *cération fuseau*, rangé autrefois parmi les péridines, et qui se fait remarquer par sa propriété phosphorescente ; cet infusoire se trouve dans la mer Baltique.

CÉRATION s. f. (sé-ra-si-on — du lat. *cera*, cire). Anc. chim. Préparation que l'on faisait subir à une matière, particulièrement à une matière métallique, pour la disposer à entrer en fusion.

— Anc. techn. Action d'enduire un corps de cire.

CÉRATOSICYOS s. m. (sé-ra-ti-si-si-oss — du gr. *keration*, petite corne ; *siknos*, concombres). Bot. Genre de plantes grimpantes, de la famille des passiflorées, comprenant une seule espèce, qui croît au Cap de Bonne-Espérance.

CÉRATISTE s. m. (sé-ra-ti-ste — du gr. *keratistés*, cornu). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des malachites, section des malachites, dont il forme le type.

— **Encycl.** Le genre *cératiste*, ainsi nommé par M. Fischer de Waldheim, répond au genre *malachius* de Fabricius et a pour caractères : tête de la longueur du corselet ; antennes sétacées, souvent en scie, offrant des appendices de différentes formes dans les mâles, palpes maxillaires et labiaux filiformes, courbés à l'extrémité ; corselet ordinairement arrondi, presque aussi large que les élytres ; celles-ci flexibles, parallèles ; côtés du corselet et du ventre présentant des vésicules ranflées, molles, rétractiles ; palettes de grandeur moyenne ; tarses de cinq articles bien distincts, le quatrième de même longueur que les autres. Ces insectes sont abondants sur les fleurs dès le commencement de l'été, mais ils ne se nourrissent pas de substance végétale ; ils sont, au contraire, très-carnassiers. Un des traits les plus remarquables de leur organisation consiste dans les petites vésicules qu'ils font sortir des côtés de leur corselet et des bords de leur abdomen quand on les irrite. Ces vésicules, qui ont reçu le nom de cocardes, sont de couleur jaune ou rouge, suivant les espèces, et semblent avoir pour but, par leur apparition subite, d'effrayer les insectes qui voudraient s'attaquer aux *cératistes*. C'est du moins ce que pense M. Brûlé. Les couleurs les plus ordinaires dans ce genre sont le vert, le bleu, avec des taches rouges ou jaunes situées le plus souvent au bout des élytres. Quelques espèces sont agréablement variées de rouge ou de noir et de jaune. M. Ed. Ferris a fait connaître les métamorphoses d'une espèce, le *malachius aeneus*, dont il a trouvé les larves et les nymphes en grand nombre dans le chaume qui recouvre la plupart des bergeries, aux environs de Mont-de-Marsan, dans le département des Landes. La larve, longue de 0 m. 012, est essentiellement carnassière et fait de grands ravages parmi les insectes qui ont le même habitat qu'elle. C'est dans les lieux mêmes où elle a vécu qu'elle se transforme en nymphe, sans autre préparation que de se faire une niche au milieu des détritus. L'état de nymphe dure de quinze à vingt jours. L'insecte parfait, qui n'est pas rare aux environs de Paris, est long de 0 m. 007 ; il est d'un vert cuivreux brillant.

CÉRATITE s. m. (sé-ra-ti-te — du gr. *keratidés*, encorné). Entom. Genre de coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, comprenant deux espèces.

— s. f. Bot. Genre de petits champignons parasites, formé aux dépens des écidiées, et qui présente des saillies en forme de cornes : *On observe les CÉRATITES sur le sorbier et l'aubépine*. (Bon jardinier.)

CÉRATITIS s. m. (sé-ra-ti-tiss — du gr. *keratitès*, encorné). Entom. Genre de diptères brachycères, de la famille des athéricères et de la tribu des muscides, comprenant deux espèces, l'une des Açores, l'autre de Malaga.

CÉRATIUM s. m. (sé-ra-ti-omm — gr. *keration*, même sens). Antiq. gr. Petite monnaie grecque valant un tiers d'obole.

— Infus. Genre d'animalcules, de la famille des péridiniens. V. CÉRATION.

— Bot. Autre orthographe du mot CÉRATION.

CÉRATOBLÉPHARE s. m. (sé-ra-to-blé-fa-re — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *blepharon*, paupière). Ornith. Genre d'oiseaux détaché du genre macareux.

CÉRATO-BRANCHIAL adj. m. (sé-ra-to-bran-ki-al — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *branchia*, branche). Anat. Se dit d'un des muscles de l'hyoïde de la grenouille : *Muscle CÉRATO-BRANCHIAL*.

— Substantif. : *Le CÉRATO-BRANCHIAL*.

CÉRATOCAPNOS s. m. (sé-ra-to-ka-pnos — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *kapnos*, fumée). Bot. Genre de plantes, de la famille des fumariacées, créé aux dépens des fumeterres.

CÉRATOCARPE s. m. (sé-ra-to-kar-pe — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *karpos*, fruit). Bot. Genre de plantes, de la famille des atriplicées, comprenant une seule espèce, qui croît dans l'Asie centrale.

CÉRATOCARPE s. f. (sé-ra-to-ka-rf — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *karpos*, noix). Bot. Genre de plantes, de la famille des restiacées, comprenant une seule espèce, qui croît au Cap de Bonne-Espérance.

CÉRATOCÈLE s. f. (sé-ra-to-sè-le — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *kélé*, tumeur). Chir. Hernie de la cornée transparente.

CÉRATOCÉPHALE s. m. (sé-ra-to-sé-fa-le — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *kephalé*, tête). Bot. Genre de plantes, de la famille des renonculacées, tribu des renonculées, formé aux dépens des renoncles, et comprenant deux espèces, qui croissent dans l'Europe centrale et méridionale.

— s. f. pl. Syn. d'ANTHOCÉROTÉS, tribu de la famille des hépatiques.

CÉRATOCÉPHALÉ, ÉE adj. (sé-ra-to-sé-fa-lé — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *kephalé*, tête). Bot. Se dit des plantes chez lesquelles la partie qui simule une tête présente des appendices en forme de cornes.

CÉRATOCHILE s. m. (sé-ra-to-ki-le — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *cheilos*, lèvre, bord). Bot. Syn. de STANHOPEE.

CÉRATOCHLOA s. f. (sé-ra-to-klo-a — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *chloa*, herbe). Bot. Syn. de BROME, genre de graminées.

CÉRATOCOLE s. m. (sé-ra-to-ko-le — du gr. *keras*, corne ; *kolos*, mutilé). Crust. Genre de crustacés détaché du genre crabe.

CÉRATODACTYLE s. m. (sé-ra-to-dak-ti-le — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *daktulos*, doigt). Bot. Genre de fougères, voisin des allosores, et comprenant une seule espèce, qui croît au Mexique.

CÉRATODE s. m. (sé-ra-to-de — du gr. *keratodés*, qui est en forme de corne). Moll. Genre de mollusques, voisins des planorbes, détaché du genre ampullaire.

CÉRATODON s. m. (sé-ra-to-don — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *odon*, dent). Bot. Genre de plantes cryptogames, de la famille des mousses, comprenant trois espèces, qui habitent le nord des deux continents.

CÉRATODORIS s. m. (sé-ra-to-do-riss — du gr. *keras*, *keratos*, corne, et de *doris*). Moll. Genre de mollusques gastéropodes, de l'ordre des nudibranches et de la famille des doridés, ayant pour caractères : tentacules dorsaux allongés, filiformes, non rétractiles ; branchies en étoile, rétractiles dans une cavité commune ; manteau couvert de longs appendices tentaculiformes, filamenteux.

CÉRATOGLOSSE adj. m. (sé-ra-to-glo-se — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *glôssa*, langue). Anat. Se dit d'un muscle allant de la corne de l'hyoïde à la langue.

— Substantif. : *Le CÉRATOGLOSSE*.

CÉRATOGNATHE s. m. (sé-ra-to-gn-na-te ; — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *gnathos*, mâchoire). Genre d'insectes coléoptères, de la famille des lamellicornes, qui habitent la terre de Van-Diemen.

CÉRATOGONON s. m. (sé-ra-to-go-non — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *gonu*, genou, articulation). Bot. Genre de plantes, de la famille des polygonées, comprenant une seule espèce, dont la patrie est inconnue.

CÉRATOHYAL s. m. (sé-ra-to-i-al — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *hypoïdés*, hyoïde). Anat. Nom de l'une des pièces de l'os hyoïde.

CÉRATOÏDE adj. (sé-ra-to-i-de — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *eidos*, aspect). Anat. Qui a la forme d'une corne.

— s. m. Moll. Nom donné à une buculite fossile, qu'on avait prise pour une vertèbre de serpent.

— Bot. Syn. de CÉRATOCARPE.

— s. f. Anat. Première tunique de l'osil.

CÉRATOÏTE s. f. (sé-ra-to-i-te — du gr. *keras*, *keratos*, corne). Foss. Ammonite ou corne d'Ammon.

CÉRATOLÈNE adj. (sé-ra-to-lè-ne — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *lêné*, bras). Zool. Qui a les bras en forme de cornes.

— s. m. pl. Famille d'acéphales qui ont des bras articulés et voisins de la bouche.

CÉRATOLÉPIS s. m. (sé-ra-to-lé-piss — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *lepis*, écaille). Bot. Syn. de PAMPHALEE.

CÉRATOLITHE s. f. (sé-ra-to-li-te — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *lithos*, pierre). Géol. Corne pétrifiée.

CÉRATOLOBE s. m. (sé-ra-to-lo-be — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *lobe*). Bot. Genre d'arbres, de la famille des palmiers, tribu des calamées, dont l'espèce type habite l'île de Java : *Le CÉRATOLOBE glaucescent*.

CÉRATONÈME s. f. (sé-ra-to-nè-me — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *néma*, fil, tissu). Bot. Syn. d'ANTHINE, de DÉMATIE et de PHLEBIE.

CÉRATONIE s. m. (sé-ra-to-ni — du gr. *keras*, *keratos*, corne). Bot. Nom scientifique du genre CAROUBIER.

CÉRATONYX s. m. (sé-ra-to-nikss — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *onyx*, ongle). Entom. Genre de coléoptères pentamères, comprenant deux espèces.

CÉRATOPÉTALE s. m. (sé-ra-to-pé-ta-le — du gr. *keras*, *keratos*, corne, et de *pétale*). Bot. Genre de végétaux ligneux, de la famille des saxifragées, tribu des unonées, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent en Australie : *Le CÉRATOPÉTALE gommifère est cultivé dans les jardins d'Europe*. (C. Le-maire.)

CÉRATOPHARYNGIEN adj. m. (sé-ra-to-fa-rain-ji-ain — du gr. *keras*, *keratos*, corne, et de *pharyngien*). Anat. Se dit d'un muscle allant de la corne de l'hyoïde au pharynx.

CÉRATOPHORE s. m. (sé-ra-to-to-fa-re — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *phoros*, qui porte). Hist. nat. Qui porte des cornes ou des appendices en forme de cornes.

— s. m. Bot. Genre de champignons.

CÉRATOPHYYS s. m. (sé-ra-to-friss — du gr. *keras*, *keratos*, corne ; *ophrys*, sourcil). Érpét. Genre de reptiles batraciens, compre-

nant quelques grenouilles de l'Amérique méridionale, qui portent sur chaque paupière une saillie en forme de corne.

— **Encycl.** Ce genre de batraciens anoures, formé aux dépens des grenouilles, comprend des espèces à peau grenue, en tout ou en partie, à tête large, portant sur chaque paupière une saillie membraneuse en forme de corne, et dont quelques-unes ont le tympan caché sous la peau. Tous les *Ceratophrys* habitent l'Amérique du Sud. Le *Ceratophrys* de Spix est une grande espèce grisâtre et tachée de vert ou de noir en dessus, blanchâtre en dessous; il provient du Brésil. Le *Ceratophrys* à bouclier, jaunâtre, taché de brun marron, est un peu plus petit que le précédent; sa patrie n'est pas bien connue. Une troisième espèce, la plus grande de toutes, d'un brun maculé de noir en dessus, blanchâtre en dessous, habite la Guyane.

CÉRATOPHTHALME adj. (sé-ra-to-ftal-me — du gr. *keras*, *keratos*, corne; *ophthalmos*, œil). Zool. Dont les yeux sont insérés à l'extrémité d'une sorte de corne.

— s. m. pl. Famille de crustacés décapodes, dont les yeux sont portés par des pièces grêles et mobiles.

CÉRATOPHYE s. m. (sé-ra-to-fi — du gr. *keras*, *keratos*, corne; *phûd*, je produis). Genre de coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, comprenant cinq espèces.

— **Entom.** Genre de diptères, de la famille des bruchystomes, tribu des syrphides, comprenant trois espèces américaines.

CÉRATOPHYLLE s. m. (sé-ra-to-fl-le — du gr. *keras*, *keratos*, corne; *phylon*, feuille). Bot. Genre de plantes aquatiques, qui compose à lui seul la famille des *Ceratophylles*: Deux espèces de *Ceratophylles* croissent aux environs de Paris. (C. Lemaire.) || Syn. de CORNIFLÈ.

CÉRATOPHYLLÉ, ÉE adj. (sé-ra-to-fl-lé). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux *Ceratophylles*.

— s. f. pl. Famille de plantes aquatiques, comprenant le seul genre *Ceratophylle*.

— **Encycl.** Les *Ceratophyllées* sont des plantes aquatiques, herbacées, vivaces, à feuilles verticillées, très-découpées, bifurquées ou trifurquées, à segments linéaires filiformes, roides, cassants. Les fleurs, petites, verdâtres, monoïques, solitaires et sessiles, à l'aiselle des feuilles, sont munies d'un involucre, mais dépourvues d'enveloppes florales proprement dites. Les mâles ont des étamines nombreuses à anthères sessiles, à connectif épais et charnu. Les femelles ont un ovaire uniloculé, surmonté d'un style subulé, terminé par un stigmate argué. Le fruit est un utricule coriace, induré, monosperme, indéhiscence, surmonté du style persistant. L'embryon est dépourvu d'albumen. Cette famille renferme le seul genre *Ceratophylle* ou cornifle.

CÉRATOPHYTES s. m. pl. (sé-ra-to-fi-te — du gr. *keras*, *keratos*, corne; *phuton*, tige). Zooph. Famille de polypiers dont l'axe intérieur ressemble à de la corne ou à du bois.

CÉRATOPODE s. m. (sé-ra-to-po-de — du gr. *keras*, *keratos*, corne; *pous*, *podos*, pied). Bot. Genre de champignons microscopiques, du groupe des moisissures, famille des aspergillins.

CÉRATOPOGON s. m. (sé-ra-to-po-gon — du gr. *keras*, *keratos*, corne; *pteron*, aile). Entom. Genre d'insectes de l'ordre des diptères, famille des mécomères, comprenant plus de vingt espèces, toutes européennes.

— **Encycl.** Ce genre d'insectes diptères est surtout caractérisé par les bouquets de poils qui se trouvent à la base des antennes, mais seulement chez les mâles. Les larves vivent en société sous les écorces humides des arbres; leur dernier segment est susceptible de s'allonger et sert à pousser le corps en avant quand elles veulent changer de place. Elles ont sur chaque anneau deux poils terminés par une petite perle argentée. Dans la transformation en nymphe, celle-ci reste engagée en partie dans la peau de la larve, et en sort au bout de très-peu de temps à l'état d'insecte parfait. Ce genre renferme une vingtaine d'espèces, qui toutes habitent l'Europe.

CÉRATOPTÈRE s. m. (sé-ra-to-ptè-re — du gr. *keras*, *keratos*, corne; *pteron*, aile). Ichtyol. Nom scientifique du grand cartilagineux des Antilles, connu sous le nom de *diablotin* de mer, et d'une espèce voisine qui vit dans la mer Rouge.

— **Encycl.** Les *Ceratoptères* sont des poissons cartilagineux, rangés autrefois dans le genre des céphaloptères, et qui leur ressemblent, en effet, par la forme du corps et leurs petites nageoires recourbées en manière de corne en avant de la tête, mais qui en diffèrent par leur mâchoire supérieure dépourvue de dents. Le *Ceratoptère* d'Ehrenberg habite la mer Rouge. Une autre espèce plus remarquable encore est le *Ceratoptère giarna*; ce poisson, qui atteint de grandes dimensions, habite la mer des Antilles, dont les riverains le connaissent sous le nom de *diablotin de mer*, dénomination qui lui est commune avec d'autres cartilagineux.

CÉRATOPTÉRIS s. m. (sé-ra-to-pté-riss — du gr. *keras*, *keratos*, corne; *ptéris*, fougère). Bot. Genre de plantes cryptogames, de la famille des fougères, comprenant envi-

ron six espèces, qui croissent dans les régions équatoriales : La capsule des *Ceratopteris* paraît formée de deux membranes. (F. Foy.)

CÉRATORHYNQUE s. m. (sé-ra-to-rain-ke). Ornith. Syn. de CÉROHYNQUE. || On dit aussi CÉRATORHYNÈ.

CÉRATOSANTHE s. m. (sé-ra-to-zan-te — du gr. *keras*, *keratos*, corne; *anthos*, fleur). Bot. Syn. de TRICHOSANTE, genre de cucurbitacées.

CÉRATOSOME s. m. (sé-ra-to-so-me — du gr. *keras*, *keratos*, corne; *sôma*, corps). Moll. Genre de mollusques gastéropodes, de l'ordre des nudibranches et de la famille des doridés.

CÉRATOSPERME s. m. (sé-ra-to-spér-me — du gr. *keras*, *keratos*, corne; *sperma*, graine). Bot. Syn. d'EUROTIE.

CÉRATOSPORE s. m. (sé-ra-to-spo-re — du gr. *keras*, *keratos*, corne, et de *spore*). Bot. Syn. de STILOSPORÈ.

CÉRATOSTACHYS s. m. (sé-ra-to-sta-kiss — du gr. *keras*, *keratos*, corne; *stachys*, épi). Bot. Genre d'arbres, rapporté avec doute à la famille des combrétacées, et comprenant une seule espèce encore mal connue.

CÉRATOSTAPHYLIN adj. m. (sé-ra-to-sta-fl-lain — du gr. *keras*, *keratos*, corne; *staphylé*, luette). Anat. Se dit d'un muscle allant de la corne de l'os hyoïde à la luette.

— s. m. : Le CÉRATOSTAPHYLIN.

CÉRATOSTEMME s. m. (sé-ra-to-stè-me — du gr. *keras*, *keratos*, corne; *stemma*, couronne). Bot. Genre d'arbustes, de la famille des éricinées, tribu des vacciniées, comprenant environ six espèces, qui croissent au Pérou.

CÉRATOSTIGMA s. m. (sé-ra-to-stig-ma — du gr. *keras*, *keratos*, corne; *stigma*, stigmate). Bot. Genre de plantes, de la famille des plombaginées, comprenant une seule espèce, qui croît en Chine.

CÉRATOSTYLE s. m. (sé-ra-to-sti-le — du gr. *keras*, *keratos*, corne, et de *style*). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des vandées, comprenant six espèces, qui croissent dans l'île de Java.

CÉRATOTHEQUE s. f. (sé-ra-to-tè-ke — du gr. *keras*, *keratos*, corne; *thékè*, étui, gaine). Bot. Genre de plantes, de la famille des bignoniacées, tribu des sésamées, comprenant quelques espèces, qui croissent dans l'Afrique tropicale.

CÉRATOTOME s. m. (sé-ra-to-to-me — du gr. *keras*, *keratos*, corne; *tomè*, incision). Chir. Espèce de scalpel avec lequel on incise la cornée transparente, dans l'opération de la cataracte.

CÉRATOTOMIE s. f. (sé-ra-to-to-mi — rad. *Ceratotomy*). Chir. Incision de la cornée transparente.

CÉRATOTOMIQUE adj. (sé-ra-to-to-mi-ke — rad. *Ceratotomy*). Chir. Qui a rapport à la cataractotomie.

CÉRATOZAMIE s. f. (sé-ra-to-za-mi — du gr. *keras*, *keratos*, corne; *zemia*, pomme de pin). Bot. Genre d'arbres, de la famille des cycadées, dont l'espèce type croît au Mexique.

CÉRATURGE s. m. (sé-ra-tur-je — du gr. *keras*, *keratos*, corne; *ourgos*, ouvrier). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des tanyostomes, comprenant deux espèces, l'une de l'Amérique du Nord, et l'autre dont la patrie est inconnue.

CÉRAUNIE ou **CÉRAUNIAS** s. f. (sé-rô-ni; sé-rô-ni-uss). Miner. Syn. de CÉRAUNITE.

CÉRAUNIEN, IENNE adj. (sé-rô-ni-ain, i-è-ne — du gr. *keranos*, foudre. *Keranos* se rattache au sanscrit *carana*, de *para*, la foudre d'Indra. *Para* semble se rapporter lui-même à *kara*, *karaka*, *karkara*, pierre, grêle, grêlon, de la racine *car*, blesser, qui fournit aux langues aryennes un grand nombre de termes exprimant la dureté, et quelques noms de la pierre ou des corps analogues : ainsi le persan *chârah*, *chârd*; l'irlandais *carratig*, *craigh*; l'espagnol *carr*; le latin *calx*, chaux; *calculus*, caillou, etc. Le mot *kara*, il est vrai, signifie aussi flèche et arme en général, et peut, comme son synonyme *para*, provenir directement de la racine *car*, blesser, mais la comparaison du grec *karus*, *karuon*; d'une forme augmentée *carava*, noyau de fruit, noix, etc., semble indiquer qu'il a eu aussi le sens de pierre). Qui a rapport au tonnerre.

CÉRAUNIENS (monts). V. ACROCÉRAUNIENS.

CÉRAUNION s. m. (sé-rô-ni-on — du gr. *keranos*, foudre, à cause de la forme de ce signe). Paléogr. Sigle, en forme d'un petit foudre ou dard, avec la pointe tournée en bas, dont se servaient les critiques anciens pour noter plusieurs vers de suite qu'ils désapprouvaient.

— Bot. Syn. d'ÉLAPHROMYCE.

CÉRAUNIOS (Qui produit le tonnerre), sur-nom de Jupiter.

CÉRAUNITE s. f. (sé-rô-ni-te — du gr. *keranos*, foudre). Miner. Ancien nom de la néphrite, ou jade axinien, que l'on supposait produite par la foudre. On a appelé de même, et pour le même motif, les aéroolithes et un fossile du genre des bélemnites. || Nom vague sous lequel on désigne vulgairement plusieurs pierres de nature très-différente, que l'on rencontre sous la forme de blocs taillés,

façonnés et quelquefois polis. Beaucoup de ces céraunites sont de la nature du jaspe. Les pierres dont on faisait des haches, dans les temps primitifs, étaient des céraunites.

CÉRAUNOBOLIE s. f. (sé-rô-no-bo-li — du gr. *keranos*, foudre; *bolé*, jet). Antiq. Tableau dans lequel Apelle avait représenté la foudre qui tombe.

CÉRAUNOCHRYSSOS s. m. (sé-rô-no-kri-zoss — du gr. *keranos*, foudre; *chryssos*, or). Or fulminant.

CÉRAUNOSCOPE s. m. (sé-rô-no-sko-pe — du gr. *keranos*, foudre; *skopèd*, j'examine). Antiq. Prêtre qui observait les phénomènes de la foudre, pour en tirer des présages.

CÉRAUNOSCOPIE s. f. (sé-rô-no-sko-pie — du gr. *keranos*, foudre; *skopèd*, j'examine). Antiq. Divination qui se pratiquait par l'observation de la foudre et des éclairs.

CÉRAUNOSCOPION s. m. (sé-rô-no-sko-pi-on — du gr. *keranos*, foudre; *skopèd*, j'examine). Antiq. Machine de théâtre, du haut de laquelle les dieux lançaient la foudre. || Autre machine qui imitait le bruit de la foudre.

CÉRAUNOSCOPIQUE adj. (sé-rô-no-sko-pi-ke — rad. *Céraunoscopie*). Antiq. Qui concerne la céraunoscopie : *Divination céraunoscopique*.

CÉRAZYN (Jean), jurisconsulte polonais, né à Lemberg en 1507, mort en 1561. Il s'acquies de son temps une grande réputation de savoir en jurisprudence et en philosophie, et devint grand prévôt ou grand juge criminel du château de Cracovie. On a de lui deux ouvrages estimés, savoir : *Enchiridion aliquot locorum communium juris Magdurgensis* (Cracovie, 1516, in-80), et *Des lois et des poursuites criminelles* (Cracovie, 1529).

CERBACANE s. f. (ser-ba-ka-ne). Forme ancienne du mot SARBACANE.

CERBALUS, nom latin de CERVARO.

CERBÈRE s. m. (sèr-bè-re — nom mythol.). Fam. Portier hargneux, gardien brutal; se dit des hommes et des bêtes, par allusion à Cerbère, chien mythologique qui était préposé à la garde de l'entrée des enfers.

— Astr. Constellation boréale, formée par Hévelius de quatre étoiles qui entourent la main d'Hercule.

— Anc. chim. Salpêtre.

— Erpét. Genre d'ophidiens, qui appartient au groupe des serpents venimeux sans crochets isolés. Il est de ceux qui se distinguent à peine des couleuvres.

— Bot. Genre de plantes vénéneuses, de la famille des apocynées, tribu des ophioclyées, comprenant quelques arbres qui croissent dans l'Asie tropicale. || Syn. d'ABOUA.

— **Épithètes.** Vigilant, attentif, infatigable, empressé, terrible, redoutable, dur, inflexible, affreux, cruel, impitoyable, incorruptible, maussade, grondeur, renfrogné, grossier, sauvage, approuvé, muet, docile.

— **Encycl.** Bot. Ce genre doit son nom mythologique aux propriétés éminemment délétères qui distinguent ses espèces. Il comprend des arbres assez élevés, à feuilles alternes, oblongues, aiguës, à grandes et belles fleurs terminales, ordinairement blanches ou rosées; à fruit charnu (drupe), renfermant un noyau osseux. Toutes les parties de ces végétaux secrètent un liquide laiteux, abondant et très-vénéneux. Les *Cerbères* croissent dans les régions tropicales du globe. Le *Cerbère aboua*, à feuilles ovales, se trouve au Brésil; de là il a été introduit dans l'Inde, où on le cultive; ses fruits ont des couleurs vertes ou rouges, assez agréables à l'œil; on les dit même bons à manger, ce qui est douteux; l'amande a une saveur amère. Le *Cerbère manghas* ou *manghas sauvage* croît dans l'Inde; ses feuilles sont lancéolées et marquées de nervures transversales; ses fruits sont agréables à la vue, mais tellement vénéneux que ceux qui les mangent meurent, dit-on, à l'heure même. Le *Cerbère thévettie*, dont on a fait un genre particulier, se distingue par ses feuilles linéaires, très-longues, serrées; il croît aux Antilles. Le *Cerbère fruitueux* est un arbrisseau de l'Inde, à fleurs terminales d'un rose vif.

Les Indiens se servent des noyaux des fruits de ces arbres pour faire des grelots, qu'ils enfilent en grand nombre à leur ceinture ou à leurs jarretières, ce qui passe chez eux pour une belle parure. Les *Cerbères* sont de beaux végétaux d'ornement, cultivés dans nos serres chaudes, où ils fleurissent assez fréquemment.

CERBÈRE, redoutable chien à trois têtes, portier incorruptible des enfers, à la garde desquels il était préposé. On l'appelait aussi la *bête aux cent têtes*, à cause de la multitude de serpents dont son poil était hérissé. Quoique Hésiode lui ait donné cinquante têtes, et qu'Hercule, plus généreux encore, lui en attribue cent, on ne lui en accorde généralement que trois. C'est ainsi qu'il est représenté sur la plupart des monuments anciens; c'est ainsi que le décrivent les poètes, notamment Virgile (*Énéide*, liv. VI, v. 417 et suiv.) :

Cerberus hæc ingens latratu regna trifauci
Personat, adverso recubans immanis in antro.
Cui vates, horrere videns jam colla colubris,
Melle soporatis et medicata frugibus offam
Obicit : ille, fame rabida tria guttura pandens,

Corripit objectam, atque immantia terga resolvit.
Fusus humi, totoque ingens extenditur antro.

La, ce monstre à trois voix, l'effroyable Cerbère. Sans cesse veille au fond de son affreux repaire; il les voit, il se lève, et, déjà courroucé. Tous ses affreux serpents sur son cou sont dressés. La prêtresse, bravant sa gueule menaçante, Lui jette d'un gîte l'amorce assoupissante. Le monstre, tressaillant d'un ardeur transport, Ouvre un triple gosier, le dévore et s'endort. Et dans son antre affreux sa masse répandue Le remplit tout entier de sa vaste étendue.

La principale fonction de ce gardien redoutable était d'empêcher les âmes enfermées dans l'empire de Pluton de s'échapper. Dans la tombe de tous ceux qui mouraient, on plaçait une obole et un gâteau de miel : l'obole était pour payer le passage à Caron, le gâteau pour adoucir la féroce du chien. Voici comment Quintus de Smyrne raconte la naissance de Cerbère : Le géant Typhon ayant trouvé Echidna dans un antre aux portes de l'enfer, et près du séjour de la Nuit, lui fit violence : le fruit de ces amours fut Cerbère, qui resta toujours aux sombres bords, attaché à la garde de l'empire ploutonien. Il ne quitta le monde souterrain qu'une seule fois, et voici à quelle occasion. Eurysthée ayant résolu la mort d'Hercule, et voyant avec regret qu'il échappait à tous les pièges qu'il lui avait tendus jusqu'à ce jour, lui ordonna d'enlever Cerbère et de l'arracher des enfers. Le héros descendit aux bords du Styx par une caverne située vers le promontoire de Ténare, et pénétra dans les enfers. Il délivra ses deux amis, Thésée et Pirithoüs, qui étaient venus pour enlever Proserpine, et que Pluton retenait prisonniers; puis il emmena Cerbère, mais ce ne fut qu'après avoir longtemps lutté avec lui, et l'avoir attaché par des chaînes de diamant. La résistance de Cerbère fut terrible. Quand il vit la lumière du jour pour la première fois, il exhala sa douleur en longs gémissements; une écume noire et livide découla de ses gueules ensanglantées. La fable ajoute que cette liqueur horrible se dessécha en tombant sur les rochers, et qu'on en vit naître l'aconit, poison redoutable et d'un effet instantané. Même ainsi enchaîné, le monstre était redoutable, et un inconnu qui traversait le chemin d'Héraclée à Trézène, au moment où le héros y passait avec sa proie, fut saisi à cette vue d'une telle épouvante, qu'il en mourut subitement. Eurysthée, satisfait de cette marque d'obéissance d'Hercule, rendit la liberté à Cerbère, qui retourna aux enfers d'où il n'a pas bougé depuis.

Ainsi que le mythe de Caron, celui de Cerbère venait de l'Égypte, où les chiens étaient employés à garder les cadavres dans les hypogées. Quant à l'aventure de Cerbère enlevé par Hercule, comme toutes les fables se rattachent à un événement historique, voici celui qui avait donné lieu à la légende. Le roi des Molosses, ayant enlevé Proserpine, en fit sa femme. Pirithoüs, enflammé par les charmes de la jeune princesse, résolut de la lui ravir à l'aide de Thésée, qu'il emmena avec lui en lui faisant jurer de le seconder, sans même lui révéler le but de l'entreprise. Le roi, averti de leurs desseins criminels, plaça à la porte de son palais le redoutable chien Cerbère; les ravisseurs, terrassés par lui, furent enfermés dans une étroite prison. Ils y restèrent jusqu'au jour où Hercule, accouru à leur secours, triompha du chien, détrôna le roi des Molosses et rendit la liberté aux deux héros. Telle est l'aventure réelle qui a servi de prétexte à toutes les fables sur Proserpine, l'Éthérée, Pirithoüs, Hercule et Cerbère.

Cerbère était mis au rang des divinités infernales, et l'on voyait dans la Campanie, auprès de l'Achéron, un oracle qui portait son nom. Le moyen âge fit de Cerbère un démon. C'est ainsi qu'il est représenté sur plusieurs monuments. Dans la démonologie, il occupait un rang très-distingué, et Virgile le met au rang des marquis de l'empire infernal. Dix-neuf légions lui obéissent; sa mission consiste spécialement à enseigner à ceux qui l'évoquent l'éloquence et les beaux-arts. On ne peut l'évoquer que depuis trois heures de relevée jusqu'à la chute du jour. En 1586, le concile de Montdidier condamna la sorcière Marie Martin, de Neuville-le-Roi, à être pendue et étranglée, pour avoir reconnu qu'elle avait assisté à un chapitre tenu par le démon Cerbère, à Varipon, près de Noyon. Elle en appela au parlement de Paris, qui rejeta le pourvoi, et la malheureuse fut exécutée le 25 juillet 1686.

Ce chien mythologique des Grecs a une parenté manifeste avec les chiens indiens de Yama. Déjà Wilford, d'après des données un peu vagues, il est vrai, avait remarqué que les deux chiens de Yama, chez les Indiens, étaient appelés respectivement *Syama*, le noir, et *Cerbura*, le tacheté, et il avait comparé le grec *Kerberos*. Cette première observation s'est trouvée confirmée en partie depuis que Weber a trouvé, pour ces chiens, l'épithète de *gyama-pabala*, le noir et le tacheté, en observant que les scolastes expliquent *pabala* par *karbura*, tacheté. Or, à côté de *karbura*, on trouve, avec le même sens, *karvara* et *karbara*, exactement *kerberos*. Kuhn, qui discute cette question avec sa sagacité habituelle, conclut à l'identité primitive de *pabala* et de *karbura*, bien que l'on ne puisse pas prouver que le second ait remplacé le premier dans les anciens textes. D'autre part, M. Müller

arrive, par une voie plus directe, à un résultat essentiellement le même. Il voit dans *gabala* une forme originairement identique à *garvara*, noir; d'où le védique *garvari*, nuit. Ce qui semble évident, c'est que *garvara* et *karvara*, *karbara*, *karbura* ne sont que des formes diverses d'un même terme, dont le sens a varié entre noir et tacheté. Comparez *karbu*, tacheté, et le latin *carbo*, *carbonis*, charbon. Le Cerbère grec est donc, à coup sûr, un héritage de l'époque primitive, bien que l'imagination des Hellènes en ait fait un monstre plus redoutable que les chiens de Yama, et différent à plusieurs égards. La croyance indienne à ces deux chiens infernaux était, du reste, la source d'une cérémonie funéraire fort analogue à une coutume des Grecs. Après avoir placé le mort sur la peau de la vache ou de la chèvre immolée sur son bûcher, on mettait dans ses mains les deux rognons de la victime, en récitant ces vers du *Rigvéda*: « Echappe par le vrai chemin aux deux chiens pâles à quatre yeux, fils de Saramâ, puis rends-toi auprès des sages Pitris, qui se réjouissent réunis à Yama. » Bien que cela ne soit pas indiqué expressément, il est évident que ces deux rognons étaient destinés à apaiser les chiens du dieu de la mort, car il est dit immédiatement après: « Contre ces deux chiens aux quatre yeux, tes deux gardiens, les gardiens du chemin qui suivent la piste des hommes, entoure-le, ô Yama, de ta protection, et accorde-lui un salut exempt de douleurs. » Quand on n'avait pas d'animal à sacrifier, on remplaçait les deux rognons par deux boules de riz pétri. Ceci rappelle tout à fait la coutume grecque de donner au mort un gâteau de miel, pour apaiser Cerbère.

La mythologie scandinave connaît aussi un chien gardien des enfers, sous le nom de *Garmr*; mais on n'en sait à peu près rien, sinon qu'il était monstrueux, qu'il avait la poitrine tachée de sang, qu'il aboyait d'une manière terrible et qu'il était enchaîné à l'entrée de l'enfer. Un trait cependant, qui s'accorde avec les croyances indiennes et grecques, c'est que le mort qui, pendant sa vie, avait donné du pain aux pauvres, retrouvait ce pain pour le jeter dans la gueule de *Garmr*. Il est donc probable que l'on ajoutait un pain aux souliers qu'on lui donnait pour marcher sur le chemin de l'enfer.

Un autre souvenir de la même source se trouve chez les Irâniens, dans le passage de l'*Avesta* où il est question des chiens à quatre yeux. Toutefois, leur rôle est différent, puisqu'ils protègent les morts contre les mauvais esprits. Ce que l'on entendait dans l'origine par ces quatre yeux, *catruccasma*, comme en sanscrit *catruccaksha*, semble s'expliquer par le persan moderne *cdraam*, qui désigne un chien ou un mouton avec deux têtes au-dessus des deux yeux, comme aussi un homme qui porte des lunettes, et, au moral, un homme anxieux, plein de désirs. Ce chien accompagnait l'âme du mort au pont Tchinvat.

Il est curieux de voir reparaitre ce chien conducteur des âmes dans les superstitions populaires de l'Amérique. On y croyait, et on y croit peut-être encore, que les âmes des morts se rendent chez le curé de Braspar, dont le chien les accompagne pour aller s'embarquer et traverser la mer. On entend alors dans les airs le grincement des roues du *karriket an ankou*, char de la Mort, qui est tout chargé d'âmes.

Le nom de *Cerbère* est devenu une des plus énergiques expressions de notre langue, pour désigner un gardien intraitable; mais, en littérature, on fait souvent allusion au *gâteau de miel* dont, suivant Virgile, se servait la sibylle pour apaiser le monstre infernal; ce gâteau sert alors à caractériser les précautions que l'on prend, les sacrifices que l'on fait pour assouvir des exigences redoutables:

« Danton, l'homme de la tempête, avait été porté au ministère. Son premier soin fut de préparer une résistance gigantesque. Danton, ce *Cerbère* de la Révolution, jura de défendre contre l'ennemi l'entrée de la France; il le fit avec des fureurs et des aboiements sublimes. »

ALPH. ESQUIROS.

« J'ai lu chez un conteur de fables, Qu'un second Rodillard, l'Alexandre des chats, L'Attila, le féau des rats,

Vrai *Cerbère*, était craint une lieue à la ronde. »

LA FONTAINE.

« Le peuple est comme *Cerbère*: on l'endort avec des *gâteaux*. »

BOISTE.

« Lorsque nous ne sommes pas hypocrites avec les autres, nous le sommes avec nous-mêmes: nous rousons avec notre conscience; nous avons toujours pour la tromper mille roueries dans notre sac; nous sommes sans cesse occupés à jeter de petits *gâteaux* à ce *Cerbère* qui veille à la porte de notre cœur. »

J. SANDEAU.

« Le danger était imminent, et je compris qu'une *blague* patriotique pouvait seule nous tirer d'affaire. Pendant qu'on relevait Christian, je sautai sur le ventre de son cheval abattu, et je m'écriai: « Vive la liberté! — « Vive la liberté! répondit le populaire. — A

« bas Charles XI! A bas les ministres! A bas Polignac! A bas les ordonnances! »

« Vous comprenez, mesdames, que ceci était le *gâteau* destiné à fermer la gueule de *Cerbère*. »

CH. DE BERNARD.

« Le capitaine est, comme vous le savez, un jaloux endiablé. Il ne me connaissait pas encore, et il m'importait beaucoup de détourner de moi sa jalousie. Le seul moyen efficace, c'était de lui donner un autre aliment. — Ainsi, je suis le *gâteau* que vous avez jeté dans la gueule de ce *Cerbère*, afin qu'il ne vous morde pas. Bien obligé! Si du moins vous m'aviez prévenu! »

CH. DE BERNARD.

« Les amis de la vicomtesse deviendront vos prôneurs. Elle-même fera de votre succès une question personnelle. Pour vous servir, elle remuera ciel et terre; elle pétrira les plus friands *gâteaux*, afin d'attirer les *Cerbères* de la critique. Elle obtiendra des articles dans les journaux; elle vous trouvera un éditeur. »

CH. DE BERNARD.

« Dans votre intérêt, chers lecteurs, quoi que vous fasse votre portier, armez-vous de patience; caressez son chien, caressez son chat, caressez son enfant, caressez sa femme, donnez-lui des billets de spectacle; faites tout pour conjurer son ressentiment: ayez toujours le *gâteau* de miel à la main pour *Cerbère*. S'il se fâche, humiliez-vous; s'il vous insulte, payez; s'il vous bat, payez; mais si vous vous fâchez, vous êtes perdu. »

A. KARR.

M. DE VAUDORÉ.

« Fais-nous entrer chez ta maîtresse, petite.

FLORINE.

« Votre éloquence est bien persuasive, monsieur; mais je me vois, bien à regret, forcée de garder votre bourse sans vous ouvrir la porte.

M. DE VAUDORÉ.

« Ah ça! mais, Florine, tu es pire que *Cerbère*: tu prends le *gâteau* et tu ne laisses point passer.

FLORINE.

« Je connais mes devoirs. »

TH. GAUTIER.

« L'homme qui veut se vendre est toujours acheté; Tout ministre qui paye à la majorité. Et combien sont sortis de l'urne électorale, Candides, le cœur plein d'une austère morale, *Cerbères* que le miel ne pouvait endormir, Huriant à triple gueule au nom de Casimir, Qui depuis, dans l'Eden, d'un souris débonnaire, Ecoulent le serpent de l'arbre doctrinaire. »

BARTHELEMY.

CERBICALES (îles), groupe de quatre petits îlots, sur la côte S.-E. de la Corse, faisant partie du canton de Porto-Vecchio, dont ils sont éloignés de 2 kilom. Ces îlots ne sont habités qu'une partie de l'année par des bergers qui y trouvent d'excellents pâturages.

CERCAIRE s. m. (sér-ka-re — du gr. *kerkos*, queue). Infus. Genre d'animalcules infusoires, type de la famille des cercariées.

— Encycl. Les *cercariées* sont des animalcules à corps ovoïde, cylindrique, obtus en avant, aminci postérieurement en un appendice égal à sa longueur. Il y en a une douzaine d'espèces, qui vivent, les unes dans les infusions, les autres dans les marais. La plus commune, dit Bory de Saint-Vincent, ressemble pour la forme à un têtard de grenouille, mais elle doit être un million de fois plus petite que la plus petite de ces larves, car c'est à l'aide d'un grossissement de cinq cents fois qu'on parvient à la distinguer, toute transparente qu'elle est, nageant sur le porte-objet du microscope, comme le ferait un baccarien dans son premier état. Sa queue onduoyante lui sert de gouvernail; sa tête se porte toujours en avant; on la voit aller, venir, tourner, s'arrêter, tâter avec sa partie obtuse les corps qui lui font obstacle, passer dessus ou dessous, les tourner au besoin, et donner les preuves les moins équivoques de vouloir et de liberté. »

CERCAL s. m. (sér-kal — rad. *cercle*). Agric. Nom donné, en Savoie, à un cadre oblong et légèrement recourbé, foriné de bois léger, et qui est destiné à transporter le foin, soit à bras d'homme, soit sur des ânes.

CERCAMARE s. m. (sér-ka-ma-re). Anc. mar. Nom donné jadis à un officier des galères de Malte: *Le chevalier le plus ancien des caravanistes s'appelle roi de la galère, le second s'appelle le CERCAMARE*. (J. Caravita.)

CERCAMP, hameau de France (Pas-de-Calais), arrond. et à 13 kilom. S. de Saint-Pol, commune de Fervent, sur la Canche. Belles ruines d'une abbaye de l'ordre de Clteaux. Les conférences préparatoires qui précéderent la paix de Cateau-Cambrésis y furent tenues en 1558.

CERCARIÉ, ÉE adj. (sér-ka-ri-é). Infus. Qui ressemble à un cercaire.

— s. f. pl. Famille d'infusoires ayant pour type le genre cercaire.

— Encycl. Cette famille d'infusoires est caractérisée par un corps globuleux ou discoloïde,

parfaitement distinct d'une queue articulée, simple et postérieure. Bory de Saint-Vincent, qui a créé cette famille, a constaté chez les *cercariées* une tête ou corps qui se présente toujours en avant, va, vient, s'agite, s'avance en tâtonnant, quitte et reprend, comme par réflexion, la direction qu'elle suivait d'abord; puis, une autre partie, la queue, qui, par ses mouvements de fluctuation et de balancement, imprime l'impulsion à la tête. On soupçonne chez quelques espèces un orifice buccal et des points ocelliformes. Cette famille comprend les six genres suivants: tripos, cercaire, zoosperme, virguline, turbinile, hestronille.

CERCASAROPOLIS ou **CERCASORUM**, ville de l'ancienne Egypte, sur la rive gauche du Nil, à l'endroit où ce fleuve se partage en plusieurs bras pour former le Delta.

CERCASPIS s. m. (sér-ka-spiss — du gr. *kerkos*, queue; *aspis*, serpent). Erpét. Genre de serpents de l'île de Ceylan.

CERCATOR s. m. (sér-ka-tor). Mar. Nom donné par les statuts génois du moyen âge à un marchand que choisissait l'office des huit sages, pour veiller à l'exécution des lois en ce qui touchait le tirant d'eau de chaque galère du commerce, l'approvisionnement des vivres et la présence des armes réglementaires qu'elle devait avoir à bord pendant ses voyages. Il y avait sur chacun de ces navires deux *cercators*, appelés autrement les *duo mercatores*.

CERCE s. f. (sér-se — du lat. *circulus*, cercle). Techn. Support en terre cuite qui est usité pour l'encastage de certaines pièces de poterie, et qui a tantôt la forme d'un anneau, tantôt celle d'un disque entouré d'un rebord saillant, avec une espèce de bouton au centre. « Etui sans fond servant à donner de la hauteur aux cazettes à fond plat qui ne sont pas assez profondes. » Feuille de bois servant à monter les cribles et les tamis. Menuiserie entourant les meules d'un moulin.

— Const. Calibre servant à exécuter une construction d'après une forme donnée.

— Encycl. Techn. Les potiers distinguent deux sortes de *cerces*; les unes sont unies à l'intérieur comme à l'extérieur; les autres, dites à *talon*, possèdent intérieurement une sorte de bourrelet servant de support aux plaques et aux rondelles. Les *cerces* sont ordinairement fabriqués avec plus de soin que les cazettes ordinaires, et avec des matériaux plus résistants; on fait même des *cerces* en porcelaine. Elles sont réunies ensemble par des colombins.

— Constr. Une *cerce* est une plaque mince, de bois ou de fer, taillée suivant le contour d'une courbe, qu'il faut marquer sur un bloc à tailler. Si, par exemple, on a creusé dans une pierre une surface cylindrique, sur laquelle on veut marquer une courbe plane, de contour donné par l'épure et dont deux points sont aussi relevés d'après l'épure, on placera la *cerce* de façon qu'elle passe par les deux points marqués et que son contour s'applique exactement sur la surface cylindrique; on suivra alors ce contour avec un crayon ou avec un charbon, etc., qui le marque sur la pierre.

La *cerce* est aussi employée à vérifier si une surface courbe a été bien établie. S'il s'agit, par exemple, d'une surface cylindrique, et que l'on ait la *cerce* d'une courbe plane de la surface, celle-ci sera bien taillée si on peut appliquer exactement la *cerce* en un grand nombre de ses points.

Enfin la *cerce* est employée à retrancher une arête courbe, qui doit être marquée avec soin. On modifie cette arête jusqu'à sa coïncidence complète avec la *cerce*.

CERCÉ s. m. (sér-sé). Crust. Genre de crustacés isopodes.

— Bot. Qui ressemble au cercis.

CERCEAU s. m. (ser-so — du lat. *circulus*, cercle). Cercle de fer ou de bois servant à maintenir les douves d'un tonneau ou d'un autre vaisseau:

Que j'aime la liqueur divine De ce qu'artistement entoure maint *cerceau*!

PUS.

« Cercle de bois léger que les enfants font courir en le poussant devant eux avec un petit bâton: *Je préfère, à tous ces engins guerriers qui caporalisent les enfants, les billes, le CERCEAU, la toupie*. (Rigault.) *Le jeu du CERCEAU existait chez les anciens, mais avec d'autres caractères*. (Bachelet.)

— Par anal. Bois ou autre matière légère courbée en cintre et servant à divers usages: *Les femmes gonflent leurs jupes avec des CERCEAUX. On soutient avec des CERCEAUX les tentes des voitures et des barques, les arbustes courbés en tonnelle, etc.*

Vole au valon, courbe un myrte en *cerceau*, Pour ombrager ton enfant qui sommeille.

LAMARTINE.

— Fig. *Tourner dans un cerceau*, Passer tour à tour par les mêmes vicissitudes: *Il nous semble que l'image de l'éternité, chez les anciens, tue l'imagination, en la forçant de TOURNER DANS CE CERCEAU redoutable*. (Chateaub.) « On dit mieux *Tourner dans un cercle*. »

— Prov. *On ne connaît pas plus l'homme au chapeau que le vin au *cerceau**. Il ne faut pas s'en rapporter aux apparences.

— Techn. Cercle armé de crochets, auquel le cirier suspend ses bougies. Nom des trin-

gles droites ou cintrées, en fer ou en bois, qui, dans le métier à tisser le façonné, servent à supporter les cartons. Bâti en bois, soutenu par des courroies, dont se sert le porteur d'eau pour porter plus facilement ses seaux. Fil d'or du boutonnière.

— Oisell. Espèce de filet pour prendre les oiseaux.

— Antiq. Instrument de musique en bronze, dont les Grecs et les Romains jouaient en l'agitant en l'air et en le frappant avec une baguette de fer.

— Chorégr. *Cerceau brisé*, Ancien pas de danse qu'on appelle aujourd'hui *Demi-gueuse de chat*.

— Anat. Chacun des anneaux cartilagineux de la trachée-artère.

— Agric. Nom que l'on donne, dans certaines localités, à une espèce de pioche dont un côté est tranchant et l'autre fourchu.

— Ornith. Chacune des plumes du bout de l'aile des oiseaux de proie: *Les vautours et les éperviers ont trois CERCEAUX*. (Acad.)

— Encycl. Econ. rur. Les *cerceaux* employés pour réunir et maintenir les douves composant un tonneau quelconque, une cuve, un cuveau, un baril, etc., sont généralement en bois. Toutes les essences, à l'exception des conifères, peuvent fournir leur contingent à cette fabrication; néanmoins, on préfère le châtaignier, le coudrier, le charme, le tilleul, le merisier, le bouleau. Le chêne est fort rarement employé en *cerceaux*, parce que son aubier ne résiste pas assez à l'humidité. Les jeunes taillis de huit à douze ans sont ceux qui fournissent le plus de *cerceaux*; aussi les plantations de ce genre sont-elles fort nombreuses, surtout dans les pays de vignobles. Dans toutes les localités jouissant de débouchés faciles et assurés, cette culture est très-avantageuse: on a calculé qu'un hectare de bois de châtaignier, aménagé à dix ans, rapporte plus que ne ferait un hectare de taillis ordinaire exploité tous les vingt ans pour bois à brûler.

La fabrication des *cerceaux* a lieu en forêt, en même temps que l'exploitation des taillis, parce que le bois se fend et se coupe beaucoup mieux quand il est encore vert. L'art du *cercier* est simple et facile; cependant il exige de l'intelligence et de l'habitude pour être exercé avec avantage. L'établissement se compose d'une pièce de bois d'environ 3 m. de long, arrétée aux deux extrémités par des piquets fichés en terre. Les outils consistent en une serpe, nommée *volain*, courbée par le bout et très-tranchante; un *piochon* à lame plate et forte, d'environ 0 m. 15 de long, un peu recourbée; une *plane* dont la lame est droite; un *billard*, pièce de bois de 0 m. 40 à 0 m. 45 de long, arrondie vers l'un des bouts et de grosseur telle qu'on puisse la tenir dans la main, ayant à l'autre bout 0 m. 07 de large, plus une entaille oblique formant rainure; enfin un *garde-côté* composé de huit ou dix planchettes enfilées par une corde à côté les unes des autres, et qui sert à préserver l'ouvrier des atteintes de la plane. On fait prendre sa courbure au *cerceau* en l'engageant dans la rainure du billard, ce qui se nomme *plier ou plager*. Les perches sont fendues en deux, trois ou quatre parties, suivant leur grosseur. On ne touche pas à l'écorce, considérée généralement comme nécessaire pour maintenir l'élasticité du *cerceau* et en prolonger la durée. Vingt-quatre *cerceaux* liés ensemble par de très-jeunes brins de bois forment une botte; chacune de ces bottes est vendue en moyenne 1 fr. 40; elle coûte de façon pour l'ouvrier 0 fr. 40 à 0 fr. 50, plus 0 fr. 10 environ pour transport de l'atelier aux points de consommation; il reste donc à peu près 0 fr. 80 pour la valeur du bois, ce qui porte à 10 fr. les 100 perches, qui ne sont vendues que 5 fr. au fabricant. Celui-ci obtiendrait, comme on le voit, un bénéfice très-considérable, si ce bénéfice n'était soumis à des éventualités qui en rendent la réalisation incertaine. Le prix de façon varie dans les mêmes proportions que le bénéfice du fabricant. Quand la vigne annonce une bonne récolte, on voit parfois doubler le prix de façon; au contraire, dans les années où le raisin manque, le même prix est quelquefois réduit de 0 fr. 40 à 0 fr. 25.

Ce qui vient d'être dit touchant la fabrication et le prix des *cerceaux* ne s'applique généralement qu'aux cercles ordinaires dits *cercles à muids*. A mesure que la grandeur des cercles augmente, la botte en contient un moins grand nombre; il y en a douze pour les cuveaux et six seulement pour les cuves. Ces derniers n'ont pas moins de 0 m. 10 de largeur sur 0 m. 3 d'épaisseur; on les fait avec des baliveaux de vingt à trente ans; les essences les plus estimées sont le charme, le frêne, le merisier et le bouleau. Les *cerceaux* à cuve se vendent en moyenne 10 fr. la botte, quand ils passent directement du fabricant au consommateur; mais, dans les bonnes années, la spéculation s'empare de la matière, et le vigneron paye alors le double du prix normal. La main-d'œuvre est beaucoup plus chère pour les *cerceaux* de cuves que pour les cercles ordinaires: le prix moyen est de 3 fr. la botte.

La fabrication des *cerceaux* est une industrie très-importante, qui répand en moyenne, tous les ans, environ 4 millions de francs, soit pour les salaires des ouvriers, soit pour les transports, les magasinages et les bénéfices de la spéculation. Ce chiffre, du reste, n'a rien d'étonnant, si l'on songe qu'il se fabrique an-

nuellement, dans notre pays, près de 200 millions de cerceaux.

— **Jeux.** Le cerceau dont les enfants se servent dans leurs jeux consiste ordinairement en deux ou trois cercles de bois léger cloués les uns par-dessus les autres et parfaitement unis ensemble. On en garnit souvent le pourtour intérieur de clochettes ou de morceaux de métal, auxquels le mouvement fait produire un véritable carillon. Quelquefois aussi on fixe d'autres sonnettes ou d'autres morceaux de métal à des baguettes de fil de fer qui traversent diagonalement le cerceau en se croisant l'une sur l'autre. Ce cerceau enjolivé et carillonnant n'est pas celui qu'emploient les joueurs émérites; ils dédaignent ces fioritures et se servent d'un bon et solide cerceau ordinaire, un peu aminci dans le sens de la largeur. On joue au cerceau de plusieurs manières, au cerceau roulant et au cerceau sautant. Dans le premier cas, le jeu consiste à faire rouler le cerceau devant soi en le frappant avec un bâtonnet. S'il n'y a qu'un seul enfant, le jeu est un simple exercice de gymnastique. S'il y en a plusieurs, chacun a généralement son cerceau, et cherche à le conduire le plus loin possible. Quand la troupe n'a qu'un cerceau, on joue le plus souvent au coup saillant. Chaque joueur prend alors le cerceau et le fait rouler jusqu'à ce que, par maladresse ou autrement, il le laisse tomber. Toutefois, le plus joli jeu du cerceau roulant est celui qu'on appelle la *petite guerre des cerceaux*. Les joueurs, armés chacun d'un cerceau, se divisent en deux bandes, qui se placent en regard l'une de l'autre; les joueurs de chaque troupe se mettent en ligne, en laissant entre eux un espace assez grand pour qu'une personne puisse y passer commodément. Ces dispositions prises, chaque joueur fait partir son cerceau à un signal convenu, et s'efforce de le faire passer dans l'intervalle laissé entre deux joueurs du camp opposé, sans heurter le cerceau de l'un ou de l'autre. Quand tous les cerceaux et leurs conducteurs ont ainsi changé de place, ceux-ci font volte-face et recommencent le même mouvement. Cette petite guerre des cerceaux reçoit quelquefois une modification qui rend le jeu beaucoup plus intéressant: un des joueurs a la garde d'un objet convenu, un couteau, une baguette, etc. S'il peut toucher le but sans que son cerceau ait été renversé, le camp dont il fait partie conserve la baguette, et la partie recommence dans les mêmes conditions; si, au contraire, son cerceau est abattu par un joueur du camp adverse, la baguette passe entre les mains des joueurs de ce camp. Pour diriger facilement le cerceau, on se sert d'un bâton aminci et courbé à l'une de ses extrémités; la dextérité de certains joueurs est telle qu'ils peuvent faire faire ainsi à leur cerceau mille tours et détours. Le jeu du cerceau sautant consiste à lancer le cerceau en l'air et à l'empêcher de tomber en le rattrapant à la volée. Quand les joueurs sont en certain nombre, ils jouent à qui lancera son cerceau à la plus grande hauteur, ou le rattrapera le plus souvent. — Le jeu du cerceau est très-ancien: les Grecs l'appelaient *trochos*, et les Romains *trochus*. On le faisait habituellement en fer ou en bronze, et, de même que chez les modernes, on le munissait quelquefois de clochettes ou même d'anneaux. Des pierres gravées et des bas-reliefs montrent des enfants jouant au cerceau roulant avec un bâton tortu, nommé *clef* (*clavis*) par les Romains.

Le comte de Caylus donne, à propos des cerceaux et de l'usage qu'en faisaient les anciens, les détails suivants: « Je crois que l'exercice du cerceau était divisé en deux espèces, chez les Grecs et chez les Romains, et que la première s'appelait *crisislasia*, de deux mots grecs qui signifiaient *agitation du cerceau*. Suivant le témoignage d'Oribase, celui qui devait faire cet exercice prenait un grand cercle autour duquel roulaient plusieurs anneaux, et dont la hauteur allait jusqu'à la ceinture. Il l'agitait par le moyen d'une baguette de fer à manche de bois. Il ne le faisait pas rouler sur la terre, car les anneaux insérés dans la circonférence ne l'auraient pas permis; mais il l'élevait en l'air, et le faisait tourner autour de sa tête en le dirigeant avec sa baguette. Le mouvement communiqué au cerceau était quelquefois très-rapide, et alors on n'entendait pas le bruit des anneaux qui roulaient dans la circonférence. D'autrefois, on l'agitait avec moins de violence, afin que le son des petits anneaux produisit dans l'âme un plaisir qui procurait un agréable divertissement. Cette réflexion d'Oribase nous apprend que le jeu du cerceau était regardé comme un exercice capable de contribuer à la santé du corps. Il y en avait une seconde espèce dans laquelle, au lieu de se servir d'un grand cercle, on en employait un beaucoup plus petit. Il me paraît que c'est proprement le *trochus* des Grecs et des Romains. Xénophon nous en apprend l'usage en parlant d'une danseuse qui prenait à la main douze de ces cerceaux, les jetait en l'air et les recevait en dansant au son d'une flûte. Ces deux espèces de cerceaux ne différaient que par la grandeur; la circonférence était chargée de huit anneaux, à l'un desquels était attachée une sonnette, et outre cela neuf fiches ou chevilles, qui, fort lâches dans leur trou, augmentaient le bruit des anneaux et produisaient le même son que les baguettes qui traversaient les sistres.

CERCEAU (du), architecte français du XVI^e siècle. V. ANDROUET.

CERCEAU (le P. Jean-Antoine du), jésuite, poète et littérateur français, né à Paris en 1670, mort en 1730. Il professa les humanités dans plusieurs collèges de son institut, et ne cessa pendant toute sa vie de cultiver la poésie et la littérature. Il publia d'abord des poésies latines, parmi lesquelles on distingue trois petits poèmes intitulés *Papilion*, *Galline* et *Balthazar*. Il composa ensuite un grand nombre de pièces de théâtre, soit en latin, soit en français, pour les représentations que donnaient les élèves des collèges à la fin de l'année scolaire; parmi celles qui furent jouées avec le plus de succès, on cite *L'Enfant prodige* et les *Incommodités de la grandeur*. Parmi ses poésies diverses en français, plusieurs se lisent encore avec plaisir; telles sont: les *Pincettes*, les *Tisons*, la *Nouvelle Eve*, et des fables qui ne manquent pas de mérite. Enfin le P. du Cerceau a aussi publié un assez grand nombre d'ouvrages en prose, dont les plus importants sont: *Histoire des troubles causés par M. Arnaud après sa mort*, ou *Démêlés de M. Santeul avec les jésuites*; *Histoire des dernières révolutions de Perse, depuis le commencement de ce siècle jusqu'à la fin du règne de l'usurpateur Aszroff*; *Réflexions sur la poésie française, où l'on fait voir en quoi consiste la beauté des vers*, etc. Vers la fin de sa vie, le P. du Cerceau fut nommé précepteur de Louis-François de Bourbon, prince de Conti. Un jour que ce jeune prince venait d'obtenir un fusil de chasse qu'on lui avait longtemps refusé, il le retourna en tous sens pour le mieux examiner, et il vint à toucher imprudemment la détente. Le coup partit malheureusement, et le P. du Cerceau fut tué. L'enfant, dans sa terreur, se mit à courir par tout le château en poussant des cris lamentables. On s'empressa de courir au secours de l'infortuné précepteur, mais on ne trouva qu'un cadavre.

CERCÉIDE s. f. (sér-sé-i-de). Crust. Genre d'isopodes nageurs, comprenant deux espèces, qui appartiennent à la Nouvelle-Hollande.

— **En cycl.** Les *cercéides* sont des crustacés nageurs, de l'ordre des isopodes et de la famille des sphéroniens. Elles ont en général une forme allongée; une tête presque aussi longue que large, triangulaire et arrondie en avant; les yeux occupent les bords latéraux et sont dirigés en dehors. Pour le reste des caractères, les *cercéides* ressemblent beaucoup aux sphéroniens; mais elles en diffèrent en ce qu'elles ont la tête moins courte et moins large, et le corps beaucoup moins flexible. Les deux espèces que l'on connaît dans ce genre habitent l'Australie.

CERCEL s. m. (sér-sèl). Forme ancienne du mot CERCEAU.

CERCELÉE adj. f. (sér-sè-lé — rad. *cercle*). Bias. Se dit quelquefois, en parlant de la croix, pour RECERCELEE.

CERCELLE s. f. (sér-sè-le — du lat. *querquedula*, même sens). Ornith. Nom vulgaire de la sarcelle. || Ancien nom du papillon.

CERCERIS s. m. (sér-sè-riss — nom lat. d'un oiseau amphibie). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la famille des crabronides, comprenant un grand nombre d'espèces.

— **En cycl.** Les *cerceris* forment, dans l'ordre des insectes hyménoptères et dans la famille des fouisseurs, un genre voisin des philanthes, mais qui en diffère par des antennes insensiblement rendues à l'extrémité, et des mandibules ayant une dent au côté interne. Ces insectes ont la tête épaisse, et leur chaperon a une disposition à se relever en l'air. Les femelles creusent des trous dans le sable, le long des sentiers, et y déposent leurs œufs. Elles approvisionnent les jeunes larves de petits insectes de la famille des charançons; c'est du moins ce que fait le *cerceris* des sables. Le *cerceris orné* donne la préférence aux hyménoptères du genre *halictes*, tandis que le *cerceris bupresticide* s'attaque surtout, comme son nom l'indique, aux buprestes.

CERCÈTES, peuple de l'ancienne Sarmatie asiatique, au N.-O. du mont Caucase, sur la côte du Pont-Euxin, près du Bosphore Cimmérien. On a supposé que c'était le même peuple que les Circassiens ou Tcherkesses modernes.

CERCHE s. f. (sér-che — altér. du mot *cercle*). Techn. Planchette très-mince, ordinairement en bois de hêtre, qui sert à faire les bordures des tamis, des cribles, des boisseaux, etc. || On dit aussi CERCE.

CERCHIARA, bourg du royaume d'Italie, province de la Calabre Citérieure, district et à 15 kilom. N.-E. de Castrovillari, chef-lieu de canton; 2,030 hab.

CERCENNÉIS s. m. (sér-knè-iss). Ornith. Nom spécifique d'un faucon.

CERCIBIS s. m. (sér-si-biss — du gr. *kerkos*, queue, et d'*ibis*). Ornith. Genre d'oiseaux formé aux dépens du genre *ibis*.

CERCIDAS, poète et législateur grec, du IV^e siècle av. J.-C. Il rédigea un code de lois pour Mégaropolis, sa patrie, et chercha à lui assurer la protection de Philippe, roi de Macédoine. Démosthène, pour cette raison, le compta parmi les mercenaires de Philippe et le mit au nombre de ceux qu'il accusait de trahison envers la Grèce.

CERCIDE s. m. (sér-si-de — du gr. *kerkos*, petit insecte qui ronge la vigne). Entom. Tribu

d'insectes coléoptères, la sixième de la famille des nitidulaires.

— **En cycl.** Les caractères de cette tribu sont: joues des mâchoires doubles; labre distinct; élytres ne cachant que les premiers segments; tarses à cinquième article très-petit. Les *cercides* sont de taille moyenne, de couleur sombre. Ils vivent le plus ordinairement sur les fleurs et habitent principalement l'Europe. Plusieurs espèces ont été signalées en Amérique. Deux genres seulement composent cette tribu, les genres cerque et brachyptère.

CERCIDION s. m. (sér-si-di-on — du gr. *kerkis*, tissu). Bot. Blanc de champignon.

CERCIDIUS, nom latin du LIAMONE, rivière de Corse.

CERCIDOCÈRE adj. (sér-si-do-sè-re — du gr. *kerkis*, navette; *keras*, corne). Entom. Dont les antennes sont en forme de navette.

— s. m. Genre d'insectes, de la famille des curculionides, comprenant sept ou huit espèces propres à l'île de Java.

CERCINA, nom ancien d'une île de la Méditerranée, sur la côte N.-E. de la Byzacène, à l'entrée de la Petite-Syrie. Pliny lui donne 25 milles de long sur 12 de large. Elle ne renfermait qu'une seule ville du même nom, qui était regardée comme libre par les Romains. C'est aujourd'hui l'île KERKENY. Un flot voisin, situé au N. de Cercina, avec laquelle il communiquait par un pont, portait le nom de CERCINTIS.

CERCIS s. m. (sér-siss — du gr. *kerkis*, navette, à cause de la forme du fruit). Bot. Nom scientifique du gâlnier ou arbre de Judée.

CERCLAGE s. m. (sér-klà-je — rad. *cercier*). Techn. Action de cercler les tonneaux. || Bois de cerclage, Bois propre à faire des cerceaux pour la tonnellerie.

CERCLE s. m. (sér-klè — du lat. *circulus*, dimin. de *circus*; du sanscrit *cakra*, roue, cercle, disque. Le *Dictionnaire de Pétersbourg* ne s'explique pas sur l'origine de *cakra*, que Scheicher regarde comme une reduplication de *car*, aller; mais si *cakra* est pour *kakra*, on le rapporterait peut-être mieux, suivant Pictet, à la racine *kak*, être instable, vaciller, d'où *kank* ou *canc*, aller, trembler. Comparez *cakita*, tremblant, effrayé, et *cankura*, char, ainsi que le persan *cak*, même sens. Dans l'une ou l'autre supposition, le sens de mobile, vacillant, indiquerait la priorité de celui de roue). Géom. Surface plane que limite une ligne courbe appelée circonférence, dont tous les points sont également distants d'un même point intérieur appelé centre: *L'aire du cercle est égale au carré du rayon multiplié par le rapport du diamètre à la circonférence. Les marinettes vont presque toujours en troupes, tantôt décrivant sans fin des cercles dans des cercles sans nombre, tantôt tournant autour de quelque grand édifice.* (Buff.) Les Grecs écrivaient le nom des sept sages sur un cercle, ne voulant pas déterminer quel était le plus sage des sept. (Barthel.) Le plus grand cercle que la terre décrit en tournant sur elle-même s'appelle équateur. (F. Pillon.) || Arc de cercle, Portion de la circonférence, de la ligne qui circonscrit le cercle: *Tout angle qui a son sommet dans un cercle a pour mesure la demi-différence des arcs du cercle compris entre ses côtés prolongés dans les deux sens.* || Quadrature du cercle, Problème que l'on a jusqu'ici vainement tenté de résoudre, et qui consisterait à carrer un cercle donné, c'est-à-dire à construire ou à calculer un carré équivalent à ce cercle: *La quadrature du cercle est un problème dont la solution serait sans utilité pratique.* || Cercle de courbure, Cercle dont la courbure est égale à celle d'une courbe en un de ses points. || Cercle osculateur, Celui dont le contact est le plus intime possible avec une courbe.

— Par ext. Se dit improprement, même dans les livres de géométrie, de la ligne circulaire ou circonférence qui limite le cercle: *Le cercle que Saturne décrit a plus de 600 millions de lieues de diamètre.* (La Bruy.)

... Sa redoutable épée
Décrivait autour de vous un cercle menaçant.

LAMARTINE.

|| Anneau coloré, tour coloré, de forme à peu près circulaire: *Un cercle rouge.*

La campagne étincelle, un cercle radieux.
Tracé dans l'air humide, unit le terre aux cieux.

SAINT-LAMBERT.

|| Objet matériel ayant une forme circulaire: *On peut juger de l'âge du cerf par les nœuds ou cercles annuels de ses cornes.* (Buff.) *Que le moyen âge paraît sombre et farouche dans les cercles concentriques de la Divine Comédie!* (P. de St-Victor.)

— Géogr. Division administrative de l'Allemagne. || Circonscription militaire en Algérie. || Division territoriale au Sénégal.

— Cercleau: CERCLES de tonneaux. CERCLE en fer. || Au pl. Tonneau, dans la locution *Vin en cercles*, Vin en tonneau, par opposition à *Vin en bouteilles*.

— Fig. Sphère, étendue, limites: *Agrandir le cercle de ses idées. Je ne sors jamais du cercle de mes occupations habituelles. Le premier bienfait de la religion est d'agrandir le cercle de nos connaissances.* (La Luzerne.) *L'homme semble, de nos jours, ne pouvoir plus respirer dans le cercle antique des facultés humaines.* (J. de Maistre.) *Les souverains ne*

commandent efficacement et d'une manière durable que dans le cercle des choses avouées par l'opinion. (J. de Maistre.) *A mesure que l'homme se civilise, le cercle de ses besoins s'étend.* (F. Bastiat.) *Les variations de prix sur une denrée sont d'autant plus grandes que le cercle de la concurrence est plus étroit.* (F. Bastiat.) *Le cercle des lumières, de la richesse, de l'autorité, va s'élargissant tous les jours.* (L. Faucher.) *Il est rare que les hommes de génie s'enferment avec une logique étroite dans le cercle de leurs principes.* (C. de Rémusat.) *Les hommes qui vivent pour leur pays, pour l'avenir des nations, en élargissant le cercle de leurs passions et de leurs pensées, se font souvent une bien cruelle solitude.* (Balz.) *Les langues sémitiques ont parcouru le cercle entier de leur existence.* (Renan.) *C'est un cercle très-étroit que le cercle de l'explication, et ce n'est pas l'orbite des grandes destinées.* (D. Stern.) *L'avenir est renfermé dans un cercle, le cercle des hypothèses.* (E. de Gir.) || Série d'actes, de faits ou d'objets qui se succèdent et se reproduisent sans cesse: *Le cercle des saisons. Tourner dans un cercle d'idées. L'esprit de l'homme n'ayant qu'un cercle, toutes les générations se ressemblent à peu près dans leur façon de penser.* (Clément XIV.) *Dès l'instant que nous recevons la vie, nous sommes condamnés à rouler dans un cercle de biens et de maux, de plaisirs et de douleurs.* (Barthel.) *Chaque homme a son cercle d'idées et de sensations.* (A. Karr.) *La science n'a pas un cercle à parcourir: elle a des degrés à monter.* (L.-J. Larcher.)

Alternativement bal, concert, tragédie.
Ce cercle de plaisirs peut bien plaire d'abord,
Mais la seconde fois il ennuie à la mort.

C. D'HARLEVILLE.

|| Agent considéré au point de vue des limites de son action: *Dieu est un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part.* (Pasc.)

— Loc. fam. *Faire un demi-cercle sur ses talons.* Tourner sur soi-même, pour éviter quelqu'un ou quelque chose, rétrograder vivement.

— Prov. *On ne connaît pas le vin au cercle.* On ne peut juger les hommes par leur extérieur.

— Argot. Argent monnayé, par allusion à la forme des pièces de monnaie.

— Mathém. et Astron. Nom donné à des lignes circulaires que l'on suppose dans le ciel, et que l'on reproduit sur les sphères, pour faciliter l'explication des phénomènes célestes: *Les grands cercles. Les petits cercles.* || *Cercles polaires*, Cercles parallèles à l'équateur, contenant les points dont l'horizon passe par les deux tropiques: CERCLE POLAIRE arctique. CERCLE POLAIRE antarctique. *La découverte du verre permit de cultiver, sous les glaces du CERCLE POLAIRE, les fruits de la zone torride.* (Cuv.) || *Cercles diurnes*, Cercles apparents que décrivent les astres dans leur mouvement diurne apparent autour de la terre. || *Cercle équinoxial*, Syn. d'EQUATEUR. || *Cercles de déclinaisons*, Grands cercles qui passent par les pôles: *Cercles d'excursion*, Cercles parallèles à l'écliptique et déterminant de part et d'autre de cette ligne une zone qui contient les orbites de toutes les planètes connues. || *Cercles de position*, Grands cercles, au nombre de six, qui passent par les intersections du méridien du lieu avec l'horizon. || *Cercle d'apparition perpétuelle*, Cercle parallèle à l'équateur, qui, étant mené par le point de l'horizon le plus rapproché du pôle dans le même hémisphère, marque l'extrême limite des astres qui sont toujours au-dessus de l'horizon. || *Cercle d'occultation perpétuelle*, Cercle parallèle à l'équateur, qui, étant mené par le point de l'horizon le plus rapproché du pôle dans l'autre hémisphère, marque l'extrême limite des astres qui sont toujours au-dessous de l'horizon. || *Cercle d'équation*, Cercle que l'on ajoute à une pendule, pour donner l'heure vraie en même temps que l'appareil donne l'heure moyenne. || *Cercle horaire*, Cercle sur lequel sont marquées les heures d'un cadran solaire. || *Cercle méridien*, Cercle que l'on emploie maintenant dans la plupart des grands observatoires, et qui, ayant la plus grande analogie avec le cercle mural, sert à la fois à mesurer les ascensions droites et les distances polaires des astres. La lunette qu'il porte joue le rôle de lunette méridienne. Cet instrument, rendu portatif, est devenu d'un fréquent usage dans toutes les expéditions scientifiques. || *Cercle mural*, Grand cercle dont l'axe est fixé dans une paroi, et dont le plan se confond avec celui du méridien du lieu. || *Cercle répétiteur* ou de *Borda*, Instrument pour mesurer les angles, qui permet de multiplier les observations de l'angle et de diviser ensuite par le nombre des observations l'erreur que l'on a commise. || *Demi-cercle*, Nom que l'on donne quelquefois au graphomètre, instrument qui se compose en effet d'un demi-cercle divisé. V. GRAPHOMETRE.

— Archéol. *Cercles de pierres*, Monuments anciens formés de gros blocs de pierres disposés en cercle.

— Mar. *Cercle Barbotin*, Cercle inventé par Barbotin, lieutenant de vaisseau, pour faciliter le virage des câbles-chaînes.

— Art milit. *Cercle à feu*, Artifice de guerre qui consistait en de grands cercles de bois armés de grenades et de tubes chargés, que l'on faisait rouler sur les travaux de l'ennemi. || *Cercles goudronnés*, Vieux cordages goudron-

nés servant, comme les pots-à-feu, à éclairer les travaux de l'ennemi.

— Techn. Vase d'argile sans fond servant d'étui à des pièces de porcelaine. On dit plus ordinairement CERCLE.

— Superst. *Cercle magique*, Ligne circulaire que les magiciens traçaient sur le sol, et au centre duquel ils s'établissaient, lorsqu'ils voulaient évoquer le démon, qui, pensent-ils, est assujéti à tourner autour de ce cercle sans pouvoir y entrer.

— Iconogr. *Cercle lumineux*, Nimbe dont on orne le visage des saints.

— Jeux. Nom d'un jeu de billes, syn. de RANGETTE.

— Chorégr. *Cercles jumeaux*, Nom d'une des figures du cotillon.

— Mus. *Demi-cercle*, Ancien agrément de chant qui se figurait par quatre petites notes liées, disposées en demi-cercle. *Cercle de quintes et de quarts*, Mouvement d'harmonie circulaire, passage dans les douze modes majeurs ou mineurs, au moyen d'une modulation sur la quinte ou sur la quarte, si l'on parcourt les tons dans un ordre rétrograde.

— Anat. *Cercle membraneux*, Partie de l'oreille gauche du cœur qui entoure intérieurement son embouchure.

— Art vétér. Renflement circulaire du sabot des solipèdes.

— Manég. Ligne circulaire que l'on fait décrire au cheval : *Être, se mettre en cercle*. *Travailler sur le cercle*.

— Log. *Cercle vicieux*, Mode défectueux de raisonnement dans lequel on donne pour conclusion à son argumentation l'hypothèse sur laquelle on l'a fondée. Ainsi, si l'on soutenait que le despotisme est moins à craindre que l'anarchie, parce que les excès du pouvoir sont moins redoutables que l'absence de toute autorité, on ferait un cercle vicieux : *Tout cercle vicieux est fondé sur l'abus des synonymes*. Dire que l'étendue est une raison suffisante de l'étendue, c'est faire un cercle vicieux. (Vold.) *Mirabeau disait à Maury qu'il allait l'enfermer dans un cercle vicieux*. — Vous voulez donc m'embrancher ? répliqua celui-ci. (Sainte-Beuve.) *Par ext. Impasse, situation sans issue, et dans laquelle les diverses solutions qu'on imagine ne peuvent être obtenues que par ces solutions mêmes agissant comme moyens* : *Une révolution ne peut être qu'un cercle vicieux* ; elle part de l'abus, s'agit dans de violentes réformes et tombe dans les excès. (Boiste.) *Un cercle vicieux très-automatisé en politique est d'attendre, pour octroyer les libertés inédites à un peuple, qu'il sache s'en servir*. (Toussenel.) *La civilisation tourne dans un éternel cercle vicieux*. (Toussenel.)

— Prosod. *Les cinq cercles*, Les cinq catégories formées des seize mètres primitifs, dans la prosodie arabe.

— Féod. *Cercle d'or*, Marque d'investiture d'une principauté.

— Blas. Anneau sans chaton ou boucle sans arillon, qui est le symbole de l'infini, et dont l'usage est très-restreint : *Le Valet au Cercle*, chevalier de la Table-Ronde : *De pourpre, au cercle d'or lié de sable*. — *De Coysia en Bresse* : *D'azur, à deux demi-cercles adossés d'or mouvant des cantons de l'écu*. *Le Cercle perlé*, Espèce de couronne que les comtes et les vicomtes portaient sur leurs écus.

— Bot. *Cercle à barrique*, Nom vulgaire d'une espèce de bauhinie.

— Agric. *Cercle des fèves*, Nom populaire de certains cercles de verdure que l'on remarque dans des lieux arides.

— Epithètes. Concentrique, excentrique, elliptique, diurne, annuel, équinoxial, horaire, polaire, sphérique, gradué, mobile, étendu, vaste, immense, infini, borné, étroit, rétréci, brillant, lumineux, éclatant, étincelant, magique, mystérieux, cabalistique.

— Allus. hist. *Cercle de Popilius*, Allusion au cercle que Popilius Lænas, envoyé du peuple romain, traça autour du roi Antiochus, en lui enjoignant de répondre, avant de sortir de ce cercle, à la sommation du sénat. Depuis, le cercle de Popilius est resté une expression proverbiale, que l'on emploie à propos de quelqu'un qui est mis en demeure de prendre un parti et de se prononcer immédiatement :

« Napoléon fut péremptoire relativement à la durée de l'armistice, disant que stipuler un mois pour traiter tant de matières si difficiles, c'était tracer autour de lui le cercle de Popilius ; qu'il était habitué à y enfermer les autres, et pas du tout à y être enfermé lui-même, et que, voulant sérieusement d'un congrès, il demandait le temps de le tenir et de le faire aboutir à un résultat. »

THIERS, *Histoire du Consulat et de l'Empire*.

« J'essayais, si je puis parler ainsi, de cantonner mes raisonnements, mes preuves, mes mouvements, c'est-à-dire que je convenais avec moi-même que je pourrais aller à telle limite, mais non au delà ; je traçais autour de moi un cercle de Popilius, que je m'interdisais de dépasser. » DUPIN, *Mémoires*.

« Je connais un homme d'esprit que le souvenir des légats du pape au moyen âge fait encore trembler : « Semblables, dit-il, aux

envoyés de l'ancienne Rome, ils traçaient autour des rois le cercle de Popilius, et leur défendaient d'en sortir. »

LOUIS VEUILLON, *Parfum de Rome*.

— Encycl. Géom. Le cercle, à proprement parler, est la portion de plan enveloppée par une courbe dont tous les points sont également distants d'un même point intérieur appelé centre, et cette courbe est la circonférence du cercle ; mais, de même qu'on ne distingue pas entre l'ellipse et sa circonférence, on confond aussi, dans le langage, le cercle et sa circonférence. Ainsi on dit : un arc de cercle, tandis qu'on devrait dire : un arc de circonférence de cercle.

La propriété capitale de la circonférence du cercle, et qui en fait un élément nécessaire de comparaison à toutes les autres courbes, est d'être partout égale à elle-même. La droite, le cercle et l'hélice sont les seules lignes qui jouissent de cette propriété ; aussi ces lignes sont-elles les seules que leur nature propre impose forcément comme termes généraux de comparaison : la droite est le prolongement d'un élément simple de courbe ; la circonférence de cercle est le prolongement uniforme d'un couple de deux éléments consécutifs d'une courbe plane ; enfin l'hélice est le

$$\delta = \sqrt{(x' - x'')^2 + (y' - y'')^2} + 2(x' - x'')(y' - y'') \cos \theta,$$

où x' et y' , x'' et y'' désignent les coordonnées des deux points : la condition, pour un point M de la circonférence, de se trouver à une distance R du centre C, sera donc exprimée par l'équation

$$(x - a)^2 + (y - b)^2 + 2(x - a)(y - b) \cos \theta = R^2,$$

x et y désignant les coordonnées du point M, et a , b celles du centre C.

Telle est donc l'équation générale du cercle.

Cette équation, développée et ordonnée, prend la forme

$$x^2 + y^2 + 2xy \cos \theta + mx + ny + p = 0.$$

Elle se distingue, parmi les équations du second degré, par l'égalité des coefficients des termes en x^2 et en y^2 , et par la valeur propre au système des axes du coefficient du terme en xy .

Réciproquement, une équation de la forme

$$x^2 + y^2 + 2xy \cos \theta + mx + ny + p = 0$$

représente, par rapport à un système d'axes faisant entre eux un angle θ , un cercle réel, si toutefois les coefficients m , n et p peuvent être, au moyen de valeurs réelles de a , b et de R, identifiés aux coefficients des termes pareils de l'équation

$$(x - a)^2 + (y - b)^2 + 2(x - a)(y - b) \cos \theta - R^2 = 0.$$

Cette identification fournit, pour la détermination de a , b et R, les équations

$$-2a - 2b \cos \theta = m,$$

$$-2b - 2a \cos \theta = n,$$

$$a^2 + b^2 + 2ab \cos \theta - R^2 = p.$$

Les deux premières donnent bien toujours, pour a et pour b , des valeurs réelles, puisqu'elles sont du premier degré, et finies, puisque $1 - \cos \theta$ ne saurait être nul ; mais la troisième pourrait assigner à R une valeur négative, et la courbe représentée par l'équation proposée serait alors imaginaire.

L'équation du cercle se simplifie lorsque les axes deviennent rectangulaires : $\cos \theta$ étant alors nul, elle se réduit en effet à

$$(x - a)^2 + (y - b)^2 = R^2.$$

Si le centre est pris pour origine des coordonnées, cette dernière devient

$$x^2 + y^2 = R^2.$$

— *Equation de la tangente*. L'équation de la tangente au cercle représenté par son équation réduite est

$$Xx + Yy = R^2,$$

où X et Y désignent les coordonnées courantes, et x , y les coordonnées du point de contact. V. TANGENTE.

L'équation générale des tangentes au même cercle, lorsque l'on prend leur coefficient angulaire pour constante arbitraire, est

$$y = mx \pm R\sqrt{1 + m^2};$$

on l'obtient en déterminant n , dans l'équation

$$y = mx + n,$$

par la condition que la droite représentée par cette équation coupe le cercle en deux points confondus en un seul. L'équation qui donnerait les abscisses des points de rencontre de la droite et du cercle serait

$$(1 + m^2)x^2 + 2mnx + n^2 - R^2 = 0,$$

et la condition d'égalité entre les racines serait

$$m^2n^2 - (1 + m^2)(n^2 - R^2) = 0,$$

qui donne effectivement

$$n = \pm R\sqrt{1 + m^2}.$$

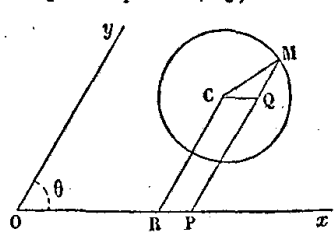
— *Conjugues ou supplémentaires au cercle*. Les conjuguées du cercle sont toutes les hyperboles équilatères décrites sur les diamètres de ce cercle pris pour axes transverses. En effet, si l'on prend pour axe des y le diamètre parallèle aux cordes réelles de la conjuguée qu'on veut obtenir, et pour axe des x le diamètre perpendiculaire, l'équation du cercle reste toujours

$$x^2 + y^2 = R^2,$$

prolongement aussi régulier d'un couple de deux éléments consécutifs d'une courbe à double courbure.

Nous renvoyons, pour les propriétés élémentaires du cercle, aux mots CIRCONFÉRENCE, RAYON, DIAMÈTRE, ARC, ANGLE, CORDE, TANGENTE, SÉCANTE, SEGMENT, SECTEUR, INSCRIT (polygone), CIRCONSCRIT, AIRE, enfin PI (π , rapport approché de la circonférence au diamètre).

— *Equation du cercle en coordonnées rectilignes*. L'équation d'un cercle CM, rapporté à des axes quelconques Ox, Oy, faisant entre



eux un angle θ , se tire immédiatement de la formule de la distance de deux points. Cette formule est

$$y = \pm \sqrt{R^2 - x^2};$$

pour obtenir alors la conjuguée à abscisses réelles de la courbe, il faut donner à x des valeurs réelles auxquelles correspondent des valeurs imaginaires de y , et réaliser ces valeurs imaginaires en y remplaçant $\sqrt{-1}$ par i . Or, l'ordonnée ainsi transformée devient

$$y = \sqrt{x^2 - R^2};$$

c'est donc celle de l'hyperbole équilatère ayant pour axe transverse le diamètre, couché sur l'axe des x , du cercle proposé.

L'équation

$$Xx + Yy = R^2$$

de la tangente au cercle est aussi celle de la tangente à la conjuguée qui passe au point $[x, y]$, supposé imaginaire. V. DROITE IMAGINAIRE.

Pareillement, l'équation générale des tangentes aux conjuguées du cercle est

$$y = (m + n\sqrt{-1})x + R\sqrt{1 + (m + n\sqrt{-1})^2}.$$

Les asymptotes de ces mêmes conjuguées sont fournies par les équations

$$y = \pm \sqrt{-1}x.$$

V. DROITE IMAGINAIRE.

— *Système de deux cercles*. La corde commune à deux cercles qui se coupent effectivement est le lieu des points de leur plan tels, que les tangentes menées de l'un d'eux aux deux cercles soient égales. En effet, le premier membre de l'équation d'un cercle rapporté à des axes rectangulaires,

$$(x - a)^2 + (y - b)^2 = R^2,$$

est l'expression du carré de la longueur de la tangente menée à ce cercle d'un point xy du plan ; l'équation à zéro de la différence

$$(x - a)^2 + (y - b)^2 - R^2 - (x - a')^2 - (y - b')^2 + R'^2$$

des premiers membres des équations de deux cercles exprime donc que les tangentes menées du point xy à ces deux cercles sont égales. Or, cette équation est aussi celle d'un lieu passant par les points communs aux deux cercles, et, comme elle est du premier degré, c'est l'équation de leur corde commune.

Lorsque les deux cercles ne se coupent pas, le lieu dont il vient d'être parlé n'en existe pas moins ; la droite qu'elle représente prend le nom d'axe radical (Gautier, de Tours), ou de corde idéale (Poncelet) des deux cercles.

Les cordes idéales de trois cercles pris deux à deux se coupent toujours en un même point. En effet, si $A = 0$, $A' = 0$ et $A'' = 0$ sont les équations de ces trois cercles rapportés à un système d'axes rectangulaires, celles de leurs axes radicaux seront

$$A - A' = 0, \quad A' - A'' = 0 \quad \text{et} \quad A'' - A = 0.$$

Or l'équation de la troisième droite étant une conséquence de celles des deux autres, cette troisième droite passe nécessairement par le point de rencontre des deux autres.

Le point de concours des tangentes extérieures communes à deux cercles, et celui des tangentes intérieures sont les centres directs et inverse de similitude des deux cercles. Ces deux points divisent harmoniquement la droite qui joint les centres. V. DIVISION HARMONIQUE.

Les points de concours des tangentes extérieures menées à trois cercles considérés successivement deux à deux sont en ligne droite. En effet, si, au lieu de trois cercles contenus dans un même plan, on imagine les trois sphères de mêmes centres et de mêmes rayons, les trois points de concours considérés seront les sommets de trois cônes, circonscrits chacun à deux des sphères. Or, il est facile de voir que les sommets de ces trois cônes doivent être en ligne droite ; car, si l'on conçoit les deux plans tangents communs aux trois sphères, et dont chacun contiendra évidemment les sommets des trois cônes, ces plans tangents se couperont, sur le plan des

centres, suivant une droite qui devra contenir les trois sommets.

— *Cercle de courbure*. Le cercle de courbure à une courbe en un de ses points est celui dont la courbure est égale à celle de la courbe en ce point.

La courbure d'une courbe en un de ses points (V. COURBURE) est la limite du quotient de l'angle formé par la tangente à cette courbe, au point considéré, avec une tangente infiniment voisine, divisé par la longueur de l'arc qui sépare les deux points de contact.

La courbure, dans le cercle, ne dépend pas de la grandeur de l'arc aux extrémités duquel on mène les tangentes, ou, en d'autres termes, le quotient de l'angle des tangentes menées aux deux extrémités d'un arc, par la longueur de cet arc, est constant dans le même cercle. En effet, l'angle des tangentes est celui des normales, ou le rapport de l'arc au rayon ; le quotient par l'arc de ce rapport de l'arc au rayon est donc l'inverse, $\frac{1}{R}$, du rayon, c'est-à-dire une constante.

Par conséquent, donner ou demander la courbure d'une courbe en un de ses points, c'est donner ou demander le rayon du cercle qui a même courbure que la courbe en ce point.

Le coefficient angulaire de la tangente à une courbe en un de ses points est la dérivée y' de l'ordonnée de cette courbe, par rapport à son abscisse, en ce point ; le coefficient angulaire de la tangente infiniment voisine est $y' + dy'$. Par conséquent, la tangente de l'angle de deux tangentes infiniment voisines, ou l'angle même de ces deux tangentes est

$$\frac{dy'}{1 + y'(y' + dy')} \quad \text{ou} \quad \frac{dy'}{1 + y'^2};$$

l'arc compris entre les points de contact des deux tangentes est d'ailleurs

$$ds = dx\sqrt{1 + y'^2};$$

par conséquent, le quotient de l'angle des tangentes infiniment voisines, par l'arc correspondant, est

$$\frac{\frac{dy'}{1 + y'^2}}{\frac{dx}{1 + y'^2}} \quad \text{ou} \quad \frac{y''}{(1 + y'^2)^{\frac{3}{2}}}.$$

Le rayon du cercle qui a même courbure que la courbe au point xy est ainsi assujéti à la condition

$$\frac{1}{R} = \frac{y''}{(1 + y'^2)^{\frac{3}{2}}};$$

d'où l'on tire

$$R = \frac{(1 + y'^2)^{\frac{3}{2}}}{y''}.$$

Le cercle de courbure se confond avec le cercle osculateur et avec le cercle passant par le point considéré de la courbe et dont le centre serait le centre de courbure de la courbe en ce point.

— *Cercle osculateur*. Le cercle osculateur à une courbe en un de ses points est, suivant la notion introduite par Lagrange, le cercle dont le contact (V. CONTACT) avec cette courbe est le plus intime possible, c'est-à-dire le cercle dont l'ordonnée, à partir du point commun, a les mêmes dérivées, dans le plus grand nombre possible, que l'ordonnée même de la courbe.

Soient $f(x, y) = 0$ l'équation d'une courbe plane, et x, y les coordonnées d'un point de cette courbe ; soit, d'ailleurs,

$$(X - a)^2 + (Y - b)^2 - R^2 = 0$$

l'équation d'un cercle quelconque, rapporté aux mêmes axes que la courbe proposée : l'équation qui exprimera que le cercle passe au point $[x, y]$ de la courbe sera

$$(1) \quad (x - a)^2 + (y - b)^2 - R^2 = 0;$$

la première dérivée de Y par rapport à X, au point $[x, y]$, considéré comme appartenant au cercle, sera fournie par l'équation

$$(2) \quad (x - a) + (y - b)y' = 0;$$

enfin, la seconde dérivée de Y par rapport à X, au même point, sera donnée par l'équation

$$(3) \quad 1 + y'^2 + (y - b)y'' = 0.$$

En substituant donc à y' et à y'' , dans les équations (2) et (3), les valeurs des dérivées première et seconde de l'ordonnée de la courbe $f(x, y) = 0$, au point $[x, y]$ de cette courbe, on aura exprimé entre a , b et R les conditions de contact le plus intime possible entre la courbe et le cercle, puisque l'on aura assujéti ces trois inconnues à trois conditions, et qu'on ne saurait faire davantage. Les équations (2) et (3) donnent pour $(x - a)$ et $(y - b)$, dont les valeurs déterminent a et b , puisque x et y sont donnés,

$$y - b = -\frac{1 + y'^2}{y''};$$

et

$$(x - a) = \frac{(1 + y'^2)y'}{y''};$$

il en résulte, pour la distance au point xy du centre du cercle osculateur, la valeur

$$R = \frac{(1 + y'^2)^{\frac{3}{2}}}{y''}.$$

Cette formule montre que le centre du cercle osculateur à une courbe en un de ses points se trouve au centre de courbure de la courbe en ce point (V. CERCLE DE COURBURE). En d'autres termes, le cercle osculateur à une courbe est le cercle qui a deux normales infiniment voisines communes avec la courbe proposée. Cet énoncé n'a d'ailleurs évidemment d'autre sens que de signifier que le cercle de plus intime contact est celui qui passe par trois points infiniment voisins de la courbe qu'il oscule.

— Cercle imaginaire. Le lieu représenté par l'équation

$$(x - a - a' \sqrt{-1})^2 + (y - b - b' \sqrt{-1})^2 = (r + r' \sqrt{-1})^2$$

ne changeant pas, quelque transformation qu'on fasse subir aux axes des coordonnées, nous les ferons tourner autour de l'origine d'un angle tel, que la partie imaginaire de l'ordonnée du centre disparaisse.

La transformation n'affectera jamais le rayon, qui restera toujours représenté par $r + r' \sqrt{-1}$;

quant aux coordonnées du centre, elles changeront de la même manière que si la transformation ne s'était faite que pour ce point. Si donc ω désigne l'angle dont on aura fait tourner les axes, l'équation nouvelle du lieu sera

$$[x - (a + a' \sqrt{-1}) \cos \omega + (b + b' \sqrt{-1}) \sin \omega]^2 + [y - (a + a' \sqrt{-1}) \sin \omega - (b + b' \sqrt{-1}) \cos \omega]^2 = (r + r' \sqrt{-1})^2.$$

Ainsi on fera disparaître la partie imaginaire de l'ordonnée du centre en faisant

$$\tan \omega = -\frac{b'}{a'}.$$

L'équation du lieu ainsi simplifiée sera

$$(x - a - a' \sqrt{-1})^2 + (y - b)^2 = (r + r' \sqrt{-1})^2;$$

en transportant ensuite les axes parallèlement à eux-mêmes au point réel $[a, b]$, on ramènera cette équation à la forme

$$(x - a \sqrt{-1})^2 + y^2 = (r + r' \sqrt{-1})^2.$$

C'est cette équation que nous allons discuter.

Nous déterminerons d'abord l'enveloppe imaginaire des courbes qu'elle représente (V. ENVELOPPE DES CONJUGUÉS).

Les coordonnées d'un point de l'enveloppe étant

$$x = a + \beta \sqrt{-1}, \quad y = a' + \beta' \sqrt{-1},$$

la condition que devront remplir les variables $\alpha, \beta, \alpha', \beta'$ sera

$$\frac{dy}{dx} = -\frac{x - a \sqrt{-1}}{y} = -\frac{\alpha + (\beta - a) \sqrt{-1}}{\alpha' + \beta' \sqrt{-1}}$$

= réel, c'est-à-dire

$$\frac{\alpha}{\alpha'} = \frac{\beta - a}{\beta'}.$$

équation qu'il faudra adjoindre à celles qui exprimeront que le point $[x, y]$ appartient au lieu proposé, et qui sont

$$a^2 - (\beta - a)^2 + \alpha'^2 - \beta'^2 = r^2 - r'^2,$$

$$\alpha(\beta - a) + \alpha'\beta' = rr'.$$

En éliminant successivement β et β' d'abord, ensuite α et α' , entre ces équations, on trouve

$$\alpha^2 + \alpha'^2 = r^2$$

et

$$(\beta - a)^2 + \beta'^2 = r'^2.$$

Il résulte de ces équations que l'enveloppe cherchée est la circonférence décrite du point $[a, y = 0]$ comme centre, avec un rayon égal à $r + r'$.

En effet, d'après l'équation

$$\alpha^2 + \alpha'^2 = r^2,$$

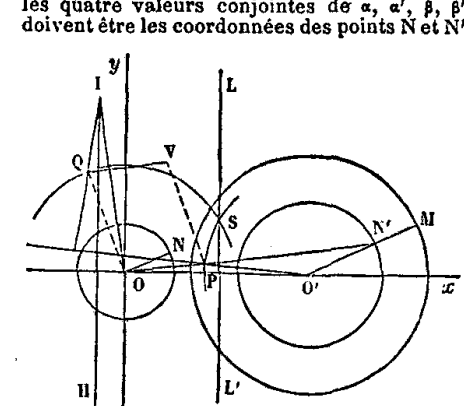
les coordonnées d'un point N' quelconque de la circonférence décrite autour du point O' , avec un rayon r' , sont aussi des valeurs conjuguées de β et de β' ; mais, d'un autre côté, en raison de l'équation

$$(\beta - a)^2 + \beta'^2 = r'^2,$$

les coordonnées d'un point O' ($x = a, y = 0$), avec un rayon r , sont aussi des valeurs conjuguées de β et de β' ; mais, d'un autre côté, en raison de l'équation

$$\frac{\alpha}{\alpha'} = \frac{\beta - a}{\beta'},$$

les quatre valeurs conjuguées de $\alpha, \alpha', \beta, \beta'$ doivent être les coordonnées des points N et N'



situés aux extrémités de rayons parallèles ON, O'N' des deux circonférences.

$\alpha + \beta$ et $\alpha' + \beta'$ sont donc les coordonnées du point M sur la circonférence décrite du point O' comme centre, avec un rayon égal à $r + r'$, à l'extrémité du rayon de cette circonférence, qui se trouve couché sur $O'N'$.

Ainsi, l'enveloppe imaginaire des conjugués du lieu

$$(x - a \sqrt{-1})^2 + y^2 = (r + r' \sqrt{-1})^2$$

est le cercle

$$(x - a)^2 + y^2 = (r + r')^2.$$

Si l'on avait conservé à l'équation du cercle imaginaire une forme primitive

$$(x - a - a' \sqrt{-1})^2 + (y - b - b' \sqrt{-1})^2 = (r + r' \sqrt{-1})^2,$$

on aurait trouvé pour équation en coordonnées réelles de l'enveloppe imaginaire

$$(x - a - a')^2 + (y - b - b')^2 = (r + r')^2.$$

Pour obtenir le point de contact M d'une conjuguée désignée C avec l'enveloppe, il suffira de construire le point N' qui lui correspond; car, en prolongeant ensuite $O'N'$, on aura le point M ; or, les coordonnées β' et β du point N' devant fournir un rapport égal à C , on obtiendra ce point en menant la droite $O'N'$, dont l'angle avec l'axe des x ait pour tangente C .

Lorsque l'origine sera dans l'intérieur du cercle $O'N'$, le rapport des coordonnées du point N' pourra passer par tous les états de grandeur, et, dans ce cas, toutes les conjuguées toucheront l'enveloppe chacune en deux points. Dans le cas contraire, les valeurs extrêmes du rapport des coordonnées du point N' seront les coefficients angulaires des tangentes menées de l'origine au cercle $O'N'$; les conjuguées dont la caractéristique resterait comprise entre ces limites toucheraient donc seules l'enveloppe imaginaire.

L'équation

$$(x - a \sqrt{-1})^2 + y^2 = (r + r' \sqrt{-1})^2$$

fournira, dans ce dernier cas, deux points réels par où passeront toutes les conjuguées. En effet, les valeurs réelles de x et de y que pourrait comporter cette équation seraient

$$x = -\frac{rr'}{a} \quad \text{et} \quad y = \pm \frac{\sqrt{(a^2 + r^2)(a^2 - r'^2)}}{a};$$

mais la réalité des ordonnées dépend de la condition $a^2 > r'^2$.

Si a^2 était égal à r'^2 , c'est-à-dire si le cercle $O'N'$ passait par l'origine, les deux points réels se confondraient en un seul, et avec l'une des extrémités du diamètre horizontal du cercle $O'N'$.

Nous avons supposé, en faisant la figure, que r et r' fussent de même signe. Autrement, les rayons ON et $O'N'$ devraient être de sens contraires, et, par suite, le rayon OM de l'enveloppe, toujours représenté par $r + r'$, serait la différence des rayons ON et $O'N'$. En effet, les équations

$$\frac{\alpha}{\alpha'} = \frac{\beta - a}{\beta'}$$

et

$$\alpha(\beta - a) + \alpha'\beta' = rr',$$

qui se rapportent à un point quelconque de l'enveloppe, montrent, la première, que $\frac{\alpha}{\alpha'}$ et $\frac{\beta - a}{\beta'}$, ou, par suite, $\alpha(\beta - a)$ et $\alpha'\beta'$, sont toujours de même signe, tandis que la seconde exige ensuite que ces produits ou rapports aient le signe de rr' ; de sorte que, si rr' est négatif, $\frac{\alpha}{\alpha'}$ et $\frac{\beta - a}{\beta'}$ étant négatifs, les rayons $ON, O'N'$ sont de sens contraires.

On peut construire par points, avec la règle et le compas, les conjuguées du cercle imaginaire

$$(x - a \sqrt{-1})^2 + y^2 = (r + r' \sqrt{-1})^2.$$

En effet,

$$x = a + \beta \sqrt{-1} \quad \text{et} \quad y = a' + \beta' \sqrt{-1}$$

désignant maintenant les coordonnées d'un point de la conjuguée C , on doit avoir

$$\alpha^2 + \alpha'^2 - r^2 = (\beta - a)^2 + \beta'^2 - r'^2,$$

et

$$\frac{\alpha}{\alpha'} = \frac{\beta - a}{\beta'}.$$

La première de ces équations exprime que les tangentes menées du point $[a, a']$ au cercle

$$y^2 + x^2 = r^2$$

sont égales aux tangentes menées du point $[\beta, \beta']$ au cercle

$$y^2 + (x - a)^2 = r'^2.$$

LL' étant donc l'axe radical de ces deux cercles O et O' , si l'on marque un point S quelconque de cet axe et qu'on décrive les deux circonférences OS et $O'S$, $[a, a']$ seront les coordonnées d'un point de la première et $[\beta, \beta']$ celles d'un point de la seconde. Comme

$$\frac{\alpha}{\beta} = C, \quad \text{le point } [\beta, \beta'] \text{ se trouvera au point}$$

de rencontre de la circonférence $O'S$ et de la droite fixe ON' que l'on aura menée pour obtenir le point de contact M de la conjuguée C avec l'enveloppe. Ce point $[\beta, \beta']$ sera en P ,

par exemple. D'un autre côté, α et α' doivent satisfaire à la condition

$$\alpha(\beta - a) + C \alpha' \beta = rr'$$

ou

$$\beta(\alpha + C \alpha') - \alpha a - rr' = 0.$$

Or, cette équation, en y considérant α et α' comme les coordonnées courantes, représente une droite qui, quel que soit β , passe toujours au point fixe

$$\alpha = -\frac{rr'}{a}, \quad \alpha' = \frac{rr'}{aC},$$

et dont le coefficient angulaire

$$-\frac{\beta - a}{C\beta} \quad \text{ou} \quad \frac{\beta - a}{\beta'}$$

est l'inverse changé de signe du coefficient angulaire de $O'P$. Ces deux conditions la déterminent, et il en résulte que le point $[\beta, \beta']$ de la circonférence OS , qui correspond au point $[a, a']$ de la circonférence $O'S$, doit être sur la perpendiculaire menée à $O'P$ du point fixe

$$\left[-\frac{rr'}{a}, \frac{rr'}{aC} \right].$$

Ce dernier point est en I , à la rencontre de la ligne HI ,

$$x = -\frac{rr'}{a},$$

qui passe par les deux points réels, et de la perpendiculaire OI à ON' .

Par conséquent, si IQ est perpendiculaire à $O'P$, Q est l'un des points cherchés.

Les points P et Q étant déterminés, le point correspondant V du lieu s'obtiendra en menant de Q une droite QV égale et parallèle à OP .

Les asymptotes de toutes les conjuguées sont représentées par les équations

$$y = \pm \sqrt{-1} (x - a \sqrt{-1});$$

celles de la conjuguée C sont donc, en coordonnées réelles,

$$y = \frac{C - 1}{C + 1} x + a$$

et

$$y = \frac{1 + C}{1 - C} x - a.$$

Les deux asymptotes d'une même conjuguée sont en conséquence toujours perpendiculaires l'une sur l'autre; elles partent respectivement des points $[0, +a]$, $[0, -a]$, et enfin sont inclinées de 45° sur la droite $y = Cx$. Quant à leur point de rencontre, il décrit la circonférence du cercle $y^2 + x^2 = a^2$, et, de plus, appartient à la perpendiculaire $O'X$ menée à la droite ON' , $y = Cx$; car les équations de ces asymptotes donnent

$$(C + 1)y = (C - 1)x + a(C + 1)$$

et

$$(1 - C)y = (1 + C)x - a(1 - C);$$

d'où l'on tire par soustraction

$$y = -\frac{1}{C} (x - a).$$

Au reste, la ligne $O'X$,

$$y = \frac{1}{C} (x - a),$$

est un axe de symétrie de la conjuguée C . La règle qui a été donnée pour la construction des points de cette conjuguée le montre suffisamment.

— Astron. et Mathém. Cercle mural. Le cercle mural sert à mesurer les distances zénithales méridiennes des astres, et la latitude du lieu de l'observation, d'où l'on peut déduire la distance polaire de l'étoile par la formule

$$\delta = \lambda + z,$$

où δ est la distance polaire, λ la colatitude du lieu, z la distance zénithale.

Cet appareil se compose essentiellement d'un grand cercle dirigé dans le plan du méridien, et d'une lunette, parallèle au plan de ce cercle, qui peut tourner autour d'un axe perpendiculaire. Le cercle est fixé à un mur solide (d'où le nom de cercle mural), également dirigé dans le plan du méridien, et peut tourner sur l'axe qui le relie à ce mur. L'appareil, pour éviter l'usure par frottement sur les coussinets, est équilibré par un système de contre-poids. Un appareil éclairé permet de voir les fils du réticule pendant les observations de nuit. Pour faire les visées avec précision, l'appareil est muni de vis de pression et de vis de rappel; les lectures se font avec des microscopes munis de micromètres.

La lunette pouvant se placer sur tel ou tel diamètre du cercle, on peut faire les mesures avec telle ou telle partie du limbe que l'on veut, et par suite appliquer la méthode de la réitération.

Le plan du limbe et l'axe optique de la lunette sont rendus parallèles au méridien, au moyen de vis de rectification, et en se guidant sur la lunette méridienne qui se trouve toujours au voisinage. Il faut, en outre, que les fils transversaux du réticule soient horizontaux; pour que cette condition soit remplie, une étoile voisine de l'équateur doit les suivre dans toute leur longueur.

L'appareil étant bien rectifié, la hauteur d'une étoile au-dessus de l'horizon se mesure au moyen d'un bain de mercure: on vise successivement l'étoile directement et par réflexion, et on prend la demi-somme des lec-

tures. La distance zénithale est le complément de cette hauteur. On peut aussi mesurer cette distance zénithale directement en dirigeant préalablement la lunette vers le nadir, et en visant ensuite l'étoile par réflexion dans le bain de mercure. Pour diriger la lunette vers le nadir, on vise l'image du point de croisement des fils du réticule, dans le bain de mercure.

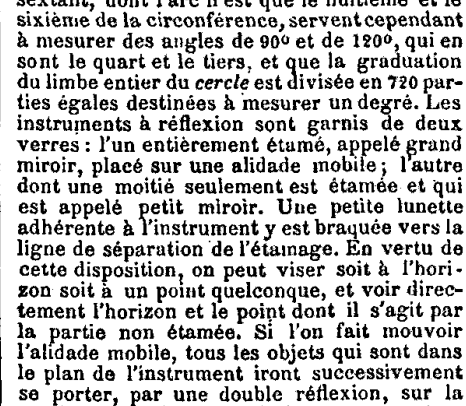
La colatitude du lieu s'obtient comme avec le théodolite: on mesure les distances zénithales de l'étoile à ses deux passages inférieurs et supérieurs au méridien du lieu, et on prend la demi-somme.

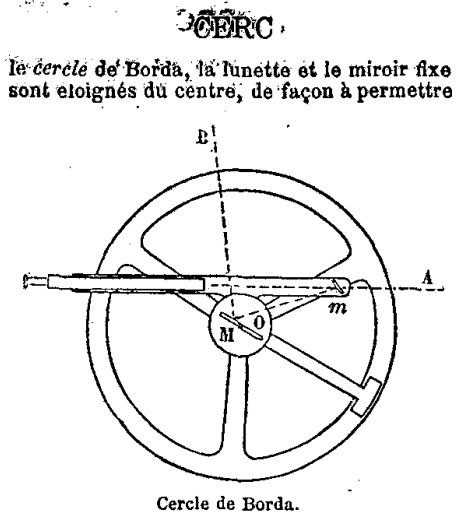
— Cercle à réflexion. Ce cercle est fondé sur le même principe que le sextant; on peut même dire qu'il ne diffère de ce dernier qu'en ce que l'arc de cercle se trouve remplacé par un cercle entier.

Le principe commun sur lequel sont fondés ces deux instruments est celui de la réflexion, complété par cette simple remarque: que si l'objet réfléchi change de place, la quantité angulaire dont sa position varie, par rapport au point auquel on le rapporte, se divise en deux parties égales: l'une tombe en partage à l'angle d'incidence et l'autre à l'angle de réflexion; de sorte que si les côtés de celui-ci s'appuient sur un limbe gradué, un demi-degré marquera les variations de position d'un degré; de même une demi-minute y marquera les variations de position d'une minute, et ainsi de suite. Il en résulte que l'octant et le sextant, dont l'arc n'est que le huitième et le sixième de la circonférence, servent cependant à mesurer des angles de 90° et de 120° , qui en sont le quart et le tiers, et que la graduation du limbe entier du cercle est divisée en 720 parties égales destinées à mesurer un degré. Les instruments à réflexion sont garnis de deux verres: l'un entièrement étamé, appelé grand miroir, placé sur une alidade mobile; l'autre dont une moitié seulement est étamée et qui est appelé petit miroir. Une petite lunette adhérente à l'instrument y est braquée vers la ligne de séparation de l'étamage. En vertu de cette disposition, on peut viser soit à l'horizon soit à un point quelconque, et voir directement l'horizon et le point dont il s'agit par la partie non étamée. Si l'on fait mouvoir l'alidade mobile, tous les objets qui sont dans le plan de l'instrument iront successivement se porter, par une double réflexion, sur la partie étamée du petit miroir et entreront en contact avec le point vu directement par la partie non étamée. La quantité angulaire dont ils sont distants de ce point sera marquée par l'alidade sur le limbe, qui est gradué et dont elle peut parcourir l'étendue en rasant le plan de l'instrument. Le rayon du cercle à réflexion étant plus court que celui de l'octant et du sextant, cet instrument offre un certain désavantage sous ce rapport, puisqu'un moindre espace du limbe y correspond à un arc d'un plus grand nombre de degrés; mais, par suite des dispositions ingénieuses qu'on y a apportées, on peut, en croisant et en réitérant les observations, obtenir un arc multiple de l'angle cherché. Ainsi, en divisant cet arc multiple par le nombre des observations, on a une moyenne qui est dépourvue, en grande partie, de plusieurs erreurs importantes et inséparables de la construction bornée de l'octant et du sextant. Toutefois, la longueur du rayon de ceux-ci les rend précieux pour les observations ordinaires de hauteur des astres, d'où l'on déduit principalement la latitude du vaisseau, l'heure du bord et l'azimut qui sert à déterminer la variation de l'aiguille aimantée.

Tobie Mayer, qui s'est le premier servi de ces cercles, n'avait en vue que d'obtenir la répétition des angles; Borda, qui perfectionna l'instrument de Tobie Mayer, se proposa non seulement de répéter les mesures, mais encore de faire des observations symétriques, afin d'éliminer un grand nombre des erreurs qui ne sont que diminuées par la répétition pure.

La représentation géométrique que nous donnons des deux cercles fait voir que le cercle de Tobie Mayer ne permet pas d'observer par réflexion des points situés à gauche, ce que l'on exprime en disant que le cercle de Tobie Mayer ne permet que l'observation à droite. Au contraire, avec le cercle de Borda, on peut faire, en même temps que l'observation à droite, l'observation symétrique à gauche. Ces deux cercles ne diffèrent qu'en ce que, dans





Cercle de Borda.

aux rayons partis de points situés à gauche d'arriver jusqu'au miroir mobile.

Avec le cercle de Tobie Mayer, on répète les angles deux fois, trois fois, quatre fois, etc.; avec le cercle de Borda, on mesure les angles doubles, quadruples, sextuples, etc. Avec le premier cercle, il faut observer le point de parallélisme des deux miroirs au commencement de chaque répétition; les observations, avec le second, peuvent se faire de deux manières: soit en visant d'abord le point A à droite, et ensuite le point B à gauche, etc.; soit en retournant le limbe sur lui-même autour de OA, et en rétablissant la coïncidence en dessous, puis retournant de nouveau, etc.

— Admin. polit. En Allemagne, on donne le nom de *cercle* (*kreis*) à certaines circonscriptions administratives, dont l'étendue varie dans les différents Etats où cette dénomination est employée. En Prusse, le *cercle* correspond à peu près à une circonscription territoriale inférieure aux arrondissements français, mais supérieure à nos cantons; c'est cependant la circonscription immédiatement supérieure à la commune. Les chefs de *cercle*, appelés *land-raths*, sont élus par les grands propriétaires; le gouvernement ne se réserve que le droit de faire constater leur capacité. En Bavière, dans le duché de Bade, etc., les *cercles* correspondent à peu près aux départements français.

— Anciens cercles d'Allemagne. En 1387, l'empereur Wenceslas, effrayé par la puissance toujours croissante qu'acquerraient rapidement les ligues des princes allemands et des villes impériales, résolut de s'opposer à ce progrès menaçant pour l'autorité de l'empereur, en créant dans l'empire une nouvelle division territoriale et politique. Dans une diète convoquée à Nuremberg, il partagea l'Allemagne en quatre *cercles*, composés de la manière suivante: le premier comprenait la haute et la basse Saxe; le second, toute la province rhénane, depuis Bâle jusqu'en Hollande; le troisième, l'Autriche, la Bavière et la Souabe; le quatrième, la Thuringe et la Franconie. Cette première division de l'empire, acceptée par les villes et par les princes après une opiniâtre résistance, subit dans la suite de nombreuses et radicales modifications. Sous Albert II, en 1438, puis sous Frédéric III, en 1468, on essaya de partager l'empire en six *cercles*; mais cette nouvelle distribution ne fut réellement exécutée que sous Maximilien Ier, en 1500. Les six *cercles* étaient ceux de Franconie, de Bavière, de Souabe, du Rhin, de Westphalie et de Saxe. Les électors et Etats héréditaires d'Autriche n'y étaient pas compris. En 1512, une diète, convoquée d'abord à Trèves, puis transférée à Cologne, ajouta quatre *cercles* aux six qui existaient déjà; ce furent les *cercles* d'Autriche, de Bourgogne, le *cercle* électoral du Rhin et le *cercle* de haute Saxe. L'ancien *cercle* de Saxe reçut alors le nom de basse Saxe. Plusieurs Etats, la Bohême, la Moravie, la Lusace, la Silésie, et beaucoup de propriétés seigneuriales, restèrent en dehors de cette division territoriale, qui subsista jusqu'en 1806, époque à laquelle l'organisation de la confédération du Rhin par Napoléon Ier mit fin au Saint-Empire romain. Chacun des *cercles* était gouverné par un directeur qui présidait en même temps l'assemblée des Etats du *cercle*. Les Etats composant un *cercle* tenaient des *diètes*, espèces d'états provinciaux dans lesquels le peuple n'était pas représenté. Au point de vue militaire, un *colonel* commandait les troupes du *cercle* et faisait exécuter dans son ressort les décrets de la chambre impériale. Telle était, en peu de mots, l'organisation des anciens *cercles* allemands.

On donne aussi le nom de *cercles* aux circonscriptions militaires de l'Algérie, et à chacune des divisions territoriales du pays d'Oualo, dans le Sénégal français.

— Archéol. Les *cercles* de pierres sont de grands amas de pierres élevés en guise de monuments et qu'on retrouve chez les peuples et dans les pays les plus différents. Ces monuments, qui datent d'une époque peu civilisée et où les arts étaient encore inconnus, étaient ordinairement élevés pour honorer la mémoire d'un homme distingué, ou pour perpétuer le souvenir d'un grand événement. Cependant on n'a encore aucune explication satisfaisante à donner de ces grandes enceintes de pierres, soit quant à leur âge, soit quant à leur origine. La plupart des antiquai-

res croient qu'elles ont dans la principe servi de temples, de tribunaux et d'arènes pour la lutte. Le type général de ces *cercles* de pierres est le dolmen, construction celtique fausement attribuée aux druides. On a trouvé des constructions mégalithiques dans diverses contrées, notamment dans l'Inde, dont tous les édifices gardent encore des traces de cette architecture primitive. Aujourd'hui encore, quelques-unes des tribus habitant des pays montagneux de l'Inde continuent à élever des dolmens et autres combinaisons de pierres gigantesques, quelquefois en rangée, quelquefois en *cercle*, mais en tout cas ressemblant beaucoup à ceux qu'on trouve dans l'Europe occidentale. Nous voyons dans l'Ancien Testament que de semblables coutumes existaient chez le peuple juif et chez leurs voisins. « Jacob prit une pierre, dit la Genèse, et la dressa comme monument. » De son côté, Laban dit à Jacob : « Regarde ce monceau de pierres, vois le monument que j'ai dressé entre toi et moi. Ce monceau et ce monument seront témoins que je ne passerai point ce monceau de pierres pour aller à toi, et qu'aussi tu ne passeras point ce monceau et ce monument pour me venir faire du mal. » Sur le mont Sinaï, Moïse dressa douze pierres; Josué en fit autant après que les enfants d'Israël eurent traversé le Jourdain, pour éterniser la mémoire de ce prodige. En Algérie, on a trouvé également un grand nombre de dolmens et de *cercles* de pierres, et les voyageurs des pays arctiques disent en avoir rencontré chez les Esquimaux. Parmi les monuments les plus remarquables en ce genre, il faut signaler les grandes pierres de Stonehenge, le remarquable dolmen de Confolens, ceux de Bretagne, d'Afrique et de l'Inde. L'importance des *cercles* de pierres est très-grande pour la connaissance des temps antéhistoriques, et on les étudie chaque jour avec plus de soin et plus de profit.

— Art vétér. On donne le nom de *cercles* à des espèces d'anneaux renflés, séparés par des sillons affectant à peu près une direction horizontale, placés de distance en distance, qui se présentent quelquefois à la surface de la paroi du pied du cheval. On rencontre ces *cercles* sur les pieds qui ont été fourbus, ainsi que sur la plupart de ceux qui ont été malades. Ils sont toujours l'indice d'un vice de la sécrétion opérée par le bourrelet. Ils peuvent être plus ou moins volumineux, plus ou moins nombreux, et causent souvent des boiteries, lorsque le *cercle* extérieur se répète à la face interne du sabot et comprime les parties molles. Lorsque les *cercles* sont nombreux et très-marqués, ils sont souvent remplacés par de nouveaux à mesure qu'ils descendent, et dans ce cas il est à craindre que l'accident ne devienne incurable. Quelquefois, après une inflammation du pied, un seul *cercle* se développe et donne naissance à une boiterie, qui cesse ordinairement lorsque le *cercle* a disparu par avulsion. Mais l'aspect *cercle* de la muraille peut aussi coïncider avec quelques modifications importantes du régime auquel sont soumis les animaux, sans être un signe d'altérations malades de l'appareil sécrétoire.

— Art divin. *Cercles magiques*. Le *Grimoire du pape Honorius* indique en ces termes la manière dont il faut tracer les *cercles* magiques : « Les *cercles* se doivent faire avec du charbon, de l'eau bénite aspergée ou avec du bois de la croix bénite. Quand ils seront faits de la sorte et qu'on aura gravé autour du *cercle* les paroles suivantes : *Jesus autem transiens in medium illorum ibat, et verbum caro factum est*, on jettera de l'eau bénite, en disant la prière suivante : « Seigneur, on a recours à votre vertu; Seigneur, confirmez votre ouvrage. Que ce qui est opéré en nous devienne comme la poussière à la rencontre du vent; que les ténèbres disparaissent, et que l'ange du Seigneur poursuive toujours Alpha, Oméga, Ely, Elohe, Elohim, Zebaoth, Eliou, Saday. Voilà le lion qui est vainqueur de la tribu de Juda, racine de David. J'ouvrirai le livre et ses sept signes. J'ai vu Satan comme une lumière tombant du ciel. C'est vous qui nous avez donné la puissance de réduire sous nos pieds les dragons, les serpents et nos ennemis. Princes, ouvrez vos portes, ouvrez les portes éternelles. Qui est ce roi de gloire? Le Seigneur tout-puissant. Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit. » Après ces paroles tirées des psaumes et qu'on est tout étonné de voir appliquées à une semblable opération, on récite une autre formule de conjuration, et les esprits paraissent. Il faut avoir bien soin, en entrant dans le *cercle*, de n'avoir sur soi aucun métal impur; il faut seulement se munir d'une pièce d'or ou d'argent qu'on jette à l'esprit, enveloppée dans du papier blanc, et c'est pendant qu'il se baisse pour la ramasser qu'on prononce la conjuration sur lui. »

— Agric. *Cercle des fées*. Sur les coteaux arides, où les plantes sont desséchées et comme brûlées par les vents et par le soleil, il n'est pas rare de trouver des *cercles* réguliers plus ou moins grands, dénudés au centre comme tout le reste, mais présentant à leur circonférence une zone de la plus fraîche verdure, qui contraste avec l'aspect désolé du sol environnant. *Anneaux, cercles ou ronds des fées ou du sabbat*, tels sont les noms qu'on donne encore aujourd'hui à ces *cercles* dans les campagnes; ils rappellent la cause qu'on

a attribuée, dans des temps de naïve ignorance, à un phénomène en apparence inexplicable; cette cause ne pouvait être alors que surnaturelle. C'étaient les fées qui, selon qu'elles étaient bonnes ou malveillantes, faisaient verdoyer ou sécher l'herbe sous leurs pas dans leurs danses ou rondes nocturnes. Tout au plus les libres penseurs de l'époque allaient-ils jusqu'à voir dans ces *cercles* un effet de la foudre, qui aurait brûlé dans un espace circulaire l'herbe des bruyères ou des pâturages. Les sorciers de village cherchaient à tirer parti de ce fait pour exploiter la crédulité publique. Ces ronds étaient, d'après eux, l'indice de sources sous-jacentes, situées à une grande profondeur.

Les recherches des physiiciens et des botanistes ont aujourd'hui mis en évidence la cause de ce phénomène, et l'explication qu'ils en donnent, moins poétique et moins merveilleuse, a en revanche le mérite d'être vraie. Les prétendus *cercles des fées* sont produits par quelques espèces de champignons, notamment par l'agaric géotrope. Wollaston, en Angleterre, et Brébisson, en France, ont étudié, chacun de leur côté, ce phénomène pendant plusieurs années, et ils en ont saisi le mode de production et de développement. « Un champignon, dit Brébisson, ou un faisceau de champignons se développent dans un point du sol; ils meurent après un certain temps et leurs propagules se répandent à l'entour du lieu où ils s'étaient accrus. En temps convenable, ces propagules se développent circulairement autour de leurs parents détruits; à la place qu'occupaient ceux-ci, l'herbe pousse plus vigoureuse. La seconde génération de champignons meurt, après avoir aussi répandu à l'extérieur de nouvelles semences qui ne resteront pas infécondes. L'herbe située au centre du *cercle* déjà bien établi, et dont l'engrais produit par les champignons morts avait favorisé le développement, se dessèche faute d'une nouvelle nourriture substantielle, et la verdure se développe seulement en dedans du *cercle* agrandi des nouveaux champignons, dont le diamètre augmente successivement; voilà tout le mystère. » Chaque année, les *cercles* s'étendent de 0 m. 16 à 0 m. 22 environ, et d'après cette donnée, on peut à peu près évaluer leur âge. Brébisson a vu, sur les monts d'Eraignes, des *cercles des fées* qui devaient avoir au moins soixante ans. On remarquera aussi que ces champignons, qui favorisent si bien la végétation après leur mort, l'arrêtent ou, pour mieux dire, la détruisent pendant leur vie. En dehors de la zone de verdure et de celle des champignons qui la bordent, dans les points où sont tombées les spores ou semences, les herbes et même les arbustes sont complètement détruits. Enfin, un dernier fait digne de remarque, c'est que les champignons, ayant une existence assez courte, ne se montrent autour des *cercles* que durant la saison favorable à leur développement. Ce fait peut expliquer l'incertitude qui a régné longtemps sur l'origine du phénomène.

— Econ. rur. V. l'art. encycl. du mot CEREAU.

Cercle (Lg), anthologie ou recueil d'épigrammes, formé par Agathias de Myrienne. Il était divisé en sept livres, d'après l'ordre des matières : le premier livre renfermait les épigrammes dédicatoires (*anathématika*), c'est-à-dire les inscriptions gravées sur les offrandes déposées dans les temples ou autres endroits sacrés; le second livre contenait des descriptions de pays, de statues, de tableaux et autres objets d'art; le troisième, des épigrammes; le quatrième, des épigrammes relatives à des événements de la vie; le cinquième, des vers scotiques ou satiriques; le sixième, des poèmes érotiques; le septième, des morceaux bachiques et des chants de table. L'auteur de cette anthologie avait fait son choix dans les poètes des cinq ou six premiers siècles après Jésus-Christ. Son recueil ne nous est pas parvenu, mais la préface, en 133 hexamètres, a été conservée par Constantin Céphalas, rédacteur d'une autre anthologie.

CERCLE s. m. (sér-kle — du lat. *circulus*, circonférence). Réunion de personnes qui s'assemblent et se disposent à peu près circulairement pour voir ou pour écouter : *Faire cercle autour de quelqu'un. Resserrer, élargir le cercle. Entrer dans le cercle.*

En *cercle* un même attrait rassemble autour de l'âtre La vieillesse couteuse et l'enfance folâtre.

— Par ext. Assemblée que l'on tient, soit dans une maison particulière, soit dans un local spécial, pour le plaisir du jeu, de la lecture, de la conversation : *Cercle littéraire. Cercle politique. On voit dans les cercles un petit nombre d'hommes et de femmes qui pensent pour tous les autres, et par qui tous les autres parlent et agissent.* (J.-J. Rouss.) Les *cercles* doivent être autorisés par les préfets. (Bachelet.)

Moi, j'irais me charger d'une spirituelle Qui ne parlerait rien que *cercle* et que ruelle! MOLIÈRE.

Narrez avec aisance; un piquant narrateur De nos *cercles* oisifs est l'aimable enchanteur. LA CHAUSSE.

Fier de n'appartenir, le mortel studieux, Des bois inspirateurs ami silencieux.

N'ira point, s'arrachant à ses loisirs utiles, User son avenir en des *cercles* futiles. MILLAYOTE.

Local où se réunissent les membres d'un cercle formé par association : *Aller au cercle, d'un cercle. Diner au cercle.*

— Société dans laquelle on vit, ensemble des personnes que l'on fréquente : *Il est triste de voir l'accomplissement de grandes choses entravé souvent par les petites passions d'hommes à courte vue, qui ne connaissent le monde que dans le cercle étroit où ils vivent renfermés.* (Napol. III.) *L'homme est porté à prendre pour le monde le cercle étroit qui l'environne.* (Droz.)

... La corruption, à son comble portée, Dans le *cercle* des grands ne s'est pas arrêtée. GILBERT.

— Art milit. *Cercle d'ordre, grand cercle, petit cercle*. Diverses réunions de militaires qui se mettent en rond pour recevoir l'ordre.

— Hist. *Cercle du roi, Cercle de la reine*. Réunion de personnes qui étaient admises dans l'intimité du roi ou dans celle de la reine, et qui prenaient part aux petites réunions journalières de leur cour.

— Epithètes. Brillant, nombreux, illustre, célèbre, fameux, savant, docte, aimable, spirituel, caustique, médisant, bavard, babillard, ennuyeux, pédant, frivole, futile, léger, oisif.

— Encycl. Le *cercle* est une importation anglaise. Lorsque, dans sa *Correspondance*, Grimm se plaignait de l'irruption de l'anglomanie en France, il cita surtout la fâcheuse introduction des clubs, qu'on appela *cercles*, et par suite l'isolement où on laissa les femmes. Naturalisé en France, le *cercle* s'établit rapidement, surtout en province, où les loisirs sont nombreux et où les autres centres de société, tels que le théâtre, le café, ne sont fréquentés que par un public spécial. Dans les grandes villes, après le trafic et les affaires, après le labeur de la journée, il faut au négociant, à l'homme occupé, d'autres distractions et d'autres conversations que celles du cabinet, de son bureau, de son cabinet, de son cabinet, fatigué de son *farniente* perpétuel, recherche la réunion; tous ont besoin de se tenir au courant des nouvelles, de lire les journaux et les revues, de deviser et surtout de jouer, car le jeu, il faut bien en convenir, est la grande affaire du *cercle*, et l'habitude de jouer est si profondément invétérée qu'il ne peut se créer un *cercle* sans qu'on y établisse une table de baccarat. Assurément, l'habitude introduite par les *cercles* de quitter sa femme et sa famille, pour aller passer avec des indifférents ou autour d'une table de jeu les seuls moments dont on dispose, est une habitude qu'on peut qualifier d'immorale; mais il faut reconnaître qu'à côté de la facilité qu'offre le *cercle* aux gens de plaisir de s'absenter trop souvent de chez eux, il a aussi un but utile : outre qu'il met à même de se voir et de s'apprécier des hommes qui ont des opinions et des aspirations très-diverses, et qu'il contribue ainsi à soustraire les idées à l'horizon trop étroit des intérêts de la famille, c'est au *cercle* que le commerçant peut rencontrer les renseignements dont il a besoin sur la solvabilité d'un acheteur, sur le prix de certaines marchandises; c'est souvent au *cercle* que se nouent des transactions, que se terminent les affaires dites d'honneur.

De nombreux *cercles* existent à Paris, et chacun d'eux a été fondé dans un but particulier. L'un des plus importants est le *cercle* du Jockey-Club, qui s'occupe spécialement de l'amélioration de la race chevaline au moyen de courses; il fut créé en 1833 par quatorze jeunes gens fort connus dans le monde; c'étaient MM. Maxime Caccia, le comte de Cambis, Delamarre, le comte Demidoff, Fasquel, Charles Lafitte, E. Leroy, le chevalier de Machado, le prince de la Moskowa, de Normandie, Rieuksse et lord Seymour. Le nombre des membres de ce *cercle* est illimité, selon les statuts; mais les candidats sont soumis à des conditions de notabilité et de fortune d'une grande rigueur. Une boule noire sur six suffit dans le ballottage d'admission, pour motiver un refus. Nul ne peut aspirer à faire partie du *cercle* s'il n'est présenté par trois membres; il paye à son entrée 500 fr., et 300 fr. chaque année; les membres du corps diplomatique et les ministres étrangers près le gouvernement français peuvent demander leur admission sans ballottage. Enfin, tout membre du Jockey-Club d'Angleterre est admis dans la tribune des courses et obtient son entrée au *cercle*, sur l'invitation du président, pendant la durée d'un mois. Les étrangers dont le séjour à Paris n'est que momentané peuvent être admis comme membres temporaires du *cercle*, pour quatre mois, moyennant 200 fr.

Le *cercle* le plus ancien est sans contredit celui de la Régence, qui date du siècle dernier. Le fameux joueur d'échecs La Bourdonnais en était le secrétaire. On ne s'y occupe que d'une chose : le jeu d'échecs; mais ce jeu n'a ici rien qui puisse effrayer le moraliste, car aucune somme n'est engagée; on joue là pour l'honneur. Ce *cercle* a ses statuts, ses règlements et ses exclusions. Jadis on jouait beaucoup au café de la Régence, et souvent les membres du *cercle* étaient provoqués par les joueurs du café; les deux camps se rencontraient et des *matches* solennels étaient engagés. Le *cercle* de la Régence a été obligé

de se séparer du café dans les dépendances duquel il se tenait, par suite de la démolition de la maison située à l'angle de la place du Palais-Royal; aujourd'hui, il occupe un local spécial, et des illustrations de tout genre briguent l'honneur d'en faire partie. Ses séances ont un attrait irrésistible pour les amateurs du jeu d'échecs.

Tantôt les cercles sont tout simplement des réunions d'hommes qui s'assemblent dans un local afin de pouvoir lire les journaux, les livres nouveaux, les revues, dîner ensemble, se retrouver le soir à la sortie des théâtres; souvent aussi ce sont des tripots que la police est contrainte de faire fermer. En 1886, elle dut proscrire certains jeux dans plusieurs de ces établissements, et les membres, gens aristocratiques s'il en fut, ne trouvèrent rien de mieux, pour se dédommager, que de recourir au jeu populaire du bouchon.

Les statuts des principaux cercles de Paris se ressemblent beaucoup. Il y a généralement trois sortes de membres : les membres titulaires, les membres abonnés stagiaires, aptes à devenir membres titulaires, et les membres étrangers résidant momentanément à Paris. Pour être admis membre titulaire, il faut avoir vingt-cinq ans accomplis, avoir fait un stage, être présenté par deux ou par trois membres titulaires et passer au scrutin. Il est inutile d'être bachelier et même de savoir lire. Chaque sociétaire est responsable des personnes qu'il introduit dans les salons du cercle, jusqu'à leur admission. Une cotisation annuelle est exigible, et, indépendamment de cette cotisation, chaque membre reçu paye un droit d'entrée. Chaque année, les membres d'un cercle sont convoqués en assemblée générale par les soins de la commission administrative chargée de gérer les affaires de l'association.

Aucun cercle ne peut s'établir sans avoir demandé et obtenu l'autorisation du préfet de police, et les jeux qui y sont tolérés sont habituellement le piquet, l'impériale, les douze points, le whist, le boston, le reversi, le besigue, le tritrac, les dominos, les échecs et le billard. Dans quelques cercles, on y joint la bouillotte.

Un des cercles les plus curieux de Paris est celui du Jeu de Paume. C'est le rendez-vous de la meilleure société de Paris, et l'on a pu y voir dans la galerie le comte de La Roche-Foucauld, le comte de Morny, le comte Bernis, le comte Vigier, le comte Ney, le baron Lecoulteux, M. de Mosselman, etc., etc., ainsi que les attachés de l'ambassade anglaise. C'est le professeur Barre, l'un des plus fameux joueurs de paume, qui fit la grande réputation de ce cercle, dont les sociétaires se divisent en membres permanents, en membres temporaires et en membres honoraires. Les membres permanents payent 100 fr. d'entrée par an, les membres temporaires 20 fr. par mois; les membres du corps diplomatique, ceux du Jockey-Club, du club de l'Union, du club Agricole, du cercle des Arts, du cercle du Commerce, du Jockey-Club d'Angleterre et des jeux de paume de Londres sont admis en qualité de membres honoraires du cercle.

Aux cercles que nous avons cités il convient d'ajouter : le cercle des Chemins de fer, le cercle Agricole, l'ancien cercle, le cercle du Commerce, le cercle de l'Union, le cercle Impérial, le cercle des États-Unis, le cercle Artistique, le cercle de la Réunion, le cercle des Arts, le cercle de Paris, le cercle des Deux-Mondes.

Dans les départements, les cercles sont autorisés et surveillés par le préfet, qui peut les astreindre à ne rester ouverts que jusqu'à certaines heures. Les plus importants sont ceux de Lyon, de Marseille, de Bordeaux et de Nantes; ils sont composés des notabilités financières et commerciales de chacune de ces villes.

Voilà ce que sont les cercles en général : une réunion aristocratique de gens qui s'ennuient dans leur famille et qui veulent en sortir sans se mêler à la foule, au peuple, dont tous les lieux publics sont aujourd'hui encombrés. La morgue et l'ennui, telle est la raison d'être de la plupart des cercles. Nous sommes heureux de dire la plupart, car nous savons qu'à côté de ces gens inoccupés qui se réunissent pour s'isoler dans leur orgueil et perdre leur temps, quelquefois leur fortune, autour d'une table de bacarat, il en est d'autres qui trouvent au cercle une occasion de conversation spirituelle et instructive ou même de travail en commun, un moyen de propagande pour les idées justes et saines; en un mot, à côté de la grande majorité des cercles, qui sont ce qu'on a vu, quelques-uns, beaucoup trop rares, sont ce que tous devraient être. Ceux-là n'améliorent pas la race chevaline, que les courses du Jockey-Club ont la prétention mal fondée d'améliorer, mais la race humaine, qui ne mérite pas moins, selon nous, qu'on s'occupe de son perfectionnement moral et intellectuel.

CERCLE SOCIAL, club philosophique et politique, fondé à Paris en octobre 1790 par l'abbé Fauchet, Bonneville et autres révolutionnaires de l'école mystique. Il tenait ses séances dans le cirque du Palais-Royal. Le journal la *Bouche de fer* était son organe officiel. Ses membres prenaient la qualification d'Amis de la vérité. Le cercle Social ne fut d'abord qu'une loge de francs-maçons, qui, peu de temps après, se transforma en une société publique, dont le but, assez vaguement défini, était de « bannir la haine de la terre pour n'y

laisser subsister que l'amour; » en un mot, d'organiser une confédération universelle des Amis de la vérité, de former un centre commun d'amour et d'humanité, afin d'arriver à réunir tous les peuples de la terre en une seule famille; idée fort louable, assurément, et d'un sentiment très-élevé sous le rapport moral et philosophique, mais qui, au point de vue de la pratique, laissait vraiment à désirer, au moment où le monde ancien allait se ruiner sur la société nouvelle avec une furie que vingt-cinq ans de guerre ont à peine atténuée. Mais les admirables rêveurs de ce temps ne doutaient de rien, parce que tous, à quelque parti qu'ils appartenissent, étaient des hommes d'action dans l'acception héroïque du mot. Comment ne pas croire à la valeur pratique d'une idée pour laquelle on est prêt à mourir, pour laquelle on mourra demain? Ce système, s'écriait Fauchet, est aussi simple dans son établissement que facile dans son exécution... L'erreur est diverse, la vérité est une... Une grande pensée nous rassemble, disait-il encore, il s'agit de commencer la confédération des hommes, de rapprocher les vérités utiles, de les lier en système universel, de les faire entrer dans le gouvernement des nations et de travailler, dans un concert général de l'esprit humain, à composer le bonheur du monde.

Le cercle Social eut, dès ses premières séances, une vogue brillante. Des milliers d'auditeurs, membres de la Commune, francs-maçons, députés, journalistes, étrangers, etc., se pressaient tous les vendredis dans l'enceinte du Cirque national. C'étaient Sieyès, et Brissot, et Condorcet, et Barère, et Cloots, et Camille Desmoulins, et Thomas Payne, et le marquis de Vilette, et la plupart des hommes mêlés au mouvement.

Quel était le lien de cet auditoire si diversément composé? Ce n'était point assurément la métaphysique nuageuse de Fauchet et de ses amis, mais plutôt leurs aspirations, leur foi au progrès indéfini, au bonheur futur de l'humanité, au triomphe du droit, à la régénération de l'homme par la justice et la fraternité. Tel était, en effet, le côté vraiment social et pratique de cette école; et ses rêveries mystiques, son néo-christianisme et son galimatias maçonnique ne doivent point faire oublier sa passion sincère pour la liberté, pour le progrès et l'émancipation universelle. En politique, elle n'admettait pas d'autre principe que la volonté générale, en d'autres termes la souveraineté du peuple; et son économie sociale se résumait dans ces conclusions de Fauchet : « Point de constitution vraiment sociale, si la patrie n'assure pas aux pauvres valides le travail, à ceux qui ne peuvent travailler l'assistance. » Mais si ces idées conciliaient de nombreuses sympathies aux membres du cercle Social, d'un autre côté leurs principes religieux, leur ton d'hierophantisme, leurs formules bizarres, leur modérantisme (le mot n'était pas créé encore), leur suscitaient beaucoup d'adversaires, et ils subirent d'incessantes attaques. En fait, la plupart dérivèrent au feuilletisme et au gronidisme, et leur société, qui n'eut qu'un éphémère succès d'étonnement, n'était pas de nature à contre-balancer les grandes écoles révolutionnaires des jacobins et des cordeliers. V. BONNEVILLE, BOUCHE DE FER, FAUCHET, etc.

Cercle (LE) ou les **Originaux**, comédie de Palissot de Montenoy, représentée pour la première fois sur le théâtre de Nancy le 26 novembre 1755, devant le roi Stanislas, à l'inauguration d'une statue élevée à Louis XV. L'auteur, âgé seulement de vingt-six ans, avait été chargé des divertissements de la fête; il les ordonna avec beaucoup de goût, et, pour sa part, composa une comédie en un acte et en prose, le *Cercle*, dont le sujet est des plus simples. Palissot fit passer sous les yeux de l'assistance une galerie de tableaux comiques, une procession d'originaux peints d'après nature. Chaque semaine se réunissait chez un financier un cercle de beaux esprits, tous plus vaniteux et plus ridicules les uns que les autres. Le maître du logis se trouvant absent un jour d'assemblée, sa femme, pour se divertir, a convoqué les membres du cercle et les fait poser, sans qu'ils s'en doutent, devant un de ses amis, qui raille spirituellement cette Académie des ridicules. On voit successivement paraître sur la scène un poète siffié, un bas-bleu mathématicien et un philosophe étalant naïvement leur orgueil, se délivrant à eux-mêmes des passe-ports pour l'immortalité, et prenant au sérieux les éloges ironiques de la maîtresse de la maison et de son ami.

Cette pièce, qui nous paraîtrait si innocente, souleva contre son auteur le ban et l'arrière-ban de la gent écrivassière. Le motif de ce tolle général était d'ailleurs assez légitime; Palissot, dans cette comédie, avait abusé des personnalités; il avait particulièrement livré Rousseau à la risée publique. Plusieurs factums pour et contre furent publiés; on sollicita de Stanislas la radiation de Palissot comme membre de l'Académie de Nancy, et ce prince irrité était sur le point de l'accorder, lorsque Rousseau intervint lui-même pour demander la grâce de son ennemi. De part et d'autre, les coups avaient été bien portés; Palissot, seul contre tous, s'était courageusement défendu; Rousseau se montrait habile en interdisant pour son détracteur. Stanislas pardonna, et Palissot ne fut plus inquiété. Mais ce vaillant athlète, avec lequel Voltaire lui-même sem-

blait craindre de se mesurer, n'était pas homme à lâcher prise, et il continua la lutte en faisant paraître l'année suivante ses *Petites lettres sur de grands philosophes*, et sa comédie des *Philosophes*, qui excita encore plus de tapage que le *Cercle*. Dès lors, la guerre fut déclarée et poursuivie à outrance jusqu'à la publication de la *Dunciade*, qui mit fin à cette polémique.

En laissant de côté les allusions blessantes pour n'examiner la pièce qu'au point de vue littéraire, le *Cercle* est bien dans le ton de la comédie satirique; le style naturel, élégant et vif, témoigne chez l'auteur d'une grande habileté à se jouer des difficultés de la langue et d'une grande adresse à la manier. Quant au fond, il est à peu près nul : pas d'intrigue; ce n'est, comme nous l'avons déjà dit, qu'une galerie de portraits comiques, spirituellement dessinés. Il est fâcheux de voir un homme de talent abuser de ses facultés pour tenter de faire rire le public aux dépens de ses confrères, l'esprit ne suffit pas pour couvrir les fautes du cœur.

Cercle (LE) ou la *Soirée à la mode*, comédie en un acte et en prose de Poinset, représentée en 1764. Cette petite comédie est restée longtemps au répertoire, en raison des traits piquants et de l'aisance de dialogue qui la distinguent. Peindre les travers de quelques sociétés de finance (lisons salons de financiers), qui croyaient exprimer le bon ton par une affectation d'insouciance et de légèreté, tel est le but de l'auteur. Mais ces ridicules périssent avec la société qu'ils caractérisent, et les pièces échafaudées sur ces trames légères partagent très-souvent le même sort.

Cette piquante bluette échappe à l'analyse. L'une des meilleures scènes est celle où l'on voit l'embarras d'un poète qui veut lire une tragédie à des femmes qui n'ont aucune envie de l'entendre, et qui font beaucoup moins de cas des grands alexandrins que des couplets d'un abbé égrillard. On n'accorde presque aucune attention ni à Damon ni à sa tragédie; on lui tourne le dos, et l'on commence une partie de jeu, lorsqu'il cherche à faire sa lecture. Un personnage assez comique aussi est celui d'un médecin habile à flatter l'inconstance et les caprices des dames, et scrupuleux observateur des convenances de société. Les rôles de l'abbé et du marquis sont forcés; celui d'Araminte est aussi tendu. Malgré ces défauts, cette pièce reste une esquisse amusante d'une société dont un siècle positif comme le nôtre ne peut que difficilement se former une idée exacte.

CERCLÉ, ÉE (sèr-clé) part. pass. du v. *Cercle*. Entouré de cercles : *Tonneau CERCLÉ*. *Cuvier CERCLÉ*.

— Par ext. Environné, entouré, bordé d'un objet matériel : *Un riche pays, CERCLÉ de neige*. (Balz.) « Entouré d'une bande colorée : *Cet oiseau est bleu et a le col CERCLÉ de rouge*.

— Fig. Muni, fortifié : *Ces hommes à cervelle CERCLÉE de bronze, aux cœurs encore chauds, sous les tombées de neige de l'expérience, ils sont rares dans le pays que vous voyez à vos pieds!* (Balz.)

— Blas. Se dit des tonneaux et des barils, quand les cercles qui les consolident sont d'un email particulier : *Barillon : De gueules, à trois barillettes d'or, CERCLÉS de sable*.

— Art vétér. *Jarret cerclé*, Jarret entouré d'exostoses, gênant l'allure du cheval.

— s. m. Argot. Tonneau : *Un CERCLÉ*.

CERCLIER v. a. ou tr. (sèr-klé) — rad. *cercle*. Garnir, entourer de cercles, de cerceaux : *CERCLIER une cuve, un tonneau*.

— Entourer, être disposé autour de : *Un nimbe d'or CERCLÉ la tête de cette vierge*. (Th. Gaut.) *La légère teinte de bistre dont l'insomnie AVAIT CERCLÉ ses yeux rendait son regard plus profond*. (L. Enault.)

— Fig. Bornier, arrêter, limiter : *Là où les autres arts CERCLAIENT nos pensées en les fixant sur une chose déterminée, la musique les déchaîne sur la nature entière, qu'elle a le pouvoir de nous exprimer*. (Balz.)

Se cercler v. pr. Être, devenir entouré d'un cercle : *Ses yeux hagards SE CERCLAIENT de nacre*. (Nadar.)

CERCLIER s. m. (sèr-klé) — rad. *cercle*. Techn. Ouvrier qui fait des cercles ou cerceaux.

CERCO (Q. Lutatus), consul romain avec A. Manlius Torquatus Atticus, à l'époque où finit la première guerre punique. Il soumit en quelques jours les Falisques, qui avaient pris les armes contre les Romains, et obtint les honneurs du triomphe. Nommé censeur l'an 238 av. J.-C., il mourut dans l'exercice de cette fonction.

CERCOCARPE s. m. (sèr-ko-kar-pe) — du gr. *kerkos*, queue; *karpós*, fruit. Bot. Genre d'arbres, de la famille des rosacées, tribu des dryadées, comprenant une seule espèce, qui croît au Mexique.

CERCOCARPE, ÉE adj. (sèr-ko-kar-pé) — rad. *cercocarpe*. Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au cercocarpe.

— s. f. pl. Section de la tribu des dryadées, dans la famille des rosacées, comprenant les genres cercocarpe et purshie.

CERCOCÈBE s. m. (sèr-ko-sè-be) — du gr. *kerkos*, queue; *kébos*, singe). Mamm. Genre de singes, de la famille des macaques, qui ont une longue queue.

— Encycl. Voici les caractères du *cercocèbe* :

museau assez long, front fuyant, tête triangulaire, angle facial de 45°, bord supérieur de l'orbite relevé et échanuré intérieurement, nez plat et haut, mains à pouce grêle, pieds à pouce large, écarté, fortes callosités sur les fesses, queue plus longue que le corps. Tous les *cercocèbes* habitent l'ancien continent. On en connaît six espèces. Le *cercocèbe malbrouck* est un singe à corps robuste, à pelage d'un gris verdâtre en dessus, blanchâtre en dessous, gris sur les membres et la queue, avec un bandeau blanc au-dessus des yeux; ses lèvres sont très-extensibles; les poils de ses joues sont très-longs et rejetés en arrière. Le malbrouck vit en grandes troupes au Bengale, où il est l'objet de la vénération des Indous. Le *cercocèbe callitriche*, plus connu sous le nom de *singe vert*, a le corps svelte, couvert de poils d'un vert olivâtre en dessus et d'un blanc sale en dessous; sa tête est pyramidale, sa face noire et son scrotum d'un vert cuivré; il a des touffes de poils jaunes sur les joues, autour du scrotum et du bout de la queue. Ce singe, qui vit en troupes nombreuses dans les forêts de la Mauritanie, se retrouve aussi au Sénégal et dans les îles du Cap-Vert; il est d'un naturel silencieux. Le *cercocèbe grivet* ressemble beaucoup aux deux précédents; son poil est gris verdâtre; sa tête pyramidale, sa queue grise, son scrotum vert et garni de poils blancs; on ne connaît pas bien sa patrie, mais il est probable qu'il habite l'Afrique. Le *cercocèbe enfumé* est d'un gris brun ardoisé uniforme; les paupières supérieures sont blanches et le tour des yeux proéminent. C'est le *mangabey sans collier* de Buffon. Il habite l'Éthiopie et les régions voisines; il est doux, mais très-capricieux. Le *cercocèbe Atys*, dont le pelage est entièrement blanc, est regardé comme une variété albaine d'une espèce inconnue. Il passe pour être fort méchant. On ignore sa patrie. Le *cercocèbe mangabey* est d'un brun vineux, roussâtre sur le sommet de la tête, avec les paupières supérieures blanches et un bandeau de même couleur sur les yeux et sur les côtés du cou. On croit qu'il habite l'Éthiopie.

CERCODÉE s. f. (sèr-ko-dé) — du gr. *keros*, queue). Bot. Syn. d'HALORAGIS. On dit aussi CERCODIE.

CERCODIANÉ, ÉE adj. (sèr-ko-di-a-né) — rad. *cercodie*. Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux cercodées ou cercodies. On dit aussi CERCODIEN, IENNE.

— s. f. pl. Famille de plantes, ayant pour type le genre cercodée ou haloragis, plus connue sous le nom de HYGROBIÈES, et surtout sous celui d'HALORAGIS.

CERCOLABE s. m. (sèr-ko-la-be) — du gr. *kerkos*, queue; *laband*, je prends). Mamm. Genre de mammifères à queue prenante, de la famille des hystériciens.

CEI COLEPTE s. m. (sèr-ko-lé-pte) — du gr. *kerkos*, queue; *leipô*, je laisse). Genre de mammifères. Syn. de KINKAJOU. On dit aussi CERCOLIPE.

CERCOMONADE s. m. (sèr-ko-mo-na-dé) — du gr. *kerkos*, queue; *monas*, monade). Infus. Genre d'animaux infusoires, de la famille des monadiens, comprenant neuf espèces.

— Encycl. Les *cercomonades* présentent les caractères génériques suivants : animal arrondi ou discoïde, tuberculeux, avec un prolongement postérieur variable, en forme de queue, plus ou moins long et grêle. Comme l'indique leur nom, les *cercomonades* ne diffèrent des monades que par leur appendice caudiforme, et on observe entre ces deux genres des transitions insensibles. On en connaît une dizaine d'espèces, qui se trouvent dans les infusions de diverse nature; leur taille est toujours très-exiguë, car les plus grands ne dépassent guère un trentième de millimètre en longueur.

M^r Davaine a découvert des *cercomonades* dans les déjections des cholériques et dans les matières expulsées par quelques individus atteints d'entérite simple ou de fièvre typhoïde. Ils avaient 0 m. 008 de long environ; ils étaient piriformes, blanchâtres et munis d'un cil vibratile. Ils ne vivaient que dans les matières chaudes et mouraient par le refroidissement.

CERCOMYE s. m. (sèr-ko-mi) — du gr. *keros*, queue; *myia*, mouche). Moll. Genre de mollusques acéphales, de la famille des anatinides.

CERCOMYS s. m. (sèr-ko-miss) — du gr. *keros*, queue; *mys*, rat). Mamm. Genre de mammifères rongeurs, comprenant une seule espèce du Brésil.

CERCOPE s. m. (sèr-ko-pe) — du gr. *keros*, queue; *ops*, œil). Entom. Genre d'insectes hémiptères, ayant de grands rapports avec les cigales. Quelques auteurs font ce mot féminin.

— Encycl. Les *cercopes* ont la tête horizontale, les yeux latéraux, saillants, le rostre très-bombé, les antennes de trois articles et placées entre les yeux, un corselet en losange, des élytres qui diffèrent de ceux des cigales par leur forme arrondie et allongée et par leur consistance coriace. Ce genre est nombreux en espèces, presque toutes exotiques. Le *cercope sanglant*, long de 0 m. 007 à 0 m. 008, noir avec les genoux rouges, est assez commun aux environs de Paris, ainsi que le *cercope écu-neux*, qui est gris jaunâtre. On nomme vul-

gèrement *crachats de coucou* ou de *grenouille* de petites masses écumeuses que l'on voit au printemps sur les feuilles des végétaux, et qui sont produites par les larves des *cercopes*.

CERCOPES. Suivant la Fable, les Cercopes habitaient une île voisine de la Sicile; Jupiter, pour les punir de leur méchanceté, les avait changés en singes (en grec, le mot *cercopes* signifie singes). L'île qu'ils habitaient s'appelait *Pithécuse*, c'est-à-dire l'île aux Singes. On donne aussi le nom de *cercopes* à de petits singes gèrés qu'Hercule emprisonna pour se venger de leurs méchants tours, et qui lui échappaient toujours par de nouveaux stratagèmes. Homère avait fait de leurs aventures le sujet d'un poème, destiné à égayer les lecteurs attristés par les infortunes des héros épiques. C'est là tout ce que l'on sait sur cet opuscule, car il a été perdu, et nous n'en possédons que ce vers :

Les Cercopes étaient tous fourbes et malins.

CERCOPIDE adj. (sér-ko-pi-de — de *cercopie*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble à un cercope.

— s. m. pl. Famille d'insectes hémiptères, ayant pour type le genre cercope : Les *cercopides* sont des insectes assez petits ou de moyenne taille, ayant généralement des formes élégantes et des couleurs vives ou variées. (Blanchard.) || On dit aussi CERCOPHIENS.

— Encycl. Les *cercopides* ou *cercopiens* forment un groupe assez naturel d'insectes hémiptères, dans la famille des cicadaires ou cigales. Ce sont des insectes de moyenne ou de petite taille, qui présentent en général une forme élégante et des nuances vives ou variées. Disséminés dans toutes les régions du globe, ils se trouvent toujours sur les végétaux, qu'ils piquent au moyen de leur bec pour en sucer la sève. La plupart d'entre eux possèdent une propriété remarquable, qui est portée au plus haut degré dans le cercope écumeux. Ils sécrètent une matière blanche semblable à de l'écume, qui enveloppe complètement leur corps et le garantit de l'action desséchante du soleil.

CERCOPITES s. m. pl. (sér-ko-pi-te — rad. *cercopie*). Entom. Groupe qui forme une division de la famille des cercopides.

CERCOPITHÈQUE s. m. (sér-ko-pi-tè-ke — du gr. *kerkos*, queue; *pithēkos*, singe). Mamm. Genre de singes de l'ancien continent, à longue queue relevée sur le dos, comprenant une trentaine d'espèces : *Rien ne parvient à fixer les idées des CERCOPITHÈQUES : elles sont vives jusqu'à l'extravagance, d'ailleurs presque toujours gaies.* (G. St-Hilaire.)

— Encycl. Les principaux caractères du genre *cercopithèque* sont : quatre tubercules aux dernières molaires inférieures; abajoues très-amplées; museau développé sans être très-proéminent; un corps un peu allongé; membres assez longs, surtout les postérieurs; mains, assez allongées, surtout les antérieures; queue longue et presque toujours relevée en arc sur le dos; pelage soyeux; visage couleur de chair ou peint de couleurs claires. Ils habitent l'Afrique et quelques îles à l'ouest de ce continent; on en trouve aussi, mais en petit nombre, sur la côte occidentale d'Asie.

Ces singes étaient autrefois connus sous le nom de *guenons*, qui, d'après Cuvier, leur aurait été donné à cause de leur malpropreté et de leur impudeur. D'après Lesson, cette dénomination leur vient du mot *gnome*, qui, dans le langage figuré, désigne un type de laidur grimacière. Les *cercopithèques* sont remarquables par leur pétulance, leur agilité, l'impudence de leurs désirs, la mobilité de leur caractère. Ils vivent en troupes nombreuses, cherchant leur nourriture près des habitations et des lieux cultivés, dans les champs et les vergers, qu'ils dévastent en fort peu de temps. Les larges abajoues dont ils sont pourvus leur permettent de faire d'amples provisions. On assure qu'ils font preuve, dans leurs expéditions, d'une prudence consommée. Les plus âgés, placés en tête et en queue de la troupe, la conduisent et veillent à sa sûreté, et, s'il faut combattre, s'exposent les premiers aux coups. Arrivés sur le lieu du pillage, des sentinelles sont établies dans les endroits les plus élevés, afin de donner l'alarme en cas de danger. Les maraudeurs se disposent sur une ou plusieurs lignes; ceux qui arrachent les végétaux ou qui cueillent les fruits les passent à leurs voisins, qui s'en débarrassent à leur tour de la même manière, de sorte qu'à l'aide de cette chaîne, toute la récolte passe, dans le moins de temps possible, du champ ou du verger dans le repaire de ces audacieux voleurs. Pendant le repos, les *cercopithèques* se retirent dans les parties les plus silencieuses des forêts, et, quoiqu'il ne soit pas facile de les surprendre, on a cependant observé qu'ils dorment assis sur des branches, la tête inclinée sur la poitrine. On ne trouve dans leur voisinage que quelques animaux incapables de se laisser effrayer par les cris, les grimaces et les attaques multipliées de ces quadrumanes. Les efforts bien combinés de la troupe suffisent, le plus souvent, pour mettre en fuite même les plus gros animaux. Les *cercopithèques* marchent d'ordinaire sur quatre membres, mais ils courent disgracieusement à terre. Ils sont, au contraire, merveilleusement organisés pour grimper et sauter. La faculté qu'ils ont de pouvoir empoigner les branches avec leurs quatre mains favorise admirable-

ment leurs mouvements, et c'est un grand sujet d'étonnement, lorsqu'on les rencontre dans les forêts, de voir la variété grotesque de leurs attitudes et la bizarrerie de leurs gestes. Il n'est point de position difficile qu'ils ne prennent, de saut périlleux qu'ils ne fassent, et cela avec une assurance et une prestesse dont aucun autre animal ne saurait donner l'exemple. Doux, dociles et assez éducatibles dans le jeune âge, ils deviennent méchants et intraitables en vieillissant, surtout les mâles, car les femelles conservent quelque timidité et de la douceur. On ne connaît guère qu'un moyen de dompter un *cercopithèque* adulte : c'est la section de ses énormes canines, dont les supérieures sont tranchantes en arrière. Une fois désarmé, l'animal change de caractère; il a conscience de sa faiblesse, et, loin d'attaquer, il évite ceux qu'il avait coutume de poursuivre. Ces singes sont doués d'une très-grande curiosité, qu'éveille au plus haut degré, comme chez un enfant, la vue de tout objet nouveau. Ils sont, comme nous l'avons dit, d'une extrême mobilité d'impressions, et remarquables surtout par leur aptitude singulière à passer en quelques instants, et pour les plus légers motifs, de la gaieté, qui est d'ailleurs leur état le plus habituel, à la tristesse et à la colère. On les voit désirer ardemment un objet, témoigner la satisfaction la plus vive s'ils parviennent à l'avoir, et presque aussitôt le rejeter avec indifférence ou le briser avec emportement. On les voit se complaire dans la société d'un autre individu, lui donner des marques de tendresse, et tout d'un coup s'irriter contre lui, le poursuivre en jetant des cris rauques et le mordre; puis la paix se fait et les caresses recommencent, jusqu'à ce qu'un nouveau caprice amène une nouvelle crise. On pensait que les *cercopithèques* ne pouvaient se reproduire dans nos climats, malgré la fréquence des accouplements; cependant on peut citer quelques faits qui prouvent le contraire : une femelle de *cercopithèque* grivet a produit trois fois à la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle de Paris. On a remarqué que cette femelle s'empressait, aussitôt après avoir mis bas, de manger son délivre. Elle portait constamment son petit pendant les premières semaines, le soutenant dans une position telle qu'il avait la bouche devant le mamelon. Plus tard, elle laissait au petit le soin de se tenir lui-même en s'accrochant à l'aide de ses quatre mains. Elle semblait alors ne plus s'occuper de son fardieu, et sautait avec la même agilité que s'il elle n'eût rien eu à porter. Le mâle, loin de partager avec la femelle le soin qu'elle donnait à son nourrisson, était fort indifférent pour l'un et pour l'autre, et parfois leur cherchait querelle et les maltraitait; aussi fut-on obligé de l'isoler.

Les espèces de *cercopithèques* sont nombreuses. 1^o *Guenon hocheur* (*cercopithèque nictans*). Pelage brun, tiqueté de vert en dessus; queue noire; face noir bleuâtre, avec une large tache blanche sur le nez; paupières supérieures couleur de chair. Elle habite la Guinée. Cette jolie espèce doit son nom à l'habitude qu'elle a de remuer continuellement la tête. 2^o *Guenon à nez blanc* ou *ascagne* (*cercopithèque petaurista*). Face violacée, couverte de petits poils noirs très-courts; bout du nez blanc; deux taches blanches entre les yeux et les oreilles; vertex vert jaunâtre; front brun; dessus du corps verdâtre, teint de fauve sur la ligne médiane du dos et de la queue; parties inférieures et internes des membres blanchâtres. Elle habite la Guinée et le Congo. L'ascagne est si prestre, qu'il semble voler partout qu'il saute. Son attitude favorite, quand il est au repos, consiste à appuyer sa tête sur une des mains de derrière, avec l'air d'une méditation profonde. Avant de manger ce qu'on lui présente, il le roule entre ses mains comme fait un pâtissier d'un morceau de pâte. Vaniteux, il n'aime pas qu'on le raille d'une maladresse, ni qu'on l'interrompe quand il mange; il s'en irrite, mais pas pour longtemps, car il est sans rancune. Il marche sur les pattes de derrière, quand il veut reconnaître ou examiner quelque chose. 3^o *Guenon Campbell* (*cercopithèque campbelli*). Pelage gris olivâtre, touffu et divergent sur le milieu du dos. Il habite Sierra-Leone. 4^o *Guenon de Martini* (*cercopithèque martini*). Poils de la partie supérieure du corps annelés de noir et de jaune pâle; sommet de la tête, membres et queue noirâtres; gorge et dessous de la gorge d'un gris brunâtre. Elle habite l'île de Fernando-Po. 5^o *Guenon moustac* (*cercopithèque cephus*). Face bleue, avec un croissant blanc sur le nez; pelage vert brunâtre sur le corps, gris verdâtre sur les cuisses et gris jaune sur les membres; queue aux deux tiers d'un roux vif; partie interne des membres gris; favoris jaunes; barbe blanche; un bandeau noir sur le front; parties nues des extrémités de couleur carnée. C'est sa barbe blanche qui lui a valu le nom de *moustac*, que Buffon lui a donné. Elle habite la Guinée. 6^o *Guenon barbe* (*cercopithèque pogonias*). Barbe très-longue et d'un blanc jaunâtre; pelage noirâtre, ponctué de blanc; milieu du dos, croupion, dessus de la queue noirs; bandelette temporale noire; front et cuisses jaunâtres, ponctuées de noir; dessous du corps et face interne des membres d'un roux jaunâtre. Elle habite l'île de Fernando-Po. 7^o *Guenon aux lèvres blanches* (*cercopithèque labiatus*). Pelage long et bien fourni; parties supérieures d'un gris foncé, très-tiqueté de jaune pâle olivâtre; parties inférieures d'un blanc sale; une tache noire

sur la face, au-dessus de la commissure des lèvres; le reste du tour de la bouche blanc; les quatre mains et la face externe des membres de devant noirs; face externe des membres postérieurs cendré brunâtre; face interne des uns et des autres cendrée; queue d'un fauve sale inférieurement, dans une assez grande étendue, variée de noir et de roux en dessus, dans la même portion; le reste de cet appendice noir. Elle habite l'Afrique. 8^o *Guenon môme* (*cercopithèque mona*). Vertex vert doré; dos et flancs marron vif, piqueté de noir; dessous de la queue bleu ardoisé; deux taches blanches sur les fesses; face bleue; lèvres et nez couleur de chair; mains et oreilles carnées et livides; sourcils cendrés. Elle habite la côte occidentale d'Afrique. Différente de tous les autres singes du genre par son sérieux, la môme ne grimace jamais. Sa décence n'est pas moins exemplaire parmi cette race impudique; sa douceur n'est pas même altérée par les souffrances et la maladie. Desmoulins raconte en avoir observé une dans les derniers mois d'une consommation pulmonaire; elle recevait avec reconnaissance les caresses et les témoignages d'affection, lors même que son état ne lui permettait plus de manger le sucre ou le gâteau qu'on lui présentait. Frédéric Cuvier nous a donné d'intéressants détails sur un individu de cette espèce qui s'est développé en quelque sorte sous ses yeux, au Jardin des Plantes. Il était extrêmement jeune lorsque la ménagerie du Muséum en fit l'acquisition, et sa douceur, mais surtout son peu de pétulance, permirent de le laisser en liberté. L'âge, écrivait le naturaliste qu'on vient de nommer, n'a point encore altéré son bon naturel; il est devenu grand et a pris de la force, son adresse est extrême et son agilité sans égale; cependant, tous ses mouvements sont doux et ses actions semblent circonspectes. Ses désirs ont de la persévérance, mais ils ne le portent jamais à rien de violent. Lorsqu'après avoir été bien sollicité on persiste à refuser, il fait une gambade et semble occupé d'autre chose. Il prend tout ce qui lui plait, les objets qui lui ont attiré des punitions comme les autres, et il a une adresse extrême pour exécuter ses rapines sans bruit. Il ouvre des armoires qui ont leur clef, en tournant celle-ci; il défait les nœuds, ouvre les anneaux d'une chaîne, et cherche dans les poches avec une délicatesse telle, que souvent on ne sent pas la main, quoiqu'on sache qu'elle vous dépoille. C'est l'examen des poches qui lui plait le plus, parce que sans doute il y a trouvé des gourmandises qu'on voulait qu'il y trouvât, et il y fouille sans mystère. Ordinairement il débute par là dès qu'on s'approche de lui, et semble chercher dans les yeux ce qu'il doit espérer y trouver. Il n'est pas très-affectueux; cependant, lorsqu'il est tranquille et que rien ne le préoccupe, il reçoit avec plaisir les caresses, et il répond avec grâce lorsqu'on veut jouer avec lui; alors il prend toutes les attitudes possibles, mord légèrement, se presse contre vous, et il accompagne toutes ces gentilleses d'un petit cri assez doux et qui semble être pour lui l'expression de la joie. C'est assez arbitrairement que Buffon lui a donné le nom de *môme*, générique en Orient pour toutes les espèces à longue queue. 9^o *Guenon monoïde* (*cercopithèque monoïdes*). Dessus de la tête et nuque d'un vert olivâtre, tiqueté de noir; parties supérieures d'un roux tiqueté, légèrement lavé de vert; épaules noires; une grande partie des membres et de la queue de même couleur; ventre et bas de la poitrine grisâtres; devant de la poitrine et gorge de couleur blanche. Elle habite l'Afrique, probablement la côte occidentale. Son nom lui vient de ses rapports avec la môme. Une guenon monoïde déjà vieille fut donnée à la ménagerie de Paris par M^{me} la princesse de Beauvau. Elle avait les allures et le naturel de la môme. C'est, dit Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, le premier singe de l'ancien continent que j'aie vu enrouler sa queue autour des corps placés à sa portée, et s'en servir pour assurer et faciliter sa locomotion. 10^o *Guenon de de Lalande* (*cercopithèque lalandii*). Barbe blanche au devant du front; pelage long, d'un gris légèrement olivâtre sur le dos et les flancs; parties inférieures du corps et externes des membres blanchâtres; la face, le menton et les quatre mains de couleur noire; queue grise, avec l'extrémité noire; l'anus entouré de poils ras d'un roux vif. Elle habite l'Afrique australe, spécialement la Cafrerie. 11^o *Guenon Diane* (*cercopithèque diana*). Pelage d'un marron vif sur le milieu du dos; poils du menton blancs, formant une barbe pointue et assez longue; gorge, partie interne et antérieure de l'épaule et du bras, parties latérales de la face, d'un blanc pur; une ligne blanche étroite au devant du front; ventre noirâtre; flancs d'un gris foncé, tiqueté de blanc; queue noire; membres de même couleur, sauf le dedans de la cuisse, qui est roux ou roussâtre, et une ligne longitudinale jaunâtre sur la face externe. Elle habite le Congo et la Guinée. 12^o *Guenon malbrouck* (*cercopithèque cynosurus*). Pelage d'un vert très-jaunâtre, tiqueté de noir sur la tête, le dos, les épaules et les flancs, gris sur la face externe des membres; une bande blanche au devant du front; parties inférieures du corps et internes des membres blanches; face noirâtre, avec le tour des yeux livide; mains noires ou noirâtres; queue d'un gris noirâtre en dessus, blanchâtre en dessous; des poils roux en petit nombre autour de l'anus; scrotum bleu lapis.

Frédéric Cuvier, qui en a observé un assez grand nombre de tout âge et de tout sexe, dit qu'il n'est pas d'animaux plus agiles. Ces malbroucks faisaient rarement entendre leur voix, qui ne fut jamais qu'un cri aigre et faible, ou bien un grognement sourd. Les mâles, dans leur jeunesse, étaient assez dociles; mais, dès que l'âge adulte arrivait, ils devenaient méchants. La circonspection est une des qualités principales de leur caractère; cependant ils sont excessivement irritables; mais ils calculent leurs mouvements avec soin, et, lorsqu'ils attaquent, c'est toujours par derrière et quand on n'est pas occupé d'eux; alors ils se précipitent sur vous, vous blessent de leurs dents ou de leurs ongles, et s'élançant aussitôt pour se mettre hors de votre portée, sans cependant vous perdre de vue, et cela autant pour saisir le moment favorable à une nouvelle attaque, que pour se soustraire à votre vengeance. Le malbrouck n'est susceptible d'aucune éducation. Dès qu'on le violemment et qu'on veut le faire obéir, sa pétulance cesse, il devient triste et taciturne, et bientôt après il meurt. Ces animaux se servent de leurs mains avec beaucoup d'adresse. Lorsqu'ils mangent des fruits ou des racines, ils ont toujours soin de les peler avec leurs dents, et ils flairaient tout ce qu'on leur donne à manger. Ils boivent en humant. Leurs sens sont fort bons, sans cependant être très-déliés, et c'est de celui de la vue qu'ils font évidemment le plus d'usage. 13^o *Guenon Tantale* (*cercopithèque tantalus*). Pelage vert olivâtre en dessus; queue brune et terminée par une houppe de poils jaunes. Sa patrie est inconnue. 14^o *Guenon roux-vert* (*cercopithèque rufo-viridis*). Bande sourcilieuse blanche; face noire; pelage vert roussâtre en dessus, gris verdâtre sur les épaules et les cuisses, blanchâtre en dessous et roux sur les flancs. Elle habite la côte occidentale d'Afrique. 15^o *Guenon patas* (*cercopithèque ruber*). Pelage d'un fauve vif sur le corps et les parties externes des membres, blanc en dessous et en dedans des mêmes parties; queue rouge en dessus, blanche en dessous; poils de la tête roux vif, un bandeau noir sur le front, parfois un bandeau blanc. Elle habite le Sénégal et l'Éthiopie. Frédéric Cuvier a possédé deux individus de cette espèce. Quoique jeunes, ils étaient déjà méchants; mais tous les deux montraient de la pénétration. L'un était mâle et l'autre femelle; ils étaient du même âge et se ressemblaient entièrement. 16^o *Guenon calitriche* (*cercopithèque sabaeus*). Pelage vert doré vif en dessus, gris dans les régions externes des membres; queue jaune verdâtre, terminée par un bouquet de poils jaunes; parties inférieures et internes d'un blanc lavé ou jaunâtre; favoris jaune doré; scrotum blanc verdâtre; peau nue des extrémités noire; face noire et surmontée d'une ligne sourcilieuse blanche, peu distincte. Elle habite le Sénégal, le Cap de Bonne-Espérance et les îles du Cap-Vert. Dans nos ménageries, ces singes montrent de la malice et de l'intelligence, mais ni l'une ni l'autre n'ont l'occasion de se développer, et, à part ce qu'en dit Adanson, on ne connaît rien sur leurs mœurs à l'état de liberté. Ce célèbre voyageur a vu ces singes en très-grand nombre au Sénégal. Ils se trouvent sur les arbres et gardent le plus profond silence, même lorsqu'ils sont blessés. Adanson ne les aperçut d'abord qu'à cause des branches d'arbre qu'ils lui jetaient; il en tua vingt-trois dans moins d'une heure, et sur un terrain de vingt toises d'étendue; les coups de fusil ne les effrayaient point. Cependant ils finirent par se cacher derrière les plus grosses branches ou par s'éloigner. Buffon dit que les femelles ont une menstruation périodique. Frédéric Cuvier rapporte qu'un individu fort beau, qu'il a observé, était très-doux, quoique adulte; il aimait à se faire gratter par les personnes qu'il connaissait, et il cherchait rarement à nuire. Lorsqu'il éprouvait du contentement, il faisait entendre un petit grognement assez doux, qu'on pouvait figurer par la syllabe *gron*, en prolongeant le son sur le r. Il ne se mettait point en colère. 17^o *Guenon vervet* (*cercopithèque pygerythrus*). Bande blanche au devant du front; pelage d'un vert jaunâtre, tiqueté de noir sur la tête, sur le dos, sur les épaules, sur les flancs et sur le dessus de la queue, gris sur la face externe des membres; parties inférieures du corps et de la queue, et face interne des membres, blanches; la face, le menton, les quatre mains et le bout de la queue de couleur noire; tour de l'anus d'un roux vif; scrotum vert-de-gris. Elle habite en Afrique une région encore indéterminée. 18^o *Guenon grivet* (*cercopithèque griseo-viridis*). Face noir bleuâtre; tour des yeux carné; favoris et bandeau frontal blancs; pelage vert sale sur le corps et sur les flancs, blanc assez pur en dedans des membres, sur le ventre et sur le thorax; pieds et mains d'un noir vif; queue grise dans toute son étendue; scrotum vert-de-gris, entouré de poils orangés. Elle habite la Nubie, l'Abyssinie et l'Égypte. Frédéric Cuvier a fait renfermer un individu qui avait été donné à la Ménagerie, parce que sa familiarité commençait à devenir dangereuse. Une femelle à laquelle on l'avait réuni dans cet établissement, mais qui n'a jamais éprouvé le besoin du rut, parce qu'elle était faible et malade, a toujours conservé sa docilité. Elle avait été élevée avec douceur, et n'avait jamais reçu de son maître que des caresses; aussi, répondant à ce traitement, elle avait acquis une confiance si grande, qu'elle

en était devenue importune. Frédéric Cuvier signale à ce propos, chez les femelles des singes, cette disposition à la confiance, et ce besoin d'affection qu'on ne rencontre que comme exception chez les mâles; « mais », ajoute-t-il, c'est sans raison qu'on a dit que ce besoin se manifestait plutôt pour un homme que pour une femme. Les singes sont très-susceptibles de jalousie, ou du moins d'un sentiment qui a l'apparence de cette passion, mais ils l'expriment indépendamment de tout rapport de sexe. Lorsqu'un singe femelle est attaché à sa maîtresse, il témoigne indifféremment aux hommes et aux femmes son espèce de jalousie, et s'il est quelquefois arrivé autrement, cela a tenu sûrement à des circonstances qui n'ont pas été appréciées. • 190 *Guenon Bolaway* (*Cercopithecus Bolaway*). D'un brun très-foncé, presque noir; barbe pointue et blanche; dessous du cou vert; poitrine de même couleur, et face interne des cuisses de couleur blanche tirant sur l'orangé. Elle habite la Guinée. Cette espèce a aussi reçu de quelques auteurs le nom de *palatine*. 200 *Guenon de Temminck* (*Cercopithecus Temminckii*). Pelage gris cendré, mêlé de roux et de blanc; extrémités noires; menton blanc, aussi bien que la gorge; face nue et d'un gris de plomb pâle. Elle habite la Guinée. 210 *Guenon diadème* (*Cercopithecus leucampyx*). Dessus du corps et joues d'un gris olivâtre, tiqueté de noir; tache blanche en forme de croissant sur le front; dessus du menton blanc; queue noire, tiquetée de blanc, le reste noir. Elle habite la côte occidentale d'Afrique. 220 *Guenon Pluton* (*Cercopithecus Pluton*). Espèce très-sommairement décrite par M. Gray, d'un individu vivant au Jardin zoologique de Londres. Elle a été trouvée à Angola. 230 *Guenon à favoris roux* (*Cercopithecus melanogenys*). Indiquée par le même auteur et venant de la côte occidentale d'Afrique. 240 *Guenon ludio* (*Cercopithecus ludio*). Encore décrite par M. Gray et venant des mêmes parages que la précédente. 250 *Guenon tétrapode* (*Cercopithecus tetrapod*). Pelage brun verdâtre en dessus, blanc en dessous; membres gris en dehors; face de couleur de chair pâle; fesses, joues et rebords des lèvres couverts de poils courts et fuligineux. Elle habite la côte occidentale d'Afrique. 260 *Guenon nismas* (*Cercopithecus pyrrhotus*). Pelage roux doré sur le corps et sur les membres, blanc en dessous, en dedans, sur les avant-bras et sur les jambes; tache triangulaire, rousse, bordée de brun noir sur le front; face nue; poils blancs, serrés sur le nez; paupières carénées; scrotum vert bleuâtre; pourtour de l'anus rouge brillant. Elle habite la Darschakie, entre le Sennaar et Dongola. 270 *Guenon à oreilles rouges* (*Cercopithecus erythrotis*). Oreilles rouges; queue d'un roux vif. Elle habite l'île de Fernando-Po.

CERCOPS, poète orphique grec, auquel Clément d'Alexandrie a attribué un poème intitulé : *la Descente aux enfers*, tandis qu'Epi-gène dit qu'il fut auteur d'un autre poème en vingt-quatre livres intitulé : *Ieros logos* (discours sacré).

CERCOSAURE s. m. (ser-ko-sô-re — du gr. *kerkos*, queue; *sauros*, lézard). Erpét. Genre de reptiles sauriens, de la famille des lézards proprement dits.

— **Encycl.** Ce genre de reptiles sauriens est peu connu. Il appartient à la famille des lézards cycloptères ou à écailles disposées en verticales, carénées sur les parties supérieures du corps, lisses aux parties inférieures; la queue est très-longue et très-arrondie. On n'en a encore signalé qu'une espèce, le *cercosaure ocellé*, lézard qui est brun noirâtre sur le dos, avec quatre lignes longitudinales blanches, allant de l'œil à la queue; ses plaques labiales sont ponctuées de noir; il a les flancs verdâtres, avec des taches noires à centre blanc; le dessous du corps jaunâtre, et la queue nuancée de brun et de blanc en dessous. On ne connaît même pas la patrie de ce saurien; on croit toutefois qu'il habite l'Asie.

CERCOSE s. f. (ser-kô-se — du gr. *kerkos*, queue). Méd. Allongement du clitoris.

CERCOSOME s. m. (ser-ko-so-me — du gr. *kerkos*, queue; *sôma*, corps). Zool. Nom donné par Brera à un prétendu genre d'entozoaires qui, d'après Bremser, n'est qu'une larve d'éristale, probablement de l'*eristalus pendulus*.

CERCOSTYLE s. m. (sêr-ko-sti-le — du gr. *kerkos*, queue, et de *style*). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, comprenant une seule espèce, qui croît au Brésil.

CERCOTRICHE s. m. (sêr-ko-tri-ke — du gr. *kerkos*, queue; *trichos*, trichos, cheveu). Ornith. Genre d'oiseaux voisins des merles.

CERCEUIL s. m. (ser-keul; l mll. — du gr. *sarkos*, sarkos, chair). Espèce de caisse dans laquelle on renferme un cadavre humain : *CERCEUIL de bois, de plomb, de marbre. Mettre un mort dans un CERCEUIL. En Chine, la richesse des CERCEUILS est poussée très-loin, et c'est une des grandes préoccupations des vivants que de s'assurer cette dernière demeure la plus riche possible.* (E. Lévy.)

La plaintive Elégie, en longs habits de deuil, Sait, les cheveux épars, gémir sur un cerceuil. BOILEAU.

— Poétiq. Mort, trépas : *La crainte prend l'homme au berceau et l'accompagne jusqu'au CERCEUIL.* (Lévis.)

Que du trône au cerceuil le passage est terrible! L. RACINE.
Ah! souvent aux vainqueurs le sort cache un cerceuil;
Dans leur char de triomphe il place leur cerceuil. DE BELLOY.

— Fig. Fin, destruction, anéantissement : *La liberté à la guerre pour CERCEUIL.* (E. de Gir.)

Sur un char de triomphe ou sur un char de deuil, Ami, d'un pas égal tu cours vers le cerceuil. CÉRUTTI.

La liberté, nourrice du génie,
Voit les beaux-arts pleurer sur un cerceuil. BÉRANGER.

— Particulièrement. Symbole de discrétion absolue, d'exacte fidélité à garder un secret, parce que le cerceuil garde à jamais le cadavre qu'on lui a confié : *Ou la bouche de cette fille est un CERCEUIL, ou bien la princesse jette au feu tous ses bonnets dès qu'elle leur trouve l'air de savoir sa pensée.* (G. Sand.)

— Hist. Epreuve ou jugement de Dieu par le cerceuil. Epreuve judiciaire qui consistait à faire toucher le corps d'une personne assassinée à ceux que l'on soupçonnait de l'avoir tuée, dans la pensée que quelque mouvement particulier du cadavre trahirait la présence du meurtrier.

Epithètes. Triste, sombre, noir, funèbre, horrible, affreux, froid, glacé, étroit, superbe, glorieux.

— **Encycl.** Les premiers cerceuils furent des coffres de terre cuite et des colonnes en verre creux; les Ethiopiens s'en servaient pour y déposer le corps de leurs morts après qu'il avait été desséché et enduit de plâtre, de façon à avoir l'apparence d'une statue. A l'aide d'un pinceau et de couleurs, ils donnaient ensuite à ce corps l'apparence de la vie, et, après l'avoir enfermé dans ce tube de verre, ils le conservaient au logis pendant toute l'année sans qu'il eût subi aucune altération. A l'expiration de ce temps, ils portaient le cerceuil hors de la ville et l'enfouissaient en terre. Ces cerceuils de verre furent pris par Dioclès de Sicile pour des urines dans lesquelles les Ethiopiens salaient leurs morts.

Outre les cerceuils de verre, qui furent en usage par la raison que cette matière est la seule qui résiste à l'action du temps et que, d'ailleurs, elle était en grande abondance en Ethiopie, les Orientaux se servaient de statues d'or ou d'argent creusées, et qui étaient en quelque sorte le moule exact de la personne qu'ils voulaient conserver; mais, par la suite, lorsque vint la coutume de brûler les morts, les statues furent employées à contenir les cendres; quelques-unes de ces statues furent elles-mêmes mises sous verre, de façon, dit un vieil auteur, « qu'étant posées en lieux éminents, les défunts représentés par icelles semblaient avoir été peints et dorés à qui les regardait. » Les pauvres se servaient tout simplement de coffres en terre. Les Egyptiens faisaient de larges cerceuils en cèdre ou en sycamore. Les premiers chrétiens se servaient de cerceuils de pierre. En 1867, on trouva aux environs de Caen, à 0 m. 25 ou 0 m. 30 de profondeur, des cerceuils de pierre renfermant des squelettes humains, et les études faites à ce sujet démontrèrent que ce lieu fut jadis l'emplacement d'un cimetière mérovingien; cette découverte ne fut pas la seule de ce genre; on en trouva en plusieurs endroits, et on cite les cerceuils de pierre de Civeaux, près de Poitiers, qui sont au nombre de 7,000. La tradition veut que ce soient les tombes des Français morts dans la bataille que Clovis gagna sur les Visigoths. Cependant on présume qu'ils sont antérieurs à cette époque. Quelques-uns sont recouverts de dolmens; d'autres étaient fermés par une pierre plate sans aucune inscription.

Le nom de sarcophage fut quelquefois donné aux cerceuils de pierre, du nom de la pierre *sarcophage*, dont le coffre à mettre le mort était fait et de laquelle Plinie fait mention à deux reprises dans son *Histoire naturelle*; cette pierre se tirait de la montagne Asson en Troade, et on lui attribuait la propriété de consumer un corps en quarante jours, sans en rien laisser hormis les dents.

Il n'est pas probable que l'usage des cerceuils de pierre se soit maintenu en France beaucoup au delà du XI^e siècle, et le bois fut l'enveloppe que toutes les nations civilisées commencèrent à donner aux morts après la pierre, en raison de la facilité qu'elles eurent toujours de se procurer avec peu de travail et de temps le bois nécessaire à la confection d'un cerceuil.

La façon en est bien simple, cinq planches en long, deux en travers. Dans les campagnes, c'est la besogne du menuisier du village, c'est à lui qu'on s'adresse pour avoir le mince coffre de sapin dans lequel le corps du pauvre grelotterait, s'il pouvait encore avoir froid. Dans les villes, et particulièrement à Paris, c'est l'entreprise des pompes funèbres qui, aux termes de la loi du 12 juin 1804 et du 30 juillet de la même année, est chargée de fournir à tous les habitants leur vêtement de l'autre monde, et pour celui-là, comme pour ceux des vivants, il y a le cerceuil des riches et le cerceuil des pauvres; le premier est en chêne, finement doublé solidement établi, garni de pesantes poignées, soigné dans les moindres détails, comme l'habit de gala; l'autre se compose modestement de quelques

planches de sapin à peine assemblées par de longs clous — l'habit de confection. — Autrefois, on clouait le cerceuil et c'était un bruit déchirant que celui du marteau chassant le clou; il semblait que chaque coup vous retombait sur le cœur. Aujourd'hui, des vis minces serrent les planches, assujettissent le couvercle sans que nul dans la pièce voisine puisse rien entendre. C'est un léger progrès, mais un progrès beaucoup plus sensible sera celui qui supprimera le cerceuil de sapin et le remplacera par un coffre en matière plus résistante. Les prêtres, les princes, les grands sont inhumés dans des cerceuils de plomb.

Lors de la destruction des caveaux de l'abbaye de Saint-Denis en 1793, on ne trouva que très-peu de chose dans les cerceuils en pierre creusée. Il y avait un peu de fil d'or faux dans celui de Pépin, ce fut tout; chaque cerceuil contenait la simple inscription du nom sur une lame de plomb, et la plupart de ces lames étaient fortement oxydées et endommagées. Les corps étaient en général bien conservés; il faut en excepter toutefois celui de Louis XV; lorsque le cerceuil de plomb fut ouvert, ce corps tomba en putréfaction, et il en sortit une odeur si infecte, que tous les assistants se retirèrent.

Tous ces cerceuils étaient posés sur des tréteaux de fer, sous lesquels se trouvaient des seaux de plomb contenant les entrailles. Quelques-uns méritent d'être décrits. Le cerceuil de Charles V contenait des ornements royaux, celui de Jeanne sa femme également; quant au cerceuil de Charles VII, il avait gardé le corps parfaitement intact, grâce à une certaine quantité de vi-argent qui s'y trouvait et qui avait conservé toute sa fluidité. Le cerceuil de Philippe le Bel, mort en 1014, était en pierre et recouvert d'une large dalle; c'était une sorte d'auge plus large à la tête qu'aux pieds et tapissée intérieurement d'une lame de plomb scellée sur les barres de fer qui fermaient le tombeau. Le cerceuil du roi Dagobert, mort en 638, était aussi en pierre, et la pierre était creusée pour recevoir la tête et un coffre de bois d'environ 2 pieds de long, garni en dedans de plomb et renfermant les ossements. Ce coffre était coupé en deux parties. Sur chacun des côtés était une lame de plomb avec l'inscription en latin : « Ci-gît le corps de Dagobert. » Et celle-ci : « Ci-gît le corps de Nantilde. »

Les précautions prises pour retarder le plus longtemps possible la décomposition des restes mortels de l'empereur Napoléon I^{er} nécessitent un cerceuil tout spécial, et lorsque, le 15 octobre 1840, les commissaires chargés de présider à l'opération de l'exhumation et de la translation des cendres impériales descendirent dans le caveau funéraire de Sainte-Hélène, ils trouvèrent le cerceuil parfaitement conservé. Ce premier cerceuil ayant été ouvert avec soin, on en trouva un second en plomb; on coupa alors et on souleva avec la plus grande précaution la partie supérieure de ce cerceuil de plomb, dans lequel on trouva un nouveau cerceuil de bois, lui-même en très-bon état. Le couvercle du troisième cerceuil ayant été enlevé, il se présenta aux regards une garniture de fer-blanc légèrement oxydée, laquelle ayant été également coupée et retirée laissa voir un drap de satin blanc au milieu duquel se trouvaient le corps et les divers objets déposés avec lui. Les travaux de l'exhumation terminés, on enferma la dépouille impériale dans six cerceuils : un en fer-blanc, un deuxième en acajou, un troisième et un quatrième en plomb séparés par des coins et de la sciure de bois; un cinquième en bois massif d'ébène, enfin, un sixième, enveloppant tous les autres, en bois de chêne.

La forme du cerceuil en bois d'ébène, confectionné à Paris, rappelait celle des sarcophages antiques; il était haut de 0 m. 70, sa longueur était de 2 m. 56 et sa largeur de 1 m. 05. Sur son couvercle, pour toute inscription, il portait écrit en lettres d'or le mot *Napoléon*; chacune de ses faces était décorée de la lettre N en bronze doré; six forts anneaux en bronze servaient à le saisir et à le déplacer. Son poids était énorme, puisqu'il s'élevait à 1,200 kilogr. et que quarante-trois artilleurs s'employèrent à le lever et à le placer sur le char funèbre. Le cerceuil fabriqué en 1842 pour recevoir le corps du duc d'Orléans peut passer ensuite pour le plus propre à conserver le dépôt qui lui est confié. De nos jours, sauf quelques légères modifications de détails, les cerceuils sont à peu près les mêmes chez les différentes nations. Cependant on observe que les Chinois excellent dans l'art de les fabriquer : ils les font grands, d'un bois épais, vernissés et dorés extérieurement, parfumés à l'intérieur et fermés avec un soin tout particulier pour que l'air ne puisse y pénétrer.

Les Allemands se servent comme nous de cerceuils en bois de sapin, mais ils les enrichissent d'ornements en cuivre brillant, qui leur donnent une tout autre apparence. Ils sont plats, comme le sont aussi en France les cerceuils de chêne.

Jadis le cerceuil était, comme l'eau, le feu, le fer, employé pour les jugements de Dieu, et on allait lui demander la révélation de crimes qui n'avaient pas été découverts. Voici en quoi consistait cette épreuve, qui fut longtemps en usage dans l'Europe barbare et ignorante du moyen âge, et dans quelle croyance superstitieuse elle avait pris sa source. On était persuadé que les plaies d'un homme mort

de mort violente se mettaient à saigner quand son assassin se trouvait à côté de lui. Il n'était pas rare de recourir à cette épreuve au milieu des meurtres si nombreux commis à cette époque, et dont l'absence de police et d'administration rendait les auteurs très-difficiles à découvrir. On dépouillait le corps de la victime, on l'étendait sur un cerceuil, et tous ceux qui étaient soupçonnés d'avoir pris part au meurtre étaient obligés de venir le toucher. Le sang qui sortait quelquefois des plaies du défunt n'était propre qu'à faire condamner des innocents; mais le côté efficace de cette épreuve était que le meurtrier, imbu comme ceux qui l'entouraient de cette grossière superstition, se refusait à approcher du cadavre et décalait par là sa culpabilité. On cite plusieurs exemples qui paraissent donner raison à ceux qui se servaient de cette épreuve et croyaient au jugement de Dieu. On rapporte, entre autres faits, l'aventure de Richard Cœur de Lion, qui s'était soulevé contre son père et dont la révolte avait contribué à abrégé les jours du monarque anglais. Lorsqu'il fut arrivé à Fontevrault, où devaient se faire les obsèques de Henri II, le cadavre royal jeta par la bouche et par le nez du sang qui alla rejaillir sur le nouveau souverain. Evidemment, c'était la légende qui s'était substituée à l'histoire; mais cette légende avait un côté moral qui devait faire beaucoup d'impression sur ces imaginations grossières. On sait quel parti Walter Scott a tiré de cet usage dans son roman *la Fille de Perth*, et les dramatiques incidents qui résultent de cette épreuve, qui se fait à la suite de l'assassinat d'un bonnetier, Olivier Proudfute.

Dans le monde moderne, un nombre considérable de personnages historiques eurent la manie d'avoir leur cerceuil de leur vivant. L'empereur Maximilien s'en était fait fabriquer un avec tous ses accessoires; jusqu'à sa mort, il le traîna avec lui, et tout le monde croyait que c'était son trésor qui était déposé dans ce coffre si bien scellé. Jeanne Arnaud, dit Tallemant des Réaux, avait fait faire une bière de menuiserie, la mieux jointe qu'il y eût au monde; car, disoit-elle sérieusement, je ne veux point sentir le vent coulis. Elle fit elle-même un drap mortuaire de satin blanc brodé pour ses funérailles, en intention de le donner à l'église pour servir à toutes les filles; et elle gardoit, depuis je ne sais combien de temps, trois douzaines de petits cierges ou chandelles dorées pour ses funérailles. Regardez quelle vision pour une huguenote!

Quelques-uns même allèrent plus loin; ils eurent la curiosité de se mettre dans un cerceuil et d'interroger la mort avant l'heure voulue par le destin. Tout le monde connaît cette fantaisie de Charles-Quint, qui voulut assister vivant à ses funérailles au monastère de Saint-Just. Ce qu'on sait moins, c'est qu'il n'avait fait qu'imiter le capitoul Guillaume Descalquens, qui, en 1326, avait également assisté à son enterrement, étant en parfaite santé. Cinq siècles auparavant, le pirate Hastings avait essayé la même chose, non pour satisfaire une simple fantaisie, mais pour s'emparer de la ville de Luna qu'il prenait pour Rome, renouvelant l'aventure de Sinon et du cheval de Troie, et commettant un abus aussi sacrilège. Désespérant de prendre de force la ville qui était fortifiée, il fit dire à l'évêque et au comte de Luna qu'il était à la dernière extrémité et voulait recevoir le baptême. Ceux-ci se laissèrent prendre à ce stratagème. Le scélérat Hastings, dit Guillaume de Jumièges, fut transporté à l'église; l'homme plein de ruse fut arrosé par les eaux du baptême, et en sortit loup dévorant. Pour leur malheur, l'évêque et le comte le présentèrent sur les fonts du baptême, et ici, après avoir été oint du saint-chrême, il fut rapporté à bras d'hommes sur son navire. Ensuite, et au milieu du silence de la nuit, s'étant couronné, Hastings se fit déposer dans un cerceuil, et donna ordre à ses compagnons de revêtir leurs cuirasses sous leurs tuniques. Aussitôt on entend des gémissements dans toute l'armée. Sur le bruit que Hastings le néophyte vient de mourir, le rivage de la mer retentit de cris de douleur. On le transporte alors hors de son navire, et on le conduit à l'église. L'évêque se couvre de ses vêtements sacrés et se dispose à immoler la sainte hostie en l'honneur du défunt. On chante les prières pour son âme, afin que son corps chargé de crimes, voué à la perdition, et déjà enfermé dans le cerceuil, puisse recevoir la sépulture. Mais voilà Hastings qui s'élance hors de son cerceuil, et tue de son glaive l'évêque et le comte. Ensuite lui et les siens se jettent sur le peuple, qu'ils mettent en pièces. La maison de Dieu devient le théâtre des crimes commis par son fatal ennemi. Les jeunes gens sont massacrés, les vieillards égorgés, la ville dévastée, et les remparts renversés jusque dans leurs fondements.

CERCURE s. f. (sêr-cu-re — gr. *kerkouros*, même signification). Antiq. Vaisseau de charge qui était en usage chez les Cyprotes, et qui pouvait aussi servir pour la guerre.

CERCYDION s. m. (sêr-si-di-on — dimin. de *cercyon*). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la tribu des sphéridés, qui a été ainsi nommé par Latreille, et qui correspond au genre *cercyon*.

CERCYON s. m. (sêr-si-on — nom mythol.). Entom. Genre de coléoptères palpicornes, de la tribu des sphéridés.

— **Encycl.** Ce genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des palpicornes, a été formé aux dépens des hydrophiles et des sphéridies. Les *cercyon* se distinguent de ces dernières par la larve supérieure peu ou point visible, et par leurs antennes, que termine une massue globuleuse et composée de trois articles. Ce genre renferme un grand nombre d'espèces, car un auteur en a trouvé soixante propres à l'Angleterre; les autres se trouvent disséminées dans les diverses régions du globe. Par leurs mœurs, les *cercyon* se rapprochent de l'un des deux genres aux dépens desquels ils ont été formés; les uns vivent dans les matières fécales, comme les sphéridies, les autres au bord des eaux, comme les hydrophiles.

CERCYON, brigand de l'Attique. Il faisait périr les voyageurs en les attachant à deux pins violemment courbés qui les déchiraient en se redressant. Thésée le fit mourir par le même supplice. Une tradition donne à ce brigand le nom de *Sinias*, et place le théâtre de ses crimes à l'isthme de Corinthe.

CERDA (LA), famille espagnole. V. LA CERDA.

CERDA Y RICO (don FRANCISCO), savant Espagnol, né vers 1730, mort en 1792. Il fut membre de l'Académie d'histoire de Madrid, chef de bureau au département des Indes, et employé à la bibliothèque de l'Escurial. Il eut le mérite d'écrire un grand nombre d'ouvrages importants pour la littérature et pour l'histoire de son pays, et il travailla pour la collection intitulée : *Cronicas de Castilla*.

CERDAGNE (*Cardania* ou *Cerritonia*), contrée située dans la région des Pyrénées orientales, partie en France, partie en Espagne, et dont le nom vient des *Ceretani*, qui l'habitaient au temps des Romains. Elle fut érigée en fief, avec le titre de comté, en 987, à l'avènement de Hugues Capet, et appartient aux comtes de Barcelone. Lorsque la Catalogne fut réunie au royaume d'Aragon, vers le milieu du xii^e siècle, la Cerdagne suivit le sort de cette province. En 1462, Jean II, roi d'Aragon, engagea à Louis XI les deux comtés de Cerdagne et de Roussillon pour la somme de 200,000 écus; trente ans plus tard, Charles VIII restitua ces comtés en vertu du traité de Barcelone, signé le 19 janvier 1493. Par suite du traité des Pyrénées (1659), l'Espagne céda à la France la partie du comté de Cerdagne située sur le versant septentrional des Pyrénées et appelé depuis *Cerdagne française*. Cette partie avait pour ville principale Mont-Louis, dans le département des Pyrénées-Orientales. La Cerdagne espagnole avait pour capitale Puycerdà, et se trouve renfermée aujourd'hui dans les provinces de Barcelone, de Gironne et de Lérida.

CERDAGNE (comtes-de). L'histoire mentionne un SALOMON, comte de Cerdagne, qui vivait en 863. — Plus tard, WIFRED ou GUIFRED, surnommé *Tallifer* et *Père de la Patrie*, périt noyé dans le Rhône en 1023. — RAYMOND assista au concile de Tuluy, où fut établie la trêve de Dieu, et mourut en 1068. — GUILLAUME-RAYMOND, son fils, mourut en 1095. — GUILLAUME-JOURDAN alla en Terre sainte en 1102 et mourut en 1109. — Son frère BERNARD mourut deux ans après et laissa la Cerdagne à son plus proche parent, RAYMOND-BÉRENGER III, comte de Barcelone.

CERDANE s. f. (sér-da-ne). Bot. Syn. de SÉBESTIER ou CORDIE.

CERDEDO, ville et municipalité d'Espagne, province et à 26 kilom. N.-E. de Pontevedra, sur la rive gauche du Lerez; 4,000 hab.

CERDIC, vaillant chef saxon, mort en 534. Il arriva dans la Grande-Bretagne vers la fin du ve siècle, fit la guerre aux Bretons pendant plus de vingt ans avec des succès variés, prit le titre de roi, et fonda en 519 le royaume de Wessex ou des West-Saxons. Après avoir été plusieurs fois vaincu par Aurelius Ambrosius et le fameux prince Arthur, il finit par faire la conquête de l'île de Wight, et par établir son pouvoir dans les provinces actuelles de Hampshire, Dorsetshire, Wiltshire et Berkshire.

CERDIE s. f. (sér-di). Bot. Genre de plantes, de la famille des paronychiées, comprenant une seule espèce, qui croît au Mexique.

CERDON s. m. (sér-don — lat. *cerdo*; du gr. *kerdos*, gain). Antiq. Nom que les Romains donnaient par mépris à certains artisans, notamment aux savetiers.

— **Encycl.** On sait qu'à Rome le commerce et le travail étaient abandonnés aux esclaves, et que le titre d'artisan était une sorte de flétrissure. Ce nom de *cerdon* s'appliquait plus particulièrement aux ouvriers corroyeurs, relégués au delà du Tibre à cause de l'odeur fétide des matières sur lesquelles ils travaillaient. Quand le peuple eut appris à mépriser les premiers chrétiens, il leur donna par dérision ce nom de *cerdons*, parce qu'ils appartenaient presque tous à la partie ouvrière et misérable du peuple. Juvénal, dans ses satires, leur donne lui-même ce nom.

CERDON, philosophe et hérésiarque, né vers le commencement du i^{er} siècle. On ne connaît de ce personnage que ce que ses adversaires en ont dit, et comme leurs récits se contredisent souvent, leur témoignage ne mérite pas grande confiance. Ainsi, Epiphane traite Cerdon comme le dernier des hommes : il nous le représente comme un vil imposteur qui serait allé à Rome en mendiant, et se serait fait

chasser de la communion chrétienne pour sa honteuse conduite. Irénée, son contemporain, qui, par conséquent, devait être mieux informé qu'Epiphane, parle tout autrement de Cerdon. Il en fait un philosophe qui, en embrassant le christianisme, ne renonça pas entièrement aux traditions de la théogonie orientale et s'en servit même pour résoudre des problèmes auxquels les Évangiles ne donnaient pas de solution. L'origine du mal, par exemple; car il ne faut pas oublier qu'au i^{er} siècle de notre ère la doctrine chrétienne n'était pas constituée comme elle l'a été depuis; la morale seule était fondée; mais les dogmes étaient presque tous à faire, et les Évangiles, très-nombreux à cette époque, ne s'accordaient même pas sur les paroles essentielles et les actes principaux de la vie de Jésus. Tout chrétien pouvait donc, jusqu'à un certain point, sans blesser l'orthodoxie, se créer une doctrine philosophique plus ou moins conforme aux idées adoptées par la majorité des membres de l'Eglise. Il arrivait parfois que cette doctrine causait un vrai scandale parmi les anciens. Révélés d'une certaine autorité et entourés de considération, ceux-ci formaient alors une ligue contre le dissident et s'ils étaient soutenus par les simples fidèles, ils le forçaient à abjurer ses idées. Au cas où le dissident persistait, les *presbuteroi* le déclaraient hérétique et le chassaient impitoyablement de leur communion. C'est probablement ce qui eut lieu pour Cerdon. Irénée nous dit qu'il établissait une différence entre l'Ancien et le Nouveau Testament : le premier était l'œuvre du Dieu juste et inconnu, et le second l'œuvre du Dieu bon et connu. La conclusion à tirer de ceci était qu'il existait deux principes des choses, l'un avec l'attribut de la justice, et l'autre avec l'attribut de la bonté. Selon Epiphane, Cerdon adopta d'abord le système philosophique de Simon et de Saturnin. Comme la plupart des gnostiques, il supposait au sommet de l'être un Dieu suprême, produisant par voie d'émanation les esprits d'abord, et ensuite les corps et le monde matériel. Mais, ne pouvant concilier l'existence du mal avec l'idée d'une substance unique donnée pour cause à l'univers, il renonça au système des émanations qui attribuait tout, bien et mal, à l'être suprême, et supposait l'existence d'un mauvais principe, égal en puissance au bon, et qui aurait contribué de moitié à l'œuvre de la création. Cerdon trouva là une idée excellente pour expliquer les contradictions qu'il remarquait partout dans l'économie des choses humaines. En effet, il faisait remonter au bon principe tout ce qui lui paraissait bon, et au mauvais principe tout ce qui lui semblait mauvais; du premier émanait le monde spirituel tout entier, et du second descendait la matière, cause des maux qui affligent la terre. La loi judaïque, qui était un ensemble de pratiques grossières, superstitieuses et cruelles, ne pouvait procéder que d'un être méchant. En ordonnant aux Israélites de déclarer la guerre aux nations de la Palestine et de les exterminer, le Dieu de l'Ancien Testament accomplissait cette parole d'Isaïe : « C'est moi qui crée le mal. »

Le Nouveau Testament, au contraire, émanait du bon principe; car on n'y trouve ni les pratiques, ni les maximes, ni les atrocités dont l'Ancien Testament fait l'éloge; tout y respire la bienfaisance, la douceur, la miséricorde. C'est pourquoi Cerdon regardait le Christ comme un ministre du bon principe, un éon chargé de le révéler aux hommes; Jésus était venu dans le monde sous l'apparence humaine, mais non en chair, car, pour Cerdon, la chair ne pouvait ressusciter.

Ce fut sous le pontificat d'Hygin (de 129 à 142) que notre philosophe vint à Rome prêcher sa doctrine et ouvrir une école. Saint Augustin voit en lui un précurseur des manichéens.

CERDONIEN s. m. (sér-do-ni-én — du nom de Cerdon, fondateur de la secte). Hist. relig. Membre d'une secte chrétienne fondée dans le i^{er} siècle, et qui admettait deux principes des choses, l'un bon et l'autre mauvais. Voir l'article précédent.

CERDORISTIQUE s. f. (sér-do-ri-sti-ke — du gr. *kerdos*, gain; *oristó*, je borne). Didact. Dans la terminologie proposée par Ampère, science qui calcule et prévoit les profits et les pertes à réaliser : CERDORISTIQUE industrielle. CERDORISTIQUE agricole.

— Adj. Qui appartient à la cerdoristique : Point de vue CERDORISTIQUE. Calcul CERDORISTIQUE.

CERES s. f. (sè-re). Forme ancienne du mot CIRE.

CÈRE (la), rivière de France (Cantal). Elle prend sa source près du col de Lioran, dans les monts du Cantal, descend dans les magnifiques gorges connues sous le nom de *Pas de la Cère*, arrose Vic, Arpajon, se grossit à droite de la Jordane, passe à Saint-Etienne, à Saint-Gérons, entre dans le département du Lot, où elle baigne Bretenoux, et se jette dans la Dordogne, au-dessous de Girac, après un cours de 110 kilom., dont 80 dans le département du Cantal.

CÈRE (SAINT-), ville de France (Lot), ch.-l. de cant., arrond. et à 41 kilom. N.-O. de Figeac, sur la Bove; pop. aggl. 3,097 hab. — pop. tot. 4,303 hab. Fabriques de chapeaux, cardage de laine; commerce important de toiles et exploitation de serpentine. Bâti dans une île formée par la Bove, entouré de beaux

arbres, Saint-Céré paraît surgir d'une corbeille de verdure. Au N. de la ville, sur une butte parfaitement conique, haute d'environ 200 m. et terminée par un plateau elliptique d'à peu près 4,000 mètres carrés, s'élèvent d'anciennes fortifications, où l'on ne pénètre que par une porte en ogive située du côté du levant. Ces fortifications consistent en un rempart construit sur un rocher entourant le plateau, et présentant sur tous les points une élévation de 12 m.; un fossé de 8 m. de large règne tout autour de ce mur d'enceinte. Aux deux extrémités du plus grand diamètre de l'ellipse sont deux tours carrées et isolées, qu'on nomme *tours de Saint-Laurent*; l'une de ces tours a 41 m. d'élévation et 30 m. de large sur chaque face; l'autre n'a que 28 m. de haut sur 7 m. de large. Elles se terminent toutes deux par une plate-forme entourée de créneaux. Les murs et les angles à vives arêtes de ces tours prouvent qu'elles n'ont jamais fait partie d'aucun autre bâtiment; mais l'intervalle qui les sépare est occupé par de nombreux restes d'édifices. Aucune inscription n'apprend à quelle époque remonte ce fort; mais on lit dans un manuscrit du xii^e siècle que les troupes romaines y avaient établi un camp sous le règne d'Auguste. Le fort Saint-Laurent a appartenu aux vicomtes de Turenne, qui, suivant la tradition, communiquaient de ce fort avec le château de Turenne, en Limousin, par une ligne de tours dont on voit encore les vestiges à Martel et à Montvalent.

CÈRE (cavernes de). La caverne, ou plutôt les cavernes de Céré sont situées en Italie, dans le Véronais. On y a trouvé, enfouis pêle-mêle dans le limon et le gravier qui constituait le sol, des ossements et des débris d'ossements de mammifères, notamment d'ours et de loups, parmi les carnassiers; de cochons, parmi les pachydermes; de cerfs et de bœufs, parmi les ruminants. Le cochon, le cerf, le bœuf, voire même le loup, existent encore dans ces contrées; mais l'ours en a disparu. Il faut donc admettre que la caverne de Céré a reçu ces dépôts d'ossements à une époque fort reculée, alors que l'ours vivait encore dans le pays. Maintenant, comment ces dépôts ont-ils été effectués? On ne peut guère soutenir que ces animaux ont pu d'eux-mêmes y aller chercher un refuge et y laisser leur cadavre après leur mort; l'ours seul a l'habitude de chercher sa retraite dans les excavations souterraines. Faut-il croire avec quelques géologues, M. Buckland, par exemple, que les ours ont pu traîner les autres animaux dans cette caverne pour en faire leur proie? Il nous semble plus naturel d'admettre que tous ces ossements et débris d'ossements y ont été introduits successivement ou en masse par les eaux courantes, torrentielles ou périodiques, et enfouis ensuite dans le limon et le gravier.

CÈRE (Jean-Nicolas), botaniste, né à l'île de France en 1737, mort en 1810. Il fit ses études à Paris, et revint se fixer en 1759 à l'île de France, après avoir fait quelques campagnes sur mer. Collaborateur de Poivre et nommé lui-même directeur du jardin botanique en 1775, il établit, malgré les plus grands obstacles, des pépinières d'arbres à épices, en acclimata de nouveaux, en multiplia les plants dans les colonies françaises par des envois nombreux, et contribua largement à affranchir la France du tribut qu'elle payait aux Hollandais pour ces productions. Il était en correspondance suivie avec Buffon et avec Daubenton, et il enrichit les recueils scientifiques d'intéressantes dissertations. Nous citerons, entre autres, son *Mémoire sur la culture de diverses espèces de riz à l'île de France* (1789).

CÉRÉA, ville du royaume d'Italie, dans la Vénétie, province et à 30 kilom. S.-E. de Vénise, à 4 kilom. O. de Legnago; 3,000 hab. Victoire des Autrichiens sur les Français, le 11 septembre 1798.

CÉRÉALE adj. f. (sér-é-a-le — de *Cérés*, déesse des moissons). Agric. Qui a trait, qui se rapporte aux blés ou aux moissons : Les plantes CÉRÉALES. Les grains CÉRÉALES. Ces terres sont dans la période CÉRÉALE. On entend par fécule la farine ou poussière qu'on peut obtenir des grains CÉRÉALES des légumineuses. (Brill.-Sav.)

— Méd. Se dit des maladies qui ont pour origine l'ingestion de farines alimentaires altérées : La pellagre, attribuée le plus ordinairement à l'usage exclusif du maïs altéré, est une affection CÉRÉALE. « Maladie CÉRÉALE ou convulsion CÉRÉALE. » Nom que l'on donne quelquefois à l'acrodynie ou ergotisme, maladie occasionnée par l'usage alimentaire de la farine de seigle ergoté.

— s. f. Nom donné aux plantes graminées, dont les grains, réduits en farine, servent à la nourriture de l'homme, le plus souvent sous forme de pain, de gâteaux, de bouillie, etc.; tels sont le blé ou froment, l'orge, le seigle, le riz, le maïs, le sarrasin : Dans la Grande-Bretagne, on a voulu, au commencement de ce siècle, appliquer la semence en lignes aux CÉRÉALES. (Math. de Dombasle.) Les CÉRÉALES constituent généralement la base de l'alimentation végétale. (A. Maury.) L'amidon des CÉRÉALES est mille fois moins nutritif que leur farine; ou plutôt, l'amidon seul, même cuit, n'est pas nutritif du tout. (Rasp.) Les CÉRÉALES sont des plantes qui servent à faire le pain. (Rasp.) Il est toujours facile de passer les masses à propos des lois sur les CÉRÉALES. (H. Castille.) En 1840, la France pro-

duisait 182,516,000 hectolitres de CÉRÉALES. (Bachelet.)

— s. f. pl. Antiq. Fêtes romaines en l'honneur de Cérés, qui se célébraient pendant le mois d'avril et duraient huit jours : A la fête des CÉRÉALES, les dames romaines, vêtues de blanc, couraient dans la ville, une torche à la main, en mémoire des courses de Cérés. (Complément de l'Académie.)

— **Encycl.** Agric. Le mot *céréales*, pris autrefois dans une acception assez vague, comme équivalant à peu près à ces mots : *fruits de la terre*, est employé aujourd'hui avec une signification plus précise, pour désigner les plantes de la famille des graminées dont les grains farineux servent à la nourriture de l'homme; tels sont le blé ou froment, le seigle, l'orge, l'avoine, le maïs, le riz, le sorgho et quelques autres. Les agriculteurs s'accordent généralement à ranger aussi dans le groupe des *céréales* le sarrasin (vulgairement blé noir), qui appartient à la famille des polygones.

Les *céréales* jouent un grand rôle, soit dans la culture des terres, soit dans l'économie domestique; on peut dire que, chez les peuples civilisés, elles font, sous forme de pain ou de substances analogues, la base de l'alimentation. « C'est à la culture des *céréales*, dit M. Duchartre, que plusieurs philosophes attribuent la civilisation; les hommes n'ont pu, en effet, se livrer à l'agriculture sans se réunir en société. Aussi est-ce dans la Babylonie, où le blé croissait spontanément, d'après Hérodote et Diodore de Sicile, qu'il faut placer le berceau de la civilisation. » Il est à remarquer que, sous les régions tropicales, habitées en grande partie par des peuplades sauvages ou barbares, les *céréales* ont peu d'importance, soit que la chaleur du climat empêche de leur donner les soins qu'elles exigent, soit plutôt par suite de l'abondance des végétaux à racines, à tiges ou à fruits féculents, tels que le manioc, les arôides, l'arbre à pain, etc. En s'avancant vers le pôle, on trouve quelques graminées alimentaires, le sorgho ou dourra, l'éleusine ou coracan (*eleusine coracana*), le teff (*poa abyssinica*). Viennent ensuite le maïs et le riz, le premier dans les pays secs, le second dans les contrées marécageuses. A ces grains succède le blé, qui est lui-même suivi du seigle; enfin l'orge et l'avoine sont aux dernières limites. Par une loi de géographie botanique, en s'élevant de la base au sommet des montagnes, on observe la même succession de cultures qu'en allant de l'équateur vers le pôle. Il s'en faut de beaucoup, du reste, que les limites respectives des *céréales* coïncident exactement avec les parallèles à l'équateur. Ainsi leur extrême limite se trouve à environ 70° en Laponie, tandis qu'elle dépasse à peine 50° au Kamtschatka; elle remonte à 56° sur la côte occidentale de l'Amérique, pour redescendre à 51° sur la côte orientale. On comprend, du reste, que des influences locales de climat, que l'état plus ou moins avancé de la culture, la manière de vivre des peuples, leurs relations à l'extérieur, modifient les lois naturelles et rendent moins régulière la distribution géographique des végétaux cultivés.

Ce qui rend les *céréales* si précieuses pour la panification, c'est qu'elles renferment à la fois, en plus ou moins grande abondance, la matière amyliacée (féculé ou amidon) et le ferment ou levain; la première de ces substances réside dans l'albume ou périsperme, qui forme la partie farineuse du grain; la seconde, dans l'embryon ou germe. Lorsque celle-ci n'est pas en proportion suffisante, on est forcé d'ajouter du levain pour faire lever ou fermenter la pâte; c'est ce qui arriverait, par exemple, si l'on voulait faire du pain avec le riz du commerce ou l'orge mondé, le premier presque entièrement, le second complètement dépouillé de germe, et, par suite, de matière muqueuse fermentescible. D'un autre côté, la composition chimique des grains des *céréales* est telle, qu'elles renferment tous les principes nutritifs nécessaires à l'alimentation de l'homme, et cela dans les proportions et à l'état qui permettent d'en tirer le meilleur parti et de les assimiler facilement. La plupart de ces grains n'ont pas d'ailleurs de saveur marquée, ce qui fait qu'on ne se fatigue pas de leur usage. Enfin, comme le fait observer M. Moll, les *céréales* sont d'une culture facile; il n'est pas de sol, et presque pas de climat, qui ne puisse convenir à une ou à plusieurs d'entre elles. Elles se prêtent également aux cultures les plus simples et les plus compliquées, en donnant toutefois des produits différents; un ou deux labours, quelques hersages, une semence à la volée suffisent pour donner une assez bonne récolte, si la terre est bien nettoyée. Enfin les *céréales* sont au nombre des produits agricoles les plus faciles à emmagasiner, à conserver pendant un certain temps, à apprécier en quantité et en qualité; nul autre n'est d'une vente plus aisée et plus courante, vu que c'est partout et toujours un article de première nécessité. Aussi a-t-on pu dire avec raison : « Avoir du blé dans son grenier, c'est avoir des écus dans sa caisse. » La production annuelle moyenne de la France, en *céréales* de toute sorte, approche de 200 millions d'hectolitres.

Toutes les *céréales* sont annuelles; néanmoins, on a obtenu des variétés dont la végétation est répartie sur deux années; semées à l'automne, elles poussent des feuilles et des racines, prennent en quelque sorte possession

du sol, passent ainsi l'hiver et ne montent qu'au printemps. On peut même, dans les terrains riches et meubles, en coupant les chaumes à mesure qu'ils poussent, faire gazonner les *céréales* et les conserver ainsi plusieurs années. En général, celles de ces plantes que l'on sème en automne donnent des produits plus précoces, plus assurés et plus abondants. Aussi sont-elles ordinairement préférées aux *céréales* de mars ou du printemps. Il est des cas néanmoins où ces dernières ont leur raison d'être; par exemple, quand la rigueur du climat ne permet pas aux *céréales* bisannuelles de braver les froids de l'hiver, ou quand, après certaines récoltes, il ne reste plus assez de temps pour préparer le sol avant la mauvaise saison, ou bien encore quand les semis des *céréales* d'hiver ont été détruits par une cause quelconque, telle que la gelée, les animaux, etc.

La récolte des *céréales* porte le nom de *moisson*; elle est suivie de l'égrenage, qui a pour but de séparer le grain de la paille.

D'après tous les avantages que présentent les *céréales*, on comprend la faveur, disons mieux, l'espèce de culte dont elles sont l'objet en agriculture; il semble qu'on ne saurait trop les cultiver. Mais ces plantes, qui tirent peu d'aliments de l'atmosphère, épuisent beaucoup le sol, aux dépens duquel elles se nourrissent principalement. On sait, d'ailleurs, jusqu'à quel point elles favorisent la venue des mauvaises herbes et combien elles durcissent la surface des champs où on les cultive. Il suit de là que, dans les circonstances ordinaires, il doit y avoir un inconvénient notable à faire succéder deux récoltes de *céréales* de suite. Ceci est une vérité passée aujourd'hui à l'état d'axiome parmi les cultivateurs, et pourtant la plus grande partie de la France est encore livrée à la *culture triennale*, qui fait succéder, depuis des siècles, les *céréales* d'automne aux *céréales* de printemps, en intercalant seulement une année de jachère après chaque rotation. C'est là un fait déplorable, qui sera longtemps encore un obstacle sérieux aux progrès de notre agriculture. La culture triennale est, en effet, quant à présent du moins, imposée par les circonstances extérieures. Ici, c'est le morcellement et l'enchevêtrement des propriétés, qui forcent chaque cultivateur à suivre l'assolement de ses voisins; là, c'est un bail qui défend de dessoler; ailleurs, le manque des bâtiments nécessaires pour loger le bétail qu'il faudrait tenir pour consommer le fourrage fait à la place d'une partie des *céréales*; partout enfin, c'est l'absence d'un capital d'exploitation suffisant, qui s'oppose à l'introduction de la culture alterne. Il faut donc en prendre son parti: le système triennal, c'est-à-dire la culture exagérée des *céréales*, ne disparaîtra que peu à peu et très-lentement.

À propos des *céréales*, on s'est demandé bien souvent s'il fallait semer clair ou dru, en lignes ou à la volée. Ces deux questions, longtemps discutées, n'ont pas encore reçu de solution définitive. Nous nous réservons d'en parler à l'article *SEMENCES*.

— **Législat. Lois françaises.** Considéré dans son sens légal, le mot *céréales* comprend le froment, l'épeautre, le millet, le seigle, le sarrasin, l'avoine et les farines de ces diverses sortes de grains. Le commerce des *céréales*, en France comme dans tous les pays, a traversé bien des régimes. A peu près partout, la liberté a fini par prédominer; mais ce triomphe est encore de bien fraîche date, et sa conservation exige toute la vigilance des économistes.

Avant la Révolution, ce commerce était à peu près libre avec l'étranger; les droits d'entrée très-faibles perçus par les douanes étaient levés dans les temps de cherté; mais, à l'intérieur, il existait des entraves, résultat de nombreux règlements généraux ou provinciaux et de taxes locales, qui ne permettaient aux *céréales* étrangères d'arriver sur les marchés de l'intérieur que dans les années où le prix des *céréales* s'élevait à un taux excessif. Quant à l'exportation, il était de règle de l'interdire quand la récolte n'avait pas donné d'excédant, et de la permettre dans les années d'abondance. Tantôt la défense d'exportation était levée d'une manière générale, tantôt, au contraire, elle était limitée à une ou à plusieurs provinces, ou bien on n'accordait que des permis individuels de sortie pour des quantités déterminées. En 1764, un édit du mois de juillet essaya de donner plus de fixité à la législation sur la matière, en déclarant que la sortie des grains ne serait pas prohibée lorsque le prix du blé serait au-dessous de 12 livres 10 sous le quintal marc (soit, en monnaie actuelle, 19 fr. l'hectolitre); mais ce système fut bientôt abandonné, et on revint à l'ancienne coutume de permettre ou de défendre l'exportation selon les résultats présumés de la dernière récolte. Turgot, en 1774, Necker, en 1787, firent prévaloir en principe le régime de la liberté de ce commerce à l'intérieur et à l'extérieur; mais, en même temps, le gouvernement se réservait le droit de suspendre l'exportation pendant un an, sur la demande des états et assemblées provinciales, et de renouveler cette prohibition temporaire de sortie si les besoins l'exigeaient. Dès l'année suivante, l'exportation était interdite. La prohibition de sortie a été presque constamment maintenue jusqu'en 1814. Il n'y eut d'exception que dans les années abondantes. En 1806, l'exportation

fut soumise à une échelle de droits variables suivant le taux du prix du blé sur le marché français. Lorsque le prix du blé s'élevait à 24 fr., la sortie était prohibée. Ce fut là le premier essai du régime connu plus tard sous le nom d'*échelle mobile*. En 1814, au lieu d'adopter comme base des droits de sortie un seul prix pour toute la France, on en adopta trois. Ces prix correspondaient à la division des frontières en trois classes. La première comprenait les départements où les grains sont habituellement plus chers que dans le reste du pays; la seconde, ceux où ils se maintiennent à un prix moyen, et la troisième, ceux où ils sont habituellement au taux le moins élevé. Cette classification fut l'œuvre de l'ordonnance du 18 décembre 1816.

Cette ordonnance, aux termes de son préambule, se flattait de concilier les intérêts du consommateur et ceux de l'agriculture, et aussi d'établir sur des bases fixes le mode et les conditions de l'exportation. La pensée d'accorder une protection spéciale à la production agricole ne s'était pas encore fait jour. Il en fut autrement lorsque le régime politique établi par la charte de 1814 eut donné une influence prépondérante à la propriété territoriale. En cette matière, comme en tant d'autres, la classe des grands propriétaires légiféra surtout à son profit. Les autres intérêts, ceux du consommateur et du commerce, furent assez médiocrement défendus par des administrations qui, désireuses de se maintenir au pouvoir, se dégageaient volontiers sur les majorités parlementaires de la solution des questions économiques. Maltresse à peu près absolue de la législation sur la matière, la propriété territoriale établit, par les lois du 16 juillet 1819, du 4 juillet 1821, du 20 octobre 1830 et du 15 avril 1832, un régime en vertu duquel l'importation et l'exportation furent soumises à une série de droits variant suivant la hausse ou la baisse du froment. Les droits d'importation s'élevaient à mesure que le prix du froment s'abaissait; à leur tour, les droits d'exportation suivaient la même progression ascendante que le prix du froment. Dans ce but, les départements frontières avaient été divisés en quatre classes, subdivisées elles-mêmes en huit sections. Les droits d'entrée et de sortie pour toutes espèces de grains étaient réglés par le prix du froment. Ce prix s'établissait à la fin de chaque mois, par arrêté ministériel inscrit au *Bulletin des lois*, pour les huit sections séparément, d'après les mercuriales d'un certain nombre de marchés réguliers désignés pour chacune d'elles. Chaque section avait ainsi son prix régulateur. Dans la pensée des auteurs de ce système, la France devait se nourrir avec ses propres produits; il fallait encourager la production nationale des grains en lui assurant la préférence sur le marché français, et, par conséquent, la protéger contre les produits étrangers, très-abondants dans certains pays, et d'un prix de revient très-inférieur à celui de la production française. L'intérêt du consommateur, dont il avait fallu tenir compte dans une certaine mesure, obligea le législateur à reconnaître que, dans certaines circonstances, cette production était inférieure aux besoins de la consommation, et qu'il y avait un intérêt de premier ordre à assurer ces besoins en temps de disette, et à les protéger contre des prix trop élevés. Outre les souffrances qu'impose à la masse de la population la grande cherté des *céréales*, cette cherté pouvait aussi compromettre la sécurité publique. Comme conciliation de ces intérêts divers, on crut qu'il n'y avait rien de mieux à faire, pour assurer le maintien de l'approvisionnement au niveau des besoins réels du pays, que d'élever les droits à mesure que les prix s'abaissent, afin de restreindre ainsi les arrivages étrangers, et de les abaisser à mesure que les prix s'élevaient, afin de les favoriser. Ce système ingénieux en théorie fut adopté par plusieurs pays de l'Europe, notamment par les Etats pontificaux, l'Angleterre, la Belgique, la Hollande. En France, comme ailleurs, le résultat n'a pas justifié le but qu'on s'était proposé; on avait voulu éviter les chertés excessives et l'avilissement extrême des prix, on n'y est pas arrivé. Pendant l'espace de quarante et un ans qu'a duré ce système, les prix se sont élevés sur certains marchés à 35 et à 40 fr. l'hectolitre, et ont tombé sur d'autres à 11 et à 12 fr. Sur ces quarante et une années, il y en a eu vingt-cinq où les prix moyens annuels ont été inférieurs à 20 fr., minimum nécessaire, dit-on, à l'agriculture. En présence de pareils résultats, on a cru devoir demander à la liberté ce que n'avait pu produire la protection et la réglementation. Cette liberté a été enfin établie, d'une manière qu'on peut considérer comme définitive, par la loi du 15 juin 1861. L'enquête de 1859, qui a précédé cette loi, a démontré que les droits d'importation avaient toujours été un empêchement sérieux à l'abaissement efficace des prix en temps de rareté, et que les droits à la sortie avaient toujours été un obstacle au développement de la production et une cause déterminante de baisse en cas d'abondance. Cette enquête a aussi démontré que la faculté donnée par la loi du 20 octobre 1830, d'entreposer en France des blés étrangers destinés à la réexportation, ne suffisait pas pour alimenter un commerce de quelque importance avec l'étranger. La crainte de voir les *céréales* françaises soutenir difficilement la concurrence des produits russes, égyptiens, prussiens et américains a été aussi démontrée chi-

mérique par l'enquête de 1859 et la discussion de la loi du 15 juin 1861. Les produits américains et prussiens étant, en temps ordinaire, d'un prix de revient constamment plus élevé que les produits français, il faudrait une grande disette pour leur permettre l'accès de nos marchés. Il a été également démontré qu'en temps ordinaire les frais de transport portaient toujours les prix des produits de la Russie méridionale au-dessus des prix des produits français. Quant aux produits égyptiens, l'infériorité de leur qualité se joint aux frais de transport pour les exclure du marché français, où ils n'arrivent que pour être transformés en amidon. L'enquête a fait entrevoir qu'à la longue, la liberté d'exportation aurait pour résultat de faire des provinces nord-ouest de la France un des centres d'approvisionnement des îles Britanniques. Les prix anglais, a-t-on fait remarquer, étant, en temps ordinaire, toujours supérieurs de 2 à 3 francs par hectolitre aux prix français, avec la liberté d'exportation, l'Angleterre, qui prend tous les ans à l'étranger un tiers de son approvisionnement, et qui va chercher des grains jusque dans les pays les plus lointains et les y paye souvent fort cher, serait très-heureuse de trouver à quelques lieues de ses côtes un centre de production. Des tableaux officiels publiés lors de la discussion de l'adresse au Corps législatif, en 1856, prouvent en effet que, depuis 1861, la superficie du sol que les départements de l'ancienne Normandie et de l'ancienne Bretagne consacrent à la culture des *céréales* s'est considérablement augmentée. Les tableaux de douane publiés tous les ans par le ministère du commerce prouvent aussi que, depuis 1863, les exportations de grains à destination des îles Britanniques ne présentent plus autant de fluctuations et d'oscillations qu'auparavant.

À l'intérieur, la complète liberté du commerce des *céréales* est aussi d'origine récente. Le régime de la liberté a rencontré pour s'établir tout autant d'obstacles dans les préjugés des populations que dans la routine administrative. Proclamée plusieurs fois en principe, cette liberté n'a jamais pu résister au choc d'une crise quelque peu prolongée. Les gouvernements se sont hâtés de revenir sur leurs pas, de reprendre ce qu'ils avaient donné, et de nouveau a reparu l'esprit de réglementation. A son tour, cette réglementation a disparu devant les inconvénients de tout genre qu'elle engendrait. Puisse cette disparition, dont nous avons parlé au mot *BLÉ*, être définitive.

C'est à Turgot que revient le mérite d'avoir le premier fait ressortir jusqu'à la dernière évidence, dans un document public, l'arrêt du conseil du 13 septembre 1774, les inconvénients de la réglementation et les avantages de la liberté, et démontré que la liberté pouvait seule amener une répartition aussi équitable que possible de tous les produits de la récolte entre les diverses parties du territoire. Ces idées nouvelles, introduites soudainement dans la législation, ne purent prévaloir contre des préjugés invétérés et des habitudes séculaires. En 1789, un des premiers actes de l'Assemblée constituante fut de remettre en vigueur les principes consacrés par Turgot. Au milieu de la crise terrible qu'elle eut à traverser, la Convention s'écarta de ces règles; mais, une fois la tourmente révolutionnaire apaisée, la loi du 21 prairial an V proclamait de nouveau la complète liberté de circulation dans l'intérieur du pays. Cette loi fut temporairement et partiellement suspendue pendant la disette de 1812. Le décret du 4 mai 1812, qui ordonnait de porter tous les grains et farines sur les marchés et défendait d'en vendre ou acheter ailleurs, n'interdisait pas la circulation de ces denrées d'un département à l'autre, il prescrivait au contraire des mesures spéciales pour la protection de cette circulation. Les difficultés que rencontra l'application de ce décret ont eu pour résultat d'amener les gouvernements à renoncer complètement à l'idée d'apporter aucun obstacle à la liberté de circulation des *céréales*. Aux termes de la loi du 21 prairial an V, le simple fait de nuire à la libre circulation des *céréales* est puni d'une amende équivalente à la moitié du prix des *céréales* arrêtées. Les dégâts et le pillage des *céréales*, accomplis par violence, sont classés par le Code pénal au nombre des crimes, et punis, selon les cas, des travaux forcés ou de la réclusion. La loi du 10 vendémiaire an IV en rend en outre les communes responsables.

La France, comme tous les pays, a cru pendant longtemps à l'efficacité des réserves et des greniers. Cette idée de mettre en réserve, dans les temps d'abondance, l'excédant de la production des grains sur les besoins de la consommation, pour compenser l'insuffisance des récoltes pendant les années de disette, remonte à une très-haute antiquité. Les communautés religieuses étaient autrefois dans l'usage de former des approvisionnements assez considérables, auxquels le gouvernement ou les provinces faisaient des emprunts dans des temps difficiles. Une ordonnance de Henri III, en date du 27 novembre 1577, réglementa ces réserves. Les villes, et notamment la ville de Paris, devaient, à l'aide de leurs revenus, ou au besoin par voie d'emprunts, former des réserves de grains suffisantes pour subvenir aux besoins de leurs habitants pendant trois mois au moins. Sous Louis XV, afin d'assurer d'une manière permanente l'approvisionnement de la capitale,

le gouvernement constitua à Corbeil de grands approvisionnements de réserve; cette réserve fut d'abord administrée en régie; plus tard, on en céda le service à une entreprise qui s'engageait à tenir constamment 25,000 sacs à la disposition du gouvernement, et à les vendre au premier ordre, au prix courant, sur le carreau de la Halle. En 1789, cette réserve fut supprimée. Quatre ans après, un décret de la Convention prescrivit la formation d'un grenier d'abondance dans chaque district, et mit à la disposition du gouvernement 100 millions pour achats de grains. Ces mesures eurent pour résultat de constituer des approvisionnements considérables dans un grand nombre de localités; le gouvernement en fut même un instant embarrassé; aussi, pour vider ces greniers, fit-il décider, par décret du 30 septembre de la même année, que les citoyens qui auraient besoin d'une avance de grains, pour leur subsistance seulement, pourraient se présenter devant la municipalité du lieu de leur résidence, qui, après s'être assurée de la réalité de ces besoins et du degré de solvabilité de ceux qui en demanderaient l'avance, leur délivrerait un bon pour se présenter au grenier public de l'arrondissement, où la quantité de grains spécifiée sur le bon leur serait délivrée à crédit. La difficulté qu'on eut à recouvrer ces sortes d'avances fit abandonner ce système de grenier d'abondance.

En l'an VI, la situation particulière de la capitale fit reprendre l'idée d'avoir à Paris ou dans les environs un dépôt permanent de 25 à 30,000 sacs de farine. Ce dépôt fut établi à Corbeil, aux termes d'un traité passé pour deux ans, qui ne fut pas renouvelé. En 1801, la récolte ayant été mauvaise, le gouvernement fit faire par plusieurs négociants et banquiers des achats importants de grains et de farine. A la fin de 1803, le résidu de ces achats fut, par ordre du premier consul, employé à constituer la réserve de Paris, qui a subsisté jusqu'en 1830. La moyenne de cette réserve s'éleva à 250,000 quintaux métriques de blé. La pratique modifia à la longue les idées de l'administration sur l'utilité de ces approvisionnements de réserve formés par l'Etat ou par les villes. Ainsi, pendant les disettes de 1812, de 1816 et de 1817, comme on avait plusieurs fois vendu des blés et farines provenant de la réserve de Paris à des prix inférieurs au cours de la Halle, le commerce fit remarquer que semblable combinaison paralysait ses opérations, dont le développement était si nécessaire, surtout en temps de crise. L'administration déclara donc que désormais elle ne ferait plus de ventes au-dessous du cours. On ne tarda pas à reconnaître, en outre, que tant qu'il existerait un approvisionnement de réserve susceptible d'être jeté sur la place, soit en totalité, soit en partie, le commerce se tiendrait nécessairement en défiance, alors même qu'il aurait la conviction que l'autorité, résistante aux entraînements du moment, ne ferait jamais de vente au-dessous du cours. De plus, on fit observer que la formation, la conservation et la gestion d'un approvisionnement considérable occasionnaient de grands embarras et des dépenses énormes, et que mieux vaudrait affecter les sommes que la réserve coûtait chaque année à la formation et à l'accroissement d'un fonds destiné aux secours publics dans les temps de pénurie. La disette de 1828 ayant épuisé l'approvisionnement, le conseil municipal de Paris refusa formellement de faire les fonds nécessaires pour la reconstitution de cette réserve. Depuis cette époque, sous l'influence des disettes successives de 1853, de 1854, de 1855 et de 1856, le gouvernement pensa un instant à obliger les boulangers des cent-soixante-cinq principales villes de France à constituer une réserve de trois mois. On ne tarda pas à s'apercevoir des inconvénients que présentait cette mesure, même dans les lieux où il était possible de la mettre en pratique. La loi du 15 juin 1861, en organisant la liberté du commerce des *céréales* avec l'extérieur, a eu pour conséquence de faire disparaître toutes les entraves de ce commerce à l'intérieur. V., pour d'autres détails, le mot *BOULANGERIE*.

— **Lois anglaises, dites corn laws.** En Angleterre, comme dans presque tous les pays où la production ne dépassait pas de beaucoup les besoins de la consommation, l'exportation des *céréales* fut d'abord complètement interdite. Ce régime prévalut depuis la conquête jusqu'au règne de Henri VI. En 1436, la loi autorisa l'exportation toutes les fois qu'à l'intérieur le prix du blé restait au-dessous de 6 schellings 8 pence, soit 12 schellings 10 pence de monnaie actuelle. Dès qu'on se fut mis à régler l'importation, on ne tarda pas à en faire autant pour l'exportation. Pendant les quatre premiers siècles qui suivirent la conquête, l'importation était restée libre; mais, en 1463, un acte du parlement interdit cette importation toutes les fois que les prix à l'intérieur atteignaient le niveau à partir duquel l'exportation devait cesser.

L'interdiction de l'exportation avait pour but d'abaisser les prix; afin de mieux atteindre ce but, la loi s'efforça même de supprimer le commerce intérieur. Consommateurs et producteurs repoussaient également les intermédiaires. Les premiers attribuaient les disettes aux commerçants en blé, et les seconds pensaient que sans ces marchands ils vendraient leurs denrées plus cher au public. Sous Édouard VI, l'achat du blé dans un marché

pour le vendre dans un autre marché fut qualifié délit, et, à ce titre, puni de l'amende, de la prison et de l'exposition au pilori. Les inconvénients d'une pareille législation n'ayant pas tardé à se manifester, on la modifia; le commerce du blé à l'intérieur fut permis tant que les prix resteraient au-dessous de 48 schellings le quarter, soit 50 fr. les deux hectolitres. Ce commerce resta néanmoins soumis à de nombreuses entraves. En 1773, la loi les fit disparaître, tout en laissant cependant à l'accaparement son caractère criminel; en 1800, un marchand de grains fut encore traduit devant le jury pour ce fait. Il est vrai de dire que l'explosion d'indignation et d'étonnement que causa ce procès fut si grande, qu'aucune peine ne fut prononcée après le verdict du jury.

A partir du xvi^e siècle, la législation sur le commerce extérieur des céréales fut très-souvent modifiée. En 1562, la loi établit des droits de sortie. En 1571, l'exportation du blé et de l'orge fut permise moyennant certains droits de sortie, tant que le prix du marché intérieur ne dépasserait pas certaines limites. En 1653, les droits et conditions imposés à l'importation eurent pour effet de la rendre impossible.

Le règne de Guillaume III vit naître un nouveau système de législation. Les intérêts de l'agriculture avaient alors la prépondérance dans le parlement. En se voyant complètement maîtres de la législation, ces intérêts en usèrent à leur profit. Ils abolirent entièrement les droits de sortie, s'ajoutèrent en certaines circonstances des primes d'exportation, et maintinrent intacts les tarifs restrictifs qui pesaient sur l'importation. Sous cette législation, les exportations de céréales et les primes touchées par l'agriculture furent très-considérables. De 1740 à 1751, ces primes s'élevèrent à 1,515,000 livres sterl. (37,850,000 fr.). C'était là en somme une médiocre subvention pour l'agriculture. Néanmoins, l'Angleterre étant alors presque entièrement agricole, et en outre médiocrement peuplée, cette législation était plus ou moins acceptable et supportable; mais, à la suite de l'accroissement de population et du développement du commerce et des manufactures qui suivit la paix de 1763, il ne put en être ainsi. En présence de la nécessité urgente de pourvoir à l'alimentation du public, le législateur n'imagina d'abord rien de mieux que de lever ou tout au moins de suspendre les restrictions mises à l'importation, et d'interdire, dans certains cas, l'exportation. C'est dans cet esprit que fut conçu l'acte de 1773. Aux termes de cet acte, le blé étranger fut admis moyennant acquittement du droit nominal de 6 pence, lorsque le prix du marché intérieur atteignait 48 schellings, et dès que ce prix s'élevait à 44 schellings, l'exportation devait cesser.

Cette législation eut pour effet de faire baisser considérablement les prix. Les producteurs, qui, en raison de la faculté d'importation, ne pouvaient pas élever le prix de leurs grains au niveau de l'accroissement de la demande, réclamèrent. A cette époque, personne ne pensait à rendre la nation dépendante de l'étranger, pour la nourriture. L'acte de 1791, conçu sous l'empire de ces idées diverses, éleva à 54 schellings au lieu de 48 le taux du prix intérieur, à partir duquel l'importation devait être permise au droit nominal de 6 pence. Entre 54 schellings et 50 schellings, le droit d'importation fut fixé à 2 schell. 6 pence; au-dessous de 50 schellings, on établit le droit prohibitif de 24 schellings 3 pence. Les céréales provenant des entrepôts furent en outre soumises à des surtaxes. Les fermiers ne furent pas satisfaits. En 1804, leurs clamours firent rendre une nouvelle loi, qui éleva de 54 à 66 schellings le prix régulateur de l'importation.

Les prix s'élevèrent dans des proportions énormes pendant les années de récolte insuffisante. L'année 1813 les vit à 112 schellings. Néanmoins, la propriété agricole n'était point satisfaite; elle prétendait que l'acte de 1804 faisait encore la part trop belle à la production étrangère, et ne permettait pas de tirer parti des terrains médiocres. Pour satisfaire à ces exigences, toute importation des céréales étrangères eût dû être interdite tant que le prix moyen du blé sur le marché intérieur était au-dessous de 120 schellings le quarter. Le législateur pensa cependant que le prix de 80 schellings était plus que suffisant, et c'est sur cette base que fut passé l'acte de 1815. Au mot blé, nous avons expliqué que cette dernière loi fut l'apogée du système protecteur; toutes les modifications qui y furent apportées jusqu'au moment de son abolition définitive, en 1846, eurent pour but de tenir un peu plus compte des intérêts du consommateur. C'est à un disciple de Smith, à Huskisson, que revient l'honneur d'avoir ouvert la brèche. Devenu ministre, il élabora, en 1826, un bill sur les céréales, dont malheureusement les dispositions principales furent mutilées; mais cet échec ne devait être qu'un accident. A chaque crise commerciale, lorsque les salaires étaient réduits, lorsque le chômage se présentait aux esprits effrayés avec son cortège de misères, on se demandait pourquoi le pain était maintenu artificiellement à un prix élevé; s'il était juste, s'il était moral que l'aristocratie prélevât sur la nourriture du peuple affamé un tribut condamné, du reste, par les notions de moins en moins contestées de l'économie politique. La législation sur les céréales, organisée dans un esprit de privilège odieux, pou-

vait être difficilement maintenue dans un pays où Adam Smith avait écrit les paroles suivantes, qui ont acquis de nos jours la valeur d'un axiome : « La liberté du commerce des grains, liberté sans restrictions et sans limites, n'est pas seulement le meilleur préservatif contre la famine, mais c'est aussi le plus sûr moyen d'en atténuer les souffrances quand elle a frappé la population. »

— Antiq. Les Céréales furent instituées par Triptolème, dont Cérés avait été la nourrice, et qui avait appris d'elle l'art de cultiver le blé et de faire du pain. Il y en avait deux principales : les Eleusines, qui se célébraient à Eleusis, et les Thesmophories, qui avaient lieu à Athènes. Ces fêtes avaient cela de particulier que les femmes s'y préparaient avec beaucoup de dévotion, s'abstenant huit jours à l'avance de toute relation avec les hommes; elles allaient même, pour être à l'abri de toute tentation, jusqu'à mettre dans leur lit de l'agnus castus, prétendu préservatif contre les idées impures. C'est à ce sujet que la prêtresse Théo, fille de Pythagore, fit une réponse bien juste, à notre avis, mais bien indépendante pour une prêtresse quelconque. Comme on lui demandait : « Combien faut-il qu'une femme laisse passer de jours depuis celui où elle a eu affaire à un homme, jusqu'à celui où elle doit assister aux Thesmophories ? — Si elle a eu affaire avec son mari, répondit Théo, elle peut y assister tout à l'heure; si c'est avec un autre, elle n'y doit jamais assister. »

Des Grecs, les Céréales passèrent aux Romains, qui les célébraient pendant huit jours, du 12 au 19 avril. C'étaient les dames seules qui les célébraient, en habits blancs; les hommes, également vêtus de blanc, ne faisaient qu'y assister. Ils observaient en cette occasion une grande abstinence de vin, et s'éloignaient de leurs femmes, pour honorer une déesse qui avait été un modèle de chasteté, et à laquelle les poètes n'avaient pu prêter des aventures qu'en lui faisant faire violence. Ces jours-là, on ne mangeait que le soir, après le coucher du soleil, en souvenir de Cérés, qui, cherchant sa fille, n'avait pas pris de nourriture de toute la journée. Des courses de chevaux, plus tard des combats de gladiateurs, furent ajoutés à ces fêtes, qui étaient présidées par les édiles, et qu'on célébrait dans le cirque. Il fallait une circonstance exceptionnelle pour qu'elles n'eussent pas lieu, et la chose n'arriva qu'une fois, après la bataille de Cannes : la désolation fut en effet si grande à Rome, qu'on ne trouva point de femmes pour célébrer cette fête, car il n'y en avait pas une qui ne fût en deuil.

CÉRÉALINE s. f. (sé-ré-a-li-ne — rad. céréale). Chim. Ferment d'une nature spéciale contenu dans la pellicule qui entoure l'amande du grain de blé : C'est à la présence de la CÉRÉALINE dans les farines qu'est due la couleur bise du pain.

CEREALIS ou **CERIALIS** (Petilius), général romain, parent de Vespasien. Il contribua à son élévation et fut peu après envoyé sur le Rhin pour soumettre les Bataves révoltés sous le commandement de Civilis et de Classius. Il montra beaucoup de talent dans cette guerre, et, après des succès mêlés de quelques revers, il réduisit le chef batave à reconnaître Vespasien (70). On le retrouve plus tard gouverneur de la Grande-Bretagne, ayant Agricola pour lieutenant, et rependant chez ces barbares la terreur et l'éclat du nom romain par la prise de la plus grande de leurs cités et par de nombreuses victoires.

CÉRÉALISTE s. m. (sé-ré-a-li-ste — rad. céréale). Econ. polit. Partisan de la culture nationale des céréales, qui, dans l'intérêt de cette culture, patronne les lois prohibitives ou restrictives de l'importation de ce produit.

CÉRÉAN, ANE adj. (sé-ré-an, a-ne — du lat. *cereus*, de *cire*). Zool. Qui vit dans la cire.

CÉRÉASTRÈS s. f. pl. (sé-ré-a-stré — du lat. *cereus*, *cierge*). Bot. Tribu de la famille des cactées, renfermant des espèces connues sous le nom de *cierges*.

CÉRÉBELLEUX, EUSE adj. (sé-ré-bèl-leu, eu-se — du lat. *cerebellum*, *cervelet*). Anat. Qui appartient au cervelet : *Artères CÉRÉBELLEUSES*. *Veines CÉRÉBELLEUSES*. *Fosses CÉRÉBELLEUSES*. *Pédoncules CÉRÉBELLEUX*.

— **Encycl.** *Artères cérébelleuses*. Ces artères sont au nombre de trois de chaque côté. L'*artère cérébelleuse antérieure* et *inférieure* naît du tronc basilaire (réunion des deux artères vertébrales), et se distribue à la face inférieure du cervelet. L'*artère cérébelleuse supérieure* naît du point de bifurcation de ce même tronc basilaire, et se divise en deux branches, l'une pour la face supérieure de l'organe, l'autre pour le lobe moyen. L'*artère cérébelleuse inférieure* et *postérieure* naît des parties latérales de la vertébrale, et, au voisinage des corps rectiformes, se divise en deux branches, l'une pour le lobe médian du cervelet, l'autre pour la partie postérieure et inférieure. Cette dernière branche s'anastomose avec la *cérébelleuse supérieure*.

— *Veines cérébelleuses*. Les veines qui portent ce nom sont : 1^o les *veines cérébelleuses moyennes* et *inférieures*, qui viennent du *vermis superior* et de la valvule de Vieussens, et se jettent dans le sinus droit; 2^o les *veines cérébelleuses latérales* et *inférieures*, qui vien-

nent des parties latérales et inférieures du cervelet et se jettent dans le sinus latéral.

CÉRÉBELLACIA, nom latin de CHABEUIL.

CÉRÉBELLITE s. f. (sé-ré-bèl-li-te — du lat. *cerebellum*, *cervelet*). Pathol. Inflammation du cervelet.

CÉRÉBRAL, ALE adj. (sé-ré-bral, a-le — du lat. *cerebrum*, *cerveau*). Anat. et Physiol. Qui appartient, qui a rapport au cerveau : *Système CÉRÉBRAL*. *Artères CÉRÉBRALES*. *Nerfs CÉRÉBRAUX*. Il faut un *angle facial déterminé*, une certaine *quantité de pils CÉRÉBRAUX* pour obtenir *Colomb*, *Raphaël*, *Napoléon*, *Laplace* et *Beethoven*. (Balz.) *L'amour est chose CÉRÉBRALE*; tout *désir fut une idée*. (Michelet.)

— *Trigone cérébral*, *lobe cérébral*, *hémisphère cérébral*, *ventricule cérébral*, *fosse cérébrale*, *commisure cérébrale*, *fente cérébrale*, *séreuse cérébrale*, *pie-mère cérébrale*, *arachnoïde cérébrale*. V. *TRIGONE*, *LOBE*, *HÉMISPHERE*, etc., et de plus le mot *CERVEAU*.

— Méd. Qui affecte le cerveau : *Affections CÉRÉBRALES*. *Fièvre CÉRÉBRALE*. *L'habitude de fumer prédispose aux affections CÉRÉBRALES*. (Rien.) *Apoplexie cérébrale* ou *hémorragie cérébrale*. V. *APOPLEXIE*.

— Gramm. Se dit, dans l'alphabet sanscrit, de consonnes du troisième ordre, appelées aussi linguales : *Les lettres CÉRÉBRALES, qui forment un des traits phonétiques du sanscrit, sont inconnues à l'ancien persan*. (A. Maury.) *Il s. f. Les CÉRÉBRALES*. La *CÉRÉBRALE*, etc.

— **Encycl.** Anat. On trouvera aux mots *CERVEAU*, *ARACHNOÏDE*, *LOBE*, *TRIGONE*, etc., des détails suffisants sur l'*arachnoïde cérébrale*, le *lobe cérébral*, le *trigone cérébral*, etc. Nous nous bornerons donc ici à dire quelques mots des artères et des veines cérébrales.

— I. *ARTÈRES CÉRÉBRALES*. Ces artères émanent à la fois de l'artère carotide interne et de l'artère vertébrale, branche de la sous-clavière. Il y en a quatre principales :

1^o L'*artère cérébrale antérieure*, branche de terminaison de l'artère carotide. Elle prend naissance au voisinage de l'apophyse clinéoïde antérieure, se porte rapidement vers la grande scissure médiane, communique avec sa congénère au moyen d'un petit tronc artériel très-court, qui porte le nom d'*artère communicante antérieure*, se porte, dans la scissure, vers la partie antérieure du corps calleux, longe ce corps et émet par sa concavité et sa convexité des branches qui se distribuent aux hémisphères cérébraux.

2^o L'*artère cérébrale moyenne*, deuxième branche de division terminale de l'artère carotide, se porte dans la scissure de Sylvius, puis se divise en trois branches qui rampent à la surface des hémisphères, et fournissent le sang, la première au lobe antérieur, la seconde et la troisième à la partie moyenne du lobe postérieur.

3^o L'*artère communicante postérieure* ou *communicante de Willis*, branche anastomotique qui naît de la partie postérieure de la carotide interne, se jette dans la *cérébrale* postérieure.

4^o L'*artère cérébrale postérieure*. De la sous-clavière naissent deux artères importantes, les artères vertébrales, dont les troncs se portant en haut se réunissent, au niveau du bord inférieur de la protubérance annulaire, en un tronc commun, le tronc basilaire. C'est de ce tronc que naissent les deux artères *cérébrales* postérieures, à la partie antérieure de la protubérance. Après avoir contourné le pédoncule *cérébral*, elles suivent le bord concave de la grande fente *cérébrale*, et, parvenues à l'extrémité du corps calleux, se portent d'avant en arrière sur la face inférieure du cerveau, où elles se distribuent de la même manière que les *cérébrales* antérieures. Les anastomoses des artères *cérébrales* à la base du cerveau sont d'une très-grande importance en chirurgie; elles servent, en effet, à assurer la circulation dans l'encéphale, lorsque, par accident, ou par suite d'une opération rendue nécessaire, le cours du sang a été interrompu dans un des troncs artériels. Ces anastomoses forment, à la base du cerveau, un hexagone dans lequel se trouvent inscrits les tubercules mamillaires, la lame perforée interpedunculaire, le corps et la tige pituitaires, enfin le chiasma des nerfs optiques. Les côtés antérieurs de cet hexagone sont formés par la communicante antérieure et les *cérébrales* antérieures; les côtés postérieurs, par les communicantes de Willis et les *cérébrales* postérieures. Ainsi s'explique comment, par la ligature de l'une et même des deux artères carotides, on n'entrave pas la circulation artérielle des vaisseaux du cerveau. On a pu même réussir à maintenir la vie chez des chiens auxquels on avait liés les deux carotides et les vertébrales; mais, dans ce cas, l'autopsie a démontré que la circulation s'était rétablie à l'aide d'anastomoses avec les artères œsophagiennes et les cervicales ascendantes.

— II. *VEINES CÉRÉBRALES*. Ces veines dépendent aux artères et, émergeant de la substance du cerveau, se jettent dans le sinus de la dure-mère crânienne. Ce sont : 1^o les *veines cérébrales supérieures*, au nombre de sept ou de huit, parmi lesquelles se trouve la *grande veine cérébrale supérieure*, et qui se jettent dans le sinus longitudinal supérieur; 2^o les *petites veines*, qui se jettent dans la veine longitudinale inférieure ou sinus longi-

tudinal inférieur; 3^o la *grande veine cérébrale*; *veine de Galien*, *veine ventriculaire*, formée elle-même de la veine du corps strié et de la veine choroldienne, et qui se jette, avec les *veines cérébrales médianes*, dans le sinus droit; 4^o les *veines cérébrales latérales* et *inférieures*, qui se jettent dans le sinus latéral; 5^o de petites veines qui se jettent dans les sinus sphéno-pariétaux; 6^o les *veines cérébrales antérieures* et *inférieures*, dont la plus considérable est la veine de la scissure de Sylvius, communiquant avec la veine du corps calleux et la veine de Galien; elles se jettent dans le sinus caveux; 7^o enfin la petite veine du corps pituitaire, qui se jette dans le sinus coronaire.

— Méd. L'*apoplexie cérébrale* ayant été traitée au mot *APOPLEXIE*, nous n'avons à nous occuper ici que des *fièvres cérébrales*. Cette dénomination a été appliquée à différentes affections qui n'ont entre elles qu'une relation fort éloignée; c'est ainsi qu'on a désigné sous le nom de *fièvre cérébrale* la fièvre ataxique des vieillards, accompagnée de ramollissement du cerveau; diverses variétés de la fièvre typhoïde et de la méningite; enfin, des fièvres graves avec accompagnement de symptômes nerveux. En réalité, le nom de *fièvre cérébrale*, s'il est conservé dans le langage médical, ne doit s'appliquer qu'à la forme la plus commune de la méningite.

La *fièvre cérébrale* proprement dite ou *méningite cérébrale* est une maladie rare, spéciale à l'enfance, peu fréquente chez les adolescents et chez les hommes faits. On lui reconnaît pour causes les coups ou les chutes sur la tête, les blessures et les fractures du crâne, l'insolation au moment des premières chaleurs, les excès alcooliques, une commotion morale vive; elle complique quelquefois les rhumatismes articulaires aigus, les érysipèles du cuir chevelu, les fièvres aiguës graves ou les inflammations des organes génito-urinaires.

La *méningite cérébrale* débute brusquement; quelquefois, pourtant, elle est précédée d'hébétéude, de malaises, d'étourdissements. Le premier symptôme est une céphalalgie frontale ou généralisée; la tête est chaude, tout bruit est insupportable, la fièvre est très-vive, il y a grande agitation et insomnie; le regard est fixe, hébété, la pupille normale, quelquefois contractée; enfin, le malade pousse par intervalles des vagissements plaintifs, dont l'intonation et le rythme caractérisent la maladie aux yeux d'un praticien exercé. A ces symptômes se joignent ordinairement des vomissements bilieux répétés, de la constipation, l'empatement de la langue et un délire loquace quelquefois poussé jusqu'à la fureur. Au reste, tout travail intellectuel est anéanti; le malade entend encore les questions qui lui sont adressées, mais ne peut y répondre; cependant la sensibilité et le mouvement sont conservés. En d'autres cas, il se montrera des alternances de coma, des paralysies partielles, du strabisme, de la contracture et des soubresauts des tendons.

La mort est la conséquence ordinaire de la maladie; elle arrive quelquefois très-rapidement; d'autres fois, après plusieurs jours, et même plusieurs semaines. Quant aux altérations anatomiques qui caractérisent la *fièvre cérébrale*, elles siègent, non dans le cerveau, mais dans les méninges, spécialement dans l'*arachnoïde cérébrale*. Cette séreuse est enflammée; sa cavité est remplie d'un liquide séreux, quelquefois purulent; le tissu cellulaire sous-arachnoïdien et les mailles cellulaires de la pie-mère crânienne contiennent ce même liquide séreux ou purulent; mais il est aussi inutile que difficile de chercher à déduire les manifestations symptomatiques des altérations présumées de l'*arachnoïde*.

Le traitement est rarement efficace; mais quand on réussit, ce n'est qu'à l'aide d'une médication très-énergique : des saignées générales et locales, des frictions mercurielles, des applications froides de glace sur la tête, des révulsifs énergiques, et, à l'intérieur, l'emploi du calomel à doses fractionnées, des purgatifs, du bromure de potassium. Tous ces moyens n'ont quelques chances de réussite que lorsqu'on les emploie au début et avec persévérance.

— Gramm. Les orientalistes désignent sous le nom de *cérébrales* une classe de lettres appartenant à l'alphabet sanscrit, et dont la prononciation semble exiger un certain effort du cerveau ou de la partie supérieure de la tête. Ces lettres sont : le *ri* bref, le *ri* long, *l*, *th*, *d*, *dh*, *n*, *r*, *s*. C'est une règle constante, en sanscrit, qu'une lettre *cérébrale* entraîne, pour celle qui est en contact avec elle, la nécessité de devenir *cérébrale* elle-même, si elle en est susceptible. On voit ici une analogie frappante avec le principe de l'aspiration grecque, qui se communique d'une consonne à une autre consonne à laquelle elle se trouve unie, comme dans *phthisis*, *chthôn*; mais il n'en faut pas conclure que le cérébralisme soit, en sanscrit, identique à l'aspiration, car l'alphabet de cette langue comprend des aspirées distinctes des *cérébrales*.

CÉRÉBRALISATION s. f. (sé-ré-bra-li-za-si-on — rad. *cérébral*). Gramm. Action de cérébraliser un caractère, en sanscrit.

CÉRÉBRALISER v. a. ou tr. (sé-ré-bra-li-zé — rad. *cérébral*). Transformer un caractère

en son analogue parmi les lettres cérébrales, en sanscrit.

CÉRÉBRALISME s. m. (sé-ré-bra-li-sme — rad. *cérébra*). Gramm. Propriété d'un caractère de l'alphabet sanscrit, qui le fait prononcer avec un certain effort du cerveau, ou mieux du haut de la tête.

CÉRÉBRATULE s. m. (sé-ré-bra-tu-le — du lat. *cerebrum*, cerveau). Helminth. Genre de vers marins, comprenant deux espèces de l'Adriatique, voisines des németes.

CÉRÉBRIFORME adj. (sé-ré-bri-for-me — du lat. *cerebrum*, cerveau, et de *forme*). Qui ressemble au cerveau, à la matière cérébrale.

— Pathol. *Dégénérescence cérébriforme*. Espèce de cancer qui a les apparences de la matière cérébrale. || On se sert aussi de la forme grecque *ENCÉPHALOÏDE*.

CÉRÉBRIN, **INE** adj. (sé-ré-brain, i-ne — du lat. *cerebrum*, cerveau). Qui appartient au cerveau. || Qui est fondé sur la réflexion et sur le raisonnement, et non sur l'interprétation aveugle d'un texte. *Équité CÉRÉBRINE*. Je ne veux point vous raconter les mesquineries que nous apporte cette raison CÉRÉBRINE. (Est. Pas.) || Vieux mot.

— s. f. Chim. Graisse particulière du cerveau.

CÉRÉBRIQUE adj. (sé-ré-bri-que — du lat. *cerebrum*, cerveau). Chim. Se dit d'un acide particulier trouvé dans le cerveau : *Acide CÉRÉBRIQUE*.

CÉRÉBRITE s. f. (sé-ré-bri-te — du lat. *cerebrum*, cerveau). Pathol. Inflammation du cerveau.

— Zooph. Nom de quelques méandrinés, dont les canaux simulent les circonvolutions du cerveau humain.

CÉRÉBRO-RACHIDIEN, **ienne** adj. (sé-ré-bro-ra-chi-di-ien, i-enne — du lat. *cerebrum*, cerveau, et du gr. *rachis*, épine du dos). Anat. Qui appartient au cerveau et à la moelle épinière.

CÉRÉBROSCOPIE s. f. (sé-ré-bro-sko-pi — du lat. *cerebrum*, cerveau; *skopos*, j'examine). Méd. Examen du cerveau fait dans le but d'arriver à la connaissance de son état pathologique : *La CÉRÉBROSCOPIE est une science toute nouvelle*.

— Encycl. La science moderne a pu arriver au diagnostic de quelques maladies du cerveau au moyen de l'examen ophtalmoscopique; de sorte que l'ophtalmoscope, qui ne se présentait d'abord que comme un instrument d'examen pour l'œil et ses milieux transparents, s'emploie aujourd'hui à l'examen indirect du cerveau. Il faut admettre qu'un certain nombre d'affections cérébrales se compliquent d'altérations correspondantes dans l'œil, ce qui peut s'expliquer par les rapports qui existent entre ces deux organes, et ce qui conduit à regarder les lésions de l'organe visuel comme des symptômes propres aux affections du cerveau, ou des signes de ces affections. Ce procédé d'examen est encore aujourd'hui à l'étude, et nous ne pourrions rien en dire de précis.

CÉRÉBRO-SPINAL adj. m. (sé-ré-bro-spi-nal — du lat. *cerebrum*, cerveau; *spina*, épine). Anat. Qui appartient au cerveau et à la moelle épinière : *Système CÉRÉBRO-SPINAL*. || *Axe cérébro-spinal*. Partie centrale du système nerveux, comprenant le cerveau, le cervelet, l'isthme de l'encéphale et la moelle épinière.

— Pathol. *Typhus cérébro-spinal* ou *méningite cérébro-spinale*. Inflammation des méninges du cerveau et de la moelle épinière. On dit aussi *MÉNINGITE ÉPIDÉMIQUE*. || *Liquide CÉRÉBRO-SPINAL*. Sérosité épanchée entre les deux feuillets de la pie-mère cérébrale et rachidienne. || On dit aussi *LIQUIDE ou FLUIDE ENCÉPHALO-RACHIDIEN*. V. *ENCÉPHALE*.

— Encycl. Anat. *Axe cérébro-spinal*. Le système nerveux de la vie animale, chez tous les animaux vertébrés, se compose de deux parties distinctes anatomiquement par leur structure et par leurs dispositions, physiologiquement par leurs fonctions. La première de ces deux parties est la partie rayonnante ou périphérique; c'est elle qui conduit les impressions sensoriales et les incitations motrices; l'autre est la partie centrale, qui reçoit les impressions sensoriales et produit l'incitation motrice; c'est à cette dernière partie qu'on a donné le nom d'*axe cérébro-spinal*, parce qu'elle contient, comme éléments principaux, le cerveau et la moelle épinière, et s'étend dans le crâne et le canal vertébral, depuis la partie supérieure de la tête jusqu'à l'extrémité des vertèbres coccygiennes chez l'homme, des vertèbres caudales chez les vertébrés pourvus d'une queue. L'expression d'*axe cérébro-spinal* n'est pas absolument exacte; elle fait supposer que cet axe ne se compose que du cerveau et de la moelle épinière, tandis qu'il faut joindre à ces organes, pour compléter l'*axe cérébro-spinal*, le cervelet et l'isthme de l'encéphale. Pour ces motifs, l'expression insuffisante d'*axe cérébro-spinal* a été remplacée par celle de *centre nerveux encéphalo-rachidien*. L'encéphale comprend, en effet, le cerveau, le cervelet et l'isthme de l'encéphale. Les détails anatomiques qui se rapportent à l'axe nerveux cérébro-spinal seront donc mieux placés dans les articles que nous consacrons aux mots CÉRÉ-

VEAU, CERVELET, ENCÉPHALE, MOELLE ÉPINIÈRE.

— Pathol. *Méningite cérébro-spinale, méningite épidémique ou typhus cérébro-spinal*. C'est une inflammation qui affecte, ainsi que son nom l'indique, les méninges du cerveau et de la moelle épinière. Cette maladie est épidémique et sévit de préférence sur les garnisons militaires. Les caractères anatomiques et les symptômes de la lésion ne diffèrent pas de ceux qu'on observe dans les méningites rachidiennes et dans les méningites cérébrales ordinaires; mais l'affection épidémique se distingue par son extrême violence, qui, au commencement de l'épidémie, enlève les malades dans l'espace de vingt-cinq à trente heures. Quelques symptômes caractéristiques de cette forme de méningite ont été signalés; c'est ainsi qu'on a cité l'herpès des lèvres, les éruptions de taches lenticulaires sur le ventre, la présence des lombrics dans l'intestin, enfin des exacerbations fréquemment reproduites. La mort est très-souvent la conséquence de cette redoutable affection; lorsqu'elle se termine heureusement, la convalescence est longue et accompagnée d'accidents nerveux redoutables. L'affection n'a pas sévi exclusivement sur les militaires, et s'est étendue quelquefois à la population civile; mais elle ne frappe que les personnes surmenées par des marches forcées ou par des fatigues excessives.

Nous avons peu de chose à dire sur le traitement. On devra, avant tout, améliorer les conditions hygiéniques des garnisons menacées, parer à l'encombrement et traiter les malades, dès le début, très-énergiquement. Les antiphlogistiques énergiques et l'opium à doses élevées sont les meilleurs remèdes à employer.

CÉRÉBROTE s. f. (sé-ré-bro-te — du lat. *cerebrum*, cerveau). Chim. Nom de l'une des quatre graisses dont se compose la substance du cerveau.

CÉRÉE s. f. (sé-ré — du gr. *keraia*, corne). Bot. Syn. de *DENDROBIE*, genre d'orchidées.

CÉRÉBA s. m. (sé-ré-i-ba). Bot. Nom vulgaire d'une espèce de manglier.

CÉRÉIFORME adj. (sé-ré-i-for-me — du lat. *cereus*, cierge, et de *forme*). Bot. Qui a la forme d'un cierge.

CÉRÉLÉON s. m. (sé-ré-lé-on — du gr. *keros*, cire; *eleion*, huile). Pharm. anc. Nom que les Grecs donnaient au céral. || Aujourd'hui, Céral qui contient un excès d'huile.

CÉRÉMONIAL s. m. (sé-ré-mo-ni-al — rad. *cérémonie*). Ensemble des règles qui président aux cérémonies religieuses ou civiles, aux actes officiels qui ont un caractère de solennité : *Le CÉRÉMONIAL de l'Église romaine*. Le *CÉRÉMONIAL de la réception des ambassadeurs*. Le *CÉRÉMONIAL des baptêmes, des enterrements*. *À mesure que les pays sont barbares ou que les cours sont faibles, le CÉRÉMONIAL est plus en vogue*. (Volt.) *Ce grand art du CÉRÉMONIAL, que les Fabius et les Caton n'auraient jamais deviné, commence à batiser*. (Volt.) Le *CÉRÉMONIAL politique est très-minutieux en Chine*. (Bachelet.)

— Par anal. Formalités cérémonieuses que les particuliers observent les uns envers les autres : *Aimer le CÉRÉMONIAL*. *Le président de Harlay était, dans son domestique, sur un CÉRÉMONIAL ridicule; son fils lui écrivait des lettres cachetées, d'un appartement à l'autre, et il répondait de même; il le recevait chapeau bas et comme un étranger; cependant il le traitait durement*. (St-Sim.) *Les grands enfants jouent au CÉRÉMONIAL, et les petits à la chapelle*. (Boiste.)

— Par ext. Livre où sont contenus l'ordre et les règles des cérémonies religieuses, politiques ou civiles : *Le CÉRÉMONIAL des évêques*. *Le CÉRÉMONIAL des ambassadeurs*.

— Encycl. Hist., mœurs et cout. Le *cérémonial* est un ensemble de pratiques observées dans les circonstances solennelles de la vie. Dans les cours, c'est le *cérémonial* qui règle le rang à donner à chacun, l'ordre dans lequel on doit marcher, les moments où l'on doit s'asseoir, se lever, et les formules que l'on doit employer en parlant. C'est donc une sorte de code qui détermine les relations du prince avec les différentes catégories d'individus admis à approcher de sa personne. Le mot *cérémonial* est aussi en usage dans le langage du droit international; il se dit des usages suivis par les souverains dans les rapports qu'ils ont entre eux.

— *Cérémonial ou étiquette de cour*. Le *cérémonial* de cour a beaucoup varié selon les temps, les lieux, et surtout suivant les idées. Certes, il y a des degrés nombreux entre le despote oriental qu'il n'est permis d'aborder que le front dans la poussière, et le souverain moderne qui salue ses sujets et leur serre la main; entre les anciens lits de justice, où le chancelier ne parlait au roi qu'à genoux, et nos modernes assemblées parlementaires dont certains membres ne cherchent que les occasions de critiquer amèrement les actes du souverain. Lorsqu'on s'éloigne de l'époque contemporaine pour remonter vers les âges de grossière superstition et d'ignorance, on trouve le souverain entouré d'honneurs superstitieux et de privilèges excessifs. La croyance généralement répandue que le monarque était une émanation de la divinité

favorisait, rendait même nécessaire un *cérémonial* aussi exagéré. Pour ne pas perdre leur prestige, les rois devaient rester inaccessibles au fond de leur palais, et ne se montrer qu'entourés de tout l'éclat de leur puissance. Tels ont été les anciens despotes orientaux, les rois de Perse et de Lydie, les Darius, les Crésus, les Xerxès; tels sont encore aujourd'hui les souverains de la Chine et du Mongol, qui exigent parfois des ambassadeurs étrangers les mêmes honneurs exagérés qu'ils se font rendre par leurs sujets. Témoin l'aventure suivante, arrivée à la fin du siècle dernier. Au Mongol, pour saluer le souverain, il faut se courber fort bas; or, l'ambassadeur du roi de Perse ayant refusé de faire à l'empereur un salut de cette sorte, ce prince ordonna à ses guichetiers de tenir fermée la porte de la cour par laquelle l'ambassadeur passait quand il venait aux audiences, et de ne laisser ouvert que le guichet, par où on ne pouvait passer qu'en se courbant beaucoup. La première fois que l'ambassadeur se présenta, il se vit dans l'alternative ou de ne pas entrer, ou de se soumettre à la cérémonie qui lui répugnait si fort; mais il sut trouver un moyen ingénieux pour tromper les espérances de l'empereur : il entra à reculons, montrant ainsi le derrière au potentat.

C'est par suite de l'influence orientale, bien plus que par l'enivrement dû à ses succès, qu'Alexandre se prétendit fils de Jupiter et voulut se faire adorer; il ne faisait en cela que suivre un exemple qu'il avait sous les yeux. Cette prétention fut désapprouvée par tous les Macédoniens, et causa la mort de Clitus, qui en avait fait par trop vivement sentir le ridicule.

Pendant longtemps, à Rome, il n'y eut d'autre *cérémonial* que celui des fêtes publiques, où chacun avait son rang et sa fonction désignée; mais quand les empereurs se furent emparés du souverain pouvoir et qu'ils eurent accru peu à peu le nombre de leurs privilèges et des honneurs qu'ils se faisaient rendre, ils en vinrent, par une pente logique et naturelle, à se faire passer pour dieux et à se faire adorer comme tels. Ces empiètements progressifs des empereurs aboutirent à la cour de Constantinople, au Bas-Empire, à ses misères et à ses hontes.

Dans les premiers temps de la monarchie, les rois de France eurent plusieurs officiers pour le service particulier de leur personne et de leur maison; ceux de la seconde race en augmentèrent le nombre. Voici quels étaient, sous la première race, les officiers de la couronne : le maire du palais, les ducs, les comtes, le comte du palais, le comte de l'étable, le référendaire, le chambrier. Lors de l'avènement de Pépin le Bref, la mairie fut réunie à la couronne, et les principaux officiers de la maison royale furent : l'apocrisaire, le grand chancelier, le chambrier, le comte du palais, le bouteiller, le comte de l'étable ou le grand écuyer, le mansionnaire, quatre principaux vassaux, et le factonier. Mais ce fut surtout Charlemagne qui introduisit en Europe l'étiquette de cour, d'après l'exemple et les traditions de la cour byzantine. La féodalité eut aussi une très-grande influence sur le développement de l'étiquette, non-seulement dans les cours des rois et des princes, mais aussi dans toutes les classes de la société. Dans ce monde féodal, où le pape était au-dessus des rois, où l'évêque avait le pas sur les princes du sang, il n'était personne, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, qui n'eût son rang indiqué, son rôle à jouer, sa note à donner dans le concert universel. Rien, dans les relations de ce monde factice, n'est laissé à l'arbitraire ou au caprice; tout est réglé d'après l'ordre immuable de la hiérarchie; tout marche d'après ce grand système du vasselage, qui s'est établi peu à peu d'un consentement unanime. Le système est si fort, il fonctionne avec une régularité si inexorable, qu'il a brisé les liens de la nature : le père dont la fille a épousé le suzerain est obligé de se mettre à genoux devant elle, et de lui rendre ces services domestiques qui, à cette époque, témoignaient de la vassalité. Nous n'avons même pas besoin de remonter si loin pour trouver de semblables anomalies : lorsque la reine actuelle d'Angleterre épousa le prince Albert, elle eut beaucoup de peine à obtenir qu'il précédât les princes du sang; sans cette permission, qui fut plutôt une tolérance qu'une autorisation régulière, l'ancien *cérémonial* de la cour d'Angleterre eût contraint le prince-époux à céder le pas à ses enfants. Du reste, si le *cérémonial* du moyen âge était inflexible, il l'était pour tous également, même pour les plus privilégiés : la reine de France devait rester un an sans sortir de la chambre où elle avait appris la mort du roi son époux, et, pendant six semaines, elle ne pouvait voir d'autre lumière que celle des lampes; les princesses devaient rester dans leurs chambres tendues de noir, couchées dans un lit blanc, pendant l'espace de six semaines.

Ce fut à la cour de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, mort en 1467, que l'étiquette commença à être soumise à des règles précises. Ce prince, dont la puissance égalait celle des plus grands souverains de son temps, mais qui, en sa qualité de grand feudataire, ne pouvait se placer sur le même rang qu'eux, imagina, dit-on, d'entourer sa personne d'une multitude d'officiers, et d'établir près de lui un *cérémonial* plein de formalités minutieuses. La fille de ce prince les introduisit en Autri-

che, à la suite de son mariage avec l'empereur Maximilien, et elles passèrent de ce pays en Espagne, où l'étiquette régna avec une rigueur inouïe jusqu'à la fin du siècle dernier. Là, chaque mouvement du roi et de la reine était prévu, chaque action avait son jour et son heure, et les souverains étaient devenus des mannequins vivants. Les princesses allemandes, habituées dès l'enfance à la gêne d'une étiquette sévère, pouvaient encore se faire à cette vie; mais, pour les princesses françaises, c'était un supplice de tous les instants, aggravé encore par la présence de la camérara mayor, pédant femelle s'opposant sans cesse au moindre désir de la reine, avec ces paroles fatidiques : l'étiquette ne le veut pas. Le roman, le théâtre se sont emparés plusieurs fois de cette situation; mais ils sont restés bien au-dessous de la vérité, comme on peut le voir par les divers mémoires publiés sur la cour d'Espagne, entre autres par ceux de Mme d'Aunay. L'histoire de cette reine d'Espagne brûlée vive parce que le *cérémonial* lui défend de bouger, que la dame chargée du brasero n'est pas là, et que les autres ne peuvent prendre sur elles d'usurper une fonction qui ne leur appartient pas, est mieux que vraie, elle est vraisemblable.

En France, ce ne fut que sous François Ier que le *cérémonial* commença à se fixer. Henri III s'occupa aussi de le régler : prince futile, débauché et cruel, il passa son temps entre les enfantillages de l'étiquette et ceux des processions. Singulier contraste ! tandis qu'on voyait un roi de France tout occupé de processions et de confréries dans son royaume déchiré par la guerre civile, le pape faisait dire son bréviaire par son secrétaire pour pouvoir vaquer plus sérieusement aux soins de son royaume temporel. En apportant avec elle ces pratiques minutieuses de la cour de Madrid, Anne d'Autriche, femme de Louis XIII, contribua beaucoup à rendre le *cérémonial* de la cour de France plus rigoureux et plus compliqué. Mais le roi qui poussa le plus loin le *cérémonial*, qui en fit un art véritable, ce fut Louis XIV. Le *cérémonial* est une partie de son règne, comme la perruque était une partie de sa personne. On peut voir dans les écrivains de ce siècle, surtout dans Saint-Simon et Dangeau, la place prise par l'étiquette dans cette cour, où aucun pas ne se faisait qui ne fût réglé par un *cérémonial* strictement observé. Le lever, le coucher du roi; les femmes à qui la reine et les princesses du sang devaient donner le baiser ou seulement la main; les grandes et les petites entrées pour les hommes, les tabourets pour les femmes, l'entrée dans les carrosses du roi, rien n'était laissé à l'arbitraire, mais suivait un cours aussi immuable que le soleil pris pour emblème par le monarque. Même hors de la cour, le roi ne souffrait pas qu'on se départît en rien du *cérémonial*, et l'Espagne dut faire des excuses pour la prétention de son ambassadeur, qui avait osé prendre le pas sur celui de France. Ces distinctions, ces privilèges fictifs étaient tellement passés dans les mœurs des gens de cour, et ceux-ci y attachaient tant de prix, que plus d'une fois des princes, des ambassadeurs même refusèrent de paraître à la cour, où on ne leur eût pas accordé certaines distinctions qu'ils croyaient leur être dues.

Le *cérémonial* a aussi joué un grand rôle dans les cours allemandes. Chez nous, du moins, il savait se déguiser sous la grâce et sous la majesté, tandis que chez nos voisins d'outre-Rhin il ne se montrait que sous sa forme la plus désagréable. La morgue, la hauteur des princesses allemandes est devenue proverbiale; ce ridicule n'a pas même disparu aujourd'hui, et chaque quartier de noblesse augmente d'autant l'orgueil des princesses et des chanoinesses. On voit tel petit principule qui, dans sa cour à moitié déserte, fait régner un *cérémonial* beaucoup plus rigoureux que celui qui était en vigueur à la cour de Versailles.

Ce *cérémonial*, destiné à relever l'éclat du trône, devait singulièrement fatiguer le souverain. Qui sait s'il n'a pas contribué à la décadence rapide de certaines races royales ? Quoi qu'il en soit, il semble que les courtisans voyaient avec une sorte de satisfaction l'espèce de contrainte, la gêne perpétuelle où les rois étaient tenus par les règles du *cérémonial*; c'était une revanche de la gêne qui leur était imposée à eux-mêmes; aussi ne souffraient-ils pas que le souverain s'en exemptât, et l'on sait les bruits qui punirent l'infortunée Marie-Antoinette de son peu de respect pour les prescriptions du *cérémonial*.

Il est temps maintenant de faire connaître les règles de ce *cérémonial*. Nous avons dit plus haut quels étaient, sous la seconde race, les principaux officiers de la couronne; l'avènement de la troisième race apporta de grandes modifications à la composition de la maison royale; certains offices furent modifiés, d'autres supprimés, et, en outre, on créa un grand nombre de charges secondaires. Ce fut alors qu'eut lieu la division de la maison du roi en maison ecclésiastique, maison civile et maison militaire.

En prenant l'état de la cour sous le roi dont le règne précéda la Révolution, voici comment on le trouve composé pour les trois services : un grand aumônier de France, un premier aumônier, un grand maître, quatre premiers gentilshommes de la chambre, un grand maître et deux maîtres de la garde-robe, quatre capitaines des gardes du corps, un capitaine

colonel des cent-suisses, un grand écuyer de France, un premier écuyer, un premier panetier, un premier échançon, un premier écuyer tranchant, un grand veneur, un grand fauconnier, un grand loupveter, un grand maréchal des logis, un grand prévôt, un premier maître d'hôtel, un capitaine-colonel des gardes de la porte, un capitaine-lieutenant des gendarmes, un capitaine-lieutenant des cheval-légers, un colonel des gardes françaises, un colonel général des suisses, un grand maître des cérémonies. Chacun de ces hauts officiers avait sous sa dépendance une quantité d'autres officiers et fonctionnaires commensaux de la maison royale, qui figuraient à divers titres dans les cérémonies officielles.

Voici maintenant quel était le *cérémonial* de l'ancienne cour de France. Le roi se levait à l'heure qu'on avait marquée le soir précédent à son coucher, soit qu'il s'éveillât seul, soit que le premier valet de chambre vint l'éveiller. Les laquais avaient, au préalable, ouvert les rideaux et les fenêtres, ôté la lampe et les bougies qui avaient brûlé toute la nuit, et emporté aussi la table avec le pain, le vin, les verres, etc. Le premier valet de chambre donnait ordre aux valets d'avertir le premier chambellan, le premier gentilhomme, les officiers de l'office et du gobelet. D'autres valets se plaçaient aux portes, pour empêcher que personne n'entrât, à l'exception de ceux qui en avaient le droit par leur charge ou par leur naissance, c'est-à-dire les princes, le premier chambellan, les quatre premiers gentilshommes de la chambre, le grand maître et les maîtres de la garde-robe. Ensuite le premier valet de la garde-robe, suivi de tous les autres domestiques, entraient, apportant les habits du roi. Le roi étant encore dans son lit, le premier valet de chambre lui versait sur les mains quelques gouttes d'esprit-de-vin ; le grand chambellan lui présentait l'eau bénite, et le monarque faisait une courte prière, après laquelle son premier homme de chambre lui donnait ses mules et tenait la robe de chambre que le premier chambellan l'aidait à passer. Puis, s'étant levé, il reprenait une seconde fois de l'eau bénite, et il allait s'asseoir dans un fauteuil, à l'endroit où il voulait s'habiller. Un valet de chambre entraient dans la balustrade du lit et présentait la culotte et l'épée. Le barbier était au roi son bonnet de nuit, un autre peignait ses cheveux, tandis que le premier homme de chambre tenait le miroir. Le roi ordonnait ensuite la première entrée, c'est-à-dire qu'il recevait les quatre secrétaires du cabinet, les quatre premiers valets de la garde-robe, les deux lecteurs, les deux contrôleurs et gardes d'office, et ceux qui avaient jadis exercé ces divers emplois. Le travail du peigne terminé, on habillait le souverain ; c'étaient les officiers ordinaires de la garde-robe qui étaient chargés de ce soin, et ordre était donné de faire entrer tous ceux qui appartenaient à la chambre. Les huissiers se plaçaient aux portes, et les hommes de chambre, le porte-manteau, le porte-arquebuse et autres officiers entraient avec leurs huissiers. Un de ceux-ci allait annoncer au premier gentilhomme les noms de ceux qui demandaient à entrer. C'étaient les cardinaux, les archevêques, les évêques, le nonce, les ambassadeurs, les ducs et pairs, les maréchaux de France, les gouverneurs des provinces, les lieutenants généraux, les premiers présidents des parlements, etc. ; les premiers officiers de la maison du roi, les gens de haute noblesse, etc. Tous ceux qui demandaient ensuite à entrer grattaient doucement à la porte, à laquelle il était défendu de frapper, et ceux qui voulaient sortir devaient attendre que la porte s'ouvrit, le *cérémonial* leur défendant de l'ouvrir eux-mêmes. Le roi commençait sa toilette : un valet de garde-robe lui mettait ses chaussons, un autre sa culotte et ses bas, un troisième lui chaussait des souliers à boucles de diamants, et le premier valet attachait les jarretières. Si le roi voulait mettre des bottes, un valet était spécialement prévenu, et un des écuyers y attachait les éperons. Ensuite le roi demandait soit un bouillon, soit un verre de vin trempé d'eau ; le grand chambellan présentait l'un ou l'autre, et les panetiers apportaient un pain et une serviette entre deux assiettes. Lorsque le roi demandait à boire, le grand chambellan faisait l'essai du vin et de l'eau dans un gobelet d'argent, et en faisait aussi goûter au maître du buffet, puis il présentait le verre au roi. Le grand chambellan portait la serviette au duc d'Orléans ou, en son absence, à un autre prince du sang, pour qu'il la présentât au roi. Après ce déjeuner, le roi était sa robe de chambre ; le grand maître de la garde-robe venait l'aider à retirer sa camisole du côté droit, pendant que le premier valet en faisait autant du côté gauche. Un officier de la garde-robe apportait la chemise et prenait soin, si c'était nécessaire, de la chauffer et de la couvrir d'un taffetas blanc jusqu'à ce que le roi la demandât. Alors le premier gentilhomme la prenait et la portait au duc d'Orléans pour que celui-ci la présentât au monarque. Lorsque le roi avait jeté la chemise sur ses épaules, l'officier de la garde-robe recevait de ses mains celle qu'il venait d'ôter, pendant que deux hommes de chambre le couvraient de sa robe de chambre. Le roi se levait ensuite de son fauteuil, et le maître de la garde-robe l'aidait à mettre son haut-de-chausses. Après cela, les valets apportaient l'épée, la veste et le cordon bleu, que le grand maître lui ajustait, ainsi que le justau-

III.

corps. Quand le roi était habillé, celui qui avait soin du linge apportait une corbeille remplie de cravates ; le roi en choisissait une que le maître de la garde-robe lui mettait au cou, sans en faire le nœud ; le grand maître présentait au roi les habits qu'il avait portés le jour précédent, et celui-ci retirait des poches ce qu'il y avait dedans, pour le mettre dans celles des habits du jour. Un domestique apportait trois mouchoirs sur une soucoupe ovale en vermeil ; le grand maître les présentait au roi, qui en choisissait un ou deux. Le grand maître présentait aussi le chapeau, les gants et la canne. S'il arrivait que le roi se levât avant le jour, on allumait une bougie, et le grand chambellan lui demandait qui en serait gratifié, celui qui était désigné tenait le bougeoir jusqu'à ce que le roi fût habillé. Pendant qu'il s'habillait, l'horloger montait les horloges et la montre de poche. Le roi passait ensuite dans la ruelle de son lit, se mettait à genoux sur des carreaux, prenait l'eau bénite et faisait sa prière ; puis le grand aumônier commençait à haute voix à réciter : *Quæsumus, omnipotens Deus*, etc. Les prières faites, le roi indiquait l'heure de la messe, puis commençait à donner ses audiences ; s'il devait recevoir le nonce du pape ou un ambassadeur, il s'asseyait dans un fauteuil. C'était à ce moment que se présentaient ceux qui avaient à prêter serment entre ses mains. Après avoir fait ses dévotions, il sortait de la balustrade de son lit et allait dans son cabinet, où il était suivi par une multitude de seigneurs et par le capitaine des gardes du corps, responsable de sa personne.

Entré dans son cabinet, le roi y trouvait un grand nombre de ses officiers qui attendaient ses ordres, et qui devaient être avertis de l'heure du dîner, si le roi sortirait, s'il changerait d'habit, s'il y aurait chasse, etc.

On faisait son lit tandis qu'il entendait la messe ; pendant cette opération, un valet de chambre restait au chevet, et le tapissier au pied du lit, auprès duquel veillait sans cesse un des hommes de chambre, qui en était responsable.

Tous les samedis, à trois heures, les laquais venaient préparer dans l'appartement du roi une table couverte d'un tapis de velours noir, et mettaient auprès un fauteuil pour le roi ; ceux qui avaient à présenter des requêtes entraient et les mettaient sur la table ; un des ministres et deux maîtres des requêtes se tenaient derrière le fauteuil, prenaient ces papiers et en faisaient un rapport.

Quand le roi mangeait à son petit couvert, dans son appartement, c'était un des hommes de chambre qui lui présentait le fauteuil et qui restait derrière lui ; le grand chambellan lui présentait la serviette mouillée avant le repas, et une deuxième le repas terminé. Le roi entraient ensuite à la messe, et donnait ses ordres aux gens d'armes, aux cheval-légers et aux grands mousquetaires. Quand il mangeait à son grand couvert et en public, c'était ordinairement dans son antichambre, et alors la reine et les princes mangeaient avec lui. Les premières dames de la cour venaient dans la salle pour tenir compagnie à la famille royale ; les princesses et les duchesses s'asseyaient sur des chaises pliantes ou des tabourets, les autres restaient debout. Lorsque le roi se levait de table avec la reine, les princes et les princesses, les autres dames faisaient une profonde révérence et les suivaient dans leurs appartements. Le roi faisait une révérence, et chacun se retirait.

Si le roi allait à la chasse, un homme de chambre lui présentait un fauteuil, le roi s'y asseyait, et l'homme de chambre restait derrière ; deux valets venaient avec les bottes et les chaussaient au roi, qui, se levant ensuite, mettait son habit de chasse et sortait en carrosse jusqu'au lieu du rendez-vous. Il était accompagné du grand écuyer, du grand chambellan, du premier gentilhomme, du capitaine des gardes du corps, du grand maître et du maître de la garde-robe. Les officiers des gardes, le porte-manteau, le porte-arquebuse, le médecin, le chirurgien, l'officier de la chasse, etc., le suivaient à cheval.

Lorsque le roi jouait à la paume, le porte-manteau lui présentait la balle d'une main, pendant qu'il gardait l'épée de l'autre ; le roi payait tout, qu'il perdît ou qu'il gagnât. Au retour de la promenade, de la chasse ou du jeu, il trouvait dans sa chambre les officiers de la chambre et de la garde-robe, qui avaient tout préparé pour qu'il changeât d'habits. L'un lui ôtait la botte droite, l'autre la gauche. Tous ceux qui avaient été présents au lever avaient droit d'entrée dans la chambre lorsqu'il se faisait retirer ses bottes. Lorsque le roi avait pris avec les dames le plaisir de la chasse aux cerfs, il mangeait à son retour dans son cabinet en compagnie de ces dames, et il n'était alors permis à personne d'y entrer, si ce n'est au grand chambellan, aux premiers gentilshommes, au premier valet de chambre, au maître d'hôtel et aux domestiques de service. Lorsque le roi, se trouvant seul l'après-dîner, avait soif, un des valets de chambre allait à la salle des gardes et criait : « Gardes, à la collation du roi ! » et l'un des gardes courait à l'office commander la collation.

En revenant du jeu de paume, si le roi n'avait pas envie de se reposer dans le lit pour s'y faire frictionner, deux valets prenaient la serviette, la faisaient chauffer et la mettaient sur leurs épaules ; le roi s'asseyait dans un fauteuil, et le barbier le frottait.

Lorsque les princesses du sang et les autres dames de la cour passaient dans la chambre à coucher, elles faisaient une profonde révérence devant le lit royal.

L'huissier de salle, ayant reçu l'ordre pour le couvert du roi, allait à la salle des gardes du corps, frappait sur la porte avec sa baguette et disait : « Messieurs, au couvert du roi ! » puis, avec un garde, il se rendait au gobelet. Ensuite le chef du gobelet apportait la nef, les autres officiers le reste du couvert ; le garde du corps marchait près de la nef, et l'huissier de salle, portant les deux nappes, était en tête, sa baguette en main ; le soir, il tenait aussi un flambeau. Étant tous arrivés au lieu où la table du prêt était dressée, l'huissier étalait une seule nappe sur le buffet, puis, avec le chef du gobelet, une seconde sur la table du prêt, et les autres officiers posaient la nef. Le gentilhomme servant coupait les essais de pain déjà préparés au gobelet, et faisait faire par le chef du gobelet l'essai du pain du roi et du sel, des serviettes, de la nef, de la cuiller, de la fourchette, du couteau et des cure-dents ; c'est ce qu'on appelait *faire le prêt*. Ensuite les officiers du gobelet allaient à la table où devait manger le roi et la couvraient de la nappe. Un des gentilshommes servants y étalait une serviette sur laquelle était posé le couvert du roi, puis recouvrait encore le tout. Il posait aussi les colliers et le tranchant, la cuiller et la fourchette de service, ces trois dernières pièces entourées d'une serviette pliée entre deux assiettes d'or. L'huissier de salle retournait alors à la salle des gardes où, ayant frappé de sa baguette contre la porte, il disait : « Messieurs, à la viande du roi ! » puis il allait à l'office de bouche, où il trouvait le maître d'hôtel, le gentilhomme servant et le contrôleur d'office. Après que le serdeau y avait donné à laver à ces trois officiers, l'écuyer-bouche rangeait les plats sur la table et présentait deux essais de pain au maître d'hôtel, qui faisait l'essai du premier service, et qui, après avoir touché les viandes de ces deux essais de pain, en donnait un à l'écuyer-bouche qui le mangeait, et l'autre était mangé par le maître d'hôtel. Ensuite le gentilhomme servant prenait le premier plat, un contrôleur prenait le second, et les officiers de bouche prenaient les autres. En cet ordre, le maître d'hôtel ayant le bâton en main marchait en tête, précédé de quelques pas par l'huissier de salle portant sa baguette ou un flambeau, et ensuite la viande, accompagnée de trois gardes du corps, la carabine sur l'épaule. Arrivés à la table du prêt, le maître d'hôtel faisait la révérence à la nef, le gentilhomme servant qui tenait le premier plat le posait sur la table, et, ayant reçu un essai du gentilhomme servant qui faisait le prêt, il en faisait l'essai sur lui, et posait son plat sur la table du prêt. Le même *cérémonial* s'observait pour tous les autres plats. Enfin, le premier service étant sur la table, le maître d'hôtel, précédé de l'huissier, allait avertir le roi, qui, arrivé à table, recevait la serviette mouillée. Un officier du gobelet avait fait l'essai. Pour les autres services, l'essai se faisait de la même façon. Les autres gentilshommes servants ne descendaient pas à l'office ; mais, après avoir lavé leurs mains, ils allaient prendre place près de la table devant le roi. Ils devaient être six : l'un se tenait près de la table pour faire l'essai des viandes, les cinq autres faisaient le service ; celui qui servait d'échanson criait lorsque le roi demandait à boire : « A boire pour le roi. » Puis, après avoir fait la révérence, il allait au buffet prendre des mains du chef échançonner la soucoupe d'or garnie d'un verre couvert et de deux carafes de cristal pleines de vin et d'eau ; puis, précédé du chef et suivi de l'aide du gobelet, il revenait faire la révérence. Le gentilhomme servant versait des carafes un peu de vin et d'eau dans une petite tasse de vermeil que tenait le chef du gobelet ; celui-ci versait la moitié du contenu de cette tasse dans une autre tenue par son aide, et tous deux buvaient ; alors le roi se versait lui-même de l'eau et du vin.

Celui qui faisait les fonctions d'écuyer tranchant, ayant lavé ses mains, présentait et découvrait tous les plats au roi, changeait son assiette, sa serviette et lui coupait ses viandes. Le grand panetier, le grand échançon et le premier écuyer tranchant servaient aux grandes cérémonies, et faisaient les fonctions des gentilshommes servants.

Lorsque le roi donnait à manger en particulier aux princesses et aux dames, au retour de la chasse, le contrôleur posait les viandes et le fruit sur la table ; le grand maître de la maison du roi, le premier maître d'hôtel et le contrôleur général étaient chargés du service. C'étaient les officiers du gobelet qui servaient les princes et les princesses les plus qualifiés, échangeant leurs assiettes et leur donnant à boire. Les viandes étaient apportées par les officiers de paneterie-commun, d'échançonnerie-commun, de fruiterie et de fourrière.

Deux officiers de l'office avaient soin de porter tous les soirs dans la chambre du lit une collation consistant en trois pains, deux bouteilles de vin, une carafe d'eau, un verre à vin, une tasse, huit serviettes et trois assiettes. Un des hommes de chambre recevait cette collation, et l'officier du gobelet en faisait l'essai. En attendant le coucher du roi, un des valets préparait le fauteuil, la robe de chambre et les mules, le barbier préparait les peignes, un autre valet les carreaux pour la

prière et un bougeoir, et les officiers venaient avec le déshabillé. Ils couvraient une table d'un tapis de velours cramoisi pour y mettre les habits, et le roi entraient. Il trouvait un des maîtres de la garde-robe, qui recevait son chapeau, ses gants et sa canne, pour les donner au valet spécial, tandis qu'un autre prenait l'épée des mains du grand maître. Le roi allait faire ses prières ; l'aumônier tenait le bougeoir et disait : *Quæsumus, omnipotens Deus*, etc. ; puis, prenant une seconde fois de l'eau bénite, le roi se levait. Le premier homme de chambre recevait alors le bougeoir, le roi lui donnait sa montre et la petite bourse où se trouvaient ses reliques, et allait se placer dans son fauteuil, se déboutonnaient, dégageait son cordon bleu, puis le maître de la garde-robe lui tirait la veste, le cordon, le justaucorps, la cravate, et remettait le tout entre les mains des officiers de la garde-robe. Le premier valet de chambre et le premier valet détachaient ses jarretières, ses bas, son haut-de-chausses et ses souliers ; deux pages lui donnaient ses mules ; un valet enveloppait le haut-de-chausses dans un foulard rouge et le portait sur le fauteuil de la ruelle du lit. Les deux valets de chambre placés derrière le fauteuil tenaient la robe de chambre à la hauteur de ses épaules, et le roi était sa chemise pour prendre sa chemise de nuit. C'était toujours le plus grand prince ou officier qui donnait la chemise au roi ; le premier valet de chambre l'aidait à passer la manche droite de cette chemise, et de l'autre côté le premier valet de garde-robe aidait pareillement à passer la manche gauche. Un valet de garde-robe prenait sur les genoux du roi la chemise qu'il venait de quitter. Quand le roi mettait une camisole de nuit, le grand maître de la garde-robe prenait cette camisole des mains d'un valet de la garde-robe, et la passait au roi, qui prenait ensuite sa robe de chambre, se levait de son fauteuil, et faisait une révérence pour donner le bonsoir aux courtisans. Le premier valet de chambre reprenait le bougeoir au seigneur qui le tenait, le donnait à qui il voulait de ceux qui avaient les entrées du petit coucher, et les huissiers de la chambre criaient : « Allons, messieurs, passez. » Toute la cour se retirait ; ceux qui devaient prendre l'ordre ou le mot du guet le prenaient quand le roi allait souper, à l'exception du capitaine des gardes, qui ne le prenait qu'au retour du souper du roi. C'est là ce que l'on appelait le grand coucher.

Il ne restait plus dans la chambre que les personnes suivantes : tous ceux qui pouvaient y être le matin, quand le roi était encore dans son lit, ceux de la première entrée, les officiers de la chambre et de la garde-robe, le premier médecin et les chirurgiens, quelques particuliers à qui le roi avait accordé la grâce d'être à son petit coucher. La cour étant sortie, les barbiers peignaient les cheveux du roi, et, pendant ce temps, un des valets de chambre lui tenait le miroir ; un autre éclairait avec un flambeau. Le roi étant peigné, un valet de la garde-robe apportait un bonnet et deux mouchoirs de nuit, et présentait le tout au grand maître ou au maître de la garde-robe, qui les donnait au roi. En leur absence, cet officier présentait le bonnet et les mouchoirs au grand chambellan ou au premier gentilhomme de la chambre, ou bien au premier valet de garde-robe, et, s'ils n'y étaient pas, il présentait le tout lui-même. L'honneur de présenter au roi la serviette dont il s'essuyait les mains ou le visage appartenait aux princes du sang et aux princes légitimes, avec cette différence que si c'était un fils ou un petit-fils de France qui se trouvait présent, c'était le grand chambellan ou le premier gentilhomme de la chambre qui lui mettait entre les mains cette serviette, au lieu que les autres princes du sang et les légitimés la recevaient des mains d'un valet de chambre. En l'absence de tous ces princes, le grand chambellan ou le premier gentilhomme de la chambre, le grand maître ou le maître de la garde-robe présentait au roi cette serviette, qui était entre deux assiettes de vermeil, et qui était mouillée seulement par un bout. Le roi s'en lavait le visage et les mains, s'essuyait avec le bout qui était sec et la rendait à celui qui la lui avait présentée, lequel la remettait ensuite entre les mains de l'officier de la chambre. Le roi disait à quelle heure il voulait se lever le lendemain au grand chambellan, ou au premier gentilhomme de la chambre, ou au grand maître de la garde-robe, désignant au grand maître de la garde-robe l'habit qu'il voulait prendre en se levant. L'huissier faisait sortir toutes les personnes qui étaient présentes. Quelque temps après, le roi se couchait ; les garçons de la chambre allumaient le mortier dans un coin de la chambre et une bougie ; et ces deux lumières brûlaient toute la nuit. Ces garçons de la chambre sortaient et allaient se coucher dans le voisinage de la chambre, ordinairement auprès des coffres. Le premier valet de chambre fermait les rideaux du lit du roi, puis il allait fermer en dedans au verrou les portes de la chambre à coucher, éteignait le bougeoir et se couchait. Au défaut d'un des premiers valets de chambre, un des valets de chambre aurait eu l'honneur de coucher dans la chambre du roi, comme Louis XIV le confirma de vive voix étant à Chambord en 1636, dans une circonstance où le premier valet de chambre se trouvait malade.

Si, pendant la nuit, le roi demandait quelque chose, aussitôt le premier valet de chambre se levait, et, s'il avait besoin de gens, il

allait appeler les garçons de la chambre, qui, comme nous l'avons dit, n'étaient pas éloignés.

Ce cérémonial fut observé jusqu'à la Révolution. Lorsque l'empereur Napoléon I^{er} se donna une cour, il rétablit le cérémonial, mais en le dégageant de ses pratiques les plus exagérées. La Restauration eut aussi son cérémonial; mais la monarchie de Juillet eut le bon esprit de savoir s'en passer. Elle ne conserva de l'ancien cérémonial de Louis XIV que l'introduction des ambassadeurs. Les chambellans furent remplacés par les aides de camp du roi et des princes; c'était l'aide de camp de service qui faisait les invitations au nom du roi. Le cérémonial maintenant en vigueur à la cour de Napoléon III est à peu près le même que celui du premier empire. Nous croyons devoir le faire connaître.

TITRE I^{er}.

De la distribution des appartements et des entrées dans chacun d'eux.

Le palais impérial des Tuileries est distribué en grand appartement de représentation, appartement ordinaire de l'empereur, appartement ordinaire de l'impératrice.

CHAPITRE I^{er}.

Grand appartement de représentation.

Art. 1^{er}. Le grand appartement de représentation se compose du salon de la Paix, de la salle des Maréchaux, du salon Blanc, du salon d'Apollon, de la salle du Trône, du salon de Louis XIV et de la galerie de Diane.

Art. 2. Toutes les personnes admises aux audiences de Sa Majesté ou appelées pour une fonction entrent dans la salle Blanc. Les pages se tiennent dans la salle des Maréchaux.

Art. 3. Tous les officiers du service d'honneur de Leurs Majestés, ceux des maisons des princes et princesses de la famille impériale lorsqu'ils les accompagnent, les membres du Sénat, du Corps législatif et du conseil d'Etat, les généraux de division, les archevêques, les évêques, entrent de droit dans la salle d'Apollon. Toute autre personne n'y entre que par l'ordre du chambellan de service.

Art. 4. Les princes et princesses de la famille impériale, les princes et princesses de la famille de l'empereur ayant rang à la cour, les cardinaux, les ministres, les maréchaux, les amiraux, les grands officiers de la couronne, les grands-croix de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, les présidents du Sénat, du Corps législatif et du conseil d'Etat, et les personnes qui en reçoivent le privilège particulier de l'empereur, entrent de droit dans la salle du Trône.

Art. 5. Lorsque Sa Majesté l'impératrice reçoit dans la salle du Trône, le grand maître et la grande maîtresse de sa maison, la dame d'honneur et les dames du palais ont le droit d'y entrer.

Art. 6. Les dames d'honneur ou de service près des princesses les accompagnent lorsqu'elles entrent dans la salle du Trône.

Art. 7. L'empereur et l'impératrice seuls entrent dans le salon de Louis XIV; toute autre personne, quels que soient son rang et ses fonctions, n'y entre que lorsque Leurs Majestés les font appeler. Le chambellan de service y entre pour prendre les ordres de Leurs Majestés; mais il en fait demander la permission par un huissier.

Art. 8. Lorsque Leurs Majestés ne se trouvent pas dans le grand appartement de représentation, les officiers du service d'honneur de Leurs Majestés et les pages peuvent le traverser pour leur service.

Art. 9. Lorsqu'il n'y a personne dans le grand appartement de représentation, le chambellan de service peut se tenir dans la pièce qui lui convient, excepté le salon de Louis XIV.

Art. 10. Il peut se trouver dans la salle du Trône, lorsqu'il y a des dames, et il doit veiller à ce que les meubles soient disposés de manière qu'il y ait des fauteuils pour Leurs Majestés, des chaises pour les princesses et des tabourets pour les dames.

Art. 11. En règle générale, personne n'a le droit d'entrer dans la pièce où se trouvent Leurs Majestés.

Les huissiers ne doivent demander des ordres à Leurs Majestés que pour y laisser entrer les grands officiers de la couronne, ou les officiers de service, ou la grande maîtresse de la maison de l'impératrice, la dame d'honneur et les dames du palais de service, et seulement pour prendre les ordres de Leurs Majestés. Ils renvoient au chambellan de service toute autre personne qui se présente pour être admise.

CHAPITRE II.

Appartement ordinaire de l'empereur.

Art. 12. L'appartement ordinaire de l'empereur se divise en appartement d'honneur et en appartement intérieur.

Art. 13. L'appartement d'honneur se compose d'une salle des gardes, d'un salon de service, d'un premier salon et d'un second salon.

Art. 14. L'appartement intérieur se compose d'un cabinet de travail, d'un arrière-cabinet, d'un bureau topographique, d'une chambre à coucher.

Art. 15. Les huissiers font le service de l'appartement d'honneur, et les valets de chambre celui de l'appartement intérieur.

Art. 16. Dans la salle des gardes se tiennent les cent-gardes; un huissier d'appartement en garde la porte.

Art. 17. L'officier d'ordonnance de service, les pages et l'officier de garde se tiennent dans le salon de service.

Art. 18. L'aide de camp, le chambellan, le préfet et l'écurier de service entrent de droit dans le premier salon.

Art. 19. Le chambellan de service fait entrer dans le premier salon, ou dans celui que désigne Sa Majesté, les personnes admises à son audience ou appelées pour affaire de service.

Art. 20. Lorsque le chambellan de service a besoin de prévenir Sa Majesté, qui se trouve dans son appartement intérieur, il traverse le grand salon et frappe à la porte de l'appartement intérieur; cependant, lorsqu'il ne s'agit que d'annoncer à Sa Majesté l'arrivée d'un officier de la maison, ou d'un ministre qu'elle aurait fait demander, ou enfin du ministre de la maison qui vient habituellement travailler avec elle, il suffit que le chambellan de service en prévienne l'huissier de service, qui annoncera à Sa Majesté. Le chambellan aura soin de faire entrer ces personnes dans le salon de l'empereur, afin que Sa Majesté les y trouve lorsqu'elle sortira de son appartement intérieur.

Art. 21. L'aide de camp, le préfet et l'écurier de service qui auraient à prendre les ordres de Sa Majesté, ou à la prévenir pour leur service, peuvent le faire directement, sans passer par l'intermédiaire du chambellan.

Art. 22. Le préfet et l'écurier qui viennent annoncer à Sa Majesté qu'elle est servie ou que ses voitures et ses chevaux sont prêts, lorsqu'elle est dans son appartement intérieur, pourraient même le dire à l'huissier de service, afin de déranger le moins possible Sa Majesté en se faisant introduire auprès d'elle.

Art. 23. Le premier huissier du cabinet tient la porte de l'arrière-cabinet, dite porte de la Reine. Le chambellan de service peut aussi faire prévenir Sa Majesté par cette porte, mais sans entrer dans l'intérieur, à moins que cela ne lui soit ordonné.

Art. 24. Le premier huissier du cabinet ne laisse entrer dans l'arrière-cabinet que par ordre de l'empereur la personne qui en aurait obtenu le droit.

Art. 25. Personne ne peut traverser le cabinet dans lequel Sa Majesté travaille ordinairement et où sont ses papiers. Aucune personne, quels que soient son rang et ses fonctions, ne doit y entrer sous quelque prétexte que ce soit, à moins d'y être appelée par l'empereur, et elle doit se retirer si, pendant qu'elle y est, Sa Majesté, pour quelque affaire, venait à en sortir. Le gardien du portefeuille fait tout le service du cabinet; il a soin de tenir tous les verrous fermés et de n'ouvrir à qui que ce soit.

Art. 26. Les chambellans de service près de l'empereur donnent les ordres pour l'arrangement du grand appartement et de l'appartement d'honneur. Ils doivent avoir soin d'ordonner que chaque meuble soit disposé comme cela est nécessaire pour le service du jour. Les frotteurs doivent entrer dans les appartements au lever du soleil pour les faire.

Art. 27. Pendant le même temps, les valets de pied feutiers arrangent les feux et apportent le bois; les gens de l'éclairage préparent les bougies et les lampes; les huissiers arrangent les tables pour le travail.

Art. 28. Si Sa Majesté a besoin d'une table pour écrire ou pour tenir conseil dans son salon, les huissiers du cabinet la préparent.

Art. 29. Une heure avant le lever de l'empereur, le chambellan de service fait la visite du grand appartement et celle de l'appartement d'honneur; il se fait accompagner par les huissiers et les valets de chambre de service.

CHAPITRE III.

Appartement ordinaire de l'impératrice.

Art. 30. L'appartement ordinaire de l'impératrice se divise en appartement d'honneur et en appartement intérieur.

Art. 31. L'appartement d'honneur se compose d'une salle des gardes, d'un premier salon, d'un second salon, du salon de l'impératrice.

Art. 32. L'appartement intérieur se compose d'un petit salon, de la chambre à coucher, du cabinet de toilette et du boudoir.

Art. 33. Les huissiers de l'impératrice font le service avec les valets de chambre dans l'appartement d'honneur.

Art. 34. Les femmes de l'impératrice font le service de l'appartement intérieur.

Art. 35. Les pages de service restent dans le premier salon.

Art. 36. Les officiers du service d'honneur de la maison de l'empereur et de celle de l'impératrice entrent dans le premier salon, ainsi que toutes les personnes appelées ou admises à l'audience de Sa Majesté.

Art. 37. Les princesses de la famille impériale, les princes de la famille de l'empereur ayant rang à la cour, la grande maîtresse de la maison de l'impératrice, la dame d'honneur, les dames du palais, les dames attachées au service d'honneur des princesses, les dames épouses des ministres, des maréchaux, des

amiraux et des grands officiers de la couronne, entrent de droit dans le second salon.

Art. 38. Les princes de la famille impériale et les princesses de la famille de l'empereur ayant rang à la cour, les grands officiers de la couronne, les chambellans de l'impératrice, son premier écurier, les officiers et aides de camp de service chez l'empereur entrent aussi dans le second salon.

Art. 39. Lorsque Sa Majesté se trouve dans son appartement intérieur, le chambellan de service ou les dames du palais peuvent traverser l'appartement d'honneur pour aller prendre ses ordres; ils frappent à la porte du petit salon, où il doit toujours se trouver un huissier, qui va prendre ses ordres pour introduire près d'elle le chambellan de service.

Art. 40. La grande maîtresse de la maison et la dame d'honneur peuvent entrer dans l'appartement intérieur de l'impératrice; elles se font annoncer par l'huissier à Sa Majesté dans la pièce où elle se trouve.

Art. 41. L'impératrice ne reçoit jamais aucun homme dans son appartement intérieur, si ce n'est pour son service.

Art. 42. Les coiffeurs, marchands et marchandes sont introduits par un couloir dans les appartements d'ours de Sa Majesté; ils ne traversent pas l'appartement d'honneur.

Art. 43. L'appartement d'honneur de Sa Majesté est approprié sous la surveillance du chambellan de service, comme il a été dit pour celui de l'empereur.

Art. 44. Les femmes de Sa Majesté ont la surveillance et l'arrangement de l'appartement intérieur et de son appropriation.

Art. 45. Lorsque Sa Majesté est levée, les femmes de service font entrer les valets de chambre par les couloirs ou corridors, pour faire le lit, et les frotteurs pour approprier en leur présence la chambre à coucher.

TITRE II.

Des levers de Leurs Majestés, des présentations, des audiences.

CHAPITRE I^{er}.

Des levers et des présentations.

Art. 1^{er}. Le lever est le moment où Sa Majesté sort de son appartement intérieur pour entrer dans son appartement d'honneur.

Art. 2. L'instant du lever est déterminé pour chaque saison; il est assez ordinairement dans la première heure après que Sa Majesté est habillée.

Art. 3. Lorsque Sa Majesté change l'heure de son lever, elle le fait connaître la veille au soir, au coucher.

Art. 4. A l'heure du lever, le chambellan de service frappe à la porte de l'appartement intérieur de l'empereur, et il lui remet la note des personnes qui sont venues pour assister à son lever.

Art. 5. Le lever a lieu dans le second salon de l'appartement ordinaire de l'empereur; toutes les personnes qui ont droit d'y être admises se réunissent dans le premier salon; elles composent le service de la maison et les grandes entrées.

Art. 6. Le chambellan fait entrer d'abord le service de la maison; il est composé des grands officiers de la couronne, du général commandant la garde impériale, de l'adjudant général, de l'aide de camp, du préfet du palais, de l'écurier et du premier médecin. En l'absence d'un des grands officiers, il est remplacé par l'officier de son service qui est de service.

Art. 7. Le service de la maison congédié, le chambellan de service fait introduire les grandes entrées; elles sont composées : des princes de la famille impériale, des cardinaux, des ministres, des maréchaux et des amiraux, des grands-croix de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, des présidents des trois grands corps de l'Etat, du général commandant la 1^{re} division militaire dans laquelle se trouve Sa Majesté, de l'archevêque de Paris ou de l'évêque du diocèse dans lequel se trouve Sa Majesté, du préfet du département de la Seine ou de celui du département dans lequel se trouve Sa Majesté, du préfet de police, des officiers du service d'honneur de l'empereur, de celui de l'impératrice et des princes et princesses, enfin de toutes les personnes auxquelles Sa Majesté en accorde le privilège.

Art. 8. Les personnes qui jouissent des grandes entrées à raison des places qu'elles occupent les perdent en quittant ces places. Une décision particulière de l'empereur peut seule leur rendre cette faveur. Les grandes entrées qui ne dérivent pas de la place que l'on occupe ne peuvent être accordées que d'après une décision écrite de Sa Majesté adressée au grand chambellan, qui l'inscrira sur une liste particulière. Cette liste doit toujours être entre les mains de l'huissier de service du salon dans lequel Sa Majesté fera son lever. Les entrées et autres prérogatives accordées pendant les voyages ne s'étendent jamais au delà du voyage pour lequel elles ont été accordées. Le grand maréchal du palais reçoit pour cet objet les ordres de Sa Majesté; il en prévient les personnes qu'ils concernent et les chambellans de service, pendant le voyage.

Art. 9. Jusqu'à ce que les grandes entrées soient congédiées, personne n'entre plus dans le premier salon.

Art. 10. Les dimanches, après la messe, le lever a lieu dans la salle du Trône, et l'on se réunit dans les salons du grand appartement.

Art. 11. Ces jours-là, après que les grandes entrées ont été congédiées, Sa Majesté admet les présentations.

Art. 12. Les présentations sont de plusieurs espèces; elles entrent ensemble, comme les entrées. Lorsqu'une ville, un département ou une corporation quelconque demande à être présentée à l'empereur, cela doit être considéré comme une simple présentation. Les chambellans en envoient la demande au ministre dans les attributions duquel peut se trouver la députation à présenter, en même temps qu'ils en rendent compte à Sa Majesté. C'est au ministre qu'il appartient de présenter la députation, à un des levers du dimanche, à moins que Sa Majesté ne veuille la recevoir en secret pour des motifs particuliers.

Art. 13. Les personnes nommées à une des grandes fonctions nationales, aux places du service d'honneur de Leurs Majestés, de celui des princes et princesses, d'ambassadeur ou ministre dans les cours étrangères, ou aux emplois de général, de colonel, de président de conseil de général, d'évêque, de préfet, de maire des trente-six principales villes, de président et de procureur impérial près les cours impériales, et de président de consistorio, ont l'honneur d'être présentées à l'empereur. Ces présentations sont faites à Sa Majesté par le chambellan de service; elles peuvent l'être par un ministre ou un grand officier de la couronne. On doit s'adresser au chambellan de service afin d'obtenir l'agrément de Sa Majesté pour lui être présenté. Le secrétaire de la chambre tient un registre où sont inscrites toutes les personnes présentées.

Art. 14. Les mêmes personnes désignées dans l'article précédent, qui arrivent à Paris, ou qui en partent pour aller reprendre leurs fonctions, peuvent être présentées à Sa Majesté à leur arrivée et à leur départ. Elles en sont prévenues par le chambellan de service, qui les nomme à Sa Majesté.

Art. 15. Les introductions des étrangers et des étrangères auprès de l'empereur et de l'impératrice ne peuvent avoir lieu que lorsque le grand maître des cérémonies de l'empereur, ainsi que le grand maître et la grande maîtresse de la maison de l'impératrice, ont pris les ordres de Leurs Majestés à cet égard.

Art. 16. Les étrangers sont présentés à l'empereur au cercle diplomatique par leurs ambassadeurs ou ministres, ou bien, au lever des dimanches, par le ministre des affaires étrangères; ils entrent en même temps que les personnes désignées dans les articles précédents.

Art. 17. Les dames sont présentées à Sa Majesté au cercle du dimanche, qui a lieu après la messe, dans l'appartement ordinaire de l'empereur ou de l'impératrice. Les dames étrangères peuvent aussi être présentées à Sa Majesté au cercle du dimanche, mais elles ne le sont qu'après avoir été présentées à Sa Majesté l'impératrice. Ces présentations sont faites à l'empereur par la grande maîtresse de la maison de l'impératrice, ou par la dame d'honneur, ou par une des dames du palais ou des princesses, ou par une dame épouse d'un des grands officiers de la couronne. La dame qui demande à être présentée s'adresse à l'une des dames qui peuvent faire la présentation, et celle-ci, pour en obtenir la permission de l'empereur, s'adresse au chambellan de service. Les dames épouses des fonctionnaires désignés dans l'article 13 ont le droit d'être présentées.

Art. 18. Les personnes nommées à des fonctions qui leur accordent le privilège d'être présentées, ainsi que leurs épouses, à Leurs Majestés, doivent l'être dans les formes ordinaires, desquelles ont été exceptées les mains de l'empereur. Elles doivent ensuite se faire présenter aux princes et princesses de la famille impériale, pour pouvoir jouir des prérogatives attachées à leur nouvelle place.

Art. 19. Toutes autres personnes que celles désignées dans les articles précédents peuvent demander à être présentées, et, si Sa Majesté l'agrée, elles le sont à un des levers du dimanche après la messe.

Art. 20. Après les présentations, le chambellan de service fait entrer toutes les personnes auxquelles Sa Majesté a accordé une audience, et suivant l'ordre qu'elle a déterminé. Ces personnes entrent seules.

Art. 21. Les personnes qui doivent prêter serment entre les mains de Sa Majesté le prêtent à un des levers du dimanche.

Art. 22. Les présentations à l'impératrice ont lieu à son lever, de la même manière que pour l'empereur, et après les grandes entrées.

Art. 23. Les présentations ont lieu chez les princes et princesses, de la même manière et aux jours qu'ils indiquent.

Art. 24. Les ministres, les maréchaux, les amiraux, les grands-croix de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, les ambassadeurs et ministres étrangers, les présidents et les membres du Sénat, du Corps législatif et du conseil d'Etat, sont présentés aux princes et princesses lorsqu'ils l'ont été à Leurs Majestés.

Art. 25. Lorsque les personnes désignées dans les articles précédents auront été présentées à Leurs Majestés pour leur départ,

elles doivent éviter de se trouver dans les endroits où l'empereur et l'impératrice pourraient aller. Les chambellans ou maitres des cérémonies ont soin d'en prévenir Leurs Altesses impériales, les ministres, les maréchaux, les amiraux, les grands-croix de la Légion d'honneur, les ambassadeurs et ministres étrangers, ainsi que les présidents et les membres des trois grands corps de l'Etat.

CHAPITRE II.

Des cercles du dimanche.

Art. 26. Le dimanche après la messe, il y a cercle au palais, où sont admis pour faire leur cour à Sa Majesté : 1^o les membres des grands corps de l'Etat, les fonctionnaires civils désignés dans l'article 13, et les sous-préfets ; 2^o les officiers généraux de terre et de mer et les aides de camp qui les accompagnent, du grade de colonel ou de chef de bataillon, les colonels, les capitaines de vaisseau ou de frégate, les majors, les chefs de bataillon ou d'escadron, les intendants et sous-intendants militaires, tous en activité de service ; 3^o les autres fonctionnaires civils, les officiers d'un grade inférieur, ceux qui sont réformés ou desistés, qui auraient une autorisation particulière du chambellan de service.

Art. 27. Toutes ces personnes se rendront, pendant ou après la messe, dans la galerie qui précède la chapelle, ou dans les pièces du grand appartement dans lesquelles elles peuvent entrer à cause des places qu'elles occupent.

Art. 28. Tous les fonctionnaires civils ou militaires doivent être revêtus de leur grand uniforme ou costume lorsqu'ils viennent au palais. Les militaires qui sont reçus le matin chez l'empereur peuvent y paraître en bottes avec éperons. Hors des réceptions et des levers, personne n'est reçu par Leurs Majestés sans avoir préalablement demandé une audience par le grand chambellan ou le grand maître et la grande maîtresse de la maison de l'impératrice. Les membres de la famille impériale et les ministres seuls peuvent faire demander directement à Leurs Majestés l'heure à laquelle elles peuvent les recevoir.

TITRE III.

*Cérémonial de la chapelle impériale.*CHAPITRE I^{er}.*Des messes basses célébrées dans la chapelle.*

Art. 1^{er}. Le sacristain célèbre chaque jour, à huit heures du matin, la sainte messe pour les gens du service.

Art. 2. Un chapelain, clerc ou maître de cérémonie, célèbre une seconde messe à midi pour le service de la cour.

Art. 3. Les jours de dimanche ou de fête, la seconde messe se dit deux heures avant celle qui est célébrée devant Sa Majesté. Cette heure sera indiquée par une affiche sur la porte de la chapelle.

Art. 4. Le maître de cérémonie, dès la veille du jour où Sa Majesté doit assister à la messe, donnera des ordres au sacristain pour l'arrangement intérieur de la chapelle. Il s'entendra avec le maître de chapelle pour que la musique soit en rapport avec la durée de la messe.

CHAPITRE II.

De la marche du cortège impérial pour se rendre à la chapelle.

Art. 5. Le cortège de l'impératrice se rend le premier à la chapelle ; Sa Majesté est précédée par ses pages, les écuyers et chambellans des princesses, ses écuyers et ses chambellans, et suivie par les princesses, la dame d'honneur, les dames du palais et les dames des princesses. Le grand maître de la maison de Sa Majesté marche à sa droite, à trois pas en arrière, la grande maîtresse de la maison de Sa Majesté à sa gauche.

Art. 6. Quelques minutes après l'impératrice marche l'empereur, précédé par les pages, l'aide des cérémonies de service, le maître des cérémonies de service, les écuyers, les préfets du palais, les chambellans, le gouverneur du palais, le chambellan et l'écuyer de service, l'aide de camp de service, l'adjudant général du palais, le commandant de la garde impériale, le grand maître des cérémonies, le grand veneur, le grand écuyer, le grand chambellan, le grand maréchal du palais, et suivi par les princesses de la famille impériale et de celle de l'empereur, le premier aumônier, les aides de camp qui ne sont pas de service, le commandant des cent-gardes, les officiers d'ordonnance, les officiers des princes.

Art. 7. Lorsque l'empereur et l'impératrice marcheront ensemble, le cortège qui les accompagnera sera composé de la manière suivante : l'aide des cérémonies de service, le maître des cérémonies de service, les écuyers, les préfets du palais, les chambellans, le chambellan et l'écuyer de service, l'adjudant général du palais, le commandant de la garde impériale, le grand maître des cérémonies, le grand veneur, le grand écuyer, le grand chambellan, le grand maréchal du palais, l'empereur, l'impératrice, les dames de service, les aides de camp, le gouverneur du palais, le commandant des cent-gardes, les officiers d'ordonnance.

Art. 8. Les ministres, les maréchaux, les amiraux et les grands-croix de la Légion d'honneur n'ayant pas de service, ou restent dans

les appartements, ou précèdent Leurs Majestés à la chapelle.

CHAPITRE III.

De l'ordre des places dans la chapelle et de la célébration de la messe.

Art. 9. L'empereur et l'impératrice sont au centre ; à la gauche de l'impératrice sont les princesses ; à droite de l'empereur sont les princes de la famille impériale ; derrière l'empereur est le grand maréchal du palais, ayant à sa droite le grand aumônier, et à sa gauche le grand chambellan. Le grand aumônier a un piliers. Derrière l'impératrice sont le grand maître et la grande maîtresse de sa maison, et, en arrière, la dame d'honneur et les dames du palais de service. Les dames qui accompagnent les princesses sont placées dans les travées latérales de la chapelle du côté de l'impératrice, ou derrière les dames du palais. Derrière les princes sont le grand écuyer, le grand veneur, le grand maître des cérémonies, le général commandant la garde impériale et l'adjudant général du palais, le ministre d'Etat et de la maison de l'empereur, le ministre des cultes à droite. Les ministres, les maréchaux, les amiraux et les grands-croix de la Légion d'honneur, ainsi que les officiers de la maison de Leurs Majestés et de celles des princes, se placent dans les tribunes latérales du côté de l'empereur.

Art. 10. Le vicaire général remet le livre de prières au grand aumônier, qui le présente à Sa Majesté. En l'absence du grand aumônier, il le remet au premier aumônier ou à un aumônier évêque, et, à leur défaut, il le remplace dans cette cérémonie.

Art. 11. Toutes les fois que le grand aumônier célèbre la messe, les aumôniers ordinaires l'assistent à l'autel.

Art. 12. Les aumôniers ordinaires sont assistés par les chapelains, et les chapelains par les clercs, lorsqu'ils célèbrent la messe.

Art. 13. Lorsque le roulement du tambour annonce l'arrivée de Leurs Majestés dans la chapelle, le célébrant avec ses officiers, précédé du maître de cérémonie, sort de la sacristie pour se rendre à l'autel, où, après l'avoir salué, il se tourne vers Leurs Majestés, les salue et commence ensuite la messe.

Art. 14. Après la post-communion, la musique ayant chanté le *Domine, salvum fac imperatorem*, le célébrant chante l'oraison.

Art. 15. La messe finie, le célébrant et ses assistants, étant au bas de l'autel, le saluent, puis ils saluent l'empereur et se rendent à la sacristie dans le même ordre qu'ils en sont sortis. Le tambour fait un second roulement.

CHAPITRE IV.

Des fêtes solennelles.

Art. 16. Le grand aumônier célèbre les saints mystères toutes les fois qu'il le juge convenable ; mais les jours qui lui sont le plus spécialement affectés sont ceux de l'Assomption (jour de la fête de l'empereur), de Noël, de Pâques, de la Pentecôte. En cas d'empêchement, le grand aumônier est suppléé par le premier aumônier.

Art. 17. Aux quatre grandes solennités ci-dessus, dès que Leurs Majestés sont arrivées à la tribune, le célébrant fait la bénédiction de l'eau, présente le goupillon à Leurs Majestés, fait de suite l'aspersion et commence la messe. Pendant le *Gloria*, la *Prose* et le *Credo*, ainsi que pendant le sermon, le célébrant et ses officiers s'assistent sur des fauteuils, chaises et tabourets à ce destinés, et s'y couchent. Après l'évangile, le diacre remet au plus digne de la chapelle le livre des saints évangiles, pour le donner à baiser à Leurs Majestés, et le diacre encense Leurs Majestés. Le sermon a lieu après l'évangile, si Sa Majesté y assiste ; dans le cas contraire, immédiatement après la messe. Après l'*Agnus Dei*, le prêtre assistant portera la *paix* au plus digne, qui la présentera à Leurs Majestés, et le prêtre assistant les encensera.

CHAPITRE V.

Des cérémonies extraordinaires.

Art. 18. Le grand aumônier présentera à Sa Majesté des réglemens qui détermineront l'ordre que l'on devra suivre dans les cérémonies extraordinaires, telles que la bénédiction des cierges au jour de la Purification, celle des Cendres, des Rameaux, la cérémonie du Lavement de pieds du jeudi saint, de l'Adoration de la croix le vendredi saint, de la bénédiction du cierge pascal et de l'eau le samedi saint, de la bénédiction de l'eau le samedi de la Pentecôte, celles de la Fête-Dieu et celles encore que l'on serait dans le cas d'instituer.

De l'administration des sacrements.

Art. 19. Le baptême des enfants de France, des princes et princesses, et de ceux dont l'empereur sera parrain, sera conféré par le grand aumônier dans la chapelle impériale, au pied de l'autel.

Art. 20. Les mariages célébrés en la présence de Leurs Majestés le sont par le grand aumônier.

Art. 21. Le grand aumônier prendra les ordres de l'empereur pour la célébration de ces sacrements, et il sera chargé d'en faire les invitations.

Art. 22. Les actes en sont inscrits dans les diptyques déposés au secrétariat de la grande aumônerie.

Art. 23. Les oblations faites dans ces circonstances seront partagées par le grand aumônier en trois portions égales, dont l'une sera remise au curé de la paroisse dans l'arrondissement de laquelle est situé le palais, une autre sera partagée entre les officiers de la grande aumônerie, et la troisième aura la destination des aumônes de l'empereur.

Du serment des évêques.

Art. 24. Le vicaire général prévient dans la semaine les évêques admis par l'empereur à la prestation du serment, et le maître de cérémonie en instruit, dans ses billets d'invitation, les personnes de la cour auxquelles il est chargé d'indiquer l'heure de la messe.

Art. 25. Les évêques se rendront dans la chapelle impériale en soutane, rochet et camail.

Art. 26. Le vicaire général monte sur les premières marches de la tribune, immédiatement après l'évangile, et fait l'appel des évêques.

Art. 27. L'évêque appelé, précédé du maître de cérémonie, vient se mettre à genoux devant l'empereur, et, la main droite sur le livre des Évangiles ouvert, il prononce la formule du serment. Il est ensuite reconduit à sa place par le maître de cérémonie.

Art. 28. Les certificats des serments de fidélité prêtés à l'empereur par les cardinaux, archevêques, évêques et autres chefs ecclésiastiques, sont délivrés par le ministre des cultes, qui est présent à la cérémonie.

TITRE IV.

*Des repas de Leurs Majestés.*CHAPITRE I^{er}.*Service de Leurs Majestés en grand couvert.*

Art. 1^{er}. Les grands couverts n'ont lieu que dans les circonstances extraordinaires.

Art. 2. Lorsque Leurs Majestés invitent à leur grand couvert des souverains ou princes étrangers, les places de ces souverains ou princes étrangers et le cérémonial à observer à leur égard sont particulièrement déterminés par le grand maître des cérémonies.

CHAPITRE II.

Service de Leurs Majestés au petit couvert, dans les appartements ordinaires.

Art. 3. Ce service se distingue en service dans l'appartement d'honneur de l'empereur, et en service dans l'appartement d'honneur de l'impératrice.

Art. 4. Lorsque Leurs Majestés veulent être servies dans l'appartement d'honneur de l'empereur, le chambellan de service fait les invitations ; il en envoie la liste au grand maréchal du palais, ou au préfet de service, il lui indique aussi la pièce dans laquelle on doit se réunir et l'heure de la convocation.

Art. 5. Lorsque Leurs Majestés veulent être servies dans l'appartement d'honneur de l'impératrice, la grande maîtresse de la maison, la dame d'honneur, la dame du palais, ou, en son absence, le chambellan de service, fait les invitations, en envoie la liste au grand maréchal du palais ou au préfet de service, et lui indique la pièce dans laquelle on doit se réunir et l'heure de la convocation.

Art. 6. Dans chacun de ces cas, le préfet de service entre de droit dans la pièce où se réunissent les personnes invitées, et il les reçoit si le chambellan de service est absent.

Art. 7. La table est dressée dans la pièce désignée par le préfet de service. On met un fauteuil pour l'empereur, un pour l'impératrice et des chaises pour les autres personnes.

Art. 8. Le préfet prend les ordres de Leurs Majestés pour faire servir et pour savoir quelles sont les personnes qui doivent s'asseoir à côté d'elles. Il fait apporter le service.

Art. 9. Lorsque le repas est servi, le préfet va avertir Leurs Majestés ; il les précède pour les conduire dans la pièce où la table est dressée ; il fait placer les personnes invitées, et veille, pendant tout le repas, à ce que le service soit bien fait.

Art. 10. Si le grand maréchal était présent lorsque le repas est servi, il en serait averti par le préfet et il prévendrait Leurs Majestés.

Art. 11. Les pages servent Leurs Majestés ; les maitres d'hôtel et les valets de chambre servent les personnes invitées.

Art. 12. Les maitres d'hôtel posent les plats, découpent les viandes et servent les personnes invitées ; ils font offrir à Leurs Majestés par les pages.

Art. 13. Après le repas, Leurs Majestés sont reconduites dans le salon par le préfet de service.

Art. 14. Le café et la liqueur sont servis par les maitres d'hôtel et chefs d'office, et offerts à Leurs Majestés par le préfet de service.

Art. 15. Lorsque, à la suite d'un cercle ou d'un jeu chez l'impératrice, il y a souper dans son appartement d'honneur, le préfet de service ou, en son absence, le chambellan de service, prévient, une demi-heure avant, le maître d'hôtel de Sa Majesté du nombre des dames, afin que la table soit dressée en conséquence.

Art. 16. On place un fauteuil pour l'empereur, un pour l'impératrice, et des chaises pour les dames.

Art. 17. Aucun homme ne s'assied, à moins que Sa Majesté ne l'en fasse prévenir par un de ses officiers.

Art. 18. Deux pages se tiennent derrière le fauteuil de l'impératrice et deux derrière celui de l'empereur, pour servir Leurs Majestés.

Règles générales.

Art. 19. Tout ce qui est nécessaire pour le service de la table est apporté par la livrée, et conduit par les maitres d'hôtel, chefs d'office, sommeliers, qui doivent le poser eux-mêmes.

Art. 20. Le service de la cuisine et celui de l'office sont apportés couverts, ainsi que l'eau, le pain et le vin.

Art. 21. Dès que la table est posée, qu'elle soit servie ou non, un maître d'hôtel doit toujours être auprès, et ne plus la quitter jusqu'à ce que Leurs Majestés aient pris place.

TITRE V.

*Bals et concerts du palais.*CHAPITRE I^{er}.*Cercles.*

Art. 1^{er}. Le grand chambellan est particulièrement chargé de tout ce qui concerne les cercles et les invitations aux fêtes dans les grands appartements.

Art. 2. Il doit faire tenir un registre renfermant la liste exacte de toutes les personnes admissibles aux cercles et aux fêtes de la cour. Cette liste sera divisée de manière que toutes les personnes qui sont dans le cas d'être invitées aux cercles et aux bals puissent l'être chacune à leur tour pendant le séjour de Leurs Majestés, soit à Paris, soit dans les autres palais.

Art. 3. Il n'y a que les personnes qui ont l'honneur d'être présentées à Leurs Majestés, et pour lesquelles il y a une décision particulière de Sa Majesté, qui puissent y être admises. Les dames qui composent les maisons de l'empereur, de l'impératrice et des princes et princesses de la famille impériale, et les dames épouses des grands officiers de la couronne sont toujours invitées.

Art. 4. Pour les cercles qui ont lieu dans les grands appartements, soit le matin, soit le soir, les invitations mentionneront la tenue dans laquelle on devra se présenter.

Art. 5. Aux cercles des grands appartements, soit le matin, soit le soir, quelque costume ou uniforme que l'on porte, les personnes qui ont la grande décoration de la Légion d'honneur doivent la porter par-dessus leur habit ; les autres officiers ou légionnaires doivent porter la croix de la Légion, et jamais un simple ruban ou une croix plus petite.

Art. 6. Le grand chambellan prend les ordres de l'empereur sur la nature et l'ordonnance de ces fêtes, ainsi que sur le nombre des personnes qui doivent y être invitées.

Art. 7. Il rédige, d'après ces ordres, une liste d'invitations qu'il soumet à l'approbation de Sa Majesté.

Art. 8. Il veille à ce que ces invitations soient faites à temps et d'une manière convenable ; il s'assure si elles ont été faites. Les princes et princesses sont toujours invités par une lettre écrite à la main, portée par un valet de chambre de l'empereur. Les grands officiers de la couronne, les officiers et dames des maisons de Leurs Majestés et des princes et princesses sont invités pour une heure avant celle à laquelle les cercles ou fêtes doivent commencer.

Art. 9. Le grand chambellan surveille les préparatifs et dispositions de la fête.

Art. 10. Tous les chambellans s'occupent d'en faire les honneurs et d'y maintenir l'ordre. Deux chambellans et deux dames du palais doivent être rendus dans les appartements une demi-heure avant tout le monde, pour en faire les honneurs aux personnes qui arrivent.

Art. 11. Les personnes invitées se réunissent dans les salons qui précèdent celui du Trône ; il n'entre dans celui-ci que les princes et princesses, leur dame d'honneur et leur dame de service, les grands officiers, ministres et autres qui ont le droit d'y entrer, et leurs épouses.

Art. 12. Leurs Majestés étant arrivées dans la salle du Trône, le chambellan de service prend leurs ordres. Il fait ouvrir les portes et fait entrer toutes les personnes qui sont dans les salons précédents, pour qu'elles aient l'honneur de saluer Leurs Majestés.

Art. 13. Le grand chambellan, et, en son absence, le chambellan de service, prend les ordres de l'empereur, dans le cas où Sa Majesté désire jouer, pour inviter les personnes auxquelles elle fait l'honneur de jouer avec elles. Le chambellan de service près de Sa Majesté l'impératrice prend de même les ordres pour son jeu.

Art. 14. Il ne doit y avoir dans le salon de Louis XIV, où jouent Leurs Majestés, que les tables destinées au jeu des princesses et celle de la grande maîtresse.

Art. 15. Par respect pour le trône, on doit s'abstenir de faire jouer dans la salle où il est placé.

Art. 16. L'impératrice entre avec les princesses dans le salon de l'empereur. Les chambellans y font entrer les personnes qui doivent avoir l'honneur de jouer avec Leurs Majestés.

ou Leurs Altesses impériales, et y laissent ensuite circuler librement toutes les autres personnes.

Art. 17. Les dames du palais et les chambellans forment ensuite des parties de jeu dans les salons qui précèdent celui du trône.

Art. 18. Si l'empereur parcourt les salons, les personnes occupées à jouer ne se lèvent pas et n'interrompent pas leur jeu, à moins que Sa Majesté ne s'approche d'elles; alors la personne à laquelle elle fait l'honneur d'adresser la parole doit se lever et se tenir debout tant qu'elle lui parle.

Art. 19. Quand l'impératrice a fini son jeu, elle se rend dans les salons, où elle est annoncée par un huissier; tout le monde se lève; Sa Majesté parcourt les salons, accompagnée seulement de la grande maîtresse.

CHAPITRE II.

Bals et concerts.

Art. 20. Lorsque les bals ou concerts doivent avoir lieu dans l'appartement de l'impératrice, les invitations sont faites par le grand maître et la grande maîtresse de sa maison, sur une liste approuvée par Sa Majesté l'impératrice. S'ils doivent avoir lieu dans l'appartement de l'empereur, les invitations sont faites par le grand chambellan ou le chambellan de service, sur une liste approuvée par Sa Majesté.

Art. 21. Dans l'un comme dans l'autre appartement, le chambellan de service près de l'empereur doit prévenir Sa Majesté quand tout est prêt; si c'est un concert, le premier chambellan lui remet le programme de la musique. Le chambellan de service doit précéder Sa Majesté jusqu'à la salle du bal ou du concert et se tenir à portée de recevoir ses ordres.

Art. 22. Deux fauteuils sont disposés pour Leurs Majestés; à droite et à gauche sont des chaises pour les princes et les princesses de la famille impériale. Les princes se placent du côté de l'empereur, les princesses du côté de l'impératrice.

Art. 23. Dans le cas où il se trouverait des souverains ou princes étrangers, il serait disposé des fauteuils pour les souverains, et des chaises pour les princes et princesses, Altesses impériales, royales ou électORALES.

Art. 24. Dans les grands appartements, les chambellans de service doivent faire placer dans la salle des Maréchaux les personnes qui se trouvent dans les salons qui précèdent celui où jouent Leurs Majestés, quelques minutes avant d'avertir Leurs Majestés.

Art. 25. Si Sa Majesté veut danser, le premier chambellan, ou, en son absence, le chambellan de service, doit s'approcher et recevoir d'elle son épée et son chapeau.

Art. 26. Le chambellan de service doit prendre les ordres de l'empereur sur les personnes qui auront l'honneur de danser avec Sa Majesté, et inviter lui-même ces personnes.

Art. 27. Quand l'empereur cesse de danser, le premier chambellan lui présente son épée et son chapeau.

Art. 28. Si Sa Majesté l'impératrice veut danser, la dame d'honneur reçoit d'elle son éventail, et le lui remet après la danse; la grande maîtresse prend ses ordres pour inviter les personnes qui doivent avoir l'honneur de danser avec Sa Majesté.

Art. 29. Si l'empereur n'est pas de la contredanse, le chambellan prend les ordres de l'impératrice pour les personnes auxquelles Sa Majesté veut faire l'honneur de danser avec elle et les invite.

Art. 30. Si Leurs Majestés désirent jouer, leurs chambellans de service prennent leurs ordres et préviennent les personnes que Leurs Majestés ont choisies.

TITRE VI.

Du service d'honneur de l'empereur et de l'impératrice.

Art. 1^{er}. Le service d'honneur de Leurs Majestés est fait par les officiers et dames de la maison, les grands officiers de la couronne, les princes et princesses de la famille impériale.

Art. 2. Quand l'empereur ou l'impératrice se trouve dans les appartements d'honneur ou de représentation, et que Leurs Majestés ont besoin de quelque chose, le chambellan de service le présente à l'empereur; la grande maîtresse ou la dame d'honneur, ou une des dames du palais de service le présente à Sa Majesté l'impératrice.

Art. 3. Si se trouve dans l'appartement un prince de la famille impériale, l'objet que demande l'empereur est remis à ce prince par le chambellan de service, et le prince l'offre à Sa Majesté.

Art. 4. Les dames du palais, ou les chambellans, remettent à la princesse qui se trouve dans le même appartement que Sa Majesté l'impératrice l'objet dont elle a besoin, et la princesse le présente à Sa Majesté.

Art. 5. Si dans l'appartement il y a plusieurs princes ou princesses, l'honneur de servir Leurs Majestés appartient à celui des princes ou à celle des princesses qui sont les premiers par ordre de naissance.

Art. 6. Si l'on ne se trouve aucun prince dans l'appartement, et qu'il y ait de grands officiers de la couronne, l'objet à présenter à Sa Majesté est remis par le chambellan de ser-

vice à l'un des grands officiers pour l'offrir à Sa Majesté.

Art. 7. Les rafraîchissements offerts à Leurs Majestés sont apportés par les pages et présentés à Leurs Majestés par le chambellan de service.

Art. 8. Si, dans le courant de la journée, Leurs Majestés veulent se débarrasser de quelques effets ou vêtements, l'officier ou la dame de service les reçoivent des mains de Leurs Majestés et les remettent à l'un des pages de service pour les reprendre et les offrir à Leurs Majestés lorsqu'elles en ont besoin.

Art. 9. En général, le service d'honneur de l'impératrice n'est fait que par les dames; cependant c'est au chambellan de service près d'elle à approcher de Sa Majesté un fauteuil lorsqu'elle veut s'asseoir.

Art. 10. Les officiers du service d'honneur en service journalier se remplacent réciproquement.

TITRE VII.

Grande parade.

Art. 1^{er}. La veille d'un jour de grande parade, Sa Majesté donne l'ordre au grand maréchal du palais et au commandant en chef de l'armée de Paris, pour les corps qui doivent y paraître et pour les officiers généraux qui doivent y assister.

Art. 2. Sa Majesté désigne l'heure à laquelle la parade doit avoir lieu.

Art. 3. Les troupes se réunissent, avant l'heure indiquée, dans la cour des Tuileries et sur la place; dès qu'elles y sont, elles se trouvent être sous les ordres du maréchal ou du général de division le plus ancien en grade, qui commande la parade.

Art. 4. Les seuls officiers qui ont l'honneur d'accompagner à cheval Sa Majesté sont : le grand maréchal du palais, le grand écuyer, ou, à son défaut, le premier écuyer, le ministre de la guerre, le commandant en chef de l'armée de Paris, le général commandant la garde impériale, l'adjudant général du palais, l'aide de camp et l'officier d'ordonnance de service, l'écuyer de service, deux pages de service. Les princes qui assistent à la parade peuvent être accompagnés chacun par leur premier écuyer ou par un seul aide de camp.

Art. 5. Lorsque Sa Majesté accorde à quelqu'un la faveur de l'accompagner à cheval à la parade, elle en prévient le grand maréchal, qui fait l'invitation au nom de Sa Majesté.

Art. 6. Lorsque les troupes sont réunies, les corps de la garde font prendre leurs drapeaux et étendards, qui sont dans le salon de l'empereur. Le commandant militaire du palais réunit les porte-drapeaux et étendards, se met à leur tête et les conduit dans le salon, en se faisant annoncer par le chambellan de service.

Art. 7. Le maréchal qui doit commander la parade prévient l'empereur lorsque tout est prêt. Sa Majesté descend de ses appartements, précédée de ses pages, aides de camp et grands officiers, et suivie des autres personnes qui ont l'honneur de l'accompagner pour la parade.

Art. 8. Avant et pendant la parade, le gouverneur du palais et ses officiers ont soin de maintenir une bonne police dans la cour; le général commandant la première division militaire fait veiller à celle de la place.

Art. 9. L'empereur commande ou fait commander aux troupes; lorsqu'elles ont évolué et défilé, et que Sa Majesté est descendue de cheval, elle est reconduite dans ses appartements de la même manière qu'elle en est descendue.

Art. 10. A mesure que chaque corps a défilé, il sort du palais au pas accéléré. Après la parade, les drapeaux et étendards de la garde sont rapportés dans le salon de Sa Majesté, comme ils y ont été pris, par un officier du palais.

Art. 11. Quelquefois, après la parade, Sa Majesté admet les corps d'officiers des régiments qui ont défilé à lui faire leur cour. Le gouverneur du palais et ses officiers les font réunir et monter dans la salle des maréchaux.

TITRE VIII.

Cérémonies.

CHAPITRE I^{er}.

Des cérémonies pendant lesquelles Sa Majesté est sur le trône.

Art. 1^{er}. L'empereur se place sur son trône pour recevoir le Sénat, le Corps législatif, le conseil d'Etat, la cour de cassation, la cour des comptes, ou les députations de ces corps, dans les occasions solennelles. Sa Majesté s'y place aussi pour distribuer les décorations de la Légion d'honneur.

Art. 2. Le grand maître des cérémonies prévient ces corps, et tous ceux qui doivent assister à la cérémonie, de l'heure à laquelle elle doit avoir lieu et du costume dans lequel on doit paraître.

Art. 3. A l'heure indiquée, le grand maître, après avoir pris les ordres de Sa Majesté, fait ranger autour du trône les princes de la famille impériale, les princes de la famille de l'empereur ayant rang à la cour, les ministres, les maréchaux, les amiraux, les grands-croix de la Légion d'honneur, et les officiers civils et militaires de la maison de Sa Majesté. Il leur fait occuper les places qui se-

ront indiquées plus bas; il fait appeler aussi les membres du Sénat, du Corps législatif, ou du conseil d'Etat, qui doivent assister à la cérémonie.

Art. 4. Lorsque chacun a pris place, le grand maître entre dans le cabinet de l'empereur, suivi des grands officiers de la couronne, et avertit Sa Majesté que tout est disposé selon ses ordres.

Art. 5. L'empereur se met en marche pour se rendre dans la salle du Trône, précédé par les huissiers du cabinet, les pages, le grand maître des cérémonies, le grand écuyer, le grand maréchal du palais, et suivi par le grand aumônier, le grand chambellan et le grand veneur.

Art. 6. Lorsque Sa Majesté a pris place sur le trône, le cortège se range à droite et à gauche du trône, et l'ordre des places est réglé ainsi qu'il suit : à droite et à gauche, les princes de la famille impériale et les princes de la famille de l'empereur qui ont rang à la cour; à la droite des princes de droite, le grand aumônier, le grand chambellan et le grand veneur; derrière eux, les chambellans et les officiers civils de leurs services; à leur droite, les ministres; à la droite des ministres, et en équerre, les sénateurs; à la gauche des princes de gauche, le grand maréchal du palais et le grand écuyer; derrière eux, les préfets du palais et les écuyers; à leur gauche, les maréchaux, les amiraux, les grands-croix de la Légion d'honneur, le général commandant la garde impériale; derrière eux, l'adjudant général du palais, les aides de camp de Sa Majesté, le commandant des cent-gardes et les officiers d'ordonnance; à la gauche des maréchaux, des amiraux et des grands-croix de la Légion d'honneur, et en équerre, les membres du Corps législatif; en face du trône, les membres du conseil d'Etat; en avant et à gauche de la dernière marche du trône, le grand maître des cérémonies.

Art. 7. Si un prince de la famille impériale a quelques présentations à faire, il s'avance vis-à-vis du grand maître, à la droite et en avant du trône, et plus près de deux pas de la dernière marche que le grand maître des cérémonies.

Art. 8. Le premier chambellan, l'aide de camp de service et les maîtres des cérémonies se tiennent près des fenêtres en face du trône; le chambellan et l'écuyer de service, dans le salon du trône, près de la porte, pour annoncer s'il y a lieu. Les pages s'asseyent sur les marches du trône; les huissiers du cabinet se placent à la porte du cabinet.

Art. 9. Lorsque la cérémonie est terminée, l'empereur descend du trône et retourne dans son cabinet, précédé et suivi comme il l'a été pour se rendre à l'audience.

CHAPITRE II.

Cérémonies pendant lesquelles Leurs Majestés sont sur le trône pour recevoir les hommages des fonctionnaires publics.

Art. 10. Les fonctionnaires et les personnes désignées dans l'article 13 du titre des *Levers et présentations*, ainsi que leurs épouses, et qui ont eu l'honneur d'avoir été présentées à Leurs Majestés sont admis à leur offrir leurs hommages à l'occasion de la naissance ou du mariage d'un prince ou d'une princesse, fils ou fille de Leurs Majestés.

Art. 11. Toutes ces personnes sont prévenues par le grand chambellan du jour et de l'heure auxquelles elles doivent se rendre au palais. Elles s'y réunissent dans les pièces qui précèdent la salle du Trône.

Art. 12. Les princes et princesses, les grands officiers de la couronne, le grand maître et la grande maîtresse de la maison de l'impératrice se rendent dans la salle du Trône. Les princes se rangent du côté de l'empereur, les princesses du côté de l'impératrice, les grands officiers à droite et à gauche derrière. Leurs Majestés étant placées sur le trône, les princes et princesses s'asseyent sur des chaises. Le grand chambellan ayant pris les ordres de l'empereur, le chambellan de service introduit successivement et dans l'ordre suivant, les personnes admises à offrir leurs hommages à Leurs Majestés : les dames du palais et des princesses, les femmes des ministres, des maréchaux et des amiraux, les veuves des maréchaux et des amiraux, les femmes des grands officiers de la couronne, la femme du général commandant la garde impériale et de l'adjudant général du palais, les femmes des officiers des maisons de Leurs Majestés et de celles des princes de la famille impériale, les femmes des grands-croix de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, les femmes des sénateurs, des députés au Corps législatif, des conseillers d'Etat, des membres de la cour de cassation, des conseillers maîtres de la cour des comptes, des généraux, du premier président et du procureur général des cours impériales, les femmes des préfets, des colonels, puis les dames françaises et étrangères, présentées; ensuite les officiers des maisons de Leurs Majestés, des princes et des princesses, les ministres, les maréchaux et les amiraux, les grands-croix de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, les sénateurs, les députés au Corps législatif, les conseillers d'Etat, les conseillers à la cour de cassation, les conseillers maîtres à la cour des comptes, les généraux, les premiers présidents et procureurs généraux des cours impériales, les préfets, les colonels, les maires

des trente-six principales villes, et les hommes présentés.

Art. 13. Toutes ces personnes s'inclinent en entrant dans la salle du Trône; elles saluent ensuite l'empereur, puis l'impératrice, et se retirent. Le grand chambellan, placé du côté de l'empereur, à un pas de la dernière marche du trône, les nomme à l'empereur; la grande maîtresse placée de même, du côté opposé, les nomme à l'impératrice.

Art. 14. Cette cérémonie terminée, Leurs Majestés se retirent dans le salon de l'empereur, accompagnées par les grands officiers de la couronne.

CHAPITRE III.

Des audiences pendant lesquelles Sa Majesté est debout.

Art. 15. L'empereur, dans les audiences où il est debout, se tient au fond du salon, à quelques pas de la cheminée.

Art. 16. A droite et à gauche de l'empereur, et un peu en arrière, sont les princes de la famille impériale; à droite et à gauche de ces princes, derrière l'empereur, est le grand maréchal du palais; derrière lui sont l'adjudant général du palais et les aides de camp; à la droite du grand maréchal du palais, sont le grand aumônier, le grand chambellan, le grand veneur et les officiers civils; à sa gauche, le grand écuyer, le grand maître des cérémonies et les officiers civils; à la droite des grands officiers civils de droite, les ministres; à gauche des grands officiers civils de gauche, les maréchaux, les amiraux et les grands-croix de la Légion d'honneur; à la droite des ministres, et en équerre, les sénateurs; à la gauche des grands-croix de la Légion d'honneur, les membres du Corps législatif, en équerre; en face de l'empereur, les conseillers d'Etat; le premier chambellan se tient derrière le grand chambellan; l'aide de camp de service, derrière l'adjudant général du palais; les maîtres des cérémonies, au fond du salon, du côté opposé à l'empereur; le chambellan de service, près de la porte, ainsi que les écuyers de service et les aides des cérémonies.

TITRE IX.

Cérémonial pour la réception des ambassadeurs et ministres étrangers.

Article unique. Dès qu'un ambassadeur est arrivé, il doit en informer le ministre des affaires étrangères, lui demander son jour et son heure pour le visiter et lui donner copie de ses lettres de créance; le ministre va lui rendre sa visite. Lorsque le ministre a reçu cette visite, et qu'il a pris les ordres de l'empereur, il en instruit le grand maître des cérémonies, et l'avertit que Sa Majesté est dans l'intention de recevoir l'ambassadeur. Le grand maître, après avoir pris les ordres de l'empereur, écrit au ministre des affaires étrangères; il fait ensuite prévenir l'ambassadeur par un maître ou un aide des cérémonies, qui lui donne connaissance du jour de son audience et du cérémonial qui doit y être observé. Avant le jour de l'audience, le grand maître avertit les grands officiers et les ministres désignés pour y assister, de l'heure à laquelle elle doit avoir lieu. Il écrit au grand écuyer de faire trouver, dans la cour du palais, les voitures de cour qui doivent servir au maître des cérémonies pour aller chercher l'ambassadeur. Le jour fixé pour l'audience, un maître et un aide des cérémonies vont, avec trois voitures de la cour, chercher l'ambassadeur pour le conduire au palais impérial. Dans la première voiture se place l'aide des cérémonies; dans la seconde, l'ambassadeur au fond de la voiture et, sur le devant, le maître des cérémonies, introduit des ambassadeurs; dans la troisième, les officiers de la suite de l'ambassadeur. Le cortège entre dans la cour du palais par la grille d'honneur; la garde prend les armes et forme la haie. L'ambassadeur, avec sa suite, est introduit dans le palais et reçu par le grand maître. Il est conduit dans le salon qui précède celui dans lequel l'audience doit avoir lieu; le grand maître se place à sa droite, le maître des cérémonies à sa gauche, l'aide des cérémonies en avant, précédé par les huissiers. L'empereur se tient dans son cabinet, ayant derrière lui les princes qu'il a désignés, et, à quelque distance à droite et en arrière de Sa Majesté, sont le grand chambellan, le ministre des affaires étrangères et les officiers de service, placés suivant leur rang. Toutes les portes sont ouvertes à deux battants.

Le grand maître, après avoir annoncé à Sa Majesté que l'ambassadeur est à la porte de son cabinet, va chercher l'ambassadeur pour l'y introduire et entre avec lui. Le maître et l'aide des cérémonies se tiennent près de la porte, en dedans. L'ambassadeur, en entrant, fait trois révérences à Sa Majesté, et le grand maître le présente à l'empereur. L'ambassadeur prononce son discours et remet ses lettres de créance à l'empereur, qui les dépose entre les mains du ministre des affaires étrangères. Il présente ensuite à l'empereur les secrétaires et les membres de sa mission qui l'accompagnent. Lorsque l'empereur congédie l'ambassadeur, celui-ci se retire sans se retourner, et il est reconduit avec le même cérémonial qu'à son arrivée.

Le grand maître des cérémonies prévient le grand maître de la maison de l'impératrice de l'arrivée de l'ambassadeur et des jour et heure de l'audience fixée pour la remise de

ses lettres de créance à l'empereur. Le grand maître de la maison de l'impératrice prend les ordres de Sa Majesté, les communique à l'ambassadeur et va le visiter. L'ambassadeur lui rend sa visite. Le jour fixé, un chambellan de l'impératrice reçoit l'ambassadeur au bas de l'escalier, ou, si l'audience a lieu immédiatement après celle de l'empereur, dans le salon qui précède celui où elle vient d'avoir lieu. Le chambellan conduit ensuite l'ambassadeur dans la pièce qui précède le salon de l'impératrice. Le grand maître de la maison de l'impératrice vient au-devant de l'ambassadeur, l'introduit dans le salon de l'impératrice et le présente à Sa Majesté. L'ambassadeur observe, à cette audience, pour sortir, entrer, saluer, le même cérémonial qu'à l'audience de l'empereur.

Le grand maître fait prévenir par un maître des cérémonies les premiers officiers et les dames d'honneur des princes et princesses de la famille impériale, que l'ambassadeur a eu son audience de l'empereur. Les premiers officiers et les dames d'honneur prennent les ordres des princes et des princesses, et informent l'ambassadeur du jour et de l'heure auxquels il sera reçu par leurs Alteses impériales. Un premier officier des princes et des princesses va le visiter. Le jour fixé, les officiers des princes et des princesses le reçoivent au bas de l'escalier; le premier officier ou la dame d'honneur le reçoit dans la pièce qui précède le salon où doit avoir lieu la réception, l'introduit et le présente. L'ambassadeur, en sortant, est reconduit comme à son arrivée.

Dans les huit jours qui suivent celui où l'ambassadeur a eu son audience de Sa Majesté, il fait prévenir par des billets imprimés qu'ayant eu son audience de l'empereur il recevra pendant trois jours qu'il désignera, et aux heures indiquées, les ministres, les grands officiers de l'empire, les officiers des maisons de Leurs Majestés et ceux des princes et princesses de la famille impériale. Un maître des cérémonies est chargé de distribuer ces billets. L'ambassadeur rendra visite aux personnes qu'il aura reçues; il ira rendre visite aux dames; la liste des visites qu'il doit rendre lui sera remise par le maître des cérémonies.

Lorsqu'une ambassadrice arrivera, le ministre des affaires étrangères et le grand maître des cérémonies lui rendront visite. L'ambassadrice ira rendre visite à la femme du ministre des affaires étrangères et à la grande maîtresse de la maison de l'impératrice. Le grand maître prendra les ordres de l'empereur pour le jour et l'heure de l'audience. Le grand maître fera connaître à l'ambassadrice la dame désignée pour l'accompagner. Cette dame indiquée pour l'audience, la même dame ira chercher l'ambassadrice, avec un maître et un aide des cérémonies, dans trois voitures de la cour. Dans la première voiture seront placés le maître et l'aide des cérémonies; dans la seconde, l'ambassadrice ayant à sa gauche la dame désignée pour l'accompagner; dans la troisième, les officiers de l'ambassade. Arrivée dans le salon, le grand maître viendra la chercher et l'introduira dans le cabinet de l'empereur; le grand chambellan viendra au-devant d'elle; elle fera en entrant trois révérences. La dame qui l'accompagne la présentera à Sa Majesté. Après cette audience, elle se retirera en faisant trois révérences, et sera reconduite comme à son arrivée.

Le grand maître ayant informé de cette audience le grand maître de la maison de l'impératrice, la grande maîtresse prendra les ordres de Sa Majesté, les fera connaître par le chambellan introducteur à l'ambassadrice et à la dame qui doit l'accompagner, et elle sera reçue chez l'impératrice et présentée comme il a été dit pour la réception de l'ambassadeur. L'ambassadrice se fera présenter aux princes et princesses de la famille impériale, qui en seront avertis et qui lui donneront leur jour, ainsi qu'il a été dit pour l'ambassadeur. Ces formalités remplies, elle fera publier, de même que l'ambassadeur, qu'elle recevra, pendant trois jours désignés, et aux heures indiquées, les ministres, les grands officiers de l'empire, les officiers de la maison de Leurs Majestés, ceux des princes et princesses et leurs femmes, ainsi que les dames du palais de Sa Majesté et celles des princesses. La dame désignée pour l'accompagner se tiendra près d'elle pendant les trois jours précités et lui présentera les personnes qui viendront la visiter; l'ambassadrice rendra visite aux dames qu'elle aura reçues, en commençant par la dame désignée pour l'accompagner.

Les envoyés extraordinaires et les ministres plénipotentiaires, après avoir visité le ministre des affaires étrangères, rendent visite au grand maître des cérémonies. Celui-ci, dès qu'il a été prévenu par le ministre des affaires étrangères que Sa Majesté est dans l'intention de donner audience, prend les ordres. Il rend ensuite visite aux envoyés ou ministres et leur donne connaissance des jour et heure fixés par Sa Majesté pour recevoir les lettres de créance. Il en informe également le ministre des affaires étrangères. Au jour indiqué, l'envoyé ou le ministre se rend dans sa voiture au palais; mais, s'il est de règle à la cour du pays représenté par l'en-

voyé ou le ministre d'envoyer une voiture, en pareille occasion, au ministre de France, il sera fait de même à l'égard de l'envoyé ou du ministre étranger. Dans ce cas, un maître des cérémonies, introducteur des ambassadeurs, ira seul avec une voiture de la cour précédée d'un piqueur, montée de deux valets de pied et suivie de deux garçons d'attelage, chercher l'envoyé extraordinaire ou ministre plénipotentiaire pour l'amener au palais. Il sera conduit par un maître des cérémonies dans les appartements de l'empereur et sera introduit dans le cabinet par le grand maître. Sa présentation pourra aussi avoir lieu au lever de Sa Majesté, suivant les formes pour les présentations. L'envoyé extraordinaire ou ministre plénipotentiaire observe à cette audience, pour entrer, sortir et saluer, le même cérémonial que les ambassadeurs. Après la remise de ses lettres de créance à Sa Majesté, l'envoyé extraordinaire ou ministre plénipotentiaire est reconduit avec le même cérémonial qu'à son arrivée. Le grand maître des cérémonies informe le grand maître de la maison de l'impératrice des jour et heure fixés par l'empereur pour l'audience de la remise des lettres de créance. Le grand maître de la maison de l'impératrice prend les ordres de Sa Majesté pour la réception de l'envoyé extraordinaire ou ministre plénipotentiaire et les lui communique. Au jour fixé, l'envoyé extraordinaire ou ministre plénipotentiaire sera reçu dans les appartements de l'impératrice par le premier chambellan et présenté à Sa Majesté par la dame d'honneur. Un officier ou une dame d'honneur des princes et princesses de la famille impériale fera pareillement connaître à l'envoyé extraordinaire ou ministre plénipotentiaire le jour et heure où leurs Alteses impériales le recevront, d'après l'information donnée par le grand maître des cérémonies que l'audience de l'empereur a eu lieu. Il sera reçu, introduit et présenté par le premier officier chez les princes, et introduit par le premier officier et présenté par la dame d'honneur chez les princesses. Un maître des cérémonies lui donnera la liste des ministres, des grands officiers de l'empire, des officiers et dames de la maison de Leurs Majestés et de celles des princes et princesses de la famille impériale, et il leur rendra visite.

Les ministres résidents, pour la remise de leurs lettres de créance, sont introduits et présentés par un maître des cérémonies assisté d'un aide. Leur présentation peut avoir lieu à un lever de Sa Majesté. Si un ambassadeur, pendant la durée de sa mission, est accrédité près de l'empereur par une autre cour, avec un caractère inférieur à celui dont il est déjà revêtu, il présente ses nouvelles lettres de créance dans une audience particulière. A la mort d'un souverain étranger, si l'ambassadeur ou le ministre de cette puissance résidant près de l'empereur continue d'être accrédité avec le même caractère par le successeur du souverain décédé, ses nouvelles lettres de créance sont présentées en audience particulière.

Des audiences de congé.

Si un ambassadeur ou un envoyé extraordinaire ou un ministre plénipotentiaire est immédiatement remplacé par un successeur revêtu du même caractère, son audience de congé a lieu le même jour et en même temps que l'audience publique de son successeur. Le grand maître des cérémonies, informé par le ministre des affaires étrangères de la demande d'audience du nouveau chef de mission, prend les ordres de l'empereur et les communique au ministre, ainsi qu'au nouveau chef de mission. Il prévient également l'ambassadeur ou le ministre étranger qui a demandé à remettre ses lettres de rappel, que son audience de congé aura lieu le même jour et à la même audience que la première audience de son successeur. Le chef de mission qui prend congé se rend au palais dans sa voiture. Les ambassadeurs, envoyés extraordinaires ou ministres plénipotentiaires sont conduits ensemble à l'audience de Sa Majesté, et présentés ensemble à l'empereur, celui qui se retire donnant la droite à son successeur. On observe pour le reste de l'audience le même cérémonial qu'à la première audience d'un ambassadeur ou d'un ministre étranger. Il en est de même à l'audience de l'impératrice, des princes et des princesses de la famille impériale. Si l'ambassadeur ou un autre ministre étranger n'est pas immédiatement remplacé par un successeur revêtu du même caractère, ou si, par un motif quelconque, il désire prendre congé avant la présentation de son successeur, ce congé a lieu dans une audience particulière ordinaire.

Présentation des étrangers et des dames étrangères à Leurs Majestés.

Art. 1^{er}. Quand un membre du corps diplomatique, non chef de mission, ou un étranger présenté à la cour de son pays, ou une personne de distinction d'une république, n'ont pas encore été présentés à l'empereur, l'ambassadeur ou ministre de son pays, ou le chargé d'affaires, à leur défaut, le ministre ou chargé d'affaires d'une autre nation, s'adresse pour la présentation de cet étranger au ministre des affaires étrangères, qui en écrit au grand maître des cérémonies. Le grand maître prend les ordres de l'empereur, et instruit de ces ordres le ministre des affaires étrangères en même temps que l'ambassadeur, ministre ou

chargé d'affaires étranger. L'ambassadeur ou le ministre, introduit auprès de Sa Majesté par le grand maître ou par un maître des cérémonies, présente son compatriote à l'empereur.

Art. 2. Le grand maître ou un maître seul le droit de présenter un étranger dont le pays n'est représenté que par un chargé d'affaires.

Art. 3. Après avoir été présenté à l'empereur, l'étranger suit la même voie diplomatique pour être présenté à l'impératrice. Le grand maître de la maison de l'impératrice, prévenu par le ministre des affaires étrangères, prend les ordres de Sa Majesté, en instruit le ministre des affaires étrangères et le ministre étranger, et fait la présentation.

Présentation des dames du corps diplomatique à Leurs Majestés.

Art. 4. Les dames du corps diplomatique sont présentées à l'impératrice avant de l'être à l'empereur. La demande de l'ambassadeur, ministre ou chargé d'affaires, en faveur de la dame, suit la voie diplomatique ordinaire. Le ministre des affaires étrangères écrit à la grande maîtresse de la maison de l'impératrice; la grande maîtresse, après avoir pris les ordres de Sa Majesté, s'entend, pour la présentation à l'empereur, avec le grand maître des cérémonies, puis fait connaître au ministre des affaires étrangères, à l'ambassadeur, ministre ou chargé d'affaires, le jour et l'heure de la réception, et la présentation est faite à Leurs Majestés soit par la grande maîtresse, soit par la dame doyenne du corps diplomatique, ou, si l'empereur le juge convenable, par l'épouse du ministre des affaires étrangères.

Art. 5. Les dames étrangères ne peuvent être présentées à la cour qu'autant qu'elles ont été présentées à leur propre cour, ou, du moins, que leur mari, si elles sont mariées, ou leur père, si elles ne le sont pas, a été présenté à leur propre souverain.

Art. 6. La légation de leur nation écrit à ce sujet au ministre des affaires étrangères, qui informe de la demande la grande maîtresse de la maison de l'impératrice. La grande maîtresse prend les ordres de l'impératrice et transmet la décision de Sa Majesté au ministre des affaires étrangères, ainsi qu'au ministre étranger. Les mêmes formes s'observent pour les dames de distinction des Etats républicains.

Art. 7. Les dames étrangères sont présentées à Leurs Majestés par l'épouse de l'ambassadeur ou ministre de leur nation, ou par l'épouse de tout autre ministre diplomatique. Elles ne sont présentées à l'empereur qu'après l'avoir été à l'impératrice.

Art. 8. La femme d'un chargé d'affaires, de même que son mari, n'a pas droit de présentation, et les dames étrangères dont le pays n'entretient pas auprès de l'empereur un ambassadeur ou un ministre sont présentées à Leurs Majestés par la grande maîtresse ou par l'épouse d'un ministre diplomatique.

Dispositions générales.

Art. 9. Une fois qu'un étranger ou une dame étrangère ont été présentés à l'empereur, les audiences qui pourraient leur être accordées ensuite par Leurs Majestés rentrent dans le domaine exclusif du grand chambellan de l'empereur ou du grand maître et de la grande maîtresse de la maison de l'impératrice.

TITRE X.

Des serments.

Art. 1^{er}. Les serments se prêtent dans le salon ou dans le cabinet de l'empereur.

Art. 2. Il ne doit s'y trouver que le ministre ou le grand officier qui présente au serment, les fonctionnaires qui doivent le prêter entre les mains de Sa Majesté, le grand chambellan qui les introduit, et le ministre d'Etat dépositaire de l'acte.

Art. 3. Les grands officiers de la couronne et les officiers civils de la maison de Leurs Majestés sont présentés au serment qu'ils doivent à l'empereur par le ministre de la maison de l'empereur.

Formule du serment des grands officiers de la couronne.

« Je jure obéissance aux constitutions de l'empire et fidélité à l'empereur; de servir loyalement et avec dévouement Sa Majesté dans toutes les fonctions de la charge qu'il lui a plu de me confier; d'observer exactement les ordres qu'elle me donnera, et de veiller à ce que chacun des officiers ou autres employés sous mes ordres remplisse bien son devoir; de pourvoir avec économie et pour les intérêts de Sa Majesté aux dépenses qui me sont attribuées, et s'il vient à ma connaissance quelque chose de préjudiciable à l'honneur, à la sûreté ou au service de Sa Majesté, de l'en avertir sur-le-champ. »

Formule du serment des officiers civils de la maison de Sa Majesté.

« Je jure obéissance aux constitutions de l'empire et fidélité à l'empereur; de servir loyalement et avec dévouement Sa Majesté dans toutes les fonctions de la charge qu'il lui a plu de me confier; d'observer et de faire observer les ordres qu'elle me donnera, et s'il vient à ma connaissance quelque chose de préjudiciable à l'honneur, à la sûreté ou au service de Sa Majesté, de l'en avertir sur-le-champ. »

TITRE XI.

Deuils de cour.

Art. 1^{er}. Les deuils de cour sont portés par

l'empereur, l'impératrice, les princes et les princesses, les ministres, tous les grands officiers de l'empire, civils et militaires, et les officiers de la maison de l'empereur, de l'impératrice, des princes et des princesses; les sénateurs, les députés au Corps législatif pendant les sessions; les conseillers d'Etat; les magistrats de la cour de cassation, de la cour des comptes; les officiers de la garde impériale et toutes les personnes présentées à Leurs Majestés. Le grand maître des cérémonies prend les ordres de l'empereur pour les deuils, les notifie aux personnes ci-dessus désignées, et en informe les membres du corps diplomatique.

Art. 2. Les deuils de cour se divisent en grand deuil et en deuil ordinaire.

Art. 3. Les grands deuils se portent pour l'empereur, l'impératrice, le père et la mère de l'empereur, le père et la mère de l'impératrice, les oncles et tantes de Leurs Majestés, le prince impérial et les autres enfants de l'empereur, les princes frères ou beaux-frères de l'empereur, les princesses sœurs ou belles-sœurs de l'empereur, et les autres princes de la famille impériale, tant dans la ligne ascendante qu dans la ligne descendante. Le deuil de l'empereur est porté par tous les officiers de l'armée, et les cravates des drapeaux, étendards et guidons sont en noir. Les deuils ordinaires se portent pour les princes du sang, pour les têtes couronnées, pour les souverains qui ne sont pas couronnés, mais auxquels l'empereur accorde le titre de frères, pour les enfants des têtes couronnées, pour les enfants des princes qui ne sont pas couronnés, mais qui jouissent du titre de frères; pour les frères et sœurs des têtes couronnées, pour les frères et sœurs des princes qui sont en possession du titre de frères.

Art. 4. Les grands deuils se partagent en deux temps : dans la première période, on porte la laine et les pierres noires; dans la deuxième, la soie et les diamants.

Habillement des hommes.

Art. 5. L'empereur porte le grand deuil en violet; quand Sa Majesté est en uniforme, elle porte un crêpe violet au bras et à l'épée.

Art. 6. L'habillement des autres personnes pour le grand deuil est en noir, avec crêpe au chapeau et gants noirs. En uniforme, les militaires portent le crêpe au bras et à l'épée. Les officiers civils en costume portent le gilet, la culotte ou le pantalon noirs, les gants noirs, avec crêpe au bras et à l'épée.

Art. 7. Le second temps du deuil ou le deuil ordinaire, pour l'empereur ainsi que pour les autres personnes, est marqué par des vêtements noirs et gris, gants gris. En uniforme pour les militaires, ou en costume pour les officiers civils, un crêpe à l'épée seulement.

Habillement des femmes.

Art. 1^{er}. Premier temps ou grand deuil, vêtement de laine noire pendant la première moitié de ce premier temps; pendant la seconde moitié, vêtement de soie noire. Coiffure et gants noirs pendant tout le temps. Deuxième temps ou deuil ordinaire : blanc uni ou noir et blanc.

Art. 9. Pendant le grand deuil, dans les grandes cérémonies, les hommes ajoutent à leur costume un manteau, un crêpe pendant au chapeau et une cravate longue. Le manteau de l'empereur est en violet, celui des autres personnes est en étoffe de laine noire. La longueur du manteau se règle suivant le rang de la personne : la queue du manteau de l'empereur est longue de cinq pieds; celle du manteau du prince impérial, de quatre pieds; celle du manteau des frères de l'empereur, de trois pieds et demi; celle du manteau des autres princes, de deux pieds; les manteaux des ministres, des grands officiers civils et militaires, et des présidents des grands corps de l'Etat, ne traînent que de trois à quatre doigts; le manteau des autres personnes désignées dans l'article 1^{er} descend jusqu'à la cheville.

Art. 10. Pendant le grand deuil et dans les grandes cérémonies, les femmes ajoutent à leur habillement une mante noire, dont la longueur est également réglée sur le rang de la personne qui la porte, et un petit voile de crêpe noir sur la tête.

Art. 11. Lorsque l'empereur est en grand deuil, s'il reçoit des révérences, il y admet toutes les personnes présentées. Dans cette cérémonie, les hommes portent le manteau et le crêpe, et les dames la mante et le voile.

Art. 12. Dans les grands deuils, la chambre et l'antichambre de l'empereur sont tendues en violet; les carreaux, les fauteuils et les tapis de la chapelle sont également en violet. Les voitures de Sa Majesté sont aussi drapées de la même couleur. Les princes de la famille impériale et les princes de la famille de l'empereur ont leurs voitures drapées en noir. Les ministres et les grands officiers civils et militaires, les présidents du Sénat, du Corps législatif, du conseil d'Etat, drapent leurs voitures en noir. La livrée, tant de la maison de l'empereur que des autres personnes désignées ci-dessus, est habillée en noir. Pendant le deuxième temps du deuil, les gens de service portent des aiguillettes de la couleur de la livrée.

Art. 13. La durée des deuils est réglée comme il suit :

Grand deuil.

Pour l'empereur, 3 mois, savoir : 1^{er} temps,

1 mois et demi ; 2^e temps, 1 mois et demi. Pour l'impératrice et la mère de l'empereur, 2 mois, savoir : 1^{er} temps, 1 mois ; 2^e temps, 1 mois. Pour le prince impérial et les autres enfants de l'empereur, 1 mois, savoir : 1^{er} temps, 15 jours ; 2^e temps, 15 jours. Pour un frère ou une sœur, beau-frère ou belle-sœur de l'empereur, 1 mois, savoir : 1^{er} temps, 15 jours ; 2^e temps, 15 jours. Pour un autre prince de la famille impériale, tant de la ligne ascendante que descendante, 21 jours, savoir : 1^{er} temps, 11 jours ; 2^e temps, 10 jours.

Deuils ordinaires.

Art. 14. Pour les princes du sang, 10 jours, savoir : 1^{er} temps, 5 jours ; 2^e temps, 5 jours. Pour les têtes couronnées ayant un degré de parenté avec Sa Majesté, 1 mois, savoir : 1^{er} temps, 15 jours ; 2^e temps, 15 jours. Pour les têtes couronnées n'ayant aucun degré de parenté avec Sa Majesté, 21 jours, savoir : 1^{er} temps, 11 jours ; 2^e temps, 10 jours. Pour les princes non couronnés, mais auxquels Sa Majesté accorde le titre de frères, 15 jours, savoir : 1^{er} temps, 8 jours ; 2^e temps, 7 jours. Pour les enfants des têtes couronnées et les princes héréditaires, 9 jours, savoir : 1^{er} temps, 5 jours ; 2^e temps, 4 jours. Pour les enfants des princes qui ne sont pas couronnés, mais auxquels l'empereur accorde le titre de frères, 4 jours, savoir : 1^{er} temps, 2 jours ; 2^e temps, 2 jours. Pour les frères et sœurs des têtes couronnées, 4 jours, savoir : 1^{er} temps, 2 jours ; 2^e temps, 2 jours. Pour les frères et sœurs des princes qui sont en possession du titre de frères, 3 jours, savoir : 1^{er} temps, 1 jour ; 2^e temps, 2 jours.

Art. 15. L'usage en France étant qu'un père et une mère ne portent pas le deuil de leurs enfants, si un fils ou petit-fils de l'empereur vient à mourir, Sa Majesté ne prend pas le deuil ; mais toutes les autres personnes le portent, conformément au genre et à la durée déterminée par le règlement.

Art. 16. Les étrangers voyageant en France pourront porter le deuil de leur souverain et des princes de leur pays, tel qu'il est réglé par leur cour.

Art. 17. On ne porte pas le deuil des enfants qui n'ont pas atteint l'âge de sept ans. Les militaires et toutes les personnes qui ont des uniformes ou des costumes portent le grand deuil avec un crêpe au bras et à l'épée, et le deuil ordinaire avec un crêpe à l'épée seulement. Les ecclésiastiques portent le rabat blanc et le crêpe au chapeau. Hors le temps où la cour est en grand deuil, personne ne pourra s'y présenter en grand deuil sans en avoir obtenu la permission de Sa Majesté. Lorsque la cour est en deuil, aucune personne, même celles qui demandent audience et qui ne sont pas présentes, ne peuvent y paraître sans être en deuil.

— *Droit international.* On appelle *cérémonial* l'ensemble des formalités que les Etats observent entre eux. Ce *cérémonial* s'exerce non seulement dans les relations personnelles des souverains ou de leurs représentants, mais aussi et particulièrement dans les écrits. C'est là ce qu'on appelle le *cérémonial* des chancelleries, des autorités constituées et des ministres en mission. Une très-petite partie du *cérémonial* est fondée sur des conventions ; la plus grande partie repose sur des simples usages et des traditions que l'on observe cependant très-scrupuleusement.

Depuis le congrès de Vienne, les puissances européennes ont adopté l'usage général de distinguer trois différents degrés de cérémonie, d'après lesquels les ministres publics sont divisés en trois classes : dans la première figurent les ambassadeurs, tant ordinaires qu'extraordinaires, les envoyés du pape qui portent le titre de légats à latere ou de latere, et les nonces ordinaires ou extraordinaires ; dans la seconde classe sont compris les envoyés proprement dits, soit ordinaires, soit extraordinaires, puis les ministres plénipotentiaires, l'internonce autrichien résidant à Constantinople, les internonces du pape, les ministres intermédiaires ; la troisième classe comprend les ministres proprement dits, les ministres résidents, les ministres chargés d'affaires, les résidents, les chargés d'affaires, les agents diplomatiques dans l'acceptation spéciale du mot, enfin les consuls auxquels est attribué un caractère diplomatique.

Entre Etats souverains, le *cérémonial* observé en vertu des usages et des traditions consiste : 1^o dans la notification de l'avènement au trône, du mariage, de la grossesse, de la naissance ou de la mort des personnes appartenant à la famille du souverain, ainsi que des autres événements de famille ou politiques, soit heureux, soit malheureux, et dans les félicitations et témoignages de condoléance qui s'ensuivent. Ces notifications, félicitations et témoignages de condoléance se font, par écrit ou de vive voix, par des envoyés ordinaires ou extraordinaires, ou des deux manières à la fois ; ils ont assez souvent lieu même entre des souverains en guerre. 2^o Dans la réception solennelle des souverains ou de leurs parents en visite, dans des fêtes et des réjouissances ordonnées en leur honneur, surtout lorsqu'ils ne gardent pas l'incognito. 3^o Dans les honneurs à rendre aux souverains étrangers lors de leur passage. 4^o Dans les réjouissances publiques à propos de circonstances heureuses, et le deuil en cas de mort ; ces circonstances peuvent même être l'occasion

de certaines cérémonies religieuses, par exemple d'un *Te Deum* chanté en action de grâces pour quelque événement heureux, ou de prières publiques en cas de mort. 5^o Enfin dans l'invitation de tenir un enfant sur les fonts du baptême.

Les présents entre princes et chefs de gouvernement sont encore compris dans le *cérémonial*. Quelques-uns de ces présents sont volontaires, d'autres sont d'usage, soit à une époque fixe, soit en cas de mariage, de grossesse, d'accouchement, de compérage ou de visite. Ces présents consistent le plus souvent en bijoux, diamants et autres objets de prix, curiosités soit naturelles, soit artificielles, œuvres littéraires remarquables, enfin ouvrages faits par celui même qui les donne en présent. Jadis le roi de France envoyait presque annuellement au roi de Danemark des faucons dressés ; c'est ce que faisait aussi le grand maître de Malte. Napoléon reçut souvent d'Allemagne des cerfs vivants. Le pape envoie des objets bénits, tels que langes, roses d'or, chapeaux et épées, *agnus Dei*, reliques des saints. Les présents réciproques, tels que l'envoi d'une décoration après en avoir reçu une, sont encore de cérémonie. En pareil cas, il est d'usage d'y joindre la dispense des prescriptions des statuts de l'ordre.

Le droit de *cérémonial* des ministres publics s'est successivement formé depuis l'établissement des légations perpétuelles, et depuis les grands congrès de paix de Westphalie, de Nimègue et de Ryswick, où se trouvèrent réunis les ministres de tant d'Etats si différents en dignité et en puissance. Malgré les nombreuses variétés qui subsistent encore par suite de la différence du rang des Etats, des classes des ministres, des usages reçus ou des règlements particuliers à certaines cours, il est néanmoins établi un certain nombre de principes uniformes. Le règlement fait au congrès de Vienne stipule expressément que chaque Etat devra adopter un mode uniforme pour la réception des employés diplomatiques de chaque classe. Ainsi les ministres de première classe ont droit au titre d'*excellence* ; ce titre doit leur être donné, soit dans les communications par écrit, soit dans la conversation, par le souverain auprès duquel ils sont accrédités, ou du moins par tous les fonctionnaires et particuliers, ainsi que par les ministres étrangers de tout grade résidant à la même cour. Dans les relations officielles, on ne leur donne que ce titre, fussent-ils princes de naissance. Les ministres de seconde classe sont aussi traités d'*excellences*, sinon de droit, du moins par complaisance ou par politesse, par les ministres d'Etat du pays où ils résident. Les ministres de première classe sont traités avec des honneurs particuliers dans leurs voyages, et notamment à l'occasion de leur arrivée dans la résidence du souverain auprès duquel ils sont accrédités, ou du congrès auquel ils doivent prendre part. Dans le *xviii* siècle, il arrivait souvent qu'ils faisaient des entrées publiques. Lorsque leur arrivée a été dûment notifiée au chef du département des relations extérieures, les ministres de cette classe sont admis à l'audience solennelle, quelquefois publique, du souverain, pour lui présenter leurs lettres de créance. La plus célèbre de ces audiences publiques, dans les temps modernes, est celle que le roi Louis XVIII donna à Paris, le 21 août 1814, au duc de Wellington, ambassadeur extraordinaire de la Grande-Bretagne. V. ci-dessus, titre IX.

Nous demandons pardon à nos lecteurs de tant de détails sur des cérémonies souvent inutiles et presque toujours puériles ; il nous a fallu les leur faire connaître pour les leur faire apprécier. Toutefois, avant d'en finir, nous voulons ajouter quelques mots, nécessaires pour combattre la fausse pensée de ceux qui n'ont vu dans le *cérémonial* qu'un ramas de futilités sans conséquence. Non, le *cérémonial* n'est pas seulement inutile : il a une signification historique qu'il est bon d'indiquer ; il a aussi des conséquences sociales d'une gravité extrême.

Les rangs accordés par le *cérémonial* diplomatique n'ont rien de plus stable que la puissance des empereurs et des souverains qui sert à les déterminer, et dans les variations du *cérémonial* on trouve la même marche que dans les variations de la politique. En 1504, alors que l'Europe était presque toute catholique, Jules II avait réglé l'ordre que les souverains ou leurs ambassadeurs devaient occuper dans sa chapelle. Ce simple tableau, qui indique l'ordre hiérarchique des divers Etats au commencement du *xvi* siècle, en dit plus que tous les commentaires. Le premier était l'empereur ; ensuite venait le roi des Romains ou héritier de la couronne impériale ; puis le roi de France, le roi d'Espagne, le roi d'Aragon, le roi de Portugal, le roi d'Angleterre, le roi d'Ecosse. Venaient ensuite une foule de souverains dont les Etats ont disparu : le roi de Hongrie, le roi de Navarre, le roi de Chypre, le roi de Bohême, le roi de Pologne, la république de Venise, le duc de Bretagne et le duc de Bourgogne. Le roi de Prusse, alors margrave de Brandebourg, ne venait qu'au 21^e rang, et le duc de Savoie, aujourd'hui roi d'Italie, au 23^e. Sous Napoléon, la hiérarchie des puissances n'était pas la même qu'aujourd'hui, et qui sait si demain elle n'aura pas changé ? Du reste, à mesure que les rois et les peuples se sont rapprochés, que le droit divin a fait place à la souveraineté du peuple, le *cérémonial* a peu à peu perdu de son importance. Là

où vit encore une aristocratie, comme en Allemagne et en Angleterre, le *cérémonial* s'est conservé, car c'est lui qui régit les relations du roi et de la noblesse, sa cour naturelle. On le trouve également chez les peuples qui ont un gouvernement despotique, comme la Russie et la Turquie. Là encore les souverains sont entourés d'un *cérémonial* qui doit augmenter leur prestige aux yeux de leurs sujets. Quand l'empereur de Russie vint à l'Exposition universelle de 1887, à Paris, il consentit à prendre un repas dans le restaurant russe, ce qui fit une vive sensation dans tout l'empire, car jamais l'empereur ne s'assoit à la table d'un de ses sujets. Même oubli de la part du sultan, venu également à Paris, qui prit plusieurs repas au palais des Tuileries, contrairement au *cérémonial* qui veut que le descendant du Prophète mange toujours seul à une table séparée, personne n'étant digne de se trouver sur le même rang que lui. Le corps des ulémas en poussa vers le ciel de longs gémissements, et tout le parti conservateur avec lui. Ce parti se retrouve chez tous les peuples ; c'est lui qui s'oppose à toute innovation et paralyse tout progrès. Nous sommes loin du temps où l'empereur d'Allemagne s'avancait au milieu d'un cortège de souverains, où les rois tenaient l'étrier du pape ; il n'y a plus d'empereur d'Allemagne, et le souverain pontife, respecté comme chef de la religion catholique, ne reçoit plus un culte voisin de l'adoration. Malheur aux peuples qui ne savent pas se débarrasser des *cérémoniaux* et des institutions vieilles, qui, sous prétexte du respect dû à la tradition, s'entrent dans de vieilles formules dont la vie s'est retirée depuis longtemps ! L'abrutissement et la décadence les attendent, et l'histoire est là pour leur donner d'illustres exemples. La Chine est l'exemple le plus frappant du sort qui attend une nation, quand elle se confie dans la lettre morte et qu'elle rejette l'esprit vivifiant. Confucius fit exprès le voyage du pays de Tchénou pour consulter Lao-tseu, l'historien, sur les cérémonies, matière qu'on saute à la vue des Chinois de la plus grande importance. Au commencement de ce siècle, un mandarin de première classe fut destitué pour avoir dit dans une cosmographie qu'on trouvait « certaines choses dignes d'éloges dans l'Europe et dans la France. » C'est cet exclusivisme aveugle qui a condamné à une infériorité morale et politique un grand empire où la poudre à canon et l'imprimerie avaient été découvertes bien avant l'époque où elles le furent chez nous, et qui a paralysé les forces vives qui étaient en lui ; c'est sous cet esprit étroit qu'il eût succombé l'Europe moderne, si à la fin du moyen âge la liberté de penser n'eût rompu violemment les liens dans lesquels l'Eglise l'avait emprisonnée. Ne nous effrayons pas trop de voir un nouveau code du *cérémonial*, très-circonscrit, remis en vigueur chez nous. Ces vaines formules n'ont de valeur qu'en tant que les murs d'un palais ; elles se cachent aux yeux du vrai public, qui ne ferait qu'en rire s'il les voyait mises en pratique, qui n'éprouve plus même aujourd'hui le désir d'assister à de pareilles représentations ; si ce n'est peut-être dans ces pièces-féeries où elles sont données pour ce qu'elles valent. On connaît les opinions du *Grand Dictionnaire*, et le lecteur a certainement compris, avant qu'on le lui dise, que toutes ces magnifiques futilités sont étalées ici d'après la méthode spartiate, qui inspirait à la jeunesse l'horreur de l'ivresse en mettant sous ses yeux le spectacle d'esclaves ivres. Ceci, évidemment, n'est qu'une comparaison où toute proportion doit être gardée.

— *Droit maritime.* Le *cérémonial* maritime a joué jadis un très-grand rôle dans l'histoire de la marine. Ce rôle a diminué depuis ; mais à une époque encore très-voisine de nous, où une glorieuse niaise guidait les chefs des gouvernements de l'Europe, c'est surtout par les exigences du *cérémonial* maritime que se traduisaient les prétentions à la souveraineté ou à l'empire des mers. L'importance que l'on attachait à certaines pratiques du *cérémonial* était extrême... C'étaient naturellement les puissances les plus fortes sur mer qui prétendaient régler les formes de ces pratiques, et elles n'exigeaient pas envers leurs vaisseaux, de la part des vaisseaux étrangers, de simples marques de déférence et de politesse, mais de véritables actes de soumission et de respect. Ces vaisseaux se refusaient-ils à l'accomplissement de ces actes quelquefois humiliants, on employait la force, et cela souvent en pleine paix. L'époque la plus fertile en hostilités, en débats et en négociations relatives au *cérémonial* maritime a été, sans contredit, le *xviii* siècle. Le point en litige fut particulièrement celui du salut des navires de guerre entre eux. Alors, comme aujourd'hui, ce salut consistait à tirer un plus ou moins grand nombre de coups de canon. Voulait-on montrer plus que de la politesse, c'est-à-dire de la soumission, on ferait le pavillon, on amenait les voiles hautes et l'on prenait le dessous du vent. C'est ce que, déjà sous le règne de Jacques I^{er}, l'Angleterre exigeait des navires étrangers. Il va sans dire quelle n'était obéie que par les bâtiments des puissances faibles, et par les autres alors seulement qu'ils avaient affaire à des forces supérieures. En théorie, ni l'Espagne ni la France n'admettaient ce principe léonin. Une ordonnance de Philippe II autorisait les navires espagnols à saluer, mais sans jamais abattre

le pavillon royal. En 1634, Louis XIII et Charles I^{er} arrêtèrent que, lorsque les vaisseaux français seraient rencontrés par les Anglais plus près des côtes de France que de celles d'Angleterre, les vaisseaux anglais salueraient les premiers, et qu'ils seraient d'abord salués dans le cas contraire. Les ordres de Louis XIV sont rigoureux, et furent rigoureusement exécutés, excepté en une circonstance : M. de Sully se rendait en Angleterre en qualité d'ambassadeur, sur un navire anglais ; le gouverneur de Calais, M. de Vic, étant allé faire visite à l'ambassadeur, le bâtiment qui le portait fut contraint par le capitaine anglais de saluer en amenant le pavillon, ce qui eut lieu par l'ordre de M. de Sully. Ceci se passait dans la première année du règne de Jacques I^{er}. Nous trouvons plus tard les mêmes principes exposés par Louis XIV lui-même à son ambassadeur, le comte d'Estrades. Le roi Charles II ayant enjoint à ses amiraux de faire baisser pavillon à toutes les flottes qu'ils rencontreraient, sans exception celles de France, Louis XIV donna au comte d'Estrades des ordres formels dans le sens contraire. « Je ne connais puissance sous le ciel qui soit capable de me faire avancer un pas par un chemin de cette sorte, » écrivait le roi. Le différend s'arrangea de cette manière : il fut convenu que les flottes des deux puissances s'évitieraient, mais qu'en cas de rencontre les pavillons se salueraient mutuellement ou ne se salueraient pas du tout, et que les vaisseaux de guerre français ou anglais qui se trouveraient avoir le dessus du vent le pouvaient tenir comme il leur plairait. Le résultat de cet arrangement était facile à prévoir : lors des rencontres des vaisseaux des deux puissances, si, de part et d'autre, les forces étaient égales, on passait sans se rien demander ; il n'en était pas de même si les forces en présence étaient inégales, et plus d'une fois des engagements eurent lieu dans de pareilles circonstances. L'un des exemples les plus fameux de l'insubordination des instructions relatives au *cérémonial* est le combat livré, en 1688, près d'Alcázar, par Tourville, au vice-amiral espagnol Papachin, qui s'était refusé à saluer le pavillon français. La doctrine de Tourville redevint celle de Louis XIV vis-à-vis de l'Angleterre, après la déchéance de Jacques II. L'ordonnance du 15 avril 1689 dit : « Lorsque les vaisseaux de Sa Majesté portant pavillon rencontreront ceux des autres rois, portant des pavillons égaux aux leurs, ils se feront saluer les premiers, en quelques mers et côtes que se fasse la rencontre... Dans les rencontres de vaisseau à vaisseau, ceux de Sa Majesté se feront saluer les premiers par les autres, et les y contraindront par la force s'ils en faisaient difficulté. » Ces ordres blessèrent profondément l'amour-propre anglais, et quand Guillaume III déclara la guerre à Louis XIV, dans son manifeste du 27 mars 1689, il ne manqua pas de faire allusion aux termes de l'ordonnance du roi de France. Il feignait d'oublier qu'elle n'était qu'une repêserie contre les instructions données deux ans auparavant par le roi d'Angleterre aux commandants de ses vaisseaux, lesquelles portaient : « Art. 31. Lorsque vous rencontrerez quelque vaisseau sur les mers du roi (et pour mieux vous conduire en cela, vous devez savoir qu'elles s'étendent jusqu'au cap Finistère), appartenant à un prince ou Etat étranger, vous devez attendre de lui qu'en passant auprès de vous il amène son hunier et serre son pavillon, pour marquer qu'il reconnaît la souveraineté du roi en ces mers-là, et si quelqu'un refuse de le faire ou vous résiste, vous devez faire vos derniers efforts pour l'y obliger, et ne pas souffrir qu'on déshonore, en quelque façon que ce soit, Sa Majesté. » Nous avons dit l'accueil fait par la France à ces prétentions. L'Angleterre n'ob tint pas, d'abord, plus de satisfaction des états généraux de Hollande. Au mois de mai 1692, le lieutenant amiral Martin Tromp, croisant non loin de Douvres, fit la rencontre d'une flotte anglaise sous les ordres de Blake. Ce dernier ayant invité Tromp à saluer son pavillon, le lieutenant amiral hollandais refusa. Aussitôt le combat s'engagea, et il dura quatre heures. Peu de temps après, les ambassadeurs de la Hollande quittaient l'Angleterre, et la guerre éclatait entre les deux nations. On connaît cette guerre qui dura deux ans, et se termina par un traité où il fut spécifié que les navires des Provinces-Unies, tant de guerre que corsaires ou autres, amèneraient leur pavillon et leurs voiles hautes, chaque fois qu'ils rencontreraient quelque navire de guerre dans les mers britanniques. Cette clause ne fut pas toujours prise au pied de la lettre, ainsi que le prouve ce qui se passa à Westkappel au mois d'août 1671. La flotte de Ruyter, ayant sous ses ordres les lieutenants amiraux Bunker et de Ghent, et forte de 46 vaisseaux ou frégates, 10 avisos et 6 brûlots, se trouvait au mouillage à l'embouchure de l'Escaut ; sur ces entre faites, un yacht anglais, le *Martin*, sortit de la Meuse, et traversa l'armée en saluant du canon le lieutenant amiral de Ghent. Celui-ci répondit, mais sans baisser son pavillon. Ce que voyant, le *Martin* envoya au bâtiment du lieutenant amiral deux volées à boulets, puis continua sa route sans daigner répondre à un second salut de canon fait par Ruyter. Quant à de Ghent, considérant cet acte comme une folle bravade, il eut la générosité de ne pas répondre au *Martin*. Arrivé en Angleterre, le capitaine du yacht fut saisi

et emprisonné : il avait manqué à son devoir, qui devait aller jusqu'à attendre la bordée des Hollandais; c'est alors seulement que ses instructions l'autorisaient à cesser le feu. Il s'ensuivit naturellement des pourparlers entre les deux puissances, qui d'ailleurs se préparaient à la guerre. Dans son mémorandum, l'Angleterre n'oublia point de mentionner le refus du lieutenant-amiral de Ghent d'amener son pavillon. A la paix, le traité fut plus explicite et non moins rigoureux pour la Hollande que le précédent. Les exigences de la France vis-à-vis des états généraux furent les mêmes. Elle finit pourtant par consentir à ce que les navires de guerre hollandais ne fussent plus forcés d'amener leur pavillon devant le sien.

Le XVIII^e siècle fut moins exigeant que le XVII^e. Le salut du pavillon fut presque abandonné pour les navires de guerre; on se borna à celui du canon et de la voix. L'*Encyclopédie de marine* dit : « Le salut du canon est majestueux; celui du pavillon plié est humble; si on l'amène tout bas, il est de la plus grande humilité et même avilissant; aussi les nations ne se soumettent pas à cette dernière manière de saluer. » Toutefois les grandes puissances continuèrent à refuser le salut aux Etats moins puissants; mais peu à peu ce rigorisme s'adoucit. En France, la Convention nationale avait, le 19 nivôse an II, rendu le décret suivant : « Les commandants de vaisseaux et bâtiments de la République rendront le salut coup pour coup à tout bâtiment de guerre des puissances étrangères. » Néanmoins, le 9 frimaire an X, le ministre de la marine écrivait aux préfets maritimes : « Le premier consul a décidé, citoyen préfet, sur la demande que je lui ai faite de déterminer l'espèce de *cérémonial* à observer à la mer par les bâtiments de la République, que tout ce qui est relatif au salut sera maintenu sur le même pied qu'avant la Révolution, c'est-à-dire que l'on continuera de suivre à cet égard les dispositions de l'ordonnance de 1765. Je vous ferai observer que l'intention du premier consul est que les commandants de tous les bâtiments de la République saluent sans difficulté les forts et places des puissances, indistinctement, dans les rades desquelles ils aborderont, et même les pavillons supérieurs qui pourraient se trouver dans les mouillages et rades appartenant à ces puissances; il désire surtout que toutes les convenances, dont la réciprocité sera assurée, soient observées envers elles.

Les traités de 1801 et de 1809 entre la Russie et la Suède, et celui de 1829 entre le Danemark et la Russie, simplifient encore les règles du salut. Aujourd'hui, l'acte de saluer en amenant ou plantant le pavillon, ou en amarrant la queue pour l'empêcher de flotter, est abandonné par les flottes de guerre. Quelquefois il arrive qu'un bâtiment isolé amène à moitié son pavillon en le rehissant aussitôt; mais ce salut, destiné à faire honneur à un chef élevé, ne se fait jamais en même temps que celui du canon. On ne ferle plus le pavillon, et on ne le tient plus hissé à mi-corne ou à mi-mât, si ce n'est en signe de deuil ou pour appeler du secours dans un danger quelconque. Le salut du canon, fait aux places maritimes par les navires de guerre étrangers qui y sont mouillés ou qui passent dans leur voisinage, doit toujours être rendu par le même nombre de coups. Les bâtiments arrivant ou partant doivent saluer les premiers; cependant on n'en considère l'omission que comme un manquement aux convenances, à moins de circonstances particulières capables de donner à cette omission un caractère injurieux. En pleine mer, nul bâtiment n'est tenu de saluer celui d'une autre puissance; toutefois, il est de règle qu'un navire de guerre portant pavillon d'officier général soit salué le premier par tout bâtiment dont le commandant est d'un grade inférieur, et qu'un bâtiment naviguant seul salue le premier une escadre qu'il rencontre.

Les visites que se doivent mutuellement les officiers commandant les bâtiments de guerre de puissances différentes, et celles que ces officiers sont tenus de faire aux autorités locales des pays étrangers où ils arrivent, constituent un point important. Le *cérémonial* prescrit aux commandants des navires de guerre mouillés dans les ports étrangers de prendre part aux fêtes nationales du pays, en s'associant aux démonstrations publiques, soit de réjouissances, soit de deuil, faites par l'Etat dans les eaux duquel ils se trouvent, et à celles que les navires de guerre d'une tierce puissance font dans certaines solennités particulières à leur nation. En pareille circonstance, « la conduite à tenir, dit le capitaine de vaisseau Ortolan, doit être réglée de manière à prévenir tout ce qui pourrait blesser l'amour-propre des gouvernements étrangers, et à respecter en tout les convenances et les coutumes, dont l'observation est d'une haute gravité lorsqu'il s'agit de relations de peuple à peuple. » Si, à propos de ces fêtes nationales, les commandants se trouvent dans le cas de débarquer avec leurs états-majors et de prendre place dans ces cérémonies, le principe d'égalité parfaite entre tous les Etats indépendants et souverains doit être rigoureusement observé. La préséance relativement aux places d'honneur se règle conformément à la hiérarchie des grades.

Disons en terminant que les usages suivis par les diverses puissances maritimes par rapport aux différents points du *cérémonial* in-

ternational sont à peu près uniformes, et que la plupart des gouvernements ont fait à ce sujet, pour leur marine, des ordonnances dont il est important que les officiers des autres marines n'ignorent point la teneur. Dans le nombre de ces règlements sur les honneurs à rendre et sur les saluts, on peut citer comme un des plus complets et des plus détaillés celui de la marine suédoise, du 25 octobre 1844.

En France, nous avons plusieurs ordonnances, plusieurs circulaires ou ordres ministériels, qui règlent ces points de droit maritime, et en dernier lieu le décret du 15 août 1851, sur le service à bord des bâtiments de la flotte. En voici le texte : Art. 739. 1^o Lors des fêtes et des solennités nationales des puissances alliées ou amies de la France, les bâtiments participent à ces fêtes et solennités par des salves et pavoisements lorsqu'il leur en a été préalablement donné avis officiel. 2^o Lorsque, en pays étranger, il y a lieu de célébrer des fêtes et solennités nationales françaises, le commandant supérieur français s'entend avec l'agent diplomatique ou consulaire de France pour informer l'autorité locale de son intention de célébrer ces solennités. Il en fait avertir directement, la veille, le commandant supérieur de la rade où il se trouve, et, s'il le juge convenable, les commandants supérieurs des forces navales étrangères qui sont au même mouillage. 3^o Lorsque les commandants étrangers s'associent par des salves et pavoisements à ces fêtes ou solennités, le commandant supérieur français envoie son officier leur adresser des remerciements. 4^o Dans tous les cas, le commandant supérieur se conforme autant que possible, pour ces cérémonies, aux usages reçus dans le pays où il se trouve, ou dans le pays dont une solennité est célébrée. 5^o Dans tout pavoisement, la flamme nationale ou la marque distincte reste arborée. Art. 741. 1^o A la mer et en pays étranger, tout officier commandant un ou plusieurs bâtiments de l'Etat peut saluer la marque distinctive des commandants en chef des bâtiments étrangers; il se conforme pour ces saluts aux usages suivis dans la marine militaire à laquelle appartiennent ces bâtiments étrangers. Il s'assure préalablement de la réciprocité.

Cet officier peut également saluer les agents supérieurs des puissances étrangères qui viennent à son bord; il règle ces saluts selon le rang de ces agents et en se conformant aux usages de leur pays. Art. 742. 1^o Les commandants en chef des bâtiments de l'Etat, en arrivant au mouillage en pays étranger, peuvent saluer la place, après s'être assurés que le salut sera immédiatement rendu et coup pour coup. 2^o Ils peuvent saluer ensuite les bâtiments de la rade, s'il est d'usage de le faire dans le port où ils se trouvent. 3^o Dans le premier cas, les voiles sont serrées; dans le second cas, une ou plusieurs voiles sont déferlées. Art. 743. 1^o Toutes les fois qu'un bâtiment français est salué par un bâtiment de guerre étranger, le salut est rendu coup pour coup, quels que soient les grades respectifs des officiers commandants, et soit qu'ils aient traité ou non du salut, pourvu toutefois que ce salut n'excède pas vingt et un coups de canon. 2^o Si un bâtiment est salué par un navire de commerce étranger, il rend le salut par un nombre de coups qu'il fixe suivant les circonstances, mais qui est toujours inférieur de deux coups au moins au salut qui a été tiré. Art. 744. Les saluts personnels ne se rendent pas; toutefois on suit à cet égard les usages et les précédents des pays où on se trouve. Art. 745. 1^o Lorsqu'il y a lieu de saluer une puissance étrangère, soit en arrivant dans un port, soit en partant d'un port sous sa domination, ou lorsqu'il y a lieu de fêter une solennité nationale d'une puissance étrangère, le bâtiment étant pavoisé ou non, le pavillon de cette puissance est hissé en tête du grand mât. 2^o Lorsqu'il y a lieu de hisser un pavillon étranger pendant un salut personnel, ce pavillon est hissé au mât de misaine; toutefois, lorsqu'on rend un salut, ce pavillon est arboré au mât auquel le pavillon français a été hissé à bord du bâtiment qui a salué le premier. 3^o Si une marque distinctive de commandement est arborée au grand mât et au mât de misaine, les pavillons étrangers sont hissés au mât où ne flotte pas cette marque distinctive. Art. 751. 1^o Toutes les fois qu'un bâtiment étranger arrive sur une rade française ou étrangère où se trouvent un ou plusieurs bâtiments français, le commandant supérieur des bâtiments français envoie un officier au capitaine du bâtiment arrivant pour le complimenter. 2^o Ce commandant supérieur attend ensuite la visite du commandant arrivant, si ce dernier est du même grade ou d'un grade inférieur au sien; s'il est d'un grade supérieur, le commandant supérieur français va lui faire la première visite dès que le commandant qui arrive a envoyé un officier lui porter ses remerciements. 3^o Si le bâtiment étranger arrive porte une marque distinctive, le commandant supérieur français, si son bâtiment n'en porte pas, va faire la première visite sans attendre qu'un officier du bâtiment étranger soit venu à son bord. 4^o Lorsque le capitaine d'un bâtiment français arrive à un mouillage faisant partie du territoire d'une puissance étrangère, il ne fait de visite au commandant supérieur des bâtiments de guerre de cette puissance qui se trouveraient au même mouillage, qu'autant qu'à son arrivée un officier lui aurait été envoyé pour le complimenter. 5^o Il se conforme au même prin-

cipe relativement aux commandants supérieurs des bâtiments d'autres puissances qui se trouveraient au même mouillage. 6^o Néanmoins, il fait toujours la première visite au commandant supérieur de la place. Un officier général peut, dans cette circonstance, se faire représenter pour cette visite par son chef d'état-major ou par un officier de l'état-major général, selon le grade de ce commandant supérieur. 7^o Dans tous les cas, le capitaine d'un bâtiment français arrivant ne fait aucune première visite officielle à des autorités étrangères, maritimes ou autres, avant d'avoir consulté à ce sujet le commandant supérieur des bâtiments français qui sont au mouillage au moment de son arrivée, et à défaut, sans s'être concerté avec l'agent diplomatique ou consulaire de France.

On voit, par ce qui précède, que le *cérémonial* maritime n'est plus un signe de domination, une occasion de choc entre des prétentions rivales; mais, comme le remarque un maître en la matière, Ortolan, c'est un échange de courtoisie et de bons procédés, qui, dans ses mille et mille cas d'application, demande du tact, du discernement et souvent un sentiment élevé des convenances.

— *Cérémonial de société.* On appelle quelquefois *cérémonial* l'assemblage des règles introduites dans l'usage de la vie, et auxquelles on est obligé de se conformer pour le maintien, les discours, l'habillement et la plupart des actes de la vie extérieure. Depuis que les hommes se sont réunis en société, qu'ils ont des relations entre eux, certaines conventions se sont établies pour régler ces relations, conventions qu'il faut observer comme des lois. Ces conventions varient suivant les époques, les climats et le degré de civilisation des peuples. Il y a loin du Lapon, offrant à son hôte et sa femme et son lit, à l'homme de l'Orient qui tuerait son meilleur ami assez audacieux pour mettre le pied dans son harem. L'habitant de la Chine qui ne voit son épouse pour la première fois que le soir même de ses nocces, s'en rapportant sur sa figure et son caractère à une appréciation étrangère, ne ressemble pas à l'Européen, qui fait à la sienne une cour assidue longtemps avant son mariage et ne contracte son union que lorsqu'il croit connaître suffisamment celle qui doit être la compagne de sa vie. Même différence pour les conditions matrimoniales : chez certains peuples, c'est le mari qui achète sa femme; chez d'autres, c'est la femme qui achète son mari. La convention des costumes ne varie pas moins : la musulmane ne fera pas de difficulté de montrer sa poitrine; mais si elle laisse voir son visage, c'est un cas digne de mort; tandis que la Française la plus prude, qui ne voudrait pas laisser voir le plus petit bout de son épaule, n'aurait jamais l'idée de cacher son visage. Et ce n'est pas seulement de peuple à peuple que ces conventions sociales diffèrent : chez la même nation, le *cérémonial* varie de siècle en siècle, et, il faut bien le dire, se perfectionne à mesure que la civilisation est en progrès. Depuis le commencement de ce siècle, une égalité bien plus grande règne dans les relations des divers membres de la société; aujourd'hui toute femme mariée s'appelle *Madame*, toute jeune fille *Mademoiselle*; il n'en était pas ainsi il y a seulement un siècle : le nom de *Madame* était exclusivement réservé aux femmes d'une naissance noble, et les autres, mariées ou non, portaient celui de *Mademoiselle*, quand elles appartenaient à la bourgeoisie aisée; car pour les femmes et les filles du peuple, elles n'avaient droit à aucun titre; elles étaient simplement femmes ou filles. Les devoirs de l'hospitalité sont également mieux compris : pendant longtemps, les divers convives admis à une même table n'étaient pas traités sur un pied d'égalité; aux plus marquants les meilleurs plats et la plus grosse part. Au commencement de ce siècle, cette inégalité choquante subsistait encore. Aujourd'hui, tous les invités ont droit aux mêmes égards, et l'on s'habitue même à voir supprimée toute distinction de place entre les convives. Au moyen âge, les convives se réunissaient par couples et mangeaient dans la même assiette, buvaient dans le même verre; la maîtresse de la maison partageait la sienne avec celui qu'elle voulait honorer, ordinairement le chevalier le plus brave, ou du moins celui qu'elle estimait tel. On sait de quelle liberté jouissent les jeunes filles anglaises, qui sortent seules, voire même en compagnie de jeunes gens; chez nos voisins les Suisses, la chose va plus loin encore, et il n'est pas rare de rencontrer des fiancés faisant un long voyage ensemble. D'après les mœurs françaises, une jeune fille d'un certain rang qui s'aviserait de sortir seule serait perdue de réputation. Chez les nations divisées en plusieurs classes, chacune a son *cérémonial*, ses usages particuliers; il en était ainsi chez nous avant 1789; les mœurs de la noblesse étaient très-différentes de celles de la bourgeoisie, et quand un bourgeois essayait de prendre le ton ou les allures d'un noble, il se rendait ridicule comme M. Jourdain, dont Molière nous a tracé un si vivant portrait. Aujourd'hui, un niveau égalitaire a passé sur toutes les castes, et l'on ne distingue plus que deux sortes de gens, ceux qui ont de l'éducation, de la politesse, du savoir-vivre, et ceux qui en manquent plus ou moins. Cette espèce d'aristocratie, la seule qui existe aujourd'hui, sera très-légitime le jour où l'éducation sera

le prix exclusif du travail et de la bonne volonté, et non le privilège de la fortune.

Cérémonial français (Ls), contenant les cérémonies observées en France aux sacres et couronnements de rois et reines, et de quelques anciens ducs de Normandie, d'Aquitaine et de Bretagne; comme aussi leurs entrées solennelles, et celles d'aucuns dauphins, gouverneurs de provinces et autres seigneurs dans les diverses villes du royaume, par Denis Godefroy, avocat en parlement et historiographe du roy. L'étiquette avait autrefois, dans la vie publique des Français, une importance capitale : chaque corps, chaque corporation, chaque individu tenait avec ténacité au rang auquel il croyait avoir droit. Dans plus d'une occasion, les prétentions des parlements avaient interrompu les cérémonies publiques, au milieu desquelles elles avaient jeté le trouble et le scandale; on avait même vu ce corps disputer le pas au régent dans une circonstance solennelle. Il n'était donc pas étonnant que la royauté fût tenue à un registre fidèle de la tradition pour prévenir les difficultés qui pouvaient s'élever et qu'on n'avait pu prévoir pour chaque solennité spéciale. Telle est l'idée qui donna naissance à cet ouvrage, commandé par Louis XIII à Théodore Godefroy, lequel ne put le terminer lui-même, mais laissa le soin de l'achever et de le publier à son fils Denis Godefroy. Le *Cérémonial français* parut en 1649, à l'aurore même du règne de Louis XIV, qui devait porter si loin l'attachement à l'étiquette et au cérémonial. L'ouvrage se divise en trois parties. La première comprend les cérémonies observées en France aux sacres et couronnements des rois et des reines, ainsi qu'à ceux de quelques anciens ducs de Normandie, d'Aquitaine et de Bretagne. Elle décrit le cérémonial en usage lors des entrées solennelles des rois, des dauphins, gouverneurs de provinces et autres seigneurs dans les diverses villes du royaume. Dans la seconde partie se trouve le récit de ce qui se passait aux mariages, naissances, baptêmes et majorités des rois; aux états généraux et particuliers; aux assemblées de notables, lits de justice, hommages, serments de fidélité, réceptions, entrevues, processions et *Te Deum*. La dernière partie s'occupe des chevaleries, des carrousels, des funérailles et de diverses questions de préséance.

Cet ouvrage, très-savamment fait, et qui a demandé de longues recherches, n'offre plus d'intérêt qu'à l'historien, auquel il peut fournir de curieux détails. Il avait bien plus d'importance il y a deux siècles. La race des flatteurs, des intrigants existe toujours; mais les courtisans ont disparu pour jamais, et avec eux le cérémonial, qui était pour ainsi dire leur seul code.

Cérémonial (code du), guide des gens du monde dans toutes circonstances de la vie, par la comtesse de Bassanville. Dans l'ancienne société française, la cour servait de modèle, les diverses classes de la nation gravitaient autour d'elle, se modelant sur ce type unique pour les principales circonstances de la vie ordinaire. La cour a disparu, notre société est devenue profondément démocratique; personne ne donne plus le ton, et les relations sociales sont réglées par certaines lois qui se sont établies en vertu d'une convention tacite et unanime. C'est l'ensemble de ces lois que Mme de Bassanville a réunies, et dont elle a fait une sorte de manuel qui parfois le dispute, pour la naïveté, au manuel de la civilité puérile et honnête, comme lorsqu'elle recommande aux dames de ne pas épiéter par l'ampleur de leur crinoline sur la place de leurs voisins, recommandation toutefois qui n'est pas toujours inutile. Un ouvrage de ce genre n'eût pas été nécessaire il y a cent ans; les usages, les coutumes de bonne société se suçaient avec le lait dans cette aristocratie dont il était si difficile de forcer les portes. Aujourd'hui, celui qui est né dans la mansarde ou dans l'antichambre finit souvent par aller s'asseoir au salon, et c'est dans ce livre qu'il peut apprendre les conventions de ce qu'on appelle la bonne société. De ces conventions, les unes sont rationnelles, ont leur raison d'être, parce qu'elles reposent sur la nature et sur les lois; les autres, au contraire, sont futiles ou ridicules, parce qu'elles prennent leur source dans un caprice que rien ne justifie, comme par exemple celles qui veulent qu'à table on brise son pain avec les doigts au lieu de le couper avec un couteau. Ce sont ces petites observations auxquelles les esprits superficiels s'attachent de préférence, les prenant pour un indice certain qu'on appartient à leur caste, et regardant d'un air dédaigneux ceux qui manquent à des coutumes auxquelles le bon ton, le savoir-vivre, la politesse ne sont pourtant en aucune façon intéressés.

Si le code du cérémonial a son intérêt d'actualité pour nos contemporains, il en offrira un d'un autre genre aux curieux et aux historiens de l'avenir. Ceux-ci y trouveront une image fidèle des mœurs de notre société, pourront mieux la connaître, et par suite la juger, en la rapprochant de celles qui l'ont précédée et de celles qui la suivront. Ainsi notre singulière façon de faire les mariages contrastera non-seulement avec celle des siècles passés, mais aussi avec celle qu'ont adoptée nos contemporains, les Anglais et les Américains, qui mettent beaucoup plus de franchise et beaucoup plus de logique dans l'accomplissement de cette union. Les deux mariés s'éclipsant

du bal de nocés comme en cachette, et sans que personne ose s'en apercevoir, rappellent le Lacédémonien se glissant en secret vers la couche de son épouse, bien différent en cela des mœurs romaines, qui voulaient que la jeune épouse fût conduite en triomphe jusque sur le seuil conjugal. Mille autres détails qui nous paraissent insignifiants, parce que nous y sommes habitués, frapperont vivement l'attention de l'observateur futur, et il ne pourra moins faire que d'être étonné en voyant tant de puérilités, tant d'enfautillages introduits dans les mœurs d'une société forte, industrielle et démocratique; il y reconnaitra l'influence de la femme, qui laisse son cachet de futilité partout où elle passe et surtout partout où elle domine.

CÉRÉMONIAL, ALE adj. (sé-ré-mo-ni-al — rad. *cérémonie*). Qui concerne les cérémonies : Lois **CÉRÉMONIALES**. Règles **CÉRÉMONIALES**. Les Juifs avaient beaucoup de lois qui n'étaient que **CÉRÉMONIALES**. Dans la loi, il y a les préceptes **CÉRÉMONIAUX**, il y a les préceptes moraux. (Boss.) Notre Seigneur Jésus-Christ a été soumis à la loi morale et **CÉRÉMONIALE**. (Boss.)

CÉRÉMONIALISME s. m. (sé-ré-mo-ni-a-lisme — rad. *cérémonie*). Attachement étroit aux formes et aux cérémonies du culte : Le **CÉRÉMONIALISME** prévalait chez les pharisiens. (E. Littré.)

CÉRÉMONIE s. f. (sé-ré-mo-ni — lat. *cere-monia*, mot qui vient, dit-on, de ce que les Romains, pendant que leur ville était au pouvoir des Gaulois, avaient déposé les objets sacrés de leur culte dans la ville de *Cære*, en Etrurie. C'est l'étymologie des historiens; les philologues ont recouru au sanscrit. Bopp rattache le latin à la racine sanscrite *kr, kar*, faire, et par conséquent à *karman*, œuvre et plus spécialement œuvre sacrée, cérémonie religieuse, sacrifice, etc. De là vient *karmanya*, ce qui est relatif à l'œuvre, vraie signification du corrélatif latin *cere-monia*. A la même racine se lie probablement l'irlandais *cúire*, *cúridh*, *curadh* et *cuiris*, fête, banquet). Forme extérieure des actes du culte, déterminée par l'usage ou par des règlements : La majesté des **CÉRÉMONIES** n'entre dans l'Eglise qu'avec celle des Césars. (Mass.) Dieu ne se paye ni du bruit des lèbres, ni de la posture du corps, ni des **CÉRÉMONIES** extérieures. (Fén.) C'est une chose étrange qu'une petite **CÉRÉMONIE** soit capable de nous ôter toutes nos belles qualités, et qu'un mari et un galant regardent la même personne avec des yeux si différents! (Mol.) L'Eglise anglicane tient le milieu entre les pompeuses **CÉRÉMONIES** romaines et la sécheresse des calvinistes. (Volt.) Il n'y a peut-être pas de **CÉRÉMONIE** religieuse qui ne doive son origine à quelque maladie ou à quelque calamité. (Grimm.) L'Eglise ne se sert de tant de **CÉRÉMONIES** dans l'administration des sacrements que parce qu'elle connaît le cœur humain et qu'elle n'ignore pas qu'il faut des spectacles au peuple, et qu'on mène son esprit quand on a frappé ses sens. (Méslier.) Toutes les **CÉRÉMONIES** du culte doivent être gratuites pour le peuple. (Napoli. III.) Les **CÉRÉMONIES** du culte, graves et sévères chez les Sémites, sont sensuelles et dévergondées chez les Syriens. (A. Maury.) Il formalités qu'on observe dans certaines occasions solennelles, pour les rendre plus imposantes : Plus un peuple est libre, moins il a de **CÉRÉMONIES**, moins de titres fastueux, moins de démonstrations d'aneantissement devant son supérieur. (Volt.) Le siècle de Louis XIV ressemble à une **CÉRÉMONIE** de cour, réglée par l'étiquette. (V. Hugo.)

— Par ext. Formalités que l'on observe dans les rapports de civilité : Point de traité, point d'accord, point de **CÉRÉMONIES** d'aucune espèce, même lugubres, sans repas. (J. de Maistre.) Les **CÉRÉMONIES**, lorsqu'on est à table, tournent toujours au détriment du diner. (Grimod.) Il y a des **CÉRÉMONIES** importunes et fatigantes : C'est un grand faiseur de **CÉRÉMONIES**. Je suis l'ennemi des **CÉRÉMONIES**. Nous ne sommes que **CÉRÉMONIE**; la **CÉRÉMONIE** nous emporte, et nous laissons la substance des choses : nous nous tenons aux branches et abandonnons le tronc et le corps. (Montaigne.) Quand on a l'esprit libre, tout ce qui est **CÉRÉMONIE** est ennuyeux. (Mlle Scudéri.) Les **CÉRÉMONIES** sont l'exagération de la politesse ou la plus fausse des politesses. (Mme Monmarson.)

Rien ne me fâche tant que les **cérémonies**. Et si l'on m'en croyait elles seraient bannies; C'est un maudit usage, et la plupart des gens Y perdent sottement les deux tiers de leur temps. Molière.

Il Simagrees, pures formalités extérieures qui n'ont aucun fondement solide et réel. Que servent les meilleures institutions, quand elles dégèrent en pures **CÉRÉMONIES**? (Boss.) Quelques **CÉRÉMONIES** trompeuses tiennent lieu d'amitié dans le monde. (Bouhours.) On laisse dire le prédicateur sans mœurs, pour la **CÉRÉMONIE**; mais on vit, on fait comme lui. (Fén.) Les sacrements ne sont plus qu'une gêne inutile et incommode; on s'en épargne la **CÉRÉMONIE**. (Mass.)

— Fam. Certaines façons, certaines précautions, certaine manière d'agir lente, calculée, minutieuse : Allons, vite, point tant de **CÉRÉMONIE**, allons au but.

Avant que de louer, j'examine longtemps; Avant que de blâmer, même **cérémonie**.

GRESSAT.

— De *cérémonie*. Se dit des choses qui se font avec un certain apprêt solennel, ou dont on se sert dans les occasions officielles ou d'apparat : Visite de **CÈREMONIE**. Habit de **CÈREMONIE**. Les sacrificateurs étaient revêtus de leurs habits de **CÈREMONIE**. (Boss.) Elle dit qu'elle va vous écrire, elle taille ses plumes; car son écriture de **CÈREMONIE** est une broderie qui ne se fait pas en courant. (Mme de Sév.) Les juriconsultes portaient le manteau de **CÈREMONIE** des chevaliers. (Volt.) Il n'y a rien de plus terrible au monde qu'une visite de **CÈREMONIE** qui vous arrive à l'improviste. (Scribe.) Il Grand maître des **cérémonies**, maître des **cérémonies**, aide des **cérémonies**. Officiers qui président aux cérémonies des cours, qui les dirigent.

— Techn. Dernière période de l'affinage du verre, dans la fabrication des glaces coulées : Faire la **CÈREMONIE**. La **CÈREMONIE** dure deux ou trois heures, elle consiste à ne plus mettre de combustible dans le four, à fermer tous les ouvreaux, et à abandonner la matière à elle-même pour qu'elle puisse prendre la consistance requise.

— Loc. adv. En **cérémonie**, avec **cérémonie**. Avec pompe, en grand appareil : Escorter un prince en **CÈREMONIE**. Sans **cérémonie**. Sans façon, simplement, sans retard, sans hésiter : Agir sans **CÈREMONIE**. Je vous écris sans **CÈREMONIE** pour ne point perdre le temps et les paroles. (Boss.) Ils donnèrent l'assaut au bissac, et, sans **CÈREMONIE**, maître et valet se mirent à manger ensemble. (L. Viardot.)

Dénichons de océans et sans **cérémonie**.

Molière.

— Liturg. Suppléer les **cérémonies** du baptême, Faire les **cérémonies** du baptême sur une personne qui n'a été qu'ondoyée, qui a été baptisée sans **cérémonie**.

— Antonymes. Laisser-aller, sans-façon, sans-gêne. Abandon, naturel, ingénuité, rondeur, simplicité.

— Encycl. Liturg. Si tous les hommes étaient philosophes, s'ils obéissaient à leur jugement plutôt qu'à leurs sensations, s'ils étaient frappés par l'idée plutôt que par le fait, les **cérémonies** ne seraient que des pratiques inutiles ou ridicules. Malheureusement il n'en est pas ainsi, et saint Grégoire a dit avec raison que la peinture est pour les ignorants ce que la lecture est pour les savants. De cette ignorance générale est née la nécessité des **cérémonies**, c'est-à-dire de l'idée manifestée par des signes visibles. On raconte qu'une mère, assistant un jour au supplice d'un criminel, donna à son enfant qui était auprès d'elle un grand soufflet qui lui arracha des larmes, et qu'interrogée pourquoi elle agissait ainsi, elle répondit que c'était pour le faire mieux souvenir du spectacle qu'il venait de voir et du traitement qui attendait les mauvais sujets. Ainsi est l'homme; il lui faut quelque chose qui l'avertisse du fait qui se passe sous ses yeux, qui lui en dégage l'idée et qui lui en rappelle la mémoire.

Pour le vulgaire, la puissance d'un roi est en rapport avec la pompe et l'éclat qu'il peut déployer, la grandeur de Dieu se mesure à la terreur qu'il inspire ou à la grandeur et à la richesse de ses temples. De là ce dieu cruel et terrible, qui, à l'origine de toutes les sociétés, demande des sacrifices humains, l'effusion du sang étant alors le signe de domination par excellence, le droit du plus fort sur le plus faible. A mesure que les mœurs s'adoucisent, les **cérémonies** du culte deviennent moins terribles, mais elles gagnent en pompe et en éclat. Chez tous les peuples, soit anciens, soit modernes, les **cérémonies** du culte ont été accompagnées de la plus grande solennité, dans l'intérêt même de la religion. Mais de toutes les religions, la religion catholique est incontestablement celle qui l'a emporté sous ce rapport. A son origine, entièrement spiritualiste, dégagée de toutes ces vaines pratiques que son fondateur avait anathématisées chez les Juifs, elle devint bientôt, par la force des circonstances, la religion la plus sensuelle et la plus matérielle qui fut jamais. Obligée de lutter par ses pompes contre les anciennes fêtes du paganisme, de parler aux yeux des barbares, inaccessibles à tout sentiment moral ou intellectuel, elle inventa les **cérémonies** les plus propres à frapper l'imagination de ceux auxquels elles s'adressaient. Elle y réussit, mais sa victoire lui fut plus fatale qu'une défaite; la religion de celui qui avait jeté l'anathème sur les pharisiens et sur les vaines **cérémonies** se transforma en un culte tout de pompe extérieure, et, les dévots aidant, elle ne fut plus qu'un composé de formules à l'usage de tous. Loin de retirer la religion de cette voie où elle s'égarait, le moyen âge ne fit que l'y enfoncer davantage. Pour cette société, tenue dans l'oppression et dans l'ignorance, ce qui était de l'esprit ne disait rien; il fallait des signes visibles, des manifestations pour ainsi dire tangibles. De là les cathédrales, les processions, les mystères, et toutes ces pompeuses **cérémonies** qui amusaient les yeux, captivaient l'imagination, mais laissaient sommeiller les facultés du cœur et de l'esprit. On avait donné une sorte de vie matérielle aux mystères, aux dogmes eux-mêmes, pour les apprendre à des hommes dont on se serait bien gardé de développer l'intelligence ou d'éveiller la raison. Parmi toutes ces **cérémonies** dans lesquelles la religion était mise en action, nous citerons celle de l'ange, qui ressemblait à beaucoup

d'autres, mais qui avait le privilège de se passer à la Sainte-Chapelle, en présence des rois de France, qui y prenaient ordinairement grand plaisir. Voici ce qu'en dit un ancien historien : Le jour de la Pentecôte, il (le roi Louis XII) assista à la messe, où on fit la **cérémonie** accoutumée de l'ange, à laquelle il prit tant de plaisir qu'il ordonna qu'on la ferait encore un autre jour. En effet, le sixième jour de la même année, il revint à la Sainte-Chapelle, où il vit la descente de l'ange, et ensuite il fit ouvrir la chasse des saintes reliques et les fit voir à tous les princes de son sang qui se trouvaient là présents. Pour l'intelligence de cette **cérémonie** de l'ange, il est à remarquer que dans quelques églises, pendant la prose de la messe, le jour de la Pentecôte, on jetoit des voûtes quelques étoupes allumées en manière de langues de feu, un ou plusieurs pigeons, et des fleurs, pour représenter la descente du Saint-Esprit sur les apôtres et la diversité des langues qu'ils parlaient. Outre cela, il y avoit la figure d'un ange que l'on faisoit descendre de la voûte par une machine. Cet ange tenoit à la main un biberon d'argent, que l'on conserve encore dans la grande armoire du trésor ou sacristie, et de ce biberon il versoit de l'eau sur les mains du célébrant. En vain la Réforme vint avertir le catholicisme qu'il faisoit fausse route; en vain une partie du monde moderne brisa violemment avec un culte tout extérieur, plus soucieux de la beauté des **cérémonies** que de la pureté de la morale : cette leçon fut perdue, et le catholicisme n'en est pas moins resté la religion la plus extérieure, la plus sensuelle. Certes, ses **cérémonies** sont splendides, et il est difficile d'entrer dans une cathédrale, de voir ces fleurs et ces lumières, de respirer cet encens sans éprouver une émotion profonde; mais cette émotion n'a rien de commun avec le sentiment religieux, c'est une surprise des sens. Il est impossible de voir quelque chose de plus imposant, de plus majestueux que les **cérémonies** qui ont lieu à Rome, soit pendant la semaine sainte, soit pendant le reste de l'année, ce qui n'empêche pas le peuple romain d'être le peuple de l'Europe moderne le plus corrompu, le plus privé de sens moral. Il va se prosterner dans ces magnifiques basiliques, mais c'est pour demander la mort de son ennemi ou l'amour de sa maîtresse; résultat inévitable de toute institution qui s'adresse aux sens, au lieu de faire appel à l'intelligence et à la raison. Reste à savoir s'il ne serait pas utile et possible d'associer la puissance incontestable des **cérémonies** matérielles avec un enseignement qui prendrait sa source dans la raison pure. Quelques moralistes, des rêveurs peut-être, mais à coup sûr des rêveurs bien intentionnés, n'ont pas craint d'avancer que c'est là qu'il faut chercher le plus sûr moyen de progrès. Nous aurons l'occasion de discuter ailleurs cette question importante.

Quant aux **cérémonies** qui accompagnent les principaux actes de la vie humaine, la mort, la naissance, le mariage, nous en parlerons à leur place.

Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples, par Bunzen de la Martinière, avec des gravures par Bernard Picard; Amsterdam 1723. Dans cet ouvrage, curieux à plus d'un titre, l'auteur a rassemblé tout ce que l'on savait sur les coutumes et les **cérémonies** religieuses des différents peuples; il a interrogé les récits des voyageurs les plus lointains et a décrit d'après eux ce qui se passait dans les temples des pays qu'ils avaient parcourus, ainsi que les **cérémonies** qui accompagnaient la naissance, le mariage et la mort de ceux qui les habitaient. La plus grande place est occupée naturellement par les Juifs, les protestants et les catholiques, comme étant les plus connus; mais les Indiens, les Africains, les Chinois et les Japonais n'en ont pas moins fourni la matière d'un volume très-curieux. Des récits de ce genre excitent toujours beaucoup d'intérêt; l'homme aime naturellement à savoir quelles sont les idées et les coutumes de ceux de ses semblables qui vivent loin de lui et dans d'autres conditions climatiques. Mais ce genre d'intérêt n'est pas le seul qu'offre la lecture du livre, il en présente un d'une nature bien plus élevée par la comparaison que peut faire le lecteur des divers rites religieux. Toutes ces diverses **cérémonies**, ces croyances en apparence si dissimilables, se rapprochent en un certain point, et quand elles ne descendent pas les unes des autres, on voit qu'on peut les ramener à une même origine. Le premier acte qui se retrouve dans presque toutes les religions est celui de la prière, et celui-là, chacun l'entend à sa manière : les Romains priaient debout, la tête couverte; les musulmans, prosternés le ventre contre terre, et les chrétiens, à genoux et tête nue. Pour la forme et la longueur de la prière, elle variait également. Mais il faut le dire, c'est le culte catholique qui nous offre la prière la plus longue, la plus insignifiante, et, tranchons le mot, la plus abrutissante. Jésus-Christ avait recommandé à ses disciples de faire des prières très-courtes, de ne demander à Dieu que la satisfaction de leurs besoins les plus essentiels. Pas plus en cela qu'en beaucoup d'autres points, les préceptes de l'Evangile n'ont été suivis; l'esprit dévot a remplacé l'esprit religieux, on a forcé les moines et les nonnes à marmotter toute la journée un latin auquel celles-ci surtout ne comprennent rien, et un grand saint a inventé le rosaire, où l'on répète cent cinquante fois de

suite la même prière, répétition aussi absurde que le serait celle d'un solliciteur qui donnerait cent cinquante placets au prince au lieu d'un. Les brahmes peuvent seuls lutter avec les dévots catholiques pour la ridicule longueur de leurs prières, et certains d'entre eux prononcent le nom de Dieu avec une rapidité étonnante; car plus ils l'ont prononcé de fois, plus ils ont la confiance d'obtenir les grâces du ciel. Ils ont d'ailleurs une botte à prière, qu'on a vue à l'exposition universelle de 1867; on donne un tour de roue, et la prière est aussitôt arrivée au ciel; certains bonzes passent leur vie à tourner jour et nuit cette roue, et ont la ferme conviction d'être sur le chemin de la sainteté. L'idée de l'expiation et des pénitences volontaires se retrouve également partout : les Juifs et les Egyptiens avaient leur bouc émissaire, les Romains leurs formules de dévouement qui illustrèrent les Décies et les Curtius; quant au catholicisme et au brahmanisme, ils se sont rendus célèbres par leurs ermites, par leurs cénobites et surtout par leurs pénitents excentriques. Saint Siméon Stylite, passant vingt ans debout sur une colonne sans en descendre, ne le cède pas aux brahmes qui passent leur vie dans les positions les plus incommodes et ne dorment que soutenus par une corde attachée à un arbre. Quant à ceux qui restent toute leur vie dans une immobilité et une nudité complète, nourris par les dévots sans l'aide desquels ils se laisseraient mourir d'inanition, ils n'ont rien à envier à sainte Elisabeth de Hongrie, qui avaiit l'eau avec laquelle elle venait de laver les pieds à un lépreux. Partout se rencontre une analogie singulière dans les **cérémonies** expiatoires : si les catholiques ont l'eau bénite, c'est en souvenir de l'eau lustrale du paganisme, et les ablutions des mahométans ressemblent fort à celles des Indiens. Si l'eau leur manque, ils les font avec du sable; de même chez les sectateurs de Brahma, pour lesquels le Gange est le fleuve sacré par excellence : si le Gange est trop loin, ils obtiennent les mêmes résultats en se baignant dans des eaux étrangères, pourvu qu'ils aient soin de dire : « O Gange, purifie-moi ! » Les reliques sont de tous les temps et de tous les pays : on montrait dans un temple de la Grèce l'œuf de Leda, Les temples anciens n'abandonnaient pas moins que les nôtres en ce point, et les bois sacrés de la Grèce avaient plus d'une fontaine de la Salette. Les vœux eux-mêmes ne manquaient pas; quand les Germains en faisaient un, ils déposaient un contrat dans le temple du Dieu, et ne le retireraient qu'après avoir rempli leur promesse. Nos vœux sont d'une nature plus douce, et nous sommes bien heureux d'avoir un pape assez puissant pour nous délivrer, à prix d'argent, des serments faits à la divinité. Faut-il le dire enfin? il n'est pas jusqu'aux sentiments de vengeance et de cruauté prêtés à la divinité qui ne se retrouvent dans toutes les religions : l'Indienne brûlée vive sur le cadavre de son époux n'est pas moins digne de pitié que la jeune fille conduite de force dans la tombe du couvent; et le prêtre exalté par le fanatisme et l'ivresse qui, à certains jours de l'année, sort et immole au dieu Mania tous ceux qu'il rencontre sur sa route, peut se mettre à côté des inquisiteurs allumant des bûchers en l'honneur d'un Dieu de paix.

En résumé, la conclusion qui se tire naturellement de l'ouvrage, c'est que partout, selon l'expression du poète latin, ce fut la crainte qui créa les dieux; c'est que chez tous les peuples, la superstition emprunta la même forme, suivit les mêmes errements, et que partout il se trouve des hommes pour se donner comme interprètes de la divinité, et pour exploiter le fanatisme et la crainte superstitieuse, ou plutôt, il en a été ainsi dans le passé, parce que le fanatisme, la superstition avaient beau jeu quand la presque totalité des hommes gémissaient sous le poids d'une grossière ignorance. Grâce à Dieu, il s'est fait une éclaircie dans ces profondes ténèbres, et le clergé lui-même, ou au moins la partie la plus éclairée du clergé, n'exploite plus la crédulité publique qu'autant qu'il le croit nécessaire pour ne pas contredire trop ouvertement les enseignements de ses prédécesseurs.

Cérémonies des gages de bataille selon les constitutions du bon roi Philippe de France, par Crapelet. Cet ouvrage, qui parle de nos anciennes coutumes nationales, est d'autant plus intéressant qu'il est la réimpression d'un ancien manuscrit, avec la reproduction fidèle des miniatures qui le décoraient. Saint Louis avait tenté, mais en vain, de s'opposer aux combats et duels judiciaires, dont l'usage était répandu dans tout le royaume, et qui tenaient lieu de justice criminelle, voire même de jurisprudence civile. Philippe le Bel, qui donna une plus grande extension au pouvoir royal, qui commença à l'émanciper de la tutelle des seigneurs et surtout de celle du clergé, voulut réagir contre cet abus, cause de troubles incessants et d'anarchie perpétuelle. Toutefois, il ne put extirper du premier coup un usage entré si profondément dans les mœurs nationales; il se borna à le réglementer, pour le faire disparaître peu à peu. Pour que le gage de bataille fût permis, on exigea quatre conditions. Il fallut premièrement que ce dont on se plaignait en valût la peine, qu'il s'agit par exemple de meurtre ou de trahison; avant Philippe le Bel, le combat était permis dès que l'objet en contestation atteignait une valeur de huit livres. Secondement, on exigea que la

peine encourue par le criminel fut la mort, hors le cas de larcin; car on sait que le moyen âge était très-dur pour les voleurs, et que dans la plupart des cas, pour un vol même très-léger, ils étaient souvent conduits à la potence. La troisième clause voulait qu'il n'y eût pas d'autres voies de droit que le duel pour se faire rendre justice, circonstance qui se présentait assez souvent dans la législation si imparfaite du moyen âge. Enfin, d'après la quatrième, il fallait que des présomptions graves passassent sur l'accusé. Le volume entier de Crapetot n'est que le développement de cette ordonnance, et l'on voit, soit dans le texte, soit dans les gravures, la marche que suit celui qui a satisfait à ces quatre premières conditions. Il vient d'abord se jeter aux pieds du roi, qui est assis sur les fleurs de lis et entouré de ses conseillers, clercs et laïques, c'est-à-dire des évêques et des barons, les uns la mitre en tête, les autres l'épée à la main. Jusqu'à la fin du xiv^e siècle, nos rois n'ont guère d'autre conseil que celui-là. A genoux à côté du postulant, et présentant sa requête, est son avocat ecclésiastique, docteur en droit canon, que l'on voit prêter indifféremment son ministère et à celui qui veut se battre contre son ennemi, et à celui qui veut plaider en cour de Rome. L'accusé n'attendait pas d'être ajourné solennellement par un héraut, il venait ordinairement se présenter soit devant le roi, soit devant le juge (les juges étaient alors des barons et des chevaliers); là, tous deux, l'accusateur et l'accusé, soutenaient leur cause, jurant sur le saint Évangile la vérité de leurs paroles; puis, le gage étant accordé, chacun d'eux donnait caution de ne pas quitter la cour du roi ou du juge sans sa permission, et celui qui le faussait s'avouait coupable et était condamné. Le jour assigné pour le combat était venu, on dressait une lice avec deux tentes, une pour chacun des deux combattants, et des tribunes où se trouvaient les seigneurs et les belles dames, pour qui ce duel était un véritable tournoi. La foule était répandue à l'entour, et par ordre du roi un héraut invitait tout le monde à s'asseoir, afin que tous les assistants pussent voir à l'aise les combattants. En arrivant aux portes de la lice, le demandeur et le défendeur assuraient de nouveau au connétable ou au maréchal du camp la légitimité de leur cause, puis ils s'avançaient à cheval au milieu de la lice, et apportaient au roi, ou au juge qui le remplaçait, un écrit où leur cause se trouvait exposée tout au long, ainsi que la demande de gage de bataille. Chacun des combattants se retirait sous sa tente, puis on appelait le demandeur, qui venait sous l'échafaud où était le juge, se mettait à genoux devant la figure de notre vray sauveur Dieu Jésus-Christ en croix couchée dessus un quarré, et affirmait son bon droit par la passion de Notre Seigneur; après quoi il se levait et était reconduit dans son pavillon. C'était ensuite le tour du défendeur, soumis à la même cérémonie, puis tous deux venaient ensemble s'agenouiller devant la croix et le livre des Évangiles, jurer qu'ils combattaient pour une bonne cause, et baissaient le crucifix. Alors le maréchal du camp, prenant les deux mains droites des deux ennemis, les enlaçait l'une dans l'autre et faisait dire au demandeur : « O tu, tel, que je tiens par la main droite, par les serments que j'ai faits, la cause dont je t'ai appelé est vraie, et tu as mauvaise cause, et nulle querelle de t'en combattre et défendre contre moi; dont j'en appelle Dieu et monseigneur le bon chevalier saint Georges à témoin, comme faux, traître et foy mentant, que tu es. » A son tour, le défendant répondait : « O tu, tel, que je tiens par la main droite, par les serments que j'ai faits, la cause pour quoi tu m'as appelé est fausse et mauvaise, par quoi j'ai bonne et loyale cause de m'en défendre et me combattre contre toi en ce jour; car tu as mauvaise cause, et tu le sais. Dont de ce j'en appelle Dieu, Notre Dame et monseigneur saint Georges à témoin, comme faux et mauvais que tu es. » Puis tous les deux retournaient à leur pavillon. Le héraut criait une dernière fois au public de rester assis sans dire mot, puis il venait au milieu des lices, et criait par trois fois : « Faictes vos devoirs ! » A ces mots, les deux combattants sortent de leurs tentes et montent à cheval; on jette leur pavillon par-dessus les lices et on les laisse seuls. « Alors, quand tout sera en point, le maréchal qui sera au milieu du champ sous l'échafaud, pourtant le gaige en sa main, lequel en criant par trois fois disant : « Lessez-les aller, lessez-les aller, » et ces paroles dictes il gette le gant. Alors leurs conseillers, sans plus attendre, s'en partent, et laissent à chacun sa bouteille plainne de vin, et une serviette, et un pain, et en face chacun le mieulx qu'il pourra. » Le combat avait lieu en présence de tout le peuple et dans le plus profond silence. Des qu'un des deux était étendu mort ou s'avouait vaincu, les maréchaux du camp le tiraient hors de la lice sur une claie; on le dépouillait de son armure qu'on brisait devant tous, comme étant celle d'un faux, traître et déloyal. S'il était mort, son cadavre était abandonné ignominieusement, et ceux qui s'étaient portés caution pour lui devaient satisfaire le défendeur avant de recouvrer leur liberté. S'il était vivant, il devait lui-même se soumettre aux réparations exigées par son vainqueur; quant à sa vie, elle dépendait du roi, qui était maître de la lui laisser ou de la faire périr ignominieusement pour l'exemple. Dans les deux cas, ses armes, son cheval, tout

III.

son équipement appartenait aux maréchaux du camp. Le vainqueur s'en allait, portant l'arme qui avait servi à son triomphe, et suivi des applaudissements de tous. Il ne pouvait plus être recherché, quelque chose qu'il advint, pour une cause dans laquelle Dieu s'était prononcé d'une façon si éclatante. « Or faisons à Dieu prière qu'il garde le droit à qui l'a, et chacun bon crestien défende d'encheoir en ung tel péril; car, entre tous les périls qui sont, est celui qu'on doit plus craindre et doubter, dont maint noble s'est trouvé deceu, ayant bon droit ou non, par trop confier en leurs engins et en leurs forces ou par leurs ires outrecuidées. » Cette phrase, qui termine à la fois et l'ordonnance et le livre, renferme la meilleure critique de cette épreuve barbare et violente où la force et l'habileté remplaçaient le droit et la justice, et grâce à laquelle nombre de seigneurs, entraînés soit par des mouvements irrésistibles de colère, soit par la confiance dans leurs propres forces, n'hésitaient pas à commettre les forfaits les plus odieux, à soutenir les causes les plus injustes.

CÉRÉMONIEL, ELLE adj. (sé-ré-mo-ni-èl, i-è-le — rad. *cérémonie*). Qui concerne les cérémonies : *Les Juifs avaient beaucoup de lois qui n'étaient que cérémonielles*. (Compl. de l'Acad.) *L'épicurien Celse disait que les lois cérémonielles que les Juifs prétendaient avoir reçues de Dieu étaient imitées des Égyptiens, des Perses et d'autres peuples*. (Munck.)

— Qui se fait par pure cérémonie, qui est une pure formalité : *L'offre et la demande, que l'on prétend être la règle des valeurs, ne sont autre chose que deux formes cérémonielles servant à mettre en présence la valeur d'utilité et la valeur en échange*. (Proudh.)

CÉRÉMONIEUSEMENT adv. (sé-ré-mo-ni-eu-ze-man — rad. *cérémonie*). D'une manière cérémonieuse, avec cérémonie : *Les druides cueillaient cérémonieusement le gui avec une faucille d'or*. (X. Marmier.)

CÉRÉMONIEUX, EUSE adj. (sé-ré-mo-ni-eu, eu-ze). Qui fait beaucoup de cérémonies, qui a ou affecte une extrême politesse : *Vous êtes trop cérémonieux. La fausseté est cérémonieuse*.

— Qui est fait avec cérémonie, avec une politesse obséquieuse ou affectée : *Des saluts cérémonieux*. « Qui à quelque chose d'apprêté, de soigné, de solennel : *La parure cérémonieuse avec laquelle les femmes du peuple honorent le dimanche a quelque chose de grave*. (Mme de Staël.)

— Par ext. Feint, qui n'est que pour la parure : *Comme les pleurs des femmes sont d'ordinaire artificiels et cérémonieux, il ne faut pas s'y opposer; car c'est les exposer à faire pis*. (Montaigne.)

— Fig. Affecté, méticuleux, soigné avec un art exagéré : *La langue italienne a des formes cérémonieuses, ennemies de la conversation*. (Rivaroli.)

— Antonymes. Familier, libre, naturel, rond, simple.

CÉRENCES, bourg et commune de France (Manche), arrond. et à 16 kilom. S. de Coutances; pop. aggl. 749 hab. — pop. tot. 2,100 hab.

CÉRENVILLE (Jeanne-Éléonore de), femme de lettres, née à Altona en 1738, morte à Paris en 1807. Fille d'un colonel au service du Hanovre, elle fut élevée à Lausanne par sa mère, devenue veuve, et reçut une instruction très-développée. A vingt-trois ans, elle épousa M. de Cérenville, Français d'origine, qui alla servir en Pologne et devint aide de camp du roi. Lorsque celui-ci fut atteint d'une maladie qui le rendit incapable de gérer ses affaires domestiques, Mme de Cérenville, qui était retournée vivre en Suisse, se livra avec ardeur à plusieurs entreprises qui n'eurent pour résultat que de réduire considérablement sa fortune. Alors elle se vit obligée d'écrire pour se procurer des ressources; elle traduisit de l'allemand plusieurs romans qui eurent du succès : *les Deux Flemings*, *les Auteurs d'un prisonnier*, *Clara de Warbourg*, etc. Elle avait aussi composé une *Vie du prince Potemkin*, qui ne fut publiée qu'après sa mort (1808) par le comte de la Verne. — Sa fille, Mlle de CÉRENVILLE, s'est aussi fait connaître par une traduction de l'anglais, la *Grotte de Westbury* (1811).

CÉRÉOLITE ou **CÉRÉOLITHE** s. f. (sé-ré-o-li-te — du lat. *cereus*, de cire, et du gr. *lithos*, pierre). Minér. Nom donné, à cause de sa couleur, à une variété de stéatite qui est jaune verdâtre. On l'appelle aussi *STÉATITE DES LAVES*, parce qu'on la trouve dans une lave altérée des environs de Lisbonne, en Portugal.

CÉRÉOPSE s. m. (sé-ré-o-pse — du gr. *kéros*, cire; *opsis*, aspect.) Ornith. Genre d'oiseaux palmipèdes, de la famille des lamellirostres, qui doit son nom à la cire qu'il recouvre son bec, lequel est fort et très-court : *Le céréopse cendré appartient à la Nouvelle-Hollande*. (V. Meunier.) *Le céréopse est de la taille d'une petite oie*. (D'Orbigny.)

— Encycl. Le *céréopse* a le bec très-court, fort, obtus, couvert d'une cire qui s'étend vers la pointe, laquelle est voutée et comme tronquée; la mandibule inférieure évasée à la pointe; les narines très-grandes, percées vers le milieu du bec et entièrement ouvertes; des pieds à tarse plus longs que le doigt du milieu; le pouce articulé à la partie postérieure

du tarse; les doigts antérieurs palmés, garnis de membranes profondément découpées; des ongles gros et forts; des ailes amples, avec des couvertures à peu près aussi longues que les rémiges; la première penne un peu plus courte que les suivantes. Le *céréopse cendré*, que Latham a fait connaître, a dans son ensemble les formes de l'oie, mais les pieds sont plus longs, et une partie de la cuisse est nue au-dessus du genou. Une peau ridée et jaunâtre couvre le front; le sommet de la tête est d'un blanc pur; tout le reste du plumage est d'un cendré foncé, ondulé sur le dos de cendré roussâtre, et marqué aux couvertures des ailes d'une tache ronde noire; la queue est d'un brun obscur; les rémiges sont noires. La partie nue de la jambe et le tarse sont d'un jaunâtre orangé; les doigts sont noirs, aussi bien que les membranes. On trouve cet oiseau à la baie de l'Espérance et sur une partie des côtes méridionales de la Nouvelle-Hollande.

CÉRÉOPSIDE s. m. (sé-ré-o-psi-de — du gr. *kéros*, cire, *opsis*, aspect). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des longicornes.

CÉRÉOXYLE s. m. (sé-ré-o-ksi-le — du gr. *kéros*, cire, *oxylon*, bois). Bot. Genre de palmiers du Pérou, dont la tige et une partie des feuilles sont couvertes de cire et de résine.

CÉRÉRITE s. f. (sé-ré-ri-te — du nom de Cérés). Minér. Nom donné par Boudant au cérium oxyde siliceux rouge de Haüy.

— Encycl. La *cérérite* est un minéral rose pâle, qui possède une dureté assez considérable pour rayer le verre. Sa pesanteur spécifique varie de 4,53 à 4,93. Sa cassure est grenue à grains fins, un peu brillante. D'après une analyse de Vanquelin, la *cérérite* renferme, sur 100 parties : 67 parties d'oxyde de cérium, 17 parties de silice, 2 parties d'oxyde de fer et 12 parties d'acide carbonique. On a trouvé ce minéral dans la mine de cuivre de Bastnae, à Riddarhyta en Suède; il est accompagné de cuivre et de molybdène sulfurés, de bismuth, de mica, d'amphibole, etc.

CÉRÉS, bourg du royaume d'Italie, province et à 30 kilom. N.-O. de Turin, près de la Stura, ch.-l. de mandement; 2,000 hab.

CÉRÉS s. f. (sé-ress — Nom de la déesse des moissons). Poétiq. Les épis mûrs; les moissons sur pied : *La blonde CÉRÉS*.

La Bacchus a cédé la campagne à Cérés.

DELILLE.

« Le blé, le froment, les grains des céréales :

Ces laboureurs dont l'industrie
Donne Cérés aux citoyens,
Ces vrais amants de la patrie
En sont les plus nobles soutiens.

LEBRUN.

« Pain de froment :

Et leur faim, s'accordant avec l'ordre céleste,
Des débris de Cérés a dévoré le reste.

DELILLE.

Ces métaphores latines sont des plus hardies; si l'on s'avisait de donner l'article au mot *Cérés*, et de détruire ainsi, même pour l'oreille, son caractère de nom propre, l'expression deviendrait tout à fait burlesque :

Lors fut du vaisseau descendue
Toute la Cérés corrompue;
En langage un peu plus humain,
C'est ce de quoi l'on fait du pain.

SCARRON.

« Saison de la moisson ; été :

Attendez que septembre ait ramené l'automne,
Et que Cérés contente ait fait place à Pomone.

BOILEAU.

« Dons, présents, trésors de Cérés, blé, céréales, moissons :

Grossir ses magasins des trésors de Cérés.

BOILEAU.

Le blé, riche présent de la blonde Cérés,
Trop louffu, bien souvent épuise les gurets.

LA FONTAINE.

— Cost. *Coiffure à la Cérés*, Genre de coiffure qui consiste à faire une couronne de cheveux nattés au-dessus du front : *La coiffure à la CÉRÉS a beaucoup de noblesse*. (A. Karr.)

— Astron. Planète télescopique découverte en 1801 : *CÉRÉS a été découverte le premier jour du xix^e siècle*. (Arago.) « Nom que l'on donnait à la constellation de la Vierge avant la découverte de la planète Cérés. De là l'usage conservé de figurer la Vierge avec une faucille et une gerbe de blé; de là aussi le nom d'Épi de la Vierge donné à une belle étoile de cette constellation.

— Moll. Genre de gastéropodes, de la famille des hélicinidés, comprenant des animaux à coquille héliciforme, carénée, rugueuse en dessus, épidermée, calleuse à sa base, dont l'ouverture est lamelleuse, et le péristome droit.

— Encycl. Astron. Le premier jour du xix^e siècle, c'est-à-dire le 1^{er} janvier 1801, Piazzi, directeur de l'observatoire de Palerme, occupé de la confection de son grand catalogue, cherchait à reconnaître une étoile que Wollaston avait classée dans sa collection sous le nom de 87 de Mayer. Par une faute de plume ou de calcul, la place était faussement indiquée. Piazzi ne pouvait trouver ce qu'il cherchait; mais, en revanche, il remarqua un tout petit astre, qui possédait un mouvement diurne et rétrograde de 4' en ascen-

sion droite, et de 3' 5 en déclinaison vers le pôle boréal. Piazzi le suivit pendant vingt-trois jours, jusqu'à ce qu'il disparût dans les rayons du soleil. Alors il publia qu'il avait découvert une planète, qu'il baptisa du nom de *Cérés*. Cette découverte, que devait bientôt suivre celle de Pallas, de Junon et de Vesta, fut une fête dans le monde des astronomes, qui tenaient absolument à ce que la prétendue loi de Bode fût une loi véritable. (V. BODE.) Le volume de la petite planète *Cérés* est à peine le cinquantième de celui de la terre. Ses principaux éléments sont :

Moyen mouvement diurne. = 771", 08.
Durée de la révolution sidérale = 1680 j., 75.
Distance moyenne au soleil (la distance de la terre étant 1). = 2, 7665.
Excentricité. = 0, 0705.
Inclinaison de l'orbite. = 10° 36' 28".

Schroeter attribue à *Cérés* un diamètre de 166 lieues de 25 au degré, tandis que W. Herschel porte ce diamètre à 58 lieues seulement; d'après le premier de ces astronomes, l'atmosphère de *Cérés* n'aurait pas moins de 248 lieues de hauteur. Le symbole au moyen duquel on désigne d'ordinaire cette petite planète ou astéroïde est (C).

CÉRÈS, déesse des moissons. Que signifie le nom de Cérés? Pott, dans ses *Recherches étymologiques*, rapporte le nom de cette déesse à une racine qui signifie, en sanscrit, *labourer*, racine sans doute alliée à la racine *kar*, faire, le labourage étant l'action par excellence pour les peuples primitifs. Dans ce système, la signification étymologique de *Cérés* serait *celle qui laboure*. Le mythe de Cérés ou Déméter est à la fois l'un des plus importants et l'un de ceux qui ont subi les altérations les plus profondes. Gæa, Rhéa, Déméter et Cybèle, pour ne citer que ces quatre figures mythiques, sont à beaucoup d'égards la même divinité, et cependant différent entre elles par leur caractère et par leur rôle. La légende de Déméter se confond quelquefois, à l'origine, avec celle des deux premières, plus tard avec celle de la Phrygienne Cybèle. D'autre part, Cybèle et Rhéa se trouvent elles-mêmes confondues. Les mythologues sont portés à chercher dans la diversité des origines et dans la différence des époques les éléments précis de la distinction à établir. Mais ces points mêmes ne se prêtent pas à une facile détermination. Tous les symboles, tous les attributs qui se rattachent à ces personifications religieuses se rencontrent, en effet, dans des textes de même nature, très-anciens assurément, mais dont il est difficile de fixer la date avec quelque rigueur. Ainsi, pour ce qui est des hymnes qui nous sont parvenus sous le nom d'Homère et qui renferment tout autre chose que la théogonie homérique, bien qu'on y remarque des traces manifestes de l'enseignement religieux des anciens aèdes de Thrace, c'est-à-dire, pour rectifier les notions géographiques du temps, de Thessalie et de Macédoine, on peut se demander si réellement les mythes dont il s'agit doivent être rapportés à l'époque des aèdes, ou s'ils ne résultent pas d'un travail postérieur mis pieusement sous la sauvegarde de l'autorité de ces premiers maîtres. La question est très-grave, puisque, dans l'un des systèmes, la Grèce nous offrirait toute une famille de divinités pélagiques, représentation directe des forces de la nature, auxquelles les Hellènes seraient venus, par un effort de leur génie, substituer leur Olympe anthropomorphe. Dans l'autre système, l'Olympe hellénique serait issu spontanément des observations populaires modifiées par l'imagination multiple de la Grèce, et les personifications grandioses et abstraites des hymnes orphiques ne seraient que des rectifications, des épurations sans valeur historique, dues à une secte savante. Mais la question étant une fois posée dans ses termes généraux ne saurait guère être résolue qu'en faveur de la première hypothèse, à l'appui de laquelle se présente un témoignage clair, authentique et décisif à nos yeux, celui d'Eschyle. Ce poète, comme on le sait, marque sans cesse la distinction à faire entre les anciens et les nouveaux dieux; or, rien ne permet de supposer que par les anciens dieux il entende autre chose que les divinités des hymnes. Il n'est donc pas nécessaire de prouver l'antiquité des textes de l'école orphique pour considérer les mythes qu'ils contiennent comme antérieurs à ceux d'Homère. Des additions asiatiques ont pu être faites dans le culte, non dans la tradition philosophique et savante. Du reste, on connaît assez la date et le caractère des additions qui ont été faites, et dont le résultat a été la dissolution de la société grecque, comme celui de l'invasion de croyances analogues fut plus tard la dissolution de la société romaine. Lors donc que, dans l'hymne à la Mère des dieux, nous trouvons, sous le nom de Cybèle, tous les attributs de cette divinité (V. CYBÈLE), il nous est difficile d'admettre l'origine phrygienne d'un mythe philosophique placé comme une clef de voûte au sommet de tout l'édifice religieux de la Grèce primitive. L'hymne homérique, en chantant la Mère des dieux, sans lui donner le nom de Rhéa, la représente comme aimant le bruit des crotales, des tympanons, des flûtes, le cri des lions et des loups, les bruits des montagnes et des retraites sauvages. On ne peut résister en doute l'antique conception de ces caractères. Remarquons que l'hymne

ne désigne pas Khronos comme l'époux de la Mère des dieux de même que l'hymne de Gæa, la Mère de toutes choses, ne désigne pas le père de cette épouse d'Ouranos. La Mère des dieux conserve donc un aspect indéterminé déjà très-voisin de l'hermaphrodisme des légendes postérieures. La force productrice se détermine dans l'épouse d'Ouranos, qui présente déjà tous les attributs de Déméter et de Cérés. Elle est la mère universelle comme Rhéa, mais sous un tout autre aspect. Les hommes, les animaux, les plantes, la nature entière reçoit l'être de Gæa. Le ciel et la mer rentrent dans son domaine. Elle est la distributrice de toutes les richesses que le sol recèle. Son culte pur et doux provoque une joie décente. Les jeunes filles couronnées de guirlandes célèbrent sa fête en dansant sur des fleurs.

Dans le mythe primitif, pélasgique si nous l'osons dire, cette idée si simple, l'idée élémentaire de la création et de la vie, de la grande division du Ciel et de la Terre, se détermine encore dans une série de créations nouvelles. Du Ciel et de la Terre naît Hypérion, personnification qui fait involontairement songer à ce souffle du dieu biblique qui vient animer la matière informe. Le contact d'Hypérion et d'Euryphaessa, — l'Étincelle, — dont la génération n'est pas indiquée, produit l'Aurore, la Lune et le Soleil, ainsi appelés, — non Phœbé ou Apollon. Apollon, dans cette théogonie, est autre chose, le prince du chant. Zeus est invoqué dans les mêmes hymnes comme père des Muses. C'est le dieu de l'Intelligence, de la Justice. Il marque les dernières limites des choses et converse avec Thémis. Il est fils du Temps, c'est-à-dire de la limitation, de la mesure. Il n'est pas le générateur, il est au contraire le dernier produit de la grande genèse; mais il est déjà proclamé comme le plus grand des dieux, parce qu'il représente l'Humanité. Comme tel, il deviendra le père et le chef du nouvel Olympe.

Autant ces conceptions primitives sont simples et logiques, autant les variations infinies des thèmes postérieurs deviennent confuses et inextricables. Les mythographes se sont efforcés de mettre de l'ordre dans ce chaos et n'y sont pas toujours parvenus.

Il est donc utile d'insister ici sur les notions simples et primitives. Le Ciel et la Terre constituaient chez toutes les populations indo-européennes, comme chez quelques autres peuples de l'antiquité, les deux divinités primordiales. A Samothrace, dont le culte était, suivant la tradition, d'origine pélasgique, les deux divinités invoquées par excellence étaient le Ciel et la Terre. A Sparte, Zeus et la Terre avaient un temple commun. Cette forme antique du culte de la Terre persista dans plusieurs localités. A Phlionte, au temps de Pausanias, la Terre continuait à recevoir le nom védique de *Grande Déesse*. A Olympie, comme à Delphes, avait existé très-anciennement un oracle de la Terre. Le temple de Déméter, aux Thermopyles, avait une origine pélasgique, et l'on en faisait remonter la fondation à Acrisius. C'étaient les Géphyriens, peuple de souche pélasgique, qui avaient été les grands propagateurs du culte de *Déméter Achaïa*. Cette origine pélasgique de la déesse était également rappelée par le surnom de *Pélasgique* que parfois on lui donnait. En Arcadie, son culte s'était conservé avec un caractère tout pélasgique. Elle était surnommée la *Noire*. Mégare avait un temple de Déméter qui paraît avoir été de fondation carienne. A l'igalie, on n'offrait à Déméter la Noire, dont le culte remontait aux temps les plus anciens, que des fruits, notamment des raisins, des rayons de miel et des toisons de brebis. A Thèbes, Déméter reçoit le surnom de *Cabira*. Enfin, il est remarquable que les Doriens, qui ont reçu son culte des Pélasges, y ont en plusieurs lieux renoncé pour revenir entièrement à celui d'Apollon, auquel ils associaient celui d'Artemise.

La Gæa pélasgique, qui continuera d'être vénérée et adorée en certains lieux avec son caractère primitif, mais qui se transforme généralement à l'époque homérique, participait encore de la nature de la Mère des dieux, de Rhéa, et contenait à la fois Déméter et Proserpine, dont le nom se trouve associé déjà dans les plus anciens hymnes. Déméter est donc le résultat d'une double détermination. Son nom est encore pélasgique : *Dè* (Δῆ), forme pélasgique de *Gè* (Γῆ), *gaia* (Γαῖα); *Dè mêtér* (Δῆ μήτηρ), la Terre Mère. L'explication du terme et du mythe nous est donnée par un ancien oracle des Péliades de Dodone : (Ἡ γὰρ κατὰ τὸν ἀντὶ δὴ ἀλλήροις Μητέρα Γαῖαν.) « C'est la terre qui produit les fruits ; nommez-la donc du nom de mère. »

A l'époque homérique, la séparation s'opère : Déméter laisse à Proserpine son aspect chthonien et revêt à peu près exclusivement ses attributs telluriques. Elle est la divinité du sol cultivé, divinité humaine et sociale, comme Zeus, de même ordre que lui. Elle préside aux moissons, elle veille sur les grains qu'elle mûrit, sur les plantes dont elle protège les germes; sa blonde et longue chevelure représente allégoriquement les épis mûrs qui se balancent sur le sol et le couronnent de leur chaume.

La personnification qui la constituait s'étendant à toute l'agriculture, à la vie des champs et aux occupations rurales, Déméter s'offrit

bientôt, en Attique surtout, comme la déesse, et par suite l'institutrice de la culture des céréales. On plaça sous sa garde les deux grainées spécialement cultivées dans la Grèce, le froment et l'orge. Les gâteaux que l'on composait avec la farine de ces grains, et qui ont précédé chez tous les peuples l'usage du pain levé, les plantes potagères qui venaient en aide à cet aliment, reçurent, pour cette circonstance, le nom de *ἀντίστρα σίτου*, grains de Déméter. On appela également fruits de Déméter les fruits dont l'amertume et l'acidité naturelles sont adoucies par la culture. Les Grecs comprenaient sous le nom générique de *sitos* tout ce qui sert à la nourriture, et de là le nom de *Sito* donné par les Syracusains à Déméter.

Par suite du travail anthropomorphe qui s'opéra de plus en plus sur les conceptions religieuses, la figure de Déméter subit, comme celle des autres divinités de l'Olympe, une transformation insensible, et c'est sous son aspect entièrement moral et humain qu'elle nous apparaît dans Eschyle. « Les divinités grecques, dit M. Maury, s'élèvent insensiblement de simples personnifications de la nature à des individualités représentant les plus hautes conceptions morales. Ainsi Déméter, qui, à l'origine, n'était rien que la divinisation de la Terre, est transformée en une déesse législatrice (*Desmophoros*), régissant les mœurs et la vie, veillant sur la chasteté des femmes, et personnifiant en elle toutes les vertus d'une matrone. » Sans admettre avec M. Maury que les personnifications primitives ne renferment pas les plus hautes conceptions morales, il faut reconnaître que l'attribut liturgique et populaire de la divinité se dépeuple peu à peu de son caractère naturel et en quelque sorte métaphysique, pour se montrer à la fois plus grossier et plus humain.

M. Michelet, dans la *Bible de l'Humanité*, a parfaitement compris la figure primitive de Cérés et sa profonde moralité. Il expose très-naturellement son origine, antérieure aux dieux d'Homère. « La paix, dit-il, la culture, la famille agricole, voilà les sources fécondes de la société grecque; voilà l'origine du culte de Cérés. C'est celui de la Terre, la bonne mère nourrice, si naturellement adorée de l'humanité reconnaissante. Tont naît de la terre, de la femme. Ainsi naquit la Grèce à la mamelle de Cérés, divinité antique, qui paraît peu dans les poètes, beaucoup dans la tradition, et fut la vie du peuple même. Avant qu'on bâtît des temples, dans les grottes qui en tenaient lieu, les Pélasges, premiers habitants de la Grèce, honoraient Déméter. » Ce culte se maintint, tout rude et primitif, dans l'antique Arcadie, qui se croyait plus ancienne que la Lune même, et qui, fermée par ses montagnes, par ses forêts, demeurait le sanctuaire sauvage des religions primitives. Jusqu'à la fin du paganisme, l'Arcadie garda ses premiers dieux. Cérés est identifiée à Vesta, le génie du foyer; à Thémis : « Point de culture sans l'ordre; la justice est née du sillon, » dit M. Michelet. Cérés, à Thèbes, à Athènes, a rapproché les hommes et fait les lois. Elle préside à bon droit aux origines de la Grèce, marquées par des mœurs douces, par l'horreur du sang.

Cérés et Proserpine, la terre d'en haut, la terre d'en bas, étaient fort redoutées. On les constituait les gardiennes de la paix. L'Arcadie nomma Proserpine *Sotêira*, Vierge du Salut. Elles eurent partout des sanctuaires dans la pélasgique Dodone, dans la mystérieuse Samothrace où elles s'adjoignaient aux génies du feu, dans la volcanique Sicile, et spécialement au grand passage qui ouvrait ou fermait la Grèce, au défilé des Thermopyles. D'Eleusis, elles couvraient l'Attique.

« Déméter et Proserpine, dit M. Maury, se présentent, dans la religion grecque, sous trois formes différentes : 1° comme divinités telluriques et agraires; Déméter représente la terre qui produit, et Proserpine la sémence qui germe; 2° comme divinités infernales : c'est la Déméter chthonienne et la Proserpine, épouse de Pluton et reine des enfers; sous cette seconde forme, c'est la figure de Proserpine qui prédomine; 3° comme divinités législatrices et morales, comme institutrices de la civilisation; là, c'est au contraire la figure de Déméter qui est sur le premier plan. Sous la première de ces deux formes, les deux déesses appartiennent exclusivement au naturalisme des premiers âges, qui personnifiait sous des traits humains les phénomènes physiques. Dans les dernières, Déméter et Proserpine sont devenues les divinités d'une religion morale : l'une préside à l'ordre, aux bonnes mœurs, à l'accomplissement des devoirs; l'autre, à la rémunération qui sanctionne dans l'autre monde les actes de cette vie. »

Déméter-Perséphone, déesse à double face, — la vie et la mort, — était adorée dès l'antiquité la plus reculée sur le mont Cythéron. On voit, par une inscription de Mitylène, que le culte des *Grandes Déeses* (comme on les désignait ensemble) était lui à celui des divinités carphores, polycarpes, télesphores, c'est-à-dire des divinités de la maturation, ce que confirme le nom d'*éphores* et autres analogues qui leur furent donnés par la suite. On était arrivé, dès le début, au grand sens philosophique de cette double donnée comme à son grand sens moral, et ce sens philosophique est l'âme de la légende.

La Fable poétique racontait que Proserpine, encore jeune, jouait avec les filles de l'Océan; elles cueillaient ensemble des fleurs dans le champ nyséen. La rose, le safran, la violette, l'iris, l'hyacinthe, dont la terre émaillait la prairie, venaient exhaler leurs parfums entre les doigts de la jeune Proserpine; elle trouva ensuite le narcisse, qui dépasse en beauté et en éclat toutes les autres fleurs. Elle le cueillit avec empressement. A ce moment, la terre s'entr'ouvrit. Le roi des enfers sortit de son ténébreux séjour, traîné par ses coursiers immortels; il saisit la jeune vierge, malgré ses gémissements, et la plaça de force sur son char étincelant d'or. C'est en vain que Proserpine se roidit contre son ravisseur, qu'elle invoque Zeus, le premier et le plus puissant des dieux. Aucun des immortels, aucun des hommes n'entend sa voix. Hécate seule et le Soleil sont témoins de ce rapt qu'autorisait le souverain de l'Olympe. Pluton fuit à toutes brides; la fille de Déméter voit successivement passer sur sa tête ou devant elle la terre, le ciel étoilé, la vaste mer, toute la course embrasée du soleil; le sommet des montagnes et les profondeurs de l'Océan retentissent des accents de sa voix divine. Ses cris sont venus jusqu'à sa mère; Déméter a reconnu la plainte de sa fille. Son cœur maternel est déchiré; en proie à un violent désespoir, elle arrache les bandelettes qui ceignent sa belle chevelure; elle jette sur ses épaules un manteau d'azur et s'élance à la recherche du ravisseur. Mais aucun des dieux ni des hommes ne voulut dire à la mère éplorée où Pluton avait passé; le vol d'aucun oiseau ne put lui donner un augure certain. Pendant neuf jours la vénérable déesse parcourut la terre en portant des torches allumées. Toute livrée à sa douleur, elle ne goûta durant ce temps ni l'ambrosie ni le nectar, et ne plongea point son corps dans le bain. Mais lorsque brilla la dixième aurore, Hécate, ayant un flambeau dans ses mains, s'adressa à la mère de Proserpine et lui apprit qu'elle avait aperçu cette vierge, mais qu'elle n'avait pu distinguer le ravisseur. Les deux déesses se rendent près du Soleil, témoin plus attentif du rapt épouvantable; le fils d'Hypérion révèle alors à Déméter le nom d'Aidoneus. « Nul des immortels n'est cause de votre malheur, lui dit-il, hormis Zeus, le dieu suprême, qui a autorisé Pluton, son frère, à prendre votre fille pour épouse. Mais ce monarque des enfers n'est point un genre indigne de vous; c'est l'oncle paternel de votre fille, et une des trois parties du monde obéit à sa loi. » Déméter, à cette nouvelle, n'est que plus atterrée. Irritée contre le fils de Chronos, elle quitte l'assemblée des dieux et le vaste Olympe; elle abandonne les traits d'une déesse, et, prenant le vêtement et la simple apparence d'une vieille femme, elle parcourt les villes et les champs, à la recherche de sa fille chérie, et s'arrête enfin à Eleusis. Elle s'assied près du puits de Parthénos, au bord du chemin par lequel les habitants venaient au puits tirer de l'eau. Le cœur accablé de tristesse, elle se tient à l'ombre d'un olivier; les filles de Céléos, le roi d'Eleusis, l'aperçoivent. Elles venaient puiser l'eau vive pour la reporter dans des vases d'airain au palais de leur père. Elles interrogent la vieille inconnue. La déesse leur répond : « Mon nom est Dêo; c'est celui que m'a donné ma mère vénérable. Des pirates m'avaient enlevée de la Crète; ils ont débarqué à Thoirice, et pendant qu'ils préparaient leur repas du soir, j'ai pris la fuite, j'ai erré jusqu'en ces lieux; j'ignore où je suis et chez quel peuple j'ai trouvé asile. Chers enfants, prenez pitié de moi et procurez-moi quelque emploi de nourrice ou de femme de charge. » L'une des filles de Céléos, Callidice, la plus belle, satisfait à ses desirs. Elle lui montre l'habitation du sage Triptolème, de Dioclès, ou Dialos, de Polyxène, de l'irréprochable Eumolpe et de Dolichos, enfin de Céléos, son père. Les épouses de ces héros veillent avec soin dans leur demeure, dit-elle; aussitôt qu'elles vous verront, il n'en est aucune qui, dédaignant votre extérieur, vous repoussera avec mépris. Chez toutes, vous trouverez un accueil, car vous semblez être une divinité. Mais, si vous voulez, attendez ici; nous irons dans le palais de mon père, nous rapporterons à notre mère Métanire ce que nous avons vu, et elle vous donnera certainement un asile. Nous avons un jeune frère que nos parents ont eu dans leurs vieux jours : vous lui servirez de gardienne et de nourrice. » Déméter fait un signe d'assentiment. Les jeunes vierges d'Eleusis courent au palais de leur père annoncer la nouvelle à Métanire. La reine a consenti, et ses filles vont retrouver la divine inconnue et la conduisent joyeuses dans leur palais. Mais Déméter reste en proie à son violent chagrin. Son visage, en signe de deuil, est ouvert de son voile, et ce n'est qu'en franchissant le seuil hospitalier de Céléos qu'elle le découvre. Au feu répandu dans sa physionomie, Métanire éprouve un sentiment instinctif de sa propre infériorité. La timidité, la crainte s'emparent d'elle : elle cède son siège à l'inconnue; mais Déméter refuse de s'y asseoir. La déesse reste silencieuse, les yeux baissés, et ne consent à se reposer que lorsque l'ambé lui a présenté un siège couvert d'une blanche peau de brebis. Là, le visage caché dans les mains, muette, immobile, absorbée tout entière dans sa douleur, elle refuse tout breuvage et toute nourriture. Chacun s'efforce de la distraire, l'ambé

seule y parvient par ses propos joyeux. Elle amène sur les lèvres de Déméter un sourire involontaire, et un peu de calme vient adoucir l'amertume de son angoisse. Métanire en profite pour lui offrir une coupe de vin; mais la déesse la repousse. « Il ne lui est pas permis, dit-elle, de boire du vin; elle l'acceptera qu'un peu d'eau mêlée avec de la farine et parfumée avec de la menthe. » Métanire prépare le *mélange* sacramental (*cycéon*) que l'auguste Dêo veut bien accepter. Puis l'épouse de Céléos commence un entretien avec elle et lui confie son fils Démophoon. Déméter reçoit l'enfant et promet, par un procédé qui lui est connu, de le mettre à l'abri des maléfices qu'on pourrait jeter sur lui. Démophoon est devenu le nourrisson de Déméter. Elle ne le nourrit ni de lait ni de pain. Elle l'aime d'ambrosie, comme le fils d'un immortel, l'âme de son souffle; la nuit, elle l'expose aux flammes d'un foyer ardent. Il croît ainsi et étonne ses parents par sa vigueur. Métanire épiait avec une curiosité de vieille femme le secret de cette éducation merveilleuse. Elle aperçut enfin une nuit Déméter mettant son enfant dans la flamme. Saisie de terreur, et s'imaginant que Déméter veut donner la mort à Démophoon, elle poussa un cri. La déesse retire alors l'enfant du foyer et adresse à Métanire d'amers reproches. Elle condamne en ces mots l'homme qui, par son imprudence, est devenu l'artisan de son propre malheur : « Hommes aveugles, insensés, vous ne connaissez ni les biens ni les maux que le destin vous a répartis. Je voulais affranchir Démophoon de la mort; mais votre manque de foi aura sa punition. Démophoon demeurera mortel; mais il lui restera l'honneur d'avoir été pour nourrice une déesse. Maintenant, sachez que les maux, la discorde et la guerre puniront un jour les enfants d'Eleusis de la faute de leur mère; je suis la glorieuse Déméter, qui fais la joie et le bonheur des dieux et des hommes. » Elle dit et ajoute qu'elle veut qu'on lui bâtisse un temple sur la colline Callichore. C'est là qu'elle enseignera les mystères dans l'avenir, permettant ainsi aux hommes, par son enseignement, de se relever de la faute commise; ensuite elle reprend sa forme divine. Céléos, averti par Métanire du merveilleux événement, convoque l'assemblée du peuple et lui apprend l'apparition miraculeuse de Déméter et l'ordre qu'elle a donné. Un temple est élevé conformément aux volontés de la déesse. Mais ni Démophoon ni les honneurs que s'empressement de rendre à Déméter Eleusis et son peuple ne lui faisaient oublier la fille qu'elle avait perdue. Toujours triste, inquiète, elle ne répandait plus sur la terre ses bénédictions; la stérilité envahissait tout; aucune semence ne germait. En vain les bœufs traînaient le soc recourbé dans les guérets; en vain le cultivateur semait le froment dans le sillon : une destruction fatale menaçait le genre humain. Zeus lui-même prit pitié du sort des hommes. Il envoya Iris, aux ailes d'or, supplier la déesse : elle resta inflexible. Il députa successivement tous les dieux, aucun d'eux ne parvint à fléchir sa résolution. Déméter disait qu'elle ne retournerait point dans l'Olympe, qu'elle ne rendrait point au sol sa fécondité tant qu'il ne lui aurait pas été donné de revoir sa fille chérie. Zeus députa alors vers le roi des enfers Hermès à la verge d'or. Ce dieu messager va en son nom engager le sombre monarque à permettre à la jeune épouse de revenir dans le ciel embrasser sa mère, Aidoneus, à la noire chevelure, écoutée avec bienveillance le message de Zeus. « Allez, dit-il à Proserpine, qui, elle aussi, n'avait pu se consoler de son exil; allez auprès de votre mère, et revenez en ces lieux partager avec moi l'empire des morts. » Proserpine s'élance avec joie sur le char étincelant que monte son époux, et, conduite par Hermès, elle arrive à la porte du temple d'Eleusis, habitée par Déméter. A peine en a-t-elle touché le seuil, qu'aussi prompt que l'oiseau, elle court embrasser avec respect la tête de celle qui lui a donné le jour. Déméter veut en vain lui répondre; les larmes inondent ses joues et sa voix expire sur ses lèvres. « Chère enfant, lui dit-elle, si tu n'as goûté d'aucune nourriture auprès du roi des morts (parle, ne me cache rien), tu pourras désormais, arrachée du ténébreux Tartare, habiter dans l'Olympe près de ton père Zeus; mais si tu as pris une nourriture dans le sombre empire, alors il t'y faudra retourner : tu demeureras la troisième partie de l'année avec ton époux, et les deux autres avec moi et les dieux immortels. Lorsque la terre fera naître les fleurs odorantes et variées du printemps, tu reviendras des obscures ténèbres pour être un grand prodige aux yeux des dieux et des hommes. » Or Proserpine a goûté d'un pèpin de grenade qu'Aidoneus a pris soin de lui donner avant qu'elle montât sur son char pour retourner au ciel. Elle confesse son erreur à sa mère; elle raconte son enlèvement. Cependant toutes les déesses accueillent avec joie et bienveillance la nouvelle arrivée; Hécate au voile éclatant embrasse avec tendresse la chaste fille de Déméter et en devient la compagne et l'amie. Zeus consent à ce que sa fille passe la troisième partie de l'année dans les sombres demeures et les deux autres avec sa mère et les dieux. Il envoie Rhéa ramener Déméter dans l'Olympe; l'antique déesse se rend à Raros, champ fertile autrefois, mais maintenant stérile et dépeuplé de verdure, où le pur froment reste enfoui par la volonté de Dê-

ter. C'est là que Rhéa rencontre la mère de Proserpine et qu'elle lui apprend l'ordre du souverain des dieux. Alors la déesse à la belle couronne calme son chagrin et son courroux ; elle rend aux campagnes leur fertilité première. Triptolème, Polyxène, Diocles reçoivent les leçons de la déesse ; elle les initie aux secrets de l'agriculture, aux rites sacrés qu'il ne leur est pas permis de révéler (au sujet de ces rites, v. ELEUSIS). Puis Déméter remonte vers l'Olympe pour habiter près du formidable Jupiter. Elle et sa fille veillent sur la terre et accordent une vie heureuse aux mortels qui les invoquent et les honorent.

Dans ce mythe, suivant M. Maury, se trouve peint le phénomène de la végétation. Les semences de la terre demeurent cachées sous le sol durant l'une des trois saisons entre lesquelles se partageait l'année primitive des Grecs, c'est-à-dire durant l'hiver. Les deux autres saisons, la semence germe et s'épanouit au grand jour. Tant que Proserpine est absente, qu'elle habite dans les enfers, Déméter est désolée, c'est-à-dire que la terre est dépouillée de sa vivante parure ; mais sitôt que le printemps renaît, la fille de la terre, Proserpine, c'est-à-dire le grain, lève et se dresse, plante animée, vers les cieux.

Quant à Proserpine, elle est considérée comme représentant les germes des céréales lorsqu'ils sont placés dans la profondeur du sol : elle personnifie donc la germination. Elle est l'épouse de Hades, l'invisible, le dieu des forces, des richesses cachées de la nature.

M. Maury reconnaît que ce mythe appartient, par conséquent, au naturalisme des premiers âges ; mais il ajoute que la poésie s'en est emparée et l'a revêtu des couleurs de l'anthropomorphisme. En prenant cet aspect, le phénomène a revêtu du même coup un caractère moral. Déméter est pour l'hellène l'image visible de la divinité se révélant aux hommes par les bienfaits de la nature.

La divinité fait plus, elle donne aux hommes les premières connaissances qui doivent assurer leur bonheur et leur opulence. Ceci est le dogme moral, qu'il faut suivre dans l'enseignement des mystères (v. ELEUSIS). Quant au dogme métaphysique qui nous montrerait la nature matérielle distincte, comme personne, du Dieu maître et créateur, il se rattache à l'histoire générale de la religion hellénique.

M. Maury fait remarquer encore l'analogie du récit de la tentative de la déesse pour doter Démophon de l'immortalité, avec la théorie du péché originel de la Genèse. Cette partie de la fable de Déméter paraît avoir un caractère postérieur et se distinguer de la fable primitive.

Une autre analogie à signaler, et sur laquelle nous reviendrons en parlant des mystères d'Eleusis, est celle de la passion de Déméter avec la légende chrétienne de Marie et la légende égyptienne d'Isis.

Quant à la représentation idéale de l'amour maternel dans Déméter, ce caractère purement humain et poétique se retrouve dans toutes les religions où le dogme a subi l'élaboration de l'art.

Nous montrerons, en traçant l'histoire des mystères d'Eleusis, comment la pureté primitive de cette figure s'altéra.

La doctrine de Michelet sur cette fable se distingue de celle de M. Maury en ce qu'il en aperçoit dès l'origine le caractère moral. A côté du fait d'observation de l'enlèvement de la graine à la fleur, que toutes les poésies primitives ont chanté, il voit le développement du thème moral, aussi ancien, plus ancien peut-être, de la passion maternelle. L'image naturelle s'y ajoute par application et sans changer même en fiction le thème moral. Un autre fait que M. Michelet ne croit pas étranger à la naissance de la fable d'Eleusis, trop souvent répétée et que bien des mères se rappellent avec une profonde douleur, est l'enlèvement des filles par les pirates sur ces mers de la Grèce et de l'Asie Mineure.

La base des mystères d'Eleusis, c'était le culte des divinités chthoniennes et productrices que l'on retrouve au fond de la plupart des mystères grecs. Ce culte avait généralement un caractère secret et quelque peu effrayant, qui devint naturellement le point de départ de formes mystérieuses, et c'est ce qui explique l'association qui s'opéra entre Triptolème et Déméter, dont Triptolème finit par être représenté comme l'élève. Des traditions supposées permirent de rattacher les principaux personnages de la légende de Déméter à Eumolpe, que l'on donna ensuite pour issu de Triptolème. Celui-ci n'est encore, dans l'hymne à Déméter, qu'un prince d'Eleusis ; il personnifie le blé semé dans le champ de Karos. De là l'idée d'en faire l'élève de la déesse. On raconta que ce fils de l'Océan et de la Terre avait été élevé par la reconnaissance des Grecs aux honneurs divins. Une fois en possession du précieux enseignement de la déesse, Triptolème l'avait communiqué aux hommes et porté jusqu'en Italie, en Sicile et même en Ligurie.

Ce furent les colonies ioniennes, parties de l'Attique, qui répandirent la légende, d'abord toute locale, de Triptolème. On montrait à Eleusis le tombeau d'Eumolpe, le champ de Karos, et, sur les bords du Céphise, l'*Erineus*, endroit marqué par un figuier sauvage, où Pluton était descendu aux enfers après avoir enlevé Proserpine.

Quant à la légende d'Erechthée et aux faits

historiques ou non qui s'y rattachent, voyez ELEUSIS.

Toutes ces traditions ont pris naissance postérieurement à Homère et à Hésiode ; elles se sont greffées sur les mystères d'Eleusis à mesure que ceux-ci ont pris plus d'importance et se sont propagés davantage. Homère ne connaît encore, des divinités de ce cycle chthonien, que Jason, dont il nous raconte, dans l'*Odyssée*, l'amour pour la déesse des moissons.

Le nom de Jason, Jasion ou Jasios, qui est associé de très-bonne heure à celui de Déméter, est celui d'un héros qui personnifiait la puissance productrice du sol. Suivant une légende, consignée dans Homère et dans Hésiode, Déméter eut commerce avec lui dans une nœve qui avait reçu trois labours, et Pluton, identifié avec Plutus à l'origine, naquit de cet amour. Zeus, selon Homère, frappa Jason de la foudre. Cette légende, diversement modifiée par la suite, offre de grands rapports avec celle de Triptolème d'une part, de Bacchus et d'Iacchus de l'autre.

Le personnage d'Iacchus, fils supposé de Dionysos et de Déméter, se rattache à l'histoire des mystères, et n'a pas de rapport avec la légende primitive. Cependant M. Maury le considère comme dérivant de celui de Jason.

Zagreus, fils de Hades et de Proserpine, forme chthonienne de Dionysos et métamorphose de Jason, devient Iacchus, qui personnifie l'immortalité de l'âme, intervient comme médiateur, et se rattache à des dogmes orientaux. V. ISIS et OSIRIS.

Dionysos, identifié à Iacchus et à Zagreus, a pour mère Déméter ou Proserpine. En même temps, il se substitue à Pluton (Hades, Aïdôn, Polydegmon, le dieu de l'invisible, des cavités sombres), par suite de ses rapports avec la double Déméter.

« Comme on supposait que Dionysos était descendu aux enfers, l'idée s'offrit tout naturellement, dit M. Maury, de donner ce dieu pour guide à Déméter, lorsque celle-ci était allée chercher sa fille au sombre séjour. » Mais le rapport établi entre les deux divinités a une signification très-simple.

Les grandes solennités des mystères, suivant M. Maury, furent apportées de la Thrace primitive, c'est-à-dire de la Thessalie et de la Macédoine, dans la Béotie, dans l'Attique et dans la Mégaride ; elles prirent dans la Grèce propre un tel développement et un tel éclat que, vers la fin de la période la plus brillante de la civilisation grecque et dans les siècles qui suivirent le siècle d'Alexandre le Grand, on ne rencontre rien qui puisse leur être comparé.

De toutes les contrées helléniques on venait se faire initier à ces mystères, qui devenaient, pour ainsi parler, une école de cultes et de croyances. Puis, par imitation, on établit en l'honneur des Grandes Déeses des cérémonies analogues dans différentes villes de la Grèce. Les auteurs nous montrent ces mystères célébrés à Phlionte, à Paros, d'où ils avaient été portés à Thasos ; à Phénée, en Arcadie, où, suivant la tradition, ils avaient été institués par Naüs, d'après un ordre de l'oracle de Delphes ; enfin en Messénie. Ces derniers acquirent un certain renom et assez d'éclat pour occuper le premier rang après ceux d'Eleusis.

L'hymne à Déméter, dernier reflet de la poésie lyrique, mais où s'annonce déjà l'invasion des idées syncrétiques, serait le travail de cette école sacerdotale qui faisait remonter jusqu'à Orphée son origine. C'est à cette école que M. Maury fait remonter l'institution des mystères. Et, de ce que Apollon était chanté comme le plus grand des dieux par Orphée et les premiers aèdes, et qu'il n'est pas adoré dans les mystères, on conclut à l'origine comparative moderne de ces mystères.

En effet, bien que les Grecs aient considéré les mystères d'Eleusis comme les plus anciens de la Grèce, même comme plus anciens que ceux de Samothrace, on voit que Homère et Hésiode n'en font point mention, et on peut établir que du moins ceux d'Athènes ne furent introduits qu'après la guerre qui éclata entre Athènes et Eleusis.

C'est également contre le système des Grecs eux-mêmes, et d'Hérodote en particulier, que les mythographes modernes ont établi le caractère autochtone, c'est-à-dire pélasgique et non égyptien, des mystères. Et les témoignages les plus authentiques s'accordent à faire sortir de Thrace les fondateurs des mystères de l'Attique et de la Béotie, les Orphée, les Musée, les Mélampus, qui n'ont été transformés que plus tard en Égyptiens ou élèves des hiérophantes de Memphis ou de Thèbes.

D'ailleurs, les mystères se trouvaient généralement liés au culte des divinités pélasgiques, dont les sanctuaires avaient conservé, jusqu'aux derniers temps de la Grèce, un caractère auguste et vénérable. Tels étaient ceux de Déméter, à Eleusis et à Athènes.

C'est en Afrique, pays où la tradition faisait commencer la culture du blé, que se développa la légende mythique de Déméter et de Proserpine. Les mystères d'Eleusis, qui en étaient comme la mise en scène, sont donc tout à fait autochtones. Mais c'est à l'école des aèdes de Thrace, ou tout au moins à leur influence, qu'ils durent le caractère spécial et l'importance qui leur appartiennent aux beaux temps de la Grèce. Et, pour justifier

l'origine que l'on voulait leur assigner, on eut recours à des traditions apocryphes.

« L'antique existence de la famille des Eumolpides, dit M. Maury, est un indice que la tradition qui rapportait à Eumolpe, leur ancêtre, l'établissement des mystères d'Eleusis, remontait à une époque plus ancienne que celle qui attribuait l'honneur de cette institution à Orphée. » Mais l'argument pourrait être retourné ; car les Eumolpides ayant conservé fort tard leur prépondérance religieuse, il y a lieu de se demander comment ils ont consenti à laisser s'introduire une tradition postérieure qui déposait leur ancêtre. Il est vrai que, lorsque les mystères de Dionysos s'associèrent à ceux d'Eleusis, que ce dieu fut donné pour époux à Déméter et prit la place de Pluton, l'imagination put devenir plus empressée à forger des légendes qui confirmassent l'origine thrace des mystères. Eumolpe fut transformé en un prêtre de Dionysos et de Déméter, auquel cette déesse avait révélé son culte et qui avait découvert la culture de la vigne et l'élevage des bestiaux. On a représenté Orphée comme l'instituteur par excellence des mystères d'Eleusis. V. MYSTÈRES ET EUMOLPIDES.

A considérer le culte de Cérés dans son rôle social, on ne peut s'empêcher de reconnaître que les mystères de Déméter et de Proserpine, à Eleusis, furent, après les jeux, la cause la plus active et le moyen le plus efficace de réunir dans des croyances communes les hommes de toutes les nationalités de la Grèce, et de rallier par certains rites généraux les cérémonies si multipliées et si diverses qui constituaient chaque culte local. Déméter était l'une des divinités sous la protection desquelles était placée la confédération amphictyonique. On attribuait la fondation de son temple aux Thermopyles à Acrisius, un des héros auxquels on rapportait l'établissement de l'amphictyonie pélasgique. Elle avait ainsi un caractère panhellénique. C'était encore sous la protection de Déméter *Panachata* que se réunissaient à Egium les députés de l'amphictyonie achéenne.

Quant au caractère moral de son culte, il ne faut pas oublier que les rites constituaient l'élément essentiel des mystères : la représentation scénique n'y était que l'accessoire. Ce culte était, tout autant que ceux des religions modernes et même plus que beaucoup d'entre eux, intolérant et sévère.

La dévotion pour Cérés prit une vogue de plus en plus grande dans l'antiquité. Rome recut ce culte de la Grèce par la Sicile. La Cérés d'Agrigente, dont parle Cicéron, était d'institution tout hellénique.

Sur les grandes et sur les petites éleusines, sur les différentes époques consacrées au culte de Cérés, et sur les diverses représentations des mystères, voyez ELEUSIS.

Indépendamment des mystères, les Grecs ont eu dès le commencement des fêtes appelées *Démétries*, comme ils avaient un mois appelé *Démétrios*. Ce mois, le dixième de l'année grecque, était celui des moissons et correspondait à peu près à notre mois de juillet. Les Démétries, fête tout agricole, étaient destinées à célébrer la fécondité de la terre et les productions dont elle nous enrichit. On faisait en commun Dionysos et les Grandes Déeses dans les *Aléa*, fête du battage des grains dans l'aire. Des fêtes étaient célébrées en l'honneur de Déméter *Chloé* (le gazon) et de sa fille à l'époque du printemps. Autres fêtes à l'époque des semailles, à celle de la maturité ou des épis. C'était à Athènes que se célébraient, au nom de la Grèce entière, après la moisson et avant le labourage (suivant la signification du mot), les *Proerosia*.

Les hymnes en l'honneur de Cérés s'appelaient *ἱμνὸς Ὀβία* (gerbes). Ils commençaient par ce cri : *Ὀβία, Ὀβία*. Les Athéniens avaient, en outre, un hymne particulier pour célébrer l'hospitalité qui avait été donnée à Cérés dans l'Attique, et nommaient cet hymne *ἑνὶ ἑσπέρῃ*. Déméter et sa fille intervenaient sans doute encore dans ces chants appelés *ἑσπέραι* et *ἑσπέραι*, que les ouvriers du sol improvisaient et répétaient en l'honneur des dieux.

Les fêtes romaines qui correspondent aux *Démétries* de la Grèce sont les *Cerealia*, dont les plus importantes étaient célébrées avant la moisson, vers la mi-juillet, par les villageois vêtus de blanc, couronnés de feuilles de chêne, accompagnant leurs chants de danses mimiques. En avril, autres *Céréales*, qui duraient plusieurs jours, celles-ci dans Rome même et accompagnées des jeux du Cirque.

On consacrait à Déméter la grue, la tourterelle, le porc, une truie pleine, le blé avec ses feuilles, le safran, le pavot.

Déméter avait divers noms et était qualifiée d'un grand nombre d'épithètes relatives à ses fonctions divines.

Nous avons déjà vu les Syracusains l'appeler *Ἐρὸς* (nourriture). Son nom d'*Ὀρνίς, alma* (nourricière) fait songer à *Ops*, des religions italiennes. Elle était nommée *Παρακάω*, comme déesse de la *maturation*, à Héracle, en Bithynie ; *Ὀβία, ἱμνὸς*, comme déesse des *gerbes* ; *Ἀλώα*, comme déesse des *aires* ; *Ἀλτήρια*, comme déesse de la *mouture* ; *Θεαροπόρος*, comme déesse des *lois* ; *Χθονία* à Hermioné, *Ἰγθονία* dans Eschyle, comme divinité souterraine. Elle avait conservé dans la légende son vieux nom pélasgique de *Δᾶ, Δᾶ* : *Δᾶ Ἐλευσινία* dans Sophocle. Les épithètes qu'on

rencontre le plus fréquemment sont celles de *philopuros, eupuros, puraphoros, stakhephoros, malophoros, kourotrophos*, tirées des mots qui signifient grain, épi, brebis, enfants. Comme divinité chthonienne, elle reçoit l'épithète de *εὐρύα*, la vénérable, avec Hades, avec Hermès Psychopompe, avec les Erinyes. Au nom de PROSERPINE, on trouvera les noms particuliers de cette dernière, *Coré* (la jeune fille), *Despina* (la maîtresse), *Libera* chez les Latins, etc., ainsi que l'indication de ses rapports avec Dioné (un Zeus féminin), avec Aphrodite, avec Hestia. A Mantinée, on entretenait, en l'honneur de Déméter Persephoné, un foyer perpétuel, qui rappelle celui de Vesta à Rome. On a fait dériver les noms de *Phéréphatta* et de *Persephoné* des mots sémitiques *Pheri phâtai, Pheri sâphan*, fruit péri, fruit égaré (dans le sol) ; celui de *Cérés* du sémitique *kârats*, couper, fendre, par analogie avec l'action du soc qui déchire la glèbe. Ce sens revient presque à celui de *κέρω, cerno*, et le nom de *Cérés* rappelle encore le *κέρως*, vase employé dans la liturgie éleusienne. Quant à *Proserpina*, on ne saurait voir qu'un mot d'origine purement latine, *pro-serpui*, c'est l'image du germe traversant la glèbe. On pourrait sans difficulté ramener à cette forme celle de *Persephoné*, si l'on adopte l'étymologie latine. Quant à *Persephatta* ou *Persephassa*, on retrouverait, à la rigueur, l'origine de ce mot, sans dérivation sémitique, dans le latin *ferre facem*, suivant la représentation bien connue de Déméter. « *Ceres*, dit Minucius Felix, *factus accensis et serpente circumlata, errore subreptam et corruptam Liberam anxiam vestigat*. » Cette définition réunit, on le voit, la double étymologie de *Proserpina* et de *Persephassa*, en même temps qu'elle explique le rôle du serpent dans le symbole démétrien. On n'ignore pas que les Pélasges ont laissé des traces importantes dans la langue et dans les institutions italiennes, comme dans celles de la Grèce. L'explication que nous proposons confirmerait à cet égard l'hypothèse historique, et aurait l'avantage de justifier ce que nous avons dit du caractère pélasgique de la légende éleusienne.

Les attributs de Cérés sont bien connus. Sa chevelure blonde et flottante, ses yeux bleu de ciel, la beauté de ses formes arrondies, les pavots et les épis qui la couronnent, son regard plein de bonté, comme celui d'Isis, mais plus chaste que celui de la Cérés africaine, ont été chantés par tous les poètes. Sa représentation la plus célèbre chez les Grecs était l'œuvre de Praxitèle. Les médailles siciliennes la montrent telle que nous venons de la retrouver dans le passage cité de Minucius Felix, c'est-à-dire allumant son flambeau au cratère de l'Etna, et poursuivant sur un char attelé de deux chevaux le ravisseur, qui s'était, suivant la légende locale, réfugié dans l'île d'Ortygie, consacrée à Proserpine et à sa mère. Les vases peints, les bas-reliefs, les sarcophages, ont aussi reproduit fréquemment le grand mythe agreste et cosmique que nous venons d'exposer. Déméter y apparaît portée sur un char traîné par des serpents, d'après une tradition dont on ne fait aucune mention dans l'hymne homérique. Ce char se voit d'abord sans ailes ; mais, sur la plupart des vases, il est ailé. Enfin, sur les bas-reliefs et sur les médailles, serpents et char ont des ailes. C'est sur un char ailé du même genre, et auquel sont aussi attelés ces reptiles, que Triptolème parcourt la terre. Le serpent, dit M. Guignaut, d'après Creuzer, était un symbole de l'agriculture et de la germination, parce qu'il se glisse dans la terre et change de peau, ainsi que la semence.

Nous préférons voir dans cette image la simple ressemblance du mouvement de la plante se développant à travers le sol, de la marche du germe se glissant vers la lumière, avec l'allure sinieuse du reptile. Mais à cette explication qui d'ailleurs peut confirmer la première au lieu de la détruire, il s'en ajoute (le fait se présente fréquemment dans l'histoire du symbolisme) une plus philosophique. Le serpent, par sa forme, représentait, chez les anciens, le *circulus*, le renouvellement éternel des choses. La germination, l'efflorescence, — *Coré-Pampano*, — sont les deux phases du cercle naturel. Proserpine et Cérés figurent le grand cercle. Aussi ne font-elles qu'un en substance. C'est la même force s'engendrant perpétuellement : la plante contenue dans la semence et contenant à son tour la semence. Là est la signification intime du mythe.

Outre les auteurs déjà cités : M. Maury, *Histoire des religions antiques de la Grèce* ; M. Michelet, *Bible de l'humanité* ; M. Guignaut, dans sa traduction de Creuzer, on peut consulter le mémoire du savant secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres *Sur les mystères de Cérés et de Proserpine* (*Mémoires de l'Académie*, t. XXI) ; les *Origines du théâtre moderne*, de Charles Magnin, et les *Etudes d'histoire religieuse*, de M. Ernest Renan.

CÉRÉS (REPRÉSENTATIONS ANTIQUES DE). Parmi les grandes déesses de l'Olympe, Cérés serait peut-être celle dont nous posséderions le plus de représentations antiques, si toutes les statues que l'on a désignées par le nom de cette déesse nous offraient bien son image. Mais la

vérité est qu'il n'y a pas de divinité dont les figures soient plus rares. Winckelmann n'en cite pas une seule qu'il regarde comme authentique, et M. de Clarac reconnaît que, parmi les quatre-vingt-seize statues de Cérès qu'il a fait graver et dont il a donné la description dans son *Musée de sculpture antique*, il en est fort peu qui méritent le nom qu'on leur a donné : « La fille de Saturne, dit-il, a vu prendre pour ses images des figures qui ne le sont devenues que par les attributs ou les symboles dont on a décoré des statues mutilées et sorties jadis simples mortelles des ateliers où elles prirent naissance. » Il est bien certain cependant que, dès la plus haute antiquité, on éleva de toutes parts des statues et des temples en l'honneur de la déesse des moissons. Pausanias rapporte que, pour rappeler ses amours avec Neptune, qui la rendit mère du cheval Arion, les Phigaliens lui dressèrent une statue de bois dont la tête était celle d'une jument avec une crinière d'où sortaient des serpents ailés. « On ne saurait désigner d'une manière positive, dit M. de Clarac, quel fut le grand sculpteur qui fixa le premier le type de Cérès et l'éleva jusqu'à la beauté idéale qui lui est propre. Il est bien à croire qu'on le dut à l'un des maîtres formés par Phidias, si ce ne fut à Phidias lui-même que la déesse d'Eleusis fut redevable de la beauté surhumaine que se transmettent d'âge en âge les statuaires. Si les chefs-d'œuvre des frontons du Parthénon nous fussent parvenus dans leur intégrité, nous y aurions probablement trouvé ce type, que ne nous offrent qu'affaibli les plus belles statues authentiques et que présentent mieux les belles têtes des médailles de Syracuse... La beauté de Cérès est grave, d'une dignité tempérée par la bienveillance; ses yeux ne sont pas aussi ouverts que ceux de Junon, et son aspect, plus doux, à moins de fierté; elle rappelle plutôt la femme mère, la matrone, caractère que devait avoir par excellence la mère de la nature (*Pammatér*). La haute taille, souple et déagée, de la déesse annonce sa force et son activité : on voit qu'elle est toujours disposée à se porter partout où l'on réclame son appui... Aussi lui donne-t-on d'ordinaire le costume qui convient le mieux à une vie active et pour ainsi dire à travers champs. Elle est presque toujours chaussée, et souvent même de chaussures fermées, très-fortes et propres à la marche. « Ce costume de voyage convient à merveille à la mère infatigable qui court nuit et jour à la recherche de sa fille Proserpine, enlevée par Pluton. Souvent aussi on la représente tenant à la main une torche allumée, pour rappeler ses courses nocturnes. La plus belle tête que l'on connaisse de cette déesse se trouve sur une médaille de Métaponte (autrefois dans la collection du duc de Caraffa-Noia, à Naples). Elle est couronnée d'épis garnis de longues feuilles et porte un diadème élevé, de la même forme que celui qui sert d'attribut caractéristique à Junon. Par derrière la tête tombe un voile, en signe du deuil que causa à la déesse la perte de Proserpine. Les belles médailles de Syracuse nous montrent Cérès simplement couronnée d'épis; sur l'une de ces médailles, les épis paraissent retenus par une bandelette. La figure de Métaponte a de grandes boucles d'oreilles à trois pointes et les cheveux relevés. Dans d'autres médailles, la chevelure est ondulée et flotte librement. Parmi les attributs donnés à la déesse, on voit encore des pavots, symbole de sa fécondité, et un sceptre, emblème de sa puissance. M. de Clarac croit que la corne d'abondance et la faucille que l'on voit à certaines statues de Cérès sont l'œuvre des restaurateurs, et que ces attributs, bien que convenant parfaitement à la déesse des moissons, ne se rencontrent dans aucune représentation véritablement antique. D'après Quatremère de Quincy, on voit quelquefois, parmi les attributs de la déesse, le *modius* (boisseau), symbole de la fertilité, et le ciste ou van mystique des fêtes d'Eleusis. Une pierre gravée de la collection de Stosch la représente debout sur la tête d'un bouc, tenant de la main gauche des épis de blé et de la droite une tête de bélier, animal qu'on lui sacrifiait. Une autre intaille de la même collection, et deux petites statues étrusques de bronze, du musée des Offices, la montrent tenant une coupe ou patère. Une pâte antique du cabinet de Stosch la représente sur un char tiré par deux éléphants, ce qui est d'autant plus remarquable, dit Quatremère, qu'aucune divinité, Bacchus excepté, ne paraît avec un semblable attelage. Il est plus ordinaire de voir la déesse accompagnée du cheval Arion : c'est ainsi que l'offrent une améthyste de Stosch et deux bas-reliefs de marbre de la collection Albani gravés parmi les *Monumenti inediti* de Winckelmann. Le bas-relief d'un sarcophage antique du musée des Offices, qui a pour sujet l'Enlèvement de Proserpine, nous fait voir Cérès tenant un flambeau et placée sur un char auquel sont attelés des serpents ailés. Ce fut sur un char aussi traîné par des serpents que la déesse des moissons fit monter Triptolème, fils de Céléos, roi d'Eleusis, lorsqu'elle envoya ce prince enseigner l'agriculture dans tout l'univers. Cette scène est retracée sur un vase étrusque de la collection Pourtalès : Cérès, ayant à la main une torche allumée, tourne les regards vers Triptolème assis sur un petit char attelé de deux serpents; Proserpine, assise sur un siège peu élevé, regarde aussi le fils de Céléos. Dans le fond de

la composition, deux autres déesses ou prêtresses de Cérès, chaussées de brodequins et tenant chacune un flambeau, conduisent des jeunes gens qui paraissent être des initiés. Des colonnes doriques, peintes sur le haut du champ qui renferme ce sujet, indiquent que la scène se passe dans l'intérieur du temple d'Eleusis. La torche que l'on voit ici dans la main de Cérès peut être considérée comme un emblème de l'initiation éleusienne qui révélait aux adeptes les mystères sacrés,

Tedifera mystica sacra dea,

comme a dit Ovide dans ses *Héroïdes*. Ce surnom de *tedifera*, porte-torche, que le poète donne à la déesse, correspond au grec *da-douchos* qui s'employait dans le même sens. — Parmi les nombreuses statues désignées comme représentant Cérès, nous nous bornerons à signaler les plus remarquables sous le rapport de l'exécution et des attributs, en prenant pour guide le savant ouvrage de M. de Clarac cité plus haut.

Musée du Louvre : 1^o Marbre de Paros (n^o 285). La déesse est couronnée d'un diadème surmonté d'épis de blé; elle tient aussi des épis dans la main droite et, dans la main gauche, une couronne de fleurs et de feuilles. La tunique, qui recouvre en partie les pieds, est d'une étoffe fine et légère, à petits plis, et que l'on ne voit qu'aux statues de beau style. Le manteau, transparent et bordé de franges, laisse voir à travers ses belles masses de plis ceux d'un grand *peplum* qui, se séparant sur la poitrine, est serré à la taille par une ceinture. Il est difficile, dit M. de Clarac, de trouver des draperies mieux disposées et d'une exécution plus soignée. Malheureusement, la tête, quoique antique, n'est pas celle de la statue. Les bras, les mains et les attributs qu'elles tiennent sont modernes, si bien qu'on ne sait pas si le nom donné à cette statue est exact. MM. Schütze et Meyer, commentateurs de Winckelmann, n'en doutent pas. Ce beau marbre provient de la villa Borghèse. — 2^o Statue de la même provenance (n^o 361). Elle est plus complète que la précédente et se distingue par la dignité et la simplicité de son costume et de son attitude. La tête, bien conservée, est couronnée d'épis. Le bras droit est entièrement moderne. — 3^o Petite statue de marbre grec (n^o 440), remarquable par l'ampleur des draperies. Le vêtement se compose d'une tunique à manches longues et larges, relevée sur les hanches par une ceinture et recouverte du *peplum* qu'enveloppe une immense *palla* ou manteau, ramené sur le derrière de la tête et servant de voile. Rien ne prouve, d'ailleurs, que cette figure, dont la tête et les mains sont modernes, soit celle de Cérès. Le Louvre possède deux autres statues, très-restaurées, qui portent le nom de cette déesse.

Musée Pio-Clementin (Vatican) : 1^o Célébre statue de marbre grec, provenant de la collection Mattei. Elle est citée comme un modèle pour la noblesse de l'attitude, le bon goût, la vérité et la finesse d'exécution des draperies. Le manteau qui enveloppe toute la personne, sans voiler la beauté des formes, ressemble à ces étoffes transparentes de Cos que les anciens nommaient *nebula lineæ*, *topa vitrea*, des brouillards de lin, des toges de verre; il laisse voir, comme à travers un cristal, tous les plis de la tunique qu'il recouvre. « On ne peut pas pousser plus loin, dit M. de Clarac, l'adresse et le sentiment du travail. » Quant à savoir si cette charmante statue a toujours été une Cérès, c'est une question fort controversée. Maffei assure que la tête rappelle les traits de Crispine, femme de Commode; Venuti y voit ceux de Julia Pia, femme de Septime Sévère; Visconti veut que la statue ait été celle de Clio et qu'elle ait tenu primitivement un livre dans la main droite; mais M. de Clarac assure avoir reconnu dans cette main des restes de pavots et d'épis antiques, d'où il conclut que l'image est bien celle de la déesse des moissons, ou plutôt le portrait d'une princesse de la famille des Antonins représentée en Cérès. — 2^o Statue colossale en marbre grec, d'un style un peu dur et sévère, d'un effet imposant et majestueux. Elle est vêtue d'une tunique, d'un petit *peplum* serré par une large ceinture et d'une chlamyde ou petit manteau fixé sur les épaules et retombant par derrière jusqu'à la hauteur des jarrets. Ces draperies, habilement disposées, font valoir les formes amples et vigoureuses de la nourricière du genre humain, de la déesse que Lucrèce (vi, 461) appelait *mammosa Ceres*, Cérès aux puissantes mamelles. Cette statue dont Visconti a fait le plus grand éloge et dans laquelle, en dernier lieu, il avait cru reconnaître la muse Euterpe, a été décorée pendant plus de trois siècles la cour du palais de la Chancellerie. — 3^o Statue de marbre pentélique, pleine de dignité dans le maintien et le costume. Le bras et les épis qu'elle tient dans la main droite sont modernes.

Musée Chiaramonti (Vatican). 1^o Statue de marbre grec, vêtue d'une longue tunique à manches larges et courtes, garnies de boutons et d'une grande *palla* qui est fixée sur la poitrine par une fibule et laisse les bras libres. Un large pli, partant de la fibule, traverse la poitrine de gauche à droite. Les attributs sont modernes. Les traits rappellent ceux de Faustine la mère, femme d'Antonin le Pieux. L'arrangement de la chevelure se rapporte bien aussi à l'époque de cette impératrice. Cette statue, qui a été trouvée à Ostie, a près de 2 m. de haut. — 2^o Jolie statue

de marbre grec, remarquable par la grâce de la tournure, la simplicité du style et la pureté de l'exécution. Elle est vêtue d'une longue tunique talair qui ne laisse apercevoir que le bout des pieds nus, et d'un *peplum* dont l'ampleur n'empêche pas de deviner les beautés qu'il recouvre. On a attribué à cette statue le nom de Cérès et, en la restaurant, on lui a donné des attributs en conséquence; mais, peut-être, dit M. de Clarac, aurait-on quel que raison de trouver que la poitrine, les bras et le corps sont un peu trop jeunes et trop fins pour une déesse mère, *alma Ceres*; ne pourrait-on pas y voir plutôt l'Espérance, à laquelle on donnait, d'ailleurs, les mêmes attributs qu'à Cérès? — 3^o Statue en marbre de Carrare, qui offre quelque analogie avec celle du même musée, que nous avons décrite sous le n^o 1. Son manteau double (*diplax*), fixé sur le haut du sein gauche par une fibule ou un fort bouton, offre une belle et sévère disposition. Les attributs sont modernes. Trouvée à Tivoli, dans les fouilles de la villa Adriana.

Musée du Capitole. Statue en marbre de Paros, ayant fait partie de la collection Albani. Son attitude a de la noblesse, ses draperies sont souples et bien disposées. Son ample manteau double, qui enveloppe en partie sa longue tunique d'étoffe fine et ondoyante, sans ceinture, laisse deviner toute l'élégance de ses formes. Les attributs, des pavots et une torche, sont dus à une restauration. Bottari a cru reconnaître dans la tête les traits de la belle Lucilla, fille de Marc-Aurèle et femme de Lucius Verus, et il pense qu'à l'origine la statue représentait cette princesse en Junon.

Au musée des Studi (Naples). 1^o Statue de Cérès *Dadouque* ou *Porte-torche*. Elle tient dans la main droite une torche allumée et dans la gauche des épis, attributs que M. Finati dit être antiques. La tête est remarquable par sa coiffure : les tresses, par leur disposition, produisent un peu l'effet d'épis de blé. La longue tunique dont la déesse est vêtue est relevée au-dessous des seins par une ceinture; les larges ouvertures servant de manches sont ornées de boutons. Le manteau, qui passe sur le bras gauche et ne découvre que la main, retombe en belles masses de plis. Cette statue a fait partie de la collection Farnèse. — 2^o Petite statue remarquable par la simplicité du costume et de l'exécution. Le manteau, qui passe sur l'épaule gauche, recouvre en partie l'ample tunique dont les larges manches sont ornées de boutons. Les pieds sont chaussés de brodequins à forte semelle. La tête a pour tout ornement une chevelure ondulée serrée par une bandelette. Les attributs sont modernes. — 3^o Statue de marbre de Carrare. La déesse est coiffée d'un diadème d'où tombe un ample voile qui enveloppe presque entièrement le corps, et ne laisse à découvert qu'un peu de la tunique au haut de la poitrine et dans le bas. De longues mèches de cheveux, s'échappant de dessous ce voile, accompagnent le cou avec grâce. Les épis de blé qu'elle a la main droite et les pavots que tient la main gauche abaissée sont modernes. Rien ne justifie, dès lors, le nom donné à cette statue. — 4^o Statue de marbre trouvée à Herculaneum. La déesse, ayant dans la main gauche une torche, et dans la droite des épis et des pavots, est assise sur un siège sans dossier et sans bras, n'ayant pour marchepied qu'une plinthe très-mince. On peut croire que l'artiste a voulu la représenter se reposant de ses fatigues chez la vieille Baubo, lorsqu'elle allait à la recherche de Proserpine. L'attitude un peu affaissée du corps est bien celle d'une personne fatiguée. La tête, l'avant-bras gauche et la main droite, ainsi que les attributs, sont modernes. Cette restauration a d'ailleurs été exécutée avec beaucoup d'habileté et de goût par le sculpteur napolitain Andrea Calì.

Musée des Offices (Florence). Statue de marbre. Le voile, couvrant la tête et les épaules, retombe à grands plis sur le dos. Il n'y a pas de diadème.

Musée de Venise. Belle statue en marbre d'un style archaïque. Le manteau double (*diplax*), fixé sur l'épaule gauche et laissant le bras de ce même côté en liberté, recouvre de ses larges plis la tunique talair à plis serrés. Le visage est accompagné de tresses de cheveux qui tombent avec symétrie sur les épaules. D'après la direction de ce qui reste des bras, le droit élevé devait tenir un long sceptre et le gauche abaissé des épis, si toutefois la figure était bien celle de Cérès.

Collection Torlonia (Rome). 1^o Statue colossale en marbre grec, remarquable par son intégrité. Le nez seul est moderne. Les pavots que tient la main gauche ne permettent point de douter que ce ne soit là une figure de Cérès. D'ailleurs, la pose est sans dignité et les draperies sont faites de pratique, avec peu d'intelligence. — 2^o Cérès *Dadouque* ou *Porte-torche*. La déesse, enveloppée de son manteau-voile, s'appuie de la main droite sur une longue torche. — 3^o Statue de marbre tenant des épis dans la main gauche et une serpe dans la main droite. M. de Clarac suppose que ces attributs sont dus à une restauration. La chevelure ondulée est surmontée d'un diadème. 4^o Statue en marbre de Carrare. La tête, dont les cheveux ondulés tombent en larges tresses sur les épaules et sont ornés d'un diadème, paraît avoir été celle d'une impératrice; on l'a ajustée à une statue que rien ne caracté-

risait et dont on a fait une Cérès en plaçant des épis et des pavots dans la main gauche.

Ancienne collection Giustiniani (Rome). 1^o Statue de marbre grec qui pourrait aussi bien avoir été une Junon qu'une Cérès. Coiffure élégante, formée en partie de tresses et qui se termine par un diadème. Ample manteau ajusté avec goût et recouvrant en grande partie la longue tunique. Celle-ci paraît avoir été une de ces tuniques que les Grecs nommaient *étéromaschalé*, à une seule manche, costume de la campagne convenant bien à la déesse des moissons : le bras droit est, en effet, entièrement nu. Les chaussures sont des brodequins. — 2^o Statue de marbre gris. La *calasiris* égyptienne, manteau à franges retenu sur la poitrine par un nœud, semblerait indiquer que cette figure était une Isis ou une prêtresse de cette déesse, qu'une restauration peu raisonnée a transformée en Cérès.

Collection Borghèse (Rome). Statue colossale de marbre grec, remarquable par la dignité de son maintien et par l'heureuse disposition de son manteau double, qui l'enveloppe de ses plis abondants. La main droite est joliment conservée, ce qui est rare. La gauche, tenant des épis, est moderne. — Une autre statue, que l'on donne comme étant celle de Cérès, mais qui porte le costume d'Isis, se voit à la villa Borghèse.

Ancienne collection Pamphili (Rome). Cette collection renfermait plusieurs figures de Cérès, très-restaurées pour la plupart. Une seule mérite d'être citée : elle est en marbre de Carrare. Enveloppée dans un grand manteau ramené sur la tête en guise de voile, elle tient de la main gauche des épis et s'appuie de la main droite sur une longue torche faite de branchages d'arbres résineux. La tête, les pieds et le bas de la robe sont modernes.

Ancienne collection Mattei (Rome). Cette collection, d'où est sortie la délicieuse Cérès assise du musée de Berlin, possédait plusieurs autres statues de cette déesse qui ont été gravées dans le *Musée de sculpture*, de M. de Clarac : entre autres, une belle statue de marbre, remarquable par un bracelet (*spinther*) passé au bras droit, ornement qu'on ne voit qu'à une autre statue de Cérès de la collection Smith-Barry, en Angleterre.

Ancienne collection Iordanini (Rome). Figure assise sur un trône recouvert d'un épais coussin et dont les montants sont formés par des pilastres. La déesse, d'une grave beauté, a la tête ornée d'un diadème ou de la *sténigide* (plaque de métal qui entrain dans la coiffure des femmes grecques). Son grand manteau-voile retombe sur les épaules; la longue tunique talair, recouverte en partie par un double *peplum*, ne livre aux regards que l'avant-bras droit et la main gauche; les manches larges sont ornées de boutons. Tout, dans ce costume, dit M. de Clarac, offre une élégante sévérité, et si les attributs, épis, pavots et torches, étaient antiques, cette statue serait une des plus complètes que nous aurions de Cérès. Il en existe une copie moderne au musée de Saint-Petersbourg.

Villa Albani (Rome). Belle statue, remarquable par l'élégante disposition des draperies; transformée arbitrairement en Cérès.

Musée de Dresde. 1^o Statue de marbre drapée avec élégance et dignité. L'ample manteau double (*diplax*) qui recouvre la tête, retombe sur les épaules et enveloppe le corps dans presque toute sa hauteur, ne fuit rien perdre de ses belles proportions. Des épis sont dans une main, une torche ou un long sceptre dans l'autre : M. de Clarac suppose que ces attributs sont dus à une restauration. — 2^o Statue de marbre, remarquable par la simplicité de la pose et de l'ajustement. Le *peplum*, fixé sur l'épaule par un bouton, recouvre en partie la tunique longue, sans ceinture, à larges manches. Les pieds sont nus; la tête n'a pas de diadème. Cette jolie statue tient des épis et des pavots dans la main gauche. — 3^o Statue d'albâtre oriental, remarquable seulement par la matière dont elle est faite. La tunique à larges manches relevées vers l'épaule et laissant les bras nus est recouverte par un *peplum* serré sous les seins par une ceinture. 4^o Statue en marbre de couleur. La disposition peu ordinaire du voile ramené sur la tête, qu'orne une double couronne d'épis, fait de cette statue une exception curieuse parmi les représentations de Cérès; mais quelques connaisseurs supposent que cette figure, qui provient de la collection Chigi, est moderne. Le serpent qu'on voit près de la déesse rappelle les mystères d'Eleusis où ce reptile jouait un grand rôle. On sait aussi que ce fut sous la forme d'un serpent que Jupiter s'approcha de Cérès pour la séduire. — 5^o Autre statue de marbre provenant de la collection Chigi. D'après la disposition du vêtement et le diadème élevé qui orne la tête, Lipsius suppose que cette figure, à laquelle les restaurateurs ont donné les attributs de Cérès, épis, pavots et torche, représentait dans le principe une impératrice romaine en Junon.

Musée de Berlin. Charmante statue assise, provenant de la collection Mattei, à Rome. Il est impossible de voir une pose plus élégante et un ajustement de meilleur goût. « Avec quelle grâce, dit M. de Clarac, cette ample tunique, retenue sur l'épaule par quatre boutons, s'en dégage et va découvrir les charmes que la déesse avait dérobés à la vue ! Quelles belles masses de plis forme en se dé-

veloppant ce manteau ramassé sur le milieu du corps. Il enveloppe tout et laisse tout deviner des élégantes proportions de la déesse, dont on n'aperçoit que les jolis pieds. Enfin, sous tous les aspects, cette statue se présente comme une des plus agréables de celles que nous ait transmises l'antiquité. Le siège, à coussin bordé de franges, n'a pas de dossier; il est élevé par des supports tournés et est muni d'un marchepied (*suppedaneum*), partie distinctive des trônes. Les épis que tient la déesse sont modernes, mais il n'est pas douteux que la statue ne soit celle d'une divinité ou d'une impératrice déifiée.

Musée de Munich. 10 Statue en marbre de Paros, une de celles en petit nombre qui nous offrent de la manière la plus certaine une figure de Cérés, car, à l'exception du pouce et de l'index, tout son beau bras gauche est antique, ainsi que les épis qu'elle tient à la main. La tête et l'avant-bras droit seuls sont modernes. Le costume est fort simple : le *peplum*, fixé sur l'épaule droite par une agrafe, est ouvert en entier de ce côté et laisse voir une longue tunique dorée à manches courtes. Cette statue, qui a plus de 2 m. de haut, a été acquise du peintre Camuccini. — 2e Cérés cherchant sa fille; statue habilement restaurée par le sculpteur Tenerani. Les draperies, d'étoffe légère et transparente, que le vent semble agiter, sont en marbre noir; les parties nues, en marbre blanc. La tête, le bras droit, les pieds et la torche que tient la déesse sont modernes. Rien n'indique que la statue ait bien été originellement celle de Cérés. M. de Clarac fait remarquer que les sculpteurs de l'antiquité ont représenté d'autres déesses, Vénus, par exemple, avec des draperies agitées par le vent, et il ajoute : « Ce costume si élégant, cette ceinture lâche sur les hanches et qui paraît prête à se détacher, cette tunique qui, glissant sur l'épaule, est sur le point de dégager entièrement le bras, tout le costume enfin et le galbe de l'ensemble paraissent plus voluptueux qu'il ne convient à Cérés, à la Mère universelle. » — 3e Autre figure d'une grande jeunesse et du costume le plus léger, convenant peu à Cérés. Les attributs sont modernes. — 4e Statue de marbre pentélique, provenant de la collection Barberini; pose noble, draperies bien ajustées, attributs modernes. La figure peut aussi avoir été celle de Junon.

Musée Britannique (Londres). Statue en terre cuite, qui n'offre d'intérêt que parce qu'elle est parfaitement authentique et n'a pas été restaurée. La pose manque d'ailleurs de dignité et les draperies sont lourdes.

Collection de lord Pembroke, à Wilton House (Angleterre). Cette riche collection renferme plusieurs figures de Cérés qui ont été gravées dans le *Musée de M. de Clarac*. Une des meilleures représente la déesse tenant de la main gauche une corne d'abondance, et de la droite des épis, attributs qui sont modernes. M. de Clarac fait d'ailleurs remarquer que la corne d'abondance n'est pas un des attributs qu'on donne ordinairement à la déesse des moissons. La tête aux cheveux ondulés est couverte par derrière du manteau-voile qui retombe sur les épaules et vient s'unir au *peplum*.

CÉRÈS (REPRÉSENTATIONS MODERNES DE). Une charmante statuette en bronze de l'ancienne collection Pourtales, ouvrage du xviie siècle, représente Cérés poursuivant le ravisseur de sa fille : la déesse, couronnée d'épis et ayant à la main un flambeau, vient de franchir la porte des enfers. Derrière elle se voit Cerbère sous la forme d'un dragon ailé à tête de chien. — Un graveur hollandais, Léonard Thiry ou Diry, a exécuté douze petites eaux-fortes, devenues très-rare, dans lesquelles il a représenté l'histoire de Cérés depuis le rapt de Proserpine jusqu'au moment où Junon accorde à cette dernière de rester six mois sur la terre, près de sa mère, et six autres mois aux enfers, près de Pluton, son époux. — Un tableau de Breughel de Velours, qui possède le musée de Dresde, représente Cérés tenant des épis et des fruits et ayant près d'elle deux petits génies et un homme assis qui tient une gerbe de blé. Ce tableau, qui symbolise l'Été, fait partie d'une suite d'allégories des Saisons. Cérés et ses compagnes implorant le Soleil, autre tableau allégorique de l'Été, peint par Durameau pour sa réception à l'Académie et exposé au Salon de 1775, décore aujourd'hui la galerie d'Apollon, au Louvre. Le musée de Madrid a deux tableaux de Rubens représentant l'un Cérés et Pan, l'autre Cérés et Pomone : il va sans dire que, dans ces deux peintures, dont les accessoires, fleurs et fruits, ont été exécutés par Sneyders, la déesse des moissons est une robuste et fraîche Flamande. — Les peintres d'effets de nuit ne pouvaient manquer de s'emparer de l'histoire de Cérés poursuivant pendant la nuit le ravisseur de sa fille. Ce sujet a été traité notamment par Gottfried Schalcken dans un tableau qui est au Louvre : Cérés y est représentée coiffée d'un large chapeau, tenant de la main droite une torche allumée et de la gauche une corbeille remplie de fruits et d'épis. — Honthorst a peint Cérés changeant en lézard le fils de la vieille Baubo : l'enfant s'était moqué de la déesse parce qu'elle buvait avec avidité. Sa tête charmante contraste, dans la composition d'Honthorst, avec la figure vulgaire de la déesse. La vieille Baubo, tenant à la main une chandelle allumée, s'incline devant Cérés.

L'effet de lumière est habilement rendu. — Adam Elzheimer a traité plusieurs fois le même sujet, notamment dans deux tableaux que possèdent les musées de Berlin et de Madrid. H. de Goudt a reproduit une composition analogue d'Elzheimer dans une belle estampe gravée à Rome en 1610 et dédiée au cardinal Borghèse.

CÉRÉSIE s. f. (sé-ré-zi — de Cérés, déesse des moissons). Bot. Syn. de PASPALLE, genre de graminées.

CÉRÉSION s. m. (sé-ré-zi-on — du gr. *kérestos*, nuisible). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des longicornes, comprenant cinq espèces exotiques.

CERESIIUS LACUS, nom latin du lac de Lugano.

CERESOLA ou **CERASOLA** (Dominique), poète italien, né de parents pauvres à Bergame en 1683, mort à Rome en 1746. Il entra chez les jésuites comme frère lai et remplit les fonctions de portier au noviciat de Saint-André de Monte-Cavallo. Il lut si souvent Pétrarque qu'il l'apprit tout entier par cœur, et se pénétra si bien du génie de ce poète qu'il parvint à imiter son style en traitant toutes sortes de sujets. Il n'apprit le latin qu'à l'âge de trente ans. Admis à l'Académie Arcadienne, il y fut souvent applaudi comme improvisateur. Ses poésies furent publiées après sa mort, sous le titre de *Rime sacre di Domenico Cerasola* (Rome, 1747), avec une notice sur sa vie par le Père Cordara.

CÉRÉSTE, bourg et commune de France (Basses-Alpes), arrond. et à 24 kilom. S.-E. de Forcalquier; 1,272 hab. Filatures de coton; commerce de blé, laines, coccons, moutons et porcs. On voit dans les environs deux ponts romains classés au nombre des monuments historiques; les vestiges d'une voie romaine et d'un camp romain; le monument romain connu dans la contrée sous le nom *païois de Tourré d'Embarbo* (Tour d'Enobarbus); ruines de l'abbaye de Notre-Dame-des-Vaux, à Carluce. Un autre village de France, dans le département des Bouches-du-Rhône, porte le même nom, mais on l'écrit plutôt CÉRISTE.

CÉRÉT s. m. (sé-rè). Mauvais fromage de la Franche-Comté.

CÉRÉT, ville de France (Pyrénées-Orientales), ch.-l. d'arrond. et de cant., à 31 kilom. S.-O. de Perpignan, à 873 kilom. S. de Paris, à 6 kilom. de la frontière d'Espagne, sur la rive droite du Tech; pop. aggl. 3,121 hab. — pop. tot. 3,737 hab. L'arrond. renferme 4 cant., 43 comm. et 43,593 hab. Tanneries, tissanderies, fabriques de bouchons. Tribunaux de 1re instance et justice de paix; collège communal. Cette ville, siége au pied des Pyrénées, est en partie entourée de hautes murailles flanquées de tours de distance en distance, restes de ses anciennes fortifications; elle est formée de rues étroites et mal pavées, et ne présente de remarquable qu'une belle fontaine en marbre blanc et le pont sur le Tech. Ce pont, formé par une seule arche de 45 m. d'ouverture et de 29 m. de hauteur au-dessus du niveau des eaux, repose sur deux rochers fort élevés et passe dans le pays pour une construction du diable; en amont, on remarque les vestiges d'un pont romain, près desquels on trouve l'ermitage de Saint-Féréol, qui attire un grand concours de pèlerins, le 18 septembre de chaque année.

Fondée sous les premiers carlovingiens, cette petite ville a joué quelque rôle dans l'histoire de France. En 1660, les plénipotentiaires de France et d'Espagne s'y réunirent pour fixer les limites des deux pays; en 1791, 3,000 Français, sous les ordres de Dugommier, enlevèrent le pont et les gorges voisines de Ceret, qui étaient défendus par 10,000 Espagnols.

CERETANI, ancien peuple de l'Espagne, dans la Tarraconaise, au pied des Pyrénées. Il a donné son nom à la Cerdagne.

CÉRÉUS s. m. (sé-ré-uss — mot lat. qui signif. *ciérge*). Bot. Nom scientifique des *ciérge*, genre de plantes grasses, de la famille des cactées. V. *CIERGE*.

CÉRÉUX adj. m. (sé-reu — du lat. *cera*, cire). Chim. Se dit d'un oxyde de cérium et des sels formés par cet oxyde : *Oxyde CÉRÉUX*. Sels CÉRÉUX.

CEREZO (Matthieu), peintre espagnol, né à Burgos en 1635, mort à Madrid en 1685. Après avoir reçu les premières leçons de son père, il devint élève de don Juan Careno et ne tarda pas à égaler son maître. On cite, parmi ses meilleurs ouvrages : *Saint Thomas de Villeneuve donnant l'aumône aux pauvres*; *Saint Nicolas de Tolentin*; une *Visitation de sainte Elisabeth*; les *Disciples d'Emmaüs*.

CERF s. m. (sér ou sérff. — L'étymologie immédiate de ce mot est le latin *cervus*. La désinence *us* étant tombée, la finale *v* s'est trouvée dégagée, et, n'étant plus appuyée sur une voyelle, s'est transformée en aspirée *f*. Quant à l'origine du mot latin lui-même, elle est beaucoup moins claire. (Pour les développements, voir à la partie encyclopédique.)

— Mamm. Genre de mammifères, de l'ordre des ruminants, dont la tête est garnie de prolongements solides, osseux, cylindriques, diversement ramifiés, tombant à époques périodiques, et que l'on appelle bois; ne se dit, dans le langage ordinaire, que du cerf commun et

de ses variétés : *Chasser le cerf. Lancer, détourner, courre le cerf. Le cerf craint beaucoup moins l'homme que les chiens.* (Buif.) *Les jeunes cerfs ont le bois plus blanchâtre et moins teint que les vieux.* (Buif.) *Les petits cerfs trappus n'habitent guère les futaies et se tiennent presque toujours dans les taillis.* (Buif.) *Le sanglier se détourne de la même manière que le cerf.* (E. Chapus.)

Le cerf, ingénieux dans ses frayeurs extrêmes, Varie en cent façons ses adroits stratagèmes.

DELLILLE.

Dans le cristal d'une fontaine
Un cerf se mirant autrefois
Louait la beauté de son bois.

LA FONTAINE.

— Fam. Personne très-agile : *C'est un cerf à la course.*

— Fig. Lâche, le cerf étant un animal timide : *On a dit qu'il faut plutôt craindre une armée de cerfs commandée par un lion, qu'une armée de lions commandée par un cerf.*

Ces rêveurs de cabinet,
Qu'une syllabe travaille,
Sont lions dans un sonnet
Et cerfs dans une bataille.

MAINARD.

— Prov. On connaît le cerf à ses abattures, On juge le caractère d'un homme par ses actions, par ses discours. *Au cerf la bière, au sanglier la mière.* Les blessures du cerf sont mortelles, celles du sanglier peuvent se guérir. Ces proverbes ont vieilli.

— Vener. Les chasseurs donnent aux cerfs, selon leur âge, diverses dénominations. *Le Cerf à sa première tête*, Cerf de trois ans. *Le Cerf à sa deuxième, à sa troisième tête*, Cerf de trois, de quatre ans. *Le Jeune cerf*, Cerf de trois, quatre ou cinq ans. *Le Cerf dix cors jeune*, Cerf dans sa sixième année. *Le Cerf dix cors*, Cerf qui est dans sa septième année. *Le Vieux cerf ou gros cerf*, Cerf qui a plus de sept ans : *Après l'âge de sept ans, les cerfs n'ont plus de nom que celui de gros cerfs; on ne dit pas grand cerf.* (Chapus.) *Le Grand cerf*, Celui qui est dans sa huitième année. Cette dénomination est contestée par des écrivains très-compétents. *Le Grand vieux cerf*, Celui qui a plus de huit ans. Locution contestée. *Le Pour les autres locutions de vénerie, Cerf au ressu, Ecuyer de cerf, Le cerf fait le ronger, etc.* V. RESSUI, ECUYER, RONGE, etc.

— Anc. méd. *Os de cœur de cerf*, Os que l'on trouve dans le cœur du cerf et qui passait autrefois pour un puissant agent thérapeutique.

— Art vétér. *Mal de cerf*, Nom donné vulgairement au tétanos du cheval.

— Antiq. rom. Bois rameux dont on faisait des palissades autour des camps.

— Numism. Type usité pour les monnaies d'Éphèse et de quelques autres villes, où Diane, la déesse des chasseurs, était honorée d'un culte particulier.

— Blas. *Cerf sommé*, Celui dont le bois a neuf cors au moins : *Ribérats : De gueules au cerf d'argent, sommé du même, écartelé de sable à quatre pals d'or.* *Le Cerf ramé*, Cerf dont le bois est d'un émail distinct : *Mazetane : D'argent au cerf de gueules ramé d'or.* *Le Cerf corné*, Cerf dont les pieds sont d'un émail distinct : *Le Cerf élané*, Cerf courant : *Malbec de Montjoc : D'argent, au cerf élané d'azur.* — *Saquiran : D'azur, au cerf élané d'or.* *Le Cerf saillant*, Cerf dressé sur ses jambes de derrière. *Le Cerf en repos*, Cerf couché. *Le Rencontre de cerf*, Tête de cerf détachée du corps et représentée de face : *Tredaro : De sable au RENCONTRE DE CERF D'OR.* — *Querourards : De sable au RENCONTRE DE CERF D'OR.* *Le Massacre de cerf*, Ramure représentée avec une partie du crâne seulement : *Marqueron : De sable, au MASSACRE DE CERF D'OR, brochant sur un cerf d'argent chargé d'une marguerite de gueules, feuillée et soutenue de sinople.*

— Epithètes. Bramant, vif, léger, agile, rapide, bondissant, vagabond, errant, puissant, doux, timide, sauvage, penseur, craintif, lancé, poursuivi, haletant, réduit, forcé, abattu, altéré.

— Allus. littér. *Le cheval s'étant voulu venger du cerf*, Allusion à une fable de La Fontaine. V. CHEVAL.

— Encycl. Languist. Voici le tableau des noms du cerf qui présentent une analogie évidente : latin, *cervus*; cymrique, *carve*; cornouaillais, *carro*; armoricain, *karo, karé*; irlandais, *carra-fadh*; russe, *terna*. Potk (*Étym. Forsch.*, I, 129) rapporte *cervus* au grec *keras*, corne; mais on ne peut admettre que les idiomes celtiques aient emprunté au latin un terme désignant le cerf, car les peuples qui les parlaient devaient connaître cet animal bien avant d'être en rapport avec les Romains, et par conséquent lui avoir donné un nom appartenant à leur propre langue. Nous nous trouvons ici en face d'une foule de coïncidences embarrassantes; ainsi, on ne peut, malgré l'analogie des formes, admettre l'identité du latin *cervus* avec le hongrois *szarva*, le finlandais *hirvi*, cerf, et le lapon *sarw*, le wogoul *sharba*, élan. Mais, d'un autre côté, tous ces mots finnois et hongrois proviennent de racines indigènes signifiant *corne*, ce qui établirait un précédent pour le rapprochement de *cervus* et de *keras*. M. Pictet pense que *cervus* pourrait dériver du sanscrit *karbu*, tacheté, qui a donné dans cette langue des for-

mes secondaires servant à désigner le tigre. Ce qui justifierait cette théorie, c'est qu'un des divers noms donnés en sanscrit au cerf est *tta*, littéralement tacheté, bariolé. Jetons maintenant un coup d'œil sur les différents noms donnés au cerf dans les principales langues indo-européennes. Comme le fait fort judicieusement remarquer M. Pictet, le grand nombre des espèces du genre cerf répandues sur tout l'ancien continent a fait naître une variété de noms très-grande aussi. C'est le sanscrit qui est le plus riche pour ces dénominations, dont plusieurs se retrouvent dans nos langues avec des acceptions légèrement différentes. Le premier groupe est représenté par le sanscrit *rpa*, chevreuil, antilope, avec lequel l'ancien allemand *reho*, l'anglais *roe*, chevreuil, offrent d'incontestables affinités. Tous ces mots sont dérivés d'une racine *rip*, frapper, blesser, et caractérisent spécialement la manière dont l'animal combat avec ses cornes. Le sanscrit *rohisha*, cerf, littéralement rouge, explique le persan *roux*, élan, le malais *rusa* et *rausa*, cerf, et peut-être même le polonais *los* et le russe *losi*, élan. Un autre groupe important est celui dont le grec *elaphos* nous révèle l'existence. *Elaphos* est évidemment un dérivé de *ellos*, jeune cerf, qui peut être rapproché sans difficulté de l'ancien allemand *eloh*, *elaho*, élan, de l'anglo-saxon *elch*, du scandinave *elgr*, de l'ancien slave *ieleni*, de l'irlandais *elidh*, du cymrique *eilon*, etc., qui tous désignent le cerf, la biche ou le faon. M. Pictet y voit des mots dérivés, à l'aide de suffixes différents, d'une seule et même racine conservée en sanscrit sous les formes *ri, ar, al, il, el*, aller, pousser en avant. C'est de là que le grec dérive d'autre part son *elad*, chasser, d'où l'on fait du reste généralement dériver *elaphos*. M. Pictet rapproche encore, mais sans établir de rapports directs, l'hébreu *ayydl*, l'arabe *iygal*, le syriaque *ilo*, le copte *eul* et *eiul*, cerf. Les langues celtiques nous offrent, pour les noms du cerf, un groupe à part représenté par l'irlandais et l'érse *hadh*, cerf et en général bête sauvage. La ressemblance avec le sanscrit *vyada*, bête sauvage, animal de proie, est, dit M. Pictet, presque complète, et cependant douteuse, à cause de *vyadhi*, chasseur, de la racine *viadh*, frapper, blesser, d'où *vyadhabhita*, cerf, proprement effrayé par le chasseur. Du reste, comme le fait remarquer M. Pictet, l'irlandais peut avoir confondu les deux formes en une seule. Voici, d'après M. Pictet, quelques rapprochements du sanscrit avec les idiomes non aryens. Le sanscrit *ranku*, espèce de cerf, axis tacheté; persan *rang*, jeune cerf; lapon *ronk*, renne de trait; sanscrit *valdyn*, antilope, littéralement qui va comme le vent; lapon *vatja*, renne femelle; sanscrit *éna* et *énaka*, espèce d'antilope; finlandais *oino*, renne mâle; sanscrit *rama*, espèce de cerf, de ram, jouer; hébreu *rem*, oryx, bubale; arabe *rayem*, rion, antilope, biche; géorgien *irémi irém*, cerf.

— Mamm. Le genre *cerf* est surtout caractérisé par l'existence de prolongements frontaux d'une structure tout à fait osseuse, et non enveloppés d'un étui corné comme chez les chèvres, les bœufs, etc. Ces bois sont ordinairement ramifiés, et on cite comme une exception sous ce rapport les bois des deux *cerfs* à dagues de l'Amérique méridionale. Les canines existent chez certains *cerfs* et manquent chez d'autres; quelquefois elles se présentent chez le mâle, tandis que la femelle en est dépourvue. La couleur du pelage varie selon les saisons, mais ces changements n'ont pas lieu sur toutes les parties du corps : les taches de la tête, le pourtour des fesses et de la queue conservent intactes à toutes les époques de l'année les couleurs qui les caractérisent. L'axis, dans l'ancien continent, et les *cerfs* de l'Amérique méridionale sont les seuls animaux de ce genre qui n'éprouvent pas de ces changements périodiques de coloration. Presque tous les faons ont une livrée. A part la taille, toujours plus petite chez les femelles, la seule différence que l'on observe entre les sexes consiste dans l'existence de bois chez les mâles. Les bois de tous les *cerfs* sont primitivement de simples dagues; mais à chaque nouvelle année, ce bois est remplacé par un autre plus compliqué, jusqu'à un terme au delà duquel il repousse toujours à peu près dans le même état. Cet accroissement s'accomplit, chez les uns, par l'addition sur la même perche d'un certain nombre d'andouillers nouveaux, chez les autres, au contraire, par l'augmentation en grandeur du merrain et des andouillers qui ne sont jamais plus de deux : la plupart des *cerfs* indiens sont dans ce dernier cas.

Le genre *cerf* a des espèces dans l'ancien et dans le nouveau continent. On en trouve dans ce dernier, depuis le Canada jusqu'aux derniers confins de la Patagonie. Dans l'ancien continent, l'Asie est la plus riche en espèces; l'Afrique, qui possède tant d'antilopes, est presque dépourvue de *cerfs*. Bien que généralement les prolongements frontaux, servant de base aux distinctions spécifiques, soient en rapport avec un habitat particulier, on trouve dans les deux mondes des types de formes réellement analogues. Ainsi, le *cerf* du Canada paraît presque absolument identique à notre *cerf* commun. Il semble du reste que la position de plus en plus septentrionale des espèces soit en rapport avec l'état de plus en plus

compliqué, soit du merrain lui-même, soit de ses andouillers ; les bois sont d'autant plus ramifiés qu'on s'avance plus vers le nord ; au contraire, ils deviennent de plus en plus simples à mesure que l'on s'avance vers le sud. Aussi ne trouve-t-on, ni dans les climats tempérés ni dans les régions boréales, d'espèces à prolongements frontaux aussi réduits dans leurs dimensions que les *cerfs* daguets de l'Amérique méridionale.

Avec Cuvier et J. Geoffroy Saint-Hilaire, nous diviserons le genre *cerf* en deux sections : celle des *cerfs* qui ont les bois ronds dans toute leur étendue et celle des *cerfs* qui les ont en partie plats.

— I. *Cerfs à bois plats*. En mettant de côté l'élan et le renne, que l'on s'accorde à considérer maintenant comme formant des types génériques distincts, cette section ne comprend qu'une seule espèce, le *daim*.

— II. *Cerfs à bois ronds*. Nous parlerons d'abord des espèces qui ont les bois les plus compliqués, et nous terminerons par celles chez lesquelles ils restent pendant toute la vie à l'état de dagues, c'est-à-dire simples et sans andouillers : 1° Le *cerf de Duvaucel*, qui se rapproche beaucoup des daims. Cet animal habite l'Inde et particulièrement le Népal, où on le nomme *bahraya*. On le trouve sur les bords des fleuves. Son bois manque d'andouiller médian. 2° Le *cerf wopiti*, indigène dans l'Amérique septentrionale. Il ressemble beaucoup à notre *cerf* d'Europe, mais il est de plus grande taille : il mesure 1 m. 50 au garrot et 1 m. pour la longueur des bois. 3° Le *cerf étalé* ou *cerf d'Europe*, sur lequel nous donnons plus bas d'assez longs détails. 4° Les *paucopiles*. 5° Les *aais*. 6° Le *cerf d'Aristote*, que l'on trouve au Bengale, à Sumatra, à Java, au Népal et sur les bords de l'Indus. Il est de la taille du *cerf* d'Europe ; les poils de la partie inférieure de son cou offrent l'apparence d'une crinière, surtout chez les mâles. 7° L'*hippélaphe* ou *cheval-cerf*. 8° Le *cerf-coton*, originaire de l'Inde. Il a les bois comme ceux du chevreuil et pourrait être facilement acclimaté en Europe. Au Bengale, on le tient en captivité, afin de l'engraisser. 9° Les *caracacous*. 10° Le *cerf de Virginie*, dont le port et la taille rappellent le port et la taille de l'axis. Son pelage, jaune cannelle en été, devient gris olivâtre pendant l'hiver. Ce *cerf* habite les parties tempérées de l'Amérique du Nord ; plusieurs variétés de l'espèce s'avancent jusque dans l'Amérique méridionale. 11° Les *blastocères*. 12° Les *chevreuils*. 13° Les *guémuls*. 14° Les *daguets*. 15° Enfin les *cerf-vuiles*, dont plusieurs auteurs font un genre à part.

Nous reprenons maintenant l'histoire détaillée du *cerf* d'Europe, qui est le mieux connu de tous. Cet animal atteint ses plus grandes dimensions dans les grandes forêts de l'Allemagne et de la Russie. Arrivé à son entier développement, ce magnifique animal n'a pas moins de 1 m. 15 à 1 m. 30 de haut, et environ de 1 m. 95 à 2 m. 25 de longueur. Il pèse en moyenne de 100 à 200 kilogr. La durée de sa vie est de quinze à vingt ans, et non pas d'un siècle, comme on l'a cru pendant longtemps. Le *cerf* d'Europe est en état d'engendrer à l'âge d'un an et demi. La femelle ou biche porte huit mois et quelques jours ; elle met bas à la fin de mai et n'a d'ordinaire qu'un faon. Le pelage de ce dernier porte le nom de livrée ; il est parsemé de taches blanches qui persistent jusqu'à six mois. A un an, le faon quitte son nom pour prendre celui de *hère*. Alors se développent sur l'os frontal des mâles deux bosses qui, au bout de quelque temps, forment deux cornes longues et minces appelées dagues. De là le nom de daguet que porte jusqu'à deux ans le jeune hère. Au mois de mai de la troisième année, les deux dagues tombent pour faire place à deux perches semées de trois ou quatre branches nommées andouillers. On dit alors que le *cerf* pousse sa seconde tête. A quatre ans, il est dit à sa troisième tête, et ses bois peuvent avoir de dix à douze andouillers. A six ans, le *cerf* est dix cors jeune et porte jusqu'à seize andouillers, dont le sommet forme empaumure. Dès cette époque, le nombre des andouillers n'augmente plus. A sept ans, le *cerf* devient dix cors ; à huit ans, il prend le nom de *vieux cerf* ; puis, passé cet âge, celui de *grand vieux cerf* ou plutôt celui de *gros cerf*, selon les veneurs les plus compétents. Les andouillers de l'épâle ont pour base ce qu'on appelle la meule ou couronne, qui elle-même repose sur un pivot. Au-dessus de la meule s'élève la perche ou merrain, d'où saillit un andouiller recourbé en haut et appelé maître andouiller. Celui qui vient ensuite se nomme sur-andouiller et le troisième chevilleure. Les deux ou trois cors qui terminent le merrain forment ensemble l'empaumure. Il existe parfois, entre le troisième andouiller et l'empaumure, un quatrième andouiller qui porte le nom de trochure. Quand on veut énoncer le nombre des andouillers qui garnissent une tête de *cerf*, on compte les andouillers de la perche qui en a le plus, puis on double ce nombre. Le *cerf* perd ses bois depuis la fin de janvier jusqu'au commencement de mars. Une sorte de séve qui monte à la naissance de la perche amollit la couronne, et bientôt celle-ci se détache et tombe. Quel-

ques jours après, la meule se recouvre d'une pellicule, et en peu de temps un nouveau bois pousse à la place du précédent. Vers la fin de juin, l'opération est complète ; on dit alors que le *cerf* a refait sa tête ; mais celle-ci est encore enveloppée d'une peau noirâtre et veloutée. Bientôt, cette peau elle-même se dessèche et l'animal s'en débarrasse en frappant son bois contre les arbres, c'est ce qu'on appelle frayer ou toucher au bois. Comme les *cerfs*, les biches reçoivent des chasseurs des noms différents suivant leur âge : on les appelle biches bréhaignes quand elles sont stériles.

Le pelage du *cerf* d'Europe est généralement de couleur fauve, avec des teintes plus sombres durant l'hiver. Sa voix est différente suivant qu'il est diversement affecté. Il raie, pendant le temps du rut, d'une voix forte, qui ressemble assez au mugissement d'un taureau furieux. Hors de ce temps, les *cerfs* et les biches, à moins d'un danger pressant, ne font entendre qu'un cri très-court. Les biches, lorsqu'elles nourrissent leur faon, appellent d'un ton plaintif et doux. Les *cerfs* sont très-ardents en amour.

C'est en septembre que commence le rut. Alors un changement complet s'opère chez le *cerf* mâle : il devient intrépide ; la présence d'un homme ne l'effraye plus ; il se hasarde à lui résister. On le voit parcourir les plaines, faisant entendre une voix rauque et forte ; il se rue sur tout ce qu'il rencontre. C'est à peine s'il dort ; il ne se donne plus le temps de prendre sa nourriture ; il ne boit qu'en courant ; il n'a qu'une pensée, qu'un désir, joindre sa femelle. Celle-ci semble effrayée plutôt qu'attirée par cette sauvage ardeur ; souvent plusieurs mâles s'attachent à la fois à ses pas ; des combats terribles ont lieu entre les rivaux ; elle appartient au plus fort, qui est habituellement le plus âgé. Il arrive néanmoins que les jeunes, qui n'osent disputer de vive force la possession d'une femelle, s'en emparent pendant que de vieux mâles sont aux prises, et, après en avoir joui à la hâte, ils s'empressent de fuir. Les jeunes sont propres à la reproduction dès l'âge de dix-huit mois, quoiqu'à cette époque ils n'aient encore acquis que les deux tiers de leur taille. Leur passion une fois assouvie, les mâles sont pris d'une faiblesse extrême, et, pour rétablir leurs forces, ils vont vivre dans les lieux où la nourriture est abondante. Après un peu plus de huit mois, la femelle met bas un ou deux faons. Pendant l'hiver, mâles et femelles, adultes et jeunes, se réunissent par troupes nombreuses ; mais, au printemps, ils se séparent de nouveau, les femelles pour mettre bas, les mâles pour se défaire de leurs bois.

La vie des *cerfs* est de quinze à vingt ans. La seule de leurs dépouilles qui ait quelque utilité dans le commerce est leur peau, employée dans la chamoiserie. Leur chair est recherchée sur nos tables. Ils sont si communs dans le Wurtemberg, que cette chair s'y vend sur les marchés 0 fr. 15 la livre.

— *Chasse du cerf*. De toutes les chasses pratiquées en Europe, celle du *cerf* est assurément la plus importante, soit par les plaisirs qu'elle procure, soit par les connaissances qu'elle exige. Nous n'essayerons pas de faire ici un traité complet de cette chasse, sur laquelle on a écrit des volumes, mais nous donnerons, avec les notions essentielles, tous les détails qui sont de nature à intéresser plus particulièrement la généralité de nos lecteurs ; nous devons d'abord faire connaître les différentes manières de juger le *cerf*, par les fumées, le frayoir, les abattures, les foulées, les manœuvres de nuit et l'empreinte des pieds.

Dans les temps de sécheresse, où le sol ne garde pas l'empreinte du pied, tout chasseur ou piqueur examine avec soin les fumées, c'est-à-dire les fientes du *cerf* ou de la biche, afin de connaître la bête qu'il chasse. Les fumées diffèrent selon les saisons, les pays et surtout l'âge du *cerf*. En avril et en mai, elles sont dites en bousards, et un peu plus tard en plateaux ; en juin et en juillet, elles sont en troches, c'est-à-dire à demi formées ; depuis la mi-juillet jusqu'à la fin d'août, on les appelle dorées ou formées. Les jeunes *cerfs* jettent des fumées entées, c'est-à-dire unies entre elles ; celles des vieux *cerfs* et des vieilles biches sont ridées. Les fumées des biches sont toujours aiguillonnées des deux bouts, c'est-à-dire terminées par une petite pointe. Les gros *cerfs* jettent, quand ils sont très-gras, des fumées dites en chapelet. Depuis le mois de septembre jusqu'en avril, on ne peut juger le *cerf* par ses fumées, parce qu'elles sont dures et sèches. On appelle portées, les branches que le *cerf* touche et ploie avec sa tête dans le chemin qu'il suit pour se rendre à l'endroit du bois où il se repose pendant le jour ; elles servent à juger de la hauteur et de la largeur des bois de l'animal. A la mi-juillet, les *cerfs* frottent leur tête nouvellement refaite contre les arbres, pour en détacher la peau velue qui l'enveloppe ; c'est ce qu'on appelle frayer ou toucher au bois ; le frayoir est la branche ou baliveau que le *cerf* touche en cette occasion. Communément, dit du Fouilloux, les vieux *cerfs* font leur frayoir aux jeunes arbres qu'on laisse dans les tailles, et tant plus les *cerfs* sont vieux, et plus tôt vont frayer et à plus gros arbres, lesquels ils ne pourront plier avec leur tête. Et, quand le veneur trouvera le frayoir, il doit regarder la hau-

teur où les bouts de la paumure auront touché et là où les branches seront heurtées et rompues ; alors il connaîtra la hauteur de sa tête. Le frayoir ne dure que huit ou dix jours. Les abattures sont les plantes et les bois secs renversés ou cassés par le corps du *cerf*. Les foulées sont les empreintes que laisse le pied du *cerf* sur les feuilles, l'herbe ou la mousse. Ces deux dernières indications ne servent qu'à faire connaître la direction suivie par l'animal. La manœuvre des *cerfs*, quand ils vont aux gagnages pendant la nuit ou quand ils se rembuchent, offre de bons indices pour les faire juger. En allant aux gagnages, les gros *cerfs* font généralement peu de chemin dans les plaines ; ils s'éloignent peu des bois, autant seulement qu'il le faut pour trouver leur pâture. Ils ne quittent le gagnage que pour se rembucher. Leur manœuvre est alors, de même qu'au relevé, d'une prudence extrême : ainsi, ils suivent les sillons plutôt que de traverser les guérets ; si le bois est trop épais, ils vont plus loin chercher un endroit commode ; s'ils trouvent une berge un peu élevée, ils évitent de la monter ; si un fossé se rencontre, ils marchent le long de ses bords jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un passage facile ; sont-ils forcés de le passer, ils descendent dans le fond et remontent la berge. Dans le printemps seulement, les *cerfs* font beaucoup de chemin ; ils restent très-tard dans les plaines et y reviennent même souvent au milieu du jour. Toutes ces indications ont leur importance, mais elles sont toujours plus ou moins vagues ; les meilleures, sans contredit, sont celles qu'on tire de la connaissance du pied, dont l'empreinte révèle à un bon veneur le sexe, l'âge et la taille de l'animal. Le pied du *cerf* comprend les pinces, les côtés, la sole, le talon et les os. Les pinces sont les deux extrémités antérieures du pied ; le talon, l'extrémité postérieure ; les côtés, la circonférence ; la sole, le dessous du pied compris entre les pinces, le talon et les côtés ; les os sont les ergots, qui, pris séparément, se nomment os et, pris ensemble, constituent la jambe. Voici de quelle façon ces différentes parties font juger un *cerf* : elles s'usent toutes à mesure que l'animal acquiert de l'âge ; les pinces s'arrondissent de plus en plus, bien que l'ensemble du pied prenne plus de volume ; le talon diminue ; les côtés et les os s'usent en devenant plus gros ; par suite du poids de l'animal, la jambe se rapproche du talon. Un *cerf* est dit bas ou haut jointé, selon que la distance entre la jambe et le talon est plus ou moins grande ; il a le pied paré quand cette partie est usée par le sol pierreux sur lequel l'animal a vécu ; on appelle pied de gondole celui qui est creux, long et profond, conformation qui ne se rencontre que chez les *cerfs* qui habitent des pays marécageux. On appelle allures la façon de marcher des *cerfs* et des biches. Les *cerfs* croisent plus ou moins leurs allures selon leur âge ; les biches ont des allures droites. La biche a le pied plus étroit et plus pointu que celui du *cerf* ; elle est haut jointée et marche les pinces très-ouvertes ; ses os sont tournés en dedans. On peut confondre son pied avec celui du daguet. Les vieilles biches bréhaignes marquent, à peu de chose près, comme un *cerf* à sa quatrième tête et même comme un *cerf* dix cors jeune. Le pied du daguet, quoique facile à confondre avec celui de la biche, s'en distingue néanmoins en ce que les pinces, surtout celles de devant, sont moins pointues et que les os sont plus gros, plus courts et tournés en dehors. Ces différences deviennent de plus en plus accentuées à mesure que l'animal avance en âge. Un *cerf* dix cors a le pied de devant beaucoup plus gros que celui de derrière ; il a les pinces tout à fait rondes, la sole large, remplie et unie, les côtés larges et tout à fait usés, le talon presque au niveau de la sole, les os gros, courts et placés à environ 0 m. 027 au-dessus du talon, enfin les allures bien réglées et larges, le pied de derrière se plaçant ordinairement sur le talon de celui de devant.

On chasse le *cerf* à courre, à l'affût, au fusil, aux traques ou battues et aux pièges. La chasse du *cerf* à courre ou aux chiens courants exige un tel appareil d'hommes, de chevaux, de chiens dressés, etc., qu'elle était autrefois et est presque encore aujourd'hui le partage exclusif des rois, des princes et des grands seigneurs. Avant de chasser le *cerf*, il est d'usage de le détourner, c'est-à-dire de travailler la voie de l'animal jusqu'à ce qu'on l'ait trouvé dans une enceinte, et, qu'après avoir pris les devants, on se soit assuré qu'il n'en est pas sorti. Cette manœuvre est la plus difficile et la plus pénible de toutes celles que nécessite la chasse du *cerf* ; elle exige la réunion de toutes les qualités d'un bon veneur. Il faut, en outre, que le valet de limier chargé de l'exécuter soit secondé par un bon chien. Cet homme doit arriver à sa quête à peu près au lever du soleil ou même un peu avant. Alors il prend les grands devants le long de la plaine, déployant le trait et caressant son chien pour lui donner de l'action. Ensuite il continue sa quête et s'attache à la voie d'un *cerf* dont il a pu revoir le pied, et, après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour s'assurer que l'animal n'a pas quitté l'enceinte, il brise haut et va faire son rapport. Du Fouilloux dit que, de son temps et même avant lui, on attaquait le *cerf* à trait de limier, après l'avoir détourné ; le même usage fut en vi-

gueur jusque sous Louis XV. Mais, comme cette manœuvre était longue et souvent infructueuse, on imagina sous ce prince de découpler toute la meute aux brisées. Ce changement n'eut pas tout le succès qu'on en attendait ; les chiens faisaient souvent bondir plusieurs *cerfs* et se séparaient sur plusieurs voies. Aussi d'Yauville, premier veneur et commandeur de la vénerie de Louis XV, crut-il devoir recourir à un autre expédient. Il se contenta de découpler aux brisées quelques vieux chiens trop lents pour tenir aux relais et de fouler l'enceinte avec eux. Quand le *cerf* était lancé, on découplait la meute en ayant soin de commencer par les meilleurs chiens. Cette méthode, encore en usage aujourd'hui, fut bientôt substituée aux pratiques de l'ancienne vénerie. Ainsi ont été abandonnés les relais qui, au nombre de trois, servaient à remplacer les chiens égarés ou rendus, et par conséquent à rendre la chasse plus active. De nos jours, la plupart des équipages chassent le *cerf* sans relais, c'est-à-dire de meute à mort. Le *cerf* étant lancé, chasseurs et piqueurs s'attachent d'abord à examiner la forme du pied de l'animal, afin de l'avoir toujours présente à la mémoire durant la chasse. Celui qui a vu déboucher le *cerf* tâche de savoir comment il a la tête faite et, s'il est possible, combien il porte ; chacun s'informe de ce qu'il n'a pu voir ; enfin la chasse est commencée. Dès lors, le premier devoir des veneurs est de se tenir constamment à la queue de leurs chiens, sans trop les presser toutefois, ce qui les empêcherait de manœuvrer sûrement. Il serait impossible d'indiquer toutes les ruses auxquelles le *cerf* a recours afin de sauver sa vie ; la principale consiste à faire lever un autre *cerf*, ou même une harde tout entière, qu'il chasse devant lui. Le chevreuil emploie la même manœuvre, mais il a soin de précéder les animaux qu'il fait lever en fuyant ; il rend ainsi sa voie plus difficile à emporter par les chiens. Le *cerf*, au contraire, laisse une voie plus facile à redresser et à débrouiller. Lorsqu'il est sur ses flancs, il se ruse et ne bondit qu'à la vue des chiens et des chasseurs. On le voit alors se redresser avec fierté et franchir légèrement l'espace, au point qu'on le prendrait pour un *cerf* frus ; mais cent pas plus loin, s'il croit n'être pas aperçu, il baisse la tête, tire la langue et gagne tristement l'endroit qui lui paraît le plus propice pour livrer son dernier combat. C'est là qu'en touré des chiens qui le harcèlent de toutes parts, épuisé, mourant, il se défend encore de ses andouillers et de ses pieds de devant. Les coups d'un dix cors aux abois sont particulièrement redoutés, comme le témoigne ce vieux proverbe de vénerie : *Au sanglier le mière, au cerf la bière*. Aussi les chasseurs qui craignent pour la vie de leurs chiens prennent-ils le soin de terminer eux-mêmes la vie du pauvre animal, soit avec le couteau de chasse, comme cela se pratiquait autrefois, soit au moyen d'une carabine, comme cela a généralement lieu de nos jours. On dit et on répète bien souvent que le *cerf* pleure à sa dernière heure ; c'est une erreur, malgré le nom de larmier donné à une fente qu'il a au-dessous de chaque œil ; ce qu'on appelle ses larmes n'est que la sueur de ses yeux. Après avoir achevé le *cerf*, on fait la curée.

On tue quelquefois le *cerf* à l'affût. Quand on a remarqué l'endroit où un *cerf* a l'habitude de se rendre, on s'y place avec un chien courant tenu en laisse et l'on attend tranquillement l'arrivée de l'animal, qui s'annonce le plus souvent par le cri du géai ou du merle ainsi que par le bruit des branches sèches qu'il casse en marchant ou par son éternuement. Il est nécessaire d'occuper une position telle que, lorsque le *cerf* paraît, on ne soit pas obligé de le tirer en face ; on devra être placé près du chemin, de manière à pouvoir le tirer de côté et à la partie antérieure du corps, s'il est possible. Si l'on n'entend pas le plomb frapper, si la bête continue de courir suivant sa manière ordinaire ou si, sans donner de signes particuliers, elle s'arrête court à quelque distance pendant plusieurs secondes comme pour observer son ennemi, on peut s'en retourner chez soi, il n'y a nul doute qu'elle a été manquée. Si, au contraire, elle tombe au moment du feu, ou bien si, après avoir fait un mouvement extraordinaire au moment du coup, elle a pris la fuite avec vitesse, on peut être sûr qu'elle a été bien tirée. Dans le premier cas, c'est-à-dire lorsque le *cerf* tombe au moment du feu, le chasseur doit courir sur lui et, pour sa sûreté, lui donner un coup de couteau de chasse dans le cou ou bien lui lâcher un second coup de fusil ; dans le second cas, on reste tranquille jusqu'à ce que le *cerf* ait quitté sa place, puis on observe sa marche avec attention et, après l'avoir laissé s'affaiblir pendant quelque temps, on le chasse avec le chien.

Celui qui n'a pas assez de patience pour attendre le *cerf* à l'affût peut avec avantage le chasser au fusil dans les lieux mêmes où il prend sa nourriture. Dans cette chasse, il faut observer avant tout de ne se mouvoir que lorsque l'animal a la tête à terre ou qu'il la détourne ; dès qu'il regarde autour de lui, on doit se tenir immobile, si l'on n'a pas une place favorable pour le tirer, sans quoi on perd son temps et sa peine. Dans les parcs et dans les réserves de chasse bien entretenues et défendues, on exécute cette chasse avec des chevaux et des voitures.

Les traques ou battues (v. BATTUES) orga-

nisées pour chasser le *cerf*, se font d'après la méthode ordinaire; nous n'en dirons rien ici.

La chasse aux pièges, fort en honneur dans toute l'Allemagne, consiste à faire usage de panneaux de toile ou de cordes, auxquels sont attachés divers objets servant d'épouvantail, pour former une enceinte plus ou moins vaste, suivant l'importance de la chasse. On pousse le gibier dans l'enceinte à l'aide de manœuvres qu'il serait trop long d'indiquer dans cet article, et on le tue à coups de fusil. On prend aussi quelquefois de cette manière des animaux vivants. La chasse aux pièges se fait souvent avec un grand appareil : les chasseurs paraissent alors en grand uniforme, l'embuscade est ornée avec élégance et le tout se termine par un festin plantureux que le maître d'équipage prend soin de faire servir dans le lieu même où les chasseurs viennent de déployer leur adresse.

— Symbolisme. Le *cerf*, dans les monuments antiques, accompagne très-souvent la figure de Diane, la déesse des chasseurs. L'usage d'immoler des *cerfs* ou des biches à cette déesse est déjà signalé par Homère, et Ovide en parle comme d'une pratique usitée encore de son temps. Beaucoup de villes consacrées à Diane figuraient un *cerf* sur leurs monnaies. Le lecteur ne sera pas fâché que nous fassions ici une petite place au bavardage, naïf et savant cependant, de Vulson de la Colombière : « Le *cerf*, dit-il, est symbole de vitesse, de légèreté et de crainte, n'y ayant aucun animal qui l'égale en l'un et en l'autre; il dénote aussi ceux qui se laissent abuser par les flatteurs, car ayant l'oreille fort subtile et aimant la musique, il s'y laisse piper, désirant en approcher, tombe dans les filets ou entre les mains des veneurs qui, de la sorte, le prennent facilement. Il dénote aussi l'homme sans cœur qui, au moindre rencontre des ennemis, a recouru à une honteuse fuite, plutôt qu'à une généreuse résistance; ce qui obligea Achille, reprochant à Agamemnon qu'il étoit court, de lui dire qu'il n'avoit non plus de cœur qu'un *cerf*, comme nous lisons au premier livre de l'Iliade. Le *cerf* qui porte beaucoup, c'est-à-dire qui a des grandes branches ou cornes, représente celui qui, ayant fait un grand et magnifique appareil de guerre, ne s'en sait pas servir lorsqu'il en est besoin, à faute de courage. Cet animal est d'une très-longue vie, et plusieurs écrivains qu'ils excèdent quelquefois plus de trois cents ans, à propos de quoy nous lisons qu'Agathocle, roy de Syracuse, tua un *cerf* à la chasse, lequel avoit un collier de cuir encharné et presque couvert de la peau de son col, auquel estoient gravés ces mots grecs : ΔΙΟΜΗΔΗΣ ΑΡΤΕΜΙΣΤΙ, *Diomède à Diane*, et que ce prince l'eut en si grande révérence, que soudain il le dédia à Diane. Par ailleurs, nous trouvons par écrit qu'Alexandre le Grand avoit un très-beau *cerf*, qui fut pris plus de cent ans après la mort dudit prince, comme l'on reconnut par l'inscription qui étoit gravée sur le collier; tout de même nous lisons que le roy Charles VI, chassant dans la forêt de Senlis, tua un *cerf* d'une prodigieuse grandeur, lequel avoit un collier d'or au col avec cette inscription : *Hoc Caesar me donavit*, ce qui obligea le prince de prendre pour supports de ses armes deux *cerfs*, quoyque d'autres auteurs en racontent l'origine d'une autre sorte. J'y veu un bois de *cerf* plus grand trois fois que les plus grands que l'on puisse trouver, lequel est gardé et appendu dans la chapelle du chateau d'Amboise par grande rareté; et j'estime que c'est le même que ledit roy tua, quoyque ceux qui me le firent voir m'assurèrent qu'il avoit été envoyé au roy François I^{er} par l'empereur des Turcs; mais sans doute ils confondent cette histoire avec celle que nous lisons d'un présent qui fut fait audit roy François I^{er} par Frédéric, premier duc de Mantoue, l'an 1531, d'un cheval-cervier, ainsi le nommoient-ils pour ce qu'il avoit le devant d'un cheval et le derrière d'un *cerf*, endurant et la selle et l'écuier; mais pour parler des *cerfs* ou des parties d'eux que nous trouvons peintes dans les armoiries, nous pouvons dire qu'ils dénotent ceux qui ont droit de chasse, ou bien ceux qui habitent un pays abondant en *cerfs*. »

Le *cerf* a joué un grand rôle dans les légendes; on regardait cet animal comme étant doué d'une vertu prophétique, et, dans mainte circonstance, on le voit indiquer l'existence de reliques demeurées ensevelies dans un lieu inconnu, ou servir de guide à des païens pour les amener dans l'église où ils doivent se convertir. Dans la légende de saint Anne, c'est un *cerf* qui apporte sa nourriture à la sainte encore enfant. L'empereur Fanouel aperçut cet animal à la chasse et le poursuivit; celui-ci alla se réfugier sur le sein de la jeune fille, qui reconnut Fanouel pour son père. Cette histoire rappelle la célèbre aventure de Geneviève de Brabant et de la biche qui lui avait été secourable. Ce fut un *cerf* qui indiqua au duc Ansegrise l'emplacement qui devait être occupé par l'abbaye de l'écamp, en traçant dans sa course un cercle autour d'un arbre; ce fut un *cerf* qui découvrit à Dagobert le lieu où reposaient les reliques du saint Denis; un autre *cerf* fut cause de la conversion de saint Branchion, en se réfugiant chez un ermite qui protégea l'animal et convertit le chasseur.

Mais, dans plusieurs légendes, le rôle du *cerf*

est encore plus actif; on le voit quelquefois porter un crucifix entre ses bois, parler, enseigner la foi et passer pour le Christ en personne. Voici ce que raconte la *Légende dorée* dans la Vie de saint Eustache : « Eustache étoit maître de la chevalerie de Trajan. Si comme un jour qu'il étoit allé venter (chasser), il trouva une assemblée de *cerfs*, entre lesquels il en vit un beau et plus grand que les autres, qui saillit en la forêt déserte. Et se sépara Eustache de la compagnie des autres chevaliers et des autres nobles hommes qui couroient prez les autres *cerfs*, mais il fut celui qui de tout son pouvoir se forçoit de prendre le grand *cerf*, et si comme le *cerf* vit qu'il le suivait de tout son pouvoir, si se mit dessus une roche. Et lors Eustache espioït comment il pourroit estre prins. Et si comme il le regardoit, il vit entre les cornes d'icelluy *cerf* la forme d'une croix resplendissante plus que le soleil, et l'image de Jésus-Christ qui, par la bouche du *cerf*, ainsi comme jadis l'asne à Balaam, parlant à celui disant : « Eustache, pourquoi me poursuis-tu? Je suis Jésus-Christ que tu honores ignoraient; tes aumônes sont montées jusqu'à moi au ciel. » pour ce je viens à toi. » Eustache tomba de cheval de frayeur. Jésus-Christ lui apparut et lui ordonna de se faire baptiser, ce que fit Eustache, qui devint depuis un grand saint. Même aventure arriva à saint Hubert, le patron des chasseurs, dont un *cerf* opéra la conversion par le même moyen.

Cette prédilection du moyen âge pour le *cerf*, la place distinguée qu'il lui a accordée dans sa symbolique, s'expliquent de plusieurs façons. Les premiers chrétiens s'imaginaient voir sur le front de cet animal la marque du *tau*, le signe de la croix; d'un autre côté, David, dans ses psaumes, lui avait donné une première consécration, en disant : « *Quenadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus.* » Aussi étoit-il l'image de l'âme altérée de la parole divine, et dans une peinture des Catacombes représentant le baptême du Sauveur, on voit un *cerf* se désaltérer dans les eaux du Jourdain. Enfin, dans les superstitions des premiers siècles, le *cerf* étoit regardé comme un ennemi acharné du serpent, vivante image du démon, ce qui contribua encore davantage à ce qu'il devint un symbole de Jésus-Christ. Origène, dans sa dix-septième Homélie sur la Genèse, dit que le *cerf* sent les lieux où sont cachés les serpents, et que, s'étant mis à l'entrée de leur trou, en tirant son haleine il les attire à lui de telle force, qu'ils sortent et se jettent entre ses dents, et il les dévore; qu' aussitôt après les avoir mangés, il court aux fontaines pour se rafraîchir, et qu'il est si altéré que, s'il demeure trois heures sans boire, il meurt tout de suite. Ceci explique nombre de bas-reliefs qui se trouvent dans les anciennes églises, où l'on voit le *cerf* poursuivi par un sagittaire ou un centaure, forme sous laquelle on avait l'habitude de représenter l'ange de ténèbres, et où se trouve ainsi symbolisée la lutte de l'erreur contre la vérité.

Cerf aux bois (Ls), tableau de M. Jadin; Salon de 1852. Le soleil se couche, à l'horizon, derrière une large bande de pourpre déployée dans un ciel qu'assombrit déjà le crépuscule. Le *cerf*, poursuivi depuis le matin par une meute ardente, impitoyable, est rendu; il ne fait pas tête aux chiens; il leur allonge seulement quelques coups de pied, et, levant sa tête mélancolique, il brame et pleure sa mort prochaine. Un piqueur, debout sur un talus, sonne l'hallali, et, dans le fond, on voit un chasseur qui accourt. C'est le cas de dire avec le poète à ce pauvre *cerf* aux bois :

Meurs donc! la fanfare méchante

Chante

Ta chute au milieu des clameurs,

Meurs!

« Ce tableau, a dit M. Maxime du Camp, présente un beau fouillis de chiens bien groupés, bien vivants, bien hurlants. Ils sont là tous, chiens de Saintonge et de Vendée, chiens bâtards et chiens anglais, avec leurs portraits reproduits sur le cadre, comme s'ils étoient des généraux, destinés au futur musée des vénéries illustres. » Ce sont les principaux héros des meutes impériales de Compiègne et de Fontainebleau que M. Jadin a ainsi *portraits* dans cette toile, qui lui a été commandée par le ministère de l'intérieur. L'exécution de ce grand sujet de chasse offre, à côté des qualités essentielles du vigoureux talent de l'auteur, quelques défauts graves signalés par M. de Calonne : « La tête du ducors est superbe, mais sa croupe est de bois, et les chiens sont de plâtre. »

Le même sujet a été retracé par beaucoup d'autres peintres. V. CHASSE AU CERF, HALLALI.

Cerfs traversant un espace découvert, tableau de Mlle Rosa Bonheur (Exposition universelle de 1867). Une troupe de cerfs s'est aventurée en rase campagne, sur un haut plateau rocheux que tapissent çà et là quelques maigres touffes de gazon. Un vieux dix-cors ouvre la marche; la tête haute, les oreilles droites et roulées en forme de cornet acoustique, les jarrets de derrière tendus, il plonge ses regards dans le lointain. Confiant dans sa vigilance, les biches et les faons le suivent de près dans des attitudes variées. Un peu en arrière des autres, à droite, une biche boit l'eau recueillie dans le creux d'un rocher;

son mouvement est d'une vérité et d'une grâce charmantes. On peut s'en fier, du reste, à Mlle Rosa Bonheur pour le dessin et le modelé des animaux. « Le paysage, d'une couleur très-harmonieuse, mais un peu triste, est traité avec beaucoup de fermeté, a dit M. Chaumelin; peut-être même pourrait-on critiquer le travail trop soigné et trop uniforme qui se fait sentir d'un bout à l'autre de la toile. » Ce tableau, signé *Rosa Bonheur*, 1865, appartient à un amateur anglais, M. Bolckon; il a été gravé en Angleterre.

Cerfs (COMBAT DE). Chasse au cerf, sujets souvent traités par les peintres. V. CHASSE, COMBAT.

CERFS (PARC-AUX-). V. PARC-AUX-CERFS.

CERF (LE). V. LECERF.

CERFERR (Ibrahim - Manzour - Effendi), aventurier français, né à Strasbourg vers 1780, mort en 1826. Il appartenait à une famille juive de l'Alsace. Dans le cours de sa vie aventureuse, Cerferr changea plusieurs fois de nom et de religion. Il servait dans le 2^e régiment de hussards, lorsque, se trouvant à Paris, durant l'hiver de 1798 à 1799, il s'offrit au ministre des relations extérieures pour aller, à travers les périls que la mer offrait à cette époque aux courriers français, porter des dépêches importantes du gouvernement au général Bonaparte, en Egypte. Tombé entre les mains des Anglais, à la hauteur des côtes de Barbarie, il fut d'abord mis à terre en Sicile; mais bientôt on lui rendit la liberté, grâce à la protection d'un capucin alsacien, confesseur de la reine de Naples. Revenu à Paris après le 18 brumaire (il avait alors vingt-deux ans), il épousa les opinions royalistes, et sa tête s'exalta au point qu'au mois de septembre 1800, il adressa une longue lettre au premier consul, dans laquelle, après lui avoir déclaré qu'il ne reconnaissait jamais d'autre gouvernement en France que celui des Bourbons, il lui notifiait l'intention où il étoit de se joindre à tout parti qui s'élèverait contre lui les armes à la main. D'où venait à Cerferr ce zèle pour une cause qui ne semblait pas la sienne avant son séjour en Sicile? On ne sait; mais il est naturel de penser que le capucin alsacien, confesseur de Caroline de Naples, pouvait être pour quelque chose dans cette singulière conversion. Quelques autres manifestations du même genre le firent arrêter peu après; mais on ne le retint au Temple que quelques semaines, au bout desquelles il fut renvoyé dans son pays, sous la surveillance des autorités locales. L'inquiétude du caractère de Cerferr le porta, après la paix d'Amiens, à se rendre à Constantinople, où il prit du service avec le grade de *bim-bachi*, attaché à l'état-major des troupes régulières (*nizam-djeddid*), que le sultan Sélim s'efforça vainement d'établir dans ses Etats. Il embrassa en même temps l'islamisme et épousa une femme turque; mais bientôt il se dégoûta du service ottoman et entra en France au commencement de 1809. La police lui ayant de nouveau rendu désagréable le séjour de sa patrie, il recommença sa vie d'aventures. Il parcourut la Russie, la Suède, le Danemark, enfin la Westphalie, alors gouvernée par le roi Jérôme, où il obtint un emploi au ministère des relations extérieures, sous le nom de *Medelsheim*. Les événements qui amenèrent la chute du roi de Westphalie déterminèrent Cerferr à aller de nouveau chercher fortune en Orient. Il se rendit près du calife de Bosnie, alors en guerre avec les Serbiens (1813), et lui offrit ses services. S'étant lié étroitement avec Ibrahim-Bey, fils de Souleïman-Pacha, il quitta le nom d'Ismaël pour celui d'Ibrahim. Plus tard, Souleïman-Pacha, pour prix du courage qu'il avait déployé dans la guerre et des succès qu'il avait obtenus, ajouta à son nom le surnom de *Manzour* (Victorieux). Bientôt après, par un nouvel effet de son inconstance, Ibrahim Manzour, sous prétexte d'un pèlerinage à La Mecque, passa à Constantinople (1814). Il se rendit de là à Odessa, puis à Vienne, où la police autrichienne prit ombrage de sa présence. Obligé de quitter cette ville, il alla s'embarquer à Trieste pour Messine, où il parvint à se présenter devant le roi de Naples, fraîchement rétabli dans la partie de son ancien royaume que venait de perdre Joachim Murat, et il en fut assez bien accueilli, grâce aux souvenirs qu'il lui rappela de son ancien séjour à Palerme; mais cela n'avança guère sa fortune. De Messine, il se rendit à Hydra, à Napoli de Roumanie; enfin, au mois de juin 1816, à bout de ressources, il alla demander du service au fameux Ali, pacha de Janina, qui l'employa à diriger ses constructions militaires. Il parait qu'Ibrahim Manzour jouit d'un assez grand crédit auprès du satrape, auquel, s'il faut l'en croire, il parlait avec une grande liberté. Il séjourna trois ans dans cette cour musulmane; mais, fatigué, à ce qu'il semble, d'habiter un pareil repaire, et d'ailleurs, ne recevant plus d'appointements, il s'échappa des Etats du féroce pacha, à la fin de juillet 1817. Depuis, il parcourut encore diverses parties de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, sans prendre racine nulle part. Errant enfin de contrée en contrée et d'aventure en aventure, il revint en France, et, se trouvant à Paris en 1826, sans moyens d'existence, il espéra pouvoir tirer quelque parti de ses souvenirs et de ses notes concernant le séjour qu'il avait fait auprès du pacha de Janina. Il publia un volume

intitulé : *Mémoires sur la Grèce et l'Albanie, pendant le gouvernement d'Ali-Pacha* (Paris, 1826, in-8°). Ce livre, dont la rédaction laisse beaucoup à désirer, est écrit toutefois avec naturel et simplicité. On reconnaît que l'auteur s'est imposé la règle de ne parler que de ce qu'il a vu de ses propres yeux, et de ne point l'exagérer, mérite rare dans les récits des coureurs d'aventures. Aussi, la lecture en est-elle très-attachante. On y trouve d'ailleurs des renseignements précieux sur l'un des épisodes les plus remarquables de l'histoire moderne de l'empire ottoman, et sur l'une des figures les plus caractéristiques des derniers moments de la barbarie musulmane en Europe. Malgré tous ces mérites, le livre du malheureux Ibrahim n'obtenant qu'un médiocre succès, celui-ci s'abandonna au désespoir, et se brûla la cervelle dans l'appartement de l'hôtel garni où il étoit logé.

CERFERR (Alphonse-Théodore), auteur dramatique français, né en 1797, mort le 25 décembre 1859. Il fut d'abord admis à l'Ecole polytechnique et se livra plus tard à la culture des lettres. Sous son seul prénom d'*Alphonse*, pseudonyme commun à plusieurs écrivains dramatiques, il a fait représenter diverses pièces de théâtre qui ont été imprimées. De plus, il a été, sous la direction Delestre-Poirson, régisseur du Gymnase-Dramatique. On lui doit un *Manuel populaire ou Résumé des principes et des connaissances utiles aux classes inférieures de la société*, ouvrage qui a obtenu une médaille de la Société pour l'instruction élémentaire (Paris, 1828, in-18).

CERFERR DE MEDELSHEIM (Maximilien-Charles-Alphonse), littérateur français, né à Epinal (Vosges) en 1817. Après avoir voyagé en Algérie et en Orient, il obtint du ministère de l'intérieur un emploi qui le rattachait à l'administration des prisons. En 1848, il remplit pendant un temps fort court les fonctions de commissaire de la république dans le département de Seine-et-Marne. Peut-être M. Cerferr de Medelsheim est-il le parent d'Ibrahim-Manzour Cerferr, dont nous avons raconté plus haut les aventures; le surnom de *Medelsheim* que prit Ibrahim à l'époque où il occupa un emploi en Westphalie et la communauté de religion le donneraient à penser. On lui doit, entre autres publications : *Ce que sont les juifs en France* (1843); *la Vérité sur les prisons* (1844); une traduction des *Contes du chanoine Schmidt* (1845); *les Juifs, leur histoire et leurs mœurs* (1846); *De la colonisation de l'Algérie par les pauvres, les orphelins et les condamnés libérés* (1847); *Paraboles* (1854); *Libre échange* (1855); *Etat actuel de la métallurgie en Europe* (1858). En outre, il a collaboré à plusieurs journaux de province.

CERF-CHEVAL s. m. Mamm. Espèce de grand cerf de Sumatra. On l'appelle aussi HIPPELAPHIS, forme grecque qui signifie *cheval-cerf*.

CERF-COCHON s. m. Mamm. Petit cerf trapu des Indes orientales.

CERFEUIL s. m. (ser-feul; l mill. — du lat. *cerrefolium*, formé du gr. *chairéphullon*, de *chairin*, se réjouir, et *phullon*, feuille : la plante qui se réjouit de ses feuilles, ainsi dite parce qu'elle jette une grande quantité de feuilles. Le grec *chairin*, se réjouir, se rapporte directement à la racine sanscrite *har*, violenter, *ager*, agir avec violence, avec impétuosité, et exprime ainsi un mouvement vil de l'esprit). Bot. Genre de la famille des ombellifères, ou simplement espèce du genre anthriscus : *On cultive dans les jardins le CERFEUIL commun et le CERFEUIL frisé* (C. d'Orbigny.) Le CERFEUIL cultivé est une plante annuelle. (V. de Bomare.) Par la dessiccation, le CERFEUIL perd une partie de son odeur. (Thouin.) Le CERFEUIL bulbeux est ainsi nommé de sa racine charnue. (Dupiney.) On sème tous les quinze jours, au printemps, le CERFEUIL commun, et peu à la fois; car il monte trois semaines après. (Rasp.) « Cerfeuil musqué ou cerfeuil d'Espagne, Nom vulgaire du myrrhis odorant. » Cerfeuil à aiguillettes, Nom vulgaire du scandix peigne-de-Venus. » Cerfeuil des fous, Nom vulgaire de l'anthriscus commun.

— Pêch. Nom que l'on donne, dans certaines contrées, aux larves de friganes jaunes.

— Encycl. Sous le nom de *cerfeuil*, on comprend plusieurs plantes appartenant à des genres de la famille des ombellifères, très-voisins les uns des autres, et qui se ressemblent par leurs feuilles très-découpées, par leur odeur forte, mais agréable, enfin par leur saveur toute particulière, qui les fait employer comme condiment. Le *cerfeuil* commun est une plante annuelle, à racine pivotante; sa tige, haute de 0 m. 50 et plus, fistuleuse, cannelée, rameuse, porte des feuilles alternes, trois fois ailées, et se termine par des ombelles de fleurs blanches, auxquelles succèdent des fruits lisses, noirâtres à la maturité. Originaires des régions méridionales de l'Europe, le *cerfeuil* est depuis longtemps cultivé dans les jardins potagers. Il demande une terre meuble, peu fumée, ni trop sèche ni trop humide. Sa culture ne présente aucune difficulté. Toutefois, comme la graine est un peu lente à lever, on la fait tremper dans l'eau pendant deux ou trois jours avant le semis; on la sème clair et en rayons, et on a soin de l'enterrer très-peu. Comme le *cerfeuil* est d'autant plus agréable qu'il est plus jeune,

on est dans l'usage de renouveler les semis tous les quinze jours, afin d'avoir de jeunes pieds durant toute la belle saison. On peut même en semer sur couche, si l'on veut prolonger le temps de la production. Dans quelques pays, on fait sécher le *cerfeuil* en le suspendant au plancher, et, bien qu'il perde alors une partie de son odeur et de sa saveur, il rend encore des services en économie domestique. Toutes les parties de cette plante sont aromatiques et agréables au goût; on emploie surtout ses feuilles, qu'on met dans les sauces et dans les salades. En médecine, elles sont réputées apéritives, diurétiques, incisives et rafraîchissantes; on les prescrit contre le scorbut et les maladies de la peau. Le *cerfeuil tubéreux* ou *bulbeux* est bisannuel et a les racines renflées, tubéreuses. Il croît dans les bois et dans les haies des régions méridionales de l'Europe. Extérieurement, il ressemble beaucoup au précédent. Cette plante a, depuis quelques années, acquis une certaine importance en culture maraîchère, à cause de ses racines, vulgairement tubercules, dont la chair ferme et parfumée a une saveur intermédiaire entre celle de la pomme de terre et de la châtaigne, mais se rapproche davantage de cette dernière. C'est un aliment très-délicat, qu'on recherche beaucoup en Asie. Dans quelques pays où la plante est abondante, on se sert des racines pour nourrir et engraisser les cochons, qui en sont très-friands. Ce qu'on appelle le *cerfeuil frisé* n'est pas une espèce distincte, mais une simple variété du *cerfeuil* commun, dont les feuilles sont employées surtout pour orner les plats. Le *cerfeuil musqué* (*myrrhis odorata*) est vivace et a une racine fusiforme; sa tige, haute de 1 m. et plus, porte de grandes feuilles ailées, très-découpées, souvent maculées de blanc; ses fruits oblongs, relativement volumineux, profondément sillonnés, sont d'un brun noir luisant à la maturité. Toutes ses parties exhalent une odeur musquée très-agréable. Il croît dans les régions montagneuses du midi de l'Europe, et on le cultive fréquemment dans les jardins, mais moins aujourd'hui qu'autrefois. On estime surtout celui qui a crié dans une terre légère et sèche. On le multiplie de graines, et mieux d'éclats de pieds, replantés à l'automne ou au printemps. On le mange comme le *cerfeuil* commun, mais sa saveur forte et aromatique ne plaît pas à tout le monde. Les Asiatiques s'en nourrissent, et préparent une liqueur avec ses graines. Le *cerfeuil sauvage* (*cherophyllum temulum*) est une plante vivace, à tige renflée aux nœuds et maculée de brun, à feuilles très-découpées et velues, qui croît dans les lieux cultivés et incultes de toute l'Europe. Contrairement aux précédents, il a une odeur vireuse, une saveur âcre et amère, et passe même pour vénéneux. On l'appelle communément *persil d'âne*, parce qu'il plaît beaucoup à ces animaux. Les chevaux et les vaches répugnent d'abord à le manger; mais ils s'y accoutument facilement et finissent par s'en trouver très-bien. Il influe heureusement sur la quantité et sur la qualité du produit chez les vaches laitières; aussi a-t-on conseillé de le cultiver comme plante fourragère. En effet, dit Raynier, cette plante présente l'avantage inappréciable de pousser de si bonne heure et si rapidement, qu'on peut en faire deux récoltes avant celle du trèfle, c'est-à-dire à une époque où les nourritures fraîches sont généralement fort rares. Elle fournit d'ailleurs un fourrage qui ne cède qu'à peu d'autres en quantité, ayant 2 à 3 pieds de haut, et formant des touffes de plus de 1 pied de diamètre. Elle demande une terre de bonne nature et ombragée; mais elle vient au milieu des pierres, des buissons les plus épais; enfin, dans des lieux où toute autre plante refuse de croître. Malgré ces avantages, le *cerfeuil* sauvage n'est nulle part cultivé; mais, dans beaucoup de pays, on fauche dans sa jeunesse celui qui croît naturellement, pour le donner à manger aux vaches. Le *cerfeuil nigelle*, vulgairement peigne-de-Vénus (*scandix pecten Veneris*), est une petite plante annuelle, qui doit ses noms à la forme de ses fruits. Il croît abondamment dans les blés de l'Europe centrale et méridionale. Les bestiaux répugnent d'abord à le manger, vu son amertume; ils finissent néanmoins par s'y accoutumer, sans jamais le rechercher beaucoup. C'est en définitive une mauvaise herbe, qu'il est à peu près impossible de détruire par le sarclage ou par le labour sur jachères. On n'y parvient que par la culture, prolongée pendant plusieurs années, des prairies artificielles auxquelles on fait succéder des plantes sarclées qui nécessitent plusieurs binages dans l'année, ou des récoltes étouffantes, telles que les vesces, les pois, etc.

CERFEUILLÈRE s. f. (sèr-feu-llè-re; il mil. — rad. *cerfeuil*). Bot. Nom vulgaire du cerfeuil cultivé.

CERFOUETTE s. f. (ser-fou-è-te). Agric. Outil de jardinier servant à creuser la terre autour des arbres. || On écrit plus communément **SERFOUETTE**.

CERFOUIR v. a. ou tr. (sèr-fou-ir). Agric. Fouir avec la cerfoquette : *Cerfouir des arbres*. || On écrit plus fréquemment **SERFOUIR**.

CERFOUISSAGE s. m. (sèr-fou-i-sa-je. — rad. *cerfouire*). Agric. Culture faite avec la cerfoquette. || On écrit généralement **SERFOUISSAGE**.

CERFROID, ancien prieuré de l'ordre des

mathurins institué en 1199 par Jean de Matha et par l'ermite Félix de Valois, pour le rachat des chrétiens captifs des musulmans. Fondé plus tard par Gaucher de Châtillon, ce prieuré était situé sur les confins de la Brie et du Valois, entre Gandelu et La Ferté-Milon. Il devint la résidence du général de l'ordre.

CERF-VA-AUX interj. (sèr - va - ô). Véné. Cri par lequel on appelle les chiens qui chassent en crainte ou en rapprochant. || On dit aussi **CERVEAUX**.

CERF-VOLANT s. m. (sèr-vo-lan — de *cerf* et *volant*; se dit à cause d'une certaine ressemblance des mandibules de l'insecte avec le bois d'un cerf). Entom. Nom vulgaire d'une espèce de lucane, genre de coléoptères pentamères, caractérisé par un corps aplati, des mandibules qui, d'ordinaire, sont excessivement grandes chez les mâles, et des mâchoires qui sont, ainsi que la lèvre inférieure, terminées par des poils.

— Jeux et phys. Petit appareil dont s'amusaient les enfants, consistant en une légère charpente, sur laquelle on colle du papier tendu, et qui, maintenu droit par une longue queue, retenu par une cordelette, est emporté et soutenu dans les airs par l'effet du vent : *Queue d'un cerf-volant. Jouer au cerf-volant. C'est avec un cerf-volant que Franklin procéda à ses études sur l'électricité.* (Bachelet.)

— Argot. Femme qui profite de l'éloignement momentané des parents ou des bonnes, pour dépouiller les enfants dans une allée, dans quelque lieu écarté. || *Vol au cerf-volant*, Vol pratiqué de cette façon.

— Techn. Cuir tanné à forfait et dont le ventre a été ôté.

— Encycl. Entom. La ressemblance des mandibules de ces lucanes avec les bois du cerf leur a valu leur nom vulgaire. Quant au nom de *lucanus*, Dalechamp pense qu'il leur vient de ce qu'ils étaient excessivement communs chez les Lucaniens, peuple de l'Italie. D'après Olivier, *lucanus* viendrait de *luca*, qui désignait le bœuf, et, d'après lui, c'est encore à cause de la similitude des cornes du lucane avec celles du bœuf que le premier de ces animaux aurait reçu l'appellation de *taureau-volant*, qui lui a été appliquée dans différentes langues. L'Europe est la patrie principale de ces insectes; on en trouve cependant aussi en Amérique. Les forêts sont leur séjour habituel. Leurs larves vivent dans l'intérieur des arbres, dont elles attaquent la racine et la tige, et qu'elles font périr lentement. Elles sont fort grosses. Leur corps est composé de treize anneaux, et leur tête, qui est brune et écailleuse, porte de robustes mâchoires. Parvenues au terme de leur accroissement, elles forment une espèce de coque, composée de sciure de bois, et c'est dans l'intérieur de cette cellule que s'opèrent leurs métamorphoses. A l'état parfait, l'insecte vit autour des vieux arbres. Il vole mal. C'est ordinairement le soir qu'il se montre. D'après de Goer, les *cerf-volants* ne feraient, sous cette forme, aucun tort aux arbres et ne se nourrirait que de la liqueur mielleuse dont les feuilles du chêne sont enduites. M. Hollar dit même que les pinces de poils qui terminent leur lèvre inférieure sont employées par eux à recueillir les liqueurs sucrées que les écorces des arbres laissent suinter. Après l'accouplement, les femelles déposent leurs œufs à l'intérieur des troncs d'arbres pourris, et il paraît que leurs mandibules leur servent à découper les parties ligneuses de ces arbres. Rosel, qui a étudié les mœurs de ces insectes, pense que leur larve vit six ans avant de se métamorphoser. Sous leur dernier état, au contraire, ils ont une existence excessivement courte. Le lucane *cerf-volant* a environ 0 m. 05 de long; ses élytres sont d'un brun marron. On lui attribuit, dans l'antiquité, de grandes vertus médicinales. Ses cornes, suspendues en chapelet au cou des enfants, passaient pour guérir l'incontinence d'urine. L'animal entier servait à composer une huile réputée efficace dans les affections rhumatismales et la paralysie. Selon M. H. Cloquet, c'est la larve des lucanes que les anciens nommaient *cossus*, et qu'ils mangeaient avec délices; mais cette opinion est contredite par M. Ponchet.

— Jeux et phys. Ce jouet d'enfant est généralement composé d'une carcasse de bois léger, en forme de cœur allongé, et recouverte de papier. L'appareil est consolidé, dans toute sa longueur, par une baguette bien droite, qui se nomme l'épine du *cerf-volant*, et son extrémité postérieure est ordinairement munie d'une queue, faite de bandelettes de papier attachées à une ficelle. Quelquefois aussi on fixe aux points où la courbure se termine, de chaque côté, deux espèces de gros glands en papier frisé, que l'on appelle *oreilles*. Quand le *cerf-volant*, parvenu à une certaine hauteur, reste pour ainsi dire immobile, on s'amuse souvent à enfler dans la corde des rondelles de cartes ou de papier, qui, sous l'action du vent, montent en tournoyant jusqu'au *cerf-volant*, lui-même; c'est ce qu'on appelle envoyer des courriers ou des postillons.

On ignore à quelle époque le *cerf-volant* a été connu pour la première fois en Europe; mais on le regarde généralement comme une importation orientale. Les historiens chinois en attribuent l'invention à un général nommé

Han-Sin, qui vivait 200 ans avant notre ère et qui l'aurait faite afin de donner aux habitants des villes assiégées le moyen d'établir des communications avec les troupes de secours. Depuis plusieurs siècles, cette machine est devenue, en Chine, un des jouets favoris des jeunes enfants; seulement, à la différence des Européens, qui, sauf de très-rare exceptions, lui ont toujours donné une forme unique, les peuples de ce pays le fabriquent de manière à lui faire représenter des objets de toute sorte, principalement des dieux, des oiseaux de proie, des dragons volants.

Les physiciens se servent quelquefois du *cerf-volant* pour soulever l'électricité des nuages. Le *cerf-volant* qu'ils emploient à cet usage ne diffère du *cerf-volant* ordinaire qu'en ce qu'il est armé d'une pointe métallique à la partie antérieure, et qu'un fil de même matière passe dans la corde. C'est avec une machine de ce genre que Benjamin Franklin et le physicien français N. de Romas firent, en 1752, les célèbres expériences qui permirent de constater l'identité de la foudre et de l'électricité.

La marine a essayé aussi des *cerfs-volants porte-amarré*, qui sont destinés à porter, de la côte à un navire naufragé, une corde pouvant servir à établir un va-et-vient pour le sauvetage de l'équipage. Cette application du *cerf-volant* a été proposée plusieurs fois; mais elle n'a pu encore entrer dans la pratique. Les esprits non prévenus la regardent même comme irréalisable, du moins dans les circonstances les plus ordinaires.

CERGANES s. m. (sèr-gan). Forme ancienne du mot **SERGEANT**. On écrivait aussi **SERGEKS**.

CERGUES (SAINT-), bourg de Suisse, canton de Vaud, à 12 kilom. N.-O. de Nyon; 256 hab., appartenant à la religion réformée. Près de ce village se trouve une gorge sauvage, dans laquelle passe la route qui conduit de Suisse en France et que commande le fort des Rousses.

CERIANA, bourg du royaume d'Italie, province et à 6 kilom. N. de San-Remo, ch.-l. de mandement; 2,000 hab.

CÉRICO-POTASSIQUE adj. m. (sé-ri-ko-po-ta-si-ke). Chim. Se dit d'un sel cérique combiné avec un sel potassique.

CÉRIDES s. m. pl. (sé-ri-de — rad. *cérium*). Chim. Famille de corps simples ayant pour type le cérium.

CÉRIE s. f. (sé-ri — du gr. *keras*, corne). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des brachystomes, comprenant trois espèces européennes.

— Encycl. Ce genre d'insectes diptères, de la tribu des syrphes, présente les caractères suivants : antennes plus longues que la tête, terminées en une masse ovale, formée des deux derniers articles, dont le dernier porte un filet à l'extrémité; corps étroit et allongé; ailes écartées. Par leur forme et par leur couleur variée de jaune et de noir, les *céries*, à première vue, ressemblent à des guêpes. Elles vivent généralement sur les ulcères des vieux troncs d'arbres; quelquefois aussi on les trouve sur les fleurs. Leurs larves ne sont pas connues. Ce genre comprend trois espèces, parmi lesquelles on remarque la *cérie clavicornie*, qui habite la France.

CÉRIFÈRE adj. (sé-ri-fè-re — du lat. *cera*, cire; *fero*, je porte). Hist. nat. Qui produit de la cire.

— Minér. Qui contient du cérium : *C'est de la cérie qu'on extrait principalement l'oxyde de cérium; les autres minéraux CÉRIFÈRES sont beaucoup moins riches.*

CÉRIGÈRE adj. (sé-ri-gè-re — du lat. *cera*, cire; *gero*, je porte). Ornith. Qui porte une membrane particulière appelée cire.

CÉRIGNOLA, ville du royaume d'Italie, province de la Capitanate, district et à 35 kilom. S.-E. de Foggia, ch.-l. de cant.; 10,350 hab. Evêché, fabriques de toiles; récolte et commerce d'amandes et de coton. Victoire des Espagnols, commandés par Gonzalve de Cordoue, sur les Français, qui avaient pour chef Louis d'Armagnac, le 28 avril 1503.

Cérignola (BATAILLE DE). A peine monté sur le trône, Louis XII songea à faire revivre les droits qu'il tenait de son aïeule, Valentine Visconti, sur le Milanais, et à recouvrer le royaume de Naples. De concert avec le roi d'Espagne, Ferdinand le Catholique, il conquiert les Deux-Siciles; mais les vainqueurs se brouillèrent pour le partage. Le bon Louis XII fut constamment la dupe de son rusé et peu scrupuleux adversaire, qui, du reste, se vantait de sa mauvaise foi en termes d'une piquante crudité. Le roi de France s'étant plaint qu'il avait été trompé *deux fois* par lui, on raconte que Ferdinand s'écria : « Il en a menti, l'ivrogne; car je l'ai trompé plus de dix fois. » Aux perditions du roi d'Espagne, qui n'eussent eu peut-être aucune conséquence, se joignirent les talents supérieurs de son vice-roi en Italie, Gonzalve de Cordoue; tandis que Louis XII avait confié la défense du royaume de Naples au jeune duc de Nemours, fier et brave chevalier, mais fort médiocre capitaine. Il était fils de ce malheureux Jacques d'Armagnac décapité par ordre de Louis XI en 1477. L'année 1502 se passa en escarmouches entre l'armée française et l'armée espagnole, tandis que les négociations se prolongeaient inutilement

entre les deux souverains. Le roi de France envoya un renfort de 3,000 Suisses et de 2,000 Gascons au duc de Nemours, son vice-roi; mais, de son côté, Gonzalve recevait de nouvelles troupes espagnoles, basques et allemandes, ce qui rendit les deux armées à peu près égales en force. Cependant il évita d'affronter le premier choc des Français, sachant combien il était redoutable, et il alla s'enfermer dans Barlette, place située sur la côte de Bari, espérant que les longueurs du siège et l'opiniâtreté espagnole lasseraient l'ardeur française. C'était un calcul dangeux, car Barlette était mal fortifiée; et si le duc de Nemours eût écouté les avis de Sturt d'Aubigny, son plus habile lieutenant, qui conseilla d'attaquer sur-le-champ, Gonzalve eût pu succomber dès le premier jour, sous le péril qu'il avait voulu conjurer. Mais les hommes supérieurs savent donner une juste place, dans leurs prévisions, à l'incapacité de leurs adversaires, et le résultat vint justifier les espérances du général espagnol : le duc de Nemours envoya d'Aubigny guerroyer en Calabre avec des forces insuffisantes, laissa devant Barlette un petit corps d'armée d'observation sous les ordres du vaillant Jacques de Chabannes, sire de La Palisse, et s'en alla lui-même, avec le reste de ses troupes, perdre son temps à la conquête de quelques mauvaises places de la Capitanate et de la Pouille.

Au printemps de 1503, les affaires reçurent une impulsion plus décisive; la fortune changea, mais à notre détriment. Le duc de Nemours, que la circonspection de Gonzalve avait rempli d'une confiance téméraire, se rendit dans la terre d'Otrante, pour y venger un échec essuyé par une garnison française, et emmena avec lui la plus grande partie du corps commandé par le sire de La Palisse. Celui-ci resta dans Ruvo, à quatre milles de Barlette, avec une poignée de soldats. Le duc de Nemours s'était à peine éloigné, que Gonzalve parut devant Ruvo avec toutes ses forces et une puissante artillerie. En quelques heures, il eut ouvert une vaste brèche, par laquelle se précipitèrent les Espagnols. Malgré une résistance héroïque, La Palisse fut forcé de se rendre avec tous ses soldats. Tandis que le rusé Ferdinand amusait Louis XII par des négociations dérisoires, où l'intérêt de la France était indignement sacrifié à la ridicule ambition qu'avait le cardinal Georges d'Amboise de se faire élire pape, les événements militaires prenaient une tournure de plus en plus menaçante pour nous. Après avoir été vainqueur à Terranova, en Calabre, d'Aubigny avait été écrasé à Seminara par des forces supérieures (21 avril 1503). En même temps, Gonzalve, qui avait reçu de nouveaux et puissants renforts, sortit de Barlette pour marcher à la rencontre des Français. Le 28 avril, il arriva à Cérignola ou Cérignoles, dans les plaines de la Pouille, et se trouva en face de l'armée française, venue de Canosa. Le duc de Nemours avait sous ses ordres 500 lances françaises, 1,500 chevaux légers et 4,000 fantassins. L'armée espagnole comptait 1,800 chevaux pesamment armés, 500 gendarmes, 2,000 fantassins espagnols et 2,000 allemands. Gonzalve, arrivé le premier, ouvrit son armée derrière un large fossé, sur le bord duquel il éleva un petit rempart, qu'il garnit de canons en batterie. Le jour tira à sa fin, et, parmi les capitaines français, les uns conseillaient de remettre l'attaque au lendemain; d'autres, au contraire, plus bouillants et moins expérimentés, voulaient marcher à l'instant même à l'ennemi. Ce dernier avis prévalut; mais la discussion fut des plus vives et elle jeta de l'agreur parmi les chefs au moment où un accord unanime eût été d'une impérieuse nécessité devant un ennemi tel que Gonzalve. Le duc de Nemours, cette fois, penchait pour le parti le plus sage; mais piqué au vif par Yves d'Allegre, qui parut douter de sa valeur, il donna le signal une demi-heure seulement avant la nuit et s'élança à la tête de l'avant-garde, sans même avoir pris la précaution de faire reconnaître la position de l'ennemi. Une bataille engagée sous de tels auspices ne devait pas être longtemps douteuse. Tandis que le duc de Nemours, parti impétueusement, croyait se précipiter sans obstacle sur les Espagnols et se faire une brèche dans leurs rangs, il se vit tout à coup arrêté par un large fossé, dont il ne soupçonnait même pas l'existence. En même temps, de meurtrières décharges d'artillerie et de mousqueterie accueillirent sa troupe. Comme il longeait le fossé pour chercher un passage, il fut atteint d'une balle, qui l'étendit roide mort. Chandieu, commandant des troupes suisses, qui arrivait à son tour sur le bord du fossé, y fut également tué. Les Français essayèrent en vain de franchir l'obstacle qui arrêtait leur élan; chaque effort, chaque pas en avant amenaient de nouvelles décharges, qui décimaient leurs rangs et y jetaient le désordre. Un incident imprévu, qui pouvait être la perte des ennemis, détermina au contraire notre défaite : deux charrettes, qui renfermaient les poudres de l'armée espagnole, sautèrent tout à coup avec un bruit épouvantable. Il était nuit, et les Français, en profitant de la confusion momentanée qui dut se produire au milieu des ennemis, eussent pu enfin franchir le fossé et faire essuyer un véritable désastre à Gonzalve; mais l'arrière-garde française, saisie d'une irrésistible panique au fracas de l'explosion, s'enfuit précipitamment, entraînant avec elle son comman-

dant Yves d'Allègre, celui-là même qui avait si imprudemment provoqué le combat. Gonzalve, saisissant avec son coup d'œil sûr l'instant propice, sortit aussitôt de son camp, et se précipita sur les Français, qu'il acheva de mettre en déroute. L'armée française fut anéantie ou dispersée; en une demi-heure, elle perdit 3 à 4,000 hommes, tous ses bagages et tous ses vivres. Châtillon demeura parmi les prisonniers. Yves d'Allègre alla s'enfermer dans Gaète avec ce qu'il put rallier de troupes, tandis que la plupart des villes napolitaines et la capitale elle-même ouvraient leurs portes au vainqueur. La colère de Louis XII fut égale à sa douleur, quand il apprit la perte de la bataille de Cerignola, car il comprit aussitôt que c'était la perte même de son beau royaume de Naples.

CÉRIGO s. f. (sé-ri-go — nom géogr.) Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, comprenant une espèce des environs de Paris.

— **Encycl.** Ce genre de lépidoptères a été formé aux dépens des noctuelles, dont il se distingue surtout par ses ailes antérieures plus larges; ses antennes longues; son corselet presque carré, très-proéminent; son abdomen cylindro-conique, terminé par une brosse de poils. La *cérigo cythérée*, qu'on trouve aux environs de Paris et dans une grande partie du nord de l'Europe, atteint 0 m. 05 d'envergure; ses ailes antérieures sont d'un brun obscur, taché de blanc; les inférieures, jaune paille, avec une bande noirâtre. La chenille est rase, vit sur les graminées et se cache pendant le jour sous les feuilles sèches ou dans la mousse.

CÉRIGO, autrefois *Cythère*, île de la Méditerranée, faisant partie des îles Ioniennes annexées au royaume de Grèce, près de l'extrémité S. de la Morée, à l'entrée du golfe de Laconie, à 20 kilom. S.-O. du cap Malée, par 36° 15' lat. N., et 20° 45' long. E. Longueur du N. au S., 32 kilom., sur 19 en moyenne largeur; périmètre, 80 kilom.; superficie, 21,945 hectares; 10,000 hab. Les côtes de Cérigo sont abruptes et d'un abord dangereux, à cause des courants et des coups de vent; le meilleur mouillage est à San-Nikolo, sur la côte E. L'intérieur de l'île, couvert de montagnes peu boisées, présente quelques vallées très-fertiles et de bons pâturages; les produits les plus estimés sont le coton, le vin, et surtout l'huile et le miel, dont il se fait une exportation très-importante. L'élève du bétail, principalement des moutons et des chèvres, constitue une des plus grandes richesses des habitants; 25,000 bêtes à laine et 4,000 têtes de gros bétail sortent annuellement de cette île. Cérigo, qui jouit d'un climat très-doux et très-sain, formé, avec la petite île de Cerigotto, une division administrative, dont le chef-lieu est Kapsali; elle renferme deux bourgs et vingt-neuf villages, et envoie un membre à l'assemblée législative d'Athènes.

Cette île est célèbre dans l'antiquité comme l'un des sanctuaires les plus vénérés du culte de Vénus; on voit encore de nos jours, près de la forteresse de San-Nikolo, quelques ruines de l'ancienne ville de Cythère et de ses temples. C'est là que naquit Hélène, l'épouse infidèle de Ménélas.

CÉRIGOT, OTE s. et adj. (sé-ri-go, o-te). Géogr. Habitant de Cérigo; qui appartient à cette île ou à ses habitants : *Les Cérigots. La population CÉRIGOTE. Les Cythériennes — Je n'aime pas à dire les Cérigotes — Je n'ai pas à dire les Cérigotes — Je n'ai pas à dire les Cérigotes — Je n'ai pas à dire les Cérigotes* (Gér. de Nerv.).

CERIGOTTO, autrefois *Agilia*, petite île de la Méditerranée, la plus méridionale des îles Ioniennes, à environ 44 kilom. S.-E. de Cérigo et à la même distance N.-O. de Candie, par 35° 50' de lat. N. et 20° 58' de long. E.; périmètre, 10 kilom.; 300 hab., qui se livrent principalement à la fabrication de l'huile d'olive. Les côtes de Cerigotto sont très-découpées et offrent quelques bons mouillages; aussi a-t-elle longtemps servi de refuge aux pirates grecs. Le sol, montagneux, est planté d'oliviers et d'orangers.

CÉRILLY, bourg de France (Allier), ch.-l. de cant., arrond. et à 40 kilom. N.-E. de Montluçon, sur la Marmande; pop. aggl. 820 hab. — pop. tot. 2,691 hab. Papeteries, fabriques de draps et lainages. Belle église du style roman, avec un calvaire érigé en 1692.

CERIN, INE adj. (se-rain, i-ne). Qui est d'acier. || Vieux mot.

CÉRINA, ville de la Turquie d'Asie, sur la côte N. de l'île de Chypre, à 20 kilom. N. de Nicosia. Cette ville, bâtie sur l'emplacement de la *Cerinta* des anciens, possède un petit port de commerce qui facilite l'exportation de quelques produits de l'île. Environs très-fertiles.

CÉRINE s. f. (sé-ri-ne — du lat. *cera*, cire). Chim. Substance particulière qui existe dans la cire.

— Minér. Silicate de cérium noir, que l'on trouve dans les mines de Riddarhytta, en Suède.

CÉRINES (château de), dans l'île de Chypre. Ce château, célèbre dans l'histoire des Lusignan, n'appartient pas en entier aux temps où l'île était gouvernée par les Français; des parties importantes ont été reconstruites par les Vénitiens et appropriées au service de

l'artillerie. Dans son ensemble, il forme un grand quadrilatère entouré d'un fossé et flanqué de deux tours carrées, du côté de la terre, et de deux grosses tours rondes, du côté de la mer. Ces deux dernières tours présentent plusieurs rangs de meurtrières, où l'on voyait encore, il y a quelques années, quelques canons rouillés, de fabrication vénitienne. Le rempart, haut de 13 à 14 m. et large de 3, est garni de créneaux dans toute son étendue, et percé, de distance en distance, de larges embrasures. Toute la construction est remarquable par le choix, la taille et l'assemblage des pierres qui y ont été employées. Suivant M. de Mas-Latrie, qui a été chargé d'une mission archéologique à Chypre, les parties les plus anciennes du château sont les constructions intérieures. Tout autour de l'esplanade qui occupe le bas de la forteresse sont des salles voûtées, qui servaient autrefois de logements pour les troupes, de magasins d'armes et de provisions. On y retrouve encore les fours construits en forme de ruches. À l'ouest sont situés les appartements des princes, presque entièrement ruinés, mais dont on reconnaît la destination aux ornements des baies et des moulures. Du même côté, la chapelle, petite nef ogivale, tournée vers l'orient, est complètement délabrée; trois colonnes de marbre, dont les chapiteaux, d'un galbe plus évasé que celui des chapiteaux antiques, sont ornés de feuilles de vigne, soutiennent encore la retombée des arcs de la voûte.

CERINI (Joseph), poète italien, né à Solferino en 1738, mort à Milan en 1779. Il faisait ses études de droit à Mantoue lorsqu'il s'éprit d'une jeune fille, qu'il épousa contre le gré de sa famille. Ayant vu supprimer la pension dont il vivait, Cerini, dénué de ressources, se rendit à Milan, lutta contre la misère, exerça la profession d'avocat et s'acquit bientôt une belle réputation. Il put alors s'adonner à son goût pour les belles-lettres et la poésie, et il fit représenter avec succès quelques pièces de théâtre : *Clary* (1772); *Cattiva matrigna* (1773), etc. Il publia aussi un recueil de *Poésies anacréontiques* (1776), pleines de grâce, de charme et de facilité.

CÉRINTHE s. m. (sé-rain-te — lat. *cerintha*; du gr. *kéros*, cire; *anthos*, fleur). Bot. Nom scientifique du genre mélinet, ainsi nommé parce que ses fleurs sont recherchées par les abeilles.

CÉRINTHE, chef d'une des premières sectes issues du christianisme. C'était un Juif né à Antioche, et qui vivait du temps des apôtres, au 1^{er} siècle de notre ère. Il avait étudié à Alexandrie, où il s'était imbu des idées néoplatoniciennes, empruntées aux doctrines de Pythagore et à la philosophie orientale, lorsqu'il se rendit à Jérusalem. Il y causa une sédition, au sujet de la circoncision, combattit avec acharnement la doctrine des apôtres, fut athématisé par ceux-ci comme hérésiarque, et se retira en Asie, où il fonda une secte, qui disparut au 1^{er} siècle, époque où elle se confondit, selon toute vraisemblance, avec quelque secte nouvelle. Disons maintenant quelques mots de la doctrine de Cérinthe. La gnose de Cérinthe admettait, comme la gnose postérieure, l'existence de deux principes opposés; mais, au lieu du principe du bien et du principe du mal, il reconnaissait, avec Philon, un principe essentiellement actif, existant par lui-même et parfait — Dieu — et un principe passif, n'existant pas par lui-même et imparfait — la Matière. — La formation du monde n'était pas l'œuvre du principe divin même, qui ne pouvait entrer en rapport avec le principe matériel, qui lui est absolument opposé; elle était due à l'action d'une force émanée, mais très-éloignée de ce principe souverain, qui est au-dessus de toutes choses. L'auteur du monde appartenait donc, d'après Cérinthe, à une des dernières classes des sous-esprits inférieurs, appelés encore par Théodore forces et anges; mais il n'en portait pas moins en lui quelque chose de l'Être divin, et pouvait par conséquent réaliser, quoique à son insu, des pensées et des volontés divines. Il en était de même de l'Eon, créateur de la législation mosaïque, que Cérinthe, d'après cette doctrine, trouvait non-seulement bonne, mais encore obligatoire, au moins sur certains points, la circoncision par exemple. Pour la révélation, elle avait sa raison d'être dans l'ignorance où était le monde du Dieu suprême, avant le christianisme. Jésus n'était pas le fils de Dieu; mais l'Eon, qu'il appelle le Christ, s'étant uni à lui lors de son baptême dans les eaux du Jourdain, il dut à cette union la connaissance du Dieu suprême et le don des miracles, pour amener les hommes à le reconnaître. Cette union n'aurait du reste duré que jusqu'au crucifiement de Jésus, dont Cérinthe admet cependant la résurrection comme preuve de la vérité de la doctrine nouvelle.

Comme millénaire ou chiliaste, Cérinthe ne nous est connu que par les témoignages de Caïus et de Théodoret. Saint Irénée ne parle point de son millénarisme, ce que l'on peut attribuer à ce qu'il était lui-même millénaire, et qu'il n'avait dessein de relever que ce qu'il y avait de particulier dans la doctrine de Cérinthe. D'après Caïus, dans une apocalypse qu'il publia sous le nom d'un apôtre (plusieurs savants pensent que l'Apocalypse dite de *saint Jean* n'est autre que celle de Cérinthe), et qu'il donna comme inspirée par les Eons, il était parlé d'un royaume dans lequel les

hommes passeraient mille ans au sein des délices nuptiales et des festins les plus joyeux; Théodoret (liv. II, ch. III) est parfaitement d'accord avec Caïus. C'est donc à tort qu'on a voulu nier que Cérinthe ait été millénaire; ce millénarisme ne contredisait du reste en rien la doctrine du gnostique. Aux yeux de Cérinthe, la matière était imparfaite, mais non mauvaise. Le mal était dans la domination de la chair sur l'esprit, et, comme remède, il admettait la résurrection des morts. Pourquoi n'aurait-il pas admis, en outre, un règne terrestre de Jésus-Christ, un royaume dans lequel chaque chose aurait été remise à sa place, la matière subordonnée à l'esprit, et le bien-être, la dignité, le pouvoir et la considération proportionnés à la vertu et aux mérites de chacun?

Cérinthe, Juif de naissance, devait être fortement imbu des idées judaïques, puisque ni la philosophie ni même le christianisme ne purent parvenir à modifier sa croyance en la loi mosaïque obligatoire et à la future domination du peuple juif sur le monde. Il paraît, du reste, avoir toujours été à la tête de l'opposition judaïque dans l'Eglise; aussi ne doit-on pas s'étonner que ses partisans aient repoussé l'apôtre saint Paul, qui représentait, dans la nouvelle société, l'élément païen chrétien. Les cérinthiens, au rapport de saint Epiphane, se servaient d'un Évangile analogue à notre Évangile selon saint Matthieu, dans lequel manquaient les premiers chapitres, et qui paraît être l'*Évangile selon les Hébreux*.

CÉRINTHIEN s. m. (sé-rain-ti-ain — de *Cérinthe*, nom du fondateur). Hist. relig. Membre d'une secte fondée par l'hérésiarque Cérinthe, au 1^{er} siècle.

CÉRINTHOÏDE s. m. (sé-rain-to-i-de — de *cérinthe*, et du gr. *éidos*, aspect). Bot. Syn. de *STENHAMMÈRE*.

CÉRINTHUS, ville de la Grèce ancienne, dans l'île d'Eubée, sur la côte E., au N.-E. de Chalcis.

CÉRIOMYCE s. m. (sé-ri-o-mi-se — du gr. *kéros*, cire; *mykés*, champignon). Bot. Nom scientifique des bolets.

CÉRION s. m. (sé-ri-on — du gr. *kérion*, cellule). Bot. Syn. de *CARYOPSE* ou *CARIOPE*, fruit des graminées (V. *CARIOPE*). || Genre de plantes, rangé avec doute dans la famille des solanées, et comprenant une seule espèce, qui croît en Asie.

— Méd. Variété de la teigne.

CÉRIOPORE s. m. (sé-ri-o-po-re — du gr. *kérion*, alvéole; *poros*, pore). Zooph. Genre de polypiers.

— Moll. Genre de coquilles cloisonnées.

CÉRIOPS s. m. (sé-ri-opss — du gr. *kérion*, cellule, alvéole; *opsis*, aspect). Bot. Genre d'arbres, de la famille des rhizophorées, formé aux dépens des mangliers, et comprenant deux espèces, qui croissent aux bords de la mer, en Asie et en Australie.

CÉRIOPIUS s. m. (sé-ri-or-niss). Ornith. Syn. de *TRAGOPAN*.

CÉRIOLAIRE s. m. (sé-ri-o-lè-re — du lat. *cerialare*; de *cereus*, cierge). Antiq. rom. Chandelier spécial pour les chandelles de cire.

CÉRIPHASIE s. f. (sé-ri-fa-zi). Moll. Genre de gastéropodes, détaché du genre *melania*, et dont voici les caractères: coquille subfusiforme, à tours transversalement sillonnés, le dernier anguleux; spire aiguë; ouverture petite, prolongée en avant en un canal court; bord externe mince, sinueux en arrière.

CÉRIQUE adj. (sé-ri-ke — du lat. *cera*, cire). Chim. Se dit d'un acide trouvé dans la cire : *Acide CÉRIQUE*.

CÉRIQUE adj. (sé-ri-ke — rad. *cérium*). Chim. Se dit d'un oxyde de cérium, qui est le second degré d'oxydation de ce métal.

CÉRIOSTRE adj. (sé-ri-ro-stre — du lat. *cera*, cire; *rostrum*, bec). Ornith. Qui a le bec garni d'une membrane appelée cire.

— s. m. pl. Groupe d'oiseaux qui ont une membrane de ce genre.

CERISAIÉ s. f. (se-ri-zé — rad. *cerisier*). Arboric. Terre plantée en cerisiers.

CERISANTES (Marc-Duncan de), aventurier, né à Saumur, vers 1600, d'un gentilhomme écossais, mort à Naples en 1648. Il fut d'abord précepteur du marquis de Fors; quand celui-ci fut devenu mestre de camp du régiment de Navarre, il le suivit à la guerre et obtint une lieutenance. Le marquis ayant été tué au siège d'Arras, de Cerisantes composa deux poésies latines sur les événements militaires dont il avait été témoin.

CERISE s. f. (se-ri-ze. — La plus grande partie des langues néo-latines désignent la cerise sous des noms identiques; c'est ainsi que l'italien l'appelle *ciriegia* ou *ciliegia*, par suite du changement si fréquent de *r* en *l*; l'espagnol *cereza*, le portugais *cereja*, le provençal *serisia*, le valaque *cerase*, etc. Tous ces mots dérivent assurément du latin *cerasus*, qui désigne le même fruit, et qui est identique lui-même au grec *kerasos*. Quelle est l'étymologie de ces deux mots? Plusieurs auteurs, se basant sur ce fait historique que le *prunus cerasus* fut rapporté du royaume de Pont par Lucullus, font venir *cerasus* du nom de *Cerasonte*, ville de l'Asie Mineure septentrionale; mais M. Pictet croit qu'il est infiniment plus

probable, si les deux mots ont entre eux quelque affinité, que c'est le nom de la ville qui dérive du nom du cerisier. Il distingue d'ailleurs deux espèces différentes de cerisiers, le *prunus avium* et le *prunus cerasus*, et il démontre que la première venait naturellement dans le Caucase et en Europe. Théophraste le décrit. Par conséquent, le cerisier était connu en Europe bien avant que Lucullus en rapportât une variété d'Asie; son nom grec doit être autochtone, et peut être ramené à une source indo-européenne. M. Pictet cherche cette racine, et commence par quelques rapprochements intéressants. L'arménien appelle la cerise *geras*, le kourde *keras*, le persan *teharascya*, l'arabe *garasiah*, le turc *kiras*, le russe *tchereshnia* et *tchereshmina*, le polonais *trzesnia*, le lithuanien *czereza*. Les langues germaniques ont emprunté évidemment le mot latin, qui est devenu en anglo-saxon *ciris* et *cyr*, en ancien allemand *chereit*, en allemand moderne *kirschke*, etc. M. Pictet décompose le mot *kerasos* en deux éléments, qu'il identifie, le premier avec le *ka* sanscrit exclamatif, et le second avec le mot sanscrit *rasa*, *rasana*, suc, jus, saveur. *Karasa* voudrait donc dire: quel jus! quelle saveur! Beaucoup de mots semblent avoir été formés de cette manière. Il existe en sanscrit un composé du même genre, *kurasa*, mais qui a précisément un sens inverse, et qui veut dire mauvais goût. Il désigne justement une espèce de plante dont on tire une liqueur spiritueuse de qualité inférieure. Il y a encore, pour les noms de la cerise, un autre groupe étymologique représenté surtout par les langues slaves: le polonais *wishnia*, le russe *vishnia*, le lithuanien *wyszna* et *woszne*. On trouve également en persan *wishnah*, et en turc *wishene*. M. Pictet suppose que tous ces vocables peuvent être rapportés au verbe slave *viséti*, être suspendu. La cerise serait alors le fruit qui pend à la branche. Il existe en persan un nom de la cerise, *balet*, qui semble, de son côté, dériver du verbe *baleten*, pendre, osciller. Ce serait une coïncidence qui justifierait cette étymologie). Fruit du cerisier : *Un panier de cerises. Le merle vole en sifflant vers la cerise pourprée. (Buff.) Les loriot mangent la chair des cerises. (Buff.) Toutes les sortes de cerises, guignes, griottes, bigarreaux, ne sont que des variétés d'une même espèce. (J.-J. Rouss.) Les cerises conviennent mieux à jeun qu'après un bon dîner. (Grimod.) LA CERISE, image des goûts de l'enfance, est le premier fruit de la belle saison. (Fourier.) Les cerises font l'ornement des tables. (V. de Bommare.) On célèbre à Hambourg la fête des cerises. (Clavé.)*

La cerise rougit aux rameaux suspendus.

MICHAUD.

|| Nom donné par extension à quelques fruits qui ressemblent à la cerise. || *Cerise à capitaine*, Fruit de la malpighie brûlante. || *Cerise de cornaline*, Fruit du cornouiller mâle. || *Cerise de juif* ou de *suf*, d'*hiver* ou en *chemise*, Fruit de l'alkéange. || *Cerise d'ours*, Fruit de la busserolle. || *Cerise du caféier*, Fruit rouge et globuleux de l'arbuste qui produit le café. || *De nombreux esclaves s'emploient à recueillir la cerise du café. (Chateaub.)*

— Vin de cerises, Liqueur faite avec du jus de cerises fermenté.

— Fam. *Panier de cerises*, Collection d'objets tous également séduisants, et entre lesquels on a de la peine à choisir. Cette locution est due à Mue de Sévigné, qui disait des fables de La Fontaine : *C'est un panier de cerises : on veut choisir les plus belles, et le panier reste vide.*

— Bouche en cerise, Bouche petite, vermeille, arrondie comme une cerise : *Elle avait les traits les plus nobles, le front haut, la bouche EN CERISE. (Gér. de Nerv.)*

— Etre rouge comme une cerise, Etre tout à fait rouge, naturellement ou par suite d'une émotion.

— Pêche à la cerise, Pêche à la ligne dans laquelle on emploie une cerise pour appât.

— Art vétér. Nom donné à des excroissances de couleur rouge, qui se forment à la sole du cheval, lorsque l'animal a une plaie en cet endroit.

— s. m. Couleur de la cerise : *Le CERISE est une jolie couleur.*

— Adj. inv. Qui est de la couleur de la cerise : *Rouge CERISE. Poulard CERISE.*

— Métall. *Rouge cerise*, Rouge très-vif et un peu clair, indice d'une haute température, inférieure cependant à celle du blanc : *Fer chauffé au ROUGE CERISE.*

— **Encycl.** Art vétér. La sole est exposée pendant la ferrure à recevoir des coups de boutoir, soit par la maladresse du maréchal, soit par suite des mouvements de l'animal. La blessure n'a ordinairement pas de suite, si elle est légère; mais, si la partie sensible qui recouvre l'os du pied a été atteinte par l'instrument dans sa couche profonde, une *cerise* se forme dans la plaie. Cette production charnue se développe également dans toutes les autres plaies de la sole, lorsqu'on ne prend pas la précaution d'établir une compression méthodique vers le point où l'enlèvement d'une portion de corne met à découvert les parties vives et permet leur gonflement. Pour enlever cette cerise, qui fait boiter considérablement l'animal, on l'exécute simplement avec un bistouri ou une feuille-de-sauge, et, par un

pansement compressif, on prévient facilement sa réapparition.

CERISE (Laurent-Alexandre-Philibert Cerisi, dit), médecin, né à Aoste (Piémont) en 1809, mort en 1869. Reçu docteur à Turin en 1828, il vint plus tard en France et obtint l'autorisation d'y exercer la médecine. Il écrivit dans l'*Européen* et contribua à fonder les *Annales médico-psychologiques*, ainsi que l'*Union médicale*. Il a aussi publié les ouvrages suivants : *Exposé et examen critique du système phrénologique* (1836); le *Médecin des salles d'asile*, ou *Manuel d'hygiène et d'éducation physique* (1836); *Des fonctions et des maladies nerveuses dans leurs rapports avec l'éducation* (1842), ouvrage couronné par l'Académie de médecine. Enfin il a réédité plusieurs ouvrages de Calanis, de Roussel, de Bichat, et il a été décoré en 1845.

CERISSETTE s. f. (se-ri-zê-te — rad. *cerise*). Cerise séchée.

— Hort. Espèce de prune rouge.

— Bot. Nom vulgaire de la morelle faupiment, dont les fruits ressemblent à des cerises.

— Encycl. Bot. Ce nom populaire est un de ceux qui servent à désigner la morelle faupiment (*solanum pseudo-capsicum*); on l'appelle aussi POMIER D'AMOUR, PETIT CERISIER D'HIVER, ORANGER DE SAVERIER, AMOMUM, etc. La *cerisette* est un joli petit arbrisseau, dont la tige droite est couronnée par une cime arrondie de feuilles vert foncé et persistantes; à ses fleurs blanches succèdent des fruits d'un rouge vif, arrondis, du volume d'une petite cerise, d'où son nom. Ces fruits mûrissent en hiver. On possède aussi une variété à fruits jaunes. La *cerisette* est originaire de l'île de Madère; elle est fréquemment cultivée comme plante ornementale, et se conserve très-bien en hiver dans les appartements.

CERISIER s. m. (se-ri-zié — rad. *cerise*). Bot. Genre d'arbres, de la famille des rosacées, tribu des amygdalées, très-voisin du genre prunier, auquel plusieurs auteurs l'ont réuni : Les *CERISIERS* se plaisent dans une terre légère. (V. de Bonmare.) Le *CERISIER* de Montmorency devient rare. (Bosc.) Le *CERISIER*, apporté d'Asie en Europe par Lucullus, fut, ainsi que la vigne, acclimaté en France par les Romains. (M.-Brun.)

... Le *cerisier* montre aux yeux éblouis Ses fruits mûrs suspendus en grappes de rubis.

MICHAUD.

Quand Lucullus vainqueur triomphait de l'Asie, L'airain, le marbre et l'or frappaient Rome éblouie; Le sage, dans la foule, aimait à voir ses mains Porter le *cerisier* en triomphe aux Romains.

DELLILLE.

■ Nom donné par extension à plusieurs arbres qui appartiennent à d'autres genres : *Cerisier bas*, *Cerisier nain*, Syn. de CAMÉRIER et de CHIVREFEUILLE. ■ *Cerisier cannelé*, *Cerisier capitaine*, *Cerisier de Saint-Domingue*, Syn. de MALPIGHIUS BRULANT. ■ *Cerisier d'amour*, Syn. de MORELLE FAUX-PIMENT. ■ *Cerisier de Cayenne*, Syn. d'EUGÉNIE DE MICHÉLI. ■ *Cerisier des bois*, Syn. de MERISIER et de MAHALES. ■ *Cerisier des Hottentots*, Syn. de CÉLASTRE.

— Bois du même arbre, employé dans l'industrie : *Meuble* en CERISIER.

— Pop. Nom que les Parisiens donnent aux petits chevaux de louage, parce que c'est avec des chevaux semblables que l'on apporte habituellement sur les marchés les cerises de Montmorency : *Tous deux furent si stupéfaits qu'ils arrêterent leurs chevaux et s'entre-regardèrent, comme s'ils ne pouvaient le croire : Sterny sur un CERISIER!* (F. Soulié.)

— Encycl. Ce beau genre a été regardé par plusieurs auteurs comme une simple section du genre prunier; il paraît néanmoins devoir former un type générique distinct, caractérisé par des fleurs blanches disposées en corymbes ou en grappes; par des pédicelles fructifères toujours plus longs que le fruit, qui est une drupe globuleuse, jamais couverte de cette efflorescence glauque que l'on remarque sur les prunes; enfin par un noyau lisse et presque globuleux. Ce genre, très-nombreux en espèces, joue un rôle important dans les jardins fruitiers et d'agrément, et a même sa place dans les vergers et les forêts. Tous les *cerisiers* sont des arbres ou des arbrisseaux à écorce lisse, à feuilles ovales lancéolées, dentées et à pétiole glanduleux; les fleurs paraissent souvent avant les feuilles. Etudions d'abord les espèces fruitières, les plus répandues, mais non les mieux connues. Deux types principaux se présentent : l'un est le merisier ou *cerisier* des bois (*cerasus avium*), l'autre le *cerisier* cultivé ou griottier (*cerasus vulgaris*). Le premier est indigène dans les forêts de l'Europe; le second a été rapporté de Cérasonie, en Asie Mineure, par Lucullus. Ces deux espèces ont donné naissance aux nombreuses races et variétés de cerises cultivées dans les jardins et dans les vergers, et que nous allons répartir par groupes, après avoir rappelé d'abord que les mots *cerise*, *cerisier*, termes collectifs qui s'appliquent à tout le genre, sont employés aussi dans une acception plus restreinte, pour désigner une race particulière : 1° le merisier a produit les variétés à fruit cordiforme, à chair douce et ferme, savoir les guignes, appelées *cerises* dans le midi de la France, et les bigarreaux; 2° le griottier est l'origine des variétés à

fruits globuleux, à chair plus ou moins acide et molle, qu'on appelle *cerises* dans le Nord et *griottes* dans le Midi; 3° on regarde comme résultat d'une hybridation entre les deux espèces précédentes les heaumiers du Midi, dont le fruit, un peu moins arrondi que les cerises proprement dites, a la chair douce, plus ferme que celle des griottes, mais moins compacte que celle des guignes. Ces quatre grands types, guignier, bigarreaux, griottier, heaumier, étant ainsi définis, passons rapidement en revue les variétés les plus importantes qu'ils renferment.

— I. *Guignier*. Arbre très-élevé, à cime pyramidale, à branches étalées; fruit assez gros, cordiforme, à chair molle et très-douce; noyau allongé, assez gros. Il donne : guigne grosse noire luisante, la meilleure de toutes; guigne grosse ambrée; guigne grosse noire; guigne cœur de poule; guigne petite noire; guigne hâtive; guigne grosse blanche; guigne rouge tardive, appelée aussi *guigne de fer* ou de *Saint-Gilles*; guigne de quatre à la livre ou à feuilles de tabac, rouge vif, très-grosse, mais peu recommandable. Cette variété, importée de Hollande et remarquable surtout par l'énorme développement de ses feuilles, a plutôt sa place marquée dans le jardin paysager. Il en est de même du guignier à rameaux pendants, qui forme le passage de ce groupe au suivant.

— II. *Bigarreaux*. Arbre plus grand que le précédent, à cime plus arrondie, à branches pendantes; fruit gros, oblong, à chair ferme et croquante. Il fournit : bigarreau gros cœur, le meilleur de tous; bigarreau belle de Rochemont ou commun; bigarreau gros blanc; bigarreau gros rouge; bigarreau petit blanc hâtif; bigarreau petit rouge hâtif; bigarreau couleur de chair.

— III. *Griottier*. Arbre moins développé que les précédents, à cime arrondie, à jeunes rameaux minces et flexibles; fruit globuleux, à chair acide sucrée; noyau petit. Il donne : griotte ou cerise de Montmorency; griotte à court queue ou gros gobet; griotte belle de Chataenay; griotte rouge pâle; griotte de Hollande.

— IV. *Heaumier* ou *cerisier à fruit doux*. Arbre moins développé encore que le griottier, à rameaux gros, à cime plus ou moins pyramidale; feuilles amples, plus arrondies et moins le griottier; fruit plus cordiforme et moins acide. Ce groupe renferme les variétés les plus estimées : cerise anglaise, cerise belle de Choisy, cerise de la reine Hortense, cerise Lemercier, cerise royale.

Le *cerisier* croît dans toute l'étendue du territoire français; mais il réussit moins bien dans les parties les plus chaudes du sud-est. Peu difficile sur la nature du sol, il prospère dans tous les terrains assez profonds, même secs, calcaires ou siliceux, et ne craint que les sols argileux, compactes et humides. La plupart des *cerisiers* se propagent par le semis des noyaux. On a soin de choisir ceux-ci sur les arbres les plus vigoureux, d'attendre que le fruit soit parfaitement mûr, et de s'assurer, en ouvrant quelques noyaux, que l'amande est en bon état et arrivée au degré convenable de développement. Il faut semer aussitôt que possible après la récolte, l'amande étant sujette à rancir, et, par suite, à perdre sa faculté germinative. Si, pour une cause ou pour une autre, on ne peut semer avant l'hiver, on doit stratifier les noyaux dans du sable. Le sol étant bien labouré, on sème à la volée ou en rayons. Le plant lève ordinairement à la fin du printemps; on le laisse en pépinière, pendant un temps plus ou moins long, suivant l'emploi auquel on destine les jeunes sujets. Un mode de multiplication plus expéditif consiste dans le transplantage des rejetons que le *cerisier* produit abondamment, surtout dans les terrains légers; mais il présente cet inconvénient que les arbres obtenus de cette manière s'épuisent eux-mêmes en rejetons, et sont plus sujets à la gomme. La greffe est fréquemment employée pour cette essence fruitière; on a, pour cette opération, le choix entre trois sortes de sujets : le merisier est le plus vigoureux, et sert exclusivement pour former des arbres à haute tige; le *cerisier* de Sainte-Lucie, moins vigoureux, mais plus rustique, est préféré pour les arbres à basse tige; enfin le franc, qu'on obtient par semis de noyaux, est intermédiaire entre les deux autres, mais on l'emploie rarement. Quant au genre de greffe, il varie suivant les circonstances et l'époque. Vers la fin d'août, on greffe en écusson à œil dormant; au printemps suivant, si quelques-unes de ces greffes n'ont pas réussi, on emploie la greffe en couronne perfectionnée ou la greffe en fente à l'anglaise; on se sert encore quelquefois des greffes en écusson Vitry, de Semet, en fente double, etc. Du reste, toutes les greffes peuvent réussir pour cette essence. La plupart des *cerisiers* sont cultivés en plein vent. La taille doit être faite très-moderément et avec beaucoup de précautions, à cause des écoulements de gomme auxquels ces arbres sont sujets, et qui sont la plus dangereuse de leurs maladies. On cultive aussi les *cerisiers*, surtout les variétés hâtives, en espaliers exposés au midi, et on taille sur deux branches principales, comme pour le pêcher. Enfin on fait des quenouilles, ou mieux des pyramides de *cerisier*.

La cerise est un fruit des plus délicats; aussi s'en fait-il une prodigieuse consumma-

tion. * On regarde ces fruits, dit Bosc, comme rafraîchissants, et principalement la griotte, qui s'ordonne même dans les fièvres où il y a tendance à la putridité. Les bigarreaux seuls sont indigestes et ne doivent être mangés qu'en petite quantité. On sèche les guignes et les griottes pour l'hiver, en les exposant sur des planches à l'ardeur du soleil, ou en les mettant dans un four peu chauffé; on les conserve dans l'eau-de-vie pure; on en fait des confitures, des marmelades, des pâtes sèches; elles entrent dans la composition de plusieurs liqueurs de table, de quelques pâtisseries, etc. Elles se mangent cuites de diverses manières; on peut tirer une très-bonne huile de leurs amandes, qui servent à faire des émulsions, des crèmes, des dragées, etc. *

La gomme que sécrète le tronc du *cerisier* est connue dans la matière médicale sous le nom de *gomme du pays*. Elle se gonfle dans l'eau et ne s'y dissout pas comme la gomme arabique; on l'emploie néanmoins à défaut de cette dernière.

L'écorce, tenace et persistante, sert à quelques usages économiques. Le bois est bon pour l'ébénisterie et pour le chauffage; mais les beaux échantillons sont rares.

Nous n'avons parlé du merisier, qui est un *cerisier* sauvage, que comme type de plusieurs variétés cultivées; il nous resterait à l'étudier en lui-même; ce sera le sujet d'un article spécial, comme pour les autres espèces. V. MERISIER, MAHALES, PUTIER, RAGOMINIER, LAURIER-CERISE, etc. V. aussi l'article PRUNIER.

CERISIER (Antoine-Marie), historien et publiciste, né à Châtillon-les-Dombes en 1749, mort en 1828. Attaché à l'ambassade de France à La Haye, nommé député suppléant aux états généraux en 1789, il fut un des fondateurs de la *Gazette universelle*. On a de lui un *Tableau de l'histoire générale des Provinces-Unies* (Utrecht, 1777-1784, 10 vol.); *Histoire de la fondation des colonies des anciennes républiques*, etc. (1778); le *Politique hollandais* (1780-1785, 4 vol.), etc.

CERISIERS, bourg de France (Yonne), ch.-l. de canton, arrond. et à 22 kilom. N.-E. de Joigny, dans un vallon fertile; pop. aggl. 771 hab. — pop. tot. 1,440 hab. Exploitation de pierres à fusil; commerce de raisins.

CERISIERS ou **CERIZIERS** (le Père René de), écrivain français, né à Nantes en 1609, mort en 1662. Il entra fort jeune dans la Société des jésuites, et, après s'être livré au professorat, il se fit séculariser et devint aumônier ordinaire à la cour de Louis XIV. Il publia un grand nombre d'ouvrages empreints d'un esprit très-religieux et qui sont tous oubliés aujourd'hui, à l'exception de celui qui a pour titre : *l'Innocence reconnue ou Vie de sainte Geneviève de Brabant* (1640, in-40). Cette histoire naïve eut un succès véritablement populaire; on l'imprime encore aujourd'hui, et il s'en débite de nombreux exemplaires, surtout parmi le peuple des campagnes.

CERISIN s. m. (se-ri-zain). Ornith. Nom vulgaire du serin.

CÉRISOLES, en italien *Ceresole*, bourg du royaume d'Italie, province et à 18 kilom. N.-O. d'Alba, à 6 kilom. E. de Carmagnola; 1,800 hab. Victoire remportée le 15 avril 1544 par les Français sur les Impériaux et les Espagnols.

Cériseoles (bataille de). Tandis que Henri VIII s'apprêtait à envahir la France par le nord et Charles-Quint par la Champagne, le marquis du Guast, lieutenant de l'empereur, lutait en Piémont contre l'armée française, et espérait compléter l'ensemble de ces opérations offensives par l'invasion de la Provence. Déjà il nous avait fait essuyer plusieurs échecs, lorsque l'arrivée d'un renfort de 10,000 hommes, conduit par le jeune comte d'Enghien, qui venait prendre le commandement en chef, arrêta ses progrès; mais la situation du général français n'en devint pas moins excessivement critique, ne pouvant ni poursuivre cette campagne avec une armée dont la solde était arriérée, ni s'exposer à ouvrir, par une défaite, les portes de la France aux ennemis. Dans cette perplexité, il envoya à Paris, pour demander les ordres du roi, le capitaine Blaise de Montluc, le célèbre auteur des *Commentaires*. Le conseil du roi voulait que le comte d'Enghien se tint sur la défensive; mais François I^{er}, électrisé par la verve toute gasconne et toute militaire de Montluc, n'écouta plus que ses instincts de guerre et octroya au jeune général la permission de combattre. A son retour, Montluc trouva les deux armées très-rapprochées et manœuvrant l'une et l'autre sur la rive droite du Pô, que le marquis du Guast cherchait à franchir dans l'espoir de couper les communications des Français avec le marquisat de Saluces, d'où ils tiraient tous leurs vivres. Cet arrogant Espagnol avait promis aux dames de Milan, deux jours avant la bataille, de tout tuer, de tout vaincre, de tout disperser. Il traitait à sa suite deux voitures pleines de menottes de fer qu'il avait fait fabriquer, disait-il, pour enchaîner les prisonniers français, les gentilshommes et leur général lui-même. En traversant Asti, il enjoignit aux habitants de lui fermer leurs portes s'il ne revenait vainqueur. Celui qui vendait la peau de l'ours n'y mettait pas du moins cette ridicule jactance.

Le comte d'Enghien ne laissa point au général espagnol le temps de mettre ses projets à exécution. Dès qu'il put s'appuyer sur l'ordre du roi, il s'avança sur Cériseoles (*Ceresole*) et Sommariva, où étaient campés les ennemis, et, le lundi de Pâques (14 avril 1544) les deux armées se trouvèrent en présence. Les jeudi, vendredi et samedi saints, les capitaines et gens de guerre français s'étaient confessés et avaient communie, pour se préparer à la bataille. Les impériaux comptaient 20 ou 22,000 hommes; les Français n'étaient qu'au nombre de 16 ou de 17,000, mais disposaient d'une cavalerie bien autrement redoutable et aguerrie que celle des ennemis. Plus de cent jeunes gentilshommes, des premières familles du royaume, en apprenant qu'une bataille allait se livrer en Piémont, avaient pris la poste pour courir au delà des Alpes, chacun apportant non-seulement le secours de sa vaillante épée, mais le fond de son coffre, afin d'aider généreusement le comte d'Enghien à contenter les soldats en comblant l'arrière de leur solde.

Chaque général en chef partagea son armée en trois corps, soutenus sur les ailes et dans les intervalles par des escadrons de cavalerie. Les Français étaient ainsi disposés : à leur droite, 4,000 piquiers et arquebusiers des vieilles bandes gasconnes, appuyés par deux détachements, l'un de gendarmerie, l'autre d'arquebusiers à cheval et d'Albanais; au centre, 4,000 Suisses; à la droite, 3,000 fantassins suisses et italiens, soutenus par le comte d'Enghien en personne, avec la plupart des gens d'armes; à l'extrême gauche, enfin, un corps de cavalerie légère composé de tous les archers des compagnies d'ordonnance. Le marquis du Guast avait formé sa gauche d'un bataillon italien et d'un escadron florentin, son centre d'une masse compacte de 8,000 lansquenets, qu'il appuyait lui-même avec quelques cavaliers, et sa droite de 5,000 vieux soldats espagnols et allemands, que flanquait un corps de cavalerie napolitaine.

Après une vive et longue escarmouche, les lansquenets impériaux se rabattirent par un brusque mouvement sur les canons de notre aile droite et s'en emparèrent. La ligne française tout entière parut éprouver un instant d'ébranlement, surtout en voyant la contenance mal assurée des Suisses de l'aile gauche, qu'allait aborder un bataillon espagnol et allemand. Le comte d'Enghien leur épargna ce premier choc, qui menaçait d'être meurtrier, en se précipitant avec sa gendarmerie sur le flanc du bataillon ennemi, qu'il traversa de part en part en laissant une sanglante trouée derrière lui; mais, lorsqu'il voulut redoubler cette charge impétueuse en revenant sur ses pas, il vit les Suisses et les Italiens s'enfuir avant d'avoir reçu ou donné un coup de pique. Il se jeta une seconde fois, tête baissée, sur l'infanterie ennemie, qu'il enfonça encore, mais en voyant tomber autour de lui ses plus braves compagnons. Bientôt il ne lui resta plus cent lances en état de combattre. Isolé de son centre et de sa droite, dont un tertre lui déroba la vue, et n'en recevant aucune nouvelle, le jeune général crut la bataille perdue et se laissa multistrer un instant par un généreux désespoir; deux fois il se porta l'épée sous la gorge, prêt à se donner la mort.

En ce moment même, Saint-Julien, le colonel des suisses, arrivant au galop, lui apprit que le marquis du Guast était en fuite, et tous ses Italiens et Allemands étendus sur le champ de bataille. Les Gascons avaient reçu sans s'émouvoir le choc des lansquenets, et avaient engagé avec eux une lutte sanglante, tandis que les Suisses du centre les prenaient en flanc et en faisaient un affreux carnage; bientôt, la cavalerie française de l'aile droite les chargeant avec impétuosité par derrière, les lansquenets furent ouverts, rompus de toutes parts et jetés dans un effroyable désordre. Le marquis du Guast, voyant de plus fuir l'infanterie italienne, à laquelle il avait confié la garde de son artillerie, perdit entièrement alors le sang-froid d'un général en chef, se confondit lui-même dans la déroute de son armée et prit la fuite avec 600 ou 700 chevaux. La masse de ses bataillons suivit son exemple, et bientôt il ne resta plus sur le champ de bataille, de toute l'armée impériale, que les lansquenets et les Espagnols. Ce fut alors une tuerie, un égorgement épouvantable. Les Suisses avaient à venger la violation récente de la capitulation de Mondovi; ils noyèrent dans des flots de sang leur implacable ressentiment : les trois quarts des lansquenets furent massacrés. En ce moment, le comte d'Enghien aperçut deux de ses officiers, Saint-André et La Châteigneraye, accompagnés de 100 chevaux seulement, lancés à la poursuite de 800 à 900 cavaliers qui fuyaient à toute bride. Emporté par son courage, par la fougue de la jeunesse, il voulut prendre sa part de cette poursuite téméraire, et, peut-être allait-il, comme Gaston de Nemours à Ravenne, changer sa victoire en un jour de deuil, lorsqu'il fut arrêté par La Meilleraye. « Vertu de Dieu ! s'écria le vieux maréchal, estimez-vous à grande gloire de poursuivre des fuyards ? Avez-vous oublié aujourd'hui votre qualité ? » Toute la cavalerie se rallia alors autour du comte, afin d'arrêter la marche du bataillon espagnol, qui cherchait à se retirer en bon ordre. La bravoure, la calme intrépidité de ce bataillon l'auraient peut-être sauvé, lorsque l'arrivée des Gascons et des Suisses, tout ruisselants du sang des lansque-

nets, devint le signal de sa destruction. Vainement les Espagnols jetèrent leurs armes et demandèrent quartier à la cavalerie, cherchant jusqu'entre les chevaux un refuge contre la fureur de ces impitoyables ennemis; ceux-ci égorgèrent encore plus de la moitié de ces malheureux vaincus. La perte des impériaux fut énorme: 12,000 à 13,000 de leurs meilleurs soldats restèrent sur le champ de bataille ou furent faits prisonniers; toute leur artillerie, les enseignes, les armes, les munitions, les bagages, tombèrent au pouvoir des Français, jusqu'aux voitures chargées de ces menottes de fer que le marquis du Guast avait destinées à « enfermer ses prisonniers pour les emmener en galères. » Lorsque ce général s'arrêta dans sa fuite devant Asti, les habitants exécutèrent ponctuellement ses ordres, et refusèrent de lui ouvrir leurs portes, punition bien légitimement due à son sot orgueil.

CÉRISQUE s. m. (sé-ri-ske). Bot. Syn. de **RANDIE**.

CERISY-LA-SALLE, bourg de France (Manche), ch.-l. de canton, arrond. et à 13 kilom. E. de Coutances, sur la Soule; pop. aggl. 640 hab. — pop. tot. 1,891 hab. Fabriques de calicots et de couils; commerce de fil. Aux environs, plusieurs monuments druidiques.

CERISY (de), littérateur français. V. **HABERT** (Germain).

CÉRITE s. f. (sé-ri-te — rad. *cérium*). Minér. Silicate hydraté de cérium que l'on trouve en Suède.

— **Encycl.** La *cérîte* est une substance rosâtre ou violâtre, tirant sur le brun ou le gris, ayant une poussière d'un blanc grisâtre, très-pesante, rayant difficilement le verre, donnant de l'eau par la calcination, et infusible au chalumeau. C'est un silicate hydraté de cérium, que l'on trouve, avec la *cérine*, quelquefois en petits prismes hexaédres, le plus souvent en masses amorphes, dans la mine de cuivre de Bastnaës, près de Rydarshytta, en Suède.

CÉRITES, peuple de l'Italie ancienne, qui avait la ville de Cere pour capitale. Au mot **CÉRÉ**, nous avons dit que les Romains, assiégés par les Gaulois, se réfugièrent dans cette ville, y transportant tout ce qui servait au culte, notamment les vestales et le feu sacré. Les Cérètes ne se contentèrent pas de donner asile aux Romains, ils les aidèrent à poursuivre les Gaulois et à reprendre une partie du butin que ceux-ci emportaient après le pillage de Rome. Les Romains, pour montrer leur reconnaissance, accordèrent aux Cérètes le droit de cité; mais, par une restriction jalouse, ils les privèrent des privilèges les plus importants que comportait ce droit, celui de donner leurs suffrages dans les comices et d'être élevés aux magistratures de la république. Dès lors, le mot de *Cérète* devint proverbial, et lorsque les censeurs priaient, soit pour un temps, soit pour toujours, un citoyen du droit de suffrage, on disait qu'ils l'inscrivaient sur la table des *Cérètes*.

CÉRITHE s. f. (sé-ri-te). Moll. Genre de gastéropodes, comprenant plus de trois cents espèces.

— **Encycl.** Le genre *cérithie* a été ainsi caractérisé par Lamarck: « Coquille turriculée; ouverture oblongue, oblique, terminée à sa base par un canal court, tronqué ou recourbé, jamais échancré; leur gouttière à l'extrémité supérieure du bord droit; opercule petit, orbiculaire, corné. » Ce genre, excessivement nombreux en espèces, a été élevé par quelques auteurs au rang de famille, sous le titre de *cérithiides*. MM. Adams y ont même établi les deux divisions suivantes: 1° *Cérithinés*: opercule ovale ou demi-circulaire, à circonvolutions peu nombreuses, mais rapidement croissantes; coquilles non épidermées, à ouverture plus ou moins prolongée en avant. Cette division comprend les sous-genres *cérithium*, *vertagus* et *colina*. 2° *Potamidinés*: opercule circulaire à tours nombreux; coquilles généralement couvertes d'un opercule brun, la partie antérieure de l'ouverture plus ou moins canaliculée. Cette division renferme les sous-genres: *bitium*, *triphoris*, *ino*, *sychar*, *mastonia*, *lampania*, *potamides*, *tympanotomus*, *pyrazus*, *prienella*, *telescopia* et *cérithidea*.

Le calcaire grossier des environs de Paris fournit assez abondamment le *cérithium giganteum*, remarquable par ses dimensions, qui dépassent de beaucoup celles des autres espèces du même genre. Cette coquille a son analogue vivant dans les mers du Sud, et le seul exemplaire connu se trouve dans la collection Delessert. Il est accompagné d'une note manuscrite de Lamarck; la voici: « *Cérithium giganteum*, analogue vivant de la coquille fossile connue sous ce nom. Cette coquille fut apportée à Dunkerque en décembre 1810, par un Anglais nommé Mathews Tristram. Interrogé sur la manière dont il se l'était procurée, il répondit qu'étant embarqué sur la flûte le *Squalow*, il avait navigué dans la mer du Sud, et qu'un jour, ayant attaqué, la sonde à la main, les bancs de rochers en avant de la Nouvelle-Hollande, il avait retiré cette coquille du fond de la mer, avec des coraux blancs (madrépores) et autres objets marins. Il ajouta qu'il n'avait eu que ce seul individu, et que, comme il était cassé, on n'en voulait point à son retour en Angleterre. De-

nys de Montfort en fit l'emplette. C'est de ce dernier que j'en fis l'acquisition, connaissant l'importance, pour la zoologie, du fait nouveau que présente cette belle coquille. »

CÉRITHÉACE, **ÉE** adj. (sé-ri-té-a-sé — rad. *cérithie*). Moll. Qui ressemble à une *cérithie*. || On dit aussi **CÉRITHACE**.

CÉRITHIER s. m. (sé-ri-tié — rad. *cérithie*). Moll. Animal qui habite les *cérithes*.

CÉRITHIOPSIDÉS s. m. pl. (sé-ri-ti-opsi-dé — de *cérithie*, et du gr. *opsis*, aspect). Moll. Famille de mollusques gastéropodes, établie par MM. Adams, pour de petites coquilles turriculées, à opercule corné, formé d'éléments concentriques et à nucléus terminal. La place que doit occuper cette petite famille dans l'ordre méthodique paraît encore bien indéterminée.

CÉRITHIOPSIS s. m. (sé-ri-ti-o-psiss — de *cérithie*, et du gr. *opsis*, aspect). Moll. Genre de gastéropodes, de la famille des *cérithiopsidés*.

— **Encycl.** Voici les caractères de ce genre: coquille turriculée, dextre, à tours nombreux, granuleux; ouverture subarrondie; bord interne réfléchi; bord externe aigu, arqué et prolongé en avant; canal court. Ce genre est le seul que renferme la famille à laquelle il appartient. MM. Adams proposent un sous-genre *alaba*, pour des coquilles lisses, semi-pellucides, présentant quelquefois des varices irrégulières, à bord externe mince, simple, à ouverture un peu échancrée en avant.

CÉRIUM s. m. (sé-ri-om). Chim. Corps simple métallique, découvert dans la *cérîte*: *Le cérium n'existe pas dans la nature à l'état de pureté*. (Delafosse.)

— **Encycl.** Le *cérium* est une poudre grise, qui acquiert l'éclat métallique par la pression. Il s'oxyde rapidement, décompose très-peu l'eau à la température ordinaire, mais la décompose beaucoup mieux à la température d'ébullition. Les acides étendus le dissolvent rapidement, en dégageant de l'hydrogène et en donnant naissance à un sel *céreux*. Le *cérium* a pour poids atomique 92. C'est un métal probablement tétratomique.

— **I. EXTRACTION DU CÉRIUM.** Le *cérium* existe, en même temps que le lanthane et le didyme, dans la *cérîte*, l'orthite et quelques autres minéraux rares. Pour extraire de la *cérîte* les oxydes des trois métaux que nous venons de citer, on la pulvérise finement, puis on la fait bouillir avec de l'acide chlorhydrique, qui dissout les trois métaux à l'état de chlorure, et laisse un résidu de silice. On précipite la solution filtrée par l'ammoniaque, qui précipite tout, excepté la chaux. Le précipité est redissous dans l'acide chlorhydrique et précipité par un excès d'acide oxalique. Il se forme un précipité blanc ou légèrement rosé d'oxalate de lanthane, de didyme et de *cérium*, précipité qui, coagulé d'abord, devient cristallin au bout de quelques minutes, et gagne aisément le fond du vase. Séché et calciné, il laisse un résidu qui est un mélange des oxydes des trois métaux, et dont la couleur est d'un rouge brun. De ce mélange, on extrait l'oxyde de *cérium* par l'une des méthodes suivantes: 1° Le mélange des trois oxydes est traité par l'acide chlorhydrique bouillant, qui le dissout avec dégagement de chlore; on précipite par la potasse le chlorure obtenu, et on met le précipité bien lavé en suspension dans de l'eau, à travers laquelle on fait passer un courant de chlore. Le *cérium* passe à l'état d'oxyde *céroso-cérique*, qui reste indissous, tandis que le lanthane et le didyme restent à l'état de protoxydes et se dissolvent. Pour que la séparation soit complète, il faut saturer la liqueur de chlore, et l'abandonner pendant plusieurs heures avec le précipité, en ayant soin d'agiter de temps à autre. On jette ensuite le tout sur un filtre, on lave bien le précipité, puis on le dissout dans l'acide chlorhydrique bouillant, qui le transforme en protochlorure, avec dégagement de chlore. On précipite ce protochlorure par l'acide oxalique, et l'on calcine l'oxalate, après l'avoir préalablement desséché. Le produit est de l'oxyde de *cérium* pur. 2° On fait bouillir le mélange des trois oxydes avec de l'acide azotique étendu de 50 à 100 fois son volume d'eau. Ce liquide dissout la presque totalité du lanthane et du didyme, sans toucher au *cérium*. Le résidu est ensuite soumis à l'ébullition avec l'acide azotique concentré, qui achève le départ et laisse un résidu d'oxyde de *cérium* pur. 3° On fait bouillir pendant plusieurs heures le mélange des trois oxydes avec une solution très-concentrée de chlorure d'ammonium. Le lanthane et le didyme s'y dissolvent en en dégageant de l'ammoniaque, et l'oxyde *cérique* reste à l'état de pureté comme résidu. Il faut le recueillir ensuite sur un filtre et le laver avec une solution de chlorure ammoniac. Si l'on faisait usage d'eau pure, le précipité passerait à travers le filtre au début, puis il en boucherait les pores et la filtration s'arrêterait. 4° On fait un mélange intime des trois oxydes à séparer, de magnésie et d'eau. Ce mélange est desséché, puis chauffé au rouge, et finalement repris par l'acide azotique, dans lequel il se dissout aisément. La liqueur renferme un sel double d'un beau rouge, qui se dépose en cristaux par évaporation spontanée, tant qu'il existe de ce sel dans la solution. Celle-ci ne précipite l'eau ni à chaud ni à froid; mais, lorsque tout ce sel s'est déposé, la solution, étendue d'eau et bouillie, laisse déposer un sel basique de

cérium, libre de tout autre métal. Pour que le *cérium* se précipite bien, il est bon d'ajouter un peu d'acide sulfurique à la liqueur. Quand le précipité cesse de se former, on le lave par décantation, avec de l'eau chargée d'acide sulfurique; on le dissout ensuite dans l'acide sulfurique concentré, et, après l'avoir traité par l'anhydride sulfureux, qui réduit le sulfate *cérique* à l'état de sulfate *céreux*, on précipite la dissolution par l'acide oxalique. L'oxalate *céreux* est ensuite lavé, desséché et calciné, comme dans les méthodes précédentes.

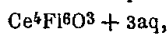
Jusqu'ici, nous n'avons que l'oxyde de *cérium*; lorsqu'on veut en extraire le métal, on le convertit préalablement en chlorure par l'acide chlorhydrique, et l'on chauffe ce dernier sel avec du potassium ou du sodium.

— **II. COMPOSÉS DU CÉRIUM.** Le *cérium* forme des composés qui correspondent à la formule $Ce^{R/2}$ ou $Ce^{R/4}$; ce sont les composés au minimum ou composés *céreux*. Tels sont le protochlorure $Ce^{R/2}Cl$ et le protoxyde CeO . Il forme en outre des composés qui correspondent à la formule $Ce^{R/3}$ ou $Ce^{R/6}$; ce sont les composés au maximum ou composés *cériques*. Tels sont le sesquichlorure $Ce^{R/3}Cl_3$ et le sesquioxyle $Ce^{R/3}O_3$. Enfin, il existe un oxyde $Ce^{R/4}$, que l'on nomme *céroso-cérique*, en le considérant comme une combinaison des deux autres: $Ce^{R/4} = Ce^{R/3}Ce^{R/6}$.

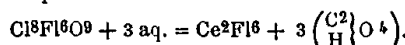
1° **Bromure de cérium.** On ne le connaît pas à l'état anhydre. Lorsqu'on évapore une solution d'oxyde de *cérium* dans l'acide bromhydrique, il se dépose des cristaux de bromure de *cérium* hydraté. Ces cristaux perdent de l'acide bromhydrique et laissent un résidu d'oxybromure lorsqu'on essaye de les dessécher.

2° **Chlorures de cérium.** On obtient le protochlorure de *cérium* $Ce^{R/2}Cl$ en brûlant du *cérium* ou du sulfure de *cérium* dans du chlore, ou en évaporant à siccité une solution de chlorure de *cérium* dans un courant de chlore, après l'avoir additionnée de chlorure ammoniac. Si l'air pouvait agir pendant l'évaporation, il se formerait un oxychlorure. Le chlorure de *cérium* anhydre est une masse blanche, poreuse, fusible à la chaleur rouge et parfaitement soluble dans l'eau. Lorsqu'on dissout l'oxyde de *cérium* dans l'acide chlorhydrique et qu'on abandonne la liqueur au refroidissement, après l'avoir évaporée à consistance sirupeuse, il se forme des prismes incolores à quatre pans de chlorure de *cérium* hydraté. La solution de ce chlorure, exposée à l'air, jaunit et se transforme en sel *céroso-cérique*. Le protochlorure de *cérium* forme, avec le bichlorure de platine, un sel double soluble dans l'eau et l'alcool, insoluble dans l'éther. Ce sel cristallise en cristaux jaunes rouges; sa formule est $2Ce^{R/2}Cl_2 \cdot Pt^{R/2}Cl_4 + 8aq$. Le protoxyde de *cérium* se combine aussi avec l'hydure de zinc. Un autre chlorure de *cérium* est le chlorure *céroso-cérique*. L'oxyde *céroso-cérique* hydraté se dissout à froid dans l'acide chlorhydrique, sans dégager de chlore dans les premiers moments, et en formant une solution rouge brun. Le chlore ne tarde cependant pas à se dégager de cette liqueur, qui, au bout d'un certain temps, ne renferme plus que du protochlorure de *cérium*.

3° **Fluorures de cérium.** Le protofluorure de *cérium*, $Ce^{R/2}F_2$, s'obtient sous la forme d'un précipité blanc, lorsqu'on verse un fluorure soluble dans une solution d'un sel *céreux*. Au rouge, ce fluorure est réduit par l'hydrogène et par la vapeur de potassium. Le sesquifluorure $Ce^{R/3}F_3$ peut s'obtenir en précipitant un sel *cérique* par un fluorure. Il existe d'ailleurs dans la nature; c'est un minéral auquel les minéralogistes ont donné le nom de *fluocerite*. Ce métal se présente en plaques ou en prismes à six pans rouges ou jaunâtres, qui ont un clivage basique très-distinct. Sa densité est de 4,7, et sa dureté de 4, 5. Fortement chauffé dans un tube de verre, ce minéral paraît abandonner du fluor. On le trouve à Fiubo et à Broddbo, près de Fahlung, en Suède. On rencontre encore le même corps combiné avec les fluorures de calcium et d'yttrium; il porte alors le nom d'*ytthrocerite*. On rencontre à Fiubo un oxyfluorure *cérique* hydraté,



connu sous le nom de *fluocerine*. Il se présente en cristaux jaunes et d'un éclat vitreux, que l'on croit appartenir au système régulier. Un minéral de Bactnas, en Suède, analysé par Hisinger, a donné des nombres qui correspondent à la formule $Ce^4F^{10}O^3 + 4aq$; un autre spécimen de Fiubo, analysé par Berzélius, correspondait à la formule



4° **Oxydes de cérium.** On connaît trois oxydes de *cérium*: le protoxyde ou oxyde *céreux*, CeO ; le sesquioxyle ou oxyde *cérique*, $Ce^{R/3}O_3$; l'oxyde *céroso-cérique*, $Ce^{R/4}O_4$. On connaît, en outre, un hydrate qui correspond à l'oxyde *céroso-cérique* et un hydrate correspondant à l'oxyde *céreux*.

L'oxyde *céreux* CeO s'obtient en calcinant du carbonate ou de l'oxalate de *cérium* parfaitement sec, dans un courant d'hydrogène tout à fait privé d'air. C'est une poudre d'un gris bleuâtre, qui, par l'exposition à l'air, devient très-chaude et se convertit en une poudre blanc jaunâtre d'oxyde *céroso-cérique*. L'hydrate *céreux*, $Ce^{R/2}O_3$, peut être obtenu au moyen d'un sel *céreux* soluble, que l'on pré-

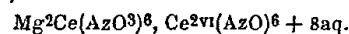
cipite à l'aide d'un alcali. Il est blanc lorsqu'il vient d'être préparé; mais, au contact de l'air, il se transforme en un mélange jaune de carbonate et d'hydrate *céroso-cérique*. L'hydrate *céreux* se dissout facilement dans les acides sulfurique, azotique, chlorhydrique et acétique, en donnant des sels *céreux*. L'oxyde *cérique*, $Ce^{R/3}O_3$, n'a jamais été obtenu à l'état de liberté. L'oxyde *céroso-cérique* ne passe point, en effet, à un état d'oxydation plus avancé lorsqu'on le soumet à l'action des agents oxydants. L'oxyde *céroso-cérique*, $Ce^{R/4}O_4$, est le plus stable des oxydes de *cérium*. On peut le considérer comme un oxyde salin dérivé de l'hydrate inconnu $Ce^{R/2}H_2O_4$, par substitution de $Ce^{R/4}$ à H^2 . On l'obtient en calcinant à l'air de l'oxyde, du carbonate, de l'oxalate ou de l'azotate de *cérium*. A froid, il est d'un blanc jaunâtre; chauffé, il prend une teinte rouge orangé bien caractérisée, mais revient à sa première teinte par le refroidissement. Chauffé dans le gaz hydrogène, il prend une couleur vert olive, mais ne change pas sensiblement de poids. Il ne s'oxyde pas lorsqu'on le chauffe dans l'oxygène ou même avec des agents plus énergiques, comme le chlorate de potasse. L'acide azotique et l'acide chlorhydrique exercent très-peu d'action sur cet oxyde, à moins qu'il ne soit mélangé avec des oxydes de lanthane et de didyme. Dans ce dernier cas, il se dissout rapidement dans l'acide chlorhydrique bouillant, en dégageant du chlore. Chauffé avec un mélange d'acide chlorhydrique et d'iodure de potassium, l'oxyde *céroso-cérique* se dissout complètement, et l'iodure est mis en liberté, propriété que Bunsen a mise à profit pour déterminer la composition de cet oxyde. L'acide sulfurique concentré le transforme, à l'ébullition, en un sel jaune orangé, qui devient légèrement jaune par le refroidissement, et qui se dissout dans l'eau, en communiquant à ce liquide une couleur jaune. Suivant Mari-gnac, l'oxyde *céroso-cérique* n'aurait pas toujours la même composition; le plus souvent il répondrait à la formule $Ce^{R/4}O_4 = 3Ce^{R/2}O_3 \cdot Ce^{R/4}O_4$, Rammelsberg, en décomposant le sulfate *céroso-cérique*, $3Ce^{R/4}SO_4$, $Ce^{R/2}(SO_4)_3$, par la potasse, a obtenu un précipité rougeâtre renfermant $3CeO$, $Ce^{R/3}O_3$; mais ce précipité s'est rapidement converti en oxyde $Ce^{R/4}O_4$, par l'exposition à l'air. L'hydrate *céroso-cérique*, $Ce^{R/4}O_4 \cdot H_2O$, s'obtient en faisant passer du chlore à travers une solution aqueuse de potasse, dans laquelle on a mis en suspension de l'hydrate *céreux*. C'est un précipité d'un jaune brillant, facilement soluble dans les acides sulfurique et azotique, avec lesquels il forme des solutions de sels *céroso-cériques*. Il se dissout également dans l'acide chlorhydrique, en dégageant du chlore et en formant du chlorure *céreux*. D'après sa composition, cet hydrate paraît être le premier anhydride d'un hydrate normal inconnu, $Ce^{R/4}H_4O_4$. Ce étant tétratomique, $Ce^{R/4}$ est en effet octoatomique, et doit fixer 8OH.

5° **Sels oxygénés de cérium.** On peut produire les sels *céreux*, soit en dissolvant l'oxyde ou le carbonate *céreux* dans les acides, soit en réduisant les sels *céroso-cériques*, par le moyen de l'anhydride sulfureux ou de tout autre agent désoxydant. Le silicate *céreux* existe dans la nature, où il est connu sous le nom de *cérîte*. On connaît aussi un phosphate naturel: *erdwarrité*, cryptolite ou phosphocérîte des minéralogistes; et une combinaison de carbonate de *cérium* et de fluorure de calcium, connue sous le nom de *parisite*.

Le sulfate *céreux* forme des sels doubles fort peu solubles avec les sulfates de potassium, de sodium et d'ammonium. Le sel double potassique $Ce^{R/2}(SO_4)_2$ est le moins soluble dans l'eau de tous les sels; il est même complètement insoluble dans une solution saturée de sulfate de potasse.

Les sels *céroso-cériques* prennent naissance lorsqu'on dissout dans les acides l'oxyde ou l'hydrate correspondant. Le sulfate dissous dans l'eau et abandonné à l'évaporation spontanée donne d'abord des cristaux rouge brun, qui renferment $3Ce^{R/4}SO_4$, $Ce^{R/2}(SO_4)_3 + 18aq$; et ensuite une masse cristalline peu distincte, qui contient $Ce^{R/4}SO_4$, $Ce^{R/2}(SO_4)_3 + 8aq$. Ces deux sels sont décomposés par l'eau avec formation d'un sel basique, qui se redissout par l'addition de l'acide sulfurique ou de l'acide azotique. La solution de ce sel mêlée de sulfate de potassium donne d'abord un mélange de deux sels doubles; le sulfate d'ammonium y donne lieu à une réaction analogue; le sel double ammoniacal laisse, lorsqu'on le chauffe, un résidu d'oxyde *céroso-cérique* pur.

Bunsen a obtenu un azotate rhomboédrique de *cérium* et de magnésium, dont nous avons déjà parlé, et qui peut être envisagé, lorsqu'il est pur, comme un sel *céroso-cérico-magnésique*, renfermant



Avant sa purification, ce sel contient, comme nous l'avons déjà vu, du lanthane et du didyme, qui remplacent le *cérium*, avec lequel ils sont isomorphes.

Il n'est pas certain qu'il existe des sels *cériques*. Bunsen parle d'un sulfate *cérique* basique que se précipiterait lorsqu'on fait bouillir l'azotate *céroso-cérico-magnésique* avec de l'eau et de l'acide sulfurique (v. PRÉPARATION DU CÉRIUM); mais il n'en a pas fait l'analyse, et aucune analyse de sels *cériques* purs n'a été publiée; et comme, d'ailleurs, le sulfate *céri-*

que basique de Bunsen donne, non de l'oxyde cérique, mais de l'oxyde céroso-cérique, lorsqu'on le fait digérer avec la potasse caustique, il y a lieu de douter de l'existence des sels cériques, au moins en tant que sels actuellement existants.

60 *Sulfures de cérium*. On obtient un proto-sulfure de cérium, CeS, en chauffant le carbonate de ce métal dans la vapeur de sulfure de carbone, ou en calcinant de l'oxyde de cérium avec du sulfure de potassium. Le premier procédé donne une poudre légère qui présente la couleur du minium; le second procédé donne un produit qui a l'aspect d'un mosaïque dorée. Ce sulfure cérique, Ce₂S₃, n'est pas connu à l'état de liberté, mais il existe en combinaison avec d'autres sulfures.

70 *Sélénure de cérium*. On l'obtient en décomposant le sélénite de cérium par l'hydrogène au rouge. C'est une poudre brunâtre, qui se dissout dans les acides, en dégageant de l'acide sélénhydrique. Les sels céreux donnent, avec les sélénures alcalins, un précipité rouge pâle, qui consiste probablement en sélénure de cérium hydraté.

80 *Phosphure de cérium*. On prétend qu'il se forme en même temps que le phosphate, lorsqu'on fait passer de l'hydrogène phosphoré au rouge blanc, sur l'oxyde céroso-cérique.

— Minér. Le cérium est assez rare dans la nature, ses combinaisons sont peu nombreuses; voici les principales :

Cérium carbonaté. C'est un minéral ordinairement gris, présentant parfois une nuance plus ou moins rosée. On le trouve en petites tables appartenant au système orthorhombique. Malgré le nom qu'il porte, il ne renferme que des traces d'oxyde de cérium, et peut être considéré comme du carbonate de lanthane simplement cérique. On la trouve près de Riddharytta, en Suède, et à Bettehem, en Pennsylvanie.

Cérium fluaté. Ce minéral est jaune ou rougeâtre; sa composition est celle du fluorure neutre de cérium. Il renferme, sur 100 parties, d'après Berzelius, 82,64 d'oxyde de cérium et 16,24 d'acide fluorhydrique, plus 1,12 d'yttria, qu'on peut regarder comme une impureté. Cette substance cristallise dans le système rhomboédrique, mais le plus souvent elle se présente en plaques et en enduits superficiels. On l'a rencontrée à Broddbo et à Fiubo, en Suède, où elle est associée à l'yttrécrite.

Cérium oxyde yttrifère. C'est une substance bleuâtre ou grisâtre, résultant de l'union directe du fluor avec le cérium et l'yttrium. C'est donc, malgré son nom, du fluorure double de cérium et d'yttrium. C'est une matière excessivement rare, qu'on n'a encore trouvée qu'en petites masses cristallines, rapportées au système cubique. Elle est disséminée dans les pegmatites de Broddbo et de Fiubo, en Suède.

CERIZAY, bourg de France (Deux-Sèvres), ch.-l. de cant., arrond. et à 14 kilom. O. de Bressuire, sur la Sèvre nantaise; pop. aggl. 659 hab. — pop. tot. 1,541 hab. Carrières de granit; fabrication de noir animal, toiles, drogues, tanneries, chapellerie. Restes de l'ancien château de Cerizay.

CERMATIDE adj. (sér-ma-ti-de — rad. *cermatie*). Entom. Qui ressemble à une cermatie. — s. m. pl. Famille d'insectes myriapodes, ayant pour type le genre *cermatie*. Syn. de SCUTIGÉRIDES.

CERMATIE s. f. (sér-ma-ti). Myriap. Genre de myriapodes. Syn. de SCUTIGÈRE.

CERMENTATE ou **CERMENTATI** (Jean DE), chroniqueur italien du XIV^e siècle. Il fut notaire et syndic à Milan, et il a écrit l'histoire de cette ville dans un ouvrage que Muratori a inséré parmi les *Scriptores rerum italicarum*, et qui a pour titre : *Historia de situ, origine et cultoribus Ambrosianæ urbis, ac de Mediolanensium gestis sub imperio Henrici VII Cesaris*.

CERMIGNANO, bourg du royaume d'Italie, province de l'abruzzo Ulérieure I^{re}, canton de Bisenti, à 15 kilom. S.-E. de Teramo; 2,200 hab.

CERMISONE (Antoine), médecin italien, né à Padoue, mort en 1441. Il fut professeur à l'université de Pavie, puis à celle de Padoue, et publia un ouvrage qui eut de nombreuses éditions, sous le titre de *Consilia medica contra omnes fere corporis humani egritudines, a capite ad pedes* (Brescia, 1476).

CERMOISE s. f. (sér-moua-ze). Hortic. Variété de tulipe.

CERNAY, ville de France (Haut-Rhin), ch.-l. de cant., arrond. et à 34 kilom. N.-E. de Belfort, sur la Thur et le chemin de fer de Thann à Mulhouse; pop. aggl. 3,634 hab. — pop. tot. 4,208 hab. Industrie active occupant 2,000 ouvriers, répartis dans diverses fabriques de caillots, d'indiennes et de toiles peintes.

CERNAY-EN-DORMOIS, village et comm. de France (Marne), arrond. et à 22 kilom. N.-O. de Sainte-Menehould, sur la Dormoise; 873 hab. Élevé de chevaux; commerce de laines. On y remarque une belle église ancienne, surmontée d'une flèche élégante et ornée d'une curieuse pierre tombale, de beaux chapiteaux du XIV^e et du XV^e siècle, et de clefs de voûte décorées de têtes du Christ. Vestiges d'anciens remparts.

CERNE s. m. (sér-ne — du lat. *circinus*; formé de *circus*, cercle). Rond, cercle : *Tracer un CERNE sur le sable. Entourer une figure d'un CERNE*.

Il me faut leurs deux noms dans un cerne graver, Pour rendre de tous points ma figure accomplie. RAGAN.

■ Vieux en ce sens général.

— Rond livide qui se forme autour d'une plaie mal soignée ou autour des yeux battus : *C'est effrayant comme cette enfant est changée depuis hier; j'ai vu des CERNEs à ses yeux*. (A. Hous-saye.) ■ Tache circulaire sur un vêtement : *La benzine laisse souvent un CERNE autour des taches qu'elle a servi à enlever*. ■ Dans les provinces de l'ouest et du centre de la France, Espèce de cercle ou d'anneau coloré qui entoure la lune dans certaines conditions de l'atmosphère : *Le CERNE que l'on voit autour de la lune annonce la pluie*.

— Superst. Cercle que les magiciens traçaient avec leur baguette pour évoquer les démons : *Le CERNE diffère du cercle magique en ce qu'il ne laisse aucune trace visible, tandis que le cercle magique se fait avec du charbon ou toute autre matière colorante*.

A minuit, à la lune, Va faire en terre un grand cerne tout rond. Cl. MAJOR.

— Chass. Enceinte dans laquelle on traque le gibier.

— Fauconn. Vol à grand cerne, Vol d'un oiseau qui va haut et bas.

— Bot. Terme employé par quelques auteurs pour désigner les cercles concentriques que présente la section transversale d'une tige ou d'une branche d'arbre dicotylédoné, et qui correspondent aux couches annuelles : *Le nombre des CERNEs sert à connaître l'âge d'un arbre*. (Dupinoy.) ■ Se dit surtout en termes d'eaux et forêts.

CERNE, nom ancien d'une île de l'océan Atlantique, qui était regardée comme le point le plus occidental du monde connu des anciens. Hannan, qui la découvrit le premier et qui lui donna le nom de Cerne, dit qu'elle était située dans un golfe et qu'elle avait 5 stades de circuit. Les modernes ne sont point d'accord sur la position exacte de cette île; les uns prétendent que c'est Madère; d'autres, Santa-Cruz, la plus occidentale des Canaries.

CERNÉ, ÉE (sér-né) part. passé du v. *Cerner*. Investi, complètement entouré : *Armée CERNÉE de tous côtés. Maison CERNÉE par la police*.

— *Yeux cernés*, Yeux entourés d'un cercle bleuâtre, par suite d'une meurtrissure ou d'une fatigue : *Avoir les yeux CERNÉS*.

CERNEAU s. m. (sér-no — du tudesque *kerno*, fruit renfermé dans une coque, dans un noyau, et particulièrement intérieur de la noix, amande, cerneau : anglo-saxon, *crnel*; islandais, *kiarni*; danois, *kierno*, *kierno*; suédois, *kierna*; hollandais, *kern*; anglais, *kernel*. Le grec a *karus*, *karoun*, noyau, noix; comparez le sanscrit *caru*, pierre, qui vient de la racine sanscrite *kr*, *gr*, d'où viennent plusieurs termes qui indiquent la dureté. A la même racine se rattachent le sanscrit *kara*, grêlon; *karaba*, noix de coco; l'arménien *goriz*, noyau; le cymrique *cert*, même sens. Plinie donnait du grec *karoun*, noix, une étymologie singulière : *Karoun, a capitis gravedine, propter odoris gravitatem*; de *karos*, mal de tête). ■ Moitié du dedans d'une noix, tirée de sa coque encore verte : *Vers la fin de juillet, il se fait encore verte : Cernaux, que l'on accommode avec du verjus*. (Grimod.) ■ Nom de la noix, avant sa complète maturité, et, par extension, de tous les fruits huileux qui sont dans le même état.

— Fam. Jeune fille fort éloignée encore de sa maturité.

— Vin de cerneaux, Vin rosé, qui est bon à boire pendant la saison des cerneaux.

CERNEMENT s. m. (sér-ne-man — rad. *cerner*). Action de cerner, d'entourer : *Les fruits d'une victoire qui pouvait terminer la guerre par le CERNEMENT de l'armée anglaise...* (B.-Varenne.) ■ Peu usité.

— Arboric. Action de cerner l'écorce d'un arbre : *Lorsqu'un arbre est attaqué d'un chancre chronique, le remède est le CERNEMENT de l'écorce, ou bien l'amputation des parties affectées, si ce sont des branches ou des rameaux*. (Mirbel.)

CERNER v. a. ou tr. (sér-né — lat. *cernere*, même sens). Regarder, connaître. ■ Vieux mot.

CERNER v. a. ou tr. (sér-né — rad. *cerne*). Investir, entourer de toutes parts, dans un but d'attaque ou de surveillance : *CERNER une place de guerre, un corps de troupes. Les gardes CERNERENT la maison où s'était réfugié l'assassin*.

— Par anal. Être disposé tout autour : *Les flancs des deux collines qui CERNENT la vallée de Josaphat étaient tout blancs de tombes*. (Lamart.) ■ Entourer d'un cercle livide; être disposé tout autour, en parlant d'un cercle livide : *Un cercle bleu CERNÉ cette plaie. Un cercle brun CERNÉ ses yeux caves, éteints*. (E. Sue.)

— Fam. Circonvenir, entourer d'une active surveillance : *Nous n'oublions pas de CERNER la garde des sceaux par Mme de Rhodes*. (Card. de Retz.)

— Comm. *Cerner des noix*, Les séparer de leur coque pour en faire des cerneaux.

— Arboric. *Cerner un arbre*, Faire un fossé ou une tranchée autour de ses racines, soit pour l'arracher et le transplanter, soit pour substituer de la bonne terre à celle qu'on enlève. ■ *Cerner un arbre, une tige, une branche*, Faire une incision annulaire, pour arrêter la sève et favoriser la végétation ou la mise à fruit, ou dans un autre but quelconque : *Vi-truве dit qu'avant d'abattre les arbres, il faut les CERNER par le pied jusque dans le cœur du bois, et les laisser ainsi sécher sur pied*. (Buff.)

— Chir. *Cerner une tumeur*, La circonscrire tout entière par une incision, pour l'extirper.

Se cerner v. pr. Être entouré d'un cercle; devenir cerne.

CERNETUM, ville de l'Italie ancienne, dans la Campanie; aujourd'hui CERRETO.

CERNETZ ou **ZERNETZ**, village de Suisse, canton des Grisons, à 42 kilom. S.-E. de Coire, au confluent du Spel, du Gondas et de l'Inn; 603 hab. Bains très-fréquentés. On y remarque : la plus belle église protestante des Grisons, bâtie en 1623 par un noble de Planta; deux vieilles tours, restes d'un ancien château fort.

CERNIER s. m. (sér-nié — rad. *cerne*). Ichtyol. Genre de poissons, de la famille des percoides, qui habitent la Méditerranée et l'Océan.

— Encycl. Ce genre de poissons ressemble, à première vue, aux serrans; il est caractérisé par une tête volumineuse, les arcades sourcilières et le préopercule dentelés, l'opercule épineux et muni d'une crête bifurquée et très-âpre; les os de la tête ayant également beaucoup d'aspérités; les mâchoires armées de dents en velours ou en cardé fine; une dorsale unique; la ventrale et l'anale à rayons épineux gros et dentelés. Ce genre ne comprend qu'une espèce, le *cernier* des Marseillais, grand poisson d'un gris brun, qui habite la Méditerranée et les mers australes. On le trouve communément sur le marché de Marseille, où sa chair, blanche et tendre, le fait rechercher comme aliment.

CERNIK s. m. (sér-nik). Mar. Bateau en usage pour le cabotage dans quelques-unes des îles de l'Archipel grec et sur les côtes de l'Anatolie.

CERNIN (SAINT-), bourg de France (Cantal), ch.-l. de cant., arrond. et à 19 kilom. N. d'Aurillac, sur le versant de la montagne qui domine le vallon de Tournemine; pop. aggl. 416 hab. — pop. tot. 2,633 hab. Vaste et belle église byzantine du XIII^e siècle, renfermant des boiseries sculptées avec goût. Sur le territoire de la commune, plusieurs châteaux gothiques : celui de Bournazel, sur la Doire; ceux du Gambon, du Monteil, de Marze, etc. Les fouilles pratiquées récemment près de Saint-Cernin ont amené la découverte de plusieurs objets gaulois.

CERNITORI (Joseph), bibliographe italien, né à Rome en 1746, mort après 1816. Il était entré dans la Compagnie des jésuites. Lorsque cette société fut dissoute, il devint l'ami et le disciple de Zaccaria, qui probablement se fit aider par lui dans ses travaux. On lui doit : *Biblioteca polemica degli scrittori che dal 1770 sino al 1793 hanno a difesi o impugnati dogmi della cattolica Romana Chiesa* (Rome, 1793).

CERNOBIO, bourg du royaume d'Italie, prov. et à 7 kilom. N.-E. de Côme, à l'embouchure du torrent de Breggia dans le lac de Côme; 2,105 hab. Aux environs, beaux palais et nombreuses villas.

CERNOIR s. m. (sér-noir — rad. *cerne*). Hortic. Serpette de jardinier.

— Prov. *De l'arbre d'un pressoir le manche d'un cernoir*, En changeant fréquemment la forme et la destination d'un objet, on le réduit presque à rien.

CERNOPHORE s. m. (sér-no-fo-re — du gr. *kernos*, vase; *phérô*, je porte). Antiq. Porteur de vases sacrés dans certaines fêtes. ■ Sorte de danse furieuse.

CERNUALIES s. f. pl. (sér-nu-a-li). Antiq. rom. Jeux rustiques dans lesquels des jeunes gens sautaient sur des outres gonflées de vent.

CERNUATEUR s. m. (sér-nu-a-téur). Antiq. rom. Nom donné aux jeunes gens qui sautaient sur des outres, pendant les cernualies.

CERNUE s. f. (sér-nû — du lat. *cernuus*, incliné). Bot. Nom vulgaire de l'agrostide stolonifère.

CÉROBATE s. m. (sé-ro-ba-te — du gr. *keros*, cerne; *bainô*, je marche). Entom. Genre d'insectes curculionides, qui contient environ dix espèces.

CÉROCALE s. m. (sé-ro-ka-le — du gr. *keros*, cerne; *kalos*, beau). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes comprenant une seule espèce, qui paraît propre à l'Espagne.

CÉROCÉPHALE s. m. (sé-ro-sé-fa-le — du gr. *keros*, cerne; *kephalê*, tête). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la famille des chalcidiens, comprenant une seule espèce, qui vit en Angleterre.

CÉROCHÈTE s. m. (sé-ro-kè-te — du gr. *keros*, cerne; *chaitê*, chevelure). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athéricères.

CÉROCOME s. m. (sé-ro-ko-me — du gr.

keros, cerne; *komê*, chevelure). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéroïères, de la famille des vésicants, comprenant sept ou huit espèces.

— Encycl. Ce genre est caractérisé comme il suit : antennes de neuf articles irréguliers, surtout dans les mâles, à peine de la longueur du corselet; le dernier article formant une masse solide, recourbée ou oblique, rarement en lame cornée; lèvres courtes, entières ou bifides; mandibules membraneuses bilobées, crochues; mâchoires linéaires velues, beaucoup plus longues que les mandibules; palpes de trois articles; corps allongé, étroit, mou, ainsi que les élytres. Les *cérocomes* ont beaucoup d'analogie avec les cantharides et les mylabres; on distingue les deux sexes à la couleur des pattes et des antennes, qui sont d'un jaune fauve chez les mâles et noires ou vertes chez les femelles. Leurs élytres sont ordinairement d'un brun verdâtre métallique, comme dans la cantharide, et l'abdomen est fauve. Ce genre comprend tout au plus une dizaine d'espèces, qu'on trouve beaucoup plus abondamment sur le littoral de la Méditerranée que partout ailleurs. La plus connue est le *cérocome* de Schaffer, qu'on peut considérer comme le type du genre. Ces insectes vivent sur les fleurs, notamment sur celles des composées, des ombellifères et des graminées. C'est en été qu'ils commencent à se montrer. Mauvais marcheurs, ils volent avec une grande agilité; il est néanmoins facile de les prendre à la main, pendant qu'ils ont la tête enfoncée dans les fleurs pour en sucer le suc miellux, dont ils sont très-friands. Ils contrefont les morts quand on les saisit. On ne connaît pas les mœurs de leurs larves; mais on est porté à croire, par analogie, qu'elles sont parasites comme celles des méloés et ne s'enfoncent dans le sol que pour y subir leurs métamorphoses. D'après les expériences de plusieurs médecins, le *cérocome* de Schaffer posséderait des propriétés vésicantes aussi prononcées que celles de la cantharide, et il est assez probable que ces propriétés se retrouveraient dans toutes les autres espèces du même genre. Il y aurait donc avantage à recueillir ces insectes, dans les pays où ils sont abondants, pour les faire servir aux usages auxquels on emploie la cantharide.

CÉROCTÈNE s. m. (sé-ro-ktè-ne — du gr. *keros*, cerne; *ktês*, *ktenos*, peigne). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, dont l'espèce type habite le Brésil.

— Encycl. Les *céroctènes*, réunis autrefois aux prionés, offrent les caractères suivants : palpes courts, les maxillaires un peu plus longs que les labiaux; mandibules courtes, bidentées au côté interne; corselet muni latéralement d'une petite épine; élytres planes, allant en se rétrécissant de la base à l'extrémité; abdomen à dernier segment tronqué en arrière. Les trois espèces connues, les *céroctènes ed-dominal*, *unicolor* et *équestre*, qui ne sont peut-être que trois variétés d'une même espèce, habitent le Brésil. Ils vivent sur les feuilles des plantes et volent pendant la plus grande chaleur du jour, mais sans faire entendre aucun bruit.

CÉROÈNE ou **CÉROÏNE** s. m. (sé-roï-ne — du gr. *keros*, cerne; *oinos*, vin). Pharm. Emplâtre qui a la cire pour base : *Le Céroïne est dû aux religieuses du couvent des miramions de Paris*. (Privat-Deschanel.) ■ Se dit, par extension, d'autres emplâtres fortifiants où n'entre pas la cire.

CÉROFÉRAIRE s. m. (sé-ro-fé-rè-re — du lat. *cera*, cire; *fero*, je porte). Liturg. Acolyte qui porte un cierge dans les cérémonies religieuses.

— Fam. Se dit quelquefois, comme *ACOLYTE*, pour désigner une personne obséquieuse, un flatteur assidu : *Les CÉROFÉRAIRES du gouvernement*.

CÉROGLOSSE s. m. (sé-ro-glos-se — du gr. *keros*, cerne; *glôssa*, langue). Entom. Sous-genre d'insectes coléoptères, dans le genre carabe.

— Encycl. Voici les caractères de ce genre : antennes à deuxième article notablement plus court que le quatrième; corps très-étranglé à la base des élytres; paraglosses très-étroites, très-longues; pattes grêles; tarses extérieurs des mâles à quatre premiers articles dilatés. Les espèces de cette division ont un faciès particulier et pourraient bien fournir un genre distinct de celui des carabes.

CÉROGRAPHIE s. f. (sé-ro-gra-fî — du gr. *keros*, cerne; *graphô*, j'écris, je trace). B.-arts. Peinture à l'encaustique.

CÉROÏDE adj. (sé-roï-de — du gr. *keros*, cerne; *eidos*, aspect). Didact. Qui a l'apparence de la cire.

— Minér. Se dit de la cassure d'un minéral quand la surface des fragments détachés présente de petits éclats soulevés comme ceux qu'on remarque sur les cassures de la cire. Syn. d'ÉCAILLEUX et d'ESQUILLEUX.

CÉROLÉINE s. f. (sé-ro-lé-i-ne — du lat. *cera*, cire; *oleum*, huile). Chim. Nom de l'une des trois substances qui constituent la cire des abeilles.

— Encycl. Photogr. Partie intégrante de la cire d'abeilles, où elle représente 4 à 5 pour 100 du poids total, la *céroléine* doit à sa grande solubilité dans l'alcool et à la propriété qu'elle

possède de tacher le papier en le rendant trans-lucent d'avoir été employée en photographie. Elle se dose facilement à l'état solide, et l'alcool dans lequel on en met 2 à 2 1/2, pour 100 suffit parfaitement pour cirer rapidement et surtout très-également du papier négatif, en y incorporant du même coup les substances destinées à le rendre sensible.

On compose d'abord la solution suivante :

Alcool céroléiné à 2 ou 2 1/2	
pour 100	150 gr.
Iodure d'ammonium	20
Bromure d'ammonium	1
Fluorure d'ammonium	1

Versez dans une capsule 1 gr. d'iodure d'argent nouvellement préparé, et ajoutez goutte à goutte ce qu'il faut seulement pour le dissoudre d'une solution concentrée de cyanure de potassium; agitez.

Pour préparer le papier négatif, ajoutez 2 gr. de la solution d'iodure d'argent à 20 d'alcool céroléiné, filtrez et versez dans une cuvette de porcelaine couverte d'une glace pour empêcher l'évaporation rapide de l'alcool; plongez dans ce liquide un nombre de feuilles suffisant pour absorber la majeure partie de la solution et laissez-les tremper un quart d'heure; retirez et suspendez. Développez à l'acide gallique, ajoutant 2 gr. d'alcool camphré par litre.

CÉROMA s. m. (sé-ro-ma — du gr. *kéros*, cire). Antiq. Espèce de pâte de cire et d'huile dont se frottaient les athlètes avant la lutte. « Salle de la palestra où les athlètes s'entraînaient de céroma. »

— **Encycl.** Le *céroma* était un mélange d'huile et de cire dont se faisaient oindre les athlètes avant de commencer la lutte. A l'origine, ceux qui paraissaient dans les jeux Olympiques n'étaient pas dans un état complet de nudité; ils portaient une espèce de ceinture appelée *zona* par Homère, et dont on attribue l'invention à Palestre, fille de Mercure. Un lutteur nommé Orsippe, s'étant embarrassé dans les plis de sa ceinture, qui s'était détachée, fut tué par suite de cet accident. On fit alors un règlement qui ordonnait aux athlètes de paraître nus dans l'enceinte. Ils se contentèrent de se faire frotter tout le corps de cet onguent nommé *céroma*, service qu'ils se rendaient eux-mêmes, ou pour lequel ils avaient recours à des officiers de palestra nommés *atlepa* ou *unciores*. Pour rendre ces onctions plus efficaces, on conseillait aux athlètes, lorsqu'ils se faisaient frotter, d'opposer au mouvement de la main qui s'acquittait de cette fonction toute la force et toute la roideur de leurs muscles, en retenant même leur haleine. Après s'être ainsi huilés, ils s'enduisaient du boue ou bien se roulaient dans le sable. Ces onctions et ces frictions préparaient le corps des athlètes à soutenir tout le travail des exercices; mais comme ces exercices étaient fort violents et le plus souvent de longue durée, au sortir de la palestra ils avaient besoin des mêmes secours pour réparer l'épuisement où ils se trouvaient, et pour se mettre à couvert des suites fâcheuses auxquelles expose une fatigue excessive. On les frottait et on les huilait de nouveau. C'était alors qu'on mettait en usage les instruments nommés *strigiles*, qui servaient à nettoyer la peau de cette espèce d'enduit que formait le mélange d'huile, de sueur, de boue et de poussière, dont les athlètes étaient couverts. On aura, du reste, une idée de la fatigue que devaient éprouver les lutteurs dans les jeux d'Olympie, si l'on songe que la chaleur y était insupportable, les jeux se célébrant vers le solstice d'été. Elien raconte qu'un maître, en colère contre son esclave, le menaça de l'envoyer, non pas au moulin, ce qui était la punition ordinaire, mais à Olympie, jugeant que tourner la meule était un supplice moins rude que celui d'être rôti à ce spectacle par les rayons du soleil.

CÉROMANCIE s. f. (sé-ro-man-si — du gr. *kéros*, cire; *mantheia*, divination). Divination qui se pratiquait chez les anciens, au moyen de la cire qu'ils faisaient fondre et qu'ils versaient ensuite goutte à goutte dans un vase d'eau, afin d'en tirer des présages basés sur les figures que formaient ces gouttes. « Divination qui se pratiquait chez les Turcs, et qui consistait à faire fondre la cire à petit feu et à observer les formes qu'elle prenait, ce qui servait à indiquer le nom et la demeure des voleurs qu'on recherchait. » Pratique superstitieuse destinée à faire connaître le nom du saint qu'on doit invoquer pour faire cesser une maladie, et consistant à allumer plusieurs cierges en l'honneur de différents saints et de remarquer celui qui est le premier consumé.

CÉROMANCIEN, **ienne** s. (sé-ro-man-si-ain, i-e-ne — rad. *céromancie*). Celui, celle qui pratique la céromancie.

— Adjectif. Qui a rapport à la céromancie : *L'art céromancien. Les pratiques céromancien-*

CÉROMATIQUE adj. (sé-ro-ma-ti-ke — du gr. *kéroma*, mixture de cire et d'huile). Pharm. Qui est mêlé de cire et d'huile.

CÉROMEL s. m. (sé-ro-mél — du gr. *kéros*, cire; *mel*, miel). Pharm. Onguent de cire et de miel.

CÉROMYME s. f. (sé-ro-mi — du gr. *kéros*, cire; *myia*, mouche). Entom. Genre d'insectes,

de la famille des calyptères, comprenant cinq espèces, qui habitent la France.

CÉRON s. m. (sé-ron). Comm. Ballot de marchandises couvert d'une peau fraîche de bœuf, dont on a mis le poil en dedans. « On dit aussi *suron*. »

CÉRONI (Joseph), poète italien, né à Véronne vers 1773, mort en 1814. Lorsque les Français envahirent l'Italie, il crut qu'ils y venaient comme apôtres de la liberté, et, s'étant mis au service de cette cause, il devint capitaine dans l'armée cisalpine. Mais quand il connut mieux les desseins de celui qui s'était fait empereur, il composa une pièce de vers contre lui, et son audace le fit jeter dans un cachot, ainsi que plusieurs de ceux qui avaient lu cette satire. Plus tard, il publia un autre poème intitulé : *la Prise de Tarragone* (Saragosse, 1811).

CÉRONIA s. m. (sé-ro-ni-a — du gr. *keras*, corne). Bot. Syn. de *CAROUBIER*. « On dit aussi *céronie*. »

— s. f. Moll. Genre de la famille des acéphales, qui a pour caractères : coquille ovale, cunéiforme, tronquée en arrière; dents latérales subégales, comprimées, sillonnées; inflexion siphonale distincte.

CÉRONIS, village et commune de France (Gironde), arrond. et à 30 kilom. S.-E. de Bordeaux, sur la rive gauche de la Garonne; 1,293 hab. Récolte de vins blancs très-estimés; tuileries; vestiges d'une ancienne voie romaine.

CÉROPACHE s. m. (sé-ro-pa-che — du gr. *keras*, corne; *pachus*, épais). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes.

CÉROPALE s. m. (sé-ro-pa-le — du gr. *keras*, corne; *palos*, agitation). Entom. Genre d'insectes hyménoptères fouisseurs.

CÉROPÉGIE s. f. (sé-ro-pé-ji — du gr. *kéropégion*, chandelier). Bot. Genre de plantes, de la famille des asclépiadées, tribu des perulariées, comprenant une trentaine d'espèces, répandues dans les régions chaudes de l'Asie et de l'Afrique. « On dit aussi *CÉROPÉGÉE*. »

— **Encycl.** Les *céropégies* sont des plantes herbacées ou des sous-arbrisseaux, à feuilles opposées, ovales lancéolées, charnues, à fleurs solitaires ou diversement groupées. Quelques espèces laissent écouler, quand on les blesse, un suc laiteux. Les fleurs ont un calice à cinq divisions; une corolle en entonnoir, à long tube, à limbe divisé en cinq lanières. Les fruits sont des follicules oblongs, renfermant de nombreuses graines, ordinairement échantonnées et velues. Ce genre comprend une trentaine d'espèces, répandues surtout dans les régions tropicales. Quelques-unes, notamment les *céropégies élégante* et *tubéreuse*, sont cultivées comme plantes d'ornement; elles exigent la serre chaude et des arrosements copieux pendant la végétation.

CÉROPÉGIE, **ÉE** adj. (sé-ro-pé-ji-é). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux *Céropégies*.

— s. f. pl. Section de la tribu des perulariées, dans la famille des asclépiadées, ayant pour type le genre *céropégie*.

CÉROPHORE s. m. (sé-ro-foro — du gr. *keras*, corne; *phoros*, porteur). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la tribu des *hidulides*, syn. du genre *PSILLOTIS*, et qui a pour caractères : deux appendices en forme d'oreillettes placés de chaque côté de la tête, au-dessus de la base des antennes; des élytres en haut et le nucléus en bas. Rien n'est plus élégant qu'un *cérophore* dans cette attitude.

— Moll. Sous-genre d'hétéropodes dans le genre *tirola*.

— **Encycl.** Moll. Les caractères du genre *cérophore* sont : une partie céphalique marquée extérieurement par des yeux; deux tentacules longs, coniques, placés latéralement en avant des yeux. Comme toutes les *tirolas*, les *cérophores* vivent dans les mers des zones chaudes et tempérées, et s'approchent peu des rivages. Elles nagent renversées, la voile en haut et le nucléus en bas. Rien n'est plus élégant qu'un *cérophore* dans cette attitude.

CÉROPHYSE s. f. (sé-ro-fi-se — du gr. *keras*, corne; *phusao*, j'enfle). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des chrysomélidés, comprenant une seule espèce, qui habite Java.

CÉROPHYTE s. m. (sé-ro-fi-te — du gr. *keras*, corne; *phuton*, plante). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des serricornes, comprenant une espèce que l'on rencontre aux environs de Paris, et une seconde qui appartient au Mexique : *Les cérophytes sautent à la manière des taupins*. (Chevrolat.)

— **Encycl.** Les *cérophytes* sont des insectes pentamères voisins des buprestes, et présentant les caractères suivants : antennes branchues dans les mâles, en scie chez les femelles; palpes terminés par un article presque globuleux; mâchoires bilobées à l'extrémité; corps ovalaire; tarse à avant-dernier article bifide. Ce genre comprend deux espèces. Le *cérophyle taupin*, insecte noir, strié, à antennes très-fortement pectinées, habite la France, et se trouve, mais rarement, dans les environs de Paris; il saute comme les taupins, mais moins haut et avec moins de facilité. On le trouve sur les champignons, qui forment sa nourriture et probablement aussi celle de ses

larves. Le *cérophyle à palpes roux* habite le Mexique.

CÉROPHYTIDE adj. (sé-ro-fi-ti-de — de *cérophyle*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble à un *cérophyle*.

— s. f. pl. Tribu de serricornes ayant pour type le genre *cérophyle*.

CÉROPISSÉ s. f. (sé-ro-pi-se — du gr. *kéros*, cire; *pissa*, poix). Pharm. anc. Emplâtre de poix et de cire, qui était en usage chez les Grecs.

CÉROPLASTE s. m. (sé-ro-pla-ste — du gr. *kéros*, cire; *plastés*, ouvrier). Entom. Genre d'insectes cocciniens, démembré du genre *porphyrophore*.

CÉROPLASTIQUE s. f. (sé-ro-pla-sti-ke — du gr. *kéros*, cire, et de *plastique*). Techn. Art de modeler en cire : *Pinson, Laumonnier, Sulzer, fèrent faire des progrès à la céroplastique*. (Millin.)

— **Encycl.** L'art de la *céroplastique* remonte à une haute antiquité; quelques savants veulent même qu'il ait commencé chez les Egyptiens et chez les Perses. Ils pensent que ces peuples, ayant une occasion continuelle de manier de la cire, dont ils se servaient pour l'embaumement de leurs cadavres, ont été amenés naturellement à l'employer pour façonner des figures. Quoi qu'il en soit, la *céroplastique* était connue en Grèce au vi^e siècle avant notre ère; c'est ce qu'atteste le titre de la dixième ode d'Anacréon, adressée à un Amour de cire. Les produits de la *céroplastique* ont été fort en usage chez les Grecs, qui décoraient leurs chambres à coucher des images en cire de leurs enfants. Aux fêtes d'Adonis, qui se célébraient dans une saison (mars et avril) où la végétation était encore peu avancée, on se servait de couronnes, de fleurs et de fruits en cire pour décorer le petit jardin qui, selon la coutume, était disposé dans chaque maison. Enfin, on se servait aussi de la *céroplastique* pour obtenir des portraits. Au témoignage de Plin, ce fut Lysistrate de Sicione, dans la 114^e olympiade, du temps d'Alexandre le Grand, qui eut le premier l'idée de couler de la cire dans des moules pour obtenir des portraits. La vérité avec laquelle ils étaient arrivés à imiter, au moyen de la cire, les objets naturels, nous est attestée par ce que l'on raconte du philosophe Sphérus, qui avança la main pour prendre des grenades en cire que Ptolémée Philopator lui avait fait servir, afin de réfuter sa doctrine sur la vérité des images reçues par la vue.

La *céroplastique* fut aussi fort en usage à Rome. On sait que les Romains appartenant aux familles nobles conservaient précieusement les bustes en cire de leurs ancêtres. Ces bustes étaient placés dans les vestibules de la maison, et on les faisait porter avec ostentation devant le défunt lors des funérailles. C'était encore une coutume des clients de rechercher les bonnes grâces de leur patron en plaçant chez eux le buste en cire de leur protecteur, accompagné souvent d'inscriptions flatteuses. Quelques antiquaires, notamment Winckelmann, ont pensé que les larves et les pénates étaient faits en cire. Un empereur romain (le fait ne doit pas être omis dans l'histoire de la *céroplastique*) sut tirer un parti tout particulier des produits de cet art pour mystifier ses convives. Lampadius nous raconte, en effet, qu'Héliogabale se plaisait à donner des repas où il faisait servir, limités en cire, tous les mets qu'il mangeait lui-même en nature. Après chaque service, les convives étaient obligés, selon l'usage, de se laver les mains, et on leur présentait ensuite un verre d'eau pour aider à la digestion. Le moyen âge connut aussi la *céroplastique*. Les statues des saints étaient parfois faites en cire; mais c'était seulement pour le visage que cette matière était employée. On se servait également de figures de cire pour pratiquer certains maléfices. Au x^e siècle, un Italien, Andrea del Verrochio, essaya d'imiter en cire les images des personnes mortes ou vivantes. C'est à cette idée que sont dus les cabinets de cire, dont un des plus célèbres fut celui de l'Allemand Curtius, qui vint s'établir à Paris vers 1770. Les salons du Palais-Royal et du boulevard du Temple, consacrés l'un aux grands hommes, l'autre aux scélérats, attirèrent la foule jusqu'à la fin du premier Empire. De nos jours, la *céroplastique* livre au commerce un grand nombre de figures d'une imitation grossière, dont les principales sont : les petits Enfants Jésus et les petits saints Jean, que l'on met sous verre; les figures qu'exposent les coiffeurs et les corsetières; les personnages plus ou moins célèbres que l'on exhibe dans les cabinets de cire; mais ce ne sont là que les produits les moins importants de cet art.

L'emploi le plus utile qui ait été fait de la *céroplastique* est la préparation des pièces anatomiques. On attribue généralement l'invention du procédé à l'abbé Gaetano-Giulio Zumbo, de Syracuse, qui apporta à l'Académie des sciences de Paris, en 1701, une tête faite d'une certaine composition en cire, qui imitait parfaitement une tête naturelle, préparée pour une démonstration anatomique. D'autres ont revendiqué l'honneur de cette invention pour de Nones, médecin de l'hôpital à Gènes, vers la fin du xvii^e siècle, et dont l'abbé Zumbo n'aurait été que l'aide et l'exécuteur mécanique. Ni l'un ni l'autre de ces opinions ne semble devoir être admise. L'emploi de la cire

pour les préparations anatomiques est d'une date plus ancienne que la fin du xvii^e siècle : Ludovico Civali ou Cigoli, sculpteur florentin de la fin du xvi^e siècle, passe pour avoir eu le premier cette idée. Un fait certain, c'est que, dès le milieu du xvii^e siècle, Ercole Lilli s'occupait à Bologne de faire des modèles en cire à l'usage des jeunes gens qui étudiaient la chirurgie ou les arts du dessin. Son élève et son collaborateur, G. Manzollini, poursuivit ces travaux, et la femme de cet artiste, Anna Manzollini, exécuta avec plus d'habileté encore une foule de préparations remarquables, qui sont conservées à l'Institut de Bologne. Pendant le xviii^e siècle, la préparation en cire des pièces anatomiques fut portée en Italie à une rare perfection par Antonio Galli; professeur de chimie à Bologne, L. Colza, Filippo Bolugani, Felice Fontana, Surini, Ferini, etc. Le musée de physique et d'histoire naturelle de Florence est particulièrement riche en pièces de ce genre. La France, pour s'être occupée plus tard que l'Italie de la *céroplastique* anatomique, ne lui est cependant pas inférieure. Les éminents artistes qu'elle a produits dans ce genre, et parmi lesquels nous citerons M^{lle} Bihéron, Pinson, Bertrand, Laumonnier, de Rouen, et Dupart, ont porté dans notre pays cet art à un degré de perfection qui nulle part n'a été dépassé. Les pièces qui enrichissent le Muséum de la Faculté de médecine et celui d'histoire naturelle au Jardin des Plantes sont d'une exactitude et d'une vérité qui ne laissent rien à désirer. Un progrès cependant était à réaliser : les préparations en cire ont l'inconvénient de s'altérer promptement, de réclamer un entretien minutieux, d'être fort coûteuses et de ne pouvoir être maniées sans que leur forme et leur couleur en souffrent sensiblement. Aussi plusieurs anatomistes cherchèrent-ils à substituer à la cire une substance qui fût à la fois solide, résistante, facile à travailler et d'un prix peu élevé. Le docteur Auzous, au moyen d'une composition semblable au carton-pâte, qui se coule dans des moules, et prend, en se séchant, la dureté du bois, a réussi, depuis 1822, à résoudre complètement le problème. Il est ainsi parvenu à construire des pièces anatomiques et des sujets tout entiers, dont toutes les parties peuvent se démonter, et qui représentent avec la plus grande fidélité tous les organes et tous les détails anatomiques tant internes qu'externes. Il a donné à ce nouvel art le nom d'*anatomie plastique*. Le docteur Auzous n'est pas, du reste, le seul qui ait trouvé une composition propre à remplacer la cire dans la préparation des pièces anatomiques : le docteur Thibert a employé, dans le même but, le cuir repoussé et peint, et le Bavarois Zeiler se sert de bois et de papier mâché.

La cire a été employée aussi pour représenter divers objets de la botanique et notamment les champignons, qui se conservent très-difficilement dans les herbiers. Nous citerons particulièrement, à cet égard, les champignons de Pinson, de Pisaculi, etc., qui sont remarquables par leur exactitude. Enfin, on se sert aussi de la cire pour faire des objets de luxe et d'agrément, tels que fleurs, fruits, etc. La première personne qui se soit occupée en France de la reproduction des fleurs et des végétaux en cire est M^{lle} Didot, dont les essais furent admis, en 1823, à l'Exposition des produits de l'industrie.

CÉROPLATE s. m. (sé-ro-pla-te — du gr. *keras*, corne; *platos*, large). Entom. Genre de diptères, de la famille des tipulaires, comprenant trois espèces, dont deux européennes et l'autre américaine.

— **Encycl.** Les *céroplates* sont des insectes diptères, voisins des tipules et caractérisés surtout par la forme des antennes, qui sont larges et aplaties vers le milieu; par leur trompe très-courte, et par leurs palpes presque ovoïdes et d'un seul article. Le type du genre est le *céroplate tipuloïde*, insecte d'un brun roussâtre, long d'un centimètre; on en trouve aussi de couleur jaunâtre, avec des bandes noires sur le corselet et sur l'abdomen. Cette espèce, qui habite l'Europe, se rencontre rarement aux environs de Paris. Sa larve présente, dans son organisation et ses mœurs, des particularités assez intéressantes. Elle est très-allongée, transparente, toujours enduite d'une humeur visqueuse; sa tête, écaillée, est armée de deux crochets, et son abdomen se termine par quatre petits tubes aérières. Elle se tient, comme les larves des fungicoles, à la surface interne des champignons, particulièrement des agarics, et paraît se nourrir uniquement du liquide que sécrètent ces cryptogames. A l'aide d'une filière dont sa bouche est munie, elle revêt d'une couche soyeuse tout l'espace qu'elle parcourt; quand elle veut se fixer, elle s'abrite complètement sous un pavillon qu'elle construit avec la même substance. C'est le plus souvent sur l'agaric du chêne qu'on la trouve, par bandes de dix à douze individus. Quand elle est près de se transformer en nymphe, au lieu de s'enfoncer, comme les autres tipulaires, dans l'intérieur du sol, elle se file une coque attachée au champignon sur lequel elle a vécu, et en sort au bout d'une quinzaine de jours à l'état d'insecte parfait. Le *céroplate charbonnier*, qui habite l'Amérique, vit aussi, à l'état de larve, en sociétés plus ou moins nombreuses, sur les bolets et sur les agarics. Jusque-là, cette espèce ressemble à la précédente; mais elle en diffère en ce que tous les individus appartenant

à une même famille vivent et se transforment sous une tente commune, de la même manière que les chenilles des yponomes, et qu'on ne voit pas ici chaque larve se filer une coque particulière.

CÉROPLÉSIE s. f. (sé-ro-plé-zt — du gr. *keras*, corne; *pléistos*, voisin). Entom. Genre d'insectes coléoptères longicornes, comprenant une dizaine d'espèces africaines.

CÉROPOGON s. m. (sé-ro-po-gon — du gr. *keras*, corne; *pogon*, barbe). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des longicornes, tribu des cérambycins, comprenant une seule espèce, qui est propre au Sénégal.

CÉROPRIE s. f. (sé-ro-prt — du gr. *keras*, corne; *prion*, scie). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des taxicornes. Syn. d'ÉPILAMPE.

CÉROPTÈRE s. m. (sé-ro-ptè-re — du gr. *keras*, corne; *pteron*, aile). Entom. Genre d'insectes diptères athérécères, fondé sur une seule espèce de muscule du Portugal.

CÉRORHYNQUE s. m. (sé-ro-rain-ke — du gr. *keras*, corne; *rhynchus*, bec). Ornith. Genre d'oiseaux voisins des stariques et des macareux, comprenant une seule espèce, qui habite l'Amérique et le Kamtschatka.

— **Encycl.** Ce genre d'oiseaux paraît être intermédiaire entre les stariques et les macareux. Il a la tête emplumée; le bec court, lisse, très-comprimé, recouvert à sa base d'une membrane calleuse surmontée d'un appendice en forme de corne; les ailes courtes, pointues; la queue courte; les doigts unis par une forte membrane et armés d'ongles robustes. L'unique espèce que renferme ce genre est un oiseau noir, à ventre et à poitrine blancs, à bec et à tarsi jaunes, et portant sur les oreilles deux touffes blanchâtres. Le *cérorynque* habite les côtes nord-ouest de l'Amérique; on le trouve aussi au Kamtschatka. Ses mœurs paraissent être celles des macareux.

CÉROSIE s. f. (sé-ro-zt — du gr. *kéros*, corne). Chim. Matière cireuse de la canne à sucre. || On dit aussi CÉROSINE.

CÉROSIQUE adj. m. (sé-ro-zi-ke — du gr. *kéros*, corne). Chim. Se dit d'un acide de la cire, que l'on appelle aussi CÉRINE.

CÉROSO-CÉRIQUE adj. m. (sé-ro-zo-sé-ri-ke). Chim. Se dit d'un composé d'oxyde céreux et d'oxyde cérique : *Oxyde céroso-cérique*.

CÉROSO-POTASSIQUE adj. m. (sé-ro-zo-pa-ta-si-ke). Chim. Se dit d'un sel céreux combiné avec un sel potassique.

CÉROSTÈNE s. m. (sé-ro-stè-ne — du gr. *keras*, corne; *sténos*, étroit). Entom. Genre d'insectes coléoptères demembrés du genre nectylé, et comprenant deux espèces du Tucuman.

CÉROSTERNE s. m. (sé-ro-stér-ne — du gr. *keras*, corne; *sternon*, poitrine). Entom. Genre d'insectes longicornes, appelé aussi NÉOPLOPHORE.

CÉROSTOME s. m. (sé-ro-sto-me — du gr. *keras*, corne; *stomé*, division). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, qui a été abandonné.

CÉROSTROTUM s. m. (sé-ro-stro-tomm). Antiq. Marqueterie dont les pièces étaient en corne.

CÉROTATE s. m. (sé-ro-ta-te — du gr. *kéros*, corne). Chim. Sel formé par la combinaison de l'acide cérotique avec une base.

CÉROTÈNE s. m. (sé-ro-tè-ne — du gr. *kéros*, corne). Chim. Principe extrait de la cérotine.

CÉROTINE s. f. (sé-ro-ti-ne — du gr. *kéros*, corne). Chim. Substance extraite de la cire. || Syn. d'ACIDE CÉROTIQUE.

CÉROTOTIQUE adj. m. (sé-ro-ti-ke — du gr. *kéros*, corne). Chim. Se dit d'un acide de la cire : *Acide cérototique*.

CÉROTOME s. m. (sé-ro-to-me — du gr. *keras*, corne; *tomé*, division). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des chrysomélides, renfermant une vingtaine d'espèces, toutes exotiques.

CÉROU (le), petite rivière de France, prend sa source sur les confins du Tarn et de l'Aveyron, à 4 kilom. N.-E. de Valence, dans l'arrondissement d'Albi; baigne Carmaux, Monestier, Cordes, et se jette dans l'Aveyron, rive gauche, après un parcours de 63 kilom. Elle sert de force motrice à un grand nombre de moulins.

CÉROXYDE s. m. (sé-ro-ksi-de — du gr. *keras*, corne; *oxus*, aigu). Entom. Genre d'insectes diptères athérécères, comprenant huit espèces de muscides.

CÉROXYLINE s. f. (sé-ro-ksi-li-ne — du gr. *kéros*, corne; *axylon*, bois). Bot. Syn. de CERA DE PALMA. V. CERA.

CÉROXYLON s. m. (sé-ro-ksi-lon — du gr. *kéros*, corne; *axylon*, bois). Bot. Genre de palmiers, qui croît dans les Andes du Pérou, et que plusieurs auteurs rapportent au genre iriartée. || On dit aussi CÉROXYLE.

— **Encycl.** Ce beau palmier, l'une des plus grandes espèces connues, atteint la taille de 50, et même, assure-t-on, de 60 mètres, et porte des feuilles semblables à celles du

dattier, mais longues de 6 à 8 mètres. Il croît sur les Andes du Pérou, à une altitude voisine des neiges perpétuelles; de là son nom spécifique, *céroxydon andicola*. Quant au nom générique, il est dû à la propriété que possède ce végétal de sécréter abondamment une cire, appelée par les Espagnols *cera de palma*. Cette cire s'échappe surtout des cicatrices résultant de la chute des feuilles, et forme le long du stipe une couche qui atteint 0 m. 01 d'épaisseur. Les habitants de la Cordillère des Andes, notamment ceux de Quindiu, récoltent avec soin cette cire à l'aide de ratissoires, et s'en servent tantôt pour fabriquer des bougies, tantôt pour la mettre en galettes ou en pains qu'ils livrent au commerce. Au centre de la gigantesque couronne formée par les feuilles, et par conséquent au sommet de la tige, se trouve le fruit, qui est une sorte de drupe violette, sucrée, fort recherchée par les écureuils, les polatouches et les oiseaux. Les auteurs modernes rapportent ce palmier au genre iriartée. L'altitude à laquelle il croît dans son pays natal fait penser qu'il réussirait en serre tempérée et même en plein air dans le midi de l'Europe.

CÉROYS s. f. (sé-roiss — du gr. *keras*, corne; *ous*, oreille). Entom. Genre d'insectes orthoptères, de la tribu des phasmiens, détaché du genre cladomorphe.

CÉROZODIE s. f. (sé-ro-zo-di — du gr. *keras*, corne; *ozodés*, plein de branches). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des tipulaires, comprenant une seule espèce, dont les longues antennes sont ramifiées.

CERQUE s. m. (sèr-ke — du gr. *kerkos*, queue). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des clavicornes.

— **Encycl.** Les cerques ont pour caractères : antennes à deux premiers articles à peu près de la même grandeur, le troisième de la longueur du suivant; la massue allongée, conique, en forme de poire; corps déprimé; élytres tronqués. Ce genre ne renferme qu'un nombre assez restreint d'espèces qui, mal observées, avaient été placées à tort parmi les dermestes, et il correspond presque entièrement au genre catèrète créé en 1797 par Herbst. Les insectes dont il se compose sont très-voisins des nitidules. Ils ne se rencontrent que sur les fleurs, sont de petite taille, et se font surtout remarquer par leurs élytres, qui ne recouvrent pas entièrement l'abdomen, ce qui leur donne quelque rapport avec les staphyliniens. Dejean, dans son catalogue, en indique seize espèces, dont douze propres à l'Europe et quatre particulières à l'Amérique méridionale.

CERQUEIRA ou **CERQUERRA** (Louis), missionnaire portugais, né à Alviço en 1552, mort en 1614. Il appartenait à l'ordre des jésuites; il fut sacré évêque et envoyé au Japon pour présider la mission de ce pays. Pendant seize ans, il dirigea la maison que les jésuites avaient fondée à Nagasaki. On a de lui, en latin, quelques relations sur plusieurs personnages martyrisés au Japon, et quelques livres de religion composés en langue japonaise.

CERQUEMANAGE s. m. (sèr-ke-ma-na-je — de *chercher*, et *manoir*). Anc. cout. Placer ou rechercher les bornes de : *Cerquemanage un champ*. || Juger les différends relatifs au bornage.

CERQUEMANEUR s. m. (sèr-ke-ma-neur — rad. *cerquemaner*). Anc. cout. Expert chargé de planter les bornes et de juger les différends relatifs à cette matière.

CERQUOZZI (Michel-Ange), dit *Michel-Ange des batailles* ou *des bambochades*, célèbre peintre et graveur italien, né à Rome en 1600, ou 1602, ou 1606, mort dans la même ville en 1660. Il eut pour premier maître un peintre flamand très-médiocre, établi à Rome. S'étant lié plus tard avec Hyacinthe Brandi, ils créèrent ensemble une espèce d'académie, où ils étudiaient d'après le modèle vivant. L'ardeur de Cerquozzi pour le travail faillit lui coûter la vie : atteint d'une longue maladie, qui lui paralysa pour longtemps deux bras, il serait mort de misère, sans la bonne amitié d'un de ses camarades, Dominique Viola, qui le soigna jusqu'à son parfait rétablissement.

Les progrès de Cerquozzi, aussi grands que rapides, le placèrent bien vite parmi les maîtres de son temps. Presque tous les souverains d'Europe lui firent, pour le fixer dans leur cour, de splendides propositions; mais il refusa toujours ces situations magnifiques, pour conserver sa liberté.

Bien qu'il y ait dans les divers musées d'Europe des tableaux de Cerquozzi d'une grande valeur, ses œuvres les plus remarquables sont restées à Rome, où l'on admire : une *Vie de saint François de Paule*, composition pleine de qualités éminentes; *Joseph expliquant les songes*, excellent tableau, très-naïf, très-original, et d'un ton charmant; *Joseph vendu par ses frères*; une *Bambochade*, scène pleine de gaieté; le *Marché de Naples*, étude de mœurs d'une vérité saisissante; enfin la *Révolte de*

Masaniello, aux groupes pleins de mouvement. Florence possède de ce peintre une *Fileuse*; Dresde, une *Femme intercédant pour son mari*; Munich, une *Halle de chasseurs*; Beltsaire, le *Savetier*, trois toiles de grande valeur; le musée de Madrid, un *Paysage avec animaux*; celui de Louvre, une *Mascarade italienne*; la ville de Nantes possède les *Voleurs de bestiaux*; à Londres, enfin, on trouve des *Paysans italiens*.

A ses débuts, Michel-Ange Cerquozzi avait imité Pierre Molyn, en s'élevant, comme coloriste, bien au-dessus de ce maître, mais en lui demeurant inférieur peut-être dans le dessin des animaux, qui ont, chez Cerquozzi, moins d'élégance, de distinction et de grandeur. Plus tard, dans ses bambochades, il se rapprocha de Pierre Van Laer, dit *Bamboche*, autre peintre hollandais. Mais, de tous les maîtres qui se sont distingués dans ce genre intime et familial, aucun n'a mieux su allier à la gaieté l'élevation, le sentiment et la poésie. C'est évidemment à cette qualité éminemment personnelle que Cerquozzi doit de n'avoir rien perdu de sa réputation, bien qu'il ait été souvent égalé depuis et même dépassé. Il a exécuté à l'eau-forte des pièces fort recherchées.

CERRE s. m. (sèr—lat. *cicer*, même sens). Pois chiche. || Vieux mot.

CERREFEU s. m. (sèr-re-feu). Forme ancienne du mot COUVRE-FEU.

CERRETANUS (Q. Aulius), Romain qui fut deux fois consul durant la guerre des Samnites, et qui s'empara de Ferentinum. En l'an 315 av. J.-C., il était maître de la cavalerie dans l'armée commandée par Fabius Maximus, et il fut tué dans une bataille après avoir donné la mort au général ennemi.

CERRETTO (*Cernatum*), ville du royaume d'Italie, province de la Terre de Labour, district et à 18 kilom. S.-E. de Piedimonte, près du Cusano, ch.-l. de canton; 5,600 hab. Evêché suffragant de Bénévent; récolte de vins très-estimés; fabrication de lainages.

CERRETO-GUIDI, bourg du royaume d'Italie, province et à 30 kilom. O. de Florence, district et à 13 kilom. N. de Miniato; 2,396 hab.

CERRETTI (Louis), poète et professeur italien, né à Modène en 1738, mort en 1808. Elevé chez les jésuites, il appliqua d'abord ses talents poétiques à la composition de sonnets religieux; mais bientôt il abandonna ce genre pour traiter d'autres sujets, et quelquefois même des sujets licencieux. A l'âge de vingt-cinq ans, il occupa une chaire d'histoire, et bientôt après celle d'éloquence à l'université de Modène. Quand la république cisalpine fut proclamée, il devint membre de la commission d'instruction publique, puis il remplit une mission diplomatique près du duc de Parme. De nouveaux événements politiques le forcèrent ensuite à se réfugier en France jusqu'en 1804. Alors il occupa de nouveau une chaire d'éloquence à Pavie. L'abbé Peironi, son élève, a publié ses *Poesie e prose scelte* (Milan, 1812, 2 vol.).

CERRIS s. m. (sèr-riss). Bot. Espèce de chêne qui croît en Europe. || On dit aussi CERUS.

CERRITE s. m. (sèr-ri-te — lat. *cerritus*; du nom de la déesse Cérés). Antiq. Nom que les Romains donnaient à certains fous dont l'état mental était considéré comme un effet de la colère de Cérés.

— **Encycl.** D'après l'opinion des anciens, un dieu était le plus souvent l'unique auteur du désordre de l'intelligence, et Platon soutient cette opinion dans son dialogue de *Phèdre*. Les noms donnés aux aliénés variaient selon qu'ils étaient supposés sous l'influence de tel ou tel dieu : ceux que Cérés avait frappés s'appelaient *cerritus*; les *lymphatis* étaient poursuivis par l'image d'une nymphe qu'ils avaient aperçue sur les eaux, et ceux qui se trouvaient sous l'influence de Phœbé étaient les *lunatis*, dont nous avons fait *lunatique*.

CERRITO (Francesca, dame SAINT-LÉON, dite *Fanny*), danseuse française d'origine italienne, née à Naples le 11 mars 1821, d'un père ancien soldat de l'Empire. Elle débuta en 1835, comme premier sujet, au théâtre Saint-Charles, dans un ballet ayant pour titre *l'Horoscope*. Elle avait alors quatorze ans à peine; malgré sa jeunesse, elle excita l'admiration des dilettanti. Peu de temps après, elle parut à Rome, puis successivement à Florence, à Turin et dans les principales villes de la Péninsule. A l'occasion des fêtes du couronnement de l'empereur Ferdinand, elle obtint, en 1838, à la Scala de Milan, les plus grands succès. Après avoir passé deux ans à Vienne, elle vint à chaque saison, de 1840 à 1845, se faire applaudir à Londres; elle dansa dans cette capitale un pas de quatre avec Marie Taglioni, Fanny Elssler et Carlotta Grisi, et ne fut point au-dessous de ces brillantes étoiles de la chorégraphie contemporaine. A Londres, Mme Fanny Cerrito épousa M. Arthur Saint-Léon, danseur et compositeur de ballets distingué. Cette union fut rompue en 1850, à Paris. Mme Cerrito était à cette époque attachée à l'Opéra, où elle avait débuté en 1847, dans la *Fille de marbre*, ballet écrit par son mari; elle a pris, en 1852, un second engagement. Mme Cerrito a ramassé à notre Opéra le sceptre laissé par Mlle Carlotta

Grisi. Légère comme le caprice, sa danse, toute de fantaisie, communiqua aux spectateurs l'entrain qui l'anime; elle séduisit, elle platt, elle captive. Les Italiens l'ont surnommée, lors de ses débuts, « la quatrième Grâce », à cause du charme de sa personne. Elle a composé et signé plusieurs ballets, entre autres celui de *Gemma* (1854).

CERRITONIA, nom latin de la CERDAGNE.

CERRO, bourg de l'île de Cuba, dans le département occidental, juridiction de la Havana; 2,200 hab. Récolte et fabriques de tabac. || Petite ville d'Espagne, province et à 40 kilom. N. de Huelva, chef-lieu de juridiction civile; 2,709 hab.

CERRO-DO-FRIO, chaîne de montagnes de l'empire du Brésil, dans la province de Minas-Geraes, renommée pour ses mines de diamants.

CERRO-GORDO, village du Mexique, départ. et à 60 kilom. de la Vera-Cruz. Victoire du général américain Scott sur Santa-Anna, chef des Mexicains, le 18 avril 1847.

CERRUANE s. f. (sèr-ru-a-ne). Bot. V. céruane.

CERS s. m. (sèrss). Nom que l'on donne au vent du nord-ouest dans le département de l'Aude.

CERSOBLEPTE, fils de Catys, roi de Thrace. Il régna après son père sur une partie de ce royaume, fut d'abord l'allié de Philippe de Macédoine, mais l'eut ensuite pour ennemi et devint son tributaire en 343 av. J.-C.

CERT, **CERTE** adj. (sèrt, sèr-te). Ancienne forme du mot CERTAIN.

CERTAIN, **AINE** adj. (sèr-tain, è-ne — lat. *certus*, même sens). Sur, assuré, indubitable, qui ne peut être faux : *Un fait CERTAIN. Une nouvelle CERTAINE. Il est, pour le moins, aussi CERTAIN que Dieu existe, qu'aucune démonstration de géométrie le saurait être.* (Desc.) *Ce qu'il y a de CERTAIN dans la mort est un peu adouci par ce qui est incertain; c'est un indéfini dans le temps.* (La Bruy.) || Inévitable, qui ne saurait ne pas être : *Un malheur CERTAIN. Une mort CERTAIN. Une victoire CERTAINE. Un succès CERTAIN. Tenez pour CERTAIN que cela sera.*

Quand le mal est certain, La plainte ni la peur ne changent le destin. LA FONTAINE.

|| Qui a un succès relativement assuré : *Le plus CERTAIN, c'est de ne pas se laisser persuader. Ce parti n'est pas le plus CERTAIN.*

Quiconque est loup agisse en loup, C'est le plus certain de beaucoup. LA FONTAINE.

|| Manifeste, évident, infaillible : *L'absence d'affectation est la marque CERTAINE d'un esprit dénué de petitesse.* (De Cust.)

La vertu d'un cœur noble est la marque certaine. BOILEAU.

Et ne devrait-on pas, à des signes certains, Reconnaître le cœur des perfides humains? RACINE.

— Fixe, précis, exactement déterminé : *S'assembler à des jours CERTAINS. Donnez-moi une heure CERTAINE.* || Exactement connu : *Ces dates ne sont pas CERTAINES. Il m'a semblé voir que les plus belles femmes étaient celles d'un certain âge, ou plutôt d'un âge CERTAIN.* (Gér. de Nerv.) || Qui ne varie point : *Ces marchandises n'ont pas de prix, de taux CERTAIN.*

— En parlant d'une personne, Fondé à croire, sans aucune chance d'erreur : *Je suis CERTAIN de ce que j'avance. Soyez CERTAIN que cela arrivera. Je me croyais CERTAIN du succès. Les grands sont comme les princes : il ne faut les boudier qu'autant qu'on est CERTAIN d'être aimé d'eux.* (D'Houdetot.) *Incertain s'il trouvera ce qu'il cherche hors de Dieu, l'homme est toujours CERTAIN de trouver tout en Dieu.* (La Rochef.)

— Particulièrement. Un, quelque, pour désigner une personne ou une chose déterminée dans l'espèce, mais non dans l'individu; qui reste ou innommé, ou incomplètement désigné : *De CERTAINS historiens. De CERTAINES femmes. Un CERTAIN docteur. Un CERTAIN sentiment. Dieu donne aux maisons royales CERTAINS caractères propres.* (Boss.) *Il y a une CERTAINE force, une CERTAINE élévation qui surprend, qui enlève.* (Rac.) *Il y a dans quelques hommes une CERTAINE médiocrité d'esprit qui contribue à les rendre sages.* (La Bruy.) *Il coûte moins à CERTAINS hommes de s'enrichir de mille vertus que de se corriger d'un seul défaut.* (La Bruy.) *Chacun s'envisage toujours par CERTAINS côtés favorables.* (Mass.) *Il y a de CERTAINS instincts qui ne sont point faits pour être ensemble, de CERTAINS vertus incompatibles.* (La Bruy.) *Les filles ont toujours de CERTAINES incommodités, qui demandent de CERTAINES petits soins et auxquelles il faut mettre un CERTAIN ordre dans CERTAINES circonstances.* (Volt.) *Une CERTAINE coquetterie maligne et railleuse désorientait encore plus les soupirants que le silence ou le mépris.* (J.-J. ROUSS.) *CERTAINS malheurs peuvent avoir une CERTAINE douceur.* (J. de Maist.) *Une CERTAINE accumulation de vices rend une CERTAINE révolution nécessaire.* (J. de Maist.) *CERTAINES gens ont une grossièreté qui leur tient lieu de philosophie.* (Boiste.) *CERTAINS hommes adorent les femmes qui jouent à la séduction comme on joue aux cartes.* (Balz.) *Il est de CERTAINES*

joies qui doivent effaroucher de CERTAINS souvenirs. (Mme E. de Gir.) Quoique les hommes naissent égaux, il y a une CERTAINE aristocratie qui est en quelque sorte naturelle. (Bignon.) Il y a souvent en nous une CERTAINE activité qui vient de notre paresse. (Cœulh.) Toute illusion devient impossible quand on s'est montrée sous un CERTAIN aspect à son mari. (Mme Reybaud.) L'éducation de CERTAINS couvents est aussi mondaine que l'éducation de CERTAINS collèges. (P. Ventura.) Un certain quidam, de certains quidams, Locutions employées autrefois dans les mémoires, procès-verbaux, informations, etc., pour désigner les personnes dont on ignorait ou dont on n'exprimait pas le nom : Un CERTAIN QUIDAM a fait un vol. Cette expression est encore usitée dans le style familier et narratif : Un CERTAIN QUIDAM traversait le chemin au moment où j'y arrivais.

Il est bien difficile enfin d'être fidèle
A de certains maris faits d'un certain modèle.

MOLIÈRE.

Dès que les chèvres ont brouté,
Certain esprit de liberté

Leur fait chercher fortune.

LA FONTAINE.

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins mûrs apparemment.

LA FONTAINE.

Il s'emploie souvent par mépris, et pour faire entendre que la personne ou la chose dont on parle est sans conséquence et n'est pas connue ou ne mérite pas de l'être : *Qu'est-ce que c'est qu'un CERTAIN avocat qui a prétendu me donner une leçon ? Il m'a lu une CERTAINS rap-sodie dont le souvenir ne fait encore bâiller.* Il s'emploie aussi par une sorte d'atténuation, pour indiquer que la chose dont on parle n'est pas complètement nulle ou absente : *C'est un homme d'un CERTAIN mérite. Il est d'une CERTAINE force sur le piano. Il montre une CERTAINE crainte.*

— Loc. impers. *Il est certain que, On ne peut douter que : IL EST CERTAIN QUE l'humanité n'est pas ce que Dieu a voulu qu'elle fût.* (Lamenn.)

— B.-arts. *Contours certains, Contours nets, précis, bien dessinés et bien liés.*

— Anc. pratiq. Pourvu de pouvoirs suffisants : *Venir CERTAIN à l'audience.*

— s. m. Chose certaine : *Il ne faut jamais quitter le CERTAIN pour l'incertain.* (Noël.) *S'il ne fallait rien faire que pour le CERTAIN.* (Pasc.) *Le CERTAIN, c'est que nul ne saurait entrer là.* (V. Hugo.)

— Banq. Prix de change acquitté par une monnaie dont la valeur est fixe : *Paris donne le CERTAIN à Londres, et en reçoit l'incertain.*

— s. m. pl. Quelques personnes : CERTAINS disent, prétendent.

— Syn. *Certain, assuré, authentique, constant, évident, formel, incontestable, indubitable, positif, sûr.* V. ASSURÉ.

— Antonymes. Apocryphe, chimérique, conjectural, contestable, contingent, controversable, douteux, hasardeux, hypothétique, illusoire, incertain, possible, problématique, suspect, véreux.

CERTAINEMENT adv. (sér-tè-ne-man — rad. *certain*). D'une manière certaine, indubitable : *La misère du corps entraîne CERTAINEMENT la servitude de l'âme.* (Vacherot.)

— Assurément, positivement, en réalité : *Il est CERTAINEMENT le plus habile de tous. CERTAINEMENT les hommes sont bien aveugles. Le régime est CERTAINEMENT une partie importante de la science de la vie.* (Cabanis.) *L'eau pure et froide est CERTAINEMENT la meilleure de toutes les tisanes.* (Maquiel.) *La guerre sans nécessité absolue est CERTAINEMENT un crime.* (J. Simon.) S'emploie souvent pour répondre affirmativement à une question ; il a alors le sens de *oui*, mais avec plus de force dans l'affirmation : *Viendrez-vous demain ? — CERTAINEMENT.*

— Syn. *Certainement, certes, avec certitude.* *Certainement* se rapporte à la conviction intérieure de celui qui affirme. Avec *certitude* est plus énergique, il marque que l'on possède les preuves et que l'on a ce qu'il faut pour convaincre les autres. *Certes* exprime une affirmation tranchante et absolue, il a presque la force d'un jurement et semble porter un défi à ceux qui voudraient douter ; mais il ne s'emploie guère qu'en parlant de vérités générales, et certainement le remplace ordinairement quand il s'agit de faits particuliers : *Certes, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu.* (La Bruy.) *CERTAINEMENT, je l'ai vu de mes propres yeux.*

CERTAIN v. a. ou tr. (sér-tè-né — rad. *certain*). Assurer ; rendre certain. *Il Vieux mot.*

CERTAINÉ s. f. (sér-tè-ne-té — rad. *certain*). Caractère d'une chose certaine. *Il Vieux mot que CERTITUDE a remplacé, mais avec l'inconvénient d'avoir en même temps le sens objectif et le sens subjectif, au lieu que *certaineté* ne s'appliquait qu'au premier des deux.*

CERTALDO, bourg du royaume d'Italie, province et à 25 kilom. S.-O. de Florence, sur la rive droite de l'Elsa et le chemin de fer de Florence à Sienne ; 2,200 hab. Patrie de Boccace ; on peut visiter à Certaldo la maison du célèbre poète italien, ornée avec beaucoup de goût et enrichie d'une riche bibliothèque renfermant toutes les éditions des œuvres de l'au-

teur du *Décameron*. La famille de Boccace est originaire de Certaldo ; mais quelques auteurs font naître ce poète à Florence, d'autres à Paris, où ses parents se trouvaient pour affaires commerciales.

CERTAN, ANE adj. (sér-tan, a-ne). Forme ancienne du mot CERTAIN.

CERTEAU s. m. (sér-to). Hort. Variété de poire : *CERTEAU d'été. CERTEAU musqué.*

CERTES adv. (sér-te — du lat. *certe*, même signif.). Certainement, assurément : *Oui, CERTES. Non, CERTES.*

Certes, l'exemple est rare, et digne de mémoire.

CORNEILLE.

Certes, plus je médite et moins je me figure
Que vous m'osiez compter pour votre créature.

RACINE.

— En poésie, on peut supprimer le *s* :
Cela, *certe*, est fâcheux. — Oui, plus qu'on ne peut dire.

MOLIÈRE.

C'est conscience à ceux qui s'assurent en nous,
Mais c'est pain béni, *certe*, à des gens comme vous.

MOLIÈRE.

Certe, on peut parler de la sorte,
Quand c'est au canon qu'on répond.

V. HUGO.

— Rem. Il paraît que le mot *certes*, si généralement usité aujourd'hui, avait vieilli et menaçait de disparaître au XVII^e siècle, ce qui faisait dire à La Bruyère : *Le mot CERTES est beau dans sa vieillesse et a encore de la force sur son déclin ; la poésie le réclame, et notre langue doit beaucoup aux écrivains qui le disent en prose et qui se commettent pour lui dans leurs ouvrages.* (La Bruy.)

— Syn. *Certes, certainement, avec certitude.* V. CERTAINEMENT.

CERTES, petit village maritime de France (Gironde), comm. d'Audenge, arrond. et à 39 kilom. S.-O. de Bordeaux ; 154 hab. Petit port de commerce dans le bassin d'Arcachon ; marais à sangsues, vastes pacages ; vestiges d'une ancienne tour féodale. Le cabotage du port de Certes a présenté, en 1861, le mouvement suivant : à l'entrée, 11 navires jaugeant ensemble 489 tonneaux ; à la sortie, 22 navires d'un tonnage de 620 tonneaux.

CERTHIADÈS s. f. pl. (sér-ti-a-dé — rad. *certhie*). Ornith. Famille de passereaux ayant pour type le genre grimpeau.

— Encycl. Les *certhiades* ont le bec très-arqué ; quelquefois cependant il l'est peu, et même, dans un cas, il est presque droit, arrondi, un peu comprimé, terminé en pointe ; une langue simple et cartilagineuse à l'extrémité ; les rectrices le plus souvent usées au bout. Les oiseaux de cette famille habitent les deux continents. Elle renferme les genres grimpeau, tichodrome, picucule, échelet, fourrier, gult-guit et dicée.

CERTHIANÈS s. f. pl. (sér-ti-a-né — rad. *certhie*). Ornith. Tribu de la famille des *certhiades*.

CERTHIDÉE s. f. (sér-ti-dé — de *certhie*, et du gr. *eidos*, aspect). Ornith. Genre détaché du genre géopside.

CERTHIE s. f. (sér-ti). Ornith. Nom scientifique du genre grimpeau.

CERTHILAUDE s. f. (sér-ti-lô-de — de *certhie*, et du lat. *alauda*, alouette). Ornith. Nom scientifique du genre sirli.

CERTHIOLE s. f. (sér-ti-o-le — dimin. de *certhie*). Ornith. Genre détaché du genre *certhie*, et comprenant le gult-guit.

CERTHIPARE s. m. (sér-ti-pa-re — de *certhie*, et du lat. *par*, égal). Ornith. Nom scientifique du grimpeau mésange.

CERTIFICAT s. m. (sér-ti-fi-ka — du lat. *certum*, certain ; *facere*, faire). Acte civil qui sert à rendre témoignage de la vérité d'un fait : *Donner, délivrer un CERTIFICAT. Prendre un CERTIFICAT. Produire un CERTIFICAT. CERTIFICAT d'indigence. CERTIFICAT de bonne vie et mœurs. Ce domestique a d'excellents CERTIFICATS.*

Loin de moi les soupçons et les certificats ;
Cela répugne trop à des cœurs délicats.

C. D'HARLEVILLE.

— Fam. Preuve, assurance, garantie : *Les souffrances sont des CERTIFICATS de vie.* (D'Hou-detot.)

— *Certificat de complaisance*, Attestation que l'on délivre à quelqu'un pour affirmer, dans son intérêt, ce que l'on ignore ou ce que l'on sait être faux : *Deux ou trois de mes connaissances m'accorderont des CERTIFICATS DE COMPLAISANCE.* (H. Beyle.)

— *Se donner un certificat de*, Reconnaître que l'on a telle qualité ou tel défaut : *On SE DONNE volontiers un CERTIFICAT d'honnête homme. On n'aime à SE DONNER à soi-même LE CERTIFICAT d'aucune infériorité.* (Ste-Beuve.)

— Administr. *Certificat de vie*, Acte attestant que la personne en faveur de qui il est dressé est actuellement vivante et peut jouir de certains droits qui doivent s'étendre avec elle. *Il Certificat d'individualité*, Acte attestant l'identité de la personne à laquelle il est délivré. *Il Certificat de bonne vie et mœurs*, Acte délivré à une personne pour attester la moralité de sa conduite antérieure. *Il Certificat de moralité et de capacité*, Acte attestant la bonne conduite d'une personne et son ap-

titude à remplir certaines fonctions qu'elle postule. *Il Certificat de capacité*, Attestation délivrée aux élèves de droit, après un examen sur les matières de leurs études. On appelle de même un certificat délivré par un homme de l'art, attestant l'aptitude d'un entrepreneur de travaux publics à faire tel ou tel genre de travaux. *Il Certificat de paiement ou pour paiement*, Pièce constatant sommairement le montant des travaux faits par un entrepreneur, les à-compte qui lui ont été payés, la somme qui lui reste due et celle qu'on lui retient pour garantie. *Il Certificat de déclaration de changement de domicile*, Attestation délivrée par un notaire pour permettre à un autre notaire de délivrer au détenteur un certificat de vie. *Il Certificat de carence*, Attestation d'un juge constatant que le détenteur ne peut payer les frais par lui encourus en matière d'eaux et forêts. *Il Certificat de coutume*, Certificat que délivre un magistrat d'un pays étranger pour faire immatriculer, sur le grand-livre, au nom d'un nouveau propriétaire, une rente provenant de la succession d'un étranger. *Il Certificat de décharge*, Pièce qui indique l'entrée et la sortie des marchandises expédiées par acquit-à-caution. *Il Certificat de franchise*, Acte qui déclare certaines marchandises franches et exemptes de droits. *Il Certificat d'origine*, Pièce déclarative des marchandises provenant d'un pays déterminé, avec attestation qu'elles ne sont pas prohibées. *Il Certificat de propriété*, Acte d'un officier public attestant le droit de propriété individuelle ou collective sur le capital et les arrérages d'une rente sur l'Etat. *Il Certificat de quinzaine*, Pièce dans laquelle le conservateur des hypothèques certifie qu'aucune inscription contre le vendeur et les premiers propriétaires n'a été prise dans les quinze jours qui ont suivi la transcription de l'acte d'aliénation. *Il Certificat de radiation*, Autre pièce de même origine, dans laquelle le conservateur notifie la radiation ou la réduction d'une inscription. *Il Certificat d'inscription*, Pièce émanée de la même source, et déclarant la transcription des contrats translatifs d'une propriété que l'on veut purger d'hypothèques. *Il Certificat négatif*, Déclaration du conservateur des hypothèques qu'aucune inscription n'existe sur les biens d'une personne désignée.

— Fr. maçonn. Nom générique du titre ou instrument régulier qui constate la qualité maçonnique d'un membre de l'ordre. Le maître reçoit un *diplôme* ; le rose-croix un *bref* ; le kadosch et les grades plus élevés une *patente*. Autrefois, chaque atelier maçonnique délivrait lui-même des certificats à ses membres ; aujourd'hui, pour éviter de nombreux abus et donner une plus grande authenticité à ces titres, ils sont délivrés par les pouvoirs qui centralisent l'administration des ateliers sous les noms de Grand-Orient, Grande-Loge ou Suprême-Conseil.

— Encycl. Il y a deux sortes de *certificats* : les *certificats* privés, qui émanent des simples particuliers, et les *certificats* publics ou authentiques, délivrés par des personnes revêtues d'un caractère officiel.

Les *certificats* privés sont, en général, délivrés par des chefs d'établissement aux employés sous leurs ordres ou par des maîtres à leurs ouvriers ou domestiques. Ces *certificats* ont le plus souvent pour but d'attester la bonne conduite et la moralité de ceux à qui ils sont remis.

Les *certificats* authentiques sont délivrés, suivant les circonstances, par les maires et les adjoints, les commissaires de police, les bureaux de bienfaisance, les écoles, les facultés, les conseils académiques, les conservateurs des hypothèques, les receveurs des caisses publiques, les consuls, les juges de paix, les chambres de discipline, les notaires, les greffiers, etc., etc.

Nous allons passer successivement en revue chaque espèce de *certificats* publics, en empruntant nos renseignements à M. Block. Le *certificat de bonne vie et mœurs*, condition exigée pour être admis à un emploi, pour exercer la plupart des professions, était autrefois délivré par les curés et les vicaires des paroisses, et c'était, pour quelques-uns d'entre eux, une arme au moyen de laquelle ils augmentaient leur domination. Jadis, celui qui voulait exercer un office de judicature devait demander au vicaire de sa paroisse un *certificat* de vie, mœurs et doctrine, qui rendait témoignage de sa religion et de sa bonne conduite. Une ordonnance royale de 1598 défendait d'admettre à remplir les fonctions de juge, de greffier, de notaire, de procureur ou d'huissier quiconque ne serait pas muni d'un semblable *certificat* et ne ferait pas profession de la religion catholique, apostolique et romaine. Un article de la même ordonnance exigeait un pareil *certificat* pour ceux qui demandaient le degré de licence dans les facultés de droit ou de médecine. Louis XIV enchaîna sur cette sévérité dans sa triste croisade contre le protestantisme. Presque tous les états se fermèrent devant les huguenots, qui allèrent à l'étranger porter les secrets de notre industrie nationale. Le clergé a fait tout ce qui dépendait de lui pour conserver quelques restes de son ancienne domination sur la vie privée, et actuellement encore celui qui veut contracter le mariage religieux a besoin d'un *certificat* de confession.

Aujourd'hui, les *certificats de bonne vie et*

mœurs ne sont plus délivrés que par les officiers municipaux.

On exige le *certificat de bonne vie et mœurs* du candidat à un emploi dans les administrations publiques, de l'étudiant en droit prenant sa première inscription, de l'aspirant au brevet de capacité pour l'instruction primaire, des engagés volontaires, etc., etc.

Le *certificat de capacité* est délivré dans les écoles de droit à ceux qui ont été examinés et trouvés capables sur la législation criminelle et sur la procédure civile. Il est nécessaire à ceux qui désirent acheter un office d'avoué. A Paris, et par exception, le candidat doit justifier du diplôme de licencié en droit.

Le *certificat de capacité* est encore délivré par les facultés des sciences ou l'enseignement des sciences appliquées est autorisé en vertu de l'article 5 du décret du 22 août 1854, soit par les écoles préparatoires à l'enseignement supérieur des lettres et des sciences instituées par l'article 4 du décret précité près des villes qui ne sont pas siège de facultés.

Les facultés et les écoles préparatoires délivrent aussi des *certificats de capacité* aux sages-femmes.

Le *certificat de carence*, délivré par les maires et sous leur responsabilité, atteste l'absence ou l'insolvabilité des débiteurs du Trésor public. Il ne faut pas confondre cet acte purement administratif avec le procès-verbal de carence dressé par les huissiers ou les juges de paix. Ces procès-verbaux constatent qu'il n'y a aucun effet mobilier à saisir.

Le *certificat de coutume* a souvent pour but de faire connaître la législation d'un pays étranger en matière de transmission ou de donation de biens. Les notaires français se font délivrer ces *certificats* par des magistrats ou des jurisconsultes étrangers, et les consultent à titre de renseignements, pour se guider dans les opérations de leur ministère.

Lorsque, dans une succession ouverte à l'étranger, se trouvent des rentes sur le Trésor, qu'il s'agit de faire immatriculer au nom d'un nouveau propriétaire sur le grand-livre de la dette publique, la loi du 28 floréal an VII, article 8, déclare qu'un *certificat* délivré par les magistrats autorisés par les lois du pays sera admis, s'il est dûment légalisé par l'agent diplomatique ou consulaire français établi dans ce pays.

Les tribunaux de commerce, pour juger les différends dont ils sont saisis, ont souvent besoin de s'éclairer sur certains usages locaux ou sur certains points de législation étrangère ; ils se font remettre alors des *certificats de coutume et d'usage*.

Le *certificat de décharge* indique l'entrée et le déchargement des marchandises expédiées par acquit-à-caution.

Le *certificat d'indigence* est un acte qui a pour objet de constater l'état indigent d'un individu. Les maires ou les commissaires de police ont à délivrer fort souvent des *certificats* de cette nature à ceux de leurs administrés qui en ont besoin, soit pour obtenir des secours ou un passe-port gratuit, soit pour entrer dans certaines maisons de refuge destinées aux vieillards ou aux infirmes.

Le *certificat d'indigence*, délivré tant par ces magistrats que par les bureaux de bienfaisance, peut donner lieu, indépendamment du passe-port gratuit, à un secours de 0 fr. 15 par lieue, à l'exemption des droits d'enregistrement et de succession, à la remise ou modération des impôts, à la délivrance gratuite des actes de l'état civil, à l'inhumation sans frais, etc.

Nous citerons encore quelques cas, prévus par la loi, où la production des *certificats d'indigence* affranchit ceux qui en sont pourvus de certaines obligations par exception au droit commun.

Sont dispensées de consigner l'amende, en cas de pourvoi en cassation, les personnes qui joindront à leur demande un *certificat d'indigence* à elles délivré par le maire de la commune de leur domicile ou par son adjoint, visé par le sous-préfet et approuvé par le préfet du département.

En matière forestière, les individus condamnés à l'amende peuvent abréger la durée de leur détention, en produisant un *certificat d'indigence* dans les formes prescrites.

Pour être admis à l'assistance judiciaire, on est tenu de produire une déclaration attestant qu'on est, à raison de son indigence, dans l'impossibilité d'exercer ses droits en justice, et contenant l'énumération détaillée de ses moyens d'existence, quels qu'ils soient.

Le *certificat d'individualité* est un acte délivré à une personne, pour attester d'une manière authentique ses nom, prénoms, âge, qualité et demeure. Ce *certificat* est rarement exigé aujourd'hui. Cependant le décret du 24 août 1793 le rend obligatoire en un cas : le créancier d'une rente publique non viagère est tenu de le produire au payeur du Trésor, pour en obtenir le paiement. Si le créancier ne sait pas signer, il doit en être fait mention dans le *certificat* ; s'il est mineur, le nom du tuteur doit y être indiqué.

Le *certificat d'individualité* est surtout exigé par les agents de change, lorsqu'ils ont à opérer le transfert d'une rente appartenant à un individu qui leur est inconnu. Cette pièce, en certifiant la vérité de la signature du propriétaire, met à couvert la responsabilité de l'agent de change.

Ce *certificat* est ordinairement délivré par un notaire dans la forme des actes notariés.

Le *certificat d'individualité* donne lieu à un droit fixe de 1 franc.

Le *certificat de moralité et de capacité* est délivré à ceux qui aspirent aux fonctions d'officiers ministériels par les chambres de discipline des notaires, des avoués, des huissiers. Cette pièce a pour but d'attester l'aptitude et la bonne conduite des candidats.

Les *certificats d'origine* se divisent en plusieurs espèces. Les uns servent à constater l'origine de la propriété d'une rente sur l'Etat; les autres sont exigés en matière de commerce maritime et de douanes, pour établir l'origine des marchandises qu'on veut importer ou faire circuler.

Dans le premier cas, le *certificat* est délivré par le Trésor sur la demande du notaire qui a besoin d'être fixé sur l'origine de la possession d'une rente, quand il s'agit, par exemple, d'une dissolution de communauté ou de reprises. Comme actes servant à la liquidation de la dette publique, les *certificats d'origine* sont exempts des droits de timbre et d'enregistrement.

Dans le commerce maritime, ce *certificat* est délivré par un consul, pour établir la provenance des marchandises importées, et constater qu'elles ne sont pas prohibées en France.

Le *certificat de paiement* est une pièce délivrée à un entrepreneur de travaux publics par l'ingénieur en chef, dans le but d'attester qu'il y a lieu de lui payer une certaine somme pour des travaux accomplis. Ce *certificat* doit être produit par l'entrepreneur pour obtenir, soit un mandat de paiement à compte, soit un mandat de paiement définitif. Le mode à suivre pour la délivrance des *certificats de paiement* a été réglé par une instruction du directeur général des ponts et chaussées, du 30 juillet 1811, et par un règlement annexé à une circulaire ministérielle du 27 août 1833.

Le *certificat de propriété* est l'acte qui a pour objet d'attester le droit de propriété ou de jouissance d'un ou de plusieurs individus dans certains cas déterminés par les lois.

La production de ce *certificat* est exigée en cas de mutations autres que les transferts, lorsque le nouveau propriétaire veut faire immatriculer une rente en son nom sur le grand-livre; par la caisse des dépôts et consignations, lorsqu'il s'agit de rembourser aux héritiers ou ayants droit le cautionnement d'un titulaire dévoté ou interdit. Le *certificat de propriété* est également nécessaire aux ayants droit pour toucher les décomptes des arrérages d'une rente ou pension viagère éteinte par le décès du titulaire ainsi qu'aux veuves et aux orphelins des militaires pensionnés, pour réclamer des pensions ou des secours.

Aux termes de l'article 6 de la loi du 28 floréal an VII, le *certificat de propriété* doit contenir les nom, prénoms et domicile de l'ayant droit; la qualité en laquelle il possède et procède, c'est-à-dire indiquer à quel titre il est propriétaire, comme héritier, légataire, donataire ou créancier; quelle est sa part dans la rente ou les arrérages à percevoir, et l'époque de son entrée en jouissance.

Le *certificat de propriété* doit être délivré :
1° Par le notaire détenteur de la minute, lorsqu'il y a eu inventaire ou partage par acte public, ou transmission gratuite entre vifs ou par testament. Les *certificats de propriété* délivrés par un notaire sont en général soumis à la légalisation. Cependant ceux qui sont délivrés par des notaires du département de la Seine sont exempts de cette formalité.

2° Par le juge de paix du domicile du décédé, sur l'attestation de deux citoyens, lorsqu'il n'existe aucun des actes en forme authentique mentionnés ci-dessus.

3° Par le greffier dépositaire de la minute, si la mutation d'une rente s'est opérée par jugement.

4° Par les magistrats autorisés par les lois des pays, s'il s'agit de successions ouvertes à l'étranger. Dans ce cas, le *certificat* n'est admis qu'autant qu'il est dûment légalisé par l'agent diplomatique ou consulaire français.

Les *certificats de propriété* doivent tous être faits sur papier timbré. Ils sont soumis au droit fixe d'enregistrement de 1 franc. Ceux qui sont délivrés aux veuves et aux orphelins de militaires ne sont passibles que du timbre.

Le *certificat de résidence* n'est plus guère exigé aujourd'hui que dans le cas où il s'agit d'obtenir la preuve des six mois de résidence qui établissent le domicile, avant de procéder à la célébration du mariage. Les *certificats de résidence* doivent être délivrés par le maire et sont soumis au droit fixe de 1 franc.

Aux termes des articles 60 et 61 de la loi du 15 mars 1850, le *certificat de stage* est nécessaire à ceux qui veulent former un établissement d'instruction secondaire; il doit constater que le postulant a rempli pendant cinq ans au moins les fonctions de professeur ou de surveillant dans un établissement d'instruction secondaire ou libre. Ce *certificat* est délivré par le conseil départemental de l'instruction publique.

Les *certificats de stage* doivent être faits sur papier timbré; et les signatures légalisées. Des *certificats de stage* sont encore délivrés aux avocats et aux officiers ministériels par leurs conseils ou chambres de discipline.

Le *certificat de vie* est l'acte par lequel un

officier public, ou un fonctionnaire autorisé à cet effet, atteste l'existence d'un rentier ou d'un pensionnaire qu'il a vu de ses yeux.

Un grand nombre de lois et de décrets ont, à différentes époques, indiqué les cas dans lesquels les *certificats de vie* étaient exigés et les formes à suivre pour leur délivrance. Il serait inutile d'en rappeler l'histoire; qu'il nous suffise de mentionner ici l'ordonnance du 6 juin 1839, concertée entre le garde des sceaux et le ministre des finances, dans laquelle se trouvent fondues toutes les dispositions des lois antérieures, et qui forme la législation actuelle en ce qui concerne la délivrance des *certificats de vie* aux rentiers viagers et pensionnaires de l'Etat.

Constatons d'abord en principe, avec le Code Napoléon, que « le propriétaire d'une rente viagère ne peut en demander les arrérages qu'en justifiant de son existence ou de celle de la personne sur la tête de qui elle a été constituée. »

C'est par application de ce principe que les lois ont prescrit le *certificat de vie* comme un mode pour constater l'existence, notamment en ce qui concerne les rentiers et pensionnaires de l'Etat.

Nous ne nous occuperons ici que des *certificats de vie* exigés pour le paiement des rentes viagères et pensions de diverse nature, servies par le Trésor public.

Les personnes à qui ce *certificat* est nécessaire sont : 1° les titulaires de rentes viagères sur une, deux, trois ou quatre têtes, lorsqu'elles sont payables par semestres, aux échéances des 21 juin et 21 décembre de chaque année; 2° les titulaires de pensions de toute nature immatriculées sur les registres du Trésor, telles que les pensions civiles, les pensions ecclésiastiques, les pensions militaires de retraite ou de réforme, les pensions des veuves ou des orphelins des militaires, les doublements de solde des anciens vétérans des camps d'Alexandrie et de Juliers, les pensions de l'ancien sénat et de la pairie, les pensions des donataires, les pensions à titre de récompense nationale, et celles des vainqueurs de la Bastille.

Tout rentier viager ou pensionnaire de l'Etat peut s'adresser, pour obtenir ses *certificats de vie*, au notaire qui se trouve le plus à sa convenance, même en dehors de la circonscription de son canton; mais, dès qu'il a fixé son choix sur un notaire, il ne lui est permis de requérir le ministère d'un autre qu'après avoir obtenu du premier une attestation portant qu'il lui a déclaré l'intention de faire à l'avenir certifier ailleurs son existence.

Les rentiers et pensionnaires de l'Etat doivent se présenter devant le notaire certificateur, munis de leur acte de naissance et du titre qui constate leur inscription au Trésor. Lorsque le rentier ou pensionnaire ne peut produire son acte de naissance, il y a lieu de l'admettre à y suppléer par un acte de notoriété, qui constate, en même temps que les nom, prénoms, date, lieu de naissance et profession, le motif pour lequel il n'a pu se procurer l'acte de naissance. Ce mode exceptionnel de justification d'identité doit être mentionné sur le registre du notaire. De plus, le notaire est tenu d'exiger du rentier ou pensionnaire qui s'adresse à lui pour la première fois un *exeat* ou attestation du notaire précédent, dans le cas où sa rente ou sa pension a déjà été l'objet d'un paiement antérieur.

Quand un rentier ou pensionnaire est atteint de maladie ou d'infirmités qui l'empêchent de venir lui-même requérir son *certificat de vie*, le notaire n'est autorisé à délivrer ce *certificat* que sur le vu d'une attestation du maire de la commune, visée par le sous-préfet, et constatant l'existence du titulaire, sa maladie ou ses infirmités. Le *certificat de vie* doit contenir la mention détaillée de cette attestation, qui reste déposée entre les mains du notaire et ne peut servir pour une autre échéance de paiement.

Lorsque c'est pour cause de détention qu'un pensionnaire est hors d'état de se présenter pour faire certifier son existence, il est enjoint au notaire de n'obtempérer à la demande que sur la production préalable d'un *certificat*, soit du greffier, soit du directeur de la prison où le pensionnaire est renfermé, énonçant les motifs de l'emprisonnement, la date du jugement qui l'a ordonné, ainsi que la nature de la peine infligée.

Si le pensionnaire est renfermé pour cause de démence, le notaire doit suivre la marche indiquée en ce qui concerne les pensionnaires mineurs, c'est-à-dire qu'il doit exiger l'assistance du tuteur ou du curateur nommé à l'interdiction.

Dans le cas où la détention a lieu pour vagabondage, défaut de ressources, par mesure de sûreté ou accusation, la seule précaution à prendre par le notaire consiste à exiger à chaque échéance la preuve que la position du pensionnaire n'a pas changé, et à énoncer le motif de la détention sur le *certificat de vie*.

Les pensionnaires mineurs, pour obtenir des *certificats de vie*, doivent se présenter au notaire, assistés de leur tuteur dont les nom, prénoms et domicile doivent être relatés dans le *certificat*. La signature du tuteur doit être apposée au bas du *certificat*, concurremment avec celle du titulaire mineur.

Lorsque des personnes sur la tête desquelles reposent des rentes viagères refusent de four-

nir leur *certificat de vie* aux jouissants, les notaires doivent délivrer le *certificat de vie* sur la production d'une sommation préalablement faite par un huissier assisté de deux témoins, laquelle doit contenir le refus de donner le *certificat de vie* par la personne sur la tête de laquelle la rente est assise.

Le notaire ne doit délivrer aucun *certificat de vie* à un pensionnaire qu'après lui avoir demandé s'il jouit ou non d'un traitement ou de quelque pension autre que celle pour laquelle il fait certifier son existence, et après lui avoir donné lecture de la disposition pénale applicable à toute déclaration qui serait reconnue fautive ou incomplète. A cet effet, il est enjoint au notaire de tenir constamment affiché dans l'endroit le plus apparent de son étude un avis dont le modèle est délivré par le ministre des finances, et qui a pour objet de porter à la connaissance des pensionnaires les conséquences auxquelles ils s'exposent en enfreignant les lois prohibitives du cumul.

Les notaires doivent donner connaissance au ministre des finances du décès des rentiers et pensionnaires inscrits sur leur registre; ils sont garants et responsables envers le Trésor public de la vérité des *certificats de vie* par eux délivrés, qu'ils aient ou non exigé des parties requérantes l'intervention de témoins pour attester l'individualité, sauf, dans tous les cas, leur recours contre qui de droit.

L'ordonnance du 24 juin 1816, article 2, dispose que les *certificats de vie* des militaires servant dans nos armées qui jouissent de rentes viagères ou de pensions, ou sur la tête desquels reposent des rentes viagères, leur seront délivrés par les conseils d'administration des corps ou par les officiers qui en remplissent les fonctions, et par les intendants militaires pour les officiers sans troupes et les employés des armées.

Quant aux rentiers et aux pensionnaires de l'Etat résidant hors du territoire français, les *certificats de vie* leur sont délivrés par la chancellerie des légations et consulats ou par les magistrats du lieu dans les cas où le domicile desdits rentiers ou pensionnaires est à plus de 24 kilom. de la résidence des ambassadeurs, envoyés ou consuls français; mais ils ne sont admis au Trésor que revêtus de la légalisation des agents diplomatiques faisant mention de l'éloignement.

Une ordonnance du 20 mai 1818 modifie celles que nous venons de citer en ce qui concerne seulement les rentiers viagers; elle dispose que les *certificats de vie* peuvent leur être délivrés indifféremment, soit par les agents diplomatiques, soit par les magistrats du lieu, soit même par les notaires ou tous autres officiers publics ayant qualité à cet effet, quelle que soit la distance du lieu qu'ils habitent à celui de la résidence des agents français.

Les *certificats hypothécaires* sont de quatre sortes :

Le *certificat négatif*, attestation par laquelle le conservateur déclare qu'il n'existe aucune inscription à la charge d'un individu;

Le *certificat de quinzaine*, attestant l'absence de toute inscription prise contre le propriétaire vendeur et contre les premiers propriétaires pendant les quinze jours qui ont suivi la transcription de l'acte d'aliénation;

Le *certificat de transcription*, déclarant qu'on a transcrit les contrats translatifs d'une propriété qu'on veut purger d'hypothèques ou de privilèges;

Le *certificat de radiation*, qui prouve la radiation ou la réduction d'une hypothèque.

Tout le monde sait de quelle importance sont les *certificats* authentiques. Aussi le législateur a-t-il pris les mesures les plus sévères pour garantir la véracité de ces actes, et les mettre à l'abri de la fraude et de la mauvaise foi.

Le Code pénal a prévu tous les cas où il pourrait résulter, de l'usage d'un faux *certificat* ou d'un *certificat* faussement délivré, soit lésion envers des tiers, soit préjudice envers le Trésor, et, selon les circonstances, il prononce la peine des travaux forcés ou celle de la reclusion.

CERTIFICATEUR s. m. (sér-ti-fi-ka-teur — rad. *certificat*). Celui qui certifie la solvabilité d'une caution, la validité d'un billet, d'une promesse : *Mon père, par bonheur, a dans la face un tic nerveux qui, sous la continuité du regard attaché sur lui par son certificateur, ne pouvait manquer de s'exaspérer.* (Balz.)

Adjectif. *Notaire certificateur*, Notaire qui était autrefois choisi par le gouvernement pour délivrer des *certificats de vie*; aujourd'hui, tout notaire qui délivre un *certificat*.

CERTIFICATIF, **IVE** adj. (sér-ti-fi-ka-tif, i-ve — rad. *certificat*). Qui certifie, qui est propre à certifier : *Pièce certificative.*

CERTIFICATION s. f. (sér-ti-fi-ka-si-on — rad. *certificat*). Jurispr. Assurance par écrit : *Certification de caution.* // *Certification de criées*, Acte par lequel on attestait autrefois que les criées avaient eu lieu dans les formes voulues.

— *Bourse. Certification des signatures*, Sorte de légalisation donnée aux signatures, dans les actes de transfert de certaines actions, particulièrement des actions de chemins de fer.

CERTIFIÉ, **ÉE** (sér-ti-fi-é) part. pass. du v. Certifier. Qu'on assure être vrai : *Note, copie certifiées conforme à l'original.*

CERTIFIER v. a. ou tr. (sér-ti-fi-é — du lat. *certus*, certain; *facere*, faire. Prend deux t de suite aux deux prem. pers. pl. de l'imp. de l'ind. et du prés. du subj. : *Nous certifions, que vous certifiez*). Attester, déclarer vrai et certain : *Je puis vous certifier le fait. Je vous certifie que cela n'est pas.* // Donner l'assurance, la certitude à : *Il me certifica du fait. Dieu certifie l'âme en tout ce qu'il convient.* (Boss.) Ce sens est aujourd'hui inusité, bien qu'il soit parfaitement logique. *Certifier* signifie littéralement *rendre certain*, et *certain* ayant deux sens, l'un objectif, l'autre subjectif, *certifier* devrait aussi bien vouloir dire *donner la certitude à*, que *donner la certitude de*, rendre une personne certaine, rendre un fait certain.

— *Pratiq.* Assurer par acte authentique :
Ma parole est ma loi; je veux que l'on s'y fie
Sans qu'un notaire écrive et vous le certifie.
DESTOUCHES.

// *Certifier une caution*, Répondre qu'elle est solvable. // *Certifier des criées*, Attester que les criées ont été faites dans les formes.

Se certifier v. pr. Être certifié : *Faits qui peuvent se certifier.*

— *Syn.* *Certifier, affirmer, assurer, attester, avancer, confirmer, garantir, prétendre, promettre, répondre, soutenir.* V. **AFFIRMER**.

CERTITUDE s. f. (sér-ti-tu-de — lat. *certitudo*; de *certus*, certain). Caractère de ce qui est certain, existence réelle et connue comme telle : *Je puis vous attester la certitude de cet événement. Croyons, avec Marc-Antonin, qu'il se trouve bien peu de certitudes dans toutes nos connaissances acquises.* (Lamotte Le Vayer.) Toute *CERTITUDE* qui n'est pas démonstration mathématique n'est qu'une extrême probabilité. (Volt.) La sagesse divine a non-seulement approprié à nos besoins le nombre et la nature de nos facultés, mais encore le degré de *CERTITUDE* de chacune. (Am. Jacques.) // Adhésion ferme de l'esprit à un fait réel et connu comme tel : *Les principales raisons des pyrrhoniens sont que nous n'avons aucune certitude de la vérité des principes.* (Pasc.) *Les principes se sentent, les propositions se concluent, le tout avec certitude, quoique par différentes voies.* (Pasc.) La *CERTITUDE* n'existe pas; cela est aussi évident qu'aucune des conditions de notre nature. (Byron.) La *CERTITUDE* est un phénomène interne, un état plus ou moins stable de la conscience. (C. Renouvier.) La *CERTITUDE* n'est pas et ne peut pas être un absolu. (C. Renouvier.) La *CERTITUDE* est une adhésion entière et franche de l'esprit à la vérité. (Alaux.) La *CERTITUDE* ressort de la nature des lois du moi. (Ch. Bailly.) La *CERTITUDE* est l'assentiment intime que l'homme donne à une affirmation quelconque. (Buche.) La *CERTITUDE*, c'est l'adhésion complète de l'esprit à un jugement donné. (Charma.) La *CERTITUDE* qui naît des faits de conscience est absolue. (Génésis.) La *CERTITUDE* est le rapport actuel d'une intelligence avec une vérité. (Lacordaire.) On ne peut arriver à la *CERTITUDE* que par deux voies, par la démonstration et par l'expérience qui constate les choses de fait. (Lamenn.) Depuis deux cents ans environ, les diverses philosophies s'acharment à la question de la *CERTITUDE*, sans la résoudre. (P. Leroux.) On parle de la foi : qu'est-ce après tout que cette chose si rare? Une espérance fervente. Je l'ai sondée dans tous les prêtres qui disaient la posséder, et n'ai trouvé que cela, jamais la *CERTITUDE*. (A. de Vigny.) Au-dessus de toutes les incertitudes, il est une *CERTITUDE* suprême. (V. Cous.) Le sentiment religieux porte en lui-même sa *CERTITUDE*. (Renan.) // Persuasion fondée, espérance qui n'admet pas le doute ni l'erreur : *Vous y tendrez, j'en ai la certitude. Quel plaisir d'avoir un bon appétit quand on a la certitude de faire un excellent repas!* (Brill.-Sav.) Rien n'ajoute à l'insistance d'une offre de services, comme la *CERTITUDE* d'un refus. (Petit-Senn.) La plus précieuse des richesses est la *CERTITUDE* du lendemain. (Mich. Chev.)

— *Stabilité, fixité* : *Il n'y a nulle certitude dans les choses du monde.* (Acad.)

— *Philos. Certitude physique*, Celle qui est fondée sur le témoignage des sens. // *Certitude métaphysique*, Celle qui est fondée sur l'essence des choses. // *Certitude mathématique*, Celle qui est fondée sur les rapports des nombres, des quantités. Se dit communément dans le sens de certitude absolue, conviction qui exclut tout doute et toute erreur. // *Certitude morale*, Celle qui est fondée sur le témoignage de la conscience et sur les lois du cœur humain. Se dit, dans le langage ordinaire, d'une persuasion qui admet quelques doutes et quelques chances d'erreur. // *Certitude empirique*, Celle qui est fondée sur l'expérience individuelle ou universelle. // *Certitude rationnelle*, Celle qui est fondée sur les déductions du raisonnement. // *Certitude miæte*, Celle qui est fondée sur l'expérience et sur la raison.

— *B.-arts.* Fermeté de main : *Un dessin tracé, des traits gravés avec certitude.*

— *Loc. adv.* *De certitude*, Certainement, assurément :

C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude.
MOLÈRE.

// Cette locution a vieilli.
— *Syn.* *Certitude (avec)*, certainement, certes. V. **CERTAINEMENT**.

— **Antonymes.** Conjecture, contingence, doute, hypothèse et supposition, incertitude, possibilité, soupçon et suspicion.

— **Encycl. Philos. I. DE LA CERTITUDE CONSIDÉRÉE D'UNE MANIÈRE GÉNÉRALE ET DES DIVERS CRITÈRES DE CERTITUDE.** — *Position du problème de la certitude.* La question de la certitude est la première de la philosophie; à vrai dire, elle embrasse la philosophie tout entière, qui n'est autre chose que la théorie des bases et des conditions générales de la science, la critique, l'évaluation de nos moyens de connaître. Les nombreux travaux philosophiques qu'elle a suscités témoignent des difficultés dont elle est hérissée. En pénétrant, dit Balmès, dans les profondeurs où nous conduit cette question de la certitude, l'entendement se trouble, le cœur se sent oppressé d'une sorte de terreur religieuse. Tout à l'heure, nous contemptions avec admiration l'édifice des connaissances humaines; notre orgueil se plaisait à mesurer ses dimensions colossales, ses formes élégantes, sa construction gracieuse et hardie. Nous voilà dans les entrailles du monument; on nous conduit par des souterrains pleins de ténèbres, et là, comme sous l'influence d'un rêve, il nous semble que les fondements s'atténuent, se vaporisent, et que l'édifice tout entier reste flottant dans les airs.

Personne n'a mieux que M. Ch. Renouvier posé le problème de la certitude. « Qu'est-ce que la certitude? se demande-t-il. Les Grecs le cherchaient et nous le cherchons encore. Des Académies le demandent et obtiennent des réponses convenues. Parmi les philosophes, les uns ont dit que certainement la certitude existait, d'autres que certainement non, et un petit nombre, plus avisé, que cela même était incertain. Les sceptiques triomphaient à bon droit de la mésintelligence des dogmatiques: comment osait-on parler d'une certitude qui ne sait pas se faire reconnaître de tous, et qui n'enseigne pas constamment les mêmes vérités à ses adeptes? Que la certitude existe ou n'existe pas, soit une réalité ou une chimère, cependant, en la cherchant, que cherche-t-on, et que trouve-t-on en pensant l'atteindre? Un détour très-simple nous permettrait de répondre à cette question. Le contraire de la certitude, quant à la conscience, est l'incertitude. On est incertain quand on doute. On ne doute point dans l'un de ces trois cas: quand on voit, quand on sait, quand on croit. Mais, de plus, il faut ne pas se représenter la possibilité de préférer l'affirmation contraire; plus encore, il faut se représenter une possibilité semblable comme universellement inadmissible dans les mêmes circonstances. On dit alors que l'on est certain. »

Quoi! la simple croyance, qui varie d'une personne à l'autre, et d'un temps à l'autre dans la même personne, peut-elle être comprise sous ce terme de certitude? Pourqu'on non, répond M. Renouvier, si entre la science et la croyance il n'y a, sous le rapport de la variation possible, qu'une différence de degré, si en réalité le voir et le savoir rentrent dans le croire? De ces trois termes, voir, savoir et croire, la croyance, ou ce qu'on nomme ordinairement ainsi, semble le moins propre à assurer cette stabilité parfaite d'une affirmation donnée, car on l'applique à des cas pour lesquels une autre personne, ou la même en d'autres temps, sous d'autres impressions, avec d'autres connaissances, assoit des jugements différents. L'expérience ne prouve que trop ces sortes de changements. Croire, dira-t-on, c'est précisément affirmer sans voir et sans savoir, sur des éléments incomplets et qui peuvent varier; aussi l'homme sage doit-il frapper d'un certain coefficient de doute tous les actes de croyance qu'il fait et qu'il est moralement obligé de faire. Mais changeons de point de vue, la question devient tout autre. Quelque rigueur qu'on veuille prêter aux termes voir et savoir, c'est un fait incontestable que la divergence radicale, continue ou toujours renaissante des affirmations des écoles philosophiques, qui prétendent n'avoir d'autre fondement que le voir et le savoir. Ainsi la croyance ne varie pas seule. Dans la vie, comme dans les doctrines, il arrive qu'on pense voir ou savoir maintenant une chose, et que plus tard on pense voir ou savoir le contraire. Si l'erreur n'est pas le lot commun de la vie, elle l'est de la philosophie: tous les philosophes en conviendront, puisqu'ils ne s'accordent pas entre eux; or, ce que les données de la vie nous offrent de vérités générales, sûres, constantes et concordantes, ne peut être relevé, formulé et classé que par une philosophie. D'après cela, il semblerait que, de nos trois termes, celui de croyance est le plus général et enveloppe les deux autres. Nous devrions dire que l'on croit voir, que l'on croit savoir, et toujours que l'on croit. La croyance alors ne serait plus pour nous le caractère d'un jugement des plus variables et des plus difficilement motivés; elle serait l'état de la conscience dans une affirmation quelconque dont les motifs se représenteraient comme suffisants. Il y aurait certitude enfin dans le cas que j'ai déjà défini, celui où la possibilité d'une affirmation contraire serait entièrement rejetée par la conscience.

Ainsi comprise, la certitude exclut le doute actuel, mais elle n'exclut pas la possibilité du doute futur; en un mot, elle n'est pas certaine de sa durée dans la conscience qui la possède. Mais n'y a-t-il pas d'autre certitude que celle-là, une certitude fondée sur quelque principe

inébranlable, soustraite aux variations de la pensée, sûre et maîtresse de l'avenir comme du présent?

— *La certitude selon les anciens philosophes grecs.* On peut dire que la philosophie est née en Grèce, en ce sens qu'elle a pris en Grèce la forme scientifique; c'est en Grèce, en effet, que nous voyons, pour la première fois, la pensée libre, individuelle, se plaçant en dehors des croyances, des traditions et des mythes, formuler des systèmes du monde, sans autre but que de se satisfaire elle-même. Dès l'origine de la philosophie se pose la question d'un critérium du vrai. Héraclite plaça ce critérium dans les sens; il déclara que les sens ne nous abusent pas, lorsque leurs témoignages ne sont point isolés, lorsque, restant tous ouverts, ils apportent à l'âme la révélation de la raison divine et commune qui est dans les choses. Lorsque les ouvertures de l'âme sont fermées, dit-il, et que nous dormons, l'âme qui est en nous se sépare de cette communauté d'être qu'elle a avec ce qui l'entoure; elle n'y conserve, comme une sorte de racine, que l'hérédence innée qu'elle y a par respiration; elle perd la force du souvenir qu'elle avait auparavant. Ainsi que des charbons rapprochés du feu changent de nature et s'allument, éloignés s'éteignent, de même cette partie de ce qui nous entoure, qui habite dans nos corps, devient irraisonnable par le fait de sa séparation, tandis que par sa réunion innée, à travers les ouvertures, elle est de même espèce que le tout. Cette raison commune et divine, par la participation de laquelle nous sommes doués de pensée, est le critérium du vrai, de sorte que ce qui paraît également à tous doit être tenu pour vrai, comme lui étant emprunté, et que ce qui n'arrive qu'à quelques-uns doit être réputé, pour le motif contraire, indigne de confiance. En ce que nous avons de commun avec le tout par la mémoire, nous sommes dans le vrai; en ce qui nous est propre, nous nous trompons.

Parménide distingue les choses de la vérité et les choses de l'opinion. La vérité, c'est l'unité, l'indivisibilité, l'immobilité absolue de l'être. « L'être, dit-il, est inengendré, impérissable, tout entier d'une seule espèce, immobile et égal; il n'était ni ne sera, puisqu'il est maintenant, à la fois tout, et un, et continu. Quelle naissance, en effet, lui chercheras-tu? D'où, comment le feras-tu naître? Du non-être? Je ne te laisserai ni le dire ni le penser; car le non-être n'est ni dicible ni pensable, puisqu'il n'est pas. Et quelle nécessité l'aurait poussé plus tard ou plus tôt à commencer à naître du néant? » Les choses de l'opinion, ce sont les apparences sensibles, c'est la pluralité, la division, l'opposition des contraires, le changement. C'est des sens que vient l'opinion, c'est-à-dire l'illusion de la pluralité et du changement; c'est de la raison que vient la vérité, c'est-à-dire la certitude de l'unité et de l'immobilité absolues et éternelles.

Selon Empédocle, le critérium de la connaissance ne doit être placé ni dans les sens ni dans la raison, mais dans le sentiment, dans l'inspiration.

L'école pythagoricienne voyait le critérium de la certitude, dans la raison considérée en général, mais dans la raison mathématique, dans le nombre. « Le nombre, dit Philolaüs, est l'allié naturel de la vérité, tandis que l'erreur lui est hostile et odieuse; le nombre est cette chaîne toute-puissante et autogène qui constitue la permanence des choses du monde; sans le nombre, il n'y a pas d'évidence, car c'est lui qui, mettant l'essence des choses en rapport avec celle de l'âme, est la condition nécessaire de l'intelligibilité. — Il y a, dit Archytas, deux domaines: celui de l'intelligence et celui de l'opinion; dans le dernier, la sensation est juge; dans le premier, c'est le cosme (comme on dirait la raison de l'harmonie du monde). »

Anaxagore enseignait que le critérium de la connaissance des choses non apparentes se trouve dans les choses qui apparaissent, dans les phénomènes.

Selon Démocrite, la sensation est vérité, mais en tant seulement qu'elle est une modification du sujet; elle ne nous donne rien de l'essence de l'objet. Nos sens perçoivent le doux, l'amertume, le froid, le chaud, la couleur; mais tout cela n'est que forme et apparence; le fond, la réalité que la raison découvre sous cette forme, ce sont les atomes et le vide. Ainsi ce n'est pas dans les sens qu'il faut placer le critérium du vrai, c'est dans la raison; c'est la raison seule qui nous enseigne un plus petit au delà de ce qui est sensible; les sens ne nous donnent qu'une connaissance illégitime et obscure.

— *La certitude selon les sophistes grecs.* Le premier cycle de la philosophie grecque se termine par le scepticisme sophistique. Les deux principaux représentants de ce scepticisme sont Protagoras et Gorgias. Protagoras arrive à la négation de la certitude en partant du sensualisme d'Héraclite; Gorgias, en appuyant son système de nihilisme sur les principes de Parménide. « Connaître, dit Protagoras, c'est sentir; or, quel est le caractère de la sensation? c'est de varier à l'infini suivant les dispositions de l'être sensible. Chacun connaît donc à sa façon, et chacun est bon juge et seul juge de sa façon de connaître. Ce qui est vrai pour celui-ci peut donc être faux pour celui-là, et incertain pour un troisième. Tout le monde a tort et tout le monde a raison. A

ce compte, toute chose est et n'est pas tout à la fois; elle est ceci et elle est cela, et elle n'est aussi ni l'un ni l'autre. C'est ce que Protagoras exprimait en disant que l'homme est la mesure de toutes choses, des choses qui sont, en tant qu'elles sont, et des choses qui ne sont pas, en tant qu'elles ne sont pas. Ainsi tout est relatif, parce que tout est sensible, et tout est vrai, parce que tout est relatif. Et comme tout est vrai, le oui est vrai comme le non.

Gorgias soutenait ces trois thèses: 1° que rien n'existe; 2° que si quelque chose existe, cette chose ne peut être connue; 3° que si quelque chose peut être connu, cette chose ne peut être manifestée à autrui. D'abord l'être n'est pas. En effet, s'il était, il serait éternel ou engendré, ou l'un et l'autre. Or ce qui est éternel n'a pas commencé, et par conséquent n'a pas de principe, et par conséquent est infini. Il ne peut donc être ni en autrui, car rien n'est plus grand que lui; ni en lui-même, car alors le contenant et le contenu, le corps et le lieu ne feraient qu'un, ce qui est impossible. Ainsi l'être, dans l'hypothèse qui le fait éternel, n'est nulle part, et par conséquent n'est pas. En second lieu, l'être n'est pas engendré, car il serait engendré de l'être ou du non-être. Or, pour qu'il fût engendré de l'être, il faudrait que l'être existât déjà; et il ne peut pas non plus être engendré du non-être, car le non-être ne peut rien produire. Enfin l'être n'est pas à la fois engendré et éternel, car ces deux choses se détruisent. Donc l'être n'est point. Autre preuve que l'être n'est point: l'être est un ou plusieurs. Or l'être ne peut être qu'une quantité, un continu, une grandeur ou un corps; et rien de tout cela n'est un. De plus, l'être ne peut être plusieurs; car s'il n'y a plus d'unité, il ne peut plus y avoir de pluralité. Si quelque chose existe, ce quelque chose ne tombe pas sous la pensée. En effet, si la pensée contenait l'être, si ce qui est pensé existait, ce qui n'existe pas ne devrait pas être pensé; car le contraire de l'être est le non-être, et si l'être est pensé, le non-être doit être non pensé. Et comme nous déduisons de la vue et de l'ouïe que le visible et l'audible existent, de même aussi nous devrions déduire de notre jugement propre que l'homme a des ailes, que les chars courent sur la mer, aussitôt que nous le pensons. Cette conséquence est absurde, et par conséquent l'être est impensable. Fût-il pensable, il reste indécidable, car entre l'être, l'objet extérieur et la parole, il est impossible d'admettre un rapport naturel.

— *La certitude selon Platon et Aristote.* Socrate, en tournant la spéculation du côté du microcosme, de l'étude du moi, de la morale, avait ruiné le scepticisme sophistique et relevé la philosophie dogmatique. Mais la question de la certitude ne fut traitée régulièrement ni par Platon ni par Aristote. « Ces deux grands hommes, dit M. Renouvier, se contentèrent d'exposer et de pratiquer leur méthode, celui-là avec une pointe de doute et de fine ironie qui perce aux endroits les plus dogmatiques, celui-ci à la manière d'un savant qui développe ses observations et ses découvertes en tenant compte des travaux de ses devanciers. » Platon assigne pour objet à la science des formes intelligibles, des espèces incorporelles, ce qu'il appelle les idées. Les sophistes, dit-il, font de la science une sorte de poussière agitée faite de sensations sans lien. Mais il est en nous un principe unique qui connaît par l'intermédiaire des sens, et pour qui les sens ne sont que des instruments. Chacun de nos organes a sa sphère limitée d'application; aucun d'eux ne peut percevoir en entier ce qui est commun à plusieurs d'entre eux; l'âme seule, au contraire, parvient directement à l'idée, pénètre jusqu'à l'essence, et la poursuite du vrai ne doit être cherchée que dans ses opérations. Quatre facultés de l'âme s'appliquent, selon Platon, à tous les modes de connaître: la pure intelligence au pur intelligible, aux idées; la déduction raisonnée aux images géométriques; la croyance aux objets sensibles, et la conjecture aux images sensibles. La première faculté appartient à la science, les deux dernières à l'opinion, et la deuxième est intermédiaire.

Aristote n'admet pas d'idées distinctes des individus, existant en dehors des individus. Les individus seuls sont des êtres, et c'est la sensation qui nous en révèle la présence. *Nihil est in intellectu quod prius non fuerit in sensu*, dit-il. Cela ne veut pas dire que ce qui était dans le sens arrive sans modification dans l'intellect. Dans le sens, il n'y avait que le particulier; dans l'intellect se produit l'universel, qui se forme de la réunion des cas particuliers et qui est le seul objet de la science. Pour Aristote, la sensation n'est pas la science; elle en fournit les matériaux; en s'y appliquant, l'intelligence compose l'universel et les principes.

— *La certitude selon Epicure.* Epicure distingue deux éléments de la pensée, la sensation et la prémonition. Pour chacun de ces éléments, il existe un critérium particulier de certitude. Les vérités relatives à la certitude des sens sont énoncées en quatre propositions ou canons. Voici ces canons: 1° les sens ne trompent jamais; — 2° la vérité ou la fausseté tombe sur l'opinion qui se joint à la sensation reçue; — 3° l'opinion est vraie si l'évidence des sens la confirme ou ne la contredit pas; — 4° l'opinion est fautive si l'évidence des sens la contredit ou ne la confirme pas.

Qui jugera de la confirmation ou de la contradiction? Epicure n'en dit rien, et cependant le vrai critérium ne peut être que ce juge inconnu; et si les sens ne contredisent ni ne confirment l'opinion, celle-ci sera vraie et fautive en même temps, ce qui implique l'impossibilité de connaître autre chose que ce qui est immédiatement sensible. Relativement à la prémonition, il y a aussi quatre canons: 1° toute prémonition est dépendante des sens, et cela soit par incidence, ou analogie, ou ressemblance, ou composition; — 2° la prémonition est la connaissance même et en quelque sorte la définition d'une chose; sans elle, nous ne pouvons chercher, douter, opiner, nommer; — 3° la prémonition est le principe de tout raisonnement: c'est en nous rapportant à elle que nous inférons l'unité, la diversité, la jonction ou la séparation des choses; — 4° ce qui n'est pas évident doit être démontré par la prémonition des choses évidentes.

— *La certitude selon les stoïciens.* Attachés comme les épicuriens au principe de l'origine purement empirique des idées, les stoïciens distinguaient trois principaux états de l'âme: la compréhension, qui par elle-même est infailible et commune aux fous et aux sages; — l'opinion, à quoi les fous sont réduits, consentement faible et injustifié à l'imagination compréhensive; — et la science, qui est le même consentement accordé à une compréhension ferme d'après la raison, et qui appartient aux sages.

— *La certitude selon Arcésilas et Carnéade.* L'académicien Arcésilas introduisit dans la question de la certitude la distinction que nous appelons aujourd'hui de la raison théorique et de la raison pratique. Il admit que la vraie fin du sage est de retenir son assentiment en toutes choses, et que nulle apparence ne l'entraîne irrésistiblement. Au point de vue de la science, il ne reconnut ni vrai, ni faux, ni probable scientifique, sur signes innables et certains. Mais, dans la vie pratique, il adopta pour critérium l'ἀλογον, sorte de vraisemblance rationnelle au moyen de laquelle on peut distinguer ce qui est bien fait et propre à rendre heureux.

Carnéade fut le principal auteur de la théorie de la crédibilité, qu'il substitua à celle de la certitude cherchée par les autres philosophes. Mais, au lieu d'établir entre la science et la vie la même distinction qu'Arcésilas, il se servit du croyable, du πιθανόν, comme d'un critérium de nouvelle espèce à la fois pour la conduite de l'homme et pour les recherches et les discussions théoriques. « C'est ainsi, dit M. Renouvier, que la nouvelle Académie éleva sur la base, et de l'examen rationnel, et des apparences qui impriment fortement la conscience, une raison capable de discerner le bien du mal, et le vrai du faux dans les cas particuliers. Carnéade paraît même s'être occupé de constituer une espèce de savoir certain, au moyen de ce critère de la crédibilité dont la notion actuelle du probable donnerait une idée très-imparfaite. »

— *La certitude selon Pyrrhon et Énésidème.* S'il est une école qui, dans cette revue des théories de la certitude, doive attirer spécialement notre attention, c'est la grande école sceptique à laquelle Pyrrhon a donné son nom. « Pyrrhon, dit M. Saïsset, commença ses études philosophiques par la lecture de Démocrite. Il s'attacha ensuite à l'école des sophistes, dont la dialectique stérile le dégouta du raisonnement et de la science. Fatigué des livres et des écoles, Pyrrhon voulut lire dans le grand livre du monde, et, comme Descartes plus tard, il n'y recueillit que l'incertitude. De retour en Grèce, il y retrouva ce qu'il y avait laissé: au lieu de principes, l'orgueil et la lutte des systèmes, et partout, en apparence, la raison aux prises avec la raison. Platon était mort, et l'Académie, que la forte main du maître ne retenait plus sur ses mauvaises pentes, dérivait vers le pythagorisme. Aristote fatiguait de ses objections l'Académie affaiblie, et lui-même parvenait à peine à désarmer d'ardents contradicteurs. A côté de ces grandes écoles, les cyniques étalaient le scandale de leur extravagant rigorisme, tandis que les disciples d'Aristippe, beaucoup moins épris de l'austérité, s'abandonnaient mollement à la vie avec les sens pour guide et le plaisir pour boussole. A qui se fier, où se prendre dans cette universelle variété? Où trouver la sagesse? Dans l'affirmation? Dans la négation? Dans un autre parti? Ce troisième parti, Pyrrhon a l'honneur de l'avoir conçu. Beaucoup de bons esprits avaient douté avant Pyrrhon; mais personne, avant lui, n'avait élevé le doute au rang d'une méthode. La gloire des philosophes est moins dans les idées qu'ils prennent pour drapeaux que dans l'emploi qu'ils en savent faire. Pyrrhon aperçut le premier l'idée du doute régulier et systématique, et si la force lui manqua pour l'organiser fortement, il sut du moins l'exprimer avec une netteté supérieure. »

Suivant Pyrrhon, aussitôt que la raison entreprend de percer les mystères qui l'environnent, elle s'embarrasse entre deux alternatives contradictoires, où il lui est également possible de se fixer. Les uns disent qu'il y a une vérité absolue, les autres le nient. Chacun donne ses raisons, et ces raisons se valent. Choisissons la première alternative; on y trouve la lutte et la contradiction. Choisissons la seconde: même lutte, même contradiction. Que faire en présence de ces contradictions de la raison, d'at-

ἔστιν ὁ λόγος ? Pyrrhon répond : s'abstenir, *ἐπιεικῶς*. Mais, dira-t-on, il est impossible de s'abstenir en toutes choses. Un doute universel est le comble de l'extravagance ; car s'il doute de soi, il est, assez réfuté, et s'il s'affirme, voilà le douteur qui malgré lui ne doute plus et se condamne à l'affirmation, c'est-à-dire à la contradiction. Raisonner ainsi, c'est, selon nous, ne pas entendre l'abstention *ἐπιεικῶς*, pyrrhonienne. D'où vient cette *ἐπιεικῶς* ? Elle vient des contradictions de la raison. Mais ces contradictions, cette *ἐπιεικῶς* de la raison qui motive et justifie le doute, ne se rencontrent que dans la région des choses obscures, *ἀδηλα*, c'est-à-dire des essences, des rapports et des lois invisibles des êtres. Elle ne pénètre pas dans la sphère de la conscience, de la subjectivité. La preuve, c'est que Pyrrhon admettait un critérium ; ce critérium, c'est l'apparence, *τὸ φαινόμενον*. Il est évident que ce critérium est purement subjectif. Pyrrhon doute de tout ce qui est au delà de la conscience, par conséquent, il ne doute pas de son doute. Qu'on le remarque bien : Pyrrhon ne déduit pas l'incertitude de l'impossibilité absolue de nier ou d'affirmer, comme on déduit une conséquence de ses prémisses. Et tout en affirmant l'incertitude, il ne lui donne pas une valeur absolue et objective. Ce seraient là deux contradictions, puisque Pyrrhon n'admet ni la légitimité du raisonnement ni l'existence absolue de quoi que ce puisse être. En disant : *οὐδὲν αἰσθάνω* (pas plus ceci que cela), *οὐδὲν ἔχω* (je ne détermine rien), Pyrrhon exprime un fait, et rien de plus. Ce n'est pas une déduction logique, mais une impression interne et subjective qu'il donne pour telle, et qu'il n'affirme qu'à ce titre. Cette incertitude n'est pas seulement une règle spéculative, c'est encore un principe pratique. En préservant de la contradiction, elle donne à l'âme la paix et la sérénité, *ἡσυχία, εὐφροσύνη*. Celui qui cherche à des problèmes insolubles une solution dogmatique, positive ou négative, se tourmente de sa chimère. Le douteur, le vrai pyrrhonien est au-dessus des orages. Il n'est pas insensible à la douleur et au plaisir ; mais il les subit avec calme, parce que là où son esprit doute, son cœur est indifférent. L'*ἀσπαζία* est la conséquence et le prix de l'incertitude.

Justifier l'incertitude pyrrhonienne en montrant avec étendue et avec éclat les contradictions de la raison spéculative, et en constituant contre le dogmatisme une polémique vaste, sérieuse, profonde, telle fut l'entreprise d'Énésidème, le plus grand génie de l'école sceptique ait produit. Il faut voir comment Énésidème attaqua et le critérium de *certitude* des écoles stoïcienne et épicurienne, et le critérium de crédibilité de la nouvelle Académie.

Celui qui affirme l'existence d'un critérium du vrai, dit-il, démontre son affirmation ou ne la démontre pas. S'il ne la démontre pas, elle ne mérite aucune confiance ; s'il la démontre, il fait une pétition de principe manifeste. Entre ceux qui soutiennent l'existence de la *certitude*, les uns la voient tout entière dans les choses sensibles, apparentes, phénoménales ; les autres, dans les choses intelligibles, obscures, invisibles ; d'autres enfin reconnaissent dans ces deux ordres de choses des manifestations différentes, mais également légitimes, de la vérité absolue. Ces trois hypothèses sont absurdes.

Première hypothèse. Les choses sensibles sont génériques ou individuelles. On prétend que celles-ci ont une existence propre et distincte, mais on est forcé d'accorder que celles-là n'existent que relativement et d'une façon purement idéale. Or la vérité, étant absolue de son essence, ne peut se rencontrer dans les choses génériques. De plus, les sens sont incapables de saisir les genres, puisque tout ce qui est universel leur échappe. Enfin ceux qui admettent la réalité des genres sont forcés de remonter à un genre supérieur qui comprend toutes choses dans son universalité. Or ce genre doit être vrai ou faux, ou vrai et faux tout ensemble. S'il est vrai, tout est vrai ; s'il est faux, tout est faux ; s'il est vrai et faux, tout est vrai et tout est faux : trois alternatives également absurdes. Donc la vérité ne peut se rencontrer dans les genres. Sera-t-elle dans les individus ? Non. Car la connaissance des choses individuelles est individuelle, c'est-à-dire relative. Voilà donc la vérité qui cesse d'être absolue, ce qui est insoutenable.

Deuxième hypothèse. Si la vérité est dans les conceptions de l'entendement, il faudra dire qu'il n'y a rien de vrai dans les choses sensibles. De plus, ou bien l'entendement de tous les hommes sera bon juge de la vérité, ce qui est démenti par la contradiction des jugements humains ; ou ce sera l'entendement de tel ou tel philosophe. Mais pourquoi celui-ci plutôt que celui-là ? et pourquoi l'entendement d'un philosophe plutôt que l'entendement d'un autre homme ?

Troisième hypothèse. Veut-on que la vérité soit tout ensemble dans les notions sensibles et dans les conceptions rationnelles ? Mais les sens ne peuvent s'entendre avec la raison, et ni la raison ni les sens ne s'entendent avec eux-mêmes. Il faudra par conséquent dire que la vérité se rencontre seulement dans certaines notions sensibles et dans certaines conceptions rationnelles. Mais comment les démêler au milieu de celles qui ne sont pas

vraies ? Il faut un critérium. Ce critérium sera-t-il pris dans les notions sensibles ? c'est supposer le problème résolu ; dans les conceptions rationnelles ? c'est encore une pétition de principe. De plus, si la vérité a besoin d'un critérium, on demandera si ce critérium est vrai ou faux. S'il est faux, on ne peut l'admettre sans absurdité. S'il est vrai, ou bien il est vrai par lui-même et sans critérium, ou bien il est vrai par un autre critérium. Vrai par lui-même ? C'est se contredire, puisqu'on soutient que le vrai a besoin d'un critérium. Vrai par un autre critérium ? Mais ce critérium en suppose un troisième, qui en veut un quatrième dans un progrès à l'infini. Donc, dans aucune hypothèse on ne peut prétendre qu'il existe une vérité, une *certitude*.

Après avoir détruit la *certitude* des stoïciens et des épicuriens, Énésidème tourne sa dialectique vigoureuse contre la *probabilité* des nouveaux académiciens. « Vous prétendez, leur dit-il, que la probabilité est la mesure de la vérité. Mais la probabilité est chose relative. Quelle en sera la mesure ? La *certitude* ? Vous l'avez repoussée de votre système. L'impression individuelle ? Mais est-ce là une mesure fixe, une véritable unité ? Qu'est-ce qu'une règle pliable à tous les sens, sinon l'absence même de toute règle ? Ce qui paraît probable à celui-ci ne paraît-il pas l'effet contraire sur celui-là ? Il faudra donc nier ce principe, que la même chose ne peut être vraie et fausse tout ensemble. Mais ce principe renversé importe avec lui toute vraisemblance, comme toute vérité. Prendrez-vous pour règle l'assentiment du plus grand nombre ? Mais, en matière de vérité, qu'importe le nombre ? Et puis, comment déterminer ce nombre ? Compterez-vous les voix ou consulterez-vous la disposition particulière de chacun ? Compter les voix n'est pas raisonnable ; car cent personnes disposées de la même façon ne représentent qu'une impression unique, et le nombre de ceux qui l'éprouvent n'y ajoute absolument rien. Choisir des personnes disposées de façon différente, c'est se condamner à une incertitude absolue ; car, entre ces dispositions qui se combattent, pourquoi préférer celle-ci à celle-là ? Également réelles, elles ont un droit égal à faire pencher la balance, c'est-à-dire qu'aucune n'a ce droit. Choisir, c'est donc renoncer à votre système, et vous n'échappez à l'incertitude que par la contradiction. »

À cette argumentation d'Énésidème, il faut joindre celle qu'il dirigea contre la théorie stoïcienne des *signes*. Les stoïciens appelaient *signe*, *σημειον*, toute chose claire, *φανερὸν*, qui révèle une chose obscure, *ἀδηλον*. Ils appliquaient ce nom de signe à tous les faits d'expérience et à tous les premiers principes. Ils distinguaient deux espèces de signes : des signes commémoratifs et des signes indicatifs. Un portrait fidèle nous retrace l'image d'une personne absente, un incendie caché se trahit par une épaisse fumée : voilà des signes commémoratifs. La définition révèle l'objet défini ; les prémisses, la conséquence ; l'effet, la cause ; le corps, l'espace ; les mouvements du corps, l'existence de l'âme ; l'ordre de l'univers, la providence de Dieu : voilà des signes indicatifs. Il est facile de voir qu'en ces derniers se trouvent contenus tous les procédés du raisonnement, c'est-à-dire la dialectique tout entière. Énésidème ne conteste pas les signes commémoratifs, lesquels ne sont fondés que sur l'association purement subjective des apparences, des *κατασκευαί* ; mais il n'hésite pas à rejeter tous les signes indicatifs, qui supposent des rapports nécessaires et absolus entre les choses, et dans l'esprit humain la puissance de saisir et de coordonner ces rapports. « On n'attribue, dit-il, aux signes indicatifs une valeur absolue que par une inclination décevante et vaine de la raison. Si les signes avaient par eux-mêmes une telle valeur, toutes les intelligences les interpréteraient de même façon dans les mêmes circonstances. Or quel est, entre les signes, celui qui satisfait à cette condition ? Le langage ? On ne cesse de disputer sur les mots. La définition ? Il n'y a pas deux philosophes d'accord sur celle de l'homme. La démonstration ? Elle est au service des causes les plus opposées. L'induction ? Mais voici Erasistrate et Hérophile qui ne peuvent s'entendre sur les symptômes de la maladie et de la santé. Ainsi donc les signes ne sont que des apparences changeantes et fugitives, destituées de tout caractère absolu. Le signe et la chose signifiées sont deux termes corrélatifs ; ils ne peuvent donc être pensés l'un sans l'autre. Mais si la chose signifiée est pensée en même temps que le signe, elle n'a plus besoin de signe pour être connue. Le signe cesse donc d'être lui-même. Enfin à celui qui conteste l'existence des signes et de la démonstration, on ne peut la prouver que par des signes et des démonstrations. Chaque preuve est donc une pétition de principe. Mais, dira-t-on, il est contradictoire de faire une démonstration pour établir qu'il n'y a pas de démonstration. Énésidème va au-devant de cette objection, qu'il reconnaît comme excellente et qu'il oppose à ses propres arguments, afin d'aboutir finalement au scepticisme absolu. « Je prouve très-bien, dit-il, qu'il n'y a ni signes ni démonstrations. On me prouve également bien qu'il est absurde de le nier. Cette contradiction me jette dans une irrémédiable incertitude. Mais comme elle me délivre en même temps des anxiétés de la recherche philoso-

phique, je me trouve assez dédommagé de mon ignorance par l'*ἀσπαζία* qui en est le prix. » Par son argumentation contre les signes, Énésidème avait détruit ce qu'on peut appeler la *certitude* logique ; par son argumentation contre le principe de causalité, il détruit la *certitude* métaphysique. Nous exposerons ici cette argumentation célèbre d'après l'analyse qu'en a donnée M. Saisset.

Premier argument. Qu'est-ce qui est cause et de quoi est-il cause ? La cause ne peut être que corporelle ou incorporelle, et elle doit avoir pour effet quelque chose de corporel ou d'incorporel. Corporelle ou incorporelle, elle ne produit qu'en demeurant en soi ou en s'unissant à une autre. Dans les deux cas, la production de l'effet par la cause suppose le passage de l'unité à la multiplicité et à l'infinité, ce qui est absurde. De plus, l'incorporel est intangible ; il ne peut donc agir ni pâtir en aucune façon. Enfin, une cause ne peut produire que ce qui est contenu dans sa nature ; or l'incorporel n'étant pas contenu dans la nature du corporel et réciproquement, il s'ensuit que l'incorporel ne peut être cause du corporel, ni le corporel de l'incorporel ; donc aucune cause n'est possible.

Deuxième argument. Ces deux termes, la cause et l'effet, sont tous deux en mouvement, ou tous deux en repos, ou bien l'un est en mouvement et l'autre en repos. Si la cause et l'effet sont tous deux, soit en mouvement, soit en repos, l'un des deux termes n'est pas plus cause que l'autre ; car supposez que celui-ci soit cause en tant qu'il est en mouvement ou en tant qu'il est en repos, celui-là sera cause au même titre. Si les deux termes sont l'un en mouvement, l'autre en repos, aucun ne peut être cause ; car une cause ne produit que ce qui est contenu dans sa nature. Donc, dans le premier cas, l'uniformité de la cause et de l'effet ; dans le second cas, l'hétérogénéité de ces deux termes détruit la possibilité de leur rapport.

Troisième argument. La cause ne peut être contemporaine de l'effet ; car, si ces deux objets coexistent, celui-ci n'est pas plus cause que celui-là ; tous deux possèdent également l'existence. La cause ne peut être antérieure à l'effet ; car une cause sans effet cesse d'être une cause, et un effet suppose une cause qui coexiste avec lui ; deux termes corrélatifs ne pouvant être l'un sans l'autre, ni, par conséquent, l'un avant l'autre. Enfin la cause ne saurait être postérieure à l'effet, car autrement il y aurait un effet sans cause. Donc il n'y a ni cause ni effet possibles.

Quatrième argument. Ou la cause produit son effet par sa seule vertu, ou elle a besoin d'une matière passive qui concoure à son action. Dans le premier cas, elle devrait toujours produire son effet, puisqu'elle est toujours elle-même et ne perd rien de sa vertu, ce qui est contraire à l'expérience. Dans le second cas, l'agent ne pouvant rien produire sans le patient, le patient est aussi bien cause que l'agent, puisqu'il n'y a pas plus d'agent sans patient que de patient sans agent. Donc il n'existe pas de cause.

Cinquième argument. La cause a plusieurs puissances ou une seule. Si elle a une seule puissance, elle doit toujours produire le même effet, ce qui est contredit par l'expérience. Si elle a plusieurs puissances, elle doit toujours les manifester toutes dans son action, ce qui est également contredit par l'expérience. Donc il n'y a pas de cause.

Sixième argument. Ou l'agent est séparé du patient, ou il n'en est pas séparé. Si l'agent et le patient sont séparés, l'action de l'un sur l'autre est impossible. S'ils ne sont pas séparés, cette opération s'opérera par le contact. Or l'action par le contact est sujette à d'insolubles difficultés. Si le contact était possible, il aurait lieu par la pénétration des deux corps, ce qui est en contradiction avec l'essence de la matière ; ou il se ferait par les surfaces soit extérieures, soit intérieures ; or les surfaces sont des choses incorporelles qui, par conséquent, ne peuvent servir au contact. Deux corps ne peuvent se toucher par toutes les parties, à cause de l'imperméabilité de la matière ; ni par quelques-unes de leurs parties, car chaque partie étant matérielle peut être considérée comme un corps, lequel n'en peut toucher un autre par toutes ses parties ; ce qui jette dans un progrès à l'infini, où l'on poursuit le contact de division en division, sans jamais l'atteindre. Donc il n'y a pas de cause.

Septième argument. La cause est relative à l'effet. Or tout ce qui est relatif *πρός* ; il n'existe qu'idéalement, n'est rien en dehors de l'esprit qui le conçoit. Donc la cause est une pure apparence, *τὰ τῶν φαινομένων* ; donc il n'y a en réalité aucune cause.

— La *certitude* selon Descartes. Critère de l'évidence. La question de la *certitude* disparaît pendant le moyen âge, pendant ces longs siècles, dit M. Renouvier, où une soi-disant science se donna pour base inébranlable l'ipsédictisme religieux ou philosophique, laissant à peine le champ de l'interprétation ouvert à la liberté de l'esprit. À la Renaissance, les philosophes se mirent à parcourir les routes que les anciens avaient tracées. Enfin Descartes vint ; il crut avoir découvert ce que c'est que de savoir de science certaine, et un nouveau cycle s'ouvrit pour la philosophie.

Descartes prit son point de départ dans l'impossibilité où se trouve celui qui doute de tout le reste de douter de sa propre pensée, et par suite de sa propre existence. « J'avais dès longtemps remarqué, dit-il, que pour les meurs il est besoin quelquefois de suivre des opinions qu'on sait être fort incertaines tout de même que si elles étoient indubitables ; mais pour ce qu'alors je désirerois vaquer seulement à la recherche de la vérité, je pensai qu'il falloit que je fisse tout le contraire et que je réputasse absolument faux tout ce en quoi je pourrais imaginer le moindre doute, afin de voir s'il ne resteroit point après cela quelque chose en ma créance qui fût entièrement indubitable. Ainsi, à cause que nos sens nous trompent quelquefois, je voulus supposer qu'il n'y avoit aucune chose qui fût telle qu'ils nous la font imaginer ; et parce qu'il y a des hommes qui se méprennent en raisonnant, même touchant les plus simples matières de géométrie, et y font des paralogismes, jugeant que j'étois sujet à faillir autant qu'aucun autre, je rejetai comme fausses toutes les raisons que j'avois prises auparavant pour démonstrations ; et enfin, considérant que toutes les mêmes pensées que nous avons étant éveillés nous peuvent aussi venir quand nous dormons, sans qu'il y en ait aucune pour lors qui soit vraie, je me résolus de feindre que toutes les choses qui m'étoient jamais entrées en l'esprit n'étoient non plus vraies que les illusions de nos songes. Mais aussitôt après, je pris garde que pendant que je voulois ainsi penser que tout étoit faux, il falloit nécessairement que moi qui le pensois fusse quelque chose ; et remarquant que cette vérité : *Je pense, donc je suis*, étoit si ferme et si assurée que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étoient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvois la recevoir sans scrupule pour le premier principe que je cherchois. Puis, examinant avec attention ce que j'étois, et voyant que je pouvois feindre que je n'avois aucun corps et qu'il n'y avoit aucun monde ni aucun lieu où je fusse ; mais que je ne pouvois pas feindre pour cela que je n'étois point, et qu'au contraire de cela même que je pensois à douter des autres choses, il suivait très-évidemment et très-certainement que j'étois ; au lieu que si j'eusse seulement cessé de penser, encore que tout le reste de ce que j'avois jamais imaginé eût été vrai, je n'avois aucune raison de croire que j'eusse été, je connus de là que j'étois une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser, et qui, pour être, n'a besoin d'aucun lieu ni ne dépend d'aucune chose matérielle, en sorte que ce mot, c'est-à-dire l'âme par laquelle je suis ce que je suis est entièrement distincte du corps, et même qu'elle est plus aisée à connaître que lui, et qu'encore qu'il ne fût point, elle ne laisseroit pas d'être tout ce qu'elle est. »

Le doute universel s'arrêtant devant la *certitude* de la conscience, voilà la première partie de la méthode de Descartes. Pourquoi le philosophe admet-il un doute universel ? Parce qu'il veut examiner l'origine et la *certitude* de ses connaissances. S'il se propose de tout soumettre à l'examen, il ne peut réserver aucune vérité ; en excepter une seule serait anéantir le principe. Ce doute n'est pas autre chose qu'une *supposition*, une *fiction*, supposition qui est d'une application constante dans l'enseignement des sciences. Qui ne connaît cette façon de parler : Il est ainsi ; mais supposons que cela ne soit point, qu'arriverait-il ? L'argument *ad absurdum*, si fréquemment employé, surtout en mathématiques, n'est qu'une application du doute hypothétique. « Si la ligne A n'est point égale à la ligne B, elle sera plus grande ou plus petite ; supposons qu'elle soit plus grande, etc. » Ainsi, pour trouver la vérité, nous faisons abstraction de ce que nous savons, allant jusqu'à supposer le contraire de ce que nous savons. Que l'on applique cette méthode à la recherche du principe fondamental de nos connaissances, il en résultera le doute universel de Descartes. Mais l'homme ne peut douter qu'il doute, c'est-à-dire douter de sa propre pensée. Et voilà que le doute même se trouve inséparable d'une première *certitude*, de la *certitude* de la conscience ; car en disant : *Je pense, Descartes n'entendait point seulement la pensée prise en un sens purement intellectuel, mais tout acte interne, tout phénomène de conscience. Le passage suivant le montre clairement : « Par le mot penser, dit-il, j'entends tout ce qui se passe en nous de telle sorte que nous le percevons immédiatement par nous-mêmes. C'est pourquoi penser ne signifie pas seulement comprendre, vouloir, imaginer, mais aussi sentir ; et si je dis : Je vois ou Je marche, et que faisant porter ma certitude sur le mouvement de mes pieds ou de mes yeux, j'en infère mon existence, cette conclusion n'est pas infallible à ce point qu'elle exclue tout motif de doute, car je puis croire que je marche ou que je vois sans changer de place et sans ouvrir les yeux, ce qui m'arrive en effet durant le sommeil, et ce qui pourroit avoir lieu peut-être si je n'avois point de corps. Mais si je n'entends parler que de l'acte de ma pensée ou de ce que je sens, c'est-à-dire de l'acte intérieur par lequel j'éprouve la sensation de voir ou de marcher, ma conclusion est vraie d'une manière si absolue, qu'il m'est impossible d'en douter, parce qu'elle se rapporte à l'âme qui, seule, possède la faculté de sentir ou, si l'on veut, de penser, de quelque manière que ce soit. »*

En posant l'impossibilité de douter de son doute et de sa pensée, Descartes ne ruinait pas, comme on l'a dit souvent, le scepticisme pyrrhonien, par cette raison bien simple que Pyrrhon et son école, nous l'avons vu, n'avaient jamais fait porter leur doute sur la *certitude* des phénomènes de conscience. Toute la question est de savoir comment on peut appuyer sur cette *certitude*, qui n'a jamais été contestée par les sceptiques sérieux, l'édifice d'une philosophie dogmatique. Et d'abord comment, de cette affirmation : *Je pense*, peut-on passer à cette autre : *Je suis*? Cette proposition : *Je suis*, était-elle pour Descartes la constatation d'un fait ou la conclusion d'un raisonnement? Nous avons sur ce point deux passages contradictoires du philosophe. Dans une réponse à certaines objections recueillies par le Père Mersenne, il s'exprime de la manière suivante : « Quand nous apercevons que nous sommes des choses qui pensent, c'est une première notion qui n'est tirée d'aucun syllogisme, et lorsque quelqu'un dit : *Je pense, donc je suis* ou *j'existe*, il ne conclut pas son existence de sa pensée, comme par la force de quelque syllogisme, mais comme une chose connue de soi ; il le voit par une simple inspection de l'esprit ; comme il paraît de ce que, s'il la déduisait d'un syllogisme, il aurait dû auparavant connaître cette majeure : *Tout ce qui pense est ou existe* ; mais au contraire elle lui est enseignée de ce qu'il sent en lui-même qu'il ne se peut pas faire qu'il pense s'il n'existe. » Dans ce passage, Descartes ne présente point son principe comme un enthymème, mais comme la constatation d'un fait que sa conscience lui révèle comme lié à un autre fait, au fait de sa pensée. Ailleurs, il semble plutôt prouver une proposition que constater un fait : « Pendant que nous rejetons, dit-il, toutes les choses qui nous semblent douteuses, allant jusqu'à supposer qu'elles sont fausses, il nous est facile de comprendre, dans ce doute ou dans cette négation, Dieu, le ciel, la terre, notre propre corps ; mais, bien que doutant de tout le reste, nous ne parvenons point à douter de notre existence ; nous avons une telle répugnance à concevoir que l'être qui pense n'existe pas en même temps qu'il pense, que, nonobstant tout raisonnement, nous ne pouvons nous empêcher d'admettre comme vraie, et, par conséquent, comme la première et la plus certaine, cette conclusion : *Je pense, donc je suis*. » Ce passage contient un véritable syllogisme : « Nous avons une si grande répugnance à concevoir que ce qui pense n'existe pas au moment qu'il pense, c'est-à-dire ce qui pense, existe : voilà la majeure ; que nous ne pouvons nous empêcher de croire que cette conclusion : *Je pense, donc j'existe, est vraie* : voilà la mineure et la conclusion. En un mot, l'enthymème : *Je pense, donc j'existe*, ne fait qu'abrégier le syllogisme : *Tout ce qui pense, existe ; or je pense ; donc j'existe*.

A ce syllogisme, on a fait des objections. Balmès le déclare inadmissible, dans la supposition du doute universel. « Comment, dit-il, savez-vous que tout ce qui pense existe ? — La pensée suppose l'existence. — Et cela, comment le savez-vous ? — Ce qui n'existe point n'agit pas. — Et cela encore, comment le sait-on ? Si vous supposez que l'on doute de toute chose, que l'on ne sait rien, on ne peut admettre comme vraies les principes énoncés ; en d'autres termes, vous portez atteinte à la supposition du doute universel, vous sortez de la question. Que si l'un de ces principes doit être admis sans preuves, pourquoi n'admettez-vous point sur-le-champ votre propre existence ; vous affranchissant ainsi du travail de le prouver par un enthymème ? En second lieu, comment savez-vous que vous pensez ? Ne pourrions-nous pas opposer cet argument au vôtre : « Rien ne peut penser sans exister ; or vous doutez de votre existence, n'êtes-vous pas cherchés à la prouver ; donc vous n'êtes point certain de penser. » Ce dernier argument ressemble fort à ceux des sophistes grecs. Le doute universel ne peut être allégué ici, parce qu'il n'est pas universel au point de s'étendre à la pensée, aux phénomènes intérieurs de la conscience. Il est donc très-naturel que Descartes prenne pour point de départ cette *certitude* la seule échappe au doute, et qu'il s'efforce ensuite d'en tirer d'autres *certitudes*. Ce qu'on a le droit de lui reprocher, c'est qu'il ne dise pas plus nettement quelle espèce de rapport il croit saisir entre le fait de la pensée et le fait de l'existence. Le fait de l'existence lui apparaît-il comme contenu dans le fait de la pensée, identique au fait de la pensée, de telle sorte qu'il s'en déduise logiquement ? Mais cette déduction est impossible ; il est impossible d'admettre l'identité de l'existence substantielle du moi et du phénomène de la pensée ; la proposition *sum* n'est pas contenue dans la proposition *cogito*, bien que l'analyse logique nous y montre également le verbe *sum*, parce que ce verbe n'a pas le même sens dans les deux propositions ; dans la proposition *sum*, il est attribut, il a un sens substantialiste, tandis que, dans la proposition *cogito*, il n'est qu'une simple copule. En liant ces deux propositions, Descartes veut-il simplement marquer que la première, *je pense*, éveille la seconde dans l'esprit, mais que cette dernière est d'ailleurs immédiatement aperçue, et qu'elle énonce un jugement nécessaire qui se produit à l'occasion du phénomène de la pensée ? Dans ce cas, il est facile de voir que le doute universel de Descartes ne s'arrête pas uniquement devant la *certitude* de la pensée, du phénomène de

conscience, mais que la *certitude* du moi substantiel lui est également soustraite. Sophisme ou contradiction, voilà ce que la critique nous montre dans le célèbre principe de Descartes. « Comment oser conclure, dit très-bien M. Renouvier, de la vérité du phénomène immédiat, actuel, identique avec la simple conscience, à celle de l'objet extérieur, étranger, insaisissable, qui n'est posé que représentativement dans ce même phénomène ? Le vice est manifeste dans le célèbre *Cogito, ergo sum*, premier type de l'évidence cartésienne. En effet, le *sum* ou *sum cogitans* a deux sens bien différents : l'un relatif à la pensée phénoménale et au moi phénoménal, qui ne s'en sépare point ; l'autre au sujet immanent et permanent dont on fait une substance appelée *esprit*, une substance, c'est-à-dire quelque chose qui, loin d'être évident, n'est pas même intelligible. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, de la réalité des substances, est-ce une méthode tolérable que celle qui, ayant d'abord qualifié d'*evidence* l'apparence du phénomène, incontestable, incontestée, applique sans façon ce même nom à la prétendue essence spirituelle, niée par un si grand nombre de philosophes de tous les temps. Un homme tel que Descartes ne pouvait tomber dans le sophisme grossier qui consisterait à déduire logiquement du *cogito* phénoménal le substantiel *sum* ou *sum cogitans*. Il n'entendait marquer ainsi que la conclusion d'une évidence intime *sui generis*. Il n'énonçait donc au fond qu'un jugement nécessaire ou que, par habitude, il croyait tel ; et son premier pas dans la science, après le doute universel, était le rétablissement de la grande chimère de ses prédécesseurs en philosophie. Eût-il posé, au lieu de la substance, l'être permanent que la croyance universelle envisage dans l'homme, et qu'il n'est pas impossible de séparer des idoles dont la métaphysique le fait solidaire, encore devait-il avouer qu'on ne l'atteint point par intuition, et de cette manière simple et immédiate dont les purs phénomènes sont aperçus, surtout quand il s'agit de la réalité intrinsèque, et non de la seule conscience personnelle de ce qu'on affirme. »

Par le *Cogito, ergo sum*, Descartes avait contraint au doute une première affirmation, l'affirmation de sa propre existence ; il se demandait quel signe de vérité s'y manifestait qui la rendait certaine et forçait l'assentiment ; et du type que lui offrait cette première *certitude*, il crut dégager la condition générale, le caractère général de toute *certitude*. « Après cela, dit-il (après être arrivé au *Cogito, ergo sum*), je considérai en général ce qui est requis à une proposition pour être vraie et certaine ; car, puisque je venais d'en trouver une que je savais être telle, je pensai que je devais aussi savoir en quoi consiste cette *certitude*. Et ayant remarqué qu'il n'y a rien du tout en ceci, *je pense, donc je suis*, qui m'assure que je dis la vérité, sinon que je vois très-clairement que pour penser il faut être, je jugeai que je pouvais prendre pour règle générale que les choses que nous concevons fort clairement et fort distinctement sont toutes vraies, mais qu'il y a seulement quelque difficulté à bien remarquer quelles sont celles que nous concevons distinctement. »

On voit que c'est un axiome pour Descartes que toutes choses doivent être telles que notre entendement les conçoit clairement, en un mot, que toute conception claire et distincte est vraie. En partant de cet axiome, on peut aller loin dans la voie du dogmatisme. Descartes commence par en tirer l'existence d'un être parfait, de Dieu. « M'étant proposé, dit-il, l'objet des géomètres que je concevois comme un corps continu, ou un espace indéfiniment étendu en longueur, largeur et hauteur ou profondeur, divisible en diverses parties qui pouvaient avoir diverses figures et grandeurs, et être mues ou transposées en toutes sortes, car les géomètres supposent tout cela en leur objet, je parcourus quelques-unes de leurs plus simples démonstrations, et ayant pris garde que cette grande *certitude* que tout le monde leur attribue n'est fondée que sur ce qu'on les conçoit évidemment, suivant la règle que j'ai tantôt dite, je pris garde aussi qu'il n'y avait rien du tout en elles qui m'assurât de l'existence de leur objet ; car, par exemple, je voyais bien que, supposant un triangle, il falloir que ses trois angles fussent égaux à deux droits, mais je ne voyais rien pour cela qui m'assurât qu'il y eût au monde aucun triangle ; au lieu qu'examinant l'idée que j'avais d'un être parfait, je trouvais que l'existence y étoit comprise en même façon qu'il est compris en celle d'un triangle que ses trois angles sont égaux à deux droits, ou en celle d'une sphère que toutes ses parties sont également distantes de son centre, ou même encore plus évidemment, et que par conséquent il est pour le moins aussi certain que Dieu, qui est cet être si parfait, est ou existe, qu'aucune démonstration de géométrie le saurait l'être. »

Il faut admirer comme la méthode cartésienne va vite en besogne : tout à l'heure l'existence d'un moi substantiel et spirituel était contenue dans la conscience de la pensée actuelle ; maintenant l'existence d'un être parfait se trouve impliquée par l'idée claire que nous avons d'un tel être. Mais voici un cercle vicieux qu'on s'étonne de rencontrer chez un philosophe de cette valeur : d'une part, le critère de l'évidence nous conduit à l'existence d'un être parfait ; d'autre part, la

vérité nécessaire de cet être est invoquée comme une garantie du critère de l'évidence. « Cela même, que j'ai tantôt pris pour une règle, à savoir, que les choses que nous concevons très-distinctement sont toutes vraies, n'est assuré qu'à cause que Dieu est ou existe, et qu'il est un être parfait et que tout ce qui est en nous vient de lui : d'où il suit que nos idées ou notions étant des choses réelles et qui viennent de Dieu, et tout ce en quoi elles sont claires et distinctes, ne peuvent en cela être que vraies. En sorte que si nous en avons assez souvent qui contiennent de la fausseté, ce ne peut être que de celles qui ont quelque chose de confus et d'obscur, à cause qu'en cela elles participent du néant, c'est-à-dire qu'elle ne sont en nous ainsi confuses qu'à cause que nous ne sommes pas tout parfaits. Et il est évident qu'il n'y a pas moins de répugnance que la fausseté ou l'imperfection procède de Dieu, en tant que telle, qu'il n'y en a que la vérité ou la perfection procède du néant. Mais si nous ne savions point que tout ce qui est en nous de réel et de vrai vient d'un être parfait et infini, pour claires et distinctes que fussent nos idées, nous n'aurions aucune raison qui nous assurât qu'elles eussent la perfection d'être vraies. Or, après que la connaissance de Dieu et de l'âme nous a ainsi rendus certains de cette règle, il est bien aisé à connaître que les rêveries que nous imaginons, étant endormis, ne doivent aucunement nous faire douter de la vérité des pensées que nous avons étant éveillés... Car enfin, soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous ne nous devons jamais laisser persuader qu'à l'évidence de notre raison. Il est à remarquer que je dis de notre raison et non point de notre imagination ni de nos sens... car la raison ne nous dicte point que tout ce que nous voyons ou imaginons soit véritable ; mais elle nous dicte bien que toutes nos idées ou notions doivent avoir quelque fondement de vérité ; car il ne serait pas possible que Dieu, qui est tout parfait et tout véritable, les eût mises en nous sans cela, et parce que nos raisonnements ne sont jamais si évidents ni si entiers pendant le sommeil que pendant la veille, bien que quelquefois nos imaginations soient alors autant ou plus vives et expresses, elle nous dicte aussi que, nos pensées ne pouvant être toutes vraies, à cause que nous ne sommes pas tout parfaits, ce qu'elles ont de vérité doit infailliblement se rencontrer en celles que nous avons étant éveillés-plutôt qu'en nos songes. » Si le critère de l'évidence, dirons-nous à Descartes, est infaillible par lui-même, il doit nécessairement l'être en toute application, et alors qu'est-il besoin de l'appuyer sur la vérité divine ? Si le critère de l'évidence n'est pas infaillible par lui-même, quelle garantie avons-nous de l'existence du moi substantiel et spirituel et de l'existence de Dieu ?

Mais comment, en dépit du critère de l'évidence et de la vérité divine, tombons-nous dans l'erreur ? C'est, répond Descartes, à cause des limites de notre entendement dont toutes les idées ne sont pas claires et distinctes, et à cause de l'étendue de notre volonté, qui à la puissance d'accorder son assentiment à des idées obscures et confuses. Nous ne nous tromperions jamais si notre entendement n'apportait jamais à notre délibération que des idées claires et distinctes, ou si notre volonté refusait toujours de délibérer sur les idées obscures et confuses que lui présente l'entendement. « Venant à regarder de plus près et à considérer quelles sont mes erreurs, je trouve qu'elles dépendent du concours de deux causes, à savoir : de la faculté de connaître qui est en moi, et de la faculté d'élire, ou bien de mon libre arbitre, c'est-à-dire de mon entendement et ensemble de ma volonté. Car par l'entendement seul je m'assure ni ne nie aucune chose, mais je conçois seulement les idées des choses que je puis assurer ou nier. Or, en le considérant ainsi précisément, on peut dire qu'il ne se trouve jamais en lui aucune erreur, pourvu qu'on prenne le mot d'erreur dans sa propre signification... Mes erreurs naissent de cela seul que la volonté étant beaucoup plus ample et plus étendue que l'entendement, je ne la tiens pas dans les mêmes limites, mais que je l'étends aussi aux choses que je n'entends pas ; auxquelles étant de soi indifférente, elle s'égare fort aisément, et choisit le faux pour le vrai, ce qui fait que je me trompe. » Ainsi l'indifférence de la volonté en présence de l'idée obscure et confuse, voilà la source de l'erreur ; l'assentiment invincible de la volonté en présence de l'idée claire et distincte, voilà la source de la vérité de nos jugements. « Examinant ces jours passés si quelque chose existait véritablement dans le monde, et connaissant que, de cela seul que j'examinais cette question, il suivait très-évidemment que j'existois moi-même, je ne pouvais pas m'empêcher de juger qu'une chose que je concevois si clairement étoit vraie, non que je m'y trouvasse forcé par aucune cause extérieure, mais seulement parce que d'une grande clarté qui étoit en mon entendement a suivi une grande inclination en ma volonté... Au contraire à présent je ne conçois pas seulement que j'existe, en tant que je suis quelque chose qui pense ; mais il se présente aussi à mon esprit une certaine idée de la nature corporelle ; ce qui fait que je doute si cette nature qui pense, qui est en moi, ou plutôt que je suis moi-même, est différente de cette nature corporelle, ou bien si toutes deux ne sont qu'une même chose ; et je suppose ici que je ne con-

naître encore aucune raison qui me persuade plutôt l'un que l'autre ; d'où il suit que je suis entièrement indifférent à le nier ou à l'assurer, ou bien même à m'abstenir d'en donner aucun jugement. Et cette indifférence ne s'étend pas seulement aux choses dont l'entendement n'a aucune connaissance, mais généralement aussi à toutes celles qu'il ne découvre pas avec une parfaite clarté au moment que la volonté en délibère. » Descartes aurait, il semble, bien fait d'expliquer comment une volonté indifférente ne se renferme pas tout naturellement dans le doute, et se hâte de faire un choix, de porter un jugement auquel elle n'est nullement inclinée. Mais comment l'existence, dans mon entendement, d'idées obscures et confuses qui m'induisent en erreur en laissant ma volonté indifférente, peut-elle se concilier avec le principe de la vérité divine ? Descartes répond que Dieu sans doute pouvait me préserver de toute erreur en donnant à mon entendement « une claire et distincte intelligence de toutes les choses dont je devois jamais délibérer ; mais que je n'ai aucun droit de me plaindre que Dieu, m'ayant mis au monde, n'ait pas voulu me mettre au rang des choses les plus nobles et les plus parfaites ; que « même j'ai sujet de me contenter de ce qu'il a laissé en ma puissance le moyen de ne pas faillir, qui est de retenir fermement la résolution de ne jamais donner mon jugement sur les choses dont la vérité ne m'est pas clairement connue. »

Le principe de Descartes, l'accord de la réalité avec la conception claire et distincte, a été adopté par Malebranche, Bossuet, Fénelon, Spinoza. Ce dernier surtout l'a posé dans toute sa rigueur et sans le subordonner à la notion de la vérité divine. « Parmi les propriétés de l'entendement, dit-il, que j'ai principalement remarquées et que je comprends clairement, la première est la suivante : il enveloppe la *certitude*, c'est-à-dire qu'il sait que les choses sont formellement telles qu'elles sont objectivement en lui-même : *Intellectus proprietates quas præcipue notat et clare intelligit hæc sunt : 1^o Quod certum primum involvat, hoc est, quod sciat res ita esse formaliter, ut in ipso objective continentur.* » Ce qui, dans le langage que Kant a fait prévaloir, peut s'énoncer ainsi : l'entendement sait que les choses sont objectivement, absolument, réellement, ce qu'elles sont subjectivement, et relativement à l'esprit. Ainsi Spinoza admet d'emblée que les conceptions de notre intelligence, pourvu qu'elles soient claires et distinctes, représentent infailliblement la vérité, et que dans ce miroir de l'esprit humain, si les sens, l'imagination et les passions ne viennent l'obscurcir, il ne peut se former que des images exactement semblables aux objets qui les produisent. Nous voilà en plein dogmatisme idéaliste.

Ici se présente une petite difficulté : nous reconnaissons la vérité à la clarté de l'idée ; mais la clarté de l'idée, à quel signe la reconnaissons-nous ? Descartes, qui a vu la difficulté, ne la résout pas. Spinoza répond que la clarté de l'idée nous est garantie par sa simplicité. « Toute confusion et toute obscurité, dit-il, venant de ce que l'esprit ne connaît qu'en partie une chose qui est un tout indivisible, ou qui est composée de plusieurs parties, et qu'il ne distingue pas le connu de l'inconnu, et en outre de ce qu'il porte son attention, tout ensemble et sans rien distinguer, sur toutes les choses qui sont contenues dans une autre, il s'ensuit en premier lieu, que si nous avons l'idée d'une chose parfaitement simple, cette idée ne pourra pas ne pas être claire et distincte. Car cette chose ne saurait être connue en partie ; elle sera connue tout entière ou point du tout. Il s'ensuit, en second lieu, que si nous divisons en ses parties simples une chose composée, et que nous attachions séparément notre attention sur chacune de ces parties, toute confusion se dissipera aussitôt. Il s'ensuit, en troisième lieu, que nulle fiction ne peut être simple, mais qu'elle est toujours composée d'idées diverses, confuses, empruntées à des sujets divers, et à des actions diverses qui existent dans la nature. Car une fiction qui serait simple serait claire et distincte, par conséquent vraie ; et une fiction qui ne serait que l'assemblage d'idées distinctes serait claire et distincte, par conséquent vraie. Par exemple, dès que nous connaissons la nature du cercle et du carré, il ne nous est plus possible de mêler ensemble ces deux figures, et d'imaginer un cercle carré, non plus qu'une âme carrée, et autres choses semblables. »

Nous nous sommes longuement étendu sur le critère cartésien de l'évidence à cause du rôle immense que ce critère a joué dans la grande révolution philosophique qui, on peut le dire, a donné sa forme à la raison moderne. Malheureusement, il ne devait pas tarder à se réfuter de lui-même, en donnant des résultats contradictoires : à Descartes, la distinction des substances pensante et étendue, spirituelle et corporelle ; à Malebranche, la vision en Dieu et les causes occasionnelles ; à Spinoza, l'unité de substance ; à Leibnitz, les monades et l'harmonie préétablie. « L'évidence », dit M. Renouvier, menait par le fait à l'erreur. Cette belle *certitude* qui, pour justifier son nom aurait dû n'avoir qu'une intuition et qu'un œil pour tous les objets à voir, n'engendrait au contraire que disputes et doctrines ennemies. On possédait les définitions

et les axiomes des cartésiens purs; ceux de Spinoza avec leurs inévitables conséquences; les idées de Malebranche, desquelles Dieu même lui était garant, et qui évidemment, suivant lui, ne conduisaient pas à l'abominable spinosisme; les thèses métaphysiques de Leibnitz, différant profondément de celles des autres; les trois degrés de la connaissance de Locke, où les substances premières n'étaient pas admises, et dont il se servait dans le cours d'une analyse toujours évidente, pour combattre l'évidente vérité des autres philosophes; enfin l'identité universelle de Condillac: ici nous tenons l'intuition à sa plus haute puissance, et elle nous fait voir que du même au même, tout n'est qu'équation et tout n'est que sensation. Et Berkeley et Hume venaient fermer le cycle au point où l'avaient ouvert les premières pages de *Discours de la méthode*, dans l'idéalisme et dans le scepticisme.

— *La certitude selon Leibnitz. Critères de l'identité et de la raison suffisante.* Analysant le critère général de l'évidence, Leibnitz y trouva deux critères distincts, le principe de contradiction ou d'identité, et le principe de la raison suffisante. Il crut toute la science fondée sur ces deux principes. Le grand principe des mathématiques, dit-il, est le principe de la contradiction ou de l'identité, c'est-à-dire qu'une énonciation ne saurait être vraie et fausse en même temps, et qu'ainsi A est A et ne saurait être non A. Et ce seul principe suffit pour démontrer toute l'arithmétique et toute la géométrie, c'est-à-dire tous les principes mathématiques. Mais, pour passer de la mathématique à la physique, il faut encore un autre principe, comme j'ai remarqué dans ma *Theodicée*: c'est le principe de la raison suffisante; c'est que rien n'arrive sans qu'il y ait une raison, pourquoi cela est ainsi plutôt qu'autrement. C'est pourquoi Archimède, en voulant passer de la mathématique à la physique, dans son livre de *l'Équilibre*, a été obligé d'employer un cas particulier du grand principe de la raison suffisante. Il prend pour accordé que s'il y a une balance ou tout soit de même de part et d'autre, et si l'on suspend ainsi des poids égaux de part et d'autre aux deux extrémités de cette balance, le tout demeurera en repos. C'est parce qu'il n'y a aucune raison pourquoi un côté descende plutôt que l'autre. Or, par ce principe seul, savoir: qu'il faut qu'il y ait une raison suffisante pourquoi les choses sont ainsi plutôt qu'autrement, se démontre la divinité et tout le reste de la métaphysique et de la théologie naturelle, et même en quelque façon les principes physiques indépendants de la métaphysique, c'est-à-dire les principes dynamiques ou de la force.

Le principe de contradiction se formule de la manière suivante: Il est impossible qu'en un même temps une même chose soit et ne soit pas. Ici doivent se placer quelques observations. D'abord, on ne peut nier le principe de contradiction sans ébranler toute certitude, toute vérité, toute connaissance. Si l'on admet qu'une chose peut simultanément être et ne pas être, il faut admettre qu'avoir et n'avoir point la certitude, connaître et ne point connaître, exister et n'exister pas, affirmer et nier sont une même chose.

Dans cette hypothèse, dit Balmès, les contradictions s'allient, les semblables se reposent, l'intelligence est un chaos, la raison se trouble, le langage devient absurde, le sujet et l'objet se heurtent au sein des ténèbres; toute lumière intellectuelle est pour jamais éteinte. C'est la ruine universelle des principes. En second lieu, la certitude du principe de contradiction ne repose sur aucun autre principe; essayer ici une démonstration, ce serait tomber fatalement dans un cercle vicieux, toute démonstration s'appuyant sur le principe de contradiction. La certitude qu'on peut appeler logique, la certitude de démonstration, est tout entière dans ce principe; comme la certitude de conscience, elle est hors des atteintes du doute; c'a été le côté faible du scepticisme grec d'avoir prétendu l'ébranler. Après avoir reconnu la légitimité du principe de contradiction, il convient d'en marquer exactement la portée. Ce n'est pas le seul principe qui échappe à la démonstration et qui ait besoin de s'en passer. Toute démonstration le suppose; mais elle suppose en même temps des données tenues pour immédiatement certaines. Quand Pascal nous parle d'une méthode *belle, éminente, absolument exacte, supérieure à celle de la géométrie et qui consisterait à tout prouver*, il rêve quelque chose d'absolument chimérique, d'absolument impossible. Il est facile de voir, en effet, que cette prétendue méthode implique contradiction, et qu'elle vient se heurter au cercle vicieux ou au progrès sans terme. A la base de toute démonstration se trouvent deux espèces de certitudes nécessairement antérieures à cette démonstration: certitude du principe de contradiction ou d'identité; certitude des axiomes ou faits auxquels s'applique le principe de contradiction ou d'identité. Le principe de contradiction ou d'identité s'applique à toute démonstration, et non pas seulement aux démonstrations mathématiques; d'autre part, il est impuissant, si vous l'isolez, à fonder la science, aussi bien la science mathématique que les autres sciences et que la philosophie. C'est une erreur de Leibnitz de réduire son domaine aux mathématiques; c'en est une autre de l'y faire régner exclusive-

ment. Il n'est nullement vrai, comme l'a dit Leibnitz, comme l'ont répété après lui Condillac, Buffier et Buffon, comme l'écrivait récemment encore M. Renan, que les mathématiques ne soient autre chose que le développement du principe d'identité; ce principe y joue certainement un grand rôle, un rôle merveilleux, mais il y serait complètement stérile s'il ne s'exerçait sur des jugements synthétiques. Il y a sans doute en mathématiques, dit très-bien M. Cournot, des séries de propositions pour lesquelles tout l'art du raisonnement consiste à montrer l'identité de diverses expressions de la même grandeur; à faire voir que chaque proposition, malgré la différence d'énoncé, n'est qu'une transformation de celle qui la précède; mais chaque fois qu'intervient l'opération du jugement synthétique, l'esprit saisit, par la contemplation directe de l'objet, de nouvelles propriétés qui lui appartiennent; et l'on ne peut pas plus dire de la science construite par une suite d'opérations de ce genre qu'elle se fonde sur le principe d'identité, qu'on ne pourrait le dire de la physique ou de toute autre science construite à l'aide d'observations et d'expériences, et successivement agrandie, soit par les progrès qu'on a faits dans l'art de diriger les expériences, soit par la découverte d'instruments qui étendent le pouvoir des sens. La théorie du principe de contradiction pris pour base des jugements fondamentaux est définitivement détruite depuis Kant. Kant a montré clairement, et en cela il a fait faire un pas immense à la logique, que les jugements analytiques seuls reposent sur la notion d'identité; que la philosophie et toutes les sciences, sans exception les mathématiques, impliquent des affirmations d'un ordre tout différent; en un mot, que le critère de l'identité a une portée bien plus restreinte qu'on ne l'avait supposée jusqu'alors; et que la certitude dont il est la garantie est manifestement subordonnée à une autre certitude.

Si du critère de l'identité nous passons au critère de la raison suffisante, nous remarquons que ce dernier n'embrasse pas les divers principes rationnels ou *a priori*, les axiomes synthétiques qu'on désigne sous le nom de catégories, et qu'il paraît confondre, en les réunissant sous une même dénomination, deux de ces principes, le principe de causalité et celui de finalité. Clarke a signalé avec raison le vague de cette expression *raison suffisante*: elle est équivoque, dit-il; on peut l'entendre comme si elle ne renfermait que la nécessité, ou comme si elle pouvait aussi signifier une volonté ou un choix. Au reste, on n'hésitera pas à refuser à ce critère le caractère d'évidence que lui attribuaient Leibnitz, si l'on se rappelle les diverses applications que le philosophe en a faites pour démontrer l'existence et les attributs de Dieu, l'optimisme, l'immensité de l'univers, la divisibilité infinie de la matière, pour combattre le vide, les atomes, les indiscernables, l'attraction newtonienne.

— *La certitude selon Buffier et Reid. Critère du sens commun.* Désespérant du critère cartésien de l'évidence, le jésuite Buffier d'abord, et, à sa suite, le père de la philosophie écossaise, Reid, ont cherché dans le sens commun pris pour critère de certitude, un refuge contre le scepticisme. Buffier commence par poser qu'il est des *premières vérités*; car, dit-il, s'il n'y en avait pas, il n'y aurait aucune vérité au monde; en effet, s'il n'en est point de premières, il n'en est point de secondes, ni de troisièmes, etc.; il n'y aura donc plus rien de vrai, et il y aura même de la folie à chercher la vérité en rien, quoique la suprême sagesse consiste à la chercher en tout. Il y a donc des premières vérités: Il s'agit maintenant de les reconnaître. Buffier les définit des *propositions si claires qu'elles ne peuvent être prouvées ni combattues par des propositions qui le soient davantage*. De ces premières vérités il y a deux espèces, celles qui ont leur source dans le sens intime, et celles qui se tirent du sens commun. Le sens intime est une source de vérités complètement insuffisante. Il ne nous donne aucune certitude évidente de l'existence des corps, pas même du notre propre; car enfin un esprit, une âme telle que la nôtre ressent bien l'impression que les corps et le sien en particulier font sur elle; mais comme au fond son corps est très-distingué de cette impression, et que cette impression ou une autre entièrement semblable pourrait absolument se faire éprouver dans notre âme sans l'existence des corps, il s'ensuit aussi que notre sentiment intime ne nous donne aucune conviction de l'existence d'aucun corps, et que nous n'en avons aucune évidente certitude. Le sens intime ne nous assure pas de ce qu'il y a au monde, ni nous assure pas de ce qu'il y a au monde; mais c'est un jugement qui peut se trouver sujet à erreur si je ne puis avoir d'évidence que par une perception intime qui est toujours actuelle: en effet, actuellement, j'ai bien la perception du souvenir de ce qui m'arriva hier; mais ce souvenir n'est qu'une perception intime de ce que je pense présentement, c'est-à-dire d'une pensée actuelle, laquelle n'est pas la même chose que ce qui se passa hier et qui n'est plus aujourd'hui. Enfin le sens intime ne nous donne aucune certitude relative à d'autres

êtres que chacun de nous; car s'il se fait en nous des impressions dont nous attribuons l'occasion à des esprits et à des intelligences qu'on suppose exister hors de nous-mêmes, nous avons bien une perception intime de ces impressions reçues en nous; mais cette perception intime ne portant conviction que d'elle-même et étant tout intérieure, elle ne nous donne aucune certitude évidente d'un être qui soit hors de nous.

Heureusement nous possédons d'autres vérités, une autre certitude que celles du sens intime; nous possédons les vérités, la certitude du sens commun. Mais quelle est cette nouvelle règle de vérité? Qu'est-ce que le sens commun? Buffier le définit « la disposition que la nature a mise dans tous les hommes ou manifestement dans la plupart d'entre eux, pour leur faire porter, quand ils ont atteint l'usage de la raison, un jugement commun et uniforme sur des objets différents du sentiment intime de leur propre perception; jugement qui n'est point la conséquence d'aucun principe antérieur. » Sans prétendre épuiser la liste des premières vérités du sens commun, Buffier cite les suivantes: — il y a d'autres êtres et d'autres hommes que nous au monde; — il y a dans eux quelque chose qui s'appelle *vérité, sagesse, prudence*, et c'est quelque chose qui n'est pas purement arbitraire; — il se trouve dans moi quelque chose que j'appelle *intelligence*, et quelque chose qui n'est point cette intelligence et qu'on appelle *corps*, en sorte que l'un a des propriétés différentes de l'autre; — tous les hommes ne sont point d'accord à me tromper et à m'en faire accroire; — ce qui n'est point intelligence ne saurait produire tous les effets de l'intelligence, ni des parcelles de matière remuées au hasard former un ouvrage d'un ordre et d'un mouvement réguliers, tel qu'une horloge.

Développant ensuite la définition qu'il a donnée du sens commun, il s'exprime ainsi: « Je dis 1^o que la nature fait porter aux hommes qui ont atteint l'usage de la raison des jugements sur des choses que nous ne connaissons point par la perception intime de notre propre expérience; car on ne peut sans extravagance nier certaines vérités qui ne se prouvent nullement par notre sentiment intime, et qui sont des vérités essentielles à la conduite de la vie, telles au moins que celle-ci: *Il existe d'autres êtres et des particuliers d'autres hommes que moi*. Je dis 2^o que les jugements vrais qui nous sont dictés par la nature et par le sens commun sont des premières vérités, car ils ne peuvent être prouvés par des vérités antérieures et plus claires. Je dis 3^o que la disposition naturelle qui nous inspire ces premières vérités est commune à tous les hommes, ou du moins à la partie d'entre eux qui est manifestement la plus étendue et la plus nombreuse: sans quoi la plupart, faute de principes, se trouveraient incapables de porter aucun jugement vrai et certain sur toutes les choses qui sont hors d'eux-mêmes, quelque essentielles qu'elles soient à la conduite de la vie, c'est-à-dire qu'ils seraient incapables de raison et de conduite. Je dis 4^o que ces jugements sont des règles de vérité aussi réelles et aussi sûres que la règle tirée du sentiment intime de notre propre perception; non pas qu'elle emporte notre esprit avec la même vivacité de clarté, mais avec la même nécessité de consentement. Comme il n'est impossible de juger que je ne pense pas lorsque je pense actuellement, il n'est également impossible de juger sérieusement que je suis le seul être au monde; que tous les hommes ont conspiré à me tromper dans ce qu'ils disent, etc. »

Buffier concède cependant qu'entre le genre des premières vérités tirées du sentiment intime et tout autre genre de premières vérités, il se trouve une différence: c'est qu'à l'égard des premières on ne peut imaginer qu'elles soient susceptibles d'aucune ombre de doute; et qu'à l'égard des autres on peut alléguer qu'elles n'ont pas une évidence du genre suprême d'évidence. Mais il faut se souvenir, dit-il, que ces autres premières vérités qui ne sont pas du premier genre, ne tombant que sur des objets hors de nous, ne peuvent faire une impression aussi vive sur nous que celles dont l'objet est en nous-mêmes; de sorte que, pour nier les premières, il faudrait être *hors de soi*, et pour nier les autres, il ne faut qu'être *hors de la raison*. Ainsi pour ôter toute équivoque, si quelques-uns s'opiniâtraient à ne donner le nom de *certitude* évidente qu'au premier genre de vérité, qui est le sentiment intime de notre propre perception, et à ne donner aux autres que le nom de *véraisemblance au suprême degré*, ce ne serait plus, comme on voit, qu'une question de nom dont je ne m'embarrasserai pas; car on serait toujours obligé de convenir avec moi que ces sortes de *véraisemblances au suprême degré* sont, parmi le genre humain, ce qu'on appelle des *certitudes évidentes*; et que pour en douter sérieusement dans l'usage de la vie, il faut renoncer au sens commun.

Reid définit le sens commun: le degré de jugement nécessaire pour être obligé par les lois, capable de veiller à ses intérêts, responsable de sa conduite envers les autres. C'est ce degré de jugement qu'on appelle, dit-il, le sens commun, parce qu'il est commun à tous les hommes avec qui nous contractons et à qui nous pouvons demander raison de leurs actions. Selon Reid, le même degré d'in-

telligence qui suffit pour agir avec la prudence commune dans la conduite de la vie suffit aussi pour découvrir le vrai et le faux dans les choses évidentes par elles-mêmes, quand elles sont distinctement conçues. Toute connaissance, toute science, repose sur des principes évidents par eux-mêmes, et tels que tout homme doué du sens commun en est juge compétent dès qu'il les a compris. De là vient que les disputes se terminent souvent par un appel au sens commun. Lorsque de part et d'autre on est d'accord sur les principes qui servent de base aux arguments, la force du raisonnement décide de la victoire; mais quand on nie d'un côté ce qui paraît trop évident de l'autre pour avoir besoin de preuve, l'arme du raisonnement est brisée; chacun en appelle au sens commun, et persiste dans son opinion. Pour que cet appel pût être jugé, ajoute Reid, et que le sens commun devînt en ce cas un arbitre suprême, il faudrait que ses décisions fussent rédigées et réunies dans un code dont l'autorité fût reconnue par tous les hommes raisonnables. Rien ne serait plus désirable qu'un pareil code; il comblerait, s'il existait, un vide immense dans la logique. Reid n'admet pas qu'une pareille législation soit impossible à rédiger, bien qu'il lui paraîsse difficile de déterminer les limites précises qui séparent le sens commun de ce qui est en deçà ou au delà.

Reid donne à l'expression *sens commun* une signification plus étendue que Buffier; le sens commun de Buffier est opposé au sens intime; le sens commun de Reid comprend toutes les premières vérités, tous les premiers principes. Nous attribuons, dit le philosophe écossais, deux offices ou deux degrés à la raison: l'un consiste à juger des choses évidentes par elles-mêmes; l'autre à tirer de ces jugements des conséquences qui ne sont pas évidentes par elles-mêmes. Le premier est la fonction propre, et la seule fonction du sens commun; d'où il suit que le sens commun coïncide avec la raison dans toute son étendue, et n'est que l'un de ses degrés. En quoi le premier degré de la raison, le sens commun, se distingue-t-il du second degré ou de la raison proprement dite? Par deux caractères: d'abord le sens commun est un pur don du ciel; si le ciel nous l'a refusé, l'éducation ne saurait nous le communiquer. La raison a son enseignement et ses règles, mais elle présuppose le sens commun. Quiconque est doué du sens commun peut apprendre à raisonner; mais celui qui n'est point éclairé de cette lumière, étant incapable de reconnaître les principes évidents par eux-mêmes, n'apprendra jamais à en tirer des conséquences légitimes. En second lieu, la prérogative du sens commun consiste plus à réfuter qu'à prouver. Ce n'est pas le sens commun qui valide la conclusion d'un raisonnement comme telle, mais il a autorité pour la rejeter si elle est directement contraire à l'un de ses principes, quoiqu'il ne sache point indiquer l'erreur qui s'est glissée dans le raisonnement d'où elle est tirée.

Reid reconnaît, nous l'avons vu, qu'il est difficile de déterminer les limites précises du sens commun, de le séparer de ce qui est au delà et en deçà: là est la condamnation du critère du sens commun. Si le sens commun comprend toutes les inclinations naturelles et spontanées à la croyance, à l'assentiment, il est trop clair que très-souvent il peut nous entraîner à l'erreur. S'il faut distinguer entre ces inclinations, on doit fixer les caractères auxquels on reconnaîtra celles qui sont infaillibles et constituent le critère du sens commun, de celles qui ne le sont pas. Il est de fait, dit très-bien M. Renouvier, que hors du cercle de la pratique les oracles du sens commun varient. Sans doute les hommes s'entendent aussi pour affirmer un certain nombre de vérités générales, saisies naturellement et de prime abord, et si c'est là le sens commun, on peut en effet s'y accorder... à condition de ne pas s'expliquer. Aussitôt qu'on entreprend de définir, de formuler, de limiter les notions ainsi recueillies, et comment faire autrement? on passe à la philosophie et l'on a cessé de s'entendre. Il arrive même, chose étrange! que plus on procède rigoureusement, et plus profondément l'on creuse, plus on semble s'éloigner de ce sens commun prétendu, jusqu'à le contredire, jusqu'à le mépriser. Du moins les philosophes se voient souvent accuser d'être dépourvus de ce don si bien partagé. Est-il présumable que les plus puissants esprits soient privés du bon sens, ou que la réflexion et l'étude ne puissent qu'ébranler ou obscurcir ce qui sans elles eût été parfaitement clair et assuré? Ne devons-nous pas plutôt penser que les questions résolues par le sens commun ne sont point celles qui occupent la science? Si le sens commun n'est que l'ensemble des données par lesquelles les hommes se conduisent dans la vie et qui les distinguent des idiots (formule de Reid), on n'en tirera ni théories ni connaissances précises, pas plus que si l'on disait: la philosophie est dans l'homme, il ne reste qu'à l'en extraire. Si le sens commun est une disposition des hommes, ou de la plupart d'entre eux, à porter un jugement commun et uniforme, d'ailleurs primitif, sur des objets différents du sens intime de leur propre perception (définition de Buffier), cette *véraisemblance au suprême degré*, cette *évidence qui n'est pas du genre suprême d'évidence*, n'a point des applications telles qu'on soit dispensé de les discuter. Or, la discussion doit porter sur la ques-

tion de sa voir si telle vérité est effectivement du ressort de la *disposition commune*, et jusqu'à quel point, dans quelle mesure, sous quelle formule.

Balmès a parfaitement senti la nécessité de déterminer les conditions qui font du sens commun un critère infallible. Nous remarquons qu'au nombre de ces conditions il pose naïvement le principe suivant : *Toute vérité de sens commun doit pouvoir supporter l'examen de la raison*; ce qui revient à dire : Tout jugement de sens commun n'est infallible qu'après avoir subi le contrôle et reçu la sanction de la raison. Il ne s'aperçoit pas qu'une telle condition détruit son critère en subordonnant, comme il convient, le sens commun à la philosophie et à la science, au lieu d'en faire le juge de la science et de la philosophie.

— *La certitude selon Lamennais. Critère du consentement universel ou de l'autorité.* Un écrivain célèbre s'est efforcé de substituer à tous les critères invoqués jusqu'à lui le critère d'autorité, affirmant avec résolution que le *consentement général* est pour nous le sceau de la vérité, et qu'il n'en est point d'autre. Quand nous venons à porter la main, dit-il, sur l'édifice de nos connaissances, à en sonder curieusement la base, nous ne trouvons que des abîmes, et le doute ténébreux sort des fondements de l'édifice ébranlé. Nul moyen d'échapper à cet écueil des qu'on cherche en soi la *certitude*, qu'on la demande aux sens, au sentiment ou au raisonnement. Il faut donc la chercher *hors de soi*; il faut la demander, non à sa raison particulière, mais à la raison du genre humain. Ainsi l'autorité est la source nécessaire de toute connaissance; la raison est réduite à l'alternative ou de vivre de foi ou d'expirer dans le vide. Partout le sens commun appelle *folie* la préférence qu'on accorde à sa raison sur la raison générale. Malgré les efforts de la philosophie pour substituer à l'autorité du consentement général le règne de la raison individuelle, le consentement général n'en demeure pas moins l'arbitre souverain de toutes les choses humaines. Il est la base des sciences mêmes. Qu'est-ce qu'une science, sinon un ensemble d'idées et de faits dont on convient? Ce qui ne porte point ce caractère, ce qui reste contesté entre les témoins et les juges, est rangé des lors parmi les opinions incertaines. Arrive-t-il au contraire que le partage des sentiments cesse, que les autorités soient unanimes, la science a, dès ce moment, atteint le plus haut degré de *certitude* qu'elle soit susceptible d'acquiescer. Aussi n'est-on plus admis à douter : on punit la raison rebelle, on la dégrade, on lui imprimant une flétrissure déshonorante; tant la nature nous incline à supposer que la vérité est là où nous apercevons l'accord des jugements et des témoignages. La *certitude* croît pour nous en proportion du concert et du nombre des autorités; et la critique ou la raison appliquée aux choses morales, pour séparer le vrai du faux, n'est que l'art de discerner la plus grande autorité.

Le critère du consentement universel ne supporte pas l'examen. On accorde que le philosophe doit trouver un appui dans l'accord de sa conscience avec le témoignage des autres hommes; mais il est absurde de prétendre que la *certitude* doit être placée *hors du moi*, comme si cette *certitude* extérieure ne devait pas nécessairement être constatée, démentée, saisie par ma raison, pour devenir ma *certitude*. Quelque part que vous placiez le fondement, le critère de *certitude*, c'est au nom de votre raison, c'est du droit de votre raison individuelle; pour chacun la raison est la base première, nécessaire de toutes les autorités et de toutes les infallibilités. Il faut donc abandonner comme contradictoire cette chimère de la *certitude* placée hors de notre conscience et de notre raison propre. L'assimilation que fait Lamennais de la raison individuelle aux minorités que la nécessité de l'ordre social condamne au silence, n'a rien de sérieux. Dans le respect que m'inspire la pensée générale, dans le trouble qu'elle apporte à mes convictions, quand les jugements de mes semblables viennent infirmer mes jugements propres, je ne vois rien qui me commande le sacrifice de ma raison. Le consentement général qui vient me contredire n'est pas une preuve en lui-même, c'est un avertissement, une indication, un motif pour ma raison, non pas de se rendre elle-même par une soumission aveugle, mais de s'affirmer par un examen nouveau.

D'ailleurs, quelles impossibilités dans l'application d'un tel critère! Peut-on nous dire jusqu'à quel point le consentement doit être unanime? Si les mots *général*, *commun*, comprennent le genre humain tout entier, comment recueillir les opinions? Si le consentement n'a pas besoin d'être unanime, dans quelle proportion la contradiction ou le non-consentement altéreront-ils la légitimité du critère? Ce consentement général ne peut être que le résultat des jugements particuliers; comment peut-il se former, si chaque jugement particulier est tenu de l'attendre et de le prendre pour appui, pour base? Il est évident que Lamennais a pris ici l'effet pour la cause, et *vice versa*. Il existe, dit-il, des vérités sur lesquelles tout le monde est d'accord; donc le consentement de tous est pour chacun l'unique garant de *certitude*. L'erreur est là dans son entier, et elle est grossière. La sécurité de l'individu, peut-on dire avec Balmès, ne

tient point à l'assentiment général; mais l'assentiment est général parce que chaque individu est forcé par sa constitution intellectuelle de le donner. Dans ce vote universel de l'espèce humaine, chacun obéit à une impulsion de la nature; et comme tous reçoivent la même impulsion, tous votent de la même manière. Lamennais a dit : « Chacun vote de telle manière, parce que tous votent ainsi, » ne remarquant point que de la sorte le vote ne pourrait ni commencer ni finir. Pour que le consentement général fût un critère, il faudrait, comme le fait très-bien remarquer M. Renouvier, que le consentement du genre humain existât de fait, touchant les problèmes que débat la philosophie, et que, supposé qu'il existe, on put immédiatement le dénier et le formuler. Ni l'une ni l'autre de ces conditions ne sont remplies. Tous les hommes n'ayant pas réfléchi, on ne saurait les appeler en témoignage sur une vérité dont la réflexion propose et peut seule donner la formule. L'accord du genre humain n'est donné qu'implicitement dans les synthèses grossières de la connaissance, qui sont séparées du savoir formel par toute l'étendue de la réflexion. Or celle-ci est personnelle. Pour dégager cet accord, ce consentement universel, des limbes où il est retenu, l'œuvre de la raison individuelle est requise. Enfin ce prétendu critère, auquel Lamennais sacrifie si lestement le témoignage de la conscience et, des sens, est évidemment subordonné à ce témoignage; car si je ne puis dire *je pense*, je puis bien moins encore affirmer que les autres pensent; et si je ne crois pas au témoignage de mes yeux et de mes oreilles, comment puis-je connaître l'assentiment des autres?

— *La certitude selon Berkeley, Hume, Kant et Fichte. Scepticisme et criticisme.* V. CRITICISME, CRITIQUE, SCEPTICISME.

— II. DE LA CERTITUDE MYSTIQUE. V. FOI.

— III. DE LA CERTITUDE DANS LES DIVERS ORDRES DE CONNAISSANCES. V. CRITIQUE, METHODE.

Certitude des preuves du christianisme (LA), par l'abbé Bergier (1767). L'auteur s'efforce de réfuter les arguments dirigés contre l'apologétique chrétienne dans un ouvrage de Burigny, faussement attribué à Fréret, et intitulé : *Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*. Burigny opposait à l'histoire évangélique le témoignage des premiers hérétiques, le silence des Pères les plus anciens, la multitude des ouvrages supposés dans ces temps-là : l'abbé Bergier s'attache à montrer, au contraire, que les anciens hérétiques rendent à la vérité de l'Evangile un témoignage d'autant plus frappant, qu'il est contraire à l'intérêt de leurs systèmes; que le silence des Pères apostoliques est faussement allégué; que le grand nombre d'écrits qui ont paru sur l'histoire évangélique, loin d'y donner atteinte, sert à la confirmer. Burigny soutenait qu'il n'y a jamais eu chez les Juifs ni chez les païens aucune information sur les miracles de Jésus-Christ; que le plus grand nombre n'y a point ajouté foi; l'abbé Bergier répond que ces miracles ont été publiés dans le temps et sur les lieux où ils ont été opérés, soutenus en face des magistrats, sans que l'on ait osé entreprendre de démentir les apôtres; que l'incrédulité des Juifs et des païens, aveuglés par le préjugé, retenus par l'intérêt, subjugués par la crainte, ne peut affaiblir une déposition aussi authentique. Burigny refusait toute force probante à l'aveu des Juifs et des païens, alléguant que cet aveu est fait sans examen, que le témoignage des disciples de Jésus-Christ est encore plus faible, puisqu'ils n'ont persuadé que le peuple. L'abbé Bergier prétend démontrer que l'aveu des auteurs juifs et païens est du plus grand poids; que l'évidence seule des faits a pu le leur arracher; qu'il est faux que le christianisme n'ait été d'abord embrassé que par le peuple. Burigny enseignait que la religion chrétienne doit son principal accroissement à la violence des empereurs chrétiens. L'abbé Bergier soutient que le christianisme s'est établi par la persuasion, par l'évidence des faits, par le courage intrépide de ses premiers prédicateurs; que l'Eglise a été fondée au milieu du carnage de ses enfants; que les empereurs, en lui accordant enfin la protection des lois, n'ont fait que rendre hommage à la main qui les avait subjugués. Burigny contestait qu'on dût voir une preuve de la vérité du christianisme dans le courage héroïque que montraient les premiers fidèles au milieu des tourments, à cause des martyrs dont peuvent s'honorer les autres religions. L'abbé Bergier répond qu'il y a martyrs et martyrs, et que ceux du christianisme ne peuvent se comparer à ceux des autres croyances. Selon Burigny, c'est vainement que nous attribuons au christianisme la gloire d'avoir éclairé et sanctifié le monde; les hommes ne sont ni plus instruits ni plus sages qu'ils l'étaient avant l'Evangile; les anciens philosophes n'ont pas eu besoin de la révélation pour enseigner la vertu; les crimes des nations chrétiennes égalent ceux des peuples païens : à cette assertion, l'abbé Bergier oppose les doutes, les erreurs, les contradictions des philosophes, l'inutilité de leurs leçons, les désordres dont ils ont donné l'exemple, l'histoire des crimes qu'avait enfantés l'idolâtrie ancienne et que l'on retrouve chez les infidèles d'aujourd'hui. Enfin Burigny pré-

tendait que, fussent-elles aussi solides qu'elles le sont peu, les preuves du christianisme ne sont point à la portée du peuple et des ignorants : l'abbé Bergier s'efforce d'établir que, dans le sein de l'Eglise, un simple fidèle a, sur les fondements de sa foi, la même certitude que sur les objets les plus essentiels à la société; et que ce privilège distingue éminemment le peuple catholique de tous les sectateurs des autres religions.

Les réponses de Bergier aux objections de Burigny sont généralement très-faibles. On peut en juger par l'exemple suivant : « Ce sont les Evangiles, avait dit l'auteur de l'*Examen critique*, qui fournissent la preuve la plus complète de la vérité du christianisme. On ne saurait donc mettre dans une trop grande évidence l'authenticité de ces ouvrages, puisque de là dépend le jugement que nous devons porter de la sincérité de ceux qui les ont composés. » — M. Fréret, dit Bergier (il supposait que Fréret était l'auteur de l'*Examen critique*), M. Fréret confond deux choses très-différentes : la *vérité* des Evangiles et leur *authenticité*. Les Evangiles sont vrais, si ce qu'ils rapportent est conforme à la vérité historique; ils sont authentiques, s'ils ont été écrits par ceux dont ils portent les noms. Les Evangiles ne peuvent pas être authentiques sans être vrais; mais ils pourraient être vrais sans être authentiques. L'Evangile qui porte le nom de saint Matthieu, par exemple, pourrait être entièrement conforme à la vérité, quoiqu'il n'eût pas été écrit par saint Matthieu, mais par un autre témoin bien instruit des actions et de la doctrine de Jésus-Christ. Notre critique a donc tort de prétendre que c'est de l'authenticité des Evangiles que dépend le jugement que nous devons porter de la sincérité de ceux qui les ont composés : une histoire peut être sincère, quand même on n'en connaîtrait pas l'auteur. Il est surprenant qu'un écrivain, qui entreprend de relever toutes les fautes de nos apologistes, commence lui-même par en faire une si grossière et fonde ses raisonnements sur la confusion des termes. Il assure mal à propos que la vérité du christianisme dépend de la question critique de l'*authenticité* des Evangiles. Pour que le christianisme soit vrai, il suffit que les faits rapportés dans les Evangiles soient arrivés comme on les raconte, que la narration ait été composée par les quatre auteurs dont elle porte le nom, ou qu'elle soit l'œuvre d'autres témoins bien instruits. Le christianisme aurait pu subsister sans les Evangiles et sans aucun autre livre; à plus forte raison subsisterait-il sans que nous eussions des preuves démonstratives que ces livres ont été écrits par les apôtres.

Où Bergier voit-il que l'auteur de l'*Examen critique* confonde la vérité des Evangiles avec leur authenticité? N'est-ce pas chose plaisante de voir cet apologiste apprendre à son adversaire « que les Evangiles sont vrais, si ce qu'ils rapportent est conforme à la vérité historique; » que, pour la vérité du christianisme, « il suffit que les faits rapportés dans les Evangiles soient arrivés comme on les raconte; » soit que la narration ait été composée par les quatre auteurs dont elle porte le nom, ou par d'autres témoins bien instruits? Qui songerait à s'inscrire en faux contre ces propositions de La Palisse? On peut accorder à Bergier que les Evangiles peuvent être vrais sans être authentiques; mais la question n'est pas là. Il s'agit de savoir si la démonstration de la vérité des Evangiles peut être indépendante de la démonstration de leur authenticité. Sur ce point, la plupart des apologistes sont loin de partager l'opinion de Bergier; ils estiment avec raison que la question d'authenticité est capitale et ils portent là tous leurs efforts. Un livre sans auteur certain est un livre anonyme; un livre anonyme est à juste titre suspect, parce qu'il n'y a pas là un nom d'homme qui se soit engagé et qui ait répondu devant les contemporains et devant la postérité. Des faits racontés par un auteur anonyme sont, pour ainsi dire, des faits sans témoin. L'Evangile qui porte le nom de saint Matthieu pourrait, dites-vous, être entièrement conforme à la vérité, quoiqu'il n'eût pas été écrit par saint Matthieu; il suffirait qu'il eût été composé par un autre témoin bien instruit des actions et de la doctrine de Jésus-Christ. L'homme doute; mais si l'apôtre saint Matthieu n'en est pas l'auteur, qui m'assurera que le véritable auteur est un témoin suffisamment instruit et suffisamment sincère? Qui dit livre authentique dit livre dont l'auteur est certain et, par là même, la date certaine. Bergier croit-il qu'il soit inutile à la démonstration de la vérité des Evangiles d'établir la date de ces documents? Croit-il que, pour en établir la date d'une manière précise, il soit indifférent d'en connaître ou d'en ignorer les auteurs? Croit-il que des documents sans auteur certain et sans date certaine aient une réelle valeur historique? Le christianisme, dit-il, aurait pu subsister sans les Evangiles et sans aucun autre livre. Je le veux bien, mais il faut ajouter qu'alors les faits miraculeux sur lesquels il prétend reposer échapperaient à toute démonstration historique. Bergier ne paraît pas se douter des conditions de l'historicité. Les Evangiles, dit-il, ne peuvent pas être authentiques sans être vrais; mais ils pourraient être vrais sans être authentiques. Nous disons : si les Evangiles ne sont pas authentiques, ils manquent de valeur historique, et l'on peut contester la

réalité des faits qu'ils rapportent. Même authentiques, ils ne sont pas nécessairement vrais en toutes leurs narrations, parce qu'un témoin, même sincère, peut manquer de la liberté d'esprit qu'exige tout examen, parce que si dans le témoin il y a un croyant, il est bien difficile que ce croyant n'écrive pas pour prouver (*ad probandum, non ad narrandum*), et qu'écrivant pour prouver, il ne peut manquer de transfigurer plus ou moins naïvement les faits sous l'impulsion des sentiments qui l'animent et sous l'empire des conceptions qui déterminent pour lui les limites du possible et du probable.

Certitude des preuves du mahométisme (LA), ouvrage philosophique publié à Amsterdam, en 1779, avec la rubrique Londres, 1780, par Anacharsis Cloots, sous le pseudonyme de Ali Gier-ber, anagramme de Bergier, défenseur de la religion catholique, dont il voulait réfuter le volume sur la *Certitude des preuves du christianisme*. « Sous le nom de Bergier, disait-il son Turc qu'il avait imaginé, tu prétends réfuter le déisme par lui-même; sous le nom d'Ali Gier-ber, tu réfuteras le révélationisme par lui-même, tandis que je fesserai rationnellement, mon argument en main, tous les Bergier du monde, iman, prêtre, lama, bonze, brahmine ou talapoin. » Le fameux argument autour duquel pivotent tous les raisonnements de Cloots, le voici tel qu'il l'a trouvé dans l'*Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*. « Une religion dont les preuves ne sont point à la portée de tous les hommes raisonnables ne peut être la religion établie de Dieu pour les simples et pour les ignorants; or, il n'y a aucune religion, de toutes celles qui se prétendent révélées, dont les preuves soient à la portée de tous les hommes. Donc aucune des religions qui prétendent être révélées ne peut être établie de Dieu pour les simples et les ignorants. »

Après avoir, en le passant au crible de cet argument, mis à néant le catholicisme, Anacharsis Cloots constate : 1^o que toutes les preuves du révélationisme sont communes à toutes les autres croyances; 2^o que la morale est la même dans toutes les religions, et que par conséquent la morale est indépendante de toute révélation. La révélation est donc une absurdité, et la seule croyance admissible pour les esprits sérieux, c'est l'athéisme.

A l'appui de cet argument, l'auteur apporta 242 notes, prodige d'érudition et de logique, et quelques petites pièces dialoguées, les unes bouffonnes, les autres éloquentes. Dans toutes ces notes, Cloots prouve que l'Evangile s'est modelé sur les croyances des essénites, et que la religion n'est qu'une pâle copie de la philosophie dont elle obscurcit la lumière. « Il est difficile, disait Voltaire, d'entasser plus de raisons et de logique en un si petit volume. » Il comprenait cependant plus de 800 pages.

C'était à l'époque où les *Ruines*, de Volney, et l'*Essai sur les cultes*, de Dupuis, faisaient fureur et portaient un coup mortel, non-seulement au fanatisme, mais à la religion elle-même. Anacharsis Cloots, qui ne jurait que par Voltaire, voulut aussi apporter sa pierre pour écraser l'infâme. Ce livre, malgré ses bizarreries de style et ses incorrections, se lit avec avidité, grâce à l'esprit qui pétillait à chaque ligne et à la chaleur de conviction qui était passée du cœur de l'auteur dans son style plein de verve et d'originalité. Aujourd'hui encore l'ouvrage de Cloots offre un intérêt réel, en ce qu'il résume tous les arguments présentés par les athées. Il serait curieux d'établir un parallèle entre plusieurs des livres de Proudhon et l'ouvrage de Cloots. Il est certain que la *Certitude des preuves du mahométisme* a été, pour le célèbre philosophe, un arsenal précieux, où il a puisé plus d'un argument et peut-être même quelques-unes de ses plus belles phrases, si nous en jugeons par cette ligne de Cloots : « On ôta la souveraineté au genre humain pour en revêtir un prétendu souverain dans le ciel. » Cette pensée, que nous retrouvons exprimée d'une façon presque identique par l'auteur des *Contradictions économiques*, lui fournit le sujet d'une de ses plus vigoureuses pages.

Le livre de Cloots est incorrect assurément, et l'Académie française n'en recommanderait pas la lecture; mais Cloots n'écrivait pas pour l'Académie. D'ailleurs, à côté de tournures vicieuses, de germanismes faciles à excuser, se trouvent des phrases d'une grande élévation. Il règne dans ces pages une véritable éloquence, bizarre si l'on veut, mais incontestablement puissante. On sent la conviction, la foi, cette foi profonde qui faisait alors braver l'échafaud et qui entraîne le lecteur. Chose étrange! du milieu de ces incorrections surgit parfois une phrase nettement accentuée et que plus d'un de nos meilleurs écrivains pourrait envier. Celle-ci par exemple : « Ne soyez pas l'esclave du ciel, si vous voulez être libre sur la terre. » Tel qu'il est, avec ses imperfections et ses qualités, ce livre restera comme un curieux monument de cette grande époque, qui vit se produire les opinions les plus exaltées et les plus opposées. Peut-être est-il piquant de rappeler, à la suite du livre de Cloots, une brochure postérieure et d'un auteur d'ailleurs parfaitement inconnu, qui propose d'exclure de toutes les fonctions et d'une partie des droits civils, quiconque fait profession d'athéisme. Elle est intitulée : *Du fanatisme et des cultes* (1791).

CERTON (Pierre), musicien français du ^{xvii} siècle. Il était maître de musique des enfants de chœur de la Sainte-Chapelle de Paris, et on a de lui un recueil de 31 psaumes à quatre voix, publié en 1546, plus un recueil de chansons et de noëls (1552).

CERTON (Salomon), poète français, né à Gien vers 1550, mort vers 1610. Il avait acheté une charge de conseiller notaire et secrétaire du roi; mais il consacrait tous ses loisirs à la poésie. Il traduisit en vers français l'*Odyssée* d'Homère, et cette traduction fut revue plus tard par l'abbé Terrasson. Il publia aussi un volume de *Vers léptogrammes* (1620), et on lui attribue un poème latin intitulé : *Geneva, carmen herotecum* (1618, in-4°).

CERTOSA DI FIRENZE, en français *Chartreuse de Florence*, bourg du royaume d'Italie, province et à 4 kilom. S. de Florence, sur le Monte-Acutto, dont le pied est baigné par le confluent de l'Ema et de la Greve. On y admire une très-belle chartreuse bâtie en 1367 sur les dessins de l'Orgagna, et très-riche en peintures et en objets d'art. On trouve encore en Italie deux autres chartreuses très-célèbres et très-remarquables : la chartreuse de Pavie, qui passe pour la plus belle d'Italie, et la chartreuse de Fise. L'un et l'autre de ces couvents se trouvent au milieu d'un petit bourg, dont les maisons se sont groupées autour des chartreux.

CÉRUANE s. f. (sé-ru-a-ne). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des astérées, formé aux dépens de bapthales et comprenant quelques espèces, qui croissent en Égypte. On écrit aussi CÉRUANE.

CÉRUCHE s. m. (sé-ru-che — du gr. *kerouchos*, cornu). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des lamellicornes, comprenant trois espèces.

CÉRUCHIS s. m. (sé-ru-kiss). Bot. Syn. de SPILANTHE, genre de composées.

CERULARIUS (Michel), c'est-à-dire *Le Cier*, patriarche de Constantinople en 1045. Il fit fermer toutes les églises des Latins, suscita contre eux une violente sédition, et, après de longues et scandaleuses querelles, consumma la séparation de l'Eglise grecque et de l'Eglise romaine, encouragea la révolte d'Isaac Comnène et le couronna de sa main. Ses hauteurs et ses prétentions le firent chasser par ce prince lui-même, et il mourut exilé en 1058.

CÉRULÉ, ÉE adj. (sé-ru-lé — lat. *caeruleus*, même signif.). Qui a une teinte bleue ou bléâtre. *L'arbre n'avait point de feuilles, mais il portait des fruits rouges enchevêtrés comme des cristaux; quand il fut orné des oiseaux céruleux qui laissaient pendre leurs ailes, ses fruits parurent d'un pourpre éclatant, tandis que l'arbre semblait avoir poussé tout à coup un feuillage d'azur.* (Chateaub.) Il Peu usité; c'est un vieux mot qu'on a essayé de faire revivre.

CÉRULÉEN, ÉENNE adj. (sé-ru-lé-ain, é-é-ne — du lat. *caeruleus*, azuré, bleu de ciel). Néol. Qui a une teinte bleue ou bléâtre. *Des montagnes d'une forme ondoyante et d'une couleur céruleenne enveloppent l'horizon.* (P. de St-Victor.)

Ainsi parle la voix humide
De ce regard céruleen. TH. GAUTIER.

CÉRULOCEPHALE adj. (sé-ru-lé-o-sé-fa-lé — du lat. *caeruleus*, bleu, et du gr. *képhalé*, tête). Zool. Qui a la tête bleue.

CÉRULO-SULFATE s. m. (sé-ru-lé-o-sul-fa-té — du lat. *caeruleus*, bleu, et de *sul(ate)*). Chim. Syn. de SULFO-INDIGOTATE.

CÉRULO-SULFURIQUE adj. m. (sé-ru-lé-o-sul-fu-ri-ke — du lat. *caeruleus*, bleu, et de *sul(furique)*). Chim. Syn. de SULFO-INDIGOTIQUE.

CÉRULINE s. f. (sé-ru-li-ne — du lat. *caeruleus*, bleu). Chim. Bleu d'indigo soluble.

CÉRULIPEDE adj. (sé-ru-li-pé-de — du lat. *caeruleus*, bleu; *pes*, *pedis*, pied). Zool. Qui a les pattes bleues.

CÉRULIPENNE adj. (sé-ru-li-pé-ne — du lat. *caeruleus*, bleu; *penna*, aile). Zool. Qui a les ailes bleues.

CÉRUMEN s. m. (sé-ru-mènn — du lat. *cera*, cire). Physiol. Matière onctueuse, épaisse et analogue à la cire, qui s'accumule dans l'oreille.

— *Encycl.* Le *cérumen* est une humeur qui se trouve à l'intérieur du conduit auditif externe, où elle est sécrétée par de petits follicules dits follicules cérumineux. Elle est visqueuse, d'une saveur amère, d'une couleur orangée très-foncée, d'une odeur légèrement aromatique et âcre; l'alcool et l'éther la dissolvent en partie. Délayée dans l'eau, elle y forme une émulsion jaunâtre très-putrescible. Le *cérumen* se compose d'albumine, d'une huile épaisse analogue à la résine de la bile, d'un principe colorant, de soude et de sels de chaux.

L'utilité du *cérumen* n'est pas douteuse : cette humeur, qui se sécrète dans l'intérieur du tuyau auditif, a pour mission d'y arrêter les poussières légères qui, entraînées par l'air, pénétreraient jusqu'à la membrane du tympan et en altéreraient la sensibilité. Dans l'état de santé, la matière cérumineuse n'est jamais en quantité considérable, et de faciles

nettoyages réussissent à débarrasser le conduit auditif du *cérumen* accumulé et des poussières qu'il renferme. L'usage des curettes et des cure-oreilles en métal, en ivoire, en buis, etc., ou mieux un simple rouleau fait du coin d'une serviette, suffisent à cette petite opération de propreté; mais il est absolument interdit de faire usage d'instruments piquants, comme les épingles à cheveux, par exemple, sous peine de s'exposer à des lésions graves du conduit auditif, et, particulièrement, à la perforation de la membrane du tympan.

Chez les vieillards, quelquefois chez les enfants, on trouve une grande quantité de *cérumen* accumulé, occasionnant une démangeaison incommode d'abord, puis des douleurs plus vives et de la céphalalgie. L'humeur accumulée s'agglutinant avec des poils, des croûtes, des débris d'épiderme, finit par donner naissance à un véritable bouchon de matière concrète, qui provoque un écoulement muqueux ou purulent et une surdité plus ou moins considérable. Cette maladie a été considérée par quelques pathologistes comme étant le résultat d'un défaut de propreté; mais une observation plus attentive des symptômes porte à la considérer comme produite par une inflammation de la peau du méat, une otite superficielle, qui détermine une sécrétion plus abondante, en même temps qu'elle donne au *cérumen* un caractère particulier qui ne lui permet plus de s'écouler au dehors. La première indication, dans un cas semblable, est de débarrasser le conduit auditif du bouchon cérumineux; on y réussit à l'aide du cure-oreille adroitement manié, mieux encore en s'aidant d'injections tièdes émoullentes, d'injections de substances huileuses, d'éther ou d'alcool. C'est par ce procédé qu'on fait quelquefois disparaître chez les vieillards d'anciennes surdités, que l'on s'obstinait à croire incurables; c'est ainsi que, quelquefois, les remèdes les plus simples suffisent à guérir les maladies les plus sérieuses en apparence.

CÉRUMINEUX, EUSE adj. (sé-ru-mi-neu, eu-ze). Physiol. Qui a rapport au *cérumen*, qui en est formé. *Glandes CÉRUMINEUSES. Humeur CÉRUMINEUSE.*

CÉRUQUE s. m. (sé-ru-ke). Mar. anc. Nom que l'on donnait aux balancines, cordes qui lient chaque extrémité de la vergue au sommet du mât.

CÉRURE s. f. (sé-ru-re — du gr. *keras*, corne; *oura*, queue). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes. Syn. de DICRANURE et de HARPYE.

CÉRURIDE adj. (sé-ru-ri-de — de *cérure*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble à une *cérure*.

— s. m. pl. Famille d'insectes lépidoptères ayant pour type le genre *cérure*.

CÉRUSE s. f. (sé-ru-ze — lat. *cerussa*, même sens). Carbonate de plomb, qui est de couleur blanche : *L'emploi de la céruce comme fard est une pratique dangereuse.* La *céruse* du commerce est sujette à être falsifiée par du sulfate de baryte, du sulfate de plomb ou du carbonate de chaux. (Soubeiran.) La *céruse* était connue des anciens, qui s'en servaient dans la peinture à l'huile, dans la médecine et même comme objet de toilette, en guise de fard. (Bachelet.)

La coquette tendit ses lacs tous les matins,
Et mettant la *céruse* et le plâtre en usage,
Composa de sa main les fleurs de son visage.

BOILEAU.

On dit aussi BLANC DE CÉRUSE.

— Couleur de la même substance : *Les deux astres mélaient au zénith leurs teintes de céruce et de carmin.* (Chateaub.)

— Minér. *Céruse native*, Plomb blanc terreux. Il Peu usité.

— *Encycl.* Minér. La *céruse* est un carbonate naturel de plomb, formé, sur 100 parties, de 16,5 d'acide carbonique et de 83,5 d'oxyde de plomb. Le carbonate naturel de plomb est une substance vitreuse, d'un éclat gras, représentant quelquefois un luisant métallique. Il est généralement, ou diaphane, ou blanc, ou d'un jaune enfumé. On le trouve en petites masses, ou en petites paillettes brillantes, ou en cristaux. Ceux-ci, susceptibles d'un très-grand nombre de variétés, appartiennent au système du prisme droit à base rhombe. La densité de la *céruse* est égale à 6,5. On en présente la dureté par le nombre 3,5. Parmi les variétés de forme et de structure que le minéral peut présenter, nous citerons la *céruse aciculaire*, que l'on trouve en aiguilles soyeuses très-éclatantes. Ces aiguilles, tantôt libres et tantôt réunies en faisceaux, sont souvent recouvertes de malachite pulvérulente. On rencontre aussi quelquefois de la *céruse* bacillaire, en baguettes cannelées et entrelacées en différents sens. Enfin, nous ajouterons que la *céruse* est quelquefois en masses compactes jaunâtres, à cassure luisante et comme onctueuse, qui sont tantôt absolument amorphes et tantôt mamelonnées. Le minéral qui nous occupe est assez rare dans la nature; il ne laisse pas cependant d'être le minéral de plomb le plus commun après la galène. Ses gisements sont ceux de la galène. Les principales mines qui en renferment sont : en France, Poullaouen et Huelgoat, en Bretagne; Sainte-Marie-aux-Mines, dans les Vosges; Saint-Sauveur, en Languedoc; — au Hartz, la mine de Gellerfeld; — en Bohême, celle de Przibram; — en Écosse, celle de Leadhill; — en Daourie,

les mines de Gazimour, d'où sont venus les plus beaux cristaux; — en Souabe, celles de Hohers-Geroldseck, etc.

— Techn. La *céruse*, blanc de plomb, blanc d'argent, est une substance qu'on emploie pour colorer en blanc les bois et les meubles, parce qu'elle a l'avantage de se mêler à l'huile, d'y conserver la couleur, de s'étendre aisément sous le pinceau, de bien recouvrir les matières qu'on veut enduire et de moins jaunir, avec le temps, que les autres couleurs blanches; mais elle a le grave inconvénient de brunir par le contact des émanations sulfureuses. On l'utilise dans les fabriques de faïence pour la préparation des vernis, de préférence aux oxydes de plomb, à cause de sa grande ténuité et de sa facile suspension dans l'eau.

On donne aux cartes de visite l'apparence de l'émail ou de la porcelaine, en les recouvrant d'une couche de *céruse* et en les soumettant au frottement d'un cylindre d'acier poli, qui fait naître un lustre très-vif.

On ajoute ordinairement dans les *céruses* du commerce plusieurs substances blanches de moindre valeur, comme le sulfate de plomb, le sulfate de baryte, la craie ou le sulfate de chaux. Il paraît que le sulfate de baryte leur donne de l'opacité et les rend plus propres aux peintures fines et délicates. Dans le blanc de Venise, il y a moitié de sulfate de baryte; dans le blanc de Hambourg, il y en a le double; dans le blanc de Hollande, la proportion s'élève de 3 parties jusqu'à 7 contre 1 de *céruse*.

La préparation de la *céruse* se pratique sur une très-grande échelle en Hollande, en Angleterre, à Lille, etc., etc., en exposant des lames de plomb à l'action des vapeurs de vinaigre. Les pots qui contiennent les lames suspendues au-dessus du liquide sont enfouis, pendant environ six semaines, dans du fumier ou du tan. Le plomb s'oxyde aux dépens de l'air; l'oxyde, au milieu des vapeurs de vinaigre, se change peu à peu en sous-acétate que l'acide carbonique, dégagé en abondance du fumier, transforme en carbonate. Celui-ci, attaché en croûtes dures et grisâtres sur les lames, est enlevé, broyé sous des meules avec de l'eau, soumis à la lévigation, puis desséché dans des moules coniques.

Les *céruses* sont distinguées, dans le commerce, par les noms des pays de fabrication. C'est ainsi que l'on dit *céruse* de Hollande, *céruse* d'Allemagne, *céruse* de Lille, *céruse* de Clichy, etc., etc. La première est la plus estimée.

On prépare la *céruse* de Clichy en faisant passer un courant d'acide carbonique dans du sous-acétate de plomb liquide. Ce sel cède à l'acide gazeux une partie de l'oxyde de plomb qu'il contient; il se forme du carbonate de plomb qui se précipite, et la liqueur, devenue neutre, peut dissoudre une nouvelle quantité d'oxyde de plomb, que l'on précipite une seconde fois par un courant de gaz, et ainsi de suite. Ce procédé, plus simple que le précédent, donne une *céruse* bien plus blanche, parce que les exhalaisons du fumier rendent toujours un peu gris le carbonate formé sur les lames.

Une modification a été apportée en Angleterre au procédé français par MM. Beulon et Gossaye. On humecte de la litharge très-divisée avec un centième d'acétate de plomb dissous, et l'on place cette pâte dans de grandes auges en schiste, fermées par en haut, et communiquant entre elles. Un courant d'acide carbonique, provenant de la combustion du coke, est poussé au moyen de deux forts ventilateurs à force centrifuge, à travers les couches d'oxyde, qui sont continuellement agitées par des râtaux mus par une machine à vapeur. En quelques heures, toute la litharge est carbonatée et convertie en *céruse* d'une grande blancheur, qui réunit toutes les qualités de la meilleure *céruse* de Hollande.

CÉRUSIER s. m. (sé-ru-zié — rad. *céruse*). Techn. Ouvrier qui travaille à la fabrication de la *céruse*.

CERUTTI (Joseph-Antoine-Joachim), jésuite et littérateur, né à Turin en 1738, mort à Paris en 1792. Il professa avec éclat dans le collège de son ordre à Lyon, écrivit une *Apologie de l'Institut des jésuites* (1782) qui fit grand bruit, remporta plusieurs prix académiques, notamment par une dissertation sur les républiques anciennes, qui mérita d'être pendant quelque temps attribuée à Rousseau. Après la suppression de la compagnie, il se livra entièrement aux lettres et publia, entre autres ouvrages, un poème sur le jeu d'échecs, où les difficultés d'un tel sujet parurent heureusement surmontées. Au début de la Révolution, il embrassa les idées nouvelles avec la même chaleur qu'il avait montrée pour la défense des jésuites, écrivit des brochures politiques, se lia avec Mirabeau et devint un des écrivains que le fameux tribun employait à la préparation de ses discours. Ce fut lui qui prononça son oraison funèbre dans l'église Saint-Eustache. Il entreprit ensuite, sous le nom de *Feuille villageoise*, un journal d'un style simple et naturel, destiné à répandre les principes nouveaux parmi les habitants des campagnes. Il venait d'être nommé député à l'Assemblée législative lorsqu'il mourut. On donna son nom à une rue de Paris, qui prit en 1814 celui du comte d'Artois, et enfin celui de Laffitte après 1830. Ses œuvres ont été publiées en 1793.

CERVA s. f. (sèr-va — mot lat., qui signifie biche). Astron. Nom que l'on donnait anciennement à la constellation de Cassiopee.

CERVAISON s. f. (sèr-vè-son — du lat. *ceruus*, cerf). Vénér. Époque où le cerf est gras et bon à chasser : *La cervaison dure depuis la fin de juin jusqu'à la mi-septembre.* (E. Chapus.) Quand un cerf est bien gras, on dit : il est en pleine cervaison. (E. Chapus.)

CERVANE s. f. (sèr-va-ne). Bot. Syn. de CÉRUANE.

CERVANTES SAAVEDRA (Miguel), né en 1547, mort en 1616. L'immortel auteur de *Don Quichotte* a ceci de commun avec Homère et Christophe Colomb, que plusieurs villes se sont disputé l'honneur de lui avoir donné le jour; Madrid, Séville, Lucena, Tolède, Esquivias, Alcazar-de-San-Juan et Alcalá-de-Hénarès ont fait valoir leurs titres à cet honneur. Jusqu'en 1765, la question était demeurée incertaine; mais en cette année, c'est-à-dire près de cent cinquante ans après la mort de Cervantes, on retrouva son acte de baptême authentique dans les archives du Vatican, et tous les doutes furent dissipés.

Cervantes naquit donc à Alcalá de Hénarès, le 9 octobre 1547, d'une famille noble; il fut le quatrième enfant de Rodrigo de Cervantes et de dona Leonor de Cortinas. Il mourut à Madrid le 23 avril 1616. Quoique ses parents fussent sans fortune, ils purent néanmoins lui faire donner une éducation libérale, et l'on sait d'une manière certaine qu'il fit ses humanités sous un savant maître, Juan Lopez de Hoyos, dont il gagna l'affection et qui publia avec éloges, en 1569, ses premiers essais, lorsque Cervantes avait à peine vingt-deux ans. C'étaient des vers castillans, — deux redondilles et une élégie, — sur la mort de cette jeune et intéressante fille de Catherine de Médicis et de Henri II, Elisabeth de Valois, qui, mariée à moins de quinze ans à Philippe II, venait de mourir tristement à Madrid, non sans soupçon d'avoir succombé tout au moins aux mauvais traitements de son mari. « On parle fort sinistrement de sa mort, dit Brantôme, pour avoir été avancée. » Ces premiers essais furent imprimés à Madrid, comme nous l'avons dit, en 1569, par les soins de Juan Lopez de Hoyos, dans le recueil qu'il y publia sous ce titre : *Historia y relacion verdadera de la enfermedad, felicísimo transito y santuosas exequias funebres de la serenísima reyna de España, dona Ysabel de Valois*. Hoyos y inséra les vers de Cervantes sur la mort d'Elisabeth, avec cette note en tête : « Ces quelques redondilles castillanes sur la mort de Sa Majesté, lesquelles, comme on le verra, sont empreintes de vives couleurs poétiques, sont une élégie, qui va bien ici, de Michel de Cervantes, notre cher et bien-aimé disciple. » L'élève de Lopez de Hoyos composa vers le même temps, selon toute probabilité, divers ouvrages, dont il ne garda pas ou dont il perdit la copie dans la vie d'aventures où il se jeta peu après, et, parmi ceux-là sans doute, la *Filena*, espèce de poème pastoral, et quelques sonnets et romances qu'il rappelle dans son *Voyage au Parnasse*.

Lors de la mort de la reine, qui eut lieu le 3 octobre 1568, Cervantes se trouvait à Madrid, probablement en quête d'une carrière. Philippe II n'était pas très-bien en ce moment avec la cour de Rome; Pie V se plaignait de l'injure faite à la juridiction ecclésiastique à Milan par les ministres du roi, qui avait approuvé leur conduite. Don Carlos était mort quelques mois avant la jeune reine, et Pie V avait envoyé à Madrid un jeune prélat, d'une illustre maison, Jules Aquaviva, fils du prince d'Atri, chargé de la double mission de porter au roi les compliments de condoléance du saint-père à l'occasion de la mort de don Carlos et de la reine, et de réclamer contre ce que le pape appelait les violences des ministres espagnols à Milan, deux choses peu faites pour être agréables à Philippe II. La mystérieuse cause de l'emprisonnement du prince; les bruits sinistres accrédités sur les causes non moins mystérieuses de sa mort et de celle de la reine; l'éloignement du roi pour tout ce qui ramenait sa pensée sur ces tristes faits; sa résolution enfin de ne point céder au pape, tout cela était de nature à rendre peu facile la mission d'Aquaviva à Madrid. Le roi ne reçut même pas le légat romain. Il fit plus : très-entier en ce qui touchait à ses droits régaliens contre les prétentions de la cour de Rome sur les États espagnols d'Italie, et connaissant le second objet de la mission dont Jules Aquaviva était chargé auprès de lui, il fit, sans plus de cérémonie, expédier d'Aranjuez des passe-ports au légat pontifical, en date du 2 décembre, pour qu'il eût à retourner sans réponse en Italie, par l'Aragon et le royaume de Valence, dans le délai de soixante jours. En quoi ceci se rattache-t-il à la vie de Cervantes? Le voici : Jules Aquaviva était, comme le mandait au roi l'ambassadeur d'Espagne à Rome, en annonçant, en 1569, le départ du prélat romain pour Madrid, « un jeune homme doué de beaucoup de vertus et très-versé dans les lettres (*mozo muy virtuoso y de muchas letras*). » Il était resté peu de temps à Madrid; mais, dans ce court séjour, ne pouvant y traiter avec le roi les affaires de l'Eglise dont il était chargé, il avait singulièrement recherché la conversation des gens de lettres et des érudits, et ce furent sans doute les vers de Cervantes sur la mort de la

reine Elisabeth qui firent connaître celui-ci au futur cardinal, au service duquel il ne tarda pas à entrer. Telle fut l'occasion première des longues aventures de Cervantes hors de sa patrie. Il passa en Italie dans les premiers mois de 1570 avec Jules Aquaviva, en qualité de valet de chambre (*camarero*). Les jeunes gentilshommes espagnols dépourvus de biens, comme l'était Cervantes, ne dédaignaient pas, en ce temps, de servir dans ces sortes d'emplois subalternes les cardinaux et les hauts dignitaires de l'Eglise; ce leur était comme un chemin pour arriver aux emplois dans leur propre pays, et celui-là même qui alors remplissait à Rome la charge d'ambassadeur de Sa-Majesté Catholique, homme fort lettré et fort distingué, Diego Hurtado de Mendoza, avait débuté dans le monde par une de ces humbles fonctions. Cervantes, toutefois, ne resta pas longtemps dans cette espèce de domesticité, indigne de son génie, quoiqu'elle n'eût rien de déshonorant selon les idées du temps.

Apprenant que le pape levait des troupes contre les Turcs, Cervantes fit le service du cardinal, s'engageant comme soldat, et fut, sous les ordres de Marc-Antoine Colonna, la malheureuse campagne de Chypre. L'année suivante, il fut embarqué sur la flotte des croisés, commandée par don Juan d'Autriche, et assista à la glorieuse et inutile bataille de Lépante (7 octobre 1571). Blessé dès le commencement du combat, il abandonna son poste qu'après la fuite des infidèles; un coup d'arquebuse, et surtout l'impétuosité des chirurgiens, lui firent perdre l'usage de la main gauche. Si la balle l'eût frappé à la main droite, nous n'aurions peut-être pas eu *Don Quichotte*. Bien qu'estropié, il resta au service, mais il ne paraît pas qu'il ait reçu aucune récompense de sa bravoure. Dans la première partie de son immortal roman, Cervantes nous a laissé le récit épisodique de cette désastreuse campagne. Il entra dans Tunis, à la suite du marquis de Santa-Cruz, puis, en vertu d'un congé que lui accorda don Juan, au mois de juin 1575, il retourna en Italie, d'où il devait s'embarquer avec son frère Rodrigo pour rentrer en Espagne. Il faisait voile pour sa patrie, lorsque, le 26 septembre, la galère qu'il montait, le *Soleil*, fut prise presque en vue de Majorque, par un pirate nommé Dali-Mami. Cet homme, fameux à cette époque par son audace et plus encore par sa cruauté, fit subir les plus mauvais traitements à son nouvel esclave, que son infirmité lui rendait moins utile que les autres. Mais Cervantes eut bientôt acquis sur ses compagnons d'infortune cet ascendant que donne un esprit supérieur, il devint l'âme et le chef de tous les complots d'évasion. Après une tentative que la trahison fit avorter, Cervantes, ne voulant pas que ses compagnons de captivité eussent à supporter les conséquences de l'entreprise dans laquelle il les avait entraînés, alla trouver son maître et assumait sur lui toute la responsabilité. Dali-Mami, touché de cette générosité, et peut-être aussi de la riche rançon que les Pères de la Miséricorde avaient offerte pour les esclaves qu'il avait entre les mains, fit grâce à tous les coupables, qui bientôt, et toujours à l'instigation de Cervantes, devaient tenter un coup bien autrement hardi que le premier. Il ne s'agissait de rien moins que de soulever tous les prisonniers captifs dans les Etats du dey, de s'emparer d'Alger et de déposer cette précieuse conquête aux pieds du roi d'Espagne, ou de tout autre souverain de la chrétienté. Encore une fois la conspiration est découverte, et le dey, Hassan-Aga, justement effrayé de l'énergie et de la constance du conspirateur en chef, croit devoir l'acheter 1,000 écus à son maître, et en faire, pour ainsi dire, un esclave d'Etat. Sous ce nouveau maître, Cervantes eut bien à souffrir; pour se faire une idée des rigueurs de son esclavage, il faut lire la nouvelle du captif qu'il a insérée dans le *Don Quichotte*.

Il y avait environ un an que Cervantes était entre les mains d'Hassan-Aga lorsque son père apprit sa mésaventure. Le vieillard vendit ou engagea le patrimoine de ses enfants et son bien propre; mais ce sacrifice fut jugé insuffisant par le maître de Cervantes, qui commençait à apprécier la valeur de son esclave. Cette rançon servit du moins à libérer son frère Rodrigo. Enfin, le 20 mai 1580, le P. Juan Gil et Fray Antonio de la Bella, envoyés par Philippe II, débarquèrent à Alger, apportant 300 ducats qu'avaient fournis la veuve et la fille de Rodrigo. Hassan demanda le double de cette rançon, et Cervantes allait perdre une seconde fois l'espoir de recouvrer sa liberté lorsque les religieux de la Trinité intervinrent et complétèrent la somme demandée. Sa captivité avait duré cinq ans, et lorsqu'il revint en Espagne (19 septembre 1580) il était dans sa trente-quatrième année. Cervantes ne trouva dans sa patrie que l'indigence, et fut bientôt obligé de reprendre son métier de soldat. Il fit la campagne de Portugal, et, durant son séjour à Lisbonne, il eut une fille naturelle, dona Isabella de Saavedra, qu'il garda toujours auprès de lui, et qui fut son unique enfant. Rentré dans la vie civile, après avoir essayé de différentes professions, Cervantes se sentit tourmenté par son ancienne passion pour la littérature, et se remit à écrire. De ce moment, sa vie est tout entière dans ses ouvrages. On a lieu d'être étonné que Cervantes, quittant le cli-

mat brûlant de l'Afrique et un rude esclavage, ait trouvé dans son imagination des idées assez tendres et assez langoureuses pour composer une pastorale; cependant *Galatée* fut le premier ouvrage qu'il publia après son retour d'Alger. Mais il était alors amoureux, et peu de temps après (14 décembre 1584) il épousa dona Catalina de Palacios Salazar y Vosmediano, demoiselle d'une famille noble, mais aussi pauvre que celle de son mari. La *Diane*, de Georges de Montemayor, avait mis les pastorales à la mode : ce genre ennuyeux composait, avec les romans de chevalerie et les romances, presque toute la littérature espagnole. Déjà l'on avait fait plusieurs continuations de la *Diane*; Cervantes l'imita, mais ne put l'égaliser. Nous verrons plus d'une fois ce grand homme, s'ignorant lui-même, chercher au hasard sa vocation sans la trouver. Sa prose, dans *Galatée*, est encore plus laborieusement contournée que ses vers; les inversions y sont fréquentes et souvent forcées; le dialogue est hérissé de pointes, de citations et de dissertations pédantesques; enfin, l'action principale disparaît au milieu d'une foule d'épisodes mal liés entre eux et encore plus mal rattachés au corps de l'ouvrage. Malgré tous ces défauts, la *Galatée* eut du succès, et Cervantes commença à prendre rang parmi les beaux esprits espagnols. Les œuvres dramatiques qu'il donna ensuite accrurent sa réputation, mais sans le délivrer de ses embarras pécuniaires. Des vingt ou trente pièces que Cervantes donna à son retour d'Espagne, il ne nous reste guère que la *Numance* et la *Vie d'Alger*, récemment traduites par M. A. Royer. La plupart de ces ouvrages ne furent pas immédiatement imprimés, et d'ailleurs les comédiens les abandonnèrent bientôt pour ceux de Lope de Vega.

Cervantes avait alors quarante ans. Trop fier pour se résigner au second rang, il cessa de cultiver l'art dramatique et suivit, en qualité de commis aux vivres, un conseiller des finances, Antonio de Guevara, qui partait pour Séville. Après avoir conservé cet emploi pendant cinq ans (1588-1593), il eut recours aux quelques connaissances en jurisprudence qu'il avait acquises dans les universités. Un de ses protecteurs voulut bien lui donner la place de son agent d'affaires, et le chargea de quelques réclamations qu'il avait à exercer sur le village de Argamasilla de Alba, dans la Manche. Cervantes voulut montrer son zèle, refusa de s'entendre avec l'alcade, et ce magistrat irrité le fit mettre en prison. On dit que ce fut dans la prison de cette bourgade qu'il écrivit les premières pages de son *Don Quichotte*, et que, par rancune, il en fit la patrie de son héros. Au reste, ce n'était pas la première fois qu'il se trouvait ainsi logé aux frais de l'Etat; il avait déjà été emprisonné pour une sérenade donnée dans la rue et terminée par des coups d'épée. On n'ignore pas qu'à cette époque les amants, par respect pour l'honneur de leurs dames, avaient coutume d'interdire, l'épée à la main, l'entrée de la rue où se donnait la sérénade. Un curieux s'étant approché un peu trop des musiciens fut tué sur la place. Il n'y avait rien que de très-ordinaire dans l'aventure; mais comme Cervantes était mal avec une dévote, sa voisine, elle eut le crédit de le faire mettre en prison, d'où cependant ses amis le tirèrent bientôt.

Un intervalle de onze années s'écoula depuis la dernière comédie de Cervantes jusqu'à la publication de son *Don Quichotte*, et il ne paraît pas que ce temps ait été par lui consacré à d'autres travaux littéraires. Les soins qu'il se donnait afin de pourvoir à l'entretien de sa famille l'absorbaient entièrement; il habitait tour à tour plusieurs villes d'Espagne, toujours pauvre et toujours luttant avec courage contre l'adversité. Le nom de Cervantes était presque oublié, lorsqu'il fit paraître, en 1604, la première partie du *Don Quichotte*. L'usage voulait alors que tout ouvrage fût dédié à un grand, qui, en acceptant la dédicace, s'engageait en quelque sorte à faire à l'auteur un succès dans le monde. Le duc de Béjar avait été supplié de prendre *Don Quichotte* sous sa protection; mais il refusa, craignant d'exposer son nom en tête d'un livre de chevalerie, qu'il supposait semblable à ceux qui, depuis longtemps, inondaient l'Espagne. Cervantes lui demanda pour toute faveur de vouloir bien entendre la lecture d'un seul chapitre, ce qui lui fut accordé d'assez mauvaise grâce; mais le duc, enchanté, accepta la dédicace et combla l'auteur d'éloges. A cette lecture avait assisté un ecclésiastique attaché à la maison du duc, homme chagrin et bourru, à qui ces éloges déplurent, comme s'ils étaient donnés à ses dépens. Sans prendre la peine de faire une critique raisonnée de l'ouvrage, il accabla l'auteur d'injures et adressa au duc des reproches pour l'accueil qu'il lui faisait. Cervantes répondit avec sa modération ordinaire; mais on dit qu'il profita de cette scène pour peindre au naturel le colère de ce moine dans les chapitres xxxi et xxxii de la seconde partie de *Don Quichotte*. Il paraît toutefois que l'ecclésiastique l'emporta, car Cervantes, si reconnaissant pour ses protecteurs, ne dit plus un seul mot du duc de Béjar dans les ouvrages qu'il publia par la suite, ce qui ferait croire qu'il n'eût guère à se louer de sa générosité. L'obscurité dans laquelle il vivait nuisait d'abord au succès de son livre. On se moquait du titre et personne n'en voulait lire davantage. Pour sortir de l'oubli, il s'avisa d'un expédient assez in-

génieux. Il fit un petit pamphlet de quelques pages qu'il intitula *et Buscapie* (*l'Enigme*), dans lequel, tout en faisant l'éloge du nouveau roman, il insinua avec adresse qu'on y trouverait des allusions piquantes à certains grands personnages; mais il se garda bien de donner une clef. La curiosité une fois excitée de cette manière, *Don Quichotte* fut lu avec avidité, chacun voulant à toute force trouver le mot de l'énigme, lequel est pourtant encore à deviner. C'est à ce petit ouvrage, aujourd'hui prodigieusement rare, que *Don Quichotte* dut sa réputation. Le succès de la première partie fut tel, que trente mille exemplaires s'écoulèrent en moins de deux ans, et que, du vivant même de l'auteur, elle fut traduite dans presque toutes les langues de l'Europe. Ce succès éclatant tira Cervantes de l'obscurité où il vivait depuis l'apparition de Lope de Vega et lui acquit des protecteurs utiles dans le comte de Lemos et dans le cardinal de Tolède, qui lui firent une petite pension. Mais, bien que son livre eût fait grand bruit à la cour, il ne reçut aucun encouragement de Philippe III. Un mot de ce prince fait connaître cependant la haute opinion qu'il avait de cet ouvrage. Du balcon de son palais, il aperçut, assis au bord du Manzanarès, un étudiant qui lisait tout seul, s'interrompant de temps en temps par de grands éclats de rire : « Cet homme est fou, s'écria le roi, ou bien il lit *Don Quichotte*. » Un page courut à l'étudiant, et trouva que c'était effectivement *Don Quichotte* qu'il lisait. L'anecdote suivante, rapportée par M. Mérimée dans son excellente notice sur Cervantes, prouve que les étrangers, et surtout les Français, ne partageaient pas l'indifférence injurieuse des compatriotes de Cervantes. Une ambassade française venait d'arriver à Madrid; les gentilshommes de la légation, allant faire leur cour au cardinal de Tolède, après lui avoir peint en termes animés leur admiration pour le génie de Cervantes, lui demandèrent, comme une grande faveur, d'être présentés à cet homme célèbre. Rien n'était plus facile; le maître des pages du cardinal les y conduisit. En sortant, encore tout ravi de sa conversation et surpris de voir pauvre et délaissé celui qu'il s'imaginait trouver dans l'opulence, un des Français s'écria : « Quelle honte pour l'Espagne qu'un tel homme ne soit pas entre-tenu richement par le trésor public, et qu'il soit réduit à écrire pour vivre ! — Dites plutôt, répondit son compagnon, quel bonheur pour l'Espagne, qui doit à sa pauvreté tant de chefs-d'œuvre ! » L'ambassadeur lui fit offrir une pension assez forte; mais Cervantes la refusa avec politesse, ajoutant que les bienfaits de son protecteur, le comte de Lemos, suffisaient amplement aux besoins de sa famille. Suivant l'usage, en perdant son obscurité, Cervantes avait trouvé des ennemis; toute la troupe des critiques faméliques, et tous les romanciers chevaleresques se déclarèrent contre lui. Un Aragonais, auteur de mauvaises comédies et qui, par conscience de son infamie, se cacha sous le nom de Fernandez de Avellaneda, fut le plus acharné de ses adversaires. Sa haine, dit-on, avait été excitée par quelques observations de Cervantes sur ses comédies; il s'en vengea par des personnalités et des injures dégoûtantes. D'abord il critiqua, avec toute l'acreté d'un auteur jaloux, l'invention et l'exécution de *Don Quichotte*, et néanmoins il s'empara de l'idée et du personnage principal. S'imaginant sans doute qu'il lui suffisait de continuer un chef-d'œuvre pour l'égaliser, il publia, en 1614, une suite du *Don Quichotte*, dans laquelle on retrouve tous les personnages, mais pas une étincelle du génie de Cervantes, quoi qu'en ait dit M. G. Delavigne, son plus récent traducteur. Cependant les injures adressées par Avellaneda au *mutilé de Lépante* firent lire cette méprisable composition. Au reste, Cervantes répondit à ses adversaires par la seconde partie de *Don Quichotte*, égale, sinon supérieure à la première. Il combat ses ennemis en homme d'esprit; mais il est facile de voir que les injures de l'Aragonais lui avaient été sensibles, car il y revient à plusieurs reprises, et se donne trop souvent la peine de confondre un misérable qu'il aurait dû oublier. En 1613, c'est-à-dire avant la publication de la seconde partie du *Don Quichotte*, il fit paraître un recueil de nouvelles (*Novelas ejemplares*). On y retrouve son talent de conteur, son élégance de style ordinaire, souvent une fable intéressante, et des peintures de mœurs espagnoles admirablement tracées. Ces contes, qui seuls auraient pu suffire à sa réputation, seraient sans doute plus célèbres si leur auteur n'avait point écrit son immortal roman. *Rinconete* et *Cortadillo*, la *Conversation de deux chiens*, et, dans un genre tout opposé, le *Jaloux de l'Estramadure*, attestent la flexibilité de son talent. Le recueil comprend douze nouvelles, dont plusieurs sont tellement dramatiques qu'elles ont été heureusement transportées sur le théâtre, avec peu de changements, et presque sans qu'on ait eu besoin d'altérer les dialogues. En 1615, il fit imprimer huit comédies et le même nombre d'intermèdes, avec une dédicace au comte de Lemos, son protecteur. Un poème, qui parut dans la même année, le *Voyage au Parnasse* (*Viaje al Parnaso*), imité de Cesare Caporali, témoigne sa facilité et même son courage; car, au milieu de tous ces travaux, il était tourmenté d'une hydropisie cruelle et condamné par les médecins. Cervantes s'était de bonne heure aperçu que sa maladie était sans remède. La mort lente et sans gloire, qui venait terminer de lon-

gues souffrances, le trouva tel qu'il était sur les vaisseaux de Colonna ou dans les bagnes d'Alger. Nous voudrions que les bornes de cet article nous permissent de rapporter en quels termes il parle, dans le prologue de *Persiles et Sigismunda*, et de citer la lettre touchante qu'il écrivait le 19 avril 1616, après avoir reçu les sacrements, au comte de Lemos, en lui adressant la dédicace du *Voyage au Parnasse*. Quatre jours après cette lettre, le 23 avril, il expirait, après avoir conservé sa connaissance jusqu'au dernier moment. C'est ici le moment de relever une erreur assez grave qui a donné lieu à des rapprochements plus ingénieux qu'exactes, erreur qu'a récemment partagée notre grand poète Victor Hugo. Shakspeare, suivant une tradition, est mort le même jour que Cervantes. En effet, c'est bien le 23 avril 1616 que s'est éteint le plus grand génie de l'Angleterre, mais il a en réalité survécu de douze jours à l'illustre Espagnol, l'Angleterre n'ayant adopté le calendrier grégorien qu'en 1754. Les obsèques de Cervantes se firent, suivant sa recommandation, sans aucune pompe, et il fut enterré dans le couvent des religieuses de la Trinité, située rue del *Humilladero*. Sa veuve publia l'année suivante les *Travaux de Persiles et Sigismunda* (*los Trabajos de Persiles y Sigismunda*), ouvrage que l'auteur préférait, bien à tort, à *Don Quichotte*, et dans lequel il s'était proposé d'imiter *Théagène et Chariclée* d'Héliodore. Malgré les qualités de style qui le distinguent et le charmant épisode de Ruperta, ce livre est tombé dans l'oubli. Le lieu précis où reposent les cendres de Michel Cervantes est inconnu, parce que les religieuses de la Trinité, vers 1633, quittèrent la rue del *Humilladero*, et on n'a trouvé aucune inscription indiquant la place où l'on avait enterré l'illustre écrivain. Cervantes nous a laissé de lui-même, dans le prologue de ses *Nouvelles*, le portrait suivant : « Celui que vous voyez ici avec un visage aquilin, les cheveux châtains, le front lisse et découvert, les yeux vifs, le nez courbe, quoique bien proportionné, la barbe d'argent (il n'y a pas vingt ans qu'elle était d'or), les moustaches grandes, la bouche petite, les dents peu nombreuses, car il n'y en a que six sur le devant, le corps entre les deux extrêmes, ni grand ni petit, le teint clair, plutôt blanc que brun, un peu chargé des épaules, etc... »

Cervantes fut un héros avant d'être un grand écrivain, et il accomplit de grandes actions avant d'avoir écrit un chef-d'œuvre. Sa vie offre le rare modèle des plus hautes vertus qui honorent l'humanité : courage intrépide dans le danger, patience et abnégation dans le malheur, probité et désignation dans la pauvreté, une extrême indulgence jointe à une profonde connaissance du cœur humain, amour de la famille, reconnaissance pour les bienfaits, tranquillité devant la mort, tels sont les exemples que ce grand homme a légués à la postérité. Malgré ses succès littéraires, il mourut, comme il avait vécu, dans un état voisin de la misère. Les honneurs ne sont venus le trouver qu'après sa mort. Tout dernièrement, dans l'église de la Trinité de Madrid, où sont censées déposées ses dépouilles mortelles, a eu lieu un service commémoratif présidé par l'Académie royale espagnole. Le temple était couvert de tentures noires semées de franges vertes et de glands dorés; sous la catafalque, on distinguait un costume de franciscain, parce que Cervantes a appartenu au tiers ordre, une épée, l'unique exemplaire de la grande édition de *Don Quichotte* qui ait été conservé dans les archives de l'Académie, et une couronne de lauriers.

Il nous reste maintenant à passer en revue les principales œuvres de Cervantes. Les pièces de théâtre qu'il composa à son retour d'Alger réussirent toutes, si on en croit lui-même, et elles ne recueillirent que des applaudissements. Il n'est resté de ces premières pièces, nous l'avons dit, que les *Tratos de Argel* (la *Vie d'Alger*) et *Numancia* (*Numance*). La *Vie d'Alger* expose le tableau de l'esclavage des chrétiens, et Cervantes semble s'y mettre en scène sous le nom de Saavedra. Il demande à l'Espagne, dans cette pièce, ce que la France a accompli de nos jours, la destruction des pirates. « Si le sort favorable me permettait de m'agenouiller devant le roi, ma langue oserait lui dire : « Grand seigneur dont la puissance impose son joug aux nations barbares, toi à qui les noirs Indiens payent le tribut de vasselage, puissent les outrages continuels de cette misérable ville réveiller le courage de ton cœur !... Son peuple est nombreux, mais sa force n'est pas grande; il est mal armé et il n'a ni murs, ni forêts, ni rochers pour se défendre. Si tes soldats paraissent, les Maures fuient pour sauver leurs jours. Tu tiens les clefs de la dure prison où meurent quinze mille chrétiens. Tous, comme moi, le front prosterné à terre et sous la menace de la torture, tout-puissant seigneur, te supplient de jeter sur eux un regard de miséricorde. Fais, bon roi, que ce qui fut commencé avec tant d'audace et de courage par ton père bien-aimé soit achevé par toi !... La seule annonce de ton départ jettera l'effroi parmi ces barbares, et je prédis d'avance leur perte entière. Qui peut douter que le cœur royal ne soit attendri par les souffrances de tant de malheureux ? Mais, hélas ! comment oser-je parler de si bas à une aussi haute majesté ? La circonstance est là qui me sert d'excuse ; je me tais pourtant, de

peur que mon discours ne déplaît, et d'ailleurs les Maures m'appellent au travail où je vais mourir.

Cette supplique est éloquent. La comédie est fondée sur la situation sympathique d'un mari qui retrouve sa femme et qui voit son maître épris d'elle, tandis que sa maîtresse est éprise de lui. La fidélité des époux court des dangers non moins que leur existence. A cette donnée se joignent des scènes intéressantes d'enfants arrachés à leur mère pour être vendus; mais la pièce de *Numance*, comme conception et comme poésie, a plus de valeur que la *Vie d'Alger*, bien que cette comédie nous touche par ses rapports avec la captivité du poète.

Dans *Numance*, la scène se passe tantôt devant cette ville, tantôt devant la tente de Scipion. Des personnages allégoriques prennent part à l'action. L'Espagne, le Duro, la Renommée, la Maladie, la Famine composent la partie lyrique de l'ouvrage et donnent une couleur fantastique au sujet, assez bizarrement traité, mais dans lequel se fait jour une grande élévation de sentiments. L'Espagne, sous la figure d'une jeune fille couronnée de tours, s'adresse ainsi au Duro : « Gentil Duro, dont les ondes sinueuses arrosent une grande partie de mon sein, toi qui routes dans tes flots des parcelles d'or, comme l'aimable Tage, et qui prêtes tes eaux claires aux nymphes fugitives qui habitent tes prés verts et tes bosquets, ouvre une oreille attentive à mes plaintes. Si tu ne m'aides pas, tout chemin est fermé au salut du peuple numantin. » Le Duro répond : « Chère Espagne, ma mère, il y a longtemps que tes plaintes ont frappé mon oreille, et si je ne suis pas venu, c'est que je ne pouvais rien pour toi... Le jour fatal signalé par les étoiles s'approche pour Numance, il n'est aucun moyen de remédier à ses douleurs. J'ai mêlé à mes ondes celles d'Orvion, de Minuesa et de Tera, et je les ai accrues de telle manière qu'elles débordent de leur lit; mais je vois que, sans craindre la rapidité de mon cours, et comme si j'étais un ruisseau, les Romains tentent d'établir des tours et des ouvrages de guerre sur mes flots. Puisque le dur destin a marqué le dernier jour pour ton peuple bien-aimé, qu'il reçoive une consolation dans son malheur : les ombres de l'oubli ne pourront obscurcir le soleil de sa renommée, qui vivra éternellement. » Le Duro annonce ensuite d'une manière prophétique les fléaux que la venue du terrible Attila. On trouve encore dans ce singulier ouvrage l'évocation d'un mort par un nécromant. Il force ce mort paillard et content de son sort à ressusciter pour prédire ce qui doit arriver. Lorsqu'il ne peut plus douter que son sort à ressusciter leurs trésors dans un brasier et s'égorgeront les uns les autres plutôt que de se rendre, il se réfugie lui-même dans la nuit du tombeau. Un des exploits les plus étonnants de cette lutte désespérée est celle de Morandro, qui s'élance dans le camp ennemi avec ses compagnons et y exerce de prodigieux ravages pour rapporter à sa bien-aimée Lira une corbeille remplie de quelques morceaux de pain couverts de son propre sang. La pièce est terminée par la mort d'un enfant, du jeune Viriath, qui se précipite du haut d'une tour après avoir reproché à Scipion sa barbarie et éveillé dans le cœur des jeunes Romains des remords et une généreuse envie. La Renommée forme l'épilogue : elle apparaît et sa trompette sonne, pour les âges futurs, la gloire d'un peuple qui meurt pour repousser l'oppression.

Ce fut, comme nous l'avons dit, en 1604 que Cervantes publia la première partie de *Don Quichotte*, et il ne donna la seconde partie que dix ans après. Mais nous ne rendrons pas compte ici de ce livre immortel, parce que nous lui réservons une place à part dans ce dictionnaire. Dans l'intervalle, Cervantes, qui avait toujours eu du goût pour le théâtre et qui ne l'avait abandonné qu'à regret, désespéré de voir qu'aucun directeur ne lui demandait les comédies qu'il avait en portefeuille, se décida à les publier en 1615 chez le libraire Villaroel. Ces comédies, au nombre de huit, furent accompagnées de huit saynètes ou intermèdes. La première de ces comédies, le *Vaillant Espagnol*, est une pièce assez embrouillée. La scène est transportée tantôt au camp des Espagnols, tantôt à celui des Maures, et une jeune Mauresque, nommée Arlaxa, y joue un rôle assez singulier. Elle a entendu parler du courage de don Fernando de Saavedra, un des aîeux probablement de Cervantes, et elle veut voir ce chrétien si fameux. Un Maure, qui l'aime sans en être aimé, Ali-Muzel, va provoquer Fernando, dans l'espérance de le faire prisonnier et de l'amener aux pieds de la belle Mauresque. Le général espagnol ne permet pas à Fernando d'accepter le défi; mais celui-ci brave la consigne et se laisse faire prisonnier aux environs d'Oran, près du douar d'Arlaxa. On le conduit en présence de la dame, à laquelle il ne dit pas son nom, mais qui est frappée de sa bonne mine. Il la défend contre une attaque des Espagnols, et peut-être sa beauté lui toucherait-elle le cœur, si une autre femme, pour laquelle il a eu autrefois un duel, ne survenait, déguisée en cavalier et le cherchant parmi les Maures. Comme Arlaxa, elle a été éprise de sa réputation; elle l'a aimé sans l'avoir vu. Margarita (c'est le nom de cette belle) s'acquiert l'estime et la tendresse de Fernando, qui, après s'être retourné un peu brusquement

contre les Maures, à l'assaut d'Oran, et avoir grandement contribué à la victoire des chrétiens, se fait pardonner son escapade par son général et épouse Margarita; quant à la Mauresque Arlaxa, elle devient la femme d'Ali-Muzel. Un soldat nommé Buytrago, doué d'un prodigieux appétit, et qui afin de l'assouvir fait semblant de quêter pour les âmes du purgatoire, est chargé d'égayer cette romanesque action.

La *Maison de la jalousie* nous semble inférieure à cette pièce, quoique Cervantes y ait donné plus d'essor à son imagination. Ce n'est rien moins que la cour de Charlemagne qu'il a mise en scène; on y trouve les disputes de Roland et de Renaud au sujet de la belle Angélique; un magicien fait sortir d'un caveau le Soupçon, la Curiosité, le Désespoir ayant une corde au cou et un poignard nu à la main, la Jalousie vêtue d'une tunique d'azur semée de serpents et de lézards. Venus et Cupidon se mêlent à ces moralités du moyen âge. La voix du prophète Merlin sort de son tombeau. Une grande incohérence règne dans l'action, entremêlée de scènes pastorales. La guerrière Marisè y porte des débris à tous les pairs de Charlemagne, et Bernard de Carpio, celui qui étouffa Roland à Roncevaux, d'après les chroniques espagnoles, la soutient du geste et de la voix. Le souffle gracieux de l'Arioste manque à ce poème dramatique, dont les incidents n'ont aucune vraisemblance.

Les *Bagnes d'Alger* se rapprochent en beaucoup de points de la *Vie d'Alger*, pièce qui avait été représentée, ainsi que nous l'avons dit, et que Cervantes semble avoir voulu refaire. Les cinq années de sa propre captivité à Alger ne pouvaient s'effacer de son souvenir; mais, malgré plusieurs épisodes, comme celui de la vente de jeunes enfants brutalement séparés de leur mère ou de leur père, détails empreints de toute la couleur locale, le poète paraît avoir un peu accommodé les mœurs musulmanes aux mœurs espagnoles. Les esclaves espagnols pénètrent dans la *harém* avec une étrange facilité; les maris y retrouvent leurs femmes, et le fond de l'intrigue consiste en ce que les épanchements de leur tendresse provoquent de terribles jalousies, qu'ils apaisent comme par enchantement à l'aide de mensonges peu vraisemblables. Ils sont censés se faire la cour par procuration, pour servir les intérêts de leurs maîtres ou de leurs maîtresses. Le rachat est le dénouement obligé du drame. Dans les *Bagnes d'Alger*, on trouve de plus une fille maure qui dérobo les trésors de son père et se jette avec eux à la tête d'un chrétien.

La pièce qui suit les *Bagnes d'Alger*, dans l'édition de 1615, l'*Heureux débauché* (*El rufan dichoso*), est une des plus originales de Cervantes. Christoval de Lugo, fort mauvais sujet, comme le titre de la comédie l'indique, étudiant tapageur, fait damner les alguazils et les alcades; il insulte les uns, il coupe la figure aux autres, il dévalise les pâtisseries; mais il dit son chapelet à ses heures et ne manque jamais de donner son aumône pour les âmes du purgatoire. L'inquisiteur Tello de Sandoval, dont il est le serviteur, le tolère et le fait respecter à cause de sa dévotion, non sans le sermonner de temps en temps. Deux dames, folles d'amour pour lui, le poursuivent partout; mais Lugo résiste à leurs coquetteries. Touché de la grâce du ciel, il part pour le Mexique avec son protecteur et se fait moine. Il mène alors la vie la plus ascétique, sous le nom du Père de la Croix. Il est assailli par toutes sortes de visions séduisantes, comme saint Antoine; elles ne peuvent rien sur sa pieuse résolution. Il a amassé des trésors d'espérance pour le ciel. En bien! ces trésors qui lui ont coûté tant de dures privations et de courageux efforts, il consent à les céder à une grande pécheresse et à prendre le fardeau de ses péchés si elle veut s'en confesser à lui. Le marché est conclu : il donne ses jeunes, ses larmes, ses flagellations, et jusqu'à ses messes qu'il a dites, en échange de toutes les mauvaises œuvres de cette femme, et il prend à témoin la reine des cieux et les onze mille vierges. Dieu ratifie le traité : la pécheresse meurt bien; son âme monte au ciel; quant au Père de la Croix, une lèpre hideuse envahit son visage, et il souffre toutes les douleurs de Job; les démons viennent tourner autour de lui, mais inutilement; il fait une fin qui lui vaudra à lui-même le paradis, qu'il a donné à une autre créature. N'y eût-il dans le théâtre de Cervantes que cette pièce bizarre, mais établie sur une noble et grande idée, celle du sacrifice pour autrui, on comprendrait aisément l'affection que le poète portait à ses œuvres dramatiques : Lope de Vega et Calderon n'ont pas rencontré mieux dans leurs autos. Ajoutons que la poésie en est fort élevée. Cervantes, qui pensait toujours à la représentation, ajoute, dans une note, que deux femmes seulement peuvent remplir les rôles de femmes de cette comédie; il y en a une effectivement qui ne paraît que voilée. Nous dirons, nous, qu'un homme habile qui voudrait arranger cette pièce pour un de nos théâtres pourrait fonder les trois rôles en un, et simplifier encore la question de mise en scène qui préoccupait l'auteur.

La *Grande sultane* n'offre qu'un tissu d'extravagances où se dessinent les Turcs de convention dont on s'est longtemps amusé à dépeindre la crédulité. Le sultan Mourad, véritable Schahababam, et son grand cadi, se laissent abuser par les plus étranges histoires.

Tantôt un captif espagnol, Madrigal, promet d'apprendre en dix années le turc à l'éléphant du Grand Seigneur; tantôt un certain Lamberto, découvert dans le sérail sous des habits de femme, prétend qu'il est entré femme, et qu'un prodige s'est opéré en lui depuis son entrée. Tout cela est admis sans difficulté par le sultan et par son cadi. La grande sultane, qui se nomme Cathalina d'Oviedo, est une captive espagnole qui fait beaucoup de simagrées pour accepter sa position, mais qui cède enfin à la nécessité.

Le *Labyrinthe d'amour* présente un vrai labyrinthe, dont le fil conducteur est bien difficile à suivre. Rosamire, fille du duc de Novare, est sur le point d'épouser Manfred, duc de Rosena; l'ambassadeur de ce duc demande la main de Rosamire à son père, lorsque Dagoberto vient accuser la princesse d'avoir une liaison secrète; le duc de Novare interroge sa fille, qui ne répond que par ses larmes, et il la fait emprisonner. Dagoberto a annoncé qu'il soutiendrait son dire les armes à la main. Manfred croit devoir défendre celle qui a été sa fiancée, et un autre duc, le duc Anastasio, se pose aussi comme son champion; mais Dagoberto manque au champ clos. Le duc de Novare reçoit une lettre de lui qui rétracte son accusation et qui lui apprend que, aimant Rosamire et étant aimé d'elle, ils ont imaginé ce moyen un peu violent pour empêcher le mariage de la princesse avec le duc Manfred. Deux autres intrigues se croisent autour de celle-là : des princesses déguisées en paysannes errent dans les forêts, et l'une d'elles se fait aimer de Manfred, tandis que l'autre épouse le duc Anastasio, qui lui pardonne d'autant mieux son déguisement que lui-même il s'était travesti en paysan. Voilà les prouesses et les folies de l'amour, dit l'auteur.

La *Comédie amusante* repose sur une méprise toujours plaisante et dont on s'est servi bien des fois. L'étudiant Cardenio, amoureux de Marcela, s'introduit chez elle sous le nom d'un cousin d'Amérique qui doit venir pour l'épouser. Il est reçu à merveille dans la maison, mais voilà que le véritable cousin arrive et que l'étudiant ne peut pas soutenir son mensonge. Une autre intrigue se mêle, selon l'usage, à l'intrigue principale et roule sur un quiproquo de noms, sans compter les amours des valets et des servantes; mais tous ces imbroglios n'aboutissent à aucun mariage, et Cervantes, à la fin de sa comédie, s'en félicite comme d'une nouveauté.

Il s'adresse le même compliment à la fin de la comédie de *Pedro de urde malas*. Pedro de urde malas, ourdisseur de méchantes trames, intrigant qui a fait cent métiers, solliciteur d'aumônes pour sauver les âmes du purgatoire, qui jouent un grand rôle dans toutes les comédies espagnoles, est persuadé qu'il deviendra grand seigneur et roi. Une belle gitana, de son côté, la chaste et fière Belica, est convaincue qu'un sang royal coule dans ses veines. La gitana n'a pas tort : elle est la nièce du roi, qui s'prend d'amour pour elle avant de connaître sa naissance et qui est obligé de la respecter lorsqu'il vient à découvrir son origine, étant marié avec une reine fort jalouse d'ailleurs et qui le surveille de près. Pedro ne s'était trompé qu'à moitié dans sa prévision : il devient grand seigneur et roi, mais comme comédien, quand il en joue les personnages. Après avoir été gitano, il se fait directeur de spectacles. Cette pièce est gaie, spirituelle, et peinte à merveille les mœurs picaresques, pour lesquelles Cervantes a toujours témoigné une certaine affection. La comédie de *Pedro de urde malas* est la dernière des pièces que Cervantes a publiées dans son recueil de 1615. Les intermèdes qui les suivent sont très-piquants.

L'intermède du *Juge des divorces* présente les questions du divorce sous le jour le plus vif. Femmes et maris se plaignent les uns des autres, mais le juge ne prête qu'une oreille à ces récriminations; car si les querelles ordinaires de la vie suffisaient pour séparer les gens mariés, tout le monde, dit-il, ôterait de ses épaulés le joug du ménage. L'intermède finit d'une façon originale : des époux réconciliés par le juge viennent le chercher pour qu'il assiste à une fête donnée en l'honneur de leur réconciliation.

Le *Rufan veuf* offre une imitation en sens inverse de la *Matrone d'Ephèse*. Trampagos, après avoir commencé par pleurer sa femme, morte la veille, finit par épouser en secondes noces une espèce de danseuse, et ses amis, aussi méchants drôles que lui, célèbrent ce mariage par une orgie.

Dans l'*Election des alcades de Daganzo*, Cervantes se moque des mauvais choix que l'on faisait souvent pour remplir les places d'alcades, qui étaient obtenues par des influences locales et non par le mérite. Il est revenu plus d'une fois sur ce sujet. Dans la dernière comédie dont nous avons parlé, *Pedro de urde malas*, il a mis un alcade qui est un véritable Bridioison.

Le *Gardien vigilant* représente un soldat qui veille au seuil de sa maîtresse, une simple laveuse de vaisselle, et qui n'en laisse approcher personne; mais il a beau faire, il est sacrifié à un sacristain et il en prend son parti avec plus de philosophie que sa jalousie n'aurait pu le faire pressager. Cervantes a souvent peint la jalousie, et, dans cet intermède, un des personnages s'écrit avec une vérité as-

sez pittoresque : « Jalousie, jalousie, combien on ferait mieux de l'appeler douleur ! (*Zelos, zelos, quam mejor os llamaron duelos, duelos!*) »

L'intermède du *Biscaten supposé* montre un jeune homme présenté chez une demoiselle de vertu un peu légère, sous le nom d'un riche fils de famille arrivant de la Biscaye; un certain Solorzano, qui veut la punir de son avarice, imagine de lui faire offrir des cadeaux, entre autres une chaîne d'or; mais il reprend sa chaîne, sous le prétexte de l'arrivée du père de son Biscaten, et force la demoiselle à leur donner à souper. Elle s'exécute assez galamment.

Le *Tableau des merveilles* signale ingénieusement la sottise et la vanité d'un grand nombre de gens qui croient voir tout ce qu'on leur annonce, ou qui prétendent avoir vu de peur de passer pour dupes. Un sultibanque exploite un village avec cette illusion.

La *cave de Salamanque* était fameuse par ses prodiges. On y enseignait à faire paraître sur terre les démons; c'est ce qu'assure un étudiant recueilli par la femme et par la suivante d'un bourgeois absent. Il y avait souper chez la dame; le sacristain et le barbier en fusaient les frais; tout le monde soupait gaieusement lorsque le mari, qu'on n'attendait pas, vint troubler la fête. Le sacristain et le barbier se sont cachés comme l'étudiant. On a vite enlevé les plats et poussé la table dans un coin. L'étudiant, qui s'aperçoit que le mari est d'une bonne pâte, lui fait croire qu'il peut improviser un souper et commander à des démons de le servir; il force le sacristain et le barbier à sortir de leur cachette et à rapporter les mets. Cette idée a été mise bien souvent en œuvre depuis Cervantes.

Le *Vieillard jaloux* renferme aussi un élément de comédie qui a couru le monde : c'est Bartholo dupé par Rosine; mais ici Rosine est mariée et elle est moins libre de sa personne. Dona Lorenza, aidée d'une nièce qui témoigne les dispositions les plus coquettes, et d'une intrigante, reçoit ungalant chez elle, malgré la présence de son vieux jaloux, qui ne s'aperçoit de rien.

Les *Deux bavards*, publiés après la mort de Cervantes, n'ont pas d'autre originalité que de vouloir empêcher de parler une femme qui parle trop et qui, ne pouvant placer son mot dans la conversation, s'évanouit de dépit.

M. Alphonse Royer, sans suivre l'ordre de l'édition de Villaroel, a traduit ou analysé avec exactitude et avec élégance toutes les pièces qui y sont contenues, en y ajoutant *Numance* et la *Vie d'Alger*. Il n'a retranché que ce qui était tout à fait intraduisible; il a montré partout une parfaite intelligence du texte.

Ce serait un grand tort de croire que les premiers auteurs espagnols aient ignoré les règles classiques. Ils les connaissaient parfaitement; il les critiquaient même avec beaucoup de sagacité. Cristobal de Virues avait cherché à concilier la *mayor fiesza del arte antiguo del moderno uso*. Un passage de l'*Heureux débauché* ne laisse aucun doute sur la connaissance qu'avait Cervantes des préceptes de l'antiquité. Les personnages sont la Curiosité et la Comédie :

LA CURIOSITÉ. — Comédie !

LA COMÉDIE. — Que me veux-tu, Curiosité ?

LA CURIOSITÉ. — Te demander pourquoi tu abandonnes tes antiques costumes, le corthune dans les sujets graves, le brodequin dans ceux qui sont plus humbles; pourquoi tu as réduit à trois les cinq actes, qui autrefois embellissaient le théâtre. Maintenant, je te vois ici; dans un moment tu seras en Flandre; tu changes sans raison les usages relatifs aux temps et aux lieux. Je te vois, et je ne puis te reconnaître. Prouve-moi que tu es encore toi-même, car tu sais que je t'aime beaucoup.

LA COMÉDIE. — Le temps change toutes choses; il perfectionne les arts, et ce n'est pas une petite difficulté ni une faible gloire qu'ajouter à ce qui fut inventé jadis. Je fus bonne autrefois, et je le suis encore, quoique je me sois écartée de ces préceptes que m'avaient laissés de ces grands admirables ouvrages, Sénèque, Térence, Plaute et les auteurs grecs que tu connais. J'en ai aussi conservé partie, parce qu'après l'avoir voulu l'usage, qui ne se soumet à aucune règle. Je représente toujours mille choses diverses; mais, comme je mets en action ce qui autrefois était l'objet d'une narration, il faut que je change de place, parce que les événements se passent en divers lieux et que je suis forcée de les suivre. Tu dois regarder le théâtre comme une carte de géographie, où il n'y a pas trois doigts de distance entre Londres et Rome, entre Valladolid et Gand. Qu'importe à l'auditeur que je passe en un instant d'Allemagne dans la Guinée, sans cependant quitter les planches ? La pensée est aussi légère que moi, elle peut m'accompagner sans crainte de se perdre et sans risquer de se fatiguer.

On ne saurait justifier plus ingénieusement ces perpétuels changements de la scène espagnole. Cervantes caractérise aussi admirablement la nature du théâtre de son pays, en disant que l'action y remplace la narration. Il regardait comme un progrès la réduction des cinq actes à trois journées. Cervantes avait surtout, et Lope l'eut également, le res-

pect de cet antique législateur qu'on appelle le public, ainsi qu'il est écrit dans le prologue de *Don Quichotte* : *El antiguo legislador que llamam vulgo*. Il le servait à son souhait.

Les nouvelles de Cervantes, qui furent publiées également entre la première et la seconde partie de *Don Quichotte*, et valurent à leur auteur le titre de *Boccace espagnol*, sont au nombre de douze et divisées en sérieuses (*serias*) et badines (*jocosas*). Parmi les nouvelles sérieuses, on remarque l'histoire de la tendre Cornelia, perle de Bologne, qui, obscurcie quelque temps, va s'ajouter enfin comme un brillant fleuron à la couronne du duc de Ferrare; et l'histoire de la jeune Léocadie, fille abusée par un séducteur inconnu que le hasard lui fait retrouver, histoire sur laquelle on a bâti une multitude de pièces de théâtre. Les *Deux jeunes filles*, l'*Espagnole anglaise*, le *Jaloux estramadurien*, nous semblent encore des nouvelles pleines de charme. On dirait que Molière lui-même, et plus tard Beaumarchais, se sont inspirés du *Jaloux estramadurien*. L'*École des Femmes* et le *Barbier de Séville* ressemblent beaucoup à cette nouvelle, où l'on voit que toutes les précautions sont si souvent des précautions inutiles.

La *Bohémienne de Madrid* retrace à merveille les mœurs de cette classe qui vivait en dehors des lois, mais qui ne se trouvait pas en opposition permanente avec elles. Un autre ordre d'individus régulièrement brouillés avec la justice a été admirablement saisi par le pinceau de l'auteur de *Don Quichotte* : l'histoire de *Rinconete y Cortadillo* présente un curieux tableau de cette race de voleurs espagnols qui mélaient les pratiques de la dévotion à leurs habitudes antisociales.

Le *Voyage au Parnasse* (*Viage al Parnaso*), qui fut imprimé à Madrid en 1614, est écrit en tercets. L'auteur, sous une forme allégorique, y passe en revue les poètes de son siècle; mais des allusions continuelles à des faits aujourd'hui mal connus et le mélange du merveilleux à la critique rendent ces tercets très-difficiles à comprendre.

Enfin, la dernière production de Cervantes, *Los trabajos de Persiles y Sigismunda*, ne fut, comme nous l'avons déjà dit, imprimée qu'après sa mort. C'est un roman plein d'enflure, un tissu d'aventures invraisemblables, et la mémoire de Cervantes n'aurait rien perdu à ce qu'on laissât inconnu cet enfant de sa vieillesse.

CERVANTES DE SALAZAR (François), littérateur espagnol, vivait dans la première moitié du xvi^e siècle. Il n'est connu que par un recueil d'écrits sur divers sujets de morale et par des traductions. Ses œuvres diverses ont été publiées à Bâle en 1546.

CERVANTÉSIE s. f. (sér-van-té-zi — de *Cervantes*, auteur espagnol). Bot. Genre de la famille des santalacées, comprenant quelques arbres ou arbrisseaux qui croissent au Pérou.

CERVANTESQUE adj. (sér-van-té-ske — de *Cervantes*, auteur de *Don Quichotte*). Littér. Se dit d'un style qui a du rapport avec celui de Cervantes, ou d'un caractère semblable à ceux que cet auteur met en scène : *Style cervantesque*. Type CERVANTESQUE.

CERVANTINE s. f. (sér-van-ti-ne). Hortie. Variété de figure.

CERVARA ou **LA CERVARA**, hameau voisin de Rome, sur la rive gauche du Tevere (Anio). D'antiques carrières creusées en forme de grottes, et que le temps a tapissées d'une végétation vigoureuse, offrent un coup d'œil des plus pittoresques et sont pour les artistes qui habitent Rome un but de fréquentes visites. Un de nos bons paysagistes, M. Alligny, a exposé, au Salon de 1844, une *Vue des carrières de Cervara*, d'un caractère tout à fait imposant. Le critique de la *Revue indépendante*, M. Saint-Martin, a dit en parlant de ce tableau : « A voir ces lignes de terrain, variées sans être tourmentées, ici s'entre-croisent et se croisent, les belles fabriques habilement disposées à l'horizon de la pittoresque Civita-Castellana, l'entrée des grottes de la Cervara, indiquée sans préoccupation d'horreur romantique, on sent qu'un peuple héroïque a pu et a dû vivre dans ces paysages majestueux. » Parmi les peintres qui sont venus chercher des inspirations à Cervara, il faut citer en première ligne M. Hébert; mais ce n'est pas seulement la beauté du site qui a retenu cet artiste à Cervara, il a été séduit par les types poétiques et les costumes pittoresques des femmes de ce hameau; grâce à lui, les *Cervarolles* sont devenues célèbres en France.

CERVARIA s. m. (sér-va-ri-a — du lat. *cervus*, cerf, par allusion aux feuilles, découpées et ramifiées comme les bois de cerf). Bot. Section du genre puccédan, de la famille des ombellifères.

CERVARO (*Cerbalus*), rivière du royaume d'Italie, dans la province de la Capitanate, prend sa source à Monteleone, à 12 kilom. S.-O. de Bovino, baigne cette ville, et, coulant du S.-O. au N.-E., va se jeter dans le golfe de Manfredonia dans l'Adriatique, après un cours de 90 kilom.

CERVARO, bourg du royaume d'Italie, province de la Terre de Labour, district et à 35 kilom. S.-E. de Sora, chef-lieu de canton; 3,800 hab.

Cervarolles (LES), tableau de M. Hébert; musée du Luxembourg. Les Cervarolles sont

trois Italiennes du village de la Cervara, étagées sur les marches d'un escalier qui conduit à une source souterraine. La plus âgée, vue de dos et remontant les degrés, domine le groupe; elle porte sur sa tête une amphore de cuivre rouge, pleine d'eau, dont elle serre l'anse d'une main noueuse et amaigrie par l'âge. Les deux autres Cervarolles descendent pieds nus l'escalier humide et font face au spectateur : l'une a quinze ans peut-être, l'autre sept ou huit. Celle-ci, vêtue d'un corsage rouge, d'une jupe brune et d'un tablier vert, avance la main gauche tenant une prune, et maintient de l'autre main un petit baril suspendu à son côté; elle ouvre de grands yeux noirs effarés qui plongent dans le vide et qui lui donnent un petit air farouche tout à fait charmant. La plus grande, vêtue d'une jupe blanche, d'un corsage gris violacé, d'un tablier bleu et d'une espèce d'écharpe nouée autour de la taille, a la main droite renversée sur la hanche et, de la main gauche, elle soutient sur sa tête une amphore vide, posée de travers sur un coussinet d'étoffe blanche. Ses grands yeux, mélancoliques et rêveurs, brillent dans l'ombre projetée par cette étoffe; sa démarche est fière et élégante; on dirait d'une canéphore antique. Le fond du tableau, formé tout entier par les pierres humides, luisantes, de l'escalier rustique, est peint un peu trop grassement et trop mollement, quoique très-travaillé. Ce tableau, un des meilleurs de M. Hébert, après la *Ma'aria*, a obtenu un grand succès au Salon de 1859. Il a été fort diversement apprécié, d'ailleurs, par les critiques de l'époque. « Nous ne croyons pas, a dit M. Delaborde (*Revue des Deux-Mondes*), que M. Hébert ait peint jusqu'ici de morceaux d'un caractère aussi net que la tête de la petite fille, d'un dessin aussi précis que le bras gauche et la main de la jeune femme portant un vase de cuivre sur sa tête. Pourquoi faut-il que le visage de cette femme soit modelé avec une indécision telle, qu'il ne laisse rien pressentir de la construction intérieure et que la mollesse du pinceau et du coloris vienne appauvrir l'expression? L'aspect général du tableau est, au reste, attrayant, quoique la recherche du procédé matériel, trop évidente dans quelques parties, dans les rochers par exemple, déconcerte un peu le regard et nuise au relief d'objets plus intéressants. » Le jugement de M. Paul de Saint-Victor diffère peu du précédent : « Les fins détails abondent dans le tableau de M. Hébert, mais l'ensemble manque de décision et de sacrifices. Les rochers trop terminés écrasent les figures : si les degrés de l'escalier ne marquaient pas les plans du tableau, les trois femmes marcheraient de front... La jeune fille qui vient en avant flotte, de maigreur et d'inanition, dans sa chemise grossièrement gaufrée. Ses yeux somnolents, ses lèvres épaisses, qui exhalent la soif, lui font une tête de sphinx rêvant au soleil. Elle est belle, mais non plus naïve comme les jeunes premières malades de la *Ma'aria*. Elle soigne sa démarche, elle affecte son geste, elle se donne des airs de Nausicaa allant à la fontaine; elle écrivait volontiers sur le bandon de linge qui la coiffe le mot que la chauve-souris d'Albert Dürer porte inscrit sur son ventre fauve : *MELANCHOLIA*. A côté descend une petite fille aux larges prunelles, à la bouche béante, qui serre dans sa main une pomme crue et verte comme elle. L'air sauvage de cette fillette est-il bien naïf? La Maremme explorée par les peintres n'a-t-elle pas déjà ses enfants prodiges? On en doute, et c'est déjà trop. » Suivant M. Perrin (*Revue européenne*), « ce tableau des *Cervarolles* est une œuvre entachée de système. A force de placer l'éléance dans l'émaciation des formes, M. Hébert finit par supprimer les muscles. Jamais le col grêle de cette jeune fille ne pourrait supporter le poids de l'énorme bassin de cuivre placé sur sa tête; son bras est trop faible pour le retenir... Est-ce un être réel que cette chétive enfant dont la tête a pris un développement excessif, et dont les yeux démesurément ouverts offrent l'aspect bizarre propre aux peintures égyptiennes ou chinoises? Une fois dans la voie de la convention, la couleur suit le dessin. Chaque partie du tableau, chaque détail est traité avec une recherche excessive de la coloration et proteste contre la simplicité. La couleur générale est comme irisée, et le peintre semble voir la nature à travers un prisme qui décompose et brise en mille rayons colorés l'unité de son propre à chaque objet. Sans doute, il y a des fragments excellents en eux-mêmes : cette vieille femme, entre autres, que l'on aperçoit de dos et montant les degrés, est un morceau de saine et solide peinture; mais les terrains sont d'agate et les murailles de jade et d'onyx. Ces pittoresques haillons semblent moins faits de laine que d'améthyste et de lapis; et l'artiste s'obstine tant dans ce système, il admet si peu les sacrifices, que les plans les plus éloignés dans son tableau ont l'intensité de ses premiers plans. » M. Ed. Duranty, dans le *Courrier de Paris*, n'a trouvé que des reproches à adresser à l'œuvre de M. Hébert : « Que ces *Cervarolles*, a-t-il dit, inspirent de compassion pour le malheureux artiste qui n'a pu parvenir à les détacher l'une de l'autre! Que de commiseration excitent cette muraille travaillée, retravaillée et tracassée, et ces blancs brillants chérchés avec désespoir, et ces noirs tremblotants et vaguement appliqués, et ces types abandonnés en chemin qui consistent en un grand ciel noir qui déborde sur tout le visage, et cette timidité de mouvement, cette incertitude qui ne

peut réussir à distancer les plans, et ce bagage de couleurs qui y passent toutes et ne suffisent pas, et cette dérision de la main qui n'a retrouvé de sûreté qu'en s'attaquant aux chaudrons de cuivre qui avancent trop, et cette lourdeur générale qui embarrasse le tableau! Sans contester ce qu'il peut y avoir de fondé dans ces diverses critiques, nous croyons que, malgré ces défauts, l'œuvre de M. Hébert est une des plus attrayantes qui aient figuré aux dernières expositions. Elle a paru avec honneur au Champ de Mars en 1887.

CERVASCA, bourg du royaume d'Italie, province et à 7 kilom. S.-O. de Coni, près de la rive gauche de la Stura; 3,000 hab.

CERVEAU s. m. (sér-vo — lat. *cerebrum*, même sens, ou selon d'autres *cervix*, tête. M. Eichhoff rattache le latin *cervix* au sanscrit *ciran*, tête, du verbe *cr*, percer, saillir). Anat. Masse de matière nerveuse qui occupe la cavité du crâne chez l'homme et chez les animaux vertébrés, et que l'on considère comme le siège des sensations et le principe des mouvements volontaires; dans le langage commun, on dit *cervelle* pour les animaux et quelquefois pour l'homme : *Le cerveau est regardé par les physiologistes comme l'organe de la pensée*. (Acad.) *Le CERVEAU est l'instrument de la pensée*. (Boutain.) *Le CERVEAU est à l'âme ce que les sens sont au CERVEAU*. (Bichat.) *Le CERVEAU n'est pas et ne peut pas être un organe pensant*. (Dufour.) *Le CERVEAU est le centre commun où viennent se joindre, s'enlancer, s'unir la vie de l'âme et la vie du corps*. (Dufieux.) *Le CERVEAU est l'organe, le moyen ou le ministre de la pensée*. (De Bonald.) *La réflexion se produit par une action paisible et continue du CERVEAU*. (Cabanis.) *Des anatomistes ont trouvé le CERVEAU d'une mollesse extraordinaire chez des imbéciles, d'une fermeté contre nature chez des fous furieux*. (Cabanis.) *Pour penser, il faut que le CERVEAU soit sain*. (Cabanis.) *Le CERVEAU est le siège exclusif de l'intelligence*. (Flourens.) *Une tortue vécut pendant six mois après qu'on lui eut enlevé le CERVEAU*. (Maquet.) *L'âme, c'est la vie du CERVEAU*. (L.-A. Marsh.) *Le CERVEAU est un instrument qui se rouille, et qui aurait besoin d'un exercice modéré et soutenu*. (G. Sand.) *Chaque organe de l'animal correspondant avec une partie quelconque du CERVEAU ou de ses annexes, celui-ci est comme l'abrégé de tout l'organisme*. (Virey.) *L'œil est le pôle principal du CERVEAU, et le CERVEAU est l'organe spécial de l'homme esprit*. (Boutain.) *Le CERVEAU est le siège de l'intelligence chez les hommes et de l'instinct chez les animaux*. (Reville.) « Se dit plus particulièrement de la partie antérieure de la masse encéphalique, et la partie postérieure prend alors le nom de cervelet : *Le CERVEAU et le cervelet*.

— Fig. Jugement, entendement, intelligence : *CERVEAU étroit*. *Petit CERVEAU*. *Cet homme n'a jamais pu rien tirer de son CERVEAU*. *Avoir un bon esprit et un mauvais CERVEAU*. *Cela est assez commun parmi les délicats*. (J. Joubert.) *Les CERVEAUX d'aujourd'hui sont aussi bien doués que les CERVEAUX d'autrefois, et produisent autant d'idées*. (Rigault.) *Il n'y a pas de ballon mieux gonflé qu'un CERVEAU ignorant*. (St-Marc Gir.) *Au besoin, le cœur tient lieu de CERVEAU*. (H. Taine.)

Il n'est point de cerveau qui n'ait quelque travers.

Est bien fou du cerveau Qui prétend contenter tout le monde et son père.

Un cerveau faible, étroit, qui ne tient qu'une chose. Peut répondre en tout temps à ce qu'on lui propose.

Toujours le dard aigu de la langue d'acier Perce des lourds cerveaux l'entendement grossier.

Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau, Que, pour être imprimés et reliés en veau, Les voilà dans l'Etat d'importantes personnes.

Imagination, esprit d'invention : *Tirer quelque chose de son CERVEAU*. *Se creuser le CERVEAU pour trouver quelque chose*. *S'alambiquer le CERVEAU sans pouvoir rien trouver*. *Chacun bâtit dans son CERVEAU un petit univers dont il est le centre*. (Bacon.)

— Poétiq. Centre intellectuel : *Vienne, Berlin, Saint-Petersbourg, Londres, ne sont que des villes; Paris est un CERVEAU*. (V. Hugo.) *Tout ce que Paris, le CERVEAU du monde, renferme de savant, d'intelligent, de passionné, de célèbre et d'illustre à un titre quelconque, se trouvait à l'appel*. (Th. Gaut.)

— Loc. fam. *Cerveau vide*. Défaut complet d'intelligence; personne complètement dépourvue de jugement : *Cet homme est un bon cœur et un CERVEAU vide*. *Il est fort apparent que les exaltés des mystiques viennent moins d'un cœur plein que d'un CERVEAU vide*. (J.-J. Rouss.) *Le Cerveau creux*. Jugement fantasque, raison détraquée; visionnaire :

... Ces atomes, Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes.

Le Cerveau brûlé, Imagination ardente; personne extravagante, passionnée, irréfléchie : *Les amoureux sont des CERVEAUX BRÛLÉS*.

Tout fier de quelques prix qu'au Louvre il remporta, Du nombre des quarante Argan se croit déjà.

— Oui, j'en jure, dit-il, si la troupe immortelle Ne m'a pas, à trente ans, au fauteuil installé, Je veux me brûler la cervelle...

— Mes chers amis, c'est un cerveau brûlé. *Cerveau malade, blessé, troublé, timbré, fêlé*. Raison égarée, folie ou ivresse : *De quelque côté que je tourne la vue, je ne découvre que des CERVEAUX MALADES*. (Le Sage.)

Monsieur, ce galant homme a le cerveau blessé.

Suis-je un braque Dont le cerveau fêlé sans motif se détraque?

Se coiffer le cerveau, Perdre la raison à force de boire :

Quel est le cabaret honnête Où tu t'es coiffé le cerveau?

— Pathol. *Transport au cerveau*, Nom vulgaire de la congestion cérébrale. *Rhume de cerveau*, Nom vulgaire de l'inflammation catarrhale de la membrane qui tapisse les fosses nasales, et que les médecins appellent *corvza*. *Etre pris du cerveau*, Avoir un rhume de cerveau.

— Techn. *Partie supérieure d'une cloche*.

— Zooph. *Cerveau de mer* ou *de Neptune*, Nom vulgaire des polypes pierreux du genre méandrine, qui affectent la forme d'un cerveau humain.

— Syn. *Cerveau, cervelle*. Le *cerveau* est l'organe, la *cervelle* en est la substance considérée dans sa masse ou dans sa nature. Retiré de la tête, le *cerveau* n'est plus qu'une *cervelle*; les cuisiniers accommodent des *cervelles* et non des *cerveaux*. On dit aussi *brûler la cervelle* à un homme, et l'on ne dirait pas *brûler le cerveau*. Au figuré, la *cervelle* est une matière qu'il faut avoir en certaine quantité et d'une certaine qualité pour bien penser : *Une tête sans cervelle; une cervelle légère*, etc.; le *cerveau* est l'instrument qui fonctionne bien ou mal : *Avoir le CERVEAU dérangé; CERVEAU timbré, fêlé*, etc.

— Encycl. Anat. Il n'y a pas d'organe au sein de l'organisme vivant qui ait été l'objet d'investigations plus minutieuses que le *cerveau*; il n'y en a pas qui ait attiré à un plus haut degré l'attention des anatomistes de tous les temps et de toutes les écoles. L'importance d'un pareil sujet justifie amplement cette infatigable persévérance. Le *cerveau* est le siège de la pensée et de l'intelligence, le siège du sentiment et des instincts, de la sensibilité et du mouvement. Il est plus encore : il est comme le siège de la vie animale. Que le *cerveau* ait subi la plus légère altération, qu'il ait, pour une raison ou pour une autre, cessé de fonctionner suivant le mode normal, l'homme n'est plus l'homme; il est semblable à la brute. Que l'altération soit plus profonde encore, et qu'elle comporte une destruction importante de la substance cérébrale, l'homme, placé cette fois plus bas que la brute, ne vit que de la vie végétative, ou ses yeux ne s'ouvrent à la lumière que pour se fermer à jamais. Depuis la plus haute antiquité, c'était là l'idée prédominante : le *cerveau* est le siège de l'âme. Et les anatomistes se mettaient vaillamment à l'œuvre, fouillant avec une infatigable persévérance les moindres replis de l'organe pour y trouver cette âme ou tout au moins la trace de son séjour, le siège de pré-dilection de cette mystérieuse abstraction. De ce luxe de recherches, il nous reste aujourd'hui une connaissance approfondie des moindres départements de la substance cérébrale; il n'y a pas de pli, il n'y a pas d'anfractuosité, il n'y a pas de saillie si petite qu'elle soit, qui n'ait reçu sa dénomination. La glorieuse pléiade des anatomistes des derniers siècles y a laissé son empreinte; la nomenclature des organes du *cerveau* n'est, pour ainsi dire, que la mémorable tradition de leurs travaux : voici l'aqueduc de Sylvius, la substance de Vicq d'Azyr, le pont de Varole, la valvule de Vieussens, etc.; leurs noms sont là comme un témoignage de leurs fructueuses investigations.

Le *cerveau* est un organe impair formé de deux parties symétriques et situé dans la cavité du crâne, dont il occupe, avec le cervelet, la totalité. Sa forme est ovoïde, mais il présente une petite extrémité en avant, une grosse en arrière. Son poids est, d'après Parchappe, de 1,155 grammes environ, un trentième du poids du corps; quelle que soit d'ailleurs la stature de l'individu, le poids reste le même. Avec l'âge, le *cerveau* diminue de poids et aussi de densité.

— DESCRIPTION ANATOMIQUE DU CERVEAU. Le *cerveau* présente une surface supérieure convexe et une face inférieure ou base presque plane. La surface supérieure est creusée d'une profonde scissure, la scissure médiane du *cerveau*, qui partage l'organe en deux parties sensiblement égales et symétriques : ce sont les hémisphères cérébraux, qui se distinguent en hémisphère droit et en hémisphère gauche, séparés par la faux du *cerveau*, repli membraneux logé dans la grande scissure. Sur la surface convexe sont disséminés des plis saillants, séparés par des anfractuosités peu profondes; ce sont les circonvolutions cérébrales. On dirait un cordon enroulé sur lui-même, et souvent, en effet, on a cherché à déployer les circonvolutions et à transformer le *cerveau* en une série de faisceaux nerveux

faisant suite aux cordons nerveux de la moelle. Cette hypothèse n'est pas, comme nous le verrons, dénuée de tout fondement, quoique les conditions anatomiques de la substance cérébrale ne permettent pas le déroulement des faisceaux nerveux qui la composent.

Les circonvolutions cérébrales ne sont pas toujours constantes dans leur disposition; on en distingue de premier, de deuxième et de troisième ordre, et celles de premier ordre sont celles qui sont le plus constantes. Quelques-unes ont reçu des dénominations; la plus importante est celle qui, plongée dans la grande scissure médiane, borde le corps calleux sur la face interne des hémisphères cérébraux: on l'a appelée circonvolution du corps calleux ou circonvolution de l'ourlet.

La face inférieure, ou base du *cerveau*, repose sur le plancher du crâne en avant, et sur la tente du cervelet en arrière; elle présente l'aspect d'une surface ovoïde, plus étroite en avant, plus large en arrière, profondément incisée à la partie antérieure et à la partie postérieure par la continuation de la grande scissure, et pouvant se diviser en deux parties: une médiane, comprenant des organes nombreux et importants, et une latérale répétée symétriquement à droite et à gauche.

— **Partie médiane.** Elle présente d'avant en arrière: 1° de chaque côté de la grande scissure, les gouttières des nerfs olfactifs et les bulbes de ces nerfs; 2° au fond de la scissure, le genou et la partie antérieure du corps calleux; 3° la portion du *cerveau* qui supporte le chiasma des nerfs optiques et qui correspond au plancher du troisième ventricule et à la racine grise des nerfs optiques; 4° le *tuber cinereum*, amas de substance grise qui supporte la tige pituitaire ou *infundibulum* et le corps pituitaire ou hypophyse; c'est à cet organe que correspond l'hexagone anatomique des artères du *cerveau*. (V. CÉRÉBRAL.) Après le corps pituitaire et en continuant l'énumération d'avant en arrière: 5° les tubercules mamillaires; 6° l'espace perforé inter-pédonculaire, placé entre les deux pédoncules qui partent du *cerveau*; 7° l'extrémité postérieure du corps calleux et son bourrelet postérieur; 8° puis une scissure transversale, circulaire, à concavité antérieure, la grande fente cérébrale qui donne passage à la toile choroïdienne; 9° enfin, l'extrémité postérieure de la grande scissure médiane.

— **Parties latérales.** Sur les côtés de la face inférieure apparaît une division très-nette, formant une double concavité antérieure, limitée par la scissure de Sylvius et partageant la partie inférieure du *cerveau* en deux parties, une antérieure, qui forme les lobes antérieurs, et une postérieure, qui forme les lobes postérieurs. Le lobe antérieur du *cerveau*, ou lobe frontal, répond à la fosse frontale de la cavité crânienne, et se compose de deux éminences qui portent les bulbes et les nerfs olfactifs et prennent le nom de cornes frontales. Le lobe postérieur est divisé lui-même, pour quelques anatomistes, en deux parties: le lobe moyen, qui répond à la partie moyenne du *cerveau*, et le lobe postérieur, qui se termine par deux extrémités appelées cornes occipitales. Si, d'autre part, on suit sur les côtés la scissure de Sylvius, on la voit se terminer en dedans à la substance perforée antérieure de Vicq d'Azyr ou quadrilatère perforé de M. Foville, et, en dehors, se diviser en deux branches limitant cette portion du *cerveau* qui porte le nom d'*insula* ou lobe du corps strié.

— **DISPOSITION ANATOMIQUE INTÉRIEURE DU CERVEAU.** D'une manière générale, le *cerveau* est composé de deux hémisphères réunis par une sorte de pont de substance blanche, transversalement étendu, le corps calleux; au-dessous de ce pont, et dans l'intérieur des hémisphères, une grande cavité divisée en trois cavités secondaires par deux cloisons, l'une verticale, le *septum lucidum*, et l'autre horizontale, le trigone cérébral.

Le corps calleux, ou grande commissure cérébrale, se tend comme une épaisse voûte au-dessus des cavités ventriculaires; au-dessous de lui commence la cloison verticale à laquelle on a donné le nom de *septum lucidum*, ou cloison transparente. Deux lames forment cette cloison, et, dans l'intervalle de séparation de ces deux lames, se creuse une petite cavité pleine de sérosité à laquelle on a donné le nom de cinquième ventricule du *cerveau*; mais sa communication avec les autres ventricules n'est pas démontrée. Plus bas, nous trouvons le trigone cérébral, voûte à trois piliers ou bandelette gémée; c'est une lame mince de substance blanche, qui, par sa face supérieure, donne insertion à la cloison transparente et s'accorde au corps calleux en arrière, et qui, par sa face inférieure, sert de voûte supérieure au troisième ventricule, et recouvre les couches optiques. Les cordons plans qui forment cette bandelette se bifurquent en avant et en arrière, formant les piliers de la voûte, qu'il serait plus convenable d'appeler voûte à quatre piliers.

Trois cavités, avons-nous dit, se creusent dans le *cerveau*: le troisième ventricule, ou ventricule moyen, placé à la partie inférieure du *cerveau*, resserré entre les couches optiques, communiquant en avant avec les ventricules latéraux par les trous de Monro, en arrière avec le quatrième ventricule, et, suivant quelques anatomistes, en haut avec le cinquième. Sa paroi supérieure est formée par

la voûte à trois piliers et par la toile choroïdienne; sa partie inférieure se forme, à son tour, des parties que nous avons désignées comme appartenant à la base du *cerveau*: le *tuber cinereum*, l'*infundibulum*, les tubercules mamillaires, l'espace inter-pédonculaire, etc. A son extrémité antérieure, on voit l'écartement des piliers antérieurs de la voûte, la commissure antérieure cérébrale, et, au-dessous d'elle, entre les piliers, l'orifice de la vulve où l'on suppose exister un trou de communication avec le cinquième ventricule; au-dessus de la commissure sont les trous de Monro. A son extrémité postérieure, on voit la commissure postérieure du *cerveau*, puis la glande pinéale. Cette glande est un petit corps rougeâtre, ayant la forme d'une pomme de pin, à laquelle on l'a comparée; elle est située sous le bourrelet postérieur du corps calleux et s'y fixe par quatre prolongements appelés les freins de la glande pinéale. Elle contient une petite cavité remplie d'un liquide visqueux ou de concrétions calcaires. Au-dessous de la commissure postérieure est encore situé l'anus, orifice antérieur de l'aqueduc de Sylvius, par lequel le ventricule moyen communique avec le quatrième ventricule.

— **Ventricules latéraux.** Ils sont au nombre de deux, situés de chaque côté du *septum lucidum*, communiquant avec le ventricule moyen par les trous de Monro, et présentant une forme très-complexe. A leur partie inférieure se trouvent deux organes importants: 1° les corps striés, qui font saillie dans le ventricule et se présentent sous forme d'éminences piriformes volumineuses; 2° les couches optiques, renflements ovoïdes, volumineux, qui forment les parois latérales du troisième ventricule, et, en même temps, le plancher des ventricules latéraux; 3° enfin, remarquons encore, entre les deux organes précédents, la lame cornée, la veine du corps strié et la bandelette demi-circulaire.

Les ventricules latéraux envoient dans les hémisphères cérébraux deux prolongements importants: l'un est la cavité digitale ou ancyroïde; elle contient une sorte de circonvolution retournée, de volume variable, dont la présence même n'est pas constante: c'est l'ergot de Morand ou petit hippocampe. Plus bas, dans une sorte d'étage inférieur, se voit l'autre prolongement; il contient une autre circonvolution retournée et dédoublée, la corne d'Ammon ou pied d'hippocampe. Au devant de cette éminence est le corps bordé ou frange; signalons encore dans les ventricules le corps godronné ou corps denté, le plexus choroïde, et enfin le liquide ventriculaire.

Aux trois ventricules que nous venons de décrire se joint un quatrième ventricule cérébral; mais celui-ci n'appartient plus au *cerveau* proprement dit; il est placé entre le cervelet et la face postérieure du bulbe rachidien et de la protubérance annulaire. Sa paroi inférieure est formée par la face postérieure du bulbe et la protubérance; elle présente un sillon médian qui termine une fossette appelée ventricule d'Aurelius. Sa paroi supérieure ou postérieure est formée par les pédoncules cérébelleux supérieurs, la valvule de Vieussens, le *vermis superior*, la luette de Malacarne et les valvules de Tarin. Ses bords latéraux sont formés: les supérieurs, par la réunion des pédoncules cérébelleux et de la protubérance annulaire; les inférieurs, par deux lamelles qui se rendent des parties latérales du bulbe au cervelet. Les angles latéraux correspondent au point de réunion des trois pédoncules, et, se prolongeant dans l'épaisseur du cervelet, semblent communiquer avec les corps rhomboïdaux; l'angle supérieur reçoit l'aqueduc de Sylvius, qui fait communiquer le quatrième ventricule avec le ventricule moyen; enfin l'angle inférieur établit la communication des cavités ventriculaires avec l'espace sous-arachnoïdien.

— **CONNEXIONS EXTERNES DU CERVEAU.** Le *cerveau* se réunit au cervelet par les pédoncules cérébelleux supérieurs, et à la protubérance annulaire par les pédoncules cérébraux, gros faisceaux nerveux qui, partant des couches optiques, se rendent aux angles antérieurs de la protubérance annulaire.

— **STRUCTURE DU CERVEAU.** La masse cérébrale, ainsi qu'on pouvait le prévoir du reste, n'est pas composée d'une substance homogène; deux tissus distincts entrent dans sa composition: la substance blanche et la substance grise. La substance blanche est de beaucoup la plus importante; c'est elle qui forme la presque totalité de la masse cérébrale. Elle est de nature fibreuse, et comprend trois ordres de fibres: les fibres longitudinales, les fibres transversales et les fibres annulaires. Les fibres longitudinales paraissent les plus répandues et se groupent pour former des cordons ou faisceaux. D'après un bon nombre d'anatomistes, le *cerveau* résulterait de l'enroulement des cordons nerveux de la moelle épinière, de sorte que tous les nerfs prendraient ainsi naissance dans le *cerveau* même. Cette hypothèse n'est pas inadmissible, mais les tentatives de déroulement complet ont toujours échoué, et, quoique les recherches de MM. Gerdy et Foville aient beaucoup avancé la question, on n'a pu réussir à suivre les cordons médullaires qu'à une petite distance du bulbe; au delà, ils se perdent dans la masse cérébrale. Pour en citer un exemple, sous dirons que les fibres du faisceau in-

nommé du bulbe ont été suivies, dans les pédoncules cérébraux qu'ils traversent, jusqu'aux couches optiques et aux corps striés; mais là ils s'épanouissent dans les hémisphères.

Les fibres transversales sont les fibres constitutives des commissures; les commissures antérieures et postérieures du *cerveau*, ainsi que le corps calleux, sont composés de fibres de cet ordre. Suivant M. Gerdy, on pourrait rattacher par leur structure à la classe des organes commissuraux les adhérences des pédoncules cérébraux, la commissure des couches optiques, la voûte à trois piliers, la glande pinéale et ses faisceaux, enfin le chiasma des nerfs optiques.

Les fibres annulaires sont disposées en forme d'anneaux incomplets: elles réunissent les fibres longitudinales avant leur épanouissement. On trouve ces fibres dans les couches optiques, les corps striés, la circonvolution de l'ourlet, le corps calleux, etc. Les fibres nerveuses blanches ne diffèrent pas sensiblement des fibres nerveuses de la substance blanche de la moelle; ce sont des fibres de 0 mm. 0027 à 0 mm. 005 de large, ordinairement parallèles, coupées d'autres fibres qui les croisent à angle droit.

La substance grise du *cerveau* diffère essentiellement de la blanche. Elle est d'apparence grise, plus molle, et se décompose au microscope en trois couches: une extérieure blanche; une moyenne, d'un gris pur; une interne, jaunâtre. D'autres anatomistes y ont vu jusqu'à six couches. Des fibres et des cellules composent la substance grise au milieu d'une grande quantité de substance fondamentale amorphe; c'est dans la couche blanche superficielle que se trouvent des fibres d'une extrême ténuité, visibles à un fort grossissement, et provenant des couches profondes de la substance grise, peut-être du *cerveau* lui-même.

Quant à la disposition de la substance grise, elle est essentiellement différente dans le *cerveau* et dans la moelle. Dans la moelle, elle occupe le centre des faisceaux nerveux; mais déjà, dans les pédoncules cérébraux, on observe une tendance à la séparation. Dans les couches optiques, la substance grise s'enveloppe d'une couche mince et blanche en haut et en arrière; en dedans, au contraire, la couche superficielle est grise et se réunit à celle du côté opposé en deux points qui forment, l'un le *tuber cinereum*, l'autre la commissure grise des couches optiques. Dans le corps strié, la substance grise est en quantité considérable; mais toute communication a cessé entre l'un et l'autre côté; enfin, dans les hémisphères, elle forme des couches épanouies à la surface des circonvolutions, et enveloppant complètement le *cerveau*. Sur une coupe de la substance cérébrale, on observe bien cette disposition; on voit la substance grise pénétrer dans les anfractuosités, et ressortir en recouvrant le bourrelet de chaque circonvolution. Dans les hémisphères, la substance grise d'un côté n'a aucune communication avec celle du côté opposé.

Outre les éléments constitutifs et fondamentaux dont nous venons de parler, le *cerveau* contient encore des vaisseaux sanguins; les artères émanées de l'artère cérébrale antérieure, de la communicante postérieure et de la cérébrale moyenne, qui se distribuent aux hémisphères; la choroïdienne, qui se termine dans le plexus choroïde; enfin les artères cérébrales postérieures, branches terminales du tronc basilaire des vertébrales, qui donnent leurs rameaux à la partie postérieure du *cerveau*. Les veines se jettent dans les sinus de la dure-mère; les principales sont: la grande veine cérébrale supérieure, la veine longitudinale inférieure, ou sinus longitudinal inférieur, la grande veine cérébrale interne, ou veine de Galien, les veines cérébrales latérales et inférieures, les veines cérébrales antérieures et inférieures, enfin la petite veine du corps pituitaire. V. CÉRÉBRAL.

Le *cerveau* ne reçoit pas de nerfs et est entouré lui-même d'un névrilème qui n'est autre que la pie-mère cérébrale. Trois enveloppes forment au reste les téguments membranés du *cerveau*. La première, la plus interne, est la pie-mère; elle est accolée au *cerveau*, pénètre dans les circonvolutions et suit toutes les anfractuosités de la surface; par la grande fente de Bichat, elle pénètre dans les ventricules qu'elle tapisse, forme les plexus choroïdes et la toile choroïdienne en avant, et, en arrière, les plexus choroïdes du quatrième ventricule. La seconde membrane d'enveloppe est l'arachnoïde ou séreuse cérébrale. Comme les séreuses, elle a deux feuillets: le feuillet viscéral qui s'applique sur le *cerveau*, mais sans tapisser les circonvolutions dans la profondeur des anfractuosités qui les séparent, et le feuillet pariétal accolé à la dure-mère crânienne. Entre ces deux feuillets, une sérosité liquide soutient et matelasse le *cerveau*; c'est le liquide encéphalorachidien. La dure-mère crânienne est la troisième enveloppe du *cerveau*; c'est une membrane fibreuse qui tapisse la cavité du crâne et forme plusieurs replis qui se glissent dans les grandes scissures de l'encéphale: l'un est la faux du *cerveau*, dans la grande scissure médiane; un autre est la tente du cervelet, qui se glisse entre le *cerveau* et le cervelet; le troisième est la faux du cervelet, dans la scissure médiane de cet organe.

— **Physiol.** L'étude des fonctions du système nerveux a toujours été remplie d'obscurités, et, malgré l'infatigable persévérance des physiologistes les plus distingués du dernier siècle, la lumière n'a pu se faire sur ce difficile sujet. Tandis que les autres parties de la physiologie ont réalisé d'immenses progrès, grâce à l'introduction de l'expérimentation dans son domaine, les causes d'erreur ont semblé se multiplier autour des studieux observateurs du système nerveux. Ce serait fatiguer inutilement l'attention du lecteur que d'énumérer seulement les importants travaux dont cette partie de la physiologie a été l'objet dans ces derniers temps; qu'il nous suffise de citer les noms de Cuvier, de Müller, de Gall, de Blainville, de Serres, de Magendie, de Flourens, de Longueval, de Louis et de Gerdy, physiologistes éminents dont les efforts réunis ont constitué la physiologie expérimentale du système nerveux. Mais il est difficile de se faire une idée des difficultés spéciales que rencontre ce genre de recherches; ce n'est qu'au prix de la plus minutieuse attention et des plus pénibles efforts qu'il a été possible de réunir les quelques faits positifs que nous possédons sur les fonctions de l'encéphale et de la moelle.

Trois moyens, cependant, sont à la disposition du physiologiste qui veut étudier les fonctions nerveuses: 1° l'observation directe par les vivisections; 2° les observations de faits pathologiques; 3° enfin, les faits tirés de l'anatomie comparée. Les vivisections sont le grand fonds commun des observations en physiologie expérimentale: dans le cas présent, deux procédés peuvent être concurremment employés. Le premier consiste à exciter directement, par la pointe d'un scalpel ou par l'électricité galvanique, la portion du système nerveux dont on veut étudier le mode d'action; si cette partie excitée est un organe moteur, l'excitation a pour résultat de provoquer un mouvement dans une partie plus ou moins éloignée du corps; si l'organe irrité est, au contraire, un organe de sensation, l'animal éprouve une douleur plus ou moins vive, selon le degré d'excitation, et manifeste son état de souffrance par des cris ou des mouvements de fuite qui sont ici caractéristiques. Cette première expérience se complique nécessairement de la nécessité de mettre à nu les parties du système nerveux qu'on veut exciter; mais elle oblige encore l'expérimentateur à diverses précautions. Il ne devra pas confondre, en premier lieu, les phénomènes provoqués par la mutilation qu'a subie l'animal, avec ceux qui proviennent de l'excitation nerveuse directe; il devra, en outre, distinguer soigneusement les effets primitifs, qui se rattachent directement, par une relation de cause à effet, à l'excitation produite, des effets qui proviendraient des parties indirectement excitées. En supposant que toutes ces conditions puissent se réaliser dans la pratique expérimentale, il est clair alors que l'expérience que nous indiquons aura pour résultat de pouvoir distinguer avec netteté les parties qui, dans le système nerveux, doivent être regardées comme possédant l'incitation motrice, de celles qui sont uniquement sensibles; bien plus, si un mouvement local succède à une excitation d'une partie déterminée du système nerveux, n'est-on pas en droit de conclure que la partie en mouvement est directement commandée par la portion de la masse nerveuse qui a subi l'excitation? C'est par ce procédé que Ch. Bell a pu démontrer qu'il existait dans le système nerveux cérébro-spinal des organes moteurs et des organes sensibles; des parties servant à provoquer le mouvement, et d'autres recevant et conduisant les impressions sensibles.

Il est un deuxième moyen de se servir des vivisections en physiologie expérimentale. Si l'on peut, sans produire une mutilation mortelle ou dangereuse par elle-même, enlever en totalité l'organe dont on veut étudier le mode d'action, on aura ici un moyen précieux d'étudier ses fonctions. Il peut arriver, en effet, que, par le fait même de l'ablation, et en dehors de toutes causes perturbatrices, une fonction habituelle à certains organes disparaisse. Si une relation de cause à effet lie manifestement ces deux faits, il en faudra conclure que la fonction qui a disparu était sous la dépendance de l'organe que vous avez enlevé. Si, par exemple, vous enlevez à un animal la totalité de sa moelle épinière, le corps de cet animal reste dans une paralysie complète. Cependant les muscles, organes des mouvements par excellence, n'ont pas disparu; il faut donc admettre que la moelle épinière produisait l'incitation motrice nécessaire pour mettre le muscle en mouvement.

La pathologie, avons-nous dit, fournit encore une série de faits propres à faire connaître le mode d'action de diverses parties du système nerveux. Cela est aisé à comprendre. Si, pendant sa vie, un malade a présenté dans quelque fonction une altération sensible et déterminée, et que l'autopsie fasse découvrir dans une partie quelconque de son système nerveux une lésion organique présumablement contemporaine de l'altération fonctionnelle, on sera en droit de soupçonner, sinon d'affirmer, que la fonction était sous la dépendance directe de l'organe malade. La pathologie fournirait ainsi au physiologiste mille observations précieuses, si de nombreuses causes d'erreur ne se glissaient à chaque in-

stant dans les appréciations si variables des faits cliniques.

L'anatomie comparée ne sera pas d'un moindre secours à la physiologie expérimentale. Gall usait fréquemment de ses indications, quoique dans un sens plus restreint que ne l'entendent nos physiologistes modernes. Si quelque partie du système nerveux offre chez un animal un développement considérable; si, chez ce même animal, il existe une fonction également très-développée, on pourra présumer que l'organe et la fonction sont en relation directe. Réciproquement, si quelque partie du système nerveux est atrophiée ou rudimentaire, elle ne pourra correspondre qu'à une fonction rudimentaire elle-même ou à peine indiquée. Disons-le cependant : les faits empruntés à l'anatomie pathologique et à l'anatomie comparée ne peuvent que faire soupçonner les relations de cause à effet qui pourraient exister entre un organe et une fonction; ces relations, pour être affirmées, doivent être corroborées par l'expérimentation.

Combien s'en faut-il que, malgré cette multiplicité de moyens, on soit arrivé à connaître les fonctions toujours obscures du système nerveux ! De combien d'erreurs les meilleures expériences et les faits les mieux observés ne sont-ils pas la source ! Que de conclusions fautives dans un sujet si rempli de difficultés ! Que si Cl. Bernard, par exemple, découvre qu'en excitant un certain point qui appartient au quatrième ventricule du *cerveau*, le sucre apparaît dans les urines de l'animal, s'ensuit-il qu'il faille localiser en ce point de l'organe cérébral la production glycogénique ? On le pourrait croire, si les faits pathologiques venaient corroborer cette prévision ; s'il n'était pas avéré que la fonction glycogénique s'accomplit dans le foie, organe qui ne paraît pas avoir de relation directe avec le quatrième ventricule cérébral. En l'absence de toute confirmation du fait précité, il reste donc isolé dans la science, sans qu'il soit permis d'en tirer une induction acceptable.

Pouvons-nous faire un fonds plus sérieux sur les ablations d'organes nerveux ? Écoutez, à ce sujet, un de nos plus remarquables physiologistes : « Quant aux vivisections, dit M. Longet, quelle sagacité d'observation et quelle sage réserve n'exigent-elles point de la part de celui qui s'y livre ! Enlever complètement les lobes cérébraux d'un oiseau, vous le voyez encore marcher, voler ; il peut même vivre pendant plusieurs mois. Si vous touchez sa conjonctive, il détourne la tête ; si vous pincez sa patte, il la retire : faut-il en conclure que le *cerveau* proprement dit est étranger à la sensibilité et au mouvement ? Retranchez-vous le cervelet à quelque animal, la sensibilité est loin de disparaître, et les mouvements, quoique désordonnés, se produisent encore. Ni le *cerveau* ni le *cervelet* ne seraient-ils donc des centres de mouvement et de sensibilité ? Et pourtant, chez l'homme, comme nous en faisons la remarque plus haut, des paralysies absolues du mouvement peuvent s'observer aussi bien dans les lésions du *cerveau* proprement dit que dans les lésions du *cervelet*, et quand l'un ou l'autre est malade, la sensibilité elle-même peut être plus ou moins gravement compromise.

« C'est ici le lieu d'avouer que si, dans nos études sur le système nerveux spinal, les données expérimentales et pathologiques se sont prêtées un mutuel appui, elles ont paru trop souvent se contredire quand il s'est agi de l'encéphale. On pourra donc facilement reconnaître, par la suite, que plusieurs conclusions relatives à ces fonctions, et rigoureusement déduites d'expériences décisives sur les animaux, ne semblent pas toujours applicables à l'homme qui a le *cerveau* le plus parfait, mais, pour s'expliquer ces différences et ce désaccord, peut-être seulement apparent, entre les révélations de la physiologie expérimentale et celles de la pathologie humaine, on n'oubliera pas que, dans les expériences où la lésion est brusque, limitée à un organe, et la perversion fonctionnelle immédiate, les conditions ne sont plus les mêmes que dans les lésions pathologiques ; qu'il existe de plus chez l'homme, entre les diverses parties encéphaliques, une solidarité et un *consensus* beaucoup plus étroits que chez les animaux ; d'où il résulte que, le plus ordinairement, l'une de ces parties ne saurait être altérée, sans que les fonctions des autres en éprouvent bientôt des atteintes fâcheuses. Par conséquent, en admettant que l'encéphale soit un grand tout composé d'une foule de parties dont chacune accomplirait un acte spécial, on comprendra qu'aux yeux des plus sages observateurs la pathologie n'ait réellement fourni que des arguments peu plausibles en faveur des localisations cérébrales, même les plus larges, proposées jusqu'à présent. Si, ne tenant compte que des faits favorables à une hypothèse, et négligeant ceux qui lui sont opposés, quelques esprits moins exacts ont pensé autrement, on pourra encore s'expliquer ces dissidences en se rappelant que la pathologie cérébrale est si riche de faits qu'elle n'en refuse à aucun système ; tout ce qu'on veut y voir, on l'y trouve ; tout ce qu'on lui demande, elle le donne ; suivant la manière dont on l'interroge, elle conduit au doute, à l'erreur ou à la vérité. »

On voit, par cette citation, que les physiologistes rigoureux font peu de fonds sur les observations empruntées à la pathologie, et

qu'à l'égard de l'expérimentation directe, ils recommandent la plus grande réserve, alors qu'il s'agit d'appliquer l'homme les résultats obtenus sur l'animal. Les données de l'anatomie comparée ne sont peut-être pas plus rigoureuses ; encore ne sauraient-elles nous fournir quelques inductions acceptables qu'à la condition que l'on soit bien fixé sur les parties de la masse encéphalique qui, dans les diverses classes des vertébrés, se correspondent et remplissent des fonctions analogues. Ici encore, il existe un bon nombre de points litigieux.

Il n'était pas possible d'aborder l'étude obscure des fonctions dévolues au *cerveau*, avant d'avoir fait connaître de quels moyens d'investigation la science expérimentale pouvait disposer. Actuellement, nous sommes en mesure d'affronter ce difficile problème. Le *cerveau* n'est pas un organe simple ; il peut et doit être considéré comme un agrégat d'organes associés et présidant à diverses fonctions. L'anatomie si complexe de cet organe faisait déjà présumer qu'il en était ainsi ; mais la physiologie, et surtout la pathologie, ne permettent plus de doute à cet égard. N'a-t-on pas vu les lésions cérébrales avoir pour conséquences des altérations diverses des fonctions nerveuses ? Ici c'est un malade qui perd le mouvement ; celui-ci ne perd que la mémoire ; cet autre perd la sensibilité ; cet autre enfin ne perd que la faculté de parler, ou la faculté d'écrire, ou la faculté de compter, etc. En présence de ces faits, n'est-on pas en droit de conclure que chacune des parties du *cerveau*, auxquelles l'anatomiste a donné un nom, préside à une fonction déterminée ? N'est-on pas en droit de supposer que chaque département du *cerveau* peut être considéré comme un organe séparé et distinct de ses congénères ? Les physiologistes de toutes les écoles l'ont ainsi supposé, et ont cherché à déterminer le rôle propre de chacune de ces parties ; à notre tour, nous allons faire connaître quelles sont les données de la science à cet égard, et étudier séparément les fonctions attribuables à chacune de ces parties du *cerveau*.

— I. HÉMISPHERES CÉRÉBRAUX. Les hémisphères cérébraux forment sans doute à eux seuls la presque totalité de la masse cérébrale ; mais, si tant est que la masse des hémisphères soit composée de parties physiologiquement distinctes par leurs fonctions, il est impossible à l'anatomiste de séparer ces parties, et la physiologie ne réussit pas davantage à en déterminer les limites. Trois fonctions principales sont dévolues aux hémisphères : 1^o la sensibilité générale et spéciale dont ils sont les récepteurs ; 2^o l'incitation motrice, et 3^o les facultés intellectuelles, qui comprennent elles-mêmes l'intelligence, les déterminations instinctives et les sentiments ou propensions.

— Sensibilité. Les premières expériences semblaient se prononcer très-nettement à ce sujet : dès qu'on avait enlevé à un animal ses deux hémisphères cérébraux, il tombait dans une inertie et une prostration complètes ; tout mouvement cessait subitement. Cependant la possibilité de se mouvoir ne lui était pas refusée : car l'animal pouvait encore marcher, courir, voler, si on le poussait ; il faisait au moins quelques pas en avant, et tombait comme épuisé. Mais s'il paraissait inhabile à produire de son plein gré le mouvement de son corps, c'est qu'il n'en éprouvait pas le besoin ; c'est que tout mouvement était pour lui comme involontaire et ne succédait pas à une impression sentie. La conclusion était inévitable : la sensibilité tactile générale avait son siège dans le *cerveau*. C'était peut-être conclure prématurément. Des expériences multiples de MM. Calmeil, Longet, Bouillaud, Gerdy et Flourens, il résulte que la sensibilité générale n'est pas complètement abolie. M. Longet, particulièrement, pense que l'ablation des hémisphères « empêche seulement la formation des idées en rapport avec la perception sensorielle. » Cette même observation s'applique à l'exercice des sens de la vue, de l'ouïe, etc. Ces sensations ne sont pas complètement abolies ; mais elles ne sont suivies d'aucune détermination, de sorte que les choses se passent exactement comme si les impressions sensorielles étaient exclusivement perçues par le *cerveau*. « En résumé, dit M. Longet, il me paraît possible d'isoler, par la voie expérimentale, le siège des perceptions sensorielles brutes du siège de l'intelligence et de la volonté ; et je ne crois pas pouvoir admettre que la perte absolue de la perception de toutes les sensations résulte nécessairement de la soustraction des lobes cérébraux : on découvrira peut-être un jour, dans les parties basales de l'encéphale, un nombre de foyers perceptifs égal à celui des instruments chargés de recueillir à la périphérie du corps les différentes impressions ; mais, assurément, dans l'état actuel de la science, il y aurait témérité à proposer telles ou telles localisations. Je n'en considère pas moins le *cerveau* proprement dit comme l'organe de perfectionnement, l'organe d'élaboration essentielle où les diverses sensations doivent arriver pour produire tout leur effet, pour être, en quelque sorte, appréciées à leur juste valeur ; sans les lobes cérébraux, l'animal n'a, pour ainsi dire, rien à gagner à la survivance de la perception de ses sensations, et il doit, le plus souvent, se comporter dans ses actes comme si elle n'était point conservée : l'expérimentation peut seule provoquer quelques réactions propres à révéler cette survivance. »

Une propriété non moins curieuse à constater, c'est que la pulpe cérébrale, réceptacle des impressions sensorielles, est elle-même insensible. L'expérience n'est pas nouvelle : c'est Aristote lui-même qui constata qu'on peut impunément lacérer à l'aide d'un scalpel la pulpe des hémisphères cérébraux, la diviser, la trancher, sans exciter chez l'animal la moindre douleur.

— Incitation motrice. Le muscle est l'agent moteur ; mais il ne peut se contracter et produire le mouvement que s'il reçoit l'incitation motrice des centres nerveux. Le nerf n'est que l'agent de transmission de cette incitation motrice ; le nerf l'apporte des faisceaux antérieurs de la moelle, qui semblent la produire. Cependant le mouvement cesse d'être volontaire dès que le *cerveau* a perdu ses connexions avec les faisceaux antérieurs de la moelle ; il y a donc lieu de présumer que le *cerveau* est le centre de production de l'incitation motrice des mouvements volontaires. Si l'on enlève les hémisphères cérébraux à un animal, il ne paraît plus aussi capable de se mouvoir ; cependant l'effet produit dépend beaucoup de la nature de l'animal qui a servi à l'expérience : les reptiles courent encore longtemps après cette mutilation ; les oiseaux se tiennent encore sur leurs pattes et savent tenir dans leur bec la proie qu'on y a placée ; mais les mammifères ont beaucoup de peine à se tenir seulement sur leurs jambes. M. Flourens a conclu de ses expériences que tout mouvement volontaire était aboli par l'ablation des hémisphères cérébraux ; et il rapporte lui-même des faits qui contredisent son assertion. Il a vu, par exemple, une poule privée de ses lobes cérébraux qui restait perchée, changeait de patte de temps en temps, nettoyait ses plumes avec son bec, enfin paraissait obéir à des déterminations volontaires. Ce conclure de ces faits, sinon que l'ablation des hémisphères cérébraux ne prive pas l'animal de toute volition ?

On ne s'est pas contenté de localiser l'incitation motrice volontaire dans les hémisphères cérébraux ; on aurait voulu trouver dans les hémisphères les centres moteurs qui correspondent à chacun de nos organes. Les observations pathologiques pouvaient faire présumer que cette localisation existait réellement. On a vu, en effet, des paralysies partielles par lésion dans les centres nerveux ; on a vu les membres inférieurs et les membres supérieurs isolément paralysés dans les lésions cérébrales ; mais on n'a pas réussi, dans ces cas comme dans d'autres, à localiser les mouvements partiels dans les diverses parties du *cerveau*. Tout ce qu'il a été possible de préciser à ce sujet, c'est l'action croisée des hémisphères cérébraux ; nous voulons dire par là que l'incitation motrice se localise dans l'hémisphère droit pour tout le côté gauche du corps, et dans l'hémisphère gauche pour tout le côté droit. C'est un fait acquis aujourd'hui à la pathologie, que toute paralysie d'un côté (hémiplegie) reconnaît pour cause une lésion de l'hémisphère cérébral de l'autre côté (v. APOPLEXIE). Ce résultat était, au reste, facile à prévoir ; il n'est que la conséquence de l'entre-croisement des faisceaux nerveux dans le bulbe rachidien, entre-croisement qui a pour résultat de croiser l'action des hémisphères.

Bien des tentatives ont été faites pour déterminer dans les lobes cérébraux d'autres localisations des mouvements partiels ; l'une de ces tentatives méritait d'être rapportée ; elle a trait à la localisation de la parole. Les phrénologistes avaient déjà abordé cette question : Gall, dont nous ne voulons pas ici discuter les opinions, avait placé l'organe de la mémoire des mots dans la partie du *cerveau* qui correspond à la partie postérieure du plancher supérieur de l'orbite. Les phrénologistes modernes ont localisé dans le même organe la faculté de langage, qu'ils associent ainsi à la mémoire des mots. Lorsque cet organe prédomine, disent les craniologistes, il imprime à la physionomie un caractère particulier : les yeux sont poussés en avant, comme à fleur de tête et pochetés. Dès 1825, M. le professeur Bouillaud reprenait cette question d'une manière plus précise, et établissait que les lobes antérieurs du *cerveau* sont les organes de la formation et de la mémoire des mots, et des principaux signes représentatifs de nos idées. En 1839, ce professeur communiquait à l'Académie de médecine soixante-quatre observations d'altération de la parole coïncidant avec des lésions des lobes antérieurs du *cerveau* (il en possède cent quinze aujourd'hui). Il faut avouer que, malgré la vive discussion qui eut lieu à ce sujet, il est un bon nombre de faits qui sont de nature à justifier les assertions de M. Bouillaud ; il nous suffira d'en relater un seul, que nous empruntons à la *Pathologie chirurgicale* de M. Nélaton, et qui est éminemment propre à établir une forte probabilité en faveur des opinions émises par le professeur de la Charité.

« Nous avons eu l'occasion, dit M. Nélaton, d'observer ce fait (l'abolition de la parole par la lésion des lobes antérieurs) chez un jeune garçon qui avait eu la face inférieure du lobe antérieur gauche labourée par une balle, mais nous ne connaissons aucun fait aussi concluant que le suivant, que nous devons à l'obligeance de notre collègue, M. Cullerier. Un homme en état d'ivresse fut apporté à l'hôpital Saint-Louis, quelques instants après s'être tiré un coup de pistolet dans la tête : la balle avait frappé la racine du nez, et avait enlevé et comme désarticulé le frontal ; l'extrémité des

lobes antérieurs du *cerveau* était nu. Ce blessé parlait beaucoup, et il répétait incessamment les mots *cerv*, *cervier*, *tréfle*, *pique*, *atout* ; l'un des médecins qui lui prodiguait des soins, voulant constater la densité de la portion découverte du *cerveau*, la comprima du doigt dans une certaine étendue : à l'instant même la parole cessa. Cela nous frappa, dit M. Cullerier, et nous recommençâmes l'expérience, soit avec les doigts, soit avec une spatule ; quand on ne comprimait qu'un seul côté, il n'y avait qu'une légère diminution dans la force de la voix ; quand on comprimait les deux lobes en même temps et brusquement, non-seulement on arrêtait la parole, mais on coupait brusquement un mot ; ainsi, s'il disait *tréfle*, il était facile de l'arrêter au milieu, et l'on n'entendait que *tré* ; de même pour *cervier*, pour *atout*, on lui faisait dire à peu près à volonté *cerv*, *at*. L'autopsie fut faite judiciairement sans qu'il fût possible à M. Cullerier de vérifier quelle était l'étendue des lésions. »

La localisation de la parole dans les lobes antérieurs du *cerveau* semble assez bien précisée par l'observation précédente ; cependant, il s'en faut que cette assertion ait été acceptée sans combat. En 1836, M. Dax père plaçait la faculté de parler dans l'hémisphère gauche tout entier, et faisait coïncider la perte de la parole avec l'hémiplegie droite ; plus tard, M. Dax fils localisa cette même faculté dans la partie centrale de cet hémisphère ; enfin M. Broca alla plus loin encore et localisa la parole dans la partie postérieure de la troisième circonvolution frontale gauche. Cette dernière opinion parut au moins singulière à quelques physiologistes, qui n'ont cessé de professer que le *cerveau* était un organe parfaitement symétrique, et que son action croisée était toujours symétrique des deux côtés du corps.

Les faits furent invoqués à l'appui de ces diverses hypothèses, mais ils ne purent éclairer la question. Les uns venaient à l'appui des théories de localisation ; les autres, en égal nombre tout au moins, étaient absolument contradictoires. En 1865, M. le professeur Trousseau, à l'Académie de médecine, s'est livré à une discussion complète de tous ces faits, et en a conclu que la localisation de la faculté du langage était encore aujourd'hui impossible à préciser. Il a fait remarquer avec justesse que plusieurs des malades regardés comme aphasiques, c'est-à-dire comme affectés d'un trouble visible de la parole et du geste, n'étaient pas complètement privés de ces moyens d'expression. Les uns se contentent de répéter sans cesse la même phrase ou le même mot, en réponse à toutes les questions qui leur sont adressées ; les autres n'ont perdu que la mémoire de certains mots, auxquels ils substituent d'autres expressions qu'ils croient parfaitement justes, et qui sont étranges et déplacées ; d'autres encore ont perdu la faculté de parler et n'ont pas perdu celle de rendre très-correctement par l'écriture leurs pensées, de sorte que (chose bien étrange !) ces malades écrivent et ne peuvent lire ce qu'ils ont écrit ; d'autres enfin parlent d'une manière et rectifient par leurs gestes l'erreur qu'ils commettent en parlant. De ces faits il faut donc conclure que la faculté de parler ne se confond pas avec la faculté d'assembler les idées et même les mots, et que la faculté d'écrire et celle de parler, que l'on regardait comme nécessairement connexes, sont indépendantes l'une de l'autre. La question se complique ainsi au lieu d'arriver à une solution, et nous devons conclure avec M. Trousseau que « diverses régions de l'encéphale concourent à la formation du langage, bien que les lobes antérieurs du *cerveau* y prennent peut-être la plus grande part. » Peut-être faut-il, avec d'autres physiologistes, placer la parole dans les lobes antérieurs, et la mémoire dans les lobes postérieurs, de sorte que la lésion dans l'un ou l'autre lobe compromettrait l'exercice de la parole ; peut-être faut-il présumer qu'il n'y a pas d'organe spécial pour le langage, ou que tout au moins les parties de l'encéphale non lésées peuvent suppléer à celles qui sont atteintes de ramollissement ou d'autres altérations qui en compromettent le jeu fonctionnel.

Le *cerveau*, organe actif des incitations motrices, n'est pas mobile par lui-même ; il ne porte du reste aucun muscle susceptible de le mouvoir dans un sens ou dans l'autre. Suspendu et comme flottant au sein du liquide encéphalo-rachidien, il obéit à tous les mouvements du crâne ; mais le liquide qui l'entoure suffit à le préserver des chocs de la paroi. Sur un animal trépané, on aperçoit cependant une sorte de soulèvement alternatif de la masse encéphalique ; mais ce mouvement, que l'on prit d'abord pour un mouvement propre et comme respiratoire du *cerveau*, n'est, en réalité, qu'un mouvement communiqué ; il a pour origine le mouvement du sang dans les artères et les mouvements respiratoires du thorax.

— Intelligence. Il est généralement admis, même par les personnes les plus étrangères à la science, que le *cerveau* est le siège de l'intelligence et des instincts. Partout où s'est trouvé un être intelligent et pensant, il y avait un *cerveau*, et jamais une relation de cause à effet ne parut plus manifeste. Le *cerveau*, dit Cabanis, sécrète la pensée comme le foie sécrète la bile. Pour les matérialistes, la matière cérébrale pense et produit des idées

pour d'autres, le *cerveau* est la condition de la pensée et n'en est pas la cause.

Quoi qu'il en soit, l'existence du *cerveau* est immédiatement liée à la production de la pensée; l'expérience directe par les vivisections, l'anatomie pathologique et l'anatomie comparée justifient cette assertion. « Si l'on enlève sur un animal un seul lobe, dit M. Flourens, l'animal perd la vue de l'œil du côté opposé; mais l'intelligence subsiste; un seul lobe y suffit, comme un seul œil suffit à la vision. Si l'on enlève à un animal les deux lobes cérébraux à la fois, il perd tous les sens : il ne voit, il n'entend plus; il perd tous ses instincts; il ne sait plus ni se défendre, ni s'abriter, ni fuir, ni manger; il perd toute intelligence, toute perception, toute volition, toute action spontanée. »

Interrogeons l'anatomie pathologique, elle n'est pas moins affirmative. Ne sait-on pas que toute lésion grave, blessure ou destruction d'une partie plus ou moins considérable de la masse cérébrale, a pour conséquence une perte ou une diminution de l'intelligence? M. Lélut a fait des recherches sur ce sujet. Il a comparé le poids des *cerveaux* d'hommes sains à celui des *cerveaux* d'idiots, de crétins, de déments, etc.; l'avantage de poids était toujours pour les *cerveaux* d'hommes sains. Ainsi toute altération, alors même qu'elle ne pourrait être constatée de visu, de la masse cérébrale, comporte une altération correspondante de l'intelligence; l'âge, le sexe, les conditions anormales de l'existence, tout ce qui affecte le *cerveau* affecte du même coup les facultés intellectuelles.

L'anatomie comparée nous amène aux mêmes conclusions; partout nous voyons l'intelligence proportionnelle à la masse encéphalique. Il est bien entendu, toutefois, qu'il ne peut s'agir que de la masse relative; Gall avait déjà fait remarquer que la masse cérébrale de l'éléphant et de plusieurs cétacés était plus considérable que celle de l'homme, mais la masse absolue du *cerveau* ne peut pas servir à évaluer seule les facultés intellectuelles; ses parties intégrantes et sa composition organique doivent entrer comme éléments dans ce calcul. « Le plus ordinairement, l'importance de la masse encéphalique s'accuse par le volume même de la tête. Les races humaines au front fuyant, et chez lesquelles le *cerveau* prend un moindre développement, se distinguent de la race caucasique par une intelligence moins développée. La culture intellectuelle peut cependant amener un développement proportionné du *cerveau*, et la boîte crânienne s'en ressent, car les chapeliers savent, par expérience, que la classe cultivée a besoin de chapeaux plus grands que la classe illettrée. Il est impossible, cependant, de s'en rapporter toujours à l'apparence extérieure; il faut, dans ces appréciations de visu, tenir compte de l'épaisseur des parois : un homme très-intelligent peut n'avoir qu'une assez petite tête; tel était Napoléon; par contre, un hydrocéphale est privé d'intelligence avec une tête volumineuse, ne renfermant en réalité qu'un *cerveau* atrophie. »

Si l'on étudie l'intelligence dans les divers degrés de l'échelle animale, les faits semblent encore plus concluants. Suivant Meckel, le perfectionnement intellectuel d'un être est en raison du développement proportionnel de sa masse encéphalique. Pour une appréciation grossière, on se sert même de l'angle facial. On sait qu'à quelques exceptions près la partie antérieure de la face, et spécialement les maxillaires, se développent en raison inverse du crâne; de sorte que l'angle facial de Camper devient la mesure de l'intelligence dans la série animale (V. ANGLE FACIAL). On sait que les plus belles intelligences se traduisent par un angle facial très-ouvert, et on cite Cuvier, dont l'angle facial était presque droit. Les sculpteurs de l'antiquité ne pouvaient méconnaître l'importance de ce caractère physiognomique, et ils savaient donner à Jupiter ou à Apollon une ouverture d'angle facial bien supérieure à celle qu'ils donnaient à Silène ou à un faune voisin de la brute. Dans la série animale, il n'est pas rare non plus de voir l'angle facial proportionné au degré d'intelligence de l'être; c'est même la loi générale qui préside à la conformation du crâne des vertébrés. Mais les exceptions ne manquent pas à la règle, et il a paru plus convenable, pour une appréciation exacte, de s'en rapporter au poids relatif du *cerveau* ou du crâne. Il faut, dans ce cas, tenir compte du poids absolu de l'encéphale, ou bien comparer les poids relatifs. Si l'on ne considère que le poids absolu, on ne peut comparer que les êtres appartenant à la même classe zoologique; dans l'espèce humaine, on regardera comme doués d'une intelligence plus grande les hommes dont le *cerveau* sera plus pesant. Quelques faits semblent justifier cette assertion : on a cité Cromwell, dont le *cerveau* pesait jusqu'à 2 kilogr. 231; celui de Byron pesait 2 kilogr. 238; celui de Cuvier 1 kilogr. 829; celui de Dupuytren 1 kilogr. 236, le poids moyen ne dépassant pas 1 kilogr. 155.

Si l'on veut comparer différentes espèces animales, il faut établir en premier lieu une proportion entre le poids du corps de l'animal en expérience et le poids de son encéphale, et comparer ensuite entre eux les chiffres obtenus. M. Parchappe s'est livré à ce genre de recherches, et a établi que l'avantage est constamment à l'homme. Le poids du *cerveau*

de l'homme étant comme 1 est à 30, ou comme 1 est à 35 au moins, les animaux les plus rapprochés de l'homme sont loin d'atteindre à ces proportions; cependant, quant à la place assignée ainsi à chaque espèce animale, elle n'est pas toujours en rapport avec ce que l'observation semblait indiquer. C'est ainsi que, chez les mammifères, le chat occuperait l'un des premiers rangs, et le cheval l'un des derniers, quoiqu'il soit reconnu que le cheval possède plus d'intelligence que le chat. Dans les oiseaux, les proportionnalités sont plus inattendues encore : le serin se rapproche très-sensiblement de l'homme, et le rouge-gorge donne une proportion plus élevée encore; le poids de son *cerveau* est à celui de son corps comme 1 est à 32.

Le poids relatif du *cerveau* est donc encore loin d'expliquer les différences d'intelligence entre les êtres. Desmoulins invoquait un autre élément d'appréciation : le nombre et l'importance des circonvolutions. Il les montra fort développées chez les singes, les dauphins et l'homme; peu apparentes et comme effacées, chez le tigre, le chat; enfin nulles, dans le *cerveau* du tatou, des paresseux, des oiseaux, des reptiles de tous ordres, etc., etc. On sait encore que les stries du *cerveau* sont à peine visibles chez l'enfant et ne deviennent plus profondes qu'avec l'âge, en même temps que l'activité intellectuelle se développe; on sait que, dans la démence et l'idiotie congénitale, les circonvolutions sont aussi plus effacées sur le *cerveau* de l'homme. Huschke appuya de ses observations l'hypothèse des circonvolutions, et Wagner, disséquant le *cerveau* de Beethoven, y signala une profondeur considérable des anfractuosités cérébrales. Dans cette théorie, on rattache donc le développement de l'intelligence au développement de la surface, de même que la quantité de chaleur que reçoit une chaudière en un temps donné est proportionnelle à sa surface de chauffe. Il s'en faut encore que les faits aient toujours donné raison à l'hypothèse de Desmoulins; par exemple, on a signalé le mouton, dont le *cerveau* présente un grand luxe de sinuosités cérébrales, malgré son peu d'intelligence.

D'autres physiologistes ont cherché dans d'autres caractères les différences qui séparent les êtres au point de vue de l'intelligence. Les uns invoquaient l'épaisseur plus ou moins considérable de la couche corticale; d'autres, les défauts de symétrie entre les deux parties du *cerveau*, d'autres enfin, les différences de développement entre les différentes parties composantes de la masse cérébrale. Toutes ces assertions n'ont pas été justifiées par les faits.

La physiologie expérimentale démontre donc que le *cerveau* est le siège de l'intelligence; il est aussi le siège des déterminations instinctives. Mais des physiologistes plus audacieux ont voulu pousser plus loin l'observation. Ils ont prétendu déterminer le siège de chacune des fonctions intellectuelles, aussi bien que des instincts innés; la phrénologie est née de cette tentative téméraire. Suivant les phrénologistes, les instincts, les sentiments, les fonctions de l'intelligence, sont localisés dans les parties périphériques de la masse cérébrale; suivant eux, le développement plus ou moins prononcé des facultés intellectuelles ou instinctives s'accuse à la surface du crâne par une proéminence plus ou moins distincte. Nous n'entrerons pas ici dans la discussion de cette curieuse théorie, et nous renvoyons à un article spécial où la question pourra être traitée avec le développement qu'elle comporte. V. CRANIOSCOPIE ET PHRÉNOLOGIE.

— II. AUTRES PARTIES DU CERVEAU. Elles sont bien moins importantes que les hémisphères, et nous pouvons, en peu de mots, résumer les connaissances physiologiques que nous possédons sur ces parties. Leurs fonctions sont, d'ailleurs, restées fort obscures, et souvent le physiologiste en est réduit à des hypothèses que rien ne justifie.

— *Tubercules quadrijumeaux, lobes optiques des vertébrés ou tubercules bijumeaux des oiseaux et des reptiles.* Ces organes jouissent d'une sérieuse importance. Ils sont en rapport avec les corps géfouillés et, conséquemment, avec les racines des nerfs optiques; on ne peut donc s'étonner que l'enlèvement de l'un des tubercules bijumeaux de l'animal ait pour conséquence la perte de la vue du côté opposé. « Si un tubercule est enlevé, dit M. Flourens, perte de la vue de l'œil du côté opposé, par paralysie de l'iris et de la rétine, par paralysie du sens, et, de plus, tournoiement de l'animal du côté du tubercule enlevé. Ainsi, un tubercule étant enlevé, la vue est perdue de l'œil du côté opposé; la rétine et l'iris sont paralysés : la rétine n'est plus sensible, l'iris n'est plus mobile. Ces effets n'ont rien d'étonnant; car les tubercules sont l'origine des nerfs optiques. Mais on observe, en outre, un effet tout particulier et tout nouveau sur les mouvements. Après l'ablation d'un seul tubercule, l'animal, comme je viens de le dire, tourne sur lui-même du côté du tubercule enlevé. Et je fais remarquer cet effet nouveau, parce qu'il est le premier exemple des mouvements particuliers, déterminés par certaines parties de l'encéphale. » On soupçonne que ces sortes de mouvements proviennent d'un défaut d'équilibre produit par la mutilation. Chaque tubercule tend à imprimer à l'animal un mouvement propre et latéral du côté opposé à celui qu'il occupe; si l'ablation de

l'un d'eux détruit l'équilibre, le mouvement giratoire apparaît.

Mentionnons pour mémoire l'opinion de Serres, qui regardait les tubercules quadrijumeaux comme les excitateurs de l'association des mouvements volontaires; cette manière de voir reposait sur des expériences imparfaitement exécutées. Il en est de même des opinions de Valentin et de Budge, qui attribuaient aux tubercules une action spéciale sur les contractions de la vessie, du canal intestinal et de l'estomac.

— *Couches optiques.* Malgré leur dénomination, les couches optiques n'ont aucune influence sur la vision; en revanche, elles ont une action croisée très-évidente sur la motricité. L'excitation de ces organes produit, en effet, chez les animaux, un mouvement de manège qui s'exécute du côté opposé à la lésion. M. Flourens, opérant sur un grenouille, a observé un mouvement de sens opposé au précédent. Budge, Valentin et Schiff affirment que l'excitation des couches optiques agit sur l'estomac, l'intestin et le cœur; mais leurs expériences n'ont pas été répétées.

— *Corps striés.* Pour Willis, les corps striés étaient le *sensorium commune*, le réceptacle de toutes les excitations motrices volontaires; Serres et Saucerotte leur attribuaient une influence marquée sur le mouvement des membres pelviens; mais M. Longet, répétant ces expériences, n'a pu produire une paralysie complète par l'ablation des corps striés. Suivant M. Magendie, l'action des corps striés est opposée à celle du cervelet; c'est-à-dire que ces corps commandent un mouvement impulsif en arrière, et que leur ablation, détruisant le contre-balancement des organes, provoque, chez l'animal mutilé, un mouvement de propulsion en avant. Lafargue, Schiff et M. Longet n'ont pu reproduire ces expériences. Chaussier professait que les corps striés agissent sur l'olfaction, ce qui est peu probable puisqu'ils font défaut chez des animaux qui ont les nerfs olfactifs et l'olfaction très-développées; par contre, on trouve les corps striés chez des animaux privés des nerfs de l'olfaction.

— *Corps calleux.* Tréviranus regardait cet organe comme le centre d'unité d'action des deux hémisphères cérébraux; mais son absence chez les oiseaux et même son absence chez l'homme, dans quelques cas de conformation vicieuse, n'a pas paru compromettre l'unité d'action des deux parties du *cerveau*. L'opinion de Saucerotte, de Choppart, de Louis et de Lapeyronie, qui faisaient du corps calleux le siège de l'âme, n'est pas plus justifiée, et les expériences de Longet, de Lorry et de Serres n'ont rien pu apprendre à ce sujet.

— *Voûte à trois piliers et cloison transparente.* Galien et, après lui, A. Paré, attribuaient à la voûte une fonction purement mécanique : elle devait servir de voûte de sustentation aux parties sus-jacentes de l'encéphale; rien ne justifie cette assertion purement gratuite. On a pensé aussi que la cloison médiane transparente servait à établir l'unité d'action des deux moitiés du *cerveau*; mais les expériences de M. Longet et les observations pathologiques ne sont ni assez nombreuses ni assez concluantes pour pouvoir fournir une réponse précise à cette question.

— *Glande pituitaire.* Galien et Vésale en faisaient une sorte d'éponge destinée à absorber la pituite du *cerveau*. Diemerbroeck, Leclerc et d'autres physiologistes la regardaient comme un organe sécrétoire; Willis, Vieussens, etc., comme une glande de sécrétion et d'excrétion; Tiedmann, comme un ganglion nerveux impair destiné à assurer le mouvement simultané des deux iris; toutes ces opinions ne sont que des hypothèses qu'aucune expérience ne justifie, et la vérité est que les usages de la glande pituitaire sont ignorés.

— *Glande pinéale.* Les usages de cet organe sont inconnus, et les opinions émises à ce sujet sont purement hypothétiques. Dès le temps de Galien, on professait que cette glande était une sorte de portier qui ne laissait passer que ce qu'il fallait d'esprit vital; Magendie reproduisait cette opinion, admettant que la glande pinéale est une sorte de tampon destiné à fermer l'aqueduc de Sylvius. Galien y vit une glande sécrétante; Willis un organe d'absorption de la sérosité exhalée des artères, et Descartes la source des esprits animaux, et, en quelque sorte, le siège de l'âme. Toutes ces opinions ne sont que des conjectures gratuites; les expériences de Rolando et de Magendie ne mènent à aucune conclusion.

— *Ventricules.* Galien prétendait que les ventricules servaient à l'olfaction et recevaient les molécules olfactives, qui pénétraient dans les cavités cérébrales à travers les trous de la lame criblée; ils servaient aussi à élaborer les esprits vitaux. Vésale se rattachait à cette opinion purement hypothétique. Les ventricules ne servent qu'à loger le liquide céphalo-rachidien, à multiplier la surface de la pie-mère et à favoriser ainsi la distribution des vaisseaux.

— *Corne d'Ammon.* Tréviranus faisait de cet organe le siège de la mémoire, mais M. Cruveilhier a fait remarquer que précisément chez le lièvre il était très-développé; cependant

cet animal ne paraît pas doué d'une excellente mémoire.

En résumé, l'étude physiologique des fonctions cérébrales nous apprend que, dans son ensemble, le *cerveau* accomplit trois grandes fonctions : il est le récepteur des perceptions sensoriales, l'excitateur des mouvements généraux et partiels, enfin le siège des fonctions intellectuelles et des déterminations instinctives. Mais, quant à cette localisation tant cherchée des divers mouvements partiels de l'économie, quant à la localisation des fonctions de l'intelligence, des sentiments et des instincts, l'expérience ne nous apprend que peu de chose à ce sujet. A peine si, dans quelques parties de la base du *cerveau*, nous avons pu réussir à localiser quelques-uns de ces mouvements. Toutefois, dans l'étude qui précède, nous nous sommes abstenus d'aborder les discussions relatives à la localisation du principe spirituel dans le *cerveau*, aux relations de l'âme avec la matière et à la localisation des facultés intellectuelles, affectives ou instinctives; nous n'avons pas cherché à préciser la nature de la pensée, à savoir si elle se produisait dans la pulpe cérébrale en activité, comme la chaleur dans le muscle en mouvement; nous n'avons abordé aucune des théories spiritualistes ou matérialistes, dont l'examen nous aurait mené trop loin. Dans notre étude très-concise des fonctions cérébrales, nous nous sommes renfermé strictement dans le domaine de la physiologie expérimentale, et dans les données directement fournies par les vivisections, l'anatomie comparée et l'anatomie pathologique. Nous avons réservé, pour d'autres articles spécialement consacrés à ces matières, les détails qu'elles comportent nécessairement. V. ÂME, CRANIOSCOPIE, INTELLIGENCE, PHRÉNOLOGIE.

Le mode d'activité fonctionnelle du *cerveau* est, comme celui de tous les organes, soumis aux conditions particulières de l'existence. Le *cerveau* de l'embryon, presque rudimentaire, se développe avec l'âge, à moins qu'une ossification prématurée des sutures du crâne ne s'oppose à son accroissement en volume; dans la vieillesse, il s'atrophie, diminue de densité et de poids. A ces diverses phases de l'évolution, l'activité cérébrale paraît toujours proportionnelle aux degrés de développement du *cerveau*; faible dans l'enfant, elle se développe dans l'âge adulte et s'obscurcit dans la vieillesse. Comme tous les autres organes, le *cerveau* est encore soumis à une intermittence d'action très-évidente; le sommeil est une fonction naturelle à tous les vertébrés et dont le résultat est de soulager, par un repos passager, les organes qu'une activité continue réduirait bientôt à l'impuissance. En vain objectera-t-on que, durant le sommeil, l'activité fonctionnelle du *cerveau* s'exerce encore dans les rêves; il n'en sera pas moins avéré que, dans le sommeil tranquille d'un homme en parfaite santé, le *cerveau*, subissant une modification importante dans son mode de fonctionnement, se repose et répare en quelque sorte ses pertes de la veille. Il est d'observation journalière que le repos de la nuit est aussi utile à l'esprit qu'au corps; il serait puéril d'insister sur ce sujet.

Le fonctionnement du *cerveau* nécessite encore, comme le fonctionnement des autres organes, un continu entretien par l'afflux sanguin, comme si le sang apportait dans le *cerveau* les matériaux de la pensée. La ligature des artères du *cerveau*, à moins qu'il ne s'établisse des anastomoses, a donc pour conséquence une interruption brusque et complète du fonctionnement cérébral. Certaines substances toxiques s'absorbant par les vaisseaux sanguins peuvent aussi agir dans le même sens sur le *cerveau*, et provoquer une interruption de la fonction : tels sont les alcooliques à haute dose, l'éther et les autres anesthésiques, les stupéfiants et les narcotiques. D'autres substances, au contraire, telles que le café et les alcooliques à faible dose, semblent exciter l'activité cérébrale.

— *Embryon.* Le *cerveau* et le cervelet se développent tous deux à l'extrémité céphalique du tube nerveux primitif dessiné sur l'aire germinative de l'embryon. La gouttière primitive, creusée dans le tube nerveux, est la première origine du canal de la moelle, ainsi que des ventricules cérébraux; c'est autour de cette cavité que va se construire le centre nerveux encéphalique. De très-bonne heure, on voit apparaître, vers l'extrémité céphalique du tube, trois cellules nerveuses : une d'abord, deux autres ensuite derrière elle; ces cellules se remplissent d'abord, se divisent, puis se subdivisent. La cellule antérieure et la cellule postérieure se doublent, de sorte qu'il y aura en tout cinq cellules cérébrales. La première cellule primitive donnera naissance, par sa partie antérieure, aux hémisphères cérébraux, par sa partie postérieure aux couches optiques; la seconde, qui reste indivise, formera les tubercules quadrijumeaux; la troisième formera le cervelet par sa partie antérieure, et le bulbe par sa partie postérieure.

En même temps que les cellules se multiplient dans l'embryon humain, l'axe qui les porte s'incurve et prend une double courbure, formant une sorte d'arc à concavité inférieure; puis, la cellule antérieure croissant rapidement, surtout par ses parties latérales, envahit l'espace et recouvre la cellule suivante, en formant les hémisphères. En même

temps, elle se sépare de la cellule postérieure par un repli de la pie-mère et se creuse d'un sillon médian, qui sera la grande scissure cérébrale. Jusqu'à la fin du quatrième mois, la surface du *cerveau* est restée lisse; c'est alors que des plis se forment à la pie-mère et dessinent les circonvolutions, qui ne prendront naissance que vers le septième mois. Quant à la cavité médiane du *cerveau*, elle se cloisonne et forme d'abord deux ventricules, dans lesquels se développent de bonne heure les corps striés; enfin, la voûte à trois piliers prend naissance et limite le troisième ventricule.

La seconde cellule cérébrale, celle qui est destinée à donner naissance aux tubercules quadrijumeaux, ne subit pas des changements aussi importants; ses métamorphoses embryonnaires se bornent à donner naissance aux pédoncules cérébraux, laissant dans l'intervalle un canal creux qui sera l'aqueduc de Sylvius, et présentant en haut le sillon crucial qui séparera les quatre tubercules quadrijumeaux. Quant à la troisième cellule, son développement est plus tardif; c'est vers la fin du deuxième mois seulement que naît la lamelle qui sera l'origine du cervelet; mais les sillons qui diviseront cet organe n'apparaissent que vers le cinquième mois.

— Anat. comp. Dans la série des mammifères, le *cerveau* ne se distingue pas essentiellement par sa forme de celui de l'homme; il n'y a de différence que dans le développement plus ou moins grand de quelques renflements encéphaliques. Chez les mammifères, les nerfs olfactifs ne tiennent plus que comme des mamelons creux (*processus mamillares*) aux lobes antérieurs des hémisphères cérébraux, et forment chez certaines espèces des renflements assez considérables, creusés par les ventricules. Ceux-ci sont plus vastes que chez l'homme et dépourvus de la corne postérieure, sauf chez les singes, les phoques et les dauphins.

Chez les marsupiaux, qui forment une sorte d'intermédiaire entre les mammifères supérieurs et les oiseaux, on observe une autre anomalie de conformation; le corps calleux, ou grande commissure du *cerveau*, manque complètement.

Le poids relatif du *cerveau*, chez les mammifères, diffère aussi de ce qu'il est chez l'homme. Tandis que le poids du *cerveau* de l'homme est au poids de son corps comme 1 est à 30 ou 35, les proportions ne sont pas les mêmes chez la plupart des mammifères. Le *cerveau* du rat est d'un quatre-vingt-deuxième de son corps; celui du chat d'un trente-huitième; chez l'éléphant, dont le *cerveau* pèse jusqu'à 4 kilogrammes, 500 gr., il est le cinq-centième du poids du corps, et il arrive à un quarante-huitième seulement chez les singes les mieux partagés.

Chez les oiseaux, le poids proportionnel du *cerveau* rapporté au poids du corps est généralement assez considérable; il est d'un dix-neuvième dans le pinçon, d'un cent-soixantième seulement chez l'aigle; mais il arrive à un trente-deuxième chez le rouge-gorge.

Les lobes cérébraux ne sont pas réunis par une commissure; mais, suivant Meckel, il existe un petit processus mou et faible, qui en est un rudiment. La surface des hémisphères est dénuée de circonvolutions et tout à fait lisse; enfin, les tubercules quadrijumeaux sont remplacés par deux masses volumineuses, qui en sont les analogues. Ces masses, appelées tubercules bijnuxaux ou lobes optiques, au lieu de rester cachées sous le *cerveau* et le cervelet, débordent de chaque côté du cervelet très-rudimentaire.

Chez les reptiles, le *cerveau* commence à être à peine ébauché. Chez une salamandre terrestre le poids d'environ 20 gr., le *cerveau* ne pèse pas 5 centigr., tout au plus un trois-cent-quatrième de la masse du corps; dans la tortue, il n'est que d'un deux-mille-deux-cent-quarantième. Les lobes olfactifs sont creux et assez développés, particulièrement dans l'ordre des sauriens; les masses optiques sont volumineuses, également creuses et confondues en une seule; enfin, outre les masses optiques, on remarque une paire de ganglions placés en avant des masses et qui correspondent aux couches optiques de l'homme.

Chez les poissons, le *cerveau* est encore rudimentaire. Chez une lotte du poids de 288 gr., le *cerveau* ne pèse que 40 centigr., soit un sept-cent-vingtième du poids de son corps; d'ailleurs, chez la plupart des êtres de cette classe, il ne remplit pas la cavité du crâne. Les masses olfactives sont toujours assez volumineuses par rapport au reste de l'organe; mais elles se divisent en deux, trois et même quatre paires de ganglions distincts. Les masses optiques sont également assez volumineuses et creuses à l'intérieur.

Chez les invertébrés, il n'y a pas de *cerveau* proprement dit; il est remplacé par un ou plusieurs ganglions, qui font partie de la chaîne nerveuse ganglionnaire.

— Méd. AFFECTIONS DU CERVEAU PAR CAUSE INTERNE. Il est de la plus grande importance, en médecine, de distinguer, parmi les affections du *cerveau*, celles qui sont symptomatiques de celles qui sont essentielles. Il est un grand nombre d'affections qui se compliquent d'une lésion fonctionnelle du mouvement et de la sensibilité; l'intelligence même s'altère à des degrés divers dans plusieurs maladies, dont le siège est visiblement éloigné du cer-

veau. Il est encore fort difficile, dans l'état actuel de la science, d'expliquer la singulière corrélation qui réunit ainsi, dans un même cadre, les affections viscérales organiques et les maladies fébriles graves, avec une manifestation symptomatique s'accusant du côté du *cerveau*; on se contente de considérer les phénomènes cérébraux non essentiels comme des phénomènes symptomatiques directement ou indirectement liés à la lésion prédominante.

Dans les affections essentielles du *cerveau* (les seules qui doivent nous occuper dans cet article), il faut encore distinguer deux genres: les unes s'accusant par une altération des fonctions cérébrales immédiatement liée à une lésion correspondante de la pulpe du *cerveau* ou des éléments vasculaires qui entrent dans sa composition; les autres se traduisant par les mêmes altérations fonctionnelles, sans que l'autopsie puisse retrouver, après la mort, la lésion qui a pu déterminer la maladie. C'est à ces dernières qu'on a donné le nom de maladies *sine materia*; non pas, peut-être, que ces affections aient toujours été observées sans lésions matérielles, mais parce que ces lésions, rarement primitives, et plus rarement encore liées directement à la lésion fonctionnelle, sont le plus souvent consécutives. A cette classe se rattachent un grand nombre d'affections qui n'ont d'autres caractères que l'irrégularité ou l'abolition complète ou partielle des fonctions cérébrales; à ce groupe appartiennent: 1° toutes les variétés de l'aliénation mentale: démence, imbecillité, idiotie, paralysie générale, délire aigu, etc.; 2° plusieurs névroses des mouvements: l'éclampsie, l'épilepsie, la rage, la chorée, la contracture spasmodique et le tétanos. Nous ne ferons que mentionner ces diverses affections sans nous y arrêter, et, dans le court exposé qui va suivre, nous nous bornerons à indiquer les principaux caractères des lésions matérielles du *cerveau*, immédiatement liées à la production des maladies regardées comme essentielles.

— Atrophie du *cerveau*. Cette maladie est anatomiquement caractérisée par l'atrophie ou la rarefaction du tissu du *cerveau*, qui se remplit de vacuoles et diminue de poids. L'âge, l'ossification des artères du *cerveau* et les phlegmasies du parenchyme sont les causes ordinaires de cette affection. L'altération se traduit par la paralysie d'un ou de plusieurs membres; par l'affaiblissement de la sensibilité et de l'intelligence; souvent même par la diminution du volume de la tête, la démence et l'idiotie. On ne connaît point le traitement de cette affection.

— Cancer et tumeurs du *cerveau*. Cette affection sévit sur les vieillards et se caractérise par la diplopie, la paralysie de la troisième et de la sixième paire des nerfs crâniens, l'amaurose, l'engourdissement limité à la peau, une paralysie partielle et progressive, des douleurs rhumatismales en certains points, persistant plusieurs années, des congestions cérébrales épileptiques, enfin la perte de la mémoire et de la raison. On ne peut ordinairement opposer que des palliatifs à cette affection, à moins que la tumeur ne soit soupçonnée de nature syphilitique, auquel cas il conviendra d'employer les spécifiques, dont on retirera quelques succès.

— Congestion du *cerveau*. La congestion cérébrale est primitive ou secondaire. Primitive, elle résulte des efforts de toute espèce, de la compression du cou, de l'insolation prolongée, de l'excès de rarefaction de l'atmosphère, des hautes ou des très-basses températures, de l'alcoolisme aigu, de l'asphyxie par les gaz délétères, de l'empoisonnement par les narcotiques et les solanées vireuses, de la pléthore ou de l'état chlorotique. Secondaire, elle est consécutive à une tumeur encéphalique, à une oblitération des vaisseaux veineux, à la présence d'entozoaires, enfin à une inflammation du *cerveau* ou des méninges. La congestion cérébrale primitive est caractérisée par les symptômes suivants: pesanteur de tête, vertiges, éblouissements, tintements d'oreilles, troubles de la vision, somnolence, engourdissements partiels et sensation de battements dans les artères de la tête. Dans une forme plus accusée, les troubles fonctionnels ne se bornent pas à un affaiblissement passager de l'intelligence, de la sensibilité et du mouvement; il y a une perte subite de connaissance, abolition complète des mouvements et de la sensibilité, puis un retour rapide à la santé avec persistance d'une hémiplegie qui dure quelques jours, ou sans hémiplegie; dans l'un comme dans l'autre cas, la maladie est toujours apyrétique.

On a décrit une forme chronique de la congestion cérébrale, qui s'observe chez les vieillards et qui est liée à l'affaiblissement sénile; et une forme aiguë brusque, qui se rattache à la manie aiguë.

Le traitement de l'affection, dans sa forme pléthorique, consiste dans l'emploi des antiphlogistiques et des dérivatifs; on prescrit un régime doux, la vie au grand air ou dans des appartements frais et aérés; enfin, on tâche de prévenir les récidives par des applications fréquentes de sangsues à l'anus, et par l'emploi répété de l'aloès. Dans la forme chlorotique, on s'abstiendra de saignées et de sangsues; on emploiera les préparations ferrugineuses et arsenicales, l'hydrothérapie, l'exercice et les toniques reconstituants.

— Gangrène du *cerveau*. Elle est spontanée

ou d'origine traumatique: dans le premier cas, elle se rapporte à la gangrène sénile ou ramollissement sénile du *cerveau*; dans le second cas, elle est la terminaison de l'encéphalite chronique, ou reconnaît pour cause la carie du rocher ou la ligature des vaisseaux artériels. La pulpe cérébrale gangrénée est sans odeur; mais, au contact de l'air, elle prend une putridité particulière.

— Hémorragie cérébrale, coup de sang, apoplexie cérébrale. V. APOPLEXIE.

— Inflammation du *cerveau*, encéphalite, cérébrité, et, si les méninges participent à l'inflammation, méningo-encéphalite. Les causes ordinaires de cette maladie sont: les tumeurs profondes du *cerveau*, les hémorragies, les tubercules, le cancer, les corps étrangers, les tumeurs introcrâniennes de la dure-mère, l'action prolongée du soleil, l'érésipèle du cuir chevelu, les congestions cérébrales répétées, l'ivresse, les excès de tabac, les chagrins, le désespoir et les passions tristes. Anatomiquement, l'affection est caractérisée par un ramollissement de la pulpe cérébrale précédé d'hypérémie; dans le traumatisme, il s'y joint une suppuration du tissu et des abcès en foyers. La forme est aiguë ou chronique, souvent latente.

Dans la forme chronique, on observe de la céphalalgie en un point limité du crâne, des vomissements, de la gastralgie, de la constipation, des douleurs rhumatoïdes, un engourdissement des membres, le strabisme et la diplopie, l'affaiblissement et la perversion des sens, la perte de la mémoire, de la volonté et de l'intelligence; quelquefois la folie.

Dans la forme aiguë, le début est brusque ou seulement précédé de céphalalgie, de vertiges, d'agitation. L'insomnie, quelquefois un abattement profond, sont les premiers symptômes de la maladie; puis surviennent la roideur, les crampes, le fourmillement, siègeant ordinairement d'un seul côté, les troubles ou l'abolition de la parole, la perte de la mémoire et de la sensibilité, les convulsions, les paralysies des membres, l'affaiblissement de l'intelligence, une somnolence continuelle, quelquefois du délire, et enfin une réaction fébrile toujours peu intense, quelquefois nulle.

Dans sa marche, la maladie peut offrir de grandes irrégularités; mais elle se termine constamment par la mort. Si un traitement, bien rarement efficace, peut avoir quelques chances de succès, c'est à la condition qu'il soit dirigé énergiquement dès le début; les antiphlogistiques et les révulsifs ont quelquefois donné de bons résultats. Dans la forme chronique, il convient d'appliquer les révulsifs sur le cuir chevelu, des sétons à la nuque; on se trouvera bien de l'administration de l'aloès et de l'émétique fréquemment renouvelée, de l'iodure de potassium et des ventouses sèches appliquées tous les jours.

— Ramollissement sénile, gangrène sénile du *cerveau*. Cette maladie reconnaît pour causes la vieillesse, l'ossification des artères, les embolies ou les obstructions des vaisseaux artériels par une cause quelconque. Les phénomènes précurseurs sont de longue durée: c'est une douleur fixe et opiniâtre de la tête, un affaiblissement de l'intelligence et de la mémoire, une tendance au sommeil; puis surviennent le refroidissement, l'engourdissement, le fourmillement des membres, la diminution de la sensibilité, enfin la paralysie incomplète du mouvement de quelques muscles avec conservation de la force du poulx. La gangrène sénile est mortelle au bout d'un temps qui varie de quelques jours à plusieurs années. Une diète modérée, des infusions d'arnica, des purgatifs aloétiques répétés, tels que les pilules de Trencz, de Clérémont ou d'Hudson, des frictions sèches et des sinapismes, tels sont les moyens les plus habituellement employés.

— Tubercules du *cerveau*. Les tubercules sont moins communs dans le *cerveau* que dans les autres organes; ils occupent de préférence la surface des hémisphères et ne se ramollissent pas; ils s'entourent, toutefois, d'un ramollissement périphérique. La tuberculisation cérébrale dépend d'une diathèse scrofuleuse, et se reconnaît à la céphalalgie avec redoublements irréguliers, à la tristesse, au changement d'humeur, aux vertiges, à l'insomnie, aux convulsions passagères sans fièvre, aux altérations de la sensibilité, au strabisme et à diverses paralysies partielles. On observe encore la constipation, les vomissements et le coma, comme dans les maladies inflammatoires des méninges et du *cerveau*; la maladie se termine par la mort, et les moyens de guérison sont complètement inconnus.

— Chir. AFFECTIONS TRAUMATIQUES DU CERVEAU. Le *cerveau*, malgré la puissante enveloppe protectrice dont il est revêtu, peut éprouver diverses lésions traumatiques, depuis la simple commotion jusqu'à la destruction mécanique de sa substance; ce sont ces lésions que nous allons décrire en peu de mots.

— Commotion cérébrale. C'est le résultat de l'action d'un corps contondant sur la tête, soit que le corps contondant vienne frapper la tête, soit que celle-ci vienne se heurter contre un plan résistant; enfin, la commotion survient encore à la suite d'un choc éprouvé par d'autres parties du corps, comme un coup de poing sous le menton, une chute sur les pieds, les genoux ou le siège. Un des exercices

gymnastiques les plus étudiés consiste précisément à sauter d'un lieu élevé et à retomber sur les pieds assez adroitement pour éviter les effets de la commotion.

Le *cerveau*, entouré du liquide céphalo-rachidien, est, jusqu'à un certain point, préservé de la commotion; mais si le choc a une certaine intensité, le *cerveau*, projeté violemment contre les parois internes de la cavité qui le contient, éprouve une déformation momentanée, ou tout au moins une pression sur sa surface: c'est là ce qui constitue la commotion. Au reste, l'autopsie ne démontre aucune altération pathologique.

Trois degrés constituent la commotion. Au premier degré, le malade n'éprouve qu'un étourdissement de courte durée, accompagné d'éblouissements, de tintements d'oreilles, d'une résolution subite du système musculaire; c'est ce qu'on a appelé aussi l'étonnement cérébral. Au bout de quelques minutes, le blessé revient à lui, et, le plus souvent, a perdu tout souvenir des circonstances de son accident. Le deuxième degré est celui qu'on observe le plus souvent. Comme dans le premier degré, on constate une perte de connaissance instantanée et ordinairement passagère; le blessé tombe sans pousser une plainte, sans jeter un cri; sa physionomie, sans être profondément altérée, se recouvre d'une extrême pâleur; il reste immobile, dans un état de résolution complète ou dans un profond sommeil. L'urine et les matières fécales s'échappent quelquefois spontanément; des vomissements ont lieu; enfin, l'intelligence, incomplètement abolie, permet encore au malade de comprendre les questions qui lui sont adressées, mais sans qu'il réussisse à y répondre.

Les symptômes que nous venons de décrire persistent à peu près au même degré pendant quatre, cinq, rarement plus de huit jours; puis le malade revient par degrés à la santé, conservant un peu de céphalalgie avec perte de la mémoire. Dans d'autres cas, le mal semble s'aggraver; un coma profond, l'abolition complète de l'intelligence, une gêne excessive de la respiration annoncent une terminaison funeste qui ne tarde pas à arriver. D'autres fois, on voit apparaître au bout de quelques jours les symptômes d'une phlegmasie encéphalique; un délire bruyant, de l'agitation, une fièvre intense, et le malade succombe.

Il est un troisième degré de la commotion. Dans celui-ci le blessé tombe frappé d'immobilité, privé de sentiment, presque sans poulx, respirant à peine, et meurt sans avoir repris connaissance et comme foudroyé.

Le traitement de la commotion cérébrale varie suivant la période. A la première, les excitants sont utiles; l'électrisation de la colonne vertébrale, les sternutatoires et particulièrement les vapeurs d'ammoniaque seront employées avec succès. A la seconde période, c'est à la saignée qu'il faut avoir recours; dans la troisième, on recommandera au malade de grands menagements, et on emploiera les révulsifs et les dérivatifs sur le canal intestinal.

— Contusion du *cerveau*. Si la pulpe cérébrale a subi une atrophie profonde sous l'action des corps contondants, il y a contusion cérébrale, affection bien différente de la commotion. Pour qu'il y ait contusion, il n'est pas nécessaire que le crâne ait été le siège d'une fracture; il suffit d'un ébranlement subit et violent de la boîte crânienne, transmis à la masse encéphalique, pour que le *cerveau* soit contus au niveau du point blessé, quelquefois en un point diamétralement opposé. Les symptômes de la contusion ont beaucoup d'analogie avec ceux de la commotion; mais, suivant Dupuytren, ils en diffèrent en ce qu'ils n'apparaissent pas immédiatement après l'accident. Cette doctrine a été réfutée par Sanson, qui a établi que, dans un grand nombre de cas, il n'en était pas ainsi; au reste, il n'est pas rare de voir la commotion se compliquer de contusion, de sorte que la différence devient insaisissable. Dans la contusion, il survient plutôt de l'agitation que de la somnolence; il y a une perte de connaissance, respiration lente, profonde, mais non stertoreuse, contraction des membres, chute ou resserrement de l'une des deux paupières, mouvements spasmodiques des lèvres et difficulté de prononcer certains mots. Ces symptômes persistent sans mouvement fébrile pendant quatre ou cinq jours; puis arrivent les signes de l'encéphalite traumatique; la fièvre s'allume, le délire et les convulsions apparaissent, une paralysie plus ou moins complète du sentiment et du mouvement se déclare; enfin la mort, du huitième au dixième jour, vient terminer la scène. Le traitement est celui de la commotion d'abord, celui de l'encéphalite en dernier lieu. Le premier devoir du chirurgien sera de combattre les effets de la commotion; puis, dès que la réaction sera établie, s'il craint l'inflammation consécutive, il emploiera un traitement antiphlogistique énergique.

— Compression du *cerveau*. Trois causes peuvent être invoquées pour expliquer les compressions du *cerveau*: l'enfoncement des os à la suite de fractures contuses, l'épanchement du sang par la lésion des vaisseaux, enfin la formation du pus dans un foyer inflammatoire. Les symptômes de la compression différeront sensiblement, selon que la compression sera faible ou considérable, selon qu'elle se produira brusquement ou lentement; mais, quelle que soit la cause de la com-

pression, celle qui exerce une action brusque est aussi celle qui fait naître les symptômes les plus caractérisés. Les phénomènes observés dans ces cas sont : la perte de connaissance, l'abolition des fonctions sensoriales, la contraction et le resserrement des pupilles ; quelquefois la paralysie du mouvement et du sentiment. Dans les cas où la compression est exercée sur les hémisphères, il s'y joindra une respiration stertoreuse et le ralentissement ou l'accélération du pouls. Comme il y a toujours un certain degré de contusion et de commotion cérébrale, en même temps qu'un épanchement au cerveau, les symptômes de l'une et de l'autre lésion se mêlent à ceux de la compression. La compression cérébrale, au reste, par elle-même, ne compromet pas l'intégrité du cerveau ; sa gravité tient aux inflammations consécutives. A moins qu'on ne possède des notions très-précises sur le point où siège l'épanchement, et qu'on ne puisse donner issue au liquide extravasé, il n'y a pas lieu de rechercher au hasard le foyer de compression ; tout le traitement se bornera à l'emploi des antiphlogistiques et des révulsifs contre l'imminence inflammatoire. Ces moyens thérapeutiques sont quelquefois suivis de succès, car le cerveau semble, avec le temps, s'habituer à un certain degré de compression. S'il y a des esquilles enfoncées, on les relèvera par l'application d'une couronne de trépan.

— *Inflammation traumatique, encéphalite par cause externe.* Toutes les lésions externes peuvent occasionner l'encéphalite traumatique ; mais il est des blessures à la suite desquelles l'inflammation est presque inévitable ; telles sont les plaies contuses avec introduction de corps étrangers, et les fractures du crâne avec esquilles des os.

Les symptômes de l'encéphalite ne se manifestent que quatre, cinq ou huit jours après l'accident, quelquefois plus tard encore. Ils appartiennent à deux périodes successives. Pendant la première période, on observera d'abord une céphalalgie siégeant au point lésé et s'irradiant dans toute l'étendue de la tête ; puis la prostration, la somnolence, la lenteur des idées, quelquefois la perte de la mémoire, souvent même de la mémoire de certains mois, des substantifs, par exemple. Viennent ensuite la contracture, la résistance musculaire, bornée à quelques muscles ou s'étendant à une région, tout un membre, une des moitiés du corps ou même la totalité ; des convulsions générales ou partielles, des vomissements, des nausées, enfin l'accélération du pouls et la chaleur des téguments. Tels sont les symptômes ordinaires de l'encéphalite ; mais, hâtons-nous de le dire, ils ne se présentent pas toujours de même. Au lieu de la prostration, de la somnolence, de l'abattement, on a observé parfois une agitation extrême, avec loquacité, sensibilité exaltée des sens, insomnie, etc. ; enfin, la paralysie peut remplacer la contracture, et la réaction fébrile manquer complètement.

La seconde période est caractérisée par les symptômes qui annoncent la formation du pus ; avec des alternatives de chaleur et de sueurs, apparaissent des frissons irréguliers ; puis le coma, la paralysie par compression, enfin tous les phénomènes ordinaires de l'infection purulente. Un caractère tout particulier à cette affection, c'est l'odeur spéciale exhalée par les malades, odeur qu'on a comparée à celle des souris. Tous ces phénomènes s'accomplissent ordinairement dans une durée de temps limitée depuis vingt-quatre heures jusqu'à douze ou quinze jours, et la mort est la conséquence presque inévitable d'une encéphalite abscédée, à moins qu'on ne puisse réussir à donner issue au pus, ce qui ne sauvera pas toujours le malade.

Le traitement se réduit donc à cette double indication : pendant la première période, combattre l'inflammation par l'emploi des antiphlogistiques les plus énergiques et des révulsifs les plus actifs ; après la formation du pus, se hâter de lui donner issue. A cet effet, on applique une couronne de trépan, et on pénètre dans le foyer à l'aide du bistouri ; mais il ne faut pas oublier que cette opération, parfois salutaire, n'est pas toujours praticable. L'action du cerveau est croisée, en sorte que les symptômes de contracture ou de paralysie d'un côté annoncent une compression du cerveau de l'autre côté ; mais là se bornent les indications. On ne réussira que bien rarement à préciser le siège de la suppuration, malgré les belles recherches de MM. Flourens et Bouillaud, qui ont essayé d'éclaircir cette question. On se rappelle volontiers l'heureuse audace de Dupuytren. Dans un cas fort douteux, ce chirurgien fit appliquer une couronne de trépan, et, plongeant le bistouri dans la plaie, en fit jaillir un flot de pus ; l'opération faite, le grand homme s'éloigna sans avoir jamais fait connaître sur quels indices il avait basé son diagnostic. Tout porte à penser qu'un heureux hasard favorisa l'audace du chirurgien, et son prudent silence n'autorisa pas d'autre interprétation.

— *Plaies du cerveau.* Elles peuvent être produites à la suite de fracture, par les fragments de l'os fracturé ; elles peuvent être produites par une balle, par des instruments piquants perforant les orbites, les fosses nasales, ou les fontanelles du crâne chez les jeunes enfants ; enfin, par des instruments tranchants, tels que le sabre, etc. Ces blessures donnent lieu à des symptômes différents,

suivant l'étendue de la désorganisation et la partie de l'encéphale qui a été atteinte : à la face inférieure du cerveau, toute lésion est promptement mortelle ; dans les hémisphères, une lésion d'une certaine importance n'est pas toujours aussi grave ; enfin, les plaies contuses sont plus dangereuses que les plaies par instruments tranchants.

Le plus souvent, lorsque la déchirure et la contusion sont considérables, le blessé tombe à l'instant même dans un état de résolution complète, avec abolition de l'intelligence et de la sensibilité, respiration lente, pouls petit, extrémités froides et livides ; cet état dure quelques minutes ou quelques heures, et la mort arrive. Si la blessure est moins étendue, et si en même temps elle n'intéresse que la superficie des lobes cérébraux, les malades présentent à peine quelques troubles fonctionnels, état qui persiste pendant toute la durée de la maladie, à moins qu'il ne survienne des accidents d'encéphalite traumatique. La perte d'une partie de la substance cérébrale, rapporte M. Nélaton, n'implique pas nécessairement l'abolition de quelques-unes des fonctions ; c'est ainsi qu'il n'est pas rare de rencontrer des sujets guéris sans accidents, bien qu'une portion du cerveau se soit trouvée séparée du reste de la masse encéphalique, ou par l'action du corps contondant, ou par l'instrument tranchant, lorsqu'une partie de la substance cérébrale, faisant hernie à travers la solution de continuité, a dû être retranchée. Ajoutons encore qu'une balle a pu traverser le crâne et le cerveau, et que le blessé a pu guérir sans accident. Le traitement est général et local. Le traitement général est celui de la contusion ; le traitement local se borne à placer le malade dans une position favorable à l'écoulement des liquides de la plaie. Autant qu'il sera possible, on extraira les esquilles et les corps étrangers, qui, par leur présence, provoquent des accidents inflammatoires ; cependant on a vu des malades vivre avec une balle logée dans le crâne. Il y a quelques années, les journaux de médecine publièrent un fait de cette nature : un zouave avait reçu une balle dans la tête à l'attaque du Mamelon-Vert, en Crimée ; il revint à la santé malgré sa blessure, et la balle, entrée sur les côtés du crâne, fut extraite par la trépanation, neuf années après la blessure, et à la partie antérieure du front, où elle était venue se loger. Ce militaire guérit parfaitement.

Cerveau et la pensée (Le), ouvrage philosophique de M. Paul Janet, publié en 1867. C'est la réimpression simplement développée de deux articles qui ont paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, aux mois de juin et de juillet 1865 ; c'est le complément des études critiques de l'auteur sur le matérialisme contemporain. Le but de M. Janet, dans cet ouvrage, est de montrer que le spiritualisme n'a rien à redouter de la critique physiologique ; qu'il peut suivre sans crainte ses adversaires sur le terrain où ils ont coutume de se placer ; que la croyance à l'âme, directement appuyée d'ailleurs sur des raisons morales et psychologiques indépendantes de la physiologie, et qui n'en subsisteraient pas moins quelles que fussent les données physiologiques, est en outre fortifiée par l'impossibilité de démontrer, dans l'état actuel de la science, des relations précises et rigoureuses entre l'intelligence et le cerveau ; que cette impossibilité résulte des contradictions des physiologistes sur la circonstance décisive qui serait la cause directe et unique de l'intelligence, les uns voyant cette circonstance dans le poids ou le volume du cerveau, les autres dans le nombre ou la profondeur de ses plis, ceux-ci dans telle forme, telle structure, telle composition chimique, etc.

« L'argument des matérialistes, dit M. Janet dans un *avant-propos*, repose sur deux prémisses dont la majeure peut être ainsi exprimée : Si la pensée est en raison directe du cerveau, elle n'est qu'une propriété du cerveau ; et la mineure est : Or, il est de fait que la pensée est en raison directe de l'état du cerveau. De ces deux prémisses, la majeure a été cent fois réfutée ; c'est pourquoi nous n'avons pas cru nécessaire d'y insister ; mais la mineure n'a jamais été soumise à une critique précise et rigoureuse. C'est cette critique que nous avons essayée. Pour nous, il ne ressort pas des faits actuellement connus qu'il n'y a rien dans l'intelligence qui ne soit le résultat d'un certain mode du cerveau. L'expérience nous apprend sans doute que le cerveau entre pour une certaine part, pour une très-grande part dans l'exercice de la pensée ; mais qu'il en soit la cause unique et la rigoureuse mesure, c'est ce que nous ne pouvons démontrer. » A cette objection facile à prévoir, que les prétendues contradictions des observateurs sur les rapports de la pensée et du cerveau tiennent à ce que l'on considère isolément des conditions qui n'ont de valeur que par leur ensemble, que la pensée ne dépend pas d'une seule condition organique, mais qu'elle est une résultante de conditions organiques diverses, M. Janet répond qu'il admet, lui aussi, que la pensée est une résultante, mais qu'il ne voit pas pourquoi les conditions diverses auxquelles elle est liée et dont elle dépend seraient toutes nécessairement organiques, pourquoi l'une de ces conditions ne serait pas la force pensante elle-même, ce que les spiritualistes appellent l'âme. « Êtes-vous sûr, dit-il, de connaître toutes les conditions desquelles résulte l'exer-

cice de la pensée ? Et si vous ne les connaissez pas toutes, qui vous dit que l'une d'entre elles, et peut-être la principale, n'est pas précisément la présence d'un principe invisible qui déroute tous vos calculs ? Tous les bons observateurs sont d'accord pour reconnaître que, parmi les conditions physiologiques, il y en a qui nous échappent, et qu'il reste toujours dans ce problème une ou plusieurs inconnues. Pourquoi l'une de ces inconnues ne serait-elle pas l'âme elle-même ? »

L'ouvrage de M. Janet traite, en une suite de chapitres, des travaux contemporains sur la physiologie cérébrale, du cerveau chez les animaux, du cerveau chez l'homme, de la folie et des lésions du cerveau, du génie et de la folie, des localisations cérébrales, du langage et du cerveau, de la mécanique cérébrale, de la pensée considérée comme mode de mouvement. Dans les deux chapitres qui s'occupent du cerveau chez l'homme et les animaux, l'auteur expose, en les discutant, les opinions diverses et contradictoires des physiologistes sur les rapports du cerveau et de l'intelligence. Cuvier pesait comparativement l'encéphale des animaux, et prétendait mesurer de cette manière les degrés de l'intelligence. Gratiolet condamnait très-énergiquement cette méthode des pesées, le poids du cerveau, soit absolu, soit relatif, étant d'une signification douteuse. A ce critérium, il en substituait un autre tiré de la forme et du type cérébral. Selon Leuret, on ne doit pas attribuer à la forme de la substance encéphalique une très-grande importance. M. Lélut combat également la doctrine qui fait de la forme cérébrale la mesure et le signe de l'intelligence. Desmoulins a essayé d'établir cette loi : que l'étendue et la force de l'intelligence sont en raison du nombre des circonvolutions. M. Flourens paraît donner raison à cette opinion. Leuret, tout en reconnaissant la valeur du critérium proposé par Desmoulins, montre qu'il n'est pas rigoureusement significatif. M. Baillarger, dans un savant mémoire, établit, contre l'opinion reçue, que le degré du développement de l'intelligence, loin d'être en raison directe de l'étendue relative de la surface du cerveau, semble bien plutôt en raison inverse. M. Flourens attache une grande importance au développement du cerveau d'avant en arrière. Plus le cerveau, dit-il, cache les autres parties de l'encéphale, plus l'animal est intelligent. Leuret reconnaît qu'il y a là un fait digne d'être pris en considération, mais qu'il ne faut pas y voir l'expression d'une loi, parce qu'il souffre des exceptions. Meckel prétend que, relativement aux nerfs et au corps entier, c'est chez la femme que l'on trouve le cerveau le plus volumineux. M. Cruveilhier soutient de son côté, que le cerveau est indépendant du sexe ; tandis que M. Parchappe prétend que l'encéphale de la femme est plus petit que celui de l'homme, sans être sensiblement plus grand par rapport à la masse du corps. M. Broca soutient que le degré de capacité des crânes correspond au degré d'intelligence des différentes races humaines. Gratiolet n'admet pas cette corrélation : ce n'est pas, selon lui, la quantité de la matière cérébrale qui importe, c'est l'énergie vitale, la puissance intrinsèque du cerveau. Les recherches de M. Lélut sur le cerveau des idiots nous apprennent qu'ils ont, si l'on tient compte de leur taille, un cerveau aussi développé que les autres hommes ; que la partie de l'encéphale la plus développée chez les idiots et chez les imbéciles est précisément celle où l'on fait ordinairement résider l'intelligence, c'est-à-dire la partie frontale ; enfin que les idiots ont au moins autant que les autres hommes cette forme de tête allongée qui, depuis Vésale, est généralement attribuée à une plus forte intelligence, ce qui réduit à néant la valeur, la portée qu'on accorde à la forme du crâne, et par conséquent du cerveau.

M. Janet constate les mêmes contradictions, la même incertitude dans les observations des physiologistes et des médecins sur les lésions du cerveau qui, dans l'hypothèse matérialiste, doivent nécessairement caractériser la folie ; et, après trois chapitres consacrés, les deux premiers aux localisations cérébrales, et le troisième aux explications mécaniques qu'on a tentées des phénomènes de la sensation et de la mémoire, il termine son livre par l'examen de cette question : la pensée est-elle un mouvement ? Il n'a pas de peine à montrer que cette formule, si elle n'est pas une métaphore physiologique, est absolument intelligible et recouvre un véritable non-sens. « On nous oppose, dit-il, que les vibrations de l'éther deviennent de la lumière et de la couleur sans être elles-mêmes ni lumineuses ni colorées ; mais on oublie ce que les cartésiens avaient déjà si profondément aperçu, à savoir que le mot *lumière* signifie deux choses bien distinctes : d'une part quelque chose d'extérieur la cause objective, quelle qu'elle soit, des phénomènes lumineux, cause qui subsiste, pendant, avant, après la sensation, et indépendamment d'elle ; d'autre part, la sensation lumineuse elle-même, qui n'est rien en dehors du sujet sentant. Or, si l'on en croit aujourd'hui les physiiciens, cette cause extérieure des phénomènes lumineux, ce quelque chose qui subsiste en l'absence du sujet sentant et de toute sensation actuelle, serait un mouvement vibratoire d'un milieu élastique conjectural appelé éther. On a donc raison de dire que la lumière prise en soi est un mouvement ; mais, prise en soi, elle n'a rien de

semblable à ce que nous appelons lumière, et tant qu'elle n'a pas rencontré un sujet sentant, elle n'est rigoureusement qu'un mouvement et pas autre chose. Il n'y a pas de transformation. » Cette réflexion de M. Janet est parfaitement juste. La sensation de lumière et celle de chaleur ont une cause objective et une cause subjective. Que la physique fasse rentrer la cause objective dans les causes mécaniques, qu'elle y voie un mode du mouvement, il n'y a rien là qui puisse appuyer le matérialisme, tant qu'il n'est pas démontré que la physiologie peut expliquer par le mouvement la cause subjective elle-même.

CERVEAU (René), prêtre français, né à Paris en 1700, mort en 1780. Zélé janséniste, il fut interdit pour l'opposition qu'il fit à la bulle *Unigenitus*. Il fut le principal rédacteur du *Nécrologe des plus célèbres défenseurs et confesseurs de la vérité* (Paris, 1760-1778) ; on lui doit en outre : *l'Esprit de Nicole* (1760), des *Cantiques* et un *Poème sur le Symbole des apôtres et sur les sacrements* (1768).

CERVEAUX interj. (ser-vo — abrégé de *cerf-va-vaux*). Cri par lequel on appelle les chiens chassant en crainte et en rapprochant. || On dit aussi *CERF-VA-AUX*.

CERVEIRA (VILLANOVA-DA-), ville de Portugal, province de Minho, comarque ou district et à 24 kilom. N. de Viana, sur la rive gauche du Minho, près de son embouchure dans l'Atlantique ; 2,130 hab. Place forte défendue par un mur d'enceinte et par deux tours.

CERVELAS s. m. (ser-ve-là — de l'ital. *cervellata*, probablement parce qu'on y a fait entrer de la cervelle). Art culin. Espèce de grosse saucisse remplie de chair hachée, salée et épicée.

— Mus. Ancien instrument de musique à anche, qui avait 5 pouces de longueur et seize trous.

— Minér. Espèce de marbre que sa couleur rouge mêlée de blanc a fait ainsi nommer.

CERVELET s. m. (ser-ve-lè — dimin. de *cerveau*). Anat. Partie postérieure de l'encéphale : *Les esprits animaux se filtrent dans le CERVELET.* (Volt.) *Le Cervelet est l'organe de la coordination des mouvements, et non de l'intelligence.* (Flourens.) *Le Cervelet occupe toute la partie inférieure du crâne.* (Thoré.) *Le Cervelet est l'organe de l'activité.* (Thoré.) *Le Cervelet est sensiblement plus grand chez les mâles que chez les femelles.* (Thoré.)

— Bot. Espèce de champignon.

— *Encycl.* Anat. Le *cervelet* forme, avec le cerveau et l'isthme de l'encéphale, la partie encéphalique du centre nerveux cérébro-spinal ; avec ces organes, il est contenu dans la cavité crânienne, dont il occupe la partie postérieure et inférieure. Il est en arrière de la protubérance annulaire et du bulbe, en arrière et au-dessous du cerveau, dont il est séparé par la tente du *cervelet*, et remplit les fosses cérébelleuses de l'occipital ou fosses occipitales inférieures.

Le *cervelet* est, proportionnellement, moins volumineux chez l'enfant, plus volumineux chez l'homme et chez les mammifères que dans les autres classes de vertébrés, et composé, chez les premiers, de deux lobes latéraux symétriques réunis par un lobe moyen.

La face supérieure du *cervelet*, chez l'homme, représente distinctement un cœur de carte à jouer dont l'échancrure serait située en arrière. Sur la ligne médiane, on voit une saillie, divisée en un grand nombre d'anneaux par une série de sillons transversaux ; cette saillie appartient au lobe médian et porte le nom de *vermis superior*. De chaque côté du *vermis*, on voit les plans inclinés de la face supérieure du *cervelet*, sillonnés de stries demi-circulaires.

La face inférieure de l'organe repose sur les fosses occipitales inférieures et présente, sur la ligne médiane, le sillon de séparation des lobes latéraux, la grande scissure médiane du *cervelet* qui loge la faux du *cervelet*, et reçoit en avant la partie postérieure du bulbe rachidien. Dans le fond du sillon se voit le *vermis inferior*. C'est de cette éminence que part en avant le prolongement qui forme la moitié inférieure de la paroi supérieure du quatrième ventricule, et se termine par un renflement mamelonné qui est l'éminence mamillaire de Vicq d'Azyr ou la luette de Malacarne ; des bords externes de ce mamelon partent les replis qui forment la valvule de Tarin. De chaque côté de la scissure médiane, se voient enfin la surface inférieure et convexe du *cervelet*, où nous retrouvons les stries demi-circulaires ; d'après cette apparence, on doit conclure que le *cervelet* est entièrement formé de lamelles superposées et séparées par des sillons.

La structure du *cervelet* diffère essentiellement de celle du cerveau. La substance grise et la substance blanche s'y retrouvent encore ; mais la première, répandue à la surface de l'organe, y est proportionnellement plus considérable que dans le cerveau. La substance blanche occupe aussi le centre ; mais, sur une coupe horizontale des lobes du *cervelet*, elle apparaît sous forme de ramifications centrales séparées de la substance grise par une mince lamelle de tissu jaunâtre ; c'est l'arbre de vie du *cervelet*. Au centre de chaque moitié de l'organe, on trouve encore un corps irrégulier, ovoïde, entouré d'une enveloppe jaunâtre : c'est le corps rhomboïdal.

Le *cervelet* ne reçoit pas de nerfs et n'en fournit pas; mais il reçoit le sang de plusieurs artères : 1^o les artères cérébelleuses antérieures et inférieures, qui naissent du tronc basilaire (réunion des deux vertébrales), et se distribuent à la face inférieure du *cervelet*; 2^o les artères cérébelleuses supérieures, qui naissent du point de bifurcation du tronc basilaire, et se divisent en deux branches, l'une pour la face supérieure de l'organe, l'autre pour son lobe moyen; 3^o les artères cérébelleuses inférieures et postérieures, qui naissent des parties latérales de l'artère vertébrale, se portent vers les corps rectiformes, et se subdivisent en deux branches, l'une pour le lobe médian de l'organe, l'autre pour la partie postérieure et inférieure des lobes latéraux.

Les veines du *cervelet* sont : 1^o les veines cérébelleuses moyennes et supérieures, qui viennent du *vermis superior* et de la valvule de Viussens, et se rendent au sinus droit; 2^o quelques veines qui se jettent dans le sinus occipital postérieur; 3^o les veines cérébelleuses latérales et inférieures, qui se réunissent au sinus latéral; 4^o enfin, des veines de la face supérieure et de la face inférieure, qui se jettent dans les sinus pétreux supérieurs.

Comme le cerveau, le *cervelet* est tapissé d'une pie-mère, d'une arachnoïde et de la dure-mère crânienne; cette dernière forme un repli qui s'insinue dans la scissure médiane et porte le nom de faux du *cervelet*.

Les connexions du *cervelet* avec les autres parties de l'encéphale sont nombreuses : 1^o les pédoncules cérébelleux supérieurs (*processus cerebelli ad testes*), par lesquels il se réunit au cerveau; ces pédoncules partent de la partie supérieure du *cervelet*, passent au voisinage des tubercules quadrijumeaux et se perdent dans les couches optiques, les corps striés et les hémisphères cérébraux; 2^o les pédoncules cérébelleux moyens, qui forment les fibres transversales de la protubérance annulaire; 3^o les pédoncules cérébelleux inférieurs, qui ne sont autre chose que les corps rectiformes et qui établissent la communication entre le *cervelet* et les faisceaux postérieurs de la moelle.

— Embryol. V. CERVEAU.

— Physiol. Le rôle physiologique du *cervelet* a été longtemps méconnu ou confondu avec celui du cerveau. Une distinction parfaitement tranchée sépare cependant ces organes, tant au point de vue anatomique qu'au point de vue physiologique, et les physiologistes modernes ont pris soin de préciser cette importante distinction.

Beaucoup d'hypothèses ont, nécessairement, régné dans la science sur ce sujet obscur. Quelques physiologistes voyaient dans le *cervelet* un foyer de sensibilité; ils se fondaient sur ce que, dans certaines lésions de cet organe, il y avait une agitation extraordinaire et une exagération de la sensibilité. Ce serait, dans l'hypothèse dont nous parlons, la perte de sensibilité dans les muscles qui provoquerait chez l'animal les aberrations du mouvement; mais il ne faut pas oublier de noter que la sensibilité tactile est conservée. Dans d'autres cas de lésions du *cervelet*, il y a, au contraire, perte plus ou moins complète du mouvement; les choses se passent donc comme si le *cervelet* était, à l'instar du cerveau, un centre d'incitation motrice. Et cependant, lorsqu'on excite directement la substance de cet organe, on ne provoque que des mouvements peu marqués et localisés d'une manière obscure dans les muscles de la vie organique; ce qui faisait penser à Willis que le *cervelet* était le centre initiateur des mouvements involontaires. Gall voyait dans ce même organe le siège de la fonction ou de l'instinct de reproduction; mais cette opinion ne peut être justifiée par l'expérience directe; c'est dans un article spécial que nous examinerons les faits qui se rapportent à la phrénologie. V. CRANIOSCOPIE ET PHRÉNOLOGIE.

Les expériences instituées par M. Flourens semblent plus précises et plus concluantes. « Quelle est, dit cet auteur, dont nous citerons les propres paroles, quelle est la fonction de ce remarquable organe? On n'en avait aucune idée. On lui supposait longtemps la même fonction qu'au cerveau; et de là même le nom de *cervelet* ou petit cerveau. Plus tard, Willis y plaça le principe des fonctions vitales, des mouvements du cœur, de la sensibilité. Mais on peut enlever le *cervelet*, et l'animal n'en continue pas moins de vivre; le cœur n'en continue pas moins de battre; enfin, le *cervelet* est insensible, absolument insensible. Si on irrite la moelle épinière, la moelle allongée, les tubercules, l'animal éprouve des douleurs et des convulsions. La lésion du *cervelet* ne produit ni douleurs ni convulsions. On n'avait jamais eu le moindre soupçon de la fonction singulière qu'exerce le *cervelet*. On n'avait jamais vu, dans le mouvement, que deux choses : la volition du mouvement et les mouvements divers exécutés par chaque partie. La coordination de ces mouvements divers en un mouvement d'ensemble n'avait pas été vue. Si, sur un animal, on enlève le *cervelet* petit à petit, l'animal perd peu à peu l'équilibre de ses mouvements de locomotion. On n'avait pas remarqué cette équilibration, cette régularisation des mouvements divers en mouvements d'ensemble, cette force singulière et puissante qui réside dans le *cervelet*. L'animal qui a perdu une partie de son *cervelet* ne peut plus se tenir debout avec aplomb,

ni marcher ni courir avec régularité. Si l'on enlève tout le *cervelet*, ou à peu près tout le *cervelet*, l'animal perd toute faculté de se tenir debout, de marcher, de courir, de voler régulièrement. Cependant tous les mouvements partiels subsistent, et l'animal peut même les exécuter quand il veut : c'est que la production du mouvement est dans la moelle épinière et ses nerfs, et que la volition est dans le cerveau. Une seule chose est perdue, parce qu'une seule chose est dans le *cervelet* : l'équilibration, la coordination de tous les mouvements partiels en mouvements d'ensemble réguliers et déterminés. » Voilà, en effet, ce que nous savons de plus exact sur les fonctions du *cervelet*.

CERVELIÈRE s. f. (sèr-ve-liè-re — rad. *cervelle*). Anc. art milit. Coiffure militaire des gens à pied, au XIII^e siècle et plus tard, consistant en une calotte de fer, par-dessus laquelle on mettait ordinairement le camail. Il On écrit quelquefois CERVELLIÈRE et CERVELLIÈRE. On disait aussi CABASSET.

CERVELLE s. f. (sèr-vè-le — lat. *cerebellum*, dimin. de *cerebrum*, cerveau). Substance du cerveau : On lui voyait la CERVELLE. Le coup fit jaillir la CERVELLE. Le fluide nerveux chez les hommes s'use par la CERVELLE, et chez les femmes par le cœur. (H. Beyle.) Il Cerveau de certains animaux, destiné à servir de nourriture : CERVELLE de veau, de mouton. CERVELLE à la poulette.

— Fig. Raison, esprit, jugement : CERVELLE solide. CERVELLE ébrulée, brouillée, détraquée. Tête sans CERVELLE. La jalousie vous renverse la CERVELLE. (Le Sage.) Il faut toujours qu'il y ait en France quelque maladie épidémique, et très-souvent elle tombe sur les CERVELLES. (Volt.) A quoi tiennent nos CERVELLES, notre vie, notre bonheur ! (Volt.) *Mme de Tencin, mettant la main sur la poitrine de Fontenelle, disait : « Ce n'est pas un cœur que vous avez là, c'est de la CERVELLE comme dans la tête. »*

L'encens gâte plus de cervelles

Que la poudre n'en fait sauter.

PESSELIER.

... C'est l'esprit qui surtout ensorcelle

Nos raisonnements à petite cervelle.

J.-B. ROUSSEAU.

Il Imaginative, pensée : Se mettre quelque chose dans la CERVELLE. Tirer quelque chose de sa CERVELLE. Se creuser la CERVELLE pour trouver quelque chose.

Je ne puis arracher du creux de ma cervelle

Que des vers plus forcés que ceux de la Puellé.

BOILEAU.

Combien devant nos yeux, qui ne s'en doutent pas,

Sous leur grande perquie étalent des appas

Qui, de la tête peinte étant le vrai modèle,

Ont beaucoup d'apparence et n'ont pas de cervelle !

BOURSAULT.

Non, je ne connais pas de métier plus honteux,

Plus sot, plus dégradant pour la pensée humaine,

Que de se mettre ainsi la cervelle à la gêne

Pour écrire trois mots quand il n'en faut que deux.

A. DE MUSSET.

Il Mémoire, présence d'esprit : Tu as encore

oublié ce que je t'ai dit ! Tu n'as donc pas de

CERVELLE ? Quelle CERVELLE de lièvre ! Avec

un peu de CERVELLE, il se serait tiré de ces mauvais pas.

— Par ext. Personne considérée au point de vue de la raison, du jugement : C'est une

bonne CERVELLE, une CERVELLE bien faite.

Quelle pauvre CERVELLE ! Vous avez affaire à

une CERVELLE bien légère.

Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.

Eh ! la peur se corrige-t-elle ?

LA FONTAINE.

Et je n'ai jamais vu de cervelles bien faites

Qui traitassent l'amour comme font les poètes.

CORNEILLE.

— Brûler, faire sauter la cervelle. Tuer d'un coup d'arme à feu dans la tête : BRÛLER LA CERVELLE à quelqu'un. Se FAIRE SAUTER LA CERVELLE. Il faut que l'homme qui veut en forcer un autre à se BRÛLER LA CERVELLE avec lui prouve qu'il en a. (J.-J. ROUSS.)

— Faire bouillir la cervelle, dessécher la cervelle. Incommoder fortement, en parlant d'une chaleur excessive : Ce soleil vous FAIT BOUILLIR LA CERVELLE, vous DESSECHER LA CERVELLE. Il Fig. Impatienter très-vivement : Voilà de ces idées qui FONT BOUILLIR MA CERVELLE et me soulèvent le crâne. (Beaumarch.)

— Mettre, tenir en cervelle, Causer de l'inquiétude :

Ce dédit m'embarrasse et me tient en cervelle.

REGNARD.

Son indiscretion, qui me tient en cervelle

Et me cause à toute heure une frayeur mortelle...

DESTOUCHES.

Il Cette locution a vieilli.

— Bot. *Cervelle de palmier*, Moelle de certains palmiers, dont se nourrissent quelques peuples.

— Syn. *Cervelle*, cerveau. V. CERVEAU.

— Prov. littér. Belle tête... mais de cervelle point. Allusion à un vers de La Fontaine. V. TÊTE.

CERVÈQUE s. m. (sèr-vè-ke — du lat. *cervus*, cerf; *equus*, cheval). Mamm. Genre de mammifères voisins des chevrotains, qui habite le Chili.

— Encycl. Le *cervèque* est un genre de

mammifères, qui, comme l'indique l'étymologie, ressemble à la fois aux cerfs et aux chevaux, et qu'on avait rangé autrefois parmi ces derniers. Le *cervèque* est un véritable ruminant, intermédiaire entre les cerfs et les chevrotains. Ce mammifère, dont l'existence avait été révoquée en doute, a été retrouvé de nos jours dans la Cordillère des Andes. Il ressemble à l'âne par les formes générales du corps; mais il a, comme les ruminants, des pieds à deux doigts. Sa taille et sa couleur sont celles d'un grand cerf. Il vit par bandes au Chili, où les habitants l'appellent *guémul* ou *huémul*.

CERVERA, ville d'Espagne, province et à 50 kilom. E. de Lerida, près de la petite rivière de son nom, affluent de la Sègre, et au pied de la sierra de Almenar; 5,500 hab. Place de guerre défendue par une enceinte de murailles; université célèbre fondée en 1717 et supprimée en 1841.

CERVERA-DE-RIO-ALHAMA, ville d'Espagne, province et à 60 kilom. S.-E. de Logrono, sur la rive gauche de l'Alhama, ch.-l. de juridiction civile; 3,207 hab.

CERVERA-DE-RIO-PISUERGA, ville d'Espagne, province et à 90 kilom. N. de Palencia, sur la rive droite de la Pisuerga, ch.-l. de juridiction civile; 2,300 hab.

CERVETRI. V. CÆRÉ.

CERVI (Joseph), médecin, né à Parme en 1663, mort en Espagne en 1748. Il avait été nommé premier médecin du roi Philippe V, et on lui doit un ouvrage intitulé : *Pharmacopœa matritensis*, publié en 1730 par l'Académie de médecine qu'il avait fondée à Séville.

CERVIA, ville du royaume d'Italie, province et à 20 kilom. S.-E. de Ravenne, sur l'Adriatique; 4,000 hab. Evêché; belle cathédrale. Petit port; marais salants qui donnent annuellement 25 millions de kilogr. de sel.

CERVIA, nom latin de CHIÈVRES.

CERVIANE s. f. (sèr-vi-a-ne). Syn. de MOL-LUGINE.

CERVICAL, ALE adj. (sèr-vi-kal — du lat. *cervix*, nuque). Anat. Qui appartient à la nuque : Artères, veines CERVICALES. Vertèbres CERVICALES. Nerfs CERVICAUX. Muscle CERVICAL. Glandes CERVICALES.

— Encycl. Anat. *Vertèbres cervicales*. Sept pièces osseuses de forme annulaire et superposées forment la charpente du cou, et la partie supérieure de la colonne vertébrale. Leur forme les distingue très-nettement des autres vertèbres : le corps est peu volumineux; le trou est triangulaire et a une dimension très-considérable, en rapport du reste avec les mouvements étendus qui s'accomplissent à la région *cervicale*; l'apophyse épineuse est courte, presque horizontale, bifurquée à son extrémité; les apophyses transverses sont courtes, bifurquées, creusées d'une gouttière sur leur face supérieure et percées, à leur base, d'un trou pour le passage de l'artère vertébrale; les lames sont longues, minces, étroites, s'imbriquent dans l'extension de la tête, et s'écartent dans la flexion. Les deux premières de ces vertèbres se distinguent des autres par une forme toute spéciale. La première est l'atlas, qui supporte la tête, et la seconde est l'axis, qui fournit une sorte de pivot pour les mouvements de rotation.

— *Muscles cervicaux*. Cette dénomination pourrait s'appliquer à tous les muscles de la région du cou; mais elle ne désigne spécialement que : 1^o les muscles interépineux du cou, dont les fibres s'étendent entre les apophyses épineuses des vertèbres *cervicales* de l'une à l'autre, et qui sont des extenseurs du cou; 2^o les intertransversaires du cou, qui relient entre elles les apophyses transverses des mêmes vertèbres et agissent comme fléchisseurs latéraux du cou.

— *Aponévrose cervicale*. C'est l'aponévrose d'enveloppe des muscles du cou. Plus épaisse sur la ligne médiane que sur les côtés, elle forme en avant la ligne blanche *cervicale*; de cette ligne partent deux feuillets qui se dédoublent pour former une gaine au sterno-cléido-mastoïdien et au trapèze, puis se réunissent de nouveau sur les apophyses épineuses des vertèbres *cervicales*. Le feuillet antérieur porte le nom d'aponévrose *cervicale* supérieure; il se dédouble lui-même en deux feuillets qui se subdivisent d'une manière très-compiquée, adhérant à l'os hyoïde et fournissant des gaines aux organes et aux muscles de la région sus et sous-hyoïdienne, savoir : une gaine pour chacun des muscles sterno-hyoïdien, sterno-thyroïdien et thyro-hyoïdien; une gaine pour la glande thyroïde; une pour le larynx et le pharynx; une pour la veine jugulaire interne, la carotide et le nerf pneumo-gastrique; une pour l'omoplate-hyoïdien; une pour les muscles prévertébraux et le plexus brachial; une pour le muscle sterno-cléido-mastoïdien; une pour le trapèze (nous avons déjà mentionné ces deux gaines); une pour le ventre antérieur du muscle digastrique; une pour la glande sous-maxillaire, comprenant l'artère et la veine faciale; enfin, une pour la glande parotide.

— *Artères cervicales*. 1^o Branches artérielles *cervicales* nées de l'occipitale, qui se distribuent aux muscles de la couche superficielle du cou, aux muscles droits et obliques postérieurs de la tête, aux muscles de la cou-

che profonde, et dont l'une s'anastomose avec l'artère *cervicale* profonde inférieure.

2^o *Artère cervicale ascendante*. C'est une branche collatérale de la thyroïdienne inférieure, qui se distribue aux muscles prévertébraux et aux muscles de la région sous-hyoïdienne; elle fournit aux muscles spinaux des branches qui s'anastomosent avec les branches spinales de la vertébrale.

3^o *Artère cervicale transverse ou scapulaire postérieure*. Elle naît de la partie antérieure de la sous-clavière, se porte dans le triangle sus-claviculaire, fournit des rameaux aux muscles sterno-cléido-mastoïdien, scalène postérieur, peaucier et à la peau, gagne l'angle postérieur et supérieur de l'omoplate, et fournit enfin deux branches : l'une qui se distribue au trapèze, au splénus, à l'angulaire de l'omoplate; l'autre qui fournit ses rameaux aux muscles sus et sous-épineux, sous-scapulaire, et s'anastomose avec les artères scapulaires inférieure et supérieure.

4^o *Artère cervicale profonde*. Elle naît de la partie postérieure de la sous-clavière, s'enfoncée entre l'apophyse transverse de la septième vertèbre *cervicale* et la première côte, puis se divise en deux branches qui se distribuent au muscle transverse épineux et aux muscles de la partie postérieure du dos.

— *Veines cervicales*. Elles correspondent absolument aux artères de même nom, et se rendent aux veines jugulaires.

— *Plexus cervical*. C'est un plexus nerveux formé des anses nerveuses des branches anatomiques des quatre premières paires *cervicales*; il est situé sur le côté des vertèbres du même nom, en avant du scalène postérieur et de l'angulaire de l'omoplate, derrière le sterno-cléido-mastoïdien. Il est en rapport avec la veine jugulaire interne, l'artère carotide interne, le nerf pneumo-gastrique et le ganglion *cervical* supérieur; il communique avec le nerf grand hypoglosse, le spinal et le plexus brachial par des branches anastomotiques.

Le plexus *cervical* fournit : 1^o une branche antérieure *cervicale* superficielle ou *cervicale* transverse, qui fournit des filets nerveux à la peau de la joue et du cou, ainsi qu'à la région sus-hyoïdienne superficielle; 2^o des branches internes, qui se perdent dans les muscles droits antérieurs de la tête et longs du cou; 3^o des branches ascendantes pour l'oreille et la partie postérieure de la tête; 4^o des branches descendantes superficielles et profondes, qui se distribuent aux muscles du cou et de l'épaule, et concourent à la formation du nerf phrénique, qui s'étend jusqu'au diaphragme.

— *Nerfs cervicaux*. On désigne sous ce nom : 1^o Les branches antérieures des nerfs spinaux au nombre de quatre de chaque côté, savoir : une *première branche antérieure cervicale* qui émerge du canal rachidien entre l'occipital et l'atlas, et se jette dans la branche suivante après avoir fourni un rameau au ganglion cervical supérieur; une *deuxième branche cervicale*, qui sort entre l'atlas et l'axis, fournit un rameau ascendant anastomosé avec la première paire, et deux rameaux descendants qui se distribuent aux muscles du cou et s'anastomosent avec la troisième paire *cervicale*, le ganglion cervical supérieur, le nerf pneumo-gastrique et le nerf grand hypoglosse; une *troisième branche cervicale antérieure*, formant un grand nombre de rameaux anastomosés entre eux, qui constituent le plexus *cervical* superficiel et un grand nombre d'autres rameaux anastomosés avec la deuxième paire *cervicale*, le ganglion cervical supérieur, le spinal et la quatrième paire *cervicale*; une *quatrième paire cervicale antérieure*, fournissant des rameaux au plexus *cervical*, concourant à la formation du nerf phrénique, et s'anastomosant avec la troisième et la cinquième paire. 2^o La branche antérieure ou *cervicale superficielle*, *cervicale transverse*, qui émane du plexus *cervical*, de l'anse formée par l'anastomose de la deuxième et de la troisième paire *cervicale*; elle est située derrière le sterno-cléido-mastoïdien, se recourbe sur son bord postérieur, et se divise en deux rameaux qui se distribuent à la peau de la joue et du menton, à la peau de la partie moyenne du cou et au peaucier.

— *Ganglions cervicaux*. Ce sont les ganglions nerveux du grand sympathique à la région *cervicale*; ils sont au nombre de trois : 1^o le ganglion *cervical supérieur*, souvent très-volumineux, situé au niveau de la deuxième et de la troisième vertèbre *cervicale*, en rapport, en arrière avec le muscle droit antérieur de la tête, en avant avec la carotide interne et le nerf pneumo-gastrique, spinal et grand hypoglosse, en dedans avec le pharynx, en dehors avec la veine jugulaire interne; 2^o le ganglion *cervical moyen*, dont l'existence n'est pas constante et qu'on aperçoit, lorsqu'il existe, derrière l'artère thyroïdienne inférieure, entre les cinquième et sixième vertèbres *cervicales*; 3^o le ganglion *cervical inférieur*, situé derrière l'apophyse transverse de la septième vertèbre *cervicale*, et recouvert par l'artère thoracique.

Le ganglion supérieur reçoit de nombreux rameaux nerveux, qui sont : 1^o des rameaux carotidiens venus du moteur oculaire et du nerf vidien; 2^o des rameaux externes par lesquels il communique avec les première, deuxième, troisième, et quelquefois quatrième paires *cervicales*; 3^o des rameaux antérieurs de commu-

nication avec les nerfs glosso-pharyngien, pneumo-gastrique et grand hypoglosse; 4° un rameau inférieur qui vient du ganglion *cervical* moyen. Il fournit, au contraire, des rameaux viscéraux, savoir : les rameaux carotidiens qui forment un plexus autour de la carotide et de ses divisions, et les rameaux pharyngiens, laryngiens et cardiaques.

Le ganglion moyen reçoit : 1° un rameau qui vient du ganglion supérieur; 2° des rameaux externes qui sont anastomosés avec les troisième, quatrième, cinquième, et quelquefois sixième paires *cervicales*. Il émet, à son tour, des rameaux inférieurs qui se rendent au ganglion inférieur, et des rameaux plexiformes qui accompagnent l'artère thyroïdienne inférieure et donnent naissance au grand nerf cardiaque qui se rend au plexus cardiaque.

Le ganglion inférieur reçoit les rameaux qui viennent du ganglion moyen, et fournit : 1° le nerf vertébral, qui accompagne l'artère du même nom dans le canal osseux des vertèbres *cervicales*, et lui fournit un plexus; 2° trois ou quatre rameaux externes de communication avec les sixième, septième et huitième paires *cervicales*; 3° un rameau inférieur, qui se rend au premier ganglion thoracique; 4° des rameaux viscéraux qui forment le nerf cardiaque inférieur et s'unissent au nerf récurrent.

— *Région cervicale*. C'est la région anatomique qui s'étend, en avant, du bord supérieur des deux clavicules au rebord inférieur du maxillaire inférieur; en arrière, de l'apophyse épineuse de la septième vertèbre *cervicale* en bas, jusqu'à la naissance de l'occiput en haut. Cette région, bien plus importante en avant qu'en arrière, comprend tous les gros vaisseaux artériels et veineux du cou et leurs divisions, les nerfs *cervicaux*, ceux des quatre dernières paires crâniennes et le grand sympathique. Elle se subdivise en avant en régions sus- et sous-hyoïdienne et en régions sus-claviculaires ou latérales du cou.

CERVICAL s. m. (sér-vi-kal — mot lat. formé de *cervix*, nuque). Antiq. rom. Coussin sur lequel on reposait sa tête, sur les lits de table ou de repos.

CERVICALE s. f. (sér-vi-ka-le — du lat. *cervix*, nuque). Anc. art milit. Pièce composée ordinairement de lames de fer articulées, qui, au xve et au xvie siècle, couvrait le cou du cheval de guerre et du cheval de tournoi, depuis le chanfrein jusqu'au devant de la selle.

CERVICARIA s. f. (sér-vi-ka-ri-a). Bot. Ancien nom d'une campanule.

CERVICHÈVRE s. f. (sér-vi-chè-vre — du lat. *cervus*, cerf, et de *chèvre*). Mamm. Sous-genre d'antilopes. Il en dit aussi *CERVICAPRE*.

— **Encycl.** On désigne sous le nom de *cervichèvre* une section du genre antilope, caractérisée ainsi : les cornes sont simples, tantôt droites, tantôt courbées en avant ou en arrière, peu ou point annelées, sans arêtes; souvent il existe des larmiers, mais jamais de brosses; le muflle manque le plus souvent; il y a des pores inguiniaux et une queue courte. Cette section comprend environ vingt espèces, parmi lesquelles on remarque : le nanger, de la taille du chevreuil, et qui habite le Sénégal; le nagor, un peu plus grand que le précédent, et ayant la même patrie; le steenbok, de la taille d'une chèvre, et le grisbok, d'une taille plus élevée, qui vivent au Cap de Bonne-Espérance; le ritbok, qu'on rencontre aussi sur les limites de cette région, mais qui habite surtout la Cafrérie; l'antilope sauteuse, dont le nom indique assez l'habitude caractéristique, et qui se tient sur les rochers les plus inaccessibles; le goral, habitant des montagnes de l'Himalaya et du Népal, dont la chair passe pour être très-délicate, le chikara, facile à reconnaître à ses quatre cornes, et qui est très-commun dans les forêts du Bengale; l'antilope des buissons, qui habite les endroits couverts, dans les régions montagneuses de l'Afrique occidentale, et surtout de Sierra-Leone.

CERVICINE s. f. (sér-vi-ci-ne). Bot. Syn. de *WAHLBERGIE*.

CERVICO-ACROMIEN adj. m. (sér-vi-ko-a-kro-mi-ain). Anat. Se dit d'un muscle qui s'étend de la nuque à l'acromion.

— Substantiv. : *Le CERVICO-ACROMIEN*.

CERVICO-AURICULAIRE adj. m. (sér-vi-ko-ô-ri-ku-le-re). Anat. Se dit d'un muscle qui s'étend de la nuque à l'oreille.

— Substantiv. : *Le CERVICO-AURICULAIRE*.

CERVICOBRANCHE adj. (sér-vi-ko-bran-cha — du lat. *cervix*, nuque, et du gr. *brachia*, branche). Moll. Qui porte des branches au cou.

— s. m. pl. Ordre de mollusques qui présentent ce caractère.

— **Encycl.** Ces mollusques ont, comme leur nom l'indique, leur appareil respiratoire placé au-dessus du cou; il y occupe une grande cavité qui s'ouvre plus ou moins largement en avant. La tête est assez distincte, et porte une paire de tentacules coniques et contractiles, avec des yeux sessiles à leur base. La coquille est simplement recouverte et plus ou moins conique; elle offre une impression musculaire en fer à cheval. Cet ordre comprend deux familles établies sur la conformation des organes respiratoires. La première famille, celle des branchifères, est caracté-

sée par la présence, dans la cavité respiratoire, de deux peignes branchiaux symétriques; par un pied frangé à sa circonférence, et par la disposition des bords du manteau, qui se replient plus ou moins sur la coquille. A ce groupe appartiennent les genres parmophores, émarginule et fissurelle. La deuxième famille est celle des rétifères. Les mollusques de cette famille ont la cavité branchiale tapissée par un réseau vasculaire. Elle ne comprend que le genre patelle.

CERVICO-BRANCHIAL adj. m. (sér-vi-ko-bran-chi-al). Anat. Se dit des muscles de l'hyoïde, chez le têtard de la salamandre : *Muscles CERVICO-BRANCHIAUX*.

— Substantiv. : *Les CERVICO-BRANCHIAUX*.

CERVICO-BREGMATIQUE adj. m. (sér-vi-ko-brè-gma-ti-ke). Anat. Qui va de la nuque au sommet de la tête : *Diamètre CERVICO-BREGMATIQUE*.

CERVICO-CONCHIEN adj. m. (sér-vi-ko-kon-chi-ain). Anat. Se dit d'un muscle qui va du ligament cervical à la conque de l'oreille : *Muscle CERVICO-CONCHIEN*.

— Substantiv. : *Le CERVICO-CONCHIEN*.

CERVICO-MASTOÏDIEN adj. (sér-vi-ko-ma-sto-i-di-ain). Anat. Se dit d'un muscle qui va de la nuque à l'apophyse mastoïde : *Muscle CERVICO-MASTOÏDIEN*.

— Substantiv. : *Le CERVICO-MASTOÏDIEN*.

CERVICO-NASAL adj. m. (sér-vi-ko-nazal). Anat. Se dit d'un muscle qui va de la nuque au nez : *Muscle CERVICO-NASAL*.

— Substantiv. : *Le CERVICO-NASAL*.

CERVICORNE adj. (sér-vi-ko-rne — du gr. *cervus*, cerf, et de *corne*). Zool. Qui a des cornes ou des antennes semblables aux cornes du cerf.

CERVICO-SCAPULAIRE adj. (sér-vi-ko-ska-pu-lè-re). Anat. Qui appartient à la nuque et à l'épaule; qui va de l'une à l'autre : *Veines, artères CERVICO-SCAPULAIRES. Muscle CERVICO-SCAPULAIRE*.

— s. m. Muscle qui va de la nuque à l'épaule : *Le CERVICO-SCAPULAIRE*.

CERVICO-SCUTIEN adj. m. (sér-vi-ko-skuti-ain). Anat. Se dit d'un muscle qui va de la nuque au cartilage scutiforme de l'oreille : *Muscle CERVICO-SCUTIEN*.

— Substantiv. : *Le CERVICO-SCUTIEN*.

CERVICO-SOUS-SCAPULAIRE adj. m. (sér-vi-ko-sou-ska-pu-lè-re). Anat. Se dit d'un muscle qui va de la nuque à l'omoplate : *Muscle CERVICO-SOUS-SCAPULAIRE*.

— Substantiv. : *Le CERVICO-SOUS-SCAPULAIRE*.

CERVICO-TUBIEN adj. m. (sér-vi-ko-tubi-ain). Anat. Se dit d'un muscle qui va de la nuque au fond de la conque de l'oreille : *Muscle CERVICO-TUBIEN*.

— Substantiv. : *Le CERVICO-TUBIEN*.

CERVICULÉ, ÉE adj. (sér-vi-ku-lé — du lat. *cervix*, nuque). Qui se prolonge en forme de nuque.

CERVIER adj. m. (sér-vié — du lat. *cervus*, cerf). Mamm. Dénomination donnée à deux mammifères carnassiers, le *loup-cervier* et le *chat-cervier*. V. ces mots à leur ordre alphabétique.

CERVIN, INE (sér-vain, i-ne — du lat. *cervus*, cerf). Mamm. Qui ressemble au cerf.

— s. m. pl. Famille de mammifères ayant pour type le genre cerf.

CERVIN (mont), montagne des Alpes Pennines, entre le royaume d'Italie, province d'Aoste, et le canton du Valais, en Suisse, à 18 kilom. O. du mont Rose; altitude, 4,522 m. Son aiguille passe pour être la plus aiguë de tous les sommets alpestres. Le col du Cervin, qui offre en été un passage pour les bêtes de somme, s'élève à 3,350 m. Le pic, aussi appelé *Matterhorn*, est situé au fond de la pittoresque vallée de Zermatt, au-dessus du village du même nom; qu'il domine et couvre de son ombre gigantesque. Voici ce qu'en dit Saussure : « Du bas de notre base je voyais distinctement la structure du mont Cervin; je l'observai avec beaucoup de soin. Son obélisque triangulaire paraît composé de trois masses bien distinctes, ou de trois couches parallèles entre elles, montant au nord-est, ou contre le bas du glacier qui descend en Valais, sous un angle d'environ 45°. La plus haute, qui forme la cime, paraît d'un jaune isabelle; je la crois principalement de serpentine, mélangée de schiste micacé, en partie calcaire et en partie quartzéux. La seconde couche, celle qui est sous la plus haute, paraît grise; je la crois mélangée de gneiss et de roches micacées quartzéuses. La troisième couche, dont la couleur ressemble parfaitement à celle de la première, est encore de serpentine, alternant vraisemblablement avec des schistes micacés, la plupart calcaires. Il me paraît impossible de croire qu'un pareil obélisque soit sorti sous cette forme des mains de la nature, avec ses couches coupées abruptement sur ses flancs. Quelle force n'a-t-il pas fallu pour rompre et pour balayer tout ce qui manque à cette pyramide? car on ne voit autour d'elle aucun entassement de fragments; on n'y voit que d'autres cimes, qui sont elles-mêmes adhérentes au sol, et dont les flancs, également déchirés, indiquent d'immenses dé-

bris, dont on ne trouve aucune trace dans le voisinage. »

Mais c'est surtout au point de vue pittoresque que le mont Cervin mérite l'admiration. Chaque année, de nombreux touristes parcourent l'étroite vallée de Saint-Nicolas, et vont passer quelques jours en contemplation devant ce géant des Alpes. « Le vrai roi de Zermatt, dit M. Adrien Desprez dans son *Voyage autour du mont Rose*, c'est le Cervin, qui se montre dans toute la hardiesse de sa forme d'obélisque triangulaire, et qu'on dirait taillé au ciseau. Ses parois, que les pieds humains ne fouleront jamais, sont si roides et si escarpées, que la neige elle-même ne saurait s'y attacher. Quels pénibles efforts ont présidé à son enfancement! car il n'est pas né d'un seul jet, il a été séparé violemment des masses qui l'environnent. » Au pied du mont Cervin est le col de Saint-Théodule, qui va de Suisse en Italie. C'est là que Saussure établit une cabane, et demeura plusieurs jours pour faire des expériences météorologiques.

CERVINARA, ville du royaume d'Italie, dans la province de la Principauté Ulérieure, district et à 20 kilom. N.-O. d'Avellino, ch.-l. de canton; 6,225 hab.

CERVINE s. f. (sér-vi-ne). Bot. Section du genre varech.

CERVIONE, bourg maritime de France (Corse), chef-lieu de canton, arrond. et à 35 kilom. S. de Bastia, sur une colline agréable qui domine la mer; 1,373 hab. Récolte et commerce de vins, blé, légumes et châtaignes. Belle église dédiée à sainte Christine, et dont la fondation, qui remonte au xve siècle, est attribuée aux Sarrasins, qui voulaient en faire une mosquée; peintures murales très-remarquables. Cervione a, au hameau de Prunète, un petit port qui, en 1861, a présenté le mouvement suivant : entrée et sortie réunies, 54 navires jaugeant 2,341 tonneaux, tant pour le cabotage que pour la grande navigation.

CERVIS s. m. (sér-viss — du lat. *cervix*, même sens). Cou, nuque, chignon. « Vieux mot.

CERVISPINE s. f. (sér-vi-spi-ne — du lat. *cervus*, cerf; *spina*, épine). Bot. Un des noms du nerprun ordinaire.

CERVO, petite rivière du royaume d'Italie, prend sa source au mont Lasone, dans la partie N.-O. de la province de Biella, qu'elle parcourt du N.-O. au S.-E., en baignant la ville de même nom, entre enfin dans la province de Vercelli où elle reçoit l'Elvo par sa rive droite, et se jette enfin dans la Sesia à 4 kilom. N.-O. de Vercelli, après un cours de 62 kilom.

CERVOISE s. f. (sér-voi-ze — du lat. *cervisia*). La *cervoise* et son nom sont d'origine celtique, ainsi qu'on est en droit de le supposer d'après le passage suivant de Pline : « Ces céréales sont employées en médecine; elles fournissent aussi, en fait de boissons : le *zythum* en Egypte, le *calio* et la *ceria* en Espagne, la *cervoise* et plusieurs autres dans la Gaule. » On trouve d'ailleurs en gallois *cerye*, *cære*, en irlandais *cuir*, *coirm*, cornique *coruf*, *coref*, cymrique *curwr*, *owryf*, bas breton *kuf*, autrefois *korref*, *cervoise*. Bière des anciens, boisson qu'ils fabriquaient avec du blé et de l'orge macérés, séchés, rôtis et moulus, et qu'on faisait fermenter : La *cervoise* était la boisson des anciens Gaulois et des peuples Scandinaves. (Bouillet.)

Goths, Ostrogoths, Cimbres, Teutons, Vandales, Pour réchauffer leurs espèces brutales, Dans des tonneaux de *cervoise* et de vin, Ont recherché ce feu pur et divin.

VOLTAIRE.

— Poétiq. Bière moderne :

Nulls liqueur au quina n'est contraire;
L'onde limpide et la *cervoise* amère,
Tout s'en imbibent.

LA FONTAINE.

— **Encycl.** On croit que les Gaulois avaient reçu la *cervoise* des Egyptiens, à qui Pline en attribue l'invention. Il raconte que ces peuples, ne pouvant cultiver la vigne dans des terres inondées chaque année par le Nil, forcèrent l'eau de ce fleuve à les enivrer. Les Egyptiens firent honneur de la découverte à Osiris, comme les Scandinaves avaient attribué l'invention de l'hydromel à Odin, et les Grecs celle de la vigne à Bacchus. D'après le même auteur, les Gaulois donnèrent à leur boisson le nom de *cervisia*, et à la graine dont on se servait pour la faire celui de *brance*. Cette double expression s'est conservée chez nous durant de longs siècles : l'une a formé le mot *brasseur*, encore en usage; l'autre le mot *cervoise*, disparu depuis peu de temps.

Domitien ayant, dans un moment de folie, donné l'ordre d'arracher toutes les vignes qui couvraient le sol de la Gaule, les Gaulois durent recourir à une boisson possédant quelques-unes des qualités du vin, devenu fort rare et, par conséquent, fort cher. Les plus riches même prirent l'habitude de commencer le repas par la bière et de le finir par le vin, comme la chose se pratique encore en Normandie et en Bretagne. L'usage de la bière se répandit si bien que Charlemagne, dans son capitulaire *De villis*, ordonne que, parmi tous les ouvriers et artisans indispensables dont ses fermes doivent être fournies, il y en ait qui sachent faire la *cervoise*. Cette liqueur se buvait même à la table des rois.

Juvénal des Ursins raconte, en effet, que lorsque Richard, roi d'Angleterre, vint en France pour épouser la fille de Charles VI, il fit cadeau à son beau-père « d'un vaisseau à mettre eau, garni de pierres précieuses, et d'un très-beau vaisseau à boire *cervoise*. »

On se servait, pour la fabrication de la *cervoise*, de toute espèce de blé, mais principalement de l'orge, et même, à une époque reculée, de l'avoine, dont l'emploi comme ferment est signalé par Baudri de Bourgueil, au commencement du xiii^e siècle, et se trouve indiqué dans un rôle des revenus de l'abbaye de Saint-Amand, de Rouen, à la fin du xiii^e siècle. En 1514 et en 1515, à l'abbaye de Montivilliers, on fabriquait encore la *cervoise* avec de l'avoine et du méteil. Le grain destiné au brassage subissait une trituration particulière dans des moulins dits *moulins à gru*. A la suite de cette préparation, il prenait le nom de *gru*, *brès* ou *brassage* (*grutum*, *brasium*, *brasiqum*). Ces deux derniers mots ont désigné parfois le blé (orge ou avoine) dont on faisait la *cervoise*. On a souvent confondu cette boisson avec la bière; elle en était pourtant tout à fait distincte, et le houblon n'entrait pas dans sa composition. La culture de cette plante, employée pour la fabrication de la bière, avait d'ailleurs peu d'importance en Normandie, ce qui s'explique par l'usage moins ancien de la bière, dont la consommation était plus particulière aux villes. Au reste, il faut remarquer que, d'après la *Maison rustique* d'Etienne et Lebaud, les Allemands ne se servaient pas du houblon pour la fabrication de leur bière. Le mot latin de *cervisia*, que les Romains avaient emprunté, en le modifiant légèrement, à un mot gaulois qui, au témoignage de Pline, désignait plus particulièrement la boisson des peuples de la Gaule, et dont on aurait fait *cervoise*, paraît s'appliquer plus particulièrement à la bière. Du Cange fait dériver ce mot de *cervix* ou *celia*, boisson fort en usage chez les Espagnols; dont parle également Pline, et qui est décrit par Paul Orose, comme se fabriquant avec du froment. La véritable *cervoise* était la boisson la plus ancienne et aussi la plus populaire en Normandie, au moins dans les contrées situées sur la rive droite de la Seine, et chez les Anglais. Sous Charles VII, les Français qui assiégeaient Pontoise répondaient par des chansons au défi de l'armée anglo-normande :

Entre vous, Anglois et Normans,...

Oubliez la rivière d'Oise

Et retournez à la *cervoise*

De quoi vous estes tous nourris...

Il est facile de constater l'usage de la *cervoise*, comme boisson ordinaire, dans les principales villes de la haute Normandie. A Amale, elle demeura la boisson populaire jusqu'au viii^e siècle, et ce fut par l'imprudence d'un brasseur qu'eut lieu, en 1629, un incendie qui consuma cent vingt maisons (les meilleures et principales du bourg). A Caudebec au xve siècle, à Dieppe en 1427, à Louviers jusqu'au xve siècle, à Neufchâtel en 1403, à Eu, ainsi que dans la plupart des localités qui avoisinent la Picardie, notamment au Tréport, à Blangy, à Foucarmont, à Duclair, à Pavilly, l'usage presque exclusif de la *cervoise* subsista jusqu'au xve siècle. A Rouen, l'emploi de cette boisson était encore très-répandu au xiv^e siècle. Cette ancienne fabrication a laissé sa trace dans la poésie normande; on connaît le refrain d'une ronde d'enfants, refrain détaché évidemment d'une ancienne chanson à boire :

Pilons, pilons, pilons l'orge,

L'orge pilé reviendra.

Nous avons dit que la *cervoise* fabriquée avec l'orge ou l'avoine donnait lieu à une double opération : le gruage ou trituration dans des moulins à gru, et le brassage. D'anciens comptes, notamment ceux de Montivilliers au xve siècle, nous montrent que la fabrication de cent boisseaux de gru coûtait 15 sols en 1442, 32 sols 6 deniers en 1454, 35 sols de 1457 à 1464, et 30 sols de 1477 à 1494; celle du brassin 25 sols à Rouen en 1388, 35 sols à Montivilliers en 1450, et 40 sols depuis 1447 jusqu'à la fin du xve siècle. Le prix de la *cervoise* au baril s'élevait, à Montivilliers, Fréville, Rouelles, à 22 sols 6 deniers en 1409, et 30 sols en 1494. On fabriquait dans ces villes deux sortes de *cervoise* : la roussou ou noire et la blanche. En 1480, la roussou valait 28 sols le baril, et la blanche 20 sols. L'abbaye de Fécamp consuma en 1490 273 barils de *cervoise*, qui coûtèrent 204 livres 15 sols. On la vendait au pot à raison de 5 deniers (comptes de Tancarville, 1469). L'archevêque de Rouen, Robert de Croismare, en envoyait des quantités considérables à Paris chaque année pour la provision de son hôtel. Dans les localités où l'on buvait la bière concurrentement avec la *cervoise*, la première n'était guère employée que l'été; on l'achetait au hampour, mesure d'importation étrangère, comme le mot *bière* lui-même, et assez ordinairement au détail et à la taverne. En 1449, le hampour valait 22 sols 6 deniers, 20 sols en 1457, et 16 sols à la fin du xve siècle.

CERVOISIER s. m. (sér-voi-zié — rad. *cervoise*). Nom que l'on donnait autrefois aux brasseurs ou fabricants de bière, liqueur alors appelée *cervoise*.

CERVOLI (autrefois *Columbaria*), flot de la Méditerranée, entre l'île d'Elbe et le continent, à 7 kilom. S.-E. de Piombino.

CERVOLLE ou **CERVOLE** Arnaud DE, surnommé l'Archipêtre, fameux chef de routiers, né dans le Périgord au commencement du xiv^e siècle, mort en 1366. Il possédait, quoiqu'esclavier, l'archiprêtrise de Vernia. Fait prisonnier avec le roi Jean à la bataille de Poitiers en 1356, il fut racheté par ce prince, se mit à la tête d'une bande de 2.000 cavaliers, dévasta la Provence, le Dauphiné et la Bourgogne, fit trembler Innocent VI dans Avignon et le rançonna de 40.000 écus; se mit ensuite, en 1359, à la solde du Dauphin régent qui lui donna le titre de lieutenant général dans le Berry et le Nivernais, rassembla de nouvelles bandes après le traité de Brétigny en 1360, pillà Langres, Lyon, Nevers, marcha avec les troupes royales contre les *tarde-venus*, et fut fait prisonnier par eux. On le retrouve en 1363 saccageant la Lorraine et le pays Messin, puis la Champagne, le duché de Bar et l'Alsace, où il fut châté par les belliqueux paysans de cette province. Ce brigand redoutable fut nommé chambellan par Charles V en 1385, et périt peu après de la main d'un de ses serviteurs.

CERVON, bourg et commune de France (Nièvre), arrond. et à 35 kilom. S.-E. de Clamecy; pop. 897 hab. — pop. 2.075 hab. Commerce de bêtes à cornes et de porcs; belle église du xiv^e et du xvi^e siècle; dans les bois voisins, bloc de pierre de plus de 3 m. de longueur.

CERVONI (Jean-Baptiste), général de division, né à Soeria, canton d'Ampugnano, en Corse, en 1768, mort en 1809. Un an après sa naissance, son père, Thomas Cervoni, qui s'était montré l'un des plus ardents défenseurs de l'indépendance corse sous les ordres de Paoli, s'exila à Pise, en emmenant son fils, qu'il destinait au barreau, pour le garder avec lui en Italie; mais, à dix-sept ans, Cervoni s'enfuit de la maison paternelle. N'ayant pu entrer dans les troupes génoises, il passa en France et s'engagea dans le Royal-Corse. En 1792, il était sous-lieutenant de cavalerie, et devint successivement adjudant général au siège de Toulon en 1793, général de brigade le 14 janvier 1794. Il fit partie à ce titre de l'armée d'Italie, et décida la victoire au combat de Cairo (21 septembre). Sous Masséna, en 1795, il combattit à Loano, tint plusieurs heures en échec à Voltri, avec un seul régiment, le général autrichien Beaulieu, et l'écrasa, après s'être repêché sur la division La Harpe. Le Directoire exécutif lui écrivit à cette occasion, le 23 avril : « Les travaux de la dernière campagne avaient trop fait connaître votre courage au Directoire pour qu'il ne sût pas d'avance qu'en vous faisant éprouver le premier choc, les Autrichiens vous ménaient le premier avantage. » Le style est prétentieux, mais l'éloge était mérité. Au pont de Lodi, Cervoni élança des premiers avec Dupas, Lannes et Augereau, à la suite de Bonaparte. Général de division le 15 février 1798, il fit la campagne de Rome, et le général Berthier le chargea d'annoncer au pape que le peuple venait d'abolir l'ancien régime, et de le remplacer par un gouvernement républicain. Cervoni s'acquitta de sa mission avec un tact et des égards auxquels Pie VII aimait à rendre hommage. Ayant pourvu à la sûreté du souverain pontife, le jeune général se rendit à la *loggia* de Monte-Citorio, harangua le peuple, calma son effervescence, et l'amena à s'occuper tranquillement de l'installation d'un gouvernement provisoire. En 1800, il prit part, avec Salicetti, à l'expédition contre la Sardaigne, dont l'issue fut si malheureuse. Revenu en France, il fut nommé au commandement de la huitième division militaire, et fut s'y concilier l'estime de tous les partis. Bientôt, fatigué de cette brillante inaction, il passa en 1809 à la grande armée d'Allemagne en qualité de chef de l'état-major du maréchal Lannes. Un boulet l'emporta au combat d'Eckmühl, le 23 avril 1809; il avait quarante et un ans. Ses compagnons d'armes le regrettèrent vivement. Selon les mémoires du temps, Napoléon surtout déplora la perte d'un aussi brave soldat. Quelques biographes ont prétendu que Napoléon n'aimait pas Cervoni, auquel il reprochait de trop fougueuses opinions républicaines. Le fait n'est pas impossible. Néanmoins, l'empereur donna l'ordre d'élever au brave général une statue qui devait être placée sur le pont de la Concorde. Les circonstances politiques arrêtaient ce projet. Cervoni, dans les rares intervalles de repos de sa trop courte carrière, avait fait des travaux dont il ne nous reste que des fragments incomplets.

CERVULE s. m. (sér-vu-le — du lat. *cervulus*, dimin. de *cervus*, cerf). Mamm. Sous-genre de cerfs, comprenant les espèces dont le bois est porté par une sorte de pédicule dépendant du front.

— Encycl. Des trois espèces qui composent cette section du genre cerf, la mieux connue est le cerf muntjak, appelé par Buillon *chevreuil des Indes*, animal de mœurs très-douces, plus petit que notre chevreuil d'Europe, et qui vit par petites troupes dans l'Inde et dans les grandes îles voisines; le mâle seul possède des bois et des canines. Le cerf musqué et le cerf à petit bois, qui font aussi partie de ce groupe et habitent les mêmes régions, ne sont guère connus que par leurs crânes. Un cerf des Philippines, à pelage d'un gris brun, paraît être identique avec cette dernière espèce.

III.

CÉRYCE s. m. (sé-ri-ce — du gr. *kérux*, même sens). Antiq. gr. Héraut du sénat et du peuple athénien, appartenant à une famille dans laquelle cette dignité était héréditaire.

CÉRYCÉON s. m. (sé-ri-sé-on — rad. *céryce*). Baguette des hérauts et de Mercure.

CÉRYLE s. m. (sé-ri-le — du gr. *hērulos*, espèce d'oiseau de mer). Ornith. Sous-genre de martins-pêcheurs.

CÉRYLON s. m. (sé-ri-lon — du gr. *kér*, malheur; *ulē*, bois). Entom. Genre de coléoptères xylophages, comprenant deux espèces qui causent des ravages dans les bois.

CÉRYNITE (BICHE) ou *biche ménalienne*, biche aux pieds d'airain et aux cornes d'or, qui était née sur le mont Cérynie, et qui était consacrée à Diane. Hercule la blessa, après un an de poursuite, et la porta vivante à Mycènes. Cet exploit est mis au nombre de ses douze travaux.

CÉRYOMIDE s. f. (sé-ri-o-mi-de). Bot. Syn. de BOLET, genre de champignons. || On dit aussi CÉRYOMICE.

CES pr. démonstr. m. et f. pl. (sè). Pluriel de CE, de CET et de CETTE. V. CE.

CÉSAIRE (saint), né en 330, mort en 369. Il appartenait à la famille de Grégoire de Nazianze, dont il était le fils ou le frère. Il étudia les sciences, et surtout la médecine, à Alexandrie, qui était à cette époque la grande école de l'Orient. Ses études terminées, il se rendit à Constantinople, où il devint premier médecin de l'empereur Constance, et fut élevé à la dignité de sénateur. Ses qualités d'esprit et de cœur lui attirèrent de nombreux amis dans le palais impérial, et, lorsque Julien, successeur de Constance, éloigna de sa cour les officiers chrétiens, il fit une exception pour Césaire. La famille de ce dernier, tremblant pour sa foi, lui écrivit une lettre touchante, afin de le rappeler au foyer domestique. Julien essayait, en effet, d'ébranler ses croyances et de le convertir au paganisme; il engagea même une controverse avec lui, mais Césaire demeura inflexible. La conduite de l'empereur envers Césaire, qui l'honora toujours de son amitié en dépit de l'insuccès de sa controverse, prouve que son intolérance avait des limites. Pendant l'expédition de Perse, Césaire profita de l'absence de Julien pour retourner dans sa famille, et ce fut seulement sous Jovien qu'il reprit sa charge de médecin impérial. Valens le nomma questeur en Bithynie, où il mourut. Saint Grégoire de Nazianze a composé son éloge funèbre. L'Eglise latine célèbre sa fête le 25 février, et les Grecs le 9 mars.

CÉSAIRE (saint), évêque d'Arles, né dans le territoire de Chalon-sur-Saône en 470, mort en 542. Issu d'une famille noble et pieuse, il se sentit de bonne heure attiré vers l'état ecclésiastique. À dix-huit ans, on le vit se rendre auprès de l'évêque de Chalon, qui le tonsura. Mais bientôt, entraîné par un ardent désir de perfection, il quitta tout à fait le monde et se réfugia au monastère de Lérins, alors placé sous la direction de l'abbé Portcaire. Sans pitié pour son corps, Césaire s'y livra à toutes sortes d'austérités, jusqu'à ce qu'enfin, épuisé par les jeûnes et les macérations, il fut obligé d'aller à Arles rétablir sa santé. Le patrice Firmin le reçut alors dans sa maison et le traita avec le dévouement affectueux d'un père. Pomérius, célèbre rhéteur du temps, fut chargé de lui donner des leçons d'éloquence. Les progrès étonnants de Césaire laissèrent espérer qu'il deviendrait un jour un éminent orateur. La légende raconte que Dieu, voyant en lui un futur défenseur de son Eglise, lui envoya une vision terrible pour le détourner des études profanes et le déterminer à s'occuper exclusivement des sciences ecclésiastiques. Bonius, qui était alors sur le siège épiscopal d'Arles, jouissait d'une grande réputation de savoir et de vertu. Césaire, son parent, lui fut présenté, et Bonius l'admit dans sa familiarité. Il trouva même chez lui tant de sagesse et de bonnes dispositions qu'il l'ordonna diacre de son église, puis l'éleva au sacerdoce. Sur ces entrefaites, l'abbé d'un monastère situé dans les environs d'Arles vint à mourir, et Césaire fut appelé à le remplacer. Il déploya de si rares qualités et montra une telle prudence dans cette difficile position que, à la mort d'Eonius, tout le monde le désigna pour succéder à son parent sur le siège d'Arles. Il honora cette première chaire des Gaules par sa vigilance, par son zèle et surtout par sa charité. Effrayé des désordres de son clergé et du relâchement de la discipline ecclésiastique, il assembla le concile d'Agde dans le but de porter remède à ces désordres. Mais cette mesure lui attira bien des ennemis, et provoqua bien des calomnies contre lui. Sachant qu'il jouissait d'un certain crédit auprès d'Alaric, les mécontents, pour le brouiller avec ce prince, l'accusèrent de vouloir livrer la ville d'Arles aux Bourguignons. Cette accusation perfide, appuyée du témoignage de son secrétaire, eut plein succès, et Césaire fut exilé à Bordeaux. Loin d'en garder rancune au roi des Wisigoths, il parla toujours de ce prince avec respect, et recommanda même au peuple de lui obéir. Cependant la vérité ne tarda pas à être connue, et l'auguste exilé put enfin rentrer dans sa ville épiscopale. Sa réception fut un triomphe : les habitants allèrent au-devant de lui avec des croix et des cierges allumés. De

puis longtemps une sécheresse extraordinaire désolait le pays. Comme, à l'arrivée de Césaire, le ciel s'obscurcit et laissa tomber une pluie abondante, il n'en fallut pas davantage pour que le peuple, avec son habituelle candeur, crût à une manifestation divine. Césaire usa de clémence à l'égard de ses accusateurs. Un d'entre eux ayant été condamné à mort par Alaric, le miséricordieux évêque demanda lui-même sa grâce et l'obtint.

Cependant de nouvelles épreuves l'attendaient encore; la calomnie s'exerça une seconde fois contre lui, lors du siège d'Arles par Clovis et Gondebaud. Un jeune clerc, son parent, ayant déserté la ville et s'étant enfilé dans le camp ennemi, les Goths et les Juifs accusèrent l'évêque de l'avoir poussé à cette trahison et excitèrent une sédition contre lui. Ils se rendirent en masse à sa maison, l'en arrachèrent violemment et le menèrent au palais du prince. Jeté en prison, il devait être précipité dans le Rhône, lorsqu'on découvrit que les seuls traités étaient les Juifs. Césaire fut relâché, et son premier soin fut de porter secours aux gens du voisinage qui s'étaient réfugiés dans la ville après la retraite des assiégeants. Il vendit tous ses meubles et fit fondre les vases sacrés de son église. Cet acte de bonté lui fut imputé à crime par ses ennemis; ils l'accusèrent de vouloir, à force de dons et de largesses, constituer un parti contre Théodoric, roi des Goths. Ce prince le manda auprès de lui. Alcime rencontra l'évêque d'Arles à Ravenne; mais, celui-ci l'ayant abordé avec une mâle assurance, Alcime se sentit désarmé, et Théodoric, pour l'indemniser des frais de son voyage, lui fit parvenir des vases d'argent avec une somme considérable de deniers comptants. Césaire ne garda rien pour lui; il consacra ces présents au rachat des prisonniers du quartier d'Orange et de la Duranée, qu'il trouva dans l'armée du roi, et leur fournit des chevaux pour retourner dans leur pays. Cette généreuse conduite émerveilla Théodoric et le remplit d'admiration pour l'évêque d'Arles, dont la réputation de sainteté se répandit bientôt dans le monde entier. Le pape, le clergé et les sénateurs de Rome ayant témoigné le désir de le voir, il profita de son séjour en Italie pour visiter les tombeaux des apôtres. Symmaque, évêque de Rome, l'accueillit comme le représentant le plus élevé de l'Eglise occidentale; il lui donna le pallium de ses propres mains, et accorda aux diacres de son Eglise le droit de porter des dalmatiques, privilège jusque-là réservé aux diacres de l'Eglise romaine. A ces faveurs, le pape ajouta une somme d'argent considérable, que Césaire consacra encore au rachat des prisonniers. Ceux-ci, dans leur reconnaissance, l'appelaient leur père et leur sauveur. De retour dans son diocèse, il composa deux excellents livres sur la *grâce* et le *libre arbitre*, dirigés contre les doctrines de Fauste, évêque de Riez, et les envoya au pape Félix, qui les approuva par une épître particulière. En même temps, il assembla un concile dans la ville d'Orange, à l'occasion de la dédicace d'une basilique construite par les soins du patrice Libérius. Les questions de la *prédestination* et de la *grâce*, alors si vivement débattues dans les Gaules, y furent traitées. Césaire, qui présidait ce concile, défendit vaillamment les idées de saint Augustin, et puisa largement dans les écrits de l'évêque d'Hippone pour la rédaction des canons. Il présida aussi les synodes tenus à Vaison et à Riez. Contuméliosus, évêque de cette dernière ville, dont les désordres scandalisaient l'Eglise, fut déposé par l'assemblée des évêques.

Césaire fonda à Arles une communauté de religieux, et composa pour elles une règle fort estimée. Il en fit une autre pour divers monastères d'hommes. Ces deux règles ne sont pas les seuls écrits que nous ayons conservés de Césaire; on a encore de lui un grand nombre d'homélies, qui ne brillent guère par l'élégance du style.

En mourant, il institua l'Eglise d'Arles son héritière. On célèbre sa fête le 27 août.

CÉSAIRE DE HEISTERBACH, moine cistercien, né dans le diocèse de Cologne vers 1180, mort vers 1240. Il entra d'abord au monastère de Heisterbach; il fut ensuite prieur de Villiers dans le Brabant, puis revint dans son premier monastère. On a de lui : *Homélies super dominicis ac festis totius anni, sive fasciculus moralitatis* (1615); *Dialogi de miraculis* (1481), où on lit le récit de miracles vraiment curieux, comme celui du soleil qui se partage un jour en trois morceaux, ou des démons qui jouent à la paume avec l'âme d'un méchant écolier; il a écrit aussi *Engelberti vita libri tres* (1618).

CÉSALPIN (André), médecin italien, né en 1519 à Arezzo, mort à Rome en 1603. Indépendant de caractère, ennemi des vieilles méthodes, il lutta toute sa vie contre la routine, et tira la science de l'ornière scolastique où elle languissait. Nature rebelle à toute discipline, il faisait dans sa jeunesse le désespoir de ses maîtres, qui auraient voulu s'opposer à l'élan de son esprit curieux et observateur; mais, voyant l'inutilité de leurs efforts, ils le laissèrent marcher tout seul et se frayer une voie nouvelle. Il parcourut toutes les branches des connaissances humaines avec une constance qui étonna le monde. Cependant la médecine fut d'abord son étude favorite; puis, une fois reçu docteur, il suivit librement ses goûts et la pente de son esprit. Durant tout

le moyen âge, la philosophie d'Aristote avait été horriblement défigurée par des commentateurs barbares, qui n'en comprenaient pas le sens et la portée scientifique. Césalpin lui rendit son caractère et la ramena à sa vérité primitive, en la dégageant des formes scolastiques par lesquelles on l'avait obscurcie. La nouveauté du fait et l'éloquence du jeune docteur attirèrent autour de lui de nombreux disciples; mais, à côté des admirateurs, surgirent des adversaires intolérants, tels que Samuel Parker, archidiacre de Cantorbéry, et Nicolas Taural, médecin de Montbéliard. Le livre de Césalpin, intitulé *Questiones peripateticæ*, et publié en 1569, excita surtout leurs colères. Ces deux antagonistes essayèrent de métré l'acquisition de leur côté, et, dans ce but, ils accusèrent Césalpin d'enseigner le matérialisme et d'exagérer jusqu'à l'impitoyable les conséquences de la doctrine péripatéticienne. Leurs manœuvres réussirent si peu que le pape Clément VII nomma Césalpin son premier médecin et professeur de médecine au collège de Sapience. C'était, du reste, un savant peu dangereux. Sa physique était à peu près celle du temps : on le voit, dans ses *Questiones peripateticæ*, chercher l'explication du mouvement du soleil autour de la terre et embarrasser le cours des planètes dans des épicycles. Cependant la science lui est redevable d'une découverte importante, la *circulation du sang*, qu'Harvey eut la gloire de démontrer ensuite par des expériences décisives. Bayle prouve, pièces en main, que la première idée en appartient, non au physiologiste anglais, comme on l'a prétendu, mais au docteur italien : « Les preuves sont si claires, dit l'auteur du *Dictionnaire critique*, qu'il n'y a point de chicane qui puisse les éluder, » et Bayle renvoie le lecteur au livre VI, chap. IV, des *Questiones peripateticæ*; au livre II, chap. XII, des *Questiones medicæ*; puis au livre I, chap. II, du livre *De plantis*. Les idées philosophiques de Césalpin se résument en ceci : la substance n'est pas cette matière brute et grossière que nous avons sous les yeux; ce n'est pas même la matière organisée; c'est une essence ou forme primitive, vivifiante et créatrice, dont le principe est Dieu. Ainsi entendue, la substance ne serait pas éloignée d'être cette force dont parle Leibnitz, et qui est à la fois matière, lumière, intelligence, amour. Mais la substance n'ayant rien à voir avec la quantité, il est absurde de dire qu'elle est finie ou infinie. L'intelligence, qui est un mode de la substance, est éternelle, immuable et coïncide avec Dieu. Un point important du système de Césalpin, c'est que les genres et les espèces sont éternels : les individus seuls ont une existence limitée. De toutes les choses créées, le ciel est la plus parfaite, car elle se rapproche le plus de la substance primitive. Césalpin déduit cette supériorité du ciel de son immobilité, ce qui permettrait de supposer que par ciel il entend l'espace. Il admet encore en principe que les créatures qui se propagent actuellement par voie de génération pourraient également se propager par l'action de la chaleur céleste sur certains mélanges de matière. L'auteur se perd à ce sujet dans des théories fantastiques que l'expérience est incapable de vérifier. Quant aux animaux, Césalpin ne leur reconnaît point d'âme; les hommes seuls possèdent une âme, qui est immortelle et, par conséquent, indépendante de l'organisme. Césalpin prétend qu'elle a son siège dans le cœur, parce que, dans l'œuf fécondé, c'est le cœur qui entre le premier en fonction.

En résumé, nous ne voyons pas là un système de philosophie bien coordonné; Césalpin ne traite de cette science qu'accessoirement et à l'occasion de ses études de naturaliste.

Il composa aussi un livre qui parut sous ce titre : *Dæmonum investigatio peripatetica*, et dans lequel, examinant la question de la possession diabolique d'après la méthode de discussion péripatétique, il fait dire par Aristote que les démons ne peuvent communiquer avec l'homme; cependant il conclut, en son propre nom, que la possession est un fait surnaturel auquel la médecine n'a rien à voir. Césalpin est plus estimé comme botaniste qu'à aucun autre titre. La logique et la méthode employées dans son livre *De plantis* (Florence, 1583, 1 vol. in-4^o) ont reçu d'illustres éloges : « On y voit, dit Cuvier, des traces de l'étude profonde que l'auteur avait faite d'Aristote : c'est, en un mot, une œuvre de génie. » Avant lui, les savants rangeaient les plantes en suivant l'ordre de vertus souvent imaginaires. Il trouva la première méthode de botanique, fondée sur l'organisation des plantes, sur les caractères et la forme de la fleur, du fruit et de la graine. Sa classification n'est donc point artificielle. Ses travaux, notamment sur l'organisation des graines, ont créé l'anatomie et la physiologie végétales. Il fut le précurseur de Linné en reconnaissant le sexe dans les organes de la fleur. Suivant Césalpin, il y a cinq sortes de choses à considérer dans les plantes : 1^o la durée vitale; 2^o la situation de la racine; 3^o le nombre des graines; 4^o la forme et la nature des racines; 5^o l'absence des fleurs et des fruits. Ce livre *De plantis* est une mine dans laquelle Tournefort a pris les éléments des genres créés par lui, où Robert Morison et John Rai ont puisé l'idée des rapports naturels des espèces. Gærtner, Correa de Serra, Richard et Mirbel y ont aussi trouvé la moitié de leur bagage scientifique.

Césalpin s'est aussi beaucoup occupé de minéralogie. « Le traité *De metallicis*, dit le docteur Hofer (*Histoire de la chimie*, t. II, p. 56), est divisé en trois livres. Dans le premier, l'auteur parle de la matière et de la composition des corps, d'après les idées d'Aristote. Il définit les métaux des vapeurs condensées par le froid (*metalla sunt vapores a frigore congelati*). Il distingue les minéraux des végétaux en ce que les premiers ne se putréfient pas, et qu'ils ne fournissent aucun aliment propre au développement des êtres animés, et, prévoyant l'objection qu'on pourrait lui faire, il soutient que les coquillages que l'on trouve incrustés dans la substance de certaines pierres proviennent de ce que la mer avait autrefois inondé la terre, et que, en se retirant peu à peu, elle avait laissé des traces de son passage. Il est impossible de mieux expliquer l'origine des fossiles. L'explication qu'il donne des eaux thermales, dont plusieurs sont si chaudes qu'on peut y faire cuire des œufs, est assez précieuse et a été souvent renouvelée depuis. Cette chaleur serait produite par les combinaisons qui s'opèrent au sein de la terre.....

« Le second livre traite des pierres calcaires, des marbres, des pierres précieuses, etc. Le phénomène de la cristallisation attire particulièrement l'attention de l'auteur, qui remarque, comme caractère distinctif du règne organique et du règne minéral, que les minéraux sont les seuls susceptibles de ces formes géométriques régulières qu'ils revêtent pendant la cristallisation.....

« Le troisième livre est consacré à la description des métaux. En parlant de la trempe du fer, l'auteur fait remarquer avec raison qu'il y a des eaux plus ou moins propres à cette opération importante. « On trempe aussi le fer, dit-il, afin de le durcir, dans les sucres de différentes plantes, comme dans du sucre de radis mélangés de lombrics terrestres, » moyen déjà proposé par Albert. » A propos du plomb, Césalpin fait une observation de la plus haute importance, et qui, jointe à d'autres observations semblables, devait plus tard conduire à la découverte de l'oxygène : « La crasse (*sordes*) qui recouvre le plomb (exposé à l'air humide) provient d'une substance acide, rienne qui augmente le poids du métal. » Cette crasse qui recouvre le plomb n'est autre chose que de l'oxyde de plomb, et la substance aérienne qui augmente le poids de ce métal, c'est l'oxygène. L'auteur appelle le plomb un savon qui nettoie l'argent et l'or dans la coupellation. L'usage des crayons de plombagine remonte sans doute au delà du xvi^e siècle. Césalpin en fait la première mention en termes non équivoques : « La pierre molybdéide est, dit-il, de couleur noire et de l'aspect du plomb. Elle est un peu grasse au toucher et tache les doigts. Les peintres se servent de ces pierres taillées en pointe pour tracer des dessins ; ils les appellent pierres de Flandre, parce qu'on les apporte de la Belgique. » La pierre molybdéide de Césalpin est le graphite.

On a donné le nom de Césalpin à une herbe d'Amérique, et on conserve à Florence son herbar composé de sept cent soixante-huit espèces de plantes. Il fut sans contredit un des hommes remarquables du xvi^e siècle.

CÉSALPINIE ou **CÉSALPINIE** s. f. (sé-zal-pi-ni) — de *Césalpin*, botaniste italien). Bot. Genre d'arbres ou d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, type de la tribu des césalpinées, comprenant une quinzaine d'espèces qui croissent dans les régions tropicales des deux continents. La *CÉSALPINIE* doit de s'appeler la seule qui soit originaire des Indes orientales. (L. Gouais.)

— **Encycl.** Ce genre, type de la tribu ou de la famille des césalpinées, comprend des arbres ou des arbrisseaux, ordinairement épineux, à feuilles alternes, paripennées; les fleurs, disposées en grappes terminales, ordinairement jaunes, ont un calice tubulé, urcéolé, à limbe partagé en cinq divisions; une corolle à cinq pétales; dix étamines velues à la base. Le fruit est une gousse aplatie, un peu oblongue, lisse ou spongieuse, renfermant deux à quatre graines. Ce genre renferme environ quinze espèces, qui croissent dans les régions tropicales des deux continents. La *césalpinie hérissée* (*césalpinia echinata*) est un grand arbre à rameaux longs et divergents, chargés de grappes de belles fleurs panachées de jaune et de rouge, qui exhalent une odeur agréable. Son bois, connu sous le nom de *bois de Brésil* ou de *brésillet de Fernambouc*, est dur, pesant, compacte, susceptible de prendre un beau poli; aussi l'estime-t-on beaucoup pour les ouvrages de tour et de marqueterie. Mis au feu, il a la propriété de pétiller beaucoup et de ne répandre presque pas de fumée; du reste, il est trop précieux pour qu'on l'emploie au chauffage. Il est fort recherché pour la teinture en rouge; on reconnaît qu'il est de bonne qualité à la saveur sucrée qu'il répand quand on le mâche. Cette espèce croît dans l'Amérique du Sud. La *césalpinie sappan*, appelée aussi *campêche sappan* ou *brésillet des Indes*, est un petit arbre épineux, originaire des Indes orientales et cultivé aux Antilles, où l'on en fait de belles et bonnes haies, que l'on doit avoir soin de tailler plusieurs fois dans l'année, sans quoi ces arbres produiraient de nombreuses graines, qui auraient bientôt infesté de jeunes plants les cultures voisines. Le bois de sappan,

qui est très-dur, sert aux mêmes usages que l'espèce précédente; à Amboine, on en fait de jolis meubles, des clous et des chevilles pour les constructions navales. Plus facile à travailler que le bois de Fernambouc, il est aussi plus riche en principe colorant et donne au coton et à la laine une plus belle nuance. Sa teinture est d'abord noire comme de l'encre; mais, par l'addition de l'alun, elle devient d'un beau rouge. A Sedan, la simple décoction de ce bois est employée pour adoucir et velouter la draperie; elle sert aussi de fond aux teinturiers pour les couleurs grises et violettes. Ce bois était anciennement connu sous le nom de *bakam* ou *lignum pressillum*. Lors de la découverte de l'Amérique, une espèce (*césalpinia brasiliensis*), fournissant un bois analogue, fut trouvée dans une région qui reçut de là le nom de Brésil. C'est du moins une des étymologies que l'on donne au nom de la contrée appelée aujourd'hui Brésil. La *césalpinie faux-mimosa*, originaire du Malabar, est remarquable par ses folioles aussi irritables que celles de la sensitive. Quelques espèces de *césalpinies* sont cultivées dans les jardins de l'Europe, où elles exigent la serre chaude ou la serre tempérée.

CÉSALPINIE ou **CÉSALPINIÉ**, ÉE adj. (sé-zal-pi-nié). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux césalpinies.

s. f. pl. Tribu de la famille des légumineuses, ayant pour type le genre césalpinie, et regardée par plusieurs auteurs comme une famille distincte.

CÉSANA, bourg du royaume d'Italie, dans la Vénétie, province et à 15 kilom. S.-O. de Bellune, sur la rive gauche de la Piave; 2,000 hab. Château fort.

CÉSANNE, bourg du royaume d'Italie, province et à 25 kilom. S.-O. de Suse, sur la rive gauche de la Doria Riparia, au pied du mont Genève, chef-lieu de mandement; 1,890 hab. Pendant les guerres de la Révolution, un détachement français périt de froid dans ce village.

CESANO, petite rivière du royaume d'Italie, province d'Urbino, prend sa source au versant oriental des Apennins, à l'E. du village de Santono, coule de l'O. à l'E., et se jette dans l'Adriatique à 6 kilom. S. de Marotta, après un cours de 50 kilom.

CÉSAR s. m. (sé-zar — au lat. *cæsar* ou *cæso*, enfant extrait du sein de sa mère par incision, opération qui a été depuis appelée *opération césarienne*). Jules César était né de cette façon. D'autres prétendent que ce nom fut donné à un membre de la famille de Jules qui avait une abondante chevelure, en latin *cæsaries*. Hist. Nom donné aux empereurs romains de la famille de Jules César, plus tard à tous les empereurs romains : *Suetone a écrit la vie des douze Césars*. (Acad.) Les *centres de Germanicus* seront portées au tombeau des Césars. (Mass.) Ce que les esprits généreux regrettaient, dans la Rome des Césars, c'était moins la liberté perdue que les mœurs antiques. (O. de Vallée.)

Errant dans le palais, sans suite et sans escorte, La mère de César veille seule à sa porte.

RACINE.

Venez tous admirer la fête où vous invite Nérone César, consul pour la troisième fois.

V. HUGO.

« Titre affecté, dans la suite, à l'héritier présomptif de l'empire romain : *Dioclétien régla qu'il aurait toujours deux empereurs et deux Césars*. (Montesq.) « Titre que se donnèrent les empereurs d'Allemagne, se considérant comme les successeurs des empereurs d'Occident : *Ces Césars d'Allemagne ne furent point des hommes médiocres*. (L. Veuillot.)

— Par ext. Empereur, souverain, héros, homme puissant : *Si les vœux de la terre y faisaient quelque chose, on verrait moins de Césars et plus de Raphaëls*. (P.-L. Cour.)

Les Césars enchaînent la terre.

Sous leurs drapeaux ensanglantés.

BALZAC.

« Homme d'un courage éprouvé : *C'est un CÉSAR, un vrai CÉSAR*.

Faute de cultiver la nature et ses dons, Oh! combien de Césars devenus Laridons!

LA FONTAINE.

— Nom que l'on donne fréquemment à des chiens de chasse :

Laridon et César, frères dont l'origine Venait de chiens fameux, beaux, bien faits et hardis, Hantaient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine.

LA FONTAINE.

— Loc. prov. : *Il veut être César ou rien*, Se dit d'un homme qui hasarde tout pour parvenir. *Il faut rendre à César ce qui appartient à César*, Il faut rendre à chacun ce qui lui est dû. Ce proverbe est tiré de l'Evangile, où il est employé dans un sens littéral.

— **Encycl.** Voici ce que dit M. Guizot sur le titre de César : « Les princes, qui par leur naissance ou leur adoption, appartenaient à la famille des Césars, prenaient le nom de César. Après la mort de Nérone, ce nom désigna la dignité impériale elle-même, et ensuite le successeur choisi. On ne peut assigner avec certitude l'époque à laquelle il fut employé pour la première fois dans ce dernier sens. Bach (*Hist. jurispr. rom.*, p. 304) affirme, d'après Tacite (*Hist.*, liv. I, chap. xv) et Suetone

(*Galba*, chap. xvii), que Galba donna à Pison Licinianus le titre de César, et que ce fut là l'origine de l'emploi de ce mot; mais les deux historiens disent simplement que Galba adopta Pison pour successeur, et ne font nulle mention du nom de César. Aurelius Victor (*In Traj.*, p. 348, édit. Arntzen) dit qu'Adrien reçut le premier ce titre lors de son adoption; mais comme l'adoption d'Adrien est encore douteuse, et que d'ailleurs Trajan, à son lit de mort, n'eût probablement pas créé un nouveau titre pour un homme qui allait lui succéder, il est plus vraisemblable qu'Élius Verus fut le premier qu'on appela César, lorsqu'Adrien l'eut adopté (Spart., *In Élio Vero*, chap. i et ii).

L'historien anglais Gibbon fait les remarques suivantes sur le même sujet : « Lorsque nous avons examiné toutes les parties qui composaient l'édifice de la puissance impériale, nous avons souvent désigné sous le nom bien connu d'Auguste celui qui en avait jeté les fondements avec tant d'art; cependant il ne reçut ce nom qu'après avoir mis la dernière main à son ouvrage. Né d'une famille obscure, dans la petite ville d'Archie, il s'appela Octave, non souillé par tout le sang versé dans les proscriptions. Lorsqu'il eut servi la république, il désira pouvoir effacer le souvenir de ses premières actions. Comme fils adoptif du dictateur, il avait pris le surnom glorieux de César; mais il avait trop de jugement pour espérer d'être jamais confondu avec ce grand homme, pour désirer même de lui être comparé. On proposa dans le sénat de donner un nouveau titre au chef de l'Etat. Après une discussion sérieuse, celui d'Auguste fut choisi parmi plusieurs autres, et parut rendre d'une manière convenable le caractère de paix et de pitié qu'il affectait constamment. Ainsi le nom d'Auguste était une distinction personnelle, celui de César indiquait la famille illustre qui s'était frayé un chemin au trône. Il semblait que le premier dût expirer avec le prince qui l'avait reçu; l'autre pouvait se transmettre par adoption, et passer avec les femmes dans une nouvelle branche. Nérone aurait donc été le dernier prince qui eût eu le droit de réclamer une si noble extraction; cependant, à sa mort, ces titres se trouvaient déjà liés, par une pratique constante, avec la dignité impériale; et depuis la république jusqu'à nos jours, ils ont été conservés par une longue suite d'empereurs romains, grecs, francs et allemands. Il s'introduisit bientôt cependant une distinction entre ces deux titres : le souverain se réservait le nom sacré d'Auguste, tandis que ses parents étaient le plus communément appelés Césars. Tel fut, au moins, depuis le règne d'Adrien, le titre donné à l'héritier présomptif de l'empire. »

La dignité de César subsista aussi sous le second empire jusqu'à Alexis Comnène, qui, ayant désigné Nicéphore Mélissène comme César, et voulant donner une plus haute dignité à son propre frère Isaac, créa ce dernier *Sébastocrator*, avec la prééminence sur Mélissène, ordonnant que, dans les allocutions et les discours publics, Isaac Sébastocrator fût nommé le second et Mélissène le troisième.

CÉSAR (Lucius Julius), consul romain, l'an 90 av. J.-C., au moment où éclatait la guerre sociale. Il subit un échec en Campanie, et perdit dans une autre rencontre toute son arrière-garde dans les défilés du Samnium. Les succès de Marius et de Sylla réparèrent bientôt ces désastres, et César les fit lui-même oublier en inspirant au sénat une concession habile. Sur sa proposition, ce corps rendit une loi qui accordait le droit de cité à toutes les villes restées fidèles. — Son fils, Lucius Julius CÉSAR, oncle du triumvir Marc-Antoine, fut lieutenant de César dans les Gaules, consul en 64, et faillit être égorgé par les satellites de son neveu pendant les proscriptions.

CÉSAR (Caius Julius Strabon), frère du consul Lucius Julius, orateur et poète, membre du collège des pontifes. Il appartenait au parti de l'aristocratie et périt dans les proscriptions de Marius, l'an 87 av. J.-C. Cicéron l'a placé comme interlocuteur dans son traité *De oratore*. Comme orateur et comme poète, il se distinguait plus par l'élégance que par l'énergie. Il reste quelques fragments de ses discours.

CÉSAR (Caius Julius), consul romain, dictateur, et l'un des plus grands capitaines de l'antiquité, né à Rome dans le mois de juillet (*quintilis* de l'ancien calendrier), l'an 100 av. J.-C. Il appartenait à une illustre famille patricienne qui prétendait descendre de Vénus, d'Enée et d'Anco Martius, quatrième roi de Rome. Voici, à cet égard, les paroles qu'il prononça lui-même dans l'oraison funèbre de sa tante : « Mon aïeule était descendante d'Anco Martius, la tige des rois de Rome; la gens Julia, à laquelle appartient ma famille, descend de Vénus; il y a donc, dans notre famille, et la sainteté des rois, si puissants parmi les hommes, et la majesté des dieux, qui sont maîtres des rois. D'un autre côté, sa naissance, qui le rapprochait des dieux, le rapprochait du peuple : il était aussi neveu de Marius. Il grandit au milieu des guerres civiles, fut nommé prêtre de Jupiter à dix-sept ans par son oncle Marius, et proscriit par Sylla, dont il avait refusé d'adopter la fille. Il se réfugia en Bithynie, auprès

du roi Nicomède III, et vécut quelque temps à sa cour. On sait quelles accusations lui furent prodiguées à ce sujet et le poursuivirent toute sa vie, jusqu'au sein même du sénat, et au milieu de sa pompe triomphale. A Rome, les plus grands personnages, et jusqu'aux vestales, sollicitèrent longtemps son pardon de Sylla, qui ne céda à la fin qu'avec la plus vive répugnance, voyant dans ce jeune homme indocile et hardi plusieurs *Marius*, et prophétisant qu'il détruirait un jour le parti de la noblesse. Toutefois, César ne revint en Italie qu'après la mort du dictateur, et profita de son séjour en Asie pour faire plusieurs campagnes militaires sous les préteurs romains. Il parut alors au barreau, échoua dans plusieurs accusations, observa pendant quelque temps l'attitude des partis, cherchant déjà, dès cette époque, une occasion de fortune politique dans les troubles publics et la lutte des factions. Puis il repartit pour aller prendre, à Rhodes, des leçons d'éloquence auprès du célèbre rhéteur Apollonius Molon. Dans le trajet, il fut pris par des pirates, qui lui demandèrent une rançon énorme; il leur en promit une encore plus considérable, en les avertissant qu'il les ferait tous mettre en croix, menace qu'il accomplit en effet peu de temps après. Pendant son séjour à Rhodes, il leva spontanément des troupes et battit un lieutenant de Mithridate qui avait attaqué des peuples alliés des Romains. De retour à Rome (74), où on venait de l'élire membre du collège des pontifes, il s'attacha à gagner la faveur populaire par d'abondantes distributions et par des flatteuses habiles. Au milieu des occupations de la vie la plus débauchée, il ne négligeait rien de tout ce qui pouvait préparer son élévation. Éloquent, audacieux, dissolu, prodigue jusqu'à la folie, il donnait sans compter, et contractait des dettes immenses, ne se réservant d'autre moyen de liquidation que la guerre civile et les révolutions. Il fut nommé successivement tribun militaire, questeur, édile, exploita l'affection de la plèbe et des soldats pour le souvenir de Marius en faisant hardiment replacer dans le Capitole les images proscriées du vainqueur des Cimbres, appuya Pompée pour faire restituer aux tribuns les privilèges dont ils avaient été dépouillés par Sylla, parut enfin dans tous ses actes favoriser les passions populaires contre le sénat et l'aristocratie. Distributions, jeux, combats de bêtes ou de gladiateurs, festins publics, il prodiguait tout pour gagner des partisans, et parvint ainsi à se faire nommer souverain pontife, malgré ses mœurs, et quoiqu'il professât à peu près ouvertement l'athéisme. Désigné prêtre au moment de la découverte de la conjuration de Catilina, il fut violemment soupçonné d'avoir trémpé dans ces projets de bouleversement. Il défendit du moins avec beaucoup d'art les conjurés dans le sénat, et fut réduit à invoquer la protection de Cicéron pour détourner l'effet des accusations dont il était l'objet. C'est pendant sa prêture, qu'un jeune patricien débauché, Publ. Clodius, s'introduisit chez lui la nuit sous des habits de femme, pendant qu'on y célébrait les mystères de la bonne déesse, dans l'intention de se rapprocher de Pompée, femme de César, dont il était épris. Reconnu et chassé, il fut mis en accusation comme sacrilège et acquitté par des juges corrompus à prix d'or. César avait répudié sa femme à la suite de cette aventure; mais, comme il voulait se faire une créature de Clodius (qui devint en effet un de ses instruments), il rendit un témoignage favorable, et les juges s'étonnèrent qu'il eût répudié sa femme, puisque, d'après son témoignage, il ne la croyait pas coupable : « C'est, répondit-il, parce que la femme de César ne doit pas même être soupçonnée. » Après sa prêture, il fut désigné par le sort pour le gouvernement de l'Espagne Ulérieure (61), où déjà il avait été questeur. Ses créanciers s'opposaient à son départ, et il fallut que l'opulent Crassus se portât caution envers les plus exigeants pour une somme de plusieurs millions de francs. C'est en traversant un misérable village des Alpes, pour se rendre dans sa province, qu'il aurait dû à ses amis qu'il *atmerait* n'eût été le premier dans cette *bourgade* que le second dans Rome, révélant ainsi son caractère et la nature de son ambition. On rapporte aussi qu'en présence d'une statue d'Alexandre le Grand, à Cadix, il se serait écrié : « A mon âge, Alexandre avait déjà conquis le monde; et je n'ai encore rien fait! » En Espagne, il fit une guerre acharnée aux barbares, sans oublier de rétablir sa fortune délabrée et d'enrichir ses soldats par d'immenses extorsions. A son retour, il voulut briguer à la fois les honneurs du triomphe et le consulat; mais il n'obtint que cette dernière charge, par le crédit de Pompée et de Crassus, qu'il avait habilement réconciliés, et avec qui il avait formé une sorte d'association pour dominer la république. C'est ce qu'on a nommé le *premier triumvirat*. Le sénat était parvenu à lui donner pour collègue Bibulus, son ennemi (60). Mais il le réduisit à une telle impuissance, qu'on disait à Rome : « Nous ne sommes plus sous le consulat de César et de Bibulus, mais sous le consulat de Jules et de César. » Fort de l'appui d'une faction puissante et de l'impopularité du sénat, il agit en effet à peu près souverainement, et, comme s'il s'agissait à la monarchie, fit passer une loi agraire assez équitable, à laquelle le sénat eut la maladresse de s'opposer, gagna les chevaliers en leur livrant des

bénéfices plus considérables sur les revenus publics, maria sa fille avec Pompée, pour cimenter une alliance dont il comptait bien recueillir tous les fruits, et se fit décerner, pour cinq ans, le gouvernement de la Gaule Cisalpine et de l'Illyrie, auxquelles le sénat ajouta la Gaule Chevelue ou Transalpine, afin de paraître ménager le puissant ambitieux. Il pouvait désormais quitter Rome, livrée aux factions, et où les saturnales de l'anarchie allaient rendre facile la domination d'un maître; il y laissait d'ailleurs des séides violents comme Clodius, et un parti puissant, composé non-seulement de tous les hommes perdus, qui comptaient sur une révolution pour rétablir leur fortune, mais encore de tous les ennemis de l'oligarchie et du sénat. Pendant que des rivaux médiocres, Crassus, Pompée, allaient s'user dans des luttes mesquines, il partit, il s'exila pour revenir maître, et alla préparer sa destinée dans un pays neuf, la Gaule, dont la conquête devait lui donner la gloire, des soldats et des richesses, c'est-à-dire les instruments de domination les plus puissants dans tous les temps et dans tous les pays. Pendant les neuf ans que dura cette guerre (il s'était fait proroger dans son commandement), il accomplit des choses prodigieuses, profitant habilement des dissensions des divers peuples, les provoquant même, subjuguant successivement toutes les tribus beliqueses, depuis la *Province* (la Provence, que possédaient déjà les Romains), jusqu'aux plages noyées de la Hollande, depuis les mers orageuses de l'Armorique jusqu'au Rhin, qu'il franchit même pour repousser les Ubien et les Suèves; partageant les fatigues et les dangers des soldats; marchant sous les pluies de la Gaule, à la tête des légions; traversant nos fleuves à la nage; dictant, dans sa course, à quatre secrétaires à la fois; écrasant 2 millions d'hommes sur son passage, et franchissant d'un irrésistible élan les montagnes du Jura et de l'Auvergne, les forêts de chênes du centre de la Gaule et de l'Armorique, les marécages de la Meuse et des Flandres, les plaines bourbeuses et les forêts vierges de la Seine; obligé souvent, comme les conquérants de l'Amérique, de se frayer une route la hache à la main, de jeter des ponts sur les marais; déployant enfin le génie du plus grand des capitaines, en même temps que le courage du plus humble soldat. Il passa même la mer et alla planter les aigles romaines jusque sur la terre de Bretagne (Angleterre). Cette conquête, d'ailleurs, coûta des torrents de sang, et toutes les richesses de la Gaule passèrent dans les mains de César, qui les répandait dans Rome, achetait toutes les consciences vénales, le peuple, les magistrats, les sénateurs, et agitait continuellement la cité, où, malgré son absence, il était tout-puissant. Pour montrer avec quelle prodigalité il repaidait l'or entre les mains de ceux qu'il voulait enchaîner à sa fortune, nous citerons seulement deux exemples : celui du consul Émilien Paulus, frère de Lépide le triumvir, dont il paya 7,500,000 fr. la neutralité équivoque, et qui ne gagna même pas l'argent que César lui donnait; et celui de l'éloquent tribun Curion, qui jusque-là avait été le plus hardi champion du sénat, et qui se vendit, triste exemple de ces défections qui affligent d'autant plus qu'elles forcent à mépriser le talent. Curion coûta à César 2 millions, selon Valérius Paternulus; 12 millions, suivant Valère Maxime.

Maître des Gaules, cet homme extraordinaire, qui, pour terrifier les peuples, avait souvent fait couper le poing aux prisonniers, changea de conduite à l'égard des vaincus, et se montra clément, humain et modéré. Il diminua les tributs, s'attacha à gagner l'affection des Gaulois, et composa de leurs meilleurs guerriers une légion tout entière, l'*Aloette*, qu'il devait bientôt associer à ses triomphes dans la guerre civile.

Cependant, à Rome, pendant que sa gloire et ses libéralités prodigieuses éblouissaient le peuple, un petit nombre de citoyens s'effrayaient de sa puissance et de ses projets à peine voilés. On parla de lui ôter un commandement devenu une menace pour la république; le sénat, éperdu, chercha un appui dans Pompée, déjà irrité contre César, et qu'on gagna entièrement en le nommant seul consul, et en lui donnant, en outre, le gouvernement de plusieurs provinces. Après diverses négociations infructueuses, le sénat éclata enfin, ordonna à César de licencier ses légions, et chargea Pompée de la défense de l'État. Le fer allait décider (49 av. J.-C.).

César, qui passait souvent les hivers dans la Gaule Cisalpine, était alors à Ravenne. Quoiqu'il n'eût avec lui que 5 ou 6,000 hommes, il se détermina sur-le-champ à marcher sur Rome, pour rétablir les tribuns dans leur dignité et pour rendre la liberté au peuple opprimé par une poignée de factieux; ainsi qu'il l'affirme sérieusement lui-même (*Bell. civ.*, I, 22). Suivant la tradition (César n'en dit absolument rien), il hésita longtemps avant de passer le Rubicon, limite de sa province. Le Rubicon est un petit fleuve appelé aujourd'hui *Garigliano*. M. Ampère, dans son *Histoire romaine à Rome*, raconte ainsi ce qui se passa dans cette circonstance mémorable : « Arrivé à cette rivière, frontière de sa province, au bord de laquelle Manuça prétend avoir lu cette inscription : « Au delà de ce fleuve Rubicon, que nul ne fasse passer drapeaux, armes ou soldats, » César s'arrêta, et dit à

ses amis : « Pensons-y bien, nous pouvons encore revenir sur nos pas; si nous passons ce ruisseau, la guerre sera notre juge. » — Alors, dit Suétone, se leva tout à coup un père d'une taille colossale et d'une beauté singulière, qui jouait sur une flûte de berger, et quand il eut amassé les soldats autour de lui, il saisit une trompette, s'élança dans le fleuve et le traversa, en la faisant résonner avec force. La conscience patriotique des soldats avait sans doute besoin de cet encouragement. « Allons, dit César, où nous appelent les présages des dieux et l'injustice de nos ennemis; les dés sont jetés (*alea jacta est*). » Et il marcha contre l'univers avec 5,000 hommes et 300 chevaux. Cette marche de soixante jours à travers l'Italie, presque sans coup férir, les troupes et les généraux envoyés contre César passant de son côté, ressemble beaucoup à la marche du César moderne en vingt jours, de Cannes à Paris; cependant elle est moins merveilleuse. Il y a entre elles une autre différence : César était bien coupable, puisqu'il marchait sur Rome au mépris des lois; mais il ne venait pas jouer le sort de son pays contre l'Europe entière sous les armes, hélas! et, malgré des prodiges de résistance, y amener l'ennemi. Pompée, désespérant de pouvoir défendre Rome, se retira sur Brindes, suivi d'un grand nombre de magistrats, de sénateurs et de citoyens, forma tardivement une armée, mais fut bientôt obligé de passer en Épire. César entra dans Rome, s'abstint habilement de vengeance et de proscriptions, et ne pouvant, faute de navires, poursuivre Pompée, vint en Espagne, où ses ennemis avaient des troupes dévouées, soumit cette province en quarante jours, moins par ses armes que par l'ascendant de son nom et de son génie, revint ensuite en Italie, traversa hardiment la mer sur des barques et des radeaux, et conduisit une petite partie de son armée sur la côte de l'Épire, où sa fortune faillit se briser. C'est pendant une vaine tentative qu'il fit pour ramener de nouveaux soldats à travers les croisières ennemies, qu'il dit au pilote de la barque qu'il montait, épouvanté d'une tempête : « Ne crains rien, tu portes César et sa fortune! » Enfin il écrasa, avec des forces inférieures, Pompée et l'armée sénatoriale, à la mémorable bataille de Pharsale, qui décida du sort de la république (9 août, 48 av. J.-C.). Dans cette lutte, où 400,000 hommes combattirent, la cause de Pompée fut perdue en quelques heures. Ses élégants cavaliers, attaqués par deux cohortes, auxquelles César criait : « Frappez au visage, » ne voulant pas être défigurés, tournèrent bride, se cachant le visage dans les mains. Les Thraces et d'autres barbares se défendirent seuls avec courage. Pompée jeta ses insignes, monta à cheval, gagna les hauteurs, laissant son armée détruite et son camp forcé. Au milieu de ce camp, jonché de cadavres : « Ils l'ont voulu, dit César; si je n'eusse demandé secours à mon armée, moi, César, après tant de victoires, ils me condamneraient. » Il se mit ensuite à la poursuite de Pompée, apprit sa destinée tragique en arrivant en Égypte, et versa, dit-on, des larmes sur sa mort. Là, il entreprit de mettre sur le trône Cléopâtre, dont les charmes l'avaient séduit, à l'exclusion de son frère Ptolémée, et s'engagea dans une guerre difficile, où il faillit périr. Il termina aussi heureusement, et avec moins de périls, une expédition contre Pharnace, fils de Mithridate, et put écrire, après avoir soumis le Pont avec une rapidité prodigieuse : *Veni, vidi, vici*. « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. » Il repartit un instant à Rome, remplit le sénat et les magistratures de créatures dévouées, jeta à ses amis et à ses soldats les dépouilles des vaincus, courut abattre en Afrique, à la bataille de Thapsus (46), les restes du parti républicain, et revint triompher quatre fois à Rome, pour ses diverses guerres, évitant avec un tact exquis de triompher pour les guerres civiles. Tout subit alors son irrésistible ascendant; il absorba tous les pouvoirs sous divers noms : consul, préfet des mœurs, dictateur perpétuel, *imperator*, etc. Le sénat, qu'il avait rempli de barbares, de centurions gaulois de son armée, accumula sur lui tous les titres et tous les pouvoirs, lui donna le droit de paix et de guerre, la distribution des provinces, créa en son honneur des prêtres *julien*s, des temples, des autels, un culte, donna le nom de *Julius* au mois de *quintilis* (juillet), déclara sa personne sacrée, le nomma *père de la patrie*, etc. César, d'ailleurs, se montra doux et clément. Il donna une amnistie générale et pardonna à presque tous ceux qui avaient porté les armes contre lui. L'année suivante, il dut retourner en Espagne, où les fils de Pompée avaient rassemblé une armée, et termina cette guerre nouvelle par la sanglante victoire de Munda (45).

Démagogue par calcul tant qu'il avait poursuivi la conquête du pouvoir, il n'avait évidemment d'autre but, en renversant l'oligarchie romaine, que d'hériter de sa puissance; et c'est bien gratuitement que des théories arbitraires ont voulu faire de lui le chef d'une révolution populaire. Sa victoire n'a résolu aucun des problèmes posés au fond des choses, ni apporté de remède aux plaies qui dévoraient la société romaine. Après comme avant lui, il y eut une plèbe misérable et affamée, sans principes et sans dignité, oisive et mendicante; des factions militaires, une aristocratie dévorante, des provinces asservies et

dépouillées, enfin une Italie où les envahissements de la grande propriété et la multiplication des esclaves entraînaient graduellement l'extinction des cultivateurs libres et la ruine de l'agriculture. Beaucoup de ses mesures, d'ailleurs, montrent bien qu'il était resté aristocrate par caractère comme il l'était par la naissance. Il créa de nouveaux patriciens, augmenta le nombre des hautes magistratures, restreignit le pouvoir judiciaire du sénat et de l'ordre équestre, supprima les communautés d'artisans, dépouilla le peuple d'une partie de ses droits, en ne laissant qu'une ombre de liberté aux comices et en désignant les candidats à nommer, s'entoura d'une garde d'Espagnols, c'est-à-dire de barbares, et parut aspirer au titre de roi. Cependant il fit aussi des règlements utiles, restreignit l'extravagance du luxe, conféra le droit de cité à ceux qui exerçaient à Rome des professions libérales, fonda des colonies en faveur des familles pauvres, admit des vaincus à la cité, releva Corinthe et Carthage, accomplit la réforme du calendrier, appelée de son nom *julienne*; et il avait, dit-on, projeté de dessécher les marais Pontins, de former à Rome une vaste bibliothèque publique, et d'opérer une réforme complète de la jurisprudence. On ne saurait aussi trop louer en lui cette mansuétude et cette clémence qui le portèrent à pardonner à ses ennemis, et même à les combler de bienfaits pour les attacher à sa fortune. Armé d'un pouvoir irrésistible, il ne pouvait même point les conspirateurs qui lui étaient dénoncés ni les auteurs de libelles contre sa personne. Comme Alexandre, il roulait dans son esprit de vastes projets de conquêtes; il voulait aller soumettre les Parthes indomptables, longer la mer Caspienne et traverser le Caucase, subjuguier les Scythes, les Daces, les Germains, etc.; mais la mort vint l'arrêter au milieu de ses rêves de grandeur. Des haines vivaces s'agitaient autour de lui; des hommes qui avaient subi les arrêts de la victoire, mais qui n'avaient pu pardonner à César ses usurpations successives, qui même avaient accepté l'amnistie dont il les avait couverts et les dignités dont il les avait revêtus, mais qui s'effrayaient de ce despotisme grandissant, s'excitèrent mutuellement à venger la violation des lois et la destruction de la liberté. Une conjuration se forma, à la tête de laquelle étaient Cassius et Marcus Brutus. Comme s'il y avait dans l'air quelques pressentiments d'une grande catastrophe, les avertissements arrivèrent en foule à César : le devin Spurinna le suppliait de prendre garde aux ides de mars : « Il y eut un devin qui lui prédit et l'avertit longtemps devant, qu'il se donnât bien de garde du jour des ides de mars, qui est le quinzième, pource qu'il seroit en grand danger de sa personne. Ce jour étant venu, il sortit de sa maison pour s'en aller au sénat, et, saluant le devin, lui dit en riant : « Les ides de mars sont venues. » Et le devin lui répondit tout bas : « Elles sont venues vraiment, César; mais elles ne sont pas passées. » (*Plutarque*, traduction d'Amyot). Des chevaux, qu'après son passage du Rubicon, il avait consacrés aux dieux et abandonnés dans les pâturages, refusaient, disaient-ils, la nourriture et pleuraient en abondance. La nuit qui précéda les ides, Calpurnie rêva que le toit de sa maison s'écroulait, qu'elle tenait entre ses bras son mari sanglant, et aussitôt toutes les portes de la chambre s'ouvrirent d'elles-mêmes; César lui-même, se sentant mal disposé, hésita longtemps à se rendre au sénat, ne se mit en chemin que vers la cinquième heure, pendant qu'un esclave, après avoir inutilement tâché de l'aborder, venait se remettre entre les mains de Calpurnie, pour révéler, disait-il, des secrets importants à César; et le dictateur entra au sénat, tenant, avec d'autres papiers, le billet encore cacheté où le rhéteur Artémidore lui donnait le détail de la conjuration.

Tout fut grave et calme dans l'action des conjurés. Le sénat était assemblé ce jour-là pour autoriser César à porter le titre de roi, hors de l'Italie. « Ils tuèrent César, dit Suétone, pour ne pas être obligés de voter ce décret. » Cassius, avec un grand nombre d'entre eux, était au Capitole, faisant prendre la toge virile à son fils. D'autres tenaient leur audience comme magistrats; à un plaideur qui en appelait à César, Brutus répondait : « César ne m'empêchera pas de faire observer les lois. » Les conjurés vinrent au sénat, le poignard sous la toge, en silence, s'interrogeant du regard; il y eut parmi eux un mouvement de terreur muette, quand un sénateur, qui paraissait avoir deviné le complot, s'approcha de César, lui parla bas et longtemps; Cassius cherchait son poignard pour se tuer; Brutus examina la physionomie des deux interlocuteurs, et, sans mot dire, promena sur ses complices un regard tranquille, qui les rassura.

On sait assez comment fut porté le coup. Les conjurés environnèrent César, sous prétexte de lui demander une grâce. Comme il la refusait, Metellus Cimber lui rabattit sa toge de dessus les épaules, ce qui était le signal. Casca le frappa le premier, par derrière, mais d'un coup mal assuré. Tous alors l'environnèrent; de sorte, dit Plutarque, que de quelque part qu'il se tournât il trouvoit toujours quelques-uns qui le frappaient, et qui lui présentaient les espèces luisantes aux yeux et au visage, et lui se demenoit ne plus moins que la beste sauvage acculée entre

les veneurs; car il estoit dit, entre eux, que chacun lui donneroit un coup, et participeroit au meurtre. » Aussi, quand César vit Brutus : « Et toi aussi, mon fils! lui dit-il en grec. » Puis, il s'enveloppa la tête, ramena sa toge sur ses jambes, pour tomber avec décence, et demeura percé de vingt-trois coups (de trente-cinq, d'après le fragment de Nicolas de Damas, retrouvé en 1849), au pied de la statue de Pompée, qui en fut ensanglantée. « Si bien, dit encore Plutarque, qu'il sembloit qu'elle présidât à la vengeance et punition de l'ennemi de Pompeius. »

Disons, toutefois, que les mots : *Et toi aussi, mon fils*, adressés à Brutus, ne sont mentionnés que par des historiens postérieurs, Suétone, Plutarque, Salluste, etc.; Nicolas de Damas, qui a laissé un récit circonstancié du meurtre de César, et qui était contemporain des événements qu'il raconte, n'en dit pas un mot.

Le meurtre n'a jamais sauvé les institutions condamnées. La mort tragique du dictateur ne ressuscita point la république, et elle ne fut que le prélude des guerres civiles d'où sortit l'ère des Césars. Rome était destinée à expier sa gloire militaire et ses violences envers les peuples, sous des maîtres qui lui firent amèrement regretter le grand homme et le tyran relativement débonnaire qu'elle avait sacrifié, après l'avoir divinisé.

Général, homme d'État, législateur, juriconsulte, orateur, poète, historien, astronome et mathématicien même, César avait reçu de la nature les dons les plus riches et les plus variés. Cicéron le plaçait au premier rang parmi les écrivains et les orateurs. Il ne nous reste rien de ses harangues. Il avait écrit des *Poemata*, essais poétiques de sa jeunesse; une tragédie d'*Œdipe*; un livre, *De astris*, sur les mouvements des corps célestes; des *Apophthegmata*, recueil de bons mots; l'*Anti-Cato*, réplique au *Caton* de Cicéron; un traité sur les *Augures* et les *Auspices*; un autre *De ratione latine loquendi*; des *Epigrammes*, etc. Tous ces ouvrages sont perdus, à l'exception de quelques fragments. Ses *Commentaires sur la guerre des Gaules*, qui nous ont donné les premières notions sur ces contrées dans l'antiquité, sont écrits d'un style pur, sobre et concis, et sont devenus, à juste titre, classiques dans le monde entier. Ils ont, de plus, pour nous la valeur d'un monument national. Les *Commentaires sur la guerre civile* sont empreints d'une certaine partialité. Le huitième livre de la *Guerre des Gaules*, ainsi que les *Guerres d'Alexandrie et d'Afrique*, ne sont pas de César, mais de A. Hirtius. Les *Guerres d'Espagne* sont d'un auteur inconnu.

De tous les personnages de l'histoire, César est peut-être celui dont on s'est le plus occupé. Nous allons donc terminer cette biographie importante en donnant l'opinion de ceux des historiens auxquels la critique historique accorde le plus d'autorité.

MONTESQUIEU (*Parallèle entre César et Pompée*). « A Rome, faite pour s'agrandir, il avait fallu réunir dans les mêmes personnes les honneurs et la puissance; ce qui, dans des temps de troubles, pouvait fixer l'admiration du peuple sur un seul citoyen. Quand on accorde des honneurs, on sait précisément ce que l'on donne; mais quand on y joint le pouvoir, on ne peut dire à quel point il pourra être porté. Des préférences excessives données à un citoyen dans une république ont toujours des effets nécessaires : elles font naître l'envie du peuple, ou elles augmentent sans mesure son amour.

« Deux fois, Pompée, retournant à Rome, maître d'opprimer la république, eut la modération de congédier ses armées avant que d'y entrer, et d'y paraître en simple citoyen. Ces actions, qui le comblèrent de gloire, firent que dans la suite, quelque chose qu'il eût fait au préjudice des lois, le sénat se déclara toujours pour lui.

« Pompée avait une ambition plus lente et plus douce que celle de César. Celui-ci voulait aller à la souveraine puissance, les armes à la main, comme Sylla. Cette façon d'opprimer ne plaisait point à Pompée : il aspirait à la dictature, mais par les suffrages du peuple; il ne pouvait consentir à usurper la puissance; mais il aurait voulu qu'on la lui remit entre les mains...

« Pompée s'unif d'intérêts avec César et Crassus. Caton disait que ce n'était pas leur inimitié qui avait perdu la république, mais leur union...

« Enfin la république fut opprimée; et il n'en fut pas accusé l'ambition de quelques particuliers, il en faut accuser l'homme, toujours plus avide du pouvoir à mesure qu'il en a davantage, et qui ne désire tout que parce qu'il possède beaucoup...

« César pardonna à tout le monde; mais il me semble que la modération que l'on montre après qu'on a tout usurpé ne mérite pas de grandes louanges. »

Le comte DE CHAMPAGNY (dans son livre intitulé *les Césars*). « César a connu son siècle. César connaît son siècle et le comprend; il veut, non pas le suivre, mais le devancer. Il a deviné que, dans la révolution qui va se faire, il n'y aura qu'une place digne de lui; que s'il n'est le maître, il devra être esclave. Pour ne pas être écrasé par cette révolution, il faut qu'il la mène. Nous avons les oreilles rebattues de personnages qui symbolisent une

époque, de héros qui sont des mythes : le mythe à part, cette formule banale convient merveilleusement à César. Il rejette les vertus surannées des temps antiques ; il sait qu'elles n'ont plus de chance de succès. Gardera-t-il le respect antique pour Jupiter ? Il vole avec effraction l'or du Capitole, pille les temples, se rit des augures. La sainte parcimonie des Fabius ? Il achète si cher certains esclaves, qu'il n'ose porter le prix sur ses comptes. La chasteté des Scipions ? Ses soldats, au milieu de son triomphe, comme ses ennemis dans leurs invectives, rediront à ses oreilles l'infâme amitié de Nicomède. La foi aux serments ? Il répète sans cesse ces vers d'Euripide :

« S'il faut manquer à la justice, il est beau d'y manquer pour le trône. »

« Soyez pieux en tout le reste. »

« Et, plus tard, il dira : « Si les sicaires et les bravi m'eussent rendu service, je ferais consuls les bravi et les sicaires. » Il s'est fait malhonnête homme avec tout son siècle. »

— « Ses dettes. A son départ pour l'Espagne comme préteur, ses créanciers le tourmentant, César fut très-heureux que Crassus le cautionnât pour 830 talents (3,837,000 fr.), et partit en avouant qu'il lui manquait 250 millions de sesterces (48,500,000 fr.) pour que sa fortune égalât zéro. On comprend qu'un tel homme était le protecteur ardent de tous les prolétaires et des hommes ruinés, l'ennemi acharné de l'oligarchie des riches. »

— « Parallèle entre César et Bonaparte, considéré comme homme de guerre. Bonaparte et César, si différents comme hommes politiques, se touchent comme hommes de guerre. L'un et l'autre s'affranchissent des lenteurs de la stratégie ancienne, craignent de dissiper leurs forces, de perdre le temps à des sièges sans fin, réunissent sous leur main leur forte armée, la poussent à la hâte partout où est le danger, la mènent par des chemins impraticables, lui font franchir des montagnes où un messager ne passerait pas, la décuplent en la rendant présente partout. L'un et l'autre, pour la manier ainsi, ont commencé par se la rendre propre et par mêler son âme à leur âme. Cette armée si prompte et si docile, et qu'ils opposent à tant d'ennemis à la fois, eux-mêmes l'ont faite, par cette puissance morale qui seule fait les grands généraux. »

MÉRIVALE (*History of the Romans under the empire*). « Portrait de César. Les renseignements que nous avons sur la personne de César nous le représentent pâle de figure, avec les yeux sombres et percants, un nez aquilin, la tête chauve et sans barbe. Dans sa jeunesse, il était remarquablement beau, mais d'une beauté un peu efféminée. Il fut toujours très-jeune de sa personne, et prétendait même qu'il tenait sa beauté de sa divine ancêtre, Vénus. Sa calvitie, qui l'obligeait à ramener ses cheveux sur son front, était considérée comme une difformité par les Romains, et, en outre, l'exubérance de sa lèvre inférieure, que l'on retrouve dans ses meilleurs bustes, devait certainement déformer les lignes sculpturales de son admirable profil. Des bustes nombreux et un grand nombre de médailles nous ont conservé ses traits à diverses époques de sa vie ; mais, comme on doit s'y attendre, ils diffèrent beaucoup entre eux. On peut surtout dire qu'il y a une grande disparité entre les bustes et les médailles. Les premiers, plus vivants, plus réels, nous présentent une tête longue, mince, plus élevée que large, sillonnée de rides profondes, qui peuvent être le produit de la maladie, de grandes contentions d'esprit et de la débauche. Ce sont, au contraire, les médailles qui nous ont donné les linéaments de cette figure héroïque et majestueuse que nous reconnaissons pour celle de César. »

— « Son immoralité. Les tentations auxquelles était exposé un jeune noble, si bien fait de sa personne, n'étaient point combattues chez César par la sévérité des principes et par le sentiment de sa dignité personnelle. A cette époque de dépravation sociale, où se faisait principalement remarquer par sa dégradation la classe à laquelle appartenait César, c'étaient les femmes, plus encore que les hommes, qui poussaient à l'immoralité générale. Lorsque, tout jeune encore, il fut l'amant avoué de Servilia, il devint évident que l'adolescent était entré à une bonne école de galanterie. A partir de cette époque, il poursuivit sans aucune vergogne les plaisirs les plus honteux, et s'abandonna au dévergondage le plus complet. Ses amours ont été célébrées en vers et en prose dans les épigrammes de Catulle, les satires de Cécina et celles de Pitholaüs. Il eut des intrigues avec Postumia, femme de Sulpicius ; et, successivement, Gabinus, Crassus et Pompée eurent, à cause de lui, à se plaindre de la fragilité de Lollia, de Tertulia et de Mucia. Eunoe, reine de Mauritanie, fut une de ses passions les plus singulières ; mais Cléopâtre l'eut bientôt attelé à son char, cette reine qui avait été surnommée la femme de tous les hommes. Il fut même accusé d'un vice plus honteux, accusations que semblait rendre probables la facilité avec laquelle il accorda des emplois, auprès de sa personne, aux plus infâmes débauchés. Ces attaques, qu'il est préférable de ne pas faire sortir de l'obscurité et du doute où elles sont tombées, étaient, selon Suétone, les seules auxquelles il fut sensible. »

— « Jugement des anciens sur le meurtre de

César. Le jugement des anciens sur ce grand événement varie suivant leurs intérêts et leurs prédilections. Si la république eût été, par ce moyen, rétablie d'une manière permanente, peut-être son sauveur eût-il été unanimement applaudi, et eût-il commandé la faveur des Romains pendant une longue suite de siècles. Cicéron, qui, probablement, n'eût pas consenti à participer au meurtre, crut devoir le louer sans réserve, et exalta la vertu des tyrannicides libérateurs ; mais les courtisans des empereurs futurs traitèrent hautement cet acte d'assassinat, ou gardèrent un silence prudent et cependant significatif. Virgile, qui a pourtant loué Caton et loué le châtiement de Catilina, ne parle pas de l'exploit de Brutus. Bien plus, Lucain, qui considère ce meurtre comme un sacrifice nécessaire, admet pourtant qu'il fut généralement détesté. Auguste, prudemment tolérant, laissa Messala louer Cassius ; mais Tibère ne voulut pas souffrir que Crematius appelât le compagnon de Brutus le dernier des Romains. Velléius Paterculus, Sénèque et surtout Valère Maxime, exprimèrent avec énergie l'horreur qu'ils avaient de ce meurtre, causé, disaient-ils, plus par la vanité, l'ambition et l'envie des conspirateurs que par un véritable patriotisme. Les auteurs grecs, quoique la Grèce eût contribué peut-être à cet acte par les théories de ses philosophes, ne craignirent pas de le qualifier de crime monstrueux et abominable (Dion Cassius et Appien). D'un autre côté, tandis que Tacite laisse tomber un coup d'œil philosophique sur les opinions des divers auteurs à cet égard, sans se prononcer lui-même, Suétone dit, à la vérité, que César fut massacré avec justice, mais sans absoudre les meurtriers. D'après Tite-Live et Florus, et l'abréviateur de Trogué-Pompée (Justin), nous devons supposer que les sentiments exprimés par Plutarque sont ceux qu'avait adoptés le parti le plus sain et le plus raisonnable de Rome. Il déclare que les désordres de l'état politique réclamaient l'établissement d'une monarchie, et que César fut envoyé par la Providence comme un médecin pour la conservation d'un malade. En résumé, lorsque nous considérons les vices de ce temps et l'ébranlement de tous les principes, il est intéressant de remarquer le peu de sympathie qu'excita un acte préconisé en principe par les philosophes et les historiens de l'antiquité. »

— « César littérateur. Le cercle des études littéraires de César embrasse à peu près tous les genres. Ses travaux historiques sont suffisamment attestés par les ouvrages qui nous sont parvenus sous son nom ; et il faut se rappeler qu'à une époque où les difficultés de la composition étaient si grandes et si nombreuses, la publication même d'un petit nombre d'ouvrages impliquait une grande érudition de la part de l'auteur, et une grande familiarité avec les modèles de la littérature. La clarté du style historique de César contraste heureusement avec la rudesse de Caton et de Varron, les artifices de rhéteur de Cicéron et de Saluste, bien qu'on ne puisse la comparer à l'élégance de Tite-Live et à la sublime concision de Tacite. Mais cet abandon, cette simplicité du style, qui semble une confiance de l'auteur au lecteur, sont supérieures à tous les artifices littéraires. A la tribune, de l'avis de tous les Romains, César était un grand orateur. Il a composé un traité de grammaire et la fameuse satire contre Caton (*l'Anti-Caton*), ouvrage qui parait avoir fait une grande impression sur ses contemporains. Bien que privé de ces qualités aimables qui font le charme des réunions privées, il se montrait sagace observateur et penseur profond, et il écrivit une série de maximes ingénieuses et subtiles où il avait condensé la sagesse des anciens âges, pour l'édification d'une nouvelle philosophie. Dans sa jeunesse, il avait écrit des tragédies imitées des chefs-d'œuvre de la Grèce. Durant sa marche rapide d'Italie en Espagne, avant sa dernière campagne, il s'amusa à composer un poème, peut-être dans le genre humoristique, sous le titre de : *Mon voyage*. En sa qualité de grand pontife, il fit une compilation officielle sur les augures, et, sans parler de la réforme du calendrier, qui s'opéra à son instigation, il avait, en outre, composé un ouvrage spécial sur l'astronomie. »

Les travaux à consulter des anciens sont trop connus de tout le monde pour qu'il soit besoin d'en donner le détail. Qu'il nous suffise de citer, après Plutarque et Suétone, les noms de Cicéron, de Salluste, de Velléius Paterculus, de Lucain, d'Aulu-Gelle, de Dion Cassius et d'Appien.

La plus ancienne *Vie de César*, imprimée au moyen âge, est celle de Julius Celsus, qui parut pour la première fois en 1473. Dans l'édition donnée en 1827, par le professeur allemand Schneider, l'ouvrage est attribué à Pétrarque.

Vient ensuite un in-folio imprimé à Bâle, en 1540, par le grammairien italien Floridus. Il traite de *l'excellence de César*. Ce livre commence la série des œuvres publiées en latin sur César, au xvi^e siècle.

Æneas Vicius nous donne, en 1560, une *Vie de Jules César, d'après les médailles* ; puis, en 1563, Hubert Goltzius, la *Vie et les actes de César* ; Pierre Ramus, *De l'armée de César* (1574) ; J. Glandorp, *Notice sur la famille de Jules César et d'Auguste* (1576). Le xviii^e siècle ouvre par une discussion grave la série (toujours latine) des œuvres traitant de Cé-

sar : Jules César (in-fol.), par Louis XIV ; Schelderup, *Discours sur Jules César ; s'il fut tué justement ?* (1614) ; Henrik Fabricius, *Discours sur les belles actions de César* (1640) ; Godefroi Peschwitz, la *Famille auguste des Césars* (1662) ; Jean Sebalb Fabricius, *Jules César numismatique* (1678) ; Christophe Lang, *De la sublimité de César* (1679) ; George Shubart, C.-J. César, *dictateur perpétuel, grâce au changement de la République* (1681) ; Daniel-Guillaume Moller, *Discussion des circulaires de César* (1687) ; la *Guerre civile de César et de Pompée, avec les caractères historiques de ceux qui ont été les principaux auteurs* (en français, par le P. Quartier, de la compagnie de Jésus (1688) ; Henry Dodwell, *Dissertation sur la vie de César* (1698).

Au xviii^e siècle, nous voyons : Théophile Sturm, *l'Empereur Jules César non empereur* (en latin, 1724) ; P. Oudendorp, *Discours sur les études littéraires de Jules César* (en latin, 1740) ; Henry-Otto Dusing, *Dissertation sur la foi douteuse et faible de César* (en latin, 1748) ; Richard de Burg, *Histoire de la vie de Jules César* (en français, 1758) ; Giovanni-Maria Secondo, *Histoire de la vie de Jules César*, d'après les auteurs originaux (en italien, 1776) ; Charles-Emmanuel de Warnery, *Mélanges de remarques sur Jules César et autres militaires anciens et modernes* (1782) ; Frédéric Roesch, *Commentaire sur les Commentaires de Jules César* (en allemand, 1783) ; De Percis, la *Guerre de Jules César dans les Gaules*, avec des notes militaires (en français, 1786) ; Frédéric Rütenschen, *César, Caton et Frédéric de Prusse* (en allemand, 1789) ; J.-R. Schnell, *Spécimen d'observations sur les Commentaires de César* (en latin, 1789) ; Charles Coote, *Vie de César* (en anglais, 1796) ; *Jules César ou la Chute de la République romaine* (en allemand, 1796-1800) ; Théophile Meissner, *Vie de César*, continuée par M. Ludwig Haken (en allemand, 1799).

Au xix^e siècle. Nous ne pouvons mieux commencer cette série qu'en mentionnant l'édition des *Commentaires* donnée par M. Le Déist de Botidoux en 1809. Elle se distingue surtout par les recherches exactes et les notes savantes qui accompagnent le texte. On peut la regarder comme une histoire complète de la vie de César et comme le meilleur commentaire de l'ouvrage. Edmond Lodge, *Vie de César*, avec des mémoires sur sa famille et ses descendants (1810) ; Jean-André Wendel, *Jules César, type de Napoléon Bonaparte* (en allemand, 1820) ; Alphonse de Beauchamps, *Vie de Jules César* (1823) ; Michel Stœdtl, C.-J. César (1826) ; Laya, *Notice sur Jules César* (en tête de la traduction Panckoucke, 1828) ; Bonaparte, *Précis des guerres de Jules César*, écrit par M. Marchand à Sainte-Hélène, sous la dictée de l'empereur (1836) ; Baudement, *Vie de Jules César* (en tête de la traduction de Jules César (1837) ; Guillaume Döring, *De la foi historique de Jules César* (en latin, 1837) ; Enrico Bindi, *Discours sur la vie et les œuvres de C.-J. César* (en italien, 1844) ; Jacob Abbott, *Vie de César* (1849) ; De Champagny, les *Césars* (1841-1853) ; Lamartine, *Vie de César* (1865) ; J.-J. Ampère, César, scènes historiques (en vers, 1859), puis *l'Histoire romaine à Rome* (1864) ; F. de Saulcy, les *Campagnes de Jules César dans les Gaules*, études d'archéologie militaire (1865) ; Jacques Maissiat, *César en Gaule* (1865) ; Napoléon III, *Histoire de César* (1865).

César (VIR DE), par Nicolas Damascène ou de Damas, composée cinq ans environ avant la naissance du Christ. Cet ouvrage passait pour perdu, lorsqu'il fut découvert, en 1849, à la bibliothèque de l'Escurial, par M. Piccollo, qui le fit imprimer l'année suivante à Paris, avec une traduction française de M. Didot. Malheureusement pour les lettres, il n'est pas complet ; ce n'est qu'un fragment d'une grande étendue, il est vrai, qui comprend l'histoire du meurtre de César et le tableau de la situation de Rome et des partis à cette époque. Ce récit, plein de simplicité et de sobriété, est d'autant plus précieux que c'est le plus circonstancié et évidemment le plus exact que nous possédions sur la fin violente du dictateur. Nulle part l'état des esprits, à ce moment, n'a été aussi judicieusement apprécié, ni les causes des événements mieux développées. Néanmoins ces événements étaient encore trop récents pour que l'auteur pût conserver une entière impartialité, et, si la rivalité d'Antoine et d'Octave est parfaitement décrite, Nicolas élève trop la grandeur d'âme d'Octave. Cette *Vie de César* est d'ailleurs bien supérieure à celle d'Auguste ; l'histoire y est bien plus respectée que dans la *Vie d'Auguste*. Dans cette dernière, Nicolas de Damas semble avoir complètement oublié les débuts de son héros ; pour lui, Octave a disparu derrière Auguste, la fin a justifié les moyens. Dans la *Vie de César*, au contraire, l'ambition et les fautes du dictateur ne sont pas entièrement voilées, et l'exposé seul des faits suffit à un lecteur non prévenu, sinon pour excuser, au moins pour s'expliquer le meurtre du tyran et la conduite de Brutus. Quant à Octave, il est encore traité avec trop de ménagements ; l'auteur ne sait pas oublier qu'il fut son ami, et, pour l'épargner, commet un odieux mensonge historique. Nous disons odieux, car nous ne saurions permettre à l'historien courtois de justifier les crimes d'Octave par la raison d'État ; agir ainsi, c'est ne pas respecter le caractère sublime de l'histoire, qui doit planer calme et serein au-dessus des passions et des agita-

tions humaines, et désigner à la postérité ceux qui ont droit à son admiration comme ceux qui doivent être cloués au pilori pour avoir abusé de leur pouvoir et opprimé les peuples dont le bonheur avait été remis entre leurs mains.

Malgré tous ses défauts, cette *Vie de César* est un document précieux à consulter pour ceux qui voudront entreprendre d'écrire de nouveau cette biographie sans parti pris. En outre, le style en est correct, simple, précis et noble ; Nicolas Damascène est un historien suspect, mais un écrivain estimable.

CÉSAR (COMMENTAIRES DE). V. COMMENTAIRES DE CÉSAR.

CÉSAR (SCÈNES HISTORIQUES EN VERS), publiées en 1859 par J. Ampère. Ce volume de poésie, le seul qu'ait écrit M. Ampère, est une sorte d'épopée, de biographie rimée du héros romain. Au début, nous entendons la prédiction de Sylla, qui voit, dans ce jeune homme à la ceinture lâche, plusieurs Marius ; c'est le prologue. La pièce commence (car c'est là un véritable drame) par la captivité de César au milieu des pirates et le courage indomptable qu'il y montre ; déjà se révèle la fermeté inébranlable du futur dominateur de Rome. Nous suivons, à partir de ce moment, pas à pas l'épopée césarienne, esquissée à grands traits, jusqu'à la mort du héros. Elle est trop connue pour que nous l'analysions ici.

César remplit à lui seul toute la pièce ; c'est le centre unique autour duquel viennent converger tous les événements. Nous le voyons flatter le peuple, ce grand dispensateur de la faveur à Rome ; humilier le sénat en corps, tandis qu'il caresse séparément ses membres les plus influents, dont l'appui peut lui être de quelque utilité ; se plier, comme Alcibiade, au caractère de chacun ; prendre Crassus par l'avarice, Cicéron par la vanité. Toute la conduite du futur dictateur n'est qu'une longue comédie destinée à le conduire à son but ; il va jusqu'à faire, avec tous les signes du plus profond respect, des sacrifices publics à ces dieux dont en particulier il se moque si spirituellement avec ses amis.

C'est bien le César historique ; mais, selon nous, M. Ampère a rapetissé la taille de son héros en mettant trop en relief les moyens de comédie auxquels il a recourus ; l'âme de César était réellement plus grande qu'elle ne nous apparaît dans ce drame. Quelques passages où les citoyens de Rome exposent leurs jugements sur le vainqueur des Gaules sont de bonnes études ; les sentiments devaient être tels parmi le peuple. Les plus belles scènes sont : celle où Caton, chassé du forum, tente pour tenter d'éclairer le peuple aveuglé, et celle où César, pleurant devant la tête de Pompée, s'incline en soupirant :

Je plains un grand destin qu'achève un grand malheur.

On peut encore remarquer des monologues de Caton, ceux de Brutus, imités de Lucain, et les discours de César et de Caton lors de la conjuration de Catilina, traduction poétique de la prose concise de Salluste. Cicéron est peint assez fidèlement ; c'est bien là le grand homme vaniteux ; mais nous adresserons à son sujet le même reproche à M. Ampère que pour César : il a trop laissé dans l'ombre le grand citoyen pour mettre en lumière le littérateur plein de lui-même. Cicéron aimait trop passionnément la liberté pour dire :

S'il nous faut un tyran, que ce soit un grand homme.

Il avait peut-être aussi, dans sa vanité, trop de délicatesse et de bon goût, pour se permettre le vers suivant :

Démosthènes,

Que l'on appellera le Cicéron d'Athènes.

M. Ampère nous fait assister à une scène entre Cicéron et César, peu digne de ces deux grands hommes, et qui a le tort de rappeler celle de Trissotin et Vadius. C'est là, pour ne plus y revenir, le défaut capital de son livre : il s'y est trop amusé à peindre le petit côté de deux grandes figures, et une pareille affectation, indigne d'un biographe, convient bien moins encore à un poète. Sous le rapport du style, ces *Scènes historiques* sont assez remarquables ; mais les vers sont souvent durs et quelquefois presque incorrects ; on sent une muse inexpérimentée ; c'est plutôt de la belle prose rimée que de la véritable poésie. La chaleur fait aussi trop souvent défaut ; le César de M. Ampère reste trop froid. Ses calculs qui, en prose, auraient contribué à mettre en relief son caractère ambitieux et habile, ralentissent le mouvement de la pièce et diminuent l'intérêt. César raisonne trop et n'agit pas assez ; même en tombant, il reste comédien, ce qui est de l'exagération ; la licence poétique ne doit pas aller jusqu'à violer la vérité des caractères historiques, surtout lorsqu'elle met en scène un héros comme César.

CÉSAR (HISTOIRE DE JULES), par l'empereur Napoléon III. Les deux premiers volumes de cet ouvrage ont paru, le premier en 1865, et le second en 1866. L'un et l'autre se composent de deux parties : la première partie du premier volume est un précis de l'histoire de Rome jusqu'à César ; la seconde conduit la biographie de César jusqu'à la guerre des Gaules. La première partie du second volume contient le récit de la guerre des Gaules, et la seconde, celui des événements qui précédèrent et amenèrent la guerre civile.

Il y a dans l'histoire tels personnages, tels

événements, telles luttes, telles batailles qui ont le don d'exciter en nous d'autres passions que la curiosité historique, parce que ces personnages, ces événements, ces luttes, ces batailles, en vertu des *retours* (*ricorsi*) dont parle Vico, ont la faculté de renaitre, sous d'autres noms, à diverses époques, et que cette renaissance en a fait des types que l'esprit de parti a idéalisés. Il est bien difficile à un Français vivant au commencement de la seconde moitié du XIX^e siècle de parler avec une sereine impartialité du vainqueur des Gaules, de sa lutte contre le sénat, du passage du Rubicon et de la bataille de Pharsale, comme s'il n'y avait là pour lui que de l'histoire ancienne. On s'en aperçoit en lisant l'*Histoire de Jules César*. Ce livre est un panégyrique, et ce panégyrique est un plaidoyer en faveur d'une cause qui paraît chère à l'auteur. La science historique y est dominée par l'intention politique, qui se montre à chaque page avec une sorte de naïveté. L'érudition s'y déploie, mais on sent très-bien qu'elle sert au lieu de commander; on sait tout de suite de quoi il s'agit, où l'on va, où l'on doit arriver. A l'entrée même du monument, nous sommes avertis que l'auteur n'a pas écrit *ad narrandum*; il a voulu prouver la parfaite moralité de César, et la légitimité du renversement de la république romaine, et, en même temps, faire connaître ses vues sur les conditions générales de la moralité et de la légitimité politiques.

La moralité de César est attestée par la grandeur de ses desseins et l'élévation des mobiles de sa conduite, la grandeur de ses desseins et l'élévation des mobiles de sa conduite par son génie, et son génie par le succès, par le triomphe durable de ses idées. « Lorsque des faits extraordinaires attestent un génie éminent, quel de plus contraire au bon sens que de lui prêter toutes les passions et tous les sentiments de la médiocrité? Quoi de plus faux que de ne pas reconnaître la prééminence de ces êtres privilégiés qui apparaissent de temps à autre, comme des phares lumineux, dissipant les ténèbres de leur époque et éclairant l'avenir? Nier cette prééminence serait d'ailleurs faire injure à l'humanité, en la croyant capable de subir à la longue et volontairement une domination qui ne reposerait pas sur une grandeur véritable et sur une incontestable utilité. » (Préf., p. iv.) « A quel signe reconnaître la grandeur d'un homme? A l'empire de ses idées, lorsque ses principes et son système triomphent en dépit de sa mort ou de sa défaite. N'est-ce pas en effet le propre du génie de survivre au néant, et d'étendre son empire sur les générations futures? » (*Ibid.*, v.)

On accuse César d'ambition. « Et qui doute de l'ambition de César? L'essentiel est de savoir si elle était légitime, si elle devait s'exercer pour le salut ou pour la ruine du monde romain. » (Tome I^{er}, p. 358.) L'ambition de César est celle d'un homme qui représente un principe et pour qui la puissance n'est qu'un moyen, tandis qu'elle est un but pour Pompée. « César seul représente un principe. Depuis l'âge de dix-huit ans, il a affronté les colères de Sylla et l'hostilité des grands pour faire valoir sans cesse et les griefs des opprimés et les droits des provinciaux. » (P. 373.) César est un grand citoyen qui s'est dévoué au salut de son pays : pour sauver le monde romain, il fallait abattre la république; il fallait supprimer la liberté pour faire triompher la cause du peuple. « César, comme les hommes de son temps, faisait peu de cas de la vie, et encore moins du pouvoir pour le pouvoir lui-même; mais, chef du parti populaire, il sentait une grande cause se dresser derrière lui; elle le poussait en avant et l'obligeait à vaincre en dépit de la légalité, des imprécations de ses adversaires et du jugement incertain de la postérité. La société romaine en dissolution demandait un maître; l'Italie opprimée, un représentant de ses droits; le monde courbé sous le joug, un sauveur. Devait-il, en désertant sa mission, tromper tant de légitimes espérances, tant de nobles aspirations? (Tome II, p. 514.) En refusant d'abandonner un pouvoir qui était l'appui et la garantie de si grands intérêts, il a bien mérité de Rome et du monde, il a rempli son devoir. » Tenir au pouvoir lorsqu'on ne saurait plus faire le bien, et que, représentant du passé, on ne compte pour ainsi dire de partisans que ceux qui vivent des abus, c'est une obsession déplorable; l'abandonner, lorsqu'on est le représentant d'une ère nouvelle et l'espoir d'un meilleur avenir, c'est une lâcheté et un crime. » (P. 515.)

Le renversement de la république était légitime parce qu'il était nécessaire, parce que des causes générales assignaient à cette forme de gouvernement une fin inévitable, parce qu'elle cessait de répondre aux besoins généraux de la société. « Si, pendant près de mille ans, les Romains sont toujours sortis triomphants des plus dures épreuves et des plus grands périls, c'est qu'il existait une cause générale qui les a toujours rendus supérieurs à leurs ennemis et qui a permis que des défaites et des malheurs partiels n'aient pas entraîné la chute de leur empire. Si les Romains, après avoir donné au monde l'exemple d'un peuple se constituant et grandissant par la liberté, ont semblé, depuis César, se précipiter aveuglément dans la servitude, c'est qu'il existait une raison générale qui empêchait fatalement la république de revenir à la pureté de ses anciennes institutions; c'est que les besoins et

les intérêts nouveaux d'une société en travail exigeaient d'autres moyens pour être satisfaits. » (Préf., p. ii et iii.) L'utilité qui est relative et temporaire est tout à la fois le critère de légitimité et le principe de vie des institutions. La république remplaça les rois, qui furent expulsés quand leur mission fut accomplie; elle dut succomber à son tour, lorsqu'elle eut achevé son office. « Il existe, on le dirait, dans l'ordre moral, ainsi que dans l'ordre physique, une loi suprême qui assigne aux institutions, comme à certains êtres, une limite fatale marquée par le terme de leur utilité. Tant que ce terme providentiel n'est pas arrivé, rien d'opposé ne prévaut; les complots, les révoltes, tout échoue contre la force irrésistible qui maintient ce qu'on voudrait renverser; mais si, au contraire, un état des choses inébranlable en apparence cesse d'être utile au progrès de l'humanité, alors ni l'empire des traditions ni le souvenir d'un passé glorieux ne peuvent retarder d'un jour la chute décidée par le destin. » (Tome I^{er}, p. 24.)

On objecte la légalité. Mais la légalité ne saurait être immobile; quand elle est un obstacle au progrès, elle doit disparaître; elle doit s'incliner devant le droit qu'a le génie de procéder à une transformation qu'appelle l'utilité générale. Quand la cause légale est celle d'un conservatisme aveugle, il est heureux et juste, et en même temps inévitable, qu'elle soit vaincue. « La cause soutenue par les Caton, les Catulus, les Hortensius était condamnée à périr comme toute chose qui a fait son temps. Malgré leurs vertus, ils n'étaient qu'un obstacle de plus à la marche régulière de la civilisation, parce qu'il leur manquait les qualités les plus essentielles dans les temps de révolution, la juste appréciation des besoins du moment et des problèmes de l'avenir. » (P. 30.) On reproche à César d'avoir recouru quelquefois, pour constituer son parti, à des agents peu estimables. C'est à la défiance et aux préjugés des honnêtes gens qu'il faut s'en prendre : César ne demandait qu'à s'appuyer sur eux. « Le meilleur architecte ne peut bâtir qu'avec les matériaux qu'il a sous la main. Dans les moments de transition, lorsque le vieux système est à bout, et que le nouveau n'est point assis, la plus grande difficulté ne consiste pas à vaincre les obstacles qui s'opposent à l'avènement d'un régime appelé par les vœux du pays, mais à l'établir solidement, en le fondant sur le concours d'hommes honorables, pénétrés des idées nouvelles et fermes dans leurs principes. » (P. 308.)

Les actes de César ne sont pas seulement légitimés par l'intérêt général; ils sont la réalisation même de la volonté divine, l'accomplissement d'un mandat divin; César n'est pas seulement un homme de génie, un héros, ainsi que Charlemagne et Napoléon I^{er}, c'est un homme providentiel, un messie. Il a reçu du ciel une mission, il l'a remplie. Quiconque lui résiste est à la fois aveugle et coupable. « Mon but est de prouver que lorsque la Providence suscite des hommes tels que César, Charlemagne, Napoléon, c'est pour tracer aux peuples la voie qu'ils doivent suivre, marquer du sceau de leur génie une ère nouvelle, et accomplir en quelques années le travail de plusieurs siècles. Heureux les peuples qui les comprennent et les suivent! Malheur à ceux qui les méconnaissent et les combattent! Ils sont comme les Juifs, ils crucifient leur Messie; ils sont aveugles et coupables; aveugles, car ils ne voient pas l'impuissance de leurs efforts à suspendre les triomphes définitifs du bien; coupables, car ils ne font que retarder le progrès, en entravant sa prompte et féconde application. En effet, ni le meurtre de César ni la captivité de Sainte-Hélène n'ont pu détruire sans retour deux causes populaires renversées par une ligue se couvrant du masque de la liberté. Brutus, en tuant César, a plongé Rome dans les horreurs de la guerre civile; il n'a pas empêché le règne d'Auguste, mais il a rendu possibles ceux de Néron et de Caligula. L'ostacisme de Napoléon par l'Europe conjurée n'a pas non plus empêché l'Empire de ressusciter, et cependant que nous sommes loin des grandes questions résolues, des passions apaisées, des satisfactions légitimes données aux peuples par le premier Empire! » (Préface, p. vi et vii.) L'apologie, comme on le voit, a tourné à l'apothéose, et dans l'apothéose, se trouvent associés d'une manière spéciale, en raison du parallélisme, de la symétrie de leurs destinées, les deux noms de César et de Napoléon.

Le lecteur peut juger maintenant l'esprit dans lequel a été écrite l'*Histoire de Jules César*. Nous tenons en quelques passages tous les *théorèmes* que l'auteur s'est attaché à démontrer. Comment procède-t-il à cette démonstration? En appliquant les règles de la logique à l'appréciation des faits, des institutions et des hommes. « Pour celui qui écrit l'histoire, quel est le moyen d'arriver à la vérité? C'est de suivre les règles de la logique. » (Préf., p. xi.) Les règles de la logique? Voilà qui est peu nouveau, bien général et bien vague : quelle logique? Il y a une logique qui respecte scrupuleusement la réalité; il y en a une autre qui s'impose aux faits et qui prétend les enfermer violemment dans des catégories abstraites établies *a priori*. La logique dont on nous parle ici est celle qui rapporte toujours les grands événements à de grandes causes; qui voit dans la durée des institutions le signe certain de leur bonté; qui mesure le génie d'un homme à son influence sur son

temps; qui ne prête à l'homme de génie que de purs, grands et nobles mobiles; qui reconnaît dans la grandeur extraordinaire des œuvres et des hommes l'inspiration et la main de la Providence. « Tenons pour certain qu'un grand effet est toujours dû à une grande cause, jamais à une petite; autrement dit, un accident insignifiant en apparence n'amène jamais de résultats importants sans une cause préexistante qui a permis que ce léger accident produisît un grand effet. L'étincelle n'allume un vaste incendie que si elle tombe sur des matières combustibles amassées d'avance. » (Préf., p. xi.) De même que la logique nous démontre dans les événements importants leur raison d'être impérieuse, de même il faut reconnaître et dans la longue durée d'une institution la preuve de sa bonté, et dans l'influence incontestable d'un homme sur son siècle la preuve de son génie. » (*Ibid.*, iii.) La logique condamne les historiens qui trouvent plus facile d'abaisser les hommes de génie que de s'élever par une généreuse inspiration à leur hauteur, en pénétrant leurs vastes desseins; qui se plaisent à nous représenter César, « dès son jeune âge, méditant déjà le pouvoir suprême; plus tard apportant dans tous ses actes et dans toutes ses relations « cette astuce prévoyante qui a tout deviné pour tout asservir; » enfin, s'élançant dans les Gaules « pour acquérir des richesses par le pillage ou des soldats dévoués à ses projets. » La logique déclare la grandeur de l'intelligence inséparable de la noblesse du caractère; elle ne permet pas d'admettre que le génie soit compatible avec l'immoralité; la mission providentielle avec l'égoïsme et la ruse. César était un homme de génie et un homme providentiel; donc, il faut l'élever au-dessus de la sphère des faiblesses, des défaillances, des inconsciences humaines; donc, il faut repousser comme des calomnies les témoignages invoqués contre sa moralité privée et sa moralité politique; donc, il faut chercher l'explication de ses actes dans le développement, non dans l'intérêt personnel, dans l'inspiration, non dans le calcul; donc, il faut croire qu'il n'a ni préparé ni même prévu la fortune à laquelle une main cachée l'a conduit; donc, il faut tenir pour impossible la moindre tache en ce soleil destiné à dissiper les ténèbres de son époque et à éclairer l'avenir. « Les historiens, en général, n'ont donné comme raison du triumpvirat que l'appât de l'intérêt personnel. Certes Pompée et Crassus n'étaient pas insensibles à une combinaison favorisant leur amour pour le pouvoir et les richesses; mais on doit prêter à César un mobile plus élevé et lui supposer l'inspiration du vrai patriotisme. » (T. I^{er}, p. 368.)

Cette logique si préoccupée, si jalouse de l'impérissabilité, de l'impeccabilité des héros, des génies, implique en ces hommes exceptionnels l'équilibre harmonieux et constamment soutenu de diverses facultés, intelligence, cœur et caractère : une hypothèse qui a éveillé des doutes, notons-le, dans l'esprit de M. Nisard lui-même. M. Nisard croit cependant, lui aussi, aux hommes providentiels; en la vie de César, il reconnaît la mission; mais il ne consent pas à refuser toute place au calcul; il lui paraît contestable que tout soit pur et noble dans les moyens que César a employés pour monter sur la falaise; l'édifice de cette fortune est divin sans doute, mais tous les matériaux pourraient bien ne pas l'être. M. Nisard « est de ceux qui veulent le héros aussi grand avec plus de mélange. » — « La mission subsiste, dit-il, seulement elle s'accomplit par le moyen humain de l'ambition, et au prix de ses faiblesses. Les temps font l'ambition plus ou moins pure. Il y a des époques où elle se confond si entièrement avec la mission, qu'elle y disparaît; il y en a d'autres où le mal est si universel qu'il en arrive quelque chose jusqu'à la main qui le répare. » Il est vrai que si M. Nisard ne partage pas cette foi du biographe à l'union nécessaire du génie et de la vertu, il se plat à reconnaître et à proclamer qu'elle témoigne d'une belle âme. « Entre les deux manières dont peut s'expliquer la conduite de César, nous dit-il, il est beau que celle qui honore le plus son caractère moral ait pour défenseur un chef d'empire. Celui-là seul de qui viennent de telles missions sait ce qui s'y mêle de l'homme aux inspirations du prédestiné; mais croire qu'il ne s'y mêle rien de mesquin est d'un grand cœur; et je félicite mon temps et mon pays de voir sur le trône de France un historien qui ne souffre pas qu'il soit fait de grandes choses par d'autres moyens que les grandes vues et les grands sentiments. »

Ce n'est point par la nouveauté, par l'originalité que brillent les théories qui caractérisent l'*Histoire de Jules César*. Ces théories : — légitimité des institutions et des révolutions fondée exclusivement sur l'utilité; mission providentielle des peuples et des individus éminents qui se placent ou se trouvent placés à la tête des peuples, — et même l'application qui en est faite à César et à la révolution d'où est sorti l'empire romain, — ne sont que l'écho des doctrines historiques qui ont régné avec éclat au commencement de ce siècle : nous les retrouvons dans les philosophies hégélienne, éclectique, saint-simonienne et positiviste de l'histoire. Les critiques n'ont pas, il nous semble, appelé suffisamment l'attention sur cette filiation doctrinale de l'*Histoire de César*.

On rencontre dans l'histoire, dit Hegel, des

moments où la constitution politique d'un peuple ne répond plus aux besoins du temps et où il devient nécessaire de la renverser. Une grande lutte s'élève alors entre l'ancien régime et la politique de l'avenir. L'ancien régime a pour lui la légalité, la possession antique; le nouveau, qui n'existe encore qu'à l'état de rêve, a contre lui les lois, les traditions, toutes les règles admises du devoir et du droit, et cependant la révolution qu'il prépare est légitime, parce qu'elle est utile, parce qu'elle est nécessaire. Lorsque se déclare une de ces grandes crises où la loi est d'un côté et l'utilité, la nécessité de l'autre; où, en face du passé encore debout, mais vermoulu, se dresse la politique de l'avenir, celui-là est un grand homme qui, devinant l'énigme du sphinx, renverse hardiment ce qui est pour le remplacer, par ce qui doit être. Un grand homme, d'après Hegel, est l'homme le plus clairvoyant de son siècle, le cœur le plus ferme, la main la plus habile. Il sait le premier que les temps sont venus, et il a aperçu, encore voilée, mais déjà formée au sein des choses, la vérité qui convient à son siècle. C'est lui qui la dégagera, qui la fera triompher; il est taillé pour cette besogne; il parle, et on l'écoute; il marche, et on le suit; il est la force autour de laquelle naturellement, spontanément, se groupent les autres forces. De cette théorie des grands hommes et des révolutions, Hegel a tiré, avant l'empereur Napoléon III, la justification et la glorification de César.

Nous trouvons, dans un ouvrage de M. Cousin, l'*Introduction à l'histoire de la philosophie*, une théorie très-développée des missions providentielles et des hommes providentiels. Le grand homme, l'homme providentiel est, pour le père de l'éclectisme, une merveilleuse synthèse de généralité et d'individualité : c'est un être à la fois peuple et individu, un être en qui tout le monde se reconnaît, parce qu'il exprime la pensée de tous plus clairement et plus complètement qu'aucun autre. « Voilà, dit M. Cousin, l'étoffe d'un grand homme : c'est là son véritable piédestal. C'est du haut de cet esprit général et commun à tous qu'il commande à tous. Ce qui fait le grand homme, c'est la croyance intime, spontanée, irrésistible, que cet homme, c'est le peuple, c'est le pays, c'est l'époque. » Le grand homme ne représente pas seulement son pays, son époque, il représente une idée spéciale qu'il est appelé à faire triompher malgré les obstacles qu'il trouve dans les idées anciennes. Pour cela, il arrive sur la scène de l'histoire, juste au moment où sa présence est nécessaire; il paraît quand on a besoin de lui; disparaît quand son œuvre est finie. A ces divers caractères s'en joint un troisième, qui en est une suite : c'est que, pour faire l'œuvre à laquelle il est appelé, le grand homme a besoin d'une grande puissance. Cette puissance, il la puise dans l'ascendant qu'il exerce sur les masses, lesquelles voient en lui leur image, leur idéal. Quatrième caractère du grand homme : il réussit; sans le succès, il ne serait d'aucune utilité, il ne laisserait pas de grands résultats, il ne serait pas grand homme. Ces quatre caractères distinctifs du grand homme, de l'homme providentiel, se complètent par un cinquième : c'est que la gloire, récompense des grandes actions, ne lui fait jamais défaut. « Les grands résultats, dit M. Cousin, ne se contestent pas; ils sont visibles à tous les yeux. La gloire, qui en est l'expression, ne se conteste pas davantage; fille des grands faits, toujours manifestes, elle est manifeste comme eux. La gloire est le jugement de l'humanité, et un jugement en dernier ressort. »

Partant de cette théorie du grand homme, M. Cousin n'hésite pas à prendre parti avec les dieux pour César contre Caton et Brutus. « J'aime et j'honore, dit-il, le dernier des Brutus, mais il représentait l'esprit ancien, et l'esprit nouveau était du côté de César; cette longue lutte, que M. Niebuhr a si bien discernée et décrite dans l'histoire romaine des ses origines, entre les patriciens et les plébéiens, cette lutte de plusieurs siècles finit à Pharsale. César était Cornélien par sa famille, non par son esprit; il succédait, non à Sylla, mais à Marius, lequel succédait aux Gracques. L'esprit nouveau demandait une plus grande place; il la gagna à Pharsale. Ce ne fut pas le jour de la liberté romaine, mais celui de la démocratie, car démocratie et liberté ne sont pas synonymes. Toute démocratie, pour durer, veut un maître qui la gouverne; ce jour-là, elle en prit un, le plus magnanime et le plus sage, dans la personne de César. »

Le saint-simonisme ne connaît d'autre critère de la légitimité des institutions et des révolutions que leur rapport avec la marche nécessaire qu'il assigne à l'humanité. Il en résulte qu'il ne faut pas chercher le bien, le juste, le légitime, ailleurs que dans le *progressif*; le mal, l'injuste, l'illégitime, ailleurs que dans le *rétrograde*, et comme le progressif et le rétrograde varient suivant les époques, que toute légitimité est variable et temporaire; en un mot, que ce n'est pas la conscience qui nous révèle la justice, mais la contemplation du mouvement historique, du plan providentiel. On peut lire, dans le journal saint-simonien le *Producteur*, un curieux article intitulé *Des préjugés historiques*, où cette théorie de la légitimité est appliquée à l'œuvre de César : « Ce fut moins la liberté, dit l'auteur de cet article, M. Laurent, que l'aristocratie que César vainquit à Pharsale; en humiliant

une caste orgueilleuse et oppressive, il ne fit que continuer l'œuvre des Gracques, auxquels il remontait par Marius et Saturnin, et la suprême autorité sous laquelle il plaça indistinctement toutes les classes de l'État améliorées de plus en plus le sort des tribus populaires, que la dureté du joug aristocratique avait autrefois poussées si souvent à la révolte... Ainsi, les Cicéron et les Caton ne s'offrent plus à nous que comme les défenseurs intéressés d'un système que le mouvement progressif de la société avait irrévocablement condamné, et ceux qu'on a surnommés les derniers des Romains, Brutus et Cassius, ces vieilles idoles des républicains de tous les pays, dont on ne peut trop d'ailleurs admirer les vertus et le courage, ne nous paraissent pas différer beaucoup des opiniâtres champions que les institutions du 1^{er} siècle ont rencontrés parmi les écrivains ou dans les assemblées politiques du 19^{ème} siècle.

Comme le saint-simonisme, le positivisme considère l'histoire comme la *physiologie* de notre espèce; il voit les événements s'y succéder dans un ordre qui rapproche de plus en plus l'humanité du terme normal de son développement. Il ignore Dieu et n'emploie pas le mot *Providence*, mais il n'en parle pas moins de *mission* et de *destination* historique; il n'en voit pas moins dans cette idée de mission et de destination le critère de toute légitimité, de toute justice. Avant d'arriver au régime positif, qui est le régime final, l'humanité a passé et a dû passer par le régime fétichique, le régime polythéique et le régime monarchique. La période du polythéisme se divise en trois périodes secondaires: celle du polythéisme conservateur, représentée par les théocraties orientales; celle du polythéisme intellectuel, où fleurissent les cités grecques, et celle du polythéisme social, où règne le peuple romain. Chacune de ces périodes a eu sa raison d'être. Le polythéisme théocratique était nécessaire à l'origine pour ébaucher l'ensemble de l'évolution humaine; la civilisation grecque et la conquête romaine l'ont été à leur tour pour développer d'une manière spéciale, celle-ci l'activité, celle-là l'intelligence. Ces deux évolutions de l'intelligence et de l'activité sociale devaient se produire isolément, et, de plus, l'essor de l'intelligence devait précéder le développement de l'activité. Destinée à l'empire universel, Rome, après avoir trouvé dans sa constitution aristocratique le principe de son activité conquérante, devait chercher dans une concentration permanente du pouvoir le moyen de conserver ce qui était acquis. Ainsi s'explique et se légitime, selon Auguste Comte, la révolution qui a détruit la république et fondé l'empire. Auguste Comte place l'auteur de cette révolution, l'éminent, l'incomparable César, parmi les plus grands saints de son calendrier; il donne le nom de César au cinquième mois de l'année positiviste; il se plaît à remarquer que le génie de César, pleinement émancipé du théologisme, avait presque devancé la pensée positiviste; il est heureux de signaler dans la mort du grand homme les coups de l'ennemi qu'il poursuit de son mépris et de sa haine, de la *métaphysique*; il appelle le tyrannicide de Brutus « un meurtre infâme, non moins insensé qu'odieux, où le fanatisme métaphysique seconda la rage aristocratique ».

On voit clairement, par ce qui précède, qu'à l'histoire de César on peut s'appliquer cette expression : *Prolem sine matre creatam*. On voit aussi combien M. Nisard se trompe quand il dit que l'historien de César est, dans une partie de son livre, de l'école de Montesquieu. La vérité est que nulle part le souffle de Montesquieu ne s'y fait sentir, et que, de la première à la dernière page, l'esprit qui l'anime est très-différent, très-éloigné de l'esprit du 18^{ème} siècle. Il faut laisser aux créateurs des grands systèmes historiques dont nous venons de parler l'honneur d'avoir inspiré l'impérial écrivain. Dans aucun des ouvrages de Montesquieu on ne trouve la théorie finaliste, optimiste, providentialiste de la succession des événements et des pouvoirs. Ce que Montesquieu recherche dans l'histoire, ce sont des actions causales : action du climat, action des croyances religieuses, action des institutions et des gouvernements; ce ne sont pas des *finis*, des *destinations*, des *fonctions*, des *rôles*, des *missions*, un *plan providentiel*. N'étant pas, comme Hegel, comme Cousin, comme l'école saint-simonienne, comme Auguste Comte, comme l'auteur de l'*Histoire de César*, préoccupé de justifier l'histoire pour justifier l'humanité, il accepte la décadence comme un fait, et cherche à expliquer ce fait par ses antécédents, sans songer à le nier et à le présenter comme une transformation salutaire; il n'a pas de scrupule à croire possibles « les dominations qui ne reposent pas sur une grandeur véritable et sur une incontestable utilité; » ce n'est pas lui qui proclamerait, comme l'historien de César, « qu'il faut reconnaître dans la durée d'une institution la preuve de sa bonté ».

La durée une preuve de bonté ! Pour soutenir une telle assertion, il faut être singulièrement aveuglé par la théorie optimiste et providentialiste. « Si nous faisions le bilan du passé, dit très-bien M. Ch. Dollfus, nous serions obligés de reconnaître que ce que l'humanité a connu de pire, le despotisme religieux et le despotisme politique, est précisément ce qui a le plus duré. L'Orient et l'Occident nous le disent à l'envi. Et cela

s'explique, hélas ! car les plus mauvaises institutions sont celles qui reposent sur l'ignorance, l'iniquité, l'égoïsme et la lâcheté des hommes. La nature humaine a de grands et de nobles côtés; ce ne sont pas ceux toutefois qui jusqu'à ce jour ont prédominé dans l'histoire. Dans tous les temps, les oppresseurs ont exploité l'homme contre lui-même en spéculant sur ce qu'il renferme de mauvais. Ils ont fait leur force de nos faiblesses, leur succès de nos défauts, leur gloire de nos hontes et de notre corruption... L'histoire a de magnifiques pages sur lesquelles on voudrait pouvoir rester; mais quelques pages ne font pas le livre... Le beau et le vrai ont tant de peine à s'enraciner sur notre fangeuse planète, que nous serions bien près de renverser la proposition de l'historien couronné et de dire qu'il en est des plus belles institutions comme des roses dont a parlé le poète et qu'elles ont le pire destin... »

On voit que la théorie optimiste et providentialiste soutenue par l'auteur de l'*Histoire de César* est tout à fait contraire à l'esprit scientifique qui, en histoire comme ailleurs, doit toujours procéder par la méthode *a posteriori*. On a le droit de tenir pour suspecte toute histoire, toute biographie dans laquelle les faits, c'est-à-dire les témoignages des contemporains, sont subordonnés à une idée préconçue qui les accueille ou les repousse suivant qu'elle y trouve ou non un appui. Les systèmes *a priori* de philosophie de l'histoire et les systèmes *a priori* de philosophie naturelle se valent. « La philosophie des causes finales, dit avec raison Herder, en accoutumant ceux qui l'ont adoptée à mettre leurs conjectures à la place de la recherche des faits, n'a été d'aucun secours à l'histoire naturelle; combien moins encore peut-elle l'être à l'histoire de l'homme ! »

Mais le plus grand reproche que nous devons faire à la théorie des missions providentielles, c'est de supprimer la conscience naturelle de l'histoire et d'y introduire une conscience mystique favorable à toutes les ambitions, à tous les despotismes; c'est d'élever les maîtres du monde dans une sphère supérieure à l'humanité, de les placer en dehors et au-dessus de toute discussion, et de les décharger de toute responsabilité vis-à-vis des peuples; c'est, en un mot, de fonder le droit divin des dictateurs. Nous croyons inutile d'insister sur ce point.

Il nous reste à dire quelques mots sur la valeur littéraire de l'œuvre. Le ton élevé qui convient à l'histoire y est toujours soutenu; le style ne manque ni d'élégance ni de force; et il y a de l'ordre dans les idées, un grand talent d'exposition, une remarquable propriété d'expressions, de la sûreté et de la netteté dans les jugements. L'auteur commande à sa plume et il est maître de son sujet, il dit bien et franchement ce qu'il veut dire : il a pris César pour son héros, et il arrive en face de la statue avec l'intention bien arrêtée de ne trouver rien à reprendre aux mouvements du torse, au jeu des muscles, à la distribution des veines, aux plis de la draperie. Enfin, on voit qu'il y a dans l'auteur tout à la fois un écrivain et un penseur qui ne sont pas ordinaires, et l'aveu de cette qualité de penseur s'affaiblit en rien, selon nous, la critique que nous avons faite de la théorie soutenue dans tout l'ouvrage. On remarque çà et là quelques irrégularités grammaticales ou, pour mieux dire, syntaxiques. Mais on aurait tort de s'arrêter à ce détail : *Aquila non capit muscas*; il faut s'en prendre à l'ignorance ou plutôt à la maladresse de quelques réviseurs officiels qui ont pris trop à la lettre la morale de la fable la *Cour du Lion*.

César (JULES), tragédie en cinq actes, de Shakespeare. « La conjuration dont César fut la victime, dit M^{me} Montague, diffère presque autant des crimes que font commettre les passions basses et mauvaises, que la vertu diffère du vice. Elle fut ennoblie par les plus graves motifs; c'étaient le génie de Rome, les droits de sa constitution, l'esprit de ses lois, qui s'élevaient contre l'ambition de César. Ces motifs armèrent la main du vertueux Brutus, et le forcèrent, en quelque sorte, à porter en gémissant le coup mortel dans le sein du conquérant illustre qui avait rendu les Romains maîtres du monde. Tel est le sujet de la tragédie de Shakespeare, et jamais sujet ne fut plus digne de la muse tragique que cet événement, si terrible par lui-même, si important par ses suites et si fameux par la grandeur de la victime et des citoyens qui immolèrent César à la liberté de Rome. Cette tragédie aurait dû plutôt s'intituler *Brutus*. Brutus, en effet, à la tête de ses conjurés, les premiers citoyens du plus puissant peuple du monde, parut bien autrement grand que César, prêt à monter sur le trône. Brutus, assassin de César qu'il aimait et dont il était chéri; Brutus, souillant ses mains d'un meurtre et conservant un cœur pur, est l'être moral le plus rare et le plus sublime que puisse rêver une imagination de poète. Si Antoine a dit de lui : « Voilà un homme », Shakespeare put à son tour dire avec non moins de raison : « Voilà un caractère; » et, en effet, c'est le plus beau qui ait jamais été mis sur la scène. La vérité des mœurs et des peintures est surtout admirable dans cette pièce, et l'on citera toujours la harangue d'Antoine au peuple romain. Cet admirable discours est si adroit, si éloquent, si bien approprié au sujet et aux circonstances,

qu'il est impossible que la harangue du véritable Antoine ait été plus pathétique et plus propre à soulever le peuple. Brutus, avon-nous dit, est le véritable héros de la pièce; c'est son caractère qui domine tout; c'est sa mort qui fait le dénouement; mais comme l'assassinat de César est le nœud du sujet, c'est le vainqueur de Pompée qui donne son nom à l'ouvrage. La traduction que Voltaire a faite des trois premiers actes de cette tragédie les a rendus familiers à beaucoup de lecteurs. Voltaire, cependant, peut-être pour rehausser l'éclat de la tragédie qu'il a composée sur le même événement, semble s'être fait un malin plaisir de présenter un grand nombre de passages sous un point de vue ridicule, qu'ils n'ont pas dans l'original, et il serait injuste de prononcer sur l'ouvrage de Shakespeare d'après une traduction qui se rapproche quelquefois du ton et de l'intention de la parodie. « Jamais peut-être, dit M. P. Dupont, le génie du poète anglais n'a saisi des caractères inconnus, n'a ressuscité une époque historique avec plus de force et de vérité. Shakespeare pénètre dans le cœur de la situation; il comprend, il devine les intérêts, les passions, les sentiments qui durent animer les principaux acteurs de ce grand drame politique, et même ceux de la simple populace, dont il peint merveilleusement la mobilité dans les jours de révolution; en un mot, il nous étale le spectacle de Rome toute vivante et tout animée. Mais s'il évoque, pour ainsi dire, les Romains par la puissance de son art, s'il leur rend la vie et s'il les remplace dans leur action, il ne sait pas également retrouver leur langage. Semblable à un peintre ou à un statuaire, il nous montre ses personnages dans l'attitude qui leur était naturelle; il nous fait même conjecturer ce qu'ils ont dû dire, mais il ne nous le dit pas. Presque toutes les formes de son style appartiennent à un ordre de civilisation qui n'a pas la plus légère analogie avec la société romaine, telle que nous la retrace Plutarque, et surtout Cicéron dans ses lettres familières. » Ajoutons que, dans cette tragédie, l'action est double, et ce défaut est d'autant plus sensible que, l'intérêt des trois premiers actes reposant sur une conspiration très-animée, les deux derniers ne font plus que languir.

Voici l'opinion de M. Villeman : « Le reproche que Fénelon faisait à notre théâtre, d'avoir donné de l'emphase aux Romains, s'appliquerait bien plus au *Jules César* du poète anglais. César, si simple par l'élevation même de son génie, ne parle presque dans cette tragédie qu'un langage fastueux et déclamatoire. Mais, en revanche, quelle admirable vérité dans le rôle de Brutus ! Comme il paraît tel que le montre Plutarque, le plus doux des hommes dans la vie commune, et se portant par vertu aux résolutions hardies et sanglantes ! Antoine et Cassius ne sont pas représentés avec des traits moins profonds et moins distincts. J'imagine que le génie de Plutarque avait fortement saisi Shakespeare, et lui avait mis devant les yeux cette réalité que, pour les temps modernes, Shakespeare prenait autour de lui. Mais une chose toute neuve, toute créée, c'est l'incomparable scène d'Antoine soulevant le peuple romain par l'artifice de son langage; ce sont les émotions de la foule à ce discours, ces émotions toujours rendues d'une manière si froide, si tronquée, si timide dans nos pièces modernes, et qui là sont si vives et si vraies, qu'elles font partie du drame et le poussent vers le dénouement. »

Plusieurs tragédies sur le même sujet semblent avoir précédé, en Angleterre, celle de Shakespeare, qui parut, suivant Malone, en 1607. Cette pièce a été depuis retouchée, à différentes époques, par Dayman, Dryden et le duc de Buckingham. En France, elle est devenue classique et a eu de nombreux imitateurs ou traducteurs, parmi lesquels Letourneur, M. Guizot et V. Hugo.

César (REPRÉSENTATIONS ANTIQUES ET MODERNES DE JULES). Les images antiques de Jules César sont très-rares. Parmi les six statues que M. de Clarac a fait graver dans son *Musée de sculpture*, la seule qui passe pour offrir incontestablement la ressemblance du célèbre dictateur est au musée Capitolin : elle représente Jules César, revêtu de la cuirasse et du *paludamentum*, tournant la tête à gauche, ayant l'avant-bras gauche à peu près horizontal, et tenant une pomme dans la main droite qui est abaissée. Cette statue, qui est en marbre de Luni et dont l'exécution est médiocre, figurait autrefois dans la collection de Mgr de Ruflin, évêque de Meli, et décora ensuite le palais des Conservateurs. Le Louvre possède une statue de César en marbre de Paros, qui provient de la galerie Borghèse; elle a 2 m. de haut; la tête, qui est rapportée, rappelle assez bien celle de la figure du Capitole; la statue, en style héroïque romain, tient de la main droite le *parazonium* et a le *paludamentum* rejeté sur l'épaule gauche. Une statue en marbre grec, du musée de Naples, a une cuirasse ornée de l'aigle et des griffons qui distinguent d'ordinaire les personnalités de la famille impériale de Rome; mais cette statue est d'une date postérieure à l'époque de César, et la tête est d'ailleurs rapportée. On ne saurait non plus regarder comme une statue authentique de César celle de la villa Albani, qui représente un personnage entièrement nu, s'appuyant de l'avant-bras gauche sur une colonnette et élevant la main droite fermée à la hauteur du biceps. Parmi les bustes anti-

ques du dictateur, un des plus remarquables, tant pour la beauté du travail que pour la ressemblance, est celui que l'on voit au musée de Naples, et qui provient de l'ancienne galerie Farnèse : il s'accorde bien avec les médailles authentiques de César. Deux autres bustes se trouvent au musée des Offices : l'un, en marbre, se distingue par la manière dont les cheveux de la tête sont ramenés sur le front, qui est complètement chauve; on pense qu'il aura été exécuté avant que César eût obtenu du sénat le privilège de porter une couronne de laurier, prérogative à laquelle le dictateur attachait beaucoup de prix, car elle lui permettait de dissimuler quelque peu sa calvitie. Le même musée possède un buste en bronze à peu près semblable au précédent, mais que quelques connaisseurs croient moderne. Parmi les statues modernes de Jules César, imitées de l'antique, nous citerons celle de marbre que l'on voit dans le jardin des Tuileries et qui est due au ciseau de Nicolas Coustou : elle représente le dictateur tenant une pomme dans la main droite et un rouleau dans la gauche; il est revêtu d'une cuirasse et du *paludamentum*; près de lui, à terre, est un aigle.

Nous ne connaissons pas de peintures ni de bas-reliefs antiques qui représentent des sujets se rattachant à l'histoire de Jules César. Il existe bien au musée des Offices deux bas-reliefs dans lesquels d'ingénieux archéologues avaient cru reconnaître *Marc-Antoine déployant la chlamyde ensanglantée de César*, et l'*Ouverture du testament de César*, mais ces sculptures, mieux étudiées et comparées à d'autres monuments de l'antiquité, ont été reconnues comme représentant deux *Boutiques de marchands tailleurs* ! En revanche, les artistes modernes se sont souvent inspirés de l'histoire du vainqueur des Gaules. Nous donnons ci-après une description spéciale du célèbre *Triomphe de Jules César*, par Mantegna. Le même sujet a été traité récemment par M. Chenavard (v. ci-après). Un tableau du Giorgione, appartenant au comte de Darley, et qui a figuré à l'exposition de Manchester, en 1867, représente *César recevant la tête de Pompée* : c'est une composition importante, pleine de mouvement et d'une couleur splendide. Sébastien Bourdon a peint *Jules César devant le tombeau d'Alexandre* : le grand capitaine romain, accompagné de deux prêtres et de quelques guerriers, vient de descendre de son char et de déposer une couronne sur le tombeau du grand capitaine macédonien; à gauche, près du sarcophage, dont la matière transparente laisse entrevoir la dépouille du héros, une femme, un enfant, un soldat et un lecteur sont groupés. Vers le milieu du tableau, des gens du peuple considèrent cette scène, et un homme est assis au premier plan. Dans le fond, on aperçoit le char de César et son conducteur, un arc de triomphe, un cirque, un obélisque et divers autres monuments. Ce tableau, qui appartient au musée du Louvre, a été gravé par Masquelier le jeune dans le *Musée français*. La publication de l'*Histoire de Jules César*, par Napoléon III, a remis en honneur, dans la peinture, les sujets tirés de cette histoire. M. G. Boulanger, notamment, a représenté *Jules César en tête de la 10^e légion* (Salon de 1863), et *César passant le Rubicon* (v. ci-après). Un tableau de M. Couder, exposé au Salon de 1827, représente *César allant au Capitole* : le dictateur refuse de céder aux instances de sa femme, qui le retient par le bras. La *Mort de César* a inspiré plusieurs artistes, entre autres le célèbre graveur en pierres fines Valerio Belli, dit le *Vicentino*, dont une belle intaille en cristal de roche, représentant ce sujet, a figuré dans la collection Pourtalès et a été gravée dans les planches du catalogue de Tassie. Plusieurs artistes modernes : Court, MM. Piloty, Gérôme, Clément, ont retracé la même scène dans des tableaux que nous décrivons ci-après. L'épisode final, les *Funérailles de César*, forme le sujet d'une vaste toile de Lanfranco, dont nous donnons également la description.

César (LE TRIOMPHE DE), célèbres peintures d'Andrea Mantegna, exécutées pour le marquis Louis de Gonzague, dans le palais de San-Sebastiano, à Mantoue. Ces peintures, qui forment une frise circulaire, devinrent, suivant Lanza, la proie des Allemands, lors du sac de Mantoue en 1630, et plus tard elles furent vendues au roi Charles 1^{er}. Mariette prétend qu'elles avaient été cédées directement au roi d'Angleterre par le duc de Mantoue, qui était pressé d'argent et qui prévoyait le siège dont les Impériaux menaçaient la ville. On voit aujourd'hui, au palais de Hampton-Court, neuf grandes toiles peintes à la détrempe et formant une longue frise, de 27 m. de long sur 3 m. de hauteur, où se déroule le *Triomphe de Jules César*. Ces neuf toiles, qui sont de la main de Mantegna, sont regardées par M. Viardot comme les cartons des peintures de San-Sebastiano, peintures que Lanza et d'autres auteurs assurent avoir été détruites. M. Charles Blanc veut, au contraire, que les neuf toiles de Hampton-Court soient celles qui décoraient le palais du duc de Gonzague. « Cinq ou six fois, dit-il, j'ai vu cette frise superbe. Les neuf toiles qui la composent sont peintes, non pas à l'huile, comme le prétend Mariette, mais en détrempe; non pas en camaïeu, comme le disent les éditeurs de l'*Abécédario*, mais en couleur. A demi effacées par le temps et décolorées, ces peintures sont

comme une apparition du monde romain. Leur pâleur les éloigne de la réalité et les idéalise en les reculant dans les perspectives lointaines de l'histoire. Toute l'antiquité romaine y est évoquée, et on la voit passer processionnellement avec une pompe qui, pour n'être pas emphatique, est tempérée par le naturel le plus charmant. Dans cette foule en marche, les uns sont triomphants et les autres traînés en triomphe. César, chauve et ridé, couronné par la Victoire, trône sur son char attelé de chevaux qui rappellent les antiques bas-reliefs. On y suit du regard des soldats qui portent sur des brancards des trophées d'armes, des dépouilles opimes, des vases, des candélabres, les aigles du vainqueur mêlées aux drapeaux conquis; on y voit les rois et les reines qu'on amène prisonniers, des éléphants couverts d'ornements et de riches draperies, des taureaux ornés pour le sacrifice, précédés par les joueurs de flûte et les trompettes et suivis des sacrificateurs et des prêtres. Puis viennent les licteurs portant les faisceaux couronnés; enfin le cortège est fermé par les officiers de l'armée; de sorte que le peuple romain tout entier s'agit dans cette frise comme sur les marbres des arcs de triomphe de Titus, de Septime Sévère et de Constantin. On y remarque des matrones en larmes qui tiennent leurs enfants par la main, des adolescents pleins de grâces, et des vieillards reptiles qui conservent la dignité de la vieillesse jusque dans les disgrâces de l'obésité. Des spectateurs se pressent aux fenêtres de Rome pour voir passer le cortège. Parmi la foule, quelques détails pris sur nature arrêtent un moment l'attention et empêchent le style d'être tendu et surhumain, en introduisant les choses intimes de la vie dans la pompe brillante et bruyante d'un spectacle aussi solennel. Un enfant qui s'est mis une épine dans le pied se plaint à sa mère, de la façon la plus naïve, la plus gracieuse et la plus naturelle... M. Charles Blanc ajoute : « Il nous souvient que lorsque nous vîmes pour la première fois ces peintures fameuses au palais de Hampton-Court, nous étions en compagnie d'un historien illustre (Louis Blanc?) étranger à l'étude spéciale des arts, mais auquel est familier le sentiment de la grandeur. Nous venions de regarder dans la galerie voisine les célèbres cartons de Raphaël... Quand nous eûmes contemplé cette longue et pâle frise du *Triomphe*, à la fois vivante et idéale, naturelle jusqu'à la naïveté et noble jusqu'à l'héroïque, notre compagnon se retourna vers nous et nous dit, en désignant du doigt les toiles de Mantegna : « Celui-ci me semble encore plus grand que l'autre. » Un tel jugement méritait d'être mentionné ici, comme un hommage rendu sans prévention au génie de Mantegna par un esprit aussi mâle que délicat, aussi élevé que sincère, par un écrivain qui, lui aussi, est, à sa manière, un grand artiste. La vérité est que, sans placer Mantegna au-dessus de Raphaël, ni même à sa hauteur, nous ne le trouvons jamais plus beau que lorsqu'il est rapproché du maître par excellence. » Vasari regardait le *Triomphe de César* comme le chef-d'œuvre de Mantegna (*la migliore cosa che lavorasse mai*). Ce *Triomphe* est d'un style « si librement grandiose, dit M. Bürger, que Rubens, si l'affectionnait que les formes splendides, a eu l'idée de le copier : sa copie, retrouvée à sa mort et cataloguée dans son inventaire, est aujourd'hui un des morceaux curieux de la National Gallery. » Mantegna considérait lui-même le *Triomphe de César* comme une des œuvres qui pouvaient lui faire le plus d'honneur; il en avait commencé l'exécution avant son départ pour Rome, en 1488, et il corrigeait de cette ville, au mois de janvier de l'année suivante, pour recommander au marquis de Gonzague, de ne pas exposer « les *Triomphe* » aux injures de l'air, « parce que, disait-il, je n'ai vraiment pas honte de les avoir composés. » Mantegna acheva son œuvre à son retour de Rome. Pour le récompenser, le marquis lui fit donation entre vifs de deux cents mesures de terrain. L'acte de donation, qui nous est parvenu, est du 14 février 1492. L'artiste a gravé lui-même deux des fragments de sa longue frise : des *Soldats portant des trophées* et des *Éléphants portant des torches*. On a de lui aussi une estampe qui représente le *Sénat de Rome accompagnant un triomphe*, pièce que l'on croit avoir été exécutée d'après un dessin fait par l'artiste pour cette même frise, mais non employé. Les neuf fragments dont se compose le *Triomphe de Jules César* ont été gravés par Andrea Andreani et par Audenaerde en neuf pièces, se réunissant avec un frontispice. Deux de ces pièces, *César sur son char* et des *Soldats faisant partie du cortège du triompheur*, ont été reproduites sur bois par M. J. Robert, dans l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*.

César (Le Triomphe de Jules), carton de M. Chenavard. Cette composition est une des plus remarquables du long cycle historique et philosophique que M. Chenavard se proposait de dérouler sur les murailles du Panthéon. Elle donne bien l'idée de l'appareil pompeux déployé dans la Rome antique pour l'entrée des triomphateurs : quadrige attelé de chevaux blancs, Victoires aux ailes d'or, esclaves nombreux portant sur des brancards le butin enlevé à l'ennemi, les vases d'or, les cratères d'argent, les tapis persiques, la pourpre, les masses d'ambre, d'encens et de nard... Dans le fond du tableau s'élèvent des monuments magnifiques.

César (Les Funérailles de), tableau de Lanfranc; musée de Madrid. Au milieu d'une place que termine la façade du Panthéon d'Agrippa s'élève, en forme de pyramide, un grand bûcher de bois de cèdre sur lequel est couché le corps de César, couvert d'une armure et enveloppé d'un long voile d'amiante. Des cassolettes pleines de parfums fument à l'entrée, et plusieurs prêtres mettent le feu aux angles du bûcher. Sur le devant du tableau, au milieu d'une foule curieuse, des gladiateurs nus s'entre-tuent pour accompagner les mânes de César. Plusieurs combattants sont déjà étendus morts. Deux couples sont aux prises : l'un des lutteurs est renversé et va recevoir le coup fatal. Ce tableau est un des plus vastes qu'ait peints Lanfranc. « La composition ne manque pas d'une certaine grandeur théâtrale », dit M. Viardot, et elle offre plusieurs détails dignes d'attention; mais l'exécution sent trop la fresque. »

César arrivé devant le Rubicon, tableau de M. Gustave Boulanger; salon de 1857. Suétone raconte qu'un prodige triompha des irrésolutions qui enchaînaient César sur la rive du Rubicon. Un homme d'une taille et d'une beauté extraordinaires (*eximia magnitudine et forma*) se montra tout à coup aux regards du rival de Pompée; il était assis et jouait de la flûte. Des bergers, des soldats, des musiciens de l'armée (*œneatores*), se rassemblèrent autour de lui. Il saisit la trompette d'un des légionnaires, l'emboucha, en sonne de toute sa force, s'élança dans la rivière et la traversa. « Allons », s'écrie César, allons où nous poussent les présages des dieux et l'iniquité de nos ennemis. Le sort en est jeté. » M. Boulanger s'est sans doute rappelé le récit de Suétone, mais il n'a pas su en traduire la poésie fantastique. Au lieu de cette apparition gigantesque qui décida César, il nous montre, à travers les brumes matinales, un jeune et paisible Tityre, assis parmi les roseaux; au lieu des légions dévouées à la fortune du vainqueur des Gaules, il a peint un soldat barbare suivant à distance le général ambitieux. La figure principale est indolorement réussie. « Jules-César ne porte pas sur son cheval, a dit M. de la Bédollière; les pensées qui doivent l'assiéger en ce moment solennel ne se reflètent pas sur sa physionomie. Ce n'est qu'une figure académique. » M. de Calonne, plus cruel dans son appréciation, ne voit dans cette composition « qu'un palefrenier sollicitant son cheval à se baigner dans la rivière. » Suivant M. Du Camp, « ce n'est pas un drame que ce tableau, ni même une tragédie; c'est un monologue sans confident; c'est une grande machine, comme il y en a tant, académique jusqu'au dernier grain de la toile; c'est froid et honorable, suffisamment dessiné, peint suffisamment, sans qualités, sans défauts, c'est une toile qui figurera honnêtement dans quelque musée de province. » Un classique, feu M. Delécluze, des *Débats*, prétend que M. Boulanger a mis dans cette toile « une poésie triste et sombre comme le sujet. » M. About s'est borné à constater que, malgré les proportions énormes de la toile, le *Jules César arrivé au Rubicon* n'est autre chose qu'un tableau de genre bien conçu, bien composé et tout à fait spirituel. « Entre ces jugements, lecteur, devine si tu peux, et choisis si tu l'oses. »

César passant le Rubicon, carton de M. Chenavard. Cette composition est une des plus remarquables parmi celles que M. Chenavard destinait à la décoration du Panthéon. Le torrent occupe le devant du tableau. César, à cheval, assez séparé du gros de sa troupe pour la dominer comme une imposante statue équestre, hésite sur la rive, pesant la destinée du monde à cette minute suprême. Le cheval a déjà le pied dans l'eau et retourne la tête du côté de son maître d'un air interrogatif. Allons! c'est résolu. César passera; il rend la bride au noble animal. Le sort en est jeté. M. Théophile Gautier, auquel nous empruntons la description qui précède, ajoute : « Cette composition nous a vivement frappé par une grandeur de style et une expression morale dont peu de peintures offrent l'équivalent... C'est simple, noble et beau, d'une beauté qui se sent mieux encore qu'elle ne peut se rendre. » Gustave Planche a cité aussi ce morceau comme un des meilleurs qu'ait composés M. Chenavard.

César (La Mort de), tableau de M. Charles Piloty; Exposition universelle de 1867. César, une couronne d'or sur la tête et un sceptre à la main, repousse le placet que lui présente Metellus Cimber, agenouillé devant lui avec deux autres sénateurs. C'est l'instant prévu par les conjurés. Les autres complices attendent avec une impassible farouche que le premier coup soit porté, pour consommer l'œuvre de sang. Les sénateurs étrangers au complot sont glacés de crainte et d'horreur. « M. Piloty a choisi le moment le plus pathétique du terrible drame, dit M. Marius Chaumelin (*L'Art contemporain*), et il l'a rendu d'une façon vraiment saisissante. Peut-être serait-il à désirer qu'il eût donné à ses personnages plus de noblesse dans la physionomie et la tournure, pour que la scène ressemblât moins à un vulgaire assassinat. L'exécution n'est pas dépourvue de charmes; il y a trop de recherches dans les lumières frisant qui glissent sur les pavés et les colonnes de marbre, mais le clair-obscur a de la transparence, le coloris est clair et harmonieux. »

César (La Mort de), tableau de M. Clément; salon de 1867. César, renversé au pied de la statue de Pompée, au milieu de ses meurtriers, ramène sur son visage un pan de son laticlave et lance un regard plein de tristesse à Brutus, qui s'avance pour le frapper. Celui-ci, enveloppé de sa toge, le bras gauche élevé vers le haut de la poitrine, la main droite tenant un poignard, se présente de profil au milieu de la composition. Près de lui, Cassius se penche d'un air menaçant vers César, à qui il semble adresser la parole. D'autres conjurés entourent le dictateur, dans des attitudes de forcenés. L'un d'eux, le saisissant à la gorge, lève sur lui son poignard. Un autre, ressemblant à l'un des bourreaux du *Couronnement d'épines*, du Titien, se rue sur César, lui met le pied sur la hanche et écarte violemment la draperie sous laquelle il cherche à cacher son visage. César, insensible en apparence à ces attaques féroces, semble absorbé dans la douleur que lui cause la vue de Brutus. Derrière celui-ci, à droite, un sénateur s'enfuit en se voilant la face; d'autres, saisis de crainte, sont restés à leurs bancs. Dans le fond, près de la Louve de bronze, s'ouvre une porte que paraissent garder deux conspirateurs. Par cette porte, on aperçoit un portique. Cette composition, dont les personnages sont de grandeur naturelle, révèle de sérieuses études de dessin; mais on y sent beaucoup trop la préoccupation du style académique. Son plus grand défaut, du reste, est son exagération mélodramatique. Elle n'en a pas moins valu une médaille à son auteur, et elle a été placée à l'Exposition universelle, avec les autres ouvrages récompensés au Salon de 1867.

César (La Mort de), tableau de M. Gérôme; Exposition universelle de 1867. Le crime est consommé. Le corps inanimé de César, enveloppé dans les plis de la toge qui ne laissent voir que le haut du visage et le bras droit, est étendu au pied de la statue de bronze du grand Pompée, dont le piédestal est souillé de sang. Ce corps se présente en raccourci, à gauche, au premier plan, la tête en avant. Les conjurés se dirigent pêle-mêle vers le fond de la salle, où s'ouvre une arcade par laquelle on aperçoit le péristyle d'un temple; ils brandissent presque tous leurs poignards au-dessus de leurs têtes, et, comme ceux d'entre eux qui sont tournés vers le spectateur ont la bouche ouverte, on croirait avoir affaire à des choristes simulant une sortie et disposés, d'ailleurs, à revenir sur le devant de la scène. Deux premiers rôles, restés un peu en arrière, cherchent à attirer l'attention : le plus âgé, qui ouvre la bouche toute grande, se retourne vers le second, dont nous ne voyons que le dos et le profil perdu, et lui montre la statue de Rome, devant laquelle monte une fumée d'encens qui s'élève d'un trépied. Ces deux personnages sont apparemment Cassius et Brutus. Quelques sénateurs quittent en toute hâte le lieu du crime; un vieillard, tout courbé par l'âge et appuyé sur un bâton, se retire pénétré d'horreur. Seul, un père conscript est resté assis sur son banc, enchaîné à la fois par son émotion et par son obésité. Les chaises curules des sénateurs, simples bancs de bois à dossier arrondi, sont rangées à droite sur des gradins formant hémicycle; en face, entre les statues de Rome et de Pompée, s'élève le tribunal réservé au dictateur et aux consuls : le siège doré qu'occupait César est renversé sur les degrés de l'estrade, où il se maintient par un miracle d'équilibre. Dans l'espace qui sépare l'hémicycle des sénateurs du tribunal, il y a deux sièges isolés, une chaise curule destinée au préteur urbain et un banc sans dossier pour les tribuns du peuple. Des trophées, formés d'étendards et de pièces d'armures enlevées à l'ennemi, sont suspendus aux murailles et aux fûts des colonnes ioniques du temple; le pavé est orné de marbres précieux et d'une mosaïque représentant le Soleil. « M. Gérôme a fait preuve, dans tous ces détails, de son érudition accoutumée, a dit M. Chaumelin (*L'Art contemporain*); mais, au point de vue de l'art, son tableau nous paraît manquer d'animation; l'action est décolorée, le drame amoindri; les figures, qui sont de petite dimension, n'ont pas de caractère et ne vivent pas; la plupart d'entre elles, d'ailleurs, ne sont vues que par derrière, ce qui n'est pas précisément de nature à faire ressortir le talent de l'artiste pour exprimer les passions. On ne peut nier, après cela, que la composition ne soit originale, que l'exécution n'ait une certaine largeur, et que la couleur ne soit harmonieuse et juste; la lumière qui vient d'en haut est bien distribuée, et, si elle ne produit pas de ces effets et de ces contrastes vigoureux qu'on admire chez les anciens maîtres hollandais, elle ne pêche du moins ni par crudité ni par insuffisance. » Le tableau de M. Gérôme fait partie de la collection d'un amateur parisien, M. J. Allard.

César (La Mort de), tableau de Court; musée du Luxembourg. Ce tableau pourrait s'intituler plus exactement : *Antoine excitant le peuple romain contre les meurtriers de César*. Tel est, en effet, le sujet de la composition. Du haut de la tribune aux harangues, sur laquelle des licteurs viennent de déposer le corps inanimé de César, Marc-Antoine harangue la foule, à laquelle il montre la tunique ensanglantée du dictateur. Des gens du peuple se pressent au pied des rostrs, dans les

attitudes diverses de la douleur, de la colère, du mépris et de l'horreur. Parmi eux, à droite, un vieillard demi-nu, dont la tête rappelle celle du buste antique de Démosthène, montre du doigt et signale à la vindicte publique Cassius et Brutus, qui, entraînés par un de leurs partisans, s'éloignent vers la gauche. L'espace qui sépare ces derniers de la tribune est rempli par le groupe de deux citoyens, dont l'un, prêt à se jeter sur Cassius, est retenu par son compagnon. Cassius a tiré son glaive et se retourne avec fierté; il est arrêté par Brutus qui, les mains sur un poignard caché sous sa toge, semble encore préoccupé du grand coup qu'il vient de frapper. Ce groupe, placé au premier plan, à gauche, est étudié avec soin et vigoureusement accusé : la foule lance aux conjurés des regards menaçants; un homme ramasse des pierres pour les frapper; le vieillard qui les montre du doigt, assis au bas de la tribune, est soutenu par un adolescent à genoux; près d'eux, une belle jeune femme, dont la chevelure est retenue par une résille, et qui est vue de profil, tient dans ses bras un jeune garçon qui regarde avec une attention particulière Brutus et Cassius. Un autre adolescent escadale la tribune aux harangues pour baisser la main de César. On aperçoit au fond, dans le lointain, l'édifice où le meurtre a été commis; des sénateurs en descendant les degrés; le peuple les entoure, les interroge; une foule immense s'agit et soulève un nuage de poussière.

Cette vaste composition se déroule sur une toile de 4 m. 30 de hauteur et de 5 m. 22 de largeur. Exécutée à Rome et exposée d'abord à l'École des beaux-arts à Paris, elle reparut avec éclat au Salon de 1827, et valut les plus brillants éloges à M. Court, dont elle est restée l'œuvre capitale. Le *Journal des Artistes* l'apprecie dans les termes suivants : « Avant de voir le tableau, nous tremblions qu'un pareil sujet ne fût taxé de témérité et même échouer la noble entreprise du jeune artiste. Il ne s'agit pas seulement ici d'agencer un groupe de quelques figures; c'est une masse entière en mouvement qu'il faut disposer sur la toile, et cette tâche présente toutes les difficultés qui font le désespoir même des maîtres les plus habiles. M. Court s'en est tiré avec succès. On voit qu'il a pensé avant de prendre ses pinceaux, chose fort rare de nos jours où tant de peintres ont le tort d'exécuter une idée aussitôt qu'ils la conçoivent. » Le critique passe ensuite à une analyse raisonnée de la composition; puis il résume ainsi ses observations sur les qualités et les défauts de l'ouvrage : « Les beautés sont : une composition grande et savante; un dessin généralement ferme et correct; enfin une grande pensée rendue par de grands traits, dont quelques-uns ont tous les mérites qu'on cherche dans le véritable peintre d'histoire. Les défauts sont : une disposition trop resserrée; des plans qui manquent d'air et de profondeur; une lumière moins bien entendue qu'elle ne pourrait l'être; un dessin qui n'a pas toute la noblesse de style désirable; quelques exagérations de forme et de couleur; un manque de proportion dans la hauteur de certaines figures, et quelques actions de détail qui ne sont pas aussi bien pensées que l'action principale. M. Court, docile à la critique, a corrigé, autant qu'il a pu le faire, la tête ignoble de l'homme au manteau brun assis au pied de la tribune; il a donné un peu d'air à ses premiers plans; c'étaient là les seules corrections qui pouvaient être exécutées. Ce jeune peintre nous paraît destiné à devenir l'un des soutiens de l'école; mais pour cela, il ne doit faire aucune concession aux idées nouvelles qu'on cherche à faire prévaloir en peinture; il doit s'attacher à dessiner, à acquiescer de l'élevation de style, et surtout se défendre de cette idée pernicieuse, qu'une exécution soignée refroidit le génie. » Les idées nouvelles dont il est ici question, ce sont les théories du romantisme, que le *Journal des Artistes*, dévoué à l'Académie, combattait à outrance. Sans être resté complètement fidèle aux doctrines classiques, Court n'eut pas l'énergie suffisante pour devenir un des chefs de la nouvelle école : il s'endormit sur ses premiers lauriers, et si l'on excepte son *Boissy d'Anglas*, il ne produisit par la suite aucun ouvrage digne d'être comparé à la *Mort de César*. Ce dernier ouvrage, qui figure depuis près de quarante ans au musée du Luxembourg, et qui est destiné sans doute à prendre place au Louvre, restera comme une des bonnes productions de l'école française au XIX^e siècle. « Au point de vue de l'exécution, a dit M. de Pesquidoux, la *Mort de César* laisse sans doute à désirer, et la couleur pourrait être plus brillante; mais ce tableau a un mérite d'un ordre supérieur : il est très-dramatique et transporte réellement au milieu de la scène et de l'époque que l'artiste a voulu représenter. C'est bien ainsi qu'a pu se passer et qu'on se figure ce grand événement qui bouleversa le monde. » Nous ajoutons, avec M. H. Acquier (*Revue française*) : « Pour peindre ces grands sujets d'histoire ancienne, moins intéressants pour nous par le sujet que par la manière dont ce sujet est traité, il faut des qualités précieuses que M. Court possédait à un haut degré : d'abord un véritable talent de composition, un arrangement heureux des lignes et des groupes, que l'étude et le travail peuvent seuls donner, une couleur sobre, enfin un dessin large qui sacri-

file les détails sans pouvoir être accusé de négligence. « La *Mort de César* n'a pas été gravée; Julien a lithographié séparément cinq ou six des figures, et ses lithographies sont au nombre des modèles les plus répandus dans les écoles de dessin.

CÉSARS (LES DOUZE). On désigne sous ce nom Jules César et les onze princes qui ont régné après lui : Auguste, Tibère, Claude, Caligula, Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus et Domitien. Les six derniers étaient étrangers à la famille du vainqueur des Gaules. Suétone a écrit la vie des douze Césars.

Césars (LES) ou le Banquet, satire de l'empereur Julien, composée sans doute à Antioche, en 363. Si l'on en croit quelques auteurs, cet ouvrage n'est pas le même que celui dont Julien semble faire mention dans le quatrième discours en l'honneur du Soleil roi. Suidas, en effet, cite un passage qui ne se trouve pas dans la satire des Césars telle que nous la possédons; mais il est probable que le texte actuel présente des lacunes. Comment, s'il n'en était pas ainsi, Julien, qui cite tous les empereurs, même Vindex, Galba, Othon, Vitellius, aurait-il passé sous silence les huit princes qui ont régné avant Claude II ?

Voici le cadre choisi par l'écrivain : Pendant les saturnales, Romulus fait un festin auquel il invite les dieux et les Césars. Les lits des immortels sont placés dans l'Olympe, au plus haut des cieux; ceux des empereurs, un peu au-dessous de la lune, dans la région supérieure de l'air. Les anciens maîtres du monde passent successivement devant l'assemblée des dieux, sous le feu des plaisanteries de Silène, qui joue ici le rôle de la critique indépendante et railleuse. Le joyeux précepteur de Bacchus met à nu, d'un seul trait vif et piquant, les travers, les vices et les crimes de chacun d'eux. L'ambition sans frein de Jules César, l'hypocrisie d'Auguste, les débauches de Tibère, les folies et la cruauté de Caligula, l'imbécille nullité de Claude, les ridicules parades et les forfaits de Néron, sont tour à tour stigmatisés. Silène flétrit l'avarice de Vespasien, les déréglés de la jeunesse de Titus, les honteuses amours de Trajan et d'Adrien; il blâme sans ménagement la funeste condescendance de Marc-Aurèle envers son fils et son épouse, et la faiblesse d'Alexandre Sévère pour une mère avide d'or et de pouvoir. Commode, Caracalla, Héliogabale, ces monstres couronnés qui regardaient le monde comme une proie à dévorer, sont livrés au fouet. Rien n'échappe à la censure; à peine Julien fait-il grâce à Claude II, ce barbare dont il se glorifie d'être le descendant, et à Dioclétien, l'auteur de la fortune de sa famille. Philosophe et empereur, il juge surtout en philosophe les princes auxquels il a succédé, et presque toujours ses jugements sont équitables et conformes aux arrêts de l'histoire.

Dès que les Césars ont pris place au festin, Quirinus propose d'admettre au rang des dieux celui d'entre eux qui sera jugé le plus digne de cette faveur. Jupiter y consent; mais, à la demande d'Hercule, il décide qu'Alexandre sera aussi admis à faire valoir ses droits. Chacun des concurrents plaide sa cause avec chaleur; le roi de Macédoine dispute au premier des Césars la légitimité de ses titres à la renommée; Auguste, Trajan, Marc-Aurèle et Constantin prétendent aussi aux honneurs de la divinité; chacun d'eux fait valoir ses titres et s'efforce de rabaisser la gloire de ses rivaux. Le débat est admirablement conduit; les caractères y sont dessinés avec une sûreté et une délicatesse qui décèlent un goût exquis et un esprit des plus cultivés; les plus hautes réputations y sont posées et discutées avec une liberté d'esprit et une hauteur de vues qui étonnent chez un empereur. L'austère philosophe dissipe d'un souflet cette fumée des grandeurs humaines auxquelles tant d'ombres illustres ont attaché leur gloire; la fastueuse renommée de Pompée s'évanouit comme un songe; le vainqueur de Pharsale, maître du monde, n'est pas assez puissant pour conquérir l'affection des Romains; le héros macédonien devient un homme ordinaire, qu'une blessure peut mettre hors de combat, qu'une coupe de vin rend insensé et furieux. Des faiblesses vulgaires, des crimes odieux, des débauches sans nom ternissent la gloire de ces puissants monarques que Rome avait déifiés. Après avoir entendu César, Alexandre et leurs concurrents réclamer une place dans l'Olympe, on se demande s'il y en a un seul parmi eux dont la vie justifie les prétentions. L'auteur a jugé en faveur de Marc-Aurèle. On ne peut nier que ce stoïcien n'ait des droits à la préférence; mais Julien, dans son admiration exclusive, l'a fait plus grand que les dieux eux-mêmes. En revanche, Constantin n'y est pas flatté; mais cet homme sanguinaire, hypocrite, efféminé, couvert de crimes, méritait peut-être moins de ménagements encore que ne lui en a accordé une de ses victimes, celui dont il avait fait massacrer toute la famille par ses soldats.

Ce livre suffirait à prouver, ce qu'on sait d'ailleurs, que Julien fut un des esprits de son temps les plus brillants, les plus élevés et les plus éminemment philosophiques. Ce prince avait fait de solides études à Athènes, en compagnie de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze. Voici le jugement qu'en porte M. Ph. Charles : « Julien, dit-il, doué

d'une âme haute, d'un esprit noble et du talent le plus brillant, combine dans son style, sur lequel se joue un reflet oriental, la manière de Lucien et de Xénophon. Sa lutte contre un siècle entraîné vers le christianisme a nui à son talent, que l'on a trop oublié, et qui s'est comme englouti dans le torrent de la civilisation nouvelle qui triomphait. »

Les *Césars* de l'empereur Julien ont été publiés pour la première fois par Cantoclarus, en grec et en latin (Paris, 1577). Les éditions les plus recherchées sont celles de Heusinger (Gotha, 1736), et de Harless (Erlangen, 1785).

Césars (LES), Tableau du monde romain, par Frantz de Champagny. Ce livre, publié en 1841-1843 (4 vol. in-8°), est une belle étude du monde romain sous l'empire des Césars. Il est écrit avec une conscience remarquable, et il obtint beaucoup de succès, dès sa première publication dans la *Revue des Deux-Mondes*. Au point de vue historique, cet ouvrage a une valeur incontestable. Dans les deux premiers volumes, M. de Champagny expose à grands traits l'histoire des Césars, depuis Jules, qui a fondé la dynastie, jusqu'au dernier de la branche, Néron, dont le nom, dans son genre, est resté tout aussi célèbre que celui du dictateur. Le premier volume est plein d'intérêt et de chaleur; il est écrit d'un style rapide, élevé, vigoureux, plus oratoire cependant qu'historique, où l'on remarque, comme des taches légères, des familiarités d'expression déplacées, telles que celle-ci : « Néron n'était qu'un *gamin couronné*, dont les affranchis étaient les *cornacs*. »

Le tableau moral et politique du monde romain sous les Césars remplit le troisième et le quatrième volume. L'histoire s'y transforme souvent en plaidoyer, et l'auteur cherche plutôt des arguments que des faits. Il ne cite cette époque déplorable de l'antiquité à son tribunal que pour la condamner à faire amende honorable aux pieds du christianisme, vainqueur du stoïcisme, ce dernier refuge des âmes fortes. D'après lui, le vice radical du polythéisme, c'est que le bien y prenait sa source dans le mal, d'où il suit que le monde ancien ne pouvait sortir de la barbarie qu'en se corrompant. La décadence est une conséquence du polythéisme, une peine, une fatalité attachée à l'ignorance du vrai Dieu; les nations chrétiennes ne connaîtront jamais la décadence. C'est cette pensée qui est le fond même du livre et qui en fait l'originalité, l'intérêt, et un peu aussi la faiblesse. C'est une idée, ce qui suffit à vivifier le livre; mais l'idée est fautive ou exagérée, et le livre pêche précisément par le côté philosophique que l'auteur s'est efforcé d'y introduire.

M. de Champagny a beau jeu contre l'antiquité, qui ne peut répondre en lui citant nos guerres de la féodalité, nos guerres de religion et de sectes, notre Saint-Barthélemy, les massacres des Indiens par les Espagnols, et nos Borgia. M. de Champagny n'avait pas à parler de tout cela, ce qui facilite singulièrement sa thèse. L'auteur est tout aussi injuste envers la philosophie, qui, pendant la longue agonie du polythéisme, a fait la consolation et la force de toutes les âmes élevées, cette philosophie dans laquelle les anciens sont encore nos maîtres, puisqu'elle les avait si complètement affranchis des préjugés de leur temps.

M. de Champagny a mis en regard de la décadence de l'antiquité la sève de la jeunesse du christianisme. Tout en rendant justice à la générosité de ses sentiments, et malgré notre respect pour une conviction si forte, nous craignons que son hypothèse de l'éternelle adolescence du christianisme ne soit qu'une hypothèse mal justifiée par l'histoire, et il nous semble, à nous, qui reconnaissons au christianisme bien d'autres mérites, qu'on ne peut, sans s'aventurer volontairement, lui faire compliment aujourd'hui sur sa jeunesse éternelle. « Son livre, écrit un peu légèrement M. de Sacy, fait penser plus que tout autre; n'est-ce pas tout dire? » Non, car il reste à rendre justice au rare talent de l'écrivain, à l'élevation de sa pensée, à son style rapide, vigoureux, élégant, mais, nous le répétons, plus oratoire qu'historique, ce qui ne messied pas dans un ouvrage qu'on doit considérer plutôt comme un plaidoyer en faveur du christianisme que comme une histoire; non encore, car il ne suffit pas qu'un livre fasse penser, même plus que tout autre, il faut se préoccuper de la nature des pensées qu'il suggère, et se demander si ces pensées concluent contre l'auteur ou en faveur de sa thèse. Nous avons dit le mot qui condamne, selon nous, le livre de M. de Champagny : l'histoire n'est pas, ne devrait pas être une thèse, mais un exposé impartial dont les conclusions doivent être laissées au jugement équitable de la postérité.

Césars et les Napoléons (LES), parallèle historique, publié par M. Amédée de Cesena en 1861. Les Napoléons sont le vivant commentaire des Césars, de même que les Césars sont l'histoire anticipée des Napoléons; telle est l'idée fondamentale du livre de M. Amédée de Cesena. Il compare Napoléon I^{er} à César, en donnant parfois la préférence à ce dernier, et Auguste à Napoléon III, qu'il place bien au-dessus de l'empereur romain. A travers tout l'ouvrage circule une idée dominante : c'est l'influence du christianisme, dont les Napoléons ne sont que les instruments. M. de Cesena soutient la thèse des hommes *providentiels*. Il conclut en disant que Napoléon III

doit conquérir, par le progrès, le monde à l'égalité et à la démocratie, dont il est le représentant, et que l'empire est dans la sphère temporelle ce qu'est l'Eglise dans la sphère spirituelle. Selon M. de Cesena, l'autocratie ne gouverne en haut que pour que l'égalité règne en bas.

Telles sont les idées principales de ce parallèle, que nous ne suivrons pas dans ses développements. Dans ce dithyrambe en l'honneur de l'empire actuel, quelques pensées se font jour, empreintes d'un levain de libéralisme. On aperçoit, sous le travestissement impérialiste, l'auteur de la fameuse lettre adressée, en 1848, à Proudhon, pour faire acte d'adhésion à la banque d'échange. M. de Cesena élève courageusement la voix contre les exils de 1852, qu'il met en contradiction avec la politique conciliatrice du pouvoir; il réclame de plus pour la France les frontières du Rhin. Quant à son libéralisme, il ne va pas au delà de certaines mesures bien restreintes : on sent que l'auteur est encore sous le coup d'une vague terreur inspirée par le spectre rouge; il rêve révolutions tout éveillée, et sacrifie sans peine à ses terreurs puériles la liberté absolue dont il n'a que faire.

Ce parallèle à la Plutarque, bien qu'il affecte trop le ton élogieux et ressemble plutôt à une contrefaçon du *Panegyrique de Trajan*, se recommande par une véritable vigueur. Les idées ne manquent parfois ni de justesse ni d'élevation. Le style en est clair, élégant, quoique emphatique. M. de Cesena a visé à l'Alnéa comme M. de Girardin; il affecte la forme brève des sentences et a trop souvent l'air de donner une leçon; mais il faut lui tenir compte de ses timides aspirations vers le progrès, et l'on est aisé de surprendre, dans quelques passages, un rédacteur du *Constitutionnel* en flagrant délit de démocratie.

CÉSAR (Caius), fils de Vipsanius Agrippa et de Julie, fille d'Auguste, qui le destinait à l'empire, ainsi que son frère Lucius César. Les deux jeunes princes moururent prématurément, Lucius l'an 1^{re} de l'ère chrétienne, à l'âge de dix-neuf ans; Caius l'an 1^{re}, des suites d'une blessure reçue en Arménie. Il avait à peine vingt-quatre ans.

CÉSAR (Jules), jurisconsulte anglais, né près de Tottenham en 1557, mort à Londres en 1636. Il était fils d'un Gênois, César Adelmarr, qui était devenu médecin des reines Marie et Elisabeth d'Angleterre. Il étudia le droit à Oxford et à Paris, fut nommé, sous Elisabeth, maître des requêtes et juge à la cour de l'Amirauté, puis il devint, sous Jacques I^{er}, vice-chancelier de l'Echiquier et conseiller privé de la couronne. César fut l'ami du célèbre chancelier Bacon, qu'il assista pendant son procès, et fit preuve pendant toute sa carrière d'autant de droiture que d'habileté. Il a laissé des manuscrits que possède aujourd'hui le British Museum.

CÉSAR BORGIA (duc de VALENTINOIS), second fils naturel de Roderic Borgia (depuis Alexandre VI) et d'une dame romaine nommée Vanozza, né vers 1457, mort le 12 mars 1507, ou suivant d'autres en 1513. La première partie de sa vie s'écoula dans l'obscurité. Son père, peu de temps après son avènement, le nomma archevêque de Valence, puis cardinal (1493), et, dans une négociation avec le roi de Naples, lui fit assigner un revenu considérable, avec la promesse d'un des grands offices de la couronne. Lors de l'expédition de Charles VIII en Italie, le pape, contraint de signer un traité d'alliance, consentit à ce que le cardinal César accompagnât le roi de France en qualité d'otage. On sait aussi qu'il lui livra Zizim, frère de Bajazet, dont Charles voulait se servir dans ses projets contre l'Orient, et qui mourut peu de jours après. On crut généralement alors que le prince turc, avant d'être remis aux mains des Français, avait été empoisonné, et que ce crime, payé par Bajazet, avait été conseillé par César. Ce qui donne un certain poids à ces assertions, adoptées par beaucoup d'historiens, c'est qu'à peine à Velletri, César s'enfuit du camp français et retourna à Rome. On lui attribua aussi le meurtre de son frère aîné, François, duc de Candie, dont il convoitait les richesses et les titres, et qui, à la suite d'un souper, fut assassiné et jeté dans le Tibre (1497). Des historiens italiens ajoutent ce détail caractéristique, qu'outre les motifs d'ambition, César avait pour mobile une violente jalousie contre son frère relativement à leur sœur Lucrèce, dont tous deux se partageaient les faveurs incestueuses.

Ce qui est certain, c'est que l'assassin présumé hérita des biens que possédait la victime dans le royaume de Naples, et qu'il reçut de son père l'autorisation de quitter la pourpre pour l'épée, ce qui lui permit d'aspirer à la main d'une fille du roi de Naples. Mais un bref donné l'année précédente par le pape, et qui avait mécontenté la maison d'Aragon, entravait cette négociation : César affirma hardiment que cet acte avait été falsifié par le secrétaire des brefs, l'archevêque Floride; puis il engagea ce dignitaire à s'avouer coupable, pour couvrir le souverain pontife, et le décida par les plus magnifiques promesses; et quand le malheureux Floride eut confessé sa prétendue faute, il le fit périr dans un cachot et mit la main sur tous ses biens. Néanmoins, son projet de mariage échoua.

L'année suivante (1498), il fut chargé de

porter en France la bulle de divorce et les dispenses de mariage que sollicitait Louis XII, qui d'ailleurs ne les avait pas attendues pour répudier Jeanne de France et épouser Anne de Bretagne. Dans cette mission, Borgia déploya une magnificence qui fit pâlir le luxe de la cour de France. Il fit dans Chinon une entrée qui ressemblait à un triomphe et dont Brantôme nous a laissé une description. On rapporte même des détails qui paraissent un peu hyperboliques. Ainsi, les chevaux des personnes de sa suite étaient ferrés d'argent, et ses mules avaient aux pieds des fers d'or attachés avec un seul clou, afin qu'il s'en perdît sur la route. Louis XII se montra reconnaissant des faveurs peu coûteuses avec lesquelles Rome achetait son appui. Il donna au fils d'Alexandre VI le duché de Valentinois, avec une rente de 20,000 livres, la solde d'une compagnie de 100 hommes d'armes, et lui promit en outre des terres dans le Milanais, quand la conquête en serait achevée. Cette alliance, dont l'Italie était destinée à payer les frais, devint plus intime encore par le mariage de César avec Charlotte, fille de Jean d'Albret, roi de Navarre, proche parent du roi (12 mai 1499). Bientôt le duc de Valentinois entra en Italie avec Louis XII, qui plaça sous ses ordres un corps de troupes assez considérable; et pendant que son allié mettait la main sur le Milanais, il commença de son côté la conquête des places de la Romagne. Ces villes étaient possédées par des feudataires de l'Eglise, qui les tenaient, les uns depuis plusieurs siècles par droit héréditaire, les autres par l'investiture des pontifes prédécesseurs d'Alexandre. Celui-ci n'avait aucun motif légitime pour les attaquer et les dépouiller, et il est hors de doute que le but secret de ces usurpations n'était point d'augmenter le patrimoine de l'Eglise, mais bien plutôt de fonder une souveraineté pour les Borgia. César, après avoir été revêtu du titre de gonfalonier du saint-siège, marcha contre Imola et s'en rendit maître, ainsi que de Forlì, défendu avec courage par Catherine Sforce, de Pesaro, qui appartenait à Jean Sforce, et de Rimini, qui avait pour prince Pandolphe Malatesta (1500). La conquête de Faenza fut plus difficile; l'affection que les habitants portaient à leur jeune souverain, Astorre Manfredi, leur fit défendre la place pendant un an, et il fallut leur accorder une capitulation où il était stipulé qu'Astorre aurait un rang distingué au service de César Borgia. Celui-ci signa tout ce qu'on voulut, au nom de l'Evangile et des saints; et dès que le jeune prince se fut, avec son frère, remis entre ses mains, il les envoya à Rome, où ils furent mis à mort. Il attaqua ensuite Bologne, dont il voulait faire sa capitale, car le pape lui avait déjà accordé l'investiture des États conquis, avec le titre de duc de Romagne; mais ses armes, comme ses intrigues et ses perfidies, échouèrent devant cette ville, défendue par l'énergique Jean Bentivoglio. Il fut plus heureux devant Piombino, qui se rendit à lui (1501). Le duché d'Urbain, qui se composait de quatre villes et de trente châteaux forts, excitait sa convoitise. Guidubald, qui en était souverain, loin d'avoir fourni aucun prétexte pour l'attaquer, était un allié fidèle du saint-siège, et il avait fréquemment combattu en faveur de l'Eglise romaine. César, désespérant de réussir par la force ouverte, feint de vouloir attaquer Camerino, et demanda des secours à Guidubald, qui lui envoya avec confiance son artillerie et ses troupes; la conquête de cet Etat, entièrement désarmé, ne fut plus alors qu'une simple marche. Le duc d'Urbain, averti par les supplices qui couronnaient toutes les entreprises du Borgia, s'enfuit et parvint à gagner Mantoue, quoique vivement poursuivi. Pour Camerino, César employa un autre genre de trahison : il attira à des conférences le seigneur de ce petit Etat, Jules de Varano, et le fit étrangler ainsi que ses deux fils. Telle était sa méthode constante; comme Lysandre, il savait coudre la peau du renard à celle du lion, si cette comparaison n'est pas encore trop noble pour un tel homme. Absolument étranger à tout principe de morale, à toute notion de cette loyauté militaire qui, en d'autres pays, n'était pas toujours absente des mœurs féodales, il employait indifféremment et tour à tour l'astuce, la force ouverte, l'assassinat, les embûches, les trahisons, les parjures, les violations de traités et de capitulations, le fer, la flamme, la corde ou le poison, suscitant des rivalités, immolant ceux qu'il avait entraînés dans son alliance pour les dépouiller à leur tour, étendant même ses meurtres et ses spoliations sur les chefs qui l'avaient secondé dans ses entreprises, sur les petits seigneurs qui avaient embrassé son parti. « Il érigea le crime en système et porta l'impudence et la mauvaïse foi à un degré inconnu jusqu'à lui... Les autres monstres ont été entraînés par leur passions, Borgia a tout calculé, jusqu'à la férocité, rapportant tout à lui, sacrifiant tout à son seul intérêt, ne connaissant la morale, la religion, le sentiment, que comme autant d'instruments qui pouvaient le servir, et qu'il brisait dès qu'il s'en trouvait gêné. » (Sismondi.)

Il agissait d'ailleurs avec la plus royale indifférence de l'opinion des hommes et de l'histoire, et l'on ne voit pas qu'il ait jamais cherché à voiler d'un prétexte ses violences et ses crimes.

Après la conquête de Camerino, César Bor-

gia, devenu en si peu de temps un des princes les plus redoutables de l'Italie, avait attiré dans son parti tous les capitaines renommés de la péninsule, tous les hardis aventuriers. Il tourna alors ses regards vers Florence, qu'il avait déjà une fois menacée, et en attaqua de tous côtés le territoire, de concert avec les Médicis exilés; plusieurs villes capitulèrent. Les Florentins alarmés s'adressèrent à Louis XII, qui, peu soucieux de laisser s'agrandir indéfiniment le saint-siège et cette famille en Italie, envoya à César l'ordre positif de rappeler ses troupes, et fit entrer en Toscane un corps assez considérable (1502). Forcé de plier, Borgia alla trouver le roi de France à Asti, s'humilia, mit tout sur le compte de ses capitaines, et enfin renouvela son alliance; il obtint même la promesse d'un corps de cavalerie pour continuer la lutte contre les barons feudataires de l'Eglise.

Les principaux chefs de son armée, dont la plupart étaient des seigneurs ralliés de la Romagne, prirent ombrage de cette démarche d'un homme dont on connaissait les perfidies, et ils formèrent entre eux une ligue secrète. Informés de ces dissensions, les princes et les seigneurs dépouillés reprirent les armes et rentrèrent dans leurs Etats. César se réfugia à Imola, fort découragé, quand le secours lui vint précisément de ces Florentins qu'il avait attaqués. Ces revirements, comme on le sait, sont très-fréquents dans l'histoire des éternelles guerres féodales et municipales de l'Italie. Florence avait intérêt à ne pas laisser entièrement accabler le duc, parce qu'il contenait certains ennemis qu'elle redoutait fort; elle lui députa le célèbre Machiavel, qui, comme on le sait, appréciait en artiste, en pur Italien du xve siècle, cette espèce de monstre dont Borgia était le type le plus complet. Ces deux maîtres combinèrent un plan peut-être unique dans les annales de la trahison, et dont nous ne pouvons ici que résumer en quelques traits les résultats. Avec son habileté diabolique, César commença à négocier avec ses lieutenants, en leur représentant que leurs intérêts étaient liés aux siens, et que sa souveraineté, purement nominale, ne pouvait menacer leurs seigneuries particulières, etc. Bref, et c'est là le chef-d'œuvre, il parvint à convaincre, à ramener à lui des hommes qui le connaissaient à fond comme un prodige de scélératesse et de perfidie. En même temps, il rassemblait secrètement de nouvelles forces, puis, à l'aide de ses capitaines, revenus dans son parti, il s'empara de Sinigaglia, où, à la suite d'intrigues extrêmement compliquées, il parvint à attirer ceux-là mêmes qui venaient de combattre pour lui et de relever sa fortune, à les saisir comme en un filet et à les livrer au bourreau. Il les fit tous étrangler. Le pape, qui était dans le complot, fit saisir et tuer en même temps dans Rome plusieurs membres de la famille des Orsini.

César Borgia rétablit ensuite sa domination dans la Romagne, dont son père proposa même au sacré collège de le proclamer roi. Il était au faite de sa puissance, quand un événement inattendu vint renverser l'édifice de sa fortune. Le 18 août 1503, Alexandre VI mourut après quelques jours de maladie. Son fils lui-même fut affecté d'une grave indisposition. Tous deux, suivant le témoignage des historiens contemporains et suivant l'opinion générale, avaient bu dans un festin, soit erreur, soit trahison des familiers, d'un vin empoisonné, préparé pour de riches cardinaux dont ils convoitaient les dépouilles. Il est bien certain qu'Alexandre et son fils ont souvent employé le poison pour satisfaire, ou leur cupidité, ou leur vengeance, ou leur ambition; et il n'est pas moins certain que César se trouva dans le même moment frappé d'un mal mystérieux qui ne lui permit pas de prendre les mesures que commandaient impérieusement et les circonstances et ses intérêts. Il se fit transporter au château Saint-Ange et eut encore la force d'ordonner l'enlèvement du trésor pontifical. A la première nouvelle de la mort d'Alexandre, tous les barons de la Romagne rentrèrent en armes dans leurs possessions. Les Colonne, les Orsini et autres seigneurs, attaquèrent même jusque dans Rome les troupes dont César était environné. Au milieu de ces orages, le conclave élut Pie III, qui mourut après vingt-six jours de pontificat. L'élection de Julien de la Rovère (Jules II), un des plus ardents ennemis des Borgia, consumma la ruine de César: il fut retenu prisonnier pendant quelque temps, et ne recouvra la liberté qu'en abandonnant toutes ses possessions, qui, finalement, profitèrent à la puissance temporelle du saint-siège. Il alla se réfugier à Naples, auprès du vice-roi espagnol Gonzalve de Cordoue, qui l'accueillit avec bienveillance, lui laissa préparer de nouveaux armements, et finit par l'envoyer prisonnier en Espagne. Enfermé dans le château de Medina del Campo, il s'évada au bout de deux ans, se retira auprès de son beau-frère le roi de Navarre, qui lui donna un grade élevé dans son armée, et fut tué d'un coup de feu au siège de Viane, en combattant contre les Castillans.

César Borgia est resté dans l'histoire comme l'idéal monstrueux du tyran, et c'est avec raison qu'on l'a présenté comme le type odieux et le modèle du Prince de Machiavel. Il avait des facultés brillantes, cela paraît incontestable, mais non de grandes facultés, comme l'admettraient assez volontiers certaines écoles, accoutumées à mesurer la capacité des

hommes d'après la somme des forfaits qu'ils ont commis. Sa hideuse originalité, c'est qu'il fut complet. La plupart des monstres fameux dont l'histoire a gardé le souvenir avaient un côté vulnérable. Chez lui, rien de semblable; on ne voit pas dans sa vie la trace d'une affection, d'une faiblesse: l'homme a complètement disparu; il ne reste que la bête de proie. Une telle perfection ravissait Machiavel, qui avait une passion de naturaliste pour les monstruosités; et c'est à ce point de vue qu'il exalte Borgia, qu'il l'offre en exemple aux princes et aux conducteurs de peuples, et qu'il le proclame sans aucune hésitation le plus grand homme de son temps (le Prince, ch. viii.) De tels éloges nous semblent décisifs, et nous ne croyons pas qu'il soit possible de rien dire de plus caractéristique et de plus fort contre le digne fils d'Alexandre VI.

César Borgia, drame en cinq actes, de MM. Crisafulli et Devicque, représenté à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 11 décembre 1855. De ce César Borgia qui, par sa nature de belle bête féroce, mérite une cage à part dans la ménagerie de l'histoire, les deux auteurs ont fait un amoureux. Cela ne se comprend guère. La maison des Borgia n'était pourtant pas précisément le pays de Tendre; quoi qu'il en soit, notre héros, épris de la jeune Térésa, la pure fiancée de Fabio, lui déclame des élégies d'homme fatal. On croit voir l'Antony du poison et de l'inceste. Cette jeune fille, il l'a enlevée sur un grand chemin; il la tient captive dans le château d'Imola; la colombe résiste au vautour; Fabio essaye assez maladroitement de la délivrer; découvert sous son capuchon de moine, il est fait prisonnier, et c'est en voyant celui qu'elle aime menacé de la torture que la pauvre enfant s'abandonne à son ravisseur. Fier de cette victoire très-peu glorieuse, César célèbre son triomphe par une fête splendide, à laquelle il invite tous ses ennemis, y compris Fabio, dans le dessein perfide de les empoisonner en masse; mais Térésa, à laquelle il laisse le soin de verser à boire aux convives, profite de l'occasion pour empoisonner et empoisonner l'empoisonneur lui-même. César n'en meurt pas, et c'est grand dommage. Le drame a une arrière-pensée en le laissant vivre, comme vous l'allez voir. Au cinquième acte, notre Borgia se bat dans un cimetière avec Fabio, qu'il tue — car le proverbe veut que l'on soit battu et... content; — après quoi apparaissent tous les fantômes des victimes qu'il a immolées; ces fantômes sont nombreux, il en sort de toutes les trappes du théâtre, comme des diables de tabatière, si bien que, saisi de remords et de terreur, le monstre expire sur la tombe de la malheureuse Térésa. C'est peu connaître le tempérament des Borgia; ils n'étaient pas sujets à la maladie du remords. César, cette bête fauve issue d'un pape et d'une courtisane, devait être, ce nous semble, passablement sceptique à l'endroit des spectres. Non content d'inviter le commandeur à souper, comme don Juan, il lui aurait servi quelque fin morceau assaisonné de *cantarella*, pour mettre à l'épreuve l'estomac de marbre des statues et la digestion des fantômes. Il eût éclaté de rire à la face livide du spectre de Banco. C'est une duperie que de se mettre en frais de morale et de remords pour César Borgia, a dit M. Paul de Saint-Victor; l'histoire elle-même devrait garder devant lui son plus beau sang-froid. Le naturaliste se fâche-t-il contre la belle bête féroce d'espèce rare dont il étudie la griffe, la denture et le poil? Or César Borgia, duc de Valentinois, présente ce phénomène unique d'un être né, conformé, organisé pour le mal, et aussi étranger aux idées de moralité humaine qu'un habitant d'une autre planète peut l'être aux lois physiques de ce globe. Les grands scélérats qui ont effrayé le monde par la stature et les proportions de leurs crimes ont tous, plus ou moins, leur côté faible, leur défaut de cuirasse, leur quart d'heure d'attendrissement ou de repentir. Il y a un moment dans leur vie où ils souffrent, où ils s'arrêtent, où ils regardent en arrière d'un œil effrayé. La jeunesse de Néron a une forme humaine; Iwan le Terrible, après avoir tué son fils, s'enferme dans le Kremlin en rugissant de douleur. Ali-Pacha laisse un vieux derviche l'arrêter par la bride de son cheval au seuil d'une mosquée de Janina; il essuie sans sourciller les injures sanglantes que le vieillard lui crache à la face, et de grosses larmes roulent silencieusement sur sa longue barbe orientale. Alexandre VI lui-même, le père de César, assemble un consistoire après le fratricide de son fils, et il ouvre avec horreur son âme aux cardinaux, se confesse et frappe sa poitrine. César Borgia, lui, est coulé d'un jet; il ne connaît ni doute ni lassitude; il présente aux autres hommes un front sur lequel est écrit: « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? » Il bondit, rampe, s'embusque et tue, dans le siècle mouvant et compliqué qu'il habite, comme un tigre dans sa jungle; il en a l'éclat, la force, la souplesse, l'effrayante élégance, les bonds et les mouvements électriques; il obéit comme lui passivement à des instincts de rapine et de proie qui ne discutent pas. Ce qui frappe à première vue, lorsqu'on étudie de près le jeune monstre, c'est la verve et le naturel qu'il met à commettre ses crimes. Rien de forcé ni de théâtral; il suit sa voie, le sang est son élément, il y nage; son ambition à la naïveté sanguinaire

d'un appétit animal, son astuce même tient de cette acuité de flair et d'ouïe dont la nature a doué les fauves. Tel nous le montre le splendide et sinistre portrait que l'on voit de lui au palais Borghèse; il a la « beauté du diable » dans la plus sinistre expression du mot. Il respire la joie du mal, la sérénité de l'impénitence finale, le parti pris de la damnation. C'est le type de la méchanceté jeune, grandiose, florissante, pleine de génie et d'avenir. »

MM. Crisafulli et Devicque, dont ce drame était le premier essai, ont fait de nombreux accrocs à ce portrait si terrible du fils d'Alexandre VI. Leur pièce n'en réussit pas moins. A défaut de sérieux historique, elle avait de la fougue, de la jeunesse et une couleur qui, pour être poussée au noir, n'en était pas moins un brillant éclat. Leur style de portivoire rencontrait parfois d'assez fiers accents. Que faut-il de plus pour faire trembler le parterre? Acteurs: Dumaine, Omer, Maurice Coste, Mlle Isabelle Constant.

César Borgia (PORTRAIT DE), par Raphaël, dans la galerie du palais Borghèse à Rome. Ce portrait, admirablement éclairé, est surprenant de vie, d'expression; il ne donne pas seulement une ressemblance physique, il reproduit en quelque sorte la physiologie morale du frère de la trop célèbre Lucrèce. « En apercevant ce personnage, a dit M. Lavice, avant de savoir son nom, j'avais tressailli. Il tient d'une main crispée la poignée de son épée, et relève fièrement la tête. Son toquet, orné d'une plume, laisse voir le front haut, intelligent. Sa barbe rousse se divise en plusieurs mèches sur le menton. Le regard est dur, impérieux; la bouche n'est pas meilleure. On doit rendre cette justice aux grands peintres de la Renaissance que, lorsque des personnages éminents ont posé devant eux, ils se sont montrés historiens fidèles, reproduisant, avec une exactitude courageuse, les traits et les caractères, quels qu'ils fussent. »

CÉSAR BIROTTEAU, héros d'un roman dans lequel Balzac a peint les scènes de la vie bourgeoise et marchande. César Birotteau est un parfumeur que des revers de commerce forcent à déposer son bilan, mais qui, par son énergie peu commune, trouve moyen de se réhabiliter. Comme toujours, Balzac a multiplié dans ce roman des détails de mœurs saisissants de vérité. Il y a des péripéties dramatiques, émouvantes, et l'on peut regarder cette œuvre comme une des meilleures qui soient sorties de la plume de l'illustre romancier. Birotteau est le type de l'homme faible, ébloui par la fortune, et destiné à devenir la victime des faux amis et des intrigants.

César Falempin, roman de mœurs par M. Louis Reybaud. L'esprit du siècle tourne au matérialisme, le calcul a étouffé le sentiment; l'argent a remplacé la vertu, nous sommes tous des âmes d'argent. Si, à travers ce monde d'argent, s'élève une âme pure, candide de l'âge d'or, elle sera froissée, meurtrie, étouffée, et tombera sans haleine au milieu de la foule indifférente. Telle est l'idée que M. Louis Reybaud a développée dans *César Falempin*. D'un côté, le général Dalincour et sa fille Emma, deux cœurs purs étrangers aux calculs égoïstes; de l'autre, Eléonore la femme du général, Granpré son amant, et Vernon le cousin d'Emma, trois personnages qui sont bien de leur siècle, se trouvent en présence et en lutte. Le général et Emma doivent succomber; c'est dans la nature des choses. Vieux et infirme, soumis à une torture morale de chaque heure, le général n'a même plus la force d'empêcher la femme adultère et son complice de voler l'héritage de son enfant. Heureusement pour Emma, au dernier moment, son père a pu charger César Falempin, un de ses anciens compagnons d'armes, qu'il a pris pour concierge, de veiller sur sa fille, et lui a indiqué une cachette où il a enfoui 300,000 fr. Cette somme, Emma la touchera, César Falempin dû-il s'en emparer comme un voleur, pour accomplir les dernières volontés de son général. Vernon, qui, pendant la vie du général, faisait la cour à sa cousine et lui avait voué cet amour proportionné à sa fortune, sent cet amour décroître et s'évanouir lorsqu'il la croit ruinée. Malgré leurs belles combinaisons, Granpré et la veuve du général se ruinent, et un beau jour le spéculateur va faire, sans sa maîtresse, le voyage traditionnel en Belgique. Sa complice est condamnée à restituer à Emma l'héritage dont elle l'avait frustrée. L'amour de Vernon est à la hausse, il est sur le point de se négocier; César Falempin va servir d'agent de change. Un beau jour, lui aussi passe en Belgique, non pour y porter la caisse, mais pour aller la chercher. Il se présente chez Granpré, et grâce à l'appui que prête à ses raisonnements une paire de pistolets, il force le banquierotier à rendre gorge, accourt restituer à Emma sa fortune et attend de pied ferme les gendarmes. Inutile d'ajouter que Granpré a ses raisons pour ne pas les envoyer. Emma sera donc enfin heureuse. Hélas! non. Une conversation qu'elle entend lui dévoile l'égoïsme de son cousin: elle est frappée au cœur, languit comme une fleur desséchée sous le souffle de l'aquilon, et, s'éteint, lentement minée par la perte de ses illusions. Vernon se console facilement de cette mort dont il est cause; il hérite! Cette conclusion est-elle bien morale? Cependant, ce roman social dénote chez son

auteur une grande puissance d'observation et une connaissance profonde de la société actuelle et de l'esprit du temps. Comme tous les ouvrages de M. Louis Reybaud, à commencer par *Jérôme Paturot*, cette étude tourne souvent à la satire, et si l'intérêt ne languit pas, grâce à l'esprit de l'auteur, l'intrigue se trouve trop longtemps en suspens, pour laisser le champ libre aux déclamations des hommes du jour. L'assemblée des actionnaires, devant lesquels Granpré développe ses plans financiers, est une comédie d'actualité pleine de finesse.

Le style de ce roman est clair, net, spirituel, incisif. Malheureusement, un livre spirituel ne suffit pas pour métamorphoser une nation, et M. Louis Reybaud ne réformerait pas notre société, eût-il recours aux arguments sans réplique de César Falempin.

CÉSARA, petite-fille de Noé, qui, on ne sait pourquoi, ne se trouvait pas dans l'arche construite par le patriarche. Voyant les eaux envahir peu à peu la terre, elle se réfugia dans l'île d'Irlande, espérant y être à l'abri de l'inondation; mais ses prévisions furent trompées: elle fut submergée par les eaux et périt dans cette île, où son tombeau est honoré. Cette légende a été inventée par le peuple irlandais, qui voulait donner un nom à un tombeau inconnu.

CÉSARAT s. m. (sé-za-ra — rad. César). Néol. Dignité de César ou de monarque despotique: A titre de prince, le duc d'Orléans devra être ému de la perspective d'un CÉSARAT. ("".)

CÉSARÉE ou **CÉSARÉE** s. f. (sé-za-ré — de César, n. pr.). Bot. Genre de plantes, rapporté avec doute à la famille des géraniacées, et comprenant quelques espèces, qui croissent au Brésil.

CÉSARE (Ginseppe, chevalier DE), historien italien, né à Naples vers 1783, mort en 1856. Dans cette Italie méridionale, où le despotisme séculaire avait abaissé les caractères et dénaturé la conscience même, Césaire eut l'honneur d'affirmer par sa conduite et par ses écrits les droits de la liberté et les principes de l'éternelle morale, inséparable de la justice et de la civilisation. Appelé par sa naissance à des emplois élevés, il était directeur général des douanes, quand cette place lui fut enlevée en 1827, à cause de son attachement aux idées libérales. En 1848, le gouvernement représentatif et constitutionnel imposé au roi de Naples le nomma intendant général de la province de Bari. Il donna bientôt après sa démission. M. de Césaire est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages, tous remarquables. Dans ses *Lettres romaines*, on reconnaît une haine généreuse de la tyrannie; dans son roman historique: *Arrigo di Abbate*, on a un tableau des Vêpres siciliennes; dans l'*Histoire de Manfred, roi de Sicile et de Pouille* (Naples, 1837, 2 vol.), son œuvre principale, on trouve une intéressante réhabilitation du prince dont il venge la mémoire. On peut citer aussi des mémoires historiques d'une certaine valeur, publiés dans la revue *Il Progresso* et dans la *Bibliothèque des sciences morales, juridiques et économiques de Mancini*.

CÉSARÉE. Plusieurs villes du monde ancien portaient le nom de Césarée: une dans la Cilicie, la même que Anazarba; une autre dans la Phrygie (v. *ASTIOCHE DE PÉDIE*); une troisième dans la Bithynie, près du mont Olympe; enfin dans en Afrique. La première de ces deux villes, dans la Mauritanie Césarienne, porte aujourd'hui le nom de Cherchell; la seconde, dans la Mauritanie Tingitane, s'appelle actuellement Tingis. Nous allons parler avec plus de détails des trois villes les plus célèbres qui ont porté le nom de Césarée.

CÉSARÉE, dite de *Palestine*, apparait *Stratonis Ara*, ville de l'ancienne Palestine, sur la Méditerranée, près des frontières de la Galilée et de la Samarie, entre les rivières connues maintenant sous les noms de *Nahr-Akhdar* et *Nahr-Zerka*, fut bâtie par Hérode le Grand sur l'emplacement où s'élevait auparavant la tour de Strabon. Cette ville, appelée Césarée en l'honneur d'Auguste, prit une rapide extension et devint, après la ruine de Jérusalem (70), capitale de la Palestine. Parmi ses évêques, elle compte Eusebe, le célèbre historien de l'Eglise. Elle avait déjà beaucoup perdu de son importance au temps des croisades, et, après avoir été ravagée par Saladin en 1187, elle fut entièrement détruite par le sultan Balidar en 1265. Depuis lors, elle ne forme plus qu'un monceau de ruines. Ces ruines offrent cependant de l'intérêt. L'emplacement qu'elles occupent forme un parallélogramme de 600 pas de longueur sur 400 pas de largeur environ. Les murailles, reconstruites par saint Louis, présentent encore une enceinte à peu près complète. Les fossés, larges de 12 m. et profonds de 6 à 7 m., ont leurs glacis protégés par un revêtement de maçonnerie. Les tours sont presque entièrement ruinées. Des quatre portes qui donnaient accès dans la ville, celle du nord seule est intacte. Au sud de Césarée, une langue de terre s'avance dans la mer et forme deux golfes, dont l'un, celui du nord, servait autrefois de port. Cette jetée naturelle avait été agrandie par Hérode, au moyen de travaux immenses, et, plus tard, les croisés y élevèrent d'énormes constructions de défense, dont il reste des débris. Une grande quantité de fûts de colonnes de granit de Syène ont été placés transversalement dans ces constructions, à la fois pour les consolider

et pour leur servir d'ornements. Plusieurs chapiteaux du même granit se trouvent sur le bras septentrional du port. L'intérieur de la ville n'est plus qu'un monceau de décombres tapissés par une végétation luxuriante, à travers laquelle on ne peut guère pénétrer qu'en automne, lorsque le feuillage des broussailles est tombé. Le seul édifice important dont on puisse reconnaître la forme et la destination est une basilique chrétienne : les trois absides semi-circulaires et trois grands arcs-boutants sont encore debout. Sous l'autel régnait une longue crypte dont les substructions, suivant quelques archéologies, remonteraient au temps d'Hérode et auraient servi de fondations à un temple consacré à Auguste. On a cru reconnaître également, au sud du port, les vestiges d'un théâtre et d'un amphithéâtre. L'émence à laquelle ce dernier édifice était adossé est couverte par les ruines d'un château du moyen âge.

CÉSARÉE (CONCILES DE). 197. Ce concile, un des plus anciens sans contredit, fut présidé par Théophile de Césarée et Narcisse de Jérusalem. Cassius de Tyr et Clarus de Ptolémaïde y assistèrent avec plusieurs autres évêques. Il s'agissait de décider à quelle époque il fallait célébrer Pâques. Les Églises d'Asie plaçaient cette solennité au jour même où il avait été commandé aux Juifs d'immoler l'agneau, c'est-à-dire au quatorzième jour de la lune de mars ; les autres Églises gardaient la coutume apostolique de finir le jeûne et de célébrer la pâque le jour de la résurrection de Jésus-Christ. Dans le concile de Césarée, on décida que la solennité serait célébrée le dimanche après le quatorzième jour de la lune de mars, et on publia une lettre synodale dans ce sens.

334. Les ariens, et à leur tête Eusèbe de Nicomédie, avaient sommé par lettre saint Athanase, évêque d'Alexandrie, d'avoir à recevoir Arius dans la communion de l'Église. Le prélat, qui était un des adversaires les plus déclarés de la nouvelle secte, refusa d'admettre dans l'Église catholique un hérésiarque condamné et excommunié par un concile, à cause de ses opinions contre la divinité de Jésus-Christ. L'empereur Constantin voulut en vain forcer la volonté de l'évêque, qui, menacé d'être déposé, refusa d'obéir. Les ariens jurèrent alors sa perte, et, s'alliant aux méliciens, qui, malgré leurs doctrines contraires, s'étaient laissés gagner par les promesses d'Eusèbe, ils imaginèrent quatre chefs d'accusation contre l'évêque d'Alexandrie : 1^o d'avoir imposé aux Égyptiens un tribut de tuniques de lin pour l'Église d'Alexandrie ; 2^o d'avoir fourni de l'argent à un rebelle nommé Philumène ; 3^o d'avoir tué Arsenne, évêque mélicien, et de lui avoir coupé la main pour s'en servir à des opérations magiques ; 4^o d'avoir approuvé un de ses prêtres nommé Macaire, accusé lui-même de toutes sortes de profanations et de sacrilèges. Après la lecture de ces griefs, Constantin fit venir saint Athanase à Psammachie ; mais, après un entretien avec le prélat, il reconnut la fausseté de ces accusations, et le renvoya dans son Église avec une lettre par laquelle il proclamait son innocence et l'estime dans laquelle il le tenait. Mais les ennemis de l'évêque d'Alexandrie ne se tinrent pas pour battus : ils intriguerent tant qu'ils obtinrent de l'empereur la permission de réunir un concile à Césarée en Palestine. Eusèbe de Nicomédie et Eusèbe l'historien, évêque de Césarée, s'y trouvèrent, mais saint Athanase refusa de s'y rendre, persuadé que, devant une assemblée composée uniquement de ses ennemis, la vérité ne pourrait se faire jour. On profita de son absence pour le charger de nouveaux crimes ; mais l'empereur, voyant qu'on ne pouvait rien décider dans cet état de choses, transféra le concile à Tyr.

CÉSARÉE, dite de Philippe, ville située au pied du Liban, non loin des sources du Jourdain, s'appela primitivement *Punaea*. Elle prit le nom de Césarée après avoir été considérablement agrandie par le tétarque Philippe. Appelée par Agrippa *Néronias*, en l'honneur de Néron, elle ne tarda pas à reprendre son ancien nom de Panéas, qui s'est conservé jusqu'aujourd'hui sous la forme arabe *Banyah*. Ce fut dans cette ville que, après la prise de Jérusalem, Titus donna des jeux où il fit combattre des captifs Juifs contre des bêtes féroces. A l'époque des croisades, plusieurs combats se livrèrent aux environs de *Banyah*. Ce n'est plus maintenant qu'un petit village habité en partie par des Druses.

CÉSARÉE, dite de Cappadoce, ville de l'Asie Mineure, dans la Cappadoce, au pied du mont Argée, sur les bords de l'Halys ; appelée d'abord *Eusebia* ou *Mazaca*, elle changea de nom sous l'empereur Tibère, qui l'embellit et y établit un atelier monétaire. Elle fut détruite par un tremblement de terre. Elle est la patrie de saint Basile. « L'antique Césarée », dit M. Charles Texier, était bâtie à un quart de mille à l'ouest de la ville moderne, et par conséquent plus rapprochée de l'Argée. De ce côté se trouvent, en effet, quelques ruines que les habitants du pays désignent sous le nom d'*Eschy-Kaisaria* (l'Ancienne Césarée). Parmi ces ruines, on remarque : des murailles, probablement byzantines, formées d'un lit de blocage et d'un lit de briques alternativement ; un reste d'édifice qui a appartenu, selon toute apparence, à des thermes ; et, plus au sud, entre deux éminences, les vestiges d'un cirque. — La ville nouvelle paraît avoir été construite, dès les premiers temps de l'occupation

musulmane, avec des débris provenant des ruines de la ville antique. Elle ne renferme aucun monument antérieur au *xiii*^e siècle, si ce n'est la masse inférieure du *château*, qui se compose d'une *casbah* entourée de murs et assez vaste pour servir d'asile à un grand nombre de familles. Cette construction forme le centre de la cité musulmane, dont les maisons, construites en blocs de lave liés par un mortier d'argile, ont un aspect de misère qui contraste avec l'élégance des quartiers habités par les négociants. Le principal édifice de Césarée est la mosquée de Houen, fondée au *xiv*^e siècle par un saint musulman de ce nom, qui avait institué un ordre de derviches. Cette mosquée offre des rapports frappants avec celles d'Égypte et d'Arabie : son enceinte est quadrangulaire et formée de murs épais, que flanquent des tours rondes. La cour intérieure est enveloppée d'un portique dont les arcades sont légèrement surhaussées en forme de fer à cheval ; elle est séparée du sanctuaire par une muraille percée d'un grand nombre de fenêtres. La porte qui conduit au *harem*, ou lieu fermé, est décorée avec beaucoup de richesse. Le tombeau du fondateur, placé dans une petite cour, à l'angle du portique, repose sur un soubassement que forment des encoirbellements de style arabe, engendrés par une suite de polygones dont les projections donnent naissance à un grand nombre de petites niches, variées à l'infini, mais toutes soumises à une loi géométrique assez simple. Les huit faces du tombeau sont percées d'arcades ogivales, et les angles sont renforcés par des colonnes soutenant un entablement du même style que le soubassement. Une pyramide couronne tout le mausolée. A côté de la mosquée est un *médressé*, composé d'une cour intérieure autour de laquelle sont disposées les chambres des étudiants. L'édifice entier est bâti en pierres volcaniques noires d'un effet sévère.

Le palais du pacha, construction irrégulière, est précédé d'une grande cour entourée de portiques donnant accès aux différents bureaux et à la salle de réception. — Les cimetières de Césarée sont dignes d'intérêt : les sépultures offrent cette particularité qu'elles sont ordinairement couvertes par un soubassement en forme de sarcophage et dont les extrémités sont arrondies. Il se trouve, en outre, dans la ville et dans la vallée qui s'étend jusqu'au mont Ali-Dagh, un grand nombre de chapelles sépulcrales de saints et de personnages de distinction ; elles sont toutes de forme octogone et couronnées par une pyramide également octogone. Leur architecture offre un mélange du style arabe et du style turc ; des gens du pays en attribuent la construction aux monarques persans, mais il est plus probable qu'elles remontent au temps de la domination arménienne.

CÉSARÉUM s. m. (sé-za-ré-omm — rad. *César*). Antiq. rom. Temple construit en l'honneur d'un César ou d'un empereur : *Il y avait un CÉSARÉUM dans la plupart des villes de l'empire.* (Complém. de l'Acad.) Il écrit aussi CÉSARÉON.

CÉSARÉWITCH s. m. (sé-za-ré-vitch). Prince héréditaire de Russie.

CESARI (Alexandre), dit *le Grec*, graveur en médailles, vivait en Italie dans le *xv*^e siècle. Il fut employé par différents pontifes. Ses ouvrages les plus célèbres sont une médaille de Paul III, dont le revers représente *Alexandre le Grand aux pieds du grand prêtre des Juifs* ; le portrait du roi de France *Henri II*, sur une cornaline, et un camée de *Phocion*.

CESARI (Antonio), philologue italien, né à Vérone vers 1760, mort en 1823. Il s'est acquis une grande réputation par son zèle à rendre à la langue italienne la pureté et l'énergie qu'elle devait aux écrivains nationaux de la Renaissance. Il a donné de bonnes éditions des classiques italiens, des traductions d'Horace et des lettres de Cicéron ; une réimpression du *Vocabulaire de la Crusca* (1806-1809, 7 vol.) ; un commentaire sur les beautés de Dante, intitulé *Bellezze della Commedia di Dante* (1824-1826, 4 vol.), et divers autres écrits.

CESARI (Joseph), chevalier d'Arpino, peintre italien. V. JOSEPHIN.

CÉSARIEN, IENNE adj. (sé-za-ré-ain, i-ène). Hist. Qui a rapport à Jules César ou aux Césars : *Troupes CÉSARIENNES. Famille CÉSARIENNE.*

— Poétiq. Qui appartient à un empereur, à un souverain :

..... L'univers avili
Du front *césarien* étudiait le pli.

LAMARTINE.

— Littér. *Discours césariens*, Discours dans lesquels Cicéron a fait l'éloge de Jules César. Il Peu usité.

— Chir. *Opération césarienne*, Opération qui consiste à inciser l'abdomen et l'utérus d'une femme, pour extraire un enfant.

— s. m. Membre de la famille de Jules César : *Les CÉSARIENS s'éteignirent en la personne de Néron.* Il Partisan de Jules César : *Les CÉSARIENS battirent les pompéiens à Pharsale.* Il Officier de l'empire qui tenait les comptes du fisc. Il Gladiateur romain qui combattait en présence des empereurs.

— Encycl. Chir. *Opération césarienne*, C'est une opération chirurgicale assez rare, qui consiste spécialement dans l'extraction du produit de la conception, chez une femme

grosse, par une voie artificielle. Le plus souvent, cette extraction s'opère par une incision qui intéresse la paroi abdominale inférieure, et par laquelle on pénètre dans l'utérus dilaté pour en retirer le fœtus viable ou même vivant. De là les noms impropres, ou tout au moins insuffisants, de gastrotomie et d'entérotomie donnés à cette même opération. Le nom d'*opération césarienne* ne vient pas, comme beaucoup de personnes semblent le penser, de ce que cette opération a été subie par la mère de César, mais de ce que les enfants venus au monde à la suite de ces sortes d'incisions (*casos*) étaient appelés par les Romains *casones* et *casares*. Scipion l'Africain et le premier des Césars furent ainsi mis au monde, ce qui justifie l'appellation de *César* ou *Cesar* donnée à ce dernier. *Caso* fut aussi un surnom appliqué à plusieurs personnages de ce temps. L'*opération césarienne* porte encore les noms d'*enfantement césarien*, de *gastro-hystérotomie*, ou même d'*hystérotomie* ; Roussel l'appelait *hystérotomotokie*, dénomination barbare abandonnée aujourd'hui.

On a voulu distinguer une opération *césarienne abdominale* et une opération *césarienne vaginale* ; mais cette dernière, qui s'exécute par les voies naturelles, ne peut être appelée opération *césarienne* ; c'est une *hystérotomie* simple, qui consiste à agrandir artificiellement l'orifice utérin rétréci, dans les cas assez rares où l'atésie du col de la matrice paraît s'opposer à la terminaison de l'accouchement. Cette opération n'a pas l'importance de l'*opération césarienne*, et est, le plus souvent, suivie d'un succès qu'on n'obtient pas dans l'*opération abdominale*.

On a décrit encore comme espèces différentes de l'*opération césarienne* les formes particulières du procédé opératoire. Sous ce point de vue, on en distingue quatre variétés, savoir : 1^o le procédé de Leuvert, qui indique de pratiquer l'incision abdominale sur les côtés de l'hypogastre ; 2^o le procédé de Mauriceau, qui fait porter l'incision sur le milieu de l'hypogastre, c'est-à-dire sur la ligne blanche aponeurotique qui sépare les muscles droits abdominaux ; 3^o le procédé de Lauverjat, d'après lequel on pratique la section transversalement, du bord externe du muscle droit à l'épine iliaque antérieure et supérieure ; 4^o le procédé par lequel, sans entamer l'utérus, on entaille les parois abdominales par une incision transversale inférieure, de manière à ouvrir le vagin à sa partie supérieure ; on met ainsi l'orifice utérin en rapport avec la plaie des téguments, puis on abandonne l'accouchement aux seuls efforts de la nature.

De ces quatre procédés, il n'y en a qu'un qui soit aujourd'hui usité ; c'est le procédé de Mauriceau, le seul applicable à la plupart des cas. Mais, dans la pratique, il est important de distinguer l'*opération césarienne* sur la femme vivante, de cette même opération sur la femme morte. Dans le premier cas, on se propose de rendre possible, par une voie artificielle, un accouchement impossible par les voies naturelles ; dans le second, on se propose d'extraire un fœtus viable ou vivant du ventre d'une femme qui vient de succomber ; soit, comme le veut la société, la famille et le médecin, pour faire profiter l'enfant des chances de vie qui lui restent ; soit, comme le désirent les prêtres et les personnes attachées aux idées religieuses, pour administrer le baptême à un enfant qui n'a que quelques secondes à vivre.

Nous traiterons séparément la question à ces deux points de vue ; elle se recommande à l'intérêt général par l'importance des résultats qu'on cherche à obtenir et par la gravité des circonstances au milieu desquelles l'accoucheur est appelé à se prononcer.

1^o *Opération césarienne sur la femme vivante.* L'*opération césarienne* remonte à la plus haute antiquité, mais elle n'était autrefois pratiquée que sur la femme morte, et la première mention qui soit faite d'une semblable opération sur le vivant date de 1500. Jacques Nufer, châtreur de porcs à Siegershausen, en Thurgovie, et mari d'Elisabeth Alepaschin, sollicita des magistrats la permission d'accoucher sa femme par une voie artificielle, alors que les médecins et sages-femmes déclaraient l'accouchement impossible par les voies naturelles ; il réussit dans cette opération ; et, depuis, la même femme accoucha naturellement à plusieurs reprises. La même opération fut tentée, et quelquefois suivie de succès, au *xv*^e siècle, mais ce ne fut qu'après les travaux de Roussel sur ce qu'il appela l'*hystérotomotokie*, travaux appuyés de l'autorité de G. Bauhin, que l'opération fut tentée par des procédés réguliers dans les cas que nous allons faire connaître.

Lorsqu'une femme est arrivée au terme de sa grossesse, et que son bassin vicié ne présente pas plus de 0 m. 075 d'ouverture au détroit supérieur, l'accouchement, même à l'aide du forceps, est physiquement impossible. La tête d'un fœtus à terme, dans les conditions ordinaires de développement, présente toujours un plus petit diamètre de 0 m. 08 et un plus grand, de 0 m. 11 ; quel que soit donc le degré de chevauchement que puissent subir les os du crâne au moment de la parturition, l'extrémité céphalique ne peut jamais s'accommoder à une ouverture de 0 m. 075 dans un sens ou dans l'autre. L'accoucheur, dans ce cas, n'a plus la ressource d'un accouchement prématuré ou d'un avortement provoqué avant terme ; il ne lui reste qu'à choisir entre

des extrémités également fâcheuses : diminuer le volume de l'enfant, agrandir la voie qu'il doit parcourir, ou bien lui frayer une voie nouvelle. Diminuer le volume de l'enfant, c'est pratiquer la céphalotomie ; c'est sacrifier le pauvre petit être. Agrandir la voie qu'il doit parcourir, c'est pratiquer la symphyséotomie, c'est-à-dire la section de ligaments qui réunissent les pubis en avant du détroit supérieur du bassin. Frayer à l'enfant une voie nouvelle, c'est pratiquer l'*opération césarienne*, l'une des plus dangereuses de la chirurgie.

La première question qui se présente est donc celle-ci : A quel parti s'arrêter ? quelle est celle de ces trois opérations qui présente le plus de chances de succès ? Nous avons, en partie, agité cette question à propos de la céphalotomie ; nous avons dit combien était pénible la triste alternative de faire un choix entre trois procédés également répugnants ; mais nous avons dit aussi combien il était dangereux d'atémoyer sans une sérieuse nécessité, et combien il était facile de compromettre le succès de l'opération future par une expectative inopportune.

D'un commun accord, les accoucheurs ont depuis longtemps renoncé à la symphyséotomie. D'une part, elle ne peut s'appliquer qu'à des rétrécissements qui ne sont pas extrêmes, car elle n'augmente le diamètre du bassin que de 0 m. 015 au plus ; d'autre part, elle est dangereuse à la fois pour la mère et pour l'enfant, car le fruit doit être arraché par le forceps avec de violents efforts. Restaient la céphalotomie et l'*opération césarienne*. Ce fut un grand sujet de controverse entre les chirurgiens. Les uns repoussaient la céphalotomie et lui préféraient l'*opération césarienne* ; les autres professaient une opinion tout à fait contraire. La céphalotomie, qui s'exécute par un procédé que nous avons fait connaître, sauve ordinairement la mère, mais sacrifie l'enfant. Il faut au médecin le triste courage de donner la mort à ce petit être. L'*opération césarienne* semble promettre davantage ; elle peut sauvegarder la vie de la mère et celle de l'enfant. On pourrait le croire, du moins ; mais la statistique n'est pas rassurante à ce sujet. Elle nous apprend que, dans les grandes villes, à Paris surtout, l'*opération césarienne*, depuis un demi-siècle, n'a jamais réussi à sauver les jours de la mère ; qu'entre les mains des plus experts accoucheurs, au sein des conditions les plus favorables en apparence, elle a été constamment mortelle pour l'accouchée. Ces résultats ne sont pas de nature à encourager. Dans la province, il est vrai, dans certains contrées privilégiées, on compte plus de succès. On a pu, dit-on, sauver une femme sur cinq, et même une sur trois. On a cité des femmes qui avaient subi jusqu'à deux, quatre et même cinq fois l'opération, et qui y avaient survécu. Mais ces résultats avantageux en apparence autorisent-ils une préférence pour l'*opération césarienne* ? Nous ne pouvons pas comment se fait la statistique. Elle puise ses éléments dans les observations que publient les recueils périodiques de la province et de l'étranger, mais il est bien rare que les cas malheureux y soient signalés ; bien peu d'hommes ont le courage de livrer leurs insuccès à la publicité pour l'enseignement des autres, et les résultats fournis par les statistiques n'ont forcément qu'une médiocre valeur. Il est encore des accoucheurs, cependant, qui défendent l'*opération césarienne*. Ils disent, pour la légitimer, que les femmes qui ne peuvent être délivrées que par cette opération ou par l'avortement sont difformes, affreuses à voir, et qu'il est regrettable de sacrifier un enfant à des êtres aussi repoussants. Il est vrai, sans doute, que les rétrécissements du bassin coïncident souvent avec les difformités congénitales issues du rachitisme ; c'est ce que nous avons dit dans un autre article (v. *BASSIN*). Mais il n'en est pas toujours ainsi. On a observé des rétrécissements du bassin chez de grandes belles femmes, bien constituées, atteintes d'une exostose qui obstruait le détroit supérieur ; d'ailleurs, une mauvaise et vicieuse conformation du bassin empêche-t-elle une femme d'être aimée de son mari et de ses proches, d'être habile dans son métier, utile aux siens ou à la société ? En tout état de cause, on doit donc donner la préférence à la céphalotomie, qui ne prive la société que d'un être chétif, presque mourant, mort peut-être. L'hésitation même ne serait plus permise, si les signes de la mort du fœtus (c'est-à-dire la cessation des battements du cœur perceptibles sur l'abdomen) apparaissaient au cours du travail de l'enfantement. Dans ce dernier cas, l'*opération césarienne* serait une barbarie inutile et un crime. Qu'il soit ici permis de rappeler le mot de Napoléon I^{er} au moment où l'impératrice accouchait ; il pourra servir de règle de conduite à l'accoucheur timoré, obligé d'opter entre l'*opération césarienne* et la céphalotomie. Un moment, on crut que l'accouchement de Marie-Louise ne pourrait s'effectuer. Le chirurgien Antoine Dubois manifesta son inquiétude et fit part de ses craintes et de ses perplexités à l'empereur. Napoléon attendait bien impatiemment l'héritier de sa couronne et de sa gloire, et cependant, au milieu de ces cruelles circonstances, il n'hésita pas un instant, et, d'une voix brève et impérative, il dit au chirurgien : « Sauvez la mère. » Heureusement, un succès complet couronna l'adresse de l'accoucheur, et tout fut sauvé.

Nous avons dit quelles raisons faisaient à l'accoucheur un impérieux devoir de repousser l'opération *césarienne* de la pratique, toutes les fois qu'il peut y substituer la céphalotomie ou la céphalotripsie; mais il est des conditions si défavorables, que cette dernière ressource même lui est enlevée. Si l'ouverture du bassin est moindre de 0 m. 055, l'introduction du céphalotribe est impossible; dans ce cas, il ne reste plus à tenter que l'opération *césarienne*; elle doit donc être étudiée par le chirurgien, encore qu'elle ne soit admise qu'exceptionnellement dans la pratique obstétricale.

Une fois l'opération jugée nécessaire, l'accoucheur ne se livrera pas à une dangereuse expectation; s'il reste quelques chances de vie pour l'enfant, il ne doit pas attendre que la prolongation du travail ait compromis sa vitalité; s'il a quelque souci de la mère, il ne doit pas attendre que les forces de celle-ci soient épuisées, et que toutes chances de salut soient perdues. Si l'accoucheur est prévenu en temps opportun, et maître de la situation, il choisira le moment le plus favorable: celui où le col utérin est assez ouvert pour permettre l'écoulement des liquides; mais il se gardera de rompre les membranes d'enveloppe du fœtus, comme on en donnait autrefois le conseil.

En principe, l'opération est simple. Elle consiste à extraire le fœtus par la paroi abdominale; il faut donc faire une section qui entame à la fois les parois du ventre à la région hypogastrique, et les parois de l'utérus sous-jacent. Le fœtus, entouré de six enveloppes, est ainsi mis à nu et extrait du sac amniotique qui le contient. L'opération réclame, pour être bien exécutée, les plus grandes précautions. A deux aides est d'abord confié le soin de fixer l'utérus; leurs deux mains appliquées au sommet et à la base de l'organe compriment les parois de sa cavité, à empêcher les anses intestinales de couler en avant; elles s'opposent aussi au passage du liquide amniotique dans la cavité péritonéale. L'incision se pratique le plus ordinairement sur la ligne médiane; elle s'étend sur une longueur de 0 m. 13 à 0 m. 16 depuis l'ombilic jusqu'à 0 m. 03 ou 0 m. 04 au-dessus du pubis. D'autres auteurs ont conseillé une incision latérale; elle ne présente aucun avantage et expose à blesser d'importantes artères. L'incision se fait avec le plus grand soin, couches par couches. On pénétre jusqu'à l'utérus, traversant la peau, le tissu cellulaire graisseux, le raphé médian des muscles abdominaux et le péritoine. Arrivé sur l'utérus, on incise encore couches par couches jusqu'aux membranes de l'œuf; on pratique alors dans l'enveloppe une légère ouverture à travers laquelle on introduit la sonde cannelée, et on entaille sur la sonde sans blesser le fœtus. Il ne reste plus qu'à extraire le fruit par la partie qui se présente la première, et qui est ordinairement le siège; si la tête éprouve quelques difficultés à passer, l'application du forceps achèvera l'opération. Par la même ouverture artificielle, le chirurgien extraira le délivre, s'assurera que l'orifice externe du col utérin est libre de tout obstacle, et introduira une bande effilée qu'il fera ressortir par la vulve, afin d'assurer l'écoulement facile des liquides. Il ne reste plus qu'à réunir la plaie externe par une suture entortillée, composée de cinq à six épingles d'argent traversant les lèvres de la solution de continuité, et réunies isolément par un fil plusieurs fois enroulé. Au-dessus de la suture se place un appareil composé de bandes de diachylon, d'une plaque d'agaric, de charpie molle, de compresses et d'un bandage de corps maintenant le tout.

Autant qu'il est possible, après l'opération, on combat les accidents qui peuvent se manifester, et, au bout de quatre à cinq jours, on renouvelle le pansement externe, sans toucher à la suture. Ce n'est qu'après le quinzième jour qu'on peut retirer petit à petit les épingles; malheureusement, ce n'est le plus ordinairement que sur un cadavre que se pratique la levée de l'appareil.

L'opération *césarienne* ne présente que peu de chances de succès pour la mère. Les cinq sixièmes au moins des femmes opérées ont succombé à une péritonite foudroyante, et, à Paris, pas une n'a survécu depuis un demi-siècle. Une de celles qui ont vécu le plus longtemps après l'opération a vécu quarante heures; ce fut là tout le succès qu'on obtint.

20 *Opération césarienne sur la femme morte.* Celle-ci était pratiquée dès la plus haute antiquité; elle était indiquée par la curieuse tradition des enfants nés après la mort de leur mère. On avait observé ce fait: une femme mourait en travail d'enfantement, et le fœtus apparaissait spontanément après la mort, plein de vie. Il fallait conclure que la mort de la mère n'était pas toujours précédée, ni même immédiatement suivie de celle de son fruit; il fallait conclure même que, lorsque tout mouvement vital avait cessé dans le corps de la morte, il restait encore quelque vie dans l'organe de la gestation et quelques contractions qui pouvaient expulser le fœtus; mais nécessairement il fallait que l'expulsion suivit de près la mort de la mère pour que le fruit eût quelques chances de conserver une existence aussi dépendante que la sienne. On ne pouvait s'en fier toujours à la nature; l'opération fut tentée. Pliny y fait allusion; Virgile même, utilisant sans doute une tradition qui régnait de son temps, suppose qu'un de ses héros, Lycus, a été sauvé de la mort par cette opération. Une loi romaine fort ancienne,

attribuée à Numa Pompilius, prescrivait l'opération *césarienne* après la mort; enfin, cette même loi, renouvelée au moyen âge dans plusieurs Etats de l'Europe, finit par être considérée comme une application indispensable du dogme chrétien. Aujourd'hui encore, quoique tombée en désuétude, elle s'impose aux sectateurs de la religion catholique, et souvent l'opération *césarienne* n'est tentée que dans le but d'administrer le baptême à des enfants vivant dans le sein de leur mère décédée.

En ces derniers temps, une controverse fort intéressante s'engagea à l'Académie de médecine sur la question des opérations *césariennes post mortem*; on nous permettra d'insister sur un sujet qui intéresse à un si haut point la morale publique, le dogme chrétien et la famille. L'incident fut soulevé par une communication de M. Hatin. « Depuis que l'article 77 du Code civil, reproduisant la loi du 20 septembre 1792, et complété lui-même par différentes ordonnances préfectorales, est venu réglementer tout ce qui a rapport aux formalités à remplir après le décès d'un individu, chaque fois que l'hystérotomie *post mortem* est applicable, dit M. Hatin, le praticien se trouve placé entre sa conscience et le respect dû à la loi. L'une lui dit qu'il y a là un enfant qu'il peut sauver peut-être et qui va périr sûrement s'il ne se hâte d'intervenir, et l'autre lui défend cette intervention avant un délai de vingt-quatre heures, sous prétexte que la mort peut n'être qu'apparente. » Etait-il utile, comme le fit M. Hatin en cette circonstance, de soulever une pareille question? L'Académie ne put et ne voulut s'engager dans ce débat, jugeant inopportun d'accorder ou de refuser sa sanction solennelle à la conduite des chirurgiens en pareille occurrence. Il est bien certain que si une femme enceinte meurt pendant sa grossesse, si le décès est bien constaté, si le médecin, appelé près de la femme décédée, est arrivé à temps, s'il reste à l'enfant quelques chances de vie, si la grossesse a d'ailleurs atteint l'époque à laquelle la viabilité du fœtus est présumable, il est certain, disons-nous, qu'aucun accoucheur n'hésitera à obéir à la voix de sa conscience et à sauver l'enfant, s'il en est temps encore. Jamais il ne peut être poursuivi pour ce fait, depuis qu'un arrêté de M. le préfet de la Seine, en date du 15 avril 1839, prescrit aux médecins inspecteurs de la vérification des décès l'autopsie des femmes mortes en état de grossesse, dans le but de tenter de sauver la vie de l'enfant. C'est en vain, d'ailleurs, qu'on voudrait assimiler l'opération *césarienne* à l'autopsie dont parle l'article 77; l'opération *césarienne* ne porte pas sur un cadavre, pour ainsi dire, puisqu'une partie de ce corps, celle qu'on veut sauver du moins, est vivante ou présumée telle. Jamais le législateur n'a eu la pensée d'apporter le moindre obstacle à des opérations qui sont pratiquées dans le but de sauver la vie d'un individu, puisqu'il n'a pas défendu l'avortement provoqué chirurgicalement, quoique l'avortement soit un crime qualifié. Il n'est pas inutile d'ajouter, d'ailleurs, que, sur la femme morte, l'opération *césarienne* s'exécute de la même manière et avec les mêmes soins que si la femme était encore vivante.

La question paraissait jugée sur ce premier point, lorsque, dans les premiers jours de l'année 1861, un accoucheur bien connu par ses recherches sur l'auscultation des bruits fœtaux, M. de Kergaradec, prit occasion de la précédente communication pour donner lecture d'un mémoire intitulé: *Du devoir de pratiquer l'opération césarienne après la mort de la mère.* Les conclusions de ce travail se présentaient ici sous un nouvel aspect; la question religieuse paraissait en être le principal élément. Suivant M. de Kergaradec, l'obligation d'administrer le baptême à l'enfant à naître s'impose d'une manière absolue et doit déterminer à pratiquer l'opération *césarienne post mortem* à toutes les époques de la grossesse et même à une distance assez considérable de la mort de la mère. « Au point de vue religieux, dit ce médecin, l'obligation de pratiquer l'opération *césarienne* après la mort s'étend à tous les cas de grossesse bien constatée, quel que soit le terme auquel elle est parvenue; le prêtre qui, en vue du baptême, provoque l'ouverture d'une femme enceinte, ne fait pas un acte civil; il remplit un devoir étroit de son ministère spirituel; par ce motif, il ne saurait être tenu de solliciter de l'autorité civile une permission qui pourrait lui être refusée; enfin, le pasteur qui, en l'absence ou sur le refus formel du médecin, fait procéder à l'opération par une personne étrangère à l'art de guérir, ou qui, dans un cas de nécessité absolue, la pratique lui-même, ne doit point être inquiété pour ce fait. » M. Depaul était chargé de répondre aux conclusions du travail de M. de Kergaradec; il le fit, nous pensons, avec une entière convenue. Séparons d'abord, autant qu'il est possible, la question sociale, qui intéresse la famille, de la question religieuse. M. de Kergaradec semble admettre deux viabilités: une viabilité légale, qui ne commence qu'avec le septième mois de la vie intra-utérine, et une viabilité démontrée par les observations scientifiques, qui commence plus tôt. De là l'indication de pratiquer l'opération *césarienne* au cas où la femme viendrait à succomber avant le septième mois. Il n'y a pas pourtant une seule observation sérieuse d'enfant né viable

avant six mois et demi de vie utérine. Sans doute on en a vu de vivants à cinq mois même; mais il faut voir ce qu'ils sont pour comprendre qu'ils ne peuvent vivre. Les histoires racontées par M. de Kergaradec sont, pour la plupart, tirées de vieux ouvrages ou de l'*Embryologie sacrée* de Cangianella; elles n'offrent aucune authenticité. Est-il toujours facile, d'ailleurs, de déterminer le point de départ d'une grossesse? Il n'y a qu'un moyen: c'est de déterminer la dernière époque d'apparition des règles, et ce moyen n'est pas à l'abri de l'erreur. En ces circonstances, le médecin n'a donc aucune raison de tenter l'opération *césarienne post mortem* avant le délai fixé par une loi très-large, pour le terme de la viabilité: après six mois et demi ou sept mois, cette opération offre un petit nombre de chances de conserver l'enfant à l'existence.

Doit-on aussi, comme le veut M. de Kergaradec, tenter cette même opération lorsqu'on est appelé auprès d'une femme grosse décédée depuis une ou plusieurs heures, un ou plusieurs jours? Il faudrait, pour l'appuyer sur quelques bases certaines, savoir combien de temps un enfant peut vivre dans le sein de sa mère morte. Cela dépend de beaucoup de circonstances, et plus particulièrement de la nature de la maladie qui a occasionné le décès. Il est bien avéré aujourd'hui que le fœtus ne peut vivre dans le sein de sa mère morte que lorsque le décès est occasionné par quelque maladie violente et qui ne compromet pas immédiatement la viabilité du fœtus: une rupture du cœur ou d'un anévrysme, par exemple, une embolie, une mort violente, etc. En dehors de ces cas exceptionnels, on n'obtient que des insuccès. Les personnes qui pensent autrement se sont fondées sur une prétendue indépendance vitale entre la mère et son fruit, indépendance qui ne saurait exister en raison des connexions vasculaires utéro-placentaires. M. de Kergaradec invoque cependant des faits nombreux tendant à établir la persistance de la vie chez le fœtus plusieurs heures, plusieurs jours même après la mort de la mère; mais ce sont là des histoires de la même facture que les précédentes. On aura beau rappeler encore les observations de Gardien et de Riolan, elles se rattacheront toujours à cette même source dont est sortie, par exemple, l'*histoire de la femme de Sens*. Il y est question d'un enfant qui resta vingt-huit ans dans le sein de sa mère et qui en sortit sachant le latin. M. de Kergaradec invoque cependant un fait qui lui est personnel. « En 1807, raconte-t-il, lorsque j'étais interne à l'hôpital Saint-Antoine, dans le service du docteur Prat, on descendit un matin, entre neuf et dix heures, à la salle des morts, pour faire l'autopsie d'une femme enceinte, morte la veille. L'enfant, retiré de l'utérus, présentait une teinte fortement prononcée d'un rouge livide; son corps, bien développé, était assez avancé et pouvait correspondre au terme d'environ huit mois. Il ne cria point, il ne parut point respirer; mais de faibles mouvements des membres, et des contractions plus prononcées des muscles de la face, nous convinrent tous qu'il conservait encore un dernier reste de vie. Pas un des assistants n'éleva le moindre doute à cet égard. C'est dans ces circonstances que je m'empressai de lui verser de l'eau sur la tête en prononçant les paroles sacramentelles. Il ne tarda pas à succomber. » Ce fait est bien étrange; et nous sommes en droit de penser que le désir de voir s'accomplir un phénomène peut, dans quelques cas, créer des illusions chez des personnes dignes d'ailleurs de toute croyance. Si la foi peut remuer les montagnes, il n'est pas impossible qu'elle les voie remuer alors qu'elles ne bougent pas. Au reste, le fait qui précède n'intéresse qu'au point de vue religieux, dont nous parlerons tout à l'heure; il est évident que, dans de telles conditions, le fœtus, même vivant, n'est pas viable. Les observations modernes plus sérieuses de MM. Velpeau, Huguier, Dubois, Menière, Campbell, etc., etc., établissent qu'il n'est point de chances d'amener au monde un enfant vivant, si l'extraction n'est tentée dans le premier quart d'heure qui suit la mort, dans la première demi-heure tout au plus. Au reste, dans l'état actuel de la science, n'existe-t-il pas un moyen précieux de s'assurer de la vitalité de l'enfant? L'auscultation abdominale ne permet-elle pas d'entendre les battements du cœur fœtal, et cela d'autant plus nettement que tout bruit étranger a cessé dans les organes de la morte? S'il est donné au médecin de percevoir ce bruit, il y a indication expresse d'opérer; mais, dans le cas contraire, le peut-on ou le doit-on? Si le fœtus n'a plus aucune chance de vie; s'il s'est écoulé, depuis la mort de la mère, un quart d'heure, une demi-heure, une heure et plus, la plupart des médecins pensent qu'il est inutile de pratiquer l'opération *césarienne*, à moins que la famille ne le demande expressément. Il ne faut pas perdre de vue que cette opération ne doit pas être tentée à la légère, et qu'il est toujours permis de supposer que la femme peut être en état de mort apparente; l'opération *césarienne* ne rendrait pas à la vie aux personnes en léthargie, au contraire elle les tuerait certainement.

Mais il reste une autre question pendante, celle-ci toute religieuse. Est-il opportun de pratiquer l'opération avant l'époque de la viabilité du fruit, dans le seul but d'administrer

le baptême? Il semble difficile de préciser les éléments de cette question. Les auteurs religieux ne sont même pas d'accord sur l'époque à laquelle ils veulent fixer l'union de l'âme et du corps. « Platon admettait que l'âme ne s'unit au corps qu'au moment de la naissance. Aristote pensait que cette union se fait beaucoup plus tôt, mais que le terme n'en est pas le même pour les garçons et pour les filles; il fixait le terme de cette union à quarante jours pour les garçons et à soixante et même quatre-vingts jours pour les filles. L'opinion d'Aristote a été adoptée par saint Augustin, par saint Thomas d'Aquin, et elle a régné jusqu'à la fin du XVII^e siècle. Mais une opinion beaucoup plus générale, professée par saint Basile, et qui est adoptée aujourd'hui, notamment par le P. Debreynne et par M. de Kergaradec, est celle qui fait remonter l'union au moment même de la conception. Cette opinion a pour conséquence toute naturelle d'ériger en précepte que l'opération *césarienne* doit être pratiquée à toutes les époques de la grossesse, même alors qu'elle n'est pas certaine, mais seulement probable. On est allé même jusqu'à prescrire de faire exhumer les femmes inhumées en état de grossesse présumée, pour retirer de leur sein le germe que l'on avait lieu de croire y être contenu. » Ceci ne ressemble-t-il pas à une plaisanterie? Les prêtres se sont-ils fait une idée des difficultés d'une si étrange recherche? Se trouverait-il un médecin qui puisse accomplir, avec le sérieux nécessaire, la cérémonie du baptême sur un embryon long de quelques centimètres ou même de quelques millimètres? Il resterait bien, pour se dispenser de l'opération *césarienne*, la ressource d'introduire une sonde dans l'orifice utérin, et de pratiquer le baptême par le procédé des injections si connu des accoucheurs. Mais il faudrait, au préalable, que les autorités religieuses pussent tomber d'accord sur la validité du baptême sur une autre partie du corps que la tête.

Et, d'ailleurs, cette obligation du baptême peut-elle être imposée à tout médecin? L'imposera-t-on au médecin juif, par exemple, en présence d'un enfant né de parents catholiques? Le cas peut se présenter; il s'est présenté. On nous mènerait cette casuistique exigeante? « Si rien n'est précisé quant à l'époque de l'animation, dit M. Tardieu, il faudra donc opérer les femmes mortes à tous les moments de la grossesse; bien plus, il faudra même opérer toutes les femmes dans la présomption de la grossesse. On arrivera à violer le sentiment public et le respect dû aux morts, et les familles en viendront à ne plus permettre l'opération alors qu'elle serait véritablement nécessaire. » C'est donc l'avis général qu'aucun médecin ne peut se passer du consentement de la famille; que l'avis qu'elle émet tient lieu et place de la volonté de la personne que l'on regarde comme décédée; et que supposer qu'un ministre du culte ait un pouvoir supérieur à celui de la famille est une proposition exorbitante. « Quant à la loi, dit M. Devergie, elle ne donne aucun pouvoir au prêtre catholique. Le concordat, que M. de Kergaradec a invoqué, reconnaît la religion catholique comme religion de l'Etat, mais abolit toute juridiction ecclésiastique. » Racontons encore une petite anecdote, elle clora cette discussion et portera en elle sa moralité. « Une femme d'un petit village, près de Saint-Germain-en-Laye, dit M. Huzard, fut tuée à une époque très-rapprochée du terme de sa grossesse. L'enfant était vivant; on le voyait remuer à travers les parois abdominales. On envoya chercher le médecin et le curé. Celui-ci, arrivé le premier, pensa que les formalités prescrites par le baptême n'étaient, en définitive, que des formalités, et que le bon Dieu saurait bien ne pas s'y arrêter. Il baptisa donc l'enfant en versant l'eau lustrale sur le ventre de la mère; il eut l'assentiment de l'évêque de Versailles. »

CÉSARIENNE (GRANDE) (*Maxima Casariensis*), une des cinq provinces romaines de l'ancienne Grande-Bretagne, comprise entre la Valentie au N. et la Flavié-Césarienne au S., ch.-l. *Eboracum* (York). Les Brigantes en étaient le principal peuple.

Césarine ou la **Courtisane amoureuse** comédie-vaudeville en deux actes, de MM. Ferdinand Langlé, Paul Dupont et Cavé, représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 28 décembre 1876. Cette pièce est l'auteur légitime de la *Dame aux camélias* et de tous les autres ouvrages dans lesquels on a essayé de nous intéresser aux femmes déçues. Nous ne croyons pouvoir mieux faire que d'en emprunter l'analyse à un écrivain de mérite, chargé de la partie théâtrale dans un journal, ami exalté du trône et de l'autel, mais homme de goût et de progrès au point de vue littéraire: « Une jeune fille, maintenant nommée Césarine de Saint-Ernest, a été jadis débauchée par un vieux libertin, qui a excité en elle les goûts du luxe et de la vanité. Elle a suivi, sans y réfléchir, le chemin de la corruption. Après s'être enrichie et avoir épuisé tous les genres de plaisirs, elle éprouve quelque retour à des sentiments vertueux, à une conduite régulière. Ce qui a fait naître en elle ces nouveaux penchants, c'est la rencontre qu'elle a faite à Bordeaux d'un jeune officier d'artillerie, Adrien Dumesnil. Il se trouvait dans un bal donné par la ville, et où elle avait été menée par l'homme dont elle était alors la maîtresse. Adrien avait

remarqué sa beauté et surtout l'embarras qu'elle éprouvait dans un monde où l'on soupçonnait, sans le dire tout haut, la profession de Césarine. Personne ne l'avait fait danser, hors Adrien, qui, plus innocent qu'il n'apparaît d'ordinaire à un officier, ne s'était pas douté de la qualité de celle dont il venait de toucher le cœur et dont il avait aussi conservé le plus tendre souvenir. Un de ses cousins, colonel à demi-solde, vivant à Paris au milieu de la plus grande dissipation, et voulant se moquer de ce qu'il appelle les principes d'Adrien, lui écrivit que, sachant son goût pour le mariage, il lui a trouvé une jeune personne, belle, riche, pupille de l'un de ses amis, et que, s'il consent à cette union, il peut se rendre à Paris sur-le-champ pour épouser la future, dont il lui envoie le portrait. Cette proposition n'a d'autre but que de mystifier et de déniaiser Adrien. Cette prétendue future est Césarine, répandue dans la société des mauvais sujets et courtisée dans le moment par l'agent de change Corbel, qui jusqu'ici a vainement aspiré à ses faveurs. Le colonel, Corbel et deux autres étourdis veulent jouer ce mauvais tour à Adrien. Césarine, ennuyée et insouciant, se prête au complot et consent, après quelques refus pourtant, à passer pour la pupille de Corbel. Celui-ci fera l'adjoint du maire de la commune où il a une maison de campagne. Morand, ancien sous-préfet, fera le notaire, etc., etc.; les autres rôles sont distribués. Adrien a accepté la proposition, parce qu'il a reconnu, dans la miniature que le colonel lui a envoyée, les traits de la jeune personne avec laquelle il a causé à Bordeaux. La présentation des futurs a lieu à Paris. Mais que devient Césarine en reconnaissant dans Adrien, auquel elle n'a cessé de penser, le seul homme pour qui elle ait jamais senti un véritable et honnête attachement?... Elle veut fuir; les étourdis la retiennent et l'entraînent à la campagne de Corbel, où une fête est préparée par ce faux tuteur, à l'occasion du mariage de sa sous-ditane pupille. Césarine veut profiter du trouble de cette fête pour s'éloigner et n'avoir pas à rougir aux yeux d'Adrien lorsque ses amis lui feront l'aveu du tour qu'ils lui ont joué. Elle sent bien qu'elle ne peut devenir réellement l'épouse de celui qu'elle aime.

Tous les sentiments de la vertu se réveillent dans son cœur; elle a horreur des désordres de sa vie passée. Elle écrit à Adrien, se fait connaître à lui, lui peint tous ses remords, abandonne sa fortune à une jeune fille que, par ses bienfaits, elle a déjà arrachée aux séductions de Corbel, et va se jeter dans un couvent pour expier les torts de sa conduite passée. Il serait impossible, dans une sèche analyse, de donner l'idée de tous les détails spirituels, gracieux, vrais et touchants qui forment les nuances du caractère de Césarine et des humiliations de tout genre qu'elle subit à mesure que sa condition est connue des personnages honorés de la pièce. C'était une chose hardie et scabreuse que de mettre sur la scène une femme entretenue, que l'on donne pour telle. Mais cette tentative est dramatique et sérieusement morale. Les auteurs n'ont point cherché à déguiser les vices passés et la position de leur héroïne, ils ont tout dit et tout fait entendre sans jamais blesser les convenances. Ils n'ont point essayé, comme dans *Fanchon la Vielleuse*, de parer leur courtoisie d'un vernis séduisant. Non : ils ont exposé les malheurs de l'inconduite et les remords que le scandale fait naître lorsque les décevantes illusions du désordre sont éteintes. Ce qui faisait de *Fanchon* la pièce la plus morale du théâtre, puisqu'il s'agit ici de morale, c'est que, malgré sa profession, elle finissait, et sans expiation sociale, par entrer dans la société à l'abri d'un hymen honorable. *Césarine* est la pièce la plus hasardeuse et la plus originale qu'on ait donnée au théâtre depuis longtemps; c'est en même temps la plus morale peut-être, en dépit d'une partie du public qui a murmuré lorsque la résolution de Césarine de se faire sœur de charité a été annoncée, comme s'il était possible que l'ouvrage eût une autre conclusion! Mais toutes les routines, toutes les habitudes de ce public, si hébété par les pièces sottes et fausses dont on repaît son insatiable curiosité, ont été dérangées par le dénoûment neuf et la moralité vraie de *Césarine*. Comme dans *Fanchon* ou la *Fiorella*, de Scribe, les niais et les cœurs sensibles qui composent la majorité des spectateurs auraient voulu sans doute que la courtoise amoureuse, après avoir reçu une leçon, redevenant une femme honorable et honorée, à la faveur d'un bon mariage; c'est là ce qui aurait été à la fois l'éte et immoral. Les auteurs n'ont heureusement pas pris cette route; ils ont montré dans la conduite de leur pièce, et dans les humiliations dont Césarine est abreuvée, plus de talent et de connaissance du cœur humain qu'on n'aurait pu leur en supposer. Le succès qu'ils ont obtenu, malgré quelques sifflets misérables, doit réjouir tous les amis de la vérité théâtrale. » Un des collaborateurs, M. Cavé, alors rédacteur du journal le *Globe*, garda l'anonyme. Le succès constaté par la critique dont nous avons cité l'appréciation ne se soutint pas longtemps, nous devons le reconnaître; comme tous les novateurs, les auteurs de *Césarine* ne purent triompher des préjugés du public, qui se révolta d'abord contre toute nouveauté. La pièce ne fut jouée que trois fois. Mais vingt ans après, on acclamait la *Dame aux camélias*.

CESARINI (Julien), cardinal et diplomate, né en 1398, mort à Wama en 1444. Il a joué un grand rôle dans l'histoire de Hongrie et de Pologne. Wladislas Jagellonide, roi de Pologne, ayant été élu roi de Hongrie, gouvernait les deux Etats; les querelles religieuses d'un côté, et de l'autre les menaces des Ottomans agitaient tout l'Orient. Deux papes se disputaient les droits de suprématie sur l'Eglise : Eugène IV et Félix V; chacun d'eux avait envoyé des légats dans différents royaumes, et Cesarini vint en Hongrie, préoccupé surtout de mener à bonne fin l'affaire de la Turquie. Les Osmanlis s'étaient déjà emparés de plusieurs provinces de l'empire grec, tant en Asie qu'en Europe; le Bas-Empire se réduisait à Constantinople, et les empereurs Paléologues s'adressèrent à la cour de Rome, qui leur promit des secours sous la condition qu'ils feraient leur soumission à l'Eglise latine. Eugène IV, désireux d'en finir et ne pouvant rien obtenir des monarques de l'Europe, tourna ses yeux vers la Pologne et la Hongrie. Jean Hunyade, palatin de Transylvanie, s'unit à Wladislas, et tous deux partirent, accompagnés du cardinal Cesarini. Les Turcs furent battus partout, mais surtout dans la bataille de Cusobizza, le 24 décembre 1443. De son côté, le sultan Mourad conclut la paix avec la Hongrie (31 juillet 1444) et passa en Asie. Cette paix déplut au pape, et à peine dix jours s'étaient-ils écoulés que le cardinal Cesarini faisait jurer à Wladislas et à son conseil de violer le traité. Cesarini soutint la thèse qu'on n'était pas obligé de tenir une parole donnée à des infidèles; que, d'ailleurs, la Hongrie n'avait pas le droit de conclure une paix avec les Turcs sans le consentement du Vatican et des autres puissances de la chrétienté.

Les nouveaux croisés traversèrent les plaines de la Bulgarie, en longeant la chaîne de l'Hémus ou des Balkans. Hunyade marchait en avant, et Wladislas suivait avec Cesarini et le reste des troupes. Le tout formait un effectif de 10,000 hommes, qui, arrivés à Wama, sur les frontières de la mer Noire, apprirent que le sultan Mourad avait quitté l'Asie et était passé en Europe à la tête de 40,000 Ottomans. Mourad arriva bientôt; il s'établit au centre avec les janissaires; devant lui était un fossé défendu par des palissades, sur le bord duquel était placé, au bout d'une lance, le traité de paix violé par l'ordre du pape. La lutte fut épouvantable. Wladislas, à la tête d'un détachement de Polonais, fondit sur la tente impériale; mais son cheval, blessé au pied d'un coup de hache, l'ayant renversé au milieu de la mêlée, un vieux janissaire, nommé Khodja-Khazer, lui coupa la tête et la ficha sur une lance, pour faire un horrible pendant à cette autre pique au bout de laquelle Mourad avait mis le traité violé. Ce spectacle jeta la consternation dans l'armée polono-hongroise, et fut le signal d'une déroute complète. Hunyade avec les Valaques prit la fuite; le cardinal Cesarini se sauva avec son portemanteau, où se trouvaient ses papiers et son argent; sur le pont d'une rivière, un Valaque lui arracha ce portemanteau, lui assena un coup de sabre sur la tête et le poussa dans l'eau, où il périt (11 novembre 1444).

CESARINI (Virginio), poète et littérateur italien, né à Rome en 1595, mort en 1624. Il acquit des connaissances si variées et si étendues, que Bellarmin l'a comparé à Pic de la Mirandole. Urbain VIII se l'attacha en qualité de prélat camérier. Il mourut à vingt-neuf ans, laissant des poésies latines et italiennes, qui ont été insérées dans les *Septem illustrium virorum poemata* (1662).

CESARIO (SAN-), bourg du royaume d'Italie, province de la Terre d'Otrante, district et à 7 kilom. S. de Lecce, ch.-l. de canton; 3,500 hab. Récolte de tabac très-estimé.

CÉSARION, fils putatif de César, qui l'aurait eu de Cléopâtre l'an 47 av. J.-C. Il porta d'abord le nom de Ptolémée, et reçut celui de Césarion du consentement du dictateur. Il est douteux cependant, malgré l'assertion d'Antoine, qu'il l'ait reconnu pour son fils. Les mœurs de la reine d'Egypte rendaient d'ailleurs cette paternité assez douteuse. Quoi qu'il en soit, Cléopâtre obtint des triumvirs le titre de roi d'Egypte pour son fils (42). Octave le fit impitoyablement mettre à mort après la bataille d'Actium (30).

CÉSARISER (SE) v. pr. (sé-za-ri-zé — rad. César). Imiter les Césars; devenir un monstre comme la plupart d'entre eux : *Le vertueux Antonin se disait souvent à lui-même : Prends garde de ne pas te CÉSARISER.* (Estarac.)

CÉSARISME s. m. (sé-za-ri-sme — rad. César). Hist. Domination des souverains, portés au gouvernement par la démocratie, mais revêtus d'un pouvoir absolu : *A Rome, la démocratie aboutit par le suffrage universel au CÉSARISME.* (Proudh.) *Les hontes du CÉSARISME ont été égalées par celles de la théocratie.* (Proudh.) *Le CÉSARISME, c'est la démocratie sans la liberté.* (J. Simon.)

— Encycl. Depuis que ce mot est entré dans la langue politique, c'est-à-dire depuis tantôt vingt ans, il n'a jamais été défini d'une manière bien précise. A le prendre dans son acception historique, il signifierait un despotisme pur, à la fois militaire, civil, judiciaire et religieux, tel enfin que l'exerçaient les anciens Césars romains. Mais il est bien évident

que l'état de la société actuelle ne comporte plus cette accumulation de pouvoirs sur la tête d'un seul homme; nous ne sommes pas, Dieu merci! un peuple *fini*, comme l'étaient alors les Romains, et le *césarisme*, à quelque point de vue qu'on l'envisage, ne peut jamais être dans les sociétés modernes qu'une dictature politique se produisant au milieu des fluctuations révolutionnaires et de la lassitude des partis, un régime essentiellement temporaire, et qui n'a de chances de durer qu'en se modifiant dans le sens des pouvoirs plus ou moins constitutionnels.

Le *césarisme* implique nécessairement l'idée d'un gouvernement bon ou mauvais selon la personne qui l'exercera, toujours censée agir providentiellement dans l'intérêt de tous et par la volonté de tous. C'est une des formes progressives du despotisme qui convient aux peuples qui ne peuvent ou ne savent pas se gouverner eux-mêmes.

Suivant une théorie historique déjà ancienne et qui a été restaurée avec éclat dans un livre célèbre, César aurait été le chef et le représentant du parti plébéien, tandis que Pompée, Caton, Cassius, Brutus, etc., n'étaient que les défenseurs de l'aristocratie. Quand le premier Napoléon se fut fait nommer empereur, il voulut aussi se donner comme une sorte de personnification du peuple français, et ceux qui se plaignaient de son despotisme étaient, selon lui, des factieux qui ne cherchaient à lui disputer le pouvoir que pour en abuser au profit de leur ambition personnelle. Il voulut, lui aussi, être Auguste, « nom que la flatterie, dit Montesquieu, donna à Octave. Pendant que la tyrannie se fortifiait, on ne parlait que de liberté. Il n'y a pas de plus cruelle tyrannie que celle que l'on exerce à l'ombre des lois. »

Chateaubriand, qui écrivait alors dans le *Mercur de France*, fit paraître, en 1807, un article sur Tacite, où il disait :

« Lorsque, dans le silence de l'abjection, l'on n'entend plus retentir que les chaînes de l'esclave et la voix du délateur; lorsque tout tremble devant le tyran et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'empire, et déjà l'intégrale Providence a tiré à un enfant obscur la gloire du maître du monde. Si le rôle de l'historien est beau, il est souvent dangereux; mais il est des autels, comme celui de l'honneur, qui, bien qu'abandonnés, réclament encore des sacrifices; le dieu n'est point anéanti parce que le temple est désert. »

Or cette page éloquente choqua profondément le nouveau César. Il suspendit le *Mercur de France*. On avait encouragé la réaction, l'esprit contre-révolutionnaire, pour en tirer l'empire. L'empire fait, on trouvait le *Mercur de France* gênant; on ne voulait pas qu'il se permit de critiquer un empereur, cet empereur s'appela-t-il Néron. D'ailleurs, comme le prouve cette parole qu'on prête à Napoléon : « Tacite a calomnié Tibère », il ne négligeait aucune occasion de justifier le régime césarien, universellement considéré jusqu'alors comme un type de gouvernement despotique. Dans le fait, la constitution de la république romaine, quelles que fussent ses imperfections, garantissait à toutes les classes de citoyens un certain nombre de droits et de libertés qui furent absorbés dans la monarchie nouvelle, et, d'un autre côté, il n'est pas moins certain que César ne représentait aucune classe, aucun parti, mais simplement ses convoitises et son ambition. En outre, sous lui comme sous ses successeurs, la plèbe, à part un petit nombre de séides, ne recueillit en réalité aucun avantage matériel, en sorte qu'elle perdit la liberté sans compensation.

Quoi qu'il en soit, cette conception paradoxale du régime des Césars a trouvé des partisans parmi nos autoritaires; il n'est pas nécessaire d'indiquer à quel entraînement ils obéissaient. D'un autre côté, certains libéraux, toujours en deuil du système des électeurs privilégiés, ont affecté de considérer le *césarisme*, c'est-à-dire l'exagération du principe d'autorité, comme le résultat inévitable et fatal de la participation du peuple aux droits politiques.

Sans entrer, pour le moment, dans la discussion de ces appréciations diverses, nous déclarons ici que, d'après nous, le pouvoir absolu, sous quelque nom qu'on le désigne et de quelque manière qu'il ait été établi, est irrévocablement condamné par la philosophie comme par l'histoire, par le droit comme par la raison; c'est une forme qui appartient aux temps barbares, qui peut bien renaître dans les temps de crise, mais comme une sorte de monstruosité politique qui n'est point dans les conditions de la vie et qui ne saurait arrêter que pour un moment la marche du progrès.

Nous terminerons ces quelques remarques par une citation d'un écrivain dont le nom dispense de tout éloge, M. Littré.

« De notre temps, dit l'auteur des *Etudes sur les barbares et le moyen âge*, on a créé le mot *césarisme* pour désigner par là une domination qui, comprimant la liberté, donne par compensation une certaine satisfaction aux intérêts de la démocratie. Acceptons ce rapprochement du *césarisme* ancien et du *césar-*

isme moderne, et suivons les deux termes qu'il renferme : plèbe et liberté. La plèbe romaine acheva de périr sous le *césarisme* ancien; la plèbe française (je ne sers ici forcément de ce mot antique), n'en a pas moins grandi, socialement et politiquement, sous le *césarisme* moderne, comme auparavant. La liberté romaine a été irrévocablement vaincue par le *césarisme* ancien; la liberté française, frappée par le *césarisme* moderne, n'a point été vaincue. Quand Napoléon 1^{er}, nouveau César, mais chétif César, que les Labiénus et les Pompées de son temps ont mis deux fois en captivité, s'empara de la dictature, il lui fallut inscrire, dans ses constitutions, des principes et des libertés dont, sans doute, il fit une lettre morte; mais ces libertés et ces principes, tout muets qu'ils furent, le troublaient tout absolu qu'il était, attendant sa chute inévitable, et recevant de lui, dans sa dernière détresse, un hommage qui montra la vanité et l'inconsistance de sa rétrograde et meurtrière politique.

« Vraiment le *césarisme* moderne se fait tort en se mettant sous la recommandation du *césarisme* ancien; et la situation le force à mieux valoir. En effet, une science qui croît incessamment; une raison publique qui se perfectionne par la science; une politique sur laquelle cette raison gagne graduellement l'ascendant; une démocratie puissante ayant des idées et des intérêts qui sont sa vie; une Angleterre, une France, une Italie, une Allemagne, une Espagne, en un mot une Europe où tout se supplée et se balance; voilà ce qui manquait au monde romain, et voilà ce qui pousse le monde moderne dans une même voie et ce qui en limite les oscillations. »

Voilà aussi ce qui limite le *césarisme*, ce qui fait un anachronisme un non-sens de cette imitation des formes d'un pouvoir qui ne saurait plus se reproduire. A voir ce qu'ont été les Césars romains, à en juger par l'impuissance où fut le plus grand des Césars modernes de rien fonder de stable sur cette donnée d'adoration à l'antique, dont il voulut être l'objet et qu'il croyait devoir s'étendre à son fils, on peut hardiment déclarer que ce ne fut pas la moindre des erreurs de ce grand génie. Au XIX^e siècle, au milieu d'une société qui vit d'esprit et de travail, le *césarisme* est une impossibilité.

CÉSARISTE s. m. (sé-za-ri-ste — rad. César). Partisan du césarisme.

— Adjectiv. : Auteur CÉSARISTE. Conspiration CÉSARISTE.

CESARO, bourg du royaume d'Italie, dans la Sicile, province de Messine, district et à 30 kilom. S.-E. de Mistretta; ch.-l. de canton; 2,000 hab.

CESAROTTI (Melchior), poète et littérateur italien, né à Padoue en 1730, mort en 1803. Il professa les belles-lettres au séminaire de Padoue, puis le grec et l'hébreu à l'université de la même ville, et devint secrétaire perpétuel de l'Académie que les Vénitiens y avaient fondée en 1779. En 1797, il fut chargé par le gouvernement républicain de la réorganisation des études, et Napoléon lui fit une pension. Il a considérablement écrit; poèmes, traductions, tragédies, travaux de philosophie, dissertations littéraires : il aborda tous les genres, et se distingua surtout par la hardiesse, la chaleur et la fécondité. L'influence française se fait sentir dans la plupart de ses écrits, dont les principaux sont : *Cours de littérature grecque*; *Essai sur la philosophie des langues*; traduction en vers de *Sémiramis*, de la *Mort de César* et de *Mahomet*, de Voltaire; traduction de *Démastène*, de l'*Idiade*, des *Vies de Plutarque*, etc.; traduction en vers d'*Ossian*, très-remarquable, mais qui ouvrit la voie à une interminable série d'insipides imitations; poésies diverses, etc. Ses œuvres complètes ont été publiées à Pise (1805-1810, 40 vol. in-8).

CESATI (Vincent, baron), botaniste italien, né au commencement de ce siècle, s'est fait connaître par les ouvrages suivants : *Traité sur l'étude de la physiologie botanique* (Milan, 1836); *Remarques sur la distribution géographique des plantes en Lombardie* (Milan, 1844), et une *Description des plantes rares ou nouvelles de l'Italie*.

CÉSATIE s. f. (sé-za-ti — du nom de Cesati, bot. ital.). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des hydrocotylées, comprenant une seule espèce, qui croît en Australie.

CESBRON-LAVAU (Charles), homme politique français, né à Chollet en 1791. Fils d'un député libéral de la Restauration, il suivit les traditions paternelles, applaudit à la chute des Bourbons, se distingua pendant l'insurrection de la Vendée (1831-1832), en combattant contre les nouveaux chouans, puis se livra à d'importantes entreprises agricoles et industrielles. Il était membre du conseil général de Maine-et-Loire lorsqu'il fut élu représentant, en 1848, par les électeurs de ce département, qui, l'année suivante, le réélurent à l'Assemblée législative. M. Cesbron-Lavau, dont le libéralisme était singulièrement atténué, vota presque constamment avec la droite. Le coup d'État du 2 décembre termina sa carrière politique.

CÈSEMBRE, flot de France, sur les côtes du département d'Ille-et-Vilaine, dans la Manche,

a 4 kilom. N.-O. de Saint-Malo; il est défendu par deux forts.

CESENA (Amédée GAYET DE), publiciste et littérateur français, né à Sestri di Levante en 1810. Il débuta par l'inévitable tragédie des lycéens, entra dans le journalisme ministériel en 1843, collabora au *Représentant du peuple* de Proudhon, en 1848; se fit depuis l'apologiste enthousiaste du coup d'Etat du 2 décembre; et, comme rédacteur en chef de la *Partie*, puis du *Constitutionnel*, travailla à raffermir les fameuses bases de l'ordre social, avec la même ardeur qu'il avait mise autrefois à les ébranler. Il a publié : les *Césars* et les *Napoléons* (1856); l'*Angleterre et la Russie* (1858); l'*Italie confédérée* (1859-1860, 4 vol.), etc.

CESENA (Sébastien GAYET DE), dit Sébastien-Rhéal, poète et littérateur, frère du précédent, né à Beaujeu en 1815, mort en 1863. Après avoir obtenu quelque succès dans la presse départementale, il publia un volume de poésies, les *Chants du palmiste* (1840), et une traduction estimée des œuvres de Dante (1843-1853, 5 vol. in-8°), comprenant, outre la *Divine comédie*, la *Vie nouvelle* et divers morceaux traduits pour la première fois. Nous citerons encore de lui : les *Divines fées de l'Orient et du Nord* (1842, in-8°); la *Vision de Faust* à l'*Exposition universelle* (1855), et les *Stations poétiques* (1858), etc.

CÉSENATE s. et adj. (sé-zé-na-te). Géogr. Habitant de Césène; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : Les *CÉSENATES*. La population *CÉSENATE*.

CÉSENATICO, ville du royaume d'Italie, prov. et à 26 kilom. E. de Forlì, et à 18 kilom. N.-O. de Rimini, sur l'Adriatique, où elle possède un bon port; 3,700 hab. Bombardée par les Anglais en 1800.

CÉSENE ou **CESENA**, ville du royaume d'Italie, province et à 18 kilom. S.-E. de Forlì, sur la rive droite du Savio; 14,000 hab. Evêché; importante récolte de chanvre et de vins; filature de soie. La fondation de Césène, bâtie sur un terrain inégal, au pied d'une montagne, remonte à 991 av. J.-C., et est attribuée aux Gaulois Sénonais. Des Romains, elle passa aux Hérules, qui la cédèrent aux Ostrogoths, auxquels l'enlevèrent les empereurs d'Orient. Dans la suite, après avoir été successivement désolée par plusieurs seigneurs particuliers, elle fut réunie aux États de l'Eglise, dont elle fit partie jusqu'à l'émancipation italienne de 1850. Cette ville, ornée de portiques, possède plusieurs églises remarquables; un bel hôtel de ville, décoré de la statue de Pie VI, dont cette ville fut le berceau, ainsi que de son successeur Pie VII; une bibliothèque publique, riche en manuscrits précieux.

CÉSEPH s. m. (sé-zé-ff). Antiq. Nom donné en Égypte, en Judée et dans l'Asie, à deux monnaies, dont l'une valait cent et l'autre quatre drachmes.

CÉSERON s. m. (sé-zé-ron — dimin. du provençal *céze*, formé du lat. *cicer*, même sens). Bot. Nom vulgaire du pois chiche.

CESI (Bartolommeo), peintre italien, né en 1557 à Bologne, mort en 1629. Il apprit son art dans l'atelier du Grammatica, mais se forma surtout par l'étude des œuvres des maîtres et des modèles pris dans la nature. Cesi se fit, dans sa ville natale et à Rome, une grande réputation. Ses œuvres, plus consciencieusement travaillées qu'originales, plus gracieuses qu'énergiques, sont généralement d'un coloris agréable. Nous citerons : la *Descente de croix*; l'*Adoration des mages*; le *Christ sur la croix*; *Sainte Anne adorant la Vierge*, qui se trouvent dans diverses églises de Bologne.

CESI (le prince Frédéric), duc d'Aquasparta, naturaliste italien, né à Rome en 1585, mort en 1630. Il institua à l'âge de dix-huit ans l'Académie des Lincei (de *lince*, lynx), nom qui fut adopté pour indiquer que les savants qui en faisaient partie devaient étudier la nature avec des yeux de lynx. Mécène généreux et éclairé, le prince Cesi partagea en outre les travaux des savants qu'il protégeait. Il découvrit le premier les sporules de la fougère, propagea l'usage du microscope et du télescope, publia divers traités : *Sur les abeilles*, *Sur les bois fossiles*, etc., et prépara à grands frais l'édition de l'ouvrage de Hernandez sur l'*Histoire naturelle du Mexique*, dont il fit graver les planches et auquel il ajouta un *Essai de classification des végétaux* (Rome, 1651, in-fol.).

CESI ou **CESIO** (Charles), peintre et graveur, né en 1626 à Antrodoco, près de Rieti, mort à Rome en 1686. Élève de Pierre de Cortone, il peignit des tableaux où se retrouvent quelques-unes des qualités et plus encore les défauts de son maître. Il est surtout connu comme graveur. Il a gravé l'eau-forte et terminé au burin un grand nombre de tableaux des maîtres, et notamment la *Galerie Farnèse*, en 41 planches. Son dessin est correct, mais l'exécution est négligée.

CÉSICOLLE adj. (sé-zé-ko-le — du lat. *cæsus*, coupé; *collum*, cou). Zool. Qui a le cou ou le corselet sillonné ou entaillé.

CÉSIE ou **CÆSIE** s. f. (sé-zé — du nom de *Cæsius*, botan. ital.). Entom. Genre de papillons.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des

iliacées, tribu des asphodélées, comprenant quelques espèces qui croissent en Australie ou en Tasmanie. || Syn. de *CORMONÈME*.

CÉSIE, **ÉE** adj. (sé-zé). Entom. Qui ressemble à une césie.

— s. m. pl. Famille de lépidoptères ayant pour type le genre césie.

CÉSIOMORE ou **CESIOMORE** s. m. (sé-zi-o-mo-re). Ichtyol. Genre de poissons, de la famille des trachinotes, comprenant deux espèces des mers des Indes.

CÉSION ou **CÆSION** s. m. (sé-zi-on). Ichtyol. Genre de poissons voisins des sparès, comprenant une dizaine d'espèces qui habitent la mer des Indes.

CÉSIUM ou **CÆSIUM** s. m. (sé-zi-omm — lat. *cæsius*, bleu). Chim. Nouveau métal, ainsi appelé parce qu'il donne une raie bleue dans le spectre.

— Encycl. Ce nouveau métal, découvert par MM. Bunsen et Kirchhoff au moyen de la méthode spectrométrique, a un poids atomique de 133, et un poids moléculaire probable de 266. Son symbole est Cs.

Le *césium* est un métal qui appartient à la même famille d'éléments que le potassium, le sodium, le lithium, le rubidium et le thallium. Les composés du *césium* ont une telle ressemblance avec ceux du potassium et du rubidium, qu'il est impossible de les distinguer par les méthodes ordinaires d'analyse qualitative; mais quelques millièmes de milligramme de ce métal peuvent au contraire être facilement reconnus à l'inspection du spectre qu'il fournit. Les raies les plus caractéristiques du spectre du *césium* sont deux raies bleues *Cs₂* et *Cs₃*, dans le voisinage de la raie *Sr₂* du strontium. Ces raies peuvent être facilement aperçues, même lorsque le sel de *césium*, que l'on place dans la flamme est un silicate. Le nom de *césium* vient du latin *cæsius* (bleu de ciel) et rappelle la couleur de ces raies. Le *césium* n'a été trouvé jusqu'ici qu'accompagné du rubidium, et il se rencontre en aussi faibles quantités que ce dernier métal. On l'a découvert pour la première fois dans les eaux minérales de Dürkheim, dont 10 kilogr. renferment à peine 0 gr. 002 de chlorure de *césium*. Les eaux minérales de Kreuznach en renferment moins encore, et la lépidolite de Rozena, qui est la source la plus abondante de rubidium, n'en contient que des traces insignifiantes. (Kirchhoff et Bunsen, *Pogg. Ann.*, t. CXIII, p. 353; *Jahresber.*, 1861, p. 177.)

La source la plus abondante de *césium* que l'on ait découverte jusqu'ici est la lépidolite d'Hébron. Ce minéral, que l'on rencontre en quantité considérable dans la localité de ce nom, en même temps que la tourmaline verte et l'albite, dans un granite grossièrement cristallisé, a une structure granulaire et foliée en même temps. Sa couleur varie du rose au violet, et il ressemble beaucoup à la lépidolite de Penig, en Saxe. Ce corps renferme un peu plus de 0,3 pour 100 de *césium*, et il contient autant de rubidium que la lépidolite de Rozena.

M. Grandeau a découvert le *césium* en proportion relativement considérable dans les eaux minérales de Baden-Baden, de Bourbonne-les-Bains et de Haute-Marne. Schröter en a constaté la présence dans les salines d'Aussee et dans le mica lithifère de Zinnwald. Il existe en quantité appréciable, mais extrêmement faible, dans plusieurs autres minéraux, tels que la triphylite, la carnallite, la pétalite; dans les eaux minérales de Vichy, de Topusko et de Lassinja et dans les salines d'Ebensee.

— I. EXTRACTION DU CÉSIUM. La méthode que l'on emploie pour séparer le *césium* du potassium et du sodium est basée sur la solubilité excessivement faible de son chloroplatinate dans l'eau. Pour l'obtenir pur, on le précipite, en même temps que le potassium et le rubidium, par le bichlorure de platine, des eaux mères de l'eau de Dürkheim débarrassée de tous les métaux autres que les métaux alcalins (Bunsen a opéré avec le résidu d'environ 40,000 kilogr. d'eau); on fait bouillir le précipité avec une très-faible quantité d'eau, on laisse reposer pendant un instant et l'on décante l'eau encore chaude. Après avoir répété ce lavage une vingtaine de fois, on réduit le résidu insoluble en le chauffant dans un courant d'hydrogène, et on le traite par l'eau bouillante pour en extraire les chlorures de rubidium et de *césium*. Enfin, pour séparer le *césium* du rubidium, on convertit les chlorures de ces deux métaux en carbonates, et l'on épuise le mélange de ces deux sels parfaitement secs par l'alcool absolu. Ce liquide dissout le carbonate de *césium* et laisse le carbonate de rubidium. Le carbonate de *césium* ainsi préparé renferme encore des traces de potassium et de rubidium; pour le purifier complètement, on le traite par une quantité d'hydrate de baryum, capables d'en transformer les quatre cinquièmes environ en hydrate de *césium*. On évapore ensuite à siccité, et l'on traite le résidu par la plus faible quantité possible d'alcool absolu qui dissout l'hydrate de *césium* et ne dissout sensiblement ni le carbonate de rubidium ni le carbonate de potassium. Lorsqu'on a répété cette opération jusqu'à ce que le produit, examiné au spectroscope, ne donne plus les raies du potassium et du rubidium d'une manière sensible, on admet que de nouveaux traitements sem-

blables sont inutiles et ne peuvent plus modifier les nombres que l'on trouve en déterminant le poids atomique du *césium*, quoique le sel ainsi obtenu renferme encore un mélange de rubidium, contrairement à ce que Bunsen avait primitivement admis.

Allen (*Phil. Magazin*, [4], t. XXV, p. 189) propose le procédé suivant pour extraire le *césium* de la lépidolite d'Hébron. 10 parties avec 40 parties de chaux vive réduite en poudre grossière; on ajoute au mélange une quantité d'eau suffisante pour éteindre la chaux et assez d'acide chlorhydrique pour transformer 6 ou 7 parties de cette base en chlorure de calcium; on chauffe ensuite au rouge le mélange dans un creuset de terre pendant six ou huit heures (il est probable qu'un temps beaucoup plus court suffirait); pendant la calcination, il faut avoir bien soin d'empêcher la température de s'élever au-dessus du rouge, sans quoi l'on aurait des pertes dues tant à la volatilisation d'une portion des chlorures alcalins qu'à la fusion de la masse et à son absorption par le creuset. Le produit de cette opération est détaché du creuset et traité à diverses reprises par l'eau bouillante. On évapore les eaux de lavage qui renferment des chlorures alcalins et du chlorure calcique, jusqu'à ce que des cristaux commencent à se former, et l'on ajoute alors assez d'acide sulfurique pour éliminer toute la chaux à l'état de sulfate, en évitant toutefois d'employer un excès de ce réactif; on évapore à siccité toute la masse, et l'on chauffe fortement afin de chasser l'acide chlorhydrique. Le résidu de cette calcination, traité par l'eau, lui abandonne des sels alcalins et un peu de sulfate de chaux. On le traite par le carbonate ammonique, pour précipiter ces dernières traces de calcium, on filtre, on évapore le liquide filtré à siccité, et l'on calcine de nouveau le résidu. Celui-ci renferme alors un mélange de chlorures et de sulfates de sodium, de lithium, de potassium, de rubidium et de *césium*. On le dissout dans l'eau et l'on précipite la liqueur par le bichlorure de platine, séparant ainsi le sodium et le lithium, qui ne sont point précipitables par ce réactif. On opère ensuite sur ces chloroplatinates, à la manière de Bunsen, pour séparer le potassium des deux nouveaux métaux. Quant à la séparation du *césium* et du rubidium, Bunsen conseille de la faire suivant la méthode qui suit : les chlorures des deux métaux sont d'abord transformés en sulfates; la solution de ces sulfates est traitée par l'eau de baryte, qui les convertit en hydrates alcalins, et enfin, après avoir séparé par filtration le sulfate de baryte, on dirige un courant de gaz carbonique à travers la liqueur. Ce gaz précipite l'excès de baryte à l'état de carbonate insoluble et fait passer les hydrates alcalins à l'état de carbonates solubles. On filtre une seconde fois et l'on ajoute à la liqueur une quantité d'acide tartrique double de celle qui serait nécessaire pour opérer la neutralisation, afin de faire passer le *césium* et le rubidium à l'état de bitartrates. Ces deux sels peuvent être aisément séparés par des cristallisations successives. Le bitartrate de rubidium exige, en effet, pour se dissoudre, huit fois plus d'eau environ que n'en exige le bitartrate de *césium*, et par suite cristallise en premier lieu, tandis que le sel de *césium* s'accumule dans les eaux mères. La séparation des deux sels s'opère d'une façon si complète, qu'aucun d'eux ne laisse apercevoir au spectroscope la moindre trace du spectre de l'autre.

Jusqu'à ce jour, on n'a point obtenu le *césium* métallique; mais on a préparé un amalgame de ce métal en décomposant son chlorure par une pile dont l'électrode positive se terminait dans du mercure. Cet amalgame décompose l'eau à la température ordinaire. Exposé au contact de l'air, il se recouvre d'une couche d'hydrate de *césium* déliquescent. Lorsqu'on unit de l'amalgame de *césium* avec de l'amalgame de potassium ou de rubidium au moyen de l'eau, de manière à former un circuit galvanique, on reconnaît que le *césium* est plus électropositif que chacun des deux autres métaux, ce qui revient à dire que c'est le plus électropositif de tous les éléments connus.

— II. PRINCIPAUX COMPOSÉS DU CÉSIUM. Les composés principaux du *césium* sont les suivants : — *Bromoplatinate de césium*. Ce sel se précipite facilement en même temps que le sel correspondant de rubidium, lorsqu'on ajoute du bromure de platine à une solution de bromures de ces deux corps. Si le potassium est présent, il se précipite en même temps que les deux autres métaux.

— *Carbonate de césium*
 $\text{CO}'' \left\{ \begin{array}{l} \text{O}^2 \text{ (anc. not. Cs O, CO}^2 \text{ + aq.)} \\ \text{Cs}^2 \end{array} \right\}$
Il se présente sous la forme de cristaux confus qui se réduisent en une poudre sablonneuse lorsqu'on les chauffe. Il se dissout dans 9,1 parties d'alcool absolu à 19° centigrades, et dans 5 parties à 78°4 centigrades; il est tout à fait caustique, tombe en déliquescence au contact de l'air et se convertit petit à petit en carbonate acide

$\text{CO}'' \left\{ \begin{array}{l} \text{O}^2 \text{ (anc. not. Cs O, HO; 2 CO}^2 \text{)} \\ \text{CsH} \end{array} \right\}$
Il se dissout dans l'eau presque en toutes proportions, sous l'influence de la chaleur.

— *Bicarbonate de césium*
 $\text{CO}'' \left\{ \begin{array}{l} \text{O}^2 \text{ (anc. not. Cs O, HO; 2 CO}^2 \text{)} \\ \text{CsH} \end{array} \right\}$

Il cristallise en prismes assez bien formés, mais qui cependant ne sont pas susceptibles d'être déterminés. Il ne s'altère pas à l'air, où il conserve un éclat vitreux. Sa réaction est manifestement alcaline. Lorsqu'on le calcine, il perd de l'eau et de l'anhydride carbonique, et donne du carbonate neutre.

— *Chlorure de césium*, Cs Cl , dans les deux notations. Le chlorure de *césium* cristallise en cubes qui tombent en déliquescence à l'air comme le chlorure de lithium, ce qui permet de les distinguer facilement des cristaux de chlorure de rubidium et de potassium. Lorsqu'on chauffe le chlorure de *césium*, il fond aisément et est même un peu volatil. Par une exposition prolongée à l'air, il devient légèrement alcalin. Toutefois, malgré ces caractères donnés par Bunsen, Johnston et Allen assurent que ce sel, lorsqu'il est pur, n'est nullement déliquescent.

— *Chlorure double de césium et de platine*
 $(\text{Cs Cl})^2 \text{Pt Cl}^4 \text{ (anc. not. Cs Cl, Pt Cl}^2 \text{)}.$

C'est une poudre d'un jaune brillant, composée d'octaèdres réguliers microscopiques, transparents et d'un grand éclat. Il est beaucoup moins soluble dans l'eau que les sels correspondants de potassium et de rubidium.

— *Sulfate de césium*
 $\text{SO}^2'' \left\{ \begin{array}{l} \text{O}^2 \text{ (anc. not. Cs O, SO}^2 \text{)} \\ (\text{Cs})^2 \end{array} \right\}$

Il forme des cristaux anhydres, mal définis, durs, groupés en touffes et permanents à l'air. Une partie de ce sel exige, pour le dissoudre, 0,63 parties d'eau à — 2° centigrades. Une partie de sulfate potassique ne se dissout, à la même température, que dans 12,5 parties d'eau. Le sulfate de *césium* forme des sels doubles avec les métaux de la série magnésienne, qui sont isomorphes avec ceux que donne le sulfate de potassium ou le sulfate de sodium. Ces sels répondent, comme ceux qui sont bornés par ces derniers métaux, à la formule générale

$\text{SO}^2'' \left\{ \begin{array}{l} \text{O}^2 \\ \text{Cs}^2 \end{array} \right\} \text{O}^2, \text{SO}^2'' \left\{ \begin{array}{l} \text{O}^2 + 6 \text{ aq.} \\ \text{Mg}'' \end{array} \right\}$
(Anc. not. $\text{MgO, SO}^2, \text{CsO, SO}^2 + 6 \text{ aq.}$)

Le sulfate de *césium* forme avec le sulfate aluminique un alun qui cristallise en octaèdres réguliers d'un éclat vitreux.

— *Hydrate de césium*
 $\text{Cs} \left\{ \begin{array}{l} \text{H} \\ \text{O} \end{array} \right\} + \text{aq. (anc. not. CsO, 2 HO)}.$

Ce corps cristallise d'une manière confuse; il est déliquescent et excessivement caustique; à la chaleur rouge, il ne devient pas anhydre; il se volatilise entièrement lorsqu'on le chauffe sur un fil de platine; l'alcool le dissout entièrement.

— *Azotate de césium*
 $\text{AzO}^2 \left\{ \begin{array}{l} \text{O}^2 \text{ (anc. not. CsO, AzO}^2 \text{)} \\ \text{Cs} \end{array} \right\}$

Il ne renferme pas d'eau de cristallisation, et est isomorphe avec l'azotate de rubidium, non avec l'azotate de potassium. Ses cristaux sont des prismes hexagonaux terminés par des pyramides hexagonales. Pour les arêtes terminales, $\frac{P}{p} = 142^\circ 56'$, et pour les arêtes

latérales, $\frac{P}{p} = 78^\circ 58'$. Le rapport des axes $\frac{1}{C} = \frac{1}{0,7135} \cdot P \cdot \infty P^2 \cdot \infty P^2 \cdot \text{OP} \cdot \frac{3}{4} \cdot P$.

L'azotate de *césium* a une saveur fraîche et salée, analogue à celle du salpêtre. Il est soluble dans 10 fois son poids d'eau à 3° centigrades.

— *Bitartrate de césium*
 $\text{C}^4\text{H}^2\text{O}^{2iv} \left\{ \begin{array}{l} \text{O}^4 \text{ (anc. not. C}^3\text{H}^4\text{O}^{10} \text{; CsO, HO)} \\ \text{H}^2, \text{HCs} \end{array} \right\}$

Ce sont des prismes aplatis, transparents et incolores, qui ne perdent pas de leur poids lorsqu'on les chauffe à 100°. Une partie de ce sel se dissout dans 1,02 parties d'eau bouillante et dans 10,32 parties d'eau à 25° centigrades. Le tartrate neutre de *césium* est tout à fait déliquescent.

— *Picrate de césium*. Ce sel ressemble au picrate potassique; il ne peut pas être séparé par cristallisation du picrate de rubidium.

— III. POIDS ATOMIQUE DU CÉSIUM. On a déterminé le poids atomique ou plutôt l'équivalent du *césium* par l'analyse de son chlorure. Ce sel, purifié à l'aide du procédé que nous avons décrit plus haut, renferme, d'après Bunsen :

Chlore. *Césium*.
Après la 1^{re} purification. . 22,334 77,666
Après la 2^e purification. . 22,334 77,666
Après la 3^e purification. . 22,316 77,684

D'où l'on déduit le nombre 123,4 pour l'équivalent du *césium*, lequel équivalent se confond ici avec le poids atomique, comme pour tous les métaux monoatomiques. Depuis cette première détermination, de nouvelles expériences, dues à MM. Johnston et Allen, ont démontré que Bunsen s'était servi d'un sel impur, et que le poids atomique qu'il avait déduit de ses analyses était conséquemment erroné. Ces auteurs ont publié les analyses suivantes d'un chlorure de *césium* pur, préparé

à l'aide du bitartrate de césium purifié par des cristallisations nombreuses :

	Chlore.	Césium.
I.	21,044	78,956
II.	21,031	78,969
III.	21,043	78,957
IV.	21,063	78,937

Bunsen a depuis publié de nouvelles déterminations qui concordent parfaitement avec ces dernières. Le chlorure de césium qui a servi à ces expériences, après avoir été complètement séparé des chlorures de potassium, de sodium et de lithium, avait été débarrassé du rubidium par la méthode que nous allons décrire. Le mélange de chlorures était transformé en carbonates, et l'on ajoutait à ce dernier produit un peu plus d'acide tartrique qu'il n'en fallait pour transformer tout le rubidium en bitartrate, et le césium en tartrate neutre. La quantité d'acide nécessaire pour atteindre ce but était déduite d'une détermination préalable de la proportion de chlorure renfermée dans le mélange des chlorures. On évaporait ensuite les liqueurs à siccité; on pulvérisait la masse et l'on abandonnait à l'air humide le mélange des deux sels sur un petit filtre placé au-dessus d'un entonnoir. De cette manière, le tartrate de césium, qui est très-déliquescent, se dissolvait dans l'eau de l'atmosphère et filtrait, tandis que le bitartrate de rubidium restait sous la forme d'une masse solide dans l'entonnoir. Le tartrate de césium était ensuite converti en chlorure, et ce sel était précipité par le bichlorure de platine. On lavait le précipité, on le décomposait en le calcinant dans un courant d'hydrogène, et l'on répétait cette opération jusqu'à ce que le chlorure de césium ne fût plus modifié dans ses propriétés par le renouvellement de ce traitement. Le produit ainsi préparé a donné :

	Chlore.	Césium.
Après 4 purifications. . .	21,057	78,943
Après 5 purifications. . .	21,045	78,955
Après 6 purifications. . .	21,052	78,948

Le poids atomique du césium, déduit des expériences de Johnston et d'Allen, est 133,03, et celui qui se déduit des dernières expériences de Bunsen que nous venons de citer, est 132,99. Le nombre 133 peut donc être considéré comme étant le vrai poids atomique de ce métal.

CÉSON. V. CÆSON.

CÉSONIE, appelée aussi *Mitonia*, fille d'Orphus et de Vestilia. Elle était veuve, et mère de trois enfants, lorsqu'elle eut le triste privilège de plaire à Caius Caligula, qui l'éleva jusqu'au trône. « Césonie n'était ni belle ni jeune », dit Suétone; mais hardie, altière et de la plus impudente lubricité. Par ces qualités, elle plut au César, qui la mit de moitié dans ses sanglantes exécutions, dans ses turpitudes, dans ses folies. Il aimait cette mégère presque à l'égal de sa sœur et maîtresse Drusille; ce qui ne l'empêcha pas cependant, rapporte Suétone, lorsqu'un jour, dans ses bras, il s'enivrait des voluptés les plus abjectes, de la regarder tout à coup en éclatant de rire, et, comme elle était surprise de cet accès impétueux de folle gaieté, de la lui expliquer ainsi : « Cette belle tête tombera quand je voudrai et au premier signe que je ferai. » Cette tête, il ne la fit pas tomber, ce que les Romains trouvèrent si peu conforme aux habitudes de leur maître, qu'ils accusèrent Césonie d'avoir donné à son amant un philtre amoureux. Quand Césonie devint mère, Caligula l'honora, disent les historiens, du nom d'épouse, se déclara le père de la fille qu'elle mit au monde, l'appela Julie-Drusille, du nom de sa sœur bien-aimée, la fit porter dans le temple des déesses, et la plaça dans le sein de Minerve, à qui il donna le soin de la nourrir et de l'élever. « Rien, dit Suétone, ne prouvait plus que cette fille était de lui que la férocité qu'elle faisait paraître, et qui était telle qu'elle portait ses ongles aux yeux des enfants avec lesquels elle jouait. » Le philtre opérait merveilleusement : Césonie était véritablement impérieuse et maîtresse du monde; Caligula était de jour en jour plus amoureux, plus fier de son amante, et il aimait à la faire voir aux soldats, revêtue d'une cotte d'armes, d'un bouclier et d'un casque, montée à cheval à côté de lui. A ses amis il la montrait nue, et Césonie, moins pudique que la femme du roi Candaule, se prêtait, dit-on, avec complaisance aux caprices de son seigneur. Enfin arriva l'heure d'expier cette vie pleine de turpitudes et de folies. Caligula fut égorgé, et près de lui Césonie, qui, avec un courage qu'on n'aurait point attendu d'une femme voluptueuse, follement libertine, présenta sa gorge à l'épée du centurion Julius Lupus. La petite Julie-Drusille, en laquelle on reconnaissait déjà cet instinct de cruauté, cette sauvagerie, cette folie qui a rendu le nom de ses parents odieusement immortel, fut brisée contre une muraille.

CESPÈDES (Paul de), peintre distingué de l'école espagnole, né à Cordoue en 1538, mort dans la même ville en 1608. Peu d'hommes ont été mieux doués; car, à son talent incontestable d'artiste, il joignait l'érudition d'un savant, le style d'un écrivain, la science d'un archéologue et d'un philologue distingué. Il fit ses études littéraires à Cordoue, et alla ensuite habiter Alcalá de Hénarés, où florissait alors une école de philosophie très-cé-

lèbre. Là, il se livra principalement à l'étude des langues orientales. Pacheco, son meilleur ami, nous apprend qu'après être resté quelques années dans cette dernière ville, il fit un premier voyage à Rome. Admis dans l'atelier d'un des élèves de Michel-Ange, il développa rapidement, par des études profondes, les grands instincts de sa puissante nature. Ses premiers tableaux ayant fait sensation, on lui confia une décoration très-importante, celle de l'église d'Ara-Celi, à Rome, où il peignit les fresques qu'on admire au-dessus du tombeau du marquis de Saluzzo. Il décora aussi l'église de la Trinité del Monte, où il peignit l'histoire de la Vierge, dans la chapelle de l'Annonciata. Ce dernier travail surtout est une œuvre très-remarquable, d'un dessin grandiose, d'une composition sévère, d'une exécution magistrale. On y sent l'influence de l'antique, qui dominait dans le style du temps, mais qui n'a rien diminué de la forte personnalité de l'artiste. Déjà les succès de Cespèdes lui avaient valu en Italie le surnom de *Raphaël espagnol*; pour rendre hommage à la gloire d'un enfant du pays, le chapitre de Cordoue fit offrir à Cespèdes un canonicat. Sensible à cet honneur, le maître se hâta d'aller en prendre possession, et ce fut vers cette époque (1577) qu'il composa, avec le célèbre docteur Ambroise de Morales, le martyrologe qui fut admis par le chapitre en 1583. Bien qu'il ne négligeât point les sciences et la littérature, Cespèdes ne cessa de produire des tableaux d'un grand mérite. C'est à la même époque qu'il exécuta son tableau de la *Cène*, qui est considéré comme un chef-d'œuvre, même à côté de la *Cène* de Léonard de Vinci. Lebrun, dans ses voyages en Espagne, s'enthousiasma surtout pour le talent de Cespèdes, dont il alla admirer, partout où elles étaient, les nombreuses productions. « Cespèdes, disait-il, c'est le plus grand peintre du monde! » Bien que cette appréciation soit évidemment exagérée, elle n'en prouve pas moins la valeur de cet artiste, dont les biographes et les critiques français semblent n'avoir jamais soupçonné l'existence. C'est avec raison que Pacheco cite son ami parmi les plus grands coloristes espagnols. Antoine Pons ajoute que si Cespèdes avait eu avec Raphaël l'amitié qui l'unit à Frédéric Zuccaro, il eût été probablement l'un des plus grands peintres du monde, comme il en fut l'un des hommes les plus érudits. Ce qui distingue surtout le talent du peintre de Cordoue, c'est l'élégance ferme et grandiose de son style, la correction du dessin, la hardiesse de ses raccourcis et sa science de la perspective. Ses compositions sont toujours d'un arrangement aussi heureux que sévère. Ses dessins, très-recherchés, sont ordinairement aux crayons rouge et noir; il en est qui sont de grandeur d'exécution, et qui ont été payés des prix énormes. Ses œuvres de sculpture ne sont pas sans mérite, mais sont moins estimées. Cespèdes a formé de nombreux élèves, parmi lesquels on remarque : don Louis Zambrano, Antoine Mohedano, Jean de Penalosa, Antoine de Contreras, Christophe de Vela.

Cespèdes fut l'artiste le plus profondément érudit qu'ait jamais eu l'Espagne, et l'Europe même n'en compte qu'un très-petit nombre qui puissent lui être comparés sous ce rapport. Son œuvre d'écrivain est assez considérable; ses recherches archéologiques surtout sont très-intéressantes. Parmi les travaux dont il a enrichi cette science, il faut citer ses études sur la cathédrale de Cordoue. On connaît aussi de lui quelques traductions religieuses et philosophiques de l'hébreu et de l'arabe. Il savait en outre le latin, le grec et le français. Il a composé un long poème sur la peinture, à l'imitation de l'*Art poétique* d'Horace. Le grand discours qu'il écrivit en 1604, à la prière du savant Pierre de Valencia, et qui est intitulé : *De la comparación de la antigua y moderna pintura y escultura*, est plein de renseignements précieux qu'on ne trouve pas ailleurs, d'idées neuves et profondes, de rapprochements ingénieux; il est d'ailleurs d'une forme charmante, qui rappelle les meilleurs endroits de Cervantes.

CESPÈDES (André-Garcias), savant espagnol du XVII^e siècle. Il se livra avec succès à l'étude des mathématiques et de la géographie, composa et corrigea plusieurs cartes nautiques, et publia, entre autres ouvrages : *Hydrographia y theoria de planetas* (Madrid, 1606, in-fol.).

CESPÈDES Y MENEZES (Gonzalve de), historien espagnol, né à Madrid. Il vivait dans la première moitié du XVII^e siècle. Il publia plusieurs ouvrages de peu de valeur, parmi lesquels nous nous bornerons à citer : *Historia apologetica de los sucesos de Aragon* (1622); *Historias peregrinas* (1623), et *Historia de Felipe III* (1631).

CESPITEUX, *EUSE* adj. (sè-spi-teu, eu-ze — du lat. *cespes*, *cespitis*, touffe, gazon, qui se rapporte au sanscrit *caspa*, herbe tendre, primitivement chose bonne, excellente. — Bot. Qui croît en touffes serrées.

CESPITICOLE adj. (sè-spi-ti-ko-le — du lat. *cespes*, *cespitis*, gazon; *colo*, j'habite). Zoöl. Qui habite les gazons.

CESPI-TO-ARBORESCENT, *ENTE* adj. (sè-spi-to-ar-bo-rè-san — de *cespiteux* et *arborescent*). Hist. nat. Qui est en touffes serrées et en forme d'arbre.

CESSAC (comté de). V. LACUÉE.

CESSANT (sè-san) part. prés. du v. Cesser : Des enfants ne cessant de pleurer.

CESSANT, *ANTE* adj. (sè-san, an-te — rad. cesser). Qui cesse, qui finit :

De ces obscurités cessantes
Tu verras sortir triomphantes
Ma justice et ma liberté. LAMARTINE.

— S'emploie le plus ordinairement dans le sens du participe présent, pour signifier Étant abandonné, étant suspendu; les phrases où entre ce mot ainsi employé sont alors des latinismes qui constituent une véritable exception à la règle, laquelle veut que le participe soit toujours invariable : *Tous empêchements cessants. Le cardinal de Bouillon m'était venu prier, toutes choses cessantes, d'aller voir le lendemain ce chef-d'œuvre.* (M^{me} de Sév.) *Ces grandes dames ont d'autres affaires que de s'occuper des nôtres, toute chose cessante.* (J.-J. Rouss.)

CESSART (Louis-Alexandre de), ingénieur, né à Paris en 1719, mort en 1806. Il avait servi dans la gendarmerie de la maison du roi et s'était fait remarquer aux batailles de Fontenoi et de Rocoux. Nommé ingénieur en 1751, il construisit avec de Voglie le beau pont de Saumur, commencé en 1756, et dont les piles furent fondées par caissons, sans épuisement ni batardes, invention hardie que Charles Labelle avait employée déjà à Londres pour le pont de Westminster, mais qui n'avait pas encore été pratiquée en France. Chargé, en 1781, des travaux du môle de Cherbourg, il imagina, pour exécuter la construction malgré la violence de la mer et les grandes marées de l'équinoxe, de submerger des cônes énormes remplis de pierres, pour servir de fondation et de point d'appui. L'économie sordide qu'on apporta dans l'exécution de ce projet gigantesque empêcha d'obtenir tous les résultats qu'on pouvait attendre de ce beau procédé d'architecture hydraulique. Ses manuscrits ont été publiés sous le titre de : *Description des travaux hydrauliques de Cessart* (1806 et 1809). On y trouve la description de divers travaux hydrauliques, et un projet pour un pont de fer à piles de pierre, exécuté depuis à Paris sous le nom de *Pont des Arts*.

CESSATEUR s. m. (sè-sa-teur — rad. cesser). Homme oisif. Vieux mot.

CESSATION s. f. (sè-sa-si-on — rad. cesser). Discontinuation, interruption : CESSATION de commerce, de travail, d'affaires. CESSATION d'hostilités, de poursuites. *La pauvre nature humaine n'a jamais pu avoir une jouissance si vive qu'à la CESSATION de la douleur.* (M^{me} de Staël.) *L'opprimé envisage comme un bienfait la CESSATION de ses maux.* (Royer-Collard.) *Le marchand affiche une CESSATION de commerce qui n'arrive jamais.* (Scribe.) *Le plaisir qui n'est que la CESSATION d'une peine passe bien vite.* (H. Beyle.) *Le mal n'est qu'un anéantissement, une CESSATION d'existence.* (M^{me} Guizot.)

— Comm. Cessation de paiement, Faillite.

— **Antonymes.** Continuation, durée, permanence, perpétuation, persévérance, persistance, prolongation, suite, reprise.

CESSÉ s. f. (sè-sè — rad. cesser). Repos, trêve, action de cesser : N'avoir ni repos ni cessé.

O cruauté du sort, qui n'a jamais de cesse!

RACAN.

Il ne s'emploie jamais avec l'article, et toujours avec une négation.

— Loc. adv. *Sans cesse*, Sans trêve, sans cesser, toujours, continuellement : *Parler sans cesse. L'humanité est un homme qui vit toujours et qui apprend sans cesse.* (Pasc.) *Ce n'est qu'à force d'agir sans cesse qu'on assure le succès de ses desseins.* (Boss.) *Rien de pis que de désirer sans cesse le lendemain.* (M^{me} de Genlis.) *La vertu qu'il faut vouloir sans cesse ne vaut pas la peine qu'elle donne.* (Goldsmith.) *Il y a un avenir dans toute occupation, et c'est d'un avenir que l'homme a sans cesse besoin.* (M^{me} de Staël.) *Les âmes capables de réflexion se plongent sans cesse dans l'abîme d'elles-mêmes.* (M^{me} de Staël.) *La raison avance sans cesse.* (V. Cous.)

Sans cesse en écrivant variez vos discours.

BOILEAU.

Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins.

RACINE.

— **Syn.** Cesse (sans), assidument, constamment, continuellement, incessamment, sans relâche, toujours. V. ASSIDUMENT.

— **Homonymes.** Sesse, et cesse, cesses, cessent (du v. cesser).

CESSÉ (la), petite rivière de France (Hérault), prend sa source dans la ramification méridionale des monts Espinoux, sur les frontières des départements de l'Aude et du Tarn, dans le canton d'Olonzac, passe à Cassagnoles, Minerve, Bize, se jette en partie dans le canal du Midi, près de l'embranchement de la Robine de Narbonne; le surplus de ses eaux se déverse dans l'Aude, au-dessous de Saint-Nazaire. Cours de 54 kilom.

CESSÉ, *ÉE* (sè-sé) part. pass. du v. Cesser. Discontinué : *La justice y était abolie, le négoce cessé.* (St-Sim.)

Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées.

RACINE.

Où sont-ils ces maris? la race en est cessée.

LA FONTAINE.

Il L'emploi de ce participe avec l'auxiliaire être est très-rare, bien que le verbe cesser s'emploie assez fréquemment dans le sens actif.

CESSER v. n. ou intr. (sè-sé — lat. *cessare*, même sens). Suspendre, discontinuer son action ou son état, y mettre fin, en sortir : *Cesser de parler. Travailler sans cesser. L'amour cesse de vivre dès qu'il cesse d'espérer.* (La Rochef.) *Il faut attendre qu'une femme cesse d'être jolie pour juger de son mérite.* (M^{me} Geoffrin.) *Les nations ne s'abandonnent pas assez pour cesser de souffrir.* (De Barante.) *Le courage n'est souvent que l'effet du désespoir, car nous cessons de craindre quand nous avons cessé d'espérer.* (M^{me} de Blessington.) *Qui a cessé de jouir de la supériorité de son ami a cessé de l'aimer.* (M^{me} Swetchine.) *Le bonheur bien souvent est moins de posséder ce qu'on n'a pas que de cesser d'avoir ce qu'on possède.* (L. Gozlan.) *Un peuple qui cesse d'être fort ne tarde pas à cesser d'être grand.* (E. de Gir.) *On est bien près de s'aimer quand on cesse de se le dire.* (D'Houdetot.) *Je crains moins d'être jaloux que de cesser de l'être.* (A. d'Houdetot.) *Si Dieu n'était pas juste, il cesserait d'être bon.* (Lacordaire.) *A l'ami qui cesse d'obliger on préfère l'ennemi qui cesse de nuire.* (Petit-Senn.) *Il est naturel que l'on cesse de désirer ce que l'on possède.* (Senancour.) *Pour l'homme, cesser d'être libre, c'est cesser d'être.* (Vacherot.) *Pour être prêtre ou moine, on ne cesse pas d'être citoyen.* (De Pradt.) *L'industrie et la science ne cessent pas de grandir, mais elles cessent d'absorber presque exclusivement les esprits et les volontés.* (C. Dollfus.) *Une Spartiate écrivait à son fils, que l'on accusait d'avoir fui dans une bataille : « Il court de mauvais bruits sur votre compte; ou faites les CÉSARS, ou CÉSSEZ de vivre. »*

Pour être souverain faut-il cesser d'être homme?

CORNÉILLE.

Grand roi, cesse de vaincre ou je cesse d'être.

BOILEAU.

Lorsque de tant d'horreurs le trépas nous délivre, Est-ce un si grand malheur que de cesser de vivre?

RACINE.

Répondez-moi, belle Glycère.

Lequel des deux doit-on blâmer,

Ou celle qui cesse de plaire,

Ou celui qui cesse d'aimer?

(A une dame qui reprochait à son amant de cesser de l'aimer.)

Il Être suspendu, discontinué; prendre fin : *L'orage cessé. Faites cesser toutes ces cruautés. Les bienfaits s'oublient, les amitiés cessent.* (Fléch.) *Le charme cesse, le bonheur s'enfuit.* (Mass.) *La où l'illusion cesse, la résignation vient prendre sa place dans l'esprit.* (E. Pelletan.)

Cessez, vaines frayeurs; cessez, lâches tendresses.

CORNÉILLE.

Immobile sous l'arbre où l'oiseau s'est placé,

Souvent j'écoute encor quand le chant a cessé.

SAINT-LAMBERT.

— **Activ.** Mettre fin à : *Cessez vos cris, vos plaintes. Ils ont cessé leurs poursuites. Vous avez cessé vos désordres, mais vous ne les avez pas expiés.* (Mass.) *La Sorbonne menaçait de cesser ses leçons, et le parlement, qui avait lui-même cessé ses fonctions les plus importantes, ordonnait à la faculté de continuer les siennes.* (Vol.)

Le généreux vainqueur a cessé le carnage.

VOLTAIRE.

— **Gramm.** Cesser, employé comme verbe neutre, prend l'auxiliaire avoir quand il ne présente à l'esprit que la fin même d'une action à l'instant précis où cette action n'a plus eu lieu; il prend l'auxiliaire être quand il fait penser à l'état plus ou moins prolongé qui est résulté de la cessation : *La fièvre a cessé vingt minutes après que le malade eut pris le médicament. Il dort d'un sommeil paisible depuis que la fièvre est cessée.*

— **Rem.** Nous avons présenté comme neutre ou intransitif le verbe cesser quand il est suivi de la préposition de et d'un infinitif; au contraire, nous l'avons appelé actif quand il a pour complément direct un substantif : nous n'avons pas jugé nécessaire de nous séparer en cela de l'opinion suivie par tous les lexicographes avec l'autorité de l'Académie. Nous devons dire pourtant que nous ne voyons aucune différence de sens entre *cessez vos cris* et *cessez de crier*, entre *cessez le jeu* et *cessez de jouer*. S'il est permis d'interpréter *cessez de crier* comme signifiant : détachez-vous de l'action de crier, il nous semble qu'il doit être permis de dire *cessez de vos cris* pour *cessez vos cris*, et personne n'oserait autoriser cette manière de parler. Nous inclinons donc fortement à croire que cesser est réellement actif quand il est suivi d'un infinitif, et nous regrettons presque de ne pas avoir rompu plus nettement avec la routine.

— **Syn.** Cesser, discontinuer, finir. Cesser est plutôt l'opposé de continuer que discontinuer lui-même; on cesse quand on ne continue pas, quand on abandonne une chose qu'on avait commencée. Discontinuer, c'est proprement cesser pour quelque temps avec l'intention de reprendre la chose plus tard : *La pluie a discontinué seulement quelques jours, puis elle a recommencé.* (Acad.) Finir n'exprime l'idée de cesser qu'en la joignant à celle d'a-

chever; *finissez vos discours* veut dire abrégé, amenez la fin promptement afin que, n'ayant plus rien à dire, vous cessiez de parler.

— **Antonymes.** Continuer, durer, maintenir, persévérer, persister, poursuivre, prolonger. — Recommencer, reprendre.

CESSIBILITÉ s. f. (sè-si-bi-lité — rad. *cessible*). Jurispr. Caractère de ce qui peut être cédé : CESSIBILITÉ d'un droit, d'un bien, d'une créance. La souveraineté du peuple n'est pas susceptible de cessibilité. (Barbès.)

CESSIBLE adj. (sè-si-bile — du lat. *cessus*, cédé). Jurispr. Qui peut être cédé : Droit CESSIBLE.

CESSION s. f. (sè-si-on — lat. *cessio*; de *cedere*, céder). Transport à un autre de la chose dont on est propriétaire : CESSION de créances, de droits, de biens.

— Dr. comm. *Cession de biens*, Abandon des biens que fait à ses créanciers un débiteur hors d'état de payer ses dettes intégralement, et qui suffit pour le libérer complètement, dans certains cas prévus par la loi. *Cession volontaire*, Cession acceptée volontairement par les créanciers. *Cession judiciaire*, Cession de biens autorisée par un tribunal. *Être admis au bénéfice de cession*, Être autorisé à faire cession de ses biens : Les étrangers ne sont point admis au BÉNÉFICE DE CESSION.

— **Syn.** *Cession*, *concession*. *Cession* exprime simplement l'idée de donner, de remettre. La *concession* est une donation pleine et volontaire; de plus, elle ne se dit que d'objets ayant une certaine étendue. L'Etat fait la *concession* d'un chemin de fer, d'une mine, d'un théâtre; un simple particulier fait *cession* de ses biens à ses créanciers. Il est utile de faire remarquer que *concession* renferme en outre une idée de faveur, qui n'est pas contenue dans *cession*: On conçoit un *privilège*; on cède un *droit*.

— **Encycl.** Jurispr. — I. CESSION DE BIENS. On sait avec quelle durée les débiteurs étaient traités par leurs créanciers dans les premiers temps de Rome; peu à peu cette rigueur, qui allait jusqu'à donner à ces derniers droit de mort sur leurs débiteurs, s'adoucit et fit place à des dispositions plus équitables. On comprit que le corps du débiteur ne devait pas répondre de sa dette, et que l'effet de l'engagement était en entier reporté sur ses biens : c'est ainsi qu'on finit par accorder à ceux qui étaient malheureux et de bonne foi le bénéfice de la *cession de biens*, pour leur éviter la saisie de leurs personnes. Ils pouvaient être poursuivis ultérieurement, s'ils venaient à meilleure fortune, mais seulement dans la limite de leurs facultés : *In id quod facere possent*. La *cession de biens*, qui date de Sylla ou de Jules César, dut se faire d'abord par la voie de la *cessio in jure* (v. plus loin). Elle se fit ensuite par une déclaration solennelle en justice, et même par lettre. On n'y admettait pas les débiteurs de mauvaise foi qui avaient commis des délits ou fait de folles dépenses. Les créanciers ne pouvaient pas garder les biens qui leur avaient été ainsi cédés; ils devaient les vendre suivant les formes établies.

Dans l'ancien droit français, la *cession de biens* est reconnue par les ordonnances; mais l'obtention de ce bénéfice est accompagnée de formalités humiliantes. L'ordonnance de 1490 (art. 34) réglait que celui qui voulait faire abandon de ses biens devait confesser la dette en personne et en justice; aux termes de celle de 1510 (art. 70), il devait se présenter tête nue et sans ceinture; il était, en outre, tenu de porter à l'avance un bonnet vert, en signe de son infamie, lors même qu'il avait été ruiné par cas fortuit. S'il quittait cette coiffure, il s'exposait à être mis en prison par ses créanciers. On trouve la première trace de cette peine accessoire dans des arrêtés du parlement de Paris de 1580, constatant que c'était un ancien usage, et du parlement de Rouen de 1584; elle n'avait pas encore disparu au XVIII^e siècle. La *cession de biens* avait pour effet de sauver le débiteur de l'incarcération; il ne pouvait renoncer à ce bénéfice introduit, disaient les jurisconsultes, en faveur de la liberté; il n'avait pas le droit de l'invoquer pour les dettes privilégiées ou procédant de dol ou de crime.

Le Code Napoléon a donné place, dans la législation moderne, à la *cession de biens*, qu'il a considérée comme un mode d'extinction des obligations. Ce classement a été critiqué, et l'on a dit que cette matière eût été mieux placée au titre *De la contrainte par corps* que sous la rubrique de la théorie générale des obligations. Cette critique n'est pas absolument fondée, parce que la *cession de biens* éteint la dette jusqu'à concurrence de la valeur des biens cédés. Son effet principal est, toutefois, d'opérer la décharge de la contrainte par corps.

La *cession de biens*, sous l'empire du Code Napoléon, est *volontaire* ou *judiciaire* (art. 1265-1270).

La *cession de biens volontaire* est celle que les créanciers acceptent volontairement; elle n'a d'autres effets que ceux qui résultent des stipulations du contrat de *cession*; les créanciers et le débiteur, quelle que soit la situation de celui-ci, peuvent donc faire à ce sujet telle convention qu'ils jugent conforme à leurs intérêts respectifs, stipuler que les biens cédés appartiendront aux créanciers, ou que, au contraire, ceux-ci seront tenus de les vendre;

qu'il y aura ou non remise du surplus de la dette; que la *cession* comprendra non-seulement les biens présents, mais encore les biens à venir. La *cession de biens* volontaire a quelques rapports avec le concordat ordinaire en matière de faillite et avec l'attribution; mais elle en diffère par un point essentiel : l'abandon des biens, qui est la condition *sine qua non* de la *cession*, ne se retrouve qu'accidentellement et exceptionnellement dans les autres contrats.

La *cession de biens judiciaire* est, aux termes de l'article 1268, un bénéfice que la loi accorde au débiteur malheureux et de bonne foi, auquel il est permis, pour avoir la liberté de sa personne, de faire en justice l'abandon de tous ses biens à ses créanciers, nonobstant toute stipulation contraire. Il faut donc, pour pouvoir invoquer ce bénéfice, être passible de la contrainte par corps, avoir été malheureux et de bonne foi : « Les tribunaux ont, au sujet de ces deux dernières conditions, un pouvoir discrétionnaire d'appréciation, dit M. Larombière dans son beau *Traité des obligations* (t. III, p. 501); ils ne doivent jamais oublier que celui-là seul est malheureux, dans le sens de l'article 1268, qui a vu périr sa fortune par suite de revers, d'accidents, de vicissitudes que la prudence humaine, dans son infirmité, ne pouvait raisonnablement ni prévoir ni empêcher. » *Malheur* n'est pas, dans ce cas, synonyme de *pauvreté*, si la pauvreté invoquée par le débiteur a pour cause des dépenses folles, des débauches, des spéculations téméraires, à plus forte raison si la mauvaise foi a présidé à ses spéculations et à ses relations avec ses créanciers. Sont exclus de ce bénéfice par la loi : les étrangers, les stellionnaires, les banqueroutiers frauduleux, les personnes condamnées pour vol ou escroquerie, les comptables, tuteurs, administrateurs, dépositaires (C. de proc. civ., art. 905). L'article 541 du Code de commerce modifié en 1838 ajoute à cette liste les débiteurs commerçants. La *cession judiciaire* ne confère pas la propriété des biens aux créanciers; elle leur donne seulement le droit de les faire vendre à leur profit et d'en percevoir les revenus jusqu'à la vente. À partir du jugement qui valide la *cession*, les créanciers ne peuvent plus poursuivre leur débiteur, qui, de son côté, est dessaisi du droit d'hypothèque sur ses biens; il a toujours, d'ailleurs, celui d'arrêter la vente en désintéressant intégralement tous ses créanciers. Lorsque la *cession* est volontaire, ceux-ci peuvent la refuser; ils ne peuvent s'opposer de même à la *cession judiciaire*, sauf dans les cas prévus par la loi, c'est-à-dire lorsque le débiteur n'est ni malheureux ni de bonne foi, ou qu'il appartient à la classe de ceux auxquels la loi refuse ce bénéfice. La *cession*, une fois validée, déchargeait le débiteur de la contrainte par corps, dont elle prévenait ou faisait cesser l'exécution, mais elle ne peut plus produire aujourd'hui cet effet, puisque la contrainte par corps vient d'être abolie; elle le libère jusqu'à concurrence de la valeur des biens abandonnés; mais elle ne remet pas la dette pour le surplus, et soumet à l'action des créanciers les biens qui peuvent lui advenir, et ce jusqu'à parfait paiement. Il va sans dire que la *cession* ne comprend pas les biens que la loi déclare incessibles et insaisissables, et que le débiteur n'est jamais tenu de les abandonner à ses créanciers.

Les débiteurs commerçants ne peuvent pas réclamer, comme on l'a vu plus haut, le bénéfice de la *cession de biens judiciaire*; seulement ils peuvent former, avec le consentement unanime de leurs créanciers, un concordat par abandon, qui se rapproche de la *cession de biens* volontaire, et qui produit les mêmes effets que les autres concordats (loi du 17 juillet 1856).

Pour obtenir d'être admis au bénéfice de la *cession de biens*, les débiteurs doivent déposer au greffe du tribunal civil de leur résidence leur bilan, leurs livres s'ils en ont et leurs titres actifs. La demande sera communiquée au ministère public; si elle est admise, le débiteur est tenu de réitérer sa *cession* en personne, ses créanciers appelés, à l'audience du tribunal de commerce, ou, s'il n'y en a pas, au lieu de son domicile, à la maison commune. Ses nom, prénoms, profession et demeure sont insérés dans un tableau public à ce destiné, placé dans l'auditoire du tribunal de commerce ou du tribunal civil qui en tient lieu, et dans la salle des séances de la maison commune.

Ces formalités, quoiqu'elles n'aient plus le caractère infamant de celles qui existaient avant la Révolution, sont humiliantes. Depuis que la contrainte par corps est disparue de nos lois, la *cession de biens* n'a plus de raison d'être, et avec elle doivent disparaître ces formalités, qui deviennent sans objet. La pauvreté honnête et le malheur ont droit à plus d'égards : l'insolvabilité n'est un crime que lorsqu'elle a pour cause la prodigalité ou l'inconduite.

— II. CESSION-TRANSPORT OU TRANSPORT-CESSION. Cette *cession* consiste dans l'aliénation des créances et autres droits incorporels.

1^o *Droit romain.* A Rome, les jurisconsultes, se plaçant au point de vue du droit strict et de la pure doctrine, posèrent en principe que, à la différence des droits réels, les droits de créance, qui ne sont que personnels, ne pouvaient pas se transmettre. Galus, énumérant les modes de transmission de la propriété,

ajoute : *Obligiones quoquo modo contractæ nihil eorum recipiunt* (L. 2, § 38). On comprit qu'il fallait arriver par un mode détourné à satisfaire aux besoins nouveaux d'une civilisation grandissante, en faisant entrer dans le commerce les créances comme tous les autres droits. On imagina d'abord de *nover* la créance, en demandant au débiteur de reconnaître le cessionnaire comme créancier; il y avait alors extinction de la première dette et création d'une nouvelle; mais la nécessité de l'intervention du débiteur, l'extinction des garanties qui disparaissaient avec la dette novée étaient des inconvénients sérieux. La procédure formulaire, qui permettait de se faire représenter en justice par procureur, fournit aux praticiens un moyen de *cession* plus sûr et plus complet. Le créancier cédant donnait mandat au cessionnaire d'exercer son droit pour lui et de poursuivre le débiteur en justice, s'il était nécessaire. Le cessionnaire, mandataire dans son propre intérêt, fut appelé *procurator in rem suam*. Devant la justice, la formule était ainsi conçue : Ce que *Primus* doit à *Secundus*, doit-il être condamné à le payer à *Tertius*? La condamnation, si elle était prononcée, l'était donc au profit du cessionnaire, qui acquérait ainsi un droit propre et personnel.

Peu à peu, les jurisconsultes tendirent à séparer le *procurator in rem suam* du mandataire ordinaire, et à l'assimiler au véritable propriétaire de la créance. Des textes sur le sens desquels on est divisé, et entre autres une constitution de Gordien, semblent indiquer qu'on en était venu à garantir les droits du cessionnaire vis-à-vis des débiteurs en interdisant à celui-ci la faculté de payer le cédant ou de transiger avec lui. On donna au cessionnaire des actions utiles qui lui permirent de retirer de la *cession* les avantages que le créancier cédant eût pu exiger lui-même, dans les cas où l'extinction du mandat par la mort du cédant ne lui permettait plus de s'en prévaloir. C'est ainsi que, sans renverser la doctrine des vieux jurisconsultes, les praticiens arrivèrent, par une voie indirecte, au résultat que ceux-là avaient prohibé.

On peut considérer qu'à Rome toute créance pouvait faire l'objet d'une *cession* (au moyen de la *procuratio in rem suam*) : on en exceptait pourtant celles qui étaient absolument attachées à la personne, celles qui avaient leur source dans un motif de vengeance, celles qui étaient litigieuses, sauf dans les cas où la *cession* s'expliquait par des motifs légitimes. La capacité pour consentir une *cession* ne différait guère de celle qui était exigée pour tout contrat : les tuteurs et curateurs ne pouvaient se faire céder de créances contre leurs pupilles; il en était de même pour un fils contre son père, au moins tant que durait la puissance paternelle.

La *cession* comprenait non-seulement la créance, mais encore tous ses accessoires, par conséquent l'action principale contre le débiteur, les actions contre les *intercessores*, celles relatives aux gages et hypothèques conférés pour la sûreté de la créance. Avant les réformes d'Anastase et de Justinien, le cessionnaire put exiger du débiteur *cédé* le montant intégral de l'obligation : les empreurs sunommes, voulant frapper des spéculations peu honorables, décidèrent que, sauf dans certains cas favorables, le cessionnaire ne pourrait réclamer que le prix de la *cession*. C'est ce qui existe dans notre droit sous le nom de *retrait litigieux*.

— *Droit français.* Les subtilités du droit romain en matière de *cession* de droits incorporels n'ont pas passé dans notre droit actuel, qui s'est appliqué à satisfaire surtout aux exigences de la pratique. Il résulte de l'exposé des motifs de la partie du Code Napoléon qui a trait à cette matière, que la législation nouvelle n'a pas entendu innover à ce qui était pratiqué sous le régime antérieur, et, en outre, que le législateur de 1804 a fait abstraction du vieux principe de l'incessibilité de la créance auquel les jurisconsultes du siècle dernier donnaient encore adhésion, tout en créant des fictions légales qui en étaient la négation. On ne discute donc plus aujourd'hui sur la distinction si subtile entre la créance et l'émolument de la créance, celui-ci cessible, celle-là incessible. On considère que les droits incorporels sont dans le commerce comme les autres biens, et qu'ils peuvent, à ce titre, être aliénés par vente, par donation ou par testament, sauf dans les cas où la loi dispose autrement.

Le Code Napoléon ne s'occupe de la *cession-transport* qu'au titre *De la vente* : la plupart des règles qu'il édicte sont applicables à la *cession* gratuite, en se combinant toutefois avec les règles spéciales aux donations entre vifs et aux testaments.

Dans notre ancien droit, la propriété ne se transmettait généralement pas par le seul consentement des parties : il fallait de plus la *tradition* ou remise effective lorsqu'il s'agissait de choses corporelles; pour les droits incorporels, la *tradition* était remplacée par la signification du *transport* au débiteur. Sous l'empire du Code, il n'en est plus ainsi; le seul consentement rend le cessionnaire propriétaire de la créance cédée, mais uniquement entre le cédant et le cessionnaire; entre eux, le contrat est parfait et n'a plus besoin d'autre formalité pour dessaisir le cédant.

Vis-à-vis des tiers, ce dessaisissement n'existe

que par la signification au débiteur *cédé* du transport de la créance ou par l'acceptation qu'en fait ce débiteur dans un acte authentique (C. Nap., art. 1690). Jusque-là, le cédant peut valablement céder la créance à un autre cessionnaire, sauf au premier à réclamer des dommages-intérêts et le remboursement du prix de la *cession*; entre les divers cessionnaires de l'intégralité d'une créance, le premier qui accomplit les formalités prescrites par l'article 1690 est le seul légalement saisi vis-à-vis des tiers. D'un autre côté, le débiteur qui s'acquitte entre les mains du cédant avant la signification du transport ou la déclaration qui en tient lieu est valablement libéré (art. 1691); il l'est de même par la compensation ou la confusion opérée avant l'accomplissement de cette formalité. La connaissance par le débiteur de la *cession* qui le concerne, acquise autrement que par les modes légaux indiqués dans l'article 1690, a été quelquefois considérée comme suffisante pour saisir valablement le *transportataire* vis-à-vis de lui : on a jugé de même, à l'égard du *cessionnaire*, que la connaissance qu'il avait d'une convention verbale de transport entre le cédant et un tiers s'oppose à ce qu'il soit légalement saisi de la même créance qui lui est cédée postérieurement. Là où il faut apprécier surtout la bonne foi des parties ou de l'une d'elles, l'arbitraire joue un grand rôle et les juges peuvent facilement s'égarer dans l'examen d'une question de fait; c'est ce danger qui a amené quelques jurisconsultes à repousser cette doctrine et à s'en tenir à l'interprétation rigoureuse de l'article 1690.

Les règles fixées par le Code Napoléon ne s'appliquent ni aux lettres de change, ni aux billets à ordre transmissibles par endossement, ni aux billets au porteur qui se transmettent par la simple tradition, ni aux rentes sur l'Etat, ni aux actions de la Banque de France, dont le transfert s'opère par l'inscription sur les registres du Trésor (ou de la Banque, pour ses actions).

Le concours sur la même créance de créanciers du cédant ayant fait pratiquer des saisies-arrêts entre les mains du débiteur, et de cessionnaires de cette même créance, fait naître quelquefois des questions difficiles à résoudre, lorsque la signification de la *cession-transport* postérieure à l'opposition d'un premier créancier saisissant précède celle d'autres créanciers du cédant. On peut poser en principe que les dates de ces actes règlent le rang de ces divers ayants droit, en admettant qu'autre que si le cessionnaire a payé au cédant le prix du transport, il peut, dans certains cas, concourir au marc le franc comme créancier du cédant avec les autres créanciers et ceux mêmes auxquels la *cession* ne serait pas opposable comme tardivement signifiée. Sur les conséquences à tirer de ces prémisses, la jurisprudence et la doctrine ont émis des opinions contradictoires qu'il serait trop long d'exposer ici. V. au surplus SAISIE-ARRÊT.

Les effets de la *cession-transport* sont de mettre le cessionnaire à la place du cédant, qui doit lui remettre le titre constitutif de la créance; les effets de la signification du transport sont de rendre le débiteur obligé personnellement envers le cessionnaire, auquel il peut dès lors opposer toutes causes d'extinction de l'obligation. La vente ou la *cession* d'une créance comprend les accessoires de la créance, tels que caution, privilège et hypothèque (C. Nap., art. 1692). Les obligations du cédant sont, outre la délivrance du titre, la garantie de l'existence à son profit de la créance, lorsque la vente même a été faite sans garantie (art. 1693). La garantie de la solvabilité du débiteur ne doit, à moins de stipulations expresse, s'entendre que de la solvabilité au moment de la *cession*; en tout cas, le cessionnaire n'a droit de réclamer au cédant que le remboursement du prix de la *cession* (art. 1694 et de 1695).

Toutes les personnes auxquelles la loi ne l'interdit pas peuvent faire ou recevoir une *cession* de créance à titre onéreux ou à titre gratuit. L'article 450 du Code Napoléon ne permet pas au tuteur de se faire transporter des créances contre son pupille. Les juges, leurs suppléants, les magistrats remplissant le ministère public, les greffiers, huissiers, avoués, avocats et notaires ne peuvent devenir cessionnaires des procès, droits et actions litigieuses qui sont de la compétence du tribunal dans le ressort duquel ils exercent leurs fonctions, à peine de nullité, de dépens et dommages-intérêts. Cette prohibition, édictée par l'article 1597 du Code Napoléon, est empruntée à l'ancien droit français, et notamment aux ordonnances de 1224, de 1356, de 1560 et de 1629.

On peut céder toutes créances dont l'objet est dans le commerce, excepté : 1^o les pensions fournies par l'Etat ou les administrations publiques; 2^o les rentes fournies par la caisse des retraites jusqu'à concurrence de 360 fr.; 3^o les créances d'aliments; 4^o les créances saisies-arrêtées.

Les créances et droits litigieux ne sont pas incessibles, comme ils l'étaient en droit romain; mais, à raison de l'incertitude qui existe sur l'issue de la contestation, il y a là matière à spéculation et souvent une source de profits peu honorables; c'est pour cela que la *cession* de ces droits contestés a été vue avec défaveur par les législateurs. Il est interdit à certaines personnes, à raison de leurs fonc-

tions, de se rendre *cessionnaires* du procès et droits litigieux ; en outre, celui contre lequel un droit de cette nature est cédé peut s'en faire tenir quitte par la *cessionnaire* en lui remboursant le prix réel de la *cession* avec intérêts, et les frais et loyaux coûts du contrat (C. Nap., art. 1699). C'est ce qu'on appelle exercer le *retrait litigieux*, qui ne peut être opéré lorsque la *cession* a été faite à titre gratuit et lorsque le procès est terminé au su du débiteur. Le *cédé* qui poursuit une procédure jusqu'au jugement définitif et passé en force de chose jugée doit être censé avoir renoncé au bénéfice de l'article 1699. Il n'est pas admis à s'en prévaloir : 1° dans le cas où la *cession* est faite à un cohéritier ou copropriétaire du droit cédé ; 2° lorsqu'elle est faite à un créancier en paiement de ce qui lui est dû ; 3° lorsqu'elle a été faite au possesseur de l'héritage sujet au droit litigieux (art. 1701). La chose est censée litigieuse dès qu'il y a procès et contestation sur le fond du droit ; cette double condition est indispensable ; il faut qu'il y ait une procédure entamée, et, en outre, que le fond du droit soit contesté. Dans ce cas, le *cédant* n'est plus garant de l'existence du droit cédé ; il n'abandonne au *cessionnaire* que le bénéfice aléatoire et incertain du procès, et n'a à lui garantir que sa bonne foi.

Nous dirons aussi quelques mots de la *cession* de droits héréditaires, qui sera traitée plus amplement aux mots *SUCCESSION* et *PARTAGE*. Celui qui vend une hérédité sans spécifier en détail les objets ne garantit que sa qualité d'héritier ; il doit rembourser à l'acquéreur ce qu'il a déjà touché de l'actif de la succession, et peut lui réclamer ce qu'il a payé pour les dettes et charges, et même se faire tenir compte de ce dont il était créancier, à moins, dans tous ces cas, de stipulations contraires (C. Nap., art. 1696, 1697 et 1698). Les cohéritiers de l'acquéreur qui n'est pas un successeur peuvent l'écarter du partage en lui remboursant le prix de la *cession* : ce *retrait* prend le nom de *successoral*.

On peut consulter sur cette question : Dalloz, *Répertoire alph.*, t. XLIII (v° *VENTE*), et les traités généraux qui ont commenté le Code Napoléon au titre *De la vente*.

— III. *CESSIO IN JURE*. Dr. rom. Acquisitions devant le magistrat à la demande d'un adversaire ; mode d'acquiescer à la propriété.

Les Romains faisaient un fréquent emploi de la *cessio in jure*. Lorsqu'un maître voulait affranchir son esclave par le mode solennel de la *manumissio vindicta*, il se rendait avec lui devant le juge ; un citoyen romain affirmait que l'esclave qui réclamait sa liberté était libre ; le maître ne contredisait pas, et le magistrat prononçait une sentence conforme : il y avait dans ce cas *cessio in jure*. Cette procédure était usitée aussi en cas d'adoption, d'émancipation, de tutelle d'une femme transmise à un autre tuteur, de vente, de transport de droits héréditaires, etc. ; dans ces derniers cas, on arrivait par une forme solennelle et l'autorité de la chose jugée à donner force et vigueur légales à des actes qui eussent exigé des formalités plus compliquées, ou même que la loi interdisait. On corrigeait par ce moyen détourné la rigueur du droit civil.

La *cessio in jure* était donc un des modes indiqués par les jurisconsultes pour acquiescer à la propriété quiritaire des choses *mancipii*. C'était une imitation de la procédure en revendication. « Voici comment, dit Gaius, se fait la *cessio in jure* devant un des grands magistrats du peuple romain ou devant le préteur, ou enfin devant le gouverneur de la province. Celui auquel on fait la *cessio, tenant la chose, dit : Je soutiens que ceci m'appartient par le droit quiritaire. Après cette revendication, le préteur demande au cédant s'il élève une prétention contraire, et, comme celui-ci répond négativement ou garde le silence, le préteur prononce que la chose appartient au revendicant. » (Gaius *Inst.*, II, § 24.) M. Fresquet (*Cours de droit romain*, I, p. 235) trouve cette manière d'agir très-ingénieuse ; il ajoute : « Le magistrat juge un procès fictif comme il jugerait un procès réel, et sa décision est réputée vraie... Dans la *cessio in jure*, on pouvait représenter les immeubles par une fraction, un troupeau par un peu de laine et de poil. »*

Cessions (DES) et des suppressions des offices, par Eugène Greffier, directeur des affaires civiles au ministère de la justice. L'ouvrage de M. Greffier comprend deux grandes divisions : la première, la plus importante, s'occupe des cessions d'offices ; la seconde des suppressions d'offices. La première division renferme trois parties : la première est une nomenclature raisonnée des pièces que doit remettre à la chancellerie tout aspirant à un office ministériel, à l'appui de la demande de nomination ; la seconde comprend une liste complète des clauses permises ou interdites par la loi ou par les instructions ministérielles, dans les traités de cession ; la troisième montre les dangers auxquels s'exposent les contractants qui cherchent, par des contre-lettres ou d'autres moyens, à tromper la chancellerie sur le véritable caractère de leur traité, sur les conditions et le prix stipulés. Cette troisième partie, complétée par une revue rapide de l'état de la jurisprudence sur les questions que peuvent soulever les cessions d'offices, est suivie d'une annexe qui renferme les mo-

dèles et états de produits exigés des divers officiers ministériels.

Dans la deuxième division, le savant auteur étudie les diverses circonstances qui peuvent amener la suppression d'un office. Il désigne les autorités compétentes pour donner leur avis et prononcer à ce sujet. Cette mesure soulève des questions importantes, telles que l'indemnité, la manière dont elle doit être réglée, etc. Toutes ces questions sont examinées avec une sagacité remarquable, et résolues avec cette droiture de sens, cette équité et cette fermeté de jugement qui justifient le succès des œuvres de M. Greffier. L'honorable directeur était encore premier avocat général à la cour d'Orléans (1861) quand il publia une première étude sur les cessions d'offices. Cette nouvelle édition est plutôt un nouvel ouvrage qui se recommande, par son utilité pratique, aussi bien aux magistrats des parquets qu'aux officiers ministériels.

CESSIONNAIRE s. (sé-si-o-nè-re — rad. *cession*). Jurispr. Celui, celle à qui l'on fait une cession. || Celui, celle qui fait une cession de biens à ses créanciers. Peu usité en ce sens, qui devrait être complètement rejeté, la forme du mot s'opposant à une pareille signification.

— Bourse. Celui qui prend d'un autre une action ou un autre titre nominatif.

— Antonyme. Cédant.

CESSOLES (Jacques DE), en latin *Cassolis*, *Cassolia* et *Cassutius*, religieux jacobin français, né à Cessoles (Picardie), dont il prit le nom. Il vivait au XIII^e siècle. Jacques de Cessoles composa, sous ce titre : *De moribus hominum et officiis nobilium super ludos scaccorum* (Milan, 1489, in-fol.), un ouvrage sur le jeu d'échecs moralisé. Dans cet écrit, qui eut une vogue extraordinaire, l'auteur cherche à tirer de la marche des pièces des règles de conduite à l'usage de tous les états. Il en existe des traductions dans plusieurs langues, et notamment deux en français, l'une de Jean Forron ; dominicain, l'autre de Jean de Vignay (1505).

CESSON, bourg et commune de France (Ille-et-Vilaine), arrond. et à 6 kilom. E. de Rennes, sur la rive droite de la Vilaine ; pop. aggl. 359 hab. — pop. tot. 2,561 hab. Carrières de pierres à bâtir, dites de *Crossanne* ; ruines du château de Tizé, où mourut l'historien d'Argentré. || Hameau de France, commune et canton de Saint-Brieuc, dont il forme un faubourg ; 2,000 hab.

C'EST-A-DIRE. V. DIRE.

CESTAS, village et commune de France (Gironde), arrond. et à 14 kilom. S.-O. de Bordeaux ; 1,102 hab. Commerce de lait, vins et bois. Ruines d'une pyramide érigée en 1737 pour servir de repère dans la grande triangulation de Cassini.

C'est la fiute du mari ou les Bons maris font les bonnes femmes, proverbe en un acte, en vers, par M^{me} Émile de Girardin, représenté pour la première fois sur le Théâtre-Français en mai 1851. Deux jeunes gens du monde se sont mariés par inclination autant que par convenance, et cependant leur union n'est pas heureuse : la passion du mari s'est refroidie, la femme s'est dépitée de cet attiédissement, puis est venue l'humeur, puis le mécontentement. Les chagrins d'une jeune femme font éclore les consolateurs : il s'est vite offert un vengeur à l'épouse négligée. Elle ne l'accepte pas encore, mais elle le repousse faiblement. Le mari s'en aperçoit ; la jalousie le dévore ; elle pourrait le rendre intéressant, mais il n'en devient que plus maussade. Le danger s'accroît, et une crise est imminente, quand paraît le sauveur commun, sous les traits d'une amie de la maison.

Avant son mariage, le coupable était un jeune homme à la mode, qui, en cette qualité, avait plu beaucoup à une jeune veuve, quoi qu'il lui demandât son cœur sans sa main. Un hasard heureux l'empêcha de réussir. Cet événement, suivi de réflexions sérieuses chez la veuve, l'avait ramenée pour toujours au devoir. Mais, en marquant irrévocablement la fin d'une liaison répréhensible, ce hasard n'avait ni rompu les relations du monde ni éteint l'attachement. Devenue l'amie de son ancien amant, la veuve est dans une grande familiarité avec sa femme. La méintelligence des époux ne lui a pas échappé. Elle a regu les confidences de l'un et deviné les secrets de l'autre. Au fond, ils s'adorent encore, et il ne s'agit que de les forcer à laisser paraître leur tendresse, masquée par un semblant d'indifférence. Le moyen est simple et bien connu du sexe : on pique au jeu la volage en l'inquiétant sur la possession de son mari ; la vanité vient en aide à la tendresse. Tout homme qu'on veut vous enlever vaut la peine d'être défendu. La jeune femme se hâte de le ressaisir et d'oublier son commencement de faiblesse. L'heureux vaincu scelle sa défaite par l'aveu de sa faute, reçoit son pardon et exprime la ferme intention de n'en avoir plus besoin désormais. Nous avons exposé le plan de ce petit proverbe ; mais ce qui échappe à l'analyse, c'est la grâce inépuisable du dialogue, l'ingéniosité des situations souvent scabreuses et toujours habilement traitées ; c'est enfin l'esprit qui pétillait partout, cet esprit que l'auteur des *Lettres parisiennes* a si abondamment semé sur son chemin.

C'est bien à tort qu'on se propose, couplets de Collette à la cour, paroles de Lourdé de Santerre, musique de Grétry. Ces couplets de Grétry pétillent de malice et de gaieté ; le rythme narquois accentue merveilleusement la moquerie du personnage. Pour nous, ce joli petit opéra de *Collette*, qui n'eût jamais dû quitter le répertoire de l'Opéra-Comique, est, de toutes les œuvres de courte haleine de Grétry, celle qui soutient le mieux le voisinage de son chef-d'œuvre, le *Tableau parlant*.

1^{er} COUPLET. C'est bien à tort qu'on se pro-

- po se D'è-tre-heu-reuse en ai-mant ! L'a-

- mour, au pre-mier mo-ment, In-té-res-

- sant, Vif et pres-sant, Nous fait ser-

- ment D'è-tre char-mant ! Ah ! comme il

ment ! Ah ! comme il ment ! Comme il

ment ! Ah ! comme il ment ! Que de cha-

- grins a-lors il cau-se ! Craignez l'a-

- mour et ses douceurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

- mour et ses dou-cœurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

- mour et ses dou-cœurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

- mour et ses dou-cœurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

- mour et ses dou-cœurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

- mour et ses dou-cœurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

- mour et ses dou-cœurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

- mour et ses dou-cœurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

- mour et ses dou-cœurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

- mour et ses dou-cœurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

- mour et ses dou-cœurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

- mour et ses dou-cœurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

- mour et ses dou-cœurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

- mour et ses dou-cœurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

- mour et ses dou-cœurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

- mour et ses dou-cœurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

- mour et ses dou-cœurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

- mour et ses dou-cœurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

- mour et ses dou-cœurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

- mour et ses dou-cœurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

- mour et ses dou-cœurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

- mour et ses dou-cœurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

- mour et ses dou-cœurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

- mour et ses dou-cœurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

- mour et ses dou-cœurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

- mour et ses dou-cœurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

- mour et ses dou-cœurs, Jeunes cœurs ; L'é-

- pine est sous la ro-se ! Craignez l'a-

comme un feu d' - vresse,

Comme un - trait d'a - - - mour,

en - tre dans mon cœur ;

comme un - trait d'a - - - mour,

en - tre dans mon cœur !

DEUXIÈME COUPLET.

Lorsque je te vois mon âme est contrainte.

Je tremble et mon front prend de la pâleur.

Lorsque je te vois, j'éprouve une crainte

Que je voudrais voir passer dans ton cœur ;

Car tu gagnerais à guérir ma plainte,

Et plus de beautés et plus de bonheur !

TROISIÈME COUPLET.

Avant d'adorer ton charmant visage,

Tous les nœuds d'amour m'avaient révolté,

Et je ne trouvais, dans le mariage,

Qu'un triste lien pour ma liberté.

Hélas ! près de toi couler mon jeune âge

Me semble aujourd'hui la félicité !

C'est tel le séjour des Grâces, chœur du *Calife de Bagdad*, poème de Saint-Just, mu-

sique de Boieldieu. Ce chœur, un peu nu dans

sa simplicité, est considéré comme la page

capitale de la partition de Boieldieu, à côté

du fameux air : *Je vous attends à l'ombre de*

la nuit ; mais, dussions-nous blesser de sin-

gères admirations, nous avouerons que ces

morceaux nous semblent plutôt valoir, aujour-

d'hui, par les souvenirs qu'ils rappellent, que

par leur mérite intrinsèque.

C'est i - ci le sé-jour des Grâ-ces ;

La 2^e fois al segno.

Leur mè-re est pré-sen-té à nos yeux.

Doux plai-sirs, vo-lez sur ses

tra-ces ; Doux plai-sirs, vo-

- lez sur ses tra-ces Et ve-nez et ve-

- nez, ve-nez, venez, ve-nez, venez par-ces

lieux ; Et ve-nez, et ve-nez, venez venez, ve-

- nez, venez par-ces lieux ! yeux ! C'est i -

- ci le sé-jour des Grâces ; C'est i -

- ci le sé-jour des Grâces ; Leur

mè-re, leur mè-re est pré-sen-té à nos

yeux ; Leur mè-re, leur mè-re est pré-

- sente à nos yeux !

C'est tel que Rose respire, romance de

Rose et Colas, musique de Monsigny. Les

ténors légers de l'Opéra-Comique affection-

nent cette romance, qui respire un sentiment

intime et pénétrant. Tout récemment, Mon-

taubry a fait remettre à la scène cette petite

partition oubliée depuis assez longtemps, et

qui, à la reprise, a porté gaillardement ses

rides et son sourire octogénaire. Le tour mé-

lodique de ce chant est si gracieux, qu'il fait

pardonner le ridicule de la bergerie et les

mièvreries du parolier.

Amoroso.

C'est i - ci que Ro-se res-

- pi-re ; I - ci se ra-semblent mes

- pi-re ; I - ci se ra-semblent mes

- pi-re ; I - ci se ra-semblent mes

- pi-re ; I - ci se ra-semblent mes

- pi-re ; I - ci se ra-semblent mes

- pi-re ; I - ci se ra-semblent mes

- pi-re ; I - ci se ra-semblent mes

- pi-re ; I - ci se ra-semblent mes

- pi-re ; I - ci se ra-semblent mes

C'EST

vœux! Si j'é - tais mal - tre d'un em -
- pi - re, Je le don - ne - rais pour ces
lieux! Ah! Ro - set - te! Ah! Ro -
- set - te qu'on est heu - reux
Lorsqu'on sou - pi - re, Lorsqu'on sou -
- pi - re! reet lors - qu'on est deux!
Ce lin fut pres - sé de sa
main; Sa bou - che Tou - che Cet - te que -
- nouil - le, Si jo - li - ment tant jo - li -
ment; Et le la mouil - le en la fi -
- lant. Que je la bai - se! Et cet - te
chai - se! I - ci tout est tout est charmant
Ah! Ro - set - te! Ah! Ro -
Bou - quet jo - li Que j'ai cueilli Pour
el - le, Si de ma belle Vous é - tes ac - cueil -
- li, Si ma main sur son sein vous
po - se, Di - tes - lui, Ro - se, Charmante
Ro - se, Votre amant n'o - se, Il n'o - se,
il n'o - se, il ne peut ex - pri -
- mer Com - me il sait vous ai - mer!
Ah! Ro - set - te! Ah! Ro -

C'est la fille à Simonette, ariette d'*Annette et Lubin*, paroles de F. V. part, musique de Blaise. Cette charmante petite production est venue jusqu'à nous, et sans doute elle verra passer encore bien des saisons et des opéras avant de tomber dans l'éternel oubli.

Allegro.

C'est la fille à Si - mon -
- net - te, Qui porte un pa - nier d'œufs
frais. El - le voit u - ne fau -
- vet - te, El - le veut cou - rir a -
- près, Le pied glisse à la pau -
- vret - te, Tout d'un long, la v'la d'aus
l'pré! Qu'al - ler dire à Si - mon -
- net - te? Ses œufs elle a - vait cas - sés!

III.

C'EST

DEUXIÈME COUPLET.

Si bien que la mère Jeanne,
Qui trouvait l'arbre trop haut,
Grimpait d'bout, dessus son âne,
Et sur l'arbre n'fit qu'un saut.
V'la-t-il pas qu'il la branche casse!
L'âne a peur, adieu, bonsoir!
Jeanne tombe avec la branche,
Dame! pourquoi s'laisser choir?

C'est l'amour, l'amour, l'amour! paroles de MM. Dartois et d'Allard. Cette ronde si vivace, qui a fait le tour du monde, contient les plus jolis couplets de facture que nous aient légués les vaudevillistes du passé. Lestement troussées, alertes et rieuses, les strophes défilent gaiement à l'oreille. La concision des vers et des pensées fait le principal mérite de cette œuvre; il n'y a pas un mot superflu. Nous devons l'avouer, on ne trouve pas dans le répertoire moderne une seule grivoiserie qui égale cette inspiration de deux écrivains de troisième ordre, aujourd'hui complètement oubliés. Elle fut publiée en 1821. L'air est noté au n° 1824 de la *Clef du Caveau*.

C'est l'amour, l'amour, l'amour Qui
fait le monde à la ron - de,
Et cha - que jour à son tour Le monde fait l'a -
- mour. Qui fait la fem - me plus do -
- ci - le, Et qui sait dou - bler ses at -
- traits? Qui rend le plai - sir plus fa -
- ci - le Qui fait ex - cu - ser ses ex -
- cès? Qui sait ren - dre sen - si - bles
Les grands dans leurs pa - lais? Qui
sait rendre ac - ces - si - bles
Jus - ques aux sous - pré - fets?

DEUXIÈME COUPLET.

Qui donne de l'âme aux poètes
Et de la joie à nos lurons?
Qui donne de l'esprit aux bêtes
Et du courage aux plus poltrons?
Qui donne des carrosses
Aux tendrons de Paris,
Et qui donne des bosses
À beaucoup de maris?
C'est l'amour....

TROISIÈME COUPLET.

Que fait une nouvelle artiste
Qui veut s'assurer des amis?
Que fait une jeune modiste
Pour se mettre en vogue à Paris?
Que font dans les coulisses
Les banquiers, les docteurs,
Et que font les actrices
Avec certains auteurs?
C'est l'amour....

QUATRIÈME COUPLET.

Sur les rochers les plus sauvages,
Dans les palais, dans les vallons,
Dans l'eau, dans l'air, dans les bocages,
Sous le chaume, dans les salons,
Que font toutes les belles,
Les amants, les époux,
Que font les tourterelles
Et même les coucous?
C'est l'amour....

C'est là qu'elle fut traînée l'air de la *Zingara*, extrait du *Trouvère*, paroles françaises d'Emilien Pacini, musique de Verdi. Cet admirable récit, bien que moins populaire que la chanson de la *Zingara* ou le *Misérère*, est regardé par les artistes comme un des plus heureux passages de la partition de Verdi. Il est plein de pitié, de sanglots et de rage concentrés. Les quatre dernières mesures forment une des terminaisons les plus véhémentes et les plus émouvantes qu'on puisse rencontrer dans les œuvres musicales écrites jusqu'à ce jour.

Andante mosso.

C'est là qu'elle fut traî -
- né - e, A - vec son fils enchal -

C'EST

- né - e, Hor - ri - ble des - ti -
- né - e! Au bu - cher lon - dam -
- né - e! O jour d'angois - se mor -
- tel - le! Je cherche à m'ap - pro - cher
d'el - le; Mon pied tremble et chan -
- cel - le. Sa voix en vain m'ap - pel -
- le! U - ne hor - de sau -
- va - ge Me fer - me le pas -
- sa - ge; Et puis des cris de
ra - ge! L'accablent sous l'ou - tra - ge!
De loin, sa voix plain -
- ti - ve Me dit de la ven - ger! Au
but, pour que j'ar - ri - ve, Je ne con -
- nais au - cun, aucun dan - ger!

C'est lui! paroles françaises imitées de Morike, par Victor Wilder, musique de R. Schumann. Cette romance est une des plus charmantes de Schumann, qui a cependant produit tant de merveilles, et à ce titre elle avait sa place marquée dans le *Grand Dictionnaire*.

Avec sentiment.
L'air est plein d'un sou - fle pur;
C'est a - vril qui vient d'é - clo - re!
La sai - son nou - velle ar -
- bo - re Son dra - peau couleur d'a - zur.
Le soleil sou - rit Et poursuit sa
rou - te; Mais quel est ce bruit?
Oh! c'est le prin - temps! Oui,
C'est lui, c'est lui, Plus le moindre
dou - te! Oui, c'est lui!
Plus vite.
Plus le moi - dre dou - te;
Oui, c'est le prin - temps!
Oui, c'est lui! Oui, c'est
lui! c'est lui! c'est lui! Plus le moindre
dou - te! Oui, c'est lui!

C'est la princesse de Navarre, air de *Jean de Paris*, musique de Boieldieu. C'est ici un des triomphes de Martin, un de ces airs écrits

C'EST

817.

spécialement pour ce virtuose, dont chaque rôle était chargé d'un rondeau ou d'un récit interminable destinés à mettre en relief, soit le débit du chanteur, soit l'étendue prodigieuse de sa voix. Le début de ce morceau est large et grandiose; mais, quelque remarquable habileté qu'ait déployée le compositeur dans la facture de cette page, on ne saurait contester que ce récit est d'une longueur démesurée.

Moderato.

C'est la prin - ces - se de Na -
- var - re Que je vous an - non - ce en ces
lieux! C'est la prin - ces - se de Na -
- var - re Que je vous an - non - ce en ces lieux;
C'est la mer - veil - le la plus
ra - re, C'est la mer - veil - le la plus
ra - re, la mer - veil - le la plus
ra - re Qu'ait pu for - mer la main des
dieux C'est la mer - veil - le la plus
ra - re, la mer - veil - le la plus
la 2^e fois al segno.
ra - re Qu'ait pu for - mer la main des
dieux, Qu'ait pu for - mer la main des
dieux, Qu'ait pu for - mer la main des dieux!
La prin - ces - se trou -
- vant tout prêt en ar - ri -
- vant, De son grand sé - néchal re - connaîtra
zé - le. Bra - vo! s'é - cri - ra -
- t - el - le; Bravo! s'é - cri - ra - t - el - le;
Puis, a - vec cet - te grâce ai -
- ma - ble et na - tu - rel - le
Qui ne sau - rait, qui ne sau -
- rait l'a - ban - don - ner El - le di - ra, El - le di -
- ra, El - le di - ra Qu'on ser - ve le di -
- ner! Al - lons, al - lons, al -
- lons! qu'on ser - ve le di -
- ner! Al - lons, al - lons, al -
- lons! qu'on serve le di - ner! Songez - y

103

bien! dieux en ces lieux, en ces lieux que, pour
el - le, On re - dou-ble re - dou-ble d'ar-
- deur! Par vos soins, par vo - tre
zè - le, Par vos soins, par vo - tre
zè - le, Mé - ri - tez sa fa-
- veur Mé-ri-tez sa fa - veur. En ces lieux, en ces
lieux, qu'on re-dou-ble de zè-le! Mé-ri-tez,
mé-ri - tez sa fa - veur; Mé - ri -
- tez sa fa - veur Mé-ri - tez sa fa -
- veur! C'est la prin - ces - se de Na-
- var - re Que je vous annon - cen ces
lieux; Que je vous an - non - ce en ces
lieux; Que je vous annonce en ces lieux.

C'est l'eau qui nous fait boire du vin.
L'Eloge de l'eau et les Frelons sont les deux
pièces classiques d'Armand Gouffé. La cri-
tique serait mal venue à disséquer des œuvres
consacrées par l'admiration publique, et notre
devoir est de donner celle-ci sans commen-
taire. Sacrée elle est, car tout le monde la
chante.

Allegro.
1^{er} COUPLET. Il pleut, il pleut en-
- fin, Et la vigne al té - ré - e Va
se voir res-tau - ré - e Par ce bien-fait di-
- vin. De l'eau, chantons la gloi - re; On
la mé-pri-se en-vain, C'est l'eau qui nous fait
boi - re Du vin, du vin, du
vin! C'est l'eau qui nous fait boi - re Du
vin, du vin, du vin!

DEUXIÈME COUPLET.

C'est par l'eau, j'en conviens,
Que Dieu fit le déluge;
Mais ce souverain juge
Mit les maux près des biens.
Du déluge l'histoire
Fait naître le ruissin;
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin. (ter)

TROISIÈME COUPLET.

De bonheur je jouis
Quand la rivière apporte
Presque devant ma porte
Des vins de tous pays.
Ma cave et mon armoire,
Dans l'instant tout est plein;
C'est l'eau qui me fait boire
Du vin. (ter)

QUATRIÈME COUPLET.

Par un temps sec et beau
Le meunier du village
Se morfond sans ouvrage
Et ne boit que de l'eau.

Il rentre dans sa gloire
Quand l'eau vient au moulin;
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin. (ter)

CINQUIÈME COUPLET.

S'il faut un trait nouveau,
Mes amis, je le guette;
Voyez à la guinguette
Entrer mon porteur d'eau:
Il y perd la mémoire
Des travaux du matin;
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin. (ter)

SIXIÈME COUPLET.

Mais à vous chanter l'eau
Je sens que je m'altère;
Passez-moi vite un verre
Plein de jus du tonneau.
Si tout mon auditoire
Répète mon refrain,
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin. (ter)

C'est pour toi que je les arrange, air de
Blaise et Babet, paroles de Monvel, musique
de Dezède. Ne sont-ils pas vraiment gracieux
et touchants au possible ces antiques mor-
ceaux que nous empruntons aux œuvres de
Monsigny, Dezède et autres La Fontaine mu-
siciens? C'est réellement un devoir pour la
critique de présenter aux générations moder-
nes ces œuvres qu'écarte de nos études une
injuste prévention; tous les côtés et toutes
les formes de l'art français méritent l'atten-
tion du musicien intelligent et consciencieux.

Amoroso.
C'est pour toi que je les ar-
- ran - ge, Cher Blai - se, re - çois
de Da - bet, Et la
ro - sette la fleur d'o - ran - ge.
Et le jas - min et le mu -
- guet. N'i - mi - te pas la fleur nou-
- vel - le Dont l'é - clat ne
bril - le qu'un jour; Que ta
flam - me soit é - ter -
- nel - le! Pour moi, ma vie est
mon a - mour; Pour moi, ma
vie est mon a - mour!

DEUXIÈME COUPLET.

Si je cessais d'être la même,
Si mon teint perdait sa fraîcheur,
Ne vois que ma tendresse extrême,
Ne me juge que sur mon cœur!
Souviens-toi que la fleur nouvelle
Ne vit et ne brille qu'un jour,
Mais que ma flamme est éternelle.
Pour moi, ma vie est mon amour!

CESTE s. m. (sè-ste — du lat. *castus*, fait
de *cardo*, je frappe. Voici une autre étymol.
beaucoup moins simple et moins vraisembla-
ble : du gr. *kestos*, piqué, bien piqué, sous-
entendu *imas*, courroie, courroie bien piquée,
de *kentein*, piquer, à cause de l'instrument
pointu qu'on emploie). Antiq. Gantelet de cuir,
garni de fer ou de plomb, dont les anciens
athlètes se servaient dans les combats du pugi-
lat : Virgile, dans l'Énéide, décrit un terrible
combat de CESTE entre Entelle et Darès. (Bouil-
let.) Les Romains, spectateurs habituels du
pugilat, étaient abrutis par la vue du sang
ruisselant sous les coups du CESTE. (Nisard.)

Il dit, et de ses mains fait tomber sur le sable
De cestes menaçants un couple épouvantable.

DELLLE.

Il pugilat auquel on se livrait avec le ceste :
Rempporter le prix du ceste. Ceinture que
le mari, chez les anciens, donnait à sa femme
le premier jour de ses noces : La statuette de
la Victoire, de son pied droit, rejette en ar-
rière une longue draperie s'échappant de la
tunique courte que le CESTE fixe à la taille.
(Mme L. Colet.)

— Mythol. Ceinture de Vénus, sorte de ta-
lisman qui donnait la grâce à celles qui le

portaient, et inspirait aux hommes les désirs
amoureux : Junon, pour plaire à Jupiter, em-
prunta le CESTE de Vénus, il Prov. anc. Avoir
dérubé le ceste ou la ceinture de Vénus. Pos-
séder les grâces les plus attrayantes. Il Pour
plus de développements, v. l'encycl. du mot
CEINTURE.

— Moll. Genre d'acalèphes libres, dont l'es-
pèce type habite la Méditerranée dans les en-
viron de Nice.

— Epithètes. Lourd, pesant, effroyable,
redoutable, balancé, menaçant, écrasant, san-
glant, ensanglanté, mortel, meurtrier.

— Encycl. Antiq. Le ceste dont les athlètes
se servaient dans leurs combats se composait
de plusieurs courroies ou bandes de cuir, entre-
laccées de manière à couvrir la main et les
premiers phalanges des doigts. Ces cour-
roies, après plusieurs circonvolutions, venaient
s'attacher autour du poignet et de l'avant-bras.
Les athlètes avaient un ceste à chaque main.
On se servait, pour la confection des cestes,
de cuir de bœuf cru. Tantôt on n'y employait
que de simples courroies, tantôt on garnissait
ces courroies de clous, de plaques ou bosselles
de cuivre, de fer ou de plomb. Cette dernière
espèce de ceste était réservée pour les jeux
gymniques; les autres servaient aux athlètes
qui s'exerçaient dans les gymnases. Les
cestes les plus lourds pesaient environ 3 kilo-
grammes. Les Grecs distinguaient plusieurs
espèces de cestes : ceux qui étaient faits de
simples courroies; ceux qu'ils appelaient *myr-
mices* (du grec *murmex*, fourmi), parce que
celui qui était frappé de cette espèce de ceste
éprouvait des picotements semblables à ceux
que cause la morsure de ces insectes; les *mé-
liques* (du grec *meli*, miel), ceste mou et uni,
dont on se servait dans les exercices gym-
nastiques; les *sphères*, gantelets arrondis em-
ployés, comme les méliques, dans les simples
exercices ou dans les jeux qui ne devaient pas
être ensanglantés. Beaucoup d'objets de l'art
antique nous ont conservé la forme du ceste
et la représentation des combats où il était
employé. Nous citerons d'abord une belle sta-
tue de Pollux, qui se trouve au musée Napo-
léon, et où le fils de Leda est représenté les
avant-bras et les poings armés du ceste. On
sait que Pollux était invincible au pugilat. Un
vase cylindrique de métal, qui possède la
galerie du Collège romain, représente aussi le
combat du ceste. Une main armée du ceste
se trouve sur les médailles de Smyrne, ville
d'Ionie. Mais nulle part on ne trouve de repré-
sentation du ceste plus complète que sur un
bas-relief de la villa Aldobrandini. On voit
aussi, dans plusieurs auteurs anciens, la des-
cription des combats du ceste. Valérius Flaccus
a décrit, dans ses *Argonautiques*, celui de
Pollux et d'Amycus, roi des Bithyres, qui dé-
fiait tous les voyageurs, et faisait périr ceux
qu'il avait vaincus. Théocrite, dans une de ses
idylles, a traité le même sujet. Virgile, dans
l'Énéide (liv. V, v. 362 et suiv.), a aussi chanté
le combat d'Entelle et de Darès. C'était en Si-
cile, aux jeux donnés par Acestes pour célébrer
l'anniversaire de la mort d'Anchise. Le prix de
la course venait d'être remporté par Euryale.
Il est proposé un double prix pour le combat du
ceste : au vainqueur, un taureau couvert de ban-
delettes d'or; au vaincu, pour le consoler, une
épée et un casque brillant. Sur-le-champ, fier
de sa force, Darès paraît, et sa présence excite
un long murmure... On lui cherche un rival;
mais personne, dans une si grande foule, n'ose
affronter un tel adversaire et prendre en main
le ceste. Acestes alors gourmande le vieil En-
telle, jadis vaillant et bouillant héros, mais
qui, glacé par l'âge, était resté immobile, assis
sur un banc de gazon, pendant que Darès
tenait son insolent discours. Ranimé tout à
coup par la voix d'Acestes, Entelle se lève, et
jette au milieu de l'arène deux cestes d'un
poids énorme, dont le vaillant Eryx avait cou-
tume d'armer ses mains pour le combat, et
qu'il attachait à ses bras par de fortes cour-
roies. La vue de ces deux effroyables cestes,
armés de sept lanières de cuir garnies de
lames de fer et de plomb, surprend les spec-
tateurs. Le plus interdit de tous, c'est Darès,
qui refuse ces armes. Le combat a lieu, cepen-
dant, mais avec d'autres cestes. Enée fait ap-
porter des cestes égaux, dit le poète, et des
armes pareilles sont attachées aux mains des
deux combattants.

Virgile décrit ensuite les péripéties de cette
lutte, dans laquelle le vieil Entelle finit par
demeurer vainqueur de Darès, et il la décrit
évidemment d'après les luttes de ce genre,
telles qu'elles avaient lieu de son temps. On y
voit à merveille ce qu'étaient les combats du
ceste chez les Romains, et combien ces jeux
cruels étaient de leur goût. Dans ce combat,
sans l'intervention d'Enée, Entelle fendait la
tête de Darès d'un coup de son ceste. Entelle
venait de montrer la puissance de son arme,
il venait d'en frapper un taureau entre les
cornes; il avait brisé le crâne, et l'animal était
tombré mort à ses pieds :

Libavit dextra media inter cornua cestus

Arduus, effractoque illis in ossa cerebro.

Sternitur, exanimisque iremens procumbit humi bos.

Sans la pitié d'Enée, même sort attendait
Darès. C'est ainsi que les empereurs, assistant
aux jeux du cirque, intervenaient parfois en
faveur du vaincu et lui sauvaient la vie. Par
les effrayants détails qui accompagnent, dans
Virgile, le récit du combat d'Entelle et de
Darès, on peut juger que les anciens appelaient

jeux de véritables combats, et souvent des
combats meurtriers.

— Moll. Ce nom est très-heureusement ap-
pliqué à un genre d'acalèphes symétriques,
voisin des béroës, qui présente des particu-
larités remarquables. Le corps est très-court;
mais les parties latérales ont un développe-
ment démesuré, en sorte que ces animaux pré-
sentent l'aspect d'un long ruban ou d'une
ceinture. L'anus et la bouche sont de faible
dimension et percés en face l'un de l'autre, à
une petite distance sur le milieu du ruban;
les organes de la locomotion sont situés sur
les parties latérales. Le ceste de Vénus, dont
la largeur dépasse souvent 1 m. 50, habite la
Méditerranée; on l'appelle vulgairement SAURE
DE MER.

CESTI (Marc-Antoine), compositeur ita-
lien, né à Florence ou à Arezzo vers 1620,
mort à Venise en 1669. Il tient un rang des plus
honorables parmi les maîtres du xvii^e siècle.
Son éducation musicale terminée sous la di-
rection de Carissimi, Cesti fut nommé maître
de chapelle à Florence, vers 1646. A ce mo-
ment, la gloire de Cavalli rayonnait de toute
sa splendeur, et les innovations qu'il avait
introduites dans l'art musical révolutionnaient
l'Italie artistique. Cesti marcha hardiment dans
la voie tracée par Cavalli, et, dès son premier
ouvrage (1649), il dépassa son modèle par la
profondeur du sentiment scénique. En 1660,
Cesti fut attaché en qualité de ténor à la cha-
pelle du pape Alexandre VII, et plus tard
il reçut de l'empereur Léopold I^{er} le titre de
maître de chapelle.

Cesti a composé huit partitions, presque
toutes écrites pour les théâtres de Venise, et
dont les scènes sont coupées sur la forme des
cantates de Carissimi, son maître. Malgré cette
imitation purement matérielle, Cesti mérite
d'être compté parmi les créateurs qui ont
réellement fondé la musique dramatique pro-
prement dite.

CESTICILLES s. m. (sè-sti-sil-le). Antiq. rom.
Coussinet que les portefaix posaient sur leur
tête, pour ne pas être blessés par leurs far-
deaux.

CESTIPHORE s. m. (sè-sti-for — du gr.
kestos, ceste; *phor*, je porte). Antiq. Athlète
armé du ceste.

CESTIUS (Caius), citoyen romain, connu
surtout par son magnifique tombeau, qui porte
le nom de *pyramide de Cestius*. Ce person-
nage, qui était un des sept membres du col-
lège des épones chargés de présider aux ban-
quets sacrés, était fort riche, à en juger par
ce qui arriva à sa mort. Il avait prescrit par
son testament qu'on enterrât avec lui des
étoffes précieuses; mais Agrippa, qui était
alors édile, s'y opposa, en vertu d'un texte de
la loi des Douze Tables, par lequel il était dé-
fendu d'enfermer dans les tombeaux de trop
grandes richesses. On sait que cet usage était
fort répandu dans l'antiquité, et quel grand
nombre d'objets précieux on a trouvés dans
les nécropoles étrusques. Les héritiers de
Cestius, voulant, autant que possible, obéir à
ses dernières volontés, vendirent ces étoffes,
et avec leur prix élevèrent au mort deux sta-
tues colossales et un immense tombeau con-
sistant en une pyramide qui n'a pas moins de
100 pieds de haut, le cinquième environ de la
grande pyramide d'Égypte. Cette pyramide,
dit Ampère, sauf les dimensions, est absolu-
ment semblable aux pyramides d'Égypte. Si
l'on pouvait encore douter que celles-ci
fussent des tombeaux, l'imitation des pyra-
mides égyptiennes dans un tombeau romain
serait un argument de plus pour prouver
qu'elles avaient une destination funéraire. La
chambre qu'on a trouvée dans le monument
de Cestius était décorée de peintures, dont
quelques-unes ne sont pas encore effacées.
C'était la coutume des peuples anciens, no-
tamment des Égyptiens et des Étrusques, de
peindre l'intérieur des tombeaux, que l'on
fermait ensuite soigneusement. Ces peintures,
souvent très-considérables, n'étaient que pour
le mort, et ne devaient jamais être vues par
l'œil d'un vivant. Il en était certainement
ainsi de celles qui décoraient la chambre sé-
pulcrale de la pyramide de Cestius, car cette
chambre n'avait aucune entrée. L'ouverture
par laquelle on y pénétrait aujourd'hui est mo-
derne. On avait déposé le corps ou les cen-
dres avant de terminer le monument; on
acheva ensuite de le bâtir jusqu'au sommet.

Rome avait aussi un pont appelé *Cestius*,
qui faisait communiquer l'île Tibérine avec la
rive gauche du Tibre, où était la colline du
Janicule. Il avait été bâti par L. Cestius, pré-
fet de la ville sous César, et frère de Cestius
l'épaulon, dont on admire encore le tombeau.

CESTOÏDE adj. (sè-sto-i-de — du gr. *kes-
tos*, ruban; *eidos*, aspect). Hist. nat. Qui a la
forme d'un ruban.

— s. m. pl. Helminth. Ordre de vers intes-
tinaux, qui sont longs et plats comme des ru-
bans.

— Encycl. Les *cestoïdes*, appelés aussi vers
rubanaires, et dont les ténias ou vers soli-
taires et les bothriocéphales sont les genres
les plus connus, ont été regardés tantôt
comme constituant une classe à part, tantôt
comme des trématodes, et réunis avec ceux-ci
dans une grande division. Ils ont, comme les
trématodes, un corps mou et aplati; mais, au
lieu d'être inarticulés comme ceux-ci, ils sont
formés d'une succession souvent considérable

d'articles attachés les uns aux autres, et constituant dans leur ensemble une sorte de ruban. La partie antérieure de ces articles est appelée *tête*; elle diffère des autres par son organisation aussi bien que par ses fonctions. Ainsi elle est pourvue de ventouses, et habituellement on y distingue des crochets chitineux. Son usage est de fixer le ver dans le canal digestif de l'animal aux dépens duquel il doit vivre, en utilisant à son profit les sucs du corps ne sont que des organes de reproduction, et, à la maturité des œufs, ils se séparent pour être rejetés hors du corps avec les selles, et vivre pendant un certain temps à l'extérieur. Leur destination est de disperser les œufs des ténias ou des bothriocéphales, pour que d'autres animaux les prennent ensuite avec leurs aliments. Ces œufs fournissent à leur tour de nouveaux parasites. La tête ou partie antérieure d'un *cestoïde* a la propriété de fournir de nouveaux articles reproducteurs, tant qu'elle n'a pas été détruite; voilà pourquoi, lorsque les médecins font rendre un ver solitaire, ils ne manquent jamais de s'assurer si la tête fait partie de la masse expulsée. Une observation importante a été faite à propos du mode de propagation des ténias: on a constaté que leur œuf ne donne naissance qu'à la partie appelée *tête*, et que, lorsque cette partie se fixe dans le parenchyme de quelque organe, au lieu d'arriver directement dans le tube digestif, où elle doit produire les œufs reproducteurs, elle se transforme provisoirement en hydatide, sorte de poche remplie de sérosité, dans laquelle le petit ver se trouve alors encapuchonné comme dans une outre remplie d'eau. La cénure du cerveau des agneaux, qui cause par sa présence la maladie de ces ruminants appelée *tourme*, et le cysticercque, formant les poches caractéristiques de la laderie du porc, sont des ténias encore à l'état d'hydatides. L'expérience a démontré que ceux-ci naissent réellement des œufs de ténias, et qu'ils deviennent à leur tour de véritables ténias, pourvus d'articles chargés d'œufs, lorsqu'ils passent de l'organe dans lequel ils s'étaient enkystés dans l'estomac d'un autre animal. Cette métamorphose a lieu, pour les hydatides de la laderie, lorsque nous mangeons de la viande de porc lade, dont les hydatides n'ont pas été tuées par la cuisson, ou de la viande de bœuf ou de mouton, renfermant aussi de ces parasites que les bouchers appellent des *bouteilles*. Le suc gastrique n'agit pas plus sur les larves de ténias que sur les entozoaires eux-mêmes, et ces sortes de larves, c'est-à-dire les hydatides, ne tardent pas à devenir, par suite de leur séjour dans les intestins, de véritables vers solitaires. Le fait de la transmission des ténias à l'homme, au moyen des hydatides, paraît avoir été connu des Hébreux; il nous explique pourquoi la loi de Moïse leur interdisait l'usage de la viande de porc. C'est aussi en vue de cette transmission et pour y mettre obstacle que, sur nos marchés, on défend sévèrement la vente des cochons lades. Des experts, appelés *langueyeurs*, sont chargés de l'examen des animaux mis en vente, et, s'ils les soupçonnent d'être atteints de cette maladie, ils doivent en faire rejeter la viande comme insalubre.

Les vers *cestoïdes* sont bien inférieurs à tous les animaux articulés, par les principales particularités de leur système anatomique. Leur système nerveux est tout à fait rudimentaire, et ils n'ont pas de tube digestif. Ils constituent le dernier degré de l'embranchement des animaux articulés, auxquels on les rattache.

CESTON s. m. (sè-ston — lat. *cestus*, même sens). S'est dit pour ceste :

Siôt que Vénus l'entendit,
Son beau *ceston* elle rendit. RONSARD.

CESTONA, bourg d'Espagne, province de Guipuscoa, à 18 kilom. S.-O. de Saint-Sébastien, près de la rive droite de l'Urola; 1,853 hab. Exploitation de jaspes; forges à fer. Eaux thermales, chlorurées sodiques, connues depuis 1760 et exploitées depuis 1804. Elles émergent, par deux sources, du calcaire compacte. Leur densité varie de 1,0032 à 1,0092. Etablissements de bains fréquents.

CESTONI (Hyacinthe), naturaliste italien, né à Santa-Maria-in-Giorgio en 1637, mort en 1718. Il exerça la profession de pharmacien à Livourne. A l'exemple des pythagoriciens, Cestoni ne se nourrissait que de légumes et de fruits. On a de lui plusieurs travaux et mémoires publiés pour la plupart avec les œuvres de Vallisneri. Nous nous bornerons à citer ses *Osservazioni intorno alli pellicelli del corpo umano*, etc. (Florence, 1687).

CESTRACION s. m. (sè-sta-si-on — du gr. *kestron*, trait). Ichtyol. Genre de poissons cartilagineux, de la famille des plagiostomes.

— **Encycl.** Ce genre de poissons, formé aux dépens des squales, présente les caractères suivants : des évents; dents en pavés, comme dans les émissoles; épine en avant de chaque dorsale, comme chez les aiguillats; mâchoires pointues, avançant autant que le museau et portant, à leur milieu, des dents petites, pointues et, vers les angles, d'autres dents plus larges, rhomboïdales, dont l'ensemble rappelle l'aspect de certaines coquilles spirales; nageoire anale semblable à celle des émissoles. Ce genre ne comprend qu'une seule espèce,

qui habite les mers de l'Australie. Il paraît intermédiaire entre les aiguillats et les pélerins.

CESTRE s. m. (sè-stre — du gr. *kestron*, trait). Antiq. Petite fleche; épieu. Il Poinçon dont on se servait dans la peinture à l'encaustique sur ivoire.

— **Encycl.** On donnait le nom de *cestre* à une fleche ou petit trait que les Grecs lançaient à l'aide d'une fronde, qui portait, à ce qu'il paraît, le nom de sphendone. Le *cestre* était armé d'un fer aigu, long de 2 palmes (0 m. 32). Sa hampe, garnie de lames de bois en guise de plumes, était longue d'une demi-coudée (0 m. 24, à 0 m. 27), et grosse comme le doigt. Légèrement retenu dans le culot de la fronde, au moyen d'une boucle ou d'un nœud, le *cestre* pouvait en être facilement chassé. Tite-Live nous apprend que cette arme venait à peine d'être inventée par les Macédoniens quand les Romains en ressentirent pour la première fois les cruels effets, dans le combat où le tribun Pompeius eut à se défendre contre Persée. Sa troupe y souffrit beaucoup d'une grêle de flèches et de *cestres*.

CESTREAU ou **CESTRAU** s. m. (sè-stro — du gr. *kestra*, marteau, par allusion à la forme de la fleur). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des solanées, type de la tribu des cestrinées, renfermant une soixantaine d'espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale : Le *CESTREAU* à fleurs blanches croît à la Havane. (V. de Bomare.) Le *CESTREAU* à baies noires est cultivé en pleine terre. (T. de Berneaud.) Les *CESTREAUX* sont de belles plantes, dont les fleurs exhalent un arôme agréable. (L. Gouss.)

— **Encycl.** Ce genre sert de type et donne son nom au groupe des cestrinées, famille distincte, ou simple tribu de la famille des solanées. Il comprend des arbrisseaux à feuilles alternes, entières, ovales lancéolées, d'un vert sombre. Les fleurs, diversement groupées, ont un calice campanulé, à cinq divisions; une corolle en entonnoir, à tube allongé, à limbe divisé en cinq lobes; cinq étamines sont insérées vers le milieu du tube de la corolle. Le fruit est une baie, ordinairement globuleuse, entourée par le calice persistant. Les *cestreaux*, au nombre d'environ soixante espèces, croissent dans les régions tropicales de l'Amérique; la plupart d'entre eux se font remarquer par l'élégance de leur port et l'odeur forte, mais généralement agréable, de leurs fleurs. Aussi en cultive-t-on un grand nombre dans les jardins d'agrément. Quelques espèces néanmoins font exception; leurs fleurs, et surtout leurs feuilles froissées, exhalent une odeur désagréable, vireuse et même fétide. Ce dernier caractère, joint aux affinités et aux analogies des *cestreaux* avec les solanées, indique, chez les végétaux de ce genre, des propriétés délétères ou tout au moins dangereuses. Au Cap de Bonne-Espérance, où l'une de ces plantes croît abondamment, les paysans empoisonnent les animaux nuisibles avec les semences de *cestreaux* écrasées et mêlées avec de la viande. Du reste, les *cestreaux* sont inusités comme plantes médicinales, et toute leur utilité se borne à la décoration des jardins. L'espèce la plus répandue est le *cestreau* à baies noires (*cestrum parqui*), arbrisseau originaire du Chili, et que l'on cultive en pleine terre en Europe. Ses tiges, hautes d'environ 2 m., portent des feuilles d'un vert gai, et se terminent par une longue panicule de fleurs d'un jaune verdâtre, qui répandent, mais seulement pendant la nuit, une odeur agréable, analogue à celle du jasmin. Les *cestreaux nocturnes* ou *galant de nuit* présentent aussi cette particularité, tandis que le *cestreau* à fleurs blanches ou *galant de jour* exhale son parfum quand le soleil est sur l'horizon. Le *cestreau auriculé* a des fleurs verdâtres et pubescentes; leur odeur, musquée et agréable dans l'obscurité, est vireuse et presque fétide dans la journée. Le *cestreau campanulé* croît au Pérou, où il porte un nom qui signifie *casse-pots*, à cause des éclats que produit son bois quand on le brûle. Le *cestreau* à grandes feuilles est originaire de Porto-Rico.

CESTRIA, nom latin de CHESTER.

CESTRIFORME adj. (sè-stri-for-me — du lat. *cestrum*, trait, et de *forme*). Hist. nat. Qui a la forme d'un dard.

CESTRIN s. m. (sè-strain). Bois odoriférant, dont on faisait autrefois les rosaires.

CESTRINÉ, ÉE adj. (sè-stri-né — rad. *cestreau*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux *cestreaux*.

— s. f. pl. Tribu de la famille des solanées, ayant pour type le genre *cestreau*, et regardée par quelques auteurs comme une famille distincte.

CESTRON s. m. (sè-stro-n — du gr. *kestron*, trait). Bot. Syn. de BÉTOINE.

CESTRORHIN s. m. (sè-stro-rain — du gr. *kestra*, marteau; *rhin*, nez). Ichtyol. Nom scientifique du marteau, poisson du genre des squales.

CESTROSPHENDONE s. m. (sè-stro-sfain-do-ne — du gr. *kestron*, trait; *sphendone*, fronde). Art milit. anc. Dard que les Grecs lançaient avec une fronde. Il On l'appelle aussi CESTRE.

CESTRUM s. m. (sè-stroim — du gr. *kes-*

tron, pointe). Antiq. Touret dont on se servait pour travailler l'ivoire.

— Bot. Syn. de CESTREAU.

CESTUI pron. relat. (sè-stui). Forme ancienne du mot CELUI : CESTUI-ci. CESTUI-là.

CÉSULIE ou **CÉSULIE** s. f. (sé-zu-li — du lat. *cæsius*, qui a les yeux bleus). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées et de la tribu des astérées, comprenant une espèce à fleurs bleues, qui croît sur la côte de Coromandel.

CÉSULIÉ ou **CÉSULIÉ**, ÉE adj. (sé-zu-lié — rad. *césulie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux *césulies*.

— s. f. pl. Section de la tribu des astérées, dans la famille des composées, formée du seul genre *césulie*.

CÉSURE s. f. (sé-zu-re — lat. *cæsura*; de *cædere*, *cæsum*, couper). Littér. Repos ménagé dans un vers, pour en régler la cadence : La *CÉSURE*, qui rompt le vers, est partout où elle coupe la phrase. (Volt.) Il y a en grec cinq sortes de *CÉSURES*. (Passerat.) Une œuvre où les vers enjambe l'un sur l'autre, où les *CÉSURES* sont mobiles, est-elle une tragédie dans l'acceptation du mot? (Th. Gaut.)

Enfants demi-polis des Normands et des Goths,
La rime est nécessaire à nos jargons nouveaux;
Elle flâte l'oreille, et souvent la *césure*
Plait, je ne sais comment, en rompant la mesure. VOLTAIRE.

Il Syllabe qui, dans les vers grecs et latins, termine un mot et commence un pied : Il faut, dans l'hexamètre, une *CÉSURE* au moins au troisième pied, ou deux, l'une au second, l'autre au quatrième pied; le cinquième et le sixième ne doivent pas en avoir. Voici des exemples de *césures* :

Arma virumque cano qui primus ab oris
Italiam, fato profugus, Lavinaque venit
Littora.

VIROILE.

Il Dans les vers français, Repos ménagé après la sixième syllabe, si le vers est de douze, après la quatrième, si le vers est de dix.

— **Encycl.** La *césure* est, selon Du Marsais, « un repos que l'on prend dans la prononciation d'un vers, après un certain nombre de syllabes. Ce repos, dit-il, soulage la respiration et produit une cadence agréable à l'oreille; ce sont ces deux motifs qui ont introduit la *césure* dans les vers : facilité pour la prononciation, cadence ou harmonie pour l'oreille. » La *césure* sépare les vers en deux parties, dont chacune est appelée *hémistiche*, c'est-à-dire demi-vers, moitié de vers : du grec *hēmi*, demi, et *stikhos*, vers. Dans l'alexandrin suivant, de Boileau :

Le moment où je parle — est déjà loin de moi,

le tiret marque l'endroit où l'on observe un repos plus ou moins sensible : c'est la *césure*. Ce repos à la moitié d'un vers n'est proprement le partage que des vers alexandrins. La nécessité de couper toujours ces vers en deux parties égales, et la nécessité non moins forte d'éviter la monotonie, d'observer ce repos et de le cachier, sont, dit Voltaire, des chaînes qui rendent l'art d'autant plus précieux qu'il est difficile.

Il y a en grec cinq sortes de *césures* : 1^o la *trihémimère*, venant après trois demi-pieds ou un pied et demi, dans les vers hexamètres héroïques; 2^o la *pentahémimère*, après cinq demi-pieds ou deux pieds et demi; 3^o la *heptahémimère*, après sept demi-pieds ou trois pieds et demi; 4^o la *trochacique*, très-fréquente, surtout au troisième pied, et ainsi nommée parce qu'elle porte sur un trochée ou trois quarts de pied, tandis que les *césures* ci-dessus indiquées portent sur une longue ou un demi-pied; 5^o la *bucolique*, ainsi désignée de ce que les poètes bucoliques la recherchaient, et qui consiste à couper le vers sur un dactyle au quatrième pied.

Les poètes latins s'inspirèrent des modèles grecs dans l'emploi des *césures*; mais les conditions d'harmonie n'étant pas toujours les mêmes dans l'une et l'autre langue, on adopta, au siècle d'Auguste, un système plus conforme au génie du latin, du moins dans la grande poésie; les trois premières espèces de *césures* furent consacrées : on en devait observer au moins une après le deuxième pied, sinon une après le premier et une après le troisième; il pouvait y en avoir une après les deux premiers pieds ou après le deuxième et le troisième; bien mieux, il pouvait même y en avoir trois. On abandonna la *césure* trochacique chaque fois qu'elle n'était pas précédée de la trihémimère et suivie de l'heptahémimère. Si on la rencontre parfois avec l'une des deux seulement, c'est qu'il en résulte un effet poétique, une cadence heureuse, et que l'expression y gagne en vivacité. L'oreille des Romains proscrivait les *césures* longues, tombant au cinquième et au sixième pied; on ne les accepta plus que dans les cas suivants : 1^o lorsque le vers se terminait par un mot d'origine grecque; 2^o lorsque cette irrégularité faisait image; 3^o dans la poésie presque familière des épiques et des satires, dont la versification rappelle l'ancienne facture latine, et conséquemment la facture hellénique.

Les détails ci-dessus sont à peu près textuellement empruntés à l'excellent *Dictionnaire des lettres et des beaux-arts* de MM. Bachelet et Dezobry.

Notre vers français est soumis à une loi sévère, qui veut que le sens autorise le repos pour que la *césure* soit bonne. Boileau l'a dit dans des vers où l'exemple suit le précepte :

Quetoujours dans vos vers — les sens coupant les mots
Suspende l'hémistiche, — en marque le repos.

Ainsi, selon cette règle, la *césure* ou repos est mal placée entre certains mots qui doivent être dits tout de suite, et qui font ensemble un sens inséparable selon la manière ordinaire de parler et de lire : tels sont la préposition et son complément : ainsi le vers suivant n'est pas régulier :

Adieu, je m'en vais à — Paris pour mes affaires.

Il en est de même d'un verbe qui joint l'attribut et le sujet, comme dans ce vers :

On sait que la chair est — fragile quelquefois.

Par la même raison, on ne doit jamais disposer le substantif et l'adjectif de façon que l'un finisse le premier hémistiche, et que l'autre commence le second, comme ici :

Ce sont de jeunes chats — aveugles que l'on noie.

ALFRED DE VIONT.

Toutefois, si le substantif faisait le repos du premier hémistiche, et qu'il fût suivi de deux adjectifs qui achevaient le sens, le vers serait bon, comme :

Il est une ignorance — et sainte et salutaire.

SACY.

Ce qui fait voir que, en toutes ces occasions, la grande règle, c'est, comme l'indique Du Marsais, de consulter l'oreille et de s'en rapporter à son jugement. C'est l'oreille qui nous révèle ce qu'il y a de défectueux dans les vers suivants :

Jupiter et le peuple — immortel rit aussi.

LA FONTAINE.

Morts et vivants, il est — encor pour nous unir
Un commerce d'amour et de doux souvenirs.

A. CHÉNIER.

Il croit abattre, avec — ses petites manœuvres,
La Révolution, ses hommes et ses œuvres!

PONSARD.

Il vit un œil, tout grand — ouvert dans les ténèbres.

V. HUGO.

Tout conjugue le verbe — aimer : voici les roses.

V. HUGO.

Le véritable esclave — à la chaîne, c'est Rome.

EDGAR QUINET.

Les anciens poètes admettaient la *césure* sur une syllabe muette :

Les ombres nuisent — aux bleds sans prouft...

Plus tard, on admit cette syllabe muette, mais en l'éliçant en quelque sorte :

Environ les quatre heures le roi, sans long séjour.
JEAN MAROT.

Cet usage se perpétua jusqu'à Clément Marot, qui se corrigea sur ce point, d'après l'exemple et les conseils de Jean Lemaire. Jean Lemaire (1473-1548) signala le premier le mauvais effet de ces *césures*, qui tombaient sur des syllabes muettes, et Marot, qui tenait de lui l'habitude de s'interdire les chutes, en fit une loi que l'usage vint consacrer. Il s'appliqua à ne pas terminer le premier hémistiche d'un vers de dix syllabes par un *e* muet sans l'éliquer. Ainsi Marot n'aurait pas dit, comme Villon en parlant de dame Sidoine :

Blanche, tendre, polie et attaintée;

mais il dit fort bien :

Dès que m'amie est un jour sans me voir.

Voltaire a montré en des vers techniques par quelle méthode on doit rompre cette monotonie que la loi de l'hémistiche semble entraîner avec elle :

Observez l'hémistiche, et redoutez l'ennui

Qu'un repos uniforme attache auprès de lui.

Que votre phrase heureuse, et clairement rendue,
Soit tantôt terminée, et tantôt suspendue.

Plusieurs dictionnaires enseignent que l'hémistiche est la même chose que la *césure*; mais il y a une grande différence, dit Voltaire, et il ajoute : « L'hémistiche est toujours à la moitié du vers : la *césure*, qui rompt le vers, est partout où elle coupe la phrase :

Tiens, le voilà, marchons, il est à nous, viens, frappe.

Presque chaque mot est une *césure* dans ces vers.

Las! quel est le prix de la vertu? la souffrance!

La *césure* est ici à la neuvième syllabe. « Quoique, pour des effets de style et de pensée, de grands poètes se soient parfois permis de la déplacer, la *césure*, dans le vers alexandrin, doit être après la sixième syllabe :

[d'hommes.

C'était sous des haillons — que battaient les cœurs

A. BARBIER.

Je ne crois pas, ô Christ, — à ta parole sainte.

A. DE MUSSET.

Tu sais que tôt ou tard, — dans l'ombre de l'oubli,

Siècles, peuples, héros, — tout dort enseveli.

LAMARTINE.

Dans la postérité, — perspective inconnue,

Le poète grandit, — et le roi diminue.

TH. GAUTIER.

Eh bien! je vous le dis : — on doit le même outrage

[courage

Aux femmes sans pudeur — qu'aux hommes sans

E. AUGIER.

Il y a lieu de faire observer que cette sixième

syllabe doit être une syllabe pleine, qu'ainsi le repos ne peut se faire sur une syllabe qui finirait par un *e* muet : il faut alors que cet *e* muet se trouve à la septième syllabe, et s'élide avec le mot qui suit :

Le progrès toujours marche, — et la routine expire.
LACHAMBRANDIE.

Je n'aime plus la vie, — et j'aime le sommeil!
CH. NODIER.

J'ai cherché dans l'absence — un remède à nos maux.
PARNY.

De pieux racoleurs, tourmentant les familles,
Pour repeupler le cloître — embéguinent nos filles.
VIENNET.

Les arts, fleurs de la vie — et délices du monde!
A. CHÉNIER.

Dans les vers de dix syllabes, la *césure* doit être après la quatrième syllabe :

Bardes du sacre, — êtes-vous enrhumés?
BÉRANGER.

Douce est la mort — qui vient en bien aimant.
DESPORTES.

Si seulement — une voix consolante
Me répondait — quand j'ai longtemps gémi!
HÉCATAÏRE MORSAU.

Anacréon — n'a laissé qu'une page,
Qui flotte encor — sur l'abîme des temps.
C. DELAVIGNE.

Voltaire veut que dans ces vers il n'y ait point d'hémistiche, quoi qu'en disent tant de dictionnaires ; il n'y a que des *césures* : « On ne peut, dit-il, couper ces vers en deux parties égales de deux pieds et demi :

Ainsi partagés, — boiteux et mal faits,
Ces vers languissants — ne plairaient jamais.

On en voulut faire autrefois de cette espèce, dans le temps qu'on cherchait l'harmonie, qu'on n'a que très-difficilement trouvée, écrit l'auteur du *Dictionnaire philosophique*. On prétendait imiter les vers pentamètres latins, les seuls qui ont en effet naturellement cet hémistiche ; mais on ne songeait pas que les vers pentamètres étaient variés par les spondees et par les dactyles ; que leurs hémistiches pouvaient contenir ou cinq, ou six, ou sept syllabes. Mais ce genre de vers français, au contraire, ne pouvant jamais avoir que des hémistiches de cinq syllabes égales, et ces deux mesures étant trop courtes et trop rapprochées, il en résultait nécessairement cette uniformité ennuyeuse qu'on ne peut rompre comme dans les vers alexandrins. De plus, le vers pentamètre latin, venant après un hexamètre, produisait une variété qui nous manque. Ces vers de cinq pieds à deux hémistiches égaux pourraient se souffrir dans des chansons ; ce fut pour la musique que Sappho les inventa chez les Grecs, et qu'Horace les imita quelquefois, lorsque le chant était joint à la poésie, selon sa première institution... Mais ces vers ne pourraient être tolérés dans des ouvrages de longue haleine, à cause de la cadence uniforme. Quelques-uns de nos modernes poètes de l'école romantique ont essayé le vers de dix syllabes coupé à la cinquième :

Mais, grossi d'orage, — il bondit sans frein,
Et jette en grondant — son flot souverain.
EMILE DESCHAMPS.

C'est là, hâtons-nous de le dire, une exception qu'on ne rencontre guère que dans le sonnet et la chanson. Les poètes qui emploient le vers de dix syllabes, vers heureux et naïfs, moins ennuyeux que l'hexamètre, lui laissent ses deux hémistiches inégaux, qui donnent à son allure tant de laisser-aller et de prestesse. Ce vers, si familier à Villon, et depuis si cher à La Fontaine, à Voltaire, à Parny, convient merveilleusement au genre facile et familier.

Il n'y a ni hémistiche ni *césure* pour les vers de huit syllabes, ni pour ceux de sept, de six, de cinq, etc. L'harmonie des vers de ces différentes mesures consiste dans le choix heureux des mots et dans les rimes croisées, faible mérite sans les pensées et les images.

Les Grecs et les Latins n'avaient point d'hémistiches dans leurs vers hexamètres. Dans les vers latins, dit Marmontel, il y a quelquefois un repos dans le sens, après la *césure*, mais ce repos n'est point de règle, et le plus souvent il n'y est pas. La *césure* est une syllabe qui, à la fin du mot, se détache du pied qui la précède, pour faire seule un demi-pied, suivi d'un silence qui achève la mesure, ou pour se joindre, sans aucune pause, à une ou deux syllabes du mot suivant, et former un pied avec elle.

L'hémistiche est inconnu aux Italiens et aux Espagnols ; les vers allemands en ont un ; il fait défaut dans la poésie anglaise. Les grands vers anglais sont de dix syllabes, et s'ils n'ont pas d'hémistiches, ils ont des *césures* marquées :

At Troppington — not far from Cambridge stood
A cross, a pleasing stream — a bridge of wood,
Near it a mill — in low and plashy ground, [found.
Where corn for all the neighbouring parts — was

Les *césures* différentes de ces vers sont indiquées par des tirets.

En terminant, nous pouvons dire, comme Voltaire, à ceux qui trouveraient que nous nous sommes arrêté trop longtemps sur cet article : « Rien n'est à mépriser dans les arts ; les moindres règles sont quelquefois d'un très-grand détail. »

CET, CETTE adj. démonstr. V. cz.
— **Homonymes.** Sept, Seth.

CÉTACÉ, **ÉE** adj. (sé-ta-sé — du gr. *kétos*, espèce de gros poisson de mer). Mamm. Se dit des mammifères marins qui ressemblent à la baleine. On écrivait autrefois **CÉTACÉE** pour les deux genres : *Les animaux CÉTACÉS*.

— s. m. pl. Mamm. Ordre de mammifères marins, à corps pisciforme, à membres antérieurs et à queue disposés en nageoires, à membres postérieurs nuls : *C'est dans les régions du nord que vivent les puissants CÉTACÉS*. (Chateaub.) *Les CÉTACÉS respirent comme nous, et sont obligés de venir humer l'air à la surface de l'eau*. (J. Macé.)

— **Homonymes.** Sétacé, c'est assez, sait assez.

— **Encycl.** Cet ordre, auquel appartiennent les dauphins et les baleines, renferme les plus grands des animaux actuellement vivants. On les a, pendant des siècles, confondus avec les poissons, avec lesquels, outre la communauté d'habitat, ils ont en effet la plus grande ressemblance de forme. Comme celui des poissons, leur corps est allongé, comprimé ; une nageoire le termine, nageoire verticale, ce qui n'appartient qu'à eux. En avant et à la même place que chez tous les mammifères se trouvent de véritables membres ; mais ces membres ont subi toutes les modifications que réclame la vie aquatique. Ainsi les os très-courts des bras et de l'avant-bras sont, comme ceux du carpe et du métacarpe, et comme les phalanges digitales, excessivement aplatis. Une même membrane, qui les recouvre tous, les transforme en véritable rame ou nageoire. Les membres postérieurs, au contraire, manquent totalement, et on ne trouve dans la région qu'ils occupent chez les autres mammifères que quelques os considérés comme les représentants de l'iléon et de l'ischion, os qui appartiennent au bassin. L'épine dorsale se continue donc, sans fournir aucun appendice, avec la queue, qui est cartilagineuse. Le sternum est court, mais large ; il n'y a pas de clavicule ; l'apophyse coracoïde manque le plus souvent ; l'épine de l'omoplate est à peine saillante, de sorte que la fosse sus-épineuse est réduite à fort peu de chose. Ces modifications du système osseux font prévoir des modifications correspondantes du système musculaire. La tête est différemment développée suivant les genres. Bien proportionnée chez les dauphins, elle est immense chez les baleines, où l'allongement des maxillaires est excessif. Le cou est ordinairement composé de sept vertèbres très-minces, qui, le plus souvent soudées entre elles, ne permettent aucun mouvement latéral ; elles ne donnent insertion qu'à des muscles courts et d'une maigreur extrême, mais en même nombre que chez les autres mammifères. Les vertèbres du reste de l'épine, considérablement développées, présentent, surtout dans la région du dos, des apophyses énormes, donnent attache à des muscles dont la longueur et la force sont proportionnées à l'effroyable masse qu'ils ont à faire mouvoir. Dans la région de la queue, outre les muscles que l'on trouve chez tous les mammifères, il en existe cinq qui contribuent à donner à cet organe une grande puissance, que les *cétacés* savent très-bien mettre à profit dans les combats. Tels sont les organes locomoteurs des *cétacés*, organes assurément bien imparfaits si on les compare à ceux des mammifères terrestres, mais admirablement appropriés au genre de vie des animaux qui en sont pourvus. Ils permettent aux *cétacés* d'exécuter ces mouvements dont la prodigieuse rapidité étonne tous ceux qui en sont témoins, soit que, poursuivis par l'homme, ils cherchent leur salut dans la fuite, soit qu'ils se jouent tranquillement au sein des eaux en y cherchant leur proie. Certains d'entre eux, en effet, mais non tous, comme on le croit généralement, se nourrissent de proie vivante. Les lamantins, les dugongs, les stellères, qui forment un groupe à part, se nourrissent d'herbes marines, qu'ils paissent en rampant sur le fond de la mer ou sur la plage ; mais les dauphins, les baleines, les cachalots, qui rivalisent de force et de grandeur avec les baleines, sont carnivores. Dépourvus de véritables mains et armés de dents impuissantes, ils ne saisissent pas leur proie comme font les mammifères terrestres, ils ne la déchirent pas non plus, ils s'en emparent en laissant béante leur gueule énorme, où viennent s'engouffrer des myriades de petits poissons, et souvent aussi des animaux d'une taille plus considérable et d'une force beaucoup plus grande. Avec eux, cette proie d'eau se précipite dans la cavité buccale, et elle envahirait les voies aériennes, si l'isthme du gosier n'était doué de la propriété de se fermer entièrement. Grâce à un mécanisme particulier, l'eau, qui ne trouve plus d'issue en arrière, se porte, par un mouvement antipéristaltique, dans une cavité placée au-dessus de l'orifice extérieur des narines, d'où la pression de muscles puissants la fait sortir en jets qui s'élèvent souvent à une grande hauteur. La proie, sur laquelle se moule exactement la portion gutturale de l'isthme du gosier, est donc conduite seule dans l'estomac. Celui-ci est très-complicé. Il y a, du reste, une grande confusion dans les descriptions qu'en donnent les auteurs. Frédéric Cuvier regarde comme probable que le nombre des estomacs est de cinq chez les *cétacés* qui se nourrissent de chair, aussi bien que chez les

herbivores ; Georges Cuvier pense, au contraire, que les derniers ont sept poches stomacales, tandis que les premiers n'en ont que quatre. Cependant M. le docteur Bourjat n'en a trouvé que trois chez le marsouin commun, qui, d'après lui, regurgite par le vomissement les arêtes des poissons qu'il a avalés ; il fonde cette opinion sur la découverte faite chez un marsouin d'une squelette entier de hareng, dont la tête était tournée vers l'œsophage, disposition remarquable en effet, puisque c'est en sens contraire qu'a lieu la déglutition. Selon ce naturaliste, la digestion opérerait, dans le premier estomac, la coction des chairs, qui, réduites en pâte chymeuse dans le second, se transformeraient dans le troisième en une bouillie plus molle, ne contenant ni arêtes ni parties osseuses.

L'organe respiratoire des *cétacés*, modifié seulement dans ses conditions secondaires, est conforme, quant aux points essentiels, comme chez les autres mammifères. L'orifice des narines est remarquable. Nous l'avons vu tout à l'heure servir à la sortie de l'eau introduite dans la cavité de la bouche avec les aliments : pour cet effet, le canal nasal traverse les os du crâne, et les maxillaires se portent en avant pour former une sorte de bec. Comme appareil de l'olfaction, il n'est d'aucun usage, ou tout au moins ses fonctions paraissent bien restreintes, car on ne trouve aucun de ces cornes lamelleux, de ces cellules nombreuses qui acquièrent tant de développement chez certains mammifères ; l'ethmoïde, ordinairement criblé de petits trous qui donnent passage aux branches du nerf olfactif, est solide et compacte ; tout cet appareil est sacrifié à des usages plus importants, puisque d'eux dépend l'exercice des fonctions vitales, qui ne saurait s'effectuer sans l'acte respiratoire. C'est afin que celui-ci s'accomplisse librement, que l'orifice du canal nasal est élevé au-dessus de l'eau, de manière à donner toujours accès à l'air, sans aucun effort de la part de l'animal. Ces dispositions ne se rencontrent que chez les *cétacés* carnivores, qu'on nomme aussi *souffleurs* ; chez les herbivores, les narines sont placées à l'extrémité du museau ; mais ces animaux jouissent de la faculté d'élever au-dessus de l'eau, et dans une position verticale, la partie antérieure de leur corps ; ce qui, joint à la forme de leur tête, dont le développement est beaucoup moindre que chez les baleines et les cachalots, aux moustaches qui garnissent leurs lèvres, à leurs mamelles qui sont pectorales, les a fait prendre, l'amour du merveilleux aidant, pour des espèces d'hommes marins, et leur a valu les noms, cé-lèbres dans la Fable, de sirènes et de tritons. Mais, de quelque manière que soit disposé l'orifice externe du canal nasal, il n'en est pas moins évident que l'air de l'atmosphère est seul propre à la respiration des *cétacés*. Ils ne sont pas doués, comme les poissons, de la propriété de séparer l'air de l'eau pour le faire servir à l'acte respiratoire ; l'asphyxie serait, au contraire, la conséquence nécessaire de l'immersion trop prolongée des *cétacés* dans le liquide qu'ils habitent ; aussi viennent-ils fréquemment respirer à la surface de la mer. Néanmoins, on se tromperait si on ne les croyait capables de rester submergés pendant un temps bien plus long qu'aucune autre espèce de mammifères ; et l'argument qu'on a voulu tirer de cette prétendue impossibilité de rester longtemps dans l'eau contre l'assertion des auteurs d'après lesquels la femelle, dans l'acte de l'accouplement, resterait renversée sur le dos, paraît infirmé par une disposition particulière du système circulatoire, consistant en un plexus considérable d'artères qui, de chaque côté de l'épine, est placé entre les côtes et au-dessous de la plevre. Ces artères, qui proviennent de la région supérieure de l'artère pectorale, par l'intermédiaire des intercostales, semblent être un énorme réservoir dans lequel une masse de sang artérialisé se trouve mise à part pour servir à la nutrition de l'animal pendant les suspensions fréquentes de l'acte respiratoire ; on les voit, en effet, se porter à travers le trou occipital, jusque dans le crâne, et pénétrer aussi dans le canal rachidien. Mais par quelle force ce sang artérialisé se trouve-t-il ainsi lancé, pour ainsi dire, selon la volonté de l'animal, dans le torrent de la circulation ? C'est ce que les observations, encore peu nombreuses, qui ont été faites sur les *cétacés*, n'ont pas permis de déterminer.

Grâce à ces modifications importantes, les fonctions vitales des *cétacés* s'accomplissent, dans un milieu en apparence si peu fait pour eux, aussi librement que s'exercent au sein de l'atmosphère celles des mammifères terrestres. C'est dans l'eau, comme on vient de le dire, et pour le plus grand nombre au milieu des mers polaires, que s'accomplit l'acte de la copulation, dont le résultat est ordinairement la naissance d'un petit doué des mêmes organes que l'adulte, mais qui, faible d'abord comme sont toujours les petits des animaux d'une organisation élevée, a besoin de tous les soins de ses parents. La mère l'allait, et les organes de la lactation offrent au naturaliste philosophe un intéressant sujet de réflexion. Ce n'est point par un véritable téter que s'accomplit la nutrition du jeune *cétacé*, à cause des difficultés qu'opposerait à la succion l'habitat liquide, ainsi que la conformation des lèvres cartilagineuses et peu mobiles du petit ; c'est par un effort de la mère que le lait est ingéré dans la bouche du nourrisson.

A cet effet, les mamelles, conformées à la manière des organes urinaires, se composent comme ces derniers, d'un réservoir dans lequel s'accumule le liquide que sécrètent les glandes, liquide que, par la compression de muscles soumis à sa volonté, la mère lance dans la bouche du petit. Cette belle découverte est due à Geoffroy Saint-Hilaire, qui l'avait pressentie et même annoncée avant de la constater le scalpel à la main.

Tels sont les faits les plus importants de l'organisation des *cétacés*. Quant à leurs mœurs, nous n'avons malheureusement presque rien à en dire, dans l'état actuel de la science. Seulement, le grand développement de leur système nerveux, les dimensions du cerveau de quelques-uns d'entre eux, notamment du dauphin vulgaire et du marsouin commun, témoignent que ce sont des animaux d'une certaine intelligence. Les parties antérieures du cerveau offrent surtout un développement remarquable ; les circonvolutions y sont nombreuses ; cependant cet organe laisse à découvert une partie du cervelet, qui, divisé en lobes comme chez les mammifères les plus élevés, offre de même des sillons bien distincts et nombreux. Sous le rapport des organes des sens, les *cétacés* paraissent mieux partagés qu'on ne le croit généralement. Les marins que, chaque année, toutes les nations du globe envoient à la pêche de ces puissants animaux, affirment qu'ils voient et entendent de fort loin. On sait que ce n'est qu'avec peine qu'on parvient à les approcher. Sous le rapport anatomique, l'oreille est remarquable en ce qu'elle se trouve détachée du crâne et placée au milieu de parties musculaires, disposition qui a pour résultat d'amortir les sons, qui, dans un milieu tel que l'eau, se succèdent nombreux et violents. Pour l'organe du goût, il semble beaucoup moins développé ; mais l'expérience est muette sur ce point. Quant au tact, on aurait peine à comprendre qu'à travers le cuir épais étendu sur tout le corps de ces animaux et recouvrant une forte couche de graisse, il pût être doué de quelque sensibilité ; cependant, il paraît en être ainsi, d'après les travaux de MM. Breschet et Roussel de Vauzame, qui ont trouvé à l'appareil pupillaire un développement remarquable.

Leur puissance exceptionnelle destinait les *cétacés* à régner en paix sur l'élément liquide ; mais l'homme, en qui ils sembleraient ne pouvoir exciter d'autres sentiments que l'étonnement et la crainte, l'homme les poursuit jusque dans les mers glacées du Nord. Cette enveloppe épaisse dont la nature les a pourvus, voilà le don précieux et funeste auquel ils doivent la guerre incessante qu'on leur fait. L'huile que cette enveloppe fournit en abondance ; la matière connue sous le nom de *sperma ceti*, qui remplit les énormes cavités creusées à la partie supérieure de la tête du cachalot ; les excréments mêmes de ceux-ci, qui, préparés convenablement, constituent l'ambre gris ; les fanons qui, chez la baleine, remplacent les dents de la mâchoire supérieure ; enfin la chair même de certains d'entre eux, celle du marsouin, par exemple, tout en eux est pour l'homme objet de convoitise.

Toutes les espèces de ce groupe qui vivent actuellement, une seule exceptée, habitent la mer. On avait cru jusque dans ces derniers temps que les *cétacés* étaient tous marins, bien qu'on rencontrât parfois dans les grands fleuves des dauphins qui les avaient remontés sur une étendue de deux à trois cents lieues ; mais M. A. d'Orbigny ayant découvert une espèce particulière dans une des branches de l'Amazonie, à plus de sept cents lieues de l'embouchure de ce fleuve, on est forcé d'admettre qu'il y a aussi des *cétacés* d'eau douce. On rencontre de ces mammifères dans toutes les mers, et les grosses espèces sont parfois communes dans certains parages, car on s'accorde à considérer comme des baleines ou des cachalots les animaux marins qui, d'après Strabon, ont troublé la navigation de la flotte d'Alexandre dans le golfe Persique. Us s'y trouvaient en si grand nombre, rapporte cet auteur, que l'eau de leurs événements formait une espèce de brouillard qui obscurcissait l'air et empêchait de voir les objets.

On a rencontré des ossements fossiles de *cétacés* dans beaucoup de contrées de l'Europe. C'est dans le calcaire grossier que sont conservés leurs restes ; on doit donc les regarder comme les premiers mammifères apparus sur le globe.

Cuvier, dans son *Règne animal*, les divise en deux sous-ordres, celui des *cétacés herbivores*, dont les narines s'ouvrent à l'extrémité du museau, et celui des *cétacés ordinaires* ou *souffleurs*, dont les narines sont percées à la face supérieure de la tête. Les principaux genres de *cétacés* herbivores sont : les *lamantins*, qui ont le corps oblong et terminé par une nageoire ovale allongée ; leurs pattes présentent des vestiges d'ongles et ont avec des mains une ressemblance grossière, qui a valu à ces animaux le nom de *manates*, dont on a fait par corruption *lamantins* ; leur tête est terminée par un museau charnu et garni de poils ; dans le jeune âge, on leur trouve deux petites dents implantées dans les os intermaxillaires ; mais, devenus adultes, ils n'ont ni incisives ni canines, et leurs molaires, à couronne carrée, sont au nombre de huit ; les *dugongs*, qui se distinguent des précédents par leur corps plus allongé, des nageoires caudales en forme de croissant et des défenses pointues qui sortent de leur mâ-

choire supérieure. Les *cétacés* ordinaires ou souffleurs se divisent, d'après la grandeur relative de la tête, en deux tribus, savoir : les *delphinien*s, chez qui la tête est en proportion ordinaire avec le corps, et les *baléniens* ou *cétacés* à grosse tête, chez lesquels la tête fait à elle seule le tiers ou la moitié de la longueur totale. Les delphinien comprennent les *dauphins* et les *narvals*. Les dauphins sont les plus carnassiers des *cétacés*; on les distingue en *dauphins* proprement dits, reconnaissables à l'espèce de bec qui forme leur museau; en *marsouins*, qui diffèrent des précédents par leur museau court, uniformément bombé et n'ayant pas la forme d'un bec; en *delphinoptères*, qui diffèrent des marsouins par l'absence de nageoire dorsale, et en *hyperodons*, qui ressemblent assez aux dauphins, mais se font remarquer par les tubercules dentaires dont leur palais est hérissé. Les *narvals* se distinguent au premier coup d'œil de tous les autres *cétacés* par une longue défense implantée dans la mâchoire supérieure, et qui ressemble à une grande corne plutôt qu'à une dent. Il existe deux de ces dents incisives; mais presque toujours l'une avorte et reste cachée dans l'alvéole, tandis que l'autre, ordinairement celle du côté gauche, s'avance en ligne droite, et constitue un énorme stylet arrondi, pointu, en général sillonné en spirale, et qui égale le tiers ou la moitié de la longueur du corps. On en voit qui ont plus de trois mètres de long, et on les a prises longtemps pour les cornes d'un quadrupède fabuleux, la licorne. Les *cétacés* à grosse tête comprennent les genres suivants : 1° les *cachalots*, qui se distinguent principalement par l'existence d'une rangée de dents cylindriques ou coniques de chaque côté de la mâchoire inférieure, qui est étroite, allongée, et répond à un sillon de la mâchoire supérieure, laquelle manque de dents ou n'en présente que de très-petites, et n'a pas de fanons; 2° les *baleines*, qui n'ont pas de dents à la mâchoire inférieure, et ont des fanons à la mâchoire supérieure. On distingue, parmi ces animaux, les *baleines* proprement dites, qui n'ont pas de nageoire sur le dos, et les *balénoptères*, qui sont pourvus de cet organe. Ceux-ci se divisent en *balénoptères* à ventre lisse et en *balénoptères* à ventre plissé ou *rorquals*.

CÉTACÉEN, **EENNE** adj. (sé-tà-sé-ain, é-è-ne — rad. *cétacé*). Mamm. Qui a rapport aux *cétacés* : Organisation *CÉTACÉENNE*.

CÉTAIRE s. m. (sé-tère — du gr. *kétos*, baleine). Antiq. Nom que l'on donnait aux bas-fonds sur lesquels viennent échouer les *cétacés* et autres gros animaux marins : Le meilleur *garum* se faisait avec le scombres pris dans les *CÉTAIRES* de Carthage. (Complém. de l'Acad.)

C'était moi ! opérette en un acte, paroles de M. Deulin, musique de M. Debillemont, représentée au théâtre des Bouffes-Parisiens, le 27 février 1860. C'est le conte de la *Servante justifiée* qui a fourni le sujet de cette pièce interprétée par Guyot, Jean Paul et Mlle Cico. On a remarqué les couplets du *Tic toc, tic toc*, et un quintette bien traité.

CETARA, bourg du royaume d'Italie, province de la Principauté Citérieure, district et à 5 kilom. O. de Salerne, sur le golfe de Salerne; 2,250 hab., presque tous pêcheurs.

CÉTÈMBRE s. m. (sé-tam-bre). Forme ancienne du mot *SEPTEMBRE*.

CÉTÈNE s. f. (sé-tè-ne — du gr. *kétos*, baleine). Chim. Substance huileuse que l'on extrait de la baleine.

CÉTÉRACH s. m. (sé-té-rak — ar. *chétérak*, même sens). Bot. Genre de plantes cryptogames, de la famille des fougères, formé aux dépens des asplénies, et comprenant environ six espèces : Le *CÉTÉRACH officinal* est commun sur les rochers dans plusieurs parties de la France. (Ad. Brongniart.) Le *CÉTÉRACH* des Alpes a des caractères très-distincts. (C. Lemaire.)

— **Encycl.** Cette petite fougère est abondamment répandue en France; elle croît sur les rochers et sur les murs. Les frondes ou feuilles, qui atteignent à peine la longueur d'un décimètre, naissent en touffes; elles sont pennatifides, à segments alternes, d'un vert foncé et lisses en dessus, couverts en dessous d'un duvet doré ou fauve roussâtre. Rapportée par Linné au genre asplénie, elle est confondue avec quelques autres espèces, sous les noms vulgaires de *daurade*, *doradille*, *herbe dorée*, etc. Elle a jadis autrefois, en médecine, d'une grande réputation. Voici ce que dit à ce sujet Valmont de Bomare : « Cette plante est généralement reconnue propre pour les maladies de la rate : elle adoucit les humeurs âcres et rétablit le ton des viscères relâchés, et de cette manière elle facilite l'expectoration; on lui a découvert de plus la propriété d'un excellent diurétique, et elle est devenue fort à la mode depuis la guérison de M. le comte d'Auteuil, chef d'escadre des armées navales d'Espagne, qui s'en est servi avec grand succès contre la gravelle. Il paraît que ce remède charrie doucement les sables, dissipe les embarras dans les reins qui accompagnent ordinairement les maladies néphrétiques, et adoucit les douleurs qu'elles causent dans les voies urinaires. » Aujourd'hui, ces vertus merveilleuses ont été réduites à leur juste valeur, et le *cétérach* est à peu près complètement abandonné dans la matière médicale.

CETÉRÉE s. f. (sé-té-ré). Agric. Mesure agraire. V. *SÉTÉRÉE*.

CETHEGUS, nom d'une famille romaine, de l'ordre des patriciens. Ses principaux membres sont : MARCUS CORNELIUS, qui fut grand pontife, censeur (209 av. J.-C.) et consul. En 205, il battit Magon, frère d'Annibal, et le força à quitter la Gaule Cisalpine. Il mourut en 196. D'après Cicéron, il fut le premier Romain qu'on put appeler éloquent. — C. CORNELIUS devint consul en 197, et défait cette même année les Cénomans et les Insubriens. — PUBLIUS CORNELIUS reçut la dignité de consul en 181, et eut les honneurs du triomphe, bien qu'il n'eût pas remporté une victoire décisive sur les Liguriens. — M. CORNELIUS fut chargé de fonder une colonie romaine à Aquilée, et s'occupa pendant son consulat du dessèchement des marais Pontins (160 av. J.-C.). — CAIUS CORNELIUS devint un des principaux complices de Catilina, qui, en quittant Rome, lui donna, ainsi qu'à Lentulus, la mission de tuer les principaux sénateurs. Il fut étranglé avec les autres conjurés, l'an 63 av. J.-C.

CETHIM, nom donné dans la Genèse au troisième fils de Javan, fils de Japhet, et, dans le livre des Machabées, à la Macédoine, qui fut peuplée par le troisième fils de Javan.

CÉTHOSIE s. f. (sé-to-zi). Entom. Genre de lépidoptères diurnes, comprenant dix-sept espèces exotiques.

— **Encycl.** Ce beau genre de lépidoptères est remarquable en ce qu'il présente à la fois, par tel ou tel de ses caractères, des affinités avec les argynnes, les danaïdes, les nymphales et les vanesses. On le reconnaît à ses ailes oblongues, les inférieures ayant la cellule ouverte; aux palpes inférieurs peu comprimés, écartés, terminés par un article grêle; aux crochets des tarses, qui sont simples; aux antennes à massue oblongue. Ces papillons, la plupart d'assez grande taille, ont tous des couleurs plus ou moins éclatantes. On ne connaît les chenilles et les chrysalides que d'un petit nombre d'entre eux; les premières sont cylindriques et couvertes de tubercules à longues épines et ciliées; les secondes sont anguleuses et tuberculées. Ce genre comprend une vingtaine d'espèces, à peu près également réparties entre les deux hémisphères oriental et occidental. Toutes sont étrangères à l'Europe. La *céthosie cydippe* a des ailes noires, tachées de blanc, avec une bande roussâtre, le dessous varié de noir et de bleu; elle habite l'Inde. La *céthosie phérose*, à ailes d'un brun noirâtre avec des bandes fauves, est commune à la Guyane. La *céthosie Didon*, qui atteint 0 m. 10 d'envergure, habite le Brésil. On peut citer encore la *céthosie hypsée*, dont la patrie est Bornéo, et la *céthosie monnaie*, répandue dans toute l'Amérique centrale.

CÉTHURA, une des femmes d'Abraham, mère de Madian, dont descendirent les Madianites.

CETIF, IVE adj. et s. (se-tiff, i-ve). Forme ancienne du mot *CAPTIF*, *IVE*.

CETINA (GUTHRIER DE), poète espagnol, né à Séville. Il vivait dans le xvie siècle. Il fit passer dans la langue espagnole la douceur et la grâce d'Anacréon. La plupart de ses ouvrages sont malheureusement perdus.

CÉTINE s. f. (sé-tine — du gr. *kétos*, baleine). Chim. Matière grasse qui est la base du blanc de baleine.

CÉTIOSAURE s. m. (sé-ti-o-sè-re — du gr. *kétos*, baleine; *sauros*, lézard). Erpét. Genre de reptiles fossiles d'une taille gigantesque.

— **Encycl.** Le nom de *cétiosaure* sert à désigner de grands reptiles sauriens, dont les débris fossiles ont été trouvés en Angleterre, dans les terrains oolitiques. M. Owen, se basant sur la structure spongieuse des vertèbres et des os des membres, et sur l'absence de cavité médullaire dans ces derniers, pense que les *cétiosaures* étaient des reptiles marins, destinés à remplir une fonction analogue à celle des grands *cétacés* de l'époque actuelle, qui consisterait à modérer la multiplication exagérée de certains êtres. On connaît quatre espèces de *cétiosaures*, différenciées par la longueur de leurs vertèbres.

CÉTIQUE adj. m. (sé-ti-ke — du gr. *kétos*, baleine). Chim. Se dit d'un acide provenant de la cétine : *Acide CÉTIQUE*.

CETNER, famille polonaise, illustre par les services qu'elle a rendus à sa patrie : Balcer CETNER se distingua dans les guerres contre les Moscovites, sous les règnes d'Etienne Batory et de Sigismond III; il mourut en 1620. — Alexandre CETNER combattit à la bataille de Cecora, sous Zolkiewski, en 1620, et dans les guerres qui suivirent. Il devint castellan de Halicz, et mourut en 1666. — Ignace CETNER, né en 1723, était palatin de Belz, et mourut en 1789. Sa femme, née Louise Potocka, joua un grand rôle dans la confédération de Bar. Leur fille, ANNA, fut mariée quatre fois : à Joseph Sanguszko, à Kasimir Sapiéha, à Gaëtan Potocki et à Charles de Lorraine, prince d'Elbeuf et de Lambesc, dernier de cette maison, mort en 1814. Cette princesse mourut elle-même en 1824.

CÉTO s. m. (sé-to). Entom. Genre d'insectes lépidoptères.

CETOBRIGA, ville de l'Espagne ancienne, dans la Lusitanie, sur l'Océan Atlantique, à l'O. d'Eborac, et à 25 kilom. S. de *Felicitas*.

Julia (Lisbonne). En 33 av. J.-C., elle fut, dit-on, prise et saccagée par Bogud, chef de pirates africains. C'est actuellement la ville de Sétubal.

CÉTOCAPNIE ou **CÉTOCAPNIE** s. f. (sé-to-ka-pni — du gr. *kaiô*, je brûle; *kapnos*, fumée). Bot. Syn. de *BRAYOA*.

CÉTOCINE s. f. (sé-to-si-ne). Moll. Genre de mollusques que l'on a séparé des bélemnites, et qui renferme une seule espèce.

CÉTOGAPHE s. m. (sé-to-gra-fe — du gr. *kétos*, baleine; *graphô*, je décris). Naturaliste qui s'occupe spécialement de l'histoire des *cétacés*, qui a écrit sur cette matière.

CÉTOGAPHIE s. f. (sé-to-gra-fi — du gr. *kétos*, baleine; *graphô*, je décris). Description des *cétacés*.

CÉTOGAPHIQUE adj. (sé-to-gra-fi-ke — rad. *cétographie*). Qui a rapport à la *cétographie* : *Études CÉTOGAPHIQUES*.

CÉTOINE s. f. (sé-toi-ne). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabéides : Les *CÉTOINES* aiment à se reposer sur les fleurs en ombelles et en *corymbes*. (Duponchel.)

— **Encycl.** Les *cétaines* ont pour caractères : corps ovale, déprimé dans sa partie supérieure; tête petite; élytres fortement sinués; jambes très-dentées; formes lourdes et massives. Mais ce qui les caractérise surtout, ce sont des pièces auxiliaires saillantes entre les angles postérieurs du corselet et les angles huméraux des élytres. Les *cétaines* sont parées de couleurs brillantes. Leur vol est rapide et bruyant. Elles aiment à se reposer sur les feuilles des ombellifères, des carduacées, des rosacées, dont elles sucent le suc à la manière des abeilles. Leurs larves, qui ressemblent à celles des hannetons, vivent au pied de vieux végétaux, dans les fourmillières; l'hiver, elles se cachent dans la terre; elles en sortent au printemps pour se transformer en nymphes. Les espèces de *cétaines* sont très-nombreuses; la plus remarquable est la *cétaine dorée*, dont la taille varie de grandeur depuis 0 m. 016 jusqu'à 0 m. 023. Ses antennes sont noires; sa tête est verte; son corselet est d'un vert doré, finement pointillé; ses élytres sont d'un beau vert doré ou cuivreux, avec quelques taches blanches ondulées, et quelques élévations longitudinales; le dessous du corps est cuivreux, très-brillant; les pattes sont d'un vert cuivreux avec des poils roussâtres sur les cuisses; la poitrine et les côtés de l'abdomen ont aussi des poils de la même couleur. Les autres espèces sont : *cétaine métallique*, *cétaine marbrée*, *cétaine fastueuse*, *cétaine verte*, *cétaine velue*, *cétaine morio*, *cétaine quadripunctuée*, *cétaine stictique*.

CÉTOLOGIE s. f. (sé-to-lo-ji — du gr. *kétos*, baleine; *logos*, discours). Didact. Histoire de la baleine et des autres *cétacés*.

CÉTOLOGIQUE adj. (sé-to-lo-ji-ke — rad. *cétologie*). Qui a rapport à la *cétologie*.

CÉTOLOGISTE s. m. (sé-to-lo-ji-ste — rad. *cétologie*). Celui qui s'occupe de l'histoire des baleines et des autres *cétacés*.

CÉTON, bourg et commune de France (Orne), arrond. et à 37 kilom. S.-E. de Mortagne; pop. aggl. 1,074 hab. — pop. tot. 3,344 hab. Fabriques de cotonnades.

CÉTONA, bourg du royaume d'Italie, province et à 29 kilom. S. d'Arezzo; 2,500 hab.

CÉTONIDES s. f. pl. (sé-to-ni-de — de *cétaine*, et du gr. *eidôs*, ressemblance). Entom. Tribu d'insectes coléoptères, de la famille des lamellicornes.

CÉTONIEN, IENNE adj. (sé-to-ni-ain, i-è-ne). Qui ressemble aux *cétaines*.

— s. m. pl. Famille des lamellicornes, qui a pour type le genre *cétaine*.

CÉTONIER s. m. (sé-to-nié — du gr. *kaiton*, chambre à coucher). Bot. Nom donné par quelques auteurs à la glume des graminées. On dit aussi *CÉTONION*.

CÉTONITES s. f. pl. (sé-to-ni-te — rad. *cétaine*). Entom. Division de la tribu des scarabéides mélotophiles.

CÉTOPHAGE s. m. (sé-to-fa-je). Ornith. Syn. de *SÉTOPHAGE*, genre de gobe-mouches.

CÉTOPIRE s. m. (sé-to-pi-re). Moll. Syn. de *CORONULE*.

CÉTRA s. f. (sé-tra). Antiq. Petit bouclier rond, couvert de cuir, dont se servaient les Africains, les Espagnols et les Bretons.

CÉTRAIRE s. m. ou f. (sé-trè-re — du lat. *cetra*, bouclier). Bot. Genre de plantes cryptogames, de la famille des lichens, comprenant une vingtaine d'espèces, presque toutes européennes, et dont une est célèbre sous le nom de *lichen d'Islande*. En *Islande*, la *CÉTRAIRE* sert d'aliment. (F. Foy.)

— **Encycl.** Ces cryptogames sont caractérisés par une fronde cartilagineuse, foliacée ou membraneuse, sur les bords de laquelle sont fixées obliquement les apothécies; les thèques sont obovales ou en massue, et contiennent six à huit sporidies très-petites et ovoïdes. On connaît une vingtaine de *cétraires*, presque toutes croissant en Europe, sur la terre, les rochers, entre les mousses, etc. Elles renferment de l'amidon mélangé à un principe

amer; on les emploie en tisane, en gélée, en tablettes, etc., dans le traitement des maladies de poitrine. Elles servent aussi à l'alimentation. La plus célèbre et la plus intéressante est la *cétraire d'Islande*, plus connue sous le nom vulgaire de *lichen d'Islande*.

CÉTRARINE s. f. (sé-tra-ri-ne — rad. *cétraire*). Chim. Matière acide trouvée dans le lichen d'Islande.

CETRARO, ville du royaume d'Italie, province de la Calabre Citérieure, district et à 20 kilom. N.-O. de Paolo, sur la Méditerranée, ch.-l. de cant.; 5,800 hab. Petit port pour le cabotage; pêche et commerce d'anchois.

CÉTRAS ou **GÉRAS**, mécanicien de Chalcédoine. Il apporta, au rapport de Vitruve, de grands perfectionnements à la machine de guerre inventée par Pégasusmenas de Tyr, et connue sous le nom de *bélière*. Ce fut lui qui imagina d'armer le bélière d'une tête de bronze, de le placer sur des roues et de le couvrir d'une sorte d'abri garni de peaux de buffle pour protéger contre les projectiles les hommes chargés de le faire mouvoir.

CETTE adj. démonstr. f. sing. V. *ce*.

Cette main, cette main si jolie! duo de la *Dame blanche*, paroles de Scribe, musique de Boieldieu. Cette page est, selon nous, une des plus heureusement inspirées de la partition. Cela est vif, piquant, chaleureux, pressant et distingué. Voilà la véritable musique française; ce sont les passages marqués de ce cachet qui conservent à l'œuvre de Boieldieu sa jeunesse et assurent sa vitalité.

Allegro.

Cet-te main, cet-te main si jo-

- li - e, De plai - sir fait pal -

- pi-ter mon cœur! Cet-te main, cet-te main si jo-

- li - e De plai - sir fait pal -

- pi-ter mon cœur. Si c'est un

rè-ve trompeur, Laisse - moi, -lais - se -

- moi mon erreur! Cette main, cette main si jo-

- li - e, De plai - sir fait pal -

- pi - ter mon cœur. Pour un lu - tin,

Ah!

que de dou-cœur! Pour un lu - tin,

Ah!

que de douceur! Si c'est un son - ge, un

son - ge trom - peur, Lais - se -

- moi,

lais-se-moi mon er - reur Si c'est un

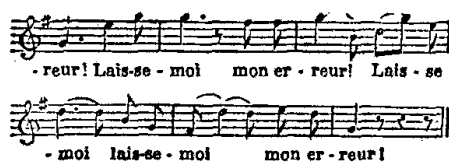
son - ge, un son - ge trom - peur,

Lais - se - moi

lais - se - moi mon er - reur! Tu me fuis!

tu me fuis! tu me fuis! Ah!

lais - se - moi, -lais - se - moi mon er -



CETTE, ville de France (Hérault), ch.-l. de cant., arrond. et à 30 kilom. S.-O. de Montpellier, à 780 kilom. S.-E. de Paris, à l'embouchure de l'étang de Thau dans le golfe du Lion; pop. aggl. 23,013 hab. — pop. tot. 24,177 hab. Place de guerre; tribunal de commerce et justice de paix; école d'hydrographie; école navale; collège communal; jardin botanique; musées d'histoire naturelle et d'antiquités; bourse de commerce; consulats étrangers.

Cette est, après Marseille, le port commercial français le plus important de la Méditerranée. La rade, qui occupe une superficie de 85 hectares, est protégée par une jetée courbe de 500 m. de long, dite *brise-lames*. A l'extrémité du môle se trouvent la batterie circulaire du fort Saint-Louis et un phare à feu fixe; on a établi en outre, à une certaine hauteur du mont de Cette et sur une pyramide tronquée, deux feux verticaux qui servent d'amers et de reconnaissance. Ce beau port, bordé de quais qui ont un développement de 12 kilom., communique avec l'Océan par le canal du Midi, avec l'intérieur de la France par le canal de Beaucaire. Parallèlement aux voies navigables, le chemin de fer de Bordeaux à Cette, d'une part, et, de l'autre, celui de Paris à la Méditerranée, aboutissent également au port de Cette, qui est leur double tête de ligne. Enfin, pour faire suite à ce système de voies de transport à l'intérieur, le port de Cette possède, outre son mouvement de navires à voiles, un grand nombre de services réguliers de paquebots à vapeur sur Alger, Oran, Marseille, Nice, Gênes, Barcelone et les autres ports d'Espagne. L'importance du mouvement maritime et commercial de Cette est indiquée par la statistique suivante relevée en 1893 : grande navigation, entrée et sortie réunies, 1,983 navires, jaugeant 262,903 tonneaux; cabotage, entrée et sortie réunies, 2,298 navires d'un tonnage total de 258,919 tonneaux. Les principaux articles d'exportation sont : le sel, les vins et les eaux-de-vie, les huiles, les produits chimiques; les importations comprennent surtout les peaux brutes et les laines de la Plata, les farines, les fruits, la morue, les métaux, les merrains, les bouilles.

La tonnellerie est une des branches principales de l'industrie cettoise; elle occupe pendant l'année près de 2,000 ouvriers, qui livrent annuellement au commerce plus de 200,000 futailles de diverses jauges. L'imitation des vins étrangers, surtout des vins d'Espagne, reconstruit aujourd'hui comme licite et encouragée par des médailles aux expositions, tient le second rang dans l'industrie de Cette; viennent ensuite la pêche, les ateliers de salaison d'anchois, sardines et autres poissons; la sécherie des morues; les salines, qui produisent annuellement de 12 à 14,000 tonnes de sel marin; les chantiers de construction maritime, qui n'occupent pas moins de 1,200 ouvriers, et où se construisent des navires à voiles et des bateaux de toute espèce, dotés de toutes les qualités nautiques. Comme complément de ce mouvement commercial et de cette activité industrielle, Cette possède des établissements de bains de mer fréquentés annuellement par 3 à 4,000 baigneurs.

Cette est bâtie en amphithéâtre, sur le penchant d'une montagne calcaire isolée, qui est située entre l'étang de Thau et la mer. Cette montagne se rattache, du côté du S.-O., à la montagne volcanique d'Argde, par une plage étroite, et, du côté du N.-E., au territoire bas et marécageux d'Aigues-Mortes, par des plages semblables à celle de l'O. Cette ville, de construction récente, n'offre rien de remarquable, à l'exception de ses quais superbes et du vaste et beau panorama dont on jouit du haut de la montagne de Cette, isolée au milieu des eaux. Cette doit son origine à la création de son port, qui remonte seulement à l'année 1666. Louis XIV, en créant ce port, avait pour but de donner un aboutissant au canal du Languedoc, qui était déjà commencé, et surtout d'assurer un port de refuge aux navires battus par la tempête ou poursuivis par l'ennemi.

Les brèches osseuses de Cette ont fourni de précieux et nombreux matériaux à la paléontologie. Cuvier en parle dans son grand ouvrage des *Ossements fossiles* (t. IV, p. 174), et M. Marcel de Lérès les a décrites dans son *Essai sur les cavernes* (p. 183). La faune des brèches osseuses de Cette est analogue à celle des autres brèches osseuses du littoral de la Méditerranée, d'Antibes notamment : les rongeurs et les ruminants y dominent. Du reste, voici quelques-unes des espèces qui sont les plus fréquemment représentées dans les brèches : pour les carnassiers insectivores, la musaraigne; pour les carnassiers carnivores, le chien; pour les rongeurs, le lièvre, le lapin, le lagomys, le campagnol; pour les ruminants, le cerf, le daim, l'antilope, le mouton; pour les solipèdes, le cheval; pour les oiseaux, diverses espèces de la taille de la bergeronnette, du pigeon et du goéland; pour les reptiles, le lézard, la tortue, la couleuvre, etc. On y a trouvé aussi des débris d'ossements dans lesquels on a cru reconnaître ceux du paléothérium; mais là-dessus les géologues ne sont pas d'accord.

CETTE (canal de), voie de navigation de France, ouverte entre le port de Cette et l'étang de Thau; la longueur de ce canal est de 1,598 m., et le tirant d'eau de 1 m. 65. Par ce canal, le port de Cette est mis en communication avec le canal du Midi et le canal de Beaucaire.

CETTI (François), naturaliste italien, né à Côme en 1726, mort à Sassari vers 1780. Il appartenait à l'ordre des jésuites lorsqu'il fut envoyé en Sardaigne, avec plusieurs membres de cette société, pour y développer l'enseignement (1760). Cetti professa la philosophie à Sassari, et écrivit plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle de l'île. Les principaux sont : *I quadrupedi di Sardegna* (1774, in-8°); *Gli ucelli di Sardegna* (1776); *Anfibi e pesci di Sardegna* (1776), etc.

CETTIE s. f. (sè-ti). Ornith. Genre d'oiseaux. Syn. de ROUSSEROLLE.

CETTIGNE, ville de la Turquie d'Europe, capitale du Monténégro, à 60 kilom. N.-O. de Scutari, et à 30 kilom. E. de Cattaro; 3,209 hab. Cette capitale du petit Etat monténégrin n'est qu'un petit bourg où, à part le couvent et le palais du vladika ou prince-évêque, on ne compte guère qu'une vingtaine de maisons bien bâties; le reste des habitations n'est qu'un amas sans ordre de tentes et de cahutes dans lesquelles vivent patriarcalement quelques rudes montagnards de ces contrées.

CETTINA, petit fleuve de l'empire d'Autriche, dans la Dalmatie, prend sa source au versant occidental des Alpes Dinariques; dans le cercle de Spalatro, coule du N. au S. jusqu'à Blatto, puis, tournant à l'O., va se jeter dans l'Adriatique, en face de l'île Brazza, après un cours de 100 kilom.

CETTO (Benott), savant hongrois, né à Buda en 1731. Il acquies des connaissances aussi nombreuses que variées, se livra à l'enseignement dans plusieurs villes, et devint aumônier d'un régiment. Cetto est surtout connu par la grande part qu'il prit à une querelle littéraire qui s'éleva de son temps au sujet de l'origine des Hongrois. Son principal écrit est intitulé : *Jos. Inn. Descriptio Hungari nitriensis et Georg. Pray dissertationes collectae* (Colocza, 1768).

CETTO (Antoine, baron DE), diplomate allemand, né vers 1760 à Deux-Ponts (Bavière), mort vers 1830. Il était fils d'un simple marchand de draps. Il embrassa la carrière diplomatique, gagna successivement la confiance des ducs de Deux-Ponts, Charles et Maximilien, fut envoyé par ce dernier à Paris pour obtenir l'appui du gouvernement directorial contre les prétentions de l'Autriche, et acquit la réputation d'un négociateur habile. Cetto prit plus tard une part des plus actives à la formation de la Confédération du Rhin, entra complètement dans les vues de Napoléon et devint conseiller d'Etat. Après les événements de 1814, il vécut dans la retraite.

CETTOIS, OISE s. et adj. (sè-toi, oi-ze). Géogr. Habitant de Cette; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : Les Cettois. *La fabrication des vins étrangers est une industrie cettoise.*

CETTUI ou **CETTUY**, **CETTE** adj. déterminé (sè-tui, sè-te — du lat. *iste* et *hic*). Ancienne forme du mot *ce*; ne s'emploie plus que dans le style marotique :

Cettui me semble à le voir, papimaine.

LA FONTAINE.

Cettui pays n'est pays de Cocagne.

VOLTAIRE

« *Cettui-ci, cette-ci, cettui-là, cette-là*, se disaient pour *celui-ci*, *celle-ci*, *celui-là*, *celle-là*.

CÉTYLE s. m. (sé-ti-le). Chim. Radical non isolé d'un grand nombre de composés homologues des composés éthyliques.

— *En cycl.* Le *cétyle* est le radical monoatomique hydrocarboné $C_{16}H_{33}$; il n'a jamais été isolé, mais il forme la base de toute une série de composés qui sont homologues des composés éthyliques. Ces composés se préparent tous au moyen de l'alcool cétylique, qui est le principal constituant du sperma ceti. On connaît jusqu'à ce jour les composés cétyliques suivants : l'hydrate de *cétyle* ou alcool cétylique; l'oxyde de *cétyle* ou éther cétylique; l'oxyde de *cétyle* et de sodium ou cétylate de soude; les oxydes éthyl et amyl-cétyliques, l'acétate, le benzoate, le butyrate, le stéarate et le succinate de *cétyle*, le sulfate de *cétyle* et d'hydrogène, ou acide cétyl-sulfurique; le sulfhydrate et le sulfure de *cétyle*; l'acide cétyl-xanthique; le chlorure, le bromure, l'iode et le cyanure de *cétyle*; l'azoture de *cétyle* ou tricytamine; la cétyl-phénylamine et la dicétyl-phénylamine. Nous passerons en revue ces divers corps, en commençant par l'alcool cétylique, d'où ils dérivent tous.

— I. ALCOOL CÉTYLIQUE.

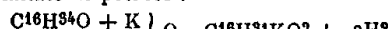


(Syn. Hydrate de *cétyle*, éthyl.). On prépare l'hydrate en saponifiant le sperma ceti par les alcalis. La cétine renfermée dans ce corps se dédouble en palmitate alcalin et alcool cétylique. On sépare l'hydrate de *cétyle* du minéral au moyen de l'alcool, qui dissout seulement le premier de ces corps. Dumas et Peligot recommandent d'opérer comme il suit : à deux parties de sperma ceti maintenues en fusion,

on ajoute une partie de potasse solide, et l'on agite vivement. Le savon ainsi obtenu est lavé d'abord avec de l'eau, puis avec un léger excès d'acide chlorhydrique bouillant. L'éthyl et les acides gras devenus libres montent alors à la surface du liquide, sous la forme d'une couche huileuse que l'on sépare par décantation, et que l'on saponifie une seconde fois par la potasse solide, afin de décomposer la petite quantité de cétine qui a pu résister à la première saponification. On sépare de nouveau le mélange d'acides gras et d'éthyl au moyen de l'acide chlorhydrique bouillant, et l'on chauffe ce mélange avec de la chaux éteinte, qui fait passer les acides gras à l'état de savon calcaire. En épuisant par l'alcool le produit traité par la chaux, on dissout l'alcool cétylique, tandis que le savon calcaire et l'excès de chaux restent pour résidu. On distille enfin l'alcool, et l'on purifie l'hydrate de *cétyle* en le faisant cristalliser plusieurs fois dans l'éther. Heinz recommande une autre méthode, qui consiste à faire bouillir le sperma ceti avec une solution alcoolique de potasse, à précipiter la liqueur bouillante par une solution aqueuse de chlorure de baryum, et à épuiser le précipité par l'alcool bouillant, qui dissout l'éthyl, et laisse le savon barytique. Mais, comme une faible quantité de ce savon se dissout toujours, on évapore l'alcool, on reprend le résidu par l'éther, qui ne dissout que l'éthyl, et on purifie ce corps par plusieurs cristallisations successives dans le même liquide.

L'éthyl ou alcool cétylique ainsi obtenu est une masse cristalline blanche, qui fond vers 50°, mais qui ne se solidifie de nouveau qu'à 48°. Au moment où cette solidification a lieu, la température s'élève de 48° à 51° 5. L'éthyl présente donc le phénomène de la surfusion. Lorsqu'on le refroidit lentement, il se prend en lames brillantes. Il peut aussi cristalliser par le refroidissement de sa solution alcoolique bouillante. C'est un corps inodore, insipide; il distille sans altération, soit seul, soit en présence de la vapeur d'eau. Il est insoluble en toutes proportions dans l'alcool et l'éther.

L'éthyl ne dégage pas d'eau lorsqu'on le chauffe avec de l'oxyde de plomb; les alcalis caustiques ne le dissolvent pas; lorsqu'on le chauffe vivement avec de la chaux potassée, il perd de l'hydrogène et se convertit en palmitate de potasse :



Ethyl. Potasse. Palmitate d'hydrogène. potassique.

L'éthyl fondu est facilement attaqué par le sodium, avec formation de cétylate de sodium $C_{16}H_{33}KO$ et dégagement d'hydrogène. Traité par le potassium et le sulfure de carbone, il se convertit en cétyl-xanthate de potasse $C_{16}H_{33} \left\{ \begin{array}{l} K \\ SO_2 \end{array} \right.$. Distillé avec le perchlorure de *CO*,

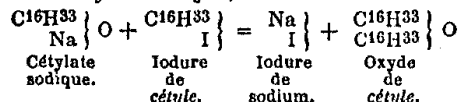
phosphore, il donne du chlorure de *cétyle*, de l'oxychlorure de phosphore et de l'acide chlorhydrique; soumis à l'action simultanée de l'iode et du phosphore, il fournit l'iode de *cétyle*; avec l'acide sulfurique concentré, il donne l'acide cétyl-sulfurique $C_{16}H_{33}HSO_4$. Suivant Heinz, l'éthyl ne serait pas de l'alcool cétylique pur, mais un mélange d'alcool cétylique $C_{16}H_{33}O$, et stéarique $C_{18}H_{38}O$. D'après ce chimiste, l'acide obtenu par l'action de la chaux sodée sur l'éthyl se résoudrait, en effet, par des précipitations fractionnées, en acide palmitique et en acide stéarique, au lieu d'être, comme on l'avait cru d'abord, de l'acide palmitique pur.

— II. COMPOSÉS HALOÏDES DU CÉTYLE. Cette classe renferme le chlorure, le bromure, l'iode et le cyanure de *cétyle*. 1° *Chlorure de cétyle* $C_{16}H_{33}Cl$. On l'obtient par l'action du perchlorure de phosphore sur l'éthyl. Les deux corps, mêlés dans une cornue, s'échauffent, fondent et dégagent de grandes quantités d'acide chlorhydrique. On distille ensuite. L'oxychlorure de phosphore passe le premier, et le chlorure de *cétyle* reste comme résidu. On y ajoute un peu de perchlorure de phosphore, on distille complètement, on décompose le produit par l'eau, et on sèche l'huile insoluble sous le récipient de la machine pneumatique, à 120° environ. Si, malgré ces opérations, il renferme encore de l'acide chlorhydrique, on le redistille sur de la chaux récemment calcinée.

Le chlorure de *cétyle* est un liquide huileux, limpide, d'une densité de 0,8412 à 12°. Ni l'eau ni l'alcool ne le dissolvent; l'éther le dissout, mais l'alcool faible le précipite de cette dissolution. Il distille vers 200°, en se décomposant un peu, et si l'on continue longtemps l'ébullition dans un appareil à reflux, le chlore est totalement éliminé à l'état d'acide chlorhydrique, et il reste du cétène $C_{16}H_{32}$. On pourrait probablement le distiller dans le vide. L'acide azotique n'exerce aucune action sur le chlorure de *cétyle*, mais l'acide sulfurique concentré le transforme en acide cétyl-sulfurique, avec dégagement d'acide chlorhydrique. L'ammoniaque n'exerce pas d'action sur ce corps.

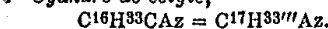
2° *Bromure de cétyle*, $C_{16}H_{33}Br$. Il se produit dans la réaction du bromure de phosphore sur l'alcool cétylique. C'est un corps solide, incolore, plus lourd que l'eau lorsqu'il est fondu; il est insoluble dans l'eau, très-soluble dans l'alcool et l'éther, fond à 15°, et donne de l'acide bromhydrique, lorsqu'on le distille, en laissant probablement un résidu de cétène.

3° *Iodure de cétyle*, $C_{16}H_{33}I$. Pour préparer cet éther, on chauffe de l'alcool cétylique à 120° dans un bain d'huile, on y introduit du phosphore, et l'on y laisse ensuite tomber successivement, et par petites portions, un excès d'iode, en agitant continuellement. Il se produit de l'acide iodhydrique, de l'acide phosphoreux, de l'iodeure de phosphore dont l'excès cristallise, et de l'iodeure de *cétyle*, qui reste à l'état liquide. Lorsque la réaction est terminée, on décante l'éther cétyl-iodhydrique, on le lave à l'eau froide, qui détermine sa solidification, et on le purifie par des cristallisations répétées dans l'alcool bouillant. L'iodeure de *cétyle* cristallise en lames micacées qui s'entrelacent; il est insoluble dans l'eau, plus soluble dans l'alcool à chaud qu'à froid, et très-soluble dans l'éther. Il fond à 22°, se solidifie par le refroidissement en rosettes qui ont un aspect gras, et brûle avec une flamme éclairante, en abandonnant de l'iode. L'iodeure de *cétyle* ne peut pas être distillé. A 250°, il dégage d'abondantes vapeurs d'iode et d'acide iodhydrique, et laisse un hydrocarbure pour résidu. L'oxyde mercurique l'attaque violemment à 200°. Une huile qui est probablement du cétène, de l'iodeure de mercure, du mercure métallique, et une matière cristallisable fusible à 50°, sont les produits de cette réaction. Avec l'oxyde d'argent récemment précipité et encore humide, l'iodeure de *cétyle* fournit le même corps cristallisable à 50°. Traité par le cétylate de sodium, il donne naissance à de l'iodeure de sodium et à de l'oxyde de *cétyle* :



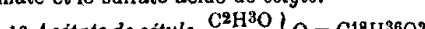
Une solution d'ammoniaque n'attaque pas l'iodeure de *cétyle*, mais l'ammoniaque gazeuse convertit ce corps en tricytamine. Avec l'aniline, on obtient de la cétyl-phénylamine et de la dicétyl-phénylamine.

4° *Cyanure de cétyle*,



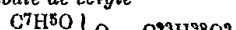
On obtient ce corps à l'état impur en chauffant un mélange de cétyl-sulfate et de cyanure de potassium, et en épuisant ensuite la matière par l'éther. D'après Kohler, c'est une substance solide cristalline, fusible à 53°, facilement soluble dans l'éther et dans l'alcool bouillants. Suivant Heinz, au contraire, le cyanure de *cétyle* est liquide à la température ordinaire, mais sa formation est accompagnée de celle d'une substance cristalline fusible à 55°, et qui est peut-être un mélange d'éther cétylique et d'aldéhyde palmitique. Cette substance solide explique l'erreur de M. Kohler. Toutefois, il ressort des descriptions précédentes que le cyanure de *cétyle* est loin d'être un corps bien connu. Son existence n'est cependant pas douteuse. Lorsqu'on fait bouillir ce produit brut avec une solution alcoolique de potasse, de l'ammoniaque se dégage, et après que ce dégagement a cessé, la solution alcoolique renferme du margarate de potasse $C_{17}H_{33}KO_2$, dont on peut extraire l'acide margarique en évaporant l'alcool, reprenant par l'eau, et précipitant par l'acide chlorhydrique. Cette réaction a de l'importance, parce qu'elle nous donne le moyen de préparer le vrai acide margarique. L'acide margarique de la graisse d'homme ou de mouton n'est, en effet, comme l'a démontré M. Heinz, qu'un mélange d'acides palmitique et stéarique. (V. MARGARIQUE.)

— *ETHERS COMPOSÉS CÉTYLIQUES*. On connaît l'acétate, le benzoate, le butyrate, le succinate et le sulfate acide de *cétyle*.



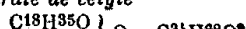
On l'obtient en traitant l'hydrate de *cétyle* dissous dans l'acide acétique cristallisable, par un courant d'acide chlorhydrique sec. On précipite ensuite par l'eau, on dissout la couche huileuse par agitation du liquide avec de l'éther, et l'on évapore ce dernier. L'huile qui reste pour résidu se solidifie à une basse température, et, au bout de quelque temps, en une masse solide, fusible à 18°5 et présentant la forme d'aiguilles.

2° *Benzoate de cétyle*



On prépare ce corps en faisant réagir des quantités équivalentes de chlorure de benzoïle et d'alcool cétylique. On dissout le résidu dans l'éther et on le précipite par l'alcool. Il forme des écailles cristallines fusibles à 30°, facilement solubles dans l'éther et peu solubles dans l'alcool.

3° *Stéarate de cétyle*



On l'obtient en chauffant à 200° un mélange d'acide stéarique et d'alcool cétylique. On dissout ensuite le produit de la réaction dans l'éther, et on le précipite par l'alcool. Il se présente en lames minces, blanches et brillantes, peu solubles dans l'alcool bouillant et l'éther froid, mais facilement solubles dans l'éther bouillant. Il fond entre 55° et 60°, et forme une masse cristalline en se refroidissant. Chauffé dans un tube, il se volatilise en se décomposant en partie.

4° *Butyrate de cétyle*



(tik). Bot. Espèce de vigne sauvage du Mexique.

CÉVALLE s. f. (sé-val-ll). Bot. Genre de plantes rapporté, suivant les divers auteurs, à la famille des calycées ou à celle des liliacées, et comprenant une seule espèce qui croît au Mexique, plante qui a le port d'un échinops.

CEVALLOS (Pierre), homme d'Etat espagnol, né en 1764 à Santander, mort vers 1840. Il était secrétaire d'ambassade, lorsque son mariage avec une nièce du prince de la Paix le fit arriver au ministère des affaires étrangères, où il montra une certaine modération, mais une capacité douteuse. Il assista aux événements de Bayonne, parut accepter les offres du roi Joseph, mais il se tourna presque aussitôt contre lui, se rendit à Londres comme un des agents de la junte espagnole, et fit paraître dans cette ville le fameux *Mémoire sur les affaires d'Espagne* (1808), où les intrigues de Bayonne étaient publiquement dévoilées, et qui contribua si puissamment à alimenter la résistance dans la péninsule et à provoquer contre Napoléon l'indignation de l'Europe. Après le retour de Ferdinand VII, Cevallos fut nommé secrétaire d'Etat et jouit d'une longue influence, qu'il perdit par suite de son opposition au mariage du roi avec l'infante de Portugal.

CEVECHEL s. m. (se-ve-chél). Chevet, oreiller. V. Vieux mot.

CÈVENNES (LES) (*Cebenna mons*), chaîne de montagnes de France, sur l'étendue de laquelle les géographes ont émis plusieurs opinions. Quelques-uns ne désignent sous ce nom que la chaîne qui part de la limite septentrionale du département de l'Hérault, borde à l'ouest le département du Gard, entre dans celui de l'Ardeche qu'elle herisse de ses contre-forts dans la partie occidentale, et va rejoindre les monts du Forez dans le département de la Loire. C'est là ce qui constitue la chaîne des Cévennes propres. D'autres comprennent sous cette dénomination, non-seulement la chaîne ci-dessus, mais encore son prolongement jusqu'au bief de partage du canal du Midi. D'autres enfin, et nous partageons cette dernière manière de voir, étendent le nom de Cévennes à la chaîne précédente et à la longue série de montagnes qui continuent au nord les Cévennes propres, et parcourent sous divers noms les départements de la Loire, du Rhône, de Saône-et-Loire, de la Côte-d'Or, jusqu'aux confins du département de la Haute-Marne, où commence la chaîne appelée *plateau de Langres*. Cette dernière délimitation des Cévennes nous paraît plus rationnelle, car cette longue chaîne de montagnes n'offre absolument aucune solution de continuité, suit une direction constante et régulière du S.-O. au N.-E., et enfin présente dans toute son étendue une constitution géologique homogène.

Quoique cette chaîne soit parfaitement une, elle reçoit, dans sa vaste étendue, différents noms que nous allons indiquer. Elle commence au bief de partage du canal du Midi, près du col de Mérouze, non loin de Castelnaudary, dans le département de l'Aude, et, depuis ce point jusqu'au mont Lozère, porte le nom de *Cévennes méridionales*, tandis que du mont Lozère jusqu'au plateau de Langres elle prend la dénomination de *Cévennes septentrionales*. Les Cévennes méridionales comprennent : 1° les coteaux de Saint-Félix et les montagnes Noires, dont le développement total est de 80 kilom.; 2° les monts de Lespinois, 40 kilom.; 3° les montagnes de l'Orb, 25 kilom.; 4° les monts Garrigues, 50 kilom., point culminant le pic de Montout (1,040 m.); 5° les monts du Gévaudan, 50 kilom., point culminant le Lozère (1,490 m.). Les Cévennes septentrionales comprennent : 1° les monts du Vivarais, depuis le Lozère jusqu'aux sources de l'Allier, 80 kilom., points culminants le Mézenc (1,774 m.) et le Gerbier-des-Joncs (1,562 m.); 2° les monts du Lyonnais, des sources de l'Allier au mont Tarare, 80 kilom., point culminant le Pilat (1,072 m.); 3° les monts du Beaujolais, du Tarare à la source du Sornin, 40 kilom., point culminant le Tarare (1,450 m.); 4° les monts du Charolais, du Sornin au canal du Centre, 60 kilom., point culminant la Haute-Joux (994 m.); du canal du Centre jusqu'au plateau de Langres, les Cévennes septentrionales sont continuées par les montagnes de la Côte-d'Or, qui présentent un développement de 55 kilom. De puissants contre-forts talutent à l'E. et à l'O. la chaîne principale des Cévennes. Les contre-forts orientaux sont : les monts du Maconnais, qui longent la Saône; les monts d'Or, dont un rameau se termine au N.-E. près de la Saône, et un autre plus au S., au confluent de cette rivière et du Rhône; les monts du Coiron, près de la rive gauche de l'Ardeche; enfin plusieurs rameaux secondaires, qui séparent les diverses vallées de l'Ardeche, du Gard, de la Vidourde, de l'Hérault et de l'Aude. Les contre-forts occidentaux sont : 1° entre la Loire supérieure et l'Allier, les monts du Velay, les monts du Forez et les monts de la Magdeleine; point culminant le Puy de Montoncelle (1,652 m.); 2° entre les bassins de la Loire et de la Garonne, la chaîne que forment les monts de la Margeride d'Auvergne, du Limousin, du Poitou et le plateau de Gâtine; 3° entre le Lot et le Tarn, le plateau de Lavezac et les monts du Rouergue.

La longue chaîne des Cévennes, qui n'a pas moins de 500 kilom. de développement, constitue, avec ses nombreuses ramifications, le trait le plus important du système orographique de la France. En effet, elle sépare les bassins de la Loire et de la Garonne de ceux de la Saône et du Rhône, et, par conséquent, forme le point de partage entre les cours d'eau qui affluent vers la Méditerranée et ceux qui affluent vers l'océan Atlantique. De plus, ce sont les contre-forts sortis du versant occidental de l'arête principale qui, en se ramifiant, constituent le large plateau central du territoire français.

— *Constitution géologique; richesses minérales.* La chaîne des Cévennes est, en général, formée de terrains désignés par les géologues sous le nom de *terrains primitifs*. Le granit y est à petits grains de quartz et de mica, parsemés de grands cristaux de feldspath qui lui donnent presque l'aspect du porphyre. Dans les Cévennes méridionales, cette roche passe insensiblement au gneiss et au micaschiste; mais, dans une foule de localités, elle se décompose et se réduit en gravier. Sur le granit s'appuie, à droite et à gauche, le terrain de transition, ou si l'on veut le terrain schisteux : on le rencontre dans le bassin de l'Allier, comme dans celui de l'Hérault. Il se compose de nombreuses alternances de schistes, de calcschistes et de calcaires, et il appartient au système appelé *cambrien* par les Anglais. Au terrain de transition, on voit succéder le terrain secondaire, qui se compose du terrain houiller, sur lequel repose ordinairement le grès bigarré, recouvert en plusieurs endroits par le calcaire jurassique; le terrain crétacé, qui, dans les monts Garrigues, forme un bande très-épaisse, et s'élève à une grande hauteur. Enfin, sur plusieurs points de la chaîne des Cévennes, on remarque une couche volcanique de 1,000 à 1,200 m. d'élévation au-dessus du niveau de la mer; c'est ordinairement un basalte gris, ou noirâtre, comme dans les monts du Coiron, sonore, posé sur un tuf volcanique. Le Mézenc présente deux étages de roches ignées; la base est formée de laves anciennes feldspathiques, tandis que le sommet est terminé par des colonnes prismatiques très-régulières, et par des coulées de laves modernes accompagnées de leurs scories. D'autres montagnes de l'Ardeche présentent plusieurs anses cratères très-bien conservés.

Les Cévennes recèlent dans leurs flancs de nombreux filons métallifères, des mines de calamine, d'antimoine, de manganèse, de cuprose, de fer, d'argent, d'asphalte, de houille; de riches carrières de granit, de marbre, de porphyre, d'ardoises, de pierres de taille, etc. Parmi les exploitations les plus importantes auxquelles donnent lieu ces richesses minérales, nous citerons les houillères de Saint-Etienne et de Bessèges, les mines de fer de La Voulte, de Privas, de la Grand-Combe, où l'on trouve aussi du zinc et du plomb argentifère. Les sources minérales y sont assez nombreuses : parmi les plus connues, nous mentionnerons, dans le département de l'Aveyron, celles de Cransai et les eaux thermales de Silvanet; dans le département de la Lozère, les eaux de Bagnols; enfin, dans le département de l'Ardeche, les eaux de Vals, de Nézac, et les sources thermales de Saint-Laurent-les-Bains.

L'aspect général des Cévennes présente une série de tableaux dont la variété intéresse au plus haut point le voyageur qui parcourt ces contrées. S'il descend le versant oriental, dans la direction du Rhône, il parcourt tantôt une vallée étroite, mais fertile, plantée d'oliviers, de mûriers, d'arbres fruitiers, tantôt une série de montagnes nues, arides, où paissent quelques maigres troupeaux de moutons et de chèvres; plus loin, il voit des collines aux pentes rapides couvertes de vignes, de pêcheurs, de figuiers ou de mûriers; pour empêcher que les pluies n'entraînent la terre végétale, l'infatigable habitant y construit de nombreuses terrasses et se crée ainsi un sol fertile dans des lieux que la nature semblait avoir condamnés à une éternelle stérilité. D'autres régions offrent au contraire d'immenses forêts de sapins, de chênes, de hêtres et de châtaigniers.

En parcourant le versant occidental à peu de distance de la ligne de faite, on voit les plateaux du Larzac et les montagnes du Gévaudan. Ici le sol a changé de nature; on trouve des masses sablonneuses ou calcaires, dont les sommets affectent toutes sortes de formes; plus loin, on trouve les montagnes incultes du Cantal et de l'Aveyron, sur lesquelles bondissent d'innombrables troupeaux de brebis ou de bêtes à cornes. Enfin, dans les Cévennes méridionales, se déroulent les plaines d'Albi, fertiles en céréales; un peu plus haut, le sol est accidenté par des collines couvertes de vignes, de bois et de châtaigneraies.

CÈVENNES (pays des). V. Boutières.

CÈVENNOL, **OLE** s. et adj. (sé-vè-nol, o-le). Géogr. Habitant des Cévennes; qui appartient à ces montagnes ou à leurs habitants : *Les CÈVENNOLS. La population CÈVENNOLLE. Les prophètes CÈVENNOLS se croyaient dirigés dans leurs déterminations par le Saint-Esprit.* (De Gasparin.)

CEX s. m. (sèks — lat. *cæcus*, même sens). Aveugle. V. Vieux mot.

CEY (François-Arsène CHAISE DE CAHAGNE, dit Arsène DE), littérateur français, né à Thiers en 1806. Il est sous-chef de bureau au ministère des travaux publics. On a de lui des romans et des pièces de théâtre. Nous citerons parmi les premiers : *la Fille du curé* (1832, 4 vol.); *Jean le bon apôtre* (1833, 4 vol.); *la Jolie fille de Paris* (1834); *Sagesse ou la Vie d'étudiant*, etc., et parmi les secondes : *la Fiancée du prince* (1848); le *Mari d'une Camargo* (1850); *l'Ami du roi de Prusse* (1852); *Quand on n'a pas le sou* (1854), etc.

CEYLAN, grande et belle île de la mer des Indes, qui a porté différents noms. Dans les poèmes mythologiques des brahmanes de l'Inde septentrionale, elle est appelée *Langkâ*, mot d'origine sanscrite, qui dériverait du primitif *laka* (comparez le grec *λαγών*, j'obtiens par le sort), voulant dire *obtenir*, et signifierait *l'île où l'on obtient (le bonheur)*, l'île *Fortunée*. On appelle encore l'île de Ceylan *Tâmraparna*, d'où le pâli a fait *tambapanna*, ce qui veut dire proprement *feuille de cuivre*, nom sous lequel on désigne une espèce de bois de sandal d'un rouge foncé. C'est de là que les Grecs ont pris leur terme de *Taprobanê*, qui est ensuite passé en latin et de là dans nos langues. Quant au nom de Ceylan, c'est une forme corrompue du mot *Simhala* ou *Sinhala*, qui, d'après Lassen, signifierait *l'asile des lions*, et serait contracté pour *Simhalaya*, de même que *Himala*, *l'asile des neiges*, est contracté souvent pour *Himalaya*. Plus tard, nous retrouvons chez les Grecs le mot de *Palaisi-moundou*, que Burnouf explique par *Palai-sumanadiva*, ou l'île de la vaste montagne de *Sumana* (pic d'Adam). Mentionnons encore les mots dérivés *Saliké*, *Serendib*, *Silan*, *Selam*, *Zellum*, dont on donne une foule d'explications contradictoires, et qui sont usités chez différents peuples qui ont ou ont eu des rapports commerciaux avec l'île de Ceylan.

Cette île, située entre 5° 56' et 9° 50' de latitude N., et entre 78° et 80° de longitude E., est séparée de la pointe S.-E. de la presqu'île de l'Inde par le détroit de Palks, dont la largeur varie entre 120 et 160 kilom. Sa plus grande longueur, entre le cap Palmyre au N. et le cap Dundra au S., est d'environ 300 kil.; sa plus grande largeur d'environ 250; le développement total de ses côtes, de 1,400 kilom., et sa superficie d'à peu près 1,100 myriamètres carrés. Sa configuration géographique affecte la forme d'un cœur, et c'est dans sa partie méridionale qu'elle offre le plus de largeur. Une chaîne de bancs de sable et de récifs, désignée sous le nom de *Pont-d'Adam*, presque partout au fleur d'eau, et qui, au moment du retrait du flot, peuvent être parcourus à pied, l'unit à la terre ferme et rend extrêmement difficile la circumnavigation de cette île. La côte orientale est escarpée et garnie de rochers; les côtes N. et N.-O. sont plates et basses, mais celles du S. et du S.-E. sont plus élevées.

— *Aspect général; montagnes et rivières.* L'intérieur de l'île forme un plateau de 700 à 2,000 m. d'élévation, dont les points extrêmes se trouvent au centre et au S., et qui s'abaisse insensiblement au N. pour y former une contrée presque plate. Le groupe des montagnes du S. porte le nom de Neura Ellya, et présente une élévation moyenne de 1,700 m.; quelques cimes atteignent une plus grande altitude; ainsi le pic d'Adam s'élève à 2,227 m., et forme comme le noyau central auquel viennent se rattacher toutes ces différentes chaînes. Le plateau est entrecoupé par des vallées d'une beauté incomparable. Ces montagnes et leurs nombreux contre-forts sont couverts de forêts gigantesques, qui se réunissent et finissent par n'en plus former qu'une seule, à peu près impénétrable. Des masses amphiboliques constituent le noyau de l'île; des pierres stratifiées s'y appuient, tandis que dans la partie nord on remarque des soulèvements du sol à la formation desquels des polypiers paraissent avoir contribué.

L'île de Ceylan possède un riche système d'irrigation, et la plupart de ses fleuves sont navigables. Les plus importants sont les quatre Gangâs, à savoir : le Mahâvali-Gangâ, qui, se dirigeant à l'E., arrose la belle et grande vallée de Kotmala; le Kalou-Gangâ, qui, sortant du pic d'Adam, coule à l'O. et passe à 20 kilom. au S. de Colombo; le Kalani-Gangâ, qui arrose le territoire au N. de Colombo, et enfin le Walawa-Gangâ, qui descend du versant oriental du pic d'Adam, et va se jeter dans la mer à l'E.

— *Climat; productions.* Le climat de Ceylan est chaud, mais très-salubre, parce qu'il est uniforme et que l'air de la mer le rafraîchit. A l'époque des grandes sécheresses, si nuisibles à la végétation de l'Inde, les pluies n'y sont pas rares, tandis que tout languit et meurt alors sur le continent indien. Une végétation luxuriante et vigoureuse y donne presque tous les produits particuliers à l'Inde et aux contrées tropicales, et ces divers produits constituent la principale richesse de l'île. Le tabac, le poivre, la canne à sucre, le riz en quantité insuffisante, le café, le tamarin, plusieurs espèces de palmiers, surtout de magnifiques palmiers à cocos, le palmyra, l'arbre à pain, l'ébénier, le talapat, le noyer d'arica, les cardamomes, le cotonnier, le chanvre, etc., y croissent naturellement. Le plus important des végétaux particuliers

à l'île est le véritable cannellier, qu'on y trouve soit à l'état sauvage, soit en culture. On y confectionne aussi beaucoup d'essence et d'huile essentielle de cannelle, de même qu'avec les racines du cannellier on y fabrique du camphre de première qualité. La terre donne trois récoltes par an. Les épaisses forêts contiennent une foule d'animaux sauvages, des troupeaux d'éléphants déjà célèbres dans l'antiquité, des sangliers, des léopards, des singes, des chacals, des hyènes, des buffles, etc. L'île abonde aussi en animaux domestiques, en oiseaux et en poissons. La présence du crocodile rend les côtes très-dangereuses. La pêche des perles, qui se pratique principalement sur la côte occidentale, dans la baie de Manaar, et dont le gouvernement anglais s'est réservé le monopole, n'est plus aussi productive qu'elle l'était jadis. Ternissons cette énumération en disant que l'île fournit une certaine quantité de minerais de fer et de cuivre, un peu de mercure, mais surtout une grande quantité de graphite. On trouve des couches considérables de ce minéral dans le voisinage de Cultura.

— *Mouvement commercial.* Ceylan, se trouvant sur la route de l'Europe vers l'extrême Orient, a de tous côtés des communications maritimes faciles et promptes. Les paquebots à vapeur qui se rendent à Calcutta ou qui en reviennent touchent à la Pointe-de-Galles, port excellent et bien fortifié, à l'extrémité méridionale de l'île. Un embranchement part de ce point pour se diriger vers Singapore et la Chine. L'importance commerciale de cette île a grandi en raison du développement de son agriculture et de sa population. En 1831, le marché de Ceylan figurait à peine, dans le commerce de l'Inde, pour une valeur de 13,175,000 fr., tant en exportations qu'en marchandises et espèces importées, tandis qu'en 1850 les importations et les exportations réunies accusaient un résultat quintuple; ce mouvement progressif s'est encore manifesté dans la période de 1850 à 1860, puisque les résultats de cette dernière date donnent un total de 66,931,300 fr. Les importations à Ceylan consistent principalement en riz, en étoffes de coton, en charbon de terre, en vins et eaux-de-vie. Le café, la cannelle, l'huile de coco et les cordages de basting sont les principales marchandises exportées de Ceylan; à ces divers articles nous devons ajouter les bois d'ébénisterie et de teinture, les produits de la pêche des perles, dont la valeur s'est élevée, en 1860, à 3,290 livres sterling ou 177,250 fr. A l'époque où se fait cette pêche, la côte qui est vis-à-vis des bancs, habituellement déserte, se couvre d'une population nombreuse venue de diverses parties de l'Inde; le salaire des pêcheurs est fort supérieur à celui que reçoit un ouvrier indien; mais l'inconduite et les orgies dévorent bientôt cette fortune rapidement acquise.

— *Population; divisions administratives.* Les habitants, dont on estime le nombre à environ 1,500,000, forment, indépendamment des colons portugais, hollandais et anglais, qui sont venus successivement y fonder des établissements, quatre nations complètement distinctes, à savoir : 1° les Vedas ou Bedas, peuple grossier, dernier débris des aborigènes, vivant au fond des bois, sans se soumettre à aucune espèce d'ordre social, sans cultiver la terre ni élever de bétail, et ne subsistant que du produit de sa chasse. « Ils parlent, dit C. Sirr, une langue spéciale, ne se rasent jamais, ne se servent pas d'argent pour leurs échanges et n'ont aucune espèce de communication avec le reste des habitants de l'île; » 2° les Singhalais, qui habitent l'intérieur, le S. et le S.-O. de l'île, jadis nation prépondérante, ayant atteint un certain degré de civilisation, sachant travailler le fer et l'or et tisser le coton; 3° les Malayas ou Indous de la côte de Malabar, arrivés en conquérants sur la côte opposée de l'île; 4° enfin les Maures, usuriers avides et rapaces, qui jouent dans l'île le même rôle que les juifs en Pologne. Ils descendent d'Arabes émigrés ou de mahométans de l'Indoustan supérieur, dispersés sur tous les points de l'île, mais formant plus particulièrement la grande masse de la population dans l'un des districts de la côte occidentale. Il faut encore y ajouter un certain nombre de Malais, de Cafres, de Javanais et de Chinois. La religion des Singhalais est le bouddhisme; l'introduction de cette doctrine date de la fin du iv^e siècle av. J.-C. Les livres saints sont écrits soit dans l'ancien pâli, dialecte du sanscrit, soit dans la langue que parlent encore aujourd'hui les Singhalais. D'ailleurs, Ceylan est considéré comme le grand foyer du bouddhisme dans le S. de l'Inde.

L'île de Ceylan, placée aujourd'hui sous la dépendance immédiate de la couronne britannique, et dont le gouvernement réside à Colombo, forme, avec les petites îles situées sur ses côtes, un gouvernement colonial. Elle se divise en cinq provinces administratives, subdivisées en districts. Les localités les plus importantes après Kandy, résidence de l'ancien roi, et Colombo, capitale actuelle, sont : Trincomali, sur la côte orientale; Galle ou Pointe-de-Galles, sur la côte méridionale; Jaffnapatam, au N.; Battacale, sur la côte orientale; enfin, Negombo. Il faut encore mentionner les remarquables ruines d'Anurajapoura ou Anurâdhapoura, l'*Amerigantmon* de Ptolémée, qui, dans l'antiquité, était la capitale de l'île entière, et qui fut fondée

l'an 246 av. J.-C. C'était le centre de la religion du Bouddha, et on y adorait jadis la dent sacrée de ce dieu; on y remarque encore aujourd'hui le *Sepinabad* ou figuier sacré, sous l'ombrage duquel le Bouddha avait coutume de venir se reposer.

— *Histoire.* Le catalogue des rois de Ceylan comprend tous les rois de l'île, sans aucune interruption, depuis le premier Vidshaja (533 av. J.-C.) jusqu'au dernier, qui fut déposé en 1815; mais cette liste, en ce qui touche les temps anciens, est extrêmement incertaine et peu digne de foi. Toutefois, la civilisation de cette île remonte fort avant dans l'antiquité. Plin l'Ancien fait mention de quatre ambassadeurs de la Taprobane venus à Rome, après qu'un vaisseau naufragé romain eut été poussé à la côte et que les naufragés eurent été recueillis par le roi de l'île. Quelques médailles romaines que l'on a déterrées récemment paraissent justifier le dire de Plin, dont l'assertion avait été l'objet de nombreuses critiques. Dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, de nombreux rapports commerciaux s'établirent entre les habitants de l'Europe méridionale et ceux de l'Inde et de Ceylan. Marco-Polo et Nicolas de Conte font mention l'un et l'autre de ces premières relations, qui dès lors ne furent plus interrompues. Des invasions successives et les déprédations des pirates arabes avaient en partie ruiné Ceylan, lorsque les Portugais y abordèrent en 1505, et firent alliance avec les rois singhalais ou de Kandy, pour les aider à repousser les envahissements des étrangers. En 1518, les Portugais se fortifièrent à Colombo et à Galles, et bientôt après dépossédèrent les Singhalais de tout le littoral. En 1603, les Hollandais firent alliance avec le roi de Kandy contre les Portugais, et, après une lutte qui dura jusqu'en 1650, ceux-ci furent chassés de l'île, dont le littoral resta au pouvoir des Hollandais. La domination hollandaise ne se montra ni plus honorable ni plus civilisatrice; le monopole du commerce était le but des Hollandais; tous les moyens leur semblèrent légitimes pour l'atteindre. A cette époque, Louis XIV, sur le conseil de Colbert, fit une tentative incomplète pour fonder une colonie française dans l'île; nos agents ne furent pas suffisamment secondés, et le plan de Colbert échoua. Cependant les populations indigènes, comprenant que, en favorisant l'établissement des Hollandais sur leur île, elles n'avaient fait que changer de maîtres, s'insurgèrent contre leurs nouveaux oppresseurs; il s'ensuivit des luttes sanglantes, dans lesquelles l'avantage fut pour la tactique européenne, et qui forcèrent les populations indigènes à se réfugier peu à peu dans les parties les plus inaccessibles de l'île, où elles se maintinrent indépendantes du joug hollandais. En 1795, quand la Hollande eut été transformée par les Français en république batave, les Anglais prirent possession de Ceylan, qui leur fut formellement cédée par la paix d'Amiens, et qui se soumit complètement à eux à la suite de la captivité du roi singhalais de Kandy, Wikrama-Singha, le 18 février 1815. Quelques insurrections partielles ont éclaté depuis cette époque pour soutenir les prétentions de quelques membres de l'ancienne famille royale et d'un prêtre du Bouddha; mais l'énergie tenacité du gouvernement anglais a toujours victorieusement comprimé ces révoltes, et tout porte à croire que nos voisins d'outre-mer sont appelés à posséder paisiblement la plus belle île de l'Océan Indien.

Mais qui croirait que notre révolution parisienne de Février 1848 eût son contre-coup, son écho, sa vibration lointaine au fond de la Taprobane, et que la réforme électorale eût ses soldats et ses martyrs jusque dans la mer des Indes, dans les cavernes et les temples bouddhiques de l'île de Ceylan?

Ceci ressemble presque à un conte fantastique, pour nous qui ne savons presque rien de ce qui se passe à la surface du globe, et il est probable que M. Odilon Barrot ne s'est point douté qu'il eût des disciples enthousiastes parmi ces fils du soleil vêtus de mousseline blanche, adorateurs du Bouddha, des idoles à vingt-quatre bras et de l'éléphant bleu.

Il est vrai que ces réformistes, brûlés des feux du Cancer, avaient été mis en mouvement par un Européen; mais le fait n'en est pas moins curieux.

Notre République avait décrété que les colonies françaises enverraient leurs représentants à l'Assemblée nationale, et que les hommes de couleur et les indigènes pourraient exercer tous les droits de citoyen, soit comme électeurs, soit comme élus.

Cette disposition libérale, appliquée à Pondichéry, fut révélée aux Ceylanais par un journaliste anglais, M. Elliott, rédacteur de l'*Observateur de Colombo*, et qui, soit conviction, soit désir de susciter des embarras à ses compatriotes ou de se faire un parti dans l'île, invita les Cingalais à réclamer les mêmes réformes, et publia diverses notes dont quelques-unes étaient rédigées par lui-même, dont les plus compromettantes étaient l'œuvre d'un docteur indigène qui paya de sa vie ses débuts dans le journalisme et l'agitation réformatrice. Ces excitations eurent un effet rapide. Le 6 juillet, une partie de la population, accourue de divers points de l'île, s'attroupa autour de la demeure de l'agent du gouvernement anglais, M. Buller. Ce fut une véritable manifestation, à la manière de celles qui

se déroulaient dans nos rues en mars, avril et mai. Il est dit que tous nos usages, comme nos modes et notre coiffure, feront le tour du monde. Le programme de ces fils de Brahma et du Bouddha, transformés en simples démocrates, était aussi simple que hardi. Ils citaient l'exemple de la France, où des millions d'hommes avaient reçu le droit de siéger ou d'être représentés au grand conseil de la nation, et l'exemple de Pondichéry, qui avait également reçu ce droit; ils se plaignaient de l'énormité des impôts, et réclamaient la formation d'un conseil national siégeant dans l'île, composé d'indigènes et d'Anglais, et nommé par l'élection.

Assurément ces demandes n'avaient rien d'exorbitant. Toutefois, M. Buller, pour échapper à la pression un peu vive de ces étrangers néophytes du régime parlementaire, s'enfuit dans une ville voisine. L'insurrection se développa librement, d'autant plus que les autorités anglaises comirent la faute de laisser au pouvoir des prêtres le palladium du pays, la fameuse dent du Bouddha.

Dans les contrées de l'Orient, et particulièrement dans l'Indoustan, il existe toujours un grand nombre de prétendants qui attendent au fond de quelque sanctuaire l'occasion de produire leurs titres plus ou moins apocryphes à la royauté. Le mouvement ceylanais fit surgir un certain Gonegalle-Banda, qui se présenta comme le prince légitime et le vengeur de la nationalité. 6,000 partisans se groupèrent autour de lui, et il marcha sur Colombo, pendant que 5 à 6,000 autres insurgés tenaient également la campagne. La domination anglaise paraissait sérieusement menacée; mais on connaît la faiblesse de ces cohortes asiatiques. Deux cents soldats anglais, embusqués dans les jungles, dispersèrent presque sans combat cette formidable armée. Le prétendant fut pris, battu de verges et banni dans l'Indoustan. Les cours martiales condamnèrent à mort une trentaine de malheureux; les Anglais, mieux avisés, reprirent la fameuse dent, et tout rentra dans l'ordre.

Ainsi se termina ce mouvement singulier, dont un Anglais avait été le premier moteur, et qui fut comme le prélude de l'insurrection des cipayes.

— *Linguistique.* Dans l'île fortunée de Ceylan, dont la plus grande partie appartient aux Anglais, on reconnaît deux idiomes propres aux indigènes : l'*élou*, *chingalais*, *chingalais*, ou *cingalais*, et le *candy* ou *mangala*.

Le *cingalais*, que l'on appelle aussi *singhala* ou *sinhala*, du nom de *Sinha*, lion, race de rois dont le pouvoir sur Lanka ou Ceylan commença vers l'année 543 avant J.-C., est surtout parlé sur les côtes et dans les plaines. C'est un idiome de souche dravidiennne, mais auquel se sont mêlés des éléments sanscrits. Il a un alphabet particulier composé de cinquante lettres, dont trente-quatre consonnes et seize voyelles ou diphthongues. Les consonnes y sont disposées en suivant l'ordre des cinq classes organiques, savoir : 1° les gutturales; 2° les palatales; 3° les linguales; 4° les dentales; et 5° les labiales. Mais, de plus, il compte environ quatre cent quatre-vingts caractères composés, qui représentent le même nombre de syllabes. Le *cingalais* est riche, énergique et harmonique; sa construction, quoique très-compliquée, est toujours régulière. Dans la proposition, le sujet est ordinairement placé le premier, le complément ou l'objet ensuite et le verbe en dernier; mais quelquefois l'objet précède le sujet, et d'autres fois le sujet vient après le verbe ou il est placé entre le verbe et le complément. Dans tous les cas, l'inversion n'a lieu que dans les simples propositions. Le substantif a trois genres, deux nombres et six cas. L'adjectif est indéclinable, et il précède invariablement le substantif qu'il qualifie. Le comparatif et le superlatif s'y font, comme en français, à l'aide de particules. Enfin, la conjugaison est à peu près complète. Sur les côtes, le *cingalais* abonde en mots étrangers, tels que malais, tamouls, malabares, portugais, anglais, etc. Quant à la littérature cingalaïse, elle est très-pauvre, à la poésie près. Nous avons de cet idiome des grammaires et des dictionnaires, parmi lesquels on peut citer les grammaires de Ruell, en hollandais; de Charter, en anglais; le *Sidath Sangarawa*, que M. J. de Alwis a publié à Colombo, en 1852, avec une traduction anglaise; le vocabulaire anglais-portugais et *cingalais* de J. Callaway, et le dictionnaire anglais-*cingalais* et *cingalais*-anglais de Benj. Glough (2 vol. in-8°).

Le *candy* ou *mangala* est l'idiome des plus anciens habitants de Ceylan, qui se sont retirés dans les montagnes du centre de cette île pour ne pas tomber sous le joug des envahisseurs auxquels ils disputent le terrain pied à pied. Les Anglais traitent les *Candiens* en sauvages, et on ne connaît rien de positif sur la nature de leur langage, qui, vraisemblablement, doit être une langue sœur du *cingalais*.

CEYLANITE s. f. (sé-la-ni-te — du nom de l'île de Ceylan). Miner. Variété de spinelle qui se distingue des autres par une proportion notable d'oxyde de fer colorant la masse en noir plus ou moins foncé. On considère ce minéral comme formé par l'union de l'aluminate de magnésie (spinelle) avec le ferrate de protoxyde de fer (magnésite). On le rencontre

dans le sable des rivières de Ceylan. ■ Variété de zircon trouvée à Ceylan, renfermant, d'après une analyse de Vauquelin, qui y a découvert la zirconne en 1789, 32,6 de silice, 64,5 de zirconne et 2 d'oxyde de fer.

CEYRAS (Henri-Auguste), homme politique français, né en 1793 à Rochefort (Charente-Inférieure). Il fit ses études de droit et fut nommé, après 1830, juge au tribunal de Tulle. Esprit indépendant, appartenant au parti libéral avancé, M. Ceyras fut, sous le gouvernement de Juillet, correspondant du *National*. Lorsque éclata la Révolution de 1848, il devint commissaire de la République dans le département de la Corrèze, qui l'eût représenté au peuple à la Constituante, puis à la Législative. M. Ceyras y vota constamment avec le parti démocratique, fit une vive opposition à la politique présidentielle, et rentra dans la vie privée après le coup d'Etat du 2 décembre.

CEYRESTE ou **CÉRESTE**, village et commune de France (Bouches-du-Rhône), arrond. et à 39 kilom. S.-E. de Marseille; 729 hab. Ce village, bâti sur un coteau entouré par le torrent dit Valat-de-Caounet, présente les restes de remparts d'un village romain, et les ruines d'un *castrum*, classés au nombre des monuments historiques; on y remarque aussi une fontaine romaine composée d'un bassin en pierres de taille, recouvert d'une voûte dallée.

CEYSSAC (grottes de). Ces grottes, dans le département de la Haute-Loire, sont de spacieuses cavités creusées dans le rocher qui porte le même nom, et formant quatre ou cinq étages différents. On y trouve des chambres plus ou moins grandes, des étables et des crèches où sont encore les trous qui servaient à attacher les bestiaux, car ces grottes ont longtemps servi d'habitation aux populations du voisinage. Une vaste salle de forme ronde, dont la voûte est très-élevée, présente, dans les parois qui l'entourent, des cases horizontales par le bas et demi-circulaires par le haut. Ces cases horizontales sont creusées sans symétrie, à côté les unes des autres. Leurs dimensions varient de 1 à 2 m. de longueur; elles ont peu de profondeur, et il serait difficile de déterminer leur usage, à moins de supposer qu'elles ont servi d'armoires aux habitants de ces demeures souterraines. Quant à l'origine des grottes de Ceyssac, les savants du pays ont émis beaucoup de conjectures diverses. Les uns ont prétendu qu'elles avaient été creusées au temps des druides, et que c'était là que ceux-ci célébraient leurs mystères; d'autres ont pensé qu'elles l'avaient été simplement pour servir d'asile aux habitants lors des diverses invasions des barbares.

CÉYX s. m. (sé-ikss — nom d'un personnage mythologique qui fut métamorphosé en alcyon ou martin-pêcheur). Ornith. Espèce de martin-pêcheur.

— Entom. Genre de diptères de très-petite taille, qui vivent sur les plantes aquatiques.

CEYZERIAI, bourg de France (Ain), ch.-l. de cant., arrond. et à 8 kilom. S.-E. de Bourg; pop. aggl. 656 hab. — pop. tot. 1,051 hab. Gisements de lignite; carrières de pierres calcaires.

CEZALIÈRE (le), chaîne de montagnes de France (Cantal). Elle occupe une partie du canton de Marcanet, entre dans le Puy-de-Dôme et s'y rattache aux monts du Lugnet. Cette chaîne, qui n'offre aucune trace volcanique, donne naissance à plusieurs petits cours d'eau, dont les plus importants sont la Sionne et la rivière d'Allanche.

CÈZE (la), petite rivière de France, dont le cours torrentiel commence dans le canton de Villefort (Lozère), entre presque immédiatement dans le département du Gard, traverse les cantons bouilliers de Sénéchas, Bessèze et Castillon, arrose Saint-Ambrois, Bagnols, et se jette dans le Rhône à Codolet, à 16 kil. S. du Pont-Saint-Esprit. Cours de 109 kilom.

CÉZÉ s. m. (sé-zé — corrupt. du latin *cicer*, pois chiche). Bot. Nom vulgaire des pois et surtout des pois chiches, dans le Midi de la France.

— Par plaisant. *Café cézé*, Pois chiches torréfiés et moulus, pour être préparés comme le café ordinaire : Le célèbre M. Aymès a longtemps vendu aux Parisiens du café cézé au prix du moka, ou plutôt du moka sous le nom de CAFÉ CÉZÉ.

CEZELLI (Constance de). Quoique l'acte de courage et de grandeur d'âme qui a mis une auréole autour du nom que nous venons d'écrire, quoique cet acte soit bien loin de nous et que ce nom ait été méconnu ou inconnu de la plupart des grands historiens de notre siècle qui ont refait notre histoire, ce nom cependant mérite de ne pas tomber tout à fait dans l'oubli. Fille d'une noble et ancienne maison de Montpellier, Constance de Cezelli venait, toute jeune encore, d'épouser Barri de Saint-Aunez, gouverneur de Leucate, place forte située au sud de Narbonne, lorsqu'elle apprit en même temps que son mari était au pouvoir des ligueurs et que ceux-ci, renforcés par une troupe d'Espagnols venus en France à la suite du duc de Parme, s'avançaient vers Leucate (1590). La jeune épouse, cachant ses larmes, faisant taire sa douleur, appela aussitôt aux créneaux et aux portes les habitants; à chacun elle assigna la place qui lui convenait; elle l'encourage, l'anime, elle va et vient, montée sur son palefroi et armée, dirigeant

tout, veillant à tout, déjà prête au combat. Quand l'armée ennemie se présenta, de toute part et à plusieurs reprises, elle fut repoussée. Désespérés et honteux, les ligueurs font alors sommer Constance de Cezelli d'avoir à leur ouvrir les portes de la place, sous peine de voir devant elle égorger son mari; mais l'héroïque femme leur fit répondre : « J'ai des biens considérables, je les ai offerts et je les offre encore pour sa rançon, mais je ne rachèterai point, par une indigne lâcheté, une vie que certes il ne saurait supporter désormais sans humiliation. » Les ligueurs, devant ce refus, exécutèrent la terrible menace qu'ils avaient faite : Barri de Saint-Aunez fut égorgé. Les habitants de Leucate, indignés de la lâcheté d'un tel meurtre, voulaient, usant de représailles, mettre à mort le seigneur de Lupian, ligueur tombé en leur pouvoir; mais Constance de Cezelli, magnanime autant qu'elle s'était montrée courageuse, s'y opposa.

Henri IV, vainqueur de la Ligue et des Espagnols, se souvint de ceux qui lui avaient été fidèles, et Constance de Cezelli fut nommée, en remplacement de celui dont elle avait si fièrement su porter le nom, gouvernante de Leucate.

CEZIMBRA, ville de Portugal, province d'Estramadure, à 30 kilom. S.-E. de Lisbonne, sur l'océan Atlantique, à 12 kilom. E. du cap Espichel; 5,000 hab. Port de commerce; pêche très-active.

CH, articulation qui a deux valeurs bien distinctes : l'une, qui est la même que celle de *k*, et fait quadruple emploi avec *c* dur, *k* et *g*, l'autre, qui est particulière et équivalente à une véritable consonne. La difficulté est de distinguer ces deux valeurs dans la lecture, et nous ne pouvons donner à cet égard que quelques règles incomplètes : 1° Devant une consonne, *ch* se prononce toujours *k* : *Christ*, *chlore*, *aracineide*; prononcez *krist*, *klôre*, *araknéide*. 2° Dans les mots essentiellement français, *ch* garde sa valeur propre, qui est une sorte de *s* aspiré; il en est de même dans les mots où cette articulation ne traduit pas une articulation semblable de la langue qui a fourni le mot, comme *cheval*, de *caballus*; *chèvre*, de *capra*; *ciguère*, de *cancer*; *mouche*, de *musca*; *chagrin*, du turo *sagri*, etc., etc. 3° Dans les mots étrangers, *ch* garde généralement la valeur de l'articulation qu'elle traduit; ainsi *sh* de l'anglais se traduit par *ch*, et se prononce à la française, comme dans *schelling*, en anglais *shilling*. 4° Il est généralement admis que le *χ* grec, que nous traduisons par *ch*, doit se prononcer comme *k*, et il a en effet cette valeur dans un grand nombre de mots, comme *chaos*, *archétype*, *archiepiscopat*, etc., etc., qui se prononcent *kaos*, *arkétype*, *arkiepiscopat*, etc., etc.; toutefois, dans un très-grand nombre de mots tirés du grec, *ch* a pris la prononciation française; tels sont : *archevêque*, *chirurgien*, *bachique*, etc., etc. C'est là la vraie difficulté, dont l'usage seul peut donner la solution.

— Se prend quelquefois substantivement pour désigner l'articulation que figure ce signe composé : *Si le Suisse prononce un peu durement les k et les ch, cela donne à la langue la vraie force, comme les os au corps.* (Illustrat.) *Le langage flamand substitue constamment son ch à notre s ou c faible; mais, par balance, nous avons ch, il place souvent un k ou un q.* (Fallot.)

CHA s. m. (cha). Comm. Légère étoffe de soie, que l'on fabrique en Chine.

— Liqueur vineuse produite par une espèce de palmier.

CHA adj. (cha). Forme abrégée de l'adjectif *chaque*, que l'on emploie dans les patois lyonnais et dauphinois, et dans ceux du Midi, pour éviter le redoublement : 1° d'un substantif; 2° d'un nom de nombre; 3° de l'adverbe *peu*, dans les expressions adverbiales cumulatives. Ainsi, au lieu de *Amasser sou à sou*, on dira *A cha sou*; au lieu de *Un à un, deux à deux*, ce sera *A cha un, à cha deux*; pour *Peu à peu*, on dira *A cha peu* :

A cha peu, on pourra diminuer l'impôt.

GREFFO.

Les Provençaux ont aussi conservé cette façon de parler :

Pamens, quand dins la fouscou eilladin, vaguerian
Cimo à cha cimo dispareisse
Lou dous pais.

• Néanmoins, quand dans la brume éloignée nous vîmes — cime à cime disparaître — le doux pays. (Mistral. *Mireio*, chant XI.)

Cette construction nous a été transmise du moyen âge. Nous en trouvons un exemple curieux dans l'*Advocacie Notre-Dame* :

Si vis les sains de paradis,
Cha V, cha VI, cha IX, cha X,
Allans et venans.

CHAA s. m. (cha-a — mot chinois, ayant probablement la même origine que *thea*). Bot. Syn. de *THE*.

CHAABLE adj. (cha-a-ble). Se disait du bois abattu par les vents : *Bois CHAABLE*. ■ Vieux mot. V. **CHARLIS**.

CHAAINE s. f. (cha-è-ne). Forme ancienne du mot **CHAÎNE**.

CHALIT s. m. (cha-a-lit). Bois de lit. ■ Brancard, civière. ■ Vieux mot, qu'on a écrit plus tard **CHALIT**.

CHAAATÉ s. f. (cha-a-té). Charité. || Vieux mot.

CHABAILLE (François-Adrien-Polycarpe), érudit et littérateur français, né à Abbeville en 1796, mort en 1863. Il fut d'abord simple compositeur, puis correcteur d'imprimerie, consacra ses loisirs à l'étude et s'occupa surtout des monuments de notre vieille littérature. On a de lui, entre autres travaux, le *Roman du renard*, supplément, variantes et corrections (Paris, 1835). Il a été attaché aux travaux historiques du ministère de l'instruction publique. On a de Chabaille, outre l'édition précitée et des articles de bibliographie et d'archéologie publiés dans divers recueils : un *Glossaire*, édité avec le *Livre de justice* (1850); un *Mémoire sur les romans de chevalerie*, en vers (1856), qui a valu à son auteur une médaille de 1,500 fr. de l'Académie française, etc.

CHABAL s. m. (cha-bal). Cheval, dans quelques provinces.

CHABAL-DUSSURGEY (Pierre-Adrien), peintre français, né à Charlieu (Loire), en 1820. Il suivit les cours de l'Ecole des beaux-arts de Lyon et s'adonna spécialement à l'étude de la peinture des fleurs et des fruits. En 1843, il fut chargé par le duc de Luynes d'exécuter des travaux décoratifs au château de Dampierre. Il envoya, pour son début, au Salon de 1845, des *Fleurs* peintes à la gouache, qui lui valurent une médaille de 3^e classe. L'année suivante, il exposa, entre autres ouvrages du même genre, une *Couronne de fleurs entourant le portrait du duc d'Orléans*. En 1847, il a obtenu une médaille de 2^e classe, pour de nouvelles gouaches du coloris le plus fin et le plus délicat. Sa réputation en ce genre s'est soutenue aux Salons de 1849 et de 1850 et à l'Exposition universelle de 1855, où il avait envoyé, indépendamment d'une gouache représentant la *Vierge entourée de fleurs*, un très-beau tableau à l'huile, intitulé : *Un coin de vigne en automne* (acheté par l'Etat et donné à un musée de province). Parmi les ouvrages de cet artiste qui ont figuré depuis aux Salons, nous citerons : une *Couronne de fleurs* et un *Vase de fleurs* (appartenant au musée de Lyon), en 1861; le *Printemps*, en 1863. Ces deux tableaux ont reparu à l'Exposition universelle de 1887, où ils ont été très-remarqués. Peu de peintres de fleurs composent avec plus de goût et exécutent avec plus de délicatesse que M. Chabal-Dussurgey : ses bouquets sont arrangés avec une simplicité exquise; les masses y sont balancées avec art; l'air et la lumière y circulent; les tiges se courbent et s'entrelacent avec une heureuse négligence; les détails sont charmants et le coloris est plein de fraîcheur. Ces qualités justifient pleinement le titre de peintre des manufactures nationales des Gobelins et de Beauvais, qui a été donné à M. Chabal-Dussurgey en 1849. C'est sur les modèles fournis par cet artiste qu'ont été exécutées toutes les tapisseries placées depuis 1850 jusqu'à ce jour dans les résidences impériales. On doit encore à M. Chabal-Dussurgey les peintures décoratives de deux salons au palais de Biarritz, celles de l'hémicycle du petit salon de l'hôtel appartenant à l'impératrice Eugénie, quatorze panneaux destinés à la décoration du foyer du Théâtre-Français, les dessus de porte et le plafond de l'hôtel du duc de Galliera, deux panneaux dans l'hôtel du comte de Pourtales, la publication de dessins lithographiés à l'usage des dessinateurs industriels (1847), et celle d'une série d'*Etudes* et de *Compositions de fleurs et de fruits* formant un cours gradué pour l'enseignement (1867). Cette dernière publication, tout à fait remarquable en son genre, a été adoptée par la commission de l'enseignement pour les écoles de la ville de Paris, et par le ministère de l'instruction publique pour l'Ecole normale spéciale de Cluny. M. Chabal-Dussurgey a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1857.

CHABAN s. m. (cha-ban). Chronol. Troisième mois de l'année, chez les Turcs et les Arabes, répondant à notre mois de mai.

CHABANAIS, bourg de France (Charente), ch.-l. de cant., arrond. et à 18 kilom. S. de Confolens, sur la Vienne; pop. aggl. 1,103 hab. — pop. tot. 1,733 hab. Beau pont sur la Vienne; vestiges d'un ancien château du x^e siècle et d'un autre château du xiv^e siècle, dont on voit encore deux tours et un corps de logis. La seigneurie de Chabonais, qui, au xiv^e siècle, appartenait à la famille d'Eschivat, était possédée au xvi^e par la maison de Thouars, et fut portée par Catherine de Thouars à son mari, Jean de Vendôme, vidame de Chartres. — **JEAN DE VENDÔME**, issu de ce mariage, gouverneur du Berry, prit le titre de prince de Chabonais, lequel fut porté par son fils, Jacques de Vendôme, grand maître des eaux et forêts, et le fils de celui-ci, François de Vendôme, avec lequel finit cette maison de Vendôme. De la maison d'Escoubleau de Sourdis, la seigneurie de Chabonais, avec titre de principauté, est entrée par mariage, en 1702, dans une branche de la maison de Colbert, dont le chef a été créé pair de France en 1827.

CHABANEL (Jean), archéologue français, né à Toulouse vers 1560, mort vers 1615. Il devint recteur de l'église de la Daurade, dans sa ville natale. On a de lui, outre des traductions : *Antiquités des églises paroissiales* et de *l'institution des recteurs*, etc. (1608); *Sources*

de l'élégance française (1620); *Opuscula varia de rebus ecclesiasticis et moralibus* (1620), etc.

CHABANNAIS s. m. (cha-ba-né). Argot. Violents reproches, souvent accompagnés de coups : *Ficher un CHABANNAIS à quelqu'un*.

CHABANNE s. f. (cha-ba-ne). Ichtyol. Nom de la chevanne, poisson du genre cyprin, dans la Charente-Inférieure.

CHABANNES, ancienne famille du Limousin, qui descendait, dit-on, des comtes de Bigorre. Elle se divisa en deux lignes principales (marquis de Curton et comtes de Dammartin), dont les principaux membres furent : Jacques de CHABANNES, grand maître de France sous Charles VII, seigneur de la Palice, de Curton, etc., né vers 1400, mort en 1454, l'un des plus vaillants capitaines de son temps; il prit part à toutes les grandes guerres qui, de 1428 à 1453, rendirent à la France son indépendance et sa vie, et mourut des suites de blessures reçues à la mémorable bataille de Castillon. — Antoine de CHABANNES, comte de Dammartin, frère du précédent, né en 1411, mort à Paris en 1488. Page de La Hire, il combattit contre les Anglais, accompagna Jeanne d'Arc dans presque toutes ses expéditions, sauva Lagny et Compiègne, se mit ensuite à la tête d'une bande d'*écumeurs*, pillait la Bourgogne, la Champagne et la Lorraine, épousa, en 1439, Marguerite de Nanteuil, qui lui apporta en dot le comté de Dammartin, et entra, dès lors, au service de Charles VII. Il se mêla activement, néanmoins, à la Praguerie, présida la commission qui jugea Jacques Cœur, dénonça au roi (1446) une conspiration du dauphin, qu'il fut, en outre, chargé de combattre dans une de ses révoltes. Devenu roi sous le nom de Louis XI, ce prince dépouilla Chabannes de sa charge de grand maître de France, confisqua ses biens, le fit condamner à mort, mais se borna à l'enfermer à la Bastille. Plus tard, cependant, il en fit son confident intime, l'employa dans ses guerres et ses négociations, et le combla de richesses et de dignités. Chabannes mourut gouverneur de l'île-de-France et de Paris. — Jean de CHABANNES, seigneur de Vendennes, capitaine, compagnon d'armes de Bayard et digne frère de La Palice, mérita d'être surnommé le *Petit lion*. A la journée d'Agnadel, il fit prisonnier le fameux général l'Alviane, contribua à la victoire de Marignan, défendit héroïquement Côme contre Pescaire, et se couvrit de gloire à la malheureuse journée de la Bicoque. Lors de la retraite de Rebecq, Bonnavet lui confia la garde de l'artillerie; suivant sa promesse, il la défendit jusqu'à la mort, et périt à côté de Bayard, en 1524.

CHABANNES (Jean-Baptiste-Marie-Frédéric, marquis de), militaire, publiciste et industriel, né en 1770, mort en 1835. Il était issu de la famille du célèbre La Palice, émigra à la Révolution, servit dans l'armée de Condé, puis se retira en Angleterre, où il se livra à des spéculations industrielles, qui avaient pour objet l'épuration des charbons et l'éclairage de la ville de Londres. Rentré en France en 1802, il inventa une sorte de voiture nommée *vélocifère*, mais ne rencontra la fortune dans aucune de ses entreprises. La Restauration le fit pair de France, et il se fit une nouvelle industrie par la publication de médiocres pamphlets, qu'il multiplia à l'infini jusqu'à sa mort, mais dont pas un seul n'a mérité d'être sauvé de l'oubli.

CHABANNES DE LA PALICE. V. LA PALICE.

CHABANON (Michel-Paul-Gui de), littérateur français, né à l'île Saint-Domingue en 1730, mort le 10 juin 1792. Dès sa première jeunesse, une dévotion ardente et mystique saisit, au collège, son âme aimante et enthousiaste. Il semblait né pour la vie ecclésiastique, et les jésuites songèrent de bonne heure à l'enlancer dans leurs filets; mais ces menées tournèrent tout autrement qu'ils ne l'espéraient : le jeune homme, voyant les intrigues dont il était l'objet, repoussa les avances des pères, et, du même coup, renonçant à la piété, porta son cœur vers des amours mondaines. Il fut amoureux sans constance, mais avec cette candeur et cet enthousiasme qu'il avait montrés pour les pratiques de la dévotion. Cette première chaleur se dissipa peu à peu, et l'on assure qu'il finit par être sceptique en amour comme en religion. Il ne le devint jamais pour les choses de l'art et des lettres. Musique, érudition, poésie, il cultivait tout avec passion, et s'il ne fut qu'un médiocre poète, il devint un érudit distingué et un habile musicien. A l'âge de trente ans, il entra à l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1760), et faisait de bons travaux sur la poésie des Grecs. Bientôt il composa et donna au théâtre des tragédies, en même temps qu'il exécutait brillamment sa partie de violon dans le *Concert des amateurs*, que le chevalier de Saint-Georges dirigeait à l'hôtel Soubise. Il fut admis à l'Académie française, en 1780, comme successeur de Foncemagne. On fit, à ce sujet, l'épigramme suivante :

A Foncemagne on veut, dit-on,
Pour le fauteuil soporifique,
Faire succéder Chabanon;
Mais son mérite académique ?
— Aucun. Il est grand violon;
Dans le sein de la compagnie,
Manquant d'accord et d'unisson,
Il rétablira l'harmonie.

Déjà plusieurs fois, il avait brigué le fauteuil, et, comme il se trouvait en concurrence avec Lemierre, celui-ci avait dit : « M. de Chabanon l'emportera; il joue du violon, et moi je ne joue que de la lyre. » C'est à ses confrères de l'Académie des inscriptions, plus qu'à ses œuvres littéraires, que Chabanon dut d'être enfin admis. Ses tragédies sont froides, monotones, et n'eurent pas de succès. Il fit représenter *Eponine* en 1762, et *Eudoxie* en 1769. *Virginie*, que le Théâtre-Français avait acceptée, ne fut pas jouée. *Sabinus* est une tragédie lyrique, dont Gossec fit la musique. D'abord en cinq actes, elle ne réussit pas; on la réduisit à quatre, elle ne fut pas mieux accueillie. « Le public est un ingrat de s'enmoyer, dit Sophie Arnould, quand on se met en quatre pour lui plaire. » Chabanon fut plus heureux dans ses traductions en prose de *Pindare* (1771), et de *Théocrite* (1775), que l'on s'accorde à trouver élégantes et faciles. On a encore de lui : *Eloge de Rameau* (1764); *Sur le sort de la poésie, dans ce siècle philosophe* (1764); *Discours sur Pindare et sur la poésie lyrique* (1769); *Vie de Dante* (1773); *Vers sur Voltaire* (1779); *De la musique, considérée en elle-même et dans ses rapports avec la parole, les langues, la poésie et le théâtre* (1785, 2 vol. in-89). Saint-Ange a publié un ouvrage posthume de Chabanon, intitulé : *Tableau de quelques circonstances de ma vie et précis de ma liaison avec mon frère Maugris* (1795, in-89). — **CA** frère, CHABANON DE MAUGRIS, né à Saint-Domingue en 1736, mort en 1780, s'occupa aussi de littérature, et traduisit en vers français les *Odes d'Horace* (1773). Il fit en outre : *Philémon et Baucis*, ballet héroïque (1774); *Alexis et Daphné*, pastorale (1775). La musique de ces deux ouvrages a été composée par Gossec. Chabanon de Maugris composa lui-même quelques morceaux pour le clavecin.

CHABANS (Louis du Maine, baron de), écrivain français du xviii^e siècle. Il fut successivement gentilhomme de la chambre du roi, ingénieur militaire et général d'artillerie au service de Venise. Il périt dans un duel qu'il eut avec de Lenclos, père de la célèbre Ninon. On a de lui : *Advis et moyens pour empêcher les désordres des duels* (Paris, 1615).

CHABASIE s. f. (cha-ba-zi — du gr. *chabasis*, espèce de minéral). Minér. Silicate alumineux, de formation volcanique, que l'on trouve cristallisé en rhomboèdres : *On rencontre la CHABASIE dans une multitude de localités, dans le Palatinat, le Tyrol, le Brisgau, la Bohême, etc.* (Delafosse.)

— **Encycl.** La *chabasié* se présente ordinairement en cristaux presque cubiques, entiers ou tronqués sur la plupart de leurs angles et de leurs arêtes, et appartenant au système rhomboédrique. C'est une substance vitreuse, d'un blanc laiteux quand elle est pure, mais offrant quelquefois une couleur rouge de saumon ou rouge de brique. Sa densité est égale à 2,1, et sa dureté à 4,5. D'après une analyse d'Arfwidson, elle contient, sur 100 parties, 48,38 de silice, 19,28 d'alumine, 8,70 de chaux et 21,14 d'eau, plus des quantités minimes de potasse et quelquefois de soude. La *chabasié* se trouve en cristaux épars dans certaines roches trappéennes amygdalaires, telles que les basaltes, les dolérites, les wackes, etc. On l'a observée aussi dans la carrière d'Alteberg, près d'Oberstein. Les géodes volumineuses qui la renferment sont composées de couches d'agate et tapissées, dans leur intérieur, de cristaux de quartz. On la trouve aussi dans la vallée de Nassa, dans le Tyrol, aux îles Féroé, dans les Hébrides, à la Nouvelle-Ecosse; dans le Maine, aux Etats-Unis, etc. Elle se nommait anciennement *zéolithe cubique* ou *cubotide*.

CHABASINE s. f. (cha-ba-si-ne — rad. *chabasié*). Minér. Nom donné par des minéralogistes allemands à une substance trouvée à Riebsendorfer, en Bohême, qui présente les caractères extérieurs de la chabasié, mais qui en diffère un peu sous le rapport de la composition.

CHABAUD (Antoine), ingénieur, né à Nîmes en 1727, mort à Cette en 1791. Lieutenant-colonel du génie et déjà connu par de remarquables mémoires, on entre autres par l'exécution du canal de Picardie, il fut envoyé, en 1783, à Constantinople, pour fortifier la ville et le détroit des Dardanelles. Il a écrit des *Histoires de Montmédy, de Péronne, de Saint-Quentin et de Sedan* (1776), pleines de détails intéressants sur les positions militaires, l'agriculture, le commerce et l'industrie de ces villes. Il a aussi laissé, en manuscrit, un ouvrage où il établit les bases d'un système général de défense de la France. Protestant, il avait refusé la croix de Saint-Louis, à cause du serment de catholicité exigé par les statuts. Il embrassa les principes de la Révolution avec une conviction sincère, et devint colonel directeur du génie.

CHABAUD (Louis-Félix), sculpteur français contemporain, né à Venelles (Bouches-du-Rhône), le 14 mars 1824. Il eut Pradier pour maître et remporta, en 1848, le premier grand prix de gravure en médailles; le sujet du concours était : *Mercurie inventant le caducée*. Parmi les ouvrages que M. Chabaud a exécutés, comme pensionnaire de la villa Médicis, à Rome, on a surtout remarqué : *Cérès embrassant Triptolème*, modèle en cire

d'une médaille (1850), et *l'Agriculture heureuse par la présence de la Paix et repoussant la Guerre*, médaille de bronze (1852); du sentiment, de l'expression, des draperies bien ajustées distinguent ces deux ouvrages, qui remportèrent une médaille de 3^e classe au Salon de 1853 et qui figurèrent de nouveau à l'Exposition universelle de 1855, avec d'autres médailles, parmi lesquelles une médaille en bronze de Napoléon III. M. Chabaud a exposé depuis les ouvrages suivants : en 1857, la *Chasse*, modèle de statue en plâtre, d'une tournure fière et élégante, acquis par l'Etat, et dont la reproduction en marbre a paru au Salon de 1861; en 1859, douze camées en pierres fines, d'un travail très-distingué; en 1863, le modèle en plâtre d'une statue de *l'Agriculture*, une médaille commémorative de la *Fondation de l'église Saint-Bernard* et un bas-relief en plâtre représentant *l'Abolition de l'esclavage*; en 1864, ce dernier ouvrage reproduit en marbre, etc. M. Chabaud a obtenu de nouvelles médailles de 3^e classe en 1857, en 1859 et en 1863. Il n'a pas pris part à l'Exposition universelle de 1867.

CHABAUD-LATOURE (Antoine-Georges-François, baron de), homme politique, fils de l'ingénieur Antoine Chabaud, né à Paris en 1769, mort en 1832. Il fit successivement partie du conseil des Cinq-Cents, du tribunal, où il appuya vivement l'établissement de l'Empire, du Corps législatif, enfin de la Chambre des députés, sous la Restauration. Dans cette dernière partie de sa carrière, il s'opposa vivement à l'établissement de la censure, aux lois d'exception, et se montra constamment le partisan des principes constitutionnels.

CHABAUD-LATOURE (François-Henri-Ernest, baron de), général français, né à Nîmes en 1804, fils du précédent. Sorti le premier de l'Ecole polytechnique, en 1822, il entra dans le génie militaire, prit part à l'expédition d'Alger, aux travaux des fortifications de Paris, aux campagnes d'Anvers et de Mascara, avec le duc d'Orléans, dont il était officier d'ordonnance, et il venait d'être nommé chef d'escadron lorsqu'il fut élu membre de la Chambre des députés, en 1837. Il y siégea jusqu'en 1848, dans les rangs des conservateurs. Général de brigade en 1853, il se rendit en Algérie, où il devint commandant supérieur du génie, et fit partie de l'expédition de Kabylie, en 1857. Cette année même, il fut promu général de division. Depuis lors, le général Chabaud a été nommé membre du conseil central des Eglises réformées (1859), et du conseil impérial de l'instruction publique (1864).

CHABEAUSSIÈRE (Ange-Etienne-Xavier Poisson de la), littérateur, né à Paris en 1752, mort dans la même ville en 1820. Pils d'un avocat qui avait été instituteur de Mirabeau, il entra au service dans les gardes du corps du comte d'Artois, qu'il quitta bientôt pour suivre ses goûts littéraires. Il écrivit les paroles de quelques opéras-comiques de son ami et camarade Dalayrac, fit représenter plusieurs comédies plus ou moins réussies, et enfin publia son *Catéchisme républicain*, qui obtint un tel succès, que la Convention, par un décret du 4 septembre 1795, le désigna comme devant être mis au nombre des livres destinés à l'éducation de la jeunesse, et accorda à l'auteur une gratification de 2,000 fr. La Chabeausnière fit partie du comité d'instruction publique, puis de l'administration du Théâtre des Arts (Opéra), de 1797 à 1820; il prit part à la rédaction de différents journaux, et fut membre de plusieurs sociétés savantes et littéraires.

CHABEC s. m. (cha-bèk). Mar. V. CHEBEC.

CHABERT (Joseph-Bernard, marquis de), vice-amiral et astronome français, né à Toulon en 1724, mort en 1805. Fils d'un officier de marine, il entra, dès l'âge de dix-sept ans, en 1741, comme garde, dans la marine. Des ses premières campagnes, il fit remarquer la défectuosité de nos cartes relativement à l'Acadie, et rectifia la longitude de Buenos-Ayres. En 1748, il fut nommé enseigne, et repartit pour l'Amérique. A son retour en France, il publia son *Voyage sur les côtes de l'Amérique septentrionale* (Paris, 1753), où il figurait, par des observations astronomiques, les principaux points de l'Acadie, de l'île Royale et de Terre-Neuve. Cet ouvrage contient d'excellentes observations sur les courants et sur l'aimant, ainsi que bon nombre de calculs fort utiles aux navigateurs, et qui montrent que l'auteur était aussi bon physicien qu'habile astronome. Encouragé par le succès de ce premier livre, Chabert résolut de faire pour la Méditerranée ce qu'il avait fait pour les côtes orientales de l'Amérique du Nord; mais la guerre de 1756 vint interrompre ses travaux. Il assista, en qualité de lieutenant de vaisseau, à la prise de Mahé, puis passa, comme commandant, à bord de l'*Hirondelle* et de la *Topaze*. Il revint en France au commencement de 1758, et fut attaché au dépôt des cartes, à Versailles. Il fut reçu, cette même année, membre de l'Académie des sciences. En 1764, à la suite de deux voyages entrepris dans un but scientifique, il fut nommé capitaine de frégate. De 1767 à 1769, il fit trois campagnes différentes, pendant lesquelles il ne cessa de s'occuper de son grand ouvrage, le *Neptune de la Méditerranée*. En 1771, il fut nommé capitaine de vaisseau, puis, en 1776, brigadier des armées navales. La guerre

d'Amérique étant survenue, il fut promu commandant du *Vaillant*, sous les ordres du comte d'Estaing, prit part aux différentes affaires de la Grenade, passa, en 1780, au commandement du *Saint-Esprit*, et assista, sous le comte de Grasse, aux affaires des 29 avril, 1er juin, 5 et 6 septembre 1781. A la suite de ce dernier engagement, dans lequel il avait été blessé, il fut nommé chef d'escadre, et chargé de convoier, avec quatre vaisseaux de guerre, une flotte marchande de 180 voiles, qu'il ramena heureusement de Saint-Domingue en France. Toutefois, même en temps de guerre, le marquis de Chabert n'interrompit jamais ses travaux scientifiques. Dès son retour en France, en 1783, il lut à l'Académie des sciences un *Mémoire sur l'usage des horloges marines*, relativement à la navigation, et surtout à la géographie. En 1784, il fut nommé commandeur de Saint-Louis, et vice-amiral en 1792. Il émigra la même année, et passa en Angleterre, où l'astronome Maskelyne lui offrit la plus généreuse hospitalité. Le marquis de Chabert continua ses travaux en Angleterre; il s'y consacra même avec tant d'ardeur, qu'il y perdit la vue. Il rentra en France en 1802, et fut nommé, l'année suivante, membre du Bureau des longitudes. Malgré sa cécité, il ne cessa de s'occuper des travaux qui avaient fait le charme de sa vie, et inséra dans les *Mémoires de l'Académie des sciences* de nombreux mémoires de géographie, de physique et d'hydrographie. Il mourut à Paris le 12 décembre 1805, le jour même de la victoire d'Austerlitz. Il était âgé de quatre-vingt-un ans.

CHABERT (Philibert), médecin vétérinaire, né à Lyon en 1737, mort à Paris en 1814. Son père était maréchal ferrant, et ce fut dans la maison paternelle qu'on l'initia aux premiers éléments d'un art qui devait l'illustrer. Il vint de bonne heure à Paris, puis entra, en 1763, à l'école vétérinaire de Lyon, qui venait d'être établie par Bourgelat. Celui-ci le distingua bientôt, et, sentant tout le parti qu'il pouvait en tirer pour l'école d'Alfort, qu'il venait d'établir (1766), il le plaça à la tête des hôpitaux et des forges. Il ne tarda pas à s'applaudir de son choix. Il se plaisait à rendre justice à Chabert, et ne dissimulait pas les obligations qu'il lui avait. « La rapidité de ses progrès, écrit-il dans un de ses livres élémentaires, lui assure une réputation qui seule suffirait pour convaincre à jamais de l'utilité des écoles vétérinaires. » Nommé successivement professeur de maréchallerie, des maladies et des opérations, inspecteur des études et directeur de l'école d'Alfort, Chabert succéda, en 1780, à Bourgelat, dans sa place de directeur et d'inspecteur général des écoles vétérinaires; il a conservé ce titre jusqu'à l'époque de la Révolution. Il fut confirmé dans sa place de directeur de l'école d'Alfort en 1794, et nommé de nouveau professeur de maréchallerie et de jurisprudence vétérinaire en 1806. On a de lui un grand nombre de travaux intéressants sur son art : *Traité du charbon ou anthrax dans les animaux* (1783); *Traité des maladies vermineuses dans les animaux* (1783); *Instructions sur la morve* (1785); *Traité sur l'engraissement des animaux domestiques* (1805); *Instructions sur les maladies des animaux domestiques* (1815-1824, 6 vol.); *Des lois sur la garantie des animaux* (1804); et de nombreux mémoires. Ses ouvrages sont écrits avec méthode, précision et clarté. On y reconnaît l'esprit d'ordre et d'observation, et surtout l'étude de la nature dans l'animal malade. Enfin, dans le traitement des maladies vermineuses, Chabert a substitué l'emploi de l'huile empyreumatique, facile à préparer, dont les effets sont certains, et qui est d'un prix peu élevé, à un remède très-cher (l'huile animale de Dippel), dont on faisait peu d'emploi, et dont les propriétés n'étaient pas bien connues.

Chabert était membre correspondant de l'Institut de France et de plusieurs autres sociétés savantes françaises et étrangères.

CHABERT (Théodore, baron), général français, né à Villefranche en 1758, mort vers 1830. Il servit dans les guerres de la Révolution, siègea aux Cinq-Cents, et vota contre le consulat à vie. Placé sous les ordres du général Dupont, il commandait l'avant-garde à la malheureuse affaire de Baylen, et fut désigné, avec le général Marescot, pour traiter de cette capitulation, si honteusement célèbre. A son retour en France, il fut enfermé à l'Abbaye, mais combattit bravement, en 1814, contre les armées coalisées. Depuis, il vécut dans la retraite.

CHABERT (Louis), général français, né en 1772 à la Tronche, près de Grenoble, mort à Paris en 1831. Parti comme simple soldat dans un bataillon des volontaires de l'Isère, il gagna tous ses grades sur le champ de bataille, et fit la plupart des campagnes de la République et de l'Empire. Chabert venait d'être nommé maréchal de camp par le gouvernement provisoire, en 1815, lorsqu'il fut mis à la retraite par Louis XVIII, à cause de sa conduite pendant les Cent-Jours.

CHABEUIL, ville de France (Drôme), ch.-l. de cant., arrond. et à 12 kilom. S.-E. de Valence, au pied d'une colline, sur la Vioure; pop. aggl. 1,388 hab. — pop. tot. 4,333 hab. Filatures de soie, chapellerie, tanneries, papeterie, orfèvrerie commune. Restes d'un ancien château fort. C'est le *Cerebelliac* des

anciens, mentionné dans les itinéraires entre Aoste et Valence.

CHABIAU s. m. (cha-bio). Navig. Corruption de CHABLEAU.

CHABIN s. m. (cha-bain). Produit hypothétique de l'union du bouc et de la chèvre, ou du bélier avec la chèvre. On dit aussi CHABRIS.

— **Encycl.** L'accouplement du bouc et de la chèvre, ou celui du bélier et de la chèvre n'a, théoriquement, rien d'impossible. Il est donc permis de croire à l'existence de métis nés de ce croisement; mais ce cas est-il aussi commun qu'on le croit? Le *chabin* ou *chabris*, nom qu'on donne à ces métis, a pu se produire quelquefois; mais ce nom a souvent aussi été appliqué à des animaux qui n'étaient que de simples variétés du mouton. On dit que le *chabris*, très-commun autrefois à Saint-Domingue, l'est encore aujourd'hui à Cuba et au Mexique, et qu'il offre, à tous égards, des qualités exceptionnelles, bien supérieures à celles des deux espèces dont il provient. Non-seulement il atteint de bonne heure un développement considérable; mais il se recommande par la bonté de sa chair, qui se vend à un prix plus élevé que celle du chevreau et du mouton. On pouvait croire qu'en Amérique son excellence tenait à la supériorité des races dont il procède, car on sait que dans les pays chauds le mouton, le chevreau surtout, l'emportent sur leurs similaires des contrées du Nord; mais on assure que le *chabris* obtenu en Angleterre n'est inférieur ni par la finesse du goût, ni par le privilège de fournir à l'industrie une toison abondante, élastique, lustrée, se rapprochant du crin et pouvant servir à fabriquer de très-belles étoffes.

CHABIR s. m. (cha-bir). Eperon portent les Arabes. *Les chefs arabes venus à Paris lors de la distribution des aigles avaient des bottes armées de leurs longs et terribles CHABIRS.* (Journ.)

CHABLAGE s. m. (cha-bla-je — rad. *chable*). Navig. Fonctions de certains employés qui étaient chargés autrefois de veiller à ce que les bateaux ne se heurtassent pas contre quelque obstacle, dans le voisinage des ponts et dans les passages difficiles.

CHABLAIS (*Caballus ager*, champ des chevaux), ancienne province du Piémont, dans la Savoie, comprise entre le lac de Genève au N., la Suisse à l'E., le Faucigny au S. et la province de Carouge à l'O.; ch.-l. Thonon, superficie, 87,000 hectares; 60,193 hab. Cette contrée, qui doit son nom aux nombreux chevaux qu'y élevaient les Romains, est montagneuse, couverte de beaux pâturages et de vastes forêts; elle renferme quelques fertiles vallées qui produisent en abondance des grains, des châtaignes et d'autres fruits.

Au moyen âge, le Chablais fit partie du royaume de Bourgogne; au x^e siècle, il fut donné par l'empereur Conrad le Salique à Humbert, premier comte de Savoie, et resta dans cette maison jusqu'au premier empire, qui le réunit à la France en le comprenant dans le département du Léman; en 1814, il fut rendu à la maison de Savoie, qui l'a cédé à la France en 1860. Le Chablais forme aujourd'hui l'arrond. de Thonon, dans le département de Haute-Savoie.

CHABLE s. m. (cha-ble — anc. forme du mot *CABLE*). Techn. et Mar. Grosse corde passée dans une poulie, pour enlever des fardeaux.

— Agric. Nom de la herse dans quelques localités.

— Sylvic. Syn. de CHABLIS.

CHABLEAU s. m. (cha-blo). Navig. Câble d'un faible diamètre et d'une grande longueur, dont on se sert pour tirer un bateau. On dit aussi CHABIAU, CHABIAU, CHABOT et CHABLOT.

CHABLER v. a. ou tr. (cha-blé — rad. *chable*). Navig. Haler, soulever ou attacher avec un chable : CHABLER un fardeau, une pièce de bois. *Chabler des cordes*, En tordre plusieurs ensemble, pour en former une seule.

— Agric. *Chabler les noyers*, Abattre les noix à coups de perche.

Se chabler v. pr. Être chablé.

CHABLER v. n. ou intr. (cha-blé — corrupt. de *chable*). Combattre dans un chable ou tournoi. *Chabler* dans un chable ou tournoi. *Chabler* dans un chable ou tournoi.

CHABLEUR s. m. (cha-bleur — rad. *chable*). Navig. Ancien nom de l'inspecteur qui était chargé de régler les départs des coches et de veiller à leur sûreté pendant leur navigation. *Chableur* qui attache l'amarre à un bateau.

CHABLIAU s. m. (cha-blio). Navig. V. CHABLEAU.

CHABLIS s. m. (cha-bli — du lat. *capulare*, battre, qui se retrouve dans le français *chapeler* et le provençal *chaplar*, hacher, mettre en morceaux. Le provençal a de plus le subst. *chable*, abatis, action de hacher, de briser, d'abattre, qui se rapproche beaucoup de *chablis*). Sylvic. Arbre de haute futaie ou baliveau renversé, déraciné ou rompu par les vents; arbre brisé sous le poids de la neige ou du givre, tombé de vieillesse ou de pourriture : *Tous procès-verbaux concernant les CHABLIS doivent être enregistrés aux archives de la conservation.* (Dict. forestier.)

— Adjectiv. : *Les arbres CHABLIS, les bois CHABLIS.* On dit quelquefois CHABLE.

— Comm. Vin blanc de Bourgogne très-renommé, qui doit son nom au pays où on le récolte : *Une bouteille de CHABLIS. Boire du CHABLIS.*

CHABLIS (*Cabliacum*), ville de France (Yonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. E. d'Auxerre, sur le Serein, et au milieu de riches vignobles; pop. aggl. 2,308 hab. — pop. tot. 2,339 hab. Tanneries, fabriques de futailles et de biscuits renommés; carrières de pierres de taille; excellents vignobles, qui ne produisent guère en moyenne que 200,000 hectolitres de vin blanc. Mais il faut croire que MM. les marchands de vins de tous les pays, sans oublier, bien entendu, ceux de Paris, pratiquent sur cette liqueur pétillante et gèneuse le même miracle que Jésus-Christ sur les cinq pains, dans le désert, puisqu'il s'en débite annuellement sur la surface du globe des milliers d'hectolitres; miracle qui, dans l'espèce, se confond avec celui des noées de Cana, car dans l'un et l'autre cas l'eau se trouve tout à coup métamorphosée en vin. A Paris, tout vin blanc s'appelle fièrement *chablis*, comme toute eau-de-vie s'intitule *cognac*, antonomase qui ferait dresser les cheveux sur le sommet *cheu* du mont Calvaire. Les vins blancs de Chablis ont une réputation européenne, et valent encore mieux que leur réputation; ils sont spiritueux, sans laisser sentir l'alcool; ils ont du corps, de la finesse et un parfum exquis (goût de pierre à fusil); ils sont d'une limpidité et d'une blancheur remarquable, et se distinguent aussi par leurs qualités hygiéniques et digestives, par l'excitation vive, bienveillante et pleine de lucidité qu'ils communiquent à l'intelligence. Leur conservation est indéfinie et ils s'améliorent encore en vieillissant; une bouteille de 1846 n'a pas de prix, car l'heureux détenteur ne s'en séparerait qu'en la dégustant avec ses meilleurs amis, et les jours de baptême ou de mariage. Ces vins supportent admirablement les voyages et traversent les mers sans perdre aucune de leurs qualités. Les principaux crus sont les moutonne, valmur, vaudésir, blanchot, clos, montemilieu, bongrot. La seule espèce de cépage est le pincau ou morillon blanc. La vigne est *essolée* (arrachée du sol) à trente ou quarante ans environ; elle ne produit qu'après cinq ans de plantation et donne une moyenne de 25 à 30 hectolitres à l'hectare. La plantation se fait en petites fosses distantes de 0 m. 80, en chapons coudés, à 0 m. 25 de profondeur. L'habitude est de traîner, partant de chaque souche, trois à cinq membres, portant chacun deux coursons taillés à deux ou trois yeux, attachés chacun près de terre, à un échelas. Le sol des coteaux de Chablis est pierreux, calcaire et léger; on donne quatre cultures par an, et on commence à planter à des distances assez longues pour permettre de labourer les vignes à la charrue, afin d'économiser la main-d'œuvre.

Versons encore quelques gouttes d'encre à la santé du nectar bourguignon.

Le vin blanc de Chablis a été, est et sera toujours le premier des vins blancs, comme Achille est le premier des héros (toutes fois sans préjudice d'Hector, de Diomède et d'Ajais, fils de Télamon. Ici, bien entendu, Hector c'est l'yeuqem, Diomède, le grave, et Ajax, le sauterie). Les anciens croyaient sincèrement que la courtoisie était un produit spontané des vignes de Lesbos ou de Milet; il nous semble, dans un autre ordre d'idées, ou plutôt dans le même ordre, puisque femme et vin nous enivrent, que le premier cep de raisin blanc a dû pousser naturellement sur un des coteaux brûlants de Chablis.

CHABLON s. m. (cha-blon). Techn. Calibre servant au façonnage des poteries.

CHABLOT s. m. (cha-blo — rad. *chable*). Techn. Cordage de maçon. On dit quelquefois CHABOT.

CHABLORE s. f. (cha-blu-re — rad. *chable*). Navig. Corde longue d'environ 30 m., qui sert à chabler.

CHABNAM s. m. (cha - bnam). Comm. Sorte de mousseline des Indes.

CHABOISSEAU s. m. (cha-boi-so). Ichthyol. Nom donné à plusieurs espèces de poissons du genre cotte, qui habitent les mers du Groënland. On dit aussi CHABOISEAU.

CHABORAS ou **ABORAS**, fleuve de l'ancienne Mésopotamie, affluent de l'Euphrate à Circium; il porte aujourd'hui le nom de KHABOUR.

CHABOT s. m. (cha-bo — du lat. *caput*, tête, qui a donné le vieux fr. *cap* et *cab*). Ichthyol. Espèce de poisson d'eau douce du genre cotte, de couleur noirâtre, d'une longueur de 0 m. 12 à 0 m. 15, à tête lisse ou portant seulement une épine au préopercule.

A prendre sagement ayez les mains ouvertes; Ne faites, s'il se peut, jamais présent ni don, Si ce n'est d'un *chabot* pour avoir un gardon.

RÉNIER.

— Blas. Pièce d'armoiries représentant le même poisson en pal, la tête en haut et montrant le dos : *Pour leurs armes, les Chabot ont toujours conservé leurs CHABOTS en écartelure.* (St-Sim.) *Chabot : D'or à trois CHABOTS de gueules. — Chabot de la Fare : D'azur, à trois CHABOTS d'or posés 2 et 1.*

— Navig. V. CHABLEAU.

— Techn. V. CHABLOT.

— **Encycl.** Ichthyol. On trouve le *chabot* dans la Seine et dans d'autres rivières. Il se tient souvent caché sous les pierres. Nageant avec une extrême rapidité, il poursuit les très-jeunes poissons, dont il aime à se nourrir; il vit aussi de vers et d'insectes aquatiques; mais lui-même devient la proie des perches, des saumons et des brochets. Cette espèce est très-féconde. La femelle est plus grosse que le mâle, et paraît comme gonflée à l'époque de la ponte. On a dit qu'elle couvait ses œufs, et qu'elle perdait la vie plutôt que de les abandonner; il est certain qu'on a vu ces poissons, les mâles aussi bien que les femelles, se cacher dans des endroits où des œufs de leur espèce avaient été pondus; mais cette manœuvre n'a point encore reçu sa véritable explication. La chair des *chabots* est délicate et saine.

CHABOT, famille du Poitou, une des plus anciennes et des plus illustres de France. On en a établi la généalogie depuis le x^e siècle, époque à laquelle elle jouait déjà un rôle considérable et avait produit un évêque de Limoges. Elle avait pour chef, dans la seconde moitié du x^e siècle, Thibaut CHABOT, sire de la Roche-Servière et de la Grève, qui fut présent, en 1206, à la signature du traité de Trèves, conclu entre Philippe-Auguste et Jean, roi d'Angleterre. Ce Thibaut laissa trois fils : THIBAUT, l'aîné, n'eut qu'un fils, avec qui la branche s'éteignit. GÉRARD, le second, forma la branche des barons de Retz, qui finit avec Gérard CHABOT, baron de Retz, un des partisans les plus dévoués de Charles de Blois, et qui fut fait prisonnier à la bataille d'Auray, en 1346. Le troisième, Sebran CHABOT, seigneur de la Grève, a été la souche des différentes branches de cette maison qui se sont perpétuées jusqu'à nous. — Louis CHABOT, seigneur de la Grève et de Vouvent, issu au quatrième degré le Sebran, laissa deux fils. La postérité de l'aîné s'éteignit dans les mâles, dès le premier degré. Le second, Renaud CHABOT, a fait la branche des comtes de Jarnac. Cette branche a donné naissance au rameau des comtes de Charny, dont l'auteur, Philippe CHABOT, amiral de France, favori de François I^{er}, fut fait prisonnier avec ce roi à la bataille de Pavie, et laissa deux fils, Éléonor CHABOT, comte de Charny, lieutenant général au gouvernement de Bourgogne, qui refusa d'exécuter les ordres de Charles IX, relatifs à la Saint-Barthélemy, et François CHABOT, qui a formé le rameau des marquis de Mirabeau. Elle a produit également le rameau des ducs de Rohan, dont on va parler, et s'est éteinte en 1690, avec Gui-Henri CHABOT, comte de Jarnac, marquis de Soubrant, qui avait épousé en premières nocces Charlotte-Armande de Rohan, fille aînée de Charles de Rohan, duc de Montbazou, et d'Armande de Schomberg, sans laisser d'héritiers mâles de ces deux mariages. — Charles CHABOT, tige des ducs de Rohan de la maison CHABOT, épousa, en 1613, Henriette de Lur, dont il eut Henri CHABOT, seigneur de Sainte-Aulaye, gouverneur d'Anjou. Ce dernier fut marié en 1645, à Marguerite, duchesse de Rohan, petite-fille par sa mère du ministre Sully, et fille et héritière de Henri de Rohan, créé duc et pair en 1603. Il obtint, en 1648, de nouvelles lettres patentes, érigeant en duché-pairie la terre de Rohan; la pairie étant éteinte à la mort de son beau-père, et mourut en 1655, laissant Louis de ROHAN-CHABOT, duc de Rohan, dont la descendance s'est perpétuée jusqu'à nous. V. RETZ, GRÈVE, JARNAC, ROHAN, CHARNY, MIRABEAU, etc.

CHABOT (Philippe DE), comte de Charny et de Bazancourt, grand amiral de France, né vers 1480, mort en 1543. Il fut aussi connu de son temps sous le nom d'*Amiral de Brion*, de la seigneurie de Brion qui appartenait à sa famille. Ses premières années s'écoulèrent au château d'Amboise, où, de même que plusieurs autres jeunes seigneurs, tels qu'Anne de Montmorency, Montcheny, Robert de La Marck, etc., il partagea les jeux guerriers du comte d'Angoulême. Aussi, lorsque ce prince fut monté sur le trône, sous le nom de François I^{er}, il conserva pour Chabot une faveur et une estime toutes particulières, et, à diverses reprises, lui confia des missions importantes. Après l'évasion du comte de Bourbon, ce fut lui que le roi, alors à Lyon, chargea de conduire à Paris la reine et ses fils et d'empêcher qu'aucun mouvement éclatât dans la capitale.

En 1424, Marseille, assiégée par les impériaux et par Bourbon, était sur le point de se rendre, lorsque Chabot, à la tête de 200 lances et de 3,000 fantassins, parvint à pénétrer dans cette ville, dont il fit bientôt après lever le siège. L'année suivante, il montra moins les talents d'un général que l'ardeur d'un soldat, en conseillant au roi de livrer la bataille de Pavie. Il chercha ensuite à réparer son erreur en combattant avec la plus grande valeur et y fist si bien, dit Brantôme, que le roi lui donna la charge d'amiral. Il avait partagé le sort de son maître et avait été conduit avec lui prisonnier en Espagne. En 1529, il fut chargé d'aller en Italie obtenir de Charles-Quint la ratification du traité de Cambrai. Six ans plus tard, il reçut le commandement en chef de la guerre contre le duc de Savoie, et, après avoir, dans une campagne rapide, conquis presque tout le Piémont, il tenait ce prince assiégé dans Verceil et allait,

par la prise de cette ville, assurer la conquête d'une partie de l'Italie, lorsque le cardinal de Lorraine, qui se rendait à Rome pour négocier la paix, lui persuada de s'arrêter au milieu de ses succès. Ce fut là une faute que François I^{er} ne pardonna pas à l'amiral, et qui devint en quelque sorte le point de départ de la disgrâce qui le frappa plus tard. A son retour d'Italie, Chabot trouva la cour partagée en deux camps par la rivalité de la duchesse d'Etampes, maîtresse du jeune duc d'Orléans, auquel la mort de son frère aîné François (1536) venait de donner le titre de Dauphin. L'amiral eut le tort de se mêler à ces intrigues et devint le chef du parti de la duchesse d'Etampes, tandis que Diane avait pour principal allié le connétable de Montmorency, l'homme le plus puissant de la cour, devant lequel le chancelier et les grands courbaient humblement la tête, et qu'ils n'osaient traiter que de *monseigneur*. Chabot ne se crut pas obligé à tant de déférence envers un ancien camarade d'enfance et continua de l'appeler, comme par le passé, *son compagnon et mon frère*. L'orgueilleux connétable en conçut tant plus vive, qu'elle dut rester longtemps inactive, à cause du crédit tout-puissant de la duchesse d'Etampes sur l'esprit du roi. Cette haine trouva enfin l'occasion d'éclater. En 1539, François I^{er} résolut de faire exercer des poursuites contre ceux qui s'étaient enrichis aux dépens de l'Etat, et Montmorency vit là un moyen de perdre l'amiral, dont le luxe et la magnificence étaient extraordinaires, même au milieu de cette cour fastueuse. Il présenta au roi des relevés de comptes qui prouvaient que Chabot s'était approprié une partie des revenus de l'Etat dans son gouvernement de Bourgogne. Chabot, mandé auprès du roi pour se justifier, lui répondit avec hauteur et fut arrêté. Le 8 février 1540, une commission, présidée par le président Poyet, qui était venu au connétable, le condamna à 1,500,000 livres d'amende, au bannissement et à la confiscation de ses biens, comme coupable de concussion, d'exactions, de malversations et autres entreprises sur l'autorité royale; à tous ces chefs d'accusation Poyet ajouta ceux d'*infidélités* et de *déloyauté*. Le jugement fut d'abord approuvé par François I^{er}, dont le ressentiment contre l'amiral n'était pas encore apaisé; mais la duchesse d'Etampes ne cessa d'intercéder en faveur du condamné, et ses larmes triomphèrent à la fin de la résistance du roi. L'amiral obtint des lettres de grâce, fut déchargé de l'amende et rétabli dans ses emplois. Bien plus, le connétable ayant été disgracié peu de temps après, Chabot fut appelé à lui succéder dans une partie des fonctions qu'il occupait à la cour. Mais il ne devait pas jouir longtemps de ce retour de la faveur de son maître. Il mourut un an plus tard du chagrin que lui avait causé sa condamnation, du moins à ce que prétend Brantôme, qui s'exprime ainsi à ce sujet : « Depuis, le pauvre homme ne prouffita de son corps, car dès lors son poulx s'arresta et cessa tout à coup par telle véhémence de peur, qu'onques depuis il ne le put retrouver, ni jamais put estre trouvé par quelque grand et expert médecin qui fut. » Bien qu'il portât le titre de grand amiral de France, Chabot ne se distinguait jamais personnellement comme homme de mer, mais il ne négligea pas la marine, et ce fut grâce à la protection qu'il accorda à Jacques Cartier que ce dernier fut chargé par le roi d'un voyage d'exploration dans l'Amérique septentrionale, voyage qui eut pour résultat la découverte du Canada. Il existe à la Bibliothèque impériale un recueil manuscrit en 2 vol. in-fol. des *Lettres de l'amiral de Brion*, écrites en 1525. On trouve en outre des détails curieux sur son procès dans le livre VI des *Recherches* de Pasquier.

Léonor de Chabot, fils de l'amiral, lui fit élever un magnifique tombeau, à la description duquel nous consacrons l'article suivant.

CHABOT (STATUE DE PHILIPPE DE), chef-d'œuvre de Jean Cousin, musée du Louvre. Cette statue, qui est en albâtre de Lagny, ornait autrefois le monument que Léonor de Chabot fit ériger à la mémoire de son père dans l'église des Célestins, à Paris, en 1543. Elle fut recueillie, à l'époque de la Révolution, dans le musée des monuments français, aux Petits-Augustins, et passa ensuite dans la galerie d'Angoulême, au Louvre. Elle représente l'amiral à demi couché, accablé sur son casque et semblant se reposer, par un doux sommeil, de ses longues fatigues. Il porte, par-dessus son armure, le cordon de Saint-Michel, et une cotte d'armes sur laquelle sont gravées ses armoiries, et il tient à la main son sifflet de commandement. Son casque, dont il a déchargé sa tête, et ses gantelets, qui sont près de lui, montrent qu'il n'est pas mort au milieu des combats, ce que l'on indique, sur les monuments de cette époque, par le casque en tête, les mains couvertes de leurs gantelets et armées de l'épée. Cette statue, de grandeur naturelle, a été attribuée à Paul Ponce; mais il a été prouvé depuis que c'était un ouvrage de Jean Cousin. « Par la ferteté de sa pose et la hardiesse de l'exécution, a dit M. de Clarac, cette statue est digne du ciseau de Michel-Ange, dont elle rappelle le style. Malgré l'armure, le corps a beaucoup de souplesse; la tête, pleine de force et de caractère, est d'un bon travail; on y retrouve un

peu du style des têtes antiques d'Hercule, et la manière simple et large dont cette figure est drapée a beaucoup de rapport avec celle de la belle statue connue sous le nom de *Phocion*. Une partie des armoiries dont est blasonnée la cotte d'armes est parlante. Le petit poisson à grosse tête plate se nomme *chabot* dans le Poitou, à ce que nous apprend Millin, dans ses *Antiquités nationales* (I, 55). » Le piédestal qui porte la statue est décoré d'un bas-relief en marbre, où sont représentés un des ancêtres de Philippe de Chabot et sa femme, tous deux endormis. Sous ce tombeau figuraient autrefois l'apôtre saint Paul et le grand prêtre Melchisédech, soutenant une femme qui personnifiait la Fortune. On suppose que Philippe de Chabot dut avoir une vénération particulière pour saint Paul, car il a été représenté avec les attributs de cet apôtre, dans une des peintures en émail exécutées par Leonard Limosin, d'après les dessins de Jannet, pour orner le tombeau de François I^{er}. Le comte Cicognara cite le monument de Chabot comme le chef-d'œuvre de la sculpture française au XVI^e siècle.

CHABOT. Pour les personnages de cette famille qui ne se trouvent pas ici, substituée à celle des Rohan en 1645, voyez ROHAN-CHABOT.

CHABOT (Louis-François-Jean), général, né à Niort en 1757, mort en 1837. Il se distingua dans les guerres de la Révolution et de l'Empire, et plus particulièrement au siège d'Anvers, au passage de la Meuse, en Vendée et au blocus de Mantoue, où il reçut la capitulation de Wurmser. Nommé commandant des îles Ioniennes, il défendit héroïquement Corfou, commanda une division pendant la guerre d'Espagne, et fut mis à la retraite en 1815.

CHABOT (François), conventionnel montagnard, né à Saint-Geniez-Dol (Rouergue) en 1759, décapité en 1794. Il avait été capucin avant la Révolution et d'une piété exaltée, que la lecture des livres philosophiques modifia ensuite singulièrement. Lors de la suppression des congrégations religieuses, il sortit de son couvent, déjà gagné à la cause de la Révolution, continua toutefois d'exercer les fonctions de la prêtrise, accepta l'un des premiers la constitution civile du clergé, et devint grand vicaire de Grégoire, évêque constitutionnel de Blois. Cette position, où il montra un patriotisme actif, stimulé par l'ambition de jouer un rôle dans les événements, le fit nommer député à l'Assemblée législative par le département de Loir-et-Cher. Il siégea à l'extrême gauche, et, de concert avec Merlin et Basire, soutint vivement la dénonciation du fameux *comité autrichien*, attaqua Dillon, Dupleix, Montmorin, Bertrand de Molléville et autres, à cause de leurs manœuvres contre-révolutionnaires, et se fit une grande popularité par sa véhémence, sa parole facile et sa vigilance farouche. C'était d'ailleurs un homme distingué, instruit, sincèrement rallié aux idées nouvelles, et qu'il ne faudrait pas juger entièrement d'après les caricatures que les ennemis de la Révolution ont fait. Chabot, l'ex-capucin Chabot, il ne faut pas l'oublier, fut une sorte de cible qui reçut les flèches de tous les partis. Ces épreuves de l'ancien monde, ces ex-prêtres et ces ex-nobles, quelque sincères qu'ils fussent dans la foi nouvelle, étaient naturellement portés à faire oublier leur origine par une ardeur souvent excessive. Avec son emportement méridional et un penchant naturel pour l'intrigue, Chabot ne prêtait que trop le flanc aux attaques. On connaît la fameuse épigramme qui fut lancée contre lui et ses amis, et dont nous donnons ici une des variantes :

Vit-on jamais rien de plus sot
Que Merlin, Basire et Chabot !
Connut-on jamais rien de pire
Que Chabot, Merlin et Basire ?
Et jamais rien de plus coquin
Que Chabot, Basire et Merlin ?

Cette épigramme ne brille pas plus, d'ailleurs, par l'esprit que par la bienveillance. Elle est fort injuste, au moins à l'égard de Basire, qui était un homme honnête et pur. La probité de Merlin a été attaquée, mais il n'y a aucune preuve à cet égard. Quant à Chabot, on n'avait alors rien à lui reprocher sous ce rapport. Aucun des trois ne méritait de telles épithètes. Que Merlin, le vaillant défenseur de Mayence, fût un *sot* et un *coquin*, c'est ce qui semblera bien absurde à ceux qui connaissent l'histoire. Mais c'est avec des inepties de cette force qu'on a longtemps jugé les hommes de la Révolution et que les jugent encore quelques esprits étroits qui ne connaissent de cette grande époque que les mots *terreur* et *massacres de septembre*, et qui professent à l'égard de Robespierre et de Danton des opinions empruntées à nos grand-mères, naïves et saintes femmes auxquelles la République, en lutte avec toute l'Europe, avait enlevé les fils.

A la veille du 10 août, Chabot s'agita beaucoup et contribua au soulèvement du faubourg Saint-Antoine. Le 15, il parla en faveur des patriotes de Lyon, fit réintégrer Chalier dans ses fonctions de membre de la commune de cette ville, destitua les administrateurs contre-révolutionnaires du Rhône, et refusa toute indemnité pour la suppression des droits féodaux. Lors des massacres de septembre, il est avéré qu'il contribua très-énergiquement à sauver la vie à plusieurs prêtres, et notamment au respectable abbé Sicard.

Réélu à la Convention nationale, il se trouva compris dans une dénonciation de Narbonne pour avoir reçu de l'argent de la cour; mais il ne fut donné aucune preuve de ce fait, bien invraisemblable, si l'on se souvient des violentes attaques de Chabot contre le parti de la cour. Il est évident que, s'il avait reçu de l'argent, il l'aurait bien mal gagné; car, jusqu'à la chute de la royauté, on ne peut citer une seule occasion où il ne se soit prononcé pour les mesures les plus radicalement révolutionnaires.

Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort, comme ses collègues de la Montagne, et s'opposa néanmoins au bannissement de tous les Bourbons, réclamé par Buzot, manifestant en cette circonstance, comme la plupart des montagnards, une entière confiance dans les opinions révolutionnaires du duc d'Orléans. Il combattit aussi l'idée d'une dictature mise en avant par Marat, contribua à la chute des girondins, appuya le décret qui transforma la cathédrale de Paris en temple de la Raison, et se singularisa, dit-on, par une affectation de négligence dans ses vêtements qui touchait à la malpropreté (dans le but de se donner un vernis de sans-culottisme).

En octobre 1793, il épousa la sœur d'un banquier autrichien, Frey, qui lui apporta une dot de 100,000 livres; et, prévoyant sans doute que ce mariage donnerait lieu à quelques soupçons, l'annonça aux Jacobins, où il lut son contrat, et obtint que la Société nommât une députation pour assister au mariage. Devenu opulent, et mêlé d'ailleurs à des manœuvres qui sont restées fort obscures, Chabot, dont on n'avait voulu qu'exploiter l'influence au profit de certaines spéculations financières, se laissa facilement entraîner dans des intrigues d'agiotage qui se liaient à un complot financier, où se trouvait mêlé le fameux intrigant royaliste, baron de Batz. Il reçut de l'argent pour corrompre des membres de la Convention, et spécialement le malheureux Fabre d'Églantine, dans le but de falsifier un décret relatif à l'ancienne compagnie des Indes. Les conventionnels Julien (de Toulouse), Delaunay (d'Angers), trahirent dans cette dangereuse intrigue, dont Fabre et Basire furent les victimes, sans en être les complices.

Effrayé bientôt des manœuvres ténébreuses dans lesquelles il avait accepté un rôle, Chabot alla les dénoncer au Comité de sûreté générale, en remettant 100,000 livres qu'on lui avait données pour corrompre Fabre, et en prétendant ne s'être mêlé à cette affaire que pour en saisir tous les fils et déjouer les projets des conjurés. Ses explications parurent peu satisfaisantes, et peu de temps après il fut arrêté avec Basire, qui n'était coupable que d'avoir reçu quelques-unes de ses confidences, sans trop les comprendre et sans les révéler.

Emprisonné au Luxembourg, Chabot, qui avait espéré se tirer de cette vilaine affaire, quoiqu'il eût bien réellement participé à la falsification du décret et aux manœuvres d'agiotage, écrivit vainement à Robespierre les lettres les plus suppliées; il fut renvoyé devant le tribunal révolutionnaire, jugé en même temps que les dantonistes, qui se plaignaient amèrement d'être accolés à des *fryons*, et enfin condamné à mort. Il prit du sublimé corrosif, mais conserva assez de vie pour être conduit à l'échafaud (5 avril 1794). Sur la charrette, le malheureux se releva moralement par un touchant renouveau de justice et d'amitié. Au milieu des souffrances qu'il endurait, il ne songeait qu'à son ami, innocent, et qu'il entraînait avec lui, et il ne cessait de s'écrier : « Ah ! pauvre Basire, tu n'as rien fait ! »

Voilà le caractère de ces temps vraiment héroïques : de la grandeur jusque dans la faiblesse, une certaine force jusque dans les défaillances. Aujourd'hui, la corruption est tellement entrée dans nos mœurs que, si l'on se frappe la poitrine, c'est de regret de n'avoir pas réussi au gré de ses convoitises.

CHABOT DE L'ALLIER (Georges-Antoine), juriconsulte, né à Montluçon en 1758, mort en 1819. Il était avocat au parlement avant la Révolution, et devint président du tribunal de Montluçon. Nommé député suppléant à la Convention, il prétendit avoir reçu de ses électeurs la mission d'appuyer le maintien de la royauté, et il ne fut admis à siéger qu'en 1790, lorsque cette assemblée était livrée à la réaction. Il fit aussi partie du conseil des Anciens, puis du Tribunal, où il appuya bruyamment les empiétements successifs de Napoléon, qui le nomma inspecteur général des écoles de droit et conseiller à la cour de cassation. Il n'en fut pas moins un des premiers à se rallier aux Bourbons en 1814, retourna à l'empereur pendant les Cent-Jours, puis à Louis XVIII, et sut conserver ses places sous tous les gouvernements. Il est plus recommandable comme juriconsulte que comme homme politique. Il avait pris part à la rédaction du Code civil, et il composa des ouvrages estimés : *Tableau de la législation ancienne sur les successions et de la législation nouvelle établie par le Code civil* (1804-1806); *Commentaire sur la loi des successions*, 6^e édition, revue et annotée par M. Pellat (1832); *Questions transitoires sur le Code Napoléon* (1809-1829).

CHABOT DE BOUIN (Jules), littérateur français, né en 1805, mort en 1857. Il a publié

des romans et signé, le plus souvent en collaboration, un certain nombre de pièces appartenant à tous les genres. Entre autres pseudonymes, il a pris ceux de *Michel Morin*, *Jules Pécherel*, *Oct. de Saint-Ernest*. On a de lui notamment : *Elie Tobias*, histoire allemande (1834, 2 vol.); *Histoire de deux sœurs* (1835, 2 vol.), roman; le *Moutard des faubourgs*, vauville en un acte (1836); la *Mouche du mari*, en un acte (1832), avec M. Dumanoir; le *Fils du savetier* ou les *Amours de Télémaque*, avec M. Dartois; les *Deux étoiles* ou les *Petites causes et les grands effets*, en trois actes (1837), avec M. Lubize; *Rita l'Espagnole*, drame en quatre actes, avec Charles Desnoyer (1837); la *Maîtresse d'un ami*, en un acte (1840), avec le même; *l'Hospitalité*, le *Beau-père*, le *Quinze avant midi*, vaudevilles en un acte, avec M. Cormon; *Paula*, drame en cinq actes (1841), etc. Tous ces différents ouvrages ont été représentés sur les scènes de second ordre.

CHABOTTE s. f. (cha-bo-te). Techn. Pièce de fondation qui constitue la base de l'enclume du marteau-pilon, et qui reçoit une table ou une matrice appropriée au travail demandé, par un assemblage à queue d'aronde.

CHABOUK s. m. (cha-bouk). Grand fouet dont on se sert dans les Indes et dans les colonies pour châtier les nègres. Il châtime que l'on inflige à l'aide de ce fouet.

— Encycl. Ce châtime est mentionné dans une lettre de Parny à son ami Bertin, datée de l'île Bourbon, en janvier 1775. « L'intérêt a désuni les familles; la chicane est devenue nécessaire; le *chabouc* a déchiré le nègre infortuné, etc. » Lullier, dans son *Voyage aux Indes*, a décrit le *chabouc*, qu'il appelle *chabouk*. « C'est, dit-il, une punition si rude, que souvent on en meurt. On prend le patient, auquel on lie les mains, entre lesquelles on passe une perche appelée *bambouc*. Deux hommes ensuite l'enlèvent, et le soutiennent en l'air; et, pendant qu'il est soutenu par les deux bras, un exécuteur le frappe à grands coups de nerf de bœuf sur tout le corps. »

CHABOUILLET (Jean-Marie-Anatole), antiquaire, né à Paris en 1814. Il est, depuis 1849, conservateur adjoint au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale. Il a publié de nombreux articles et mémoires dans le *Treasury numismatique* et de *glyptique*, dans la *Revue numismatique*, etc., et a fait paraître à part un *Catalogue d'émouss et de camées* (1858).

CHABOUSSADE s. f. (cha-bou-sa-de). Agric. Race de moutons américains, qui sont dépourvus de cornes.

CHABRAN (Joseph), général français, né à Cavailon (Vaucluse) en 1763, mort en 1843. Parti comme volontaire en 1790, il se signala au passage du pont de Lodi (1795), obtint le brevet de général de brigade et un sabre d'honneur, pour ses exploits dans la campagne d'Italie. Chabran déploya les plus brillantes qualités en Suisse, sous Masséna (1799), emporta, en 1800, par un coup d'audace inouï, le fameux fort de Bard, dans la vallée d'Aoste, eut le commandement du Piémont après la victoire de Marengo, servit en Espagne, et reçut, en 1814, le titre de comte.

CHABRAQUE ou **SCHABRAQUE** s. f. (chabra-ke — allem. *schabracke*, même sens). Art milit. Peau de chèvre ou de mouton que l'on met sur les chevaux de la cavalerie légère : *L'usage de la CHABRAQUE nous vient des Hussards hongrois, qui l'avaient empruntée aux Turcs*. (E. Mourot.)

— Patois. Fille ou femme qui vit dans le désordre.

CHABRÉE s. f. (cha-bré — nom d'un savant Gênois). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des nassauviées, comprenant quelques espèces, la plupart vivaces, originaires du Chili.

CHABRÉE (Dominique), en latin *Chabreus*, médecin et naturaliste suisse, né à Genève, mort vers 1667. Il exerçait la médecine à Yverdon, lorsqu'il fut chargé par Louis de Graffenried de surveiller l'impression et l'arrangement des figures de l'*Histoire des plantes* de Jean Bauhin, tâche dont il s'acquitta avec une grande négligence. En 1666, Chabrée publia un abrégé de cette histoire comme un ouvrage de lui, sous le titre de : *Stirpium icones et sciagraphia*, etc. (Genève, in-fol.)

CHABRIAS, général athénien très-célèbre, mais dont les exploits ne sont qu'imparfaitement connus. L'an 392 av. J.-C., il commanda un corps et fit quelques incursions heureuses en Laconie, défit encore les Spartiates quelques années plus tard, dans l'île d'Égine, fut envoyé, en 385, au secours d'Evagoras, roi de Chypre, et lui fit obtenir du roi de Perse une paix honorable. Il fit ensuite la guerre pour son propre compte, en Égypte, fut rappelé par les Athéniens, qui lui donnèrent le commandement des forces qu'ils envoyaient au secours des Thébains, souleva l'Éubée et les Cyclades contre les Spartiates, et lutta avec bonheur contre le fameux général lacédémonien Agésilas, qu'il intimida même en Bœotie, par une manœuvre inattendue. Quand sa patrie, après Leuctres, prit parti pour les Spartiates (368), il repoussa Epaminondas, qui tentait d'emporter Corinthe, laissa surprendre Oropé, se vit accuser de trahison, et s'exila momentanément d'Athènes, quoiqu'il eût triom-

phé de ses accusateurs. On le voit encore mêlé à diverses guerres en Thrace et en Egypte, où il s'était mis à la solde du roi Ochos. Il périt dans la guerre sociale, à la tête de la flotte athénienne, dans le port de Chio. Il était resté seul sur sa galère, et avait préféré la mort à la fuite (358). Démosthène dit que, pendant le cours de sa vie, il prit 17 villes, 70 vaisseaux, 3,000 prisonniers, et fit entrer 110 talents dans le trésor public.

CHABRILLAN (Louis-Olivier-Théodore de), comte de, homme politique français, né à Paris en 1811. Il servit, de 1830 à 1833, dans l'armée du roi de Bavière, puis revint en France et fut successivement attaché au conseil d'Etat et au ministère des affaires étrangères, sous le règne de Louis-Philippe. Rentré dans la vie privée après 1848, M. de Chabrilan a été élu, en 1852, membre du Corps législatif, dont il a cessé de faire partie en 1863. — Son frère, le comte Lionel de Chabrilan, né à Paris en 1820, mort à Melbourne en 1858, eut une jeunesse des plus dissipées, et finit par épouser une danseuse de bals publics, connue sous le nom de *Mogador*. Il obtint, quelque temps après, un poste de consul en Australie, où il mourut. En 1850, Lionel de Chabrilan fit paraître, dans la *Presse*, des études sur l'Australie.

CHABRILLAN (Céleste Vénard, dame Lionel de Moreton, comtesse de), connue autrefois à Paris sous le surnom de *Mogador*, née à Paris le 27 décembre 1824, d'une famille d'ouvriers. Maltraitée par sa mère, qui l'abandonnait aux brutalités de son second mari, elle connut de bonne heure toutes les misères. Un jour, elle fut recueillie, épuisée et mourante, par une prostituée de la Cité, qui lui offrit sa table et son lit. L'odyssée dont Céleste Vénard fut l'héroïne à la suite de cette adoption n'est pas du ressort de ce dictionnaire. Ce fut la vie ordinaire des courtisanes, et Mme de Chabrilan en a raconté jusqu'aux moindres détails dans des mémoires publiés en 1854, supprimés dès leur apparition, puis réédités en 1858, et de nouveau saisis (*Adieu au monde, mémoires de Céleste Mogador*, 5 vol. in-8°; 2^e édition, 4 vol.). Les bals et les lieux de plaisir ont longtemps retenti du nom de Mogador, qui, vers 1846 surtout, était citée comme la reine du Prado. Belle et grande femme aux cheveux bruns, aux sourcils bien arqués, elle avait les audacieuses proportions des cariatides michel-angesques. Elle était grêlée, mais juste assez pour avoir un faux air de la Vénus de Milo; elle avait de plus que la Vénus de Milo des bras, et de fort beaux. Aussi relevait-elle, au bal masqué, les manches de son bourgeois de débardeur. On se rappelle la chanson de Nadaud :

Pomarré, Maria,
Mogador et Clara,
A mes yeux enchantés,
Apparaissent, belles divinités!

Un historien du cru nous a révélé que c'est le jeudi 26 septembre 1844, à neuf heures du soir, que Mlle Céleste reçut le nom de Mogador et sa couronne de reine. Maintenant que nous avons inscrit cette date mémorable, nous voilà en règle avec la postérité, à laquelle il faut bien dire encore qu'avant d'être comtesse, Céleste Mogador fut actrice aux Variétés, écuycère à l'Hippodrome, puis lorette; mais, à l'encontre de celles qui vendent leur corps au plus offrant, elle a donné son âme, son corps et sa foi au plus aimant, à M. le comte de Chabrilan, descendant d'une vieille race chevaleresque du Dauphiné, qui, lui, n'a vu que le présent et a courageusement oublié le passé. Après une jeunesse orageuse, le comte a donné son titre et son nom à Mlle Céleste Vénard, en 1854. Les deux époux partirent pour l'Australie; le mari, après sa ruine, avait, dans un premier voyage, mené dans le nouveau monde la rude vie des mineurs; il venait d'être nommé consul à Melbourne. Après deux ans de séjour dans cette ville, où tous les salons lui furent fermés, la nouvelle comtesse revint seule en France, où elle fut, pendant six mois, gravement malade. A peine sauvée, elle prit en mains grammes et dictionnaires et commença sa lutte contre l'ignorance. A force de travail, soutenue par une grande énergie, elle finit par se créer un style, et se mit à écrire des romans et des pièces de théâtre. On eut bientôt d'elle, sous le nom de comtesse de Chabrilan : les *Voleurs d'or* (1857); la *Sapho* (1858); *Miss Pewel* (1859); *Est-il fou?* etc., romans. Du premier de ces ouvrages, elle a tiré un drame, qui a été joué en mai 1864, au théâtre de Belleville. En 1863, elle a pris la direction du théâtre des Folies-Marigny, aux Champs-Élysées, et y a fait jouer quelques vaudevilles signés Lionel; mais son administration, peu heureuse, s'est terminée en 1864 par la faillite. Il faut tenir compte à Mme de Chabrilan des efforts qu'elle a faits et qu'elle fait encore pour se réhabiliter. Pleine de courage, elle cherche dans le travail le pardon du passé. Stimulée par le désir de se créer une place dans le monde des lettres, elle lutte vaillamment; mais elle a plus d'un obstacle à renverser, et il est à craindre que la triste renom de Céleste Mogador ne pèse longtemps encore sur le titre de comtesse, qui décore ses productions littéraires.

CHABRILLOU s. m. (cha-bri-lou; 11 mil. — du lat. *capra*, chèvre). Comm. Fromage de lait de chèvre fabriqué en Auvergne.

CHABRIS, bourg et commune de France (Indre), arrond. et à 46 kilom. N.-E. d'Issoudun, sur la rive gauche du Cher; pop. aggl. 2,346 hab. — pop. tot. 3,111 hab. Fabriques de broderie, lingerie, draps. L'église, plusieurs fois reconstruite, conserve encore des détails antérieurs au x^e siècle; les deux petites cryptes, ornées de la statue et du tombeau de saint Phallier, sont fréquentées par de nombreux pèlerins.

CHABRIT (Pierre), littérateur français, mort à Paris en 1785. Il était avocat au parlement de cette ville. Il s'empoisonna, dit-on, parce qu'il ne put payer une dette à son échéance. On a de lui : *De la monarchie française et de ses lois* (Bouillon, 1783-1784, 2 vol. in-8°), ouvrage qui a joui d'une assez grande célébrité, et qui valut à l'auteur un prix de l'Académie française.

CHABROL, famille originaire de l'Auvergne, qui a fourni un grand nombre de personnages distingués dans la magistrature, les armes et les lettres. Le grand Arnauld en était issu. Les membres les plus remarquables sont :

CHABROL (Guillaume-Michel), juriconsulte, avocat du roi au présidial de Riom, né dans cette ville en 1714, mort en 1792. Il fut anobli par Louis XV en 1767, et nommé conseiller d'Etat en 1780. Son ouvrage le plus important est un *Commentaire sur les coutumes d'Auvergne* (1784), où se trouvent des renseignements intéressants qu'on chercherait vainement ailleurs, et où l'auteur se montre profond juriconsulte et fort savant dans le droit romain. — Son fils, Gaspard-Claude CHABROL, député de la noblesse aux états généraux, a laissé cinq fils, qui ont plus ou moins marqué dans la politique et l'administration :

CHABROL DE TOURNOËL (Gaspard-François, comte de), député du Puy-de-Dôme sous la Restauration, où il vota constamment avec la majorité royaliste; il mourut en 1823, peu de temps après avoir été nommé maire de Riom.

CHABROL DE CHAMÉANE (Ant.-Joseph), émigra sous la Révolution, porta les armes contre la France, dans l'armée de Condé, et devint, sous la Restauration, maire de Nevers et député de la Nièvre. A la révolution de Juillet, il rentra dans la retraite.

CHABROL-CHAMÉANE (Ernest, vicomte de), juriconsulte français, fils d'Antoine-Joseph. Il a fait, pendant quelques années, partie de la magistrature. Il a publié divers ouvrages, dont les principaux sont : *Esquisse historique de la législation criminelle* (1842); *Dictionnaire général des lois pénales disciplinaires et de police* (1842-1843, 2 vol.); *Dictionnaire de législation usuelle* (1844).

CHABROL DE CROUSOL (André-Jean, comte de), homme d'Etat, né à Riom en 1771, mort à Chabannes en 1836. Il fut emprisonné pendant la Terreur, entra au conseil d'Etat vers la fin du consulat, rempli divers emplois importants sous l'Empire, et fut nommé, en 1814, préfet du Rhône. Pendant les Cent-Jours, il vécut oublié, reprit ses fonctions à Lyon, après la seconde Restauration, et ne fit rien pour modérer la réaction royaliste qui ensanglanta cette ville en 1816 et en 1817. Lorsque le maréchal Marmont, investi de pleins pouvoirs, vint mettre fin à cette saturnale, Chabrol fut rappelé, mais pour être revêtu des plus hauts emplois. Député, puis pair de France (1824), il fut, peu après, appelé au ministère de la marine, et marqua son passage par d'utiles réformes : l'insitution d'une école d'application, la reprise des constructions navales, l'application aux colonies de la législation française, etc. Il dirigea un moment les finances sous le ministère Polignac, et se retira des affaires après 1830.

CHABROL DE VOLVIC (Gilbert-Joseph-Gaspard, comte de), administrateur, né à Riom en 1773, mort en 1843. Il fit partie de la commission scientifique qui suivit l'expédition d'Egypte, et collabora au grand ouvrage qui fut publié sur cette contrée. Nommé préfet de Montenotte, en Italie (1806), il fit exécuter la route de la Corniche; en 1812, il fut appelé à la préfecture de la Seine. Nos lecteurs nous sauront gré de leur rapporter ici de quelle manière il fut chargé de ce poste important par l'empereur Napoléon. Quelques jours après la destitution du comte Frochot, un jeune homme se présente à l'audience de l'empereur : « Votre nom, monsieur ? lui demanda Napoléon I^{er}. — Chabrol de Volvic, préfet de Montenotte, grâce aux bontés de Votre Majesté. — Pourquoi n'êtes-vous pas à votre poste ? Je n'aime pas les préfets voyageurs. — Sire, j'ai obtenu un congé, et j'en profite pour aller en Hollande rendre visite à mon beau-père, le prince Lebrun. — C'est différent; savez-vous, monsieur, que vous avez fait un beau mariage ? — Cela est vrai, sire; mais j'espère m'en rendre digne. » Puis, Napoléon interrogea le magistrat sur ses goûts, ses études et ses projets. L'entretien dura près d'une demi-heure, et l'empereur termina l'audience en disant : « Monsieur Chabrol, vous resterez à Paris quarante-huit heures de plus; quand vous aurez reçu de mes nouvelles, vous partirez si bon vous semble. » Le lendemain, le ministre de l'intérieur présentait à Napoléon une longue liste de candidats aux fonctions de préfet de la Seine. L'empereur examina cette liste. A chaque nom, Sa Majesté faisait un signe

néglatif. La lecture terminée, l'empereur remit la note au ministre de l'intérieur, en lui disant : « J'ai mieux que tout cela. — Sire, daignez me faire connaître le nom de l'heureux candidat de Votre Majesté. — Gilbert-Joseph-Gaspard Chabrol de Volvic, dit l'empereur en parcourant une petite note qu'il venait de tirer de sa poche, aujourd'hui préfet de Montenotte, demain préfet de la Seine. — Sire, je suis désolé d'avoir omis le nom de M. Chabrol; mais son âge... j'avais cru... — Monsieur, ne faites pas de procès à la jeunesse; j'étais plus jeune que mon nouveau préfet de la Seine aux batailles d'Arcole et de Rivoli... Que le décret soit présenté ce soir à ma signature. Allez, c'est une affaire conclue, et une bonne. » Napoléon avait bien jugé M. Chabrol; le nouveau préfet de la Seine avait alors trente-neuf ans; il administra la capitale d'un grand empire. Aussi se concilia-t-il bientôt l'estime et l'affection de ses administrés. Cette affection des Parisiens pour leur premier magistrat devint plus tard si vive, que le roi Louis XVIII se crut obligé de conserver à la tête des affaires de la ville le préfet nommé par son prédécesseur. Un jour, un ministre, plus royaliste que le roi, voulut inspirer à Louis XVIII des doutes sur la fidélité du préfet de la Seine, à qui Son Excellence reprochait d'avoir été nommé par Napoléon; Sa Majesté le fit taire par cette répartie : « M. Chabrol a épousé la ville de Paris, et j'ai aboli le divorce. » La capitale est redevable à cet éminent administrateur d'une multitude d'améliorations et de travaux d'utilité publique. Député de Paris, puis de Riom, il fut appelé à l'Institut en 1820, pour l'invention de la peinture émaillée sur lave volcanique. On lui doit aussi la publication de nombreux documents statistiques sur la ville de Paris.

CHABROL DE MUROL, mathématicien, né à Riom en 1775, mort en 1805. Renvoyé de l'Ecole polytechnique, sous le Directoire, pour refus de serment, il n'en continua pas moins avec ardeur ses études sur l'astronomie et les mathématiques transcendentes, et inséra de remarquables mémoires dans le recueil de l'Académie des sciences. Désigné pour l'Institut, il changea brusquement de carrière, entra au séminaire de Saint-Sulpice, pour se préparer aux missions étrangères, mais mourut d'épuisement avant son départ.

CHABROTÈRE s. f. (cha-bro-tè-re). Ichtyol. Espèce de poisson du genre trigle.

CHABROUD (Charles), juriconsulte, membre de l'Assemblée constituante, né à Vienne (Dauphiné) en 1750, mort en 1816. Il joua un rôle assez brillant dans la première de nos assemblées politiques, où il soutint avec autant de fermeté que de modération les principes de la Révolution. C'est surtout dans les discussions sur l'organisation du pouvoir judiciaire qu'il fit remarquer la profondeur et l'étendue de ses connaissances. Son rapport de la procédure du Châtelet sur l'insurrection des 5 et 6 octobre 1790 fit une grande sensation, et détermina la décision de l'Assemblée, qu'il n'y avait pas lieu à accusation contre Mirabeau et le duc d'Orléans, ce qui le fit nommer la *blanchisseuse* par les journalistes de la cour. Sous l'Empire, il devint avocat à la cour de cassation et au conseil d'Etat.

CHABROULLER v. a. ou tr. (cha-brou-llé; 11 mil.). Barbouiller, charbonner. Vieux mot.

CHABRY (Louise), héroïne de la Révolution, mais héroïne d'un jour, d'une heure, et qu'on oublie ou dénigra les historiens et les panégyristes des femmes en général, et même des femmes de cette Révolution : l'ardent homme, Legouvé, Michelet, Louis Jourdan. Elle mérita bien quelques lignes, cependant; consacrons-les lui.

La Révolution, par la grande voix de Mirabeau, le 5 mai 1790, puis par le canon et l'écrasement de la Bastille, le 14 juillet, venait de retentir comme un tocsin aux oreilles du roi, retiré, caché à Versailles, et qui ne voulait pas, mal conseillé, revenir à Paris. Paris, cependant, meurt de faim, et finit par se laisser de « coasser », suivant l'impertinente expression de Marie-Antoinette, de demander de loin; il veut que le roi et la reine reviennent au milieu de lui; il va les chercher, croyant être sûr de l'abondance quand il posséderait le boulanger et la boulangère... Mais qui se lasse enfin ? Qui veut, qui va à Versailles exprimer sa volonté ? Les femmes. Les femmes, à Paris surtout, ont toujours joué un beau rôle, un rôle important dans nos grandes crises sociales. Par déférence pour le monarque, aime encore, on a choisi entre les filles du peuple, pour présenter à Louis XVI la supplique de la faim, la plus belle et aussi... la plus sage, Louise Chabry.

Louise Chabry est belle, disons-nous, et sage; ajoutons qu'elle a dix-sept ans, et qu'elle gagne à la pointe de son aiguille son pain de chaque jour, perdue, cachée dans une petite mansarde, qu'on peut voir encore, à l'heure où nous écrivons, rue du Petit-Carreau, numéro 29, mais qui bientôt aura disparu pour faire place à la rue Réaumur. Elle devait être éblouie en entrant dans ces fastueux Versailles, dans cette Caprée de nos rois; et, en effet, à peine avait-elle adressé quelques mots au monarque, qu'elle s'évanouit. Quand elle eut repris ses sens, elle demanda à parler à la reine seule, et s'acquitta

de sa mission. Le roi survint alors pour savoir ce qui avait été dit. Louise ne s'évanouit point, cette fois; peu à peu, elle s'était grandie à la hauteur de ceux qui l'entouraient, et, avec une respectueuse fermeté, elle dit au roi : « Les affaires des femmes ne sont pas celles des hommes; soyez toujours notre bon roi, et ne vous laissez point influencer contre votre peuple, qui vous aime plus que père et mère. » Puis, au moment de se retirer, elle demanda à baiser la main du roi, et Louis XVI, peu porté cependant aux choses de la galanterie, lui répondit qu'elle valait mieux que cela, lui ouvrit ses bras et l'embrassa de grand cœur sur les deux joues.

CHABRY (Marc), statuaire et peintre français, né à Lyon en 1660, mort en 1727. Elève de Puget, il a exécuté à Lyon des travaux dont la plupart ont péri pendant la Révolution. Il reste encore la sculpture du maître-autel de l'église Saint-Antoine, le bas-relief de *Louis XIV à cheval*, au-dessus de l'entrée de l'hôtel de ville, le groupe des jets d'eau de la place Bellecour, et divers autres morceaux. — Son fils, Marc CHABRY, suivit la même carrière, et exécuta pour Lyon plusieurs ouvrages de sculpture, qui ont eu, pour la plupart, le même sort que ceux de son père.

CHABUISSEAU s. m. (cha-bui-so). Ichtyol. Nom vulgaire de la chevanne, poisson du genre des ables.

CHACABOUT s. m. (cha-ka-bou). Membre d'une secte du royaume de Siam, fondée par un solitaire du nom de Chacabout.

CHACABUCO, ville de l'Amérique du Sud, dans la république du Chili, district de Santarosa, à 90 kilom. N.-E. de Santiago, sur la Colina. Les indépendants remportèrent près de cette ville, en 1817, une victoire décisive sur l'armée royale.

CHACHAHUAXTI s. m. (cha-ka-u-ak-sti). Linguist. Dialecte appartenant aux idiomes primitifs de l'Amérique centrale, et qui est parlé dans les environs de Xalapa et de Pantepeque.

CHACAL s. m. (cha-kal — du turc *schakal*). Mamm. Espèce de mammifère carnivore du grand genre chien, tenant à la fois du loup par sa couleur, et du renard par sa taille et par sa queue touffue, mais courte : *Le chacal déterre les cadavres, et, quoiqu'il ait la pupille ronde, il chasse pendant la nuit*. (Buff.) *Le rugissement d'un lion fait taire les miaulements d'une troupe de chacals*. (Th. Gaut.) *Le ramage du chacal est le charme des nuits d'Algérie, pour les amateurs qui chérissent ce genre de concerts*. (Toussent.)

Des mourants, dans la mort cherchant leur nourri-Disputent au chacal sa hideuse pâture. (Luce, M^{me} de GIRARDIN.)

— Fam. Sobriquet par lequel on désigne les zouaves.

— Encycl. Le pelage du *chacal* est d'un gris fauve; de la le nom de *loup doré*, qui lui a été donné anciennement. Il a les yeux très-petits, les prunelles fauves; sa longueur totale est de 0 m. 68. Il appartient à l'Asie, à l'Afrique et un peu à l'Europe, car on le trouve en Morée. On rencontre ordinairement les *chacals* par troupes nombreuses, qui établissent leurs cantonnements autour des villes, ou qui suivent les caravanes, pour se repaître des cadavres d'hommes ou d'animaux abandonnés pendant la marche. On dit même qu'ils fouillent les cimetières et déterrent les morts; mais cette assertion est contestée. Ce qui est certain, c'est que dans l'Inde on s'en rapporte à eux du soin de faire disparaître les restes mortels de ceux qui viennent mourir sur la terre sacrée du temple de Jagrenat. Les *chacals* se nourrissent de fruits à défaut de chair. Ils sont d'ailleurs extrêmement timides, et les Orientaux en ont fait l'emblème de la lâcheté. M. Pouchet rapporte qu'un *chacal* qu'il a eu en sa possession tremblait dès qu'on le regardait, au moindre geste, son effroi était tel qu'il perdait son urine. D'après cela, il est bien difficile de croire que ces animaux attaquent jamais l'homme.

L'abondance des *chacals* dans les contrées où la tradition place le berceau de notre espèce, l'identité de leur organisation avec celle du chien, enfin quelques analogies de mœurs et leur familiarité, ont fait naître l'idée que ces animaux sont la souche du chien domestique, dont les nombreuses variétés seraient le résultat de la domesticité. Homère, montrant le vaillant Ajax qui se précipite sur une troupe de Troyens pour délivrer Ulysse blessé, le compare à un lion fondant sur une troupe d'animaux acharnés autour d'un cerf aux abois; selon Buffon, l'animal dont il s'agit ici et qu'Homère appelle *thô* n'est autre que le *chacal*. Dans les peintures funéraires des Egyptiens, les prêtres, les juges et les embaumeurs sont souvent symbolisés par un personnage à tête de *chacal* ordinairement noir. On trouve des momies de *chacals*, et l'on a même découvert des ossements de ces animaux qui étaient dorés.

CHACAMEL s. m. (cha-ka-mél — mexic. *chachalacamel*, même sens). Ornith. Espèce de hocco.

— Encycl. Cet oiseau, qui habite les Antilles, et qu'on trouve aussi au Mexique, est un gallinacé brun sur le dos, d'un blanc un peu brunâtre sous le ventre, avec le bec et les pieds bleuâtres. Il vit ordinairement dans

les régions montagneuses ; c'est là qu'il fait son nid et qu'il élève ses petits. Le cri de cet oiseau est analogue à celui de la poule ; mais il est beaucoup plus fort, plus prompt et presque continu ; aussi un seul individu fait-il, assure-t-on, autant de bruit qu'une basse-cour entière ; de là le nom mexicain *chachalacame*, qui signifie *oiseau criard*, et dont on a fait *chacamel*. Cet oiseau est quelquefois élevé en domesticité.

CHACAO, ville de l'Amérique du Sud, dans la république du Chili, province et sur la côte N. de l'île Chiloe, à 25 kilom. E. de San-Carlos ; 3,000 hab. Bon port, mais d'un accès difficile ; son importance a diminué depuis la création du port de San-Carlos.

CHACAPOYAS. V. JUAN-DE-LA-FRONTIERA (SAN-).

CHACARA s. m. (cha-ka-ra). Prêtre du Soleil au Pérou.

CHACART s. m. (cha-kar). Comm. Toile de coton des Indes.

CHACATON (Jean-Nicolas-Henri de), paysagiste français contemporain, né le 30 juillet 1813, à Chézay (Allier). Il a eu pour maîtres Ingres, Hersent et Marilhat, et s'exposa, pour la première fois, au salon de 1835, son propre portrait et un tableau de genre, le *Prisonnier de Chillon*. Il parcourut ensuite l'Italie, dont il étudia avec soin, avec amour, les sites pittoresques. De retour en France, il exposa au salon de 1838 deux paysages d'inspiration lumineuse, la *Vue de la porta Nuova à Paternò, le jour de sainte Rosalie*, et une *Vue prise dans les gorges d'Amalfi*. Ces deux tableaux furent très-remarqués et valurent à l'auteur une médaille de 3^e classe. « La *Vue de la porta Nuova*, dit Gustave Planche, se distingue par l'abondance de la lumière, la solidité des terrains et la précision des détails d'architecture ; le tableau tout entier est plein de jeunesse et de fraîcheur... La *Vue prise à Amalfi* a droit aux mêmes éloges : la pâte des murs est solide, la végétation est d'une couleur éclatante, et les figures qui animent le paysage, sans être dessinées très-purement, sont d'un bon effet. Si M. Chacaton ne dément pas ses débuts, il ne peut manquer d'obtenir une rapide popularité ; son talent réunit ce qui plaît à la foule et ce qui plaît aux connaisseurs. » M. de Chacaton n'est pas devenu populaire ; mais, du moins, il a su conserver l'estime des amateurs qui placent ses premiers ouvrages assez près de ceux de Marilhat et de Decamps. On lui a reproché, nous le savons, d'imiter ces deux maîtres avec quelque servilité ; la vérité est qu'ayant fait comme eux le voyage d'Orient, et qu'ayant puisé ses inspirations pour ainsi dire à la même source, il s'est efforcé de rivaliser avec eux de vigueur, de finesse et d'éclat dans la reproduction des mêmes sites et des mêmes types ; il ne les a pas égalés sans doute, mais il les a serrés de près, et il a conservé dans tous ses ouvrages un accent bien personnel. Parmi les scènes et les paysages orientaux qu'il a exposés, on a surtout remarqué : le *Bazar turc au Caire*, le *Campement d'Arabes à Suez*, la *Cavalerie irrégulière d'Ibrahim-Pacha* et la *Vallée de Josephat* (Salon de 1841) ; la *Rue Hourbarych au Caire* et la *Fontaine arabe* (Salon de 1844) ; le *Départ d'une caravane*, les *Platanus d'Hippocrate* et une *Ville de Syrie* (Salon de 1846) ; une *Famille turque en voyage*, la *Halle d'une caravane* et un *Campement d'Arabes dans le désert* (Salon de 1848) ; une *Mosquée à Jérusalem* (Salon de 1849) ; la *Maison du muetzelin à Gaza* (Salon de 1852) ; des *Arabes à la citerne* (Salon de 1855), etc. M. de Chacaton a exposé aussi plusieurs vues d'Italie et d'Espagne : une *Fabrique dans l'île de Procida* (1842) ; un *Souvenir de la villa Borghèse* (1844) ; un *Intérieur de cour à Grenade* (1848) ; des *Bergers de la campagne de Rome revenant des champs* (1852) ; les *Latomies* et le *couvent des capucins à Syracuse*, un *Souvenir des bords du Tibre* et le *Cirque de taureau de Valence* (1857), etc. Depuis cette dernière date, M. de Chacaton s'est tenu complètement éloigné des expositions. Il avait obtenu des médailles de 2^e classe en 1844 et en 1848.

CHACAYE s. f. (cha-ka-ye). Bot. Arbrisseau indéterminé du Pérou.

CHACELAS s. m. (cha-se-la). Vitic. V. CHASSELAS.

CHACELLE s. f. (cha-sè-le). Chaise à dossier. || Vieux mot.

CHACEOR ou **CHACEOUR**, **CHACERIE**. Anciennes formes des mots CHASSEUR et CHASSE.

CHA-CHA s. m. (cha-cha — onomatop. du cri de l'oiseau). Ornith. Nom vulgaire de la litorne, oiseau du genre des merles. || On l'appelle aussi CLA-CLA.

CHACHIA s. m. (cha-chi-a). Calotte arabe en laine rouge ou bleue, qui fait partie du costume des indigènes de l'Afrique septentrionale, et qui a été adoptée dans quelques corps militaires français, comme les zouaves.

CHACHIL s. m. (cha-chil). Bot. Espèce de palmier du Congo.

CHACMA s. m. (cha-kma). Mamm. Espèce de singe du genre cynocéphale, qui habite le sud de l'Afrique.

— **Encycl.** Le *chacma* a pour caractères : pelage noir verdâtre, très-long sur le dos et le cou, et formant en quelque sorte une cri-

nière ; queue terminée par un pinceau de poils noirs ; peau de la face et des oreilles d'un noir violâtre ; favoris dirigés en arrière et grisâtres. La ménagerie du Muséum a possédé plusieurs *chacmas* de tout âge et des deux sexes ; l'un d'eux avait appartenu à un particulier qui l'avait eu fort jeune. Durant les premières années, ses sauts, ses grimaces en faisaient un objet d'amusement ; mais bientôt ses malices devinrent dangereuses, et il fut relégué et attaché par une forte chaîne dans une niche, à l'entrée d'une cour. Là il fit longtemps l'office de chien de garde ; mais après dix ans, il devint, par sa méchanceté, la terreur de ceux mêmes qui le soignaient, ce qui obligea son maître à s'en défaire. Il devait avoir alors près de quinze ans. Un couple de ces animaux fut aussi donné par le capitaine Baudin. Ils vécut fort longtemps à la Ménagerie. La femelle conserva toujours sa douceur ; elle entraînait en rut chaque mois et avait des menstrues ; alors ses parties génitales éprouvaient un gonflement qui, à sa partie supérieure, représentait une portion de sphère échancrée en dessus, et qui s'allongeait en dessous après s'être rétréci subitement. Son cou n'était pas garni d'une crinière comme celui du mâle, et sur le reste du corps elle n'avait pas autant de poils. Le mâle perdit bientôt sa docilité. Un jour qu'il s'était échappé de sa loge dans l'enceinte où il était renfermé, son gardien l'ayant imprudemment menacé d'un bâton pour le faire rentrer, il se jeta sur lui en un clin d'œil, lui fit à la cuisse, avec ses fortes canines, trois blessures qui pénétrèrent jusqu'au fémur, et qui firent longtemps craindre pour la vie de cet homme. On ne parvint à le renfermer que par une ruse qui réussit toujours avec ces animaux, en pareil cas. Son gardien avait une fille qui lui donnait souvent à manger, et à laquelle il témoignait une affection particulière ; elle se plaça du côté de la cage opposé à la porte par laquelle le *chacma* devait rentrer, et un homme fit semblant de la flatter en se rapprochant d'elle ; dès que le singe s'en aperçut, il poussa un cri furieux, et, pour se jeter sur l'homme qui excitait sa jalousie, il s'élança dans sa cage, qui se referma à l'instant même.

Le *chacma* vit par bandes de dix à trente individus, et les lieux qu'il fréquente sont les montagnes et les collines ; rarement il entre dans les bois. Les fruits et les végétaux forment la base de sa nourriture ; aussi fait-il des ravages considérables dans les champs cultivés. Souvent il arrive qu'une troupe de ces animaux fait irruption dans la plaine, à l'époque de la maturité des céréales, et ses déprédations ne cessent que lorsqu'on envoie à leur poursuite des hommes à cheval. Kolbe raconte que quelquefois un voyageur, prenant son repas au milieu des champs, se voit audacieusement enlever ses provisions par un insolent *chacma*, qui, en voleur impudent, s'arrête à quelque distance, et, par une pantomime expressive, semble insulter à la surprise de celui qu'il a spolié, en lui montrant les objets dont il l'a dépouillé ; il accompagne cette action de grimaces si comiques et de gestes si grotesques, que la victime de son audace ne peut s'empêcher de rire, si elle n'est pas trop pressée de la fain. Les *chacmas* qui vivent en captivité, dans les maisons de la colonie sont de très-bons gardiens, et avertissent de l'approche des personnes étrangères. Sur l'ordre de leur maître, ils apportent les objets qu'on leur désigne, avec la même docilité que nos chiens domestiques ; mais, pour qu'ils accomplissent leur tâche jusqu'au bout, il faut que la personne qui leur commande ne les perde pas de vue ; car, pour peu qu'elle détourne les yeux, le naturel indocile de l'animal reprenant le dessus, il fuit, laissant tomber l'objet qu'il a entre les mains. Certains d'entre eux sont quelquefois employés à des travaux utiles : ici c'est un forgeron qui se sert d'un *chacma* pour entretenir le feu de sa forge ; là, un laboureur qui fait conduire, à l'aide d'une corde, par un de ces animaux, la première paire de bœufs attelée à son chariot. Lorsqu'il s'agit de passer une rivière, le *chacma* saute sur un des bœufs, et il se tient accroupi sur sa monture pendant toute la durée du passage. Les Hottentots ne touchent jamais aux substances alimentaires qu'un *chacma* a refusées ; ils savent que, guidés par l'excessive sensibilité de leur odorat, ces singes repoussent ce qui peut leur être nuisible ; aussi rien de plus difficile que d'empoisonner ces animaux, si même cela est possible ; car un *chacma*, dont on voulait se défaire par le poison, resta dix jours sans toucher aux aliments qui lui étaient présentés, et il fallut le tuer à coups de fusil.

CHACO (GRAND-), territoire indivis, entre les républiques de Bolivie au N., et celle de la Plata au S. et à l'O., borné par le Paraguay à l'E., arrosé par le Paraguay et ses affluents, le Rio-Salado, le Yerniojo et le Pilcomayo. La Confédération Argentine s'attribue, sur ses cartes, ce territoire, qui mesure une superficie d'environ 840 kilom. sur 620 ; mais il appartient en réalité à des tribus d'Indiens indépendants, qui le gardent avec un soin jaloux. Ces Indiens sont, en majeure partie, guerriers et nomades ; quelques tribus seulement pratiquent l'agriculture. A part les Guanos, qui, plus sociables que leurs congénères, évitent moins le contact des blancs, les fractions ou tribus disséminées dans le Chaco ne sont que des branches des très grandes familles : les Alipous, les Mocobios et

les Tobas. Hormis une poignée d'Alipous attirés dans le voisinage de Santa-Fé, et que l'inaction amollit, les Indiens du Chaco ne dégénèrent pas. Ils n'ont rien perdu de la fierté, de la bravoure, de la noble indépendance qui distinguaient leurs ancêtres. Ils ne reconnaissent d'autorité que celle de leurs caciques, et cette autorité limitée est légitime, car elle est élective et réservée au plus digne. Ils se savent détestés des blancs, et ils les payent de retour. Ils se vengent tôt ou tard des insultes et des agressions dont ils sont l'objet. Les Jésuites du Paraguay, qui étaient fort entreprenants, tentèrent de conquérir les Indiens du Chaco à la foi, et de les discipliner comme des Guaranis ; mais ils échouèrent contre la répulsion de ces enfants de la nature. Ces Indiens, orgueilleux de leur liberté, dans laquelle ils placent la dignité de l'homme et son bien suprême, s'imaginèrent, non sans raison, que derrière le flambeau du christianisme s'introduiraient les chaînes de la servitude. Il suffisait d'ailleurs que ce flambeau fût porté par des blancs, et qui pis est, par des blancs jaloux de briser sous une règle commune, inquisitoriale, toute volonté individuelle, toute manifestation d'indépendance, pour qu'ils en eussent horreur. Les Jésuites laissèrent quelques traces de sang dans le Chaco, mais pas un prosélyte sérieux, et les Indiens qui parcoururent maintenant ces vastes solitudes ne sont pas moins dédaigneux que leurs ancêtres de la grâce du baptême.

La longévité des Indiens du Chaco est extraordinaire : quand un des leurs succombe à l'âge de quatre-vingts ans, ils déplorent sa mort prématurée. A cent ans, ils sont encore robustes, et ne se sentent nullement affaiblis ; ils montent à cheval comme des adolescents, manient la lance, vont à la chasse et à la guerre.

S'appuyant sur le droit de conquête et sur une occupation non interrompue pendant plus de trois siècles, le gouvernement du Paraguay soutient ses droits sur la partie du Grand-Chaco située au nord du fleuve Yerniojo, dont la possession lui fut garantie par les provinces Unies de la Plata, dans le traité de 1811. La partie du Grand-Chaco appartenant à la Plata forme le district du Grand-Chaco, habité par environ 100,000 Indiens libres.

CHACOLI s. m. (cha-cô-li). Comm. Vin de Biscaye.

CHACON (Pierre et Alphonse), savants espagnols. V. CHACONIS.

CHACONNE s. f. (cha-ko-ne — espagn. *chacón*, espèce de danse nationale ; du basque, *chocuna*, jolir). Mus. Air de danse très-étendu, à trois temps, quelquefois à quatre, d'un mouvement modéré, qui servait autrefois de finale aux ballets d'opéra : *Nous voudrions vous envoyer une CHACONNE et un écho*. (Mme de Sév.) *Les dernières CHACONNES se trouvent dans les œuvres de Gluck*. (Bachelet.) || *Chaconne chantante*, Couplets faits sur l'air d'une *chaconne*.

— **Chorégr.** Danse que l'on exécutait sur un air de *chaconne* : *Danser une CHACONNE*.

— **Cost.** Ruban que les jeunes gens portaient sur la chemise, et dont on laissait pendre les bouts par devant.

— **Encycl.** Ménage assure que cette danse nous vint des Espagnols ; d'autres prétendent qu'elle fut inventée par un aveugle (en italien *cecone*) ; de là, selon eux, son nom, dont nos érudits ont en vain cherché l'origine, parce qu'ils n'osaient pas s'arrêter à *chanson d'aveugle*. Castil-Blaze pense que la *ciacóna* des Italiens peut fort bien être un air de chanson ou de ballet introduit avec succès dans *il Giuoco della ciaca*, sur les paroles de Laura Giudiccion Lucchesini, dame virtuose de Lucques, auteur de cet opéra musiqué par Emilio del Cavaliere de Rome, et exécuté devant le grand-duc de Toscane, en l'année 1595. Cet air aurait été dès lors désigné par un nom se rapportant à l'opéra qui l'avait mis au jour. Nous citerons, à la fin de cet article, une chanson de Cervantes, qui semblerait prouver que la *chaconne* fut primitivement une danse de nègres et de mulâtres, et que les Espagnols l'auraient importée de leurs possessions du nouveau monde. Quoi qu'il en soit, elle fut en grande vogue en France sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV. Elle servait de finale aux opéras et aux ballets ; on en faisait à deux et à trois temps ; ce dernier mouvement prévalut et fut adopté de préférence par Lulliet par Rameau. Au point de vue purement musical, voici ce qu'en disait Brossard dans son *Dictionnaire de Musique* (1705) : « C'est un chant composé sur une basse obligée de quatre mesures, pour l'ordinaire en triples de noires, et qui se répète autant de fois que la *chaconne* a de couplets ou de variations, c'est-à-dire de chants différents composés sur les notes de cette basse. On passe souvent, dans ces sortes de pièces, du mode majeur au mode mineur, et l'on tolère bien des choses, à cause de cette contrainte, qui ne seraient pas régulièrement permises dans une composition plus libre. » Son rythme lent et bien marqué serait assurément trouvé insipide aujourd'hui. Sur les anciennes partitions, à la fin des quatre premiers actes, on peut lire ces mots : *On reprend le menuet, la sarabande, la chaconne, la marche ou la passacaille pour l'entr'acte*. Cela signifie que l'orchestre attaquait de nouveau la pièce de musique désignée, pour la jouer plusieurs fois de suite s'il le fallait, jusqu'au moment où les acteurs reparaissent en scène pour commencer

l'acte suivant. Au moyen de ces menuets, de ces sarabandes, de ces *chacónnes*, de ces passacailles, l'orchestre donnait toujours, le rideau restant levé pendant toute la durée d'un ouvrage, et les changements se faisant à la vue du public et par le jeu des machines. Plusieurs *chacónnes* sont restées célèbres, entre autres celle de Pierre Montan Berton, connue sous le nom de *chaconne de Berton*, ajoutée à l'opéra de *Castor et Pollux* de Rameau, celle des *Indes galantes* du même Rameau, et celle de l'*Union de l'Amour et des Arts* de Floquet (1773), connue sous le titre de *chaconne de Floquet*. Cette dernière a figuré dans les concerts pendant plus d'un demi-siècle ; c'est le premier fragment d'opéra français que l'on ait arrangé, réduit en quatuor, pour deux violons, viole et violoncelle. Floquet s'éloigna de la règle suivie depuis longtemps, en écrivant à deux temps sa fameuse *chaconne* ; toutes celles qui l'avaient précédée avaient été disposées à trois temps, mesure adoptée par le répertoire, pour ce genre d'air de ballet. L'innovation parut hardie, audacieuse ; sa réussite vint la justifier.

La *chaconne* était l'air de danse le plus développé ; c'était un ensemble, une sorte de finale, un morceau d'apparat, dans lequel le musicien et le chorégraphe devaient se signaler. Aussi compositeurs et danseurs y apportaient-ils tous leurs soins. Les dernières *chacónnes* se trouvent dans les airs de Gluck. On raconte qu'il montra beaucoup de répugnance à placer de longs ballets dans *Iphigénie en Aulide* ; Gaëtan Vestris regrettait vivement que cet opéra ne fût pas terminé par une *chaconne* ; il s'en plaignit au compositeur ; celui-ci, qui traitait son art avec dignité, ne cessait de dire que, dans un sujet noble, tragique, intéressant, les gambades étaient déplacées. Sur les pressantes sollicitations de Vestris, il s'écria : « Une *chaconne* ! une *chaconne* ! Est-ce que les Grecs dont il faut peindre les mœurs avaient une *chaconne* ? — Ils n'en avaient pas ! ma foi, tant pis pour eux ! » répondit le danseur étonné. Gluck finit par céder, et la *chaconne* sollicitée avec tant d'ardeur fut écrite. Aujourd'hui, la *chaconne* n'est plus en usage sur aucun théâtre ; elle a même disparu des réunions dansantes, qu'elle défrayait en compagnie des menuets, des courantes, des sarabandes, des gavottes, etc., réunions ouvertes et souvent fermées par un branle, dont l'air et le mouvement monotones n'avaient rien de commun avec nos modernes contredanses : le bal, chez nos aïeux, était assez souvent l'art de s'ennuyer en mesure. Une *chaconne* composée le 16 juin 1754 par Pitrot, sur la musique de celle de l'acte des sauvages des *Indes galantes* de Rameau, obtint un grand succès à la Comédie-Italienne.

Voici la chanson de Cervantes dont nous avons parlé et dont nous donnons, vers par vers, la traduction en prose :

« La danse de la *chaconne* — est ce qui rend la vie bonne. — On y trouve l'exercice — que réclame la santé, — parce qu'elle secoue les membres — de la nonchalante paresse. — Le rire bout dans la poitrine — de qui danse et de qui joue, — de qui regarde et de qui écoute — cette danse et sa musique sonore ; — vivement tournent les pieds ; — le corps se tient droit, — et, au grand plaisir de leurs maîtres, — se découvrent les brodequins. — L'entrain, la légèreté — se rejuvenissent dans les vieux, — se décuplent chez les jeunes, — et enlèvent tout le monde, — car la danse de la *chaconne* — est ce qui rend la vie bonne. — Que de fois elle a essayé, — la noble dame, — avec la gaie *sarabande* — le *pesame* et la *perramaure*, — d'entrer par les fenêtres — des maisons religieuses, — pour troubler le calme — de ces saintes cellules ! — Que de fois elle fut blâmée — de ceux-là mêmes qui l'adorent, — parce que le débauché sait bien, — et le plus bête n'ignore pas, — que la danse de la *chaconne* — est ce qui rend la vie bonne ! — Cette danse mulâtre, — qu'accablent la renommée, — elle a plus fait de sacrilèges — et causé d'outrages qu'Aroba. — Elle a pour tributaire — toute la sequelle des servantes, — la troupe des pages — et le corps des laquais. — Elle dit, jure, et n'en creve pas, — qu'il faut faire la comparaison — avec l'orgueilleux *zambapalo*, — elle est la fleur de la vaisselle ! »

Ces derniers vers attesteraient que la *chaconne* faisait surtout les délices de la basse classe. Il en fut ainsi probablement par la suite, mais tout d'abord ce fut à la cour d'Espagne qu'on la dansa. Dans l'intermède du *Platillo*, écrit pour les noces de Philippe III, célébrées à Valence en 1599, et dont l'auteur est le Grenadin Simon Aguado, on dansa la *chaconne*, et nous trouvons ce couplet qui s'y rapporte : « Petite, petite moricaude, — fis-tu de nuit ? es-tu de jour ? — Allons, ma vie, à Tampico, — avant que le singe nous entende. — Toute femme qui regarde la *chaconne* — est sûre d'en rester guenon ! »

CHACORNAC (grottes de), dans la Haute-Loire. Ces grottes, qui prennent leur nom d'un hameau de 155 habitants, paraissent avoir été taillées ou agrandies à main d'homme, à une époque reculée. On y descend par deux ouvertures distantes l'une de l'autre d'environ 20 m. Une pente assez roide conduit à une première salle souterraine située à 8 m. de profondeur, et ayant 6 à 7 m. dans sa plus grande largeur. Des galeries plus ou moins étroites relient cette salle à d'autres salles dont quelques-unes sont superposées : les plus

vastes mesurent 20 m. de tour et 2 m. 50 de hauteur. Quelques archéologues font remonter le travail d'agrandissement de ces grottes à l'époque où les Arvernes étaient en guerre avec les Romains. Au moyen âge, elles servirent de refuge à une bande de routiers, et, au XVIII^e siècle, Mandrin y établit un dépôt de savon et de sel de contrebande.

CHACORNAC (Jean), astronome français, né à Lyon en 1823. Il fut d'abord élève de l'observatoire de Marseille. La découverte de la petite planète Phocée (1853) lui valut d'être nommé, l'année suivante, astronome adjoint à l'observatoire de Paris. Depuis cette époque, M. Chacornac a découvert les planètes Polymnie (1854), Circé (1855), Lédâ (1856), Lætitia (1858), et a reçu pour les succès nombreux de ses investigations un prix de l'Académie des sciences. Collaborateur actif des *Annales de l'Observatoire*, M. Chacornac a publié un *Atlas éclipse* (1856), des *Observations sur les taches du soleil* (1859), etc..

CHACRA s. f. (cha-kra). Villa, petite maison de campagne en Amérique : *Plus loin, les Chacras riantes de Praya-Grande et de San-Domingo baignent leurs pieds dans l'écume des vagues*. (Dabadie.)

CHACRAN. C'est la foudre considérée comme un dieu chez les Indiens, qui la représentent sous la figure d'un cercle vomissant des flammes de tous côtés.

CHACRAT s. m. (cha-kra). Patois. Petit enfant ou petit animal très-malingre.

CHACRELAS s. m. (cha-kro-la). Nom des albinos à Java. || On dit aussi KAKERLAQUE.

CHACRELLE s. f. (cha-krè-le). Bot. Syn. de CASCARILLE.

CHACRIL s. m. (cha-kril). Bot. Syn. de CASCARILLE.

CHACTAS ou **CHAKTAHS**, ou **TÊTES-PLATES**, peuplade indigène de l'Amérique du Nord, qui, il y a quelques années, était répandue dans les Etats du Mississipi et de l'Alabama (Etats-Unis), et qui a été transportée dans la partie sud-est du territoire indien. Les Chactas sont assez civilisés, ils possèdent des maisons construites en charpente, des champs bien enclos, cultivent le maïs et le coton, ont des moulins à moulin et des scieries mues par des cours d'eau, ainsi que de nombreux troupeaux de chevaux, de moutons et de cochons. Ils possèdent une constitution écrite et un gouvernement régulier. Les Etats-Unis leur payent une annuité, et des missionnaires sont établis parmi eux. Ils sont environ 25,000 et occupent 43 villes ou villages.

Cette nation est devenue célèbre par la touchante fiction d'*Atala* et les brillantes peintures de Chateaubriand. Le langage des Chaktas a beaucoup de ressemblance avec celui des Chikkasahs, leurs voisins, et leur culte paraît tenir du culte du Soleil établi chez les Natchez. Ils ont des poètes qui, tous les ans, composent des chansons pour la grande fête du feu nouveau. Il y a un syllabaire écrit en chaktah, qui a été imprimé à Cincinnati, avec une traduction anglaise. Le seminole et le muskhoghi sont des dialectes de cet idiome.

CHACTAS, nom donné par Chateaubriand à l'un des personnages de son roman d'*Atala*. Chactas était le chef d'une tribu des Natchez, qui vivaient sur les bords du Meschacébé. Tombé entre les mains d'une peuplade ennemie, il devait être brûlé au grand village; mais Atala, fille du chef de cette peuplade, le délivra pendant la nuit qui précède le jour fixé pour son supplice. Il s'enfuit avec lui dans les déserts. Jeunes et sensibles l'un et l'autre, ils ne tardent pas éprouver toutes les ardeurs d'une passion violente; mais Atala résiste, parce qu'elle est chrétienne et qu'elle s'est engagée par un vœu à rester vierge. Au moment où la passion allait enfin l'emporter sur les scrupules de sa conscience, elle s'empoisonne et meurt entre les bras de Chactas, qui, après l'avoir lui-même déposée dans la tombe, retourne au milieu des siens. Pour plus de détails, voir notre compte rendu d'*ATALA*.

Le personnage de Chactas reparait dans un autre des admirables romans du chantre des *Martyrs*. On le retrouve dans les *Natchez*; c'est alors un vieillard vénérable, respecté et écouté par la puissante tribu dont il a été l'un des plus sages caciques. On lit avec intérêt, dans ce dernier ouvrage, le passage où Chactas raconte à son fils adoptif René, c'est-à-dire à Chateaubriand lui-même, un voyage qu'il a fait en France.

Chactas au tombeau d'Atala, statue de Duret; musée de Lyon.—L'amant d'Atala, courbé par le désespoir, contemple avec une fixité douloureuse le tombeau qui renferme tout son bonheur. Gustave Planche a consacré à l'analyse de cette figure, une des meilleures productions de Duret, quelques pages dont nous détachons le passage suivant : « *Le Chactas de M. Duret mérite une attention sérieuse. Son attitude est bonne. Il réfléchit naturellement sous le poids de sa douleur; sa tête, inclinée sur sa poitrine, est d'une expression heureuse, et concilie adroitement les angoisses de l'amant et la résignation du chrétien. L'arrangement des cheveux est d'une élégante originalité et ne distrairait pas l'attention. Le masque se compose de lignes harmonieuses, de plans souples et vrais; les lèvres, touchées avec fermeté, se plissent comme en signe d'i-*

ronie. Il semble que Chactas, frappé d'une perte irréparable, prenne en pitié le néant de ses espérances, et se raille de la fragilité du bonheur humain. Ce trait, qui ne sera peut-être pas aperçu par tous les yeux, me semble heureusement trouvé : le mouvement des bras indique l'affaiblissement profond de la volonté. C'est bien là le laker-alder d'un homme brisé par un coup inattendu, et qui se repose dans l'abdication de ses forces, comme si la résistance devait doubler la douleur. La ligne générale des cuisses et des jambes me paraît inacceptable; mais le mouvement du pied gauche est à la fois puéril et disgracieux... La composition de M. Duret offre donc des qualités dignes d'éloges; mais ces qualités s'accroissent-elles parfaitement avec le type du poète? Je ne le crois pas. Malgré la finesse des sentiments qui se dessinent sur le visage et dans l'attitude de Chactas, la figure n'a pas l'élévation et l'idéalité que nous souhaiterions, et qui se trouvent dans les pages du poète. L'intention de M. Duret, en choisissant pour son personnage des formes grêles, une taille au-dessous de la moyenne, n'est pas difficile à pénétrer. Evidemment, il a voulu se rapprocher du type indien, autant qu'il était en lui de le faire. Mais, selon nous, cette intention est plus ingénieuse que juste. Appliquée aux héros de Cooper, nous ne pourrions la blâmer; mais la personification sculpturale d'un héros de Chateaubriand impose à l'artiste une loi toute différente, et cette loi, c'est l'idéalité. Or, sans rétracter aucune des louanges que nous avons formulées, nous pensons que le *Chactas* de M. Duret est conçu dans le cercle de la nature réelle, et ne reproduit pas la grandeur poétique du type primitif... Comme, aujourd'hui, le plus grand nombre des artistes et des spectateurs voient dans l'imitation fidèle de la nature le but suprême de la statuaire, on nous accusera sans doute de retourner aux vieilles traditions; mais ce reproche ne nous effraye pas, et nous maintenons notre avis comme conforme à l'histoire de l'invention. Le *Chactas* de M. Duret est réel; mais il n'a pas la beauté que le poète lui attribue et dont le sculpteur ne peut le dépouiller. » Cette statue, fondue en bronze par Quesnel, a figuré au salon de 1836.

CHACUN, UNE pron. distrib. sing. (cha-kun) — par contract. de *chaque* et *un*. Chaque personne, chaque chose : *CHACUN de nous se croit parfait*. (Acad.) *L'affirmative et la négative de la plupart des opinions ont CHACUN quelque probabilité*. (Pasc.) *Thèbes pouvait faire sortir dix mille combattants par CHACUN de ses portes*. (Boss.) *La nature a voulu que CHACUN de nos organes fût une source de plaisirs*. (Droz.) *L'exercice de CHACUN de nos organes et de CHACUN de nos muscles est aussi nécessaire que la nourriture de chaque muscle*. (Maquiel.)

Chacun de tes rubans me coûte une sentence.

RACINE.

Deux pèlerins à Rome se rendaient; Las de traverser tant de villes, A tout venant ils demandaient : Que nous reste-t-il ? — Trente milles. — Que trente milles ? Bon, dit l'un, Ce n'est que quinze pour *chacun*.

— Absol. Toute personne, qui que ce soit; chaque personne considérée à part, mais avec une idée d'universalité : *CHACUN a ses peines*. *Ce que CHACUN dit est souvent ce que personne ne pense*. *Dieu a dispensé l'esprit aux hommes d'une manière si admirable, que CHACUN est content du sien*. (Trév.) *CHACUN doit suivre courageusement sa destinée, il est inutile de s'affliger*. (Fén.) *CHACUN dit du bien de son cœur, et personne n'en ose dire de son esprit*. (La Rochef.) *Ce n'est pas assez, pour être poli, de rendre à CHACUN ce qui lui est dû*. (Delille.) *CHACUN a son langage selon ses passions*. (J.-J. Rouss.) *CHACUN se fraye, à travers ce monde, une route qu'il croit la bonne*. (J.-J. Rouss.) *Le germe de l'idée du beau est dans CHACUN*. (Bautain.) *On se lasse d'être toujours seule à remarquer des défauts dont CHACUN s'arrange*. (Mme E. de Gir.) *La modestie est une vertu que CHACUN exige des autres*. (A. Karr.) *La terre a été donnée à tous; le fruit du travail est donné à CHACUN*. (A. Martin.) *La raison de CHACUN est une manière de se tromper qui lui est propre*. (Petit-Senn.)

L'archet rustique part; *chacun* choisit sa belle; On l'enlace, on l'enlève, on retombe avec elle.

DELILLE.

Chacun pille, chacun vole, Chacun court à la pistole.

MALHERBE.

Chacun suit dans ce monde une route incertaine, Selon que son erreur le joue et le promène.

BOILEAU.

Madame, on peut, je crois, louer et blâmer tout, Et *chacun* a raison suivant l'âge et le goût.

MOLÈRE.

Voltaire en soit loué ! *chacun* sait au Parnasse Que Malherbe est un sot et Quinault un Horace.

GILBERT.

— Prov. *Chacun le sien*, Il est juste que chaque personne ait ce qui lui appartient : *Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien que, de mon côté, j'aie le plaisir de pleurer* : *CHACUN le sien, ce n'est pas trop*. (Mol.) *Chacun prend son plaisir où il le trouve*. Nous ne devons pas blâmer le plaisir que d'autres prennent à des choses qui nous déplaisent. *Chacun est maître chez soi, dit le charbonnier*. Proverbe né, dit-on, de ce qu'un charbonnier, qui avait reçu chez lui François I^{er} égaré à

la chasse, ne lui avait donné que la seconde place à table, *chacun* devant être maître chez soi. *Chacun pour soi, Dieu pour tous*. Ne nous occupons que de nous-mêmes, et laissons à Dieu le soin de s'occuper des autres. Ce proverbe peut recommander aussi bien la discrétion qui ne se mêle pas aux affaires des autres, que l'égoïsme qui ne s'inquiète pas des intérêts d'autrui.

— s. m. *Un chacun*, S'est dit pour *chacun*, et était surtout d'un grand usage au XVII^e et au XVIII^e siècle; on ne l'emploie plus guère aujourd'hui que par plaisanterie, ou très-familièrement. Les Latins avaient *quisque aliquid unus* : A un *chacun*, il arrive d'avoir affaire à des fripons. (P.-L. Courier.)

Chose étrange de voir comme avec passion Un *chacun* est chaussé de son opinion.

MOLÈRE.

— s. f. Fam. Femme ou amante de *chacun*, femme ou amante particulière de chaque individu; ne s'emploie que par opposition à *chacun* : *A merveille! plus on est de fous plus on rit, et chacun sera libre d'amener sa CHACUNE*. (A. de Lavigne.) *Joseph, pénétré des conseils du nouveau locataire de la maison voisine, avait pris la résolution de chercher, dès le soir même, cette CHACUNE que, suivant lui, il fallait nécessairement à chacun*. (M. Masson.)

Santés, Dieu sait combien *chacun* à sa *chacune* But en faisant de l'oeil.

LA FONTAINE.

A voir *chacun* se joindre à sa *chacune* ici, J'ai des démanagements de mariage aussi.

MOLÈRE.

— Adjectif. S'employait autrefois dans le sens de *chaque* : *CHACUN homme*. *CHACUNE femme*. *La nomination de douze officiers par CHACUN an*. (Perrot d'Ablanc.)

— Gramm. *Chacun*, employé d'une manière elliptique après un pluriel de la troisième personne, appelle après lui des mots qui soient en rapport, tantôt avec l'idée singulière qui lui est propre, tantôt avec l'idée plurielle exprimée auparavant. On dit : *Ils apportèrent des offrandes, chacun selon ses moyens*. *Ils se retirèrent de là, chacun comme il put*, parce que l'idée plurielle est complètement abandonnée quand on arrive au mot *chacun*, et l'esprit s'attache alors à la singularité exprimée par le distributif *chacun*. Il en est de même dans : *Les deux nouveaux rois s'en allèrent, CHACUN de son côté, comme deux conscrits qui ont changé de shako*. (Chateaub.)

On dit au contraire : *Ils apportèrent CHACUN leurs offrandes; Ils s'en allèrent CHACUN de leur côté; Ils furent payés CHACUN selon ce qui leur avait été promis*, parce que l'idée de pluralité, suspendue un instant quand on énonce *chacun*, est reprise ensuite et exige l'emploi de *leur*, soit comme adjectif, soit comme pronom. La plupart des grammairiens posent en principe que si les mots placés avant *chacun* expriment un sens complet, tout ce qui suit *chacun* doit se rapporter à l'idée singulière, et qu'au contraire si le sens est incomplet avant *chacun*, les mots nécessaires pour compléter ce sens doivent se rapporter à l'idée plurielle, même quand ils en sont séparés par *chacun*. Cependant l'Académie ne fait aucune distinction, quant à la correction, entre : *Ils s'en sont allés chacun de leur côté* et *Ils s'en sont allés CHACUN de son côté*; elle donne aussi cet exemple : *Il faut remettre ces livres-là CHACUN à sa place*; or il est certain que le verbe *remettre* n'offre un sens complet que lorsqu'on sait où il faut remettre les livres. Il faut donc reconnaître que la règle n'est pas encore bien fixée, et que *chacun* reste libre de s'exprimer selon son point de vue particulier, excepté toutefois lorsque *chacun* se trouve intercalé entre un verbe à la troisième personne du pluriel et le complément direct de ce verbe; car alors il faut toujours employer *leur*, *leurs*, et jamais *son*, *sa*, *ses* : *Ils ont rempli CHACUN leur devoir*, et non pas *son* devoir.

Mais quand le verbe pluriel qui précède *chacun* est à la première ou à la deuxième personne, il semble rationnel de reprendre toujours l'idée de pluralité après ce pronom indéfini, même devant un complément direct. On doit donc dire : *Nous apporterons CHACUN notre offrande, et non pas chacun son offrande*. Quelques exemples contraires à cette règle peuvent se rencontrer chez les auteurs, mais ils ne doivent pas être imités.

Pour la distinction entre *chacun* et *chaque*, v. CHAQUE.

— Prov. hist. *Chacun chez soi, chacun pour soi*, maxime que se plaît à répéter l'égoïste, l'homme personnel. Elle a été attribuée à M. Dupin aîné, qui l'aurait formulée dans la séance du 6 décembre 1830, à l'occasion d'une levée de 80,000 hommes demandés par l'opposition pour secourir la Pologne, alors en insurrection. Les paroles textuelles prononcées par M. Dupin sont : « *Chacun chez soi, chacun son droit*, » et voici en quels termes l'irascible et spirituel orateur a dénié, dans le second volume de ses *Mémoires*, la paternité de l'aphorisme qu'on lui prête :

« Voilà le texte et l'esprit de mon discours du 6 décembre. Je le maintiens; ce sont là mes principes, et je les tiens pour irréprochables.

« Au lieu de cela, qu'ont imaginé les partis? Ils ont impudemment travesti le texte de mes

paroles; et au lieu de *chacun chez soi, chacun son droit*, dans le sens où je l'ai dit, c'est-à-dire appliqué à l'intervention étrangère, ils m'ont fait dire : *chacun pour soi*, d'une manière absolue, en l'appliquant même à la vie intérieure de la cité. C'est-à-dire qu'à une maxime juste, conservatrice du droit et de la liberté de tous les peuples, l'esprit de parti a substitué malicieusement la formule odieuse : *chacun pour soi*, afin d'en faire un texte d'accusation contre ce qu'ils appellent l'égoïsme de la bourgeoisie!

« A quoi je réponds : « *Chacun pour soi n'est pas de moi; cela vient de vous; et je laisse cette odieuse formule à la charge de ceux qui l'ont inventée.* »

« Le premier qui a employé cette perfidie est M. Louis Blanc. Dans son *Histoire de dix ans*, il a glissé comme un petit serpent le venin de cette interprétation : « Le principe de non-intervention, dit-il, fut, dès les premiers jours du nouveau règne, adopté comme fondement de la politique du nouveau gouvernement. C'était un principe étroit, peu généreux... Prendre cette devise égoïste : « *Chacun chez soi, chacun pour soi*, la France ne le pouvait sans faire violence à son génie, sans abdiquer son rôle de haute tutelle à l'égard des peuples malheureux. » En tout cas, une protestation, maintes fois réitérée à la tribune, dans mes livres, dans les journaux, suffit pour rétablir la vérité aux yeux des hommes impartiaux, et ne permet à personne de bonne foi d'accoler mon nom à l'odieuse maxime formulée par M. Louis Blanc. »

Quoi qu'il en soit de cette paternité si vivement répudiée, le *chacun chez soi, chacun pour soi* est resté la maxime de l'égoïste, de l'homme personnel, et voici, à propos de ces deux derniers mots, une anecdote qui ne sera pas déplacée ici.

Colardeau se mourait; un de ses amis, Barthe, poète connu par sa fatuité littéraire bien plus que par son talent, arrive chez lui, pénètre dans sa chambre à coucher, et, malgré les signes non équivoques d'impatience et de fatigue du moribond, il lit, sans lui faire grâce d'une scène, sa comédie de l'*Homme personnel*. « Mon ami, lui dit Colardeau d'une voix éteinte, quand la lecture fut achevée, il manque un trait de caractère à cette pièce : c'est celui d'un auteur qui vient lire une comédie en cinq actes à son ami au lit de mort. » Colardeau expira quelques instants après.

Nos littérateurs trouvent souvent l'occasion de citer la maxime de l'égoïsme :

La noble France se jette la première aux croisades en criant : *Dieu le veut!* sans demander qu'on lui montre à cette entreprise un autre intérêt. Je sais qu'il y a aujourd'hui des Français d'un autre style. Ils disent : *Chacun chez soi, chacun pour soi*.

LOUIS VEUILLOT, *Çà et là*.

Lors même que l'Italie ne nous aurait jamais été d'aucune espèce d'utilité, lors même que nous aurions eu, en certaines circonstances, à nous plaindre de quelques-unes de ses populations; elle est malheureuse, elle tend ses mains suppliantes vers nous; devons-nous tout à coup nous renfermer dans l'étroite maxime : *Chacun chez soi, chacun pour soi?*

LÉON PLÉE, *le Siècle*.

Il était impossible qu'une bonne et loyale créature comme l'hirondelle, dont tous les actes sont marqués au coin du dévouement et de la charité fraternelle, ne fût pas quelque jour mise au ban d'une société avare et égoïste, où ceux qui se disent les sages n'ont pas honte de poser pour règle de conduite l'ignoble devise : *Chacun chez soi, chacun pour soi!*

De toutes parts, l'hirondelle a été obligée de désertor la demeure des heureux, d'où l'amour et la poésie avaient déguerpi bien longtemps avant elle.

TOUSSENEL, *le Monde des Oiseaux*.

Chacun dans son caractère, comédie anglaise de Ben Johnson. Le célèbre contemporain de Shakspeare publia cette comédie en 1596, peu de temps après sa sortie de prison. La scène se passe en Italie, mais les caractères sont absolument anglais. On prétend que Shakspeare a lui-même mis la main à cette pièce, qui fut représentée au théâtre du Globe en 1598. *Chacun dans son caractère* montre que l'auteur avait profondément étudié les comédies de Plaute et de Térence. Nous n'analyserons pas l'intrigue, assez diffuse; on voit un père raisonneur, vantant le temps passé aux dépens du temps présent; un fanfaron, un *miles gloriosus*, une espèce de Dave, prompt à se travestir et servant les amours de son jeune maître. Mais, parmi ces personnages de convention, il s'en trouve un vraiment original, créé de toutes pièces par le poète, celui de M. Kiteley, jaloux sans avoir raison de l'être, et cherchant à se persuader à tout instant que sa femme le trompe, quoi qu'on lui prouve le contraire; une espèce de *cocu imaginaire*, personnage imité depuis par Molière, Mme Riccoboni et M. Emile Augier.

Une scène comique et très-bien faite est celle où ce jaloux ne sait s'il doit sortir de chez lui et laisser sa femme sans surveillant, ou confier son embarras à un domestique. Cette vieille comédie est restée au répertoire, après avoir subi quelques modifications de la main de Garrick, le fameux acteur anglais.

Chacun hors de son caractère, comédie de Ben Johnson. Cette pièce satirique fut représentée pour la première fois en 1599, par les *serviteurs de lord Chamberlain*, c'est-à-dire par la compagnie de comédiens qui jouait au théâtre du Globe. Elle fut imprimée en 1600, telle qu'elle avait été composée, car elle avait subi quelques coupures à la représentation. Elle était interprétée par les meilleurs comédiens de la troupe, et avait obtenu un grand succès. Elle a été reprise et souvent représentée après la restauration des Stuarts. La rivalité des écrivains suscitait souvent entre eux des disputes, des haines et des vengeances. Ben Johnson, qui avait l'esprit querelleur et le caractère violent, acceptait volontiers la lutte, et il transporta un des premiers le champ de bataille sur la scène. Sa première pièce satirique, *Chacun hors de son caractère*, est presque nulle de sujet et d'intrigue; mais c'est une galerie d'originaux et d'humoristes qui a la valeur d'une page d'histoire. Sir Puntarvolo revient toujours à son propre château comme un voyageur égaré: ce n'est plus un chasseur qui rentre chez lui; c'est un chevalier errant qui vient demander l'hospitalité; son piqueur sonne du cor; sa femme, pour obéir à ce singulier caprice, se met à se fêtrer, et le voilà soudainement épris de beautés qu'il connaît depuis trente ans; il se joue cette comédie à lui-même tous les jours. Son excentricité ne se borne pas là. Il veut faire le voyage de Constantinople avec sa femme et son chien, et pour y subvenir à peu de frais, il conclut un marché par lequel il laisse en partant à un banquier 5,000 livres. Cette somme lui rapportera cinq fois sa valeur s'ils reviennent sains et saufs; mais si l'un des trois meurt, la somme sera entièrement perdue pour les autres. Sordido est un riche fermier dont la seule récréation est la lecture de l'almanach qui lui prophétise le plus de pluie dans le courant de l'année; son bonheur, c'est le mauvais temps; il ne demande à Dieu qu'une disette, et il pleure quand la moisson est bonne. Macilente est un homme instruit, qui a voyagé, mais c'est un envieux qui ne sait comment nuire aux autres. Il empoisonne le chien de Puntarvolo pour faire tourner contre lui les chances de son traité avec le banquier. Deliro est passionnément amoureux de sa femme; il s'en croit indigne et lui rend mille soins tous plus mal reçus les uns que les autres. S'il apporte des fleurs, c'est pour lui donner mal à la tête; s'il fait faire de la musique, cela l'énervé; s'il sort, c'est pour la trahir; s'il rentre, c'est pour l'ennuyer; s'il veut se tuer du chagrin de ne lui pouvoir plaire, c'est pour la mettre dans l'embarras. Nous en passons, et des meilleurs, pour arriver à Carlo Buffone, un terrible railleur d'hommes et de choses, après la curée, flairant un bon souper à trois milles à la ronde, disant crûment à ses patrons: « Que le diable vous emporte! » D'une complaisance extraordinaire pour son estomac, il vous avalera plus de vin d'Espagne en une séance que toute une armée n'en pourrait boire; il a pour religion la médisance et l'injure, et pour conversation les obscénités les plus hasardeuses. Ceux qu'il attaque le plus effrontément croient devoir l'en tenir en plus haute estime. « Ne reconnaissez-vous pas, dit M. Lafond, le Figaro de Beaumarchais dans ce personnage subalterne qui se mêle de tout, brouille tout, emporte le morceau quand il raille, et est également l'ennemi de Dieu et des hommes? Nous faisons, bien entendu, toute réserve quant aux allusions politiques. »

Chacun son tour ou l'Echo de Paris, divertissement villageois en vaudeville, représenté au théâtre de l'Odéon, « en présence de Sa Majesté et de toute la famille royale, le 21 février 1816, par MM. Désaugiers, fournisseur de la 10^e légion, Alissan de Chazet, capitaine de la 6^e légion, et Gentil, sous-lieutenant de la 10^e légion de la garde nationale parisienne. » Cette mention du grade de chacun des auteurs dans la milice citoyenne tenait à la circonstance d'où l'ouvrage était né. La seconde rentrée de Louis XVIII amenait une nouvelle explosion de pièces royalistes et les à-propos envahissaient toutes les scènes, des plus petites aux plus grandes. Or, dans cet élan de royalisme qui se répandait en démonstrations de toutes sortes, la garde royale, nouvellement organisée, avait donné à la garde nationale un banquet que celle-ci ne manqua pas de rendre, et le roi vint s'offrir chaque fois aux acclamations des convives. De là ce titre, qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer davantage, de *Chacun son tour*. « On juge mal une époque, dit M. Théodore Muret, si l'on veut absolument l'envisager au point de vue d'un autre temps, et en dehors des idées, des conditions morales, de l'atmosphère où se trouvaient alors les esprits. On est étonné aujourd'hui de cette prodigieuse exubérance de tendresse royaliste, à laquelle se livraient les auteurs; mais tel était le ton du moment, et cela ne pouvait manquer de plaire aux spectateurs du jour. D'ailleurs, en dehors de leurs hyperboles dynastiques, ils faisaient souvent vibrer ce sentiment si fort dans tous les cœurs, le

sentiment de la famille; et dans *Chacun son tour* cet irrésistible appel n'était pas oublié :

Ils sont déjà bien loin de nous,
Ces temps de troubles et de guerres,
Où l'on voyait tous les époux
Redouter l'instant d'être pères.
Mais depuis que d'une autre loi
Nous sentons l'heureuse influence,
Un sujet de plus pour le roi
Est un heureux de plus en France.

« Nous conserverons notre enfant! » Chez ce peuple où les pères et les mères n'étaient pas des Spartiates, il y avait dans ce cri-là tout ce qu'il fallait pour expliquer les sentiments les plus royalistes. Mais Désaugiers et Gentil eussent été assurément quelque peu gênés si on leur avait rappelé certains autres couplets, fort différents de ceux-ci, par lesquels ils avaient chanté la naissance du roi de Rome cinq ans auparavant. Ce qu'il y a surtout de curieux dans cette pièce, c'est la distribution des rôles, réunissant des acteurs de tous les théâtres royaux et des deux théâtres de vaudevilles : M. La France, riche propriétaire ; Michot, du Théâtre-Français ; Henriette, Louise, Gabrielle, filles de M. La France ; Mlle Regnault, de l'Opéra-Comique, Mlle Desmarest, du Vaudeville, Mlle Bourgeois, du Théâtre-Français ; Eugène, garde du corps, prétendu d'Henriette ; Huet, de l'Opéra-Comique ; Gustave, officier de la garde royale, prétendu de Louise ; Lavigne, de l'Opéra ; Gervais, capitaine de chasseurs de la garde nationale ; Bosquier-Gavaudan, des Variétés ; Dartimon, capitaine de frégate ; Chénard, de l'Opéra-Comique ; Remi, vieux garçon ; Potier, des Variétés ; Edouard, jeune peintre ; Armand, du Théâtre-Français ; M. Dufour, aubergiste ; Thénard, de l'Odéon ; Mme Dufour, sa femme ; Mlle Leverd, du Théâtre-Français ; Claude, premier garçon de la noce ; Armand, de l'Odéon ; Chanterelle, marchand de chansons ; Joly, du Vaudeville. C'était le fameux Potier qui faisait tous les frais comiques, dans son rôle de vieux galantin qui s'essouffait très-inutilement à voltiger de belle en belle.

Chacun de son côté, comédie en trois actes et en prose, de Mazères, représentée pour la première fois à la Comédie-Française, le 25 janvier 1828. Nous empruntons à un recueil de l'époque une rapide analyse de cet ouvrage, dont le sujet est d'une ténuité extrême. Le baron de Vallière est, depuis quelque temps, séparé de sa femme; des torts réciproques les ont décidés à vivre *chacun de son côté*. Après avoir éprouvé des pertes par suite de spéculations malheureuses, le baron a recours à sa femme pour la vente d'un domaine qui leur appartient en commun. Non-seulement elle donne son consentement pour la vente, mais encore une somme 100,000 fr. De son côté, le baron se bat avec un fat qui a tenu des propos sur la baronne, et celle-ci, reconnaissant le malheur de sa position, se réconcilie avec son mari.

Mazères, l'auteur de cette petite pièce, raconte lui-même qu'elle fut faite à la prière de Mlle Mars. On lui avait accordé deux mois, août et septembre, pour donner à la célèbre actrice un rôle qu'elle jouerait en janvier suivant. Il s'y engagea, et, afin de travailler avec plus de liberté d'esprit, partit immédiatement pour la Suisse. « J'inventais en route, dit-il, le sujet traité par Kotzebue, *La Chausée*, Marsollier, Vigée, beaucoup d'autres encore que je ne connaissais pas ou que j'oubiais; j'esquissais au crayon, à la montée ou à la descente des glaciers, les tempêtes à l'eau de rose du ménage de Vallière, le caractère digne et sensé du général Derbon, saupoudré toutefois de ces petits grains d'opposition niaise que nous soufflait à tous l'esprit du temps; les fatuités du jeune diplomate russe, le personnage assez plaisant du notaire Louvetier, et les bonnes grosses naïvetés de Mme Bargeot, le motif de rôle bien indiqué et tout de suite écourté de la femme de chambre; puis, passant le tout ensemble au crible d'une réflexion ambulante de six semaines, je revenais dialoguer à la plume en toute hâte, et mon chef-d'œuvre expédié se mettait, au jour convenu, parfaitement en règle. »

La première représentation eut lieu à l'époque convenue, mais dans une solennité à bénéfice; la pièce ne fut livrée que fort tard au jugement d'un public fatigué. Ce fut presque une chute. Toutefois, « grâce à quelques coupures, dit encore Mazères, à la suppression au dernier acte du comte Balcoff, qui revenait blessé, à l'autorité des enchantements de Mlle Mars, aux principaux organes de la presse, dont la bienveillance ne m'abandonnait jamais, *Chacun de son côté*, joué à son heure, se releva, poursuivit sa carrière, et c'est encore aujourd'hui une comédie qu'on veut bien trouver agréable. »

La comédie de Mazères est écrite avec soin et respire un parfum de bonne compagnie bien rare à toutes les époques. L'intérêt ne va pas jusqu'à l'émotion, mais la situation de la baronne suffit cependant à une comédie de mœurs. La pièce est restée au répertoire.

Chacun son tour, opéra-comique en un acte, paroles de Gensoul, musique de Solié; représenté à l'Opéra-Comique en 1806. Les contemporains de Solié ont trouvé de la gaieté et du naturel dans le dialogue, et la musique leur a semblé agréable. On ne peut nier que les mélodies faciles et peu développées des ouvrages du chanteur-compositeur n'aient dû

leur succès passer à leur goût français, c'est-à-dire à une touche un peu superficielle, à une allure juste et pimpante, enfin à la mauvaise éducation musicale des auditeurs, qui mettait si fort en colère le doux et tendre Mozart.

Le succès de la musette de Solié, qui a fait entendre à peu près le même air dans vingt-cinq opéras-comiques, doit nous faire apprécier le chemin que nous avons parcouru depuis un demi-siècle.

Chacun amène l'eau à son moulin (*Ognuno tira l'acqua*), chanson populaire italienne, paroles françaises de Paul Bernard, musique de Gordigiani. Toutes les petites pièces composées par le regrettable et regretté Gordigiani, à de rares exceptions près, sont de petits chefs-d'œuvre, et, à notre avis, c'est en première ligne qu'il faut placer cette adorable canzonette, si peillante de malice, d'humour et de douleur railleuse. Nous ne saurions comprendre pour quelle raison ces exquises mélodies ne sont point populaires en France, au moins parmi les artistes.

Larghetto con moto a piacere.

Chacun, hélas! sur cette pauvre terre, Pour son moulin détourne la rivière! Peut-être, si l'on n'y prend garde, De son rival se fait une lièvre. Chacun pour soi, dit-on, et Dieu pour tous; Je pense à moi, vous pensez à vous! Ah! que de comédies! Hélas! hélas! Que de grandes folies! Voilà la vie, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Chacun, hélas! sur cette pauvre terre, Pour son moulin détourne la rivière! Petits et grands, chacun à sa manière, De son rival se fait une lièvre. Chacun pour soi, dit-on, et Dieu pour tous; Je pense à moi, vous pensez à vous! Ah! que de comédies! Hélas! hélas! Que de grandes folies! Voilà la vie, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Chacun, hélas! sur cette pauvre terre, Pour son moulin détourne la rivière! Vous devriez être le légataire D'un vieux parent qui vous aimait naguère... Ah! mais, depuis, un ami généreux A pris le soin de lui fermer les yeux. Votre tâche est remplie; Hélas! hélas! Vous n'hériterez pas; La fortune est partie! Voilà la vie, etc.

CHACUNIÈRE s. f. (cha-ku-niè-re — rad. *chacun*). Maison de chacun, logis particulier, chez soi : *Toute la ville brûle; ainsi chacun s'en va à sa CHACUNIÈRE.* (Rabelais.) *Les filles s'en vont chacune à sa CHACUNIÈRE.* (Mme de Sév.) || Ce mot très-familier est aujourd'hui hors d'usage; il n'a jamais été employé que par plaisanterie.

CHACURA s. f. (cha-ku-ra). Ornith. Genre de gallinacés, formé aux dépens du genre perdrix, et ayant pour type la perdrix saxatile.

CHAD (saint), évêque de Litchfield. V. CEADDE.

CHADARA s. m. (cha-da-ra). Ornith. Espèce de corbeau de la Daourie.

CHADARE s. m. (cha-da-re). Bot. Genre de plantes de la famille des tiliacées.

CHADEC s. m. (cha-dék). Bot. Nom vulgaire, aux Antilles, du citronnier de la Barbade. || Fruit du même arbre.

CHADEL s. m. (cha-dél). Guide-*Arbitre*. || Vieux mot.

CHADELER v. a. ou tr. (cha-dé-lé — rad. *chadel*). Guider; gouverner. || Vieux mot.

CHADELLÈRE s. m. (cha-dél-lè-re — rad. *chadel*). Capitaine. || Vieux mot. On disait aussi CHADELLIÈRE et CHADONNE.

CHADEN s. m. (cha-dain — lat. *catena*, même sens). Chaine. || Vieux mot.

CHADENET (Félix-Jean-Baptiste), administrateur et homme politique français, né à Verdun en 1798, exerça la profession d'avocat dans sa ville natale, de 1821 à 1848. Elu à cette époque membre de la Constituante, puis réélu à la Législative, il vota d'abord avec le parti démocratique modéré, puis avec le parti monarchique, se prononça en faveur de la politique présidentielle, et fut nommé maître des requêtes après le coup d'État. De 1853 à 1862, M. Chadenet a été successivement préfet de Tarn-et-Garonne, de Loir-et-Cher, de la Meuse, de la Charente et de l'Yonne. En 1863, il a été élu dans la Meuse député au Corps législatif, avec l'appui du gouvernement.

CHADET s. m. (cha-dé). Moll. Espèce de coquillage du genre cécile, que l'on trouve à la Jamaïque.

CHADEUIL (Gustave), littérateur et critique musical, né à Limoges en 1823. Destiné au notariat, il commença en province des études de droit, tout en fournissant des articles littéraires au *Mémorial* de Bordeaux. Après avoir passé ses examens, il se hâta tout naturellement de renoncer à une carrière pour laquelle il ne se sentait aucune vocation, et vint se fixer à Paris, pour se livrer entièrement à la littérature et aux arts. De 1847 à 1854, il a publié des romans et des nouvelles dans le *Commerce*, la *Presse*, la *Semaine*, la *Revue des feuilletons*, le *Dimanche* et autres feuilles politiques ou recueils littéraires. Depuis 1854, il est chargé du feuilleton de critique musicale au *Siècle*, et il s'acquitte de cette tâche importante avec autant de conscience que de talent. Il a en outre publié : *Libre de vers* (1846); la *Campagne d'Italie* (1859); les *Mystères du Palais* (1860); le *Curé du Pecq* (1861); le *Parthénon des hommes utiles* (en collaboration avec M. Hipp. Lucas, 1862, in-8°); *Jean Lebon* (1863); *Clara Miller* (1864).

M. Chadeuil fait de la peinture en amateur, et ses amis assurent que l'amatteur est un véritable artiste; mais il peint pour lui-même, pour suivre son goût des beaux-arts, et il a toujours refusé de vendre ses tableaux.

CHADI s. m. (cha-di). Nom donné aux janissaires, aujourd'hui supprimés, qui appartaient le bois nécessaire aux cuisines du sérail.

CHADJAR-EDDOUR ou **CHAGERET-ED-DJR** sultane d'Égypte, qui vivait au XIII^e siècle. Elle était également remarquable par sa beauté et par ses talents politiques. D'abord esclave favorite d'El-Melek-él-Saleh, elle fit monter sur le trône, après la mort de ce prince, Tourân-Chah, qui fut massacré par les mameluks (1250). Grâce à son adresse et à son habileté, elle parvint à se faire proclamer aïme sultane d'Égypte. On lui adjoint, toutefois, avec le titre de régent, un des chefs mameluks, nommé Atbek. Ce fut, sans exemple chez les musulmans, de l'élévation d'une femme au trône, occasionna bientôt des protestations et des troubles dans l'empire. Les émir, au bout de quelques mois de règne, forcèrent Chadjar-Eddour à abdiquer, et proclamèrent Atbek. La sultane parvint à se faire épouser par ce dernier; mais s'étant aperçue, peu de temps après, qu'il voulait la répudier, elle le fit assassiner. Ce crime fut promptement puni. Chadjar-Eddour, livrée à la mère du nouveau sultan, Nour-ed-Dyn, fut assommée par ses femmes, et son cadavre, jeté dans un fossé, devint la proie des chiens.

CHADOUF s. m. (cha-douff — mot arabe). Appareil pour élever l'eau destinée à l'irrigation des campagnes.

— *Encycl.* Le *chadouf* est un appareil aussi simple et aussi peu dispendieux à établir que commode et ingénieux; il est en usage en Égypte et il sert aux irrigations, cette opération si importante dans des pays brûlés par le soleil. Cet appareil, qui rappelle un peu le levier à contre-poids que l'on emploie dans certaines parties de la France pour tirer l'eau des puits peu profonds, est ainsi construit : deux piliers de 1 m. 60 à peu près et éloignés l'un de l'autre d'environ 0 m. 95, sont réunis à leur extrémité supérieure par une traverse en bois, à laquelle est suspendue une forte perche; cette perche porte à son extrémité antérieure une corde à laquelle est attaché le vase destiné à contenir l'eau, et, à l'extrémité opposée, qui est la plus courte, elle est chargée d'un contre-poids suffisant. Les deux piliers verticaux sont quelquefois en bois; d'autres fois ce sont des espèces de colonnes en maçonnerie, faites d'un mélange d'argile, de fragments de roseaux et de brins de jonc. Le levier est soutenu par un support fixé à la partie inférieure de la barre, et se meut à la manière du fléau d'une balance; le contre-poids est une pierre ou une masse d'argile compacte; le vase destiné à puiser l'eau a la forme d'un chaudron, et son anse est attachée à la corde que porte l'extrémité antérieure du levier. Le fond de ce chaudron est formé d'une pièce de feutre ou de cuir, quelquefois supportée par une sorte de carcasse en clayon-

nage, et quelquefois aussi soutenue seulement sur les bords par le cerceau auquel l'anse est fixée. Pour faire descendre le vase dans l'eau, on doit tirer en bas la corde à laquelle ce vase est attaché, afin de vaincre la résistance du contre-poids placé à la partie opposée du levier; mais on agit alors par le poids du corps, ce qui fatigue peu, et, dans le second temps de la manœuvre, c'est-à-dire quand on ramène en haut le vase plein, on est puisamment aidé par l'action du contre-poids qui tend à descendre, et, par conséquent, à faire monter la branche antérieure du levier à laquelle la corde du seau est attachée. Avec le *chadouf*, on fait monter l'eau à une hauteur de 2 m. 50 environ; mais, comme souvent les berges sont beaucoup plus élevées au-dessus du niveau de la rivière, il faut que l'eau arrive par degrés jusqu'à la hauteur du canal d'irrigation, et, à cet effet, on établit des *chadoufs* en échelons. L'eau prise par les *chadoufs* qui occupent la station inférieure est versée dans une première tranchée, où la prennent, pour les verser dans une autre située un peu plus haut, les *chadoufs* de la seconde ligne, et elle arrive ainsi successivement jusqu'au réservoir supérieur, d'où elle s'écoule par la rigole qui la conduit aux lieux où elle doit être utilisée. Le *chadouf* simple et le *chadouf* composé sont employés en Egypte depuis les temps les plus reculés, et on les trouve figurés sur les monuments antiques. Le *chadouf* simple est aussi quelquefois employé en Europe, notamment aux environs de Pise, exactement dans les mêmes conditions qu'en Egypte.

CHADRINSK, ville de la Russie d'Asie, gouvernement et à 468 kilom. S.-E. de Perm, sur le versant oriental des monts Ourals, et sur la rive gauche de l'Isset; 2,900 hab. Tanneries, fabriques de savon.

CHADUC (Louis), antiquaire français, né à Riom en 1564, mort en 1638. Il était conseiller au présidial de sa ville natale, et il avait formé un cabinet de médailles, ainsi qu'une bibliothèque choisie. Il avait amassé beaucoup de manuscrits, de livres rares, de marbres antiques, de médailles, et plus de 2,000 pierres gravées, qu'il s'était procurés dans un voyage en Italie. Pour faire connaître ces richesses au public, Chaduc fit graver en taille-douce toutes les pierres, les divisa en quinze classes ou chapitres, et écrivit pour chaque chapitre une préface, suivie d'une légende explicative. On a de lui une *Relation de son voyage en Italie*; une *Description de son cabinet*; un traité *De annulis*, fort curieux; des *Tables*, qui fournissent la matière d'un traité complet de tout ce qui concerne les pierres gravées. Son cabinet, après avoir passé par les mains de M. de Mesme et de Gaston, duc d'Orléans, fut acquis par Louis XIV, et fait partie aujourd'hui des musées français.

CHADUC (Blaise), théologien français, parent du précédent, né à Riom en 1608, mort en 1699. Il était prêtre de l'Oratoire, et fut un prédicateur distingué. Son principal ouvrage est un *Traité de la nature de l'usure selon la loi de Dieu et la doctrine des saints Pères*. (Avignon, 1675).

CHADWICK (Edwin), économiste anglais, né en 1801, reçu avocat en 1830. Un article traitant des assurances sur la vie, inséré dans la *Review of Westminster* en 1823, attira sur lui l'attention de Jérémie Bentham, qui lui légua une partie de sa bibliothèque. Le ministère Grey ayant nommé une commission d'enquête sur l'administration de l'assistance publique, M. Chadwick en fit partie, et ses recherches dans les districts ruraux eurent d'heureux résultats. Membre de la commission d'enquête sur le travail des enfants dans les manufactures, il ne réussit pas à faire imposer un système d'instruction prenant la moitié du temps; mais il obtint la surveillance du gouvernement dans les fabriques de coton, et cette inspection fut ensuite étendue à d'autres branches de l'industrie. Une nouvelle commission fut instituée à l'effet de présenter un rapport sur l'administration de l'assistance publique. Entre autres mesures adoptées, il recommanda un système préventif, basé sur un enseignement professionnel à donner aux enfants, séparés des indigents adultes, dans les écoles de district, et l'entière abolition de la loi de dépôt. En 1838, il obtint des commissaires de l'assistance publique l'autorisation de poursuivre une enquête sur les causes locales de maladie, et sur l'assainissement des habitations dans la capitale; cette enquête s'étendit ensuite à toute l'Angleterre et au comté de Galles. Dans son premier rapport, il proposa l'établissement d'une distribution d'eau et d'égouts dont les résidus seraient utilisés par l'agriculture. En 1839, il fit partie d'une commission constabulaire pour l'organisation de la police. En 1843, il présenta un rapport sur les inhumations *intra muros*, qui amena des mesures législatives. En 1848, il fut nommé membre de la commission administrative d'hygiène publique à l'intérieur des villes. Lors de la réorganisation de cette direction, qui passa en 1854 dans les attributions de chefs politiques, M. Chadwick prit sa retraite et reçut une pension pour la longue suite de laborieux services qu'il avait rendus, pour les mesures ou les réformes administratives qu'il avait étudiées ou recommandées. La même année, le gouvernement réclama son aide pour l'étude des perfectionnements à introduire dans l'administration civile. Il publia un mémoire concluant à une

III.

réorganisation, et notamment à l'adoption des règles suivantes : examens et concours pour les nominations, les admissions et l'avancement, au lieu du favoritisme et du népotisme.

M. Chadwick a lu des mémoires de statistique ou d'économie sociale, devant plusieurs sociétés savantes ou philanthropiques; l'un de ces écrits traite des *Limites physiologiques et psychologiques du travail intellectuel*. L'auteur est membre de l'ordre du Bain depuis 1848.

CHAEI s. m. (cha-fé — lat. *catellus*, même sens). Petit d'un quadrupède. || Vieux mot.

CHAEI s. m. ou intr. (cha-e-lé — rad. *chael*). Faire ses petits, en parlant d'une femelle de quadrupède. || Vieux mot.

CHENACTIDE, CHENANTHE, CHENANTHÈRE, etc., etc. V. pour ces mots et pour les autres mots d'histoire naturelle qui ne se trouvent pas ici, **CHENACTIDE, CHENANTHE, CHENANTHÈRE**, etc.

CHAEI s. m. ou intr. (cha-é). Forme ancienne du mot **CHOIR**. || On disait aussi **CHAOIR**.

CHEROPOTAME s. m. (ché-ro-po-ta-me). Mamm. V. **CHEROPOTAME**.

CHÉTURE s. f. Ornith. Genre d'hirondelles.

GHAFALKANI ou **GHAFALQUANI** s. m. (cha-fal-ka-ni). Comm. Toile peinte d'Alep.

CHAFAUD s. m. (cha-fo). Mar. Echafaud. — Anc. art milit. Sorte de machine de guerre. || On écrivait aussi **CHAFFAUT**.

CHAFAUDIER s. m. (cha-fô-dié — rad. *chafaud*). Pêch. Celui qui dresse les échafauds sur lesquels on fait sécher la morue. || On dit quelquefois **CHAFAUDEUR**.

CHAFÉE ou **CHAFÉE** s. f. (cha-fé). Techn. Son qui reste après que l'amidonnier a retiré toute la farine du froment.

CHAFÉI s. m. (cha-fé-i). Hist. relig. Nom du premier des rites orthodoxes de l'islamisme, fondé au VIII^e siècle par le savant Chaféi.

CHAFÉI ou **CHAFÉY** (Abou-abd-Allah-Mohammed-ben-Edris EL), né à Gaza (Palestine) en 767, mort en 821. Il fut le fondateur de l'un des quatre rites orthodoxes de la religion musulmane. Il acquit une grande célébrité par l'étendue de son savoir, et fut appelé en Egypte, où il termina sa vie, par le sultan Salâh-ed-Dyn, qui voulait déraciner dans le pays la secte d'Ali. Chaféi est le premier musulman, dit-on, qui ait écrit sur la jurisprudence civile et canonique. Il a laissé sur ces matières trois traités, intitulés : *Ossoul, Soman et Mesned*. Après la mort de Chaféi, que ses disciples avaient surnommé *Ref-Billah* (savant en Dieu), Salâh-ed-Dyn fit construire près de son tombeau, au Caire, un collège où l'on n'enseignait que la doctrine de Chaféi.

CHAFÉITE s. (cha-fé-i-te). Hist. relig. Musulman ou musulmane du rite chaféi.

CHAFEL s. m. (cha-fél). Fortif. Ancienne espede de fortification extérieure.

CHAFERCONNÉE s. f. (cha-fér-ko-né). Comm. Sorte de toile peinte des Indes.

CHAFF s. m. (chaff — mot angl.). Agric. Mélange, à parties égales, de paille et de foin coupés.

CHAFFAULT DE BESNÉ (Louis-Charles, comte DU), lieutenant général des armées navales françaises, né à Montaigne, dans la Vendée, en 1708, mort à Nantes en 1793. Issu d'une noble et antique famille du comté nantais, le jeune du Chaffault de Besné entra dans la marine; il se distingua de bonne heure, et parvint fort jeune encore au grade de capitaine de vaisseau. En 1747, lors du mémorable combat soutenu par le marquis de Létouduère, au cap Finistère, contre les quinze vaisseaux de l'amiral anglais Hawke, du Chaffault de Besné était capitaine de pavillon du marquis de Létouduère, à bord du vaisseau amiral le *Tonnant*. Il déploya, dans le courant de cette action, qui ne dura pas moins de huit heures, un courage remarquable, et reçut une blessure au visage. Dix ans plus tard, du Chaffault de Besné, qui montait alors l'*Atalante*, frégate de 30 canons, de la division d'Aubigny, ne craignit pas de s'attaquer, sur les atterrages de la Martinique, à un vaisseau anglais de 74 canons, nommé le *Warwick*, et, malgré l'énorme supériorité de ses forces, le *Warwick*, après avoir essayé de soutenir le feu de l'*Atalante*, gagna au large avec de graves avaries; puis, rejoint bientôt par la frégate, il amena son pavillon. L'*Atalante* remporta cette belle victoire sous les yeux de la division d'Aubigny, qui demeura spectatrice de la lutte sans y prendre part.

En 1755, du Chaffault de Besné fut nommé chef d'escadre et chargé de transporter des troupes au Canada. Il appareilla de Rochefort avec une division composée de cinq vaisseaux et d'une frégate. En arrivant à destination, il trouva le port de Louisbourg bloqué par dix vaisseaux, et alla débarquer les troupes dans la baie de Sainte-Anne. Bientôt après, ce tardif secours n'ayant pu empêcher la colonie de tomber au pouvoir des Anglais, du Chaffault revint en France. Il rencontra en chemin, à 66 milles environ N.-N.-O. d'Ouessant, une escadre anglaise composée de sept vaisseaux et d'une frégate, qu'il réussit à évi-

ter, et arriva sans encombre à Rochefort. En 1765, il commanda l'expédition dirigée contre Larrache, bombarda le port, en détruisit les batteries, et brûla quelques navires marocains.

En 1777, il fut nommé lieutenant général des armées navales, et commanda, en cette qualité, à la bataille d'Ouessant, l'arrière-garde de l'armée française, à qui le hasard du combat fit jouer le rôle et tenir la place de l'avant-garde. Il fut grièvement blessé à l'épaule dans cette affaire, et eut en outre la douleur de voir son fils tué à ses côtés. Ce fut, du reste, la dernière fois que du Chaffault de Besné figura d'une façon active dans les guerres maritimes de la fin du dernier siècle, bien qu'il n'ait été, toutefois, mis à la retraite qu'en 1790. Il se retira en Vendée, dans le château qu'il possédait près de Montaigne, et consacra ses loisirs à l'agriculture et à la bienfaisance. En 1793, le vieux marin fut arrêté par ordre du comité révolutionnaire de Nantes, conduit au château de Luzaunay, et bientôt après transféré dans les prisons de Nantes. Il y mourut, après dix mois de captivité, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

CHAFFAUX (le), ancien petit pays de France, dans la province de Bourgogne; le lieu principal était Changey - en - Chaffaux, canton de Saint-Jean-de-Lozne, dans le département de la Côte-d'Or.

CHAFFRE s. f. (cha-fre). Agric. Nom vulgaire du brou de noix, dans le Poitou.

CHAFOUIN s. f. (cha-fouain). Mamm. Ancien nom du furet et de la fouine.

CHAFOUIN, OUINE s. (cha-fouain, oui-ne — rad. *chafouin*, fouine). Fam. Personne petite, grêle comme une fouine, et qui a la mine sournoise et rusée : *Comme sa fille le gène, il va la marier à un petit chafouin d'avocat*. (Th. Gaut.)

— Adjectif. Se dit des personnes qui sont ainsi faites, et de ce qui se rapporte à leur manière d'être : *Air chafouin. Mine chafouine. L'abbé Dubois était un petit homme maigre, effilé, chafouin, à perruque blonde, à mine de fouine, à physionomie d'espion*. (St-Sim.)

CHAFOURÉ, ÉE (cha-fou-ré) part. pass. du v. *Chafourer* : *Papier chafouré*.

CHAFOURER v. a. ou tr. (cha-fou-ré). Fam. Barbouiller, griffonner : *L'oncle Scipion écrit comme il put avec ce poignon, et chafoura tout son papier, ce qu'il attribua au peu d'habitude*. (Ourliac.)

Se chafourer v. pron. Pop. S'égrotter.

CHAFOUREUR s. m. (cha-fou-reur — rad. *chafourer*). Fam. Barbouilleur : **CHAFOUREUR de papier**.

CHAFRIOLANT (cha-fri-o-lan) part. prés. du v. *Chafrioler* : *Lorsque la princesse de Saint-Dizier offrit au cardinal un rafraîchissement, il répondit qu'il en avait pris suffisamment, chose qu'il dit en chafriolant de l'air d'un gourmet*. (E. Sue.)

CHAFRIOLER v. n. ou intr. (cha-fri-o-lé — mot inventé par Balzac, et qui, malgré cette origine récente, a exercé déjà les commentateurs; on a eu recours sans preuve au rad. *affrioler*; sa véritable origine paraît être la fapaisie de l'auteur). Néol. Se montrer tout réjoui, frétiller de plaisir : *L'évêque Cautin, cédant à son penchant pour la buvaille et la ripaille, voyant par avance flonflon le Vagre, l'ermite laboureur et la belle évêchesse suppliciés le lendemain, le bon Cautin ne se sentait point d'aise : il buvait et rebuvait, chafriolait et discourait, agressif, moqueur, insolent comme un compère qui, avant le repas du matin, avait déjà opéré son petit miracle*. (E. Sue.)

Se chafrioler v. pr. Même sens : *L'idée du suicide lui passa par la tête, non pas à cause du déficit qu'on allait reconnaître à sa caisse, mais à cause de l'impossibilité de vivre dans l'atmosphère de plaisir où il se chafriolait depuis un an*. (Balz.)

CHAGAN s. m. (cha-gan). Hist. Titre du roi des Avars.

CHAGE s. m. (cha-je). Hist. Nom que l'on donnait à des sectaires mahométans qui suivaient l'armée des mameluks pendant les croisades.

CHAGNELAIE s. f. (cha-gne-lé; gn mill.). Min. Veine de houille fort tendre.

CHAGNOT s. m. (cha-gno; gn mill.). Ichthyol. Nom vulgaire d'un saque.

CHAGNY, ville de France (Saône-et-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 17 kilom. N.-O. de Chalon-sur-Saône; pop. aggl. 3,681 hab. — pop. tot. 3,876 hab. Située entre la Dheune et le canal du Centre, sur le chemin de fer de Paris à Lyon, cette petite ville a une industrie assez active et fait un commerce assez important en bétail, vins et grains. Restes d'un ancien château fort. Aux environs, on a récemment découvert des fossiles antédiluviens.

CHAGOS, groupe d'îles de l'Océan Indien, au S. des Maldives, par 40° 30' et 70° 27' de lat. S. et 68° 55' à 70° 20' de long. E. L'île principale de cet archipel, qui se renferme que des îlots et des rochers madréporiques, porte le nom de Diego-Garcia ou Chagos; elle a donné son nom à tout le groupe. Cette île,

d'un périmètre de 60 kilom., jouit d'un climat très-salubre, possède une belle rade pour les bâtiments de guerre, et abonde en poissons et en tortues de la plus grosse espèce, que l'on pêche sur les côtes. Cet archipel a été découvert par les Portugais; il forme aujourd'hui une dépendance du gouvernement anglais de Maurice.

CHAGRES, petit fleuve de l'Amérique du Sud, dans la république de la Nouvelle-Grenade, gouvernement de Panama. Il prend sa source dans les montagnes peu élevées de l'isthme de Panama, à une petite distance de l'océan Pacifique, forme la voie de communication la plus importante entre Porto-Bello, sur la mer des Antilles, et Panama sur le Pacifique, et se jette dans la mer des Antilles, près de la ville de son nom, après un cours de 130 kilom. La navigation du Chagres est protégée par des forts établis de distance en distance sur ses bords, qui sont fertiles et pittoresques.

CHAGRES, ville de l'Amérique méridionale, dans la république de la Nouvelle-Grenade, à 75 kilom. N.-O. de Panama, à 55 kilom. O. de Porto-Bello, sur la mer des Antilles et à l'embouchure du petit fleuve de son nom; 9,000 h. Place de guerre défendue par un château fort; petit port de commerce; climat très-chaud, humide et insalubre. Chagres fut pris en 1740 par l'amiral anglais Vernon.

CHAGRIN s. m. (cha-grain — ital. *zigrino*, formé du turc *sagri*, même sens). Comm. Cuir grenu que l'on prépare ordinairement avec des peaux d'âne ou de mulet : *Coffre en chagrin. Reliure en chagrin. C'est avec le cuir de l'âne que les Orientaux font le sagri, que nous appelons chagrin*. (Buff.) || Peau grenue de certains poissons du genre saque, particulièrement du chat de mer. || On dit aussi *Peau de chagrin*, expression qu'on ne peut logiquement expliquer, le chagrin étant une peau et non un animal, mais qui a en français une foule d'analogues : *Etoffe de velours, goût d'amertume*, etc.

— Par plaisant. *Avoir une peau de chagrin*, Avoir la peau très-rude.

— Comm. Etoffe légère de taffetas mou-cheté, dont les mouches présentent quelque ressemblance avec les grains du chagrin.

— Ichthyol. Un des noms du chat de mer, poisson dont la peau grenue sert à faire une sorte de chagrin.

CHAGRIN s. m. (cha-grain. — Ce mot est nouveau dans la langue; on ne peut donc le faire venir que de *chagrin*, peau rude et grenue, qui, employée pour froter, polir, lisser, est devenue par métaphore, l'expression d'une peine qui ronge. Le poète génois a *sagrind*, ronger, et *sagrindse*, se ronger de colère, ce qui fait voir le procédé mental qui, de *chagrin*, peau rude, a fait *chagrin*, peine morale). Inquiétude d'esprit, tourment causé par la douleur ou par le caractère : *Avoir bien du chagrin. Se faire du chagrin. Noyer son chagrin dans le vin. Si la vie est voluptueuse, le chagrin l'accompagne; est-elle glorieuse, il la suit encore; est-elle pauvre et souffreteuse, il vieillit avec elle*. (Ménandre.) *Le simple sommeil nous ôte nos chagrins plus doucement et plus sûrement qu'un livre de morale*. (St-Evrem.) *Le chagrin est comme une fièvre qui a ses redoublements, ses suspensions*. (Boileau.) *Nous nous vengeons sur tout ce qui nous environne des chagrins secrets qui nous déchirent*. (Mass.) *Les chagrins secrets sont encore plus cruels que les misères publiques*. (Volt.) *Nos chagrins, nos soucis, nos peines, nous viennent souvent de nous*. (J.-J. Rouss.) *Les chagrins et les peines peuvent être comptés pour des avantages, en ce qu'ils empêchent le cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui*. (J.-J. Rouss.) *N'est-ce pas aggraver ses chagrins que de s'ôter la douceur de les partager avec un ami?* (J.-J. Rouss.) *Le chagrin est toujours inutile, parce qu'il ne remédie à rien*. (Mariv.) *Il est des chagrins qui n'ont ni plaintes ni larmes*. (M^{me} Cottin.) *Le bonheur tue, et le chagrin laisse vivre*. (La Rochef.-Doud.) *Sur trois personnes à qui nous contons nos chagrins, nous en ennuions deux et nous faisons plaisir à la troisième*. (M^{me} Bachi.) *Le chagrin rend sublime le visage d'une jeune fille très-belle*. (Balz.) *Il est des chagrins dont la religion seule saurait être la consolatrice*. (Descartes.) *Tous les chagrins peuvent être un motif de folie et de suicide*. (Brière de Bois-mont.) *Chagrin d'enfant et rosée du matin n'ont pas de durée*. (G. Sand.) *On doit remercier le ciel des chagrins qu'on n'a pas*. (A. d'Houdetot.) *Il y a telle vieille femme qui ex-hale pour la mort d'un parent ou d'un ami*. (A. Karr.) *Lorsque Louis XI vit apprit la mort de la reine, son épouse, il dit : « Voilà le seul chagrin qu'elle m'ait jamais causé »*.

Ainsi que ses *chagrins*, l'hymen a ses plaisirs.

BOILEAU.

Le *chagrin* me paraît une incommode chose.

MOULIERE.

Les *chagrins* laissent donc quelque trêve aux tyrans!

N. LEMERCIER.

Bien souvent nos *chagrins* naissent de nos plaisirs.

CLÉMENT.

Les noirs *chagrins*, enfants de la vieillesse, N'habitent pas sous un rustique toit.

VOLTAIRE.

La joie est ici-bas toujours jeune et nouvelle, Mais le chagrin n'est vrai qu'autant qu'il a vieilli.

A. DE MUSSER.

Colère, dépit, accès d'humeur : Pourquoi témoigner un CHAGRIN bizarre contre les fautes d'autrui qui ne nous regardent pas ? (St-Evremer.)

Dans vos brusques *chagrins* je ne puis vous comprendre.

MOLIÈRE.

— Par exagér. Déplaisir : J'apprends avec CHAGRIN cette nouvelle. Il fut obligé de le faire, à son grand CHAGRIN.

— Prov. Qui a du pain nargue le chagrin, Il n'y a qu'une cause sérieuse de chagrin, le manque du nécessaire. Cent heures ou cent heures de chagrin ne paient pas un sou de dettes. Il vaut mieux se réjouir que de se livrer à un chagrin inutile ; on n'avance à rien en se livrant à la tristesse.

— Syn. *Chagrin*, *mélancolie*, *tristesse*. Le *chagrin* vient des tracasseries, des amertumes de la vie ; il affecte l'humeur, il mine, il ronge ; quand il se prolonge, il prend un caractère moins âpre et peut se convertir en *tristesse*. La *tristesse* est l'état d'une âme qui se souvient toujours d'un grand malheur, d'un accident funeste, qui ne peut le perdre de vue et qui n'a plus aucun goût pour les plaisirs ; elle est grave sans aigreur, elle ne rit jamais, mais elle ne fatigue point les autres de ses plaintes ou de ses larmes. La *mélancolie* est l'effet du tempérament ; les anciens l'attribuaient à une trop grande abondance de bile noire, comme son nom même l'indique ; elle se concentre en elle-même, elle se plaît à rêver dans la solitude.

— Antonymes. Aise, allégresse, contentement, enchantement, enjouement, épanouissement, gaieté, hilarité, bonne humeur, ivresse, joie, jubilation, ravissement, satisfaction.

— Epithètes. Triste, sombre, noir, amer, cruel, cuisant, affreux, horrible, épouvantable, âpre, dévorant, mortel, incommode, importun, fâcheux, farouche, morne, taciturne, silencieux, caché, réfolé, nourri, entretenu, solitaire, long, pesant, funeste, fatal, domestique, intérieur, inquiet, passager, léger, adouci, calmé, apaisé, modéré, consolé, effacé, passé, égayé, dissipé, éteint, réveillé, renouvelé, aigri, profond, rongeur, incurable.

— Prov. litt. Le chagrin monte en croupe et galope avec lui. Allusion à un vers de Boileau dans sa Ve épitre. Ce n'est que la traduction heureuse de ce satiriste vers d'Horace :

Post equitem sedet atra cura.

« Le noir souci est derrière le cavalier » :

Un fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne, Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne, En vain monte à cheval pour tromper son ennui : Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.

Dans sa *Notre-Dame de Paris*, V. Hugo a fait une application extrêmement plaisante du vers d'Horace. Des écuyers sont grimés sur le vestibule des fenêtres de la grande salle du Palais-de-Justice, attendant avec impatience le mystère que l'on va jouer. Pour se désennuyer, ils lancent des quolibets aux passants. L'un d'eux, apercevant un bon bourgeois à cheval avec sa femme en croupe, s'écrie :

Post equitem sedet atra cura.

Les écrivains rappellent souvent l'alexandrin de Boileau :

« Il y a, dans le journal de Camille Desmoulins, des plaisanteries vraiment originales, et j'ai fait vœu d'être un de ses fidèles abonnés à la lecture de ce vers :

La lanterne est en croupe et galope avec lui.

C'est lorsqu'il peint M. Mounier fuyant en jockey la terrible lanterne, qui suit ce député jusqu'en Dauphiné. Nouvel Oreste, l'infortuné Mounier croit voir à chaque porte l'implacable falot prêt à le saisir.

HATIN, *Histoire de la Presse*.

CHAGRIN, **INE** adj. (cha-grain, i-ne — rad. *chagrin*, subst.). Qui a du chagrin ; qui est triste, affligé : Il est si CHAGRIN depuis quelque temps, qu'on ne le reconnaît plus. Il est bien CHAGRIN de la maladie de sa femme. Inquiet, maussade : Humeur CHAGRINE. La face de la raison, si je puis parler de la sorte, paraît trop sérieuse et trop CHAGRINE. (Boss.) Une humeur CHAGRINE décharge sa bile sur ceux qui l'approchent, par un superbe dégoût. (Boss.) Pourquoi continuer à vivre pour être CHAGRIN de tout, et pour blâmer tout depuis le matin jusqu'au soir ? (Fén.) La vieillesse CHAGRINE est le résultat d'une jeunesse mal cultivée. (De Ségur.) Un accès d'humeur fait naître mille pensées CHAGRINES. (Boiste.)

Un esprit né chagrin plat par son chagrin même.

BOILEAU.

La vieillesse chagrine incessamment amasse.

BOILEAU.

— Antonymes. Aise, content, enjoué, épanoui, gai, gaillard, jovial, joyeux, radieux, ravi, rayonnant, réjou, satisfait, triomphant.

CHAGRINANT (cha-gri-nan) part. prés. du v. Chagriner : Des enfants CHAGRINANT leur

mère. Une nouvelle CHAGRINANT ceux qui l'ap-
prennent.

CHAGRINANT, **ANTE** adj. (cha-gri-nan, an-te — rad. *chagrin*). Qui cause, qui est de nature à causer du chagrin : Homme CHAGRINANT. Nouvelle CHAGRINANTE. Propos CHAGRINANTS. Quand on veut faire des réprimandes, il faut envelopper sous des paroles affectueuses un avis CHAGRINANT. (Vauven.)

D'un mal si chagrinant je sais bien le remède.

HAUTEROCHER.

Qui fait naître le chagrin : Homme CHAGRINANT. Personne CHAGRINANTE.

— Antonymes. Consolant, désopilant, exhalant, hilarant, ravissant, réjouissant.

CHAGRINÉ, **ÉE** (cha-gri-né) part. pass. du v. Chagriner. Grenu comme le chagrin : Peau CHAGRINÉE. Ciguille CHAGRINÉE.

CHAGRINÉ, **ÉE** (cha-gri-né) part. pass. du v. Chagriner. Qui éprouve du chagrin : Je suis bien CHAGRINÉ de ce contre-temps.

CHAGRINEMENT adv. (cha-gri-ne-man — rad. *chagrin*). D'une manière chagrine : Je passe la vie avec Paris CHAGRINEMENT quelquefois, et quelquefois en espérance et en amusements. (Mme de Sév.) Peu usité.

CHAGRINER v. a. ou tr. (cha-gri-né — rad. *chagrin*). Techn. Préparer une peau pour en faire du chagrin, y produire le grenu particulier aux peaux qui portent le nom de chagrin : CHAGRINER des peaux d'âne, de mulet.

Se chagriner v. pr. Être converti en chagrin : Cette peau se CHAGRINE difficilement.

CHAGRINER v. a. ou tr. (cha-gri-né — rad. *chagrin*). Rendre chagrin ; attrister : CHAGRINER l'âme, l'esprit, le cœur. Les déserts et la solitude CHAGRINENT ceux qui sont vain, parce qu'ils ne leur parlent pas d'eux-mêmes. (Nicole.) Rien ne CHAGRINE tant les sots que l'indifférence. (Chateaub.) Importuner, tracasser, tourmenter : Quel plaisir prenez-vous à le CHAGRINER ?

Mon monsieur Trissotin me chagrine et m'assomme.

MOLIÈRE.

Phédre ici vous chagrine et blesse votre vue.

RACINE.

— Fam. Causer une impression physique désagréable et fatigante par sa continuité : Je ne veux plus de vin de Suresnes ; il me CHAGRINE le gosier. (V. Hugo.) Des myosotis dans un parterre me CHAGRINENT les yeux, comme une fausse note me CHAGRINE l'oreille. (A. Karr.)

Se chagriner v. pr. Se livrer au chagrin : Il ne faut pas vous CHAGRINER. Pourquoi se CHAGRINER d'avance ? (Beaumarch.)

— Antonymes. Charmer, consoler, contenter, déridier, désattrister, égayeur, enchanter, ragailardir, réjouir, satisfaire, transporter.

CHAGRINEUX, **EUSE** adj. (cha-gri-neux, eu-ze — rad. *chagrin*). Qui rend chagrin, qui donne du chagrin. Vieux mot.

CHAGRINIER s. m. (cha-gri-nié — rad. *chagrin*). Techn. Ouvrier qui chagrine les peaux, qui fait du chagrin.

CHAH ou **SCHAH** s. m. (châ — du pers. *schâ*, roi). Titre des rois de Perse. V. *SCHAH*.

CHAH-AALEM, dernier souverain de la dynastie timouride dans l'Inde (descendants de Timour, Tamerlan), né en 1723. Il monta sur le trône en 1759, se soumit humblement à la tutelle des Anglais, se jeta ensuite dans les bras des Mahrattes et fut tout à tour le pensionnaire et le captif de ces deux puissances. Il mourut en 1806, n'ayant plus depuis longtemps que l'ombre de la souveraineté.

CHAHAN ou **SCHAHAN**, prince arménien, mort en France vers 1390. Gendre du roi d'Arménie Léon VI, il le défendit vaillamment à la tête de ses troupes contre les Égyptiens, qui avaient envahi ses États, et s'enferma avec lui dans le fort de Gohân, où il fit une héroïque résistance. Forcé de se rendre, Chahan et Léon furent conduits en Égypte. Vers 1380, Chahan parvint à s'échapper, se rendit en Espagne, près de Jean I^{er} de Castille, et obtint, grâce à l'intervention de ce prince, la mise en liberté de Léon, avec lequel il se rendit quelque temps après en France.

CHAH-DJIHAN, roi musulman de Lahore. Il monta sur le trône en 1623, après l'extermination de ses compétiteurs à l'empire, lutta contre diverses rébellions et contre une invasion, essaya vainement de détruire le brahmanisme, enleva Hougly aux Portugais et détruisit tous les emblèmes du culte catholique. Il fut dépouillé de l'autorité par son fils, le fameux Aureng-Zeyb (1656), qui le retint captif au château d'Agra, et mourut en 1666.

CHAH s. m. (cha-i). Métrol. Monnaie de Perse.

Chah-Naméh, poème historique composé en persan par Ferdousi. V. *SCHAH-NAMÉH*.

CHAH-POUR, souverain de la Perse. V. *SAPOR*.

CHAHUAM s. m. (cha-u-amm). Comm. Mousseline des Indes.

CHAHUT s. m. ou f. (cha-u — de *chahut*, oiseau de nuit). Chorégr. Danse indécrite, aujourd'hui interdite dans les lieux publics : Danser la CHAHUT. En ce sens, le féminin est presque seul usité.

— Pop. Grand bruit, grand vacarme : Nous

allons faire du CHAHUT. En ce sens, le mot est toujours masculin.

CHAHUTER v. n. ou intr. (cha-u-té — rad. *chahut*). Pop. Danser la chahut : Ce monsieur, il vient s'amuser à voir CHAHUTER la canaille. (E. Sue.) Faire du vacarme : Aimer à CHAHUTER dans les cabarets.

CHAHUTEUR, **EUSE** s. (cha-u-teur, eu-ze — rad. *chahuter*). Pop. Habitué, habituée des bals publics. Tapageur, tapageuse.

CHAHYN-GHÉRAY ou **GUÉRAY**, dernier kan de Crimée, de 1777 à 1780. Il descendait de Djenjis-Kan. Il arriva au pouvoir avec l'appui des Russes, qui convoitaient depuis longtemps la Crimée, profitèrent de l'occasion pour s'emparer de Pérécop. Ayant voulu réformer le gouvernement et l'administration, réorganiser l'armée, introduire parmi les Tartares des innovations empruntées à la civilisation européenne, le kan excita parmi le peuple un vif mécontentement, et bientôt éclatèrent de nombreuses révoltes. Le gouvernement turc, ennemi de Chahyn, s'empressa de lui susciter un compétiteur, qu'il appuya d'une armée, lorsque les Russes, sous le prétexte de soutenir Chahyn, entrèrent envahi la Crimée. Les Turcs et les Russes en vinrent alors aux mains. Ces derniers finirent par remporter une victoire signalée à laquelle Chahyn prit une part active. Cependant, lors du traité de paix qui fut conclu bientôt après, en 1779, entre les deux empires, Chahyn se vit dépossédé et forcé de renoncer à la couronne en faveur de la Russie, moyennant une pension de 800,000 roubles. Vers 1784, Chahyn se rendit à Constantinople ; mais il reçut presque aussitôt l'ordre d'en sortir et de se rendre à l'île de Rhodes, où il fut mis à mort.

CHAI ou **CHAIS** (chè — du bas lat. *cayum*, quai). Magasin au rez-de-chaussée où l'on emmagasine surtout les vins et les eaux-de-vie : Les ouvriers des grandes cités maritimes travaillent presque toujours à l'air libre, sur le port, dans les CHAIS. (Blanchet.)

— Maître de chai, Employé chargé de l'achat, de la dégustation, de l'acceptation, des coupes ou mélanges, de la vente et de l'expédition des vins et eaux-de-vie, ainsi que des divers soins à donner aux marchandises en magasin.

— Encycl. Dans la Saintonge et la Guyenne, le terme *chai* est généralement employé ; ailleurs, on dit *cellier*. Le propriétaire vigneron possède toujours un *chai*, qui est une pièce ordinairement sans pavé, et jamais planchéiée. Quelquefois, mais rarement, le *chai* est voûté. Dans les grandes villes, comme Bordeaux, Montpellier et Paris, les *chais* sont de grands bâtiments très-bien construits et qui prennent alors le nom d'entrepôts, de halles, de docks.

— Homonyme. Chaie, chez.

CHAIA s. m. (cha-ia). Ornith. Nom vulgaire d'une espèce de kamichi : Le CHAIA fidèle est de la grosseur d'un coq commun ; on utilise, dans le pays de Carthage, en Amérique, son intelligence et son activité, pour en faire un gardien et un protecteur de la volaille dans les basses-cours. (Focillon.) Syn. de CHAVARIA.

CHAIAC s. m. (cha-ia). Hortic. Espèce de melon.

CHAIANS adv. (cha-ian). Forme ancienne du mot CHÉANS.

CHAIDEUR s. m. (chè-deur). Techn. Ouvrier qui pille le minéral à bras.

CHAIE s. f. (chè). Mar. Espèce de barque hollandaise que l'on appelle aussi BÉLANDRE.

CHAIGNE s. m. (chè-gne ; gn mll.). Forme ancienne du mot CHIGNON.

CHAIGNELAIE s. f. (chè-gne-lè ; gn mll.). Techn. Veine de charbon de terre fort tendre. On dit aussi CHAGNELAIE.

CHAIGNON s. m. (chè-gnon ; gn mll.). Châlon ; crochet. Vieux mot.

CHAIL s. m. (chail ; l mll.). Pierre meulière, dans certaines provinces.

CHAILLAND, bourg de France (Mayenne), ch.-l. de cant., arrond. et à 22 kilom. N.-O. de Laval, sur la rive gauche de l'Ernée ; pop. aggl. 570 hab. — pop. tot. 2,548 hab. Fours à chaux, nombreux moulins à tan, à huile et à blé ; belles forges sur l'Ernée.

CHAILLAT s. m. (cha-lla ; ll mll.). Agric. Nom donné, dans quelques localités, aux tiges sèches des gesses, des lentilles et des vesces, après qu'on les a battues pour en séparer le grain : Les CHAILLATS sont utilisés comme fourrage sec ou comme litière.

CHAILLE s. f. (cha-ille ; ll mll.). Bot. Nom vulgaire de la camomille romaine.

CHAILLÉ-LES-MARAIS, bourg de France (Vendée), ch.-l. de cant., arrondissement et à 23 kilom. S.-O. de Fontenay-le-Comte ; pop. aggl. 787 hab. — pop. tot. 2,377 hab. Fabrique de toiles communes ; commerce de bestiaux.

CHAILLERIE s. f. (cha-llé-ri ; ll mll.). Bot. Nom vulgaire de la camomille puante.

CHAILLÉTIACÉ, **ÉE** adj. (cha-llé-ti-a-sé ; ll mll. — rad. *chaillette*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux chaillettes. On dit aussi CHAILLETTE.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre chaillette : Les

CHAILLÉTIACÉES ont de l'analogie avec les *térébinthacées*. (F. Hæfer.)

— Encycl. Les *chailletiacées* sont des arbrisseaux ou des arbustes à feuilles alternes, pétioles, entières, munies de deux stipules. Les fleurs sont disposées en cymes dichotomes, situées à l'aisselle des feuilles, et dont le pédoncule commun est le plus souvent soudé à sa base avec le pétiole. Elles présentent un calice à cinq divisions, velues en dehors, colorées en dedans ; une corolle à cinq pétales, regardés par plusieurs auteurs comme des étamines stériles ; cinq étamines et cinq glandes nectarifères, les quatre verticilles alternant entre eux. L'ovaire, à deux ou trois loges biovulées, est surmonté de deux ou trois styles terminés chacun par un stigmate en tête ou bilobé. Le fruit est une capsule bivalve, à deux loges, ou une drupe à une ou deux loges monospermes par avortement. L'embryon est dépourvu d'albumen. Cette famille, qui a des affinités avec les *rhannées* et les *térébinthacées*, se compose des genres *chaillette*, *leucosie*, *monacure* et *tupure*. Les espèces peu nombreuses qu'ils renferment sont disséminées dans les régions tropicales ; on les trouve à Sierra-Leone, à Madagascar, dans l'Inde, à Timor et à la Guyane. Les fruits de quelques espèces ont des propriétés vénéneuses et servent à détruire les animaux nuisibles.

CHAILLÉTIE s. f. (cha-llé-ti ; ll mll. — de *Chaillet*, n. pr.). Bot. Genre de plantes, type de la famille des chailletiacées, comprenant environ six espèces, qui croissent dans les régions tropicales des deux continents.

CHAILLEXON (lac de), petit lac de France (Doubs), situé entre la France et la Suisse. Ce lac n'est, à vrai dire, qu'un élargissement du Doubs, qui, à quelques mètres plus bas, forme la fameuse cascade appelée *Saut du Doubs*. Il a 3 kilom. de long, sur 300 mètres de large ; du milieu de ses eaux surgit un bloc de pierre qui était autrefois surmonté d'une croix, et qu'on appelle la *Tête de Calvin*. Ailleurs, on montre la *Tête de Louis-Philippe*, la *Vierge* et le *Moine*. Plus loin on remarque un écho qui répète les sons jusqu'à sept fois.

CHAILLOCHE s. m. (cha-llo-che ; ll mll.). Vitic. Variété de raisin.

CHAILLOT, autrefois village de France, situé sur la rive droite de la Seine, un peu au S.-O. de Paris. C'est un village d'origine ancienne, puisqu'il en est question dans une charte du x^e siècle. En 1659, Chaillet fut érigé en faubourg de Paris, et reçut le nom de faubourg de la Conférence, en mémoire des conférences où fut décidée la paix des Pyrénées. En 1786, lors de la construction du mur d'octroi de Paris, il fut compris dans la ville ; il sera par conséquent décrit à l'article PARIS.

— Linguist. A *Chaillet* ! A *Chaillet* ! Expression populaire et triviale qui signifie : Vous m'ennuyez, vous me fatiguez, laissez-moi tranquille, allez vous promener. Quelle peut être l'origine de cette façon de parler ? Elle sort évidemment du même nid que ses congénères : *Ohé, Lambert ! Et ta sœur ? Co-codés ; Petits crevés ; Tu me bassines ; Je me la brise*, et une foule d'autres expressions aussi atiques et aussi spirituelles. Eh bien, toutes ces belles choses sont le cachet particulier de notre siècle, qui a le droit de s'en montrer fier. A peine une niaiserie de cet acabit est-elle lancée dans le public qu'elle se propage avec la rapidité d'une traînée de poudre. Ah ! comme Fontenelle, Rivarol, Chamfort et P.-L. Courier doivent être glorieux de leurs dignes neveux, eux qui ne savaient trouver que des mots comme ceux-ci, dont la langue a eu la bonhomie de s'enrichir : « Sonate, que me veux-tu ? — La tache d'encre. — Ah ! monsieur, le trait est noir, etc. »

Les locutions qui font fortune aujourd'hui jouissent à leur tour d'un singulier privilège : plus elles sont niaises, mieux elles prennent. Et voilà pourquoi, intelligents qu'ils sont, ces mots, ils s'efforcent d'être le plus stupides possible.

CHAILLOU (Pierre-Louis), juriste français, né en 1740 à Morlaix, mort en 1806, fut avocat au barreau de Rennes, et publia un écrit estimé, intitulé : *Des commissions extraordinaires en matière criminelle* (1766, in-12).

CHAILLOU DES BARRES (baron), administrateur et publiciste français, né en 1784 près de Nevers, mort en 1857. Il fut préfet de la Creuse sous le premier empire, et de l'Yonne sous Louis-Philippe. On a de lui, outre des notices archéologiques, une *Histoire de l'abbaye de Pontigny*, un *Essai historique et critique sur la législation des grains*, un *Mémoire sur les moyens de prévenir les disettes de blé* (1820), etc.

• **CHAILLOUX** s. m. (cha-llou ; ll mll.). Forme ancienne du mot CHAILLOU.

CHAILLU (Paul du), voyageur américain d'origine française, né vers le commencement du siècle. Il suivit son père, qui avait établi un comptoir sur la côte d'Afrique, à l'embouchure de la rivière Gabon. Muni des armes et des provisions nécessaires, il partit, dans l'hiver de 1855-1856, pour l'intérieur du continent africain, où il fit une exploration qui dura quatre ans. Il y reconnut, dans un pays riche-ment boisé, une chaîne de montagnes, dont un pic atteint 4,000 mètres d'élévation, courant de l'E. à l'O., et qu'il considéra comme devant être le centre d'émergence des quatre

grands fleuves de l'Afrique. Outre des oiseaux d'espèces non décrites, il a rapporté plusieurs gorilles, singes gigantesques déjà indiqués par Hérodote. En 1861, il publia une relation de ses *Explorations et aventures*, qui fit du bruit en Angleterre et qui a été traduite en français en 1862. Sa collection a été achetée par le Musée Britannique.

CHAILLY-HONORÉ (Nicolas-Charles), médecin, né à Paris en 1805. Il a été reçu docteur en 1836, et nommé membre de l'Académie de médecine en 1851. Il a ajouté à son nom celui de son beau-père, le docteur Honoré. Outre plusieurs mémoires, publiés dans les journaux de médecine, on a de lui : *Sur l'avortement et les moyens de l'arrêter* (1838); *Traité pratique de l'art des accouchements* (1842); *De l'éducation physique des enfants* (1844).

CHAÎNAGE s. m. (chê-na-je — rad. chaîne). Géom. pratiq. Action de chaîner, de mesurer à la chaîne : CHAÎNAGE d'une ligne droite, d'une ligne courbe. Le CHAÎNAGE, sur les terrains inclinés, doit toujours être fait horizontalement.

— Archit. Armature en bois ou en fer destinée à empêcher l'écartement, la dislocation des constructions en maçonnerie : *Les édifices retenus seulement par des chaînages sont exposés à des accidents.* (Blouet.) On dit aussi dans le même sens CHAÎNEMENT; mais l'emploi de ce dernier mot est rare.

— Encycl. Arch. L'usage des chaînages est fort ancien. Dans les constructions en maçonnerie élevées par les Grecs et les Romains, on rencontre fréquemment de gros goudjons de fer, de bronze ou même de bois, destinés à relier les assises entre elles, et une suite de crampons ou de queues d'aronde pour joindre les blocs rustiques (v. ARONDE). On a constaté aussi que les Gaulois n'osaient dans l'épaisseur de leurs murs de défense des assemblages de barres de bois. L'usage de ce genre de chaînages se conserva pendant une grande partie du moyen âge. M. Viollet-le-Duc en a constaté la présence dans plusieurs édifices du x^e et du xii^e siècle. Dans l'église abbatiale de Vézelay, qui date de la fin du x^e siècle, il existe, dit-il, un premier chaînage de bois au-dessus des archivoltes donnant dans les collatéraux, et un second chaînage, interrompu par les fenêtres hautes, au niveau du dessus des tailloirs des chapiteaux, à la naissance des grandes voûtes. Ce second chaînage de bois offre cette particularité qu'il sert d'attache à des crampons destinés à recevoir des tirants transversaux d'un mur de la nef à l'autre, à la base des arcs-doubleaux. Ces tirants étaient-ils destinés à demeurer toujours en place pour éviter l'écartement des grandes voûtes ? Nous ne le pensons pas. Il est à croire qu'ils ne devaient rester posés que pendant la construction, jusqu'à ce que les murs gouterots fussent chargés, ou jusqu'à ce que les mortiers des voûtes eussent acquis toute leur dureté, c'est-à-dire jusqu'au décastrage. Le même savant nous apprend qu'en démolissant la tour de l'église abbatiale de Saint-Denis, qui datait du milieu du x^e siècle, on trouva, à chaque étage, un chaînage en bois, d'un fort équarrissage, chevillé par des chevilles de fer aux retours d'écquerre, et noyé dans le milieu des murs. Des croix horizontales en bois venaient en outre s'assembler dans les milieux des longrines, à chaque étage, et devaient relier les quatre trumeaux de la tour entre les baies ; mais ces croix, visibles à l'intérieur, avaient été brûlées au xiii^e siècle. A partir de cette dernière époque, on commença à substituer des chaînages en fer aux chaînages en bois. Les blocs de pierre dont se compose la grande corniche du dôme de Paris sont maintenus au moyen de deux rangs de crampons ; mais ce métal, en s'oxydant, a eu pour inconvénient de faire casser presque tous ces blocs. Le chaînage qui sert à consolider la façade de la cathédrale de Strasbourg est formé de longues barres de fer plat noyées entre les lits des assises. Il existe des chaînages analogues dans l'église de Saint-Ouen, à Rouen, dans la cathédrale de Narbonne, dans l'ancienne cathédrale de Carcassonne, etc. Celui que Pierre de Montreuil a employé dans la construction de la Sainte-Chapelle, à Paris, au-dessous de la corniche supérieure, se rapproche du système des chaînages modernes ; il est formé d'une série de crampons de 0 m. 20 à 0 m. 50 de longueur, qui s'agrafent les uns dans les autres et sont posés dans une rigole taillée dans le lit de l'assise qu'ils sont destinés à maintenir. Les architectes du xiii^e siècle n'employèrent pas seulement des chaînages à demeure ; nous savons par M. Viollet-le-Duc qu'ils s'en servirent aussi comme d'un moyen provisoire pour maintenir les poutres des arcs des collatéraux, sur les piles intérieures, avant que celles-ci fussent chargées. Les constructeurs de la cathédrale de Reims firent usage, dans le même but, de chaînes en fer s'adaptant, à chaque extrémité, à des crochets scellés dans la muraille. Les édifices du x^e siècle offrent des chaînages posés librement le long des murs, au-dessous des voûtes, et formés le plus souvent de barres de fer carrées de 2 m. à 6 m. de longueur, réunies à leurs extrémités par des boucles et des clavettes.

Aujourd'hui encore, on fait un fréquent emploi des chaînages. Dans les constructions importantes, on en place dans toute la longueur des murs ; mais, dans les maisons ordinaires,

on se borne à poser des tirants à la rencontre de tous les murs de refend et mitoyens avec les murs de face, à chaque étage ; ces tirants sont des barres de fer longues de 2 à 3 m., dont une des extrémités est scellée dans la maçonnerie, tandis que l'autre forme à l'extérieur une espèce d'ancre. Quelquefois on laisse les ancres apparaître en dehors des murs et on leur donne la forme d'un S ou d'un Y pour embrasser la plus grande surface possible ; mais, le plus souvent, on les fait droites et on les encastre dans la muraille pour ne pas nuire à l'effet des façades. Pour ce qui est des chaînages, on emploie généralement à leur confection des barres de fer plat de 0 m. 05 à 0 m. 06 de largeur, sur 0 m. 02 d'épaisseur. Quatre-vingt de Quincy indique trois manières différentes d'assembler ces barres : à charnières, à talons, à monfles. Dans le premier système, l'extrémité de l'une des barres doit former une fourche dans laquelle on introduit le bout de l'autre ; les trois épaisseurs de fer réunies sont percées d'un trou dans lequel on fait entrer un boulon à vis ou à clavette, et quelquefois de doubles coins préférables lorsqu'on veut faire bander la chaîne. Dans l'assemblage à talons, les bouts qui doivent s'unir sont terminés par des talons tournés en sens contraire ; on fait tirer la chaîne en introduisant des coins de fer entre les deux talons, et on maintient les bouts par le moyen de deux brides placées au droit des talons. Dans l'assemblage à moufles, les talons sont plus forts. Ce dernier système de chaînage est le plus solide ; on en a fait l'application dans la construction du Panthéon, à Paris. Pour soutenir la voûte intermédiaire de ce dernier édifice, au-dessus des grandes ouvertures des lunettes, un chaînage formé de deux bandes de fer de 0 m. 055 de largeur, sur 0 m. 02 d'épaisseur, a été posé dans une entaille cylindrique pratiquée dans l'extrados de la voûte. On a employé des chaînes ou cercles de fer de ce genre dans la construction des coupes, notamment à Saint-Pierre de Rome, à Saint-Marc de Venise, à Sainte-Marie-des-Fleurs de Florence. L'accroissement de volume que prend le fer en s'oxydant, et les effets de retrait et de dilatation auxquels il est sujet par suite des variations de température, peuvent altérer à la longue la solidité des chaînages ; aussi doit-on s'assurer avec le plus grand soin des bonnes qualités de la matière par des épreuves supérieures à l'intensité de l'action qu'elle aura à subir. Le plus grand soin aussi, dit M. Blouet (*Supplément à l'Art de bâtir* de Rondelet), doit être apporté dans la combinaison des deux assemblages et dans leur exécution, parce que, si un effort trop considérable peut amener les chaînes à se rompre, la rupture aura plutôt lieu dans les assemblages que dans le cours de la chaîne, où le fer n'a pas pu être altéré ou affaibli par la forge ou par les nœuds que forment toujours ces assemblages. Les accidents auxquels sont exposés les édifices retenus seulement par des chaînages sont fréquents. A Troyes, l'extrémité du transept de droite de la cathédrale était maintenu depuis environ deux cents ans par cinq chaînes de fer de grande dimension, lorsqu'en 1840 ces chaînes se rompirent tout à coup par l'effet du retrait extraordinaire qu'avait produit sur elles une très-forte gelée. Le mouvement excentrique que cet accident détermina dans les constructions n'entraîna pas immédiatement leur chute ; on put les étayer, mais il n'en fallut pas moins les démolir pour reconstruire cette façade. Cet exemple et beaucoup d'autres, qu'on pourrait citer, ont conduit M. Blouet à poser en principe qu'il ne faut pas trop compter sur le fer pour la stabilité des édifices ; qu'on doit l'employer, non pas comme agent principal de solidité, mais seulement comme agent auxiliaire. « En cela, ajoute le savant architecte, il faut suivre les principes des anciens, qui consistaient à faire des constructions se régissant d'elles-mêmes, et dans lesquelles le métal n'entraît que comme surcroît de précaution, utile sans doute, mais non indispensable. » Rondelet a décrit un moyen ingénieux employé par un mécanicien, M. Molard, pour redresser les murs du grand corps de logis du Conservatoire de Paris ; ce moyen consistait à obtenir par la chaleur le rallongement des chaînes déjà serrées pour retenir les murs, et à profiter de ce rallongement pour serrer les écrous ; le retrait qui s'opère ensuite par le refroidissement du fer rapproche les murs, qui, par la répétition de cette opération, finissent par retrouver leur aplomb primitif.

Outre les chaînages que l'on place dans l'épaisseur des murailles, on attache encore à l'extrémité de chaque poutre des planchers une bande de fer à talon, au bout de laquelle est un œil où l'on passe aussi une ancre qui vient s'encaster extérieurement dans la muraille. Si, par hasard, les bouts de deux poutres se rencontrent vis-à-vis l'un de l'autre, au milieu d'un mur, on les lie par une bande de fer solidement clouée avec des clous dentelés et retenue par des crampons ou talons à chaque bout. On met encore de semblables bandes de fer avec des ancres, au bout des sablières des grosses cloisons de charpente, au droit des planchers et au bout des entrails des fermes des combles, qui servent alors de chaînes et de tirants ; enfin, on en met également à l'extrémité des pannes des fatigues, à leur rencontre soit avec des murs de face, soit avec des murs de pignons d'un bâtiment, surtout lorsqu'ils sont isolés.

CHAÎNASSE s. f. (chê-na-se). Minér. Terre argileuse mêlée de sable quartzeux.

CHAÎNE s. f. (chê-ne — lat. catena, même sens). Espèce de lien composé d'anneaux entrelacés les uns dans les autres : CHAÎNE de fer, d'acier, de cuivre. On peint l'Hercule gaulois avec des chaînes qui lui sortent de la bouche, comme s'il eût entraîné les hommes par ses paroles. (La Font.) Léon IV fit élever des tours, tendre des chaînes sur le Tibre. (Volt.) Les chaînes servaient aux bourgeois du moyen âge pour fermer l'entrée de leurs rues à la cavalerie féodale. (Chéruel.) Dans la marine, on se sert de chaînes de fer au lieu de câbles, pour amarrer ou faire mouiller les vaisseaux, pour barrer l'entrée des ports, etc. (Bouillet.) || Objet du même genre, qui sert de parure, de décoration, de marque de dignité : CHAÎNE d'or, d'argent, de diamants, de pierres précieuses, de cheveux. CHAÎNE de la Toison-d'Or. || Huissiers à la chaîne ou de la chaîne. Huissiers du conseil du roi qui portaient au cou une chaîne d'or : M. de Boulton étant allé à Evreux, son fils y envoya un exploit par un huissier à la chaîne. (St-Sim.)

— Instrument de gêne ou de précaution, qu'on emploie pour maintenir les prisonniers, les malfaiteurs, les animaux : Mettre quelqu'un à la chaîne. Tenir un chien, un prisonnier à la chaîne. || Suite de personnes disposées de manière à pouvoir faire passer rapidement de main en main un fardeau, des pierres, des seaux d'eau pour éteindre un incendie, etc. : Faire, former la chaîne. || Troupe de condamnés qui partaient pour le bagne, et qui étaient attachés à une même chaîne : Depuis 1837, la voiture cellulaire a remplacé la chaîne des forçats.

C'est le conducteur de la chaîne ; Ses captifs sont plus gais que lui.

BÉRANGER. — Fig. Sujétion, dépendance, asservissement ; contrainte de la volonté : Les chaînes de la tyrannie. Les chaînes des passions. Les chaînes du devoir. Il y a plus de constance à user sa chaîne qu'à la rompre. (Montaigne.) L'attente est une chaîne qui lie tous nos plaisirs. (Montesquieu.) On n'impose guère de chaîne aux autres sans en sentir soi-même le fardeau. (Raynal.) Briser les chaînes est plus généreux que de les dorer. (Boiste.) La peine ne reçoit point de chaînes. (Royer-Collard.) Dès que l'amour a senti sa chaîne, il a compris qu'il doit finir. (Lafontaine.)

Une chaîne dorée est toujours une chaîne.

AUBERT. La plus petite chaîne est toujours importune.

LENOBLE. Quand la chaîne est coupable, un noble cœur la brise.

C. DELAVIGNE. L'ambition, l'amour, l'avarice, la haine, Tiennent comme un forçat notre esprit à la chaîne.

BOILEAU. Le romantique est libre et se moque des règles : Les chaînes, les barreaux sont-ils faits pour des aigles ?

VIENNET. Ce John Bull tant raillé, si longtemps débonnaire, Prend sa chaîne à deux mains, frappe et se régénère.

C. DELAVIGNE. — Poétiq. Servitude, esclavage, captivité. Gémir dans les chaînes. Etre jeté dans les chaînes. Etre chargé de chaînes. La vérité illustre les chaînes de ceux qui souffrent pour elle. (Mass.) Une servitude crée toujours deux esclaves : celui qui tient la chaîne et celui qui la porte. (E. Legouvé.)

Qui n'ose s'affranchir est digne de ses chaînes.

GRESSET. — Par anal. Suite d'objets distincts qui se tiennent comme les anneaux d'une chaîne. || Liens naturels ou d'affection entre les personnes : Ils sont unis par une étroite chaîne. Rien ne peut briser la chaîne qui nous lie. (Acad.) Un bienfait est une chaîne délicate qui lie les cœurs. (Abadie.) Homère comparait la religion à une chaîne d'or qui rattache la terre au ciel.

Du sang qui nous unit j'étais l'étroite chaîne.

RACINE. — Enchaînement, continuité, succession de choses ou de personnes : La chaîne des étres. La chaîne des idées. La chaîne des devoirs. La chaîne des événements. Tous les peuples entrent dans la chaîne qui lie les hommes entre eux, par les besoins réciproques qu'ils ont les uns des autres. (Nicole.) L'homme traîne jusqu'au tombeau la longue chaîne de ses espérances trompées. (Boss.) Reste à la place que la nature l'assigna dans la chaîne des étres. (J.-J. Rouss.) Rien ne pérît dans le monde, et l'être qui a cessé de vivre à nos yeux n'a pas cessé d'exister dans la chaîne universelle. (Sylv. Maréchal.) Les vices forment une chaîne dont le premier anneau est l'égoïsme. (De Ségur.) Quand une nation devient esclave, il se forme une chaîne de tyrans depuis la première classe jusqu'à la dernière. (Chateaub.) Comprendre, c'est saisir le lien logique, la chaîne d'idées qui joint ensemble deux ou plusieurs faits. (Vinet.) Toutes les libertés sont les anneaux d'une même chaîne. (E. de Gir.) En deçà comme au delà de la chaîne scientifique, l'esprit humain conçoit sans cesse de nouveaux anneaux. (Berthelot.)

Des siècles écoulés la chaîne recommence.

TISSOT.

Las des cieus, et du monde inutile fardeau, Je trainais de mes jours la chaîne déplorable.

Sur les bords sanglants du tombeau.

LEBRUN. ... Ne présentez pas à mon cœur agité Ces immuables lois de la nécessité, Cette chaîne des corps, des esprits et des mondes.

VOLTAIRE. Une ravissante harmonie, Charme de l'oreille et des yeux, Resserre la chaîne infinie Qui s'étend de la terre aux cieus.

A. GUIRAUD. || Passage, transition, intermédiaire : Chaîne d'or de la terre et du monde invisible, Notre prière monte aux pieds du Tout-Puissant.

DARU. — Chaîne de montre, Petite chaîne d'acier qui sert à tendre le grand ressort, en se roulant sur la fusée : La chaîne des montres est généralement supprimée, depuis que l'on a eu l'heureuse idée de confondre en une seule pièce le barillet et la fusée. || Chaîne avec laquelle on suspend une montre que l'on porte sur soi : Chaîne de montre en or, en argent. Voler une chaîne de montre.

— Chaîne de sûreté, Chaîne à laquelle on suspend les clefs que l'on porte sur soi, pour éviter de les égarer : J'aimerais mieux être toute ma vie marchand de chaînes de sûreté sur le boulevard et vivre de pommes de terre frites, que de vendre une patère de cet appartement. (Balz.) — Chaîne carrée, Chaîne dont les anneaux sont allongés, ployés en deux et passés en double l'un dans l'autre. || Chaîne à la catalane, Celle dans laquelle chaque anneau est passé dans deux autres. || Chaîne en S, Celle dont les chaînons sont ployés en S. || Chaîne en gerbe, Celle dont les anneaux sont courbés en forme de S. || Chaîne de charbon, Outil formé de quelques chaînons carrés, avec lequel le charbon rapproche les rayons trop écartés, et les amène vis-à-vis des mortaises des jantes. || Chaîne sans fin, Chaîne dont les deux bouts se rejoignent et forment une ligne continue, servant à transmettre un mouvement de rotation à des distances trop grandes pour qu'on puisse employer avantageusement un système d'engrenage. || Chaîne plate, Chaîne à anneaux aplatis, flexible seulement dans deux sens opposés : Les chaînes des anciennes montres étaient des chaînes plates. || Chaîne de Vaucanson ou à la Vaucanson, Chaîne sans fin disposée de façon à s'engrainer sur les deux roues dont l'une transmet et l'autre reçoit le mouvement, ce qui rend le glissement impossible dans tous les cas.

— Chem. de fer. Rangée de gros cailloux que l'on place de distance en distance sur la voie, pour retenir les menues pierres qui remplissent l'interval. || Chaîne d'attelage, Bout de chaîne attaché à un crochet et sur la traverse d'avant d'une locomotive, et qui sert à l'attacher derrière une seconde machine ou à la réunir à l'arrière d'un train qu'elle doit refouler dans une manœuvre. L'avant des wagons est aussi muni d'une chaîne semblable. || Chaîne de montre, Bout de chaîne attaché à l'arrière d'une locomotive ou d'un wagon, pour remplacer la barre d'attelage, en cas de rupture.

— Techn. Ensemble des fils que l'on tend sur les deux rouleaux d'un métier, pour faire de la toile ou de l'étoffe, et entre lesquels passe la trame : La chaîne fait la longueur de l'étoffe, et la trame la largeur. Etoffe à chaîne de fil et à trame de coton. || Chaîne à poils, Chaîne supplémentaire ajoutée aux velours pour en former le poil.

— Maçon. Espèce de pilier de pierre de taille, servant à lier et à fortifier un mur. || Assemblage de pierres, de barres de fer ou de pièces de bois, destiné à consolider un édifice. || Chaîne d'encornure, Piliers de pierres de taille, élevés à un angle, pour lier les pans de mur qui forment les faces de l'angle.

— Géogr. Suite d'accidents physiques, et particulièrement de montagnes, qui se tiennent les uns aux autres et forment une ligne continue : Chaînes de montagnes. Chaînes d'étangs. La chaîne des Alpes, des Andes, du Caucase. Les grandes chaînes de montagnes se trouvent plus voisines de l'équateur que des pôles. (Buff.)

Que j'aime à contempler cette chaîne sauvage De rocs qui, l'un sur l'autre au hasard suspendus, Couronnent vingt hameaux à leurs pieds étendus !

ROUCHER. || Chaîne principale, Suite de montagnes qui forme l'axe d'un système entier. || Chaîne secondaire, Suite de montagnes qui s'embranchent sur une ligne principale.

— Agric. Ensemble d'objets qu'on dispose en rangées ou en cordons : Chaînes de charrue et de lin mises à sécher avant ou après le rouissage. Chaînes de foin, de fumier, de feuilles sèches. On met les oignons et les aulx en chaîne, lorsqu'on les attache au-dessus les uns des autres pour les conserver suspendus. (Boss.) || Mesure en corde ou en chaîne de fer, avec laquelle on prend la taille des animaux domestiques : On préfère la potence à la chaîne.

— Mar. Chaîne d'un port, Chaîne de fer qu'on estacade quelconque, barrant l'entrée d'un port. || Chaîne d'abordage, Crocs de fer qu'on lance dans les agrès d'un navire ennemi.

— Géom. pratiq. Chaîne d'arpenteur. Chaîne

de fer servant à mesurer le terrain, dans les opérations de l'arpentage.

— Phys. *Chaîne électrique*. Suite de personnes qui se tiennent par la main, ou qui sont mises en communication par un corps intermédiaire, pour recevoir toutes en même temps une commotion électrique.

— Chorégr. Figure de danse dans laquelle les danseurs se donnent la main en passant, soit pour traverser et changer de place, dans une contredanse, soit pour tourner en rond. *Chaîne anglaise*, Pas dans lequel les deux couples vis-à-vis font un traversé, les dames passant au milieu, après quoi le même mouvement se répète et chacun reprend sa place.

— *Chaîne des dames*, Pas dans lequel deux dames traversent et retraversent, trouvent à l'extrémité les cavaliers vis-à-vis, puis leurs propres cavaliers, qui leur donnent la main et font un dernier tour de main avec elles. *Demi-chaîne, demi-chaîne anglaise*, Pas semblables aux deux précédents, sauf qu'on n'en exécute que la première moitié.

— Jeux. *Chaîne d'amour*, Nom d'une pénitence que l'on impose quelquefois aux hommes, dans les jeux de salon. On découpe une carte ou un morceau de papier fort, de manière à former une chaîne ou suite d'anneaux assez grande pour envelopper deux personnes; le pénitent invite alors une dame à entrer dans cette chaîne avec lui et lui donne un baiser.

— Fr.-maçon. *Chaîne d'union*, Sorte de chaîne que les maçons forment à la fin des travaux de banquet, en enlaçant les mains d'une certaine manière tout autour de la table, pendant qu'ils répètent un *cantique* (chant maçonnique) en l'honneur de la maçonnerie.

— Magnét. Lien mystérieux qui s'établit, suivant les magnétiseurs, entre les volontés de deux ou de plusieurs personnes.

— Philol. Collection des auteurs qui ont travaillé sur les divers ouvrages de la Bible : *La chaîne des soixante-cinq Pères grecs sur saint Luc*.

— Anc. pratiq. Nom que l'on donnait autrefois au pot-de-vin stipulé lors de la fin d'une propriété faite par une femme en pouvoir de mari, ou par un mari sur l'autorisation de sa femme.

— Syn. *Chaines, fers, liens*. *Liens* exprime d'une manière générale tout ce qui sert à lier, à attacher; il y a des liens qui n'ont pas beaucoup de force et que le moindre effort peut rompre. Les *chaines* sont plus fortes, elles sont faites d'un métal quelconque. Les *fers* sont les plus durs de tous et aussi les plus lourds, les plus difficiles à rompre. Au figuré, *liens* exprime un simple assujettissement; *chaines* et *fers*, une servitude; mais il y a des servitudes que l'on accepte, dans lesquelles on se complait, alors *chaines* est le mot convenable. Il y en a d'autres qu'on ne supporte qu'en frémissant, dont on sent tout le poids; ce sont des *fers* ou des *chaines* qu'on voudrait briser. On dit : *Les liens de l'amitié; les chaînes de l'amour; gémir dans les fers*.

— Homonyme. Chêne.

— Antonyme. Trame.

— Epithètes. Lourde, pesante, étroite, dure, forte, solide, odieuse, effroyable, affreuse, cruelle, bruyante, sonante, retentissante, infâme, déshonorante. — Fig. Importune, fâcheuse, insupportable, fatigante, fustigante, vilaine, honteuse, indigne, infâme, invisible, insensible, durable, éternelle, indissoluble, brisée, rompue, renouée, légère, allégée, douce, aimable, charmante, dorée, de fleurs, amoureuse, superbe, orgueilleuse, détestée, abhorrée, exécrée.

— Encycl. Hist. Les *chaines* de métal avaient, dans l'antiquité hébraïque, des emplois aussi variés que de nos jours. Elles servaient à la fois de signe de distinction honorifique, d'ornement de lien pour attacher les prisonniers. La chaîne d'or placée au cou de Joseph, et celle qui est promise à Daniel, sont des exemples du premier cas. En Egypte, la chaîne était portée par les juges, comme insigne de leurs fonctions; à la chaîne était suspendue une image de la Vérité. En Perse, elle était octroyée comme une faveur royale et était aussi donnée comme marque d'investiture d'une place. Dans le livre d'Esdras, la chaîne est considérée comme le symbole du souverain pouvoir.

Les *chaines* servant comme ornements, surtout à l'usage des femmes, étaient également connues des Hébreux. On y enfilait des perles, des morceaux de corail, des pierres précieuses, des plaques d'or taillées en croissant, comme le *hilal* des Arabes de l'Egypte moderne. Le livre des Juges nous dit que les Madianites poussaient le luxe jusqu'à orner de chaînes le cou de leurs chameaux, comme le font encore aujourd'hui les Arabes pour leurs chevaux. Quelquefois on suspendait à ces chaînes de petits flacons d'essence et des miroirs.

Des chaînes pour lier les prisonniers faisaient partie du bagage militaire que les soldats romains portaient avec eux. Ces chaînes étaient de fer, mais on en donnait d'argent et même d'or aux prisonniers illustres, aux rois surtout, dont on honorait de cette façon la majesté. Celui qui était fait prisonnier était lié par le bras droit à une chaîne dont l'autre extrémité aboutissait au bras gauche du soldat chargé de le garder. Dans certaines occa-

sions, il avait deux gardiens, à chacun desquels il était enchaîné. Quand le juge voulait interroger le prisonnier, il tenait lui-même le bout de la chaîne. On vit Domitien en user ainsi avec les captifs qu'il avait la barbarie d'interroger lui-même. Les prisonniers ainsi attachés n'étaient ordinairement pas renfermés dans des prisons, mais demeuraient avec leurs gardiens, pour qui semblable service n'avait rien de très-récréatif. Lorsqu'un accusé était absous, on ne détachait pas ses chaînes, on les brisait, c'est ainsi que Titus fit briser celles de l'historien Josèphe, pour que personne ne pût douter de son innocence. Ces chaînes étaient formées comme les nôtres d'une série d'anneaux entrelacés. On peut en voir un modèle dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens à Rome. La tradition prétend que c'est la chaîne même avec laquelle saint Pierre fut enchaîné dans le *Tullianum* ou prison de Servius.

Des chaînes en métaux précieux faisaient partie de la parure des dames romaines, et, pour ne pas parler des autres monuments qui nous en restent, on peut voir au musée Campana avec quelle délicatesse les artistes travaillaient ces ornements. Dans les anciennes peintures, on voit les déesses, les bacchantes, les danseuses, porter des chaînes autour de leur corps en forme de baudrier. Elles sont à moitié nues, et le ton jaune de l'or se marie très-bien à la couleur des chairs. Les soldats romains recevaient aussi de leurs généraux, pour prix de leur valeur, des chaînes qu'ils portaient par-dessus leurs habits militaires.

Parmi les chaînes célèbres, il ne faut pas oublier la chaîne de Guayanacapac, qui avait été forgée par les orfèvres de cette ville, le jour où était né le frère du célèbre Atahualpa, jeune prince descendant des Incas. Au dire des historiens les plus sérieux, cette chaîne avait de telles dimensions, que six cents vigoureux Indiens avaient de la peine à la soulever. Cette merveilleuse chaîne fut jetée dans la lagune de Chiquito par les Indiens, qui voulurent ainsi la dérober à l'avidité des Espagnols.

— Mécan. Les chaînes, ainsi que les cordes de chanvre, sont flexibles en tous sens; elles tiennent lieu de cordes dans un grand nombre de cas, et ont sur elles un immense avantage sous le rapport de la force et de la durée. On fait des chaînes de fer, d'acier, de cuivre, d'argent, d'or; mais il ne sera question ici que des premières; les autres sont des objets de luxe ou de fantaisie, que les bijoutiers varient de mille manières pour satisfaire au goût du public et à quelques besoins domestiques. On distingue trois espèces de chaînes de fer, dont la fabrication et les usages sont très-différents : 1^o les chaînes plates à mailles régulières et non soudées, flexibles seulement dans deux sens opposés, employées au lieu de courroies ou de cordes, pour la communication du mouvement dans les machines; 2^o les chaînes ordinaires à mailles soudées, qui remplacent les cordes et les câbles de chanvre, dans les grues, chaînes, cabestans, mouffes, etc.; 3^o les chaînes à mailles étanconnées, pour le service de la marine.

C'est au célèbre Vaucanson qu'on doit la première idée de l'emploi des chaînes d'engrenage, pour la transmission du mouvement de rotation dans les machines. On voit au Conservatoire des arts et métiers de Paris une machine extrêmement ingénieuse qu'il avait imaginée pour fabriquer ces sortes de chaînes, dont il avait besoin pour faire mouvoir simultanément, et dans le même sens, le nombre considérable de bobines qui composent son métier à dévider et à doubler la soie. Des bouts de fil de fer, d'un numéro et d'une longueur convenables, étant placés successivement sur cette machine, se trouvent, en trois mouvements différents, pliés, coupés rigoureusement égaux de longueur, et entrelacés à la suite les uns des autres de manière à former une chaîne extrêmement régulière.

Plusieurs mécaniciens, parmi lesquels on doit citer M. Andrieux et Cochard, ont imité et même simplifié cette machine, de sorte qu'on trouve aujourd'hui chez presque tous les marchands quincailliers des chaînes de tout numéro à la Vaucanson.

A l'égard de ce moyen de transmettre le mouvement, nous ferons observer : 1^o qu'on ne doit pas l'employer dans le cas où il faudrait vaincre une certaine résistance, parce que les maillons de cette chaîne, n'étant pas soudés, ne sont pas capables de supporter, sans s'ouvrir, un effort un peu considérable; 2^o que le frottement qui a lieu incessamment à chaque articulation use les mailles et les allonge, et qu'alors la denture des roues, qui est invariable, n'étant plus exactement en rapport avec l'espacement des mailles, l'engrenage devient défectueux et même impossible au bout de très-peu de temps. Un mécanicien doit donc éviter, pour les raisons que nous venons de donner, de faire usage des chaînes d'engrenage, surtout dans les machines de fatigue.

On fait d'autres chaînes à mailles non soudées, mais qui s'assemblent avec des goupilles rivées ou des boulons. Telles sont les chaînes de montre, de pendule; les chaînes qui s'appliquent sur les arcs de cercle des balanciers de machines à vapeur, pour maintenir la tige du piston dans la verticale; les chaînes sans fin des machines à drainer, des norias, des pompes à chapelet, celles des bancs à tirer, etc., et enfin celles de M. Galle, em-

ployées avec succès dans les mines pour l'extraction des minerais. L'exécution de ces chaînes n'exige d'autres soins qu'une égalité parfaite de la longueur de chacun des éléments qui les composent. Ceux des chaînes de montre se découpent et se percent au balancier, et des enfants les assemblent. Les éléments des grosses chaînes sont des pièces de forge, fourchues par un bout et simples par l'autre, de manière à pouvoir s'ajuster successivement les unes dans les autres. La garniture des trous et les boulons d'assemblage sont ordinairement en acier, pour éviter une trop prompte usure.

Le travail des chaînes ordinaires à mailles soudées, dont nous avons parlé en second lieu, se divise en deux parties, le pliage et le soudage des mailles. On prend, pour cet objet, des tringles de fer de première qualité, bien calibrées, et ayant la forme convenable pour l'espèce de chaîne que l'on veut fabriquer. Ces tringles, chauffées en masse et au rouge dans un four à réverbère, sont d'abord entortillées sur un mandrin, ou barre de fer ronde, d'un diamètre égal à celui de l'intérieur des mailles; et ensuite, coupant obliquement chacune des circonvolutions que fait la tringle autour du mandrin, on obtient autant d'anneaux ronds prêts à être soudés et sensible-ment égaux.

La soudure se fait de la manière ordinaire, à un petit feu de forge, et sur la pointe arrondie d'une bigorne. Le forgeron, après avoir passé l'anneau à souder dans l'anneau précédemment soudé, rapproche l'un de l'autre les deux bouts coupés obliquement et les soude en une seule chauffe. Il donne en même temps à la maille la forme ovale ou allongée qu'elle doit conserver. Les chaînes destinées au service des grues, des cabestans ou des mouffes, doivent avoir leurs mailles aussi courtes que possible, afin qu'elles prennent plus facilement la courbure qu'exige leur enveloppement sur les tambours des treuils et des poulies, dont les diamètres sont généralement assez petits.

— Navig. La première idée de substituer les câbles de fer aux câbles de chanvre, dans le service de la marine, appartient à un nommé Slater, chirurgien dans la marine royale anglaise, qui avait pris un brevet en 1808. Mais il paraît qu'il n'en fit aucune application. C'est le capitaine Brown, également Anglais, qui, le premier, s'en est servi sur le navire *Pendlope*, de 400 tonneaux, qu'il commandait en 1811, pour la compagnie des Indes occidentales. Avec ce navire, il fit en quatre mois, et sans le moindre accident, le voyage de la Martinique et de la Guadeloupe, que les Anglais occupaient alors. Il multiplia les expériences et acquit les preuves certaines qu'on pouvait, en toute sûreté, substituer les câbles de fer aux câbles de chanvre, non-seulement pour le mouillage des vaisseaux, mais encore pour les manœuvres dormantes. L'usage des câbles de fer s'est depuis répandu de plus en plus; leur forme a été modifiée, et on a aujourd'hui adopté partout le mode de construction inventé par M. Brenton, qui prit à ce sujet des brevets d'invention en Angleterre et en France; mais comme il ne mit pas son brevet à exécution dans ce dernier pays, dans le délai de deux ans fixé par la loi, son procédé est tombé dans le domaine public. (Pour leur fabrication, v. CÂBLE.)

Quelque soin qu'on apporte à la fabrication des chaînes, on ne peut cependant répondre de leur solidité qu'après les avoir soumises à l'épreuve. Une seule maille défectueuse, mal soudée, ou de mauvais fer, peut, en se brisant, compromettre la vie des hommes occupés à des manœuvres, ou la sûreté d'un navire ou des marchandises; il est donc bien essentiel de ne s'en servir qu'après les avoir soumises à des épreuves convenables. En Angleterre, on a deux sortes de machines pour faire ces essais. La première est une presse hydraulique; la deuxième est une machine très-simple en forme de banc-à-tirer, au moyen de laquelle deux hommes peuvent exercer une grande puissance, soit que la machine aille par l'intermédiaire d'une vis, ou par une série d'engrenages. Elle a le mérite de marquer à chaque instant, au moyen d'un dynamomètre, l'intensité de l'effort que l'on exerce, ce qui permet de le limiter au degré qu'on désire.

Les chaînes destinées à la marine française sont, en grande partie, fabriquées à Lille, au Havre et à Nantes. Celles qu'on emploie dans la marine de l'Etat proviennent, pour la plupart, de l'usine de la Chaussade, dans le département de la Nièvre. Cette fabrication est beaucoup plus considérable en Angleterre. En France, des établissements montés sur le pied anglais ne pourraient exister, faute de débouchés pour leurs produits. Aussi les procédés de fabrication sont-ils encore primitifs; l'outillage anglais est complètement inconnu chez nous.

L'enquête sur le traité de commerce de 1860, à laquelle nous empruntons ces détails, a constaté que les chaînes anglaises, bien que fabriquées par des procédés plus économiques que les chaînes françaises, leur étaient inférieures en qualité, et qu'à prix égal il y avait avantage à acheter des chaînes françaises. Egaux aux chaînes françaises pour le service de traction, les chaînes anglaises ne résistent pas aussi bien à un choc. Les chaînes françaises, fabriquées avec du fer au bois, ont une qualité, celle de s'allonger avant de se casser. Le bon marché des chaînes anglaises les fait

quelquefois rechercher par la marine marchande française. Cet avantage du bas prix est cependant tristement compensé; il ne peut s'obtenir qu'en employant de mauvais fer.

Les mauvaises chaînes-câbles sont considérées comme l'un des grands maux de notre marine marchande. Cependant, loin de s'améliorer, cette fabrication tant en France qu'en Angleterre devient de moins en moins bonne. La concurrence aurait pour effet d'en altérer chaque jour de plus en plus les conditions. Le droit protecteur conservé à cet article par le traité de 1860 est de 8 à 9 fr. pour 100 kilogr.

— Mar. En termes de marine, la chaîne de port est un corps flottant qui barre l'ouverture du port, pour empêcher, en cas de besoin, les navires d'entrer et de sortir. La chaîne de port n'existe que dans les ports militaires.

— Techn. Dans l'art de tisser les étoffes, la chaîne est l'ensemble des fils placés dans le sens longitudinal, et dans lesquels s'entrecroise transversalement la trame. La chaîne est généralement la partie apparente du tissu; on la compose de la plus belle matière, tandis que la trame, destinée à garnir l'intérieur autant qu'à réunir entre eux les fils de la chaîne, peut être faite de matière inférieure en qualité, ou même d'une nature différente. C'est ainsi qu'une chaîne en fil de lin, trame en coton, imite la toile de lin; mais l'illusion est encore plus complète si la chaîne est en laine, matière éminemment hirsuteuse, dont les poils recouvrent la trame plus efficacement que toute autre.

— Arpentage. La chaîne d'arpenteur sert à mesurer les distances droites; elle a une longueur totale de 10 m. et est formée de cinquante morceaux de gros fil de fer, appelés *chainons*, ayant à peu près 0 m. 20 de longueur, terminés par des boucles et reliés les uns aux autres par des anneaux dans lesquels passent ces boucles.

L'anneau du milieu a un rayon un peu plus grand que les autres, par conséquent les deux chainons qui s'y attachent doivent être un peu plus courts que les autres. Les anneaux qui marquent les mètres sont en cuivre et les autres en fer. Les extrémités de la chaîne sont terminées par des poignées dont la longueur, dans le sens de la chaîne, est retranchée des chainons voisins.

Pour mesurer une distance droite sur le terrain, on commence par la jaloner (v. JALON), afin d'en bien fixer la direction et d'être certain de la suivre autant que possible dans le cheminement. L'aide de l'arpenteur, qui marche en avant, porte dix fiches de fer qu'il plante successivement en terre au bout de chaque portée; l'arpenteur, qui suit de manière à pouvoir rectifier la direction, enlève à mesure chaque fiche, après s'en être servi pour fixer la position à donner à l'extrémité de la chaîne à laquelle il se trouve. Lorsque l'aide n'a plus de fiches dans la main, l'arpenteur, avant d'enlever la dernière, marque 100 m. sur son carnet, reconnaît la place de la dernière fiche et les rend toutes dix au porte-chaîne.

— Constr. Les chaînes de pierre s'emploient d'ordinaire dans les endroits où il y a un plus grand effort à soutenir, par exemple sous la portée des poutres et des autres grosses pièces de charpente, ou aux angles des murailles. Elles se composent de pierres alternativement longues et courtes. Les parties des pierres longues qui excèdent les courtes se nomment harpes; les chaînes simples sont celles qui ne forment harpe que d'un côté; les chaînes doubles, celles qui forment harpe des deux côtés. Tantôt les chaînes de pierre sont noyées dans les murs; tantôt elles sont saillantes, avec des refends à vives arêtes ou à arêtes arrondies; ces dernières sont dites chaînes de refends et chaînes de bossages. Pendant longtemps, dit Quatremère de Quincy, l'usage a été de figurer les chaînes de refends sans harpes, c'est-à-dire avec des pierres égales, renfermées entre deux lignes parallèles. Depuis quelque temps, les architectes ont reconnu l'abus de cette représentation, qui indique une construction vicieuse et contre les règles de l'art, en ce qu'elle paraît ne former aucune liaison avec les autres parties qui lui sont contiguës. D'après ces considérations, les bons architectes ne figurent plus les chaînes qu'avec des harpes. Il faut remarquer que, dans les chaînes que l'on construit aux angles des édifices, les pierres qui sont longues sur une face doivent être courtes sur l'autre, et que les courtes doivent être égales à l'épaisseur du mur dont elles représentent le bout. En bonne construction, on doit placer des chaînes à tous les angles saillants et rentrants formés par les murs de face d'un édifice ou par des murs isolés. Dans les murs de clôture d'une certaine étendue, on place aussi des chaînes, tantôt en pierres de taille lorsque les murs sont construits en bons moellons et moellier ou en briques, tantôt en maçonnerie lorsqu'ils sont bâtis en pierres sèches. Il y a aussi des chaînes figurées qui se font dans les murs de face et qui ne servent que de décoration.

Les constructeurs du moyen âge firent assez rarement usage des chaînes de pierre. Parfois, dans les constructions rurales, civiles ou militaires, bâties avec économie, on en trouve qui sont noyées dans les murs et qui présentent seulement, à l'intérieur de l'édifice, une saillie destinée à porter une poutre ou une chaise quelconque. Mais d'ordinaire, quand les murs

sont en maçonnerie, les *chaines* de pierre forment une saillie extérieure et prennent alors le nom de contre-forts. M. Viollet-le-Duc dit que, dans les constructions militaires de la Normandie, du xiv^e au xix^e siècle, on remarque des *chaines* de pierre destinées à renforcer les angles obtus de murailles bâties en moellons; on en voit un exemple remarquable au château de la Roche-Guyon.

— *Chaines de fer ou de bois.* V. CHAÎNAGE.

— Blas. En armoiries, la *chaîne* est un meuble assez fréquent. Quoiqu'elle indique la marque de la captivité, elle est souvent un témoignage d'honneur. Les *chaines* qui figurent dans les armes de Navarre ont pour origine la fameuse bataille de las Navas de Tolosa ou Muradal, gagnée en 1212 par les rois de Navarre, de Castille et d'Aragon réunis, sur les Maures commandés par Aben Muhamet Miramolin. Don Sanche VII, dernier roi de Navarre, enfonça dans cette bataille l'escadron carré environné de *chaines* de fer. Pour éterniser la mémoire de ce glorieux fait d'armes, don Sanche mit sur son écu des *chaines* d'or passées en orle, en croix et en sautoir. L'historien Matthieu rapporte qu'au siège du Quesnoy Louis XI fut si enthousiasmé de la conduite de Raoul de Launoy qu'il le fit venir devant lui, et là, devant toute sa noblesse, il lui dit : « Pasque Dieu! vous estes trop furieux, vous seres enchainé pour un peu modérer vostre ardeur. » Et en même temps il lui mit au cou une *chaîne* d'or de 500 écus, qu'il lui donna avec une compagnie de gens à pied. Voici des exemples de *chaines* dans les écus :

Romeu, dont les armes étaient d'abord : *D'argent à un aigle de sable*, prit ensuite : *De gueules à trois pals terrassés et enchainés d'une chaîne en fascé d'or.* — Mendoza de Baeza, en Espagne, porte : *De gueules à la bande de sinople bordée d'or, à une chaîne de même mise en orle brochant sur le tout.* — Peralta porte : *De gueules au griffon d'or, à une chaîne de même mise en orle.* — Arbaca, en Navarre, porte : *D'or aux chaînes d'azur mises en orle et bande, celle en bande accompagnée de deux galoches échiquetées d'or et de sable.* — Catena, en Espagne, porte : *De sinople à une tour d'argent, à la chaîne de même mise en bande brochant sur le tout.* — Calenet, en Provence, porte : *D'azur à trois chaînes rangées en bande d'or, à l'orle de fleurs de lis de même.* — Carpiolo porte : *D'azur à la chaîne d'or mise en pal, partie d'argent à trois hermines de sable, deux et une.* — L'Ypont de Gault porte : *De gueules, chargé d'une chaîne d'or.* — Ferret porte : *D'azur à une chaîne d'or en bande.* — Lenoir porte : *D'azur à trois chaînes ou redortes d'or, alésées de sable, mises en pal.* — La ville de Chenevilliers porte : *De gueules, à trois chaînes d'or posées en barres.* — D'Albert de Roquevaux porte : *D'azur à quatre chaînes d'or, mouvantes des angles de l'écu et réunies en cœur à un anneau d'argent.*

— Magnét. Le phénomène désigné sous le nom de *chaîne magique* est un effet qui se produit, dit-on, par le rayonnement de l'homme impressionné par la violence de son vouloir, rayonnement qui, rendu plus vibrant, plus intense par une sorte de fièvre, domine et électrise les rayonnements des autres. Former la *chaîne magique*, c'est faire naître un courant d'idées qui produise la foi et qui entraîne un grand nombre de volontés dans un cercle donné de manifestations par des actes. Une *chaîne* bien formée est comme un tourbillon qui entraîne et absorbe tout. Selon les principes des magnétiseurs, la *chaîne magique* s'établit de trois manières : par les signes, par la parole et par le contact. On l'établit par les signes en faisant adopter un signe par l'opinion, comme représentant une force; c'est ainsi que tous les chrétiens communiquent ensemble par le signe de la croix, les francs-maçons par celui de l'équerre, les magistes par celui du microcosme. La *chaîne magique* formée par la parole s'obtient par la seule éloquence; c'est la plus naturelle; enfin, celle qui s'établit par le contact est devenue une des manifestations les plus ordinaires du magnétisme et du spiritisme; elle se forme par l'attouchement des mains. « Entre personnes qui se voient souvent, dit le rituel de la haute magie, la tête du courant se révèle bientôt et la plus forte volonté ne tarde pas à absorber les autres. Le contact direct de la main à la main complète les dispositions, et c'est pour cela que c'est une marque de sympathie et d'intimité. » La *chaîne magique* est mise journellement en pratique par les partisans du spiritisme, qui lui donnent le nom de *chaîne magnétique*. Les cabalistes et tous les gens adonnés à l'étude des sciences occultes lui accordent une très-large place dans les manifestations de l'esprit.

CHAÎNE (USE), comédie en cinq actes et en prose, par Scribe, représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Français, le 29 novembre 1841. Emmeric d'Albret adore la musique et veut devenir un compositeur célèbre. Son oncle, le sieur Clérambeau, en honnête négociant qu'il est, s'oppose aux projets du jeune homme, attendu qu'il a pour tous les arts le plus souverain éloignement. Emmeric, qui fait des rêves de gloire, ne s'aperçoit pas qu'il a près de lui le bonheur tout trouvé en la personne d'une jolie cousine; il abandonne Bordeaux et vient à Paris. Malgré son enthousiasme, il comprend vite que dans cette ville, objet de convulsions pour toutes les ambitions, il ne suffit pas pour parvenir d'avoir

du talent, qu'il faut du savoir-faire, de l'audace, une opiniâtreté à toute épreuve et, par-dessus tout cela, du bonheur. Ses romances ne trouvent pas d'éditeur, les orchestres restent sourds devant ses ouvertures, et il ne se trouve pas un poète qui consente à lui confier un livret d'opéra; si bien que, réduit au rôle désespérant de grand homme inédit, il ne tarde pas à se demander si, en définitive, il n'était pas né pour faire un négociant capable. Sa tête se perd, et, sous l'empire de ces pensées désastreuses, il apparaît un soir dans un bal étincelant, ou plutôt il s'y traîne, distrait et maussade, figurant assez bien le personnage du beau ténébreux. Mme de Saint-Géran, une femme de cœur, imagine quelque chagrin d'amour caché sous la mélancolie grave de ce jeune homme qui ne danse pas; elle lui adresse quelques paroles gracieuses; la conversation s'engage : Emmeric finit par avouer qu'il est triste parce qu'il ne peut se procurer le libretto que chacun refuse à son inexpérience, parce qu'il ne peut communiquer à la foule les mélodies qui le débordent. « N'est-ce que cela ? » s'écrie la dame compatissante en souriant, et aussitôt elle dit à un homme de lettres, qui tout à l'heure encore lui parlait de son dévouement : « Voici un jeune compositeur que vous ne connaissez pas... moi, je le connais, vous lui donnerez un opéra où vous songerez, non à vous, mais à lui... car il lui faut un succès. » Le lendemain, Emmeric avait un libretto, et quelques jours après, un nom, de la gloire, de la fortune et un bel avenir, toutes choses beaucoup plus faciles à conquérir dans une comédie que dans la vie réelle, soit dit en passant. Comment ne pas s'éprendre instantanément d'une femme qui vous dote de cette façon ? Aussi Emmeric devient-il amoureux de Mme de Saint-Géran, dont le mari, contre-amiral, voyage pour le quart d'heure. Mais, au bout de deux ou trois ans, il commence à trouver cette chaîne trop pesante. Il rêve les douceurs de l'amour légitime, les périls d'une liaison adultère le fatiguent enfin, et la cousine de Bordeaux lui revient en mémoire; Aline, qu'il a laissée enfant, s'offre à lui parée de tous les charmes de la jeunesse. Il voudrait l'épouser; mais pour cela il faut rompre avec Mme de Saint-Géran, chose d'autant plus difficile que cette dernière est encore très-belle. Emmeric met à briser la chaîne de fleurs qui l'enserme une brutalité désespérée. Commençant qu'elle n'est plus aimée, la pauvre femme écrit une lettre dans laquelle elle renonce au cœur de l'ingrat. L'oncle, rassuré, brûle cette lettre aux bougies allumées pour la signature du contrat de mariage. Notre compositeur épouse sa cousine et part pour Bordeaux. Mme de Saint-Géran part avec son mari pour les colonies, après avoir signé audit contrat. L'action est traversée par un avoué ridicule, Hector Ballaudard, lequel des bonnes fortunes assez suspectes, et finit néanmoins par être plus heureux que sage, ayant à son tour promesse de mariage de la part de Mlle Victoria. Il y avait, comme dans le roman d'*Adolphe*, de Benjamin Constant, une magnifique analyse du cœur à tirer de cette pièce; elle eût pu être d'une haute portée philosophique; mais M. Scribe, selon son habitude, n'a fait qu'indiquer ce qu'un écrivain de génie eût abordé de front : la curiosité semble avoir été, pour cette fois comme toujours, le seul mobile dramatique du célèbre faiseur. Arriver au fait à toute vitesse en passant par une foule d'incidents qui frappent l'esprit, le tiennent sans cesse en éveil et ne lui laissent pas le temps de réfléchir aux invraisemblances dont on use sans façon; poser le dénouement comme le mot d'une charade que l'on poursuit, avec intérêt d'ailleurs, pendant cinq actes, tel paraît être le but unique que se propose l'habile et fécond auteur d'*Une chaîne*. Quant au style de l'ouvrage, il ne saurait effrayer ceux qui, lorsqu'ils lisent, sautent les descriptions, les réflexions, les analyses, pour savoir plus vite si l'amant épouse ou n'épouse pas, si l'héroïne est heureuse ou malheureuse. Cette comédie, que l'on reprend encore assez souvent, était jouée à l'origine par : Menjaud, M. de Saint-Géran; Rey, Emmeric; Mlle Plessy, Mme de Saint-Géran, et Mlle Doze, Aline.

Chaines de l'esclavage (LES), ouvrage politique composé en anglais par Marat en 1774, et traduit en français par l'auteur en 1792. Marat, contraint de se réfugier en Angleterre, s'y trouvait au moment des élections. Persuadé qu'un homme de cœur se doit, non-seulement à sa patrie, mais à l'humanité entière, il résolut d'éclairer le pays qui lui avait accordé l'hospitalité, et publia ses *Chaines de l'esclavage*, ouvrage destiné, disait-il, à dévoiler les noirs attentats des princes contre les peuples, les ressorts secrets, les ruses, les menées, les artifices, les coups d'Etat qu'ils emploient pour détruire la liberté, les scènes sanglantes qui accompagnent le despotisme. Pendant trois mois il travailla vingt et une heures par jour, ne se soutenant qu'à l'aide de café à l'eau. George III dépensa 8,000 guinées pour en traverser la publication de cet ouvrage, qui, en dépit des menées ministérielles, pénétra dans les provinces les plus reculées du royaume britannique, et valut à son auteur une couronne civique décernée par les patriotes de Newcastle.

Les *Chaines de l'esclavage* se divisent en deux parties : dans la première, l'auteur dresse un procès-verbal rigoureux des abus de pouvoir, des ruses, des infamies et des attentats

de la royauté contre la liberté des peuples; la seconde constate avec amertume le concours prêté à la tyrannie par l'ignorance, l'aveuglement, l'égoïsme et la lâcheté des sujets. Marat s'élève avec force contre le système de tyrannie à l'ordre du jour en Europe; il puise dans l'étude de l'histoire un arsenal d'armes contre la monarchie, et cherche à animer le patriotisme, pour faciliter l'avènement de la république, qu'il définit : le gouvernement du pays avec la participation du pays. « La liberté, conclut-il mélancoliquement, a le sort de toutes les autres choses humaines : elle cède au temps qui détruit tout, à l'ignorance qui confond tout, au vice qui corrompt tout, et à la force qui écrase tout. » Il faut se garder de croire qu'il abandonne, en face de pareils obstacles, la cause de la liberté. Loin de là, son livre a pour but de dévoiler les causes de la force des oppresseurs et de la faiblesse des victimes, afin que ces dernières, bien et dûment averties, puissent se corriger de leurs fautes, lutter avantageusement contre leur ennemi, reconquérir leur liberté et la rendre désormais invincible.

Marat procède par théorie et par exemples : après avoir posé un principe, il en déduit logiquement les conséquences rigoureuses, les légitime par de tristes faits empruntés à l'histoire, surtout à celle des Français, et, en signalant le danger, indique en même temps le remède. « La mine de la politique, dit-il, est plus à craindre pour la liberté qu'un coup d'Etat, et les promesses arrachées à la royauté par la nécessité ou par la peur sont les poignées d'Hippomène, que la crédulité absurde du peuple lui fait ramasser. » — « Les princes ont bon air, ajoute-t-il, à venir parler au nom de la religion et de la moralité, à se poser en défenseurs des bonnes mœurs ! Ils sont si scrupuleux pour ne point débaucher leurs sujets, pour ne point débaucher les familles, pour respecter la religion ! Ils sont si passionnés de la vertu ! »

Après nous avoir découvert en détail les plans des princes contre nos libertés, il s'élève contre l'appui que nous leur prêtons par ignorance, aveuglement, égoïsme et lâcheté.

Les causes de notre servitude politique sont étudiées avec soin et ingénieusement dépeintes; le cœur humain semble un livre ouvert sur lequel Marat n'a qu'à jeter les yeux, et dont il nous découvre tous les secrets. La haine de la tyrannie lui a donné le génie de l'observation, si peu en rapport avec la fougue de son caractère; il se révèle au moins autant comme philosophe que comme amant de la liberté. Le style lui-même, à part quelques exagérations et quelques apostrophes trop violentes, est beaucoup plus correct, plus soigné et surtout plus modéré que celui avec lequel *l'Ami du peuple* nous a familiarisés. On sent l'écrivain au cœur gonflé de fiel, en face des turpitudes de l'oppression, cherchant à donner à sa parole un nouveau poids en affectant la modération d'un philosophe. Cependant, l'indignation lui arrache parfois un cri de pitié pour les victimes et de réprobation pour les bourreaux... Pourquoi faut-il que Marat ait oublié plus tard les admirables enseignements de son livre, les *Chaines de l'esclavage*, et se soit laissé entraîner aux excès qu'il avait si justement reprochés au despotisme !

CHAÎNÉ, ÉE adj. (chê-né — rad. *chaîne*). Techn. Formé de parties attachées bout à bout : *Câble chaîné*.

CHAÎNE, ÊE (chê-né) part. pass. du v. *Chaîner*. Qui a été mesuré avec la chaîne d'arpenteur : *Chaîne chaînée*. Ligne chaînée.

CHAÎNEAU s. m. (chê-no). Hortie. Variété de poire.

CHAÎNETTE s. f. (chê-né — rad. *chaîne*). Mesure prise à la chaîne d'arpenteur.

— Métrol. Mesure agraire dans plusieurs contrées de l'Ouest : *Il était question de vendre à nous quatre quelques chaînes réservées à nos oiseaux.* (Balz.)

CHAÎNEMENT s. m. (chê-ne-man — rad. *chaîne*). Armature en fer destinée à empêcher l'écartement des murailles.

— Encycl. V. CHAÎNAGE.

CHAÎNER v. a. ou tr. (chê-né — rad. *chaîne*). Mesurer à l'aide d'une chaîne d'arpenteur : *Chaîner un terrain, une ligne sur le terrain*.

— Intransitiv. Patois. Faire un travail pénible : *Il a chaîné tout le jour*.

CHAÎNETIER s. m. (chê-ne-tié — rad. *chaîne*). Techn. Ouvrier qui fait des agrafes et diverses sortes de petites chaînes.

CHAÎNETTE s. f. (chê-nè-te — dimin. de *chaîne*). Petite chaîne : *La chaînette d'une bride*. Une chaînette en acier.

— Techn. Pièce articulée, en acier, qui fait partie de la platine de certaines armes à percussion, surtout des fusils de chasse, et qui relie la noix à la grande branche du grand ressort, afin de donner plus de liant et d'action à ce dernier. « Partie du harnais des chevaux de carrosse, servant à soutenir et à reculer le timon. » Chacune des petites chaînes placées au bas d'un mors pour empêcher les branches de s'écarter. « Sorte d'entrelacement que l'on produit en cousant les feuilles d'un livre, et qui a pour objet de donner de la solidité au volume. » Dans les manufactures de tissus, manière toute particulière de ployer les chaînes sans cheville, et qui consiste à les relever

de dessus l'ourdissoir en forme d'anneaux entrelacés. « *Points de chaînette*, Points servant à rabattre par l'ignorance, l'aveuglement, l'égoïsme et la lâcheté des sujets. Marat s'élève avec force contre le système de tyrannie à l'ordre du jour en Europe; il puise dans l'étude de l'histoire un arsenal d'armes contre la monarchie, et cherche à animer le patriotisme, pour faciliter l'avènement de la république, qu'il définit : le gouvernement du pays avec la participation du pays. » La liberté, conclut-il mélancoliquement, a le sort de toutes les autres choses humaines : elle cède au temps qui détruit tout, à l'ignorance qui confond tout, au vice qui corrompt tout, et à la force qui écrase tout. » Il faut se garder de croire qu'il abandonne, en face de pareils obstacles, la cause de la liberté. Loin de là, son livre a pour but de dévoiler les causes de la force des oppresseurs et de la faiblesse des victimes, afin que ces dernières, bien et dûment averties, puissent se corriger de leurs fautes, lutter avantageusement contre leur ennemi, reconquérir leur liberté et la rendre désormais invincible.

— Typogr. Gouttière au bas d'un tympan.

— Art milit. Troupe de soldats rangée circulairement pour mettre les fourrageurs à l'abri des attaques de l'ennemi.

— Mécan. Courbe suivant laquelle se tend, sous l'influence de la pesanteur, un fil homogène, indéfiniment flexible, suspendu par ses deux extrémités à deux points fixes.

— Encycl. Mécan. Les équations différentielles de la chaînette (v. CALCUL des variations) sont

$$d\left(T \frac{dx}{ds}\right) = 0 \quad \text{et} \quad d\left(T \frac{dy}{ds}\right) - p ds = 0,$$

où T désigne la tension variable au point xy et p le poids de l'unité de longueur du fil. La première équation intégrée donne

$$T \frac{dx}{ds} = \text{une constante} = Q;$$

cette constante n'est autre que la tension sur l'élément horizontal du fil, puisque, pour cet élément, dx est égal à ds. La même opération montre encore que la tension T varie en raison inverse de $\frac{dx}{ds}$ ou du cosinus de l'inclinaison de l'élément sur l'horizontale.

L'élimination de T entre les deux équations

$$T \frac{dx}{ds} = Q \quad \text{et} \quad d\left(T \frac{dy}{ds}\right) - p ds = 0$$

donne

$$Q d\left(\frac{dy}{dx}\right) = p ds = p dx \sqrt{1 + \left(\frac{dy}{dx}\right)^2},$$

ou

$$\frac{dy}{dx} \frac{dx}{ds} = \frac{p}{Q} \frac{dx}{\sqrt{1 + \left(\frac{dy}{dx}\right)^2}} = \frac{p}{Q} dx = \frac{1}{a} dx.$$

Le premier membre de cette équation, en faisant $\frac{dy}{dx} = y'$, prendrait la forme

$$\frac{y'}{\sqrt{1 + y'^2}};$$

c'est donc une différentielle connue; l'intégration donne

$$L \left(\frac{dy}{dx} + \sqrt{1 + \left(\frac{dy}{dx}\right)^2} \right) = \frac{x}{a} + \text{constante};$$

mais la constante sera nulle si l'on suppose que l'axe des y passe par le point le plus bas du fil, puisque $\frac{dy}{dx}$ devra alors s'annuler en même temps que x.

L'équation précédente, résolue par rapport à $\frac{dy}{dx}$, donne

$$\frac{dy}{dx} = \frac{1}{2} \left(e^{\frac{x}{a}} - e^{-\frac{x}{a}} \right),$$

$$y = \frac{a}{2} \left(e^{\frac{x}{a}} + e^{-\frac{x}{a}} \right) + \text{constante}.$$

Si l'on veut que l'origine des coordonnées soit au point le plus bas, il faudra que x et y s'annulent en même temps; cette condition attribuera à la constante la valeur — a.

La chaînette ayant la forme que prend naturellement un fil flexible sous l'influence de la pesanteur, son centre de gravité doit être le plus bas possible, en raison de sa longueur totale entre les deux points fixes, et des coordonnées de ces deux points fixes (v. STABILITÉ). De l'équilibre des systèmes pesants à liaisons; par suite, l'aire qu'elle engendrerait en tournant autour d'un axe horizontal, contenu dans son plan et qui ne la coupât pas, serait moindre que l'aire engendrée autour du même axe par toute autre ligne de même longueur et passant par les mêmes points fixes. V. CENTRE de gravité, théorème de Guldin.

Mais la propriété dont elle jouit d'engendrer l'aire de révolution minimum autour d'un axe horizontal contenu dans le plan vertical des points fixes n'exige même pas cette restriction que la courbe génératrice ait une longueur donnée.

La chaînette et la sinusoïde sont réciproquement conjuguées l'une de l'autre. En effet, si dans l'équation

$$y = a \frac{e^{\frac{x}{a}} + e^{-\frac{x}{a}}}{2}$$

on donne à x une valeur de la forme $x\sqrt{-1}$, y sera réel, et sa valeur sera celle de l'ordonnée de la sinusoïde

$$y = a \frac{e^{\frac{x\sqrt{-1}}{a}} + e^{-\frac{x\sqrt{-1}}{a}}}{2} = a \cos \frac{x}{a}.$$

CHAÎNEUR s. m. (chê-neur — rad. *chaîner*). Celui qui prend des mesures avec la chaîne d'arpenteur.

CHAINGNE s. f. (chain-gne; gn mil.). Forme ancienne du mot CHAÎNE.

CHAÎNISTE s. m. (chê-ni-sté — rad. chaîne). Techn. Ouvrier qui fabrique les chaînes de montre et autres chaînes de parure.

CHAINITZA, sœur d'Ali, pacha de Janina, née à Tébelen (Albanie) vers 1750, morte à Libovo en 1820. Elle s'est rendue célèbre par sa cruauté. Après avoir fait assassiner son premier mari, Castrou d'Argyro, elle empoisonna le fils qu'elle avait eu de lui, et lorsque Ali s'empara de Cardiki, où, dans sa jeunesse, Chainitza avait été quelque temps prisonnière et exposée aux outrages de la soldatesque, elle lui demanda de lui livrer toutes les femmes cardikiotes. Ivre de joie et de fureur, elle les fit déshonorer par les soldats, puis ordonna qu'on les abandonnât aux bêtes féroces (1812). Elle mourut après avoir vu périr ses deux fils, selon toute vraisemblance, sous les embûches de son frère, le terrible Ali.

CHAÎNON s. m. (chê-non — rad. chaîne). Chacun des anneaux ou des boucles dont la réunion forme une chaîne : Les CHAÎNONS d'une chaîne de montre, d'une chaîne de forçat.

— Fig. Chacune des personnes, chacun des objets dont la réunion forme un ensemble ou une série continue : *Le passé, le présent, l'avenir tiennent tous les membres de cette société des chaînons de la loi naturelle.* (Diderot.) *Plus il y aura de classes et de chaînons, depuis le roi jusqu'au portefaix, plus il y aura de tranquillité.* (Prince de Ligne.)

— Techn. Bride qui embrasse les queues des tenailles.

— Mar. Anneau d'un câble-chaîne. On dit plus souvent MAILLON. Il Portion d'un câble-chaîne comprise entre deux manilles et ayant environ 30 mètres de longueur.

— Géogr. Ligne de montagnes placées les unes à la suite des autres, et formant une chaîne secondaire : Un CHAÎNON des Alpes, des Pyrénées.

CHAÎNE s. f. (chain-se). Pièce d'étoffe fine qui servait autrefois de voile aux femmes, et qui mettait la tête et le buste à l'abri du soleil. Il A signifié NAPPE et CHEMISE.

CHAÎNISIL s. m. (chain-sil — rad. chaîne). Toile de chanvre ou de lin. Il Vieux mot.

CHAÎNTRE s. f. (chain-tre — anc. forme du mot CINTRÉ.) Agric. Espace de terrain un peu creux, laissé au bout d'un champ, pour en rejeter la terre sur la surface du champ.

— *Chaintre de terre, chaintre de pré.* Partie de terre ou de pré réservée pour le pâturage.

— Anc. légis. Droit de chaintre. Droit de mettre un terrain en réserve et défense.

— Rem. Quelques-uns font ce mot masculin ; mais, dans les contrées où on en fait usage, on dit LA CHAÎNTRE.

CHAIR s. f. (chêr — rad. caro, formé du gr. *kréas*, et qui a donné *car*, *char* et enfin *chair*. De *kréas*, on peut rapprocher le sanscrit *kravyan*, même signification). Matière molle, fibreuse, qui, située sous la peau de l'homme et des animaux, constitue les muscles : CHAIR ferme. CHAIRS molles. Couper, déchirer les CHAIRS. Mettre la CHAIR à nu. Pénétrer jusqu'à la CHAIR. La CHAIR de bœuf rouge et compacte. Ce poisson a la CHAIR très-ferme. Boreau disait énergiquement que le sang est de la CHAIR coulée. On guérit facilement les blessures qui ne sont que dans les CHAIRS. (Acad.) Notre CHAIR change bientôt de nature ; notre corps prend un autre nom ; même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas ; il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucun langage, tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ces malheureux restes. (Boss.) Le bouff, en paissant l'herbe, acquiert autant de CHAIR que l'homme ou de sang. (Buffon.) La CHAIR prend toujours plus de dureté, à mesure qu'on avance en âge. (Buff.)

Chaque coup sur la chair est une meurtrissure.

BOILEAU.

... Je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange D'os et de chairs meurtris et traînés dans la fange.

RACINE.

Il Même matière considérée comme aliment : CHAIR de bœuf, de mouton, de volaille. La CHAIR du thon, de la carpe, du brochet. CHAIR fraîche, salée, fumée, séchée. CHAIR cuite, rôtie, bouillie. L'abstinence de la CHAIR des animaux est une suite de la nature du climat. (Volt.) L'hyène dévore les CHAIRS les plus infectes. (Buff.) L'homme consomme, engloutit à lui seul plus de CHAIR que tous les animaux ensemble n'en dévorent. (Buff.) CHAIR dépouillée de sa partie soluble, le bouilli est de la CHAIR, moins le jus. (Brill.-Sav.) La CHAIR de la vache n'est pas inférieure en soi à celle du bœuf. (Cruveilhier.) La CHAIR du mouton est plus solide et contient plus de stéarine que celle du bœuf. (Cruveilhier.) La CHAIR des animaux sauvages est plus nourrissante que celle des animaux privés. (Maquiel.) Les peuples septentrionaux font de la CHAIR leur principal aliment. (Rion.)

Du sang chaud, de la chair ; allons, faisons ripaille.

A. BARBIER.

Il Se dit souvent de la viande des mammifères et des oiseaux, par opposition au poisson et autres aliments maigres : Servir de la CHAIR

et du poisson. La CHAIR est plus nourrissante que le poisson.

Vendredi chair ne mangeras

Ni le samedi même.

(Commandements de l'Eglise.)

... De cette double proie

L'oiseau se donne au cœur joie,

Ayant, de cette façon,

A dîner chair et poisson.

LA FONTAINE.

— Peau d'homme ou de femme, considérée dans son apparence extérieure : CHAIR douce, rude, blanche, noire. CHAIR fraîche. CHAIR fanée. Fanny avait une telle transparence de CHAIR, qu'on aurait pu lire ses pensées sur son front. (Balz.)

— Par ext. Pulpes, substance plus ou moins ferme de certains fruits et de quelques autres parties de végétaux qui servent d'aliments : CHAIR d'une pêche, d'un melon. La CHAIR de cette poire est cassante. (Acad.)

— Poétiq. Humanité, nature humaine, corps humain ; se dit surtout dans le langage biblique : *Le Verbe s'est fait CHAIR.* La CHAIR qui nous fait vivre ne sert à rien, mais l'esprit selon lequel nous raisonnons sert à tout. (Mass.) Il Personne, animal, homme et animaux en général : *Je vais faire mourir toute CHAIR vivante.* (Genèse.) Cette CHAIR, la prostituée, n'est donc pas la CHAIR du peuple ? (Mich.-Chev.)

— Nature terrestre et animale de l'homme, par opposition à l'esprit : *Homme de CHAIR et de boue.* Ecouter la CHAIR et le sang. L'esprit nous élève, mais le poids de la CHAIR nous abaisse. (Nicole.) La grandeur des gens d'esprit est invisible aux riches, aux rois et à tous ces grands de CHAIR. (Pasc.) Les âmes timides veulent s'appuyer sur un bras de CHAIR ou sur la force de leur sagesse. (Fén.) Pour les esprits de CHAIR et de sang, il faut des preuves grossières, parce que rien ne les frappe que ce qui fait impression sur leurs sens. (Macle.)

La chair a tout vaincu, l'âme n'est plus maîtresse.

A. BARBIER.

De la chair et du sang réprimez les murmures.

C. DELAVIGNE.

Il Concupiscence, attrait des plaisirs des sens : *Le monde, le démon et la chair sont les ennemis de notre salut.* (Acad.) Celui qui s'émèra dans la CHAIR recueillera la corruption et la mort. (Saint Paul.) La CHAIR est un cheval fougueux qu'il faut dompter par la tempérance et le travail. (St-Evrem.) Adorée à Rome, la CHAIR était méprisée et foulée aux pieds dans le désert. (St-Marc Girard.)

Comme la chair est faible à la tentation !

A. DE MUSSET.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation, Et la chair sur vos sens fait grande impression ?

MOLIÈRE.

Il Penchants physiques et grossiers, pensées, habitudes toutes matérielles : *Saint Paul reproche aux Galates d'avoir commencé par l'esprit et de finir par la CHAIR, d'avoir embrassé le culte spirituel du christianisme et de vouloir retourner aux cérémonies du judaïsme et de la circoncision ; il nomme ces cérémonies les justices de la CHAIR, parce que c'était un culte purement extérieur.* (Encycl. cathol.) Je sais que la CHAIR et le sang ne donnent aucun droit au royaume de Dieu. (Mass.) Pensées terrestres, sentiments naturels à l'humanité : *Ce n'est point la CHAIR et le sang qui vous ont révélé ces choses.* (Evangile.) Liens terrestres, parenté, attaché résultant directement ou indirectement de l'union des sexes : *L'homme et la femme seront deux dans une seule CHAIR.* (Genèse.) Lorsque vous verrez un pauvre réduit à la nudité, revêtez-le, et ne méprisez pas votre CHAIR. (Sacy.)

— Fig. Qualités solides, nerf, énergie : *Comme écrivain, il a du suc et de la CHAIR, du sang et de l'esprit par-dessus tous les modernes.* (Gui Patin.)

— Couleur de chair, Nuance particulière de rose ou rouge pâle, qui approche de celle de la chair de l'homme : *Gaîs couleur de chair.* — *Excroissance de chair*, Nom donné à des tumeurs de diverses natures.

— *Chairs baveuses*, Chairs spongieuses d'une plaie de mauvaise nature. Il *Chair vive*, Chair saine d'aspect, et aussi Chair placée profondément et loin de la peau : *Pénétrer jusqu'à la CHAIR vive.* Il *Chair morte*, Chair gangrénée qui ne participe plus à la vie du corps auquel elle adhère. Il *Chair courte*, Peau sujette à se gercer. Il *Chair de poule*, Aspect que présente la peau de l'homme quand l'impression du froid ou quelque autre cause y détermine des aspérités dues à la saillie des bulbes des poils, ce qui la fait ressembler à la peau d'une poule plumée : Avoir la CHAIR DE POULE. Faire la CHAIR DE POULE. Se dit fig. du frisson, de la terreur que cause un spectacle terrible, une pensée redoutable : *Cela fait venir la CHAIR DE POULE.* J'en ai la CHAIR DE POULE.

— Loc. fam. *Masse de chair*, Se dit d'une personne chez laquelle le corps est beaucoup plus développé que l'esprit ou la volonté.

— *Vendeur de chair humaine*, Nom sous lequel on désignait les racoleurs, et dont on se sert encore aujourd'hui pour désigner les personnes qui procurent à prix d'argent des remplaçants pour l'armée. Il On le dit aussi des personnes qui procurent des sujets aux maisons de prostitution.

— *Chair à canon*, Se dit des troupes qu'on

expose sans ménagement aux coups de l'ennemi : *Ainsi, comme les ouvriers sont CHAIR à canon, les ouvrières sont chair à prostitution.* (Proudh.) *Mais ton empereur fait de toi de la CHAIR à canon.* — *Bah ! un autre ferait de nous de la chair à misère, répondait le peuple, qui n'est pas bête.* (E. Sue.)

— *En chair et en os*, En entier, les chairs aussi bien que les os : *Le corps de ce saint est EN CHAIR ET EN OS dans cette église.* (Acad.) Il Fam. En personne, en réalité : *C'est bien lui ; le voilà EN CHAIR ET EN OS.*

— *Etre de chair, Etre de chair et d'os*, Avoir des faiblesses humaines, être sujet à la tentation, et particulièrement à la révolte des sens : Filles de sang royal ne se déclarent guères ; Tout se passe en leur cœur, cela les fâche bien, Car elles sont de chair, ainsi que les bergères.

LA FONTAINE.

Il N'avoir que des forces limitées, être sujet à succomber à la peine ou au travail : *Ne chargez pas trop vos domestiques ; ils sont de CHAIR ET D'OS comme vous.* Il Avoir une existence réelle, une existence physique : *Les types immortels que Molière a placés sur le théâtre sont des êtres de CHAIR ET D'OS, et non des symboles inanimés d'une vertu ou d'un vice.* (De Ban- tante.)

— *Entre cuir et chair*, Au-dessous de la peau : *Éprouver des élancements ENTRE CUIR ET CHAIR.* Il Fig. Secrètement, en soi-même, sans rien montrer au dehors, sous cape : *Ilre, pester ENTRE CUIR ET CHAIR.*

— *Entre la chair et la chemise*, Dans le secret de son cœur :

Au reste, il est bon qu'on vous dise

Qu'entre la chair et la chemise

Il faut cacher le bien qu'on fait.

LA FONTAINE.

— *Avoir bonne chair*, Avoir un corps sain qui permette à une plaie de se guérir facilement. Il *Avoir mauvaise chair*, Avoir un corps malsain qui s'oppose à la guérison d'une plaie.

— *Etre en chair*, Avoir de l'embonpoint ; se dit des hommes et des animaux : *Elle est grasse, dodue, bien EN CHAIR.* Ces poulardes sont EN CHAIR, il est temps de les manger. Ce cheval est un peu maigre ; quand il sera EN CHAIR, ce sera un bel animal.

— *Sentir la chair fraîche*, Etre attiré par quelque appât, par quelque attrait particulier, comme les corbeaux qui viennent de loin à l'odeur de la chair fraîche : *La Marans arriva ; elle sentait LA CHAIR FRAÎCHE.* (Mme de Sév.)

— *Hacher menu comme chair à pâté*, Mettre en pièces, hacher par petits morceaux, et aussi Maltraiter de coups : *Il parle de nous HACHER MENU COMME CHAIR À PÂTE.*

— Loc. prov. *Chère de commissaire, chair et poisson*, Repas où l'on sert du gras et du maigre. Il On ne sait s'il est chair ou poisson, il n'est ni chair ni poisson. Se dit d'un homme sans caractère, et particulièrement de celui qui, par faiblesse, flotte entre deux partis opposés. Il *Jeune chair et vieux poisson*, Il faut préférer pour la table les quadrupèdes ou les volatiles encore jeunes, et les poissons les plus gros dans leur espèce : *En vérité, mon compère, vous faites bien mentir le proverbe JEUNE CHAIR ET VIEUX POISSON, car n'étant qu'un jeune brochet, vous avez une fermeté que les plus vieux esturgeons n'ont pas.* (Volt.) Il n'y a point de belle chair près des os. Une personne maigre n'est jamais belle. Il *Il a plus de chair que de pain*, Il a plus de santé que d'argent, il est plus gras qu'il n'est riche. Il *La chair nourrit la chair*, La viande est le plus nourrissant des aliments.

— B.-arts. Extérieur des diverses parties du corps, au point de vue de la couleur ou de la fermeté : *Ce peintre, ce sculpteur rend bien les CHAIRS, a de belles CHAIRS.*

Ce qu'il me faut à moi, ce sont les chairs flamandes

Que dessinait Rubens de son hardi pinceau.

TH. DE BANVILLE.

— *Écrit, sainte et Théol. La chair de la chair de*, La lignée, les enfants issus de, et fig. L'objet des plus tendres affections de : *Voici LA CHAIR DE MA CHAIR et les os de mes os.* (Genèse.)

Sais-tu bien qui tu fuis dans ton ardeur extrême ? C'est la chair de ta chair, c'est un autre toi-même.

DEUILLE.

Il *L'œuvre de la chair, L'œuvre de chair*, La conjonction charnelle.

Œuvre de chair ne désireras

Qu'en mariage seulement.

(Commandements de Dieu.)

Il *Les œuvres de la chair*, Les débauches, les impudicités, les actes inspirés par la concupiscence et les passions physiques. Il *Péché de la chair*, Péché d'impureté :

Le péché de la chair tentait l'humanité.

RÉGNIER.

Il *Résurrection de la chair*, Expression par laquelle le Symbole des apôtres désigne la résurrection de tous les hommes annoncée pour la fin des siècles. Il *Mortifier, macérer, crucifier sa chair*, Soumettre son corps à des austérités : *Il n'est au-dessous d'aucun chrétien de MORTIFIER SA CHAIR.* (Boss.)

— *Chir. Mortifier la chair*, L'engourdir, afin de diminuer le sentiment de la douleur, quand on fait quelque opération.

— *Art vétér. Bouillon de chair*, Excroissance de chair qui fait butter un cheval. Il *Chair*

du pied, Réseau enveloppant l'os du sabot du cheval.

— *Art culin. Chair de boucherie*, Grosse viande, comme le bœuf, le mouton, le veau et l'agneau, que vendent les bouchers. Il *Chair blanche*, Chair peu colorée, comme celle des chapons, des poulardes, des dindons, etc. : *Le lapin domestique a la CHAIR BLANCHE, le lapin sauvage l'a noire.*

J'aime à voir aux lapins cette chair blanche et molle.

BOILEAU.

Il *Chair noire*, Chair foncée en couleur, comme celle des lièvres, des lézards, etc. : *Les CHAIRS NOIRS sont savoureuses, mais échauffantes.* Il *Chair à saucisse*, Chair hachée qu'on met dans les saucisses et dans d'autres mets, sous forme de farce.

— *Fauconn. Etre bien à la chair*, Se dit de l'oiseau qui chasse avec adresse et succès.

— *Techn.* Nom que les ouvriers qui travaillent le cuir donnent au côté de la peau opposé à celui où se trouve le poil, et qui adhère à la chair de l'animal vivant. Il *Vaches, veaux à chair grasse*, Peaux de vaches, de veaux, auxquelles les corroyeurs ont donné le suif, tant de chair que de fleur, c'est-à-dire des deux côtés. Il *Vaches, veaux à chair douce*, Autres peaux auxquelles ils ont donné du suif de fleur et de l'huile de chair. Il *Avoir de la chair*, Se dit du fer dont la cassure est inégale et paraît d'un brun noirâtre.

— *Hortic. Chair à dame*, Variété de poire peu estimée.

— *Minér. Chair fossile ou chair minérale*, Nom vulgaire d'une variété d'asbeste, dont les filaments sont tressés et entrelacés de manière à former comme une espèce de membrane plus ou moins dure et épaisse.

— *Syn. Chair, viande.* La viande est proprement la chair des animaux considérée comme un aliment destiné à entretenir la vie de l'homme et ayant déjà subi quelques préparations à cet effet. On se sert cependant toujours du mot *chair* quand il s'agit de désigner les parties charnues de l'animal lui-même : CHAIR de poulet, de lièvre, etc. ; on s'en sert aussi, dans un sens très-général, par opposition à un autre genre de nourriture, tel que le poisson, le pain, les légumes : *Les catholiques s'abstiennent de CHAIR le vendredi.*

— *Homonymes.* Chaire, cher, chère.

— *Encycl. B.-arts.* Le mot *chair*, dans les arts, a deux acceptions. L'une, qui rentre dans le sens du mot *carnation*, veut dire la couleur des parties nues ; l'autre exprime d'une manière plus absolue la façon dont la chair est rendue, et peut s'appliquer aussi bien à la forme, au modelé, qu'au coloris. Ainsi on dira, par exemple : Rubens peignait les chairs d'une manière vigoureuse et éclatante ; les chairs de Raphaël et de Léonard de Vinci sont toujours dessinées et modelées d'une manière supérieure ; de tous les sculpteurs, Phidias est celui qui a traduit la chair de la manière la plus remarquable. La façon de traiter les chairs est la partie de l'art qui exige le plus de science ; en effet, savoir exprimer, soit par l'éclat des tons, soit par la science des plans, soit par la pureté du contour, ou, si cela était possible, par l'ensemble de ces qualités réunies, la masse apparente des muscles, et la façon dont ils traduisent leur action à la surface du corps, c'est presque tout l'art. Par là se traduisent la force, la santé, la passion, le bonheur, la souffrance, la décrépitude, la mort. Les chairs de l'enfant sont roses et bleuâtres ; celles de la femme, blanches et plus carminées ; celles de l'homme vigoureux, d'une teinte sanguine et brune ; le vieillard et le malade offrent des tons de chair gris, jaunes, pâles. Les membres, dans leurs parties charnues, sont diversement colorés, selon qu'ils sont plus ou moins exposés à l'air, et développés plus ou moins dans leur musculature, suivant qu'ils sont adonnés plus spécialement à tel exercice. Les chairs doivent donc être traitées diversement selon la nature du sujet auquel elles appartiennent, et on ne peut arriver à ce résultat que par une étude d'observation constante et une grande vérité dans la pratique.

Diderot a dit : « En peinture, c'est la chair qu'il est difficile de rendre ; c'est ce blanc onctueux, égal sans être pâle ni mat : c'est ce mélange de rouge et de bleu qui transpire imperceptiblement ; c'est le sang, la vie qui font le désespoir du coloriste. Celui qui a acquis le sentiment de la chair a fait un grand pas ; le reste n'est rien en comparaison. Mille peintres sont morts sans avoir senti la chair ; mille autres mourront sans l'avoir sentie... Ce qui achève de rendre fou le grand coloriste, c'est la vicissitude de cette chair : c'est qu'elle s'anime et qu'elle se flétrit d'un clin d'œil à l'autre ; c'est que tandis que l'œil de l'artiste est attaché à la toile, et que son pinceau s'occupe à me rendre, je passe, et que, lorsqu'il retourne la tête, il ne me retrouve plus. » V. CARNATION.

— *Physiol. Chair de poule.* Il n'y a pas longtemps que le phénomène connu sous le nom de *chair de poule* a été analysé scientifiquement. On reconnaît aujourd'hui qu'il dépend de la présence, dans la peau, de petits muscles non soumis à la volonté qui se contractent consécutivement à certaines sensations qui agissent sur les nerfs de la vie végétative. Ces muscles sont connus sous le nom de *fibres-cellules* ; on les compte par milliers dans

le tissu du derme. La base de chaque poil est entourée d'un certain nombre de ces fibres-cellules contractiles; leur contraction a pour effet de faire saillir le poil hors de sa gaine; la peau se hérisse, et c'est là le phénomène qui caractérise la chair de poule. Les émotions morales vives, le froid, la terreur peuvent produire cet effet. On a l'habitude de dire que les cheveux se dressent sur la tête, et, quoique cette figure soit hyperbolique, elle exprime assez clairement cette saillie réelle de la racine du poil.

— Prov. litt. *L'esprit est prompt, mais la chair est faible.* V. SPIRITUS PROMPTUS EST...

CHAIR s. m. (chère — mot angl. qui signif. siège, chaise). Chem. de fer. Coissinet qui lie le rail sur la traverse. || Peu usité.

CHAIRE s. f. (chè-re — du lat. *cathedra*, siège, en grec *kathedra*, de *kath*, kata, sur, et *edra*, siège. Le dernier mot correspondant au sanscrit *sadas*, *sadman*, zend *hadis*, latin *sedes*, irlandais *suidhe*, arabe *seidhir*, cymrique *tedd*, gothique *stils*, anglo-saxon *seil*, scotl., scandinave *sæti*, sss, ancien allemand *seal*, lithuanien *sedimas*, sostas pour *sodtas*, ancien slave *siedalo*, *siedanie*. Tous ces termes dérivent de la racine sanscrite *sad*, seoir, asseoir, s'asseoir, demeurer, rester). Tribune où se placent les prédicateurs dans les églises : CHAIRE de bois, de pierre, de marbre. Monter en chaire. Descendre de chaire. Malheur à moi si, dans cette chaire, j'aime mieux me chercher moi-même que votre salut. (Boss.) Un clerc mondain et irréligieux, s'il monte en chaire, est déclamateur. (La Bruy.) Tel monte en chaire sans autre talent ni vocation que le besoin d'un bénéfice. (La Bruy.) On a banni la scolastique de toutes les CHAIRES des grandes villes. (La Bruy.) Les ministres de la parole de Dieu depuis longtemps n'ont plus rien à nous dire en chaire : c'est toujours le même refrain. (Sylv. Maréchal.) La chaire est le trône de l'orateur. (H. Taine.) || Prédication religieuse : l'éloquence de la chaire. Orateurs de la chaire. Se destiner, se consacrer à la chaire. Briller dans la chaire. La chaire est faite pour louer Dieu et prêcher sa parole, et non pour préconiser les hommes. (Le P. Lejeune.) La profonde érudition a trop de sécheresse pour la chaire, où il faut de la pompe et des figures. (Bayle.) L'éloquence de la chaire n'est pas sans avoir fleuri de nos jours. (Ste-Beuve.) De toutes les places où un homme peut monter, la plus haute, pour un homme de génie, est incontestablement une chaire sacrée. (Lamart.) Otez la chaire chrétienne, et ses enseignements, et ses protestations incessantes, qu'aurait été la société dans les temps féodaux ou sous le despotisme de Louis XIV? (Lamenn.) La chaire enflamme et dévore comme la tribune. (V. Cousin.) || Prédicateurs : La chaire chrétienne invecitue d'ordinaire contre les grands. (Mass.) La chaire substitue l'instruction à une pompe vaine et déplacée. (Mass.) La multiplicité des applications est l'unique fruit que nous retirons de la peinture que la chaire fait de nos vices. (Mass.)

— Siège d'un évêque dans son église : L'évêque, étant dans sa chaire, donne sa bénédiction au peuple. (Acad.) || Dignité, autorité pontificale : La chaire apostolique. La chaire de Saint-Pierre.

— Tribune où se place le professeur d'une école publique, lorsqu'il fait sa leçon : Le professeur est en chaire. || Place de professeur dans une école publique : CHAIRE de philosophie, de théologie, de rhétorique, d'éloquence, de mathématiques. Demander une chaire. Obtenir une chaire. Disputer une chaire au concours. Occuper une chaire. Être nommé à une chaire. Créer, établir une chaire. Le public ne donne ni chaires, ni pensions, ni places d'Académies. (J.-J. Rousseau.) De toutes les chaires de droit constitutionnel et d'économie sociale qui existent, aucune ne vaudra jamais la tribune parlementaire. (E. de Gir.)

— Chaire de vérité, chaire évangélique, Nom que l'on donne quelquefois aux chaires à prêcher des églises, et fig. à un enseignement qui a un caractère élevé d'autorité et de certitude; lieu où se donne un enseignement de ce genre : Mais la métaphysique a-t-elle ses principes incontestables, sa chaire de vérité? (Marmontel.) La tribune est la chaire de vérité populaire. (Lamenn.) || Chaire de men-songe, de pestilence, d'herésie, doctrines des incrédules : Être assis dans la chaire de mensonge. (Acad.) || Chaire de Moïse, Enseignement des docteurs de la loi, chez les Juifs, parce qu'ils se contentaient de lire et d'expliquer au peuple la loi de Moïse.

— Liturg. Chaire de saint Pierre à Rome, Chaire de saint Pierre à Antioche, Fêtes de l'Eglise catholique, qui se célèbrent, la première le 18 janvier, et la seconde, le 22 février, en mémoire du siège pontifical établi par saint Pierre à Antioche, et transféré plus tard à Rome. || On appelle aussi Chaire de saint Pierre un monument de bronze doré élevé à Rome dans l'église Saint-Pierre, et qui contient la chaire en bois dans laquelle le prince des apôtres montait, dit-on, pour prêcher au peuple.

— Ant. rom. Chaire curule. V. CHAISE CURULE.

— Mar. Grand bateau plat servant à charger et à décharger les navires, ou à transporter d'un endroit à l'autre des objets d'un poids considérable.

— Rem. Chaire est le même mot que chaise;

ce dernier, qui n'est que le premier corrompu par la prononciation populaire, a pris un sens plus familier. La forme primitive est restée pour désigner des objets d'un ordre élevé.

— Homonymes. Chair, cher, chère.

— Encycl. Hist. ecclési. I. CHAIRES À PRÊCHER. On lit dans les *Paratipomènes* que Salomon érigea au milieu du temple une tribune d'airain, du haut de laquelle il s'adressait au peuple de Dieu, en étendant les mains. Nous savons aussi par l'Ecriture qu'Esdras avait coutume de se placer sur une estrade de bois pour parler à la foule. De nos jours encore, les rabbins occupent dans les synagogues un banc plus élevé que ceux des assistants, et ils ont devant eux une espèce de pupitre sur lequel ils placent les livres saints qu'ils expliquent. Cette coutume hébraïque fut imitée par les chrétiens, dès les premiers siècles de l'Eglise. Outre la chaire épiscopale (v. ci-après), où se plaçaient les évêques pour présider l'assemblée des fidèles et pour expliquer la parole de Dieu, on érigea dans l'enceinte du chœur une, deux et quelquefois trois estrades munies de pupitres (*pulpitum*) pour la lecture des livres sacrés. Les Latins donnèrent à ces estrades les noms significatifs de *lectorium* ou d'*analogium*, et les Grecs celui d'*ambon*. C'est par erreur, croyons-nous, que le *Rational* de Guillaume Durand fait dériver ce dernier nom du latin *ambire*, entourer, « parce que, dit-il, l'ambon entoure comme d'une ceinture celui qui y monte. » Catalano ne nous paraît guère plus fondé à faire venir ce mot du grec *anabainein*, monter, « parce qu'on montait à l'ambon par des degrés. » L'explication que Schrévélus a donnée dans son *Lexique* est beaucoup plus simple et plus exacte : « Ἀνάβων, quidquid in plano eminet et protuberat, rotundam habens figuram, » tout objet de forme ronde qui s'élève et fait saillie dans un lieu plat. » L'ambon, dans lequel la plupart des archéologues s'accordent à voir le prototype de la chaire à prêcher, a beaucoup varié de forme et de disposition dans les anciennes basiliques. Grégoire de Tours, dans la *Vie de saint Cyprien*, évêque de Carthage, martyrisé sous Gallien, en l'an 258, s'exprime en ces termes (*Gloria martyrum*) : « On dit que dans la basilique de Saint-Cyprien, à Carthage, le pupitre (*analogium*) sur lequel on met le livre pour chanter ou lire est d'une structure merveilleuse : il est entièrement sculpté dans un seul morceau de marbre, et se compose d'un sol supérieur auquel on arrive par quatre degrés, d'une balustrade portée par des colonnes et d'un pupitre devant lequel huit personnes peuvent se tenir : cette œuvre n'aurait jamais pu être exécutée par aucun mortel, si la puissance du saint martyr n'y eût pourvu. » Anastase cite un ambon construit par le pape Sergius, en 687, dans l'église des Saints-Côme et-Damien. Un autre auteur grec décrit ainsi l'ambon que Justinien fit exécuter pour l'église de Sainte-Sophie : « L'empereur fit faire un ambon porté sur un socle et couvert d'une voûte d'or, enrichie de perles et de pierres; des colonnes surmontées de casques d'or décoraient la partie supérieure, que dominait une croix d'or pesant cent livres et ornée de perles fines. » L'ambon le plus ancien que l'on connaisse est celui de l'église Saint-Clément à Rome; il date du ix^e siècle. Cet ambon présente trois degrés ou tribunes distinctes. Suivant M. l'abbé Martigny, « le plateau supérieur, surmonté d'un pupitre ou l'on peut déposer le livre, était réservé au diacre qui y chantait l'évangile, le visage tourné vers les hommes; on y promulgait aussi les édits, mandements et censures des évêques; on y récitait les diptyques des vivants et des morts; on y annonçait les jeûnes, les vigiles, les fêtes; on y lisait les lettres de paix ou de communion, les actes des martyrs au jour où l'on célébrait la mémoire de chacun d'eux; on y publiait les nouveaux miracles pouvant servir à l'édification des fidèles; enfin, c'était du haut de cette tribune que les diacres et les prêtres adressaient leurs instructions au peuple et que les nouveaux convertis faisaient leur profession de foi. L'épître se lisait sur le second degré, moins élevé que le premier, et le sous-diacre qui remplissait cette fonction avait le visage tourné vers l'autel. Le troisième plateau servait aux clercs inférieurs qui lisaient les autres parties de l'Ecriture. Sur le prolongement des ambons, vers la nef, étaient fixés des points de fer pour recevoir les flambeaux destinés à éclairer les fidèles aux offices de la nuit (*nocturna convocationes*). En outre, un grand candélabre était ordinairement joint à l'ambon, comme à Saint-Clément, par exemple, et servait à soutenir le flambeau de l'évangile, avant que l'usage se fût introduit de placer aux côtés du diacre deux acolytes tenant des flambeaux. Thiers (*Dissertation sur les jubés*) a prouvé, par une série non interrompue de témoignages partant des premiers siècles jusqu'aux temps modernes, que l'évangile a toujours été lu à la messe du haut de l'ambon. » Outre l'*analogium*, destiné à la lecture des livres saints, on voit dans plusieurs basiliques de l'Eglise latine un second ambon plus élevé et plus large qui servait à la prédication : « On y monte des deux côtés par un grand nombre de marches, dit M. Albert Lenoir (*Archit. monastique*); sur le devant et quelquefois aussi sur la partie postérieure, se présente une partie semi-circulaire et en saillie, pour donner plus de place à l'orateur, et faciliter ses mouvements. » Les églises de

Saint-Clément, de Saint-Laurent-hors-les-murs, de Sainte-Marie-in-Cosmedin, à Rome, ont deux ambons. Ces deux meubles, construits en matériaux précieux et décorés avec le plus grand luxe, étaient placés de chaque côté du chœur, de manière à ne pas nuire au service. La forme de ceux de la basilique de Saint-Laurent-hors-les-murs est la plus belle et la plus simple qu'on puisse imaginer. Les escaliers qui conduisent à la tribune sont bordés de rampes de marbre. La tribune a son garde-corps décoré de quatre colonnettes; le siège placé à l'intérieur et le pupitre fixé sur le devant sont en marbre. La base de l'ambon est décorée d'un bas-relief où sont représentés des bucranes et des objets propres aux sacrifices du culte païen. « Cette circonstance atteste l'antiquité du monument, du moins quant à ses parties essentielles, dit M. l'abbé Martigny; car l'usage d'employer à la décoration des basiliques des marbres tirés des édifices profanes est une pratique toute primitive. » Une peinture du x^e siècle, tirée d'un *Exultet* latin de la bibliothèque Barberini et publiée par d'Agincourt, représente un prédicateur parlant au peuple du haut d'un ambon parfaitement semblable à ceux qu'on voit à Rome dans les églises précitées. M. Lenoir a publié, de son côté, le dessin d'un ambon du style le plus élégant qui se trouve dans l'église de Saint-Pierre à Corneto et qui porte une inscription indiquant que l'an du Seigneur m.c.c.viii, sous le règne du pape Innocent III, le prieur Angelo donna ce meuble à l'église. Un ambon de l'an 1249 existe dans l'église de Saint-Pancrace, à Rome. On voit, d'après cela, que, dans cette ville et dans le territoire de Saint-Pierre, l'usage des ambons se conserva fort avant dans le moyen âge.

Les plus anciens ambons byzantins offrent de l'analogie avec ceux des Latins. D'Agincourt a publié, d'après un manuscrit grec conservé en Italie, une peinture qui représente un meuble de ce genre : comme à ceux des Latins, on y monte par les deux extrémités; il offre seulement cette différence qu'au sommet on a un petit édifice surmonté d'un dôme. M. Lenoir pense que l'ambon de Justinien, dont il a été question plus haut, fut remplacé à Sainte-Sophie par celui que l'on voit aujourd'hui à Saint-Marc de Venise, où il fut sans doute apporté lors de la conquête de Constantinople par les Vénitiens. Cet ambon, ou plutôt cette chaire est soutenue par plusieurs colonnes sur une grande table en marbre; on y monte par un escalier latéral. Le garde-corps, formé de tablettes courbes encadrées de moulures, supporte six colonnettes disposées en cercle et dont les chapiteaux, d'une forme tout orientale, ressemblent à des turbans. Une corniche précieuse repose sur ces chapiteaux et soutient une coupole dorée, surmontée d'une grande croix. Clavijo vit, en 1403, la nouvelle chaire érigée à Sainte-Sophie à la place de celle qui est aujourd'hui à Saint-Marc, et il en a donné la description suivante : « Et sur le carreau d'icelle salle il y avoit encore une chaire à prêcher, élevée sur quatre colonnes de jaspe, et semblablement revêtue de jaspe de beaucoup de couleurs; et ladite chaire étoit couverte d'un dôme reposant sur huit colonnes très-hautes de jaspe de couleurs variées, et là on prêchoit; ensemble y lisoit-on l'évangile les jours de fête. » Ici, comme on voit, l'ambon destiné à la lecture des livres saints et l'ambon destiné à la prédication n'en faisaient qu'un seul. Il en était de même dans la plupart des églises d'Occident, hors des Etats pontificaux. Ainsi, dans l'ancienne église abbatiale de Saint-Gall, dont le plan est parvenu jusqu'à nous, on voyait au milieu de l'avant-chœur un ambon circulaire réunissant le pupitre et la chaire. Telles sont encore la plupart des chaires des xii^e, xiii^e et xiv^e siècles, que l'on conserve dans plusieurs églises d'Italie, notamment à Corcello, près de Venise, à Canosa, à Toscanella, etc. La chaire de l'église Sainte-Marie, dans cette dernière ville, est de forme quadrangulaire et s'appuie sur quatre arcades à plein cintre soutenues par quatre colonnes sans bases avec des chapiteaux ornés de feuillage. Un escalier latéral sans rampe conduit à la tribune, dont le garde-corps est élégamment décoré. La chaire de l'église Saint-Ambroise, à Milan, qui date du xiv^e siècle, est portée par huit arceaux et est assez longue pour que l'orateur puisse s'y promener; un bas-relief représentant une agape chrétienne orne la face postérieure; sous cette chaire est un tombeau que la tradition désigne à tort comme étant celui de Stilicon. L'église de l'ancienne abbaye de San-Miniato, près de Florence, possède une chaire en marbre, de la même époque, qu'entoure une enceinte également en marbre, ornée de bas-reliefs, derrière laquelle se trouvent les statues des religieux. « Les deux abbatiales de Saint-Gall et de San-Miniato, qui ont leurs chaires dans des enceintes réservées, mais à proximité de la nef principale, sont deux exceptions à la règle générale, dit M. Albert Lenoir : ordinairement, en effet, on établissait ces chaires sur une partie latérale de l'espace livré au public, afin qu'on pût mieux entendre la parole évangélique. Ces deux exemples indiquent une transition entre l'usage primitif qui faisait placer la chaire dans l'enceinte du chœur et le besoin qui se fit sentir de la placer au milieu des fidèles. » Des le xiv^e siècle, on commença à substituer aux ambons des jubés que l'on disposait à l'entrée des chœurs et sur lesquels on montait pour lire l'épître et l'évan-

gile et pour exhorter les fidèles. Cet usage se répandit particulièrement dans le Nord.

M. Viollet-le-Duc assure qu'aucune de nos anciennes églises en France n'a conservé de chaires à prêcher ou de pupitres pouvant en tenir lieu qui soient antérieurs au xve siècle, et il suppose qu'avant cette époque les prédicateurs faisaient usage d'une simple estrade mobile en bois, fermée de trois côtés par un garde-corps recouvert sur le devant d'un tapis, comme on en voit une représentée dans une miniature d'un manuscrit du xiii^e siècle, le *Miroir historial*, que possède la Bibliothèque impériale. Par la suite, la prédication étant devenue un besoin, les moines réservèrent une nef de leurs églises pour la prédication. « Alors, dit M. Viollet-le-Duc, les chaires devinrent fixes et entrèrent dans la construction. Elles formaient comme un balcon saillant à l'intérieur de l'église, porté en encorbellement, accompagné d'une niche prise aux dépens du mur et ordinairement éclairée par de petites fenêtres; on y montait par un escalier pratiqué dans l'épaisseur de la construction. » La nef de l'église des Jacobins à Toulouse possédait, à son extrémité occidentale, une chaire de ce genre à laquelle on montait par un escalier s'ouvrant en dehors de l'église dans le petit cloître. Une idée qui parut en son temps des plus originales et des plus ingénieuses est celle que Benedetto da Majano (xve siècle) mit à exécution pour dérober aux yeux l'escalier de la chaire de l'église de Santa-Croce, à Florence : il pratiqua cet escalier dans le pilier même auquel il avait adossé la chaire et qu'il eut soin de consolider au moyen d'une armature de liens de bronze et d'un puissant contre-fort en pierre. Cette chaire fait surtout honneur, du reste, au talent de Benedetto da Majano pour la sculpture : elle est décorée de cinq bas-reliefs très-expressifs dont les sujets sont tirés de la vie de saint François d'Assise, et des statues de la *Poi*, de l'*Espérance*, de la *Charité*, de la *Force* et de la *Justice*. Depuis longtemps déjà, de grands sculpteurs en Italie s'étaient appliqués avec succès à l'ornementation des chaires. On cite à bon droit, comme un des monuments les plus remarquables de l'art au moyen âge, la chaire que Nicolas de Pise (1260), un des précurseurs de la Renaissance, exécuta pour le baptistère de sa ville natale; elle est de forme hexagonale et s'appuie sur sept colonnes posant sur des lions et d'autres figures, à l'imitation des constructions byzantines et des sarcophages antiques. Il y avait dans la cathédrale de la même ville une chaire également célèbre, sculptée par Jean de Pise, fils de Nicolas, et qui a été malheureusement détruite en grande partie par un incendie, en 1596 : les fragments qui ont été sauvés figurent dans la chaire actuelle de la cathédrale et représentent les quatre évangélistes; on croit aussi que les bas-reliefs de la *Vie du Christ* qui sont fixés dans les murs du chœur ont fait partie de la décoration de cette même chaire. Nous citerons encore les deux magnifiques chaires de l'église Saint-Laurent à Florence : elles sont élevées sur de petites colonnes en marbre et sont décorées de bas-reliefs représentant la *Passion* et la *Gloire de Jésus-Christ*, qui ont été dessinés par Donatello et exécutés par son élève Bertoldo.

Il ne subsiste qu'un très-petit nombre de chaires à prêcher de la période ogivale, sans doute, dit M. Albert Lenoir, parce qu'à cette époque elles furent généralement construites en bois : « Celles qui ont survécu sont en pierre ou en marbre; on en voit même quelques-unes dans lesquelles le fer et la tôle découpée forment des panneaux de décoration. Ces meubles, spécialement consacrés aux prédications, comme les ambons des périodes précédentes, pouvaient être disposés de deux manières : ils étaient complètement isolés ou appuyés contre les murs ou piliers des édifices; on en plaça même sur les jubés qui séparaient le chœur de la nef, et quelquefois le préau des cloîtres ou les façades des églises offraient des chapelles élevées en plein air pour les jours de grandes réunions ou pour des fêtes particulières, celle des Morts, par exemple... La place donnée dans les nefs à la chaire à prêcher ne fut pas partout la même : généralement, elle occupa le côté du midi et s'appuyait contre le pilier de l'une des dernières travées; enfin, lorsqu'elle offrait de l'importance par son étendue, on la mettait dans le vide formé par l'une des arcades de la nef. Dans ce dernier cas, des balustrades à hauteur d'appui fermaient l'arcade pour éviter autour de la chaire la trop grande circulation qui aurait gêné l'orateur. » Les chaires de cette période ne présentent pas moins de variété dans leurs formes et leurs dispositions que celles de l'époque romane. Le plus souvent, elles ont la forme hexagonale, et leur partie inférieure se termine en cul-de-lampe; elles sont supportées tantôt par une colonne engagée dans le pilier auquel elles s'appuient, tantôt par un pilier prismatique ou toute autre combinaison; quelquefois même elles sont suspendues sans aucun support apparent. Une des plus curieuses qu'il y ait dans le midi de la France est celle de l'église de Saint-René d'Avignon; ses panneaux d'appui sont décorés de niches à dais délicatement refouillés, qui contiennent des statues de saints, et son cul-de-lampe repose sur un pilier prismatique à base circulaire. L'église de la petite ville de Nieuport, en Belgique, possède une chaire en bois, du xve siècle, remarquable par la richesse et la

légèreté de l'ornementation. Le soubassement, de forme hexagonale, est pourvu de niches contenant des statuette des grands orateurs chrétiens, et le garde-corps est décoré de sujets religieux; une sorte de dossier, qui s'élève sur la partie postérieure de la tribune, est orné d'une croix à laquelle sont suspendus les instruments de la Passion et qu'entourent deux anges éplorés.

Les abat-voix, sorte de dais placés au-dessus des chaires pour rabattre la voix du prédicateur, ne paraissent pas être d'une invention antérieure au xve siècle. Les plus anciennes chaires gothiques en sont dépourvues. Plusieurs archéologues, MM. Viollet-le-Duc et Albert Lenoir, entre autres, pensent que ces annexes furent imaginées dans le principe pour les chaires construites en plein air, dans les cimetières ou dans les cloîtres; elles étaient alors destinées non-seulement à rabattre la voix de l'orateur, mais surtout à le garantir contre les ardeurs du soleil et contre la pluie. Une chaire construite tout en pierre dans le cloître de la cathédrale de Saint-Dié, vers le commencement du xve siècle, est surmontée par un abat-voix en forme d'auvent, que couronne une gargouille fantastique. Cette chaire repose sur un soubassement quadrangulaire massif, et a son garde-corps à claire-voie. La chaire hexagonale élevée dans le préau des Grands-Carmes à Paris et dont M. Lenoir a publié un dessin dans son *Architecture monastique*, a pour abat-voix un véritable toit pyramidal à six pans. La chaire placée sur la rue, à l'un des angles de l'église de Saint-Lô, est recouverte d'un riche abat-voix terminé également en pyramide; cette chaire, construite à la fin du xve siècle, communique par un escalier avec l'intérieur de l'église. — Outre les chaires élevées dans les préaux des constructions monastiques, on rencontre fréquemment des chaires disposées dans les refectoirs des grandes communautés religieuses, pour contenir le lecteur au moment des repas. L'une des plus belles et des plus anciennes constructions que l'on connaisse en ce genre est la chaire de l'ancienne abbaye de Saint-Martin-des-Champs, dont M. Viollet-le-Duc a publié un dessin dans son *Dictionnaire d'architecture*: l'escalier, pratiqué dans l'épaisseur du mur, n'est clos du côté de l'intérieur que par une claire-voie, au-dessus de laquelle s'arrondit un arc de décharge. La chaire de l'ancien refectoire de Saint-Germain-des-Prés, construite par Pierre de Montreuil, est citée par Sauval comme un chef-d'œuvre: « Elle était portée par un gros cul-de-lampe, chargé d'un grand cep de vigne, coupé et fouillé avec une patience incroyable. »

Au xvie siècle, la Réformation eut pour effet de redoubler le zèle des prédicateurs catholiques; il n'y eut bientôt pas la plus petite église qui ne possédât une chaire. La construction et l'ornementation de ce genre de meubles subirent en même temps des modifications notables. On éleva encore, dans les églises importantes, des chaires en marbre et en pierre; mais, en général, ce fut le bois que l'on employa. La chaire de la cathédrale de Strasbourg, qui date de la fin du xve siècle, a été construite en pierre par un artiste nommé Jean Hammerer; sa décoration est d'une richesse extrême et du travail le plus délicat; l'abat-voix est couronné par une pyramide surchargée de fines sculptures. Les artistes de la Renaissance et surtout ceux des époques plus rapprochées de nous déployèrent un luxe excessif dans ce genre d'ouvrages: des cariatides colossales en bronze, en marbre ou en bois furent placées sous les chaires; les escaliers, l'abat-voix et la tribune elle-même furent couverts de bas-reliefs et de statuette. Les deux chaires en bronze doré de la cathédrale de Milan reposent sur des figures également en bronze modelées par Brambilla et représentant les quatre *Evangelistes* et les quatre *Docteurs de la Foi*. Quatremère de Quincy s'est élevé avec raison contre le mauvais goût qui a présidé à la décoration de la plupart des chaires en bois élevées au xvie et au xviiie siècle: « Des culs-de-lampe ridicules, des contours chantournés, des ornements invraisemblables caractérisaient ces coffres bizarres. Comme le bois, par sa légèreté et la facilité avec laquelle on le cramponne, se prête à toutes les légèretés de la pensée, on imagina d'exécuter au-dessus de la chaire et de réaliser ces couronnements dont les dais avaient été le modèle et suggérèrent l'imitation. Rien ne fut plus ridicule que les formes de tous ces amortissements puérils et factices: des couronnes, des coupes, des entrelacs de palmes, d'anges, de nuages, des rideaux, des draperies, des pavilions, enfin toutes les inepties et tous les caprices possibles déshonorèrent le siège de l'éloquence et de la vérité. Le plus souvent, cette tribune auguste ressemble à une soucoupe dont le couronnement et le dais forment le couvercle. Voilà à quel point de noblesse se sont élevées les inventions les plus modernes. Ce n'est cependant pas encore là le plus haut degré d'absurdité: il consiste dans le porte-à-faux de toutes ces parties et dans l'impossibilité d'admettre raisonnablement ces corps avancés, saillants, menaçants, dont la solidité n'est connue que de l'ouvrier qui a scellé les armatures de fer qui en font la force. » On voit dans les églises de Paris des chaires dont la composition et la décoration justifient pleinement la sévérité de ces critiques. Celle de Saint-Roch, après avoir été fort admirée au siècle dernier, passe aujourd'hui pour un chef-

d'œuvre de mauvais goût: elle est soutenue par les statues des *Vertus cardinales* et a ses faces ornées de bas-reliefs dont les sujets sont la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité*; le génie de la *Vérité* lève le voile de l'*Erreur* représenté par un rideau qui forme le couronnement. Le sculpteur Simon Challe est l'auteur de cette étrange fantaisie allégorique. La chaire de Saint-Etienne-du-Mont, sculptée par Lestocart d'après les dessins de Laurent de Lahire, est un ouvrage d'un style plus élevé et surtout d'une exécution plus pure: une statue de *Samson* entourée de sept *Vertus* assises soutient la tribune, que décorent d'élégants bas-reliefs; sur l'abat-voix sont six anges tenant des guirlandes, et au milieu un septième ange sonnant de la trompette. Citons encore les chaires de Saint-Gervais, de Saint-Thomas-d'Aquin, de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, à Paris; celle de Ligny (Meuse), sculptée au commencement du xviie siècle par Jacquelin de Neufchâteau; celle de la cathédrale d'Amiens, exécutée aussi au siècle dernier par Dupuis (elle est supportée par trois statues, la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité*), etc. En Belgique, il existe plusieurs chaires qui sont regardées comme des chefs-d'œuvre pour la délicatesse de la sculpture, sinon pour le bon goût de la composition. La plus célèbre est celle de Sainte-Gudule, de Bruxelles, exécutée en 1699 par Henri Verbruggen: le sujet principal de la décoration est *Adam et Eve chassés du paradis par un ange et poursuivis par la Mort*; les rampes de l'escalier sont formées de troncs d'arbres et de feuillages où se jouent différents animaux. La chaire de l'église Notre-Dame-de-la-Chapelle, dans la même ville, sculptée par Plumier et représentant *Elie nourri dans le désert par un ange*, mérite l'attention. A Anvers, la chaire de la cathédrale, exécutée par Michel Van der Voort, est portée par quatre figures personnifiant les *Quatre parties du monde*; l'abat-voix est posé sur un arbre au feuillage épanoui et découpé à jour. La chaire de la cathédrale de Gand, ouvrage de Laurent Delvaux, atteste le goût le plus extravagant: elle est soutenue par l'arbre de vie, qui lui forme un dôme de ses branches et au pied duquel est assis le Temps soulevant un voile pour contempler la *Vérité*; celle-ci tient un livre où sont écrits ces mots: « *Surge qui dormis; illumine le Christ.* » Au bas de chaque escalier sont deux anges. Les quatre faces de la tribune sont décorées de bas-reliefs en marbre blanc représentant l'*Adoration des Mages*, la *Conversion de saint Paul*, la *Conversion de saint Luc* et le buste de l'évêque Triest, par qui fut commandée cette œuvre bizarre.

Depuis quelques années, la composition et l'ornementation des chaires sont traitées avec un goût beaucoup plus pur; les artistes qui s'adonnent à l'exécution de ce genre de meubles s'attachent avec raison à leur donner un style qui soit en harmonie avec celui des édifices auxquels ils les destinent. C'est dans les Pays-Bas, il est juste de le dire, que la construction des chaires a prêché à fait, dans ces derniers temps, les plus grands progrès. On a remarqué, à l'Exposition universelle de 1855, les chaires exécutées par MM. Cuypers et Stolzberg, de Ruremonde, Neneman et Vincennes, de Bois-le-Duc. La grande chaire gothique, exposée en 1867, dans la section belge, mérite une description: elle est de forme hexagonale et repose sur un soubassement décoré d'arcs ogives, où sont des statuette de saints prédicateurs. Un escalier à double montée, avec rampes à claire-voie, conduit à la tribune, au-dessus de laquelle s'étend un riche abat-voix de forme pyramidale, couronné de quinze ou seize statuette et d'une foule de clochetons, de pinacles. On doit aussi à MM. Goyers frères, de Louvain, des chaires d'un style très-remarquable. Citons, pour finir, la chaire gothique de l'église Saint-Ouen, à Rouen, exécutée en 1860 sur les plans de M. Desmarests.

Voici, d'après Rondelet (*l'Art de bâtir*), quelques principes généraux relatifs à la construction de ces meubles: « Les chaires sont un des ouvrages les plus importants de la menuiserie, tant pour la forme, qui est toujours recherchée, que pour l'exécution, qui exige beaucoup de pureté et de perfection... La grande des chaires à l'extérieur varie depuis 1 m. 20 jusqu'à 1 m. 50 et même 1 m. 75; mais celle qui convient le mieux est 1 m. 35. Le plancher doit être élevé de terre de 2 m. à 2 m. 35; la hauteur de l'appui est de 0 m. 80, ce qui fait 2 m. 80 à 3 m. 15 environ, depuis le pavé. L'abat-voix doit être à 1 m. 65 au-dessus de l'appui et excéder le dedans du corps de la chaire de 0 m. 35 tout autour. La forme la plus convenable est l'octogone avec des avant-corps et des faces droites ou cintrées. » Ajoutons que, pour ce qui est de la forme et du genre d'ornements, c'est le style des églises auxquelles sont destinées les chaires qui doit servir de guide à l'artiste.

— II. CHAIRES ÉPISCOPALES. Dans les premiers siècles de l'Eglise, la chaire (*cathedra*) où l'évêque s'asseyait pour présider l'assemblée des fidèles était placée au fond de l'abside. Dans la plupart des cryptes des catacombes, on remarque, au fond de l'abside, un siège taillé dans le tuf et qui ne serait autre chose que la chaire réservée aux premiers pontifes. Une chapelle de la catacombe de Sainte-Agnès renferme deux de ces sièges; quelques archéologues supposent que l'un des

deux était destiné aux évêques de passage dans la ville éternelle, ou était peut-être la chaire d'un ancien pape, conservée par respect pour la mémoire de ce pontife; mais, suivant M. l'abbé Martigny, « il paraît plus probable que ce siège était préparé pour l'installation des évêques à la cérémonie de leur sacre, car nous savons, d'après le *Liber pontificalis*, que jusqu'au temps de Jean III, qui vivait dans la seconde moitié du vie siècle, l'usage s'était maintenu de consacrer les évêques dans les catacombes. » On a trouvé des chaires épiscopales dans d'autres cimetières encore que ceux de Rome, notamment à Chiuri, en Toscane, où Cavedoni en a signalé une accostée de deux sièges sacerdotaux dont le soubassement est taillé en forme de chapiteau. On rencontre, J'ailleurs, dans certains carrefours de ces mêmes catacombes, des sièges tout semblables, mais que leur position ne permet pas d'attribuer au même usage: les uns croient qu'ils ont pu servir à l'administration de la confession sacramentelle; d'autres pensent qu'ils étaient destinés aux diaconesses, que plusieurs fresques représentent assises sur des chaires semblables. Il y avait aussi dans les cryptes, dit M. Martigny, des chaires mobiles, témoin celle sur laquelle fut martyrisé le pape saint Etienne, et qui n'a été tirée des catacombes de Saint-Sébastien que par Innocent XII, qui en fit don au grand-duc Côme III. « Après les persécutions, et dans les basiliques bâties *sub dio*, ajoute le même auteur, on conserva l'usage liturgique de la chaire épiscopale au fond de l'abside. Elle s'élevait d'abord d'un seul degré au-dessus des sièges qui régnaient des deux côtés de l'hémicycle, afin de recevoir les prêtres appelés pour ce motif *prêtres du second trône ou du second ordre*... Ces chaires, ordinairement de marbre, étaient le plus souvent tirées des thermes, où elles se trouvaient en nombre infini. Plusieurs de celles qui subsistent aujourd'hui encore à Rome, par exemple à Saint-Clément, à Sainte-Marie-in-Cosmedin, etc., n'ont pas d'autre origine. La chaire de saint Grégoire le Grand se conserve dans son église du mont Coelius, et on en montre plusieurs autres à Rome, par exemple à Saint-Etienne-le-Rond et à Sainte-Agnès-hors-des-murs, où ce saint pape prononça quelques-unes de ses homélies. La basilique de Saint-Ambroise à Milan conserve encore une chaire antique qu'une tradition, on ne peut plus plausible, suppose être la même où s'est assis le grand docteur. Plus tard, les chaires eurent plusieurs degrés, et furent appelées *gradatæ*. Sulpice Sévère loue l'humilité de saint Martin, qui refusait de se prêter à cet usage quand il présidait l'assemblée des fidèles. On voit une chaire élevée de cinq degrés, sans compter la plate-forme, dans la décoration d'un *arcosolium* du cimetière de Saint-Hermès, représentant un pontife conférant les saints ordres. Mais les monuments d'une plus haute antiquité montrent, au contraire, les chaires tout à fait *in plano*. » Bosio a publié un bas-relief antique, trouvé dans le cimetière des Saints-Marcellin-et-Pierre, où figure une chaire épiscopale de forme tout à fait primitive, avec un rideau à frange relevé de chaque côté par un nœud; on pense que ce rideau était tiré devant la chaire, par respect, quand l'évêque n'y était pas; sur le dossier même du siège est sculptée une colombe nimbée, désignant le Saint-Esprit, inspirateur des pontifes. Les autres ornements symboliques employés le plus souvent à la décoration des chaires épiscopales étaient deux têtes de lion, symbole de la force et de la vigilance, ou deux têtes de chien, symbole de la vigilance et de la fidélité. Les deux bras de l'antique chaire épiscopale de Sainte-Marie in Transtevere, à Rome, sont supportés par deux griffons ailés, à tête de lion et à cornes de chèvre. Les premiers chrétiens professaient une grande vénération pour les chaires des anciens évêques. Eusèbe rapporte que, de son temps, on rendait un culte à la chaire de saint Jacques, premier évêque de Jérusalem, et nous savons que la chaire de saint Marc, conservée longtemps à Alexandrie, fut ensuite apportée à Venise, où on la voit dans l'église dédiée à cet évangéliste. Plusieurs églises de France et d'Allemagne possèdent aussi des chaires épiscopales très-anciennes. On en voit une dans la cathédrale d'Angsbouurg, qui occupe encore sa place primitive au fond de l'abside: elle est sculptée dans un seul bloc de pierre; sa forme se rapproche beaucoup de celle des chaises antiques; la plate-forme est soutenue par deux lions couchés que sépare une tablette verticale formant support et qui tiennent des rouleaux dans leurs pattes. La cathédrale d'Avignon possède une chaire en marbre blanc veiné, qui était autrefois fixée au fond du sanctuaire et qui est aujourd'hui placée à la droite de l'autel; cette chaire, qui date du xiiie siècle, est d'une composition très-remarquable: d'un côté est sculpté le lion de saint Marc, de l'autre le bœuf de saint Luc, et on y lit cette inscription: *Illic fuerunt sedes*. Ce meuble a été évidemment exécuté sous l'influence des traditions antiques. La chaire en pierre, du xiiiie siècle, que l'on montre dans la cathédrale de Toul comme étant la chaire de saint Gérard, est complètement étrangère à ces traditions. « Les accoudoirs, dit M. Viollet-le-Duc, sont composés avec ce respect pour les usages ou les besoins qui caractérisent les arts de cette époque (xiiiie siècle). La sculpture est franche, parfaitement

à l'échelle de ce petit monument, riche sans être chargée. Il est difficile de rencontrer une composition à la fois plus simple et mieux décorée. » La chaire en marbre rouge qui se voit dans la sacristie de l'ancien prieuré de Vigor (Normandie) servait aux évêques de Bayeux, la veille de leur intronisation, et la chaire dite de saint Rigobert, qui se trouvait avant 1793 derrière le maître-autel de la cathédrale de Reims, servait à l'intronisation des archevêques de cette ville. A partir de la fin du xivie siècle, les dais en étoffe que l'on avait coutume de placer au-dessus des chaires épiscopales furent remplacés par des dais ou couronnements de pierre ou de bois. « Il existe encore dans l'église Saint-Sernin, à Bordeaux, dit M. Viollet-le-Duc, une chaire épiscopale en pierre ainsi complétée d'une façon magnifique. Au centre du dais, sur le devant, est sculptée une mitre d'évêque soutenue par deux anges. Le siège et les accoudoirs sont délicatement ajourés. Les quatre pieds-droits qui supportent le dais étaient autrefois décorés de statues, aujourd'hui détruites. Deux autres figures devaient être placées également sur deux consoles incrustées dans la muraille, sous le dais, au-dessous du dossier. » Cette chaire date des dernières années du xivie siècle. Dans quelques églises de Normandie et de Bretagne, et plus fréquemment en Angleterre, des sièges en pierre, de hauteurs inégales, forment des arcatures ménagées à la gauche de l'autel, dans l'épaisseur de la muraille; le siège le plus élevé était réservé à l'officiant. Ces chaires, auxquelles les Anglais donnent le nom de *formes* (v. le *Gloss. d'archit.* de Parker), se combinent le plus souvent avec la piscine. A dater de la fin du xivie siècle, les chaires épiscopales ou trônes furent établis de préférence à la tête des stalles du chœur, à la gauche de l'autel.

Les chaires des apôtres sont de simples sièges plus ou moins authentiques, sur lesquels les apôtres, premiers évêques, avaient eu coutume de s'asseoir pour présider aux offices de l'Eglise primitive. De ce passage de Tertullien: *Percurre ecclesias apostolicas, apud quas ipsa adhuc cathedra apostolorum suis locis president* (Parcourez les églises apostoliques, dans lesquelles les chaires mêmes des apôtres président encore en leur place), on peut conclure que les chaires de tous les apôtres étaient conservées dans les églises qu'ils avaient fondées. Aujourd'hui encore, on montre à Saint-Pierre de Rome la chaire où le prince des apôtres siégeait dans la maison du sénateur Pudens, et qu'il transmittait à ses successeurs. « Cette chaire a la forme des chaises curules des anciens Romains, dit M. l'abbé Martigny; elle est en bois orné de marqueterie d'ivoire, représentant les *Travaux d'Hercule*, ce qui laisse le choix entre l'opinion qui suppose que Pudens offrit au prince des apôtres un siège profane, probablement le siège *gestatoire* dont il se servait lui-même, et celle d'après laquelle ce même sénateur en aurait fait exécuter un pour cette destination sacrée, opinion assez peu vraisemblable. Dans cette dernière supposition, les dessins dont il est décoré auraient un sens symbolique, et feraient allusion aux travaux de saint Pierre, ainsi qu'aux nombreuses victoires remportées par lui sur les divinités du paganisme. » Pas n'est besoin de dire qu'une troisième opinion, moins pieuse, nie l'authenticité de ce meuble vénéré.

Le pape Alexandre VII chargea le Bernin d'élever un monument destiné à contenir le siège de saint Pierre. L'artiste fit, à cet effet, une magnifique chaire en bronze doré, soutenue par les figures colossales des quatre grands docteurs de l'Eglise, saint Ambroise, saint Augustin, saint Athanasie et saint Jean-Chrysostome. Sur les côtés de la chaire sont deux anges debout; au-dessus, on voit deux enfants qui portent la tiare et les clefs pontificales, et, plus haut, une gloire, dans laquelle une multitude d'anges et de séraphins paraissent adorer la chaire de saint Pierre. Ce monument est placé sur un magnifique autel qui surmonte la tribune élevée au fond de la grande nef de Saint-Pierre. La gloire d'anges se trouvant à la hauteur de la croisée, on en a profité pour l'éclairer par derrière, et y faire paraître, sur un champ de cristal de couleur jaune, le Saint-Esprit en forme de colombe, qui couronne toute la composition. Cette grande et pompeuse machine décore à merveille le fond de l'église. Elle a coûté près de 600,000 fr.; on y employa le bronze tiré du portique du Panthéon. A peine le Bernin eut-il achevé de placer les quatre colosses qui soutiennent la chaire, qu'il alla trouver Andrea Sacchi, le peintre le plus célèbre de l'époque, et le pria de venir avec lui pour juger de l'effet de son ouvrage. Andrea, qui était d'un caractère austère et mélancolique, céda avec peine à cette invitation. Arrivé à Saint-Pierre, il s'arrêta sur le seuil: « C'est d'ici, dit-il, qu'on doit juger votre monument. » Bernin eut beau le prier d'avancer, il ne voulut pas faire un pas de plus: « Vos figures, reprit-il, devraient avoir un pied de plus. » Et il s'en retourna. Bernin reconnut, dit-on, que la critique d'Andrea Sacchi était juste, mais il n'y avait plus de remède.

Au pied de la chaire de saint Pierre est le tombeau de Paul III, remarquable par les statues qui le décorent. A ces statues se rattache une histoire assez scandaleuse. L'une d'elles, en marbre blanc, et représentant la Justice,

était primitivement tout à fait nue. Un Espagnol s'en étant épris resta un soir dans Saint-Pierre, et pendant la nuit renouvela sur elle l'attentat auquel la Vénus de Praxitèle avait jadis été exposée de la part d'un Athénien. A la suite de cette aventure, la statue fut couverte d'une draperie de cuivre peinte en blanc.

— **Rhétor. Éloquence de la chaire.** Nous n'avons pas à tracer ici les caractères propres à l'éloquence sacrée; ces détails trouveront plus naturellement leur place au mot **ÉLOQUENCE**. Cependant, pour l'intelligence du sujet que nous allons développer, nous croyons devoir le faire précéder de quelques réflexions, empruntées à deux hommes dont on ne contestera ni le talent ni la compétence en cette matière.

« Qu'est-ce que l'éloquence de la chaire? C'est la puissance de la parole pour ramener les âmes à leur Créateur.

« Ce ministère est le plus haut, le plus difficile aussi, et le plus dangereux; il faut donc l'estimer et y porter, avec une humilité profonde, la sainte union avec Dieu.

« Quand on ne veut parler qu'humainement, on puise sa force dans la passion humaine; mais, pour parler en apôtre, il faut recourir à ces saintes passions que j'appellerai sur-naturelles: c'est l'amour de Dieu, le besoin du salut des âmes, le zèle robuste et tout-puis-sant de la charité pour les pauvres pécheurs, en un mot, c'est Dieu, Dieu seul, cherché et obtenu par un travail courageux et patient, par une prière vive et souffrante. Et voilà tout le secret de l'homme apostolique. Il y en a beaucoup qui parlent de la tête; peu, très-peu qui parlent de la poitrine, du fond des entrailles; on s'y connaît vite; les gens mêmes du monde ne s'y méprennent pas. Écoutez ce jugement d'une femme sur les discours d'un homme de Dieu: *Cela sent la cellule*. » (Le P. de Ravignan.) — « C'est sans doute une grande et belle institution que d'avoir réuni les hommes dans un temple pour les instruire de leurs devoirs; d'avoir établi des cours publics d'entretiens approfondis entre la religion et la conscience; d'avoir contre-balancé l'impunité du présent par la justice de l'avenir; d'avoir armé les orateurs sacrés de toute la puissance de la parole pour combattre les vices, éveiller la foi, remuer le cœur, ébranler l'imagination, subjugué la volonté et enchaîner toutes les passions sous le joug de la loi par les liens les plus intimes des intérêts éternels; d'avoir appelé chaque hérald de l'Évangile à une si haute mission en lui disant: « Viens occuper dans le sanctuaire la place de Dieu lui-même; toutes les vérités morales s'appar-tiennent; tous les hommes ne sont plus de-vant toi que des pécheurs et des mortels; et les dépositaires du pouvoir ne se distinguent à ta vue que par de plus grandes obligations, de plus redoutables dangers, et la perspective d'un plus sévère jugement. De-couvre à tes auditeurs le tribunal suprême de la justice, les asiles de l'humanité souffrante, les chaumières, les tombeaux, les abîmes de l'éternité; et fais-en sortir des leçons utiles à la terre, en forçant l'homme de devenir lui-même son accusateur et son juge dans le secret de ses pensées et dans la solitude de ses remords. » (L'abbé Maury.)

Ce magnifique programme, saint François de Sales l'avait déjà résumé dans ces simples paroles: *La prédication est la déclaration de la volonté de Dieu*; aussi le P. Lejeune a-t-il pu dire avec une naïveté ingénieuse: *Le premier avis que je vous donne pour bien prêcher, c'est de bien prier Dieu; le second, c'est de bien prier Dieu; le troisième, le quatrième, le dixième, c'est de bien prier Dieu*. Tous les grands orateurs chrétiens se sont en effet distingués par un ardent amour de Dieu et de la religion, à commencer par saint Paul, le premier nom inscrit dans nos fastes religieux, et le plus grand peut-être. Ce sont ses prêdication enthousiastes, infatigables, qui ont véritablement fondé le christianisme; tous les autres apôtres s'effacent devant lui. A Rome, à Athènes, en Judée, partout, sa parole ardente, fougueuse, volcanisée au foyer d'une foi profonde et brûlante, impose les nouveaux dogmes, la nouvelle croyance, la nouvelle religion. C'est à lui que commence l'histoire de l'éloquence sacrée, dont il a été la plus haute expression. « Il ira, dit Bossuet, il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira dans cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs, et, malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine; il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'Aréopage à l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes. Il abattra aux pieds de Jésus-Christ la majesté des faisceaux romains dans la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix, et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de saint Paul, adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron. » (*Panegyrique de saint Paul*.) Nous professons un profond respect pour le génie de Bossuet; mais nous ne pouvons nous empêcher de faire quelques réserves au sujet du passage que nous venons de citer: appeler saint Paul un ignorant, et

un ignorant dans l'art de bien dire, c'est par trop dénaturer l'histoire au profit de quelques anthèses. Il est vrai que nous nageons en plein panégyrique, et on sait ce que cela veut dire; cependant Bossuet, pour mieux faire ressortir le triomphe du christianisme, avait-il réellement besoin d'oublier que saint Paul était un homme profondément versé dans les lettres grecques et latines? Ces subterfuges puérils, excusables tout au plus chez un panégyriste vulgaire, sont-ils bien dignes de l'aigle de Meaux? Mais passons; passons également sur Platon et sur ce possessif un peu trop dédaigneux: *son Cicéron*.

C'est à Athènes, en effet, que l'éloquent apôtre fit entendre le discours qui débute par cet admirable exorde: « Athéniens, en traversant vos murs et en parcourant des yeux vos monuments, j'ai remarqué un autel sur lequel se lisait cette inscription: *Au Dieu inconnu*! Eh bien, ce Dieu que vous adorez sans le connaître est celui que je viens vous annoncer. C'est lui qui a fait le monde et tout ce qu'il renferme. Maître absolu des cieux et de la terre, il n'habite pas les temples que la main des hommes a élevés; et celui qui dispense à tout la vie et la lumière n'a pas besoin des sacrifices de l'homme. » Les Athéniens durent trouver que cet ignorant dans l'art de bien dire n'était pas tout à fait indigne de se faire entendre là où avaient retenti les accents de Démosthène.

Après saint Paul, nous ne trouvons plus à citer dans le premier siècle que saint Barnabé, saint Clément, pape, et saint Ignace, dont les prédications contribuèrent beaucoup au développement de la nouvelle doctrine. Puis viennent les apologistes: saint Justin, Hermias, saint Clément d'Alexandrie, Origène, parmi les Grecs; Tertullien, saint Cyprien, Lactance, Arnobe, chez les Latins. Mais c'est plutôt comme écrivains que comme prédicateurs qu'ils ont apporté au christianisme l'appui de leur talent; nous en dirons autant d'Eusèbe de Césarée, d'Athanase, qui fit condamner l'hérésie des ariens, et de Némésius d'Éphèse, qui écrivait vers l'an 370 un traité de la *Nature humaine* plein de philosophie et de talent.

Le i^{re} siècle est l'âge des grands orateurs chrétiens. C'est alors que brillent saint Jean-Chrysostome, dont l'éloquence persuasive fut si puissante à Constantinople; saint Grégoire de Nazianze, dont nous avons cinquante discours pleins de substance, de force et de solidité; saint Basile le Grand, ami de saint Grégoire, qui a laissé des homélies dont l'une, sur l'*Étude des auteurs profanes*, est restée classique. C'est dans les productions de ces illustres génies qu'on trouve les modèles d'une éloquence toute chrétienne par l'inspiration, mais qui doit son charme, sa forme harmonieuse et pure aux puissantes réminiscences des lettres antiques. Malheureusement, pour communiquer l'ardeur de leur enthousiasme chrétien, pour rendre leurs pensées profondes et émouvoir les cœurs par un pathétique d'un genre si nouveau, ils n'avaient à leur service qu'une langue déformée, avilie, corrompue par le mauvais goût d'une époque de servitude. Les faiseurs de parallèles se sont évertués à comparer l'illustre évêque à Démosthène, quelques-uns même à l'élever au-dessus du sublime Athénien; ce sont là de plats et ridicules exercices de rhétorique: l'abondance excessive, l'imagination intarissable, mais trop souvent mal réglée, de saint Jean-Chrysostome, dissipent le charme magique de son talent, et le critique, le lecteur impartial s'avoue franchement que cette *bouche d'or* distille parfois l'ennui. Nous ne voudrions, certes, porter aucune atteinte aux Pères de l'Église, mais nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que, pour les admirer sans réserve, il faut les lire par extraits; une lecture suivie pourrait faire une assez large brèche à leur réputation, du moins aux yeux du lecteur exclusivement littéraire. Parmi les Pères de l'Église latine, nous devons mentionner surtout saint Cyprien, évêque de Carthage, dont Fénelon a porté ce jugement: « Quoique son style et sa diction sentent l'enfure de son temps et la dureté africaine, il a beaucoup de force et d'éloquence. On voit partout une grande âme, une âme éloquente, qui exprime ses sentiments d'une manière noble et touchante. On trouve, il est vrai, dans son style, des ornements affectés et trop de fleurs semées; mais dans les endroits où saint Cyprien s'exprime fortement, il laisse là tous les jeux d'esprit; il prend un tour véhément et sublime; » saint Hilaire, évêque de Poitiers, qui combattit si vaillamment l'arianisme, et dont saint Jérôme caractérisait l'énergie et la véhémence en l'appelant le *Rhône de l'éloquence latine*; saint Jérôme lui-même, le Père du Désert, le puissant défenseur de l'orthodoxie dans tant de querelles religieuses où son style impétueux et son éloquence un peu sauvage furent entre ses mains des armes si redoutables; saint Ambroise, qui arrêta Théodose aux portes de la cathédrale de Milan, et le plus grand, le plus éloquent, le plus sublime de tous, saint Augustin. « Deux choses, écrit M. Villemain, distinguent les premiers orateurs du christianisme: la parole soudaine et l'action sur le peuple. Saint Augustin dit: « Lorsque tous se taisent pour écouter un seul, et qu'ils tiennent leurs yeux attachés sur lui, l'usage, la décence, ne permettent pas de l'interrompre » pour lui demander ce que l'on n'a pas com-

pris; c'est pour cela surtout que la sollicitude de l'orateur doit aider l'auditeur silencieux. Une multitude, avide d'instruction, a coutume de manifester par quelque mouvement si elle a compris. Jusqu'au moment où elle donne ce signe, il faut retourner le sujet avec une infinie variété d'expressions: voilà ce que ne peuvent faire ceux qui débitent mot à mot un discours retenu de mémoire. » N'est-ce pas là le vrai portrait de l'orateur? Il devine ce qui manque à sa pensée. Les paroles lui naissent pour les besoins des hommes qui l'écourent. Mais de plus, dans les premiers temps du christianisme, la vérité passionnée des sentiments qui agitaient les âmes, l'enthousiasme dont étaient saisis tous ces hommes de Judée, de Syrie, de Grèce, d'Afrique, d'Espagne, qui devenaient concitoyens dans l'Église, prêtait à cette éloquence une force irrésistible. Quels étaient les intérêts de cette cité chrétienne, voyageuse, incertaine, menacée? C'était de corriger un vice, de prévenir un scandale qui déshonorait le peuple naissant; d'empêcher qu'on ne vint profaner, par la débauche d'une fête, les tombeaux des martyrs, ou qu'on ne fit un marché de l'Église; c'était de proposer le rachat des captifs, ou de demander que des sectaires qui avaient tué un prêtre chrétien ne fussent pas punis de mort, parce que le sang d'une victime, même prise parmi les persécuteurs, eût fait honte à la foi nouvelle.

Quelle merveilleuse chaleur devait animer les discours de ces hommes! Venaient-ils comme des rhéteurs longuement préparés, ou comme des sophistes indifférents à la cause qu'ils défendaient, et jaloux seulement de bien dire? Non; ils étaient tout pleins d'une vérité qui débordait dans leurs paroles.

Et cependant, disons-le encore une fois, sans arrière-pensée, sans parti pris, assurément on ne peut lire les Pères sans admiration ni sans profit; mais c'est un effort dont peu de gens sont capables. En dépit de la grandeur des pensées, le lecteur se sent peu à peu rebuté par l'obscurité et la diffusion de leurs écrits.

Mais voici venir les invasions des barbares, qui éclipsèrent un instant l'éloquence chrétienne. Néanmoins, même au milieu de ce sang et de ces ténèbres, elle ne resta pas muette. C'est par elle, dit encore M. Villemain, qu'il faut expliquer des faits miraculeux, dont les légendaires ont encombré l'histoire. Ces rois barbares, domptés par une vision, cet Attila qui a vu deux anges en l'air qui l'ont arrêté lorsqu'il s'approchait de l'évêque de Rome, nous attestent seulement que les hommes du christianisme ont été sur l'ancienne société avaient conservé, selon le génie du temps, cette puissance de persuasion, cette autorité de la parole qui subjugué les âmes. Lorsque l'un d'eux se présentait devant les hommes grossiers du Nord, avec les appareils magnifiques du sacerdoce, les chefs barbares cédaient aux prières du pontife, intrépidité au milieu de la peur qu'il avait pour ses frères; et ils se plaignaient ensuite d'avoir été *enchantés par des paroles magiques*. C'est ainsi que, dans la chute de l'ancienne société, dans la barbarie du moyen âge, l'éloquence, considérée comme l'action la plus puissante de la force morale, garda son empire bien des siècles encore.

Pendant le moyen âge, le christianisme continua son œuvre: le moine Augustin en Angleterre, saint Colomban dans la Gaule, saint Boniface en Germanie, convertirent la nouvelle gentilité par des prédications où respire plus la foi que l'éloquence, il faut bien le reconnaître. Jusqu'à Gerson et à saint Bernard, qui virent les populations ignorantes se presser autour de leur chaire, il n'est aucun nom que l'histoire de l'éloquence chrétienne puisse revendiquer avec orgueil. Quant à saint Bernard, on s'est trop accoutumé à ne voir dans cette grande et noble figure que l'inflexible adversaire d'Abailard, l'austère abbé de Clairvaux. Cela fait trop oublier combien cette âme de feu recelait de trésors de douceur et de tendresse. Parmi les sermons qu'il composa pour l'instruction de ses religieux, nous remarquons surtout le vingt-sixième, sur le *Cantique des cantiques*, où éclate le plus touchant pathétique. Saint Bernard venait de perdre son frère; après s'être fait quelque temps violence, il laisse tout à coup, comme un torrent qui rompt ses digues, éclater les regrets que lui inspire cette perte récente, et attendrit ses auditeurs par l'effusion éloquente d'une douleur dont il n'est plus maître, et que la religion seule peut adoucir. « Je l'avoue, s'écrie le saint abbé en s'interrompant, je suis vaincu; il faut que la douleur intérieure qui me presse se fasse jour et éclate aux yeux de mes enfants, qui, connaissant mon infortune, supporteront ma plainte avec plus d'indulgence, me consoleront avec plus de douceur. Vous savez, ô mes enfants! combien ma douleur est légitime, combien est déplorable le coup qui m'a frappé; vous voyez quel compagnon fidèle m'a abandonné dans cette route où je marchais avec lui. Vous savez quelle était la vigilance de ses soins, l'activité de son zèle, la douceur de ses mœurs. Qui m'était aussi uni que lui? qui m'aimait aussi tendrement? Il était mon frère par la naissance, mais plus encore par la religion. Ah! plaignez mon sort, vous qui savez tout cela. J'étais infirme de corps, et il me portait; j'étais faible de cœur, et il me fortifiait; j'étais paresseux et négligent, et il m'animait

mon ardeur; j'étais oublieux et imprévoyant, et il m'avertissait. Oh! pourquoi es-tu arraché de mes mains, homme qui m'étais si uni de sentiments, homme selon mon cœur! Nous sommes aimés dans la vie; comment sommes-nous séparés dans la mort? cruelle séparation, que la mort seule pouvait accomplir! Il valait mieux pour moi être privé de la vie que de ta présence, ô mon frère! toi, l'instigateur zélé, le compagnon fidèle, le surveillant attentif de mes travaux dans le Seigneur. Pourquoi nous sommes-nous aimés, ou pourquoi sommes-nous séparés? cruelle condition! Mais mon sort est à plaindre, et non pas le tien. Car toi, mon frère, si tu as perdu des êtres chers, tu en as trouvé de plus chers encore. Mais moi, malheureux, quelle consolation me reste après t'avoir perdu, toi qui étais mon unique consolation?... Mais aux heures des anges, tu n'as pas à regretter d'être éloigné de nous; tu n'as pas sujet de te plaindre d'être privé de notre présence, puisque le Seigneur t'a accordé la possession de lui-même et de la gloire des cieux... Mais moi, qui me tiendra lieu de mon frère?... Qui consulterai-je désormais dans mes doutes? à qui me confierai-je dans mes adversités? qui m'aidera à porter le fardeau dont je suis chargé? qui conjurera les dangers qui me menacent?... Avec toi, ô mon frère! ont disparu mes plaisirs et mes joies. Déjà les soucis m'assaillent, déjà les chagrins me prennent; les angoisses m'ont trouvé seul, seules elles me restent après ton départ; seul je gémis sous le fardeau. Oh! qui me donnera de mourir promptement après toi?... Pardonnez, ô mes enfants! ou plutôt plaignez l'état de votre père. Ayez pitié de moi, vous au moins, mes amis, qui voyez combien la main du Seigneur s'appesantit sur moi, pour punir mes péchés.

Il y a là du désordre, des répétitions; mais on n'y reconnaît peut-être que mieux le cri du cœur, les accents de la véritable éloquence, à travers l'exubérance du style et le retour fréquent des anthèses.

Saint Bernard et Gerson, et au-dessous d'eux Pierre d'Ailly et Clément, étonnent surtout par la vigueur, la hardiesse, la nouveauté des pensées, la hardiesse de l'argumentation, l'enthousiasme religieux et l'éloquence qui découlent d'une âme ardente et convaincue. Mais ces hommes illustres furent loin de produire l'effet qu'on devait attendre de leur génie: la langue française n'existait pas encore; obligés de se servir d'un idiome étranger au vulgaire, le latin, ils durent bien souvent reconnaître, et nous n'avons pas l'intention de faire un jeu de mots, qu'ils prêchaient dans le désert. Plus tard notre idiome national se dégagea de ses langes, grossier encore et abrupt, mais prêtant aux images hardies, aux comparaisons pittoresques, aux allusions satiriques; trivial parfois quand il ne frise pas l'obscénité, même dans la chaire, mais empreint de cette verve gauloise qui fournira tant de traits à l'auteur de *Pantagruel*. C'est l'époque où paraissent Maillard, Menot, Coréus, Vollayer, Raulin et bien d'autres encore, sans parler de ce Barlet dont les savants disaient en latin: *Nescit predicare qui nescit barletisare*. Ne sait prêcher qui ne sait barletiser. On s'est maintes fois égayé de leurs farces grossières et indécentes. Mais il s'en faut que ce soit là le dernier mot sur les sermonnaires du x^{ve} siècle: c'est de leur bouche qu'est sortie la vérité sur les grands, sur les riches, sur les prélats eux-mêmes, vérité souvent accolée à la licence et à la trivialité de l'expression, mais toujours exprimée librement et sans réticence, mêlée à des proverbes populaires, à des allusions piquantes, à des mordantes personnalités, à des anecdotes et à des apologues satiriques. On peut leur reprocher l'absence de goût, mais non d'habileté et de pittoresque énergie. En réalité, ils ont parlé la langue du peuple, afin d'en être entendus, et on a grossi leurs torts en qualifiant la liberté de leur langage de cynisme et de bouffonnerie. Écoutons le franciscain Michel Menot dépeindre la rapidité des changements qui s'opèrent dans le monde; on croirait entendre le poète Villon demander où sont les neiges d'antan: « Qu'est-ce que passer seize ou vingt ans dans les délices du siècle à faire son plaisir, pour être ensuite pendant l'éternité dans le feu de l'enfer? Ainsi, la pensée de la mort nous pousse à la pénitence; nous mourons tous, et comme l'eau nous retraits dans la terre, et nous ne revenons plus à la surface. Oui, Seigneur, nous allons tous à la mort. L'eau de la Loire ne cesse de couler, mais est-ce l'eau de la veille qui passe aujourd'hui sous le pont? Le peuple qui est aujourd'hui dans cette ville n'y était pas il y a cent ans. Maintenant je suis ici, l'an prochain vous aurez un autre prédicateur. Où est le roi Louis, naguère si redouté? et Charles qui, dans la fleur de sa jeunesse, faisait trembler l'Italie? Hélas! la terre a déjà pourri son cadavre. Où sont toutes ces demoiselles dont on a tant parlé? N'avez-vous pas le *Roman de la rose* et *Mélinus*, et tant d'autres beautés célèbres? Voilà que nous mourons tous, et que, comme les eaux, nous entrons dans la terre pour ne plus revenir à sa surface; je crains bien que si Dieu ne jette pas sur nous un regard de miséricorde, nous n'allions tous en enfer, pécheurs indignes. Je veux donc vous persuader à tous de faire pénitence pour que Dieu soit en paix avec vous, suivant le texte que nous avons choisi: « Seigneur, ne vous irritez pas. »

Le même prédicateur prodigue les vives apostrophes et les sarcasmes à ceux dont les dérégléments excitent sa colère. Écoutons cette rude sortie contre les bénéficiaires scandaleux et les magistrats qui vendent la justice : « Messieurs les curés et les chanoines, vous qui avez cinq ou six clochers sur vos têtes (figure qui exprimait d'une façon très-pittoresque le cumul des abbayes et des bénéfices), pensez-vous qu'on vous donne ces bénéfices pour entretenir tant de cuisines ? Je l'ai dit et je le dirai encore : tout ce que l'homme d'église retient au delà de la nécessité et des convenances de son état, ce sont des vols faits à Dieu et aux pauvres, et leur gourmandise crie vengeance. Vous, messieurs de justice, qui avez la main dotée, qui renfermez tant d'écus dans vos bourses et vos mai-sous, d'où tenez-vous cet éclat brillant et ces somptueux festins ? d'où portez-vous cette tunique de soie rouge comme le sang du Christ ? vous les tenez des dévouilles du pauvre. Je vous dis que le sang du Christ crie miséricorde pour le pauvre dévouillé et injustement affligé, et votre tunique demande vengeance contre vous, car elle est teinte du sang du pauvre peuple. Mais, dites-vous, il nous faut des épices et le sel pour empêcher nos provisions de se pourrir ! Voilà la source des taxes que vous imposez. Eh bien ! ces taxes seront le sel et les épices pour poudrer vos chairs dans l'enfer. Est-ce que Dieu vous a donné cet état pour écorcher le prochain ? Pourquoi le mauvais riche a-t-il été damné ? N'est-ce pas pour avoir refusé une miette de pain au pauvre ? Et vous, non-seulement vous ne donnez rien, mais, ce qui est plus intolérable, vous ravissez le pain du pauvre et vous le faites mourir de faim. » Citons enfin un passage où le sarcasme et la bouffonnerie semblent se donner la main ; les auditeurs de cette époque ne ressemblaient guère non plus à ceux de la nôtre ; à des esprits encore grossiers, il fallait parler une langue riche en métaphores hardies, en images imprévues, pittoresques, « de haute grasse, » sous peine pour le prédicateur de rester incompris. Le but du P. Menot est de flétrir les ruses des flatteurs, de protester contre les succès qu'ils obtiennent, et voici l'apologue dont il se sert :

« Les singes tenaient conseil avec leurs épouses et leurs assesseurs ; passe un babouin : « Oh ! crie le président, vous passez ainsi sans faire honneur à la cour ! — Et d'où serai-je tenu de vous faire honneur, à vous, infectes » et déshonnetes personnes ? » Le babouin fut empoigné, et sa queue rasée. « Oh ! quel honneur ! quel bonheur d'être de votre cour ! » Ainsi dit le renard ; aussitôt on lui donne longue queue, ample tunique et le droit de faire ce que bon lui semblera.

« Maître Jean, allez de même sorte chez le premier bourgeois venu, et dites à la matresse du logis : « Oh ! que vous êtes honnête ! » Maître Jean, vous porterez l'aumusse, vous aurez une belle queue de renard ; vive qui flatte ! vous aurez même un bénéfice. N'est-ce pas ainsi que cela se pratique aujourd'hui ? Quelqu'un se sera fait le complaisant d'une famille, il aura torché les enfants ou les aura conduits à l'école ; il a su bien jouer de la langue en louant monsieur et madame ; il faudra lui donner un bénéfice : et c'est ainsi que se distribuent les biens du Seigneur ! Et ce parvenu, lorsqu'il est en haut, ne connaît plus personne : il fait le superbe comme un grand diable ; il dédaigne ses parents, et peut-être ceux qui sont cause de ce que notre homme possède une telle fortune. »

Sous cette forme grossière, mélange informe de pensées sévères et d'expressions burlesques, le lecteur a compris sans doute quels avantages le prédicateur tirait de cette étrange promiscuité. D'autres fois, c'est une bonhomie émue et touchante, comme dans ce tableau de la séparation de Jésus et de sa mère lorsque l'heure de mourir est venue, tableau auquel nous conservons sa forme primitive : « Incontinent elle se pasma et cheut à terre en regrettant et gettant grans soupirs de la mort de son précieux enfant. Ce voyant, nostre benoist Sauveur la va lever et mettre sur un banc pour la reconforter. Combien qu'il feust lui-même le maistre de toute la terre, néanmoins ne fait point de difficulté de se mettre à deux genoux devant sa mère, en lui disant : O dame d'honneur, pleine de toute bonté, pureté et innocence, pucelle es-leue de Dieu mon père ; ô créature que j'aime sur toutes créatures, j'ai esté avecque vous l'espace de trente-trois ans, ô très-douce et tendre mère ; vous avez eu peine, travail et labour pour moi jusques icy. L'heure vient que vous devez estre navrée et blessée jusques au cœur. Je prends congé de vous. » C'est une simple scène de famille, dit M. Gêruze, mais qu'elle est touchante dans sa simplicité ! Lorsque le sacrifice est consommé, nous avons un tableau plus familier encore et non moins vrai : « Monsieur saint Jehan va mesner la benoiste dame en la maison de sa mère pour ce qu'il estoit tard. Et là eussiez vu les gens par troppeaux parmi les rues de Jérusalem, devisant de ceste affaire. Et en voyant passer la bonne dame, ils disoient : Hélas ! vela la mère de ce poyvre exécuté. Bon soir, madame. Aucunes femmes pleines de compassion la conduyrent jusques à son logis en pleurant. Quant la bonne dame parvint à l'huy de son logis, se va retourner vers la compagnie en leur donnant grâces et le

bon soir. » (Michel Menot, *Passionis Domini expositio*.)

Olivier Maillard montra une hardiesse au moins égale à celle de Menot, car il osa faire la leçon au terrible Louis XI lui-même. Le roi le menaça de le faire noyer en cas de récidive, et l'on sait que, venant d'un tel homme, ce n'étaient pas des promesses en l'air. « Le roi, répondit le courageux prédicateur, est libre de faire de moi comme de tant d'autres ; mais j'irai plus rapidement en paradis par eau qu'il n'y arrivera avec ses chevaux de poste. » Non-seulement la réponse était vive, mais elle était ingénieuse, comme allusion au récent établissement des postes.

Le passage suivant achèvera de peindre l'originalité et la puissance de cet orateur ; nous le tirons d'un sermon prononcé à Bruges en présence de la cour : « Or, levez les esprits ; qu'en dites-vous, Seigneur ? êtes-vous de la part de Dieu ? Le prince et la princesse, en êtes-vous ? baissez le front. Et vous autres, gros fourrés, en êtes-vous ? baissez le front. Les chevaliers de l'ordre, en êtes-vous ? baissez le front. Et vous, gentilshommes, en êtes-vous ? baissez le front. Et vous, jeunes garches, vous, femmes de cour, en êtes-vous ? baissez le front ; vous êtes écrites au livre des damnés, votre chambre est toute marquée avec les diables... Dites-moi, s'il vous plaît, êtes-vous bien mirées, lavées, époussetées aujourd'hui ? — Dis bien, frère. — Plût à ma volonté que vous fussiez aussi soigneuses de nettoyer vos âmes ! — Quel remède, frère ? — Je vous dis que si, au temps passé, il y a eu des fautes, laissons notre mauvaise vie, Dieu aura pitié de nous : si que non, je vous convie avec tous les diables. »

Assurément, on ne retrouvera pas ici la savante période de Fléchier, le style étudié de Massillon, l'atticisme du P. Félix ; mais ces extraits suffisent néanmoins pour prouver qu'il y a autre chose que du grotesque, de la farce et de l'indécence dans les sermons du moyen âge. Trop souvent, sans doute, ils ont appelé à leur aide la nudité des tableaux, la grossièreté des comparaisons triviales, l'ampigouri des idées théologiques ou scolastiques qui avaient cours alors ; ils ont même puisé dans l'arsenal inépuisable de la mythologie, à laquelle ils ont parfois emprunté ses descriptions licencieuses, ses allusions, ses symboles trop peu voilés ; mais quoi ! ils étaient de leur siècle, ils parlaient le langage de leur époque, ils se conformaient aux idées et aux mœurs de leur temps. Ah ! on sait bien invoquer des excuses en faveur de la crudité de certaines expressions de Molière, et on a raison ; mais pourquoi deux poids et deux mesures ? Si le bénéfice des circonstances atténuantes appartient ici à quelqu'un, il revient de droit à ces courageux prédicateurs qui, sous une forme rude, grossière si l'on veut, osèrent faire entendre des vérités peu faites pour flatter les oreilles des puissants auxquels elles s'adressaient. Il a été cependant longtemps de mode de dénigrer le moyen âge (nous ne parlons pas des institutions, c'est tout autre chose) ; Massillon lui-même a peint les prédicateurs de ce temps *disputant ou de bouffonnerie avec le théâtre, ou de sécheresse avec l'école, et mêlant à la parole sainte des termes barbares qu'ils n'entendaient pas, ou des plaisanteries qu'on n'aurait pas dû entendre*. Est-ce bien à Massillon, qui a tiré de l'ordure du fumier d'Ennius, à juger si sévèrement ses devanciers ? L'ingrati ! Son plus beau mouvement d'éloquence, celui qui fera éternellement l'honneur de la chaire chrétienne, il le doit peut-être à ce passage de Maillard : « Pécheurs mondains, puisse le Seigneur Dieu ne pas vous traiter ainsi. Etes-vous dans l'état où vous voudriez mourir ? Vous, femmes, qui étalez vos belles poitrines, votre col et votre gorge, voudriez-vous mourir dans l'état où vous êtes ? Et vous, prêtres, voudriez-vous mourir la conscience chargée des messes que vous avez dites ? Je crois que sur mille on n'en trouverait pas quatre. Que la trompette du jugement dernier se fasse entendre ici, et l'on verra ceux qui répondront à l'appel. » (*Sermones de adventu, declamati in ecclesia Sancti Joannis in Gravia*.) Qui ne reconnaît ici en germe l'admirable passage du *Sermon sur le petit nombre des élus*, que nous rapportons plus loin ?

Mais voici le *xvii* siècle, la Renaissance et la Réformation vont ramener la pureté et la sévérité du goût, en le retremant aux sources de l'antiquité et des Écritures. Toutefois, les prédicateurs du temps de Léon X furent plutôt des disciples de Cicéron que de saint Paul ; ce fut la Réformation qui eut la gloire de ramener l'éloquence chrétienne à son véritable caractère, à son véritable but, en la réglant par l'ardeur de la foi, la force du raisonnement, la profondeur de la science. Malheureusement, les fureurs de la Ligue arrêtaient en France le développement de cette rénovation. Les sermonnaires de la Ligue substituèrent des cris de guerre, l'injure et la calomnie, à la parole de paix, à la morale évangélique ; ils remplacèrent l'enseignement du dogme par l'excitation à la guerre civile et à l'assassinat. La chaire chrétienne retentit ouvertement des clameurs de ces furibonds, ministres d'un Dieu de clémence et de pardon, qui prêchaient la révolte, exaltaient un zèle fanatique, aiguisaient les poignards. Lorsqu'on avait entendu le fameux Boucher tracer du haut de la chaire ce portrait de Henri III : « Bref, c'est un Turc par la tête, un Allemand

par le corps, une harpie par les mains, un Anglais par la jarretière, un Polonais par les pieds et un vrai diable en l'âme, » qu'y avait-il de mieux à faire, dit M. Gêruze, que d'aller incontinent frapper ce roi diabolique ? Ainsi fit le jacobin Jacques Clément. Plus tard, Commelet, panégyriste du meurtrier, invoquait hautement le souvenir d'Aod, qui avait tué le roi des Moabites : « Il nous faut un Aod, fût-il moine, fût-il berger, fût-il goujat, fût-il huguenot même, n'importe. » Le poignard des Barrières et des Chatel répondit à ce prédicateur forcené.

Les lecteurs qui désireraient des détails étendus sur cette phase si curieuse de l'éloquence chrétienne liront avec intérêt l'ouvrage de Charles Labitte intitulé : *les Prédicateurs de la Ligue*.

Franchissons le règne de Louis XIII ; nous ne trouverions rien à y glaner pour notre sujet. Le célèbre cardinal n'aimait pas les remontrances, et peut-être eût-il été moins prudent de lui faire son procès en chaire qu'au terrible Louis XI lui-même. Ce n'est pas Richelieu qui se fût contenté de dire, comme Louis XIV, à un prédicateur trop hardi : « Mon père, j'aime bien prendre ma part d'un sermon, mais je n'aime pas qu'on me la fasse ; » ce n'est pas lui encore qui, à l'exemple du même prince, eût adressé ce compliment à Massillon : « Monsieur l'abbé, jusqu'ici les sermons des autres m'ont laissé satisfaits d'eux, mais les vôtres me laissent toujours mécontent de moi-même ; » ce n'est pas le fameux cardinal enfin qui eût répondu à des courtisans flatteurs, courroucés des libertés oratoires d'un capucin : « Laissons-le dire, il fait son métier. » Arrivons au grand siècle ; mais, en passant, arrêtons-nous un instant sur cette douce et vénérable figure de saint Vincent de Paul, qui fut presque aussi grand orateur que grand homme de bien, et ce n'est pas faire un mince éloge de son éloquence. Lorsque Vincent de Paul vint à Paris, dit un de ses historiens, on vendait les enfants trouvés, dans la rue Saint-Landry, 20 sous la pièce, et on les donnait par charité, disait-on, aux femmes malades qui avaient besoin de ces innocentes créatures pour leur faire sucer un lait corrompu. Ces enfants, que le gouvernement abandonnait à la pitié publique, périsaient presque tous, et ceux qui échappaient par hasard à tant de dangers étaient introduits furtivement dans des familles opulentes pour dévouiller les héritiers légitimes. Vincent de Paul fournit d'abord des fonds pour nourrir douze de ces petits malheureux, et sa charité s'étendit bientôt à un nombre beaucoup plus considérable. Mais cette première ferveur qu'il avait su répandre autour de lui s'étant refroidie, les secours ne tardèrent pas à manquer entièrement. Alors l'infatigable apôtre fait convoquer une assemblée extraordinaire, et ordonne de placer dans le sanctuaire, entre les bras des filles de la charité, cinq cents de ces pauvres enfants aux vagissements desquels il veut mêler encore une fois sa voix éloquente ; il veut exciter un de ces élan irrésistibles de pitié et de commisération dont les grands cœurs sont seuls capables ; puis il monte en chaire, et, les yeux baignés de larmes, il prononce ces paroles qui font autant d'honneur à son éloquence qu'à ses ardents sentiments d'humanité :

« Or sus, mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants. Vous êtes devenues leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnées. Voyez si vous voulez aussi les abandonner pour toujours. Cessez, ce moment, d'être leurs mères pour devenir leurs juges. Leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages. Il est temps que vous prononciez leur arrêt. Les voilà devant vous ; ils vivront si vous continuez d'en prendre un soin charitable, et ils mourront tous demain si vous les délaissez. »

« L'éloquence, dit l'abbé Maury dans son admirable *Panégyrique de saint Vincent de Paul*, ne nous offre point de plus sublime mouvement ; mais aussi n'a-t-elle jamais obtenu de plus beau triomphe. On ne répond à Vincent de Paul que par des pleurs et des cris de miséricorde. Dans cette même assemblée, où l'on est venu avec la résolution d'abandonner pour toujours les enfants trouvés, la fondation de leur hôpital, votée par acclamation, reçoit immédiatement pour première dotation 40,000 livres de rente, et cet exemple d'humanité est aussitôt imité dans tout le royaume et dans l'Europe entière. »

Nous touchons au grand siècle, nous posons le pied sur la terre classique de l'éloquence. Le mouvement de transition fut marqué par les prédications du P. Claude de Lingendes, jésuite, qu'il ne faut pas confondre avec l'évêque de Mâcon, Jean de Lingendes. Après lui vint Mascaron, qui, selon Thomas, annonça Bossuet, et c'est en faire un bel éloge que de le donner pour le précurseur d'un tel homme. Le chef-d'œuvre de Mascaron est son oraison funèbre de Turenne, qu'on lit encore avec plaisir après celle de Fléchier. Le sermon, mais surtout l'oraison funèbre, sont les deux sujets d'éloquence que le *xvii* siècle a vu porter au plus haut degré de perfection.

Au premier plan nous apparaît la grande et majestueuse figure de Bossuet, qui a été l'incarnation vivante de l'éloquence sacrée, et qui, d'un seul élan, a porté l'oraison funè-

bre à l'apogée de sa splendeur. Ses oraisons funèbres ne sont pas toutes d'un mérite égal, mais toutes sont sublimes par quelque côté. « Trois choses, a dit Chateaubriand, se succèdent continuellement dans les discours de Bossuet : le trait de génie ou d'éloquence ; la citation, si bien fondue avec le texte qu'elle ne fait plus qu'un avec lui ; enfin, la réflexion, ou le coup d'œil d'aigle sur les causes de l'événement rapporté... L'évêque de Meaux a créé une langue que lui seul a parlée, ou souvent le terme le plus simple et l'idée la plus relevée, l'expression la plus commune et l'image la plus terrible servent, comme dans l'Écriture, à se donner des dimensions énormes et frappantes... »

« Nous avions cru pendant quelque temps que l'*Oraison funèbre du prince de Condé*, à l'exception du mouvement qui la termine, était généralement trop louée : nous pensions qu'il était plus aisé, comme il l'est en effet, d'arriver aux formes d'éloquence du commentement de cet éloge qu'à celles de l'*Oraison de Madame Henriette* ; mais quand nous avons lu ce discours avec attention ; quand nous avons vu l'auteur emboucher la trompette épique pendant une moitié de son récit, et donner, comme en se jouant, un chant d'Homère ; quand, se retirant à Chantilly avec Achille en repos, il rentre dans le ton évangélique et retrouve les grandes pensées, les vœux chrétiens qui remplissent les premières oraisons funèbres ; lorsqu'après avoir mis Condé au cercueil, il appelle les peuples, les princes, les prélats, les guerriers au catafalque du héros ; lorsqu'enfin, s'avançant lui-même avec ses cheveux blancs, il fait entendre les accents du cygne, montre Bossuet un pied dans la tombe, et le siècle de Louis, dont il a l'air de faire les funérailles, prêt à s'abîmer dans l'éternité, à ce dernier effort de l'éloquence humaine, les larmes de l'admiration ont coulé de nos yeux, et le livre est tombé de nos mains. »

Citer les plus beaux passages de Bossuet nous entraînerait trop loin, et assurément, cependant, ils auraient pu trouver place ici ; mais ils sont dans tous les souvenirs, dans toutes les mémoires. Qui ne connaît le magnifique exorde de l'*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre* : « Celui qui règne dans les cieux, etc. ; » cette exclamation navrante de l'*Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre* : « O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt ! Madame est morte ! » l'admirable péroraison de l'*Oraison funèbre du prince de Condé*, et tant d'autres où les accents de Tertullien, de saint Jérôme, de saint Chrysostome semblent se retrouver mêlés et fondus dans la bouche d'un seul homme ? Après Bossuet, dans ce genre d'éloquence, mais à une longue distance *longo sed proximo intervallo*, se place Fléchier, que son *Oraison funèbre de Turenne* met à la tête des orateurs sacrés de second ordre. L'exorde en est d'un sentiment et d'une harmonie admirables. Le texte seul est une inspiration de génie : *Fluerunt eum omnis populus Israel planctu magno, et tugebant diem multos, et dixerunt : Quomodo cecidit potens qui salvum faciebat populum Israel ?* (I Mach., ix.). « Tout le peuple le pleura amèrement, et, après avoir pleuré durant bien des jours, ils s'écrièrent : Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël ? » Massillon s'essaya également dans l'oraison funèbre, mais en ce genre il est resté inférieur à lui-même. Son éloge de Louis XIV n'est remarquable que par la première phase : « Dieu seul est grand, mes frères ! — C'est un beau mot que celui-là, dit Chateaubriand, prononcé en regardant le cercueil de Louis le Grand. »

Nous avons dit que, sous Louis XIV, le sermon proprement dit atteignit également la perfection, et on le comprend sans peine lorsqu'on se trouve en présence de noms tels que ceux de Bossuet, de Bourdaloue et de Massillon ; mais lequel de ces trois immortels orateurs s'est placé au premier rang ? Question oiseuse s'il en fut, et bonne tout au plus à fournir le sujet d'un exercice de rhétorique. Ce qui est toutefois incontestable, c'est que, dans ses sermons, Bossuet ne s'est pas élevé à la même hauteur que dans ses oraisons funèbres ; ce sont de vigoureuses ébauches, tout empreintes de son génie, mais auxquelles on sent qu'il n'a pas mis la dernière main. Et cependant jamais la parole humaine n'avait obtenu autant d'autorité. Il monta de bonne heure dans la chaire, et, à dix-huit ans, dans une de ces soirées célèbres de l'hôtel Rambouillet, il émerveilla les esprits d'élite qu'il écoutaient, ce qui fit dire à Voiture qu'il « n'avait jamais entendu prêcher ni si tôt ni si tard. » Dès qu'il parut, il fit oublier le souvenir encore récent du petit Père André, orateur jovial et populaire, héritier de ces prédicateurs franciscains qui ne dédaignaient pas de faire rire leur auditoire. Saint François de Sales, saint Vincent de Paul, Cospéan, Lingendes, Singlin, Desmarest, et d'autres encore avaient déjà cherché à ramener les esprits dans la bonne voie ; Bossuet les y entraîna par l'irrésistible influence de son génie, et, pour les y maintenir, il forma Bourdaloue à son école, ce qui a fait dire à l'abbé Maury que « Bourdaloue a été un des premiers et plus beaux ouvrages de Bossuet. »

Le premier, dit Voltaire, qui fit entendre dans la chaire une raison toujours éloquente,

ce fut Bourdaloue. Cet éloge est peut-être exagéré. Il apprit à ses contemporains le ton convenable à la gravité du saint ministère, mit de côté l'étalage des citations profanes et les petites recherches du bel esprit, disposa ses sujets avec méthode et les approfondit avec vigueur. Sa dialectique est serrée, ses idées s'enchaînent sans effort; il est sûr dans sa marche, clair et instructif dans ses résultats; mais, avec ses qualités éminentes, il émeut rarement; il manque de ce qu'on peut appeler les grandes parties de l'orateur, qui sont les mouvements, l'élocution, le sentiment. En portant toujours avec lui la conviction, il laisse trop désirer cette onction précieuse qui rend la conviction efficace. Ses sermons sur les mystères sont d'une supériorité de vues dont rien n'approche, des chefs-d'œuvre de lumière et d'instruction, auxquels on n'a rien à comparer dans le même genre. La rigueur de ses raisonnements n'est égale que par la sévérité de son style; chez lui l'émotion naît du mouvement logique par la solidité, le nombre et l'ordre des preuves; elle n'est jamais un produit spontané du cœur; mais la plus grande société du temps ne s'en pressait pas moins autour de sa chaire. Mme de Sévigné écrivait à sa fille qu'elle allait en Bourdaloue, et Louis XIV disait qu'il aimait mieux entendre plusieurs fois les mêmes sermons de ce grand prédicateur que les sermons nouveaux de tout autre orateur.

Au nombre des hommes qui ont illustré la chaire au xviii^e siècle, nous devons ranger Fénelon, dont quelques sermons prouvent qu'il aurait pu, lui aussi, égarer les plus célèbres orateurs chrétiens.

Ne quittons pas le xviii^e siècle sans donner au souvenir à cet excellent abbé Cotin, qui fendait des flots d'auditeurs pour aller à sa chaire, et qui ne terminait pas un sermon sans annoncer ainsi le suivant: « A demain, messieurs; c'est un sujet à faire fendre les pierres. » Assurément, l'abbé Cotin ne nous servira pas de transition logique de Fénelon à Massillon; mais, puisque le ridicule touche au sublime, nous ne voyons pas pourquoi nous dédaignerions le bénéfice de cet axiome littéraire.

Dès que Massillon eut fait son apparition dans les chaires de Paris, il éclipsa presque tous ceux qui brillaient alors dans cette carrière. « Il avait déclaré, dit d'Alembert, qu'il ne prêcherait pas comme eux, non par un sentiment présomptueux de sa supériorité, mais par l'idée, aussi juste que réfléchie, qu'il s'était faite de l'éloquence chrétienne. Jamais on n'avait peint les passions humaines avec tant de vivacité, de vérité et d'énergie, et comme on s'étonnait qu'un homme voué par état à la retraite parût les connaître si profondément: C'est en me sondant moi-même, répondit-il, que j'ai appris à tracer ces peintures. On peut regarder Massillon comme la perfection, comme l'idéal du prédicateur. Au moment où il entra en chaire, il paraissait vivement pénétré des grandes vérités qu'il allait dire; les yeux baissés, l'air modeste et recueilli, sans mouvements violents et presque sans gestes, mais animant tout par une voix touchante et sensible, il répandait dans son auditoire le sentiment religieux que son extérieur annonçait; il se faisait écouter avec ce silence profond qui loue mieux l'éloquence que les applaudissements les plus tumultueux. Sur la réputation seule de sa déclamation, le célèbre Baron voulut assister à un de ses discours. En sortant du sermon, il dit à un ami qui l'accompagnait: Voilà un orateur; nous ne sommes que des comédiens. »

Bientôt Massillon parut à la cour, dans cette chaire au-dessus de laquelle semblait planer encore l'ombre des Bossuet et des Bourdaloue. Louis XIV était alors dans tout l'éclat de sa puissance et de sa gloire. Massillon prit pour texte le passage de l'Écriture qui semblait le moins favorable à son prince: *Bienheureux ceux qui pleurent!* mais de ce texte il sut tirer un éloge d'autant plus neuf, plus adroit et plus flatteur, qu'il parut dicté par l'Évangile même et tel qu'un apôtre l'aurait pu faire. « Sire, dit-il au roi, si le monde parlait ici à Votre Majesté, il ne lui dirait pas: *Bienheureux ceux qui pleurent!* Heureux, vous dirait-il, ce prince qui n'a jamais combattu que pour vaincre; qui a rempli l'univers de son nom; qui, dans le cours d'un règne long et florissant, jouit avec éclat de tout ce que les hommes admirent, de la grandeur de ses conquêtes, de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses ennemis, de la sagesse de ses lois...; mais, Sire, l'Évangile ne parle pas comme le monde. » Cet exorde est habile, mais il est moins éloquent peut-être que celui d'un religieux missionnaire, qui, prêchant pour la première fois devant le roi, commença ainsi son discours: *Sire, je ne ferai point de compliment à Votre Majesté; je n'en ai point trouvé dans l'Évangile.*

L'Avant et le Grand Carême de Massillon forment une suite presque continue de chefs-d'œuvre. Ce qui distingue éminemment cet orateur, c'est un style d'une abondance et d'une richesse inconnues jusqu'à lui, alimentées par une inépuisable imagination. L'évêque de Clermont n'a pas seulement en partage la tendresse du génie, cette expansion ardente de sentiments chrétiens qui l'a fait surnommer le *Racine de la chaire*; il sait aussi, quand son sujet le comporte, trouver des accents mâles et vigoureux. Ses sermons sur la *Mort*, sur l'*Impénitence finale*, sur le *Petit nom-*

bre des élus, sur la *Mort du pécheur*, sur la *Nécessité d'un avenir*, sur la *Passion de Jésus-Christ*, en offrent de magnifiques exemples.

On a fait cependant un grave reproche à Massillon, celui que les Romains adressaient aussi à Ovide: c'est de trop revenir sur la même idée, de la représenter sous une multitude de faces, de jouer avec elle, pour ainsi dire, comme s'il voulait faire admirer les immenses ressources de son esprit. L'abbé Maury va jusqu'à dire: « Il est manifeste que ce grand écrivain, trompé par sa fécondité, ne nourrit point assez de pensées son style enchanteur, et il perdrait beaucoup sans doute s'il était jugé sur cette maxime de Fénelon: *Un bon discours est celui où l'on ne peut rien retrancher sans couper dans le vif.* » Ces reproches sont loin d'être sans fondement; trop souvent, dans Massillon, les variantes sont impuissantes à déguiser la répétition et le vide des idées. Nous aurons même tout à l'heure l'occasion de signaler chez lui un défaut peut-être plus grave encore; mais tout cela ne peut faire oublier cette élocution ravissante qui nous rappelle celle de Cicéron dans toute sa magnificence, en nous offrant l'accord le plus parfait du jugement, de l'imagination et du goût. Voltaire faisait ses délices de la lecture de Massillon, c'était proprement pour lui un charme. « Quand on songe, dit La Harpe, à ce qu'était le christianisme pour Voltaire, on conçoit qu'il fallait que le style de l'auteur eût un attrait bien puissant pour vaincre une aversion si décidée. Cet attrait fut porté au point qu'à l'article *Eloquence*, qu'il a fourni à l'*Encyclopédie*, c'est un morceau de Massillon qu'il choisit, et, ce qui est plus fort, un morceau qui roule sur un des dogmes surnaturels du christianisme qui effraye le plus la raison quand elle n'est pas éclairée par la foi. Ce dogme est celui du petit nombre des élus... » Terminons nos appréciations sur Massillon en citant ce passage, qui est peut-être le plus admirable monument de l'éloquence de la chaire: « Et c'est pour cela que je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés. Je ne parle plus du reste des hommes; je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre, et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers; que les cieus vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblants à qui l'on va prononcer ou une sentence de grâce ou un arrêt de mort éternelle: car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui; tous ces desirs de changement qui vous amusent vous amuseront jusqu'au lit de la mort; c'est l'expérience de tous les siècles, tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus long que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre, et sur ce que vous seriez, si l'on venait vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie. Or je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez; je vous demande donc: Si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? Croyez-vous que les choses, du moins, fussent égales? Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver en cinq villes tout entières? Je vous le demande; vous l'ignorez; je l'ignore moi-même: vous seul, ô mon Dieu! connaissez ceux qui vous appartiennent. Mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés? Les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ: qui sont-ils? Beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion: voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte, car ils en seront retranchés au grand jour. Paraissez maintenant, justes: où êtes-vous? Restes d'Israël, passez à la droite; froment de Jésus-Christ, démelez-vous de cette paille destinée au feu. O Dieu! où sont vos élus? et que reste-t-il pour votre partage? »

« Il y eut un moment, dit Voltaire, où un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire: presque tout le monde se leva à moitié par un mouvement involontaire; le mouvement d'acclamation et de surprise fut si fort qu'il troubla l'orateur, et ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau. »

Massillon avait ouvert une nouvelle route à l'éloquence de la chaire; il s'était tracé un cadre où il se trouva à l'aise, parce qu'il y entra le premier, et s'y maintint à une grande hauteur à force de travail et de génie. Mais c'était un effort dont lui seul était capable. Les prédicateurs qui vinrent après lui se portèrent à l'envi sur ses traces, et, en cherchant

à l'imiter, exagérèrent ses défauts sans reproduire ses brillantes qualités. Ainsi on peut faire remonter à Massillon lui-même la décadence de la parole évangélique au xviii^e siècle, et c'est dans ses propres ouvrages que nous en trouvons les premiers vestiges. Dans son *Petit Carême*, vanté outre mesure depuis qu'on sait que Voltaire l'avait toujours sur sa table de travail à côté de la Bible, Massillon le dispute par moments à Marivaux pour le tour énigmatique. Lequel des deux a dit, en parlant du mobile de la gloire humaine, « que ce sont souvent les plus vils ressorts qui nous font marcher vers la gloire, et que presque toujours les voies qui nous y ont conduits nous en dégradent elles-mêmes? » Qui reconnaîtrait à première vue, dans ces expressions impropres, dans ces images fausses, dans ces phrases alambiquées, l'orateur sublime du sermon sur le petit nombre des élus? « Après la mort de Louis XIV, parlant à une cour occupée d'intrigues et de plaisirs, charmée des premières hardiesses de cette philosophie qui devait lui être si meurtrière, Massillon crut qu'il fallait rendre le sermon agréable pour rendre la religion efficace. Dans ses duretés contre les courtisans, il laissa se glisser l'esprit de cour, et fit admirer aux grands la main habile qui leur portait des coups encore innocents. En les accablant, il les amusa. Plus d'un de ces grands criminels, comme il les appelait, dut lui dire de ces sermons: « Mon Père, il y a plaisir à être damné par vous. » (Nisard.)

Partie de si haut, la décadence devait marcher d'un pas rapide. La sécheresse du bel esprit, les ornements frivoles et déplacés, le style découpé et antithétique, les petites peintures froidement symétrisées, une morale sans onction, sans mouvement et sans dignité, tels sont les principaux traits qui caractérisent nos orateurs chrétiens du xviii^e siècle, l'abbé de La Tour Dupin, l'abbé Clément, le Père Elisée, le Père Sensaric, les jésuites Segaud et Neuville, l'abbé Pouille, etc. Ces trois derniers méritent cependant d'être distingués, bien que leur place ne puisse être marquée que dans le second rang. Ils ont des mouvements éloquents, véritablement pathétiques. Ce débordement du mauvais goût, un seul homme chercha à le retarder de toutes les forces de son austère vertu et de son inculte génie: ce fut le célèbre missionnaire Bridaine, qui ne prêcha jamais pour louer, mais pour convertir. D'une simplicité apostolique, d'une complète indépendance de caractère, plein d'une antipathie instinctive pour les grands, il se tint constamment au fond des campagnes, au milieu des paysans, auxquels il aimait à parler son langage net, franc, coloré, fécond en métaphores inattendues, agrestes, presque sauvages, mais toujours dans un ton éminemment chrétien. Un jour, la cour blasée de Louis XV voulut se donner le régal de cette parole âpre et imagée, dont on racontait des merveilles, et l'humble missionnaire regut l'ordre de venir prêcher à Paris. Il arriva avec un beau sermon, laborieusement préparé pour la circonstance; il ne s'agissait pas de se livrer aux désordres d'une improvisation devant l'élite de la société française. C'était en 1751. Le P. Bridaine monta en chaire à Saint-Sulpice, et, en jetant un regard rapide autour de lui, il vit des cardinaux, des archevêques, des évêques, des généraux, des courtisans, des ministres, des dames richement parées; il surprit aussi des chuchotements moqueurs sur le pauvre missionnaire campagnard; il vit des regards ironiques se fixer sur lui, comme pour jouir de son embarras, des physiognomies railleuses, impertinentes, se tournant vers sa chaire, et paraissant attendre dédaigneusement que le pauvre missionnaire leur fournit prétexte à plaisanteries. D'un seul coup d'œil Bridaine vit tout cela. Il comprit qu'on était venu là à une sorte de comédie, pour jouir de son embarras, de sa rudesse et de sa simplicité. Comme plus tard Napoléon improvisait un nouveau plan de bataille en face d'un ennemi qui avait trompé ses prévisions, le P. Bridaine abandonna le thème qu'il avait préparé, et, après avoir fait le signe de la croix et jeté un regard assuré sur ceux qui se pressaient autour de lui, il débuta par cet exorde, que nous a conservé l'abbé Maury (*Essai sur l'éloquence de la chaire*), et qui restera à jamais un des plus admirables monuments de l'éloquence chrétienne:

« A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous demander grâce en faveur d'un pauvre missionnaire dépourvu de tous les talents que vous exigez quand on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cependant un sentiment bien différent; et si je me sens humilié, gardez-vous de croire que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de la vanité. A Dieu ne plaise qu'un ministre du ciel pense jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous! car, qui que vous soyez, vous n'êtes tous, comme moi, au jugement de Dieu, que des pécheurs. C'est donc uniquement devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé en ce moment de frapper ma poitrine. Jusqu'à présent j'ai publié la justice du Très-Haut dans des temples couverts de chaume; j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés dont la plupart manquaient de pain; j'ai annoncé aux bons habitants des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait? malheureux! J'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu! j'ai

porté l'épouvante et la désolation dans ces âmes simples et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler! C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou sur des pécheurs audacieux et endurcis; ah! c'est ici seulement, au milieu de tant de scandales, qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi dans cette chaire, d'un côté la mort qui vous menace, et de l'autre mon grand Dieu qui doit tous vous juger. Je tiens déjà votre sentence à la main. Tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui n'écoutez! L'abus ingrat de toutes les espèces de grâces, la nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer, et par-dessus tout l'éternité, l'éternité! Voilà les sujets dont je viens vous entretenir, et que j'aurais dû sans doute garder pour vous seuls. Eh! qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damneraient, peut-être sans vous sauver? Dieu va vous énouvoir, tandis que son indigne ministre vous parlera; car j'ai acquis une longue expérience de ses miséricordes. Alors, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre mes bras en versant des larmes de componction et de repentance, et, à force de remords, vous me trouverez assez éloquent. »

Lorsque, après quelques secondes de repos, le P. Bridaine reprit la suite de son discours, toutes les têtes étaient baissées, toutes les figures étaient graves, émus, et on l'écoutait dans un religieux silence.

Après le P. Bridaine, citons un autre missionnaire, qui a eu aussi des mouvements d'une véritable éloquence, le P. Duplessis. Dans un de ses sermons, il évoquait tous les hommes aux pieds du tribunal de Dieu pour être jugés, les interrogeait, répondait pour eux, et enfin prononçait leur sentence. *Qui êtes-vous? disait-il. Je suis un marchand... Et vous? Je suis un procureur... Et vous? Je suis un artisan...* Et aussitôt il énumérait les vices et les crimes qui se rapportent plus particulièrement à chaque condition. Puis le prédicateur continuait: *Et vous? et vous?* et enfin on le voyait abaisser son front, et répondre d'une voix humble et tremblante: *Je suis le missionnaire Duplessis.* « Alors il accusait sa faiblesse et son indignité, et demandait pardon à Dieu et aux hommes de n'avoir pas sanctifié le ministère de la parole, et de n'avoir pas fait fructifier ses prédications par une vie plus édifiante; enfin il tombait à genoux et suppliait ses auditeurs de joindre leurs prières aux siennes pour désarmer la colère de Dieu, et pour détourner la foudre qui était prête à les frapper tous. Y a-t-il dans l'histoire de l'éloquence humaine quelque chose de semblable à un mouvement si simple et si dramatique? » (Em. Lefranc.)

Jusqu'à la Révolution, nous ne trouvons plus qu'un nom véritablement remarquable à mentionner, celui de l'abbé Maury, l'éloquent panégyriste de saint Vincent de Paul. Puis arrive la tempête de 1789; alors la chaire devient muette, et toutes les oreilles se tendent vers la tribune politique, où retentissent les formidables accents de Mirabeau. L'éloquence chrétienne ne renaîtra que sous la Restauration, pour revêtir une forme nouvelle adaptée à des besoins nouveaux.

Nous n'avons rien dit jusqu'à présent de l'éloquence chrétienne chez les protestants, mais le lecteur se tromperait singulièrement s'il concluait de là qu'il n'y a rien à en dire. Sans doute, chez les orateurs de la religion réformée, l'éloquence ne s'est pas élevée à la même hauteur que chez leurs rivaux de l'Église catholique; mais cela tient moins peut-être à une infériorité de talent qu'à l'austérité de la prédication, à la gravité presque didactique de l'enseignement, aux dogmes moins mystérieux, aux croyances d'un effet moins puissant sur l'imagination. Beaucoup d'orateurs protestants, tels que Villotson, Blair et Stern, en Angleterre; Jérusalem, Lavater, Spalding et Herder, en Suisse et en Allemagne, se sont acquis une réputation méritée. Citons particulièrement Claude et Saurin; le fameux ministre Claude, qui soutint contre Bossuet une controverse à l'issue de laquelle chaque parti crut pouvoir s'attribuer la victoire, et à qui l'aigle de Meaux lui-même a rendu ce magnifique témoignage: « Quand il parle, il me fait trembler pour ceux qui l'écoutent; » Saurin, qui, réfugié en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes, y fit retentir les chaires protestantes des échos religieux les plus graves, les plus nobles et les plus pathétiques. Qu'y a-t-il de plus touchant que ces adieux adressés par le ministre Claude à ses coreligionnaires, au moment où la persécution va les disperser: « Promettez à Dieu de cheminer en ses voies, que sa vérité vous sera plus chère que toutes choses, et de lui être fidèles jusqu'à la mort, et je vous jurerai de sa part qu'il sera encore votre Dieu. Vous le promettez? Vous, cieus, je vous prends à témoin entre ce peuple et son Dieu. De la sorte, Dieu sera toujours votre Dieu. Vous serez sans pasteur, mais vous aurez pour pasteur le grand Pasteur des brebis, que vous irez entendre dans sa parole. Vous n'aurez plus les serviteurs, mais vous aurez le maître. Vous ne viendrez plus entendre nos prédications, mais vous irez au sermon du Fils de Dieu, et tirerez ses instructions de sa bouche. Vous

n'entendez plus notre parole; mais vous entendrez la voix du Seigneur, le chef et le consommateur de la loi; vous puiserez dans la source même des lumières plus pures et plus efficaces. »

Jacques Saurin fut sans contredit le plus éloquent des orateurs de la Réforme. « Il n'est inférieur à aucun des grands orateurs de la chaire catholique, dit M. Vinet (*Histoire de la prédication parmi les réformés de France au XVIII^e siècle*). Il peut manquer de quelques-unes des qualités qui se joignent à l'éloquence: il n'a pas la richesse d'idées de Bourdaloue; il n'a pas la langue suave de Massillon; bien qu'à la hauteur de Bossuet, quand il est sublime, il ne l'est pas d'une manière aussi continue, mais il est orateur comme eux. » Ce qui distingue éminemment Saurin, c'est la hardiesse du tour, la nouveauté des figures de pensée. Dans un sermon prononcé à l'ouverture de la campagne de 1706, il commence par mettre en doute la justice de Dieu pour mieux en convaincre ensuite ses auditeurs: « Ah! Seigneur, s'écrie-t-il, que de choses tu nous as faites! chemin de Sion couvert de deuil, portes de Jérusalem désolées, sacrifices sanglants, vierges dolentes, sanctuaires abattus, déserts peuplés de fugitifs, membres de Jésus-Christ errants sur la surface de l'univers, enfants arrachés à leurs pères, prisons remplies de confesseurs, galères regorgeant de martyrs; sang de nos compatriotes répandu comme de l'eau, cadavres vénérables puisque vous serviez de témoins à la religion, mais jetés à la voirie et donnés aux bêtes des champs et aux oiseaux des cieux pour pâture; masses de nos temples, poudre, cendre, tristes restes de maisons consacrées à notre Dieu; feux, roues, gibets, supplices inouïs jusqu'à ce siècle, répondez et déposez ici contre l'Éternel. » On croit qu'il blasphème; mais attendons la fin: « Si nous considérons Dieu comme juge, quelle foule de raisons ne pourrions-nous pas alléguer pour justifier ces coups dont il nous a frappés! L'abus que nous faisons de ses grâces, le mépris que nous avons pour sa parole, les avertissements de ses pasteurs dont nous ne tenions aucun compte; tant de mondanité, tant d'orgueil, tant de froideur, tant d'indifférence et tant de vices odieux, qui ont précédé nos misères, sont des témoins trop convaincants que nous les avons mérités; ils doivent faire succéder à nos plaintes ce triste, mais sincère aveu, qu'un prophète met dans la bouche de l'Église: « L'Éternel est juste, car je me suis rebellé contre lui. » (*Sermons choisis de Saurin*, publiés par M. Ch. Weiss, 1854, 1 vol., p. 407.)

Saurin n'a pas, comme Jurieu, les implacables ressentiments de la proscription; il adore la main divine qui le frappe, et ne maudit pas l'instrument dont elle s'est servie. La charité évangélique, le pardon chrétien ont-ils jamais fait entendre des accents plus touchants que cette apostrophe à Louis XIV: « Et toi, prince redoutable que j'honorai jadis comme mon roi, que je respecte encore comme le fléau du Seigneur, tu auras aussi part à mes vœux. Ces provinces que tu menaces, mais que l'Éternel soutient; ces climats que tu peuples de fugitifs, mais de fugitifs que la charité anime; ces murs qui renferment mille martyrs que tu as faits, mais que la foi rend triomphants, retentiront encore de bénédictions en ta faveur. Dieu veuille faire tomber le bandeau fatal qui cache la vérité à ta vue! Dieu veuille oublier ces fleuves de sang dont tu as couvert la terre et que ton règne a vu répandre! Dieu veuille effacer de son livre les maux que tu nous as faits, et, en récompensant ceux qui les ont fait souffrir! Dieu veuille qu'après avoir été pour nous, pour l'Eglise, le ministre de ses jugements, tu sois le dispensateur de ses grâces et le ministre de ses miséricordes! » (*Sermons choisis*, p. 246.)

Il est impossible de faire entendre un plus noble langage, d'exprimer des sentiments plus vraiment chrétiens.

Arrivons enfin au XIX^e siècle. « Les beaux temps de la foi ne sont plus; on peut même en quelque sorte regretter les siècles d'hérésie. Depuis longtemps les attaques ne sont plus des combats partiels: c'est une bataille décisive qu'on a engagée; ce n'est pas un bastion ou un fort que l'ennemi a voulu occuper: c'est contre le corps entier de la place qu'il a marché à la sape; c'est contre les fondements qu'il s'est acharné, qu'il a dirigé ses batteries et conduit ses mines. En deux mots, on est arrivé à une de ces époques critiques où l'on remet tout en question, et la religion tout entière a été frappée d'une seule négation. Il a donc fallu reprendre la défense: en sous-œuvre pour répondre à l'attaque, et s'appliquer à justifier et à couvrir les bases mêmes du christianisme, comme à son premier établissement. Ainsi le temps des apologistes est revenu. » (L'abbé Marcel.) Les lignes que nous venons de citer font nettement comprendre, au point de vue catholique, la transformation qui s'est opérée dans l'éloquence de la chaire; élargissons le cercle de cette appréciation, et nous trouverons les causes de ce phénomène religieux et social dans des circonstances que M. l'abbé Marcel a cru devoir passer sous silence.

Au moyen âge, le catholicisme a trouvé ses ennemis au sein même du clergé et des ordres religieux, dont les mœurs scandaleuses

ont si souvent défrayé la verve satirique de nos trouvères et de nos troubadours; mais la foi ardente de ces temps d'ignorance et de simplicité faisait tout excuser. Au XVIII^e siècle, la philosophie porta les premiers coups sérieux, et ils furent terribles; à ce que Voltaire appelait l'*infâme*; mais l'écho de ces attaques ne retentissait que dans la société lettrée d'alors, et d'ailleurs, ces raisonnements de la philosophie, on pouvait essayer de les réfuter; ces sarcasmes, un homme d'esprit pouvait les retourner contre leur auteur; mais aujourd'hui s'est levé pour le catholicisme un ennemi bien autrement redoutable; c'est la science, et la science appropriée à toutes les intelligences. Ses démonstrations sont péremptoires, ses arguments mathématiques; ils affectent l'aspect d'un fait brutal, sans réplique possible. Nos orateurs sacrés ont bien compris le danger, et ils ont fait tous leurs efforts pour le conjurer, efforts éloquentes, nous devons le reconnaître, mais presque toujours impuissants. Ils ont essayé de suivre la science sur son terrain et de la prendre corps à corps, mais ils n'ont réussi qu'à dénaturer l'éloquence religieuse. La chaire sacrée s'est tour à tour transformée en tribune politique et en chaire de philosophie, mais sans profit pour la religion. Le mouvement de transition a été marqué par Frayssinous, dont la parole élégante semble empreinte du double caractère du passé et de l'avenir; puis vinrent les pères de Ravignan et Lacordaire, l'abbé Cœur, l'abbé Combalot, etc., qui opposèrent, le premier, sa dialectique vigoureuse, son argumentation claire, nette et concise; le second, sa parole impétueuse et colorée; les autres, leur éloquence tour à tour pathétique ou véhément, au torrent qui menaçait l'édifice catholique, mais sans autres succès que ces applaudissements stériles que la voix d'or de l'éloquence arrache toujours aux plus incrédules, aux plus froids, aux plus sceptiques. Au lieu de faire des sermons, dont la matière dogmatique est devenue inabordable devant des esprits peu disposés à s'effrayer des flammes éternelles et du petit nombre des élus, nos prédicateurs contemporains ont modifié leur tactique oratoire, et, sous le nom de conférences, dénommées ainsi on ne sait trop pourquoi, puisqu'ils parlent seuls, ils ont essayé d'un compromis avec l'esprit nouveau, en cherchant tantôt à nous prouver que l'Evangile, que les Ecritures ont une autorité supérieure à toutes les données de la science, tantôt que ces ennemies irréconciliables peuvent vivre l'une à côté de l'autre dans la plus édifiante harmonie. Voilà ce que cherchent à établir aujourd'hui le P. Félix, le P. Ventura et le P. Hyacinthe, dont les efforts éloquentes ne servent qu'à mettre à nu l'impuissance. Pour ne pas se faire taxer d'immobilisme, ils discutent les plus hautes questions de philosophie et d'économie politique et sociale, quitte à se faire dire le lendemain par un journal qu'ils ne possèdent pas même les premiers éléments des sciences qu'ils traduisent à leur tribunal. Pour nous résumer, nous nous permettons de leur dire: « Pieux et dignes galériens de la parole divine, vous traînez à vos pieds un boulet qui vous ramène à terre au milieu de vos plus magnifiques élans; révérends pères, nous nous délectons au son harmonieux de vos périodes, nous suivons avec un incomparable charme le développement oratoire de vos idées généreuses; nous savourons votre langage plein, sonore, délicat, attique, émaillé des plus rares fleurs de la rhétorique...; mais vous ne portez pas la conviction dans notre âme. Ah! nous le comprenons, vous êtes dans une position terrible; vous vous trouvez, pour nous servir d'une expression vulgaire, entre l'enclume et le marteau; entre les textes qui enchaînent votre haute raison et la science qui heurte votre foi, duel terrible dans lequel a succombé Pascal, et qui réduira bientôt la grande éloquence religieuse à l'état de souvenir. »

CHAIRMAN s. m. (chèr-mann — de l'angl. *chair*, fauteuil; *man*, homme). Président d'une réunion, d'une assemblée quelconque, en Angleterre.

CHAI s. m. (chè). V. CHAI.

CHAI (Charles-Pierre), théologien protestant suisse, né à Genève en 1701, mort à La Haye en 1785. Après de nombreux voyages, Chai vint à Paris en 1727, reçut l'ordination, et fut élu pasteur à La Haye la même année. Il a laissé un nom distingué dans l'histoire littéraire du XVIII^e siècle; mais son titre le plus incontestable à la reconnaissance de la postérité, c'est la maison de charité dont il dota l'Eglise française de La Haye. Les écrits qu'il a laissés décèlent un controversiste remarquable. En voici les titres: *le Sens littéral de l'Ecriture sainte défendu contre les principales objections des antiscritpturaires et des incrédules modernes* (La Haye, 1738, 3 vol. in-8°), avec une dissertation sur les démoniaques, traduit de l'anglais de Stackhouse; la *Sainte Bible ou le Vieux et le Nouveau Testament, avec un commentaire littéral composé de notes choisies et tirées de divers auteurs anglais* (La Haye, 1742-1777, et Rotterdam, 1790, 8 vol. in-4°); l'ouvrage n'est pas achevé; il ne comprend que l'Ancien Testament; *Lettres historiques et dogmatiques sur les jubilé et les indulgences* (La Haye, 1751, 3 vol. in-8°), lettres curieuses, où la cour de Rome est fort maltraitée; *Théologie de l'Ecriture sainte ou la Science du salut* (La Haye, 1752, 2 vol. in-8°);

Instruction abrégée sur les premiers principes de la religion chrétienne, ou Catéchisme pour les jeunes enfants (La Haye, 1752-1754, in-12); *Essai apologétique sur la méthode de communiquer la petite-vérole par l'inoculation* (La Haye, 1754, in-8°). Il a donné aussi une édition nouvelle de l'*Abrégé chronologique de l'histoire de France*, par Hénault (La Haye, 1747, in-8°). La Société des sciences de Harlem se l'était associé.

CHAISE s. f. (chè-ze — allérat. du mot CHAIRE, amenée par une prononciation vicieuse). Siège à dossier, sans bras: CHAISE de paille, de rotin, de tapisserie. CHAISE en bois blanc, en acajou. CHAISE basse. S'asseoir sur une CHAISE. Prendre une CHAISE. Offrir des CHAISES. Rester cloué sur sa CHAISE. Monter debout sur une CHAISE. ¶ Se dit quelquefois d'un siège à bras, plus souvent appelé *fauteuil*. Cet emploi, fort restreint aujourd'hui, était presque général au XVIII^e siècle: Une CHAISE à bras. Mettre un enfant dans sa CHAISE.

Aldor, assis dans sa chaise,
Méditant du ciel à son aise.
Peut bien médire aussi de moi.

BOILEAU.

— *Loueur, loueuse de chaises*, Personne qui tient des chaises dans un lieu public, et les loue aux personnes qui désirent s'asseoir.

— *Chaise longue*, Sorte de canapé-lit, qui n'a de dossier qu'à un de ses bouts.

— *Chaise percée*, Sorte de fauteuil dont le siège est percé, et où l'on s'assied pour satisfaire un besoin naturel; appartement où le siège est établi: Le roi sortait de sa CHAISE percée, et raccommodait encore ses chausses. (St-Sim.) ¶ *Chaise d'affaires*, Nom donné quelquefois à la chaise percée, parce qu'on dit faire ses affaires, dans le sens de satisfaire un besoin naturel.

— *Chaise de commodité*, Chaise dont le dossier se hausse ou se baisse, et sur laquelle on peut s'étendre pour dormir.

— *Chaise de chœur*, Siège de bois dans le chœur d'une église. ¶ On dit aujourd'hui STALLE.

— *Chaise à porteurs* ou simplement *Chaise*, Espèce de siège fermé et couvert, qui est resté en usage jusqu'à la Révolution, et dans lequel on se faisait porter par deux hommes: *Antigonos fit présent à Bion d'une chaise, afin qu'il ne pût suivre quand il voudrait.* (Hén.) ¶ *Chaise de place*, Chaise à porteurs qui stationnait dans certains lieux publics, et qu'on louait comme on loue aujourd'hui les fiacres et les cabriolets. ¶ *Porter quelqu'un en chaise*, Le prendre et le porter à deux, assis sur les quatre bras enlacés.

— *Chaise de poste*, ou simplement *Chaise*, Voiture légère, pour un petit nombre de personnes, attelée d'un ou de plusieurs chevaux, et dont on se servait naguère lorsqu'on voulait voyager rapidement: Les trains express ont tué la CHAISE DE POSTE. Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en CHAISE DE POSTE; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied. (J.-J. Rouss.) La meilleure de toutes les géographies peut-elle valoir, je ne dis pas un voyage fait à pied et le crayon à la main, mais la traversée même la plus rapide faite en CHAISE DE POSTE, pourvu que ses glaces soient abaissées ou très-nettes? (Garat.) A Rome, comme partout, l'arrivée d'une CHAISE DE POSTE est un événement. (Alex. Dum.) Les premières CHAISES DE POSTE datent de 1664. (Chéruel.)

— *Chaise de force*, Machine à laquelle on attache les fous furieux en Angleterre.

— *Prov. Etre assis entre deux chaises le cul à terre*, Former à la fois deux entreprises, dont aucune ne réussit. ¶ On dit aussi ENTRE DEUX SELLES. V. SELLE.

— *Antiq. Chaise ou chaire curule*, Chaise d'ivoire sur laquelle siégeaient les principaux magistrats de la république romaine:

Les deux chaises d'ivoire ont reçu les édiles.

V. HUO.

— *Chir. Chaise chirurgicale*, Chaise disposée de façon que l'on puisse y faire facilement certaines opérations chirurgicales.

— *Féod.* Nom que l'on donnait aux quatre arpents de terre qui étaient situés autour du château, hors des fossés, et qui, avec le château lui-même, entraient dans le préceptif de l'atné. ¶ On disait aussi VOL DU CHAPON.

— *Archit.* Assemblage de fortes pièces de charpente, sur lequel on établit la cage d'un clocher, d'une campanile, d'un moulin à vent.

— *Mar.* Sorte de tresse ou large sangle, disposée pour tenir un gabier ou voilier assis ou suspendu par un cartau, pendant les travaux qu'on exécute le long d'un mât, d'une vergue, d'une voile, d'un étai, et dont les calats se servent aussi lorsqu'ils ont à travailler le long du bord.

— *Astron.* Machine pour suspendre, par le moyen de deux axes, ceux qui font des observations astronomiques.

— *Mécan.* Support que l'on fixe au plafond de l'atelier ou contre le mur, pour soutenir un arbre horizontal.

— *Techn.* Bâti de bois qui soutient la cage d'un moulin. ¶ Bâti de bois servant à exhausser une chèvre ou une grue. ¶ Pièce de bois ou de fer, fixée sur une rainure de l'établi du tourneur, au moyen de boulons et d'écrous, pour servir de support et d'appui à l'outil qui coupe

l'objet à tourner. ¶ Table sur laquelle on place la poêle, quand on fait des bougies filées. ¶ Partie de la roue du coutelier.

— *Méd. Chaise de Sanctorius*, Espèce de balance faisant connaître exactement le poids des aliments pris dans un repas, afin de connaître le moment précis où l'on doit cesser de manger, si l'on ne tient compte que du poids des aliments ingérés.

— *Métrol.* Ancienne monnaie française, où le roi était représenté assis.

— *Encycl.* Ameubl. *Chaise ordinaire*. Le meuble qui servait de siège chez les Latins se nommait *sella*, terme générique qui comprenait aussi bien les *chaises* proprement dites que les tabourets ou les fauteuils; aussi pour les distinguer y ajoutaient-ils une épithète particulière. Ainsi ils disaient: *Sella curulis*, *sella gestatoria*, *sella balnearis*, etc. Chacun des divers sièges avait ainsi son nom spécial, se rapportant à sa forme et à son usage. Il y avait une espèce de siège nommé *bisellium*, qui pouvait servir à deux personnes, mais qui n'avait ni bras ni dossier. On s'en servait surtout dans les cérémonies publiques, et alors c'était une marque d'honneur réservée à des personnages distingués. On voit, dans les bas-reliefs antiques et parmi les objets trouvés à Herculanum et à Pompéi, une foule de sièges destinés aux usages journaliers et domestiques. Leur caractère distinctif est la richesse de la matière et le goût de l'exécution. Les sièges n'étaient pas d'ailleurs aussi indispensables aux Romains qu'à nous, ce peuple passant la majeure partie de sa vie sur la place publique et ne rentrant chez lui que pour manger ou dormir, actions pendant lesquelles il était également couché. Les sièges destinés aux femmes se rapprochaient davantage de nos *chaises* et de nos fauteuils; ils avaient besoin d'être plus confortablement construits, les matrones passant toute leur journée à la maison, occupées à filer la laine et à surveiller leurs esclaves. Ces sièges, qui généralement avaient un dossier, prenaient le nom particulier de *cathedra*, qui s'appliquait également aux *chaises* à porteurs destinées aux femmes, par opposition à la *sella gestatoria*, qui était spécialement à l'usage des hommes. Parmi les principaux genres de *chaises* dont l'antiquité nous a laissés des spécimens, l'une, à dossier recourbé, était assez semblable à notre *chaise* moderne; l'autre se rapprochait fort de notre *chaise* longue. Ces deux sortes de sièges étaient communs aux Grecs et aux Romains.

Les *chaises* étaient rares au moyen âge; dans la partie principale de l'appartement il n'y en avait ordinairement qu'une, place d'honneur réservée au seigneur, au chef de la famille ou à l'étranger de distinction que l'on recevait. Le reste de la pièce ne contenait que des bancs, des bahuts, des escabeaux, de petits plants, ou même parfois des coussins posés sur le carreau et qui servaient de sièges. Dans la chambre à coucher, dans la salle à manger il n'y avait également qu'une seule *chaise* pour le maître ou la maîtresse de la maison. Si le maître recevait des inférieurs, il les laissait debout ou les faisait asseoir sur les escabeaux ou sur les coussins; s'il recevait un supérieur, il lui cédait sa *chaise* pour lui faire honneur. La *chaise*, étant une espèce de trône, devait naturellement être riche et ornée avec luxe; elle était souvent incrustée d'or, d'ivoire, d'argent, de cuivre, de marqueterie, recouverte d'étoffes brillantes, non point clouées, rembourrées et fixées, mais mobiles et attachées par des courroies, ainsi que les coussins. La forme de ces *chaises* a beaucoup varié selon les époques: d'abord elles ressemblèrent à une chaire polygonale, qu'on plaçait au milieu de l'appartement; puis furent introduites ces *chaises* au dossier élevé et richement sculpté, comme on en trouve encore quelques-unes dans nos musées, et que la fantaisie imita quelquefois.

Pendant longtemps la *chaise* fut le siège le plus ordinaire et le plus répandu; le fauteuil était réservé pour les gens d'un rang élevé, et toute grande dame, toute bourgeoise, savait bien si elle devait offrir un fauteuil ou un simple tabouret aux gens en visite chez elle. C'était sur de simples *chaises* que s'asseyaient d'abord les académiciens; mais le cardinal d'Estrées ayant demandé au roi l'autorisation de se faire apporter un fauteuil à l'Académie, à cause de ses infirmités, le roi, ne voulant pas faire de distinction dans cet illustre corps, accorda à tous les académiciens un fauteuil, qu'il fit prendre dans le Garde-Meuble de la couronne. Sans cette indisposition du cardinal d'Estrées, les académiciens seraient encore assis sur des *chaises*, et de combien de brillantes métaphores leurs successeurs auraient alors été privés!... Il est vrai qu'au lieu de parler du fauteuil des immortels, on eût dit: la *chaise* académique.

A mesure que nous avançons, les tabourets et les bancs tendent de plus en plus à disparaître pour faire place aux *chaises*, et celles-ci même perdent peu à peu du terrain devant l'envahissement du confortable fauteuil. Ainsi, dans la nouvelle salle de la Bibliothèque impériale, des fauteuils larges et commodes ont remplacé les *chaises*; et, dans les sièges que l'on trouve sur nos promenades publiques, non-seulement la forme de la *chaise* a été améliorée et est devenue plus élégante, mais encore le nombre des fauteuils égaie presque celui des *chaises*.

— *Chaise percée*. Dans un dictionnaire qui

comprend tous les mots de la langue, il faut d'autant plus se résigner à parler de *chaise percée* qu'il fut un temps où l'usage de ce meuble était général, et nombre de grandes villes de l'Europe, Naples notamment, pour n'en citer qu'une, font encore usage de ce meuble primitif. Dans les cours, ce meuble s'appelait la *chaise d'affaires*, non peut-être sans raison, si l'on en croit l'anecdote suivante, racontée dans les mémoires du temps. Les jésuites achetaient d'un valet de la garde-robe la *chaise percée* du feu roi d'Espagne, pour tâcher de découvrir, dans les papiers dont Sa Majesté s'était servie, quelques éclaircissements sur ce qu'il leur importait de savoir. Un frère blanchissait les papiers de son mieux, en rapprochant les morceaux, puis les rusés politiques lisaient et tenaient conseil. C'est dans le même endroit qu'on a trouvé la meilleure partie des papiers du cardinal Granvelle, récemment publiés.

La fonction de gentilhomme de la *chaise* était fort recherchée dans les cours, où tout appartenait à la faveur. Le trait suivant, tiré des *Mémoires sur la cour d'Espagne*, montre jusqu'où peut aller la bassesse des courtisans. Le comte de Bénévent, sommelier du corps, voyait avec chagrin que le roi Philippe V allait seul à sa garde-robe pour le priver de toute l'étendue du service et d'une partie de ses privilèges; tandis que, au contraire, ce prince n'agissait ainsi que par égard pour un homme aussi considérable.

N'oublions pas, puisque nous en sommes sur ce chapitre, la *chaise dite stercoraire*, sur laquelle on fait asseoir tout nouveau pape le jour de son intronisation. C'est une simple chaise où le pape s'assied pendant que le chœur chante. *Suscilans de terra inopem et de stercore erigens pauperem*, pour montrer qu'il n'est encore qu'un simple mortel et qu'il va devenir le vicaire de J.-C.

On sait que le duc de Vendôme, le vaincu d'Oudenarde et le vainqueur de Villa-Viciosa, le petit-fils de César de Vendôme, fils de Henri IV, passait une grande partie de son temps, à Anet et même dans son camp, sur la *chaise percée*; il tenait ses conseils et recevait les ambassadeurs, assis sur cet étrange siège. Le fameux Alberoni dut sa faveur et sa fortune à la *chaise percée* du duc de Vendôme. On peut lire, dans les *Cours galantes* de M. Desnoiresterres, de curieux détails à ce sujet.

— *Chaise à porteurs*. Les Romains, qui raffinaient sur tout ce qui regarde le luxe et le confortable, n'étaient pas sans connaître les *chaises à porteurs*, qui prenaient chez eux le nom de *sella gestatoria* ou *fortoria*, et de *cathedra*, quand il s'agissait d'une *chaise à porteurs pour femmes*. Il ne faut pas confondre la *chaise à porteurs* avec la *litière*, sorte de lit ou de sofa, sur lequel on était couché, tandis qu'on était assis dans la *chaise*. La *chaise à porteurs* était tantôt ouverte, tantôt fermée, et faite de matières plus ou moins précieuses, selon la fortune de son possesseur. Ce mode de locomotion était si doux et si commode, que les Romains pouvaient lire, écrire et étudier à l'aise pendant la route. On s'en servait également à la ville et à la campagne.

Au XVII^e siècle, où ce véhicule était fort en usage, il consistait dans une sorte de boîte oblongue contenant un siège, et dans laquelle on entraînait par une portière fermant la partie antérieure. Cette boîte, percée de fenêtres à droite et à gauche, était portée à bras, à l'aide de deux traverses en forme de brancards. Dans l'origine, c'était un simple fauteuil découvert. L'invention en est due, dit-on, à la reine Margot, première femme de Henri IV, qui en fit du moins un grand usage. Les *chaises couvertes* et fermées furent importées en France seulement au début du règne de Louis XIII, par le marquis de Montbrun, fils légitime du duc de Bellegarde. La première association qui exploita les *chaises à porteurs* publiques fut formée entre un sieur Jean Doucet, fabricant, un sieur Jean Regnaud d'Ezannville, financier ou plutôt homme d'affaires du temps, curieuse figure qui jure un peu avec son époque, et Pierre Petit, capitaine aux gardes. Ce dernier se fit fort d'obtenir le privilège, et, en effet, la société créée par lettres patentes du parlement, en date du 11 décembre 1617, eut dès lors le droit d'établir, non-seulement dans Paris, mais dans les autres villes du royaume, des *chaises à bras* pour y faire porter des rues à autres ceux ou celles qui désireroient s'y faire porter. L'annonce des associés nous a été conservée : « Ceux qui désireroient avoir permission de se servir du privilège pour porter des *chaises* devront s'adresser au bureau établi en la rue du Grand-Huleu, en la maison de Charles Chaignet, maître menuisier, où l'on voit le modèle desdites *chaises*. » En 1639, on trouve un privilège accordé par le roi au sieur de Montbrun; un autre à un sieur de Souscarrières; un troisième à Mlle d'Etampes. L'usage de la *chaise à porteurs* se généralisait chaque jour. Cette commodité d'être transporté d'un lieu à un autre, d'être monté même, à la rigueur, dans les appartements, avait donné à ce véhicule, surtout dans les temps de pluie, une vogue extraordinaire. Il ne faut pas oublier que l'apparition des premiers fiacres est bien postérieure. Mais ce fut surtout sous Louis XIV que les *chaises à porteurs* prirent une extension considérable, et l'on sait le fréquent usage qu'en firent le roi et Mme de Maintenon. Les écrivains du temps attestent jusqu'à

quel point l'usage en était entré dans les mœurs. On se souvient des *Précieuses ridicules* de Molière :

MASCARILLE.

Holà! porteurs, holà! la, la, la, la, la, la. Je pense que ces marauds-là ont dessein de me briser à force de heurter contre les murailles et les pavés!

PREMIER PORTEUR.

Dame! c'est que la porte est étroite. Vous avez voulu aussi que nous soyons entrés jusqu'ici!

MASCARILLE.

Je le crois bien! Voudriez-vous, faquins, que j'exposasse l'embouppement de mes plumes aux inclemences de la saison pluvieuse, et que j'allasse imprimer mes souliers en boue? Allez, ôtez votre *chaise* d'ici!

Toute dame de qualité, tout homme de quelque naissance se respectant un peu, avait sa *chaise* et ses porteurs; et, à la porte des théâtres, des églises, au lieu de ces files de voitures que nous voyons aujourd'hui, on apercevait une queue interminable de *chaises à porteurs*, que les *aboyeurs* appelaient tour à tour. Pour quelques personnes, l'usage de la *chaise à porteurs* était devenu tellement impérieux, qu'elles ne pouvaient s'en passer, pas plus dans leurs plus petits trajets que dans leurs courses les plus longues. On cite comme exemple la duchesse de Nemours, qui allait tous les ans en *chaise* de Paris dans sa principauté de Neuchâtel. Quarante porteurs la suivaient, se relayant alternativement; elle mettait une dizaine de jours à faire les 130 lieues de son voyage. Très-réduit sous Louis XV, délaissé presque complètement sous Louis XVI, l'usage de la *chaise à porteurs* disparut à la Révolution. C'est aussi une royauté déchuë.

Un journal de Marseille exhumait naguère une pièce assez curieuse, au sujet des *chaises à porteurs*. C'est une ordonnance de police, homologuée le 25 juin 1738, pour numérotier les *chaises des porteurs* de place d'un numéro peint en couleur blanche sur 2 pouces de hauteur, à peine de confiscation des *chaises* et de huit jours de prison, avec défense auxdits porteurs d'exiger des salaires au-dessus du taux suivant, sous peine de restitution et de huit jours de prison, et, en cas de récidive, d'interdiction de la place et du carcan, savoir :

La journée entière, du matin jusqu'à neuf heures du soir.	4 liv. 4 s.
Pour la demi-journée du matin.	2 2
Pour la demi-journée depuis midi jusqu'à neuf heures du soir.	3 3
Pour la demi-journée de visite de mariage.	2 12
Pour les courses de baptême de l'accouchée à la paroisse et retour.	1 4
Pour la <i>chaise</i> qui va prendre la commère et la ramène chez elle.	1 16
Pour les relevailles de couches et pour celles des convalescents qui vont à la messe et le retour.	2 8
Pour les courses dans le terroir, pour une lieue et heure portante et de travail.	3 3
Pour demi-lieue et demi-heure de travail.	1 16
Pour un quart de lieue et un bon quart de travail.	1 4

Aujourd'hui, la *chaise à porteurs* ne se retrouve plus guère qu'en Suisse, à l'usage des voyageurs qui, de cette façon, escaladent les montagnes d'une façon peu fatigante. Les Anglaises surtout affectionnent ce genre de locomotion. Il arriva à l'une d'elles, il y a quelques années, de traverser de cette manière le col de la Gemmi. La pente qui y conduisait étant excessivement roide, la fille d'Albion eut peur de prendre le vertige; aussi fit-elle tourner la partie ouverte de la *chaise* du côté opposé, et, pendant toute la durée de la route, elle n'eut en perspective que la roche nue, au lieu du splendide panorama qui se déroule aux yeux du voyageur à mesure qu'il avance sur ces hauteurs. L'Anglaise n'en fut pas moins satisfaite de son excursion : elle n'avait rien vu, mais elle eut du moins la joie de pouvoir dire qu'elle avait traversé la Gemmi.

— Hist. *Chaise curule*. La *chaise curule* était un siège d'ivoire, ou plus probablement plaqué d'ivoire, qui, chez les Romains, était la marque distinctive de la dignité des grands magistrats : dictateurs, consuls, préteurs, censeurs, sénateurs, pontifes, etc. C'était une sorte de pilant sans bras ni dossier, recouvert d'une housse, avec des pieds assemblés en X. Le siège qui est au cabinet des Antiques, à la Bibliothèque impériale, et qu'on désigne sous le nom de *fauteuil de Dagobert*, paraît avoir été une *chaise curule* à laquelle on a adapté un dossier dans le moyen âge.

Ce fut Tarquin l'Ancien qui emprunta l'usage de ces sièges aux Etrusques et l'introduisit à Rome. Après la chute des rois, l'usage des *chaises curules* subsista; elle fut réservée aux consuls, aux édiles, aux préteurs. La *chaise curule*, réservée d'abord aux magistrats en fonctions, fut plus tard accordée aux vestales, puis fut donnée comme simple marque de distinction; c'est ainsi que le peuple romain fit présent à Eumène, roi de Pergame, d'une *chaise curule* et d'un sceptre d'ivoire. Les magistrats qui

avaient le droit de se servir de *chaises curules* les plaçaient, quand ils voyageaient, sur leur char. Ceux qui avaient exercé des magistratures donnant droit à la *chaise curule* la conservaient dans leur maison, ainsi que la robe prétexte, comme témoignage des honneurs qu'ils avaient mérités.

On sait le rôle que les *chaises curules* jouèrent lors de la prise de Rome par les Gaulois. Ceux-ci, conduits par Brennus, assiégeaient Clusium, ville d'Etrurie alliée des Romains, qui envoyèrent des ambassadeurs demander à Brennus de quel droit il attaquait un peuple ami de Rome. « Du même droit, répondit le fier Gaulois, que vous vous êtes emparés des terres des Véiens et des Sabins. » Les ambassadeurs se jetèrent alors dans la place et combattirent avec les Clusiens. Brennus, qui voit là une violation du droit des gens, lève le siège et marche aussitôt sur Rome. A la sanglante bataille de l'Alia, les légions romaines, épouvantées par les cris affreux, la taille gigantesque et les armes inconnues des Gaulois, se débâtirent au premier choc, et Brennus entra sans coup férir dans la ville, que les citoyens avaient abandonnée, tant la terreur était grande. Plusieurs vieux sénateurs étaient restés seuls dans Rome, revêtus de leurs robes de pourpre et assis sur leur *chaise curule*. Un Gaulois s'approcha de Papirius, et, le prenant pour une statue, passa doucement sa main sur sa longue barbe. Le patricien frappa l'audacieux de son bâton d'ivoire : ce fut le signal du massacre. La majesté de ces sénateurs, impassibles sur leurs *chaises*, a donné lieu à de fréquentes allusions :

« Les propositions se succédaient dans l'assemblée, et plus elles étaient violentes, plus on les adoptait avec un empressement unanime. Tous les représentants voulaient mourir sur leur *chaise curule*. M. Dupin lui-même était plein de courage; il était prêt à braver les Anglais et les Prussiens. »

Le docteur VÉRON, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*.

« Dans ce moment, les girondins, réunis une dernière fois, dinaient ensemble pour se consulter sur ce qui leur restait à faire. Il était évident à leurs yeux que l'insurrection actuelle ne pouvait plus avoir pour objet, ni des *presses à briser*, comme avait dit Danton, ni une commission à supprimer, et qu'il s'agissait définitivement de leurs personnes. Les uns conseillaient de rester fermes à leur poste, et de mourir sur la *chaise curule*, en défendant jusqu'au bout le caractère dont ils étaient revêtus. »

THIERS, *Histoire de la Révolution française*.

« Le flamant couve ses œufs à califourchon, les pieds pendants à terre; et comme les femelles, dans cette espèce, aiment à couvrir en société, ce doit être un assez singulier tableau que la réunion d'une cinquantaine de ces hauts personnages vêtus de robes rouges et assis gravement sur leurs *chaises* pointues, à la façon des sénateurs romains. »

TOUSSENEL, *Ornithologie passionnelle*.

« J'ai rencontré dernièrement, à l'une des barrières de Paris, un de ces vieux fiacres, avec ses vieux panneaux, ses vieux chevaux, son vieux cocher. Cela faisait peine à voir. Eh bien! au milieu des voitures nouvelles dont il était entouré, ce cocher antique, avec sa vieille houppelande, avait encore un air de dignité. Insensible aux moqueries de ses camarades, il gardait une attitude calme, résignée; il paraissait fier d'être assis sur son siège vermoulu, il fumait sa pipe à leur nez... On l'aurait pris pour un de ces vieux sénateurs romains, attendant la mort dans sa *chaise curule*. »

BRAZIER, *Livre des Cent et un*.

— Administr. ecclés. *Chaises d'églises*. En attribuant au bureau de fabrique le droit de fixer le prix des *chaises* dans les églises, le décret du 30 décembre 1809 n'a pas voulu que cette fixation, alors même qu'elle serait approuvée par le conseil, ne pût jamais être réformée : le droit des fabriques n'est pas un droit sans contrôle; elles sont obligées de faire tous les ans un budget, c'est-à-dire un état présumé des recettes et des dépenses. D'après l'article 47 du décret précité, cet état doit être soumis à l'approbation de l'évêque diocésain. Or cette approbation n'est pas une simple formalité; elle suppose un droit réel, celui de supprimer les dépenses abusives, les recettes indument perçues, ou qui offriraient un grave inconvénient; de prescrire, au contraire, les dépenses nécessaires ou utiles, les recettes auxquelles l'Eglise a droit et qui lui sont avantageuses. De plus, l'évêque a le droit et le devoir de faire profiter du service spirituel des paroisses le plus grand nombre de fidèles qu'il est possible; dès lors le ministre des cultes ne pourrait s'empêcher de garantir la légalité de la prescription que ferait l'évêque aux fabriques de ne l'exiger de chaque fidèle qu'un prix uniforme et minime. Il en résulterait certainement une diminution dans les recettes, mais cette perte serait abondamment compensée par la facilité donnée à tous les fidèles d'assister à la messe, aux in-

structions et aux autres exercices du culte. Ne sera-t-il pas toujours préférable, au point de vue catholique, d'avoir des ornements moins riches, des cérémonies moins coûteuses, et de voir la chaire et l'autel entourés d'une plus nombreuse assistance? Pourquoi donc les évêques se préoccupent-ils si peu des intérêts religieux des masses? N'est-il pas vrai qu'à Paris il en coûte cher à une famille qui veut suivre assidûment les offices le jour du dimanche? Les *chaises* mises à un prix élevé rendront toujours difficile l'accès des églises aux personnes pauvres qui passent, d'après l'Evangile, pour être la portion la plus précieuse du troupeau de Jésus-Christ.

C'est pour échapper à cet impôt, et aussi pour se donner la satisfaction d'avoir leur place gardée, que les dévots ont imaginé ce qu'on appelle la *chaise d'église*. C'est une *chaise* plus ou moins richement ornée, selon la fortune ou l'orgueil du propriétaire, portant son nom ou même ses armes, occupant une place fixe dans l'église, et que personne autre ne peut occuper. Quelquefois même la *chaise* contient un tiroir fermant à clef, pour y enfermer les livres de prières. A Paris, où tout se vend, les curés n'accordent ce droit que moyennant une forte rétribution et prélèvent un assez joli impôt sur la vanité. Les *chaises d'église* rappellent un peu les coutumes féodales de ces temps où le seigneur et sa famille avaient leur place marquée à l'église; aussi dirons-nous qu'elles nous semblent quelque peu en opposition avec l'esprit de l'Evangile, et plus encore avec l'esprit démocratique et égalitaire de notre société.

— Mécan. Les *chaises* sont les supports des paliers dans lesquels tourne un arbre horizontal. Ces pièces, construites toujours en fonte, se fixent sous les planchers, contre les colonnes et contre les murs; elles affectent différentes formes, suivant les positions qu'on leur donne.

Ces supports ont à résister au poids de l'arbre et de son attelage, ainsi qu'aux efforts divers qu'engendrent la tension des courroies qui enveloppent les poulies de transmission. Ces forces, dont les directions peuvent être très-variées, ainsi que leurs points d'application, tendent à arracher les *chaises* de leur place; une équation d'équilibre entre tous les efforts détermine la valeur et la direction de la résultante, et c'est au moyen de cette dernière que l'on calcule la section du corps de la *chaise* près du patin, ainsi que celle des boulons qui doivent la fixer.

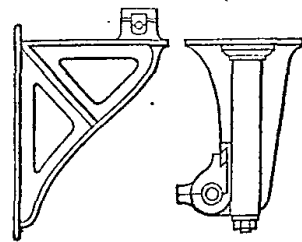


Fig. 1.

Fig. 2.

La figure 1 représente une *chaise* à fixer au mur; la figure 2 une *chaise* à fixer au plafond.

— Métrol. Les premières monnaies connues sous le nom de *chaises* furent fabriquées sous le règne de Philippe le Bel, au titre de 22 carats (916 millièmes 674), et du poids de 5 deniers 12 grains (7 gr. 011). On donna aussi à ces pièces les noms de *masses* et de *royaux ducs*. On les appelait *chaises*, parce que le roi y était représenté assis; *masses*, parce qu'il tenait une masse dans la main droite. Les successeurs de Philippe le Bel firent aussi fabriquer des *chaises d'or*; celles de Philippe de Valois étaient d'or fin et pesaient 3 deniers 16 grains (4 gr. 887). Les premières que Charles VI fit faire pesaient 4 deniers 18 grains (6 gr. 055), et étaient également d'or fin. Il en fit frapper d'autres qui n'étaient qu'au titre de 22 carats et un quart (917 millièmes). Sous Charles VII, leur titre et leur poids furent amoindris, elles n'étaient qu'à 16 carats (666 millièmes 672), et pesaient 2 deniers 29 grains un quart (4 gr. 103).

CHAISE (LA VIERGE A LA), chef-d'œuvre de Raphaël. V. VIERGE.

Chaises à porteurs (LES), opéra-comique en un acte, paroles de MM. Dumaupré et Clairville, musique de M. Victor Massé, représenté à l'Opéra-Comique le 28 avril 1858. Cette pièce est un imbroglio assez amusant, entre un financier, sa femme, une danseuse et deux chevaliers. Cherchant à échapper, l'un aux exempts, l'autre à une femme jalouse; à surveiller, celle-ci son mari, celui-là sa femme, ces personnages montent dans les *chaises à porteurs* des uns des autres; il en résulte des quiproquos très-grotesques et prolongés. La musique a de l'élégance. On a remarqué les couplets du chevalier, le duo des *Chaises* entre le chevalier et le financier, et un joli quatuor. Les rôles ont été joués par Couderc, Ponchard, Prilleux et Mlle Lemerrier.

CHAISE DU DIABLE. On a donné ce nom à une sorte de *siège naturel* pratiqué dans un bloc de granit de forme arrondie, qui se trouve sur le bord d'une route, dans le département de la Mayenne, à Aron, à 2 kilom. environ du bourg de Jublains. La tradition veut que Satan se soit assis en ce lieu, un jour qu'il s'en-

fuyait honteux et furieux à la fois d'un tour que lui avaient joué les habitants d'Aron. Ces rusés citoyens lui avaient promis de lui abandonner, corps et âme, le premier individu qui passerait sur un pont bâti avec son aide, sur l'étang qui traverse la route de Mayenne à Jublains. Or, quand le moment fut venu de mettre à exécution cette promesse, les habitants d'Aron placèrent un chat à l'une des extrémités de la chaussée, et le chassèrent de l'autre côté à grands coups de fouet. Grandes furent la surprise et la colère du diable, qui dut se contenter d'un misérable chat au lieu de l'homme sur lequel il avait compté. C'est en quittant le pont d'Aron qu'il vint s'asseoir sur la fameuse pierre, où il laissa l'empreinte d'une certaine partie de son corps.

On raconte la même histoire dans beaucoup d'endroits, et notamment à Auzème, dans le département de la Creuse. La chaise du diable de Hambers était beaucoup plus curieuse que celle d'Aron; on y voyait une dépression semblable à celle que produirait un homme nu s'asseyant sur un bloc de terre glaise. Tout autour, on voyait groupées une douzaine de pierres présentant des creux arrondis en forme de plats. Ce curieux monument fut détruit, en 1815, par un maçon, qui en fit des pierres à bâtir.

CHAISE (château de la), situé à 8 kilom. de Mâcon et à mi-côte des riches vignobles qui bordent en cet endroit les rives de la Saône. Ce château, dont la construction primitive remonte au moyen âge, fut reconstruit en 1675 par le comte de la Chaise, neveu du fameux père Lachaise. Les travaux s'exécutèrent sous la direction de Mansard et de Le Nôtre. « On y retrouve, dit M. Blancheton, le grandiose de ce beau siècle, quelques belles peintures à fresque parfaitement conservées, notamment le plafond et la boiserie de la chambre dite du roi. La terre de la Chaise fut érigée en comté en 1706, et le chevalier de Montaigne, menin du dauphin, dirigea lui-même les plantations qui couronnent les hautes montagnes au bas desquelles le château est adossé. D'une part, de sombres sapins; de l'autre, des coteaux couverts de vignobles, de belles prairies, une perspective immense, forment un magnifique cadre à ce château, qui fut restauré et embelli sous Louis XVIII. Il est aujourd'hui la propriété de la famille de Montaigne.

CHAISE (le père LA). V. LACHAISE.

CHAISE-DIEU (LA) [*Casa-Dei*], bourg de France (Haute-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 38 kilom. E. de Brioude; pop. aggl. 1.269 hab. — pop. tot. 1.755 hab. Briqueterie; commerce de bestiaux, mercerie, quincaillerie et draperie. La Chaise-Dieu possède quelques édifices dignes d'intérêt: l'abbaye, une des plus riches qu'il y ait eues en France et la plus considérable de l'Auvergne, fut fondée vers 1036 par saint Robert. Elle dut sa célébrité et sa puissance au pape Clément VI, d'abord simple moine dans ce couvent, puis abbé de Fécamp, évêque d'Arras, archevêque de Sens en 1329, de Rouen en 1330, garde des sceaux de France en 1334, cardinal en 1337 et élu pour succéder à Benoît XII, en 1342. Se souvenant de ses premières années, humbles et paisibles, passées à la Chaise-Dieu, ce pontife combla l'abbaye de privilèges et voulut avoir sa sépulture dans l'église. Par la suite, le monastère de la Chaise-Dieu compta jusqu'à trois cents religieux et eut pour abbés plusieurs cardinaux, parmi lesquels : Mazarin, Richelieu, d'Armagnac, de Rohan. Ce dernier y fut relégué après l'affaire du collier de la reine. La Révolution a chassé les moines et renversé l'abbaye : ce qui reste des bâtiments monastiques a été transformé en maisons particulières et en hôtels. Ces ruines conservent toutefois un aspect féodal, grave et solennel. « Les bâtiments, imposants et vastes, flanqués de hautes tours carrées encore munies de hermes », dit George Sand (*Jean de la Roche*), se reliaient par plusieurs cours immenses à l'église abbatiale. » La grande tour, qui touche au chevet de l'église et le domine, fut construite par Clément VI, dont elle porte encore le nom; elle servait à renfermer les archives et les richesses de l'abbaye, et les moines s'y réfugiaient en temps de guerre. Le cloître, bâti au xve siècle par l'abbé André d'Ayraud sur l'emplacement d'un cloître plus ancien, formait autrefois un carré parfait; il n'en reste plus que deux galeries, les plus rapprochées de l'église. Ces galeries sont éclairées, du côté du préau, par de larges baies ogivales que les moines fermaient en hiver au moyen de verrières, afin de préserver leur promenade des froids excessifs qui sévissent dans la contrée.

L'église de la Chaise-Dieu, commencée en 1343, aux frais de Clément VI, et achevée dans l'espace de trente à quarante ans, présente un caractère de force et d'austérité admirablement approprié à sa destination monacale et au climat rigoureux auquel elle a su résister. « Malgré l'emploi constant de l'ogive, on sent, dit M. D. Branche (*Revue de l'art chrétien*, 1857), que son architecture s'éloigne du modèle sur lequel furent élevées nos cathédrales du centre et du nord de la France. Imitation dégénérée de ces grands types, si l'on compare l'avachissement de ses lignes ogiviques, ses formes robustes, sévères et pleines, avec leur tiers-point si aigu, leurs formes sveltes, frêles et constamment évi-

dées; ou bien mieux, type elle-même d'un genre éminemment exceptionnel et, dans ce cas, magnifique produit d'une architecture spécialement adaptée au but pour lequel elle créait, cette église est due à une pensée différente et complète: pensée de force et de durée, idée monastique. A voir la solidité, la plénitude de sa construction; ses murs épais dépourvus de fenêtres dans toute la longueur des nefs latérales, bâtis d'énormes moellons de granit; son abside découpée par cinq croisées, mais s'appuyant contre une forteresse, tour carrée qui la domine et la protège de toute sa hauteur; ses parois extérieures entourées de vingt-six contre-forts à pignons qui la hérissent de leurs têtes pointues, comme d'un cercle de lances; les murailles pleines de son portail dont les clochers confondus avec lui sont reliés au-dessus de l'entrée par une vaste arcature, dont la courbe sans arêtes et arrondie rappelle le cintre d'un pont immense; ses formes qui, malgré l'incessante destruction de l'âge, apparaissent toujours si robustes et si solides, on comprend que cette église est l'œuvre d'une pensée positive de force, de durée, de résistance à l'action toujours infatigable d'un climat dévorant. A voir son intérieur sombre, ses murailles nues, sans ornements, sans sculptures, l'austérité dont elle est empreinte, l'immensité et le vide de son vaisseau, on comprend que cette église a dû être élevée pour des moines et dans une pensée d'ascétique spiritualisme. » L'archéologue que nous venons de citer suppose que l'architecte de l'abbatiale de la Chaise-Dieu fut envoyé du Comtat venaisien par Clément VI. Tout entière bâtie en granit, cette église a son assiette sur un rocher. Le portail, que précède un large escalier de quarante-huit marches, est flanqué de deux tours massives, hautes de 39 mètres, dont les fleches ont été abattues pendant la Révolution. Un gigantesque arcature, couronné d'une galerie, relie ces deux tours; sous sa courbure s'ouvre une grande baie ogivale, à demi masquée aujourd'hui par le cadran d'une horloge, et qui surmonte un porche gothique, dont la voussure et les niches ont été dépouillées de leurs statues. A l'intérieur, l'église se compose de trois nefs d'égale hauteur, dont les voûtes à tiers-point, remarquables par leur puissant organisme, sont soutenues par vingt-deux piliers octogones dépourvus de chapiteaux. L'élévation de ces voûtes est de 19 m. La longueur de l'édifice est de 75 m. dans œuvre; sa largeur moyenne est de 24 m. Un jubé du xvie siècle, lourd et massif, sépare la grande nef du chœur, dans lequel on pénètre par une porte ogivale; de chaque côté, deux portes pareilles et aveugles avaient reçu un autel et servaient de chapelles. Le chœur, long de 22 m. 55, depuis la porte du jubé jusqu'à la balustrade du sanctuaire, et large de 19 m. 60, renferme les stalles des religieux, qui garnissent, au nombre de cent quarante-quatre, les trois côtés d'un double encadrement. Ces stalles, dit M. Branche, présentent un travail admirable, notamment les grandes roses des supports, les modillons des dorserets, les guirlandes de l'entablement et les nombreux médaillons qui décorent le tour des parois de chaque dossier. Rien de curieux comme les bas-reliefs de ces médaillons, tous de forme égale, mais de sujets divers. Là, c'est un singe ou un porc habillé en moines; là, un âne qui joue d'un instrument de musique; ici, des monstres que l'œil n'a jamais vus, griffons, chimères, créations du caprice, de la pensée railleuse, enthousiaste ou effrayée. L'étonnement surpasse souvent l'admiration en voyant ces découpures si bien équilibrées, ces broderies si fines et qui paraissent onduler sous le souffle, ces filigranes si délicats qu'un insecte semblerait devoir les briser. Et cependant les fibres de ce chêne résistent sous une forte main, comme sous l'action incessante de l'humidité et du temps. Ces stalles sont encore dans leur intégrité. Les sièges inférieurs servaient aux moines, aux frères laïcs et aux domestiques de l'abbaye; les sièges supérieurs, recouverts d'un dais sculpté, aux dignitaires et aux moines profès. » Au-dessus de ces stalles sont de riches tapisseries du xvie siècle (1501 à 1518), représentant des sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament, et que l'on dit avoir été tissées à Arras sur les dessins de Taddeo Gaddi, élève de Giotto. Au milieu du chœur est le tombeau de Clément VI, monument quadrangulaire de marbre noir sur lequel est couchée la statue en marbre blanc du pontife. Dans les nefs latérales, on remarque d'autres tombeaux ornés de sculptures et de bas-reliefs, entre autres celui de l'abbé Jean de Champdorât, mort évêque du Puy; celui de l'abbé Réginald de Montclair, dont l'élegant couronnement ogival est garni de statuette d'anges jouant de divers instruments; celui enfin qu'on assure avoir été élevé à Edith, reine d'Angleterre, femme du dernier roi anglo-saxon. Au-dessus de ce dernier tombeau, on distingue une curieuse peinture à fresque représentant la *Danse des morts*. Il faut citer encore le buffet de l'orgue, soutenu par quatre cariatides colossales, du plus large et du plus bel effet, qu'une tradition attribue à un moine de la Chaise-Dieu, mais qui semblent plutôt, selon M. Branche, avoir été exécutés au xviii ou au xix siècle, par quelque élève de Lepeautre. L'abside, insensiblement arrondie et qui s'appuie sur les flancs de la tour de Clément VI, comprend dans l'intérieur cinq petites chapelles, dont le développement cir-

culaire est à peine visible au dehors. Le pavé de l'église est composé en entier de pierres tumulaires, dont les inscriptions à demi effacées nous apprennent que cette église était devenue, au moyen âge, la nécropole des hauts et puissants seigneurs de la contrée.

Le cloître et l'église abbatiale de la Chaise-Dieu sont classés à juste titre au nombre des monuments historiques de la France.

CHAISE-LE-VICOMTE (LA), bourg et comm. de France (Vendée). V. CHAIZE-LE-VICOMTE, dans le *Supplément*.

CHAISSIER s. m. (chè-sié — rad. *chaise*). Techn. Ouvrier qui fait des chaises.

CHAISSÈRE s. f. (chè-zè-re — rad. *chaise*). Nom que l'on donne aux femmes qui louent des chaises dans les églises, dans certaines provinces du Nord. « On dit ailleurs LOUEUSE DE CHAISSÈRES.

CHAISSÉAU (Charles), littérateur français, né vers 1760, mort en 1830. Il embrassa l'état ecclésiastique, ce qui ne l'empêcha pas de cultiver les lettres, et surtout un genre de poésie d'inspiration toute païenne. Nous citerons de lui : *Palémon*, pastorale (1787); *Pandore*, poème en trois chants (1808), etc. L'abbé Chaisseau a publié aussi quelques ouvrages pour l'enseignement.

CHAITIEU s. et adj. m. (chè-tieu). Forme ancienne des mots CHÊTIF et CAPTIF.

CHAITIVERIE s. f. (chè-ti-ve-ri — rad. *chaitieu*). Captivité. « Vieux mot. On disait aussi CHAITIVOISON.

CHAITOSE s. f. (chè-tô-ze — du gr. *chaité*, chevelure). Pathol. Epaissement et durcissement des poils et des cheveux.

CHAITURE s. m. (chè-tu-re — du g. *chaité*, chevelure). Bot. Section du genre *agripaume*, de la famille des labiées, ainsi nommée à cause de l'aspect chevelu que présente l'épi floral. Elle a pour type l'*agripaume faux marrube*.

CHAI (Dominique), botaniste français, né en 1730, dans les dépendances de l'abbaye de Durbon (Hautes-Alpes), mort en 1800. Il fut d'abord de Baux, près de Gap, et se livra avec passion à l'étude de la botanique. Il a publié : *Récit historique et moral sur la botanique* (Gap, 1793, in-8°); *Plantae Vapucenses* (in-8°, très-rare), où se trouvent décrites environ 1,600 espèces de plantes; *Observations d'insectologie, sur les tumeurs ou varus des bêtes à cornes, occasionnées par l'insecte appelé par Linnaeus oestrum bovinum* (1782). Les herbiers de Chai appartiennent aujourd'hui à la bibliothèque publique de Gap.

CHAI D'EST-ANGE (Gustave-Louis-Adolphe-Victor-Charles), jurisconsulte, magistrat et homme politique, né à Reims le 11 avril 1800. Il y a deux hommes bien distincts chez M. Chai d'Est-Ange : l'un, pour qui nous professons une vive sympathie, une admiration sincère : c'est l'orateur éminent, l'éloquent avocat, le savant jurisconsulte; l'autre, c'est l'homme politique. Nous diviserons donc cette notice en deux parties, étudiant avec attention les hautes qualités qui ont fait de l'avocat un des premiers de son ordre, jugeant avec impartialité la conduite, les actes et la situation de l'homme d'Etat.

M. Chai d'Est-Ange appartenait à une des bonnes familles de Reims. Son père était procureur général criminel et exerçait les fonctions que remplissent aujourd'hui les avocats généraux devant nos cours d'assises. Tout jeune, le futur bâtonnier accompagnait son père à l'audience, et, caché derrière le fauteuil du magistrat, suivait avec intérêt ces débats dont il ne comprenait pas toute l'importance, mais dont la majesté, l'appareil saisissaient vivement sa jeune imagination. « Dans les grands jours, dit M. Rousse dans la préface des *Discours et plaidoyers de M. Chai d'Est-Ange*, le procureur général criminel emmenait son fils, qui, tout enfant, s'était pris d'un goût très-vif pour ces sérieux et pathétiques spectacles. L'appareil, le mouvement de l'audience, le jetaient dans des agitations inexprimables, et il a toujours gardé le souvenir vivant de la grande salle de l'archevêché où se tenaient les assises et où, blotti sous le bureau du procureur général, tout entier au drame qui se déroulait sous ses yeux, il contemplait l'éloquence paternelle avec l'extase naïve des admirations domestiques. » Cette initiation à certainement développé la vocation qui devait entraîner M. Chai d'Est-Ange vers les luttes si émouvantes du barreau. Mais la réorganisation de l'ordre judiciaire (1811) devait amener la suppression des tribunaux criminels et du personnel qui en faisait le service; c'était encore un souvenir de la Révolution, et l'empereur n'avait pas grande sympathie pour les institutions émanées de cette grande époque. L'éloignement de Napoléon pour les lois ou les institutions révolutionnaires s'étendait aux hommes qui les avaient créées ou soutenues. Parmi les magistrats privés de leurs fonctions par la réorganisation de 1811, l'empire ne conserva guère que ceux qui tenaient leur mandat de Napoléon; ceux dont la nomination était antérieure à 1804 se virent pour la plupart sacrifiés aux hommes nouveaux et mis de côté. Le père de M. Chai d'Est-Ange fut de ce nombre, et il

dut venir demander au barreau de Paris une place que sa science et son talent devaient faire large et honorable. Cependant son fils était entré au collège et suivait les classes avec une grande application. Après de brillants examens, il se faisait inscrire au tableau des avocats de Paris et prêtait serment. Quelques jours après, il donnait sa première consultation. Ses efforts devaient être promptement encouragés par le succès. Sous la Restauration, les procès politiques abondaient : délits de presse, sociétés secrètes, conspirations, émeutes, etc. Il suffisait alors d'un procès politique pour mettre en lumière et rendre célèbre dans toute la France un nom ignoré la veille. Ce succès, il est vrai, exposait à de violentes représailles. On prêtait, à cette époque, au gouvernement de Louis XVIII, de sinistres projets, quelque chose comme l'intention de faire une Saint-Barthélemy de libéraux. Les hommes en vue, députés, publicistes, avocats, pouvaient être enveloppés dans une proscription générale. Les effroyables massacres du Midi, les exploits de Trestraillon à Nîmes, ces sanglantes représailles qu'on a justement fleuries sous le nom de *terreur blanche*, étaient là pour enlever à ces bruits le côté romanesque que cinquante ans écoulés lui prêtent aujourd'hui; mais ces frayeurs n'avaient rien de ridicule en 1818, époque de réaction violente. Il y avait donc, à l'époque où M. Chai d'Est-Ange débuta au barreau de Paris, un certain danger à se faire l'adversaire déclaré du ministère, et à se poser en soutien dévoué du parti libéral. Mais de telles craintes n'étaient pas suffisantes pour arrêter le jeune avocat. Prêtant l'appui de son courage et de son talent aux accusés politiques, il défendait, en 1820, devant la cour de Paris, les insurgés compromis dans les événements de juin. Cette première affaire révéla chez M. Chai d'Est-Ange une des qualités les plus précieuses de l'orateur, qualité fort rare et qui décide souvent du succès : nous voulons dire l'esprit. M. Chai d'Est-Ange excelle, en effet, à manier l'ironie; ce que son éloquence, son énergie, son émotion n'ont pu faire, un mot sarcastique l'accomplit. Dans cette cause, prenant une à une les charges de l'accusation, il les discute avec une finesse, une apparente bonhomie qui eurent un plein succès. Couvrant de ridicule ses adversaires, il enlevait à leur témoignage toute portée. Le ministère public, représenté sous la Restauration par d'éloquents orateurs, reconnu dans le débutant un lutteur redoutable, et réunit tous ses efforts contre lui. A partir de cette affaire, M. Chai d'Est-Ange appartenait au barreau libéral. Dès lors, il devait attacher son nom aux procès les plus importants, et nous le retrouvons, l'année suivante, dans la conspiration dite du 19 août 1820, dans le mémorable procès des sergents de La Rochelle, où son éloquence inspirée n'eut point à souffrir du voisinage de M. Dupin. Dans toutes ces causes qui avaient eu pour théâtre la cour des pairs ou la cour d'assises, M. Chai d'Est-Ange avait tenté d'arracher ses clients à des condamnations capitales, et la gravité de ces débats ne comportait pas toujours l'emploi de cette arme que le ministère public trouvait si dangereuse. Mais un procès politique, où la vie de l'accusé n'était nullement en jeu, devait donner au spirituel avocat une occasion favorable de déployer toutes les ressources de son esprit si original et si fin. Sous le titre de *Lettre à M. le duc d'Orléans*, un publiciste célèbre, M. Cauchois-Lemaire, avait fait une critique très-vive des actes, de la marche et des tendances du gouvernement. Immédiatement saisie, la brochure fut déferée aux tribunaux, et l'auteur dut venir répondre de ses attaques et de ses épigrammes. M. Chai d'Est-Ange avait fort à faire : la brochure était très-spirituelle, et il ne fallait pas que la défense lui fût inférieure. Analysant les passages les plus vifs, les citant parfois, il s'attacha à prouver leur innocence, tout en aggravant par son commentaire la portée des épigrammes de Cauchois-Lemaire. Le résultat, cependant, ne pouvait être douteux pour personne : Cauchois-Lemaire fut condamné au maximum de la peine.

Bientôt la révolution de 1830, en rendant à la nation l'exercice au moins partiel de ses libertés, allait tarir ou amoindrir la source des procès politiques. Entrainés par leurs relations et leur ambition vers la politique active, les Dupin, les Mauguin et d'autres allaient laisser des places vacantes au barreau de Paris. M. Chai d'Est-Ange, passionné pour sa profession, resta fidèle au palais. Nous le retrouvons dans les procès importants au civil et au criminel. En 1832, dans l'affaire Benoît, il remporta un triomphe célèbre dans les annales du barreau. Après plusieurs mois d'instruction, d'enquête, d'interrogatoires, de ruses, de pièges de toute espèce, Benoît, accusé d'assassinat sur la personne de sa mère, avait maintenu les dénégations les plus formelles. A l'audience, les charges les plus accablantes l'avaient trouvé plein de fermeté; toute la stratégie des demandes croisées, des questions brusques, des révélations soudaines était restée impuissante. L'adresse du président, la véhémence du ministère public n'avaient pu entamer cette résistance opiniâtre. M. Chai d'Est-Ange se leva. Il plaidait pour la partie civile, partant contre l'accusé. S'adressant à Benoît, il reprit une à une les charges qui pesaient sur lui; puis, arrivant à la scène du crime, il mit tant de chaleur, d'émotion, d'entraînement dans le récit des détails les plus

minutieux, sa parole était empreinte d'une telle conviction, que l'assassin épouvanté par cette sorte de vision se laissa tomber en arrière, vaincu, oubliant sa résistance et ses dénégations, et s'écriant : « Ah ! ma mère ! ma mère ! » Cette péripétie inattendue plongea l'assistance entière dans une sorte de stupeur. Un cri sortit de toutes les poitrines, comme pour saluer le triomphe de l'éloquence dévoilant la vérité. La même année, un procès d'une tout autre nature appelait M. Chaix d'Est-Ange devant le tribunal de commerce. Le ministre de l'intérieur, M. de Montalivet, avait interdit les représentations du drame de V. Hugo, le *Roi s'amuse*. Profondément irrité de cet acte arbitraire, moins encore pour le préjudice qu'il causait à ses intérêts que pour l'insulte qu'il renfermait (la pièce étant interdite sous prétexte d'immoralité), le poète somma l'administrateur du Théâtre-Français d'avoir à passer outre à l'arrêt ministériel. M. Joussefin de La Salle, fort contrarié lui-même d'un arrêt qui privait le théâtre d'un drame sur lequel il fondait de justes espérances, fit, mais en vain, les démarches les plus pressantes auprès du ministre. En présence d'une volonté aussi arrêtée chez M. de Montalivet, M. Joussefin de La Salle répondit à V. Hugo qu'il n'y avait qu'une ressource, c'était de le faire condamner par le tribunal de commerce à représenter le *Roi s'amuse*. Assignation fut envoyée. A l'audience, M. Odilon Barrot porta la parole pour le poète. Dans un remarquable discours, l'orateur démontra l'illégalité, au point de vue constitutionnel, de l'acte ministériel. V. Hugo prit ensuite la parole et défendit la moralité de son drame. Nous n'avons pas à reproduire ici la belle harangue où le poète, avec une haute dignité, avec un dédain superbe, défend à la police d'apprécier la moralité de l'œuvre ou de son auteur. M. Chaix d'Est-Ange sentit le danger de s'engager sur un pareil terrain. Rendait hommage au génie et à l'honorabilité de l'écrivain, évitant avec soin la question de légalité, il plaida l'incompétence du tribunal de commerce. Défenseur de l'administration, il établit que l'administration, aux termes de la Charte, ne relevait point du tribunal consulaire. Le tribunal lui donna raison en se déclarant incompétent. Nous revoyons M. Chaix d'Est-Ange, en 1835, dans l'affaire Ardisson; la même année, dans un procès fort mystérieux, celui de Larocnière, accusé de viol sur la personne de la fille de son colonel. En 1836, le brillant avocat portait la parole dans les débats de l'attentat de Fieschi. Citons encore, en 1842, l'affaire de Hourdequin, accusé de corruption; en 1844, celle du fils Donon-Cadot, accusé de complicité dans l'assassinat de son père. En 1847, plusieurs affaires de banqueroute et d'esqueroquerie jetèrent le trouble dans le haut négoce. Une des plus importantes est celle des mines de Gouhenans, où M. Chaix d'Est-Ange prouva que l'éloquence et le pathétique n'excluaient nullement la science des affaires. Après 1848, devenu l'avocat de la ville, il eut souvent l'occasion de porter la parole dans les affaires d'expropriation, et, par son esprit conciliant, par la justesse de ses appréciations, il sut éviter de nombreux procès, en amenant les expropriés à de raisonnables transactions. La dernière cause plaidée par M. Chaix d'Est-Ange est l'affaire Pescatore (1856-1857), où se posait la grave question de la validité du mariage religieux, quant aux effets qu'il peut produire sur l'état civil. Ici se termine la première partie de notre étude; ici se termine la carrière de l'avocat. Avant de parler de l'homme d'Etat, du magistrat, du sénateur, nous devons ajouter que M. Chaix d'Est-Ange portait à son ordre et à sa profession un attachement sincère. Bâtonnier en 1843 et en 1844, pendant la durée de ses fonctions et depuis sa retraite, M. Chaix d'Est-Ange est toujours resté fidèle aux sentiments de confraternité. Il avait pour les débutants, pour les stagiaires, une affection toute paternelle, qui se traduisait par d'excellents conseils, souvent par des services importants. Le goût de M. Chaix d'Est-Ange pour les œuvres d'art et les beaux livres est connu. Sa bibliothèque est fort riche, et ses amis ont pu admirer dans sa chambre une splendide toile de Van Dyck. Un biographe disait de M. Chaix d'Est-Ange : « Il n'y a pas au palais d'avocat plus artiste que lui. Entrez dans ce charmant hôtel de la rue Saint-Georges, dites s'il est possible de répandre et de ménager plus habilement les tentures, les bronzes, les dorures, les vases, les tableaux. Dans chaque objet fleurit la pensée de l'homme, l'habitant se reflète dans l'habitation. »

La carrière politique de M. Chaix d'Est-Ange commence en 1831. C'est à cette époque, en effet, qu'il fut envoyé par ses concitoyens de Reims à la Chambre des députés. Réélu en 1837, il le fut encore en 1844, et, pendant ces trois législatures, il siégea parmi les conservateurs indépendants. Mais la part que le député prit aux travaux de ces diverses législatures est peu importante; le palais faisait tort à la tribune. La véritable entrée de M. Chaix d'Est-Ange aux affaires date de 1857. Nommé cette même année procureur général près la cour impériale de Paris, il devint réellement l'homme du gouvernement impérial. Le 14 janvier 1858, l'attentat d'Orsini jetait la terreur parmi les hommes dévoués à l'empire. Comme chef du parquet, M. Chaix d'Est-Ange voulut diriger lui-même l'instruction et porter la parole. Son discours est plus digne d'un procureur gé-

ral que d'un homme politique. Nommé la même année conseiller d'Etat, M. Chaix d'Est-Ange a été promu sénateur le 2 novembre 1862. Mais les élections de 1863 créaient au gouvernement l'obligation de se faire représenter devant les Chambres par des hommes à la fois instruits et éloquentes. M. Chaix donna sa démission de sénateur pour passer vice-président au conseil d'Etat (18 octobre 1863), et par suite commissaire du gouvernement, assistant aux séances du Sénat ou du Corps législatif. Son rôle, dans cette nouvelle position, n'ajouta rien à sa réputation d'orateur. En lui confiant la mission de porter la parole à côté de MM. Rouher, Billault, Thuillier, etc. le gouvernement avait trop présumé des forces du vice-président du conseil d'Etat. On a remarqué avec étonnement que les discours du commissaire du gouvernement manquaient des qualités auxquelles les plaidoyers de l'avocat avaient dû leur succès, le mouvement, la chaleur, l'originalité, la verve, et quelques personnes ont expliqué cette infériorité relative par ce simple mot : manque de conviction. Cette hypothèse semble juste, car M. Chaix d'Est-Ange a quitté de nouveau le conseil d'Etat et les Chambres pour reprendre son siège de sénateur (22 janvier 1867). Depuis 1864, il prend une part active aux travaux de la commission municipale de la Seine, dont il a été nommé membre pour le XIX^e arrondissement, par décret du 15 novembre 1864.

M. Chaix d'Est-Ange a été tour à tour bâtonnier de son ordre, député de sa ville natale, procureur général près la cour de Paris, conseiller d'Etat, vice-président de ce conseil, président de la section des travaux publics et des beaux-arts (1864), sénateur; il est, depuis le 13 août 1861, grand-officier de la Légion d'honneur; il est riche, son hôtel renferme des chefs-d'œuvre que nos musées lui envient. M. Chaix d'Est-Ange, enfin, a touché à tous les sommets, a goûté toutes les joies du triomphe.

Les biographes ne citent en général que les *Amalgams du barreau*, la *Gazette des tribunaux* et le *Droit*, comme ayant recueilli les plaidoyers les plus remarquables de M. Chaix d'Est-Ange. Il faut ajouter une excellente édition publiée par M. Rousse, sous ce titre : *Discours et plaidoyers de M. Chaix d'Est-Ange* (Paris, 2 vol. in-8°).

CHAIKIE s. f. (chê-kst — de *Chaix*, botan. franç.). Bot. Genre de plantes, syn. de *RAMONDIE*.

CHAJOU (Jéhuda), grammairien hébreu du XI^e siècle. Il était originaire de Fez (Maroc), et il recueillit le premier les règles grammaticales de la langue hébraïque, tombées en oubli depuis la dispersion des Juifs. Ses ouvrages, primitivement écrits en arabe, puis traduits en hébreu, furent la source où puisèrent les premiers traducteurs de la Bible. Ce fut lui aussi qui posa les bases de l'exégèse biblique sur laquelle reposent aujourd'hui presque toutes les croyances religieuses, ce qui l'a fait surnommer à juste titre le *prince des grammairiens hébreux*.

CHAKA ou **CHARKA**, roi des Zoulas ou Zoulas, dans la Cafrerie, né vers 1787, mort en 1829. Après la mort de son père, Senzanakona, il s'empara du pouvoir par le meurtre et la ruse, et s'y consolida par la terreur qu'inspirait la plus effroyable des tyrannies. D'une force herculéenne, d'une ambition sans bornes, d'une humeur sanguinaire et d'une impetueuse énergie, Chaka devint le maître absolu des Zoulas, à la tête desquels il conquit les tribus cafrès voisines, et il acquit en peu de temps un degré de puissance qui inspira les plus vives inquiétudes à la colonie du Cap de Bonne-Espérance. Mais l'excès de son despotisme finit par le perdre. Une conjuration se forma contre lui, et il périt, tué par son propre frère, Dingaan, qui lui succéda.

CHAKANDOUR s. m. (cha-kan-dour). Comm. Etoffe de soie des Indes.

CHAKIATELLE s. f. (cha-ki-a-tè-le). Bot. Syn. de *WULFPIE*.

CHAKO s. m. (cha-ko). Sorte de coiffure militaire. V. *SHAKO*.

CHAKOBZA s. m. (cha-bo-bza). Linguist. Terme qui sert à désigner un jargon ou argot en usage parmi les princes et nobles tcherkesses, dans leurs incursions armées. Cet argot, que l'on appelle aussi *farchipsé*, se dérive de la langue commune par l'intercalation de certaines syllabes conventionnelles et non significatives entre les syllabes de chaque mot. V. *CAUCASIENNES* (langues).

CHAKRA ou **SCHAKRA**, ville d'Arabie, dans le Nedjed, province d'Ouechen, à 100 kilom. N.-O. d'El-Derréyeh, dans une plaine dominée par deux montagnes. Elle possède plusieurs mosquées, et fait un commerce important de tapis et de bestiaux avec Bassora et Bagdad. Chakra, aujourd'hui ville ouverte, était autrefois une des plus fortes places de la province; ses fortifications ont été démolies, et ses fossés comblés servent aujourd'hui de lieu de campement aux nombreuses caravanes qui, de Bagdad, se dirigent vers La Mecque.

CHAKYA-MOUNI, autre orthographe de *CHAKYA-MOUNT*, nom patronymique du Bouddha.

CHALA s. f. (cha-la). Bot. Plante indéterminée du Chili, dont on emploie les feuilles contre les maux de dents.

CHALABRE, petite ville de France (Aude), chef-lieu de cant., arrond. et à 27 kilom. S.-O. de Limoux, sur le Lhers et à l'entrée de deux vallées; pop. aggl., 1,927 hab. — pop. tot., 2,218 hab. Fabriques de drap et de bonneterie de laine; moulins à farine et à fouler le drap; fabrication de peignes et d'objets en jais. Beau château semi-gothique semi-moderne, d'où l'on jouit d'une belle vue.

CHALADE s. f. (cha-la-de). Manég. Syn. de *CHALADE*.

CHALADE (La) ou **LACHALADE**, village de France (Meuse), canton de Varennes-en-Ar-gonne, arrond. et à 34 kilom. de Verdun; 652 hab. La Chalade possède une église remarquable qui dépendait, avant la Révolution, d'une abbaye de bénédictins fondée en 1128. Cette église, bâtie au XI^e siècle, a malheureusement beaucoup souffert : elle se composait primitivement de trois nefs; celle du nord a été démolie, et la grande nef est réduite à deux travées. Une muraille nue a remplacé la façade. Les deux arcades ogivales qui font communiquer la nef avec le collatéral du sud sont soutenues par de gros piliers de 2 m. 40 de circonférence, dont les chapiteaux, décorés de feuillages et de fruits, supportent trois colonnettes assez hardies qui reçoivent les retombées des voûtes. Les transepts, pavés en partie d'anciens carreaux émaillés et de dalles tumulaires, sont bien conservés. Une grande fenêtre ogivale éclaire la façade de celui du nord; en face existait une baie qui communiquait avec le monastère, sans doute pour permettre aux malades de suivre les offices. Huit fenêtres cintrées sont percées latéralement et quatre chapelles s'ouvrent sur la longueur de la croisée. Dans l'une de ces chapelles est un bel autel en bois doré de l'époque de la Renaissance. Le chœur est spacieux; deux gros piliers placés à l'entrée et six faisceaux de colonnettes engagées dans le pourtour soutiennent la voûte. Entre ces faisceaux s'ouvrent cinq fenêtres à ogive; celle du milieu possède une verrière du XVI^e siècle représentant des saints placés sous des dais très-ornés. A droite du maître-autel est une grande créden-ce ogivale. L'église de la Chalade, enterrée de plusieurs pieds, n'offre rien de remarquable à l'intérieur; elle s'appuie sur des contreforts massifs d'où s'élancent des arc-boutants. La longueur totale de l'édifice dans œuvre est de 49 m. 50; la largeur de la grande nef est de 12 m.; celle du collatéral, de 6 m.; les transepts ont 35 m. 50 de longueur, et les chapelles qui les bordent 9 m. 38 de profondeur.

CHALAFTA (José BEN), écrivain juif, contemporain de Simon, fils de Gamaliel. Il vivait vers l'an 130 de notre ère. On lui attribue une chronique universelle écrite en langue hébraïque, intitulée *Seder olam Raba*. Elle va de la création du monde jusqu'au soulèvement de Bar-Kocbéba, sous le règne d'Adrien (130-135 ap. J.-C.).

CHALAIN (lac de), petit lac de France (Jura), près du village de Marigny, arrond. de Lons-le-Saunier. Il a 3 kilom. de long, sur 700 m. de largeur moyenne; superficie, 220 hectares. Ses rives sont dominées par de magnifiques montagnes couvertes de prairies et de forêts; il déverse ses eaux dans l'Ain par le bief d'Euif.

CHALAIS, bourg de France (Charente), ch.-l. de cant., arrond. et à 29 kilom. S.-E. de Barbezieux, au pied d'un coteau, sur le chemin de fer de Paris à Bordeaux et sur la Tude; 740 hab. Commerce de bestiaux et de truffes. Château de date assez récente, élevé sur l'emplacement d'un ancien château féodal, véritable place forte, dont il ne reste que d'insignifiants débris. Chalais était au moyen âge le chef-lieu d'une seigneurie qui avait le titre de principauté et relevait de l'archevêché de Bordeaux. Cette place forte est restée longtemps sous la dépendance de l'Angleterre; Charles VII l'assiégea en personne, le 17 juin 1452. Un de ses lieutenants la prit d'assaut et fit égorger les habitants qui s'étaient déclarés pour les Anglais. Le duc de Joyeuse y campa avec son armée, la veille du jour où il devait être battu et tué à Coutras. Dans un conseil tenu à Chalais par les principaux chefs catholiques, on décida que le lendemain il ne serait fait de quartier à aucun protestant, pas même à Henri d'Albret, pour le cas, dont on ne doutait guère, où l'on réussirait à le ren-contrer dans la mêlée et à s'emparer de lui.

Le *château* de Chalais était autrefois une sorte de citadelle, flanquée de tours élevées, entourée de fossés profonds, et communiquant avec la plaine par des souterrains qui facilitaient les sorties et les approvisionnements de la place. Les bâtiments actuels sont de construction plus ou moins récente; quelques-uns d'entre eux remontent pourtant au XIV^e siècle. On y remarque la tour de l'Ouest, dont la porte était surmontée, avant 1848, de l'écusson des comtes de Périgord, avec la fière devise : *Ré qué Diou* (Rien que Dieu), et un pont-levis dont les chaînes, toujours solides, permettent encore de le lever ou de l'abaisser. Ce château appartient depuis le XIX^e siècle à la famille de Talleyrand-Périgord; parmi les comtes issus de cette famille, auxquels il a donné son nom, le plus connu est le favori de Louis XIII et l'amant de la duchesse de Chevreuse, celui que Richelieu fit décapiter en 1628, pour le punir d'avoir osé conspirer contre lui.

Chalais possède encore une église intéressante dont le portail est de style roman, et un hôpital fondé en 1690.

CHALAIS (prince DE), v. *TALLEYRAND*.

CHALAMIDE s. f. (cha-la-mi-de). Mar. Pièce de chêne servant d'appui au mât d'une galère.

CHALAMONT, bourg de France (Ain), ch.-l. de canton, arrond. et à 35 kilom. E. de Trévoux; pop. aggl., 1,128 hab. — pop. totale, 1,866 hab. Commerce de gibier et de poissons.

CHALAN s. m. V. *CHALAND*.

CHALANCHES (les), montagne de France (Isère), arrond. et à 35 kilom. S.-E. de Grenoble, dans le canton de Bourg-d'Oisans. Elle fait partie du rameau des Alpes Cottiniennes qui s'avance entre l'Isère et la Romanche. Les principales roches qu'elle contient sont les grès, la tourmaline, des amphibolites, des minerais de fer et de cobalt, de la galène argentifère, de l'antimoine, etc.

CHALANÇON (le), ancien petit pays de France, dans le Velay, dont les lieux principaux étaient : Saint-Pol-de-Chalançon, Saint-André-de-Chalançon, compris actuellement dans le département de la Haute-Loire, arrond. d'Yssingaux.

CHALAND ou **CHALAN** s. m. (cha-lan) — du bas lat. *chelandrion*, *chelindrus*, *salandra*, *calannus*, bas gr. *chelandon*. Diez propose, par assimilation, *cheludrus*, tortue de mer, serpent de mer. V. *CHELONIENS*. Il y a bien, dans le bas lat., *calones*, barques portant le bois aux soldats, que l'on peut rapprocher du sanscrit *kala*, bateau, de la racine *kal*, conduire, pousser, ou même du sanscrit *calana*, mobile, de *cal*, aller, vaciller. M. Littré pense qu'on pourrait accepter le changement de *on* en *an*, dans *chaland*, de *calones*; mais il ne voit point d'où viendrait le *t* ou le *d* de *chaland* ou *chaland*, dans les plus anciennes formes. Dans le parler de Loudéac (Côtes-du-Nord), *chaland* signifie gouttière, conduit pour l'eau, peut-être par quelque assimilation avec *chaland*, bateau). Mar. et navig. Bâtiment à fond plat, qui sert en général à alléger les navires en prenant une partie de leur chargement, ou à porter des munitions aux gros bâtiments dans les rades militaires, et quelquefois à embarquer et à débarquer des troupes : *L'artillerie s'exerce à embarquer et à débarquer son matériel sur des CHALANDS de nouveau modèle, construits à Constantinople.* (Baron de Bazancourt.) || Nom que l'on donne, sur la Seine et sur la Loire, à des bateaux qui transportent des marchandises à Paris.

— Pêch. Bateau où l'on conserve le poisson vivant; embarcation pour la pêche en rivière, qui est longue de 7 à 8 m., large de 1 m. 50 à 1 m. 80, et pontée à l'avant ainsi qu'à l'arrière.

CHALAND, ANDE s. (cha-lan, an-de — On a fait venir ce mot de *chaland*, navire qui apporte les marchandises; du gr. *kalein*, appeler; du lat. *calere*, être chaud, être empressé. Toutes ces opinions sont également improbables. Ne pourrait-on voir dans *chaland* le mot *client* corrompu ? La forme s'éloigne un peu, il est vrai, mais le rapport du sens est évident). Acheteur, pratique, client, dans le langage des marchands : *Attirer les CHALANDS. Avoir beaucoup de CHALANDS. Perdre des CHALANDS.*

— Collectiv. Acheteurs, pratiques : *Afrander le CHALAND.*

Belle figure et bonne grâce
Menaient au comptoir le *chaland*.

PANARD

— Par ext. Partisan, amateur, personne qui s'offre pour quelque chose : *Cette femme est un fort bon parti, elle ne manquera pas de CHALANDS. Savez-vous bien que Mme de Senneville est assez sotté ? Cela n'attire pas les CHALANDS.* (Mme de Sév.) *Je doute que Calvin, de nos jours, eût beaucoup de CHALANDS.* (Ste-Beuve.)

Cache ton corps sous un habit funeste;
Ton lit, Margot, a perdu ses *chaland*,
Et tu n'es plus qu'un misérable reste
Des premiers temps et des premiers galants.

MAINARD.

— Fam. Camarade, compagnon, personne avec qui l'on a des rapports : *C'est un CHALAND dont je ne me soucie guère. Nous ne serons pas longtemps CHALANDS, si vous vous conduisez ainsi.* || Gaillard, homme de plaisir : *Voilà un bon CHALAND. C'est un fameux CHALAND.*

— Nom que l'on donnait autrefois à une sorte de gros pain qui était le pain ordinaire, celui qu'achetaient communément les chalandes des boulangers. || Adjectiv. : *Du pain CHALAND.*

CHALANDEAU s. m. (cha-lan-do). Mar. Marin chargé de la conduite des chalands. C'est aujourd'hui, parmi les marins, un terme de mépris. || On dit aussi *CHALANDON*.

CHALANDISE s. f. (cha-lan-di-ze — rad. *chaland*). Achalandage, clientèle, affluence de chalands :

L'enseigne fait la *chalandise*.

LA FONTAINE.

|| Pratique, fréquentation habituelle de la boutique d'un marchand : *Je vous donnerai ma CHALANDISE.* || Le mot a vieilli dans les deux sens.

— Fam. Amateurs, personnes qui s'offrent ou qui demandent : *Je voudrais parfois qu'il n'y eût que moi de femme au monde. — Vous auriez de la CHALANDISE.* (Regnard.)

CHALANDON (Georges-Claude-Louis-Pie), prélat français, né à Lyon en 1804. Coadjuteur de l'évêque de Belley, avec le titre d'évêque de Thaumacum *in partibus*, en 1850, M. Chalandon a pris, deux ans plus tard, possession du siège épiscopal de Belley, et a été nommé, en 1857, archevêque d'Aix. On a de lui une *Vie de Mme de Mejanès, fondatrice et première supérieure de l'ordre des sœurs de Sainte-Chrétienne* (1846).

CHALANDRITZA, ville de la Grèce moderne, dans la Morée, prov. d'Achaïe, au S. de Patras. En 1206, un rameau appartenant à la famille de la Trémouille reçut cette ville comme baronnie relevant de la principauté française d'Achaïe, et la conserva pendant un siècle. On voit encore des débris du fort Tremoula, que bâtit cette famille.

CHALARD (Joachim DU), jurisconsulte français, né à la Souterraine (Creuse), mort en 1562. Il était avocat au grand conseil. On a de lui : *Sommaire exposition des ordonnances de Charles IX sur les plaintes des trois états de son royaume, tenus à Orléans en 1560* (Paris, in-8°), ouvrage qui a eu de nombreuses éditions, et *Origine des erreurs de l'Eglise* (1562).

CHALARE s. m. (cha-la-re — du gr. *chalaros*, mou). Entom. Genre de diptères, de la famille des scénoptères.

CHALARION s. m. (cha-la-ri-on — du gr. *chalaros*, mou, flexible). Bot. Syn. d'OGIERRE.

CHALAS (Prosper), écrivain français, mort vers 1833, à l'âge d'environ trente ans. Il a composé, en collaboration avec E. de Monglave, une *Histoire des conspirations des jésuites contre la maison de Bourbon en France* (1825).

CHALASIE s. f. (ka-la-zi — du gr. *chalasis*, relâchement). Pathol. Relâchement des fibres de la cornée transparente, qui amène la séparation partielle de la cornée transparente d'avec la sclérotique. Relâchement en général.

CHALASTIQUE adj. (ka-la-si-ke — rad. *chalastie*). Pathol. Qui a la vertu de relâcher les fibres : *Médecament CHALASTIQUE.*

— s. m. Remède que l'on croit propre à relâcher les fibres : *L'emploi des CHALASTIQUES.*

CHALATOIRE adj. (ka-la-toïre — du gr. *kalân*, relâcher). Anc. mur. Se disait des cordes aujourd'hui appelées DRISSES, et qui servent à élever les antennes le long du mât ou à les descendre sur le pont.

CHALAZE s. f. (ka-la-ze — du gr. *chalaza*, grêle, par assimilation à un grêlon. *Chalaza* se rapporte sans doute à la racine sanscrite *kar*, *par*, blesser, d'où dérivent en sanscrit plusieurs termes qui expriment la dureté, par exemple : *kara*, *karaka*, grêle, grêlon, et quelques noms de la pierre et des corps analogues). Pathol. et chir. Tumeur au bord des paupières. On dit aussi CHALAZIE et CHALAZION.

— Ornith. Nom que l'on donne aux cordons qui tiennent le jaune suspendu dans les œufs d'oiseaux.

— Bot. Point d'attache de l'amande ou de l'albume dans l'intérieur de la graine, formé par l'épanouissement des vaisseaux nourriciers qui constituent le raphe : *La CHALAZE est, pour Mirbel, la base de l'ovule. La quintine se détache de la CHALAZE.* (A. Richard.) *La CHALAZE et le micropyle sont situés à deux points opposés de la graine.* (A. Focillon.) Ce mot est masculin pour quelques auteurs. V. GRAINE.

— Encycl. Zool. En zoologie, les *chalazes* sont les deux ligaments ou plutôt les deux cordons blanchâtres qui, fixés d'une part à la membrane interne de l'œuf, et de l'autre à la tunique propre du jaune, suspendent celui-ci et le maintiennent en place. Rien de plus facile à observer que cet organe, quand on mange des œufs à la coque très-peu cuits; on voit la *chalaze* sous forme d'une sorte de cordon demi-solide, plus ou moins résistant selon le degré de cuisson et aussi suivant l'âge de l'œuf, qui traverse le blanc et supporte pour ainsi dire le jaune, vers l'une des extrémités. Elle se retrouve du reste chez les animaux supérieurs.

— Bot. La *chalaze* est, dans l'ovule et plus tard dans la graine des végétaux, le point où l'enveloppe intérieure est attachée à l'extérieure; c'est l'endroit où les vaisseaux du funicule (qui joue ici le rôle de cordon ombilical), après avoir traversé la membrane externe, passent dans l'interne et dans la nuelle ou embryon; c'est un hile ou ombilic interne. La *chalaze* se trouve ordinairement opposé au hile ou ombilic externe. Cet organe, qui n'existe pas toujours, varie dans sa forme; c'est tantôt une proéminence ou un mamelon, tantôt une simple tache plus ou moins obscure.

— Chir. La *chalaze* s'appelle encore *grêle*, *grêlon*, *millet*, *grando*, *tilosis*, etc. C'est une petite tumeur de la paupière, qui a la plus grande ressemblance avec l'orgelet, que nous avons décrit sous le nom de *blepharite furunculose*; c'est un follicule induré ou un orge-

let passé à l'état chronique. La petite tumeur est ordinairement dure, fibro-albumineuse, d'une durée fort longue, et diffère de l'orgelet par l'absence de symptômes inflammatoires, et fait saillie à la peau; quelquefois on voit plusieurs grêlons disposés en chapelot. Contre cette petite infirmité, qui gêne quelquefois le mouvement de la paupière, irrité ou fatigué l'œil, on emploie d'abord les préparations résolutives, les pommades fondantes, mercurielles ou iodurées, les cautérisations légères au nitrate d'argent; lorsque ces moyens échouent, on pratique l'ablation, soit à l'aide de l'instrument tranchant, soit à l'aide du caustique. L'ablation par l'instrument tranchant est préférable, et d'ailleurs fort simple. Après avoir fixé la paupière avec la pince-anneau de Desmarres, on excise rapidement la tumeur à l'aide des ciseaux courbes sur le plat, et on touche avec le crayon de nitrate d'argent pour arrêter la petite effusion du sang. Si l'on se décide pour le caustique, on applique une petite quantité de pâte de Vienne dans la rainure d'une aiguille à inoculation; on pénètre ensuite, à l'aide de cette aiguille, dans la tumeur, et on tourne à plusieurs reprises le petit instrument entre ses doigts. Une minute suffit à l'opération.

CHALAZÉ, ÉE adj. (ka-la-zé — rad. *chalaze*). Bot. Qui est muni d'une chalaze : *Graine CHALAZÉE.*

CHALAZIE s. f. (ka-la-zi). Pathol. V. CHALAZE.

CHALAZIEN, IENNE adj. (cha-la-zi-nin, iè-ne — rad. *chalaze*). Bot. Qui appartient à la chalaze : *Point CHALAZIEN.*

CHALAZIFÈRE adj. (ka-la-zi-fè-re — de *chalaze*, et du lat. *fero*, qui porte). Ornith. Syn. hybride de CHALAZOPHORE. V. ce mot, qui est plus régulier.

CHALAZION s. m. (ka-la-zi-on). Pathol. Syn. de CHALAZE.

CHALAZOPHORE adj. (ka-la-zo-fo-re — de *chalaze*, et du gr. *phoros*, qui porte). Ornith. Se dit d'une membrane dépourvue de vaisseaux, qui est immédiatement étendue sur le jaune de l'œuf et à laquelle s'attachent les chalazes : *Membrane CHALAZOPHORE.*

CHALAZOPHYLACE s. m. (ka-la-zo-fi-lase — du gr. *chalaza*, grêle; *phylax*, gardien). Antiq. Prêtre d'Athènes chargé de détourner, par ses prières, la grêle et les orages.

— Encycl. En Grèce, on appelait *chalazophylaces* des prêtres dont la fonction était de détourner par le sacrifice d'un agneau ou d'un poulet. Quand ils n'avaient pas sous la main un de ces animaux pour l'offrir en holocauste, ou bien lorsque l'inspection de leurs entrailles n'offrait que des présages funestes, ils avaient recours à un singulier moyen : avec un instrument tranchant ils se taillaient les doigts, croyant ou plutôt voulant faire croire que l'effusion de leur sang apaiserait les dieux.

CHALBOS (François), général français, né à Cabrières (Lozère), mort à Mayence en 1803. Il se distingua surtout dans les guerres de la Vendée, succéda à Léchelle dans le commandement en chef, et mourut commandant d'armes de la place de Mayence.

CHALCANTE s. m. Minér. V. CALCHANTE.

CHALCANTHITE ou **CHALKANTHITE** s. f. (kal-kan-ti-te — du gr. *chalkos*, cuivre; *anthos*, fleur). Minér. Sulfate de cuivre naturel, ainsi appelé parce qu'il se couvre à l'air d'une espèce d'enduit ressemblant à une poussière ou fleur excessivement fine. Syn. de CYANOSE.

CHALCANTHUM s. m. (kal-kan-tomm — du gr. *chalkos*, cuivre). Chim. Ancien nom du sulfate de cuivre.

CHALCAS s. m. (kal-kass). Bot. Syn. de MURRAYA, genre d'aurantiacées : *Le CHALCAS javanais passe pour avoir des propriétés médicinales.* (Clavé.)

CHALCASPIDE s. m. (kal-ka-spi-de — du gr. *chalkos*, cuivre; *aspis*, bouclier). Antiq. Soldat grec portant un bouclier de cuivre.

CHALCÉ s. m. (kal-sé). Ichthyol. Genre de poissons, de la famille des salmonoïdes, qui habitent le Nil et les grands fleuves de l'Amérique tropicale.

CHALCÉDOINE, ville de l'ancienne Asie Mineure, dans la Bithynie, à l'entrée du Bosphore de Thrace. Elle fut fondée vers 685 av. J.-C., en face de l'emplacement où vingt-sept ans plus tard s'éleva Byzance. C'est aujourd'hui le lieu appelé *Kadi-Keni* ou *Kadikios*. Bâtie par des Mégariens, sur un emplacement peu favorable, comparativement à celui de Byzance qu'ils auraient pu choisir, elle fut surnommée par l'oracle d'Apollon la ville des aveugles. Les Athéniens prirent Chalcédoine en 409 av. J.-C.; en 74, Mithridate ne put s'en rendre maître. L'empereur Valens fit raser les fortifications de cette ville; mais Justinien, dans la suite, les releva, fit réparer et embellir la ville, qui reçut le nom de *Justiniana* et fut le siège d'un archevêché. En 451, il s'y tint un concile, qui condamna les monophysites. Elle fut renversée par les Ottomans, et ne s'est pas relevée depuis. Il ne reste d'autre souvenir de cette ville que le titre d'*archevêché de Chalcédoine*, *in partibus infidelium*. Chalcédoine donna naissance au philosophe Xénocrate.

CHALCÉDONIEN, IENNE s. et adj. (kal-sé-do-ni-ain, iè-ne). Géogr. Habitant de la ville de Chalcédoine; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les CHALCÉDONIENS. Les femmes CHALCÉDONIENNES.*

CHALCÈS s. f. pl. (kal-sé — gr. *chalkeiai*; de *chalkos*, airain). Antiq. gr. Fêtes athéniennes en l'honneur de Minerve, qui avait appris aux Athéniens à travailler le cuivre. Il y eut des forgerons de l'Attique, en l'honneur de Vulcain, leur dieu spécial.

CHALCIDE s. m. (kal-si-de — du gr. *chalkos*, cuivre; *eidos*, aspect). Erpét. Genre de reptiles sauriens ayant l'organisation intérieure et extérieure, les mœurs et les habitudes des lézards et des couleuvres.

— Entom. Genre d'insectes hyménoptères de la tribu des chalcidites, et de la famille des pupivores.

— Encycl. Erpét. Le genre *chalcide*, type de la famille des chalcidiens, présente les caractères suivants : langue bifide; palais garni de dents; narines latérales; yeux munis de paupières; pas de tympan visible à l'extérieur; corps pourvu d'un sillon bilatéral; membres excessivement courts et à deux ou trois doigts rudimentaires armés de petits ongles. Ces animaux n'ont rien de commun avec celui que les anciens ont appelé *chalcidée*, et qui porte aujourd'hui le nom vulgaire de *seps*. Par leur organisation et leurs mœurs, ils ressemblent aux lézards et aux couleuvres. Leurs pieds sont si petits, si éloignés entre eux, qu'ils peuvent à peine soulever le corps et servir à la progression; aussi ces reptiles marchent-ils surtout au moyen de leur queue. Les *chalcides* habitent en général l'Amérique méridionale. Le plus connu est le *chalcide jaunâtre* ou de *Lacépède*, qui vit à la Guyane et dans les contrées voisines; on l'a aussi appelé *tridactyle*, parce qu'il a trois doigts à chaque pied. On a signalé un *chalcide* dont les pieds n'auraient qu'un seul doigt; mais son existence comme espèce n'a pas été constatée. Wagler pense que cette particularité était purement accidentelle; d'après Cuvier et Gray, ce ne serait même que le *chalcide* tridactyle mal observé. Les mœurs des *chalcides* sont peu connues; on sait toutefois que ce sont des animaux très-innocents. Les espèces elles-mêmes ne sont pas bien déterminées; on en connaît quatre, dont une est supposée originaire du Bengale.

Les anciens donnaient le nom de *chalcide* à un reptile que l'on appelait aussi *zygnis*; ce dernier terme a été conservé comme nom générique par plusieurs auteurs modernes. Le *chalcide* des anciens ressemblait au lézard pour la forme et à l'orvet pour la couleur, dont l'éclat métallique rappelle celui du bronze. Pliny dit formellement : « Ce genre de lézards a sur le dos des lignes couleur d'airain, d'où son nom. » Les naturalistes de la Renaissance, et ceux qui sont venus après eux, ont retrouvé ces caractères chez un reptile du midi de l'Europe, communément appelé *seps*. Ce reptile est-il un serpent ou un lézard? Est-il vivipare ou ovipare, venimeux ou innocent? Les opinions les plus diverses ont été autrefois soutenues à ce sujet. Ray, prenant en considération la brièveté des pattes de ce reptile, dit que c'est un serpent à pieds plutôt qu'un lézard. Sur la parole d'Aristote, on regarda le *chalcide* comme très-venimeux, à ce point que sa morsure engendrait la corruption dans la plaie, d'où le nom de *seps* (du grec *sepo*, corrompre). Sa marche tortueuse était un indice de ses propriétés dangereuses. De nos jours encore, le *chalcide*, dans plusieurs pays, est regardé comme malfaisant et inspire une grande crainte aux habitants des campagnes. Les anciens croyaient que sa morsure était mortelle, surtout pour les jumeaux; ce préjugé, que rien ne justifie, s'est conservé jusqu'à ce jour en Sardaigne et dans quelques contrées voisines. Cetti assure que lorsque les bœufs et les chevaux ont avalé quelques seps avec l'herbe qu'ils paissent, ils sont parfois gravement malades. Les observations faites, il y a plus d'un siècle, par Sauvages, sont en opposition avec ces faits; un passage de son mémoire, peu lu, paraît assez curieux pour mériter d'être cité textuellement : « Il est inouï, dit-il, que personne ait eu lieu de se plaindre du seps. Une poule, ayant trouvé un de ces animaux, l'avalait, apparemment par la tête, sans l'endommager; un moment après, on vit sortir le seps par un chemin tout opposé; la poule, qui l'aperçut, l'avalait de nouveau; le seps s'échappa encore par la même route; lassée de ce badinage, la poule le coupa en deux à coups de bec, et l'avalait pour la troisième et dernière fois; elle n'en parut pas incommodée : ce lézard, pris intérieurement, n'a donc rien de nuisible. Et qui sait si, par la propriété qu'il a de se glisser le long du canal intestinal et de le parcourir sans causer le moindre mal, il ne produirait pas dans la passion iliaque un meilleur effet que le vit-argent et les balles de plomb? » Malgré cette insinuation, le seps vivant n'est pas entré dans la matière médicale. Ce reptile, dans sa plus grande dimension, mesure 0 m. 40 à 0 m. 45; son corps est long, mince, presque cylindrique, semblable à celui d'un serpent; ses yeux sont très-petits; ses pattes, dont la longueur ne dépasse pas 0 m. 005, se terminent chacune par trois doigts très-courts, armés d'ongles aigus; la queue est terminée en pointe. La coloration générale est d'un gris d'acier à reflets bronzés en dessus, avec des

raies longitudinales brunes ou blanches piquetées de noir de chaque côté du corps, dont le dessous est d'un blanc jaunâtre. Cette espèce présente d'ailleurs plusieurs variétés de coloration : tantôt les bandes latérales sont toutes noires; tantôt le dessus du corps est marqué de huit ou neuf raies, alternativement noires et fauves ou blanchâtres, qui descendent jusqu'aux flancs; tantôt enfin l'animal paraît d'un brun olivâtre uniforme; tant les raies fauves qui alternent sont pâles et peu apparentes. Le seps ressemble beaucoup par l'aspect à un serpent; on assure qu'il peut s'enrouler sur lui-même comme les ophiidiens. Sa progression n'est d'ailleurs qu'une sorte de reptation; ses pattes, très-courtes et attachées à la naissance du cou et aux côtés de l'anus, c'est-à-dire presque aux deux extrémités du corps, ne peuvent le soutenir au-dessus du sol; elles paraissent néanmoins aider à la locomotion et agissent avec une grande vélocité, ce qui doit ajouter à la rapidité de sa course, car on le voit, quand il est poursuivi, glisser comme un trait à travers les herbes. Le *chalcide* habite le midi de la France, l'Italie, la Sardaigne, l'île de Chypre et certaines régions de l'Afrique; il paraît même que ce reptile, ou tout au moins une espèce très-voisine, peut-être une simple variété, se retrouve au Bengale et au Cap de Bonne-Espérance. Il aime les pays plats, et recherche surtout les lieux herbus et marécageux; mais on ne l'y trouve guère que pendant la belle saison. Aux approches de l'hiver, il se cache dans des trous sous la terre. Tout à fait inoffensif, il se nourrit d'insectes, d'araignées et de petits limaçons. D'après plusieurs auteurs, et notamment Columba, ce saurien est vivipare, à la manière des vipères. Lorsqu'une portion de sa queue vient à se rompre, cet organe reste longtemps à reprendre une partie de son ancienne dimension, et le corps s'accroît alors beaucoup en diamètre.

— Entom. Les *chalcides* sont des hyménoptères, caractérisés par une taille relativement assez grande, un corps épais, une tête large; des ailes à une seule nervure bifurquée au milieu; des cuisses très-renflées, dentelées en dessous, et munies d'un sillon dans lequel s'applique la jambe; des pattes postérieures très-renflées et propres au saut. Les mœurs de ces insectes ne sont pas encore parfaitement connues; ils se trouvent en été sur les fleurs. Les femelles déposent quelquefois leur progéniture dans le nid des guêpes. Les larves sont carnassières et parasites. Le *chalcide* nain est noir; il habite la France et se trouve souvent aux environs de Paris.

CHALCIDICE, nom d'une ancienne petite contrée de l'Asie, située à l'E. de l'Oronte et de l'Apamène; la petite ville de Chalcis en était la capitale.

CHALCIDIEN, IENNE adj. (kal-si-di-ain, iè-ne). Erpét. Qui ressemble à un chalcide. On dit aussi CHALCIDIE, CHALCIDIDS, CHALCIDINS et CHALCIDOÏDE.

— s. m. pl. Famille de reptiles sauriens, ayant pour type le genre *chalcide*.

— Entom. Tribu d'hyménoptères comprenant environ douze cents espèces : *Les CHALCIDIENS sont en général de la taille la plus exigüe, mais presque tous sont ornés de couleurs brillantes, variées et métalliques.* (Blanchard.)

— Encycl. Les *chalcidiens* constituent une famille de sauriens qui, par leur organisation et leurs mœurs, semblent établir le passage des véritables lézards aux serpents. En effet, leur corps est très-allongé, cylindrique, serpentiforme; ils ont des pattes, mais très-courtes, et quelquefois ils n'en ont que deux, l'autre paire n'offrant que des rudiments d'os. La tête, assez semblable à celle des lézards, est garnie en dessous de plaques polygonales. Ils ont des dents appliquées contre le bord interne des os maxillaires, des paupières, une langue peu extensible, large, échancrée à la pointe, non engainée dans un fourreau; le corps est couvert d'écaillés petites, distribuées en anneaux. Il n'y a point de ligne de démarcation distincte entre la tête, le corps et la queue, et c'est un trait de ressemblance avec les ophiidiens; mais les os de la mâchoire ne sont pas dilatables comme chez ces derniers. Les organes de la respiration, de la circulation et de la génération ressemblent beaucoup à ceux des lézards. Les *chalcidiens* sont terrestres et carnassiers; les mollusques, les annélides et les insectes forment leur nourriture. Ils appartiennent aux parties du monde les plus chaudes et habitent les lieux déserts. Leurs mœurs sont peu connues. Une quinzaine de genres appartiennent à ce groupe.

CHALCIDIQUE s. m. (kal-si-di-ke — du nom de la ville de Chalcis, qui paraît avoir la première possédée de ces portiques). Antiq. Portique couvert qui précédait l'entrée de certains édifices publics ou privés.

— Encycl. Les *chalcidiques* étaient, dans l'antiquité, des portiques larges, bas et profonds, que supportaient des pilastres et que recouvrait un toit d'une nature particulière. Dans la description qu'il donne des basiliques romaines, de leurs formes et de leurs proportions, Vitruve nous apprend qu'aux extrémités des édifices de ce genre on construisait des *chalcidiques* (*chalcidica*), lorsque la longueur du terrain le permettait (v. BASILIQUE). Ausone, Hygin, Arnobe, se servent du même mot pour désigner

des salles hautes et spacieuses. « Je voudrais bien, dit ce dernier, voir vos dieux et vos déesses péle-mêle dans vos grands *chalcidiques* et dans ces palais du ciel. » — On écrit, dit-il ailleurs, que vos dieux font leurs festins dans de grandes salles à manger qui sont aux cieux, et dans des *chalcidiques* resplendissants d'or. » Les archéologues ont longuement discuté sur l'étymologie de ce mot : les uns le font venir du grec *χάλειν*, bronze, *χάλος*, maison, ou *χαλός*, justice; Alberti suppose fort gratuitement que *chalcidium* ait été employé pour *causidium*, lieu de réunion des avocats et des plaideurs. La vérité est, d'après Festus, que ce mot vient de Chalcis, ville grecque où l'on fit usage pour la première fois de ce genre de construction, de même que l'*atrium* dut son nom à la ville d'Atria ou Adria où il avait été inventé. La destination et la situation des *chalcidiques* ont donné lieu aussi aux explications les plus diverses. Perrault, l'architecte de la colonnade du Louvre, a avancé sur ce sujet une opinion qui mérite d'être citée :

« Comme je ne trouve, dit-il, aucune de toutes les interprétations différentes qui me satisfasse, j'en forme une nouvelle que je fonde sur les autorités des plus anciens interprètes de ce mot, et, étant assuré par le témoignage d'Ausone que *chalcidica* était un lieu élevé, que nous appelons un premier étage, et par le témoignage d'Arnobe que *chalcidica* était un lieu ample et magnifique, j'estime que ces *chalcidiques* étaient de grandes et magnifiques salles où se rendait la justice, situées aux bouts des basiliques, de plain-pied avec les galeries par lesquelles on allait d'une salle à l'autre, et où les plaideurs se promenaient, car ces galeries hautes sans ces salles semblaient être inutiles. Suivant cette interprétation, lorsque Vitruve dit que s'il y a assez de place pour faire une basilique fort longue, on fera des *chalcidiques* aux deux bouts, il faut entendre que si elle est courte on ne fera qu'une salle à un des bouts, ou que si l'on en fait à chaque bout elles seront trop petites pour pouvoir être appelées *chalcidiques*, dont le nom donne à entendre une grandeur et une magnificence extraordinaires. » Quatrième de Quincy s'est attaché à répéter l'opinion de Perrault. Il a démontré, d'une part, que les *chalcidiques* ne sauraient être considérées comme des salles où se rendait la justice, puisqu'elles ne faisaient pas partie essentielle des basiliques, et, d'autre part, qu'en leur supposant même cette destination, ce ne serait pas dans les galeries supérieures de la basilique qu'il conviendrait de les chercher. Un passage très-explicite de Plin le Jeune nous apprend, en effet, que les curieux se penchaient du haut de ces galeries pour tâcher de suivre les débats judiciaires qui avaient lieu dans l'hémicycle du rez-de-chaussée. Parmi les anciens architectes italiens qui, dans leurs plans et leurs dessins, ont cherché à rétablir la basilique antique d'après la description de Vitruve, Alberti est le seul qui ait indiqué d'une manière précise ce que pouvaient être les *chalcidiques*. « On ajouta, dit-il, auprès du tribunal, une allée transversale appelée *causidium* (nous avons vu qu'Alberti avait cru devoir substituer ce mot à *chalcidicum*), parce que c'était là que s'assemblaient les plaideurs et les avocats, et l'on joignit les deux parties dans la forme qu'a la lettre T. » Quatrième de Quincy fait remarquer que parmi les anciennes basiliques chrétiennes qui furent bâties, comme on sait, sur le modèle des basiliques romaines, celle de Saint-Paul, à Rome, qui est la plus spacieuse et la plus longue, présente justement à son extrémité ces deux bras ou *chalcidiques*, formant une nef transversale et donnant au plan intérieur du monument la figure d'un T. « C'est cette addition pratiquée ainsi au bout de l'édifice et qu'on appelle aujourd'hui croisée, ajoute le savant archéologue, qui sans doute a induit les architectes à introduire depuis dans les églises cette forme de croix latine, dont l'analogie avec le signe du christianisme n'a peut-être pas eu d'autre fondement qu'une rencontre fortuite de ressemblance. » D'après cela, quelques auteurs ont cru pouvoir donner le nom de *chalcidiques* aux bras ou croisillons du transept des églises.

CHALCIDIQUE, nom ancien d'une presqu'île située au S. de la Macédoine, dans la mer Egée, entre les golfes Thermaïque à l'O., et Strymonique à l'E. Elle était découpée en trois petites péninsules nommées Sithonie, Pallène et Athos, formées par les baies Toronaïque et Singitique. La Chalcidique fut surtout peuplée par des colonies grecques, qui fondèrent les villes de Chalcis, Olynthe, Potidée; elle fait actuellement partie du pachalik de Salonique.

CHALCIDITE adj. (kal-si-di-te). Entom. Qui ressemble à un chalcide.

— s. m. pl. Groupe d'insectes hyménoptères chalcidiens. Il On dit aussi CHALCIDIES.

— Encycl. La tribu des *chalcidites* appartient à la famille des pupivores. Chez ces insectes, les antennes sont brisées, et à partir du coude, elles forment une masse allongée ou en fuseau; elles n'ont pas au delà de douze articles. Leurs palpes maxillaires sont courts, ont quatre articles au plus, dont le dernier plus gros; le segment antérieur du corselet a son bord postérieur droit. A l'état de larves, ces insectes sont, pour la plupart, parasites, et vivent dans le corps d'autres insectes, à la manière des ichneumons. Plusieurs ont la faculté de sauter au moyen de leurs pieds posté-

rieurs. Ils sont fort petits et parés des couleurs métalliques les plus brillantes. Cette tribu renferme les genres et sous-genres chalcide, leucopsis et eulophe.

CHALCIDIUS, philosophe platonicien du III^e siècle, ou suivant d'autres, du IV^e. Il composa un commentaire estimé sur le *Timée* de Platon, dont la meilleure édition est celle de Fabricius (dans le t. II. des œuvres de saint Hippolyte), avec les notes de Meursius (Hambourg, 1718). C'est à tort qu'on a rapporté que ce philosophe était archidiacre de l'Eglise de Carthage; il est douteux même qu'il fût chrétien. Sa doctrine paraît avoir été un syncrétisme mêlé de néoplatonisme et d'idées chrétiennes.

CHALCIÉCIES ou **CHALCIÉCIES** s. f. pl. (kal-si-é-si — du gr. *chalkos*, bronze; *oikia*, habitation). Antiq. gr. Fêtes qu'on célébrait à Sparte en l'honneur de Minerve Chalcéique.

CHALCIÈQUE ou **CHALCIÈQUE** adj. (kal-si-é-ke — gr. *chalkikos*, de *chalkos*, bronze; *oikia*, habitation). Surnom de Minerve, honorée à Sparte dans un temple revêtu de bronze.

CHALCIES s. f. pl. (kal-st — du gr. *chalkos*, bronze). Antiq. gr. Syn. de CHALCÉES. V. ce mot.

CHALCIS s. m. (kal-sis — du gr. *chalkos*, airain). Entom. Genre d'insectes. Syn. de CHALCIDE.

— Ornith. Genre de passereaux. Syn. de CHALCITE.

CHALCIS, ville de l'ancienne Grèce, dans l'Eubée, sur la côte occidentale. Elle porta dans l'antiquité différents noms : *Eubée*, *Stymphelos*, *Halicarne*, *Hypochalcis*. Son nom de Chalcis venait de ce que ses habitants s'étaient servi les premiers d'airain (*chalkos*), pour fabriquer des armes. Aux environs, on exploitait des mines de cuivre. Cette ville envoya des colonies en Thrace, en Macédoine, en Sicile, à Corcyre et en Italie. Le bras de mer de l'Euripe, sur lequel elle est située, est assez étroit pour qu'on y ait construit un pont de bois et de pierre, sous les arches duquel la mer coule avec rapidité. Elle y a un mouvement remarquable qui ressemble au flux et au reflux de l'Océan, et qui est très-irrégulier. Les meules de moulin qui sont sur l'Euripe tournent d'un côté pendant le flux et du côté opposé dans le reflux. Les Grecs modernes appellent l'Euripe *Euripo*, d'où s'est formé le nom d'*Egripo*, qui a été corrompu en celui de Négrepont, qu'on a donné à l'île entière. A Ville de l'ancienne Macédoine, dans la Chalcidique, fondée par les habitants de Chalcis d'Eubée. Il Ville de l'ancienne Syrie, au S.-E. d'Antioche. Elle était la capitale de la Chalcidique, et fut le siège d'un évêché.

CHALCITE s. m. (kal-si-te — du gr. *chalkos*, airain, qui est d'une origine incertaine, faute d'analogies directes dans les langues alliées. Si la racine est *chal*, on pourrait la ramener avec *chloé*, *chloos*, etc., au groupe des noms de l'or qui se rattachent au grec *chryso*. Que l'on compare en particulier le lithuanien *zalas*, fauve, rouge. Ce mot appartiendrait ainsi à la racine sanscrite *ghar*, briller, et cette conjecture est appuyée du sanscrit même par la forme *ghald*, splendeur, lumière solaire, dont la palatiale aspirée *gh* dérive de *gh*. L'airain, qu'Homère appelle *nôrops*, le brillant, a fort bien pu tirer son nom de son éclat). Ornith. Genre de passereaux, voisin des coucous, dont le plumage a un reflet métallique.

— s. f. Minér. Ancien nom d'une roche contenant de l'hydrosulfate de cuivre, et qui paraît être une variété de brochantite. « Nom donné par le docteur Neumann aux sels à bases métalliques, lesquels forment la quatrième classe dans la classification minéralogique de ce savant.

— Encycl. Ornith. Les *chalcites*, réunis autrefois aux coucous, forment aujourd'hui un genre de passereaux, caractérisé surtout par un plumage vert et brillant, à reflets métalliques, et par des tarses très-courts, presque entièrement emplumés. Ils sont d'ailleurs tout à fait semblables aux coucous par le bec et par la conformation générale. Les *chalcites* habitent les régions chaudes de l'Afrique, de l'Asie et de l'Australie. Le *chalcite cuivré* vit au Cap de Bonne-Espérance et au Sénégal; son plumage est d'un beau vert émeraude, à reflets dorés en dessus, jaune serin en dessous. On a donné encore à ce genre le nom de *chrysococcyx*, qui signifie croupion doré.

CHALCITIS ou **CHALCIS**, nom ancien d'une petite île de la Propontide, à l'entrée du Bosphore, ainsi nommée à cause des mines de cuivre qu'elle renfermait. Elle porte aujourd'hui le nom de *KHALKI*.

CHALCO, ville de l'Amérique du Nord, dans l'empire du Mexique, Etat et à 35 kilom. S.-E. de Mexico, sur le rivage E. du petit lac du même nom. Le territoire de cette ville est très-fertile; les bois de charpente y abondent. Le lac de Chalco a 12 kilom. de long sur 8 de large; il l'un des cinq grands lacs de la vallée de Mexico. Il verse la surabondance de ses eaux dans celui de Texcoco, qu'on trouve un peu plus loin. Les eaux de ces deux lacs, et les trois autres du nord de la vallée, tiennent en dissolution du muriate et du carbonate de soude.

CHALCOCHROUS s. m. (kal-ko-kro-uss — du gr. *chalkos*, airain; *chroa*, couleur). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des carabiques, qui ont une couleur bronzée.

CHALCODERME s. m. (kal-ko-dér-me — du gr. *chalkos*, airain; *derma*, peau). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des curculionides, comprenant une trentaine d'espèces, qui ont un éclat métallique.

CHALCODITE s. f. (kal-ko-di-te — du gr. *chalkos*, cuivre). Minér. Substance lamelleuse d'un vert foncé, qui a été trouvée à Sterling, dans le Massachusetts, et dont la nature véritable n'a pas encore été bien déterminée. On croit cependant qu'elle se rapproche beaucoup de la pennine, à la suite de laquelle on l'a placée provisoirement.

CHALCOGASTRE adj. (kal-ko-ga-stre — du gr. *chalkos*, airain; *gaster*, ventre). Entom. Qui a l'abdomen de couleur bronzée.

CHALCOGRAPHE s. m. (kal-ko-gra-fe — du gr. *chalkos*, cuivre; *graphô*, je grave). Techn. Graveur sur métaux et principalement sur cuivre.

— Adjectiv. : Artiste CHALCOGRAPHE.

CHALCOGRAPHIE s. f. (kal-ko-gra-fi — du gr. *chalkos*, cuivre; *graphô*, je grave). Techn. Art de graver sur métaux, et principalement sur cuivre. Il Lieu et établissement destiné à la pratique de cet art : Une CHALCOGRAPHIE célèbre. Il sort de la CHALCOGRAPHIE du Louvre des estampes recherchées.

— Collection d'estampes et de planches gravées : La CHALCOGRAPHIE du Louvre a été mise en cartons; elle était autrefois exposée dans des cadres. La CHALCOGRAPHIE de Rome conserve beaucoup d'œuvres remarquables. (Bachelet.)

— Encycl. La *chalcographie* de Rome et celle qui se trouve à Paris, au musée du Louvre, sont justement célèbres. La première renferme des planches gravées par Marc-Antoine Raimondi; les fontaines de Rome par Falda; des monuments antiques par Pietro-Santo Bartoli; des ouvrages représentant les peintures du Vatican; un recueil de statues par divers graveurs, etc., etc. Mais la *chalcographie* du Louvre est peut-être plus importante encore. Sa collection de planches gravées date de Louis XIV. Ce prince, peu de temps après avoir créé le *Cabinet des estampes*, voulant lui donner une suite dans les produits de la gravure contemporaine et encourager cet art, décida, en 1670, que l'on graverait les événements militaires de son règne, les vues des palais, des jardins et des fontaines, ainsi que les tableaux qui décoraient les résidences royales. C'est à l'initiative de ce prince que l'on doit tant d'œuvres remarquables exécutées par le burin de Mellan, de J. Morin, Edelinck, Audran, etc. Louis XIV, comme on le voit par le *Mercur galant* d'août 1699, ordonna en outre que les gravures commandées seraient livrées à très-bas prix au public. Son œuvre fut continuée par Louis XV, par Louis XVI et par le gouvernement républicain. Le 28 floréal an V, un arrêté du ministère de l'intérieur, réalisant l'idée émise en 1797 par le général Pommereul, qui avait proposé de se servir des riches collections du Louvre pour en tirer des ressources au profit de l'Etat, tout en encourageant l'art de la gravure, alors très-négligé, autorisa l'administration centrale des arts à joindre à ses produits ceux des planches gravées dont elle avait été mise en possession. Cette nouvelle entreprise eut d'abord d'heureux résultats. Quelques commandes intelligentes faites à des artistes habiles eurent un plein succès. Ainsi, la planche gravée d'après le tableau de la *Belle Jardinière* de Raphaël, par M. Desnoyers, et qui lui fut payée 5,000 fr., rapporta, de 1804 à 1805, 15,000 fr.; nous ajouterons que, jusqu'à présent, elle a produit plus de 50,000 fr. Mais cette prospérité ne dura pas, et l'impulsion donnée au nouvel établissement ne tarda pas à se ralentir. De 1801 à 1804, l'administration des arts ne fit graver que huit tableaux de la galerie du Louvre, et bientôt elle traita avec des entreprises particulières, telles que celles de Laurent, de Filhol et de Bouisson, qui se chargèrent, pour leur compte et à leurs risques et périls, de faire exécuter les gravures. Ces entreprises furent loin de réussir, et le produit de la *chalcographie*, qui, en 1803, s'était élevé à 8,788 fr., alla toujours en diminuant jusqu'en 1847, où il tomba à 924 fr. C'est ce qui explique le petit nombre de planches gravées qui furent mises au jour pendant cette longue période de temps, et encore plusieurs des ouvrages publiés sont-ils restés incomplets. Ainsi, sous le premier empire, la *chalcographie* du Louvre n'a été augmentée que des planches du sacre de Napoléon, de son mariage avec Marie-Louise et des bas-reliefs de la colonne de la grande armée. Pendant la Restauration, on ne fit graver que le portrait de Louis XVIII et le sacre de Charles X, encore ce dernier ouvrage est-il resté inachevé. Depuis 1848, époque où l'administration des beaux-arts a repris à son compte la direction de cet établissement, la *chalcographie* du Louvre se trouve dans une situation plus prospère : ses recettes se sont élevées, et elle possède plus de 4,000 planches dont elle fait tirer des épreuves, qu'elle livre à très-bas prix.

CHALCOGRAPHIÉ, ÉE (kal-ko-gra-fi-é)

part. pass. du v. Chalcographier. Gravé sur cuivre : Estampes CHALCOGRAPHIÉES.

CHALCOGRAPHIER v. a. ou tr. (kal-ko-gra-fi-é — rad. *chalcographie*). Graver sur cuivre : CHALCOGRAPHIER un dessin.

CHALCOGRAPHIQUE adj. (kal-ko-gra-fi-ke — rad. *chalcographie*). Qui a rapport à la chalcographie : Procédé CHALCOGRAPHIQUE.

— Qui se compose de gravures et de planches gravées : Musée CHALCOGRAPHIQUE du Louvre.

CHALCOICHTHYOLITHE s. f. (kal-ko-ik-ti-o-li-te — du gr. *chalkos*, airain; *ichthys*, poisson; *lithos*, pierre). Minér. Ardoise pyriteuse présentant des empreintes d'os de poisson.

CHALCOLÉPIDE s. m. (kal-ko-lé-pi-de — du gr. *chalkos*, cuivre; *lepis*, *lepidos*, écaille). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des serricornes, dont le corps est semé d'écailles d'un éclat métallique.

CHALCOLITE ou **CHALKOLITHE** s. f. (kal-ko-li-te — du gr. *chalkos*, cuivre; *lithos*, pierre). Minér. Phosphate naturel d'urane et de cuivre.

— Encycl. La *chalcolite* est une substance d'un vert d'émeraude ou d'un vert d'herbe, quelquefois d'un vert jaunâtre. Elle est susceptible de cristalliser, et affecte alors des formes dérivant du prisme droit à base carrée. Elle renferme, sur 100 parties, 14,4 d'acide phosphorique, 61,5 d'oxyde d'urane, 8,6 d'oxyde de cuivre et 15,5 d'eau. Sa densité est égale à 3,6. On représente sa dureté par le nombre 2,5. Elle fond au chalumeau, en une masse noirâtre et colorant la flamme en vert bleuâtre. Elle donne de l'eau dans le petit matras, et un grain de cuivre avec la soude sur le charbon. Enfin, l'acide azotique la dissout, et la solution est colorée en vert jaunâtre. Ce minéral appartient aux terrains de cristallisation; on le trouve dans certains filons qui traversent les roches granitiques et micaoées. Les filons stannifères en sont principalement très-riches. La gangue ordinaire de la *chalcolite* est le silic corné, et souvent elle accompagne l'urane noir, le cobalt oxydé, le feldspath, le quartz et la fluorine. On l'a trouvée en Saxe, dans les filons argentifères de Schneeberg et de Johanisgeorgstadt, dans les filons ferrugineux d'Ebenstock et de Rheinbreitbach, dans les mines d'étain de Zinnwald. La Bohême, la Bavière et l'Angleterre en possèdent aussi des gisements plus ou moins abondants.

CHALCONDYLE ou **CHALCOCONDYLAS** (Laonicos), historien byzantin, né à Athènes vers la fin du xiv^e siècle, mort vers 1464. Il était issu d'une famille princière. On a de lui une *Histoire des Turcs et de la chute de l'empire grec*, écrite, suivant M. Boissonade, d'un style barbare et plein d'expressions triviales. L'auteur raconte avec quelque détail la chute de Constantinople, et dépeint les Turcs comme le peuple le plus redoutable qu'on ait jamais connu. La meilleure édition grecque de cette histoire est celle de Paris (1650). Blaise de Vignerot l'a traduite en français et commentée (Paris, 1557-1584).

CHALCONDYLE (Démétrius), grammairien grec, né à Athènes vers 1424, peut-être parent du précédent, mort à Milan en 1510. Il fut un des Grecs réfugiés qui contribuèrent le plus à la renaissance de la littérature grecque en Italie, et l'enseigna pendant vingt ans à Florence, puis à Milan, où il avait été appelé par Ludovic le More. Son principal ouvrage est une grammaire grecque sous le titre d'*Erotemata*, dont la première édition, publiée à Milan en 1493, a été réimprimée à Paris par Gourmont en 1525. Ce fut lui qui dirigea la première édition d'*Homère* (Florence, 1488), et celles d'*Isocrate* et de *Suidas* (Milan, 1493 et 1499).

CHALCONOTE s. m. (kal-ko-no-te — du gr. *chalkos*, airain; *notos*, dos). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des lamellicornes, tribu des coprophages, comprenant une ou deux espèces.

CHALCOPHACITE ou **CHALKOPHACITE** s. m. (kal-ko-fa-si-te — du gr. *chalkos*, cuivre; *phakos*, lentille). Minér. Arséniate de cuivre de forme lenticulaire.

CHALCOPHANE s. m. (kal-ko-fa-ne — du gr. *chalkos*, airain; *phanos*, brillant). Ornith. Genre d'oiseaux, de la famille des troupiales.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des chrysomélides, comprenant une trentaine d'espèces américaines.

CHALCOPHONE s. f. (kal-ko-fô-ne — du gr. *chalcophonos*, qui a le son de l'airain). Minér. Nom donné par les anciens, à cause de sa sonorité, à une pierre noirâtre dont on n'a pu déterminer la nature.

— Encycl. Les anciens donnaient le nom de *chalcophone* à une pierre noire qui rendait le même son que l'airain lorsqu'on la frappait. Anderson dit que, dans le Groenland, on lui a parlé d'une pierre semblable, qui est aussi sonore qu'une cloche. Le Canada passe pour en renfermer également quelques-unes, nommées dans le pays *pierres de cloche*. Dans plusieurs collections, on peut voir des pierres noires qui, suspendues à un cordon et isolées, rendent un son harmonieux lorsqu'on les frappe; ce sont des fragments de basalte.

CHALCOPHORE s. m. (kal-ko-fô-re — du

gr. *chalkos*, airain; *phoros*, qui porte). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des sericicornes, comprenant sept espèces, qui ont un éclat cuivreux.

CHALCOPHYLLITE ou **CHALKOPHYLLITE** s. f. (kal-ko-phyllite — du gr. *chalkos*, cuivre; *phyllon*, feuille). Minér. Arséniate naturel d'oxyde de cuivre hydraté.

— **Encycl.** La *chalcopyllite* est une substance d'un vert d'émeraude, cristallisant en lames hexagonales transparentes, qui sont des rhomboédres très-surbaissés. Ces lames possèdent un clivage très-facile, parallèle à leurs grandes faces, et qui permet d'en obtenir des feuillets micacés. La densité de ce minéral est égale à 2,6, et sa dureté à 2. Le Cornouailles, la Saxe et la Hongrie sont les localités qui ont fourni aux minéralogistes les échantillons de *chalcopyllite*. Ce minéral est l'érythrite de Beudant, la *tamarite* de Brooke, le *cuivre arséniate lamellaire* de Haüy, et le *cuivre micacé* de divers auteurs. Il ne se trouve guère qu'aux environs de Redruth, en Angleterre; à Saïda, en Saxe, et à Herrengrand, en Hongrie.

CHALCOPACIDE s. m. (kal-ko-pla-si-de — du gr. *chalkos*, airain; *plax*, plaque). Entom. Genre d'insectes, de la famille des chrysomélides, comprenant onze espèces propres à l'Amérique du Sud.

CHALCOPÈRE adj. (kal-ko-pté-re — du gr. *chalkos*, bronze; *pteron*, aile). Ornith. Qui a les ailes de couleur bronzée.

CHALCOPYGE adj. (kal-ko-pi-je — du gr. *chalkos*, bronze; *pygè*, derrière). Zool. Qui a l'extrémité de l'abdomen de couleur bronzée.

CHALCOPYRITE ou **CHALKOPYRITE** s. f. (kal-ko-pi-rite — du gr. *chalkos*, cuivre, et de *pyrite*). Minér. Pyrite cuivreuse ou sulfure double naturel de cuivre et de fer.

— **Encycl.** Sur 100 parties, la *chalcopyrite* renferme 35,37 de soufre, 34,81 de cuivre et 29,82 de fer. La *chalcopyrite* est d'une couleur voisine de celle du lait et possède comme ce dernier un vif éclat métallique. Elle cristallise sous un grand nombre de formes appartenant au système quadratique; mais ordinairement elle ne forme pas de cristaux déterminés et se trouve en dendrites, en concrétions et en masses compactes plus ou moins volumineuses. Ces variétés sont souvent irisées à la surface. Cet accident, qui est dû à une altération superficielle, est l'origine des noms de *pyrite* à gorge de pigeon et *pyrite* à queue de paon, sous lesquels on désigne vulgairement le minéral qui nous occupe. Sous l'action du chalumeau, elle fond en globules attirables à l'aimant; traités ensuite avec la soude, ces globules donnent un bouton de cuivre. La *chalcopyrite* est soluble dans l'acide azotique, et la solution devient bleue par l'ammoniaque, en même temps qu'elle fournit un abondant précipité d'oxyde de fer. Elle est cassante à un faible degré, et sa cassure est inégale et imparfaitement conchoïde. Sa densité est 4; sa dureté varie entre 4,1 et 4,3. La *chalcopyrite* étant abondamment répandue dans la nature, on l'utilise pour l'extraction du cuivre. Elle est malheureusement peu riche en métal, et son traitement est assez long. Ce minéral forme des amas et des filons dans plusieurs terrains schisteux cristallins; mais on le rencontre aussi en veines et en rognons dans les terrains de sédiment qui ont été traversés par des sources minérales ou par des roches éruptives, le plus souvent serpenteuses. La *chalcopyrite* alimente en Europe plusieurs mines très-riches, par exemple celles de Sainte-Agnès, de Redruth, de Saint-Austle et de Tavistock, en Angleterre, qui fournissent par an de 10 à 12,000 tonnes de cuivre pur. Citons aussi les mines d'Anglesey, celles du comté de Wicklow en Irlande, du Derbyshire, du Staffordshire, de la Suède, de la Norvège et de la Finlande. Le Hartz, la Saxe, le Mansfeld, la Hongrie, la Silésie, la Toscane, etc., possèdent des amas exploitables de *chalcopyrite*. Il existe aussi en France des dépôts de ce minéral, mais ils sont trop épars et trop peu étendus pour donner lieu à des exploitations importantes. Les principales mines françaises sont situées à Chessy et à Saint-Bel, dans le département du Rhône; à Baïgory, dans les Pyrénées; à la Gardette et aux Chalançhes, dans le département de l'Isère; à Gromagny, dans le Haut-Rhin, et à Sainte-Marie-aux-Mines, dans les Vosges. Ce minéral est aussi désigné sous les noms de *cuivre pyriteux*, *pyrite cuivreuse*, *mine de cuivre jaune*. C'est le *kupferkies* de Werner et la *touvanite* de Brooke et de Meller.

CHALCOSIDÉRITE s. f. (kal-ko-si-dé-rite — du gr. *chalkos*, cuivre; *sidéras*, fer). Minér. Nom donné autrefois à une variété de *chalcopyrite*.

CHALCOSINE s. f. (kal-ko-zine — du gr. *chalkos*, cuivre). Minér. Sulfure naturel de cuivre.

— **Encycl.** La *chalcosine*, cuivre sulfuré de Haüy, cuivre vitreux (*kupferglas*) et cuivre éclatant (*kupferglanz*) des minéralogistes allemands, est formée, sur 100 parties, de 79,73 de cuivre et de 20,27 de soufre. C'est une substance très-tendre et très-fragile, d'un gris de fer ou de plomb plus ou moins foncé. Sa densité est égale à 5,5 ou 5,8; sa dureté varie de 2,5 à 3. Les cristaux naturels de *chalcosine* présentent des formes très-variées, dérivant toutes du

système orthorhombique. Scheerer, cependant assure avoir observé de la *chalcosine* cubique. Si ce fait est vrai, ce minéral présenterait naturellement un phénomène de dimorphisme. On peut remarquer à ce sujet que, comme l'ont montré deux savants illustres, MM. Mitscherlich et Gustave Rose, on peut artificiellement obtenir le sulfure de cuivre en octaèdres réguliers. Il est donc démontré que le corps qui nous occupe est bien décidément dimorphe. Ce minéral est tellement fusible qu'il fond à la flamme d'une bougie, lorsqu'il est en petits fragments. Il bleuit la flamme du chalumeau. Traité avec la soude, il produit un bouton de cuivre. L'acide azotique le dissout facilement, et la solution devient bleue par un excès d'ammoniaque, et ne donne que peu ou point de précipité. On rencontre dans la nature de la *chalcosine* lamellaire ou feuilletée, de la *chalcosine* compacte et vitreuse, et enfin de la *chalcosine* pseudomorphe. Relativement à cette dernière, nous citerons la *chalcosine* spiciforme, appelée vulgairement *cuivre en épis*. Cette variété se présente en petites masses ovales, aplaties, relevées par des saillies noires en forme d'écaillés; elle ressemble à un petit cône de pin ou à un épi de graminée qui aurait été fortement comprimé. Le cuivre sulfuré est un des minerais de cuivre les plus purs et les plus riches. C'est, en général, une substance accidentelle des différents gîtes de cuivre pyriteux, dans le Cornouailles, la Hesse, le Mansfeld et le Banat; mais ce n'est que dans les mines de l'Oural et de l'Altai, en Sibérie, que cette substance devient abondante et qu'elle est l'objet d'exploitations particulières.

CHALCOSOME s. m. (kal-ko-so-me — du gr. *chalkos*, airain; *sôma*, corps). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des lamellicornes, comprenant trois espèces indiennes, à couleur métallique.

CHALCOTRICHITE ou **CHALKOTRICHITE** s. f. (kal-ko-tri-ki-te — du gr. *chalkos*, cuivre, et de *thrix*, *trichos*, cheveu). Minér. Variété de cuprite, qui se présente en petites aiguilles ou en filaments déliés ayant souvent la finesse des cheveux.

— **Encycl.** Plusieurs minéralogistes, et entre autres Glocker, ont voulu faire de la *chalcotrichite* une espèce à part. Ils se fondaient sur la présence, dans certains échantillons, d'une quantité plus ou moins grande de sélénium de cuivre, et surtout sur la forme filamenteuse, capillaire même, du minéral en question. Il est de fait que cette forme est extrêmement rare parmi les substances appartenant au système cubique; mais elle ne saurait constituer un caractère spécifique qu'autant qu'on trouverait à la *chalcotrichite* une composition chimique spéciale; or il a été surabondamment démontré que la présence du sélénium de cuivre dans ce minéral est tout à fait accidentelle. M. Gustave Rose est arrivé, en outre, à établir que les filaments de *chalcotrichite* ne sont que des cubes allongés dans le sens d'une des diagonales. On trouve cette curieuse substance à Nijné-Taguisk, dans les monts Oural, où elle a pour gangue une limonite; à Rheinbreitenbach, dans la Prusse rhénane, où elle repose sur du quartz hyalin; à Moldawa, en Hongrie, et enfin dans quelques mines du Cornouailles.

CHALCOTRIS s. m. (kal-ko-tris — du gr. *chalkos*, cuivre; *thrix*, cheveu). Bot. Genre d'algues filamenteuses, qui prennent, en se séchant, un éclat métallique.

CHALCUS s. m. (kal-kuss — gr. *chalkous*; de *chalkos*, airain). Antiq. Monnaie grecque qui valait un huitième d'obole, et qui avait un multiple, le dichalcus ou double chalcus, équivalent à un quart d'obole.

CHALDAÏQUE adj. (kal-da-i-ke). Géogr. anc. Qui appartient aux Chaldéens : *Langue chaldaïque*. Les Juifs apprirent la langue chaldaïque, fort approchant de la leur, et qui avait presque le même génie. (Boss.)

— s. m. Langue des Chaldéens : *Etudier le chaldaïque*. On dit plus souvent **CHALDÉEN**.

CHALDAÏSME s. m. (kal-da-i-sme — rad. *Chaldée*). Gramm. Locution propre au chaldéen; caractère de la langue chaldéenne : *La langue hébraïque est empreinte de chaldaïsme dans les écrivains qui précèdent immédiatement la captivité*. (Renan.)

CHALDÉE, ancienne contrée de l'Asie occidentale, au N.-E. de l'Arabie. Ce nom est d'ordinaire synonyme, chez les auteurs classiques, de celui de Babylone. Quelquefois il est plus restreint, désignant, comme chez Ptolémée, une lisière peu étendue de pays, entre la rive droite de l'Euphrate et l'Arabie Déserte, jusqu'au golfe Persique, c'est-à-dire la partie S.-O. de la Babylone. Quelquefois aussi ce nom, comme ceux de Babylone et de Sennaar, embrasse, pour les Hébreux, toute la grande plaine qui s'étend entre l'Euphrate et le Tigre jusqu'au pied du plateau arménien, et comprend, par conséquent, la Mésopotamie. Mais habituellement la Chaldée ou Babylone, représentée à peu près par l'Irak-Arabi actuel, s'arrête vers le N. au mur Médique, à l'endroit où les deux fleuves se rapprochent considérablement l'un de l'autre.

M. Rawlinson consacre, dans le *Dictionary of the Bible* de Smith, un excellent article à la Chaldée et aux Chaldéens. Nous allons essayer, avec les documents qu'il nous fournit, de retracer à nos lecteurs l'histoire de ce

peuple et de ce pays, qui occupent une place si importante dans l'antiquité biblique. Le mot *Chaldée* est la transcription grecque du nom ethnique *Chasdim*, que la Bible donne aux habitants du pays situé au sud de Babylone. L'origine de ce mot est très-controversée. On a voulu le faire venir de *Chesed*, nom sous lequel est désigné, dans la Genèse, le fils de Nabor. Mais si, comme nous l'apprend d'autre part la Genèse, Ur était déjà, avant qu'Abraham la quittât, la ville des Chasdim, il est impossible d'admettre l'étymologie ci-dessus mentionnée.

La Chaldée, dont le sol était formé en grande partie par les alluvions du Tigre et de l'Euphrate, jouissait d'une grande fertilité, comme en font foi les témoignages d'une foule d'auteurs anciens. On disait que c'était la seule contrée du monde où le blé vint sans culture. Béroze dit que le blé, l'orge, le sésame, les palmiers, les pommiers et autres arbres fruitiers y croissaient spontanément. C'était surtout la patrie du palmier, et Strabon fait un grand éloge de cet arbre merveilleux, qui fournissait aux habitants fortunés de la Chaldée du pain, du vin, du vinaigre, du miel, etc. Il parle d'un poème écrit en langue perse, et contenant l'éloge des trois cent soixante emplois du palmier. Hérodote dit que toute la plaine est couverte de palmiers, et Ammien Marcellin fait remarquer que, du point où pénétrèrent les troupes de Julien jusqu'aux côtes du golfe Persique, ce n'était qu'une continuation de forêts verdoyantes. La terre de Chaldée est bien déchue aujourd'hui de cette splendeur végétale.

Quant aux Chaldéens ou *Chasdims*, ils apparaissent dans la Bible, jusqu'à la captivité de Babylone, comme le peuple habitant la contrée dont Babylone est la capitale; mais déjà, dans le *Livre de Daniel*, ce nom ethnique commence à prendre une autre signification : les Chaldéens sont classés avec les mages et les astronomes, et semblent constituer une véritable caste sacerdotale, ayant des croyances particulières et une langue propre, qui fait autorité dans les questions de religion. Nous remarquons dans les écrivains profanes la même variété de sens. Ainsi Béroze, qui était un écrivain indigène, prête au mot *Chaldéen* une valeur purement ethnique; Hérodote, Diodore et Strabon, au contraire, ainsi que les écrivains postérieurs, entendent par Chaldéens une caste sacerdotale de prêtres ou de philosophes. Cependant il faut reconnaître que Strabon et Ptolémée semblent encore comprendre que le mot *Chaldéen* a une signification ethnique, car ils disent que les Chaldéens habitaient un territoire particulier, à savoir celui qui est contigu au golfe Persique et aux frontières de l'Arabie.

M. Rawlinson croit qu'à l'origine les Chaldéens étaient tout simplement une des tribus couchites, habitant cette grande plaine située entre le Tigre et l'Euphrate, désignée plus tard sous le nom de Chaldée. Il pense que leur résidence principale était la partie méridionale de cette région. C'était là que se trouvait Ur, la ville des Chaldéens, au sud de l'Euphrate, la moderne *Mugheir*. Peu à peu les Chaldéens étant arrivés, par leur développement et leur puissance, à exercer une véritable suprématie sur les autres tribus congénères, leur nom ethnique prévalut et fut imposé au reste des habitants de ce pays; c'est à peu près vers l'époque de la captivité des Juifs à Babylone que ce fait se produisit. Ainsi le mot *Chaldéens* a eu, au point de vue ethnique, deux significations bien distinctes : il désigna au commencement une race particulière, et plus tard un peuple tout entier au milieu duquel prédominait cette race. On s'est demandé, dit M. Renan, comment le nom de *Chaldéens*, qui semble, dans les écrivains hébreux, désigner un peuple exclusivement militaire, en était venu dès l'époque d'Hérodote à désigner une classe de prêtres, et quelques siècles après un corps de savants. Peut-être, comme les Mèdes avec lesquels ils ont plus d'un lien de parenté, ou comme les Celtes, dont on a voulu les rapprocher, les *Chasdims* avaient-ils, à côté de leurs institutions militaires, une classe sacerdotale analogue aux druides ou aux mobeds. (*Hist. gén. et syst. comparé des langues sémitiques*.) D'après le savant critique que nous venons de citer, le fond de la population de Babylone et de Ninive était sémitique; mais les *Chaldéens*, que l'on trouve établis à Babylone au VIII^e siècle avant l'ère chrétienne, auraient été un rameau détaché de la famille iranienne ou persane qui s'établit, plus de deux mille ans avant Jésus-Christ, dans les montagnes du Kourdistan, où on la retrouve encore aujourd'hui. Les *Kourdes* et les *Chasdims* ou *Chaldéens* auraient donc eu le même berceau.

Quant à M. Rawlinson, il base son opinion, qui consiste à faire des Chaldéens une race couchite, sur l'analogie présentée par la langue des Chaldéens avec la *galla* ou ancienne langue d'Éthiopie. On a en effet des monuments authentiques de la véritable langue des Chaldéens. Le dialecte sémitique ayant prévalu dans l'usage comme langue courante, l'ancien dialecte couchite fut conservé comme langue littéraire pour la science et la religion. De là la mention, dans Daniel, de cette langue particulière de la caste des Chaldéens, qu'avait peu à peu désapprise la masse du peuple sous l'influence des Assyriens. Tous ceux qui s'adonneront à l'étude de cet ancien chaldéen, dans un but scientifique et religieux, furent désignés immédiatement sous le nom de *chal-*

déens, c'est-à-dire gens comprenant ou étudiant le chaldéen, à peu près comme nous disons encore aujourd'hui un hébraïsant, un arabisant, etc. C'est ce qui explique pourquoi Séleucus, un Grec, est appelé un *Chaldéen* par Strabon. Remplacez le mot *Chaldéen* par *chaldaisant*, et immédiatement ce fait deviendra compréhensible. On peut mettre en doute, à ce que croit M. Rawlinson, que tous les chaldéens ou chaldaisants fussent prêtres; mais il est certain que tous les prêtres devaient être chaldaisants. Ils constituaient en réalité une classe de gens instruits, dépositaires des traditions scientifiques, dont ils connaissaient la langue, de même que les savants du moyen âge étaient maîtres de la science de l'époque par la connaissance du latin. Les chaldéens pouvaient donc parfaitement comprendre des prêtres, des magiciens et des astronomes.

Suivant Strabon, qui distingue parfaitement entre les chaldaisants et les Chaldéens de race habitant vers l'Arabie et le golfe Persique, il y avait deux centres scientifiques du chaldaisme : Borsippa et Ur ou Orchôa. Plie en cite deux autres : Babylone et Sippara ou Sepharvaim. Les Chaldéens constituaient des espèces de corporations analogues à nos anciennes universités, et se livraient ensemble à leurs études communes. C'est ainsi qu'ils parvinrent à faire de si prodigieuses observations d'astronomie, auxquelles les invitaient naturellement la pureté du ciel, la transparence de l'atmosphère et la régularité de l'horizon. Plus tard, cette science tomba aux mains des charlatans et devint de l'astrologie pure; c'est alors que nous retrouvons les Chaldéens comme astrologues attirés dans le monde classique, et particulièrement dans l'empire romain, où ils jouissaient d'une renommée toute spéciale.

CHALDÉEN, **ENNE** s. et adj. (kal-dé-ain, è-ne). Géogr. Habitant de la Chaldée; qui appartient à la Chaldée ou à ses habitants : *Le peuple chaldéen*. *La langue chaldéenne*.

— *Philosophie chaldéenne*, Système de cosmogonie astrologique propre aux Chaldéens, et dont il ne reste presque aucun vestige.

— s. m. Philol. Langue des Chaldéens : *Le chaldéen était un dialecte de l'hébreu*. *Les Juifs d'Égypte et de Grèce oublièrent non seulement leur ancienne langue, qui était l'hébreu, mais encore le chaldéen, que la captivité leur avait appris*. (Boss.)

— Hist. Nom donné aux prêtres de Babylone, qui formaient une classe à part parmi les mages, et exerçaient une grande influence par leurs connaissances astrologiques.

— Hist. relig. Nom que l'on donnait aux nestoriens d'Orient.

— **Encycl.** Ethnogr. V. **CHALDÉE**.

— Linguist. L'idiome *chaldéen* forme, avec le syriaque, la branche araméenne ou septentrionale de la famille des langues sémitiques, et le rameau oriental de cette branche. Le *chaldéen* était l'ancienne langue des Babyloniens, des Assyriens et des habitants de la Mésopotamie. Dès la fin du VII^e siècle avant l'ère chrétienne, le nom de *Chasdim*, chez les Hébreux, est à peu près synonyme de *Babyloniens* et même quelquefois d'*Assyriens*. La Bible fournit les données les plus anciennes sur le *chaldéen*. Le *Livre de Daniel* distingue expressément cet idiome de la langue vulgaire de Babylone : « Le roi, y est-il dit, ordonna à son grand eunuque de lui amener les plus beaux et les plus nobles des enfants d'Israël et ceux qui étaient instruits dans toute sorte de sciences, afin qu'ils habitassent son palais et fussent instruits dans la littérature et la langue des Chaldéens. » (I, 3 et 4.) Ce passage peut faire supposer que l'étude de cette littérature et de cette langue était un privilège de la classe noble; mais le *Livre de Daniel* peut aussi bien désigner sous le nom de *Chaldéens* les sages de la Chaldée, et ce mot n'aurait ici qu'un sens conventionnel. (V. **CHALDÉE**.) Quel qu'il en soit, les Hébreux et les Assyriens se comprenaient réciproquement sans recourir à des interprètes.

Il ne reste aucun monument authentique de l'ère littéraire des *Chaldéens* proprement dits. De cette absence de textes originaux, quelques philologues ont inféré que le *chaldéen* n'avait jamais été un idiome national; l'histoire est là pour détruire cette supposition. C'est en *chaldéen* qu'étaient écrites les observations astronomiques les plus anciennes dont il soit fait mention; Callisthène les découvrit à Babylone lorsqu'il pénétra dans cette ville sur les pas victorieux d'Alexandre. C'est en *chaldéen* que Béroze écrivit l'histoire dont Joseph a traduit plusieurs passages dans ses *Antiquités judaïques*. Quant aux *Oracles chaldéens* cités par Proclus, Simplicius, Olympiodore et quelques autres auteurs, on les croit l'œuvre apocryphe d'un philosophe grec de l'école d'Alexandrie. Les Arabes se flattent aussi de posséder plusieurs livres d'astrologie traduits du *chaldéen*, mais on en conteste l'authenticité. C'est dans la Bible et dans ses commentateurs qu'il faut jusqu'ici chercher les traces irréfragables de l'idiome, qui nous occupe.

Du temps de Moïse, c'est-à-dire environ quinze siècles av. J.-C., les Mésopotamiens parlaient une langue différente de l'hébreu. Lors de l'alliance conclue entre Jacob et le Mésopotamien Laban, celui-ci donna au monument élevé à cette occasion le nom *chaldéen* de *Yegar sahadoutha*, nouveau du té-

moignage, et Jacob celui de *Gal ét*, qui a la même signification en hébreu (*Genèse*, xxxi, 47). Il est probable que, dans la suite des siècles, le *chaldéen* primitif a subi des modifications plus ou moins profondes avant de devenir l'idiome que l'on est convenu d'appeler *chaldéen biblique*. Le plus ancien texte suivi qui existe en cet idiome se trouve dans le *Livre d'Esdras* (iv, 8; vi, 18; vii, 12 et vii, 26), qui contient des décrets royaux de Babylone, rédigés dans une langue autre que la langue hébraïque. M. Renan y voit des spécimens de la langue araméenne au temps de Darius, fils d'Hystaspes, de Xerxès et d'Artaxercès Longuemain, c'est-à-dire au commencement du ve siècle ou à la fin du vi^e siècle avant notre ère. Depuis Esdras jusqu'à Daniel, on manque de monuments araméens. Le livre de ce dernier a été composé vers l'année 160 av. J.-C., sous l'influence des persécutions d'Antiochus Epiphane. Le *chaldéen* de Daniel est moins pur que celui d'Esdras, et il incline beaucoup vers la langue du *Talmud*; on y trouve des mots grecs, *psalterion*, *symphonía*, comme on trouve des mots persans dans les fragments d'Esdras.

On nomme *targums* (du mot arabe *targam*, expliquer) les traductions ou paraphrases de la Bible faites en texte original, vers l'époque de l'ère chrétienne. La langue des *targums* serre la pensée de plus près que l'hébreu, et dit mieux ce qu'elle veut dire. C'est un autre spécimen de l'araméen ou langue babylonienne transplantée en Palestine. Les plus anciens *targums* sont ceux d'Onkelos et de Jonathan. La paraphrase d'Onkelos est le plus pur monument de la langue araméenne. L'araméen des *targums* était la langue de Jésus-Christ et de ses disciples; nous le savons par l'Evangile de saint Marc, qui a l'habitude de rapporter les paroles du maître telles qu'il les avait prononcées.

Après la ruine de Jérusalem, l'araméen ne cessa pas d'être la langue littéraire des Juifs. Le *Talmud* de Jérusalem du iv^e siècle, et celui de Babylone du v^e siècle, présentent le *chaldéen* des lettrés dans ces deux contrées. Au x^e siècle, la *Massore* fut rédigée en *chaldéen* biblique; mais bientôt cet idiome perdit toute existence littéraire, dépossédé qu'il fut par l'arabe.

D'après une tradition fort répandue chez les Juifs, chez les Arabes, chez les Syriens et chez les Pères de l'Eglise, l'araméen ou le syriaque aurait été la langue du premier homme. Partant de cette donnée, la vieille école philologique regardait le *chaldéen* comme une langue plus ancienne que l'hébreu, et, pour confirmer cette assertion, elle comparait les noms propres archaïques mentionnés dans la *Genèse* avec les formes *chaldéennes*, elle étudiait la syntaxe des deux langues et elle faisait ressortir le caractère monosyllabique plus absolu du *chaldéen* et du syriaque. Malgré la tradition et les études faites dans le but de l'appuyer, rien ne prouve que le *chaldéen* soit plus ancien que l'hébreu.

On a dit aussi que le caractère hébraïque carré, adopté par les Juifs après l'époque de la captivité de Babylone, avait été emprunté aux *Chaldéens*. Étienne Quatremère s'est élevé contre cette opinion, se fondant sur le fait reconnu de l'absence de ce caractère dans les inscriptions *chaldéennes* découvertes jusqu'à ce jour. Ces inscriptions présentent des caractères cunéiformes, dont le déchiffrement n'a pas encore été fait d'une manière complète. V. CUNÉIFORME.

On trouve l'hébreu déjà empreint de chaldéisme dans les écrivains qui précèdent immédiatement la captivité; mais cette tendance est plus prononcée dans les écrits de la période suivante. Les mots, les formes, les tours *chaldéens* se retrouvent presque à chaque ligne.

Le *chaldéen* se distingue par deux caractères opposés : il est tout à la fois concis et proluxe. Sa concision se montre dans de fréquentes inversions, qui nuisent quelquefois à la clarté du texte; sa prolixité consiste dans l'allongement emphatique des noms et l'emploi des particules accumulées. Ainsi, très-souvent les finales *em*, *én*, *ék*, etc., sont changées en *ema*, *ena*, *ekha*, etc. Exemples : *khélem*, en hébreu, songe, fait en *chaldéen*, *khélema*; *efén*, pierre, en *chaldéen*, *efena*; *mélékh*, roi, en *chaldéen*, *malekha*. Cette tendance à l'allongement existe aussi dans la formation du pluriel. En hébreu, le pluriel de *mélékh*, roi, est *malchim*, et, pour avoir le pluriel *chaldéen*, il suffirait de changer la désinence *im* en *in*, mais la forme favorite de cette langue est *ya*, ajouté au singulier; on dira donc *malchaya*, au lieu de *malikhéne*, rois; *afnaya*, au lieu de *afnéne*, pierres, etc. Par ce qui précède, on voit que la terminaison prédominante en *chaldéen* est la voyelle *a*. En hébreu, le *nom* (n) est souvent éliminé et remplacé par le point *daghesh*, qui redouble la consonne suivante; en *chaldéen*, le *nom* est presque toujours conservé. On le verra surtout dans le tableau comparatif des pronoms personnels, que nous transcrivons ici :

CHALDÉEN.	HÉBREU.	FRANÇAIS.
<i>Ana</i> ou <i>anokht</i> . . .	<i>ani</i>	je, moi.
<i>Antah</i> et <i>anth</i> . . .	<i>atta</i>	tu, toi.
<i>Ehou</i> , fem. <i>hi</i> . . .	<i>khoulém</i> , <i>hi</i> . . .	il, elle.
<i>Anakhma</i>	<i>anou</i>	nous.
<i>Antoun</i>	<i>attem</i>	vous.
<i>Inoun</i>	<i>hem</i>	ils, eux.
<i>Inine</i>	<i>hen</i>	elles.

L'article indéfini *ékhat*, un, une, rarement employé en hébreu, est fréquent en *chaldéen*, où l'on a : *khat*, un; *khada*, une. Le pronom démonstratif *xéh*, *zôt*, celui, celle, est en *chaldéen*, *dén*, *déna*.

La particule *mine*, de, joue un rôle important dans la formation des adverbies ou des locutions adverbiales. Par exemple, *yatsif*, certain, *mine-yatsif*, certainement; *kadam*, partie antérieure, *mine-kadam*, de devant, correspondant à l'hébreu *mipné*. Le mot *kadam* est généralement employé comme particule prépositive à la place du *lamed* (l) de l'hébreu, pour indiquer le datif. Exemple : *kadam molka*, au roi; hébreu, *lemélékh*.

Le *chaldéen* possède aussi un redoublement qui lui est commun avec d'autres langues orientales; il ne s'applique pas aux verbes comme en grec, mais aux substantifs et aux adjectifs. Prenons pour exemple le mot *rab*, qui signifie tout à la fois beaucoup, nombreux, grand et maître; par redoublement *rabereban*, mot à mot : beaucoup maître, grand maître, c'est-à-dire chef suprême ou maître des maîtres.

Il y a, parmi les formes de noms imitées du *chaldéen*, multiplication des substantifs abstraits en *outh*, *dn*, *dn* : 1^o *malakhouth*, royaume, pour *mamlakhah*; 2^o *outh*, soin; 3^o emploi de la terminaison emphatique des substantifs : *dhi-brdh*, cause, pour *dhabdr*.

On signale, parmi les emprunts faits par l'hébreu au *chaldéen*, certaines particularités d'orthographe qui consistent dans la multiplication des quiescentes, dans les terminaisons féminines en *a* pour *ah*, et dans l'emploi habituel du *lamed* comme marque de l'accusatif, des tours analytiques et prolixes et un système de conjonctions plus développé.

Indiquons maintenant quelques différences que l'on trouve entre le *chaldéen* et l'hébreu : 1^o les syllabes en hébreu représentées par des dentales en *chaldéen* : *tsour*, rocher; *tsahaf*, or; *schafar*, rompu, se disent en *chaldéen* : *tsour*, *dehab*, *tebar*; 2^o le *beth* remplace le *fe*, comme dans les exemples qui précèdent : *dehab* et *tebar*; 3^o le *pé* remplace le *beth*; hébreu, *barsel*, fer; *chaldéen*, *parsel*; 4^o le *ghimél* est substitué au *beth*; hébreu, *nebo*, la planète de Mercure; *chaldéen*, *negu*; 5^o le *lamed* remplace quelquefois l'*yod* dans les futurs : ainsi en hébreu, *éketal*, il frappera; en *chaldéen*, *iketol*; 6^o le *samech* tient lieu du *hé* dans *salakh*, il alla; hébreu, *katakh*; 7^o l'*ay* remplace l'*oy*; hébreu, *énosch*, homme; *kól*, voix; *chaldéen*, *énasch*, *kal*, etc.

Dans les substantifs, le pluriel masculin *im*, en hébreu, se change en *hou*, quand il reçoit le suffixe qui représente le pronom possessif; en *chaldéen* il se change en *hi* dans le même cas. Exemples : hébreu *abedim*, serviteur, et *raghelim*, pieds; avec le possessif : *abedehou*, ses serviteurs; *raghelehou*, ses pieds; en *chaldéen*, *abedohi*, *raghelohi*, etc.

Enfin les différences caractéristiques relatives aux verbes sont : 1^o l'absence, dans la grammaire *chaldéenne*, du *kophal* et du *niph'al* de la conjugaison hébraïque; 2^o l'emploi de la voyelle *e* pour *a* dans la troisième personne du singulier au présent, et de la voyelle *o* pour *a* dans la même personne du pluriel du même temps. Exemples : hébreu *anah*, il répondit, et *anou*, ils répondirent, s'expriment en *chaldéen* par les mots *aneh* et *ano*.

En attendant que le déchiffrement des inscriptions cunéiformes jette un jour nouveau sur la langue chaldéenne, on est réduit à étudier les formes de cette langue dans les chapitres du *Livre d'Esdras* que nous avons indiqués plus haut. V. SEMITIQUE, SYRIAQUE, NABATÉEN.

— Hist. relig. On donna le nom de *chaldéens* aux nestoriens de Syrie ou d'Orient, pour les distinguer des nestoriens d'Occident, qui ne subsistèrent dans l'empire romain que jusqu'au viii^e siècle.

L'origine du nestorianisme chez les *Chaldéens* remonte au temps de Nestorius. Ce patriarche, condamné et déposé dans le concile d'Ephèse par les évêques d'Occident, fut absous par les évêques d'Orient. Ceux-ci déposèrent saint Cyrille et condamnèrent ses *anathématismes* contre Nestorius; toutes les Eglises d'Orient, et entre autres celle d'Edesse, suivirent le jugement de Jean d'Antioche et des évêques qui avaient condamné saint Cyrille, et qui étaient restés unis à Nestorius.

On avait fondé à Edesse une école chrétienne pour l'instruction des Perses; saint Cyrille y fut attaqué, et Nestorius, au contraire, élevé aux nues. Les ouvrages de ce dernier y étaient en grand honneur parmi ceux qui assistaient aux leçons de l'école d'Edesse; on avait aussi une vénération profonde pour les œuvres de Théodose de Mopsueste. Une chose qui contribua singulièrement à répandre le nestorianisme parmi les Perses, ce fut la lettre qu'Ibas écrivit à Maris. Mais Rabulas, évêque d'Edesse, s'étant réconcilié avec saint Cyrille, tous les Perses attachés à Nestorius furent chassés de cette ville. Barsumas, un des Perses chassés par Rabulas, devint évêque de Nisibe en Perse, et forma le projet d'y établir le nestorianisme.

Il y avait entre les rois de Perse et les empereurs romains une haine innée et une défiance extrême; tout ce qu'on approuvait dans un des empires était odieux ou suspect dans l'autre, et cette antipathie était souvent la seule raison qui décidait les empereurs ro-

mais ou les rois de Perse à favoriser un parti plutôt qu'un autre. Barsumas profita de ces dispositions et agit contre les catholiques auprès de Phérose, roi de Perse. « Vous avez, lui dit-il, beaucoup de chrétiens dans vos Etats; ils sont fort attachés aux Romains, et même à leur empereur; leur attachement pour les Romains est formé par la religion; l'attachement qu'ils ont pour leur souverain et pour leur patrie n'est rien, en comparaison des liaisons formées par la religion et par le lien d'une même croyance. Les chrétiens de vos Etats sont donc les amis des Romains, nos ennemis; tous souhaitent de vivre sous un prince qui professe leur religion et leur foi : voulez-vous vous assurer de leur fidélité, rompre tout commerce entre eux et les Romains, et inspirer aux chrétiens, vos sujets, une haine implacable contre les ennemis de votre puissance; semez entre eux des divisions de religion; rendez tous les chrétiens de vos Etats nestoriens, et soyez sûr que vous n'aurez à craindre des chrétiens, vos sujets, ni perfidie ni défection en faveur des Romains. Les nestoriens font profession d'un attachement particulier aux rois de Perse, et c'est cet article de la doctrine des nestoriens qui l'a rendue l'objet de la haine des Romains, et qui a causé ces persécutions barbares que les empereurs romains ont exercées sur tous les nestoriens de leur empire. »

Phérose fut charmé du projet de Barsumas, et lui promit de l'appuyer. L'évêque de Nisibe associa à son entreprise quelques évêques et ses compagnons d'étude, assembla des conciles, y fit recevoir le nestorianisme, et introduisit dans la discipline divers changements. On permit aux moines, aux clercs et aux prêtres de se marier jusqu'à sept fois, à condition néanmoins qu'à la septième fois ils épouseraient une veuve. On regardait une veuve comme la moitié d'une femme.

Barsumas, pour répandre sa doctrine, eut le tort d'employer les moyens de ses adversaires et de recourir à la persécution; l'effusion du sang est toujours une mauvaise manière de défendre une idée. Il fonda aussi, ce qui vaut mieux, des écoles pour enseigner le nestorianisme. A sa mort, les nestoriens se créèrent un chef dans la personne de Babée, et le placèrent sur le siège de Séleucie. Babée était un laïque marié, déjà avancé en âge et qui avait des enfants. Il signala son entrée dans l'épiscopat par un concile où l'on décréta l'obligation de se marier pour les prêtres et les fidèles. Le même concile approuva la doctrine de Nestorius et confirma tout ce que Barsumas avait fait.

Bientôt une multitude d'écrivains entreprirent de justifier la doctrine de Nestorius et la conduite de ses premiers apôtres en Perse; tous les sièges épiscopaux furent occupés par des évêques nestoriens; Chosroès les protégea activement, et en peu de temps le nestorianisme se répandit dans la Syrie, la Mésopotamie et la Chaldée. Les successeurs de Chosroès ne furent pas moins favorables à cette doctrine, qui s'affermirait encore en Orient sous l'empire de Mahomet, d'Omar et des califes qui subjuguèrent plusieurs provinces de l'empire romain. Au milieu du viii^e siècle, le nestorianisme avait pris racine dans l'Arabie, l'Egypte, la Médie, la Bactriane, l'Hyrcanie, l'Inde, etc. Les nestoriens couvrirent d'Eglises toutes ces contrées; ils envoyèrent des évêques, des missionnaires dans toute la Tartarie et au Cathai, pénétrèrent en Chine et s'étendirent sur toute la côte du Malabar. Les évêques de Perse dépendaient du patriarche d'Antioche. Les *chaldéens* ou nestoriens, après leur schisme, se donnèrent un patriarche dont la juridiction embrassait toutes les Eglises chrétiennes répandues dans les régions envahies par le nestorianisme.

Lorsque les Tartares renversèrent l'empire des califes, ils accordèrent aux chrétiens le libre exercice de leur religion. Le nestorianisme conserva tous ses avantages sous l'empire des Tartares : sous celui des Turcs, il se soutint dans la Syrie, la Chaldée, la Perse; mais il perdit cependant beaucoup d'Eglises. Les révolutions causées en Orient par les guerres des Sarrasins, les incursions des Tartares et les conquêtes des Turcs, ont détruit les écoles nestoriennes, interrompu la communication du patriarche avec les Eglises qui lui étaient soumises, formé chez les nestoriens orientaux des corps séparés, altéré leurs dogmes et changé leur discipline. Les nestoriens devaient nécessairement recevoir leurs évêques du patriarche. Peut-être l'extrême difficulté d'envoyer en Syrie des députés du fond de la Grande-Tartarie aura-t-elle déterminé les prélates nestoriens à feindre que leur évêque était immortel; de là viendrait l'origine du *grand lama*. En vertu des décrets du concile tenu sous Babée, les évêques nestoriens pouvaient se marier; peut-être un prince nestorien voulut-il unir le sacerdoce et l'empire; peut-être est-ce là l'origine du prêtre Jean.

Les voyageurs ont trouvé dans la Tartarie et dans le Cathai des nestoriens épars et plongés dans une profonde ignorance. Ils n'ont ni écoles, ni évêques, ni pasteurs; ils sont visités de cinquante en cinquante ans par un évêque qui donne l'ordre de prêtrise à des familles entières et même à des enfants encore au berceau. Leur Eglise de Malabar était la plus célèbre; mais elle est aujourd'hui gouvernée en grande partie par des évêques attachés à l'Eglise romaine.

Voici le résumé des doctrines des *chaldéens* : 1^o les nestoriens de Syrie ou *chaldéens* ne reconnaissent point l'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine et admettent en Jésus-Christ deux personnes; 2^o ils croient à la Trinité; mais, comme les Grecs, ils soutiennent que le Saint-Esprit procède du Père seulement; 3^o ils nient le péché originel; 4^o ils croient que les âmes ont été créées avec le monde, et qu'elles s'unissent aux corps humains à mesure qu'ils se forment; 5^o ils prétendent qu'après la mort les âmes sont privées de tout sentiment et reléguées dans le Paradis terrestre; qu'au jour du jugement les âmes des bienheureux reprendront leurs corps et monteront au ciel, tandis que les âmes des damnés resteront sur la terre, après avoir aussi repris leurs corps; 6^o ils croient que le bonheur des saints consiste dans la vue de l'humanité de Jésus-Christ, dans des révélations, et non pas dans la vision intuitive; 7^o ils pensent que les peines des démons et des damnés finiront.

De la Croze a trouvé dans le Malabar une Eglise qui, n'ayant eu aucun commerce depuis douze cents ans avec les Eglises de Rome, de Constantinople, d'Alexandrie et d'Antioche, professait la plus grande partie des dogmes admis par les protestants. Le même auteur ajoute que, dans le christianisme, aucune secte n'approche plus de la vérité que celle des nestoriens, qui n'ont été décriés que par l'injustice de leurs ennemis.

CHALDER s. m. (chal-deur). Métrol. Mesure de capacité pour les matières sèches, usitée en Ecosse.

CHALDRON s. m. (chal-dron). Métrol. Mesure de capacité usitée en Angleterre, et valant 12 sacks ou 1,308 litres 516 millilitres, soit 13 hectolitres 08516.

CHALDWELL (Richard), médecin anglais. V. CALDWALL.

CHÂLE s. m. (châ-le — ar. *schâl*, même sens). Cost. Simple pièce de laine fine, qui, dans le costume des Orientaux, est employée comme turban, comme ceinture, comme manteau et même comme tapis : *Mon équipement consistait en un tapis, une pipe et quelques châles pour m'envelopper la tête*. (Chateaub.) || Grande pièce d'étoffe, le plus souvent de laine, ordinairement carrée, que les femmes portent pliée sur leurs épaules : **CHÂLE de laine**, *de cachemire*, *de soie*, *de coton*, *de dentelle*. *La grande dame a une manière à elle de s'envelopper dans son châle ou dans une mante*. (Balz.)

— *Châle-tapis*, Châle de laine très-fort, et dont les dessins affectent ordinairement des formes carrées ou régulières. || *Châle botté*, Châle carré qui n'a des palmes qu'à l'un de ses bouts. || *Châles français*, Châles fabriqués en France, mais dont le travail imite celui des châles de l'Inde.

— **Encycl.** En France, le *châle* est d'origine moderne; avant l'expédition d'Egypte, il y était inconnu, et c'est aux soldats de Bonaparte que nos élégantes durent l'inaugurer. Il avait d'abord servi à couvrir leurs blanches épaules sous les plis moelleux du *châle*. Mais il ne faudrait pas induire de là que le *châle*, ignoré avant le commencement du siècle à Paris, soit un produit de la civilisation moderne; le *châle* indien a quatre mille ans d'âge, et les sindons de Babylone, les soyeux tissus de Ruth, les manteaux de Thamar, les longues pièces d'étoffe dont se couvraient les peuples bibliques n'étaient autre chose que des *châles*, dont l'Asie avait le monopole de fabrication. L'Inde surtout les produisait, avec l'aide des précieuses laines qu'elle tirait des animaux nés sur le sol asiatique, tels que les moutons de Cachemire, les chèvres d'Angora, du Kerman et du Thibet, les chameaux de la grande Boukharie. Aucun auteur ne précise l'époque à laquelle les voiles ou manteaux asiatiques prirent la forme du *châle* moderne, et il est demeuré acquis que cette pièce du vêtement féminin n'existait pas avant que les femmes de nos ambassadeurs, à Constantinople, ou celles des consuls, dans les échelles du Levant, en eussent apprécié le mérite, et qu'enfin l'une d'elles se fût avisée de s'en envelopper. Jusque-là, c'étaient des pièces d'étoffe servant soit à la coiffure, soit à former des écharpes ou des ceintures; elles étaient de petite dimension, et c'est par la réunion de plusieurs de ces morceaux qu'on fit les premiers *châles* modernes; encore de nos jours, les *châles* cachemires longs sont faits par deux ouvriers et en deux morceaux, que l'on joint ensemble par une reprise.

Pendant longtemps on ignora par quel procédé les Indiens pouvaient donner aux *châles* qu'ils fabriquaient ces magnifiques nuances, cette symétrie du dessin qu'on admire tant dans ces produits exotiques, et bien qu'aujourd'hui on sache exactement à quoi s'en tenir à ce sujet, il a été impossible de les imiter complètement. Les *châles* de l'Inde sont restés sans rivaux, et les yeux exercés des élégantes ne sauraient les confondre avec les *châles* français.

C'était autrefois dans la vallée de Cachemire exclusivement que se fabriquaient ces fins tissus, si chers aux dames européennes; mais la guerre, la famine et diverses épidémies ayant considérablement diminué le chiffre des habitants de ce pays, bon nombre de fabricants de *châles* se retirèrent dans le Punjab

et l'Indoustan, et c'est de là surtout que sont exportés aujourd'hui sur tous les points du globe les fameux *châles* cachemires, qui, en raison de leur prix élevé, donnent aux femmes une sorte de brevet de richesse et de haute position dans le monde. Ce commerce de *châles* indiens se fait sur une vaste échelle. C'est surtout l'Angleterre, où la compagnie des Indes envoie tous les produits de l'Asie, qui en tire un profit considérable. Londres, Saint-Petersbourg, Vienne, Berlin sont, avec Paris, les capitales où les véritables *châles* de l'Inde sont écoulés en plus grande quantité. Certains *châles* indous ou kabyles coûtent 1,500 fr., 2,000 fr. et plus; les grandes villes seules peuvent offrir des acheteurs pour des objets de cette valeur.

L'importation du *châle* en France causa une véritable révolution dans la toilette des femmes. Ce tissu de laine souple, soyeux, émaillé de fleurs impossibles, qui, par l'éclat de leurs couleurs, par la singularité de leur dessin, provoquaient l'admiration; ces palmes étranges diaprées de nuances multicolores; ces bordures composées de lignes enchevêtrées, se croisant, s'alternant de mille façons, tout cela fit que le *châle*, à peine entrevu, devint l'objet du désir de toutes les femmes. La mode l'adopta, le protégé, l'exalta, et ce fut bientôt la suprême consécration de la toilette élégante, la pièce indispensable de l'habillement de quiconque se piquait d'être bien mise. Mais les femmes riches seules purent se donner le luxe de draper un *châle* sur leurs épaules. Malheur aux maris dont le revenu ou les appointements modestes ne permettaient pas de faire ce cadeau à leur épouse! Malheur surtout aux dames dont le mari trop pauvre ou trop avare ne put ou ne voulut satisfaire cette élégante fantaisie! Ce fut sans doute pour venir au secours de ces martyres du despotisme de la mode que des fabricants français essayèrent de rivaliser avec les producteurs de l'Inde, et de faire des *châles*. Malheureusement, ils avaient plus de bonne volonté que de savoir et de ressources; ils manquaient surtout des matières premières indispensables, à la place des riches toisons que les contrées de l'Inde fournissent, ils n'avaient à leur disposition que la laine de quelques troupeaux de mérinos; mais eussent-ils possédé la laine des chèvres de Cachemire, ils manquaient encore des métiers et des procédés dont se servaient les ouvriers indiens, pour pouvoir rivaliser avantageusement avec eux. Le *châle* français ne pouvait donc lutter, pour la douceur, la finesse et le soyeux du tissu, avec le *châle* dont la matière première était fournie par les chèvres qui habitent les contrées froides et hautes des régions tempérées de l'hémisphère austral, l'Himalaya, dans sa portion tibétaine, le grand et le petit Tibet, la Perse et la Mingrèlie, jusqu'après d'Astrakhan. Ce fut alors qu'on imagina d'importer en France les chèvres tibétaines; un troupeau de 1,200 de ces animaux fut dirigé sur Marseille. Cette tentative eut peu de succès: 400 seulement survécurent à la traversée. D'ailleurs, les chèvres qui arrivèrent à bon port ne furent d'aucun secours; car, avant de faire cette introduction, on n'avait pas songé à un point important, à savoir que le duvet qui sert à fabriquer les *châles* ne se propage pas par la génération, et que ce n'est qu'un accident dû aux circonstances atmosphériques au milieu desquelles l'animal vit, ainsi qu'à son régime diététique. Les chèvres du Tibet se multipliaient, mais le précieux duvet ne se transmet pas à leur descendance. Il fallut donc s'en tenir au poil des animaux français, ou songer à tirer de l'Inde celui dont on aurait besoin pour alimenter la fabrication nationale.

L'Encyclopédie du XIX^e siècle, publiée en 1845, contient un article sur le *châle*, dans lequel l'auteur s'extasie sur les résultats obtenus à cette époque: « A la dernière exposition, dit-il, un *châle* sorti de chez deux de nos plus ingénieux manufacturiers était l'objet de l'admiration universelle: il est long et blanc, et si soyeux, si fin, qu'il doit sans doute satisfaire à la condition imposée aux plus beaux *châles* de l'Inde par les exigences des sultans, c'est-à-dire qu'il peut aisément passer dans l'anneau d'une reine, eût-elle les doigts de la Joconde de Léonard de Vinci. L'ornementation de ce *châle* est pittoresque et neuve; il est orné d'une terrasse rocailleuse qui rappelle un peu le genre chinois; sur cette terrasse se mêlent, se marient des fleurs indigènes, exotiques, fraîches et charmantes; au-dessus s'élèvent des palmiers, au sommet desquels se balancent des oiseaux de paradis. La bordure qui encadre cette écharpe royale ondoie comme un large ruban, où les arabesques de la Renaissance se confondent avec de capricieux ornements moresques. L'ensemble de tout cela est gracieux, brillant, complet; mais ce qui ajoute encore au merveilleux de ce *châle*, c'est qu'il est sans envers. C'est là un progrès immense, un véritable coup de partie pour le *châle* français. »

Certes, il y avait lieu de se montrer satisfait d'un pareil produit, bien que ce ne fût là qu'un premier succès, qui n'avait rien de définitif. On doit d'ailleurs reconnaître, en ce qui concerne le mode de fabrication, que de nombreuses et constantes améliorations apportées aux métiers, depuis les premiers essais, ont surmonté tous les obstacles et vaincu

toutes les difficultés. Le métier à la Jacquart, transformé par de savantes combinaisons, a rendu de grands services à cette branche de l'industrie, et de nouveaux procédés de teinture, de filature et de lissage ont établi la supériorité des fabricants français, sinon sur ceux de l'Inde, du moins sur ceux des nations européennes.

Après avoir longtemps calqué servilement les dessins orientaux, nos dessinateurs de *châles* sortirent tout à coup de la forme traditionnelle, et des fleurs élégantes et variées remplacèrent les lourdes palmes orientales. Mais, à leur tour, les Indiens rivalisèrent d'efforts; ils compliquèrent les motifs, multiplièrent les réseaux des capricieuses arabesques, broderent des fleurs nouvelles; la France, piquée au jeu, produisit le fameux *châle nou-rours* (fête des fleurs), qui figura à l'Exposition de 1859. Cependant, avouons-le, les Indiens ont continué à produire des *châles* incomparables, et l'on n'a pas cessé de chercher depuis, on cherche encore aujourd'hui ce quelque chose qui manque au *châle* français pour donner à son tissu, à son coloris, la fermeté et la richesse du tissu et du coloris indiens, et ce quelque chose, ce n'est peut-être que le soleil d'Orient, qu'il sera bien difficile de faire luire à Paris. « Si l'Inde est obligée souvent de puiser à nos eaux abondantes, a dit un écrivain spécial, M. Jules Deville, pour ne pas s'épuiser dans ses inspirations, il serait insensé de renier la source où nos artistes et nos fabricants retirent leurs talents originaux; il serait insensé de vouloir retirer au cachemire l'idée orientale, qui rappelle son antique origine; ce serait manquer de tact et de goût, ce serait remplacer la langue du Cachemire par un patois national, que nos dames elles-mêmes ne voudraient ni comprendre ni parler. Le cachemire est né dans l'Inde, il restera naïf de la vallée de Cachemire, il ne sera jamais complètement français, quoique la France seule lui prête aujourd'hui tout son goût et toute sa richesse; il ne sera jamais chinois ni japonais; cependant il peut céder pendant quelques instants aux lois, aux exigences de la mode, mais il revient toujours à la forme mère de la patrie, quoique la patrie du *châle* cachemire ne lui prête presque plus rien en prestige, en attraits ou en richesse. »

Bien qu'il soit toujours d'usage de mettre un magnifique cachemire dans la corbeille d'une jeune mariée, et qu'une femme ne puisse se dispenser de posséder au moins une couple de *châles* parmi ses effets d'habillement, depuis une dizaine d'années, le *châle* est à peu près passé de mode. Les pailettes, les casaque, les confections et autres objets empruntés pour la plupart, pour leur forme, à la toilette des hommes, ont relégué le *châle* au troisième plan, et ce n'est plus guère que dans les grandes occasions, telles que les mariages, qu'on voit les élégantes endosser le cachemire. Quant aux *châles* ordinaires, aux modestes tartans qui couvraient les épaules des petites bourgeoises et des ouvrières, ils ont presque entièrement disparu.

Les statistiques industrielles de 1856 estimaient la valeur produite annuellement par l'industrie des *châles*, à Paris, à 10 millions, qui se partageaient entre une quarantaine de fabricants et trois cents façonniers en sous-œuvre, occupant environ quatre mille personnes, hommes et femmes, y compris les lisseurs de dessins, les repasseuses, découpeuses, époutisseuses, frangeuses, etc.

On peut aujourd'hui réduire de moitié tous les chiffres que nous venons d'indiquer. Quelques grandes villes de France faisaient aussi jadis de grandes affaires dans l'industrie des *châles*: Lyon, Nîmes, Rouen, Saint-Quentin avaient à peu près le monopole de la fabrication des *châles* communs, dus à des procédés économiques permettant de mettre le *châle* à la portée des classes moyennes et laborieuses, et, chaque année, 7 à 8 millions de ces *châles* étaient exportés; mais ces fabriques ont subi la baisse due à l'influence du caprice de la mode, et elles ont considérablement diminué le chiffre de leur production.

Il est surtout un *châle* qui fit longtemps les délices des Parisiennes, et qui était fort recherché pendant les chaleurs de l'été: c'est le crêpe de Chine, tissu léger et soyeux, qui paraît et voltait la taille féminine sans la charger, et dont les superbes ornements brodés ou brodés étaient des merveilles de patience. Qu'est-il devenu? Hélas! le crêpe de Chine, comme le *châle* de Baréges, comme le *châle* de mousseline, a complètement disparu, en attendant qu'il soit tout le cachemire le suive dans le néant des modes passées. Et l'épais tartan, et le *châle* de dentelle, dont les mailles transparentes laissaient entrevoir le galbe, ne le déguisant que pour l'embellir, où sont-ils? Et par quoi les a-t-on remplacés, ces vêtements essentiellement féminins? Nous l'avons dit, par des pailettes d'homme, sorte de sacs qui dérobent à nos regards toutes les formes de la femme, que le *châle* laissait deviner tout en les voilant; car (et c'était là un des talents remarquables de la Parisienne), rien qu'à la façon dont elle était drapée dans un *châle*, que ce fût un ternaux ou un tartan, un cachemire long ou un *châle* français, l'observateur devinait à quelle femme il avait affaire. C'étaient des ondulations indolentes, des mouvements d'épaules imperceptibles, des courbes insaisissables, des frémissements de l'épiderme sous le tissu, qui étaient tout un poème; la femme du monde et la grisette,

vues de dos, enroulées dans un *châle*, se reconnaissaient à première vue. Le *châle* était à la fois un vêtement décent, gracieux et majestueux: regrettons-le; espérons que son éclat ne sera que passager, et qu'il triomphera de ses indignes rivaux, la casaque et le paletot. Il paraît même, au moment où nous écrivons, s'il faut en croire l'opinion de quelques dames, naturellement plus savantes que nous en ces délicates matières, qu'une réaction salutaire se manifeste à l'horizon; cette bienheureuse résurrection a même été signalée publiquement. Un écrivain humoristique, M. Charles Coligny, écrivait naguère, à ce propos, quelques lignes qui, en réhabilitant le *châle*, font pressentir sa restauration. « C'est le *châle* qui a fait la femme moderne, dit M. Charles Coligny; le *châle* reste et ne meurt pas; le *châle* est éternel; il conserve jusqu'à la consommation des siècles, c'est-à-dire jusqu'à la consommation des femmes, son éclat, sa souplesse, ses vives couleurs, son sexe; sans s'inquiéter, il voit passer toutes les modes, il use toutes les robes nouvelles, il est patient parce qu'il est éternel; c'est le Dieu des femmes élégantes. Le *châle* est le rêve éveillé des femmes; c'est le fond réel de Schéhérazade, aux mille et un plus; c'est le long poème venu de l'Orient, qui vaut un sonnet sans défaut quand sait le porter une femme sans tache. Le *châle* est protecteur de tout ce qui est poétique, jeune, frais, souple et fin, blanc et rebondi. A sa chaleur douce et légère, s'abritent calmement les coquettes du Nord; au Midi, le *châle* pare les têtes les plus belles. Allez à Biarritz, et demandez au lac; allez à Arcachon, et demandez au bassin; allez à Bagnères-de-Bigorre, et demandez à la vallée... Allez partout, le *châle* est bon à tout, prêt à tout. »

Il nous reste à donner un aperçu de la fabrication du *châle*.

Le fabricant proprement dit n'a ni atelier ni matériel; il dirige un certain nombre de sous-entrepreneurs qui travaillent pour son compte, et il achète le dessin de chaque *châle* à un dessinateur spécial. Toute son action se borne à accepter le dessin qui lui est proposé, et à le faire copier sur un carton quadrillé, qui figure le travail de la trame; c'est ce qu'on appelle *mettre en carte*. Le carton est porté chez le liseur, qui le perce de petits trous propres à servir de régulateurs dans l'opération du tissage, tandis que d'autres ouvriers entreprennent chez eux l'ourdissage de la chaîne et le dévidage des fils destinés à la trame. Le tout est ensuite envoyé chez un maître tisseur, propriétaire d'un ou de plusieurs métiers, sur lesquels il fait confectionner le tissu par ses ouvriers, moyennant un prix déterminé à l'avance pour l'usage de son matériel. Le *châle* tissé revient chez le fabricant, qui l'envoie successivement chez le découpeur, la frangeuse, l'appreteuse, afin qu'il reçoive les dernières façons. Le *châle* a donc passé dans seize ou dix-sept mains avant de venir étaler ses riches nuances aux vitrines des marchands, et provoquer les desirs des dames. Le *châle* indien est *espoliné*, c'est-à-dire brodé ou travaillé comme une sorte de filet à bourse, tandis que le *châle* français est fait au *lancé*, c'est-à-dire que, pour obtenir un point broché, il faut lancer la navette et lui faire parcourir le trajet du *châle* dans toute sa largeur. Certains de ces *châles* demandent jusqu'à quatre cent mille coups de navette.

CHALE s. f. (cha-le). Techn. Pile de bois, dans les salines.

CHALEF s. m. (cha-léf — de l'ar. *khalef*, suite, par allusion à la ressemblance de ces végétaux avec le saule blanc). Bot. Genre d'arbres ou d'arbrisseaux, type de la famille des élagnées, comprenant une vingtaine d'espèces, qui croissent dans les régions centrales et tempérées de l'Europe et de l'Asie. Le *chalef* répand une odeur pénétrante. (V. de Bomare.) Le *chalef* porte rarement des fruits sous le climat de Paris. (Bosc.) Les *chalefs* sont en général des arbres ou arbrisseaux à feuilles simples. (E. Guérin.)

— s. m. pl. Syn. d'ÉLAGNÉES.

— Encycl. Le genre *chalef* comprend des arbrisseaux ou de petits arbres de la famille des élagnées. L'espèce la plus connue est le *chalef* à feuilles étroites (*elaëagnus angustifolia*), connu sous le nom vulgaire d'*olivier de Bokéme*. C'est un petit arbre de 5 à 6 mètres de hauteur, originaire des régions méridionales et orientales de l'Europe, et fréquemment cultivé dans les jardins d'agrément. Ses feuilles lancéolées sont couvertes, surtout à la face inférieure, d'une sorte de duvet écailleux argenté, qui produit un charmant effet dans les massifs d'agrément, si l'on a soin de l'accompagner d'arbres à feuillage d'un vert foncé, sur lesquels il se détache très-bien. Il croît dans tous les sols; néanmoins, il préfère les terres légères, sablonneuses et chaudes; c'est là qu'il donne en plus grande abondance ses fleurs, qui paraissent au milieu de l'été, et dont l'odeur est agréable, mais pénétrante, surtout au moment de la fécondation. On le propage de graines, de rejets, de boutures et de marcottes. On peut le faire croître en arbre ou le laisser en touffe buissonneuse; ce dernier mode vaut mieux, car le bois du *chalef* est cassant, et les grands vents font souvent éclater ses enfourchures. Ses fruits ressemblent assez à des olives; ils

mûrissent assez rarement sous le climat de Paris. D'après Olivier, on les mange en Perse et en Turquie. On croit que c'est le jujubier de Cappadoce cité par Pline.

CHALEMASTRE s. m. (cha-le-ma-stre). Etre vil, abject, méprisable. || Vieux mot.

CHALEMBRON, ville de l'Indoustan, dans l'ancien royaume de Tanjaour, sur la côte de Coromandel. Elle est bâtie un peu au-dessus de l'embouchure de la Koleronne, à 8 kilom. de la mer, à 36 kilom. de Pondichéry et à 80 kilom. N. de Tanjaour. Elle possède une pagode remarquable. « Cette pagode, dit M. Batisier, peut être considérée comme le type le plus complet de l'architecture religieuse des Indous. » Le temple présente tout d'abord une grande enceinte quadrilatère, dont chaque face est tournée vers un des points cardinaux. De cette enceinte on passe dans une seconde, autour de laquelle règne une galerie à deux étages, soutenue par des colonnes sculptées. Elle présente quatre grandes portes parfaitement orientées et percées dans un massif de 36 pieds de hauteur, lequel est surmonté d'une pyramide à plusieurs étages. Une troisième enceinte, entourée de portiques, renferme trois chapelles, consistant chacune en une nef ornée de piliers sculptés, dont le chapiteau supporte de longues pierres posées à plat, et en un sanctuaire séparé de la nef au moyen d'un mur percé d'une porte, par laquelle arrive le jour. A peu de distance du mur qui environne les trois chapelles, se trouve une vaste piscine destinée aux purifications des pèlerins. A l'ouest de ce bassin, se trouve le *Déva Chabet*, oratoire sacré, placé au centre d'une enceinte de portiques, et divisé en trois parties, dont l'une, le sanctuaire, renferme la statue de la déesse *Parvati*, épouse de *Siva*. Au nord et au midi du *Déva Chabet*, on remarque deux salles, qui servaient de reposoirs dans les fêtes ordinaires. Enfin, à l'est, on voit le curieux édifice appelé *Neria Chabet* ou chapelle de la joie, dont l'entrée regarde le sud et s'annonce par une magnifique rangée de colonnes, sur quatre files, dont les fûts, hauts de 10 mètres, sans base ni chapiteau, sont sculptés avec une étonnante délicatesse. « La pagode de Chalembrou, dit Langlès, peut, sans aucun doute, rivaliser avec les monuments les plus prodigieux de l'antiquité classique. »

CHALEMÉE s. f. (cha-le-mé). Chalumeau, cornemuse. || Vieux mot. On disait aussi CHALEMELLE, CHALEMIE et CHALEMEL s. m.

CHALEMELER v. n. ou intr. (cha-le-me-lé — rad. *chalemée*). Jouer du chalumeau ou de la cornemuse. || Vieux mot.

CHALEMELLE s. f. (cha-le-mè-le — rad. *chalumeau*). Sorte de sifflet, instrument champêtre usité au moyen âge. V. CHALEMÉE.

CHALEP, nom de la ville de BÉRGÉ, au temps des croisades.

CHALÈPE s. m. (ka-lè-pe — du gr. *chalepos*, incommode). Entom. Genre d'insectes coleoptères, de la famille des lamellicornes, comprenant dix-sept espèces propres à l'Amérique méridionale.

CHÂLES (Claude-François MILLIET DE) mathématicien du XVII^e siècle. V. DECHÂLES.

CHALET s. m. (cha-lé — du bas lat. *castellum*, petit castell). Petit bâtiment plat, fait de planches ou de troncs et de branches d'arbres, et recouvert de chaume, que les Suisses construisent sur les montagnes pour servir d'habitation. *Chantez les CHALETS, mais ne les habitez pas.* (Chateaub.)

Toujours la courtisane, à travers un mirage, Dans le chalet classique où l'on bat le laitage, Se voit distribuant, chaste, simple, en sabots, Des tartines de beurre à de petits marmots! ROLLAND et DU BOIS.

|| Cabane où se font les fromages, et qui, dans l'été, sert de retraite aux vaches de la montagne.

— Par ext. Habitation champêtre faite à l'imitation des chalets suisses: *Se faire construire un CHALET dans les environs de Paris.*

— Jeux. A cache-cache, Endroit où se tient le joueur chargé du rôle de cligne-musette, et où doivent se rendre les autres joueurs pour être sautés.

— Encycl. Bien qu'il y ait des *chalets* dans toutes les propriétés rurales où l'on se livre à la fabrication des fromages, c'est surtout dans les Alpes que cette grande cabane, d'un aspect des plus pittoresques, se rencontre fréquemment. L'intérieur d'un *chalet* a une physionomie toute particulière; le mobilier qui le garnit ne ressemble en rien à celui d'une autre habitation; il ne s'y trouve d'ordinaire ni lit, ni sièges, ni table; si l'on s'y assoit, par hasard, ce ne peut être que sur un de ces blocs de bois de différentes grosseurs posés sur la terre nue, qui communique une fraîcheur que parvient à peine à combattre le grand feu nécessaire à la fabrication du fromage. Tout autour des murs, règne une suite de tablettes superposées, sur lesquelles se trouvent rangées avec symétrie tous les ustensiles indispensables; ici, ce sont de grands baquets remplis de lait et de crème; là, des seaux, des vases de différentes formes; plus loin, des cuillers de toutes grandeurs; au-dessus, des tinettes et des machines à battre le beurre, posées sur des brancards. Dans un coin se trouve une presse à fromage,

et au milieu une espèce de potence tenant suspendue une énorme chaudière. Un *chalet* se compose ordinairement de trois pièces : la cuisine, que nous venons de décrire ; la fromagerie, dans laquelle sont rangés avec ordre, sur des tablettes, tous les fromages fabriqués, et l'étable. Le *chalet* est l'asile de pères vigoureux, qui y vivent séparés du reste du monde, ne connaissant d'autre société que celle de leurs troupeaux et des étrangers qui visitent ces solitudes alpêtres. Leur occupation journalière consiste à recueillir le lait des troupeaux et à le convertir en fromages. Chaque jour sort du *chalet* une quantité considérable de ce produit alimentaire, pour aller dans les entrepôts où viennent le prendre ceux qui sont chargés de l'expédition. La simplicité des hôtes du *chalet* est généralement fort grande. Ce fut dans le *chalet* de Bièberist, situé dans le canton de Soleure, au pied du mont Jura, que Brioché, l'inventeur des marionnettes, trouva des accusateurs qui le firent condamner, en 1660, à être brûlé vif, avec tout son attirail d'acteurs en bois. Il avait donné une représentation dans le *chalet*, et les habitants avaient été pris d'une telle frayeur, en voyant apparaître le diable et Polichinelle, qu'ils étaient allés en toute hâte prévenir l'autorité. La justice crut au sortilège, et condamna le prétendu magicien au feu ; il n'y échappa que par l'intervention d'un capitaine de gardes suisses au service de la France, qui expliqua l'affaire, fit comprendre le mécanisme des marionnettes et arracha Brioché au lûcher.

Les *chalets*, qui sont l'ornement des campagnes de la Suisse, ont été imités en France, et, de nos jours, ils servent à la décoration des parcs et des jardins de plaisance. Des spéculateurs ont même imaginé d'en faire construire de mobiles, pour les vendre ou les louer aux amateurs de maisons de campagne, qui, après avoir fait acquisition de terrains, manquent des fonds nécessaires pour y faire élever une maison. Le prix de ces *chalets*, qui varie entre 1,200 et 2,000 francs, permet aux petites fortunes la fantaisie de devenir propriétaires. Les localités qui avoisinent Paris sont ainsi empaillées d'élegants *chalets*, qui semblent plutôt destinés à égayer le paysage qu'à servir d'habitation.

Chalet (Lé), opéra-comique en un acte, paroles de MM. Scribe et Mélesville, musique d'Adolphe Adam, représenté pour la première fois, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 25 septembre 1834. Le *chalet* qui donne son nom à l'ouvrage appartient à Betty, une charmante jeune fille qui n'a qu'un défaut, celui de désespérer par ses rigueurs le fermier Daniel. Betty craint de se donner un maître, et résiste, par ce motif, au penchant qu'elle éprouve pour Daniel. Quand la pièce commence, les jeunes filles du village ont adressé à Daniel un billet signé Betty, par lequel celle-ci consent à l'épouser. On juge de la joie de ce dernier, qui accourt remercier sa maîtresse. Betty lui prouve qu'on s'est moqué de lui, et lui défend même de revenir au *chalet*. Le pauvre amoureux songe d'abord à se tuer ; mais il change d'idée à l'arrivée du sergent Max et de ses soldats, qui viennent sans façon établir leur domicile au *chalet*. Daniel prend la résolution de s'engager, et s'adresse à Max, auquel il raconte tous ses chagrins. Or ce Max n'est autre que le frère de Betty, absent depuis nombre d'années, et qui prétend, en homme d'esprit, donner une leçon à sa chère Betty, en lui prouvant que l'indépendance n'est pas la jeune fille n'est qu'une chimère ; il réussit à souhai. Betty, effrayée de l'audace amoureuse de Max, supplie Daniel de passer la nuit au *chalet*, afin de veiller sur elle. Max feint d'être jaloux et provoque Daniel ; un duel est décidé, Betty implore Max, qui résiste. « Je respecterais les jours d'un homme marié, déclare-t-il ; mais ceux d'un garçon, à quoi bon ? » Betty affirme que Daniel est son époux ; l'incrédule Max exige des preuves, et Betty se résigne à signer un contrat tout préparé. Elle pense que cette formalité ne l'engage à rien, car elle est mineure et ne peut se passer du consentement de son frère. On devine bien que Max s'empresse de le donner. Au dénouement, Betty renonce avec bonheur à sa chère liberté, devinant, d'ailleurs, que Daniel sera toujours un mari constitutionnel.

La donnée du *Chalet*, traitée antérieurement au théâtre des Nouveautés sous le nom de la *Tyrolienne*, était empruntée à *Jery et Betty*, comédie allemande de Goethe. Ce sujet avait inspiré depuis à MM. Dupeuty, Ferdinand Langlé et de Villeneuve un vaudeville en un acte, représenté avec succès au théâtre de Madame (Gymnase), le 6 janvier 1824, sous le titre de *Pierre et Marie*. Par une singulière coïncidence, les auteurs avaient confié à Adolphe Adam, le futur maestro du *Chalet*, la musique d'un couplet ; ce fut son début dans la carrière de compositeur. En 1834, M. Crosnier, alors directeur du théâtre de l'Opéra-Comique, ayant demandé à Scribe un poème en un acte, celui-ci s'engagea à le remettre au bout de huit jours ; mais cinq jours s'étaient à peine écoulés, que la pièce était entre les mains du directeur. Scribe consentit, sur les instances de M. Crosnier, et malgré l'opposition de son collaborateur Mélesville, à charger Adam d'écrire la partition du *Chalet* ; encore fut-il imposé comme condition qu'il ne toucherait qu'un tiers, au

lieu de la moitié des droits d'auteur qui devaient lui revenir. M. Mélesville a dû se trouver heureux, après le succès inépuisable du *Chalet*, que Scribe se soit montré plus clairvoyant que lui à l'égard du jeune compositeur. La partition du *Chalet* a été en quelque sorte improvisée ; Adolphe Adam demanda d'abord quinze jours pour l'écrire ; mais, dès le huitième jour, le dernier morceau de l'opéra était à la copie. Le succès fut immense. Il n'y a dans cette œuvre pas un morceau faible. La mélodie, la verve, la jeunesse étincellent dans cet opéra, qui a fait le tour du monde. Citons au hasard, parmi les joyaux de cet écrin lyrique, les airs suivants : *J'irais, quand je suis ma maîtresse*, couplets chantés par Betty ; le grand air de Max : *Vallons de l'Helvétie* ; les couplets : *Dans le service de l'Autriche* ; la romance : *Adieu, Betty, vous que j'adore*, qui sont restés dans toutes les mémoires. L'envie essaya de propager le bruit que le *Chalet* avait été écrit en partie par Boieldieu, dont Adam était l'élève favori. Le compositeur calomnié se vengea en écrivant le *Postillon, Giralda, Si j'étais roi*, etc. Un des motifs de la musique de *Faust*, ballet joué à Londres en 1833, et dont la musique avait été faite par Adam, servit de thème au chœur de la *Bacchanale* du *Chalet*. Donizetti a composé son opéra de Betty sur la même donnée qui inspira à Scribe un délicieux libretto. Cet ouvrage, représenté avec succès en Italie, fut traduit par M. Hippolyte Lucas, et exécuté à l'Opéra, en deux actes, le 27 décembre 1853. Le spirituel parolier raconte en ces termes l'histoire de cet ouvrage : « Donizetti était à Naples ; on lui demandait un opéra ; n'ayant pas de poème sous la main, il mit lui-même en vers italiens le sujet du *Chalet*... Mais cet opéra, grâce à la musique charmante de M. Adolphe Adam, étant fixé au répertoire de l'Opéra-Comique, il nous a fallu, pour que l'opéra s'enrichît de la partition de Betty, composer un poème nouveau qui s'éloignât de l'idée primitive, tout en conservant le caractère des situations musicales : c'était un travail assez ingrat, dont Donizetti nous avait aplani les premières difficultés. Privé, hélas ! des bons conseils de son ami, par sa mort prématurée, nous avons eu recours à M. Adolphe Adam lui-même ; nous l'avons prié d'ajouter nos paroles à la partition de Betty, d'écrire les récitatifs ajoutés, de faire tous les arrangements nécessaires à la représentation de cet ouvrage, que Donizetti classait parmi ses meilleurs ; nul ne pouvait mieux le remplacer que M. Adam. Noble rival, il a bien voulu nous aider à naturaliser en France cette délicieuse musique de Donizetti. Le public, qui va et qui ira toujours entendre le *Chalet*, pourra, en se reportant à l'origine de Betty, comparer l'œuvre du maître italien à celle du maître français ; il appréciera la différence de leur génie, en les admirant tous deux. » M. H. Lucas plaide, en vers éloquentes, la cause du maestro :

Pauvre Donizetti, quand ta vive pensée,
Sous un sombre nuage, hélas ! fut éclipse,
Je m'accoudai souvent au bras de ton fauteuil.
Betty, suave enfant, apaisait ta souffrance ;
Tu me disais : un jour la France
L'adoptera sur mon cerceuil !

Ce petit opéra n'eut que deux représentations. Mme Bosio déploya en vain les trésors d'un talent que la mort jalouse devait bientôt nous enlever. Il n'est resté de ce petit chef-d'œuvre qu'une *tyrolienne*, chantée souvent dans les concerts par Mme Ugaldé, et dans laquelle la cantatrice retrouve les accents de sa voix d'autrefois.

Nous croyons devoir donner ici la chanson à boire du *Chalet* d'Adolphe Adam ; la mélodie de ce morceau, abordable à toutes les voix et franchement rythmée, acquit vite une popularité qui n'est point échu à d'autres fragments de la même partition, d'un style cependant plus élevé et plus chatié.

Moderato.

Dans le ser-vi-ce de l'Autri - che,
Le mi - li - tai - re n'est pas ri -
- che, Chacun sait ça. Mais si sa
paye est trop lé - gè - re, il s'en con-
- sole et c'est la guer - re qui le pa - ra.
Al - lons, a - mis, que de tout l'on s'em-
- pa - re, Jeu - nes beau-tés, et da -
- cons, et ci - ga - - - - res.

Vi - ve le vin, l'a-mouret le ta -
- bac ! Voi - là, voi-là, voi - là, voi-là, Le
re - frain du bi-vouac ! Vi - ve le
vin, l'a - mour et le ta - bac, Vol -
- là, voi-là le re-frain du bi-vouac ! Le
vin, l'a - mour, l'a - mouret le ta -
- bac, Voi - là, voi - là le
re-frain du bi-vouac ! Le vin, l'amour et le ta -
- bac, Voilà le re-frain du bi-vouac ! Le vin, l'a-
- mouret et le tabac, C'est le re-frain du bi-vouac !

DEUXIÈME COUPLET.
Dans les beaux yeux d'une inhumaine,
De sa défaite on lit sans peine
Le pronostic.
Nulles rigueurs ne nous retiennent ;
De droit, les belles appartiennent
Au Kaiserlik.
Se divertir fut toujours mon principe,
Tout est fumée, et la gloire et la pipe !
Vive le vin, etc.

CHALETIER, IÈRE s. (cha-le-tié, iè-re — rad. *chalet*). Celui, celle qui habite un chalet.

CHALEUR s. f. (cha-leur — lat. *calor*, même sens). Etat de ce qui est chaud ; sensation particulière produite par un corps dont la température est relativement élevée : La *chaleur* du feu, du fer rouge, du soleil. Vive, forte *chaleur*. *Chaleur* douce, tempérée. Le froid condense l'air autant que la *chaleur* le raréfie. (Buff.) Le globe terrestre a une *chaleur* intérieure qui lui est propre. (Buff.) Le feu, en soi, et indépendamment de toute sensation, n'a aucune *chaleur*. (La Bruy.) J'aime singulièrement à méditer dans la douce *chaleur* de mon lit. (X. de Maistre) Le vent du midi perd sa *chaleur* en passant sur des montagnes de glace. (Chateaub.) La *chaleur* du sang anime le mouvement du cœur. (Michelet.) Le soleil, quoique étant la cause principale et essentielle de la *chaleur* de notre globe, n'en est point cependant la source unique. (A. Maury.) Le rôle de la *chaleur* dans la nature est immense. (Marié-Davy.) La température plus ou moins élevée de l'atmosphère : La *chaleur* de l'été. Les *chaleurs* de la canicule. Une *chaleur* dévorante, accablante. Il fait une *chaleur* étouffante. Une *chaleur* douce anime et fait éclore tous les germes de la vie. (Buff.) L'argent est à la valeur ce que le thermomètre est à la *chaleur*. (Proudh.) L'excès de la *chaleur* accable, dispose à la paresse et ôte le ressort au corps, à l'esprit, à la volonté. (Bautain.) En Espagne, la *chaleur* du climat et des passions fait trop oublier une retenue nécessaire. (H. Bayle.) La *chaleur* seule est féconde ; seule elle fait germer, fleurir, fructifier. (Le P. Félix.) La sieste est utile pendant les fortes *chaleurs* de l'été. (Maquiel.) Les *chaleurs* excessives abrègent l'existence. (Maquiel.)

L'hiver de la *chaleur* nous fait sentir l'absence.

Particulièrement. Ardeur des sens qui porte les femmes des animaux à rechercher les mâles : Une *chienne* en *chaleur*. La plupart des animaux entrent en *chaleur* au printemps. La femelle du renard devient en *chaleur* en hiver. (Buff.) Concupiscence, ardeur sexuelle : Certes, je ne sais pas quelle *chaleur* vous monte ; Mais à convoiter, moi, je ne suis pas si prompte.

Fig. Véhémence, vivacité des passions ou des sentiments : *Chaleur* de la jeunesse. Noble *chaleur*. *Chaleur* guerrière. La véhémence est la *chaleur* des mouvements de l'âme impétueusement exaltée. (Marmontel.) L'enthousiasme est la *chaleur* de l'imagination au plus haut degré. (J.-J. Rouss.) Il ne faut pas montrer une *chaleur* qui ne sera pas partagée ; rien n'est plus froid que ce qui n'est pas communiqué. (Joubert.) Beaucoup de femmes ont une *chaleur* de tête qui ne descend pas jusqu'au cœur. (Boiste.)

Seigneur, vous pardonnez aux *chaleurs* de son âge.

Zeile, empressément : Poursuivre avec *chaleur*. Défendre avec *chaleur* la cause d'un ami.

Par la *chaleur* de montrerses ouvrages.

On s'expose à jouer de méchants personnages.

Entraînement qui produit un oubli, un aveuglement, une résistance : Dans la *chaleur* du combat. Dans la *chaleur* de la dispute. Dans la *chaleur* de la composition. Quel est celui qui, dans la *chaleur* de la victoire, considère le nombre des ennemis ? (Vaugelas.)

Sire, dans la *chaleur* d'un premier mouvement, Un cœur si généreux se rend malaisément.

CORNEILLE.
Mouvement, animation, vivacité expressive : La *chaleur* du langage, du style, de l'expression. La *chaleur* du geste, du regard. La *chaleur* du jeu d'un acteur. Lorsqu'un homme de génie a traité un sujet sans *chaleur*, il faut qu'il y renonce. (Grimm.) La *chaleur* du style en est comme l'âme et la vie. (Marmontel.) Pour peu qu'on ait de la *chaleur* dans l'esprit, on a besoin de métaphores et d'expressions figurées pour se faire entendre. (J.-J. Rouss.) S'il y a quelque *chaleur* en France depuis cinquante ans, c'est assurément dans la prose. (H. Bayle.)

Fam. *Chaleur* du foie, Promptitude à se mettre en colère, parce que le foie sécrète la bile, à laquelle on attribuait les mouvements de colère. Cette locution a vieilli. On donnait autrefois le même nom à des taches rouges ou livides qui se produisaient sur la peau, et que l'on croyait provenir d'une affection particulière du foie.

Chaleur du sang, Facilité à s'exalter : Les emportements de la jeunesse viennent de la *chaleur* du sang. L'honnête amour ajoute une divine *chaleur* à la *chaleur* d'un sang généreux. (J. Janin.)

Loc. prov. Couvrez-vous, la *chaleur* vous est bonne, Se dit ironiquement à quelqu'un quand il met son chapeau ou reste couvert contre les règles de la bienséance.

Phys. Calorique, agent particulier, qui produit par sa présence l'élevation de la température : La *chaleur* pénètre tous les corps qui lui sont exposés. (Buff.) *Chaleur latente*, Calorique absorbé ou émis par un corps, sans que la température en soit élevée ou abaissée : *Chaleur latente* de fusion. *Chaleur latente* de vaporisation. Tout corps qui change d'état absorbe ou émet du calorique, sans que sa température en soit modifiée ; cette *chaleur*, inerte au point de vue de la température, s'appelle *chaleur latente*. *Chaleur rayonnante*, Calorique émis par un corps environné de corps moins chauds, à cause de la tendance générale de tous les corps à prendre la température des corps ambiants : La *chaleur solaire* est de la *chaleur rayonnante*. (A. Rion.) *Chaleur spécifique*, Quantité relative de calorique absorbée par chaque corps d'un poids donné, lorsque sa température s'élève d'un nombre de degrés donné : La *chaleur spécifique* est très-variable selon la nature des corps. *Chaleur* de combinaison, Celle qui se dégage pendant la combinaison chimique des corps : Les premières expériences qui aient été faites sur la *chaleur* de combinaison remontent à Lavoisier et à Laplace. (Marié-Davy.) *Unité de chaleur*, Quantité de *chaleur* nécessaire pour élever la température de 1 kilogr. d'eau de 0° à 1°. On dit CALORIE dans le même sens.

Physiol. *Chaleur vitale*, *Chaleur animale*, *Chaleur naturelle* ou simplement *Chaleur*, Température propre aux êtres vivants, développée en eux par les fonctions de leur organisme, et généralement supérieure à la température du milieu dans lequel ils vivent : La *chaleur naturelle* est plus élevée dans les oiseaux que dans les mammifères, et beaucoup plus grande dans ces derniers que dans les reptiles et les poissons. (Buff.) La *chaleur* de l'homme et de la plupart des animaux qui ont de la chair et du sang excède en tout temps trente degrés. (Buff.) La *chaleur animale* est produite par l'ensemble des combustions qui se passent dans notre économie. (F. Pilon.) Le degré de *chaleur* le plus bas, 35° 8, a été trouvé chez deux *Hottentots* du Cap ; la plus élevée, 38° 9, appartient à deux enfants européens. (Marié-Davy.)

Pathol. Sensation d'ardeur qui produit un malaise ou accompagne une maladie : *Chaleur* de la fièvre. *Chaleur d'entrailles*. *Chaleur de tête*. *Chaleur sèche*, Celle qui n'est pas accompagnée de sueur ou de moiteur. *Chaleur habituelle*, Celle qui détermine la sueur ou un état de moiteur. *Chaleur hectique*, *Chaleur sèche* accompagnée d'une fièvre lente. *Chaleur acre*, Celle qui produit sous la main une sorte de picotement. *Chaleur septique*, *Chaleur acre* peu intense.

Art vétér. Coup de *chaleur*, Asphyxie des animaux domestiques produite par l'élevation de la température et l'excès du travail. On dit aussi COUP DE SANG.

Peint. *Chaleur* du coloris, Qualité du coloris résultant de l'emploi de certaines couleurs qui ont de l'éclat sans être criardes, et qui donnent à la composition de la vie et du relief : La terre de Stienne paraît être, de toutes les couleurs, celle qui contribue le plus à la *chaleur* du coloris.

Epithètes. Apre, brûlante, dévorante, étouffante, lourde, accablante, pesante, bouillante, excessive, véhémence, ardente, caniculaire, africaine, sénégalienne, extraordinaire, atroce, horrible, affreuse, infernale, épouvantable, enflammée, intolérable, insupportable, modérée, tempérée, tiède, adoucie, éteinte, naissante, douce, pénétrante, bien-

faisante, agréable, bénigne, salubre, vivifiante, féconde, vitale, active, puissante, agissante, subtile, pétillante, ignée, rapide, graduée, lente, mesurée, intestinale, intérieure, incommode, importante. — Fig. Noble, généreuse, impétueuse, entraînée, éloquente, persuasive, passionnée, émouvante, communicative, injuste, aveugle, indiscrette, affectée, exagérée, amortie, éteinte.

— **Syn.** *Chaleur, chaud.* *Chaleur* est un terme relatif; on dit la *chaleur* de l'eau, d'un objet quelconque; on dit aussi une grande *chaleur*, une *chaleur* excessive, la moindre *chaleur*. *Chaud* est un terme absolu et indéterminé. De plus, *chaleur* est un terme abstrait; la propriété qu'il désigne devient une chose distincte et active. *Chaud* est un terme concret; il suppose un être indéterminé et passif, où la *chaleur* réside; il marque un état sans désigner l'être lui-même.

— **Antonymes.** Fraicheur, frais, froid, froidure, froidure, tiédeur.

— **Encycl. Phys. I. NATURE DE LA CHALEUR.** Il n'est aucun homme préoccupé de la science de la nature qui ne se soit demandé: qu'est-ce que la *chaleur*? C'est, répondaient la plupart des anciens, l'ensemble des atomes qui constituent la substance du feu. A ceux-là, il ne fallait pas demander: qu'est-ce que le feu? car ils trouvaient plus facile de l'adorer que de le définir. La *chaleur*, ont dit presque tous les modernes, est un fluide impondérable, répandu dans la masse des corps, d'où, sous l'influence de certaines conditions, il peut s'échapper pour se transmettre à d'autres corps. Il est donc tout naturel qu'un corps, lorsqu'il est chauffé, occupe plus de volume que lorsqu'il est froid, puisque, dans le premier cas, il contient, engagée entre ses molécules, une substance qu'il renferme en moindre quantité dans le second cas. Quant à la preuve que ce fluide existe bien réellement, elle n'a pu jusqu'ici être directement fournie, et ce n'est que par induction qu'on est conduit à l'accepter. C'est une hypothèse qui a le mérite d'expliquer mieux que toute autre une foule de phénomènes et de lois. Ce mérite, objectèrent un certain nombre de physiciens philosophes, est assez mince; il ne doit pas faire accepter l'hypothèse qui en jout, si l'on songe à l'énorme inconvénient qu'il présente d'empêcher toute recherche ultérieure de l'esprit humain, qui, par un effort familier, transformant l'hypothèse en entité, s'arrête et s'endort, pour ainsi dire, croyant n'avoir plus rien à trouver au delà. C'est pour cette raison que Grove va jusqu'à qualifier de dangereuse la doctrine de l'agent calorifique, doctrine qui fait de la *chaleur* quelque chose de semblable au vieux principe du phlogistique, dont la chimie a été si longtemps malade. Pour les hommes dont nous parlons, c'est-à-dire pour Descartes, François Bacon, Robert Boyle, Locke, Newton, Michel Montgolfier, Rumfort, Davy, etc., la *chaleur* est un mode de mouvement. Bacon la définissait: « Un mouvement expansif, combattu, qui opère dans les molécules des corps. » Locke disait que « ce qui, dans notre sensation, est de la *chaleur*, n'est, dans l'objet, que du mouvement. » De cette définition est née la théorie mécanique de la *chaleur* ou thermo-dynamique, à laquelle nous accorderons une place convenable dans le cours de cet article.

— **II. EFFETS DE LA CHALEUR.** La *chaleur*, quelle que soit sa nature, produit dans les corps deux effets physiques principaux: 1^o elle modifie leur volume, elle les dilate, comme on dit; 2^o elle peut changer leur état moléculaire, c'est-à-dire les faire passer de l'état solide à l'état liquide, et de l'état liquide à l'état de vapeur.

La *chaleur* se propage au contact ou à distance: la propagation au contact, par laquelle, de proche en proche, la *chaleur* gagne toutes les molécules, s'appelle conductibilité; la propagation à distance, qui fait que la *chaleur*, à peu près comme la lumière, traverse l'air ou le vide, et même certains corps, sans éprouver de déperdition, constitue ce que l'on appelle le rayonnement de la *chaleur* et du calorifique, d'où les noms de *chaleur* rayonnante, calorifique rayonnant, donnés à la *chaleur* soumise à ce mode de propagation.

Ainsi, l'étude de la *chaleur* se divise en deux branches principales, qui comprennent chacune deux subdivisions:

Effets de la *chaleur* { Changements de volume,
Changements d'état.
Propagation de la *chaleur* { *Chaleur* rayonnante,
Conductibilité.

1^o **Changement de volume ou dilatation.** A mesure que la température d'un corps s'élève, son volume augmente, et cela dans les mêmes proportions. Inversement, si un corps se refroidit, c'est-à-dire s'il perd de la *chaleur*, son volume diminue; en sorte que, toutes choses égales d'ailleurs, pour une même substance, au même degré de *chaleur* correspond invariablement le même volume. Ce phénomène de la dilatation des corps par la *chaleur* a été connu de tout temps, et peut se passer du luxe de preuves avec lesquelles on le démontre dans les cours de physique. (V. dilatation.) A chaque instant du jour ou de la nuit, dit M. Pouillet, la *chaleur* varie soit par l'action du soleil, soit par une foule d'autres causes, et tous les corps qui sont à la surface de la terre participent à ces variations; ils

sont tour à tour plus dilatés ou plus contractés, et n'ont jamais les dimensions fixes que nous leur supposons. C'est par un mouvement de toutes les parties de l'intérieur et de l'extérieur que se produisent ces alternatives, et, si la porosité nous fait voir que ces parties ne se touchent pas, la dilatation nous fait voir maintenant qu'elles ne sont jamais en repos, et qu'elles ne gardent jamais ni les mêmes distances ni les mêmes positions relatives. D'où nous pouvons conclure enfin que la matière la plus inerte, en apparence, a cependant une activité perpétuelle dans toute l'étendue de sa masse, parce que toutes ses molécules sont soumises à des causes qui agissent sans cesse, et qui peuvent sans cesse éprouver des changements d'intensité.

La dilatation étant l'effet le plus général et en même temps le plus facile à observer que la *chaleur* produise, c'est par cet effet qu'il a paru le plus simple de comparer entre elles les températures, de mesurer les degrés de *chaleur*. La construction de presque tous les instruments destinés à évaluer les températures est fondée sur ce phénomène, comme nous le ferons voir aux mots TEMPÉRATURE, THERMOMÈTRE et PYROMÈTRE.

D'où vient que par la *chaleur* le volume des corps est augmenté? Si la *chaleur* est un fluide réel, il est facile de comprendre, comme nous l'avons déjà dit, que son accumulation progressive dans les espaces intramoléculaires d'un corps ait pour effet d'accroître le volume de ce corps, au point de le doubler, de le tripler, etc., et que sa sortie, qui n'est autre chose que le refroidissement, permette à la force de cohésion de rapprocher plus facilement toutes les molécules, et de restreindre l'espace qu'elles occupaient. Mais d'abord, comment un fluide aussi subtil que la *chaleur* peut-il faire céder la force de cohésion jusqu'à la vaincre, jusqu'à la détruire complètement, comme cela arrive par la transformation d'un solide en liquide, puis en gaz? Comment, en second lieu, expliquer que ce fluide, capable de triompher des forces les plus énergiques et de s'entasser en masse considérable dans l'intérieur d'un corps, n'augmente pas le poids de ce corps, soit, en un mot, impondérable lui-même? A ces deux questions, la théorie substantielle de la *chaleur* n'a rien à répondre. Maintenant, si l'on admet que la *chaleur* est l'effet d'un mouvement vibratoire des dernières particules de la matière, quoi de plus naturel que ces particules, par le fait même de leurs entrechocs, tendent sans cesse à s'écarter les unes des autres, et à faire prendre au corps, dont elles sont les éléments, un volume considérable? Que la *chaleur* augmente, c'est-à-dire que le mouvement moléculaire s'accroisse, les espaces entre les molécules s'étendent, la force de cohésion s'en trouve de plus en plus affaiblie, jusqu'à ce que, finalement annihilée, elle laisse les molécules qu'elle retenait libres de glisser tangentiellement les unes aux autres (état liquide), et même libres de se fuir et de s'élever dans l'espace (état gazeux).

La dilatation des corps par la *chaleur* rencontre quelques contradictions, dont quelques-unes ne sont qu'apparentes, mais dont plusieurs n'ont pu être expliquées jusqu'ici d'une manière satisfaisante. L'argile bien desséchée se contracte dans le feu. Cela tient à ce qu'il se fait une combinaison chimique des différentes molécules qui composent cette substance: l'argile devient verre et reste tel, car, par le refroidissement, elle ne revient plus à son volume primitif. Le bois, surtout s'il n'est pas bien sec, se contracte par le chauffage, parce qu'il perd alors de son humidité. On sait qu'à partir de 4^o au-dessus de zéro l'eau que l'on refroidit se dilate, au lieu de se contracter. Pareillement, le bismuth liquide se dilate par le refroidissement, et, comme l'eau, il occupe plus de volume à l'état solide qu'à l'état liquide. M. William Thomson a découvert que le caoutchouc se rétrécit en s'échauffant... Il est probable que d'autres substances présentent des exceptions du même genre; ces dérogations à une loi générale de la nature sont sans doute moins des anomalies que des cas particuliers d'autres lois qu'il nous reste à découvrir.

2^o **Changements d'état.** Nous venons de voir comment, dans la théorie mécanique de la *chaleur*, un développement suffisamment énergétique du mouvement moléculaire peut surmonter assez la force de cohésion pour faire passer un corps de l'état solide à l'état liquide, puis de ce dernier à l'état gazeux. Le changement d'état n'est donc que la conséquence du changement de volume, puisqu'il a lieu aussitôt que le volume atteint le maximum d'étendue que lui permet la force de cohésion. Lors donc que, sous l'action de la *chaleur*, un corps solide ne peut plus augmenter de volume, en général il passe à l'état liquide, il se fond. (V. FUSION et LIQUÉFACTION.) Mais tous les corps sont loin de posséder le même degré de fusibilité: tandis que la glace, le phosphore, le soufre, la cire, les corps gras, les résines, etc., sont facilement liquéfiables, il est d'autres substances, comme l'étain, le plomb, qui exigent déjà une température plus élevée, et d'autres encore qui n'entrent en fusion que par les températures les plus hautes et les plus soutenues que l'on puisse produire: tels sont l'or, l'acier, le fer, le platine, et surtout le diamant. Souvent, la décomposition du corps survient avant la fusion.

Pour empêcher cette décomposition, Hall renfermait la substance essayée dans un tube solide et hermétiquement fermé, de manière que les gaz provenant de la partie décomposée exerçaient une pression énorme qui empêchait la décomposition du reste. Dans ces conditions, et sous l'action d'un feu intense et prolongé, le marbre, la craie, la bouille, la corne, le bois ont pu être liquéfiés.

Les phénomènes de la fusion par la *chaleur* sont soumis aux trois lois suivantes: La température à laquelle la fusion commence est constante pour un même corps, et s'appelle point de fusion; du commencement de la fusion jusqu'à la fin, la température du corps reste invariable et égale à celle du point de fusion; pour la plupart des corps, il y a, au commencement de la fusion, changement de volume. Quand, sous l'action du froid, les liquides passent à l'état solide, on observe trois phénomènes analogues à ceux qui accompagnent la fusion: La solidification commence à une température fixe pour un même corps; pendant toute la durée de la solidification, la température du liquide reste invariable; enfin, au moment de la solidification, il y a, en général, changement de volume. (V. SOLIDIFICATION et SURFUSION.) Dans le passage de l'état liquide à l'état gazeux, phénomène qui porte le nom de vaporisation (V. ÉBULLITION, VAPORISATION), on retrouve encore les trois lois qui régissent la fusion et la solidification: La température d'ébullition d'un liquide ou point d'ébullition est toujours la même sous une pression donnée et dans un vase de substance donnée; pendant toute la durée de l'ébullition, la température reste constante; il y a toujours changement de volume. Ainsi, 1 litre d'eau produirait 1,700 litres de vapeur. En résumé, tout changement d'état résultant de la *chaleur* est accompagné des trois phénomènes fondamentaux que nous venons successivement relevés: fixité de la température à laquelle, pour un même corps, se fait le changement; invariabilité de la température pendant toute la durée du changement d'état; modification du volume.

Les effets de la *chaleur* seront exposés avec plus de détails à l'ordre alphabétique des mots qui les expriment. Nous allons maintenant étudier son mode de communication et son mouvement.

— **III. PROPAGATION DE LA CHALEUR.** 1^o *Chaleur rayonnante.* Scheele fut le premier qui, frappé de l'analogie qui existe entre les phénomènes de la lumière et ceux de la *chaleur*, qualifia de rayonnante la *chaleur* en mouvement hors des corps. Avant lui, cependant, la transmission de la *chaleur* avait été l'objet de plusieurs hypothèses, dont les deux plus célèbres forment les systèmes dits de l'émission et des ondulations, systèmes qui, avant d'être transportés à la *chaleur*, avaient servi de bases à deux théories différentes de la lumière. Dans le système de l'émission, qui, protégé par la grande autorité de Newton, fut spécialement adopté par les chimistes de la fin du XVIII^e siècle, et par Laplace, la *chaleur* résulterait de petites particules d'une substance impondérable, le calorifique, particules lancées en lignes droites, comme des rayons matériels, par les corps chauds, et dans toutes les directions. Dans le système des ondulations, proposé par Bernoulli et Euler, et que Rumfort appuya sur la théorie de la lumière due à Huyghens, il n'y a pas de calorifique; la *chaleur* est l'impression ou l'effet qui résulte des vibrations moléculaires des corps, lesquelles se transmettent à l'air. Par l'intermédiaire de ce milieu, dont l'existence n'est d'ailleurs admise qu'à titre d'hypothèse satisfaisante, le mouvement primitif se propage avec une vitesse comparable à celle de la lumière, et se communique aux molécules des corps environnants, qui, dès lors, commencent à s'échauffer. Delaroché, Berard, Melloni et d'autres physiciens ont traité les rayons de *chaleur* comme on avait traité les rayons de lumière; l'identité des épreuves et des conclusions fit admettre l'identité des causes. « Cette identité fondamentale de la *chaleur* rayonnante et de la lumière, a dit M. Verdet, a été formulée et démontrée, il y a vingt-cinq ans, par M. Melloni, dans son mémoire trop peu connu sur l'identité des rayons de toutes sortes. Toutefois, Melloni reconnaissait qu'un pas important était encore à faire pour arriver à une démonstration complète; on ne savait pas alors établir par l'expérience l'interférence des rayons calorifiques; personne n'avait pu réussir, en ajoutant de la *chaleur* à de la *chaleur*, à obtenir du froid, comme, en ajoutant de la lumière à de la lumière, on peut, dans des circonstances convenables, obtenir de l'obscurité. Cinq années plus tard, dans un mémoire présenté à l'Académie des sciences, MM. Fizeau et Foucault faisaient connaître des expériences qui rendaient les interférences de la *chaleur* aussi évidentes que les interférences de la lumière. Après cette importante publication, il ne restait plus un seul argument plausible à opposer à la théorie qui ne voit dans les rayons de *chaleur* qu'un système de mouvements vibratoires... » — La *chaleur* et la lumière, dit à son tour Grove, semblent plutôt être des modifications d'une même force que des forces distinctes dépendant mutuellement l'une de l'autre. Les modes d'action de la *chaleur* rayonnante et de la lumière sont si semblables, elles sont si bien assujetties aux mêmes lois de la réflexion, de la réfraction, de la

double réfraction, de la polarisation, que leur différence paraît être plutôt dans la manière dont elles affectent nos sens que dans la conception mentale que nous pouvons nous en former. » Ainsi, une théorie complète du mouvement engendrerait, suivant l'application et suivant l'organe affecté, la théorie de la lumière ou celle de la *chaleur*.

On crut longtemps que la communication de la *chaleur* ne pourrait s'effectuer qu'à travers l'air, et qu'elle serait impossible dans un milieu vide; cela expliquait le froid qui règne sur les hautes montagnes où l'air est plus rare qu'autour de la base. Mais Rumfort étant parvenu à introduire un thermomètre dans un ballon parfaitement vide, ce ballon fut plongé dans l'eau chaude, et, avant même l'immersion complète, on vit le thermomètre monter par l'effet de la *chaleur* rayonnante à travers le vide.

2^o **Radiation de la chaleur à travers les corps.** La *chaleur* ne se propage pas seulement, sans déperdition sensible, à travers l'air et le vide; de même que la lumière traverse directement les substances que nous qualifions de transparentes, ainsi la *chaleur* peut traverser un certain nombre de substances que Melloni a appelées *diathermanes*. Les corps qui arrêtent la *chaleur* rayonnante, comme les corps opaques arrêtent la lumière, sont dits *athermanes*. Les solides et les liquides ont des diathermanités très-différentes, suivant leur nature, leur épaisseur, l'état de leur surface, et suivant aussi la nature de la source calorifique. C'est ainsi que, pendant longtemps, on a cru que la *chaleur* obscure, c'est-à-dire émanant d'une source non lumineuse, ne pouvait être transmise à travers les solides transparents. Pictet est le premier qui, ayant placé un vase plein d'eau bouillante au foyer d'un miroir sphérique concave, un thermomètre à l'autre foyer, et une lame de verre entre les deux, reconnut que la *chaleur* obscure peut traverser le verre. Si l'on recouvre de noir de fumée la face du verre qui regarde l'eau chaude, le verre s'échauffe bien, mais le noir de fumée intercepte la *chaleur* rayonnante, et le thermomètre ne bouge plus.

Le pouvoir diathermane des corps, tant solides que liquides, a été étudié par Melloni, qui, par là, s'est acquis la gloire d'avoir ajouté une branche nouvelle à la science de la *chaleur*. Grâce à son thermo-multiplicateur, il parvint à constater des effets inaperçus avant lui. Pour ses déterminations, il employa quatre différentes sources de *chaleur*: la flamme d'une lampe de Locatelli, un fil de platine incandescent, une plaque de cuivre chauffée à 400^o et une autre plaque de cuivre chauffée seulement à 100^o. Voici comment il opérât. Il mesurait d'abord la déviation de l'aiguille galvanométrique, lorsque l'air ambiant était seul interposé entre la source calorifique et l'appareil, et il désignait par 100^o la quantité de *chaleur* correspondant à cette première déviation. Alors il interposait la substance dont il voulait déterminer la diathermanité, et il obtenait une deuxième déviation, qui lui donnait, par un simple rapport avec la première déviation notée, le pouvoir diathermane de la substance. Il reconnut ainsi que le sel gemme laisse passer la presque totalité (92 pour 100) de la *chaleur*, de quelque source qu'elle vienne; que l'alun est, au contraire, très-peu diathermane, et même pas du tout pour certaines sources; que le verre noir et le quartz enlèvent, qu'ils arrêtent presque complètement les rayons lumineux, laissent, en revanche, passer une assez grande quantité de rayons calorifiques, quantité qui diminue avec la température de la source, etc.

3^o **Réflexion de la chaleur à la surface des corps.** De la *chaleur* qui tombe sur la surface d'un corps une partie peut être absorbée par ce corps, et sert alors à l'échauffer; une autre partie peut aussi traverser la substance, si elle est diathermane, comme nous venons de le voir; mais il y a une certaine quantité de rayons qui ne sont ni absorbés ni transmis, qui se buttent en quelque sorte sur la surface et sont aussitôt renvoyés par elle ou, comme on dit, réfléchis.

Si, dans une direction quelconque suivie par la *chaleur*, on se figure une ligne droite, cette ligne représente un rayon de *chaleur* ou rayon calorifique. Soit MN (fig. 1) une surface ré-

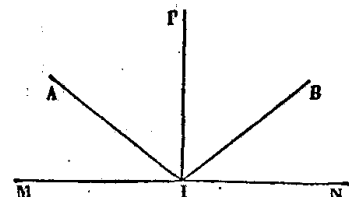


Fig. 1.

fléchissante. Le rayon calorifique AI, qui vient de la frapper, est appelé rayon incident; le rayon IB, qui s'en écarte après le choc, est le rayon réfléchi. La droite IP, perpendiculaire au plan d'incidence I, est dite normale au point d'incidence I. La normale au point d'incidence fait avec le rayon incident un angle AIP, qu'on appelle angle d'incidence, et avec le rayon réfléchi un autre angle PIB, qu'on appelle angle de réflexion. Ces définitions posées, on formule ainsi les deux lois de la réflexion de la *chaleur*: Le rayon incident, le

rayon réfléchi et la normale au point d'incidence sont dans un même plan; l'angle d'inci-

dence est égal à l'angle de réflexion. Pour démontrer ces lois, on dispose (fig. 2), en face

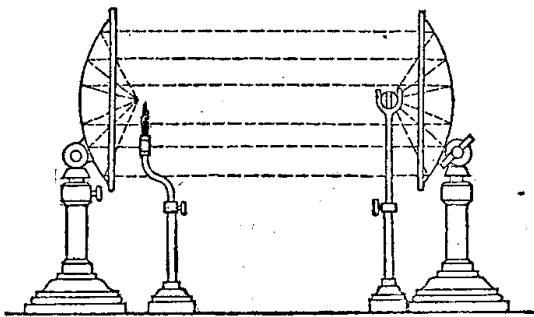


Fig. 2.

l'un de l'autre, deux miroirs sphériques ou paraboliques de cuivre poli, de manière que leurs axes coïncident. Au foyer de l'un, on place un corps très-chaud (boulet rouge, charbon incandescent, etc.), et au foyer de l'autre un morceau de coton-poudre. On voit aussitôt le coton-poudre s'enflammer, ce qui, d'après les propriétés géométriques des miroirs employés, ne peut avoir lieu qu'à la double condition que l'angle d'incidence soit égal à l'angle de réflexion, et que ces deux angles soient dans le même plan. V. MIROIR.

Comme les rayons lumineux sont en même temps calorifiques, les phénomènes de la réflexion de la chaleur ont été connus dès la plus haute antiquité. Tout le monde sait de quelle manière Archimède, qui connaissait le pouvoir réfléchissant des surfaces polies, s'en servait pour incendier les vaisseaux des Romains assiégeant Syracuse. Buffon a prouvé que le fait n'est pas impossible. Avec un système de cent miroirs, dont l'ensemble formait un miroir sphérique immense, il enflammait du bois placé à une distance de 80 m., distance probablement supérieure à celle qui, au temps d'Archimède, séparait les assiégeants des assiégés.

Si un faisceau de rayons calorifiques tombe sur une surface dépolie, il y a réflexion diffuse, c'est-à-dire renvoi de la chaleur dans une foule de directions différentes. En effet, on peut se représenter chaque point de la surface dépolie comme figurant un miroir réfléchissant; mais, comme ces points sont situés dans une multitude de plans généralement différents les uns des autres, les normales, aux divers points d'incidence, prennent des directions aussi très-différentes, de sorte que les rayons réfléchis ne peuvent marcher en lignes parallèles.

Toutes les substances, en supposant qu'elles reussent la même quantité de chaleur, n'en réfléchiraient pas des proportions égales. Le rapport de la quantité de chaleur réfléchie à la quantité de chaleur incidente constitue ce que l'on appelle le pouvoir réflecteur. Le pouvoir réflecteur varie pour un même corps, suivant la nature de la surface, suivant l'incidence, etc. Toutes ces circonstances ont été étudiées par Leslie, Melloni, Nobili, M. de la Provostaye et M. Desains. En représentant par 100 le pouvoir réflecteur du laiton poli, on peut ranger dans l'ordre suivant les substances ci-après :

Laiton	100
Argent	90
Étain en feuilles	85
Étain plané	80
Acier	70
Plomb	60
Étain mouillé de mercure	10
Verre	10
Verre enduit de cire ou d'huile	5
Noir de fumée	0

Si l'on compare cette liste avec celle des corps rangés par pouvoirs émissifs, que nous donnons plus loin, on peut voir que les mêmes corps se présentent inversement dans les deux tableaux. Ainsi, par exemple, la substance qui jouit du moindre pouvoir réflecteur, le noir de fumée, est en même temps celle qui possède le plus grand pouvoir émissif.

40 Réfraction de la chaleur. Quand un rayon de chaleur tombe sur une substance diathermane, le rayon émergent n'est pas toujours la continuation rectiligne du rayon incident : ces deux rayons peuvent faire entre eux un angle que l'on a appelé angle de réfraction. Supposons une lentille biconvexe (fig. 3), sur

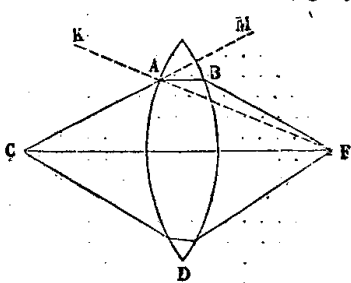


Fig. 3.

l'axe de laquelle, en C, on place une source de chaleur, et considérons un rayon calorifique quelconque CA. Au lieu de marcher en droite

ligne, suivant CAM, le rayon se réfracte en A. Il se rapproche de la droite AK menée normalement à la surface, et il arrive ainsi en B. Là, nouvelle réfraction. Mais, cette fois, le rayon s'éloigne de la normale menée au point B, et suit une direction BF. En général, chaque fois qu'un rayon calorifique passe d'un milieu dans un autre, il y a réfraction, et, quand le second milieu est plus dense que le premier, le rayon réfracté se rapproche de la normale; il s'en éloigne si c'est le second milieu qui est le moins dense. Melloni, en plaçant par tâtonnement sa pile thermo-électrique sur le trajet des rayons émergents, vérifia que les lois de la réfraction sont les mêmes pour la chaleur que pour la lumière. Si, par exemple, le point C, où l'on a placé la source de chaleur, est suffisamment éloigné de la lentille, tous les rayons émergents, tels que BF, DF, etc., se rassemblent en un foyer F, qui, pour cette raison, est appelé foyer principal. Si la source de chaleur était placée au foyer principal, les rayons calorifiques sortiraient de la lentille parallèlement à l'axe. V. DIOPTRIQUE.

La réfraction des rayons calorifiques du soleil a été, comme la réflexion, de tout temps utilisée pour produire de hautes températures. (V. LENTILLES.) Il n'est pas un enfant qui ne sache brûler du papier, de l'étoffe, de l'amadou, etc., en interposant une lentille entre le soleil et l'objet.

Nous verrons, aux divers articles consacrés à l'étude de la lumière, qu'il existe, entre les rayons lumineux et les rayons calorifiques, les analogies les plus intimes et les plus directes. Nous en avons relevé quelques-unes, et nous pouvons déjà nous demander si, de même qu'il y a différents rayons lumineux distincts les uns des autres par la couleur, il n'y aurait pas différents rayons calorifiques doués aussi de propriétés et de caractères différents. Delaroche, en 1811, fit voir que, si la chaleur éprouve une certaine perte en traversant une lame diathermane, elle n'en éprouve plus ensuite aucune en traversant une seconde lame pareille. D'où cela peut-il provenir, sinon de ce que la chaleur qui traverse la seconde lame est dépourvue par la première des rayons que les deux lames sont susceptibles d'absorber, lesquels doivent être alors différents de ceux qui ont été transmis? Ce que Delaroche soupçonnait, Melloni l'a prouvé, en reprenant les expériences de W. Herschell, qui, le premier, rechercha les propriétés calorifiques de chacun des rayons du spectre solaire. On sait que, si l'on fait passer un pinceau de rayons solaires à travers un prisme P (fig. 4), on obtient, à la sortie du

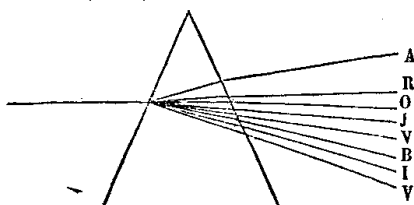


Fig. 4.

prisme, un spectre, c'est-à-dire une image formée de sept couleurs principales, que l'on considère comme les éléments de la lumière blanche incidente. Ces rayons composants, ayant la propriété d'être inégalement déviés par le prisme, ont été séparés en le traversant. Cela posé, W. Herschell, en plaçant un petit thermomètre sur chaque bande du spectre, trouva que des quantités différentes de chaleur correspondent aux différents rayons lumineux. Il y a fort peu de chaleur dans le rayon violet, un peu plus dans le rayon indigo, encore davantage dans le rayon bleu, et ainsi de suite, en augmentant jusqu'au rouge. De plus, ce qui l'étonna beaucoup, il trouva que la chaleur ne s'arrête pas au rouge, où finit le spectre lumineux; mais que son maximum est au delà, comme si le spectre calorifique était plus étendu que le spectre lumineux, ou, comme s'il y avait un spectre calorifique obscur juxtaposé au spectre calorifique lumineux.

Dans ses expériences, Herschell employait un prisme de flint-glass, qui absorbait une assez grande partie de la chaleur incidente; en remplaçant le flint-glass par du sel gemme, qui transmet la presque totalité de la chaleur reçue, et en présentant un galvanomètre suc-

cessivement devant chaque rayon, Melloni mit en évidence les découvertes d'Herschell : l'inégale réfrangibilité des rayons de chaleur, leur inégale intensité, et enfin l'existence d'un spectre calorifique obscur, indépendant du spectre lumineux et à peu près d'égale largeur. Dans ce spectre, l'intensité calorifique atteint son maximum un peu au delà du rayon rouge R, puis elle va en décroissant à mesure qu'on s'approche du dernier rayon A, comme, dans le spectre lumineux, elle décroît en s'approchant du rayon violet V. La chaleur est donc composée de rayons séparables, les uns obscurs, les autres lumineux, doués de propriétés différentes, de ce que Melloni appelle des *thermocroscs* diverses, comme on dit que les rayons de la lumière possèdent des *couleurs* différentes. Quant à l'intensité calorifique de chacun de ces rayons, il fut reconnu qu'elle varie avec la substance du prisme employé à décomposer la chaleur; cela tient à ce que différentes substances absorbent différentes quantités d'un même rayon. Avec un prisme d'eau, par exemple, le rayon jaune, étant le moins absorbé, possédera le maximum d'intensité calorifique du spectre.

— IV. ÉMISSION DE LA CHALEUR. Quand la température d'un corps est différente de celle de l'enceinte dans laquelle il est plongé, ce corps se refroidit ou s'échauffe, c'est-à-dire émet ou reçoit de la chaleur, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de différence entre les deux températures. Cette émission de chaleur, qui a lieu au profit du corps le plus froid, est soumise à des lois fort complexes, difficiles à déterminer, dépendant de circonstances dont il est presque toujours impossible de tenir rigoureusement compte. Telles sont : la différence des températures, la nature de la substance qui émet de la chaleur, l'état de sa surface et le degré d'inclinaison de cette surface, la nature de l'enceinte et du gaz qui l'emplit, etc. Il n'est donc pas étonnant que les expériences des plus habiles physiciens et les calculs des géomètres les plus profonds n'aient abouti qu'à des formules sans valeur théorique, desquelles pourtant on se sert dans la pratique comme solutions approximatives.

On a d'abord tenté de mesurer le pouvoir émissif d'un corps, c'est-à-dire la quantité de chaleur qu'il rayonne, dans une direction normale, pendant l'unité de temps et par l'unité de surface, quand la température de ce corps n'excède pas de 1° celle de l'enceinte. Si nous désignons par e le pouvoir émissif d'une substance; par S , sa surface totale; et par t , la température de cette substance, et par t_0 , celle de l'enceinte, la quantité totale de chaleur émise pendant l'unité de temps, ou l'intensité de la chaleur, est évidemment égale à

$$S e (t - t_0).$$

Mais n'oublions pas que, dans cette expression, la valeur de e est éminemment variable, comme dépendant d'une foule de conditions. Pour comparer les pouvoirs émissifs des diverses substances, Leslie plaça devant un miroir concave un vase cubique rempli d'eau bouillante, et dont les faces latérales étaient revêtues des substances dont il voulait étudier les pouvoirs émissifs. Au foyer conjugué du miroir était la boule d'un thermomètre différentiel noircie à la fumée et destinée à recevoir les rayons calorifiques concentrés par le miroir. Soit S l'aire d'une face quelconque du cube. D'abord, la chaleur envoyée par cette face dans l'unité de temps est $S e (t - t_0)$; mais le miroir n'en reçoit qu'une fraction $S e' (t - t_0)$, dont une partie seulement, $S e' m p (t - t_0)$, tombe sur la boule du thermomètre, qui n'en absorbe qu'une fraction, $S e' m p (t - t_0)$. La température du thermomètre s'élève donc et arrive à un état stationnaire τ . Mais, à son tour, il rayonne, et la chaleur qu'il émet est égale à $S e' (\tau - t_0)$, S' étant la surface de la boule, e' son pouvoir émissif. Puisqu'il y a alors équilibre, la quantité de chaleur reçue par la boule focale est égale à la quantité de chaleur perdue, et l'on a

$$S e m p (t - t_0) = S' e' (\tau - t_0).$$

Si l'on change la face du cube, e change ainsi que τ ; on a e_1 , et τ_1 , et il vient

$$S e_1 m p (t - t_0) = S' e' (\tau_1 - t_0);$$

d'où, en divisant,

$$\frac{e}{e_1} = \frac{\tau - t_0}{\tau_1 - t_0}.$$

Donc : Les pouvoirs émissifs sont proportionnels aux excès de température indiqués par le thermomètre différentiel. Par ce moyen, en représentant par 100 le pouvoir émissif du noir de fumée, Leslie a obtenu les résultats suivants :

Noir de fumée	100
Eau	100
Papier à écrire	98
Cire à cacheter	95
Verre (crown-glass)	90
Encre de Chine	88
Glace	85
Minium	80
Plombagine	75
Plombterne	45
Mercur	20
Plomb brillant	19
Fer poli	15
Argent, cuivre, étain, or	12

Le raisonnement de Leslie suppose que, une fois données les dimensions et la nature du miroir et de la boule, les nombres m , n , p

sont constants, supposition que l'on sait être fautive depuis que l'on a découvert qu'il y a des rayons de différentes thermocroscs, et que ces rayons ne sont pas réfléchis en proportion constante, tant sur la surface du miroir que sur celle de la boule thermométrique. La question a donc été reprise par Delaroche, Melloni et par MM. de la Provostaye et Desains. Sans entrer dans le détail des expériences exécutées, bornons-nous à dire que les solutions adoptées sont encore loin d'être définitives. On a trouvé que Leslie et Melloni avaient exagéré le pouvoir émissif des métaux. MM. de la Provostaye et Desains le présentent dans le tableau suivant, quand la température de la source est à 1200° :

Noir de fumée	100
Argent	3,04
Platine laminée	10,80
Platine brulée	9,50
Or en feuilles	4,28
Cuivre en lames	4,90

Le blanc de céruse, le papier et le verre possèdent un pouvoir émissif à peu près égal à celui du noir de fumée. Si l'on couvre une surface métallique avec une mince couche de vernis, on augmente le pouvoir émissif de cette surface. On l'augmente encore, mais non proportionnellement, par la superposition d'une deuxième couche égale à la première, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'épaisseur totale des couches de vernis soit d'environ 0,025. Alors seulement la surface métallique cesse de rayonner; mais, jusque-là, quoique recouverte, elle rayonnait comme si chaque particule du métal, à quelque profondeur qu'elle soit située, avait la propriété de rayonner à travers la masse qui l'enveloppe et d'émettre de la chaleur, dont la quantité perceptible est d'autant plus grande que la particule est plus voisine de la surface. C'est ce que Laplace a appelé le *rayonnement particulaire*. Il résulte de là que le pouvoir émissif d'une substance doit être en raison inverse de sa densité, ce qui a effectivement lieu, et que toutes les substances doivent pouvoir être rendues diathermanes, si l'on diminue suffisamment leur épaisseur; c'est encore ce qui a été prouvé par plusieurs physiciens, notamment par M. Knoblauch. Aussi Melloni, se fondant sur l'ingénieuse hypothèse du rayonnement particulaire, a-t-il avancé cette loi : que le pouvoir émissif est absolument indépendant de la nature de la substance, mais qu'il dépend uniquement de l'épaisseur de la couche superficielle des molécules rayonnantes. Donnez à tous les corps la même épaisseur de couche superficielle, et par là vous leur communiquerez le même pouvoir émissif. C'est ce qu'ont fait MM. Masson et Courtépée; ils ont réduit en poudre impalpable un assez grand nombre de substances, et ces substances, appliquées en mince couche sur l'une des faces d'un vase cubique plein d'eau bouillante, ont émis autant de chaleur que le noir de fumée. Le pouvoir émissif des gaz est presque nul.

Nous n'avons, dans ce qui vient d'être dit, considéré que la quantité de chaleur émise dans une direction normale à la surface du corps rayonnant; voyons comment on peut calculer, du moins approximativement, celle qui s'échappe dans des directions obliques quelconques.

Soit MN (fig. 5) un élément de la surface

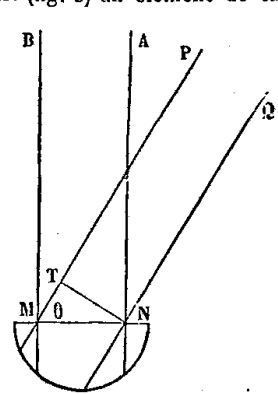


Fig. 5.

d'un corps. Imaginons que, du centre de cet élément, on ait décrit une sphère comprenant toutes les particules capables d'émettre de la chaleur par la surface MN. L'intensité d'un rayon calorifique émis normalement suivant MNAB sera égale, tout porte à le croire, à l'intensité d'un rayon émis obliquement suivant MNPQ. Mais, dans les deux directions, la somme des rayons n'est pas la même, et, par suite, l'intensité totale est différente. Cette intensité totale est évidemment proportionnelle à la somme des rayons, c'est-à-dire à la section droite du cylindre dans la direction duquel elle agit. En appelant I l'intensité totale des rayons émis suivant la direction du cylindre qui a pour diamètre NT, I' l'intensité totale des rayons émis suivant la direction du cylindre qui a pour diamètre MN, on a donc

$$\frac{I}{I'} = \frac{NT}{MN}$$

D'autre part, $NT = MN \cos \omega$; donc

$$\frac{I}{I'} = \frac{MN \cos \omega}{MN}; \text{ d'où } \frac{I}{I'} = \cos \omega.$$

Si l'on remplace I' par sa valeur exprimée d'après la formule (1), il vient
 $I = Se^{(1-\epsilon)\cos\alpha}$
 expression qui résume une loi connue sous le nom de loi du cosinus ou loi de Lambert, et dont Fourier a donné la démonstration que nous venons d'exposer. Cette loi n'a guère été trouvée exacte que pour le noir de fumée.

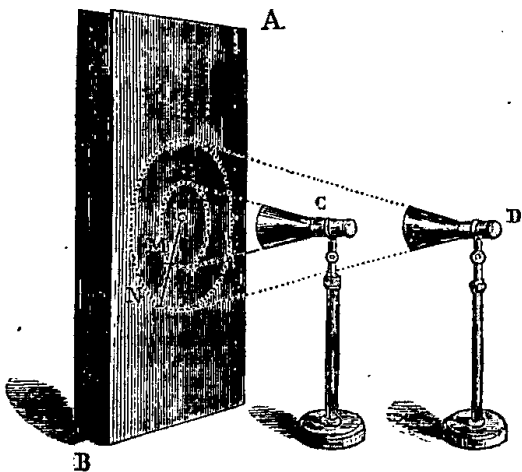


Fig. 6.

fumée. Devant cette face, à une distance d'environ 0 m. 15, il plaçait un réflecteur conique C, posé sur la pile thermo-électrique mise en communication avec un galvanomètre. Une double de papier noir introduite dans le cône creux empêchait toute radiation oblique. Si l'on imagine que le cône creux qui regarde la pile soit prolongé, il coupera la surface rayonnante AB suivant un cercle de rayon OM, et ce cercle est la seule partie de ladite surface dont les rayons puissent arriver à la pile. Tous les autres rayons sont arrêtés par le revêtement intérieur non réfléchissant du cône. Portons maintenant le cône à une distance double, en D par exemple. La section du cône prolongé circonscrit maintenant sur la surface rayonnante un cercle ON, quadruple du premier; à une distance triple, l'aire circonscrite par la surface rayonnante est neuf fois plus grande, et ainsi de suite. Or, à chacune de ces stations, l'aiguille du galvanomètre reste stationnaire et accuse une quantité constante de *chaleur*, malgré l'augmentation de la surface rayonnante. Il faut donc que l'augmentation de la surface rayonnante soit compensée par la diminution d'intensité. Or, la surface rayonnante croît comme le carré de la distance; donc l'intensité de la *chaleur* diminue proportionnellement au carré de la distance.

— VI. LOI DU REFROIDISSEMENT, ou LOI DE NEWTON. Newton paraît être le premier qui ait recherché à quels principes peut être soumis le refroidissement d'un corps. Il commença par supposer que, pour un corps quelconque, la perte de *chaleur* est à chaque instant proportionnelle à l'excès de la température du corps sur celle du milieu environnant, hypothèse qui a été trouvée à peu près conforme à la réalité, tant que la différence initiale des températures n'excède pas 30°. D'après cela, en considérant un corps isolé dans l'air, si nous désignons par μ l'excès de sa température sur celle de l'air, au bout de chaque unité de temps, de chaque minute, par exemple, l'abaissement de température pourra être représenté par $\mu\epsilon$, ϵ étant une fraction constante qui dépend du pouvoir émissif du corps et de la nature du milieu ambiant. La différence initiale μ se trouve donc, au bout d'une minute, diminuée de l'abaissement produit, et devient par conséquent égale à $\mu - \mu\epsilon = \mu(1 - \epsilon)$.

En raisonnant toujours ainsi, on pourra dresser le tableau suivant :

Temps.	Excès initial.	Abaissement.	Différence finale.
1	μ	$\mu\epsilon$	$\mu - \mu\epsilon = \mu(1 - \epsilon)$
2	$\mu(1 - \epsilon)$	$\mu(1 - \epsilon)\epsilon$	$\mu(1 - \epsilon) - \mu(1 - \epsilon)\epsilon = \mu(1 - \epsilon)^2$
3	$\mu(1 - \epsilon)^2$	$\mu(1 - \epsilon)^2\epsilon$	$\mu(1 - \epsilon)^2 - \mu(1 - \epsilon)^2\epsilon = \mu(1 - \epsilon)^3$

On voit que, la suite des temps formant une progression arithmétique, chacune des trois autres suites forme une progression géométrique décroissante, et qu'au bout de M minutes la différence des températures serait

$$T = \mu(1 - \epsilon)^M;$$

d'où $\log T = \log \mu + M \log(1 - \epsilon)$.

La formule de Newton, malgré l'inexactitude éprouvée de l'hypothèse qui en est la base, sert encore souvent à cause de sa simplicité. Longtemps même elle servit seule, faute d'une meilleure. Kraft, Richmann, Rumfort, Biot et d'autres physiciens échouèrent dans leurs efforts pour en trouver une plus satisfaisante. Mais, en 1818, dans un magnifique travail qui fut couronné par l'Académie des sciences, Dulong et Petit donnèrent de la question du refroidissement une solution que l'on peut regarder comme complète, pour une étendue assez considérable de l'échelle thermométrique. Le corps qu'ils choisirent, pour en étudier le refroidissement, fut le thermo-

— V. VARIATION DE L'INTENSITÉ DE LA CHALEUR AVEC LA DISTANCE. Le calcul montre aisément que l'intensité de la *chaleur*, comme celle de la lumière, varie en raison inverse du carré de la distance. Pour démontrer cette loi expérimentalement, Melloni prenait un vase de fer-blanc, de forme prismatique, dont une face AB (fig. 6) était recouverte de noir de

mètre à mercure. Ils le plongèrent dans le vide, puis dans différents gaz, puis enfin dans diverses masses liquides, et ils remarquèrent que la nature du milieu, la forme et la substance du réservoir thermométrique sont autant d'éléments qui influent sur la variation de température. Dans leur mode général de calcul, le refroidissement est un phénomène de mouvement. Alors, si nous adoptons la minute pour unité de temps, la vitesse de refroidissement, à un instant quelconque, sera la quantité de *chaleur* que perd le corps dans la première minute qui suit cet instant; de sorte que, en vertu de la loi des mouvements variés, si θ désigne la température d'un corps après le temps t , et $d\theta$ la variation de température correspondante à la variation dt de temps, on a, pour l'expression générale de la vitesse V du refroidissement, en observant que la différentielle $d\theta$ doit être prise négativement,

$$(1) \quad V = - \frac{d\theta}{dt}$$

Cette formule étant établie, pour l'adapter aux résultats de l'expérience, Dulong et Petit plongèrent un même thermomètre dans une enceinte portée successivement à 0°, 20°, 40°, 60°, 80°. Les températures de l'enceinte formaient de la sorte une série de cinq grandeurs différentes croissant en progression arithmétique; mais on avait soin que, chaque fois, l'excès de la température du thermomètre sur celle de l'enceinte fût constant. On forma ainsi un tableau dans lequel on vit que, pour un excès donné, les vitesses de refroidissement dans le vide croissent en progression géométrique, quand les températures de l'enceinte croissent en progression arithmétique. De plus, la raison de la progression géométrique est constante, quel que soit l'excès de température considéré. Si donc on désigne par τ l'excès de la température du corps sur celle de l'enceinte, et par θ celle de cette enceinte, la vitesse de refroidissement pourra, d'après les considérations qui viennent d'être exposées, s'exprimer par

$$(2) \quad V = f(\tau)a^\theta$$

Mais, dans le cas d'une enceinte vide, la vitesse du refroidissement n'est évidemment que la différence entre le rayonnement du corps et celui de l'enceinte; et, comme le rayonnement est une fonction de la température, on peut représenter le rayonnement du corps par $F(\tau + \theta)$, et celui de l'enceinte par $F(\theta)$, et il vient

$$V = F(\tau + \theta) - F(\theta).$$

Transportant cette valeur dans l'équation (2), on tire de celle-ci

$$f(\tau) = \frac{F(\tau + \theta) - F(\theta)}{a^\theta}.$$

Développant $F(\tau + \theta)$ par la formule de Taylor, il vient

$$f(\tau) = \frac{dF(\theta)}{d\theta} \frac{\tau}{1} + \frac{d^2F(\theta)}{d\theta^2} \frac{\tau^2}{1.2} + \dots$$

La fonction $f(\tau)$ étant indépendante de θ , tous les coefficients de cette série doivent être des nombres constants. Donc

$$\frac{dF(\theta)}{d\theta} = K,$$

ce qui donne, en intégrant,

$$F(\theta) = \frac{K}{\log a} a + C.$$

On a pareillement

$$F(\tau + \theta) = \frac{K}{\log a} a^{\tau + \theta} + C;$$

d'où

$$V = F(\tau + \theta) - F(\theta) = Ka^{\tau + \theta} - Ka^\theta + C' - C.$$

Mais $C' - C = 0$, puisque, pour $\tau = 0$, on doit avoir $V = 0$. Donc, enfin,

$$(3) \quad V = Ka^\theta(a^\tau - 1),$$

expression qui renferme les lois du refroidissement dans le vide.

La valeur de a , déterminée expérimentalement, est égale à 1,0077. Celle de K varie pour chaque corps; avec un thermomètre à boule de verre nu, elle est égale à 2,037; si la boule de verre est argentée, K vaut 0,357, etc. Si, au lieu d'être dans le vide, le corps, c'est-à-dire la boule du thermomètre, est en contact avec un gaz, la vitesse de refroidissement s'en trouve accrue d'une quantité V' , qui dépend de la différence τ des températures et de la pression p du gaz. Par de nombreuses expériences Dulong et Petit trouvèrent

$$V' = np^c - 1,233,$$

formule dans laquelle n est un nombre qui change avec la nature du gaz et les dimensions du corps, et c un exposant constant pour les différents corps soumis au refroidissement, mais variable avec la nature du gaz. Dans une enceinte rayonnante, la vitesse totale du refroidissement s'obtient par l'addition des expressions (3) et (4). On aurait donc ainsi

$$U = K \cdot 1,0077(1,077^\tau - 1) + np^c - 1,233.$$

Ces formules ont été vérifiées dans le vide, et sur quelques gaz seulement, jusqu'à 300° centigrades.

En général, et dans les mêmes conditions, un corps s'échauffe aussi vite qu'il se refroidit. La vitesse de l'échauffement peut donc être représentée par les mêmes formules que celle du refroidissement.

— VII. ABSORPTION DE LA CHALEUR. Quand un faisceau de *chaleur* tombe sur un corps, une notable partie de cette *chaleur* ne se retrouve ni dans les rayons réfléchis ni dans les rayons transmis. On remarque alors que le corps s'est échauffé, comme s'il s'était incorporé la *chaleur* disparue; aussi dit-on qu'il l'a absorbée, et l'on nomme pouvoir absorbant le rapport qui existe entre la quantité de *chaleur* gardée et la quantité de *chaleur* reçue. Pour une même substance, le pouvoir absorbant varie selon la direction des rayons qui frappent la surface de cette substance; et, pour une direction déterminée, il varie encore selon la nature des rayons simples de la *chaleur* incidente, et selon l'état de la surface. Nous avons vu que le sel gemme possède la précieuse faculté de transmettre la presque totalité de la *chaleur* qu'il reçoit, de quelques rayons qu'elle soit composée; le noir de fumée jouit d'un privilège analogue à l'égard de l'absorption, c'est-à-dire qu'il absorbe avec une égale énergie toute espèce de rayons. Son pouvoir absorbant est donc, en toutes circonstances, pris pour terme de comparaison et désigné par 100. Melloni, en prenant pour source de *chaleur* un vase plein d'eau bouillante, rangeait les substances ci-dessous dans l'ordre suivant :

Noir de fumée.	100
Céruse.	100
Colle de poisson.	91
Encre de Chine.	85
Gomme laque.	72
Métaux.	13

On remarquera que cet ordre est celui des pouvoirs émissifs. Le même physicien classait ainsi les tissus blancs, suivant leur capacité d'absorption calorifique : soie, laine, coton, lin, chanvre. Pour les métaux, il trouva la série : plomb et étain, fer, acier, or, argent, cuivre.

Il serait trop long d'énumérer les nombreuses expériences qui ont été faites sur l'absorption de la *chaleur* par les corps; nous nous bornerons à rapporter les faits généraux les plus importants, qui résultent des travaux des physiciens contemporains dont nous avons déjà cité les noms. Le pouvoir absorbant d'un corps diminue quand sa densité augmente; les métaux destinés à former des surfaces réfléchissantes, comme des miroirs sphériques, doivent donc être écartés à coups de marteau, afin de gagner en densité, et, par là, de perdre en pouvoir absorbant, pour renvoyer le plus possible de *chaleur* incidente. Les pouvoirs émissifs sont proportionnels aux pouvoirs absorbants; dans beaucoup de cas, ces deux pouvoirs sont égaux et peuvent être représentés par le même nombre. Pourquoi, quand il fait du soleil, la neige fond-elle plus vite sous les arbres et autour des buissons que dans les endroits découverts? Parce que les rayons calorifiques obscurs émis par les branchages que le soleil a échauffés sont d'une autre nature que les rayons calorifiques du soleil et plus absorbables par la neige. Pourquoi la neige, sur laquelle on a répandu du poussier de charbon fond-elle plus vite que la neige pure? Parce que le pouvoir émissif du charbon étant supérieur à celui de la neige, celle-ci absorbe, par le contact de celui-là, une plus grande quantité de rayons solaires que si elle était seule. Pourquoi les nègres ont-ils la peau noire? Sans doute parce que la peau noire, douée d'un grand pouvoir émissif, soutire en quelque sorte la *chaleur* de leur corps. Or la couleur noire augmente en général le pouvoir émissif des substances qu'elle teint; c'est pourquoi les cheveux noirs rayonnent plus de *chaleur* que les blonds, et les joues qui s'en approchent le sentent aussi bien que la pile de Melloni. Il est vrai que les substances de couleur noire absorbent aussi plus de *chaleur*, et que, par suite, la peau des nègres doit compenser désagréablement, par l'énergie de sa capacité absorbante,

les avantages de son pouvoir émissif; mais on sait que la nature a prévu l'inconvénient : il transsude de cette peau une matière huileuse qui réfléchit une partie des rayons incidents, et protège ainsi le corps, comme ferait un parasol. • Un poêle, dit M. Daguin, doit être recouvert d'un enduit noir, si l'on veut qu'il émette beaucoup de *chaleur*; s'il est en cuivre poli et brillant, il peut échauffer l'air qui le touche, mais il rayonne à peine, quoique brûlant. C'est par la même raison que les liquides se refroidissent lentement dans des vases d'argent, de cuivre, de porcelaine blanche vernie. Pour faire chauffer rapidement un liquide, il faut que le vase qui le contient soit noir dans les parties qui reçoivent l'action du feu, et brillant dans toutes les autres parties. On peint en noir les murs des jardins sur lesquels s'appuient les espaliers, pour que les rayons solaires qui frappent ces murs soient absorbés, puis renvoyés par rayonnement sur le côté des fruits qui ne reçoivent pas les rayons solaires.

L'ordre alphabétique, imposé par la nature de cet ouvrage, nous oblige à renvoyer plus loin l'étude de l'équilibre de la température et celle de la conductibilité.

— VIII. CHALEURS SPÉCIFIQUES. 1° Définition et détermination. Supposons que l'on mêle 1 kilogr. d'eau à 100° avec 1 kilogr. d'eau à 0° dans un vase dont nous négligerons l'influence calorifique; au bout de quelque temps, le mélange, composé de 2 kilogr. d'eau, se trouve à une température de 50°. Les 50° de *chaleur* perdus par le premier kilogramme d'eau ont donc servi à augmenter de 50° la température du second kilogramme.

Maintenant, si l'on mêle, aussi complètement que possible, 1 kilogr. d'eau à 100° avec 1 kilogr. de mercure à 0°, on trouve, au bout de quelque temps, que le mélange est à une température d'environ 97°. Dans ce cas-ci, l'eau n'a perdu que 3°; mais la quantité de *chaleur* correspondante à ces 3° a suffi pour augmenter de 97° la température d'un égal poids de mercure. On est donc en droit de conclure que le mercure exige moins de *chaleur* que l'eau pour produire un même effet thermométrique, c'est-à-dire pour manifester les mêmes variations dans sa température. En effet, pour gagner 97°, 1 kilogr. de mercure exige toute la *chaleur* nécessaire à faire varier de 3° la température de 1 kilogr. d'eau; pour gagner ces mêmes 97°, 1 kilogr. d'eau aurait évidemment exigé la quantité de *chaleur* nécessaire à produire une variation de 97°, c'est-à-dire 32 fois plus de *chaleur*. On peut donc dire qu'à température et à masse égales, l'eau contient 32 fois plus de *chaleur* que le mercure. Par ce seul exemple, on voit qu'il y a lieu de comparer entre elles les quantités de *chaleur* capables de produire, dans les différents corps, un même effet thermique. Cette comparaison est l'objet d'une importante partie de la physique, qui a été amplement développée au mot CALORIMÉTRIE.

La quantité de *chaleur* nécessaire pour faire passer de 0° à 1° la température de 1 kilogr. d'eau s'appelle *chaleur spécifique* de l'eau, et cette *chaleur* spécifique est, sous le nom de *calorie*, l'unité à l'aide de laquelle on évalue la *chaleur* spécifique de chaque corps, c'est-à-dire la quantité de *chaleur* nécessaire pour faire passer de 0° à 1° la température de 1 kilogramme de ce corps. Ces définitions posées, soit c la *chaleur* spécifique d'un corps qui pèse P kilogrammes.

Pour augmenter de 1° la température de 1 kilogr. de ce corps, il faut c calories;

Pour augmenter de t_0 la température de 1 kilogr. de ce corps, il faut $cP t_0$ calories;

Pour augmenter de t_0 la température de P kilogr. du même corps, il faut $cP t_0$ calories.

Le produit des trois facteurs c , P , t , qui est d'un continuel usage dans les applications du calcul à la détermination des *chaleurs* spécifiques, représente ce que l'on pourrait appeler la richesse calorifique d'un corps. Toutefois, il est juste de noter, dès à présent, que ce produit ne résulte pas d'une proportionnalité rigoureuse, et que le raisonnement qui a servi à l'établir ne serait pas exact pour tous les corps, à toute température. Nous donnons ici quelques-uns des principaux résultats obtenus par les procédés calorimétriques dont nous avons rendu compte. V. CALORIMÉTRIE.

CORPS SIMPLES.

Aluminium.	0,2181
Antimoine.	0,0508
Argent.	0,0570
Arsenic.	0,0814
Bismuth.	0,0308
Brome liquide.	0,1109
Brome solide (— 23°).	0,0843
Charbon.	0,0241
Cobalt.	0,1070
Cuivre.	0,0951
Étain.	0,0562
Fer.	0,1138
Iode.	0,0541
Mercure liquide.	0,0332
Mercure solide.	0,03241
Nickel.	0,1109
Or.	0,0324
Phosphore.	0,1887
Platine.	0,0324
Plomb.	0,0314
Potassium.	0,1696
Sélénium.	0,0762
Sodium.	0,2934

Soufre	0,2026
Tellure	0,0474
Zinc	0,0956
CORPS COMPOSÉS.	
Acide arsénieux	0,1279
— silicique	0,1932
Aragone	0,2085
Azotate d'argent	0,1435
— de potasse	0,2386
— de soude	0,2782
Bisulfure d'étain	0,1193
Borate de potasse	0,2198
— de soude	0,2382
Bromure d'argent	0,0739
— de potassium	0,1132
— de sodium	0,1384
Carbonate de chaux	0,2086
— de potasse	0,2162
— de soude	0,2728
Chlorure d'argent	0,0911
— de potassium	0,1729
— de sodium	0,2140
Iodure d'argent	0,0816
— de potassium	0,0819
Magnésie	0,2439
Marbre { saccharoïde	0,2159
— gris	0,2099
Oxyde de cuivre	0,1420
Protochlorure de mercure	0,0689
Sulfate de chaux	0,1966
— de magnésie	0,2216
— de potasse	0,1901
— de soude	0,2311
Verre	0,1977

GAZ.

Chaleurs spécifiques en	
poide.	volum.
Acide carbonique	0,2163 0,3307
— sulfureux	0,1544 0,3414
— sulhydrique	0,2431 0,2857
Air	0,2374 0,3274
Ammoniac (gaz)	0,5083 0,3996
Azote	0,2438 0,3270
Chlore	0,1210 0,2962
Hydrogène	3,4090 0,2359
Hydr. protocarboné	0,5929 0,3277
— bicarboné	0,4040 0,4106
Oxyde de carbone	0,2450 0,2370

VAPEURS.

Chaleurs spécifiques en	
poide.	volum.
Acétone	0,4125 0,8341
Alcool	0,4534 0,7171
Benzine	0,3754 1,0114
Chloroforme	0,1566 0,8310
Eau	0,4805
Essence de térébenthine	0,5061 2,3776
Ether	0,4810 1,2293
— acétique	0,4098 1,2184
Liquide des Hollandais	0,2293 0,7911
Sulfure de carbone	0,1570 0,4140

Nous avons appelé *chaleur spécifique* d'un corps la quantité de *chaleur* qu'il faut dépenser pour que la température de ce corps s'élève de 1° à 10°. Quelques auteurs disent : pour que la température de ce corps varie de 1°. Cette dernière définition suppose que la *chaleur* spécifique est une quantité constante à toute température; cela est à peu près vrai pour les solides, mais seulement jusqu'à 1000°; à partir de 1000°, la *chaleur* spécifique augmente avec la température. Quant aux liquides, ils présentent des variations de *chaleur* spécifique beaucoup plus sensibles, même au-dessous de 1000°. Il est donc important, lorsqu'on définit la capacité d'un corps pour la *chaleur*, de noter à quelle température cette capacité a été mesurée. On a pu voir, à l'inspection des tableaux précédents, que les liquides ont généralement plus de capacité pour la *chaleur* que les solides, et que, parmi les liquides, l'eau occupe le premier rang, propriété précieuse de l'un des corps les plus répandus et les plus nécessaires; car, si la *chaleur* spécifique d'un corps représente la quantité de *chaleur* qu'il absorbe pour se refroidir, *chaleur* qu'il dégage pour se refroidir. Or, cette *chaleur* dégagee ne reste pas sans emploi dans l'industrie et dans l'économie domestique (V. CALORIFIÈRE, CHAUFFAGE, VAPEUR). Dans les calorifères à circulation d'eau chaude, par exemple, l'eau rend, au profit de la localité qu'elle traverse, toute la *chaleur* qui lui a été communiquée. A poids égaux, la *chaleur* spécifique de l'eau étant 1, celle de l'air est environ 0,25. Il en résulte que 1 kilogr. d'eau, en perdant 1° de température, élèverait de 1° la température de 4 kilogr. d'air. Mais l'eau est 770 fois plus pesante que l'air; donc, comparant des volumes égaux, 1 m. cube d'eau, en perdant 1° de température, élèverait de 1° la température de 770 x 4, ou 3,080 m. cubes d'air. La grande influence que l'océan doit exercer comme modérateur du climat se présente ici d'elle-même. La *chaleur* de l'été est enmagasinée dans l'océan, et lentement abandonnée pendant l'hiver. C'est là une cause de l'absence des températures extrêmes dans le climat des îles. Les étés des îles ne peuvent jamais atteindre la *chaleur* brûlante de l'été des continents, et l'hiver des îles ne peut jamais être aussi rigoureux que l'hiver des continents. Sur divers points du continent, on cueille des fruits que nos étés ne peuvent pas

mûrir; mais aussi, là, nos arbres toujours verts sont inconnus; ils ne peuvent pas y vivre pendant les hivers. L'hiver de l'Islande est, en règle générale, plus doux que l'hiver de la Lombardie. (John Tyndall.)

En général, plus un corps est dense, moins il possède de *chaleur* spécifique. C'est pourquoi la *chaleur* spécifique augmente avec la température, et s'accroît aussi, dans un même corps, lorsque ce corps passe de l'état solide à l'état liquide, et augmente quelquefois encore par le passage de l'état liquide à l'état gazeux. Le moins dense de tous les corps, l'hydrogène, a la plus grande capacité calorifique, 3,4. Si la *chaleur* est le résultat d'un mouvement particulier, il est naturel que les corps les moins denses, qui sont ceux dont les molécules possèdent la plus grande latitude de mouvement, soient capables de produire plus de *chaleur*. Cependant, pour un assez grand nombre de substances, le maximum de capacité calorifique a lieu lorsqu'elles sont à l'état liquide.

2° Loi des chaleurs spécifiques des atomes. Pour comparer entre eux les poids des atomes des différents corps simples, les chimistes ont représenté par 100 le poids d'un atome d'oxygène, et ils ont ensuite calculé le rapport qui existe entre le poids de l'atome de chaque corps simple et le poids de l'atome d'oxygène ainsi désigné. Ce rapport a été appelé poids atomique du corps simple. C'est ainsi qu'on dit que le poids atomique de l'hydrogène, ou le poids d'un atome d'hydrogène, est 6,25. D'autres chimistes préfèrent représenter par 1 le poids atomique de l'hydrogène; dans ce cas, le poids atomique de l'oxygène est 16. Cela signifie que 1 kilogr. d'hydrogène contient 16 fois le nombre d'atomes contenus dans 1 kilogr. d'oxygène; ou, plus généralement, que, pour un même poids des divers corps simples, le nombre des atomes est en raison inverse des poids atomiques. Or, il paraît rationnel à Dulong et à Petit que les quantités de *chaleur* des corps soient directement proportionnelles aux nombres d'atomes qu'ils contiennent, et, par conséquent, que les *chaleurs* spécifiques soient en raison inverse des poids atomiques; c et c' étant les capacités calorifiques de deux corps, et p et p' leurs poids atomiques, on devra avoir

$$cp = c'p'$$

Pour vérifier cette loi, Dulong et Petit, en 1819, déterminèrent les *chaleurs* spécifiques de treize corps simples, et multiplièrent chacun des résultats obtenus par l'équivalent chimique du corps auquel il se rapportait. Ils trouvèrent de la sorte un nombre à peu près constant, entre 37 et 42. Comme les équivalents chimiques sont proportionnels aux poids des atomes, il en résulte que le produit cp de la *chaleur* spécifique d'un corps par son poids atomique est un nombre également constant. Donc, les *chaleurs* spécifiques des corps simples sont en raison inverse de leurs poids atomiques. La relation $cp = c'p'$ étant générale, remarquons que le produit cp représente la *chaleur* spécifique du poids atomique p du premier corps; que c'p', qui est égal à cp, représente pareillement la *chaleur* spécifique du poids atomique p' du deuxième corps, etc. Mais, comme nous l'avons expliqué il y a un instant, p et p' représentent le même nombre d'atomes; donc, les atomes de tous les corps simples possèdent la même capacité pour la *chaleur*, ou encore il faut une même quantité de *chaleur* pour échauffer également un atome de tous les corps simples. C'est sous cette dernière forme, qui en fait mieux ressortir l'importance, que Dulong et Petit ont présenté leur belle loi.

Cependant cette loi n'est pas et ne peut pas être mathématiquement exacte. Le produit cp, en effet, se compose de deux nombres, dont l'un, p, est immuable, mais dont l'autre, c, varie, ainsi que nous l'avons dit, avec la température et avec l'état physique de la substance. Le carbone, par exemple, possède des capacités calorifiques différentes, suivant qu'il est à l'état de noir animal, de charbon, de coke, de graphite, de diamant. En dehors de ces causes d'inexactitude, il se présente des corps pour lesquels la loi n'est satisfaite que si l'on prend un multiple ou un sous-multiple des équivalents adoptés. Mais les équivalents adoptés sont-ils bons? C'est ce que met en doute la grande autorité de M. Regnault, qui préfère, pour les poids atomiques, les nombres par lesquels la loi de Dulong et Petit est satisfaite. V. ATOME.

M. Avogadro et Newmann ont cherché à étendre la loi de Dulong et Petit aux corps composés. M. Regnault a repris leur travail, et est parvenu, par des expériences conduites avec une incomparable sagacité, à en tirer des conclusions générales analogues à celles que nous venons de formuler. Considérons un alliage quelconque de plusieurs métaux, et appelons M, M', M'', ..., les équivalents chimiques de ces métaux. Soient n le nombre des équivalents du premier métal; n' le nombre des équivalents du second, ..., qui entrent dans l'alliage. Le poids atomique du premier métal sera nM; le poids atomique du second sera n'M', et ainsi de suite. Le poids atomique de l'alliage sera donc nM + n'M' + n''M'' + ..., et le poids atomique moyen

$$\frac{nM + n'M' + n''M'' + \dots}{n + n' + n'' + \dots}$$

Or, M. Regnault a trouvé que le produit du poids atomique moyen d'un alliage par sa

chaleur spécifique est un nombre approximativement fixe, et égal à 41, pourvu que l'alliage observé soit à une température assez éloignée de son point de fusion.

Etendant ses recherches à tous les composés, M. Regnault est arrivé à la formule générale suivante, dont les précédentes ne sont que des cas particuliers : Dans tous les corps composés, de même composition atomique et de constitution chimique semblable, les *chaleurs* spécifiques sont en raison inverse des poids atomiques; ce qui revient à dire que, pour ces composés, la *chaleur* spécifique est un nombre constant. Notons que par corps de même composition atomique et de constitution chimique semblable, on entend les corps composés d'un même nombre d'atomes et dans les mêmes proportions, bien que ces atomes soient de natures différentes. Tels sont, par exemple, le sulfate de potasse (SO³K²O) et le sulfate de soude (SO³Na²O). Ajoutons que ce produit constant de la capacité par le poids atomique change lorsqu'on passe d'une composition atomique à une autre, ou d'une constitution chimique à une autre.

3° Chaleurs spécifiques des gaz et des vapeurs. Nous nous bornons à donner, d'après M. Regnault, les *chaleurs* spécifiques de quelques gaz et vapeurs, rapportées à celle de l'eau. V. ci-dessus, VIII. VAPEURS.

XI. CHALEURS LATENTES. Les développements dans lesquels nous avons dû entrer au mot CALORIMÉTRIE, à propos de la détermination des *chaleurs* latentes, nous permettront d'abréger.

Jusqu'ici nous avons vu la *chaleur* en action dans des corps qui ne changent point d'état, c'est-à-dire qui restent ou solides, ou liquides, ou gazeux; il nous reste à rechercher ce qu'elle devient pendant que ces corps passent d'un état à un autre.

Supposons un bloc de glace à la température de - 69°. Si on le chauffe, un thermomètre introduit dans sa masse s'élève progressivement de - 69° à 0°. A ce point, la glace commence à fondre. Mais, malgré l'application de nouvelles quantités de *chaleur*, la colonne thermométrique, qui montait d'abord, est maintenant arrêtée dans sa marche, et demeure stationnaire tant qu'il reste de la glace à transformer en eau. Aussitôt que cette transformation est totalement effectuée, le thermomètre reprend son ascension interrompue, si l'on continue à faire intervenir de nouvelles quantités de *chaleur*. Pourtant, pendant la fusion de la glace, il y avait, comme avant et comme après, de la *chaleur* communiquée : d'où vient que le thermomètre ne montait plus, comme il avait monté avant, et comme il a continué de monter après? Sans répondre à cette question, l'ancienne théorie a appelé *chaleur latente* la *chaleur* qui échappe au thermomètre, la *chaleur* dépensée pendant la transformation moléculaire des corps. Dans la nouvelle manière de considérer les phénomènes calorifiques, la *chaleur* latente représenterait la force, ou, si l'on veut, l'intensité du mouvement nécessaire à modifier l'état d'aggrégation des molécules.

La *chaleur* latente qui accompagne le changement d'état d'un corps est absorbée par ce corps, ou, au contraire, dégagee par lui : absorbée, s'il y a passage de l'état solide à l'état liquide, ou de l'état liquide à l'état gazeux, c'est-à-dire dans les cas où le changement se fait par accroissement de *chaleur*, et dégagee, s'il y a passage de l'état gazeux à l'état liquide, ou de l'état liquide à l'état solide, c'est-à-dire dans les cas où le changement d'état se fait par diminution de *chaleur*. Dans le premier cas, la *chaleur* latente porte quelquefois les noms de *calorique* latent, *calorique* de fluidité, et, dans le second, ceux de *calorique* de vaporisation ou d'élasticité. Les académiciens de Florence, au commencement du XVIII^e siècle, furent les premiers qui remarquèrent que la glace conserve une température fixe en se fondant. Ce fait fut également observé par Fahrenheit, Mairan et Baumé. En 1762, le docteur Black, d'Edimbourg, donna le nom de *chaleur latente*, pour la distinguer de la *chaleur sensible*, à la cause présumée du phénomène. Cherchant à évaluer le nombre de calories correspondant à la *chaleur* latente de fusion de la glace, il trouva 75, nombre qui fut conservé jusqu'à nos jours, où des expériences plus exactes le firent remplacer par 79,25. Voici les principaux résultats dus aux expérimentateurs contemporains.

CHALEURS LATENTES DE FUSION.

Argent	21,07
Bismuth	12,640
Eau (glace)	79,25
Étain	14,252
Mercure	2,83
Nitrate de potasse	47,371
— de soude	62,975
Phosphore	5,034
Plomb	5,369
Soufre	9,368
Zinc	28,13

CHALEURS LATENTES DE VAPORISATION.

Alcool	208,9
Bicarbonate d'hydrogène	59,91
Eau	535,77
Esprit de bois	263,8
Essence de térébenthine	69
Ether acétique	105,8
— sulfurique	91,1

M. Person, ayant eu l'idée de déterminer les *chaleurs* spécifiques d'un grand nombre de substances d'abord solides, puis liquéfiées, et de comparer les résultats avec les *chaleurs* latentes de fusion, trouva que, pour un même corps, ces trois données sont reliées entre elles par la relation suivante, qui, si elle n'est point infirmée, exprime une des lois les plus remarquables de la physique. Appelons C la capacité calorifique d'une substance à l'état solide, c sa capacité à l'état liquide, t la température à laquelle s'effectue la fusion, et L la *chaleur* latente de fusion. M. Person trouva

$$L = (C - c)(t + 160),$$

formule qui fut ensuite vérifiée expérimentalement et trouvée juste sur un assez grand nombre de substances. Mais interprétons cette formule, qui présente une constante singulière, le nombre 160. On sait que la température du point de fusion peut être artificiellement déplacée; qu'il est possible, par exemple, d'amener de l'eau liquide jusqu'à - 109°, et de ne la faire congeler qu'à cette température. Si, par un moyen quelconque, on pouvait reculer sa solidification jusqu'à - 1600°, le second membre de la formule ci-dessus s'annulerait; d'où il résulte que les corps, s'ils étaient amenés à une température de - 1600°, ne contiendraient plus de *chaleur*; ils seraient au zéro absolu.

Si les capacités d'un même corps à l'état solide et à l'état liquide ne variaient pas avec la température, notamment dans le voisinage du point de fusion, et si les substances métalliques se plaient à la formule de M. Person aussi docilement que les métalloïdes, le nombre 160, qu'elle signale, prendrait rang parmi les plus célèbres de la physique. Il exprimerait un degré de température auquel il serait curieux de pouvoir, un jour, amener les corps, pour juger des phénomènes que manifesterait une constitution moléculaire abandonnée à l'unique force de la cohésion.

Nous regrettons que l'espace nous manque pour pouvoir suivre les transformations que subit la formule de M. Person lorsqu'elle s'applique aux corps doués de ténacité, comme sont les métaux. Le savant physicien a fait voir que les *chaleurs* latentes des métaux sont approximativement proportionnelles à leurs coefficients d'élasticité. Il a pu ainsi, connaissant la *chaleur* latente d'un métal, calculer celle d'un autre métal, et du son produit par une verge déduire, par le nombre de vibrations correspondant, la quantité de *chaleur* qu'il faudrait pour la fondre.

Dans cette belle théorie, la *chaleur* latente est, en définitive, une fonction des capacités relevées à l'état solide et à l'état liquide, du coefficient d'élasticité K et de la densité d. On a

$$L = (C - c)(t + 160) + 0,001669 K \left(1 + \frac{2}{\sqrt{d}} \right).$$

Pour les métalloïdes, K est presque nul, et d'une valeur négligeable; pour les métaux, au contraire, c'est C - c que l'on peut négliger. Les deux parties de la formule ont donc chacune leur signification : la première exprime la force qui communique aux molécules la nouvelle *chaleur* spécifique correspondante à l'état liquide; la seconde exprime la force simplement nécessaire pour opérer la séparation des molécules, pour changer l'état; c'est la somme de ces deux forces qui constituerait la *chaleur* latente.

IX. SOURCES DE CHALEUR. On appelle source de *chaleur* tout corps ou tout phénomène dont la présence contribue à élever la température du milieu ambiant ou des corps environnants. Les principales sources de *chaleur* sont : les actions mécaniques (frottement, percussion, etc.), les actions chimiques, les faits physiologiques de la vie végétale et animale, et enfin le soleil et la terre, qui, d'ailleurs, ne doivent la *chaleur* qu'ils répandent qu'aux actions chimiques dont ils sont le théâtre et aux mouvements dont ils sont animés. Tout phénomène qui enlève aux corps leur *chaleur* est une source de froid.

Il n'est personne qui n'ait reconnu que le frottement est capable d'engendrer de la *chaleur*. On échauffe ses mains en les frottant l'une contre l'autre; on graisse les essieux des voitures et les tourillons des machines pour les empêcher de trop s'échauffer et même de prendre feu. Avant l'invention de la lampe de sûreté des mineurs, dit M. Daguin, on éclairait les galeries, dans lesquelles il se dégageait des gaz inflammables, au moyen d'une roue en acier tournant rapidement et sur laquelle s'appuyait un silex, d'où s'élançait constamment une gerbe d'étincelles assez vives, mais incapables d'enflammer le gaz. « Un boulet, dit à son tour Tyndall, est échauffé par le frottement, et la théorie la plus probable des aéroolithes est que ce sont de petits corps planétaires, tournant autour du soleil, enlevés à leurs orbites par l'attraction de la terre et rendus incandescents par leur frottement contre notre atmosphère. M. Joule a démontré, en effet, que la friction de l'air suffisait à produire cette température élevée; peut-être même ne se trompe-t-il pas en affirmant que le plus grand nombre des aéroolithes est dissipé par la *chaleur*, et que la terre échappe ainsi à un terrible bombardement. » La percussion, la compression et, en général, toutes les causes qui augmentent la den-

sité des corps, tendent à engendrer de la *chaleur*. On peut faire rougir une baguette de fer ou d'acier en la battant à coups redoublés; les flans métalliques soumis à la pression du balancier s'échauffent rapidement, etc.

Nous avons dit que les actions chimiques sont une source de *chaleur*. C'est même la source la plus communément employée, puis-que la combustion, qui n'est autre chose que la combinaison d'un corps avec l'oxygène, est le moyen auquel on a le plus souvent recours pour se procurer du feu. Mais toutes les autres combinaisons chimiques produisent également de la *chaleur*; si, par exemple, on mêle de l'acide sulfurique et de l'eau, on obtient un nouveau liquide qui est brûlant, etc.

On appelle *chaleur animale* la *chaleur* dégagée par les animaux vivants. Si, par le fonctionnement de la vie, cette *chaleur* se reproduit incessamment, de manière à rester constante, malgré les pertes dues au rayonnement, l'animal est dit à sang chaud, parce que sa température est, en général, supérieure à celle du milieu dans lequel il est plongé; tels sont les mammifères et les oiseaux. Mais si la production de la *chaleur* est si lente et si faible que la température de l'animal ne soit pas sensiblement différente de la température du milieu, dont elle suit d'ailleurs toutes les variations, l'animal est alors dit à sang froid; tels sont les poissons et, en général, tous les habitants de l'intérieur des eaux.

Dans un même individu, les différents tissus ne sont pas à la même température. La température de l'homme, observée dans les muscles, est en moyenne de 37°. Quelques observateurs ont recherché quelle serait la *chaleur* extrême que l'homme serait capable de supporter. « Dobson, dit M. Daguin, a pu supporter 99°; Berger, 109°; Blagden, 127°, 67; Tillot et Duhamel, 129°, 75. Le poule battait alors 164 fois par minute, et la température du corps montait de 37° à 42°. Elle ne pouvait monter davantage, à cause de l'évaporation active qui se produit à la surface de la peau et qui a pour effet de refroidir les tissus sous-jacents. D'après les résultats de J. Davy, la température des mammifères varie de 37° à 40°; celle des oiseaux, de 38° à 44°; celle des insectes paraît être la plus élevée; un thermomètre, introduit dans une ruche pendant l'hiver, est monté à près de 40° ».

Pour ne pas allonger cet article, déjà si considérable, nous renvoyons ce qui nous reste à dire de la *chaleur* aux mots CONDUCTIBILITÉ et POLARISATION. Nous avons donné une idée des principes qui sont la base de la théorie mécanique de la *chaleur*. Nous exposerons cette théorie, qui est encore fort jeune et qui s'étend tous les jours, au mot THERMODYNAMIQUE.

— Physiol. *Chaleur animale et végétale*. V. CALORIFICATION.

— Zool. On appelle rut la surexcitation des animaux sauvages qui les porte à se multiplier, et ce même état est désigné par le nom de *chaleur* dans les espèces soumises à la domesticité. Les animaux sauvages ne se reproduisent qu'à des époques fixes; chez les herbivores, la reproduction a lieu presque exclusivement au printemps, la température de cette saison révélant les forces vitales engourdies par le froid et par la disette de l'hiver, et les animaux trouvant à ce moment une nourriture abondante qui leur donne un excès de vie et qui les porte à se reproduire. Nos animaux domestiques éprouvent de moins brusques changements dans leur régime que les animaux sauvages; préservés de la faim et du froid, nourris avec abondance, bien logés, rarement exténués de fatigue, ils peuvent propager leur espèce dans toutes les saisons, quoique ce fait ait plus souvent lieu au printemps. Par le régime, nous pouvons augmenter ou diminuer leur penchant à se reproduire, en fixer l'époque à notre gré, et régler, selon notre intérêt, le moment du part.

— I. *Espèce chevaline*. Les étalons bien disposés à se reproduire sont agiles, inquiets, hennissent, ronflent; ils ont les yeux vifs, brillants; sont impatient, courageux, quelquefois même méchants; quelques-uns ne mangent pas et boivent beaucoup. Dans les pâturages, ils vont, viennent, grattent le sol, cherchent à s'approcher des femelles dès qu'ils les aperçoivent. Chez les juments, les signes généraux sont à peu près les mêmes que chez les mâles; mais ils varient beaucoup selon les individus. Il existe des juments chez lesquelles les signes de la *chaleur* ne sont point apparents, et dont on ne peut reconnaître l'état qu'en leur présentant l'étalon. En général, lorsque la jument est en *chaleur*, elle est agitée, inquiète, gratte le sol, regarde partout, hennit souvent, va, vient dans les pâturages, tourmente les autres femelles, cherche à suivre les chevaux; elle est difficile à conduire. Dans le commencement de la *chaleur*, quelques juments repoussent le mâle et ne se laissent couvrir qu'avec difficulté. Pour reconnaître si les juments sont disposées à se laisser couvrir, on approche d'elles un étalon d'essai, l'*essayer*, et aux brenissements des cavales, à la manière dont elles supportent les caresses des chevaux, à l'état des organes génitaux, on juge de leurs dispositions à recevoir l'étalon. Lorsque les *chaleurs* des juments sont rares et durent peu de temps, il faut les faire couvrir au moment où elles sont disposées. Des auteurs ont conseillé

différents moyens pour réveiller l'instinct reproducteur dans les juments. Sans parler des pessaires d'Aphrodisée, du procédé de Columelle, qui consiste à frotter les parties sexuelles avec du jus d'oignon, et des moyens préconisés par les hippâtres, depuis Constantin Césaire, qui veut qu'on touche le mâle avec une épouge et qu'on la fasse ensuite flâner à la femelle, nous dirons que maintenant on nourrit les juments froides avec des aliments très-nutritifs, tels que de l'avoine, du froment et des fèves. On a conseillé le poivre, le gingembre, le feu-grec, le chénevis, les composés d'antimoine, pour exciter les étalons à couvrir les juments; mais il faut être très-circonspect dans l'administration de ces aphrodisiaques, se borner à bien nourrir les étalons avec du foin, de l'avoine, du froment, etc., et réformer ceux qui ont besoin, pour remplir leurs fonctions, d'excitants plus énergiques.

— II. *Espèce bovine*. A l'âge de dix mois, le taureau est déjà prêt à couvrir la génisse, sans manifester encore de violents desirs; mais, à l'âge de dix-huit mois à deux ans, il témoigne ses besoins par tous les signes d'une grande agitation; il a les yeux vifs, étincelants, la bouche écumée; il fait entendre des sons forts et graves plusieurs fois de suite; il gratte le sol, frappe les arbres avec ses cornes, va, vient dans les pâturages; il respecte les femelles avec lesquelles il vit ordinairement, si elles ne sont point en *chaleur*; s'il aperçoit un troupeau, il s'échappe et veut couvrir même les femelles qui ne sont pas disposées; si deux mâles se rencontrent, ils se battent jusqu'à ce que l'un des deux soit mis hors de combat. Chez presque toutes les femelles, des signes généraux sont apparents. La vache en *chaleur* est inquiète, excitée, boit beaucoup, mange peu, fait entendre des mugissements; elle a les yeux brillants, les oreilles tendues; elle tourmente les autres animaux; quelquefois même elle se cabre contre l'homme qui la conduit; le lait a diminué et est devenu séreux. La *chaleur* se montre chez la vache, pour la première fois, vers l'âge de un an à dix-huit mois, quelquefois beaucoup plus tôt, quand les génisses sont bien nourries. Ces *chaleurs* durent souvent moins de vingt-quatre heures, et reviennent toutes les trois semaines, tous les mois ou tous les deux mois, selon que les vaches sont plus ou moins bien soignées. On appelle *taureilles* les vaches qui demandent le taureau beaucoup plus souvent; elles sont ordinairement stériles, doivent être châtrées et engraisées. Ces vaches sont vives et toujours agitées.

— III. *Espèce ovine*. Dans le mâle, les signes consistent en une excitation qui porte les animaux à se poursuivre réciproquement. Lorsque les brebis sont en *chaleur*, elles restent paisibles et ne font paraître leurs desirs que lorsqu'elles vivent avec des mâles; elles s'approchent alors du bélier, le suivent, mangent avec lui, le flairent de temps en temps et se laissent couvrir facilement. Les brebis entrent en *chaleur* après le sevrage des agneaux, ou lorsqu'on cesse de les traire. Si elles ne sont pas fécondées, les *chaleurs* reviennent tous les seize ou dix-huit jours, quand elles sont en présence des mâles; mais il en est autrement si les femelles restent seules. Ce n'est que la présence du mâle qui excite les brebis. Les *chaleurs* durent de douze à trente-six heures.

— IV. *Espèce caprine*. Les chèvres sont ardent à la fécondation; lorsqu'elles sont en *chaleur*, elles perdent leur lait, bientôt souvent et doucement. Si elles sont bien nourries, les chèvres peuvent être fécondées dans toutes les saisons et faire presque deux portées par an. Si on ne les fait pas couvrir, elles maigrissent et meurent. Si elles donnent du lait, elles demandent le mâle dans les mois de septembre, d'octobre et de novembre, et n'ont qu'une gestation annuelle. Les *chaleurs* durent trois jours, et reviennent toutes les trois semaines si la chèvre n'est pas fécondée. On nourrit et on soigne le bouc comme sa femelle; mais s'il a beaucoup de saillies à effectuer, il faut lui donner de l'avoine à l'époque de la monte.

— V. *Espèce porcine*. La femelle du porc entre en *chaleur* à l'âge de trois à cinq mois. Cet état reparait tous les vingt ou vingt-cinq jours lorsque les truies sont bien nourries. On peut provoquer les *chaleurs* en donnant aux femelles des grains, de l'avoine, de l'orge, des fèves, etc. La truie en *chaleur* est inquiète, agitée, lève le nez, grogne, mange peu, tourmente les porcs. Lorsque le mâle désire féconder sa femelle, il est excité, hargneux, il a la bouche écumée, il grogne et secoue la mâchoire.

— Art vétér. *Coup de chaleur*. Les vétérinaires désignent sous les noms de *coup de chaleur*, et plus improprement de *coup de sang*, une asphyxie rapide qui survient le plus ordinairement, dans nos climats, lorsque, par les fortes *chaleurs* de l'été, les animaux sont mis hors d'haleine, comme on le dit vulgairement, par les chaleurs auxquelles on les force, dans un air raréfié et sous un soleil ardent. L'énergie et la multiplication des efforts locomoteurs, l'accélération de la respiration, la raréfaction de l'air atmosphérique, qui, sous un même volume, contient moins d'oxygène; l'influence essentielle de la *chaleur* elle-même sur l'organisme, sont autant de conditions qui concourent à produire l'asphyxie. Si l'animal est en mouvement lorsque se manifestent les

premiers effets d'une hématoxémie incomplète, on le voit ralentir ses allures et se montrer moins sensible aux excitations; son corps est couvert de sueur, et sa croupe vacille. Tous ces signes apparaissent et se succèdent avec rapidité. Lorsque viennent à se manifester les premiers signes redoutables, l'animal s'arrête, reste immobile sur ses quatre membres tendus et comme fichés en terre, la tête basse et un peu allongée sur l'encolure. Ses yeux sont fixes et luisants, ses narines dilatées; les mouvements des flancs sont tumultueux et innombrables; l'air, en traversant les voies respiratoires antérieures, fait entendre le bruit caractéristique des chevaux à bout d'haleine. De temps à autre, l'animal écarte les mâchoires comme pour respirer par la bouche l'air qui lui manque, et laisse pendre sa langue, dont la teinte bleuâtre indique les modifications que la sang a subies sous l'influence d'une hématoxémie incomplète. Le cœur bat tumultueusement, les veines superficielles sont gonflées, le pouls est précipité, la sueur ruisselle sur le corps; enfin le sang même des artères prend une teinte foncée. Si le cheval est arrêté à temps, tous ces symptômes peuvent disparaître graduellement, dans l'espace de quinze à vingt minutes; mais si, lorsque l'animal s'arrête, les conditions de l'asphyxie sont complètes, il vacille sur ses membres et se laisse aller tout d'une masse sur le sol. A ce moment, certains animaux se livrent à des mouvements désordonnés, d'autres restent immobiles; chez tous, la respiration est tumultueuse et précipitée, les naseaux sont largement ouverts, les mâchoires s'écartent convulsivement, les muqueuses ont une teinte foncée; si l'on pratique une saignée, elle devient hâveuse et donne un sang noir. Le pouls se couvre d'une sueur froide et abondante, les animaux se livrent à quelques mouvements convulsifs, et, au bout de dix à quinze minutes, la vie a cessé. Le traitement curatif, lorsque les animaux sont pris de *chaleur*, consiste à les mettre à l'abri sous un arbre ou près d'un mur, dans un endroit où l'air circule librement; à faire des affusions froides sur le corps pendant trois ou quatre minutes, et à sécher ensuite la peau. Lorsque l'état comateux qui accompagne l'asphyxie se prolonge, il est indiqué de faire des frictions irritantes à la peau, de donner des lavements excitants et des bruyères, tels que le vin, les infusions aromatiques, l'acétate d'ammoniaque, etc. Enfin la saignée pratiquée au début produit de bons effets. Si tous ces moyens sont inefficaces, on peut insuffler de l'air dans la poitrine par une ouverture pratiquée à la trachée.

Chaleur (THÉORIE ANALYTIQUE DE LA), ouvrage de J.-B.-J. Fourier, composé de plusieurs mémoires, dont le plus considérable fut couronné en 1817 par l'Académie des sciences. En 1822, ces mémoires furent, par leur auteur, coordonnés et édités en 1 vol. in-4°, chez Firmin Didot. Dans cet ouvrage, où nos mathématiciens actuels pourraient apprendre, s'ils se donnaient l'agrément de le lire, l'art d'être clairs, simples, élégants et méthodiques, sans rien sacrifier de la sévère précision de la science, Fourier se propose de chercher la démonstration mathématique des lois qui comprennent tous les phénomènes de la *chaleur*. Pour données, il part des faits acquis de son temps; pour instruments, il a le calcul différentiel et le calcul intégral, dont il se sert si bien, qu'en le lisant on est près d'oublier qu'il y avait, parmi ses contemporains, un Legendre, un Lagrange, un Laplace. Le premier il démontre ce que Leslie avait plutôt pressenti que prouvé, à savoir, que l'intensité calorifique des rayons émis par une surface échauffée est proportionnelle aux sinus des angles que ces rayons forment avec la surface; le premier, il trouve les véritables équations différentielles de la propagation de la *chaleur*, et, chemin faisant, il révèle quelques théorèmes à l'aide desquels on peut remonter des équations différentielles aux intégrales. Il annonce, dans un intéressant *Discours préliminaire*, les principaux problèmes dont ses calculs doivent fournir la solution: « Influence de la *chaleur* sur les climats, sur les mouvements des eaux, sur la température de l'intérieur de la terre. Quel temps a dû s'écouler pour que les climats pussent acquiescer les températures diverses qu'ils conservent aujourd'hui, et quelles causes peuvent faire varier maintenant leur *chaleur* moyenne? Pourquoi les seuls changements annuels de la distance du soleil à la terre ne causent-ils pas à la surface de cette planète des changements très-considérables dans les températures? Déterminer la température de l'espace, et en déduire celle qui convient à chaque planète. Lorsque la *chaleur* pénètre les masses fluides, et y détermine des mouvements intérieurs par les changements continus de température et de densité de chaque molécule, peut-on encore exprimer, par des équations différentielles, les lois d'un effet aussi composé, et quel changement en résulte-t-il dans les équations générales de l'hydrodynamique? »

Un ouvrage de mathématiques ne saurait être analysé. Nous nous bornerons donc, pour donner une idée de la méthode et du tempérament philosophique de Fourier, à citer les lignes suivantes, où le géomètre apprécie l'instrument auquel il doit ses découvertes: « L'analyse mathématique est aussi étendue que la nature elle-même; elle définit tous les rap-

ports sensibles, mesure les temps, les espaces, les forces, les températures. Cette science difficile se forme avec lenteur, mais elle conserve tous les principes qu'elle a une fois acquis; elle s'accroît et s'affermi sans cesse au milieu de tant de variations et d'erreurs de l'esprit humain. Son attribut principal est la clarté; elle n'a point de signes pour exprimer les notions confuses. Elle rapproche les phénomènes les plus divers, et découvre les analogies secrètes qui les unissent. Si la matière nous échappe, comme celle de l'air et de la lumière, par son extrême ténuité; si les corps sont placés loin de nous, dans l'immensité de l'espace; si l'homme veut connaître le spectacle des cieux pour des époques successives qui séparent un grand nombre de siècles; si les actions de la gravité et de la *chaleur* s'exercent dans l'intérieur du globe solide à des profondeurs qui seront toujours inaccessibles, l'analyse mathématique peut encore saisir les lois de ces phénomènes. Elle nous les rend présents et mesurables, et semble être une faculté de la raison humaine destinée à suppléer à la brièveté de la vie et à l'imperfection des sens. Et, ce qui est plus remarquable encore, elle suit la même marche dans l'étude de tous les phénomènes; elle les interprète par le même langage, comme pour attester l'unité et la simplicité du plan de l'univers, et rendre encore plus manifeste cet ordre immuable qui préside à toutes les causes naturelles. Si l'on pouvait observer, pour chaque instant et en chaque point d'une masse solide homogène, les changements de température, on trouverait dans la série de ces observations les propriétés des séries récurrentes, celles des sinus et des logarithmes; on les remarquerait, par exemple, dans les variations diurnes ou annuelles des températures des différents points du globe terrestre qui sont voisins de la surface. L'analyse mathématique a donc des rapports nécessaires avec les phénomènes sensibles; son objet n'est point créé par l'intelligence de l'homme; il est un élément préexistant de l'ordre universel, et n'a rien de contingent et de fortuit; il est empreint dans toute la nature. »

Chaleur considérée comme un mode du mouvement (LA), par John Tyndall, ouvrage traduit de l'anglais par M. l'abbé Moigno.

« Dans ces leçons, dit l'auteur, j'ai fait tous mes efforts pour rendre accessibles aux personnes d'intelligence et d'instruction ordinaire les éléments ou rudiments d'une philosophie nouvelle. Si l'on veut bien remplacer les mots *philosophie nouvelle* par *théorie nouvelle de la chaleur* et des phénomènes qui s'y rattachent, on aura l'idée complète du but que M. Tyndall s'est proposé, et qu'il a parfaitement atteint. Les sept premières leçons, continue-t-il, traitent de la *chaleur* thermométrique, de sa génération, de sa transformation en puissance mécanique, de la détermination de l'équivalent mécanique de la *chaleur*, de la réduction de la *chaleur* à un mouvement moléculaire, de l'application de cette conception à l'explication des formes solide, liquide et gazeuse de la matière, de la dilatation et de la combustion, de la *chaleur* spécifique et latente, de la conductibilité calorifique. Les cinq dernières leçons traitent de la *chaleur* rayonnante, du milieu intrastellaire et de la propagation du mouvement à travers ce milieu; des rapports de la *chaleur* rayonnante avec la matière ordinaire dans ses divers états d'aggrégation; des radiations terrestre, lunaire et solaire; de la constitution du soleil; des sources possibles de son énergie; des relations de cette énergie avec les forces terrestres, avec la vie végétale et la vie animale. Mon but, en m'élevant au niveau de ces questions, a été de partir d'une base tellement élémentaire, que je puisse être compris de toute personne douée de quelque imagination et capable de quelques efforts d'attention. »

Le physicien anglais, nous l'avons déjà dit, a pleinement et merveilleusement rempli son objet. Son livre est clair, simple, spirituel, facile et agréable à lire. Jamais, dit M. l'abbé Moigno, ouvrage de physique plus parfait ne m'était tombé sous la main. Et il ajoute dans son naïf enthousiasme: « J'ai pris immédiatement la résolution de le traduire, empressé d'offrir un modèle aussi accompli aux professeurs de notre chère France. »

« Notre chère France » possède donc à présent un excellent et charmant traité de la théorie mécanique de la *chaleur*. On apprend à en connaître les fondateurs, parmi lesquels, toutefois, M. Tyndall oublie l'aîné des frères Montgolfier, qui, dès l'année 1809, inventa une machine, le *pyro-bélier*, dont le travail résultait de la mutuelle convertibilité de la *chaleur* et du mouvement.

Une multitude d'expériences, dont la description est facilitée par de nombreuses gravures disséminées dans le texte, porte l'évidence dans l'esprit du lecteur, et en efface tout ce qui pourrait rester de la vieille théorie qui considère la *chaleur* comme un fluide logé dans les interstices microscopiques de la matière. Pour analyser cet intéressant ouvrage, il faudrait, en compagnie de l'auteur, faire la revue des innombrables phénomènes dans lesquels la *chaleur* joue un rôle. Chacun d'eux a sa place dans notre dictionnaire, et la doctrine, ébauchée déjà au mot CHALEUR, sera exposée avec des développements suffisants au mot THERMODYNAMIQUE. Nous nous bornerons donc ici à appeler plus particulière-

remettent l'attention du lecteur sur les pages où M. Tyndall traite de la génération de la chaleur, des aérolithes, de la chaleur équivalente à l'arrêt subit de la terre dans son orbite, et à sa chute sur le soleil, de la combustion, des différents états de la matière, et des principaux phénomènes météorologiques, auxquels sont consacrées les deux dernières leçons.

CHALEUREUSEMENT adv. (cha-leu-reu-ze-man — rad. *chaleur*). Avec animation, avec ardeur, d'une manière chaleureuse. *Parler chaleureusement. Applaudir chaleureusement.*

CHALEUREUX, **EUSE** adj. (cha-leu-reux, eu-ze — rad. *chaleur*). Qui a beaucoup de chaleur naturelle : *A l'âge de soixante-dix ans, on n'est guère chaleureux.* (Acad.) || Peu usité dans ce sens propre.

— Fig. Ardent, zélé, empressé : *Ami, partisan chaleureux. Un accueil chaleureux. Court de Gébélin fut le disciple chéri du docteur Quesnay, il en reçut l'enseignement comme un nouvel Évangile, et s'en montra l'un des plus chauds propagateurs.* (Lanjuinais.) *Les avocats sont chaleureux ou chalooureux ; il se passe, bien que ce fut une richesse pour la langue.* (La Bruy.)

— **Antonymes.** Froid, glacé, glacial, tiède, traîné.

CHALEURS (Baie des), baie de l'Amérique anglaise du Nord, dans le golfe Saint-Laurent, entre le Canada et le Nouveau-Brunswick, à l'embouchure de la rivière de Ristigouche ; longueur de l'O. à l'E., 144 kilom. ; largeur du N. au S., 21 kilom. A son entrée sud est située l'île Shipigan. Le 8 juillet 1760, défait de la flotte française par les Anglais dans la baie des Chaleurs.

CHALGRIN (Jean-François-Thérèse), architecte, né à Paris en 1739, mort en 1811. Elève de Servandoni, puis de Boulle, il remporta en 1758 le grand prix de Rome, fut chargé de travaux importants à son retour d'Italie, et devint successivement membre de l'Académie d'architecture (1770), architecte de Monsieur (depuis Louis XVIII), membre de l'Institut (1799), et architecte du palais du Luxembourg. Passionné pour l'architecture grecque, il ne fut pas toujours heureux dans ses imitations ; mais n'en resta pas moins un des bons artistes modernes. On lui doit l'hôtel du duc de la Trinité, rue Saint-Florentin ; l'église Saint-Philippe-du-Roule, le Collège de France ; le buffet d'orgues de Saint-Sulpice, ainsi que divers travaux dans la même église, un escalier admirable au Luxembourg, pour l'exécution duquel il ne craignit malheureusement pas de détruire la belle galerie de Rubens. Chargé de l'érection de l'arc de triomphe de l'Étoile, il n'éleva qu'à quelques mètres de terre ce monument, qui d'ailleurs ne fut pas continué d'après le plan primitif.

CHALIAHS, l'un des plus anciens peuples de l'île de Ceylan. L'origine des Chaliahs est, comme celle de la plupart des peuples de l'Inde, enveloppée d'un nuage épais de fables, de mystères et de prodiges. Les premiers Chaliahs habitaient d'abord la péninsule de l'Inde, et ce ne fut que sur l'invitation du roi de Candy, dont le royaume occupait la partie occidentale de l'île de Ceylan, qu'ils vinrent s'établir définitivement dans cette île. La nation des Chaliahs obéissait aux rois de Candy, dont elle était tributaire. Plus tard, quand ces rois furent dépossédés de leurs possessions et de leurs prérogatives par le Portugal, les Chaliahs changèrent ainsi de maîtres, sans cependant voir améliorer leur condition ; ils furent toujours des serfs attachés à la glèbe. On les employa en outre à recueillir et à préparer la cannelle, et ils se soulevèrent sans murmure à ce nouveau fardeau dont on les accabla tout à coup. Les Hollandais, après avoir délivré le roi de Candy du joug des Portugais, n'eurent pas pour ce peuple une pensée plus généreuse que leurs prédécesseurs. Non contents de marcher sur leurs traces, ils allèrent plus loin, en établissant de nouvelles lois pour consacrer et appuyer cette odieuse servitude. Malheur à celui qui n'apportait pas régulièrement sa taxe annuelle ! On l'arrêtait aussitôt, on le fouettait et on le jetait dans les prisons, qui étaient transformées en laboratoires pour la distillation de l'huile de cannelle, travail pénible imposé aux prisonniers. A l'époque où les Anglais s'établirent à Ceylan, ce système tyrannique ne recut d'abord que de légères modifications ; mais, par l'arrivée du gouverneur sir Wilmet Horton, l'état des Chaliahs fut singulièrement adouci. C'est à lui qu'appartient l'honneur d'avoir appuyé le plan de réforme présenté au roi d'Angleterre, et ce fut lui qui, le 22 septembre 1832, fit publier l'abolition du travail forcé, qui depuis un temps immémorial avait prévalu dans l'île. Aujourd'hui, la culture et la récolte de la cannelle sont des travaux libres ; mais il reste encore bien des vexations à faire disparaître, bien des injustices à redresser.

CHALIANE s. f. (cha-li-a-ne). Vitic. Variété de raisin.

CHALLATE s. m. (cha-li-a-te). Linguist. Dialecte de l'Arabie vulgaire, parlé sur la côte de Coïcinandel.

CHALIBAUDE (cha-li-bô-de — du lat. *calidus*, chaud). Feu vif, fait de sarments secs. || Mot usité en Bourgogne.

CHALICODOME s. f. (ka-li-ko-do-me — du gr. *chalix*, pierre ; *dôma*, maison). Genre d'insectes hyménoptères, de la tribu des abeilles, se bâtissant des nids avec un mortier qui devient très-dur en séchant : *La solidité des nids des Chalicodomes est telle, qu'on ne saurait les détacher sans employer un ciseau bien acéré, et sans frapper dessus un violent coup de marteau.* (Blanchard.)

— Encycl. Les *chalicodomes* doivent leur nom à l'instinct de bâtir, très-développé chez elles. Ce sont des insectes hyménoptères, de la famille des osmies et de la tribu des apiarès ou abeilles. Ce genre, formé aux dépens des mégachiles, dont il diffère bien moins par l'organisation que par les mœurs, présente les caractères suivants : mandibules larges, triangulaires, terminées en pointe forte et crochue ; point de dents à leur côté interne ; palpes maxillaires de deux articles. On n'en connaît qu'un petit nombre d'espèces ; la plus intéressante est la *chalicodome ou mégachile des murs*, plus souvent désignée sous le nom vulgaire et expressif d'abeille maçonne. Cet insecte ressemble assez, pour la taille, à un faux bourdon ; la femelle est noire, velue, un peu jaunâtre en dessous, et a des ailes d'un noir violacé. Le mâle est couvert de poils roussâtres, qui lui donnent une teinte fauve, et a les derniers anneaux de l'abdomen noirs. Il est paresseux, vagabond, et abandonne la femelle aussitôt après la fécondation. Celle-ci travaille seule à la construction du nid où elle doit déposer ses œufs et élever sa famille, et voici comment elle opère. C'est ordinairement sur les angles des murs exposés au midi qu'elle s'arrête de préférence ; quand elle a trouvé un endroit propice, elle va chercher les matériaux nécessaires pour la construction, c'est-à-dire du sable. Elle le choisit en quelque sorte grain à grain, le mélange avec de la terre, détrempée le tout avec une liqueur visqueuse qu'elle dégorge de son estomac, puis en construit des cellules de 0 m. 03 environ de hauteur sur une largeur moitié moindre. Elle emploie le sable le plus fin pour l'intérieur, qu'elle polit avec soin, tandis que le dehors reste raboteux. Son activité est telle qu'elle construit à peu près une cellule par jour. Quand toutes les cellules sont terminées, l'abeille va récolter sur les fleurs le pollen, non pas, comme les abeilles ordinaires, avec ses pattes postérieures, qui sont privées de brèches, mais avec sa bouche ; elle l'apporte dans chaque cellule, en y ajoutant la quantité de miel nécessaire pour le délayer et en faire une pâte propre à nourrir sa progéniture ; puis elle pond ses œufs à côté de ces provisions. Ordinairement un nid se compose de six à neuf alvéoles, disposées sans ordre apparent. Le tout est recouvert d'un enduit épais et grossier, en sorte que le nid présente l'aspect d'une bosse hémisphérique, qu'on pourrait prendre pour une motte de terre molle lancée et appliquée contre la muraille. Mais sa solidité et son adhérence sont telles, que, pour le détacher du mur, il faut employer un ciseau bien acéré, et frapper dessus un vigoureux coup de marteau. Ces nids, qu'il est facile de voir en été sur les murs, sont toujours appliqués sur la pierre, et jamais sur un crépi. C'est ordinairement vers la mi-avril que les abeilles maçonnnes commencent à construire leurs nids ; et ce travail dure une quinzaine de jours. Un même nid peut durer plusieurs années ; aussi la femelle se contente-t-elle souvent de s'emparer d'une demeure abandonnée et de la réparer. Souvent aussi les abeilles se disputent la possession d'un même nid ; on les voit alors se livrer des combats acharnés, non point en se prenant corps à corps, comme les abeilles de nos ruches, mais en se heurtant front contre front ; ce combat, qui dure souvent une demi-heure, se termine par la retraite de l'un des adversaires. Après la ponte des œufs, la femelle abandonne le nid et ne tarde pas à périr. Bientôt les œufs éclosent, et chaque jeune larve trouve auprès d'elle, comme nous l'avons vu, des provisions suffisantes pour lui permettre de parcourir toutes les phases de son existence. Arrivée au terme de son développement, elle file une coque soyeuse qui ne remplit pas exactement toute la cavité de la cellule ; elle s'y transforme en nymphe, et celle-ci, six semaines après, passe à l'état d'insecte parfait. Mais, comme cette dernière métamorphose arrive vers la fin de l'automne, l'insecte, pour échapper aux rigueurs de l'hiver, doit rester encore quelques mois dans sa prison. Aux premiers beaux jours du printemps, il perce la coque préalablement ramollie avec le liquide abondant qu'il dégorge, puis il détruit le mortier de la même manière, et l'envie ensuite peut à peu avec ses dents. A l'état de larve, les *chalicodomes* ont deux ennemis redoutables, les charçons et les ichneumon. L'abeille maçonne est répandue dans toute la France ; ses nids, qui présentent toujours la même structure, varient par la couleur, suivant les matériaux qu'elle trouve dans la localité ; on les voit souvent sur les murs des châteaux isolés, les fenêtres des églises de campagne, etc.

La *chalicodome* de Sicile habite exclusivement le midi de l'Europe ; ses nids, complètement sphériques, sont appliqués autour des branches d'arbres. C'est en cela surtout que cette espèce se distingue de la précédente.

CHALICOMYS s. m. (ka-li-ko-miss — du gr.

chalix, *chalikos*, pierre ; *mys*, rat). Mamm. Genre de rongeurs fossiles.

CHALICORE s. m. (ka-li-ko-re). Entom. Genre d'insectes coléoptères malacodermes, comprenant une seule espèce.

CHALICOTHÉRIUM s. m. (ka-li-ko-té-ri-um — du gr. *chalix*, *chalikos*, pierre ; *thérion*, bête fauve). Mamm. Genre de pachygnathes fossiles voisins du lophodon et du tapir.

CHALIER s. m. (châ-li-é — rad. *châle*). Techn. Fabricant, marchand de châles ; ouvrier en châles. || Commis de magasin spécialement chargé de la vente des châles.

CHALIER (Marie-Joseph), chef des révolutionnaires lyonnais en 1793, né en 1747, près de Suse, au pied du mont Cenis, décapité à Lyon en 1793. Il reçut une instruction assez étendue chez les dominicains, fit de nombreux voyages en Europe et dans le Levant et se fixa à Lyon, où il s'enrichit par le commerce. Dans cette ville, qui présente le pénible contraste de la plus riche industrie, du grand art luxueux de la soie, et de l'effroyable misère de ceux-là mêmes qui produisent tant de magnificences, les rêves utopiques et les mystiques ont toujours abondé. Dès avant la Révolution, Chaliér, pénétré de tristesse au spectacle de tant de misères, bien plus nombreuses encore sous l'ancien régime, était tout préparé pour la grande explosion. Riche, il avait embrassé avec passion le parti des misérables. C'était une tête exaltée, troublée même par une sorte d'illumination qui tenait à la fois à la nature qu'à l'éducation théologique qu'il avait reçue ; mais c'était un homme d'un grand cœur, d'une sensibilité ardente et d'un désintéressement inattaquable. Voilà ce que les calomnies de ses bourreaux n'ont pu dérober à l'histoire.

Dès le début de la Révolution, il accourut à Paris, il s'enivra d'un enthousiasme extraordinaire, il rapporta à Lyon des pierres de la Bastille, qu'il baisait tout le long de sa route et qu'il faisait baiser aux passants. Puis il partit en pèlerin de la liberté, il franchit les Alpes et la mer et va prêcher la Révolution française aux serfs de Malte et aux chevières sauvages de la Sicile. Chassé, dépourvu, il revient nu, mais plus ardent et plus enthousiaste encore. Bientôt les suffrages des Lyonnais lui donnent l'écharpe municipale et l'office de juge. Il se trouva que ce rêveur, qui avait l'habitude des affaires et l'esprit d'organisation, était un homme pratique et un administrateur. Il eut une part considérable, notamment, au règlement des finances de la ville. Président du tribunal criminel, membre de la commune et de plusieurs comités, il déploya la plus grande activité. Il était en même temps un des auteurs du club central des Jacobins. C'était à la fin de 1792 l'homme le plus populaire de Lyon. On le surnommait l'ami des pauvres ; et sa bonté, sa philanthropie active, sa charité, son violent amour pour les humbles et les petits, sa commisération pour les misères des classes inférieures, en même temps que son intégrité comme juge et son dévouement patriotique, en faisaient un objet de respect même pour ses ennemis. Il eut sans doute, comme orateur populaire, des emportements contre les riches, contre les aristocrates ; mais c'était le ton de la polémique du temps, et les prétendus modérés, qui avaient donné l'exemple de ces violences de langage, ne se bornèrent pas à des paroles. La gloire de Chaliér et de ses amis, c'est d'avoir travaillé, avec ardeur, à organiser des mesures de défense et lutté contre le parti qui se préparait à livrer la ville aux Piémontais, aux fédéralistes et aux émigrés. On sait, en effet, comment cette malheureuse cité devint le foyer des intrigues royalistes lors des luttes journalières de la Montagne et de la Gironde. La majorité de la population appartenait à la contre-révolution, en ce sens que la bourgeoisie girondine, aveuglée par ses haines, se laissait dominer et conduire par la masse des ex-nobles et des prêtres et par les agents royalistes accourus de tous côtés. Le parti montagnard, maître de la Commune et des clubs, n'en était pas moins comme noyé dans la grande masse réactionnaire. Le 23 février 1793, il y eut à Lyon une sédition du parti des *hommes gens*, qui menacèrent la maison de Chaliér, dévastèrent le club central, et insultèrent les emblèmes les plus révévés de ces temps de foi ardente, le buste de Jean-Jacques, l'arbre de la liberté, etc. La Convention envoya des commissaires pour pacifier la ville. La contre-révolution fut contenue pour quelque temps ; mais les inimitiés ne firent que s'envenimer. Chaliér surtout était l'objet d'une haine implacable. Sa renommée populaire, son influence gênaient les projets de la faction. On lui attribuait des plans de massacre, l'idée d'élever la guillotine sur le pont Morand, pour jeter ensuite les cadavres dans le Rhône ; et cette fable a passé depuis, dans la plupart des compilations biographiques, comme chose acquise. Le fait est que quand on chercha, au dernier jour, des prétextes pour le tuer, on ne trouva rien ; et quant à la guillotine, ce sont les « modérés » qui l'inaugurèrent à Lyon, et c'est le malheureux Chaliér qui l'étréna.

En mai 1793, au milieu des plus grands périls, Dubois-Crancé et trois autres représentants à l'armée des Alpes, pour faire face aux terribles nécessités du moment, arrêterent, de concert avec les jacobins de Lyon, la levée d'un emprunt forcé de 6 millions et l'établissement d'une armée révolutionnaire de huit ba-

tailions, pour marcher contre les Vendéens. La grande cité industrielle, dont la bourgeoisie a toujours été si nombreuse et si riche, était patriote, mais infiniment rebelle aux sacrifices d'argent. De là de nouveaux motifs de haine contre la Commune et les montagnards. De là enfin l'insurrection girondine et royaliste qui éclata le 29 mai, au moment même où la Gironde allait être renversée à Paris. Renforcés par des bandes recrutées à prix d'argent dans les campagnes environnantes, les insurgés, malgré l'intervention et les efforts conciliateurs de deux représentants accourus de l'armée des Alpes, promènerent leurs excès dans toute la ville et, après divers combats, finirent par s'emparer de la maison commune et par remporter une victoire complète. Alors commencèrent les vengeances habituelles contre les patriotes. Ce mouvement fut le premier acte de cette terrible révolte de Lyon qui fit courir tant de périls à la République ; et que la municipalité et le noyau jacobin avaient jusqu'alors empêchée à force d'énergie. Chose remarquable, les montagnards, qu'on accusait des projets les plus sanguinaires, et auxquels on ne pouvait guère reprocher que des violences de paroles, n'avaient pas versé une goutte de sang : les modérés signalèrent leur victoire en égorgeant en pleine rue leurs adversaires politiques et en dressant les échafauds. Dans cette funeste journée du 29 mai, pendant que des cris de mort étaient poussés contre lui, Chaliér, résistant aux instances de ses amis, n'en était pas moins allé siéger à son tribunal. Pendant que le canon tonnait dans la ville, il refusa de pourvoir à sa sûreté : « Ma conscience, disait-il, ne me reproche rien. » Le lendemain matin, il était arrêté, traîné en prison, accusé d'outrages et de mauvais traitements. Un décret de la Convention mit sous la sauvegarde nationale les patriotes arrêtés ; mais les vainqueurs passèrent outre. Ils formèrent une *commission républicaine de salut public* remplie de royalistes, travaillant à la justification et se préparant à donner la main aux révoltés du Midi et à l'étranger. Enfin Chaliér est mis en jugement, et dans l'embarras où l'on était de lui trouver un crime, on inventa une lettre *anonyme* que lui aurait écrite un émigré. Il fut condamné à mort et conduit au supplice le lendemain 17 juillet. C'était la première fois que la guillotine était dressée dans Lyon. Sous le couperet, Chaliér dit au bourreau : « Rends-moi ma cocarde, attache-la-moi, car je meurs pour la liberté. » L'exécuteur, manquant d'expérience, laissa tomber trois fois le couteau sans parvenir à détacher la tête du martyr ; chose horrible, il fallut lui passer un couteau pour qu'il détachât son effroyable besogne. Cette tête, que les révoltés de Lyon jetaient avec tant d'audace à la Convention ; elle fut déterrée la nuit par des amis fidèles, et Collet-d'Herbois, après sa terrible mission, l'apporta à Paris ; elle fut promue solennellement, moulée, copiée, honorée dans toute la République. La mémoire de Chaliér devint la religion de toute la France montagnarde, et son assassinat ne contribua pas peu aux représailles dont Lyon fut le théâtre après la victoire des républicains.

Il existe de Chaliér des adieux extrêmement touchants, adressés à ses parents et à ses amis le soir de sa condamnation. Ces pièces font partie d'un cabinet d'autographes et ont atteint dans les ventes un prix assez élevé. Les archives de la préfecture de la Seine en renferment des copies, sur les registres de la Commune de 1793. En voici quelques passages.

« Chaliér, votre frère, votre parent et votre ami, va mourir parce qu'il a juré d'être libre et que la liberté a été donnée au peuple le 30 mai 1793... J'ai aimé l'humanité entière et la liberté, et mes ennemis, mes bourreaux, qui sont mes juges, m'ont conduit à la mort. Je vais mourir dans le sein de l'éternel. Vous, mes frères, venez recueillir le peu que je laisse. Suivez les conseils de l'ami Marteau, de la bonne Pie, ma gouvernante, que vous considérez comme moi-même, et dont vous aimez son nom de moi-même pendant toute sa vie.... Je te salue, ami Renaudin, je vais mourir pour la cause de la liberté. Je te salue, ami Souless, je t'ais verser mon sang pour la cause de l'humanité. Je te salue, ami Marteau, je vais mourir pour satisfaire à l'envie des ennemis de la justice. Je te salue, bonne femme Pie, adieu, rappelle-toi celui qui fut toujours l'ami de l'humanité... Ne t'afflige pas. Porte à la citoyenne Corbet un billet de cent livres que je lui envoie par toi pour souvenir. Son mari était si bon et si vrai, patriote et saluait et embrassait tous nos amis, dis-leur que je les aime, comme l'humanité entière. Adieu, salut, je vais me reposer dans le sein de l'éternel... »

CHALIEU (Alexis), antiquaire français, né à Tain en 1733, mort en 1810. Il entra dans les ordres, professa quelque temps la théologie à Tournon, et finit par se livrer entièrement à son goût pour les antiquités. Ses écrits, très-estimés, ont été publiés après sa mort sous le titre de *Mémoires sur les diverses antiquités du département de la Drôme et sur les différents peuples qui l'habitaient avant la conquête des Romains* (1811, in-4°).

CHALIGNY, famille d'habiles fondeurs lyonnais. Jean CHALIGNY, né à Nancy en 1529, mort en 1615, fonda cette fameuse couleuvrine de 22 pieds de long, que Louis XIV fit conduire à Paris après la prise de Nancy, en 1670. — David CHALIGNY et Antoine CHALIGNY, fils du précédent, fondèrent la statue équestre de

Charles III, duc de Lorraine. La statue du duc est aujourd'hui au musée de Nancy; quant au cheval, il fut transporté à Dijon, où il servit à une statue équestre de Louis XIV.

CHALIL s. m. (cha-lil). Antiq. Espèce de flûte qui était en usage chez les Hébreux. || On écrit aussi HALIL.

CHALILITHÉ s. f. (ka-li-li-thé — du gr. *chaliz*, caillou; *lithos*, pierre). Minér. Pierre siliceuse, d'un brun rougeâtre, que l'on trouve en Irlande.

— Encycl. Minér. La *chalilithé* est un silicate hydraté d'alumine et de chaux naturel qu'on trouve dans les monts Donegore, en Irlande. C'est une substance d'un brun ou d'un blanc rougeâtre sale, qui se présente en masses compactes, et qui, d'après l'analyse de Thomson, renferme 36,56 parties de silice; 26,28 d'alumine; 10,28 de chaux; 9,28 de protoxyde de fer; 2,72 de soude; et 16,66 d'eau. Elle est, du reste, sans utilité. La *chalilithé* doit son nom à sa couleur, qui lui donne une certaine ressemblance avec le silex corné.

CHALIME s. m. (ka-li-me — du gr. *chalimos*, empoisonneur). Crust. Genre de crustacés siphonostomes, dont une espèce vit en parasite sur le maquereau, et passe pour avoir des propriétés maléfaisantes.

— Encycl. Les *chalimes*, qui présentent beaucoup d'analogie avec les caligues, n'en diffèrent guère que par la présence d'un appendice qui, naissant du milieu de la face inférieure du front, présente à sa base des trous de division annulaires et se termine par un bouton. Cet appendice ressemble beaucoup à celui de l'aide duquel les lernées se fixent sur leur proie, et il est probable qu'il sert ici au même usage. Les *chalimes* vivent en parasites sur le corps des poissons. Ce genre renferme une espèce qui sert de type et qui vit sur le maquereau, et une seconde que plusieurs considèrent, probablement avec raison, comme une variété d'âge de la première.

CHALINASPISTES s. m. pl. (ka-li-na-spi-si — du gr. *chalinos*, crochet à venin; *aspis*, bouclier). Erpét. Famille de reptiles, comprenant des serpents couverts de plaques écailleuses, et armés de crochets venimeux.

CHALIN DE VINARIO (Raymond), médecin français, né à Vinas (Languedoc), au xiv^e siècle. Il a écrit une description exacte de la peste qui désola Avignon en 1347, en 1360, en 1375 et en 1382. J. Dalechamp mit cet ouvrage estimé en meilleur latin, et le publia à Lyon en 1552.

CHALINGUE s. f. (cha-lain-ghe). Mar. Petit bâtiment des Indes extrêmement léger.

CHALINOPHIDES s. m. pl. (ka-li-no-fi-de — du gr. *chalinos*, crochet à venin; *ophis*, serpent). Erpét. Famille de serpents qui ont des crochets venimeux.

CHALINOPHILIDOPHIDES s. m. pl. (ka-li-no-fi-li-do-phi-de — du gr. *chalinos*, crochet à venin; *philos*, écaille; *ophis*, serpent). Erpét. Famille de serpents comprenant ceux qui ont le corps écailleux et sont armés de crochets à venin. Syn. de CHALINASPISTES.

CHALINOPTÈRES s. m. pl. (ka-li-no-ptè-re — du gr. *chalinos*, frein; *pteron*, aile). Entom. Genre de lépidoptères.

— Encycl. Le terme de *chalinoptères*, qui est l'opposé d'*achalinoptères*, sert, dans la classification de M. Blanchard, à désigner une des deux grandes divisions des lépidoptères ou papillons. Les *chalinoptères* comprennent les crepusculaires et les nocturnes de la plupart des méthodes. Ils sont caractérisés surtout par leurs quatre ailes généralement étroites, en toit horizontal ou légèrement inclinées dans le repos, quelquefois enroulées autour du corps, mais toujours fixées par un frein qui les retient dans un même plan pendant le vol de l'insecte, et jamais relevées perpendiculairement au corps.

Chalis (LA COMTESSE DE), roman de l'école *réaliste* — ce mot pris dans sa pire acception — publié en 1867, par M. Ernest Feydeau, dans les colonnes du journal la *Liberté*. Ce roman, qui présente dès son apparition tout l'intérêt d'un pamphlet, est, dit-on, une allusion à quelques scandales contemporains; mais, au lieu de s'armer du fouet de Juvénal, trop lourd pour sa main débile, l'auteur a préféré une de ces badines recouvertes de velours, qui caressent bien plus qu'elles ne sanglent.

Charles Kérouan est professeur d'histoire dans un des grands collèges de Paris. Un soir, à un bal de l'ambassade d'Angleterre, il marche sur la robe d'une dame, et en devient tout de suite amoureux fou. Cette femme, c'est la comtesse de Chalis, qui l'a séduit non par ses mérites ou l'éclat de son nom, mais par la perfection des formes de son corps, que la robe de bal laisse voir tout à l'aise. « Au-dessus de son corsage, harmonieusement arrondi, on voyait de belles chairs. » Ces deux lignes suffisent comme échantillon du style. La comtesse de Chalis est une femme à la mode; elle est devenue célèbre par ses excentricités, elle va dans les petits théâtres, fréquente les cafés chantants et s'habille comme les femmes du demi-monde, auxquelles on peut la comparer sans injustice aucune. Elle passe pour être la maîtresse du prince Titiane, jeune débauché, possesseur d'une immense fortune, et qui, à vingt ans, est déjà blasé pour avoir abusé de tout. Comment le simple professeur pourra-t-il supplanter le

prince et se faire aimer de la grande dame? Le hasard lui en fournit l'occasion. La comtesse de Chalis est allée à Aix pour la santé de ses enfants, ou plutôt pour ses plaisirs, car que sont les enfants aux yeux d'une mère sans entrailles! Charles Kérouan, qui la suit partout, a loué un appartement à côté du sien. Un jour, il voit le prince Titiane arriver brusquement chez la comtesse; celle-ci, qui est mal disposée, le renvoie et lui redemande ses lettres et son portrait; mais le prince les refuse, et jure qu'il s'en servira pour se venger. La comtesse, restée seule, se tord les bras de désespoir: « Je suis perdue, s'écrie-t-elle, qui me sauvera? — Moi, s'écrie Kérouan, qui avait entendu la conversation, et qui pénétre brusquement jusqu'à elle. La comtesse effrayée jette un regard sur lui, le trouve assez bien tourné et accepte son aide, lui promettant, s'il réussit, de le récompenser de toutes les façons qui seront en son pouvoir. Le professeur va se loger à côté du prince, et, un matin que celui-ci est à déjeuner, il crochète sa porte, s'empare des lettres et du portrait et s'esquive prestement. Possesseur de ces pièces compromettantes, le jeune homme les porte aussitôt à la comtesse, qui, en femme de parole et qui aime à payer ses dettes, vient s'asseoir sur les genoux de son sauveur.

Voici la manière délicate dont l'amant entre en possession de sa maîtresse: « Un soir, — c'est M. Feydeau qui parle, — il y avait alors huit jours que la comtesse était installée au chalet, me voyant prendre ainsi congé d'elle: — Ah ça, dit-elle avec dépit, êtes-vous un homme ou un prêtre?... — Hélas! je ne lui prouvai que trop que j'étais un homme! » Voilà cette prise de possession.

Walter Scott, Richardson et tous nos grands romanciers suivaient une autre méthode. La douce Lucie et le bel Henri n'ont, dans tout le cours du roman, que quelques instants d'entretien, et, pour suprême faveur, Rawenswood presse une seconde seulement la main de celle qu'il adore. On connaît les luttres surhumaines de Clarisse, et ici nous sommes en présence d'un séducteur autrement redoutable que l'heureux amant de M^{lle} de Chalis. M. Feydeau s' imagine qu'il lui faut tout ce réalisme brutal pour charmer ses lectrices; il emprunte les moyens de ces cuisiniers qui épient fortement les ragouts destinés à un palais blasé. Est-ce par mépris pour son temps? Est-ce par impuissance? Nous préférons nous arrêter à cette dernière hypothèse, et nous croyons pouvoir en tirer cette conséquence: La plume de l'auteur échouerait complètement s'il se voyait obligé de se servir de ce réalisme effréné. On sait que le supplice imposé dans le Tartare à Thésée, qui avait été le plus grand coureur d'aventures de son temps, fut de rester éternellement assis sur un siège de pierre. Si ces sortes de punitions étaient encore à la mode, M. Feydeau serait certainement condamné à écrire un roman en dix volumes, où le sentier de Tendre n'aboutirait jamais au bosquet de Satisfaction.

Les deux amants passent sous les ombrages d'Aix des soirées délicieuses; mais le temps fuit, il faut revenir à Paris, renoncer à cette solitude si favorable à l'amour. La comtesse a bientôt repris ses anciennes habitudes de la vie parisienne. Elle revoit le prince, elle court les bals, les cafés chantants, fait exhibition de sa personne dans des représentations de tableaux vivants. L'amant, forcément négligé, essaye en vain de la suivre dans ce tourbillon; il s'avise alors de devenir précepteur, de faire de longs sermons à la comtesse dans les rares entrevues qu'il a avec elle. « Vous êtes un pédant, lui répond celle-ci, et vous êtes le seul qui n'ayez pas le droit de me parler ainsi. » Arrive enfin le comte de Chalis, lequel professe pour sa femme le plus profond mépris, et en voici l'explication. Peu de temps après le mariage, la faculté avait ordonné au comte un séjour de cinq années sous un ciel plus clément que celui de la France. « Hélas! s'écria tendrement la comtesse, me voilà donc privée pour cinq ans de votre présence! » Et le comte était parti seul.

Revenons à notre analyse: Voici donc le comte de retour, après cette absence de cinq années; il reprend le gouvernement de sa maison, et choisit Kérouan, qu'une conversation intime lui a appris à estimer, pour précepteur de ses enfants; mais une rechute l'oblige bientôt à repartir: il confie le soin de son honneur à Kérouan, le priant de veiller sur la comtesse et de lui écrire si elle faisait trop parler d'elle. Le soir du départ du comte, Kérouan voit entrer dans sa chambre la comtesse en galant négligé; elle l'enivre de ses caresses, lui fait avouer la mission dont son mari l'a chargé, lui fait écrire une déclaration d'amour très-compromettante, et lui dit en la mettant dans son corsage: « Voilà qui me répond de votre silence; maintenant vous pouvez écrire au comte ce que vous voudrez. » Ainsi à l'abri de toute crainte, la comtesse de Chalis recommence une vie plus désordonnée que jamais; elle s'affiche aux yeux de tout Paris avec le prince Titiane, et finit par se rencontrer, dans de joyeux soupers, avec les plus célèbres courtisanes. Kérouan, qui a voulu faire quelques observations, est rappelé d'une façon humiliante à son rôle de précepteur. Ne pouvant supporter cet outrage, il quitte l'hôtel de Chalis, et va provoquer le prince Titiane, qui le gratifie d'un bon coup d'épée. Pendant sa maladie, la comtesse vient le voir, lui fait mille protestations d'amour.

A peine convalescent, la première chose qu'il voit, c'est la comtesse de Chalis, sortant avec le prince Titiane de souper chez Florence, célèbre courtisane. Désillusionné, il prend le chemin de fer, s'en retourne dans sa famille, où, au bout de quelques jours, il apprend la fin des aventures de la comtesse de Chalis. Le comte, averti par une lettre, arrive subitement à Paris. Il surprend sa femme chez Florence, se livrant, en présence du prince Titiane, aux mêmes exercices que les Lesbiennes. Il étrangle le prince, renferme sa femme dans une maison de fous, et s'en retourne mourir de la phthisie dans les pays chauds.

Tel est ce roman (si toutefois on peut lui donner ce nom), brutal comme un fait divers ou comme un compte rendu de la *Gazette des Tribunaux*, et inspirant le même genre d'intérêt. N'y cherchez ni ces peintures de caractère, ni ces combats de l'âme contre elle-même, qui font le mérite des œuvres des grands poètes et des grands romanciers. C'est une photographie exagérée de quelques exceptions de notre société moderne, et pas plus par ce côté que par celui de l'invention ou du style, ne méritant de prendre place parmi les œuvres qui peignent une époque.

CHALIT s. m. (châ-li — de l'ital. *cataletto*, lit de parade; du bas lat. *catara*, voir, et de *letto*, lit). Bois de lit, charpente en matière quelconque sur laquelle reposent les matelas: *Un CHALIT de bois*. *Un CHALIT de fer*. *Entrez chez le peuple, voyez sa table, sa garde-robe, son CHALIT*. (Fourrier.)

Mais montait sur son châliti,
Il rencontrait dans son lit
Une concubine;
C'était Proserpine.

SEDAINE.

CHALIVALLI s. m. (cha-li-va-li). Forme ancienne du mot CHAUVARI.

CHALIZA s. m. (ka-li-za). Liturg. Cérémonie juive dans laquelle une veuve déchausse le plus proche parent de son mari, qui refuse de l'épouser malgré la prescription de la loi, et devient libre ainsi d'épouser qui elle veut.

CHALKANTHITE s. f. (kal-kan-ti-te). Minér. V. CHALCANTHITE.

CHALLAMEL (Pierre-Joseph), peintre et dessinateur, né à Paris en 1813. Il a reçu les leçons de MM. Ingres et Rémond, a été un des collaborateurs des *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*, s'est adonné à la lithographie, a publié des *Revue* des expositions artistiques, l'*Œuvre d'Eustache Lesueur*, etc.

CHALLAMEL (Jean-Baptiste-Marie-Augustin), littérateur, né à Paris en 1818, frère du précédent, il se fit recevoir licencié en droit en 1838, puis se livra entièrement à la carrière littéraire. M. Challamel est, depuis 1844, bibliothécaire à Sainte-Geneviève. On a de lui: *Album du Salon de 1840* (in-4°); *Histoire-musée de la République française depuis l'Assemblée des notables jusqu'à l'Empire* (Paris, 1841, 2 vol.); *Saint Vincent de Paul* (1841, in-8°); *les Français sous la Révolution* (1843, in-8°), en collaboration avec M. W. Témin; *Un Été en Espagne* (1843); *Isabelle Farnèse* (1851, 2 vol. in-8°), roman réimprimé dans la *Bibliothèque pour tous*; *Histoires populaires de la France, de la Révolution, de Napoléon et de Paris*, en quatre parties (1851, in-4°); *Histoire anecdotique de la Fronde* (1861, in-12); *la Régence galante* (1861, in-12); *Histoire populaire des papes* (1861, in-4°), réimprimée en un vol. in-12; *le Roman de la plage*, recueil de nouvelles (1865, in-12); *les Grands capitaines amoureux* (1865, in-12); *les Mémoires du peuple français* (8 vol. in-8°), dont la publication a commencé en 1866, etc. M. Challamel, qui a pris quelquefois le pseudonyme de *Jules Robert*, a publié en outre de nombreux articles, des nouvelles, etc., dans la *France littéraire*, la *Revue française*, etc. C'est un travailleur actif et intelligent, un fouilleur sagace, qui a fourni au *Grand Dictionnaire* de nombreuses notes qui prouvent que M. Challamel sait aller une vive intelligence à une érudition solide.

CHALLAN (Antoine-Didier-Jean-Baptiste), agronome et homme politique français, né à Meulan en 1754, mort en 1831. Il siégea au conseil des Cinq-Cents en 1793, entra au Tribunal après le 18 brumaire, et passa, en 1807, au Corps législatif. Il fut l'un des premiers à voter la déchéance de Napoléon, après lui avoir prodigué les flatteries et les éloges comme député. On a de lui: *De l'adoption* (1801); *la Meilleure distribution des propriétés* (1806); *Rapport sur les divers concours pour la culture des pommes de terre* (1818), etc.

CHALLANS, ville de France (Vendée), chef-lieu de canton, arrond. et à 44 kilom. N. des Sables-d'Olonne; pop. aggl. 1,601 hab. — pop. tot. 4,486 hab. Pêche dans les marais enviro-nnants; fours à chaux, tuileries, plâtreries. Près du château de la Verrerie, sur le bord des marais, au milieu d'une lande, est un menhir élevé de plus de 4 m. au-dessus du sol, ayant 1 m. 66 de largeur et 0 m. 66 d'épaisseur. Le 30 avril 1794, près de Challans, les insurgés vendéens furent défaits par les forces républicaines.

CHALLIE (Charles-Michel-Ange), peintre, architecte et mathématicien, né à Paris en 1718, mort en 1778. Peintre d'histoire assez médiocre, il entra cependant à l'Académie en 1753, et y fut chargé, en 1752, du cours de

perspective. On a de lui quelques écrits oubliés sur les arts. — Son frère SIMON, né en 1720, mort en 1765, était sculpteur et donna les dessins de la chaire à prêcher de Saint-Roch. Il fut reçu à l'Académie en 1756.

CHALLER v. a. ou tr. (cha-lé). Abattre avec une gaule: *CHALLER des pommes, des amandes*. || Escaler: *CHALLER des noix*. || Vieux mot.

CHALLES, village des environs de Chambéry; eaux minérales.

CHALLES (Claude-François MILLIET DE), jésuite et mathématicien, né à Chambéry en 1621, mort à Turin en 1678. Il fut nommé par Louis XIV professeur royal d'hydrographie à Marseille, et enseigna ensuite les mathématiques au collège de la Trinité à Lyon, puis à Turin. Parmi ses ouvrages, on distingue surtout: *Cursus seu mundus mathematicus* (Lyon, 1674). C'est un cours complet de mathématiques divisé en 31 traités, et qui fut fort recherché en son temps.

CHALLES ou **CHASLES** (Grégoire DE), romancier et gazetier français, né à Paris en 1659, mort à Chartres vers 1720. Tout jeune, il fut nommé écrivain du roi sur le vaisseau l'*Ecueil*, faisant partie d'une flotte commandée par M. Duquesne-Guiton, neveu du fameux Duquesne. Avant d'occuper ces fonctions, il avait mené déjà une vie passablement agitée. On le trouve, en 1677, à la bataille de Mont-Cassel; en 1679, il était clerc chez l'avocat au conseil Monceaux; l'*Ecueil* lui réservait une foule d'aventures qu'il a consignées dans un journal tenu par lui avec exactitude et vérité, et publié après sa mort.

Nous ne le suivrons pas dans ses pérégrinations. En 1682, il est à Amsterdam; les deux années suivantes, en Espagne et en Portugal. Les Anglais le font prisonnier en 1687 et l'emmènent à Boston; il visite l'Irlande en 1689; il est envoyé aux Indes orientales en 1690 et en 1691. Quelle fut la vie de Challes, de 1691, époque de son débarquement des Indes, jusqu'à l'année 1713? On l'ignore; mais, rendu à la vie civile, il se fit auteur et publia les *Illustres Françaises*. Ce livre, qui contient sept histoires, serait sans doute à peu près inconnu aujourd'hui si Collé n'y avait pris le sujet d'une excellente comédie en trois actes et en vers, représentée avec grand succès au Théâtre-Français, le 17 janvier 1763: *Dupuis et Desronais*. Les *Illustres Françaises* ont eu pourtant de nombreuses éditions (1713, 1721, 1723, 3 vol. in-12; Utrecht, 1737; La Haye (Paris), 1748, 4 vol. in-12; Lille, 1780, 4 vol. in-12, etc.; sans oublier une jolie réimpression avec figures, Amsterdam, 1768, 4 vol. in-12.) Ainsi, tel qu'il nous apparaît, Challes, dans la littérature, fit un peu de tout et dissipa son talent comme il avait dissipé sa vie; malheureux, « aux gages des libraires, leur victime, » il fut exilé à Chartres en 1719 et y termina ses jours misérablement. Peu de temps avant sa mort, il avait traduit un volume de *Don Quichotte*, de l'édition de Filteau de Saint-Martin, dont il réclamait, mais vainement la paternité. A part ce volume de *Don Quichotte* et les *Illustres Françaises*, rien ne parut plus de lui de son vivant. On a publié, après sa mort et sans nom d'auteur, son *Journal d'un voyage aux Indes orientales* (Rouen, 1721), ouvrage dans lequel le caractère de Challes éclate à chaque page. C'est un Français vif, léger, brave, discuteur, philosophe, sincère, ennemi intime des jésuites, aimant à se laver le gosier et fort enclin à la galanterie. Il faut encore citer de Challes une brochure inédite qui, si l'on s'en rapporte au fragment qu'en a publié le libraire Marchand, n'aurait pu que servir à la réputation de son auteur. C'était une espèce de chronique scandaleuse de plusieurs familles financières.

CHALLICT s. m. (châ-li). Ancienne orthographe du mot châliti.

CHALLINE (Denys), avocat au parlement de Paris, vers le milieu du xviii^e siècle, auteur d'une traduction en vers des satires de Juvénal, publiée en 1653. Boileau, qui avait alors seize ans, l'a peut-être connue, mais ce n'est pas là certainement qu'il a appris à tourner le vers. Elle est écrite en une langue d'une étonnante mollesse. Les vers de Challine paraissent d'un autre temps que celui où écrivait Pascal et Corneille, et il semble impossible qu'on ait pu écrire de ce style après Régner et Malherbe.

CHALLINE (Paul), avocat au parlement de Paris, dans la seconde moitié du xviii^e siècle. Il était parent du précédent. Il a publié des *Notes sur les Institutes coutumières de Loysel* (Paris, 1656); *Méthode générale pour l'intelligence des coutumes de France* (1666), etc. — Un parent du précédent, Charles CHALLINE, qui était à la même époque avocat du roi à Chartres, a donné une traduction française de la *Bibliographie politique du sieur Naudé* (1642); un *Panegyrique de la ville de Chartres* (1642), etc.

CHALLIS (le révérend James), physicien anglais, né en 1803. Il reçut les ordres en 1830, et fut nommé, en 1836, professeur d'astronomie et de physique expérimentale à l'université de Cambridge, où il avait fait de brillantes études. En 1861, il publia un écrit intitulé: *la Création dans son plan et son développement*, en réponse au traité de M. Goodwin sur la *Cosmogonie mosaïque*, inséré dans les *Essays and Reviews*.

CHALLONER ou **CHALONER** (Thomas), écrivain anglais, né à Londres vers 1515,

mort en 1565. Il fut envoyé fort jeune en Allemagne, comme attaché d'ambassade, et accompagna Charles-Quint dans son expédition en Afrique. A son retour, il obtint un emploi à la cour de Londres, fut fait chevalier à la bataille de Musselbourg (1547), et devint, sous le règne d'Elisabeth, ambassadeur aux cours d'Allemagne et d'Espagne. On a de lui un grand nombre de pièces de vers en latin, et plusieurs ouvrages en prose, entre autres un *De republica Anglorum restaurata* (Londres, 1579). — Son fils, Thomas CHALLONER, né en 1559, mort en 1615, eut la gloire de découvrir et de mettre en exploitation la première mine d'alun de l'Angleterre, celle de Whitby, dans le Yorkshire. Vers la fin du règne d'Elisabeth, il vint en Ecosse et acquit une telle considération à la cour du roi Jacques, que celui-ci lui confia l'éducation du prince Henri, l'un de ses fils. Le seul ouvrage qu'il ait laissé est un *Bref discours sur les propriétés les plus rares et les plus remarquables du nitre* (Londres, 1584). — Thomas et Jacques CHALLONER, fils du précédent, se prononcèrent pour le parlement pendant la révolution qui renversa Charles I^{er}, et siégèrent parmi les juges de ce roi.

CHALLONER (Richard), théologien anglais, né à Lewes en 1691, mort en 1781. Issu de parents protestants, il se convertit au catholicisme, entra dans les ordres et fut nommé évêque de Debra (1758). Challoner a composé plusieurs ouvrages, dirigés, pour la plupart, contre les protestants, les principaux sont : *The catholic christian instructed et Britannia sancta* (1745, 2 vol.).

CHALLOUNG s. m. (cha-loungh). Métrol. Monnaie siamoise d'or et d'argent, valant 0 fr. 975.

CHALLULA s. m. (chal-lu-la). Ichthyol. Poisson indéterminé, qui habite les rivières du Pérou.

CHALMEL (Jean-Louis), littérateur français, né vers 1756 à Tours, où il mourut en 1829. Avocat au moment où éclata la Révolution, il en embrassa chaleureusement les idées, devint, après le 9 thermidor, secrétaire général de l'instruction publique, fut élu, en 1798, membre du conseil des Cinq-Cents, et vota avec les hommes les plus énergiques du parti républicain. Proscrit après le 18 brumaire, il accepta, au bout de quelques années, un emploi dans les droits réunis, devint sous-préfet de Loches et député en 1815, puis il vécut constamment dans la retraite. Il a publié : *Tablettes chronologiques de l'histoire civile et ecclésiastique de Touraine* (Paris, 1818), et *Histoire de Touraine* (1828, 4 vol.).

CHALMERS (David), écrivain écossais. V. CHAMBERS.

CHALMERS (Guillaume), en latin *Cameralas*, théologien écossais, né à Aberdeen, mort à Paris en 1678. Il entra dans l'ordre des jésuites, puis devint un des disciples de Bérulle, qu'il suivit en France en 1625. On a de lui plusieurs ouvrages : *Selectae disputationes philosophicae* (1630) ; *Antiquitatis de novitate victoria* (1634) ; mais le plus important de ses travaux est une *Histoire ecclésiastique d'Ecosse* (Paris, 1643).

CHALMERS (Lionel), médecin écossais du XVIII^e siècle. Il se rendit en Amérique, et exerça son art dans la Caroline du Sud. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur les fièvres* (Londres, 1768, 2 vol. in-8°) ; *Essai sur la température et les maladies de la Caroline du Sud* (Londres, 1776, 2 vol.).

CHALMERS (George), historien et littérateur anglais, né en 1742 à Aberdeen, mort à Londres en 1825. Il exerça la profession d'avocat dans les colonies anglaises de l'Amérique et revint en Angleterre au début de la guerre de l'Indépendance. Il obtint alors du gouvernement un emploi administratif assez élevé et l'exerça jusqu'à sa mort. On a de lui des ouvrages d'histoire politique et de littérature : *Annales politiques des colonies unies* (1780), où se révèle une connaissance approfondie de l'histoire de la législation et des intérêts commerciaux des colonies ; *Aperçu historique sur l'économie domestique de la Grande-Bretagne depuis les temps les plus reculés* (1820), ouvrage remarquable qui avait déjà paru sous une forme moins développée ; *Vie de Daniel de Foë* (1790) ; *Collection des traités entre la Grande-Bretagne et les autres puissances* (1790) ; la *Calédonie ou Précis historique et topographique sur le nord de l'Angleterre* (1807-1813), ouvrage inachevé qui porte l'empreinte d'une vaste érudition.

CHALMERS (Alexandre), littérateur et biographe anglais, né à Aberdeen en 1759, mort à Londres en 1834. Son ouvrage le plus important est un *Dictionnaire général de biographie*, publié de 1812 à 1817 (32 vol. in-8°), où les compilateurs de toutes les nations ont largement puisé. Il a édité aussi Shakespeare, Pope, Gibbon, Bolingbroke, et fait paraître une *Continuation de l'histoire d'Angleterre* (1793, 2 vol.), souvent rééditée ; les *Essays anglais* (1803, 45 vol.), etc.

CHALMERS (Thomas), économiste et théologien écossais, né à Kilmeny en 1780, mort en 1847. De bonne heure il se sentit porté vers le ministère évangélique, et devint en 1803 pasteur de campagne à Kilmeny. C'est là que ses sentiments religieux subirent un changement considérable, et qu'il composa ses pre-

miers ouvrages de théologie. En 1815, il fut appelé à Glasgow, et, après huit ans d'enseignement pastoral dans cette ville, il fut nommé professeur de philosophie morale à l'université de Saint-Andrews, puis il passa à Edimbourg, où il occupa une chaire de théologie.

On ne saurait voir dans Chalmers un grand penseur et un philosophe éminent ; mais ce qui le distingue, c'est la bienfaisance et l'esprit de charité chrétienne. L'énergie, la netteté de ses vues, et par-dessus tout un amour sincère pour les classes pauvres et dépravées, l'ont admirablement servi dans ses travaux. Chalmers n'avait qu'une ambition, se dévouer aux hommes et les améliorer. A Kilmeny, il remplissait ses devoirs pastoraux avec un zèle admirable ; à Glasgow, il s'occupa plus particulièrement d'évangéliser les pauvres, et écrivit plusieurs ouvrages destinés à cette œuvre. Il jouissait d'une grande autorité auprès des riches, qui lui apportaient leurs aumônes en abondance ; il en profitait pour construire des églises et faire le bien de tous. Il divisa sa paroisse en districts, afin de rendre l'action presbytériale plus sûre en la rendant plus méthodique. Chalmers a étudié sérieusement la question du salaire du culte par l'Etat, et sa conviction était que les efforts volontaires ne suffisent point pour soutenir l'enseignement religieux, et que les subsides de l'Etat sont nécessaires. Il n'était pas cependant partisan de l'égalité des cultes ; il voulait que l'Etat fit son choix ; or, selon lui, un Etat ne saurait hésiter entre le catholicisme et le protestantisme. Pour ce qui est des diverses sectes protestantes, Chalmers s'inquiète peu de savoir laquelle aura la préférence : il demande que l'Etat, après avoir choisi et doté une société religieuse, ne se mêle aucunement de la gouverner. Son idéal, c'est la constitution de l'Eglise presbytérienne d'Ecosse, avec le droit de veto pour parer aux inconvénients du patronage.

Lors de la polémique religieuse suscitée en Ecosse par le parti de la non-intrusion, il intervint avec une telle autorité, que la séparation de l'Eglise et de l'Etat fut consommée (1843). Si nous en croyons la *Revue d'Edimbourg*, l'éloquence de Chalmers rappellerait celle de Démosthène. Un critique éminent, M. Lockart, s'exprimait ainsi en 1815 : « On n'a jamais vu d'orateur dont la puissance réside plus dans le débit, et cependant ce débit n'aurait jamais été considéré comme remarquable, s'il eût servi un esprit moins éminent. La voix de Chalmers n'est ni puissante ni mélodieuse ; ses gestes sont extrêmement gauches ; sa prononciation écossaise est si forte, qu'elle ne pourrait manquer de blesser et d'amuser tout à la fois, si les auditeurs avaient le temps d'y penser. Le fait est qu'il est impossible de faire attention à ses défauts, pendant que le grand prédicateur est là devant vous, gouvernant son auditoire avec le sceptre souverain de l'éloquence. Chalmers commence d'un ton bas et traînant, qu'il n'a pas même le mérite d'être solennel ; il avance de phrase en phrase, d'alinéa en alinéa, sans rien donner, sans rien promettre. Au contraire, l'orateur a une apparence de gêne dont l'impression est pénible. On se prend à craindre que sa poitrine ne soit trop faible même pour supporter un si léger effort. Mais bientôt le rideau se lève, l'esprit s'anime, il secoue ses entraves, il déploie ses ailes, et la gaucherie du début ne fait que rendre plus éclatante la splendeur de l'éloquence qui se montre ensuite. J'ai entendu beaucoup de sermons mieux disposés et mieux raisonnés ; j'en ai entendu beaucoup d'une élégance et d'un style plus soutenus ; mais assurément, je n'ai jamais entendu, ni en Angleterre, ni en Ecosse, ni ailleurs, un prédicateur dont l'éloquence produisit un effet aussi puissant, aussi irrésistible. » Chalmers ne pouvait pas improviser ; ses discours, soignés et parés de tous les charmes du style, brillent peu par le fond. Il les lisait et il s'aidait du doigt pour suivre les lignes de son manuscrit.

Devenu professeur à Glasgow, sa réputation attira un grand nombre d'auditeurs à son cours. Toutes ses leçons étaient écrites et lues ; il rédigeait même les admonestations qu'il avait à faire aux élèves. Certaines parties des leçons de théologie qu'il donna à Edimbourg ont été publiées. Il faut avouer qu'il ne possédait pas des connaissances très-étendues ; il était tout à fait étranger à la critique et à l'exégèse ; il croyait même que les études bibliques ne sont pas d'une grande utilité. Voici un passage d'une lettre qu'il écrivait à un de ses amis : « Il est probable que le commun nous devance en ce qui concerne l'histoire de l'Eglise et l'exégèse ; mais je suis porté à croire que nous avons la supériorité, non-seulement dans l'apologétique, mais aussi dans la dogmatique. Je parle des théologiens des deux contrées, car je sais quelles obligations nous avons à des hommes tels que Turretin, Marck et autres semblables. A propos, dites-moi si ces hommes sont, encore estimés et étudiés en Allemagne. Les Allemands connaissent-ils Alsted et en font-ils cas ? Quant aux rapports de l'érudition critique en matière scripturale avec une saine théologie, je suis sûr qu'il règne à cet égard une erreur dont il est difficile de parler sans avoir l'air de déprécier l'érudition... J'ai la conviction que bien des laborieux en Ecosse sont des théologiens plus exacts, et j'ajouterai plus profonds que beaucoup d'exégètes allemands. »

Chalmers n'était guère plus favorable à la philosophie allemande ; on ne s'en étonne pas quand on sait qu'il avait étudié cette philosophie dans les livres de Cousin. Cependant Tholuck étant venu à Edimbourg en 1845, Chalmers lui rendit visite et se lia avec lui d'une véritable amitié. Le philosophe d'outre-Rhin chercha à faire comprendre au théologien écossais la nécessité d'étudier la théologie allemande, affirmant que si le danger vient de là, là aussi se trouve le remède.

La clarté était le caractère distinctif de l'esprit de Chalmers, et un besoin pour son intelligence : « J'aime, disait-il un jour en se promenant, à arrêter mon attention sur une seule fleur à la fois, et à la considérer ainsi jusqu'à ce que, pour ainsi dire, je la possède. C'est une particularité de mon esprit ; il faut que je concentre mes pensées sur un objet donné, sans m'en laisser détourner. » Comme il s'étonnait un jour du mysticisme d'Irving, celui-ci lui répondit : « Vous autres Ecossais, vous voudriez manier une idée comme un boucher manie un bœuf ; quant à moi, j'aime à voir une idée percer à travers le brouillard. » Chalmers avait une certaine répugnance pour les catéchismes et les confessions de foi. « Je regarde les catéchismes et les confessions de foi, disait-il à sa fille, comme de simples lignes de démarcation. S'il n'y avait pas eu d'hérésies, on n'aurait pas besoin de ces choses. C'est un contre-sens que de voir dans les symboles des dépôts de la vérité. Il y a de vos orthodoxes qui tiraillent la Bible, jusqu'à ce qu'ils l'aient fait cadrer avec le catéchisme. Encore une fois, faites-en une ligne de démarcation si vous voulez, mais ne venez pas jeter entre la Bible et moi cette vérité mutilée et défigurée. » Ses papiers contenaient les lignes suivantes : « Puissé-je, ô Dieu ! ne pas être l'esclave d'une autorité humaine, mais arriver, à travers tous les symboles et toutes les confessions de foi, jusqu'à la source de la propre révélation ! Délivre-moi de l'influence funeste des enseignements humains, et surtout des systèmes de théologie. Instruis-moi directement par ta parole, et hâte les temps où, affranchis de toute intolérance sectaire et de toute autorité humaine, la Bible produira son impulsion légitime sur tous. Rejetons tout ce qui tord et défigure le christianisme de la Bible, pour le faire entrer dans les systèmes artificiels de l'orthodoxie. »

Les sermons de Chalmers ont été recueillis et traduits en français par E. Diodati (1825). Son traité intitulé : *Preuves et autorité de la religion chrétienne* a été traduit par Vincent (1819 et 1836), ainsi que la *Révélation en harmonie avec l'astronomie moderne*, par J.-M. de C. (1827). Ses ouvrages économiques, qui lui valurent le titre de membre correspondant de l'Institut de France, sont : *Economie civile et chrétienne* (1821) ; *L'économie politique considérée par rapport à l'état moral de la société* (1825). Son fils a recueilli ses *Œuvres complètes*, renfermant un écrit posthume : *Institutes de théologie*. Le docteur Hanna a donné une *Vie* de Th. Chalmers en 1851.

CHALO DE SAINT-MALO (Eudes LE MAIRE, dit). L'histoire de Chalo de Saint-Malo est assez fautive, dit le P. Montfaucon, dans ses *Monuments de la monarchie française* ; Pasquier, Loisel, Choppin et d'autres la rapportent au long. En voici un précis. Philippe I^{er} ayant fait vœu d'aller en pèlerinage au saint sépulchre, à pied, armé et un cierge à la main, Eudes Le Maire, surnommé *Chalo de Saint-Malo*, s'offrit d'y aller à sa place. Le roi accepta l'offre, et donna à Chalo un privilège d'exemption de tous péages, tributs et autres droits pour lui et pour toute sa race de l'un et de l'autre sexe. Chalo partit, laissant sous la protection du roi Anselme son fils, et cinq filles qu'il avait. Mais les fils de Chalo et ses cinq filles eurent une postérité extrêmement nombreuse ; les filles qui en descendant étaient fort recherchées, même sans dot, car elles apportaient la noblesse à leurs descendants de l'un et de l'autre sexe. Le nombre s'en étant trop multiplié, François I^{er} fit une ordonnance, en 1540, où il déclarait que les descendants de Chalo jouiraient de leur privilège à l'égard de ce qui se lèverait sur leurs fonds, mais qu'ils payeraient tous les péages ; Henri III restreignit encore ces prérogatives, et enfin Henri IV, en 1601, déclara que tous les descendants de Chalo de Saint-Malo payeraient taille, ainsi que tous les droits auxquels étaient soumis ses autres sujets. »

CHALOIR v. n. ou intr. (cha-loir — du lat. *calere*, être chaud. — Malgré les exemples donnés ci-dessous, on peut dire que ce verbe n'est plus en usage, excepté dans cette phrase : *Il ne m'en chaut, il ne m'importe*). Importer, intéresser : *Soit de bond, soit de volée, que nous en chaut-il, pourvu que nous prenions la ville de gloire ?* (Pasc.)

Que tout se pervertisse, il ne m'en chaut d'un double.

RÉGNIER.

... Quant à moi, du plaisir ne me chaut, — A moins qu'il soit mêlé d'un peu de peine.

LA FONTAINE.

Il vous faut donc du même pain qu'à moi ! J'en suis d'avis, non pourtant qu'il m'en chaille.

LA FONTAINE.

En ! que me chaut si le Nord s'entre-pille, Et si Bellone est mal avec la cour ?

LA FONTAINE.

« Vieux mot qui n'était usité, en dernier lieu, qu'avec la forme impersonnelle, au présent

de l'indicatif seulement, et qui n'est plus guère usité aujourd'hui sous aucune forme ni à aucun temps. Il convient au style marotique.

CHALOMBE s. m. (cha-lon-be). Chef des prêtres du Congo appelés GANGAS.

CHALON s. m. (cha-lon). Pêch. Grand filet que l'on traîne dans les rivières, au moyen de deux bateaux auxquels les bouts sont attachés.

— Comm. Etoffe de laine pure, glacée ou non, qui se fabriquait anciennement à Amiens : *Les Chalons étaient une imitation d'un tissu anglais créé de 1775 à 1780, et s'exportaient presque tous en Espagne.* (Maigne.)

CHALON (Alfred-Edouard), peintre anglais, né vers 1795, mort en 1860. Il cultivait le dessin d'illustration avec autant de succès que la peinture. Il excellait dans l'aquarelle, et a fait dans ce genre des portraits remarquables, entre autres, ceux de lady Georgina et de Louise Russell. Chalon avait étudié à fond les costumes et les types du XVIII^e siècle. Il a peint des personnages du théâtre de Molière. Les recueils illustrés du temps, les œuvres de Walter Scott, les *Types de femmes* (1833), la *Galerie des Grâces* de Finden (1832-1834), renferment beaucoup de dessins de cet artiste. — Son frère, John-James CHALON, est connu par un bon tableau de genre, *L'Arrivée du paquebot de Boulogne*.

CHÂLON, prestidigitateur français, né à Poitiers en 1789, mort en Angleterre en 1825. Il exerça longtemps sa profession en province et à l'étranger. Son nom fut peut-être resté toujours ignoré du plus grand nombre, sans le séjour qu'il fit à Paris pendant le carême de l'année 1816 ; année fatale pour le théâtre qui l'avait accueilli, car ce fut à la suite d'une des séances qu'il donna à l'Odéon que cet édifice fut réduit en cendres. Les riches instruments qui composaient toute la fortune de Chalon furent détruits dans ce sinistre, et le prestidigitateur ruiné, découragé, n'ayant plus, en quelque sorte, que son adresse pour tout bagage, quitta la capitale et reprit son existence nomade. Il parcourut l'Europe entière, visita la Turquie, où il eut l'honneur d'opérer devant le sultan, et vint mourir en Angleterre dans un voyage qu'il y fit en 1825. Comme prestidigitateur, Chalon est un type réellement original : sérieux et flegmatique, il opérait avec la gravité d'un professeur de Sorbonne. Il avait d'ailleurs la plus haute opinion de son art, et croyait sérieusement imposer à son auditoire. « Mon entrée en scène, disait-il, est ce qui produit le plus d'effet dans ma séance. » Autres temps, autres entrées. Voici comment les choses se passaient au temps de l'auguste Chalon. La porte du fond de la scène s'ouvrait à deux battants ; un homme y paraissait vêtu de noir, cravaté et ganté de blanc ; c'était Chalon. Il restait un instant immobile, puis, à pas très-lentement comptés, il s'avancait gravement jusqu'au pied de la rampe ; là, les yeux rivés sur le même point dans la salle, impassible comme la statue du commandeur, il tirait avec une régularité automatique chacun des doigts de ses deux gants ; ceux-ci une fois dégagés, il en faisait un merveilleux petit paquet, les mettait solennellement dans une de ses poches, se frottait les mains, faisait craquer les articulations de ses doigts, et se décidait enfin à parler. Ses paroles étaient, comme ses gestes, lentes et compassées ; il exposait en peu de mots, selon l'usage du temps, le désir qu'il avait conçu de faire passer une agréable soirée à ses visiteurs. Eh bien ! chose incroyable pour notre génération sceptique et frondeuse, il était bien rare qu'après son exorde il ne fût pas applaudi.

Chalon possédait, au dire des connaisseurs, une grande intelligence pour la création des trucs à effet. A son entrée au théâtre de l'Odéon, il comprit qu'il lui fallait des expériences en rapport avec l'étendue de la scène sur laquelle il allait représenter. Pour ses débuts, on vit sur d'énormes affiches cette étrange annonce : MERVEILLES DU XIX^e SIÈCLE. INVULNÉRABILITÉ MAGIQUE. *M. Chalon affrontera le boulet d'un canon tiré sur lui à distance de douze pieds.* NOTA. *Afin d'éviter toute idée de comédie, la pièce sera chargée et tirée par des artilleurs appartenant au corps résidant dans la capitale.*

Ce truc eut lieu comme il avait été annoncé, et produisit une grande sensation. Les artilleurs chargèrent la pièce ; le physicien se plaça devant dans une position des plus dramatiques ; la bouche à feu produisit une explosion à démolir les combles ; une épaisse fumée couvrit la scène, et bientôt l'on put distinguer le professeur Chalon tenant le projectile qu'il disait avoir paré avec la main. On n'escamote pas aisément des boulets, et le truc du canon ne pouvait être un tour de prestidigitatation. C'était simplement un truc à effet, un *coup d'affiche*, comme disent les directeurs de théâtre. Le canon était réellement chargé par un artilleur ; on y mettait ostensiblement de la poudre et un boulet véritable ; mais l'artilleur, moyennant gratification (qui ne peut-on corrompre ?), s'était entendu avec Chalon. L'écouvillon avec lequel il bourrait le boulet était creusé de manière à embolter le projectile et à le retirer du canon à l'insu des spectateurs. Le boulet que Chalon tenait à la main lui était passé de la coulisse au moment de

l'explosion. Tel était l'artifice de cette merveille du xix^e siècle.

CHALON-SUR-SAÔNE (*Caballinum* et *Cabillonum*), ville de France (Saône-et-Loire), ch.-l. d'arrond. et de deux cantons, sur la rive droite de la Saône, à l'embouchure du canal du Centre, qui communique avec la Loire, à 58 kilom. N. de Mâcon, à 347 kilom. S.-E. de Paris à Lyon; pop. agglom. 19,053 hab. — pop. tot. 19,982 hab. L'arrondissement renferme 16 cantons, 154 communes, 141,833 hab. Tribunaux de 1^{re} instance, de commerce et de justice de paix; collège communal; bibliothèque publique (15,000 volumes). Pêcheries, sucreries, distilleries, chantier de construction de navires, fonderie, fabriques d'huiles, de borax, de crème de tartre; chapelleries, tanneries, broseries. Commerce actif : entrepôt de vins et spiritueux, vinaigre, grains; farines, fers, bois, charbons, plâtre, cuirs, draperie, rouennerie, mercerie, quincaillerie, chanvre pour cordes. Avant la domination romaine, Chalon, appelée *Cabail-Haun* (mot celtique dont les Latins ont fait *Cabillonum*), dépendait de la puissante république éduenne, dont elle était le marché principal. César nous apprend dans ses *Commentaires* qu'il y établit des magasins de blé (*castrum frumentarium*), pour l'approvisionnement de ses troupes, et que les habitants, s'étant soulevés à la nouvelle de la révolte des Eduens, chassèrent les négociants romains et le tribun Aristius, qui allait rejoindre sa légion. Plus tard, les empereurs y entretenaient une flotte destinée à surveiller les populations des bords de la Saône (*classis Ararica*), et du temps d'Ammien Marcellin, Chalon était encore une des villes les plus fortes et les plus considérables de la Gaule. Placée sur l'une des quatre grandes voies militaires qu'Agrippa fit tracer, et sans cesse traversée par les légions des Romains, elle fut le théâtre de toutes les vicissitudes des guerres de la Gaule pendant les premiers siècles de notre ère. Incendrée par les Allemands vers l'an 264 de J.-C., elle fut relevée de ses ruines par l'empereur Probus, qui lui permit de rétablir sur ses côtes la culture des vignes d'un édit de Domitien avait prohibé 200 ans auparavant. Constantin lui accorda une protection particulière : en mémoire sans doute de la vision miraculeuse qu'il avait eue presque à ses portes, en 312, lorsqu'il se rendait à Rome pour combattre Maxence. Deux ans après, il y séjourna une dernière fois, et ce fut dans cette ville qu'il rendit la loi par laquelle fut supprimé l'usage barbare de marquer au front les criminels. Saccagée, dans la suite, par les Vandales, par les Huns, par les Burgondes, Chalon devint une des principales villes du royaume fondé par ce dernier peuple et servit même, pendant quelque temps, de résidence aux rois burgondiques. Ce fut dans les murs que le négociant, en 493, le mariage de Clovis avec Clotilde, Chramide, fils de Clotaire, s'étant révolté contre son père, la saccagée et la brûla en 545. Gontran, devenu roi de Bourgogne, en fit sa capitale et y mourut en 593. Brûlée par les Vikings, en 603, un concile pour faire déposer l'évêque Didier, qui lui avait reproché ses cruautés et sa vie licencieuse. Thierry II y tint habituellement sa cour et y fit battre monnaie. Dagobert I^{er} y transporta ses assises pour mettre un terme aux exactions des seigneurs. Saccagée par les Sarrasins, en 732, incendiée peu de temps après par Willème, duc d'Aquitaine, elle fut relevée par Charlemagne, qui y assembla en 813 un concile de toute la Gaule Lyonnaise. Louis le Débonnaire y fit crever les yeux à Bernard, roi d'Italie, en 818. En 834, Lothaire s'en empara et la réduisit en cendres. En 899, Louis II y convoqua les États généraux, et, quarante ans plus tard, le pape Jean VIII y convoqua les saints bourgeois, parmi lesquels deux évêques de Chalon, Agricole et Loup. Pillée par les Hongres en 937, dévastée par la famine en 1030, elle fut prise d'assaut en 1168 par le roi Louis VII, venu pour réprimer les brigandages du comte Guillaume I^{er}, qui s'était permis de piller l'abbaye de Cluny et d'en égorger presque tous les moines. En 1180, Philippe-Auguste y vint à son tour pour châtier le comte Guillaume II. Dévastée par les routiers en 1366, elle n'eut pas moins à souffrir des écorcheurs en 1438. Enfin, après la mort de Charles le Téméraire, comme elle s'était déclarée pour la princesse Marie de Bourgogne, Louis XI la fit assiéger par le sire de Craon (Georges de la Tremouille), qui s'en empara et y commit des cruautés inouïes. Réunie à la couronne de France, Chalon dut à sa situation sur la grande route d'Italie d'être souvent traversée par des rois et des princes; en 1499, elle fut, à grands frais, le passage de Charles VIII, et elle fit plus tard une réception non moins pompeuse à Louis XII. Au xvi^e siècle, elle eut beaucoup à souffrir des guerres religieuses; les catholiques et les protestants en devinrent maîtres tour à tour et s'y livrèrent aux plus déplorables excès. Pendant la Ligue, Mayenne s'en empara en 1568 et rançonna les habitants. Le traité de Fontenay, dont les préliminaires furent signés au château de Taizé, à 3 kilom. de Chalon, rendit cette ville à Henri IV, mais en la laissant encore à Mayenne, comme place de sûreté, pendant six années (1599). — Enrichie par le système du blé du continent, au commencement du xix^e

siècle, Chalon se montra toujours dévouée à l'Empire. Elle opposa une vive résistance, en 1814, aux troupes de la coalition et, en se rendant au général Schleier, elle obtint une capitulation honorable. Par un décret rendu en 1815, Napoléon l'autorisa à ajouter à ses armes la croix de la Légion d'honneur. En 1831, Chalon avait envoyé un bataillon de volontaires contre les insurgés lyonnais; en 1834, elle éleva des barricades pour arrêter les troupes envoyées contre Lyon, qui s'était de nouveau révoltée. Six ans plus tard (1840), une inondation de la Saône, la plus considérable dont cette ville ait gardé le souvenir, lui fit éprouver des pertes considérables. — Chalon doit à sa situation privilégiée et sans doute aussi à l'énergie de ses habitants d'avoir triomphé des vicissitudes cruelles que nous venons de retracer sommairement; sa prospérité s'est beaucoup accrue depuis une soixantaine d'années, et bien que le chemin de fer qui la traverse lui ait enlevé de son importance en faisant une concurrence redoutable à la batellerie de la Saône, elle n'en est pas moins restée un des principaux marchés d'approvisionnement de l'est.

Cette antique cité ne conserve aucun vestige remarquable de son passé. L'église Saint-Vincent, fondée en 532 par l'évêque saint Agricole, souvent détruite et réparée, a été reconstruite de 1386 à 1440. La façade et les clochers, démolis en 1793, ont été rebâties de 1827 à 1851, sur les plans de Chenavard. Cette église, classée parmi les monuments historiques, occupe, à ce que l'on croit, l'emplacement d'un temple païen : Grivaud de la Vincelle, dans son *Recueil des monuments antiques*, fait connaître qu'en creusant un caveau, en 1780, on découvrit, à 5 m. de profondeur, des trophées de colonnes, des chapiteaux, des fragments de bas-reliefs, etc., ainsi qu'un cippe sur lequel était grossièrement sculpté un *Mercurius* entouré de ses attributs. Saint-Vincent servait autrefois de cathédrale; l'évêché de Chalon, dont le premier titulaire fut Donatien, qui vivait vers 346, a été réuni au diocèse d'Autun par le concordat de 1801. — Parmi les autres édifices de Chalon, nous citerons : l'église Saint-Pierre, ancienne dépendance d'une abbaye de bénédictins, bâtie en 1700 et consacrée en 1713; — l'Hôpital, fondé en 1528 dans le faubourg de Saint-Laurent, sur la rive droite de la Saône, et entièrement reconstruit il y a quelques années; — le pont de pierre, commencé en 1418 sous le duc Jean sans Peur, achevé en 1508, élargi en 1780 et débarrassé, à cette époque, des cellules qui surmontaient les piles et de la chapelle en cul-de-lampe élevée sur la première arche; — l'obélisque, érigé en 1730 et dédié depuis à Napoléon I^{er}; — la fontaine, de la place du Beaune, décorée d'une statue de Neptune, etc.

Le faubourg Saint-Laurent, relié à la ville par le pont de pierre, doit son origine à un monastère que saint Gratus, évêque de Chalon, fit bâtir, et qui, ruiné en 987 par les Hongres, fut donné en 1070, par l'évêque Achard, à l'abbaye de l'Île-Barbe, près de Lyon. Après la mort de Louis le Débonnaire, en 845, Saint-Laurent fit partie de l'Empire et devint une ville de la Bresse chalonnaise, ayant une existence distincte, avec le titre de châtellenie royale pour les causes de première instance. Cette châtellenie, la laquelle ressortissaient la ville de Seurre et 12 villages situés entre le Doubs et la Saône, fut supprimée seulement en 1749 pour être réunie au bailliage de Chalon. En 1362, le roi Jean établit à Saint-Laurent un parlement pour les causes d'appel du comté d'Auxonne et de ses terres d'outre-Saône. Cette localité possédait aussi, pendant plusieurs siècles, un hôtel des monnaies, et elle députait aux États généraux. Elle fut presque entièrement détruite par un incendie en 1787.

Chalon est la patrie de saint Césaire, évêque d'Arles; de saint Didier, archevêque de Vienne, assassiné en 607 par ordre de Brunehaut; du savant antiquaire Denon; du naturaliste de Latour.

CHALON-SUR-SAÔNE (CONCILLES DE). 470. La mort de Paul, évêque de Chalon-sur-Saône, occasionna, vers 470, beaucoup de désordres dans cette Église. Pour mettre un terme à des intrigues indignes de la religion, l'archevêque de Lyon, saint Patrice, et saint Euphrasie, évêque d'Autun, vinrent avec plusieurs autres prélats à Chalon, pour y tenir un concile. On élut pour évêque un prêtre de Lyon, nommé Jean, et connu pour sa piété.

579. Le concile de Lyon tenu en 579 avait déposé l'évêque d'Embrun, Salome; et l'évêque de Gap, Sagittaire, coupables tous les deux de pillage, d'homicide et d'adultère. Les deux condamnés, étant allés à Rome, avaient obtenu leur pardon et leur réinstallation du pape Jean III. A peine furent-ils rétablis sur leurs sièges qu'ils recommencèrent leurs désordres. Le roi Gontran, indigné d'une pareille conduite, fit tenir un concile à Chalon, où ils furent déposés de l'épiscopat. On les enferma dans un monastère de cette ville; mais ils se sauvèrent bientôt, sans pouvoir toutefois reprendre leurs fonctions, qui avaient été données par le concile à Enérit pour Embrun, et à Aridius pour Gap.

644 ou 650. Ce concile se tint sous le règne et par l'ordre du roi Clovis II, dans la basilique de Saint-Vincent, à Chalon-sur-Saône. Il s'y trouva trente-neuf évêques, six abbés et un archidiacre. Les plus célèbres des évêques étaient Candéric de Lyon, président du con-

cile; saint Landale ou Dodelen de Vienne, saint Ouen de Rouen, Armentarius de Sens, saint Vulfole de Bourges, saint Donat de Besançon, saint Dédard de Mâcon, saint Pallade d'Auxerre, saint Médard de Chartres, saint Gratus de Chalon, saint Magous d'Avignon, saint Chadoind du Mans et saint Eloi. Les évêques donnaient, pour motif de la convocation du concile, l'obligation que les anciens canons avaient imposée aux métropolitains de s'assembler annuellement avec leurs provinciaux; mais ils voulaient en réalité juger les accusations portées contre Théodose, évêque d'Arles, et examiner les prétentions d'Agapius et de Bobon, tous deux évêques de Digne. On commença par dresser vingt canons. Le 1^{er} ordonne qu'en matière de foi, on s'en tiendra à la doctrine du concile de Nicée, confirmée par celui de Chalcedoine; le 2^e veut qu'on observe les décrets des canons; le 3^e renouvelle les défenses faites aux ecclésiastiques d'avoir chez eux des femmes étrangères; le 4^e ordonne qu'il n'y ait jamais deux évêques en même temps pour la même ville; le 5^e défend aux laïques de se charger du gouvernement des biens des paroisses, ou des paroisses mêmes; le 6^e prescrit que personne ne se mette en possession des biens ecclésiastiques avant un jugement légitime, et que celui qui le ferait soit traité comme meurtrier des pauvres; le 7^e défend aux évêques et aux clercs de rien prendre des biens d'une paroisse, d'un hôpital ou d'un monastère, après la mort de celui qui en avait le gouvernement; le 8^e prescrit aux évêques d'imposer une pénitence à ceux qui se confessent; le 9^e défend de vendre des esclaves hors du royaume de Clovis, de peur qu'ils ne demeurent toujours en servitude, ou qu'ils chrétiens ils ne tombent au pouvoir des juifs; le 10^e porte que l'évêque sera élu par le clergé, et les citoyens de la ville, sous peine de nullité; le 11^e défend aux juges laïques, sous peine d'excommunication, d'aller par les paroisses de la campagne que l'évêque a coutume de visiter, et de contraindre les clercs ou les abbés à leur préparer des repas ou des logements; le 12^e enjoint que, pour prévenir les divisions, il n'y ait jamais que deux abbés dans un monastère, et que s'il arrive que l'abbé élise, de son vivant, son successeur, celui-ci n'ait aucun maniement des biens du monastère, ni aucune part au gouvernement, avant la mort de l'abbé; le 13^e défend de retenir les clercs d'un autre diocèse et de les ordonner sans le consentement de leurs évêques; le 14^e porte que la situation des oratoires et des clercs qui les desservent dans la maison des seigneurs laïques, vis-à-vis des diocèses; le 15^e défend, sous peine d'excommunication, aux abbés, aux moines et aux procureurs des monastères, de se faire presser par des laïques et d'aller à la cour sans la permission de leur évêque; le 16^e renouvelle les canons contre la simonie et prononce la peine de déposition contre ceux qui ont reçu les ordres sacrés pour l'argent; le 17^e décrète la peine de l'excommunication contre tous les séculiers qui exciteront du tumulte ou qui tireront l'épée pour blesser quelqu'un dans les églises ou dans leurs enceintes; le 18^e réitère la défense de couper le blé, de l'enlever, de labourer la terre ou de faire toute autre culture les jours de dimanche; le 19^e défend aux femmes, sous peine d'excommunication, de danser dans l'enceinte ou sur le parvis des églises ou d'y chanter des chansons obscènes; le 20^e enfin concerne Agapius et Bobon, les deux rivaux pour le siège épiscopal de Digne. Le concile les déclare tous les deux déchus de l'épiscopat, comme coupables de plusieurs fautes contre les canons. Avant de se séparer, le concile destitua encore Théodose, évêque d'Arles, qui, cité à comparaitre, n'avait osé se présenter.

813. L'empereur Charlemagne avait déjà fait tenir une série de conciles pour la réforme de l'Église et la consolidation de la discipline ecclésiastique. Celui de Chalon, en 813, fut le dernier. Tous les évêques et les abbés de la Gaule Lyonnaise y assistèrent et rédigèrent un règlement en 83 articles; à peu près semblables à ceux qui furent faits à Tours. Nous n'en citerons ici que les principaux. Le 3^e canon ordonne aux évêques d'établir, conformément à l'édit de l'empereur Charles, des écoles où les clercs apprendront les lettres et les saintes Écritures, non-seulement pour se rendre capables d'instruire les peuples, mais aussi pour défendre l'Église contre les hérésies. Dans plusieurs autres canons, on recommandait aux évêques la sobriété, la chasteté, la pureté des mœurs. Le 20^e canon exhorte les évêques et les comtes à vivre en paix et en bonne intelligence, et à s'acquitter dignement de leurs ministères. Le 22^e ordonne que les abbés et les moines vivent selon la règle de saint Benoît. Le 27^e défend de réitérer le baptême et la confirmation, comme le pratiquent quelques évêques ignorants. Le 46^e canon dit qu'on ne doit point célébrer la messe dans les maisons particulières; le 50^e, qu'on ne doit point négliger l'observation du dimanche. Plusieurs canons concernent le mariage entre serfs; d'autres règlent la conduite que doit tenir une abbess vis-à-vis des laïques, les rapports que les sanctimoniales ou nonnes peuvent avoir avec les hommes. Les évêques, après avoir signé ces 86 canons, les adressèrent à Charlemagne, qui convoqua, à Aix-la-Chapelle, au mois de décembre de la même année, une assemblée générale. Il y fit examiner les canons, et en forma un capit-

laire de 28 articles, qui ne sont que la confirmation et comme un précis de ces canons.

873. Ce concile fut tenu le 21 mai; il était composé de cinq évêques, d'abbés, de moines, de prêtres, de diacres et d'archidiacres, ayant à leur tête Remi, archevêque de Lyon. Les chanoines de Saint-Marcel réclamaient contre les évêques de Chalon, qui leur avaient enlevé l'église de Saint-Laurent, que les rois de France avaient fondée et donnée à leur chapitre. Le concile décida que l'église serait rendue aux chanoines de Saint-Marcel.

886. Le 18 mai, huit évêques se réunirent à Chalon pour travailler à rétablir la paix et arranger les affaires de l'Église. Leurs tentatives furent vaines, et la plupart des historiens ecclésiastiques ne citent pas cette réunion parmi les conciles.

894. Un moine de Flavigny nommé Gerfroi fut accusé par la voix publique d'avoir empoisonné Adalgaire, évêque d'Autun. Aurélien, archevêque de Lyon, présida un concile pour juger ce crime; mais on ne put produire de preuve contre Gerfroi; et il fut renvoyé devant un synode diocésain.

1063. Le légat Pierre Damien réunit les évêques, pour réformer quelques abus et confirmer la juridiction de Cluny, attaquée par l'évêque de Mâcon.

1115. Le 12 juillet, le légat du pape, Cosson, réitéra l'excommunication que le pape Gélas II avait déjà lancée contre l'empereur d'Allemagne, Henri V.

1120. L'évêque de Verdun, Henri, fut le conseil de saint Bernard, se tenant devant le concile de son évêché.

CHALONNAIS, ancien pays de France, qui faisait autrefois partie de la Bourgogne; et qui est maintenant compris dans le département de Saône-et-Loire, où il forme les arrondissements de Louhans et de Chalon-sur-Saône.

CHALONER (Thomas). V. CHALLONER.

CHALONNAIS, AISE s. et adj. (châ-lo-né, è-ze). Géogr. Habitant de Châlons-sur-Marne, de Chalon-sur-Saône ou du Châlonnais; qui appartient à l'une de ces villes, à cette contrée ou à leurs habitants : Les CHALONNAIS. La coiffure des CHALONNAIS est des plus bizarres. Le commerce CHALONNAIS est assez important.

CHALONNAIS, petit pays de France compris autrefois dans la province de Champagne, et faisant aujourd'hui partie des arrondissements de Châlons, de Sainte-Menée et de Vitry, dans le département de la Marne.

CHALONNÈS, ville de France (Maine-et-Loire), ch.-l. de canton, arrond. et à 25 kilom. S.-O. d'Angers, au confluent du Layon et de la Loire, sur le chemin de fer de Tours à Nantes; pop. aggl. 3,030 hab. — pop. tot. 6,505 hab. Pêche et navigation; fabriques de toiles et de mouchoirs; cordages, teintureries, brasseries, distilleries, fours à chaux. Commerce de vins; tissus, bestiaux. On trouve à Chalonnès de nombreux vestiges gallo-romains, entre autres ceux d'un camp; et dans les murailles mêmes de l'église Sainte-Maurille, les restes d'un temple antique. Dans les dernières années (août 1859), on restaura l'église Notre-Dame, on a trouvé dans l'intérieur du mur septentrional la sépulture d'un guerrier franc inhumé avec son cheval et ses armes. Aux environs, ruines de l'ancien château fort, dont il reste une tour énorme. Tous ces débris donnent à cette ville une origine fort ancienne; son vieux château existait encore du temps de la Ligue; il fut pris par le duc de Mercœur, repris par Richelieu et démoli à la fin de la guerre; comme beaucoup d'autres forteresses.

CHALONS (Vincent), historien français, né à Lyon vers 1642, mort en 1694. Il fut secrétaire de l'Oratoire et précepteur du fils du président de Harlay. Il a composé deux ouvrages imprimés après sa mort : *Histoire de France* (Paris, 1720, 3 vol.), et *Éloges de la poésie française* (1726).

CHALONS (Nicolas de), linguiste français. Il était, au commencement du xviii^e siècle, grand vicaire de l'évêque de Vannes. On a de lui : *Dictionnaire breton-français du diocèse de Vannes* (1723, in-12), et un autre dictionnaire ayant le même titre, mais inédit, formant 4 vol. in-4^e.

CHALONS (Famille de). Jean de Bourgogne, comte de Châlons, mort en 1257, laissa trois fils, dont l'aîné a continué la branche des comtes de Bourgogne. — Le second, Jean, qui épousa en secondes nocces Alix de Bourgogne, fille d'Endes et de Mahaud de Bourbon, comtesse de Nevers, d'Auxerre et de Tonnerre, fut l'auteur d'une nouvelle maison des comtes d'Auxerre et de Tonnerre, qui s'est éteinte dans les mâles vers le milieu du xvi^e siècle. Le troisième fils du comte de Châlons ci-dessus fut l'auteur d'une maison des princes d'Orange. — Jean de Châlons, quatrième du nom, seigneur d'Arnai, d'Argueil, de Vitteaux, etc., son quatrième successeur en ligne directe, épousa, en 1389, Marie de Baux, fille unique de Raimond de Baux, prince d'Orange, et devint lui-même prince d'Orange à la mort de son beau-père, en 1393. Il laissa, entre autres enfants, Louis de Châlons, prince d'Orange (v. ORANGE) et Jean, auteur de la maison des comtes de Joigny V. JOIGNY.

CHALONS-SUR-MARNE, ville de France (Marne), ch.-l. de département, d'arrond. et

de canton, sur la Marne et le canal de la Marne au Rhin, à 162 kilom. E. de Paris, par le chemin de fer de Strasbourg; pop. aggl. 14,880 hab.—pop. tot. 17,692 hab. L'arrondissement renferme 5 cantons, 104 communes et 59,057 hab. Evêché suffragant de Reims; tribunaux de 1^{re} instance, de commerce et de justice; grand séminaire; école d'arts et métiers; collège communal; école normale d'instituteurs; jardin botanique; bibliothèque publique de 26,000 volumes. Chef-lieu de la 4^e division militaire du 2^e corps d'armée. Industrie très-active et variée, consistant principalement dans la fabrication du vin de Champagne; confection de chaussures, mégisserie, tannerie, corderie, bonneterie, fabrication d'espagnolettes, serges, etc. Commerce considérable de grains, vins de Champagne, laines et produits manufacturés.

Le nom de Châlons paraît dérivé de celui des *Catalauni*, peuplade gauloise qui occupait son territoire. César ne mentionne pas cette ville dans ses *Commentaires*; mais Ammien Marcellin la cite, et elle figure dans l'*Itinéraire* d'Antonin sous le nom de *Duro-Catalauni*. L'histoire rappelle deux grandes actions qui se sont passées aux environs de cette ville; la défaite de Tetricus par Aurélien, son compétiteur à l'empire, en 273, et celle d'Attila par les Romains, les Francs et les Bourguignons, en 450. Au 9^e siècle, Châlons, qui avait depuis longtemps le titre de comté, forma une espèce d'Etat libre, sous le gouvernement de ses évêques, investis du titre de grands vassaux de la couronne; mais, en 1360, le roi Jean réunit le comté de Châlons à la couronne. En 1147, saint Bernard, en présence du pape Eugène III, du roi Louis VII et d'une foule innombrable, prêcha la deuxième croisade, qui eut une fin si malheureuse. C'est dans cette ville que Charles VII, accompagné de Jeanne d'Arc, reçut les députés de Reims. Sous la Ligue, Châlons resta fidèle à Henri III, et garda ensuite la même fidélité à Henri IV. Patrie du traducteur Perrot d'Ablancourt et de la célèbre courtisane Marion Delorme.

Au point de vue pittoresque, la ville de Châlons, dit M. Molé, est en partie entourée d'anciens murs assez bien conservés; ses boulevards, plantés d'arbres, sont bien entretenus. Elle se présente au voyageur qui arrive de Paris avec toutes les apparences d'une grande cité. On y entre, — après avoir traversé un beau pont en pierre, construit en 1780, et sous lequel coule la Marne, — par une petite place, demi-circulaire, bâtie monumentalement et fermée d'une grille; du milieu de cette place part en ligne droite la longue et belle rue de Marne, jusqu'à la place de l'Hôtel-de-ville, qui est carrée et bien bâtie. Malheureusement, les autres quartiers ne tiennent point ce que promet une pareille entrée: les rues sont étroites, les places irrégulières; les maisons, pour la plupart en bois, sont lourdes et basses. Châlons s'étend dans une vaste plaine, au milieu de belles prairies; quelques légères collines bornent son horizon. Elle était autrefois traversée par la Marne qui, depuis 1788, la longe seulement. Elle est encore arrosée par deux ruisseaux affluents de la Marne: la Maud et la Naud. Entre la Marne et la ville est un canal dont la navigation est assez active. Sur les bords de ce canal est la magnifique promenade du Jard, dessinée par Le Nôtre en 1670: c'est une espèce de parc de huit hectares environ de superficie, dont les vastes allées sont bordées d'ormes séculaires, de bosquets touffus, de pelouses, de pièces d'eau.

La cathédrale de Châlons, dédiée à saint Etienne, s'élève sur l'emplacement d'une chapelle du 9^e siècle qui, si l'on en croit la tradition, avait remplacé elle-même un temple des sibilles. Le nouvel édifice fut consacré, en 1147, par le pape Eugène, assisté de dix-huit cardinaux et de plusieurs chefs d'ordres monastiques, au nombre desquels se trouvait saint Bernard, qui prononça un discours à l'occasion de cette solennité. Peu d'églises ont été dévastées et mutilées aussi souvent que la cathédrale de Châlons. Incendiée par la foudre en 1230, elle dut être reconstruite, en grande partie, à la suite de ce sinistre; aussi présente-t-elle dans son ensemble les caractères de l'architecture du 13^e siècle. Son aspect extérieur est assez imposant; mais la construction perd à être examinée dans le détail: plusieurs parties font disparatre avec le style qui domine dans l'ensemble; les contre-forts n'ont ni la symétrie ni la hardiesse que l'on trouve dans les belles églises gothiques de la même période. La façade principale, qui ne date que de 1628, appartient au style gréco-romain: elle a 37 m. 40 de hauteur sur 30 m. 50 de largeur et se divise en deux étages qui surmonte une baie archivolée et que sépare une galerie décorée de colonnes et de pilastres accolés deux à deux. Les portes sont basses et paraissent écrasées; au-dessus de celle du milieu sont les restes d'un assez beau bas-relief représentant le *Martyre de saint Etienne*. Une rosace à meneaux carrés est pratiquée au deuxième étage. En résumé, le style de cette façade est lourd; les profils, moulures et sculptures sont de mauvais goût et d'une exécution médiocre. De belles fleches découpées à jour ornaient autrefois la façade principale de Saint-Etienne; reconstruites peu solidement en 1821, elles ont été démolies en 1859. Les façades latérales des transepts sont du 13^e siècle. Celle du nord est percée d'un

porche ogival dont la voussure profonde est divisée par de légères colonnettes en six compartiments garnis de statues que la Révolution n'a malheureusement pas épargnées. Ce porche est couronné d'un pignon triangulaire et est flanqué de contre-forts ornés d'élégants panneaux trilobés. Six petites fenêtres servent à éclairer le triforium, et au-dessus est pratiquée une rose du travail le plus délicat. Le portail méridional, bien inférieur à celui que nous venons de décrire, se compose d'une petite porte, de deux fenêtres ogivales et d'une rose en fer d'un effet disgracieux. La hauteur de chacune des façades latérales est de 28 m. 33 sur une largeur de 12 m. 10. Elles sont flanquées l'une et l'autre d'une tour carrée de 38 m. 66, qui comprend six étages. Les quatre premiers étages de la tour du nord sont construits dans le style roman primordial (11^e et 12^e siècles); les étages inférieurs de la tour du sud appartiennent au style ogival du 13^e siècle; les étages supérieurs, terminés par une galerie à balustrade, sont de mauvais goût. Les grandes faces de l'édifice présentent une série de huit contre-forts et deux rangs d'arcs-boutants ornés de gargouilles très-originales. Dans les intervalles des contre-forts sont les toits des chapelles, bordés d'un balustrade en pierre et surmontés d'un clocheton.

A l'intérieur, l'édifice, disposé en forme de croix latine, comprend trois nefs avec transsepts et déambulatoires. Sa plus grande longueur est de 90 m. 40 dans l'œuvre; sa largeur de 28 m. 60 dans les nefs, et de 40 m. 70 dans les transepts. La hauteur de la grande nef est de 27 m. 28 sous clef de voûte; celle des bas-côtés de 16 m. 23. La grande nef est séparée des bas-côtés par dix-huit piliers ornés de bas-reliefs et à chapiteaux ornés de feuilles découpées; au-dessus des arcades ogivales soutenues par ces piliers règne un triforium, décoré de colonnettes accolées et surmonté lui-même d'un rang de hautes fenêtres à ogives. Le sanctuaire occupe toute l'abside dont les arcades sont soutenues, à partir des angles de la croisée, par deux piliers à colonnettes accolées et, au rond-point, par quatre colonnes doriques qui datent seulement du 17^e siècle, ainsi que la voûte. Le maître-autel, un des plus beaux de France, a été construit sur les dessins de Mansard, à l'imitation de celui de Saint-Pierre de Rome; il est construit en marbres variés et mesure 4 m. de longueur. Trois colonnes à bases et à chapiteaux dorés s'élèvent de chaque côté et soutiennent un riche baldaquin. Le chœur, qui s'étend jusque dans la grande nef, est pavé ainsi que le sanctuaire en losanges de marbres blancs et noirs alternés. Saint-Etienne possédait, avant la Révolution, un beau jubé. On y voit encore de curieux vitraux du 13^e siècle, des pierres tombales de la même époque et des siècles suivants, et quelques peintures remarquables, entre autres *Jésus et la Samaritaine* et le *Christ au Jardin des oliviers*, de Louis de Boullogne.

L'église Notre-Dame (Notre-Dame-en-Vaux, c'est-à-dire en vallée) est la plus belle église de Châlons. Fondée en 1157 sur l'emplacement d'une très-ancienne église en bois, elle ne fut consacrée qu'en 1322 par l'évêque Pierre de Lattily. A l'extérieur, l'édifice présente l'aspect le plus imposant. La façade principale est flanquée de deux grosses tours carrées que couronnent des fleches très-élancées. Ces fleches sont flanquées elles-mêmes, à leur base, de quatre clochetons. Les deux tours ont trois étages de fenêtres accolées, à plein cintre. Le porche qui s'ouvre entre ces deux tours appartient au style ogival primaire; il est surmonté d'un cordon de modillons; le premier étage est percé de trois fenêtres accolées, qu'une frise de têtes d'anges et de fleurs sépare d'une belle rosace formée par douze colonnettes qui s'appuient sur des demi-cercles appliqués à la circonférence; une rose de plus petite dimension est pratiquée dans le pignon de la façade et éclaire les combles. Les façades des transepts ont des dispositions assez remarquables: celle du nord est percée de deux fenêtres à plein cintre avec archivolte double, à deux boudins, correspondant à deux colonnettes placées dans le pignon droit de la fenêtre; au-dessus est une ouverture circulaire, et plus haut encore trois fenêtres accolées; celle du milieu dépassant les deux autres; la façade du sud a deux fenêtres semi-circulaires, au-dessus deux roses à quatre lobes, chargées d'ornements, et plus haut trois fenêtres accolées, d'égale hauteur. Le porche de cette dernière façade était orné, avant la Révolution, d'une multitude de statues; il ne date que de 1469. L'édifice, divisé intérieurement en trois nefs, avec transsepts et douelles collatérales autour du chœur, mesure 72 m. environ de longueur. La grande nef communique avec l'un et l'autre bas-côté par sept arcades ogivales que soutiennent alternativement un pilier fort et un pilier plus faible; les transepts sont complètement ouverts, et le chœur est également entouré de sept arcades. Tout autour de l'église règne un élégant triforium, décoré de fines colonnettes et couronné de petites galeries aveugles fort gracieuses. Les chapiteaux des piliers de la grande nef et ceux du triforium sont très-variés et très-riches. On cite encore, comme un des ornements les plus délicats et les plus soigneusement exécutés, une galerie de bois du 14^e siècle, placée immédiatement au-dessus de la rosace du grand portail. Les fenêtres qui éclairent l'église appartiennent un peu à

toutes les époques: les unes sont romanes, les autres ogivales; plusieurs sont garnies de belles verrières de la première moitié du 15^e siècle, parmi lesquelles on remarque celle qui représente l'*Assomption de la Vierge*. Notre-Dame renferme encore de nombreuses et intéressantes pierres tombales. Cette église, qui a subi pendant la Révolution les mutilations les plus regrettables, a été, dans ces derniers temps, l'objet d'une restauration complète, entreprise avec beaucoup de zèle et d'intelligence par M. l'abbé Champenois, curé de la paroisse, sous la direction du savant architecte Lassus. Les travaux ont été commencés en 1850 par la reconstruction de la fleche de la tour sud-ouest, qui a été achevée en 1852.

Les autres édifices religieux de Châlons-sur-Marne sont: l'église Saint-Jean, que l'on assure avoir été fondée en 324 et avoir été le premier temple chrétien de *Catalaunum*; l'édifice actuel, consacré en 1165, est d'une architecture simple et modeste; on y voit un beau tableau de Philippe de Champagne, le *Martyre de saint Sébastien*; — l'église Saint-Alpin, fondée en 889, reconstruite au 13^e siècle, construction massive, écrasée par une lourde tour carrée; elle est riche en pierres tombales et possède, entre autres œuvres d'art, un *Christ* attribué à Albert Dürer, deux tableaux des Bassan, et de beaux vitraux dont l'un représente l'évêque saint Alpin pressant Attila d'éloigner ses troupes de la ville de Châlons; — l'église Saint-Loup, édifice peu élégant, mais où l'on remarque une statue de *Saint Christophe portant l'Enfant Jésus*, ouvrage en bois du 17^e siècle, et quelques bons tableaux, parmi lesquels un triptyque de l'*Adoration des Mages*, dont les volets passent pour avoir été peints par le Primatice; — la chapelle de Sainte-Prudentienne, qui dépendait autrefois d'un couvent et qui a été réédifiée et consacrée de nouveau en 1824; c'est un sanctuaire en grande vénération; il s'y fait un pèlerinage très-suivi, le 19 mai et pendant la fête de sainte Prudentienne.

L'*Hôtel de la préfecture*, ancien hôtel de l'intendance de Champagne, est un joli édifice, dans le goût de Mansard: l'entrée, formant avant-corps, est ornée de colonnes doriques et surmontée de trophées militaires; les bâtiments, d'ordre ionique, sont couronnés de balustrades qui masquent en partie les combles. La façade qui donne sur le jardin et qui domine la promenade du Jard est des plus élégantes.

L'*Hôtel de ville*, qui sort à la fois de mairie et de palais de justice, a été construit de 1772 à 1785; il est surmonté d'un dôme et a sa façade principale ornée d'un fronton sculpté, qui représente *Châlons exploitant les produits de la Champagne*. Des colonnes d'ordre toscan, posées sur un soubassement à refends, supportent le péristyle auquel on arrive par un escalier de sept degrés, décoré de deux lions en pierre. Les portraits des Châlonnais célèbres ornent le vestibule.

Parmi les autres édifices et établissements remarquables de Châlons, nous citerons: le Collège, construit au 17^e siècle, bâtiment assez vaste avec une chapelle réunissant à sa façade trois ordres d'architecture et surmontée d'un dôme élevé; — l'Ecole des arts et métiers, fondée sous le premier empire et installée dans les bâtiments de l'ancien séminaire élevés de 1770 à 1784 et agrandis dernièrement; cette école, qui compte 300 élèves, possède de belles collections industrielles et scientifiques; la chapelle, décorée de colonnes et de pilastres corinthiens, est élégante; — la Bibliothèque, qui renferme 25,000 volumes environ et une collection de minéralogie, de conchylogie, de botanique et de zoologie; — la caserne, ancien couvent de Saint-Pierre, masse imposante de bâtiments dans le style moderne, ornés de corniches et de sculptures élégantes; — la salle de spectacle; — l'hôtel-Dieu; — l'Asile des aliénés; — la porte Sainte-Croix, arc de triomphe d'ordre ionique, construit en six semaines, en 1770, à l'occasion du passage de Marie-Antoinette; — le pont des Archers, à droite du Jard, portant les dates 1602, 1742 et 1782; — le pont de l'arche Mauvilain, formé d'une seule arche à coquille ouverte du côté de la ville; — les tourelles du bastion Mauvilain et le bastion d'Aumale, restes des anciens remparts, etc. — Parmi les établissements particuliers de la ville de Châlons, on ne peut se dispenser de citer la maison Jacqueson dont les caves, creusées dans le flanc d'un rocher crayeux, renferment plus de 3 millions de bouteilles de vin de Champagne.

Aux environs, à 20 kilom. N. de la ville, sur le territoire de Mourmelon-le-Grand et Mourmelon-le-Petit, se trouve le camp de Châlons, relié par une voie ferrée à la ligne de l'Est; près de là, on voit l'emplacement d'un ancien camp romain, appelé camp d'Attila.

En 1129, un concile fut tenu à Châlons-sur-Marne. Depuis longtemps, le peuple de Verdun se plaignait de son évêque, Henri de Blois, qui s'était rendu odieux à ses diocésains, et à plusieurs reprises avait été accusé à Rome. L'archevêque de Reims et le légat du saint-siège, Matthieu d'Albane, se réunirent à Châlons avec plusieurs évêques et abbés, pour examiner les griefs qu'on imputait à Henri de Blois. Saint Bernard, qui assistait au concile, conseilla à l'évêque de Verdun d'abdiquer l'épiscopat, plutôt que de gouverner un peuple qui le supportait avec peine et auprès duquel

il ne pouvait plus espérer de pouvoir faire aucun bien. Henri suivit ce conseil, et, pour le consoler, on lui vota une contribution de dix marcs d'argent, qui dut servir à payer les dettes qu'il avait contractées dans la ville. On élit pour lui succéder Ursion, abbé de Saint-Denis de Reims. La même année, Henri de Blois fut fait évêque de Winchester, en Angleterre.

Châlons-sur-Marne (BATAILLE DE), lutte gigantesque, une des plus meurtrières, des plus sanglantes qui aient signalé la chute de l'ancien monde. C'est une étude émouvante que celle de ces vieilles sociétés qui s'écroulent de toutes parts sous les coups de peuples barbares sortis tout à coup on ne sait de quels pays, acteurs inconnus qui entrent brusquement sur la scène, et en chassent les personnages fatigués, usés, qui n'y remplissaient plus qu'un rôle languissant et inutile. Le plus terrible de ces tragiques acteurs fut assurément Attila, ce redoutable roi des Huns que toutes les populations barbares, de la mer Caspienne et de la mer Noire jusqu'au Rhin et à l'Océan du Nord, reconnaissent pour maître et seigneur. A son appel, cinq ou six cent mille guerriers s'élançaient de ces sombres profondeurs; c'est de là qu'il partait chaque année avec ces hideux cavaliers au crâne pointu, au teint livide, aux petits yeux enfoncés dans la tête, au nez écrasé, aux larges épaules, qui vivaient de viandes crues et de lait aigre, et qui buvaient le sang de leurs chevaux quand les vivres leur manquaient. (H. Martin.) Il promenait alors la destruction partout où le poussait son instinct ravageur. En 450, Genséric, roi des Vandales, craignant la vengeance de Théodoric, roi des Visigoths, qu'il avait injustement offensé, appela Attila dans les Gaules. « C'était une riche proie à conquérir, un vaste et magnifique pays à dévaster: il n'en fallait pas tant pour séduire le roi des Huns et éveiller ses guerriers. Attila, général de l'empire d'Occident, n'attendit pas cette formidable invasion pour organiser ses moyens de résistance: aussi acquit-il habilement il profita de la terreur qui répandait en Gaule le nom d'Attila pour imposer silence à toutes les divisions, et pour réunir tous les intérêts dans un sentiment général, celui de la résistance à l'ennemi commun. C'est ainsi qu'il réussit à coaliser les Francs Saliens, qui avaient alors pour roi Mérovée; les Armoricains, rebelles jusqu'alors à l'autorité impériale, et les Visigoths, ennemis héréditaires des Huns. De tous les points de la Gaule, d'autres peuples accoururent à l'appel d'Attila et se dirigèrent vers la Loire, au point fixé comme lieu du rendez-vous général; les Burgundes vinrent des bords de l'Isère et du Rhône; les Lètes, des provinces de l'Ouest; les Saxons, colonisés dans le pays de Bayeux; les Sarmates auxiliaires; les Lombards, nation helvétique, et jusqu'aux Francs Ripuaires, qui occupaient les environs de Cologne. Lorsque tous ces peuples furent réunis, Attila put marcher, à forces presque égales, contre l'immense multitude des ennemis.

Cependant Attila avait franchi le Rhin au printemps de 451; il s'avance à travers les contrées de l'est de la Gaule, ravageant, incendiant, détruisant tout sur son passage. Metz et une foule d'autres villes furent ruinées de fond en comble. La multitude des légendes qui se rapportent à cette époque peut faire juger de l'impression que ce terrible passage laissa dans la mémoire des peuples. Troyes dut son salut aux vertus de saint Loup, son évêque; mais la ville de Tongres fut détruite. Les prières de sainte Geneviève sauvèrent Paris, et Attila, se dirigeant vers le sud-ouest, marcha sur Orléans, dont il fit battre les remparts à grands coups de bélier. Les habitants, excités par l'évêque Anianus (saint Aignan), se défendirent courageusement; mais ils n'en furent pas moins obligés, suivant les historiens les plus accrédités, d'ouvrir leurs portes à un vainqueur impitoyable. Tandis que les kans des Huns, réunis sur la place publique, s'apprêtaient à se partager les dépouilles et le butin, d'effroyables cris vinrent tout à coup les arracher à la joie de leur facile triomphe. C'étaient Attila et Théodoric, roi des Visigoths, qui arrivaient avec la masse des coalisés, et qui chargeaient impétueusement les Huns; ceux-ci essayèrent en vain de résister; plusieurs milliers d'entre eux furent tués en pièces ou précipités dans la Loire. Le récit de cet événement, dans Grégoire de Tours, est peut-être moins authentique que celui des autres chroniqueurs; mais il est empreint d'un tel caractère de vérité, de foi et de poésie, que nous croyons devoir le rapporter ici: « Dans le temps où Attila, roi des Huns, assiégea Orléans, vivait dans cette ville l'évêque Anianus, homme de haute prudence et de grande sainteté... Comme le peuple enfermé dans la cité demandait à grands cris à son évêque ce qu'il fallait faire, Anianus, mettant sa confiance en Dieu, leur commanda à tous de se prosterner en oraison, et d'implorer avec ferveur l'assistance du Seigneur. Ils firent ainsi qu'il leur avait prescrit, et il leur dit: « Regardez du haut des murailles si la miséricorde de Dieu vient vous secourir. » Et ils regardèrent du haut des murailles et ne virent personne. Mais lui: « Priez avec confiance, reprit-il, car le Seigneur vous déliera aujourd'hui. » Et ils prièrent de nouveau. « Regardez de nouveau, » dit-il alors. Ils regardèrent encore et ne virent personne qui

leur portât secours. Il leur dit pour la troisième fois : « Si vous demandez avec instance, le Seigneur va paraître. » Ils implorèrent le Seigneur avec larmes et grandes plaintes, puis ils regardèrent pour la troisième fois, et ils virent de loin comme un nuage qui s'élevait de terre. « Voilà le secours du Seigneur, » dit l'évêque. Et, comme les murailles tremblaient déjà aux chocs redoublés des béliers et allaient tomber, voici qu'Aétius et Théodoric, roi des Goths, et Thorismond, son fils, avec leurs armées, accoururent vers la cité et repoussèrent et chassèrent l'ennemi. »

Attila, étonné de cet échec, le premier qu'eussent essayé ses armes, ordonna la retraite et se replia du côté de l'est, ne cherchant, pour accepter la bataille, qu'un terrain favorable au déploiement de son immense cavalerie. Les coalisés le suivirent pas à pas, attendant, eux aussi, qu'un accident heureux leur permit de fondre avec avantage sur ce lion orgueilleux et irrité. Lorsque Attila fut arrivé dans les vastes plaines vaguement désignées par les chroniqueurs sous les noms de Champs Mauriciens et de Champs Catalauniques, dans le pays de Châlons, il jugea qu'il avait assez battu en retraite devant ses ennemis, et il s'arrêta pour livrer la bataille. Les deux armées se suivaient de si près que les Francs, qui ouvraient la marche des alliés, se heurtèrent la nuit contre l'arrière-garde du roi barbare, formée des bandes gépides, et jonchèrent la plaine de quinze mille cadavres, sanglant prologue de l'effroyable drame du lendemain.

Pour la première fois, Attila parut en proie à une étrange incertitude, éveillée sans doute par l'échec qu'il venait de subir à Orléans. Il hésitait à tirer le fameux cimeterre que lui avaient envoyé les dieux. Cependant, vers trois heures de l'après-midi, il donna le signal du combat : les tambours latars résonnèrent, les trompes gothiques retentirent, et les hordes hunniques commencèrent à onduler, comme les flots d'une vaste mer au premier souffle de la tempête. Attila, placé au centre avec ses Huns, avait à sa gauche les bataillons ostrogoths, commandés par les trois frères Walamir, Théodémir et Widemir ; à sa droite, les tribus des Gépides, que conduisait Ardarik, son ami le plus fidèle ; entre ses deux ailes, il avait distribué la foule des rois et des princes tributaires qu'il entraînait à sa suite. En face du roi barbare se pressaient les longues lignes des défenseurs du sol envahi : les Visigoths à la droite, commandés par leur vieux roi Théodoric ; les Gallo-Romains à la gauche, avec Aétius à leur tête ; puis, au centre, les Alains de la Loire, ayant Sangiban pour chef. Ainsi, dans ce choc gigantesque, les peuples de même origine étaient opposés les uns aux autres.

Le champ de bataille était dominé par une éminence que chaque parti songea à occuper ; mais Aétius et Thorismond, fils aîné de Théodoric, parvinrent à s'établir les premiers sur le sommet, et, du haut de ce poste avantageux, cultiverent les escadrons barbares qui gravissaient la pente opposée ; Attila accourut alors au milieu de ses guerriers et ranima leur ardeur, désignant surtout à leurs coups les Alains et les Visigoths, dont la défaite devait être pour eux le signal de la victoire, et dédaignant les Romains, qui, disait-il, n'étaient bons qu'à des évolutions de parade. Les Huns s'élançant avec une nouvelle fureur, et la mêlée s'engagea de toutes parts, mêlée terrible, retentissante, effroyable, dont les tourbillons sanglants couvrent une province presque tout entière. Ce fut une lutte immense, inouïe, un massacre incalculable ; jamais pareille hécatombe n'avait encore été offerte à l'horrible dieu des combats. Jornandès, historien goth, assure qu'un ruisseau qui coulait à travers le champ de bataille se trouva tout à coup transformé en torrent, et qu'il roula des flots de sang.

Ce furent les Visigoths qui décidèrent le sort de la journée, justifiant ainsi les oracles d'Attila. Après avoir repoussé et mis en désordre les Ostrogoths, qui leur étaient opposés, ils se rabattirent par un brusque mouvement sur le centre et tombèrent comme un ouragan sur le flanc des Huns. Leur charge fut si impétueuse, si irrésistible, que les Huns, rompus et enfoncés, ne parvinrent à se rallier que derrière l'enceinte des chariots qui défendait leur camp. Mais les Visigoths avaient fait une grande perte : dans cet épouvantable flux et reflux d'hommes et de chevaux, leur vieux roi Théodoric, atteint d'un trait lancé par un chef ostrogoth, était tombé à terre ; mourant, ou peut-être déjà mort, il fut foulé aux pieds et écrasé par ses propres escadrons, qui passèrent sur lui sans le reconnaître.

La nuit, cependant, était venue couvrir de ses ombres cet horrible champ de bataille ; mais, quoique les Huns fussent vaincus et qu'Attila se fût enfoncé dans son camp après avoir fait sonner la retraite, plus d'une scène de carnage s'accomplit encore dans les tentes : Thorismond, à la tête d'un fort détachement, ayant voulu rejoindre la masse des Visigoths, dont il avait été séparé pendant l'action, se heurta contre les barricades d'Attila et fut aussitôt assailli par les Huns, qui s'élançèrent d'entre leurs chariots, semblables à des sangliers blessés et furieux qu'un chasseur imprudent trait braver dans leur bauge. Thorismond, blessé à la tête et jeté à bas de son cheval, ne fut qu'à grand-peine arraché à la mort par ses soldats. Une multitude de

corps composant les deux armées s'entre-croisaient dans l'ombre en cherchant à regagner leur camp respectif, et se frayaient un passage les armes à la main, ou étaient repoussés dans la plaine immense, où ils erraient à l'aventure. Le soleil, en paraissant le matin sur l'horizon, éclaira un lugubre spectacle : aussi loin que la vue pouvait s'étendre sur les vastes Champs Catalauniques, l'œil effrayé n'apercevait que des monceaux de cadavres. « Dans cette très-grande bataille des plus vaillantes nations du monde, dit Jornandès, il avait péri des deux parts cent soixante-cinq mille hommes, sans compter les morts franks et gépides de la veille. » Un auteur espagnol contemporain renchérit encore sur cet effroyable chiffre, et élève jusqu'à trois cent mille le nombre des victimes.

Les coalisés, n'osant forcer Attila dans son camp, résolurent de l'y bloquer. Le roi barbare était presque aussi redoutable qu'avant sa défaite : on entendait bruits les armes de ses sauvages cavaliers, les instruments de cuivre sonner, la voix des chefs retentir, et chaque fois qu'on s'approchait de leurs chariots, des archers faisaient pleuvoir au loin une grêle de flèches et de traits. Mais Attila ne s'en jugeait pas moins perdu ; pour ne pas tomber vivant au pouvoir de ses ennemis, il s'était lui-même préparé une mort digne de sa vie, en formant avec des selles de chevaux un immense bûcher, auprès duquel il se tenait une torche à la main, tout prêt à y mettre le feu. Un matin cependant, à sa grande surprise, il ne vit plus aucun ennemi devant lui ; la plaine était libre, et il reprit aussitôt la route de la Germanie avec ses hordes à moitié détruites ; la Gaule et l'Occident étaient sauvés de la domination tartare. Quant aux motifs qui décidèrent les alliés à laisser se relever leur proie à moitié terrassée, ils sont restés obscurs et inexpliqués. Le plus plausible, peut-être, est celui que mettent en avant Jornandès et Grégoire de Tours : selon le témoignage de ces historiens, Aétius aurait empêché les Visigoths d'achever la ruine des Huns, de peur qu'ils ne devinssent trop prépondérants, et il aurait adroitement décidé Thorismond à regagner au plus vite le royaume paternel, puis il aurait ensuite employé une ruse analogue pour éloigner Mérovée. Peut-être aussi tous ces peuples, associés un instant par l'impérieuse nécessité du salut commun, se dispersèrent-ils dès que le péril eut disparu.

CHALOSSE s. f. (cha-lo-se — de *Chalosse*, nom géogr.). Vitis. Variété de raisin.

— Agric. Nom que l'on donne, dans plusieurs localités, aux tiges des plantes légumineuses, séchées pour servir de nourriture aux bestiaux pendant l'hiver. Le terrain vague plus fertile que les landes : *Les vaches passent alternativement l'hiver dans la lande et l'été dans la Chalosse*.

CHALOSSE (*Calossia*), ancien petit pays de France, dans la province de Gascogne, divisé en trois parties : la Chalosse propre, le Tursan et le Marsan. Ses principales villes étaient Saint-Sever, Aire, Mont-de-Marsan. Il est aujourd'hui compris dans le département des Landes, où il forme l'arrondissement de Saint-Sever.

CHALOUPE s. f. (cha-lou-pe. — Ce mot dérive d'une racine germanique qui a aussi donné naissance au tern *sloop*, sorte de vaisseau. *Chaloupe* et *sloop* ne diffèrent que par la prononciation de l'articulation initiale *ch* et *s*. Du reste, dans les idiomes germaniques, cette confusion se reproduit fréquemment : ainsi le mot allemand *stein*, pierre, se prononce presque indifféremment *stain* ou *chtain*. Le danois dit *stuppe* pour chaloupe ; l'anglais *sloop* et *shallop*, forme très-voisine du français *chaloupe* ; le hollandais *sloop*, le suédois *slup*, etc. A l'instar du français, l'italien dit *scialuppa* et l'espagnol *chalupa*). Mar. Petit bâtiment non ponté, plus grand que les canots, et servant comme eux au service des navires ou à un service spécial pour de faibles distances ou un faible tirant d'eau : *La chaloupe d'un vaisseau. Une chaloupe de pêche. Des chaloupes armées en guerre. Mettre la chaloupe à la mer. Se sauver dans une chaloupe*.

— *Chaloupe canonnière*. Petit bâtiment à fond plat, armé d'un ou de plusieurs canons. *Double chaloupe*. Grosse chaloupe qui a des coucives ou demi-ponts à l'avant et à l'arrière. *Chaloupe à la toue*. Cella qu'un navire remorque lorsqu'il est sous voile. *Chaloupe en fagot*. Pièces d'une chaloupe démontée, que l'on peut assembler au besoin.

— Argot. Femme dont la toilette a plus d'éclat que de bon goût et de décence.

— Chorégr. *Chaloupe orangeuse*. Variété de chahut des plus hasardées en fait de décence.

— Femme qui se livre à cette danse.

— Conchyl. *Chaloupe cannelée*. Nom marchand de la coquille de l'argonaute argo.

— Encycl. Mar. Il n'y avait autrefois dans notre marine militaire aucune règle fixe pour la construction des chaloupes ni pour celle des canots. D'après le règlement de 1852, les embarcations nécessaires de la flotte sont réparties en sept classes, qui ne comprennent, à vrai dire, que cinq catégories distinctes : les *chaloupes*, dont il existe dix types différents ; les grands canots, dix types aussi ; les canots, huit types ; les baleinières, trois types, et les youyou, trois types, en tout trente-quatre

types d'embarcations. La *chaloupe* est la plus grande embarcation d'un navire ; elle est destinée aux travaux de force et peut être armée au besoin avec de l'artillerie. Sa voilure est ordinairement celle d'une chasse-marée ; c'est du moins celle que l'on préfère à Brest ; à Toulon, c'est à celle du cotre qu'on donne la préférence. A la mer, la *chaloupe* se place sur le pont, entre le grand mât et le mât de misaine ; en rade, elle est filée à l'arrière ou amarrée à un tanguon pendant le jour ; la nuit, elle doit être sur la bouée d'une des ancras du navire. Lorsqu'elle porte une ou plusieurs bouches à feu, elle prend le nom de *chaloupe canonnière*. Dans la flottille de Boulogne figuraient plusieurs bateaux de cette espèce, qui ne mesuraient pas moins de 25 mètres de long ; elles portaient trois pièces de 24 et un obusier de 8 pouces, et étaient montées par vingt-deux marins. On fait aujourd'hui des canonnières en fer, à vapeur, qui peuvent être démontées. Ces *chaloupes* ont rendu de grands services dans les expéditions de Chine et de Cochinchine.

Le grand canot sert pour les transports, les travaux ou les opérations les plus considérables qui ne sont pas effectués par la *chaloupe*. Le petit canot, ainsi que son nom l'indique, est de moindres dimensions que le grand, et on l'emploie aux mêmes usages, mais sur une plus petite échelle. La baleinière est une embarcation dont les baleiniers furent les premiers à se servir. Introduite dans la marine militaire, elle y remplace les voiles avec avantage. Ce sont des canots de forme élégante. Le youyou sert au menu service d'un navire, lorsqu'il ne faut ni une grande vitesse ni une grande capacité ; il ne peut même faire de service que dans les rades sûres et pour de petites distances. Le youyou a une voile, mais on l'utilise rarement.

Tels sont les types d'embarcations que l'on trouve à bord de nos navires de guerre. Quant à celle que les matelots, dans leur langage imagé, nomment la *poste aux choux*, c'est simplement le bateau qu'on expédie le matin aux ordres des divers chefs de gamelle pour rapporter à bord les provisions dont ils font comble à terre.

La *chaloupe*, nous l'avons dit, est mise sur le pont quand un bâtiment prend la mer ; souvent on y place aussi les canots qui, ordinairement suspendus aux côtés du bâtiment, peuvent, dans les gros temps, être emportés par les lames. A bord des navires de commerce, les matelots utilisent alors la *chaloupe* en la transformant en parc pour les provisions vivantes. Ils y entassent les moutons, les porcs, quelquefois les cages à volailles. On cabane, c'est-à-dire on renverse un canot pardessus, de manière à fermer autant que possible ce parc, qu'on lave à grande eau tous les matins. Lorsqu'elle s'est vidée de ses hôtes, la *chaloupe* est encore utilisée par les matelots, qui s'en font un abri pendant la longue durée de leur quart ; ils s'y rassemblent du côté opposé à celui d'où vient le vent, et, accroupis les uns auprès des autres, dans l'intervalle des travaux qu'exige souvent la manœuvre, ils se racontent ces fantastiques histoires de la mer dont ils sont si avides. Aussi, quand le temps est mauvais et que l'officier qui commande le quart a besoin de ses hommes, il sait où les prendre, ils sont « sous le vent de la chaloupe. »

On donne le nom de chaloupiers aux matelots désignés pour faire partie de l'équipage de la *chaloupe*. On les choisit toujours parmi les matelots forts, exercés et de haute taille.

CHALOUPE v. n. ou intr. (cha-lou-pé — rad. *chaloupe*). Argot. Danser le chahut, et particulièrement la variété appelée *CHALOUPE ORANGEUSE*.

CHALOUPIER s. m. (cha-lou-pié — rad. *chaloupe*). Mar. Matelot faisant partie de l'équipage d'une chaloupe : *Les CHALOUPIERS sont choisis parmi les matelots les plus robustes*. *Journalier employé pour le chargement et le déchargement des bâtiments dans les ports chiliens*.

CHALQUE s. m. (kal-ke — du gr. *chalkos*, airain). Antiq. gr. Poids plus petit que la drachme. *Monnaie athénienne qui valait un huitième de l'obole ou un quarante-huitième de la drachme*.

— Encycl. Le *chalque* était en cuivre et tenait le dernier rang dans le système monétaire de l'Attique, comme le centime dans le nôtre. On sait que la drachme était l'unité monétaire d'Athènes ; elle se divisait en six oboles, et l'obole elle-même valait huit *chalques*. De récentes découvertes ont prouvé la vérité de cette division, dont on avait longtemps douté, et qui est attestée par Suidas et par Diodore. Aux deux extrémités de l'échelle monétaire se trouvait le talent, qui valait 6,000 drachmes, et le *chalque* qui ne représentait que le huitième d'une obole. Ces deux extrêmes ont été mis plusieurs fois en opposition, témoin cette belle pensée de Polybe : « Les favoris des rois sont comme les cailloux de l'abaque ; car, à la volonté du calculateur, ceux qui valaient tout à l'heure un *chalque* un instant après valent un talent. »

CHALUBINSKI (Tifus), médecin polonais, né en 1820. Il fit ses études médicales à Dorpat, puis à Wurtzbourg, où il fut reçu docteur en 1844. Trois ans plus tard, il fut nommé médecin de l'hôpital évangélique de Varsovie,

et fut appelé, en 1859, à une chaire de clinique et de thérapeutique, à l'université de la même ville. Outre de nombreux mémoires insérés dans les *Annales de la Société médicale de Varsovie*, on a de lui : *De l'urine au point de vue physiologique et pathologique* (1844, en allemand) et une *Traduction des éléments de botanique d'Adrien de Jussieu* (Varsovie, 1849).

CHALUC s. m. (cha-luk) : Ichthyol. Nom vulgaire d'une espèce de gude.

CHALUCET (Armand-Louis BONIN DE), prélat français, mort en 1712. Il était évêque de Toulon, lorsque, en 1707, le duc de Savoie, Victor-Amédée, vint assiéger cette ville. Bien que treize bombes fussent tombées sur le palais épiscopal, Chalucet refusa de s'éloigner devant le danger ; il releva le courage du peuple et des soldats. Une inscription, destinée à perpétuer le souvenir du dévouement de ce prélat, fut placée l'année suivante à l'hôtel de ville de Toulon. Il a laissé, entre autres écrits, des *Ordonnances synodales* (1704).

CHALUMÉ, ÉE (cha-lu-mé) part. pass. du v. *Chalumer*. Bu à l'aide d'un chalumeau : *Vin CHALUMÉ*.

CHALUMEAU s. m. (cha-lu-mo — lat. *calamellus*, dimin. de *calamus*, même sens). Petit tuyau, petit cylindre creux dont on se sert pour aspirer ou pour diriger le souffle : *CHALUMEAU de paille, de roseau, de verre, de métal. Faire des bulles de savon avec un CHALUMEAU. La distribution du sang de Notre-Seigneur se faisait avec un petit tuyau ou CHALUMEAU d'or*. (Bouteroue.) *A la messe de Noël, on porte le sang du Sauveur au pape, et il l'aspire avec un CHALUMEAU d'or*. (H. Bayle.)

— Poétiq. Nom générique des flûtes, pipeaux, hautbois et autres instruments champêtres du même genre : *Quand la renommée eut annoncé le départ de Lycon, les bergers, dans leur douleur, brisaient leurs CHALUMEAUX*. (Fén.) *Le CHALUMEAU pastoral est encore en usage dans quelques contrées méridionales*. (Bouillet.) *Le CHALUMEAU a donné naissance au hautbois*. (Bouillet.) *Le CHALUMEAU est peut-être le plus ancien des instruments à vent*. (Bachelet.) *Il Nom donné, dans plusieurs pays, à la tige ou chaume du blé et des autres graminées*. *Il Poésie champêtre : Ces révolutions sont tour à tour racontées avec la trompette, la lyre, le CHALUMEAU*. (Chateaub.)

Viendrai-je en une églogue, entouré de troupeaux, Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux ?

BOILEAU.
Fontenelle.

Le Normand Fontenelle, au milieu de Paris, Prête des agréments au chalumeau champêtre.

VOLTAIRE.
Quand du bruyant clairon les sons se font entendre, Daigne-t-on écouter le faible chalumeau ?

POISSINET.
Tircis, je n'ose Ecouter ton chalumeau Sous l'ormeau ; Car on en cause Déjà dans notre hameau.

(Vieille chanson, citée par J.-J. Rousseau dans ses Confessions.)

Il Sons graves de la clarinette qui sont au-dessous du *la*. *Il Notation dont on se sert quelquefois dans les partitions, pour indiquer que le morceau qui en est affecté doit être joué dans l'octave du chalumeau ou octave basse*.

— Minér. et Techn. Instrument qui sert à produire une flamme d'une température très-élevée, et que l'on emploie dans les arts, pour travailler le verre et souder certains métaux ; dans les laboratoires, pour obtenir des substances minérales des effets pyrognostiques propres à les faire distinguer ou à en déduire l'analyse : *Soudure, essai au CHALUMEAU. CHALUMEAU à bouche, à huile, à vapeurs combustibles, à oxygène et hydrogène*. *CHALUMEAU de Bergmann, de Gahn, de Hare, de Brook, de Desbassays de Richemont. On doit à Berzélius un excellent traité sur l'emploi du CHALUMEAU dans les analyses chimiques et les déterminations minéralogiques*. *Il Chalumeau oxydrique, Chalumeau dans lequel, à l'aide d'un jet de gaz oxygène, on alimente la combustion d'un courant d'hydrogène, ce qui permet d'obtenir sur un point donné une température d'une élévation extrême*.

— Chass. Branche frottée de glu pour prendre les petits oiseaux.

— Epithètes. Instrum. de mus. Champêtre, agreste, rustique, villageois, grossier, pastoral, humble, tendre, doux, léger, frêle, faible, monotone, aigre, discordant.

— Encycl. Minér. et Techn. *Il Chalumeau à bouche*. C'est le plus ancien de tous. Dans le principe, il consistait simplement en un tube creux et recourbé par un bout, où il se terminait par un orifice très-étroit ; il conservait même encore cette forme dans plusieurs ateliers. Mais, depuis que les chimistes et les minéralogistes ont eu l'idée de l'appliquer à leurs travaux, il a subi plusieurs modifications importantes, dues pour la plupart à Gahn et à Bergmann. Tel qu'on l'emploie généralement aujourd'hui pour les recherches scientifiques, il se compose de trois pièces qui s'assemblent à frottement et se joignent

d'une manière assez exacte pour empêcher toute fuite d'air : un tube conique, nommé *manche*, qui est droit, long d'environ 0 m. 20 à 0 m. 25, et dont la base est munie d'une embouchure ; un cylindre creux appelé *réservoir*, qui a de 0 m. 012 à 0 m. 015 de diamètre, et qui fait suite au tube ; un autre tube, conique comme le premier, mais plus étroit et long seulement de 0 m. 07 à 0 m. 08, qui s'assemble à angle droit avec le réservoir, et dont l'extrémité porte une ouverture ou lumière très-petite. A l'exception de l'embouchure, qui est souvent en corne ou en ivoire, l'instrument est tout entier en laiton ou en fer-blanc, quelquefois en argent. Toutefois, la partie où est la lumière, se trouvant très-mince, et devant pénétrer souvent dans une flamme chaude, serait exposée à fondre ou du moins à se détériorer, si elle n'était faite avec un métal réfractaire et peu oxydable. C'est pour cela qu'on y adapte d'ordinaire un petit bec de platine, métal qui possède la propriété de supporter les plus vives influences de la flamme sans en éprouver aucune altération.

Pour se servir de l'instrument, l'opérateur applique l'embouchure contre les lèvres et dirige l'extrémité opposée ou bec sur une flamme qui peut être fournie par la mèche d'une lampe à huile ou à esprit-de-vin, ou par telle autre bougie de cire ou d'une chandelle. Au moyen d'une contraction particulière des muscles de la bouche et des joues, contraction qui s'apprend par quelques jours d'exercice, on injecte abondamment de l'air dans l'intérieur de l'instrument, et cet air, poussé violemment en colonne mince et condensée, arrive sur un point limité de la flamme, où il apporte une quantité énorme d'oxygène, qui active la combustion et détermine ainsi une température très-élevée. Le corps soumis à l'action du chalumeau est ordinairement posé sur un morceau de charbon de bois bien cuit ; mais, dans les laboratoires, quand on pense que le pouvoir réducteur de cette substance pourrait empêcher la réaction que l'on veut obtenir, on fait usage d'un support en platine, auquel on donne une forme appropriée. Le réservoir dont nous avons parlé plus haut est destiné à retenir l'humidité provenant de l'air expiré et qui, sans cela, se condenserait dans le petit tube, d'où elle serait projetée sur la flamme et en diminuerait l'effet. On se débarrasse de temps en temps de cette humidité, soit en démontant le gros tube, soit en ouvrant un petit trou pratiqué pour cela dans le réservoir et fermé par un bouchon. Dans ces derniers temps, le chimiste Luca a imaginé de faire ce réservoir en caoutchouc vulcanisé, et de le munir d'une soupape disposée de manière à s'opposer au retour de l'air vers la bouche. Le caoutchouc s'étend pendant qu'on souffle et réagit ensuite par son élasticité, de façon que la sortie de l'air est continue, même quand l'insufflation est intermittente.

La chaleur développée par le chalumeau est supérieure à 1400°. On conçoit qu'une température si élevée peut produire des actions très-énergiques. Toutefois, les effets dus au chalumeau ne dépendent pas uniquement de cette circonstance ; ils peuvent résulter aussi de la nature du dard de la flamme, c'est-à-dire de cette langue de feu pointue et allongée qui s'étend suivant la direction du bec, lorsqu'on souffle. Ce dard a le même aspect que la flamme ordinaire, mais il est constitué un peu différemment. La partie antérieure, que l'on appelle flamme bleue, consiste en un cône bleuâtre, dont la base se trouve à l'extrémité du bec ; c'est de la vapeur combustible mêlée d'air, mais la combustion n'y a pas lieu parce que la température n'en est pas assez haute. Cette partie est enveloppée d'une flamme étroite, brillante et blanchâtre, nommée la flamme blanche, qui se termine aussi en pointe, et qui renferme un excès de carbone et d'hydrogène. C'est dans cette flamme, à l'extrémité de la partie bleuâtre, que la température atteint son maximum. On lui donne aussi le nom de flamme de réduction, parce qu'elle possède la propriété de réduire un grand nombre de combinaisons. Enfin, à la surface extérieure du dard, et enveloppant le tout, se trouve une zone également conique, mais pâle et rougeâtre, dite flamme rouge, où tout le carbone est brûlé. On l'appelle aussi flamme d'oxydation, parce que l'oxygène de l'air ambiant peut agir sur les substances qu'on y expose et les oxyder. L'effet produit par chacune des parties du dard est donc bien différent, et nous verrons plus tard, en parlant des essais, le parti qu'en tirent les chimistes et les minéralogistes. Il nous suffira d'indiquer ici sommairement les résultats principaux que l'on obtient, dans les laboratoires, à l'aide du chalumeau. Ces résultats ont été ainsi résumés par Hugar : « Le minéral fond ou bien se montre tout à fait réfractaire ; fusible, il se transforme en verre ou en émail, avec des phénomènes divers et des produits caractérisés surtout par la couleur. Chauffés dans la flamme blanche, il perd son oxygène et fournit des métaux simples ; dans la flamme rouge, au contraire, il se combine facilement avec l'oxygène, en donnant naissance à des oxydes ou à des acides. Composé d'éléments volatils, il abandonne ceux-ci sous les influences diverses du dard, et les vapeurs, en se dégageant, développent un ensemble de caractères dont les principaux sont l'odeur et la couleur du dépôt

condensé sur le support. Enfin, il communique au dard une teinte particulière. »

— II. *Chalumeau à vapeurs combustibles*. Il en existe de plusieurs sortes. Le plus anciennement connu paraît être l'éolipyle ou *chalumeau* à alcool, que l'on emploie très-fréquemment pour souffler le verre et pour courber les tubes de cette matière. Il peut être disposé de plusieurs façons, mais il consiste ordinairement en une lampe à alcool dont la flamme placée au-dessus. La vapeur produite passe devant un tube recourbé qui la conduit à un petit orifice, d'où elle s'échappe en entraînant l'air ambiant, et chasse la flamme de la lampe, dont la combustion se trouve ainsi considérablement activée. Un autre appareil du même genre est le *chalumeau* à essence de M. Desbassays de Richemont, qui est également très-usité pour travailler le verre, et dont on se sert aussi beaucoup pour souder les métaux précieux. Une lampe à alcool met en ébullition de l'essence de térébenthine renfermée dans une petite chaudière en cuivre, fermée hermétiquement par un couvercle ; un courant d'air passe à travers la vapeur d'essence et l'entraîne dans un tube, à l'orifice duquel on l'enflamme ; en même temps, arrive par un second tuyau un courant d'air forcé qui pénètre la vapeur, en rend la combustion très-vive et donne à la flamme la forme d'un dard plus ou moins épanoui. Les deux courants d'air sont fournis par un soufflet que l'on fait marcher à l'aide d'une pédale.

— III. *Chalumeau à l'hydrogène*. Ce chalumeau est également dû à M. Desbassays de Richemont. Comme son nom l'indique, il brûle un mélange d'air et d'hydrogène. L'air est fourni par un appareil à vent continu, et l'hydrogène par un appareil spécial, où il est formé par la décomposition de l'eau au moyen du zinc, du fer et de l'acide sulfurique. Des tubes en caoutchouc conduisent les deux gaz à un bec de métal, dans lequel ils se mêlent avant de parvenir à l'orifice où on les enflamme. Ce chalumeau donne un dard très-allongé et d'une température très-élevée. De plus, la flexibilité des tubes fait qu'on peut employer ce dard dans toutes les positions possibles, en sorte qu'il constitue un véritable outil de feu aussi facile à manier que le crayon qu'on tient à la main. L'invention de M. Desbassays de Richemont doit à cette circonstance d'avoir été adoptée, dès son apparition, par plusieurs industries importantes. On en fait surtout usage pour la soudure autogène du plomb, ainsi que pour la soudure du platine par l'or et la brasure du cuivre.

4° *Chalumeau à gaz oxy-hydrogène*. Les appareils de cette classe brûlent un mélange d'un volume d'oxygène et de deux d'hydrogène ; ce sont ceux qui produisent la température la plus élevée. Dans les uns, comme le chalumeau de Hare, les deux gaz sont enfermés à part dans deux gazomètres ou dans deux sacs en caoutchouc, d'où des tubes distincts les amènent dans un tube unique où ils se mélangent, et à l'orifice duquel on les enflamme. Dans les autres, au contraire, comme le chalumeau de Brook ou de Newmann, ils sont mélangés d'avance et comprimés dans un même récipient. Dans tous les cas, les chalumeaux à gaz oxy-hydrogène sont surtout des instruments de laboratoire. Sous l'action de leur dard, l'or, l'argent et le platine entrent en ébullition ; la silice, l'alumine, un grand nombre de pierres précieuses, la chaux même, peuvent être fondus.

CHALUMEAU (François-Marie), agronome français, né à Manlay en 1741, mort à Saint-Gauthier, près de la Châtre, en 1818. Il parcourut les principaux États de l'Europe, pour y étudier les procédés divers employés dans l'agriculture ; s'occupa, après son retour, d'exploitations agricoles, et se vit complètement ruiné, sous la Révolution, par suite de fausses spéculations et de la dépréciation des assignats. Il entra alors dans l'instruction publique. On a de lui quelques écrits dont les principaux sont : *Catéchisme de l'impôt pour les campagnes* (1790) ; *Discours sur le choix des juges* (1791) ; *Mémoire sur la culture du département de l'Indre, suivi d'un traité de l'impôt* (1799).

CHALUMER v. a. ou tr. (cha-lu-mé — rad. chalumeau). Fam. Aspirer à l'aide d'un chalumeau :

Esopo quelquefois, la nuit,
De concert avec la servante,
Chalumait, sans faire de bruit,
Les tonneaux de son maître Xanthe.

(Furetière.)

« Vieux mot dont l'usage n'a jamais été général. »

CHALUMET s. m. (cha-lu-mé — rad. chalumeau). Bout d'une pipe. « Peu usité. »

CHALUS (*Castra Lucii*), bourg de France, dans la Haute-Vienne, ch.-l. de cant., arrond. et à 28 kilom. N.-O. de Saint-Yrieix, sur la Tardoire ; pop. aggl. 1,222 hab. — pop. tot. 2,109 hab. Commerce de chevaux et de mulets. Chalus était autrefois défendu par un château fort, dont il reste encore quelques tours assez bien conservées, le donjon, les débris d'une chapelle romane et quelques pans de murailles ; dans la ville basse s'élève, haute de 20 mètres, la tour cylindrique d'où partit, suivant la tradition, la flèche qui blessa à mort Richard Cœur de Lion. Au-dessous du bourg, dans une prairie sur les bords de la

Tardoire, on voit le rocher de Maumont, où, dit-on, se trouvait Richard lorsqu'il reçut le coup mortel.

Chalus (siège de). Un gentilhomme de l'Auvergne, Guimar, vicomte de Limoges, ayant découvert dans ses domaines un trésor d'une valeur considérable, en envoya une part à Richard Cœur de Lion, son seigneur suzerain. Mais le roi d'Angleterre la refusa, alléguant qu'il avait droit à la totalité du trésor, prétention que le vicomte ne voulut pas admettre. Richard recourut alors à la force, et se rendit en Auvergne à la tête d'une nombreuse armée, ravagea le domaine de Guimar, puis mit le siège devant la forteresse de Chalus, où il supposait que le trésor avait été caché. Les chevaliers et les autres défenseurs de la place se rendirent auprès de Richard et offrirent de lui rendre Chalus s'il leur garantissait la vie sauve. Le roi d'Angleterre, irrité qu'un simple château fort eût osé braver ses armes, leur répondit avec emportement qu'il voulait les avoir à discrétion pour les faire pendre tous. Les assiégés rentrèrent dans la forteresse, émus de ces paroles impitoyables, mais déterminés à vendre chèrement leur vie. Le même jour, comme le roi opérât lui-même une reconnaissance autour de la place, à la tête de ses principaux officiers, un adroit arbalétrier nommé Bertrand de Gourdon lui lança du haut des murailles un trait qui s'enfonça profondément dans l'épaule et l'aisselle de Richard. Rendu furieux par cette blessure, le roi se hâta néanmoins de remonter à cheval et de rentrer dans sa tente, où il eut peine à arriver sans perdre connaissance. Mais, en s'éloignant, il avait recommandé à Mercader, fameux routier basque, chef d'une troupe de Brabançons qu'il avait prise à sa solde, de presser sans relâche les assiégés. Le château fut bientôt emporté, et Richard, trop fidèle à ses menaces et à ses sauvages instincts de vengeance, fit pendre toute la garnison. Il n'excepta que Bertrand de Gourdon, le réservant sans doute à une mort cruelle et ignominieuse, qu'il différerait jusqu'au rétablissement de sa santé ; mais le mort lui enleva cette triste satisfaction. L'opération qui dut subir pour l'extraction du fer resta dans la plaie amena rapidement sa dernière heure. Sentant sa fin prochaine, il fit venir auprès de lui l'homme qui l'avait frappé du coup mortel : « Pourquoi m'as-tu tué ? lui demanda-t-il ; quel mal t'avais-je fait ? — Ce que tu m'as fait ? répondit Gourdon, tu as tué de ta propre main mon père, ma mère et mes deux frères, et maintenant tu voulais aussi me faire mourir ! Ma joie est complète, car nous sommes tous vengés. Fais-moi donc conduire au supplice ; je souffrirai volontiers tous les tourments pourvu que tu meures, toi qui as causé au monde tant et de si grands maux. » Ces paroles hardies frappèrent le monarque expirant. « Mon ami, lui dit-il, je te pardonne, » et il ordonna qu'on le déliât et qu'on le mit en liberté. Mais Mercader le retint, à l'insu du roi, et, dès que Richard eut rendu le dernier soupir (6 avril 1199), douze jours après avoir reçu sa blessure, le féroce routier fit ténasser et pendre Gourdon, au mépris des volontés d'un mourant, doublement sacrées dans cette circonstance.

CHALUS (Emeric de), cardinal français, né au château de Chalus, mort à Avignon en 1349. Il était issu d'une famille noble du Limousin. Successivement chanoine de l'église de Limoges, archidiacre de l'église de Tours et auditeur du sacré palais, il fut envoyé en Italie (1329) par le pape Jean XXII, en qualité de nonce, pour apaiser les troubles de Ferrare. Deux ans après, il était fait archevêque de Ravenne et gouverneur de la Romagne. Rappelé en France en 1332, il gouverna dix ans l'Eglise de Chartres, reçut le chapeau de cardinal en 1342, puis retourna en Italie pour administrer le royaume de Naples au nom de l'Eglise romaine, après la mort du roi Robert et pendant la minorité de la reine Jeanne, petite-fille de ce prince (1342-1346). Après une administration des plus orageuses, il put rentrer en France, où il mourut.

CHALUSSAY (LE BOULANGER DE), littérateur français du XVIII^e siècle. Il n'est connu que par une comédie en cinq actes et en vers : *Elomire hypocondre* ou les *Médecins vengés* (Paris, 1670). Cette pièce, qui ne fut point jouée, est une plate et injurieuse diatribe contre Molière, suffisamment désignée sous l'anagramme d'Elomire. Molière intenta un procès à son diffamateur, et, par ordre du juge de police, les exemplaires de la pièce furent confisqués.

CHALUT ou **CHALUS** s. m. (cha-lu). Pêch. Filet ayant la forme d'un sac, que l'on traîne au fond de l'eau : *Le chalut, attaché par un câble derrière le bateau, qui vogue à pleines voiles, traîne au fond de la mer et, raclant la superficie, engouffre pêle-mêle poissons petits et gros, varechs, quartiers de roche, etc.* (A. Hugo.) « On dit GANGUI en Provence. »

— *Encycl.* En Angleterre, où l'industrie de la pêche est bien plus perfectionnée qu'en France, les pêcheurs emploient deux sortes de chaluts : le *chalut* à vergue et le *chalut* à bout-dehors. Le premier est formé par un filet à poche d'environ 70 pieds de long et de 48 pieds d'ouverture ; il va en se rétrécissant jusqu'à la queue, longue d'environ 10 pieds, et fermée par une corde. La partie supérieure du filet est attachée à une vergue supportée par

deux chandelles en fer de 3 pieds de haut. La partie inférieure, garnie de la corde de fond, n'est fixée à la vergue que par ses extrémités et décrit une courbe. La corde de fond, bien garnie elle-même par du vieux filet, protège la partie de l'engin qui rencontre des obstacles sur le sol sous-marin. On renforce le sac au moyen de vieux filets, pour empêcher qu'il soit rompu par la traction. Ordinairement ce *chalut* a deux poches, qui ont pour objet de s'opposer à la fuite du poisson lorsqu'il est engagé dans le sac. Les mailles du filet sont généralement de quatre dimensions, allant en s'amolissant ; elles varient de 4 pouces en carré, à l'ouverture du filet, à 1 pouce et un quart au fond du sac. Deux fortes cordes, qui ont environ 15 brasses chacune, sont amarrées à la partie antérieure des chandeliers ; elles forment une patte d'oie, au centre de laquelle est fixée une amarre de 150 brasses de long, qui sert à traîner le *chalut*. On file de l'amarré suivant la profondeur de l'eau, l'état du temps ou la force du courant. Le chalutage a toujours lieu dans le sens du courant ou suivant une direction perpendiculaire, mais jamais contre le mouvement de l'eau, car dans ce cas le filet ne tiendrait pas sur le fond. On laisse le plus souvent le *chalut* à la mer pendant toute la marée ; il parcourt le fond sur une longueur d'un demi-mille à 2 milles. On voit, d'après ce qui précède, que la vergue du *chalut* ne touche pas le fond, à moins que le filet ne vienne à chavirer ; dans ce cas, l'ouverture du filet se ferme, et les soubresauts de l'amarré indiquent qu'il faut relever l'appareil pour le rejeter ensuite dans sa position naturelle. Lorsque le *chalut* est bien placé, la corde de fond glisse sur le sol, en soulevant le poisson qu'elle rencontre. Celui-ci, pris dans un demi-cercle, et n'ayant pu fuir sur les côtés, suit son instinct qui le fait toujours se diriger contre le courant ; il se précipite au fond du sac ou dans les poches, et il est enlevé facilement lorsque l'extrémité des sacs est déliée, après que le filet a été halé à bord.

Le *chalut* ne peut être employé que sur un sol uni ; en général, on préfère les fonds de sable, non-seulement parce que les soles recherchent de préférence cette nature de terrain, mais aussi parce que le filet y risque moins d'être déchiré. La corde de fond est faite en vieux fil, afin qu'elle puisse se rompre si l'obstacle qu'elle rencontre est impossible à vaincre. Il vaut mieux, en effet, qu'elle cède avant l'amarré, puisque alors le filet seul est déchiré, tandis que, si l'amarré cassait, tout l'appareil serait perdu. Les bateaux du pêche qui, en Angleterre, se servent de ces *chaluts*, sont de 30 à 60 tonneaux, quelquefois d'un tonnage plus élevé ; ils sont gréés en cutters ; leurs qualités nautiques sont excellentes. En toutes saisons, de véritables flottilles de ces bateaux se rendent dans la mer du Nord ; ils restent six semaines à la mer ; leur poisson est recueilli chaque jour par des cutters fins voiliers de 100 tonneaux, munis de caisses de glace, pour que les produits de la pêche puissent être présentés au marché dans les meilleures conditions. Les Anglais emploient aussi des *chaluts* d'une construction analogue, mais d'un plus faible échantillon, dans les rades ou à l'embouchure des rivières. En raison des localités qui présentent alors un champ d'exploitation moins vaste, ces *chaluts* sont halés fréquemment à bord. Les bateaux qui utilisent ces engins de pêche jaugent de 6 à 20 tonneaux ; ils sont demipontés ou tout à fait ouverts.

Le *chalut* à bout-dehors n'est guère employé aujourd'hui que dans les parties sud ou sud-ouest de l'Irlande ; partout ailleurs, il a été remplacé par le *chalut* à vergue. Ce *chalut* à bout-dehors est maintenu par un espar de 8 à 10 mètres de long, placé en travers du bateau. Le filet est halé à bord au moyen de deux amarres passant dans des poulies fixées à l'extrémité du bout-dehors. Il ne diffère guère du *chalut* français.

CHALUTAGE s. m. (cha-lu-ta-je — rad. chaluter). Pêche au chalut.

CHALUTER v. n. ou intr. (cha-lu-té — rad. chalut). Pêch. Traîner un chalut au fond de l'eau, pêcher au chalut.

CHALVET (Matthieu), en latin *Calvestius*, érudit français, né à La Roche-Montez en 1528, mort à Toulouse en 1607. Il fut conseiller, puis président des enquêtes au parlement de cette dernière ville, et reçut de Henri IV le titre de conseiller d'Etat. On a de lui les *Œuvres de Luc. Ann. Sénèque mises en français* (Paris, 1634).

CHALVET (Hyacinthe), théologien français, né à Toulouse en 1608, mort en 1683, petit-fils du précédent et religieux dominicain. Il tomba entre les mains des infidèles pendant un voyage qu'il fit aux lieux saints, en 1648. De retour dans sa ville natale, en 1650, il y professa pendant de longues années la théologie. Son ouvrage capital a pour titre : *Theologus ecclesiastes* (1659, 6 vol. in-fol.).

CHALVET (Pierre-Vincent), littérateur français, né à Grenoble en 1767, mort dans la même ville en 1807. D'abord ecclésiastique, il alla passer quelques années à Paris, et, à son retour dans sa ville natale, jeta le froc aux orties. Chalvet essaya alors de fonder un journal politico-religieux, puis se voua à l'enseignement. Ce fut à cette époque qu'il publia un *Mémoire sur les qualités et les devoirs d'un*

instituteur (1793). Elève de l'Ecole normale en l'an III, il devint successivement professeur à l'Ecole centrale du département de l'Isère, bibliothécaire adjoint de la ville de Grenoble, directeur des droits réunis, contrôleur surnuméraire, etc. Il laissa en mourant des dettes d'abord, puis une belle bibliothèque et des œuvres au-dessous du médiocre : *Journal chrétien* (1791); *Bibliothèque du Dauphiné* (1797); *Rapport sur l'état de l'instruction publique dans le département de l'Isère* (1806), etc.

CHALY ou **CHALYS** s. m. (cha-li). Comm. Tissu, le plus souvent en laine et bourre de soie, quelquefois en laine et soie, que l'on employait autrefois pour robes et pour gilets : *Créé en 1828 par un fabricant français nommé Théophile Jourdan, le CHALY eut un succès prodigieux, qui dura une dizaine d'années.* (W. Maigne.)

CHALYBÉUS (Henri-Maurice), philosophe allemand, né en 1796 à Pfaffroda (Saxe). Il fut reçu docteur en philosophie en 1820, exerça des fonctions universitaires à Vienne et à Dresde, puis devint, en 1839, professeur de philosophie à l'université de Kiel. En 1852, le gouvernement danois lui retira sa chaire pour cause de germanisme, mais on la lui rendit peu de temps après. Sa métaphysique vise à la clarté, sa philosophie tend à la pratique, et, à ce double titre, ses œuvres intéressent l'esprit français, qui aime à comprendre... à conclure. Les principales sont : *Histoire du développement de la philosophie spéculative depuis Kant jusqu'à Hegel* (1848, 4^e éd.), traduite en anglais par Edersheim (Edimbourg, 1853); *Études phénoménologiques* (1841); la *Sophistique moderne* (1843); *Essai d'un système de la théorie des sciences* (1846); *Système d'éthique spéculative ou Philosophie de la famille, de l'État et de la morale religieuse* (1853, 2^e éd.); *Philosophie et christianisme*, esquisse d'une philosophie religieuse (1853), etc. — Son frère, Charles-Théodore CHALYBÉUS, né en 1803, directeur du musée des Antiques à Dresde, etc., a fait des cours publics sur l'art et l'histoire des arts.

CHALYBÉ, ÉE adj. (ka-li-bé — du lat. *chalybs*, en gr. *chalups*, acier, formé de *Chalybs*, nom d'un peuple à qui l'on attribuait l'invention de l'acier). Pharm. Qui contient du fer ou de l'acier : *Vin CHALYBÉ. Eau CHALYBÉE*. || On dit plus souvent **FERRÉ**.

— Zool. Qui est gris de fer : *Roitelet CHALYBÉ*.

— s. m. Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, comprenant une seule espèce, qui appartient à la Russie méridionale.

CHALYBÉIFORME adj. (ka-li-bé-i-for-me — du lat. *chalybs*, acier, et de *forme*). Hist. nat. Qui ressemble à un fil d'archal : *Lichen CHALYBÉIFORME*.

CHALYBES, ancien peuple de l'Asie, au S. du Pont-Euxin. Quelques auteurs prétendent que ce peuple tirait son nom de Chalybs, fils de Mars; d'autres assurent qu'il était ainsi nommé parce qu'il avait inventé l'art de tremper l'acier (*chalybs*), et d'en fabriquer des armes. Quoi qu'il en soit, au temps de Crésus, les Chalybes s'étaient étendus dans le Pont et la Paphlagonie, possédaient Amisus et Sinope, et occupaient un vaste territoire à l'O. de l'Halys. Ils n'étaient pas seulement d'habiles métallurgistes, mais aussi des guerriers redoutables.

CHALYBITE s. f. (ka-li-bi-te — du lat. *chalybs*, gr. *chalups*, acier). Minér. Nom d'une variété de sidérose ou fer carbonaté naturel.

CHALYCOTHÉRIUM s. m. (ka-li-ko-té-ri-um — du gr. *chalix*, *chalikos*, pierre à chaud; *therion*, bête fauve). Mamm. Genre douteux de pachydermes fossiles.

CHAM s. m. (kamm). Forme ancienne du mot KAM.

CHAM bourg et paroisse de Suisse, canton et à 5 kilom. N.-O. de Zug, à l'extrémité N.-O. du lac de Zug, à l'embouchure de la Lortze; 2,000 hab. Autrefois résidence des margraves, cette ville eut beaucoup à souffrir durant les guerres du XVII^e et du XVIII^e siècle. Aux environs, exploitation de grenats, quartz, tuileries; commerce de bétail, chanvre, toiles, bois, houblon.

CHAM, ville de Bavière, cercle du haut Palatinat, ch.-l. de district, à 50 kilom. N.-E. de Ratisbonne, sur la rive droite de la Regen; 2,100 hab. Autrefois résidence des margraves, cette ville eut beaucoup à souffrir durant les guerres du XVII^e et du XVIII^e siècle. Aux environs, exploitation de grenats, quartz, tuileries; commerce de bétail, chanvre, toiles, bois, houblon.

CHAM, second fils de Noé. On sait l'aventure qui arriva à Cham et qui attira la malédiction de Dieu sur sa race. Noé, ayant planté la vigne et s'étant enivré avec cette liqueur dont il ne connaissait pas les effets, s'endormit dans une posture peu décente; Cham étant survenu se moqua de l'état où se trouvait son père et alla chercher ses frères pour le leur faire voir; mais ceux-ci, plus respectueux, mirent un manteau sur leurs épaules et, marchant à reculons, couvrirent la nudité de leur père. A son réveil, le patriarche ayant appris ce qui s'était passé maudit Cham et toute sa race. Tel est le récit de l'Écriture sainte, qui explique ainsi l'existence des races noires et l'espèce de sujétion où elles sont vis-à-vis des races blanches. Cette malédiction, prononcée par Noé contre Cham et sa race, a été longtemps et est encore exploitée par certains piétistes

d'Angleterre et des États-Unis, pour justifier l'esclavage des nègres.

Les commentateurs ont singulièrement interprété, amplifié, dénaturé le récit de Moïse. Les cabalistes prétendent que la faute de Cham est la même que celle d'Adam; selon eux, la volonté de Dieu n'était pas que l'homme et la femme eussent des rapports charnels et procréassent des enfants; son dessein était bien plus noble : Adam devait se contenter des sylphides, des nymphes et des autres filles des éléments, et laisser Eve à l'amour des salamandres, des sylphes et des gnomes. Adam désobéit à Dieu et s'approcha d'Eve, qui était le véritable fruit défendu; Noé, qui connaissait cette tradition, et que l'exemple d'Adam avait instruit, abandonna sa femme aux salamandres, et conseilla à ses fils d'en faire autant. Ceux-ci lui obéirent; mais Cham ne put résister aux charmes de sa femme, et la connut pendant son séjour dans l'arche, malgré la défense formelle de Noé. Cette désobéissance attira sur Chanaan, fils de Cham, la malédiction divine, et fut la cause de ce teint d'ébène qui est le partage de tous ses descendants. D'autres disent que Cham n'aimait pas son père, parce qu'il s'en voyait moins aimé que ses autres frères, ou parce qu'il craignait que le patriarche n'eût d'autres enfants qui vinssent partager l'héritage. Un jour, l'ayant trouvé vaincu par l'ivresse, il s'en approcha doucement, et, par une force magique, le priva de sa virilité; Noé s'en aperçut à son réveil, et maudit Cham à cause de cela. D'autres enfin prétendent que Cham avait déshonoré la couche de son père, et que l'expression « voir sa nudité » est une métaphore qui signifie qu'il avait eu des rapports avec la femme de Noé. Tous, du reste, s'accordent à en faire un grand magicien. Cham passe même pour l'inventeur de la magie noire. Cécilio d'Ascoli prétend avoir vu un livre de magie composé par Cham, et contenant les éléments et la pratique de la nécromancie. Quelques-uns n'ont pas craint de soutenir que le Cham de la Bible est le même personnage que le Zoroastre des Perses.

Dans un système ethnographique plus sensé, sinon plus certain, le 8^e chapitre de la Genèse, où les fils de Noé sont mentionnés avec leurs descendants, n'est qu'un premier essai de géographie, et les noms propres qui s'y trouvent doivent être considérés comme des expressions géographiques et ethnographiques. Sous le nom de Cham (d'une racine hébraïque qui signifie *être chaud et être noir*) sont désignées les populations de l'Afrique et de l'Asie méridionale; les quatre fils de Cham, Coush, Mitsraïm, Phout et Chanaan, seraient les pères de ces diverses populations. De Coush descendent les Éthiopiens, nom sous lequel sont aussi comprises un certain nombre de peuplades asiatiques (v. Cousch); Mitsraïm est le mot hébreu qui désigne l'Égypte; Phout désigne la Libye (en égyptien *Phaïat* signifie Libye, et *Phet*, Libyen); enfin Chanaan indique les habitants du pays connu sous ce nom. Le mot Cham, dont nous avons donné plus haut l'étymologie, peut aussi avoir été choisi par analogie avec le mot *khém*, par lequel les Égyptiens nommaient leur pays. Bunsen désigne sous le nom de *chamitiques* un groupe de langues et de peuples qu'il place à la tête de la famille sémitique. D'après lui, le chamitisme est le sémitisme antéhistorique; sa descendance immédiate, c'est l'égyptien démotique et le copte. Rawlinson, à son tour, applique le nom de *couschite* au langage primitif de Babylone. Toutes ces dénominations, souvent arbitraires, jettent un grand trouble dans la classification des langues par races et des races par langues.

Les écrivains ont quelquefois employé le nom de Cham comme nom commun, pour désigner une personne maudite, bannie par son père, chassée de la maison de ses parents; mais ce à quoi on fait surtout allusion, c'est à l'action de Cham, tournant en dérision l'état de nudité dans lequel il surprit son père. Piron a fait de cette action une application assez plaisante, mais trop sévère, à Louis Racine, connu surtout pour son grand respect filial. Dans des *Mémoires pour servir à la vie de l'illustre Racine*, Louis avait recueilli quelques détails puerils. Piron dit à ce sujet : « C'est un nouveau Cham, qui met à nu les turpitudes de son père. » Dans son ouvrage, *l'Égypte et les philosophes*, M. Lanfrey a fait cette allusion au même fait biblique : « J'ai dit les vertus et les grandeurs du XVIII^e siècle; peut-être ai-je trop laissé dans l'ombre ses défauts. Ils ne sont que trop présents à notre mémoire, puisqu'ils ont pu nous fermer les yeux sur ses bienfaits. Assez d'autres, d'ailleurs, se chargeront du crime de Cham et profaneront la nudité paternelle. »

CHAM (Amédée de Noé, dit), caricaturiste français, né à Paris en 1819. Fils d'un pair de France, il fut d'abord destiné à la carrière militaire et entra à l'Ecole polytechnique. Mais son goût naturel le portait vers les arts, et bientôt il quitta l'Ecole pour entrer dans l'atelier de Paul Delaroche, puis dans celui de Charlet. C'est pour suivre les traces de ce dernier qu'il s'adonna à la caricature, et qu'il produisit une longue suite de charges, de dessins comiques, qui parurent dans le *Musée Philon*, dans le *Charivari*, etc. Il est inutile de faire remarquer qu'il a pris le pseudonyme biblique de Cham par allusion au nom de son père, le comte de Noé. Ainsi, cet homme est

caricaturiste depuis la plante des pieds jusqu'à l'extrémité des tuyaux capillaires : son nom même est une charge. Il a réuni en albums un grand nombre de ses croquis et scènes comiques. Nous citerons, entre autres : *Souvenirs de garnison*; *Impressions de voyage de M. Boniface*; *Nouvelles charges*; la *Grammaire illustrée*; *Croquis en noir*; *Croquis de printemps*; *Croquis d'automne*; *Exposition de Londres*; *Punch à Paris*; *En carnaval*; *Revue comique de l'Exposition de l'industrie*; *Souvenirs de sa cour*; *P.-J. Proudhon en voyage*; *Histoire comique de l'Assemblée nationale*; les *Cosmiques*, etc. En 1864, le spirituel et mordant caricaturiste a fait représenter aux Bouffes-Parisiens le *Serpent à plumes*.

Gavarni, Daumier et Cham représentent à eux trois l'art de la caricature à notre époque. Cham est très-loin d'avoir la portée philosophique du crayon de Gavarni; il est tout aussi éloigné de la puissance politique du crayon de Daumier. Il ne tient pas le milieu entre les deux; il les complète, en suivant à part sa voie, que l'on serait tenté de qualifier de bourgeoise, n'était que ce qualificatif ne répondrait pas à ce que ce genre a de meilleur, l'originalité. Cham est le Paul de Kock du crayon, et cette comparaison du crayon-charge avec une plume gauloise n'est pas un mince honneur. Quand il attrape un type, il ne le lâche pas qu'il ne l'ait épuisé; mais il est toujours spirituel, même en se répétant. Ce qui l'attire, ce sont les petites choses de la rue et de la vie, le bourgeois, le militaire, la bonne d'enfants, choses qu'on peut accuser d'être vulgaires et sans importance, mais auxquelles son esprit et son crayon donnent un sel qui nous charme, un comique dont l'attrait s'impose à tous. Ce sont de petites observations, superflues tant qu'on voudra, mais si drôles, si drôles... Et puis, au rez-de-chaussée du dessin, il y a le mot, incisif, fin, d'une vérité d'autant plus frappante qu'il est plus laconique et plus lestement troussé. Cham est donc le créateur d'un genre appelé à tenir sa place, et une place distinguée, dans la caricature moderne, laquelle est un art, ou tout au moins l'un des aspects de l'art du dessin, qui a bien sa valeur réelle. Ce n'est pas un mince mérite que d'y avoir été très-fécond, sans jamais cesser d'être très-spirituel, et ce mérite est celui du brillant collaborateur du *Musée Philon*. C'est aussi ce genre de qualité que l'on trouve aujourd'hui dans ces portraits-charges qui s'épanouissent à la première page de la *Lune*, du *Hanneton*, du *Bouffon* et du *Diogène*. On s'arrête à une devanure, on s'écarquille les yeux, on dit : *C'est idiot!* mais l'on rit; on se reconnaît, on se sent fier d'être Français, et, en se retrouvant sur le sol natal de la franchise gaieté, comme cet Anglais qui aperçut une potence après avoir traversé des plages sauvages et inconnues, on s'écrie : « Grâce à Dieu, me voilà dans un pays civilisé. »

Cham est donc l'homme du genre spécial qu'il a illustré. Cette part donnée à l'éloge mérité nous met à l'aise pour exprimer sans détour ce qui nous reste à dire sur cet artiste de talent. Modeste dans ses goûts, paisible, rangé, vivant très-retiré, Cham n'était pas fait pour mêler son crayon aux grands événements contemporains. La révolution de Février vint faire violence à ses penchants les plus chers; il descendit dans l'arène malgré lui, avec répugnance, mais pourtant entraîné par un penchant naturel; il ne voulut voir de la révolution que le côté le plus superficiel, ce tapage, cette cohue, ce débordement toujours inséparable des idées, des forces, des personnalités longtemps contenues et mises subitement en liberté. La caricature se complait à jouter avec les grandes puissances; comme l'épaveur, elle est comiquement fière des coups de griffe qu'elle lance au lion nonchalamment endormi.

Par aversion innée du bruit, plutôt que par prétention au titre d'homme politique, Cham donna *P.-J. Proudhon en voyage*, l'*Histoire comique de l'Assemblée nationale*, et quelques autres dessins d'actualité. Il en voulait à la forme trop bruyante des événements, sans se préoccuper le moins du monde de leur portée sociale; il faisait de la réaction au bruit, non point à la révolution elle-même, et s'il garda rancune à cette dernière, ce fut seulement d'avoir soulevé autour de lui une tempête dont la houle lui dérobait les sujets de ses observations habituelles, les petites choses de la vie bourgeoise des temps uniformes.

Telle est, croyons-nous, la vérité vraie sur cette phase de la vie du spirituel caricaturiste. Malheureusement, bon nombre de gens se sont laissés prendre aux apparences : ils ont vu, mais à tort, une pensée arrêtée de réaction politique là où il n'y avait que du dépit ou plutôt de l'insouciance artistique. L'esprit vraiment français, qu'il jaillisse des lèvres, du crayon ou de la plume, n'a jamais été réactionnaire.

CHAMA, ville d'Afrique, dans la haute Guinée, sur la côte d'Or, à 60 kilom. N.-E. du cap des Trois-Pointes, près de l'embouchure de la rivière de même nom. Les Hollandais y ont établi un comptoir et un fort connu sous le nom de Saint-Sébastien. Les environs sont assez bien cultivés, et les habitants fournissent des provisions aux navires européens. Le commerce de Chama a beaucoup perdu de son importance depuis la suppression de la traite des nègres.

CHAMACÉ, ÉE adj. (ka-ma-sé). Moll. Syn. de CAMACÉ.

CHAMADE s. f. (cha-ma-de — du lat. *clama-re*, crier). Signal que des assiégés donnent avec la trompette ou le tambour en arborant d'ordinaire le drapeau blanc, pour avertir qu'ils veulent parlementer : *Battre, sonner la CHAMADE. Répondre à une CHAMADE. La brèche étant faite, les assiégés battirent la CHAMADE.*

— Nom que les bateleurs donnent aux batteries de tambour au moyen desquelles ils attirent les curieux.

— Fam. *Battre la chamade*, Céder, se rendre, cesser de résister, succomber : *Ne tirez plus, monsieur, ne tirez plus; le cœur de madame BAT LA CHAMADE.* (Dancourt.)

CHAMÉBALANUS, **CHAMÉBATIE**, **CHAMÉCALAME**, **CHAMÉLANCIE**. V. CHAMÉBALANUS, CHAMÉBATIE, CHAMÉCALAME, CHAMÉLANCIE, et de même par CHAMÉ les autres mots qui ne se trouvent pas ici par CHAMÉ.

CHAMAGROSTIDE s. f. (ka-ma-gro-sti-de — du gr. *chamai*, à terre; *agrostis*, herbe des champs, agrostide). Bot. Syn. de MIBORA. || On dit aussi CHAMAGROSTIS s. m.

CHAMAGROSTIDÉ, ÉE adj. (ka-ma-gro-sti-dé). Bot. Qui ressemble à une chamagrostide.

— s. f. pl. Famille de plantes ayant pour type le genre chamagrostide.

CHAMAILLARD s. m. (cha-ma-lar; || mll.). Celui qui aime à se chamailier. || Peu usité.

CHAMAILLE s. f. (cha-ma-llé; || mll.). Dispute accompagnée d'un grand bruit. || Peu usité.

CHAMAILLER v. n. ou intr. (cha-ma-llé; || mll. — M. Maury tire ce mot de *Camulus*, nom du dieu de la guerre chez les Gaulois, en gaélique *camh*, puissance; *cam*, combat; *cama*, brave. Mais les intermédiaires manquent, et le mot ne paraît pas ancien dans la langue; aussi la dérivation la plus plausible est celle de *camail* ou *chamail*, armure de tête, de cap, tête, et *mail*, armure. *Chamailler* signifierait donc se frapper sur le camail, d'où se battre). Se battre ou se quereller à grand bruit : *Passer toute sa vie à CHAMAILLER, c'est peser sur le collier sans relâche.* (Beaumarch.)

Moi, chamailleur, bon Dieu! suis-je un Roland, mon maître?

— A signifié combattre dans un chamailles, dans une sorte de joute en champ clos.

— Fam. *Chamailleur des dents*, Bâfrer, manger avidement :

... Mals ce sont de ces gens
Qui ne craignent personne et chamailent des dents,
Et qui d'un ennemi se défont fort en hâte,
S'il leur dure aussi peu que fait un lièvre en pâte.
HAUTEROUGE.

|| Peu usité. On dit s'ESCRIMER dans le même sens.

— Activ. *Chamailleur quelqu'un*, Le battre, le quereller :

Que j'aurais de plaisir à chamailleur un peu
Ces ténies rondes-là qui vont outrageant Dieu!
V. HUGO.

|| Cette forme active est peu usitée; mais elle est ancienne, et supposée d'ailleurs par la forme réfléchie.

Se chamailleur v. p. Se battre ou se quereller à grand bruit : *Ces deux femmes ne cessent de se CHAMAILLER. Les Grecs ont eu des guerres sacrées, mais ils avaient plusieurs dieux; nous n'en avons qu'un seul, et nous nous CHAMAILLONS en sa présence, et nous nous égorgions en l'invoquant.* (Sylv. Maréchal.)

Ambassadeurs par le peuple pigeon
Furent choisis, et si bien travaillèrent
Que les vautours plus ne se chamailèrent.
LA FONTAINE.

— Art milit. Combattre par escarmouches.

CHAMAILLERIE s. f. (cha-ma-llé-ri; || mll. — rad. *chamailleur*). Querelle, dispute bruyante : *Une CHAMAILLERIE assourdissante.*

CHAMAILLIS s. m. (cha-ma-llé; || mll. — rad. *chamailleur*). Fam. Mêlée, combat, querelle où l'on se chamaille, où l'on fait grand bruit : *Quel CHAMAILLIS!*

— Par ext. Grand bruit confus :

... C'est un bruit, un concours,
Un chamailles! Chacun se précipite,
On tombe, on crie : arrivons, entrons vite.
VOLTAIRE.

— Art milit. Combat, joute en champ clos, où tous les combattants se confondaient en frappant à droite et à gauche, sans s'attacher à un adversaire.

CHAMAKI, ville de la Russie d'Europe, dans la région caucasienne, ancienne province de Chirwan, ch.-l. du gouvernement de son nom, à 130 kilom. S.-E. de Derbent, à 272 kilom. E. de Tiflis; 6,000 hab. Fabrication et commerce de soieries. || Le gouvernement de Chamaki, situé dans le Caucase oriental, a été formé du Chirwan et du Kara-Bagh; il est compris entre les gouvernements de Derbent au N., d'Erivan et de Tiflis à l'O., la Perse au S. et la mer Caspienne à l'E. Villes principales : Chamaki, Bakou, Aksoy; 541,170 hab.

CHAMAILLÈRES, bourg et commune de France (Puy-de-Dôme), canton, arrond. et à 2 kilom. O. de Clermont-Ferrand; 1,242 hab.

Sources d'eau thermale carbonatée, sodique, calcaire, ferrugineuse; exploitation de bitume; fabriques de cordes à violon et de vinaigre, papeterie. On prête à ce bourg une origine assez singulière: il se serait formé, suivant les archéologues, autour d'un temple dédié à Mercure Cadmillus, et desservi par de jeunes garçons appelés *Cameli juvenes*: de là le nom de *Camelaria*, sous lequel Chamalières est désigné dans les chartes du moyen âge. De cinq églises que possédait autrefois cette localité, il n'en existe plus qu'une dédiée à sainte Thècle. C'est un édifice roman, classé à bon droit au nombre des monuments historiques de France. On en attribue la fondation à saint Genès, vingt-quatrième évêque d'Auvergne, au VIII^e siècle. La partie la plus remarquable de cette église est le narthex, dont la voûte est supportée par deux colonnes en brèche verte, qui pourraient bien avoir appartenu à un édifice antique, ainsi que celles qui décorent l'abside. L'édifice est construit en lave grisâtre très-dure. Il est regrettable que l'intérieur ait été badigeonné; l'extérieur doit à la teinte sombre de la lave un air de vétusté des plus respectables. Le clocher a été reconstruit en partie au XVII^e siècle. Sur la place de l'église, entre une croix et une fontaine, on voyait encore, il y a dix ans, un orme gigantesque, deux fois centenaire, qu'on appelait l'*Arbre de Sully*. Chamalières possédait en outre des ruines d'un ancien château, de nombreuses villas, des restes d'une voie romaine. Un grand nombre de médailles et de piscines y ont été découvertes récemment.

CHAMALIÈRES, village de France (Haute-Loire), arrond. et à 26 kilom. N.-E. du Puy, sur la rive droite de la Loire; 1,088 hab. Ce bourg doit son origine à un prieuré de bénédictins fondé en 950, et dont il reste quelques bâtiments occupés aujourd'hui par des sœurs de Saint-Joseph. L'église, construite au XI^e siècle, est un des plus beaux spécimens d'architecture romane qui existent en Auvergne. Le chœur, qui occupe toute la longueur de l'église, et les chapelles dont il est entouré, sont d'une époque postérieure à la construction primitive. Il en est de même de la voûte ogivale qui s'arrondit en coupole ovoïde au-dessus des transepts. La nef principale est séparée des bas-côtés par des piliers carrés, flanqués sur leurs quatre faces de colonnes cylindriques engagées; les chapiteaux historiés sont intéressants à étudier. A gauche, en entrant dans la nef, on voit un bénitier du XI^e siècle, orné de quatre belles statues debout.

CHAMALON s. m. (ka-ma-li-on — altérat. de *chamaleon*). Bot. Syn. de *CARDOPATION*.

CHAMAN s. m. (cha-man — du sanscrit *chamanas*, ascète). Prêtre bouddhiste du nord de l'Asie.

CHAMANISME s. m. (cha-ma-ni-sme — rad. *chaman*). Système religieux des chamans. — *En cycl.* Le *chamanisme* est la religion idolâtrique des Finnois, des Tatars, des Mongols, des Samoïèdes et de quelques autres peuples septentrionaux de l'Europe et de l'Asie russe. Les chamaniens adorent un Être suprême habitant le soleil, qui a créé le monde, mais qui reste indifférent aux actions des hommes et abandonne le gouvernement de l'univers à une multitude de divinités secondaires divisées en bons et en mauvais génies. Le plus puissant d'entre ces derniers est *Chaitan* (Satan); sa méchanceté est excessive et ne peut que difficilement être apaisée par les *chamans* ou prêtres, qui ont le pouvoir d'appeler ou de chasser les démons au moyen de diverses jongleries et surtout au son d'une espèce de tambourin sacré qui ne les quitte jamais. Ces prêtres connaissent l'avenir, rendent des oracles, expliquent les songes, etc.; seuls avec les héros, ils deviennent après la mort les conseillers des dieux; pour le reste des hommes, l'autre vie est pleine d'amertumes et de misères. Les sectateurs de ce culte grossier n'ont point de temples; ils accomplissent leurs rites sauvages et bizarres la nuit, dans la campagne et autour d'un grand feu. Ils croient que la femme est impure et que le monde ne finira point.

CHAMANISTE s. m. et f. (cha-ma-ni-ste — rad. *chaman*). Sectateur du chamanisme.

CHAMARANDES, village et commune de France (Seine-et-Oise), arrond. et à 12 kilom. N. d'Etampes; 356 hab. Ce village, bâti dans une vallée sauvage bordée de rochers et traversée par la Juine, renferme un grand et beau château du XVII^e siècle, avec parc et eaux vives.

CHAMARAS ou **CHAMARRAS** s. m. (cha-ma-ra). Bot. Nom vulgaire de la germandrée aquatique.

CHAMARÉE s. f. (cha-ma-ré). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des sésélinées, formé aux dépens du genre aneth, et comprenant deux espèces qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

CHAMARIER s. m. (cha-ma-rié — du lat. *camera*, chambre). Ancien dignitaire de l'Eglise de Lyon, qui présidait autrefois la *chambre* ou chapitre dans lequel on réglait la dépense de l'église.

CHAMARIPHE s. m. (cha-ma-ri-fe). Zooph. Espèce de gorgone.

CHAMAROCHE s. m. (cha-ma-rok). Bot. Nom vulgaire d'une espèce de caranubolier.

CHAMARRAS s. m. (cha-ma-ra). Bot. Genre de plantes. V. **CHAMARRAS**.

CHAMARRÉ s. f. (cha-ma-ré — de l'esp. *camarra*, simarre). Ancien nom de la simarre. II Ancien habit de berger, en peau de chèvre, avec des bandes sur les coutures, pour figurer des passements.

— Passementeries, broderies : Fût-il tout harpaché d'ordres et de *chamarres*. Et marquis, et vicomte, et fils des anciens preux. V. Hugo.

CHAMARRÉ, ÉE (cha-ma-ré) part. pass. du v. *Chamarrer*. Couvert, orné de *chamarres*, de passements, de galons, de dentelles et d'autres ornements tranchant sur la couleur du vêtement ou du meuble : *Habit chamarré*. *Meuble chamarré*.

— Par anal. Bariolé, orné de couleurs variées ou d'objets multipliés et diversement colorés : *Un oiseau tout chamarré de brillantes couleurs*. *Un orme chamarré de croix et de médailles*.

Chamarré de vieux oripeaux. Ce roi, grand avaleur d'impôts, Marche entouré de ses fidèles.

BÉRANGER.

II Griffonné, barbouillé : *Un manuscrit chamarré de ratures et de surcharges*.

— Fam. Inégal, varié d'une façon bizarre : *Style chamarré*. *Langage chamarré*. Genre *CHAMARRÉ*.

— Par ext. Semé çà et là : *Quelle comédie, toute chamarrée de beaux endroits!* (Mme de Sév.)

— Fig. Comblé, tout plein : *Le fond de ses discours est du poison*, *CHAMARRÉ d'un faux agrément*. (Mme de Sév.) *J'étais chamarré de tendresse et d'admiration*. (Mme de Sév.)

Vous êtes un vieux fou plutôt qu'un grand seigneur. Tout *chamarré* d'orgueil, pétri d'un faux honneur. VOLTAIRE.

II Varié, orné : *Mon fils s'en est retourné chez lui, avec un fonds de philosophie chrétienne chamarrée d'un brin d'anachorète*. (Mme de Sév.)

CHAMARRER v. a. ou tr. (cha-ma-ré — rad. *chamarre*). Charger de galons, de passementeries, d'ornements variés et tranchant sur un fond d'une autre couleur : *CHAMARRER un habit*; un meuble. *Les femmes CHAMARRER leurs robes de passementeries*. (St-Sim.)

— Parer ridiculement, en faisant usage de couleurs éclatantes et bizarrement associées : *Il s'est fait CHAMARRER de la manière la plus bizarre*. (Acad.) II Charger d'ornements nombreux et de mauvais goût : *Cette draperie rouge, dont vous avez CHAMARRÉ cette figure, blesse l'art et désaccorde le tableau*. (Vider.) II Barbouiller, griffonner, couvrir de couleurs ou de dessins bizarres et variés : *Les écoliers CHAMARRER les murs et leurs cahiers*. Vous seriez surpris de la quantité d'assurances contre l'incendie qui CHAMARRER les façades des maisons. (Th. Gaut.)

— Fig. Semer d'ornements bizarres et dont l'ensemble manque d'harmonie : *CHAMARRER son style*. *CHAMARRER un récit d'épisodes déplacés, de réflexions oiseuses*. II Broder, semer de circonstances, de réflexions malignes ou piquantes : *Le prince de Conti me conta la retraite du roi, et, malgré ma jeunesse, la CHAMARRA bien, parce qu'il ne se défait pas de moi*. (St-Sim.) II Remplir, combler, surcharger : *CHAMARRER sa mémoire de choses inutiles*. *C'était le meilleur homme du monde, mais à qui la tête avait tourné d'être seigneur*; cela l'AVAIT CHAMARRÉ de ridicule. (St-Sim.)

Se *chamarrer* v. pr. Mettre sur soi des habits ou des ornements de couleurs bizarres ou ridiculement variées : *Une femme qui a du goût ne se CHAMARRÉ pas ainsi*.

— Fig. Se surcharger l'esprit, surcharger ses discours : *Les orateurs se CHAMARRER de métaphores, d'antithèses*. (Coyer.)

CHAMARRURE s. f. (cha-ma-ru-re — rad. *chamarre*). Manière de *chamarrer*; ornements divers qui servent à *chamarrer* : *Ils avaient la redingote droite de la réforme, mais si plastonnée de CHAMARRURES d'or, qu'il fallait de la bonne volonté pour y reconnaître un costume européen*. (Th. Gaut.)

De son orgueil ses habits se sentaient; Force brillants sur sa robe éclataient, La *chamarre* avec la broderie.

LA FONTAINE.

II Ne se dit plus guère aujourd'hui que par dénigrement, en parlant d'une parure ou d'un autre objet varié de couleurs tapageuses et mal assorties : *Quelle CHAMARRURE! Beaucoup de femmes aiment la CHAMARRURE des habits*. *Ce n'est pas là une peinture; c'est une CHAMARRURE*.

— Par ext. Ornements bizarres et de mauvais goût : *La CHAMARRURE du style*. II Broderies, commentaires, lardons; ornements accessoires : *S'il vous vient quelque folie au bout de votre plume, le cardinal de Retz en est charmé aussi bien que du sérieux; le fond de religion n'empêche point encore ces petites CHAMARRURES*. (Mme de Sév.) II Ce sens, d'ailleurs très-juste, est aujourd'hui peu usité.

CHAMAS (SAINT-), bourg de France (Bouches-du-Rhône), arrond. et à 53 kilom. E. d'Aix, près de la Touloubre et de l'étang de Berre; pop. aggl. 2,331 hab. — pop. tot.

2,667 hab. Préparation des olives dites à la *pitcholine*; poudrerie située sur le bord de l'étang, alimentée par l'aqueduc qui traverse la vallée et produisant annuellement 700,000 kilogr. de poudre. Petit port sur l'étang. Saint-Chamas est divisé en deux parties par la colline qui longe l'étang; un tunnel long de 60 m. relie entre elles les deux fractions de la ville.

Si l'on en croit les archéologues, Saint-Chamas n'était à l'origine qu'un modeste hameau bâti au pied d'une colline, sur laquelle les moines de la célèbre abbaye de Mont-Majour avaient érigé une chapelle en l'honneur de saint Amasius, Amantius ou Chamantius (saint Amand), évêque d'Avignon, martyrisé au commencement du VI^e siècle. Le hameau prit le nom du patron de la chapelle. Le plus ancien titre où il en soit fait mention est une transaction de l'an 1328. Quelques auteurs pensent que les grottes qui sont pratiquées dans le flanc de la colline, et dont quelques-unes sont encore habitées, étaient occupées, bien avant la fondation de la chapelle, par une population de pêcheurs troglodytes. L'ancienne chapelle de Saint-Amand existe encore. L'église paroissiale est dédiée au même patron. Au XVI^e siècle, le village de Saint-Chamas s'accrut de la population du bourg voisin de Miramas, détruit par le duc de Savoie.

A 500 m. environ de Saint-Chamas, au milieu d'une plaine arrosée par la Touloubre, on remarque le pont FLAVIEN jeté sur cette rivière par les Romains. On ignore ce qui a pu motiver cette construction monumentale en un lieu où il n'existe pas d'autres vestiges de l'occupation romaine que les restes d'une voie antique dont le tracé même s'écarterait de l'endroit où s'élève le pont. Des savants ont prétendu que c'était là un monument triomphal; mais rien ne justifie leur conjecture. Ce pont, long de 21 m. 40 et large de 6 m. 20, n'a qu'une seule arche à plein cintre, de 11 m. 70 de diamètre. Il est construit en grands blocs ayant environ 1 m. de longueur. A chaque extrémité s'élève une arcade de 7 m. de haut, dont l'archivolte retombe sur des pieds-droits en forme d'antes. Ces pieds-droits sont accompagnés de pilastres corinthiens sur lesquels s'appuie l'entablement et qui sont accouplés en retour sur les faces latérales. Des lions de pierre sont placés aux extrémités de l'entablement, à l'aplomb des pilastres; un seul est antique; les trois autres, d'une exécution postérieure, ont des proportions plus fortes. Le soulèvement de l'ordre contourne sur les quatre faces des pieds-droits. La frise est remplie de légers rinceaux, excepté au-dessus des pilastres, où elle porte des aigles éployées, et au centre des faces extérieures, où se lit l'inscription suivante : L. DONNIVS. C. F. FLAVVS. FLAMEN. ROMÆ. ET. AVGUSTI. TESTAMENTO. FIERI. JVSST. ARBITRATV. C. DONNEL. VENÆ. ET. CATTÆ. RVFÆ. Cette inscription, qui attribue l'érection du monument à un certain L. Donnus Flavius, flamme de Rome et d'Auguste, est gravée en trois lignes sur le milieu de la frise de l'arc oriental; elle l'est en plus grands caractères sur l'arc occidental, et l'espace n'ayant pas suffi, la troisième ligne a été portée sur l'architrave. Selon les auteurs de la *Statistique des Bouches-du-Rhône*, publiée par M. de Villeneuve, l'architecture de ce monument offre quelques singularités qui méritent d'être remarquées. Le talon de l'architrave est uni; on a supposé que ce repos avait été ménagé à l'œil pour faciliter la lecture de l'inscription. Les profils de la corniche présentent aussi des détails inusités dans les meilleurs temps de l'art. Les bases sont attiques et n'ont pas de plinthe. Enfin, la largeur des arcs est plus grande, par rapport à leur hauteur, qu'on ne l'observe dans les autres monuments.

Cette déviation des règles ordinaires ne nuit point à celui-ci, dont l'effet est admirable de quelque côté qu'on l'aborde. Il est situé au milieu d'une plaine nue; le lit de la Touloubre, creusé dans le roc, ne présente aucune saillie qui détourne les regards; ils se portent inévitablement sur le charmant édifice qui s'élève seul dans la campagne. Selon qu'on y arrive par la route de Marseille ou par celle d'Aix, ses beaux arcs encadrent ou le tableau de la ville, ou celui des coteaux qui lui sont opposés. Il faut avouer cependant que ce monument, plein de gentillesse et de grâce, se recommande plutôt par l'agrément de l'ensemble et par l'harmonie des proportions que par le mérite des détails. Quoiqu'il ait été vanté sous ce rapport, nous ne saurions admettre sans restriction les éloges qui lui ont été adressés. Il y a dans ses frises un peu de maigreur, et quoique la sculpture soit bien à l'effet, comme elle l'est toujours dans les monuments antiques, le travail du ciseau est loin d'atteindre dans celui-ci à la perfection dont il nous est resté des modèles. D'après ces observations, on jugera que nous n'adoptons point sans quelque hésitation l'opinion qui rapporte sa construction au siècle d'Auguste. Elle est uniquement fondée sur l'inscription qui appelle *Donnius Flamen Augusti*; mais le nom d'Auguste ayant été adopté par tous les empereurs, il pourrait, dans ce cas-ci comme dans beaucoup d'autres, ne désigner que l'empereur régnant. Les arcs de Saint-Chamas sont bien conservés dans leur ensemble; leurs pieds-droits, le parapet et la chaussée du pont ont été restaurés avec intelligence, il y a une quarantaine d'années, par l'architecte Penchaud.

Saint-Chamas possède une construction moderne bien digne d'être citée à côté de son

pont romain; c'est le viaduc courbe sur lequel le chemin de fer de Lyon à la Méditerranée franchit le vallon de la Touloubre. Ce viaduc, le plus remarquable de tous ceux de cette ligne, se compose de 46 arches à plein cintre, dont les arcades forment, en s'entre-croisant, une série d'ogives. Le tympan au-dessus de chaque pile est évidé, ce qui donne beaucoup de légèreté à l'ensemble, tandis que l'espace compris entre les trois arcs de cercle de chaque pile est occupé par des briques. Chaque arcade a 6 m. d'ouverture. La longueur totale du viaduc est de 385 m.; sa plus grande hauteur est de 26 m., et sa plus petite de 9 m.

CHAMAVELLE s. f. (cha-ma-vè-le). Ancienne espèce de cymbale.

CHAMAVES, ancien peuple de la Germanie qui s'était fixé, avec les Angrévariens, à l'E. de l'Yssel et au S. des Bructères. Ils firent partie de la ligue franque.

CHAMBARD (Louis-Léopold), sculpteur français, né à Saint-Amour (Jura), vers 1812. Elève d'Ingres et de David d'Angers, il remporta le premier grand prix de sculpture, en 1837. Parmi les ouvrages qu'il a exécutés, à Rome, comme pensionnaire de la villa Medici, et qui ont paru depuis aux expositions de Paris, nous citerons : une *Jeune nymphe écoutant le bruit d'un coquillage* (Salon de 1841), figure un peu courte de proportions et ronde de formes, mais où l'on remarque une intention neuve et heureuse; *Bacchus*, statue de marbre qui a obtenu une médaille de 2^e classe au Salon de 1842, mais à laquelle on peut reprocher d'être une imitation trop littérale de l'antique; une *Tête de Christ*, en marbre, dépourvue de caractère et de noblesse (Salon de 1843); *Oreste poursuivi par les Furies* (Salon de 1844), statue de marbre qui n'a ni l'expression ni le mouvement commandés par le sujet. Ce dernier ouvrage, envoi de cinquième année de M. Chambard, fut jugé sévèrement par le savant Raoul-Rochette, dans son rapport à l'Académie des beaux-arts sur les travaux des élèves de l'école de Rome : « L'attitude de l'*Oreste* est presque toute de réminiscence, sans que cette réminiscence ait ici le mérite d'un type bien approprié au sujet. Quant à l'exécution, on regrette d'avoir à dire qu'elle ne rachète pas le défaut de la composition; le rendu des formes est trop conventionnel, on n'y sent pas assez l'étude de la nature; rien ne vit, rien ne palpète dans cette figure où toutes les passions de l'âme, où toutes les fibres du corps devraient pourtant être en jeu. Cette absence d'étude et de vérité se fait remarquer jusque dans la draperie, dont le travail est tout de pratique. » La plupart de ces défauts, il faut bien le dire, se retrouvent dans les productions postérieures de M. Chambard. De retour en France, cet artiste exécuta pour le ministère de l'intérieur un buste de Charles Nodier, qui figura au Salon de 1845. Il a exposé depuis les ouvrages suivants : en 1847, une statue en plâtre d'*Aspasie*; en 1849, une nouvelle statue en marbre d'*Oreste*, le modèle en plâtre d'un buste de Pascal, commandé par le ministère de l'intérieur, et celui d'un buste de Ronget de l'Isle; en 1850, la *Parure*, statuette de marbre, et la *Jeune fille écoutant le bruit d'un coquillage*, répétition alourdie de la statue de 1841; en 1852, une *Suppliante*, statuette de bronze, une *Stratonice* (terre cuite), et une *Saluacis* (plâtre); en 1857, l'*Amour enchaîné*, groupe de marbre assez bien composé et heureusement rendu, un *Bacchus* (marbre), nouveau pastiche de l'antique, et la reproduction en marbre de la *Stratonice* de 1852; en 1859, une *Dacchante* (plâtre), figure tourmentée et dégingandée, que M. Paul de Saint-Victor a comparée à un télégraphe aérien annonçant une bonne nouvelle, et l'*Inspiration*, statue de marbre destinée à la cour du Louvre, bien drapée, mais lourde de formes; en 1861, la *Modestie*, statue de marbre également destinée à la cour du Louvre, et le modèle en plâtre d'un groupe médiocre, *Aristide banni d'Athènes se réfugiant avec ses deux filles dans une caverne au bord de la mer*; en 1863, un *Enfant portant une coquille* (marbre) et une *Chute* (statue de terre cuite); en 1864, l'*Amour offrant son cœur à une jeune fille* (groupe en plâtre); en 1866, *Mercur* (plâtre). M. Chambard a exécuté, en 1865, une statue en pierre de *Jérémie*, pour l'église de Saint-Augustin, à Paris.

CHAMBARLHAC (Jean-Jacques VITAL DE), général français, né en 1754 à Etambes, mort à Paris en 1826. Commandant de volontaires en 1791, il fit preuve d'un grand courage en s'emparant, en 1792, des retranchements du mont Cenis, fut fait général de brigade sur le champ de bataille d'Arcole, général de division en 1802, et se distingua surtout à Casteggio et à Marengo. Il reçut depuis divers commandements et le titre de baron de l'empire.

CHAMBELLAGE s. m. (cham-bél-la-je). Féod. Droit exigé des vassaux par le chambellan du roi de France, lorsqu'ils rendaient hommage au roi en personne. II Droit de même nature exigé d'un vassal quand il venait rendre hommage à son seigneur. II Droit que le roi percevait sur les évêques et bénéficiers qui lui prêtaient serment de fidélité. On disait aussi *CHAMBRELAGES* dans tous les cas qui précèdent. II Droit que payaient au premier huissier de la chambre des comptes ceux qui prêtaient foi et hommage à cette chambre, lequel droit représentait la valeur du manteau

que le vassal devait autrefois abandonner à son suzerain.

— **Encycl.** Le droit de *chambellage* était un droit que payait, en toute mutation de fief, le nouveau vassal au gentilhomme servant qui l'introduisait près du seigneur auquel il venait rendre hommage. Selon M. Vinchon, l'origine de ce droit remonte à l'avènement de Hugues Capet. Il ne se payait d'abord qu'au grand chambellan, par les seigneurs qui venaient porter leur hommage au roi, et, pour ainsi dire, en reconnaissance de la courtoisie avec laquelle il les introduisait auprès de la personne royale. Ce qui ne fut d'abord qu'une offrande volontaire dégénéra bientôt en une espèce de contribution forcée, sous le nom de *droit de chambellage*. Une ordonnance de 1272, rendue par Philippe III, le sanctionna et en fixa le montant à 20, 50 ou même 100 sols parisis, selon l'importance des revenus du fief. Plus tard, les seigneurs voulurent imiter les rois, et les gens qui servaient d'introductions auprès de leurs personnes eurent la prétention d'être traités comme le grand chambellan. Le droit de *chambellage* fut ainsi imposé aux vassaux qui venaient reconnaître leur seigneur et lui prêter serment de fidélité. Mais comme il était perçu pour le compte de celui qui remplissait le rôle d'introductions, et, pour ainsi dire, de maître de cérémonie, il n'était qu'honorifique à l'égard des seigneurs. C'était un hommage qui leur était indirectement rendu, et dont ils ne profitaient pas. Aussi, en général, étaient-ils peu jaloux de ce droit. Toutes les coutumes ne l'admettaient pas; quelques-unes même le proscrivaient.

CHAMBELLAN s. m. (chan-bèl-lan — de l'anc. haut allem. *chamarling*, allem. moderne *kammerling*, de *kammer* chambre. La syllabe *ling*, qui est germanique, prouve que, bien que l'allem. *kammer* provienne du latin, cependant le dérivé *chambellan* et les autres formes romanes, provenç. *camerlenc*, espagn. *camarlingo*, ital. *camarlingo*, etc., ont été empruntés par ces langues aux idiomes germaniques). Officier chargé de veiller à tout ce qui regarde le service intérieur de la chambre d'un souverain, d'un prince, d'un abbé : Le *chambellan* porte pour marque distinctive une clef attachée ou brodée sur la poche droite de l'habit. (Bouillet.)

— Par ext. Nom que l'on donnait à l'une des tables que le roi tenait pour les courtisans, et dont le grand chambellan faisait les honneurs : *Dîner au chambellan*.

— **Grand chambellan**, Premier officier de la chambre, dans l'ordre du service du souverain : *Quand le roi tenait son lit de justice*, le *grand chambellan* était à ses pieds. (Acad.)

■ Titre du surintendant des finances dans les Etats du pape.

— **Chambellan ordinaire du roi**, Titre que prenait le prévôt de Paris.

— **Chambellan du pape**, Nom que l'on donne quelquefois au cardinal camerlingue. Du reste, *camerlingue* et *chambellan* ne sont que des formes différentes du même mot.

— **Chambellan du sacré collège**, Cardinal qui administre les revenus du sacré collège.

— **Encycl.** Grégoire de Tours et plusieurs autres historiens parlent des *chambellans* et *grands chambellans* du roi de France sous la première et sous la seconde race, et l'on prétend que l'office de *grand chambellan* est presque aussi ancien que la monarchie. Nicolas Gilles, dans sa *Vie de Clovis*, affirme qu'Aurélien, député par Clovis vers Gombaut, roi de Bourgogne, pour aller rechercher sa nièce Clotilde en mariage, était *chambellan* du premier roi chrétien; Guaguinus et Fauchet assurent que Gauthier de Caux, seigneur d'Yvetot, était *chambellan* de Clotaire. Toutefois, on n'a une suite complète des divers *chambellans* de la cour de France que depuis Gauthier, seigneur de la Chapelle et de Nemours, qui remplissait ces fonctions sous Louis le Jeune et Philippe-Auguste.

Le *grand chambellan* était le premier officier de la chambre du roi; il venait immédiatement après le chancelier. Il avait juridiction sur la friperie et sur les marchandises. Il était exempt de payer les droits du sel royal, ainsi qu'on le remarque dans une ordonnance de Charles VI de 1386. Il tenait la clef du trésor public. Tout vassal tenant son fief en hommage du roi, aussi bien que les évêques et abbés nouvellement promus, devaient une certaine somme d'argent au *grand chambellan*, sous le titre de *droit de chambellage*. Aux hommages qui se faisaient à la personne du roi, le *grand chambellan* était à côté du monarque, et devait dire de bouche ou par écrit au vassal : « Vous devenez homme du roi de tel fief ou seigneurie que vous reconnaissez tenir de lui. » Le vassal répondait : « Oui. » Le *chambellan* ajoutait, au nom du roi, qu'il le recevait, et la cérémonie était terminée. Lorsque, en 1329, Édouard III rendit, comme duc d'Aquitaine et pair de France, foi et hommage à Philippe de Valois dans la cathédrale d'Amiens, le *grand chambellan* lui adressa ces paroles : « Vous devenez homme lige du roi monseigneur, qui ci est, comme duc de Guyenne et pair de France, et lui promettez foi et loyauté porter; dites voire (oui). » Le roi d'Angleterre répondit *voire*, et le roi le reçut à hommage lige.

Le *grand chambellan*, le jour du sacre du roi de France, était chargé du soin de tenir la porte formée, en attendant que les pairs et

les seigneurs frappassent. Alors il leur demandait ce qu'ils cherchaient, « Notre roi, » répondaient ceux-ci, et le *chambellan* ouvrait, afin que l'on conduisit le roi à l'église. Là le *grand chambellan* recevait les batines royales des mains de l'abbé de Saint-Denis, et les chaussait au roi; puis il le revêtait de la dalmatique bleu d'azur et du manteau royal.

Suivant les états des hôtels des rois Philippe le Bel et Philippe le Long, en toutes autres cérémonies royales, le *grand chambellan* avait toujours la préséance. C'était lui qui portait la bannière de France, entre le grand maître et le grand écuyer. Aux entrées de villes, il était à la droite du roi. Quand le roi tenait son lit de justice, par arrêt du 22 avril 1451, le *grand chambellan* avait séance à ses pieds, sur un carreau de velours violet couvert de fleurs de lis d'or. Il couchait jadis dans la chambre du roi, quand la reine n'y était pas, et, lorsque le roi se levait, il lui présentait la chemise et la robe de chambre. Quand le roi mangeait dans la chambre, c'était le *grand chambellan* qui lui présentait la serviette mouillée. Aux audiences des ambassadeurs, le *grand chambellan* était placé derrière le fauteuil du roi. Il veillait à ce que tous ceux qui étaient sous sa dépendance tinssent en bon état le palais du roi, ainsi que ses vêtements, son linge, etc. Il avait aussi la garde des ornements royaux, couronne, sceptre, etc. Il assistait au jugement des pairs, et y avait voix délibérative. Lorsque le roi était en campagne, les maréchaux de logis devaient marquer pour le *grand chambellan* la première chambre après celle du roi. La marque et enseigne de la charge de *grand chambellan* était la bannière de France, et les attributs de sa dignité consistaient en deux clefs d'or se terminant en couronne, brodées sur son costume. Lorsque le roi mourait, c'était le *grand chambellan* qui ensevelissait le corps.

Cet office fut supprimé par la révolution de 1789, rétabli par l'Empire, conservé par la Restauration, supprimé de nouveau par la révolution de 1830, et une seconde fois rétabli par l'empereur Napoléon III, en faveur de M. le duc de Bassano. Aujourd'hui, il y a à la cour, outre le *grand chambellan*, un premier *chambellan*, douze *chambellans* et un nombre à peu près égal de *chambellans* honoraires.

À l'imitation du roi, les grands feudataires, les seigneurs suzerains eux-mêmes avaient des *chambellans*. Lorsque les vassaux rendaient foi et hommage, ils avaient coutume de faire un présent au *chambellan*, ce qui devint plus tard un droit ordinaire ajouté à tous ceux qu'on devait au seigneur. V. **CHAMBELLAGE**.

CHAMBELLANE s. f. (chan-bèl-la-ne). Femme d'un chambellan : *Madame la Chambellane*.

CHAMBELLANIE s. f. (chan-bèl-la-ni — rad. *chambellan*). Charge, dignité de *chambellan* : *Recevez, madame, mes hommages, mes respects, mes souhaits, des gouttes d'Hoffmann et des pilules de Stahl, par M. d'Aman, mon camarade en chambellanie*. (Volt.)

CHAMBELLENAGE s. m. (chan-bèl-le-na-je). Syn. de **CHAMBELLAGE**.

CHAMBERDER v. a. ou tr. (chan-bèr-dé). Secouer violemment, renverser, briser, dans l'argot des marins.

CHAMBERET (Jean-Baptiste-Joseph-Anne-César TYRÉAS DE), médecin français, né à Limoges en 1779. Reçu docteur à Paris en 1803, il devint, l'année suivante, chirurgien militaire, et fut chargé de la direction de plusieurs hôpitaux d'Italie. En 1815, il fut nommé professeur d'hygiène et de physiologie à l'hôpital de Lille, et en 1840 médecin en chef au Val-de-Grâce. Il prit sa retraite quatre ans plus tard. Collaborateur du *Dictionnaire des sciences médicales*, de l'*Encyclopédie méthodique*, de la *Flora médicale*, etc., M. Chamberet a publié de plus une *Dissertation sur une maladie de la peau désignée sous le nom de prurigo* (Paris, 1808).

CHAMBERIER s. m. (chan-be-rié). Ancienne forme du mot **CHAMBRIER**.

CHAMBERLAN s. m. (chan-bèr-lan). Forme ancienne du mot **CHAMBELLAN**.

CHAMBERLAYNE (Edouard), écrivain anglais, né à Odington en 1816, mort en 1703. Pendant la révolution de 1642, il voyagea sur le continent, et revint en Angleterre après la restauration de Charles II. Chamberlayne fut secrétaire du comte de Carlisle lors de son ambassade à Stockholm (1670), puis gouverneur du duc de Grafton, fils naturel de Charles II. Il était membre de la Société royale de Londres. Outre quelques traductions, on a de lui plusieurs ouvrages, dont le plus remarquable est son *Angliæ notitia* ou *Etat actuel de l'Angleterre, avec diverses réflexions sur l'état ancien de ce royaume* (1668), qui a eu un nombre considérable d'éditions et a été traduit en français par Neuville (1692). — Son fils, John CHAMBERLAYNE, mort en 1724, fut un savant distingué, et reçut le titre de *chambellan* du prince George de Danemark. Il continua l'ouvrage de son père que nous avons cité, et fit paraître plusieurs traductions, notamment celles de *Vies des philosophes français* de Fontenelle (1721); de *l'Histoire de la réformation des Pays-Bas*, par Gérard Brand (1724), etc.

CHAMBERLAYNE (Guillaume), médecin et poète anglais, né en 1619, mort en 1689. On a de lui : la *Victoire de l'amour* (Londres, 1658), tragi-comédie médiocre, et un poème intitulé *Pharonida* (Londres, 1659), qui est loin d'être sans mérite.

CHAMBERLAYNE ou **CHAMBERLEN** (Hugues), médecin anglais, né en 1664, mort en 1728. Il passe pour l'inventeur du forceps, instrument employé pour les accouchements difficiles. En 1672, Chamberlayne se rendit à Paris, où il essaya, sans succès, de faire adopter le forceps; mais il fut plus heureux en Hollande, où deux chirurgiens lui donnèrent une forte somme pour connaître son procédé. De retour en Angleterre, il acquit une grande réputation et une grande fortune. On a de lui *Practice of midwifery* (Londres, 1665).

CHAMBERS, **CHAMBER** ou **CHALMERS** (David), écrivain écossais, né en 1520, mort en 1592. Il fut nommé, par Marie Stuart, chancelier du comté de Ross, reçut le titre de lord Ormond, et fit toujours preuve d'un grand attachement à la reine. Après la chute de cette princesse, il quitta l'Écosse, habita pendant quelque temps l'Espagne, et passa ses dernières années à Paris, où il mourut. On a de lui en français : *Histoire abrégée des rois de France, d'Angleterre et d'Écosse* (1579); *Recherche des singularités les plus remarquables concernant les Etats d'Écosse* (1579), etc.

CHAMBERS (Ephraïm), écrivain anglais, né à Rendale, mort à Islington en 1740. Il fut placé jeune en apprentissage chez un géographe et fabricant de globes, où il prit le goût de la science et forma, dit-on, le projet de son *Encyclopédie*, qu'il ne mit à exécution que longtemps après. C'est en 1728 qu'il publia ce travail, sous le titre de *Dictionnaire des arts et des sciences* (2 vol. in-fol.). Plusieurs essais d'ouvrages de cette nature avaient déjà paru, entre autres le *Dictionnaire des arts et des sciences* de Thomas Corneille (1694), et le *Lexicon technicum* de John Harris (1708). Mais si Chambers put mettre à profit les travaux de ses devanciers, on doit reconnaître qu'il a notablement étendu et perfectionné leur plan. S'il doit être considéré plutôt comme un compilateur intelligent et érudit que comme un véritable savant, si son œuvre est incomplète en certaines parties, et défectueuse en quelques autres (la botanique, par exemple), il ne lui en reste pas moins la gloire d'avoir accompli une entreprise qui peut sembler extraordinaire pour un seul homme, et qui lui mérita une tombe à Westminster. Une nouvelle édition de son *Encyclopédie*, avec des additions, a paru à Londres en 1788-1791.

CHAMBERS (William), architecte anglais, né à Stockholm en 1726, d'une ancienne famille écossaise, mort à Londres en 1796. Il fit son éducation en Angleterre, s'embarqua fort jeune en qualité de subrécargue sur un vaisseau suédois de la compagnie des Indes orientales, et séjourna quelque temps en Chine. Il en rapporta le goût des constructions et des jardins dans le style bizarre plutôt qu'original de ces contrées, étudia l'architecture à son retour, acquit bientôt assez de réputation pour qu'on le chargât de travaux importants, et put, dans l'exécution d'un certain nombre d'entre eux, appliquer ses idées, qu'on l'accusa souvent d'avoir outrées. Ses principaux travaux sont l'observatoire de Richmond, les constructions et les jardins de Kew, et l'hôtel de Somerset-House. Il a publié divers recueils intéressants, entre autres : *Dessins des édifices, meubles, habits, machines et ustensiles des Chinois* (1776). Citons aussi son *Traité d'architecture civile* (1759-1768, in-fol.), et *Traité de la partie décorative de l'architecture* (1791), etc.

CHAMBERS (William et Robert), littérateurs et éditeurs écossais, nés à Peebles, l'un en 1800, l'autre en 1802. Des revers de fortune essayés par leurs parents les amenèrent à entreprendre le commerce de la librairie, chacun séparément, à Edimbourg (1818). William, l'aîné, apprit le métier de typographe, tandis que Robert, dont l'instruction était plus étendue, mettait en œuvre les matériaux de ses *Traditions d'Edimbourg*, ouvrage qu'il publia en 1824, et qui a été plusieurs fois réimprimé depuis. En 1826, suivirent les *Chants populaires d'Écosse*, et en 1827 la *Description de l'Écosse*, publications qui le mirent en évidence. Il éditait bientôt d'autres ouvrages sortis de sa plume : l'*Histoire des révoltes païstes en Écosse* (1828-1829, 5 vol.); la *Vie de Jacques Ier* (2 vol.); *Ballades et chants écossais* (3 vol.); les *Anciens bords de la mer*; le *Dictionnaire biographique des Écossais illustres* (1832-1835, 4 vol.), avec notices critiques et biographiques. De son côté, William publiait, en 1830, le *Guide en Écosse* (*Book of Scotland*), répertoire statistique, officiel, commercial, etc. En 1829, les deux frères associèrent leurs efforts pour la publication en commun du *Gazetteer of Scotland*, dictionnaire géographique, terminé en 1832. Ils donnèrent ensuite l'*Histoire d'Écosse pour les jeunes lecteurs* (1832, 2 vol.). William conçut, la même année, l'idée du fameux *Journal d'Edimbourg*, revue mensuelle à bas prix, qui parut depuis 1854, sous le titre de *Chamber's journal*, et qui obtint en un mois un tirage de 50,000 exemplaires, porté depuis à 100,000, nonobstant des imitations réussies. Ce magazine populaire créait une concurrence heureuse aux publications qui s'interdisaient par leur prix aux

modestes positions. Définitivement associés, et s'inspirant des tendances qui avaient déterminé le succès de leur journal, les deux frères créèrent une petite encyclopédie méthodique intitulée : *Instruction pour le peuple* (*Information for the people*, 1834-1835, 2 vol. gr. in-8°), imitée par la librairie française sous le titre de *Cent traités*. Sur un plan analogue, ils entreprirent l'*Encyclopédie de littérature anglaise* (1843-1844, 2 vol.), où l'analyse des productions littéraires nationales, depuis les premières en date jusqu'aux plus récentes, est accompagnée des notices biographiques des auteurs et d'extraits choisis de leurs œuvres. Cet ouvrage, unique en Europe, mais imité depuis aux États-Unis pour l'examen bibliographique de la littérature américaine, a obtenu plusieurs éditions qui le tiennent au niveau des faits actuels. D'autres publications, comme l'édition populaire des *Classiques anglais*, le *Cours d'éducation* (1856, 100 vol. avec atlas), les deux séries de *Traité et de mélanges* (24 vol., 12 vol.), les *Feuilles du peuple* (1852-1856, 12 vol.), témoignent de l'activité, de l'intelligence et du libéralisme de ces éditeurs, qui tiennent constamment leurs publications à la hauteur des connaissances modernes et du progrès scientifique. En dernier lieu (1860), ils ont achevé une *Encyclopédie universelle* (2 vol. in-4°), après avoir mis au jour une *Histoire de la guerre d'Orient* et une *Histoire pittoresque de l'Angleterre* (1856, 2 vol.). M. William Chambers a donné dans son journal des *Esquisses et des Mélanges sur l'Amérique* (1854-1855), pays qu'il a visité. M. Robert Chambers, qui a réuni sous le titre d'*Essais* ses articles de journal (4 vol.), s'occupe depuis longtemps d'études géologiques; il a donné, sans la signer, une *Histoire naturelle de la création*. Son dernier ouvrage, qui est purement historique, est intitulé *Annales domestiques d'Écosse* (3 vol.). L'établissement industriel que les deux frères dirigent à Edimbourg compte 200 ouvriers, 10 presses à vapeur qui tirent 800,000 feuilles par mois.

CHAMBERSBURG, ville des États-Unis de l'Amérique du Nord, dans la Pensylvanie, ch.-l. du comté de Franklin, sur le Conococheague-Creek, affluent du Potomac, à 65 kilom. S.-O. de Harrisburg; 5,000 hab. Industrie très-active : fabrication de coutellerie, des crêpes, des papiers, des huiles, des moulin à foulon, filatures de coton. Dans les environs, exploitation de belles pierres de taille et de marbres.

CHAMBERT (Pierre), juriconsulte français, né à Versailles en 1745, mort à Paris, où il fut successivement avocat au parlement, secrétaire du lieutenant civil et greffier en chef des criées. Son principal ouvrage est *Démétrius ou l'Éducation d'un prince* (Paris, 1790, 2 vol.), qui paraît avoir été inspiré par le *Télémaque* de Fénelon.

CHAMBERT (Germain), peintre et graveur français, né à Grizolles en 1784, mort en 1821. Il avait peint, non sans succès, plusieurs tableaux, entre autres une *Assomption*, lorsqu'il s'adonna entièrement à la gravure. ChamBERT reçut le titre de graveur de l'Académie de Toulouse, et devint un des plus zélés propagateurs de la lithographie. On a de lui un grand nombre de portraits à l'eau-forte et des planches au burin, d'après Mignard, Duménil, etc.

CHAMBERTIN s. m. (chan-bèr-tain). Vin rouge des coteaux de Chamberтин, un des premiers crus de la Bourgogne : *Une bouteille de Chamberтин. Boire du Chamberтин. Il faut un petit intervalle de temps pour que le gourmet puisse dire : il est bon, passable ou mauvais, peste ! c'est du Chamberтин ! ou mon Dieu ! c'est du Suresne !* (Brill.-Sav.). Mettez-vous à table et buvons ; rien ne fait paraître l'avenir couleur de rose comme de le regarder à travers un verre de Chamberтин. (Alex. Dum.)

C'est, dites-vous, du chamberтин ?
— On dit que c'est du chamberтин.
— Oui, vraiment, c'est du très-bon vin.
Mais est-ce bien du chamberтин ?
J'en veux goûter encore pour en être certain.
(Le nouveau seigneur du village.)

CHAMBERTIN, vignoble de Franco (Côte-d'Or), commune de Gevrey, arrond. et à 12 kil. S. de Dijon. C'est un des premiers crus des vins rouges fins de la haute Bourgogne; il a une superficie de 25 hectares, et produit annuellement environ 140 pièces d'un vin très-estimé.

Nous empruntons les lignes suivantes à l'*Ampélographie française* de M. Victor Rendu : « Ce clos vient immédiatement après le Romanée-Conti pour l'excellence de ses produits; certains gourmets le placent sur la même ligne. Le sol de Chamberтин, soumis à l'analyse chimique, présente la composition suivante :

Oxyde de fer.	2,961
Alumine.	2,963
Magnésie.	0,298
Silice soluble.	0,110
Acide phosphorique.	0,235
Sels alcalins.	0,931
Carbonate de chaux.	2,127
Matières organiques.	1,973
Résidu insoluble.	89,302
	100,000

» Chamberтин produit un vin renommé pour sa couleur, sa saveur, son moelleux, sa finesse et son goût exquis. C'était le vin le plus précieux

(ion de l'empereur Napoléon Ier. Il se vend le même prix que le vin du clos Vougeot. »

CHAMBERY (*Camberium* ou *Camberiacum*), ville de France, dans la Savoie, ch.-l. de département, d'arrond. et de cant., près de la Leyse et de l'Albane, à 600 kilom. S.-E. de Paris; pop. aggl., 13,381 hab. — pop. tot., 18,279. L'arrond. de Chambéry comprend 15 cantons, 161 communes et 144,945 hab. Siège d'un archevêché et d'une cour impériale; tribunaux de 1^{re} instance, de commerce et de justice de paix; académie universitaire; lycée impérial, institution de sourds-muets, école normale d'instituteurs, bibliothèque publique de 20,000 vol.; jardin botanique; musée d'art et d'histoire naturelle; ch.-l. de la 2^e subdivision de la 22^e division militaire. Fabricque d'horlogerie, de quincaillerie, de mercerie, de chapellerie, de gares, de velours, de bonneterie, de soie, de laine, de dentelles; tanneries, marbreries, raffineries d'alun. Commerce de grains, soie, bétail, vins, liqueurs et produits manufacturés. Eaux minérales de Chelles, source sulfurée, sodique, iodo-brunée, émergeant par plusieurs fissures très-étroites, et reçue dans dix bassins creusés dans le rocher; sa température est de 11° 5. On la prend en boisson et on peut la transporter.

Les environs de Chambéry offrent un grand nombre de promenades intéressantes : les rochers de Lemenc, le Bout du monde, les Charmettes, célèbre par le séjour, qu'y fit J.-J. Rousseau chez Mme de Warens.

Chambéry n'est pas une ville fort ancienne; elle fut fondée au moyen âge, de 1232 à 1281, entourée de murailles et d'un fossé, et défendue par un château fort, résidence des ducs de Savoie. Elle fut prise par l'armée franco-espagnole en 1742; les Français s'en emparèrent en 1792, et, tant que dura l'occupation française, cette ville fut le chef-lieu du département du Mont-Blanc. En 1815, elle fit retour à la maison de Savoie, qui l'a cédée à la France en 1860, après la dernière guerre d'Italie. — Patrie de Saint-Réal et de Vaugelas.

Chateaubriand termine la description de la célèbre plaine du Tàygète, en disant : « A la beauté du ciel et à l'espèce de culture près, on pourrait se croire dans les environs de Chambéry. » Le paysage au milieu duquel s'élève l'ancienne capitale de la Savoie offre, en effet, un des plus ravissants panoramas que puisse rêver un poète. C'est une vaste plaine entourée de hautes montagnes que coupent seulement deux trouées assez larges, l'une au nord s'étendant jusqu'au lac du Bourget, l'autre à l'est se prolongeant jusqu'au pied des grandes Alpes. La route de France serpente à travers une troisième trouée plus étroite. Les collines qui s'élèvent en amphithéâtre entre la ville et les montagnes sont couvertes de champs de blé, de vignobles et de prairies; çà et là, au milieu de magnifiques ombrages, apparaissent d'élégantes villas ou de vieux manoirs féodaux à demi ruinés, tapissés de lierre et noircis par le temps. La ville elle-même, percée autrefois de rues étroites et sinueuses, s'est fort embellie depuis quelques années. Elle est entourée de larges boulevards, établis sur les anciens remparts démolis pendant la Révolution française et dont il ne reste que quelques tours en ruine. Ces boulevards aboutissent aux quinconces du Vernay, belle promenade où eurent lieu, dit-on, les joutes et tournois donnés en 1416, à l'occasion de l'érection de la Savoie en duché par l'empereur Sigismond. Trois faubourgs assez considérables s'étendent en dehors des boulevards, celui de Montmélian sur la route de Turin, celui de Reclus sur la route d'Aix-les-Bains, et celui de Maché du côté de l'ouest.

Chambéry est traversée dans toute sa longueur par la large et belle rue de Boigne, bordée en partie de maisons dont le rez-de-chaussée forme de spacieux portiques. A l'une des extrémités de cette rue, au milieu même du boulevard, s'élève une fontaine érigée en l'honneur du comte de Boigne, mort en 1830. Ce monument se compose d'un piédestal quadrangulaire, dont les faces sont ornées de têtes d'éléphant, de grandeur naturelle, lançant par la trompe des jets d'eau qui retombent dans un bassin. Au-dessus de ces têtes d'animaux sont quatre bas-reliefs représentant les principales actions de la vie du comte. Le piédestal est surmonté d'une colonne de 40 pieds de haut, que domine la statue colossale du comte de Boigne, en uniforme de lieutenant général. Cette fontaine, construite sur les dessins de M. Sappez, de Grenoble, a un aspect assez monumental; mais certains détails de l'ornementation sont d'un goût contestable. Elle a, d'ailleurs, le défaut d'être placée sur un terrain trop bas, de telle sorte qu'à une certaine distance sa partie inférieure est comme enterrée. Parmi les autres fontaines de la ville, on remarque la fontaine de Laas, sur la place de ce nom; elle a été exécutée d'après les plans de Cuenon, architecte savoisien, et est décorée d'une statue de femme, qui est à la fois une personification de Chambéry et le symbole de la liberté.

La cathédrale (*Saint-Amédée*), édifice de style ogival, a été commencée au xiv^e siècle et consacrée en 1430. Elle n'a de remarquable, à l'extérieur, qu'un assez beau portail construit en 1506, et qui a malheureusement été dépourvu, par la tourmente révolutionnaire, des statues dont il était orné autrefois. L'inté-

rieur est divisé en trois nefs, une grande et deux petites. Il renferme un baptistère en marbre blanc, dont les sculptures ne sont pas sans mérite; le tombeau du président Favre, père de Vaugelas et gouverneur du duché de Savoie; deux fresques assez maltraitées par le temps, mais intéressantes à cause de leur ancienneté, que l'on fait remonter au xiv^e siècle. D'autres peintures murales, exécutées en 1810 par des artistes de Turin, couvrent presque entièrement les murs des nefs et des chapelles latérales; celles de la grande nef représentent des sujets tirés de la Bible; les autres simulent, pour la plupart, des ogives, des arceaux, des rosaces, etc. En général, dit M. le comte de Rézie (*Voyage à Chambéry et aux eaux d'Aix*), ces peintures, quoique bien exécutées, font un effet plus éblouissant qu'agréable à l'œil; elles produisent même une illusion d'optique qui diminue la hauteur de la nef. Pendant la Révolution, l'assemblée nationale des Allobroges tint ses séances dans l'église Saint-Amédée.

L'église de Lemenc, le plus ancien édifice religieux de Chambéry, remonterait, suivant Besson, historien savoyard, à l'an 546, et aurait été construite sur les ruines d'un temple de Mercure. Elle est située, dans le faubourg de Reclus, sur un rocher occupé jadis par la vieille cité de Lemenc (*le Lemnicum* des Romains), et où des fouilles ont fait découvrir plusieurs antiquités, notamment une main tenant un caducée. Cette église, qui dépendait d'une riche abbaye, avait un beau clocher pyramidal avant la Révolution. Elle a une chapelle souterraine et possède, entre autres curiosités, des débris de sculptures colossales provenant de la cathédrale et représentant le Christ entouré de ses apôtres; les reliques d'un archevêque d'Armagh, primat d'Irlande, mort dans l'abbaye de Lemenc, en 1176, et honoré par les Savoyards sous le nom de saint Concors; le tombeau en marbre blanc du comte de Boigne, etc. C'est aussi dans cette église que fut enterrée la belle Mme de Warens, immortalisée par Rousseau.

Parmi les autres édifices religieux de Chambéry, il nous suffira de citer l'église paroissiale de Notre-Dame, construite dans le style dorique, en 1636, et composée d'une seule nef, avec dôme au-dessus du maître-autel.

L'ancien CHÂTEAU DUCAL, qui couronne une hauteur, fut fondé en 1532 par Thomas I^{er}, comte de Savoie. Il servit de résidence aux comtes, et, plus tard, aux ducs, jusqu'à leur départ pour Turin. Amédée V chargea Giorgio d'Aquila, élève de Giotto, de décorer à fresque l'intérieur de ce palais; à son tour, Amédée VIII y fit exécuter de nouvelles peintures par le Vénitien Gregorio Bono. Incendié en 1745, pendant l'occupation espagnole, restauré en 1775, le château ducal fut en proie, en 1798, à un nouvel incendie, qui devora complètement l'aile occidentale. Actuellement, il ne reste de cet édifice qu'une grosse tour carrée de 21 m. de haut, dominée par une élégante touraille et entièrement isolée; une autre tour, dite de la Trésorerie, et un corps de logis restauré au commencement de ce siècle et agrandi récemment. Une partie des jardins a été transformée en promenade publique. — La Saxe-Cobourg, qui s'élève non loin de la grosse tour carrée, dépendait autrefois du château ducal. Fondée par Amédée V vers la fin du xiii^e siècle, reconstruite par Amédée VIII en 1418, elle offre un assez beau vaisseau d'architecture gothique. Le portail, en style de la Renaissance, a été exécuté sur les dessins de Philippe Juvarrat, par ordre de Christine de France. A l'intérieur, on voit des restes de fresques et des vitraux colorés d'une époque ancienne.

Parmi les autres édifices et établissements remarquables de Chambéry, nous citerons : l'hôtel de ville, reconstruit, il y a quelques années, sur les plans de M. Pellegrini; le palais de justice, qui est également de construction moderne; le théâtre, qui comprend une salle de spectacle pouvant contenir 1,200 personnes, et une salle de concert et de bal; la bibliothèque, fondée en 1785 par l'abbé de Mel-lard, et comprenant environ 15,000 volumes et un certain nombre de monuments précieux, parmi lesquels plusieurs autographes de saint François de Sales; le collège, dans les bâtiments duquel est installé un petit musée d'antiquités et de tableaux; le jardin botanique et le musée d'histoire naturelle, établis dans les dépendances du château ducal; l'hôtel-Dieu, fondé en 1647, agrandi en 1813 et enrichi par les libéralités du comte de Boigne; l'hôpital de la Charité, qui reçoit les vieillards et les pauvres infirmes; l'hospice de Saint-Benoît, fondé par M. de Boigne pour des vieillards des deux sexes ayant appartenu aux classes aisées; la maison de Sainte-Hélène, fondée encore par M. de Boigne et qui sert de dépôt de mendicité; le couvent des Capucins, auquel est jointe une jolie église; le couvent du Sacré-Cœur, terminé récemment; de vastes casernes, etc. Une grotte, pratiquée dans le rocher à pic qui domine la caserne de cavalerie, servait autrefois de chapelle à un monastère (celui de Sainte-Marie); suivant une ancienne superstition populaire, les enfants mort-nés que l'on y apportait y recouvreraient la vie pour recevoir le baptême, et mouraient immédiatement après l'avoir reçu.

CHAM-BIA-TLON s. m. (chamm-bia-tlon). Bot. Arbre indéterminé de la Cochinchine, dont l'écorce fournit une matière textile.

CHAMBAU s. m. (cham-bi-o). Navig. Corde amarrée sur le bord d'un bateau et glissant sur le trait de halage, au moyen d'un morceau de bois nommé *rdpe*.

CHAMBIGES, **CAMBICHE**, **CHAMBICHE** ou **SAMBIGE**, définitivement orthographié CHAMBIGES, famille d'architectes renommés du xiv^e et du xv^e siècle, injustement oubliés depuis, car leur nom se rattache à plus d'un monument considérable de l'école française. « La petite galerie du Louvre, dit Sauval, fut commencée par un nommé Chambiche, » assertion bien vague, répétée depuis deux siècles par tous les auteurs sans qu'aucun pût fournir des indications précises, lorsque M. Vallet de Viriville, professeur à l'Ecole des chartes, publia dans le *Magasin pittoresque* de 1856 une notice sommaire sur Martin CHAMBIGES, l'ascendant de cette famille, et complétant son autre notice, encore plus succincte, publiée, dès 1841, dans les *Archives historiques du département de l'Aube*. Plus récemment encore, vers 1860, un autre érudit, le regrettable Ad. Berty, dans sa *Renaissance monumentale* et dans sa *Topographie du vieux Paris* (1866) a enfin restitué les titres perdus de la famille tout entière et ceux, notamment, du troisième CHAMBIGES (Pierre), second du nom, celui-là même que désignait Sauval. Ce sont ces œuvres de haute érudition qui nous ont fourni presque tous les renseignements de cette notice, dont le *Grand Dictionnaire universel*, le premier parmi les publications de ce genre, aura ainsi la primeur.

La perpétuation et l'adoption d'un même état dans les familles était chose commune autrefois. Ainsi on peut citer comme architectes ou maçons quatre Du Cerceau, trois Delorme, quatre Metzeau, deux Bullant et quatre Chambiges.

MARTIN, le premier d'entre eux, fut peut-être l'architecte le plus célèbre de la fin du moyen âge. Il habitait Paris en 1489, lorsque les chanoines de Sens le chargèrent de la construction des transepts nord et sud de leur cathédrale, adjonctions malheureuses, en ce qu'elles altèrent l'unité de style de l'édifice; mais qui, néanmoins, constituent de brillants spécimens de ce style, tout de caprice et de fantaisie, auquel on a donné le nom de *gothique fleuri* ou *style flamboyant*. En 1495, Martin était de retour à Paris; il reparut à Sens en 1497 et 1499, avec le titre de « maître de l'entreprise et conducteur de la croisée (transsept) ». En 1500, il est appelé à donner son avis, concurremment avec d'autres architectes, pour la construction du pont Notre-Dame; la même année, il se rend à Beauvais, chargé de la construction des transepts de la cathédrale, qu'il dirigeait toujours en 1506. La grande réputation qu'il s'était acquise à Beauvais et à Sens le fit appeler à Troyes, pour y élever le grand portail de la cathédrale, dont il demeura l'architecte jusqu'en 1519, époque probable de l'interruption des travaux. Tels sont les seuls renseignements authentiques sur Martin Chambiges.

PIERRE, le second des Chambiges, était plutôt conducteur ou entrepreneur de travaux qu'architecte. Sauval rapporte qu'il conduisit les ouvriers sous la direction de Dominique de Cortone, lors de la construction de l'Hôtel de ville de Paris. Il avait le titre de « maître des œuvres et du pavé de la ville. » A partir de 1540, il fut chargé de travaux de maçonnerie à Saint-Germain, à Compiègne et au château de la Muette, du bois de Boulogne. Il mourut en 1544.

Le troisième Chambiges, en comptant d'après les dates, s'appelait ROBERT. Plusieurs documents constatent son existence, comme architecte; mais l'on ne sait rien encore sur sa vie et ses travaux.

C'est au quatrième, nommé PIERRE, comme le second, dont il était probablement le fils, qu'il faut attribuer la petite galerie du Louvre commencée vers 1556, en même temps que la grande, qui, dans l'opinion de M. Ad. Berty, serait également l'œuvre de Pierre Chambiges, du moins pour l'étage du rez-de-chaussée, que surmontait une terrasse. Quoi qu'il en soit, Pierre Chambiges n'a pas été oublié par les architectes du nouveau Louvre, qui ont placé sa statue sur la terrasse avoisinant le pavillon Lesdiguières, entre celles de Philibert Delorme et de Jean Bullant. Parmi les autres édifices, à nous connus, à la construction desquels concourut Pierre Chambiges, on cite l'élégante chapelle des Valois, à Saint-Denis, démolie en 1793. C'est dire assez que, au point de vue du goût et de l'invention, de l'art en un mot, notre artiste ne fut point sensiblement inférieur à ses illustres contemporains.

CHAMBIRA, rivière de l'Amérique du Sud, dans la république de l'Equateur, district de Maynas. Elle prend sa source à l'E. du bourg de Pinches, court du N.-O. au S.-E., reçoit plusieurs petits affluents et se jette dans le fleuve des Amazones, après un cours de 260 kilom.

CHAMBISE s. m. (chan-bi-zé — du gr. *kamptos*, recourbé). Agric. Morceau de bois recourbé formant, avec le soc, la charrue primitive : Dans les campagnes, on se fait peu de scrupule de couper et de soustraire un arbre, pour en faire une CHAMBISE, à raison de sa destination presque d'utilité publique.

CHAMBOLLE s. m. (chan-bo-le). Vin de Bourgogne : Boire du CHAMBOLLE.

CHAMBOLLE (François-Adolphe), journaliste français, né à La Châtaigneraie en 1802. Il écrivit successivement dans le *Courrier français*, le *National*, le *Siècle*, l'*Ordre*, et, quoique partisan du progrès, il ne défendit partout que les idées libérales modérées. Nommé député en 1838, et représentant du peuple après la révolution de 1848, il montra la même modération dans ses votes et dans ses discours. Le décret du 9 janvier 1852 le condamna à sortir de France, mais son exil fut de peu de durée. Depuis lors il abandonna entièrement la carrière politique.

CHAMBON s. m. (chan-bon). Dans le département de la Loire, Terre noire, chargée d'humus et mêlée de sable fin, qui est formée surtout par les alluvions de la Loire.

CHAMBON, bourg de France (Creuse), ch.-l. de cant., arrond. et à 30 kilom. S.-E. de Boussac, au confluent de la Tarde et de la Voueize; pop. aggl. 1,436 hab. — pop. tot. 2,262 hab. Nombreuses tanneries, filatures de laine, tanneries, moulins à huile, fabriques de chandelles; commerce de grains et de bestiaux. L'église, classée au nombre des monuments historiques, est une construction moitié romane, moitié gothique, remarquable surtout par l'élévation de sa voûte centrale, par ses deux clochers et par ses toitures étagées. L'une des chapelles est un petit temple romain, dont les murs renferment un escalier dérobé. Dans le cimetière de la commune, on voit une curieuse chapelle romane.

CHAMBON (LE), bourg de France (Puy-de-Dôme), arrond. et à 15 kilom. d'Ambert. L'église du Chambon est du xiv^e siècle; il y a une porte au chevet qui accuse nettement le style de cette époque. A la porte principale on remarque un bénitier qui paraît avoir été une cuve baptismale. Tout près de l'église, sur une hauteur, il y avait autrefois un couvent fortifié, dont on retrouve encore des traces. C'est dans cette commune, au village de Malvieille ou Maviel, qu'on montre la *Pierre de Gargantua*, sur laquelle, dit la légende, le géant posait un pied, tandis que l'autre s'appuyait aux montagnes de Valcivrières, de l'autre côté d'Ambert. Aux environs se trouvent les vestiges de la voie romaine de Clermont à Saint-Paulien.

CHAMBON (lac de), petit lac de France (Puy-de-Dôme), situé à 875 m. d'altitude et dominé par les belles ruines du château de Murols. Il a été formé accidentellement par l'interruption du cours de la petite rivière de Couze de Chaudfour, à la suite d'un grand courant de lave sorti du mont Tartaret. C'est sur les bords de ce lac, près du hameau de Varennes, que certains historiens placent la maison de plaisance de Sidoine Apollinaire.

CHAMBON (Joseph), médecin français, né à Grignan en 1647, mort vers 1733. Il exerça sa profession dans plusieurs États de l'Europe, puis à Paris, où, malgré la protection de Fagon, il ne put se faire agréer à la Faculté de médecine. Chambon n'y pratiqua pas moins son art, se fit une belle clientèle, puis fut emprisonné pendant deux ans à la Bastille, pour s'être fait le défenseur d'un seigneur napolitain qui y était détenu. Rendu à la liberté, il alla se fixer à Marseille, où il devint médecin des galères. Ses principaux ouvrages sont : *Principes de physique rapportés à la médecine pratique* (Paris, 1711), et *Traité des métaux et des minéraux, et des remèdes qu'on en peut tirer* (1714).

CHAMBON, écrivain français du xviii^e siècle. Il est l'auteur d'un *Eloge historique de la raison* (1774, in-4°), au sujet duquel Voltaire écrivait à d'Alembert : « C'est le premier éloge vrai que j'aie lu. »

CHAMBON (Antoine-Benoît), conventionnel girondin. Il était trésorier de France à Uzès (Corrèze) avant la Révolution. Il vota la mort du roi avec appel au peuple, fut mis hors la loi à la suite des 31 mai-2 juin 1793, et tué près de Brives, dans une grange où il s'était caché.

CHAMBON DE LA TOUR (Jean-Marie), conventionnel, né à Uzès vers 1750, mort vers 1800. Il avait été maire de sa ville natale et député aux états généraux de 1789. Membre silencieux et obscur du *Marais*, il subit de paraître au procès de Louis XVI, fut envoyé après le 9 thermidor en mission à Marseille, et toléra, s'il ne les encouragea point, les massacres des patriotes par les compagnies de Jéhu et du Soleil. Il fit ensuite partie du conseil des Cinq-Cents.

CHAMBON DE MONTAUX (Nicolas), médecin et homme politique français, né à Brévaux (Haute-Marne) en 1748, mort en 1826. Il habitait Paris, où il était administrateur des hospices, lorsque les électeurs modérés et les girondins jetèrent les yeux sur lui pour en faire le successeur de Pétion. Nommé maire le 3 décembre 1792, il eut à présider aux mesures prises à l'occasion du jugement et de l'exécution de Louis XVI; mais, peu fait pour la lutte, il donna sa démission le 2 février 1793, et disparut complètement de la scène politique. On a de lui de bons ouvrages sur les maladies des femmes et des enfants. Nous citerons : *Maladies des femmes en couches* (1784, 2 vol. in-12); *Maladies des filles* (1785, 2 vol. in-12); *Maladies des enfants* (1798, 2 vol. in-8°); *Recherches sur le croup* (1806, in-8°), etc. Chambon a collaboré, en outre, à l'*Encyclopédie*

*méthodique et à d'autres recueils. — Sa femme, Augustine CHAMBON, a inventé les chauffettes à eau bouillante, connues sous le nom d'augustines, et a publié quelques ouvrages. On a d'elle un *Manuel de l'éducation des orphelins* (1798), et *Reflexions morales et politiques sur les avantages de la monarchie* (1819).*

CHAMBON-FEUGEROLLES, ville de France (Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 9 kilom. S.-O. de Saint-Etienne, sur l'Ondaine-Vachery, dont les eaux sont excellentes pour la trempe de l'acier; pop. aggl. 3,915 hab. — pop. tot. 6,954 hab. Papeteries, forges, fabriques d'acier. Ancien château fort bien conservé et dominant la vallée de l'Ondaine.

• **CHAMBONAGE** s. m. (chan-bo-na-je — de *champ* et *bon*). Agric. Nom donné, dans le Bourbonnais, aux sols d'alluvion sablonneux, gras, frais, profonds et inondés tous les ans.

CHAMBONAS (le marquis de), général et homme politique français, mort à Londres en 1807. Il était neveu du fameux Lauzun, maréchal de Biron. Comme celui-ci, il embrassa les idées de la Révolution, devint maire de Sens, maréchal de camp de la garnison de Paris (1792), et fut chargé la même année du portefeuille des affaires étrangères. Attaqué pour avoir fait avec Beaumarchais un marché de fournitures d'armes ayant un caractère frauduleux, accusé bientôt après de trahison pour n'avoir pas donné connaissance de l'approche des troupes prussiennes, Chambonas s'efforça de se justifier et donna sa démission. Après le 10 août, il gagna Londres, s'y fit successivement horloger et orfèvre, et y mourut dans une extrême pauvreté.

CHAMBRONNIÈRES (André CHAMPION de), célèbre claveciniste français, mort vers 1670. Son grand-père, Thomas Champion, et son père Jacques Champion, étaient des organistes fort remarquables sous le règne de Louis XIII. Louis XIV conféra à Chambronnières le titre de premier claveciniste de sa chambre. Au dire de ses contemporains, Chambronnières était un exécutant de premier ordre, et, par sa manière d'attaquer la note, il tirait du clavecin des sons d'un velouté qu'aucun de ses rivaux ne pouvait égaler. En tant que compositeur, Chambronnières doit être considéré comme le fondateur de l'école des clavecinistes qui se succédèrent jusqu'à Rameau; et, dans les premiers morceaux de Rameau pour clavecin, on rencontre encore la coupe et les ornements des disciples de Chambronnières. On ne connaît de ce claveciniste que deux recueils de pièces de clavecin, écrites avec une grâce et une naïveté pleines de charmes. L'harmonie de ces pièces est d'une rare correction, ce qui en double le prix aux yeux des connaisseurs.

CHAMBRANT (de), nom d'une famille célèbre du Limousin, que l'on croit issue des comtes de Flandre. — Humbert de CHAMBRANT périt à la bataille de Poitiers. — Guy ou Guyot de CHAMBRANT fut armé chevalier par Louis XII lui-même, sur le champ de bataille d'Agnadell. — Etienne de CHAMBRANT, maréchal des camps et armées du roi, fut choisi comme le plus capable, par le grand Condé, pour commander sa cavalerie, et servit avec celui des rois Louis XIII et Louis XIV. — André-Claude de CHAMBRANT, son arrière-petit-fils, se distingua dans les campagnes d'Allemagne (1761-1762), pendant la guerre de Sept ans, et acheta, en 1761, un régiment de cavalerie hongroise, dit *hussards de Chambrant*. Ce régiment, célèbre dans nos annales militaires, est aujourd'hui le 2^e de hussards.

CHAMBORD s. m. (chan-bor — n. pr. de lieu). Comm. Etoffe de laine qui se fait ordinairement avec des matières choisies, et qui est presque exclusivement employée pour robes de deuil : *Les chambords sont habituellement en laine pure; quelquefois, cependant, on en fait dont la laine de la chaîne est retardée avec un fil de soie grège, ou bien dont la chaîne est de coton. Les chambords ne se fabriquent guère qu'à Roubaix et à Amiens.*

— Loc. adv. *A la Chambord*. Se dit d'une façon particulière d'accommoder le poisson : *Carpe à la Chambord*.

CHAMBORD, village et commune de France (Loir-et-Cher), arrond. et à 20 kilom. E. de Blois, à 4 kilom. de la Loire, sur le Cosson; 508 hab. Le territoire du village est complètement enclos par un mur de 35 kilom. de tour, embrassant une contenance de 5,500 hectares, dont 4,500 hectares de bois, cinq fermes et quatorze étangs. On y entre par six portes, à chacune desquelles est un pavillon habité par un garde. Dans cette enceinte se trouve le beau château de Chambord, dont nous allons donner la description.

CHAMBORD (château de), l'un des plus beaux monuments de l'architecture française de la Renaissance, situé à 14 kilom. de Blois, au milieu des plaines solitaires de la Sologne. Les anciens comtes de Blois, de la puissante maison de Champagne, avaient fait construire en ce lieu une maison de plaisance et de chasse, qui échut avec leurs autres domaines à la maison d'Orléans, en 1397, et qui, cent ans plus tard, fut réunie aux biens de la couronne, lorsque Louis d'Orléans, vingt-troisième comte héréditaire de Blois, devint roi de France sous le nom de Louis XII. En 1526, François I^{er}, au retour de sa captivité de Madrid, entreprit de métamorphoser en palais le vieux manoir féodal de Chambord. On a longtemps agité

la question de savoir quel fut l'architecte du nouvel édifice; suivant une opinion accréditée par Blondel et qui a eu longtemps cours, les plans auraient été donnés par Le Primatice; mais il est certain que les travaux furent commencés plusieurs années avant l'arrivée en France du célèbre artiste italien, et il suffit, d'ailleurs, d'examiner avec quelque attention le monument pour y reconnaître les caractères de l'architecture nationale. Des documents découverts il y a quelques années ont fait connaître les noms de deux maîtres maçons, Pierre Nepveu, dit Trinquet, et Jacques Coigneau, qui dirigeaient la construction, l'un en 1536, l'autre en 1544. Est-ce à dire, comme quelques auteurs l'ont avancé, que ces deux maîtres maçons aient été véritablement les architectes de Chambord? Des doutes que nous partageons ont été émis à cet égard par le savant bibliothécaire de la ville d'Orléans, M. Jules Loiseleur (les *Résidences royales de la Loire*, Paris, 1863), qui sera notre principal guide dans cette étude. Tout ce qu'il est permis d'affirmer, avec M. Viollet-le-Duc, c'est que, comme plan, comme aspect et comme construction, le château de Chambord est une œuvre de l'école française des bords de la Loire.

Si l'on en croit Bernier (*Histoire de Blois*, p. 82), dix-huit cents ouvriers travaillèrent pendant douze ans à l'édifice fondé par François I^{er}, et la dépense, durant cet intervalle, fut de 444,570 livres (plus de 5 millions de notre monnaie). A la fin de 1539, lorsque Charles-Quint, obligé de traverser la France pour aller étouffer la révolte des Pays-Bas, passa par Chambord, où François I^{er} lui fit donner des fêtes magnifiques, le donjon seul était achevé, ce qui n'empêcha pas l'empereur de s'écrier qu'il regardait ce château « comme un abrégé de ce que peut effectuer l'industrie humaine. » Dans les derniers temps de sa vie, François I^{er} résida souvent dans cette splendide demeure, où il avait rassemblé plusieurs ouvrages de Léonard de Vinci et d'autres artistes célèbres; on raconte qu'un jour que sa sœur, la belle et spirituelle Marguerite, plaçait devant lui la cause du sexe faible, il se borna, pour toute réponse, à écrire sur une vitre, avec la pointe d'une émeraude, le distique si connu :

Souvent femme varie;
Bien fol est qui s'y fie.

Cette poétique boutade, que Louis XIV fit disparaître, dit-on, pour être agréable à Mlle de La Vallière, et que Bernier nous a conservée telle qu'il l'avait sans doute entendu répéter, ne serait rien moins qu'authentique, au moins quant à sa forme, d'après M. Loiseleur; ce savant fait remarquer que Brantôme, le seul écrivain qui en ait parlé de visu, dit formellement qu'elle était conçue en ces termes : *Toute femme varie*.

Henri II hérita du goût de François I^{er} pour Chambord; il y ajouta plusieurs constructions importantes, entre autres le charmant escalier de la cour de l'Ouest, où se voient l'H couronné et le croissant qui était l'attribut de Diane de Poitiers, sa maîtresse, en même temps que sa propre devise (*Donc totum inquit orbem*). C'est à Chambord que ce souverain ratifia, en 1552, en présence du margrave Albert de Brandebourg, le traité qu'il avait conclu l'année précédente, à Fontainebleau, avec les princes protestants d'Allemagne. Charles IX entreprit à son tour des travaux de réparation et d'ornementation à Chambord, mais il dut les suspendre, faute d'argent. Henri IV préféra à cette résidence le château de Saint-Germain, d'où il pouvait mieux surveiller sa bonne ville de Paris. Louis XIII, au contraire, y vint fréquemment. Les écrivains les plus sérieux ont accueilli une historiette passablement étrange, d'après laquelle le timide monarque aurait pris avec des pincettes un billet doux que Mlle de Hauteport avait caché dans sa colerette et qu'il n'osait pas retirer avec ses doigts. « Quelque gauche et naïvement pudique qu'on le suppose, dit M. Loiseleur, peut-on admettre que Louis XIII ait, en effet, imaginé d'introduire des pincettes (les grosses pincettes des cheminées de cette époque) dans la cachette où venait de se dissimuler le billet qu'on lui refusait? M. Cousin, choqué de l'invraisemblance, suppose que les pincettes étaient d'argent. Il eût mieux fait, selon nous, d'adopter la version de Montglat, qui ne parle d'aucune espèce de pincettes... Un simple rapprochement de dates suffirait, en tout cas, pour établir que le fait n'a pu se passer à Chambord. Marie de Hauteport naquit en l'année 1616; elle n'avait que dix ans, et ne cachait pas encore de billets sous sa colerette, lorsque Louis XIII donna Chambord à son frère au mois de juillet 1626. Or, depuis cette époque, Louis XIII, presque continuellement brouillé avec le duc d'Orléans, ne fut jamais tenté de le visiter dans ses terres... La *Marion Delorme*, de M. Victor Hugo, dont le quatrième acte se passe à Chambord, en 1638, époque où Gaston était en état de conspiration permanente contre son frère, pêche aussi sur ce point contre la vérité historique. » Après la mort de Gaston, arrivée en 1650, le château fit retour à la couronne. Louis XIV eut peu de goût pour cette résidence, qui se prêtait mal aux pompes théâtrales dont il aimait à s'entourer. Il y fit néanmoins exécuter des travaux importants par Mansart et y donna quelques fêtes brillantes. Il y vint pour la première fois au mois de

juillet 1660, aussitôt après son mariage avec l'infante Marie-Thérèse. Il n'y séjourna, depuis, que huit autres fois pendant son long règne. Ce fut là que le grand Molière donna, devant le monarque, la première représentation de *Monsieur de Pourceaugnac*, en 1669, et celle du *Bourgeois gentilhomme*, en 1670.

Sous Louis XV, le château de Chambord eut deux maîtres illustres, le roi Stanislas et Maurice de Saxe. Le premier y vécut huit ans (de 1725 à 1733), d'une vie paisible, doucement occupée d'art et de bonnes œuvres, et y laissa des souvenirs ineffaçables chez les habitants de la contrée. C'est ce prince qui eut la fâcheuse idée de combler les larges fossés qui entouraient le château, et de renverser les balustrades de pierre qui en ornaient les bords. Après la bataille de Fontenoy, en 1745, Louis XV donna Chambord à Maurice de Saxe, avec 40,000 livres de revenus sur le domaine; mais le maréchal n'y fixa réellement sa résidence qu'en 1748, après la paix d'Aix-la-Chapelle. Il fit construire à la porte du château des casernes pour deux régiments de uhlans qu'il avait formés et que le roi lui avait laissés; il établit dans le parc un haras de chevaux de l'Ukraine, qui y vivaient libres et sans gardiens, et qui, dit-on, accouraient d'eux-mêmes sur la place d'armes, à l'heure où les trompettes sonnaient la manœuvre; à l'intérieur du château, il déploya un attirail fastueux et s'entoura d'une pompe presque royale. Le temps qu'il ne consacrait pas à des manœuvres militaires et à la chasse, il l'employa aux plaisirs; il avait fait construire, au second étage du donjon, une jolie salle de spectacle, où Favart et sa troupe donnaient des représentations d'œuvres plus ou moins grivoises, qu'on venait applaudir de toutes les villes voisines, de Blois et même d'Orléans. On sait que le maréchal devint amoureux de la belle Mme Favart, et qu'à force de persécutions il finit par en triompher; il se souilla, d'ailleurs, par les plus honteuses débauches et mourut en 1650, d'une fièvre putride occasionnée par ses excès. Son corps resta quarante jours exposé dans la chapelle de Chambord, sur un lit de parade qu'entouraient seize drapeaux pris à Lawfield et à Rocoux, et fut transporté ensuite dans l'église luthérienne de Strasbourg, où il repose encore.

Lorsque la Révolution éclata, Chambord était revenu depuis longtemps à la couronne. Le gouvernement républicain, ne sachant que faire d'un pareil édifice, eut un instant l'idée de le faire démolir; on se borna à vendre aux enchères le mobilier, les tentures, les tableaux et les autres objets d'art qu'y avaient entassés les anciens maîtres. On forma aussi le projet de détruire les fleurs de lis, les écussons et autres insignes de la royauté répandus sur toutes les parties de l'édifice; mais un architecte intelligent, M. Maire, sauva le château de ce dernier outrage, en dressant pour le travail de mutilation un devis dont le chiffre effraya le gouvernement.

Napoléon eut plusieurs fois la pensée de faire restaurer Chambord. Il l'assigna d'abord en dotation à la Légion d'honneur, et, quelque temps après, il voulut en faire présent au roi d'Espagne, Charles IV, qu'il venait de détrôner; mais le devis de restauration et d'ameublement, dressé par l'architecte Fontaine, s'élevait à 9 millions, l'empereur recula devant une dépense aussi considérable, et l'ex-roi dut se contenter de la résidence de Compiègne. En 1809, le château de Chambord fut érigé en principauté, sous le titre de *Principauté de Wagram*, et donné à Berthier, avec une dotation de 500,000 francs de rentes, prélevés sur les produits de la navigation du Rhin, et qui devaient être employés, pendant cinquans au moins, à l'ameublement et aux réparations les plus urgentes du château.

Sous la Restauration, la princesse de Wagram obtint de Louis XVIII l'autorisation d'aliéner une propriété devenue très-onéreuse, par suite de la suppression de la dotation; le château était sur le point de tomber aux mains de la bande noire, lorsque le comte de Calonne proposa de l'acheter, au moyen d'une souscription publique, et de le donner en apanage au duc de Bordeaux, qui venait de naître. « Cette souscription, dit M. Loiseleur, qui devait, pour être belle et pure, rester l'offrande spontanée de la nation, ne parut bientôt plus qu'un tribut prélevé par l'adulation sur la faiblesse et la servilité. » Elle fut vivement attaquée par les libéraux, notamment par Paul-Louis Courier, à qui elle inspira un pamphlet des plus véhéments. Le célèbre railleur insista particulièrement sur les funestes leçons que Chambord pouvait donner à l'héritier du trône : « Ah! si au lieu de Chambord pour le duc de Bordeaux, disait-il, on nous parlait de payer sa pension au collège!... Mais à Chambord, qu'apprendra-t-il? Ce que peuvent enseigner et Chambord et la cour. Là, tout est plein de ses aïeux. Pour cela précisément qu'il recit avec nous qu'avec ses ancêtres. Là, il verra partout les chiffres d'une Diane, d'une Châteaubriant, dont les noms souillent encore ces parois infectées jadis de leur présence. Les interprètes, pour expliquer de pareils emblèmes, ne lui manqueront pas, on peut le croire, et quelle instruction pour un adolescent destiné à régner!... » Le pamphlet valut à son auteur deux mois de prison et 200 francs d'amende. En 1828, la duchesse de Berry vint prendre possession du château au nom de son fils, et posa

solennellement la première pierre de la restauration de l'édifice. Survint la révolution de Juillet. Le gouvernement de Louis-Philippe revendiqua la propriété de Chambord; mais, par un arrêté du 4 mai 1830, la cour royale d'Orléans maintint le duc de Bordeaux dans la possession du domaine qu'on lui contestait. Aujourd'hui encore, le prince exilé est le maître de cette royale demeure, et il la dispute de loin au temps, qui poursuit lentement, mais sûrement, son œuvre de dévastation; ce ne sont pas, en effet, des réparations partielles, qu'on y effectue de temps à autre, qui pourraient sauver ce vaste édifice; son état réclame, depuis bien des années, une restauration d'ensemble. Nous croyons, avec M. Loiseleur, qu'il n'existe qu'un moyen de préserver ce beau monument de la ruine qui le menace : « c'est d'en faire l'apanage de la nation, de ses arts et de son histoire; d'y installer un musée consacré à toutes les merveilles intimes, à toutes les curiosités de la Renaissance, à toutes celles du moins dont s'entouraient les souverains, quelque chose comme l'hôtel de Clugny étendu aux proportions de la vie royale. » Et nous pensons aussi que M. le duc de Bordeaux ne se refuserait pas, si la proposition lui en était faite de façon à ne froisser aucune des délicates susceptibilités de l'exil, à vendre à l'Etat un monument historique qui lui est plus onéreux que profitable.

« Quand on arrive à Chambord, dit Châteaubriand, on pénètre dans le parc par une de ses portes abandonnées; elle s'ouvre sur une enceinte décrépite et plantée de violiers jaunes, qui à 7 lieues de tour. De l'entrée, on aperçoit le château au fond d'une allée descendante. En avançant sur l'édifice, il sort de terre dans l'ordre inverse d'une bâtisse placée sur une hauteur, laquelle s'abaisse à mesure qu'on s'en approche. François I^{er}, arrière-petit-fils de Valentine de Milan, s'était enseveli dans les bois de son aïeule : *Tout ne m'est rien, rien ne m'est plus*. Chambord rappelle les idées qui occupaient le roi soldat dans sa prison, femmes, solitudes, remparts. Chambord n'a qu'un escalier double, afin de descendre et monter sans se voir. Tout y est fait pour les mystères de la guerre et de l'amour. L'édifice s'épanouit à chaque étage; les degrés s'élèvent accompagnés de petites cannelures comme des marches dans les tourelles d'une cathédrale. La fusée, en éclatant, forme des dessins fantastiques qui semblent avoir retombé sur l'édifice; cheminées carrées ou rondes, enjolivées de fûts de marbre, semblables aux poupées de marbre que j'ai vu retirer des fouilles à Athènes. De loin, l'édifice est une arabesque; je le présente comme une femme dont le vent aurait souflé en l'air la chevelure; de près, cette femme s'incorpore dans la maçonnerie et se change en tours; c'est alors Clorinde appuyée sur des ruines. Le caprice d'un ciseau volage n'a pas disparu; la légèreté et la finesse des traits se retrouvent dans le simulacre d'une guerrière expirante. Quand vous pénétrez en dedans, la fleur de lis et la salamandre se dessinent dans les plafonds. Si jamais Chambord était détruit, on ne trouverait nulle part le style premier de la Renaissance, car à Venise il s'est mélangé... » En regard de cette peinture ultra-fantaisiste, on nous saura gré de placer la description moins prétentieuse et tout aussi poétique qu'a tracée M. Jules Loiseleur : « Au bout d'une longue avenue de peupliers, percée au milieu de maigres taillis, on voit peu à peu poindre et sortir de terre un monument féérique qui, surgissant ainsi au milieu de ce sablo aride et de ces bruyères, produit un effet d'autant plus saisissant qu'il est inattendu. Un génie de l'Orient, comme l'a dit un poète, semble l'avoir dérobé aux pays du soleil pour le cacher dans ceux du brouillard avec les amours d'un beau prince. Au sommet d'une masse imposante de bâtiments, dont l'œil ne discerne pas bien d'abord le style ni l'ordonnance, au-dessus de terrasses garnies de balustrades élégantes, jaillit, comme d'un sol fécond et inépuisable, une incroyable végétation de pierre sculptée, fouillée, travaillée de mille manières. C'est une forêt de campanilles, de cheminées, de lucarnes, de dômes, de tourelles, dentelées, découpées, contournées avec un caprice qui n'exclut pas l'harmonie ni l'unité, et que décorent des F gothiques, des salamandres et aussi des mosaïques d'ardoise imitant le marbre, pauvreté singulière au milieu de tant de richesses. L'élégante lanterne à jour du grand escalier domine cet ensemble de pinacles et de clochetons et baigne dans l'azur sa fleur de lis colossale, dernier point pyramidal parmi tant de pyramides, dernière couronne de tant de couronnements. » A ceux qui ne voient dans cette construction singulière qu'une fantaisie bizarre, un caprice colossal, une œuvre pleine de contre-sens et de disparates, M. Loiseleur répond : « Chambord, nous le reconnaissons, n'est point l'œuvre d'un génie prime-sautier; sa conception révèle plus de tâtonnements et de réminiscences que de véritable originalité. Le plan général manque d'ensemble et d'unité; on y sent, en bien des endroits, l'hésitation, les retouches, les adjonctions faites après coup... Il faut prendre Chambord pour ce qu'il est, pour un ancien château gothique, habillé en grande partie à la mode de la Renaissance. Nulle part ailleurs cette transition d'un art à l'autre ne se signale avec un caractère plus saisissable et plus naïf; nulle part ailleurs le brillant papillon de la Renaissance

né se montre aussi profondément emprisonné dans la lourde chrysalide gothique. Si Chambord, par son plan essentiellement français et féodal, par son enceinte flanquée de tours, par l'ampleur de ses lourdes masses, rappelle servilement les manoirs du moyen âge, il rappelle aussi les indépendantes créations du xvi^e siècle, par la profusion des ornements prodigués à partir de la naissance des combles, et l'on peut dire que, gothique jusqu'aux plates-formes, il appartient à la Renaissance à partir des terrasses. On dirait un rude chevalier français du xiv^e siècle, qui porterait sur sa cuirasse quelques fines broderies empruntées à l'Italie, et sur sa tête le feutre enpanaché de François I^{er}, costume disparaté assurément, mais non sans caractère. Mais examinons de plus près cet étrange édifice. Il forme une enceinte quadrangulaire de 160 m. de long sur 120 m. de large environ, au centre de laquelle une vaste cour est ménagée, et dont les quatre angles sont flanqués de grosses tours de près de 20 m. de diamètre. Trois des côtés, ceux du midi, de l'est et de l'ouest, sont des galeries basses composées seulement d'un rez-de-chaussée, sur lequel règnent des terrasses que l'on a entrepris de débarrasser des combles brisés dont Mansart les avait couvertes. Sur le côté septentrional s'élève un magnifique donjon quadrangulaire dont la façade se confond de ce côté avec celle de l'enceinte, tandis que la façade opposée forme une saillie considérable sur la cour intérieure. Ce donjon, qui est la construction la plus apparente du château, est flanqué de quatre énormes tours, dont deux partagent, en trois parties à peu près égales, la longue façade du nord. A l'origine, cette immense enceinte était de toutes parts entourée de fossés alimentés par une petite rivière appelée le Cosson; François I^{er} avait formé le projet de substituer à ce filet d'eau, à sec pendant la moitié de l'année, une dérivation de la Loire; un plan fut dressé à cet effet par un ingénieur nommé Pierre Cassé, du Novare, mais l'énormité de la dépense fit renoncer à l'exécution. Plus tard, le roi Stanislas eut la malheureuse idée de faire combler les fossés, et il entra ainsi la base du monument dont l'élévation hardi formait la principale originalité.

En pénétrant dans la cour intérieure par la porte qui s'ouvre sur le parc, on a sous les yeux la façade méridionale, qui est bien supérieure, comme effet et comme harmonie, à celle du nord. Au fond des deux cours formées par le relief du donjon s'élèvent en saillie, au point de jonction de la façade et des ailes, deux charmants escaliers à jour, décorés de trois ordonnances de colonnes superposées et surmontées de trois cariatides qui soutiennent une coupole ceinte de fleurs de lis colossales. L'escalier de la cour de l'est conduit à l'aile dite d'Orléans, et aux appartements autrefois occupés par François I^{er} et par Louis XIV; les trois cariatides de cet escalier représenteraient, dit-on, les portraits de François I^{er}, de la duchesse d'Etampes et de la comtesse de Châteaubriant. L'escalier de l'ouest, qui mène à la chapelle, n'est pas entièrement terminé; les cariatides, qui ne sont qu'ébauchées, seraient les figures de Henri II, de sa femme et de la duchesse de Valentinois. M. de la Saussaye (*Histoire du château de Chambord*, 1854), et après lui M. Loiseleur, ont démontré qu'il ne fallait voir dans ces cariatides que des figures de pure fantaisie. Quatre portes donnent accès dans l'intérieur du donjon. Au centre de la vaste salle des Gardes, qui occupe tout le rez-de-chaussée, auquel les quatre tours des angles donnent la forme d'une croix grecque, s'élève un escalier monumental, tout à jour, qui divise cette salle en quatre parties égales, ayant chacune plus de 50 pieds de long sur 30 de large. Cet escalier est justement célèbre; la cage est composée de pilastres qui suivent le rampant; deux rampes superposées se déroulent en helices autour d'un noyau commun, et passent alternativement l'une sur l'autre sans se réunir, ce qui explique comment deux personnes peuvent monter sans se rencontrer, tout en s'apercevant par intervalles. La disposition ingénieuse de cet escalier à double rampe mérite les plus grands éloges, a dit Blondel (*Leçons d'architecture*). On ne peut trop admirer la légèreté de son ordonnance, la hardiesse de son exécution et la délicatesse de ses ornements, perfection qui étonne et laisse à peine concevoir comment on a pu parvenir à imaginer un dessin aussi pittoresque et comment on a pu le mettre en œuvre. Alfred de Vigny a dit plus élégamment : « Cela semble une pensée fugitive, une idée brillante qui aurait pris tout à coup un corps durable, un songe réalisé. » Dans le principe, ce merveilleux escalier se développait librement jusqu'à la voûte sculptée qui supporte les terrasses, au centre de la salle des Gardes, dont la hauteur égalait presque l'étendue. Les quatre pavillons du donjon ne communiquaient alors entre eux que par la plate-forme, inconvenant qui paraîtra moins choquant si l'on songe que chacun de ces pavillons renfermait à chaque étage un appartement complet desservi par un escalier particulier, et que les grands appartements étaient disposés dans les ailes. Il paraît, d'ailleurs, qu'on avait remédié dès l'origine à l'inconvenance dont nous parlons, en appliquant aux murailles de la salle des Gardes de légères galeries de bois qui communiquaient d'un pavillon à l'autre. Par la

suite, ces galeries-ont été remplacées par des planchers qui coupent la hauteur de la vaste salle des Gardes en deux étages, et détruisent ainsi l'effet grandiose que produisait l'escalier isolé. C'est au second étage, dans la partie contiguë au pavillon de l'est, que se trouve la salle de spectacle où eut lieu, le 14 octobre 1670, la première représentation du *Bourgeois gentilhomme*. Au-dessus des voûtes de ce second étage s'étend la plate-forme, d'où s'élance jusqu'à une hauteur de 32 m. la forêt de pierre sculptée qui couronne le donjon. L'ensemble, qui d'en bas semble un peu touffu et papillonnant, dit M. Loiseleur, se dessine, vu de près, dans un ordre harmonieux et régulier. Là, tout est prétexte à sculpture. Les pilastres, les dômes, les niches, les campaniles, les cheminées, les croisées, les frises, tout porte l'empreinte d'un ciseau aussi ingénieux que fécond, inépuisable dans ses ressources. Le magnifique couronnement du grand escalier à double rampe consiste en huit arcades gigantesques, accompagnées de colonnes et de pilastres formant colonnade; cette colonnade supporte une autre ordonnance plus élevée, décorée d'une balustrade et se composant de huit contre-forts, dont les amortissements sont ornés de salamandres et d'F couronnés. Ces arcs-boutants soutiennent la continuation du noyau à jour du grand escalier, dans lequel circule un autre escalier plus petit, à une seule rampe, depuis le niveau de la plate-forme, et qui aboutit à un belvédère d'une légèreté aérienne, surmonté lui-même d'un élégant campanile. Le tout est couronné par une fleur de lis de pierre qui n'a pas moins de 2 m. de haut.

Chambord a deux chapelles. La plus grande, située dans la tour de l'ouest, fut commencée par François I^{er} et terminée sous Henri II; les arcs en plein cintre de la voûte retombent sur des colonnes accouplées, appuyées aux murailles, architecture d'un effet médiocre. Un bâtiment, construit hors d'œuvre à l'angle formé par la tour de l'est et la façade, renferme l'autre chapelle, qui a retenu le nom d'oratoire de la reine de Pologne, parce que la pieuse épouse de Stanislas aimait à venir y prier. Au-dessus de ce joli oratoire, qui a malheureusement été endommagé par l'humidité et le badigeon, s'étend une petite terrasse qui tenait aux appartements de François I^{er}, et où ce prince aimait à venir se reposer, dans les belles soirées d'été, en devisant d'amour ou de guerre, avec les dames et les seigneurs de son intimité. Le nombre des pièces que contient le château de Chambord est de quatre cent quarante; elles sont toutes à cheminée, selon le luxe du temps; dépouillées du riche ameublement qui les ornait jadis, ces vastes demeures offrent un aspect sombre et désolé; elles semblent, suivant une expression heureuse, avoir été taillées pour des grands seigneurs dont nous n'avons plus même l'idée, et sont comme les cadres immenses de figures disparues.

CHAMBORD (Henri-Charles-Ferdinand-Marie-Dieudonné d'Artois, duc de Bordeaux, comte de), dernier rejeton de la branche aînée des Bourbons de France, né à Paris le 20 septembre 1820, petit-fils de Charles X et fils posthume du duc de Berry, que le poignard de Louvel avait frappé le 13 février précédent. La pensée du meurtrier avait été bien évidemment de tarir la race des Bourbons dans l'unique source par laquelle elle pût encore se perpétuer. Mais, quelques jours après le crime, le bruit se répandit que Mme la duchesse de Berry était grosse de deux mois. La naissance du prince fut accueillie par les royalistes comme le prodige de la résurrection de la monarchie, et le nouveau-né reçut le surnom d'*Enfant du miracle*. Lamarline et V. Hugo le saluèrent de leurs chants; et, pour marquer d'un caractère en quelque sorte sacré le jeune prince, on le baptisa solennellement de la fameuse eau du *Jourdain*; que Chateaubriand avait rapportée de la Terre sainte.

Cependant, nous le rappelons seulement pour mémoire, la naissance de ce pâle héritier des vieux rois donna lieu à des doutes injurieux; on prétendit que l'accouchement de la princesse, qui s'était accompli, disait-on, sans témoins, avait été une espèce de *coup d'Etat*; les journaux de Londres publièrent une protestation du duc d'Orléans contre la légitimité, ou plutôt, si cette expression est permise, contre l'*authenticité* du jeune prince. Cette protestation fut, bien entendu, désavouée par Louis-Philippe d'Orléans, mais elle n'en fut pas moins exhumée en 1830 et placardée sur les murs de Paris; par qui? on l'ignore; mais évidemment par des personnes qui entendaient faire de cette exhibition une véritable *réclame au trône* en faveur du duc d'Orléans, suivant l'expression pittoresque d'un biographe (H. Castille).

Nous rappelons ces petits détails sans y attacher, d'ailleurs, aucune importance, et uniquement pour qu'on ne puisse nous accuser de passer sous silence des faits qui ont eu un certain éclat. Quant au fond de la question, il est pour nous absolument indifférent, et nous sommes d'autant moins disposés à contester la légitimité de la naissance de M. le comte de Chambord, que nous n'admettons en aucune manière la légitimité de son droit.

Confié successivement à plusieurs gouverneurs, Matthieu de Montmorency, M^{me} de Rivière et de Damas, l'enfant sur qui reposaient tant d'espérances grandit entouré d'influences

cléricales, pendant que la monarchie descendait de plus en plus vers l'abîme. Emporté avec sa famille dans la tempête de 1830, il commença à dix ans cette vie d'exil qui, pendant tant d'années déjà, avait composé toute l'histoire de sa race. On se souvient qu'au lendemain de Juillet, son grand-père Charles X et son oncle le duc d'Angoulême avaient abdiqué en sa faveur une couronne qu'ils ne possédaient plus. En vertu de cette fiction d'investiture, le duc de Bordeaux demeura donc pour les légitimistes le souverain légal, le vrai roi de France. Ce monarque *in partibus* fut élevé et traité fort sérieusement comme une majesté réelle par les fidèles qui ont formé sa petite cour dans les différentes stations où il a promené sa royauté nomade. Depuis son exil, il porte officiellement le titre de comte de Chambord, en mémoire du château de ce nom dont il est resté propriétaire et qu'il avait reçu comme apanage en 1821, au moyen d'une souscription dite *nationale* (en réalité ce petit présent, de près de deux millions, était le produit de taxes prélevées par le gouvernement sur toutes les villes et sur le traitement de tous les fonctionnaires civils et militaires).

Les publications légitimistes, fautes de mieux, nous ont souvent entretenus de la beauté physique du prétendant. C'est une des plus belles têtes de prince de l'Europe, dit M. de la Guéronnière, qui cependant s'est depuis longtemps sous d'autres drapeaux, mais qui, paraît-il, est encore sous le charme. L'ensemble de sa figure présente cette harmonie et cette pureté de lignes dont le pincean de Raphaël ou le ciseau de Phidias peuvent seuls reproduire le caractère et les effets... Puis viennent des considérations sur « l'expression des yeux, les tons du visage, l'accent de la voix, la cadence des gestes, les mouvements de la main, » qui décèlent, à ce qu'assure l'honorable sénateur, « cette virilité d'une âme saine qui aucun souffle n'a desséchée, qu'aucun poison n'a altérée, qu'aucun vice n'a dégradé. » De là la fascination que le prince exerce; car, quoique sa tête soit à décolornée de son diadème, il y a sur son front une sorte de rayonnement qui n'est que l'échappement de la lumière intérieure dans la vie physique. Ces descriptions, plus que puériles et d'un ridicule si parfait, ont été fort à la mode dans la presse du parti, qui a publié des divagations incroyables sur ce thème de plastique amusante. C'était un moyen de propagande, dans le genre troubadour et romanesque, qui n'a pas eu beaucoup plus de succès que les flamboyantes brochures du vicomte d'Arlicourt : *Dieu le veut! Place au droit!* etc.

En réalité, comme les simples mortels en ont pu juger par les indiscretions de la photographie, le prince a une physionomie fort ordinaire et même insignifiante; de plus, il est affligé d'une claudication très-marquée, suite d'une chute de cheval, où il eut la cuisse gauche fracturée, et d'une obésité boulangère, qui n'ont rien de précisément olympien. Nous ne faisons point cette observation, qu'on le remarque bien, pour affliger les respectables douairières de la rive gauche, mais simplement pour réduire à sa juste valeur cette légende apollonienne dont l'idolâtrie légitimiste se servait comme d'un argument en faveur d'une restauration toujours attendue.

L'éducation de M. le comte de Chambord s'est ressentie naturellement de ce qu'il y a de faux et d'incertain dans sa position; il a subi tour à tour diverses influences, mais celles qui ont dominé sont les mêmes précisément qui avaient inspiré la politique des ordonnances : autant que le purent ces spectres du passé, ces Epiménides de l'ancien régime qui s'agitaient encore autour de la famille exilée, on éleva le jeune prince en roi, à une époque où il n'y avait plus place dans la société pour cette espèce disparue, et où il eût fallu, pour lui conserver quelques chances d'avenir, l'élever en homme et en citoyen. Lui-même, à ce que prétendent ses partisans, s'est efforcé depuis de se mettre au niveau de son temps, à la hauteur des idées modernes; œuvre difficile dans une telle situation et avec une tradition semblable. Il eût fallu d'abord cesser de se croire le représentant d'un *principe*, le titulaire légitime d'un *droit* violé, quand en réalité la vieille monarchie n'avait été qu'un fait destiné à s'évanouir à l'avènement du droit véritable, qui est dans le peuple, et qui n'est que là. L'irréductible vice de la théorie légitimiste, c'est d'assimiler les personnes aux choses et d'imaginer qu'on puisse hériter de la direction d'une nation comme de la propriété d'une terre. Le droit féodal, sur lequel s'appuie cette théorie, n'est pas un droit, mais la négation de ce droit.

En 1843, le comte de Chambord prit la direction de son parti, du moins officiellement. A ce moment, les légitimistes étaient fort divisés; une fraction d'entre eux, comprenant que la doctrine du *droit divin* était incompatible avec l'esprit et les institutions de la France nouvelle, avait imaginé la théorie du *droit national*, qui supposait le consentement de la nation, et par cela même apportait quelques restrictions au principe de la monarchie héréditaire. Cette doctrine, soutenue avec éclat, sinon avec logique, par M. de Genoude, dans la *Gazette de France*, adoptée par M. de La Rochejaquelein, fut répudiée par les fortes têtes du vieux parti et médiocrement goûtée par le prince, qui finalement la désavoua.

Dans l'intervalle avait eu lieu le pèlerinage de Belgrave-square, manifestation politique

qui réunissait autour du prétendant les sommités de son parti. A leur retour d'Angleterre, ceux des légitimistes qui étaient députés furent *fétrisés* par un vote de la Chambre, donnèrent leur démission, et, comme il était facile de le prévoir, reçurent de nouveau le mandat de leurs électeurs.

Ces petits incidents, auxquels on peut ajouter son mariage avec la fille aînée du duc de Modène (1846), composent toute l'histoire du comte de Chambord, dont le rôle, purement passif, s'est borné jusqu'ici à attendre majestueusement que la restauration se fasse toute seule et que la France, corrigée de ses erreurs révolutionnaires, rétablisse spontanément la race de ses vieux rois. Pendant ce temps, les événements suivent leur cours irrésistible, et la situation de l'immuable prétendant n'est pas sans analogie avec celle du paysan de la fable, qui attendait pour passer que la rivière eût cessé de couler.

Le renversement de Louis-Philippe ne changea rien à cette situation, et ce ne fut qu'après trois années de République que le comte de Chambord sortit de sa réserve et vint à Wiesbaden, près du Rhin, renouveler la démonstration de Belgrave-square. Les querelles intestines furent soumises à son arbitrage; il concilia autant qu'il le put les divers groupes de son parti; mais, en fin de compte, la doctrine de l'appel au peuple fut condamnée, et M. de La Rochejaquelein désavoué, mis en quelque sorte à la porte de son propre parti (on sait que depuis il se rallia au gouvernement de Napoléon et qu'il reçut un siège au Sénat). C'est à la suite de cette réunion de Wiesbaden que fut publié au nom du prince un manifeste signé *de Barthélemy*, et où le *système* de l'appel au consentement de la nation était absolument rejeté comme étant la négation du *principe* de l'hérédité monarchique. Cette pièce était l'œuvre de l'une des coteries qui se disputaient déjà la faveur et le *pouvoir*. Elle produisit un effet déplorable. Cette prétention de prendre possession de la France, sans même la consulter, donnait raison à ceux qui affirmaient que la faction monarchique n'avait rien *oublié ni rien appris*, suivant un mot resté célèbre. Ces insolentes fatuités dynastiques n'ayant provoqué que des protestations et des rires de mépris, on chercha à en corriger l'imprudence par un désaveu public. M. Berryer le fit à la tribune, et reçut ensuite du prétendant une lettre de félicitation qu'on eut soin de publier et qui contenait l'éloge de la politique de conciliation et des *libertés publiques*, toutefois sans aucune concession sur le fameux principe de la monarchie héréditaire. Au fond de cette logomachie, on retrouve toujours la théorie du parti légitimiste, que la nation ne peut qu'appeler le roi, non le créer, car il existe et son droit est imprescriptible.

Au commencement de 1867, il s'est de nouveau fait quelque bruit autour du nom du comte de Chambord. Le prince avait écrit à M. de Saint-Prest une lettre sur la situation politique de la France et de l'Europe. Cette pièce, évidemment destinée à être rendue publique, était un de ces manifestes-programmes, comme les prétendants aiment à en lancer de temps à autre pour donner aux peuples un avant-goût du bonheur dont on jouira sous leur règne et des sages principes qui présideront à leur gouvernement, analogues de tous points aux discours-ministres que prononçaient, sous le régime parlementaire, les aspirants et les candidats au portefeuille.

Cet écrit, imprimé à l'étranger sur un papier très-fin, était expédié dans des lettres. Le gouvernement français commit la faute de s'alarmer de ces innocentes communications. Une circulaire de M. Vandal, directeur général des postes, enjoignit aux facteurs d'expédier à Paris les lettres qui paraîtraient contenir la redoutable circulaire. L'opinion publique, très-indifférente au comte de Chambord, se souleva avec la plus grande énergie contre cette violation réelle du secret des lettres. Au Corps législatif, l'opposition adressa des interpellations au gouvernement, qui, pour calmer l'émotion et les inquiétudes du public, désavoua en partie ce qui avait été fait, en donnant l'assurance qu'à l'avenir aucune lettre, conformément à la loi, ne pourrait être arrêtée à la poste que par décision judiciaire.

Voici cette pièce, qu'aucun journal en France n'a publiée et que nous reproduisons ici à titre de document historique.

• Frohsdorf, 9 décembre.

« L'année qui va finir, mon cher ami, n'a pas été heureuse pour l'Europe, et en particulier pour la France. La gravité des circonstances frappe tous les esprits, la situation est pleine d'incertitudes et de périls. L'opinion publique s'en émeut. Les intérêts menacés s'inquiètent du présent et s'effrayent de l'avenir; à peine remis d'une secousse violente, ils en redoutent de nouvelles. Des questions qui semblaient assoupies se réveillent. Partout on arme; partout on prépare des moyens formidables de destruction et de guerre. Les événements dont l'Allemagne et l'Italie ont été récemment le théâtre ont confondu tous les calculs, trompé toutes les prévisions, rompu brusquement l'équilibre européen, et aucun pays n'en a ressenti plus vivement que le nôtre le douloureux contre-coup.

« Cependant, grâce à Dieu, en considérant avec calme et de sang-froid l'état des choses, je n'y vois rien pour nous d'irréparable. Notre influence prépondérante a été profondément

atteinte; mais une sage et ferme conduite, sans témérité comme sans faiblesse, peut la relever. Oui, la France, avec son énergie, sa loyauté, son désintéressement, prompte à se passionner pour toutes les grandes idées, à se dévouer pour toutes les justes causes, avec son armée aussi admirable par sa discipline que par sa valeur, avec sa puissante unité — œuvre des siècles — marchera toujours à la tête des nations. Sa grandeur est nécessaire à l'ordre, à la stabilité, au repos de l'Europe. Mais c'est une raison de plus pour ne pas négliger les conseils d'une politique prévoyante, pour ne pas accepter en silence ce que nos pères se sont efforcés d'empêcher dans tous les temps, pour ne pas laisser se former à nos portes deux vastes Etats, dont l'un surtout dispose d'une force militaire incontestable. Justement jaloux de l'honneur, de la dignité de notre belle patrie, craignons pour elle jusqu'à l'ombre d'un amoindrissement de l'influence qui lui appartient.

Ici, naturellement, ma pensée se porte avec tristesse sur Rome, où nous laissons abattre en ce moment une des grandes choses que Dieu a faites par la France, je veux dire la souveraineté temporelle du chef de l'Eglise, indispensable garantie de son indépendance et du libre exercice de son autorité spirituelle dans tout l'univers. Lorsqu'il y a dix-huit ans, nous avons relevé cette institution dix fois séculaire, un instant renversée par la Révolution, nous avons revendiqué hautement, comme un droit sacré, le devoir de la défendre contre de nouvelles attaques, et tant que nos soldats ont gardé la cité sainte, la Révolution a tremblé devant eux; mais après leur départ qu'arrivera-t-il?

Si d'autres pensées avaient présidé au gouvernement de notre pays, fidèle à ses traditions nationales et à son glorieux titre de fille aînée de l'Eglise, la France aurait eu quelque chose de plus à offrir au saint-père qu'un appui provisoire et passager. Soutenu par elle, Pie IX n'aurait rien eu à craindre de ses ennemis; il eût accompli en paix sa double mission de pontife et de roi, et ses peuples lui devraient depuis longtemps les améliorations dont il avait pris lui-même la généreuse et paternelle initiative.

Aujourd'hui, nous touchons peut-être à une catastrophe dont les conséquences sont incalculables. Ce n'est pas l'avenir de la souveraineté pontificale qui est seul en péril. Jusque-là il ne s'agissait, disait-on, en dépouillant le chef de l'Eglise de son pouvoir temporel, que de le ramener à la sainte et honorable pauvreté de l'âge apostolique, afin que, déchargé de tous les soins de la terre, il pût exorcer plus librement son autorité spirituelle. Mais maintenant on ne s'en cache plus; dans son pouvoir temporel, c'est bien son autorité spirituelle qu'on veut atteindre, c'est au principe même de toute religion et de toute autorité qu'on s'en prend. Bientôt on demandera logiquement que de nos lois et de nos tribunaux disparaissent l'idée de Dieu, alors il n'y aura plus entre les hommes d'autres liens que l'intérêt; la justice ne sera plus qu'une convention; il ne restera plus d'autre moyen pour l'obtenir que la force, et l'édifice social miné dans ses fondements s'écroulera de toutes parts.

On repousse, non sans raison, l'immixtion de l'Eglise dans la politique; on veut que le clergé se renferme dans ses saintes fonctions, sans se mêler des choses du dehors. Mais comment pourra-t-il ne pas s'en occuper, quand on aura jeté le trouble dans le gouvernement de l'Eglise, quand son chef vénéré ne sera plus libre et qu'on l'aura forcé à quitter Rome et à errer sans asile?

Non, la cause de la souveraineté temporelle du pape n'est pas isolée; elle est celle de toute religion, celle de toute société, celle de la liberté. Il faut donc à tout prix en prévenir la chute.

Disons-le à la louange de notre pays: à aucune époque et dans aucune circonstance, il ne s'est trompé sur le caractère et la portée de ce qu'il voyait s'accomplir. Son sens droit n'a cessé d'indiquer ce qu'il y avait à faire et à éviter. Ainsi ses impressions premières sur l'Italie, sur l'expédition du Mexique, sur la lutte prête à s'engager en Allemagne, ont signalé d'avance, dans les étroites limites laissées à leurs manifestations, les dangereuses conséquences d'une politique poursuivie malgré des avertissements réitérés, que les faits n'ont pas tardé à justifier.

Vous me tracez, mon cher ami, un affligeant tableau de notre situation intérieure. Je reconnais comme vous la profondeur du mal, qui arrête au dedans la grandeur de nos destinées. Vous savez depuis longtemps les vœux que ma raison et mon cœur me dictent pour ma patrie; est-il besoin de vous les redire ici? Un pouvoir fondé sur l'hérédité monarchique, respecté dans son principe et dans son action, sans faiblesse comme sans arbitraire; le gouvernement représentatif dans sa puissante vitalité; les dépenses publiques sérieusement contrôlées; le règne des lois, le libre accès de chacun aux emplois et aux honneurs, la liberté religieuse et la liberté civile conservées et hors d'atteinte; l'administration intérieure dégagée des entraves d'une centralisation excessive; la propriété foncière rendue à la liberté et à l'indépendance par la diminution des charges qui pèsent sur elle; l'agriculture, le commerce et l'industrie constamment en-

couragés; et au-dessus de tout cela une grande chose: l'honnêteté, qui n'est pas moins une obligation dans la vie publique que dans la vie privée! l'honnêteté, qui fait la valeur morale des Etats comme des particuliers!

Est-il nécessaire d'ajouter qu'après tant de déchirements, un des premiers besoins de la France, c'est l'union? La seule politique qui lui convienne est une politique de conciliation, qui relie au lieu de séparer, qui mette en oubli toutes les anciennes dissidences, qui fasse un appel à tous les mérites, à tous les nobles cœurs qui, aimant leur patrie comme une mère, la veulent grande, libre, heureuse et honorée.

Quant à moi, ma douleur est de voir de loin les maux de mon pays, sans qu'il me soit donné de les partager. Mais si, dans les épreuves qu'il peut avoir encore à traverser, la Providence m'appelle un jour à le servir, n'en doutez pas, vous me verrez paraître résolument au milieu de vous, pour nous sauver ou périr ensemble.

Vous qui me connaissez, mon cher ami, vous savez bien que les idées que je viens d'exprimer ont toujours été les miennes; c'étaient les idées de ma jeunesse, ce sont mes idées aujourd'hui, confirmées et mûries par le travail et l'expérience.

Je vous renouvelle, mon cher général, l'assurance de ma bien sincère et constante affection.

HENRI.

Le comte de Chambord, il faut le reconnaître, supporte son exil avec dignité. *Tout pour la France, tout par la France* est la devise qu'il paraît avoir définitivement adoptée. Partant de là, certaine feuille légitimiste, donnant un corps à ce symbole, attache une étoile en tête de sa première page. Voilà qui est très-louable assurément; mais l'astre abuse de sa qualification d'étoile fixe; il persiste trop à rester dans la pénombre où les destins l'ont claquemuré, et les bergers qui attendent son lever depuis bientôt quarante années pourraient bien un jour lui adresser ces vers désespérants de Molière:

Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

Maintenant que nous avons raconté le rôle effacé que le comte de Chambord a joué dans le passé et celui qu'il joue encore en ce moment, nous sera-t-il permis de hasarder, sous forme de conjecture, celui que l'avenir lui réserve? Si l'histoire prenait ici la parole, elle lui dirait avec tout le respect qu'elle doit à un descendant de saint Louis et à un fils du grand roi: « Tu seras le dernier des Capets, avec moins de gloire que Philopomen et Cassius n'ont été les derniers des Grecs et des Romains. Ton rôle est fini; la divinité de ton droit est morte, malgré la petite bougie qui continue de brûler au fond des sanctuaires dans quelques hôtels du noble faubourg. Henri V, tu es le Frédéric Barberousse des burgraves légitimistes. Il te faudrait revenir avec le droit d'ânesse, le droit divin, le droit de majorat et une foule d'autres droits qui sont allés rejoindre les pataches, le coche d'Auxerre et les neiges d'antan. Au XIX^e siècle, il n'y a que la physique amusée qui ait le privilège de galvaniser un cadavre; et, en fait de couronnement, la France n'en veut plus qu'un seul: celui de l'édifice. »

CHAMBORS, nom d'une famille française qui descend d'un seigneur breton, Maurice de la Boissière, maître d'hôtel de Charles VIII, en 1491. Son fils Jean, ayant épousé l'héritière de la terre de Chambors, joignit ce dernier nom à celui de la Boissière. Les principaux membres de cette famille sont les suivants: Michel-Guillaume DE LA BOISSIÈRE DE CHAMBORS, qui servit sous Louis XIII, se jeta dans la parti du comte de Soissons, et se vit forcé de quitter la France, où il rentra après la mort de Richelieu, qui avait fait détruire ses châteaux et couper ses bois. Mazarin l'accueillit favorablement. Depuis lors, de Chambors assista aux batailles de Rocroi, de Fribourg, de Nordlingen, aux sièges de Courtray, de La Bassée, et fut tué à la bataille de Lens (1648), peu de temps après avoir été nommé maréchal de camp. — Son fils, Guillaume DE CHAMBORS, mort en 1734, se distingua à la bataille de Rethel, et reçut de Louis XIV le titre de comte. — Guillaume DE LA BOISSIÈRE, comte de CHAMBORS, né à Paris en 1666, mort en 1743, joignit au métier des armes la culture des lettres. Il servit en Allemagne pendant la guerre de 1688, en Italie pendant la campagne de 1701, se distingua à la bataille de Luzara, et fut reçu, en 1721, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. On a de lui quelques écrits insérés dans le recueil de cette compagnie, entre autres un mémoire *Sur la considération que les anciens Germains avaient pour les femmes de leur nation* (1721). — Son frère, Joseph-Jean-Baptiste DE CHAMBORS, servit avec distinction dans les campagnes qui eurent lieu de 1707 à 1719. Il prit, en 1712, une grande part à la prise de Douai.

CHAMBOURIN s. m. (chan-bou-rain). Minér. Nom donné par les ouvriers, dans certaines fabriques, à l'une des variétés de sable blanc qui servent à faire le cristal et le verre ordinaire de belle qualité.

CHAMBRAGE s. m. (chan-bra-je — rad. *chambre*). Mar. Chargeant le pied d'un grand bâtiment, garni le pied du mât de beaupré.

CHAMBRAT ou **CHAMBRAY** (Roland Frédéric,

RART, sieur DE), savant architecte, né au Mans, mort en 1676. Il fut chargé en 1640 d'aller en Italie recueillir divers objets d'art pour l'ornement des maisons royales, et décida le Pous-sin à venir en France. Il a traduit en français le *Traité de la peinture*, de Léonard de Vinci, et l'*Architecture*, de Palladio; mais il est surtout connu par son *Parallèle de l'architecture antique avec la moderne* (1650, in-fol.), où il compare entre eux les principaux auteurs qui ont écrit sur les cinq ordres. Cet ouvrage est encore estimé aujourd'hui. Citons aussi son ouvrage intitulé: *Idée de la perfection de la peinture démontrée par les principes de l'art* (1662).

CHAMBRANLE s. m. (chan-bran-le). Archit. Cadre de bois, de pierre ou de marbre, qui borde les portes, les fenêtres et les cheminées: *Les hommes que leur condition met auprès des grands doivent s'y tenir dans la même distance que les chambranles auprès des cheminées: pas si loin qu'ils n'en sentent point l'influence, pas si près qu'ils s'y brûlent.* Sic cum principibus *était une devise qu'on lisait autrefois au milieu de quelques chambranles.* (Sallentin de l'Oise.) *Chambranle à crosettes.* Celui qui est muni d'oreillons à ses encoignures. *Chambranle à cri.* Celui qui repose directement sur le sol ou sur l'appui d'une croisée, au lieu d'être porté sur une plinthe.

CHAMBRAT s. m. (chan-bra — rad. *chambre*). Pateis. Galets ou, dans les bâtiments ruraux, on dépose les planches à sécher, la paille, etc.

CHAMBRAY (Nicolas-François, marquis DE), homme de guerre et écrivain français, né au château de Chambray (Eure) en 1675. Il descendait d'une ancienne famille normande, qui remonte à Rollon, et dont un des membres, Richard-Amaury de Chambray, accompagna, en 1099, Robert, duc de Normandie, à la première croisade. Après avoir servi douze ans comme capitaine au régiment de Picardie, il fut nommé, en 1702, colonel d'un régiment d'infanterie qu'il leva à ses frais. On a de lui: *Fruits de la solitude*, ouvrage composé de 1740 à 1750, et publié à Paris, en 1839, par l'arrière-petit-fils de l'auteur, M. le marquis Georges de Chambray, général d'artillerie.

CHAMBRAY (Jacques-François DE), frère du précédent, bailli et vice-amiral de l'ordre de Malte, commandant général des vaisseaux de la religion, né à Evreux en 1687, mort à Malte en 1756. Destiné dès son enfance par son père à entrer dans l'ordre de Malte, il y fut admis, en 1699, comme page du grand maître don Raymond Perellos de Racoful. Après avoir été page pendant trois années, le jeune de Chambray revint à Evreux et entra (1703) comme sous-lieutenant dans la compagnie de son frère aîné, capitaine au régiment de Picardie. Il fit la campagne de 1704, devenue célèbre par l'issue funeste de la seconde bataille de Hochstadt (13 août). Au mois de septembre 1705, le jeune sous-lieutenant quitta le service et repartit pour Malte, où il s'embarqua d'abord sur une des galères de l'ordre, puis dans l'escadre des vaisseaux. En 1707, le grand maître envoya son escadre au secours de la ville d'Oran, assiégée par les Algériens, et Chambray fit partie du détachement qui alla renforcer la garnison espagnole de la place. Il y fut blessé à deux reprises différentes. Laissé pour mort dans la tranchée du fort Saint-Philippe, il dut à cette circonstance de ne pas être emmené, ainsi que le reste de la garnison de ce fort, à Alger, où elle resta dix ans prisonnière. De Chambray fut nommé enseigne en 1707, à la suite du siège d'Oran. En 1710, il prononça ses vœux à Malte, et fut admis au nombre des chevaliers de l'ordre. Il continua de servir dans l'escadre des vaisseaux, et fut nommé successivement lieutenant de vaisseau en 1711, capitaine en second en 1719, major d'escadre en 1721 et capitaine de frégate en 1723. Ce fut en cette dernière qualité qu'il prit le commandement de la frégate le *Saint-Vincent*. Il reçut bientôt l'ordre d'aller attaquer un vaisseau tripolitain de 48 canons et de 400 hommes d'équipage, qui désolait le commerce des puissances de l'Europe dans les mers du Levant. Il appareilla de Malte dans les premiers jours de mai 1723, et le 13, dans les parages de Sicile, il reconnut le forban, lui donna la chasse et le joignit promptement. Après un combat des plus acharnés, qui dura quatre heures, le bâtiment tripolitain, démanté et prêt à couler bas, amena son pavillon. Quand le *Saint-Vincent*, fort maltraité lui-même, fut arrivé en rade de Malte avec sa prise, le grand maître se rendit avec sa cour à bord de la frégate, et félicita le chevalier de Chambray de sa brillante valeur. Celui-ci, dès que ses avaries furent réparées, reprit la mer et se mit à la poursuite d'une tartane tripolitaine de 14 canons, la *Bellina*, qu'il avait aperçue dans la campagne précédente. Il la rejoignit, s'en empara et l'amena dans le port de Malte. Au mois d'août de la même année, dans une nouvelle sortie, il attaqua un corsaire algérien de 36 canons, qu'il força de s'échouer à la côte, entre Tanger et le Mont-aux-Singes. La commanderie de Virecourt, en Lorraine, étant venue à vauquer à cette époque, fut la récompense de ce nouveau service.

En 1726, le commandeur de Chambray fut promu au grade de capitaine de vaisseau, et reçut le commandement du *Saint-Antoine*, de 60 canons. Chargé de croiser dans la Méditerranée et dans les mers du Levant, incessam-

ment parcourues par une nuée de pirates, il prit, brûla ou coula bas, en quelques mois, un grand nombre de bâtiments appartenant aux régences d'Alger, de Tunis et de Tripoli. En 1731, de Chambray fut nommé lieutenant général et commandant des vaisseaux de la religion. A cette époque, la marine de l'ordre de Malte se composait de trois vaisseaux, deux frégates et quatre galères. L'année suivante, il reçut l'ordre d'aller détruire un nombreux convoi de bâtiments turcs, qui devait appareiller de la rade de Damiette pour Smyrne et Constantinople. Il partit de Malte, le 23 juillet 1732, avec le *Saint-Antoine* et le *Saint-Georges*, et fit voile pour les côtes de Syrie et de Chypre. Il envoya reconnaître par deux tartanes le convoi turc, qui était mouillé en rade de Damiette et se composait de quarante bâtiments, escortés par deux sultanes, l'une de 70 canons portant pavillon amiral, l'autre de 60 canons. En outre, une troisième sultane, de 70 canons, commandée par un renégat maltais, croisait sur la côte de Caramanie. Le commandeur de Chambray arriva le 15 août au soir à la hauteur de Damiette; le lendemain, au point du jour, il donna l'ordre au *Saint-Georges* de combattre la sultane de 60 canons, se réservant d'attaquer lui-même la sultane amirale avec le *Saint-Antoine*. Les deux tartanes furent chargées de brûler, de couler ou de faire échouer le plus grand nombre possible des bâtiments du convoi. A une heure et demie, le combat s'engagea. Le *Saint-Antoine* abattit d'abord le grand mât de la sultane amirale; mais il reçut lui-même une bordée générale d'artillerie, qui lui causa des avaries telles qu'il dut laisser arriver pour se remettre. Cependant, il revint bientôt en ligne, et reprit le combat avec une ardeur extrême. L'amiral turc, de son côté, se défendit très-vigoureusement, et la nuit seule put séparer les combattants, criblés de boulets et à demi rasés. Le lendemain, 17 août, le *Saint-Georges*, qui n'avait pu atteindre l'autre sultane, vint rallier le *Saint-Antoine*, et tous deux allèrent attaquer de nouveau l'amiral turc. Celui-ci se battit avec une fureur incroyable, et n'amena son pavillon que lorsque son bâtiment fut sur le point de couler bas. Des 500 hommes dont se composait son équipage, il ne restait que 100 Turcs, 16 Grecs et 14 esclaves chrétiens de différentes nations: tout le reste avait été tué ou mis hors de combat. Le commandeur, dans l'impossibilité de ramener sa prise jusqu'à Malte, en fit retirer les canons et les munitions de guerre, puis la livra aux flammes. L'amiral turc était le fameux Ali-Méhémét, l'un des meilleurs officiers de mer du sultan. A son retour à Malte, de Chambray fut nommé grand-croix et bailli de l'ordre, et, en 1733, il fut pourvu de la commanderie magistrale de Metz.

Deux ans plus tard, à la fin de l'année 1735, le grand maître et le conseil de l'ordre ayant jugé nécessaire de réduire la marine de la religion à deux vaisseaux et une frégate, et de désarmer les autres, le bailli de Chambray se trouva condamné à un repos forcé. Il n'avait encore que quarante-huit ans. Il avait fait vingt-quatre campagnes, pris onze bâtiments aux infidèles et fait entrer dans le trésor de l'ordre 1,400,000 livres. En 1749, de Chambray occupa ses loisirs à faire élever à ses frais une ville neuve sur l'île de Gozzo, située au nord-ouest de Malte, dont elle est séparée par un détroit d'environ 6 kilom. de large; cette ville, qui fut bâtie en moins de six ans, prit le nom de *Cité neuve de Chambray*, qu'elle a conservé jusqu'à nos jours. Elle est flanquée du fort Chambray, construit sur les rochers inaccessibles qui la bordent du côté de la mer. Le bailli ne put pas longtemps jouir de son œuvre, car il mourut bientôt à Malte, à l'âge de soixante-neuf ans. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Jean, où l'on peut voir encore son tombeau. Le bailli de Chambray était grand, mais fort gros; il avait l'air martial; son visage était très-coloré, ce qui lui avait valu le surnom du *Rouge de Malte*, quo lui avaient donné les Maltais et les Barbaresques. Sa bravoure et son sang-froid étaient extraordinaires: aussi fut-il considéré généralement comme le premier marin de son temps, et placé, fort justement du reste, au nombre des grands hommes dont s'honore l'ordre de Malte.

CHAMBRAY (Georges, marquis DE), général et écrivain militaire, né à Paris en 1783, mort en 1848. Entré à l'Ecole polytechnique en 1801, il devint bientôt capitaine d'artillerie. Il fut fait prisonnier par les Russes pendant la désastreuse retraite de Moscou (1812), et envoyé dans l'Ukraine. Rendu à la liberté après la chute de l'empire, le marquis de Chambray continua à servir jusqu'en 1829, époque où il fut mis à la retraite avec le grade de maréchal de camp. Il a publié: *Philosophie de la guerre* (1829, in-8°); *Histoire de l'expédition de Russie* en 1812 (Paris, 1833, 3^e édit. 1839, 3 vol. in-8°, avec atlas); *Mélanges sur des questions relatives à l'art de la guerre* (Paris, 1839, in-8°). M. de Chambray a publié encore un grand nombre d'écrits sur l'agriculture; il a édité, avec des notes, un ouvrage de son bisaïeul, Nicolas-François de Chambray, intitulé: *Bruits de la solitude*.

CHAMBRE s. f. (chan-bre — du lat. *camera*; du gr. *kamara*, voûte, qui ont d'abord donné *cambre*). Pièce d'appartement réservée à l'usage particulier des habitants, et où d'ordinaire l'on établit un lit: *Chambre à coucher*. *CHAMBRE à feu*. *CHAMBRE à louer*. *CHAMBRE*

de parade. CHAMBRE parquée, lambrissée, Monter dans sa CHAMBRE. S'enfermer dans sa CHAMBRE. Le plaisir qu'on trouve à voyager dans sa CHAMBRE est à l'abri de la jalousie inquiète des hommes. (X. de Maistre.)

De princes égorgés la chambre était remplie.
RACINE.

« Pièce particulière où l'on se retire pour travailler ou pour être seul. *J'ai souvent dit que le malheur des hommes vient de ne savoir pas se tenir en repos dans une chambre.* (Pasc.) » En ce sens, on dit plus ordinairement aujourd'hui CABINET.

— S'est dit pour étage; mais peut-être la rime n'a-t-elle pas été étrangère à cet emploi que La Fontaine a fait du mot *chambre*.

Que sert à vos pareils de lire incessamment ?
Ils sont toujours logés à la troisième chambre,
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.
LA FONTAINE.

— Par anal. Vide intérieur dans une masse compacte ou cloisonnée : Les CHAMBRES d'une ruche d'abeilles. Les CHAMBRES d'une amonite, d'une coquille univalve. Les CHAMBRES d'une tête de pavot. Il se forme souvent des CHAMBRES dans le verre, dans la fonte en fusion.

— Par ext. Nom que l'on donne, dans quelques villes, à des lieux de réunion connus à Paris sous le nom de CERCLES.

— *Chambre garnie* ou *meublée*, Chambre louée ou à louer, qui est fournie de meubles par le propriétaire : CHAMBRE MEUBLÉE à louer. *Loyer en CHAMBRE GARNIE. Il est question dès 1635 de CHAMBRES GARNIES qu'on louait fournies de toutes choses nécessaires.* (Chéruel.)

— *Valet, fille, femme de chambre*, Domestique, homme ou femme, attaché au service particulier d'une des personnes de la maison.

— *Robe de chambre*; Sorte de surcot ample, à larges manches, pour homme ou pour femme, que l'on met lorsqu'on reste dans sa chambre, avant de s'habiller pour sortir ou pour joindre la compagnie.

— *Garder la chambre*, Ne pas sortir, rester chez soi à cause d'une indisposition ou pour une autre raison quelconque : *Tous les maux viennent de ce qu'on ne sait pas GARDER LA CHAMBRE.* (M^{me} de Sév.)

— *Mettre à la chambre*, Faire valet ou femme de chambre : *C'est une fille que j'ai mise à LA CHAMBRE.* (Mol.)

— *Mettre une fille, une femme en chambre*, L'établir dans un appartement qu'on loue pour elle, afin de l'y visiter à son aise et en secret.

— *Mettre, tenir quelqu'un en chambre*, L'obliger à jouer, et le tromper au jeu : *Ils sont quatre ou cinq qui le tiennent EN CHAMBRE, et lui gagnent tout son argent.* (Acad.)

— *Travailler en chambre*, Ne pas tenir boutique, mais faire dans sa chambre les travaux de sa profession, soit pour la pratique, soit pour le compte d'un patron : *Beaucoup d'orfèvres et de bijoutiers TRAVAILLENT EN CHAMBRE.*

— Prov. et fig. *Il y a bien des chambres à louer dans sa tête*, Soit dit d'un homme un peu fou, qui a des vides dans le cerveau.

— Hist. Pièce d'un palais où est établi le lit d'un souverain; service relatif aux soins de cette partie des appartements : *Premier gentilhomme de la CHAMBRE. Pages de la CHAMBRE.* « Pièce d'un château que l'on réservait pour le coucher du roi, aux époques de son passage. Officiers attachés au service de la chambre du souverain : *La CHAMBRE est entrée. Toute la CHAMBRE accompagna le roi dans ce voyage.* » Lieu où l'on gardait le trésor royal.

— *Avoir les entrées de la chambre*, Avoir le privilège d'entrer avec les officiers de la chambre. « *Préfet de la chambre sacrée*, Le premier des sept ministres du palais des empereurs romains. » *Chancellerie de la chambre impériale de Spire*, Nom que l'on donnait à l'un des deux trésors où l'on gardait, à Spire, les actes judiciaires de l'empire. « *Chambres de réunion*, Nom donné à trois commissions établies par Louis XIV et siégeant, à Metz pour la Lorraine, à Brisach pour l'Alsace, et à Besançon pour la Franche-Comté. Elles avaient pour mission de rechercher les dépendances des villes obtenues par les anciens traités, afin d'opérer leur réunion à la couronne. Il en résulta des confiscations de villes et de contrées que l'Allemagne regardait comme ses possessions légitimes. Ces violences contribuèrent au renouvellement de la guerre en 1688.

— Hist. et jurispr. ecclési. Office de chambrier dans certains monastères. « *Chambre féodale*, Salle où le saint-père recevait l'hommage des princes qui lui devaient l'investiture de leurs États. » *Maître de chambre*, Premier officier de la maison d'un pape ou d'un cardinal. « *Chambre noire*, Chambre d'un monastère qui n'est point éclairée, et où l'on renferme ceux que l'on met en pénitence. On y fait aussi des retraites volontaires.

— *Chambre ardente*, Salle tendue de noir et éclairée par des flambeaux, où l'on dépose un mort avant la cérémonie des funérailles. « Nom que l'on donnait originairement au tribunal où se jugeaient des criminels d'État appartenant à la haute noblesse; il était en-

tièrement tendu de noir et éclairé aux flambeaux. » Nom appliqué dans la suite aux tribunaux d'exception établis par François I^{er}, vers 1533, pour condamner les hérétiques au feu, et aux commissions extraordinaires instituées sous Louis XIV contre les empoisonneurs, et sous la Régence contre les fermiers concussionnaires des revenus publics.

— Hist. littér. *Chambres de rhétorique*, Sociétés littéraires instituées en diverses villes des Pays-Bas, dès le xve siècle, et qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours.

— Politiq. *Chambre législative* ou simplement *Chambre*, Assemblée à laquelle est confié le pouvoir législatif, c'est-à-dire le droit d'adopter ou de rejeter les lois qui lui sont soumises : *Convoyer les CHAMBRES. Porter les lois devant les CHAMBRES. On peut remuer une CHAMBRE populaire; une CHAMBRE aristocratique est sourde.* (Chateaub.) « *Chambre des députés, Chambre élective* ou simplement *Chambre*, Assemblée législative nommée par voie d'élection : *Si la CHAMBRE n'a pas d'écho pour nous, le pays en aura.* (Lamart.) *L'éloquence est rarement dans la chaire aujourd'hui, mais elle est dans certaines séances de la CHAMBRE DES DÉPUTÉS, où l'ambitieux joue le tout pour le tout.* (Balz.) *La CHAMBRE DES DÉPUTÉS fixe, par ses allocations, la mesure des charges dont il sera permis de grever le pays.* (Dupin.) *La nomination des notabilités de clocher a fait de tels progrès, que les hommes d'État deviennent de plus en plus rares à la CHAMBRE ÉLECTIVE.* (Balz.) *La nation ne fait pas elle-même les lois, mais elle fait la CHAMBRE qui fait les lois.* (Cormen.) « *Chambre des pairs*, Assemblée législative dont les membres étaient nommés à vie par le roi, sous la monarchie de Juillet, et dont les fonctions étaient héréditaires sous la Restauration : *Le sénat a remplacé la CHAMBRE DES PAIRS.* « *Chambre introuvable*, Chambre des députés élue en 1815, et qui se fit remarquer par un zèle outré pour l'aristocratie et le clergé. Elle fut dissoute par le roi l'année suivante. V. plus loin. » Dans l'argot des voleurs, Bagne où l'on est condamné à perpétuité.

— *Chambre du clergé, chambre de la noblesse, chambre du tiers état*, Noms donnés à chacune des trois assemblées dont la réunion formait les états généraux, sous l'ancienne monarchie française. « *Chambre des lords*, Chambre héréditaire du parlement anglais. » *Chambre haute*, Chambre des lords anglaise, et, en général, Chambre législative qui jouit d'une sorte de prééminence : *Il est de la nature d'une CHAMBRE HAUTE, en général, de s'appuyer au trône.* (M^{me} de Staël.) *Le sénat est à la fois plus et moins qu'une CHAMBRE HAUTE.* (Ed. Laboulaye.) « *Chambre basse, chambre des communes*, Chambre élective du parlement anglais.

— Fr.-maçonn. Appartement tendu de noir, éclairé par une lampe sépulcrale, où se fait la réception au troisième grade de la franc-maçonnerie, la maîtrise. On dit aussi CHAMBRE DES MAÎTRES V. MAÎTRISE.

— Jurispr. Division d'une cour formant un tribunal spécial pour la connaissance des affaires appartenant à une catégorie déterminée : *CHAMBRES du parlement. CHAMBRES de la cour d'appel, de la cour de cassation. Président de CHAMBRE.* « *Grand chambre ou chambre du plaidoyer ou chambre dorée*, Principale chambre d'un parlement, où se réunissaient tous ses membres et où se tenaient les lits de justice : *A Paris, la salle où se réunissait la GRAND-CHAMBRE s'appelait la chambre dorée du palais, à cause des dorures du plafond. Cicéron est perdu à la GRAND-CHAMBRE la plupart des causes qu'il a gagnées, parce que ses clients étaient coupables.* (D'Alemb.) « *Chambre apostolique*, Tribunal chargé de surveiller l'administration des revenus de l'État ecclésiastique : *Trésorier de la CHAMBRE APOSTOLIQUE. Auditeur de la CHAMBRE APOSTOLIQUE.* » On donnait le même nom, en France, à un tribunal ecclésiastique présidé par l'abbé de Sainte-Geneviève, et qui était chargé de la publication des monitoires par lesquels les juges civils invitaient les fidèles à les seconder dans leurs poursuites. C'est ainsi que, lors du procès de Fouquet et d'autres financiers (1661), des monitoires furent publiés dans toutes les églises de Paris pour inviter les fidèles à fournir aux juges tous les renseignements nécessaires. « *Chambres assemblées*, Réunion de toutes les chambres du parlement : *La question qui occupe les CHAMBRES ASSEMBLÉES est de savoir si la nécessité de réprimer l'or autour d'un juge pour en obtenir une audience est un genre de corruption.* (Beaumarch.) On donne aussi ce nom à plusieurs chambres réunies pour des causes diverses, comme partage des voix dans une des chambres, audience solennelle de rentrée, pourvoi en cassation fondé, dans la même cause, sur les mêmes motifs qu'un pourvoi précédent. « *Chambre carrée*, Chambre établie par François I^{er} pour l'enregistrement des édits et déclarations. » « *Chambre criminelle*, Celle qui connaît des affaires criminelles : CHAMBRE CRIMINELLE de la cour de cassation. » « *Chambre civile*, Celle qui connaît des affaires civiles : CHAMBRE CIVILE de la cour de cassation. » « *Chambre ecclésiastique*, Tribunal où l'on jugeait en appel les procès relatifs à la levée des décimes et autres impôts sur le clergé. Elles furent instituées en 1580 et s'élevèrent successivement jusqu'au nombre de neuf. Elles étaient ordinairement composées de l'archevêque du lieu, des

évêques suffragants, d'un député de chacun des diocèses du ressort et de trois conseillers du parlement. Toutes ces juridictions ont été supprimées à l'époque de la Révolution. » « *Chambre étoilée*, Haute cour de justice, en Angleterre, qui se réunissait dans une chambre dont le plafond et les murailles étaient parsemés d'étoiles. Elle existait probablement avant le règne de Henri VII, qui la réorganisa, lui donna de plus larges attributions et en fit un des principaux instruments du despotisme royal. Composée de membres nommés et révoqués par le roi, qui souvent y siégeait lui-même, elle jugeait sans appel et sans le concours du jury. Sous les règnes de Henri VIII, d'Elisabeth, de Jacques I^{er} et de Charles I^{er}, elle exerça odieusement un pouvoir déjà tyrannique par lui-même en condamnant à la mort, à de fortes amendes ou à des peines corporelles tous ceux que le souverain lui désignait. Le parlement la supprima en 1641. » « *Chambre impériale*, Cour de justice souveraine établie en 1495 par Maximilien I^{er}, empereur d'Allemagne. Elle connaissait de tous les procès des États immédiats de l'empire; elle jugeait en dernier ressort pour les États médiats, mais seulement en matière civile. Tous les États avaient d'ailleurs le droit d'en appeler devant elle des sentences des tribunaux ordinaires. Depuis la paix de Westphalie, elle fut composée de vingt-quatre protestants et de vingt-six catholiques. » « *Chambre mi-partie*, Juridiction établie dans chaque parlement pour juger les causes où des protestants étaient intéressés. La moitié des juges devaient appartenir à la religion réformée. Ce privilège avait été accordé aux protestants par l'édit de pacification de 1576 et par l'édit de Nantes de 1598. La chambre mi-partie de Paris allait siéger à Poitiers pendant trois mois de l'année, pour les causes du Poitou, de l'Angoumois, etc. Les autres se déplaçaient également. Des édits postérieurs apportèrent quelques changements à cet état de choses; mais le plus grand nombre des chambres mi-parties subsista jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes en 1685. » « *Chambre rigoureuse*, Juridiction du parlement de Toulouse, chargée de connaître de l'exécution des actes passés sous scel rigoureux. » « *Chambre royale*, Commission établie en 1691 pour juger souverainement les appels des jugements rendus par les commissaires envoyés dans les provinces pour la recherche des financiers. » Se dit aussi d'une cour de justice créée en 1735, après la dissolution des parlements, et qui siégeait aux Grands-Augustins. » Se dit également d'un tribunal extraordinaire, établi à Metz par Louis XIV, pour juger toutes les affaires relatives à la réunion des fiefs mouvants des Trois Evêchés. » « *Chambre tripartite*, Tribunal mixte qui n'avait que le tiers de ses membres pris parmi les protestants. » « *Chambre aux contrats et chancellerie*, Tribunal de Strasbourg, qui avait inspection sur les notaires et sur leurs actes. » « *Chambre aux deniers*, Juridiction qui, dès le xiv^e siècle, avait dans ses attributions les dépenses de la maison du roi et des princes. » « *Chambres à sel*, Tribunaux chargés de juger toutes les affaires relatives à la fabrication, la vente et l'impôt du sel. » « *Chambre des aliénations*, Tribunal qui était chargé de connaître des aliénations faites par les gens de mainmorte. » « *Chambre de l'Arsenal*, Commission établie à diverses reprises pour juger souverainement certaines matières, et qui siégeait à Paris, dans l'enclos de l'Arsenal. » « *Chambre des blés*, Chambre établie temporairement dans le parlement de Paris, en 1709, pour juger toutes les affaires relatives au commerce des grains. » « *Chambre des comptes*, Cour établie pour juger en dernier ressort tout ce qui avait rapport aux finances. La cour des comptes remplit aujourd'hui des fonctions analogues. On donne aussi ce nom, par une assimilation dont la raison nous échappe, à un vase de nuit. » « *Chambre du conseil*, Pièce où les juges se retirent, à la suite des débats, pour délibérer : *Certaines décisions ne peuvent être rendues qu'en CHAMBRE DU CONSEIL.* » « *Chambre des consultations*, Lieu où les avocats au parlement donnaient des consultations verbales ou écrites. » « *Chambre du domaine ou du trésor*, Tribunal qui jugeait en première instance tous les différends relatifs au domaine du roi. » « *Chambre des eaux et forêts*, Celle qui, dans certains parlements, jugeait les affaires relatives aux eaux et forêts, jugées, dans d'autres, par les tables de marbre. » « *Chambre de l'échiquier*, V. ÉCHUIQUER. » « *Chambres de l'édit*, Chambres qui jugeaient les procès entre protestants et catholiques, et qui différaient des chambres mi-parties en ce que un ou deux au plus des membres qui les composaient étaient protestants. Il n'y en eut d'abord qu'une, établie à Nantes en vertu de l'édit de Nantes (1598). Plus tard, on en créa dans les parlements de Paris et de Rouen. Toutes furent supprimées en 1689. » « *Chambre des enquêtes*, Chambre du parlement qui ne jugeait que des procès écrits. » « *Chambre de justice*, Tribunal extraordinaire chargé principalement de poursuivre les financiers. Telle fut, entre autres, la commission qui jugea Fouquet en 1661. » « *Chambre de la librairie et de l'imprimerie*, Juridiction commerciale dont les membres, élus par les libraires et imprimeurs, étaient chargés de la police des imprimés. » « *Chambre de la maçonnerie*, Tribunal qui connaissait des affaires relatives aux règlements sur la construction

des édifices et des contestations entre ouvriers en bâtiments. » « *Chambre de la maladrerie*, Commission établie en 1612 pour toutes les affaires relatives aux hôpitaux et autres établissements publics de bienfaisance. » « *Chambre de la marée*, Chambre chargée de la police générale des poissons destinés à l'approvisionnement de Paris. » « *Chambre des mises en accusation*, Section d'une cour impériale, spécialement chargée de statuer sur l'instruction des affaires criminelles et la mise en accusation des prévenus. » « *Chambre des monnaies*, Cour souveraine chargée de juger en dernier ressort tout ce qui avait rapport aux monnaies. » « *Chambre des pauvres*, Chambre qui, dans chaque parlement, était chargée de rendre gratuitement la justice aux pauvres. » « *Chambre de la question*, Salle où l'on soumettait les accusés aux tortures de la question, pour leur faire avouer le crime dont on les accusait ou les noms de leurs complices. » « *Chambre des référés*, Celle où le président juge seul les affaires urgentes. » « *Chambre des requêtes du palais*, Tribunal où l'on jugeait en première instance les affaires des officiers privilégiés du roi. » « *Chambre de sûreté de gendarmerie*, Prison provisoire, dans les lieux où il n'y a ni prison ni maison de justice. » « *Chambre des tiers*, Assemblée de procureurs jugeant les différends relatifs aux taxes de dépens, qui s'élevaient entre les tiers et les procureurs. » « *Chambre de la tourelle civile*, Tribunal qui était chargé de juger l'appel des condamnations au-dessous de 2,000 livres. » « *Chambre de la tourelle criminelle*, Tribunal qui jugeait les appels des procès criminels. » « *Chambre des vacations*, Chambre composée d'un président et de plusieurs conseillers ou juges tirés des différentes chambres, pour juger les affaires urgentes pendant les vacations ou vacances des tribunaux. » « *Chambre du visa*, Chambre établie pour juger les malversations.

— Administr. Assemblée qui veille sur la discipline d'un corps ou sur des intérêts généraux d'un ordre déterminé : CHAMBRE des notaires, des avoués. CHAMBRE syndicale des agents de change. CHAMBRE d'assurances, d'agriculture. « *Chambre de commerce*, Réunion des principaux commerçants, chargée d'exposer au gouvernement les vœux et les besoins du commerce : Les premières CHAMBRES DE COMMERCE furent établies par Louis XIV. (Chéruel.) » « *Chambres consultatives des arts et manufactures*, Chambres qui ont pour mission de faire connaître les besoins des manufactures, des fabriques et des autres établissements d'arts et métiers, et d'indiquer les moyens d'amélioration qu'il leur paraît convenable d'employer.

— Anc. cout. *Chambre étoffée*, Meubles qu'on attribuait, dans les Pays-Bas, à une femme après la mort de son mari. » « *Chambre garnie ou tapissée*, Don de survie stipulé en faveur de la femme dans un contrat de mariage.

— Bourse. *Chambre syndicale*, Assemblée chargée de veiller à l'exécution des lois et règlements relatifs à la profession des agents de change.

— Techn. Vide pratiqué dans une selle, un bât ou un collier de cheval. » Ouverture faite à la base d'une enclume. » Espace qui sépare deux dents d'un peigne de tissander, et par où passent deux des fils de la trame. » Partie creuse d'une verge de plomb, dans laquelle le vitrier place les carreaux de vitre. » Ouverture ménagée dans la muraille d'un four, pour manœuvrer au besoin les vases qu'on a mis à cuire. » Endroit d'une mine destiné à recevoir la charge. On dit aussi FOURNEAU. » « *Chambre de plomb*, Pièce tapissée de plomb, dans laquelle on fabrique l'acide sulfurique. » « *Chambre de colle*, Atelier dans lequel s'exécutent toutes les opérations du collage du papier, suivant le procédé du collage à la main. » « *Chambre des cuves*, Atelier dans lequel sont placées les cuves pour la fabrication du papier. » « *Chambre à plier*, Atelier où l'on enveloppe de papier les pains de sucre.

— Min. Taille droite de 10 à 20 m. de largeur, qui s'avance dans la couche de houille, soit suivant la direction de cette couche, soit suivant son inclinaison, soit enfin suivant une ligne intermédiaire.

— P. et chauss. *Chambre d'écluse*, Espace compris entre deux portes d'écluse. » « *Chambre d'emprunt*, Excavation d'où l'on tire la terre nécessaire pour faire un remblai, quand celle qui provient des déblais n'est pas suffisante. » « *Chambre des portes*, Partie d'une écluse dans laquelle se meuvent les portes.

— Artill. Partie de l'âme d'une bouche à feu qui est destinée à recevoir la charge : *Dans les pièces légères, comme les mortiers et les obusiers, qui servent à lancer des projectiles d'un grand diamètre et d'un grand poids, avec de faibles charges, la CHAMBRE consiste en une cavité plus ou moins étroite qui est pratiquée au fond et dans le prolongement de l'âme. Suivant sa forme, la CHAMBRE est dite cylindrique, tronconique ou sphérique. A l'origine de l'artillerie, les pièces se chargeant par la culasse étaient souvent munies de plusieurs boîtes ou CHAMBRES mobiles, afin de faciliter la rapidité du tir.*

— Art milit. Nombre d'hommes contenu dans une chambre de caserne. » Matériel du logement de la troupe.

— Mar. Nom donné aux divers comparti-

ments d'un vaisseau destinés soit aux officiers, soit aux passagers : *CHAMBRE du capitaine*. *CHAMBRE des passagers*. *Chambres volantes*. Celles qui sont faites avec des toiles. *Chambre du conseil*. Celle où se tient le conseil des officiers sur un navire de l'Etat, et qui est située à l'arrière de ce navire. *Grand-chambre*. Chambre des officiers, qui est située à l'arrière, au-dessous de la chambre du conseil. *Grand-chambre de première batterie*. Salle de travail pour les élèves, qui occupe la place de l'ancienne sainte-barbe. *Chambre de port*. Partie intérieure du bassin d'un port. *Chambre aux voiles*. Endroit du bâtiment où l'on tient les voiles de rechange. *Chambre de chauffe*. Endroit où se tiennent les chauffeurs dans les navires à vapeur.

— Mus. *Musique de chambre*. Celle qui est faite pour être jouée dans les salons, par opposition à celle qui est destinée aux lieux publics. *Musique de la chambre*. Corps de musiciens qui faisait partie de la maison des rois de France.

— Vénér. *Chambre du cerf*. Reposée du cerf, endroit où il se met sur le ventre : *Les cerfs, avant de se mettre à la reposée, ont l'habitude d'uriner dans l'endroit même où ils vont se placer ; mesdames les biches sont plus propres. Si, en étant avec la main, vous trouvez le milieu de la chambre humide, soyez certain que c'était le domicile d'un mâle.* (J. Lavalée.) *Piège à loup*.

— Phys. *Chambre noire ou obscure*. Chambre ou boîte close, sauf une légère ouverture, presque toujours munie d'une lentille, et par laquelle pénètrent en se croisant les rayons réfléchis par les objets extérieurs, dont l'image va se former sur un écran placé à une distance convenable : *Le daguerreotype est un appareil propre à fixer l'image de la CHAMBRE NOIRE. On attribue généralement l'invention de la CHAMBRE NOIRE à Baptiste Porta.* (Bouillet.) *Chambre claire ou Camera lucida*. Prisme disposé de façon à projeter sur un écran des images dont on peut suivre et arrêter les contours avec un crayon : *La chambre claire a été imaginée par Voilaston, modifiée par Amici de Modène.* (Voilaston.) *La chambre claire est aujourd'hui d'une construction assez commode pour être facilement transportable.* (Bouillet.)

— Mécan. *Chambre de vapeur*. Espace vide compris entre la paroi supérieure de la chaudière d'une machine à vapeur et la surface du liquide, et où la vapeur se rassemble à mesure qu'elle se forme, avant de passer dans les tuyaux de distribution qui la conduisent aux cylindres.

— Anat. *Chambres de l'œil*. Nom donné à deux cavités, remplies par l'humeur aqueuse et par l'humeur vitrée, et communiquant ensemble par le trou de la pupille : *CHAMBRE antérieure, CHAMBRE postérieure de l'œil.*

— Encycl. Administ. *Chambres de commerce*. Ces assemblées sont composées de négociants élus par leurs pairs et appelés à servir au commerce d'organes officiels près du gouvernement et de mandataires-nés pour l'administration d'établissements d'intérêt collectif.

L'origine des *chambres* de commerce est fort ancienne, et remonte, en France, à la fin du xiv^e ou au commencement du x^v^e siècle. A cette époque, nous voyons les négociants de Marseille se réunir spontanément à la maison commune pour s'entendre sur leurs intérêts généraux. Cette *chambre* rudimentaire possédait des prérogatives nombreuses. Elle exerçait dans la ville une partie de l'autorité municipale, et concourait à l'administration de la justice en matière commerciale. Par une délibération en date du 3 novembre 1650, le conseil de la maison commune, afin de substituer à ces réunions accidentelles une institution permanente, créa une *chambre* de commerce composée de douze personnes, savoir : « Quatre qui seront les députés du commerce anciens et modernes, et huit des principaux intéressés et capables de faire du négoce. » Cette *chambre* acquit promptement une grande importance, et le gouvernement lui prêta le secours de son autorité.

La seconde *chambre* de commerce en France fut établie à Dunkerque en 1700. Un arrêt du conseil du 29 juin de la même année ayant ordonné la formation à Paris d'un conseil général de commerce, et ce conseil devant se composer, outre six conseillers d'Etat, de douze marchands ou négociants délégués par les principales villes commerçantes du royaume, des *chambres* du commerce durent être établies dans ces villes. C'est ainsi que furent successivement créées celles de Lyon, en 1702 ; de Rouen et de Toulouse, en 1703 ; de Montpellier, en 1704 ; de Bordeaux, en 1705 ; de La Rochelle, en 1710 ; de Lille, en 1714 ; après le traité d'Utrecht, de Bayonne, en 1726 ; de Nantes et de Saint-Malo, un peu plus tard. Un arrêt du 30 août 1702 organisa des relations directes entre le conseil et les *chambres* de commerce. Elles furent, en outre, autorisées à transmettre au contrôleur général des finances, avec leur avis, les mémoires qui leur étaient remis sur des matières de commerce, et à lui adresser toutes les observations que pouvait leur suggérer la situation des grands intérêts qu'elles avaient mission de représenter. Il ne parait pas qu'une législation uniforme eût réglé tout ce qui concernait l'élection des membres de ces *chambres* et leur organisation intérieure ; ce qui est

certain, c'est que les principaux agents du pouvoir central y avaient entrée et droit de présidence, et qu'une grande part était faite dans la composition de leur personnel à l'autorité municipale et consulaire, représentée par les échevins, les juges et les consuls.

Les anciennes *chambres* de commerce furent supprimées par un décret de l'Assemblée nationale du 27 septembre 1791, sanctionné le 16 octobre suivant. Un arrêté consulaire du 3 nivôse an XI les rétablit. Cet arrêté déterminait le chiffre de la population de la ville où elles pouvaient être établies, ainsi que le nombre de leurs membres, qui devaient être choisis parmi les négociants ayant fait le commerce en personne pendant dix années au moins.

Cet arrêté fut complété, en ce qui concerne le régime financier des *chambres* de commerce, par le décret du 23 septembre 1800 et par quelques dispositions insérées dans la loi de finances du 23 juillet 1820. Un petit nombre d'actes, communément relatifs à des *chambres* déterminées, ajoutèrent à ses prescriptions. Mais il demeura comme le fondement du régime administratif des *chambres* jusqu'à ce qu'il fut remplacé par l'ordonnance du 16 juin 1832. Cette ordonnance elle-même, modifiée d'abord par le décret du 19 juin 1848, a été remplacée à son tour par le décret du 3 septembre 1851, amendé par celui du 30 août 1852. C'est essentiellement dans ces deux derniers actes qu'il faut maintenant chercher les prescriptions générales sur les *chambres* de commerce, en tenant compte, pour les questions financières, de la loi de finances du 23 juillet 1820, combinée avec celles des 25 avril 1844 et 18 mai 1850.

Les *chambres* de commerce sont créées par l'empereur, suivant décrets rendus dans la forme des règlements d'administration publique.

Il appartient à tous les citoyens d'en solliciter l'établissement. Mais, comme l'existence de chaque *chambre* entraîne une charge pécuniaire pour le commerce de sa circonscription, le gouvernement n'accède pas sans difficulté aux demandes d'institution nouvelle qui lui sont faites ; il exige qu'elles s'appuient sur des considérations justifiées d'intérêt public.

Le conseil général du département où la *chambre* doit avoir son siège, les conseils des arrondissements à comprendre en tout ou en partie dans sa circonscription, les tribunaux de commerce établis dans cette même circonscription, sont appelés à donner leur avis sur tout projet de création de *chambre* de commerce ; s'il existe déjà une pareille *chambre* dans le même département, elle donne également son avis. Les éléments d'instruction sont recueillis par le préfet, qui les complète de son appréciation et les transmet au ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics.

Le ministre, s'il juge l'affaire susceptible de recevoir une solution favorable, la soumet au conseil d'Etat. Après avoir entendu le conseil, l'empereur, sur le rapport du ministre, rend, s'il y a lieu, le décret d'institution de la *chambre*.

Le décret d'institution détermine la circonscription de la *chambre*. En cas de silence de sa part sur ce point, la circonscription est de plein droit celle du département, s'il n'y a pas d'autre *chambre*, et celle de l'arrondissement, s'il y en a d'autres. Elle peut, dans tous les cas, être modifiée par des décrets postérieurs à l'institution.

Le décret d'institution détermine le nombre des membres de la *chambre*, qui reste toujours susceptible d'être modifié par des décrets ultérieurs ; ce nombre ne peut être au-dessous de neuf ni au-dessus de vingt et un. On ne compte pas dans le nombre le préfet (ou le sous-préfet, suivant les localités), qui fait de droit partie de la *chambre*.

Les attributions des *chambres* de commerce sont de deux sortes, savoir : celles qui leur appartiennent certainement comme organes officiels du commerce près du gouvernement, et celles qui leur reviennent éventuellement comme mandataires du commerce pour la gestion d'intérêts collectifs.

Comme organes officiels du commerce, les *chambres* ont le droit de présenter au gouvernement, par voie d'initiative, leurs vues sur les moyens d'accroître la prospérité de l'industrie et du commerce, sur les améliorations à introduire dans toutes les branches de la législation commerciale, y compris les tarifs de douanes et des octrois ; sur l'exécution des travaux et sur l'organisation des services publics qui peuvent intéresser le commerce et l'industrie, tels que les travaux des ports, la navigation des fleuves et des rivières, les postes, les chemins de fer, etc.

Elles fournissent au gouvernement les avis, les renseignements qui leur sont demandés sur les faits et les intérêts industriels et commerciaux, et notamment elles sont consultées sur les changements projetés dans la législation commerciale, sur l'érection de *chambres* de commerce, sur la création de bourses et d'agents de change et de courtiers, sur les tarifs de douanes, sur les tarifs et règlements des services de transports et autres établis à l'usage du commerce, sur les usages commerciaux, les tarifs de règlements de courtage en matière d'assurances de marchandises, de change et d'effets publics, sur la création des tribunaux de commerce dans leur circonscription, sur l'établissement de banques, de

comptoirs d'escompte et de succursales de la Banque de France, sur les projets de travaux publics locaux, relatifs au commerce, et sur les projets de règlements locaux en matière de commerce ou d'industrie.

Elles nomment les membres du conseil général du commerce.

Comme mandataires du commerce pour la gestion d'intérêts collectifs, les *chambres* sont toujours chargées, quand il existe une Bourse dans la ville où elles siègent, de l'administration de cette Bourse. Cette administration comprend spécialement la formation du budget des recettes et des dépenses (location et entretien des bâtiments, rémunération du personnel, etc.), la nomination des agents, etc. ; elle ne porte d'ailleurs aucune atteinte aux droits du maire et de la police municipale dans les lieux publics.

Les *chambres* de commerce sont encore appelées à administrer de la même manière les établissements créés pour l'usage du commerce, tels que magasins de sauvetage, entrepôts, conditions pour les soies, cours publics pour la propagation des connaissances commerciales et industrielles, si ces établissements ont été formés au moyen de contributions spéciales sur les commerçants. Si ces établissements ont été formés par dons, legs ou autrement, l'administration peut en être remise aux *chambres* d'après le vœu des souscripteurs et donateurs ; elle peut leur être déléguée par l'autorité s'ils ont été formés par elle. Enfin les *chambres* sont admises à concourir à de grandes œuvres d'utilité publique et commerciale.

Les *chambres* de commerce sont considérées comme personnes civiles, et reconnues de plein droit comme établissements d'utilité publique. Dans les cérémonies publiques, elles prennent rang immédiatement après les tribunaux de commerce.

Les *chambres* de commerce relèvent directement du ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics. Elles doivent lui donner communication immédiate des avis et réclamations qu'elles adressent aux autres ministères, soit d'office, soit sur sa demande.

En principe, il est interdit aux *chambres* de commerce de publier ou même de faire imprimer tel avis, rapport ou document que ce soit, sans l'autorisation du ministre dont elles relèvent. Cette règle n'est pas exactement observée, et l'autorité supérieure a presque toujours fermé les yeux sur les infractions qui ne lui paraissent susceptibles d'entraîner aucune conséquence fâcheuse. Mais la tolérance de l'administration ne préjudicie en rien à ses droits, et les *chambres* de commerce se compromettraient gravement si elles se permettaient, sans l'assentiment du ministre, une publication quelconque sur une question délicate.

Les *chambres* de commerce pourvoient à leurs dépenses au moyen d'une contribution sur les patentes de leur circonscription, désignée par l'article 33 de la loi du 25 avril 1844, modifiée par la loi du 18 mai 1850.

Cette contribution est perçue chaque année en vertu des décrets spéciaux préparés, sur le vu des budgets dressés par les *chambres*, par le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics.

A cette fin, dans les six premiers mois de chaque année, les *chambres* adressent, en double expédition, au préfet de leur département, le compte rendu des recettes et des dépenses de l'année précédente et le projet du budget des recettes et des dépenses de l'année suivante. Le préfet transmet ces comptes et budgets, avec ses observations et son avis personnel, au ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics. Le ministre, après examen et modification, s'il y a lieu, renvoie une expédition approuvée des budgets.

Au surplus, toutes les formalités à remplir et la marche à suivre en cette matière sont les mêmes pour les budgets proprement dits des *chambres* de commerce que pour ceux des bourses.

Les *chambres* ne peuvent comprendre dans leurs budgets que les dépenses annuelles et courantes, strictement relatives à leur service, telles que frais de loyer, entretien du mobilier, frais de bureaux, traitement du secrétaire, etc.

Indépendamment de ces budgets ordinaires, les *chambres* de commerce chargées de l'administration d'établissements d'utilité commerciale présentent chaque année à l'approbation du ministre du commerce, de l'agriculture et des travaux publics, un budget spécial des recettes et des dépenses de ces établissements. Ces budgets sont dressés d'après les règles particulières indiquées par les actes qui ont autorisé les établissements et déferé leur gestion aux *chambres*.

Les membres des *chambres* de commerce sont désignés par voie d'élection ; leur élection appartient aux notables commerçants de leur circonscription.

L'assemblée électorale se tient dans la ville où est le siège de la *chambre* de commerce ; elle est convoquée et présidée, suivant les localités, par le préfet, le sous-préfet ou leurs délégués assistés de quatre électeurs, savoir : les deux plus âgés et les deux plus jeunes des membres présents. Le bureau nomme un secrétaire pris dans l'assemblée et décide toutes

les questions qui peuvent s'élever dans le cours de l'élection, sauf celles qui se rapportent à la capacité des candidats élus ; ces questions sont réservées à l'examen de l'autorité supérieure.

Sont éligibles : 1^o les commerçants âgés de trente ans au moins et exerçant le commerce ou une industrie manufacturière depuis cinq ans au moins, et 2^o les anciens négociants ou manufacturiers domiciliés dans la circonscription de la *chambre*, pourvu qu'ils soient âgés de trente ans au moins ; les éligibles de la seconde catégorie ne peuvent en aucun cas fournir à chaque *chambre* plus d'un tiers du nombre de ses membres. Les associés en nom collectif ne peuvent faire partie simultanément de la même *chambre* ; si plusieurs d'entre eux sont élus, la préférence est accordée à celui qui a obtenu le plus de voix, ou, à égalité de suffrages, au plus âgé.

La question de savoir si la qualité de Français est nécessaire pour l'éligibilité a été controversée ; elle semble devoir être résolue affirmativement en présence de l'obligation imposée aux membres des *chambres* de commerce de prêter le serment politique.

Il existe aujourd'hui quarante-sept *chambres* de commerce ; en voici la liste : Abbeville, Amiens, Arras, Avignon, Bastia, Bayonne, Besançon, Bordeaux, Boulogne, Caen, Calais, Carcassonne, Chalon-sur-Saône, Clermont-Ferrand, Dieppe, Dunkerque, Fécamp, Granville, Gray, La Rochelle, La Val, le Havre, Lille, Lorient, Lyon, Marseille, Metz, Montpellier, Morlaix, Mulhouse, Nantes, Nîmes, Orléans, Paris, Reims, Rochefort, Rouen, Saint-Brieuc, Saint-Etienne, Saint-Malo, Strasbourg, Toulon, Toulouse, Tours, Troyes et Valenciennes.

— *Chambres de commerce anglaises*. En Angleterre, l'institution de ces *chambres* n'émane en aucune façon de l'autorité gouvernementale et n'est l'objet d'aucune réglementation administrative. Il y a des *chambres* de commerce partout où les négociants et commerçants jugent à propos d'en former. Les frais de ces institutions se font à l'aide de souscriptions purement volontaires. Le nombre des membres de chaque *chambre* n'est point limité. L'entrée en est ouverte à toutes les personnes qui veulent en faire partie. Malgré cette absence d'immixtion gouvernementale, les assemblées sont cependant très-hien ordonnées, et l'autorité publique en obtient sans difficulté tous les renseignements qu'elle juge à propos de leur demander.

— *Chambres consultatives d'agriculture*. Les avantages résultant pour le commerce de l'institution des *chambres* consultatives des arts et manufactures faisaient depuis longtemps éprouver aux agriculteurs le besoin d'être pourvus, eux aussi, d'une représentation officielle de leurs intérêts. Des réclamations nombreuses se produisirent, et, pour leur donner satisfaction, la loi du 20 mars 1851 institua les *chambres* consultatives d'agriculture. Mais cette loi présentait de telles difficultés dans l'application, tant sous le rapport du mode d'élection que sous celui des atteintes portées à la liberté d'action des sociétés d'agriculture et des comices agricoles, qu'une nouvelle organisation fut décidée, mise à l'étude et réglée par un décret en date du 25 mai 1852.

Aux termes de ce décret, il y a dans chaque arrondissement une *chambre* consultative d'agriculture, composée d'autant de membres que l'arrondissement possède de cantons, sans que toutefois le nombre de ces membres puisse être inférieur à six. Les membres sont désignés par le préfet, qui les choisit parmi les agriculteurs et les propriétaires de chaque canton. La présidence des *chambres* consultatives d'agriculture appartient au préfet, dans l'arrondissement chef-lieu, et aux sous-préfets dans les autres arrondissements. Un vice-président élu à la majorité des voix supplée le préfet ou le sous-préfet empêché. Le secrétaire est désigné par le préfet ou le sous-préfet. Il peut être pris parmi les membres titulaires ou en dehors de cette *chambre* ; mais, dans ce dernier cas, il n'a pas voix délibérative.

L'ouverture de la session ordinaire des *chambres* consultatives d'agriculture est fixée, dans chaque département, par un arrêté du préfet. Cet arrêté détermine la durée de la session et dresse le programme des travaux. Il peut, en outre, suivant les circonstances, y avoir une ou plusieurs sessions extraordinaires. Leur durée est de trois jours. Le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics doit être prévenu quinze jours à l'avance de la convocation des *chambres* et des causes qui l'ont motivée.

Les attributions des *chambres* consultatives d'agriculture sont très-variées et le cercle de leurs travaux embrasse toutes les matières de la législation rurale, c'est-à-dire le code forestier ainsi que les lois sur la propriété et la police des eaux, sur les marais et les étangs, sur le roulage, sur les voies de communication, sur les biens communaux, sur les propriétés rurales, sur les baux à ferme, etc.

Les *chambres* consultatives d'agriculture sont appelées à donner leur avis : sur les demandes faites par le département ou par des communes à l'effet de s'imposer ordinairement ou extraordinairement lorsque ces impositions doivent affecter les taxes des con-

tributions indirectes et des octrois; sur les demandes relatives aux concessions d'eau pour les usines, les moulins, les irrigations; sur les demandes et les questions concernant la création des foires et marchés, les encouragements à l'agriculture, l'établissement des écoles impériales d'agriculture, des fermes-écoles et des chaires d'enseignement agricole.

Enfin les *chambres* consultatives ont à se prononcer sur les questions relatives aux douanes, aux contributions indirectes et aux octrois, dont la solution est proposée soit par l'administration supérieure, soit par le préfet.

Le décret du 25 mars 1852 s'est montré moins favorable à l'agriculture qu'au commerce. Les *chambres* consultatives d'agriculture n'ont pas le droit de correspondre directement avec le ministre, et le gouvernement n'est pas forcé de leur demander leur avis.

Rien n'explique cette différence de traitement entre les organes officiels de l'agriculture et ceux du commerce, et il serait au moins convenable de les soumettre à une législation uniforme.

— *Chambres consultatives des arts et manufactures.* Ce sont des assemblées composées de commerçants et d'industriels notables, élus par leurs pairs afin de servir d'intermédiaires entre le commerce et l'administration.

L'institution des *chambres* consultatives des arts et manufactures fait partie du système de réorganisation industrielle qu'on voit se développer dans la législation des douze premières années du siècle. Destinées dans l'origine à servir d'organes officiels à l'industrie exclusivement, les *chambres* consultatives sont établies, en vertu de la loi du 22 germinal an XI, dans les villes qui renferment ou renfermaient alors une agglomération de fabriques créées pour un même genre de production manufacturière.

Depuis l'an XI, l'organisation des *chambres* consultatives a subi diverses modifications; elle est aujourd'hui réglée par un décret du 30 août 1852, combiné avec plusieurs dispositions non abrogées d'un arrêté consulaire du 10 thermidor an XI, d'une ordonnance royale du 16 juin 1832, et d'un arrêté du pouvoir exécutif, en date du 19 juin 1848.

Les *chambres* sont composées de douze membres élus par les industriels et les commerçants compris dans la circonscription et inscrits sur une liste électorale spéciale dressée par les soins du préfet.

Lorsqu'une *chambre* consultative est comprise dans le ressort d'un tribunal de commerce, on emploie pour les élections la liste dressée pour la formation de ce tribunal et qui, aux termes des articles 618 et 619 du code de commerce, doit comprendre au moins vingt-cinq commerçants notables, et principalement les chefs des maisons les plus anciennes et les plus recommandables par la probité, l'esprit d'ordre et l'économie.

Le choix des électeurs se porte : 1° sur les industriels et les commerçants inscrits sur la liste électorale, âgés de trente ans au moins et exerçant le commerce ou une industrie manufacturière au moins depuis cinq ans; 2° sur d'anciens négociants ou manufacturiers domiciliés dans la circonscription de la *chambre* et âgés de trente ans au moins. Les éligibles de cette seconde catégorie ne figurent pas sur la liste électorale, puisqu'ils ne sont plus assujettis à la patente. Ils ne peuvent entrer dans la composition des *chambres* que pour un tiers des membres dont elles se composent.

Les *chambres* consultatives choisissent dans leur sein un président et un secrétaire. Un arrêté du pouvoir exécutif, en date du 19 juin 1848, porte : « Le préfet, ou le sous-préfet, dans le lieu de sa résidence, ou le maire dans les autres villes, sont membres-nés et présidents d'honneur de ces assemblées, et président effectivement les séances auxquelles ils assistent en personne. » Mais, dit Smith, ce n'est que dans les occasions solennelles; comme les fonctions de président d'une *chambre* consultative demandent des connaissances et des qualités spéciales, des soins assidus, c'est le président électif qui est chargé de la direction des travaux et de la correspondance avec le ministre et l'administration.

Les attributions des *chambres* consultatives consistent à donner à l'administration les avis et les renseignements qui leur sont demandés sur les faits et les intérêts industriels et commerciaux, à présenter leurs vues sur l'état de l'industrie et du commerce, et sur les moyens d'en accroître la prospérité.

Les *chambres* consultatives peuvent en outre rendre d'utiles services aux industries exercées dans leur ressort, soit en s'enquérant des nouveaux procédés qui offrent des avantages réels et en les portant à la connaissance de leurs commettants, soit en travaillant à la réforme des méthodes vicieuses ou des abus qui peuvent exister dans la fabrication.

Comme les *chambres* de commerce, les *chambres* consultatives peuvent, lorsqu'une exposition industrielle se prépare, éclairer les fabricants par d'utiles avis, exciter leur émulation, coordonner enfin les produits de manière à les faire ressortir avec avantage.

Les *chambres* consultatives peuvent encore user de leur influence pour mettre un terme aux dissentiments qui s'élèvent parfois entre

les patrons et les ouvriers. Dans des circonstances semblables, certaines *chambres* ont rempli ce rôle de conciliation avec tant d'intelligence que l'administration n'a pas eu à intervenir.

On confond souvent les *chambres* consultatives et les *chambres* de commerce. Il existe cependant entre ces deux institutions une différence très-grande. Elle consiste en ce que les *chambres* de commerce embrassent dans leur circonscription de plus vastes parties de territoire que les *chambres* consultatives, et représentent des collections d'intérêts économiques plus variées. En second lieu, les *chambres* consultatives sont entretenues par les villes qui les possèdent, tandis que les *chambres* de commerce sont à la charge de tous les patentés compris dans leur circonscription.

— *Chambre syndicale.* A Paris, la *chambre syndicale* se compose de sept membres, dont un syndic et six adjoints. Ces membres sont élus tous les ans, leurs fonctions sont annuelles. Le syndic peut être réélu pendant cinq années consécutives, les adjoints peuvent l'être pendant trois ans, mais deux d'entre eux doivent être renouvelés annuellement. Pour être syndic, il faut être agent de change depuis cinq ans au moins; trois ans suffisent pour être adjoint. La *chambre syndicale* est gardienne des droits et privilèges de la compagnie. Elle dénonce aux tribunaux ou à l'autorité administrative, suivant les cas, les infractions ou les contraventions dont elle juge utile de se plaindre. La plus ordinaire de ces infractions est l'immixtion dans les fonctions d'agent de change.

Comme juridiction disciplinaire, la *chambre syndicale* examine si les candidats aux fonctions d'agent de change remplissent toutes les conditions voulues par les règlements, et contrôle les clauses du traité relatif à la transmission de l'office; elle a de plus un droit de surveillance et d'autorité sur tous les membres de la compagnie. Elle veille à la manière dont chacun d'eux traite les affaires. Lorsqu'elle soupçonne un agent de manquer aux règlements, ou qu'elle conçoit des inquiétudes sur ses opérations, elle a droit de le mander devant elle, de lui demander des explications, et au besoin d'en exiger les garanties qu'elle juge indispensables. En cas d'infraction à ses règlements ou à ses usages, la *chambre* peut censurer le contrevenant, lui infliger une amende dont elle détermine la quotité, le suspendre de ses fonctions ou même provoquer sa destitution. Son pouvoir à cet égard est tout à fait discrétionnaire.

Comme juridiction contentieuse, la *chambre syndicale* juge souverainement et en dernier ressort toutes les contestations qui, à l'occasion de leurs fonctions, divisent les agents entre eux, ou les agents et leurs associés, lorsque ce pouvoir lui a été conféré par l'acte de société.

Deux de ses membres sont désignés tous les mois pour présider à la rédaction de la cote des cours des effets publics ou particuliers, au comptant ou à terme, qui se dresse chaque jour immédiatement après la clôture de la Bourse.

Dans les villes où il existe moins de six agents, nombre légalement exigé pour la formation d'une *chambre syndicale*, les agents de change existants en font l'office.

— Hist. et polit. *Chambre ardente.* On a d'abord donné ce nom à un lieu où l'ordinaire tendu de noir et éclairé par un grand nombre de flambeaux, où se jugeaient les criminels d'Etat appartenant à d'illustres familles. On donna par la suite le même nom à tous les tribunaux d'exception ou commissions temporaires instituées en dehors du droit commun. C'est ainsi que la *chambre* établie au parlement à Paris, vers 1535, par François I^{er}, et continuée sous François II, pour la recherche et pour la punition des protestants voués au feu sans merci, reçut le nom de *chambre ardente*. Cette juridiction, dont les arrêts étaient souverains et s'exécutaient sans délai, fonctionna à la plus grande gloire de la religion catholique pendant vingt-cinq années environ. Le 11 janvier 1680, fut ouverte à Paris une *chambre ardente* qui reçut pour mission de sévir contre les empoisonneurs. Ce fut, on le sait, à la mort de Madame, duchesse d'Orléans, en 1670, que les bruits d'empoisonnements nombreux commencèrent de se répandre dans Paris. « On n'avait point employé cette vengeance des lâches dans les horreurs de la guerre civile, dit Voltaire. Ce crime, par une fatalité singulière, infecta la France dans les temps de la gloire et des plaisirs qui adoucissent les mœurs, ainsi qu'il se glissa dans l'ancienne Rome aux plus beaux jours de la république. » Après la condamnation et l'exécution de la trop fameuse marquise de Brinvilliers en 1676, on s'inquiéta plus sérieusement qu'on ne l'avait fait jusqu'alors des empoisonnements qui frappaient les familles, et la *chambre ardente* fut appelée à siéger. Cette *chambre*, désignée dans l'histoire tantôt sous le nom de *chambre* de justice, tantôt sous celui de *chambre* des poisons, tantôt sous celui de *chambre ardente* de l'Arsenal, tenait ses séances dans ce dernier local. Instituée pour connaître des empoisonnements et des sortilèges, elle vit comparaitre devant elle les plus grands personnages du royaume; mais le tribunal frappa surtout les pauvres gens, et entre autres la

Voisin, cette célèbre accoucheuse qui spéculait sur la crédulité publique en tirant les carreaux, en réconciliant les amants, en donnant des secrets pour se faire aimer, pour se rendre invulnérable ou pour gagner au jeu. La Voisin, la Vigoureux, un prêtre nommé Le Sage et d'autres complices, payèrent pour quelques grands seigneurs dont ils avaient servi les goûts, les passions et les vices. Rien ne prouva que ces trafiquants des secrets d'Exil eussent participé à un seul empoisonnement; mais il fallait des victimes, et la Voisin fut brûlée vive. La Reynie, le farouche lieutenant de police, avait été choisi par Louis XIV pour être président, procureur général et rapporteur de ce terrible tribunal. On doit remarquer qu'à cette occasion il montra pour la cour de ces complaisances « dont il est bien difficile à un homme, même honnête, de se garantir entièrement dans certaines places. » On cita très-injustement à la barre des personnes qui étaient dans la disgrâce du roi; on mêla des accusations de magie aux accusations de poison, et La Reynie parut accueillir également les unes et les autres. En interrogeant la duchesse de Bouillon, qu'on avait inquiétée au sujet de ces inculpations de mélanges et de magie, et qui était tout au plus coupable, e-t-on dit, que de quelques curiosités libertines ou ridicules, il lui demanda sérieusement si, dans ses entretiens avec des sorcières, elle avait vu le diable. La duchesse de Bouillon lui répondit : « Je le vois dans ce moment, la vision est fort laide; il est déguisé en conseiller d'Etat. » La comtesse de Soissons se vit imputer des choses beaucoup plus sérieuses; aussi jugea-t-elle prudent de se retirer à Bruxelles. Le maréchal de Luxembourg fut mis à la Bastille et subit un long interrogatoire, après lequel il resta encore quatorze mois sous les verrous. Les historiens du XVIII^e siècle donnent quelquefois le nom de *chambre ardente* à la *chambre* de justice, créée par un édit du mois de mars 1716, révoquée en mars 1717, et qui dut rechercher toutes les prévarications commises depuis 1689 jusqu'à cette époque, par les fermiers des revenus publics ou traitants. Cette *chambre* érigea la terreur en système et ne se prêta que trop aux violences dont le duc de Noailles, président du conseil des finances, était l'instigateur. On a également appelé *chambres ardentes* les commissions extraordinaires chargées du visa des actions de la banque de Law.

La bibliothèque du Corps législatif conserve le registre de la *chambre ardente* tenue de 1680 à 1682, in-fol. contenant la notice des procédures et interrogatoires qu'ont subis à cette époque tous les individus accusés du crime d'empoisonnement, de sortilège et de magie. Ce curieux registre passe pour être unique. On y trouve des particularités fort intéressantes, au point de vue surtout des mœurs juridiques.

— *Chambre introuvable.* Ce surnom ironique fut donné, dit-on, par Louis XVIII lui-même à la *Chambre* des députés qui siégea depuis le 7 octobre 1815. Composée des royalistes les plus violents, elle conçut le projet insensé de faire une révolution inverse à celle de 1789 et de rétablir toutes les institutions de l'ancien régime. A peine réunie, elle témoigna bruyamment sa sympathie pour les massacres du Midi, en rappelant à l'ordre Voyer d'Argenson, qui en réclamait la punition. Elle vota ensuite et successivement la loi relative aux cris séditieux, qu'elle aggrava même par des amendements; l'établissement des cours prévôtales, le bannissement des conventionnels récidives, une nouvelle loi électorale, etc. Parmi les nombreuses propositions qui se produisirent dans son sein et donnèrent lieu aux débats les plus orageux, il faut rappeler celle qui avait pour but de restituer au clergé ses biens et de lui rendre la tenue des registres de l'état civil. La véhémence réactionnaire de cette assemblée embarrassait souvent les ministres eux-mêmes. Le roi promulgua l'ordonnance de sa dissolution le 5 septembre 1816.

— Mar. Les *chambres* ménagées à bord des bâtiments sont placées en divers endroits du navire et portent des noms différents. Les *chambres* des navires de guerre sont aujourd'hui d'une grande simplicité, eu égard au luxe inouï qui était déployé dans les aménagements de l'ancienne marine. Les grands seigneurs de Louis XIV et de Louis XV, en transportant de la cour sur la flotte leurs dentelles, leur poudre et leurs parfums, ne pouvaient se sevrer de tous ces meubles, de toutes ces commodités domestiques dont leurs élégantes habitudes leur faisaient un besoin; les livrées brillantes à bord comme à Versailles, et les coiffeurs, les valets de chambre, les maîtres d'hôtel étaient, malgré le roulis et les proportions exigües des logements, appelés à observer tous les détails de leur service, toutes les capricieuses exigences de l'étiquette. On retrouve encore aujourd'hui, sinon ce luxe, au moins sa trace, à bord des bateaux à vapeur faisant le transport des passagers. Là, tout est confortable : l'ébénisterie des *chambres* et des salons est en bois précieux; le cuivre poli, le cristal, les soieries, disposés avec goût, décorent ces pièces où se trouvent toujours des pianos et une bibliothèque. L'office, la salle de bains, les galeries offrent aux passagers les commodités de la vie; les *chambres* particulières sont garnies d'un petit bureau, d'une petite armoire, d'une petite glace

et d'une petite cabane, que le tapissier a enveloppée de riches rideaux. Les parquets sont recouverts de moelleux tapis; des lampes suspendues maintiennent, dans chacune de ces *chambres*, une lumière suffisante pour la nuit. L'ingénieur s'est efforcé d'utiliser chaque espace; jamais les lois de l'économie architecturale n'ont été plus minutieusement étudiées. Les maîtres d'hôtel, les mousses affectés au service des *chambres* sont prêts, jour et nuit, à exécuter les ordres des passagers, à satisfaire leurs moindres caprices, et les officiers du navire offrent eux-mêmes l'exemple de la plus obligeante prévenance.

Mais il est, sur tous les navires à vapeur, une *chambre* qui ne rappelle en rien ces réduits confortables des passagers et des officiers : c'est la *chambre de chauffe*, affreuse étuve située dans la cale, et où rôissent vivants, entre deux rangées de chaudières, les malheureux chauffeurs. A bord des bâtiments à roues, cet espace, que l'on nomme aussi *parquet des chauffeurs*, reçoit l'air et la lumière par de grandes écouilles; mais sur les vaisseaux à hélices il n'en est pas de même, et l'on a vu ces *chambres* atteindre jusqu'à 60° en Europe. Sous les tropiques, les hommes ne pourraient supporter une température semblable, si l'on ne prenait le soin de la tempérer à l'aide d'écouilles dégagées dans le faux pont, et par des manches à vent en toile.

— Monn. *Chambre des monnaies.* Les généraux-maitres des monnaies, qui avaient succédé aux monétaires, étaient au nombre de trois en 1315; ils furent portés à quatre en 1322. D'abord attachés à la monnaie du roi, qui le suivait dans tous ses voyages, ils furent rendus sédentaires, ainsi que les maîtres des comptes et les trésoriers de France, et résidèrent à Paris, où ils tinrent leurs séances dans l'ancien bureau de la chambre des comptes. La compagnie des généraux-maitres des monnaies avait, de toute ancienneté, la juridiction privative et souveraine du fait des monnaies et de leur fabrication, bail à ferme et réception de caution sur les maîtres, officiers, ouvriers, monnayeurs; elle vérifiait les poids, aloi, cours et prix, tant des monnaies de France que des monnaies étrangères. Elle réglait le prix du marc d'or et d'argent, surveillait l'observation des édits et règlements sur le fait des monnaies par les maîtres et officiers, exerçait son contrôle sur les changeurs, orfèvres, joailliers, affineurs, départeurs, batteurs d'or, tireurs et écaumeurs d'or et d'argent, lapidaires, merciers, fondeurs, chimistes, officiers des mines, graveurs, doreurs, horlogers, et généralement toutes personnes faisant œuvre ou trafic de matières d'or et d'argent dans toute l'étendue du royaume.

Ces généraux-maitres des monnaies, unis et incorporés aux trésoriers des finances et aux maîtres des comptes, avaient leur *chambre* séparée pour délibérer sur les affaires de leur compétence; mais le plus souvent ils s'assemblaient avec les maîtres des comptes. Il en résultait des conflits qui nuisaient à l'expédition des affaires, et la séparation fut vivement réclamée de part et d'autre.

Cette séparation des généraux-maitres des monnaies de la compagnie des maîtres des comptes et des trésoriers des finances, et leur érection en *chambre* particulière, qui porta le nom de *chambre des monnaies*, eurent lieu en 1358, en vertu d'un édit de Charles, dauphin de France, régent du royaume pendant la captivité du roi Jean, son père, en date du 7 mai de ladite année 1358. Cette *chambre* s'établit dans un local au-dessus de la *chambre* des comptes, où elle continua de rendre justice, même après son érection en cour souveraine, jusqu'au mois de septembre 1646, époque à laquelle elle fut transférée au palais, dans le grand pavillon où elle siégea jusqu'à la Révolution.

Aux quatre généraux des monnaies existant lors de l'érection de la *chambre*, le régent Charles en adjoignit un cinquième par ordonnance du 28 novembre 1358. Le 27 janvier suivant (1359), leur nombre fut augmenté de trois et porté à huit. Un clerc qui, dès 1296, avait pris le nom de clerc des monnaies, devint plus tard le greffier en la cour des monnaies. De ces huit généraux-maitres, six étaient pour la langue d'oïl et deux pour la langue d'oc : ceux de la langue d'oïl résidaient à Paris, ceux de la langue d'oc rendaient la justice dans les provinces de Guyenne, de Languedoc, de Provence et dans tout le pays au delà de la Loire, en qualité de commissaires.

Charles VI, par ordonnance du 7 janvier 1400, supprima deux des six généraux en résidence à Paris, en maintenant les deux commissaires du Languedoc. Les désordres causés par la guerre civile et l'occupation par les Anglais de plusieurs villes de France, notamment de Paris, furent cause que la *chambre des monnaies* fut transférée à Bourges le 27 avril 1418, où elle exerça sa juridiction sur les monnaies que Charles VII, alors dauphin, faisait fabriquer dans les villes soumises à son obéissance et qui le reconnaissaient comme légitime successeur au trône de France. La *chambre* ne fut rétablie à Paris qu'en 1437, lorsque la capitale du royaume fut délivrée de l'usurpation anglaise. Pendant l'absence des généraux transférés à Bourges, deux d'entre eux étaient restés à Paris pour régler et gouverner les monnaies que le roi Charles VI et Henri d'Angleterre faisaient fabriquer tant

dans la capitale que dans les autres villes qui leur étaient soumises. A ces deux généraux, Charles VI en avait adjoint un troisième, ce qui portait à sept le nombre des généraux-majors des monnaies du royaume de France. Ce nombre fut confirmé dans la suite par Charles VII, rentré en possession de ses États, puis réduit à quatre par le même prince en 1455, et maintenu à ce chiffre par Louis XI, par lettres patentes données à Vannes le 20 juillet 1461. Charles VIII, à son avènement en 1483, augmenta de deux le nombre des généraux des monnaies; ce nombre de six était devenu d'autant plus nécessaire qu'il y en avait toujours deux qui suivaient la cour alternativement, et étaient commensaux de la maison du roi. Par lettres patentes données à Rome le 13 janvier 1494, Charles VIII augmenta encore de deux le nombre de ses généraux des monnaies, qui fut porté à huit. Ce nombre fut pas modifié par Louis XII ni par François I^{er}.

Ce dernier monarque, reconnaissant le nombre des officiers de la *chambre des monnaies* comme insuffisant pour vaquer aux soins multiples qui leur étaient confiés, créa, par édit du 11 mars 1522, donné à Saint-Germain, deux conseillers de robe longue et un président aussi de robe longue, pour rendre la justice en la *chambre des monnaies*; ce qui, avec les huit généraux-majors anciens, faisait un total de onze officiers, lesquels ne pouvaient juger toutefois souverainement et en dernier ressort en matière criminelle sans s'adjoindre des conseillers du Châtelet. La *chambre des monnaies* resta ainsi constituée jusqu'à son érection en cour souveraine, en 1551. Il y avait, outre le président, les conseillers et les généraux, un procureur du roi, un avocat du roi, un greffier, enfin un huissier, qui était en même temps portier de la Monnaie de Paris.

— **Phys. Chambre claire.** Cet appareil, appelé encore du nom latin de *camera lucida*, a été construit pour la première fois par Wollaston, en 1804, pour servir à calquer les images des objets. Ces images s'y forment dans un espace éclairé, d'où est venu à l'appareil le nom sous lequel il est connu. Dans les *chambres* de Wollaston, un prisme quadrangulaire, dont la fig. 1 représente une section

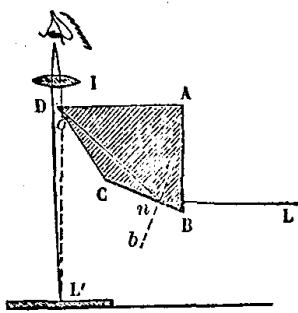


Fig. 1.

perpendiculaire aux arêtes, a un angle droit en A, un angle de 135° en C, et deux autres angles, en B et en D, de 67° 30' chacun. La face AB est tournée vers l'objet dont on veut prendre le dessin, de manière que les rayons, entrant normalement à cette face, ne soient pas sensiblement déviés. Soit, par exemple, BL un rayon émané d'un point de cet objet. Ce rayon, après avoir pénétré dans l'intérieur du prisme perpendiculairement à la face AB, éprouve en n, sur BC, une première réflexion totale; puis en O, sur CD, une seconde réflexion totale, qui le fait sortir perpendiculairement à la face AD, près du sommet D du prisme. L'œil, qui reçoit ce rayon, voit alors en L', sur le prolongement de ce rayon, l'image du point L. Chaque point ayant ainsi sa représentation, si l'on suit, avec la pointe d'un crayon, les contours de l'image, on obtiendra un dessin exact de l'objet. La lentille l a pour but de donner un même degré de convergence aux rayons venant de l'objet et à ceux qui viennent du crayon, de manière que la pointe de celui-ci n'échappe point à l'œil du dessinateur.

On peut se demander pourquoi les grandeurs des quatre angles du prisme sont respectivement telles que nous les avons indiquées. C'est que, pour qu'il y ait réflexion totale du rayon incident Ln, l'angle d'incidence Lna doit être plus grand que l'angle limite de la substance dont le prisme est composé. Or, l'angle limite du verre est compris entre 40° et 42°; il faut donc que l'on ait Lna > 42°. Mais, les deux angles B et Lna sont égaux comme ayant leurs côtés respectivement perpendiculaires; donc, comme B = 67° 30', l'angle Lna remplit surabondamment la condition voulue.

L'instrument de Wollaston exige que l'œil soit maintenu très-près du bord du prisme pour pouvoir distinguer à la fois l'image et la pointe du crayon. Amici a trouvé le moyen de soulager l'œil de cette contrainte gênante, et de lui laisser plus de latitude pour viser. Un prisme isocèle horizontal ABC (fig. 2), dont un angle B est droit, a l'une des faces de l'angle droit tournée vers l'objet à dessiner.

D'un point de cet objet, un rayon LI pénètre dans le prisme, se réfracte en I, se réfléchit totalement en D, et se réfracte une seconde fois, en K, pour sortir suivant la

direction KH. Il rencontre en H une lame de verre mn, à faces bien parallèles, qui fait avec la face AC un angle de 45°. Se réfléchissant alors partiellement sur cette lame de verre, le

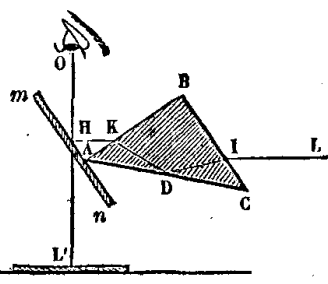


Fig. 2.

rayon forme en L', pour l'œil qui le reçoit, une image virtuelle du point L. L'œil qui voit cette image peut en même temps, à travers la lame, suivre sans difficulté le mouvement d'un crayon.

— **Chambre noire.** « Un physicien napolitain, Jean-Baptiste Porta, reconnut, dit Arago, il y a environ trois siècles (c'était en 1560), que si l'on perce un très-petit trou dans le volet de la fenêtre d'une chambre bien close, ou, mieux encore, dans une plaque métallique mince appliquée à ce volet, tous les objets extérieurs dont les rayons peuvent atteindre la trou vont se peindre sur le mur de la chambre qui lui fait face, avec des dimensions réduites ou agrandies suivant les distances, et avec les couleurs naturelles. » La théorie de l'appareil de Porta est des plus simples. Si un objet AB (fig. 3) envoie des rayons à travers

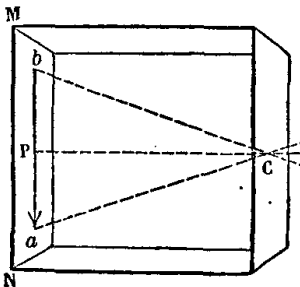


Fig. 3.

une petite ouverture C, sur un fond blanc qui forme l'une des faces d'une caisse fermée, l'image de cet objet se peindra renversée en ab, car, à cause de la petitesse de l'ouverture, on voit qu'un rayon lumineux, émanant du point A, ne pourra pénétrer dans la boîte qu'en suivant la droite ACa; par conséquent, le point A sera représenté en a. En appliquant ce raisonnement à chacun des points de la flèche AB, on arrivera à prouver que le point B aura son image en b, et qu'ainsi l'image de l'ensemble doit être nécessairement renversée. Quant à la grandeur de l'image, lorsque le fond de la chambre est parallèle à l'objet, elle résulte de la similitude des triangles abc, et ABC, laquelle donne :

$$\frac{AB}{ab} = \frac{CP}{CQ}$$

La grandeur de l'image est donc à celle de l'objet comme la distance de l'ouverture au fond de la chambre est à sa distance à l'objet.

La *chambre noire* a reçu de nombreuses applications, dont les principales seront exposées aux mots LANTERNE MAGIQUE, MÉGASCOPE, etc. Nous nous bornerons à indiquer ici un des artifices par lesquels on peut redresser l'image peinte sur l'écran. A l'entrée du tube CD (fig. 4), est une lentille convergente nommée

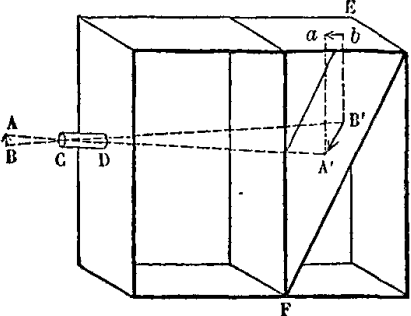


Fig. 4.

objectif, dont le foyer tombe sur le milieu du miroir plan EF. Cette lentille, en concentrant les rayons émanés de l'objet, a pour effet de rendre l'image plus brillante et plus nette. Le miroir EF est incliné à 45°. Il reçoit en A'B' l'image de la flèche AB, mais il la réfléchit en ab sur une lame de verre horizontale, de manière que cette dernière image sera droite pour un observateur placé en M derrière la boîte. Pour mettre l'instrument au point, c'est-à-dire pour régler la distance la plus favorable entre la lentille et le miroir EF, on peut enfoncer plus ou moins le tube CD dans la boîte. La boîte se compose de deux compartiments qui peuvent glisser l'un dans

l'autre, de manière à rapprocher ou à éloigner à volonté l'objectif et le fond M.

— **Photogr. Chambre noire.** Devenue d'une utilité journalière pour les travaux photographiques, la *chambre noire* primitive n'a pas tardé à se modifier et à se perfectionner. L'appareil à tiroir offrait, en effet, de nombreux inconvénients; s'il était de grande dimension, le maniement en devenait laborieux; dans les diverses conditions de température et d'hygrométrie, le glissement de longues et lourdes parties mobiles était difficile et parfois même impossible; si les nécessités du travail photographique en un point donné, surtout quand il s'agit de paysage, forçaient l'opérateur à employer des objectifs ou trop courts ou trop longs; dans le premier cas, le tiroir ne rentrant pas assez, la chambre était inutile; dans le second cas, les tiroirs se disjoignant, l'inconvénient était le même. Pour remédier à ces défauts, on a commencé par augmenter le nombre des tiroirs, ce qui permettait un plus grand allongement et un plus petit raccourcissement, mais rendait le maniement plus difficile dans les changements de température. C'est alors que l'on imagina le soufflet. Cette ingénieuse disposition permettait, du même coup, une énorme distension et une contraction dans un très-petit espace; mais elle causait en même temps un défaut de rigidité dans les parois, défaut qui compliquait l'outillage en nécessitant un mécanisme spécial pour maintenir l'appareil tendu. Ce n'a été qu'après de longs tâtonnements que l'on est parvenu à faire disparaître tous ces défauts, et à produire des *chambres noires* photographiques à peu près parfaites.

L'emploi du soufflet a permis la construction de *chambres noires* coniques, utiles pour les travaux de grossissement. On a depuis adapté un second soufflet au châssis qui porte l'objectif, ce qui produit un tirage en avant, tandis que le soufflet adapté au châssis de la glace dépolie permet le développement en arrière.

— **B.-arts. Musique de chambre.** On donna ce nom, à partir du xve siècle, aux morceaux de musique écrits pour être exécutés dans les réunions particulières et souvent tout intimes. Ces morceaux de musique furent dans l'origine des chansons populaires à quatre parties ou des madrigaux. Le madrigal, composition musicale ainsi nommée parce qu'elle était faite sur un madrigal poétique, obtint une grande vogue, en Italie principalement, au xvie et au xvii^e siècle. Les compositeurs s'appliquaient, dans les madrigaux, à rattacher l'expression de la musique au sens des paroles; ils les écrivaient le plus souvent à quatre, cinq, six ou sept voix, dans un style fugé assez sévère, dit style *madrigalesque*. Les musiciens italiens et belges se sont surtout distingués dans la composition des madrigaux qui étaient exécutés dans les réunions d'amateurs, et qui furent remplacés dans la musique de chambre par la cantate. Vinrent ensuite les sonates, les airs variés, les concertos, les romances, les duos, trios, quatuors et quintettes pour les instruments ou les voix. Aujourd'hui, la musique de chambre est un genre que les compositeurs paraissent vouloir abandonner. Quelques dilettantes se réunissent encore, cependant, pour exécuter à jours fixes la musique de chambre des Haydn, des Mozart, des Beethoven, des Mendelssohn, des Onslow, des Boccherini, ainsi que les essais de musiciens modernes, dont les plus connus sont MM. Adolphe Blanc, Walckiers, Langhans, etc. On cite parmi les morceaux de chambre l'*Adélaïde* de Beethoven, l'*Ariane* de Haydn, le quatuor *Cantiamo* de Rossini, le quatuor en si mineur de Mendelssohn. L'école contemporaine a fourni en ce genre peu d'œuvres tout à fait remarquables.

— **Musique de la chambre.** On appelait *musique de la chambre* le corps de musiciens attaché à la maison du roi sous l'ancien régime. Louis le Jeune admit à sa cour, vers l'an 1144, des chanteurs et des ménestrels; mais Louis X, le Hutin, est le premier de nos souverains qui ait eu des joueurs d'instruments parmi les domestiques de sa maison. Ses prédécesseurs n'avaient eu jusque-là d'autre musique que celle des musiciens ambulants. Une ordonnance portant la date de 1315, contient un chapitre pour les *menestrels*, avec les noms de ces artistes et l'indication des instruments dont ils se servaient. Une autre ordonnance du 10 juillet 1319 nous apprend que la reine Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe le Long, avait deux musiciens attachés à sa personne. Charles IV, dit le Bel, en comptait neuf; ainsi qu'il est établi par un compte de dépenses dressé le 7 janvier 1382. La musique royale brilla peu sous Philippe VI et Jean le Bon; mais Charles V, au mois de mai 1364, éleva à treize le nombre de ses ménestrels. Charles VI, par ordonnance de 1385, les réduisit à neuf, dont six *hauts* et trois *bas*, qualification employée pour la première fois dans le but de distinguer les instruments. Les registres des dépenses de la reine Isabeau de Bavière, pour l'année 1415, contiennent un article ainsi conçu : « A Jacquinet Petit, Jehan d'Avignon, Jehan Facien l'ainé, Jehan l'ascien le jeune, Armand Waguemutier, Jehan Voizart, dit Verdelet, tous ménestrels du roy, auxquels ladite dame ordonne pour une fois pour et en récompensation de ce qu'ils avoient joué et corné plusieurs foiz devant elle, par commandement d'Alizon, le

premier jour d'avril, l'an M CCCC et XV. (1415), et quittance, C. S. valent IIIII^e f. » Au commencement du règne de Charles VII, les ménestrels de la chambre se trouvaient réduits à cinq. Il ne paraît pas que Louis XII et Charles VIII en aient eu auprès d'eux. Du moins, n'en voit-on figurer aucun dans les comptes et dépenses que l'on a conservés de ces deux monarques. Cependant Anne de Bretagne, femme de Charles VIII, entretenait cinq ménestriers. La musique de la chambre de Louis XII n'a point laissé de souvenirs. François I^{er}, lui, se composa une compagnie de onze musiciens. C'est dans le compte des dépenses faites pour les funérailles de ce roi, en l'année 1547, que nous voyons paraître pour la première fois des chanteurs spécialement attachés à la musique de la chambre. Les chanteurs et les joueurs d'instruments, un peu plus nombreux à la cour de Henri II, s'élevèrent à vingt sous Charles IX, à trente-sept sous Henri III, qui vit le premier établissement de la comédie italienne en France. Dans les premières années du règne de ce prince, le maréchal de Brissac amena du Piémont à la reine-mère, Catherine de Médicis, une bande nombreuse de violonistes, dirigée par l'italien Baltasarini, que la reine nomma son valet de chambre. Dès lors, Baltasarini, qui se fit nommer plus tard *Beaujoyeux*, devint l'ordonnateur de tous les festins, ballets, concerts, représentations et fêtes de la cour. Ce fut lui qui, en 1581, composa le fameux *Ballet comique de la royne*, pour les noces du duc de Joyeuse. Il fut secondé par Salmon et par Beaulieu, maîtres de chapelle de Henri III, dans la confection de ce ballet comique, dont l'exécution coûta plus de douze cent mille écus. Henri IV réduisit ces musiciens à vingt-quatre. La *Bande des vingt-quatre violons*, créée à la fin du xvi^e siècle, et organisée définitivement au xvii^e, avait un chef appelé *Roi des violons*, dont le dernier, nommé Guignon, abdiqua en 1773, époque où cette charge fut supprimée par édit royal. La bande des vingt-quatre violons jouait dans l'antichambre pendant le dîner du roi, et faisait danser dans les bals de la cour. A ses violons, Louis XIV ajouta plusieurs joueurs d'instruments et des chanteurs. Dans les circonstances solennelles, les musiciens de la *chambre* se réunissaient aux musiciens de la chapelle, et les deux corps concouraient ensemble à l'éclat des grandes fêtes religieuses. Il en résultait une association imposante et tout à fait hors ligne d'instrumentistes et de chanteurs. Voici le tableau à peu près inconnu des musiciens de la chambre à la fin du règne de Louis XIV; ce document, rapproché de celui que nous donnons à notre article CHAPELLE (*Musique de la*), permettra de juger des ressources qu'offrait un aussi grand nombre d'artistes éminents, ainsi que de la composition d'un orchestre de cette époque (vers 1710) :

CHANTEURS.

Les pages (ils chantaient les dessus).

Hauts-tailles : Robert de Visée, J. Simon du Verger.

Hauts-contre : Pierre de la Grille, Jonquet aîné, Ant. Banière, Ant. Favally.

Basses-tailles : Ant. du Four, Vincent de Puigné, Ant. Maurel, Jacques Bastaron.

L'Etat de la France, qui nous fournit cette liste, indique ici Antoine du Four comme basse-taille, bien qu'il le fût figuré au nombre des hauts-tailles de la chapelle.

SYMPHONISTES.

Petit luth : Pierre-Henri Lagneau et J.-B. Marchant.

Viole : Marin Marais et Vincent, son fils, en survivance; Léonard Tardier et Gaston, son fils, en survivance.

Téorbe : Etienne Lemoine, autrefois flûte.

Deux dessus de violon et deux basses : Jacques de la Quèze, J.-B. de La Fontaine, Jacques Huguenet.

Ils remplaçaient Piniel et les anciens joueurs de luth.

Basse de viole : Antoine Forcroy, Mlle de Sercamanan.

Flûtes : René Pignon, sieur des Casteaux; Joseph Pêche, Alex. Pêche, Pierre Pêche.

Luthier de la cour : Jacques Lebretton. (En avril 1655, il reçut la charge de faiseur de luths et autres instruments de musique.)

BANDE DES VINGT-QUATRE VIOLONS DE LA CHAMBRE.

Dessus : Pierre Joubert, J.-B. Ballus, François-Florent Chevalier, Thomas du Chesne et Charbe, son fils, en survivance; Nicolas Beaudy, Pierre le Peintre, Ch. Goupy, Guy le Clerc, J.-B. Rebel et Louis Francoeur.

Hauts-contre : J.-B. Senallé, Jacques Roque.

Tailles : Vincent Pezant, Jacques Moyens, Jacques Joly.

Quintes : Jacques Qualité, et Jacques, son fils, en survivance; Charles-Henri le Roux.

Basses : P. Gilbert et Pierre Maurice, son fils, en survivance; J.-B. Molnory, Jacques Buret, P. Marchand père, Joseph Francoeur, Jose Marchand fils, Noël Converset.

VIOLONS DU CABINET, AUTREFOIS PETITS VIOLONS.

Dessus : Jacques de la Quèze aîné, Pierre Huguenet aîné, Augustin le Peintre, Nicolas

de la Quîze cadet, J.-B. Marchand, Jacques Roque, François Duval, Thomas Rebel.

Dessus de hautbois du corps des violons du cabinet : Philippe Hanne-Desjardins, Pierre Danican Philidor, A.-D. Philidor.

Hauts-contre : Séb. Huguenet cadet, Ch. Henri le Roux.

Tailles : N. Charpentier, Nicolas Roullé, Jos. Chevalier.

Quintes : Ant. Hordelay, Jacques le Roy.

Basses : J.-B. La Fontaine, Claude Alais, Robert Martineau, Jos. Marchand, Ch. de la Ferté.

Basson : A.-D. Philidor cadet, Pierre Ferrer.

Hautbois de la chambre : Jean l'Aubier, Jacques Danican Philidor, J. d'Abadie, dit de l'Isle; Claude Babelon.

A ces artistes il convient encore d'ajouter les trompettes de la chambre, les trompettes des plaisirs, le timbalier des plaisirs et les tambours. Quant aux quatre fifres qui figuraient sur les anciens états du service de la chambre, ils avaient été remplacés par les quatre hautbois précités. On voit par le tableau qui précède, entre autres particularités, que les musiciens de S. M. Louis XIV ne dédaignaient pas plus que ses autres serviteurs, grands et petits, le cumul des places et fonctions, et qu'ils avaient soin, dès qu'on leur permettait, de transmettre leur charge à leurs fils. Le service, ainsi que le fait remarquer M. Gustave Chouquet, devait bien en souffrir un peu en de certaines occasions, mais le tout-puissant monarque daignait sans doute fermer les yeux et ne point s'apercevoir de ce léger inconvénient.

La musique de la chapelle, désorganisée par le règne et complètement délaissée par Louis XV, se vit adjoindre la musique de la chambre en 1761; les deux corps réunis coûtèrent encore chaque année, malgré réformes et réductions, la somme assez ronde de 300,000 livres. Ils disparurent lors des événements du 10 août 1792.

La Révolution, qui considéra la musique comme un puissant auxiliaire, l'admit à ses fêtes comme à ses conquêtes, lui donnant un caractère mâle et une allure fière que les musiciens courlisans de nos anciens rois n'avaient point connus. Mais elle n'eut, avons-nous besoin de le dire, ni chapelle-musique, ni musique de la chambre à entretenir. Nos plus célèbres compositeurs, nos plus renommés chanteurs composaient et exécutaient ses hymnes. L'institution du Conservatoire permit d'ailleurs à la République de donner à ce souverain qu'on appelle le peuple des orchestres dignes de lui pour les solennités nationales.

Outre la chapelle consulaire créée le 22 mars 1803, Bonaparte eut des soirées musicales, petits concerts de famille souvent improvisés à la Malmaison, aux Tuileries, sous la direction de Paisiello, vieux courtisan italien plein d'adresse et riche en cauteles, que le premier consul avait fait venir de Naples, après la signature du concordat, pour organiser sa chapelle. Devenu empereur, Napoléon, soldat parvenu, qui cherchait à copier les allures de l'ancienne cour, concert en 1806, étant à Dresde, après avoir entendu les virtuoses réunis dans cette ville pour l'établissement de la cour de Saxe, le projet de se former une musique particulière. Il enrégimenta lui-même ses chanteurs, dont il s'empara par droit de conquête. L'acte par lequel il s'attache un des maîtres les plus habiles et les plus célèbres de l'époque, Paër, porte la date : Varsovie, le 1^{er} janvier 1807; il y est dit que : « M. Paër dirigera la musique des concerts et du théâtre de la cour, et composera toutes les pièces de musique qui lui seront commandées par ordre de Sa Majesté impériale; qu'il jouira d'un traitement annuel de 28,000 fr.; que l'engagement que prend M. Paër est pour toute la durée de sa vie, et qu'il conservera en conséquence, sa vie durant, le titre de *compositeur de la chambre de Sa Majesté*, ainsi que le traitement ci-dessus mentionné; qu'il entrera en jouissance de son traitement à dater du 1^{er} décembre 1806, époque à laquelle son service a commencé; que lorsque M. Paër devra suivre la cour dans ses voyages, il recevra une indemnité calculée sur le pied de 10 fr. par poste et de 24 fr. par jour, etc. » Aux avantages de ce traitement, à toutes les douceurs unies à la place de directeur de la musique de la chambre et du théâtre de la cour, la munificence impériale ajoutait encore chaque année une gratification de 12,000 fr. M^{me} Paër, de son côté, reçut un traitement de 30,000 fr., et l'enfant dont cette dame était enceinte au moment où le prince de Talleyrand rédigea l'acte d'engagement des deux époux fut enrôlé par avance. L'ancien évêque d'Autun promit même de le tenir sur les fonts baptismaux, et se déclara son parrain futur. Ce singulier acte d'enrôlement dramatique, bien que chargé d'explications, fut dicté et signé dans un quart d'heure. Paër, M^{me} Paër et le ténor Brizzi (engagé également à 30,000 fr.), admirable trio chantant conquis sur les Saxons, exécutaient presque tous les soirs de la musique choisie devant l'empereur. On se battait le matin aux environs de Posen; l'empereur rentrait le soir à son quartier général, où son petit concert l'attendait, ainsi que son souper. Napoléon aimait beaucoup la musique de Paisiello. Paër savait par cœur tous les airs bouffes de ce maître, et les chantait à ravir;

M^{me} Paër et Brizzi le secondaient à merveille; l'empereur se plaisait à entendre cette musique vocale et les improvisations de son nouveau compositeur de la chambre sur le clavier. Mais le concert était à peine au milieu de son cours, que le guerrier ronflait comme un tuyau d'orgue et joignait une quatrième partie au trio récitant. Ce trio, qui chantait si bien à Posen, vint à Paris avec Napoléon et se joignit à Crescentini, engagé depuis 1805 à 30,000 fr., et à M^{me} Grassini, virtuose favorite du souverain, qui chantait à la cour depuis 1801, à raison de 30,000 fr., sans compter une pension de 15,000 fr. à sa retraite. Diverses mutations firent entrer dans la musique impériale Nozzari, Crivelli, Tacchinardi, Barilli, M^{me} Barilli, Festa, Sessi, Giacomelli, Camporesi, du Bignon, Albert Hymn; Dupont, violoncelliste; Rigel, pianiste accompagnateur; Grégoire, secrétaire; les symphonistes de la chapelle-musique faisaient le service du théâtre de la cour et jouaient même dans les fêtes d'apparat, mais seulement pour les quadrilles dansés par les rois et les princes. Un autre orchestre leur succédait pour exécuter les contredanses et les valse. Ces symphonistes, transformés en musiciens de la chambre, étaient alors revêtus de costumes de bal, et l'immense coffre qui renfermait leurs habits portait la singulière inscription : *Quarante dominos pour la chapelle*. Ceux qui revêtaient ces dominos s'appelaient Kreutzer, Grasset, Vacher, Baillet, Pradier, Chol, Boulanger, Baudiot, Trétiot, Hoffmayer, Tulon, Vogt, Charles et Frédéric Duvernoy, Dacosta, Ozy, Delcambre, Delvimar, etc., etc. Huit cent quatre-vingt-dix concerts ou représentations dramatiques furent données à la cour depuis le 22 mars 1803, que Paisiello organisa le service, jusqu'au 15 juillet 1830, jour de la fête de saint Henri, célébrée pour la dernière fois à Saint-Cloud. Si l'on y ajoute mille cinq cent soixante-huit messes, tant à la chapelle de la cour impériale qu'à la chapelle de la cour de Louis XVIII et de Charles X, on obtiendra un assez beau total. La musique de l'empereur coûtait 350,000 fr. en 1812 (on a même écrit quelque part 550,000 fr.). Les frais de celle de Charles X furent réduits à 260,000 fr. environ par an, et même l'ordonnance du 13 mars 1830 les avait abaissés à 171,700 fr. La dépense de la musique du roi était bien plus considérable sous le règne de Louis XV, « puisque, dit Castil-Blaze, après les réformes et les réductions faites en 1761, elle s'élevait encore (nous l'avons déjà dit plus haut), à 320,000 livres, bien que les artistes de la chapelle fussent moins nombreux qu'ils ne l'étaient du temps de Napoléon. » Cette différence provient de ce que, la ville de Versailles offrait beaucoup moins de ressources aux musiciens que la capitale, il fallait leur donner des appointements plus considérables. Le roi Louis-Philippe, qui avait supprimé la chapelle, eut sa musique, et M. Auber fut, dès 1830, directeur de ce qu'on appelle, sous ce régime, les concerts de la cour, concerts qui étaient loin d'être aussi ruineux que les anciennes musiques de la chambre. Napoléon III jugea à propos de réorganiser la chapelle-musique, que le même M. Auber fut chargé de diriger (V. CHAPELLE-MUSIQUE DE LA). Il n'y a plus de musique de la chambre proprement dite, mais souvent on appelle à la cour impériale des artistes en renom dont les honoraires, souvent fort considérables, ne laissent pas que de présenter annuellement une assez jolie somme.

— *Allus. hist. Châmbres de Denys*. Allusion à une particularité de la vie de Denys le Tyran, qui ne couchait jamais deux nuits de suite dans la même chambre, de peur d'y être égorgé. On rappelle souvent en littérature cette précaution puérile dont s'entourait une tyrannie soupçonneuse :

« Le sieur Durozoy avait mis son innocence au grand air; ses manuscrits et ses imprimés ont été saisis. Les autres libellistes ont été trouvés chez eux et admonestés. Quoique le sieur abbé Royou ait plusieurs chambres, comme feu Denys le Tyran, il a été rencontré dans la rue, mais protégé contre la fureur du peuple par ceux mêmes qui venaient lui faire une injonction charitable. »

(*Chronique de Paris*, 1790.)

« John Lewing avait pris à bail quatre châteaux, et toutes les nuits il changeait de chambre, comme Denys le Tyran, non pour éviter une apparition, mais pour la rencontrer, en supposant qu'un spectre affectionné plus particulièrement une chambre qu'une autre. »

MÉRY, *Les Nuits de Londres*.

« Hier, une quarantaine de gardes nationaux, divisés par petits pelotons, étaient à la recherche de l'amⁱ Montjoie, qui, comme Denys le Tyran, a cent chambres différentes, et ne couche jamais deux nuits de suite dans la même. On a su d'une manière indirecte qu'il devait coucher le soir dans une maison de la rue de l'Arbre-Sec. »

(*Chronique de Paris*, 1791.)

Chambre ardente (La), drame en cinq actes et en neuf tableaux, de MM. Bayard et Mélesville, représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 4 août 1833. La *Chambre ardente* fut

jouée six mois après *Lucrèce Borgia*. Le rôle principal, dans l'une comme dans l'autre pièce, était le même, à la différence près du costume et du temps; même donnée de l'ouvrage, sauf les procédés de la mise en œuvre; la *Chambre ardente* est une contrefaçon de *Lucrèce Borgia*; mais, à ce titre même, elle a un intérêt pour la critique. « Il est toujours curieux, dit M. Edouard Thierry, de voir ce que devient le sujet d'un poète entre les mains des praticiens du théâtre. L'œuvre originale a sa déduction qui lui est propre et conforme à ses prémisses; le second travail a son développement qui lui est commun avec l'industrie ordinaire et conforme à la règle du succès. L'idée y perd, l'ordre naturel en souffre, mais l'ordre artificiel y gagne; et le succès, qui ne se trouve ni au premier ni au second acte, se trouve définitivement où il a besoin d'être, au dernier. Je ne compare pas autrement ces deux drames; l'un est une forte composition, l'autre est un rôle préparé à souhait pour de grands mouvements, clair d'ailleurs, parfaitement saisissable et mis à la portée de tout le monde. Le premier drame sert même à l'intelligence du second. Le rideau se lève, l'explication est déjà faite. Il n'y a plus à demander si la marquise de Brinvilliers peut être en même temps empoisonneuse et mère. Le double caractère est acquis. La duchesse de Ferrare avait un fils, la marquise de Brinvilliers a une fille. D'ailleurs, la marquise et la duchesse ne sont pas deux personnages : il n'y a qu'une actrice dans laquelle se réunissent et se confondent les deux rôles. Le passé de Lucrèce appartient à M^{me} de Brinvilliers, et les auteurs de la *Chambre ardente* en acceptent et en détournent le bénéfice à leur profit. La marquise de Brinvilliers est mère; elle aime sa fille, c'est là le point fixé; peut-être a-t-elle commis ses premiers crimes pour son amant; mais avec un peu de mirage, Sainte-Croix a déjà l'air de les avoir commis plus qu'elle. Ceux qu'elle commettra désormais, elle les commettra pour sa fille; et, avec un peu de mirage encore, cette tendresse maternelle, dont le théâtre autorise tous les emportements, colorera la fratricide comme un des délires. » Voyons de quelle façon les auteurs ont procédé et ce qu'ils ont tiré du chaos. Au moment où débute l'action, la marquise n'empoisonne plus que par amour maternel. Son père est mort, son mari aussi; elle ne juge pas à propos de nous donner des explications à ce sujet, mais nous voyons bien qu'elle s'est débarrassée du premier et du second, et rien n'empêche de croire que c'était déjà par tendresse pour Marie, si toutefois la fortune de Marie n'avait pas été gaspillée par le chevalier de Sainte-Croix, qui dévorait à lui seul tous les héritages de France et de Navarre. Lors sa faiblesse pour ce drôle, on n'aurait presque rien à reprocher à la marquise. Elle n'est ni ambitieuse, ni joueuse, ni prodigue : elle distille, il est vrai, des poisons, mais elle a nom la marquise de Brinvilliers et ne saurait par conséquent faire autre chose. Le duc de Guiche, un grand seigneur, aime sa fille; le duc se flatte d'obtenir le consentement de son père pour devenir l'époux de Marie. C'est une union qu'on ne pouvait espérer. Il y a des tentations auxquelles il est difficile de résister; et, si l'on ne faut qu'une dot pour lever tous les scrupules, si la dot vient d'elle-même défer la main qui refusait d'aller à elle, comment s'étonner, toujours quand on s'appelle Brinvilliers, que la main cède à la tentation?... Mais le duc de Guiche, après avoir donné sa parole de gentilhomme, se dédit et porte ailleurs ses vœux; il courtise M^{lle} de Montalais, que la Brinvilliers veut empoisonner. Elle se trompe dans sa vengeance et frappe sur Madame : Madame, première femme de Monsieur; Madame, belle-sœur de Louis XIV et fille de Charles I^{er}, M^{me} Henriette d'Angleterre. Le public, diisons-le tout de suite, a paru incrédule à cette révélation insérée, et selon lui ce n'est pas encore pour cet assassinat que la justice du roi de France poursuit la marquise jusqu'à Liège, où elle s'est réfugiée. Elle s'y cache dans une maison religieuse avec cette fille qu'elle aime tant, qui l'adore d'ailleurs et dont les caresses semblent l'absoudre. Tout est fini entre elle et le monde. Elle a pris le parti de secouer le joug de Sainte-Croix. Elle veut se repentir en aimant sa fille. Mais un certain Desgrais, travesti sous l'habit d'un prêtre, parvient jusqu'à elle. Desgrais, espion grossier, féroce par imbecillité, crédule, vantard et antipathique, représente assez bien, dans l'esprit de la pièce, le côté odieux de la police. Le rôle de Desgrais, la Voisin cachée sous le voile d'une religieuse, ont fait un moment supprimer la pièce, ainsi que nous l'apprend M. Thierry. La *Chambre ardente*, qui porte sa date, jouit, dans sa primeur, de la liberté que juillet 1830 accordait au théâtre; depuis lors, il fallut compter avec la censure lorsqu'il fut question de la remettre à la scène. M^{lle} Georges était, dans ce rôle, admirable; c'est là qu'elle triompha. On se rappelle la profonde impression des derniers tableaux du drame. Jamais la grande comédienne n'avait montré un talent plus souple, plus complet, plus saisissant. La création de la marquise est restée d'ailleurs un de ses plus beaux titres artistiques. C'est dans ce rôle qu'elle a trouvé ses derniers triomphes. « Parmi les anciens ouvrages du répertoire de la Porte-Saint-Martin, écrit quelque part M. Théophile Gautier, la *Chambre ardente* n'est pas, à beaucoup près, ce

qu'il y a de meilleur, et l'on aurait pu mieux choisir pour mettre en goût le public; ce drame, de deux vaudevillistes, pêche surtout par l'agencement, qui déceit une grande expérience de la spécialité. Il est vrai qu'en revanche l'horreur y coule à pleins bords : à chaque tableau, et l'on n'en compte pas moins de neuf, deux ou trois personnages meurent par le poison, par le fer ou par le feu, de sorte qu'il ne reste plus guère à la fin que le souffleur, encore le malheureux doit-il être à bout de respiration. Les auteurs, MM. Mélesville et Bayard, pour être une fois sortis de leurs habitudes, ont voulu s'en donner à cœur joie. » Les spectateurs ordinaires du boulevard se sont montrés d'un avis contraire à la critique, qui a généralement décrié à belles dents la *Chambre ardente*, ainsi appelée, sans doute, parce que, à l'époque dont il s'agit, ce terrible tribunal n'était pas encore institué. Lors de son apparition, et aux reprises qui en ont été faites, en 1843 à la Gâté, et en 1854 à la Porte-Saint-Martin, ce farouche mélodrame a toujours été vivement applaudi. Ajoutons, pour être juste, que, même en 1854, M^{lle} Georges, quoique bien vieillie alors, n'était pas étrangère à cet inépuisable succès. Ceux qui l'ont vue à cette époque ont pu juger, aux éclairs qui par instants illuminaient encore son jeu pathétique, de toutes les ressources que son admirable et puissante organisation mettait en œuvre vingt ans auparavant. En 1843, M. Théophile Gautier pouvait dire encore, et cela sans exagération aucune, que la célèbre actrice avait, au quatrième acte, électrisé la salle entière. « Au cinquième, ajoutait le même écrivain, il est tombé des loges une telle averse de bouquets que le bûcher de la Brinvilliers n'était plus qu'un monceau de fleurs. »

Acteurs qui ont créé la *Chambre ardente* : MM. Provost, Sainte-Croix; Serres, Desgrais, Delafosse, le duc de Guiche; Auguste, le président de la *Chambre ardente*; Chilly, le marquis de Feuquière; Vissot, Pithou; M^{me} Georges, la marquise de Brinvilliers; Juliette, M^{lle} de Montalais; Adolphe, la Voisin, etc.

Chambre des représentants, réunie pendant les Cent-Jours, en même temps qu'une Chambre des pairs, en vertu de l'acte additionnel aux constitutions de l'Empire. On sait que cet acte fameux avait été mal accueilli par l'opinion. Les élections se ressentirent naturellement de cette disposition des esprits. Elles amenèrent sur la scène politique des membres de nos assemblées révolutionnaires, plusieurs victimes du régime impérial, des sénateurs qui avaient voté la déchéance, des députés qui s'étaient fait remarquer dans la petite opposition de 1813, etc. La majorité de cette assemblée acceptait d'ailleurs sincèrement l'Empire restauré, mais avec de sérieuses garanties pour la liberté, conformes aux promesses solennelles du retour de l'île d'Elbe. On y remarquait La Fayette, Benjamin Constant, Lanjuinais, Dupont (de l'Eure), Barère, Bigonnet, Garnier (de Saintes), Félix Lepelletier de Saint-Fargeau, etc. Cette chambre, que les historiens de l'Empire ont beaucoup trop maltraitée, était remplie d'hommes capables et de patriotes éprouvés; mais, émus sous l'influence d'un sentiment général de défiance à l'égard de l'ancien despotisme impérial, elle était au plus haut point préoccupée de son indépendance et des garanties constitutionnelles. De là des froissements et des luttes qui, en définitive, n'ont profité ni au gouvernement ni au pays.

La Chambre des représentants, composée de six cents et quelques députés, se réunit le 3 juin 1815. Napoléon désirait que son frère Lucien en fût nommé président, idée malheureuse qui rappelait à des esprits déjà prévenus l'Orangerie de Saint-Cloud et le coup d'État de brumaire. La majorité nomma Lanjuinais, un des opposants de l'ancien sénat. Le prince n'eut pas une seule voix. L'empereur en fut fort irrité et proféra, dans le premier moment, des menaces de dissolution; toutefois, il se résigna à confirmer le choix de la chambre, et dans la séance impériale (7 juin), il renouvela ses protestations en faveur des libertés constitutionnelles dans un discours habile qui lui concilia jusqu'à l'approbation de La Fayette.

L'adresse en réponse à ce discours répondit à la pensée du moment : union avec l'empereur, affermissement des libertés publiques, perfectionnement de la constitution. Cette préoccupation de la liberté, qui semble une défiance hostile à des historiens libéraux, même à des républicains (M. de Vaulabelle), était alors si générale, qu'on la retrouve jusque dans le projet d'adresse de la chambre des pairs elle-même, composée de princes, de maréchaux, de ministres, etc.

Les circonstances étaient extrêmement graves; le retour de Napoléon avait armé de nouveau l'Europe contre nous, et au moment de risquer encore une fois son indépendance pour la fortune d'un seul homme, il était bien permis à la nation, après tant de sacrifices, de prendre quelques garanties pour éviter d'être entraînée sans son aveu dans ces vaines aventures que le pouvoir absolu peut toujours entreprendre. Les souvenirs du premier Empire, on doit le reconnaître, n'étaient pas de nature à inspirer une confiance excessive ni une complète sécurité, et cette défiance, qu'on a si amèrement reprochée aux députés,

elle était partagée par l'Europe entière, qui croyait bien moins encore aux assurances de paix que la France n'avait cru aux promesses de liberté. Ce manque de confiance en ses intentions présentes était pour Napoléon une expiation de son passé.

Il partit pour l'armée le 12 juin. On sait quel fut le résultat de cette courte et funeste campagne, et ce n'est pas ici le lieu de rappeler ce tragique dénouement. Dans l'intervalle, la chambre continua ses travaux, vota un bon projet de loi sur la presse, et, sauf quelques débats avec les ministres, n'offrit dans ce court intervalle rien de particulièrement remarquable. La nouvelle du désastre de Waterloo, l'arrivée de l'empereur à Paris (21 juin), causèrent une émotion profonde, une stupeur universelle; outre qu'on désapprouvait généralement que Napoléon ne fût pas resté vers Laon pour rallier les débris de son armée, une opinion se répandit sur la nécessité impérieuse de son abdication; puis, qu'il était, disait-on, la seule cause des périls, et qu'il n'en pouvait plus être le remède, il devait y mettre fin en se sacrifiant lui-même et en rendant ainsi possibles les négociations; enfin, en tout état de cause, on devait songer avant tout à sauver la France sans lui, si l'on ne pouvait la sauver avec lui.

A la chambre, l'émotion n'était pas moins vive que dans le public, et l'on y croyait peu à la possibilité pour Napoléon de se relever de ce désastre, même quand on lui eût mis entre les mains les dernières ressources du pays; peu de personnes, d'ailleurs, parmi les gens éclairés, s'arrêtaient à cette idée effrayante de mener la France à une perte certaine en suivant ce joueur effréné dans sa lutte sans issue contre le monde entier; lui écarté, les difficultés pouvaient s'aplanir (du moins, on le croyait). En outre, les intrigues de Fouché ne contribuaient pas peu à persuader aux députés que Napoléon allait dissoudre les chambres, s'emparer de tous les pouvoirs et précipiter la nation dans l'abîme en se lançant dans les entreprises les plus désespérées. Il est certain qu'il songea à tout cela, s'illusionnant sans doute lui-même sur le résultat; mais il ne rencontrait guère autour de lui que Lucien pour le pousser et le soutenir dans cette voie. L'examen de toutes les questions qui se rattachent à ces douloureux événements trouvera mieux, et plus naturellement, sa place à l'article Napoléon, et nous devons nous borner ici à indiquer sommairement sous l'empire de quelles préoccupations était placée la Chambre des représentants. M. Thiers lui-même reconnaît que « le bruit que Napoléon revenait avec la résolution d'éloigner les chambres, afin de soutenir un duel à mort contre l'Europe, sans s'inquiéter des hasards auxquels il exposerait la France, devait provoquer une sorte de révolte. »

L'assemblée, dans la plus vive agitation, vota donc, sur la proposition de La Fayette, une résolution qui déclarait la patrie en danger, les deux chambres en permanence, et coupable de trahison quiconque voudrait les dissoudre ou les proroger. Elle ordonna aussi de mettre sur pied toutes les gardes nationales de l'empire, et manda les ministres à sa barre pour qu'ils rendissent compte de l'état des affaires. Chose remarquable, cette résolution, communiquée à la Chambre des pairs, y fut adoptée sans obstacle. A la première nouvelle, Napoléon se releva un moment de son affaïssissement pour ressasser une millième fois avec mépris et colère son thème habituel: qu'il était tout, et les autres rien, qu'il allait chasser cette insolente assemblée, jeter les députés dans la Seine, etc. En cet instant, on vint lui annoncer l'adoption du décret par cette chambre des pairs que lui-même avait nommée quelques jours auparavant. Il baissa le front et s'ensevelit de nouveau dans les sombres méditations où lui apparaissait son inévitable destin.

Cependant la chambre continuait ses délibérations, requérant la garde nationale, renouvelant ses ordres aux ministres de paraître à sa barre, et consumant son temps en débats tumultueux, comme l'empereur en conférences inutiles et en continuels irrésolutions. Les ministres se présentèrent enfin, mais dans une attitude qui témoignait qu'eux aussi partageaient les préoccupations générales. Après bien des débats, au milieu desquels le procès de Napoléon, de son despotisme, de son insatiable ambition, de ses promesses au retour de l'île d'Elbe, promesses si tristement déçues par l'acte additionnel, fut fait avec une logique cruelle, mais à laquelle il y avait peu de chose à répondre. La question était ainsi posée: Napoléon était évidemment l'unique cause du nouveau soulèvement de l'Europe contre nous; il avait perdu la confiance des amis de la liberté, qu'il avait si longtemps persécutés et dont récemment encore il avait frustré les espérances; et comme il avait naturellement les royalistes contre lui, il ne pouvait plus désormais réunir la France et en diriger l'énergie contre l'étranger; son rôle était donc fini; on ne pouvait d'ailleurs continuer à le suivre dans une guerre sans fin, l'Europe ayant déclaré qu'elle ne déposerait pas les armes tant qu'il resterait debout, et qu'elle combattait, non la France, mais lui seul; il devait donc se retirer, afin de rendre possibles les négociations, assurer la couronne à son fils s'il était temps encore, et laisser à d'autres le soin d'organiser la défense nation-

nale pour continuer une guerre qui nécessairement perdrait de son intensité par sa retraite.

Lucien ayant parlé de l'ingratitude des Français, La Fayette se leva frémissant: « Prince, dit-il, vous calomniez la nation. Ce n'est pas d'avoir abandonné Napoléon que la postérité pourra accuser la France, mais de l'avoir trop suivi. Elle l'a suivi dans les champs de l'Italie, dans les sables brûlants de l'Egypte, dans les champs dévorants de l'Espagne, dans les plaines immenses de l'Allemagne, dans les déserts glacés de la Russie. Six cent mille Français reposent sur les bords de l'Ebre et du Tage; pourriez-vous nous dire combien ont succombé sur les bords du Danube, de l'Elbe, du Niemen et de la Moskowa?... » Et il terminait par cette conclusion accablante: « Nous avons assez fait pour l'intérêt d'un seul homme; maintenant, notre devoir est de sauver la patrie. »

Enfin, après deux jours et une nuit de luttes, de pourparlers inutiles, la question de l'abdication fut nettement posée; on agita même celle de la déchéance, et l'assemblée finit par sommer Bonaparte d'abdiquer dans le délai d'une heure. C'était, sans que personne y songeât, une sorte de revanche du 18 brumaire. Pressé de toutes parts, obsédé même par ses familiers les plus dévoués, Napoléon, après mille hésitations, se résigna, enfin à dicter l'acte de sa renonciation (22 juin). La chambre nomma ensuite une commission exécutive et chargea des plénipotentiaires de négocier avec les alliés, au moins pour retarder leur marche sur Paris, puis débattit la question de la proclamation de Napoléon II, qui fut ajournée, principalement par ce motif que le jeune prince était entre les mains de l'ennemi. L'assemblée avait assez de patriotisme et d'énergie pour faire face à la situation; mais, dans l'état où Napoléon avait mis la France, déjà il était trop tard, d'autant plus que les intrigues étaient menées de tous les côtés par les habiles; que les grands dignitaires fléchissaient presque tous ou trahissaient; que les chefs militaires étaient découragés, et que le président même de la commission exécutive, Fouché, était en correspondance suivie avec l'ennemi et vendait la France à la coalition.

La force militaire étant impuissante à arrêter l'ennemi, l'assemblée dut accepter la capitulation de Paris, que ni les négociations ni les armes n'avaient pu empêcher, et que très-probablement le vaincu de Waterloo n'eût pas empêchée non plus.

Au moment du grand naufrage, elle discutait avec calme les principes qui doivent servir de base à toute constitution d'un peuple libre et votait une déclaration des droits, pour laisser debout une sorte de digue contre les réactions prévues. On a comparé d'ailleurs cette préoccupation aux disputes des moines byzantins pendant le siège de Constantinople; mais, dans toutes les choses humaines, c'est souvent le succès qui seul décide des appréciations de la foule: si la première Assemblée constituante eût été dispersée après la séance royale ou le serment du Jeu de Paume, il est probable qu'il n'aurait pas manqué d'historiens pour flétrir sa conduite par d'insultantes moqueries.

Dans la nuit du 7 au 8 juillet, les étrangers occupant Paris, M. Decazes, qui, la veille au soir, avait pris possession de la préfecture de police au nom du gouvernement royal, fit fermer les portes du palais législatif et garder toutes les avenues.

La Chambre des représentants, dissoute de fait et par la force, avait siégé un mois et quelques jours.

Chambres de Raphaël (LES), au Vatican. Les *Chambres* du Vatican, appelées par les Italiens *la Camera* ou *la Stanza*, sont quatre vastes salles que le pape Nicolas V fit construire sur la cour du Belvédère. Plusieurs artistes éminents, Pietro del Borgo, Pietro della Francesca, Bramantino, Luca Signorelli et le Pérugin, avaient été chargés par Jules II de la décoration de ces salles, et leurs travaux étaient déjà fort avancés lorsque ce même pape se décida, sur la recommandation du Bramante, à faire venir de Florence Raphaël, alors âgé de vingt-cinq ans (1508), et lui confia le soin de peindre une des *Chambres*, celle que l'on nommait la *Chambre de la signature*, parce que les papes avaient coutume d'y signer leurs brefs. Raphaël y exécuta la fameuse fresque de la *Dispute du saint-sacrement*. A la vue de ce tableau, « ules II, ravi d'admiration, ordonna d'effacer toutes les autres fresques commencées ou finies, et voulut que le « divin jeune homme » entreprit la décoration de toutes les salles. Raphaël ne put obtenir grâce que pour une voûte peinte par le Pérugin, son maître. Il travailla aux *Chambres* pendant tout le reste de sa vie; mais, sans cesse détourné de cette œuvre par de nouvelles commandes des papes et des rois, il ne put pas l'achever complètement avant sa fin précoce. Nulle part, néanmoins, on ne peut mieux apprécier le divin Sanzio. « Les fresques des *Chambres* mériteraient à elles seules le voyage de Rome, dit M. de Toulgoët, car seules elles peuvent faire connaître complètement le peintre d'Urbini; elles ont été pour moi une révélation, et ce n'est qu'en présence de cette œuvre sublime qu'on appelle la *Dispute du saint-sacrement*, que j'ai enfin compris Raphaël et que j'ai pu l'admirer

sans réserve. La fresque, avec sa rapidité d'exécution et ses grands espaces à couvrir, coule, pour ainsi dire, la pensée d'un seul jet, et assume, par cela même, un cachet de force, de grandeur et de liberté que nul autre procédé ne saurait donner. Il faut prévenir toutefois le voyageur en Italie que sa première impression sera toute fâcheuse. Ses yeux, habitués aux tons éclatants de la peinture à l'huile, auront peine à se faire aux tons ternes et passés de ces fresques vénérables, et il lui faudra faire un apprentissage; mais cet apprentissage fait, il aimera la fresque, et s'il a en lui le feu sacré, il l'aimera plus que toute autre peinture. » — « Les fresques des *Chambres* seraient les plus belles de l'univers, dit Nibby, si le peu de soin, l'humidité du lieu et quelques accidents ne les avaient endommagées. Elles sont ternies; le coloris en est presque perdu; c'est pourquoi on est ordinairement surpris que le premier coup d'œil ne réponde pas à l'idée que l'on s'en était formée; mais, le premier moment passé, lorsque l'on est parvenu à faire abstraction de ces accidents qui les déparent, on les contemple avec une admiration croissante. » — « Ces quatre *Chambres*, dit M. Viardot, sont le triomphe de l'art, qui nulle part ne se montre plus puissant, plus varié, plus complet, et le triomphe de l'artiste, qui nulle part ne se montre plus grand et plus victorieux. Une fois à Rome, en effet, une fois chargé de peindre les *Stanzas*, Raphaël grandit avec sa mission. Il rejeta tout ce qu'il avait pris jusqu'alors d'étroit et de local, soit à Pérouse, soit à Florence, du Pérugin, de Léonard et du Frate. Il se fit catholique, universel, et, dans son universalité, il représenta merveilleusement l'Ecole de Rome, le centre de l'unité italienne et du monde chrétien. » Suivant les annotations de Vasari, le sublime artiste relia la chaîne des temps, des croyances, des nations; il poussa pêle-mêle, dans ses immenses conceptions, toute l'antiquité païenne et toute la chrétienté. « Dans les fresques du Vatican, dit M. Gruyer, Raphaël a résumé les conquêtes de la Renaissance, en même temps qu'il a exalté le triomphe de l'Eglise et l'indépendance de l'Italie. Il a touché d'une main également sûre les sommets opposés de la religion et de la science, de l'histoire et de la poésie. Après s'être élevé jusqu'aux abstractions les plus sublimes, il a montré les choses humaines sous un jour qui les grandit sans les dénigrer, et il a mis au service des idées les plus généreuses le génie le plus fécond et le talent le plus complet que le monde ait connus. » Il est juste de dire que, pour la composition de plusieurs de ses tableaux, Raphaël eut recours aux conseils de quelques-uns des plus illustres savants et lettrés de son temps, à ceux notamment du comte Balthazar Castiglione et de l'Arioste, tous deux ses amis. Nous ne décrirons pas ici une à une les fresques des *Chambres*; les principales compositions seront analysées sous leur titre particulier; nous nous bornerons à donner une idée de l'ensemble.

Nous avons vu que la première *Chambre* dont Raphaël entreprit la décoration fut la *CHAMBRE DE LA SIGNATURE* (*Camera della signature*), que l'on appelle encore la *CHAMBRE DE L'ECOLE D'ATHÈNES* (*Camera della Scuola d'Athene*), du nom d'un des chefs-d'œuvre qu'elle renferme. C'est là que Raphaël a déployé avec le plus de complaisance les ressources de son merveilleux génie. « Il s'agissait de représenter sur les quatre murs de cette salle, dit M. Charles Blanc, les diverses manifestations de l'esprit humain qui s'élève à la connaissance de Dieu par la *Théologie*, découvre par la *Philosophie* les secrets de la nature, s'envole dans les régions supérieures sur les ailes de la *Poésie* et règle les intérêts de ce monde par la *Jurisprudence*. » Raphaël commença par la *Théologie*, c'est-à-dire par la fresque si improprement nommée la *Dispute du saint-sacrement*. Cette composition, « la plus grande épopée chrétienne qu'ait tracée la peinture, » représente une assemblée de tous les docteurs, vieillards et jeunes hommes, papes, évêques, prêtres, moines et laïques qui ont pris part aux controverses religieuses sur l'Eucharistie, ou plutôt une image poétisée du concile de Plaisance qui termina la querelle sur ce sacrement. En face de ce chef-d'œuvre se trouve l'*Ecole d'Athènes* ou la *Philosophie*, admirable composition où, sous les traits des principaux sages de l'antiquité, groupés dans une espèce de gymnase ou de temple, Raphaël a représenté quelques-uns des hommes les plus célèbres de son temps. Cette fresque où le grand artiste, suivant l'expression de M. Charles Blanc, s'est élevé si facilement au sublime de la peinture historique et à l'apogée de son propre génie, cette fresque est très-dégradée et menacée d'une destruction prochaine, malgré tous les soins que l'on prend pour la conserver. La troisième fresque de cette salle, placée à gauche, au-dessus de la porte d'entrée, représente le *Parnasse* ou la *Poésie*; elle est faite en imitation du goût et du style antiques, dit M. Viardot, c'est-à-dire avec une grande sagesse; mais elle est plus froide que les autres, aussi bien dans l'ordonnance que dans le coloris. Vis-à-vis du *Parnasse*, au-dessus de la fenêtre de droite, est la fresque qui représente la *Jurisprudence* ou la *Justice*. La disposition du mur n'a pas permis à l'artiste de suivre ici les mêmes errements que dans ses autres compositions, et de réunir dans un

seul cadre les illustrations judiciaires des temps anciens et modernes. Il a divisé sa fresque en trois parties: dans le centre, il a placé trois figures allégoriques, la *Jurisprudence* (et non la *Prudence*, comme on a coutume de le répéter), accompagnée de la *Force* et de la *Modération* (ou *Tempérance*); aux côtés de la fenêtre sont représentés deux traits d'histoire analogues au sujet principal: à droite, *Justinien remettant le Digeste à Tribonien*; à gauche, *Grégoire IX publiant les Décrétales*. La voûte de cette *Chambre* a été repeinte par Raphaël, qui n'a conservé de l'ancienne décoration que la division en neuf compartiments séparés par un ornement en camaïeu sur fond d'or. Dans le compartiment du milieu, un groupe de petits anges soutient un écusson aux armes de l'Eglise. Quatre autres tableaux de forme ronde, correspondant aux fresques des murs, renferment les figures allégoriques de la *Théologie*, de la *Philosophie*, de la *Poésie* et de la *Jurisprudence*. Ces figures sont désignées par des inscriptions latines que portent de petits génies placés près d'elles. Enfin, aux quatre angles de la voûte sont quatre tableaux oblongs qui complètent les allégories: le *Péché originel*, cause première de l'institution du sacrement de l'eucharistie; l'*Astronomie* (d'autres disent la *Fortune*), représentée par une femme penchée sur une sphère céleste; *Marsyas écorché par l'ordre d'Apollon* et le *Jugement de Salomon*. La *Chambre* que nous venons de décrire fut achevée en 1511, date qu'on lit au bas du tableau du *Parnasse*. Le soubassement est orné d'une frise peinte en camaïeu par Polydore de Caravage.

La *CHAMBRE D'HÉLIODORÉ* (*Camera d'Elidoro*), ainsi nommée du sujet principal qui la décore, fut commencée en 1512. « Ici, dit M. de Toulgoët, Raphaël ne s'est pas inspiré d'idées abstraites comme dans la *Chambre de la signature*; devenu flatteur par reconnaissance, il a choisi des sujets historiques analogues aux grands faits de son temps, et où il pût faire figurer ses bienfaiteurs, on peut dire ses amis, Jules II et Léon X. » Dans l'*Héliodore chassé du temple*, fresque qui couvre toute une paroi de cette *Chambre*, il a fait allusion aux victoires de Jules II sur les envahisseurs du patrimoine de saint Pierre. Plusieurs parties de cette peinture ont été exécutées sur des dessins de Raphaël par Pietro de Cremona et Jules Romain. La fresque qui fait face à l'*Héliodore* représente *Saint Léon arrêtant Attila aux portes de Rome*; l'artiste a donné à saint Léon les traits de Léon X, élu pape le 11 mars 1513. Les peintures exécutées sur les deux autres parois de la salle représentent, l'une la *Délivrance de saint Pierre*, l'autre le *Miracle de Bolsène*; elles sont divisées chacune en trois compartiments disposés au-dessus et sur les côtés d'une fenêtre. La voûte de cette *Chambre* est divisée en quatre segments égaux, qui convergent au centre vers les armes pontificales et dans lesquels Raphaël a peint en clair-obscur: le *Buisson ardent*; le *Sacrifice d'Abraham*; *Dieu ordonnant à Noé de sortir de l'arche*, et l'*Echelle de Jacob*, compositions pleines de grandeur, que n'ont pu détruire les restaurations maladroites exécutées, au commencement du XVIII^e siècle, par Carlo Maratte. Les cariatides, peintes en camaïeu dans le soubassement de la salle, sont de la main de Polydore de Caravage.

La *CHAMBRE DE L'INCENDIE DU BOURG* (*Camera dell' Incendio del Borgo*), commencée en 1517, doit son nom à une fresque représentant l'incendie qui devora le Bourg-Vieux ou bourg du Spirito-Santo, sous le pontificat de saint Léon, en 847. C'est la seule peinture de cette salle dans laquelle on reconnaisse la main de Raphaël. Accablé de commandes de toutes sortes par le pape et par les personnalités considérables du temps, le célèbre artiste dut se borner à donner les cartons des autres compositions qui complètent la décoration de cette *Chambre*, et il en confia l'exécution à ses élèves, notamment à Jules Romain. Ces compositions représentent: la *Justification de saint Léon III*; le *Couronnement de Charlemagne*, et la *Victoire de saint Léon IV sur les Sarrasins, à Ostie*. La voûte, peinte par le Pérugin, fut épargnée, comme nous l'avons dit, grâce aux prières de Raphaël; elle est divisée en quatre tableaux circulaires où sont représentés: le *Père Eternel entouré d'anges*; *Jésus-Christ au milieu de ses apôtres*; le *Christ tenté par Satan*, et le *Christ dans sa gloire*. Dans les soubassements, Polydore de Caravage a peint en camaïeu, imitant l'airain, les bienfaiteurs de l'Eglise: Constantin, Charlemagne, l'empereur Lothaire, Godefroid de Bouillon, Ethelwolf, roi d'Angleterre, et Ferdinand le Catholique.

La *CHAMBRE DU SALLE DE CONSTANTIN* (*Sala di Costantino*) n'était qu'ébauchée, lorsque Raphaël fut surpris par la mort (6 avril 1520). Il avait seulement achevé deux admirables figures allégoriques, la *Douceur* ou la *Bénignité* et la *Justice*, qui accompagnent la scène principale représentant la *Victoire de Constantin sur Maxence*. Il avait fait l'esquisse de cette dernière composition et il se proposait de l'exécuter à l'huile sur enduit de chaux, d'après un procédé qu'il tenait de Sébastien del Piombo. Après sa mort, les préoccupations politiques et religieuses empêchèrent pour un temps la continuation des peintures du Vatican. Léon X mourut lui-même subitement le 1^{er} décembre 1521, et eut pour suc-

cesseur Adrien IV, savant théologien allemand, qui n'avait en aucune façon le sentiment du beau. Clément VII, qui monta sur le trône pontifical en 1523, était un Médicis, et par conséquent un ami des arts. Il voulut que les *Chambres* fussent achevées d'après les dessins du maître. Jules Romain, chargé de peindre la *Victoire de Constantin*, une des plus vastes compositions historiques que l'on connaisse, s'acquitta de cette tâche avec beaucoup d'habileté; mais il avait renoncé au projet de Raphaël d'exécuter ce tableau à l'huile, et il était revenu à la fresque. Il peignit aussi dans la même *Chambre* la *Vision de Constantin*, composition intéressante qui passe pour être entièrement son œuvre. Les deux autres fresques de cette salle, le *Baptême de Constantin* et la *Donation de Rome au pape saint Sylvestre*, ont été exécutées, la première par le Fattore, la seconde par Raffaellino del Colle. Les huit pontifes placés entre les fresques sont de Jules Romain. Chaque tableau est de plus accompagné de grandes figures allégoriques représentant les *Vertus*: nous avons dit que celles qui sont aux angles de la scène principale ont été peintes par Raphaël; elles écrasent les autres figures. Les grisailles du soubassement de cette *Chambre* sont d'excellents ouvrages de Polydore de Caravage. La voûte, représentant l'*Exaltation de la croix* et quelques autres scènes tirées de l'histoire de Constantin, fut peinte, sous le pontificat de Grégoire XIII, par Tommaso Lauretti, élève de Sébastien del Piombo; elle n'est pas digne du lieu qu'elle décore. Taddeo et Federico Zuccaro ont aussi exécuté quelques peintures médiocres autour de la voûte de cette salle.

Telles sont ces *Chambres* célèbres, dans lesquelles Raphaël a écrit l'histoire de l'Eglise, et s'est montré tour à tour théologien, philosophe, poète, historien, archéologue, en même temps que le premier de tous les peintres. Il reçut 1,200 ducats d'or pour chaque *Chambre*, dont il dirigea la décoration jusque dans les moindres détails. Un descendant de Luca della Robbia, nommé Lucas, fut chargé de représenter en émail les faits mémorables de l'histoire de Léon X; le frère Jean de Vérone fit des sièges en mosaïques avec de belles perspectives, et Jean Barile, excellent sculpteur florentin, exécuta toutes les sculptures en bois. Le célèbre amateur Mariette avait dans sa collection des dessins que Poussin avait faits pour le roi Louis XIII, d'après les sculptures de Barile. Lorsque les papes établirent leur résidence au Quirinal, les *Chambres* furent laissées dans le plus déplorable abandon: au commencement du siècle dernier, les fresques étaient couvertes de poussière, les grisailles des soubassements très-endommagées par l'humidité. C'est alors que Carle Maratte fut chargé de restaurer ces peintures, travail dont il s'acquitta avec une excessive maladresse, à en juger par leur état actuel. Elles ont été de nouveau nettoyées en 1839.

CHAMBRE (David), écrivain écossais. V. CHAMBERS.

CHAMBRE (LA), famille célèbre de Savoie. V. LA CHAMBRE.

CHAMBRE (LA), polygraphe français, écrivain protestant. V. LA CHAMBRE.

CHAMBRÉ, ÉE adj. (chan-bré). Techn. Qui a des chambres, des vides provenant d'un défaut dans l'opération de la fonte: *Canon CHAMBRÉ. Cloche CHAMBRÉE. Refondre une pièce parce qu'elle est CHAMBRÉE.*

— Moll. Qui a des cavités séparées par des cloisons: *Coguille CHAMBRÉE.* On dit plus souvent CLOISONNÉ.

— P. et chauss. *Mine chambrée*, Mine dont le trou se termine inférieurement par une espèce de poche ou de chambre d'un grand diamètre, destinée à contenir la charge: *Les mines CHAMBRÉES ont été inventées en 1842 par l'ingénieur Courbessais, dans le département du Lot.*

CHAMBRÉ, ÉE (chan-bré) part. pass. du v. *Chambrier*. Retenu dans une chambre par la volonté d'autrui: *Homme CHAMBRÉ. Jeune fille CHAMBRÉE par ses parents.* Qui reste, qui se tient dans une chambre volontairement ou par l'effet des circonstances: *Être CHAMBRÉ par le mauvais temps. Je n'aime pas à être CHAMBRÉ.*

CHAMBRÉE s. f. (chan-bré — rad. *chambre*). Chambre pleine; ce que peut contenir une chambre: *Une CHAMBRÉE de monde.*

— Soldats qui logent et mangent ensemble, dans une même pièce: *Les CHAMBRÉES ont été de cinq à douze soldats.* (Acad.) *Les soldats ne disposent, à quatre sous par jour, que de soixante-trois livres, et ils vivent gaiement en s'associant par CHAMBRÉES.* (Volt.) Ouvriers ou autres personnes qui couchent dans une même chambre: *Les grandes CHAMBRÉES des Lacédémoniens n'étaient que des écoles d'amitié.* (Bern. de St-P.)

— Théâtr. Personnes qui assistent à une représentation; produit de la recette dans une soirée: *Bonnie CHAMBRÉE. CHAMBRÉE médiocre.*

[cette:] Dieu! quels dots d'amateurs! quel bruit! quelle ru-si le spectacle tient, la *chambrée* est complète. C. DELAVIGNE.

— Techn. Chaueune des différentes profondeurs d'une carrière d'ardoise: *Première, deuxième, troisième CHAMBRÉE.*

CHAMBRELAGE, CHAMBRELAN, CHAMBRELANIE, anciennes formes des mots CHAMBELLAGE, CHAMBELLAN, CHAMBELLANIE.

CHAMBRELAN s. m. (chan-bre-lan — rad. *chambre*). Pop. Ouvrier qui travaille en chambre: *Ces messieurs de l'hôtel de Bourgogne traitaient les troupes foraines comme des CHAMBRELANS.* (Piron.) Locataire qui n'occupe qu'une chambre dans une maison. Pou usité dans l'un et dans l'autre sens.

— Particulièrement. Autrefois, Nom donné à une sorte de perruquier marron, parce qu'il travaillait en chambre isolément et en cachette.

CHAMBRER v. n. ou intr. (chan-bré — rad. *chambre*). Faire partie d'une chambre, habiter une chambre: *Ces deux soldats CHAMBRENT ensemble.* (Acad.) *Plus de façons entre Gil Blas et son secrétaire; ils CHAMBRENT ensemble et n'eurent qu'un lit et qu'une table.* (Le Sage.) Ce mot a vieilli.

— Vener. Se reposer pendant le jour: *Le cerf CHAMBRE en ce moment.*

— V. a. ou tr. Tenir dans une chambre; empêcher de sortir: *CHAMBRER ses enfants.*

— Tenir quelqu'un enfermé par une sorte de violence ou de séduction, pour le faire jouer. Tenir quelqu'un à l'écart pour le sermonner: *On l'a CHAMBRÉ pendant deux heures, sans rien gagner sur son esprit.* (Acad.) Ces deux sens ont vieilli.

— Diviser par chambres, par catégories; isoler, séparer: *On vous a dit, on a dit au public, on en a fait une espèce de cri d'alarme contre ma motion, qu'elle tendait à CHAMBRER les états généraux, à autoriser la distinction des ordres.* (Mirab.) Inusité.

— Techn. *Chambre une selle*, En tirer la bourre dans les endroits correspondant à la blessure d'un cheval, y faire des vides, des chambres.

Se *chambrier* v. pr. Artill. Se dit d'une pièce dans laquelle le battement des projectiles forme des creux, qui finissent par la mettre hors de service: *Cette pièce commence à se CHAMBRER.*

CHAMBRERIE s. f. (chan-bre-ri — rad. *chambre*). Juridiction attachée à l'office de chambrier de France et héréditaire dans la maison de Bourbon, donnant le titre de pairie: *La CHAMBRERIE fut, en même temps que l'office de chambrier, supprimée et réunie à la couronne de France par François Ier, en 1545.* Nom donné, dans certaines églises collégiales, à un office dont le titulaire est chargé de prendre soin des revenus communs. Office exercé dans les monastères, et consistant à prendre soin des greniers, du labourage et des provisions.

CHAMBRLETTE s. f. (chan-bré-te — dimin. de *chambre*). Petite chambre: *Ne pas quitter sa CHAMBRLETTE.*

Tu veux fuir de ma *chambrette*

Pour courir je ne sais où.

— Hortie. Variété de poire. BÉRANGER.

CHAMBREULE s. f. (chan-bre-u-le). Bot. Nom vulgaire de la galéopside.

CHAMBIER s. m. (chan-bri-é — rad. *chambre*). Hist. relig. Officier claustral de certains chapitres et monastères rentés.

— Par plaisant. Membre de la chambre des députés: *Si le péril de la situation presse, M. Guizot renuera les fibres intérieures des CHAMBIERS bourgeois.* (Cormen.) A entendre les CHAMBIERS du Palais-Bourbon, tous les députés sont des martyrs intrépides de la liberté. (Cormen.)

— Hist. *Grand chambrier* ou simplement *Chambrier*, Grand officier de la maison du roi, qui avait soin de la chambre, et commandait à tous les employés et officiers de ce service: *Le GRAND CHAMBIER avait juridiction sur tous les marchands et artisans du royaume. La charge de GRAND CHAMBIER était héréditaire dans la maison de Bourbon.* (Acad.) *L'office de GRAND CHAMBIER fut supprimé en 1545.* (Chérueil.) Conseiller de grand chambrier: *J'aime mieux payer cent pistoles, que je ne dois pas, que d'avoir un procès avec un GRAND CHAMBIER du roi.* (Volt.) Ne s'est dit que par plaisanterie.

— *Chambrier-major*, Grand dignitaire de l'ordre de Malte, qui avait pour fonction particulière de présenter la chemise au grand maître, lorsque celui-ci se couchait. Il avait sous son obéissance quatre chambriers ordinaires, auxquels on s'adressait pour obtenir soit des audiences du grand maître, soit les entrées, c'est-à-dire le droit de venir faire sa cour à ce souverain religieux.

— Encycl. Hist. Le grand *chambrier*, qu'on a parfois confondu avec le grand chambellan, était pourvu d'une charge toute différente; un des droits les plus considérables parmi ceux qu'il exerçait était d'avoir juridiction par lui-même et par ses lieutenants sur tous les marchands et les artisans du royaume, de leur donner des lettres de maîtrise et de leur faire observer les ordonnances. Il tenait sa juridiction à Charonne et à Picpus, et ses jugements étaient portés par appel au grand conseil. L'existence distincte des deux charges de grand chambellan et de grand *chambrier* est parfaitement prouvée par des lettres patentes de Charles V, en 1368, où il est dit

que le chambellan avait 10 sols sur chaque maîtrise, et le *chambrier* 6.

Le *chambrier* signait les chartes avec les autres grands officiers et avait, à cause de sa chambrière, fief et justice foncière avec cens, rentes et droits seigneuriaux en la ville de Paris et les environs.

Le premier *chambrier* de France fut Renaud, qui vivait en 1060, sous le roi Henri Ier; le trente-quatrième et dernier fut Charles de France, duc d'Orléans, qui exerçait cet office en 1536. Il mourut en 1545, et, à partir de ce moment, la charge de *chambrier* de France fut supprimée.

CHAMBIÈRE s. f. (chan-bri-è-re — rad. *chambre*). Servante d'un petit ménage qui n'occupe pas d'autre domestique, ou qui a seulement en plus une cuisinière: *La CHAMBIÈRE d'un curé. Un honnête homme ne prend pas garde à une CHAMBIÈRE.* (Marivaux.)

Il était une vieille ayant deux *chambrières*.

LA FONTAINE.

Ce mot a vieilli; on dit aujourd'hui BONNE, et BONNE à tout faire, dans le langage des placeurs, lorsqu'il n'y a pas de cuisinière dans la maison. S'est dit quelquefois pour Fille de chambre: *Bien des CHAMBIÈRES ont profité de l'amour qu'inspiraient des reines.* (Th. Gaut.)

J'ai vu des apprentis se vendre à des douairières Et des Almaviva payer leurs *chambrières*.

A. DE MUSSET.

— Manég. Espèce de fouet composé d'un bâton et d'une lanière, qui sert à châtier les chevaux: *Il ne porte avec lui aucun engin coercitif, ni CHAMBIÈRE, ni cravache, ni épéron.* (Th. Gaut.)

— Mar. Tresse qui sert à soutenir les amures des basses voiles et le double des écoutes. Cordage servant à serrer les voiles d'étai et d'artimon. Estrope qui reçoit l'about inférieur d'une livarde, dans certaines embarcations. Crampe servant dans les chantiers de la mâture.

— Techn. Espèce de chandelier à l'usage de certains ouvriers. Morceau de bois mobile qui, placé sous le bras d'une charrette, en avant des roues, peut être posé verticalement sur le sol, pour fixer le brancard dans une position horizontale. Corde, chaîne ou potence employée, dans les usines à fer, pour soutenir l'extrémité d'une longue pièce dont l'autre extrémité est dans le feu de la forge ou dans les mâchoires d'un étai. On l'appelle aussi SERVANTE. Outil de forgeron servant à arranger le charbon et le fer dans le foyer. Bâton fixé près de l'établi du tréfileur. Ruban avec lequel la fileuse attache sa quenouille devant elle.

— Econ. domest. Demi-cercle en fer, accroché à la crémaillère, pour soutenir une poêle, sans que l'on soit obligé d'en tenir la queue, qui repose alors sur le dossier d'une chaise, ou tout autre objet au même niveau.

CHAMBRILLON s. f. (chan-bri-lon; 11 mll. — rad. *chambre*). Pop. Petite servante à petits gages: *Souffriras-tu toujours que je ne paraisse qu'un torchon au prix d'elle, et qu'étant en sa compagnie l'on me prenne pour sa CHAMBRILLON?* (Auteur du *Francion*.) Vieux mot que l'on pourrait faire revivre.

CHAMBRULE s. m. (chan-bru-le — de *champ* et de *brûler*). Agric. Nom vulgaire du charbon, maladie des blés. On dit aussi CHAMBUCHÉ et CHAMBUKLE.

CHAMBRUN (Jacques FINOTON DE), ministre protestant, né à Orange en 1637, mort à Londres en 1687. Il a laissé, entre autres ouvrages, un récit des persécutions subies par les protestants sous Louis XIV. Cet ouvrage, qui porte le titre significatif de *Larmes*, a été réimprimé en 1854 (Paris, in-12).

CHAMBURE (Auguste LEPÉLLETIER DE), officier français, né à Vitteaux (Bourgogne) en 1789, mort à Paris en 1832. Soldat à dix-huit ans, il fit les guerres de l'Empire et s'illustra par des actes d'un courage poussé jusqu'à la témérité. Dans la glorieuse défense de Dantzig (1813), il accomplit des miracles d'audace à la tête d'une compagnie franche, qui reçut de l'ennemi le surnom caractéristique d'*infernale*, comme lui-même avait reçu l'épithète de *diable*. Un moment prisonnier des Russes, proscrit lors de la Restauration, il rentra en France en 1820, s'occupa de la publication d'un ouvrage, *Napoléon et ses contemporains*, illustré par les plus grands artistes du temps. En 1830, il fut créé officier d'ordonnance du maréchal Soult.

CHAME s. m. (ka-me). Moll. V. CAME.

CHAMEAU s. m. (cha-mo — lat. *camelus*, gr. *kamēlos*). Mamm. Genre de mammifères ruminants, réduits en domesticité, employés en Afrique et en Orient comme bêtes de somme, et remarquables par la bosse ou les deux bosses qu'ils portent sur le dos. Se dit plus particulièrement, dans le langage ordinaire, de l'espèce qui a deux bosses, l'autre s'appelant dromadaire: *CHAMEAU mâle. CHAMEAU femelle. L'or et la soie ne sont pas les vraies richesses de l'Orient, c'est le CHAMEAU qui est le trésor de l'Asie.* (Buff.) *Le CHAMEAU est regardé par les Arabes comme un présent du ciel, un animal sacré, sans le secours duquel ils ne pourraient ni subsister, ni commercer, ni voyager.* (Buff.) *La femelle du CHAMEAU fournit un lait abondant, épais, et qui fait une bonne nourriture, même pour les hommes, en*

le mêlant avec une plus grande quantité d'eau. (Buff.) *Le CHAMEAU naît avec des callosités sur la poitrine et sur les genoux.* (Buff.) *Les CHAMEAUX portent toutes les empreintes de la servitude et les stigmates de la douleur.* (Buff.) *Quand on charge le CHAMEAU, il s'abaisse sur le ventre.* (Buff.) *Le bœuf, l'âne et le CHAMEAU, navire du désert, sont les principaux animaux domestiques des Arabes.* (Béraud.) *Le CHAMEAU est l'inséparable compagnon de l'Arabe nomade.* (F.-F. Marcel.) *Le cheval craint, dit-on, le CHAMEAU, et ne peut même souffrir son odeur.* (Bouillet.) *En Turquie, en Perse, en Arabie, il s'établit de nombreuses caravanes pour le transport des marchandises à dos de CHAMEAU.* (Bouillet.) *Le CHAMEAU est l'ennemi de l'esclavage.* (Toussenel.) *Le CHAMEAU est d'une sobriété héroïque poussée jusqu'au miracle, jusqu'au défi de la nature.* (E. Pelletan.) *Les CHAMEAUX furent employés dans les armées des Francs mérovingiens.* (Chérueil.) *Sur les médailles, le CHAMEAU est le symbole de l'Arabie.* (Bachelet.)

[matte,

Vois l'homme en Mahomet, juge avec moi ton Tu verras de chameaux un grossier conducteur.

VOLTAIRE.

Le chameau voyageur traverse l'Arabie, Et ses cinq estomacs, réservoirs abondants, Bravent l'aridité de ces sables brûlants.

DEJOLLE.

Le premier qui vit un chameau S'enfuit à cet objet nouveau; Le second approcha; le troisième osa faire Un licou pour le dromadaire.

LA FONTAINE.

Chameau-léopard, Un des noms de la girafe. Chameau du Pérou, Lama.

— Par ext. Poil de chameau, servant à divers ouvrages: *Corde en CHAMEAU.*

— Pop. Femme de mauvaise vie. Se dit, comme injure très-grossière, de toute femme que l'on veut mépriser: *Que me veux-tu, grand CHAMEAU? Il n'y a pas d'affront pour une femme à être appelée CHAMEAU; cet animal est sobre et laborieux; quelle citoyenne du quartier Bréda peut en dire autant!* (Commerçon.)

— Argot. Mâlois, homme rusé qui s'arrange toujours de façon à avoir la bonne place ou la bonne part.

— Prov. *Rejeter le moucheron et avaler le chameau*, Eviter de petites fautes et s'en permettre de grandes. Ce proverbe est emprunté à l'Evangile.

— *Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le ciel*, Il est presque impossible à un riche de ne pas succomber aux tentations auxquelles l'exposent ses richesses, et de faire son salut. Cette hyperbole évangélique ayant paru outrée à la plupart des commentateurs, on pense généralement que par le mot *chameau* il faut entendre, non pas un chameau, mais un câble en poils de chameau. Voir ci-après, à la fin de l'article encyclopédique.

— Mar. Nom que l'on donne, particulièrement en Hollande, à deux pontons que l'on attache aux flancs d'un navire pour le soulever quand le fond est insuffisant, ou que l'on veut réparer certaines avaries. *Demi-chameau*, Nom que l'on donne quelquefois à chacun de ces deux pontons.

— Blas. Meuble d'armoiries représentant un chameau, et qui est considéré par les héraldistes comme l'emblème de la putéance et de la sobriété: *Kracher: D'azur, à un CHAMEAU d'argent.*

— Ornith. *Chameau de rivière*, Un des noms du pélican.

— Moll. Nom vulgaire du strombe lificer.

— Epithètes. Haut, volûté, bossu, informe, laid, disgracieux, laborieux, infatigable, utile, précieux, intelligent, patient, frugal, sobre, soumis, docile, doux, obéissant, voyageur.

— Encycl. Linguist. L'origine des noms du chameau, en latin et en grec, est incontestablement sémitique, ce qui s'explique facilement, si l'on se rappelle que c'est vraisemblablement par l'intermédiaire des différents peuples sémitiques, principalement des Phéniciens, que les Grecs et les Latins ont appris à connaître cet animal, qui n'existait pas en Europe. *Gamal* est, en effet, un des noms du chameau en hébreu, et même le nom générique de l'animal. *Gamal* correspond à l'arabe moderne *djamel*, qui se prononce en Egypte *gamal*, au chaldéen *gamêla*, au syriaque *gemêlo*, à l'éthiopien *gamal*, etc. L'accord est ici trop flagrant pour qu'on élève le moindre doute. Le cophte lui-même a emprunté à un des dialectes sémitiques son nom du chameau, *gamoul*. Nous rappellerons encore ici pour mémoire que la troisième lettre de l'alphabet hébreu porte le nom de *guimel*, forme très-voisine de *gamal*. Probablement, à l'origine, lorsque l'alphabet sémitique ne s'était pas encore dégagé du système hiéroglyphique et idéographique, ce caractère représentait le chameau. C'est une des traces nombreuses qui font assigner à l'alphabet sémitique une origine hiéroglyphique. Si maintenant nous demandons à une racine sémitique le sens primitif du nom du chameau, nous nous trouvons en face de plusieurs hypothèses, parmi lesquelles il est difficile de faire un choix. La racine *gamal*, dont dérive grammaticalement le nom du chameau, a en hébreu, entre autres significations, celle de *se venger*. Bochart part de là pour dire qu'on a tout d'abord caractérisé le cha-

meau par sa nature vindicative, dont parlent si souvent les Arabes. Gesenius, au contraire, croit que *gamal* vient de la racine *gamal*, signifiant porter. Le *chameau* serait donc la tête de somme, le *jumentum* par excellence de la race sémitique. Cette divergence ne prouve qu'une chose : l'antiquité considérable de ce nom du *chameau*, qui semble être antérieur à tous les documents littéraires qui nous sont parvenus des peuples sémitiques. Peut-être trouve-t-il son explication dans un dialecte aujourd'hui entièrement disparu et appartenant à la période primitive des langues sémitiques. Une particularité curieuse, et qui vient encore augmenter l'obscurité qui cache les origines du nom du *chameau*, c'est qu'il existe en sanscrit, pour désigner cet animal, un mot présentant avec les mots sémitiques des singularités analogues : c'est *kramila*, qui, de son côté, s'explique fort bien par des racines sanscrites : *kram*, voulant dire marcher, avancer; *gam*, qui a exactement le même sens, et qui pourrait fournir un dérivé *gaméla*, encore beaucoup plus voisin des termes sémitiques. Est-ce à dire que les langues sémitiques aient emprunté aux langues indo-européennes le nom du *chameau*? C'est assez invraisemblable. Ou bien, au contraire, le sanscrit a-t-il emprunté ce mot aux langues sémitiques, en le modifiant de manière à le ramener artificiellement à une racine autochtone? On ne saurait le dire. S'il y a simple coïncidence, elle est au moins extraordinaire.

Nous avons dit tout à l'heure que les Grecs et les Latins n'avaient connu le *chameau* en Europe que par l'intermédiaire des peuples sémitiques; cependant, il est à peu près hors de doute, qu'avant leur établissement en Europe, alors qu'ils appartenaient à la grande famille indo-européenne établie dans l'Asie centrale, ils ont connu le *chameau*; car, comme le fait fort judicieusement remarquer M. Pictet, le *chameau* à deux bosses est originaire de la Bactriane. « Aristote, déjà, dit ce savant auteur, signale cette différence d'avec l'espèce arabe à une seule bosse. » D'après Pallas, on le trouve encore sauvages dans les steppes de la Mongolie, sur les frontières de la Chine. Un des noms sanscrites de l'animal, *duikakud*, qui a deux bosses, s'applique à l'espèce bactérienne. « Si les Arys primitifs, ajoute M. Pictet, ont connu le *chameau*, il est évident toutefois qu'ils n'ont pu l'emporter avec eux en Europe, où il ne saurait s'acclimater, même en supposant, ce qui n'est pas sûr, qu'ils aient su déjà le soumettre au joug.

Nous allons du reste voir que, chez les Arys de l'Asie centrale, il existe pour les noms du *chameau* un remarquable accord. Le *chameau* s'appelle en zend *ushtra*; on a même voulu retrouver ce mot dans le nom de Zoroastre; en persan moderne, *ushtur*, ou, par aphérèse, *shutur*; en kourde, *eshter*; en belloutchi, *hushitar*; en afghani, *ush*, *ukh*; en arménien, *uzd*, etc. A ces mots correspond évidemment le sanscrit *ushtra*, qui est aussi un des noms du *chameau*. Appartient-il au lexique commun des Arys, ou a-t-il été importé de la Bactriane dans l'Inde avec l'animal lui-même? On ne sait. Cependant cette dernière hypothèse paraît la plus vraisemblable, car si l'on veut savoir l'étymologie de ce nom du *chameau*, c'est le zend plutôt que le sanscrit qu'il faut interroger, malgré la ressemblance apparente avec *ushtra*, désignant en sanscrit un bœuf de labour. *Ushtra* dérive en zend de *usha*, *usa*, *uca*, intelligence, et signifie l'animal intelligent. La mémoire des mauvais traitements, dont cet animal semble doué à un haut degré, suppose effectivement un certain degré d'intelligence, et justifie suffisamment cette dénomination laudative.

Nous allons encore étudier un des noms du *chameau*, qui présente des aspects historiques très-intéressants, et que M. Pictet analyse avec beaucoup de sagacité : c'est celui que nous retrouvons employé dans une fraction importante de la famille indo-européenne, chez les peuples germaniques. Le *chameau* est appelé en ancien allemand *olpenta*, *olbenta*; en ancien saxon, *olunt*; en ancien scandinave, *alfalldi*, toutes formes qui répondent au gothique *ulbandus*, employé par Ulphilas dans sa traduction de la Bible, comme équivalent du mot grec *kamelos*. Schlegel, et M. Pictet lui-même, ont voulu d'abord identifier ce nom du *chameau* avec celui de l'éléphant, *elafant* en ancien allemand, *elpent* en anglo-saxon. Il y aurait eu confusion entre les deux animaux; mais M. Pictet est revenu complètement de cette opinion. Partant d'une étymologie proposée par Jûlg, pour les noms slaves du *chameau* M. Pictet croit que les noms germaniques que nous avons cités plus haut se rattachent à un mot sanscrit, *valabandha*, littéralement, au corps puissant, *vala*, s'étant contracté en *ul* dans le gothique. Les noms slaves du *chameau* présentent de très-grandes affinités avec les noms germaniques : dans l'ancien slave, *velbûdû*; dans le russe, *velbûdû*; dans le polonais, *wielbûd*; dans le bohémien, *welbûd*, etc. M. Pictet conclut de cette similitude que les Goths n'ont point reçu des Slaves le nom du *chameau*, ou vice versa, mais que les deux peuples, restés longtemps plus ou moins en rapport avec les contrées où se trouvait le *chameau* bactrien ou tartare, ont conservé un ancien nom aryen qu'ils possé-

daient sans doute en commun avant leur séparation.

— Mamm. Le groupe des *chameaux* établit en quelque sorte le passage entre les ruminants ordinaires et les pachydermes. Ils ne tiennent réellement aux premiers que par la fonction physiologique de la rumination et par l'appareil organique nécessaire à son accomplissement; encore cet appareil présente-t-il chez eux des dispositions toutes particulières. Leur système dentaire, aussi bien que la conformation de leurs pieds, les rapproche des pachydermes. Tous les *chameaux*, en effet, ont des canines aux deux mâchoires, et quelques-uns des incisives à la mâchoire supérieure. Leurs pieds sont bifurqués, il est vrai, mais sans être absolument fourchus; au lieu de ce grand sabot aplati au côté interne, qui, dans les ruminants à cornes, recouvre chaque doigt, ils n'ont qu'un petit sabot presque rudimentaire et parfaitement symétrique.

Le groupe générique des *chameaux* peut être divisé en deux sous-genres : les *chameaux proprement dits* et les *lamas*. Les caractères des *chameaux* proprement dits peuvent se résumer ainsi : mâchoires armées de canines en haut et en bas; la supérieure portant deux incisives et douze machelières, l'inférieure dix machelières et six incisives; pieds bifurqués, garnis en dessous d'une espèce de semelle qui avance jusque vers l'extrémité des doigts; une ou deux bosses ou loupes adipeuses sur le dos. La conformation extérieure des *chameaux* est loin d'être gracieuse. « Leur lèvre renflée et fendue, leur long cou, leurs orbites saillantes, la faiblesse de leur croupe, la proportion désagréable de leurs jambes et de leurs pieds, en font, dit Cuvier, des êtres en quelque sorte difformes; mais leur extrême sobriété et la faculté qu'ils ont de se passer plusieurs jours de boire les rendent de première utilité. Cette faculté tient probablement à de grands amas de cellules qui garnissent les côtes de leur panse, et dans lesquelles il se retient ou se produit continuellement de l'eau. » Les *chameaux* ont la verge dirigée en arrière; mais, pendant l'érection, l'organe génital se redresse et se porte en avant; l'accouplement est assez difficile. La femelle porte douze mois, et, dans les circonstances ordinaires, il faut laisser le petit têter et pulser en liberté jusqu'à l'âge de quatre ans. Ces animaux étaient parfaitement connus des anciens, et leur domestication est probablement aussi ancienne que celle du bœuf. De nos jours, ils habitent l'Asie et l'Afrique; on les trouve même, quoique en petit nombre, dans l'Amérique et dans l'Europe. Le *chameau* à deux bosses est répandu en Asie, depuis les contrées les plus méridionales jusqu'au lac Baïkal. Le dromadaire ou *chameau* à une seule bosse existe depuis l'Arabie, sa patrie primitive, jusque dans l'Asie Mineure; en outre, il occupe toute la largeur de l'Afrique, depuis la mer Rouge jusqu'à l'Océan Atlantique, et depuis la Méditerranée jusqu'au Sénégal.

L'introduction et la multiplication du *chameau* dans les diverses parties du globe indique suffisamment le prix que l'on attache partout à ses services. En effet, pour la taille, la force, il l'emporte sur toutes les autres espèces domestiques; pour la sobriété, il ne le cède à aucune, et c'est à bon droit que Buffon le proclame le plus utile, le plus précieux de tous les animaux. « Le *chameau*, dit M. de Quatrefages, est, pour les habitants des contrées où il se multiplie, ce que le renne est pour le Lapon : il lui nourrit de son lait, plus abondant et durant plus longtemps que celui de la vache; de sa chair, qui, chez les jeunes, est, dit-on, aussi bonne que celle du veau. Il les habille de son poil, plus long et plus moelleux dans quelques races que nos laines les plus estimées. Dans ses longues courses au milieu des déserts, l'Arabe emploie la fiente de ses *chameaux* comme litière pour ses bêtes de somme, comme combustible pour préparer ses aliments, et retire de son urine le sel ammoniac, que, pendant des siècles, il a seul fourni à l'industrie. C'est surtout comme bête de somme que le *chameau* est précieusement pour son propriétaire : seul, il a pu rendre habitables ces contrées arides où l'Arabe a, de tout temps, trouvé un asile pour sa farouche indépendance; seul, il a pu rapprocher par le commerce ces peuples que des océans de sable séparent les uns des autres; aussi les Orientaux l'ont-ils appelé, dans leur langage figuré, le navire du désert. Il doit ses avantages à deux circonstances principales : la conformation de ses pieds et son extrême sobriété. Cette sobriété est proverbiale en Orient. Un *chameau* chargé de 4 à 500 kilogr., faisant 10 à 12 lieues sous un soleil brûlant, n'a souvent pour tout aliment qu'une poignée de grains, quelques dattes ou une petite pelote de pâte de mats. Il est souvent huit à dix jours sans boire; mais il faut ajouter qu'une si étonnante sobriété est, en grande partie, une propriété acquise. Sous ce rapport, les *chameaux* élevés pour vivre dans les déserts de l'Arabie et de l'Afrique sont bien supérieurs à ceux qui habitent des contrées plus favorisées de la nature. » En dehors de son emploi comme bête de somme, comme bête à laine et comme animal alimentaire, le *chameau* peut être utilisé pour le trait, ou même rempli dans une armée des fonctions qui sont ordinairement dévolues au cheval. Lors de l'expédition d'Égypte, en 1798, un régiment monté sur des

dromadaires fut formé par les ordres du général Bonaparte, et il rendit, assure-t-on, de très-grands services. Cette création a été, de nos jours, renouvelée en Algérie avec plus de succès encore, par les soins des généraux Marey-Monge et Carbuccia.

On comprendra facilement que des animaux aussi anciennement et aussi complètement domestiqués que les *chameaux* doivent avoir été profondément modifiés; aussi existe-t-il un grand nombre de races qui varient de pelage, de taille et de proportions. Les *chameaux* du Turkestan ont, dit-on, jusqu'à 2 m. 50 au garrot, et, suivant le P. du Halde, il s'en trouverait en Chine dont la taille n'excéderait pas celle de l'âne. Au milieu d'une si grande variété, on s'accorde pourtant à ramener toutes les races à deux espèces, caractérisées par le nombre des bosses : le *chameau proprement dit*, qui a deux bosses, et le *dromadaire*, qui n'en a qu'une. Le *chameau* à deux bosses, ou *chameau* proprement dit, appelé encore *chameau turc*, *chameau de Bactriane*, se distingue au premier abord par ses deux bosses, dont l'une, située sur le garrot, tombe ordinairement de côté, pour peu que l'animal soit gras, tandis que l'autre, placée en arrière, reste plus ferme et plus fixe. Cette espèce est généralement plus grande que celle des dromadaires; ses jambes sont plus courtes en proportion de son corps; sa démarche est plus lente; son museau est plus renflé, et son poil plus brun. On a remarqué aussi qu'elle pouvait supporter des froids plus rigoureux, qu'elle se trait mieux des boues et des terrains marécageux. La ménagerie du Muséum a possédé plusieurs *chameaux* à deux bosses; voici les observations les plus intéressantes qui ont été faites sur ces animaux. Ils entraient en rut vers la fin de l'automne, et demeuraient dans cet état environ quatre mois. Dès le commencement, ils éprouvaient de fortes sueurs, qui duraient une quinzaine de jours, et auxquelles succédait un écoulement rétidé produit par un organe glanduleux qui existe derrière la tête. Pendant toute la durée du rut, ils ne mangent presque rien; aussi maigrissaient-ils beaucoup. Ce qui leur plaisait le plus alors, c'était la litière sur laquelle ils avaient uriné. Ils se montraient méchants, presque intraitables, cherchant à mordre et à frapper des pieds; pourtant, ils ne ruait point, mais lançaient rudement un seul pied, à la manière des bœufs. Ils avaient aussi l'habitude d'uriner sur leur queue, qu'ils tenaient exprès entre les cuisses; quand elle était bien mouillée, ils la relevaient sur le dos et s'en servaient pour s'arroser de leur urine. Cette manœuvre leur était facile, car, comme on le sait, ils urinent en arrière. L'accouplement se faisait très-difficilement; la femelle se couchait par terre, et le mâle, après l'accouplement, tombait lui-même à côté d'elle et paraissait exténué.

La mue a lieu immédiatement après le rut. Les poils tombent par grands lambeaux, et comme s'ils avaient été feutrés. Au bout de deux mois, tout le corps est nu. Bientôt la peau se couvre d'une inflorescence farineuse, qu'on enlève avec un peigne; elle devient noire et lisse. Enfin, deux mois plus tard, le poil commence à revenir.

Le dromadaire se distingue facilement du *chameau* ordinaire en ce qu'il n'a qu'une seule bosse, placée au milieu du dos. Il est plus sensible aux rigueurs du froid; mais, par compensation, il supporte bien mieux la chaleur; c'est lui qui s'avance le plus loin vers le midi. Établie chez des peuples très-différents pour leurs mœurs et par leur genre de vie, cette espèce est aussi celle qui a subi les plus grandes modifications, et l'on est encore fort loin de connaître exactement toutes ses variétés. On sait cependant qu'il existe entre elles une notable diversité dans la taille, les proportions, la couleur et la nature du pelage. Les unes sont presque nues, d'autres sont entièrement couvertes de poils longs et soyeux. La couleur du pelage varie depuis le brun très-foncé jusqu'au blanc le plus pur. Chez quelques-unes, la mue est complète; chez d'autres, elle ne se fait que peu à peu et d'une manière partielle. L'époque du rut varie également avec les races et les pays. En Égypte, cet état commence dans le mois de mai; en Algérie, il se manifeste dès le mois de février. Le dromadaire est la seule espèce de *chameaux* employée par les Arabes. Ils l'ont conduit partout où ils se sont établis, en Syrie, en Babylonie et dans tous les pays qui s'étendent le long de l'Afrique, depuis l'Égypte jusqu'à l'empire du Maroc. Les services qu'il rend dans ces divers pays sont immenses. Sans lui, sans la faculté dont il jouit de supporter longtemps la faim et la soif, sans la facilité avec laquelle il franchit rapidement des espaces immenses, couverts de sables brûlants, il n'y aurait plus de communications possibles entre l'Égypte et l'Éthiopie, entre la Barbarie et les contrées situées au delà du Sahara, entre la Syrie et la Perse; l'Arabie Heureuse serait absolument isolée du reste de la terre. Les grands dromadaires portent depuis 300 jusqu'à 400 kilogr.; ils font, ainsi chargés, 10 lieues par jour; mais le dromadaire de course, nommé *mahari*, qui ne porte pas de fardeaux, fait jusqu'à 30 lieues, pourvu que ce soit en plaine et dans un terrain sec. Les Arabes emploient aux dromadaires à s'agenouiller pour se faire charger. Il y en a qui se chargent seuls, en passant la tête sous l'espèce de bât auquel les ballots sont atta-

chés. Ils ne se relevant point lorsqu'ils sentent que le fardeau est trop lourd. On est obligé de faire un bât particulier pour chaque individu, et d'avoir soin qu'il ne touche pas le haut de la bosse; autrement celle-ci se meurtrirait et la gangrène ne tarderait pas à s'y mettre. Quand cet accident se produit, on met sur la plaie du plâtre râpé très-fin, qu'il faut changer souvent.

Les dromadaires aiment la musique, et c'est en chantant qu'on leur fait faire plus de chemin, lorsqu'on est pressé. Ils sont très-doux, excepté dans le temps du rut, où ils deviennent comme furieux. S'il faut en croire quelques auteurs, à cette époque ils se souviennent de tous les mauvais traitements qu'ils ont reçus, et ils cherchent à s'en venger. Pour éviter les accidents, on coupe tous les mâles de service, et on n'en conserve qu'un seul entier pour huit ou dix femelles. On dit que les *chameaux* à deux bosses et les dromadaires produisent ensemble des individus inféconds comme les mulets, mais plus forts et plus durs à la fatigue que les races originelles.

— Hist. Le *chameau* est mentionné fréquemment dans la Bible. Dans la Genèse, les *chameaux* figurent parmi les présents envoyés par Pharaon à Abraham, lorsqu'il était en Égypte; d'où l'on a conclu que cet animal était connu en Égypte, quoique, circonstance bizarre, on n'en retrouve pas la reproduction dans les anciens bas-reliefs et peintures. Les Éthiopiens avaient des *chameaux* en abondance. Lorsque la reine de Saba vint à Jérusalem, elle amenait avec elle des *chameaux* chargés d'épices, d'or et de pierres précieuses. Les peuples qui entouraient les Israélites, par exemple les Madiantites, les Amalécites, les Ismaélites, possédaient beaucoup de *chameaux*, au dire de la Bible. Les troupeaux de *chameaux* de Job se composaient de 3,000 têtes; le nombre en fut doublé après l'épreuve qu'il subit si victorieusement. La vraisemblance de ce chiffre est confirmée par ce passage d'Aristote, dans son *Histoire des animaux* (IX, xxxvii, § 5) : « Il y a dans l'Asie supérieure des hommes qui possèdent jusqu'à 3,000 *chameaux*. » Il résulte de différents passages de la Bible qu'on se servait des *chameaux* comme monture et comme bête de somme. Un passage de Samuel, concordant avec l'affirmation d'Hérodote, de Xénophon, de Tite-Live et de Plin, nous apprend qu'on les employait aussi dans les combats. Cyrus en avait dans son armée lorsqu'il défait Crésus. Hérodote prétend qu'il les fit opposer à la cavalerie ennemie, parce que, selon lui, le cheval craint le *chameau* et ne peut en supporter ni la vue ni l'odeur. Xénophon confirme ce témoignage, en assurant que dès que la cavalerie lydienne aperçut les *chameaux*, les chevaux se cabrèrent et s'enfuirent pleins d'épouvante. Les Perses, lorsqu'ils furent défaits par Agésilas, avaient des *chameaux* dans leur cavalerie. Dans la bataille qu'Antiochus livra aux Romains, Tite-Live parle d'archers arabes montés sur des dromadaires, et portant des épées à lame étroite, mais longue de quatre coudées, afin de pouvoir, du haut de leur monture, atteindre l'ennemi. Les chameaux étaient très-estimés pour le lait qu'elles fournissaient. Il est probable que les Hébreux le consommait, comme la plupart des autres peuples orientaux, bien que cela ne soit pas dit expressément dans la Bible. Il est certain que la chair de *chameau*, dont les Arabes sont si friands, était défendue comme impure par les prescriptions mosaïques. Le poil de *chameau* fournissait également aux peuples orientaux une matière textile précieuse par ses emplois multiples, quoique donnant une étoffe assez rude. Saint Jean-Baptiste portait une robe faite de poils de *chameau*. Elien nous dit que dans les environs de la mer Caspienne on faisait, de son temps, avec le poil de *chameau*, de très-bonnes étoffes, ce qui est confirmé par les temps modernes par le témoignage de Chardin.

En dehors du mot *gamal*, les Hébreux en avaient deux autres pour désigner le *chameau* : *béker* ou *bikra* et *kirkarot*. Le *béker* ou *bikra* n'était autre que le dromadaire, servant exclusivement pour les courses rapides. On en a retrouvé dans les bas-reliefs assyriens de très-exactes reproductions. Le *kirkarot* semble avoir été une espèce particulière de *chameau* servant de bête de somme.

En Europe, les *chameaux* ont été amenés à plusieurs reprises, notamment au i^{er} siècle, par les Goths, dans la vallée du Danube. Ils paraissent ne pas avoir été rares en Occident à l'époque mérovingienne. Au temps des Maures, le dromadaire était connu en Espagne, et, longtemps après la prise de Grenade, on l'employait encore dans le sud de la Péninsule. Aujourd'hui même, dans la province de Huelva, il remplace en partie le cheval, le mulet et le bœuf; il laboure la terre, traîne les voitures et fait tourner les moulins à huile. Le dromadaire existe en Toscane depuis plus de deux cents ans; on a même voulu faire remonter son introduction dans ce pays jusqu'au temps des croisades. On trouve aussi des dromadaires en Grèce, mais leur existence y est plus récente : elle date de la guerre de l'indépendance. Il y en a également en France; toutefois, dans ce dernier pays, leur acclimatation est peu avancée, ou plutôt elle commence à peine, parce que rien n'y a été fait jusqu'à ce jour que sur une très-petite échelle et sans esprit de suite. En Amérique, il y a,

III.

CHAMÉLÉOLIS s. m. (ka-mé-lé-o-liss — contract. de *caméléon* ou *chaméléon* et *anolis*). Erpét. Genre de reptiles iguaniens, voisins des anolis.

CHAMÉNÉRION s. m. (ka-mé-né-ri-on — du gr. *chamai*, à terre; *néros*, humide, aqua-

CHAMÉROSE s. f. (ka-mé-ro-se — du gr. *chamai*, à terre, et de *rose*). Bot. Genre d'ar-

brisseaux, de la famille des rosacées, tribu des dryadées, comprenant environ six espèces, qui croissent dans les régions centrales et montagneuses de l'ancien continent.

CHAMEROY (Louise), danseuse française, née en 1779, morte à Paris en 1802. Elle figura d'abord dans une troupe de mauvais acteurs qui jouaient de petites pièces en un acte sur un théâtre forain. Vestris, qui s'intéressait à elle, développa ses dispositions pour la danse. Admise à l'Opéra, elle y remplit avec une grâce parfaite et une espièglerie séduisante le rôle de Cupidon dans le ballet de Gardel, *Télémaque dans l'île de Calypso* (1790), rôle qui est resté son triomphe. Gardel composa pour elle le même personnage dans le *Jugement de Paris*, en 1793. Les succès de la charmante ballerine se continuèrent dans le ballet de l'Opéra, *Anacréon chez Polycrate*, de Grétry (1797), et dans *Aspasia*, de Kreutzer (1801). Jeune, belle, au moment de ses plus éclatants succès, elle mourut à la peine et d'une suite de couche, épuisée, excédée par le travail et la fatigue; elle n'avait que vingt-trois ans. Ses obsèques furent l'occasion d'un scandale politico-religieux, voisin d'une sérieuse émeute. Le curé de Saint-Roch avait fermé les portes de son église au corps de la danseuse, qu'il croyait excommuniée, oubliant sans doute que, par lettres patentes données par Louis XIV à l'abbé Perrin, le 28 juin 1669, les acteurs de l'Académie de musique se trouvaient à l'abri des foudres de l'Eglise. Un ecclésiastique, mieux instruit ou plus charitable, desservant l'église des Filles-Saint-Thomas, s'empressa d'accueillir les restes de l'infortunée artiste, et de leur accorder les cérémonies du culte catholique. La conduite du curé de Saint-Roch fut désapprouvée, même par l'archevêque de Paris, qui témoigna de son mécontentement en ordonnant une retraite de trois mois à ce prêtre si peu animé de l'esprit évangélique, afin que, rappelé à ses devoirs par la méditation, il pût se souvenir que Jésus-Christ commande de prier même pour ses ennemis. Cette phrase figure dans un petit article rédigé par le premier consul, et qu'il fit insérer dans le *Moniteur universel*. Au mois de janvier 1815, les mêmes choses devaient se renouveler à propos de l'enterrement de Mlle Raucourt. L'intraitable clergé de Saint-Roch refusa l'entrée de l'église au corps de la célèbre tragédienne; la foule enfonça les portes. Le roi Louis XVIII, pour mettre fin au désordre, chargea un de ses aumôniers d'aller remplir à Saint-Roch les fonctions du curé de la paroisse. Ensuite, un peuple immense, aux flots grondants, roula autour du char funèbre jusqu'au Père-Lachaise. En rappelant ces détails, on songe malgré soi aux *Deux sœurs de charité* de Barranger, et au paternel accueil du portier des élus, à qui la jeune danseuse pouvait dire, elle aussi :

Mais qu'à mon curé Dieu pardonne;
Hélas ! il n'a jamais aimé.

CHAMERRHIPE s. m. (ka-mér-rî-pe — du gr. *chamai*, à terre; *rhîptê*, je me jette). Entom. Genre d'insectes coleoptères, de la famille des serricornes, comprenant une seule espèce du Sénégal.

CHAMÉRUBE s. m. (ka-mé-ru-be — du gr. *chamai*, à terre, et du lat. *rubus*, buisson). Bot. Espèce de ronce des montagnes.

CHAMÉSAURE s. m. (ka-mé-sô-re — du gr. *chamai*, à terre; *sauros*, lézard). Erpét. Genre de reptiles sauriens dont le corps est très-allongé, et qui habitent le sud de l'Afrique.

CHAMÉSAURINE s. f. (ka-mé-sô-rî-ne — du gr. *chamai*, à terre; *sauros*, lézard). Erpét. Genre de reptiles sauriens qui ressemblent à des ophiidiens.

CHAMESCIADIE s. f. (ka-mé-si-a-di — du gr. *chamai*, à terre; *skiadion*, ombrelle). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des aminées, formé aux dépens des bunions, et comprenant une seule espèce, qui croît sur le Caucase.

CHAMESPHAQUE s. f. (ka-mé-sfa-ke — du gr. *chamai*, à terre; *sphakos*, sauge). Bot. Genre de plantes, de la famille des labiées, comprenant une seule espèce, qui croît dans la Zougarie.

CHAMESTEPHANUM s. m. (ka-mé-sté-fa-nom — du gr. *chamai*, à terre; *stephanos*, couronne). Bot. Syn. de *ACHYROPSA*.

CHAMÉSYCE s. m. (ka-mé-si-se — du gr. *chamai*, à terre; *sukê*, figuier). Bot. Ancien nom d'un figuier nain et d'une petite euphorbe.

CHAMEUL s. m. (cha-meul). Mamm. Forme ancienne du mot *CHAMEAU*.

CHAMÈZE s. m. (ka-mè-ze — du gr. *chamai*, à terre; *zôô*, je vis). Ornith. Genre de fourmiliers.

— *Encycl.* Ce genre d'oiseaux, qui appartient à la famille des fourmiliers, présente les caractères suivants : bec court, légèrement arqué, couvert à sa base, jusque sur les narines, par les plumes frontales; ailes très-courtes, arrondies, tarses longs et grêles, à doigts assez allongés, l'externe réuni à sa base avec le médian; pouce allongé, robuste, ainsi que son ongle qui est très-comprimé; queue courte, épaisse, arrondie. L'espèce type est le *chamèze merle* ou *fourmilier flamé*. Cet oiseau habite le Brésil; par ses formes exté-

rieures, il ressemble à une grive; mais ses mœurs le rapprochent des grilleries, auxquelles plusieurs auteurs l'ont réuni. Il vit et niche sur le sol.

CHAMFORT ou **CHAMPFORT** (Nicolas DE), littérateur français, membre de l'Académie, né en 1741, dans un village près de Clermont, en Auvergne, mort à Paris en 1794. Enfant de l'amour, comme beaucoup d'autres d'infinité d'esprit, il ne connut jamais sa mère, et on l'appela d'abord Nicolas tout court, nom qui eût pu nuire à ses succès dans le monde. Nicolas fut admis, en qualité de boursier, au collège des Grassins, à Paris, et il y remporta tous les prix. Au sortir de cet établissement, il s'intitula bravement M. de Chamfort, peut-être en souvenir du hameau natal, et sûrement, comme le dit M. Sainte-Beuve, pour se présenter dans le monde d'un air plus décent : « Il attachait, ajoute le critique dans une note, beaucoup d'importance au nom. Un jour, le duc de Créquy lui disait : « Mais, monsieur de Chamfort, il me semble qu'aujourd'hui un homme d'esprit est l'égal de tout le monde, et que le nom n'y fait rien. — Vous en parlez bien à votre aise, monsieur le duc, répliqua Chamfort; mais supposez qu'au lieu de vous appeler M. le duc de Créquy vous vous appeliez M. Criquelet; entrez dans un salon, et vous verrez si l'effet sera le même. »

Le jeune homme porta d'abord le petit collet; mais le costume d'abbé ne lui convenait guère, et il ne tarda point à le jeter aux orties, à la suite d'une escapade. Il avait une figure charmante. Enfant de l'Amour, a-t-on dit, il était beau comme lui, plein de feu, de gaieté, impétueux, malin, studieux et espiègle. Cependant il fallait songer à travailler pour vivre. En attendant mieux, Chamfort entra chez un vieux procureur pour y gratter du papier en qualité de dernier clerc. Le vieux procureur, le jugeant trop intelligent, trop instruit pour sa besogne, le fit précepteur de son fils. Notre Adonis auvergnat remplit le même emploi dans plusieurs familles; mais sa figure et sa hardiesse libertine lui valaient des bonnes fortunes contraires à la paix domestique et à sa propre sécurité. Devenu enfin secrétaire d'un riche Liégeois, il l'accompagna en Allemagne, puis rompit son engagement et revint à Paris, bien convaincu que personne moins que lui n'était propre à être Allemand. Dès ce moment, le monde et les lettres l'attirèrent, et il s'y lança résolument avec la conscience de sa force et de sa valeur. Tout en se livrant à des travaux obscurs, il composa une toute petite comédie en vers, la *Jeune Indienne*, qui n'est vraiment, comme le dit Grimm, qu'un ouvrage d'enfant, pour le fond comme pour la forme.

Ce début de Chamfort, dit M. Sainte-Beuve, n'annonce aucune espèce d'originalité poétique, et il en était dépourvu en effet. On n'y pouvait distinguer qu'une certaine élégance naturelle, qui tenait à la sensibilité de la première jeunesse, sensibilité qu'il perdit bientôt, et qui se défit comme la fraîcheur même de son visage. Deux prix de l'Académie lui échurent, l'un pour une épître en vers, d'une fade élégance, intitulée : *Épître d'un père à son fils sur la naissance d'un petit-fils* (1764); l'autre pour l'*Eloge de Molière* (1769). L'*Eloge de La Fontaine* (1774) fut couronné par l'Académie de Marseille. Nous citons pour mémoire les ballets qui furent représentés dans les spectacles de la cour à Fontainebleau : *Palmyre, Zénis et Almasée*. Le *Marchand de Smyrne* est une petite comédie épigrammatique qui amusa et réussit. Elle offre des traits malins lancés contre l'aristocratie, et dont l'auteur se fit un mérite plus tard, quand il adopta avec ardeur les principes de la Révolution. Le grand succès, ou du moins le grand effort littéraire de notre auteur, fut dit M. Sainte-Beuve, sa tragédie de *Mustapha et Zéangir*. Il y travailla, dit-on, depuis quinze ans; ce serait beaucoup d'y avoir mis six mois. Le fond en était pris à une ancienne pièce d'un auteur obscur, Belin. Le sujet est l'amour fraternel entre les deux fils de Soliman, deux fils de lits différents, et qui meurent dans les bras l'un de l'autre. Le genre admis, il y a de la simplicité, et l'on s'est accordé à y louer un style pur et des *sentiments doux*, ce qui est assez singulier dans une tragédie et chez un auteur tel que Chamfort; il réservait toute sa douceur pour ses tragédies. Il s'y montra un disciple affaibli de Racine dans *Bojaset*, et de Voltaire dans *Zaire*. La pièce fut donnée d'abord au théâtre de la cour de Fontainebleau (le 1^{er} et le 7 novembre 1778), sous les yeux de la jeune reine Marie-Antoinette. On dit que Louis XVI, à ce spectacle et à ce combat de l'amour fraternel entre Mustapha et Zéangir, pleura. On y vit une allusion touchante à l'union intime qui régnait entre le roi et ses frères. Aussitôt la pièce jouée et applaudie, la reine fit appeler Chamfort dans sa loge et voulut lui annoncer la première que le roi lui accordait une pension de 1,200 livres sur les menus. Elle y ajouta tout ce que sa grâce naturelle put lui suggérer pour relever le prix de cette faveur. « Racontez-nous, disait au sortir de là un courtisan à Chamfort, toutes les choses flatteuses que la reine vous a dites. — Je ne pourrai jamais, répondit le poète, ni les oublier ni les répéter. » On ne s'en tint pas là à son égard, et le prince de Condé nomma aussitôt Chamfort secrétaire de

ses commandements, avec 2,000 livres de pension.

La tragédie, dédiée à la reine comme de raison, fut représentée sur la scène du Théâtre-Français l'hiver suivant; mais elle fut assez froidement accueillie. Chamfort ne s'en vit pas moins comblé de faveurs; à celles que nous avons déjà indiquées, il faut ajouter une pension sur le *Mercur*, la place de lecteur du comte d'Artois et celle de secrétaire de madame Elisabeth; enfin, il fut admis à l'Académie en 1781, et eut un logement chez M. de Vaudreuil, dont l'hôtel était situé rue de Bourbon.

Mais Chamfort, si bien traité, n'aimait pas l'ancienne société française; il se sentait à ses gages comme « auteur aimable, » et cela l'humiliait, contrariait sa fierté et sa sauvagerie. Qu'on joigne à tout cela une santé ruinée par les plaisirs, et on aura le secret de cette humeur âcre, sarcastique, mordante, toujours prête à s'échapper en traits acérés. Il accueillit la Révolution avec enthousiasme, bien qu'elle lui fit perdre ses pensions; mais il aimait avant tout l'indépendance, et ce qu'il avait vu dans le monde où il avait été accueilli lui avait donné une triste opinion des classes dont la Révolution menaçait les intérêts. Peu de temps auparavant, Chamfort avait quitté le comte de Vaudreuil, c'est-à-dire le camp aristocratique, pour aller habiter les arcades du Palais-Royal. Là, il avait repris cette vie de travail et de dénuement qu'il n'avait que trop connue, collaborant au *Mercur* et à divers autres recueils, et composant les vingt-six premiers morceaux des *Tableaux de la Révolution* (1790-1791), excellent travail encore très-estimé. Précédemment, il avait eu une part importante à l'écrit de Mirabeau sur l'ordre de *Cincinnatus*, et écrivit pour le grand orateur le discours sur la destruction des Académies, thèse d'autant plus piquante que l'auteur était académicien. La politique, comme le spectacle du monde, lui inspira de ces mots concis, fins et profonds qui résument toute une situation; dès les premiers jours, il avait donné pour mot d'ordre à la Révolution *Guerre aux châteaux, paix aux chaumières*, devise qui n'avait sans doute pas dans son esprit la portée terrible que lui donnèrent les événements; à ceux qui prétendaient qu'on devait réformer les anciennes institutions, non les détruire, il répondait ironiquement : *On ne peut nettoyer les écuries d'Augias avec un plumet*. On sait aussi que ce fut lui qui donna à Sieyès le titre et l'idée de sa fameuse brochure *Qu'est-ce que le tiers état?* Le comte de Launay raconte quelque part qu'il fut un matin visité par Chamfort, qui lui dit : « Je viens de faire un ouvrage. — Comment, un ouvrage, un livre ! — Non pas un livre, je ne suis pas si bête, mais un titre de livre, et ce titre est tout. J'en ai déjà fait présent au puritain Sieyès, qui pourra le commenter tout à son aise. Il aura beau dire, on ne se ressouviendra que du titre. — Quel est-il donc ? — Le voici : *Qu'est-ce que le tiers état? Tout. Qu'est-ce ? Rien*. » C'est là, en effet, à une variante près, le titre et le début de la fameuse brochure de Sieyès. Chateaubriand, qui l'a connu, a dit de lui, avec cette affectation de scepticisme qui était devenue la monomanie de sa vieillesse : « Je me suis toujours étonné qu'un homme qui avait tant de connaissance des hommes eût pu épouser si chaudement une cause quelconque. » Chamfort avait en effet embrassé avec une conviction sincère la cause de la Révolution, sans aspirer à jouer un rôle politique dans le grand drame qui se déroulait sous ses yeux. Resté simple spectateur, il cédait trop facilement aux entraînements de sa verve railleuse, ainsi qu'à ce tranchant esprit de censure habituel à ceux qui, n'étant point mêlés aux événements, conservent assez de sang-froid pour les juger. Sous la Terreur, il combattit les hommes et les idées du jour par des railleries satiriques et des mots piquants : « Sois mon frère, ou je te tue », disait-il, traduisant à sa manière la devise révolutionnaire : *Fraternité ou la mort*. Mais l'état violent de la société ne comportait pas la petite guerre d'épigrammes. L'imprudent et spirituel censeur fut arrêté une première fois et détenu pendant quelques jours aux Madelonnettes. Il était, depuis le ministère Roland, conservateur à la Bibliothèque nationale. Il jura dès lors de mourir plutôt que de laisser une seconde fois porter atteinte à sa liberté. Menacé d'une nouvelle arrestation, il se tira un coup de pistolet et ne parvint qu'à se crever un œil; il tenta alors de s'achever en se portant des coups de rasoir à la gorge, au cœur et aux jarrets. Relevé sanglant, il revint, à force de soins, sinon à la santé, au moins à la vie; mais une imprudence des médecins ou la réaction d'une maladie ancienne l'emporta peu de temps après.

Chamfort était-il un ennemi de la Révolution? Cent fois non. Celui qui a dit le premier cette parole terrible et profonde : « On ne nettoie pas les écuries d'Augias avec un plumet; » celui-là comprenait la dure nécessité dans laquelle se trouvaient les acteurs de cette sanglante tragédie. Seulement, c'était un homme d'esprit, et, quand le trait venait sur ses lèvres et au bout de sa plume, il le lançait sans souci du lendemain.

Outre les productions que nous avons citées, on doit à Chamfort des *Poésies fugitives* (épigrammes morales ou badines, fables, contes, épigrammes, etc.); l'*Homme de lettres, discours philosophique*, en vers; *Bibliothèque*

de société, achevée par Hérissant; *Dictionnaire d'anecdotes dramatiques*, avec Delaporte; *Pensées, maximes et anecdotes; Prêts de l'art dramatique ancien et moderne; Œuvres choisies*, etc. Un petit volume in-12 qui a paru en 1800 sous le titre de : *Chamfortiana*, n'est qu'un extrait des *Pensées, maximes et anecdotes*. L'édition la plus complète et la plus estimée des œuvres de Chamfort est celle de M. Anguis, qui l'a fait précéder d'une *Notice historique* sur la vie et les écrits de l'auteur (Paris, 1824-1825, 5 vol. in-80).

Pour donner à nos lecteurs une idée de l'esprit mordant et incisif qui distinguait les saillies de Chamfort et de sa manière de raconter des anecdotes piquantes, nous allons mettre sous leurs yeux quelques citations prises au hasard, et nous commencerons par un petit conte en vers :

Un chapelier venait purifier
Sa conscience aux pieds d'un barnabite.
« Ça, mon ami, votre état ? — Chapelier.
— Bon ! Et quelle est la coulpe favorite ?
— Voir la donzelle est mon cas familier.
— Souvent ? — Assez. — Et quel est l'ordinaire ?
Hein ! tous les mois ? — Ah ! c'est trop peu, mon père.
— Tous les huit jours ? — Je suis plus coutumier.
— De deux jours l'un ? — Plus encor ; j'ai beau faire
A tous moments le plus ferme propos...
— Quoi ! tous les jours ? — Je suis un misérable...
— Soir et matin ? — Justement ! — Comment diable !
Et dans quel temps faites-vous des chapeaux ? »

— L'amour tel qu'il existe dans la société n'est que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes.

— Un sot qui a un moment d'esprit étouffe et scandalise comme des chevaux de fiacre au galop.

— Il y a des sottises bien habillées, comme il y a des sots très-bien vêtus.

— On réfutait je ne sais quelle opinion de Chamfort sur un ouvrage, en lui parlant du public qui en jugeait autrement. « Le public ! le public ! dit-il, combien faut-il de sots pour faire un public ? »

— Il n'y a que l'inutilité du premier déluge qui empêche Dieu d'en envoyer un second.

— On fausse son esprit, sa conscience et sa raison, comme on gâte son estomac.

— On n'imagine pas combien il faut d'esprit pour n'être pas ridicule.

— Notre raison nous rend quelquefois aussi malheureux que nos passions; et on peut dire de l'homme, quand il est dans ce cas, que c'est un malade empoisonné par son médecin.

— Les succès produisent les succès, comme l'argent produit l'argent.

— Le monde est... un mauvais lieu que l'on avoue.

— Je demandais à M. N... pourquoi il n'allait plus dans le monde; il me répondit : « C'est que je n'aime plus les femmes et que je connais les hommes. »

— La meilleure philosophie, relativement au monde, c'est d'allier à son égard le sarcasme de la gaieté avec l'indulgence du mépris.

— Le monde physique paraît l'ouvrage d'un être puissant et bon, qui a été obligé d'abandonner à un être malin l'exécution d'une partie de son plan; mais le monde moral paraît être le produit des caprices d'un diable devenu fou.

— Il n'y a d'histoire digne d'attention que celle des peuples libres : l'histoire des peuples soumis au despotisme n'est qu'un recueil d'anecdotes.

— Les ouvrages qu'un auteur fait avec plaisir sont souvent les meilleurs, comme les enfants de l'amour sont les plus beaux.

— Un homme allait, depuis trente ans, passer toutes les soirées chez madame de... Il perdit sa femme; on crut qu'il épouserait l'autre et on l'y encourageait. Il refusa : « Je ne saurais plus, dit-il, où aller passer mes soirées. »

— La noblesse, disent les nobles, est un intermédiaire entre le roi et le peuple... Oui, comme le chien de chasse est un intermédiaire entre le chasseur et les lièvres.

— La plupart des nobles rappellent leurs ancêtres à peu près comme un *cicerone* d'Italie rappelle Cicéron.

— M^{me} Beauzée couchait avec un maître de langue allemande; M^{me} Beauzée les surprit au retour de l'Académie; l'Allemand dit à la femme : « Quand je vous disais qu'il était temps que je m'en aille. » M^{me} Beauzée, toujours puriste, le reprit : « Quo je m'en *allasse*, monsieur. »

— M. de Chaulnes avait fait peindre sa femme en Hébé; il ne savait comment se faire peindre pour faire pendant; M^{lle} Qui-naut, à qui il faisait part de son embarras, lui dit : « Faites-vous peindre en Hébé. »

— Sieyès, dans une discussion, ayant dit à Chamfort : « Permettez-moi que je vous dise ma façon de penser là-dessus. » Chamfort lui répondit : « Dites-moi tout uniment votre pensée, et épargnez-m'en la façon. »

Voici un spécimen de sa manière de raconter. « L'abbé de Molière était un homme simple et pauvre, étranger à tout, hors à ses travaux sur le système de Descartes; il n'avait

point de valet, et travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte sur sa tête par-dessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite et à gauche. Un matin, il entend frapper à sa porte : « Qui va là ? — Ouvrez... » Il tire un cordon et la porte s'ouvre. L'abbé de Molière ne regardait point : « Qui êtes-vous ? — Donnez-moi de l'argent. — De l'argent ? — Oui, de l'argent. — Ah ! j'entends : vous êtes un voleur ! — Voleur ou non, il me faut de l'argent. — Vraiment oui, il vous en faut : eh bien ! cherchez là-dedans... » Il tend le cot, et présente un des côtés de la culotte. Le voleur fouille : « Eh bien ! il n'y a point d'argent ? — Vraiment non ; mais il y a ma clef. — Eh bien ! cette clef... — Cette clef, prenez-la. — Je la tiens. — Allez-vous-en à ce secrétaire ; ouvrez... » Le voleur met la clef à un autre tiroir. « Laissez donc, ne dérangez pas, ce sont mes papiers. Ventre-bleu ! finirez-vous ? ce sont mes papiers : à l'autre tiroir vous trouverez de l'argent. — Le voilà. — Eh bien ! prenez-le, et laissez-moi travailler. »

« Je n'ai fait dans ma vie qu'une méchanceté, lui disait un jour Rulhière. — Quand finira-t-elle ? » répliqua Chamfort.

Lorsqu'il fut reçu à l'Académie française, Rivarol dit à propos de cette élection : « C'est une branche de muguet entée sur des pavots. »

Chamfortiana, titre donné à un recueil d'anecdotes plus ou moins authentiques attribuées à Chamfort. Pour connaître cet écrivain, ce n'est pas dans ses rares ouvrages qu'il faut le chercher, mais dans ces mots, ces saillies, ces anecdotes piquantes qu'il semait chaque soir d'une main si prodigieuse dans les salons et les boudoirs. Il est là tout entier, et son siècle avec lui ; on y retrouve cette époque élégante et corrompue, incrédule par frivolité plus que par conviction, se moquant également de Dieu et d'elle-même. Nous allons donner sous ce titre quelques-unes des saillies les plus remarquables échappées à l'humeur caustique de Chamfort ; elles n'ont pas seulement le mérite d'être spirituelles, elles sont instructives et appartiennent à l'histoire : c'est une revue anecdotique du XVIII^e siècle.

Une femme était à une représentation de *Mérope*, et ne pleurait point ; on était surpris. « Je pleurerais bien, dit-elle, mais j'attends mon amant ce soir. »

Quand M. de B... lisait, ou voyait, ou entendait raconter quelque action bien infâme ou très-criminelle, il s'écriait : « Oh ! comme je voudrais qu'il m'en eût coûté un petit écu, et qu'il y eût un Dieu ! »

On condamna en même temps le livre de l'*Esprit* et le poème de la *Pucelle*. Ils furent tous les deux interdits en Suisse. Un magistrat de Berne, après une grande recherche de ces deux ouvrages, écrivit au sénat : « Nous n'avons trouvé dans tout le canton ni *esprit* ni *pucelle*. »

Le marquis de Choiseul-Labaume, étant très-jeune, devint triste tout à coup. Son oncle, l'évêque de Châlons, dévot et grand janséniste, lui en demanda la raison ; il lui dit qu'il avait vu une cafetière qu'il voudrait bien avoir, mais qu'il en désespérait. Elle est donc bien chère ? — Oui, mon oncle ; vingt-cinq louis. L'oncle les donna, à condition qu'il verrait cette cafetière. Quelques jours après, il en demanda des nouvelles à son neveu. — « Je l'ai, mon oncle, et la journée de demain ne se passera pas sans que vous l'ayez vue. » Il la lui montra, en effet, au sortir de la grand-messe. Ce n'était point un vase à verser du café ; c'était une jolie cafetière, c'est-à-dire une *limonadière*, très-connue depuis sous le nom de *madame de Buxi*. On conçoit la colère du vieil évêque janséniste.

Quand l'archevêque de Lyon, Montazet, alla prendre possession de son siège, une vieille chanoinesse, sœur du cardinal de Tencin, lui fit compliment de ses succès auprès des femmes, et entre autres de l'enfant qu'il avait eu de madame de Mazarin. Le prélat nia tout, et ajouta : « Madame, vous savez que la calomnie ne vous a pas ménagée vous-même ; mon histoire avec madame de Mazarin n'est pas plus vraie que celle que l'on vous prête avec le cardinal. — En ce cas, dit la chanoinesse tranquillement, l'enfant est de vous. »

Louis XV demanda au duc d'Ayen s'il avait envoyé sa vaisselle à la Monnaie ; le duc répondit que non. « Moi, dit le roi, j'ai envoyé la mienne. — Ah ! sire, dit le duc d'Ayen, quand Jésus-Christ mourut le vendredi, il savait bien qu'il ressusciterait le dimanche. »

Mme Desparbes étant un jour dans l'intimité la plus grande avec Louis XV, le roi lui dit : « Tu as accordé les faveurs à tous mes sujets. — Ah ! sire, — Tu as eu le duc de Choiseul. — Il est si puissant ! — Le maréchal de Richelieu. — Il a tant d'esprit ! — Monville. — Il a une si belle jambe ! — A la bonne heure, mais le duc d'Amont, qui n'a rien de tout cela ? — Ah ! sire, il est si attaché à Votre Majesté ! »

Fox avait emprunté des sommes immenses à différents juifs, et se flattait que la succes-

sion d'un de ses oncles payerait toutes ces dettes. Cet oncle se maria et eut un fils ; à la naissance de l'enfant, Fox dit : « C'est le Messie que cet enfant, il vient au monde pour la ruine des Juifs. »

« Qu'un homme d'esprit, disait M. de T..., ait des doutes sur sa maîtresse, cela se conçoit, mais sur sa femme ! Il faut être bien bête. » Ce mot peint à lui tout seul la société du XVIII^e siècle et la manière dont y était traité le mariage.

M. de P... demandait à l'évêque de... une maison de campagne où celui-ci n'allait jamais ; l'évêque lui répondit : « Ne savez-vous pas qu'il faut toujours avoir un endroit où l'on n'aille pas, et où l'on croie qu'on serait heureux si on y allait. » M. de P..., après un instant de silence, répondit finement : « Cela est vrai, et c'est ce qui a fait la fortune du paradis. »

Un misanthrope avait pour exprimer le mépris une formule favorite : « C'est l'avant-dernier des hommes, disait-il. — Pourquoi l'avant-dernier, lui demandait-on. — Pour ne décourager personne, » répliquait-il.

Une fille prude, étant à confesse, dit : « Je m'accuse d'avoir estimé un jeune homme. — Estimé ! combien de fois ? » demanda le Père.

Autrefois, on tirait le gâteau des Rois avant le repas. M. de Fontenelle fut roi, et comme il négligeait de servir d'un excellent plat qu'il avait devant lui, on lui dit : « Le roi oublie ses sujets. » A quoi il répondit : « Voilà toujours comme nous sommes, nous autres. »

M. de Vaucanson s'était trouvé l'objet principal des attentions d'un prince étranger, quoique M. de Voltaire fût présent. Embarrassé et honteux de ce que le prince n'eût rien exprimé de gracieux à Voltaire, il s'approche de ce dernier et lui dit : « Le prince vient de me dire telle chose (un compliment très-flateur pour Voltaire). » Celui-ci vit bien que c'était une politesse de Vaucanson, et répliqua : « Je reconnais tout votre talent dans la manière dont vous faites agir les machines. »

Quelque temps avant que Mme de Pompadour fût devenue la maîtresse en titre de Louis XV, elle courait après lui aux chasses. Le roi eut la complaisance d'envoyer à M. d'Étiolles, son mari, une ramure de cerf. Celui-ci la fit mettre dans sa salle à manger, avec ces mots : « Présent fait par le roi à M. d'Étiolles. »

On demandait au duc de Lauzun ce qu'il dirait à sa femme (qu'il n'avait pas vue depuis dix ans), si elle lui écrivait : « Je viens de découvrir que je suis grosse. » Il réfléchit et répondit : « Je lui écrirais : Je suis charmé d'apprendre que le ciel ait enfin béni notre union ; » soignez votre santé ; j'irai vous faire ma cour ce soir. » C'était du reste le système d'un certain duc de Roquemont, dont la femme était très-galante, et dans la chambre de laquelle il couchait une fois par mois, pour prévenir les mauvais propos si elle devenait grosse ; puis il s'en allait en disant : « Me voilà net ; arrive qui plante. »

D'Alembert se trouva chez Voltaire avec un célèbre professeur de droit de Genève. Celui-ci, admirant l'universalité de Voltaire, dit à d'Alembert : « Il n'y a qu'en droit public que je le trouve un peu faible. — Et moi, dit d'Alembert, je ne le trouve un peu faible qu'en géométrie. »

L'anecdote suivante donne bien l'idée de la distinction des rangs et de la hiérarchie sociale qui existait encore dans les salons du siècle dernier. D'Alembert, jouissant déjà de la plus grande réputation, se trouvait chez Mme du Deffant où étaient le président Hénault et Pont-de-Veyle. Arrive un médecin nommé Fournier, qui, en entrant, dit à Mme du Deffant : « Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mon très-humble respect ; » à M. le président Hénault : « Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer ; » à M. de Pont-de-Veyle : « Monsieur, je suis votre serviteur ; » à d'Alembert : « Bonjour, monsieur. »

M. de Barbançon, qui avait été très-beau, possédait un superbe jardin que la duchesse de la Vallière alla voir. Le propriétaire, alors très-vieux et très-goutteux, lui dit qu'il avait été amoureux d'elle à la folie. Mme de la Vallière lui répondit : « Hélas ! mon Dieu, que ne parliez-vous ? vous m'auriez eue tout comme les autres. »

Une femme âgée de quatre-vingt-dix ans disait à Fontenelle, âgé lui-même de quatre-vingt-quinze : « La mort nous a oubliés. — Chut ! » fit le spirituel vieillard en mettant un doigt sur sa bouche.

Le baron de la Houze ayant rendu quelques services au pape Ganganielli, celui-ci le demanda ce qu'il pourrait faire pour lui être

agréable. Le baron de la Houze, rusé Gascon, le pria de lui faire donner les reliques d'un saint. Le pape, charmé de cette preuve de dévotion de la part d'un Français et surtout d'un Gascon, lui fit remettre le corps qu'il demandait. Le baron, qui avait dans les Pyrénées une petite terre d'un revenu très-minime et sans débouché pour les denrées, y fit porter son saint et le mit en crédit. Les chalands accoururent, les miracles arrivèrent, un village voisin se peupla, les denrées augmentèrent de prix, et les revenus du baron triplèrent.

Duclos disait, à propos des sottises ministérielles : « Sans le gouvernement, on ne rirait plus en France. »

Deux femmes de la cour, passant sur le Pont-Neuf, virent en deux minutes un moine et un cheval blanc ; une des deux, poussant l'autre du coude, lui dit : « Pour la catin, vous et moi nous n'en sommes pas en peine. » (Allusion à l'ancien proverbe populaire : On ne passe jamais sur le Pont-Neuf sans y voir un moine, un cheval blanc et une catin.)

Cette dernière anecdote est une répétition que commet le *Grand Dictionnaire* ; car comment supposer que celui qui a pris pour devise *l'utile dulci* du poète latin ait omis cette anecdote au mot CATIN. Mais le lecteur saura du moins que la paternité de cette délicieuse boutade revient à Chamfort.

CHAMIER (Daniel), théologien protestant français, né en 1565, mort en 1621. Après avoir fait ses premières études à Orange et à Nîmes, il partit pour Genève, y suivit les leçons de Théodore de Bèze et reçut la consécration. De retour en France, il remplit les fonctions de pasteur dans diverses paroisses du midi de la France. La province du Dauphiné le députa à l'assemblée politique de Loudun, où il se fit remarquer par une grande énergie dans la revendication des droits de ses coreligionnaires, et prit, dit Varillas, une large part à la rédaction de l'édit de Nantes, qui leur accordait le libre exercice de leur culte. « On ne vit jamais, dit Bayle, un homme plus roide, plus inflexible, plus intraitable, par rapport aux artifices que la cour mettait en usage pour affaiblir les protestants. » Aussi Chamier fut-il cher aux protestants autant qu'il était odieux aux catholiques.

Un pasteur de Grenoble avait attaqué le dogme de la présence réelle, et le jésuite Cotton s'était offert pour le réfuter ; Chamier fut aussitôt appelé pour prendre part à la dispute, qui eut lieu à Nîmes en 1600. La discussion dura sept jours. Les deux partis prétendirent naturellement avoir remporté la victoire. En 1603, les huguenots du Dauphiné le choisirent encore pour député au synode national de Gap, et il fut élu modérateur de ce synode, qui modifia dans diverses parties la discipline des Églises réformées. Après avoir été pasteur à Montélimart, Chamier fut nommé président du synode national de Privas en 1612, et, la même année, fut appelé à Montauban comme professeur. En 1620, Louis XIII vint mettre le siège devant cette ville. L'énergique résistance qu'il y rencontra fut en grande partie l'œuvre de Chamier, qui fut tué d'un coup de canon, au moment où il courait à la défense d'un bastion. Sa mort fut une perte immense pour les protestants qu'il avait encouragés et soutenus par ses prédications éloquentes et par l'exemple de son courage. Duplex dit à ce sujet : « Il fut autant regretté de ses coreligionnaires que s'ils avaient perdu une des meilleures places de sûreté qu'ils tinssent en France. »

Chamier était très-versé dans la langue grecque, et sa vaste érudition lui avait acquis l'estime et l'amitié de Scaliger. Il a laissé plusieurs ouvrages qui témoignent d'un savoir étendu et d'une merveilleuse aptitude pour la controverse. Sa discussion eut un tort, celui de manquer de modération, tort d'ailleurs assez ordinaire dans les discussions théologiques. L'ouvrage principal de Chamier est : *Pantustria catholica, sive controversiarum de religione adversus pontificios corpus, tomis IV distributum* (Genève, 1626, 4 vol. in-fol.). Nous citerons encore de lui : *Corpus theologicum, sive Loci communes* (Genève, 1653, in-fol.) ; *Epistolæ jesuiticæ* (Genève, 1599, in-8°) ; *la Confusion des disputes papistes* (Genève, 1600, in-8°) ; *la Houle de Babylone*, 1^{re} partie (1612, in-8°), sans indication de lieu.

CHAMIER (Adrien), fils du précédent, mort en 1671. Il fut pasteur de l'Eglise de Montélimart, fut plusieurs fois député dans divers synodes, et s'y distingua tellement, que Richelieu essaya de le séduire, pour accomplir plus vite ses projets de réunion. Il a écrit des *Remarques sur les sermons qui ont été faits par MM. les jésuites au temps du synode de Montélimart* (1 vol. in-4°), ouvrage resté manuscrit, qui a été faussement attribué à son père.

CHAMIER (Frédéric), romancier anglais, né à Londres en 1796. Il entra dans la marine royale en 1809, et se conduisit avec distinction pendant la guerre de 1812 avec les États-Unis. En 1833, il prit sa retraite avec le grade de capitaine, et devint juge de paix des comtés de Hertford et d'Essex. Encouragé par les succès de Marryat, il a écrit comme

lui de nombreux romans maritimes, mais sans déployer l'imagination ni l'humour de son modèle. Les meilleurs de ses romans sont : *la Vie d'un marin*, son chef-d'œuvre (1834) ; *Den Brace* (1835), et *l'Aréthuse* (1836). On peut citer encore : *Jack Adams* (1838) ; *Tom Bowline* (1839) ; *Trevar Hastings* (1841) ; *Passion et devoir* (1843). Sous le titre de *Revue de la Révolution française* de 1848, il a publié une relation personnelle empreinte de partialité. Ses romans ont été traduits en allemand.

CHAMIL, célèbre chef politique et religieux du Caucase. V. SCHAMYL.

CHAMILLARD (Michel de) ministre français, né en 1651, mort en 1721. Poussé par le crédit de Mme de Maintenon, qui s'attachait à entourer le roi d'hommes nuls, il fut élevé à la direction des finances en 1699, et chargé du ministère de la guerre en 1701. Comme il objectait à Louis XIV son incapacité, le monarque lui répondit, avec cette infatuation qui lui était particulière : *Je vous seconderais*. Malgré cet appui, on sait que l'époque de l'administration de Chamillard fut la plus malheureuse de ce règne, et fut signalée par les mesures les plus déplorables : le remplacement de Villars par Villerot, qu'on osa proposer au prince Eugène et à Marlborough ; des expédients de finances qui portèrent la misère publique à son comble ; la création de sinécures vendues à bureau ouvert, etc. L'inapte ministre, qui était d'ailleurs un homme probe et inoffensif, finit par céder au mécontentement public, et donna successivement la démission de ses charges en 1708 et en 1709. On a prétendu qu'il avait dû son étonnante faveur à son adresse au billard. Quelque absurde que semble cette assertion, elle était alors favorablement accueillie par la malignité, et on la trouve consacrée dans une méchante épigramme du temps :

Ci-gît le fameux Chamillard,
De son roi le protonotaire,
Qui fut un héros au billard,
Un zéro dans le ministère.

CHAMILLARD (le P. Étienne), savant antiquaire français de la compagnie de Jésus, né à Bourges en 1656, mort en 1730. Il professa les humanités et la philosophie, et quitta la carrière de l'enseignement pour se vouer exclusivement à l'étude des médailles. Il a laissé un grand nombre de *Dissertations* qui ont été imprimées dans le *Journal de Trévoux*, et deux autres ouvrages *Sur les médailles et pièces rares* de son cabinet (1711, in-4°).

CHAMILLARDE s. f. (cha-mil-lar-de). Mot familier par lequel Voltaire a désigné un édit de persécution contre les protestants, pareil à ceux qui furent contre-signés par Chamillard, ministre de Louis XIV.

CHAMILLY (Hérard BOUTON, marquis de), né en 1630, mort en 1673. Il s'attacha dès sa jeunesse au prince de Condé et le suivit dans toutes ses guerres. Après la campagne de Hollande, où il avait commandé un corps d'armée en qualité de lieutenant général, Louis XIV le nomma son aide de camp, et il allait être nommé maréchal de France lorsqu'il mourut.

CHAMILLY (Noël BOUTON, marquis de), maréchal de France, frère du précédent, né à Chamilly en 1636, d'une ancienne famille de Bourgogne, mort à Paris en 1715. Il lit avec beaucoup de bravoure les guerres de Portugal et de Hollande, s'illustra par sa défense héroïque de Grave, et reçut le bâton de maréchal en 1703. Il est surtout connu par une liaison qu'il eut en Portugal avec une religieuse nommée *Azéforada*, laquelle lui écrivit après son départ des lettres traduites et publiées sous le nom de *Lettres portugaises*, et qui ont été souvent réimprimées. Celles de ces lettres dont l'authenticité paraît certaine respirent ce que l'amour a jamais dicté de plus éloquent et de plus passionné. La meilleure édition est celle de M. de Souza (1824), reproduite en 1853. S'il faut en croire Saint-Simon, « Chamilly était si lourd et si bête, qu'à le voir et à l'entendre on ne comprenait pas qu'une femme se fût éprise de lui. »

CHAMILLY (Claude-Charles LORIMIER d'ESTOGBES de), premier valet de chambre de Louis XVI, né en 1732, mort en 1794. Il obtint d'abord d'être renfermé au Temple avec son maître, et fut ensuite transféré à la Force. Lors des massacres de septembre, les neurtriers le mirent en liberté ; mais il fut arrêté de nouveau en février 1794, condamné à mort et décapité. — Son fils, le chevalier de CHAMILLY, né à Paris en 1759, mort en 1827, fut emprisonné pendant la Terreur, et devint dans la suite premier valet de chambre de Louis XVIII.

CHAMILLY (la vicomtesse de), pseudonyme sous lequel a été écrit un livre qui a fait du bruit sous la Restauration, et intitulé : *Scènes contemporaines et scènes historiques laissées par jeu madame la vicomtesse de Chamilly*. V. SCÈNES CONTEMPORAINES, etc.

CHÂMIR s. m. (châ-mir). Animal fabuleux dont il est parlé dans les traditions rabbiniques, et qui avait le don de tailler et de polir les pierres précieuses.

CHAMIR (Éléazar), savant arménien, né près d'Isapahan vers 1720, mort à Madras vers 1790. Il se livra au commerce, tout en cultivant les lettres, quitta, après la mort de Na

dir-Chah la Perse, qui était en proie à la guerre civile, et alla s'établir à Madras, où il acquit à la fois une grande fortune et une haute considération. Chamir employa une partie de ses richesses à fonder dans cette ville une imprimerie, un hôpital et une école pour ses compatriotes. On a de lui : *Exhortation aux Arméniens à secouer le joug des musulmans* (1773); *Histoire de ce qui reste de Géorgiens et d'Arméniens* (1775), ouvrage qui a été traduit en français par de Saint-Martin (1818), etc.

CHAMIRE s. f. (cha-mi-re). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, tribu des héliophiles, formé aux dépens des buniades, et comprenant une seule espèce, qui croît au Cap de Bonne-Espérance.

CHAMIS, divinité que les Japonais invoquent dans toutes les occasions importantes.

CHAMISIES s. f. pl. (cha-mi-zî — rad. *Chamis*, divinité japonaise). Fêtes japonaises en l'honneur de Chamis.

CHAMISSO DE BONCOURT (Louis-Charles-Adélaïde, qui adopta le prénom d'*Adalbert*), littérateur et savant allemand d'origine française, né au château de Boncourt, en Champagne, le 27 janvier 1781, mort à Berlin le 21 août 1838. Français de naissance, issu d'une vieille et illustre noblesse, Chamisso a vécu en Allemagne depuis sa quatorzième année, et s'est tellement imprégné de l'esprit allemand qu'il a été dans son pays d'adoption un poète de premier ordre. Quiconque a étudié la langue et la versification des peuples germaniques sait qu'il y a un abîme entre les sentiments, les idées et les langues des deux nations auxquelles appartenait notre poète. Exilé par la Révolution, Chamisso s'enfuit avec ses parents en Hollande. Ils errèrent ensuite quelque temps dans différentes villes d'Allemagne, à Bayreuth, Wurtzbourg et Berlin, où ils se fixèrent enfin en 1797. Le jeune Adalbert, reçu parmi les pages de la reine de Prusse, suivit les cours du collège royal français, entra au service militaire comme enseignant en 1798, et fut promu au grade de lieutenant en 1801. Lorsque ses parents rentrèrent en France, il resta à Berlin et profita de ses loisirs pour étudier la littérature. Il s'essayait déjà dans la poésie, et, malgré les difficultés que lui présentait la langue allemande, il y fit de rapides progrès. Bientôt son amabilité toute française, sa conversation pleine d'esprit, ses talents solides et variés lui attirèrent l'amitié de plusieurs hommes distingués. Il se lia intimement avec quelques jeunes gens que leur goût portait vers la littérature, entre autres avec Varnhagen von Ense, devenu célèbre depuis, et avec qui il rédigea pendant quelques années l'*Almanach des Muses*. Il s'aperçut alors que son éducation première laissait beaucoup à désirer, et s'appliqua à combler les lacunes de son instruction. C'est ainsi qu'il apprit le grec, et plus tard le latin. En 1805, il passa en Hanovre avec son régiment, et l'année suivante à Hameln. Il fit ensuite un voyage en France, et, après y avoir passé l'hiver, il se rendit à Coppet, auprès de Mme de Staël, et de la regagna Berlin, où il s'adonna à l'étude des sciences naturelles. L'époque des luttes nationales fut douloureuse pour lui : il se vit forcé de garder la neutralité. Entre ses deux patries, son âme généreuse hésitait à choisir, et il ressentait tous les coups qui tombaient sur chacune d'elles. Il chercha des consolations dans la poésie ; mais il ne les y trouva pas toujours. C'est seulement lorsque la paix fut rétablie qu'il osa s'abandonner tout à fait à ses sympathies pour la nation allemande. Une autre circonstance contribua aussi à rétablir le calme dans son âme ; ce fut le voyage autour du monde qu'il entreprit avec le capitaine russe de Krusenstern et le fils du fameux Kotzebue. Ce voyage exerça naturellement une influence considérable sur toute sa manière de voir et de penser ; il lui ouvrit des horizons plus vastes. Outre la contemplation toujours si bienfaisante de la nature, la comparaison des différents peuples devait l'amener à mieux comprendre l'humanité dans son ensemble et à tenir moins compte des barrières factices élevées entre les nations par les préjugés et l'ignorance. A son retour à Berlin, en 1818, il fut nommé directeur du Jardin botanique, et put jouir enfin d'un repos longtemps désiré. Sa santé avait toujours été faible ; il souffrait de la poitrine ; en 1831, il dut prendre sa retraite, et, sept ans après, la mort l'enlevait à ses amis.

Chamisso a écrit en vers et en prose, et l'on ne suit vraiment dans quel genre il a déployé le plus de sentiment poétique. Tout d'abord, il se laissa entraîner par l'originalité de l'école romantique allemande ; mais bientôt il marcha dans une voie plus indépendante, gagna de la fermeté et de la profondeur, et abandonna complètement le domaine sentimental. Il ne conserva de son ancienne manière que l'élégance, la facilité et la variété de la forme. Il devint même parfois un peu trop réaliste, et rechercha les sujets dramatiques et terribles ; il affectionna particulièrement les scènes nocturnes et les aventures de brigands ; mais il y a dans son œuvre tant de choses vraiment sublimes ou simplement charmantes, qu'on oublie la trop grande recherche de l'effet. Malgré son origine noble, malgré les malheurs de sa famille et sa position à la cour prussienne, il était tout à fait enfant du

xix^e siècle ; il appréciait les bienfaits de la Révolution française, il aimait le peuple, celui des campagnes surtout. Il suivait avec la plus grande attention la politique française et les progrès de l'esprit libéral, et il applaudit chaleureusement à la révolution de Juillet. Il a chanté la liberté et composé maint poème contre ses ennemis. Ce fut lui qui traduisit avec Heilly les chansons de Béranger, et qui lança contre les jésuites une pièce fort piquante à laquelle servaient d'épigraphe ces deux vers bien connus :

Eteignons les lumières
Et rallumons le feu.

Ce morceau, intitulé *Chant du guet*, est imité des chansons que les poètes allemands prêtent au garde chargé de veiller pendant la nuit, dans les petites villes surtout ; l'auteur y expose le système gouvernemental des jésuites : « Ecoutez, messieurs ; je vais vous dire ce que la cloche a frappé : Rentrez chez vous et cachez la lumière, afin que l'Etat soit en sûreté. Louez les jésuites ! — Ecoutez, voici ce qui doit être : Dieu dans le ciel et nous sur la terre, et le roi absolu, s'il fait nos volontés. Louez les jésuites ! — Si vous voulez être bénis, soyez bien pensants et pieux. Que chacun souffre tant qu'il peut pour éteindre les lumières et rallumer le feu. Louez les jésuites ! — Oui, le feu, en l'honneur de Dieu, pour convertir les hérétiques et les philosophes aussi, selon le vieil et bon usage. Louez les jésuites ! » Toutefois, Chamisso a peu cultivé le genre satirique ; c'est par d'autres côtés qu'il brille. Il s'est tellement approprié la langue allemande qu'il la manie avec plus d'habileté peut-être que les véritables auteurs nationaux, et il a accompli de véritables tours de force en versification. Schlegel, Rückert et Platen n'ont pu réussir aussi bien que lui dans le tercet. C'est dans ses récits poétiques que Chamisso se montre tout entier. Il nous conduit sous toutes les zones et chez tous les peuples du monde ; nous traversons avec lui les plaines glacées de la Russie ; nous nous reposons en Espagne sous les amandiers, en Turquie sous les kiosques ; nous parcourons les forêts épaisses de l'Amérique ; enfin nous visitons les îles de la mer du Sud, leurs populations encore enfantines et naïves. Partout le poète trouve matière à des descriptions qui ne sont jamais fatigantes, à des récits d'une philosophie profonde. Tout cela est semé de poèmes dont le sujet est emprunté à la vie des peuples modernes, aux traditions religieuses ou mythologiques. Le *Crucifix*, par exemple, est l'histoire d'un sculpteur qui, pour arriver à représenter le Christ sur la croix, fit subir cet atroce supplice à un malheureux, et, sur ce modèle, exécuta un chef-d'œuvre. Le réalisme est ici outré, presque repoussant. Chamisso est infiniment meilleur dans le *Jugement de Huahire*, où il peint les mœurs rudes, mais pleines de vigueur, des peuples réputés sauvages, et leur sentiment de la justice. On vante aussi son *Discours du vieux guerrier Serpent bigarré*, et surtout le poème *Salas y Gomez*, qui est en tercets. Salas y Gomez est un rocher aride, solitaire, qui s'élève à pic dans la mer du Sud. Lorsque le poète passa dans le voisinage, on lui raconta que des débris de vaisseaux y avaient été remarqués. Il écrivit alors dans son journal la réflexion suivante : « On est saisi d'horreur en pensant qu'un être humain a pu y être jeté vivant. » Plus tard, il reprit cette pensée, et supposa tout un récit qui aurait été gravé sur trois tables d'ardoise. Ce récit navrant nous reproduit toutes les angoisses d'une âme à la perspective d'une mort lente, terrible, inévitable.

Dans le genre semi-humoristique, il a donné aussi d'excellentes pièces, d'un ton tout à fait populaire : *Jean dans le bonheur* est une des meilleures, ainsi que le *Jouet du géant*, où se cache une leçon profonde à l'adresse des riches et des puissants. La fille du géant va se promener toute seule, et arrive jusqu'au pays des hommes. Elle aperçoit un laboureur qui conduit sa charrue, trouve que c'est bien joli, étale son mouchoir et emporte laboureur, charrue et bœufs. Elle rentre au château en courant : « Eh père ! vois donc le joli joujou que j'ai trouvé, » et, avec une joie tout enfantine, elle pose le tout avec précaution sur la table. Mais le père devient sérieux, et secouant la tête : « Qu'as-tu fait là ? dit-il, le paysan n'est pas un jouet ; sans lui nous n'aurions pas de pain. La race des géants sort de la moelle des paysans. Reporte vite tout cela où tu l'as pris ; le paysan n'est pas un jouet. »

Comme lyrique, Chamisso est encore un des meilleurs poètes de l'Allemagne. Il a conservé dans ce genre toute la netteté et la précision de l'esprit français, qu'il sait admirablement marier au sentiment de l'esprit allemand. Même dans ce genre lyrique, qui prête si fort au développement des idées personnelles, il est essentiellement objectif, comme disent les Allemands, c'est-à-dire qu'il tire la poésie de son sujet plutôt que de la lui prêter. Il aime à développer un thème unique en plusieurs morceaux qui se rattachent l'un à l'autre par l'idée ; ainsi, l'*Amour des femmes et leur vie* se compose d'une série de pièces où il peint l'amour féminin, depuis le premier battement de cœur de la jeune fille jusqu'à la tendresse de la grand-mère, et c'est de tous points un chef-d'œuvre.

Il a aussi imité les poésies de divers peuples (français, lithuaniens, grecs modernes, da-

nois), avec leur prosodie particulière ; la plus curieuse de toutes est certainement celle qu'il a empruntée aux Malais. C'est avant tout, il est vrai, un jeu poétique, un tour de force de versification ; mais, quand il n'est pas trop violent, l'effet en est charmant.

Parmi ses écrits en prose, le seul remarquable au point de vue littéraire est l'*Histoire merveilleuse de Pierre Schlemihl* (Nuremberg, 1814), conte fantastique qu'il composa en 1813. L'auteur écrivit ce petit livre pour égayer la femme et les enfants d'un de ses amis. Il eut cependant plus qu'un succès de famille, car l'ouvrage se répandit dans le monde entier ; on en fit des traductions dans toutes les langues. C'est l'histoire d'un pauvre jeune homme, Pierre Schlemihl, qui vend à Satan son ombre pour une sacoche d'or inépuisable. Devenu riche de cette façon, il est cependant fort malheureux : personne ne veut avoir de relations avec un homme qui n'a point d'ombre. Il a beau éviter de marcher au soleil ou au clair de lune, on finit toujours par s'apercevoir de ce qui lui manque. Les gamins le poursuivent dans la rue ; c'est à grand-peine s'il peut trouver un voiturier qui veuille le conduire. Partout il inspire une terreur invincible. Il cherche inutilement à se consoler en entassant des piles d'or dans sa chambre. Le diable lui offre alors de lui rendre son ombre en échange de son âme. Schlemihl ne se laisse pas tenter, et aime mieux être malheureux sur cette terre que de perdre le bonheur éternel. Il fait plus : pour rompre tout rapport avec le malin esprit, il jette sa bourse, et se trouve à la fois pauvre et sans ombre. Heureusement il trouve les bottes de sept lieues et parcourt le monde, se consolant dans le spectacle de la nature et de ses merveilles. Ce thème très-simple est admirablement développé.

Chamisso avait aussi écrit des ouvrages scientifiques : *Aperçu des plantes les plus utiles et les plus nuisibles de l'Allemagne du Nord* (1827) ; *Voyage autour du monde* ; *De la langue hawaïenne* (1837). Ses *Œuvres* comprennent d'abord deux volumes formés par le *Voyage autour du monde* ; deux autres volumes qui contiennent ses poésies, dont la 17^e édition séparée parut en 1861 ; enfin les deux derniers sont consacrés à sa *Biographie* et à sa *Correspondance*, publiées par J. Hitzig (Leipzig, 1836-1839 ; 5^e édition en 1864).

CHAMISSO s. m. (cha-mi-so — de *Chamisso*, littérateur et savant allemand). Bot. Genre de plantes, de la famille des amarantacées, tribu des achyranthées, comprenant une douzaine d'espèces, qui croissent dans les régions tropicales des deux continents.

CHAMISSONIE s. f. (cha-mi-so-ni — de *Chamisso*, littérateur et savant allemand). Bot. Syn. de SPHÉROSTIGMA.

CHAMITE s. f. (ka-mi-te) — rad. *chame*). Mol. Chame ou came fossile.

CHAMITIQUE adj. (ka-mi-ti-ke — rad. *Cham*). Ethnol. et linguist. Qui vient de Cham : *Le berber et le touareg semblent appartenir à la grande famille des langues chamitiques*. (Renan.)

CHAMITIS s. m. (ka-mi-tiss). Bot. Syn. d'AZORELLE.

CHAMLAGU (chamm-la-gu). Bot. Nom vulgaire d'une espèce de robinier de Chine.

CHAMMANIM s. m. (cham-ma-nimm). Ecrit. suite. Nom donné dans la Bible à des tours de pierre servant d'autels aux Chananéens, adorateurs des astres.

CHAMO (désert de). V. Kobi.

CHAMOIS s. m. (cha-moi. — Pour l'étymologie, voir l'art. encycl.). Mamm. Genre d'antilopes des montagnes, qui ont des cornes brusquement recourbées en forme d'hameçon : **CHAMOIS d'Europe**. **CHAMOIS des Alpes**. **CHAMOIS mâle**. **CHAMOIS femelle**. On chasse les chamois pour leur chair, et principalement pour leur peau. La chasse du chamois est fort difficile et demande autant de hardiesse que d'agilité. (Bouillet.)

— Par ext. Peau de chamois qui, au moyen de manipulations spéciales dont l'ensemble constitue le chamoisage, a été rendue très-souple et très-moelleuse, et qui sert à divers usages : *Culotte de chamois. Aujourd'hui, les fabricants de pianos remplacent souvent le chamois par le feutre.* (Toute peau préparée comme le chamois proprement dit et servant aux mêmes usages : *Dans les ouvrages faits en chamois, on met la fleur en dehors, si l'on emploie des peaux de bouc ou de cerf, et la chair, si l'on se sert de peaux de mouton.* (Maigne.)

— Fam. Nom que l'on donnait autrefois à des officiers qui ne quittaient point leur régiment pour venir à la cour, parce que les anciens officiers de cavalerie qui restaient à la tête de leurs troupes avaient d'ordinaire une veste et des hauts-de-chausses de peau de chamois. Ménage donne une autre origine à cette expression : « Comme le chamois, dit-il, lorsqu'il lui arrive de descendre de la montagne, ne la quitte que pour une autre, ainsi le soldat de garnison ne quitte jamais sa citadelle que pour y rentrer ou pour aller dans une autre. »

— Patois. Enduit noir et grasseux de la poêle ou de la marmite.

— Techn. *Chamois effleuré*, Peau chamoisée qui a été soumise à l'opération de l'effleurage.

« *Chamois à fleur*, Peau qui n'a pas été soumise à cette opération, et qui, par conséquent, est munie de sa fleur, c'est-à-dire de son épiderme. « *Passer, travailler en chamois*, Faire subir à une peau quelconque les manipulations du chamoisage.

— Métall. *Sac en peau de chamois* dans lequel on met des cendres métalliques, pour les presser et en extraire le mercure : *Passer des cendres du chamois*.

— Adjectif. Qui a la couleur jaune clair de la peau de chamois corroyée : *Gants chamois. Culotte chamois. Couleur chamois*.

— Encycl. Linguist. Le nom du chamois, en italien, est *camoscio*, *camoscio*, féminin *camoscia*, *camuccia*, *camozza* ; espagnol *gamuza*, *camuza* ; ancien allemand *gams* ; ancien saxon *ghemse* ; allemand *gams*, *gams*, *gams* ; hollandais *gams* ; bohémien *gemzyk*, *kamzyk* ; polonais *gjemza*. Si l'on en croit Cobarruvias, le substantif espagnol *gamuza*, *camuza*, est le diminutif de l'espagnol *gamo*, daim, formé, dit-il, du grec *gamos*, je marie, je joins, j'unis, parce que ces animaux vont ordinairement en troupe. Cette conjecture est peu satisfaisante. Bullet fait dériver, avec aussi peu de vraisemblance, l'italien *camoscio*, *camoscio*, de deux mots prétendus celtiques : *cam*, marche, allure, et *moch*, vite, à cause de la légèreté du chamois. Dans ses *Origines italiennes*, Ménage forme le substantif *camoscio* du grec *kamô*, thème inusité de *kanuptô*, je courbe, et Adelung, dans son *Dictionnaire critique de la langue allemande*, indique aussi comme racine de ce mot le monosyllabe *cam*, courber, cambrer. Quoique beaucoup d'étymologistes refusent de partager cette opinion, il faut néanmoins remarquer que les cornes du chamois, droites presque dans toute leur longueur, sont en effet recourbées à leur extrémité. Belon, Bochart, Martinus, G. Wachtler et plusieurs autres grammairiens font dériver le français *chamois* du grec *kemas*, qui, disent-ils, désignait chez les anciens un animal assez rapproché du chamois. Les commentateurs ne sont pas d'accord sur la véritable espèce à laquelle appartient l'animal que les anciens nommaient *kemas*. L'auteur de l'*Etymologicum magnum*, Suidas et quelques autres pensent que l'on doit entendre par ce mot, formé selon eux du verbe *koimadô*, je suis couché, je dors, un jeune faon de biche qui ne peut encore marcher, et qui reste couché dans sa retraite ; d'autres appliquent ce nom au cerf ; d'autres à une espèce de chèvre sauvage. Bochart se range à l'opinion de ceux qui considèrent le mot *kemas* comme le nom d'une espèce de chèvre sauvage, et cite à l'appui de son opinion la description qu'Élien nous a laissée de cet animal. Scaliger, Buffon et Rosenmüller pensent que l'animal nommé *kemas* par les Grecs diffère essentiellement de notre chamois. Mais les anciens, et même les modernes, ayant, comme le font judicieusement observer Mith. Martinus et G. Wachtler, confondu souvent les divers genres d'animaux, il ne serait pas impossible que le grec *kemas* et le français *chamois* eussent une origine commune, d'autant plus que le chamois a quelques rapports avec le cerf, et surtout avec la chèvre sauvage. Pour notre compte, nous serions assez disposé à croire que ce mot et toutes les formes correspondantes se rattachent, aussi bien que le grec *kemas*, à la même racine que le groupe des noms aryens de la chèvre, du cheval, à savoir la racine sanscritte *cap*, *cam*, *kap*, *kamp*, aller, se mouvoir, trembler, bondir, qu'on retrouve dans le persan *cumbidar*, sauter, bondir, fuir. Le persan *capish*, *capush*, chevreau, de *capûk*, *capûk*, agile, rapide, se rattache évidemment à cette racine. L'analogie de forme et de sens du latin *caper*, *capra*, se présente d'elle-même avec évidence. Comparez le sanscrit *kampra*, agile, et l'accord de l'anglo-saxon *haefr* ; scandinave *hafsr*, bouc ; irlandais *cabhar*, *gabhar*, *gobhar* ; bohémien *chyba*, bouc ; comparez aussi le polonais *chybki*, rapide, agile. L'albanais *skap* ou *skiap* prouve clairement que nous avons là un ancien nom aryen. L'existence d'un nom sanscrit de la chèvre dérivé de la même racine est même rendu très-probable par le malais *kam-bing*, le madour *hambish*, etc., car plusieurs noms d'animaux domestiques ont passé de l'Inde dans l'archipel voisin. Il nous semble qu'il est aussi facile d'expliquer par cette racine la formation de *kemas*, que d'expliquer celle de *kaper*, le p de la racine *kamp* étant supprimé dans le grec au lieu du m, et les formes germaniques *gams*, *ghemse*, etc., peuvent se rattacher à cette racine concurremment aux formes celtiques *gabhar*, *gobhar*. Telle est, selon nous, l'explication la plus vraisemblable du mot *chamois*, qui, dans l'origine, aurait ainsi désigné l'animal agile, bondissant. Cependant, cet animal étant originaire d'Afrique, quelques écrivains ont cru devoir chercher dans les langues de l'Orient la racine des divers noms donnés au chamois par les peuples de l'Europe. Selon Et. Guichard, le français *chamois* est formé, ainsi que le grec *chimaira*, chèvre, *kemas*, faon de biche ou chèvre sauvage, etc., du chaldéen *iachmur*, espèce de chèvre sauvage, arabe *gamow*. Pougens trouve plus naturel de faire dériver le français *chamois* et les formes correspondantes, soit de l'arabe *sjâmous*, *gâmous*, bubale, persan *kâmisch*, le bubale appartenant au genre des gazelles, dont le *chamois* se rapproche sensiblement, soit plutôt de l'arabe et du persan *kah*, montagne, *kohy*, montagnard, et *mâ'iz*, chevreau, *mâ'izet*, chèvre, mot qui, selon

Bochart, es' formé au moyen de la prothèse du *ch*, de l'hébreu *dhz, gdhz*, qui a la même signification. On sait, en effet, que le *chamois*, qui, selon plusieurs naturalistes, fait partie du genre des chèvres ou de celui des bouquetins, se plait particulièrement sur les rochers. Le français *chamois*, *kohy-m'd'iz*, *kohy-m'd'izet*, chevreau ou chèvre des montagnes, répondrait alors au mot *rupi capra*, nom latin de cet animal. Le *chamois* doit également à cette habitude de vivre de préférence sur les rochers les plus escarpés plusieurs de ses noms modernes : allemand *steingeiss*, *steinziege*, chèvre des rochers; danois *steenbuck*, *steen-gæd*; suédois *stenget*; hongrois *havasi-kétske*, de *havasi*, alpes, hautes montagnes, et *kétske*, chèvre; illyrien *plumista-kosa*, de *plumista*, haute montagne et *kosa*, chèvre; basque *basantza*, de *basoa*, montagne couverte de bois, et *antza*, chèvre; italien *rupi capra*, chèvre des rochers, etc. Les Persans nomment, pour la même raison, le *chamois* *buz-kohy*, chèvre des montagnes. Cette étymologie du mot *chamois*, selon nous un peu forcée, pourrait également convenir au grec *kemas*, ajoute Pougens, si, comme le pense Bochart, ce mot a désigné chez les anciens une espèce de chèvre sauvage.

— Mamm. Le *chamois* est le seul animal de l'Europe occidentale qui appartienne au genre *antilope*. Il a une assez grande ressemblance avec les chèvres et les bouquetins. Tout son corps est couvert de poils longs et grossiers, dont la couleur varie suivant les saisons : elle est d'un gris blanc au printemps, d'un fauve clair en été, et d'un brun foncé depuis l'automne. Les deux sexes sont pourvus de cornes, mais celles du mâle sont plus grandes. Ces cornes, longues d'environ 0 m. 12 à 0 m. 13 sont marquées de stries longitudinales et d'anneaux transversaux peu apparents; elles s'élèvent d'abord verticalement, puis se recourbent brusquement en arrière et enfin se terminent par une sorte de crochet.

Le *chamois* habite les Alpes, les Pyrénées, les montagnes de la Grèce et les îles de l'Archipel; mais partout il semble devenir de plus en plus rare. On ne le trouve que sur les montagnes les plus abruptes, dans le voisinage des glaces et des neiges éternelles; en hiver seulement, il se retire dans les forêts de pins. Cet animal vit en petites troupes; il est rusé, prévoyant, courageux au besoin et d'une agilité extraordinaire. Chaque troupe ou harde reconnaît un chef qui veille à la sûreté de tous, et qui les avertisse par un sifflement particulier qu'il produit avec ses narines, à la moindre apparence de danger : à ce signal, la harde s'enfuit, bondissant de rochers en rochers et sautant d'un pied sûr par-dessus les abîmes. La voix ordinaire du *chamois* est un bèlement sourd. Sa nourriture est choisie : elle se compose des plantes les plus aromatisées, des fleurs et des bourgeons tendres des bois à feuilles. C'est là probablement ce qui a fait croire à la vertu curative de son sang dans un grand nombre de maladies, notamment dans la pleurésie. L'accouplement a lieu en automne; la durée de la gestation est de six mois. Les petits naissent couverts de poils et les yeux ouverts; ils suivent leur mère pendant cinq ou six mois. La viande du *chamois* est bonne à manger, celle des jeunes est même fort délicate. Son suif paraît être bien supérieur à celui de la chèvre. Son sang est moins estimé que celui du bouquetin; néanmoins on lui attribue encore de nombreuses propriétés médicales. Les cornes sont employées à divers usages; les poils servent à faire des matelas; la peau, bien apprêtée, est forte, nerveuse et très-souple; on en fait de bonnes culottes pour monter à cheval, des gants et quelquefois même des vestes pour la fatigue.

La chasse du *chamois* est très-pénible et même fort dangereuse; elle ne peut guère être pratiquée avec succès que par les montagnards nés sur les lieux, et accoutumés dès leur enfance à gravir les rochers les plus escarpés et à marcher d'un pas sûr au bord des plus affreux précipices. Encore, pour se garantir des dangers incessants auxquels ils sont exposés, doivent-ils souvent recourir aux précautions les plus minutieuses. Ainsi, lorsqu'ils sont obligés de marcher sur des amas de neige et de glace durcis, ils adaptent sous la semelle de leurs souliers une espèce de patin composé de grappins en fer ou de fortes pièces de drap. On raconte même que tel chasseur de *chamois*, ayant à passer sur le penchant d'un rocher presque à pic, s'est vu obligé de scarifier avec un couteau la plante de ses pieds, afin que le sang en se figeant l'empêchât de glisser sur la roche. On ne peut guère espérer de tirer les *chamois* qu'en les surprenant dans les vallées solitaires où ils viennent au gavage. Quand, après bien des peines difficiles à dépeindre, dit M. Bigot, le chasseur de *chamois* a découvert une harde de ces animaux, paisant dans une gorge retirée, il lui faut des prodiges de force et de ruse pour se rapprocher à portée de la bande, qui, au plus léger bruit, disparaît instantanément. Enfin, voici notre persévérant guetteur au moment solennel, la crosse à l'épaule, le canon de son fusil assujéti entre deux rochers; il vise le chef de la harde... L'écho de la montagne a retenti, et l'issard palpitant est bientôt chargé sur les épaules du chasseur, qui redescend les cimes ardues avec son lourd fardeau.

On peut aussi chasser le *chamois* à la bat-

tue. Plusieurs chasseurs se réunissent et vont ensemble à la montagne. Le plus souvent, ils n'ont pas de chiens, parce que ces animaux sont en général peu utiles et souvent nuisibles pour cette chasse. Arrivés sur les lieux, ils se forment en deux groupes : les plus dispos escaladent les rochers où le *chamois* se retire pendant le jour, tandis que les autres vont attendre le gibier à certains passages connus. Dès que les rabatteurs ont fait lever une harde de *chamois*, ils en donnent avis aux tireurs, qui se tiennent sur leurs gardes. Ceux-ci, en effet, ont beaucoup à craindre en ce moment.

Par exemple, il arrive assez fréquemment, dans ces battues, qu'un chasseur, placé sur un pan de rocher très-escarpé, et n'ayant sous ses pieds qu'une corniche à peine large de quelques centimètres, voit venir à lui, dans l'étroit sentier, un *chamois* effrayé par les clameurs des traqueurs; alors, s'il manque l'animal, le chasseur doit avoir soin de se coller exactement contre le rocher; c'est sa seule chance de salut, car si le *chamois*, qui craint de se précipiter en passant devant le chasseur, aperçoit le moindre intervalle entre celui-ci et le rocher, il s'élancera pour y passer et poussera le chasseur dans l'abîme. Au contraire, s'il ne voit aucun passage, il retournera sur ses pas ou se précipitera de lui-même dans le gouffre.

Saussure, dans son *Voyage dans les Alpes*, a donné une description très-animée de la chasse au *chamois*. « Cette chasse, dit-il, occupe encore beaucoup d'habitants de Chamounix, et enlève souvent à la fleur de leur âge des hommes précieux à leur famille; et quand on sait comment se fait cette chasse, on s'étonne qu'un genre de vie tout à la fois si pénible et si périlleux ait des attrait irrésistibles pour ceux qui en ont pris l'habitude. Le chasseur de *chamois* part ordinairement dans la nuit, pour se trouver à la pointe du jour dans les pâturages les plus élevés, où le *chamois* vient paître avant que les troupeaux y arrivent. Des qu'il peut découvrir les lieux où il espère les trouver, il en fait la revue avec sa lunette d'approche. S'il n'en voit pas, il s'avance et s'élève toujours davantage; mais s'il en voit, il tâche de monter au-dessus d'eux, et de les approcher en longeant quelque ravine ou en se coulant derrière quelque éminence ou quelque rocher. Arrivé au point de pouvoir distinguer leurs cornes (c'est à cela qu'il juge de la distance), il appuie son fusil sur un rocher, ajuste son coup avec bien du sang-froid, et rarement il le manque. Ce fusil est une carabine rayée, dans laquelle la balle entre de force, et souvent ces carabines sont à deux coups, quoique à un seul onzon; les coups sont placés l'un sur l'autre, et on les tire successivement. S'il a tué le *chamois*, il court à sa proie, s'en assure en lui coupant les jarrets, puis il considère le chemin qui lui reste à faire pour regagner son village; si la route est très-difficile, il écorche le *chamois* et ne prend que sa peau; mais, pour peu que le chemin soit praticable, il charge sa proie sur ses épaules et la porte chez lui, souvent à de très-grandes distances et à travers mille dangers. Il se nourrit avec sa famille de la chair, qui est très-bonne, surtout quand l'animal est jeune, et il fait sécher la peau pour la vendre. Mais si, comme c'est le cas le plus fréquent, le vigilant animal aperçoit venir le chasseur, le s'enfuit avec la plus grande vitesse sur les glaciers, sur les neiges et sur les rochers les plus escarpés. Il est surtout difficile de les approcher lorsqu'ils sont plusieurs ensemble. Alors l'un d'eux, pendant que les autres paissent, se tient en vedette sur la pointe de quelque rocher qui domine toutes les avenues de leur pâturage; dès que cette sentinelle aperçoit quelque sujet de crainte, elle pousse une espèce de sifflement; à ce signal, tous les autres *chamois* accourent auprès d'elle, pour juger par eux-mêmes de la nature et de l'objet du danger, et alors, s'ils voient que c'est une bête féroce ou un chasseur, le plus expérimenté se met à leur tête, et ils s'enfuient tous à la file dans les lieux les plus inaccessibles. C'est là que commencent les fatigues du chasseur, car alors, emporté par sa passion, il ne connaît plus de danger; il passe sur les neiges, sans se soucier des abîmes qu'elles peuvent cacher; il s'engage dans les routes les plus périlleuses, monte, s'élance de rocher en rocher, sans savoir comment il en pourra revenir. Souvent la nuit l'arrête au milieu de sa poursuite; mais il n'y renonce pas pour cela, il se flatte que la même cause arrêtera aussi les *chamois*, et qu'il pourra les rejoindre le lendemain. Il passe donc la nuit, non pas au pied d'un arbre, comme le chasseur de la plaine, ni dans un antre tapissé de verdure, mais au pied d'un roc, souvent même sur des débris entassés, où la plupart du temps il n'y a pas le moindre abri. Là, seul, sans feu, sans lumière, il tire de son sac un peu de fromage et un morceau de pain d'avoine qui fait sa nourriture ordinaire, pain si sec qu'il est obligé de le rompre entre deux pierres ou avec la hache qu'il porte avec lui pour tailler des escaliers dans la glace. Il fait tristement son frugal repas, met une pierre sous sa tête, et s'endort en rêvant à la route que peuvent avoir prise les *chamois* qu'il poursuit. Mais bientôt, éveillé par la fraîcheur du matin, il se lève transi de froid, mesure des yeux les précipices qu'il lui faudra franchir pour atteindre les *chamois*, boit un peu d'eau-de-vie dont il porte toujours une provision avec lui, remet son sac sur son épaule, et s'en va cou-

rir de nouveaux hasards. Les chasseurs restent quelquefois ainsi plusieurs jours de suite dans ces solitudes, et, pendant ce temps-là, leur famille, leurs malheureuses femmes surtout, sont livrées aux plus affreuses inquiétudes; elles n'osent pas même dormir de crainte de les voir apparaître en songe, car c'est une opinion reçue dans le pays que, quand un homme a péri, ou dans les glaces, ou sur quelque rocher isolé, il revient la nuit apparaître à la personne qui lui était la plus chère, pour lui dire où est son corps et pour la prier de lui faire rendre les derniers devoirs. »

Cette chasse, quoique se passant dans les solitudes glacées, n'est pas sans offrir quelquefois l'intérêt d'un véritable drame, témoin l'anecdote suivante, que Saussure a jointe à son récit : « Un chasseur de Sixt poursuivait un *chamois* qu'il venait de blesser mortellement; deux chasseurs valaisans tirèrent sur ce *chamois*, et achevèrent de le tuer. Suivant les lois de cette chasse, cet animal n'en appartenait pas moins au Savoyard qui l'avait blessé le premier, et comme il en était le plus près, il y courut, le prit et le chargea sur ses épaules. Les Valaisans, postés au-dessous de lui, et qui ne pouvaient pas aller droit au *chamois*, à cause d'un escarpement qui les en séparait, lui crièrent de laisser le *chamois* et firent en même temps siffler une balle à ses oreilles; il continuait cependant de l'emporter, lorsqu'une seconde balle vint passer tout près de lui, en sorte que ne pouvant pas s'enfuir bien vite par un mauvais chemin, ni leur riposter parce qu'il n'avait plus de poudre ni de balles, il abandonna le *chamois*. Mais comme il avait le cœur plein de rage et altéré de vengeance, il alla se cacher dans un endroit d'où il pouvait observer les Valaisans. Il jugea bien que, la journée étant très-avancée, ils ne pourraient pas retourner chez eux et coucheraient dans quelque chalet du voisinage, que les troupeaux valaisans d'abandonner. Cela arriva comme il l'avait prévu. Il remarqua bien le chalet dans lequel ils s'étaient retirés, et s'en alla de nuit au village qui était à deux lieues de là, y prit des balles, de la poudre, chargea son fusil à deux coups, remonta au chalet, vit par les joints les Valaisans qui avaient allumé du feu auprès duquel ils se chauffaient, passa sa carabine au travers du joint, et allait lâcher ses deux coups successivement et les tuer l'un et l'autre, quand une idée subite l'arrêta. Il réfléchit que ces hommes, n'ayant pas pu se confesser depuis qu'ils avaient tiré sur lui, mourraient dans un acte de péché mortel, et seraient par conséquent damnés. Cette réflexion le toucha si fort, qu'il renonça à son projet, entra brusquement dans le chalet, leur dit ce qu'il avait fait et le danger qu'ils avaient couru; ils en furent si frappés, qu'ils le remercierent de les avoir épargnés, avouèrent leurs torts, et partagèrent le *chamois* avec lui. »

L'époque la plus favorable pour la chasse au *chamois* est depuis le milieu du mois d'août jusqu'à la fin d'octobre. C'est aussi le moment où la peau et la chair de cet animal ont le plus de valeur.

Lorsqu'ils sont pris jeunes, les *chamois* s'approprient assez facilement; ils accompagnent même les chèvres dans la montagne et reviennent avec elles à la maison. Il est aisé de les prendre lorsqu'on les trouve encore trop faibles pour suivre leur mère. S'ils sont plus forts, on conseille de se servir, pour s'en emparer, du stratagème suivant : dès qu'on a tué la mère, on se couche à terre, et on dresse à côté de soi l'animal sur ses pieds. Bientôt le petit *chamois* s'approche de sa mère pour la têter, et on profite de ce moment pour le saisir. Quelquefois il suit le chasseur de plein gré en voyant sa mère chargée sur ses épaules.

CHAMOISAGE s. m. (cha-moi-za-je — rad. *chamoiser*). Techn. Ensemble de manipulations que l'on fait subir, non-seulement aux peaux de *chamois*, mais encore à celles d'une foule d'autres animaux, pour les approprier à certaines applications spéciales, en les rendant très-souples et très-moelleuses.

— Encycl. Le *chamoisage* a spécialement pour objet de préparer les peaux qui, en raison de l'usage spécial auquel elles sont destinées, ont besoin d'être douées d'une extrême souplesse, et l'on obtient ce résultat en remplaçant le tannage par l'emploi de l'huile. Autrefois, on travaillait surtout ainsi les peaux de *chamois*, et c'est même à cette circonstance que l'art du *chamoiseur* doit son nom; mais, aujourd'hui que cet animal est devenu rare, on met presque exclusivement en œuvre les peaux de chèvre, de bouc, de mouton, de bœuf, de vache, de veau, et, par exception, celles de daim, de cerf et d'élan. Toutes ces peaux, après leur préparation, servent à faire des culottes pour les cavaliers et les chasseurs, des gilets ou des vestes pour les bûcherons, des touches de piano, des gants et divers objets de galanterie.

Le *chamoiseur* reçoit les peaux ébourrées par les mégissiers, ou bien il les achète en poil. Dans ce dernier cas, il les épile par les procédés ordinaires, et ce n'est qu'après cette opération que commence le *chamoisage* proprement dit.

Les peaux préalablement lavées à l'eau courante, on les maintient pendant plusieurs jours, pour les ramollir et les gonfler, d'abord dans un lait de chaux léger et déjà usé (*plain vieux*), puis dans un bain de même nature,

mais plus fort et n'ayant jamais servi (*plain neuf*). On les soumet ensuite à l'effleurage, c'est-à-dire qu'après les avoir étendues sur un chevalet on les débarrasse de la fleur ou épiderme, au moyen d'un couteau concave dont les extrémités seules sont tranchantes, et que l'on manœuvre de manière à ne pas toucher aux parties minces. On supprime quelquefois cette manipulation, mais les peaux qui ne l'ont pas subie ne sont ni aussi souples, ni aussi moelleuses que les autres; on n'omet d'ailleurs cette opération que pour les peaux de veau et de mouton.

A l'effleurage succède le *travail de rivière*, qui consiste à faire tremper les peaux dans une eau courante, puis à les écharner sur le chevalet à l'aide des couteaux dont il vient d'être question, et à leur donner les diverses façons de fleur et de chair qu'elles doivent recevoir. On les place ensuite, pendant un jour ou deux, dans un *confit* de son, c'est-à-dire dans un bain d'eau agrie par un peu de son. Cette manipulation, que beaucoup de *chamoiseurs* ont le tort de négliger, a pour objet d'augmenter la souplesse des peaux et de les préparer, par la dilatation des pores, à mieux recevoir l'huile. Au sortir du *confit*, on tord les peaux à la cheville, afin d'en extraire la plus grande partie de l'eau, après quoi on leur donne l'huile. A cet effet, on trempe les doigts dans de l'huile de morue, de sardine ou de baleine, et on les secoue sur chaque peau, du côté de la chair, de façon que toute la surface de celle-ci en soit légèrement humectée. Aussitôt après, on réunit les peaux en pelotes de quatre, et on les porte dans la pile d'un moulin à foulon.

Le foulage est la partie la plus délicate du *chamoisage*, celle qui exige le plus de soins; c'est elle plus particulièrement qui donne aux peaux la souplesse et le moelleux qui les caractérisent. Il dure plus ou moins longtemps, suivant la nature des peaux et de l'huile employée, suivant aussi la température. Quand il est achevé, on étend les peaux au grand air, pour les faire sécher, pendant un quart d'heure on une demi-heure, ce qu'on appelle donner le vent, puis on les remet sous les pilons pendant une heure ou deux, et l'on continue cette alternative de foulage et de séchage jusqu'à ce qu'on arrive à un degré de dessiccation convenable.

Par le foulage, l'huile pénètre dans l'épaisseur de la peau, mais elle ne peut que s'interposer entre ses fibres, et il lui est, par conséquent, impossible de faire corps avec elle. On obtient ce dernier résultat au moyen de l'échauffe. La manipulation ainsi nommée consiste à mettre les peaux en fermentation, soit en les introduisant dans une étuve chauffée, soit en les disposant par piles, que l'on recouvre de toiles ou de couvertures. Quand elle est achevée, on remaille les peaux, c'est-à-dire qu'on les débarrasse des parties de fleur qu'on a pu y laisser lors de l'effleurage. Enfin, on procède au *dégraissage* pour en extraire, avec l'huile surabondante qu'on leur a donnée et qui était nécessaire au travail, la matière grasse particulière contenue dans leurs pores. On extrait la première en les trempant dans de l'eau chauffée à 45°, et les tordant ensuite, la seconde en les immergeant dans une lessive de soude ou de potasse, maintenue à une douce température, et les tordant de nouveau.

Le *dégraissage* est suivi du séchage. Comme, par la dessiccation, les peaux se racornissent plus ou moins, on les assouplit en les ouvrant sur le palisson, ce qui, outre leur souplesse, leur rend leur étendue primitive. Il n'y a plus alors qu'à les parer et à les redresser dans toutes leurs parties, et la fabrication se trouve terminée.

CHAMOISÉ, ÉE (cha-moi-zé) part. pass. du v. *chamoiser*. Préparé comme une peau de *chamois* : La peau CHAMOISÉE est destinée aux vêtements, à la ganterie, aux touches de piano, etc.

CHAMOISER v. a. ou tr. (cha-moi-ze—rad. *chamois*). Préparer par le *chamoisage* : CHAMOISER des peaux de bouc.

Se chamoiser v. pron. Etre *chamoisé* : Toutes les peaux ne peuvent pas se CHAMOISER.

CHAMOISERIE s. f. (cha-moi-ze-ri — rad. *chamois*). Comm. et Techn. Industrie du *chamoiseur*; art de préparer les peaux de *chamois* et d'autres peaux auxquelles on donne la façon du *chamois* : Il s'est fait une fortune dans la CHAMOISERIE. II Commerce général des *chamoiseurs* : La CHAMOISERIE va mal. II Lieu, fabrique où l'on prépare ces peaux : *Défilé* une CHAMOISERIE. II Peaux *chamoisées* : Vendre de la CHAMOISERIE.

CHAMOISEUR s. m. (cha-moi-zeur — rad. *chamois*). Techn. Ouvrier qui prépare les peaux de *chamois* et les autres peaux que l'on apprête de la même façon.

— Adjectiv.: Ouvrier CHAMOISEUR.

CHAMOISITE s. f. (cha-moi-zi-te — de *Chamoison*, nom propre de localité). Minér. Substance d'un gris verdâtre ou d'un noir bleuâtre, qui se trouve en grains dans le calcaire de la vallée de Chamoison, près d'Ardon, dans le Valais, ainsi qu'aux environs de Quintin, près de Saint-Brieuc. C'est un silico-aluminate de fer, que l'on emploie comme minéral de fer, et dont la composition chimique est représentée par la formule

$2\text{Fe Si} + \text{Fe}^2\text{Al} + 4\text{aq}$

Boudant l'a pelle BERTHÉRIÈRE.

CHAMOND (SAINT-), ville de France (Loire), ch.-l. de canton, arrond. et à 13 kilom. N.-E. de Saint-Etienne, sur le Gier; pop. aggl., 12,335 hab. — pop. tot. 12,652 hab. Mines de houille du bassin de Rive-de-Gier, grande forge pour la conversion de la fonte en fer marchand de tout échantillon; clouterie; vaste établissement pour la marine et les chemins de fer; moulinsages de soies grêges, fabriques de rubans de soie, galons et lacets. On y remarque l'église Saint-Pierre, construction du xiii^e siècle, surmontée d'un clocher que couronne un dôme à deux étages, et dont le chœur possède de belles boiseries. Ruines d'un château fort bâti par les comtes de Forez. Un aqueduc, dont il reste encore des débris imposants, traversait la cour de ce château pour porter à Lyon les eaux du Janon.

CHAMOND (Claire-Marie MAZARELLI DE SAINT-), femme de lettres, née à Paris vers 1731, de parents italiens. Presque enfant encore, à seize ans, elle épousa le marquis de La Vieuville. Veuve après quatre années de mariage, elle devint, en secondes noces, marquise de Saint-Chamond. Elle était belle, d'une intelligence vive et portée vers les hautes questions d'érudition.

Voici le portrait que, dans le *Mercur* de 1751, Mme de Saint-Chamond a tracé d'elle-même; on sent que le modèle ne lui est pas tout à fait indifférent; mais cette façon peu modeste de se peindre soi-même avait été et était encore un peu la mode chez les femmes auteurs : « Ma tête est bien placée sur mes épaules, et je n'ai jamais mauvaise grâce, quoique je sois petite. J'ai le visage rond, les yeux plus grands que petits; ils sont d'un brun très-clair, vifs et brillants; ils en disent souvent plus que je ne veux dire et plus que je ne pense. J'ai cependant, lorsque quelque chose me déplaît, le regard assez dur. J'ai les sourcils assez beaux, le nez petit, un peu large, rond par le bout, un peu retroussé; et, malgré tout cela, il ne me sied point mal. J'ai la bouche grande; mais j'ai les lèvres belles, bien dessinées et les dents très-égales et très-blanches. J'ai le front étroit, les cheveux bien plantés et d'un brun cendré, etc. Pour mon caractère, il est, je crois, indéfinissable : il est à la fois doux, vif, enjoué et triste. Je suis douce dans le bonheur, impatiente dans le malheur; enjouée avec ceux qui me plaisent, triste avec le grand monde... Je suis compatissante, et les malheurs d'autrui me touchent presque autant que les miens. Je serais bonne amie; mais la difficulté de trouver une amitié véritable fait que ce sentiment est encore libre chez moi. Je suis grande ennemie, et je hais bien; je ne crois pas qu'il m'arrive d'oublier une offense; j'aimerais à me venger. Je ne me pique pas de bravoure; cependant je n'aime pas les poltrons, et je jeterais la première pierre si on lapidait cette espèce d'hommes. J'ai un cœur délicat en fait d'honneur... Si j'ai désiré quelquefois des richesses, un état élevé, ce n'était pas pour toutes les vanités puériles qui occupent la tête de nos jeunes folles; j'aurais été pour diminuer le trop grand nombre de malheureux que la fortune a faits, et pour être au-dessus d'une partie du public que je hais (les nobles), et qui se croit en droit de mépriser tout ce qui lui paraît au-dessous de lui... Sotte avec les sots, savante avec les savants (car il est bon de dire que je sais un peu de tout), peu de bourgeoisies ont en autant d'éducation que moi; on peut m'accorder une place dans la classe des gens spirituels : on en accorde si facilement ! Si l'on me la refuse, on ne pourra pas m'en refuser une parmi les personnes de bon sens. »

On doit à Mme de Saint-Chamond l'*Éloge de Sully*, sujet proposé par l'Académie française en 1703; *Camérides*, conte ingénieux et charmant; l'*Éloge de René Descartes* (1765); les *Amants sans le savoir*, comédie en trois actes et en prose, qui obtint un certain succès.

Mme de Saint-Chamond aurait droit au moins à une mention dans notre histoire littéraire pour sa seule *Lettre à Jean-Jacques Rousseau*, publiée en 1763 dans l'*Année littéraire*. Voici un des passages les plus curieux de ce bizarre factum, qui n'est certes pas écrit dans le style de Rousseau, mais qui ne laisse pas de contenir quelques sages conseils : « Écoutez-moi; je ne suis point auteur, je ne suis point bel esprit... Je suis d'un sexe qui mérite vos égards; en vain avez-vous essayé de paraître penser à notre désavantage; votre cœur vous a trahi. Je ne vous en veux pas; vous vous êtes cru fort; je vous remercie, au contraire, des leçons que vous nous avez données. Malheur aux femmes qui ne les ont pas entendues : vouloir nous rendre plus respectables, n'est-ce pas le moyen d'être plus aimées ? Et c'est la différence qui se trouve entre nous. Vous ne semblez saisir avec empressement que les occasions d'être haï; vous n'y réussirez pas cependant; l'auteur réconcilie avec l'homme. Cessez de fermer votre âme au bonheur : la singularité convient-elle au sage ? Quel plaisir trouve-t-on à borner son existence ? Sentir, est-ce donc une faculté au-dessous de vous ?... Vivez à la campagne, si vous l'aimez; mais donnez-nous la moitié de l'année : voyez peu de personnes, vous avez raison; fuyez les riches insolents, ces femmes au maintien, *soldatesque*, ces demi-savantes, ces avortons du Parnasse, la prétention et la bassesse. Il est des hommes simples et honnêtes, pour qui la médiocrité de leur fortune n'est point un malheur, qui jouissent

de la considération de leurs amis, sans désirer celle de la multitude. Habitants paisibles de la ville, ils ont su se dérober au tourbillon de la cour; instruits, nés sensibles, dignes enfin d'être éclairés des lumières de votre génie. Ce que je dis d'un sexe, je le pense de l'autre; nous ne sommes point faites pour révoquer votre philosophie; nous avez-vous condamnées à n'inspirer, à ne sentir que l'amour ? Nous savons tout apprécier; et la délicatesse de nos organes assure peut-être celle de notre goût. Telle qui vous recevra méprisera l'art et les minauderies... Revenez, peut-être nous vous retiendrons : les plaisirs, fussent-ils imaginaires, valent mieux que des malheurs certains. Ayez le courage de vous dire : Je ne veux plus d'une misanthropie qui ne fait que jeter du trouble dans mon cœur, sans aucun profit pour ma raison. »

CHAMONIX, CHAMOUNY ou CHAMOUNI (*Campus mantus*), bourg et commune de France (Haute-Savoie), arrond. et à 61 kilom. S.-E. de Bonneville, sur la rive droite de l'Arve, dans la grande et belle vallée de son nom; pop. aggl. 311 hab. — pop. tot. 2,304 hab. Établissements de bains; mine d'antracite dite du *Coupeau*; exportation de lin et de miel. Ce bourg doit son origine à un ancien prieuré de bénédictins fondé en 1090 par un comte genevois. De là vient qu'on désigne quelquefois ce bourg par le nom de *Prieuré*.

— **Vallée de Chamonix**. La vallée de Chamonix, située à 1,000 m. environ au-dessus du niveau de la mer, s'étend, dans la direction du N.-E. au S.-O., le long de l'Arve, qui l'arrose sur une longueur de 25 kilom., entre le col de Balme au N.-E., la chaîne de Brévent et les Aiguilles Rouges au N., les monts de Lachat et de Vaudagne au S.-O., et la chaîne du mont Blanc au S. Sa longueur varie de 2 à 10 kilom. Le sol est généralement formé de calcaire, mêlé en quelques endroits de mica et de feldspath. Les habitations forment un grand nombre de villages ou hameaux dispersés dans toute la vallée, et composant les trois paroisses de Chamonix ou du Prieuré, d'Argentière et d'Ouche.

De tous les endroits fréquentés par les touristes, aucun, on peut le dire, non-seulement dans la Suisse, mais dans l'Europe entière, n'est plus célèbre que la vallée de Chamonix. La Suisse, l'Allemagne, l'Italie offrent de bien belles contrées, mais aucune n'a atteint ce degré de popularité, qui a franchi les mers et a retenti jusque dans le nouveau monde. Cet accord si unanime ne peut être un effet de mode ou d'engouement, mais doit avoir sa raison d'être. La présence du mont Blanc n'est pas seule à donner du prix à la vallée de Chamonix; les glaciers ne sont pas rares en Suisse, et tout auprès le mont Rose étale dans la vallée de Zermatt ses solitudes glacées, ses sublimes horreurs, qui n'ont rien à envier à celles que peuvent offrir les alentours du mont Blanc. Ce qui fait de la vallée de Chamonix un endroit exceptionnel, c'est la réunion de certaines circonstances, de certains accidents de la nature que le touriste, le savant et le géologue ne retrouvent nulle part ailleurs. Au point de vue pittoresque, il est impossible de trouver des contrastes plus tranchés, plus admirables que ceux qui s'offrent au regard pendant tout le parcours de la vallée : la verdure la plus fraîche à côté des glaciers, un soleil éclatant dardant ses rayons impuissants sur des neiges éternelles, des mers de glace descendant jusque dans le sein de la vallée et mourant sur le seuil des champs où l'on voit croître le blé. Ce sont ces contrastes qui animent si vivement le paysage et lui donnent un admirable cachet d'originalité. Saussure ayant eu la curiosité de voir la vallée de Chamonix en hiver, la trouva uniformément couverte de neige : il n'y avait plus de paysage, mais un horizon monotone enseveli sous un grand linceul blanc.

Aux savants, aux géologues, la vallée de Chamonix n'offre pas un moins riche domaine; c'est là qu'ils vont étudier la nature dans sa plus riche variété et ses modifications en apparence les plus contradictoires. Pourquoi, sur trois montagnes qui se touchent, qui ont la même hauteur, deux sont-elles parcées d'une belle et fraîche verdure, tandis que la troisième, celle du milieu, est couverte depuis des siècles d'un fleuve de glace qui va se renouvelant chaque année ? Comment se fait-il que le voyageur, perdu au milieu des cimes glacées qu'il escalade, après n'avoir eu longtemps sous ses yeux que le désert et la désolation, arrive-t-il tout à coup au *jardin*, large prairie émaillée de fleurs, qui se trouve à une hauteur de 3,000 m., et que des océans de glace bornent de tous les côtés ? Comment la chaleur, qui dans le fond de la vallée fait mûrir le froment et le lin, respecte-t-elle ces glaciers dont les pieds se posent dans les champs cultivés ? Ces étranges problèmes remplissent d'admiration l'âme du voyageur, d'étonnement celle du savant, et les ramènent sans cesse vers une nature si féconde en mystérieux secrets.

Jusqu'à la fin du siècle dernier, la vallée de Chamonix resta à peu près inconnue et explorée. Non-seulement elle n'avait pas de visiteurs, mais les habitants des localités voisines n'y allaient qu'avec terreur, lorsqu'ils y étaient forcés. Dans ces occasions, ils logeaient sous des tentes, plutôt que de demander asile aux habitants du Prieuré, qui, à leurs yeux, passaient pour des voleurs et des gens dangereux. Ces montagnes, qui font notre admiration, ex-

citaient alors un tout autre sentiment : on les appelait les *Montagnes maudites*, et l'on s'imaginait que, si la neige les couvrait toute l'année, c'était en punition des crimes de leurs habitants. Les deux Anglais Pococke et Windham furent les premiers étrangers qui visitèrent, qui découvrirent cette contrée, dont les expéditions scientifiques de Saussure et de Bourrit commencèrent la réputation. La passion du pittoresque, l'amour de la nature qui ne faisait que de naître, hâtèrent si bien cette réputation naissante que de nombreux et magnifiques hôtels s'élevèrent aujourd'hui au lieu où Saussure n'avait pas même trouvé une auberge, et s'étaient vu obligés de loger chez le curé. L'habitant de Chamonix est honnête et probe; il ne craint ou plutôt ne connaît pas la fatigue. C'est merveille qu'au contact des milliers d'étrangers qu'il voit passer chez lui chaque année, ses mœurs ne se soient pas altérées : seule la cupidité, qui est commune à presque toutes les populations pauvres des montagnes, s'est développée outre mesure. Sa principale occupation est la chasse aux chamois et la recherche des fours de cristaux, expéditions dans lesquelles il s'expose journellement à de nombreux dangers. Comme la vallée de Chamonix n'est échauffée par le soleil que trois ou quatre mois de l'année, et que de fortes gelées ont lieu même à l'époque des plus grandes chaleurs, les fruits n'y peuvent pas mûrir. Le fond de la vallée produit assez abondamment le froment, et surtout le lin et la pomme de terre. Comme toutes les semences se font au printemps, les femmes de la vallée ont recours à un moyen particulier pour débarrasser quelques jours plus tôt le sol de la neige qui le couvre : vers le mois de mars, elles y répandent de la terre noire, qui accélère la fonte, et permet d'ensemencer plus tôt. Le miel produit par les abeilles de la vallée de Chamonix est un des plus estimés.

CHAMORCHIS s. m. (ka-mor-kiss — du gr. *chamai*, à terre, et *d'orchis*). Bot. Syn. de *CHAMÉRÈPE*.

CHAMORIN (Vital-Joachim, baron), général français, né à Bonnelles (Seine-et-Oise) en 1773, mort en 1811. Il fit avec distinction la campagne d'Italie en 1796, se signala à Borgo-Forle, à Arcole, puis à Marengo; prit part à l'expédition de Saint-Domingue, se signala ensuite, de 1805 à 1807, pendant les campagnes d'Allemagne, de Prusse et de Pologne; combattit vaillamment à Eylau et à Friedland, et passa en Espagne avec le grade de colonel du 26^e régiment de dragons. Après plusieurs actions d'éclat, qui le firent nommer général de brigade en 1811, il fut tué à Campo-Major en protégeant la retraite de l'armée. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

CHAMORRO (Juan), peintre espagnol du xvi^e siècle. Il prit des leçons d'Herrera le vieux, devint un des meilleurs peintres d'histoire de l'Espagne, et fut nommé président de l'Académie de peinture de Séville, en 1669. Parmi les œuvres de cet artiste distingué, on cite surtout une suite de tableaux sur la *Vie de la Vierge* et les *Quatre docteurs*, à Séville.

CHAMORRO (Fruto), général et homme d'État de l'Amérique centrale, né dans la ville de Guatemala en 1806, mort en 1855. Il appartenait à l'une des plus anciennes et des plus riches familles espagnoles du Nicaragua. En 1823, avant d'avoir terminé ses études à l'université, il combattit, en qualité de volontaire, l'insurrection militaire qui menaçait la première assemblée constituante nationale. Sa vie publique commença en 1836, époque où il fut élu membre de la chambre des représentants du Nicaragua. Comme membre de l'assemblée constituante réunie, en 1838, en vue de la réforme de la loi organique, il contribua à l'établissement de l'université orientale de Granada. Il fut élu, sous l'empire de la constitution de 1838, sénateur pour quatre ans. Lorsque (1843) les républiques de San-Salvador, Honduras et Nicaragua tentèrent de former une confédération partielle, Chamorro fut choisi comme délégué suprême pour exercer le pouvoir exécutif. Dans ces circonstances difficiles, il parvint à prévenir une guerre avec le Guatemala; mais, ne se trouvant pas suffisamment soutenu, il donna sa démission (1844). Comme gouverneur du département oriental du Nicaragua (1845), comme ministre des finances de l'État (1846), il s'efforça d'établir l'ordre et l'économie, et d'organiser la comptabilité. Ces réformes, si nécessaires dans le chaos administratif où se trouvaient alors toutes les républiques de l'Amérique centrale, furent si mal accueillies, que Chamorro dut quitter le cabinet quand Castellon en prit la direction. En 1848, il était membre de l'assemblée constituante réunie à Managua, et, en 1849, les provinces dissidentes de Léon et de Granada se réunirent pour l'adoindre, en qualité de commandant en second, à l'expédition militaire placée sous les ordres du général Munoz. Peu de temps après, il fut nommé gouverneur civil et militaire du département méridional du Nicaragua, et signala son administration en encourageant le plan de percement de l'isthme par la voie du canal de Nicaragua.

En 1851, Pineda ayant été élu directeur suprême, Chamorro accepta le portefeuille des finances, tandis que Castellon recevait celui des affaires étrangères. A cette époque, le revenu du Nicaragua ne s'élevait qu'à 600,000 fr.,

et, sur ce faible budget, le gouvernement consacrait 450,000 fr. à l'entretien de l'armée. Chamorro proposa la réduction des cadres, ce qui produisit parmi les soldats un profond mécontentement. Afin de conjurer une crise ministérielle imminente, Chamorro donna sa démission; mais une révolte ayant éclaté (4 août 1851), Pineda fut forcé de s'expatrier, et les chambres législatives, réunies à Managua, nommèrent aussitôt Chamorro général en chef, en l'autorisant à lever des troupes et à marcher contre les rebelles. Après un premier succès, le général Munoz, qui commandait les révoltés, fut obligé de mettre bas les armes, et se rendit avec tous ses officiers. Chamorro se contenta de les exiler; exemple bien rare de modération dans un pareil pays et à une telle époque.

En 1853, le général Chamorro fut nommé directeur suprême, et succéda à Pineda. Grâce aux plans de réforme qu'il put alors mettre à exécution, il assit sur des bases solides le crédit de la république. En 1854, une conspiration contre le gouvernement ayant été découverte à temps, les affiliés se réfugièrent dans le Honduras. Ils en revinrent avec une armée levée dans cette république, et envahirent le Nicaragua. Le président Chamorro se porta à leur rencontre, fut défait et forcé de s'enfermer dans Granada. Il y soutint un siège de deux cent quatre-vingt-un jours, au bout desquels les insurgés se retirèrent (10 février 1855), laissant le gouvernement régulier en possession de tout le pays, à l'exception de la ville de Léon et de son voisinage immédiat. Chamorro mourut un mois après la levée du siège de Granada.

CHAMOS, dieu des Ammonites et des Moabites. « Malheur à toi, Moab; tu es perdu, peuple de Chamos, » est-il dit dans les *Nombres* (xxi, 29). Et ailleurs : Jephthé commanda de nouveau qu'on dit au roi d'Ammon : « Le pays que possède Chamos, votre dieu, ne vous appartient-il point avec justice ? » (*Juges*, XI, xiv, 24.) Chamos avait un temple aux environs de Jérusalem, à Tophet (*Rois*, liv. III, xi, 7); il en avait un également dans l'intérieur de la ville, au côté droit du mont de l'Offense (*Rois*, liv. IV, xxiii, 13.). Cette accumulation de temples et d'autels dédiés aux dieux étrangers dans la ville même, dans la cité sainte où était adoré le Dieu unique, le Dieu d'Abraham et de Jacob, explique suffisamment cette qualification si énergique du *mont de l'Offense* donnée à la montagne où on les avait construits, car les rois de Juda ne s'étaient guère montrés plus fidèles que les rois d'Israël; et lorsque l'un d'eux eux, Josias, six cent vingt-quatre ans avant Jésus-Christ, purgea l'enceinte et les environs de Jérusalem de toutes ces souillures, ce ne fut pas seulement le culte de Moloch qu'il abolit, mais ceux d'Astaroth, d'Astarté, de Chamos et de Melchom, mais il détruisit encore les vases consacrés, jusque dans la maison du Seigneur, au dieu Baal, ainsi que le bois qu'on y avait planté en son honneur, et dont les arbres furent livrés aux flammes et réduits en cendres, avec les vases, dans la vallée du Cédron. Il renversa et ôta le char du Soleil placé à l'entrée du temple, près du *cabinet de Nathannél*; les autels dressés sur la terrasse de la salle à manger d'Achaz et ceux que le roi Manassés avait élevés dans les deux vestibules du temple. Bref, il supprima tous les pythons, tous les devins, toutes les figures d'idoles, impures et abominations, qui avaient existé dans la terre de Juda et à Jérusalem : *Pythons, et arctols, et figuras idolorum, et immunditias, et abominaciones quæ fuerunt in terra Juda et Jerusalem*. (*Reg.*, liv. IV, cap. xxiii, 4-24.) Quelques auteurs ont confondu Chamos avec *Baal Peor* (v. dans le *Grand Dictionnaire* l'article consacré à BAAL). D'autres savants, et parmi eux Hyde, faisant dériver le mot *Chamos* d'une racine sémitique qu'on retrouve dans l'arabe *klamouch* avec le sens de moucheron, ont conclu à l'identité de *Chamos* et de *Baal zeboub* ou *bel zebub*, littéralement le *maître des mouches*. Hakmann, croyant reconnaître dans *Chamos* le primitif arabe *kamacha* (se préparer à la guerre), a fait de Chamos un dieu belliqueux. Suivant les traditions du *Talmud*, Chamos était adoré sous la forme d'une étoile noire. C'est en prenant cette particularité comme point de départ que d'autres auteurs ont cru reconnaître dans Chamos Sabirne, l'astre malfaisant des anciens Arabes. Ce qui justifierait cette dernière hypothèse, c'est que, dans le *Livre des Rois* (I, xi, 7, et II, xxiii, 13) Chamos semble être assimilé à *Moloch* ou *Moloch* et à *Melchom*.

CHAMOUNIER, IÈRE s. (cha-mou-nié, iè-re). Géogr. Habitant du la vallée de Chamonix ou Chamouni : *Tous nos bons Chamouniers se réunirent pour admirer ma misère*. (Ch. Nod.) « Peu usité.

CHAMOURIA s. m. (cha-mou-ri-a). Linguist. Dialecte albanais parlé par les Massorakiens, les Aidonites, les Parquinoles et les Souliotes.

CHAMOUSSET (Claude-Humbert PIARRON DE), philanthrope, né à Paris en 1717, mort en 1773. Issu d'une famille distinguée et possesseur d'une grande fortune, il consacra sa vie entière à soulager les misères et les maladies des classes pauvres, transforma sa maison en un hôpital ou non-seulement les malades étaient entourés de soins affectueux, mais encore où ils recevaient une indemnité pour l'interruption de leur travail; établit à la barrière de Sévres un hôpital modèle dont l'exemple

fit tomber, dans les hôpitaux, la cruelle et déplorable coutume d'entasser plusieurs malades dans un seul lit; donna la première idée des sociétés de secours mutuels, et publia un grand nombre de *Mémoires* remplis de vues utiles sur l'assistance publique, les enfants abandonnés, les hôpitaux civils et militaires, l'extinction de la mendicité, etc. C'est aussi d'après ses plans que furent créées la petite poste aux lettres de Paris et les compagnies d'assurances contre l'incendie. On a recueilli ses mémoires sous le titre de *Vues d'un citoyen* (1757). Il avait été nommé par le gouvernement intendant général des hôpitaux militaires.

CHAMP s. m. (chan — altérat. du mot *cant*, qui a signifié *côté*. En wallon, *can* est le côté le plus étroit d'un objet; *cant* ou *chant*, suivant le dialecte, se trouve dans le vieux français avec le sens de *coin*, et il a fourni dans le français moderne, suivant le dialecte où l'on parlait, *canton* et *chanéau*; *canto*, en italien et en espagnol, est le même mot, né d'un radical qui d'ailleurs se trouve à la fois dans l'allemand *kanthe*, côté le plus étroit; dans le celtique *cant*, bord; dans le latin *canthus*, bord de la roue, et enfin dans le grec *kanthos*, coin de l'œil. La locution actuelle de *champ* n'a donc rien de commun avec *campus*; ceux qui l'ont écrite, ne la comprenant plus, l'ont, ce qui est arrivé tant de fois, assimilée à un mot connu et compris, et c'est ainsi que *chant*, véritable orthographe, a été confondu avec *champ*; un coin, un bord étroit, avec la campagne. Aussi M. Grandgagnage a-t-il raison de dire: « Ceci est un bel exemple de corruption dans une langue académique. » Représailles, ajoute M. Littré, représailles bien pardonnables du mépris si souvent prodigué aux patois. Techn. Côté d'une pièce égarée le plus étroit dans le sens de la longueur.

— *De champ*, Dans le sens de la longueur, et sur la petite face: *Une pierre de taille peut être posée à plat, de bout ou de champ*.

— *Méc. Roue de champ*, Roue qui a ses dents perpendiculaires au plan de rotation: *Au moyen des roues de champ, on obtient des mouvements rotatoires dont les plans sont perpendiculaires l'un à l'autre; les roues d'angle donnent le même résultat*.

— *Encycl. Techn.* Mettre de *champ* une solive, une brique, des pierres, des poutres, des poutrelles en fer, c'est les poser dans le sens de leur épaisseur. Une planche fixée debout peut résister à une pression verticale considérable; si on la place à plat, elle fléchit aisément; si au contraire on la pose de *champ*, elle peut soutenir des poids très-considérables, sa résistance étant proportionnée au carré de la section. Dans l'architecture moderne, ce principe de mécanique ayant été plus généralement reconnu, on a modifié complètement les errements anciens, d'après lesquels on employait, dans la construction des édifices, des poutres énormes, des chevrons d'une grosseur exagérée. Aujourd'hui, on refend les bois de façon à ne leur laisser qu'une faible épaisseur, puis ils sont placés de *champ*. Par l'emploi des poutrelles en fer placées de *champ*, reliées deux à deux et remplies de briques creuses, on obtient des effets de résistance considérables sous un petit volume, avec très-peu de poids et de matériaux.

CHAMP s. m. (chan — du lat. *campus*, du même radical que le gr. *kēpos*, jardin, savoir la racine sanscrite *kap*, *skap*, creuser, fouir, d'où le grec *skapto*, même sens; le jardin et le champ sont ainsi désignés comme le lieu que l'on bêche, que l'on cultive. L'ancien allemand, anglo-saxon, scandinave *hof*, cour; puis par extension, demeure, maison, a été aussi rapproché par Pott du grec *kēpos*, jardin, et il faut ajouter l'albanais *kopesht*, dont la racine est probablement la même. Le mot germanique semble avoir désigné primitivement, comme le grec, un terrain cultivé près de la maison, un jardin; mais il ne paraît pas se retrouver chez les Aryas de l'Orient). Pièce de terre unie ou à peu près, qui est ou peut être mise en culture: *Champ fertile*. *Champ stérile*. *Champ de blé*, de vigne, de maïs. *Champ en friche*. *Champ labouré*. *Le champ le plus fertile est souvent ravagé par une grêle fortuite*. (Boss.). *La culture des champs est plus dure que celle des lettres*. (Voltaire). *Rien de plus délicieux que ces champs d'or et de pourpre qui alternent avec de magnifiques bouquets de verdure*. (J.-J. Rousseau). *Les villes ne sont florissantes que par la fécondité des champs*. (Raynal). *Les alouettes ne tombent toutes rôties qu'à ceux qui moissonnent le champ, non à ceux qui l'ont semé*. (Chateaub.). *Les paysans ne songent qu'à ajouter un champ à leur champ*. (Guizot). *Le champ produit à peu près, d'année en année, la même quantité de moisson*. (E. Pelletan). *Les emprunts quelconques sont la ruine des champs*. (Laboulinière). *En Angleterre, un champ est une manufacture avec un fermier pour contre-maître*. (H. Taine).

Ilésiode à son tour, par d'utiles leçons, Des champs trop paresseux vient hâter les moissons.

BOILEAU.

Heureux qui, loin du bruit, sans projet, sans affaires, Cultive de ses mains ses champs héréditaires.

ANDRIEUX.

Heureux qui peut, au sein du vallon solitaire, Nattre, vivre et mourir dans le champ paternel.

V. HUGO.

Remuez votre *champ* dès qu'on aura fait l'out: Creusez, fouillez, bêchez; ne laissez nulle place Où la main ne passe et repasse.

LA FONTAINE.

Malheur à vous qui, par l'assure, Etendez sans fin ni mesure La borne immense de vos champs!

LAMARTINE.

— Campagne, par opposition à ville; en ce sens, le singulier est peu usité: *Aller au champ* ou *aux champs*. *Aimer les champs*. *Habiter les champs*. *Préférer les champs à la ville*. *Respirer l'air des champs*. *Maison des champs*. *Fleurs des champs*. *Homme des champs*. *Envoyez vos enfants reprendre au milieu des champs la vigueur qu'on perd dans l'air malsain des lieux trop peuplés*. (J.-J. Rousseau). *Le paisible habitant des champs n'a besoin, pour sentir son bonheur, que de le connaître*. (J.-J. Rousseau). *L'esprit s'aigrit à la ville, il s'attendrit aux champs*. (Malesherbes). *Le rêve d'une existence douce, libre, poétique, laborieuse et simple pour l'homme des champs, n'est pas si difficile à concevoir qu'on doive le reléguer parmi les chimères*. (G. Sand). *Au mois d'août, la bonne chère languit encore; les riches sont aux champs, les tables de Paris renversées et les parasites à la diète*. (Grimod). *Les races des champs sont moins étolées, moins affaiblies par toutes sortes de vices héréditaires que les races des villes*. (Cormen). *Pour se plaire à la vie des champs, quand on n'a pas une âme d'élite, il faut ne l'avoir jamais quittée*. (J. Simon).

La cigale enrôlée importune les champs.

DELLILLE.

C'est la cour qu'on doit fuir, c'est aux champs qu'il faut vivre.

VOLTAIRE.

Pourquoi demeurer à la ville

Quand tout reverdit dans nos champs?

DEMOUSTIER.

Quand le vieil honneur fléchit sous la honte,

Il n'est plus d'abri, si ce n'est aux champs.

J. AUTRAN.

Autrefois le rat de ville

Invita le rat des champs,

D'une façon fort civile,

A des reliefs d'ortolans.

LA FONTAINE.

■ Territoire, contrée:

Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre Aux champs thessaliens ostrent-ils descendre?

RACINE.

O fortuné séjour! ô champs aimés des cieux! Que pour jamais foulant vos prés délicieux, Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde, Et, connu de vous seuls, ignorer tout le monde!

BOILEAU.

■ Plaine, étendue de terrain, unie et découverte: Ai-je vaincu pour vous dans les champs de Pharsale?

CORNEILLE.

Quel champ couvert de morts me condamne au silence?

RACINE.

■ Espace de terrain que la vue embrasse: Du haut du pic du Midi, un champ immense s'étend devant les yeux. (E. Littré).

— Partie de l'espace que l'œil embrasse par une ouverture: *Pour beaucoup de peintres, un tableau est le champ d'une fenêtre dont le cadre figure la baie*. ■ Se dit particulièrement, en optique, de l'espace angulaire dans lequel sont compris tous les objets que l'on peut voir à la fois au moyen d'un instrument: *Le champ d'une lunette, d'un télescope, d'un microscope*. *Lorsqu'on regarde avec une lunette achromatique à deux verres, on voit à la fois un grand nombre d'objets qui occupent un espace circulaire appelé le champ de la lunette*. (Arago).

— *Le champ s'évalue, comme les angles, par le nombre de degrés, minutes et secondes qu'il contient sur le diamètre de son ouverture*. En décrivant les divers appareils propres à multiplier la puissance de la vision, nous montrerons comment, par la construction des images, on détermine le champ de ces appareils.

— Poétiq. Vaste étendue, espace immense: *Les vastes champs de l'onde*. *Qui peut deviner tout ce qui se passe dans ces mystérieux asiles, les intrigues d'amour, les saisons secrètes, la police, les mœurs de cette république aérienne et nomade qui peuple les vastes champs de l'atmosphère?* (Dict. de la courtoisie).

Dans ces champs azurés combien d'astres épars Se partagent l'Olympe, attirent les regards!

DARU.

Et toi, terrible mer, séjour impétueux,

Djâ j'ai célébré tes champs majestueux.

DELLILLE.

Les nuages semés dans les champs de l'éther Viennent mettre au repos leurs légions flottantes.

A. BARBIER.

— Par ext. Fond, espace uni sur lequel on distribue des figures ou des ornements: *Le champ d'un tableau, d'une médaille, d'une tapisserie*.

— Fig. Domaine, somme des attributions: *Les champs de l'histoire*. *Le champ des sciences et des arts*. *Le champ de l'avenir*. *La science est un champ dont les limites reculent au fur et à mesure qu'on avance*. (A. Féc.). *Dieu est l'ombre de la conscience projetée sur le champ de l'imagination*. (Proudh.). *Le champ de l'initiative individuelle se resserre chaque jour devant les envahissements de l'association*. (Proudh.).

Dans le *champ* de la vie il faut semer des fleurs, Et c'est nous, trop souvent, qui faisons nos malheurs.

A. CHÉNIER.

■ Carrière, sujet, fonds, matière de développement ou d'activité: *Ouvrir un beau champ à l'ambition de quelqu'un*. *Voilà un vaste champ ouvert aux hypothèses*. *Les choses inconnues sont le vrai champ de l'imposture*. (Montaigne). *Cette vie est le champ fécond dans lequel nous devons semer pour l'immortalité*. (Boss.). *La Trinité ouvre un champ immense d'études philosophiques*. (Chateaub.). *Le champ de la nature ne peut s'épuiser, et l'on y trouve toujours des moissons nouvelles*. (Chateaub.).

La fable est un champ sans limite.

V. HUGO.

Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce; Mais ce *champ* ne se peut tellement moissonner Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

LA FONTAINE.

■ Théâtre sur lequel on se dispute quelque chose: Sans entrer dans le *champ*, j'attends que l'on m'assaille.

RÉGNIER.

Je laisse aux plus hardis l'honneur de la carrière, Et regarde le *champ* assis sur la barrière.

BOILEAU.

En ce sens, le mot *champ* se dit par ellipse pour *CHAMP DE BATAILLE*. V. plus loin cette locution.

— *Champ de foire*, Place, terrain où se tient une foire: *Elle avait un peu l'air d'une panthère en cage et tourmentée par des paysans sur un champ de foire*. (Balz.).

— *Champ de course*, Espace de terrain où se font les courses de chevaux: *La piste, les tribunes d'un champ de course*.

— *Champ clos*, Lieu fermé de barrières, dans lequel deux ou plusieurs personnes vident autrefois leurs différends par les armes: *Combatte en champ clos*.

Les femmes en *champ clos* ne se hasardent guère.

C. DELAVIGNE.

■ Encinté où l'on combattait dans un tournoi: *Le tournoi se fit en champ clos*. ■ Se dit de toute espèce de lutte, de combat:

Viens combattre en *champ clos* aux joutes du barreau.

BOILEAU.

La deux plaideurs manœuvres, de colère animés.

[fermés.]

En *champ clos* pour leurs droits plaident à poings

C. DELAVIGNE.

— *Champ libre*, Liberté entière d'agir ou de parler; absence de toute contrainte: *Avoir le champ libre*. *Donner le champ libre à quelqu'un*. *Laisser le champ libre à ses passions, à ses rêveries, à sa colère, aux hypothèses, aux prétentions*. *L'indolence physique laisse le champ libre aux inclinations réceuses*. (B. Const.). *Garder le célibat pour laisser le champ libre à toutes ses passions, c'est un crime*. (Dufieux.).

Il faut, pour démasquer ce superbe hypocrite, l'inter de son amour les désirs effrontés, Et donner un *champ libre* à ses témérités.

MOLIÈRE.

— *Champ de bataille*, Terrain sur lequel se livre une bataille: *Un misérable champ de bataille, qui suffit à peine pour la sépulture de ceux qui l'ont disputé, devient le prix des ruisseaux de sang dont il demeure à jamais souillé*. (Mass.). *Washington a laissé les États-Unis pour trophée sur un champ de bataille*. (Chateaub.). *En écrasant l'anarchie, Bonaparte étouffe la liberté et finit par perdre la sienne sur son dernier champ de bataille*. (Chateaub.). *Tout le monde est brisé sur le champ de bataille*. (S. de Sacy.). ■ Terrain propre à des évolutions militaires et à l'enseignement de la tactique. ■ Lieu où l'on se bat: *Les cabarets sont des champs de bataille que le sang a souillés plus d'une fois*. ■ Lieu où des intérêts, ou des activités contraires sont en lutte: *La terre est comme un vaste champ de bataille où l'on est tous les jours avec l'ennemi*. (Mass.). *La Bourse est devenue le champ de bataille de la chevalerie moderne*. (Custine). *L'homme reste constamment et vit au champ de bataille des affaires et des intérêts*. (Michelet). ■ Sujet de lutte, de discussion: *La liberté est un champ de bataille qui a été cent fois pris, perdu et repris*. ■ Terrain de la lutte, de la discussion: *Bien prendre, bien choisir son champ de bataille*. ■ Triomphe, position conquise par celui qui a vaincu: *Le champ de bataille reste toujours au droit uni à la persévérance*. *Abandonner le champ de bataille à ses adversaires*.

— Poétiq. *Champ ou champs de Bellone, de Mars; Champs du carnage, de la gloire, de l'honneur*, etc., Se disent poétiquement pour *CHAMP DE BATAILLE*:

Le prince au *champ de Mars* Chaque jour, chaque instant, s'offre à mille hasards.

CORNEILLE.

Qu'il me tarde déjà d'être au *champ de la gloire*. D'aller aux ennemis arracher la victoire!

BÉRANGER.

Sourds aux cris de l'humanité, Paudra-t-il, farouche et sauvage, Dans les champs fumants du carnage Courir à l'immortalité?

PEZAY.

■ *Les champs de Neptune, d'Amphitrite*, Expression poétique usitée pour désigner la

mer. ■ *Champ du repos*, Cimetière: *Aller au champ du repos*. *Ceux qui dorment aux champs du repos*.

— Pop. *Champ d'aignons*, Cimetière, dans l'argot du peuple de Paris.

— *Clef des champs*, Faculté ou action de sortir, de s'en aller, d'aller où l'on veut: *Avoir la clef des champs*. *Prendre la clef des champs*. *Donner à quelqu'un la clef des champs*. *Femmes et poules qui prennent la clef des champs se perdent promptement*. (Damas-Hinard.). ■ Rien peut-être n'est plus piquant, dans notre langue, que cette métaphore gauloise par laquelle on suppose que les champs sont fermés à clef pour ceux qui sont empêchés d'y aller.

— *Courir les champs*, Errer à travers les champs, aller de ci et de là dans la campagne; *Aimer à courir les champs*. ■ Être en fuite, s'être échappé: *Notre prisonnier court les champs*. ■ Être perdu, tout à fait compromis: *Son honneur? ah! il y a longtemps qu'il court les champs!* (Littré.).

— *Être fou à courir les champs*, Être complètement fou.

— *Ouvrir le champ*, Y admettre les combattants, commencer le combat:

Faites ouvrir le *champ*, vous voyez l'assaillant.

CORNEILLE.

— *Livrer champ*, Ordonner le combat judiciaire: *Les droits des barons consistaient à livrer champ, à être indépendants des tribunaux*. (Gén. Bardin.).

— *Prendre du champ*, Prendre de l'espace pour mieux fournir sa carrière dans un combat ou champ clos à cheval. ■ Prendre de l'espace pour s'élaner avec plus de vigueur sur son adversaire. ■ Prendre de l'espace pour avoir plus de liberté dans ses mouvements: *Le cocher, qui dormait aux trois quarts, au lieu de garder sa droite à l'embouchure de la rue Dauphine, prit du champ pour tourner*. (P. Féval.).

— *Être à bout de champ*, N'avoir plus de ressources.

— *Être aux champs*, S'égarer par une inquiétude excessive, un trouble exagéré: *Voilà sa petite tête aux champs; au surplus, j'aime assez qu'on preme les choses de travers, cela prouve de l'imagination*. (Th. Leclercq.).

— *Être aux champs et à la ville*, Loger à l'extrémité d'un faubourg, ou habiter dans la ville une maison avec jardin.

— *Avoir un ail aux champs et l'autre à la ville*, Veiller à tout avec soin.

— *Avoir encore du champ devant soi*, Avoir des ressources, avoir le temps et le moyen de se tirer d'affaire.

— *Prov. Il y a assez de champ pour faire glaner*, Il y a assez de besogne pour tout le monde; il y a de quoi contenter tout le monde.

— *Champs d'armes*, Sortes de carrouels que l'on célébrait au moyen âge.

— *Écrit, sainte. Champ du sang*, Nom qui fut donné au champ acheté avec les deniers qui payèrent la trahison de Judas, et qu'il ne voulut pas garder.

— Blas. Fond même de l'écu, qui, selon quelques auteurs, représenta la cote d'armes du chevalier ou la bannière sur laquelle on posait les pièces ou meubles qui complétaient les armoiries: *En blasonnant, la première chose que l'on doit nommer, c'est l'émail ou le métal du champ*; ainsi l'on dira: *D'azur (le champ), à une barre d'or (la pièce)*. On trouve des écus qui n'ont d'autre blason que leur champ; par exemple: *Boquet d'argent plein*. — *De Barge d'azur plein*. — *Bordeaux-Puy-Paulin d'or plein*. — *Narbonne-Lara de gueules plein*. ■ *Du champ*, Se dit d'une pièce dont l'émail est le même que celui du *champ*, pour éviter la répétition trop rapprochée d'une couleur semblable.

— Philos. *Champ des sciences et des arts*, Dans le système de Bentham, Ensemble des connaissances humaines.

— Art milit. *Champ d'exercice* ou *de manœuvre*, Terrain appartenant à l'État ou à une ville et qui sert habituellement à l'exercice des troupes: *Les champs de manœuvre rentrent dans la classe des terrains assimilés aux bâtiments militaires, par la loi du 11 juillet 1791*.

■ *Battre aux champs*, Battre le pas ordinaire, soit pour rendre les honneurs, soit pour se mettre en marche: *Les tambours battaient aux champs*. *Quand le duc d'Anjou sortait ou rentrait, la garde battait aux champs*. (St-Simon.).

— Artill. *Champ de feu*, Espace que parcourt ou peut parcourir un projectile lancé par une arme à feu. ■ *Champ de lumière*, Excavation oblongue pratiquée sur une bouche à feu, autour du point où aboutit la lumière.

— Techn. Dans un peigne à deux rangées de dents, Partie centrale d'où naissent les dents: *Au commencement de l'année 1866, on a fabriqué et vendu à Paris des mordeaux de carton en forme de peigne, dans le champ desquels on écrivait son nom*. ■ Réseau de la dentelle. ■ Fond sur lequel sont distribués les ornements d'une pièce d'orfèvrerie.

— Sport. Ensemble des chevaux qui courent un prix. ■ Reste du champ dont on a éliminé un ou plusieurs favoris: *Un bookmaker renseigné partie souvent pour un cheval contre le champ*.

— Agric. *A champ*, *A la volée*: *Semer à champ*. *Fumer à champ*.

— Hortie. *Champ-riche*, Variété de poire.
— Anat. *Champ olfactif*, Partie de la base du cerveau dans laquelle naissent les nerfs olfactifs.

— Loc. adv. *En plein champ*. En plein air, sans abri, au milieu des champs : *Les Tartares, accoutumés à dormir EN PLEIN CHAMP, doivent avoir l'avantage sur un peuple élevé dans une vie moins dure.* (Volt.) « *A travers champs*, Dans la campagne et hors des chemins battus : *Courir A TRAVERS CHAMPS*. » Sans règles ou en dehors des lois communes, des chemins battus : Il n'est pas de bonheur loin des routes communes. Qui vit à travers champs ne trouve qu'infortunes.

E. AUGER.

— *Se sauver à travers champs*, Essayer d'échapper, par des détours, à une question pressante.

— *Sur-le-champ*. Immédiatement, sans délai : *Ne faites point attendre le bienfait ; c'est donner deux fois que de donner sur-le-champ.* (Alciat.) *Une résolution forte change sur-le-champ le plus extrême malheur en un état supportable.* (H. Beyle.) *Dans les premiers temps du mariage, la plupart des époux montrent tant d'ardeur, qu'ils semblent vouloir en finir sur-le-champ avec l'amour.* (Laténa.) « Sans préparation : *Prêcher, haranguer, parler sur-le-champ.* »

— *A tout bout de champ*, A chaque instant, à tout propos : *Il retombe dans la même faute à tout bout de champ.* On disait autrefois à CHAQUE BOUT DE CHAMP :

A chaque bout de champ vous mentez comme un diable,
CORNEILLE.

— *Epithètes*. Riche, fécond, fertile, inépuisable, nourricier, gras, engraisé, fertilisé, tranquille, paisible, fleuri, fortuné, délicieux, émaillé, cultivé, désaltéré, abreuvé, défriché, moissonné, paître, aride, nu, dépouillé, sec, desséché, altéré, stérile, inculte, pierreux, argileux, désolé, ravagé, défeuillé, héréditaire, paternel, spacieux, vaste, immense, étroit, resserré, limité, borné, modeste, paresseux.

— *Syn. Champs, campagne*. V. CAMPAGNE.
— *Homonyme*. Chant.

— *Prov. littér.* : *Et les champs où fut Troie*, Mots qui servent à rendre l'émotion douloureuse que l'on éprouve en face de ruines, de débris rappelant une splendeur passée. V. *ET CAMPOS UBI TROIA FUIT*.

— *Encycl.* Hist. *Champs d'armes*. L'institution des *champs d'armes* remonte au temps de la féodalité. De même que la joute et le tournoi, ces exercices étaient en grande faveur parmi les grands feudataires de la couronne, et c'était ordinairement soit un titulaire d'un duché ou d'un comté, soit quelque personnage de haute lignée, qui le présidait. De nombreux *champs d'armes* furent tenus en Artois et en Flandre, pendant la domination de la maison de Bourgogne, et les chroniqueurs des temps passés se sont complaisamment étendus sur la magnificence de ces fêtes militaires qui constituaient un des divertissements les plus glorieux des gentilhommes ; car, faisant des combats leur principale occupation, ils ne négligeaient aucune occasion de prendre part à des jeux qui constituaient une sorte de guerre, factice, il est vrai, mais non complètement exempte de dangers.

L'un des *champs d'armes* les plus importants qui eurent lieu fut celui qui se tint à Arras en 1423, et dans lequel Pothon de Xaintrailles et Lionnel de Vandœuvre, ainsi que plusieurs autres chevaliers, coururent des lances et combattirent à la hache, en présence de Philippe le Bon. On avait décapé dans la ville un espace de 120 pas de long sur 20 de large, pour former le parc ou *champ* de bataille, qui fut sablé et entouré de lices. On publia à Arras, la veille du *champ*, une défense à toutes personnes qui n'auraient aucune fonction à remplir d'entrer dans le parc, sous peine d'avoir la tête tranchée, et l'on menaça de la perte d'une oreille ceux qui entreraient dans les lices. Il avait été élevé, auprès de l'hôtellerie des *Rosettes*, un échafaud sur lequel se plaça le duc de Bourgogne, qui partit de son palais escorté d'environ 600 chevaliers et écuyers. Les lices étaient gardées par 80 bourgeois armés de toutes pièces, et par 40 arbalétriers.

Les *champs d'armes* étaient en tel honneur, dans l'Artois, que l'on vit le maître, deux échivins, le conseiller pensionnaire, l'argentier, le contrôleur de la ville et cent notables se rendre à Lille, pour assister à celui qui y fut tenu la même année. Tous ceux qui furent du voyage reçurent une casaque blanche et verte, sur laquelle était peint un rat, armes de la cité.

La bourgeoisie du moyen âge eut aussi ses *champs d'armes*, et les habitants de la Flandre et des Pays-Bas se distinguèrent par l'éclat de ceux qu'ils avaient institués. Chaque ville eut les siens, qu'on désignait tantôt sous le nom de *champ*, tantôt sous ceux de *pas d'armes* ou de *tournois*. A ces différentes fêtes accouraient non-seulement des curieux des villes voisines, mais encore beaucoup de personnes des pays éloignés. Vers la fin du xvi^e siècle, ce genre de divertissement fut abandonné.

— *Art milit.* *Champ de bataille*. Le lendemain de la victoire de Fontenoy, le maréchal de Saxe, parcourant le *champ* de bataille avec Louis XV, et le voyant ému au spectacle lugubre de cette plaine couverte de cadavres et de débris, lui dit : « Sire, que cette vue vous apprenne à ménager le sang de vos sujets. »

Il n'est personne, même parmi les conquérants, qui n'ait été impressionné en présence d'un pareil spectacle. « Le lendemain de la bataille d'Eylau, raconte Thiers dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, Napoléon, parcourant le *champ* de bataille, fut ému au point de le laisser apercevoir dans le bulletin qu'il publia. » Sur cette plaine glacée, des milliers de morts, de mourants, de blessés cruellement mutilés ; une multitude de chevaux abattus ; une innombrable quantité de canons démontés, de voitures brisées, de projectiles épars ; des hameaux en flammes, le tout se détachant sur un fond de neige, présentait un spectacle saisissant et terrible. « Ce spectacle, s'écria le vainqueur, est fait pour inspirer aux princes l'amour de la paix et l'horreur de la guerre. » Il n'y avait que Villars pour trouver que le corps d'un ennemi mort sentait toujours bon. Xerxès lui-même, l'égoïste despote, ne pouvait retenir ses larmes, en pensant que la plupart de ces beaux soldats qui défilaient sous ses yeux seraient bientôt couchés dans la poussière. Et pourtant, au point de vue de l'humanité, les *champs* de bataille antiques offraient au regard un aspect moins lamentable que ceux de nos jours. Sans doute les combats étaient plus meurtriers, plus de soldats périssaient dans cette lutte corps à corps ; mais il y avait moins de ces blessés, de ces mutilés surtout, qui restent étendus de longues heures sur le sol et qui périssent souvent faute de soins, après une longue et douloureuse agonie. Le chevalier de Feuquerolle, tombé sur le *champ* de bataille de Ramillies, nous a laissé la relation des souffrances de tout genre par lesquelles il dut passer, avant d'avoir pu être secouru ; son histoire est celle de bien d'autres, dont une majeure partie n'a pas eu tant de chance que lui. Voici quelques extraits de son récit : « J'étais hors de combat, dit-il, et, suivant toute apparence, je devais bientôt perdre tout sentiment ; j'étais étendu sur le *champ* de bataille et baigné dans le sang qui coulait de mes blessures ; je sentais mes forces s'affaiblir de moment en moment, et si je conservais encore un reste de connaissance, elle ne servait qu'à aggraver mes douleurs. J'entendais de tous côtés les plaintes et les cris des uns, les paroles que le désespoir et l'importement mettaient dans la bouche des autres, les soupirs des mourants et les mouvements de ceux qui, surmontant leur mal, tâchaient de se sortir de ce cimetière animé. L'horreur de tant d'objets funèbres endormit pour ainsi dire mes maux ; j'étouffai mes douleurs, et, ramenant un reste de vigueur, je me levai pour aller chercher du secours ; mais chaque pas était une chute pour moi ; mes pieds heurtaient à chaque moment contre le corps de quelque mort ou de quelque mourant, qui me faisait trébucher. Je compris que je devais passer la nuit dans cette solitude funèbre ; car, sans les greouilles qui commencèrent à crier dans un marais voisin, je ne me serais point encore aperçu qu'elle fût venue. Il vint je ne sais combien de paysans que je reconnus pour tels à leur langage ; je les appelai tous, je les priai, je les conjurai de me donner du secours ; mes prières furent longtemps inutiles. Il en vint cependant à la fin quelques-uns ; je leur exposai mon état, je les suppliai de m'en retirer ; je leur assurai qu'ils auraient tout lieu de se louer de ma reconnaissance, et que mes libéralités dépendraient absolument de leur choix. Ils m'écouterent assez tranquillement, et pour toute réponse ils achevèrent de me dépouiller, en me disant qu'ils étaient fort touchés de ma situation, mais qu'enfin je n'en reviendrais pas ; et ils eurent la cruauté de m'arracher jusqu'à ma chemise, toute trempée qu'elle était de mon sang. Après m'avoir ainsi dépouillé, ils allèrent exercer les mêmes cruautés sur d'autres, après quoi ils revinrent encore autour de moi, apparemment pour voir s'ils ne pourraient pas grossir leur butin. Quoi qu'ils eussent déjà si mal reçu mes prières, je leur en fis de nouvelles ; je les suppliai de me redonner quelque chose pour me couvrir ; j'avais déjà fait quelque pas vers eux, en mettant mes mains à terre, pour m'épargner les chutes qui étaient inévitables, quand je sentis jeter sur moi un de ces sacs dont les cavaliers se servent pour porter l'avoine ; ce fut tout le secours qu'ils me donnèrent. Dès qu'ils furent contents des dépouilles qu'ils avaient amassées, ils revinrent vers moi, et me dirent que si j'étais en état de les suivre, ils me mèneraient à leur village, qui n'était qu'à une lieue de là. Cette offre rachina mon courage ; je me levai aussitôt, pris mon sac et me mis à les suivre ; il me semblait qu'ils étaient à demi attendris, mais ils ne se gênaient pas beaucoup pour cela dans leur marche. J'avais tant de peur de les perdre, que je me surmontai moi-même pour leur tenir pied, et marchai sans cesse sur leurs talons ou au milieu d'eux. Il est vrai qu'ils étaient obligés quelquefois de se reposer, et que je profitais de ce temps pour reprendre haleine ; mais ces poses me furent à la fin funestes ; à la dernière que nous fîmes, les forces me manquèrent tout à coup et me laissèrent sans mouvement, sans connaissance. Ils crurent que je venais de finir pour toujours mes peines, et, au lieu de me donner du secours, ils prirent le parti de me quitter et de continuer leur route. Je repris quelques instants après connaissance ; mais quelle fut ma surprise de me retrouver seul !

Je les appelai, mais en vain, et je passai le reste de la nuit en des douleurs et des faiblesses, qui seules auraient pu terminer ma vie. C'est ainsi que j'attendis l'arrivée du jour ; les oiseaux me l'annoncèrent par leurs chants ; j'entendis les cloches qui sonnaient le pardon, et la voix de quelques passants. Je me levai aussitôt, je les appelai de toutes mes forces, et je restai quelque temps debout pour me faire voir et pour tâcher de leur donner de la compassion. Ils s'avancèrent, et furent saisis d'une si grande frayeur en me voyant, qu'ils restèrent un moment sans parler, après quoi ils me dirent de songer à mon âme, que je n'en avais pas pour longtemps. J'eus beau vouloir leur persuader que je me sentais encore du courage et de la force, qu'ils feraient œuvre de charité en me menant aux premières maisons ; ils s'obstinèrent à me persuader le contraire, et s'en allèrent sans me donner d'autre secours. Je fus donc obligé d'attendre dans la même place d'autres passants plus tendres et plus charitables ; j'en attirai plusieurs successivement qui reçurent mes prières comme avaient fait les premiers. J'étais environné de marécages, sans quoi je me serais hasardé d'aller chercher moi-même du secours. Je passai encore cette nuit, n'ayant d'autre soulagement que celui que je pouvais me procurer avec mon sac, et dans des souffrances plus grandes que celles que j'avais encore endurées. » Ce ne fut que le lendemain, après deux jours de souffrances inouïes, que le malheureux chevalier trouva un passant moins inhumain que les autres, qui le conduisit dans un vieux château délabré, où était établie une sorte d'ambulance. Mais comme elle ne renfermait pour ainsi dire aucun secours, le comte de Saillant envoya de Namur un chariot pour transporter à l'hôpital ceux qui étaient capables de supporter le trajet. « Ceux qui purent se traîner allèrent d'abord s'en emparer, et il fut bientôt plein. J'y aurais été des premiers, si mes jambes seules avaient pu seconder mon impatience ; mais j'avais besoin d'un secours étranger, et chacun ne pensait qu'à soi. J'eus un chagrin mortel de ne pouvoir profiter d'une occasion si pressante. Un père capucin, qui avait accompagné le chariot, eut beau m'exhorter à prendre patience et me promettre qu'il en arriverait quelque autre dans peu de temps, je ne pus me résoudre à attendre, et je lui témoignai tant d'envie de partir sur-le-champ, qu'il alla voir s'il pourrait m'en procurer les moyens ; mais il ne put gagner autre chose, sinon qu'on me mit sur le derrière de la charrette, les jambes pendantes. Il me témoignait qu'il était très-fâché que ses soins n'eussent pas mieux réussi, et me dit que, vu les chemins difficiles par lesquels il fallait passer, on me ferait une espèce de rempart avec des cordes et de la paille, pour m'empêcher de tomber. Dès que ceux qui étaient dans le chariot m'aperçurent, ils se mirent à crier, en jurant qu'ils n'étaient déjà que trop, que je n'avais qu'à m'en retourner, et qu'il n'y avait, ne pouvait y avoir de place pour moi. Mon conducteur les apaisa, et leur promit que la manière dont on m'arrangerait ne les incommoderait pas. On partit aussitôt. J'eus grand besoin, pendant la route, de mettre à profit les avis qu'il m'avait donnés ; je souffris excessivement des cahots dans les contre-coups portés à ma tête et renouvelaient les douleurs de mes plaies. Malgré cela, je n'étais pas le plus à plaindre ; il mourait de temps en temps quelqu'un de mes compagnons, dont on jetait les corps à côté du chemin, et nous nous trouvâmes trois de moins à notre arrivée à Namur. »

Sans doute, les mœurs se sont bien adoucies depuis la bataille de Ramillies ; les peuples sont devenus moins hostiles les uns aux autres et plus secourables aux blessés, quoique les dernières campagnes aient vu encore bien des actes d'inhumanité ou de basse cupidité. Le service des ambulances, surtout, a reçu de nombreux perfectionnements, et une société internationale s'est formée à Genève pour secourir les victimes de la guerre. On a pu voir, à l'Exposition universelle de 1867, ces appareils ingénieux, ces fauteuils, ces caçolets, ces lits, ces voitures destinées à procurer quelque soulagement aux malheureux blessés. Mais ce spectacle lui-même avait quelque chose de navrant, et l'on se demandait s'il ne serait pas plus naturel de ne pas créer de semblables misères, que de chercher à leur porter secours. Et encore, que de douleurs échappent dans la pratique à tous ces perfectionnements ! Nul doute que, de nos jours encore, les cruelles angoisses du *champ* de bataille, dont le chevalier de Feuquerolle nous a laissé un si triste récit, ne se renouvellent bien des fois. Aussi, en pensant à tant de douleurs ignorées et courageusement supportées, par tant d'hommes qui vont chaque jour se battre pour des intérêts qui le plus souvent ne sont pas les leurs, comprend-on le mot de Mirabeau, qui disait que la plus belle mort est celle du soldat, parce qu'elle est la plus obscure et la plus héroïquement supportée.

CHAMP D'ASILE. A la deuxième rentrée de Louis XVIII, beaucoup de Français, poursuivis par une réaction implacable, se réfugièrent aux Etats-Unis, où il leur fut accordé 100,000 acres de terrain sur le golfe du Mexique, entre les rivières del Norte et de la Trinité, pour y fonder une colonie. Ce lieu de refuge, cet établissement de proscrits, reçut le nom de *Champ d'asile*. Pendant que les

frères Allemand organisant la petite république, composée surtout d'anciens militaires, les libéraux ouvraient en France des souscriptions, et Béranger excitait l'intérêt public par sa belle chanson du *Champ d'asile* ; une autre chanson portant le même titre était rimée par Naudet, et suffisait pour illustrer le musicien Romagnesi. Mais l'Espagne ayant revendiqué le terrain sur lequel s'étaient établis les colons, les Etats-Unis leur donnèrent en échange un emplacement dans le pays d'Alabama, sur les bords du Tombig-Bee. Ils y fondèrent l'*Etat de Marengo*, dont la capitale était *Aigleville*. Mais le manque de ressources ne leur permit pas de consolider la nouvelle colonie, et la plupart rentrèrent en France sous le ministère Decazes.

CHAMPS ÉLYSÉES, paradis chez les païens. Selon Homère, dans les champs Élysées les hommes mènent une vie douce et tranquille, les pluies, les neiges, les frimas n'y désolent point les campagnes ; en tout temps on y respire un air délicieux, et une fraîche brise vient sans cesse rafraîchir cette heureuse contrée. Virgile, que Fénelon a imité, en fait un élogé bien plus poétique, et signale surtout la douce lumière qui y répand ses rayons. Chaque mortel, dans ce bienheureux séjour, retrouve l'occupation qui lui fut chère sur la terre : Achille poursuit les bêtes féroces ; les héros grecs et troyens s'exercent aux armes, à la lutte ou à dompter les chevaux ; les poètes y débâtent des vers ; les amants y retrouvent les objets de leur affection.

Chaque peuple, chaque poète même, différait sur la question de savoir où étaient placés les champs Élysées : les uns les mettaient dans le soleil, d'autres dans la lune, Platon les reléguait aux antipodes, Homère aux extrémités de la terre, tandis que d'autres les plaçaient dans les îles Fortunées (les Canaries) ou dans la Bétique (province de Grenade). Virgile et plusieurs autres poètes placent l'Élysée au centre de la terre, dans le royaume de Pluton. C'est dans sa descente aux enfers qu'Enée retrouve son père Anchise au milieu de tous les hommes vertueux qui goûtent dans un séjour de paix et de félicité la récompense de leurs bonnes actions. Fénelon, dans son *Télémaque*, a imité Virgile, et il l'a surpassé peut-être quand il a décrit le bonheur des justes admis dans l'Élysée, parce qu'il a joint aux idées païennes un relief des jouissances purement spirituelles que le christianisme a rêvées pour son paradis.

La tradition première des champs Élysées paraît venir de l'Égypte, ainsi que presque tous les mythes religieux de la Grèce. Diodore de Sicile raconte que la sépulture ordinaire des Égyptiens était au delà d'un lac appelé *Achéron* ; que le mort était apporté au bord du lac, au pied d'un tribunal qui jugeait sa vie et ses mœurs : s'il n'avait pas été fidèle aux lois, on jetait le corps dans une fosse commune, sorte de voirie appelée *Tartare* ; si, au contraire, sa vie avait été sans reproche, on entraînait le corps dans une prairie arrosée de ruisseaux, ornée de bosquets ; ce lieu se nommait *Elysion* ou *Champs Élysées*. De là est venue la tradition des Grecs. Virgile, dans le VI^e livre de l'*Énéide*, nous dit que les âmes des justes restaient là mille ans à boire les eaux du Léthé, à oublier le passé, puis allaient recommencer une autre vie.

CHAMPS-ÉLYSÉES, célèbre promenade, aujourd'hui la première de Paris, et peut-être du monde entier, par son étendue et les heureuses modifications qu'elle a subies depuis son origine. L'emplacement des *Champs-Élysées* était encore, en 1616, un terrain semé çà et là d'habitations mesquines, irrégulières, et se composait de plantations privées, de jardins et de terres labourables. En 1616, Marie de Médicis fit l'acquisition de ce terrain ; par ses ordres on planta, le long de la Seine, quatre rangées d'arbres, et cette allée, fermée à ses deux extrémités par une grille, devint la promenade réservée de la reine et de la cour, d'où le nom de *Cours-la-Reine* qu'elle prit bientôt et qu'elle garde encore de nos jours, malgré les transformations qu'elle a subies. Le *Cours-la-Reine*, comme aujourd'hui d'ailleurs, était séparé de la rivière par la grande route de Versailles ; de l'autre côté, un fossé le séparait de la plaine, où l'on pouvait passer par un pont de pierre. Cette plaine, qui devait un jour devenir les *Champs-Élysées*, s'étendait jusqu'au Roule. Ce fut en 1670 qu'elle fut plantée d'arbres, que les premières allées furent dessinées, que des tapis de gazon furent ménagés. Mais, bien que la disposition générale (une grande avenue centrale, bordée d'allées latérales) fût à peu près conforme à la disposition actuelle, on était encore loin des *Champs-Élysées* que nous connaissons. Le nom d'ailleurs n'existait pas alors : c'était le *Grand-Cours*, par opposition au *Cours-la-Reine*, dont nous avons parlé plus haut. Peu à peu le *Grand-Cours* s'agrandit, s'embellit et finit par devenir la promenade favorite des Parisiens ; il prit alors son nom actuel, qui nous paraît aujourd'hui, si ce n'était l'habitude, un peu mythologique et prétentieux. En 1723, c'est le duc d'Antin, surintendant général des bâtiments, qui fait planter cette promenade presque tout entière et y ajoute de nouveaux arbres. M. de Marigny, un des successeurs du duc d'Antin, poursuivit ces embellissements (1764). Des lors les *Champs-Élysées* prennent une vie extraordinaire ; c'est le rendez-vous de la société brillante, la ga-

lerie où se pavant l'élégance et la richesse; c'est, pour tout dire, la route de Longchamps. Laissons ici la parole à un écrivain humoristique : « Là-bas, dans la grande avenue, ces trois files de voitures et toutes ces cavaleries, c'est Longchamps. Longchamps sous Louis XV ! Courons ! Justement, c'est vendredi, le beau jour ! et il fait beau ! Oui, voilà bien les carrosses de la cour sur le haut du pavé, et sur les bas-côtés les carrosses de remise et les fiacres, qui s'en mêlent aussi depuis 1850. Que de paillettes ! Oh ! les jolis bonnets, les jolies dentelles, avec des coques de rubans ! Voici des chapeaux à trois cornes. Quelle est donc cette voiture dont les roues étincellent de métaux précieux ? Les chevaux sont ferrés d'argent et ornés de marcsittes : sans doute quelque princesse du sang ? non : c'est une lorette de l'époque. Bon temps pour les lorettes ! Elle a voulu éclipser sa rivale, la femme honnête, la femme légitime, qui est tout bonnement couverte de pierres, comme on disait alors. Et quels paniers, grand Dieu ! quatre pieds de circonférence. Cela est un composé de cerceaux de baleine et se nomme un *bouffant* ; cela porte même un autre nom que la pudeur et la civilité puérile et honnête me défendent de prononcer. On a repris les draps de Silésie, les camelots, les velours ciselés. C'est juste : nous sommes au printemps ; demain samedi, on va quitter le point d'Angleterre et reprendre les malines ; ensuite viendront les taffetas, et, d'ici à l'hiver prochain, qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid, nous ne verrons plus ni satins, ni draps, ni manchons, ni raïnes. Oh !... deux cavaliers qui ont l'air de se disputer le pas : c'est un prince de la maison d'Artois et un prince de la maison d'Orléans ! Que de monde ! quelle confusion ! Et, bien qu'on ait arrosé, quelle poussière !... Non, c'est la poudre. Quels doux parfums exhalent les fleurs !... Non, c'est la pomade. »

Ce tableau animé montre quelle rapide fortune avait faite en quelques années la nouvelle promenade. La Révolution ne l'arrêta point. Mentionnons ici que c'est la Convention, cette Convention si souvent attaquée comme ennemie de l'art, qui fit transporter à l'entrée des Champs-Élysées les deux chevaux de Marly, œuvre de Coustou, qu'on peut y admirer encore, et qui font à cette place un si bel effet. Les guerres de la République ne donnèrent pas le temps d'ajouter aux Champs-Élysées des attrait nouveaux, mais ils n'en continuèrent pas moins, ainsi que plus tard sous l'Empire, à attirer la foule.

1814 arriva, et avec lui l'invasion. L'ennemi entra en France, et, après Waterloo, les alliés, bivouaquant dans les Champs-Élysées, les dégradèrent à tel point qu'il fallut, de 1818 à 1819, les replanter presque en entier. En 1828, la couronne les céda à la ville de Paris.

Les Champs-Élysées se composent actuellement d'une vaste avenue centrale, bordée de deux contre-allées sur lesquelles un ruban d'asphalte permet aux piétons de se promener à pied sec. Tout le long de ces contre-allées, au bord de l'avenue, une quadruple rangée de chaises permet aux *cockneys* parisiens de regarder, dans la belle saison, défiler les équipages. Des deux côtés de la grande allée, non loin de la place de la Concorde, ont été érigées deux fontaines à jets d'eau. Une place circulaire, le rond-point, divise en deux les Champs-Élysées. Du rond-point partent en étoile l'avenue Montaigne, l'avenue d'Antin, la rue Montaigne, la rue du Cirque, etc. Détail curieux : l'avenue Montaigne s'appela longtemps avenue des Veuves ; c'était autrefois, sous la République et sous l'Empire notamment, la promenade spéciale et réservée des veuves, auxquelles le deuil et les convenances interdisaient le bruit et le tumulte de la grande avenue des Champs-Élysées.

Tout près de la s'élève le nouveau quartier François I^{er}, entièrement habité par la fine fleur de l'aristocratie parisienne, et qui doit son nom au voisinage de la maison bâtie par le roi chevalier à Moret, près de Fontainebleau, et transportée pierre à pierre, en 1826, à l'angle de la rue Bayard et du Cours-la-Reine. Aujourd'hui, d'ailleurs, les contre-allées des Champs-Élysées sont, dans presque toute leur longueur, bordées d'habitations princières, et il ne serait pas étonnant que d'ici à quelques années ce quartier détrônât à son profit le vieux boulevard, ce centre de la vie parisienne. Le palais de l'Industrie, où eut lieu l'Exposition universelle de 1855, s'élève sur l'emplacement de l'avenue Marigny et d'un terrain judicieux cher aux joueurs de boules. C'est aux Champs-Élysées qu'on a vu les premiers concerts dits *cafés chantants*, et le café de l'Horloge, à gauche, le café des Ambassadeurs, à droite, ont su conserver à cet égard leur vieille réputation. Le cirque de l'Impératrice, ancien Franconi, est à quelques pas du rond-point, dans un massif d'arbres. En face de lui, de l'autre côté de l'avenue, est le *Panorama* du capitaine Langlois, où revivent les grandes batailles d'Orient et d'Italie. Dans les contre-allées, une rangée de boutiques uniformes, qui se poursuit jusqu'au rond-point, tente le flâneur par l'appât de jeux de toutes sortes : jeu de quilles, jeu de macarons, jeu de billard anglais, jeu de toupies allemandes, etc., etc. Les chevaux de bois, les balançoires sont en réquisition perpétuelle.

Les Champs-Élysées, promenade étrange, sorte de parc, de hameau, de bazar tout en-

semble, n'ont de nos jours, nous le répétons, d'équivalent chez aucun de nos voisins, et ni Regent's-Park, ni Hyde-Park de Londres, ne peuvent rivaliser avec eux. Il y a quelques années, la ville y a fait transplanter à grands frais une profusion de plantes exotiques de Hollande, qui ajoutent encore à la beauté du coup d'œil. Un souvenir, en terminant, aux gloires éteintes : le Jardin d'hiver, le Château des fleurs, l'hôtel d'Albe, depuis longtemps tombés sous la pioche, et ce petit hôtel du coin de la rue de Chaillot, où cette femme d'esprit, Mme Delphine Gay de Girardin, a reçu pendant quinze ans tout ce qui avait un grand nom dans la littérature.

CHAMPS DE GLACE, nom donné à ces immenses étendues de glace qui recouvrent la mer dans les régions polaires, et empêchent la navigation pendant la majeure partie de l'année. Parmi les productions inanimées du Groenland, dit le fameux voyageur Scoresby, aucune n'excite peut-être autant d'étonnement que la glace par son abondance et sa variété extrême. Les masses prodigieuses, connues sous le nom de *champs de glace*, *îles de glace*, *montagnes flottantes*, si communes dans le détroit de Davis, sont propres, par leur hauteur, par leur forme et par la profondeur à laquelle elles s'enfoncent dans l'eau, à frapper le spectateur d'étonnement. Les champs de glace qui environnent le Groenland ne sont pas moins surprenants. Ce qui manque à leur élévation est compensé par l'étendue de leur surface ; on en a vu qui avaient jusqu'à 100 milles de longueur et plus de 50 milles de largeur. Ce n'était qu'une immense masse de glace, dont la surface était en général élevée de 4 à 6 pieds au-dessus du niveau de l'eau, et dont la base s'enfonçait à peu près à 20 pieds dans la mer. Les champs de glace font ordinairement leur apparition vers le mois de juin, quelquefois plus tôt ; ils servent fréquemment de refuge aux jeunes baleines. Des vents forts du nord et de l'ouest, en écartant les glaçons détachés, livrent ces animaux aux navires qui vont faire la pêche. Quelques champs offrent une plaine parfaitement unie, sans fissures et sans mornes, en un mot si lisse que j'en ai vu sur lesquelles un carrosse aurait pu rouler en ligne droite, et dans une étendue de 100 milles, sans le moindre empêchement. Mais plus généralement la surface présente quelques mornes qui rompent un peu l'uniformité d'un blanc trop intense par une teinte d'un vert léger. Le mouvement rapide que les champs de glace éprouvent quelquefois, et les effets étranges produits par ces masses immenses sur tout corps qui leur offre de la résistance, est un des objets les plus étonnants et certainement les plus terribles que présentent ces régions. Très-souvent ces masses acquièrent un mouvement de rotation qui donne à leur circonférence une vitesse de plusieurs milles par heure. Un champ qui est ainsi en mouvement, venant à en toucher un autre qui est en repos ou qui suit une direction contraire, produit, surtout dans ce dernier cas, un choc épouvantable. Lorsqu'une masse pesant plus de 10 millions de tonnes est en mouvement, si elle vient à en heurter une autre pareille en mouvement, on peut concevoir quel est le résultat du choc. Le champ le plus faible est broyé avec un bruit épouvantable, et quelquefois la destruction est mutuelle. La vue de ces effets prodigieux, quand on peut les observer en sûreté, est d'une sublimité imposante ; mais si l'on court risque d'être accablé par le choc, il est difficile de se défendre d'un mouvement de terreur et d'effroi. Les pêcheurs de baleines ont constamment besoin d'une vigilance infatigable quand ils naviguent au milieu de ces champs, dangereux surtout par les temps de brume. On se figure aisément que le navire le plus solide pris entre deux champs de glace est brisé en un clin d'œil. C'est ainsi qu'un grand nombre de navires ont été détruits depuis l'établissement de la pêche : quelques-uns ont été jetés sur la glace, d'autres complètement ouverts, d'autres enfin ensevelis sous les fragments de la glace entassée.

Ces champs de glace ne restent pas immobiles, mais sont entraînés sans cesse, soit par les vents, soit par les courants sous-marins. En 1827, Parry, qui cherchait une route au pôle nord, vit ses vaisseaux arrêtés dans les mers du Spitzberg ; alors il essaya de s'avancer sur la glace, mais il fut bientôt obligé de renoncer à sa tentative : les glaçons l'entraînaient au midi, tandis qu'il voulait se diriger vers le nord, et le soir d'une course longue et pénible il se trouva à 4 milles plus au sud qu'il ne l'était le matin.

CHAMP DE LA FÉDÉRATION, nom donné, pendant la Révolution, au Champ-de-Mars de Paris, parce qu'il avait été le théâtre de la fête solennelle de la Fédération, le 14 juillet 1790.

Champ de mai, épisode de la période des Cent-Jours. A son retour de l'île d'Elbe, Napoléon, dominé par le réveil de l'esprit libéral dans le pays entier, et sentant le besoin d'entraîner l'opinion, avait fait un certain nombre de concessions, que d'ailleurs, en l'état des choses, il lui eût été impossible de refuser. C'est ainsi que la nation reprit possession de la liberté de la presse, de la liberté individuelle, de l'élection des magistrats municipaux, etc. Mais, quand il s'agit des institutions constitutionnelles devant servir de garantie aux libertés publiques, l'empereur ne put se

résoudre à les demander à une assemblée nationale et s'obstina à ce qu'elles ne fussent présentées que comme un supplément à ses chartes impériales. Le pays attendait un statut fondamental, une constitution : on lui donna l'Acte additionnel aux constitutions de l'empire, dont le principal rédacteur avait été Benjamin Constant. Le désappointement fut extrême, d'autant plus qu'on recevait le nouveau pacte comme une charte octroyée, sans possibilité d'y rien changer. Quant à l'acceptation nationale, par des registres ouverts chez les officiers publics, on considérait cette garantie comme à peu près illusoire. L'animation était telle, qu'elle portait à méconnaître les parties réellement libérales de l'œuvre. Plus des trois quarts des électeurs ne votèrent point. Beaucoup motivèrent leur acceptation sur les dangers publics et en faisant d'énergiques réserves. Quoi qu'il en soit, l'Acte additionnel fut ratifié par la majorité de ceux qui votèrent. Au reste, il était déjà en exercice.

Il avait été décidé que le recensement et la proclamation des votes seraient faits dans un *champ de mai*, tenu en présence des membres des collèges électoraux qui voudraient se rendre à Paris, et de députations des armées de terre et de mer. Cette solennité avait été indiquée d'abord pour le 26 mai ; elle n'eut lieu que le 1^{er} juin, par suite du retard apporté dans la remise des procès-verbaux. Les députés des collèges électoraux s'étaient réunis à Paris, et le dépouillement des votes donna le résultat suivant : 1,300,000 suffrages affirmatifs, 4,206 négatifs. Comme on le voit, le nombre des abstentions avait été énorme.

L'objet du *champ de mai*, maintenant réduit à un simple recensement, qui n'était qu'une pure formalité, s'était singulièrement amoindri ; car il avait dû consister d'abord, d'après un décret rendu par l'empereur à son passage à Lyon, en une réunion du corps électoral tout entier, qui aurait participé au travail constitutionnel et assisté au sacre de l'impératrice et du roi de Rome.

Pour donner quelque éclat à la cérémonie ainsi réduite, Napoléon, qui aimait à frapper les imaginations par des spectacles pompeux, ajouta à la proclamation des votes une distribution de drapeaux aux troupes qui allaient partir pour la frontière du Nord. La solennité eut lieu au Champ-de-Mars. Les libéraux, qui avaient accepté cette restauration de l'empire avec la condition de sérieuses garanties constitutionnelles, eussent désiré que Napoléon parût au champ de mai vêtu en simple général ; qu'il se présentât à la France moins en empereur qu'en soldat armé pour la défense du pays. Cette idée lui fut communiquée ; mais il préféra, comme toujours, frapper les yeux par un appareil théâtral, et il se rendit au lieu de la cérémonie en habit de soie, en toque à plumes, en manteau impérial, dans la voiture du sacre, attelée de huit chevaux, avec un cortège de princes de sa famille, de maréchaux, etc.

Le Champ-de-Mars était occupé par les 25,000 hommes de la garde nationale de Paris et par 25,000 hommes de troupes. Le lieu destiné à la cérémonie était une vaste enceinte demi-circulaire adossée à l'Ecole militaire, avec un trône, un autel, des trophées, des draperies. Comme au jour, déjà lointain, de la distribution des aigles, le trône était adossé à l'Ecole militaire. Devant le trône, deux hémicycles ou amphithéâtres étaient remplis par les autorités civiles et militaires et les membres des collèges électoraux, en tout environ 9,000 individus. Comme pour la fête de la Fédération, un autel s'élevait au centre ; la messe y fut dite, non pas cette fois par M. de Talleyrand, mais par l'archevêque de Tours, Barral.

Après la messe et le *Te Deum*, les députations d'électeurs vinrent prendre place au pied du trône, et l'un des membres, Dubois d'Angers, lut une adresse qui avait été concertée avec le gouvernement, mais qui n'en gardait pas moins, sous l'empreinte officielle, la forte trace des préoccupations du moment, et qui peut se résumer ainsi : dévouement à l'empereur, défense nationale, liberté constitutionnelle.

L'archichancelier annonça ensuite le résultat des votes, et déclara l'acte additionnel accepté par la nation. On le présenta à Napoléon, qui le signa, jura sur les Évangiles fidélité aux constitutions de l'empire (c'est-à-dire à son propre ouvrage), puis lut le discours si connu : « Empereur, consul, soldat, je tiens tout du peuple. Dans la prospérité, dans l'adversité, sur le champ de bataille, au conseil, sur le trône, dans l'exil, la France a été l'objet unique et constant de mes pensées et de mes actions. »

Ce discours est écrit avec une force de pensée et de style qu'on ne peut méconnaître ; mais, cependant, il contient bien des choses fort contestables : « Comme ce roi d'Athènes, je me suis sacrifié pour mon peuple... » quand il n'était que trop manifeste qu'il avait constamment, au contraire, sacrifié le peuple à son égoïsme colossal et à son ambition insensée.

Plus bas, il affirme que c'est l'indignation de voir les droits du peuple méconnus qui l'a ramené de l'île d'Elbe ; qu'à son retour il comptait sur une longue paix, et qu'alors il se préoccupait exclusivement de fonder la liberté française... (qu'il eût été plus simple de ne pas annoncer), etc.

Quoi qu'il en soit, si beaucoup pensaient que le maître n'était point changé, que les circonstances seules lui imposaient des concessions, et qu'au premier retour de prospérité il reviendrait à son tempérament despotique et supprimerait par ses fameux sénatus-consultes tout ce qu'il avait laissé reprendre à la liberté, si les hommes prévoyants étaient plongés dans des inquiétudes de toute nature, les dangers publics ne permettaient pas d'hésiter. Puisqu'on avait commis la faute de courir de nouveau l'aventure impériale, ce qui armait encore une fois l'Europe contre nous, il n'y avait plus qu'à accepter Napoléon comme soldat, en prenant le plus de garanties possible en faveur de la liberté nationale. Telle était évidemment la pensée des envoyés des collèges électoraux ; leur adresse en fait foi. De ce côté, comme dans la partie éclairée du public, l'enthousiasme était fort mitigé. L'armée seule s'abandonnait sans réserve aux manifestations serviles de l'idolâtrie pure.

La cérémonie du champ de mai se termina par la distribution des drapeaux. Dans ces scènes militaires, le sublime acteur retrouvait toujours sa supériorité, ainsi que son grand art de confondre sa propre cause avec la cause nationale, son intérêt personnel avec l'intérêt sacré du pays.

« Gardes nationaux, soldats, vous jurez de périr en défendant la patrie, — et le trône ? — Nous le jurons ! » répondaient des milliers de voix.

Ainsi, la situation était telle, que la nation était réduite à prendre pour sauveur celui qui l'avait conduite à l'abîme, et qui très-probablement l'eût récompensée de son dévouement et de ses sacrifices en lui enlevant de nouveau tous ses droits, en l'écrasant sous le poids de ses exigences, et de son despotisme, si la fortune l'eût encore une fois favorisé.

La haine de la domination étrangère, la haine de l'ancien régime, des nobles et des prêtres, la crainte des réactions, l'intérêt des acquéreurs de biens nationaux, la répugnance pour les Bourbons, servaient d'ailleurs admirablement Napoléon, qui faisait jouer tous ces ressorts avec cette merveilleuse habileté méridionale qui lui fut toujours aussi utile que son génie.

La cérémonie du champ de mai, malgré son éclat, ne fut qu'une froide et pâle reminiscence de la grande fédération de 1790, et elle n'effaça pas l'impression défavorable produite par les déceptions de l'acte additionnel. Beaucoup de personnes même n'y virent qu'un moyen d'écluser, par une représentation militaire et théâtrale, les solennelles promesses d'institutions franchement libérales qui avaient, plus que sa gloire si chèrement achetée, contribué à rallier la France autour de Napoléon, lors de son audacieux coup de main du retour de l'île d'Elbe.

Pendant que l'empereur s'enivrait de l'enthousiasme de ses soldats et des acclamations officielles, qu'il prenait pour la voix de la nation, l'Europe se préparait à l'écraser définitivement.

Quinze jours plus tard, le dernier jet de flamme du météore impérial s'éteignait aux champs de Waterloo.

Au champ de mai, Napoléon, après être descendu du trône, gravissant, comme Louis XVI, les degrés de l'autel, y avait juré fidélité à la nouvelle constitution. Waterloo a laissé à la postérité cette énigme à deviner : à savoir si le premier empereur aurait été plus fidèle à Louis XVI qu'à son serment. Le *Mémorial de Sainte-Hélène* n'a nullement tranché le doute qui s'élève à cet égard.

CHAMP DE MARS à Rome, nom sous lequel on désigne une vaste plaine située au bord du Tibre et au pied des sept collines de la ville éternelle. Cette plaine n'est guère moins célèbre que le Forum lui-même. A l'origine de la fondation de Rome, le *champ de Mars* était une vaste prairie embrassant tout l'intervalle qui s'étend du Tibre au Capitole et au Quirinal, et séparant du fleuve la ville, qui était étagée sur sept collines, et qui ne descendait pas dans la plaine. Ces prairies étaient consacrées au dieu Mars ; on y élevait des chevaux et on y exerçait déjà la jeunesse romaine au métier des armes. Tarquin le Superbe s'empara de ce terrain, qui appartenait au domaine public, et le fit cultiver à son profit. Lors de l'expulsion des rois, les consuls remirent la ville en jouissance de cette propriété, qui était la sienne. Au moment où eut lieu cette restitution, de magnifiques gerbes de blé couvraient toute l'étendue du champ de Mars ; le peuple, ne voulant pas toucher à ces grains qu'il regardait comme impurs, jeta toutes les gerbes dans le Tibre. La tradition rapporte qu'elles s'arrêtaient non loin de là, au milieu du fleuve, et formèrent le premier noyau d'un atterrissement qui devait être l'île du Tibre, l'île aujourd'hui considérable et très-peuplée. Dès ce jour, le champ de Mars fit partie intégrante de la ville, quoique situé hors des murs. Il ne fut guère moins fréquenté que le Forum, et, comme lui, joua un rôle dans presque tous les actes de la vie privée et publique des Romains. C'était là que se tenaient les comices, qu'avaient lieu les élections ; c'était là que les jeunes gens et les hommes faits venaient s'exercer soit à la milice, soit aux jeux gymnastiques ; là, ils s'étudiaient à manier toutes sortes d'armes, à dompter des

coursiers, à les monter sans prendre d'élan, tantôt sans armes, tantôt une épée à la main; ils s'y exerçaient également au saut, à la course, à la lutte, à l'escrime et à la palestre; puis, tout couverts de sueur, d'huile et de poussière, à la suite de ces jeux guerriers auxquels ils se livraient sous un soleil ardent, ils se jetaient dans le Tibre, qu'ils traversaient à la nage, et venaient ensuite recommencer leurs jeux. Ce fut l'habitude quotidienne de ces exercices violents qui aguerrit les Romains, au point que dans leurs expéditions ils pouvaient endurer toutes les fatigues, résister à tous les climats et triompher de leurs ennemis, aussi bien par la force que par la souplesse ou par l'agilité. C'était une honte et une marque d'infamie pour un jeune Romain que de rester étranger à ces jeux, où les guerriers les plus éprouvés sentaient le besoin de venir se retremper eux-mêmes. Plus d'une fois on vit Marius, qui avait été sept fois consul, descendre dans l'Arène, malgré son embonpoint excessif, et disputer le prix de la palestre avec les jeunes gens.

A mesure que la cité s'agrandit, que la république prit de l'accroissement, le champ de Mars s'accrut et s'embellit. La culture en disparut peu à peu, des promenades s'y dessinaient, des monuments magnifiques y furent élevés, et, au commencement de l'empire, le champ de Mars fut un des quartiers les plus beaux de Rome, un de ceux qui donnaient le mieux l'idée de la grandeur et de la puissance romaine. Tout en restant hors de la ville, il en était, pour ainsi dire, un point central. Parmi les principaux monuments qui l'ornaient, il faut citer le théâtre Marcellus, dont les auteurs anciens nous ont laissé de si pompeuses descriptions; le cirque Flaminius, théâtre essentiellement démocratique et populaire; la villa Publica, somptueux édifice tout resplendissant de marbres et de dorures, destiné à donner l'hospitalité aux ambassadeurs étrangers; le mausolée d'Auguste, grosse tour ronde à trois étages concentriques, dont le diamètre allait en décroissant de la base au sommet. Le retrait laissé par chaque étage était rempli de terre et planté d'arbres verts, dont le sombre feuillage contrastait avec le marbre blanc des murailles; le Diribitorium, immense construction où l'on faisait la paye des soldats; la *septa Julia*, portiques en marbre de 5,600 pieds de long, supportés par des centaines de colonnes, que César avait fait bâtir pour remplacer les *septa* en bois qui servaient autrefois aux élections. Ces nouvelles *septa* étaient en marbre; mais les élections n'existaient plus, ayant disparu avec la liberté. Enfin, un des plus beaux ornements du champ de Mars était le fameux Panthéon, qu'on voit encore à Rome, mais dont on ne peut deviner l'effet, enterré qu'il est au milieu de vieilles et noires masures. Ajoutons à cela des bois sacrés, formant des promenades; des obélisques en granit oriental, surtout le fameux Gnomon, obélisque d'un seul morceau de granit rouge de 73 pieds de hauteur, sur le sommet duquel se trouvait un cadran solaire. On comprend qu'un endroit semblable soit devenu un lieu de promenade; on disait : « Allons au *champ*, » comme nous disons : « Allons au bois, » et les Romains de l'empire se promenaient en couple et en flâneurs, là où leurs pères avaient lutté et combattu en hommes et en citoyens. Le sol du champ de Mars était sacré et il n'était pas permis d'y bâtir. Ce ne fut qu'à l'époque des invasions étrangères que la ville commença à descendre des hauteurs dans la plaine. Les barbares en furent cause; le jour où ils coupèrent les aqueducs, ils privèrent les Romains de l'eau qu'ils recevaient du dehors, et par là les forcèrent à quitter les hauteurs et à se presser autour du Tibre. Rome moderne occupe juste l'emplacement de l'ancien champ de Mars.

Champ de Mars. chez les Francs. Avant d'envahir la Gaule, les Francs de la Germanie avaient l'habitude de se réunir en assemblées générales à certaines époques de l'année, et, comme ils trouvaient les mêmes usages pratiqués par les Gaulois, chez qui les Romains avaient développé l'esprit municipal, il n'est pas étonnant que de semblables réunions aient eu lieu dès l'origine de la monarchie. On leur donna le nom de *champs de Mars*, parce qu'elles se tenaient au mois de mars. A l'origine, sous Clovis surtout, elles furent plutôt guerrières que législatives, et eurent tous les caractères d'une véritable revue. Ce fut dans une de ces assemblées que ce prince se vengea du Sicambre qui avait brisé le vase de Soissons. Sous les successeurs de Clovis, elles eurent un cachet plus paisible; on y promulgua des lois on y rendit la justice; c'était là que les hommes libres, accusés d'un crime, venaient se défendre, amenés deux ou trois cents témoins, appelés *conjurateurs*, pour attester leur innocence. C'étaient véritablement les assemblées générales de la nation, quoiqu'on n'y vit guère que les guerriers et les prélats, qui formaient alors la majeure partie des hommes libres.

Un instant interrompues sous les derniers Mérovingiens, ces assemblées furent rétablies par Pépin, qui les renvoya au mois de mai, ce qui leur fit donner le nom de *champs de Mai*. Sous son règne, sous celui de son successeur surtout, ces assemblées devinrent éminemment législatives, et ce fut là que le grand empereur édicta la plupart de ses *Capitulaires*. Comme l'Eglise avait déjà fait invasion dans

l'Etat, il y avait au moins autant de prélats que de guerriers, ce qui transforma souvent ces réunions en conciles. Continues sous quelques successeurs de Charlemagne, les *champs de Mai* disparurent bientôt avec cette race. Mais ce premier germe de représentation nationale n'était qu'endormi, et non étouffé; au xiv^e siècle, il se révéilla plus vivace avec les états généraux. Un moment comprimé au xv^e siècle, il reparut vers la fin du xviii^e avec la Révolution française. Aujourd'hui, le régime représentatif est une condition vitale des nations modernes; les réunions du *champ de Mars* ont été son berceau.

CHAMP-DE-MARS à Paris, vaste emplacement de terrain mesurant 1,028 m. de long et occupant une superficie d'environ 42 hectares 82 centiares, situé dans le quartier de Grenelle, entre la façade septentrionale de l'Ecole militaire et la rive gauche de la Seine. Le *Champ-de-Mars*, qui vient de servir de campement à l'Exposition universelle, est mêlé par de nombreux épisodes aux pages les plus glorieuses de notre histoire, et la Révolution surtout y a gravé son souvenir d'une manière ineffaçable. Le premier événement marquant dont le *champ-de-Mars* ou plutôt l'emplacement qui plus tard a porté ce nom, fut le théâtre fut la défaite des Normands par Eudes, fils de Robert le Fort, comte de Paris. Dès 888, les Normands, sous prétexte de venger la trahison de Charles le Gros, étaient venus infester les rives de la Seine de leurs ravages. Le célèbre Rollon les commandait. Paris ne consistait alors que dans la Cité, et tous les historiens rapportent la belle conduite de l'évêque Gozlin, ce prélat homme de guerre, qui, à force de vigilance, de courage et de prudence, parvint à repousser les redoutables hommes du Nord. Quelque temps après, les Normands se retirèrent sur un terrain situé sur la rive gauche de la Seine, jadis couvert de forêts et qui avait été déboisé par Eudes dans l'intention déjà d'en faire un champ de manœuvre. La paix honteuse que fit avec eux Charles le Gros excita contre ce monarque l'indignation générale, et le roi, abandonné des siens, dut se retirer chez Luitpert, archevêque de Mayence, pauvre et manquant presque de pain. Eudes, resté maître du terrain, poursuivit sans relâche la défaite des Normands. Il parvint, en les harcelant, en leur livrant de continus combats d'escarmouches, à les refouler bien au delà de leurs campements. Les Parisiens, voyant une semaine écoulée sans que les dangereux étrangers eussent reparu, crurent à leur départ définitif; en conséquence, ils résolurent, avant de rentrer dans Paris, de fêter leur triomphe dans la grande plaine d'où naguère encore les Normands menaçaient la ville. La fête joyeuse avait commencé, quand soudain, au loin, venant de la direction d'un monastère, apparut une armée innombrable de capucins. Ils approchèrent, et on reconnut qu'ils portaient un corps enveloppé dans un linceul. Les Parisiens s'écartèrent sans méfiance; la procession traversa leurs lignes; mais tout à coup une clameur s'éleva; les moines jetèrent le froc, le mort se dressa, et les Normands, car c'étaient eux qui jouaient leur va-tout sur ce stratagème, tombent avec furie sur les Parisiens. Ces derniers, désarmés, surpris, furent jusqu'aux portes de la ville, poursuivis par les Normands. C'en était fait de Paris, quand Eudes fait une sortie furieuse, accable à son tour les étrangers qui se croyaient déjà sûrs du succès, les refoule dans la plaine, les met en déroute et poursuit les fuyards. La place où eut lieu leur défaite fut nommée *champ de la Victoire*. Tel est le premier grand souvenir du *Champ-de-Mars*.

Paris s'étendit peu à peu. Nous franchirons plusieurs siècles pendant lesquels le champ de la Victoire, oublié, ne joua aucun rôle, et vit passer successivement les vassaux révoltés contre le roi de France, et plus tard les huguenots qui, on le sait, avaient élu domicile sur la rive gauche de la Seine. La Saint-Barthélemy les fit traverser, éperdus, le vieux champ de la Victoire. — Nous arrivons d'un bond au règne de Louis XV. En janvier 1751 fut décrétée la fondation d'une école militaire en faveur de cinq cents jeunes gentilshommes, pour y être entretenus et élevés, disent les lettres patentes du roi, « dans toutes les sciences convenables et nécessaires aux officiers. » C'était une conséquence de l'édit qui fermait aux roturiers l'accès des grades militaires. On choisit l'emplacement situé au nord du *Champ-de-Mars* actuel; cet emplacement avait été longtemps occupé par une *garéne* appartenant à l'abbaye de Saint-Germain, et qui, par corruption, donna son nom à toute la plaine environnante (*garéne, grenelle*). L'architecte Gabriel commença les travaux de l'Ecole militaire en 1753, et les élèves, provisoirement placés à Vincennes, l'inaugurèrent en 1756. Mais ce ne fut que plus tard que l'on songea à tirer parti du terrain situé au-devant de la nouvelle école, et dont les marchers s'étaient emparés depuis un temps immémorial. Vers 1770, on les expulsa et on traça un parallélogramme de 1,000 m. de long sur 500 m. de large pour servir aux évolutions des élèves. L'ancien champ de la Victoire devint une immense esplanade entourée d'un fossé revêtu de pierre, qui, du côté de la rivière, servait d'avenue à l'école et faisait partie de la plaine de Grenelle; quatre rangées d'arbres plantés sur les côtés, tant en

dedans qu'en dehors des fossés, y formaient de belles allées; cinq grilles de fer en ouvraient les entrées. Ce champ, destiné surtout, comme nous venons de le dire, aux élèves de l'école, fut affecté également aux exercices du régiment des gardes françaises. Il pouvait contenir 10,000 hommes rangés en bataille. A gauche, du côté de Grenelle, se trouvait le château de Grenelle, dont la Révolution fit une poudrière, et qui sauta en 1793 avec un bruit et un fracas épouvantables. Un grand nombre de citoyens furent victimes de la catastrophe.

Le *Champ-de-Mars* fut ouvert par une revue des élèves, des gardes françaises et des suisses, passée par le roi, accompagné de Mme de Pompadour; toutes les troupes étaient en armes. Un événement signala cette revue : un jeune officier, neveu du contrôleur des finances Orry, disgracié par l'influence de la favorite, venaît, après un échec subi par nos armes en Allemagne, d'être appelé en France sous l'accusation de trahison et consigné à l'Ecole militaire. Le jour de la revue, il est mandé et interrogé par le roi. Il allait être livré à une commission militaire, quand un exprès, envoyé par le colonel Chevert, son ancien chef, accourt bride abattue et remet à Louis XV un rapport circonstancié constatant que non-seulement Robert Orry n'est pas un traître, mais que l'armée, compromise par une faute grave du maréchal de Maillebois, a dû son salut à sa présence d'esprit et à une vigoureuse charge organisée par lui. Louis XV sut résister à Mme de Pompadour, qui poursuivait d'un regard de haine le neveu du contrôleur, comme elle avait fait de l'oncle; il fit le jeune homme lieutenant et inaugura ainsi par un acte de justice ce *Champ-de-Mars* qui devait bientôt être le théâtre de tant de grandes choses.

L'Ecole militaire ayant été supprimée en 1787 et convertie en caserne de cavalerie, le *Champ-de-Mars* fut dès lors, et il est resté jusqu'à nos jours, l'emplacement où se font les évolutions militaires de toute sorte.

L'heure de la Révolution sonna. On sait quels en furent les débuts : union, concord, fraternité, voilà les premiers mots qu'elle proclama. Paris, afin de cimenter la paix générale et l'accord de tous, songea à cette grande chose : recevoir la France. Idée sublime qui laisse loin derrière elle la prétendue hospitalité donnée aux nations voisines par la dernière exposition. Un comité de fédération, formé au sein de la municipalité, décida que les districts des départements seraient invités à envoyer à Paris des députés ayant mission de conclure avec les Parisiens le pacte de la fédération nationale. Ces députés étaient ceux de toutes les gardes nationales de la France et des corps de l'armée. Le même comité arrêta que cette fête aurait lieu le 14 juillet 1790, jour anniversaire de la prise de la Bastille, dans le *Champ-de-Mars*. Dix mois sont à peine écoulés, disait une adresse aux Français, publiée en même temps au nom des habitants de Paris, depuis l'époque mémorable où, des murs de la Bastille reconquis, s'éleva ce cri : *Nous sommes libres!* Qu'un même jour un cri plus touchant se fasse entendre : *Nous sommes frères!* Alors se passa un fait unique dans l'histoire : les travaux à accomplir au *Champ-de-Mars* étaient considérables; il fallait de chaque côté relever les terres en talus propres à porter la masse des spectateurs, creuser le sol, le retourner; de plus, le plan adopté prescrivait l'érection, entre l'amphithéâtre et la rivière, d'un arc de triomphe égal en dimension à celui de la porte Saint-Denis; enfin, au milieu du *Champ-de-Mars*, il fallait construire l'autel de la Patrie. L'Assemblée mit en réquisition 15,000 ouvriers; mais, malgré ce nombre considérable de manœuvres, on reconnut, le 7 juillet 1790, que les travaux ne seraient jamais terminés pour le 14, jour fixé pour la fête de la fédération. Un garde national, nommé Carthui, eut alors une inspiration d'un patriotisme touchant. Il écrivit au journal la *Chronique de Paris* une lettre dans laquelle il proposait simplement à toute la population parisienne de se transformer en ouvriers pour arriver à temps. L'appel est entendu, et alors on voit cette chose unique, sans précédent : la ville entière, hommes, femmes, enfants, s'élancer vers le *Champ-de-Mars*. Qu'on se figure, dit un illustre historien, 300,000 ouvriers volontaires de tout âge, de toute condition, revêtus des costumes les plus divers, et du matin au soir, dans la douce ivresse d'un commun désir, avec cette harmonie qui naît d'elle-même de l'accord des âmes sous la loi d'une cordiale égalité, au bruit des chansons, creusant, roulant, reversant la terre avec autant d'ardeur que des soldats en mettent à ouvrir une tranchée. Courage! courage! c'est la fête de la patrie qu'il s'agit de préparer. Que les vieillards se ramiment! que les jeunes garçons accourent! que les fiancées viennent par leur présence faire de la fatigue un enchantement et sourire aux plus braves! Ce fut un prodige. Les étrangers en ce moment à Paris demeuraient pétrifiés d'étonnement : « J'ai vu, écrivait l'un d'eux, attelés au même chariot, un bénédictin, un invalide, un moine, un juge, une courtisane. » Sieyès, en manches de chemise, piochait le terrain à côté du premier venu. Les charreux, conduits et dirigés par dom Gerle, travaillaient silencieusement. L'abbé Maury ayant protesté par son absence, un ouvrier endossa le rabat et le petit collet, se fit lier et

transporter gaiement à travers les lignes des travailleurs, criant : *Voilà Maury!* — Oui, un écrivain a eu raison de voir dans cet élan prodigieux un des plus touchants, des plus charmants souvenirs de cet âge d'or de la Révolution, la solution du problème du *travail at-trayant*, cette sublime idée, ou plutôt ce rêve, de Charles Fourier. Ecoutez, en effet, ce qui suit, raconté par une actrice dans ses mémoires : « Les théâtres eux-mêmes se signalèrent : chaque cavalier choisissait une dame à laquelle il offrait une bêche bien légère, ornée de rubans; et, musique en tête, on allait au rendez-vous universel. Il fallut inventer un costume qui résistât à la poussière : une blouse de mousseline grise, des bas de soie et des brodequins de même couleur, une écharpe tricolore, un large chapeau de paille, telle fut la tenue d'artiste. » C'est ainsi que, hommes, femmes, enfants, ouvriers, jeunes gens de la noblesse patriote, militaires, prêtres, moines, artistes, écrivains, etc., tous accoururent manier la pelle et la pioche, et malgré des pluies fréquentes, travaillaient, au chant du *Ca ira*, avec cette furie et cette jovialité qui caractérisent le génie national. En quelques jours, tout fut achevé. Le résultat fut ce double rang de tertres en pente qu'on voyait encore avant les derniers remaniements sur les côtés de la vaste plaine. Ces amphithéâtres étaient réellement un monument historique qui rappelait le souvenir déjà lointain de notre régénération.

On éleva au centre du *Champ-de-Mars* ce colossal autel dont nous avons donné la description à l'article AUTEL DE LA PATRIE. C'est autour de cet autel que prêterent solennellement le serment civique les députés de toutes les gardes nationales de France et des corps de l'armée, mêlés à la population de Paris et à tous les pouvoirs publics. Louis XVI y jura d'employer le pouvoir que lui avait délégué l'acte constitutionnel de l'Etat à maintenir la constitution décrétée par l'Assemblée nationale et acceptée par lui. Pour les détails de la fête, v. FÉDÉRATION (fête de la).

Le lieu sacré où la nation entière avait envoyé ses délégués jurer la foi nouvelle la liberté fut dès lors appelé le *Champ de la Fédération*.

Qui eût pu prévoir que, quelques mois après (septembre 1790), à l'horrible nouvelle des massacres de Nancy, où le jeune et héroïque Desilles trouva la mort, ce même Louis XVI écrirait à l'Assemblée nationale une lettre où il se félicitait de voir la *paix rétablie dans la ville de Nancy, grâce à la fermeté et à la bonne conduite de M. de Bouille*, le chef des massacres? N'oublions pas que l'Assemblée eut la faiblesse de voter des remerciements à cette lettre, et qu'un seul membre s'y opposa, Robespierre. La municipalité de Paris, en l'honneur de ceux qui avaient péri « pour la défense de l'ordre », n'en ordonna pas moins qu'une fête funéraire serait célébrée au *Champ-de-Mars*. L'enceinte en fut tendue de noir et la foule s'y rendit recueillie et en larmes; ces larmes s'adressaient aux vaincus.

Mais le massacre de Nancy n'est qu'un prélude; la fête funéraire n'est qu'un prologue; voici que le *Champ-de-Mars* va être le théâtre d'un drame bien autrement lugubre, bien autrement sanglant (17 juillet 1791). Après la fuite du roi, une pétition demandant la déchéance du monarque avait été exposée sur l'autel pour recevoir les signatures des citoyens. Chargés d'exécuter la loi martiale (contre les attroupements), La Fayette, Bailly et la municipalité firent marcher la garde nationale et les troupes, et le sang coula sur les marches mêmes de l'autel (v. MASSACRES DU CHAMP-DE-MARS). Mais telle était la foi inébranlable des hommes de fer de cette époque, que l'auteur des *Révolution de Paris* se borna à écrire : « La pétition reste : elle repose dans une arche sainte, placée au fond d'un temple inaccessible à toutes les baïonnettes. Elle en sortira quelque jour. » N'est-ce pas digne de l'ancienne Rome?

Or voici qu'elle en est sortie, cette pétition fameuse, et que le retentissement en a été terrible. Le roi a été fait prisonnier et attend son jugement. Mais les puissances voisines se coalisent contre la France. Un souffle d'enthousiasme anime soudain ce peuple affamé de liberté : la Convention l'appelle au secours de la patrie; c'est le *Champ-de-Mars* qui sert de siège principal aux enrôlements volontaires; des amphithéâtres y sont élevés, avec des drapeaux sur lesquels on lit : *La patrie est en danger*, mots magiques et qui électrisent. Sur une table supportée par deux tambours les officiers municipaux inscrivent les noms de ceux qui viennent s'enrôler. Cet élan, sans précédent dans l'histoire, donne à la France quatorze armées qui, aguerries dès le premier feu, deviendront les premières du monde, et braveront en chantant la faim et le froid au cri de : *Vive la France! vive la république! vive la liberté!*

Pendant toute la Révolution, le *Champ de la Fédération* fut l'un des points principaux où se célébraient les fêtes nationales. Lors de la *Fête à l'Etre suprême* (20 prairial an III-8 juin 1794), une montagne, symbolisant celle de la Convention (v. MONTAGNES SYMBOLIQUES), avait été élevée au centre, en face de l'autel; toute la Convention prit place au sommet, pendant que l'immense cortège se rangeait autour. V. Etre suprême (fête de l').

La dernière fête républicaine de cette grande

époque, célébrée au *Champ-de-Mars*, eut lieu à propos de la prise de Toulon sur les Anglais. Ce succès était dû à Bonaparte, obscur officier d'artillerie, et le peuple, qui se transmettait son nom de bouche en bouche, ne se doutait guère que ce soldat inconnu allait devenir son maître, et, suivant l'énergique expression de Chateaubriand, « né de la République, tu es sa mère ». Franchissons donc plusieurs années, le 9 thermidor, le Directoire. Nous voici au 3 décembre 1804, le lendemain du couronnement de l'empereur à Notre-Dame; une nouvelle fête va avoir le *Champ-de-Mars* pour théâtre : la distribution des aigles. Dans la matinée, une scène curieuse la précède : les aigles à distribuer aux régiments avaient été déposées dans une salle du rez-de-chaussée de l'Ecole militaire, un soldat montait la garde à la porte, avec consigne expresse d'en interdire l'entrée à qui que ce fût, quand trois officiers français se présentèrent et voulurent passer. Le factionnaire refusa. Sur quoi les trois officiers se jetèrent sur lui à l'improviste et essayèrent de le bâillonner. En tombant, le soldat parvint heureusement à faire partir son fusil en appuyant le pied sur la détente. Le bruit de la détonation fit accourir le poste de l'Ecole, et les trois officiers s'enfuirent. C'étaient, dit-on, trois Anglais déguisés, qui avaient conçu le projet de s'emparer des aigles françaises et d'en faire un facile trophée, sans coup férir. La fidélité d'un simple factionnaire déjoua ce projet. La cérémonie commença bientôt dans cet ordre : l'empereur et l'impératrice Joséphine prirent place sur deux trônes élevés devant l'Ecole militaire; les corps d'armée étaient rangés en ligne faisant face au trône, musique en tête; des députations des gardes nationales étaient placées dans l'intervalle du centre de la ligne; les colonels portaient les aigles, rangés sur les degrés du trône. Napoléon se leva et fit cette proclamation célèbre : « Soldats ! voilà vos drapeaux ; ces aigles vous serviront toujours de point de ralliement ; elles seront partout où votre empereur les jugera nécessaires pour la défense de son trône et de son peuple. Vous jurez de sacrifier votre vie pour les défendre, et de les maintenir constamment par votre courage sur le chemin de la victoire. » Napoléon descendit ensuite du trône, décora de sa main le jeune factionnaire qui avait déjoué le complot anglais, puis la distribution des aigles commença et fut terminée par un défilé général.

Les mauvais jours arrivèrent : l'empereur abdiqua à Fontainebleau, se retira à l'île d'Elbe, et voulut tenter bientôt après la fortune une dernière fois. Il traversa la France sans obstacle et entra à Paris. Ce triomphe fut fête le 2 avril au *Champ-de-Mars* par un banquet gigantesque (15,000 hommes, tant soldats que gardes nationaux, auxquels étaient mêlés les maréchaux et les officiers généraux présents à Paris. On se rendit ensuite sous les fenêtres des Tuileries, et l'empereur parut et salua, très-ému de l'enthousiasme du cortège. A l'avenir, il devait compter ses triomphes.

On connaît le dénoûment : la tentative de consolider son trône chancelant sur des promesses de liberté, l'acte additionnel, etc., etc. Napoléon choisit encore le *Champ-de-Mars* pour la proclamation de cet acte suprême. Le 1^{er} juin 1815 eut lieu au *Champ-de-Mars* une fête qui rappela celle de la Fédération, du moins en apparence. Les députations de tous les corps d'armée et de tous les corps d'état furent convoquées ; cette solennité prit le nom de *champ de mai*, sans doute parce qu'elle avait été primitivement fixée au 26 mai. V. plus haut *CHAMP DE MAI*.

Après les spectacles grandioses de la République triomphante, après les scènes poignantes du premier Empire, un spectacle, une scène grotesque ; après le drame, la parodie. Louis XVIII régna. La guerre vient d'être déclarée en Espagne, cette guerre du Trocadéro, comme on l'appela, et qui ne fut guère qu'une promenade militaire. Le duc d'Angoulême revint du pays des Espagnes couvert de lauriers faciles, et alors le gouvernement résolut de donner aux Parisiens une image réduite de ce qui s'était passé. On imagina une petite guerre ; le *Champ-de-Mars* servit de quartier général français, tandis qu'un certain nombre de bataillons, figurant l'armée espagnole, furent campés sur la hauteur, qui dominait le pont d'Iéna, hauteur qui eut dans cette singulière pantalonade mission de figurer le Trocadéro, et en garda le nom. Le duc d'Angoulême joua son rôle en personne ; il chargea à la tête des troupes françaises ; les faux Espagnols résistèrent juste autant que leurs officiers en avaient reçu l'ordre, et le Trocadéro fut pris de cette manière deux fois, une fois en Espagne, une fois à Paris, victoire en partie double qui rappelle le récit de Sosie dans le prologue d'*Amphitryon* de Molière, et qui égaya longtemps les feuilles de l'opposition.

Charles X succéda à Louis XVIII, et le *Champ-de-Mars* est le théâtre de la revue des gardes nationales, à la suite de laquelle elles furent supprimées. C'était en 1827, le 29 avril. Le roi parcourut les lignes aux cris de : *Vive la charte ! vive la liberté de la presse !* Son sourcil se fronça ; il s'arrêta, et, d'une voix brève : « Messieurs, dit-il, je suis venu ici pour recevoir des hommages, et non des leçons. » Et, se retournant vers le maréchal Oudinot : « Commandez le défilé, maréchal ! » Le défilé commença, mais cette fois aux cris

non-seulement de : *Vive la charte !* mais encore à ceux de : *Vive la liberté ! à bas les Jésuites ! à bas les ministres !* Le soir même, le conseil des ministres fut convoqué, et le lendemain la garde nationale était dissoute.

Le *Champ-de-Mars* fut agrandi en 1830, et la nouvelle dynastie employa un grand nombre d'ouvriers à cette besogne, qui rappelait de très-loin celle à laquelle la population entière s'était livrée spontanément lors de la fête de la Fédération. L'immense terrain revint alors à sa destination première, l'exercice des troupes. Le seul événement qui signala le règne de Louis-Philippe au *Champ-de-Mars* fut la catastrophe du 15 juin 1837. A l'occasion des fêtes données à propos du mariage du duc d'Orléans, on organisa au *Champ-de-Mars* une petite guerre, dont le sujet était la prise de la citadelle d'Anvers. Les mesures étaient-elles mal prises, ou bien une panique inconcevable fut-elle cause du désordre ? Toujours est-il que ce jour vit se renouveler les horribles scènes arrivées aux fêtes du mariage de Marie-Antoinette. Un grand nombre de personnes furent écrasées, foulées aux pieds.

Nous n'avons pas encore parlé d'un nouvel élément de curiosité, qui, dès la Restauration, était venu ajouter son attrait à la plaine célèbre. Le *Champ-de-Mars* vit, sinon les premières courses de chevaux en France, du moins les premières courses populaires. Disons, pour n'avoir plus à revenir sur ce sujet, qu'elles s'y continuèrent jusque dans les premières années du règne de Napoléon III, époque où le ministre de la guerre revendiqua le terrain et recommença à en faire uniquement un champ de manœuvres.

La République de 1848, voulant marcher sur les traces de son aînée, essaya de la copier. Le 21 mai, la fête de la Concorde eut lieu au *Champ-de-Mars*.

Un empire nouveau succéda, et, comme la République de 1848 avait imité celle de 1792, il imita son ancêtre. Le 10 mai 1852, Louis-Napoléon Bonaparte, encore président de la République de nom, mais déjà empereur de fait, préluda à son changement de fortune par la distribution des aigles. Nous empruntons au *Moniteur* le programme anticipé de la fête : « Devant l'Ecole militaire s'élève la tribune du prince Napoléon, président de la République ; les statues qui sont au pied du grand escalier conduisant à cette tribune représentent la Force, la Victoire, la Prudence, l'Histoire et la Paix. A côté du président de la République se tiendront le prince Jérôme, les ministres, les maréchaux et amiraux, les ambassadeurs français présents à Paris et la maison du prince. Dans les tribunes voisines se placeront : le corps diplomatique étranger, les grands corps de l'Etat, et tous les corps constitués... Enfin, les deux cents mâts qui formeront deux lignes et seront garnis de bannières, trophées, panoplies, porteront l'inscription de chaque numéro de régiment, avec l'indication des batailles où il a figuré. » Le prince Louis-Napoléon arriva par le pont d'Iéna, suivi du prince Jérôme et des grands corps de l'Etat. La cérémonie commença par une revue, après laquelle le président de la République prononça ces paroles, qui réalisaient pleinement le mot célèbre d'un fonctionnaire d'alors : *L'empire est fait*. « Soldats ! l'histoire des peuples est en grande partie l'histoire des armées. De leurs succès ou de leurs revers dépend le sort de la civilisation et de la patrie. Vaincus, c'est l'invasion ou l'anarchie ; victorieux, c'est la gloire ou l'ordre. Aussi les nations comme les armées portent-elles une vénération religieuse à ces emblèmes de l'honneur militaire, qui résument en eux tout un passé de lutttes et de triomphes. L'aigle romaine, adoptée par l'empereur Napoléon au commencement de ce siècle, fut la signification la plus éclatante de la régénération et de la grandeur de la France. Elle disparut dans nos malheurs. Elle devait revenir, lorsque la France relevée de ses défaites, maîtresse d'elle-même, ne semblerait plus répudier sa propre gloire. Soldats, reprenez donc ces aigles, non comme le symbole d'une menace contre l'étranger, mais comme le souvenir d'une époque héroïque, comme le signe de noblesse de chaque régiment. Reprenez ces aigles, qui ont si souvent conduit vos pères à la victoire ; et jurez de mourir si le faut pour les défendre. » Tel fut le dernier événement politique du *Champ-de-Mars*. Nous ne nous occuperons pas ici de l'exposition universelle de 1867, qui, suivant l'expression d'un homme d'esprit, n'est au *Champ-de-Mars* qu'un simple accident. Elle sera étudiée à son rang avec tous les détails qu'elle comporte ; ici le *Champ-de-Mars* cesse d'être un théâtre et n'est plus qu'un terrain. La tâche de son historien est finie.

Champ-de-Mars (MASSACRES DU). V. **MAS-SACRES.**

Champs gelés (FÊTE DES), fête populaire qui se célèbre à Epinal, dans le département des Vosges, le soir du jeudi saint. C'est une fête bizarre, qui remonte à une époque très-reculée. On ignore également à quelle époque elle a été fondée et le nom de celui qui l'a instituée. Voici en quoi elle consiste. Lorsque les pieux exercices de la journée sont terminés, la principale rue d'Epinal, la rue de l'Hôtel-de-Ville, se remplit de promeneurs de tous les âges et de toutes les conditions. A sept

heures sonnant, de toutes les rues adjacentes débouchent des groupes d'enfants conduits par leurs bonnes ou par leurs parents. Cette troupe bruyante s'avance, portant ou faisant porter des esquifs de sapin, dont toute la cargaison se compose de bougies allumées et dressées comme des mâts ; chaque navire de cette flotte est sous les ordres de l'enfant à qui il appartient. On lance ces bâtiments à la mer, c'est-à-dire sur l'humble ruisseau qui roule ses eaux le long des maisons de la rue de l'Hôtel-de-Ville. Là ils se promènent, tenus en laisse par leurs propriétaires, et projetant sur les rives garnies de spectateurs leurs vacillantes lumières ; ils descendent et remontent le ruisseau, se heurtant, s'entretenant, menaçant de sombrer, sommant quelquefois, et excitant parmi leurs capricieux conducteurs des cris incessants de joie ou de détresse, selon les chances de cette difficile navigation. Pendant cette promenade nautique, les enfants, les bonnes, les parents chantent à plein gosier ce couplet naïf :

La *champs gelot* (les champs coulent) ;
La lours relot (les veillées s'en vont) ;
Pâques revient ;
C'est un grand bien
Pour les chats et pour les chiens,
Et les gens tout aussi bien.

Aussi longtemps que brillent les bougies, la foule suit les manœuvres de la flotte, descendant et remontant le cours du ruisseau ; elle se presse et s'agite dans la rue ; mais dès qu'elles sont éteintes, le public se disperse, les enfants rentrent sous le toit paternel, les uns riant, les autres pleurant, mais emportant tous, pour s'en servir de nouveau l'année suivante, leurs légères embarcations.

Voici maintenant l'explication que l'on donne de cette fête étrange. Quand le carême touche à sa fin, les veillées cessent, les nuits s'abrégent, le repas du soir devient le signal du repos ; le jour suffit désormais aux exigences du travail ; la campagne reverdit ; les ruisseaux, que le froid avait arrêtés dans leur course, serpentent en gazonnant dans les prairies ; le printemps, en un mot, apporte une nouvelle vie à la nature et à l'homme. Or c'est pour dire adieu aux veillées, pour inaugurer le retour d'une saison riante, pour proclamer la fin de l'abstinence et du jeûne, qu'à Epinal, le jeudi saint, le ruisseau de la rue de l'Hôtel-de-Ville se couvre de toutes ces nefs étincelantes, et que la chanson traditionnelle des *Champs gelot* est répétée en chœur par la population. Cette chanson a nécessairement été composée à deux époques différentes. Ses deux premiers vers sont empruntés au poësis le plus ancien du pays ; les quatre derniers sont d'une date beaucoup plus récente, et remplacent probablement d'autres vers qui n'ont pu se transmettre jusqu'à nos jours, et dont ils reproduisent le sens dans toute sa naïveté.

Champ de blé (LE), tableau de Ruisdael, musée de Rotterdam. Au premier plan, un champ de blé dont un coup de soleil fait blonder les épis presque mûrs ; à droite, sur une éminence, un grand arbre projetant une ombre légère ; à gauche, dans le fond, un coin de mer, voilà tout le tableau, mais il n'en a pas fallu davantage au maître pour nous intéresser et pour nous charmer. « L'effet de lumière, dit M. W. Bürger, la couleur du ciel, la solidité des terrains, le caractère tout entier de ce paysage découvert, tiennent de Rembrandt. Ce petit chef-d'œuvre doit avoir été peint au moment où Jacob van Ruisdael se tourmentait du prodigieux artiste d'Amsterdam et suivait ses traces. » Un autre paysage de Ruisdael, représentant un *Champ de blé*, fait partie de la collection de M. le marquis de Colbert-Chabannais (Paris) ; il a figuré à l'exposition rétrospective, au palais de l'Industrie, en 1866.

Champ de blé (LE), tableau de Constable, à la National Gallery (Londres). A droite, au premier plan, un chien noir escorte un troupeau de moutons ; le berger, un petit garçon en gilet rouge, s'est couché à plat ventre au bord de la route et boit dans une mare. De chaque côté du chemin s'élèvent de grands arbres ; au milieu, la vue s'étend sur une vaste campagne couverte de moissons blondissantes. La composition est d'une grande simplicité, comme on voit, mais la franchise de l'exécution et la beauté de la couleur font de ce tableau un véritable chef-d'œuvre. Le *Champ de blé* fut exposé pour la première fois en 1827, et a reparu depuis à l'exhibition de Manchester (1857). Ce sont les admirateurs de Constable qui, après s'être cotisés pour acheter cette belle peinture, l'ont offerte à la National Gallery. Elle a été gravée d'une façon remarquable par D. Lucas, et l'*Histoire des peintres de toutes les écoles* en a publié récemment une bonne gravure sur bois, par M. Sargent.

Champ de bataille d'Eylau (LE), tableau de Gérard. V. **EYLAU.**

Champ d'Asile (LE), musique de Romagnesi. En 1816 parut la *romance de Romagnesi*, dont Naudet, qui depuis devint général, avait rimé les paroles. Cette composition, dit l'historien de la romance, eut un succès presque politique. Romagnesi, obscur la veille, se révéla célèbre le lendemain. Ce n'est pas que cette composition se distingue par le souffle de la mélodie ou par la grandeur des pensées ; mais c'est la consécration populaire d'une date et

d'un fait historique, et, à ce titre, nous devons reproduire cette chanson.



DEUXIÈME COUPLET.

Vous demandiez aux rives étrangères,
Cette patrie, objet de tant de vœux !
Au Champ d'Asile, au milieu de vos frères,
Loin d'elle encoir puissiez-vous être heureux ! bis.

TROISIÈME COUPLET.

Oubliez-la, cette France chérie ;
Mais contre nous si l'on s'unît jamais,
Pour résister à cette ligue impie,
Rappelez-vous que vous êtes Français ! bis.

QUATRIÈME COUPLET.

Que jusque-là le courage inutile
Vous laisse en paix cultiver l'olivier
Dont les rameaux, couvrant le Champ d'Asile,
Ombrageront l'humble exil du guerrier ! bis.

CHAMPAC s. m. (chan-pak). Bot. Genre de plantes, de la famille des magnoliacées, syn. du genre MICHÉLIE.

— Encycl. Le genre *champac* ne comprend qu'un arbre de 10 à 12 m. de hauteur, à cime étendue, à larges feuilles, à grandes fleurs d'un rouge cuivré et d'une odeur agréable, se succédant durant toute l'année. Il croît dans l'Inde et dans l'archipel malais, où on le cultive dans les jardins. Cet arbre est, chez les Indous, l'objet d'une vénération particulière. Ils ont donné un de ses noms, celui de *Tulasî*, à un des bosquets sacrés de leur Parnasse, et ils l'ont dédié à Vishnou, la seconde personne de la trinité indienne. Les bayadères vendent ses fleurs aux dunes du pays, qui en ornent leur chevelure, et les font infuser dans l'huile de coco, pour s'en servir en guise de parfum. On met dans les vêtements, pour leur donner une odeur agréable, ses pétales desséchés. Les Javanais aiment à avoir leur lit parsemé de ces fleurs ; ils y voient la preuve d'un amour partagé ; aussi les choisissent-ils pour orner le lit nuptial, en dépit, ou peut-être à cause de leur action irritante et vertigineuse sur le système nerveux. Le fruit est comestible, mais peu agréable au goût. Le bois du *champac*, qui est résistant et de longue durée, est employé dans la construction des bâtiments. Toutes les parties de cet arbre, mais surtout l'écorce, sont à la fois amères et aromatiques ; on les emploie en médecine comme toniques, stimulantes et antinevroses. L'écorce est fébrifuge et emménagogue ; on emploie sa décoction contre les rhumatismes.

CHAMPADA s. m. (chan-pa-da). Bot. Grand arbre peu connu, qui croît à Malacca, et dont les fruits et les graines sont comestibles.

CHAMPAGE s. m. (chan-pa-je — rad. *champ*). Cout. Droit de pâturage ou de pacage. Il On dit aussi CHAMPAIS, CHAMPAY et CHAMPÉAGE.

CHAMPAGNAC-DE-BELAIR, bourg de France (Dordogne), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. S. de Nontron, dans une vallée arrosée par la Dronne ; pop. aggl. 330 hab. — pop. tot. 1,041 hab. Belle église romano-byzantine, avec clocher carré.

CHAMPAGNAC (Jean-Baptiste-Joseph), littérateur, né à Paris en 1796. Il a composé un nombre considérable de petits ouvrages pour l'instruction et pour l'amusement des enfants. On lui doit, en outre, la publication du *Dictionnaire historique, critique et bibliographique* (1821-1823), qui parut sous sa direction ; les *Causes célèbres anciennes et nouvelles* (1823, 8 vol.), etc.

CHAMPAGNE s. m. (chan-pa-gne ; gn mil. — nom géogr.). Vin renommé que l'on récolte dans l'ancienne Champagne : *Un verre de CHAMPAGNE. Une bouteille de CHAMPAGNE. CHAMPAGNE mousseux. CHAMPAGNE crémant. CHAMPAGNE rosé. Le CHAMPAGNE frémit, mousse, éclate, provoque le sourire, les bons mots, l'allégresse.*

Vieux bourguignon, jeune champagne,
Font l'agrément de nos festins.

PANARD.

Du bourgogne rival, le champagne, à son tour,
Porte les jeux, les ris, les grâces et l'amour :
De sa vive liqueur la mousse enchanteresse
S'élance en bondissant, et fend l'air qui la presse :
Son éclat est plus pur que celui du cristal,
Et l'ambre de sa sève au nectar est égal.

CARTEL.

« Ce mot est une ellipse pour *vin de Champagne*; la locution pleine est aussi usitée, et nous allons en donner des exemples; mais nous n'oserions pas affirmer, avec le Complément de l'Académie, que tous ceux qui disent *champagne* au lieu de *vin de Champagne* sont des gens mal élevés : On en a fait de nouveaux vins qu'on ne connaissait pas auparavant, tels que ceux de Champagne. (VOLT.) Un homme qui porte aux nues le vin de Champagne aux dépens du bordeaux ne fait que dire, avec plus ou moins d'éloquence : J'aime mieux le champagne. (H. BEYLE.) Quelle sublime, quelle admirable invention que celle du vin de Champagne ! (Scribe.)

J'aime mieux les Turcs en campagne
Que de voir nos gens de Champagne
Profanes par des Allemands.

BÉRANGER.

— Champagne frappé de glace ou simplement champagne frappé. Celui qu'on a refroidi vivement, et même congelé, à l'aide de la glace pilée mise autour de la bouteille : Le docteur Corvisart ne buvait que du vin de Champagne frappé de glace. (Brill.-Sav.) Le carême est le temps où l'on est sage, même avec le champagne frappé. (Brill.-Sav.)

— Tisane de Champagne. Vin de Champagne plus léger que le champagne ordinaire : Au lieu du vin de Constance, qui est perdu pour nous, nous boirons de la tisane de Champagne. (ROQUES.)

Comm. Fine champagne. Eau-de-vie de qualité supérieure, ainsi appelée du nom d'un petit pays de France, compris aujourd'hui dans les départements de la Charente et de la Charente-Inférieure.

CHAMPAGNE s. f. (chan-pa-gne; gn mil. — rad. champ). Forme ancienne du mot CAMPAGNE.

— Agric. Terres dont la couche végétale repose sur un tel crayons et tendre appelé BOUCHÉ.

— Techn. Cercle de fer garni d'un filet, qu'on suspend dans la cuve au pastel, pour empêcher que les étoffes touchent au fond.

— Mar. Nom donné par les marins français à des navires indiens et japonais, à bordages embottés et chevillés en bois.

— Blas. Pièce d'armoiries qui occupe, au bas de l'écu, deux parties des huit de sa hauteur, ce qui la distingue de la plaine, qui n'en occupe qu'une partie : La champagne et la plaine diffèrent de la terrasse et de la rivière, en ce que les premières ont le bord supérieur uni et que les secondes ont des sinuosités arrondies ou asperités. Orgerolles de Saint-Polques : De gueules à la champagne d'or, au lion du même, passant de la champagne. — Brochant-du-Breuil : D'or à l'olivier de sinople, accolé de deux croissants de gueules, à la champagne d'azur, chargé d'un brochet d'argent.

— Anc. cout. Droit de Champagne. Droit que les auditeurs des comptes prelevaient sur les baux à ferme du domaine de Champagne.

CHAMPAGNE, anciennement province de France, qui, avant la Révolution, formait l'un des douze grands gouvernements de ce royaume. Le nom de Champagne, autrefois *Champagne*, lui vient, selon quelques auteurs, des vastes plaines (*campania*) dont son territoire est couvert. Quoi qu'il en soit, ce nom ne semble remonter qu'au commencement de la monarchie française, et on le trouve pour la première fois dans les chroniques de Grégoire de Tours.

La Champagne était bornée au N. par le pays de Liège et le Hainaut français; au S. par la Bourgogne; à l'E., par le duché de Luxembourg et la Lorraine; à l'O., par l'Orléanais, l'Ile-de-France et la Picardie. Elle avait environ 230 kilom. dans sa plus grande longueur, sur 200 de l'E. à l'O., ce qui représente une superficie de 30,000 kilom. carrés; la population était évaluée à 1,197,000 hab. Le gouvernement de Champagne, qui comprenait cette vaste étendue de territoire, se divisait en huit parties principales : 1^o la Champagne propre, qui comprenait les villes de Troyes, de Châlons-sur-Marne, de Sainte-Menehould, d'Épernay et de Vertus, et qui avait 110 kilom. dans sa plus grande longueur, sur 80 kilom. de large; 2^o le Rémois, qui contenait Reims, Rocroy et Fismes; 3^o le Rethélois, ch.-l. Rethel, auquel se trouvaient réunies la principauté de Sedan, le duché de Bouillon, et la plus grande partie du pays et de la forêt de l'Argonne, avec Mézières et Charleville; 4^o la Brie champenoise, avec les villes de Meaux, de Provins, de Château-Thierry, de Coulommiers et de Montereau; 5^o le Perthois, comprenant Vitry-le-François et Saint-Dizier; 6^o le Vallage, ch.-l. Vassy, avec les villes de Bar-sur-Aube et d'Arcis-sur-Aube; 7^o le Bassigny, qui renfermait les villes de Chaumont et de Langres; 8^o le Sénonais, dont Sens était le chef-lieu et qui contenait, en outre, Joigny, Tonnerre et Chablis. Relativement à l'admini-

nistration ecclésiastique, le ci-devant gouvernement de Champagne était partagé en deux archevêchés et quatre évêchés. Les archevêchés étaient ceux de Reims et de Sens; les évêchés, ceux de Meaux, de Troyes, de Châlons et de Langres. Au point de vue judiciaire, la Champagne et la Brie étaient comprises dans le ressort du parlement de Paris, de la cour des aides et de la cour des comptes de la même ville. C'était un pays de droit coutumier; mais, comme cela devait être pour un pays aussi étendu, il y avait, pour chaque partie, coutume particulière.

La nature du sol de la Champagne éloigne toute idée de pittoresque en même temps qu'elle appelle la culture; des plaines, toujours de longues plaines crayeuses qu'ondulent à peine quelques basses collines; pas de bois, pas de ces vastes forêts qui couvrent encore quelques parties de la France. Le cep de vigne y remplace l'olivier provençal, le chêne breton et le pommier normand, et, si de belles et nombreuses rivières, si la Meuse, la Seine, la Marne, l'Aube et l'Aisne traversent cette contrée ou y prennent leur source, toujours elles coulent au milieu de vastes plaines de blé, ou de coteaux chargés de ceps hauts à peine de 1 m. et appuyés à de grêles échafas. Cependant la vaste étendue de terre comprise entre la Fère-Champenoise, Vitry, Châlons et Troyes, est connue par sa stérilité; c'est la partie que l'on appelle *Champagne pouilleuse*, désignation due non à une pauvreté absolue, mais à une fertilité moindre que celle du reste de la province. Cette partie de la Champagne renferme un assez grand nombre d'étangs, qui sont fort poissonneux, mais qui rendent le pays peu salubre. Les principales productions agricoles de la province qui nous occupent sont : les céréales, les vins rouges et surtout les vins blancs moussoux, si connus dans le monde entier sous le nom de vins de Champagne. En fait de richesses minérales, cette contrée renferme des mines de fer, qui alimentent de nombreuses forges et usines, ainsi que de bonnes ardoisières, qui donnent lieu à d'importantes exploitations.

— Le mot Champagne entre dans trois locutions restées proverbiales :

- 1^o Être du régiment de Champagne;
- 2^o Regarder en Picardie pour voir si la Champagne brûle;
- 3^o Il ne sait pas toutes les foires de Champagne.

Nous allons donner un commentaire de ces trois locutions, que nous empruntons au savant et consciencieux M. Quillard :

« Être du régiment de Champagne, c'est se moquer de l'ordre. Dans un bal qui fut donné en 1747, au palais de Versailles, en réjouissance du mariage du dauphin fils de Louis XV, un inconnu prit place sur une banquette réservée, et voulut y rester malgré l'injonction que lui fit un garde du corps de se mettre ailleurs. Comme cette injonction répétée devint impérieuse, il répondit : *Je m'en moque*, en se servant d'une expression militaire que ne rapporte pas l'histoire; et il ajouta : *Si cela ne vous convient pas, monsieur, je suis un tel, colonel du régiment de Champagne*. Une dame, témoin de cette scène, se trouvait également sur un siège qui était destiné à une autre; invitée à son tour de quitter la place, elle s'écria fièrement : *Je n'en ferai rien, je suis aussi du régiment de Champagne*. Le mot fit rire et passa en proverbe.

« Quelques officiers français qui étaient allés à Berlin, ayant été admis à l'honneur de faire leur cour au grand Frédéric, l'un d'eux se présenta devant Sa Majesté sans uniforme et en bas blancs. Le monarque lui demanda : « Quel est votre nom? — Le marquis de Beaucour, sire. — Et votre régiment? — Le régiment de Champagne. — Ah! ah! repartit Frédéric en lui tournant le dos, ce régiment où l'on se moque de l'ordre. » Après cela, il ne lui adressa plus la parole et il causa beaucoup avec tous les autres, qui étaient en uniforme et en bottes.

« Regarder en Picardie pour voir si la Champagne brûle. On dit aussi : Regarder en Gâtinais, etc., témoin ces vers d'un poète comique :

... Son œil qui toujours dissimule
Regarde en Gâtinais la Champagne qui brûle.

« Cette locution signifie avoir des yeux louches, des yeux qui prennent leur visée d'une manière si oblique, qu'en se dirigeant vers la Champagne ils semblent se tourner du côté de la Picardie, lors même que le point de mire leur est indiqué par un incendie, c'est-à-dire par l'objet le plus apparent. Ces provinces sont situées, par rapport à Paris, de telle sorte qu'on ne saurait les regarder à la fois de cette ville, ou de quelque autre lieu intermédiaire, sans une extrême divergence dans les rayons visuels. Les Anglais disent : *To look at once on the ground, and at the north pole star; regarder à la fois vers la terre et vers l'étoile polaire*. Presque tous les peuples emploient des phrases proverbiales de la même espèce pour désigner l'action de loucher. Mais ce sont les Grecs qui leur en ont fourni le modèle. On trouve, dans la comédie des Chevaliers, par Aristophane (acte I^{er}, scène III) : *Tourner l'œil droit du côté de la Carie et le gauche du côté de la Chalcédoine*, parce que la Carie et la Chalcédoine, jadis

tributaires d'Athènes, l'une au midi, l'autre au nord de cette ville, étaient placées aux deux extrémités de l'Asie, et séparées par un espace qui comprenait la mer Egée, l'Hellespont et la Propontide. Nous disons aussi : *Tourner un œil en Normandie et l'autre en Picardie*.

« Il ne sait pas toutes les foires de Champagne. Cela se dit d'un homme qui se croit bien informé du fond et des détails d'une affaire, et qui n'est point. Les foires de Champagne, dont il est fait mention, dès l'an 427, dans une lettre de Sidoine Apollinaire à saint Loup, étaient fort célèbres au moyen âge, en raison de leur ancienneté et de leur importance commerciale. Elles offraient un point central de réunion aux marchands d'Espagne, d'Italie et des Pays-Bas, qu'on y voyait arriver en foule, et elles trouvaient dans la législation simple et commode qui les régissait toute sorte d'éléments de prospérité. Mais il cessa d'en être ainsi à dater du règne de Philippe le Bel, devenu maître de la Champagne par sa femme. Elles furent multipliées dans un intérêt tout fiscal, et donnèrent lieu à une grande quantité de règlements qui gênèrent beaucoup les transactions. A ces embarras s'en joignirent d'autres, produits par la variation et l'altération des monnaies, dont il n'était pas facile d'établir le pair; et il fut très-naturel de juger de l'habileté d'un négociant d'après la connaissance qu'il avait de ce qui concernait ces foires.

— Hist. A l'époque de la conquête romaine, la contrée que nous désignons sous le nom de Champagne faisait partie de la Gaule chevelue (*Gallia comata*), et les Lingones (habitants de Langres), les Rhèmes ou Rèmes (habitants de Reims), figurent parmi les peuples qu'énumère César. Reims et Langres étaient dès lors de puissantes cités; le conquérant mit le siège devant la dernière, qu'il obligea de se rendre, et bientôt Reims effrayé envoya vers lui des députés chargés de faire sa soumission. Sous Auguste, la Champagne fut classée, partie dans la Gaule Celtique et partie dans la Gaule Belgique. Plus de trois cents ans après Auguste, Constantin le Grand habita Langres et combattit les Allemands et les Bourguignons aux portes mêmes de cette ville.

L'histoire se tait sur le sort de la Champagne pendant l'agonie du colosse romain; pour trouver quelque certitude historique, il faut arriver à l'an 486, où Clovis défait Siagrius et s'empare de la plus grande partie des Gaules. Dans le partage qui suivit la mort de Clovis, la Champagne fit partie du royaume d'Austrasie. C'est sous le règne de Sigebert qu'on voit paraître le premier duc de Champagne. Loup, ce premier duc, qui devait sa faveur à la reine Brunehaut, perdit son duché à la mort de cette reine, et le titre passa aux mains de Guintrio ou Vintrio, qui, selon quelques historiens, était le propre fils de Loup. Les ducs de Champagne finissent avec la première race de nos rois, et, pendant un espace de plus de deux cents ans, on ne sait si quelques seigneurs portèrent ce titre ou s'il n'y eut pas plutôt des comtes de Troyes, de Reims, de Châlons, etc., non pas héréditaires, mais délégués par les rois. C'est à l'an 958 que nous devons arriver pour trouver véritablement l'histoire de Champagne. C'était alors le règne du malheureux Lothaire, qui porta le titre et les insignes de la royauté au milieu de l'anarchie qui précéda l'établissement de la monarchie féodale. Chaque jour, les seigneurs arrachaient à la couronne quel que lambeau de territoire. Robert, comte de Vermandois, était l'un des plus puissants de ces seigneurs; l'an 958, il s'empara de Troyes, et prit le titre de comte de cette ville et de toute la Champagne. Vers 1130, la postérité directe de Robert de Vermandois s'étant éteinte, Eudes, comte de Blois, prit possession du comté de Champagne, et fut la tige d'une nouvelle famille de comtes, à laquelle appartenait : Thibaut II, qui eut à soutenir une guerre sanglante contre le roi Louis le Jeune; Henri II, qui mourut à Saint-Jean-d'Acre pendant la troisième croisade; Thibaut IV, qui, après s'être joint à la ligue des seigneurs contre Blanche de Castille, se réconcilia avec cette princesse et lui céda, au moment d'aller prendre possession du trône de Navarre et moyennant une somme d'argent, les comtés de Blois, de Chartres et de Sancerre. Thibaut V, fils du précédent, n'avait que treize ans lorsqu'il succéda à son père. Dix-sept ans après, il partit pour la croisade (1270), et, à son retour, mourut à Trapani, en Sicile. Henri III, frère du précédent, fut, comme son prédécesseur, roi de Navarre, et mourut à Pampelune (1274). Jeanne, sa fille, avait épousé Philippe le Bel longtemps avant l'avènement de ce prince à la couronne de France. En 1285, époque de cet avènement, la Champagne et la Brie furent unies à la couronne pour n'en être plus séparées.

A partir de cette époque, il n'y a plus d'histoire particulière de Champagne; mais, comme les autres provinces réunies, celle-ci conserva quelques usages particuliers, débris de son ancienne indépendance. Cependant cette province n'était pas pays d'états; le pouvoir de ses comtes avait été absolu, et lorsqu'elle fut incorporée à la monarchie, elle n'eut pas d'assemblées provinciales. Toutefois, elle ne fut pas étrangère au mouvement de la liberté, et

la chartre de Sens, qui date de 1189, est une des premières dont notre histoire fasse mention. Cette province fut aussi le berceau du protestantisme en France, et, à l'époque de la Saint-Barthélemy, les villes de Meaux et de Troyes devinrent le théâtre d'horribles massacres.

Dans la nouvelle division de la France, la Champagne forma en totalité les quatre départements de la Marne, de la Haute-Marne, des Ardennes et de l'Aube; et en partie ceux de Seine-et-Marne, de l'Aisne, de l'Yonne et de la Meuse.

— Linguist. Patois de la Champagne. Les dialectes locaux de l'ancienne province de Champagne ont gardé la trace des idiomes de tous les peuples qui ont concouru à former la nation française. On y trouve encore çà et là des mots gaulois, latins et francks, peu ou presque point altérés; des prononciations et des tours de phrase que le français a perdus depuis longtemps. Enfin, ces dialectes ou patois sont restés romano-germains. Au premier aspect, ils révèlent leur origine : ils sont latins de race, romans de forme. Chaque contrée, chaque village a sa prononciation, son orthographe, son caractère propre; ici on se rapproche du tudesque, là du roman, ailleurs du français. « La Champagne, dit M. Tarbé dans ses *Recherches sur l'histoire du langage et des patois de Champagne* (Reims et Paris, 1851, 2 vol. in-8°), la Champagne est bourguignonne par Langres et Troyes, lorraine par Saint-Menehould et Vitry-le-François, wallonne par les Ardennes, picarde par Reims et Château-Thierry, française par la Brie.

Du XII^e au XIII^e siècle, il y eut un patois français né dans l'Ile-de-France, dans les comtés de Reims, de Vermandois, d'Orléans, de Sens et de Valois, que l'on a nommé *langue d'oïl* par opposition à la langue d'oc, et c'est celui-là que les littérateurs et les poètes ne cessèrent de cultiver et de polir pour l'amener à l'état de langue régulière. Le langage de la cour de France devint rapidement celui de la Champagne, dont le territoire possédait la ville du sacre, ce qui permit à cette province de se mettre à la tête du mouvement littéraire par ses historiens et ses poètes, parmi lesquels on peut citer surtout Villehardouin, le sire de Joinville et le comte Thibaut.

Généralement, dans le patois de la Champagne, on dit *in* pour *en* et *in* pour *le*, *le* pour *ble*, *che* pour *ce*, *lo* pour *le*, *ch* pour *ss*. Par exemple : *chemi* (chemin), *fusin* (fusil), etc. La lettre *r* est antipathique à ce patois, et on la supprime presque partout, même dans les villes. Ainsi, à Reims, on dit *mette* pour *mettre*, *alle* à pied pour *aller* à pied, *descende* pour *descendre*. Mais dans les campagnes on va plus loin : le *r* y est supprimé à la fin des syllabes *or*, *oir*, *our* et *eur*. Lorsqu'il est conservé, il ne tient pas régulièrement dans la conversation le rang qu'il occupe dans l'écriture. Ainsi on entend souvent prononcer la syllabe *er* comme *re*, tandis que la syllabe *re* produit les sons *eur*, *er*, *ur*, *ar*, *er*, etc. Les syllabes *os*, *ot*, *as*, *aut*, sont très-fréquentes comme finales. Le *v* disparaît souvent, et le *vo*, comme dans les langues germaniques, prend la place du *g*. On trouve aussi *f* pour *d*, *dz*, *tz*, *d* pour *g* et *j*. La substitution du *d* au *g* n'est pas de date récente en Champagne, puisque, suivant le témoignage de Flooard, l'archevêque de Reims qui vivait en 455 se nommait Bennade ou Bennage, sans qu'on pût savoir quelle était la vraie manière d'écrire ce nom.

Près de l'Ile-de-France, en Brie, dans les départements de l'Aisne et de l'Yonne, la prononciation diffère peu de la prononciation française. Dans l'Aube et la Haute-Marne, le champenois se rapproche plus ou moins du patois bourguignon; dans la Marne, l'arrondissement d'Épernay excepté, on rencontre des altérations plus sérieuses du langage par la prononciation; on cite, entre autres localités, le canton de Sézanne et les communes de Gourgagnon, Semoine et Salon, celles de Cernay-les-Reims et Bérù, dont le patois est plus caractérisé. Quant aux villages situés entre Châlons, Vitry et Sainte-Menehould, on y trouve de vrais dialectes, parmi lesquels celui de Courtisols est resté célèbre. (V. Courtisols.) Dans les Ardennes, les patois usités sont en grande partie des sous-dialectes du wallon.

— Agric. Vignes de la Champagne. La plupart des grands vignobles de la Champagne reposent sur des calcaires crayeux recouverts d'une couche végétale généralement peu épaisse. Le carbonat de chaux entre le plus souvent pour les quatre cinquièmes dans la composition du sol; l'argile et la silice forment le reste. Les cépages les plus cultivés sont le franc pinot ou plant doré d'AI, le même qui, dans la Côte-d'Or, porte le nom de *noirien*; le pinot gris, appelé aussi *beuret*, *malvoisie grise*, *auxerrois*, *muscadet*, *tokai gris*, etc.; le pinot blanc, nommé aussi *épinette* ou *pinot doré blanc*. Les détails de la culture sont à peu près les mêmes partout. Le terrain destiné à recevoir une vigne est défoncé préalablement à une profondeur de 0 m. 50 à 0 m. 60; on le nivelle ensuite, et on y trace des sillons dans lesquels, de distance en distance, s'ouvrent les fosses destinées à recevoir le plant. Ce plant a passé ordinairement deux ou trois ans en pépinière. On le dispose en quinconce; les lignes sont distantes l'une de l'autre d'environ 0 m. 80,

mais l'espace ménagé entre les fosses sur chaque ligne n'est guère que de 0 m. 50 à 0 m. 60. En terre douce et pierreuse, on donne aux fosses 0 m. 10 de largeur sur une profondeur de 0 m. 40; dans les terres argileuses, la profondeur n'est que de 0 m. 30; dans le calcaire, de 0 m. 25, et dans le crayon, de 0 m. 20 seulement. Les plantations se font dès le mois de novembre et se poursuivent parfois jusqu'en mars.

Dans les environs d'Al, on donne quatre sarclages à la jeune vigne. L'année suivante, on taille le plant à un ou deux yeux, selon sa force, puis on lui applique un béchage dans le mois de mars et trois sarclages durant l'été. « Dans un bon sol, tel que celui d'Al, dit M. Victor Rendu, quand tout a été bien conduit et que le temps a favorisé la végétation, on a déjà, à la seconde feuille, des pousses dont on peut tirer parti pour garnir ou peupler la vigne; on s'en sert pour faire un premier provignage, désigné en Champagne sous le nom d'*assise*, sur le tiers environ du terrain complanté. Le second provignage ou *déroulage* détruit de plus en plus l'alignement de la plantation, déjà rompu par le premier provignage. A la troisième année, on pratique un assiseage général; tout ce qui est en état d'être provigné subit alors cette opération; elle assésit la vigne, et la répartit sur toute la surface du sol en espaçant les ceps à 0 m. 32 environ les uns des autres. L'engrais n'est pas épargné; chaque fois qu'on assise, on remplit le trou des provins de terre neuve mélangée avec du fumier traité en compost. Ces diverses œuvres s'effectuent dans le courant d'avril ou de mai. » Dans la vallée d'Épernay, on ne provigne qu'après la troisième et la quatrième feuille, en deux fois, à un, deux ou trois yeux, selon la force des souches.

La taille s'exécute à deux ou trois yeux, en février ou en mars; elle est suivie d'un labourage au hoyau, qui porte le nom de *béchage* ou *hoyerie*. En mai et en juin, on donne, avec la *rouale*, espèce de hoyau dont le fer mesure 0 m. 30 de long sur 0 m. 15 ou 0 m. 18 de large, un premier binage dit *labour au bourgeon*, qui atteint une profondeur de 0 m. 07 à 0 m. 08. Après la floraison, viennent l'*accollage*, le *rognage* et l'*ébougeonnage*, puis un second binage. Vers la fin de juillet, et pendant le mois d'août tout entier, les vignes ne reçoivent aucun soin. En septembre, on ébougeonne de nouveau, s'il y a lieu, et l'on donne au sol le troisième binage, désigné sous les noms de *raclage* et de *recouche*.

La récolte a lieu le plus souvent dans la première semaine d'octobre. Du reste, chacun est libre de cueillir ses raisins quand bon lui semble; les bans de vendange sont inconnus dans la Champagne. Ce sont des femmes qui sont exclusivement chargées de la cueillette du raisin; elles le détachent du cep avec la serpette, et se servent de la pointe de cet outil pour l'éplucher sur place. Chez quelques propriétaires, les raisins qui viennent d'être cueillis sont posés sur des claies placées au bas de la vigne; des femmes les y nettoient avec des ciseaux; ils doivent être purgés de tous grains gâtés, piqués par les insectes ou altérés par la grêle; on fait ordinairement un premier choix des raisins les plus mûrs, et souvent encore un second choix. Quand les paniers sont pleins, des porteurs échelonnés de distance en distance les vident dans des mannequins contenant de 60 à 75 kilogr. de raisin, et portent cette vendange au bas du vignoble; là, des débardiers chargent les mannequins sur leurs épaules et vont les déposer sur les grandes *seutes*; des bêtes de somme les transportent à dos de ce point au pressoir.

La vendange terminée, d'autres travaux viennent réclamer les soins du vigneron. Il faut d'abord arracher les échals et en former des *moyères*, c'est-à-dire les dresser en tas dans la vigne, en les inclinant légèrement les uns sur les autres. L'automne amène ensuite le binage final quand les mauvaises herbes ont résisté aux façons précédentes. Aux approches de l'hiver, on relève les culées, les chevetes et les sentes avoisinant un chemin; les terres dévalées sont reportées dans les endroits dégarnis; enfin, pendant le mois de janvier, on porte à dos d'homme l'engrais des magasins et on le répartit à la surface du vignoble par petits tas de 1 m., dont on change la place chaque année; c'est de ces dépôts qu'on tire l'engrais avec lequel on fume les provins.

— *Vin de Champagne.* La plantation des premières vignes de la Champagne paraît remonter à l'époque gallo-romaine; mais ce ne fut guère qu'au xiv^e siècle que cette culture prit un grand développement. Les excellents vins de cette contrée furent bien vite appréciés. Déjà sous François II, la queue, mesure équivalente à deux pièces d'aujourd'hui, se vendait 19 livres. Depuis cette époque jusqu'au xviii^e siècle, la renommée des vins de Champagne ne fit que s'accroître, de telle sorte qu'en 1694 ils étaient vendus au prix énorme de 1,000 fr. la queue. François I^{er}, Charles-Quint, Henri VIII, Léon X, voulurent posséder des vignes à Al. Sous Louis XIV, Saint-Evremond, le comte d'Olonne et le marquis de Bois-Dauphin, gourmets émérites et membres du fameux ordre des Coteaux, dont parle Boileau dans une ses satires, n'admettaient sur leur table que les vins d'Al, d'Hautvillers et d'Avenay. La Faculté, d'accord avec

les connaisseurs les plus distingués du grand siècle, vint confirmer par son suffrage la faveur dont le vin de Champagne était l'objet; elle déclara solennellement qu'il était non-seulement le meilleur, mais encore le plus salubre de tous les vins. Enfin, pour que rien ne manquât à sa gloire, les poètes l'ont célébré à l'envi. Qu'il nous soit permis de citer à ce sujet la ballade suivante, que composa Eustache Deschamps, huissier d'armes de Charles V, sur le sac de la ville des Vertus, où il était né, et sur la ruine de son domaine, pillé et brûlé par les Anglais :

Je fus jadis de terre vertueuse
Nex de Vertuz, pais renommé,
Où il avoit ville très-gracieuse,
Dont li bon vin sont en maints lieux nommés,
Jusques à cy avoit mon non nommé.
Eustace fus appelé dès enfans;
Or, sui tout ars, s'est mon non remué,
J'aray dès or à nom : Brûlé des champs.
Dehors Vertus ay maison gracieuse,
Où j'avaye par longtemps demouré,
Où plusieurs ont mené vie joyeuse,
Maison des champs l'ont plusieurs appelé.
Mais, Dieu merci ! toute plaine de blé
Ont les Angles le feu bouté dedans :
Deux mille frans m'a leur guerre coûté;
J'aray dès or à nom : Brûlé des champs.
Las ! ma terre est détruite et ruineuse;
Je suis désert, détruit et désolé;
Fuir me faut, ma demeure est doubleuse,
Je ne suis d'aucun réconforté.
Ainsi serai de mon lieu rebouté,
Comme essillez, doloireux et meschant,
Se messeigneurs n'ont de mon fait pitié,
J'aray dès or à nom : Brûlé des champs.

La lutte des vins de Champagne et de Bourgogne fut célèbre au xvi^e siècle. La prose et les vers y furent tour à tour prodigués. Ce fut en 1652 qu'elle éclata, après avoir couvé longtemps comme un feu sous la cendre. La Bourgogne ouvrit les hostilités en faisant soutenir par un certain Daniel Arbinet, dans les écoles de Paris, une thèse pour prouver que le vin de Beaune était le meilleur de tous les vins. En 1677, la Champagne fit décider absolument le contraire par M. de Révelois, qui démontra que, de tous les vins, les champenois étaient incontestablement les plus salutaires. Après un silence d'une vingtaine d'années, la Bourgogne recommença les hostilités par une thèse d'un nommé Mathieu Fournier, qui déclara, entre autres énormités, que les vins de Reims engendrent les fluxions d'humours et la goutte. La riposte ne se fit pas attendre; car, en 1700, Gilles Calotteau décidait affirmativement cette question agitée dans nos écoles de médecine : Le vin de Reims est-il plus agréable et plus salubre que le vin de Bourgogne ? Les défenseurs de la Bourgogne se fâchèrent alors pour tout de bon, et l'on en vint, sinon aux coups, du moins aux injures. Cette petite guerre continua pendant tout le xviii^e siècle; les Muses y prirent une part active; les deux camps comptèrent des poètes, qui, pareils aux anciens trouvères, excitaient par leurs chants le courage et l'ardeur des combattants. Le premier qui emboucha la trompette guerrière fut Bénigne Grenan. On connaît son *Ode au vin de Bourgogne*, dont nous nous contenterons de citer la strophe suivante :

Vante, Champagne ambitieuse,
L'odeur et l'éclat de ton vin,
Dont la sève pernicieuse
Dans ce brillant cache un venin;
Tu dois toute ta gloire, en France,
A cette agréable apparence
Qui nous attire et nous séduit;
Qu'à Beaune, ta liqueur soumise
Dans les repas ne soit admise
Que sagement avec le fruit.

Le gant fut relevé par Charles Coffin, qui répondit par sa *Champagne vengée*, dont nous citerons également une strophe seulement, pour ne montrer aucune partialité :

Sitôt que, sur de riches tables,
De ce nectar avec le fruit
On sert les coupes délectables,
De joie il s'élève un doux bruit;
On voit, même sur le visage
Du plus sévère et du plus sage,
Un air joyeux et plus serein;
Le ris, l'entretien réveille,
Il n'est plus de liqueur pareille
A cet élixir souverain.

La ville de Reims reconnaissante offrit à l'auteur quatre douzaines de bouteilles de vin rouge et gris. La question est restée en suspens; mais, si nos lecteurs tiennent absolument à la résoudre, nous les renverrons à la solution que nous avons déjà donnée au mot *Bourgeois*, pour la question non moins difficile de la prééminence entre les vins de Bourgogne et de Bordeaux.

Au temps de son apogée, le vin de Champagne était-il mousseux ou non ? L'histoire est muette à cet égard. On sait seulement que la Champagne avait trouvé le secret de ses vins mousseux dès 1700. Il ne paraît pas toutefois que leur fabrication fût très-répandue. A cette époque, on faisait plutôt des vins rouges. Ceux-ci, un peu secs, un peu plats, caractérisés surtout par un goût de pierre à fusil extrêmement prononcé, étaient bien inférieurs, quoi qu'on ait pu dire, aux grands vins de la Côte-d'Or. Aujourd'hui, il n'est plus question de ces vins dans le commerce ;

les raisins noirs de la Champagne ne servent qu'à faire des vins blancs mousseux. Ces derniers sont, pour ainsi dire, les seuls qui portent le titre de vins de Champagne. Ils appartiennent exclusivement au département de la Marne.

Il ne faudrait pas croire, comme ce qui précède pourrait le faire supposer, que les vins mousseux de Champagne soient exclusivement fabriqués avec des raisins noirs; les vignes de Cramant, d'Avizes, d'Orges, du Mesnil, de Vertus, où dominent les cépages blancs, produisent des vins mousseux très-estimés. Les vins qu'on obtient avec des raisins noirs ont plus de sève, de générosité, de corps; ils sont généralement supérieurs, comme vins crénants et non mousseux, à ceux qui proviennent des raisins blancs; ces derniers, au contraire, sont les plus remarquables par la finesse, la légèreté, la transparence et la disposition à la mousse.

Pour la fabrication, on procède très-rapidement au pressurage des raisins; le moût est versé soit dans des cuves d'une contenance variable, soit dans des pipes ou foudres, où on le laisse déboucher, c'est-à-dire déposer sa grosse lie. Quand le moût a déposé suffisamment, on le met dans des tonneaux neufs et de bon goût, qu'on a soin de laver préalablement à l'eau bouillante. Quand les tonneaux sont pleins, on les place dans un cellier, où le liquide subit la fermentation ordinaire. C'est habituellement dans la dernière quinzaine de décembre qu'on soutire les vins pour la première fois; puis on procède au coupage, s'il y a lieu. Peu de temps après, on colle légèrement, et on ajoute du tannin et de l'alun, afin de prévenir ou la graisse ou le *masque* dans les bouteilles. Vers la fin de mars, les vins tannifiés et collés, destinés à faire les vins mousseux, sont l'objet d'un second soutirage. L'entonnage a lieu sur tamis à double fond, l'un de crin, l'autre de soie, afin de bien retenir les impuretés. Pour les champagnes non mousseux, ou pour ceux qui sont destinés à la fabrication des tisanes, on se dispense d'un second soutirage. Le tirage du vin, autrement dit la mise en bouteilles, commence au mois d'avril et finit en août. Comme ce délai est très-long, on est forcé d'avoir recours à une solution de tannin pour modérer la fermentation en tonneau. Il faut que le sucre naturel du vin ait été détruit aux trois quarts, avant de procéder au tirage; sans cela, la pression du gaz serait trop forte et la casse des bouteilles trop considérable. On se sert de plusieurs méthodes pour s'assurer que le moment est propice pour le tirage; nous nous contenterons d'en indiquer deux. La première a été imaginée, en 1836, par M. François, pharmacien à Châlons-sur-Marne. On prend 750 gr. de vin, que l'on fait réduire à 125 gr. sur un feu doux, ou mieux au bain-marie. Si, vingt-quatre heures après, le liquide ainsi réduit marque 50 au gluco-enomètre, il ne moussera pas en bouteille, même à une chaleur de 20° à 25°. On ajoute alors environ 15 gr. par litre d'une liqueur à vin, faite en ajoutant à du vin autant de livres de sucre candi que l'on veut faire de bouteilles. Le gluco-enomètre marque-t-il 60; on ajoute 13 gr. par litre de liqueur à vin, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'instrument marque 120. Voici en quoi consiste l'autre méthode. On essaye avec un pèse-vin le vin à tirer; si celui-ci n'est pas au titre, on ajoute le sucre nécessaire pour faire flotter le pèse-vin à zéro.

Afin de prévenir la casse, on doit choisir les bouteilles avec le plus grand soin. Les bouteilles à champagne doivent peser de 850 à 900 gr.; le verre doit être d'une épaisseur uniforme sur tous les points situés à la même hauteur. On rejettera soigneusement les bouteilles bleues ou irisées, et celles qui renferment de petits cailloux. L'embouchure doit être bien conique, et s'élargir graduellement à partir du haut jusqu'en bas. La force de résistance des bouteilles destinées à contenir le vin de Champagne ne peut pas être évaluée à moins de 200 du manomètre. On les éprouve en les tissant deux à deux l'une contre l'autre; celle qui se casse ou s'étoile reste au compte du vendeur. Les verreries les plus renommées jusqu'à ce jour pour cette spécialité paraissent être celles de Quinquangrogne, de Folimbray et de Vauxrot. Le choix des bouchons n'est pas moins important que celui des bouteilles; diverses préparations sont même employées, non-seulement pour en corriger les défauts, mais encore pour leur communiquer les qualités qu'ils ne possèdent pas naturellement.

Le tirage a lieu au cellier; on a soin de ménager un vide au goulot. Le bouchage se fait au moyen de machines. Les plus usitées sont la machine Leroy et la machine Maurice. Dès que les bouchons ont été assujettis, on procède à l'entreillage. Cette opération s'exécute d'abord au cellier ou magasin; voici comment on procède le plus souvent : « On fait d'abord, dit M. Maumené, une petite pile de cinq lattes à l'arrière du tas; on établit une première rangée dont les cols posent sur les lattes. Pour empêcher les bouteilles extrêmes de s'écarter, on les maintient par une petite cale de liège; on laisse entre les bouteilles un espace suffisant pour loger le col d'une autre bouteille (environ 0 m. 05); on pose alors une latte sur le corps des premières bouteilles et on fait une seconde rangée dont les cols sont posés sur la pile, et les goulots sur la latte. On continue ainsi les rangées, en

calant toujours les extrémités avec un morceau de liège. La solidité de ces tas est très-grande. On les élève à vingt et vingt-cinq rangées de hauteur, au milieu des celliers ou des caves, et de fortes secousses, capables de faire pencher le haut des tas de 0 m. 05 à 0 m. 10, ne les renversent point. Cette disposition emploie le moins de lattes possible et permet de prendre toutes les bouteilles pour les examiner à volonté. »

On reconnaît qu'un vin prendra bien la mousse quand, huit ou dix jours et même quelques semaines après l'entreillage, on aperçoit dans les bouteilles un dépôt qui s'étend qui fouette ou présente des palmures, des replis divergents sur l'un des points du goulot. Ce dépôt, appelé *griffe*, est considéré comme de bon augure. Au contraire, le dépôt qui est uni, plus ou moins adhérent au verre, et qui, pour cette raison, porte le nom de *masque*, est regardé comme défavorable. Quelque temps après la formation du dépôt, dès qu'on remarque dans le vin des bulbes qui persistent lors même qu'on retourne brusquement les bouteilles dans le sens de la longueur, on descend à la cave les bouteilles entreillées d'abord au cellier. Cette mesure a pour but de rendre la casse moins considérable, en transportant les bouteilles dans un local où la température est moins élevée. C'est pour cela que, dans les maisons qui font de la fabrication des vins mousseux leur unique industrie, on a ordinairement plusieurs étages de caves qui communiquent entre elles par de larges soupiraux ou *essors* grillés, pouvant s'ouvrir à volonté pour laisser passer les paniers de bouteilles et les futailles. Toutes les fois que la fermentation s'opère régulièrement, la température de 10° et même de 12° est favorable au vin mousseux; mais, si la casse atteint des proportions inquiétantes et vient élever la chaleur de la cave, il faut recourir aux grands moyens de refroidissement, dont le principal consiste à jeter beaucoup d'eau fraîche sur les *treilles*. A Épernay, dans les circonstances ordinaires, les choses se passent d'une façon très-différente. Le vin reste dans le cellier jusqu'à ce que la mousse soit venue; lorsqu'elle est bien prise, on le descend d'abord dans les parties les plus froides de la cave; l'année suivante, on le monte dans une cave moins basse, et, avant de l'expédier, on le remonte au cellier, afin de l'accoutumer graduellement à la température extérieure et de prévenir ainsi la casse pendant le voyage.

Dans le mois de février de l'année suivante, on met les bouteilles sur *pointe*, afin de détacher le dépôt et de le conduire peu à peu sur le bouchon. Lorsque ce résultat est atteint, c'est-à-dire, au bout d'une quinzaine de jours, on procède au *dégorgement*. L'ouvrier chargé d'exécuter cette opération prend la bouteille sur un pupitre ou bain-des-pianiers qui la contiennent, toujours sur pointe, et, la renversant sur son avant-bras gauche, il en détache le fil de fer et les ficelles au moyen du crochet ordinaire; il maintient le bouchon avec l'index de la main gauche et s'en rend maître au moyen de la pince à dégorgement ou patte de homard, qu'il tient de la main droite. Alors il accomplit en un instant une manœuvre assez longue à décrire : il fait sortir le bouchon en le tirant vivement, et il dirige le goulot de la bouteille dans l'ouverture d'un petit tonneau placé devant lui; le vin, qui s'élance en mousse aussitôt, entraîne complètement le dépôt quand il est d'une espèce bien pulvérulente; si une partie du dépôt subsiste après l'explosion, l'ouvrier passe le bout du doigt au milieu même de la mousse pour détacher ces impuretés. Il ferme ensuite la bouteille avec un vieux bouchon provisoire tiré du panier. Le dégorgement fait perdre une quantité de vin parfaitement mousseux à peu près égale à 5 ou 6 centilitres par bouteille; mais ce sacrifice est nécessaire, car il est impossible de se débarrasser plus simplement et plus économiquement du dépôt formé par le vin, dépôt dont la moindre trace fait perdre au liquide tout son brillant et toute sa beauté.

Après le dégorgement, le vin mousseux est aigre et acide; pour le rendre plus agréable à boire, on y ajoute un peu de liqueur. Cette liqueur, dont la composition est très-variable, se verse dans la bouteille à l'aide d'une mesure en fer-blanc qu'un ouvrier tient à la main, ou mieux à l'aide d'une machine. Deux machines de ce genre sont actuellement employées : l'une est celle de M. Canneaux; l'autre, la meilleure, à ce qu'on dit, est due à M. Machet-Vaquand, chef de cave de la maison Moët. La préparation du vin de Champagne est dès lors terminée; au bout de quelques jours, on peut le livrer au commerce.

Dans les grandes années, on n'évalue pas à moins de quinze millions de bouteilles la production du vin blanc de la Champagne; la production moyenne peut être évaluée à sept millions de bouteilles, dont on expédie chaque année six millions. Ce commerce a pris, depuis quarante ans, une extension considérable; ses principaux débouchés sont l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie. Les noms des Moët, des Cliquot, des Ruinart, des Rœderer, des Piper, des Périer, des Dinot, sont connus du monde entier; c'est à ces habiles fabricants que la Champagne doit en partie son renom universel.

Les principaux vignobles sont, dans la rivière de Marne proprement dite : Mareuil, Al, Disy, Hautvillers et Cumières; dans la côte d'Épernay : Épernay, Pierry, Mouzy,

Saint-Martin-d'Ablais et Chouilly; dans la côte d'Avize : Cramant, Avize, Oger, le Mesnil, Vertus, Cuis et Grauves; dans la région mixte : Bouzy et Ambonnay; dans la haute montagne de Reims : Sillery, Romont, Verzenay, Verzy, Mailly, Ludes, Chigny et Rilly; dans la basse montagne : le clos Saint-Thierry; Marsilly et Hermonville. Après le sillery sec, tout à fait hors ligne quand il est authentique et de première qualité, les meilleurs vins blancs de Champagne proviennent d'AI, de Cramant, de Verzenay et de Bouzy; ils valent au moins 300 fr. la pièce, et s'élèvent parfois à 500 et 600 fr. On distingue les vins mousseux de la Champagne en grand mousseux, mousseux ordinaire, demi-mousseux ou crémant et tisane de Champagne. Le grand mousseux est léger, fait du bruit et mousse énergiquement; le mousseux ordinaire mousse moins et a plus de corps; les vins demi-mousseux ou crénants sont les plus vineux et les plus chers.

Indépendamment des vins blancs mousseux ou non mousseux, on fabrique encore en Champagne des vins gris ou rosés; leur confection ne diffère pas de celle des précédents. On leur donne la teinte qui les distingue au moyen d'une liqueur préparée avec des baies de sureau, qu'on fait bouillir avec de la crème de tartre; cette liqueur est appelée *vin de Fismes*, du nom de la ville où elle se fabrique.

— *Chevaux de la Champagne.* La Champagne jouit, en général, d'une grande fertilité, à l'exception de la petite contrée comprise entre Vitry et Sézanne, appelée Champagne pouilleuse. C'est dans les vallées de la haute Meuse, de la Marne et de l'Aube qu'on fait naître le plus de poulains. Ces poulains sont ensuite conduits dans les plaines de l'Aube, de Seine-et-Marne, de l'Yonne, où on les élève en les faisant travailler. Les plus fins sont achetés par la Beauce, et vendus, après leur développement, comme chevaux percheurs. M. Didieu, cultivateur habile de la Haute-Marne, a démontré les avantages que l'on peut retirer du croisement pour améliorer les formes défectueuses des chevaux dans son département. Aussi les anciens types de la Champagne disparaissent et sont remplacés par des chevaux plus forts et mieux conformés, bien qu'ils aient encore quelques caractères des races communes. On a aussi démontré la possibilité d'introduire dans quelques parties de la Champagne des étalons propres à la selle et au carrosse; mais la rareté des fourrages dans ces contrées s'oppose à l'élevage du cheval fin sur une grande échelle.

CHAMPAGNE (la), ancien petit pays de France, dans le Berry, dont les lieux principaux étaient : Lugny-Champagne et Jussy-Champagne, actuellement dans le département du Cher; la Champenoise et Ménétréol-en-Champagne, aujourd'hui dans le département de l'Indre. Le Ancien petit pays de France, dans la Normandie, dont les lieux principaux étaient Bailli-en-Champagne et Saint-Martin-en-Champagne, compris de nos jours dans la Seine - Inférieure. Le Ancien petit pays de France renommé pour ses eaux-de-vie dites de Cognac. Il est aujourd'hui partagé entre les départements de la Charente et de la Charente-Inférieure.

CHAMPAGNE, bourg de France (Ain), ch.-l. de canton, arrond. et à 18 kilom. N. de Belley; pop. aggl. 551 hab. — pop. tot. 558 hab. Nombreux vestiges d'antiquités, comme fûts de colonnes, inscriptions, etc.; restes de bains romains dans une maison particulière. Ancienne capitale du Valromey.

CHAMPAGNE-MANCELLE, ancien petit pays de France, dans le Maine, dont les lieux principaux étaient : Loué-en-Champagne, Cranen-Champagne, Montreuil-en-Champagne, Domfront-en-Champagne, Neuville-en-Champagne, Ruillé-en-Champagne, compris aujourd'hui dans le département de la Sarthe, et Cossé-en-Champagne, dans le département de la Mayenne.

CHAMPAGNE-MOUTON, bourg de France (Charente), ch.-l. de canton, arrond. et à 23 kilom. O. de Confolens; pop. aggl. 547 hab. — pop. tot. 1,224 hab. Commerce de bestiaux et de légumes secs. Château du xve siècle, encore remarquable malgré ses mutilations.

CHAMPAGNE, fameux coiffeur du règne de Louis XIII, célèbre par ses bonnes fortunes non moins que par ses talents. Il mourut assassiné dans le Midi assez à temps pour ne pas venir périr à Paris sous le bâton, prix de son effronterie. En dépit des coiffeuses en vogue :

La Baransay, la Jeanneton,
La Poulet et la Bariton,

il brilla à la cour de France, où les plus grandes dames se le disputèrent. En lui commençant cette dynastie de perruquiers galants qui finit avec Marie-Antoinette en la personne du grand Léonard, *académicien de coiffures et de modes*. Faquin de rare insolence, Champagne laissait telles femmes à demi coiffées, et disait à d'autres, après leur avoir fait un côté : « Je n'achèverai pas que vous ne me baisiez. » C'est Tallemant des Réaux qui l'affirme dans ses *Historiettes*, et il ajoute que le personnage, empressé à célébrer effrontément ses bonnes fortunes, vraies ou fausses, n'en était pas moins couru des femmes, lesquelles tenaient à honneur d'être coiffées par lui et le

payaient follement de cadeaux, car il se donnait les airs de ne point recevoir d'argent. Mme de Motteville, dans ses *Mémoires*, nous apprend que la reine de Pologne, Marie de Gonzague, ne se tenait pour bien coiffée que de sa main. Elle l'emmena à Varsovie, et ce fut lui qui eut l'honneur, avec Mme de Sévigné, de poser, devant l'ambassadeur extraordinaire de France, Renée du Bec, maréchale de Guébriant, la couronne royale sur la tête de cette princesse, pour la cérémonie de son mariage, en 1645. Dans un voyage que maître Adam, le fameux menuisier poète, avait fait à Paris en 1638, étant allé rendre ses hommages à la princesse Marie, il avait été surpris de voir la belle chevelure d'ébène de la princesse aux mains de cet homme de mauvaise renommée; il adressa les vers suivants à la future reine :

La beauté qui vous accompagne
Étant digne de tous les vœux,
J'enrage quand je voy Champagne
Porter la main à vos cheveux.
Vous ternissez votre loupange
Souffrant que cet homme de fange
Maîtrise des liens qui font tout souspirer,
Et vous faites un sacrilège
De lui donner un privilège
De profaner ainsi ce qu'on doit adorer.

Ce personnage passa en Pologne, en Suède, et revint, avec la reine Christine, briller de nouveau à Paris. A cette occasion, Loret a dit de lui :

Enfin, le renommé Champagne,
Ayant fait quatre ans de campagne
En un pays assez lointain,
Est de retour entier et sain.
Déjà, dans Paris il exerce
Son talent, science, ou commerce;
Quoiqu'il soit sec, maigre ou menu,
Il est partout le bien venu;
Et quantité de belles fées,
En ont été déjà coiffées.

Les bonnes fortunes du beau Champagne firent tant de bruit que Louis XIV voulut le voir de près, et, afin que rien ne manquât à la gloire de ce laquais, on joua ses galantes aventures sur le théâtre du Marais : *Champagne le coiffeur*, comédie en un acte, en vers de huit syllabes, par Boucher, 1662 (Paris, 1663, in-12.) Champagne était pourvu de la charge de secrétaire du roi lorsqu'il tomba, dans le Midi, assassiné sur la grande route par des brigands. Il a été mis en vers par Loret (*Muse historique*, 21 octobre 1650 et 2 novembre 1658), et cité par l'abbé de Laiffemas dans l'*Enfer burlesque*, ou *Sixième livre de l'Énéide* (1649). Voir aussi les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, et les *Mémoires* de Mme de Motteville. N'oublions pas l'*Histoire du temps*, ou *Relation du royaume de coquetterie*, de l'abbé d'Aubignac (1659, in-12), ni les *Causeries d'un curieux, variétés d'histoire et d'art, tirées d'un cabinet d'autographes et de dessins*, par F. Meillet de Conches (1862, 2e vol., p. 236 et suiv.).

CHAMPAGNE ou **CHAMPAIGNE** (Philippe de), un des plus grands peintres de l'école française, né à Bruxelles le 26 mai 1602, mort à Paris le 12 août 1674. Quelques biographes ont cru devoir en faire un peintre flamand, et sa naissance à Bruxelles semblerait d'abord leur donner raison; mais, pour nous, le berceau ne peut constituer seul une nationalité artistique. Outre que la famille de Philippe était originaire de Reims, il vint lui-même à Paris à l'âge de dix-neuf ans, et il ne quitta plus cette ville que pour faire à Bruxelles deux voyages fort courts. Il se maria en France, et c'est pour la cour de Louis XIII et celle de Louis XIV qu'il a travaillé toute sa vie. Il fut membre, recteur et professeur de l'Académie française de peinture, et enfin, ce qui est décisif, le genre de son talent est essentiellement français.

Philippe de Champagne, ou de Champaigne, comme il écrivait lui-même, mérite une place hors ligne dans l'histoire de l'art français. Dès son jeune âge, il montra pour la peinture ce goût vif qui révèle souvent les grands artistes, et ce goût inné fut encore développé par une circonstance toute particulière. Bernard van Orley, allié par les femmes à la famille de Champagne, avait une fille dont Philippe était ainsi petit-cousin. Les deux enfants se voyaient tous les jours; la gentille cousine, en son joyeux babil, contait les belles histoires des tableaux que faisait son père; Philippe écoutait avidement ces récits merveilleux; il y songeait le jour et tentait même de copier des gravures et des tableaux. Son père, qui l'aimait, n'osait pas trop l'encourager dans cette voie; il se rendit pourtant, et d'assez bonne grâce, quand les dispositions de son fils se furent nettement accusées. Il le confia donc, à peine âgé de douze ans, à un peintre de Bruxelles nommé Jean Bouillon. Après quatre ans d'études, Philippe quitta ce maître pour un certain Michel de Bourdeaux, miniaturiste, puis se lia avec Fouquière, célèbre paysagiste, qui se prit d'amitié pour lui, et le lui prouva par d'excellents conseils, dont le jeune peintre sut habilement profiter. Après avoir passé deux ans à Mons chez un artiste dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous, il rentra à Bruxelles, où il retrouva Fouquière, et se mit à travailler sérieusement avec lui. Mais il fallait au tempérament d'un pareil artiste autre chose que des ciels, des arbres et des terrains. Lui-même, d'ailleurs,

le sentait bien, et il songea à l'école d'Anvers, à l'atelier de Rubens; mais il recula devant les sacrifices qu'il aurait fallu imposer à des parents dont la fortune était modeste, et, à défaut des leçons trop coûteuses du grand coloriste, il se décida à aller étudier la nature et les œuvres des maîtres illustres. Il partit pour l'Italie. Mais comme il traversait Paris pour aller à Rome, il ne voulut pas quitter cette ville sans y avoir séjourné quelque temps. C'était en 1621. Après avoir pris successivement les leçons de deux peintres médiocres, Champagne se mit à travailler seul; il fit plusieurs portraits, entre autres celui du général Ernest de Mansfeld, un des héros de la guerre de Trente ans. Poussin revint à Paris vers la même époque, et alla habiter le collège de Laon, où Philippe logeait déjà. Admirable hasard, auquel nous devons peut-être un des plus grands peintres de notre école. Poussin, en effet, plus âgé que Philippe de sept ou huit ans seulement, était bien autrement avancé dans la pratique de son art. Il devina le jeune artiste bruxellois, se lia avec lui d'une étroite amitié et lui prodigua ses conseils. Il fit plus encore : le grand Poussin (nous disons grand par le caractère aussi bien que par le talent) connut, devina son jeune ami, et, avec un admirable esprit se confraternité, il le signala à Duchesne, directeur des travaux qui s'exécutaient au Luxembourg par ordre de Marie de Médicis. Duchesne n'hésita point, sur cette recommandation, à confier à Philippe une partie des peintures. Le talent dont Champagne fit preuve dans l'exécution des travaux dont il était chargé attira l'attention de l'abbé Maugis, intendant des bâtiments de la reine-mère. Celui-ci en témoigna hautement une satisfaction si grande, que Duchesne la trouva désobligeante pour lui-même. Or le jeune peintre aimait la fille de Duchesne, et il en était payé de retour; voyant le père de sa bien-aimée si mal disposé par ce malencontreux éloge, Philippe se hâta de s'éloigner, dans l'espoir d'effacer par une courte absence cette impression fâcheuse. Ce fut le motif de son premier voyage à Bruxelles.

Mais des circonstances tout à fait imprévues vinrent abrégé son séjour. A peine arrivé dans sa ville natale, il reçut une étrange nouvelle : Duchesne était mort, et c'était lui, Philippe, que la reine-mère nommait à sa place, avec une pension de 1,200 livres et un logement au palais du Luxembourg. Courir à Paris, reprendre avec ardeur le travail abandonné, épouser enfin celle qu'il aimait, ce fut l'affaire de quelques mois. C'était en 1628. Philippe avait à peine vingt-six ans. Et dès lors sa fortune et sa gloire étaient également assurées.

Le premier grand travail qui date de cette époque comprend six toiles destinées aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques : la *Nativité*, la *Circumcision*, l'*Adoration des rois*, la *Présentation au temple*, une *Résurrection de Lazare* et une *Assomption*. Deux ans plus tard, Louis XIII lui commanda un grand tableau où il serait représenté à genoux devant le Christ, en souvenir du vœu qu'il avait fait à Lyon, en 1630, dans une grave maladie. Il peignit aussi, presque en même temps, *Louis XIII conférant au duc de Longueville l'ordre du Saint-Esprit*.

Le cardinal de Richelieu faisait bâtir à cette époque le Palais-Cardinal, qui fut depuis le Palais-Royal. Enthousiasme du talent de Philippe de Champagne, qu'il avait choisi plusieurs fois pour faire son portrait, il voulut avoir de lui, en cette circonstance, des compositions décoratives. L'artiste peignit donc un grand plafond et tout un côté d'une longue galerie, dont le côté opposé fut confié à Vouet. Enchanté de ces nouvelles productions, le cardinal lui confia encore la décoration intérieure du dôme de la Sorbonne. Enfin, pour le même personnage, Philippe exécuta quelques autres tableaux à Bois-Comte.

Mais, tout en travaillant pour les églises, pour le roi, pour le cardinal et les grands seigneurs, il n'en était pas moins le peintre ordinaire de la reine-mère, et partant ne pouvant rien faire sans son ordre ou sa permission. Ce vasselage d'un grand artiste, qui nous paraît étrange aujourd'hui, était alors parfaitement accepté. Richelieu, qui tenait à se montrer désagréable envers la reine-mère, fit de magnifiques offres à Philippe de Champagne pour le décider à quitter le service de la reine. L'artiste refusa. Est-ce pour se venger de ce refus que le cardinal fit nommer Poussin premier peintre du roi, et que Louis XIII lui-même le manda à Paris? Ce n'est pas impossible. Il y avait alors seize ans que l'illustre maître avait quitté Paris. Il y revint vers 1641. Mais, après avoir pris possession de sa charge et commencé la décoration de la galerie du Louvre, de viles intrigues, de basses calomnies vinrent l'assaillir. Trop fier pour répondre à de pareilles attaques, il reprit en silence le chemin de l'Italie, où du moins il pouvait travailler en paix. Nous ignorons les relations qui durent se renouer alors entre les deux anciens amis du collège de Laon, et ce que le peintre ordinaire de la reine-mère tenta pour encourager et retenir à Paris le peintre ordinaire du roi.

En 1649 et en 1652, Philippe de Champagne fit pour l'Hôtel de ville les deux fameux tableaux où l'on voit les portraits des magistrats élus sous la préséance de M. Leféron et sous celle de M. Lefebvre. Ces deux pages splendides sont

maintenant, croyons-nous, dans la galerie de M. L. Lacaze, un des amateurs les plus distingués de notre temps.

La mort de sa femme, en 1638, avait été la première douleur de Philippe de Champagne; seize ans plus tard, en 1654, une chute de cheval lui enleva son fils, qu'il adorait. Les deux filles qui lui restaient ne purent le consoler. On lui conseilla de voyager, et il partit pour Bruxelles. L'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, lui fit un accueil magnifique et lui demanda un tableau. L'artiste, inspiré par sa douleur, peignit *Adam et Ève pleurant la mort d'Abel*, un de ses chefs-d'œuvre, une de ses pages les plus émues.

L'Académie de peinture venait d'être créée (1648); Philippe de Champagne fut un des premiers membres. Depuis ce moment jusqu'en 1662, il vit s'écouler douze années glorieuses et fécondes, mais que vinrent attrister de nouveaux malheurs domestiques : la mort de sa fille aînée et l'absence de la seconde, qui prit le voile. Resté seul, il se sentit envahi, absorbé, par une profonde mélancolie. Peut-être aussi que l'habitude des faveurs le rendit trop sensible à l'élévation de Lebrun, qui venait d'être nommé premier peintre du roi, charge que Philippe espérait obtenir. Ces malheurs et cette déception l'éloignèrent du monde et le poussèrent vers Port-Royal, dont la règle convenait à son caractère sérieux et à ses mœurs austères. Il y passait de longues heures chaque jour, et le dimanche tout entier, avec les chefs de ces fameux solitaires.

Il habitait encore cependant le palais du Luxembourg, où le duc Gaston d'Orléans lui avait gardé son appartement; mais il dut le quitter quand le prince, après mille vicissitudes, y amena sa femme Marguerite de Lorraine. Le peintre, exilé du palais, se retira dans l'île Saint-Louis, où il avait une maison. Importuné par l'affluence des commandes, qu'il ne voulait plus accepter, il alla s'établir au faubourg Saint-Marcel, sur la montagne; mais les troubles de la Fronde le forcèrent de nouveau à abandonner la retraite qu'il s'était choisie. Il trouva son dernier refuge derrière le Petit Saint-Antoine, dans une maison qu'il ne quitta plus. Il y mourut, après quelques jours de maladie, à l'âge de soixante-deux ans.

Champagne a multiplié ses œuvres avec une abondance extraordinaire : les maisons royales, les monuments publics et les églises de Paris et de plusieurs villes de France possèdent un nombre considérable de toiles signées de ce laborieux artiste. Outre ses tableaux d'histoire, il a fait beaucoup de portraits qui sont cités après ceux de Van Dyck. Sa manière se ressentait de l'école flamande et de l'école française. Il n'a ni la richesse exubérante de Rubens, ni la science et la grandeur de Poussin; mais il dessinait très-purement et imitait la nature avec une exactitude souvent minutieuse; sa touche est naturelle et facile, son coloris frais et moelleux, mais un peu monotone. Il pêche en général par le défaut d'invention, de poésie et d'originalité. Son extrême facilité était le produit d'un travail opiniâtre et assidu. Ses travaux les plus importants sont : les peintures du dôme de la Sorbonne; le *Vœu de Louis XIII*, à Notre-Dame; l'*Assomption*, *Saint Germain* et *Saint Vincent*, à Saint-Germain-l'Auxerrois; la *Samariitaine*, à l'Hôtel de ville; la *Madeleine aux pieds du Sauveur*, et diverses autres peintures, au Val-de-Grâce; la *Paix des Pyrénées* et le *Marriage du roi*, à Vincennes; la *Génération du paralytique*, à l'hôpital de Pontoise; *Saint Joseph et Sainte Geneviève*, à Saint-Séverin; la *Cène*, les *Religieuses* et son propre portrait, au musée du Louvre; une *Nativité* pour la cathédrale de Rouen; les portraits de Lamignon, d'Arnaud d'Andilly, de Louis XIII, d'Anne d'Autriche, de Richelieu, etc. Plusieurs de ces toiles ont été souvent déplacées.

CHAMPAGNE (Jean-Baptiste de), né à Bruxelles en 1648, mort à Paris en 1688. Il était neveu du maître dont nous venons de parler. Son oncle dirigea ses études et le mit à même de faire, d'après ses cartons, des ébauches suffisantes, et de préparer ainsi les grandes compositions que son oncle exécutait ensuite. Jean-Baptiste fit à Bruxelles plusieurs voyages pour aller peindre quelques tableaux religieux dans différentes églises de la ville; dans la plupart de ses travaux, l'imitation de Philippe de Champagne est flagrante, et l'on pourrait même croire que ces sujets ont été pris dans les esquisses du maître, et peints peut-être d'après ses dessins.

En 1663, Jean-Baptiste, à grand renfort de protections, entra à l'Académie. Son tableau de réception, la *Valeur sous la figure d'Hercule, couronné par la Vertu et surmontant les Vices et les Passions*, était une grande machine rappelant une allégorie d'Otto Vénus, peintre flamand.

Comme on n'ignorait pas que Philippe de Champagne surveillait de très-près les peintures de son neveu, on osa confier à ce dernier des travaux assez importants. C'est ainsi qu'il eut à décorer la demi-coupe de la chapelle du Saint-Sacrement au Val-de-Grâce. Un peu plus tard, en 1667, on lui donna aussi à exécuter le tableau du *Mai de Notre-Dame*. Il fit, dit-on, quelques bons portraits.

Ses compositions les plus considérables furent commandées par Louis XIV. Il fut chargé de travaux décoratifs dans l'appartement du dauphin et aussi dans les Tuileries.

Ses grandes peintures de ce palais sont très-nombreuses et des plus médiocres. Malgré cela, en 1671, le même peintre exécuta à Versailles, dans les appartements, les *Attributs de Mercure*, avec des penditifs allégoriques. La chapelle de Versailles est tout entière de lui.

CHAMPAGNE (Jean-François), littérateur français, né à Semur en 1751, mort en 1813. Il fut, pendant cinquante-cinq ans, élève, professeur ou directeur du collège Louis-le-Grand, à Paris; et, par l'habileté de son administration, il sut conserver le collège au milieu des dévastations révolutionnaires. On lui doit une traduction assez inexacte de la *Politique* d'Aristote (1791), traduction qui lui ouvrit néanmoins la même année les portes de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et une exposition analytique du traité de Grotius intitulé *Mare liberum*, et de la réponse de Selden, *Mare clausum*.

Champagne (MONSIEUR), chanson tirée du *Nouveau seigneur de village*, musique de Boieldieu, paroles de Creuzé de Lesser et de Favières. Ces charmants couplets, si remplis de malice et de gaieté, ont acquis une popularité qui les a fait classer parmi les productions les plus vivaces de Boieldieu. Le comique de la situation au théâtre, la déconvenue de l'illustre Frontin, ajoutent, à la scène, un charme de plus à cette fine raillerie musicale. C'est franc, net, mordant; mais, il faut, pour les interpréter, une de ces voix incisives et de ces dictiones acquiescentes qu'ont possédées, à l'Opéra-Comique, Mlle Lemerrier et Mme Ugalde.



DEUXIÈME COUPLET.
Monsieur Champagne ayant le cœur sensible,
Daigne sur Lise abaisser ses regards;
Mais, pour ses vœux la trouvant sans égards, (bis)
Il fut surpris comme il n'est pas possible.
Mon Dieu! mon Dieu! etc., etc.

CHAMPAGNE, bourg de France (Haute-Saône), ch.-l. de cant., arrond. et à 16 kilom. N.-E. de Lure; pop. aggl. 2,071 hab. — pop. tot. 4,260 hab. Riche houblrière dans les environs; usine à fer, tissage de cotons, moulins à tan et à blé.

CHAMPAGNEY (Frédéric PERRENOT DE), homme d'Etat espagnol, frère du cardinal de Granvelle, né vers 1530, mort en 1595. Il avait fait les guerres de Flandre et d'Allemagne. Nommé gouverneur d'Anvers par Philippe II, il prit parti pour les patriotes des Pays-Bas, et signa le fameux acte d'union contre la tyrannie espagnole. Le crédit de son frère apaisa l'irritation du gouvernement contre lui, et il fut seulement exilé en Franche-Comté. Sa *Correspondance*, réunie aux *Mémoires* de Granvelle, se trouve à la bibliothèque de Besançon.

CHAMPAGNISÉ, ÊE (chan-pa-gni-zé; gn mil.) part. pass. du v. Champagner. Préparé comme le vin de Champagne : *L'industrie des vins champagnisés, qui, depuis quelques années, a pris une si grande importance en France, vient d'obtenir une distinction très-flatteuse à l'exposition universelle de Londres.* (Le Siècle.)

CHAMPAGNISER v. a. ou tr. (chan-pa-gni-zé; gn mil. — rad. Champagne). Préparer à la manière des vins de Champagne : *CHAMPAGNISER les vins.* Il On dit quelquefois **CHAMPANISER**.

CHAMPAGNOLE, bourg de France (Jura), ch.-l. de canton, arrond. et à 23 kilom. S.-E. de Poligny, sur la rive droite de l'Ain; pop. aggl. 3,159 hab. — pop. tot. 3,366 hab. Carrieres de pierres de taille; usine de la Serre, produisant annuellement 1 million de kilogr. de fer en barres. Belle église moderne, com-

mencée en 1750, et renfermant un beau tableau et plusieurs morceaux de sculpture remarquables.

CHAMPAGNY (Jean-Baptiste, NOMPÈRE DE, duc de CADORE), homme d'Etat français, né à Roanne (Loire) en 1756, mort en 1834. Il était, par sa mère, le neveu de l'abbé Terray, circonstance qui lui valut une bourse au collège de la Flèche. Major de la marine en 1789, il fut nommé, par la noblesse de Montbrison, député aux états généraux. L'un des premiers, il se réunit au tiers état; mais, au mois d'août 1791, il protesta contre l'abolition définitive des titres de noblesse. Incarcéré comme noble en 1793, rendu à la liberté après le 9 thermidor, il devint conseiller d'Etat à la suite du 18 brumaire. De 1801 à 1804, il remplit les fonctions d'ambassadeur à Vienne. Napoléon le rappela pour lui confier le portefeuille de l'intérieur. C'est pendant son administration que furent créés les prix décennaux, et élaboré le projet de l'Ecole des chartes. Le 10 août 1807, il remplaça Talleyrand aux relations extérieures. Il accompagna l'empereur à Bayonne, puis à Erfurth (1808), à Vienne (1809), et négocia le mariage avec Marie-Louise. Il échangea, en 1811, son portefeuille contre le titre d'intendant de la couronne. Déjà duc de Cadore, il devint secrétaire d'Etat de la régence et sénateur en 1813, ce qui ne l'empêcha pas, l'année suivante, d'adhérer avec empressement à la déchéance de Napoléon, qui l'avait comblé de titres et d'honneurs.

Louis XVIII le comprit dans la création de la chambre des pairs. Au retour de l'île d'Elbe, il reprit auprès de Napoléon son poste d'intendant des domaines de la couronne. Éliminé de la pairie à la seconde restauration, il en éprouva un profond chagrin. Dès le 25 juillet 1815, il adressait au roi un mémoire justificatif dans lequel il prétendait que, pendant les Cent-Jours, il n'avait consenti à reprendre la direction des domaines de la liste civile que pour les lui conserver, et qu'il avait employé à faire restaurer les fleurs de lis sur les écussons royaux du château de Versailles tous les fonds mis alors à sa disposition par l'empereur. « Je ne puis vivre, ajoutait-il, dans la disgrâce du souverain que j'aime et que je vénère comme tous les Français. Je supplie le roi de me rétablir dans cette dignité qui, par ce second choix, me deviendra doublement honorable... » Ce siège tant convoité à la chambre des pairs ne lui fut rendu qu'en 1819, dans une fournée que fit le duc Decazes. La révolution de 1830 lui fournit l'occasion de prêter un nouveau serment de fidélité.

CHAMPAGNY (François-Joseph-Marie-Thérèse, NOMPÈRE, comte Franz DE), publiciste, fils du précédent, né à Vienne en 1804. Ses écrits sont empreints d'un esprit catholique très-prononcé. Le plus important est une *Histoire des Césars* (1841-1843, 4 vol. in-89). Parmi ses autres ouvrages, nous citerons : *De la propriété* (1849); *De germanisme et du christianisme* (1850); *les Premiers siècles de la charité* (1854); *Rome et la Judée au temps de la chute de Néron* (1858); *les Antonins* (1863, 3 vol.); *De la critique contemporaine* (1864), etc. On lui doit également une traduction des *Lettres et discours de Donosa Cortés*. Enfin M. de Champagny a collaboré à l'*Ami de la religion*, au *Correspondant*, à la *Revue contemporaine* et à la *Revue des Deux-Mondes*.

CHAMPAGNY (Napoléon-Marie NOMPÈRE, comte DE), homme politique français, né en 1806, frère du précédent. Il se fit recevoir docteur en droit; devint, sous Louis-Philippe, maire de Loyal, dans le Morbihan, et, après le coup d'Etat du 2 décembre, fut nommé par ce département membre du Corps législatif. Il a été constamment réélu depuis lors, et vote avec la majorité. On a de M. de Champagny : *Traité de la police municipale ou De l'autorité des maires, de l'administration et du gouvernement en matières réglementaires* (Paris, 1844-1862, 4 vol.), et *Quelques mots sur le système électoral* (1850). — Son frère, Jérôme Paul Nompère de CHAMPAGNY, né en 1809, est, depuis 1853, député des Côtes-du-Nord au Corps législatif, et, depuis 1859, chambellan honoraire de l'empereur.

CHAMPAIGNE (Philippe DE), peintre célèbre de l'école française. V. CHAMPAGNE.

CHAMPAN s. m. (chan-pan). Petit bâtiment de la Chine et du Japon. Il On dit aussi CHAMPAGNE s. f.

CHAMPART s. m. (chan-par — de champ et part). Agric. Mélange de froment et de seigle semés ensemble, dans lequel la dernière céréale est en moindre proportion que dans le méteil : *Le CHAMPART ne renferme qu'une petite quantité de seigle.* (Millot.)

— Féod. Part sur les gerbes qui revenait aux seigneurs de certains fiefs : *Ce n'est pas assez d'avoir trois mille gerbes en leur CHAMPART, il faut que la vue soit satisfaite.* (Vol.) *Les autres contributions se lèvent en espèces, lors de la récolte, à une certaine quotité, plus ou moins, selon la quotité des gerbes que la terre donne, et c'est ce qu'on appelle CHAMPART en agriculture.* (Vauban.) *Sous l'empire des lois féodales, le cultivateur ne pouvait enlever sa récolte qu'après le prélèvement d'abord de la part de Dieu, c'est-à-dire de la dîme, et ensuite de la part du seigneur, qu'on appelait CHAMPART.* (Guérard.)

— Encycl. Le droit de champart consistait en ce que le seigneur de la terre prenait des

gerbes sur le champ, avant que le laboureur enlevât son blé, et il s'appelait autrement *terrage*. Ce droit était connu des Egyptiens, qui payaient au roi le cinquième du rendement; les prêtres seuls étaient exempts de cet impôt, comme le rapporte Moïse dans la Genèse. Les terres tenues en fief n'étaient pas soumises au droit de champart, à moins de clauses et conventions contraires. Le détenteur de terres chargées de champart devait appeler le seigneur ou son procureur, pour qu'il prélèvat la portion qui lui revenait, et ensuite la transporter lui-même dans la grange affectée à cet usage. Le jour où le champart était payé au seigneur, celui-ci devait donner un repas à ses fermiers, et un arrêt de Charles IX établit que les champarts et les autres droits et devoirs seraient payés aux ecclésiastiques sans exiger d'eux aucun banquet ni festin, ou autre dépense de bouche. Le droit de champart était tout à fait indépendant de la dîme, qui se prélevait avant lui; c'est sur ce qui restait que le seigneur prenait son droit de champart, droit qui variait selon les conventions et les coutumes. Quelquefois il était de la cinquième partie de la récolte; d'autres fois, il n'était que de la vingtième.

CHAMPARTAGE s. m. (chan-par-ta-je — rad. champart). Féod. Second droit de champart, auquel on était soumis dans quelques lieux, et qui était ordinairement de la moitié du champart ordinaire.

CHAMPARTEL, ELLE adj. (chan-par-tél, è-le — rad. champart). Féod. Qui est sujet au droit de champart : *Terre CHAMPARTELLE.*

CHAMPARTERESSE s. f. (chan-par-te-rè-se — rad. champartir). Féod. Grange seigneuriale où se déposaient les champarts.

— Adjectiv. : *Grange CHAMPARTERESSE.*

CHAMPARTEUR s. m. (chan-par-teur — rad. champartir). Féod. Celui qui levait le champart au nom du seigneur. Il Seigneur qui jouissait du droit de champart. Il On disait aussi CHAMPARTIER.

— Adjectiv. : *Seigneur CHAMPARTEUR. Fermier CHAMPARTEUR.*

CHAMPARTI, IE (chan-par-ti) part. pass. du v. Champartir. Où l'on a exercé le droit de champart : *Propriété CHAMPARTIE.*

CHAMPARTIR v. a. ou tr. (chan-par-tir — rad. champartir). Exercer le droit de champart sur : *CHAMPARTIR une terre.* Il On dit aussi CHAMPARTER.

CHAMPAUBERT, village et commune de France (Marne), arrond. et à 24 kilom. S.-O. d'Epervay; 180 hab. On remarque dans l'église deux belles statues de pierre, œuvres d'art du xiv^e siècle. Célèbre bataille du 10 février 1814.

Champaubert (COMBAT DE). Parmi les éventualités sur lesquelles Napoléon fondait l'espoir de contre-balancer l'énorme supériorité des envahisseurs par les ressources inépuisables de son génie, il comptait avant tout sur les fautes que pourraient commettre les généraux ennemis. Il prévoyait que ceux-ci ne tarderaient pas à diviser leurs forces, et que Blücher se séparerait de Schwarzenberg, afin de conserver toute la liberté de ses mouvements et de son initiative plus entreprenante. L'impatient Blücher allait bientôt donner raison à la profonde prévoyance de son redoutable adversaire, en se portant de la Seine sur la Marne avec ses 60,000 hommes. Napoléon, aux aguets, le suivait de l'œil, et se préparait à lui faire payer cher sa présomptueuse confiance. Le 9 février (1814), l'ennemi était disposé de la manière suivante : le général d'York, avec 18,000 Prussiens à Chateau-Thierry sur la Marne; Sacken, avec 20,000 Russes, sur la route de Montmirail; Olsouvieff, avec 6,000 Russes, à Champaubert; en arrière enfin, à Etoges, Blücher avec 18,000 soldats de Kleist et de Capzewitz. C'étaient 60,000 hommes au moins, disséminés de Châlons à la Ferté-sous-Jouarre, tant sur la Marne que sur la route qui sépare l'Aube de cette rivière. Si Napoléon tombait tout à coup au milieu de ces corps dispersés, nul doute qu'il n'y jetât une irréparable confusion. Par un hasard heureux, ou plutôt par suite de l'inconcevable imprévoyance des ennemis, le point de Champaubert, qui était véritablement pour eux le défaut de la cuirasse, n'était gardé que par les 6,000 Russes d'Olsouvieff. Si Napoléon parvenait à le forcer, il se trouvait en plein cœur des colonnes russes et prussiennes, et il ne faut pas demander si la terrible justesse de son coup d'œil lui eût bientôt fait découvrir cette clef de toute la position. Le 7 février, il avait donné ordre à Marmont de marcher de Nogent sur Sézanne; le 8, il avait acheminé le maréchal Ney dans la même direction; le 9, lui-même s'était mis en marche avec la vieille garde, commandée par Mortier, et avait couché à Sézanne. Napoléon devait ainsi avoir sous la main 30,000 hommes de ses meilleures troupes. Seulement il fallait franchir un mauvais pas pour arriver à Champaubert, des terrains marécageux qui s'étendent entre Sézanne et Saint-Prix, à Saint-Gond, et qui sont traversés par une petite rivière, appelée le Petit-Morin. Mais les paysans, exaspérés par la présence de l'ennemi, accoururent en foule prêter le renfort de leurs bras et de leurs chevaux, et tous les obstacles furent heureusement franchis. Le 10 février, on arriva sur le Petit-Morin, dont quelques tirailleurs d'Olsouvieff garnissaient les bords; ils furent aussitôt dispersés. Au delà du Petit-Morin, s'ouvre un vallon au fond

duquel est situé le village de Baye; puis, en remontant ce vallon, on débouche sur une espèce de plateau où est bâti Champaubert. Olsouvieff avait disposé sur le bord du plateau 24 pièces de canon, que nos troupes enlevèrent au pas de charge. La garde s'était emparée en même temps du village de Bannais, occupé sur notre gauche par les Russes; nous pûmes alors nous déployer sur le plateau et prendre nos dispositions pour nous rendre maîtres de la route de Montmirail, qui traversait, à une lieue devant nous, le village de Champaubert. La possession de cette route était pour nous de la plus haute importance, car on coupait ainsi Blücher de Châlons et de sa ligne de retraite, s'il s'était déjà porté en avant sur notre gauche, et on l'isolait de ses lieutenants qui l'avaient devancé, s'il était resté en arrière sur notre droite. Napoléon se trouvait au sein même de l'armée de Silésie, avec la certitude presque absolue de la détruire pièce à pièce. Déjà Olsouvieff, apprenant que l'empereur arrivait sur lui en personne, se sentait fort troublé, et, dans ce péril extrême, il battait en retraite avec précipitation. Les Russes, chargés à la fois par la cavalerie de Marmont, par celle du général de Girardin et par les cuirassiers de Doumerc, se jetèrent en désordre dans Champaubert. Mais Marmont y pénétra aussitôt baïonnette baissée, avec l'infanterie du général Ricard, tandis que les cuirassiers de Doumerc, tournant à droite, coupèrent les communications avec Châlons. Expulsé de Champaubert et désespérant d'être secouru, Olsouvieff ne trouva d'autre ressource que de s'acculer, avec ses 6,000 hommes, à un étang bordé de bois qu'on appelle Désert. Mais déjà Ricard, avec son infanterie, débouchant de Champaubert, et Doumerc, avec sa grosse cavalerie, se rabattant de droite à gauche, fondaient impétueusement sur le général russe, rompaient et hachaient son infanterie : lutte courte, mais décisive; pas un détachement de cette colonne ne nous échappa; elle fut anéantie. 1,500 morts ou blessés, 3,000 prisonniers, 20 bouches à feu, le général Olsouvieff et tout son état-major tués ou pris, tels furent les trophées de cette brillante journée, qui n'était que le prélude de combats plus glorieux encore; car Napoléon tombé comme la foudre au sein de l'armée de Silésie, c'était le lion bondissant au milieu d'un troupeau effaré; et il n'était pas homme à lâcher sa proie.

Champavert, *contes immoraux*, par Pétrus Borel le lycanthrope (Paris, 1832, 1 vol. in-89, Eugène Renduel, éditeur). Ce livre, un des plus bizarres de la période romantique par son originalité à outrance, se compose, comme son sous-titre l'indique, de plusieurs contes... immoraux; du moins l'auteur le veut ainsi. Ce sont : *Monieur de l'Argentière, l'Accusateur, Jacques Barraou le charpentier, Don Andréa Vesalius l'anatomiste, et Passereau l'écolier*. Expliquons d'abord le titre. L'auteur, dans une longue et étrange préface, qui n'est qu'une pseudo-biographie, annonce que le lycanthrope Pétrus Borel, déjà connu par les *Hypodermes*, est mort, et que de son vrai nom il s'appelait Champavert. Cette biographie feinte est un tissu de scènes funèbres. Champavert, dégoûté de la vie, a tué sa maîtresse, puis s'est tué à son tour aux buttes de Montfaucon, au milieu des charognes de chevaux morts. Il se répand en invectives contre les marchands, les épiciers, les parvenus, les propriétaires. Il y a dans son romantisme une forte pointe républicaine, et même socialiste : c'est que Pétrus Borel était, avec Philothée O'Neddy, l'auteur de *Feu et flamme*, le chef des *boungyots*. Cette préface très-violente, mais qui contient plus d'une vérité vigoureusement dite, finit par cette conclusion : « Dans Paris, il y a deux cavernes, l'une de voleurs, l'autre de meurtriers : celle des voleurs, c'est la Bourse; celle des meurtriers, c'est le Palais-de-Justice. » Après cette affirmation, qui donne une idée de ce qu'était la liberté de la presse au commencement du règne de Louis-Philippe, il faut s'attendre à tout.

Les *Contes immoraux* (nous savons maintenant que ce n'est là qu'une ironie dans l'esprit de l'auteur) défilent l'un après l'autre. Voici *Monieur de l'Argentière*. M. de l'Argentière est un juge, ou plutôt un accusateur public. Cet accusateur public a un ami : Bertholin, et cet ami a une maîtresse, Apolline. M. de l'Argentière voit la jeune fille, la désire, et une nuit s'introduit chez elle sans lumière. L'innocente prend le misérable pour Bertholin, et bientôt se trouve face à face avec sa honte. Bertholin apprend la chose, et abandonne du coup sa maîtresse. La malheureuse accouche, dans la pénurie la plus profonde, et, pendant la tête, tue son enfant. Arrêtée, l'infanticide est mise en jugement, et c'est M. de l'Argentière qui requiert contre elle, au nom de la société outragée, le dernier supplice. Apolline est guillotinée, et l'accusateur assiste à l'exécution. « Quand le couteau tomba, il se fit une sorte de rumeur, et un Anglais penché sur une fenêtre qu'il avait louée 500 fr., fort satisfait, cria un long *very well*, en applaudissant des mains. »

Le conte de *Jacques Barraou le charpentier* est le récit de la haine et de la jalousie forcées de deux nègres de la Havane, ledit Barraou et Juan. La scène finale est épouvantable de réalisme. Les deux rivaux se rencontrent et se ruent l'un sur l'autre, le couteau à la main. Après quelques coups de poignard, dont Barraou administre la plupart, Juan, déses-

péré, se laisse tomber sur lui, le mord à la joue, déchire un lambeau de chair qui découvre sa mâchoire; Barraon lui crache aux yeux du sang et de l'écume. » Ici une interruption : les oracles sonnent au couvent voisin : les deux nègres, bons chrétiens avant tout, se lèchent un instant et tombent à genoux : Barraon dit les versets, Juan les répons. Après quoi, ils se relèvent et la lutte recommence plus sanglante qu'auparavant. Enfin les deux rivaux, qui se sont mutuellement étripés, se rugissent, se tordent... Sanglants, tailladés, ils jettent des râlements affreux et ne semblent plus qu'une masse de sang qui flue et caille. Déjà des milliers de mouches et de scarabées impurs entrent et sortent de leurs narines et de leurs bouches, et barbotent dans l'apostrophe de leurs plaies. Vers la nuit, un marchand heurte du pied leurs cadavres et dit : « Ce ne sont que deux nègres ! » Et il passe outre.

Quant à *Don Andrea Vésalius*, c'est un Vésalius de fantaisie, terrible vieillard marié à une jeune femme qui le trompe et change souvent d'amants. Ces amants disparaissent tour à tour : c'est l'anatomiste qui les supprime, et se livre sur eux à des expériences de dissection, vengeant ainsi son honneur, en même temps qu'il sert la science. La vignette du volume représente Andrea Vésalius montrant à sa femme affolée les cadavres de tous ses amants enfermés dans une armoire.

Enfin Passereau est l'odyssée d'un bon garçon naïf, devenu soudain hydrophobe en s'apercevant qu'il est berné comme les autres, en amour comme en affaires. Passereau veut en finir avec la vie : il se rend chez le bourreau. — Quoi ! monsieur, vous voulez sortir ! dit son domestique ; mais il faut une giboulette à donner une pleurésie à l'univers ! — Qu'il en crève. » On devine ce qu'il arrive ensuite ; le fameux : « Monsieur le bourreau, je désirerais que vous me guillotinasiez » est devenu légendaire. Enfin, Passereau joue sa vie aux dominos avec son rival en amour : il perd ; Passereau sourit agréablement : « Faites-moi sauter le caisson, » dit-il. Seulement auparavant il recommande au gagnant d'aller jeter un coup d'œil au fond d'un certain puits, dès qu'il sera mort, lui Passereau. Passereau tué, l'autre court au puits : il y trouve le cadavre de sa maîtresse, que Passereau a assassinée pour se venger.

Tel est ce livre, sorte de défi jeté par l'auteur à la face de la société ; mais où se rencontrent par-ci par-là de belles pages, des mots bien trouvés, et où règne en maîtresse une sincérité qui désarmerait la critique la plus prévenue. *Champavert* est aujourd'hui introuvable. Il sera, sans empêchement supérieur, réimprimé dans la *Bibliothèque romantique* que prépare en ce moment l'éditeur des poètes, Alphonse Lemerre.

CHAMPAY ou CHAMPAIS s. m. (cham-pè — rad. *champ*). Cou. Droit de pacage des bestiaux dans certaines provinces. || On dit aussi CHAMPAGE et CHAMPEAGE.

CHAMPAYÉ, ÉE (chan-pé-é) part. pass. du v. *Champayer* : *Troupeau CHAMPAYÉ*.

CHAMPAYER v. a. ou tr. (chan-pé-é — rad. *champ*). Faire paître dans les champs : *CHAMPAYER ses troupeaux*. || Ne se dit plus guère et seulement dans certaines provinces.

CHAMPBORD s. m. (chan-bord — rad. *champ* et *bord*). Agric. Terre de déblai entassée sur le bord d'un fossé.

CHAMPENETZ (le chevalier, faussement appelé le *marquis* DE), écrivain français, connu surtout par sa collaboration aux écrits satiriques de Rivarol, né à Paris en 1759, mort sur l'échafaud le 23 juillet 1794. Son père, gouverneur du Louvre, le destinait à la carrière des armes, le fit élever en conséquence. Champcenetz entra, très-jeune encore, au régiment des gardes françaises, et il y parvint en peu de temps, comme il arrivait d'ordinaire alors aux jeunes gens de famille noble, au grade de capitaine ; mais ses précoces fredaines l'obligèrent à quitter le service vers 1783, et on ne le voit plus, dès ce moment, que livré à son goût pour les petits vers, prenant en ce genre des libertés qui ne furent pas étrangères à sa sortie obligée des gardes françaises, et qui lui valurent d'être enfermé par ordonnance émanée du Châtelet, quand il portait encore l'épaulette de capitaine, n'ayant alors que vingt-quatre ans. Il ne fit depuis que donner pleine carrière à son esprit enclin aux outrangeantes personnalités. « Malheureusement, dit un de ses biographes, chez lui la liberté de la plume et celle des mœurs allaient de pair, » et il n'en donna que trop de preuves. Faiseur de chansons, de bons mots, de petits vers, fréquentant ouvertement les mauvais lieux en même temps que les cafés littéraires, il était cité dans ce demi-monde de l'esprit pour sa gaieté et pour ses saillies. C'est vers ce temps qu'il vint à connaître Rivarol, un des héros de ce monde-là, et à former avec lui une espèce de société de compte à demi pour l'exploitation de cette sorte de facéties impertinentes ou scandaleuses qui ont valu à Rivarol une si fâcheuse réputation. Ils tinrent ensemble boutique de libelles, jusqu'à leur séparation en 1792. Champcenetz, principalement à ses débuts, s'était fait l'apôtre de la licence des mœurs, et on le voyait dans la compagnie de jeunes nobles, dont il était ou le disciple ou le maître, s'asseoir en public dans la grande allée du Palais-Royal, avec des filles, boire et chanter en plein air. Dis-

solu, libertin, il avait, au grand désespoir de son père, contracté des dettes dont l'ensemble, bien placé, eût suffi à constituer un revenu assez considérable pour faire vivre à l'aise un honnête homme ; dettes qu'il payait, comme on dit, en monnaie de singe. Lui-même a pris soin de fixer en vers les principes de sa morale. C'était, au reste, celle de la jeunesse dorée d'alors, jeunesse où il avait trouvé son maître dans un jeune seigneur du plus grand nom. Parmi les compagnons de plaisir de ce gros garçon joufflu et pansu, il y en avait un, en effet, nommé Louvois, et qui était très-réellement descendant du grand ministre de Louis XIV ; il ne pratiquait pas seulement cette morale, il en tenait école, et Champcenetz la mit en maximes dans les couplets suivants :

De Louvois suivant les leçons,
Je fais des chansons et des dettes ;
Les premières sont sans façons,
Mais les secondes sont bien faites.
C'est pour échapper à l'ennuï
Qu'un homme prudent se dérange.
Quel bien est solide aujourd'hui ?
Le plus sûr est celui qu'on mange.

Eh ! qui ne doit pas maintenant ?
C'est la mode la plus constante,
Et le plus petit intrigant
De mille créanciers se vante.
En vain ces derniers sont mutins ;
Jamais leur nombre ne m'effraye.
Ils ressemblent tous aux catins :
Plus on en a, moins on les paye.

Mais avec un peu de gâté
Tout s'excuse, tout passe en France.
Dans le sein de la volupté,
Peut-on songer à la dépense ?
Vieux parents, en vain vous prêchez ;
Vous êtes d'ennuyeux apôtres.
Vous nous fîtes pour vos péchés,
Et vous vivez trop pour les nôtres.

Ces derniers vers parurent si révoltants, que, plus tard, La Harpe, trouvant cette chanson *assez gaie*, et voulant se donner la peine de la corriger, proposa d'y substituer les deux vers suivants, pour la faire passer :

Rappelez-vous donc vos péchés,
Pour être indulgents sur les nôtres.

Tel était, à ses débuts, ce futur défenseur de l'autel et du trône ; paresseux, d'ailleurs, il ne peut guère revendiquer en propre qu'un très-petit nombre de pages et quelques chansons, une entre autres, intitulée : les *Gobe-mouches du Palais-Royal*, chanson dans laquelle il s'est peint lui-même sous les traits du gobe-mouche Sans-Souci. Son plus long ouvrage est un pamphlet ayant pour titre : *Réponse aux Lettres de M^{me} de Staël sur le caractère et les œuvres de J.-J. Rousseau, bagatelle que vingt libraires ont refusé de faire imprimer* (Genève (Paris), 1789, in-8°). Comme son maître Rivarol, Champcenetz aimait, on le voit, à charger les titres de ses œuvres. Ce dernier écrit n'était qu'un tissu de grossièretés contre M^{me} de Staël et contre J.-J. Rousseau, à faire mal au cœur. Il avait composé, l'année précédente, avec Rivarol, une dégoûtante *Parodie du songe d'Athalie*, que les deux inséparables avaient eu l'impudence de publier sous le nom de Grimoire de la Reynière. C'était un véritable écrit clandestin, car l'édition est sans nom de ville ni d'imprimeur, et même sans date. C'est M^{me} de Genlis qu'on y fait parler au lieu d'Athalie, et à qui l'on fait débiter des obscénités ordurières contre le duc d'Orléans, contre Buffon, contre M^{me} de Staël et, naturellement, contre elle-même. Vint ensuite la collaboration de Champcenetz au *Petit almanach de nos grands hommes* (1788), à laquelle il dut surtout le genre de célébrité qui est resté attaché à son nom.

Dans la *Correspondance littéraire* du temps, Champcenetz est traité, du reste, comme il le mérite. A propos de cette *Parodie du songe d'Athalie*, qu'il avait écrit, on y lisait : « La mode des satires et des libelles se soutient toujours ; M. de Champcenetz, qui a déjà été enfermé deux ou trois fois pour sa mauvaise conduite et ses pamphlets satiriques, n'a pas été dégoûté de ce noble métier par les punitions qu'il lui a attirées ; il a répandu un petit écrit qui contient une *Parodie du songe d'Athalie*, avec des notes. Cette parodie insipide et grossière est en partie contre M^{me} de Sillery (M^{me} de Genlis), et en partie contre M. de Buffon. Les honnêtes gens ont été indignés de voir outrager un vieillard octogénaire, un homme qui fait honneur à la nation, et qui, dans ce moment, lutte contre la mort. On y a joint une épigramme platement insolente contre M^{me} de Staël, fille de M. Necker et femme de l'ambassadeur de Suède. M^{me} de Sillery a eu des torts sans doute, mais ce n'est pas une raison pour l'insulter grossièrement. Toutes ces ordures sont balayées, au bout de quelques jours, comme la boue des ruisseaux, mais elles sont continuellement remplacées par d'autres. »

Ruihière a fait sur Champcenetz une épigramme qui peint bien l'opinion qu'on avait de lui parmi les littérateurs du temps :

Etre haï, mais sans se faire craindre,
Etre puni, mais sans se faire plaindre,
Est un fort sot calcul : Champcenetz s'est mépris ;
En recherchant la haine, il trouve le mépris.
En jeux de mots grossiers parodier Racine,
Faire un pamphlet fort plat d'une scène divine,

Débiter pour dix sous un insipide écrit,

C'est décrier la médisance,

C'est exercer sans art un métier sans profit.

Il a bien assez d'impudence,

Mais il n'a pas assez d'esprit.

Il prend, pour mieux s'en faire accroire,

Des lettres de cachet pour des lettres de gloire ;

Il croit qu'être honni, c'est être renommé ;

Mais si l'on ne sait plaire, on a tort de médire :

C'est peu d'être méchant, il faut savoir écrire,

Et c'est pour de bons vers qu'il faut être enfermé.

Jusqu'ici, nous n'avons vu Champcenetz que dans le monde frivole et frondeur, enseignant en chansons et en facéties sa morale, et la prêchant d'exemple. La Révolution s'avancait avec sa force d'expansion irrésistible, et cette armée d'hommes et de penseurs intrépides et convaincus jusqu'à la mort qui devaient la faire triompher de tous les obstacles. Ces jeunes fous, ces libertins, ces vaniteux corrompus qui avaient nom Rivarol et Champcenetz, crurent qu'en se jetant au-devant de son char et en insultant ses conducteurs, ils l'arrêteraient, ils la feraient reculer. Insensés, que ce char devait écraser et broyer en passant sur leurs corps, comme le soc fécond de la charrue broie la chenille qu'il rencontre dans le sillon. A cette formidable puissance, ils opposèrent un journal ignominieusement facétieux : les *Actes des apôtres*, et ils se figurèrent que cela suffirait, que cela arrêterait tout.

Les *Actes des apôtres*, les atroces invectives dont ils sont remplis, et qui souvent n'allaient à rien moins qu'à provoquer la *pendaison* (le mot y est) des patriotes, avaient allumé contre leurs auteurs, Rivarol et Champcenetz, la colère populaire. Rivarol prit la fuite à temps, et put gagner Bruxelles ; Champcenetz, on n'osa quitter la France, ou ne le put ; il fut arrêté, jugé et exécuté. Il avait trente-cinq ans. Rien n'est resté qui puisse faire le plus mince honneur à sa mémoire. Ce fut un des plus méprisables défenseurs de la cour, et assurément l'un des moins intéressantes victimes de ceux-là, qu'en se jouant, il avait maintes fois menacés dans sa feuille de la corde ou des mitrallades du prince de Lambesc.

CHAMPYCLOS (Pierre DE BURLE DE), littérateur français, né à Manosque en 1709, mort en 1780. Il appartenait à l'ordre des jésuites. On a de lui deux poèmes latins, l'un intitulé : *Thea carmen* (1723), l'autre : *Absalon moriens* (1724).

CHAMPYCOURT (André DE), littérateur français, né vers 1770, mort en 1823. Il émigra pendant la Révolution, et de retour en France, se consacra à la culture des lettres. On a de lui des *Pièces fugitives et légères* (1820) ; des *Poésies légères* (1822), etc.

CHAMPDENIERS, bourg de France (Deux-Sèvres), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. N. de Niort, sur une hauteur dont le pied est arrosé par plusieurs ruisseaux ; pop. aggl. 1,114 hab. — pop. tot. 1,372 hab. Tanneries, tuileries ; préparation de beurre renommé ; commerce important de grains et de bestiaux. Belle église du xix^e siècle, classée au nombre des monuments historiques.

CHAMPDIVERS (Odette DE), favorite du roi Charles VI. Juvénal des Ursins, Froissart, le religieux de Saint-Denis, ont à peine parlé d'Odette ; ils ont dédaigné de s'occuper d'elle, l'ont laissée dans l'ombre, et son nom est arrivé jusqu'à nous, à travers quatre siècles et demi, on ne sait par quel miracle. Ainsi déglagée, pour ainsi dire, des réalités de la vie, elle plane dans le ciel du rêve ; elle est une fée bien plus qu'une femme ; un type, un type idéal, celui de la bonté. Odette de Champdivers, en un mot, est bien moins une figure historique qu'une figure légendaire. Essayons cependant de dégager l'histoire de la légende, et, dans ce petit cadre, de n'enfermer que la vérité.

C'était en 1393 ; Charles VI était fou ; on avait eu recours, pour le guérir, à tous les médecins et à tous les charlatans. Les premiers, après maints essais impuissants, avaient été renvoyés ; les seconds, brûlés en place de Grève ; on s'était adressé à Dieu, et l'on avait épuisé l'eau de tous les bénitiers, usé la cire de tous les cierges ; à la Vierge, et on lui avait consacré le dernier enfant royal ; à saint Denis, à saint Michel, au diable lui-même, par l'intermédiaire d'un sorcier du Languedoc, dont la science était contenue dans un livre merveilleux qu'il appelait *Smagorad*, et dont l'original, disait-il, avait été donné à Adam. Mais l'état du pauvre prince allait s'aggravant tous les jours ; tous les jours sa folie devenait plus intense, plus furieuse.

Cependant une lueur de raison revenait parfois éclairer l'esprit du malheureux Charles VI, et (qui expliquera cet étrange et charmant phénomène ?) les femmes seules, sauf la reine, la grosse et méchante Isabeau, dont le roi ne pouvait supporter la présence, les femmes seules avaient ce pouvoir de faire la lumière en cette intelligence troublée. Une femme, la duchesse de Berry, l'avait sauvé du feu lors de cette terrible fête des satyres organisée pour le mariage d'une dame d'honneur de la reine, et il aimait la duchesse de Berry, et, sous le regard, aux doux entretiens de cette femme, son âme, plus souffrante encore que son cerveau, retrouvait un instant le calme d'autrefois. Une autre femme qu'il aimait encore et même davantage, c'était Valentine de Milan, sa belle-sœur ; c'est que tous deux étaient

malheureux, tous deux avaient même peine : elle, parce qu'elle était délaissée du duc d'Orléans pour Isabeau ; lui, parce qu'il était trahi par Isabeau pour le duc d'Orléans. Il la reconnaissait toujours, sans cesse il la cherchait ; il l'appelait sa « chère sœur. »

Les femmes étaient donc la seule médecine à la maladie du pauvre roi. « Douce, mais dangereuse médecine, dit Michelet, qui calme et qui trouble. Le peuple, qui juge grossièrement et qui juge bien, sentait que ce remède était un mal encore. Elle a, disait-il, cette Visconti, venue du pays des poisons, des malélices, elle a ensorcelé le roi. Et il pouvait bien y avoir, en effet, quelque enchantement dans les paroles de l'italienne, un subtil poison dans le regard de la femme du Midi. »

Mais, plus que Valentine de Milan, plus que la duchesse de Berry, une autre femme encore savait exercer sur le roi le pouvoir, le charme de sa voix et de son regard, c'était Odette de Champdivers ; elle, cependant, n'était pas de sang royal. Odette était fille d'un marchand de chevaux, *filia cupisdam mercatoris equorum*, dit la chronique du religieux de Saint-Denis. Un matin, le roi la trouva dans son lit, où l'avait poussée Isabeau de Bavière, et il eut pitié d'abord de cette enfant qu'on lui sacrifiait ainsi ; puis il l'aima, puis il fit d'elle, pour ainsi dire, son intelligence perdue, sa raison égarée. C'est qu'Odette était belle, et que sa beauté était relevée par tous les agréments de l'esprit ; c'est que son âme était grande aussi, et que son cœur était bon. Bien vite elle vit, la noble enfant, quel grand rôle, quel rôle de dévouement, de charité, d'abnégation, elle était appelée à remplir, et elle s'y dévoua.

La petite reine, *parva regina* (car c'est ainsi qu'on l'appelait, et par cette toute gracieuse et charmante dénomination, voyez en quelle estime on la tenait) la petite reine avait, il est vrai, deux beaux palais, l'un à Breteuil, l'autre à Bagnole, qu'elle tenait de la munificence du roi ; mais elle aimait Charles VI autant que Charles VI l'aimait, et elle l'aurait aimé même sans ses beaux châteaux. C'est dans cet amour qu'elle puisa la force dont elle eut besoin pour remplir sa mission de charité auprès du malheureux que tous abandonnaient. On croit les voir dans une chambre haute du vieux Louvre, seuls, le vieillard et l'enfant, isolés, loin des fêtes que donne à son amant Isabeau de Bavière, loin du bruit. Ils sont assis, ils jouent aux cartes (dont le jeu est revenu de l'étranger). Odette laisse gagner le roi... Tout à coup il se lève, porte les deux mains à sa tête ; l'heure de la prière s'approche, elle est venue. « S'il est ici parmi vous, s'écrie-t-il, celui qui me fait souffrir, je le conjure, au nom de Notre Seigneur, de ne pas me tourmenter davantage, de faire que je ne languisse plus ; qu'il m'achève plutôt et que je meure. » Et la petite reine s'approche du fou, lui prend les deux mains, le regarde, pleure, et le fou revient à la raison pour sécher les larmes de la petite reine.

Une autre fois, il prend un couteau... Odette le lui demande et il le lui donne. Seule elle sait arracher le malheureux à ses caprices, calmer ses fureurs ; seule elle sait se faire écouter de lui, se faire obéir. Elle le captive, elle le fascine, elle est, nous le disions plus haut, elle est sa raison.

C'était grande pitié, dit Juvénal des Ursins (page 177), de la maladie du roi, laquelle lui tenait longuement. Et quand il menaçait, c'était bien glorieusement et lousivement. Et ne le pouvoit-on faire despoillier, et estoit tout plein de poux, vermine et ordure. Et avoit un petit lopin de fer, lequel il mit secrètement au plus près de sa chair. De laquelle chose on ne scavoit rien, et lui avoit tout pourry la pauvre chair, et n'y avoit personne qui osast approcher de lui pour y remédier. Toutefois, il avoit un physicien qui dit qu'il estoit nécessaire d'y remédier, ou qu'il estoit en danger, et que de la garison de la maladie il n'y avoit remède, comme il lui sembloit. Et advint qu'on ordonnast quelque dix ou douze compagnons déguisez, qui fussent noirs, et aucunement garnis dessous, pour douter qu'il ne les blessast. Et ainsi fut fait, et entrèrent les compagnons qui estoient bien terribles à voir, en sa chambre. Quand il les vit, il fut bien esbah, et vinrent de faict à lui ; et avoit-on fait faire tous habillemens nouveaux, chemise, gippon, robe, chausses, bottes qu'un portoit. Ils le prirent ; lui cependant disoit plusieurs paroles, puis le despoillèrent et lui vestirent lesdites choses qu'ils avoient apportées. C'estoit grande pitié de le voir, car son corps estoit tout mangé de poux et d'ordure. Et si trouverent ladite pièce de fer. Toutes les fois qu'on le vouloit nettoyer, falloit que ce fust par ladite manière. »

Mais pourquoi ces douze hommes barbouillés de noir pour soigner et panser le roi ? Où donc est Odette, qui faisait toute seule cet office, et tous les jours, et sans faire peur au roi, et sans lui faire de mal ? Odette s'en est allée, et malgré elle sans doute, car elle n'a pas accompli jusqu'au bout sa mission de charité. Sans doute elle fut emportée par un de ces tourbillons de guerre ou de peste qui, tous les jours, en ce funèbre commencement du xiv^e siècle, vinrent balayer notre sol.

La petite reine avait eu une fille de Charles VI. Nous savons qu'elle était aimée du pauvre fou, son père, qui lui donna le domaine de Belleville, dont elle porta désormais le

nom; nous savons cela, et puis plus rien. Les historiens ont dédaigné de s'occuper de l'enfant, comme ils ont dédaigné de s'occuper de la mère.

On sait qu'Odette joue un des principaux rôles de l'opéra de Charles VI. V. le compte rendu.

CHAMPÉ, ÉE (chan-pé) part. pass. du v. Champé. Techn. Se dit d'une grille de saline sur laquelle on a jeté du bois pour entretenir le feu : *Grille* **CHAMPÉE**.

— Adj. Blas. Qui a un champ de tel émail : *Ecu* **CHAMPÉ d'or**, **CHAMPÉ d'azur**, *de gueules, de sinople*.

CHAMPÉAGE s. m. (chan-pé-à-je — de *champ* et de *page*). Cout. Droit de pacage. || On dit aussi **CHAMPAGE**, **CHAMPAIS** et **CHAMPAY**.

CHAMPEAU s. m. (chan-po — d'un adjectif *champal*, qui n'existe pas, mais qui se formerait régulièrement de *champ*. Il est de fait que l'on a dit d'abord adjectivement *prés champeaux*, ce qui rend cette étymologie très-probable). Pré situé en plein champ, par opposition aux *prés bas* ou en *fonds de rivière* : *Nous montons dans la forêt; nous parcourons les CHAMPEAUX*. (J.-J. Rouss.) || Ne se dit plus guère, et n'a jamais été bien usité au singulier.

— s. m. pl. Nom que l'on donnait autrefois à l'emplacement des halles actuelles de Paris.

— Encycl. C'était aux *Champeaux* que se tenait la foire de Saint-Ladre. Cette foire avait d'abord été la propriété de la maladrerie ou léproserie de Saint-Lazare; mais, depuis, le roi l'avait achetée pour la transférer dans le grand marché des Champeaux ou des halles. Ce marché était un vaste enclos, couvert de hangars et ceint de murs percés de grandes portes. Non-seulement les marchands y venaient pour leurs affaires, mais plusieurs métiers étaient forcés de s'y installer. En effet, pour augmenter les droits que le roi percevait sur les étoux et sur toutes les huches, on forçait les changeurs, les marchands de soie, les pelletiers, les selliers et même les bouchers à fermer leurs boutiques pendant la durée de la foire, et à ne plus ouvrir qu'aux halles et aux environs. La foire de Saint-Ladre était une époque de grand mouvement, de grandes réjouissances pour le quartier.

CHAMPEAUX, village et commune de France (Seine-et-Marne), arrond. et à 13 kilom. N.-E. de Melun, sur la rive gauche d'un petit affluent de la Seine; 470 hab. Fabriques de briques creuses et ordinaires, tuyaux de drainage; four à chaux et à plâtre. L'église, monument historique du XII^e siècle, contient plusieurs pierres tombales et des stalles ornées de très-belles sculptures.

CHAMPEAUX (Guillaume DE), philosophe scolastique, ainsi appelé du village de Champeaux en Brie, près de Melun, où il naquit vers le milieu du XI^e siècle, mort en 1121. Il étudia à Paris sous Anselme de Laon et Manegolde, puis fut fait archidiacone et scolastique de cette même ville. Bientôt il ouvrit lui-même une école, qui compta de nombreux disciples. Pasquier, dans ses *Recherches*, regarde les écoles formées à Paris par Guillaume de Champeaux et par Anselme de Laon comme la première origine de l'université de cette même ville. Robert de Bèthune, l'un des plus grands prélats de son siècle, suivit les leçons de Guillaume, et le fameux Abailard, attiré par la réputation du professeur, se rangea au nombre de ses disciples. Le talent du jeune Abailard fit ombrage au maître. Vaincu plusieurs fois dans la discussion par son élève, Guillaume de Champeaux forma, de dépit, le dessein d'embrasser la vie monastique. Il se retira, dès 1108, dans un faubourg de Paris, près d'une chapelle consacrée à saint Victor. Mais son découragement ne dura que quelques semaines; ses amis vinrent le supplier de reprendre ses leçons et de rentrer dans la lice. Il enseigna de nouveau pendant cinq années, et fonda ainsi cette grande école de Saint-Victor, qui jeta depuis un si vif éclat sous Hugues et sous Richard. On peut dire aussi qu'il fut le premier maître renommé de l'école de la cathédrale, que devaient illustrer ensuite Abailard et Pierre le Lombard. En 1113, il fut nommé évêque de Châlons-sur-Marne, et dès lors se consacra tout entier aux fonctions du ministère pastoral.

Guillaume fut mêlé à la grande question des investitures, et assista, comme député de Calixte II, à la conférence du Mousson en 1119. Ayant donné la bénédiction abbatiale à saint Bernard, il se lia d'une étroite amitié avec lui. Henri de Hoveden rapporte que, huit jours avant sa mort, il reçut l'habit monastique dans l'abbaye de Clairvaux, et qu'il y fut enterré.

Les ouvrages philosophiques de Guillaume de Champeaux ne sont pas arrivés jusqu'à nous; il n'a été publié que deux opuscules théologiques, très-probablement de la fin de sa vie, l'un ayant pour titre : *Moralia abbreviata*, et l'autre : *De origine animæ*, qui est un fragment sur l'eucharistie. La Bibliothèque impériale possède un autre écrit de Guillaume, intitulé *les Sentences*; c'est tout simplement un recueil d'explications sur des points de doctrine et de morale et sur quelques passages de l'Écriture.

Guillaume de Champeaux défendait l'opinion des réalistes contre le nominalisme de Roscelin et d'Abailard; mais, pour la nature

de son réalisme, nous n'en savons que ce que nous en a dit Abailard, son adversaire, dont le témoignage est naturellement suspect. Dans son *Historia calamitatum*, Abailard raconte comment, après avoir fait à Guillaume, à l'école de Notre-Dame, beaucoup d'objections qui l'avaient embarrassé, il l'avait de nouveau attaqué à Saint-Victor sur la question des universaux, et avait abouti à le faire changer d'opinion. Quelle était la première opinion de Guillaume sur les universaux? Abailard l'explique en peu de mots. Guillaume de Champeaux pensait, d'après lui, qu'une même chose existe en essence tout entière et à la fois sous chacun des individus formant un genre; de sorte qu'il n'y a entre eux aucune diversité dans l'essence, mais que la variété dépend de la multitude des accidents : *Eandem essentialiter rem totam simul singulis suis inesse individuis, quorum quidem nulla esset in essentia diversitas, sed sola accidentium multitudinis varietas*. Il est difficile de dire ce que Guillaume de Champeaux entend par l'essence; est-ce la substance ou la nature de la chose, ce que l'école appelle la *quiddité*? Si c'est la nature de la chose, Guillaume n'affirme rien que de vrai; car l'idée de genre, de quoi se compose-t-elle, sinon des traits communs à tous les individus saisis par l'abstraction? Mais, dans ce cas, on s'étonne de la dispute qui a eu lieu entre Abailard et Guillaume, puisque Guillaume serait conceptualiste. Il faudrait donc supposer que Guillaume de Champeaux a poussé le réalisme jusqu'à prétendre que le genre est une chose, un être, une substance, se retrouvant sous tous les accidents, qui seuls différencient les individus. Nous ne pouvons admettre cette hypothèse. Abailard affirme que, poussé par ses arguments, Guillaume changea d'opinion, et qu'à la fin il soutint que la chose n'était pas, sous chaque individu, la même *essentialiter*, mais la même *individuellement* (*non essentialiter, sed individualiter*), ou, comme porte une autre leçon, *indifferenter* (*indifferenter*). D'après cette dernière leçon, la seule admissible du reste, l'identité des individus d'un même genre ne vient pas de leur essence même, car cette essence est différente en chacun d'eux, mais de certains éléments qui existent dans tous ces individus sans aucune différence, *indifferenter*. Cette nouvelle théorie diffère de la première en ce que les universaux ne sont plus l'essence de l'être, la substance même des choses; mais elle s'en rapproche en ce que les universaux existent réellement, et qu'existant dans plusieurs individus sans différence, ils forment leur identité et par là leur genre. Guillaume de Champeaux, tout en modifiant son opinion, n'abandonna donc pas pour cela le réalisme. Dans son premier enseignement à Notre-Dame, il faisait des universaux l'essence même des individus du même genre, tandis qu'à Saint-Victor il finit par les regarder, non plus comme constituant l'essence des individus d'une même classe, mais comme formant leur identité, parce que, dans tous ces individus, différents d'ailleurs, ils se retrouvent sans différence.

Dans le traité de *l'Origine de l'âme*, parlant du principe du péché originel, Guillaume de Champeaux examine comment les enfants morts sans baptême sont damnés justement. Ses explications sont, il faut l'avouer, peu concluantes au point de vue philosophique. La difficulté, pour lui, consiste en ce que l'âme, sortant pure des mains de Dieu, ne semble pas pouvoir être coupable des souillures du corps, qui nous sont transmises par Adam. Elle s'imprègne, dit Guillaume, des vices que comporte le milieu dans lequel elle descend, comme un linge se mouille quand on le trempe dans l'eau. Mais comment et par quel crime l'âme, venant de Dieu, a-t-elle mérité un pareil traitement? Guillaume répond que Dieu ayant décrété de toute éternité d'unir telle âme à tel corps, rien ne peut empêcher l'accomplissement de ce décret. Du reste, Guillaume finit par invoquer les insupportables jugements de Dieu, et c'est ce qu'il avait de mieux à faire; car si on voulait lui chercher querelle, on trouverait qu'avec ses belles explications il place le mal moral dans la matière, et fait du péché d'origine une maladie physique.

CHAMPEAUX (Claude), chirurgien français. Il exerça à Lyon au XVIII^e siècle et a laissé : *Réflexions sur les hernaphrodites* (Lyon, 1765, in-8°), et, en collaboration avec Faissolle, *Expériences et observations sur la cause de la mort des noyés et les phénomènes qu'elle présente* (Lyon, 1718, in-8°).

CHAMPEIN (Stanislas), compositeur français, né à Marseille en 1753, mort en 1830. Il fut nommé, dès l'âge de treize ans, maître de musique d'une collégiale en Provence. Arrivé à Paris en 1770, Champein débuta dans la musique dramatique par un opéra-comique, le *Soldat français*. De 1780 à 1816, il fit représenter au Théâtre-Italien seize partitions; à l'Académie de musique, un opéra; au théâtre de Monsieur, le *Nouveau don Quichotte*, et au théâtre de Baugy, quatre ouvrages. Quinze autres partitions de Champein, écrites tant pour l'Opéra que pour l'Opéra-Comique, et reçues à ces théâtres, n'ont point été représentées. Les œuvres les plus remarquables de ce compositeur sont la *Mélanie*, en un acte, que l'on regarde justement comme son œuvre capitale. En effet, au milieu des incorrections habituelles à Champein, se dé-

gagent des chants heureux et bien tournés, une spirituelle imitation des formules italiennes de l'époque, et même quelque recherche dans l'orchestration. On cite aussi avec éloge le *Nouveau don Quichotte*, dont la musique avait été, sur l'affiche, attribuée à un signor Zuccarelli, le cahier des charges du théâtre de Monsieur ne permettant que la représentation des pièces de provenance italienne. Champein a fait la tentative assez singulière, et qui n'a point abouti, de composer la musique d'un opéra dont le livret serait écrit en prose, et il avait, dans ce but, fait traduire l'*Electre* de Sophocle. Le premier acte de cette partition fut même répété à l'Opéra avec un succès de bon augure; mais intervint alors l'autorité, qui s'opposa obstinément à la représentation de cette œuvre, sans donner les motifs de son refus. M. Berlioz a renouvelé la tentative de Champein dans sa belle composition intitulée : *Electre sur la mort de Robert Emmet*, dont les paroles françaises sont écrites en prose.

Champein eut une vieillesse malheureuse. Même à l'époque de ses succès, les droits d'auteur étaient si minimes qu'il lui fut impossible de mettre en réserve la plus modeste épargne. La Révolution de 1789 lui avait enlevé ses pensions. Napoléon lui constitua une rente de 6,000 fr., que la Restauration lui retira. Quelque temps après, les sociétaires de l'Opéra-Comique achetèrent à Champein ses droits d'auteur moyennant une rente viagère; mais, après la dissolution de cette société, la nouvelle administration de ce théâtre refusa d'exécuter le marché contracté avec Champein. Enfin la commission des auteurs dramatiques vint au secours du malheureux compositeur en lui votant, sur sa propre caisse, un secours annuel de 1,200 fr., auquel s'ajoutèrent une pension arrachée à M. de Martignac et une inscription sur les fonds de la liste civile consentie par M. de La Rochefoucauld. Dix-huit mois après l'amélioration de sa position, Champein mourut.

CHAMPEIX, bourg de France (Puy-de-Dôme), ch.-l. de cant., arrond. et à 13 kilom. N.-O. d'Issore, sur la Couze, au pied des montagnes; pop. aggl. 1,719 hab. — pop. tot. 1,757 hab. Eglise romane; ruines d'un ancien château fort sur un pic de 100 m. d'élévation; aux environs, on voit un menhir.

CHAMPELEUSE s. f. (chan-pe-leu-ze — de *champ* et *peler*, parce que ces insectes ravagent les champs). Entom. Nom vulgaire des grosses chenilles.

CHAMPÉLURE s. f. (chan-pe-lu-re — altération de *chantepleure*). Robinet d'un tonneau mis en perce. Se dit en Normandie. || On écrit aussi **CHAMPLURE**.

— Agric. Accident produit par les gelées sur les vignes et sur les arbres fruitiers, dont les tiges ou les branches naissent et ne tardent pas à périr : *Il n'y a pas de moyens de s'opposer à la CHAMPÉLURE*. (Bon jardinier.)

CHAMPENOIS, OISE s. et adj. (chan-pe-noi, oï-ze). Géogr. Habitant de la Champagne; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *La Champagne garde la trace de Napoléon; il a écrit avec des noms CHAMPENOIS les dernières pages de son prodigieux poème*. (V. Hugo.) *Les CHAMPENOIS ont été connus de bonne heure par leur talent narratif, qui a produit, au moyen âge, des poèmes d'une longueur démesurée*. (Bachelet.)

— s. m. Philol. Patois que l'on parle dans la Champagne.

— Loc. prov. *Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes*, façon de parler très-populaire en France, qui aurait la prétention d'ôter toute intelligence aux habitants de la Champagne, mais que ceux-ci, avec raison, n'acceptent que sous bénéfice d'inventaire. En voici l'origine. L'abbé Tuet dit : « Lorsque César fit la conquête des Gaules, le principal revenu de la Champagne consistait en troupeaux de moutons qui payaient au fisc un impôt en nature. Le vainqueur, pour favoriser le commerce de cette province, exempta de la taxe tous les troupeaux au-dessous de cent bêtes; alors les Champenois ne formèrent plus que des troupeaux de quatre-vingt-dix-neuf moutons. Cela n'était pas si bête; mais César, instruit de la ruse, ordonna qu'à l'avenir le berger de chaque troupeau serait compté pour un mouton et payerait comme tel. » M. Quitard ajoute à son tour : « Thibaut IV, comte de Champagne, voulant faire face aux dépenses occasionnées par les fêtes qu'il donnait, mit aussi un impôt sur les troupeaux de cent moutons, et usa du même procédé que César pour faire payer cet impôt que ses sujets prétendaient éluder à la façon de leurs aïeux. Mais le dicton paraît antérieur à ce second fait, auquel il se rattacherait avec plus de vraisemblance qu'au premier.

« Les Champenois le regardent comme une allusion à leur excessive bonté qu'on a voulu assimiler à la bêtise, et ils soutiennent que la bêtise leur a été imputée fort gratuitement, puisque la Champagne a produit, aussi souvent que toute autre contrée de la France, des talents éminents dans tous les genres. »

Le fameux curé Meslier, qui composa sur l'athéisme un livre considéré jusqu'ici comme apocryphe, y mit ces mots en sous-titre : « Par un curé champenois : livre qui prouve que quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois ne font pas cent bêtes. »

— Encycl. *Moutons champenois*. Sur les plateaux crayeux des environs de Sommers, de Rigny-la-Nonneuse, de Marigny, on trouve encore l'ancienne petite race *champenoise*, sur laquelle ont échoué toutes les tentatives d'amélioration, en raison de la stérilité du sol. Mais les moutons qu'on appelle aujourd'hui *champenois* sont des mérinos de race pure ou des méteils mérinos. Les mérinos purs, entretenus dans les bons domaines, n'offrent rien de particulier; cependant ils ont, surtout sur les coteaux, moins de fanon et le ventre moins développé que ceux des provinces fertiles. Les méteils ont le corps mince, élané, la tête fine, mal coiffée, à laine d'une finesse très-inégale. Souvent les méteils *champenois* ont une tache brune sur la lèvre supérieure. On les trouve principalement dans les vallées et les plaines fertiles de la Marne et de l'Aube. Dans les Ardennes, le mouton *champenois* a remplacé l'ancienne race ardennaise, concurremment avec les saisonnais. Ces méteils mérinos ont envahi la riche vallée de Réthel et de Vouziers. « La Champagne, et cela s'explique par la nature de son sol, dit M. Magne, est mieux disposée pour la multiplication, l'élevage, que pour l'engraissement des moutons. Elle en exporte qui sont engraisés dans les environs de Paris, où l'on estime ceux qui proviennent des contrées crayeuses, des plaines maigres de Dammarin, de Sainte-Menehould, de Suippe; ils se refont vite dans les bons fonds de la Seine et de Seine-et-Oise. » Les méteils mérinos de la Champagne doivent cependant être améliorés au point de vue de la boucherie, car ils sont trop maigres et pas assez bien proportionnés. Dans certaines vallées, très-fertiles, mais humides, ils sont sujets à la pourriture. C'est en choisissant bien les reproducteurs, et en nourrissant convenablement les agneaux, qu'on pourra diminuer le volume de l'encolure, rendre la tête plus fine, tout en donnant plus d'épaisseur au tronc. C'est en nourrissant les moutons avec des fourrages secs, en leur faisant éviter la pluie, la rosée et le brouillard, qu'on pourra prévenir la pourriture, en attendant que le dessèchement du sol la détruise complètement. On a préconisé le croisement avec le bélier anglo-mérinos dans le même but; mais les animaux de cette race auraient besoin d'être soignés par les mêmes moyens hygiéniques. Le bélier anglo-mérinos ne peut être utile que pour donner plus de longueur à la laine, rendre la croupe moins inclinée, le poitrail plus large et l'épine mieux soutenue. Les anglos-mérinos qui conviendraient le mieux pour la Champagne sont les trois-quarts de sang français qui proviennent de bonnes brebis mérinos. Quelques vallées même peuvent nourrir des troupeaux produits par les plus forts béliers de cette race.

CHAMPER v. a. ou tr. (chan-pé). Techn. Jeter le bois sur la grille, dans une saline, pour entretenir le feu : *CHAMPER la grille*. || On dit aussi **CHAMPESER**.

CHAMPESIERE s. f. (chan-pe-zie-re — rad. *champé*). Agric. Bords des champs entourés de haies, qu'on laisse en herbe pour la nourriture des bestiaux, ou qu'on cultive en pommes de terre, haricots et autres légumes.

CHAMPÊTRE adj. (chan-pé-tre — lat. *campēstris*; de *campus*, plaine, champ). Qui a rapport, qui appartient, qui convient aux champs ou à la vie des champs; qui est usité dans les champs ou chez les gens de la campagne : *Travaux champêtres. Maison champêtre. Goutis champêtres. Vie champêtre. Repas champêtre. Fête champêtre. Les moines s'étaient proposé pour modèle de leur vie celle de ces ouvriers champêtres, qui gagnent leur vie par le travail*. (Fén.) *La simplicité de la vie pastorale et champêtre a toujours quelque chose qui touche*. (J.-J. Rouss.) *Les occupations champêtres tiennent lieu d'amusement*. (J.-J. Rouss.)

Vois-tu dans ces vallons ces esclaves *champêtres* Qui creusent ces rochers, qui vont fendre ces bêtes? **VOLTAIRE**.

Le théâtre a bâti cet asile *champêtre*; Vous qui passez, merci, je vous le dois peut-être. **SCRIBE**.

(Distique placé sur sa maison de campagne à Bellevue.)

— Littér. Qui peint la vie des champs : *Poésie champêtre. Muse champêtre*.

— Myth. *Dieux, divinités champêtres*, Dieux qui présidaient aux champs et à leurs productions.

— Administr. *Garde champêtre*, Agent chargé de la garde des récoltes et des propriétés rurales.

— Zool. Qui vit dans les champs.

— Syn. *Champêtre*, *agreste*. **V. AGRESTE**.

CHAMPÊTRERIE s. f. (chan-pé-tre-ri — rad. *champêtre*). Néol. Peinture des mœurs champêtres : *Vous vous serez mis à tracer des tableaux champêtres; mais, traçant après vous les souvenirs des oripeaux de Versailles, vous les aurez semés dans vos CHAMPÊTRERIES*. (Illustr.) || Ne peut se dire que par plaisanterie.

CHAMPEUR s. m. (chan-peur — rad. *champé*). Techn. Ouvrier qui champé les grilles dans une saline, c'est-à-dire qui y met du bois pour entretenir le feu.

CHAMPFEU (le comte DE), littérateur français, né dans le Bourbonnais en 1766, mort à Moulins en 1828. Il émigra pendant la Révo-

lution, puis devint, sous Charles X, inspecteur général des services de la maison du roi. On lui doit, entre autres ouvrages, une traduction de *l'Histoire de la guerre de Trente ans*, par Schiller (Paris, 1803).

CHAMPFLEURY (Jules FLEURY, dit), romancier français, né à Laon le 10 septembre 1821. La place que cet écrivain a su conquérir parmi les littérateurs de nos jours lui fait d'autant plus d'honneur qu'il s'est, pour ainsi dire, formé tout seul, ses études classiques ayant été fort sommaires. Il déserta le collège de Laon après sa sixième, déclarant qu'il existait entre les vers latins et lui une antipathie telle que tout commerce avec eux était désormais impossible. Son père, homme instruit, et qui lui avait servi de répétiteur jusqu'à ce moment, le fit entrer à la mairie de Laon, dont il était secrétaire; mais le père, ayant eu le tort de se montrer plus intelligent que ses supérieurs et peu épris du culte de la paperasserie, se vit privé de son emploi. Alors Champfleury abandonna sa ville natale sans regrets. Entraîné par les instincts littéraires qui s'éveillaient en lui, il vint à Paris et entra comme employé chez un libraire, quai des Grands-Augustins. Comme il aimait les livres, mais autrement que pour les porter sous le bras ou sur les épaules, il se dégoûta bientôt de ce métier et retourna chez lui. Son père était alors à la tête d'une imprimerie, et dirigeait le *Journal de l'Aisne*. Champfleury y fit insérer quelques articles; mais il ne tarda pas à reprendre le chemin de la capitale, et, cette fois, il s'y lia avec Pierre Dupont, Baudelaire, Henri Mürger, Théodore de Banville, Courbet, Bonvin, Nadar et Jean Journot, expérimentant la vie par son côté, hélas! le plus ordinaire, la lutte et la souffrance. Ses joies et ses misères de cette époque, il nous en a esquissé un tableau saisissant dans les *Confessions de Sylvius* et les *Aventures de mademoiselle Mariette*. En 1847, une nouvelle de vingt pages, *Chien-Caillou*, histoire d'un pauvre graveur à l'eau-forte, petit chef-d'œuvre d'émotion obtenue par une simplicité de moyens tout à fait magistrale, fit sensation dans le monde des lettres. Champfleury débutait par un coup de maître, et Victor Hugo n'hésita pas à proclamer que l'école romantique comptait un adepte et un chef-d'œuvre de plus; mais l'adepte ne resta pas longtemps dans les rangs des romantiques: dédaignant de s'enrôler sous des bannières connues, il planta à côté d'elles un drapeau nouveau, et se posa en chef d'école. Nous jugeons, en terminant, cette originalité à laquelle il vise. Désormais l'épithète de *réaliste* devint inséparable de son nom.

Nous entendons par *réalisme* l'exactitude absolue, la reproduction nette, scrupuleuse et, au besoin, triviale de tous les types, aussi bien en littérature qu'en peinture. La définition de ce mot était nécessaire en parlant des œuvres de M. Champfleury, car beaucoup de gens se figurent qu'il se borne à calquer un personnage d'après nature; c'est une erreur grave. L'écrivain réaliste va plus loin: à l'observation, il ajoute la science; il fait une étude psychologique. Comme La Bruyère, il a le droit de dire: « J'ai pris un trait d'un côté et un trait d'un autre, et de tous ces traits, empruntés à diverses personnes, j'ai composé des peintures vraisemblables. » Ceux donc qui ont accusé M. Champfleury de se renfermer dans les limites de la copie absolue de personnages vivants ont fait son plus bel éloge; ils ont avoué que ses créations étaient si vraisemblables qu'on les prenait pour des réalités. Proscrire le réalisme du roman, c'est en exiler la vérité et l'intérêt, qui ne s'attachent qu'aux personnages vrais.

Encouragé par le succès de *Chien-Caillou*, l'auteur cherchait un sujet de roman qui lui permit de bien mettre sa manière en relief; le hasard le lui fournit. Jean Journot, en sa qualité d'apôtre, voulait endoctriner ses amis et surtout leurs maîtresses. Champfleury le trouva un jour préchant aux pieds de la sienne. Le pauvre réformateur convenait si humblement de ses droits à une volée de coups de bâton que le jeune écrivain, désarmé, se contenta pour toute vengeance de raconter l'histoire dans le *Corsaire*. Telle fut l'origine des *Aventures de mademoiselle Mariette*, ce livre d'or de la vie de bohème.

Après la publication de ce roman, le talent de l'auteur n'était plus contestable; le journal *l'Artiste* s'empressa de disputer au *Corsaire* le monopole de cette plume si fine, et put offrir à ses lecteurs une série de nouvelles reproduites dans les *Contes d'hiver*, de *printemps*, d'*automne* et d'*été*. M. Champfleury, partageant avec Nodier, Théophile Gautier et Jules Janin le goût des Fumambules, donnait en même temps à ce théâtre des pantomimes qui firent la réputation du comédien Paul Le-grand. La trilogie de *Pierrot marquis*, *Pierrot valet de la Mort* et *Pierrot pendu* obtint un tel succès que l'auteur toucha jusqu'à 200 fr. par pantomime, somme fabuleuse, de mémoire de cuisinier des Fumambules.

A cette époque, M. Champfleury habitait avec Mürger, auquel il indiqua sa véritable voie, en lui faisant abandonner les vers pour la prose. Entre ces deux rois de la bohème, la différence est facile à saisir: Mürger a chanté la bohème, Champfleury l'a étudiée; sans doute Musette et Mimi sont de ravissantes créations; mais Mariette est une créature vraie. Là où Mürger rêvait, Champfleury regardait. Tout en indi-

quant sa route au peintre de la *Vie de bohème*, l'auteur de *Mademoiselle Mariette* se procurait une satisfaction personnelle, car il a voué une haine farouche à la versification. Il manifesta même cette haine d'une façon si énergique, à une représentation de la *Lucrèce* de Ponsard, cet alignement monumental d'alexandrins, qu'un garde municipal crut de son devoir, en expulsant le siffleur, d'accompagner son rappel à l'ordre d'un coup de crosse de fusil. Cet argument sans réplique réussit à faire sortir Champfleury de la salle, mais non à le faire entrer dans le corps des disciples d'Apollon.

En revanche, la prose n'avait qu'à se louer de sa laborieuse assiduité, car il publia successivement un grand nombre de romans, dont les principaux sont: les *Confessions de Sylvius*, que la *Vie de bohème* n'a pas fait oublier; les *Excentriques* (1852), galerie de tableaux d'après nature, où figure Jean Journot; les *Bourgeois de Malinchart* (1854), satire des mœurs provinciales; les *Souffrances du professeur Deltel* (1856); *Monsieur de Boisduhyer*; les *Amis de la nature* (1859); la *Mascarade de la vie parisienne*; les *Amoureux de Sainte-Péline*; la *Succession Le Camus* (1860); *Ma Tante Péronne*; *Monsieur Tringle*; la *Belle Paule* et les *Oies de Noël*, roman rustique, plein d'agréables descriptions. Un montagnard de Caussidière fut tellement frappé de la vérité des tableaux, publiés dans la *Voix du Peuple* de Proudhon, que, s'étant rencontré avec l'auteur, il lui en témoigna sa satisfaction par une énergique accolade.

On doit à M. Champfleury, outre ses romans, un certain nombre d'excellentes études artistiques, biographiques et esthétiques, telles que *l'Histoire de la faience patriotique sous la Révolution*, la *Caricature antique et moderne*, — dont le *Grand Dictionnaire* offre un ample compte rendu, — les *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui*, où se remarque l'étude sur Balzac, un livre sur les frères Le Nain. Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs qu'il prépare ses *Mémoires*, dont quelques fragments ont déjà paru dans les revues.

Membre de la Société des gens de lettres, il a proposé des réformes nécessaires dans son organisation, a fait de vigoureux efforts pour rallier ses collègues à ses plans d'amélioration, et s'est vu, à la dernière séance annuelle, en 1865, récompensé de l'activité déployée à ce sujet par son élection comme membre du comité. Ce succès, exception à noter, n'a excité nulle jalousie.

Pour compléter cette étude, il ne nous reste plus qu'à donner quelques détails sur l'homme, à apprécier l'écrivain et à lui assigner sa véritable place parmi les romanciers.

Comme homme, M. Champfleury est estimé et aimé même de ses confrères: c'est tout dire. Son caractère est un mélange de réflexion et de gaieté malicieuse. Dans sa jeunesse, il était l'effroi des bourgeois de Laon et l'ennemi acharné de leur placidité. Il n'a conservé de cette nature moqueuse et turbulente qu'un fond de raillerie, dont il tire de temps en temps un trait qui fait de mortelles blessures. M. Armand de Pontmartin ayant commis l'imprudence de le gourmander, au nom de la morale, avec la morgue d'un gentilhomme qui se croit tout permis, s'en repentait, mais trop tard. Dans une préface pleine d'esprit, le critique à la particule se vit baffoué, sous le sobriquet de *Potmartin*, d'une façon telle qu'il put craindre un instant que le surnom lui restât. Quelquefois la gaieté de Champfleury se traduit par une bonne mystification; une d'elles est restée célèbre. Un écrivain de ses amis postulait pour l'Académie; Champfleury lui conseilla d'aller à la quête aux voix chez Mme Louise Colet, dont le salon, lui dit-il, était le rendez-vous de la gent académicienne. Le candidat risqua sa visite et aperçut, adossé contre la cheminée, un grave personnage, les cheveux ramassés en houpe au-dessus du front, le cou empiégné dans une cravate blanche large et profonde où le menton s'abîmait, le corps perdu dans un vaste habit à la française. Il s'approcha et posa sa candidature: Monsieur, vos tendances sont déplorables, objecte l'académicien. — Je déplore tout le premier ces exagérations. — Sachez, monsieur, que je n'exagère jamais; d'ailleurs vous étiez des romantiques. — L'entraînement de la jeunesse. — Je ne me suis jamais laissé entraîner, moi. — Le candidat s'excuse de son mieux et renie Victor Hugo par trois fois, aussi énergiquement que l'eût fait saint Pierre. — Eh bien! c'est égal, dit doucement Champfleury en émergeant tout à coup de la cravate blanche, tu n'auras pas ma voix.

Trois passions se disputent le cœur de M. Champfleury; ou plutôt, comme dit Pigaro, y règnent en bonne harmonie: la musique, les faïences et les chats; et l'auteur de *Mariette* se livrait, avant son mariage, à ce triple culte dans son logement de la rue Germain-Pilon, à Montmartre, sans pour cela perdre une minute du temps destiné à ses études. Travaillant de six heures à midi, il s'interrompt de temps en temps pour boire de l'eau pure, qui, dit-il, fait couler des idées claires dans la plume. A midi, il déjeune, s'habille et sort, marchant rapidement, faisant partout une ample moisson d'observations: causant peu, il préfère écouter et regarder. Il passe ses soirées dans les concerts ou dans un théâtre lyrique; il se montrait souvent chez Musard avec son ami Richard Wagner, l'auteur du *Tannhäuser*,

qu'il a soutenu vaillamment, la plume en main, comme il a dans sa jeunesse défendu Balzac, dont il se proclamait le disciple, et Courbet, qui joue, parmi les peintres, le même rôle que lui parmi les littérateurs. Ce qui fait de M. Champfleury un caractère à part, et ce qui l'autorise à dire fièrement, comme le grand excentrique de Genève, « la nature a brisé le moule dans lequel elle m'a formé », c'est son indépendance. Elles sont de lui ces paroles bien senties: « Ne fais de concessions à personne. On te demande un article pour la paix, fais-le pour la guerre, si tel est ton avis, quand même tu devrais faire supprimer le journal. » Ce qu'il recommande aux autres, il le fait.

Comme écrivain, M. Champfleury est plutôt un moraliste qu'un romancier. Disciple de Molière et de l'abbé Prévost, il est habile à déchiffrer les secrets du cœur humain et à se railler des ridicules et des vices de notre nature. Ses qualités dominantes sont le sens commun et l'esprit d'analyse; aussi peut-on appeler ses œuvres de véritables études psychologiques. « Rien n'égale, dit Robert Hyenne, la patience avec laquelle il fouille ces physiologies qui deviendront des types, si ce n'est, à côté de leur diversité même, la sagacité qu'il apporte dans ses recherches, la vigueur et la netteté de ses caractères, la hardiesse de son action toujours claire et logique, et surtout cette puissance comique qui domine et anime l'ensemble de ses productions. Il a une certaine parenté avec Stendhal plutôt qu'avec Balzac. »

Champfleury, dit à son tour M. Edmond Duranty, se recommande par un tact artistique, une sûreté de jugement bien rares, une simplicité fraîche qui l'a fait qualifier de talent printanier. C'est une preuve de grande force qu'à côté même de Balzac il se soit créé un apanage particulier qui nécessite une dénomination, particulière, le réalisme.... Le style de Champfleury contient ça et là d'involontaires négligences; il en contient aussi de volontaires. Tel qu'il est cependant, on ne saurait le modifier, et ces négligences y ajoutent au contraire plus de bonhomie. Il a des allures calmes, sensées, pénétrantes, expressives, délicates ou brutales, et change de ton toujours à propos. Ses physiologies de femmes sont peintes avec une douceur tendre et exquise, sans exclusion de cette joyeuseté tout individuelle et toujours en éveil, qui prête un relief singulier aux moindres détails.

Chaque œuvre nouvelle de M. Champfleury est une nouvelle conquête de l'esprit d'observation, et signale un perfectionnement dans le style. On rencontre des pages pleines de sentiment et de grâce et des descriptions très-heureuses; lorsqu'il touche à l'enfance, c'est avec une délicatesse de mère. D'un autre côté, il ne recule jamais devant le mot propre, dût-il faire rougir quelque lectrice pudibonde, si tant est qu'il s'en puisse encore rencontrer à notre époque, depuis l'avènement de M. Peydeau dans le domaine du roman et l'exaltation de M. Veullot sur le trône de l'Univers.

On peut reprocher à quelques romans de M. Champfleury d'offrir au lecteur plutôt une somme d'observations notées à mesure qu'elles se sont présentées qu'une composition bien coordonnée. Les romanciers, tout en réservant une place convenable à l'analyse, donnent la plus large part au développement des situations, des faits. Le procédé de M. Champfleury est tout l'inverse: il pose en quelques lignes son personnage, dégage sa passion dominante et en décrit les effets et les suites, essayant d'y ramener tous les incidents. Le drame se fonde dans l'analyse. Peut-être a-t-il abusé de la peinture des petites villes, mais il n'a fait si spirituellement qu'il est impossible de ne pas l'excuser. Quant aux taches de style, on doit les considérer comme celles qu'un savant préoccupé laisse tomber sur ses habits. Reproche plus grave à lui adresser: il cherche à ridiculiser plutôt qu'à corriger.

M. Champfleury a eu de nombreux partisans et de plus nombreux détracteurs; c'est le sort de tous les hommes qui désertent les sentiers battus pour s'élancer dans des voies nouvelles, d'être déchirés par les uns, critiqués, discutés, niés même par les autres. Aujourd'hui, sa réputation, comme talent original, est appuyée sur tant de succès qu'elle ne saurait plus être contestée. Nous nous sommes appliqué avec le plus grand soin à comprendre M. Champfleury, et nous avons fait à son égard ce que firent jadis ces explorateurs infatigables à la recherche des sources du Nil. Ils remontaient, sans jamais se rebuter, chaque affluent pour arriver enfin aux sources de la branche mère. Nous venons de lire jusqu'à la moindre de ses œuvres; nous venons de nous promener à travers les méandres de ces pages qui s'appellent *Chien-Caillou*, les *Confessions de Sylvius*, les *Aventures de mademoiselle Mariette*, les *Souffrances du professeur Deltel*, etc., et nous y avons trouvé un observateur très-fin, un esprit on ne peut plus distingué, et, avec tout cela, un style qui n'est point à dédaigner, quoi qu'en ait dit l'apôtre de la critique. L'originalité — dans le sens purement réaliste — qu'on lui reproche, et dont il semble tout heureux et tout aise, est une originalité affectée; elle manque absolument de naturel. Dans le domaine de la littérature et des arts, n'est pas excentrique qui veut: Courbet est foncièrement excentrique

en peinture, Wagner ne l'est pas moins en musique, Mürger en littérature. M. Champfleury, lui, est né comme tout le monde, et il peut dire avec le singe: « N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres? » La seule différence, c'est qu'il n'est nullement disposé à partager cette opinion; c'est un homme que la nature a fait pour marcher droit, et qui se donne un mal infini pour se disloquer les membres.

Celui qui viendrait nous dire que M. Champfleury a découvert, pour son compte personnel, avec ou sans brevet d'invention, une manière particulière de se moucher, de cracher, de boire, de manger, de se marier, de..., etc., eh bien, celui-là ne nous étonnerait nullement. Est-ce un bien, est-ce un mal? question à peu près insoluble. C'est très-amusant: voilà tout.

Nous venons d'écrire le mot *marier* en italiques, comme si notre intention eût été de dissimuler sous ces six lettres quelque chose de bien perfide; il n'en est rien pourtant. Nous avons simplement voulu prouver que notre écrivain est poète à ses heures, et poète dans le sujet qui est peut-être le plus rétif à la poésie: le mariage. Voici l'aventure:

Un jour, M. Champfleury se sentit pris d'affection pour une filleule d'Eugène Delacroix, dont il avait fait connaissance en soirée. L'écrivain, voulant se marier vite et ne pas réfléchir plus longtemps, écrivit la lettre suivante:

« Mademoiselle,
« Si vous croyez, comme on l'a dit, qu'un être non marié ressemble à une moitié de ciseaux qui ne peut rien faire sans son autre moitié, je vous offre mes sympathies, mon amitié et mes efforts pour couper en deux le mieux qu'il sera possible, l'étoffe de la vie. »

La future répondit d'une manière plus laconique encore: elle envoya une paire de ciseaux.

Trois semaines après, le mariage avait lieu.

— Le frère de M. Champfleury, Edouard FLEURY, qui a succédé à son père dans la direction de son imprimerie, à Laon, a publié quelques livres consciencieux et bien écrits sur les hommes de la Révolution.

CHAMPI, ISSE s. (cham-pi — du bas lat. *campilis*, d'où le vieux français *champi*, du lat. *campus*, champ. Costar, écrivain à Voiture, lui dit que, dans le Poitou, les bâtards sont appelés *champs*, comme qui dirait: faits dans les champs; il ajoute: « Il n'y a pas encore dix jours qu'un gentilhomme de ce pays-là me disait d'un de ses voisins qui lui contestait quelques honneurs dans l'église: c'est un coquin, je prouverai qu'il est *champi* de quatre races. »). Enfant trouvé dans les champs, et, en général, Enfant trouvé, bâtard, parce que c'était le plus souvent dans les champs que l'on exposait autrefois les enfants; c'est un vieux mot que quelques auteurs modernes ont mis dans la bouche de paysans du Poitou et des provinces voisines, où il était autrefois usité: Appeler un enfant, en présence de ses père et mère, *CHAMPI* ou *avoisier*, c'est honnêtement, tacitement dire le père... et la mère ribaudé. (Rabelais.) Les *CHAMPI* ont moyen d'être beaux, puisque c'est l'amour qui les a mis dans le monde. (G. Sand.)

— Adjectiv. : Enfant *CHAMPI*. Pille *CHAMPISSÉ*. Celui-là, disaient-ils, n'attrapera jamais de mal, parce qu'il est *CHAMPI*; froment de semence craint la vime du temps, mais folle graine ne périclit point. (G. Sand.)

— Techn. Papier pour les chassins.

Champi (FRANÇOIS LE), roman de Mme George Sand (Paris, 1849). C'est à Mme Sand que, suivant la charmante et très-juste expression de M. Sainte-Beuve, nous devons ce qu'on peut appeler les géorgiques de la France. Nul écrivain n'a su, mieux qu'elle, nous faire assister à ces touchantes scènes de la vie pastorale, à ces idylles pleines de fraîcheur et de pureté dont on ne saurait plus trouver d'exemple que dans la population campagnarde. Nul enfin n'a su, mieux qu'elle, intéresser et émouvoir du simple récit de quelque aventure villageoise, sans enchevêtrer et faire trébucher le lecteur au milieu de ronces philosophiques, métaphysiques ou autres. Ce n'est pas que George Sand ne se soit crue obligée, elle aussi, de parler politique, économie politique et philosophie dans quelques-uns de ses romans; mais nous avons vu déjà et nous verrons encore combien une telle préoccupation a nuï presque toujours à son talent. Toutes les fois, au contraire, qu'elle n'a demandé d'inspiration qu'à son cœur et à sa merveilleuse imagination, elle a réussi à faire un chef-d'œuvre. *François le Champi*, la *Mare au diable* et la *Petite Fadette* en sont des preuves éclatantes.

François le Champi est un enfant trouvé. Cet *Antony du village*, comme l'appelle spirituellement Théophile Gautier, a été recueilli par de braves paysans, et élevé jusqu'à l'âge d'homme comme le fils de la maison; mais un jour est venu où le mari de Madeleine, la mère adoptive de François, s'est aperçu que le gars n'était pas mal tourné, et, comme il était jaloux, il l'a cordialement prié d'aller chercher sa vie ailleurs. Le temps s'est écoulé. Le meunier est mort. Il n'y a pas grande perte, car c'était un libertin qui portait le plus clair de son bien à une méchante femme du pays, appelée la Sévère. Madeleine, restée veuve, a fait une grave maladie.

La misère s'est glissée dans la triste demeure, et le moulin ne moud pas grand-chose sous ses meules. François, qui a ramassé une petite fortune, revient au pays, chez sa bienfaitrice, chez sa mère d'adoption. Et Madeleine s'étonne de le revoir si grand, si beau, et avec de la barbe qui pique. Aussitôt après le retour de François au moulin, les affaires reprennent leur cours, le tic-tac interrompu se fait entendre de plus belle, l'aisance revient au logis, et avec elle la santé. Mais les méchantes langues trouvent beau jeu à s'exercer contre la pauvre Madeleine, et les médisances deviennent si cruelles et font si bien leur chemin, que François croit de son devoir de les réduire à néant en offrant à Madeleine de l'épouser, ce que la fermière accepte, autant dans l'intérêt de sa réputation que par tendresse pour le champi qu'elle a élevé.

A propos de ce dénouement, quelques consciences susceptibles ont murmuré le mot d'inculte moral. L'union conjugale du fils avec la mère, même la mère adoptive, avec celle qui l'a élevé, bercé et endormi au bruit de ses chansons, avec celle, en un mot, qui en a fait un homme, éveillé dans l'esprit une idée de révolte, dans le cœur un sentiment de répugnance, dont il faut louer plutôt que blâmer ceux qui ne peuvent s'en défendre. Madeleine, il est vrai, n'a rien fait pour inspirer l'amour à François; une telle idée ne lui serait jamais venue, car elle a toujours considéré le champi comme un enfant, comme son enfant à elle. François non plus n'aurait jamais pensé à voir dans Madeleine une femme, lui qui l'appelait sa mère, si les médisances répandues dans le pays ne lui avaient fait songer qu'il devait, avant tout, à sa bienfaitrice de se faire le gardien de sa réputation. Tout cela est vrai, et pourtant ce dénouement nous choque : si la raison absout, le cœur condamne. De quel côté est le vrai ? C'est ce que nous n'oserions décider. Mais nous n'en devons pas moins reconnaître et admirer les chaudes et vraies couleurs, les luxuriantes peintures et le sentiment profond de la nature rustique, qui abondent et resplendent à chaque page de cette adorable production.

M. Saint-Marc Girardin, parlant des productions de George Sand dans le genre dont nous venons de nous occuper, dit qu'elle s'est admirablement renfermée dans les limites du genre de l'idylle. « Ces règles, dit-il, se réduisent à une seule, qui est d'observer la vraisemblance ; de ne pas donner, par exemple, les passions, les sentiments et le langage de la ville aux gens du village. La vraisemblance est ce qu'il y a de plus rare dans l'idylle, qui est devenue un genre tout à fait de convention. La vraisemblance est, au contraire, le mérite souverain des romans champêtres de Mme Sand. Les passions, les sentiments, les idées, le langage de ses personnages sont vraiment de la campagne. »

François le Champi a été arrangé pour la scène par l'auteur lui-même et représenté avec un grand succès, au théâtre de l'Odéon, le 25 novembre 1849. Le sujet n'ayant subi aucune modification dans ce passage du livre au théâtre, nous renvoyons, pour l'analyse, aux lignes qui précèdent. Nous croyons cependant devoir citer ici ce passage de M. Sainte-Beuve, parce qu'il répond, victorieusement peut-être, aux objections que nous avons faites nous-même au dénouement de la pièce et du roman : « Je craignais l'in vraisemblance, dit M. Sainte-Beuve, une certaine indécence à cet amour filial converti en amour, même conjugal et légitime. Ici la chose est sauvée. La femme Madeleine Blanchet ne se doute pas de cet amour, et la seule idée qu'elle puisse être aimée ainsi n'approche pas d'elle, sinon tout à la fin. Le champi lui-même ne s'avoue cette pensée et ne l'ose exprimer que quand la malveillance a déjà parlé par la bouche de la Sévère. La femme qui n'a pas eu un éclair de coquetterie, et qui, dans sa mise, a soin de se montrer plutôt fanée avant l'âge, ne fait que se résigner et ne semble consentir que parce que tout le monde le veut. En un mot, le mariage qui couronne le dévouement du champi n'est pas un mariage d'amour : c'est un mariage à la fois de devoir, d'honneur et de tendresse. Rien ne gêne, selon moi, l'impression saine de cette pièce touchante, et si l'imagination n'est pas tout à fait flattée sur un point, le cœur du moins n'y est pas offensé. Je dis cela, sachant, toutefois, qu'il est resté comme un froissement dans quelques âmes scrupuleuses, tant cette idée de mère, même de mère adoptive, est une idée sacrée ! »

CHAMPICERIE s. f. (chan-pi-se-ri — rad. champi). Ce qui est propre aux bâtards ou aux mendiants. « Vieux mot. »

CHAMPIE s. f. (chan-pi — de Deschamps, botaniste français). Bot. Genre d'algues marines, de la tribu des chondriées, comprenant trois ou quatre espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance ou dans les parages voisins.

CHAMPIER (Symphorien), célèbre médecin et historien français, né en 1471 ou en 1472, à Saint-Symphorien-le-Loise, gros bourg du Lyonnais, mort vers 1540. Il fit ses humanités à l'université de Paris, s'adonna avec passion à l'étude des belles-lettres, puis étudia la médecine et prit ses degrés à l'université de Montpellier. Reçu docteur à vingt ans, il revint à Lyon, où il partagea son temps entre

la pratique et l'enseignement de la médecine. Il ne tarda pas à y acquérir de la réputation. En 1503, il publia la *Nef des dames vertueuses*, qui lui valut la bienveillance de ses héroïnes, au point qu'elles se précipitaient en foule sur son passage pour le voir, et qu'une « gentille damoiselle de Dauphiné, des plus distinguées par sa naissance, sa vertu et sa beauté, dit Gonzalve Toledo, s'estima heureuse de lui donner sa main. » Ce fut en effet vers cette époque qu'il épousa Marguerite du Terrail, parente de Bayard. En 1504, il fut chargé de prononcer l'*Oraison doctorale de la Saint-Thomas*. En 1509, Antoine, duc de Lorraine, passant par Lyon, à la suite de Louis XII, qui allait reconquérir le Milanais, choisit Champier pour son médecin, et l'emmena avec lui en Italie. Il assista à la bataille d'Agnadell, où il se signala, et dont il nous a laissé une brillante description. La campagne finie, il suivit le duc de Lorraine à Nancy, où il vécut jusqu'en 1515. Ce fut pendant son séjour en Lorraine qu'il composa, à la demande de son protecteur, le *Recueil ou Chroniques des histoires du royaume d'Austrasie*, qui s'arrête peu après le retour du duc dans ses Etats, c'est-à-dire au commencement de 1510. Le 24 janvier 1515, Champier se trouvait avec le duc Antoine au sacre de François I^{er}, à Reims. Bientôt après, il repassa les Alpes et gagna ses éperons à la bataille de Marignan. Le duc de Lorraine, témoin de sa belle conduite, voulut l'armer lui-même chevalier, et le créa chevalier de Saint-Georges, aux éperons d'or, titre qu'il porta constamment depuis. Ce ne fut pas le seul triomphe qu'il remporta dans cette campagne. Vers la fin de 1515, les docteurs de l'université de Pavie l'aggrégèrent à leur collège, bien que leurs statuts s'opposassent formellement à ce qu'un semblable honneur fût décerné à un étranger. « Soyez le bienvenu, lui dit le président Rustique de Plaisance, vous qui êtes très-savant parmi les savants, qui êtes noble de race et plus encore par les vertus. Dauphinois d'origine, Lyonnais de naissance, vous êtes de l'ancienne famille des Champier, champ fertile et cultivé qui a porté nos Campegi de Bologne et nos Campegi de Pavie. » C'était une des faiblesses de Champier de vouloir être noble, et comme les Champier avaient tous été bons bourgeois, il aimait à rattacher sa famille à celles qui portaient un nom presque pareil en Italie.

Rentré en France, Champier, riche des libéralités du duc de Lorraine, comblé des faveurs de la cour, renommé parmi les plus braves et les plus savants, revint se fixer à Lyon, où il reprit l'exercice de la médecine ; mais, ayant assez de fortune pour ne pas se faire l'esclave de sa profession, il s'appliqua en même temps à l'étude des sciences et des lettres. Helléniste très-habile, philosophe fécond, sinon profond, philologue, historien, poète, archéologue, mathématicien, docteur en théologie, il ne lui a manqué peut-être que de savoir se borner pour être un savant tout à fait distingué.

Ayant su s'attirer l'estime générale, Champier fut deux fois élevé à l'échevinage par le choix de ses concitoyens, en 1519 et en 1530. Son passage aux affaires municipales fut marqué par des mesures importantes et par de signalés services. C'est lui en effet qui, le premier en France, a écrit sur la police médicale un mémoire adressé au consulat, et intitulé : *Police subsidiaire à cette quasi-mutualité de pauvres de la ville de Lyon nourrie*. Champier se servit aussi de son influence sur le gouverneur de Lyon, Trivulce de Pomponne, dont il était le conseiller, le médecin et l'ami, pour propager l'instruction dans toutes les classes ; ce fut encore à son initiative, et sur un rapport motivé, que les échevins de Lyon décidèrent la création du collège de la Trinité, actuellement le lycée impérial, qu'il fut chargé d'organiser et dont il dressa les statuts. Il fut également le fondateur du collège de médecine de Lyon, constitué en association libre de tous les docteurs qui exerçaient dans cette ville (1519). Le collège de médecine de Lyon est le modèle de ceux qui furent depuis fondés en France et en Allemagne.

La position éminente de Champier, la généralité de son caractère, sa loyauté, les services qu'il avait rendus ne purent cependant le mettre à l'abri des coups de la haine et de l'injustice. De nouveaux impôts, qu'il proposa et fit établir sur les denrées alimentaires, soulevèrent le peuple. Une violente émeute éclata ; la maison de Champier fut envahie, saccagée, et lui-même n'échappa à la fureur populaire qu'en se hâtant de fuir. Il nous a laissé un récit fort intéressant de cette sédition, qu'il écrivit en latin et qu'il traduisit lui-même en français, sous le nom de Théophile Du Mas, de Michel de Barrois, avec le titre de : *Rebeyne, conjuration et rébellion du populaire contre les conseillers de la cité et notables marchands, à cause des blés*. A la suite de ces tristes événements, il se retira auprès du duc de Lorraine, son bienfaiteur, dont il était architecte (médecin en chef). Plus tard, il fut rappelé dans sa patrie par le suffrage de ses concitoyens, qui venaient de l'élire consul ; mais on ignore si Champier accepta. Il est certain cependant qu'il revint à Lyon, où il passa ses dernières années dans la retraite.

Dans ses écrits sur l'histoire, Champier présente les faits d'une manière assez heureuse ; mais, homme d'imagination plutôt que de critique, il ne les base pas sur un examen

sérieux, et admet les fables les plus absurdes. Ses travaux, cependant, renferment de précieux matériaux que les historiens venus après lui ne se sont pas fait faute de mettre à contribution.

Quant à ses œuvres médicales, bien que les progrès de la science les aient rendues inutiles pour nous, il est juste de dire que Champier a donné un salutaire exemple d'indépendance dans une foule de questions intéressant l'avenir de son art. S'il n'a pas personnellement détruit beaucoup de préjugés et d'erreurs, il a la gloire d'en avoir préparé la ruine ; c'est en suivant ses traces, en usant du libre examen qu'il avait contribué à faire prévaloir, que ses successeurs les plus résolus, le grand Fernel et Lonnus entre autres, ont fondé la véritable médecine, la médecine clinique. Il est le second auteur français qui se soit occupé de la maladie vénérienne, et qui ait indiqué des remèdes contre ce fléau.

Niceron donne les titres de cinquante-quatre ouvrages du docteur lyonnais. Nous choisissons dans cette liste les plus importants : Un ouvrage en prose et en vers, la *Nef des princes et des batailles de noblesse, avec autres enseignements utiles et profitables à toutes sortes de gens, pour cognoître à bien vivre et mourir* (Lyon, 1502, in-4^o, gothique, figures sur bois, rare ; Paris, 1525, in-8^o, prose et vers) ; la *Nef des dames vertueuses*, contenant quatre livres, le premier intitulé la *Fleur des dames* ; le second, *Du régime du mariage* ; le troisième, *Des prophéties des sibylles*, et le quatrième, le *Livre du vrai amour* (Lyon, 1503, in-4^o, gothique, rare ; Paris, 1515, in-4^o, gothique) ; *Rosa Gallica, omnibus sanitatem adfectantibus necessaria* (Paris, 1514, in-4^o) ; *Recueil ou Chroniques des histoires du royaume d'Austrasie, ou France orientale, dite à présent de Lorraine, etc.* (Lyon, 1505, in-fol., gothique ; Lyon, 1509, in-4^o, gothique ; Nancy, 1510, in-fol. ; belle édition, avec gravures sur bois) ; les *Graus croniques des princes de Savoie et Piedmont, ensemble les généalogies et antiques de Gaule* (Paris, 1516, in-fol., rare) ; la *Vie et les gestes du preux chevalier Bayard, contenant plusieurs victoires par lui faites* (Paris, 1525, in-4^o ; Paris, 1526, in-8^o ; Lyon, 1528, in-4^o, toutes éditions gothiques, rares et recherchées, bien que cette vie ne soit qu'un fatras ; *Traité de l'ancienneté et noblesse de l'antique cité de Lyon, et de la rébellion du populaire de ladite ville, etc.* (1529) ; *Hortus Gallicus, etc.*, etc. (Lyon, 1533, in-8^o) ; le meilleur livre de médecine de Champier ; le *Myroer des apothicaires, plus les luictes des cyrurgiens* (Lyon, sans date, in-8^o, gothique ; Paris, 1559) ; *Dialogus in magicarum artium destructionem* (Lyon, sans date, in-4^o) ; *Petit livre du royaume des Allobroges, dit longtemps après Bourgogne, etc.* (sans date, in-8^o). Champier s'est déguisé quelquefois sous les pseudonymes suivants : *Piercham*, anagramme de son nom ; *Campegius*, son nom latinisé ; *Théophraste Du Mas*, de *Campes*, et enfin de *La Faverge*, nom d'une terre qui lui appartenait. On l'a soupçonné d'être l'auteur du fameux traité intitulé : *De tribus impostoribus*.

CHAMPIER (Claude), seigneur de Faverges et de la Bâtie, en Dauphiné, fils du précédent, né à Lyon vers 1520. Il fut un médecin distingué, et continua l'œuvre de son père. On connaît de lui : un *Petit traité des fleuves et fondations admirables des Gaules*, traduit, dit-on, du latin de Symphorien Champier, son père, et *Des saints lieux de la Gaule ou Nostre Seigneur, par l'intercession des saints, fait plusieurs miracles*. Ces deux livres ont été imprimés à la suite des *Antiques créations des villes et cités des trois Gaules*, etc., par Gilles Corrozet (Paris, 1540). On doit aussi à Claude Champier *Brief et facile commentaire de toutes choses engendrées en l'air, comme pluyes, grâces, tonnares, foudres, esclairs, néiges, orages, vents et autres* (Lyon, Benoist Rigaud, 1558, in-16).

CHAMPIGNON s. m. (chan-pi-gnon ; gn. mil. — du bas lat. *campinotus*, de *campus*, champ, qui vient dans les lieux champêtres). Bot. Nom donné à des végétaux cryptogames terrestres, de formes très-diverses, dont les genres, fort nombreux, agarics, truffes, moisissures, urédos, puccinies, sphéries, etc., composent une grande famille, ou plutôt une véritable classe : Les **CHAMPIGNONS**, ma biche, c'est comme les hommes : rien ne ressemble aux bons comme les mauvais. (Gavarni.) Les **CHAMPIGNONS** croissent en général dans les lieux un peu humides et ombragés, tantôt à terre, tantôt sur le tronc d'autres végétaux ou sur des matières animales en état de décomposition. (Richard.) Tout **CHAMPIGNON** se compose de deux parties, l'une souterraine, l'autre aérienne. (A. Dupuis.) La croissance rapide des **CHAMPIGNONS** a pu faire croire à leur génération spontanée. (A. Dupuis.) D'Aigrefeuille pleurait de joie lorsqu'on lui parlait de ces jolis **CHAMPIGNONS** qu'on mange à Montpellier, sa patrie. (Cussy.)

Craignez le champignon, délice des festins, Que l'art fait chaque jour naître dans nos jardins. CASTEL.

Claude, faible héritier du pouvoir des Nérons, Préfère à la gloire un plat de champignons. BERNICOUR.

« Champignon de couche, Nom vulgaire de l'agaric comestible. » *Champignon de Malte*, Syn. de *CYNOMOR*. « Blanc de champignon, »

Petits filets blancs au moyen desquels les horticulteurs reproduisent les champignons. Les botanistes disent *CARCOTHE*.

— Par anal. Nom donné à divers objets dont la forme rappelle celle des agarics : *Il n'y a plus de parapluies rouges ; on ne revoit ces immenses champignons que rue de Sévres.* (Balz.) « Bouton noir ou incandescent qui se forme au lumignon d'une mèche qui brûle, quand on a négligé de la moucher : *La lampe de M. Jobard brûle pendant une nuit entière sans laisser former de champignons sur la mèche.* (L. Figuier.)

— Fam. Objet ou personne qui apparaît soudainement :

D'où cet enfant a-t-il plu ? comme a-t-on Trouvé dans ce petit champignon ? LA FONTAINE.

« Parvenu qui arrive soudainement à une haute position : *M. Thiers a été un parvenu de cour, CHAMPIGNON poussé dans les boues révolutionnaires, arriverait à la hauteur d'un chêne et protégerait éternellement les Tuileries de son ombre.* (Cormen.)

— Loc. fam. *Croître, pousser, naître comme un champignon*, Avoir une croissance soudaine ou rapide, comme il arrive en effet pour la plupart des champignons : *Cet enfant croît comme un champignon. A Paris, les maisons pousent comme des champignons.* « Arriver rapidement et comme soudainement à une haute position : *En temps de guerre et de révolution, les généraux et les ministres pousent comme des champignons.*

Ces doctes mignons Naissent en une nuit comme des champignons. RÉGNIER.

« Se dit malicieusement d'un enfant dont le père n'est pas connu, et que l'on suppose, par plaisanterie, être né spontanément, comme les champignons pousent sans semence apparente : *Connait-on le père de cet enfant ? Non : il paraît qu'il a pousé comme un champignon.*

— Hist. littér. *Champignons de l'esprit français*, Nom donné, par plaisanterie, à des bons mots des beaux esprits de Paris, arrangés par La Harpe et Grimm.

— Techn. Support dont l'extrémité est arrondie comme un chapeau de champignon, et qui sert à soutenir, dans les étalages, des coiffures et d'autres objets. « Embout de métal terminé par un bouton, dont on garnit un fourreau d'épée : *Comme Cambyse huche sur son cheval, du fourreau de son sabre tombe le CHAMPIGNON, le sabre le blesse à la cuisse.* (P.-L. Cour.) « Rond de tôle à l'extrémité d'une cheminée ou d'un tuyau.

— Chem. de fer. Epatement arrondi sur les bords, que présentent la plupart des rails, et sur lequel portent les roues des véhicules. « Rail à simple champignon ou à simple T. Celui qui ne présente qu'un seul épatement. « Rail à double champignon ou à double T. Celui à deux épagements, l'un en haut et l'autre en bas.

— Archit. hydraul. Fontaine jaillissante en forme de coupe renversée.

— Pathol. Excroissance molle et fongueuse qui se forme dans les plaies. « Nom donné à des boursofflements mous et charnus, qui ont une origine vénérienne.

— Art vétér. Substance fongueuse qui se produit parfois sur le cordon spermatique, après la castration par les casseaux. « Maladie à laquelle les chiens sont sujets.

— Hist. nat. *Champignon de mer*, Nom vulgaire de plusieurs corps que l'on trouve sur le bord de la mer, et qui ont la forme d'un champignon.

Zooph. *Champignon marin*, Espèce de polypier qui représente très-exactement le pédoncule et le chapeau d'un agarie.

— Encycl. Pendant longtemps, on a considéré les **champignons** comme formant simplement une famille, qui se subdivisait en plusieurs tribus ; mais le nombre considérable de genres qu'elle renferme, les différences caractéristiques qu'ils présentent entre eux, ont fait élever cette famille au rang de classe, et chacune de ses tribus est devenue une famille distincte. De là deux manières d'envisager le groupe des **champignons**, ou plutôt deux acceptions, l'une plus large, l'autre plus restreinte, qui s'appliquent à ce mot, et que nous allons examiner successivement.

Les **champignons**, considérés dans le sens le plus large de ce mot, sont des végétaux aussi simples dans leur organisation que variés dans leur forme. On aurait peine à croire, à première vue, que le charbon et la rouille du blé, que les moisissures dont se couvrent les corps en décomposition, que la truffe elle-même, appartiennent au même groupe que les agarics, les amanites et les bolets. « Un **champignon**, dit A. Richard, se compose en général de deux parties bien distinctes, l'une végétative, l'autre de reproduction. La première, appelée *mycelium*, qui paraît être l'origine de tout **champignon**, est formée de filaments grêles, simples ou ramifiés, nus ou engagés dans la substance même du corps sur lequel le **champignon** vit en parasite ; quand ces filaments se condensent en convergeant vers un même point, ils forment une sorte de membrane (*stroma*). La seconde, qui naît de la première, dont elle est en quelque sorte une dépendance, se compose de spores rarement

nues, plus souvent contenues dans un réceptacle de forme et de grandeur très-variées, nommé *péridium* dans les *champignons* de forme arrondie; c'est quelquefois la seule partie visible à l'extérieur, et elle est communément regardée comme le *champignon* proprement dit. • Les *spores* sont souvent réunies, en nombre variable, dans une enveloppe commune, nommée *capsule*, *sporidie*, *thèque*, etc. La position de ces spores, sporidies ou théques varie beaucoup aussi: tantôt elles sont éparses sur les filaments du mycélium, tantôt elles terminent ces filaments, tantôt elles sont réunies dans un péridium, ou placées sur la surface d'une membrane prolifère nommée *hyménium*. • Cette membrane, dont la position varie, est formée d'utricules; à sa surface, elle présente: 1° les *paraphyses*, cellules allongées, placées parallèlement les unes aux autres, et formant des espèces de villosités; 2° les *basides* ou *sporophores*, placées entre les paraphyses, plus longues qu'elles, et qui sont des utricules renflées, terminées à leur sommet par quatre tubes portant chacun une spore ovoïde ou globuleuse; 3° les *cystidies* ou *anthéridies*, qu'on observe dans l'hyménium de quelques *champignons*, sont des utricules grêles, transparentes, cylindracées, ordinairement remplies d'un suc limpide ou coloré par des corpuscules organiques. Ainsi les *champignons* se composent essentiellement d'un réseau de filaments blanchâtres (*mycélium*) cachés ou apparents, d'où surgissent à l'extérieur des *spores* ou corps reproducteurs, portés ordinairement par un réceptacle de forme variable. Quelquefois même le *champignon* est entièrement constitué par les spores.

Placés presque au plus bas degré de la série végétale, les *champignons* sont dépourvus de feuilles, de fleurs et d'organes sexuels; ils présentent toutes les couleurs, mais très-rarement la verte. Ils sont généralement terrestres ou parasites, mais jamais aquatiques. Tantôt leur accroissement est rapide, et leur durée très-courte; tantôt, au contraire, ils végètent lentement, mais leur existence se prolonge pendant plusieurs années. Ces cryptogames sont répandus sur tout le globe. Ils croissent abondamment partout où ils trouvent une chaleur et une humidité convenables, ce qui a lieu surtout dans les régions tempérées et dans la zone moyenne des montagnes; les espèces parasites ne peuvent se développer que là où croissent les végétaux sur lesquels elles vivent.

On a proposé de nombreuses classifications pour les *champignons*; nous citerons seulement les deux qui sont le plus généralement adoptées. La première est plus scientifique et plus rigoureuse; la seconde, plus pratique, et partant plus populaire. M. Léveillé considère les *champignons* comme formant une grande famille naturelle, comprenant six divisions, qu'il caractérise comme il suit: 1° *Arthrospores*: Réceptacles filamenteux, simples ou rameux, cloisonnés ou presque nuls; spores disposées en chapelet, terminales, persistantes ou caduques. Ex.: Aspergille, torule, oidium; 2° *Trichosporis*: Réceptacle floconneux, à flocons isolés ou réunis en un seul corps, simples ou rameux; spores extérieures, fixées sur toute la surface ou sur quelques points seulement. Ex.: Isarie, ocratie, botrytis; 3° *Cystosporis*: Réceptacles floconneux, cloisonnés, simples ou rameux; spores continues, renfermées dans un sporangium terminal, membraneux, muni ou non d'une columelle centrale. Ex.: Ascophore, moisissure (*mucor*), pilobole; 4° *Clinosporis* ou *stromatosporis*: Réceptacle de forme variable, renfermant dans son intérieur un *stroma* ou *clinode* (lit) ou recouvert par lui. Ex.: Charbon, puccinie, tuberculaire; 5° *Thécosporis*: Réceptacle de forme variable; spores renfermées dans des théques, avec ou sans paraphyses, situées à sa surface ou dans l'intérieur du réceptacle. Ex.: Morille, truffe, pézize, sphérie, érysiphe; 6° *Basidiosporis*: Réceptacle de forme variable; spores supportées par des basides qui recouvrent sa surface, ou qui sont renfermées dans son intérieur. Ex.: Agaric, clavaire, trémelle, lycoperdon. Ces grandes sections, basées principalement sur la disposition des spores, se subdivisent ensuite en tribus, d'après divers caractères.

M. Ad. Brongniart regarde les *champignons* comme un groupe d'un ordre supérieur, une véritable classe, qui renferme cinq familles bien distinctes: 1° *Mucédinées* ou *hyphomycètes* et *contomyètes*, connues sous le nom vulgaire et collectif de *moisissures*, et dont plusieurs ne sont probablement que l'état primitif d'autres *champignons* plus parfaits; filaments tubuleux, plus ou moins allongés; séminules de deux sortes, les unes (*spores* ou *sporules*), libres ou nues dans l'intérieur des tubes; les autres (*sporidies*), renfermées dans un conceptacle. Ex.: Oidium, botrytis, moisissure; 2° *Uredinées* ou *gymnomycètes*: Végétaux pulvériformes, dépourvus de filaments, consistant en sporidies simples, rarement cloisonnées, remplies de sporules souvent libres, parfois pédicellées, se développant sous l'épiderme, quelquefois sur l'épiderme des plantes, sous forme de taches jaunes, brunes ou noires; 3° *Lycoperdées* ou *gasteromycètes*: Végétaux d'abord liquides, laitueux, puis solides, enfin fibreux ou pulvérulents; sporules renfermées dans un péridium ou conceptacle fibreux, formant en général deux couches distinctes. Ex.: Ergot, truffe, lyco-

perdon; 4° *Champignons* proprement dits ou *hyménomycètes*: Réceptacle charnu, spongieux, subéreux ou gélatineux, recouvert par une membrane (*hyménium*), composée en grande partie de sporidies. Ex.: Agaric, amanite, merule, bolet, hydne, clavaire, morille; 5° *Hypoxylées* ou *pyrenomycètes*: Végétaux de couleur noirâtre, croissant le plus souvent sous l'écorce ou l'épiderme des arbres morts; réceptacle coriace ou ligneux, contenant des loges creuses (*thèques*), qui renferment les sporules. Ex.: Graphiole, sphérie, hypoxylon. Chacune de ces grandes familles devant, vu son importance, être l'objet d'un article spécial, nous n'avons à nous occuper ici que des *champignons* proprement dits.

— *Champignons proprement dits*. Les *champignons* auxquels on donne particulièrement ce nom dans le langage ordinaire sont des végétaux cryptogames, à réceptacle charnu, spongieux, subéreux ou gélatineux, de forme variable, tantôt globuleux, campanulé ou rameux, tantôt pourvu d'un chapeau formé de fibres solides ou vésiculeuses; recouvert diversement par une membrane (*hyménium*), formée en grande partie par les sporidies, nues ou contenues dans une capsule membraneuse (*thèque*); quelquefois enveloppé dans un sac ou tégument qui s'attache au rebord du chapeau (*velum*) ou qui le contient tout entier (*volva*), sessile ou porté sur un pied ou pédicule (*stipes*). Entrons dans quelques détails, pour expliquer à ceux de nos lecteurs qui sont peu familiarisés avec la botanique cryptogamique ce que peut présenter d'obscur la caractéristique ci-dessus. Prenons pour type, pour terme de comparaison, un exemple bien familier, le *champignon de couche* ou *agaric comestible*. Tout *champignon* se compose de deux parties, l'une souterraine, l'autre aérienne. La première, *mycélium* ou *blanc de champignon*, est une sorte de moisissure, formée de filaments blanchâtres, rampants, qui se divisent, se croisent en tous sens et finissent par former un tissu plus ou moins serré. Elle est produite par la germination d'une spore, et peut être considérée comme une tige souterraine, annuelle ou vivace, qui apporte au jour les organes de la fructification, comme les végétaux ordinaires donnent naissance à des fleurs et à des fruits. Quand le temps de la fructification est passé, le mycélium, comme les tiges souterraines des plantes vivaces, rentre dans le repos et attend une saison et des circonstances favorables pour produire de nouveau. Tous les *champignons* commencent par un mycélium, et sans lui ils cesseraient d'exister. Ce mycélium s'étend dans tous les sens; de là, la disposition circulaire que présentent souvent les *champignons*; en général, sont ceux que nous voyons naître à l'un de l'autre appartiennent à un seul et même individu. La partie aérienne, à laquelle on donne communément le nom de *champignon*, n'est donc pas un individu, une plante; proprement dite, mais une sorte de fruit, composé généralement d'un pied, *stipe* ou *pédicule*, et d'un *chapeau*. Le *pédicule* supporte les autres organes; il manque quelquefois, et alors le chapeau est dit *sessile*. Quand il existe, il occupe le centre, le côté ou un point intermédiaire du chapeau; il est, en d'autres termes, central, latéral ou excentrique. Tantôt plein, tantôt creux, il varie dans sa forme, sa dimension, sa consistance, l'aspect de sa surface. Il porte quelquefois à sa partie moyenne un *anneau* ou *collier*; c'est le reste d'un voile membraneux, qui, dans le premier âge du *champignon*, s'insère de l'autre côté au pourtour du chapeau, en recouvrant la membrane fructifère, mais qui s'en sépare lorsque le *champignon* se développe, pour rester attaché au pédicule. Le chapeau est, en général, la partie la plus importante du *champignon*. Sa forme est le plus souvent convexe, d'autres fois plane, concave ou diversement contournée; ses bords sont entiers ou divisés. Sa face supérieure présente les couleurs les plus variées, et son épiderme est tantôt adhérent, tantôt facilement séparable; elle présente quelquefois des taches ou des zones diversement colorées. Le chapeau se compose d'une partie charnue, supérieure, et, au-dessous, de l'*hyménium* ou *membrane fructifère*. Celle-ci forme des lames dans les agarics et les amanites, des veines ou des replis saillants dans les chanterelles, des tubes ou pores dans les bolets, des aiguilles ou pointes dans les hydnes, etc. Sa couleur est souvent différente de celle du *champignon*, et devient plus foncée à la maturité des spores ou corps reproducteurs que l'on trouve à sa surface.

Les *spores* sont de petits corpuscules qui reproduisent des *champignons*, comme le feraient des graines. Leur couleur, qui varie beaucoup, peut être souvent très-utile pour distinguer les espèces. On la reconnaît par un procédé bien simple: on pose le chapeau des *champignons*, les lames en bas, sur une glace ou sur une feuille de papier, qui, au bout de quelques heures, se trouve colorée par l'accumulation des spores.

Telles sont les parties que l'on observe dans le *champignon* de couche et dans beaucoup d'autres espèces. Les amanites, telles que l'oronge, présentent de plus une *volva* ou *bourse*, dans laquelle elles sont complètement renfermées dans les premiers temps, en sorte que le *champignon* ressemble assez à un œuf de poule; mais quand le cryptogame se développe, la *volva* se rompt comme la co-

quille de l'œuf, et reste, complète ou incomplète, à la base du pédicule. Le plus souvent, la partie supérieure laisse sur le chapeau des débris formant des taches blanches ou des sortes de pustules, qu'il ne faut pas confondre avec les écailles produites par l'épiderme.

On a cru pendant longtemps, et bien des personnes croient encore, que les *champignons* naissent spontanément, qu'ils sont produits par les sucs de la terre ou par la décomposition des matières organiques. Tout ce qu'on peut dire, c'est que ces substances favorisent la végétation des *champignons*, mais n'en prennent ni la forme ni la nature. Tout *champignon* provient d'une spore, comme toute plante phanérogame d'une graine. Quelques espèces croissent avec une rapidité qui a donné lieu à la locution proverbiale: *Pousser comme un champignon*. Le plus grand nombre de ces végétaux se développent quelquefois en une nuit. Ces espèces sont annuelles, et durent souvent très-peu. D'autres, au contraire, comme les amadouviens, sont vivaces, croissent plus lentement et durent un assez grand nombre d'années.

Les *champignons*, comme toutes les autres plantes, sont vivement influencés par l'air et par la lumière. Une température assez élevée, jointe à l'humidité, favorise beaucoup leur développement; aussi est-ce dans la saison chaude, et surtout pendant les pluies d'automne, qu'ils paraissent en plus grande abondance. Lorsque les *champignons* sont surpris par le froid, ils conservent leur forme tant que l'état de la température ne change pas; mais, en général, ils pourrissent quand survient le dégel. Un assez grand nombre d'espèces font toutefois exception: elles gèlent, dégèlent, et continuent de croître aussitôt que leur bonne saison arrive. L'électricité accélère la végétation des *champignons*, comme celle des autres plantes; c'est après les pluies orageuses qu'on les trouve en plus grand nombre. Cependant, si l'on en croit les maraichers de Paris, le tonnerre tue les *champignons* de couche en plein air.

Les *champignons* sont des végétaux très-aqueux; aussi diminuent-ils considérablement de poids par la dessiccation. Ils contiennent beaucoup d'azote, et, sous ce rapport, ils surpassent la plupart des autres plantes. Cette abondance de la matière azotée en fait des substances très-nourrissantes, mais indigestes. Quant au principe vénéneux d'un grand nombre d'espèces, il n'est pas bien connu, l'analyse chimique ne l'ayant pas encore isolé.

La plupart des *champignons* ont une odeur caractéristique; les uns exhalent un parfum des plus suaves, les autres sont d'une fétidité repoussante. Leur saveur varie également: tantôt elle est agréable, tantôt âcre, caustique, acide, styptique, nauséuse, etc. Quelques-uns sont fades et insipides. Ces végétaux peuvent offrir à l'homme et aux animaux un aliment aussi agréable que substantiel; ils constituent même, dans les années de disette, une ressource précieuse pour les classes pauvres de certains pays. Malheureusement, à côté d'aliments délicieux, les *champignons* renferment des poisons violents. Il importe donc de bien connaître les uns et les autres; mais ils sont si irrégulièrement distribués dans ce groupe, les caractères qui séparent les espèces sont souvent si difficiles à saisir, qu'un petit nombre de personnes, celles seulement qui en ont fait une étude spéciale, peuvent distinguer avec certitude les bons *champignons* des mauvais. Il n'y a pas de signe général qui permette d'établir clairement cette distinction; néanmoins, les caractères et les propriétés diverses de ces végétaux peuvent fournir d'assez bonnes données, mais auxquelles, nous le répétons, il faut se garder d'attribuer une rigoureuse exactitude. Les bons *champignons* ont généralement un parfum agréable; toutefois, si ce parfum est trop prononcé, l'individu doit être suspecté. Quant aux espèces dont l'odeur est désagréable, vireuse ou nauséabonde, elles sont certainement mauvaises. Il en est de même de celles qui ont une saveur âcre, brûlante, acide, poivrée, etc., ou un arrière-goût désagréable, astringent, styptique. La couleur donne des indications beaucoup moins certaines; les teintes jaune pâle ou soufre, rouge vif ou sanguin et verdâtres sont généralement regardées comme appartenant à des espèces malfaisantes. On rejette aussi tous les *champignons* qui ont des couleurs tristes, éclatantes ou bigarrées, ainsi que ceux dont les lames sont colorées en bleu, en brun ou en jaune clair, et surtout ceux dont la chair fraîchement coupée change de couleur. Il ne faut pas oublier que les nuances présentent souvent, avec l'âge, des variations qui peuvent faire commettre des erreurs funestes. Quant à la consistance, on peut dire que les bonnes espèces se distinguent le plus souvent par une chair ferme, compacte et un peu cassante. On doit regarder comme mauvaises toutes celles dont la chair est aqueuse, molle, ou, au contraire, filandreuse, pesante et coriace. Il faut proscrire absolument tout individu trop avancé en âge ou qui subit un commencement de décomposition. Enfin, on doit rejeter tous les *champignons* qui sécrètent un suc laitueux et âcre, qui changent la couleur du papier de tournesol, qui colorent en brun une cuiller d'étain ou d'argent, ou bien qui donnent une teinte noire à l'oignon avec lequel on les fait cuire.

La difficulté de se procurer des *champi-*

gnons dont les qualités alimentaires fussent parfaitement connues a dû suggérer de bonne heure l'idée d'en cultiver quelques espèces; mais on n'a réussi que pour un petit nombre; une seule même est cultivée assez en grand pour donner des résultats avantageux: nous voulons parler de l'*agaric champêtre* ou *comestible*, plus connu sous le nom vulgaire de *champignon de couche*, qui l'on trouve en si grande abondance sur le marché de Paris. Sa culture, très-étendue dans cette ville et aux environs, se fait surtout dans les caves, les catacombes et les carrières abandonnées. On la fait aussi en plein air, mais en automne et en hiver seulement. Le point essentiel de cette culture est la préparation du fumier. En toute saison, mieux au printemps et en automne, on prend du fumier de cheval bien imprégné d'urine et mélangé de beaucoup de crottin. On choisit un terrain uni et ferme, sur lequel on dispose le fumier en plancher de 1 m. 20 d'épaisseur. On marche bien sur le tas; puis, si le temps est chaud et très-sec, on mouille abondamment; dans le cas contraire, on n'arrose pas du tout. Au bout de huit à dix jours, quand la fermentation a eu lieu, tout le plancher est défilé. On le reconstruit sur-le-champ au même endroit, mais on a soin de mettre dans l'intérieur le fumier qui était sur les côtés ou à la superficie. Le plancher étant rétabli, on le laisse reposer encore sept à huit jours, au bout desquels on le remanie de la même manière. Cinq ou six jours après cette dernière opération, le fumier doit avoir acquis le degré de douceur nécessaire pour être employé. S'il en est ainsi, c'est-à-dire si ce fumier a une couleur brunâtre, s'il n'a plus d'odeur, s'il est bien lié, moelleux sans être trop humide, on peut tout de suite établir la meule. Si, au contraire, il était sec et peu lié, ou gâcheux et mouillé, on ne devrait pas l'employer. Dans le premier cas, on peut le ramener au point convenable en l'humectant légèrement; mais, dans le second, il y a peu d'espoir, et le plus sûr est de recommencer. Les meules à *champignons* ont ordinairement de 0 m. 50 à 0 m. 65 de largeur à la base. On les élève à la même hauteur en les retrécissant de manière qu'elles se terminent en dos d'âne. On bat doucement les côtés avec une pelle, puis on les peigne, c'est-à-dire qu'avec les doigts ou la fourche on les ratisse légèrement pour les approprier et les consolider. Si l'emplacement est situé en plein air, on dispose par-dessus la meule une couverture en litière appelée *chemise*, et on baigne de temps à autre, quand la température est sèche et très-chaude. Aussitôt que la meule a acquis une chaleur de 30° à 32° centigrades, on la *larde*, c'est-à-dire qu'on la garnit de *blanc de champignons*. Voici en quoi consiste cette opération: « A 0 m. 05 du sol, dit M. Joigneaux, et sur une seule ligne, tout autour de la meule, on pratique dans le fumier, à 0 m. 33 l'une de l'autre, des ouvertures de la largeur de la main, et, dans chacune de ces ouvertures, on introduit un fragment de *blanc de champignon*. Ce morceau de blanc ou *mise* est ordinairement large de trois doigts et long de 0 m. 08 à 0 m. 10. Dès qu'il est à sa place, on rabat le fumier par-dessus pour le bien cacher. Quelques cultivateurs ne se contentent pas d'une ligne de blanc, ils en font un second rang à 0 m. 18 au-dessus du premier. » Cela fait, on remet la chemise s'il en est besoin. On laisse les meules en repos pendant dix ou douze jours; après ce temps, on les visite pour voir si le blanc a pris, ce qui se reconnaît aux filaments blanchâtres qui s'étendent autour de chaque mise. Là où il n'y a pas de filaments, le blanc ne valait rien; on l'ôte et on le remplace. Lorsque le blanc a pénétré jusqu'au sommet de chaque meule, c'est le moment de procéder au *gobelage* ou *goptage*. Cette opération consiste à répandre sur la couche environ 0 m. 01 de terre meuble, tamisée très-fin, que l'on bat ensuite avec le dos d'une pelle, ce qui constitue le *talochage*. Dans les expositions en plein air, la chemise ne doit jamais être enlevée, son but étant de procurer aux *champignons* les deux conditions que présentent les caves, l'obscurité et la fraîcheur. La récolte commence dès que les *champignons* ont atteint la grosseur d'un œuf de pigeon; elle se continue tous les deux jours et dure deux ou trois mois, quelquefois davantage. On a soin, chaque fois qu'on fait la cueille, de mettre un peu de terre tamisée dans le trou laissé par les *champignons*. Dans les caves, les meules se conservent plus longtemps qu'à l'air libre; mais les produits sont moins savoureux et se vendent moins cher.

La culture artificielle des *champignons*, telle que nous venons de la décrire, est celle que pratiquent les maraichers et les champignonnistes de Paris. On s'accorde généralement à la regarder comme la plus parfaite. Il existe cependant d'autres méthodes, dont quelques-unes ne sont pas à dédaigner; nous citerons particulièrement la culture de Philippe Miller, botaniste et horticulteur anglais, et celle de Hooghvorst. Nous devons aussi une mention spéciale à M. le docteur La Bortette, auteur d'un procédé qui donne des résultats inconnus jusqu'à ce jour. Ce procédé consiste à remplacer le fumier qui sert à former les couches ordinaires par du sulfate de chaux (pierre à plâtre) fortement tassé, auquel on ajoute une certaine quantité de nitrure de potasse, connu vulgairement sous le nom de *sel de nître*. M. La Bortette a ainsi obtenu des agarics dont le poids moyen attei-

gnait 600 grammes, tandis que celui des *champignons* obtenus par la méthode ordinaire ne dépasse guère 100 grammes.

Les anciens, qui connaissaient l'usage des couches, avaient encore trois autres procédés de culture. Le premier consistait à arroser souvent une souche de figuier couverte de fumier, ou un amas de cendres de végétaux; le second, à abreuver d'un mélange de vin et d'eau une souche de peuplier noir; le troisième, à arroser fréquemment le sol avec de l'eau dans laquelle on avait fait bouillir des baies de laurier. Il est évident que ces procédés ne pouvaient à eux seuls propager les *champignons*, mais du moins ils facilitaient leur propagation en réalisant les circonstances favorables. Il en est de même du moyen qu'emploient les Chinois pour se procurer plusieurs espèces comestibles, en mettant dans un bon sol et à une exposition convenable des morceaux d'écorces et de bois pourris de peuplier, d'orme, de châtaignier, de mûrier ou d'autres essences. Il faut citer, dans le même ordre de faits, la manière dont on obtient à Naples l'agaric napolitain. Cette espèce croît sur le marc de café pourri et gardé dans un endroit humide pendant huit à dix mois. Cette découverte, comme tant d'autres, est due au hasard, mais on a su la mettre à profit, et aujourd'hui le marc de café est soigneusement recueilli dans la ville de Naples. On retrouve quelque chose d'analogue dans ce qui se passe à Amboine et aux îles voisines; là, on rassemble le brou des noix muscades ou les débris du sagoutier et on en forme des tas, sur lesquels se développent deux agarics d'une espèce particulière. Mais, en général, les procédés de culture des *champignons* sont fondés, comme ceux des plantes phanérogames, sur l'emploi des organes de végétation ou de reproduction, en d'autres termes sur le semis ou le bouturage; le premier de ces modes a son analogue dans la germination des spores, le second dans la division du blanc ou mycélium. Ainsi on a obtenu des agarics en répandant leur poussière séminale sur un tas de feuilles de chêne en décomposition. Un horticulteur anglais assure même avoir obtenu des morilles de semence. Dans les Landes, on arrose la terre d'un bosquet planté de chênes avec de l'eau dans laquelle on a fait bouillir l'agaric palomet ou le bolet comestible, et l'on propage ainsi ces espèces; d'autres fois on enterre dans le sol des rondelles de peuplier de quelques centimètres d'épaisseur, préalablement frottées avec les lames de divers agarics, qui y déposent ainsi leurs spores. On peut aussi transplanter les *champignons* avec la motte de terre qui les contient, ou simplement repiquer leur mycélium. On propage ainsi des agarics, et même, assure-t-on, les morilles et les truffes; mais le fait le plus curieux est le suivant : on vend en Italie des blocs de pierre appelés *pietra fungaja* (pierre à *champignons*); ils ont souvent plus d'un pied de diamètre. En les examinant avec soin, on voit qu'ils se composent de terre durcie, mélangée avec des ramifications noires, qu'on a reconnues être le mycélium d'une espèce de bolet fort recherchée à Naples et dans d'autres pays, le *boletus taberaster*. Ces pierres, mises dans une cave et arrosées, donnent, quand on le désire, du jour au lendemain, une récolte de *champignons*. Ces blocs se vendent fort cher, et sont exportés jusque dans le Nord; mais là ils dégénèrent souvent, et, dans la plus grande partie de la France, une serre serait indispensable pour ce genre de culture.

Nos lecteurs nous sauront gré, en terminant cet exposé des méthodes de culture des *champignons*, de leur indiquer un procédé très-simple pour se faire à eux-mêmes une couche à *champignons*. Il faut se procurer : 1° une hrouettée de bouse de vache sans paille; 2° une bourriche de blanc de *champignon*; 3° du salpêtre ou nitre; 4° une espèce de boîte de bois sans couvercle, longue de 1 m. ou 1 m. 20, large de 0 m. 50 à 0 m. 60. Aux environs de Paris, la bouse coûte 0 fr. 60; le blanc, qui se trouve chez tous les grainetiers, de 2 à 3 fr.; le salpêtre, 0 fr. 40. On laisse sécher la bouse à l'ombre une quinzaine de jours, puis on l'entasse dans la caisse en un tas long de 1 m. environ et un peu moins large que le fond de la caisse. On étale la bouse par couches, à la main, en la mêlant de bonne terre fine et en jetant un peu d'eau dans laquelle on a pulvérisé le salpêtre. La meule terminée aura environ partout 0 m. 10 de hauteur, et contiendra tout le salpêtre. Elle doit être tassée très-fortement. On étale alors le blanc, sans le briser trop, et on le recouvre de bouse, puis de 0 m. 03 de terre. On foule le tout, on le place à l'obscurité, dans une cave, sous un escalier, n'importe où; on le couvre d'une chemise de paille, et tout est fini. Six semaines après, la couche est couverte de *champignons*, qui se renouvellent sans cesse pendant deux ans environ, après quoi on la démolit, et, avec le blanc qui a envahi la bouse, on en refait une nouvelle. Lorsque la couche est trop sèche, on arrose légèrement; mais un excès d'humidité est très-mauvais. Par ce procédé, on aura assez de *champignons* pour satisfaire aux besoins d'une famille entière, ressource bien précieuse à la campagne, où l'on ne peut jamais se procurer l'excellent cryptogame.

On doit récolter les *champignons* peu de temps avant de les consommer; choisir un temps sec; couper le pédicule près du sol, et ne pas les arracher, car la terre pourrait s'in-

troduire entre les lames, ou dans les tubes ou les alvéoles. On choisira des *champignons* peu avancés, sans attendre que le chapeau soit entièrement développé. Après les avoir bien triés, on enlève les lames et les tubes, appelés *foin* par les cuisiniers, et même le pédicule, lorsque celui-ci est dur ou filandreux; on les fait blanchir dans de l'eau froide ou tiède, à laquelle on ajoute un peu de vinaigre, et que l'on a soin de rejeter ensuite. Plusieurs espèces peuvent se manger crues et sans aucun apprêt; tels sont le *champignon* de couche, le ceps, la couleuvrée, la clavaire. Pour d'autres, au contraire, si l'on veut les manger avec plaisir et sans danger, la cuisson devient indispensable; mais elle ne doit pas être trop prolongée. Nous citerons, dans cette catégorie, l'agaric acre, le bolet hépatique, la chanterelle, les hydres, etc. Cependant on est dans l'usage de soumettre toutes les espèces à certaines préparations culinaires qui les font trouver meilleures, mais que nous ne pouvons songer à décrire ici.

On conserve les *champignons* pendant un temps plus ou moins long, soit en les faisant sécher, soit dans l'huile d'olive, l'eau salée ou le vinaigre, qu'on aromatise comme pour les conserves ordinaires. Ainsi préparés, ils perdent plus ou moins de leur parfum et sont bien inférieurs aux *champignons* frais. Ils n'en constituent pas moins une excellente provision de ménage; aussi, dans certains pays, s'en fait-il depuis quelques années un assez grand commerce.

Il nous reste à parler maintenant des *champignons* vénéneux, de ceux qui exercent sur l'économie animale une action plus ou moins nuisible. Les exemples d'empoisonnement par les *champignons* ne sont que trop fréquents; c'est donc une erreur de prétendre, avec plusieurs auteurs, qu'on peut manger indistinctement toutes les espèces. Sans doute il n'y a pas de ligne de démarcation bien tranchée entre ce qu'on appelle les bons et les mauvais *champignons*; quelques-uns sont sur la limite, et on les qualifie de suspects. L'âge, le tempérament des personnes, le degré de développement des *champignons*, le milieu dans lequel ils ont crû, le mode de préparation, le temps depuis lequel ils ont été apprêtés, la quantité ingérée, etc., influent puissamment sur leurs propriétés. L'imagination, dit encore M. A. Dupuis, joue quelquefois aussi un très-grand rôle. On cite des cas nombreux de personnes ayant éprouvé des symptômes d'empoisonnement pour avoir mangé de très-petites quantités de *champignons* que d'autres personnes avaient consommés en abondance sans rien éprouver. Dans la plupart des cas, la peur seule a causé tout le mal. Certaines espèces, mangées même en quantité considérable, déterminent seulement du malaise, de la pesanteur, du gonflement; d'autres produisent de la faiblesse, de la stupeur et un délire passager. Mais il en est malheureusement un trop grand nombre qui sont des poisons subtils... Nausées et vomissements, défaillances, anxiété et état de stupeur, enfin convulsions et mort; tels sont, en résumé, les symptômes de l'empoisonnement par les *champignons*. Des que ces symptômes se manifestent, il faut faire appeler un médecin; mais, en attendant son arrivée, on doit administrer en toute hâte un vomitif ou mieux un vomit-purgatif. Si les secours convenables n'ont pas été donnés à temps, ou si les accidents ne se sont manifestés que quelques heures après l'ingestion, on doit recourir aux purgatifs, par exemple à une potion faite avec l'huile de ricin et le sirop de nerprun ou de fleur de pêcher; aux lavements faits avec la casse, le séné et le sulfate de magnésie, ou, à défaut, avec une forte décoction de iabac. On doit se garder de donner du vinaigre, de l'éther ou de l'eau salée, qui ne pourraient que contribuer à répandre le poison dans toute l'économie.

On peut, dit M. Dupuis, au moyen de certaines préparations, enlever aux *champignons* leur principe vénéneux, sinon en totalité, du moins en assez forte proportion pour qu'ils ne soient plus mortels. On les fait, pour cela, macérer longtemps dans l'eau pure, et mieux dans l'eau salée, le vinaigre, l'alcool, l'éther ou l'huile. On peut encore les plonger dans de l'eau bouillante. Ces liquides dissolvent en entier le principe vénéneux sans le neutraliser ou le dénaturer; ils deviennent donc eux-mêmes très-vénéneux, et l'on doit les rejeter avec soin. On renouvelle cette opération plusieurs fois, puis on fait sécher les *champignons*; en Russie, on les conserve quelquefois dans l'eau salée. Les procédés au moyen de l'eau sont simples, faciles et fort peu dispendieux.

— Art vétér. En chirurgie vétérinaire, on donne le nom de *champignon* à une tumeur indurée, quelquefois purulente dans son centre, dont le cordon testiculaire du cheval peut devenir le siège à la suite de la castration. Dans le langage pratique, on emploie comme synonyme de cette expression celle de *squirre du cordon*; mais cette désignation doit être rejetée parce qu'elle implique une transformation de tissu qui n'existe pas dans le cas actuel. Dans l'origine, cette tumeur n'est qu'une induration chronique du moignon du cordon testiculaire, consécutive à la castration. Le nom de cette maladie lui vient de la forme renflée que présente l'extrémité tronquée du cordon testiculaire qui en est affecté.

Les tumeurs qui peuvent se développer dans le cordon, à la suite de la lésion qu'entraîne la castration, ont été divisées, eu égard à leur situation et à leur étendue, et l'on reconnaît un *champignon extra-scrotal*, un *champignon* sous-cutané, et, parmi ces derniers, des *champignons extra-inguinaux*, *intra-inguinaux* et *intra-abdominaux*. Certaines manœuvres de l'opération, certaines manipulations inconsidérées pendant la cicatrisation, les tractions violentes exercées sur le cordon, l'exposition permanente de ce dernier au contact de l'air, sont autant de causes qui ont une certaine part dans le développement du *champignon*; mais cette part est peut-être beaucoup moindre qu'on ne le croit généralement, car nombreuses sont les circonstances où cette maladie se manifeste sans que rien autorise à lui assigner les causes ci-dessus énoncées.

Les symptômes du *champignon* varient suivant qu'il fait hernie en dehors du scrotum, ou qu'il est recouvert par le sac des enveloppes. Dans des conditions différentes de siège, de volume, de consistance, il peut ne constituer qu'une maladie toute locale, au lieu de déterminer des désordres généraux plus ou moins graves, par le retentissement dans tout l'organisme des douleurs dont il est le siège et des principes morbides dont il peut être la source. De tous les *champignons*, celui qu'on appelle *extra-scrotal* est le moins grave, puisqu'il consiste seulement dans l'induration de la partie du cordon qui fait hernie en dehors du sac cutané cicatrisé autour de lui. Les *champignons* sous-cutanés sont beaucoup plus graves, en raison de leur extension dans l'intérieur d'une cavité splanchnique, car ils s'accompagnent toujours de désordres généraux persistants et qui croissent avec eux. Les moyens mis en usage pour faire disparaître les tumeurs dont le cordon testiculaire peut être le siège après la castration sont de différente nature. Les émollients, les topiques résolutifs externes, les caustiques, la cautérisation et l'extirpation, seuls ou associés dans une certaine mesure, peuvent être employés. Toutes ces méthodes sont bonnes, si l'on sait s'inspirer des circonstances pour donner la préférence à l'une sur les autres, ou pour associer ensemble celles qui sont le mieux indiquées. Toutes les fois que le *champignon* est circonscrit à une partie assez inférieure du cordon, pour qu'on puisse l'exciser complètement et appliquer sur une partie non malade les moyens à l'aide desquels on peut parvenir à le détacher, il faut recourir à l'extirpation, qui est le mode de traitement le plus sûr et le plus expéditif. On exécute cette opération par trois procédés différents : les casseaux, la ligature et l'écrasement linéaire; quoique tous bons, ces moyens ne répondent pas tout à fait aux mêmes indications.

CHAMPIGNONNIÈRE s. f. (chan-pi-gno-ni-ère, gn. mil. — rad. *champignon*). Hortic. Couche de fumier préparée pour faire venir les *champignons* comestibles : *Beaucoup de champignonnières sont placées dans les caves. On a fait des champignonnières portatives.*

CHAMPIGNONNISTE adj. m. (chan-pi-gno-ni-ste, gn. mil. — rad. *champignon*). Se dit du maraîcher qui s'occupe spécialement de la culture des *champignons*.

— Substantif. : *Un champignonniste. En 1845, M. Louis-Dominique Noaillon fut signalé à la Société centrale d'horticulture comme l'un des premiers et des plus intelligents champignonnistes des environs de Paris.* (Pépin.)

CHAMPIGNY, bourg et commune de France (Seine), canton de Charenton-le-Pont, arrondissement de Paris, N.-E. de Sceaux, à 14 kilom. de Paris, sur la Marne; 1,944 hab. Fours à chaux, tannerie; commerce de grains. Belles villas; châteaux modernes. Bourg et commune de France (Indre-et-Loire), arrondissement de Chinon, sur la Veuve. 1,098 hab. Les Bourbon-Montpensier avaient à Champigny un magnifique château, que Richelieu fit démolir, pour se venger de Gaston d'Orléans à qui ce domaine était échu. L'implacable cardinal ne laissa debout que le logement des pages, que Mlle de Montpensier vint habiter, en 1656, à l'issue de son procès, et la Sainte-Chapelle, édifice des plus intéressants, commencé en 1508 par Louis I^{er} de Bourbon et achevé par son fils, Louis II, premier duc de Montpensier. Cette chapelle, classée aujourd'hui au nombre des monuments historiques, offre plusieurs dispositions évidemment copiées sur celles de la Sainte-Chapelle de Paris. Toutefois, elle n'a qu'un seul étage, et est entourée d'un portique dont les arcades à plein cintre constituent la base des contreforts qui se terminent par des pinacles sculptés. Deux chapelles latérales forment les bras de la croix; l'une est ornée des armes de Longwy, l'autre de celles des Bourbon-Montpensier. De magnifiques vitraux, dus à Robert Pinagrier, représentent des traits de la vie du Christ et de l'histoire de saint Louis et des personnages de la famille des Bourbons. La chapelle était défendue autrefois par une plate-forme flanquée d'une tour ronde et entourée d'eau.

CHAMPIGNY (Jean, chevalier de), littérateur et historien français, né en 1717, mort à Amsterdam vers 1787. Il était colonel lorsque, abandonnant la carrière des armes, il se mit à visiter les principaux États de l'Europe et à cultiver les lettres. Outre des traductions d'ouvrages anglais et allemands, on a de lui

divers écrits, dont les principaux sont : *Réflexions sur le gouvernement des femmes* (Londres, 1770), et *Nouvelle histoire d'Angleterre* (1777, 2 vol.).

CHAMPIN (Jean-Jacques), peintre et lithographe français, né à Sceaux en 1796, mort en 1860. Élève de Storelli et de Régnier, il se livra particulièrement à l'étude du paysage, et acquit la réputation d'un excellent aquafortiste. On cite surtout, en ce genre de peinture, ses tableaux représentant une *Partie des côtes de la Provence prise des hauteurs de Nice* (1831), et *Souvenirs du Lignon* (1859). Champin a produit aussi un grand nombre de planches lithographiées, entre autres : les *Vues d'Antibes et d'Avignon*, les *Vues de Paris au xve siècle*; les *Habitations des personnages célèbres contemporains*; le *Paris historique*; dont le texte est de Ch. Nodier; le *Voyage dans l'Amérique du Sud, de Castelnau*, etc.

CHAMPION s. m. (chan-pi-on. — Ce mot semble, au premier abord, dériver du français *champion*, provenant lui-même du latin *campus*, dans le sens de champ de bataille. Cependant, nous préférons, avec M. Chevallet, le faire dériver d'une racine germanique, qui a le sens beaucoup plus spécial de lutte, de bataille, etc., et qui avait déjà tenté de s'introduire dans notre vieille langue française, sous la forme, complètement inusitée aujourd'hui, de *cembel*, escarmouche. Cette racine se retrouve dans l'ancien allemand *kampf*, *kampf*, bataille, *kempho*, soldat, combattant, qui a donné naissance au *chempo* du gothique, au *kampf* et au *chemfen* de l'ancien allemand, au *kampf* de l'allemand moderne, au *camp* de l'anglo-saxon, au *kamp* du hollandais, du danois et du suédois. L'italien dit *campione*, et l'espagnol *campesón*. Le nom espagnol *campesador*, qui avait été donné au Cid, veut dire également champion, et doit être rattaché à la même racine). Celui qui combattait en champ clos pour sa querelle ou pour la querelle d'autrui : *Brave champion. Vaillant champion. Celui qui ne pouvait pas combattre de leur personne, comme les vicilards, les estropiés, les ecclésiastiques, les dames, fournissaient des champions.* (Acad.)

— *Champion des dames*, Nom que l'on donnait, dans les tournois, au chevalier qui prenait sous sa protection quiconque, puni pour avoir enfreint quelque règlement, venait implorer la merci des dames.

— *Champion du roi*, Chevalier armé de pied en cap, qui, au couronnement du roi d'Angleterre, vient, dans la salle de Westminster, jeter un défi à quiconque oserait élever des doutes sur la légitimité des droits du nouveau souverain :

Le champion armé de la vieille Angleterre,
Aux salves des canons, au branle du beffroi,
Doit défier le monde... V. Hugo.

— Par ext. Combattant : *Les seuls champions qui pussent tenir devant les chevaliers de France étaient les chevaliers d'Angleterre.* (Chateaub.)

Aussitôt contre Evrard vingt champions s'élançent.
BOULEAU.

Tandis que coups de poing troitaient,
Et que nos champions songeaient à se défendre,
Arrive un troisième larron,
Qui saisit maître Aliboron.

LA FONTAINE.

— Défenseur, soutien : *CHAMPION de la foi. Se faire le champion des faibles. Se donner pour le champion des idées nouvelles.* Il se prend aussi en mauvaise part : *Cet homme est le champion des mauvaises causes.* (Acad.)

— Fig. Objet contre lequel il faut soutenir une lutte : *Le malheur est un champion difficile à terrasser.* (Chateaub.)

— Iron. *C'est un vaillant champion*, Se dit d'un homme qu'on regarde comme peu courageux.

— **Antonymes.** Agresseur, provocateur. — Adversaire.

— **Encycl.** On appelait *champions*, à l'époque des combats judiciaires, les personnes qui remplaçaient, dans les duels ordonnés par la loi, celles qui avaient de justes et légitimes excuses pour s'abstenir de combattre. Au mot *combat*, nous dirons comment on en était arrivé à remplacer le droit par la force, et comment les causes civiles ou criminelles se jugeaient, non devant un tribunal et à la suite de plaidoiries, mais devant une grande multitude de peuple, à la suite d'un duel à l'épée, à la lance ou au bâton. Ordinairement chacun soutenait sa cause; mais ceux qui en étaient empêchés élaient un avoué, c'est-à-dire choisissaient un *champion*, qui, pour un prix convenu, allait se battre pour eux. Les excuses admises pour se faire remplacer par un *champion*, pour prendre un avoué, comme on disait, étaient déterminées par la loi. La première était la perte d'un membre ou la preuve évidente d'une grande faiblesse de corps qui empêchait le combattant d'une infirmité trop grande; la seconde, un âge supérieur à soixante ans; la troisième, les maladies chroniques, les accès de goutte, de fièvre ou autres; la quatrième, le sexe féminin. Toutes les personnes comprises dans ces quatre catégories pouvaient se faire représenter par des *champions* dans toutes les accusations qu'on leur intentait. À d'autres cette faculté appartenait, mais seulement comme privilège; par exemple, aux chevaliers accusant un inférieur de vol, de rapt ou de maléfices; aux clercs, aux

moines, aux évêques, à qui les canons défendaient de verser le sang; et enfin à tout accusé dont la condamnation ne pouvait entraîner ni la mort ni la perte d'un membre. Mais aux parricides et à ceux qui avaient commis quelque crime atroce, il était interdit de présenter un *champion*, sauf le cas de force majeure.

Cet office de *champion* ou d'avoué, qui avait été d'abord essentiellement gratuit, et rendu par des parents ou par des amis à leurs parents et à leurs amis, avait fini par devenir mercenaire, à mesure que les combats s'étaient multipliés, et il y avait, vers le x^e siècle, toute une classe d'hommes n'ayant d'autre profession, d'autre moyen d'existence que de se battre pour les autres. Ce métier, qui n'avait rien de très-honorable, était réputé infâme, et le *champion* était mis par la loi au même rang que le joueur, le saltimbanque et la femme débauchée. Les *champions* se louaient, soit à un seigneur, soit à une commune, soit à un couvent, soit à une église, pour soutenir toutes leurs querelles et combattre tous leurs ennemis. Ce n'était pas là une sinécure; car, pendant longtemps, ce ne furent pas seulement les causes criminelles qui se vidèrent en champ clos, mais aussi les causes civiles, et parfois on alla jusqu'à terminer de cette façon des discussions théologiques.

Avant de commencer le combat, les *champions* recevaient les sacrements, comme pour bien attester devant tous qu'ils soutenaient une cause qu'ils croyaient juste et vraie, et qu'ils étaient éloignés de toute fraude et de toute calomnie. Ensuite ils descendaient dans l'arène, les cheveux coupés au-dessus des oreilles, et les reins serrés par une ceinture, afin d'avoir plus d'agilité. Ils combattaient toujours à pied, les nobles hommes ayant seuls le privilège de combattre à cheval; et encore un chevalier accusé de meurtre ou d'homicide devait également combattre à pied, et les cheveux taillés à la manière des *champions*. Leurs armes étaient des bâtons, recouverts quelquefois, mais assez rarement, de drap, de cuir ou d'étoiles. Le bouclier était une grande plaque de bois nommée *harasse*, avec laquelle ils paraient les coups de leurs adversaires; quand ils étaient fatigués, ils posaient ce bouclier à terre, et se reposaient un instant; de là est venue l'expression *harassé*. Le *champion* qui était vaincu avait le poing coupé, peine qui n'avait pas seulement pour but de le punir du parjure qu'il avait commis en soutenant le parti du coupable, mais aussi de l'intéresser à se défendre consciencieusement, et à ne pas trahir la cause de celui qui l'avait choisi. Dans les cas graves, il en était autrement: si l'accusé était passible de mort, le *champion* partageait son sort; on traînait le vaincu avec un crochet hors des lices, et on le menait au gibet, où il était pendu bel et bien, tandis que son client subissait le même supplice. Si, par hasard, le *champion* vaincu échappait à un de ces deux châtimens, la carrière n'en était pas moins fermée pour lui, et il ne pouvait plus descendre en champ clos que pour soutenir sa propre cause. Malgré tant de risques à courir, malgré l'inique différence qui existait entre le client, puisqu'en cas de défaite le premier était puni par la perte d'un membre, tandis que le plus souvent le second en était quitte pour une amende, on trouvait toujours plus de postulants qu'il n'y avait de places.

Champion des dames (LE), poème de Martin Franc, qui vivait au milieu du x^e siècle, et qui fut secrétaire de deux papes, Félix V et Nicolas V. On trouverait étrange aujourd'hui qu'il ait tenu une si haute place dans la hiérarchie cléricale, daignât écrire un long poème pour venger le beau sexe des injures de ses détracteurs; on n'avait pas de semblables scrupules à cette époque, et l'ouvrage de Martin Franc, dédié à Philippe le Bon, duc de Bourgogne, est hardiment signé: secrétaire du pape Félix V. Ce long poème, parfois assez lesté, est un plaidoyer en faveur des femmes, et il renferme plus d'un trait de ressemblance avec le célèbre ouvrage de M. Le Gouvé, le *Mérite des femmes*. Le poème de Franc est une discussion entre Malebouche, qui attaque les dames, qui fait ressortir leurs vices, leurs défauts, leur caractère insupportable, passant successivement en revue toutes celles qui, depuis Eve, ont laissé une méchante réputation, et Franc-Vouloir, qui se fait l'avocat des femmes, entonne un hymne à leur louange, célèbre leurs vertus, et parle de toutes celles qui se sont illustrées, à commencer par la Vierge, dont la conception immaculée lui paraît la plus forte preuve de la supériorité du sexe féminin sur le masculin. C'est dans ce poème que se trouve le conte des *Oies du frère Philippe*, imité de Boccace, et traduit depuis par La Fontaine.

Cy vous conterai d'ung novice
Qui onques vu femme n'avoit,
Innocent estoit et sans vice,
Et rien du monde ne sçavoit,
Tant que celluy qui l'ensuivoit
Lui fist accroire par les voies,
Des belles dames qu'il vëoit,
Que c'estoient tout oysons et oyse.
On ne peut nature tromper :
Et après tant luy en souvint
Qu'il ne put disner ne soupper,
Tant amoureux il en devint.
Et quand des moines plus de vingt
Luy demandèrent qu'il musoit,
Il respondit, comme il convint,
Que veoir les oves lui plaisoit.

Inutile de dire que ce poème fut bien accueilli des dames, dont il prenait si chaudement le parti; mais la vogue en fut aussi éphémère que brillante, et il est aujourd'hui complètement ignoré. Cependant Martin Franc n'a pas à se plaindre de cet oubli prématuré, car il ne cherchait ni la gloire ni la fortune; il plaçait plus haut ses espérances; en effet, il termine ainsi son poème :

Si que veuillez moy secourir,
Dames, et en faits et en ditz,
Veuillez pour Martin requérir
Le royaume de paradis.

C'est un moyen assez original, pour gagner le ciel, que de faire un poème en l'honneur du beau sexe.

CHAMPION (Pierre), jésuite français, né à Avranches en 1631, mort à Nantes en 1701. Il a composé quelques biographies ecclésiastiques. Son principal ouvrage est la *Vie des fondateurs des maisons de retraite* (1698), qu'il a signé de son nom anagrammatique de *Phonanie*.

CHAMPION (Edme), surnommé *l'Homme au petit manteau bleu*, philanthrope, né à Châtel-Censoir (Yonne) en 1764, mort au même lieu en 1852. Orphelin, il fut amené à Paris à l'âge de sept ans, et recueilli par une bonne femme de portière, qui lui fit apprendre l'état de bijoutier. Il devint ensuite associé d'un joaillier, gagna une fortune considérable dans le commerce, et se voua, depuis les dernières années du règne de Charles X, au soulagement des misères de la classe nécessiteuse de Paris. On le vit constamment dès lors, revêtu de son petit manteau devenu historique, pratiquer en personne ses charités sur la voie publique, faisant journellement distribuer des soupes économiques, des aliments et des habits à tous ceux qui se présentaient. Il fut décoré par Louis-Philippe, et, en 1848, il se présenta comme candidat à l'Assemblée nationale, mais il échoua. C'est que la popularité de *l'Homme au petit manteau bleu* commençait à décliner. La charité, la véritable charité, la charité évangélique est assurément la première de toutes les vertus; seulement Champion oubliait qu'elle a pris ces mots pour devise : « Que votre main gauche ignore ce que donne votre main droite. » Il voulait que non-seulement sa main gauche, mais encore tout Paris, mais toute la France, mais le monde entier, sussent ce que donnait sa main droite. Immédiatement au-dessous de la charité se tient la philanthropie, qui est encore une fort belle chose, mais à la condition que ses bienfaits ne tombent pas dans l'ostentation, qui est comme la réclame de la vanité. C'est pourquoi il nous semble que Champion et saint Vincent de Paul ne devront jamais figurer dans le même cadre et dans le même tableau.

CHAMPION (Maurice), homme de lettres, né à Paris en 1824. Il a été longtemps secrétaire de M. Capelle. Il a collaboré à la *Biographie universelle* de Michaud, à la *Nouvelle Biographie* de Didot, au *Dictionnaire des contemporains*, etc., et s'est fait connaître par un ouvrage considérable, intitulé les *Inondations en France depuis le vie siècle jusqu'à nos jours*, etc. (1858-1864, 6 vol. in-8°). Parmi ses autres écrits, citons : *Frédéric Souté, sa vie et ses ouvrages* (1847); la *Fin du monde et les comètes* (1859).

CHAMPION DE CICÉ (Jérôme-Marie), prélat et homme d'Etat, né à Rennes en 1735, mort à Aix en 1810. Evêque de Rodéz en 1770, archevêque de Bordeaux en 1781, il fut un des premiers députés du clergé aux états généraux de 1789 qui se réunirent au tiers état, fut nommé garde des sceaux le 3 août, approuva en cette qualité les décrets sur la constitution civile du clergé et sur les biens ecclésiastiques, mais signala en général son administration par des actes déplorables qui donnèrent lieu à de nombreuses accusations contre lui. Il émigra pendant la Terreur, revint en France en 1801, et fut nommé par le premier consul archevêque d'Aix.

CHAMPION DE NILON (Charles-François), littérateur français, né à Rennes en 1724, mort à Orléans en 1794. Après la dissolution de l'ordre des jésuites, dont il faisait partie, il devint curé à Orléans. Il a laissé quelques ouvrages, entre autres : *Morceaux choisis des prophètes*, mis en français (1777, 2 vol.); *Amusements lyriques d'un amateur* (1778), et *Nouvelles histoires et paraboles* (1786).

CHAMPION DE PONTALIER (François), théologien français, né à Rennes en 1731, mort en 1812. Il était frère du précédent, et, comme lui, faisait partie de l'ordre des jésuites. Ses principaux ouvrages sont : *Variétés d'un philosophe provincial* (1767); le *Théologien philosophe* (1786, 2 vol.), etc.

CHAMPIONNE s. f. (chan-pi-o-ne — fém. de *champion*). Fam. Femme qui soutient une lutte :

Tous viennent sur mes pas, hors les deux *championnes*.
MOLIÈRE.

« Femme hardie, redoutable dans la lutte ou dans la discussion : C'est une rude *championne*. »

CHAMPIONNET s. m. (chan-pio-né). Petit, jeune champion : *L'endroit est bien choisi, mon championnet, et nous serons en gentilshommes*. (Gér. de Nerv.) || Inus.

CHAMPIONNET (Jean-Antoine-Etienne), célèbre général de la République, né à Va-

lence le 24 mai 1762, mort à Antibes le 19 novembre an VIII (8 janvier 1800). Championnet était fils naturel d'un maître de poste. Il fit ses études au collège de Chabeuil. Entraîné par une vocation décidée pour les armes, il alla s'enrôler dans les gardes wallonnes, puis passa, sur sa demande, au régiment de Bretagne, qui faisait alors le siège de Gibraltar. Il y devint l'ami et le compagnon d'armes de La Tour d'Auvergne, et servit sous le duc de Crillon. A la paix, Championnet revint dans ses foyers, sans avoir obtenu d'avancement. Il s'associa avec ardeur à l'élan généreux qui amena la révolution de 1789, et quand la patrie en danger fit un appel à ses enfants, il forma un bataillon de volontaires, les exerça au maniement des armes, se mit à leur tête et rejoignit l'armée du Nord (1792). Il fut envoyé bientôt après dans le Jura, avec mission d'agir sévèrement contre les girondins de cette province, et de les ramener à l'ordre à tout prix; il se tira de cette mission à la satisfaction générale, et sans verser une goutte de sang. On le récompensa en le nommant chef de brigade. Envoyé ensuite à l'armée du Rhin, il se distingua tout d'abord aux affaires de Brumpt, de Bischweiler, d'Hagenau. Il débloqua Landau, y pénétra le premier, prit Spire, Worms et Hanau. A la suite de cette dernière affaire, il fut nommé général de division sur le champ de bataille, par Hoche, qui, de ce jour, resta son ami. Le 11 floral (30 avril 1794), l'armée de la Moselle et celle de Sambre-et-Meuse furent réunies sous les ordres de Jourdan; Championnet commandait une division de cette belle armée de 90,000 hommes. Placé au centre à la magnifique bataille de Fleurus, il soutint pendant quatre heures tout l'effort de l'ennemi; puis, reprenant l'offensive, il enleva, à la tête de sa division, la terrible redoute d'Herpignies. L'armée traversa ensuite la Roër. Championnet, prenant les devants, investit et emporta Juliers, puis surprit Cologne, dont la conquête assura la rive gauche du Rhin à l'armée, qui établait alors ses quartiers d'hiver. Au printemps suivant, Championnet franchit le Rhin à la tête de 600 hommes seulement, et enleva Dusseldorf. Il montra le même élan jusqu'à la fin de la campagne, qui se termina par une savante retraite de Jourdan.

L'année suivante, Hoche vint remplacer Jourdan à l'armée de Sambre-et-Meuse; il confia la gauche de son armée, 20,000 hommes, à Championnet. La campagne, ouverte de la manière la plus brillante, fut arrêtée bientôt par les préliminaires de Léoben, au moment où l'armée autrichienne coupée allait être obligée de se rendre. Championnet reçut alors le commandement d'une armée destinée à agir en Hollande, et réunie à Anvers, à Dinkerque et à Ostende. Il y resta jusqu'en brumaire an VII, époque où il fut appelé à l'armée d'Italie par Joubert, qui lui donna le commandement de l'armée de Rome, menacée par 50,000 Napolitains. Championnet, qui n'avait que 16,000 hommes déguenillés à leur opposer, sortit de Rome et se concentra sur le Tibre; secondé par Macdonald, il défit complètement Mack, et entra à Rome en vainqueur; puis, reprenant l'offensive avec un renfort de cavalerie qui venait de lui arriver, il s'élança à la poursuite de l'armée napolitaine en pleine retraite, enleva Capoue le 21 nivôse an VII (10 janvier 1790), et y signa un armistice avec Mack. De là, il se dirigea sur Naples, que le roi et la cour abandonnèrent lâchement aux lazzaroni, l'investit et l'emporta après une résistance désespérée, qui lui coûta 600 hommes, et qui dura soixante-sept heures. Ainsi finit cette magnifique campagne, où 16,000 Français manquant de tout triomphèrent de 50,000 Napolitains gorgés de vivres et soutenus par l'insurrection.

A Naples, Championnet organisa la République parthénopéenne, et confia le gouvernement à vingt-cinq citoyens recommandables, qu'il établit au vieux palais de San-Lorenzo. Une ère de bonheur s'ouvrit pour ce malheureux pays, qui avait toujours gémi sous des gouvernements despotiques. Les abus disparurent, les impôts furent diminués, la liberté régna partout. Malheureusement arriva à Naples un commissaire français, Faypoult, envoyé par le Directoire avec des pouvoirs discrétionnaires, qui déclara propriétés françaises tout ce que Championnet avait respecté. Une lutte, dont le scandale retomba sur le gouvernement, s'engagea dès lors entre le brave et intègre général et le commissaire Faypoult, lutte que termina l'ordre, envoyé par le Directoire, de mettre Championnet en état d'arrestation, et de le traduire devant un conseil de guerre. Championnet céda son commandement à Macdonald, et se rendit à Turin, où l'attendait la prison. Il fut jugé à Grenoble, et acquitté à l'unanimité, aux applaudissements de la France entière. Cédant néanmoins au vœu général, le Directoire rendit justice à Championnet en le replaçant à la tête de l'armée d'Italie, qui se trouvait alors dans le plus grand dénûment. Championnet releva le moral des troupes, se porta en avant le 8 août 1799, enleva Suze et allait rallier Joubert, quand celui-ci perdit, avec la vie, la bataille de Novi. Championnet réunit l'armée de Joubert à la sienne, réorganisa ces malheureuses troupes, qu'on avait abandonnées à elles-mêmes, sans solde, sans munitions, et qui étaient ravagées par l'épidémie. Il marcha en avant; mais, mal secondé, il dut opérer sa retraite et se replia sans désordre sur Gènes et sur Nice.

L'épidémie faisait alors des progrès effrayants. Atteint lui-même, Championnet mourut à Antibes, le 19 nivôse an VIII; il n'avait que trente-huit ans.

Championnet était aussi généreux, aussi désintéressé, aussi humain qu'il était brave; il mourut pauvre. Bonaparte l'estimait infiniment; mais, républicain pur et ardent, Championnet détestait l'ambition démesurée du premier consul. Il fut enterré dans les fosses de la citadelle d'Antibes, où l'on voit encore sa modeste pierre funéraire sur laquelle on a gravé ces simples mots : « Ci-gît Championnet, général de la République. » Son cœur fut transporté à Valence, sa ville natale, et déposé dans la vieille église de Saint-Ruf. Enfin, la ville de Valence éleva à son glorieux enfant une statue colossale en bronze, au centre de l'ancienne esplanade, qui dès lors prit le nom de *place Championnet*; c'est l'œuvre, médiocre du reste, d'un statuaire de Grenoble, nommé Sappéy.

CHAMPIONNIÈRE (Paul-Lucas), juriconsulte français, né à Nantes en 1798, mort à Paris en 1851. Il était fils d'un chef vendéen, qui devint député de la Loire-Inférieure sous la Restauration. Il s'est surtout occupé des matières d'enregistrement, et a fondé le *Journal des communes*. Son principal ouvrage est un *Traité des droits d'enregistrement* (Paris, 1835, 6 vol.). Citons aussi son *Manuel du chasseur, précédé de l'histoire du droit de chasse* (1844).

CHAMPISSE s. f. Dans le Poitou et dans le Berry, jeune fille bâtarde. V. *CHAMPI*.

CHAMPLAIN, lac de l'Amérique septentrionale, situé entre le bas Canada et les Etats-Unis (New-York et Vermont), par 45° de lat. N. et 75°40' de long. O. Il a 175 kilom. de long sur 25 de large. Sa superficie est de 156,000 hectares. Il renferme de nombreuses îles, dont les plus considérables sont : North, South-Hero, Motte et Pleasant. Ses principaux affluents sont le Mississipi, le Lamoil et l'Onion. Il déverse ses eaux, par la rivière Richelieu, dans le fleuve Saint-Laurent, et communique avec l'Hudson par le canal du Nord, avec le lac Erié par le canal de l'Ouest. Navigable pour les plus gros bâtiments, il sert de voie à un commerce très-actif entre le Canada et les Etats-Unis; un service de bateaux à vapeur, qui n'est interrompu que par les glaces d'hiver, existe entre Witherhall et Saint-John du Canada. Burlington en est le port le plus considérable. Ce lac fut découvert en 1608, par le voyageur français Champlain, qui lui a donné son nom. — Victoire navale des Américains sur les Anglais, le 11 septembre 1814.

CHAMPLAIN, petite ville des Etats-Unis, dans l'Etat de New-York, à 250 kilom. N. d'Albany, sur la rive gauche du lac de même nom, à l'embouchure du Chazey, et sur le chemin de fer du Nord; 5,076 hab. Industrie active; petit port de commerce.

CHAMPLAIN (Samuel de), fondateur de Québec et gouverneur de la Nouvelle-France, né vers 1570 à Brouage, dans la Saintonge, d'une famille protestante, mort en 1635. Il servit le parti de Henri IV, pendant les dernières guerres de la Ligue, en faisant des courses sur les côtes de Bretagne. Après la paix de 1598, le commandeur de Chaste, gouverneur de Dieppe, ayant obtenu de Henri IV une commission pour créer de nouveaux établissements dans l'Amérique septentrionale, associa Champlain à cette grande entreprise. Champlain s'embarqua à Rouen, avec un marin très-expérimenté de Saint-Malo, nommé Pont-Gravé, et mouilla, le 24 mai 1603, au havre de Tadouzac, situé dans le Saint-Laurent, à 80 lieues de son embouchure, au confluent du Saguenay. Les deux commandants y laisserent leurs navires et remontèrent le fleuve avec une petite barque jusqu'au saut de Saint-Louis, où Jacques Cartier s'était arrêté dans son dernier voyage; puis ils pénétrèrent dans l'intérieur des terres, et Champlain en dressa la carte, qu'il rapporta en France avec une relation détaillée de son voyage.

Le privilège accordé au commandeur de Chaste étant expiré, ce fut un gentilhomme saintongeais, M. de Mons, gouverneur de Pons, qui l'obtint, avec les titres de vice-amiral et de lieutenant général du roi en Acadie, et avec pleins pouvoirs de faire la paix ou la guerre, comme de se livrer au commerce des pelleteries dans l'Amérique du Sud. Champlain retourna dans le nouveau monde, avec de Mons et Pont-Gravé, et y séjourna trois ans. Il fit, sur les côtes et dans l'intérieur des terres, de nombreuses explorations, dont les résultats sont consignés dans les relations de ses voyages.

De retour en France, en 1607, Champlain n'y resta que six mois et repartit pour un troisième voyage, avec les titres de géographe et de capitaine pour le roi en la marine. Cette troisième expédition fut la plus importante. Remontant le Saint-Laurent avec l'intention de former un établissement permanent dans le Canada, il choisit un lieu situé à environ 130 lieues de l'embouchure de ce fleuve, et où ses rivages se resserraient tout à coup. Il y jeta, en 1608, les fondements de la ville de Québec, dont le nom veut dire, dans la langue des sauvages, *détroit ou rétrécissement de la rivière*. Cette ville est, depuis lors, devenue la capitale du Canada. L'année suivante, Champlain

poussa plusieurs reconnaissances sur le Saint-Laurent, soutint les Algonquins contre les Iroquois, et, après avoir assuré la victoire à ses alliés, donna son nom au lac sur les bords duquel la bataille s'était livrée; puis il descendit la rivière qui met en communication ce lac avec le Saint-Laurent, et qu'il nomma plus tard Richelieu. Il revint ensuite à Québec, et de là en France.

De retour au Canada en 1610, il battit de nouveau les Iroquois, à l'embouchure du cours l'eau qui porte leur nom. Stimulé par la découverte de l'Anglais Hudson, il voulut chercher, par le nord de l'Amérique, une route pour aller en Chine. Une première excursion qu'il fit dans ce but, à la rivière d'Ottawa, fut sans résultat, et bientôt, détourné par d'autres soins, Champlain dut revenir en France, pour y recruter des bras au service de sa colonie. Il y ramena, en 1615, des religieux de l'ordre des récollets, qui l'aiderent dans son œuvre en répandant la foi chrétienne dans la Nouvelle-France. Puis, reprenant son projet de découvrir un passage au nord-ouest, il remonta de nouveau l'Ottawa, et, s'avancant, tantôt en canot, tantôt par les terres, il parvint au lac Huron, dont il côtoya les rivages méridionaux, puis se dirigea par les plaines jusqu'à l'Ontario, qu'il traversa.

Après avoir secouru les Hurons contre les Iroquois, il passa l'hiver au milieu des populations algonquines, dont il étudia les mœurs et la langue. Il les quitta en 1616, et retourna de nouveau en Europe l'année suivante.

En 1620, il revint au Canada pour la cinquième fois, avec le titre de lieutenant général du maréchal de Montmorency, nommé vice-amiral de la Nouvelle-France. Mais, malgré tous ses efforts, le gouvernement soutenait si mollement la colonie nouvelle, que Champlain fut encore obligé, en 1624, de faire un voyage en France pour demander en personne les fonds qu'on lui refusait. Les ayant obtenus en 1626, il poussa activement les travaux de fortification de Québec. Peu après, les événements prouvèrent qu'il avait prudemment agi. En effet, l'Angleterre ayant déclaré la guerre à la France en 1627, six vaisseaux de guerre, commandés par David Kerk, un Dieppois réfugié en Angleterre, vinrent sommer Québec de se rendre. Bien que la population de Québec ne fût encore que de 200 âmes, Champlain fit une réponse si fière aux sommations de Kerk, que celui-ci, effrayé, se retira. Mais la disette se mit dans la place, et, au mois d'avril suivant, elle avait fait de si horribles progrès, que les assiégés étaient réduits à vivre de racines cueillies dans les bois. Kerk étant venu sommer la place une seconde fois avec des forces plus considérables, elle se rendit par capitulation, et Champlain revint en Europe.

Après le traité de Saint-Germain-en-Laye (1630), la France entra en possession du Canada, et Champlain y fut envoyé comme gouverneur en 1633. C'est à partir de cette époque que ce pays a reçu ses plus considérables accroissements; c'est au courage de Champlain, à son administration éclairée, à sa persévérance qui surmontait tous les obstacles, que la France dut la fixité de ses établissements dans la nouvelle colonie. Il transforma rapidement la bourgade de Québec en une ville florissante, secondé en cela par les Indiens, dont il avait su se concilier l'affection, et sur lesquels il exerçait un grand empire. Pendant la courte domination des Anglais, les naturels s'étaient retirés, fuyant toute communication avec eux; lorsque la paix y ramena les Français, on vit les Indiens accourir à eux et renouer avec empressement leurs relations interrompues.

Champlain mourut à Québec, entouré de l'estime et de la vénération de tous. On lui doit un *Traité de navigation*, publié en 1632, et la relation de ses *Voyages*, qui comprend ses navigations et ses découvertes depuis 1603 jusqu'à 1629. La meilleure édition des *Voyages de Champlain* est celle de Paris (1640, in-4°).

CHAMPLÂTREUX (château de), situé à 5 kilom. de Luzarches (Seine-et-Oise). Jusqu'en 1733, Champlâtreux, appartenant à la famille parlementaire des Molé, avait eu peu d'importance; mais, à cette époque, le fils aîné de cette famille, étant devenu puissamment riche par suite de son mariage avec une des filles du banquier Samuel Bernard, consacra des sommes considérables à l'agrandissement du domaine et du château actuels. Champlâtreux fut confisqué au profit de l'Etat en 1794, après l'exécution du président Mathieu-François Molé; mais la Restauration restitua ce domaine au comte Mathieu-Louis, qui y fit exécuter de nombreux embellissements, et qui, en 1839, y reçut la visite du roi Louis-Philippe, dont il était ministre. Aujourd'hui, le château de Champlâtreux appartient au duc d'Ayen. C'est un édifice d'un style simple et sévère, construit sur les plans de l'architecte Jean-Michel Chevotet. On y arrive par une esplanade circulaire à laquelle aboutissent trois avenues plantées de quatre rangs d'arbres. Cette esplanade est fermée par un fossé revêtu de pierres de taille, aux extrémités duquel sont deux pavillons. De vastes quinconces rejoignent le grand chemin. La façade du château présente un grand pavillon central que décorent un ordre dorique et un ordre ionique superposés, et qui a pour couronnement un fronton triangulaire portant des vases et des trophées; trois arcades sont percées entre les colonnes de chaque ordre.

Aux extrémités de la façade s'élèvent deux pavillons ornés de corps de refend qui supportent un entablement dorique, surmonté d'un attique auquel un fronton circulaire sert d'amortissement. Les figures de la *Justice* et de *Minerve*, accompagnées de leurs attributs, sont sculptées dans les tympans. La façade du château, du côté des jardins, offre trois pavillons comme dans la façade principale: dans le fronton du milieu, qui est circulaire, on voit une Diane donnant des ordres à des génies occupés des préparatifs de la chasse; d'autres génies se disposant à la chasse et à la pêche sont représentés dans les frontons des extrémités, dont la forme est triangulaire. Les appartements du château de Champlâtreux sont vastes et bien distribués. La pièce principale est un salon en forme de galerie, éclairé par sept fenêtres et décoré par Challe de six tableaux représentant des scènes pastorales tirées du roman *l'Astrée*.

CHAMPLÉ, ÉE adj. (chan-plé). Agric. Attaqué de champlore : *Vignes champlées*.

CHAMPLÉ, ÉE (chan-plé) part. pass. du v. Champlore : *Galère champlée*.

CHAMPLER v. a. ou tr. (chan-plé). Mar. Rabattre les côtés relevés d'une galère : *Champlé une galère*.

CHAMPLEVAGE s. m. (chan-le-va-je — rad. *champlever*). Techn. Action de champlever, de creuser la surface de : *Le champlevage des coins de monnaies*. Le *CHAMPLEVAGE* des émaux.

— Encycl. Dans le monnayage, le *champlevage* est une opération qui consiste à évider le champ des poinçons de monnaies ou de médailles destinées à reproduire les coins. Ce travail nécessite le plus grand soin de la part du graveur, car il faut qu'il arrive au contour des reliefs sans les altérer. Moins ceux-ci sont saillants, plus le *champlevage* est délicat et difficile. Il est nécessaire aussi de donner aux portions réservées du champ un même niveau, afin que lorsque le graveur fait disparaître à la lime les boursoufflures qu'elles produisent par l'enfoncement du poinçon dans le coin, la profondeur de la gravure soit toujours constante. V. coin.

Le *champlevage* des émaux est une opération facile à comprendre. On décalle un dessin sur la surface unie du métal, et, au moyen du burin, du ciseau et des échoppes, on évide tout ce qui n'est pas le contour du dessin. De cette façon, on obtient une véritable gravure en relief, dont la taille d'épargne, noircie au tampon, donnerait, sous le froit et sous la presse, une impression excellente. Les espaces évidés entre ces contours forment autant de petits cubes qu'on remplit de poudre ou de pâte d'émail de diverses nuances, selon que l'artiste a combiné son dessin, et suivant que la chimie lui vient en aide. Ces émaux, sans liaison entre eux, se fondent à la haute température de la moufle, s'affaissent au milieu des tailles d'épargne et s'unissent à la planche de métal, de manière à ne plus offrir qu'une surface plane dans laquelle brillent les contours des dessins formés par le métal.

Les émaux champlévés sont les premiers produits émaillés que l'on ait su fabriquer en Europe. Comme les émaux à cloisonnage mobile, ils appartiennent à l'émaillerie dite des orfèvres, et les savants dont l'opinion fait autorité dans ces délicates matières sont unanimes à leur reconnaître une origine, non-seulement occidentale, mais même gauloise. Il faut avouer, dit l'un d'eux, que ces émaux, de même que l'imprimerie, restèrent inconnus à l'antiquité, quoiqu'elle eût sa disposition et à son usage quotidien, pour l'un et pour l'autre de ces arts, tous les éléments qui les constituent.

C'est des émaux champlévés qu'il est question dans le célèbre passage du rhéteur athénien Philostrate, que l'on trouve rapporté dans tous les ouvrages relatifs à l'histoire des arts pendant le moyen âge. D'après ce passage, la fabrication de ces émaux était déjà très-développée en Gaule pendant le III^e siècle, et cela, non-seulement dans quelques villes isolées, mais partout où il y avait des orfèvres. Les Romains trouvèrent donc ce genre d'émaillerie pratiquée dans les parties occidentales et septentrionales de leurs immenses possessions. Ils l'adoptèrent et y introduisirent vraisemblablement des perfectionnements; mais il est très-difficile, sinon impossible, d'en établir la preuve, parce qu'il est rare que les tombeaux soient fouillés avec assez d'intelligence pour qu'on puisse déterminer bien positivement ce qui appartient à la civilisation romaine ou à la civilisation locale. Cependant, dit M. le comte de Laborde, il est un fait certain: c'est qu'on trouve confondus dans les musées, comme provenant des mêmes tombeaux, des fibules ornées de verres et de pâtes de verre incrustées à froid dans le métal, en même temps que des fibules bien positivement émaillées. Il est probable que cette bijouterie en verroterie appartient à la Gaule Belgique; au moins, les objets ainsi ornés que j'ai pu examiner proviennent-ils de ces contrées. Ainsi, des agraifes trouvées à Drouvend, près de Neufchâtel, en Normandie, sont travaillées exactement de la même manière et ornées des mêmes verres colorés que l'épée et les abeilles du tombeau de Tournay, que le petit plateau du trésor de Gourdon, que les aigles et les agraifes du tom-

beau de Bayay, et que beaucoup d'autres bijoux dispersés dans diverses collections, sans indication de provenance. Tous ces objets semblent l'ouvrage d'orfèvres qui ne pratiquaient pas les procédés de l'émail appliqué au métal. Ils ne peuvent pas remonter plus haut que le VII^e siècle, tandis que nombre de fibules émaillées, trouvées dans le sol de toute l'ancienne Gaule, ont un caractère et un style d'une époque plus reculée. Or, ces bijoux émaillés sont d'origine gauloise, car les analogues ne se trouvent pas en Italie.

Les émaux champlévés ne sont pas rares; mais ceux auxquels il est possible de donner une date certaine ne remontent pas plus haut que le milieu du XII^e siècle. Les plus nombreux sont sortis de Limoges, qui, pendant plus de quatre cents ans, en remplit une grande partie de l'Europe. Sauf quelques exceptions, ils sont toujours exécutés sur cuivre. Or, le peu de prix de cette matière permettant d'employer des plaques d'une assez grande dimension, il en résulte qu'ils ne sont pas seulement fixés, comme les cloisonnés, sur des pièces d'orfèvrerie, pour en former la décoration; le plus souvent, ils constituent des monuments entiers, qui, en raison de la profondeur du *champlevage* et de l'épaisseur des substances vitreuses, présentent une grande solidité et des couleurs inaltérables. Pendant tout le moyen âge, l'émaillerie champléevée a été surtout employée pour embellir les instruments du culte, particulièrement les châsses des saints. Elle a également servi à rehausser la beauté des monuments d'une grande proportion, tels que des autels et des tombeaux. Enfin, elle a été encore appliquée à l'ornementation d'une foule d'objets à l'usage de la vie privée; mais très-peu de ces objets sont parvenus jusqu'à nous.

Sur les émaux champlévés que nous possédons, l'émail est mis en œuvre de deux manières: tantôt il colore les carnations, les vêtements et les fonds, et le métal qui effleure à la surface ne sert qu'à tracer les linéaments principaux du dessin; tantôt il colore seulement les fonds, et encadre les figures, qui sont, ou rendues par une fine gravure sur le plat du métal doré, ou ciselées en relief. Sans aller jusqu'à prétendre que les émaux de la première manière n'ont pas été exécutés au delà du XII^e siècle, il est certain, dit M. Labarte, que le mode de colorer les carnations par un émail approchant du ton de la chair, et d'employer les couleurs dans les vêtements, était particulier au XII^e et au XIII^e siècle, et qu'il signale incontestablement les émaux de cette époque. La seconde manière, qui consistait à n'employer l'émail que pour colorer les fonds, a été presque exclusivement en usage au XIII^e et au XIV^e siècle. Il est très-difficile de rencontrer des émaux de ces deux siècles où les figures soient autrement exprimées que par une fine gravure sur le métal doré, ou par un relief se détachant sur un fond d'émail, qui est presque toujours d'un beau bleu. Les progrès sensibles que firent les arts du dessin au XIII^e siècle furent sans doute la cause principale du changement de procédé. Mais l'émaillerie y perdit beaucoup. En effet, quand l'émailleur, se bornant à teindre les fonds, ne fut plus que le simple auxiliaire de l'orfèvre, il descendit du rang d'artiste à celui d'ouvrier. Dès ce moment, la facilité de produire les émaux champlévés en fit naître des quantités énormes, qui amèrent peu à peu le dégoût. L'art de l'émail aurait même fini par disparaître, si des hommes habiles, dont le nom ne nous a pas été transmis, ne l'eussent dirigé dans une voie toute nouvelle, en créant la véritable peinture en émail.

CHAMPLÉVÉ, ÉE (chan-le-vé) part. pass. du v. Champlever. Techn. Creusé, en parlant d'une surface : *Coin de monnaie champlévé*. « *Email champlévé*, pièce métallique émaillée, dans laquelle les traits des figures ou dessins sont formés au moyen de filets pris aux dépens du fond. » On dit aussi *EMAIL EN TAILLE D'ÉPARGNE*.

CHAMPLEVER v. a. ou tr. (chan-le-vé — de *champ* et *lever*). Change *e* en *é* devant une syllabe muette : *Je champlève, tu champlèveras*. Techn. Creuser le champ, en parlant d'une surface unie dans laquelle on veut tailler des figures ou incruster des ornements : *Champléver une pièce d'orfèvrerie pour y placer des émaux, y ciseler un dessin*. « Pratiquer une rainure dans une plaque de métal.

CHAMPLITTE, ville de France (Haute-Saône), ch.-l. de canton, arrond. et à 20 kilom. N.-O. de Gray; pop. aggl. 2,602 hab. — pop. tot. 2,845 hab. Fabriques de tissus pour bretelles; eaux-de-vie, vins estimés. Cette petite ville, autrefois fortifiée, est située sur une colline dominant une vallée qu'arrose le Saône; elle possède un magnifique château servant actuellement d'hôtel de ville. Les guerres qui désolèrent la Franche-Comté sous Louis XIV furent très-funestes à Champlitte. Les seigneurs de cette petite ville sont une branche de la maison des comtes de Champagne, qui a pour auteur Hugues de Champagne, quatrième fils de Thibaud II, comte de Champagne, et d'Alix de Crespi, sa seconde femme. Ce Hugues avait épousé Constance, fille de Philippe I^{er}, roi de France; mais le mariage fut annulé en 1104, pour cause de parenté. Il se maria alors avec Isabelle de Bourgogne, qui lui apporta la terre de Champlitte. Son petit-fils, Guillaume de Champlitte, se signala

à la conquête de Constantinople par les croisés, s'empara de la Morée, et prit le titre de prince d'Achaïe et de Morée. Guillaume de Champlitte, premier du nom, petit-fils du précédent, fut vicomte de Dijon, seigneur de Pontarlier, et mourut vers 1284.

CHAMPLURE s. f. (chan-plu-re). Corruption du mot *CHAMPELURE*.

CHAMPMARTIN (Charles-Émile), peintre français, né vers 1800. Il a joué, vers les premières années du règne de Louis-Philippe, d'une très-grande réputation comme portraitiste. Il avait envoyé, pour ses débuts, au Salon de 1819, un *Christ au tombeau* et une peinture mythologique, *Aristée et Protée*, qui fut achetée par la maison du roi. Il exposa aux Salons suivants des tableaux religieux: en 1822, la *Communauté de la Madeleine* (commande de la préfecture de la Seine), un *Saint Sébastien* et une *Descente de croix*; en 1824, la *Fuite en Égypte* (autre commande de la préfecture de la Seine), et le *Massacre des Innocents*. Ces deux derniers ouvrages, vivement critiqués par les classiques pour les bizarreries de la composition, furent acclamés par les romantiques, charmés de la chaleur du coloris et de la naïveté du sentiment. L'auteur anonyme d'une *Revue critique des productions de peinture, sculpture, gravure exposées au Salon de 1824* (1 vol. in-8°) terminait par ces mots son appréciation sur M. Champmartin: « Cet artiste peut, sous mille rapports, être attaqué par la critique; mais, à coup sûr, on chercherait vainement quelque peintre dans notre école qui eût plus de candeur et de grâce dans l'imagination, et dont la couleur fût plus chaude et plus suave. » A la suite de cette exposition, M. Champmartin fit un long voyage dans le Levant, d'où il rapporta quelques tableaux qui confirmèrent sa réputation naissante: on remarqua surtout le *Massacre des janissaires*, une *Halle d'Arabes* et une *Vue de la porte du Saint-Sépulchre*, exposés en 1827. L'originalité de ces compositions et leur brillante couleur ne désarmèrent pas les partisans de l'Académie, qui classèrent l'auteur tout à côté de Delacroix et d' Ary Scheffer, parmi les *déformateurs* de la nouvelle école (*Journal des artistes*, n° 6, 1828). En 1831, M. Champmartin exposa une série de portraits qui firent sensation; ceux du duc de Fitz-James et de ses deux enfants, du duc de Crussol, de M^{me} de Mirbel, du général Lamarque, de M^{me} Mennechet et Desfontaines attirèrent particulièrement l'attention. Gustave Planche, enthousiasmé, écrivait à propos de ces ouvrages: « Les plus beaux portraits du Salon sont ceux de M. Champmartin. Il y a dans l'exécution de ce jeune artiste un caractère de franchise et de simplicité qui saisit d'abord. On voit qu'il observe la nature avec amour, qu'il ne la trouve jamais trop variée, ni trop capricieuse, qu'il ne rejette pas les études qu'elle lui coûte et qu'il chérit jusqu'à ses moindres nouveautés, pour assouplir son talent par un nouvel exercice.... Dans le portrait de M^{me} de Mirbel, le masque est d'une finesse exquise, la vie est partout et la manière nulle part. On retrouve et l'on devine la chair sous la peau et la charpente sous la chair.... La toile tout entière est d'un éclat harmonieux et saisissant. C'est la même élégance que Laurence, plus consciencieuse peut-être, presque aussi vraie que Van Dyck. Si j'étais femme, mon désir le plus ardent serait d'être ainsi peinte par M. Champmartin; je serais sûre, au moins, de ne pas mourir tout entière. » Les grandes dames furent du même avis que G. Planche. M. Champmartin devint le peintre attitré de l'aristocratie féminine de Paris. Il exécuta aussi de nombreux portraits d'hommes et fut chargé de faire ceux de quelques personnalités officielles, à commencer par celui de Louis-Philippe. Accablé de commandes et plus désireux d'y suffire que de soutenir sa réputation par des œuvres sérieusement travaillées, il adopta une manière rapide et lâchée, escamotant adroitement les difficultés et cherchant à faire oublier par les séductions de l'ensemble les négligences du dessin. Les portraits du baron Portal, du maréchal Clausel, du duc Decazes, de la vicomtesse d'H., qui parurent au Salon de 1833, obtinrent encore un grand succès; mais déjà, dans ces ouvrages, on pouvait pressentir la prompte décadence de l'auteur. « M. Champmartin n'a que deux ou trois bons portraits sur dix; ce n'est pas assez, écrivait Th. Gautier qui débutait à cette époque dans la critique d'art. La touche de cet artiste est molle, son coloris rosâtre et fade; il n'y a ni os ni muscles sous ses figures; ses vêtements sont traités avec une négligence impardonnable. M. Champmartin fait du commerce et non de l'art: c'est une chose misérable. Quand on a débuté par le *Massacre des Innocents* et les *Janissaires*, on doit se sentir des remords de ne faire que des portraits et surtout comme plusieurs de ceux-ci. Nous le constatons à regret, car nous aimons son talent: M. Champmartin s'engage dans une voie qui le perdra. » Cette prédiction ne devait pas tarder à se réaliser. Gustave Planche, jusqu'alors si favorable à la peinture de M. Champmartin, dit des portraits envoyés par cet artiste au Salon de 1837: « C'est un à-peu-près qui séduit, mais qui ne résiste pas à l'analyse. » Au Salon de 1840, M. Champmartin exposa un cadre contenant les portraits de dix artistes et littérateurs contemporains: Henriquel-Dupont, Botta, Saint-Clair, Léon Cogniet, Émile Des-

champs, Ricourt, Fedel, Jules Janin, Eugène Delacroix, Fouquet. « Tous ces messieurs ont le ruban de la Légion d'honneur, dit Th. Gautier (la *Presse*), et, comme si ce n'était pas assez de le porter à la boutonnière, ils le portent au milieu de la figure, dans le vermillon splendide de leurs lèvres : le même rouge a servi pour les deux. Comment se fait-il que M. Champmartin, qui est un homme d'une bonne organisation, en soit arrivé là ? Il ne semble plus avoir sur sa palette que du cinabre et du jaune safran. Ses têtes ont l'air de mottes de beurre fardées. » M. Thoré écrivait de son côté (Salon de 1844) : « Aujourd'hui, M. Champmartin fait de la peinture laiteuse et molle qui coule, jaune et huileuse, sur la toile, comme du beurre fondant au soleil. » Cette critique s'adressait à un tableau commandé par la liste civile et traduisant cette parole de Jésus-Christ : *Laissez venir à moi les petits enfants*. M. Champmartin avait exposé précédemment : une *Prédication de saint Jean-Baptiste* (1835) ; la *Charité* (1838) ; *Romulus et Rémus* (1842), ouvrages également médiocres. Ayant ainsi oublié l'art pour le métier, il se fit oublier lui-même du public, et finit par perdre comme portraitiste la vogue qu'il avait eue. Les derniers ouvrages qu'il ait exposés sont des portraits... de chiens et de chats (1847 et 1848). Depuis cette dernière date, il n'a rien envoyé aux Salons, et sa réputation s'est si bien éteinte qu'il n'a pas même obtenu une ligne dans le recueil biographique de M. Vapereau. Le *Grand Dictionnaire* devait lui tenir compte du succès qu'il a obtenu à l'une des époques les plus brillantes de l'histoire de l'art français.

CHAMPMESLÉ (Charles CHEVILLET, dit), auteur dramatique et comédien français, né à Paris en 1645, mort en 1701. Il était fils d'un marchand rubannier du pont au Change. Il fit de bonne heure sa principale occupation de la lecture des auteurs dramatiques, et fréquenta les spectacles. Il y prit un tel goût pour le théâtre, qu'il ne put résister à la tentation de s'y consacrer pour toujours, et que s'étant rempli la mémoire de plusieurs rôles, et changeant son nom en celui de Champmeslé, il se rendit à Rouen, où il débuta avec succès. Peu auparavant, Marie Desmarest, fille d'un négociant rouennais, s'était hasardée dans la même carrière. « Tant de conformité entre les deux jeunes gens, dit un biographe du temps, ne pouvait manquer de leur inspirer de l'amitié l'un pour l'autre, » et cette amitié se changea bientôt en un sentiment plus tendre, qui fut ensuite légitimé par le mariage. Champmeslé et sa femme voulurent essayer leurs talents sur des scènes plus élevées ; ils vinrent à Paris en 1669, et débutèrent au théâtre du Marais ; l'année suivante, ils entrèrent dans la troupe de l'hôtel de Bourgogne, puis passèrent au théâtre de la rue Guénégaud, à la rentrée de Pâques, en 1679. Champmeslé, doué d'un physique avantageux et d'une diction plus correcte que savante, tint l'emploi des rois, jouant aussi quelques rôles de comédie, et toujours avec succès. Ayant épousé sa femme par amour, comme nous venons de le dire, il ne vit pas sans douleur les complaisances de celle-ci pour l'illustre auteur d'*Andromaque* (v. l'article suivant) ; mais il eut la force de s'abstenir de tout éclat. Champmeslé avait beaucoup d'esprit et ne manquait pas de goût. Il était consulté par un grand nombre d'auteurs qui travaillaient pour le théâtre et qui se trouvaient communément fort bien d'avoir suivi ses conseils. « Ce jugement est confirmé par le *Dictionnaire historique des hommes illustres*, qui s'exprime ainsi au sujet de Champmeslé : « Son talent principal, dans les comédies qui nous restent de lui, consistait à peindre, d'après nature, les ridicules des petites sociétés bourgeoises. Ses situations sont neuves et intéressantes, ses incidents heureux et plaisants, son style incorrect, mais badin et enjoué. Il connaissait le théâtre, moins par une étude réfléchie que par un exercice journalier ; mais il se livrait trop à la facilité que lui donnait cette connaissance. »

Le caractère de Champmeslé était plus élevé que son talent littéraire ; aussi s'était-il acquis une grande considération parmi ses camarades. C'était ordinairement lui qui apaisait leurs débats, lorsqu'il s'en élevait entre eux, et qui les reconciliait. Il mourut subitement, dans un moment où il allait encore exercer cette espèce d'autorité conciliatrice. Voici comment les frères Parfait racontent cette fin malheureuse : « La nuit du vendredi 19 au 20 août 1701, Champmeslé rêva qu'il voyait sa mère, morte depuis plusieurs années, et sa femme depuis trois, et que cette dernière lui faisait signe avec le doigt de la venir trouver. Frappé de ce songe, il en fit le récit à ses amis, qui n'oublièrent rien pour lui calmer l'esprit. Le lendemain, il joua dans *Iphigénie* le rôle d'Ulysse, et, pendant qu'on représentait la petite pièce, il se promenait dans le foyer en chantant :

Adieu, paniers, vendanges sont faites,
et répéta tant de fois ce refrain qu'on lui en fit la guerre. Le lundi matin, Champmeslé alla aux Cordeliers, et donna une pièce de 30 sols au sacristain, en le priant de faire dire une messe de *requiem* pour sa mère et une autre pour sa femme. Le sacristain voulant lui rendre 10 sols, Champmeslé ajouta : « La troisième sera pour moi, et je vais l'entendre. » Au sortir de la messe, Champmeslé prit le chemin de la Comédie ; et comme tous les ac-

teurs n'étaient point encore arrivés pour l'assemblée, il alla s'asseoir sur un banc, à la porte de l'*Alliance*, cabaret qui était alors à côté de l'hôtel des comédiens. Il y causa avec Sallé, Roselis, Beaubourg, Desmarest, frère de sa femme, et quelques autres de ses camarades, qu'il avait priés à dîner, dans le dessein de raccommode Sallé et le jeune Baron, qui s'étaient brouillés à l'occasion de quelques rôles. Il répéta plusieurs fois : « Sallé, nous dînerons ensemble. » Ensuite il prit sa tête entre ses deux mains, et tomba, tout étendu, le visage contre le pavé. On courut chercher le chirurgien, qui demeurerait à deux portes de là ; mais ce fut inutilement : il le trouva mort. »

Champmeslé a laissé quelques pièces, qui ont été publiées en deux volumes in-12 ; la dernière édition est de 1742. En voici la liste : les *Grisettes*, comédie en trois actes et en vers, représentée au théâtre de l'hôtel de Bourgogne en 1671, imprimée la même année, réduite ensuite à un acte, sous le titre de *Crispin chevalier*, et réimprimée en 1673 ; l'*Heure du berger*, pastorale en cinq actes et en vers (théâtre de l'hôtel de Bourgogne, 1672) ; le *Parisien*, comédie en cinq actes et en vers (Comédie-Française, 7 février 1682). « Le succès de cette pièce, qui n'aurait été que médiocre pour un auteur célèbre, dit Champmeslé dans sa préface, a de beaucoup passé mon espérance. Je n'étais pas assez vain pour me flatter qu'un homme sans aucune étude que celle du monde pût amuser le public pendant quinze ou seize représentations. Si cet ouvrage a eu le bonheur d'être suivi durant quelque temps, je l'attribue beaucoup moins à son mérite qu'à la peine que mes camarades ont bien voulu se donner pour le représenter dans toute la perfection dont ils sont capables. » La veuve de Molière, devenue Mme Guérin, contribua beaucoup au succès par le rôle italien, qu'elle joua dans la perfection ; la *Rue Saint-Denis*, comédie en un acte et en vers (Comédie-Française, 17 juin 1682). « Champmeslé ayant été dans le commerce avant que de s'être fait comédien, on pourrait conjecturer, remarquent les frères Parfait, que, peut-être, raillé par quelques-uns de ses anciens camarades sur la profession qu'il avait embrassée, il a voulu pour se venger les tourner en ridicule dans cette petite comédie. » Les *Fragments de Molière*, comédie en deux actes et en prose (Comédie-Française, 6 mai 1684). Cette pièce n'est qu'un assemblage des premières scènes du second et du troisième acte du *Festin de Pierre*, et de la neuvième scène du second acte des *Fourberies de Scapin* ; la *Veuve*, comédie en un acte et en prose (Comédie-Française, 30 juillet 1699), non imprimée. Enfin Champmeslé passe pour avoir collaboré à diverses comédies de La Fontaine, savoir : le *Florentin* (1685) ; la *Coupe enchantée* (1688) ; le *Veau perdu* (1689) ; et *Je vous prends sans vert* (1693).

CHAMPMESLÉ (Marie DESMAREST, dame), épouse du précédent, célèbre tragédienne française, née à Rouen en 1641, morte à Auteuil le 15 mai 1698. Son père était fils d'un président au parlement de Normandie ; mais il s'était marié et ses parents l'avaient déshérité. Il avait été forcé d'entrer dans le commerce, et il ne s'opposa ni au début de sa fille sur le théâtre de Rouen, ni, plus tard, à son mariage avec Champmeslé. « Les deux époux vinrent à Paris au commencement de 1669, raconte un biographe : ils parurent au théâtre du Marais, où on les reçut tous les deux ; mais les comédiens ne dissimulèrent point à la jeune actrice que ce n'était qu'en considération des talents de son mari qu'ils la recevaient. Le seul Laroque, l'un d'entre eux, jugea plus favorablement d'elle ; et la suite fit voir que, quoiqu'il ne fût pas un excellent comédien, il était, du moins, un fort bon connaisseur. Il voulut même prendre le soin de lui donner des leçons : en quelques mois, il la mit en état de remplir les premiers rôles et d'y obtenir les plus grands applaudissements. » A la rentrée de Pâques 1670, la Champmeslé débuta à l'hôtel de Bourgogne, par le rôle d'Hermione, dans la tragédie d'*Andromaque*. Racine craignait si fort qu'elle ne pût rendre ce personnage, très-bien joué par Mlle des Œillets, qu'il résista longtemps aux sollicitations qu'on lui faisait de l'aller voir. « Au second et au troisième acte, rapporte le biographe déjà cité, il fut médiocrement content ; et, en effet, ces deux actes exigent beaucoup d'habitude de la scène et une grande finesse de jeu ; mais les deux derniers furent si bien rendus que, transporté de joie, Racine courut à la loge de la nouvelle actrice, se jeta à ses genoux et lui fit des compliments et des remerciements avec des démonstrations les plus vives d'une satisfaction complète. » Il acheva de la perfectionner par ses conseils, et, dès lors, il lui destina tous ses rôles les plus brillants : Bérénice, Atalide dans *Bajazet*, Monime dans *Mithridate* et Iphigénie. On a prétendu même que la Champmeslé l'ayant prié de lui faire un rôle où toutes les passions fussent réunies, il choisit le sujet de *Phèdre* et le traita expressément pour elle. Un contemporain ajoute avec une naïveté précieuse : « Enchanté d'être si bien secondé par elle, la reconnaissance dont il croyait lui être redevable et la douce habitude de la voir tous les jours lui firent éprouver un sentiment qu'il avait tant de fois si vivement exprimé dans ses pièces. Elle était belle et remplie de ta-

lents ; Racine avait encore un cœur tout neuf, mais sensible à l'excès ; quoi de plus naturel que cette passion ? et qu'il eût été difficile à celle qui l'inspirait à un homme tel que Racine de ne pas lui partager ! » Les lettres de Mme de Sévigné et tous les mémoires du temps ne laissent aucun doute sur la nature de la liaison du grand poète avec la célèbre tragédienne, quelles que soient à cet égard les dénégations de Louis Racine, qui ne l'avait point connue et qui n'ait de parti pris. Racine, il est vrai, ne fut point seul à posséder le cœur de la Champmeslé. On connaît la mordante épigramme de Boileau :

De six amants contents et non jaloux,
Qui tour à tour servaient madame Claude,
Le moins volage était Jean son époux.

et un mauvais jeu de mots du temps nous apprend que l'amour de la Champmeslé pour Racine fut *déraciné* dans son cœur par le *tonnerre*, c'est-à-dire par le comte de Clermont-Tonnerre.

La grande réputation et l'extrême amabilité de la Champmeslé avaient attiré chez elle les premières personnes de la cour et de la ville, et les plus illustres écrivains du temps. La célèbre tragédienne passa avec son mari, en 1679, au théâtre Guénégaud, et le 25 août 1680, époque de la réunion des deux troupes rivales, elle resta, on le conçoit, un des plus fermes appuis de la Comédie-Française. La Fontaine lui dédia sa nouvelle de *Belphégor*, et la fit précéder de ce prologue :

De votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma muse a polis.
Puisse le tout, ô charmante Philis !
Aller si loin que notre franchise
La nuit des temps. Nous la saurons dompter,
Moi par écrit et vous par réciter.
Nos noms nous perceront l'onde noire ;
Vous régnez longtemps dans la mémoire
Après avoir régné jusques ici
Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.
Qui ne connaît l'inimitable actrice
Représentant ou Phèdre ou Bérénice,
Chimène en pleurs, ou Camille en fureur ?
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchanterait ?
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante ?
Une autre enfin allant si droit au cœur ?
N'attendez pas que je fasse l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait :
Comme il n'est point de grâce qui n'y loge,
Ce serait trop ; je n'aurais jamais fait.
De mes Philis vous seriez la première ;
Vous auriez eu mon âme tout entière,
Si de mes vœux j'eusse plus présumé ;
Mais en aimant qui ne veut être aimé ?
Par des transports n'espérant pas vous plaire,
Je me suis dit seulement votre ami,
De ceux qui sont amants plus d'à demi ;
Et plutôt au sort que j'eusse pu mieux faire !

Mme Champmeslé abandonna le théâtre fort peu de temps avant sa mort, espérant vainement rétablir sa santé altérée, dans une petite maison que son mari possédait à Auteuil. Si l'on en juge par l'ensemble des récits autorisés, cette tragédienne avait plus d'âme que de science. Son talent, naturellement froid, s'enflammait au contact de la passion ; elle était sublime alors et électrisait son auditoire. Aucune actrice, dit-on, n'a jamais si bien dit qu'elle ces mots que Monime adresse à Mithridate : « Seigneur, vous changez de visage. » Rien n'égalait la douceur et l'expression de sa voix dans les rôles tendres, et pour s'en faire une idée, il suffit de se rappeler les vers par lesquels Boileau a immortalisé son nom :

Jamais Iphigénie en Aulide immolée
Ne coûta tant de pleurs à la Grèce assemblée
Que, dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait sous son nom verser la Champmeslé.

CHAMPNEYS (le révérend William Weldon), philanthrope anglais, né en 1807. Il reçut en 1837, de l'université d'Oxford, la cure de Sainte-Marie Whitechapel, où il créa un enseignement populaire en rapport avec les besoins d'une pauvre et misérable paroisse. L'un des premiers, il réclama des écoles disciplinaires, des asiles, des ateliers, etc. Il fonda ensuite une association pour le progrès de la propreté, de la santé et du confort au sein des classes industrielles, ainsi que la Société ecclésiastique anglaise de jeunes gens, ayant un but à la fois moral et matériel. Depuis 1851, le révérend Champneys est chanoine de Saint-Paul.

CHAMPNIERS, bourg et commune de France (Charente), arrond. et partie du deuxième canton d'Angoulême, à 9 kilom. N.-E. de cette ville ; pop. aggl. 207 hab. — pop. tot. 3,560 hab. Vins estimés ; tuileries, moulins à eau. Commerce de safran et de bestiaux. Sur une colline voisine, ruines de l'ancien château de Puy-de-Nesle.

CHAMPOLLION (Jean - François, dit le Jeune), célèbre orientaliste, né à Figeac (Lot) le 22 décembre 1790, d'une famille originaire du Dauphiné, mort à Paris le 4 mars 1832. Son frère aîné, Champollion-Figeac, fut son premier maître et développa en lui le goût des études antiques et des langues orientales. Conduit à Grenoble et placé au lycée, nouvellement établi par Bonaparte, il passa d'abord pour un très-médiocre élève, et ne se fit remarquer que par quelques chansons qu'il rimait contre le proviseur. Mais, bientôt après, il étonna ses maîtres par sa prodigieuse application, surtout lorsqu'il commença à étu-

dier les langues orientales, et il sut faire marcher de front l'étude approfondie de l'hébreu, du chaldéen, du syriaque, de l'éthiopien, de l'arabe et de la langue copte. A seize ans, il avait déjà commencé ses travaux scientifiques et donné, dans un mémoire, une explication du mythe des géants de la Bible fondée sur des étymologies hébraïques. Les conversations de l'illustre Fourier, alors préfet de l'Isère, sur les monuments et sur la civilisation de l'ancienne Egypte déterminèrent cette inébranlable vocation qui identifia pour ainsi dire le jeune érudit avec la terre des Pharaons, devenue pour lui le centre des méditations et des études de toute sa vie. Dès 1807, il présenta à la Société des sciences et des arts de Grenoble un travail déjà remarquable sur la géographie de l'ancienne Egypte. La même année, il vint à Paris, où il suivit assidûment les cours de l'école des langues orientales et ceux du Collège de France, en même temps qu'il s'exerçait sur les manuscrits coptes de la Bibliothèque et qu'il commençait à ébaucher une grammaire et un dictionnaire de cette langue. A dix-neuf ans, il retourna à Grenoble avec le titre de professeur adjoint d'histoire à la faculté des lettres de cette ville. Bientôt il publia, sous le titre de *l'Egypte sous les Pharaons*, deux volumes, qui contenaient la description géographique de cette contrée et étaient comme le prélude de ses vastes travaux et de ses lumineuses recherches. Dans la préface, il osa déjà manifester son espérance de découvrir le secret des hiéroglyphes et de déchirer ainsi le voile épais qui couvrait les annales de l'antique et mystérieuse Egypte. Il continua, avec un sens admirable de sagacité, à s'attacher opiniâtrément à l'étude analytique et synthétique de l'idéologie copte, comme instrument indispensable à ses investigations. La triple inscription de Rosette l'occupait aussi presque constamment, et ses longues études sur ce monument important témoignaient de la ténacité et de la persévérance de ses efforts. Ses premières recherches avaient fait dans le monde savant une profonde sensation, qui fut augmentée encore quand il eut démontré, dans des mémoires à l'Académie, l'existence de trois sortes d'écritures égyptiennes : *hiéroglyphique*, procédant par des signes, images des objets ; *hiéroglyphique* ou sacerdotale, qui n'est qu'une tachygraphie, une forme abrégée de la première ; et *démotique* ou populaire, abréviation de l'écriture hiéroglyphique. C'était déjà, comme le disait Sylvestre de Sacy, un *bon coup de pioche dans le filon égyptien*. Il poursuivit ses travaux, et, le 17 septembre 1822, il lut à l'Académie son célèbre mémoire, publié sous le titre de *Lettre à M. Dacier sur les hiéroglyphes phonétiques*, où il révélait ses premières découvertes sur l'alphabet hiéroglyphique et où il donnait la traduction de quelques noms propres de rois et de reines d'Egypte. Il exposa ensuite, dans son ouvrage ayant pour titre : *Précis du système hiéroglyphique des anciens Egyptiens*, les éléments des trois genres d'écriture, figuratif, idéographique et alphabétique, la constitution individuelle de leurs signes et les lois de leurs combinaisons. L'effet fut immense dans toute l'Europe ; de nombreuses controverses furent engagées de toutes parts, et quelques vaines tentatives furent même faites à cette époque pour contester au savant français la priorité de ses découvertes, et ses découvertes mêmes, qu'on traitait d'illusoire. On opposa aussi à sa méthode, qui avait déjà produit quelques résultats, d'autres systèmes oubliés aujourd'hui. A cette époque, Champollion, grâce à la protection du gouvernement, put aller étudier la magnifique collection de monuments égyptiens acquise par le roi de Sardaigne et rassemblée à Turin. A son retour d'Italie, il contribua à déterminer l'acquisition de la collection Salt et fonda ainsi le musée égyptien du Louvre, dont il fut nommé conservateur. La classification qu'il en fit fut adoptée dans les autres collections de l'Europe. Bientôt, une mission qui comblait ses vœux les plus ardents lui fut confiée ; il fut chargé d'un voyage scientifique en Egypte, pour chercher de nouvelles lumières dans l'exploration des monuments de cette contrée, qui était devenue en quelque sorte sa patrie adoptive. Il exécuta ce voyage de juillet 1828 à mars 1829, et il en a laissé la relation dans les lettres qu'il écrivit à son frère, et qui furent imprimées en 1833. Admis à l'Académie des inscriptions en 1831, il communiqua, entre autres travaux, un mémoire du plus haut intérêt, qui avait pour objet la *Notion graphique des divisions civiles du temps chez les Egyptiens*. On sait que ce travail fut l'instrument principal à l'aide duquel M. Biot a porté la lumière dans l'histoire du calendrier égyptien. L'illustre fondateur de la science des hiéroglyphes se préparait à marcher dans la voie qu'il avait ouverte ; une chaire d'archéologie avait été créée pour lui au Collège de France ; mais l'excès du travail avait tari en lui les sources de la vie. Il fut obligé d'interrompre les leçons commencées et de renoncer à la publication du vaste travail qu'il avait conçu, résultat de son voyage en Egypte. Il ne put que mettre la dernière main à sa *Grammaire égyptienne*, qu'il remit à son frère peu de temps avant sa mort, en lui disant : « Voilà, j'espère, ma carte de visite à la postérité. » Cet ouvrage, imprimé après sa mort, est en effet, depuis trente ans, le guide de tous ceux qui ont fait faire quelque progrès à l'archéologie égyptienne.

L'acquisition des manuscrits laissés par Champollion fut opérée par l'Etat, qui chargea M. Champollion-Figeac d'en faire la publication (1834-1848); ils consistent principalement en dessins et en notes recueillies pendant son voyage, plus 2,000 pages de notices descriptives des monuments qui se trouvent encore sur le sol de l'Egypte. Un modeste monument a été érigé à l'illustre savant dans sa cité natale, qui s'occupe en ce moment de le remplacer par une statue. Turin et Florence élevèrent aussi des monuments commémoratifs des travaux de Champollion, et une pension de 3,000 fr. fut votée à sa veuve par les deux chambres.

CHAMPOLLION-FIGEAC (Jacques-Joseph **CHAMPOLLION**, dit), savant archéologue, frère aîné du précédent, né à Figeac (Lot) en 1778. Il compléta ses études à Grenoble, publia dès 1803 ses premiers mémoires archéologiques, et fut nommé successivement bibliothécaire de Grenoble, professeur de littérature grecque, secrétaire, puis doyen de la faculté des lettres de la même ville. Il prit une part considérable à tout ce qui, dans le département de l'Isère, intéressait les sciences et les lettres, et contribua puissamment, avec M. Berriat-Saint-Prix, à donner une forte impulsion aux travaux historiques dans le Dauphiné. Lui-même a composé un grand nombre d'ouvrages relatifs à cette province. Lors du passage de Napoléon à Grenoble, au retour de l'île d'Elbe, ce fut Champollion qui lui servit de secrétaire et qui rédigea sous son inspiration le récit de cette mémorable aventure. Il fut également chargé de la rédaction du *Journal de l'Isère* et remplit quelques missions pendant les Cent-Jours. Ce rôle politique lui valut les persécutions de la Restauration. Il fut destitué de ses fonctions de bibliothécaire de Grenoble, et même exilé du département. Cependant l'importance de ses travaux, dont plusieurs furent couronnés par l'Institut, attira sur lui l'attention du gouvernement. En 1828, sous le ministère Martignac, on créa pour lui une place de conservateur aux manuscrits de la Bibliothèque royale, et on lui confia plus tard une chaire de paléographie à l'Ecole des chartes. Il remplit ces paisibles et honorables fonctions jusqu'en 1848, époque où il en fut dépourvu. Le président de la république les lui restitua l'année suivante. Les principaux ouvrages de M. Champollion-Figeac sont : *Antiquités de Grenoble* (1807); *Paléographie universelle; Nouvelles recherches sur les patois de la France, et en particulier sur ceux de l'Isère* (1809); *Nouveaux éclaircissements sur la ville de Clularo, aujourd'hui Grenoble* (1814); *Annales des Lagides ou Chronologie des rois grecs d'Egypte* (1819), couronné par l'Institut; *Notice sur le cabinet des chartes et diplômes de l'histoire de France* (1827); *Traité élémentaire d'archéologie* (1843); *Traité élémentaire de chronologie; Ecriture démotique égyptienne* (1843); *l'Egypte ancienne* (1850); *Histoire des peuples anciens et modernes; Asie orientale, la Perse* (1857); plusieurs volumes de *Documents sur l'histoire de France*, ainsi qu'un grand nombre de mémoires et de travaux répandus dans divers recueils. Il est mort au palais de Fontainebleau le 9 mars 1867, au moment où il venait de terminer l'histoire artistique de cette résidence impériale en un volume in-folio, entreprise par ordre de l'empereur.

CHAMPOLLION-FIGEAC (Pierre-Jules-Isidore), colonel d'artillerie, fils du précédent, né à Grenoble en 1811, mort en février 1864. Il avait été chef de la section du matériel de l'artillerie au ministère de la guerre. Il a donné quelques ouvrages substantiels sur son arme, entre autres : *Inventaire général du matériel de l'artillerie, avec notes et instructions préliminaires* (Paris, 1855, in-fol.).

CHAMPOLLION-FIGEAC (Aimé-Louis), érudit, deuxième fils de Jacques-Joseph, né à Grenoble en 1813. Formé par son père aux études sérieuses, il s'est particulièrement occupé de travaux paléographiques. L'histoire de France doit à ses soins éclairés d'excellentes publications, des éditions hors ligne des *Mémoires du cardinal de Retz*, du *Journal de l'Estoile*, des *Poésies de Charles d'Orléans*, des *Mémoires de Pierre Lenet*, de Brienne, de Montrésor, de Turenne, d'Omer Talon, de l'abbé de Choisy, etc. Il a donné, en outre, des travaux d'un haut intérêt sur la paléographie, l'érudition historique, les arts au moyen âge, etc. Nous citerons : *Louis et Charles d'Orléans et leur influence sur leur siècle* (1844, 2 vol.), et *Droits et usages concernant les travaux de construction publique ou privée sous la troisième race* (1860).

CHAMPOLY, village et commune de France (Loire), arrondissement et à 42 kilom. S.-O. de Roanne; 1,047 hab. Carrieres de pierres à bâtir et à chaux; tannerie. Près du village, on remarque les ruines de l'ancien château d'Urphe, manoir des seigneurs de ce nom, construit vers le milieu du XIII^e siècle, sur une montagne élevée, dans un site sauvage. Il était autrefois défendu par des fossés profonds, d'épaisses murailles et plusieurs tours, dont les deux principales, encore debout, portent dans le pays le nom de *cornes d'Urphe*. De ce château et de la montagne qu'il couronne, on découvre un vaste et magnifique panorama.

CHAMPONIER s. m. (chan-po-nié — altération de *clamptonier*). Man. Cheval dont les paturons sont longs, effilés et trop pleins.

III.

CHAMPOREAU s. m. (chan-po-rô — de *champerad*, boisson qu'on fabrique à New-York, et qui est composée de toutes sortes de liqueurs, depuis l'absinthe jusqu'au curacao). Boisson chaude, fort en usage chez les Européens en Afrique : **CHAMPOREAU au vin**. **CHAMPOREAU au café**. Nom que le peuple parisien donne au café préparé à froid, avec des grains simplement concassés.

CHAMPRICHE s. f. (chan-ri-che — de *champ* et *riche*). Hortie. Variété de poire.

CHAMPROND (Mme DR), héroïne française, qui a mérité, par une action hardie, que sa mémoire ne tombât pas dans l'oubli et que son nom devint un nom historique. C'était aux premiers jours de la sombre Terreur (contre-coup fatal des tentatives faites par les émigrés de Coblenz). Sur tous les points de la France se renouelaient les scènes terribles du 2 et du 3 septembre 1792. Chaque province avait son comité de Salut public, ses Fouquier-Tinville, ses Marat : Rouen, Le Bon; Nantes, Carrier; la Provence, Mathieu-Jouve Jourdan, connu sous le nom significatif de *Coupe-tête*. C'était une brute, ce Jourdan, un épileptique, un fou furieux, ivre et traînant avec lui une horde furieuse comme lui, comme lui ivre, épileptique. Ils parcouraient la Provence, massacrant tout sur leur passage, au nom de la liberté : *Optimi pessima*...

Un jour, après avoir inondé de sang Avignon, ils s'avancent vers Carpentras. Un morne effroi se répand dans la ville, gagne tous les cœurs, glace toutes les langues, on reste interdit, stupéfait, attendant le danger sans songer qu'il était possible d'écarter ce danger, de le conjurer. Cependant une voix s'élève, c'est celle d'une femme, de Mme de Champrond, une voix hardie, énergique, qui va secouer la léthargie des endormis, donner du courage aux peureux. En un instant, tout le monde est debout; on court aux armes, et, d'après les ordres et sous la surveillance de notre héroïne, on organise les moyens de résistance; puis, on attend.

Jourdan, suivi de ses hommes, ne tarde pas à se montrer. Il est surpris — car il sait combien la terreur qu'il inspire est grande — qu'une députation des bons patriotes du lieu ne soit pas venue au-devant de lui, plus surpris encore lorsqu'il trouve fermées les portes de la ville. « Eh bien! qu'on en donne l'assaut », dit-il. Et l'on voit alors se ruier vers Carpentras la troupe que commandait Coupe-tête. Les habitants la laissent approcher de très-près, puis tout à coup se fait entendre une décharge terrible, suivie d'un hurlement prolongé.

Cependant les terribles envahisseurs viennent à l'assaut une seconde fois, une troisième, une quatrième; leur nombre diminue, ils faiblissent, mais ne lâchent pas prise. Mme de Champrond croit le moment venu pour tenter un coup décisif, et, à la tête des assiégés, elle fait une sortie contre les assiégeants. Le choc fut rude, la mêlée sanglante, horrible, la résistance longue, acharnée. Enfin les assaillants se débàrdèrent, prirent la fuite, et la victoire resta du côté des habitants de Carpentras, ou, plus justement, à Mme de Champrond.

Cet épisode nous montre comment, dans les grands mouvements populaires, une écume dont on ne soupçonnait pas même l'existence monte toujours à la surface.

CHAMPS, bourg de France (Cantal), ch.-l. de cant., arrond. et à 38 kilom. N.-E. de Mauriac, sur le ruisseau des Sarrazins; pop. aggl. 321 hab. — pop. tot. 1,712 hab. Boissellerie, sabots, planches de sapin, merrains, avirons et autres bois de marine. Source minérale à Fontanègre. Aux environs, nombreux débris de l'époque gallo-romaine; ruines des châteaux de La Roche et de Brousses.

CHAMPS (Etienne AGARD DR), théologien français, né à Bourges en 1613, mort en 1701. Membre de l'ordre des jésuites, il en fut trois fois provincial, et acquit quelque réputation par ses écrits contre les jansénistes. Les principaux sont : *Le secret du jansénisme découvert* (1651), et *De heresi Janseniana* (1654, in-fol.).

CHAMPS (Jean DR), pasteur protestant. V. DESCHAMPS.

CHAMPSAUR, ancien petit pays de France, dans la province du Dauphiné; cap. Saint-Bonnet; lieux principaux : Molines-en-Champsaur, La Motte-en-Champsaur, Saint-Julien-en-Champsaur, compris aujourd'hui dans le département des Hautes-Alpes, arrond. de Gap.

CHAMPSE s. m. (chan-pse). Erpét. Syn. de **CHAMPSÈS**.

CHAMPSECRET, bourg et commune de France (Orne), cant., arrond. et à 8 kilom. de Domfront; pop. aggl. 189 hab. — pop. tot. 3,595 hab. Fabrication de toiles, boissellerie, blanchisseries de fil, teintureries, tanneries, forges et hauts fourneaux.

CHAMPSEIX (Léonie), romancière française, connue dans le monde littéraire sous le nom d'André Léo, née en 1832 à Champagné, département de la Vienne d'une famille honorable et considérée. Son grand-père, M. Béra, procureur général sous l'Empire, avait eu l'honneur d'être disgracié pour *défait de zèle*. Nommé député pendant les Cent-Jours, il ne rechercha plus les fonctions publiques sous la Restauration. Le père de Léonie, après avoir fourni honorablement sa

carrière comme officier de marine, prit sa retraite dans un domaine qu'il possédait au village de Champagné, à quelques lieues de Poitiers, et devint juge de paix du canton. Il exerça ces fonctions jusqu'à sa mort, estimée de ses administrés et chéri de ses six enfants. Mlle Béra, née dans la campagne de son père, reçut une éducation sérieuse et solide, comme ses ouvrages le dénotent. C'est là que s'écoula tranquillement la première partie de sa vie, au sein de sa famille, jusqu'à l'époque de son mariage. Au mois de décembre 1851, M. Pierre-Grégoire Champseix, ancien rédacteur de la *Revue sociale* et de l'*Eclair* du centre, deux feuilles libérales, séduit par les qualités de l'esprit et du cœur de Mlle Béra, demanda sa main et l'obtint. Il habitait alors en Suisse, à Lausanne, en qualité de réfugié politique, où il exerçait les fonctions de professeur au collège, poste qu'il avait obtenu au concours. Leur union fut heureuse, car ils étaient faits pour s'apprécier l'un l'autre. En 1853, Mme Champseix donna le jour à deux jumeaux, qui reçurent les prénoms d'André et de Léo, et, après un séjour de neuf années à Lausanne, M. Champseix fut appelé à Genève pour y prendre l'administration d'un journal international, l'*Esperance*, rédigé dans le sens libéral.

L'année suivante, les deux époux, profitant de l'amnistie accordée aux condamnés politiques, rentrèrent en France, et s'établirent à Paris, aux Batignolles. Mme Champseix avait écrit en Suisse le *Mariage scandaleux*; elle termina à Paris le *Divorce*, qui a paru dans le *Sicéle*. Elle fit d'abord de vains efforts pour trouver un éditeur ou obtenir la publicité d'un journal; sa double qualité de femme et de débutante lui fermait l'accès des librairies et des feuilles quotidiennes. Au moment où elle allait perdre courage, l'*Opinion nationale* accueillit son manuscrit du *Divorce*, qui, après des délais successifs, fut définitivement refusé. Le *Sicéle* n'a pas à se plaindre de s'être montré plus galant. Lassée de toutes ces démarches inutiles, Mme Champseix, qui sentait sa valeur, risqua l'impression. A ses frais, du *Mariage scandaleux*. Les sympathies du public pour ce début dédramatisèrent l'auteur de l'injustice ou de la maladresse de ceux auxquels elle s'était inutilement adressée. Une femme de cœur, Mme Lemonnier, la fondatrice de l'Ecole professionnelle de jeunes filles, toujours prompte à patronner toute œuvre bonne et morale, l'aide de son influence, et, secondée d'ailleurs par le succès du *Mariage scandaleux*, procura à Mme Champseix un éditeur en titre, et ce qui est plus précieux encore, de nouvelles et sincères amitiés.

L'horizon s'éclaircissait; les encouragements se multipliaient autour de Mme Champseix, car tous ceux qui repoussent un écrivain à son début s'empressent autour de lui après le succès et prétendent lui avoir toujours rendu la justice qu'ils lui accordent si tardivement. L'heureuse mère pouvait à bon droit se montrer fière de tirer de son propre fonds et de son intelligence les ressources nécessaires pour subvenir aux frais de l'éducation de ses enfants, lorsqu'un coup terrible vint la frapper : M. Champseix, dont la santé s'était fort affaiblie dans les dernières années, et qu'avaient miné sourdement les épreuves, et les douleurs de l'exil, tomba malade et s'éteignit dans les bras de sa femme, qui n'avait pas quitté son chevet durant sa maladie (4 décembre 1863). Le parti démocrate perdit en lui un homme juste, un homme de cœur, qui n'avait jamais cessé de rester fidèle à ses croyances, fermement malheureusement trop rare dans ce siècle de tergiversations politiques. Depuis cette perte douloureuse, Mme Champseix partage son temps entre ses travaux littéraires et ses enfants, qu'elle adore.

Lorsqu'elle mit au jour son premier roman, se souciant peu de faire partager à sa personne la publicité qu'elle désirait pour ses écrits, elle prit un pseudonyme. Au lieu de le chercher dans sa tête, elle le trouva dans son cœur de mère : ses deux fils s'appelaient l'un André, l'autre Léo; Mme Champseix signa André Léo.

Les principaux romans de Mme Champseix sont : le *Mariage scandaleux* (1863); *Une vieille fille* et les *Deux filles de M. Pichon* (1864); le *Divorce* (1865); *Jacques Galléron* (1865). Ecrire, pour ceux qui le font avec conscience, c'est donner la meilleure partie de son âme et de son esprit, et, de ces deux côtés, Mme Champseix est richement douée. « La pensée, dit-elle, n'a de valeur qu'autant qu'elle est générale et touche aux intérêts ou aux sentiments de tous. » Aussi, dans ses œuvres, a-t-elle cherché à dessiner des types et à donner des enseignements moraux plutôt qu'à tisser des intrigues plus ou moins bien nouées. Son style est clair, net, précis, coloré, passionné par instant. On a cherché des points de comparaison, des rapprochements entre André Léo et George Sand. Dans les ouvrages de Mme Champseix, on ne trouve pas la fougue des premières conceptions de l'auteur de *Lélia*, mais on y sent la chaleur contenue de l'auteur du *Marquis de Villemer*, avec la même force, la même ampleur et la même simplicité, sinon le même style, car notre prosateur Sand est imitable. Comme George Sand, André Léo s'est pris de lutte avec les idées, mais elle n'a affronté aucune des lois sociales et a toujours observé la plus pure morale. Elle a placé l'action de ses livres dans le courant des conditions sociales de notre vie, et elle a fait jouer merveilleusement les ressorts du drame et de la comédie. Un des caractères saillants de Mme Champseix, c'est de prêcher la vertu et le progrès, la première comme moyen, le second comme but. En parfait accord d'opinions avec son mari, elle peut se ranger parmi les romanciers libéraux, et, dans notre temps de capitulations de conscience, de fièvre d'argent et d'honneurs, il est beau et bon que de temps en temps une plume vigoureuse et libre vienne prouver que la logique de la vie n'est pas là, et que le bonheur complet ne se trouve que dans la dignité, la conscience et le devoir accompli. Ces doctrines saines sont encore plus remarquables sous la plume d'une femme, car ordinairement les écrivains du sexe féminin brillent plutôt dans la peinture des passions que dans l'enseignement de la morale, et dans la défense de la liberté et du progrès. « En résumé, Mme Champseix est un écrivain distingué et modeste, dont, avec le temps, les œuvres, comme le dit fort bien M. Duriez, prendront place au-dessus de bien des livres qui ont peut-être attiré davantage l'attention publique. »

CHAMPSÈS s. m. (kan-psès — du gr. *champsai*, nom des crocodiles chez les Egyptiens, d'après les Grecs). Erpét. Nom donné par quelques naturalistes aux crocodiles.

CHAMPSODACTYLE s. m. (kan-pso-dakti-le — du gr. *champsai*, crocodiles; *daktulos*, doigt). Erpét. Genre de sauriens qui ont pour type une espèce indienne.

CHAMPTERCIER, village et commune de France (Basses-Alpes), arrond. et à 8 kilom. O. de Digne, sur le penchant d'une colline appelée la *Tour d'Oise*; 344 hab. Vins et prunes estimés; ruines d'anciennes fortifications. Patrie de Gassendi.

CHAMPTOCÉ, bourg et comm. de France (Maine-et-Loire), arrond. et à 25 kilom. S.-O. d'Angers, sur la rive gauche d'un étang formé par la petite rivière de Rosne; pop. aggl. 760 hab. — pop. tot. 2,116 hab. Bons vignobles blancs; carrieres de calcaire et de moellons; commerce de bestiaux; ruines démantelées du fameux manoir de Gilles de Retz, dont les tours à demi ruinées dominent l'étang et la route. Ce fut Gilles de Laval, maréchal de Retz, plus connu sous le nom populaire de Barbe-Bleue, qui fit bâtir ce château. Encore aujourd'hui, à l'aspect des ruines sinistres de ce manoir féodal, le paysan, saisi d'une impression de crainte que justifient amplement les sombres souvenirs qu'il rappelle, se hâte de presser le pas quand il passe devant le castel. Ruiné par de folles dépenses et par les plus dégoûtantes orgies, Gilles de Laval avait fait un pacte avec le diable, par les conseils d'un astrologue florentin, qui lui avait prédit qu'il retrouverait son opulence perdue, s'il voulait s'engager à sacrifier au démon des jeunes filles dont le sang ne pouvait qu'être agréable à cet esprit du mal. Barbe-Bleue promit, et il tint parole : des affidés, envoyés par lui dans les campagnes environnantes, attiraient par leurs caresses des jeunes filles qu'ils amenaient au château de Champtocé, où elles étaient impitoyablement égorgées. Mais le diable ne réalisant pas ses promesses, Gilles de Laval imagina, à ce qu'on dit, d'arracher les enfants des entrailles des femmes enceintes. Traduit devant la justice et condamné à mort, le maréchal de Retz subit sa peine, et des perquisitions faites dans le château amenèrent la découverte d'une tonne pleine d'ossements calcinés. On évalua à cent quarante le nombre des enfants égorgés.

Les crimes du propriétaire du château de Champtocé avaient eu pour effet de provoquer la destruction d'une partie du domaine, et comme ce qu'il en resta ne trouvait point d'acquéreur, le château finit par tomber complètement en ruine. On aperçoit encore, lorsqu'on suit la route de Nantes à Angers, un donjon qui s'élève sur un monticule, et d'importants fragments des murs d'enceinte, restés debout.

CHAMPTOCEAUX, bourg de France (Maine-et-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 47 kilom. N.-O. de Cholet, sur un coteau de la rive gauche de la Loire; pop. aggl. 375 hab. — pop. tot. 1,559 hab. Vignobles blancs très-étendus, mais médiocres; chanvre, lin; commerce de bestiaux. Ce bourg était autrefois une petite ville assez importante, défendue par un château fort. Elle fut successivement prise par Henri II, roi d'Angleterre, en 1173; par saint Louis, en 1230; par Jean, duc de Normandie, en 1341; enfin, le duc de Bretagne, en 1420, s'en empara et fit détruire la ville, le château et les fortifications. On peut suivre sous les broussailles et dans les taillis les murs de l'ancienne enceinte. A l'extrémité d'une espèce de parc, un chemin étroit tracé sur un roc taillé à pic, conduit, à travers les ronces, au sommet d'une masse informe de débris de murs et de tours effondrées, ruines du château, autrefois séparé de la place par un large fossé et par une double enceinte dont les fondations épaisses couvrent les flancs du monticule. Ce lieu a vu jadis de terribles combats, et le peuple l'appelle encore le *champ de bataille*.

CHAMPVILLE (Etienne DUBUS, dit), acteur français, né à Paris vers 1720, d'un intendant de la princesse de Bourbon, abbesse du Petit-Saint-Antoine, mort le 5 avril 1802. Il débuta au Théâtre-Français, dans les seconds comiques, en 1783. Pensionnaire dès l'année

suivante, il reçut en 1792 le titre de sociétaire. Incarcéré en 1793, en même temps que plusieurs de ses camarades, il fut relâché le premier et se donna dès lors beaucoup de peine pour faire rendre à la liberté les acteurs encore détenus. Champville excellait dans les rôles d'amoureux, et surtout dans les rôles chargés et parodiés. Après avoir interprété pour la dernière fois le personnage du marquis dans le *Joueur* de Regnard, un de ses plus francs succès, il se retira de la scène au commencement de 1802, et mourut presque aussitôt. Une inscription fut placée sur la tombe de Champville aux frais de Mlle Devienne. — Hyacinthe Dupus, très-bon danseur de l'Opéra, était un des frères de Champville; ainsi que le célèbre Prévile avec qui il jouait si parfaitement les *Ménachmes*; l'extrême ressemblance des deux frères produisait une parfaite illusion. Prévile avait présidé aux débuts de Champville, son aîné, et facilité ses premiers pas dans la carrière théâtrale.

CHAMSIE s. m. (chamm-si). Adorateur du feu en Syrie.

CHAMSI ou **KHAMSIN** s. m. (kam-sinn — mot arabe qui signifie cinquante). Nom du simoun en Egypte, parce qu'il soufflé pendant cinquante jours, au commencement de l'inondation du Nil.

CHAMULQUE s. m. (cha-mul-ke — gr. *chamoulkos*; de *chamai*, à terre, et *elad*, je traîne). Antiq. Sorte de haquet dont on se servait pour le transport des fardeaux très-lourds.

CHANAAN ou **CANAAN**, fils de Cham et petit-fils de Noé. Lorsque Cham eut dévoilé la honte de son père, ce ne fut pas lui, mais son fils Chanaan, que le patriarche maudit et condamna à devenir l'esclave des esclaves de Sem et de Japhet.

CHANAAN ou **CANAAN** (terre de), contrée de l'ancienne Asie occidentale, qui reçut plus tard et successivement les noms de Terre promise, Judée, Palestine, Terre sainte. Le mot grec *Khananaiot*, dont nous avons fait notre mot français Chananéens, est la transcription littérale de l'hébreu *Kenani*. Le nom de Chanaan est mentionné sur les monnaies phéniciennes, et il n'était pas inconnu aux Carthaginois eux-mêmes. Cette contrée, d'après Moïse, était appelée pays de Chanaan, parce qu'avant d'appartenir aux Hébreux, elle était occupée par onze tribus, issues des onze enfants de Chanaan, fils de Cham et petit-fils de Noé. Voici les noms de ces onze petits peuples, dans l'ordre où ils sont mentionnés par Moïse : les Sidoniens, les Héthéens, les Jébuséens, les Amorrhéens, les Guirgasiens, les Héviens, les Harkiens, les Siniens, les Arvadiens, les Tésimariens, les Humathiens. Ces tribus, après avoir erré des bords de la mer Rouge jusqu'en Babylonie, vinrent se fixer au bord oriental de la Méditerranée, et n'étaient plus qu'au nombre de sept, lorsque, en 1605 avant J.-C., les Hébreux, conduits par Josué, vinrent prendre possession de la Terre promise ou pays de Chanaan.

Les Chananéens étaient avancés en civilisation; près de 400 ans avant l'invasion hébraïque, Sidon était déjà citée comme un port de mer important; les populations de la côte étaient adonnées à la navigation, celles de l'intérieur étaient surtout agricoles et guerrières. La Bible, en plusieurs endroits, parle avec une sorte d'admiration mêlée d'effroi de leurs villes fortes, dont les murailles s'élevaient jusqu'au ciel. En faisant abstraction de tout ce que l'exagération poétique des auteurs bibliques pouvait ajouter à la puissance des Chananéens, nous sommes forcés de reconnaître que ce peuple a joué, dans l'antiquité, un rôle important en Orient. Ils cultivaient les sciences; car une de leurs villes portait le nom de Cariath-Sépher, c'est-à-dire *ville des livres* ou *des archives*. Leurs mœurs étaient très-corrompues. Le Lévitique nous les représente se livrant aux impudicités les plus honteuses et les plus répoussantes. Ils immolaient à leur dieu Moloch des victimes humaines, surtout des enfants, et étaient adonnés à toute sorte de superstitions, divination, nécromancie, etc. Les diverses tribus ou nations des Chananéens étaient gouvernées par des rois, mais elles avaient formé une espèce de confédération contre les ennemis communs. Les Hébreux, en entrant en Palestine, avaient reçu ordre de massacrer sans pitié tous les Chananéens; rien ne devait être épargné; mais cet ordre ne fut exécuté qu'en partie.

Après la conquête de leur pays par les Hébreux, qui n'occupèrent jamais le territoire des Sidoniens, les Chananéens demeurèrent longtemps au milieu d'Israël, sans pouvoir être assimilés. Jusqu'à l'époque de David, qui les soumit entièrement et leur prit Jérusalem, ils se soulevèrent à plusieurs reprises; et même, pendant la période des juges, asservirent plus d'une fois leurs vainqueurs. Salomon les réduisit à une sorte d'esclavage et les assujétit à des corvées.

D'après les traditions hébraïque et grecque, les populations chananéennes n'étaient point autochtones. La Genèse nous raconte qu'elles avaient été précédées par une race de géants (Rephaites, Enakites, Emittes, etc.) et par des troglodytes (Horites). Hérodote et Strabon font venir les Phéniciens des bords de la mer Erythrée (golfe Persique). Quoi qu'il en soit de cette origine, les Chananéens parlaient une langue à peu près identique à l'hébreu, ainsi

que nous le prouvent les inscriptions phéniciennes, et il est plus que probable que, dès l'époque des patriarches, cette langue fut adoptée par les Hébreux.

On a prétendu qu'à l'époque de l'invasion des Hébreux, beaucoup de Chananéens s'étaient réfugiés dans le nord de l'Afrique. Il n'y aurait là rien qui dût nous surprendre; les Phéniciens étaient Chananéens ainsi que les Carthaginois, et la côte de l'Afrique était couverte de leurs colonies. L'arrivée des Hébreux dut refouler sur la Phénicie une masse d'hommes que les Sidoniens transportèrent, au moyen de leurs nombreux vaisseaux, sur différents points du littoral méditerranéen.

Il nous reste à dire quelques mots sur l'origine du mot *Chanaan*, et sur la langue des peuples qui habitaient le pays de ce nom. Le mot Chanaan est littéralement écrit en hébreu et doit être prononcé, dans cette langue, *Chanan*. Il se rattache à une racine *cehana*, qui veut dire *être bas*, et semble avoir pour origine la configuration géographique du pays même qu'il désigne, et qui comprend surtout les côtes inférieures de la Palestine. Les Grecs, eux aussi, donnaient le nom de *Chana* à la Phénicie, et même aux colonies puniques de l'Afrique. Le nom ethnique dérivé de ce mot est, en hébreu, *Chanan*, qu'on rend généralement en français par *Chananéens*. Ordinairement, *Chananite* désigne en français, non pas un homme du pays de Chanaan, mais un adhérent de la secte des zélotes, appelée en syriaque et en chaldéen *Kanaan*.

Le nom de Chananéen a, dans la Bible, deux acceptations bien distinctes: tantôt il est appliqué à une tribu habitant, au moment de la conquête de la Palestine par les Hébreux, un territoire situé à l'ouest du Jourdain, tantôt au peuple tout entier occupant la terre proprement dite de Chanaan.

Sous le rapport linguistique, si l'on s'en rapporte à la Bible, qu'il fait des Chananéens les descendants de Cham, ils ne devaient pas parler la même langue que les Israélites, descendants de Sem. Cependant nous voyons d'autre part que, dans les récits bibliques, Abraham et Jacob s'entretiennent avec eux sans difficulté, peu de temps après leur arrivée, et que tous les noms de personnes ou de villes chananéennes peuvent se transcrire exactement en hébreu. Mais cette dernière observation n'a rien de concluant, car on pourrait parfaitement admettre que ces noms, qui nous sont venus seulement par l'intermédiaire des Hébreux, ont été défigurés par eux, pour être ramenés à des mots de leur langue. Nous savons pertinemment que la Bible ne se gêne nullement pour traiter de cette façon cavalière les noms propres étrangers, témoin ceux qui sont relatifs à l'Egypte et à l'Assyrie.

CHANAANITE s. f. (ka-na-a-ni-te). Minér. Roche scapolite grise de Chanaan au Connecticut, contenant 53,37 pour 100 d'acide silicique, 4,10 de sesquioxyde de fer, 10,38 d'alumine, 25,80 de chaux, 1,62 de magnésie et 4,00 d'acide carbonique.

CHANAC, bourg de France (Lozère), ch.-l. de cant. arrond. et à 14 kilom. S.-E. de Marvejols, sur la rive gauche du Lot; pop. aggl. 1,099 hab. — pop. tot. 1,732 hab. Sources minérales froides. Grains, fourrages et fruits. Monuments druidiques. Ruines d'un ancien château des évêques de Mende.

CHANAC (Guillaume de), prélat français, né à Allasac, en bas Limousin, mort en 1348. Il devint archidiacre de l'église de Paris, et succéda, en 1322, à Hugues de Besançon, sur le siège épiscopal de cette ville. Son âge avancé l'ayant obligé à se démettre, Clément VI nomma pour le remplacer Fouques de Chanac, son neveu, et lui donna à lui-même le titre de patriarche d'Alexandrie. Guillaume de Chanac mourut à Paris à l'âge de près de cent ans. Il fonda, dans cette ville, un collège qui a porté longtemps son nom, et qui s'est appelé ensuite collège Saint-Michel. — Un Guillaume de Chanac, de la même famille, d'abord moine à Saint-Martial de Limoges, puis abbé de Saint-Florent de Saumur, évêque de Mende et de Chartres, fut chancelier de Louis, duc d'Anjou et roi de Sicile. Grégoire XI le créa cardinal en 1371. Ce prélat était habile dans le maniement des affaires. Grégoire XI, en partant pour Rome, lui confia le gouvernement du comtat Venaissin. Sous Clément VII, dont il suivit le parti, il eut la haute main dans les affaires. Il mourut à Avignon en 1384.

CHANAANÉEN, ÉENNE s. et adj. (ka-na-né-ain, é-ne). Géogr. anc. Habitant de la terre de Chanaan ou Phénicie; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Moïse envoya des espions dans le pays des CHANAANÉENS. Après la conquête, les mœurs juives succédèrent aux mœurs CHANAANÉENNES.*

— s. f. Hist. sainte. *La Chananéenne*, Nom que l'on donne, dans l'Écriture, à une femme qui vint demander à Jésus-Christ la guérison de sa fille.

CHANAY ou **CHANET** s. m. (cha-nè). Hortie. Variété de raisin.

CHANAY (Philibert), homme politique français, né à Belleville (Rhône), le 30 décembre 1800. Fils d'un capitaine de grenadiers sous la première République, il fut élevé par son père dans les idées de liberté et d'indépendance qu'il n'a jamais désertées. Après avoir

fait de bonnes études classiques, M. Chanay, qui se destinait à la carrière du barreau, suivit d'une manière brillante les cours des facultés de droit de Grenoble et de Paris, et alla ensuite exercer la profession d'avocat à Lyon, où son talent et ses opinions avancées ne tardèrent pas à en faire un des chefs les plus estimés de l'ancienne opposition. En février 1848, il fut nommé par acclamation membre de la commission exécutive siégeant à l'hôtel de ville de Lyon. Sept jours après, M. Chanay était appelé à la mairie de la Croix-Rousse, et, après y avoir organisé la municipalité, il fut investi par le gouvernement provisoire des fonctions de procureur de la République près le tribunal civil de Lyon. Quand plus tard il quitta ce poste, il emporta les regrets des honnêtes gens de tous les partis.

54,504 voix le nommèrent représentant à l'Assemblée constituante. M. Chanay se hâta de donner sa démission de magistrat, sans attendre le vote de l'assemblée, protestant ainsi par avance contre le principe du cumul et contre les traditions de cupidité léguées à quelques hommes de la République par le régime vaincu. A l'Assemblée constituante, M. Chanay siégea sur les bancs les plus élevés de la gauche. Il vota contre la loi des attroupements et contre l'état de siège; pour le droit au travail; pour l'impôt progressif; contre la proposition Râteau. Il prit une part active à plusieurs discussions importantes, notamment à celle qui était relative à l'établissement des prud'hommes. Il faisait partie, dans l'assemblée, du comité de travail.

Revenu à l'Assemblée législative par 72,659 suffrages, il continua de suivre la même ligne politique, et fit une vive opposition au gouvernement du président de la République, protesta contre la loi du 31 mai et repoussa toutes les propositions tendant à la révision de la constitution. Il vota également contre l'expédition de Rome. Toutefois, on remarqua l'absence de son nom au bas de la déclaration de la Montagne lancée le 13 juin 1849, en vue d'un soulèvement dans Paris. Le coup d'Etat du 2 décembre l'a fait rentrer dans la vie privée.

CHANÇARD ou **CHANÇART** adj. m. (chan-sar). Argot. Qui a de la chance, du bonheur, à qui les choses réussissent bien : *Est-il CHANÇARD !*

— Substantif. : *Oh ! le CHANÇARD !*

CHANÇAY, ville de l'Amérique du Sud, dans la république péruvienne, département et à 60 kilom. N.-O. de Lima, sur l'océan Pacifique, à l'embouchure de la petite rivière de son nom; 5,600 hab. Bon port; commerce actif. La fondation de Chançay date de 1563.

CHANCE s. f. (chan-sé — de *choir*, qui vient lui-même du latin *cadere*. De ce dernier, nous avons formé le substantif *cadence*, qui est assez moderne. Le mot *chance*, *chéance*, *keance*, *keanche*, était d'abord un terme du jeu de dés, et signifiait le point que donne un dé en tombant — *chéant* — sur la table, ou bien encore un coup de dé). Nature ou résultat d'un événement, dont le contraire peut également survenir; hasard des circonstances pouvant amener des résultats contraires : *La chance des armes. Bonne, mauvaise chance. Courir les chances. Je vous souhaite bonne chance. La chance décidera. C'est bien peu connaître les chances de la fortune, que de s'abandonner au désespoir.* (De Bugny.) *Les chances passionnées de la hausse et de la baisse d'une fortune ne me causent jamais la moindre émotion.* (G. Sand.) *Un jour de noces, on n'a que deux chances à prévoir : sera-t-on heureux? ne le sera-t-on pas?* (Scribe.) *Ce n'est qu'en parlant le moins possible que l'on a quelque chance de dire des vérités.* (Th. Barrière.) *Le hasard fait presque seul les destinées, le mérite n'en est qu'une des chances favorables.* (Laténa.)

J'abandonne à leur chance et messins et mon âme; Qu'ils aillent où Dieu sait, chacun de leur côté.

LAMARTINE.

— Probabilité; succès ou événement probable ou seulement possible : *Calculer les chances. Les chances sont égales. Les chances sont pour vous. Ce candidat a des chances. Il y a toujours deux chances pour une pour ne pas retrouver l'ami que l'on quitte : notre mort et la sienne.* (Chateaub.) *Partout où il reste une chance à la fortune, il n'y a point d'héroïsme à la tenter.* (Chateaub.) *Il y a des chances pour que M. Thiers devienne un grand ministre ou reste un brouillon.* (Chateaub.) *Il y a toujours quatre-vingt-dix-neuf chances pour le mal et une seule pour le bien.* (Alex. Dum.) *Après une agonie, il y a vingt chances contre une que le sujet, s'il en revient, deviendra meilleur.* (Lavergne.)

— Bonne fortune, veine de succès : *Être en chance. Avoir de la chance. Cela m'a porté chance.*

Je finis, et je vous souhaite

Une victoire très-complète,

Chance à tous jeux, de la santé.

La Fontaine.

— Se dit, dans ce sens, d'une manière ironique : *Je viens de perdre mille écus au jeu : voilà ma chance. Il perd une femme acariâtre; il en épouse une avaré : il a toujours eu de la chance.*

— Ellipt. *Donné chance, Je souhaite que vous réussissiez.*

— *Rompre une chance*, Cesser une veine heureuse ou malheureuse, une suite jusque-là persévérante de réussite ou d'insuccès : *J'es-*

père que ce petit triomphe va rompre. Notre mauvaise chance. » Se dit, à l'écarté, lorsqu'un joueur ayant gagné plusieurs fois de suite, un nouvel adversaire lui est opposé pour changer la fortune du jeu.

— *Pousser sa chance*, Tenir bon, persévérer dans des efforts heureux jusque-là.

— *La chance a tourné*, La fortune, les choses ont changé de face : *La chance a tourné, cela va mal pour nous. Heureusement la chance a tourné.*

Enfin la chance tourne, il est d'heureuses veines. C. D'HARLEVILLE.

— Prov. *Chance vaut mieux qu'il bien jouer*, Pour le succès, le bonheur est préférable au talent. *Il n'est chance qui ne retourne. Il n'y a chance qui ne rechange.* Il n'y a point de bonheur ni de malheur constant.

— Jeux. Sorte de jeu de dés : *Faire une partie de chance. Ils jouaient à la chance à deux dés.* (Hamilton.) Point qu'on livre à celui contre lequel on joue aux dés : *Livrer chance.* Point qu'on se livre à soi-même : *Amener chance.* Donner la chance, Se dit, au jeu de krabs, quand le joueur qui tient la carte nomme le point qu'il veut avoir en sa faveur.

— Mathém. *Théorie des chances*, Calcul des probabilités.

— Techn. Pot de terre dans lequel on blanchit les épingles de fer.

— Syn. *Chance, bonheur*. V. BONHEUR.

CHANCE - DOURLÈNS, femme poète du XVII^e siècle, non pas du XVII^e siècle de Pascal, de Descartes, de La Bruyère, de Corneille; mais de ce XVII^e siècle taillé, émondé comme les ifs du Tapis vert de Versailles, et que domine, de toute la hauteur de ses talons rouges et de sa perruque, Sa Majesté Louis le Quatorzième.

On a déjà biffé, et tous les jours on efface quelques-uns de ces noms rayonnants alors, et qui croyaient avoir élevé à leur mémoire un monument plus durable que l'airain (*ave perennius*) avec quelques vers fades, un trait d'esprit, une louange, une bassesse à l'adresse de celui qui avait dit de bonne foi : l'Etat, c'est moi ! c'est-à-dire les lettres, les arts, la pensée de mon siècle, c'est moi. Le nom de Mme Chance-Dourlens est de ces noms-là. Qui connaît aujourd'hui cette divinité de l'Olympe dont Louis XIV était le Jupiter, si ce n'est les quelques fureteurs, entre les mains desquels est, par hasard, tombé le *Pandore* de Vertron ? Ce galant panegyriste des femmes parle souvent, en effet, de Mme Chance-Dourlens; il en parle avec éloge, avec admiration. Un jour il lui écrit pour l'engager très-vivement à concourir pour le prix que vient de proposer l'Académie d'Arles : *Les premières conquêtes de Monseigneur, et la satisfaction du roi d'avoir un fils digne de lui.* Vite, bien vite, Mme Chance-Dourlens prend la plume et répond à Vertron :

Il attaque un pays, aussitôt il le prend.

Que de vigueur ! que de courage !

Pour louer ce coup éclatant

Chacun veut faire un long ouvrage ;

Pour moi, je dirai simplement :

Il est fils de Louis le Grand ;

Qu'un autre en dise davantage.

Mais c'est consacrer, dans un dictionnaire sérieux... à ses heures, trop de lignes à qui est capable d'écrire de la prose rimée si fade, si plate, si naïve. — CHANCE-DOURLÈNS, femme Houtier, fille de la précédente, a eu comme sa mère, et au même titre, son jour, son heure de renommée. On trouve, dans les recueils de l'époque, des vers écrits par elle et adressés au roi, à madame la Dauphine, à la princesse de Conti, au duc de Saint-Aignan, à... nous ne savons qui ou quoi encore.

CHANCEAU s. m. (chan-sé — lat. *cancelus*, même sens). Chacun des barreaux d'une grille fermant une enceinte. Le Lieu fermé de grilles, où se scellaient, sous nos premiers rois, les lettres et les édits royaux.

CHANCEAUX, village et commune de France (Côte-d'Or), arrond. et à 35 kilom. E. de Semur, à 10 kilom. de Saint-Seine, et à l'une des sources de la Seine; 514 hab. Grains et légumes; fabrique de confitures d'épine-vinette.

CHANCEL s. m. (chan-sél). Autre forme du mot CANCEL.

CHANCEL (Jean-Nestor), général français, né à Angoulême en 1754, décapité en 1794. Il était général de brigade sous Dumouriez, à la trahison duquel il ne s'associa point, fut fait prisonnier dans Condé, puis échangé l'année suivante. Chargé du commandement de Maubeuge, il resta dans une inaction étrange pendant que le chef du camp retranché sous cette ville combattait les Autrichiens. Objet de suspicions si peu justes, au moins légitimes, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, qui l'envoya à l'échafaud.

CHANCEL (Joseph de LAGRANGE-), poète dramatique. V. LAGRANGE-CHANCEL.

CHANCELADE ou **CHANCELLE** (Chanoines réguliers de la). Hist. relig. Nom que l'on donnait à des chanoines réguliers de la règle de Saint-Augustin, établis en 1128 dans l'abbaye de Notre-Dame de Chancelade, aux environs de Périgueux. On les appelait aussi CHANCELADINS.

CHANCELAGE s. f. (chan-se-la-ghe — de *cancel-lagha*, nom chilen de la même plante). Bot. Plante qui croît dans l'Amérique du Sud, et qui paraît, par ses caractères et par ses pro-

prétend, se rapprocher de notre érythée ou petite gentaïse.

CHANCELAN (chan-se-lan) part. pass. du v. *Chancelier* : *Marcher en CHANCELANTE.*

CHANCELANTE, ANTE adj. (chan-se-lan, an-te — rad. *chanceler*). Peu ferme, mal assuré : *Pas CHANCELANTE. Démarche CHANCELANTE. Se soutenir à peine sur ses pieds CHANCELANTE.*

La sombre Jalousie, au teint pâle et livide, Suit d'un pas *chancelant* le Soupçon qui la guide. VOLTAIRE.

Qui remue, qui n'est pas solidement fixé : *Une pierre, une poutre CHANCELANTE.*

— Par ext. Tremblant, qui manque de fermeté, de netteté : *Si mon écriture est un peu CHANCELANTE, n'en soyez point en peine, c'est que j'ai froid aux doigts.* (Mme de Sév.)

J'entends un prêtre saint dont la voix *chancelante* Dit la prière des tombeaux. V. HUO.

— Fig. Faible, ébranlé, mal affermi, exposé à une chute prochaine, dont la durée n'est pas assurée : *Santé CHANCELANTE. Vertu CHANCELANTE. Autorité CHANCELANTE. La fortune va toujours à pas CHANCELANTS, comme l'ivresse.* (F. Bacon.) *La vie de l'enfant est fort CHANCELANTE jusqu'à l'âge de trois ans.* (Buff.) Il irrésolu, hésitant : *Foi CHANCELANTE. Esprit CHANCELANTE. Je suis CHANCELANTE ; je ne sais pas ce que je déciderai.*

Où, je sens qu'à vos yeux mon courroux *chancelant* Trébuche, perd sa force et meurt en vous parlant. CORNEILLE.

— Antonymes. Affermi, consolidé, décidé, ferme, fixe, inébranlable, solide, stable.

CHANCELER v. n. ou intr. (chan-se-lé — lat. *cancellare*, barrer, couvrir de raies tracées en divers sens. Double la lettre l devant une syllabe muette : *Je chancelle, tu chancelleras, qu'il chancelle*). Etre mal affermi sur ses pieds ou sur sa base, pencher alternativement de côté et d'autre, comme si l'on allait tomber : *CHANCELER comme un homme ivre. Cette pierre CHANCELE sous nos pieds.*

Soutiens ton frère qui *chancelle*, Pleure si tu le vois souffrir. V. HUO.

Sur ses fondements le Vésuve agité *CHANCELE* en vomissant une horrible clarté. A. MARTIN.

— Fig. Etre ébranlé, compromis, incertain de durer : *Un pouvoir qui CHANCELE est un pouvoir en train de tomber. Quelle est la société qui ne CHANCELE sur ses bases ? quel est le pouvoir qui soit assuré du lendemain ?* (Lamenais.) *Les hommes ne connaissent qu'une chose : on CHANCELE à gauche, on verse à droite.* (Aignan.) *Dès que Napoléon CHANCELE, le pape passe du côté des vainqueurs.* (Quinet.) *Le bonheur CHANCELE lorsqu'il ne s'appuie que sur la fortune.* (Boiste.) Il hésiter, balancer, douter, n'être pas ferme dans ses pensées, ses paroles, ses intentions, ses sentiments : *Fuyons, fuyons, et dès les premiers pourquoi, dès le premier doute qui commence à se former dans notre esprit, bouchons l'oreille ; car, pour peu que nous CHANCELIONS, nous périrons.* (Boss.) *L'intérêt CHANCELE dans les circonstances délicates, la vertu va droit au but et ne tombe pas.* (Boss.) *L'humanité, comme un homme ivre, hésite et CHANCELE entre deux abîmes, d'un côté la propriété, de l'autre la communauté.* (Proudh.) *La coupe de l'ambition entre la conscience et fait CHANCELER la droiture.* (Petit-Senn.) *Souvent un avis sage, une observation ferme, une parole honnête, soutiennent celui qui CHANCELE sous le poids d'un méchant dessein.* (J. Favre.) *Le bien moral n'a point péri parmi nous, mais la foi morale CHANCELE en nous.* (Guizot.) *Ce qui fait CHANCELER dans les intelligences le droit de propriété, c'est l'amour de la possession qui se remue dans les cœurs.* (Le P. Félix.)

Un ami qu'on implore ou refuse ou *chancelle* ; L'argent est un ami toujours prompt et fidèle. DESTOUCHES.

On lutte quelque temps, puis le courage tombe ; Le plus vaillant *chancelle*, et le faible succombe. PONSARD.

— Syn. *Chanceler, vaciller. Chanceler* suppose la faiblesse, le défaut de solidité ; *vaciller*, c'est manquer de fixité, se mouvoir de côté et d'autre, vouloir une chose, puis une autre. Ce qui *chancelle* aurait besoin d'être mieux assuré sur sa base ; ce qui *vacille* aurait besoin d'être fixé. Un témoin *chancelle* quand, après avoir affirmé positivement, il hésite ensuite et semble avoir des doutes ; il *vacille* quand il se contredit dans le cours de sa déposition.

CHANCELLIER s. m. (chan-se-lié — lat. *cancellarius*, de *cancelli*, barreaux. On suppose que ce mot vient de ce que le parafé du roi était en forme de grille, et que c'était auprès de ce parafé que le chancelier apposait le sceau de France ; d'autres croient que *chancelier* vient de l'italien *cancellier*, en raison des traits de plume, *cancelli*, que faisait le chancelier sur les lettres qu'il refusait ; Ménage le fait dériver de *cancelli*, c'est-à-dire du chancel ou clôture grillée qui entourait le siège de l'empereur, quand il rendait la justice, clôture à la porte de laquelle se tenait le *chancelier*. Du Cange, s'inspirant de Jean de la Porte, assure que ce mot nous vient de la Palestine ; voici comment : en ce pays, les toits étaient plats et

faits en terrasses, avec des parapets grillés qui s'appelaient *cancelli* ; ceux qui montaient sur ces toits pour réciter quelques harangues s'appelaient *cancellarii*, et l'on a étendu ce nom à ceux qui plaidaient dans les barreaux que Du Cange appelle *cancelli forenses*). Hist. Premier officier de la couronne de France, chargé de la garde des sceaux, de l'administration de la justice, de la présidence des conseils du roi : *Le ministre de la justice actuel remplit une partie des fonctions des anciens CHANCELIERS de France. Les CHANCELIERS n'étaient pas nobles par leur charge ; ils avaient besoin de lettres d'anoblissement.* (Volt.) *Le CHANCELIER portait toujours le sceau du roi suspendu à son cou.* (Cheruel.)

Colbert jouissait par avance De la place de *chancelier*. LA FONTAINE.

Il Premier officier de la maison de la reine ou d'un prince, chargé de la garde de leurs sceaux : *Le CHANCELIER de la reine. Le CHANCELIER de Monsieur.* Il Dignitaire qui a la garde des sceaux dans un corps ou dans un ordre : *Le CHANCELIER de la Légion d'honneur. Les CHANCELIERS des ordres de Malte, de Saint-Lazare, du Saint-Esprit.* Il Employé supérieur qui a la garde du sceau, qui est chargé de la tenue des registres, dans un consulat, et qui remplit aussi, près du tribunal consulaire, les fonctions de greffier et d'huissier.

— *Archichancelier*. V. ARCHICHANCELIER.

— *Sous-chancelier*. Officier de la couronne, dans le moyen âge, qui remplissait en sous-ordre les fonctions de chancelier.

— *Chancelier du sénat*. Officier qui, sous le premier Empire, était chargé d'apposer le sceau du sénat, de garder ses archives et de diriger les procès relatifs aux propriétés du sénat et de chaque sénatorerie.

— *Chancelier de justice*. Titre du chef de la justice dans certains États d'Allemagne.

— *Chancelier de l'Échiquier*. Un des juges de la cour de l'Échiquier ou des finances, en Angleterre.

— Hist. rom. Huissier des tribunaux romains, qui était chargé d'ouvrir et de fermer les portes de la salle d'audience. Dans le Bas-Empire, Nom que l'on substitua à celui de questeur.

— Hist. ecclésiast. Nom que l'on donna à des officiers qui succédaient aux bibliothécaires dans l'Eglise romaine. Il *Chancelier du grand prieur de France*. Dignitaire de l'ordre de Malte qui scellaient les actes des membres du chapitre du grand prieur de France.

— Hist. littér. *Chancelier de l'Académie française*. Celui qui était autrefois le gardien du sceau de l'Académie, et qui préside aujourd'hui la société en l'absence du directeur.

— Enseign. Nom que l'on donnait à deux chanoines, dont l'un présidait autrefois aux études de l'Université, dans l'Eglise de Paris, et l'autre délivrait les actes et les diplômes ; le premier appartenait au chapitre de Notre-Dame, le second à celui de Sainte-Geneviève. Dans l'Université moderne, Officier qui délivrait les diplômes, et dont la charge a été supprimée.

— Loc. fam. *Mon chancelier vous dira le reste*. Façon de parler très-connue, dont voici l'origine : Mme de Bassompierre, qui vivait à la cour du roi Stanislas, était la maîtresse de M. de la Galaisière, chancelier de ce prince. Celui-ci prit un jour avec elle quelques libertés qui furent repoussées : « Je me fais répliquer alors le roi, mon chancelier vous dira le reste. » Dans l'application, cette locution s'emploie à peu près dans les mêmes circonstances.

— Prov. *Il faut se mêler de la messe du chancelier*. Se dit de quelqu'un dont la conduite n'est pas en rapport avec les principes qu'il professe. Voici l'origine de cette locution : Le chancelier de l'Hôpital, qui avait pris la défense des calvinistes avec courage et éloquence, était accusé par les catholiques intolérants de pencher vers le calvinisme. Des catholiques plus tolérants objectaient qu'il assistait régulièrement à la messe ; et les accusateurs de répondre : *Il faut se mêler de la messe du chancelier.*

— Encycl. La charge de *chancelier*, dans notre ancienne monarchie, occupait le cinquième rang dans la hiérarchie, et était la première de la magistrature. Au temps du roi Dagobert, le *chancelier* fut appelé grand référendaire ; sous Hugues Capet, il apposaient son seing aux lettres patentes, après les signatures du grand maître, du grand chambellan, du grand échançon et du connétable. Il n'est pas certain que les premiers rois de France aient eu des *chanceliers* ; mais on en trouve un, Widoimare, sous Childéric, et Clovis avait pour référendaire ou *chancelier* Aurélien. Hincmar dit que ce référendaire portait l'anneau ou le sceau du prince, et qu'il était *conciliarius* et *legatarius regis*, le conseiller et le député du roi. Valentinien est le premier qui ait signé les chartes en qualité de secrétaire. Il remplit cette fonction sous Childébert, fils de Clovis. Grégoire de Tours donne à entendre que le *chancelier* ou référendaire avait sous ses ordres plusieurs autres *chanceliers* chargés d'écrire ou de signer les actes que le référendaire scellaient, et, par la suite, le nom de ces petits officiers a été donné à celui qui gardait le sceau du roi, comme le faisaient les réfé-

rendaires, et qui de plus présidait à tous les conseils, comme chef de la justice et premier des magistrats. Sous les rois de la seconde race, les *chanceliers* n'étaient plus appelés référendaires, mais apocrisiaires, *archichanceliers*, archinotaires, archichapelains et surmènes *chanceliers*. Cette dignité augmenta considérablement en importance sous les rois de la troisième race, où le *chancelier* apparaît définitivement sous ce seul titre, pour ne le plus quitter.

Cet officier avait au-dessus de lui le sénéchal, le chambrier, le grand maître et le connétable. A mesure que ces diverses charges furent supprimées, la sienne gagna en pouvoir et en puissance, et elle devint, avec le temps, la plus enviable.

Primitivement, le *chancelier* ne s'occupait que de l'expédition des lettres ; mais il finit par être chargé des fonctions les plus élevées. Sous les derniers rois, il était le premier président-né du grand conseil, et sa principale mission était la garde du sceau royal. On ne dépossédait pas un *chancelier*, mais on lui donnait parfois un garde des sceaux. Les cours souveraines lui rendaient les premiers honneurs après le roi ; il avait seul le droit de le présider. Il ne prêtait serment qu'entre les mains du roi, dont, selon l'expression du temps, il était la bouche et l'interprète ; c'était lui qui faisait connaître les volontés du roi dans toutes les occasions où il s'agissait de l'administration de la justice. Lorsque le roi tenait un lit de justice au parlement, le *chancelier* était au-dessous de lui dans une chaise à bras couverte de l'extrémité du tapis semé de fleurs de lis qui était aux pieds du roi ; c'était lui qui recueillait les suffrages et qui prononçait ; il ne pouvait être récusé. Sa principale fonction était de veiller à tout ce qui concernait l'administration de la justice dans toute l'étendue du royaume, d'en rendre compte au roi, de prévenir les abus qui pouvaient s'y introduire, de remédier à ceux qui avaient pu s'y glisser, de statuer sur les plaintes qui lui étaient adressées contre les juges et les autres officiers de justice, et sur les mémoires des compagnies ou de chaque officier en particulier, par rapport à leurs fonctions, prééminences et droits. Il dressait les nouvelles ordonnances, les édits, déclarations, lettres patentes qui avaient rapport à l'administration de la justice. L'ordonnance de Charles VII, du mois de novembre 1441, fait mention de l'avis préalable et délibération du *chancelier* et autres gens du grand conseil. C'était au *chancelier* qu'on s'adressait pour obtenir l'agrément de tous les offices de judicature ; c'était lui qui nommait aux offices de toutes les chancelleries du royaume et qui donnait toutes les provisions des offices, tant de judicature que de finance ou municipaux. Le *chancelier* présidait, après le roi, tous les conseils d'Etat, à l'exception de celui où se traitaient les affaires majeures du royaume, la paix, la guerre et les alliances avec les puissances étrangères. C'était lui qui prenait le jour du roi pour recevoir et pour écouter les députations des cours souveraines de Paris, qui présentaient les députés à l'audience du roi, qui mettaient sous ses yeux les remontrances des cours souveraines des provinces, qui mandait leurs députés quand le roi voulait, qui enfin présentait au roi les magistrats nouvellement pourvus des premières dignités de leur ordre.

Le *chancelier*, dans le conseil du roi et dans toutes les cérémonies officielles, prenait rang immédiatement après les princes du sang. Il avait le droit d'avoir dans son hôtel des tapisseries semées de fleurs de lis, avec les armes de France et les attributs de sa dignité, prérogative qu'il possédait seul. Le roi, dans ses édits, déclarations et lettres patentes, l'appelait son très-cher et féal *chancelier* de France. Dans les arrêts du conseil, il était nommé Monsieur, comme les princes du sang. Quand il marchait en cérémonie, il était précédé par quatre huissiers de la chancellerie portant leurs masses, et par des huissiers de la chaîne. Il était en outre accompagné d'un lieutenant de robe courte et de deux gardes de la prévôté de l'hôtel. En carrosse, il se faisait précéder et suivre par deux hoquetons en habit d'ordonnance ; toutefois, hoquetons, lieutenant et gardes de la prévôté de l'hôtel ne le suivaient qu'autant qu'il avait la garde des sceaux ; de même, les huissiers ne prenaient leurs masses pour l'accompagner que dans ce même cas.

Il avait la haute main sur tout ce qui se rapportait aux lettres et aux sciences, aux imprimeurs, aux libraires, etc. Les universités, les collèges et les académies étaient placés sous sa dépendance.

L'habit de cérémonie du *chancelier* était l'épitoque, ou robe de velours rouge, doublée de satin, avec le mortier comblé d'or et bordé de perles. Il était en robe violette lorsqu'il assistait aux petites audiences d'une cour souveraine et quand il siégeait à une séance à huis clos. Il ne pouvait être privé de son office que par la mort, par démission volontaire ou par un arrêt qui, pour forfaiture, l'en déclarait indigne, après une procédure légale.

Chanceliers d'Angleterre (LES DEUX), parallèle entre François Bacon et Thomas Becket, publié en 1836, par François Ozanam. Bacon et Becket représentent deux principes : le principe rationaliste et le principe chrétien ; la raison élevée à sa plus haute puissance, la foi mise à sa plus rude épreuve. Lequel de ces deux principes est le plus fécond en con-

séquences morales ? Telle est la question que se pose l'auteur et qu'il résout de la façon suivante, après avoir défini la morale *l'harmonie des facultés de l'âme* : « La philosophie est une idée et non une puissance ; elle détruit l'équilibre, en exaltant l'intelligence au détriment de la volonté, parce qu'elle ne renferme point de principe d'amour. C'est par l'amour que le christianisme régénère la volonté et rétablit l'harmonie de l'âme ; il doit donc arriver à un résultat supérieur à ceux que produit la philosophie. »

A l'appui de cette idée, il compare la vie de Bacon avec celle de Thomas Becket, qui tous deux ont été chanceliers dans le même royaume. Avec Bacon, on assiste à la lutte de deux natures opposées : en théorie, c'est le savant audacieux qui secoue le joug pesant de l'école et donne à l'esprit humain ses titres de noblesse ; en pratique, c'est le chancelier égoïste, ingrat, simoniacque ; le courtisan vil, flatteur, vicieux et rampant. Thomas Becket, en pratique, est le prêtre dévoué à son troupeau, ne relevant que de sa conscience et de Dieu, et résistant avec courage aux exigences coupables de Henri II, noble révolte qui sera couronnée par les palmes du martyre ; en théorie, c'est l'apôtre de la tolérance et de la soumission.

Présentés sous ce jour, ces deux caractères ne sont même pas à comparer : Bacon est un être méprisable, et Thomas Becket un héros. On ne saurait laver le premier des taches dont sa conduite a souillé sa réputation ; mais on ne peut réunir toutes les gloires, et la sienne est assez belle d'avoir, avec Descartes, guidé l'humanité dans la route du progrès et de la vérité. Quant à Thomas Becket, prêtre frondeur, il faut le considérer, avec Augustin Thierry, comme le champion de la nationalité anglo-saxonne, l'ennemi politique de la cour anglo-normande de Henri II. Becket, ainsi que le remarque judicieusement Michelet, se souvient qu'il est peuple, et trouve une vraie volupté dans cette lutte dangereuse contre son souverain, lutte qui doit lui coûter la vie. Ajoutons qu'il n'est peut-être pas bien logique de décider le mérite relatif de la raison et de la foi sur la conduite comparée d'un philosophe et d'un croyant.

L'impartialité nous faisait un devoir de remettre ainsi chacun et chaque chose à sa place : ce devoir une fois accompli, nous constaterons que l'auteur a soutenu sa thèse avec talent, dans un style correct, élégant, facile, parfois coloré. On sent que l'écrivain ne fait que traduire, la plume à la main, les considérations de l'homme profondément religieux qui, avec quelques étudiants, a fondé la Société de Saint-Vincent de Paul, dont la mission, à son origine, n'était que de secourir les malheureux.

CHANCELLIÈRE s. f. (chan-se-liè-re). Femme du chancelier de France : *Madame la CHANCELLIÈRE Letellier, à quatre-vingt-six ans, passa l'après-dînée d'avant-hier chez madame de Coulanges.* (Mme de Sév.)

— Petit meuble fourré qui sert à tenir les pieds chauds, quand on doit rester longtemps assis.

— Hortie. Variété de pêche. || Variété de tulipe.

CHANCELLADE. V. CHANCELADE.

CHANCELLEMENT s. m. (chan-cè-le-man — rad. *chanceler*). Mouvement de ce qui chancelle : *Le CHANCELLEMENT d'une poutre. Le CHANCELLEMENT est un signe certain du trouble du cerveau.* (Boiste.)

CHANCELLERIE s. f. (chan-sè-le-ri — rad. *chancelier*). Lieu où l'on scelle certains actes avec le sceau du souverain, de l'Etat : *Lettres expédiées en CHANCELLERIE. La morgue impériale est telle, qu'elle refuse encore la majesté au roi, dans les lettres qu'on appelle de CHANCELLERIE.* (St-Sim.) Demeure d'un chancelier, d'un garde des sceaux. || Personnel employé à la chancellerie.

— Bureaux d'un consulat : *Aller faire viser son passe-port à la CHANCELLERIE.*

— *Grande chancellerie*. Celle où le chancelier scellaient avec le grand sceau, et qui accompagnait toujours le roi. || *Grande chancellerie de la Légion d'honneur*. Lieu où l'on scelle les brevets des membres et des dignitaires de la Légion d'honneur.

— *Petite chancellerie*. Celle où un maître des requêtes ou un autre officier d'un parlement scellaient avec le petit sceau.

— *Chancellerie des juifs*. Administration qui avait été instituée en France pour sceller les obligations souscrites en faveur des juifs.

— *Chancellerie commune*. Emoluments du sceau qui se partageaient autrefois entre les notaires, les secrétaires du roi et les autres officiers de la chancellerie de France.

— *Chancellerie de l'Université*. Lieu où l'on scellaient les lettres des différents grades universitaires.

— *Chancellerie de Mayence*. Nom de l'un des deux trésors où l'on conservait les archives impériales, et qui, établi à Mayence, était spécialement destiné aux actes publics dressés dans les diètes.

— *Chancellerie romaine*. Bureaux où sont examinés et vérifiés les bulles, les brefs et les autres actes du gouvernement pontifical, avant d'être expédiés.

— *Style de chancellerie*, Style consacré dans les actes émanant de la chancellerie.

— *Cour de chancellerie*, Cour de justice anglaise, présidée par le lord chancelier.

— *Bourse de chancellerie*, Droits que certains officiers de chancellerie percevaient pour l'apposition du sceau.

— Anc. légis. *Chancellerie aux contrats*, Juridiction autrefois établie dans plusieurs villes du duché de Bourgogne, et dont le titulaire avait le droit de connaître des contrats passés sous le sceau dit *scei des contrats*.

— *Encycl.* On sait de quels titres pompeux les souverains aimaient autrefois à se décorer dans leurs actes; cette tendance à aligner après son nom une suite de qualifications superbes a diminué aujourd'hui, à presque disparu, au moins en Europe, sauf sur un point où elle n'a fait que croître et embellir. Les protocoles de la Sublime-Porte brillent surtout par l'énormité, et il est à remarquer que plus l'empire diminue, plus le divan se montre prodigue de métaphores et d'hyperboles. C'est encore le fusté de Philippe IV, roi des Espagnes et des Indes, etc., etc.; plus on lui ôte, plus il est grand. Voici, en preuve, une pièce curieuse, insérée par Le-surd dans son *Annuaire* de 1819 (p. 595). Nous n'en citerons que le préambule, placé en tête de l'acte de ratification de la Porte ottomane, relativement à la cession des îles Ioniennes au royaume-uni d'Angleterre et d'Irlande : « Nous, par la grâce du souverain maître des empires et du fondateur immuable de l'édifice solide du califat, par l'influence merveilleuse du modèle des saints, du soleil des deux mondes, notre grand prophète Mahomet-Mustapha, ainsi que par la coopération de ses disciples et successeurs, et de toute la suite des saints, sultan fils de sultan, empereur fils d'empereur, Mahmoud-Kan, vainqueur, fils d'Ahmed-Kan, vainqueur, dont les nobles diplomates sont décorés du titre souverain de sultan des deux hémisphères, dont les ordonnances portent le nom éclatant d'empereur des deux mers, et dont les devoirs, attachés à notre dignité impériale, consistent dans l'administration de la justice, les soins d'un bon gouvernement et l'assurance de la tranquillité de nos peuples; seigneur et gardien des plus nobles villes du monde, vers lesquelles se dirigent les vœux de tous les peuples, les deux saintes villes de La Mecque et de Médine, du sanctuaire intérieur du pays saint; calife suprême des contrées et provinces situées dans l'Anatolie et la Roumélie, sur la mer Noire et la mer Blanche, dans l'Arabie et la Chaldée; enfin, glorieux souverain de nombreuses forteresses, châteaux, places et villes, nous déclarons, etc. »

— *Cour de la chancellerie*. Cette cour anglaise est une cour de loi commune, en même temps qu'une cour d'équité. Le lord chancelier en est le seul juge. Ce haut fonctionnaire étant, à titre de membre du conseil privé et du cabinet des ministres, de président de la chambre des lords, de gardien du grand sceau et de ministre de la justice, l'un des hommes les plus occupés des trois royaumes, ne pourrait suffire aux exigences de sa juridiction, si toutes les affaires relevant de sa cour devaient être jugées par lui en personne; aussi a-t-on institué trois cours annexes : la cour d'appel en chancellerie, la cour des rôles et la cour des vice-chanciers. La cour d'appel est présidée par le lord chancelier, mais elle a aussi deux autres juges (*lords justices*), qui peuvent rendre des jugements sans son intervention. La chambre des lords est la juridiction d'appel pour cette cour. La cour des rôles est tenue par le maître des rôles, qui est l'archiviste de la chancellerie. Il peut être appelé de ses arrêts à la cour du lord chancelier. Les vice-chanciers, au nombre de trois, tiennent des cours comme délégués du lord chancelier. Des deux sortes de juridictions qui appartiennent à cette cour, la juridiction d'équité est presque la seule qui soit usitée. Son origine remonte à la constitution de Clarendon, sous Henri II, et c'est seulement en 1616 qu'il fut décidé que les jugements rendus par les cours de loi commune pourraient toujours être déferés aux cours d'équité.

L'intervention du haut chancelier dans la cour de chancellerie est purement nominale; en fait, ce personnage ne siège jamais qu'à la cour d'appel. Indépendamment des magistrats dont elle se compose, un très-grand nombre de personnel est attaché à la cour de chancellerie. Nous mentionnerons : neuf maîtres (*masters*), sortes d'avocats qui assistent le chancelier et le maître des rôles; le comptable général (*accountant general*), sorte de banquier de la cour, choisi parmi les maîtres, et qui est spécialement chargé de surveiller l'administration des propriétés soumises au contrôle du haut chancelier; le maître des rapports et entrées (*master of reports and entries*), qui est chargé d'enregistrer et de classer les rapports et les pétitions, les deux examinateurs (*examiners*), qui reçoivent les dépositions des témoins; le *clerk des affidavit*, qui est chargé de leur administrer le serment, et enfin les sept maîtres des taxes (*taxing masters*), qui taxent les frais. La section de cette cour qui est désignée sous le nom de cour d'appel date de 1851. Le lord chancelier, indépendamment des deux *lords justices* désignés par la loi pour faire avec lui partie de cette cour, peut appeler un des juges de loi commune. Les arrêts de la

cour de chancellerie peuvent être portés, mais seulement lorsqu'ils sont définitifs, à la chambre des lords, qui, dans ce cas, ne juge pas le fond même des causes, comme elle le fait lorsqu'il s'agit d'arrêts des autres cours, mais qui, s'il y a lieu, renvoie l'affaire à la cour de chancellerie, pour qu'elle réforme son premier jugement. Il en coûte très-cher en Angleterre pour plaider en chancellerie; le montant des frais de 3,400 affaires portées devant cette juridiction s'élève à 21 millions de francs, c'est-à-dire à plus de 6,000 francs par affaire.

CHANCELLERIE (Palais de la), à Rome. Ce palais, un des plus vastes et des plus beaux qu'il y ait à Rome, a été construit sur les dessins de Bramante, pour servir de résidence au cardinal vice-chancelier. Commencé par le cardinal Mezzarota, il fut achevé par le cardinal Riario, neveu de Sixte IV. Le travertin employé à sa construction a été tiré en grande partie des ruines du Colisée et de l'arc de Gordien. La cour, spacieuse, est décorée de deux portiques superposés, soutenus par quarante-quatre colonnes de granit, qui ont été prises à l'église de San-Lorenzo in *Damaso*, et que l'on croit avoir appartenu primitivement au portique de Pompée. Le caractère général de l'architecture est noble et imposant. Un projet de porte dorique avait été dressé par Vignole, sur la demande du cardinal Alexandre Farnèse; mais ce projet ne fut pas mis à exécution. La porte a été construite depuis par Fontana : le style n'en est pas du meilleur goût. Les fresques du grand salon, représentant divers traits de la vie du pape Paul III Farnèse, sont l'œuvre de Vasari. Le palais renferme d'autres fresques assez mal conservées de Baldassare Peruzzi et de Salvati. C'est dans ce palais que l'Assemblée constituante romaine tenait ses séances en 1848, et ce fut sur les premières marches de l'escalier que Rossi périt assassiné, le 15 novembre de cette même année.

CHANCELLOR (Richard), navigateur anglais du xvi^e siècle. Il commanda un navire dans l'expédition envoyée en 1553 à la recherche d'un passage au nord; fut séparé de ses compagnons, qui échouèrent sur les côtes de la Laponie, et navigua si loin, qu'il arriva, dit-il, dans une mer où il n'y avait plus de nuit. Il finit par entrer dans la mer Blanche, inexplorée jusqu'alors, aborda près d'un monastère dédié à saint Nicolas (ou fut depuis Arkhangel), et fut invité par le czar Ivan IV à se rendre à Moscou. Malgré la distance, il n'hésita pas et eut la gloire d'ouvrir les premiers rapports commerciaux entre l'Angleterre et la Russie. Dans un nouveau voyage, il conclut un traité de commerce, ramena un plénipotentiaire moscovite, mais périt à son retour dans une tempête sur la côte d'Ecosse (1556).

Chancellorsville (BATAILLE DE), bataille gagnée par les confédérés américains commandés par le général Lee, sur les fédéraux commandés par le général Hooker, le 4 mai 1863. Quelques semaines après l'échec de l'amiral Dupont devant Charleston, la guerre, que les froids de l'hiver et les longues pluies du printemps avaient interrompue, recommençait en Virginie, sur les bords du Rappahannock. Le 29 avril, le général Hooker, qui avait réussi à conduire une grande partie de son armée en amont du confluent du Rapidan et du Rappahannock, franchit ces deux rivières, établit son quartier général à la maison de Chancellorsville, à 16 kilom. à l'ouest de Fredericksburg, et ses troupes, évaluées à 80,000 hommes, occupèrent tout l'espace montagneux et boisé qui limite au nord le Rappahannock, au sud de la petite vallée du Massaponax. Le général Lee ne s'attendait pas au changement de position opéré soudainement par l'armée fédérale; mais, loin de se laisser effrayer, il résolut immédiatement de prendre l'offensive. Le 2 mai 1863, quelques instants avant le coucher du soleil, Stonewall Jackson, à la tête de 50,000 hommes, tombe comme un ouragan sur les derrières de l'armée fédérale. A la vue de ces hommes qui s'avancent au pas de course par colonnes solides, les troupes de la division Howard, composées pour la plupart d'Allemands nouvellement enrôlés, qui n'avaient jamais vu le feu, prennent la fuite; à l'exception de quelques régiments qui reculent en combattant. Mais le général Sickles réunit à la hâte un certain nombre d'hommes dévoués, et parvient à opposer une digue au torrent des fuyards; le général Pleasanton démonte sa cavalerie pour défendre quelques pièces de canon pointées contre les assaillants; enfin, la division du général Berry, la plus solide de l'armée, arrive au pas de course à la défense de la position menacée, et contre elle vient se briser l'attaque impétueuse des confédérés.

Le lendemain 3 mai, la bataille recommença dès l'aube du jour. Le corps du général Jackson, renforcé par deux divisions du corps de Longstreet, revint à la charge. Les troupes d'élite de l'armée fédérale repoussèrent énergiquement l'attaque. Les colonnes confédérées tentèrent un nouvel et inutile assaut. Les boulets et la mitraille emportaient les soldats de Jackson par files entières. L'armée séparatiste dut renoncer à son entreprise; elle avait perdu près de 10,000 hommes tués ou blessés. Le 4, Hooker, inquiet de ne pas avoir reçu de nouvelles de Stoneman, qui avait été expédié dans la direction de Richmond, avec mission de couper les ponts des chemins de fer, resta dans ses cantonnements, sans essayer

de frapper le grand coup. Le général Lee, plus habile, ne perdit point la précieuse journée du 4. Portant toutes ses forces disponibles contre le corps d'armée du général Sedgewick, il le rejeta au delà du Rappahannock. Ainsi débarrassé d'un de ses adversaires, Lee put alors changer de front et se diriger vers Chancellorsville, pour coopérer directement avec Jackson et prendre l'armée de Hooker entre deux feux. Celui-ci, qui ignorait que Stoneman avait réussi dans son expédition au delà de toute espérance, repassa le fleuve, pendant la nuit du 5 au 6 mai, sans être inquiété par l'ennemi. L'armée fédérale avait fait plusieurs milliers de prisonniers et ramenait du champ de bataille une pièce d'artillerie de plus qu'elle n'en avait avant l'action; mais, par sa retraite, elle laissait au général Lee et à son armée l'immense prestige que donne toujours la victoire. Le triomphe des confédérés était cependant bien chèrement acheté : 15 ou 18,000 des leurs étaient tombés pendant les deux journées de la bataille, et, parmi ces victimes de la guerre, se trouvait le héros du Sud, Jackson, le *mur de pierre* : le soir du 3 mai, lorsqu'il revenait du combat, il fut mortellement blessé par un de ses propres soldats, qui l'avait pris pour un *Yankee*.

CHANCEUX, **EUSE** adj. (chan-seu, eu-ze). Qui dépend de la chance, du hasard; dont le succès est incertain, ou qui est incertain, en parlant d'un résultat : *Entreprise chanceuse. Affaire chanceuse. Réussite chanceuse. La bonne fortune est chanceuse, délicate, fragile.* (Guizot.) *La vie est si chanceuse, que l'on doit saisir le bonheur aussitôt qu'il passe à notre portée.* (Alex. Dumas.) *L'avenir du capitaliste est moins chanceux que celui de l'ouvrier.* (Bastiat.) *Tandis que le médecin, le poète, l'artiste, le savant, produisent peu et tard, la production du laboureur est moins chanceuse et n'attend pas le nombre des années.* (Froudh.) *Toute gloire humaine est chanceuse; c'est la Muse encore qui trompe le moins.* (Ste-Beuve.)

Fam. Qui a bonne chance, qui est servi par le hasard : *Je quittai les bords de la rivière pour les côtes du lac, et je ne fus pas plus chanceux.* (Chateaub.) *Je suis bien chanceux d'avoir cette chambre-ci.* (P.-L. Courier.)

Peu chanceux et vous et moi,
Nous n'avons eu de nos vies,
Moi, l'encolure d'un roi,
Ni vous celle, en bonne foi,
D'un homme à deux abbayes.

LA FONTAINE.

Il se prend souvent ironiquement : *Te voilà bien chanceux d'être femme d'un prince!* (J.-J. Rouss.)

Me voilà bien chanceux avec son testament!

HAUTEROCHE.

Me voilà bien chanceux! Hélas! on dit bien vrai :

Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage.

MOLIÈRE.

— Substantif. Personne heureuse, qui a bonne chance : *Les maladroits se disent peu chanceux; les chanceux se croient habiles.*

— Prov. anc. *Mieux vaut jouer contre un pipeux que contre un chanceux.* Au jeu, un fripon est moins à craindre qu'un homme constamment heureux.

CHAN-CHUI ou **SAN-SHUI**, ville de l'empire chinois, dans la province et à 40 kilom. N.-O. de Canton, sur la rive gauche du Pé-Kiang, dans une belle vallée; 12,000 hab. Commerce actif de thé et de laques.

CHANGI, IE (chan-si) part. pass. du v. Chançir. Moisi : *Pain changi. Fruit changi. Fumier changi.*

— s. m. Hortie. Fumier dans lequel il s'est développé des moisissures blanches.

— Techn. Charbon éteint, dans les salines.

CHANCIL s. m. (chan-sil). Comm. Ancienne espèce de tuile.

CHANCILLER v. a. ou tr. (chan-sil-lé; II ml.). Former ancienne du mot **CANCELER**.

— v. n. ou intr. Chançeler. Vieux mot.

CHANÇIR v. n. ou intr. (chan-sir — du lat. *canescere*, blanchir). Se moisir, se couvrir d'une pellicule blanche : *Confiture, pain qui chançissent.*

— Hortie. Se couvrir de filaments blancs, qui constituent une sorte de moisissure : *Les feuilles chançissent fréquemment dans les orangeries mal conditionnées. Les racines qui commencent à chançir entraînent souvent la mort de l'arbre.* (Bosc.)

Se chançir v. pron. Même sens que le neutre : *Viande, pain qui se chançissent. Fumier, racines qui se chançissent.*

— Syn. **Chançir**, **moisir**. Le premier est beaucoup moins usité que l'autre et ne suppose qu'un commencement de corruption; *moisir* exprime une corruption plus avancée.

CHANÇISSURE s. f. (chan-si-su-re — rad. *chançir*). Commencement de moisissure : *Chançissure du pain, des fruits, de la viande.*

— Hortie. Maladie caractérisée par une moisissure blanche qui se développe sur les feuilles, sur les tiges, sur les racines des plantes : *Si la chançissure, cette dangereuse maladie, provient d'un terrain habituellement aquatique, il faut renoncer à y planter des arbres fruitiers.* (Morog.) *La chançissure partielle mine l'arbre et insensiblement l'entraîne à sa destruction.* (Morog.)

CHANCOURTOIS (Louis), compositeur fran-

çais, né en 1785. Il fut admis en 1801 au Conservatoire, où il remporta les prix d'harmonie et de piano. Il fit représenter quelques opéras, entre autres : la *Ceinture magique* (1818); *Charles XII* (1819); le *Mariage difficile* (1823); puis il entra dans l'administration des finances.

CHANCRE s. m. (chan-kre. — Le *chancre* a été appelé ainsi à cause des bosselures et des veines qui lui ont donné une ressemblance grossière avec un crabe. On suppose ordinairement que le latin *cancer* est mis pour *carcer*, et on le rapporte au sanscrit *karka, karkata, karkataka*, écrevisse, crabe, mahratte *karka, bengalais karkot*, indoustani *kark, karkat, etc.* Le sens primitif est sans doute le même que celui de *karkara, karkapa*, dur, rude, termes évidemment imitatifs. En persan, on trouve *kark* et *karcang*, peut-être un ancien composé *karkāng*, corps rude. A *karka* répond le grec *karkinos*, avec un suffixe secondaire de dérivation. On sait que ce mot désigne aussi l'écrevisse comme signe du zodiaque, et il en est de même du sanscrit *karka* et *karkin*. La question d'antériorité de cette désignation astronomique dépend de celle de l'origine du zodiaque, qui a été très-controversée, mais qui, en tout cas, n'intéresse en rien le nom même de l'écrevisse, aryan sans aucun doute. Les langues slaves présentent toutes la forme *raku, rak*, mutilée de *karka*. Le cynrique *cranc*, armoricain *krank*, qui semble être une forme intermédiaire, appuierait le rapprochement que nous avons fait du latin *cancer* et du sanscrit *karka*. On peut douter toutefois, à la rigueur, d'un rapport réel, si l'on compare quelques noms néo-sanscrits qui conduisent à un autre résultat. En bengali, l'écrevisse est appelée *kānkra, kānkora, konkar*; en indoustani *kekra*, sans nasale. C'est exactement, en apparence du moins, le latin *cancer*; mais le mahratte *hēnkadd* prouve que le *r* du bengali provient d'un *d* ou *t* cérébral, et conduit au sanscrit *kankata*, cuirasse, armure, ce qui convient parfaitement au crustacé. Comme les cérébrales appartiennent à l'Inde, on ne saurait assimiler le *r* de *cancer* au *r* de *kankra*, de sorte que la presque identité des formes n'est qu'apparente. Et cet *r* se confirme par l'étymologie probable de *kankata*, de même origine sans doute que *kancuka*, cuirasse, savoir de *kac, kanc*, lier ou briller, car les deux interprétations sont admissibles. Comparez le persan *kacān*, armure. Le latin *cancer*, s'il a primitivement le même sens, se rattacherait dès lors à une forme *kancara*, dérivée de *kanc*, comme *kancuka* et *kankata*. Pictet, qui est l'auteur de tous ces rapprochements, ne les donne qu'à titre de conjectures, car la question se complique encore par l'analogie du persan *cangār*, aussi *kangāg*, crabe, qui paraît se lier à *cang*, crochet, griffe, objet courbe en général). Nom vulgaire de tous les ulcères qui rongent les chairs : *De beaux habits sur un pauvre vaniteux sont comme du fard sur un chancre.* (Boiste.) Il Les médecins réservent ce nom à un ulcère particulier, déterminé par les affections syphilitiques : *Le chancre vénérien.*

— Par ext. Nom que l'on donne quelquefois aux aphthes de la bouche et de la langue. Il Nom vulgaire du tartre qui couvre les dents et déchausse les gencives.

— Fig. Cause de destruction progressive : *Les vices sont des chancre qui rongent l'âme. La taze des pauvres, en Angleterre, est un véritable chancre politique.* (Acad.) *La guerre d'Espagne et celle de Russie étaient deux chancre qui rongeaient la France.* (Napoli. 1^{er}.)

— Pop. *Manger comme un chancre*, Manger avec excès et avec avidité.

— Art vétér. Charbon qui se développe sur la langue, et que l'on appelle aussi **GLOSSANTHRAX**. Il Ulcère de la muqueuse des narines, développé par la morve chez le cheval.

— Fauconn. Espèce de tartre qui s'attache au gosier et à la partie inférieure du bec chez le faucon.

— Arborie. Plaie qui se développe sur le tronc ou sur les branches des arbres fruitiers, notamment dans les sols humides : *On voit parfois les chancre résulter des contusions, de la grêle.* (A. Dubreuil.)

— *Encycl. Méd.* Il n'y a pas de mots en médecine dont le sens ait été moins précis et dont on ait fait un plus inqualifiable abus. Dans le langage vulgaire, c'est bien une autre confusion; *chancre* désigne toutes sortes d'ulcérations, depuis les plus bénignes, comme les aphthes de la bouche, qui n'ont qu'une durée très-limitée et guérissent facilement, jusqu'aux si redoutables ulcérations rongeautes du cancer. Avec le temps, la lumière se fit sur les plus obscurs sujets de la chirurgie; on éprouva le besoin d'employer des expressions plus précises, et le mot *chancre* désigna les *ulcérations vénériennes*. C'était encore bien vague, et ces ulcérations sont loin de présenter toutes les mêmes manifestations symptomatiques et le même aspect. L'acceptation fut encore restreinte et ne s'appliqua qu'aux *ulcérations primitives de la maladie syphilitique*. C'est ainsi que *chancre* est entendu aujourd'hui; mais, comme les ulcérations primitives de la syphilis se sont présentées sous des formes bien différentes et bien distinctes par leurs origines et leurs conséquences, le mot *chancre* est encore devenu insuffisant à désigner ces divers états, et les syphiligraphes, en grand nombre, en ont demandé la suppression. D'autres, plus indulgents, ou connaissant mieux les difficultés d'une réforme en matière de nomenclature, se

sont contentés de demander l'adjonction de quelques qualificatifs qui suffisent à désigner les diverses espèces de *chancres* ; cet usage a prévalu.

On se ferait difficilement une idée des difficultés soulevées à propos de la primitive origine du *chancre* vénérien. Est-ce une maladie récente, comme son nom ? Est-ce une maladie anciennement décrite sous une autre dénomination ? Suivant la plupart des auteurs modernes, le *chancre* était, avec la maladie syphilitique qui en est la conséquence, complètement inconnu de l'antiquité. Les médecins qui observèrent cette maladie à la fin du xve siècle et qui la décriront sous le nom de *morbus Gallicus*, *scabies Gallica*, *pustula epidemica*, *podendagra*, mal français, etc., ne la connaissaient pas et n'en trouvèrent aucune description ni dans Hippocrate, ni dans Galien, ni dans aucun auteur ancien. Pour eux, c'était bien réellement un mal nouveau, dont la première apparition bien déterminée semblait être l'époque du siège de Naples, en 1495. A cette époque, au milieu de trois armées réunies, une armée espagnole, une armée française et une armée italienne, sévissait avec fureur une cruelle maladie contagieuse, et chacune des parties belligérantes se renvoyait la honte de l'avoir communiquée aux autres. Rentrée en France, à la suite de l'armée de Charles VIII, la syphilis apparut comme la plus épouvantable épidémie dont l'histoire fasse mention, et, en même temps, la même maladie sévissait avec une égale fureur en Italie et en Espagne. L'histoire ne peut constater que cette triste coïncidence, mais qui avait apporté ce fléau dans les armées d'Italie ? Puisque le mal ne nous est connu aujourd'hui que comme un mal contagieux et inoculable d'individu à individu par rapprochement sexuel, il fallait de toute nécessité que quelque individu infecté l'eût importé d'un pays inconnu. Au siècle suivant, une fable singulière s'accrédita dans le public. Les compagnons de Christophe Colomb, à leur retour en Espagne, auraient, dit-on, importé la syphilis, après l'avoir empruntée aux indigènes de l'Amérique. M. Ricord a fait ressortir l'in vraisemblance de cette hypothèse.

• Pour avoir déterminé une épidémie sur une aussi grande échelle, dit-il, il eût fallu que tous ou presque tous les marins de Christophe Colomb eussent été infectés de syphilis. Il eût fallu que, pendant tout le cours d'un très-long voyage, qui ne se faisait pas par des bateaux à vapeur, les accidents primitifs fussent restés à la période de progrès ou de *status quo* spécifique, susceptible de fournir le pus contagieux. Chose bien remarquable, les marins de la flotte, arrivés à Lisbonne et à Bayonne, n'infectent pas d'abord les femmes de ces ports ; et cependant est-il probable que, contrairement à l'habitude des marins de tous les temps, ceux-ci, après une longue traversée, se soient livrés à la continence en arrivant au port ? Eh bien, ce n'est pas aux femmes de Lisbonne et de Bayonne qu'ils communiquent leur maladie ; ils partent pour l'Italie, où ils vont retrouver l'armée de Gonzalve de Cordoue, en mai 1495, et c'est là qu'ils communiquent la syphilis. • La question, d'ailleurs, ne serait pas résolue par l'hypothèse précédente ; on sera toujours en droit de se demander de qui les Américains tenaient leur mal, à moins d'admettre qu'une maladie, aujourd'hui absolument contagieuse par contact direct, soit, un beau matin, tombée du ciel, et se soit déclarée spontanément sur une population indemne du virus contagieux. Les difficultés sont aujourd'hui les mêmes qu'elles ont été au xve siècle, et l'origine du premier *chancre* est absolument inconnue. Quelques auteurs ont pensé que la syphilis existait dans l'antiquité sous d'autres noms, ou que, tout au moins, la maladie que nous décrivons sous ce nom est une transformation de la lèpre ou d'autres maladies contagieuses connues anciennement et disparues de l'Occident ; d'autres, enfin, pensent que l'épidémie italienne de la fin du xve siècle doit plutôt se rattacher à une transmission épidémique de la morve des chevaux ou du farcin, jusqu'alors peu ou mal connu.

Quoi qu'il en soit de cette question d'origine, la maladie syphilitique, certainement peu étudiée avant le xve siècle, devint le sujet des consciencieuses recherches d'un grand nombre de médecins. Ils s'accordèrent généralement à reconnaître que la maladie débutait par une ulcération spécifique qui fut appelée *chancre* ; mais ils ne tardèrent pas à constater qu'il y avait de grandes différences entre ces ulcérations primitives. Les unes, s'accompagnant de désordres purement locaux, n'étaient suivies d'aucune infection générale ; les autres, après une incubation variant de quelques semaines à quelques mois, étaient suivies des manifestations d'un empoisonnement général de l'économie. L'individu était infecté dans son entier, la syphilis constitutionnelle établie se manifestait par une série d'accidents plus ou moins graves pouvant se reproduire pendant des mois et des années ; les enfants même du sujet affecté venaient au monde avec cette terrible maladie. Notre éminent syphilographe, M. Ricord, fut le premier qui s'attacha à distinguer nettement ces deux genres d'ulcérations ; il établit les différences essentielles qui séparent ces deux ordres de lésions au point de vue symptomatique, au point de vue du pronostic, au point de vue du traitement enfin.

Deux espèces principales de *chancres* sont donc aujourd'hui décrites : le *chancre simple*

de Ricord, qui n'est pas infectant, et le *chancre syphilitique* ou infectant, qui est la manifestation primitive de la syphilis constitutionnelle. Tous deux ont une même origine. Ils se communiquent d'individu à individu dans les rapports sexuels. Tous deux sont inoculables ; c'est-à-dire qu'à une certaine époque de leur évolution, le liquide purulent ou sanieux qui baigne leur surface peut être inoculé sur une partie quelconque du corps d'un autre individu, et, au point d'inoculation, il se produit une ulcération spécifique exactement semblable à celle qui lui a donné naissance. Mais ici commencent les différences. Tandis que le *chancre simple* se produit à une époque très-rapprochée de celle où la contamination a eu lieu, le *chancre syphilitique* n'apparaît qu'après une bien plus longue incubation. Les différences symptomatiques sont encore plus tranchées et méritent une description séparée.

1° *Chancre syphilitique, chancre primitif, chancre infectant ou chancre induré.* C'est l'ulcération spécifique et primitive de la syphilis constitutionnelle. Vingt-cinq jours en moyenne après la contamination, il apparaît au point lésé. C'est une écorchure bien connue qui s'est recouverte d'une sorte de bouillie grisâtre et purulente, ou une papule qui s'élève à la peau, s'excorie et se revêt d'une fausse membrane. Autour de l'ulcère qui se creuse se forme alors une saillie rougeâtre, qui s'indure dès la première semaine ; cette induration est le signe le plus caractéristique du *chancre infectant*. Le *chancre induré* est ordinairement solitaire ; il ne sécrète pas de véritable pus, et siège le plus ordinairement dans les endroits où se produisent de faciles excoriations : dans les plis des organes génitaux externes, sur les parties avoisinantes, sur différents points du corps où la contamination a eu lieu, à la face même. Au voisinage du *chancre induré* se développent des adénites superficielles, connues sous le nom de bubons ; mais ces engorgements ganglionnaires sont peu douloureux et ne tendent pas à la suppuration. Le *chancre syphilitique* ne peut s'inoculer à l'individu qui en est porteur, sinon dans les premiers temps qui ont suivi son apparition. Ce signe négatif, dans les cas de diagnostic incertain, est regardé comme fort important ; il annonce qu'une infection générale s'est établie dans des conditions telles que l'individu affecté est incapable de subir une nouvelle atteinte du *chancre infectant*. Il est comme l'individu récemment atteint de petite vérole, et qui, réfractaire à une nouvelle contagion, ne peut contracter une seconde fois la même maladie. Mais si, dans ce dernier cas, le sujet affecté a lieu d'être rassuré, il n'en est plus de même dans le premier, où l'infection syphilitique, à longue échéance, menace le malade d'une série de manifestations qui se prolongent jusqu'à un avenir quelquefois fort éloigné, et peuvent s'étendre jusqu'à sa malheureuse progéniture.

Le pronostic du *chancre induré* n'est pas seulement grave par ses conséquences éloignées ; il peut, quoique rarement, constituer par lui-même une affection redoutable. Il y a des syphilis galopantes dans lesquelles les malades succombent peu après l'apparition du *chancre infectant* ; il s'est développé une cirrhose du foie ou des gongmes du poulmon qui ont promptement amené la mort.

Le traitement du *chancre syphilitique* a la plus haute importance. Dans les premiers jours qui suivent la contamination, une cautérisation, même légère, peut suffire à préserver le malade de l'infection constitutionnelle dont il est menacé ; la cautérisation tue ou modifie le virus sur place, et change ainsi le *chancre syphilitique* en plaie simple. Le perchlorure de fer, parmi les agents caustiques et modificateurs, a été proposé par M. Rollet, qui fait ainsi de ce médicament un prophylactique de la syphilis. Les autres agents caustiques sont également bons, quoique moins faciles à manier : l'acide phénique, la teinture d'iode, le beurre d'antimoine, le nitrate d'argent méritent la préférence.

Ce moyen préventif n'est pas d'une efficacité certaine ; mais lorsqu'on a laissé passer les trois premiers jours, surtout lorsque l'induration est apparue, toute chance de guérison radicale est perdue : le virus a pénétré et infecté l'économie. A dater de ce moment, les agents modificateurs les plus ordinaires suffisent à faire cicatriser le *chancre* au bout d'un temps qui n'est pas très-long ; les préparations toniques, le vin aromatique, l'alcoolat de guaco, l'onguent de la mère ou l'onguent styrax sont les préparations habituellement employées. Il est rare que, pendant la période du *chancre* primitif, on soit obligé d'avoir recours au traitement mercuriel ; mais, dans le cas d'un ulcère rebelle ou d'un diagnostic douteux, les applications de calomel ou d'onguent mercuriel à l'extérieur, l'usage des mercuriaux à l'intérieur seront recommandés. Conformément à l'axiome de l'école : *Naturam morborum curationes ostendunt*, l'efficacité du traitement mercuriel indiquera qu'on a affaire à une affection syphilitique, tandis que si les symptômes s'aggravent, il sera plus probable que l'affection est locale.

2° *Chancre simple de Ricord, chancre mou, chancre non infectant, ulcère simple, chancre de M. Clerc, chancrelle de M. Diday, chancre réinoculable ou pseudo-syphilitique.* Ce *chancre* diffère bien notablement du précédent. Il débute sans incubation et apparaît promptement, soit sous forme de pustule ou de vésico-pustule, soit sous forme d'ulcéra-

tion, si l'inoculation contagieuse s'est opérée sur un point excorié. A sa période d'état, cette ulcération est profonde ; ses bords sont taillés à pic ; son fond, rempli d'un détritus organique mêlé de pus, est irrégulier, déchiqueté, aréolaire et comme verveux. Le *chancre mou* est souvent multiple, et siège aux parties génitales externes ou à leur voisinage, rarement sur d'autres parties du corps, exceptionnellement à la face. Il est ordinairement entouré d'une aréole inflammatoire et plus douloureux et plus insupportable que le *chancre induré*. Enfin il est réinoculable à l'individu affecté, aussi bien qu'aux personnes saines, à toutes les époques de son évolution.

On voit, par cette description, combien le *chancre mou* diffère du *chancre induré* ; mais les lésions concomitantes sont plus caractéristiques encore. Comme le *chancre induré*, le *chancre mou* s'accompagne d'adénite ou d'engorgement des ganglions lymphatiques voisins ; mais cette adénite, beaucoup plus douloureuse que l'adénite syphilitique, a une grande tendance à suppurer. La suppuration, en s'établissant, est un signe presque certain de l'absence de toute affection générale.

Au *chancre mou* se rapportent plusieurs variétés, qui ne sont que des formes de la lésion. Si le *chancre* prend une marche lente avec des bords durs et irréguliers, on a le *chancre chronique*. Dans d'autres cas, non moins rares, le *chancre mou* se compliquera d'inflammation vive ; il y aura abondance de suppuration, l'ulcère saignera au moindre contact et la fièvre et l'embarras gastrique accompagneront ces symptômes. Quelquefois l'inflammation sera assez vive pour amener une gangrène locale : des points noirs se formeront au pourtour de l'ulcère, et se réuniront pour constituer une escarre qui se détachera au bout de peu de temps, laissant à nu une plaie vive qui guérira facilement. Dans d'autres cas, le fond de l'ulcère se recouvrira de fausses membranes ou d'un enduit pulvéulent analogue à celui de la pourriture d'hôpital ; enfin, dans d'autres circonstances, il y aura phagédénisme. Le *chancre phagédénique* ou *serpigneux* est un *chancre* rongeur qui a une grande tendance à envahir les tissus, soit en largeur, soit en profondeur. Le phagédénisme, qui naît et s'entretient par les mauvais soins, la malpropreté, l'abus des alcooliques, les dispositions scrofuleuses ou un traitement mercuriel intempestif, occasionne des dégâts très-sérieux et de longue durée ; il appelle un traitement énergique dont le succès se fait quelquefois longtemps attendre.

Tels sont les caractères symptomatiques du *chancre mou*. On voit qu'ils diffèrent très-notablement de ceux du *chancre syphilitique* ; qu'ils annoncent une grande violence et une grande intensité dans les accidents locaux ; qu'ils doivent inquiéter et alarmer vivement les malades. Mais, par une heureuse compensation, le *chancre mou* est un accident purement local, qui n'est jamais suivi d'infection syphilitique ; caractère important que les travaux de nos syphilographes modernes se sont attachés à mettre en évidence.

Dans le traitement du *chancre mou*, on se propose de transformer l'ulcération en une plaie simple. Le nitrate d'argent, la pâte au chlorure de zinc ou le fer rouge sont les moyens destructeurs les plus employés ; la solution de sel ordinaire, la solution ferrico-potassique, le perchlorure de fer et la teinture d'iode s'emploient aussi comme modificateurs ; l'alcoolat de guaco a été préconisé dans le même but. Lorsque l'inflammation sera éteinte, on favorisera la cicatrisation par l'emploi du tannin, du vin aromatique et des glycérolés toniques et astringents. Suivant les caractères que revêtira l'ulcération vénérienne, on instituera une médication appropriée : les émollients et les antiphlogistiques, si l'inflammation est vive ; les cautérisations énergiques, s'il y a gangrène, phagédénisme, pourriture ou fausses membranes ; les toniques, s'il y a débilité, tendance à la scrofule ou à la chronicité, etc., etc. En tout état de cause, on s'abstiendra de tout traitement mercuriel interne ; le mercure employé ici d'une manière intempestive amène les plus tristes résultats : il provoque et entretient le phagédénisme, entrave la guérison et prolonge les accidents.

3° *Chancre mixte.* Plusieurs syphilographes, M. Rollet à leur tête, ont admis l'existence d'un *chancre mixte*, c'est-à-dire d'un *chancre* qui présente des caractères symptomatiques intermédiaires à ceux que nous avons attribués au *chancre mou* et au *chancre induré*. Le *chancre mixte* sera inoculable, par exemple, et entouré d'un cercle d'induration ; il s'accompagnera de phagédénisme évident ou d'un bubon suppurant, et, néanmoins, sera suivi d'infection générale. Il est malheureusement certain que les caractères différentiels du *chancre mou* et du *chancre induré* ne sont pas aussi nettement tranchés que semblaient l'indiquer les précédentes descriptions ; il est des cas où, avec les apparences d'un *chancre simple*, l'ulcération vénérienne est suivie d'infection syphilitique. Le traitement sera mixte comme l'affection, et, se conformant aux indications, s'adressera soit à l'ulcération simple, soit à l'état général compromis.

La question des deux catégories de *chancres* soulevait nécessairement une question théorique relative à la nature du virus qui leur donne naissance. Y a-t-il deux virus, l'un produisant les *chancres* simples, le virus des *chan-*

crés simples, et l'autre produisant des *chancres* indurés, le virus syphilitique proprement dit ? Le monde savant s'est partagé sur cette question non encore vidée aujourd'hui. La doctrine du double virus reçut plutôt qu'elle ne prit le nom de dualisme, et chercha à établir la dualité des virus contagieux du *chancre*, en faisant ressortir la disjonction complète, absolue, des deux entités nosologiques que nous avons décrites sous les noms de *chancre mou* et de *chancre induré*. La doctrine opposée, plus ancienne, et qui porte le nom d'unicisme ou d'unitisme, affirme, au contraire, qu'il n'existe qu'un virus diversement modifié, et produisant des degrés divers d'infection, depuis le *chancre simple*, où le virus est comme mitigé, jusqu'au *chancre syphilitique* infectant toute l'économie. La discussion de ces opinions trouvera mieux sa place dans les articles que nous consacrons à l'étude de la maladie syphilitique. V. SYPHILIS, VIRUS.

— *Chancre de l'utérus, de l'anus, de l'urètre, de la face, etc.* Ces mots ne désignent que les sièges que peut affecter l'ulcération spécifique du *chancre*.

— *Chancre larvé.* Lorsqu'un pus issu du canal de l'urètre est inoculé ; lorsqu'un même temps on peut sentir une sorte d'induration plus ou moins circonscrite dans le canal, on doit supposer l'existence d'un *chancre* dans l'intérieur même du conduit ; c'est le *chancre larvé*. V. BLENNORRAGIE.

— *Chancre hunterien.* C'est le *chancre induré* si bien décrit par Hunter.

— *Chancre ancien, chancre de Celse, de Galien.* Quelques auteurs admettent que le *chancre* était connu avant la fin du xve siècle ; mais ils font cette restriction que les ulcérations vénériennes décrites par Celse, Galien, Paul d'Egine, Oribase, Guillaume de Salicet, Guy de Chauliac, Valescus de Tarente, Pierre d'Argelata, etc., n'étaient que des *chancres* mous. C'est à cette variété que s'applique la dénomination de *chancre ancien*.

— *Chancres d'inoculation.* Ce sont ceux qui s'inoculent spontanément au voisinage des *chancres* mous inoculables, ou qui sont transportés par voie d'inoculation sur diverses parties du corps, soit par les doigts imprudents du malade, soit par la lancette du chirurgien dans le but d'éclairer un diagnostic douteux. V. INOCULATION.

— *Chancres consécutifs et secondaires.* Ce nom est donné par extension aux ulcérations qui peuvent apparaître, comme conséquence de l'infection syphilitique, à la période des accidents secondaires. On les observe particulièrement dans la bouche, à la voûte du palais et au pharynx. V. SYPHILIS.

— *Chancre chez les animaux.* A l'époque où l'on voulait éclairer les différentes théories qui ont trait à la syphilis et à la syphilisation, par des expériences in *anima vili*, on tenta d'inoculer les *chancres* syphilitiques à plusieurs de nos animaux domestiques. On ne réussit guère que sur le singe, et encore, malgré le soin qu'on prit dans l'exécution des expériences, on ne put arriver à faire naître un *chancre* syphilitique ; on n'obtint, la plupart du temps, qu'une ulcération simple comparable au *chancre mou*. V. SYPHILISATION, INOCULATION.

— *Art vétér. Chancre des oreilles.* Cette maladie se fait remarquer très-souvent sur les oreilles du chien. Elle est peu grave en elle-même, mais très-génante, parce que le chien qui en est atteint se bat continuellement les oreilles contre la tête, et se couvre de sang. C'est cette agitation continuelle des oreilles qui fait toute la difficulté de la guérison. La petite plaie par laquelle se caractérise cette affection est toujours retirée sur l'un ou l'autre des bords de l'oreille ; elle ne devient rougeâtre et ulcéreuse que par l'irritation que causent à sa surface ces mouvements provoqués par la démangeaison. Le premier traitement consiste à entourer la tête du malade d'un filet qui maintienne les oreilles en place. Ce résultat n'est pas toujours facile à obtenir, car le chien, le plus souvent, cherche à se débarrasser du filet avec ses pattes ; mais si l'animal reste tranquille, et si la plaie est simple, la cicatrisation se produit spontanément et en peu de jours ; si, au contraire, la plaie est ulcéreuse et rougeâtre, il convient d'enlever la surface avec un instrument tranchant, pour en faire une plaie simple, ou bien il faut la cautériser avec le fer rouge. La grande difficulté est toujours de faire en sorte que l'animal ne se batte point les oreilles contre la tête. Il faut pour cela beaucoup de soins et d'attention.

— *Arboric.* Le nom de *chancre*, sous lequel on désigne généralement les plaies qui se forment sur l'écorce ou la partie extérieure des végétaux, notamment des arbres, s'applique à des affections ou à des accidents de diverse nature. Le *chancre* peut être produit par des causes très-différentes : les alternatives de la gelée et du dégel, un coup de soleil, une confusion, le séjour prolongé de l'eau dans une partie de l'arbre, l'amputation d'une grosse branche, le contact d'une masse de chaux ou de fumier. Les *chancres* se montrent aussi sur les racines. Dans les plantations urbaines, les parties souterraines des arbres sont souvent endommagées par les fuites de gaz, ce qui, à la longue, finit par entraîner la mort du sujet. L'humidité du sol agit de la même manière sur les arbres fruitiers. Le *chancre* est ordinaire-

ment accompagné d'un écoulement de liquide âcre et corrosif, qui amène de proche en proche la désorganisation des tissus. La marche de la maladie est souvent si rapide, qu'une seule saison suffit pour faire périr un arbre; d'autres fois, les progrès en sont plus lents; quelquefois même on les voit s'arrêter naturellement. Il est facile, dans bien des cas, de préserver les végétaux du chancre, par des soins de culture bien entendus, s'il n'attaque que les parties extérieures. On enlève pour cela les parties désorganisées, en taillant jusque dans le vif; on supprime complètement les petites branches ou les petites racines gâtées; puis on recouvre la plaie d'un mélange de terre et de bouse de vache, ou mieux de coaltar. Mais il n'y a plus de remède quand le mal a pénétré dans l'intérieur des tissus.

CHANCREUX, EUSE adj. (chan-kreu, eu-ze — rad. chancre). Qui tient de la nature du chancre : *Ulcère chancreux*. || Qui est attaqué du chancre : *Arbre chancreux*.

CHANCRÔIDE s. m. (chan-kro-i-de — de chancre, et du gr. *eidos*, aspect). Pathol. Chancre vénérien non infectant.

CHAND ou **TCHANDRA** ou **TCHANDRAHILA**, poète et historien indou du XII^e siècle. Il fut attaché à la personne du dernier roi indou de Delhi, Pithaura ou Prithwi-Râdja, dont il a célébré la bravoure et les malheurs dans un poème en soixante-neuf livres.

CHANDELET (Antoine-Victor), soldat français, né à Châteauneuf-Thierry le 17 février 1796, mort à Paris en 1866. Il fit, comme auteur d'un perfectionnement qu'il apporta au havre-sac du soldat, V. HAVRE-SAC.

CHANDELEUR s. f. (chan-de-leur — rad. chandelle). Fête que l'Eglise catholique célèbre le 2 février en l'honneur de la présentation de Jésus-Christ au temple et de la purification de la Vierge, et dans laquelle les fidèles portent des cierges à la procession : *La Chandeleur. Le jour de la Chandeleur. La fête de la Chandeleur*.

— Prov. *A la Chandeleur, l'hiver se passe ou prend vigueur*. Si le froid n'est pas fini à la Chandeleur, il devient plus rigoureux qu'au paravant. || *A la Chandeleur, grandes douleurs*. C'est vers la Chandeleur qu'ont lieu les froids les plus vifs.

— Encycl. Cette fête de l'Eglise romaine a été instituée, par le pape Gélase I^{er}, en mémoire de la présentation de Jésus-Christ au temple et de la purification de la Vierge. Son nom lui vient des cierges que le clergé et le peuple portent à la procession de ce jour, et dont l'expression symbolique signifie que Jésus-Christ est la vraie lumière éclairant le monde, d'après les paroles du vieillard Siméon. Les Grecs donnent à cette fête le nom d'*hypaute*, mot qui signifie rencontre, parce que Siméon et la prophétesse Anne rencontrèrent Jésus lorsqu'on allait le présenter au temple.

On sait que le christianisme fut d'abord une religion toute spiritualiste, et qu'il n'eut d'abord d'autres pratiques que les prières faites en commun. Plus tard, quand il voulut lutter contre le paganisme, il établit un culte extérieur; il lui prit peu à peu ses temples, ses cérémonies mêmes, et remplaça ses fêtes par d'autres qui, sans détruire les habitudes des peuples, substituaient tout doucement les traditions de l'Ancien et du Nouveau Testament à celles de la mythologie. C'est ce qui arriva pour la Chandeleur, qui fut instituée pour remplacer les Lupercalia et les fêtes de Proserpine, lesquelles se célébraient à la même époque, et dans lesquelles les assistants portaient également des torches ardentes. Cette opinion est d'ailleurs celle de Bède le Vénérable, dont l'autorité est très-grande dans l'Eglise romaine, et au témoignage duquel on peut, par conséquent, s'en rapporter. La Chandeleur était autrefois une fête chômée.

CHANDELEUR (Iles de la), groupe d'îles des Etats-Unis, situé dans le golfe du Mexique, sur la côte de la Louisiane, à 200 kilom. E. de la Nouvelle-Orléans, par 29° 40' de lat. N. et 91° de long. O. A l'extrémité N. de la plus petite de ces îles, on voit un feu fixe placé à 13 m. au-dessus du niveau de la mer, pour guider les navigateurs dans le canal qui sépare ces îles du continent.

CHANDELIER s. m. (chan-de-lié). Ustensile sur lequel on pose une chandelle, une bougie ou un cierge, lorsqu'on veut s'en servir pour s'éclairer : *Chanandelier d'or, d'argent, de cuivre. Chanandelier à plusieurs branches*. || Objet servant accidentellement à porter une chandelle, un cierge, une bougie : *Avoir une bouteille pour chandelier. Les maçons se font un chandelier avec une poignée de plâtre*. || Autrefois, celui qui fabriquait, qui vendait des chandeliers : *Flécher était fils d'un fabricant de chandeliers. Un prélat de cour, tout fier de sa naissance, fit sentir à l'évêque de Nîmes qu'il était bien surpris qu'on l'eût tiré de la boutique de ses parents pour le placer sur le siège épiscopal. Flécher, sortant à regret de sa simplicité ordinaire, dit à son confrère : « Avec cette manière de penser, je crois en effet que, si vous étiez né fils d'un chandelier, vous auriez fait toute votre vie des chandeliers »*.

— Fam. Individu sur lequel on s'applique à attirer la jalousie d'un mari, pour cacher le jeu d'un autre qui est, en réalité, l'amant

heureux de la femme. || On dit PARAVENT dans le même sens.

— Pop. Nom que l'on donne, dans les carnes, à des conscripts naïfs dont on met la simplicité à profit : *En termes de garnison, un chandelier est un petit jeune homme bien candide, bien naïf, qui fait publiquement l'office de cavalier servant*. (Th. Gaut.)

— *Mettre la lumière sur le chandelier*. Ne pas mettre la lumière sous le boisseau, ne pas cacher la vérité, la rendre publique : *Il faut mettre la lumière sur le chandelier et non sous le boisseau*. Cette locution est empruntée à l'Evangile, où il est dit : *Il ne faut pas mettre la lumière sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire toute la maison*.

— *Etre placé, être sur le chandelier*. Etre en vue, occuper une place éminente. || *Mettre, élever quelqu'un sur le chandelier*. L'élever en dignité, lui donner un rôle important et qui l'expose aux regards du public : *Ne cherchait-on pas autrefois parmi les solitaires ceux qu'on voulait élever sur le chandelier de l'Eglise ?* (Fén.)

— Archit. hydraul. *Chandelier d'eau*, Fontaine dont le jet est élevé sur un pied portant un petit bassin.

— Mar. Nom de divers supports employés à différents usages. || Barre de fer arrondie et établie dans une position légèrement inclinée, où l'on suspend divers objets : *Les fanons de hune et de poupe sont supportés par des chandeliers*. || Fourche de fer ou appui de bois qui soutient un mât d'embarcation lorsqu'il ne sert pas, et qu'on le pose couché.

|| Support en fer implanté dans le haut de la muraille du navire, et auquel on suspend la chaloupe ou le canot de service. || Garde-corps de machine sur les bateaux à vapeur. || *Chandeliers de trié-velles ou d'échelles*, Colonne de cuivre ou de fer auxquelles sont attachées les deux cordes dont on s'aide lorsqu'on monte à bord. || *Chandelier de portemanteau*, Support qui se termine par la poignée du portemanteau.

— Art milit. *Chandeliers de tranchée ou de blindé*, Pieux plantés verticalement dans un madrier, pour former palissade.

— Artill. Fourche dont les branches reçoivent les tourillons d'un pierrier et portent toute la pièce.

— Techn. Petit pilier de terre cuite autour duquel on range les pipes, dans le pot, pour les faire cuire. || *Chandelier de jauge*, Bâton servant à mesurer la forme que le faïencier doit donner au vase qu'il tourne. On dit aussi PORTE-MESURE.

— Jeux. *Embrasser le dessous du chandelier*, Embrasser une dame sur la tête de qui on a mis un chandelier, ce qui est une pénitence usitée dans les jeux de société.

— *Mettre au chandelier*, Mettre de l'argent pour payer les cartes et les autres frais du jeu.

— Vener. *Porter chandelier*, Se dit d'un cerf quand les époles qui terminent sa tête sont rangées en forme de couronne.

— Blas. Meuble usité, mais très-rare en armoiries : *Caniers en Picardie : D'azur à trois chandeliers d'or. — L'Argentier : D'azur à trois chandeliers d'église d'or. — Krage en Misme : De gueules coupé d'azur à trois chandeliers d'église d'or. — La ville de Liechtenfels : De sable, au rocher à trois coupes mouvants de la pointe d'argent, supportant deux chandeliers d'église, avec les cierges allumés d'or*.

— Sylvic. Partie d'un arbre rompu par les vents ou autrement, laquelle reste debout et fixée au sol.

— Hortie. *Faire le chandelier*, Couper avec une serpente toutes les petites branches nouvelles, pour dégarnir les branches principales.

— Encycl. Liturg. L'usage du chandelier dans les cérémonies religieuses remonte à la plus haute antiquité. Dans le tabernacle des Hébreux, il y avait un grand chandelier (Exode, xxv, 31, 37), dont la Bible nous donne une description détaillée. Il était d'or fin; la base avait, suivant l'évaluation de Maimonides, une largeur de 3 pieds; des deux côtés, trois branches d'égale hauteur portaient des lampes ciselées en forme de fleurs. Joseph, dans ses *Antiquités judaïques*, attribue à ce chandelier des proportions véritablement fabuleuses. Il affirme que chaque branche portait sept lampes, et il suppose au chandelier entier un poids qui lui donnerait une valeur de près de 2 millions de francs. Lorsque Salomon fit construire le temple, l'ancien chandelier fut remplacé par dix chandeliers nouveaux d'un travail merveilleux, et dont on plaça la moitié du côté du nord et l'autre moitié du côté du sud (I^{er} Rois, vii, 49; — II^e Chroniques, iv, 7). Ces chandeliers suivirent les Hébreux en Chaldée (Jérémie, xlii, 19), et lorsque les Juifs revinrent à Jérusalem, sous la conduite de Zorobabel, on les remplaça par un seul candelabre de grande dimension, qui fut pris par les Romains lors du sac de Jérusalem. Les vainqueurs placèrent ce chandelier dans le temple de la Paix; plus tard, il fut représenté sur l'arc triomphal érigé à Titus, et qu'on voit encore à Rome. Le nombre mystique des sept lampes du tabernacle de Moïse est reproduit sur l'autel où le pape célèbre le saint sacrifice; sept chandeliers y

portent autant de cierges allumés, pendant la célébration; c'est, au dire des théologiens, la figure symbolique des sept sacrements.

Le bibliothécaire Anastase parle d'un chandelier que le pape Adrien I^{er} donna à l'église de Saint-Pierre de Rome, pour éclairer le sanctuaire dans les grandes solennités, et d'où pendaient trois cent soixante-dix lampes. Il y en avait cent cinquante qui brûlaient nuit et jour, et deux cent quatre-vingts qu'on allumait les jours de stations.

Le cérémonial de l'Eglise règle la disposition des chandeliers sur les gradins de l'autel; ils peuvent être faits de diverses matières et affecter différentes formes. Au moyen âge, ils étaient assez bas et avaient le pied triangulaire. Quant à ceux que portent les acolytes, ils étaient et sont encore ronds, et leurs supports figuraient jadis les quatre animaux de la vision d'Ezéchiel. Le nombre de ces chandeliers n'est pas absolument fixé; cependant il ne peut être moindre de six pour les grandes solennités, de quatre pour les cérémonies ordinaires, de deux pour les basses messes. Certains autels des grandes villes ont un luxe de chandeliers qui indique les libéralités des fideles.

Chandelier (LE), proverbe en trois actes, en prose, par Alfred de Musset, représenté pour la première fois sur le Théâtre-Français en 1850. Ce proverbe avait été imprimé bien avant de paraître sur la scène, et ce n'est qu'à l'aide de quelques modifications indispensables que l'auteur a pu l'adapter aux exigences scéniques. Jacqueline, la femme d'un notaire bien niais et bien sot, se dédommage du calme plat de la maison conjugale avec un officier hardi et vantard, du nom de Clavaroche. Tout va bien pendant quelque temps; mais un beau soir nos amoureux manquent d'être surpris flagrant *delicto*. Le brave Clavaroche se blottit dans une armoire, tout le temps que le mari de Jacqueline, quelque peu en éveil, reste dans la chambre de sa femme. L'officier, les côtes meurtries et presque asphyxié, sort enfin de sa cachette et propose à dame Jacqueline, pour éviter l'avenir des soupçons du mari, de prendre un chandelier. Or voici en quoi consiste le chandelier : étant donné deux amoureux qui ont intérêt à ne pas éveiller de jalousie, il s'agit d'attirer les soupçons du mari sur un pauvre hère bien innocent du crime dont il est soupçonné... Jacqueline adopte le projet et jette ses vœux sur Fortunio, un jeune clerc timide et passionné, aux déclarations duquel elle fait mine de vouloir prêter l'oreille. Mais Fortunio prend son rôle au sérieux, car depuis longtemps il brûle d'amour pour Jacqueline. Celle-ci ne serait peut-être pas éloignée de prendre goût aux gentillesses et à la grâce du petit Fortunio, si elle n'était rappelée au sentiment réel de la situation par le brutal Clavaroche, qui n'entend pas du tout que sa ruse tourne à son détriment. Du reste, elle a fort bien réussi auprès du mari, qui, ne se pardonnant pas d'avoir soupçonné sa femme, invite l'officier et même Fortunio à dîner le soir avec lui. C'est là que se placent ces délicieux couplets que chante Fortunio, traitreusement mis par Clavaroche sur le chapitre de ses amours :

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer;
Je ne saurais pour un empire
Vous la nommer.
Nous allons chanter à la ronde,
Si vous voulez,
Que je l'adore et qu'elle est blonde
Comme les blés.
Je fais ce que sa fantaisie
Veut m'ordonner,
Et je puis, s'il lui faut ma vie,
La lui donner.
Du mal qu'une amour ignorée
Nous fait souffrir,
J'emporte l'âme déchirée
Jusqu'à mourir.
Mais j'aime trop pour que je die
Qui j'ose aimer,
Et je veux mourir pour ma mie
Sans la nommer.

Après le dîner, et pendant une absence momentanée de Fortunio et du mari, Clavaroche, tout fier de l'excellent chandelier qu'il a trouvé, se met à faire des gorges chaudes sur son compte; mais le pauvre, qui est dans une chambre voisine, a tout entendu; il sait dès lors, à n'en plus douter, que celle qu'il aime est l'esclave de ce butor à qui il sert de plastron. N'importe, il ne se plaint même pas, et ne demande qu'une chose à la blonde Jacqueline, c'est de consentir à se servir encore de lui. Il aura du moins la consolation du sacrifice. La jeune femme touchée accorde à son amoureux discret ce qu'il demande... et quelque chose encore.

Ce qui distingue ce proverbe, c'est l'esprit et la malice qui peilltent dans les deux premiers actes, la mélancolie et la passion qui dominent le troisième et qui lui donnent un caractère si délicieusement poétique. Nous ne disons rien du style charmant et châtia dans lequel sont exprimées tant d'idées fraîches et ingénieuses, élégantes et comiques : c'est le style d'Alfred de Musset.

Maintenant devons-nous discuter sur la question du peu ou point de moralité de cette comédie? Il la faut accepter ou rejeter; il ne saurait y avoir de milieu. Or dame Jacqueline est une

personne qui mérite une verte semonce de son directeur, si jamais elle en a un. C'est une friande qui est loin d'observer les jeûnes prescrits par l'Eglise; elle change son pain bis pour du pain blanc; puis, quand celui-ci ne lui convient plus et lui agace les dents, elle se met au régime de la brioche. Fortunio est en effet jeune et frais, et gentil à croquer. Quant au notaire, il est dur, coriace, de lourde digestion et... bête. C'est évidemment plus qu'il n'en faut pour que la morale la plus revêche pardonne au poète aimable et spirituel qui l'enivre avec du vin de Chypre.

CHANDELIÈRE, IÈRE s. (chan-de-lié, iè-re). Techn. Personne qui fabrique ou vend des chandeliers : *J'aime mieux qu'Emile ait des yeux au bout de ses doigts que dans la boutique d'un chandelier*. (J.-J. Rouss.)

— Adjectiv. : *Les marchands chandeliers faisaient autrefois présent à leurs pratiques, le jour des Rois, d'une chandelle cannelée, peinte de différentes couleurs*.

— Encycl. Anciennement, les chandeliers formaient une communauté qui, il y a un siècle, était composée de deux cent huit maîtres. Ils avaient d'abord été unis au corps des épiciers; mais ils en furent séparés en 1450, et il leur fut défendu de vendre aucune épicerie, mais simplement du suif, de l'huile, du vieux oing et de semblables graisses et denrées. Ils se formèrent alors en communauté séparée, et demeurèrent ainsi constitués jusqu'à la Révolution de 1789, qui abolit les jurandes.

CHANDELLE s. f. (chan-dè-le — du lat. *candela*, de *candeo*, je brûle, qui se rapporte à la racine sanscrite *cand*, brûler, d'où, dans les langues aryennes, un grand nombre de termes qui renferment l'idée de lumière, d'éclair, de purifié, de blancheur. Le latin *candela* est proprement d'origine latine, puisqu'il dérive directement de *candeo*. Du reste, aucun nom proethnique de la lampe ou du flambeau ne paraît s'être conservé des temps de l'unité aryenne primitive, et, sauf ceux qui ont passé d'une langue dans une autre, les différences sont partout complètes. Ce qu'il y a de singulier pour un objet aussi simple, et sans doute d'un emploi très-primif, c'est de voir ses noms grec et latin, non-seulement se transmettre au reste de l'Europe, mais retourner parfois dans l'Orient, ce qui indique que les lampes ont dû être portées au loin comme articles de commerce. C'est ainsi que le latin *candela*, d'où l'irlandais *caindeal*, le cymrique *cawyl*, l'armoricain *canol*, l'anglais *candel*, etc., se retrouve également dans l'arménien *kanthegh*, et même dans le kourde *kandil*, lampe. Du reste, il en est de même pour le nom grec de la lampe). Petit flambeau fait d'une mèche entourée de suif, de cire ou d'une autre matière grasse et combustible : *Channdelle de suif. Channdelle bénite. Allumer, éteindre la chandelle. Pendant longtemps les chandeliers furent un objet de luxe. Un suif mourut dans sa chaudière en disant à ses enfants : « Est-ce que vous avez éteint la chandelle ? » (Boiste). || Se dit particulièrement des flambeaux de suif : *Ne brûler que de la chandelle. Sous Frédéric II, la bougie était inconnue, et la chandelle un luxe*. (Volt.)*

— *Chandelles moulées*. Celles qui sont fondues dans des moules. || *Chandelles ployées ou à la baguette*. Celles qui sont fabriquées à l'aide d'une baguette de bois, à laquelle on enfle un certain nombre de mèches, pour les plonger ensemble dans le suif fondu. || *Channdelle économique*. Celle à laquelle on ajoute un peu de cire ou de blanc de baleine pour en augmenter la consistance et en rendre la fusion moins rapide. || *Channdelle de quatre, de six à la tire* ou simplement *Channdelle de quatre, de six*, Chandelle d'un poids tel qu'il en faut quatre ou six pour faire une livre.

— *Channdelle des Rois*. Grosse chandelle, peinte de diverses couleurs, dont les marchands chandeliers faisaient présent autrefois à leurs pratiques le jour des Rois. || *Etre bariolé comme la chandelle des Rois*. Se dit d'un habit bigarré de plusieurs couleurs éclatantes.

— Loc. fam. et prov. *A la chandelle*, A la lumière des flambeaux; par opposition à celle du jour ou à l'obscurité : *Les belles femmes gagnent à être vues à la chandelle. Ce qui paraît d'une couleur au soleil paraît d'une autre à la chandelle*. (Fén.) || *Souffler sa chandelle*, Mourir :

[Bah !
Vous l'avez tué. — Non. — Si fait. — Non. — Si fait. —
Ma foi, bonsoir; le drôle a soufflé sa chandelle.
A. DE MUSSET.]

Tenir la chandelle. Se soumettre à de viles complaisances; favoriser quelqu'un dans un commerce de galanterie : *Un mari qui tient la chandelle à sa femme*. Cette locution ne date pas d'aujourd'hui, et il faut croire que jadis elle n'avait pas un sens aussi hasardeux que celui que lui prête maintenant le langage populaire. Dans un petit livre imprimé à Paris en 1525, intitulé : *Chansons et noëls nouveaux*, et composé par Lucas Le Moigne, curé de Saint-Georges du Puy, au diocèse de Poitiers, on trouve le couplet suivant, qui chantait très-dévotement les fideles :

Ainsi la Vierge pucelle
Le donx Sauveur enfanta
Joseph lui tint la chandelle,
Qui tout tremblant regarda.

■ *Economie de bouts de chandelles.* Epitaphe sordide, ridicule par sa modicité : *Fleur exaltait aux ménages de collégiés et de séminaristes, et, qu'on me pardonne ce mot bas, au Ménage des bouts de chandelles.* (St-Sim.) Les *Mémoires de Mirabeau* citent cette fautive ordonnance royale qui, obligeait le chancelier de France à rendre au trésorier les *trois-crois de la cire* qui avait servi à son éclairage. De là serait venue l'expression ironique d'*économies de bouts de chandelles*. ■ *Moucher la chandelle.* Retrancher la partie de la mèche d'une chandelle qui est brûlée. ■ *Moucher les chandelles, allumer les chandelles.* Remplir un emploi tout à fait subalterne ; se dit par allusion aux fonctions de l'employé des théâtres qui allumait et mouchait les chandelles, lorsque ces établissements usaient encore de ce mode d'éclairage : *Moi, qu'on croit assez bon pour le théâtre, je ne suis pas digne d'allumer les chandelles quand la Champmeslé parait.* (Mme de Sév.) ■ *Moucher une chandelle à vingt-cinq pas.* Tirer très-bien le pistolet. ■ *Voir des chandelles, mille chandelles, trente-six chandelles.* Eprouver un grand éblouissement, par suite d'une chute ou d'un coup à la tête : *J'en vis autant de chandelles qu'il y en avait dans le temple de Salomon.* (Le Sage.) *J'avoue que ce soufflet m'a fait voir trente-six chandelles.* (C. Desmoulin.) ■ *Brûler comme des chandelles.* Etre très-brillant. Se dit surtout des yeux et du regard. ■ *Friser comme des paquets de chandelles.* Se dit des cheveux qui ne frisent pas du tout. ■ *Se brûler à la chandelle.* Se dit, par allusion aux papillons qui viennent se brûler aux flambeaux, d'un homme qui, séduit par de trompeuses apparences, s'engage dans une mauvaise affaire :

Je vous connais, objets doux et puissants.
Plus ne m'irait brûler à la chandelle.

LA FONTAINE.

■ *Brûler la chandelle par les deux bouts.* Proverbe très-énergique, un des plus justes de notre langue, qui signifie Dissiper follement sa fortune, ruiner follement sa santé : *La saignée est un étrange remède qui fait brûler la chandelle par les deux bouts.* (Mme de Sév.) ■ *La chandelle brûle.* Le temps passe, on perd doublement un temps précieux. ■ *Etre réduit à la chandelle bénite.* Etre à l'agonie, à l'extrémité. Se dit par allusion au cierge que l'on allume près du lit des personnes agonisantes. ■ *S'en aller comme une chandelle.* Se dit d'un homme qui se meurt doucement et peu à peu. ■ *Apportez-lui une chandelle pour trouver ce qu'il va dire.* Se dit à propos d'une personne qui a de la peine à s'exprimer. ■ *Il n'est si petit saint qui ne veuille sa chandelle.* Tout le monde aspire aux honneurs et à la considération. ■ *Le jeu ne vaut pas la chandelle.* La chose est sans importance ; elle ne vaut pas la peine qu'on se donne, les dépenses qu'on fait pour elle : *Amusez-vous de la vie ; il faut jouer avec elle, et quoique le jeu ne vaille pas la chandelle, il n'y a pas d'autre parti à prendre.* (Volt.) ■ *Il doit une belle chandelle à Dieu, à la Vierge, etc.* Se dit d'une personne qui a échappé à un grand péril. On dit aussi *Devoir une belle chandelle à quelqu'un* pour exprimer la reconnaissance qu'on lui doit pour un péril qu'il a fait éviter : *Il me doit une belle chandelle.* ■ *C'est un bon enfant, il ne mange pas la chandelle.* C'est une personne dont je ne puis rien dire, que des choses insignifiantes, qui s'abstient plutôt du mal qu'elle ne fait le bien. ■ *Il y a des nouvelles à la chandelle.* Se dit quand des champignons se forment à la mèche d'une chandelle allumée, ce que les personnes superstitieuses considèrent comme l'annonce d'une nouvelle. ■ *La chandelle qui va devant éclairer mieux que celle qui va derrière.* Proverbe sous lequel se cache une belle pensée, à savoir que les aumônes que l'on fait durant sa vie sont plus méritoires que les legs pieux qu'on laisse après sa mort. ■ *A chaque saint sa chandelle.* Pour s'assurer le succès d'une affaire, il faut se rendre favorable chacun de ceux qui peuvent contribuer à la faire réussir. ■ *Donner une chandelle à Dieu et une au diable.* Se ménager entre deux partis opposés, mener une vie mêlée de bien et de mal. ■ *Moucher la chandelle comme le diable moucher sa mère.* L'éteindre en coupant la mèche trop bas.

— Hist. littér. *Grand-due des chandelles.* Nom ridicule donné au soleil par Du Bartas.

— Mar. Accoré de construction qui n'ex-cède pas 1 m.

— Const. Pièce de bois ou de fer servant d'étai.

— Pyrotechn. *Chandelle romaine.* Fusée immobile qui lance successivement un certain nombre d'étoiles, en produisant chaque fois une petite explosion.

— Com. *Bois de chandelle.* Bois résineux des Antilles, que l'on emploie en guise de torché.

— Typogr. Pièce de bois que l'on place pour empêcher la presse de varier.

— Dr. ecclési. *Eccommunication à chandelle éteinte.* Celle qui avait lieu quand on donnait encore au pécheur le temps de la durée d'une chandelle pour se repentir.

— Anc. pratiq. *Donner à chandelle éteinte.* Laisser du temps pour surenchérir tant que brûle une chandelle ou une bougie allumée au commencement de l'enchère.

— Bot. Nom vulgaire des massettes et du pied-de-veau.

— Encycl. Techn. Le suif employé pour la fabrication des *chandelles* provient des pains solides que l'on obtient de la distillation des graisses de bœuf et de mouton par le procédé des *cretons* ou par celui dit à l'*acide*. Les fabricants préfèrent, pendant l'été, les suifs provenant du premier système de fonte, parce qu'ils présentent une pâte plus homogène et qu'ils ne laissent pas suinter, comme avec le procédé à l'acide, une substance grasse fluide ; mais ce dernier donne, en hiver, un suif plus blanc et plus dur.

La fabrication des *chandelles* se fait à la baguette et au moule. Le premier système, encore employé dans certaines provinces, consiste à tremper un grand nombre de fois des baguettes, sur lesquelles sont enfilées des mèches, dans les chaudières qui contiennent le suif fondu au bain-marie et entretenu à la température de fusion. A chaque immersion, une nouvelle couche se superpose sur les précédentes, qu'on laisse se consolider à l'air libre, pendant que l'on opère la trempe d'autres baguettes ; on continue ainsi jusqu'à ce que les *chandelles* aient acquis le poids voulu.

Dans le procédé du moulage, qui est aujourd'hui le plus généralement adopté, on verse le suif liquide dans un entonnoir, qui le dirige dans des moules coniques, faits avec un alliage d'une partie d'étain et de deux de plomb, dans l'axe desquels est fixée une mèche. Quand la matière a fait prise et qu'elle est bien refroidie, on démoule les *chandelles*, puis on les rogne et enfin on les met en paquets pour les livrer au commerce.

En admettant que la clarté relative de la bougie de cire de 8 au kilogramme soit représentée par 100, avec une consommation de 9 gr. 37 par heure, celle de la *chandelle* de 6 1/2 au kilogramme sera 81, avec 9 gr. 53 de matière brûlée dans le même temps, soit environ les quatre cinquièmes de la clarté de la bougie. Le prix de la bougie étant de 1 fr. 60 la livre, et celui de la *chandelle* de 0 fr. 90, la dépense par heure est alors de 0 fr. 0299 pour la première lumière, et de 0 fr. 0171 pour la seconde, soit environ dans le rapport de 1 à 0,57.

— Pyrotechn. *Chandelles romaines.* Toute pièce de ce genre consiste en une cartouche de carton longue de 0 m. 30 à 0 m. 40 et large de 0 m. 01 à 0 m. 02. Pour la charger, on y introduit d'abord une composition fusante, puis un peu de poudre de chasse, enfin une étoile taillée du calibre du cylindre, et l'on continue ainsi jusqu'à ce que ce dernier se trouve rempli, après quoi on amorce avec un bout de mèche à étouffille. Les *chandelles* romaines se tirent ordinairement en batteries, c'est-à-dire fixées plusieurs ensemble en ligne droite sur une tringle de fer ou sur une petite solive.

— Hist. relig. *Chandelle d'Arras.* C'était une *chandelle* miraculeuse de la ville d'Arras, qui brûlait sans se consumer. Voici quelle est l'origine de cette précieuse *chandelle*, dont les épiciers de nos jours voudraient bien sans doute posséder le secret. En l'an du salut onze cent cinq, Lambert étant évêque d'Arras, le peuple devant si déborder et abandonné à tous vices et péchés, que tout incontinent la colère de Dieu envoyait une saison intempérée et un air corrompu, tellement que les habitants du pays d'Arras et des lieux circonvoisins furent punis d'une étrange maladie, provenant comme d'un feu ardent qui brûlait la partie du corps où il se jetait. Or, en ce même temps, il y avait deux joueurs d'instruments musicaux, qui, ayant été grands amis, étaient devenus grands ennemis. La sainte Vierge, en atours magnifiques, leur apparut la nuit, et leur dit : « Allez trouver l'évêque Lambert et l'avertissez qu'il veille ; la nuit prochaine, au premier chant du coq, on verra une femme, revêtue des mêmes atours que moi, descendre dans le chœur de ladite église, tenant en ses mains un cierge qu'elle vous baillera ; vous en ferez tomber quelques gouttes dans des vases remplis d'eau, que vous donnerez à boire à tous les malades. Ceux qui boiront avec vive foi seront guéris, mais ceux qui mépriseront ce remède mourront. » Ainsi fut fait par l'évêque Lambert, qui douta d'abord, puis enfin guérit tous les malades de son diocèse par ce moyen. La bienheureuse *chandelle* fut placée dans l'église d'Arras, où elle ne fut éteinte que par la Révolution. Depuis ce moment, on ne sait ce qu'elle est devenue. Elle avait eu une si grande réputation durant plusieurs siècles, que l'abbé Dulaurens fit un poème en son honneur. Pour les miracles, le tout est de venir à une heure opportune ; il y a deux ou trois siècles, celui de la Salette, qui offre des analogies avec celui de la *chandelle* d'Arras, eût tout aussi bien réussi.

CHANDELLERIE s. f. (chan-dè-le-ri—rad. *chandelle*). Lieu où l'on fabrique des chandelles. ■ Boutique où l'on vend de la chandelle. ■ Commerce des chandelles : *L'invention des bougies stéariques a ruiné la chandellerie.*

CHANDENAY s. m. (chan-de-né) : Hortie. Variété de raisin.

CHANDERNAGOR, ville des établissements français de l'Inde, dans la présidence du Bengale, sur la rive droite d'un bras du Gange appelé l'Hogly, à 150 kilom. de son embouchure dans le golfe du Bengale, à 25 kilom.

N.-O. de Calcutta et à 1,000 kilom. N.-E. de Pondichéry, par 22° 51' de lat. N. et 86° 9' de long. E. : 32,000 hab., dont les neuf dixièmes appartiennent aux races indigènes ; le surplus se compose à peu près également de Topas ou mixtes, provenant du mélange de la race européenne et de la race indienne, et d'Européens, au nombre desquels sont compris le personnel civil et militaire, et les familles des fonctionnaires et des employés. Chandernagor, qui se trouve enclavé dans les possessions anglaises, fait partie du gouvernement de Pondichéry, est la résidence d'un administrateur civil, et le siège d'un tribunal de 1^{re} instance et d'une justice de paix.

Les limites trop restreintes de cet établissement français, le voisinage de Calcutta, dont le marché a pris le premier rang dans l'Inde, rendent presque nuls les avantages que l'on retire de la possession de cette ville. Les expéditions directes de Chandernagor en France, ou de France à ce comptoir, ont même complètement cessé ; depuis plusieurs années, en effet, les douanes coloniales et les douanes françaises n'ont constaté aucun échange direct avec la métropole.

En 1688, Chandernagor et son territoire furent cédés par Aureng-Zeb à la compagnie des Indes, qui y avait établi un comptoir dès 1676 ; en 1757, la ville fut prise par les Anglais et ses fortifications furent détruites. Rendue à la paix de 1763, reprise et rendue de nouveau par les traités de Versailles, d'Amiens et de Paris, elle est occupée par les Français depuis 1816.

CHANDERNAGORIEN, IENNE s. et adj. (chan-dér-na-go-ri-ain, ié-ne). Géogr. Habitant de Chandernagor ; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : Les CHANDERNAGORIENS. La colonie CHANDERNAGORIENNE. Nos gouverneurs pondichériens et CHANDERNAGORIENS viennent de m'annoncer que je suis nommé chevalier de la Légion d'honneur. (V. Jacquemont.)

CHANDIEU (Antoine DE), seigneur de la Roche-Chandieu, ministre protestant, né en 1534 au château de Chabot, dans le Maconnais, mort à Genève en 1591. Le premier précepteur de Chandieu lui inspira du goût pour les idées nouvelles proclamées par la Réforme. Un séjour qu'il fit à Genève le confirma dans le désir de les embrasser, surtout après avoir écouté les leçons et les conseils de Th. de Bèze et de Calvin. Chandieu s'était jusqu'alors occupé du droit ; il l'abandonna pour la théologie, et se voua à la carrière pastorale, malgré les dangers dont elle était semée. Il déploya de si brillantes facultés dans cette nouvelle étude, qu'à l'âge de vingt ans il était nommé pasteur de l'Eglise de Paris.

Chandieu attira l'attention sur lui par un écrit où il défendait le protestantisme calomnié. Il y insistait sur la légitimité des assemblées protestantes. Il n'en fallait pas davantage pour provoquer les perquisitions de la police. On découvrit chez Chandieu des livres suspects d'hérésie et on le jeta dans les prisons du Châtelet, d'où Antoine de Bourbon alla l'enlever de force, après l'avoir vainement réclamé comme faisant partie de sa maison. Chandieu dut quitter Paris ; il fit une tournée dans le Poitou et suggéra, dit-on, à ses collègues l'idée de convoquer une assemblée générale de tous les pasteurs, pour arriver à formuler leur foi et pour travailler à l'établissement d'une discipline dans les Eglises protestantes. Le premier synode national s'assembla à Paris au mois de mai 1559. Chandieu, revenu dans cette ville, avait dû en repartir presque aussitôt et se retirer à Orléans. Catherine de Médicis le fit appeler après la conspiration d'Amboise, sous prétexte d'estre instruite de la vraie source et origine des troubles, et par conséquent d'avoir son avis comment on y pourroit pourvoir, et quel moyen on tiendrait pour donner état paisible à ceux de sa religion, sans qu'il advint aucun inconvénient de l'autre party. Mais Chandieu ne se rendit pas à cet appel, soit qu'il fût réellement absent de Paris, soit qu'il redoutât un piège. Le consistoire se contenta d'envoyer un mémoire à Catherine.

En 1562, Chandieu présida le synode national tenu à Orléans. Tous les suffrages, dit de Thou, se réunirent en faveur de Chandieu, ministre de l'Eglise de Paris, jeune homme distingué par sa naissance, en qui la noblesse, les grâces, la bonne mine, la science et l'éloquence disputaient, avec sa rare modestie, à qui le rendrait plus recommandable.

Dix ans après, à la Saint-Barthélemy, Chandieu s'enfuit à Genève avec vingt ministres, et se fit recevoir dans la compagnie des pasteurs ; il y demeura jusqu'en 1587, époque où Henri IV l'appela auprès de lui. Chandieu servit à ce prince d'aumônier à la bataille de Coutras ; mais cette vie des camps était trop agitée pour sa santé débile ; il demanda donc son congé et retourna à Genève, où il reprit l'exercice du ministère et occupa une chaire d'hébreu jusqu'à sa mort, survenue le 23 février 1591.

Chandieu était un savant théologien. Il a laissé des ouvrages assez nombreux, entre autres : *Histoire des persécutions et martyrs de l'Eglise de Paris, depuis l'an 1557 jusqu'au temps du roi Charles IX* (Lyon, 1563, in-8°), publiée sous le pseudonyme de A. Zamariel ; *Réponse aux calomnies contenues au Discours et suite du discours sur les misères de ce temps,*

fait par messire P. Ronsart, jadis poète et maintenant prêtre, ou est aussi contenue la métempréhension dudit Ronsart en prêtre (Orléans, 1563, in-8°) ; *La confirmation de la discipline ecclésiastique observée en Eglises réformées de France* (1566, in-8°) ; *De veritate humane nature J.-C.* (Genève, 1585, in-8°). Les ouvrages de Chandieu sont publiés sous les pseudonymes hébreux de Sadeel (champi de Dieu) ou Zamariel (chant de Dieu). Ses œuvres latines ont été publiées par son fils, sous le titre de : *Ant. Sadellii Chandieri, nobilissimi viri, opera theologica* (Genève, 1592, in-fol.). Chandieu était poète à ses heures. Voici un spécimen de sa manière en poésie :

Jamais n'avoir et toujours désirer

Sont les effets de qui aime le monde.

Plus en honneur et richesses abonde,

Et plus encor on l'y voit aspirer.

Il ne jouit de cela qui est sien :

Il veut l'autrui, il l'estime, il l'adore,

Quand il a tout, c'est alors qu'il n'a rien ;

Car ayant tout, tout il désire encore.

Il y a là des *contetti*, sans doute ; mais il y a aussi des pensées et même du style.

CHANDLER (Edouard), théologien irlandais, mort en 1750. Il devint évêque de Litchfield, puis de Durham, et fit paraître une *Défense du christianisme par les prophéties de l'Ancien Testament* (1725), qui eut plusieurs éditions.

CHANDLER (Samuel), théologien anglais non-conformiste, membre de la Société royale de Londres et de celle des Antiquaires, né à Hungerford en 1693, mort en 1766. On a de lui : *Défense de la religion chrétienne* (1725) ; *Histoire critique de la vie de David* (1766) ; *Paraphrases et notes sur les épîtres de saint Paul* (1771), etc. — Sa sœur, Marie CHANDLER, née à Malmesbury en 1687, morte en 1745, se livra avec succès à la poésie. Sa *Description de Bath*, notamment, lui valut les éloges de Pope.

CHANDLER (Richard), archéologue anglais, né en 1738, mort en 1810. Il fit ses études à Oxford, où il prit ses grades, devint membre du collège Sainte-Madeleine, et acquit une profonde connaissance de l'antiquité grecque. Il se fit remarquer, en 1763, par la splendide édition qu'il donna des *Marbres d'Arundel* (*Marmora Oxoniensia*, Oxon, 1763, gr. in-fol.), déjà publiés avant lui par J. Selden, par Prideaux et par Muittaire ; mais il surpassa tous ces savants par la rare sagacité avec laquelle il sut restituer et interpréter les monuments antiques. La Société des antiquaires de Londres le regut au nombre de ses membres, et bientôt la Société des *dilettanti*, fondée depuis 1734, ayant décidé l'envoi en Asie Mineure d'une mission archéologique, jeta les yeux sur Chandler, et le chargea de diriger cette entreprise, en lui adjoignant l'architecte Rewett et le peintre Fars. Les trois voyageurs, partis en 1764, visitèrent l'ionie, l'Attique, l'Argolide et l'Elide, et revinrent avec un riche butin, en 1766. Les résultats de la mission furent publiés par Chandler, dans divers ouvrages qui ne firent qu'ajouter à sa réputation. Ses voyages en Asie Mineure (*Travels in Asia Minor*, Oxford, 1775, in-4°) et en Grèce (Oxford, 1776, in-4°) sont fort instructifs au point de vue des antiquités. Ils ont été utilisés avec bonheur par plusieurs savants, entre autres par Barthélemy, dans son *Anacharsis* ; mais on y remarque parfois une certaine ignorance des sciences naturelles et l'absence de détails satisfaisants sur l'état actuel des contrées parcourues. Chandler semble d'ailleurs avoir eu conscience de ces défauts, et, avec une grande modestie, il déclare compter sur les travaux de ses successeurs pour compléter ou pour corriger son œuvre. C'est ce qu'ont fait d'ailleurs, avec un grand succès, ses traducteurs français Servois et Barbie du Bocage (Riom, 1806, 3 vol. in-8°). On peut considérer comme plus importants encore les deux ouvrages suivants, publiés avec l'assentiment de la Société des *dilettanti* : les *Antiquités ioniennes* (*Ionian antiquities*, Londres, 1769-1800, 2 vol. in-fol. avec planches), ouvrage qui a été complété par la publication d'un quatrième chapitre et d'une seconde vue du temple d'Apollon Didyme ; puis les *Inscriptions antiques pleræque nondum editæ in Asia Minori et Græcia, præsertim Athenis, collectæ* (Oxford, 1774, in-fol.), où Chandler a mis surtout à profit ses études sur l'épigraphie grecque. Il est peu de recueils, en effet, où les inscriptions soient transcrites avec autant d'exactitude, et où l'on ait suppléé avec autant de bonheur aux lacunes qu'elles présentent. Cet ouvrage est fort rare et atteint des prix très-élevés, n'ayant été tiré qu'à 250 exemplaires. Enfin, l'*Histoire d'Ilium ou de Troie*, comprenant aussi des détails sur les pays environnants et sur la côte de Chersonèse, devait être en quelque sorte le complément des voyages en Asie ; mais la première partie de cet ouvrage a seule été publiée (Londres, 1802).

Chandler était docteur en théologie, et, dans les derniers temps de sa vie, il avait été nommé recteur de la cure de Tilchurst, dans le Berkshire, où il mourut âgé de soixantedouze ans.

CHANDOCKIN (Jean), compositeur russe du xvi^e siècle, mort en 1804. Ses premiers essais attirèrent l'attention du prince Léon Narichkin, protecteur éclairé des beaux-arts,

qui lui fournit les moyens d'aller compléter en Italie son instruction musicale. Il devint, à son retour, le compositeur favori de la cour de Russie, et écrivit un grand nombre de sonates et de symphonies, qui reçurent du public l'accueil le plus favorable. Il a également composé la musique d'un grand nombre de chants populaires russes, dont on a publié un recueil en deux volumes.

CHANDORE, ville de l'Inde anglaise, présidence de Bombay, dans l'ancienne province de Candéish, à 110 kilom. N.-O. d'Aurengabad; 7,000 hab. Place de guerre, très-forte par sa position et par les ouvrages qui la protègent. Prise par les Anglais en 1804 et en 1818.

CHANDOS (Jean), capitaine anglais du XVI^e siècle. Il eut la plus grande part à la victoire de Poitiers (1356), fut nommé lieutenant du roi d'Angleterre dans ses provinces de France, négocia la paix de Brétigny, si funeste à la France, fit Duguesclin prisonnier à la bataille d'Auray (1364), et une seconde fois à la journée de Najara, en Espagne, où le capitaine français combattait pour Henri de Transtamare, et Chandos pour Pierre le Cruel. Nommé par le prince Noir connétable en Guyenne et chargé de réprimer une révolte des barons de la Gascogne, Chandos fut tué au pont de Lussac, près de Poitiers, en 1369.

CHANDOS (Richard-Plantagenet CAMPBELL, marquis DE), homme politique anglais, né en 1823, fils du duc actuel de Buckingham. Sa famille étant toute-puissante dans le bourg dont elle porte le nom, il a fait partie de la chambre des Communes de 1846 à 1857. Il est conservateur en politique. Le cabinet Derby le fit lord de la trésorerie (1852), et le ministre Aberdeen garde des sceaux du prince de Galles. Il est président du conseil administratif des chemins de fer de Londres et North-Western depuis 1853.

CHANDOUX, philosophe et chimiste français, mort en 1831. Il s'efforça de secouer le joug de la scolastique et des subtilités péripatéticiennes, acquit une assez grande réputation par la hardiesse novatrice de ses idées et par son éloquence, et s'adonna avec passion à l'étude de la chimie. Accusé d'avoir altéré et falsifié des métaux servant à la fabrication des monnaies, Chandoux fut condamné et pendu en place de Grève comme faux monnayeur.

CHANE s. f. (cha-ne). Techn. Outil qui sert à souder. || Manche de rasoir.

CHANE ou **CHANNE** s. m. (cha-ne). Econ. rur. Nom que l'on donne, dans le midi de la France, aux fleurs du vin ou pellicules blanches qui se forment à la surface du liquide dans les tonneaux en perce.

CHANÉE s. f. (cha-né). Techn. Cannelure du métier à tisser la soie. || Tuyau ou gouttière qui, dans les moulins à papier, sert à conduire l'eau sur la roue. || A. signifié Tuyau ou chéneau de métal, qui reçoit l'eau des toits.

CHANÉL s. m. (cha-nél). Forme ancienne du mot CHENAL.

CHANELETTE s. f. (cha-ne-lè-te). Techn. Petite chanée, petite gouttière de papeterie.

CHANESIE s. f. (cha-ne-zf). Canonicat. || Vieux mot.

CHANET ou **CHANAY** s. m. (cha-nè). Hort. Variété de raisin.

CHANET (Pierre), médecin et philosophe français du XVIII^e siècle. Il exerça son art à La Rochelle. On a de lui : *Considérations sur la Sagesse de Charron* (1644); *De l'instinct et de la connaissance des animaux* (1646), etc.

CHANETTE s. f. (cha-nè-te — autre forme du mot *canette*). A. ancien nom des barettes dont on se sert à la messe.

CHANEUX s. m. (cha-neu). Patois. Petite lampe en cuivre, de forme antique, suspendue au plancher des habitations rurales, durant la veillée.

CHANEVEAU s. m. (cha-ne-vô — du lat. *cannabis*, chanvre). Echeveau. || Vieux mot.

CHANEVIERE s. f. (cha-ne-viè-re). Forne ancienne du mot CHENEVIERE.

CHANFARA, **SCHANFARA** ou **CHANFARY**, poète arabe. Il vivait peu de temps avant l'époque de Mahomet et a composé un poème intitulé *Lamyat-el-Arab*, qui est un des monuments les plus remarquables de l'ancienne poésie arabe. M. Sylvestre de Sacy en a donné une traduction française dans sa *Chrestomathie arabe* (Paris, 1806).

CHANFREIN s. m. (chan-frain — du lat. *canus*, frein, et de *frein*, sorte de réduction ou un mot moins connu est déterminé et expliqué par un mot plus connu. Le latin *canus* n'est autre chose que le grec *kamos*, ancien allemand *chamo*; lithuanien *kamandis*, rènes, tous termes répondant au persan *kā-mah*, *gām*, bride. L'irlandais *cab*, mors, de *camb*, rappelle l'arménien *gab*, bride. Comparez le sanscrit *gambha*, gueule, en irlandais *gab*, etc. Ces quelques analogies des noms de la bride et du mors prouvent suffisamment que l'art de conduire les chevaux était connu des anciens Aryas.) Armur. Partie de l'armure qui couvrait autrefois le devant de la tête d'un cheval. || Un chanfrein d'acier. Les chevaux furent bardés de fer, leur tête fut armée

de chanfreins. (Volt.) Quelquefois le chanfrein était orné d'or et de pierreries et surmonté d'un panache. (Bachelet.) Le comte de Saint-Pol avait orné son cheval de bataille d'un chanfrein estimé trente mille écus. (Chéruel.)

— Par anal. Morceau d'étoffe noire qu'on met sur le nez des chevaux de deuil. || Panache de plume pour un cheval de parade.

— Par ext. Partie antérieure de la tête du cheval, depuis les yeux jusqu'aux naseaux. || Partie située entre le bas du front et le museau de quelques mammifères : Le chanfrein du cerf. || Marque blanche, longitudinale, que certains chevaux portent à la partie antérieure de la tête.

— Techn. Petite surface que l'on forme en enlevant un des angles d'un carré ou d'un parallélogramme : Les personnes peu familiarisées avec les termes techniques confondent biseau avec chanfrein : le biseau est l'inclinaison d'un des côtés; il change la valeur des angles, mais il n'en augmente pas le nombre, ce en quoi il diffère du chanfrein. Le mot chanfrein n'est plus applicable lorsqu'il s'agit des intérieurs : on dit alors évaser ou fraiser suivant les circonstances. (P. Désormeaux.) || Petit creux de forme conique pratiqué par l'horloger dans une pièce de montre.

— Ornith. Bouquet de plumes rudes, effilées, situées à la base du bec de quelques oiseaux, et dirigées d'avant en arrière.

— Encycl. Armur. Le chanfrein était une pièce de fer qui enveloppait comme un masque la tête du cheval de guerre ou de bataille, depuis les oreilles jusqu'aux naseaux. La partie de dessus la tête s'appelait têtère; celle du milieu, frontal; celle qui couvrait la bouche, nazel ou moulard; enfin, on donnait le nom d'oreillères aux ouvertures qui correspondaient aux yeux et qui étaient souvent grillées, et celui d'oreillères aux parties qui protégeaient les oreilles. Souvent le frontal était garni d'une pointe solide et aiguë, qui faisait du chanfrein en même temps une arme offensive et une arme défensive.

— Manég. et Art vétér. On désigne sous le nom de chanfrein une région de la tête du cheval, qui a pour base les os nasaux et lacrymaux, et la face externe des grands maxillaires. Sa conformation est liée à celle de la tête. Chez les jeunes chevaux, les côtés de cette région sont plus prononcés, en raison du développement que présentent, chez ces animaux, les racines des dents molaires. Ces parties produisent même souvent quelques tumeurs par leur allongement, disposition qui fait paraître la tête plus lourde à cet âge. On peut trouver sur le chanfrein des traces de fractures, et l'on doit y faire attention parce que les blessures de la muqueuse nasale, produites lors de l'accident, se terminent quelquefois par la morve. Quelquefois on rencontre aussi à la partie supérieure du chanfrein une éminence qui résulte d'un boursoisement des sinus frontaux, et qui survient à la suite d'une morve déjà ancienne. Lorsqu'on trouve des traces de feu sur le chanfrein, on doit rechercher aussi si l'animal n'a pas été traité de la morve.

Dans le bœuf, cette région de la tête est peu étendue; la partie du chanfrein qui, chez cet animal, est située en dessous de l'œil, s'appelle *larmier*, dénomination adoptée seulement par analogie, car le véritable larmier, c'est-à-dire le sinus folliculaire sous-oculaire, que l'on remarque chez plusieurs ruminants, n'existe pas chez le bœuf. Dans la plupart des races de l'espèce ovine, le chanfrein est convexe suivant sa longueur. Le chanfrein du mouton mérinos porte des rides presque transversales. Chez les moutons anglais, il est droit comme le front.

— Techn. Pour faire les chanfreins sur les feuilles de cuivre destinées à former des tuyaux, on a remplacé le travail à la main, qui est très-couteux, par celui d'une machine fort simple. Celle-ci se compose d'une fraise conique, montée sur un axe de rotation qui fait environ 300 à 400 tours par minute; d'une table horizontale, sur laquelle on pose les feuilles à chanfreiner, et dont un côté présente une saillie en équerre, dans une direction inclinée par rapport à la ligne d'axe de la fraise; de telle sorte que, lorsque celle-ci tourne, la feuille soit obligée de marcher obliquement, tout en restant horizontale, et se trouve constamment attaquée par les dents de la fraise.

Une machine à chanfreiner les feuilles de cuivre jusqu'à 5 m. de longueur, avec trois clefs et deux manivelles, coûte environ 1,200 fr.

CHANFREINDRE v. a. ou tr. (chan-fraindre — rad. chanfrein). Techn. Creuser d'un chanfrein, d'un trou conique : Chanfreindre une platine de montre. || Ebiseler, abattre l'arête de : Chanfreindre une pierre, une pièce de bois. || Dans les deux sens, on dit plus ordinairement CHANFREINER.

CHANFREINÉ, ÉE (chan-frè-né) part. pass. du v. Chanfreiner. Armé, orné d'un chanfrein : Cheval chanfreiné.

— Techn. Percé d'un trou conique. || Taillé en forme de chanfrein, en biseau : Bois chanfreiné. Pierre chanfreinée. Pivots chanfreinés. Les règles plates dont on se sert pour tracer des lignes droites sur le papier sont chanfreinées dans toute la longueur d'un

côté. La coupe d'une pièce chanfreinée d'un côté offre cinq angles, trois droits et deux obtus; si la pièce est chanfreinée des deux côtés, sa coupe présente six angles, deux droits et quatre obtus; si elle est chanfreinée de trois côtés, elle a sept angles, un seul droit, les autres obtus; enfin, si elle est chanfreinée sur les quatre côtés, elle présente huit angles obtus. (P. Désormeaux.)

CHANFREINER v. a. ou tr. (chan-frè-né). Armer, orner d'un chanfrein : Chanfreiner un cheval.

— Techn. Pratiquer un chanfrein, un trou conique dans : Chanfreiner une platine de montre. || Ebiseler, abattre l'arête de : Chanfreiner une pierre, une pièce de bois. || On dit quelquefois CHANFREINDRE dans ces deux sens.

Se chanfreiner v. pr. Être chanfreiné : Les pierres doivent se chanfreiner, lorsque les arêtes vives seraient dangereuses ou fort exposées à être dégradées.

CHANFREINT, EINT (chan-frain, ain-te) part. pass. du v. Chanfreindre. Taillé en chanfrein : Bois chanfreint.

CHANFRER v. a. ou tr. (chan-fré). Syn. de CHAMPLEVER.

CHANGALLA s. m. (chan-gal-la). Linguist. Idiotisme parlé par les Changallas, et qui appartient à la branche des langues africaines. M. Alfred Maury l'appelle NILOTIQUE ORIENTAL. Il présente, d'une part, des affinités nombreuses avec les idiomes sémitiques, et, d'un autre côté, une parenté assez éloignée avec le malgache.

CHANGALLAS ou **SCHANGALLAS**, peuple de race nègre, répandu au S. et à l'O. de l'Abyssinie et peu connu. Le pays habité par les Changallas, sillonné dans ces dernières années par quelques caravanes d'explorateurs européens, n'a été jusqu'ici que très-imparfaitement décrit. Tout ce que l'on sait sur ce peuple, c'est qu'il se divise en plusieurs tribus, subdivisées en familles, que gouvernent les plus anciens membres; la nourriture ordinaire des Changallas consiste dans la chair de l'éléphant, de l'autruche, du sanglier et dans les sauterelles.

CHANGAMERAS, peuple de l'Afrique méridionale, établi au N.-O. du Monomotapa, sur les deux rives du Zambeze, au S.-E. des Cazembes.

CHANGARNIER (Nicolas-Anne-Théodule), général français, né à Autun le 26 avril 1793. Elève de l'Ecole de Saint-Cyr, il en sortit en 1815 pour entrer dans une des compagnies privilégiées des gardes du corps de Louis XVIII, puis fut incorporé dans la légion départementale de l'Yonne, qui devint le 60^e régiment de ligne, dans les rangs duquel il prit part à la guerre d'Espagne (1823). Son avancement fut assez lent, car, en 1830, il n'était encore que capitaine lorsqu'il débarqua sur cette terre d'Afrique qui devait servir de berceau à la plupart des célébrités militaires de notre temps.

Il se fit remarquer par quelques actions de vigueur, fut nommé chef de bataillon à la fin de 1835, et désigné l'année suivante, par le maréchal Clausel, pour commander l'arrière-garde dans la retraite qui suivit la première expédition de Constantine. Il déploya dans ce poste difficile autant de bravoure que de sang-froid et d'habileté; dans la journée du 24 novembre 1836, notamment, il soutint une furieuse attaque des ennemis, avec son bataillon formé en carré, et contribua puissamment au salut de l'armée. Ce beau fait d'armes attira sur lui l'attention et lui mérita le grade de lieutenant-colonel. Le nom de Changarnier devint dès lors populaire dans toute l'armée d'Afrique. Il continua de se distinguer de la manière la plus brillante dans un grand nombre d'expéditions, reçut une blessure grave près de Médéah, et fut nommé successivement colonel, général de brigade, et enfin général de division après l'expédition de l'Ouençenis (1843).

A l'époque de la révolution de Février, il commandait la place d'Alger sous les ordres du duc d'Aumale. Peut-être fut-il blessé de la nomination de Cavaignac comme gouverneur général; ce qui est certain, c'est qu'il lui abandonna plutôt qu'il ne lui remit le commandement et qu'il n'alla même pas au-devant de lui. L'avènement de la République, indépendamment même de toute question personnelle, ne paraît pas lui avoir causé un enthousiasme excessif. Toutefois son dépit ne l'empêcha point de songer à tirer parti de la situation. Il écrivit au ministre de la guerre, pour le prier d'utiliser son « dévouement, » une lettre dont nous citerons le passage suivant :

« Je sollicite le commandement de la frontière la plus menacée. L'habitude de manier les troupes, la confiance qu'elles m'accordent, une expérience éclairée par des études sérieuses, l'amour passionné de la gloire, la volonté et l'habitude de vaincre, me permettent sans doute de remplir avec succès tous les devoirs qui pourront m'être imposés. »

Cette lettre met assez bien en lumière tout un côté de la physionomie de l'honorable général. L'habitude de vaincre est surtout caractéristique. Mais poursuivons.

Voyant qu'on ne le plaçait pas à la tête d'une armée pour défendre les frontières, qu'il n'était point méacé, le général Changarnier vint à Paris solliciter une am-

bassade, soutint de ses conseils le gouvernement provisoire dans la journée du 16 avril, et parvint enfin à se faire nommer gouverneur général de l'Algérie, en remplacement de Cavaignac, qui venait d'accepter le ministère de la guerre. Il avait pu juger de quels dissentiments la République était tourmentée et quel rôle les militaires pouvaient être appelés à jouer dans les conflits qu'il n'était que trop facile de prévoir. Mais, comme on le sait, la terrible mission échut à Cavaignac. Élu aux élections partielles représentant de la Seine, nommé par le nouveau chef du pouvoir exécutif commandant supérieur de la garde nationale de Paris, Changarnier quitta définitivement l'Algérie. Après l'élection présidentielle, Louis Bonaparte augmenta ses attributions en lui donnant le commandement des troupes de la 1^{re} division militaire. Ce double commandement, qui mettait dans sa main toutes les forces de la capitale, lui donnait une position considérable et le rendit l'objet des adulations des partis qui voulaient renverser la République, et qui avaient rêvé pour lui le rôle de Monk. On n'a jamais bien su à laquelle des fractions monarchiques appartenait le général Changarnier, et il passait alors, à tort ou à raison, pour leur laisser à toutes l'espérance de son adhésion et de son appui. Ce qui n'était pas douteux, c'est sa haine pour la République, dont il n'avait regu que des bienfaits, et à laquelle, après tout, rien ne l'obligeait à offrir son « dévouement, » quand on se fut contenté de ses services militaires.

Soldat brave et capable, mais envivé par une réputation un peu surfaite, comme celle de tous les capitaines africains, Changarnier se laissa égarer par une ambition tout à fait hors de proportion avec ses capacités; les lauriers de Cavaignac troublèrent son sommeil, et tout dans sa conduite attestait qu'il rêvait de fonder son élévation sur une victoire remportée dans les rues de Paris. Il parut d'abord marcher de concert avec le président, et il se flattait même bruyamment de pouvoir rétablir l'empire aussi facilement que de fuir un cornet de bonbons. Malgré ses dénégations, il paraît établi aujourd'hui qu'il offrit à diverses reprises ses avis et ses conseils pour l'exécution d'un coup d'Etat. L'échauffourée du 13 juin 1849 fournit au général l'occasion qu'il attendait; à son tour, il eut sa journée, sa victoire, d'autant plus facile qu'il n'y eut point de combat, et que tout se borna à quelques charges de cavalerie sur des foules désarmées. Ce succès acheva d'enflammer l'imagination de celui qui avait l'amour passionné de la gloire et l'habitude de vaincre, et l'on put entrevoir dès lors qu'il ambitionnait le rôle de Cromwell bien plutôt que celui de Monk. Ces pensées de convoitise personnelle n'échappèrent pas au président de la République, et il en résulta un refroidissement marqué entre l'Élysée et le commandant de Paris, qui se tourna dès lors vers l'Assemblée nationale, lui qui n'avait jamais dissimulé son mépris pour le régime parlementaire, et qui avait offert son concours pour le détruire par un coup de main. Il est vrai qu'à ce moment l'Assemblée, c'était la Législative, où la coalition monarchique était assurée de la majorité.

Lors de la mutilation du suffrage universel par la loi du 31 mai, le gouvernement prépara des mesures de répression, dans la crainte d'un mouvement populaire. Un conseil spécial fut tenu à l'Élysée; dans un moment où le président de la République était passé dans son cabinet pour chercher un plan de Paris, le général Changarnier, se tournant vers MM. Rouher, d'Hautpoul et les autres ministres présents, leur dit certaines paroles, dont la crudité toute soldatesque ne témoignait pas beaucoup de respect pour la personne de l'élu populaire, et qu'il serait peu prudent de rapporter ici.

Le président, d'ailleurs, n'eut que plus tard connaissance de cette singulière appréciation de sa personne; mais déjà la rupture était consommée et les dissidences s'accusaient plus nettement de jour en jour.

Le commandant de Paris avait été réélu à l'Assemblée législative, et il était désormais l'espoir des meneurs de la majorité, qui redoublaient envers lui de caresses et de flatteries intéressées. De son côté, comme nous l'avons dit plus haut, il évitait avec une grande habileté de se prononcer nettement soit pour la légitimité, soit pour l'orléanisme, soit pour le parti de la fusion, et il garda pendant deux années et plus l'étrange physionomie d'un Monk en expectative, souriant à la fois à trois restaurations distinctes, sans parler de l'impérialisme, que pendant quelque temps il avait paru servir. Cette attitude de sphinx excita dans le temps beaucoup de railleries; mais les chefs de la majorité s'en occupèrent peu, et ils ne cherchaient dans le général qu'un instrument pour leur double lutte contre la République et contre le président. Ce dernier joua ces calculs en enlevant son double commandement à Changarnier, qui vit s'évanouir en un moment son rêve de dictature (9 janvier 1851). Il resta toutefois l'homme de l'Assemblée, du moins de la majorité royaliste, et, jusqu'au 2 décembre, on le retrouva au fond de toutes les combinaisons parlementaires. Il fit présenter, dans un journal qu'il inspirait, sa candidature à la présidence de la République, et en attendant la réalisation de ce nouveau rêve, il ne perdit aucune occasion de se désigner au choix du parlement par quelques-unes de ces paroles emphatiques aux-

quelles les événements allaient donner de si mémorables démentis.

C'est ainsi que, dans la séance du 3 juin 1851, il s'écriait :

«... L'armée ne désire pas plus que vous voir infliger à la France les misères et les hontes du gouvernement des Césars, alternativement imposé et renversé par des prétoriens en débauche... Personne n'obligerait nos soldats à marcher contre la loi et à marcher contre cette Assemblée. Dans cette voie fatale, on n'entraînerait pas un bataillon, pas une compagnie, pas une escouade, et on trouverait devant soi les chefs que nos soldats sont accoutumés à suivre sur les chemins du devoir et de l'honneur.

• *Mandataires de la France, délibérez en paix !* »

Le général Changarnier se complaisait à ces déclamations un peu théâtrales, qui le posaient en protecteur, et, comme on disait aussi à cette époque, en connétable de l'Assemblée.

Lors de la présentation de la fameuse proposition des questeurs, qui attribuait à l'Assemblée le droit de requérir directement la force armée, personne ne doutait que le commandement suprême des forces militaires ne fût destiné au vainqueur du 13 juin, qui, sans doute, eût été chargé d'opérer une contre-révolution, car on n'ignore pas aujourd'hui que la République était placée entre deux coups d'Etat. Mais probablement il n'eût pas eu le temps d'agir, car si la proposition avait passé, l'Assemblée était renversée sur-le-champ ; à l'Élysée, on attendait le résultat du vote littéralement l'épée à la main.

Au 2 décembre, le général fut arrêté chez lui, emprisonné quelques jours à Mazas, puis expulsé du territoire par mesure de sûreté générale ; enfin, il a été rayé des cadres de l'armée pour refus de serment. Il a d'ailleurs supporté sa disgrâce avec courage et dignité. Depuis l'amnistie de 1859, il est rentré en France, où il a vécu dans une retraite absolue. En avril 1867, il a réveillé un moment l'attention par un travail sur l'armée qui a paru dans la *Revue des Deux-Mondes*.

CHANGE s. m. (chan-je — lat. *cambium*, même sens). Troc d'une chose contre une autre : *Gagner au CHANGE. Perdre au CHANGE.*

Hélas ! le plus souvent que gagne-t-on au change ?
C. D'HARLEVILLE.

Il s'est dit autrefois pour simple changement :
La faim se renouvelle au change des viandes.

RÉONIER.
Quoi ! vous appelez crime un change raisonnable !
CORNEILLE.

J'aime le change, à la bonne heure.
LA FONTAINE.

— Par ext. Pareille ; objet que l'on donne pour un autre : *Voilà Dieu qui lui rend le CHANGE. (Boss.) Il ne faut pas que vous fassiez tant la fière, et nous vous rendrons le CHANGE à merveille.* (Dancourt.)

Echange de «nue» monnaie contre de la grosse : *Demander le CHANGE d'un louis.*

— *Payer comme au change, Payer sur-le-champ, comme font les changeurs.*

— Comm. Opération qui consiste dans la vente des monnaies, des matières d'or et d'argent et des papiers-monnaie, comme billets de banque, bons du Trésor, etc. : *Bureau de CHANGE. Le commerce du CHANGE est libre. Lorsque le CHANGE se fait d'une ville à l'autre, somme égale pour somme égale, on dit qu'il est au pair. (Condill.)* Il Taux auquel se fait cette opération ; détermination de la valeur comparée des monnaies et des papiers-monnaie : *Le CHANGE est la fixation de la valeur actuelle. (Montesq.)* Bureau de changeur : *Alter au CHANGE. Porter au CHANGE des monnaies étrangères.* Commerce de changeur de monnaies : *Le CHANGE des monnaies exige une longue pratique.* Opération par laquelle une personne cède à une autre un fonds, un droit, une créance qu'elle possède dans un lieu autre que celui où se fait l'opération. Commerce des lettres de change : *Commerce de CHANGE. Le CHANGE a donné aux hommes une facilité singulière de transporter de l'argent d'un pays à l'autre. (Montesq.)* Ce sont les *dettes et les créances réciproques entre les villes qui régissent toutes les opérations du CHANGE. (Condill.)* Le CHANGE est une opération qui consiste à faire passer, à l'aide de simples effets, des sommes, souvent considérables, d'une place dans une autre. (Proudh.) Le CHANGE suppose des *dettes réciproques entre les pays. (Proudh.)* On a dit autrefois que le CHANGE est le véritable baromètre du commerce : c'est une erreur : le CHANGE indique seulement les accidents de hausse et de baisse d'une marchandise particulière, l'argent. (Levasseur.) Prix qui prend le banquier pour l'argent qu'il fait remettre : *Le CHANGE est au plus haut. Le CHANGE est au plus bas.* Avantage qui résulte du change pour une des deux places entre lesquelles l'opération a lieu : *Le CHANGE est pour Paris. Le CHANGE est contre Berlin.* Ancien nom de la bourse où se réunissent les négociants.

— *Change intérieur.* Celui qui a lieu entre deux villes d'un même Etat. *Change extérieur.* Celui qui a lieu entre deux villes d'États différents.

— *Cours du change.* Différence qui existe entre la valeur nominale d'un papier, et celle

MI.

pour laquelle ce papier est reçu dans le commerce.

— *Lettre de change.* Traite constatant un contrat de change ; titre délivré par un banquier, et payable par un autre banquier : *Les Juifs inventèrent les LETTRES DE CHANGE ; par ce moyen, le commerce put éduer la violence et se maintenir partout. (Montesq.)* On ne voit l'usage des LETTRES DE CHANGE devenir fréquent qu'au commencement du XVIII^e siècle. (J.-B. Say.) Par plaisant., Titre, sorte de certificat qui constate un droit ou renferme quelque menace : *Un libelle diffamatoire est une LETTRE DE CHANGE de coups de bâton payable à vue. (Boindin.)*

— *Billets de change.* Nom que l'on donnait autrefois au papier-monnaie, aux valeurs de crédit émises par l'Etat ou par une institution privée, avec faculté, pour le détenteur, d'en réclamer à volonté le remboursement : *Les monnaies fictives, inventées par la nécessité, sont comme les BILLETS DE CHANGE dont la valeur imaginaire peut excéder aisément les fonds qui sont dans un Etat. (Volt.)*

— *Agent de change.* Officier ministériel qui fait les opérations et dresse les actes authentiques des mutations d'effets publics et de valeurs commerciables. *Etude, charge d'AGENT DE CHANGE. Les AGENTS DE CHANGE sont nommés par le gouvernement. À Moitié, quart d'agent de change.* Personne intéressée pour une moitié, pour un quart, dans les affaires d'un agent de change.

— *Place de change.* Celle par l'intermédiaire de laquelle se font les opérations de change entre deux pays : *Hambourg est une PLACE DE CHANGE entre la France et l'Angleterre. (Complém. de l'Acad.)*

— *Règle de change.* Règle ou opération d'arithmétique au moyen de laquelle on détermine le change que perçoit un banquier dans les différentes opérations ou combinaisons du contrat de change.

— *Encycl. Banq. et comm.* Le *change* peut être envisagé au point de vue purement matériel ou réel d'un échange de métaux précieux, ou au point de vue commercial.

I. *Change réel.* Le *change* réel s'opère particulièrement dans les bureaux des ateliers monétaires, par le versement d'espèces, en échange desquelles on reçoit un prix réglé par les tarifs officiels, basés sur le titre et le poids réels des espèces versées, c'est-à-dire tels qu'on les obtient à l'essai et à la balance. Ces tarifs sont établis d'après la quantité d'or ou d'argent fin contenue dans les matières apportées au bureau du *change* ; ce fin est calculé à raison de 3,444 fr. 4444 par kilogr. d'or, et de 222 fr. 2222 par kilogr. d'argent ; il est retenu au porteur, sur cette somme, 3 fr. 70 par kilogr. d'or et 1 fr. 50 par kilogr. d'argent, pour les frais de fabrication alloués au directeur pour chaque kilogr. de matière fabriquée à 900 millièmes. Par conséquent, pour calculer la retenue à opérer pour les droits de fabrication, il convient de ramener à 900 millièmes la quantité de fin contenue dans les matières versées. Les tarifs du bureau du *change*, fournis par l'administration dans chaque monnaie, offrent ces calculs tout faits pour tous les titres, depuis 1,000 millièmes jusqu'au plus bas titre qui se puisse rencontrer.

Les changeurs, qui exercent librement leur commerce, peuvent recevoir parfois, à des conditions meilleures que celles du tarif officiel, certaines espèces dont ils espèrent un *change* avantageux, ou dont ils peuvent se défaire avec prime, pour la refonte ou la fabrication d'objets d'orfèvrerie ou de bijouterie. Dans les ateliers monétaires, l'observation du tarif est rigoureusement appliquée dans tous les cas, sous la surveillance du contrôleur au *change*. Il est facultatif au directeur, qui reçoit des matières à un titre inférieur au titre monétaire, de retenir au porteur de ces matières un droit d'affinage, qui est également déterminé officiellement par kilogr. d'après le titre, et proportionnellement à son abaissement.

Les monnaies françaises ayant cours sont généralement reçues au pair chez les changeurs, ou du moins avec un *change* insignifiant ; au bureau du *change* des ateliers monétaires, elles ne sont reçues, de même que les espèces démonétisées ou étrangères et les lingots, que comme matières, et payées aux prix du tarif officiel, d'après leur titre et leur poids. Ces prix sont payés par le directeur, en présence du contrôleur au *change*, qui détient une clef de la caisse où sont renfermées les espèces fabriquées, à l'aide desquelles ont lieu le paiement des bons de monnaies, et qui exerce sur les opérations financières du directeur la surveillance nécessaire pour assurer au public la garantie de l'Etat.

II. *Change commercial.* Lorsque l'invention des lettres de *change* vint faciliter et multiplier les transactions commerciales entre des villes fort éloignées l'une de l'autre, on comprit sous le nom de *change* toutes les négociations nées de ce nouvel instrument, soit que les places sur lesquelles elles avaient lieu employassent des monnaies différentes, soit qu'elles fissent usage de la même monnaie.

Grâce au télégraphe et aux chemins de fer, dans tous les pays assez abondamment pourvus de ces voies de communication, le *change* de place sur place a disparu. Le banquier débite simplement le compte courant du négociant havrais, qui lui demande une traite sur Nantes

ou Bordeaux, du montant de cette traite. Tout au plus prend-il une légère commission, qui vient en déduction de l'escompte dont il fait bonifier le preneur de la traite, selon qu'elle est à échéance plus ou moins éloignée. Le *change* n'existe donc réellement qu'entre pays différents. Souvent il se traduit par un tant pour 100 de plus-value, surtout quand les deux pays ont des monnaies identiques, comme la France, la Belgique, la Suisse et l'Italie. Sur la cote des *changes*, l'indication Gènes 1/4 P. ne signifie pas qu'il y a 1/4 de franc ou 0 fr. 25 de prime à payer pour avoir 100 fr. de papier sur Gènes ; le P. au contraire, veut dire *perte* ; et Gènes 1/4 P. signifie que 100 fr. de papier sur Gènes ne coûteront à Paris que 99 fr. 75. Dans le cas de plus-value, on écrirait, par exemple, Anvers 1/8 B., ce qui signifierait qu'il y a un boni, une plus-value de 1/8 à payer pour avoir 100 fr. de papier sur Anvers. Il y a donc, comme on le voit, des cas où le *change*, au lieu de se manifester par une plus-value payable par l'acheteur du papier, se manifeste au contraire par un bénéfice à son profit. Ainsi, par exemple, si Gènes a des sommes considérables à envoyer à Paris, et que Paris n'ait pas d'argent à envoyer à Gènes, tous ceux qui ont des traites sur Gènes auront intérêt à les offrir, même en subissant une perte, pour rentrer facilement dans leurs créances sur Gènes. En un mot, là comme ailleurs, la plus-value ou la perte est déterminée par la balance de l'offre et de la demande du titre. Le *change* d'une place sur une autre, de Gènes sur Paris, par exemple, est dit être *bas*, lorsque cette place (Gènes) est *large* de l'argent de l'autre. Ce mot *large* veut dire que Gènes a plus à payer qu'à recevoir. On dit que le *change* de Gènes sur Paris est *haut*, lorsque Paris est *large* de l'argent de Gènes, c'est-à-dire si Gènes a plus à recevoir de Paris qu'à lui payer.

Entre pays dont les monnaies ne sont pas identiques, la question de *change* se complique de quelques détails. Il y a deux espèces de monnaie : la monnaie réelle, qui est la monnaie vulgaire d'or et d'argent, et la monnaie de compte ou de *change*, qui est une monnaie conventionnelle. Cette dernière monnaie, appelée aussi *monnaie de banque*, n'est pas une valeur arbitraire ; elle représente un poids fixe d'or ou d'argent à un titre déterminé. A Hambourg, par exemple, le *marc banco* est une monnaie conventionnelle, qui n'existe que dans les écritures de la banque et du commerce, et qui représente 8 gr. 443 d'argent fin. Dans la cote des *changes*, si un pays a une monnaie de compte, c'est cette monnaie de compte qui est prise pour base. En un mot, le prix du *change* entre deux pays s'évalue par la comparaison soit de leur monnaie réelle, soit de leur monnaie de *change*. On dit qu'un pays donne le *certain*, lorsque la monnaie de ce pays donne le terme fixe dans la comparaison. L'autre place, celle qui fournit le terme mobile, est dite donner l'*incertain*. Ainsi, lorsqu'on dit qu'une livre sterling vaut ou 25 fr. 15, ou 25 fr. 25, ou 25 fr. 30, c'est la livre sterling qui sert de point de départ, c'est-à-dire de terme fixe ; c'est donc la livre sterling qui est le certain, et c'est le franc qui devient l'incertain, puisqu'il est l'unité monétaire du terme mobile. Ce n'est là du reste qu'une convention de langage.

Dans la cote des *changes*, Amsterdam 215 signifie que 100 florins (monnaie réelle d'Amsterdam) correspondent à 215 fr., c'est-à-dire que 1 florin correspond à 2 fr. 15. Hambourg 189 signifie que 100 marcs banco (monnaie conventionnelle de Hambourg) correspondent à 189 fr., c'est-à-dire que 1 marc banco correspond à 1 fr. 89. Berlin 375 signifie que 100 thalers (monnaie réelle de Prusse) correspondent à 375 fr., c'est-à-dire que 1 thaler correspond à 3 fr. 75. Londres 25.15 signifie que 1 livre sterling (monnaie réelle d'Angleterre) correspond à 25 fr. 15. Madrid ou Barcelone, ou Cadix, ou Bilbao 520 signifie que 100 piastres (monnaie réelle d'Espagne) correspondent à 520 fr., ou que 1 piastre correspond à 5 fr. 20. Vienne ou Trieste 206 signifie que 100 florins d'Autriche correspondent à 206 fr., c'est-à-dire que 1 florin d'Autriche vaut 2 fr. 06. Francfort ou Auguste 210 signifie que 100 florins de Francfort ou d'Auguste (ce dernier nom est donné en banque à la ville d'Augshourg) correspondent à 210 fr. Saint-Petersbourg 375 signifie que 100 roubles (monnaie réelle russe) correspondent à 375 fr., c'est-à-dire qu'un rouble correspond à 3 fr. 75. Dans les exemples qui précèdent, c'est Paris qui donne l'incertain, et ce sont les places étrangères qui donnent le certain. Pour juger si la cote du *change* sur une place étrangère correspond à une plus-value ou à une perte, il faut évidemment savoir quelle est la valeur réelle de sa monnaie déterminée par la quantité d'or ou d'argent fin qu'elle contient. Ainsi le florin d'Amsterdam vaut, en réalité, valeur intrinsèque, 2 fr. 14 ; le marc banco de Hambourg, 1 fr. 88 ; le thaler de Berlin, 3 fr. 71 ; la livre sterling de Londres, 25 fr. 21 ; la piastre d'Espagne, 5 fr. 25 ; le florin de Vienne, 2 fr. 50 ; le florin du Rhin, 2 fr. 12 ; le rouble de Saint-Petersbourg, 4 fr. D'après cela, le *change* de Paris sur Berlin est au-dessus du pair à 375 fr. ; le *change* de Paris sur Londres à 25 fr. 15 est au-dessous du pair.

Par rapport à la date de l'échéance du papier négocié en banque, le *change* est dit *court*, si l'échéance est immédiate, *long* si l'échéance est à deux ou à trois mois. Pour le *change*

long, les cours de la cote officielle sont beaucoup plus bas que pour le *change* court. Il faut déduire l'escompte, d'après le taux même de la place étrangère, de la cote du *change* court. La cote du *change* long se complique donc à la fois de la question de *change* et de la question des variations du taux de l'intérêt. Si le *change* court de la livre sterling est 25 fr. 15, et que le taux de l'intérêt soit à 3 pour 100 à Londres, il faudra déduire de 25 fr. 15 l'intérêt à 3 pour 100 de 25 fr. 20 pendant trois mois, pour avoir le cours du *change* long. Ce cours sera 24 fr. 96.

Outre le sens que nous avons attaché au mot *change* dans ce qui précède, il désigne souvent une sorte de transaction par laquelle les banquiers et les commerçants habitant des places différentes sont amenés à effectuer mutuellement leurs paiements. Mais ici une certaine ambiguïté s'attache vulgairement au mot, parce qu'on l'emploie très-souvent pour désigner le taux auquel le *change* est effectué, plutôt que l'opération même du *change*, c'est-à-dire le prix plutôt que la transaction. Ainsi, quand on dit que les *changes* montent ou baissent, ou que les *changes* sont au pair des espèces, on veut parler des différences qui se produisent dans les conditions auxquelles sont traitées les affaires entre acheteurs et vendeurs d'effets étrangers que l'on a en vue. Les opérations de *change* se produisent lorsque, par suite d'affaires internationales, un certain nombre d'habitants d'un même pays se trouvent avoir pris des engagements en faveur de négociants appartenant à des pays étrangers ; alors, afin de s'épargner la peine, le risque et la dépense d'un envoi de numéraire, ces habitants, qui forment comme un groupe de débiteurs, se mettent à la recherche d'un autre groupe de gens auxquels il est dû des sommes équivalentes par les pays étrangers avec lesquels les premiers ont fait des affaires. Lorsque le groupe de débiteurs a trouvé un groupe de créanciers correspondant, il lui achète ses créances et les applique au paiement de ses propres dettes étrangères. Si l'ensemble des sommes dues par chacun des deux pays était absolument égal, c'est-à-dire s'il y avait coïncidence entre le montant des dettes réciproques, les échéances auxquelles les règlements doivent se faire, si les paiements devaient avoir lieu dans une monnaie équivalente ou identique, le règlement du prix que les acquéreurs de créances devraient payer à leurs cédants ne présenterait aucune difficulté, et le *change* serait toujours au pair. Les difficultés et les inégalités du *change* proviennent de ce que, à un certain jour et pendant une période de temps donnée, un pays est obligé d'envoyer au dehors des sommes considérables pour payer ses dettes. Prenons pour exemple l'Angleterre et la France : il peut arriver que, au moment où le premier de ces pays a de grands paiements à faire au second, celui-ci ait peu d'affaires engagées se résolvant en dettes de la France vis-à-vis de l'Angleterre. Il s'ensuit qu'il y a peu de soldes disponibles au crédit des négociants anglais à Paris, et, par conséquent, peu de personnes en mesure de transférer des crédits à ceux qui ont des fonds à remettre ; en d'autres termes, il y a peu de personnes qui aient des effets sur la France. Ces rares effets seront, par conséquent, très-activement recherchés. Faute d'y mettre un prix assez élevé, les gens qui en ont besoin se trouvent dans l'alternative de subir tous les inconvénients de l'emballage, de l'assurance et de l'expédition du numéraire, ou de manquer à leurs engagements. Au contraire, ceux qui ont des effets à vendre peuvent obtenir un prix plus élevé que la valeur au pair. Comme ils ont la somme dont on a besoin au lieu même où elle est demandée, et qu'ils peuvent, en refusant de la céder, forcer les demandeurs à faire les frais d'une expédition de numéraire, ils sont en position de s'emparer de la totalité du bénéfice qui, en cas de *change* au pair, se serait partagé entre l'acheteur et le vendeur. Au lieu d'un arrangement à convenance mutuelle, le vendeur, par suite de la concurrence des acheteurs, est en situation de faire l'arrangement à sa seule convenance personnelle. Dans cette circonstance, c'est l'offre et la demande qui déterminent l'affaire.

L'hypothèse que nous venons de poser présente l'objet du *change* dans sa forme la plus simple, c'est-à-dire l'échange d'une somme d'argent dans un lieu contre une autre somme d'argent équivalente dans un autre lieu. L'opération peut être bien autrement compliquée et se présenter dans les conditions suivantes : en échange d'une somme payée en or immédiatement, on peut n'offrir qu'une somme payable en argent, à trois mois d'échéance. La première partie de cette opération présente un caractère de solidité indiscutable, la somme qui en est l'objet étant payée comptant, tandis que la seconde partie présente un certain doute, un certain *alea*, à raison du long crédit qu'elle suppose. Il s'ensuit que, pour établir la balance entre les deux sommes, il faut nécessairement tenir compte de la valeur relative, au moment donné, de l'or et de l'argent, du montant des intérêts à perdre pour attendre trois mois, et du risque couru par celui qui prend un papier, c'est-à-dire une promesse de payer dans trois mois, à la place d'une somme qu'il a donnée comptant.

Les questions de *changes* étrangers donnent lieu à beaucoup de confusion, parce qu'on ne tient compte que de la valeur de l'argent dans

les différents pays, du montant du numéraire dans chacun d'eux, et de la situation relative de leur circulation foncière. Ces points ont assurément une grande importance, leur action sur le prix des *changes* est manifeste, mais néanmoins ils sont subordonnés à l'équilibre des engagements réciproques. Ce sont ces engagements qui sont l'élément fondamental du prix du *change*.

A ce sujet, on commet souvent l'erreur de croire que les dettes internationales proviennent uniquement d'une simple importation de produits, et de considérer la balance du commerce comme une pure question d'importation et d'exportation, comme un simple indice de l'excès de l'une sur l'autre. C'est là une idée très-inexacte des dettes internationales. Ces dettes ne résultent pas tant des échanges respectifs des produits, que de la relation entre la totalité des dépenses faites par chaque nation chez l'autre, soit en paiement de matières et de produits, soit en achat d'actions et de fonds publics, soit en règlement de profits, commissions et redevances quelconques, soit en acquit de dépenses faites par les nationaux résidant au dehors, ou par les voyageurs. Les paiements faits par un pays à un autre pays, quel qu'en soit l'objet, ont le même effet que des paiements effectués pour des importations directes, de sorte que les dettes générales réciproques de deux pays peuvent se balancer à peu de chose près, bien que l'un des deux pays ait exporté beaucoup plus de marchandises qu'il n'en a reçu en échange. L'excédant des exportations peut être absorbé, soit par des remises que la nation créancière est obligée de faire à ceux de ses nationaux qui ont établi leur résidence dans l'autre pays, ou qui, ayant voyagé, ont dépensé leur argent au dehors, soit en achat de fonds publics; une partie des profits de cet excédant peut ainsi rester entre les mains de la nation à destination de laquelle ont lieu ces exportations, si elles se font par l'intermédiaire de ses propres navires.

Les emprunts étrangers ont aussi une grande influence sur les *changes*. Au moment où un emprunt est contracté, il agit avec la même puissance qu'une exportation sur le pays qui emprunte, et qu'une importation sur le pays qui prête. En fait, le pays emprunteur exporte des titres qui sont importés par les capitalistes prêteurs dans leur propre pays. Au point de vue de la balance du commerce, un emprunt contracté à l'étranger est l'équivalent d'un accroissement d'exportation.

Il arrive parfois, lorsque les dettes d'un pays vis-à-vis d'un autre deviennent si grandes qu'on ne peut liquider les engagements du pays débiteur par l'envoi de numéraire ou par l'accroissement de l'exportation, qu'on a recours à un emprunt pour liquider la balance; le pays exporte des titres de fonds publics créés dans ce but, lorsqu'il n'a pas en mains d'autres ressources disponibles pour satisfaire ses créanciers étrangers. La Russie a été la première à employer ce procédé. Les emprunts faits en Angleterre par les divers États de l'Amérique du Sud ont la même origine et la même cause.

Il peut arriver également qu'une nation riche en capitaux importe beaucoup moins qu'elle n'exporte; ce pays deviendra forcément créancier de ses voisins; il s'engagera dans leurs fonds publics, dans leurs entreprises industrielles, important ainsi des titres en échange de ses exportations. C'est ainsi que, sous la génération précédente, les capitaux anglais ont fait les chemins de fer américains, et que, de nos jours, les capitaux français ont fait les chemins de fer russes, espagnols, italiens et autrichiens. Jusqu'à ces derniers temps, ces causes d'influence sur les *changes* étaient à peine aperçues.

Les coupons attachés à ces titres de rentes et de valeurs industrielles ont aussi une influence sur les *changes*, mais cette influence est toute différente; c'est une dépense à faire au profit d'un créancier étranger. Un pays qui doit payer tous les ans au dehors de grosses sommes pour intérêts doit importer d'autant moins ou exporter d'autant plus. Réciproquement, un pays riche qui se fait un revenu annuel d'intérêts payés par les nations étrangères peut, jusqu'à concurrence de ce revenu, faire les frais d'un excédant équivalent de ses importations sur ses exportations. Cette situation est depuis longtemps celle de l'Angleterre, et commence à être celle de la France, par suite des engagements considérables de ces deux nations dans les entreprises étrangères.

L'effet des profits et commissions prélevés sur les affaires internationales est tout à fait le même que celui qui résulte des intérêts. Parmi ces profits, les frets viennent en première ligne. Les nations qui se chargent des transports des autres trouvent là des ressources qui leur permettent de payer leurs propres importations. La valeur du fret agit avec la même force que la valeur d'une marchandise produite et exportée. Une nation exclusivement maritime peut acquitter ses obligations vis-à-vis des pays qui lui fournissent les nécessités de la vie, en devenant simplement leur entrepreneur de transports, sans avoir par contre à exporter des produits ou des marchandises. Cette situation est celle de l'Angleterre, de la France et de la Hollande vis-à-vis d'un grand nombre de pays.

Une nation peut encore se créer un revenu

équivalent à celui qui proviendrait d'intérêts, de frets ou de remboursement de marchandises exportées, en servant d'intermédiaire commercial aux autres nations. Autrefois, quand l'Angleterre était le grand entrepôt des marchandises pour les marchés étrangers, et quand les négociants anglais fournissaient la majeure partie du continent de tous les produits des Indes orientales et occidentales, les commissions et profits de cette intervention étaient très-considérables. Aujourd'hui, les armateurs et les négociants du continent font leurs importations directement du pays producteur, s'affranchissant ainsi du marché anglais au point de vue des marchandises, sans toutefois se passer des facilités que leur procurent les banques anglaises. Les profits et commissions provenant de cette source ont encore une importance considérable dans la composition des ressources au moyen desquelles l'Angleterre parvient à s'acquitter de la masse énorme de ses engagements à l'étranger.

Quant à cette partie des engagements internationaux qui se compose des dépenses de voyages et de résidences à l'étranger, c'est pour la Russie que ces dépenses sont le plus importantes. Les sommes que la noblesse riche de Russie dépense ainsi tous les ans se comptent par centaines de millions. Le capital ainsi soustrait à la Russie affecte la balance de son commerce de la même façon que si ce capital était dépensé en Russie pour l'importation de marchandises étrangères. Les effets tirés par les princes russes en voyage sur leurs banquiers de Saint-Petersbourg, ou de Moscou, ou d'Odessa, exercent sur les *changes* la même influence que des effets tirés sur ces mêmes villes pour les vins fins et soieries qu'on fait venir de France. Les dépenses d'armement maritime dans des pays éloignés, et spécialement les dépenses régulières faites par les vaisseaux de guerre dans les stations étrangères, forment aussi un important élément d'engagements internationaux.

Les différentes sortes d'engagements que les nations contractent les unes envers les autres étant bien comprises, il s'agit d'en considérer le mode de règlement, ainsi que les instruments à l'aide desquels ce règlement s'accomplit. La plupart de ces transactions se règlent au moyen de lettres de *change* sur l'étranger. Dans la plupart des cas, le crédit est accordé avant que les effets soient tirés, on avant que les remises aient été envoyées pour liquider les comptes. La connaissance de l'accord de crédit a, sur les *changes*, un effet semblable à celui qui se produit en certains cas dans les affaires de marchandises, car dès qu'on sait sur un marché quelconque que la quantité d'une certaine marchandise peut être indéfiniment augmentée, la connaissance de cette possibilité produit un effet presque aussi puissant que si l'approvisionnement existait en réalité. Aussi, aux approches de la liquidation, les dettes réciproques des différents pays prennent corps sous forme de lettres de *change*, et cela jusqu'à la limite du possible, c'est-à-dire tant qu'il est possible de régler les comptes sans courir le risque ni faire la dépense d'un transport de numéraire.

Un banquier exercé connaît à première vue les lettres de *change* qui représentent et liquident sérieusement des affaires réelles. A côté des effets représentant des opérations accomplies, il existe un certain nombre d'effets qui ne représentent pas l'engagement ordinaire qu'on suppose entre l'accepteur et le tireur, mais qui représentent une dette au profit du tireur, dette contractée par une tierce personne résidant dans un autre pays. Dans ce cas, l'accepteur est simplement un intermédiaire pour arriver au paiement. Ainsi, par exemple, les thés embarqués en Chine pour New-York sont généralement payés au moyen d'une traite fournie par l'exportateur sur un négociant de Londres, pour le compte de l'importateur américain; l'exportateur de Chine est remboursé par le prix qu'on lui donne de la traite sur Londres, et l'accepteur, pour acquitter la traite, attend en Angleterre les fonds de l'importateur de New-York. Cette nature d'engagements forme une partie très-considérable des acceptations anglaises. La raison pour laquelle les expéditeurs des produits des Indes ou de la Chine en Amérique font des traites sur Londres, au lieu de les faire sur New-York, ne tient pas seulement à ce que les banquiers de Londres ont plus de crédit, et à ce que la notoriété de leurs maisons donne aux effets tirés sur ces maisons une valeur toute différente de celle qu'auraient des effets tirés sur des banquiers d'Amérique ou de Russie, tout aussi riches peut-être, mais moins universellement connus; elle tient aussi à cette étonnante exportation de l'Angleterre, qui fait que toutes les contrées du monde, recevant incessamment des produits anglais sont dans la nécessité de faire à l'Angleterre, pour s'acquitter, des remises soit en numéraire, soit en produits, soit en effets. Pendant longtemps, Java et la Hollande, New-York et Brême, Rio-Janeiro et Hambourg, ne pouvaient régler leurs comptes qu'au moyen d'achats de lettres de *change* anglaises; aujourd'hui encore, les rapports de l'Allemagne avec les places de l'Inde, et notamment avec Bombay, se règlent complètement en traites anglaises. Un certain nombre de ces effets ne représentent ni une liquidation ni une dette; au lieu d'être pour l'accepteur un moyen de payer une dette, ils ne sont, pour le tireur, qu'un

moyen d'en contracter une. Leur importance dans la question des *changes* est très-considérable : ils y jouent le rôle que jouent dans le commerce intérieur les billets de complaisance. Ils sont ordinairement tirés par des négociants d'un pays sur des négociants ou des banquiers d'un autre pays, afin de procurer aux tireurs l'usage des fonds provenant de la liquidation, pendant le temps que les effets ont à courir. L'acheteur de ces effets est alors dans la même situation que l'escompteur d'un billet de complaisance. Les opérations de ce genre peuvent se renouveler indéfiniment, et avec plus de facilité que s'il s'agissait de simples billets de complaisance.

Les lettres de *change* en blanc, bien que ne représentant aucune affaire faite, ont, en bien des cas, une importance particulière et une utilité très-grande. Il arrive très-souvent que les importations et les exportations d'un pays ne s'effectuent pas aux mêmes époques, et que, par conséquent, le règlement des importations ne coïncide pas avec les époques où les pays étrangers ont à régler le paiement de leurs importations. Ainsi, par exemple, s'il s'agit d'un pays exclusivement producteur de blé, les paiements qu'auront à lui faire les pays étrangers commenceront à partir de la fin de la récolte, c'est-à-dire avec l'expédition des cargaisons. En ce moment, des effets seront tirés en remboursement de ces cargaisons sur les pays auxquels elles auront été adressées. D'un autre côté, le pays exportateur de blé a importé des produits manufacturés, pendant toute l'année, et les importateurs ont eu besoin d'effets sur l'étranger, pour faire des remises longtemps avant que les effets pour le blé aient pu être tirés et soient devenus négociables. Si aucun expédient n'avait pu être imaginé, les importateurs auraient dû, avant l'époque de la moisson, envoyer de l'or au dehors pour payer leurs achats, et plus tard les exportateurs de blé, ne trouvant plus à vendre leurs lettres de *change*, auraient été obligés de recevoir en or, de l'étranger, l'équivalent de leur exportation. De cette façon, le risque, la dépense, la gêne dans la circulation, qui sont la conséquence des transports répétés de numéraire, auraient été supportés deux fois, parce que les importations et les exportations du pays n'auraient pas été effectuées aux mêmes époques. Pour parer à cette difficulté, les banquiers d'un pays font des traites sur les banquiers de l'autre pays, à un moment où l'on ne peut pas trouver à acheter d'effets représentant une opération commerciale réelle; plus tard, ces banquiers liquident les engagements qu'ils ont pris vis-à-vis des accepteurs à découvert de leurs effets, en achetant, pour les leur remettre, les effets tirés contre les marchandises exportées, aussitôt que les marchandises sont embarquées et qu'elles peuvent donner lieu à une traite. Par là, les importateurs sont mis à même de se procurer des effets sur des maisons de banque, dans un moment où, sans cela, ils n'auraient pu trouver d'effets d'aucune sorte, et plus tard, les exportateurs vendent aux mêmes banquiers des effets, au moment où ceux-ci n'auraient pu en trouver, puisque les importations auraient déjà été réglées. Certaines maisons d'exportation arrivent au même résultat en demandant à leurs vendeurs ou consignataires l'autorisation de tirer par anticipation sur la valeur des marchandises expédiées. On peut ainsi vendre des effets quand le commerce d'importation peut les acheter à prime, au lieu d'attendre le jour où la masse des exportations s'opère, et où, par suite de la quantité des effets à tirer, on ne peut plus en obtenir qu'un prix inférieur. Ce système de traites en blanc a donné lieu à beaucoup de plaintes, en raison des abus qu'on en a faits; mais, comme il n'est pas évident que les inconvénients découlant de l'abus soient plus grands que les avantages qu'on peut retirer de l'usage, ce système continue toujours à être pratiqué par ces puissantes maisons de banque qui s'occupent surtout d'affaires internationales. Seulement, tout en se prêtant à des crédits à découvert, souvent nécessaires, ces banques en surveillent attentivement l'emploi. La difficulté de distinguer, entre ces sortes de lettres de *change*, celles qui sont créées dans le but de se procurer un capital fictif de celles qui sont créées par anticipation d'une affaire réelle, n'est pas plus grande pour ces établissements, que ne l'est, pour les maisons d'escompte, la difficulté de distinguer dans les effets du commerce intérieur les légitimes et les fictifs.

Le matériel et l'outillage des opérations de *change* étant suffisamment connus, examinons maintenant les questions en elles-mêmes. Lorsqu'un pays est en rapports commerciaux avec un autre, il se produit inévitablement l'un des deux faits suivants : ou bien le montant des engagements d'un pays sur un autre excède le montant des engagements souscrits par ce même pays, ou bien, au contraire, le montant des créances reste au-dessous des engagements. Dans le premier cas, ceux qui ont des traites à tirer ne trouveront pas assez d'acheteurs pour leurs traites, car elles ne seront achetées que par ceux-là seuls qui ont au dehors des traites à liquider. Les tireurs seront donc en concurrence pour la vente de leurs traites, et ils acceptent pour une somme plus faible que celle que représente le pair, c'est-à-dire qu'ils vendront à perte. Dans le cas contraire, les importateurs payeront une prime pour s'assurer les effets de

vente. Dans les deux cas, ce que les exportateurs et les importateurs cherchent à éviter, c'est le transport du numéraire et tous les sacrifices accessoires que ce transport entraîne. L'étendue de la prime ou de la perte est donc déterminée par l'étendue même de ces sacrifices.

En supposant que les importateurs prévoient que les effets qu'ils peuvent se procurer sont insuffisants pour tous les paiements qu'ils ont à faire, ils devront en conclure qu'ils auront à remettre une balance en numéraire; aussi, pour éviter cette difficulté, chacun se hâtera d'offrir une prime à ceux qui peuvent tirer des traites, espérant, par ce sacrifice, se garantir de la grande perte en frets, assurances et intérêts, qui suit toujours un envoi d'espèces. Cette prime peut s'élever jusqu'à atteindre la limite de cette dépense ou de cette perte, parce que, même en supposant la prime payée sur l'effet égale à la dépense d'une expédition de numéraire, il est néanmoins encore plus commode d'envoyer des effets que d'envoyer de l'or; au delà de ce point, la balance du commerce ne peut faire élever la prime.

De même, en sens inverse, la perte à laquelle sont négociés les effets ne peut jamais être plus grande que la somme des sacrifices à supporter par les exportateurs, si, ne pouvant vendre de traites, ils étaient obligés de donner à leurs débiteurs étrangers l'ordre de leur expédier du numéraire. Toutefois, on doit encore, dans ce cas, considérer l'époque à laquelle les paiements devront être faits. Aussi longtemps que les exportateurs peuvent trouver des acheteurs pour leurs effets, ils se trouvent, par cela même, remboursés; mais quand ils ne peuvent plus du tout disposer de leur papier, ils ne sont plus payés de la valeur des marchandises exportées qu'à l'arrivée des espèces métalliques expédiées en échange. Lorsque les *changes* portent sur des effets à vue qui se règlent en une monnaie identique, leurs variations se trouvent contenues dans des limites qui sont, en hausse, le pair plus les frais de transmission et de numéraire, et, en baisse, le pair moins ces frais. Dans la pratique, le cours des *changes* touche rarement l'une ou l'autre de ces limites. Avant que ces points extrêmes soient atteints, on prend des mesures et on combine des opérations qui font naître une réaction dans un sens opposé. Dans certains cas, pourtant, il est arrivé que les *changes* ont baissé ou haussé beaucoup au delà du cours des espèces; mais il faut, pour produire de tels résultats, des circonstances exceptionnelles, comme celles de la guerre civile d'Amérique, qui, en moins d'un mois, faisait monter le taux de l'intérêt à 24 pour 100.

D'autres causes influent encore sur le taux des *changes*. L'immense majorité des effets n'est pas payable à vue; mais seulement à des époques diverses, à partir de la date de leur création ou de la première présentation aux accepteurs. Deux nouveaux éléments de nature à affecter le taux du *change* se trouvent donc introduits dans leur valeur : le premier provient de la déduction qu'il faut faire sur le prix, parce que l'effet qu'on achète avec de l'argent comptant n'est payable qu'au bout d'un certain temps; le second consiste dans la confiance de l'acheteur de l'effet que le tireur et l'accepteur continueront à être solvables jusqu'à ce que l'effet vienne à échéance. L'état du crédit dans les deux pays et le taux de l'intérêt dans le pays sur lequel l'effet est tiré deviennent aussi des éléments déterminatifs du taux des *changes*. Ainsi, à New-York, pendant la guerre d'Amérique, les capitalistes qui laissaient le prix des effets sur l'Angleterre tomber à 3 et 4 pour 100 au-dessous du pair étaient évidemment sous l'influence d'un doute naturel quant au prix qu'on pourrait leur prendre pour l'escompte de leurs remises à soixante jours.

Les fluctuations du prix des effets à vue sont limitées, jusqu'à un certain point, par le pair des espèces. Le pair peut bien, pour un moment, descendre au-dessous de cette limite ou s'élever au-dessus, mais de pareils écarts ne peuvent se produire qu'entre pays situés à une distance considérable l'un de l'autre, parce que, dans ce cas, on ne peut pas expédier des espèces ou en faire venir avec rapidité. Les fluctuations dans le prix des effets longs n'ont, au contraire, aucune limite, parce qu'elles correspondent, d'une part, avec les fluctuations de la valeur de l'argent dans le pays qui accepte, et parce qu'elles peuvent tenir, d'autre part, aux craintes à concevoir sur la solidité des signataires des effets.

Les signatures de premier ordre sont, pour employer le langage technique, faites au meilleur *change*. Le prix qu'on donne pour un billet à soixante jours de vue sur l'étranger, tiré par un négociant dont la position est hors de doute, est plus élevé que celui qu'on consent à payer pour un effet sur la même place, si la signature est de second ordre. Le crédit est un élément si important dans le cours des *changes*, que le prix auquel une maison d'exportation peut vendre des lettres de *change* est considéré comme un indice infallible du crédit dont jouit cette maison dans son entourage. Ainsi le crédit fait des différences dans la valeur des effets sur l'étranger, même quand il s'agit d'effets tirés à la même date. De là la difficulté de donner une cote exacte et définie des effets à long terme. Ainsi, dans le cas de l'Amérique, les acheteurs d'effets se

virent obligés de stipuler à leur profit des indemnités sous forme d'un escompte considérable, pour les risques qu'ils croyaient courir. Les effets pouvaient alors ne pas être payés du tout, à cause de la baisse énorme survenue dans la valeur des marchandises contre lesquelles ils avaient été tirés, et les tireurs sur lesquels les acheteurs auraient eu à revenir pour se faire rembourser auraient pu manquer dans l'intervalle; ou bien, si les effets avaient été acceptés, ils pouvaient ne pas être payés à l'échéance, à cause des difficultés dans lesquelles on pouvait croire que se trouvaient toutes les maisons en rapport avec l'Amérique. Il en est de même quand toute une nation tombe en discrédit. Il est alors difficile de vendre des effets sur cette nation, et il faut faire de grandes concessions; il y a peu de confiance à mettre dans l'accepteur; l'acheteur n'a plus de sécurité que du côté du tireur, et perd la garantie de l'accepteur.

La base des règlements en lettres de *change* étant le paiement d'une somme d'argent à un endroit, dans le but de recevoir l'équivalent de cette somme à un autre endroit, sa valeur au pair est difficile à déterminer, lorsque la différence des monnaies se complique d'une large circulation en papier existant parallèlement à côté de la circulation métallique. Entré deux pays dont l'un a l'or et l'autre l'argent pour agent de circulation, le *change* est encore plus compliqué; et lorsque, dans l'un ou l'autre des deux pays, existe une circulation de papier illimitée ou inconvertible, le problème comporte difficilement une solution exacte. C'est notamment ce qui arrive pour les *changes* avec l'Autriche, où l'on ne peut, par suite des prohibitions de la loi, obtenir sa prime légitime. Dans les pays où il y a une très-grande circulation de papier inconvertible, les métaux précieux arrivent à abandonner leurs importantes fonctions d'agents de la circulation, et à faire prévaloir à la place leur caractère de marchandise. Comme il existe un autre agent de circulation auquel ils ne sont en aucune façon identiques, ces métaux cessent de constituer l'étalon de la valeur, et deviennent eux-mêmes soumis à un autre étalon. Aussi lorsque, par rapport à ce nouvel étalon, le prix de toutes les marchandises se met à varier, le numéraire subit les mêmes influences, et quand, par suite des émissions excessives de papier-monnaie, survient une hausse excessive du prix, le prix de l'or mesuré en monnaie s'élève avec le reste. Si donc on suppose que le gouvernement autrichien déprécie constamment la circulation fiduciaire par de nouvelles émissions de papier-monnaie, les négociants étrangers devront en conclure que la valeur de l'or en Autriche doit aller constamment en augmentant, et demander, en achetant des effets sur Vienne, un *change* correspondant. Entre deux pays comme la France et l'Angleterre, dont l'un a une circulation d'or et d'argent combinés, et l'autre une circulation d'or, les opérations de *change* n'ont aucune difficulté; les variations dans le prix des effets de l'un sur l'autre pays, à moins d'une très-rare et presque impossible combinaison de circonstances, ne peuvent dépasser les limites des variations qui se produisent lorsque les deux pays ont le même étalon monétaire. Un billet de Londres sur Paris ne peut, en effet, être vendu plus cher que l'or que ce billet représente, en ajoutant au prix de l'or les frais de port et de commission pour l'expédition de cet or à Paris. Si l'on demandait un prix dépassant cette valeur, on pourrait à meilleur marché envoyer l'or même. Du moment qu'une prime est donnée dans un pays quelconque pour l'or ou pour l'argent, cette prime augmente la valeur des effets qui sont payables dans le métal à prime, pourvu, bien entendu, que ces effets ne soient payables en aucun autre métal.

Il nous reste maintenant à faire quelques remarques sur les locutions employées à propos des opérations de *change*. La fonction des *changes* étant, en général, considérée comme éclairant la situation d'un pays au point de vue commercial ou tout au moins monétaire, cette opinion se traduit par l'emploi de la locution habituelle, que l'état des *changes* est favorable ou défavorable. Peu importe l'inexactitude de cette locution au point de vue de l'économie politique et de la prospérité générale du pays. Sous ce rapport, dans l'origine, l'état des *changes* était considéré comme favorable quand il était l'indice d'une affluence d'espèces, tandis que, au contraire, il devenait défavorable quand la rareté des effets sur l'étranger obligeait le commerce à importer des effets précieux. Ces expressions sont cependant suffisamment exactes, si l'on se met au point de vue purement monétaire et bancaire. Dans l'état actuel de la législation, tout engagement contracté par un débiteur impliquant un paiement en or, ou en argent, ou en papier convertible en ces deux espèces métalliques, il est de la plus haute importance pour le monde du commerce et de la banque, au point de vue de l'exécution certaine des engagements, que la quantité totale du numéraire existant dans le pays soit suffisante pour subvenir à tous les besoins. En pareil cas, un négociant ou un banquier doit considérer comme un état de choses défavorable toute diminution des quantités d'or et d'argent existantes, et considérer comme une condition favorable celle qui agit dans une direction contraire.

Quand ces quantités d'or et d'argent suffi-

sent, c'est une erreur, même sous le rapport purement commercial, que de considérer comme avantageuses ou désirables de nouvelles accumulations d'or et d'argent; quand les quantités de numéraire suffisantes au point de vue de la circulation sont dépassées, l'expression de *change* favorable est essentiellement inexacte. Un excès temporaire de matière d'or sur un point donné et à un moment donné ne présente de lui-même aucun avantage, il offre plutôt des inconvénients; mais ces expressions sont légitimement employées si elles se bornent à traduire l'inquiétude ou la confiance du monde commercial relativement aux moyens de remplir ses engagements. Aussi n'y a-t-il pas de contradiction entre l'expression de *change* favorable ou défavorable, et la nature des faits dont ces *changes* démontrent l'existence. En résumé, quand, en matière de banque, on parle de *changes* favorables à un pays quelconque, cette expression ne doit être entendue que comme établissant le fait de la difficulté qui se rencontre dans la vente des effets tirés de ce pays sur les places étrangères; on veut dire que les effets tirés du dehors font prime, ce qui peut éventuellement amener une importation d'espèces. De même, quand on parle de *changes* défavorables, on veut indiquer une situation dans laquelle les effets étrangers sont fort demandés, ce qui paraît devoir amener un renchérissement dans leur prix, renchérissement assez considérable pour rendre inévitable une exportation d'espèces. Ces exportations sont déterminées par le prix des effets courts, et non par le prix des effets à longue échéance. Les effets courts et les effets longs sont soumis, quant à la valeur des *changes*, aux mêmes principes; mais le taux de l'intérêt et la question de crédit à faire exercer sur les effets longs une influence de plus. Comme indication de la situation générale des affaires, la valeur des effets courts est ce qu'il y a de plus précis. Le prix du papier long, comparé à celui des effets à vue, indique, en général, le taux de l'intérêt, et en particulier l'état de solidité du crédit. Entre Londres et Paris, c'est le *change* à vue qui est le plus courant. Entre ces deux villes et Saint-Petersbourg, les sommes un peu importantes ne se trouvent qu'en effets longs.

L'exposé assez développé de la question des *changes*, que nous venons de faire, démontre que les fluctuations des *changes* ont leur source, non pas dans une seule cause, mais dans plusieurs, et surtout que l'excédent des importations sur les exportations n'en est qu'un des éléments, l'élément le plus considérable, il est vrai.

De même qu'on a pris l'habitude de dire, en parlant des *changes*, qu'ils sont favorables ou défavorables, on dit également que les *changes* étrangers peuvent être corrigés. L'exactitude de cette expression est aussi contestable que celle de l'autre; elle dépend du sens qu'on veut lui donner, et de la question de savoir si la correction est désirable ou si elle ne l'est pas. Le mode le plus ordinaire de corriger les *changes* est de hausser le taux de l'intérêt lorsqu'on est en présence d'une exportation de numéraire. En ce cas, il est de principe que cette élévation soit suffisante pour déterminer les capitalistes étrangers à supporter les frais d'une expédition de leurs capitaux; le cours des *changes* montre bientôt d'une manière sensible si la tentation offerte aux capitalistes étrangers a été assez forte pour les décider. Jusqu'à présent, il a été constamment remarqué que la hausse de l'escompte des grandes banques de France et d'Angleterre était toujours suivie d'un changement favorable dans les *changes*; et réciproquement, aussitôt que le taux de l'intérêt s'abaissait, les *changes* devenaient moins favorables. L'influence générale d'un taux élevé d'intérêt pour attirer les capitaux, et par conséquent pour faire varier le cours des *changes*, est facile à comprendre, même par les personnes qui sont le moins familières avec les affaires de banque. La masse des engagements d'un pays vis-à-vis des autres pays est représentée, comme on le sait, par des lettres de *change* ayant quelque temps à courir; les banquiers et les capitalistes ont alors tout avantage à faire des placements d'argent sur ces lettres de *change*, alors surtout que les traites à trois mois peuvent être acquises à peu près au même prix que les traites à vue.

CHANGE (pont au), pont de Paris, qui unit la rive droite de la Seine à l'île de la Cité, entre la place du Châtelet et le boulevard du Palais. Ce pont a son histoire, une ancienne histoire, qui le rattache à plus d'un souvenir du vieux Paris. Construit d'abord en bois vers le x^e siècle, il remplaça le *Grand-Pont* qui était jadis l'unique communication de l'île avec la rive droite. En 1141, le roi Louis VII y établit le *change*, avec interdiction de le faire ailleurs, d'où son nom de *pont au Change*, qui, malgré les transformations subies depuis, s'est perpétué jusqu'à nos jours. On l'appela d'abord *pont aux Changeurs* et *pont de la Marchandise*. De chaque côté, sur toute sa longueur, s'élevaient des maisons basses, dont le Pont-Neuf, avant sa restauration, nous avait conservé les derniers modèles. Les changeurs se tenaient d'un côté, les orfèvres de l'autre. Le pont primitif en bois fut plus d'une fois emporté par les eaux. Au x^e siècle, on le retrouva bâti moitié en pierre, moitié en bois; en 1296, il est tout en pierre, et néanmoins l'eau l'entraîne encore une fois. En 1621 (il n'avait été reconstruit qu'en bois), un incendie

le consume entièrement. Enfin, en 1639, l'édilité fit commencer de nouveaux travaux, et, en 1647, fut terminé le pont au Change que tous les contemporains ont connu.

Il exista longtemps, au bout du pont au Change, du côté opposé à la Cité, un petit monument en marbre noir et en bronze, à la gloire de Louis XIV. Le grand roi, couronné par la Victoire, était représenté debout sur un piédestal, aux côtés duquel se tenaient Louis XIII et Anne d'Autriche, debout aussi et en habits royaux. Au-dessous, dans la partie inférieure du piédestal, un bas-relief montrait des captifs enchaînés. On sait que c'était le motif favori des sculpteurs désireux d'être agréables à Louis XIV. Ce monument était dû à Guillaumet, et à en juger par le dessin qui nous en reste et par l'opinion des contemporains, il était assez médiocre.

Ce fut par le pont au Change qu'Isabeau de Bavière fit son entrée dans Paris, quand elle arriva d'Allemagne (1389). De grandes fêtes eurent lieu, comme on sait, à cette occasion. Une corde avait été tendue du haut des tours de Notre-Dame au pont au Change: un homme, véritable ancêtre de Blondin et de Mme Saqui, descendit sur cette corde, et, arrivé à la hauteur de la reine Isabeau, lui posa une couronne sur la tête.

Les dimanches et jours de fêtes, les oisiers s'installaient sur ce pont. Par une condition originale mise à la permission qu'on leur avait octroyée, ils étaient tenus, en cas de passage du roi ou de la reine, de mettre en liberté deux cents douzaines d'oiseaux.

Jusqu'au milieu du xvi^e siècle, il n'y eut pas à Paris de rue ou de place plus fréquentée que le pont au Change par les oisifs, les nouvelles, les badauds et les bateleurs. Ce vieux pont a été remplacé, en 1858-1859, par un pont moins large, mais digne encore des grandes artères qui viennent y aboutir. La pile droite du nouveau pont repose à une profondeur de 3 m. 30 au-dessous de l'étiage, sur un massif en béton coulé dans un caisson en charpente affectant la forme d'une pyramide quadrangulaire, et posé sur une couche de marne compacte. La pile gauche a été bâtie comme la précédente, mais cette fois sur un fond de gravier, et à 4 m. au-dessous de l'étiage. Des massifs épais en moellon et mortier de chaux hydraulique constituent les culées. Chacune des piles a 4 m. d'épaisseur à la base; le pont a 30 m. de largeur; il est formé de trois arches elliptiques de 31 m. 60 d'ouverture. Les têtes du pont sont en pierre de Château-Landon et de Souppes; les trottoirs sont bordés de granit, et les garde-corps, formés de balustres carrés, sont en pierre du Jura, qui a le poli du marbre.

CHANGE s. m. (chan-je — du lat. *cambium*, troc). Vener. Feinte de la bête qui, pour se reposer et échapper à la meute, fait lever une autre bête, afin que les chiens la chassent au lieu d'elle : *Le veneur doit être connaisseur et bien remarquer le pied de son cerf, pour le reconnaître dans le change*. (Buff.) *Le change est l'accident le plus funeste pour le veneur; car si les chiens déjà fatigués se mettent à la poursuite d'un animal frais et vigoureux, il est évident qu'ils n'auront plus assez de force pour l'atteindre*. (J. Lavallée.)

Que de raisonnements pour conserver ses jours ! Les retours sur ses pas, les malices, les tours.

Et le change, et cent stratagèmes [sort !] Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur

LA FONTAINE.

« Animal que fait partir à sa place celui qui a été lancé. On l'appelle aussi BÊTE DE CHANGE : Quand on voit bondir le change, on crie aux chiens : Ha-bellement ! là-tià ! là-tià ! ha-valets ! hau ! y est ! hau ! y est ! »

— Donner le change, Faire lever une autre bête pour que les chiens en suivent la voie : *Le cerf cherche à se faire accompagner de nouvelles bêtes pour couvrir le change*. (Buff.) « Fig. Détourner quelqu'un de son but, de ses projets, de ses vues, en lui faisant adroitement croire une chose pour une autre : Donner le change à l'ennemi. *La perfidie est, dans une femme, l'art de placer un mot ou une action qui donne le change*. (La Bruy.) *Il semble que, dans ce monde corrompu, les hommes ne se lient ensemble que pour se tromper mutuellement et se donner le change*. (Mass.) *La liberté de raisonner donna souvent le change sur la liberté de penser*. (C. de Rémusat.)

Je crois voir Annibal qui, pressé des Romains, Met leur chef en défaut ou leur donne le change.

LA FONTAINE.

[tends-je ?] M'aimer ! vous auriez pu m'aimer... O ciel ! qu'en Mais non, votre pitié veut me donner le change.

E. AUGIER.

« Tromper, détourner, abuser : *Mille passions ardentes absorbent le sentiment interne et donnent le change aux remords*. (J.-J. ROUSS.) *Êtres bornés, nous cherchons sans cesse à donner le change aux insatiables desirs qui nous consomment*. (G. Sand.)

— Prendre ou Enpaumer le change, Quitter la bête qui a été lancée pour en courir une autre : *Les chiens ont pris le change, ont tourné au change*. On dit quelquefois *TOURNER AU CHANGE*. « Fig. Se laisser tromper, égarer, détourner de son objet : *Faire PRENDRE le change à quelqu'un. Les petites passions ne prennent jamais le change, et vont toujours à la fin*. (J.-J. ROUSS.) *Vous croyez détourner*

de vous la médisance, en employant la calomnie contre les autres ; le public ne PREND PAS le change, il croit tout. (Boiste.)

— Chercher le change, Se dit de l'animal qui a recours au change : *Une des ruses auxquelles le cerf a le plus souvent recours est de Chercher le change. Il va trouver un jeune cerf, le bat pour le forcer à partir, court quelque temps en sa compagnie; puis, lorsqu'il pense que les chiens ont goûté la voie du nouveau venu, il fait plusieurs bonds de côté et va à quelque distance se remettre dans une cèpe*. (J. Lavallée.)

— Pousser au change, Se dit du cerf quand il fait aller les chiens devant lui et qu'il retourne dans ses voies ou se met sur le ventre.

— Aller devant le change, Se dit du cerf lorsque après avoir mis le change sur pied, il le quitte et perce devant lui.

— Garder le change, Se dit des chiens qui ne sont point dupes du change, c'est-à-dire qui poursuivent toujours la même bête, quoi qu'ils en aient plusieurs en vue.

— Tourner au change, Se dit des chiens qui, au moment du change, hésitent, sont timides, s'arrêtent tout à fait ou viennent se ranger à côté du chasseur.

— Fauconn. *Aller au change*, Se dit du faucon qui chassait un oiseau, et qui le quitte pour en poursuivre un autre.

— Syn. *Change* (donner le), abuser, attraper, décevoir, duper, embabouiner, enjôler, en imposer, leurrer, surprendre, tromper. V. ABUSER.

CHANGÉ, ÉE (chan-jé) part. pass. du v. *Changer*. Donné, troqué pour un autre : *De l'or changé pour de l'argent*. « Remplacé par un autre, abandonné pour un autre : *Ses vêtements, qui étaient mouillés, ont été changés*. » Transformé, métamorphosé : *Les compagnons d'Ulysse furent changés en bêtes par Circé. La femme de Loth fut changée en une statue de sel*. (Acad.) *Trop de mots pour exprimer une pensée remarquable, c'est une pièce d'or changée en monnaie de billon*. (Beaumarch.) « Modifié, altéré, qui a subi un changement quelconque : *Tout a été changé ici. Cet ameublement sera changé. La situation est changée. A la fin des siècles, on verra toute la nature changée faire paraître un monde nouveau pour les élus*. (Boss.) *Une loi peut toujours être changée par une autre loi*. (Chateaub.)

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux ; Mais les temps sont changés, aussi bien que les lieux.

RACINE.

Que les temps sont changés ! Sitôt que de ce jour La trompette sacrée annonçait le retour, Du temple, orné partout de festons magnifiques, Le peuple saint en foule inondait les portiques.

RACINE.

La vieille Alix, jadis si belle, Jadis si chère à ses amants, Se courbait sous le faix des ans, Et se croyait toujours nouvelle. Un jour, une glace fidèle Lui fit voir ses traits allongés ; Ah ! quelle horreur ! s'écria-t-elle, Comme les miroirs sont changés !

...

— Qui n'a plus les mêmes traits, la même figure, la même habitude du corps : *Comme cette enfant est changée depuis six mois !* « Qui a les traits altérés, qui est troublé, vivement ému :

[changé.]

Qu'est-ce ? eh bien ! qu'avez-vous ? vous êtes tout

RENAUD.

— Dont la conduite, le caractère, les sentiments, les dispositions ne sont plus les mêmes : *Lui autrefois si rangé, comme il est changé ! Il est bien changé à mon égard. Alexandre alluit à Jérusalem, résolu de se venger, mais il fut changé à la vue du souverain pontife, qui vint au-devant de lui avec les sacrifices*. (Boss.)

— Loc. prov. *Il faut qu'il ait été changé en nourrice*, Se dit d'un enfant qui n'a aucun trait de ressemblance physique ou morale avec ses parents. « On dit, dans le sens contraire : *Il n'a pas été changé en nourrice*.

— Gramm. *Changé à, Changé en*. V. CHANGER.

— Allus. hist. *Rien n'est changé en France, il n'y a qu'un Français de plus*. Mot, plus ou moins authentique, qui marqua la rentrée en France du frère de Louis XVIII, le comte d'Artois, depuis Charles X. Ce mot, devenu fameux, et sur lequel la Restauration, durant d'assez longs mois, a politiquement vécu, a été prêté au comte d'Artois par MM. de Talleyrand et Beugnot. En voici l'histoire : Lors de la première Restauration, le *Moniteur* devait publier le récit officiel de l'entrée à Paris du comte d'Artois, et donner le texte des différents discours qui seraient prononcés à cette occasion. Ce travail rentrait dans les attributions de M. Beugnot, ministre intérieur de l'intérieur, et, comme tel, chargé de la direction et de la police de la presse. Le comte d'Artois n'ayant prononcé que quelques mots sans suite, il était impossible d'avoir retenu sa réponse. Il en fallait une cependant pour les journaux et pour le public. *Inventez !* dit le prince de Bénévent au ministre. Ce dernier se mit à l'œuvre et rédigea une espèce de discours que terminait une pensée très-heureuse. M. de Talleyrand prit le discours, en biffa la plus grande partie, ne laissant que la fin. Le lendemain, on lisait dans le *Moniteur* :

« Voici, à peu près, ce qu'on a retenu de la réponse de *Monsieur* au prince de Bénévent :
 « Messieurs les membres du gouvernement provisoire, je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour notre patrie. J'éprouve une émotion qui m'empêche d'exprimer tout ce que je ressens. Plus de divisions : la paix et la France ; je la revois, et rien n'y est changé, si ce n'est qu'il s'y trouve un Français de plus. »

Ces derniers mots eurent un immense succès dans le monde officiel : tous y voyaient le maintien de leurs titres et de leurs honneurs, de leurs places et de leurs traitements. Le sénat, surtout, les acceptait comme le gage de la conservation de ses dignités et de ses dotations ; de là l'insistance de ses membres à répéter partout et à tous : *Rien n'est changé, il n'y a qu'un Français de plus !*

Ce mot heureux est resté dans la langue, et on l'emploie souvent, en modifiant la seconde partie selon les circonstances et généralement sous une forme plaisante, comme le prouvent les deux citations suivantes :

« Quand la première girafe vint en France, on fit circuler, à propos de ce curieux quadrupède, une médaille portant cette légende : *Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'une bête de plus.* »

« Sous la Restauration, on venait d'élever au grade de vice-amiral un contre-amiral qui avait donné plusieurs preuves de son incapacité. Le lendemain, on lisait dans un journal : *Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un vice de plus.* »

Béranger ne laissa pas échapper le mot ; et, en mai 1814, on chantait, sur l'air de *J'ons un curé patriote*, le *Don Français*, dont voici le premier couplet :

J'aime qu'un Russe soit Russe,
 Et qu'un Anglais soit Anglais ;
 Si l'on est Prussien en Prusse,
 En France soyons Français.
 Lorsqu'ici nos cours émus
 Comptent un Français de plus,
 Mes amis, mes amis,
 Soyons de notre pays.

Voici d'autres applications de ce mot :

« Il voulut se lever et s'enfuir ; mais la jeune fille lui dit : « Ce fut longtemps la place de votre père : ce sera désormais la vôtre. — *Rien n'est changé ici*, ajouta le marquis ; *il n'y a qu'un enfant de plus dans la maison.* »

JULES SANDEAU, *Mademoiselle de la Seiglière*.

« La mort de l'empereur d'Autriche, dont la nouvelle est arrivée hier à Paris, est un événement qui aura tout juste l'importance nécessaire pour amener une baisse de quelques centimes. Il est mort, ce brave empereur dont l'habit blanc et la grande queue et les attelages de corde amusaient tant les Parisiens en 1815 ! Mais après lui reste M. de Metternich, et M. de Metternich, c'est la monarchie autrichienne : *il n'y a donc rien de changé à Vienne ; il n'y a qu'un Autrichien de moins.* »

(Revue de Paris.)

« Les évêques entrèrent avec joie dans les cadres de l'administration impériale ; ils prirent aux pontifes patens leurs privilèges, leurs titres, leurs honneurs, comme ils prenaient au paganisme ses temples et ses fondations ; rien ne fut changé dans l'Etat, il n'y eut que quelques fonctionnaires de plus. »

EDOUARD LABOULATTE, *Revue nationale*.

« Je suis servi par les jeunes mains de la fille même de l'établissement. Il s'agit d'essayer le crayon. Je demande un canif, qui m'est octroyé un peu en reclinant ; je taille le crayon ; il casse. « C'est que vous ne savez pas vous y prendre, monsieur. — Essayez vous-même, mademoiselle. » Mademoiselle essaye : le crayon casse, casse, casse... Après tout, il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un mauvais crayon de moins. »

DE VILLEMESSANT, *le Figaro*.

CHANGÉ, bourg et commune de France (Sarthe), cant., arrond. et à 8 kilom. S.-E. du Mans ; pop. aggl. 1,794 hab. — pop. tot. 2,762 hab. Fabriques de sucre, élève de bestiaux, tuileries. A 4 kilom. du bourg s'élève le manoir de la Busardière, remarquable par la diversité des parties qui le composent et par les pépinières et les bois qui l'entourent non moins que par les allées de marronniers, de peupliers et de trembles. Les plus anciennes constructions paraissent dater du XIII^e siècle.

CHANGEABLE adj. (chan-ja-ble — rad. changer). Qui peut être changé : *Tout ce qui n'est pas bien devrait être CHANGEABLE.*

CHANGEANT (chan-jan) part. prés. du v. Changer : *Le velours de la tête du calybe est d'un beau bleu CHANGEANT en vert.* (Buff.) Tous mes sots à l'instant, changeant de contenance, ont loué du festin la superbe ordonnance.

BOILEAU.

Non, celui que l'amour a rempli de sa flamme, En changeant de pays ne change point son âme. A. BRIZEV.

... Avec art changeant ses habitudes, La feuille, en se tournant, s'expose tour à tour A la fraîche rosée, à la chaleur du jour.

DELILLE.

CHANGEANT, ANTE adj. (chan-jan, ante — rad. changer). Qui change, qui est sujet à changer : *Le rapport que nous avons avec la nature CHANGEANTE et mortelle...* (Boss.)

Les insectes changeants qui nous donnent la soie.

VOLTAIRE.

Sur nos débris Albion nous défile,

Mais les destins et les flets sont changeants.

BÉRANGER.

Je promène au hasard mes regards sur la plaine, Dont le tableau changeant se déroule à mes yeux.

LAMARTINE.

Ne méprisez jamais l'apparence indigente : Les dehors sont trompeurs ; la fortune est changeante.

FONSARD.

— Dont la couleur change, est variable ; qui change, qui varie, en parlant d'une couleur : *Etoile CHANGEANTE. Couleur CHANGEANTE. Pigeon à gorge CHANGEANTE. Qui peut nommer de certaines couleurs CHANGEANTES et qui sont diverses selon les divers jours dont on les regarde ?* (La Bruy.) *Le plumage des solitaires est d'une couleur CHANGEANTE tirant sur le jaune.* (Buff.)

Le mont chauve et pelé doit à l'éloignement

Les changeantes couleurs de son beau vêtement.

TH. GAUTIER.

— Fig. Mobile, inconstant, versatile : *Personne CHANGEANTE. Esprit CHANGEANT. Humeur CHANGEANTE. Une nation légère et CHANGEANTE. Des dispositions CHANGEANTES. Un caractère CHANGEANT. Nos humeurs et nos intérêts sont des choses trop CHANGEANTES pour être l'appui principal d'une concorde solide.* (Boss.) *Ce qui nous rend si CHANGEANTS dans nos amitiés, c'est qu'il est difficile de connaître les qualités de l'âme, et facile de connaître celles de l'esprit.* (La Rochef.) *La conscience est la plus CHANGEANTE des règles.* (Vauven.) *La femme est CHANGEANTE dans ses affections.* (Mme Romieu.) *Nous sommes tous suspects, nous auteurs, complices ou défenseurs de la Révolution, tant les nations sont CHANGEANTES.* (Le premier consul.)

Notre désir changeant suit la marche de l'âge.

THÉOPHILE.

— Astron. *Etoile changeante*, étoile qui change périodiquement d'éclat ou de couleur : *On observe des variations périodiques dans l'intensité de la lumière de plusieurs ÉTOILES qu'on nomme pour cela CHANGEANTES.* (Laplace.) || Substantif : *Une CHANGEANTE. Les CHANGEANTES du Cygne.*

— Zool. Dont le pelage, le plumage, la couleur varie suivant les saisons : *Reptiles CHANGEANTS.*

— Bot. Se dit des fleurs qui passent successivement par diverses nuances, comme celles de l'hortensia, de la mahonie, de quelques staccées, de la plupart des borraginées, etc. || Syn. de *versicolore*.

— s. m. Ce qui change ou peut changer ; ce qui est soumis au changement : *Il n'y a dans ce monde que deux choses, l'immuable et le CHANGEANT.* (Jouffroy.)

— Comm. Tissue de soie en taffetas, dont la chaîne et la trame sont de couleur différente. || Sorte de camelot de laine pure qui se fabrique à Lille.

— Erpét. Genre de sauriens détaché des agames, qui habite l'Égypte, et dont la couleur est variable comme celle du caméléon ; se dit aussi comme syn. du genre agame.

— Syn. Changeant, inconstant, léger, variable, versatile, volage. Changeant marque un changement quant à la manière d'être ou aux sentiments intimes, et il ne marque rien de plus ; un esprit changeant ne sera plus demain ce qu'il est aujourd'hui. Inconstant fait penser aux impressions de ceux que le changement intéresse, il montre leur désappointement, le peu de confiance que l'objet doit leur inspirer ; c'est un grand malheur que d'être épris d'une femme inconstante. Léger et volage sont des termes moins sérieux ; une femme légère ou volage n'est pas constante dans ses affections, mais si elle change, c'est par badinage et parce qu'elle n'a jamais éprouvé que des attachements superficiels ; il faut peu de chose pour détacher la femme légère, son amour ne tient pas ; la femme volage se détache d'elle-même, parce qu'elle ne peut rester fixée nulle part, parce qu'elle aime à voltiger sans cesse. Enfin versatile ne se dit pas des affections, mais il se dit des opinions et du caractère, et alors il est comme le superlatif de variable ; l'homme versatile tourne comme une girouette, il passe d'une opinion à l'opinion contraire, il est le jouet des circonstances et de tout ce qui l'entoure.

— Antonymes. Constant, fixe, immuable, immuable, inaltérable, invariable, perpétuel, persévérant, persistant, stable.

— Encycl. Astron. *Étoiles changeantes*. On appelle ainsi un certain nombre d'étoiles, au nombre de vingt ou trente, qui varient périodiquement ou irrégulièrement, soit de couleur, soit d'éclat. On ne cite guère que Sirius qui ait changé de couleur ; il était autrefois rougeâtre, il est aujourd'hui parfaitement blanc. Sous le rapport de la variation périodique de

l'éclat, voici la liste des principales changeantes observées :

NOMS DES ÉTOILES.	PÉRIODES.	VARIATIONS DE GRANDEURS.
	J. h. m.	
β de Persée.	2 20 48	2 à 4
δ de Céphée.	5 8 37	3 — 5
β de la Lyre.	6 9 »	3 — 5
γ d'Antinoüs.	7 4 15	3 — 5
α d'Hercule.	60 6 0	3 — 4
Anonyme du Serpent.	180 » »	7 — 0
α de la Baleine.	334 21 0	2 — 0
γ du Cygne.	396 » »	6 — 11
367 du Hydre.	494 » »	4 — 10
420 du Cygne.	18 ans	7 — 0
α du Lion.	Plusieurs années.	3 — 6
ψ du Lion.	»	6 — 0

« Pour expliquer ces changements périodiques d'éclat, dit M. Faye, on a supposé que de gros satellites opaques et obscurs circulent autour de l'étoile et nous la masquent de temps en temps, ou qu'une partie de l'étoile est moins brillante que l'autre, en sorte qu'en tournant sur elle-même cette étoile nous montrerait successivement sa face obscure et sa face lumineuse. Peut-être vaut-il mieux avouer notre ignorance, et remettre à un plus ample informé toute tentative d'explication. »

On pourrait peut-être ranger parmi les changeantes les régions du ciel, ont peu à peu perdu de leur éclat, et ont fini par disparaître sans laisser de trace. Dans cette hypothèse, l'époque de leur réapparition ne serait point encore revenue, et on ne connaîtrait pas la période de leurs changements successifs.

— Erpét. Ce nom a été donné par Cuvier à un reptile saurien du genre agame, à cause de la faculté qu'il possède de changer de couleurs comme le caméléon ; mais, comme on l'étend aussi au genre agame tout entier, nous croyons devoir faire ici l'histoire complète du genre. Le mot changeant est l'équivalent et la traduction littérale du nom scientifique *trapèle*, qui vient du grec *trapelos*, changeant.

Les agames ou changeants sont des reptiles dont la tête, fortement renflée en arrière, est recouverte de plaques polygonales, petites, égales, plus ou moins saillantes ; la langue, large, entière, est molle, fongueuse et à peine extensible ; les yeux sont saillants et recouverts en grande partie par deux paupières égales, dont l'ouverture, très-étroite et bordée de sortes de cils épineux, laisse voir seulement une petite portion de la pupille ; la plupart des espèces ont un tympan visible. En général, les agames ont le palais dépourvu de dents ; il n'est pas de même de leurs mâchoires, garnies de dents courtes et fortes, et mues par des muscles épais et robustes. Le corps, parfois renflé, présente des membres développés, mais peu charnus, et se termine par une queue longue, grêle et arrondie. La peau, sèche et raboteuse, plissée sous le cou et les flancs, susceptible de se gonfler comme celle des crapauds, est revêtue d'écailles rhomboïdales, imbriquées, alternes, carénées ; quelques-unes de ces écailles sont redressées et prolongées en épines plus ou moins développées, tantôt rapprochées, constituant des nœuds autour des yeux, des oreilles et de la nuque, tantôt isolées et semées en quinconces quelquefois réguliers, sur les côtés de la partie supérieure du dos. Quelques espèces ont une rangée de pores crypteux le long du bord interne des cuisses. Les doigts, longs, grêles, libres, sont recouverts d'écailles qui, les débordant sur les côtés, forment par leur réunion une sorte de frange dentelée en scie ; ils se terminent par des ongles forts et recourbés.

Les agames ont en général un aspect repoussant et même hideux, des couleurs ternes et peu voyantes. Vifs, alertes, mais peu disposés pour grimper, ils vivent constamment à terre et se cachent sous les pierres ou dans des terriers peu profonds. Ils sont insectivores, et leurs dents leur permettent de broyer facilement les espèces les plus coriaces. D'un naturel plus courageux, plus audacieux que ne pourraient le faire supposer leur petite taille et leur force médiocre, ils se roidissent et se défendent avec un acharnement incroyable contre la main qui les saisit ; mais ils ne sont ni venimeux ni redoutables d'aucune manière pour l'homme. Quand ils sont en colère, ils font entendre, dit-on, une sorte de bruit strident ; et, au temps des amours, ils paraissent s'appeler entre eux par de petits cris analogues à ceux des crapauds et des grenouilles. Les femelles pondent une trentaine de petits œufs de la grosseur d'un pois, presque globuleux, à coque dure, cassante, blanche, et les déposent dans le sable, sans en prendre ensuite aucun soin.

Les agames sont répandus dans les régions chaudes du globe, et recherchent surtout les contrées incultes, désertes, arides, sablonneuses, où la couleur du sol, s'harmonisant avec celle de leur peau, leur permet d'échapper plus facilement aux poursuites de leurs ennemis. Ce genre, qui renferme de nombreuses espèces, se divise en plusieurs sections.

Quelques agames ont la tête fortement aplatie, rappelant celle des batraciens, et le tympan caché sous la peau ; on les désigne

sous le nom de *phrynocephales*. Ce groupe renferme plusieurs espèces très-voisines, et ne différant guère entre elles que par des accidents de coloration ; l'agame à oreilles, dont la longueur atteint à peine 0 m. 15, doit son nom spécifique aux replis que forme sa peau aux angles de la bouche, et qui figurent des oreilles ou une sorte de collerette épineuse à deux rangs. Les agames de cette section habitent en général la Sibérie. Il en est d'autres dont le ventre est renflé ou arrondi comme celui des crapauds, et auxquels on a donné, pour ce motif, le nom scientifique de *phrynosomes*, et la dénomination vulgaire de *crapauds épineux*. Ils se font remarquer en outre par les longues crêtes qui surmontent les yeux et les oreilles, et par leur queue plus courte et plus renflée à la base.

Tels sont ces quatre sauriens que l'on confond au Mexique, leur patrie, sous le nom de *tapaye* ou *tapayazin*, et qui ne font probablement qu'une même espèce ; ils se ressemblent tous en effet par leur taille, qui varie de 0 m. 08 à 0 m. 16 ; par leur couleur, qui est grisâtre en dessus, avec des taches plus ou moins régulières d'un vert noirâtre, enfin par des pores aux cuisses. « On dit, rapporte V. de Bomare, que le tapaye est froid au toucher, et si paresseux qu'il quitte à peine sa place, même quand on l'y excite. Quoique armé de piquants, c'est néanmoins un animal doux, très-apprivoisé, familier, et qui paraît aimer à être touché et caressé ; mais ce qui est fort extraordinaire, c'est que si on le blesse à la tête ou aux yeux, il sort avec précipitation quelques gouttes de sang. Je la partie blessée. Toute sa surface est hérissée d'aiguillons jusqu'à la queue, qui finit en pointe aiguë. »

Dans un troisième groupe, on range les agames dont les écailles, lisses et égales partout dans le jeune âge, affectent ensuite une forme carénée, se dilatent seulement par intervalles sur les parties supérieures du corps, mais ne sont jamais épineuses sur le dos. C'est à ces espèces que convient particulièrement le nom de *changeant*, parce qu'elles présentent, en effet, le même phénomène qui caractérise les caméléons. La plus connue est le *changeant d'Égypte*. Ce petit saurien, de la taille ordinaire des agames, a la queue grêle, les écailles lisses en dessous, et n'offrant que de petites épines sur le bord libre des paupières et du tympan. « Ces changeants, dit M. Paul Gervais, d'après E. Geoffroy Saint-Hilaire, sont souvent d'un bleu foncé, nuancé de violet, avec la queue annelée de noir et des taches rougeâtres peu distinctes, disposées sur le dos, de manière à former quatre ou cinq petites bandes transversales assez régulières. Dans d'autres instants, le bleu est remplacé par le lilas clair ; alors la tête et les pattes sont ordinairement nuancées de verdâtre, et rien ne rappelle plus les premières couleurs, si ce n'est les petites taches rougeâtres du dos. » C'est surtout au jeune âge du reptile que s'appliquent ces observations ; il est alors bleuâtre et chatoyant ; plus tard, dans l'âge adulte, il devient grisâtre, tacheté de noir, et moins susceptible de ces variations brusques de coloration qui lui ont valu son nom générique.

Parmi les autres espèces, nous citerons l'agame des colons, dont la longueur atteint 0 m. 27, et qui habite l'Afrique australe ; l'agame à aiguillons, à peau grisâtre, avec des taches plus foncées, disposées en bandes transversales, et hérissée d'épines tétraédres qui lui ont fait donner le nom d'agame à pierreries ; l'agame sombre, à dos brun marron, marqué d'une raie longitudinale d'un jaune pâle, et qui appartient, comme les précédents, au midi de l'Afrique ; l'agame muriqué, à épines disposées en lignes parallèles, et l'agame ocellé, le plus grand de tous, car il atteint 0 m. 50 de longueur ; ces deux dernières espèces sont originaires de l'Australie.

CHANGEMENT s. m. (chan-ge-man). Action de changer, de laisser une chose pour en prendre une autre, de troquer une chose contre une autre : *Vers trois heures et demie, les apprêts du départ, le broissage des chapeaux, le CHANGEMENT des habits s'opéra simultanément.* (Balz.)

— Transformation de ce qui change ou est changé ; passage d'un état à un autre ; mutation, conversion : *CHANGEMENT de vie, de conduite, de système. CHANGEMENT d'état, de condition. CHANGEMENT de domicile. Vous trouverez du CHANGEMENT. Les hommes aiment le CHANGEMENT. Le CHANGEMENT de travail est une espèce de repos.* (Trad. d'un vers grec.) *Tant que nous sommes détenus dans cette demeure mortelle, nous vivons assujettis aux CHANGEMENTS.* (Boss.) *L'assiette de l'esprit de l'homme est sujette au CHANGEMENT.* (La Rochef.) *Les grandes afflictions et les passions violentes font de grands CHANGEMENTS dans l'esprit.* (Mme de La Fayette.) *Tous ces desirs de CHANGEMENT qui vous amusent vous amuseront jusqu'au lit de la mort.* (Mass.) *On s'étourdit de ce qu'il n'y a presque jamais de CHANGEMENT dans le gouvernement des princes d'Orient ; d'où vient cela, si ce n'est de ce qu'il est tyrannique et affreux ?* (Montesquieu.) *C'est par l'esprit que la société inférieure est entrée dans la société supérieure, et que les grands CHANGEMENTS se sont opérés.* (De Noailles.) *Le peuple va même jusqu'à oublier ses intérêts les plus chers, par l'amour qu'il a pour le CHANGEMENT.* (La Bruy.) *Il se peut*

que notre globe ait éprouvé autant de CHANGEMENTS que les Etats ont éprouvé de révolutions. (Volt.) N'appellez pas le CHANGEMENT; il amène souvent le regret avec lui. (Boiste.) Nous rêvons le bonheur dans la vie, où, par une nécessité absolue, il n'y a que CHANGEMENT continu et jamais durée sans CHANGEMENT. (P. Leroux.) Attiré par la nouveauté, mais esclave de l'habitude, l'homme passe sa vie à désirer le CHANGEMENT et à s'endormir après le repos. (Lévis.) Il faut beaucoup de siècles pour amener un CHANGEMENT essentiel dans les sociétés. (Chateaub.) Tout CHANGEMENT n'est pas un progrès. (Dupin.) Le temps amène en tout des CHANGEMENTS contre lesquels on se roidirait en vain. (Lamenn.) Le CHANGEMENT des affaires humaines n'est que la traduction matérielle du CHANGEMENT des idées. (E. Laboulaye.) Les seuls CHANGEMENTS durables sont ceux qui s'opèrent avec le temps par l'amélioration des mœurs publiques. (Napoléon III.)

Aux changements de temps il faut plier nos mœurs.

ANCELOT.

Un changement d'avis, quand la raison en presse, N'est pas une action contraire à la sagesse.

ROTHOU.

Les changements d'Etat que fait l'ordre céleste Ne coûtent pas de sang, n'ont rien qui soit funeste.

CORNEILLE.

La loi du changement est une loi commune; Et l'Amour a sa roue ainsi que la Fortune.

VILLEDIEU.

Celui qui sagement sur soi-même se fonde Méprise, monseigneur, les changements du monde.

N. LEMERCIER.

... On peut aux forêts comparer les cités En fait de changements et de caducités.

A. BARBIER.

... Notre esprit inconstant Se prend de fantaisie et vit de changement.

A. DE MUSSET.

— Prov. *Changement de temps, entretien de soi*, Parler de la pluie et du beau temps, c'est bon pour celui qui n'a rien à dire, qui ne sait rien dire. *Changement de propos réjouit l'homme*, Il est bon de passer, dans la conversation, d'une chose à une autre. *Changement de corbillon fait trouver le pain bon*, La nouveauté a toujours de l'attrait. Ce proverbe, un des plus gaulois de notre langue, est l'objet d'une application très-maladroite dans quelques provinces de France, particulièrement en Bourgogne. On le dit, sur un ton narquois, des infidélités qu'un mari fait à sa femme, et, réciproquement.

— Art milit. *Changement de direction*, Action d'une troupe en marche qui abandonne pour en prendre une autre la direction qu'elle suivait. *Changement de front*, Mouvement sur place, par lequel une troupe en bataille fait face dans une nouvelle direction.

— Manège. *Changement de main*, Passage du cheval par une ligne diagonale prenant à la sortie du coin qui mène au grand côté du manège, et finissant à l'autre extrémité, à pareille distance du coin opposé. *Il Faire un changement de main reversé*, Parcourir deux lignes diagonales parallèles, distantes de 0 m. 60 environ, de telle façon que le cheval, revenu au point de départ, se trouve changé de main.

— Monn. Affaiblissement du titre ou du poids des monnaies.

— Mécan. *Changement de marche*, Manœuvre au moyen de laquelle on fait mouvoir un appareil, particulièrement une machine à vapeur, en sens contraire de la marche qu'elle avait d'abord.

— Chem. de fer. *Changement de voie*, Disposition donnée aux rails aux points où l'on veut faire passer les véhicules d'une voie sur une autre. On obtient ce résultat à l'aide de bouts de rails nommés aiguilles, qui tournent dans le plan du chemin autour de boulons, et que l'on amène dans la direction voulue en agissant sur des leviers.

— Techn. Nom donné, dans l'industrie drapière, aux arrêts de l'appareil laineux, pendant l'opération du lainage, arrêts que l'on effectue afin de renouveler les chardons usés.

— Théâtr. *Changement à vue*, Changement de décoration opéré sous les yeux du spectateur, et sans que l'on soit obligé de baisser la toile. *Fig.* Mutation soudaine et sans transition : *Les révolutions inouïes des rois, ces changements à vue, les royaumes gagnés, perdus d'un coup de dés, tout cela étendait le possible bien loin dans l'improbable.* (Michelet.)

— Chorégr. *Changement de jambe*, Mouvement qui consiste à s'enlever légèrement de terre, en faisant passer en avant la jambe qui, dans la position précédente, se trouvait en arrière.

— Syn. *Changement, innovation, modification, mutation, révolution, variation, vicissitude*. *Changement* est l'expression générale; il y a changement dès que les choses ne sont plus ce qu'elles étaient. *L'innovation* est l'action d'introduire une coutume nouvelle, une croyance, un procédé qui n'était pas connu. *La modification* suppose que l'objet reste le même, mais que sa manière d'être seule est changée. *Mutation* s'applique surtout à ceux qui occupent des fonctions publiques quand il passent d'un lieu à un autre, ou quand la fonction passe d'un fonctionnaire à un autre; il se dit aussi, en termes de droit, du passage d'une propriété en des mains nouvelles. Une *révolution* est un changement considérable,

accompagnée souvent de bouleversements sociaux, et dont les effets se font sentir dans tout un pays. *Variation* exprime un changement qui a été précédé ou suivi de plusieurs autres; il suppose la mobilité, l'inconstance. Enfin *vicissitude* suppose aussi l'inconstance, mais il y ajoute l'alternance; on dit souvent les vicissitudes de la vie, de la fortune, parce que non-seulement le pauvre peut devenir riche, mais encore il peut ensuite redevenir pauvre.

— Antonymes. Constance, fixité, immutabilité, invariabilité, persévérance, persistance, stabilité.

— Encycl. Mécan. *Changement de marche*. Dans les locomotives et dans quelques machines fixes et de bateaux, on donne le nom de *changement de marche* à l'appareil que l'on emploie pour changer la marche ou pour mettre à volonté le tiroir en rapport avec l'excentrique de la marche en avant ou avec celui de la marche en arrière. Il se compose d'un levier de *changement de marche*, d'un secteur, d'une barre de relevage, d'un arbre de rechange, de bielles de suspension et d'un contre-poids. Pour opérer le *changement* au moyen de ces pièces, le mécanicien manœuvre le levier en avant ou en arrière, suivant le cas, et lui fait parcourir un certain angle sur le secteur; dans sa marche, le levier entraîne la barre de relevage, qui, en faisant tourner l'arbre du même nom d'une certaine quantité, lève ou abaisse les bielles de suspension de la coulisse, et, par suite, avance ou recule le tiroir de distribution; le contre-poids est destiné à équilibrer le système.

— Chem. de fer. *Changement de voie*. Un *changement de voie* est un appareil destiné à mettre en communication deux ou plusieurs voies, de telle sorte qu'un train puisse passer de l'une à l'autre. Il se compose de rails disposés de manière à diriger les trains sur l'une des voies qu'il s'agit de réunir, et à ménager le passage des boudins des roues aux points où les voies se coupent. La disposition qui sert à donner la direction aux trains est ce que l'on appelle le *changement de voie* proprement dit. L'arrangement spécial des rails à leurs points d'intersection est le croisement de voie. L'ensemble du *changement* et du croisement constitue ce que l'on nomme la traversée de voie.

Les *changements* sont à deux et à trois voies, suivant le nombre de voies qu'ils doivent réunir; ils sont en *déviations* simples ou en *déviations* symétriques, suivant qu'ils servent à passer d'une voie unique sur une autre voie parallèle, ou d'une voie unique sur deux autres voies placées symétriquement de part et d'autre de la première.

Les *changements de voie* que l'on emploie aujourd'hui sur toutes les lignes de chemin de fer se composent d'aiguilles articulées à une de leurs extrémités, et placées à l'intérieur de la file de rails. Leur écartement est maintenu constant par une série de triangles en fer ou en bois, pour que, par suite du mouvement qu'on leur imprime au moyen du levier de manœuvre, elles marchent à droite ou à gauche d'une quantité égale. Les différentes modifications que l'on a fait subir à cet appareil depuis sa création ont donné naissance à plusieurs systèmes, que l'on utilise dans de certains cas; ce sont :

1° Le *changement à rails mobiles*, qui consiste à rendre mobiles autour d'une de leurs extrémités les rails de la voie courante qui précèdent la déviation, afin de pouvoir les amener en face de l'une ou de l'autre des voies qu'il s'agit de desservir; 2° le *changement à rails mobiles* et à contre-rails fixes, dans lequel, pour éviter les déraillements fréquents qui résultent de l'emploi du premier système, on a fixé aux coussinets de glissement un contre-rail sous lequel un des rails aiguilles peut se loger; 3° le *changement à contre-rails mobiles*, dans lequel, pour faire disparaître l'interruption de la voie dans le premier système, on a posé, sans lacune, la file des rails extérieurs, puis on a prolongé les rails intérieurs jusqu'à ce qu'ils viennent à une distance suffisante des premiers pour laisser passer le boudin des roues; deux contre-rails articulés faisant suite aux rails intérieurs remplissent l'office d'aiguilles pour diriger les trains sur l'une ou l'autre voie; 4° le *changement* de Stephenson, avec une seule aiguille mobile, dans lequel, pour diminuer les chances de déraillement qui résultent de l'emploi des systèmes précédents, Stephenson établit des aiguilles effilées, dont une seule était mobile. Les deux rails extérieurs ne présentaient aucune discontinuité; le rail intérieur de la voie était aminci, pour donner passage aux boudins des roues, et le rail extérieur était entaillé sur une certaine longueur, pour permettre d'appliquer l'aiguille contre lui. Un contre-rail fixe était placé du côté opposé à l'aiguille mobile; 5° le *changement à aiguilles inégales* et égales, dû à M. Wyld, ingénieur anglais, qui a apporté un perfectionnement important aux *changements de voie* de ce dernier système. Les aiguilles, coupées en biseau à leurs extrémités libres, se logent sous les champignons des rails; les roues, qui ne passent plus alors sur la partie la plus étroite des aiguilles, comme dans le système précédent, ne les écrasent plus, et, le rail n'étant plus entaillé, on évite les secousses. Ces améliorations ont permis de supprimer le contre-rail. Dans des déviations à droite ou à gauche,

on emploie des aiguilles d'inégale longueur, d'où le nom de *changements à aiguilles inégales*. La plus petite doit toujours être placée sur la voie droite; mise sur la voie courbe, elle rendrait la déviation trop brusque, et elle pourrait occasionner des déraillements. Dans les *changements* symétriques, les aiguilles sont toujours de même longueur, et c'est pour cette raison qu'on les appelle *changements à aiguilles égales*; 6° le *changement à longues aiguilles*, dans lequel, quand un *changement* doit être traversé avec une grande vitesse, on augmente la longueur des aiguilles, pour rendre la déviation moins brusque. C'est au moyen de cette disposition que les chemins de fer de Versailles, rive droite et rive gauche, étaient raccordés à Viroflay, avant l'adoption d'une voie spéciale pour chacune de ces deux lignes.

M. Clapeyron a obtenu des résultats satisfaisants, sur la ligne de Saint-Germain, à la bifurcation d'Asnières, par un *changement de voie à rails mobiles*; dans ce cas, cet appareil permet de produire la déviation sans changer le rayon de la courbe de la voie, qui était de 1,000 m., et de supprimer le rabotage des aiguilles. Ce *changement*, malgré les nombreuses manœuvres qu'il a dû effectuer, n'a jamais occasionné de déraillements.

Pour que la déviation soit aussi peu brusque que possible, il faut que la distance au talon de l'aiguille soit réduite à son minimum, c'est-à-dire à l'espace nécessaire pour le passage des boudins des roues, sans cependant que l'aiguille puisse être pressée par eux; cet écartement doit être compris entre 0 m. 03 et 0 m. 08; on a adopté en moyenne 0 m. 05.

Un *changement* pour deux voies en rails à double champignon, ou *vignolles*, avec aiguilles cémentées, coûte en moyenne 350 fr., non compris le châssis qui le supporte. Un *changement à trois voies*, établi dans les mêmes conditions, revient à environ 550 fr.

— Monn. Le *changement* affecte soit le titre, soit le poids, et par conséquent la valeur intrinsèque d'une monnaie. Dans des moments de crise, alors que le numéraire manquait, on a eu souvent recours à ce moyen extrême, soit en augmentant la valeur nominale des espèces existantes, soit en diminuant le poids ou le titre des nouvelles. L'expérience a démontré que ce système est extrêmement dangereux. En s'éloignant de la proportion ordinaire de poids et d'alliage, on discrédite les espèces, on favorise l'introduction des monnaies fausses, on arrive ainsi rapidement au renchérissement des denrées, à la diminution des revenus et à l'anéantissement du commerce. On ne doit pas perdre de vue que le cours des monnaies est établi dans le commerce sur leur valeur réelle ou intrinsèque; que c'est avec cette valeur qu'elles sont reçues dans les pays étrangers, et qu'il est par conséquent de l'intérêt d'un Etat que la valeur nominale de toutes ses monnaies soit toujours en rapport avec leur valeur réelle.

Ainsi la pièce de 5 fr. en argent, qui pèse 25 gr., contient 22 gr. 5 d'argent fin, qui, à raison de 222 fr. 2222 le kilogr., donnent une valeur réelle de 4 fr. 9999995, soit 5 fr. moins un demi-dix-millionième de centime. La pièce de 20 fr., qui pèse 6 gr. 45161, contient 5 gr. 80645 de fin, dont la valeur, à 3,444 fr. 4444 le kilogr., est juste de 20 fr.

Un rapide coup d'œil jeté sur les affaiblissements de monnaies qui eurent lieu sous nos rois, suffira pour démontrer le néant d'une semblable mesure. Non-seulement elle n'a jamais remédié à rien, mais encore elle a souvent entraîné des maux pires que ceux auxquels elle devait porter remède. L'un des moindres était la *déconsidération* qui s'attachait au gouvernement et jusqu'à la personne du prince qui jetait une pareille perturbation dans les affaires de l'Etat. L'un de nos rois n'a-t-il pas été flétri du surnom de *faux monnayeur*?

Sous le règne de Philippe-Auguste, vers l'an 1205, l'affaiblissement de quelques monnaies d'argent fut tel, qu'il y entraînait moitié d'alliage. Sous Philippe le Bel, la valeur du marc d'argent fut portée brusquement de 3 livres 15 sols 6 deniers à 8 livres 10 sols; le prétexte qu'on donna à cette mesure fut que le gouvernement avait été entraîné par les croisades en des dépenses excessives, et cependant, sous le règne de saint Louis, les mêmes dépenses n'avaient pas empêché ce monarque de maintenir la plus grande fidélité dans les monnaies. Philippe le Bel reconnut trop tard les effets dangereux du désordre apporté dans ses finances; la mort l'empêcha de les réparer, mais il recommanda à Louis le Hutin, son fils, de ne jamais faire que de la bonne monnaie. Celui-ci, trouvant des son avènement au trône le trésor royal dans le plus extrême dénuement, crut ne pouvoir remplir les intentions paternelles : il augmenta les impôts d'une façon considérable, et cette ressource étant devenue insuffisante, il eut recours, comme son prédecesseur, à l'affaiblissement des monnaies : nouveaux désordres, que le prince ne put réprimer qu'en promettant de retirer les espèces altérées, et d'en faire de meilleures aussitôt qu'il le pourrait. Sous le règne du roi Jean, en 1355, l'affaiblissement des monnaies, basé sur les dépenses causées par la guerre, suscita les rumeurs du peuple, qui ne pouvait plus se procurer qu'à des prix excessifs les choses de première nécessité. Le roi fut forcé de déclarer, par une ordonnance publi-

que, qu'une fois la guerre terminée, la monnaie serait ramenée à son taux, et qu'à l'avenir il ne serait fait que de bonnes et stables monnaies sous son règne et celui de ses successeurs. Néanmoins, Charles VI et Charles VII usèrent encore du même moyen pour soutenir les frais de la guerre contre les Anglais à l'intérieur. Le dernier de ces deux princes, après avoir chassé l'étranger de son royaume, abandonna un système dont les effets avaient toujours été désastreux; il établit les tailles et les aides, et se contenta de prélever sur les monnaies un droit de seigneurage très-moindre, qui servait au paiement des officiers de la Monnaie et des frais de la fabrication. Enfin le système monétaire inviolable, créé par la loi du 7 germinal an XI, semblait devoir éviter le retour de toute éventualité de cette nature, lorsqu'une circonstance fortuite, que le législateur de l'an XI ne pouvait prévoir, est venue déranger, en partie du moins, l'économie du système, et créer la nécessité d'apporter un *changement* dans la petite monnaie divisionnaire d'argent. Nous allons expliquer les circonstances qui ont amené en France, en pleine ère de prospérité et de richesse publique, une nécessité qui, jusqu'alors, n'avait été que le résultat des plus grandes calamités qui puissent accabler un pays, la guerre, la ruine, le défaut de confiance et l'anéantissement des affaires. Le lecteur verra qu'il a surgi de cet incident une importante question monétaire, non encore résolue, qui ne tient à rien moins qu'à déplacer, dans un avenir plus ou moins éloigné, l'étalon ou unité monétaire, en le transportant de l'argent à l'or, c'est-à-dire en maintenant les seules pièces d'or de 5, 10, 20, 50 et 100 fr. au titre invariable de 9/10 du métal pur, et abaissant, dans une mesure limitée par la prudence et les besoins du commerce, le titre de l'alliage des pièces d'argent de 5, 2, 1 fr., 50 et 20 c.

La loi du 7 germinal an XI, après avoir établi que 5 gr. d'argent au titre de 9/10 de fin et 1/10 d'alliage constituent l'unité monétaire qui conservera le nom de *franc*; que les pièces de monnaie d'argent seront de 5 fr., au poids de 25 gr., de 2 fr., au poids de 10 gr., de 1 fr., au poids de 5 gr., de 1/2 fr., au poids de 2 gr. 50, et de 1/4 de fr., au poids de 1 gr. 25, ajoute que les pièces d'or seront de 20 fr., au poids de 6 gr. 451, de 40 fr., au poids de 12 gr. 902; ce qui fixe, au point de vue de l'expression monétaire, la valeur du kilogr. d'argent pur à 222 fr. 2222, et celle du kilogr. d'or fin à 344 fr. 4444. La loi de germinal an XI suppose, par conséquent, entre la valeur de l'or et celle de l'argent, une proportion constante de 15,5 à 1. Sous l'empire de cette loi et de celle du 3 mai 1848, qui a remplacé les pièces de 1/4 de fr. par celles de 20 c., il a été frappé, du 7 germinal an XI au 1^{er} janvier 1864, les valeurs suivantes, en monnaies d'argent, au-dessous de 5 fr., savoir, en déduisant 7,671,101 fr. de pièces démonétisées :

	fr. c.	fr.
En pièces de 2	72,972,442	
— 1	90,540,148	
— 50	45,202,439	
— 25	Démonét. (7,671,101 fr.)	
— 20	5,747,972	
Total.	214,463,001	

Il devait donc exister, au commencement de 1864, dans la circulation, en monnaie divisionnaire d'argent, c'est-à-dire d'une valeur inférieure à 5 fr., pour 214,463,001 fr. d'espèces. Il y avait de quoi satisfaire aux besoins des transactions journalières; cependant depuis longtemps des plaintes se faisaient entendre dans le public; elles finirent par prendre un tel caractère de vivacité et de généralité, que le gouvernement s'en émut et voulut s'éclairer sur leur valeur. Plusieurs commissions spéciales furent successivement réunies; les receveurs généraux des finances, les chambres de commerce, les chambres consultatives d'arts et manufactures, les préfets et les maires furent consultés sur l'existence et la valeur des faits signalés, et tous furent d'accord sur ce point, que partout la rareté du petit numéraire d'argent se faisait sentir d'une façon préjudiciable aux transactions, et notamment au commerce de détail. Les plaintes du public étaient donc fondées; elles portaient sur trois points principaux : 1° sur l'insuffisance de la quantité de petites monnaies disponibles relativement à la multiplicité des affaires; 2° sur l'état d'usure de ces mêmes monnaies, dont la plus grande partie ne présentait plus que des effigies effacées et à peine discernables, et devait être, par ce motif, regu quelquefois avec une certaine répugnance; 3° enfin sur l'invasion du marché français par de petites monnaies étrangères de même valeur nominale, de même aspect que les nôtres, mais à plus bas titre.

La cause de l'insuffisance des petites monnaies d'argent en France était facile à découvrir. Outre que, dans la période qui sépara l'an XI de l'année 1864, le bien-être s'était répandu, les salaires s'étaient accrus, les affaires du commerce de détail s'étaient multipliées, il était constant qu'une partie de ces 214 millions n'existaient plus ou avait quitté le marché français, et l'on estimait à une valeur de 160 millions seulement la quantité de monnaies divisionnaires d'argent en circulation en France. Cette disparition de plus de 50 mil-

lions était expliquée par un fait nouveau, spécial, menaçant pour l'avenir, et qui n'était d'ailleurs un secret pour personne. Depuis un certain nombre d'années, la découverte de gisements aurifères très-riches en Californie et en Australie avait augmenté d'une façon considérable les importations d'or; l'ancien rapport de 15,5 à 1, entre la valeur de l'or et celle de l'argent, s'était trouvé modifié au préjudice de l'or, et l'argent avait obtenu une prime sur le marché. De là était né un intérêt à fondre ou à exporter la monnaie d'argent. La spéculation, après s'être exercée sur les pièces de 5 fr. d'abord, s'était emparée ensuite de la monnaie inférieure. Ne pouvant se porter sur les vieilles espèces, qui avaient perdu par l'usure 6, 8 et jusqu'à 9 pour 100 de leur poids, elle avait saisi tout ce qu'elle avait pu des nouvelles émissions, et menaçait d'absorber toutes les émissions à venir. Pouvaient-on d'ailleurs obliger les directeurs de la fabrication des monnaies à faire des espèces d'argent, alors que, pour se procurer ce métal, ils auraient été forcés de payer une prime qui excédait et excéderait encore les droits de fabrication qui leur sont alloués par kilogr. de matières fabriquées?

Un autre fait était venu accessoirement contribuer, dans une certaine mesure, à la disparition du numéraire d'argent. On savait que les procédés découverts par M. Gay-Lussac pour départir exactement l'or et l'argent n'avaient été mis en pratique dans les monnaies en France que vers la fin du règne de Charles X; toutes les monnaies d'argent de fabrication antérieure à cette époque devaient donc contenir de l'or. L'industrie de l'affinage des métaux précieux crut alors devoir se livrer ouvertement à la refonte de ces espèces; des primes furent offertes à tous les négociants, caissiers et autres personnes ayant un maniement d'espèces, pour faire le tri des monnaies aurifères et les envoyer à l'affinage. Il est probable que cette manœuvre aurait fini par détruire tout ce qu'il y avait en France de monnaies d'argent frappées antérieurement à 1830, si le gouvernement n'était intervenu pour faire cesser une spéculation violente et vertement la loi qui punit toute destruction ou refonte non ordonnée par les Chambres législatives. Néanmoins l'affinage avait déjà accaparé et détruit une assez notable quantité de numéraire d'argent. C'était principalement sur les pièces de 5 fr. que s'exerçait cette industrie, comme offrant moins de perte de poids que les pièces divisionnaires de la même période. De 1855 à 1861, 22 millions environ de pièces d'argent de 5 fr. furent converties en pièces divisionnaires, qui, par les raisons déduites ci-dessus, passèrent presque entièrement aux mains de la spéculation, et disparurent de la circulation. Enfin, lors de l'expédition française en Chine, le gouvernement fit convertir en lingots pour 15 millions de pièces d'argent de 5 fr., pour payer les dépenses de notre armée dans ce pays, où l'or et l'argent n'ont cours que comme marchandise, à l'état de lingots, suivant le titre et le poids.

La disparition de la monnaie d'argent et l'appauvrissement de la circulation en pièces divisionnaires étant ainsi expliqués, il reste à examiner la valeur des deux autres griefs articulés par le public.

L'état d'usure des petites monnaies d'argent s'explique naturellement par ce fait que, depuis la loi du 7 germinal an XI, ces monnaies n'ont jamais été refondues; or il est aisé de comprendre que ces petites pièces doivent s'user plus facilement que les grosses, d'abord parce que leur circulation est plus active, ensuite parce qu'elles présentent plus de surface relativement à leur volume, enfin parce que leurs empreintes ont moins de relief. La situation sur ce point était donc celle-ci : que les pièces frappées dans les époques voisines de l'an XI étaient très-usées et ne présentaient plus d'empreintes visibles; que les pièces frappées dans la période intermédiaire entre l'an XI et 1864 étaient plus qu'à demi usées et présentaient des empreintes très-altérées, et que les pièces de fabrication récente avaient en grande partie disparu par la cause qui vient d'être rappelée, et tendaient chaque jour à disparaître de plus en plus.

Enfin ce n'était pas sans raison que plusieurs chambres de commerce et plusieurs receveurs généraux avaient signalé l'invasion du marché français par la monnaie étrangère; un seul receveur général en dénonçait la présence, dans son département, pour plus de 600,000 fr. On en rencontrait même fréquemment dans Paris. Cette invasion s'expliquait par les besoins de notre marché, et confirmait en fait l'insuffisance du numéraire français. Il n'était pas sans inconvénient de laisser s'introduire dans notre circulation intérieure une aussi grande quantité de monnaies qui ne présentaient ni le titre des monnaies françaises, ni le sceau ni la garantie de l'Etat.

On était donc arrivé en France à une situation qui se résume ainsi : 1° insuffisance de petite monnaie; 2° usure de celle qui restait en circulation; 3° envahissement du marché par les monnaies étrangères, qui étaient venues y prendre la place laissée vacante par la monnaie française disparue.

Une fois ce fait établi, que l'ancienne monnaie était à la fois insuffisante et trop usée, il devenait urgent de refondre la monnaie vieillie

et d'en accroître la quantité. Mais là se dressait, dans l'état de la législation à cette époque, une véritable impossibilité. D'abord la refonte devenait une opération très-coûteuse, à cause de l'usure de la monnaie à refondre et de la perte qu'elle avait subie sur son poids légal; d'un autre côté, l'émission de monnaie neuve en remplacement de l'ancienne, et toute émission supplémentaire, menaçaient d'être complètement inutiles et d'aller même contre le but qu'on se serait proposé; car la monnaie neuve, à son émission, devait nécessairement faire prime sur l'or, et par conséquent être recherchée par la spéculation pour être refondue ou exportée. Ainsi, au malaise de la situation la loi n'offrait qu'un remède onéreux, inutile et même préjudiciable, puisqu'il n'arrivait qu'à diminuer encore, loin de l'augmenter, la quantité de petite monnaie en circulation. En présence de ces difficultés, quel parti devait prendre le gouvernement français?

Quand il s'agit de rechercher ce qui est à faire, c'est souvent une assez bonne méthode d'observer ce qui se fait chez les autres, lorsqu'ils se trouvent placés dans une situation analogue. Parmi les nations étrangères, les unes ont l'étalon monétaire en or, les autres l'ont en argent. Pour celles dont l'étalon monétaire est en or, la solution de la question était facile : l'argent n'étant pour elles qu'une monnaie d'appoint, il suffisait d'en abaisser le titre, pour que sa valeur nominale restât toujours supérieure à sa valeur intrinsèque, et que personne n'eût intérêt à la démonétiser ou à l'exporter. Pour les nations qui ont leur étalon monétaire en argent, il y avait lieu d'hésiter à entrer dans une semblable voie, et cependant la plupart d'entre elles n'ont pas balancé devant les exigences impérieuses de la situation. Elles se sont demandé quelle était la pièce de monnaie qui servait en réalité aux paiements de quelque importance, et elles ont maintenu rigoureusement à cette pièce une valeur réelle égale à sa définition légale; puis elles ont abaissé le poids et le titre des monnaies divisionnaires de cette pièce, afin de les conserver à la circulation intérieure. Ainsi l'Angleterre, dont l'étalon monétaire est depuis longtemps en or, a réduit le poids de ses monnaies d'argent, de manière à donner au schelling (1 fr. 16) une valeur nominale qui dépasse d'environ 6 pour 100 sa valeur intrinsèque. Le Portugal et le Brésil ont adopté une mesure analogue. En Russie, on a conservé sans changement le rouble d'argent (4 fr.) ainsi que les pièces de 25 et de 50 kopecks (1 fr. et 2 fr.); mais on a abaissé à 75 millièmes de fin le titre des pièces de 10, 15 et 20 kopecks (40, 60 et 80 c.). Aux Etats-Unis, le poids du demi-dollar a été réduit de 206 grains 1/4 à 192 grains, et celui des monnaies inférieures dans la même proportion. La valeur du dollar au tarif français est de 5 fr. 34 c. En Hollande et dans plusieurs Etats d'Allemagne, où l'étalon monétaire est en argent, la valeur conventionnelle des petites coupures est supérieure à leur valeur intrinsèque. L'exemple de la Suisse est très-frappant, à cause de la similitude du régime monétaire de ce pays avec le nôtre. La loi fédérale du 31 janvier 1850, par son article 1er, admet la monnaie d'or française comme monnaie légale en Suisse. L'article 2 de la même loi est ainsi conçu : « En modification des articles 3 et 4 de la loi du 7 mai 1850 sur les monnaies fédérales, les espèces suisses de monnaies d'argent sont au titre et au poids ci-après indiqués : l'unité monétaire suisse n'est plus exprimée désormais que dans sa quintuple valeur par l'écu de 5 fr., qui conserve le titre de fin de 9/10. Les pièces de 2 fr., de 1 fr. et de 1/2 fr. seront dorénavant frappées comme monnaie divisionnaire d'argent à 8/10 de titre fin. » Le royaume d'Italie a adopté des mesures semblables, en fixant seulement à 835 millièmes d'argent fin le titre de sa nouvelle monnaie. La Belgique est entrée dans la même voie.

Ainsi, partout le même inconvénient, partout le même besoin : tendance de la petite monnaie à se dérober, besoin de la retenir. Partout on a employé le même remède au même mal, sans doute parce que ce remède était nécessaire, et qu'on n'en a trouvé d'autre nulle part. C'est alors que le gouvernement français s'est décidé à proposer au Corps législatif un projet de loi qui modifiait la loi du 7 germinal an XI, dans le sens adopté par la Suisse, c'est-à-dire en conservant comme étalon monétaire le franc d'argent à son expression quintuple, la pièce de 5 fr., et réduisant à 835 millièmes (titre adopté par l'Italie) le fin contenu dans les nouvelles pièces divisionnaires de 2 fr., 1 fr., 50 et 25 c., à émettre en remplacement des anciennes, qu'on retirerait de la circulation. L'exemple des peuples voisins se présentait avec d'autant plus de force dans la question, qu'il n'était pas seulement un enseignement, mais en quelque sorte une contrainte. En effet, d'une part l'abaissement du titre des petites monnaies dans tous les pays environnant les frontières accroissait dans une proportion considérable l'intérêt et le profit de l'exportation des nôtres, et d'autre part l'infiltration de ces monnaies étrangères à bas titre, que les besoins de notre commerce attiraient sur le marché français, en devenait pour nous d'autant plus préjudiciable. Le gouvernement français pensa qu'il devait, sans hésiter, entrer dans la voie où les autres nations l'avaient précédée, et il proposa au Corps législatif, dans sa session

de 1864, un projet de loi ayant pour objet de retirer de la circulation ces pièces d'argent de 2 fr., 1 fr., 50 et 20 c., et de les remplacer par une égale quantité de pièces de même valeur, au titre de 835 millièmes de fin, en autorisant le ministre des finances à faire fabriquer, pour les besoins de la circulation, une somme supplémentaire de 25 millions en espèces divisionnaires d'argent, des mêmes poids, valeur nominale, diamètre et tolérances que les anciennes, mais au nouveau titre de 835 millièmes.

Ce titre de 835 millièmes n'avait pas été fixé arbitrairement : il présente un degré de fin assez élevé pour satisfaire aux conditions d'une bonne fabrication sans encourager la contrefaçon, assez abaissé pour enlever toute chance de prime à l'exportation et à la refonte. Le titre de 800 millièmes, adopté par la Suisse, a paru trop bas, celui de 850 trop haut; le titre intermédiaire de 835 a semblé répondre mieux aux diverses conditions à remplir. Des expériences très-concluantes, faites par l'administration des monnaies, avaient démontré l'aptitude de cet alliage pour une bonne fabrication monétaire.

L'objection la plus grave soulevée par le projet du gouvernement portait sur le renversement de toute l'économie de la loi fondamentale du 7 germinal an XI, qui créait l'étalon monétaire en France sous la dénomination de franc, représenté par 5 gr. d'argent à 9/10 de fin, et assignait à ses multiples et sous-multiples une valeur intrinsèque parfaitement proportionnelle. Le Corps législatif hésita à porter du premier coup une atteinte profonde à la loi fondamentale de notre système monétaire; il ne voulut pas que le titre du franc fût abaissé, que le franc légal ne devînt plus qu'une valeur idéale; qu'on vît circuler sous le nom de franc une monnaie qui ne serait pas le franc légal, et qu'on vît, par une anomalie étrange, circuler à la fois des pièces de 5 fr. qui vaudraient plus que cinq pièces de 1 fr., dont cinq ne vaudraient pas intrinsèquement une pièce de 5 fr. Reconnaissant toutefois la nécessité de prendre une décision immédiate pour combler le déficit constaté dans la circulation des espèces divisionnaires d'argent, et pour éviter que les nouvelles espèces de cette nature disparaissent comme les précédentes, la Chambre des députés décida que la mesure proposée par le gouvernement ne serait appliquée qu'aux sous-multiples du franc, c'est-à-dire aux pièces de 50 et de 20 c. seulement. En conséquence, la Chambre adopta un projet de loi présenté par M. Gouin, rapporteur de la commission, qui ordonnait le retrait des anciennes pièces de 50 et de 20 c. au titre de 900 millièmes, et leur remplacement par de nouvelles espèces des mêmes diamètres, poids et valeur nominale, au titre de 835 millièmes d'argent fin; fixait à 30 millions la somme supplémentaire que le ministre des finances était autorisé à faire fabriquer pour les besoins de la circulation, en sus de la valeur égale des nouvelles pièces émises en remplacement des anciennes; enfin déterminait que les nouvelles espèces seraient reçues dans les caisses publiques, quelle qu'en fût la quantité, mais qu'entre particuliers elles ne pourraient être employées dans les paiements, si ce n'est de gré à gré, que pour 20 fr. et au-dessous.

Si la loi adoptée par le Corps législatif a donné satisfaction au maintien de notre système monétaire, établi par la loi de l'an XI, en conservant comme étalon le franc d'argent à 9/10 de fin, elle donne lieu, dans la pratique, à une objection grave, qui n'a échappé ni au gouvernement ni à la Chambre elle-même. La nouvelle monnaie divisionnaire ne peut servir que d'appoint à la pièce de 20 fr., on ne peut forcer personne à en accepter pour une somme supérieure à 20 fr.; or la petite monnaie devra cesser d'être rare et recherchée après le retrait de l'ancienne, son remplacement par la nouvelle et la fabrication des 30 millions supplémentaires, qui ont été considérés comme devant combler le déficit de la circulation. Voici ce qui se produira alors dans le commerce de détail : lorsqu'un commerçant aura reçu, dans une journée, 3 ou 400 fr. de petite monnaie, et qu'il aura un paiement de pareille somme à faire, il lui faudra, de toute nécessité, se procurer des piles d'or ou d'argent à 900 millièmes, en échange de sa monnaie à 835 millièmes. Où trouvera-t-il à faire cet échange? Est-ce dans les caisses publiques? chez les changeurs, les banquiers? La loi dit bien que les caisses publiques recevront les nouvelles monnaies d'argent pour le paiement de toutes sommes, quelle qu'en soit la quotité; mais elle ne crée nullement à celles-ci l'obligation de les prendre en échange d'autres monnaies. Les changeurs et les banquiers se refuseront à donner de la monnaie à 900 millièmes pour de la monnaie à 835, à moins qu'on ne leur tienne compte de la différence de la valeur réelle. Cette différence est de 7 pour 100 : un kilogr. d'argent monnayé, à 900 millièmes, renferme 900 grammes d'argent fin, qui, à 222 fr. 22222 le kilogr., donnent une valeur

réelle de	200
Le kilogr. d'argent monnayé à 835 millièmes, contient 835 gr. d'argent fin, qui donnent une valeur réelle de	185 56
Différence	14 fr. 44

Cette différence de 14 fr. 44 sur un kilogr.

d'argent monnayé, dont la valeur nominale est toujours, quel que soit le titre, de 200 fr., constitue donc en réalité un écart de 7,22 pour 100 entre la valeur réelle de la nouvelle monnaie et celle de la monnaie d'or ou de la pièce de 5 fr. d'argent. Par conséquent, le détaillant qui sera forcé de recourir au change afin d'obtenir de la monnaie pour un paiement au-dessus de 20 fr. devra subir, sur l'équivalent en nouvelle monnaie divisionnaire, une perte de 7 pour 100. Cette perte, il ne se résignera jamais à la subir, mais il la fera supporter par le consommateur, augmentant de 7 pour 100 au moins, ou même de 10 pour 100, ce qui est plus commode à calculer, les objets qu'il leur vendra, et pour le paiement desquels il recevra de la petite monnaie d'argent. Ce nouveau *changement* dans les monnaies a donc, comme ceux que nous avons rappelés au commencement de cet article, l'inconvénient d'amener le renchérissement des objets de première nécessité.

La nouvelle mesure adoptée par le Corps législatif a un caractère tout à fait transitoire; elle semble avoir pour objet d'obvier dans la mesure du possible aux nécessités du moment, sans pourvoir à celles de l'avenir; c'est une demi-mesure qui, sans aucun doute, se trouvera quelque jour complétée par son extension à toutes les monnaies d'argent, et consécutivement par le *changement* de l'étalon monétaire en France. Nous avons une unité monétaire représentant une valeur moins élevée que celle des unités monétaires adoptées par la plupart des autres nations. Le franc ne vaut ni le florin, ni le rouble, ni le dollar, ni la livre sterling. Les pays qui ont une unité monétaire plus élevée peuvent, sans déroger à leur système, abaisser le titre des coupures de cette unité, et, par ce moyen, conserver chez eux la petite monnaie sans inconvénient; mais parce que, dans notre pays, l'unité monétaire a été primitivement fixée à 5 gr. d'argent au lieu de 25 gr., serons-nous condamnés à voir fuir sans cesse nos monnaies d'argent, et faudra-t-il, par un respect exagéré, presque superstitieux, de la théorie du franc, en voir l'expression métallique disparaître successivement de notre circulation? D'un autre côté, peut-on adopter pour étalon une pièce d'argent de 25 gr., celle de 5 fr., lorsqu'il est démontré que cette pièce a presque totalement disparu, et que, remplacée par une monnaie de même valeur en or, elle ne restera plus qu'à l'état de monnaie de compte? Lors de l'adoption de la nouvelle loi, M. Lanjumin s'exprimait ainsi à la Chambre : « La loi est nécessaire et je la voterai. Je regrette seulement qu'on l'ait réduite à des termes si limités qu'elle ne produise pas tout le bien qu'on devait en attendre... Lorsque le gouvernement reviendra sur cette question de la monnaie, et ce sera l'année prochaine peut-être, il serait désirable qu'il nous présentât un projet d'ensemble, une loi générale, et qu'on décidât une fois pour toutes cette question si nécessaire à trancher : la monnaie légale de la France sera-t-elle l'or ou l'argent? »

Après avoir énuméré toutes les considérations qui militent en faveur de l'option pour l'or, adopté pour l'unité monétaire d'Amérique et d'Angleterre, l'honorable député ajoutait : « Veuillez, messieurs, y réfléchir; il est incontestable que si, pendant deux ou trois années de suite, il venait à se produire, au Mexique ou ailleurs, des quantités d'argent beaucoup plus considérables que celles qui arrivent en ce moment en France et en Europe, non-seulement l'argent perdrait sa prime actuelle, mais ce serait l'or qui gagnerait cette prime; il s'exporterait et l'on payerait en argent moins qu'on ne doit, en vertu de tous les contrats à terme... Il est temps que notre législation se mette en harmonie avec les faits et les nécessités pratiques... J'espère que, lorsqu'on reviendra sur la loi *finis/finis* que vous allez voter, on reconnaitra la nécessité de régler d'une manière stable et conforme à tous les intérêts la question monétaire, en donnant à l'étalon d'or la sanction de la loi. »

En s'associant pleinement à la pensée de M. Lanjumin, on doit désirer que toutes les nations civilisées arrivent à s'entendre entre elles pour l'adoption d'un système unique et commun, tant pour les monnaies que pour les poids et mesures; les rapports commerciaux et toutes les transactions y gagneraient, et ce serait un premier pas vers un immense progrès, celui de l'union de tous les peuples, basée sur la communauté des intérêts, des besoins et des mœurs.

Changement de ministère (fin), comédie en cinq actes et en prose, de MM. Mazères et Empis, représentée pour la première fois sur le théâtre de l'Odéon, le 12 mars 1831. Cette comédie, dont le sujet est tout politique, avait été présentée à la Comédie-Française, qui l'avait reçue le 10 juillet 1829. M. de Martignac, alors ministre, avait presque promis de la laisser paraître sur la scène; mais il fut bientôt remplacé par M. de La Bourdonnaye, qui interdit la représentation. Ce ne fut qu'en 1831, après la révolution qui avait précipité Charles X du trône, que la comédie de MM. Mazères et Empis put enfin être jouée sur la scène de l'Odéon. Elle fut bien accueillie des spectateurs; mais, comme elle avait été faite pour des temps plus calmes, elle ne put se soutenir longtemps devant un parterre où s'agitaient les passions politiques mises en jeu par la révolution triomphante, et ne fut re-

présentée que huit fois. Il est probable que si elle eût été jouée avant la chute de Charles X, elle aurait eu un succès qu'on pourrait appeler un succès de scandale; mais M. Mazères, loin de regretter ce succès, se félicita noblement de ne l'avoir pas obtenu. Voici en quels termes il s'est exprimé à ce sujet en 1858 : « Après tant d'épreuves traversées, calme et de sang-froid, la main sur la conscience, j'estime que M. de La Bourdonnaye a bien agi en défendant énergiquement la représentation d'*Un changement de ministère*, et j'adresse de sincères remerciements à sa mémoire, si je lui dois d'avoir été privé du grand succès que nous pouvions alors espérer. Ce succès, n'eût-il, en secondant l'effervescence publique comme la *Muette de Portici* à Bruxelles, avancé que d'une heure la chute de la monarchie, je croirais ne pas avoir assez de larmes pour en racheter la désolante responsabilité. » Nous avons cru utile, à une époque où toute grandeur réelle est méconnue quand elle ne s'escamote pas argement comptant, de reproduire cet aveu d'un homme d'énergie resté fidèle à ses principes, en dépit des tentations de l'amour-propre d'auteur, qui sert d'excuse, trop souvent, aux plus tristes palinodies. Sans partager les opinions de M. Mazères, on doit rendre hommage à sa conduite politique.

CHANGER v. a. ou tr. (chan-jé — du lat. *canbire*, troquer, formé du gr. *kamptein*, courber. Prend un e muet après le g devant a et o : *Je changeai, nous changeons*). Troquer, donner ou prendre une chose pour une autre : *CHANGER sa vieille vaisselle pour de la neuve*. *CHANGER ses tableaux contre des meubles*. *CHANGER le certain pour l'incertain*. Il y a des maladies qui viennent de ce qu'on change un bon air contre un mauvais. (Montesq.) Il se dit particulièrement des monnaies ou valeurs que l'on troque pour une valeur égale de monnaie divisionnaire : *CHANGER une pièce d'or, un billet de banque, un billet de mille francs*. *CHANGER une pièce de cinq francs en petites pièces, en sous*. Je n'ai que de l'or; il faut que je le change pour vous payer. Il se dit surtout de valeurs que l'on échange contre des valeurs équivalentes d'un autre pays.

— Remplacer par un autre objet de même nature : *CHANGER un meuble, une pendule*. *CHANGER la garniture d'une cheminée*. *CHANGER la dentelle d'un fichu*. *CHANGER l'eau d'une carafe, d'un bassin*. *CHANGER les pavés d'une rue*. Je pense qu'au lieu de *CHANGER la nourriture ordinaire des nourrices*, il suffit de la leur donner plus abondante et mieux choisie dans son espèce. (J.-J. Rouss.) Quand on ne doit pas changer les choses, il vaut mieux ne pas changer les hommes. (B. de Gir.)

— Placer, mettre ailleurs : *CHANGER une chose de place*.

— Transformer, métamorphoser, convertir : *Jésus changea l'eau en vin*. *Circé changea en bêtes les compagnons d'Ulysse*. Les alchimistes espéraient changer tous les métaux en or. L'intempérance des hommes change en poisons mortels les aliments destinés à conserver leur vie. (Fénel.) C'est le gouvernement qui change les mœurs, qui élève ou abaisse les nations. (Montesq.) L'adulation change en source de vices des penchants qui étaient en eux des espérances de vertu. (Mass.) Celui qui se charge d'un être infirme et valetudinaire change sa fonction de gouverneur en celle de garde-malade. (J.-J. Rouss.) C'est à force de travailler à notre bonheur que nous le changeons en misère. (J.-J. Rouss.) L'artiste change la pierre en statue vivante et animée. (Balz.) Le succès change en tyrans les vainqueurs de la tyrannie. (C. Delavigne.)

Qui changera nos yeux en deux sources de larmes, Pour pleurer ton malheur ?

RACINE.

Mon doux ami, je vous apprendrais
Que ce n'est pas une sottise,
En fait de certains appétits,
De changer son pain blanc en bis.

LA FONTAINE.

— Modifier, rendre différent, mettre dans un autre état : *CHANGER sa manière de vivre*. *CHANGER ses habitudes*. Cela change bien les choses, les affaires. Il n'y a rien à changer à votre plan. La fortune fait les amis, la fortune les change aussitôt. (Boss.) La jeunesse change ses goûts par l'ardeur du sang, et la vieillesse conserve les siens par accoutumance. (La Rochef.) M. de Voltaire a changé totalement nos idées sur la manière d'écrire l'histoire. (La Harpe.) Quinze ans de despotisme militaire changent tout dans les mœurs d'un pays. (Mme de Staël.) L'atmosphère des cours a quel-que chose qui porte à la tête et change l'aspect des objets. (Chateaub.) Le christianisme ne songe plus à changer la terre; il n'a d'autre ambition que de s'en faire un logement com- mode, riant et voluptueux. (Lerménier.) La mission de notre temps, c'est de changer les vieilles assises de la société. (V. Hugo.) Pour changer les têtes, il faut commencer par chan- ger les cœurs. (Boiste.) Un peuple a toujours le droit de revoir, de réformer et de changer sa constitution. (L.-N. Bonap.)

Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs, BOILEAU.

L'habit change les mœurs ainsi que la figure, VOLTAIRE.

Le climat quelquefois change le caractère, VOLTAIRE.

... Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin.

LA FONTAINE.

Vois ces sphères de feu, ces globes de lumière;
Rien n'interrompt leur course ou change leur carrière.

BRÉBEUF.

— Mettre des draps, du linge propre à : *CHANGEZ ce malade. Il faut changer cet enfant*.

— Absol. : *Quand on veut changer et inno- ver dans une république, c'est moins les choses que le temps que l'on considère*. (La Bruy.)

— Loc. prov. *Changer son cheval borgne contre un aveugle*. *Changer une chose défec- tueuse contre une autre plus défectueuse en- core*. Il faut qu'on l'ait changé en nourrice. Se dit d'un enfant qui ne ressemble à ses pa- rents, ni par les traits, ni par l'esprit ou le ca- ractère.

— Argot. *Changer ses olives d'eau*. *Uriner*.

— Manège. *Changer un cheval*. Tournier et porter la tête de l'animal d'une main à l'autre.

— Mar. Faire passer d'un bord à l'autre : *CHANGER la barre du gouvernail*. *CHANGER les écoutes des focs des voiles d'étai*.

— v. n. ou intr. Devenir autre, être trans- formé ou modifié : *Le vent a changé*. Les idées changent avec l'âge. Tout change avec le temps. (Boss.) Je suis Dieu, dit le Seigneur, et je ne change jamais. (Boss.) L'Angleterre a tant changé, qu'elle ne sait plus elle-même à quoi s'en tenir. (Boss.) Tout a changé sur la terre; la vertu seule ne change jamais. (Volt.) Le goût des meilleures choses change avant qu'elles aient changé. (St-Evremon.) Les temps changent, les dépôts de l'homme public ne changent point. (Royer-Collard.) L'art est pé- ririfé quand il ne change plus. (Mme de Staël.) Ce n'est pas le spectacle, ce n'est que le specta- teur qui change. (Chateaub.) Les lois, les mœurs, les usages ont graduellement changé. (Chateaub.) Jamais la société religieuse ne s'altère, que la société politique ne change. (Chateaub.) L'amour est, de tous les sentiments, celui qui change le moins au fond et qui change le plus de langage et de mode. (St-Marc-Gir.) Les hommes se font moralement comme physi- quement : ils changent tous les jours, leur être se modifie sans cesse. (Guizot.) L'âge change, et les impressions changent avec lui. (S. de Sacy.) Les opinions sont comme des vêtements dont la coupe et la couleur sont sujettes à chan- ger. (F. Wey.) Malgré l'affectation d'absolu- tisme, tout change incessamment dans l'humani- té. (Proudh.) La mode ne change que pour changer. (Laténa.) Vivre, c'est changer; il n'y a que les corps bruts qui durent. (F. Pillon.) Rien ne change ici-bas, quoique tout meure et passe.

Mme L. COLET.

Vois-tu comme tout change ou meurt dans la nature !

LAMARTINE.

Tandis que vous vivez, le sort qui toujours change Ne vous a pas promis un bonheur sans mélange.

RACINE.

Tout change, tout vieillit, tout périt, tout s'oublie; Mais qui peut oublier ses premières amours ?

GINGUENÉ.

Tout change; la raison change aussi de méthode; Ecrits, habillements, système, tout est mode.

L. RACINE.

Vingt têtes, vingt avis; nouvel an, nouveau goût; Autre ville, autres mœurs; tout change, on détruit tout.

RULHIÈRE.

— Etre remplacé : *A Raguse, le chef de la république change tous les mois*. (Montesq.)

— Etre modifié dans ses traits, dans son vi- sage, dans l'habitude du corps : *Cet enfant a bien changé en quelques mois*. Comme il a changé dans trois jours de maladie ! Modifier son caractère, ses opinions, ses sentiments : *Ce jeune homme, si doux et si bon, a bien changé depuis qu'il a quitté sa famille*. *CHAN- GER en politique est souvent prudent, rarement honorable*. *CHANGER quand le devoir change n'est pas légèreté, c'est constance*. (J.-J. Rouss.) *CHANGER souvent, c'est faire sa propre satire*. (Boiste.) *Semblables au navigateur qui croit voir le rivage du fleuve se mouvoir, quand nous changeons, nous disons que c'est le monde qui change*. (De Gérando.) *Je plaindrais l'homme qui n'aurait jamais changé*. (Lamenn.) Il y a tel siècle où c'est un tort de changer sans cesse, et tel autre où il messied de rester immobile. (Saint-Marc-Gir.) *L'homme change dans toutes ses opinions, sauf dans la bonne qu'il a de lui-même*. (Petit-Senn.)

... Qui change une fois peut changer tous les jours.

CORNEILLE.

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

BARTHÉLEMY.

Tout passe, tout finit, tout s'efface, en un mot, Tout change : changeons donc, puisque c'est notre

IOF.

C. D'HARLEVILLE.

Espères-tu, dis-moi, t'avancer dans le monde, Toi qu'on a toujours vu, d'une humeur vagabonde, Effleurer chaque état et changer pour changer ?

C. D'HARLEVILLE.

— Quitter pour un autre le lieu où l'on se trouvait :

Point de coup de balai qui l'oblige à changer.

LA FONTAINE.

— Mettre d'autre linge, d'autres vêtements : *Je suis trempé, il faut que je change*. Avez- vous de quoi changer ? Le roi changeait devant le très-peu de gens distingués qu'il plaisait au

premier gentilhomme de la chambre de laisser entrer. (St-Sim.)

— *Changer à vue d'œil*, Etre modifié en bien ou en mal dans un très-court espace de temps : *Cet homme baisse; il maigrit, il pâlit, il change à vue d'œil*.

— *Changer du tout au tout, du blanc au noir*, Devenir tout autre : *Tout d'un coup, tout à changé du blanc au noir : on a désiré Paris comme on le détestait*. (Mme de Sév.)

— *Changer de*, Laisser, déposer, abandonner pour une autre chose de même nature : *CHAN- GER de linge, d'habit, de chemise*. Les chrétiens ne meurent pas, ils ne font que changer de vie. (Mass.) *Prétendre qu'il ne faut pas changer de vins est une hérésie*. (Brill.-Sav.) *Une femme qui s'irrite change de sexe*. (Mme de Puisieux.) On change en vain de gouvernement, si les hommes et les mœurs ne changent pas. (Boiste.) Si l'homme ne faisait que changer de lieux, mais ses jours et son cœur changent. (Chateaub.) *CHANGER de pays équivaut à changer de siècle*. (De Custine.) Il y a pour l'homme un grand charme à changer de place. (A. Karr.) Il y a toujours un certain danger à changer de cli- mat. (Maquet.) *L'homme qui change de femme fait conscience neuve : il ne s'amende pas, il se déprave*. (Proudh.)

Moi, j'ai changé d'habits; mais toi, de cœur et d'âme.

V. HUGO.

Il Troquer, faire échange de : *CHANGEONS DE montres, si vous voulez*. Nous changerons d'habits pour nous déguiser. Il Fig. Modifier, transformer, renoncer à : *CHANGER de mœurs, de caractère, d'habitudes, de langage, d'opini- ons*. *CHANGER d'état*. *CHANGER de méthode*. Si nous pouvions changer de caractère selon le temps et les circonstances, la fortune ne changerait jamais. (Machiavel.) On ne fait que changer de faiblesse. (Pasc.) Les esprits faux changent souvent de maximes. (Vauven.) *La vérité ne peut pas changer de temple et d'au- tel, suivant les caprices ou l'intérêt des hom- mes*. (G. Sand.) Les Américains trouvent une grande facilité à changer d'état, et ils en profitent suivant les besoins du moment. (De Toc- queville.) Le même philosophe change souvent de philosophie, sans prétendre changer lui- même. (Le P. Féliz.)

On change avec le temps d'âme, d'yeux et de cœur.

CORNEILLE.

— *Changer de visage, de couleur*, Se troubler d'une manière visible :

J'ai changé de couleur, je me suis écrié.

CORNEILLE.

Vous vous troublez, madame, et changez de visage.

RACINE.

Au pied de l'échafaud, sans changer de visage, Elle s'avancait à pas lents.

C. DELAVIGNE.

— *Changer de face*, Etre transformé, modi- fié : *Les affaires changèrent de face dans le royaume*. (Boss.)

— *Changer de note*, Modifier sa façon d'agir ou de parler : *Je te ferai changer de note, chien de philosophe enragé*. (Mol.)

— *Changer de batterie*, Recourir à de nou- veaux moyens, employer d'autres expédients.

— *Changer d'air*, Quitter le pays où l'on se trouve pour chercher un autre climat : *Le be- soin de changer d'air prend, chez les Anglais, les proportions d'une maladie qu'ils appellent le spleen*.

— *Manég. Changer de main*, Porter la tête du cheval d'une main à l'autre, pour le faire aller à droite ou à gauche.

— *Changer d'artimon*, Faire passer la ver- gue et la voile d'artimon d'un côté du mât à l'autre. Il *Changer d'amures*, Les prendre à l'autre bord lorsqu'on luvouie. Il *Changer de- vant, changer derrière*, Virer vent devant, vent derrière, en faisant tourner ensemble toutes les voiles d'un mât.

— *Vitic*. Se dit du raisin qui cesse d'être vert et prend la couleur particulière qu'il a lorsqu'il est mûr : *Ces raisins commencent à changer*.

Se changer v. pr. Etre changé, converti, transformé : *L'eau se change en glace par l'action du froid*. (Acad.) *Les réputations mal acquises se changent en mépris*. (Vauven.) Tout se change en passions dans le cœur de l'homme. (Mme de Staël.) *Le bien opéré brus- quement se change presque toujours en mal*. (J. Droz.) *Tout bien, s'il est exagéré, se change en mal*. (De Ségur.)

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

RACINE.

... La douleur se changeant en folie Finit par enivrer comme un vin de l'enfer.

V. HUGO.

— S'amender, se corriger, se modifier, de- venir différent : *Je ne puis me changer. Il ne saurait se changer. On croit se convertir quand on se change, et quelquefois on ne fait que changer de vice*. (Boss.)

Le monde par vos soins ne se changera pas.

MOIÈRE.

— Fam. Prendre, mettre d'autres vêtements, du linge blanc : *Vous êtes tout mouillé, chan- gez-vous*.

— Gramm. Employé comme verbe neutre, *changer* prend l'auxiliaire avoir quand il n'ex- prime que l'action : *Elle a beaucoup changé pendant les huit jours qu'a duré sa fièvre*. Mais

il prend l'auxiliaire être quand il marque en même temps l'action et surtout l'état qui en a été la conséquence : *Comme elle est changée ?*

Dans le sens de *faire échange*, ce verbe ap- pelle après lui la préposition contre, et quel- quefois pour, mais avec moins de précision : *Il a changé un tableau contre des meubles*, ou *pour des meubles*. C'est la préposition en qu'il faut employer quand il marque un chan- gement de forme ou de nature : *Changer les métaux en or*. Toutefois, l'emploi de à était autrefois permis dans ce cas :

Changeons les soins du monde à des soins plus utiles.

MALLEVILLE.

Et des rois les plus grands m'offrit-on le pouvoir, Je n'y changerais pas le bien de vous avoir.

MOIÈRE.

Il était même obligatoire devant le et les. *La félicité des anges fut changée en la triste consolation de se faire des compagnons dans leur misère, et leurs bienheureux exercices au misérable emploi de tenter les hommes*. (Boss.) Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs Changent leur frère enduit aux marbres les plus durs.

LA FONTAINE.

Peut-être avant la nuit, l'heureuse Bérénice Change le nom de reine au nom d'impératrice.

RACINE.

Moi, le premier de France en être le dernier ! Je changerais mon sort au sort d'un braconnier !

V. HUGO.

— Syn. *Changer, échanger, permuer, tro- quer*. *Changer* exprime simplement le chan- gement, c'est-à-dire la substitution d'une chose à une autre, d'une manière d'être à une autre ; l'acte qu'il exprime peut être involontaire : on change son chapeau quand on prend celui d'un autre en croyant prendre le sien; on change de condition quand on devient pauvre après avoir été riche. *Echanger* veut dire donner ou recevoir une chose pour une autre et il sup- pose un double consentement, mais il ne s'ap- plique qu'aux objets ayant une certaine im- portance; on échange des prisonniers, des notes diplomatiques, des provinces, une propriété considérable contre une autre d'égale valeur. *Permuer* signifiait autrefois échanger un béné- fice ecclésiastique contre un autre; il se dit aujourd'hui de l'acte par lequel deux fonction- naires de même grade vont occuper la place l'un de l'autre avec le consentement de l'autorité supérieure. Enfin *troquer*, c'est aussi faire un échange; mais le terme est vulgaire et ne s'em- ploie que lorsqu'il s'agit d'objets de peu de valeur.

— *Antonymes*. Maintenir, perpétuer, per- sévérer.

— *Allus. littér. et hist. L'homme absurde est celui qui ne change jamais*. Allusion à un vers tristement célèbre du poète Barthélemy, qui a voulu ainsi justifier les palinodies, sur- tout en politique. V. ABSURDES.

— *Allus. littér. Nous avons changé tout cela*. Allusion à la scène si plaisante du *Mé- decin malgré lui*, où Sganarelle donne une théorie toute nouvelle de l'intérieur du corps humain : « Or ces vapeurs dont je vous parle, venant à passer du côté droit, où est le cœur, au côté gauche, où est le foie... » Le bonhomme Geronde est ébloui de cette magnifique tirade; il ne lui reste qu'un petit scrupule, qu'il sou- met timidement à Sganarelle :

« On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué : c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont; que le cœur est du côté gauche, et le foie du côté droit.

SGANARELLE.

Oui, cela était autrefois ainsi; mais nous avons changé tout cela, et nous faisons main- tenant la médecine d'une manière toute nou- velle. »

Dans l'application, ces mots : *Nous avons changé tout cela*, se disent ironiquement d'une réforme opérée contrairement à la logique, au bon sens, à la morale, etc. :

« L'obéissance que nous devons à nos maîtres était encore une opinion et un sentiment venus de l'éducation. *Nous avons changé tout cela*, peuvent dire les sophistes, comme les méde- cins de Molière; et, effectivement, ils ont trouvé que les sujets pouvaient s'ériger en censeurs, même en juges de leurs maîtres. »

DE BONALD, *Mélanges littéraires*.

« Il fut un temps où tout crime, toute vertu, étaient confinés dans leur catégorie sans que la pensée humaine se permit d'empiéter sur leurs limites respectives : *Nous avons*, Dieu merci, *changé tout cela*, comme dit Molière. La trahison, entre autres, a subi les métamor- phoses les plus originales. »

J. LESGUILLON, *les Vices à la mode*.

« Voulez-vous parvenir dans les voies admi- nistratives; gardez-vous bien d'entamer votre carrière par le début; gardez-vous de pâlir toute votre jeunesse sur l'apprentissage d'un métier qui, en somme, semble valoir la peine qu'on l'étudie un peu : l'art de faire les règles et de les appliquer, en un mot, l'art de gou- verner. Il n'appartenait qu'à un sauvage comme Pierre le Grand de vouloir être matelot pour être amiral. *Nous avons changé tout cela*. »

FÉLIX MORNAND, *la Vie de Paris*.

« Autrefois, une grand'mère, c'était la reine de la maison; reine un peu despote peut-être les jours de rhumatisme, mais dont le sceptre ressemblait au bâton pastoral, qui frappe quelquefois, mais protège toujours.

« Aujourd'hui... nous avons changé tout cela, comme dit Sganarelle en plaçant le cœur à droite; et nous avons retranché le cœur tout à fait, trouvant que c'était une chose inutile et souvent gênante. »

CLÉMENTINE BAILLEUL, *Revue de Paris*.

« Nous ne sommes que l'abbé et moi dans ce joli carrosse, sur de bons coussins, bien à l'air, bien à notre aise. Nous avons mangé du potage et du bouilli tout chauds; on a un petit fourneau, on mange sur des aises dans le carrosse, comme le roi et la reine; voyez, je vous prie, comme tout s'est raffiné sur notre Loire, et comme nous étions grossiers autrefois que le cœur était à gauche, en vérité, le mien, ou à droite, ou à gauche, est tout plein de vous. »

Mme DE SÉVIGNÉ à sa fille.

« Autrefois, dans les temps de barbarie, pendant l'enfance de l'art, l'essentiel eût été d'abord de voir si une pièce nouvelle était bonne et bien jouée, puis de tâcher de s'en rendre un compte exact, ensuite de l'analyser fidèlement pour les lecteurs, et ensuite de revêtir cette analyse de toutes les élégances d'une forme spirituelle et piquante. Aujourd'hui, nous avons changé tout cela : la forme, à quoi bon ? le style, fi donc ! le style, dans la chronique, ne serait qu'un excédant de bagages. »

A. DE PONTMARTIN, *les Juifs de Muc Charbonneau*.

« J'avais cru que c'était à l'organisation des forces économiques, la division du travail, la concurrence, le crédit, la réciprocité, à l'éducation surtout, de faire naître l'égalité. Louis Blanc a changé tout cela. Nouveau Sganarelle, il place l'égalité à gauche, la liberté à droite, la fraternité entre deux, comme le Christ entre le bon et le mauvais larron. »

PROUDHON, *Idee générale de la Révolution*.

CHANGEUR s. (chan-jeur — rad. *change*). Celui qui fait commerce de troquer les billets de banque et les différentes sortes de monnaies d'or et d'argent : *Porter des monnaies étrangères au changeur*. (Acad.) Il y avait des changeurs à Athènes et à Rome. (Levasseur.)

— Fam. *Payer comme un changeur*, Payer comptant, comme on fait dans les boutiques de changeurs.

— Argot. Complice chez lequel les voleurs vont prendre leurs déguisements.

— Hist. *Changeur du trésor*, Ancien trésorier du domaine, dont la charge fut supprimée en 1543.

— Encycl. Hist. La grande quantité de monnaies différentes établies dans le royaume, à l'époque où nombre de seigneurs avaient droit de battre monnaie, obligeait à des échanges fréquents, pour peu qu'on passât d'un lieu à un autre. Il y avait plus de monnaies différentes dans la France seule, qu'il ne s'en trouve aujourd'hui dans l'Europe entière. Aussi, dans plusieurs villes, des particuliers entreprirent de faire le commerce de l'échange des monnaies, ce qui les fit nommer *changeurs*. Ils suivaient les foires, les tournois et toutes les grandes assemblées créées par le plaisir ou par la dévotion. A Paris, Louis VIII les établit sur le Grand-Pont, qui dès lors s'appela le *pont aux Changeurs*, puis le *pont au Change*. Ils formaient un des six corps de marchands, et n'étaient pas parmi les moins considérables. A mesure que les rois retirèrent aux seigneurs le droit de battre monnaie, et gardèrent ce privilège pour eux seuls, les *changeurs* devinrent moins nécessaires, et par conséquent moins nombreux. Le parlement, dans les remontrances qu'il fit au roi en 1641, prétendit que c'était la cour de Rome qui les avait ruinés, parce qu'elle tirait du royaume tant d'or et d'argent, qu'ils n'avaient plus rien à faire. En 1514, ils cessèrent de faire partie des six corps de marchands, et furent remplacés par les bonnetiers. Cependant, cent quatre ans après, ils occupaient encore, au nombre de cinquante-quatre, un des côtés du pont au Change, dont les orfèvres occupaient l'autre côté. Ils n'étaient plus toutefois que des officiers nommés par le roi pour recevoir, dans les différentes villes du royaume, les monnaies anciennes, défectueuses, étrangères ou n'ayant plus cours, en payer le prix suivant la valeur déterminée, envoyer aux hôtels des monnaies les matières par eux reçues, surveiller l'état des monnaies en circulation dans les lieux où ils étaient établis, et s'assurer que nul particulier ne se livrait aux changes des monnaies d'or ou d'argent.

Les *changeurs* étaient soumis à la juridiction des conseillers généraux des monnaies, qui connaissaient privativement de tous méfaits relatifs aux malversations et contraventions aux ordonnances concernant les monnaies, et prononçaient en dernier ressort dans les questions intéressant leurs apprentissages, maîtrises, réceptions, baillies, confréries, les débats et contestations qu'ils pouvaient avoir avec les maîtres orfèvres. En 1439, Char-

les VII, par une ordonnance datée du Puy, le 14 mai, soumit les *changeurs* à la juridiction des gardes des monnaies en première instance, et des généraux-maîtres des monnaies en dernier ressort. En 1443, l'évêque de Paris ayant fait citer devant lui les *changeurs* de cette ville, pour avoir tenu leurs offices ouverts et s'être livrés aux opérations de leur charge aux jours fériés, le roi Charles VII, par lettres patentes du 9 mars de la même année, fit défense à l'évêque et à tous autres « de prendre aucune cour, juridiction ni connaissance sur les *changeurs*, » ce droit étant exclusivement attribué à la chambre des monnaies. Après l'érection de la chambre des monnaies en cour souveraine, la juridiction privative sur les *changeurs* lui fut confirmée par l'édit de Fontainebleau du mois de janvier 1551, et par celui du 3 mars 1554.

Les *changeurs* furent créés en titre d'office par l'édit du mois d'août 1555, qui ne reçut son exécution qu'en 1571. Henri III, en 1580, déterminait le nombre des *changeurs* qui seraient pourvus d'offices dans chaque ville de son royaume, et la quotité à laquelle ils seraient soumis pour leurs versements à la Monnaie la plus voisine du lieu de leur résidence. Les offices furent déclarés héréditaires; les enfants en descendance en droite ligne et, à défaut d'enfants légitimes, les veuves, devaient en jouir, à la charge de se conformer aux obligations imposées au titulaire. Ces officiers, qui étaient les auxiliaires les plus utiles des officiers des monnaies, furent unis et incorporés aux fermes et maîtrises particulières des monnaies, par édit du mois de décembre 1601; les offices de *changeurs* furent supprimés partout où il y avait un atelier monétaire, et leurs fonctions furent confiées aux maîtres et fermiers des monnaies, chargés de s'approvisionner de matières pour la fabrication des espèces, et d'établir un bureau pour le change dans le lieu le plus apparent et le plus commode de la ville, outre celui qui existait dans chaque hôtel des monnaies, à la charge, par les fermiers, de rembourser comptant les *changeurs* « de la finance par eux payée actuellement et sans fraude ni déguisement, pour la composition de ces offices. » Mais bientôt, ayant reconnu le dommage causé par la suppression des *changeurs*, qui avait amené le chômage de plusieurs ateliers monétaires, Henri IV révoqua l'édit de 1601, rétablit les offices de *changeurs* héréditaires, mais en restreignant de moitié leur nombre primitif dans chaque ville.

En 1696, Louis XIV, par édit du mois de juin, révoqua toutes les commissions de *changeurs*, et créa trois cents *changeurs* en titre, pour être répartis sur toute l'étendue de la France. Cent vingt-quatre de ces *changeurs* furent supprimés par édit du mois de septembre 1705; les cent soixante-seize autres restèrent en exercice, et leur nombre ne fut plus augmenté jusqu'au décret de l'Assemblée nationale du 21 mai 1791, qui supprima toutes les charges et laissa la liberté d'exercer le commerce des matières et espèces dans toute l'étendue de la France, sauf les déclarations auxquelles sont assujettis les orfèvres. Le libre exercice des fonctions de *changeur* a donné lieu à des inconvénients assez graves : la facilité de changer les monnaies a favorisé la remise en circulation des mauvaises espèces, et le public s'est quelquefois trouvé exposé à être trompé sur la valeur réelle des matières. Les ateliers monétaires ont perdu, par ce fait, une assez grande quantité de matières ou d'espèces, détournées par les *changeurs* et fondues pour l'affinage ou pour les travaux d'orfèvrerie. On a vu, dans ces dernières années, la spéculation se porter sur les espèces et matières d'argent, et les *changeurs* détourner de la circulation les monnaies d'argent, au point de les faire presque entièrement disparaître, au grand dommage du commerce. On sait que le gouvernement n'a pu obvier à cet inconvénient qu'en abaissant le titre des espèces divisionnaires d'argent, mesure grave dont les causes auraient pu être, sinon empêchées, du moins fortement atténuées, si les *changeurs* n'avaient eu la facilité de se livrer à des opérations qui leur ont permis de spéculer sur les matières fabriquées, et de produire la rareté du numéraire, ou tout au moins d'y concourir dans une large mesure. Si les espèces démontées et autres qu'on porte chez les orfèvres étaient versées au change des hôtels des monnaies, elles rentreraient dans la circulation, et bien que d'un faible secours pour les finances, elles faciliteraient les paiements. Cette mesure conserverait ainsi aux ateliers monétaires une ressource qui, leur ayant toujours appartenu, semble ne laisser aucun doute sur sa nécessité. Est-ce à dire qu'on doive supprimer aujourd'hui la liberté que l'Assemblée de 1791 avait accordée au commerce du change ? Nous ne le pensons pas, et pour nous les suites malheureuses de cette mesure commandée par la justice doit être attribuée moins à la liberté elle-même qu'à l'absence des précautions qui auraient empêché les *changeurs* de trouver un bénéfice dans la démonétisation des espèces, précautions qu'on a commencé à prendre aujourd'hui, et qu'on ne tardera pas sans doute à généraliser. V. CHANGEMENT.

Changeurs (LES DEUX), fabliau du XIII^e siècle. Comme il peint assez bien les mœurs grossières de l'époque, et qu'il a été souvent imité par les conteurs des siècles suivants, nous croyons devoir l'analyser ici. Deux chan-

geurs, Martin et Béranger, s'étaient associés pour leur commerce, sans occuper la même maison. Après quelques années, Martin se maria; son associé, trouvant la jeune femme à son goût, et pensant peut-être qu'elle devait appartenir au fonds social, lui fit la cour, et arriva bientôt à jouir de ses bonnes grâces. Leurs amours furent longtemps heureuses. Mais un matin que l'époux était allé à ses affaires, Béranger, mollement étendu dans son lit, s'avisa d'envoyer chercher la dame et lui proposa de se placer à ses côtés. Vainement elle résista, lui représentant les conséquences d'une pareille imprudence si son mari venait à rentrer et la trouvait sortie; Béranger insista si fortement, que la belle se prêta à son caprice, en dépit de ce qui pourrait arriver. A peine est-elle couchée, que Béranger se lève, va prendre tous les vêtements de sa maîtresse et les enfère sous clef. Puis il s'habille et envoie prier Martin de venir déjeuner avec lui. Martin accourt, et trouvant la joie peinte sur la figure de son ami, il lui en demande la cause. Celui-ci répond, non sans fatuité, qu'il possède là, dans son lit, la femme la plus charmante du monde; et comme son ami lui demande si on ne pourrait pas la voir, il le conduit dans sa chambre, livre la belle à ses regards, en ayant soin toutefois de lui cacher le visage, pour qu'elle ne soit pas reconnue. Martin, ne se doutant pas que c'est sa femme qu'il a sous les yeux, félicite son ami de la meilleure foi du monde sur sa bonne fortune. Béranger le fait ensuite passer dans une autre chambre pour déjeuner, et, pendant ce temps, rend les vêtements à la dame, qui s'habille à la hâte et rentre chez elle.

Quoique résolue à se venger, elle n'en laisse rien paraître, et pendant quelque temps fait le même accueil à son amant. Un soir, elle l'envoie chercher, et lui propose de se baigner avec elle, sous le prétexte que son mari est à la campagne. Il n'est pas plus tôt dans le bain, que la dame, à son tour, enlève les habits de son amant, et les cache dans une pièce voisine. Après quoi, elle se déshabille et se plonge aussi dans l'eau. Au même moment, on entend frapper; c'est Martin, que sa femme avait envoyé chercher. Béranger se croit perdu, et prie sa maîtresse de le cacher quelque part. « Comment, lâche, lui dit-elle, grand et fort comme tu es, un homme te fait peur ? Voilà donc quelle ressource il y a avec toi dans un danger ? Eh bien ! si tu n'as pas le cœur de me défendre, tu n'as qu'à te cacher derrière moi. » C'est le parti que prend le pauvre amoureux, qui se tapit dans un coin de la baignoire et étend un drap sur sa tête pour ne pas être reconnu. Dès que le mari est entré, la femme lui fait signe de s'approcher, et lui dit tout bas à l'oreille : « Sire, je me baigne ici avec une de mes voisines, qui se cache parce qu'elle a la peau un peu noire. Amusons-nous-en un moment, je vous prie; dites que vous voulez vous baigner avec moi et faites-lui peur. » Martin ne demande pas mieux; il appelle la chambrière, et dit tout haut qu'il va se déshabiller pour se mettre au bain. Béranger, mourant de frayeur, pousse du pied sa maîtresse, et la prie à mains jointes d'imaginer quelque ruse pour renvoyer son époux; mais celle-ci lui tourne le dos sans daigner lui répondre. Quand Martin est déshabillé, il vient mettre un pied dans la baignoire, agace de mille façons la prétendue voisine, qui, courbée en deux, et la figure presque dans l'eau pour ne pas être reconnue, retient le drap à deux mains. Enfin, après s'être bien amusée à ses dépens, la femme fait signe à son mari de ne pas pousser la plaisanterie plus loin et de se retirer. « Vous m'avez joué un tour, dit-elle alors à son amant, j'ai voulu vous le rendre; mais je viens de voir que vous êtes un lâche et un poltron; adieu, ne comptez plus sur mon amitié; en voilà pour la vie. » A ces mots, elle lui rend ses habits et le renvoie.

Heureux comme un renard qu'une poule aurait pris.

L'auteur conclut qu'il ne faut jamais se moquer des femmes.

Ce fabliau était de l'histoire par anticipation; car, au siècle suivant, Louis d'Orléans, frère de Charles VI, étant couché avec l'une de ses maîtresses, Mariette d'Enghien, celle dont il eut le fameux bâtard comte de Dunois, reçut le matin dans sa chambre Aubert de Cambi, époux de la dame; et, comme dans le fabliau, il lui fit admirer sa femme sans que le pauvre mari la reconnût. Pécorone, Straparola, Bandello, les *Cent nouvelles nouvelles*, ont imité ce conte, dont on a fait un opéra-comique.

Changeur (DEVANT LA BOUTIQUE D'UN), tableau de M. Glaise; Salon de 1857. Le soir, à la clarté du gaz, des misérables, hâves et affamés, sont groupés devant la vitrine d'un changeur, et regardent d'un oeil de convoitise et d'envie les sèches regorgeant d'or et les liasses de billets de banque qui s'étalent derrière les vitres de la boutique où un Anglais échange des bank-notes contre des piles de louis et d'écus. Parmi les curieux condamnés à contempler ces richesses sans pouvoir y toucher (supplie aussi cruel que celui de Tantale), on remarque une pauvre femme amaigrie qui porte dans ses bras un enfant chétif; une autre qui vend, au choix, des allumettes ou des violettes, et un voyou à face sinistre. Cette composition est des plus intéressantes. « M. Glaise a bien fait, dit M. Du Camp, de montrer le danger qui existe à tous les coins

de Paris et qu'un arrêté de police aurait dû faire disparaître depuis longtemps : laisser voir, défendu par une simple glace, à ceux qui souffrent, qui ont froid, qui ont faim, plus de richesses qu'ils n'ont jamais osé en rêver, c'est non-seulement périlleux, c'est coupable. Il est juste d'avoir des lois très-sévères qui punissent le vol, mais il me semble qu'il devrait en exister aussi pour protéger contre la tentation; or, c'en est une permanente et la pire de toutes que cette exhibition des monnaies chez les changeurs; elle sollicite les misérables. Qui de nous n'a remarqué souvent de maigres visages stupidement éblouis par les rouleaux d'or et les portefeuilles gonflés ? Un vieux proverbe dit qu'il ne faut pas tenter le diable; soit; mais le diable, c'est bien souvent la misère, et on ne doit pas la tenter non plus. Le remède à cet ordre de choses est facile : pour quoi ne pas l'appliquer ? Une enseigne aussi développée qu'on voudra, mais le métal et le papier dans des coffres, au nom de la morale et des pauvres ! » Le tableau de M. Glaise porte donc en soi un enseignement utile; la scène est bien comprise; malheureusement, l'exécution est médiocre.

Changeur pesant de l'or, tableau de Quentin Massys, au Louvre. V. AVARES (les).

CHANGEUSE s. f. (chan-jeu-ze—rad. *changer*). Femme qui fait le commerce du change des monnaies. « Femme d'un changeur.

CHANGEUX (Pierre-Jacques), écrivain et physicien français, né à Orléans en 1740, mort en 1800. On a de lui : *Traité des extrêmes ou Eléments de la science de la réalité* (1767, 2 v.), ouvrage où l'on trouve des pensées ingénieuses et des vues philosophiques; *Bibliothèque grammaticale* (1773); *Météorologie ou l'Art d'observer d'une manière commode et utile les phénomènes de l'atmosphère* (1781). On lui doit l'invention du baromètre anémométrique, ainsi que de quelques autres ingénieux instruments de physique. Savant aussi modeste que distingué, Changeux refusa de se présenter aux suffrages de l'Académie des sciences, parce que, disait-il, « mieux vaut savoir que paraître. »

CHANG - HAÏ, ville de l'empire chinois. V. SHANG-HAÏ.

CHANG-KIA-KHEOU, ville de l'empire chinois, dans la province de Pé-Tché-li, à 213 kilom. N.-O. de Pékin. Cette ville est surtout importante comme position militaire; contiguë à la grande muraille, elle est, pour ainsi dire, la clef de la Tartarie chinoise.

CHANGOUIN s. m. (chan-gouain). Ornith. Espèce de vautour d'Afrique. « On l'appelle aussi CHANGOUX, et l'une des deux formes n'est probablement qu'une corruption de l'autre.

CHANG-TCHÉOU, ville de l'empire chinois, dans la province de Fou-Kian, à 226 kilom. S.-O. de Fou-Tchéou-Fou, sur le détroit de Formose; grand port de commerce; industrie active. « Autre ville de la Chine, dans la province de Kiang-Sou, à 124 kilom. S.-E. de Nankin; 200,000 hab.

CHANG-TCHONG-HIEN, auteur dramatique chinois du siècle des Youén (1260-1368). Il a composé notamment : *Tan-pien-tho-so* ou le *Combat de Yu-tchi-king-te*, drame historique qui offre l'histoire de Li-chi-min et des derniers temps de la dynastie des Soui (617 à 627 après J.-C.). Le ton en est grave et pathétique, le style concis et plein de mouvement. On a encore de lui un drame mythologique : *Léou-y-tchouan-chu*, ou le *Roi des dragons*, comme le précédent, a été analysé par M. Bazin, dans le *Journal asiatique* de l'année 1851, avec d'autres monuments littéraires du siècle des Youén.

CHANGUION (Pierre), écrivain protestant français, né à Vassy en 1653, mort à Leyde en 1729. Chassé de France par la révocation de l'édit de Nantes, il a laissé un récit de sa fuite à travers les Ardennes, qui est du plus touchant intérêt, et que l'on peut, sans exagération, appliquer à presque tous les protestants; car, expulsés et jetés dans les aventures d'une fuite désespérée, ils passeront presque tous par les mêmes émotions, par les mêmes dangers. Quelques fragments du journal de Changuion nous font assister à ce drame émouvant. Il partit en 1686, et, grâce à un passeport qui spécifiait qu'il voyageait pour ses affaires, il arriva à Maëstricht; mais son vieux père était resté en France. Désirant l'avoir auprès de lui, il lui fit dire de se rendre à Torcy, près de Sedan, où il le rejoignit lui-même. Ils se mirent ensemble en chemin, pour passer la frontière. Des paysans, payés pour faire ce métier, flairèrent en eux des huguenots et les firent prisonniers. En attendant l'arrivée du maire chargé de vérifier les passeports, « mon père me dit, raconte Changuion, que si je pouvais me sauver, il fallait le faire absolument;... que pour lui il n'aurait pas tant à craindre, j'ai causé qu'il était déjà vieux, et que l'on ne pourrait rien lui faire. Il me fit changer mes souliers contre les siens, dans lesquels il avait fait mettre entre les semelles autant d'or qu'il y en avait pu entrer, et il me donna aussi une bourse où il y avait de l'or... Quand je fus environ à cinquante pas de là, je me détournai dans le taillis et je me couchai sur le ventre, étant dans une très-grande amertume d'avoir été obligé de quitter de cette manière mon père, qui n'était pas moins inquiet de son côté, ne sachant point ce que je pourrais être devenu. »

Le fugitif, après avoir passé la nuit dans les bois, vit, le lendemain, passer son père escorté par des paysans avec des armes et qui le reconduisaient à Sedan, pour avoir les dix écus par tête qui leur étaient promis pour ceux qu'ils pouvaient arrêter. Ayant alors perdu tout espoir de le délivrer, et sachant qu'une tentative dans ce but ne ferait qu'une victime de plus, Changuion songea à se mettre en sûreté.

Arrivé à Namur, après avoir essuyé d'épouvantables fatigues et couru d'affreux dangers, il écrivit à Sedan pour avoir des nouvelles de son père; il apprit, peu de temps après, que le vieillard avait été mis à la chaîne dirigée de Metz sur Marseille, et qu'il était mort à l'hôpital, après ce long et pénible voyage.

Changuion s'établit à La Haye avec sa sœur, qui ouvrit un pensionnat, où il devint lui-même professeur. Il mourut à Leyde à l'âge de soixante-seize ans. Sa biographie, écrite par lui-même dans les dernières années de sa vie, ne va pas au delà de 1690.

CHANGY (Pierre DE), écuyer, né à Dijon en 1482, mort dans la même ville en 1543. Il a laissé les ouvrages suivants : *Institution de la femme chrétienne, tant en son enfance que mariage et viduité; aussi l'office dudit mari* (Lyon, 1543, in-16); *Instruction chrétienne pour femmes et filles, mariées et à marier; De la paix et union qu'elles doivent moyenner et entretenir en mariage* (Poitiers, 1645, in-16); *Sommaire des singularités de Pline, extrait du xvie livre de sa naturelle histoire, mis en françois* (Lyon, 1536-1551). — Son fils, Jacques DE CHANGY, né à Dijon, a été quelquefois confondu avec lui; il n'a écrit que l'épître adressée à Mlle de Villesablou, sa sœur, à la suite de l'*Institution de la femme chrétienne*.

CHANI s. m. (cha-ni). Ichthyol. Nom vulgaire de plusieurs poissons appartenant à des familles différentes.

CHANIERS, bourg et commune de France (Charente-Inférieure), arrond. et à 7 kilom. S.-E. de Saintes; pop. aggl. 210 hab. — pop. tot. 2,566 hab. Fabriques de tuiles, de chaux, d'étoffes; distilleries.

CHANINAT s. m. (cha-ni-na). Patois. Terre forte, argileuse, noire ou rousse, impenétrable à l'humidité, et qui paraît propre à la culture du froment. Ce terme est particulier aux rivières de la Loire inférieure.

CHANK s. m. (chank). Moll. Genre de grandes coquilles univalves que l'on trouve dans les environs de Ceylan, et qui ont la forme d'une conque : On appelle CHANKS verts ceux que l'on pêche vivants, et CHANKS blancs les coquilles vides que la mer rejette après la mort de l'animal. Les femmes indoues portent autour de leurs doigts, de leurs bras et même de leur corps, des anneaux qui ne sont autre chose que des tronçons sciés dans la coquille des CHANKS.

CHANLAIRE (Pierre-Grégoire), géographe, né à Vassy en 1758, mort à Paris en 1817. Il était attaché au bureau topographique du cadastre. Ses principaux travaux sont : *Nouvel atlas de la France divisée par départements, arrondissements et cantons* (Paris, 1802); *Cartes physiques et politiques de la Suisse* (1798); *Description topographique et statistique de la France* (1810); *Atlas général de la France conformément au traité de Paris* (1818), etc.

CHANLATE ou **CHANLATTE** s. f. (chan-la-te — de champ et latte, c'est-à-dire latte mise de champ, de côté). Constr. Plancher taillé en biseau et placée à l'extrémité des chevrons d'un comble pour soutenir l'égout de la couverture.

— Eaux et for. Perche de chêne propre à faire des arrêts pour le barrage d'une rivière. — Pêch. Espèce d'échelle qui sert à suspendre les harengs que l'on veut saurer.

CHANNE s. m. (cha-ne). Econ. rur. Nom que l'on donne, dans le midi de la France, aux fleurs du vin ou pellicules blanches qui se forment à la surface du liquide, dans les tonneaux mis en perce. On écrit aussi CHANE.

— Ichthyol. Poisson des Indes, voisin de la perche.

CHANNEY (Jehan DE), typographe français du xvie siècle. Il fut surnommé l'*Elzévir d'Avignon*, parce qu'il imprima dans cette ville de belles éditions de plusieurs ouvrages.

CHANNING (William-Ellery), ecclésiastique et philosophe américain, un des chefs de la secte des unitaires, né à New-Port (Rhode-Island) en 1780, mort en 1842. Les leçons de sa mère, femme sincèrement pieuse, développèrent de bonne heure chez le jeune Channing la foi religieuse, et lorsque, à l'âge de douze ans, il fut envoyé au collège de New-London (Connecticut), sa vocation n'était déjà plus douteuse. Ses études furent brillantes, et son esprit se pénétra profondément des principes de la Révolution française. Entré dans les ordres à la fin de ses classes, il fut pendant dix-huit mois précepteur dans une famille de Richmond, en Virginie. En 1801, il fut appelé à Cambridge (Massachusetts), comme régent de l'université. Ce fut alors qu'il commença à prêcher, et ses instructions furent si goûtées, que deux congrégations se disputèrent l'honneur de se l'attacher. Il opta pour celle de Federal-Street (1803). Au moment où éclata le long différend entre les congrégationalistes libéraux et conservateurs, le docteur Channing, chef reconnu du parti libéral, fut obligé de s'engager dans

cette lutte religieuse. Nettement opposé au calvinisme et à la doctrine de la Trinité, il n'était pas plus partisan de l'unitarisme de Priestley. Il se plaça, en théologie, sur un terrain intermédiaire, et soutint avec enthousiasme les idées morales et progressives. Dans la période la plus violente de ce débat, la noblesse de son caractère lui attira l'estime et l'admiration de ses adversaires mêmes.

En 1814, il se maria, et peu après se livra à l'étude des philosophes allemands Kant, Schelling et Fichte, et du penseur anglais Wordsworth. A partir de cette époque, il prit une part plus active aux mouvements politiques et philanthropiques. Il prononça, le 15 juin 1814, un discours sur la chute de l'empereur Napoléon et la bonté avec laquelle Dieu avait délivré le monde chrétien du despotisme militaire. Il donna, dès l'origine, un appui efficace à Noah Worcester, le promoteur des idées de paix universelle aux États-Unis, et prépara la formation de sociétés pacifiques dans divers États de l'Union. Il donna également sa coopération à la cause de la tempérance, à celles de la réforme pénitentiaire, des missions et de la circulation de la Bible.

En 1822, Channing visita le continent européen, vit, en Angleterre, Wordsworth et Coleridge, et parcourut la France, la Suisse et l'Italie. À son retour, il reprit avec plus d'énergie que jamais son œuvre pastorale, jusqu'en 1824, où, ayant pris un coadjuteur, il put se livrer plus librement à ses travaux de littérature et de réforme. Sa *Critique du caractère et des œuvres de Milton*, ses deux articles sur la *Vie et le caractère de Bonaparte*, et son *Essai sur Fénelon*, publiés dans l'*Examineur chrétien*, de 1826 à 1829, furent fort remarqués, et le mirent en relation avec les plus éminents littérateurs d'Angleterre et d'Amérique. Mais c'est surtout dans les sujets relatifs à la philanthropie chrétienne et à la réforme sociale que son talent d'écrivain et de penseur se développa le plus à l'aise. Sans accepter d'une façon absolue la doctrine de non-résistance, il combattit la guerre, et en fit ressortir les crimes et les misères; en 1835 surtout, alors que les États-Unis se trouvaient menacés d'une rupture avec la France, et en 1839, où une guerre avec l'Angleterre était imminente. Le docteur Channing entra l'un des premiers dans le mouvement anties-clavagiste de 1831. Il se contenta tout d'abord de surexciter contre l'esclavage le sens moral, et ce ne fut qu'en 1837 qu'il reconnut la nécessité d'une action politique spéciale. Son ouvrage sur l'*Esclavage*, publié en 1841, eut un immense retentissement dans les deux mondes, et le dernier acte public de sa vie fut un discours qu'il prononça à Lenox (Massachusetts), le 1er août 1842, jour anniversaire de l'émancipation des nègres dans les Indes occidentales. Il mourut de la fièvre typhoïde, à Bennington (Vermont), le 2 octobre suivant.

Le docteur Channing peut être rangé dans la classe des philosophes poètes, et ses écrits, image fidèle de son caractère, portent l'empreinte d'une dignité qui n'a failli dans aucune circonstance, et des sentiments moraux les plus purs et les plus élevés. Moraliste plutôt que théologien, il invoqua plus souvent l'autorité de la conscience et de la raison que celle des textes et des traditions. Il a combattu l'intolérance dans toutes les sectes, calvinistes, arméniens, catholiques, anglicans, etc., rejeté les dogmes de la chute originelle, de la Trinité, de la grâce, et réduit en quelque sorte le christianisme à n'être qu'une philosophie morale. Ses écrits portent l'empreinte de son âme charitable et douce, de son caractère probe, vertueux et conciliant; mais ils manquent de profondeur et d'étendue, et les théologiens de toutes les communions peuvent lui reprocher de faire de la religion une doctrine purement humaine.

La plus complète édition de ses œuvres (6 vol. in-12) a été publiée à Boston en 1848. Il en a été fait une traduction allemande par MM. Sydow et Schulze (Berlin, 1850-1851). M. Edouard Laboulaye a fait connaître en France le docteur Channing, d'abord par une excellente notice publiée par le *Journal des Débats* en 1852, puis par une édition des *Œuvres sociales de W.-E. Channing, précédées d'une introduction*. Enfin, en 1857, une dame anglaise, restée anonyme, a publié en français un livre basé sur les mémoires du docteur, et intitulé : *Channing, sa vie et ses œuvres, avec une préface de M. Charles de Remusat* (Paris, Didier).

CHANNING (Walter), médecin américain, frère du précédent, né à New-Port (Rhode-Island), en 1786. Il prit son diplôme de docteur à l'université de Pensylvanie. Il est actuellement professeur d'obstétrique et de médecine légale à l'université de Cambridge (États-Unis). Ses écrits pathologiques et autres sont nombreux, ainsi que ses essais, discours, etc. On doit citer particulièrement : une *Adresse pour l'assurance contre le paupérisme* (1843); un *Traité sur l'éthérisation dans les accouchements*, appuyé sur 581 cas; des *Souvenirs d'un praticien en voyage* (1851), et les *Vacances d'un médecin, ou Un Été en Europe* (1856). — William-Ellery CHANNING, fils du précédent, né vers 1815, s'est fait connaître par plusieurs recueils de poésies et par un livre d'esthétique, sous forme de dialogue, intitulé : *Conversations à Rome entre un artiste, un catholique et un critique* (Boston, 1847).

CHANNING (William-Henry), écrivain amé-

ricain, neveu du philosophe W.-E. Channing, né vers 1810, dans le Massachusetts. Il fut reçu docteur en théologie à Cambridge (États-Unis), en 1833. Il publia pendant deux ans un journal hebdomadaire, le *Présent*, organe d'une congrégation libre. Il est actuellement ministre d'une Église unitairienne à Liverpool. Le révérend Channing est renommé pour son grand talent d'improvisateur. Il a traduit le *Cours de morale* de Jouffroy (1840), et mis la main aux *Mémoires* publiés sur Marguerite Fuller. On lui doit les *Mémoires du révérend James Perkins, de Cincinnati*. Mais son travail le plus important en ce genre, et qui intéresse tous les amis de la pensée et de la dignité humaine, ce sont les *Mémoires de William-Ellery Channing, avec des extraits de sa correspondance et de ses manuscrits* (Boston, 1848, 3 vol.).

CHANOINE s. m. (cha-noi-ne — lat. *canonicus*; du gr. *kanôn*, règle. V. l'art. encycl.). Clerc à bénéfice attaché à une église, et dont la principale fonction consiste dans la récitation de l'office public :

Ses chanoines vermeils et brillants de santé
S'engraissaient d'une longue et sainte oisiveté.

BOILEAU.

Moi-même ai vu, sous l'habit d'un chanoine,
Un homme sage et, qui plus est, savant.

SALLETIN.

J'ai maints chapitres vus
Qui pour néant se sont ainsi tenus,
Chapitres non de rats, mais chapitres de moines,
Voire chapitres de chanoines.

LA FONTAINE.

« Aujourd'hui, en France, depuis la suppression des bénéfices, Prêtre attaché à une église cathédrale ou collégiale, pour réciter l'office public, et faisant partie du chapitre ou conseil de l'évêque.

— Par plaisant. Personne qui a de l'embonpoint, une figure, un teint frais et vermeil : Avec ses bonnes grosses joues, si fraîches, si roses, son air de santé et de bonne humeur. — *Qui, je me souviens, vous l'aviez surnommé le petit CHANOINE.* (Bayard et Dumanoir.)

— Argot. Rentier. *« Chanoine de Monte-à-Regret, »* Condamné à mort.

— Loc. fam. *Mener une vie de chanoine*, Mener une vie douce, tranquille, exempte de fatigue, comme est celle des chanoines. *« Avoir une mine de chanoine, »* Avoir un teint fleuri, une figure pleine et qui respire le bien-être et la santé.

— Hist. ecclés. *Chanoine ad effectum*, Chanoine nommé sans prébende, pour qu'il puisse posséder une dignité dans le chapitre. *« Chanoine ad succurrendum, »* Celui qu'on faisait chanoine à l'article de la mort, pour qu'il eût part aux prières du chapitre. *« Chanoine capitulant, »* Celui qui a voix au chapitre. *« Chanoine cardinal, »* Chanoine attaché à une église. *« Chanoine damoiseau, »* Jeune chanoine qui, n'ayant pas encore reçu les ordres, n'avait pas voix au chapitre. *« Chanoine expectant, »* Celui qui n'avait que le titre et la dignité de chanoine, sans prébende. *« Chanoine forain, »* Celui qui fait desservir sa chanoine par un vicairé à ses gages. *« Chanoine d'honneur, »* Titre qu'un évêque confère quelquefois à un autre évêque. *« Chanoine honoraire, »* Prêtre qui a le titre et les insignes des chanoines, mais qui n'en remplit pas les fonctions et n'en touche pas les émoluments. *« Chanoine jubilaire ou publié, »* Celui qui jouit d'une prébende depuis cinquante ans. *« Chanoine laïque ou séculier, »* Laïque admis par honneur dans un chapitre : *Les rois de France étaient CHANOINES LAIQUES de plusieurs églises. « Chanoine mansionnaire ou résident, »* Celui qui desservait sa chanoine. *« Chanoine mitre, »* Celui qui, par privilège spécial, pouvait porter la mitre, insigne ordinaire des évêques. *« Chanoines réguliers, »* Chanoines qui faisaient des vœux de religion et vivaient en communauté : *Les CHANOINES RÉGULIERS de Sainte-Geneviève. Les CHANOINES RÉGULIERS furent institués dans les conciles de Rome de 1059 et de 1063. (Chéruel.) « Chanoines de Saint-Augustin, »* Ordre religieux de moines que l'on appelle aussi *Ermites de Saint-Augustin*, ou simplement *Augustins. « Chanoines de Saint-Denis, »* Chanoines-évêques, qui furent primitivement institués pour le service des sépultures de Saint-Denis, et qui sont généralement des prélats retraités ou s'étant démis de leurs fonctions actives. *« Chanoine tertiaire, »* Celui qui ne touche que le tiers des revenus d'un canonicate.

— Encycl. On fait généralement dériver le mot *chanoine* du gr. *kanonikos*, qui signifie régulier, et qui est dérivé lui-même de *kanôn*, règle, parce que tous les chanoines, dans leur première institution, étaient réguliers, c'est-à-dire observaient la règle et menaient la vie commune. On a donné une autre origine à ce mot : on a prétendu qu'il vient du mot latin *canon*, qui signifie pension, et que le nom de *chanoine* leur a été donné à raison du canon ou de la pension qui était assignée à ceux qui assistaient aux offices divins, ou qui servaient autrement l'Église. Le père Thomassin est de cet avis, et Fleury ajoute que ce nom était appliqué particulièrement aux clercs qui vivaient en commun avec leur évêque.

Quoi qu'il en soit, le droit spirituel conféré aux chanoines par leur élection consiste surtout dans la faculté d'avoir une stalle au chœur, et voix au chapitre.

Le nom de *chanoine* fut donné, dès le ive siècle, à des cénobites qui vivaient sous des règles communes; mais, plus tard, les clercs en général, quelle que fût leur manière de vivre, adoptèrent cette dénomination, qui s'appliqua cependant plus spécialement à ceux qui vivaient en communauté, comme ceux de Saint-Augustin. En 640, les chanoines de Rome avaient trois chefs : l'archiprêtre, ou chef des prêtres; l'archidiaque, ou chef des diacres, et le primice ou chef des clercs inférieurs; ces titres, du reste, existent encore dans beaucoup de chapitres.

Néanmoins, le titre de *chanoine* ne fut guère adopté que sous le règne de Pépin et sous celui de Charlemagne, époque où les clercs embrassèrent la vie commune. Il y en eut alors, non-seulement dans les églises cathédrales, mais encore dans les communautés, où ils vivaient sous un abbé; car jusqu'alors le clergé de la ville épiscopale ne vivait pas en communauté; on faisait une masse des revenus de l'Église, et l'on en distribuait à chacun suivant son ordre ou son travail.

Du viie au xie siècle, les chanoines menèrent une vie commune, sous une règle que saint Chrodogand avait tirée de celle de Saint-Benoît. D'après cette règle, les chanoines devaient loger dans un cloître exactement fermé, et coucher dans des dortoirs communs. L'entrée de ce cloître était interdite aux femmes et aux laïques; le service était fait par des domestiques clercs. Les chanoines pouvaient sortir le jour; mais ils devaient se rendre tous les soirs à l'église, pour y chanter complies, après lesquelles ils gardaient un silence rigoureux jusqu'au lendemain après prime. Ils se levaient toutes les nuits à deux heures, pour dire matines. Depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte, ils faisaient deux repas, où ils mangeaient de la viande, excepté le vendredi. Depuis la Pentecôte jusqu'à la Saint-Jean, l'usage de la viande leur était interdit, ainsi que pendant l'avent et le carême. Durant tout le carême, ils devaient rester à jeun jusqu'à vêpres, et il leur était interdit de manger hors du cloître. Ils prenaient leurs repas dans un réfectoire commun, et tous, chacun à leur tour, faisaient la cuisine, excepté l'archidiaque et quelques autres dignitaires. Cette vie entièrement monastique était loin de cette existence facile qui devait plus tard attirer maint quolibet aux chanoines, et faire passer en proverbe leurs habitudes de mollesse et d'oisiveté. Beaucoup de chapitres essayèrent maintes fois de s'y soustraire; mais ils éprouvèrent de la part des papes une vive résistance. Enfin les moeurs furent plus fortes que les conciles, le relâchement l'emporta aussi bien dans les chapitres que dans les couvents. Vers l'an 1200, la vie commune fut abandonnée presque partout, et l'on autorisa le partage des prébendes entre les chanoines.

Dans l'origine, le vêtement des chanoines était le même que celui des moines cloîtrés. L'aumusse les couvrait de la tête aux pieds; c'était un sarrau d'étoffe grossière ou de peu commune. Bientôt ils trouvèrent plus commode de la porter sur le bras, et elle ne tarda pas à se transformer en une longue bande de peloteaux de laine parsemée d'hermine. D'abord commensaux des évêques, les chanoines devinrent bientôt leur conseil obligé, et plus tard leurs rivaux. On les vit, en effet, dans les querelles des prélats de France avec les papes, se faire les auxiliaires des prétentions du saint-siège. Les pragmatiques sanctions de Charles VI et de Louis IX ayant rendu aux chapitres le droit d'élire les évêques concurremment avec les magistrats, les chapitres restèrent seuls maîtres des élections, et devinrent tout à fait indépendants. Ils formèrent une classe à part dans le clergé. Dans la plupart des chapitres, à Lyon, à Strasbourg, etc., etc., on ne pouvait être reçu sans avoir fait preuve de noblesse. Les chanoines de Lyon, qui s'intitulaient comtes, devaient faire preuve de quatre quartiers de noblesse paternelle et maternelle. Aussi prétendaient-ils que de bons gentilshommes comme eux n'étaient pas obligés de se mettre à genoux à l'élévation de l'hostie. La faculté de la Sorbonne ayant condamné cette prétention, ils se pourvurent au conseil contre la Sorbonne, qui n'avait aucune autorité sur eux, et le conseil cassa la censure de la Sorbonne.

La réception d'un nouveau chanoine obligeait celui-ci à un don considérable fait à l'évêque ou au chapitre, et était parfois accompagnée de cérémonies rappelant le paganisme. Du Cange cite de ce dernier cas un exemple qu'il a tiré du cérémonial usité dans l'église de Thérouanne. On y lit qu'après que le doyen a jeté de l'eau bénite sur le nouveau chanoine, et que celui-ci a été admis au baiser de paix, on ouvre au hasard le livre des Évangiles, et qu'on écrit les paroles qui s'y présentent les premières, pour conserver mémoire de sa réception. Cet usage existait également dans la cathédrale de Boulogne, où il s'est conservé jusqu'au milieu du siècle dernier. L'évêque fit des efforts inutiles pour y mettre fin, non-seulement parce qu'il y voyait quelque chose de superstitieux, mais encore parce que le hasard amenait parfois des textes qui attestaient au nom du récipiendaire une marque de ridicule. Fort de ses anciens privilèges, le chapitre résista à cette prétention de l'évêque, et continua cette pratique.

De tout temps, l'Église a repoussé de son sein les hommes qui n'étaient pas complets; les castrats n'ont jamais pu être admis à re-

cevoir les ordres sacrés. Les *chanoines* étaient plus difficiles encore, et ne voulaient admettre parmi eux que de beaux hommes, témoin l'aventure suivante racontée par Gayot de Pitaval, dans ses *Causés célèbres* : « Un canoncat de l'église de Verdun étant vacant, le *chanoine* semainier nomma le sieur Duret, son neveu. Lorsque ce dernier fut présenté au chapitre, il alarma tous les *chanoines* : il était petit et avait une jambe torse. Les *chanoines* furent si choqués de sa figure, qu'en plein chapitre ils l'appelèrent un homme scandaleux, et écrivirent à l'archevêque de Paris et à l'évêque de Verdun, pour être autorisés à ne point recevoir un homme dont la présence les eût déshonorés. Mais un arrêt du grand conseil les rappela à des sentiments plus chrétiens, valida l'élection de Duret et condamna le chapitre aux dépens. »

Les *chanoines* pouvaient s'absenter trois mois par an, et en outre six ans entiers : deux ans pour voyager, deux ans pour cause de dévotion, deux ans pour étudier. Ils trouvaient pourtant que leurs vacances n'étaient pas assez longues et brillaient souvent par leur absence aux offices divins. Afin d'obtenir plus de régularité de leur part, on fut obligé de convertir en distributions quotidiennes une partie des revenus de l'église affectés à leur entretien. Pour être réputés présents dans la journée, et avoir part à ces distributions faites pour chaque jour, ils devaient assister au moins aux trois grandes heures canoniques, matines, la messe et vêpres. Un *chanoine* pointeur était préposé pour marquer les absents, ou ceux qui arrivaient après l'office commencé, et les excluait des distributions. Une des plus anciennes distributions en ce genre s'appelait l'*obit salé*. Chaque année, on célébrait un service anniversaire de la mort de Louis XI, et tout *chanoine* qui y assistait avait droit à deux minots de sel. Ce jour-là, le chœur était plus rempli que le reste de l'année, et les malades eux-mêmes s'y faisaient porter; on appelait le service de Louis XI l'*obit salé*. Nos aïeux, d'ailleurs, usaient parfois d'un attrait de ce genre pour attirer les assistants aux offices religieux, et Sauval raconte que les marchands de vin, ayant fondé un anniversaire à l'église Saint-Gervais, ne trouveront pas de meilleur moyen pour y attirer les échevins et les magistrats que de faire distribuer à ceux qui y assistaient des épices, des confitures et du sucre; ce qui l'avait fait nommer l'*obit sucré*, par opposition à l'*obit salé*.

Les *chanoines* avaient jadis une importance extrême, soit par les prébendes dont jouissaient ceux qui en étaient revêtus, soit par l'influence qu'elles donnaient; aussi comptait-on de nombreux variétés parmi les *chanoines*. D'abord les *chanoines expectants*, qui attendaient une prébende vacante que le pape leur avait promise. Pareille nomination était un abus de la cour de Rome, auquel l'Eglise gallicane s'était toujours opposée, et l'anecdote suivante nous donnera une idée de la vivacité qu'elle mettait parfois dans ses protestations : « Vers 1245, dit Mathieu Paris, le seigneur pape (Innocent IV) ayant voulu introduire quelques étrangers, ses parents ou ses alliés, dans certaines prébendes vacantes de l'église de Lyon, sans consulter le chapitre, les *chanoines* de Lyon lui résistèrent en face et lui affirmèrent avec serment que, si de telles gens parvenaient à Lyon, ni l'archevêque ni ses *chanoines* ne pourraient empêcher qu'on ne les noyât dans le Rhône. Le pape n'écoula pas ces sages conseils, et deux bénéficiers envoyés par lui eurent le sort qu'on leur avait prédit, sans que personne songeât même à les venger, tant l'irritation était grande contre la cour de Rome et son avidité sans bornes. »

Les *chanoines capitulants* avaient voix dans l'assemblée du chapitre. Les *chanoines cardinaux* étaient attachés à une certaine église, comme les prêtres l'étaient à une certaine paroisse. Les *chanoines domoiaux* étaient appelés ainsi parce qu'ils n'étaient pas encore dans les ordres. Les *chanoines forains* ne desservaient pas en personne la chanoinie dont ils étaient pourvus, et dans laquelle ils se faisaient remplacer par un vicaire, qui ne touchait qu'une partie du traitement, l'autre restant au titulaire. Les *chanoines héréditaires* étaient des laïques auxquels quelques églises avaient déferé le titre et les honneurs de *chanoine* honoraire, transmissibles à leurs descendants. Ce titre, accordé en reconnaissance de quelque bienfait, ne se donnait ordinairement qu'à des seigneurs ou à des princes. L'empereur d'Allemagne était de droit *chanoine* de Saint-Pierre de Rome. De nos jours encore, les souverains sont *chanoines* de Saint-Jean de Latran. En France, le roi était premier *chanoine* honoraire héréditaire de Saint-Hilaire de Poitiers, de Saint-Julien du Mans, de Saint-Martin de Tours, d'Angers, de Lyon et de Châlons. Lorsqu'il faisait son entrée dans ces églises, on lui présentait l'aumusse et le surplis, privilège dont, à part le pieux roi Robert, peu de souverains ont profité. Parmi les seigneurs *chanoines* héréditaires, il faut citer les ducs de Berry, *chanoines* de Saint-Jean de Latran; Just, baron de Tournon, *chanoine* de Saint-Just de Lyon; le comte de Chastelux, premier *chanoine* héréditaire de l'église cathédrale d'Auxerre; le seigneur de Chailly, près de Fontainebleau, à qui les *chanoines* de Melun s'obligèrent à donner, toutes et quantes fois qu'il seroit en la ville de Melun, la distribution de pain telle et semblable,

comme à l'un des *chanoines* de cette église, à toujours et perpétuellement.

Les *chanoines* honoraires étaient des *chanoines* retirés après un long exercice; c'était aussi un titre d'honneur qu'on donnait aux ecclésiastiques ou même aux laïques distingués par leur naissance, leur rang ou leur piété. Cette dénomination existe encore aujourd'hui, mais elle ne se donne plus qu'à des prêtres. Les *chanoines* jubilaires étaient ceux qui desservaient leur prébende depuis cinquante ans; ils jouissaient du privilège d'être toujours réputés présents, et par conséquent d'avoir toujours part aux distributions journalières. Il y avait aussi les *chanoines* laïques et mariés. On voyait à Tirmont une église collégiale qui devait être desservie uniquement par des *chanoines* mariés; ces *chanoines* portaient l'habit ecclésiastique, mais n'étaient point engagés dans les ordres. Les *chanoines* mitrés, par une concession des papes, avaient le droit de porter la mitre, comme les *chanoines* comtes de Lyon et ceux de Mâcon. Enfin les *chanoines* tournaient ou semainiers étaient des *chanoines* désignés à tour de rôle pour présenter les ecclésiastiques propres à remplir les bénéfices qui venaient à vaquer pendant la semaine ou le mois. Les *chanoines* étaient propriétaires et même seigneurs féodaux, et l'on se souvient de cette exclamation ingénue d'un *chanoine* de Notre-Dame : « Dieu soit loué, et mes boutiques aussi ! » Malheureusement, ils n'avaient pas toujours, dans leurs relations avec leurs locataires ou leurs serviteurs, la bienveillance qu'avait dû leur inspirer leur caractère. « Le chapitre de Paris, dit l'historien de saint Louis, avait fait mettre en prison tous les habitants de Châtenai et de quelques autres endroits, pour diverses choses qu'on leur imputait et qui étaient interdites aux serfs, car c'était alors la condition du peuple et surtout des habitants des campagnes. On les vendait avec les terres, comme une dépendance qui en faisait partie. Une foule de ces malheureux languissait donc dans les prisons du chapitre, où, manquant même du nécessaire pour la vie, ils étaient en danger de mourir de faim. Blanche, touchée de compassion aux plaintes qu'elle en reçut, envoya demander qu'à sa considération on voulût bien les relâcher sous caution, assurant qu'elle s'informerait des choses et ferait de tout forte justice. Mais le chapitre, après avoir répondu que personne n'avait rien à voir sur ses sujets, qu'il pouvait les faire mourir si bon lui semblait, envoya encore prendre les femmes et les enfants qu'il avait d'abord épargnés; puis, furieux de les voir honorés d'une telle protection, il les traita de telle sorte qu'un grand nombre de ces malheureux moururent, soit par la faim, soit par l'inconvenance qu'ils souffraient du chaud dans un lieu à peine capable de les contenir. Blanche, transportée d'indignation contre une action qui ne montrait pas moins d'insolence que d'inhumanité, se transporta avec main-forte à la prison du chapitre, dont elle ordonna qu'on enfonçât les portes; et, comme il se pouvait faire qu'on hésitât dans la crainte des censures ecclésiastiques, si redoutées en ce temps-là, elle y donna le premier coup d'un bâton qu'elle avait à la main. Celui-là fut si bien secondé, qu'en un instant la porte s'en alla par terre, et l'on vit sortir une foule d'hommes, de femmes et d'enfants, avec des visages pâles, qui, se jetant à ses pieds, la supplièrent de les prendre sous sa protection, sans quoi la grâce qu'elle leur faisait leur coûterait bien cher. Elle le fit en effet, et si bien, qu'après avoir obligé le chapitre à rendre ce qu'il devait à l'autorité dont elle était le dépositaire, elle l'obligea même d'affranchir ces habitants pour une certaine somme par an. »

Les *chanoines* de Saint-Pierre de Rome n'avaient montré ni plus de clémence ni plus d'humanité. Un chevalier leur ayant, à la suite d'un vœu, envoyé un autre chevalier qu'il avait pris, avec ses armes, son cheval et toute sa dépouille, ce prisonnier resta tout le reste de sa vie captif, sans jamais pouvoir sortir de l'église. On le sait, d'ailleurs, les chapitres et les abbayes furent les derniers à affranchir leurs serfs, et ils ne s'y résignèrent que lorsque l'opinion publique les y eut contraints. Aujourd'hui, il n'existe plus en France que les *chanoines* des cathédrales métropolitaines ou diocésaines, et les *chanoines* du chapitre de Saint-Denis, dont nous allons dire un mot.

Dans l'origine, on éleva une petite chapelle dans le champ où avaient été ensevelis les corps de saint Denis, de saint Eleuthère et de saint Rustique. Sainte Geneviève y fit construire une église que Dagobert enrichit beaucoup, et qui renfermait dans un caveau les tombeaux des rois et des princes de France. Cette église fut dévastée à l'époque de la Révolution. Rendue au culte sous l'empire (décret du 20 février 1806), elle fut depuis desservie par un chapitre composé de deux ordres de *chanoines*. Ce chapitre a été institué canoniquement par une bulle du pape du 31 mai 1857, suivie d'un décret du 18 décembre 1858. Aux termes de ce décret, l'église de Saint-Denis est consacrée à la sépulture des empereurs, et sera desservie par deux ordres de *chanoines*, les *chanoines évêques* et les *chanoines prêtres* : les premiers, au nombre de douze, outre le primicier, et les seconds au nombre de vingt-quatre. Le grand aumônier est chef du chapitre. Le traitement des *chanoines* évêques est de dix mille francs, celui des *chanoines* prêtres de quatre mille francs.

Quant aux autres chapitres, ils se composent de seize *chanoines* à Paris; de neuf dans chaque métropole, et de huit dans chaque cathédrale. Leurs obligations consistent en trois choses : résider dans le lieu où est située leur église; assister à l'office canonial, et enfin se trouver aux assemblées capitulaires.

Les *chanoines* honoraires, qui sont choisis parmi les prêtres du diocèse ou même de diocèses étrangers, et distingués par leur mérite ou leurs vertus, ne sont point soumis à ces obligations.

CHANOINERIE s. f. (cha-noi-ne-ri — rad. *chanoine*). Néol. Corps des *chanoines*; tout ce qui a rapport aux *chanoines* : Au diable la CHANOINERIE ! (V. Hugo.)

CHANOINIE s. f. (cha-noi-ni — rad. *chanoine*). Bénéfice ou titre de *chanoine*, canonial : Posséder une CHANOINIE. Conférer une CHANOINIE.

CHANOINESSE s. f. (cha-noi-nè-se — rad. *chanoine*). Femme qui possède une prébende dans un chapitre de filles : CHANOINESSE de Maubert, de Remiremont. CHANOINESSES nobles. Chapitre de CHANOINESSES. Les maisons des CHANOINESSES, bâties sur un plan uniforme, et groupées autour de la chapelle du chapitre, étaient des espèces de cloîtres libres, rangés à côté les uns des autres, mais dont la porte restait à demi ouverte au monde. (Lamart.) Plusieurs chapitres de femmes, entre autres celui de Remiremont, étaient nobles et exigeaient des CHANOINESSES plusieurs quartiers de noblesse. (Chéruel.) Il Nom donné plus anciennement à des femmes qui, sans faire de vœux, se réunissaient en communauté, vivaient sous une règle et récitaient l'office comme les *chanoines*.

— Hist. ecclés. *Chanoinesses* de Saint-Augustin. Ordre religieux de femmes qui suivent la règle de Saint-Augustin : Les CHANOINESSES de Saint-Augustin portent le surplis et l'aumusse; elles s'appellent mesdames.

— Argot. Rentière.

— Encycl. Il y avait chez les *chanoinesses* deux ordres bien distincts : les *chanoinesses* régulières et les *chanoinesses* séculières. Les premières étaient de vraies religieuses, vivant sous la règle de Saint-Augustin. Le père Thomassin attribue à l'établissement des maisons de *chanoinesses* la même date qu'à celle des *chanoines* réguliers : il en est fait mention à la fin du VIII^e siècle. Leurs différentes règles s'accordaient à prescrire la vie commune et la récitation du bréviaire. Elles s'occupaient d'ailleurs à instruire et à élever de jeunes filles, à faire des ouvrages de broderie pour les ornements sacerdotaux, à orner des livres d'Eglise, etc.

Parmi les *chanoinesses* régulières, on comptait autrefois, en France : celles de Saint-Etienne de Reims, de Notre-Dame de la Victoire à Picpus; celles de l'ordre du Saint-Sépulchre, les *chanoinesses* prémontrées et les *chanoinesses* hospitalières.

Les *chanoinesses* séculières n'avaient guère de la vie monastique que l'habit, la vie en commun et les offices religieux. Aucun vœu ne les liait à leur couvent, dont elles pouvaient sortir dès qu'elles le voulaient, pour rentrer dans le monde et se marier; elles se divisaient, dans chaque maison, en trois catégories distinctes : les dignitaires, les *chanoinesses* et les nièces. Ces dernières étaient les postulantes, qui attendaient qu'une place fût vacante pour la prendre. Elles étaient adoptées par les *chanoinesses*, qui leur laissaient leur prébende, soit à leur mort, soit lorsqu'elles se retiraient du chapitre. La claustration n'existait pas non plus pour les nièces, puisqu'il leur était permis de recevoir les visites de tous ceux qui venaient les voir. Elles pouvaient même s'absenter à volonté; elles n'étaient tenues qu'à une résidence de trois mois, au lieu que la durée de la résidence était de six mois pour les *chanoinesses*, et de sept mois pour les dignitaires. Elles passaient le reste de l'année soit dans leur famille, soit en voyage. Elles avaient chacune leur servante, et jouissaient, non-seulement de la dot qu'elles apportaient, mais encore du revenu attaché à chacune des places de *chanoinesse*.

La noblesse était la condition indispensable pour entrer dans un chapitre de *chanoinesses* et jouir des avantages qui y étaient attachés. Une roturière pouvait prendre le voile, entrer dans un couvent, et elle était riche, mais non devenir *chanoinesse*.

Il y avait une hiérarchie bien marquée entre les divers chapitres de *chanoinesses*. Les uns étaient réservés aux seules princesses et filles de rois; dans d'autres, il fallait une noblesse dont l'origine se perdait dans la nuit des temps; de plus accessibles ne demandaient que trente-deux ou même seize quartiers de noblesse; les plus faciles enfin se contentaient d'une noblesse de trois générations, pourvu qu'elle fût affirmée sous serment par sept personnes nobles; et si nombreux étaient en cela les abus, que le pape Honorius IV abolit cette preuve comme donnant lieu à trop de parjures.

La ferveur religieuse était pour peu de chose dans la fondation et surtout dans la multiplication des chapitres en France et principalement en Allemagne, où, plus que partout ailleurs, abondaient la noblesse. Les mœurs du temps avaient puissamment contribué à ces fondations en condamnant presque toutes

les filles nobles à la vie religieuse, pour laisser la fortune à l'aîné de la famille. A cette époque, comme de nos jours, les mariages d'amour étaient rares; ces beaux seigneurs, ces preux chevaliers, tant vantés par les romans, se souciaient médiocrement d'une fille sans dot. De leur côté, les nobles demoiselles redoutaient les mésalliances plus que le couvent, et beaucoup d'entre elles pensaient comme Marie-Thérèse, qui, interrogée si elle n'avait distingué personne à la cour de son père, répondit : « Il n'y avait pas de rois ! »

En France, le chapitre le plus célèbre fut celui de Remiremont, dont plusieurs princesses de Lorraine furent abbeses. La place d'abbesse, comme celle d'évêque, était un privilège accordé à la naissance. La plupart de celles qui ont occupé ce rang y étaient destinées et nommées dès leur enfance; il arriva souvent aux chapitres d'avoir à leur tête des abbeses d'un ou de deux ans, et cette minorité était souvent préférable à l'administration effective de ces nobles filles, toujours orgueilleuses, souvent mondaines. Les abbeses de Remiremont étaient à la fois suzeraines spirituelles et temporelles; quand elles sortaient, on portait une épée nue devant elles; les villages placés sous leur dépendance leur payaient toutes sortes de redevances ridicules : le lundi de la Pentecôte, par exemple, on devait leur apporter un seau plein de neige, ou le remplacer par un grand taureau blanc.

Comme tous les autres couvents et congrégations de femmes, les chapitres de *chanoinesses* ont donné beaucoup d'embaras aux papes et à ceux qui ont été chargés de les administrer. Il ne s'agissait pas seulement de concilier des femmes entre elles — chose qui a toujours passé pour difficile, — il fallait encore satisfaire à l'insatiable amour-propre du rang et de la naissance. Une princesse allemande ne voulut jamais prendre le voile et prononcer des vœux d'humilité qu'entre les mains d'un cardinal envoyé tout exprès de Rome à son intention. Un simple fait prouvera combien était grande la difficulté de régler les congrégations de femmes. Ignace de Loyola, étant tombé malade à Barcelone, fut recueilli et soigné par une veuve. Quand, plus tard, celle-ci apprit qu'il venait de fonder l'ordre des jésuites, elle se réunir à deux de ses compagnes et fonda l'ordre des *jésuitesses*, qu'ignace approuva et dirigea même durant quelque temps. Mais bientôt il fut obligé de solliciter du pape la suppression des *jésuitesses*, ces trois religieuses lui donnant à elles seules plus d'embaras que tout le reste de la Société, devenue déjà très-considérable. Le pape y consentit de grand cœur. Quant aux mœurs des *chanoinesses*, elles n'étaient ni meilleures ni pires que celles des autres couvents. La facilité qu'elles avaient de recevoir qui bon leur semblait, de sortir à leur guise, favorisait singulièrement les intrigues, et laissait souvent la nature violente reprendre ses droits. Sous Louis XIV, on vit une princesse de Salms, abbesse de Remiremont, s'adresser au roi pour mettre fin aux débordements de ses *chanoinesses*.

Depuis 1789, les couvents de *chanoinesses* n'existent plus en France, et en 1865 s'est éteinte la dernière représentante de cet ordre, la marquise de Vieuvignes, *chanoinesse* du chapitre de Salles, en Beaujolais. Ces chapitres existent encore en Italie et surtout en Allemagne, où il n'est pas rare de rencontrer quelque jolie *chanoinesse* sous son manteau bordé d'hermine et son voile de dentelles noires.

Dans l'Eglise orientale, on appelait *chanoinesses* des femmes qui assistaient aux cérémonies funèbres, y chantaient des psaumes pour le repos de l'âme des défunts, et s'occupaient de la sépulture des morts. Il en reste encore en certains lieux.

— *Chanoinesses du Saint-Sépulchre*. Cette communauté religieuse de l'ordre du Saint-Sépulchre vint se fixer à Paris en 1632. Une dame dévote, du nom de Planci, jugea à propos d'attirer cinq religieuses de cet ordre établies à Charleville, et de les installer dans un couvent de la rue Neuve-de-Bellechasse. L'autorité ecclésiastique s'opposa longtemps à l'établissement de cette maison, et ces *chanoinesses* ne parvinrent que difficilement à triompher des obstacles qu'on leur suscitait. Ce ne fut qu'en 1635 que l'autorisation légale leur fut accordée. Les registres du parlement de Paris nous fournissent la preuve qu'il y avait de sérieuses raisons de suspecter les bonnes intentions de ces religieuses. Un sieur de Meigneux se rendit, en juillet 1642, dans le couvent en compagnie de plusieurs amis. Ils y commirent des excès qui demandaient une sévère répression. Quelle sorte d'excès? Le jugement reste muet là-dessus. Toujours est-il que le parlement fit défense audit sieur de Meigneux d'aller audit monastère, à peine de la vie; enjoignit à la prieure de faire fermer la porte du couvent, et d'empêcher qu'il soit usé d'aucune violence en contravention audit arrêt, de garder soigneusement la dame de Nérestan, étant en ladite maison, ni de permettre qu'elle en sorte. Cette communauté fut supprimée en 1790.

Chanoinesses et Bernardines, pièce satirique de Jean de Condé (XIII^e siècle), et qui montre les étranges libertés de plume dont on jouissait à cette époque. L'auteur s'y moque

avec beaucoup de finesse de la vie des chanoinesses et de leurs prétentions nobiliaires. « Une nuit de mai, dit-il, que je m'étois couché le cœur joyeux et l'esprit échauffé des plaisirs d'amour, j'eus un rêve et me crus transporté sous un pin touffu, au milieu d'une grande forêt. On entendait des milliers d'oiseaux, mais soudain arriva un perroquet qui leur imposa silence; il étoit le messager de Vénus, et venait annoncer que, dès le lendemain, au point du jour, la déesse reine tiendrait en cet endroit une cour de justice. A cette nouvelle, la joie éclata de toutes parts, et un trône fut dressé pour la souveraine d'amour. Le soleil étoit à peine levé qu'elle parut, suivie d'une cour nombreuse. La terre, sous ses pas, se couvrit de fleurs; des fontaines couloient autour d'elle et les arbres voisins s'avancèrent comme pour la couronner de leur feuillage. Elle s'assit : ceux qui venaient implorer sa justice, qui avoient à se plaindre d'amour, s'approchèrent humblement au pied de son trône. La première fut une chanoinesse, que plusieurs chevaliers et gentilshommes, tout fiers de sa connaissance, venoient d'amener là avec quelques-unes de ses compagnes. Sa robe, propre et plissée avec grâce, étoit couverte d'un surplis de fin lin, blanc comme la neige, quoiqu'il parût cependant avoir été un peu chiffonné dans la route. Elle parla ainsi : « Reine, daignez nous écouter, et recevez avec bonté les plaintes de vos sujettes fidèles, qui, jusqu'ici, ardentes pour votre service, promettent encore à vos pieds d'avoir toujours le même zèle. Longtemps tout ce qui étoit noble s'est fait une gloire de nous aimer; rien ne lui coûtoit pour avoir cet honneur; aujourd'hui, les nonnes grises viennent nous enlever nos amis. Comme elles sont faciles et complaisantes, n'exigeant ni soins ni longs services, on a quelquefois la bassesse de nous les préférer. Nous vous demandons justice, grande reine; punissez leur insolence. Que désormais elles ne puissent prétendre à ceux qui sont faits pour nous, et pour qui seules nous sommes faites. » Vénus promit d'avoir égard à leur prière. Cependant, avant de condamner les bernardines, elle crut devoir les entendre aussi, et leur permit de se justifier. L'une d'elles alors s'avança, et, avec une grâce, une douceur charmante, prononça ce discours : « Reine aimable et puissante, au service de qui nous sommes vouées pour la vie, je viens d'entendre les reproches de nos ennemies; mais qu'oi ! la nature ne nous a-t-elle donc pas aussi formées pour aimer ? N'en est-il point parmi nous d'aussi belles, d'aussi jeunes, d'aussi savoureuses qu'elles ? Leur habit est plus beau que le nôtre, j'en conviens ; mais, en récompense, nous avons des égarés, de la complaisance, des soins qui valent bien peut-être une robe élégante. Elles nous accusent de leur enlever leurs amis ; et pour quoi ne pas convenir que trop souvent la hauteur et la fierté les écartent ? Attirés par notre douceur et notre modestie, ils viennent à nous ; voilà tout notre art et la violence que nous employons. En vain nous voulons les leur renvoyer, ils reviennent bientôt ; et même, si on les en croit, cette propriété si recherchée, et qui ne s'obtient guère à peu de frais, leur a plus d'une fois fait croire à un amour qu'ils n'ont pas toujours trouvé aussi pur et aussi désintéressé que celui qu'ils ont trouvé chez nous. » Ces dernières paroles blessèrent au vif l'amour-propre des chanoinesses. Une grande rumeur s'éleva parmi elles, et leur visage rougit de colère. « Eh quoi ! reprit leur avocate, ces servantes ajoutent l'insulte à l'insolence ! Certes, celui-là doit bien rougir de son goût, qui court chercher leur peau nourrie sous la laine, leurs cottes grises et leur conversation sottie et niaise. » Sans leurs avances et leurs avances officieuses, quel est le grand seigneur, le chevalier ou l'homme d'honneur qui songerait à elles ? Mes amies, vous avez vos moines, vos couvents ; que cela vous suffise. Aimez-les, faites-leur des présents, retracez-même de votre pitance pour les nourrir ; nous vous le permettons ; on ne veut des gens de cette espèce ni à Moutier, ni à Nivelle, ni à Maubeuge, ni à Mons. Mais, quant aux gentilshommes, pour qui nous sommes faites, quant aux chevaliers et aux chanoines, n'élevez point vos regards jusque-là, et renfermez-vous dans les bornes de votre condition. »

Après ces plaidoiries, Vénus rend son arrêt : elle déclare l'égalité de tous devant l'amour, et termine en disant aux chanoinesses : « Imitiez vos rivales ; soyez comme elles douces et complaisantes, et je vous réponds que vous n'aurez point à craindre alors l'infidélité d'aucun. »

Chanoinesse (LA), vaudeville en un acte, en prose, par Eugène Scribe, représenté pour la première fois sur le théâtre du Gymnase le 31 décembre 1833. M. J. Janin a fait de cette pièce le charmant compte rendu que voici : « En 1815, Mlle Héloïse, une chanoinesse ou, si vous aimez mieux, une vieille fille sans mari, s'étant hasardée jusqu'aux avant-postes français, dans la voiture d'un général russe, a été surprise par un corps de grenadiers de la garde. Le vin, la nuit, la vengeance, l'auberge, que vous dirai-je ? A ces causes, le général Bourgachard s'est conduit d'une horrible façon avec Mlle Héloïse. Quelques an-

nées après, Mlle Héloïse est restée plus chanoinesse que jamais ; seulement elle a présenté à ses amis de province un sien neveu, le fils de sa nièce, qui est mariée en Amérique. Tout va donc pour le mieux. Mais, voyez la chance ! Cette nièce, que la chanoinesse a mariée, et à qui elle a prêté ce joli petit garçon si gracieusement, cette nièce arrive tout d'un coup du nouveau monde. La pauvre tante est fort embarrassée. Que dira la ville de Tours, quand elle apprendra que cette nièce, Gabrielle, n'a pas d'enfants, qu'elle n'est pas mariée, mais bien à marier, et qu'elle aime un bel officier de marine, M. Henri, dont elle est aimée. La chanoinesse n'a d'autre parti à prendre que de tout avouer à sa nièce. Gabrielle, voyant le désespoir de sa tante, consent à passer pendant quelques jours pour la mère de l'enfant. Mais voilà qu'arrive M. Henri, un vieux grognard, un célibataire goguenard, qui ne croit pas à la vertu des femmes. Vous jugez du chagrin de Henri lorsqu'il apprend que la jeune personne est mariée, qu'elle n'est qu'une veuve assez agréable, et qu'elle a un enfant de sept ans ! Vous jugez des éclats de rire, du général. Bientôt la scène change. Après quelques explications, le général apprend, à n'en pas douter, qu'il est le père de l'enfant en question ; mais en même temps il se persuade que cette jeune personne si jolie, si modeste, si spirituelle et si jeune est la mère de l'enfant. Là-dessus, voilà mon général qui ne parle que de *réparer sa faute*. Il veut à tout prix donner un père à son enfant ; il y est résolu, et voilà qu'il se forge toutes sortes de futilités ; seulement il ne se trouve pas assez puni. Mais que devient-il, quand il se voit obligé d'épouser, non pas Gabrielle, mais la chanoinesse ! Il est puni par où il a péché. »

Sans être une des meilleures pièces de Scribe, la *Chanoinesse* est cependant restée au répertoire du Gymnase, et, après vingt-cinq ans, elle y est encore bien accueillie.

CHANOIS (le), ancien petit pays de France, dans la Franche-Comté. Le lieu principal étoit Sainte-Marie-en-Chanois, commune comprise aujourd'hui dans le canton de Fauconney, arrond. de Lure, dans le département de la Haute-Saône.

CHANON s. m. (cha-non). Moll. Espèce de coquille bivalve du genre *avicula*.

CHANONAT, village et commune de France, (Puy-de-Dôme), arrond. et à 11 kilom. S. de Clermont-Ferrand ; 1,151 hab. Source minérale froide. C'est à Chanonat que Jacques Delille passa les premières années de sa vie, et ce site pittoresque fut toujours cher au poète, qui le chanta dans son *Hymne des Champs*. « La Grèce elle-même, parée de tant de souvenirs, a dit M. Léon Maret (*Voyage en Auvergne*, 1860), ne put faire oublier à Delille le charmant village de ce vallou enchanteur. C'est dans ces lieux, où la nature étale toute sa splendeur, que la muse des champs, parée des épis de la bruyère et des fleurs de l'églantier, murmura à son oreille des chants qui devaient ravir la France. » Le touriste visite encore aujourd'hui la chambre, parfaitement conservée, où étudiait Delille ; la table sur laquelle il écrivait se trouve placée, comme aux jours de l'enfance du poète, dans l'embrasure d'une fenêtre. En face s'élève une délicieuse colline, ombragée de saules et de peupliers, au pied de laquelle serpente un limpide ruisseau.

CHANORRIER ou **CHANORIER** (Antoine), dit *Desmaranges*, ministre de la religion réformée. Il exerçait les fonctions pastorales à Berne, lorsque, en 1556, il fut appelé comme pasteur par l'Eglise de Blois. Obligé de quitter cette ville en 1559, il se dirigea vers la Suisse ; mais il fut retenu en route et nommé pasteur à Orléans, où il resta jusqu'en 1568. Les catholiques étaient alors maîtres de la place, et attendaient l'occasion de venger leurs saints mutilés. Chanorrier dut s'enfuir à Montargis ; sa femme, qui s'étoit déguisée en paysanne, fut prise et jetée dans la Loire. Il se retira alors à Genève, où il fut nommé régent de l'hôpital en 1574. Chanorrier a laissé un ouvrage satirique, qui est aujourd'hui devenu très-rare ; il a pour titre : la *Légende des prêtres et des moines, composée en rimes et divisée par chapitres* (Genève, 1556, in-16 ; nouvelle édition, 1560, in-8°). Cette seconde édition est la plus estimée.

CHANOS s. m. (cha-noss). Ichthyol. Espèce de poisson abdominal à une seule dorsale.

CHANOT (François), luthier français, né à Mirecourt en 1787, mort à Brest en 1823. Il étoit fils d'un fabricant d'instruments de musique. Doué de remarquables aptitudes pour les sciences exactes, il fut admis à l'Ecole polytechnique, et entra ensuite dans le corps des ingénieurs de la marine. Comme tous ceux qui avaient servi sous l'Empire, il vit la Restauration avec regret ; quelques complots satiriques le firent mettre à la demi-solde et sous la surveillance de la police. Il se retira alors dans sa ville natale, et, dans son oisiveté forcée, approfondit les principes de la construction des instruments de musique. Le résultat de ses réflexions se traduisit par la confection d'un violon qui présentait d'assez notables différences avec les instruments ordinaires. Plusieurs artistes éminents déclarèrent, dans un rapport à l'Institut, que le violon

Chanot n'étoit pas inférieur à ceux de Stradivarius et de Guarneri ; mais l'expérience a été loin de confirmer cette appréciation flatteuse. Toutefois, ces essais ne furent pas perdus pour Chanot ; ils le firent rétablir dans le cadre d'activité des ingénieurs de la marine, bien que la fabrication des violons soit assez indifférente à l'art des constructions navales.

CHANRION (Joseph), révolutionnaire, né à Grenoble en 1756, mort en 1830. Il exerçait dans cette ville la profession de peigneur de chanvre quand la Révolution éclata. C'étoit un homme illettré, mais énergique, intelligent, et doué de cette éloquence naturelle, pleine d'images, si puissante sur l'esprit des masses. Il devint l'un des chefs les plus importants du parti populaire, et rendit de grands services à Grenoble, en mettant son influence au service des idées modérées. En janvier 1794, la municipalité de Grenoble ayant reçu l'avis confidentiel que le comité de Salut public se proposait d'établir dans cette ville une commission révolutionnaire, elle envoya Chanrion à Paris, afin de s'opposer à ce projet. Le député grenoblois se présenta hardiment devant le terrible comité. Il exposa l'objet de sa mission ; puis, s'échauffant par degrés, il ajouta que lui, Chanrion, répondait du patriotisme de la ville de Grenoble. « Tu parles bien haut, citoyen ; et qui nous répondra de toi, s'écria en l'interrompant un des membres du comité ? — Comment ! tu doutes de moi ? » répondit Chanrion plus surpris qu'interdit de cette interruption. Robespierre dit alors : « Il me semble que, puisque le citoyen Chanrion répond de Grenoble, on peut se dispenser d'y envoyer une commission. » Et le projet fut définitivement écarté.

Chanrion fut officier municipal de Grenoble en 1790, juge de paix de 1792 à 1795, et administrateur de l'Isère. Nommé de nouveau juge de paix en 1808, il remplit ces fonctions jusqu'à la Restauration, époque à laquelle il fut naturellement destitué.

CHAN-SI, province septentrionale de l'empire chinois, bornée au N. par la grande muraille, à l'E. par la province de Pé-Tché-Li, au S. par celle de Ho-Nan, et à l'O. par celle de Chen-Si. Superficie, 143,696 kilom. carrés ; 14,004,210 hab. Capitale, Thaï-Youan ; villes principales : Tai-Tchéou, Kiang-Tchéou et Lao-Tchéou. Le climat de Chan-Si est agréable et salubre. Son sol fertile produit beaucoup de céréales, mais on n'y cultive pas le riz à cause de la rareté des terrains humides. Sur quelques coteaux, on cultive la vigne, qui donne des raisins délicieux et renommés. Les Chinois les font sécher pour les exporter, mais n'en font pas de vin, quoique les missionnaires leur aient appris à en faire. La partie septentrionale de cette province est montagneuse ; les montagnes recèlent de vastes houillères ; on y trouve aussi en abondance du jaspe de diverses couleurs, du marbre, du porphyre, des salines, du cristal et des mines de fer. Enfin, indépendamment de quelques soieries et objets en laque, on fabrique dans le Chan-Si des tapis remarquables par leur beauté.

CHANSON s. f. (chan-son — du lat. *cantio*, action de chanter). Pièce de vers divisée en stances égales appelées couplets, et qui est destinée à être chantée. Se dit plus particulièrement des pièces écrites dans un style badin : *CHANSON nouvelle. Recueil de CHANSONS. Les couplets, le refrain d'une CHANSON. Faire des CHANSONS. Composer des airs de CHANSONS. Chanter une CHANSON. La CHANSON est à la fois l'interprète du cœur et l'organe de l'esprit.* (Etienne.) *Mes CHANSONS, c'est moi.* (Béranger.) *La CHANSON, comme plusieurs autres genres, est toute une langue, et, comme telle, elle est susceptible de prendre les tons les plus opposés.* (Béranger.) *Grand nombre de mes CHANSONS ne sont que des inspirations de sentiments intimes ou des caprices d'un esprit vagabond.* (Béranger.) *Dans un repas familier, la CHANSON achève ce que la conversation a commencé.* (E. Bersot.) *Le peuple, quand on ne lui fait pas de CHANSONS, les fait lui-même.* (E. Bersot.) *Deux genres de CHANSONS qui semblent particuliers aux Romains sont la CHANSON de triomphe et les CHANSONS satiriques et mordantes contre le triomphateur.* (Passerat.) *En France et sous nos rois, la CHANSON fut longtemps la seule opposition possible ; on définissait le gouvernement d'alors une monarchie absolue tempérée par des CHANSONS.* (Scribe.) *Rien n'est plus français que le vaudeville, c'est-à-dire la CHANSON gaie ou maligne.* (Ste-Beuve.)

Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art.

BOILEAU.

Ou chantez vos plaisirs, ou quittez vos chansons.

VOLTAIRE.

Il est triste de voir partout l'œuvre du mal

Entonner ses chansons sur un rythme infernal.

A. BARBIER.

Fille aimable de la Folie,

La Chanson naquit parmi nous.

Souple et légère, elle se plie

Au ton des sages et des fous.

BERNIS.

Il Air sur lequel on chante des pièces du même genre : *Ce musicien n'a fait que des CHANSONS.*

— Par ext. Chant poétique, poésie chantée ou non : *Les CHANSONS des poètes.* Il Chant quelconque, même celui des oiseaux : *Les CHANSONS du rossignol et de la fauvette. L'oiseau est, après l'homme, la seule créature qui*

puisse remercier Dieu par ses CHANSONS joyeuses. (Toussenet.) Il Suite de cris, ou de bruits ressemblant à des cris, que produisent certains insectes :

Du fond de son réduit sablonneux, le grillon, Les regardant passer, redouble sa chanson.

BAUDELAIRE.

— Fam. Propos rebattus et qui reviennent sans cesse, comme un refrain de chanson : *Il n'a, il ne sait qu'une CHANSON. Il dit, il chante toujours la même CHANSON. Voilà ma CHANSON.* (Mme de Sév.) *Ils ont été, nous sommes, d'autres seront : c'est la CHANSON éternelle.* (Th. Gaut.) *Dans les journaux russes, c'est toujours les mêmes paroles, la même CHANSON.* (T. Delord.)

Le malheureux n'a rien qu'une chanson : Grâce, dit-il. . . .

LA FONTAINE.

Il Discours frivoles, balivernes, sornettes, menées, contes en l'air : *Voyons, assez de CHANSONS ; parlons sérieusement. Il n'est pas homme à se payer de CHANSONS. Tous ces biens à venir me semblent autant de CHANSONS ; il n'est rien de tel que ce qu'on tient.* (Mol.) *On endort les hommes comme les enfants avec des CHANSONS.* (Boiste.)

Les maux les plus cruels ne sont que des chansons.

LA FONTAINE.

On abuse du vrai comme on fait de la feinte ;

Je le souffre aux récits qui passent pour CHANSONS.

LA FONTAINE.

Les plus sages conseils, les meilleures leçons,

A gens bien amoureux, monsieur, sont des CHANSONS.

QUINAULT.

Il Remontrances vaines :

Un amant de son père écoute les leçons,

Et court chez sa maîtresse oublier ses CHANSONS.

BOILEAU.

— Elliptiq. *Chanson ! ou Chansons !* Ce sont des chansons, des choses, des paroles vaines ou fausses : *Je vous le promets.* — *CHANSONS !* . . . Mais, permettez. — Je ne veux rien permettre. — Ce n'est pas un exploit. — *Chanson !* — C'est une lettre.

— Encor moins. — Mais lisez. . . .

RACINE.

— *Pour des chansons.* Pour des choses vaines, insignifiantes, sans importance : *Mes plus grands biens, comme mes plus grands maux, me sont venus pour des CHANSONS.* (J.-J. Rouss.)

— *Chanson à boire, chanson de table, chanson bachique.* Chanson où le vin est célébré : *Ces bagatelles sont comme les CHANSONS DE TABLE qu'il ne faut chanter qu'en pointe de vin.* (Voltaire.)

Purgeons nos desserts

Des chansons à boire.

BÉRANGER.

Il *Chanson à danser.* Espèce de ronde avec un refrain que l'on répète après chaque couplet, et dont on s'accompagne en dansant.

— *Chanson de geste.* Ancien poème dans lequel on célébrait les exploits des chevaliers et surtout des princes : *Une geste est le récit des exploits d'un prince, et une CHANSON DE GESTE est un poème de ce cycle.* (Littré.) *Les CHANSONS DE GESTE sont écrites en vers de dix syllabes.* (E. Littré.) V. GESTE. Il *Chanson de Roland.* Poème sur un sujet romanesque, que l'on chantait à la tête des troupes pour les animer au combat. V. plus loin.

— *Chanson farcie.* Chanson en langue vulgaire entremêlée de latin, comme on en faisait au moyen âge. La *chanson farcie* fut employée dès le XII^e siècle ; elle comprenait alors plus de vers latins que de français, et ceux-ci étaient destinés à rendre plus facilement intelligibles des strophes satiriques pour lesquelles on recherchait un succès populaire.

Plus tard, la *chanson farcie* devint un simple amusement. On en a un exemple dans les vers si connus de l'anard :

Bacchus chez Grégoire,

Nobis imperat ;

Chantons tous sa gloire,

Et quisque bibat ;

Hâtons-nous de faire

Quod desiderat ;

Il aime en bon frère

Qui sœpe bibat.

Quel écolier n'a écrit sur la première page d'un livre neuf, et au-dessous d'un informo croquis figurant une potence ornée de son pendu, le quatrain suivant, imitation ou variété de la *chanson farcie* :

Aspicie Pierrot pendu,

Qui hunc librum n'a pas rendu.

Si illum reddidisset,

Pierrot pendu non fuisse.

— *Mettre en chansons.* Ridiculiser par des chansons : *En France, on met tout en CHANSONS.*

Faut-il que désormais à deux doigts l'on te montre,

Qu'on te mette en chansons ?

MOLIERE.

— *Voilà bien une autre chanson ! C'est une autre chanson.* C'est une autre affaire, un autre embarras, une difficulté nouvelle, une chose inattendue.

— *Comme dit la chanson.* Se dit quand on fait une citation empruntée à une chanson connue : *Devinez pourquoi,* comme dit LA CHANSON. (Mme de Sév.)

— Loc. prov. *Tu ne l'aurais pas pour une chanson bien chantée*. Se dit pour faire entendre qu'on ne la cédera pas facilement. *Il C'est la chanson de Récrochet, dont on ne voit pas la fin*. C'est toujours la même chose, le même refrain. Cette locution a vieilli. *Il n'aura qu'un double; il ne chante qu'une chanson*. Comme il n'a pas fait ou dit grand-chose, il ne sera pas bien rétribué. Locution également vieillie. *Il L'air ne fait pas la chanson*. L'apparence n'est pas la réalité : *Vous en avez l'air, mais l'air n'est pas la chanson*. On oppose air et chanson, c'est-à-dire apparence et réalité, dans beaucoup de locutions analogues : *Il en a l'air, mais non la chanson*. *Il en a l'air et la chanson*, etc. *Le ton fait la chanson*. C'est la manière de dire les choses qui en détermine le sens : *Souvent non signifie oui* : LE TON FAIT LA CHANSON.

— **Épithètes**. Agréable, charmante, douce, jolie, tendre, aimable, légère, frivole, ingénieuse, spirituelle, vive, badine, satirique, caustique, mordante, gaie, joyeuse, folâtre, fautive, bouffonne, étourdissante, désopilante, gaillarde, égrillarde, grivoise, licencieuse, obscène, amoureuse, pastorale, champêtre, rustique, villageoise, grossière, naïve, triste, plaintive, érotique, anacréontique, bachique.

— **Encycl.** La *chanson*, en un sens tout à fait général, est l'interprétation de tous les mouvements de l'âme et de toutes les passions; elle exprime toutes les impressions reçues; elle consacre et célèbre tous les événements, particuliers ou nationaux; elle embrasse tous les sujets, que ces sujets soient badins ou sérieux, gais ou tristes, heureux ou malheureux. Mais c'est là, ce nous semble, donner au mot *chanson* une extension trop grande; c'est lui attribuer de nombreuses acceptions qu'il est mieux de réserver à d'autres mots.

En Grèce, il est vrai, un seul mot, *nomos*, signifiait à la fois *loi* et *chanson*; c'est, nous dit Aristote, qu'alors les événements de l'histoire et les lois se transmettaient par des chants. Nous disons des *chants* et non des *chansons*.

Les premiers Grecs, les Grecs de l'âge mythologique et mystique, chantaient les vers d'Orphée ou de Linus, réunis autour de la table du festin, nous dit Plutarque. Mais c'est en l'honneur des dieux qu'ils élevaient leur voix; or ce ne sont pas des *chansons* que l'on adresse à la Divinité, soit à table, soit dans un temple païen ou chrétien; ce sont des hymnes, des cantiques, des noëls, etc.

Ce ne sont pas des *chansons* non plus, mais des hymnes encore, que chantent les soldats conduits par Tyrtée ou par Napoléon, les citoyens qui démoulaient la Bastille. La *chanson de Roland* n'est pas plus une *chanson* que la *Marseillaise*.

Dans tous les pays et à toutes les époques, chaque corps d'état a eu son chant particulier, qui, à certaines solennités, à chaque réunion générale et périodique, est dit en chœur par la corporation. En Grèce, le chant des tisserands s'appelait *Élisse*, celui des meuniers *Épinoste* ou *Épinolite*, celui des vendangeurs *Épilène*, celui des berceuses *Calabancalises* et *Mumine*; Théocrite a rapporté celui des moissonneurs, Aristophane celui des éplucheuses de graines, Athénée celui des esclaves qui puisaient de l'eau, etc.; mais tous ces chants sont des *chants populaires* et non pas des *chansons*.

Ne sont pas non plus des *chansons* les chants que, sous le balcon de leurs belles, soupirent les troubadours en s'accompagnant de la vielle, les Italiens en s'accompagnant de la guitare, Garat ou les frères Lionel en se faisant accompagner du clavecin. Remarquons de même que la *chanson* ne doit pas être confondue avec l'ode, avec les vaux-de-vire, avec la complainte, avec le dithyrambe et la scolie. Que le lecteur se reporte donc à ces mots : CHANT, HYMNE, CANTIQUE, NOËL, ROMANCE, COMPLAINTÉ, ODE, VAUX-DE-VIRE, DITHYRAMBE, SCOLIE, etc. Ici nous n'avons à nous occuper que de la *chanson* proprement dite, genre essentiellement léger. Bernis a dit :

Fille aimable de la Folie,
La *chanson* naquit parmi nous.
Souple et légère, elle se plie
Au ton des sages et des fous.

Eh bien, nous ne sommes pas de l'avis de Bernis : la *chanson* n'éclôt que sur les lèvres des fous, des gais viveurs, tout au moins des enfants sans souci; elle n'est l'interprète que du plaisir, du contentement intérieur; elle est légère, gracieuse, souriante, court vêtue, effrontée même, et dit : foin des sages ! Voilà pourquoi, Voltaire ayant écrit : « Il n'y a point de peuple qui ait un aussi grand nombre de jolies *chansons* que le peuple français », La Harpe a pu ajouter : « Et cela, parce qu'il n'y en a pas de plus gai. » Cependant, nous ne réduisons pas la *chanson* à une simple improvisation de table, nous n'en faisons pas seulement une invocation à Momus ou à Bacchus, un chant d'orgie; répétons-le, la *chanson* est ou peut être effrontée et court vêtue, mais elle peut n'être aussi que souriante, gracieuse; elle est l'interprète du plaisir, mais peut l'être aussi du contentement intérieur; on dit des *chansons* durant le festin, tenant en main une coupe pleine de falerne ou de champagne; mais le muletier espagnol et le chamelier arabe, le berger d'Ecosse et le nègre de Sego

ont leurs *chansons* aussi, qu'ils improvisent pour emplir et charmer leur solitude. Nous insistons sur le mot charmer, car le sujet de l'improvisation ne doit jamais être triste, sans quoi il sortirait du cadre de la *chanson*; ce sont des *chansons*, quand ce ne sont pas des complaintes ou des légendes, que disent les enfants lorsque, se tenant par la main, ils dansent sur l'herbe.

Nous n'irons plus au bois, etc.

Donc, voilà bien délimité le domaine de la *chanson* : il commence à Anacréon, finit à Desaugiers et à Béranger; à Pierre Dupont et à Nadaud. Il est grand, même ainsi réduit; il est charmant surtout, ce domaine avec ses myrtes verts, ses roses... et ses pressoirs; il est enchanteur... Cependant, parcourons-le à grands pas, ne pouvant lui consacrer que peu de lignes.

Quoi qu'en ait dit Bernis dans le quatrain que nous venons de citer, la *chanson* n'est pas née chez nous; elle est âgée, elle a des rides; mais d'elle on peut dire ce que Platon disait de sa maîtresse : « Dans ses rides niche l'amour » ; l'amour et la gaieté. Elle est âgée, mais non pas vieille, car la Folie ne vieillit pas. Elle est âgée comme le monde; et, en effet, qu'est-ce que la *chanson* dans sa plus simple expression ? C'est un cri résultant d'une impression éprouvée par le cœur, d'une sensation quelconque; c'est la voix, s'élevant ou s'abaissant suivant la nature de cette impression ou de cette sensation.

Donc la *chanson*, ou mieux (à cet état simple les deux mots sont synonymes) le chant est naturel à l'homme, quoi qu'il prétende J.-J. Rousseau, et, avec Chateaubriand, on peut dire : « Les hommes chantent d'abord, ensuite ils écrivent. »

De ce premier égayement cadencé, de ce premier souffle poétique, nous ne savons rien; mais ne pouvons-nous le deviner, le préjuger d'après ce que nous voyons chez ces tribus où n'a point pénétré la civilisation et qu'on retrouve à l'état primitif, en leur enfance encore ? M. Xavier Marmier, dans son *Voyage au pôle nord*, a rapporté la *chanson* suivante, qu'un jour il entendit fredonner à une paysanne finlandaise endormant son enfant dans son berceau d'écorce de bouleau :

« Dors, petit oiseau de la prairie; dors doucement, joli petit rouge-gorge.

« Dieu t'éveillera quand il en sera temps.
« Le Sommeil est à la porte et dit : « N'y a-t-il pas ici un doux enfant qui voudrait dormir ?

« Un petit enfant enveloppé dans ses langes,
« un bel enfant qui repose dans sa couverture de laine ? »

« Dors, petit oiseau de la prairie; dors doucement, joli petit rouge-gorge.

« Un peu moins naïve et un peu plus attendrie, cette poétique berceuse ne serait plus une *chanson*; de ce nom nous ne pourrions pas appeler le petit poème tant vanté et si gracieux, en effet, de Clotilde de Surville.

O chier enfantlet, vray pourtrait de ton père...

Sans aller jusqu'en Finlande, dans nos provinces, l'écho, parfois encore, apporte à nos oreilles étonnées et charmées quelque une de ces *chansons* qui, par leur simplicité, leur naïveté, leur prosodie primitive, dont toute la règle consiste en une certaine cadence, un certain rythme instinctif, semblent vous raporter ces *chansons* des peuples du premier âge. En voici une rapportée par M. Emile Souvestre, et qui, mieux ce nous semble que celle de Xavier Marmier, vient à l'appui de notre thèse. « Le long de la Loire, dit notre auteur, nous avons souvent entendu les laboureurs arauder leurs atelages, c'est-à-dire les encourager, par un chant que les bœufs semblaient écouter, sinon comprendre. Nous avons recueilli un de ces *ronz champêtres* adressés par un jeune paysan à sa double paire de bœufs rouges et noirs; le voici dans toute sa naïveté :

Hé !
Mon rougeaud,
Mon noiraud,
Allons ferme, à l'housseau (au logis).
Vous aurez du r'nouveau (du regain).
L'bon Dieu aim' les chrétiens !
Le blé a grainé ben !
Les gens auront du pain !
Mes mignons, c'est vot' gain.
Nos femm' vont ben chanter.
Et les enfants s'ront gais !
Hé !
Mon rougeaud,
Mon noiraud,
Allons ferme, à l'housseau.
Vous aurez du r'nouveau.

Certes, ajoute E. Souvestre, on peut dire ici, de même que pour la *chanson* d'Alceste :

La rime n'est pas riche et le style en est vieux;
mais il y a, ce me semble, quelque souffle poétique dans ce cantique joyeux du pauvre laboureur sentant qu'il ramène à la ferme, avec ses gerbes, les chants des femmes et la gaieté des enfants, et confiant à ses humbles compagnons de peine que toute cette prospérité est leur gain !

Où, telle dut être la *chanson* chez les premiers peuples : expression spontanée, ou plutôt explosion au dehors d'un sentiment de joie, ou tout au moins de satisfaction intérieure.

Mais bientôt la *chanson* particulière, isolée,

personnelle, ne peut plus suffire aux hommes, qui tous les jours se rapprochent davantage, se resserrent, mettent en partage leurs travaux et leurs peines aussi bien que leurs plaisirs. De là les chants qui célèbrent la naissance, le mariage, la mort, tous les grands événements de la vie. Mais ce ne sont plus alors des *chansons*, ce sont de vrais poèmes : hymnes, épithalames, etc.

La famille s'étend, elle devient tribu, elle devient nation; les besoins, les intérêts s'étendent avec elle, et l'action de la poésie se fait de plus en plus sentir; les chants, après avoir célébré les événements privés, consacrent les événements publics, sociaux, nationaux, les dieux, la guerre, etc. De plus en plus nous nous éloignons de la *chanson*.

Point de *chanson* chez le peuple hébreu, auxquelles prêtres ne permettent que des chants sévères, des hymnes sacrés, des cantiques.

Point de *chanson* non plus (du moins elles ne sont point parvenues jusqu'à nous) au premier âge de la Grèce. La patrie d'Anacréon a d'abord Orphée, Linus, qui lui apprennent des hymnes encore, des hymnes au moyen desquels les premiers législateurs enseignent aux hommes à craindre les dieux, à accepter des lois et à leur obéir. Ensuite viennent les chants guerriers, héroïques; à Orphée et à Linus succèdent Homère et Tyrtée. Mais en ce beau pays de Grèce, où tout était fait pour l'amour et par l'amour, en cette heureuse contrée embaumée des parfums pénétrants de la mer, sous ce ciel étoilé, toujours pur, en ce coin de terre favorisé des dieux, devait bientôt naître la *chanson*. Après les cantiques sacrés d'Orphée et les chants guerriers d'Homère, voici venir Terpandre, qui invente la scolie. La scolie, c'est-à-dire le chant oblique, tortueux, parce que, dit Plutarque, elle est difficile à chanter; mais mieux, d'après Artémon, à cause de la position respective des convives. C'est presque déjà le temps heureux, joyeux de Périclès. Les débauchés sont placés en rond autour de la table du festin; on a fait honneur à la bonne chère; on est las; les coupes sont vides; la conversation commence à languir; on se laisse aller sur sa chaise longue; on est presque maussade. « Allons, s'écrie l'amphitryon se relevant sur son coude, l'heure de la *chanson* est venue... » Et l'un des convives se couronne de roses, prend en sa main une branche de myrte, et, ayant fait emplir les coupes, chante. C'est le roi du festin, et sa royauté dure autant que sa *chanson*. Quand il en a dit le dernier vers, il passe à son voisin sa couronne de roses, sa branche de myrte, son diadème et son sceptre, et celui-ci, roi à son tour, à son tour chante. Arion invente le dithyrambe, et la scolie célèbre l'amour et Bacchus; la *chanson* est érotique et bachique.

Jusqu'alors la lyre ne s'était mariée qu'aux paroles nobles, élevées, sacrées; elle n'avait aidé qu'à porter jusqu'aux dieux les accents religieux de l'hymne; mais les esprits sont devenus sceptiques, et l'on s'avise d'essayer l'instrument divin pour accompagner les scolies, et la lyre bientôt a remplacé la branche de myrte.

Dire de quelqu'un : *Il chante au myrte* ! c'est lui adresser une grosse injure, lui dire vous êtes un ignorant, un homme grossier, vous êtes de Thèbes ou de Tanagre, et non d'Athènes, puisque vous ne savez point faire résonner la lyre. Mais bien peu devaient s'attirer pareil reproche; car alors la musique était, comme toutes les autres branches de l'art, amoureusement aimée, cultivée. « La musique, dit Platon, est la partie principale de l'éducation, parce que le nombre et l'harmonie, s'insinuant de bonne heure dans l'âme, s'emparent et y font entrer avec eux la grâce et le beau. » La musique était enseignée aux vierges sévères de Sparte, comme aux folles courtisanes de Lesbos. C'est que nous sommes à cette époque, en cet âge d'or, où descendus du ciel, rayonnèrent sur la terre, qui en est encore éblouie, la beauté, l'amour et l'art, au temps où régna Aspaspie, où chanta Anacréon !

Les odes d'Anacréon ne sont pas des odes, pas plus que celles d'Horace, pas plus que ne sont des élégies les élégies de Catulle, de Tibulle et de Propertius; chacune des fantaisies de l'aimable vieillard de Téos est une *chanson*, une vraie *chanson*, faite pour être accompagnée par la lyre sur le mode phrygien, pour être chantée dans les festins par de gais convives, aux cheveux parfumés et pailletés d'or.

Nous venons de dire, en parlant d'Anacréon, l'aimable vieillard de Téos. De Téos, nous ne savons pas s'il fut, pas plus que nous ne pouvons assurer qu'il était descendant, lui le fou, de Solon le sage, comme on l'a dit; mais vieillard, il ne l'a jamais été. Il fut jeune jusqu'à sa dernière heure, insouciant, enjoué; quand le moment fut venu pour lui de passer la barque, c'est avec le sourire sur les lèvres qu'il s'apprêta à se présenter devant le fatal nocher de l'Achéron. C'est pourquoi Anacréon est le dieu de la *chanson*; c'est pourquoi ses *chansons* sont restées des modèles toujours imités, jamais égalés.

Nous ne devons ni ne pouvons donner en cet article toutes les *chansons* célèbres, pas plus qu'il ne nous est permis d'y conter la vie des chansonniers. *Chansons* et chansonniers ont leur place à part dans notre dictionnaire. Mais il faut, c'est un devoir ce nous semble, faire ici une exception, et redire quelques vers de celui que nous venons d'appeler le

dieu de la *chanson*. Que de traductions s'offrent à nous ! Choisissons celle de M. Rêdaret de Saint-Remy, un des moins connus des traducteurs du gracieux poète; mais celui qui, ne s'écartant pas du rythme de son modèle, traduit en vers et en forme de *chanson* ses petits chefs-d'œuvre, et fit mieux connaître et goûter l'ami, l'excellent ami de Bathylle. Nous ne citerons que quelques vers, ceux d'abord auxquels le traducteur a donné pour titre : le *Prix de la vie* :

Que m'importe, roi de Lydie,
Gygès, la faveur, ton trésor ?
Non, vous n'avez rien que j'envie
Rois assis sur vos trônes d'or.

Parfumer ma barbe onduoyante,
Des roses sentir la fraîcheur,
M'endormir au sein d'une amante,
Voilà mon souci, mon bonheur.

Mortel, du beau jour qui t'éclaire
Jouis, le temps est incertain,
Et c'est toujours une chimère
De compter sur le lendemain.

Joue et bois, joue de la vie,
De peur qu'en te brisant le cœur
La vieillesse ou la maladie
Ne te dise : Arrête, buveur !

Et cette autre, non moins gracieuse et intitulée : *Il faut boire* :

La terre boit les eaux des cieux,
Et de la terre rafraîchie
L'arbre boit le suc précieus,
Et prend une nouvelle vie.

L'eau boit l'air au gouffre profond;
A l'envi le soleil s'enivre;
Sans boire les feux d'Apollon
Phébé même ne saurait vivre.

Laissez-moi boire nuit et jour;
Tout boit dans la nature entière;
Amis, quand je bois à mon tour,
Pourquoi me faites-vous la guerre ?

Nous le disions tout à l'heure, Anacréon est toujours imité; il restera inimitable. Qu'on en juge; voici une imitation flagrante, presque une traduction :

On dit que tout boit dans ce monde :
La terre boit l'eau des étangs,
A son tour le soleil boit l'onde...

On devine la fin du couplet. Quelle distance, du chantre de Téos au chansonnier parisien ! C'est celle de la mollesse à la lassitude, de la grâce à un nonchalant enervement, du sourire à la grimace.

Rome est la sœur cadette d'Athènes; mais Rome est d'abord une aventurière, ne sachant que manier les armes et s'en servir contre les bêtes fauves et ses voisins. Tout à coup enrichie, elle ressemble à un parvenu; au temps de César, on peut encore, soulevant la robe de pourpre et d'or des nouveaux enrichis, reconnaître le peuple pasteur et guerrier de Romulus. En ce temps, seul Catulle est poète, parce qu'une muse, Lesbie, lui est apparue et lui a révélé la poésie. Catulle chante; il chante de vraies *chansons*, oubliant que César passe le Rubicon. Pour lui, le monde est limité à son lac de Sermione; sa vie est celle de son amante; toute occupation, toute préoccupation est et doit être en son amour. Il se couronne de roses, il emplit sa coupe d'or de vieux falerne, et, attirant contre sa poitrine la tête blonde de Lesbie, il chante :

Vivamus, mea Lesbia, atque anemus,
Rumoresque senum severiorum
Omnes unius aestivemus assis. (Eleg. v.)

« Vivons, ma Lesbie, vivons et aimons, et, quant aux murmures des vieillards austères, faisons-en cas comme d'un sou. »

Puis viennent Tibulle, qui, sur le coin de la table de Manlius, fait des *chansons* aussi, et les chante aux pieds de Délie, de Sulpicia, de Néera et de Némésis; Propertius, qui, dans l'alcôve de Cynthia, roucoule ses cadences amoureuses; Ovide, qui choisit pour pupitre les genoux de Julie, la fille d'Auguste. Cependant Ovide, Propertius, Tibulle, Catulle même, font des chants d'amour surtout, ils ne sont que par occasion chansonniers.

Mais voici venir Horace, Horace, fils d'Anacréon. Nous voudrions croire à la transmigration des âmes et dire Anacréon lui-même. On a beaucoup ergoté contre Horace, contre son peu de civisme, son manque de patriotisme. Et d'abord Horace, quand il accepta, comme tout le monde, la servitude, était un vaincu de Philippe; il était « honteux et sans aile » (épiire à Florus); comme Virgile, il avait vu la tête de son ancien ami d'Athènes, de Brutus, jetée aux pieds de la statue de César; s'il a aidé l'hypocrite empereur à faire des citoyens romains des esclaves, à faire oublier les vieilles institutions romaines si chèrement achetées, c'est parce qu'il était aveuglé, comme le chantre de Mantoue, c'est qu'il était converti sincèrement au nouvel ordre de choses, c'est qu'il avait foi en Auguste et qu'il l'aimait. Du reste, nous parlons ici d'un chansonnier; pourquoi irions-nous chercher en lui le soldat ou le politique ? Notre Horace ne comprend la vie que loin de Rome, sous les frais ombrages de Tibur, accoudé sur sa chaise longue, tenant en main la coupe pleine d'un « vieux vin de quatre ans. » Frès de lui est une facile beauté, autour de lui de vrais amis, et sur ses lèvres un chant *anacréontique* :

« Vois-tu comme le Soracte se dresse tout

blanchi d'une neige épaisse; comme les forêts fléchissent sous le poids des frimas, et comme les fleuves s'arrêtent enchaînés par les glaçons?

• Chasse le froid, cher Thaliarque, prodigue le bois dans ton foyer; que ton amphore sabine nous verse un vin de quatre ans, et abandonne le reste aux dieux. C'est à eux d'apaiser les vents qui luttent sur la mer orageuse, et qui font plier les cimes des vieux ormes ou des cyprès.

• Ce que sera demain, que t'importe de le savoir? Le jour que le sort te donne, jouis-en comme d'un gain. Aujourd'hui jeune et beau, ne méprise ni les danses ni les douces amours. Voici la saison des exercices au Champ de Mars et des promenades sous les portiques; c'est l'heure convenue pour les rendez-vous et les chuchotements mystérieux du soir; c'est maintenant qu'un rire charmant trahit la jeune fille dans le coin obscur qui la cache, et qu'on peut dérober les gages d'amour à un bras qui fuit ou à une main doucement rebelle.

Le poète de Tibur chante avec autant de conviction que de grâce et d'amabilité, et, comme Virgile, il bénit le Dieu qui lui fait ses loisirs,

..... Deus nobis hæc otia fecit.

Il le bénit, ne se souvenant plus, cela est vrai, des Caton, des Brutus, des Cicéron, ayant oublié le mot patrie!

Mais écoutez, écoutez les plaintes des victimes du cirque, les plaintes des malheureux qu'on jette aux murènes, les plaintes des esclaves enduits de poix et dont on éclaire les jardins impériaux; écoutez, cette fois c'est un craquement immense, puis un rôle, le craquement et puis le rôle du grand empire. Enfin des cris rauques, sauvages, effrayants se font entendre; ce sont les oiseaux de proie qui s'abattent sur le cadavre expirant pour le dépecer, les soldats d'Attila, d'Alaric, de Totila, qui envahissent le monde romain et le brisent. La gaie *chanson* a été étouffée par ces plaintes, par ces cris rauques et sauvages, par ce rôle.

Cependant le bruit s'apaise, et, de la poussière du passé, sur les ruines sanglantes de l'ancien monde, peu à peu on voit s'élever un monde nouveau, le monde moderne, qui bientôt, comme le monde ancien, agitera les grelots de la Folie, chantera des *chansons*. C'est dans le Nord que de son long sommeil s'éveille d'abord la muse; mais c'est pour dicter de longs poèmes, des chants graves, que nous ne devons pas écouter ici. Donc, nous ne nous arrêtons pas devant le moine de Saint-Gall et Ermod le Noir, devant Ossian; nous ne parlerons pas des *Eddas* ni des *Sagas*; nous ne dirons rien des *Nibelungen*. C'est de nous qu'il faut parler maintenant, de la France, le vrai pays de la *chanson*. • De tous les peuples de l'Europe, dit Jean-Jacques Rousseau, le Français est celui dont le naturel est le plus porté à ce genre léger de poésie: la galanterie, le goût de la table, la vivacité brillante de son humeur, tout semble lui en inspirer le goût, et, en général, on peut assurer que l'humour chansonnier est un des caractères de la nation. Le Français, libre de soins, hors du tourbillon des affaires qui l'a entraîné toute la journée, se délasse le soir, dans des soupers agréables, de la fatigue et des embarras du jour: la *chanson* est son égide contre l'ennui; le vaudeville est son arme offensive contre le ridicule; il s'en sert quelquefois comme d'une espèce de soulagement des pertes ou des revers qu'il essuie; il chante ses défaites, ses misères et ses maux, aussi volontiers que ses prospérités et ses victoires. Battant ou battu, dans l'abondance ou dans la disette, heureux ou malheureux, triste ou gai, il chante toujours, et l'on dirait que la *chanson* est l'expression naturelle de tous ses sentiments.

Et M. de Jouy ajoute: • On chantait quand les Anglais démembraient le royaume; on chantait pendant la guerre civile des Armagnacs, pendant la Ligue, pendant la Fronde, sous la Régence, et c'est au bruit des *chansons* de Rivarol et de Champcenetz, que la monarchie s'est écroulée à la fin du XVIII^e siècle.

Jetons d'abord un rapide coup d'œil sur l'histoire de la *chanson* en France. La *chanson* est le premier bégayement de la langue française. Une fois émancipée, elle s'envole, joyeuse et babillarde, heureuse et libre, comme l'alouette au matin. En naissant, elle crie: • A boire! • Elle vient célébrer les amours, les bonheurs, les tristesses, les espérances de chacun. Tandis que la *chanson de geste*, ou le poème d'aventures romanesques et guerrières, déroule la peinture idéale de la féodalité, la *chanson* bourgeoise et roturière, la *chanson* populaire, tour à tour moqueuse, tendre, grave ou plaintive, fille du caprice et de la fantaisie, se contente d'effleurer d'une aile légère les scènes de la vie privée. A elle les fraîches mélodies, le rythme gracieux, les contours délicats, les arabesques fugitives, le coloris le plus chaud et le plus pur. Egayer les jours de fête; consoler le peuple de ses misères et de ses humiliations; rire des barons, des Anglais, puis des ligueurs; charmer l'ennui des heures pesantes; lancer le défi de guerre et le défi d'amour; préluder par le choc des verres aux funérailles de la monarchie; sauver enfin la patrie, en opposant aux rois coalisés douze armées de volontaires, telle fut sa mission, telle est son histoire.

L'inspiration lyrique s'éveille d'abord, sous un ciel clément, le midi de la France. C'est qu'elle y trouve des gouvernements débon-

naires ou indulgents, une noblesse lettrée, une bourgeoisie puissante et prospère, un peuple épris des séductions de la vie, si douce en ces douces contrées, enfin le voisinage de la civilisation arabe, dont les poètes visitaient les cours des princes chrétiens. L'amour fut la première inspiration de la muse méridionale, qui recut de la poésie orientale son harmonie et ses formes rythmiques. Ses monuments sont des effusions de sentiment et d'esprit, l'écho mélodieux d'une vie de plaisirs, le jardin perpétuellement fleuri du printemps de l'amour. • Pour jouir, dit Schlegel, de ces chants qui ont charmé tant d'illustres souverains, tant de preux chevaliers, tant de dames célèbres par leur beauté, il faut écouter les troubadours eux-mêmes et s'efforcer d'entendre leur langage. Vous ne voulez pas vous donner cette peine; eh bien! vous êtes condamnés à lire les traductions de l'abbé Millot. • Or Raynouard, qui a repris cette tâche ingrate, dit de son côté: • Le sentiment, la grâce ne se traduisent pas. Ce sont des fleurs délicates dont il faut respirer le parfum sur la plante. •

Un autre sentiment aussi ancien, aussi populaire en France que l'amour, la malice, anima bientôt la *chanson*. La satire ne pouvait manquer de s'emparer de cette forme vive, rapide, incisive du couplet. Plus tard, la satire de personne devient générale. Grâce à cette double popularité de l'amour et de la médisance, la *chanson* règne sans partage du Nord au Midi. Elle a ses genres, ses prosodies, ses concours, ses confréries et ses académies. L'*art de trouver*, dans le Nord, et la science du *gay saber*, au Midi, rapprochent des hommes de condition tout opposée. Les érudits comptent plus de cent soixante auteurs de *chansons* françaises au XIII^e siècle. Dans la liste des troubadours et des trouvères, à côté des noms plébéiens de Giraud Riquier, Pierre Cardinal, Jean Bodel, Colin Muset, Ruteboeuf le bohème, on trouve des noms illustres, des barons, des rois, Richard d'Angleterre, Pierre d'Aragon, le châtelain de Coucy, le vidame de Chartres, Guillaume de Poitiers, Quesne de Béthune, Hue de la Ferté, Thibaut de Champagne, Charles d'Anjou. Cette confraternité littéraire est un premier pas vers l'égalité. Elle se recrute surtout dans les déclassés, les désœuvrés. Chassés de France, tant leur nombre est grand sous Philippe-Auguste, les jongleurs, les poètes provençaux débordent au dehors. L'Italie les accueille en frères, et Dante salue l'un d'eux, Sordello, du nom de maître. A la longue, toutes ces *chansons* amoureuses deviennent monotones. Mais ce qu'il y a de sérieux, c'est l'avènement d'une littérature populaire, indépendante des écoles et de l'Eglise; c'est la naissance d'une puissance nouvelle, l'opinion publique, ayant pour organes les canzones, les sirventes et les tençons, et des organes bien plus hardis que les journaux du XIX^e siècle, qui s'attaquent sans reticences à la papauté, à l'épiscopat, à la chevalerie, aux dogmes les plus révévés de la religion, de même qu'aux autorités séculières. La littérature profane jouit d'une liberté presque illimitée.

Les croisades arrivent, et la *chanson*, amoureuse et satirique, se fait guerrière. Il y a telle *chanson* de Bertrand de Born, le belliqueux troubadour, qui est digne des plus grands poètes lyriques. Images, mouvement, inspiration, harmonie, rien n'y manque. Malheureusement, ces pièces sont trop rares. Enfin, la muse méridionale a son Juvénal, son Archiloque. L'indignation, la haine que soulèvent les massacres commis par les bandes de Simon de Montfort, dans la guerre contre les Albigeois, font un poète d'un artisan, Guillaume Figueras. Il venge ses compatriotes par des anathèmes, des imprécations aux strophes haletantes. Pierre Cardinal est également un des adversaires acharnés de l'Eglise; il ne cesse de maudire Rome et ses prêtres. Ces malédictions, que nous ne pouvons qu'indiquer, parce qu'elles sortent de notre sujet, sont le chant de mort de la poésie provençale. Exilés, traqués par l'inquisition, les troubadours se répandirent en Italie ou dans la France septentrionale. Le rôle politique et littéraire du Midi est terminé. Au reste, la poésie provençale était déjà en décadence. Au fond, elle n'avait qu'un thème, l'amour; et ce thème, qui eût pu la sauver de l'ennervement, s'il eût été pris au sérieux, n'était pour elle qu'un jeu d'esprit. Les pensées viriles, austères, doivent servir de base à la poésie. L'esprit du Nord avait conservé toute sa sève, toute sa force. C'est au Nord que la *chanson* va reprendre son essor.

Par delà la Loire est un autre tempérament, une autre vie, une autre société. Ici est le génie critique et contour de la France. Moins de lyrisme et moins d'éclat; plus de bon sens et de finesse. Une langue prosaïque, mais simple et naïve, vivo et nette. Entre le Nord et le Midi, la chaîne poétique s'établit par les vainqueurs mêmes de la croisade: l'armée française rapporte dans ses rangs l'esprit d'opposition; son œuvre accomplie, elle la désavoue au nom de l'humanité et accuse hautement, par la voix de Thibaut de Champagne, le saint-siège, Innocent III, les moines de Cîteaux et les dominicains. Cependant les chants lyriques ne furent pas importés dans le Nord par les croisades. Des témoignages prouvent qu'Abailard et saint Bernard avaient composé des *chansons* bouffonnes et galantes. Croirait-on qu'Héloïse ait parlé en critique littéraire de ces passe-temps d'Abailard?...

• Entre toutes vos qualités, lui écrivait-elle, deux choses surtout me séduisirent, les grâces de votre poésie et celles de votre chant. Toute autre femme aurait été également charmée. Lorsque, pour vous délasser de vos travaux philosophiques, vous composiez en mètres ou en rimes des poésies d'amour, tout le monde voulait les chanter à cause de la douceur extrême des paroles et de la musique. Les plus insensibles au charme de la mélodie ne pouvaient leur refuser leur admiration. Comme la plupart de vos vers chantaient nos amours, mon nom fut bientôt connu par le vôtre. Toutes les places publiques, toutes les maisons privées retentissaient de mon nom; les femmes enviaient mon bonheur. • Après ces paroles, il faut admettre que les *chansons* d'Abailard, quelques-unes au moins, étaient en langue vulgaire. Or il s'agit ici du XIII^e siècle, ce qui est à remarquer.

Les trouvères créèrent une variété nouvelle dans les chants d'amour, c'est la romance, ou le récit d'aventures amoureuses et chevaleresques. La romance est la *chanson* de geste en strophes et en couplets. Tous ces petits poèmes ont une intrigue simple, une mise en scène peu variée. Dans quelques-unes, celles du comte Quesne de Béthune, l'ancêtre de Sully, la naïveté du récit est relevée par l'esprit et par la finesse. Chez d'autres auteurs, Thibaut de Champagne en particulier, il y a reminiscence, imitation des chants harmonieux de la Provence. Thibaut met du bel esprit, de la vérité et de la passion dans ses vers. Charles d'Orléans produit de véritables œuvres d'art. Il sait faire un tout harmonieux, expression et pensée; toutefois, il ne faut pas s'exagérer son mérite. Le bohème Ruteboeuf a composé moins des *chansons* que des fabliaux; il a des instincts supérieurs à son temps; il a la verve et l'originalité. A sa suite apparaît toute une génération de rimeurs populaires, entre autres Adam de la Halle, le satirique, et Colin Muset, le joyeux ménestrel, qui trouve moyen de vivre du produit de sa muse errante. Tous ces poètes ont égayé nos aïeux et méritent un souvenir.

Le premier monument, monument national élevé par la muse française, c'est la *chanson de Roland*, qui est pour nous ce que sont pour les Allemands les *Nibelungen*. La *chanson de Roland* personnifie la France du moyen âge, c'est-à-dire la chevalerie; elle est chantée par tous les preux depuis le commencement du XI^e siècle jusqu'à la fin du XIV^e. Mais est-ce une *chanson*? Non, puisque nous venons de l'appeler un monument; c'est un chant héroïque, une épopée, une *chanson* de geste, qui se compose de plus de quinze cents vers.

Un autre chant qui porte aussi pour titre: *Chanson de Roland*, a été fait sous Napoléon I^{er}. Souvent on surprie l'empereur le fredonnant, et l'on raconte que, la veille de la bataille de la Moskova, soldats et officiers de la division Gérard l'entonnèrent en face de la fameuse redoute des Russes, qui purent entendre ce défi:

Combien sont-ils? combien sont-ils?
C'est le cri du soldat sans gloire.
Le héros cherche les périls;
Sans les périls qu'est la victoire?
Ayons tous, mes braves amis,
De Roland l'âme noble et fière;
Il ne comptait ses ennemis
Qu'étendus morts sur la poussière.

Refrain.

Soldats français, chantez Roland,
L'honneur de la chevalerie,
Et répétez en combattant
Ces mots sacrés (bis) gloire et patrie! (bis)

Mais ce dernier chant de Roland, pas plus que le premier, n'est de notre domaine. Ce sont là des chants héroïques, des *Marseillaises* et non pas des *chansons*.

Nous disions tout à l'heure que Rome était la sœur cadette d'Athènes; la Gaule fut la sœur cadette de Rome, si bien que, jusqu'aux rois de la seconde race, nos ancêtres parlaient latin. Lorsque s'est délogé le grand empire, la langue de Virgile et de Cicéron bientôt s'altère, puis s'abâtardit; elle n'est plus bientôt qu'un mélange confus d'éléments divers, c'est le *roman*; ensuite vient à son tour le passage au crible, dirait Malherbe, l'épuration; et, vers la fin du XI^e siècle, nous pouvons enfin, et presque sans l'aide d'une traduction, lire et comprendre les chansonniers. Voici comment on chante alors:

Bele, doce, dame chière,
Vostre grant beauté entière
Ma si surpris,
Que se j'ere en paradis
S'en reveniroie arrière
Par covent que ma prieroie
M'eust la mis
Que fuisse votre ami
N'a moi ne fuissez fière,
Car aine en null manière
Ne foris,
Que fuisseiz ma guerrière.

Ce ne sont là que des bégayements poétiques, un premier souffle, un cri isolé, perdu; mais tout à coup, du pays qu'avec raison on a appelé le jardin, le paradis de la France, du pays que baignent les flots bleus de la Méditerranée et où les lauriers-roses fleurissent, s'élève un immense, et harmonieux, et doux concert. Nous sommes au XIII^e siècle et en Provence, nous sommes au temps des troubadours

et de la *gaie science*; grands seigneurs et pauvres serfs ensemble unissent les accords de leur vieille et les sons de leurs voix; ce sont le roi de Sicile, Charles d'Anjou, Richard Cœur de Lion, Thibaut, comte de Champagne, Raymond Bérenger, comte de Provence, et ce sont Arnaud de Marsueil, Arnaud Daniel, Anselme Faydit, Pierre Roger, Vincent de Viviers, Rudel, Pierre Vidal. Et, en vérité, au haut et puissant seigneur, souvent la châtelaine préférerait le pauvre chansonnier errant, l'insoucieux rapsode.

Fontenelle, après s'être étonné de voir les gentilshommes de l'épée déroger jusqu'à prendre la plume, ajoute malicieusement: • Mais ils eurent le soin de faire des vers assez mauvais pour ne pas déshonorer la noblesse. • Cette épigramme est plus spirituelle que vraie, et pour preuve, voici, du petit-fils d'un roi de Navarre, du fils et successeur d'un comte de Champagne, de Thibaut IV, une *chanson*, une bluette, jolie, charmante, pleine de grâce, et que beaucoup qui ne sont ni rois ni même princes voudraient signer:

J'aloie l'autrier (l'autre jour) errant
Sans compaignons,
Sor mon palefroi pensant
A faire une *chanson*,
Quand j'ai ot, ne sai comment,
Les un buisson
La vois du plus bel enfanchon
C'onques veist nus hom.
.....
Et n'estoit pas enfes si
N'eust quinze ans et demi,
Onques nule rien ne vi
De si gente façon.

Franchissons plusieurs siècles (voir plus loin: *Chansons au moyen âge*) pour arriver à la Renaissance et écouter Marot. Derrière nous, nous laissons Charles d'Orléans, dont les poésies sont des romances et non des *chansons*; la fameuse Barbe de Verrue et les trois Roses ses élèves; Clotilde de Surville au ton coquet, mignard, tout italien, ou mieux languedocien; Villon, qui ressemble souvent à Anacréon; Olivier Basselin, le créateur du premier Caveau, qui va chercher ses joyeux couplets au fond d'un broc de cidre, mais qui trouvera mieux qu'ici sa place au mot VAUX-DE-VIRE et à son propre nom.

Marot a d'abord sacrifié aux modes de son temps; il a payé son tribut aux allégories morales, il a fait aussi une traduction des psaumes; ce qui reste de lui, ce sont des *chansons*. Marot, en effet, que le hasard, ou mieux les dieux d'autrefois, Bacchus, Momus, Eros, donnèrent pour page à François I^{er}, n'était point fait pour écrire autre chose que ces petits poèmes, ces bluettes qui ne demandent qu'une plume légère à la fois et piquante, naïve à la fois et malicieuse; il était fait pour écrire des *chansons* et bien fait pour cela, car il réunit en lui le pittoresque de Villon et la grâce de Charles d'Orléans, la verve de Jean de Meung et le bon sens d'Alain Chartier. Transcrivons ici une *chanson* de ce maître chansonnier:

Quand vous voudrez faire une amie,
Prenez-la de belle grandeur,
En son esprit non endormie,
En son tetin bonne rondeur,
Douceur
En cœur,
Langage
Bien sage;
Dansant, chantant par bons accords,
Et ferme de cœur et de corps.
Si vous la prenez trop jeuneite,
Vous en aurez peu d'entretien;
Pour durer prenez la brunette,
En bon point, d'assuré maintien,
Tel bien
Vault bien
Qu'on fasse
La chasse
Du plaisant gibier amoureux;
Qui prend telle proie est heureux.

Clément Marot laisse des disciples: Saint-Gelais, Desperriers, Marguerite de Navarre et son frère François I^{er} lui-même, qui ne dédaigna pas de déroger et d'accoupler au bout d'un nombre égal de syllabes des rimes érotiques et bachiques.

Ensuite viennent, sous le règne d'un poète qui aurait pu écrire ses vers avec le sang de son peuple, sous Charles IX, la pléiade des réformateurs de la langue. Mais la *chanson* est trop vive, trop naturelle, trop primesautière pour se donner le temps d'aller chercher ses mots dans le grec et le latin. Adieu la *chanson*!

Une autre pléiade apparaît sous la Ligue, celle de la *Satire Ménippée*; celle-ci gaie, alerte, vraiment gauloise, qui sait chanter, et par ses *chansons* accomplit un des actes les plus marquants, les plus décisifs de notre histoire. Cette pluie de *chansons* qui tombe alors, dru comme grêle au mois de mars, sur les ligueurs, sort de la maison de Jacques Gillot, sur le quai des Orfèvres, de la chambre où devait naître Boileau, et au bas de chacune d'elles on doit apposer l'un des noms suivants: Louis Leroy, Pierre Pithou, Nicolas Rapin, Florent Chrétien, Passerat, Durand.

Honri IV, auquel les gais bourgeois, les malfins et caustiques compères que nous venons de nommer ouvrirent les portes de Paris, pourrait nous dédommager et amplement; c'était un chansonnier, en effet, et des plus

charmants, ce descendant de Thibaut de Champagne; pour Gabrielle d'Estrées, il composa plus d'une *chanson*, d'une main qu'on ne dirait point avoir manié si dextrement le sabre; écoutez :

Viens, Aurore,
Je t'implore,
Je suis gai quand je te voi.
La bergère
Qui m'est chère
Est vermille comme toi.

Ou bien cette autre :

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
A la suite de Mars,
Cruelle déparlie!
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour!

Je n'ai pu dans la guerre
Qu'un royaume gagner;
Mais sur toute la terre
Vos yeux doivent régner.
Moment digne d'envie,
Heureux retour,
C'est trop peu d'une vie
Pour tant d'amour.

Sous la Fronde, on chante beaucoup, mais des *chansons* politiques :

Un vent de Fronde
A soufflé ce matin,
Je crois qu'il grande
Contre le Mazarin.

Et le Mazarin faisant écho répond : *Ils chan-*

tent, ils payeront.

Sous Louis XIV, sous le règne de Mme de Maintenon, il ne s'agit plus de politique, mais de plaisirs, et derrière le masque de la décence, de la religion, se prépare l'orgie du XVIII^e siècle. C'est Méré et Debarriaux, c'est Ninon et sa cour, c'est Saint-Réal, Saint-Pavin et Lainez, c'est le duc de Vendôme avec Chaulieu et La Fare. Le *Mercurie galant* fait son apparition, le *Mercurie galant*, c'est-à-dire le journal du petit monde païen qui vivait à côté de la thébaïde de Versailles, le recueil des historiettes qui l'égarèrent, des jolies *chansons* qu'on y chantait et que nous avons le regret de ne pouvoir transcrire ici.

Au *Mercurie galant*, le XVIII^e siècle ajouta l'*Almanach des Muses* et le *Recueil du Caveau*, car le Caveau vient de se fonder. A côté du Caveau bientôt se forment la Société d'Apollon, celle des Enfants de la Lyre, bien d'autres encore : on dirait qu'on pressent le grand drame de 1789, et on se laisse aller aux douceurs de l'heure présente, on se hâte de jouer.

De toutes parts, l'écho apporte de joyeux refrains accompagnés du choc des verres; c'est l'âge d'or qui est revenu pour la terre; c'est une fête, c'est un banquet perpétuel, que président tour à tour Gresset, Lattaignant, Gentil-Bernard, Piron, Panard, Colle, Crébillon, Bernis, Boufflers, Farny, etc.

Mais voilà que tout à coup, au milieu de l'orgie, un chant s'élève, qui étouffe le son des grelots agités par la Folie, un chant mâle, héroïque, sublime, la *Marseillaise*, la *Marseillaise* chantée par la France entière, avec accompagnement du canon.

La tourmente passée, le Caveau rouvre ses portes devant Désaugiers, Pils, Antignac, Gouffé, Brazier et Garât. La *chanson* retrouve sa voix et chante, mais un peu timidement, ce semble; on dirait qu'elle entend les derniers grondements de 1789; qu'elle est gênée, effarouchée encore, et M. Etienne, dans son discours de réception à l'Académie française, ayant à faire l'éloge du chansonnier son prédécesseur, de Lajou, peut dire : « Nous avons un peu négligé ce précieux héritage de la gaieté de nos pères. Qu'est devenue cette joie vive et franche qui charmait leurs loisirs et embellissait leurs fêtes? Nous sommes sérieux, rêveurs jusque dans nos plaisirs; la froide étiquette préside à nos festins, et la triste raison s'assied avec nous. »

En ce temps-là, un frère de Rubelais, de Montaigne, de Régner, de Molière, de La Fontaine, c'est-à-dire un esprit éminemment français, un vrai Gaulois, ennemi de l'enflure, plein d'un bon sens exquis et de malice, ingénieux et charmant, un vrai chansonnier en un mot, et aussi un vrai poète par la perfection vraiment attique, la perfection inimitable de son style, préparait le premier recueil de ses *chansons*. Nous avons nommé Béranger. Béranger sortit quelquefois du chemin semé de roses et de myrtes dans lequel était resté Anacréon; il écrivit des *chansons* politiques, de véritables odes, grandes, belles, pleines à la fois de verve et de sentiment; il fit de sa Muse démocratique l'écho des impressions tristes que ressentait alors le peuple; le peuple se reconnut en cette Muse; Béranger fut proclamé le poète populaire, national. Dans toutes les mémoires se gravèrent le *Vieux drapeau*, la *Sainte-Alliance* et cent autres magnifiques élan lyriques; toutes les bouches les répétaient. Mais nous n'avons point ici à étudier Béranger, à qui le *Grand Dictionnaire* a consacré un long article; nous n'avons pas surtout à nous occuper de ses chants politiques. C'était à ces derniers cependant que le

chansonnier attachait toute sa gloire : quant aux autres, « les pauvrettes, » si les mangeurs de cumin, comme dit Juvénal, c'est-à-dire les hypocrites, les tartufes, les attaquaient, voici comment il croyait, lui, devoir les défendre. « Je dirai, écrit-il, sinon comme défense, au moins comme excuse, que ces *chansons*, folles inspirations de la jeunesse et de ses retours, ont été des compagnes fort utiles données aux graves refrains et aux couplets politiques. Sans leur assistance, je suis tenté de croire que ceux-ci auraient bien pu n'aller ni aussi loin, ni aussi bas, ni même aussi haut; ce dernier mot dût-il scandaliser les vertus de salon. »

Nous croyons qu'on oublierait, qu'on est en train d'oublier, même qu'on a oublié quelque peu les chants politiques de Béranger, malgré leur grande beauté, et parce que ce sont des chants politiques, des chants de circonstance; mais en haut et en bas, dans les salons, dans les ateliers, sous le chaume, longtemps, bien longtemps, on répétera ce que le poète appelle les folles inspirations de sa jeunesse, ses *chansons*, ses vraies *chansons*, ingénieuses, charmantes, pleines de malice et de bon sens, exquises par la forme, monuments élevés aux grâces, petits chefs-d'œuvre auxquels l'antiquité n'a rien à opposer.

Qu'est la *chanson* aujourd'hui? Certains esprits chagrins, ceux-là qui voient le passé en rose et le présent toujours en noir, et ils sont nombreux, car ils se composent de tous ceux qui disent, comme ce président de Grenoble : « Je ne lis plus, je relis; » de tous ceux qui ne peuvent plus vivre, mais seulement assister à la vie, suivant l'expression de Ducis, ceux-là vous diront : « Ah! ce n'est plus comme au bon vieux temps; on ne chante plus aujourd'hui; la *chanson* est morte. » Certes, l'heure présente est grave, et l'on comprendrait que la *chanson* se tût un instant; mais « le Français chante ses défaites, ses misères ou ses maux aussi volontiers que ses prospérités et ses victoires. »

Donc la *chanson* ne peut être morte, elle ne doit pas mourir. Et, en effet, laissant de côté les refrains poissards dont Vade l'inventeur, et qui sont tant à la mode aujourd'hui, sans tenir compte des *Femmes de barbe*, des *Casques à Mengin*, hurlés dans les Alcazars et les Eldorados par des filles sans vergogne, que de vraies *chansons* nous pourrions transcrire ici! que longue serait la liste des chansonniers à l'esprit vif, alerte, moqueur, gaulois, des vrais chansonniers, si nous la donnions complète! Voici Granger, H. Lefèvre, A. Flan, Protat; voici Nadaud, charmant en sa simplicité; Pierre Dupont, peut-être un peu trop lyrique parfois pour qui n'aspire qu'au titre de chansonnier... Enfin le Caveau, bien que devenu philosophique, a encore ses accès de belle humeur; et tenez, voici que le premier vendredi du mois dernier, il ouvrait ses portes à un frère d'Horace, devant lequel l'Académie française les avait fermées, à Jules Janin; et le plus sympathique, le plus spirituel, le plus charmant de nos écrivains, payait, il n'y a pas longtemps (juillet 1866) son écot au grand banquet annuel du *Moulin-Vert*, en rendant en *chanson* le mot *omnibus* complet qui lui était échu par le sort. Au mot CAVEAU, nous avons parlé de cette réception et rapporté tout au long la pièce de M. J. Janin. — Non, la *chanson* n'est pas morte.

— Allus. litt. *Tout finit par des chansons*. Allusion à un vers célèbre d'un couplet du *Mariage de Figaro*, chanté par Brid'oison, en bégayant, comme toujours :

Eh! messieurs, la comédie
Que l'on juge en ce-et instant,
Sauf erreur, nous pein-eint la vie
Du bon peuple qui l'entend.
Qu'on l'opprime, il peste, il crie,
Il s'agite en cent fa-çons;
Tout finit-il par des chansons.

Ce vers caractérise, d'une manière tout à la fois juste et comique, la frivolité particulière du caractère français, qui finit par ne plus trouver que matière à *chansons* dans les événements les plus sérieux et même les plus tristes, comme le prouve, entre autres, la complainte de *Marlborough*. En voici des exemples :

« Les chansons feront un effet plus prompt que les écrits, en seront les précurseurs, et répandront déjà des étincelles de lumière. La *chanson* des Marseillais éclaire, inspire et réjouit à la fois : elle suffirait seule pour subjuguer toute la jeunesse brabançonne. Je conclus à ce que l'on attache quatre chanteurs à chacune de nos armées. Faire notre révolution en chantant est un moyen presque sûr de l'empêcher de finir par des *chansons*. »

(*Chronique de Paris*, 1792.)

« On subissait les lois en les méprisant, et on se vengeait encore par des *chansons*. Mais la *chanson* de *Figaro*, ce n'est déjà plus la représaille furtive du faible et de l'opprimé, c'est l'éclat de rire après la victoire; elle ne tue pas seulement, elle insulte, bafoue et déshonore. »

LANFREY.

« Depuis l'ouverture du congrès, nous ne sommes plus ce peuple chantant et frivole d'autrefois; on a supprimé les grosses pensions accordées au violon, à la flûte, au faus-

set et au ténor; les chansonniers ne sont plus, comme dans le vaudeville final de *Figaro*, juges en dernier ressort; la grosse artillerie de Temeswar l'emporte sur M. Pils, et, au vers de *Figaro* :

Tout finit par des chansons,

le parterre a substitué celui-ci :

Tout finit par des canons. »

HATIN, *Histoire de la presse*.

Chanson en l'honneur d'Harmodius et d'Aristogiton. Ce chant est, avec les élégies guerrières de Tyrte, le chant national, la *Marseillaise* des Grecs. Longtemps elle fut attribuée à Alcée, qui était mort bien avant l'acte de dévouement qu'elle célèbre; grâce à Hésychius, nous savons que le véritable auteur de cette *chanson* est Callistrate. Elle eût été perdue pour nous sans Athénée, qui nous l'a conservée dans son *Souper des sophistes*. En la lisant, on conçoit qu'elle devait promptement devenir populaire à Athènes, où elle fut connue peu de temps après la disparition du dernier des Pisistratides. Sa popularité provient des sentiments qu'elle exprime; car, au point de vue historique, la donnée en est fautive. C'était une illusion générale et volontaire à Athènes de croire que la liberté lui avait été restituée par Harmodius et Aristogiton. La vérité est que la mort d'Hipparque ne fit que consolider le pouvoir d'Hippias, qui ne fut renversé que quelques années après par le Lacédémonien Cléomène.

Nous donnons ici la traduction de ce chant.

« Je cacherai mon glaive sous une branche de myrte, comme Harmodius et Aristogiton, lorsqu'ils tuèrent le tyran et affranchirent Athènes de l'esclavage.

« Cher Harmodius, non, tu n'es pas mort; tu habites les îles fortunées, demeure, nous dit-on, d'Achille aux pieds légers et de Diomède, fils de Tydée.

« Je cacherai mon glaive sous une branche de myrte, comme Harmodius et Aristogiton, lorsqu'au milieu du sacrifice offert à Pallas, ils immolèrent le tyran Hipparque.

« Cher Harmodius, heureux Aristogiton, votre gloire sera éternelle; car vous avez tué le tyran et affranchi Athènes de l'esclavage. »

Chanson du soldat (LA), d'Hybris de Crète. C'est la glorification du soldat grec, fier de sa valeur et de ses armes, et qui n'estime rien au-dessus de lui-même. L'auteur n'est pas moins dorien par les sentiments que par la naissance et le dialecte qu'il emploie. Pour mieux faire comprendre l'esprit de cette *chanson*, nous ne pouvons mieux faire que d'en citer un fragment :

« Je suis très-riche; j'ai une lance, une épée et un beau bouclier long, rempart de mon corps. Avec cela je laboure, avec cela je moissonne, avec cela j'ai des esclaves qui m'appellent *maître*. Eux, ils n'ont pas le cœur de porter une lance, une épée, ni un beau bouclier long, rempart du corps. Tous tombent de frayeur et embrassent mes genoux, en s'écriant : *Maître et grand roi*. »

Jamais le droit de la force n'a été plus énergiquement, plus insolentement exprimé. C'est bien là l'outrecuidance du traîneur de sabre, qui, on le voit, n'est pas d'invention moderne.

Ce chant, qui nous a été conservé par Athénée, dans son *Souper des sophistes*, est, au point de vue littéraire, remarquable par l'énergie, la concision et l'allure soldatesque.

Chansons de geste. Ce sont des chants épiques du moyen âge, des poèmes historiques et romanesques, récités ou chantés par les ménestrels, avec accompagnement d'un instrument de musique. Les langues modernes s'étant constituées vers le XI^e siècle, les peuples s'organisant, la société se fonde, un idéal nouveau plane sur l'Europe, qui, frémissante d'enthousiasme religieux et guerrier, menace l'Orient régénéré par l'islamisme; la poésie renait enfin avec la foi, avec le culte de l'honneur. Elle a ses interprètes, les jongleurs, que les rois, les princes, les évêques, les abbés attachent à leur personne, et qu'ils récompensent magnifiquement. D'autres poètes et chanteurs vagabonds vont de ville en ville, de château en château; tantôt riches, tantôt pauvres, recevant un accueil plus ou moins favorable, selon leur talent. Une vieille accompagnée l'artiste nomade, qui voyage à pied ou à cheval; son costume indique à tous sa profession. Seigneurs et manants, dames nobles et abesses, pages, écuyers, tout le monde vient entendre les merveilleux récits du poète. Personne n'a de dédain, d'esprit critique; chacun est heureux de croire et de s'identifier avec le héros, dont les prouesses sont tenues pour véritables.

On divise les *chansons de geste* en trois cycles ou groupes. Les poèmes les plus anciens en date ont une étendue très-imposante : ils renferment, en général, vingt, trente, cinquante mille vers, qui se suivent par tirades de vingt à deux cents, et quelquefois davantage, sur une seule rime ou assonance. Ces longues épopées se sont formées par la réunion de poèmes plus courts, plus simples, de fragments primitifs composés sur le même sujet par divers jongleurs, et soudés ensuite les uns aux autres. Ce fait a été mis en évidence par nos modernes érudits. Quelquefois le rédacteur a négligé de choisir et de fondre les

variantes d'une même donnée. Cet amalgame rappelle un fait analogue qui s'est produit autrefois dans la Grèce. Il faut bien remarquer toutefois que cette reprise en sous-œuvre des anciennes épopées ne fut opérée que par les trouvères, c'est-à-dire par des hommes lettrés, d'un esprit cultivé, mais moins naïf, plus élégants, mais moins simples dans leur langue et leur style; or les trouvères, poètes de profession, succédèrent assez tard aux jongleurs, réduits par eux au rôle de chanteurs et de baladins.

La muse épique de la France au moyen âge, inondant l'Europe de ses compositions, ne s'exerce que sur trois sujets favoris : les Français, les Bretons, les anciens; Charlemagne, Arthur et Alexandre sont les héros de l'épopée chevaleresque, et chacun d'eux est devenu le centre d'un cycle particulier. Le règne de Charlemagne ayant laissé dans le souvenir des peuples le prestige d'une puissance merveilleuse; les calamités qui avaient précédé et les misères qui avaient suivi ce règne glorieux perpétuaient le respect et l'admiration. L'image agrandie du passé consolait et vengeait le peuple des malheurs présents. Le cycle français ou carlovingien (ce mot perd ici sa signification chronologique) embrasse d'autres poèmes; il y en a qui remontent aux temps de Clovis et de Dagobert, d'autres chantant Charles le Chauve et même les rois de la troisième race. Les plus remarquables de ces compositions épiques paraissent avoir été écrites dans le cours du XII^e et du XIII^e siècle; mais, avant d'être fixées par l'écriture sous la forme où nous les avons aujourd'hui, elles avaient été chantées et répétées avec mille variantes. Le caractère commun des épopées carlovingiennes, c'est l'inspiration religieuse; elles célèbrent surtout la lutte des chrétiens contre les musulmans. Tous les peuples auxquels Charlemagne a fait la guerre sont des musulmans pour les trouvères; c'est à Charlemagne qu'ils attribuent les grands succès remportés par Charles Martel et Pépin contre les ennemis du nom chrétien. La plus ancienne et la plus remarquable épopée de ce cycle, c'est la fameuse *Chanson de Roland* ou de *Roncevaux*. V. l'article spécial.

Le second caractère des *chansons de geste*, c'est l'inspiration féodale. Les poètes, écrivains sous le toit de leurs nobles patrons, sont ouvertement favorables aux grands vassaux; le monarque est sacrifié à ses pairs, à ses barons. D'une part, on exagère les abus de sa puissance; de l'autre, on diminue, on affaiblit, on altère ses qualités. Tantôt c'est un despote emporté ou avare, et tantôt un bonhomme crédule ou timide à l'excès, irresolu, pusillanime. Le portrait n'est jamais flatté; la *Chanson de Roland*, qui remonte au temps de Louis le Débonnaire, fait seule exception. Toutefois les *chansons de geste* sont l'exacte et saisissante peinture de la vie du moyen âge; les détails en sont vrais, les sentiments réels. Les joutes et les batailles forment le sujet principal traité par les trouvères. Le génie de la France, dit M. Edgar Quinet, respire principalement dans ces valeureux poètes. Avec cela leur langue de fer les secondait à merveille, pauvre en moralités, singulièrement riche et à l'aise quand il s'agit d'armures, de hauberts rompus et démailés, de sang vermeil, de vassaux massacrés et de cervelles répandues. Un enthousiasme sincère les possédait; ils trouvaient des lumières soudaines au plus fort de la mêlée. Des prouesses d'imagination les égalaient à leurs héros; car ils sont eux-mêmes les chevaliers errants de l'art et de la poésie. Malgré toutes les difficultés d'un idiome embarrassé, leurs fiers fantasmes éclatent par de grands traits, comme la Durandal hors du fourreau; sans le secours de l'art, ils combattent, à proprement parler, nus et sans armes, et, par la seule vaillance de la pensée, ils s'élèvent à un sublime naïf que l'on n'a plus retrouvé depuis eux. Vous respirez, dans ces vers incultes, le génie de la force indomptée, de l'orgueil suprême qui s'emparait de l'homme dans la solitude des donjons, d'où il voyait à ses pieds la nature humaine abaissée et corvéable; poésie non d'aigles de l'Olympe, mais de milans et d'éperviers des Gaules. De toutes les *chansons de geste*, celle qui exprime le mieux l'esprit et les mœurs de la société féodale, c'est le roman des *Lohéains*, une des plus anciennes parmi les plus vieilles épopées. Ce poème sera l'objet d'un compte rendu particulier. V. GARIN LE LOHÉRAIN.

Du cycle carlovingien, où l'épopée est féodale, on passe au cycle armoricain, où l'épopée est chevaleresque. Celle-ci chante les dames et les amours. L'orgueil militaire et le culte idéalisé de la femme, le goût des aventures et le sentiment de l'honneur deviennent la vertu de la chevalerie. Il y a deux chevaleries, représentées l'une par le moine chevalier, l'autre par le chevalier mondain et gaillard; ce sont deux principes contraires, deux idées opposées, deux buts différents. Ces sentiments divers se réfléchissent des mœurs dans la poésie. L'horizon change; on passe à une autre période historique et à d'autres héros. Arthur le Breton succède à Charlemagne; une source vive de légendes celtiques fait irruption dans la littérature du moyen âge. Ces traditions, originaires de la Bretagne insulaire et de l'Armorique, remontent aux bardes gaulois. Ces chants patriotiques redisent les derniers combats de l'indépendance, la lutte du brave Arthur contre les barbares du Nord

Chaque Âge embellit la légende; l'épopée grandit avec la crédulité populaire. L'histoire est en désaccord avec cette transfiguration fabuleuse; même pour les bardes, Arthur n'est qu'un personnage mythologique. C'en est qu'au xii^e siècle que le chef breton devient un type chevaleresque. Il amène avec lui les tournois, le saint-graal, la Table ronde, et la Table ronde est déjà le symbole de l'égalité. Cette transformation de la légende, qui signale une transformation du dogme social, se révèle avec originalité et grandeur dans le *Brut* de Wace, histoire poétique d'Arthur, originaire du sol armoricain (v. Brut). Les trouvères français de la fin du xii^e siècle s'emparent d'Arthur et de la Table ronde; ils abandonnent la longue strophe monorime, et y substituent les vers de huit syllabes rimés deux à deux. Leurs poèmes se lisent et ne se chantent plus; c'est dans le mètre de huit syllabes que sont écrits tous les poèmes de la Table ronde, dont les principaux sont ceux de *Merlin*, de *Lancelot du Lac*, du *Chevalier à la charrette*, de *Tristan* et du *Chevalier au Lion*. V. ces mots.

Bientôt la prose détrône la poésie : le xiv^e siècle traduit en langue vulgaire les romans de chevalerie. Outre les poèmes purement chevaleresques, le cycle d'Arthur contient des chants d'un caractère différent. L'expression religieuse s'est fixée sur le saint-graal (le vase de la Cène de Jésus-Christ); le roman de Perceval est le plus ancien et le plus parfait de ces poèmes religieux et mystiques. Dante, l'Arioste, le Tasse, Chaucer, Spenser, Shakespeare, Milton, les poètes allemands surtout, s'inspireront de ces fictions.

Le troisième cycle de l'épopée au moyen âge s'occupe de l'antiquité; ce dernier groupe recherche en réalité les origines gréco-latines de la société, le fond de la civilisation et de la langue; mais le moyen âge, loin de se laisser dominer par la forme de l'art classique, imprime à toutes ses productions le sceau de son génie. L'histoire d'Ulysse, déguisée sous des noms et des circonstances modernes, est attribuée à un conte-porain. Cette paraphrase de l'antiquité s'opère dès le xii^e ou le xiii^e siècle; c'est le prélude anticipé, le pressentiment confus de la Renaissance; c'est le réveil de la tradition latine. Les poètes de ce cycle célèbrent d'abord la guerre de Troie, et en font un sujet national; Médée, Alexandre le Grand séduisent leur imagination et ne peuvent fatiguer leur plume. Ils travestissent dans le goût du temps les héros de l'antiquité; Médée est une Armide, Alexandre un chevalier errant. Tous ces ouvrages sont remplis d'anachronismes; les tournois, les fêtes, les allusions aux choses de l'époque y abondent. En somme, c'est la peinture des mœurs et des sentiments chevaleresques; et cette œuvre véritablement importante atteste un puissant effort d'imagination vers un noble idéal. Les romans du troisième cycle sont : le *Roman de Thèbes*, la *Guerre de Troie*, *Protesilaüs*, l'*Alexandre*, *l'Épique*, etc. L'épopée du moyen âge n'est pas encore épuisée; mais les chants épiques dégénèrent en même temps que l'esprit féodal; l'érudition et le bel esprit vont tuer l'inspiration du poème épique. L'ouvrage le plus célèbre de cette période est le *Roman de la rose*. L'épopée prend, toutefois, une heureuse revanche : elle devient burlesque, satirique; cette transformation produit le fabliau ou l'apologue de *Renard*, que toutes les nations de l'Europe redisent pendant deux siècles. Cette interminable satire sociale multiplie ses branches à l'infini; la collection complète formerait plus de quatre-vingt mille vers. *Renard* est la négation même du principe chevaleresque du moyen âge, de l'esprit féodal; il indique l'avènement d'une puissance nouvelle, la bourgeoisie, le tiers état, le peuple, qui réclament leur part d'action, et travaillent à constituer un droit national et démocratique.

Nous donnons ici, par ordre alphabétique, la liste des *chansons de geste* connues, en indiquant la date de la version la plus ancienne : *Aimeri de Narbonne* (première moitié du xii^e siècle); *Aiol* et *Mirabel* (première moitié du xii^e siècle); *Aliscamps* (xii^e siècle); *Amis et Amiles* (xiii^e siècle); *Ansis de Carthage*, par Pierre de Riès (seconde moitié du xii^e siècle); *Ansis, fils de Girbert* (xiii^e siècle); *Aquin* (xiii^e siècle); *Aspremont* (xiii^e siècle); *Aubri le Bourgoin* (xiii^e siècle); *Aye d'Avignon* (xiii^e siècle); *Bataille Loquifer* (xiii^e siècle); *Dastard de Bouillon* (xiii^e siècle); *Baudouin de Sebourg* (xiv^e siècle); *Berte aux grands pieds* (seconde moitié du xiii^e siècle); *Beuves de Comarchis* (seconde moitié du xiii^e siècle); *Beuves d'Hanstonnes* (seconde moitié du xiii^e siècle); *Chanson d'Antioche* (xiii^e siècle); *Charlemagne*, par Girart d'Amiens (xiv^e siècle); *Charles le Chauve* (xiv^e siècle); *Charroi de Nîmes* (xiv^e siècle); les *Chétifs* (xii^e siècle); *Chevalerie Ogier de Danemarche*, par Raimbert de Paris (xii^e siècle); *le Chevalier au cygne* (xiii^e siècle); *Lourenement de Loays* (xiii^e siècle); *Doon de La Roche* (xiii^e siècle); *Doon de Mayence* (xiii^e siècle); *Doon de Nanteuil* (xiv^e siècle); *Élie de Saint-Gilles* (xiv^e siècle); *Enfances Charlemagne* (xiii^e siècle); *Enfances Godefroi*, par Renaud (xiv^e siècle); *Enfances Guillaume* (xiii^e siècle); *Enfances Ogier*, par Adémar Le Roi (xiii^e siècle); *Enfances Roland et Ogier le Danois* (xiii^e siècle); *Enfances Vivien* (xiv^e siècle); *Entrée en Espagne*, par Nicolas de Padoue (xiv^e siècle); *Fierabras*, en provençal (xiii^e siècle), et en français (xiv^e et

xv^e siècle); *Floovant* (xiii^e siècle); *Foulque de Candie* (xiii^e siècle); *Gaidon* (xiii^e siècle); *Garin le Lohérain*, par Jean de Plagy (xii^e siècle); *Garin de Monglane* (xv^e siècle); *Gaufrey* (xiii^e siècle); *Girard de Roussillon*, en provençal (xiii^e siècle), et en français (xiv^e siècle); *Girard de Viane* (xiii^e siècle); *Girbert de Metz* (xiii^e siècle); *Gui de Bourgogne* (xiii^e siècle); *Gui de Nanteuil* (xiii^e et xiv^e siècle); *Guibert d'Andernas* (xiii^e siècle); *Hélias* (xiii^e siècle); *Hérois de Metz* (xiii^e siècle); *Horn* (xiv^e siècle); *Hugues Capet* (xiv^e siècle); *Huon de Bordeaux* (xiii^e siècle); *Jean de Tanson* (xiii^e siècle); *Jérusalem*, par Graindor de Douai (sous Philippe-Auguste); *Jourdain de Blaives* (xiii^e siècle); *Lion de Bourges* (xv^e siècle), les *Lohérains* (xiii^e siècle); *Macaire* (xiii^e siècle); *Maugis d'Atremont* (xiv^e siècle); *Montage Guillaume* (xiii^e siècle); *Montage Rainsart* (xiv^e siècle); *Mort d'Aimeri de Narbonne* (xiii^e siècle); *Otinel* (xiii^e siècle); *Parise la duchesse* (xiii^e siècle); *Prise de Pampelune* (xiv^e siècle); *Prise d'Orange* (xiv^e siècle); *Rainsart* (xiii^e siècle); *Raoul de Cambrai* (xiv^e siècle); *Renaud de Montauban* (xiii^e siècle); *Renier* (xiii^e siècle); *Chanson de Roland*, attribuée à Théroutde (commencement du xiii^e siècle); *Roncevaux*, remaniement de la *Chanson de Roland* (xiii^e siècle); *Chanson des Saisnes* (xiii^e siècle); la *Chanson des Saxons*, par Jean Bodel (xiii^e siècle); *Siège de Barbastro* (xiii^e siècle); *Simon de Pouille* (xiii^e siècle); *Sipéris de Vigneaux* (xiv^e siècle); *Tristan de Nanteuil* (xiv^e siècle); *Vivien, l'amachour de Monbran* (xiii^e et xiv^e siècle); *Voyage de Charlemagne à Jérusalem* (xiii^e siècle).

Chanson de Roland ou de Roncevaux, la plus ancienne épopée française et la plus remarquable de toutes celles qui appartiennent au cycle carolingien. Ajoutons que c'est l'*Iliade* de la France, *Iliade* digne de son admiration, puisqu'elle excite celle de l'étranger. Le génie national ne doit pas chercher ailleurs ses premiers titres de noblesse. Il existe plusieurs versions de cette légende patriotique; le texte le plus ancien de ce poème a été publié pour la première fois, d'après l'unique manuscrit de la bibliothèque d'Oxford, en 1837, par M. Francisque Michel (1 vol. gr. in-8). Il se compose de 3,999 vers, et se divise en 29 strophes monorimes, d'inégale longueur. La plupart de ces strophes ou couplets sont terminées par la diphthongue *oï*, qui n'est pas comptée dans la mesure du vers. L'éditeur, dont le glossaire laisse d'ailleurs beaucoup à désirer, n'a donné de cette particularité aucune explication. *Aoi* nous paraît être, en anglo-normand, une exclamation, un cri de guerre, un cri de joie, une sorte de *hourra*, et aussi un appel à l'attention sur ce que l'on vient de dire et sur la suite, comme : *Oï oui*; *cela est comme j'ai dit*. Les vers ne sont pas régulièrement assujettis à la rime, mais seulement à l'assonance, comme dans certains vers espagnols et dans ce couplet que Molière rapporte :

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il m'eût fallu quitter
L'amour de ma mie.

M. Génin a distribué le texte en cinq chants, dans une seconde édition amendée, que précède un travail de critique littéraire et philologique, et qu'accompagne une traduction, suivie de notes (Imprimerie impériale, 1850). M. Delécluze en a donné, en 1845, une traduction strophe par strophe, dans son excellent ouvrage intitulé : *Roland ou la Chevalerie*.

Outre les érudits, les poètes de notre temps ont examiné les épopées carlovingiennes, appelées aussi *chansons de geste*; au moyen âge, le mot latin *gesta* signifiait acte public, histoire authentique. Ces poèmes présentent deux grands caractères : l'inspiration chrétienne et l'inspiration féodale; leur intérêt principal, c'est la fidèle peinture de la vie du moyen âge. Mais laissons un écrivain d'une riche imagination commenter le mâle génie de nos vieux poètes, qui tous gravitent autour du sujet et du héros de la *Chanson de Roland*.

M. Génin attribue la *Chanson de Roland* au trouvère normand Théroutde, qui semble s'être nommé lui-même à la fin de son poème : *Ci fait la geste que Turoldus declinet*. On a contesté que *declinet* eût la signification de *composer, raconter*. La rédaction en a été écrite au x^e siècle, du moins on en est à peu près sûr. La tradition sur laquelle est fondé le poème remonte certainement au temps même de Charlemagne, car le fait de la mort de Roland au retour de l'expédition d'Espagne est attesté par Eginhard; mais, pour la date précise de la composition du poème, on ne peut rien affirmer de certain. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il y en a eu plusieurs éditions successives, et il est bien probable que celle-ci n'est pas la première, quoique la plus ancienne de celles qui nous sont parvenues. Nous en avons deux : la première rédaction (Oxford et Venise) remonte jusqu'au milieu du x^e siècle et renferme 4,000 vers; la seconde (Paris, Châteauroux, Lyon et Venise) a environ 2,000 vers de plus, et peut être attribuée à la seconde moitié du xii^e siècle. Le plan est d'une noble simplicité; pas d'épisode parasite, de surcharge, de complication, au moins dans la forme primitive et élémentaire restituée par M. Génin. Les événements sont largement

esquissés. L'Espagne est conquise; une seule ville, Saragosse, résiste aux armes du grand Charles. Le roi africain, Marsile, qui la défend, offre au vainqueur de se soumettre, et lui envoie Blancardin. Charlemagne, à l'instigation de Roland, charge Ganelon de porter au roi infidèle les conditions de la paix. Ganelon, se souvenant que le roi sarrasin a déjà massacré deux envoyés chrétiens, craint de subir le même sort essaye de résister, et engage une dispute avec Roland. « Homme qui va là, dit-il à Charlemagne, n'en revient pas. — Vous avez le cœur trop tendre, répond Charles; puisque je vous le commande, il vous faut y aller. » Ganelon se met en route avec l'ambassade sarrasine, et Blancardin profite de sa colère pour lui proposer une embuscade où tombera Roland. Les deux complices s'entendent, et Ganelon est amené en présence du roi Marsile. Il lui dit avec une haute fierté les conditions de l'empereur. Le Sarrasin irrité veut frapper de sa propre main l'insolent ambassadeur, qui se couvre de son épée, prêt à vendre chèrement sa vie. « Voilà un noble baron, s'écrient les païens avec admiration ! » Bientôt Marsile apprend de Blancardin l'engagement pris par Ganelon, et s'excuse auprès de lui de son emportement. Le traître renouvelle son serment sur les reliques que contient le pommeau de son épée, et tous trois conviennent du moment opportun pour exécuter le complot. Quand Charlemagne retournera en France, Ganelon fera en sorte que Roland soit à la tête de l'arrière-garde; l'armée de Marsile surviendra, qui écrasera sans peine cette poignée d'hommes et tuera leur chef. Tout étant ainsi combiné, l'ambassadeur franc revint, les mains chargées de présents, vers l'empereur, et lui dit que Marsile allait envoyer vingt otages et un tribut considérable en signe de soumission, qu'il irait lui-même avant un mois à Aix recevoir la loi chrétienne et faire hommage à l'empereur. Charlemagne prépare tout pour le départ et se met en route, en dépit des songes prophétiques qui ont troublé son sommeil. Déjà le gros de l'armée descend l'autre versant des Pyrénées. Marsile a rassemblé 400,000 hommes; il accourt vers Roncevaux. Le bruit de cette immense armée est venu jusqu'à l'arrière-garde : « Compagnons, dit Olivier, nous aurons bataille avec les Sarrasins. — Dieu nous l'octroie, répond Roland; c'est notre devoir d'être ici pour notre roi. Pour son seigneur, on doit souffrir la peine et endurer grand chaud et grand froid; pour lui, on doit perdre et de la peau et du poil. Que chacun pense à frapper de grands coups, pour qu'on ne chante pas de nous une mauvaise chanson. Les païens ont tort, les chrétiens ont droit; jamais mauvais exemple ne prendra de moi. » Olivier, monté sur un rocher, voyait venir l'innombrable armée : « Ganelon le savait, le félon, le traître, dit-il à Roland. — Tais-toi, répond celui-ci, c'est mon oncle, je ne veux pas que tu en souffles mot. »

Roland pourrait mettre en déroute les nombreux bataillons des infidèles, s'il daignait réclamer l'aide de Charlemagne, en donnant de son cor d'ivoire ou oliphant. « A Dieu ne plaise, dit le héros, on ne l'aie corné pour des païens; mes parents n'auront pas cette honte. Quand je serai dans la mêlée, je frapperai des milliers de coups, et vous verrez l'acier de Durandal ensanglanté. Les Francs sont bons, ils frapperont bravement, et ceux d'Espagne n'échapperont pas à la mort. » L'archevêque Turpin, monté sur un tertre, exhorte ceux qui vont mourir : « Seigneurs barons, Charles nous a laissés ici; nous devons bien à notre roi de mourir pour lui. Aidez à soutenir la chrétienté ! Vous aurez bataille, soyez-en sûrs; car de vos yeux vous voyez les Sarrasins. Confessez vos fautes, demandez merci à Dieu; je vous absoudrai pour sauver vos âmes. Si vous mourez, vous serez de saints martyrs, et vous siégerez au plus haut du paradis. » Les guerriers descendent de cheval et s'agenouillent; l'archevêque les bénit au nom de Dieu, et, pour pénitence, leur commande de bien frapper. Cependant la lutte s'engage, mais avec des chances et des armes inégales. L'ennemi occupe les hauteurs du défilé, et fait rouler sur les pentes des quartiers de roc. Mais les héros chrétiens élèvent leur constance à la hauteur du péril; cette phalange indomptable conserve sa position; bientôt il ne restera que des cadavres sur le terrain. C'est alors que Roland fait retentir son oliphant, dont les sons vigoureux se répètent d'écho en écho. Il sonna de telle sorte que le sang lui vint à la bouche. Charlemagne a entendu : « C'est le cor de Roland, s'écrie-t-il; pour en avoir sonné, il faut qu'il soit combattant. » Ganelon le dissuade en vain d'aller au secours de son neveu; Charlemagne fait saisir ce mauvais et malséant conseiller, et le remet aux mains de ses cuisiniers. Son armée revient en arrière pour exterminer les ennemis. Il avance, mais le péril s'aggrave; deux combattants survivent seuls à cette sanglante hémicorne : l'archevêque Turpin et Roland, qui vient de voir expirer son frère d'armes Olivier. Les deux guerriers résistent toujours; les Sarrasins entendent les clameurs de l'armée de Charlemagne; ils se troublent; ils prennent la fuite. Cependant l'archevêque est mortellement blessé; épuisé de forces et de sang, Roland retrouve assez de vigueur pour aller chercher les corps de ses compagnons et les déposer aux pieds de Turpin, qui meurt en les bé-

nissant. Roland vit encore; vainement il essaye de briser son épée contre un rocher, la pierre éclate sous l'acier. Alors se couchant sur l'herbe verte, la tête tournée vers l'ennemi, il la place sous lui et meurt les mains jointes. Les anges du Très-Haut viennent recueillir cette âme héroïque. Charlemagne paraît enfin avec son armée. Roland n'est plus; mais il sera vengé par la défaite et la mort de Marsile, la destruction d'une nouvelle armée d'infidèles, le supplice et l'infamie du traître Ganelon.

Charlemagne est de retour à Aix. Aude, la fiancée de Roland, vient au-devant de lui : « Ou est Roland, dit-elle ? — Tu me demandes des nouvelles d'un homme mort, répond Charles; en échange, je te donnerai mon fils Louis. Je ne peux mieux le dire. — Ce mot m'est étrange, reprend Aude; ne plaise à Dieu que je survive à Roland. » Et pâlisant, elle tombe aux pieds de Charlemagne. L'empereur la relève, la croyant évanouie; mais sa tête s'incline sur ses épaules : Aude était morte. On procède ensuite au jugement de Ganelon. Pinabel de Sorence prend la défense du traître; Thierry l'accuse et offre la bataille. Le combat judiciaire est ordonné; Pinabel succombe, et Ganelon, jugé coupable, est écartelé.

Divers passages de ce beau poème rappellent, il est vrai, certains traits du poème du *Cid*; mais n'oublions pas que la *Chanson de Roland* est bien antérieure à la romance castillane. Le plagiaire n'est donc pas le trouvère français.

Pour être juste, il faut que nous disions que si les vaincus de Roncevaux ont leur épopée funèbre, les montagnards vainqueurs ont leur hymne de triomphe sur cette même journée. Ce chant de victoire ou d'extermination, le *Chant d'Altavizar*, a été enregistré par l'histoire, comme un témoignage authentique. Il est d'une étrange et sauvage beauté. Quoi qu'il en soit de la question historique, qui n'a rien à faire ici, le monument de notre gloire nationale et de notre poésie est entouré de l'admiration générale. Voici en quels termes l'a jugé M. H. Martin : « Quelle force dans cette simplicité ! quelle hauteur de sentiments exprimée dans cette langue informée encore ! quelle grande ordonnance ! quelle unité dans le plan et la marche du poème ! quelle vérité, quelle profondeur dans les caractères ! quelles figures que celles de Charlemagne, de Roland, d'Olivier, de Ganelon, si différents du traître vulgaire des romans postérieurs ! La poésie héroïque a-t-elle, dans aucun temps et dans aucun pays, rien de plus émouvant et de plus grandiose que les incidents relatifs au cor et à l'épée de Roland, que ce bouleversement de la nature s'ébranlant tout entière en signe de deuil au moment où le héros va mourir, que le tableau de la mort de Roland et des douze pairs ? »

Ce qui distingue tout d'abord la *Chanson de Roland* de tout ce qu'ont produit les trouvères et les troubadours jusqu'à l'apparition de Dante, c'est l'unité de composition, l'enchaînement de l'ensemble. Il est seulement faux que le poème ne prenne pas fin après la mort même de Roland; il est vraisemblable que cette dernière partie, hors de proportion avec le reste de l'œuvre, était moins développée dans la composition primitive, plus sobre et plus substantielle que les copies rajoutées par les trouvères. Aucune autre chanson de geste, aucune chronique rimée ne présente ni cet ordre ni cette clarté; ici, l'invention se soumet à une constante discipline. Mais, s'il y a création, y a-t-il invention ? Tout à l'opposé des poèmes du moyen âge, dont le fond est fabuleux, même lorsque les personnages portent des noms historiques, la *Chanson de Roland* repose sur un canevas réel et solide; l'histoire ne fait que se transformer en légende.

Ce qui distingue encore la *Chanson de Roland*, c'est l'amour de la patrie, si exceptionnel dans les œuvres du même genre; c'est encore le caractère prêté par le poète au personnage qui domine toute la composition. Les auteurs des poèmes carlovingiens sacrifient Charlemagne à ses barons, qui gardent le principal rôle. Le but de ces trouvères est de reporter sur les feudataires la gloire de Charlemagne, pour faire leur cour à leurs protecteurs, ennemis du pouvoir royal, qui allaient se servir des communes contre la féodalité. Le poète de la *Chanson de Roland* reconnaît à Charlemagne l'autorité, la grandeur, la majesté; il glorifie cette figure imposante pour glorifier la patrie. Il nous le montre aimé et obéi de tous, souverainement juste et souverainement puissant. Le vieux poète diffère plus encore des trouvères par sa manière de comprendre et d'exprimer l'amour, et par l'austérité du sentiment religieux. Pour décrire la mort de la belle Aude, la fiancée de Roland, il s'en tient à une expressive concision; dans tout le poème, on n'entrevoit que deux figures de femmes. Le contraste est plus frappant encore quant au sentiment religieux : les héros des trouvères sont des dévots formalistes, qui paraded dans leurs exercices de piété; Roland et ses compagnons sont les soldats fervents et soumis d'une croisade. La guerre sainte devait être dans le poème; elle était dans tous les esprits. Le vieux poète ne prêche pas la croisade, mais il la fait pressentir.

Aucune autre composition épique ne célèbre, comme la *Chanson de Roland*, le malheur sublime, le revers de la patrie. Toutes chantent la victoire, le succès : celle-ci a voulu

immortaliser le souvenir des Thermopyles de la France. Elle a voulu glorifier et exalter le martyr du drapeau! Aucun poème ne mérite à plus juste titre le nom d'épopée : tout y est épique, sans artifice, sans imitation, sans faux merveilleux. Sujet historique, national et religieux ; souvenirs grandioses, croyances et sentiments populaires ; connaissance du cœur humain, éloquence de l'âme ; descriptions saisissantes et rapides ; grandeur naïve et franchise sincère des héros, c'est bien là le caractère d'une *Iliade*, d'un poème homérique, auquel il ne manque, suivant M. Génin, que d'être écrit en grec. « Même aux endroits les plus faibles et les plus négligés, dit M. Vitet, dans les parties accessoires du poème, que de traits grandioses qui le relèvent et l'ennoblisent ! Et quand nous sommes au cœur même du sujet, depuis l'instant où l'archevêque donne à ses compagnons la bénédiction suprême, jusqu'au dernier soupir de Roland, quelle série de tableaux, de pensées, de sentiments, tous plus épiques les uns que les autres ! Devant ces admirables scènes, un seul mot vient à l'esprit, le mot *sublime*. Les plus grands spectacles de la nature soulèvent-ils dans l'âme de plus profondes émotions ? » Ne soyons donc point surpris si la *Chanson de Roland* a été pendant plusieurs siècles la *Marseillaise* de la vieille France.

Le 13 octobre 1066, au moment où les armées d'Harold et de Guillaume allaient se prendre corps à corps dans les plaines d'Hastings, un cavalier normand nommé Taillefer sortit des rangs, lança son cheval en avant du front de bataille, et, pour préparer ses compagnons à vaincre ou à mourir, entonna la *Chanson de Roland*. Les historiens les plus dignes de foi parlent tous de ce chant carolingien inaugurant le combat, et répété en chœur par les soldats du duc de Normandie, déjà maître de l'Angleterre.

Il est fait mention de la *Chanson de Roland* dans tout le moyen âge, principalement au *xiii^e* et au *xiv^e* siècle ; on prétend même que nos armées la chantaient encore au *xiv^e* siècle. M. Vitet dit avec raison : « Plus on lira la *Chanson de Roland*, plus on verra, non-seulement les traces évidentes d'une inspiration native, mais le germe, et parfois la première floraison d'un art exquis. A côté de ces beautés grandioses dont tout d'abord on est frappé, et qui viennent moins du talent du poète que de l'énergie de sa croyance, il en est d'autres plus délicates, et qui doivent peut-être exciter plus de surprise. Où donc ce trouvère illettré a-t-il pris le secret de ces dialogues pleins de finesse ? D'où lui vient l'art de conduire une scène, d'en diriger l'action, d'en suspendre l'intérêt avec tant d'à-propos ? Ce savoir-faire le mêle à une telle ignorance ! Homère, outre le privilège de parler, quatre siècles à l'avance, la langue de Sophocle, avait aussi le don d'en savoir autant à lui seul, que les sept sages réunis. Notre poète ne sait rien ; de chronologie, pas un mot, moins encore de géographie ; il ignore tout ce qui s'enseigne, mais il connaît le cœur humain, il le connaît à fond, il en sait les plus secrets détours, il sait mieux qu'un lettré dessiner un caractère, témoin ce portrait de Roland, cette vivante image, qui, dans les traits d'un homme étudiés d'après nature, nous montre ceux d'un peuple tout entier ; car Roland, c'est la France, c'est son aveugle et impétueux courage ; Azincourt et Poitiers, aussi bien que Roncevaux, sont là pour confirmer l'exacte ressemblance, la prophétique vérité de ce caractère de Roland. »

M. Vitet n'est plus le seul à placer à un rang exceptionnel parmi les poésies du moyen âge la *Chanson de Roncevaux*. Qu'on fasse une large part à la rudesse de la forme et à l'imperfection du langage, il n'en faudra pas moins admirer la grandeur du dessin, la vérité de la couleur, l'énergie de l'émotion et la profondeur des sentiments. La France a son épopée.

Chanson d'Antioche (LA), poème de chevalerie, composé au commencement du *xiii^e* siècle par Richard le pèlerin, et complété sous le règne de Philippe-Auguste par Graindor de Douai. Il fut publié pour la première fois à Paris en 1848 (2 vol. in-12). La *Chanson d'Antioche* est la partie la plus ancienne et la seule réellement historique de cet ensemble de poèmes qui forme la légende du *Chevalier au cygne*. C'est un monument d'une certaine valeur littéraire, très-important pour l'histoire de la première croisade. Le texte a été divisé en huit chants par l'éditeur, M. Paulin Paris, qui n'a pas été bien inspiré peut-être, en retranchant un épisode ajouté par Graindor de Douai. Les vers du pèlerin Richard, au nombre de neuf mille, racontent la funeste échafourée de Pierre l'Hermitte ; ils suivent les princes croisés à leur arrivée à Constantinople, racontent leurs démêlés avec l'empereur, signalent la loyauté d'Estelin l'Etnasé, montrent les soldats du Christ à Nicée, et pénètrent avec eux dans la ville. Ils nous ont conservé le caractère réel des principaux guerriers qui prirent part à la croisade. Etienne, comte de Blois, qui avait fui à Antioche, était quelque temps resté un objet d'exécration dans l'armée chrétienne ; le trouvère le représente comme un parfait modèle de trahison, de lâcheté et de perfidie. Après avoir suivi les traces de Boémond dans le mauvais pas de Gührénée, le poète s'attache à Tancred, à Baudouin : on lui doit de précieux détails sur

la querelle de ces deux fiers chevaliers, sur les excuses que l'impatient Tancred fut obligé de faire au frère de Godefroi ; mais la partie la plus importante de ce poème est le récit du siège et de la prise d'Antioche, et la déroute de Corbaran. « Dans cette partie de la chanson, dit M. Paulin Paris, le trouvère est bien supérieur à tous les chroniqueurs latins, et je crois pouvoir placer au rang des morceaux les plus importants de l'histoire moderne le récit de la trahison de Dacien et de l'entrée des croisés dans la ville. Richard ne dissimule, dans aucune circonstance, les torts et les mauvaises passions des chefs qu'il honore le plus : Boémond tremble plus d'une fois, et plus d'une fois il a besoin d'être rappelé à son devoir ; le duc de Normandie est représenté tel que nous l'ont peint les historiens partisans de la province, brave, mais léger, irascible, impétueux et facile à se laisser prévenir. La chanson abonde en détails précieux sur les guerriers d'Artois, de Flandre et de Picardie. C'est avec une sorte d'émotion patriotique que Richard nous a peint les adieux de la comtesse Clémence, et qu'il a rappelé les prouesses de Baudouin Cauderon, de Gontier d'Aire, d'Enguerrand de Saint-Pol et l'héroïque fait d'armes de Rainbaut Créton, le bon chevalier picard. Il nous attendrit, il sait nous élever à la hauteur de ses héros quand il nous montre le brave Renaud Porquet enervé, chargé de chaînes, et renouvelant la douteuse action de Régulus. L'amour du pays ne lui fait pas oublier la gloire des autres corps d'armée : c'est un écuyer de Chartres qui, sur l'échelle d'Antioche, veut précéder le bon comte de Flandre ; c'est à Boémond que le principal honneur de la prise de la ville sera réservé, et l'évêque de Puy planera comme un ange tutélaire au milieu des chefs pour les ramener sans cesse à l'espérance, à la résignation. »

Cette chanson de geste suivit les croisés à Jérusalem ; elle y fut évidemment écoutée par les chrétiens qui venaient de toutes les parties de l'Europe contempler le divin sépulchre et la Terre sainte. La *Chanson d'Antioche* fut revue par Graindor de Douai, dans les premières années du règne de Philippe-Auguste, c'est-à-dire au temps où l'usage d'écrire les chansons de geste venait de s'introduire, où l'habitude de lire, substituée à celle d'écouter, avait rendu les juges plus difficiles. L'histoire du siège d'Antioche occupe le quatrième rang dans la série chronologique des légendes du *Chevalier au cygne*. On y intercala l'incident fabuleux des *chétifs* (captifs), récit des désastres des compagnons de Pierre l'Hermitte, de leur captivité dans le Khorassan, de leur retour à travers mille dangers imaginaires devant Jérusalem, au moment où le dernier assaut allait être livré. C'est cet épisode, d'un intérêt purement littéraire, que M. Paris a retranché. L'éditeur a comparé avec les témoignages du poète ceux des chroniqueurs latins ; des notes nombreuses, de bonnes tables ajoutent encore au mérite de cette publication. M^{me} de Saint-Aulaire a traduit en français moderne la *Chanson d'Antioche*.

Chanson des Saxons (LA), par Jean Bodel, trouvère du *xiii^e* siècle, est d'environ cent ans postérieure à la *Chanson de Roland*. Elle a été publiée pour la première fois par M. Francisque Michel, à Paris, en 1839 (2 vol. gr. in-12). Le sujet est la révolte et la défaite des Saxons par Charlemagne. Encouragés par le peu de succès de l'expédition du roi des Germains au delà des Pyrénées, qui se termina par le désastre de Roncevaux (778), si vivement décrit dans la *Chanson de Roland*, les Saxons avaient envahi et pillé les bords du Rhin. Charlemagne entreprit de les subjuguer, et ne parvint que longtemps après à les soumettre. Il les battit enfin (785), et Witikind, leur chef, fut contraint d'embrasser le christianisme. C'est sur ce fait historique que Bodel a composé sa chanson de geste.

La *Chanson des Saxons* comprend deux cent quatre-vingt-dix-sept strophes ou couplets fort irréguliers, car plusieurs comptant plus de trente vers, et d'autres n'en ont que douze. C'est un récit romanesque, souvent remarquable, où la partie gaie et même comique le dispute à la partie épique ; si bien que l'on trouve dans ce poème comme un avant-goût du *Roland furieux* de l'Arioste. Il est aussi écrit en une langue plus facile à comprendre que celle de la *Chanson de Roland*, et cela s'explique par la date plus récente de sa composition. C'est pour cette raison sans doute que M. Delécluze, dans son *Roland ou la Chetivité*, n'a pas jugé à propos d'en donner la traduction, et s'est contenté de l'analyser.

Chanson des Albigeois (LA), poème provençal, publié par Fauriel, en 1837. L'auteur s'est retranché derrière le pseudonyme de Guillaume de Tudèle. Contemporain des faits qu'il raconte, il nous apprend lui-même qu'il a composé son ouvrage sur le plan et sur l'air de la *Chanson d'Antioche*. Par la forme, le poème se rapproche des grandes épopées carolingiennes ; par le fond, c'est moins une satire qu'une histoire écrite sous l'impression des événements, histoire curieuse, en ce qu'elle nous représente parfaitement la marche de l'opinion publique. Le récit commence à l'année 1204 et s'arrête en 1219, au moment où le prince Louis, fils du roi de France, arrive sous les murs de Toulouse ; il n'embrasse donc point la durée entière des bouleversements causés par la croisade albigeoise ; il

n'en comprend guère plus de la moitié, c'est-à-dire les dix premières années de cette croisade impie. L'auteur semble poursuivre sa narration presque jour par jour, désastre par désastre, sous toutes les impressions, au milieu de toutes les clameurs, de toutes les misères, de toutes les calamités qui accompagnent ce scandaleux abus de la force brutale ; il semble l'interrompre ou la reprendre tour à tour, à mesure que se développent les événements dont la mort de Pierre Castelnau, le légat du pape, fut le signal. Cette chanson offre deux aspects, et semble écrite par deux hommes non-seulement différents, mais, de plus, ennemis. En commençant, l'historien se montre le partisan décidé, le prêtre ardent de la croisade ; il a pris parti contre les hérétiques ; Albigeois et Vaudois, il les déteste et les maudit ; il célèbre la guerre entreprise contre eux, comme une guerre sainte, inspirée par le ciel ; il s'identifie, autant qu'il le peut, avec les croisés ; il les désigne de vingt manières différentes, et chacune est une manifestation de sa sympathie pour eux. La partie du poème composée sous l'influence de ce zèle fanatique n'embrasse que les événements des trois premières années : à partir de ce moment, la guerre est décrite comme une entreprise de violence et d'iniquité ; les pieux héros ne sont plus que des hommes féroces, dominés par l'ambition, et déshonorant à la fois la religion et l'humanité. Il n'est cependant pas facile de discerner nettement l'endroit où se fait une révolution si complète dans l'esprit ou plutôt dans le cœur de l'historien ; l'indécision entre les deux causes ne semble s'accroître qu'après le récit de la bataille de Muret, après la mort du roi d'Aragon. « Tout le monde en valait moins, dit-il ; toute la chrétienté en fut abaissée et honnie. » Cette pensée une fois exprimée, la haine se prononce, s'accroît et s'exalte sans s'épuiser. En cessant d'être le chantre de la croisade, l'auteur ne devient pour cela ni hérétique ni partisan de l'hérésie ; seulement la croisade n'est plus pour lui une affaire de croyance, mais une grande iniquité politique, une guerre odieuse, où l'Eglise trompée cherche à triompher, par la violence et la fraude, de l'innocence et du droit. Cette protestation dut à son tour ébranler bien des consciences et indigner le patriotisme méridional contre les Français du nord, qui ne sont que des barbares, des tueurs d'hommes, des ivrognes. Après le sac de Béziers, le poète dit : « On les égorgea tous ; on égorgea jusqu'à ceux qui s'étaient réfugiés dans la cathédrale ; rien ne put les sauver, ni croix ni autel. Les ribauds, ces fous, ces misérables, tuèrent les clercs, les femmes, les enfants ; il n'en échappa, je crois, pas un seul. Que Dieu reçoive leurs âmes, s'il lui plaît, en paradis ! »

Dans ce duel à mort entre la France du nord et celle du midi, Toulouse apparaît comme la cité sainte, qui défend contre la barbarie l'honneur et la liberté du monde. L'historien interrompt son récit de temps à autre pour lui parler, l'encourager ou pleurer avec elle : « O noble cité de Toulouse, brisée dans tes os, à quelle gent perverse Dieu t'a livrée ! Mais Toulouse sera vengée : la pierre qui doit briser les espérances ambitieuses de Montfort ira frapper où il faut. » Elle frappe le comte Simon sur son heaume d'acier d'un tel coup, que les yeux, la cervelle et les mâchoires en sont écrasées et mis en pièces. Le comte tombe à terre, mort, sanglant et noir. « Le cardinal, l'abbé et l'évêque le reçoivent dolents, avec la croix et l'encensoir. Pendant ce temps, les cors, les trompettes, les tambours, les cloches célèbrent la vengeance de Toulouse. L'historien partage lui-même l'ailégresse universelle : « A tous ceux de la ville, la mort de Simon fut une heureuse aventure, qui éclaira ce qui était obscur, qui fit renaitre la lumière à laquelle le mérite fleurit et porte graine. »

Une des premières choses qui frappent dans cette histoire, c'est l'empressement de l'auteur à citer par leurs noms tous les personnages, grands ou petits, qui ont pris part à la croisade ; il cite même les noms des ingénieurs qui ont construit les machines de guerre. Une foule de détails caractéristiques intéressent l'histoire, le droit municipal, la politique générale, la constitution de l'Eglise, les mœurs méridionales, etc. Mais c'est surtout le caractère, la situation et le rôle des principaux acteurs de la croisade que le poème met en relief : le fils de Philippe-Auguste, le faible Louis VIII ; Simon de Montfort, l'aventurier de haut étage, le fléau des hérétiques ; Innocent III, saint personnage, circonvenu par ses prélats ; Folquet, le maudit évêque de Toulouse ; le comte de Foix, noble et brillant chevalier ; les prélats tenant le concile de Latran. Ces traits, ces pages peignent à la fois les événements et les temps. Quelques défauts, des obscurités, des redondances, des lacunes, sont amplement rachetés par de grandes beautés. La narration prend parfois une allure si vive, si franche, si pittoresque, si naïve, si énergique, qu'elle perdrait infiniment à être plus conforme aux idées et aux règles vulgaires de l'art. Il y a une telle scène, tel tableau, admirablement rendus. Le sujet est traité avec le sentiment des formes dramatiques ; l'auteur caractérise plus volontiers ses personnages en les faisant agir qu'en les faisant parler. Il paraît n'avoir rien inventé, ni pour tromper ni pour plaire ; il dit franchement les choses comme il les a vues et senties ; il a

voulu être historien, et l'a été de tout son pouvoir. Pris en masse et sur les points capitaux, ces récits s'accordent avec les autres récits accrédités des mêmes événements, et, sur les points secondaires, où ils s'en écartent, ils ont leur vraisemblance et leur part d'autorité. Paré des ornements des poèmes chevaleresques dont le souvenir y est quelquefois rappelé, ils n'en sont pas moins des mémoires contemporains, mémoires d'autant plus précieux, d'autant plus dignes de foi, que le poète y relève les fautes et les crimes de ceux de son parti.

Chanson de La Palisse. V. LA PALISSE.

Chanson de la pelle (LA), chanson populaire encore aujourd'hui très-souvent chantée dans quelques provinces et dans les chambrées de soldats ; l'origine en est peu connue, mais, sans trop de témérité, on pourrait en attribuer l'air et peut-être les paroles à l'ancien marmiteux de Mademoiselle, devenu le célèbre Lulli, et l'auteur fameux de cette autre chanson si connue :

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot, etc.

Un petit volume intitulé : la *Musique du diable ou le Mercure galant dévalisé* (Paris, Robert le Turc, 1711), nous montre en effet Lulli, à son entrée aux enfers, composant ce morceau à trois parties, pour le faire chanter par les trois gossiers de Cerbère, qui le répète plusieurs fois, et s'en montre si enchanté, qu'il donne au musicien licence de passer. Quel qu'en soit d'ailleurs l'auteur, il est certain que la *Chanson de la pelle* était connue sous Louis XIV. La Champagne est la province où elle paraît être encore aujourd'hui la plus répandue, mais sous une autre dénomination. Dans son *Romançero de Champagne*, M. Tarbé donne, en effet (t. II, p. 227), sous le titre de *Chanson du pressoir à Ludes*, le fragment suivant :

Pelle en haut,
Pelle en bas,
Pelle avec son joli petit manche,
Et pelle qui n'en a pas.

Ce pourrait bien être là, remarquons-le en passant, ce qui a inspiré le trop fameux couplet :

J'ai un pied qui m'mue,
Et l'autre qui ne va guère,
J'ai un pied qui m'mue,
Et l'autre qui ne va plus.

On trouve, au sujet de la *Chanson de la pelle*, un curieux passage dans une pièce représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Gaité, le 4 novembre 1826, et publiée la même année (Paris, Bezuu, in-80), sous ce titre : la *Salle de police, tableau militaire en un acte, mêlé de vaudevilles*, par M. Carmonche et Vander-Burch. Bouffé, alors à la Gaité, jouait le rôle de Chollet, *conscrié*, et faisait comme il suit, scène x, les honneurs du lieu dont la pièce porte le titre :

CHOLLET. Dites donc, mes officiers, je pense au règlement, voyez-vous, je suis le plus ancien ici, je suis habitant ; il est d'usage de payer la bienvenue et de chanter la romance de la *Salle de police*.

D'HERMILLY. Ah ! *Pelle noire, pelle blanche*... Je m'en souviens encore...

CÉSAR. En avant la romance !...

CHOLLET. Savez-vous bien la musique ?

TOUS. Oui ! oui !...

CÉSAR. Parbleu ! Qui est-ce qui ne la sait pas ?

TOUS. *En canon* (air connu) :

Pelle noire, pelle blanche,
Pelle avec son petit manche,
Pelle en haut, pelle en bas,
Et pelle qui n'en a guère,
Pelle en haut, pelle en bas,
Et pelle qui n'en a pas.

CHOLLET. (*Il est monté sur un tabouret et suit la musique de ce canon, qui est charbonné sur le mur ; chaque note est figurée par une pelle de boulanger placée comme les paroles l'indiquent.*) Ma foi nos officiers, à vous le pompon ! Aussi c'est-à-dire est fierement bien faite, et c'est lui qui l'a inventée, c'était encore un fameux génie. »

Chanson de la messe (LA). Après le nom du pape, celui qui revient le plus souvent dans les pamphlets des réformés, c'est celui de la messe. De nombreuses parodies transformèrent aisément en scène burlesque la cérémonie catholique. Parmi tant d'ouvrages inspirés par ce sujet, nous citerons une chanson, la plus vive et la plus gaie peut-être que nous ait laissée la Réforme, la *Chanson de la messe*. Elle se distingue entre toutes par la vivacité du rythme.

L'en sonne la cloche
Dix ou douze coups ;
Le peuple s'approche,
Se met à genoux ;
Le prêtre se vêt ;

Hari, hari l'âne ! Le prêtre se vêt,
Hari, bourrique !

Du pain sur la nappe,
Un calice d'or,
Il met, prend sa chape ;
Dit confiteur ;

Le peuple se tait.

Hari, hari l'âne ! Le prêtre se vêt,
Hari, bourrique !

Ce petit mètre alerte et sautillant fut bientôt dans toutes les bouches hérétiques; la *Chanson de la messe* devint une sorte de ronde populaire parmi les réformés; les soldats le répétaient en fourbissant leurs armes, les enfants en dansant et en se tenant par la main. Les têtes blondes s'agitèrent folles et souriantes, et le lendemain les pères s'égorgeaient en chantant *Hari, hari l'âne!* Un seul de ces couplets *fit peut-être à la messe* plus d'ennemis que nombre de sermons et de traités théologiques. Nulle raillerie ne blessa plus vivement les catholiques; ils y répondirent par la *Chanson de Marcel*, la veille de la Saint-Barthélemy.

Chansons des étudiants, en allemand *Studentenlieder*, chants légendaires des universités d'au delà du Rhin. La plupart de ces pièces, dit M. N. Martin, ont été faites un peu par tout le monde, car on en ignore les auteurs; d'autres sont signées de noms depuis longtemps consacrés; d'autres enfin sont dues à des poètes modernes demeurés fidèles aux mœurs comme aux traditions du passé. L'amour, le vin et les chants y occupent naturellement la première place... Ces poètes ont chanté le vin avec une sorte de frémissement religieux que nos Collé, nos Panard et nos Désaugiers n'ont pas connu. Le vin leur inspire des odes, à nous des bonfions.

Les plus remarquables de ces pièces, d'après lesquelles on peut se faire une idée assez nette des *Chansons des étudiants*, sont : le dithyrambe de Mathias Claudius en l'honneur des vignes rhénanes; le lied de W. Müller, intitulé *Fraternité*, morceau d'un art consommé; une chanson de Binzer, l'*Étudiant est libre*, qui est la charte de l'étudiant allemand; *Voyager, Séparation*, l'*Anneau brisé*; enfin les chants belliqueux qui valurent une armée à la cause de l'indépendance germanique.

Chansons de Hugues Guérin, dit *Gautier Garguille*, publiées en 1834. Lors de la publication de ses chansons, l'auteur se défendit de toute vanité littéraire : la crainte qu'on ne fit passer sous son nom des compositions ordurières l'a seule engagée, dit-il, à se faire imprimer. Si le ton général de ses chansons est, en effet, très-leté, si les expressions affectent parfois une crudité cynique, Gautier Garguille a le talent d'écarter les mots ordurières; sa plaisanterie est, d'ordinaire, aussi convenable dans la forme qu'elle l'est peu dans le fond. En voici une preuve qu'il est inutile de commenter :

S'il y a quelqu'un aussi
Qui ait besoin de lunettes,
Je lui en réserve icy
Une paire de bien faites.
Qu'il vienne les essayer,
Quitte pour n'en rien payer.
L'un après l'autre venez
Y apporter votre nez.

Gautier Garguille n'attachait pas grand prix à ces enfants de sa muse, car il disait :
En bouffonnant j'y fait ces vers,
En bouffonnant je le les donne.
Ce n'est qu'une rime bouffonne,
Mais j'y mis aujourd'hui mon esprit à l'envers.

Ces chansons se recommandent cependant par plus d'un mérite, et leur auteur a bien gagné ses lettres de naturalisation dans le pays des joyeux drôles ou dans l'abbaye de Thélème. « Sa joie et sa gaieté, dit M. Demogéot, sont confites en rires et en bons mots. » On sent le gai compère ami des belles, de la bouteille, de la table et du joyeux savoir, comme il nous l'apprend lui-même :

Jamais n'esché d'occasion
Que Gautier Garguille n'empoigne,
Car c'est l'artisan mieux appris
Qui fut jamais mis en besogne,
Au grand atelier de Cypris.

Et quelle verve dans le couplet suivant !

Dans le fond d'une écurie,
Un gros cocher amoureux
Peignit d'un ton langoureux
L'excès de sa forte envie :
Morgué ! si je la tenais,
Comme je l'étrillerai,
Morgué ! si je la tenais,
Comme je l'étrillerai !

Parfois une leçon de morale se cache sous le rire. Filles, méfiez-vous des garçons; ils sont tous volages; écoutez Toinette :

Robin, si j'eusse bien pensé
Que tu fusses si tost lassé,
Je fusse encore pucelle, da !
Dame, ne vous déplaîse, da,
Dame, ne vous déplaîse !

Puis à côté vient se placer le couplet badin et le lesté propos :

Moi, je voudrais bien estre
Femme d'un menuisier;
Ils ne font rien que cheviller
Et fouiller dans la cassette
Verduron, durette.

De nos jours, de pareilles chansons sembleraient hasardeuses; mais il faut se reporter par la pensée à l'époque de Gautier Garguille, et se souvenir que les seigneurs de la cour se pressaient pour entendre ses *ponts-neufs*, comme ils se disputèrent les places aux pièces de Molière. Le succès de ces chants s'explique surtout parce qu'ils protestaient alors

iii.

au nom de la vieille gaieté gauloise contre le faux goût prétentieux et lourd qui envahissait le théâtre avec les tragi-comédies et le monde avec le précieux.

Ces chansons, spirituelles et plaisantes, offrent presque tous les thèmes sur lesquels ont été brodés, de nos jours, les couplets que les écoliers se répètent en cachette. Elles ont été fort souvent imitées, comme le constate Wolf dans ses *Chansons récréatives*; mais les pastiches qu'elles ont fait naître ont perdu leur saveur et sont tombés dans la grossièreté, à l'exception de quelques-uns, comme celui que cite M. Champfleury dans son *Réalisme*. On comprend que la prudence de ce temps hypocrite ne nous permette pas de faire déguster à nos lecteurs le sel de certains couplets de Gautier Garguille, digne précurseur de Collé et de Vadé.

Chansons de Coulanges, publiées en 1698. Homme du monde avant tout, renommé pour son esprit et ses succès, M. de Coulanges, dont Mme de Sévigné et Bussy-Rabutin font le plus grand éloge, s'avisait, malgré son titre de grand seigneur, de composer des chansons. Elles circulèrent dans le public, par l'indiscrétion de quelques amis, et l'on en publia un recueil plein de fautes. Chagriné de voir ainsi compromettre sa réputation de poète, que d'ailleurs il n'avait nullement recherchée, M. de Coulanges fit paraître lui-même une édition de ses œuvres en tête de laquelle il s'annonçait ainsi au lecteur :

Manger et rire incessamment
Est tout ce qui l'occupe;
D'un solide raisonnement
Il n'est jamais la dupe.
Il est sans chagrin, sans ennui
Et rien ne l'importune :
Tout ce qu'il possède est à lui
Et rien à la fortune.

Le recueil obtint un franc succès. L'auteur se distinguait par un esprit brillant et railleur. Le style était vraiment d'une admirable légèreté, tout à la fois poétique et énergique. On y reconnaissait un goût prononcé pour le genre lyrique. La majeure partie des pièces étaient plutôt de petites épîtres en dix, douze ou quatorze vers que des chansons. Quelques morceaux étaient des plus sérieux; nous citerons comme exemples plusieurs fables de La Fontaine mises en chansons, idées ingénieuses reprises par M. Féan, l'un des secrétaires de l'Assemblée nationale de 1848. M. de Coulanges avait choisi le *Héron*, la *Fille*, le *Coche* et la *Mouche*. On a retenu les vers suivants de Coulanges, qui font allusion à l'inégalité des conditions :

D'Adam nous sommes tous enfants,
La preuve en est connue,
Et que tous nos premiers parents
Ont mené la charrette;
Mais las de cultiver enfin
La terre labourée,
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après-dînée.

Le trait est finement tourné, et la facture du couplet est des plus naturelles. M. de Coulanges est, en vérité, un habile versificateur, et l'on a lieu de croire que, s'il eût fait de l'art d'écrire une application plus essentielle et plus suivie, il serait au nombre de nos bons poètes.

Chansons de Panard. Si, en 1750, on eût demandé à Panard quelques couplets, il eût répondu : « Fouillez dans la boîte à perruque. » Cette réponse, qu'il faisait parfois à ses éditeurs, était un trait de caractère, et prouve le peu d'importance qu'il attachait à ses œuvres. Et cependant, leur valeur est telle, qu'on a pu depuis imiter le vaudevilliste, mais qu'on ne l'a jamais dépassé. Nous ne devons nous occuper ici que de ses chansons. On a souvent répété qu'on ne prête qu'aux riches; on pourrait ajouter qu'une fois morts, leur fortune passe à des collatéraux. Que de fois n'a-t-on pas attribué à Béranger ce qui appartenait à son aïeul, quoiqu'il s'en défendît? Les donateurs persistaient; on est si généreux du bien d'autrui! Dans les quatre volumes in-12 des œuvres complètes de Panard, les chansons ne tiennent qu'une petite place. Mais quelle gaieté! quelle rondeur! Ni Désaugiers ni Béranger ne l'ont retrouvée : le premier est trop caricaturiste, l'autre trop penseur. C'est qu'aussi Panard est un croyant fervent de Bacchus, c'est qu'il a été son fidèle adorateur. Pourtant il n'oubliait pas l'Amour, car il admettait la pluralité des dieux et ne s'en cachait guère :

J'aime Bacchus, j'aime Manon,
Tous deux partagent ma tendresse;
Tous deux ont troublé ma raison
Par une aimable et douce ivresse.
Ah! quelle est belle! Ah! qu'il est bon!
C'est le refrain de ma chanson.

En général, ces chansons sont fort courtes et n'ont parfois qu'un couplet; mais que de choses en si peu de mots! quelle substance de doctrine! quelle force de raisonnement!

Tout passe, amis, tout passe sur la terre,
Ce sont du ciel les ordres absolus :
Tel qui voit du vin dans mon verre,
Dans un moment n'en verra plus.

Tous ces refrains sans prétention, nos plus ravissants *glouglous*, sont de Panard, et c'est à cette source qu'il faut s'enivrer de vraie gaieté française.

Chansons de P. Laujon (1771 à 1809). Ces chansons joyeuses, trop oubliées aujourd'hui,

ont un tour vif et naturel. Comme Anacréon, dont la vieillesse ressemble à la sienne, le poète célèbre le vin, la table, les amours, les plaisirs. Fidèle au caractère national, Laujon n'a d'autre philosophie que d'égayer par ses joyeux couplets la cour et la ville. Collé dit dans ses *Mémoires*, si pleins d'épigrammes : « Laujon est inépuisable; il a fait des couplets charmants, délicats, agréables, et avec une profusion qui n'étonne toujours. J'ai surtout remarqué une chanson sur le printemps qui m'a paru de la poésie la plus anacréontique; c'est une petite idylle qui n'a pas sa pareille. » Un autre contemporain de Laujon, dont l'indulgence n'est pas non plus la principale qualité, Palissot, a écrit dans ses *Mémoires* : « On connaît de Laujon un grand nombre de chansons agréables, et qui pourraient rivaliser avec celles de Panard, de Collé et de Favart, avec lesquels il travailla souvent en société. Il avait même si bien saisi leur manière, que, dans le genre de chacun d'eux, son nom peut être placé à côté du leur; il est chansonnier enfin dans le même sens que celui que Mme de la Sablière attachait au nom de *fablier* qu'elle donnait à La Fontaine. » L'académicien Etienne s'exprimait à peu près dans les mêmes termes, en 1816, devant le successeur de Laujon : « Doué d'une imagination facile, il excellait dans l'a-propos; mais il dédaignait ces triomphes que l'esprit obtient aux dépens du cœur. Il n'a connu ni la haine ni l'envie, et la saillie, qui est si souvent l'arme de la médisance, ne fut jamais chez lui que l'éclair de la gaieté. Ami du plaisir, il respecta la décence; chanteur de l'Amour, il n'effaroucha point les Grâces... On reconnaît dans ses œuvres un esprit fin, un travail facile, une aimable négligence. On voit que l'auteur n'a pas besoin d'attendre l'inspiration... Son talent flexible et varié saisit tous les caractères de la chanson, en fait ressortir toutes les nuances. »

Chansons de Dieulafoy, disséminées dans divers recueils de 1783 à 1822. Ces chansons, pour la plupart, sont badines ou politiques; celles qui ont trait à la politique soutiennent avec ardeur le parti légitimiste et ont fait à leur auteur une certaine réputation. Les chansons proprement dites sont moins de gais refrains, des bonfions à la manière de Béranger, que des imitations du genre de Désaugiers. Une citation le prouvera. Dieulafoy écrivait à la future d'un marchand de papier :

Hé quoi! c'est vous que l'on marie,
Chère Angéla! c'en est donc fait!
Et c'est d'une papeterie
Que l'Amour a lancé son trait!
Demain, le fripon, je parie,
A chacun dira volontiers
Qu'il ne s'est jamais de sa vie
Si bien trouvé dans ses papiers.
L'Hymen, ô ma pauvre Angélique,
Est un dérangeur indiscret;
Dans votre petite boutique
Il va fouiller comme un furet;
Mais, rassurez-vous, la nature,
Avant qu'il soit dix mois entiers,
Aura remis, je vous l'assure,
L'ordre qu'il faut dans vos papiers.

Chansons de de Piis, publiées en 1784, suivies des chants patriotiques imprimés en 1794. De Piis, auteur de vaudevilles amusants, avait encadré dans ses œuvres dramatiques quelques tableaux gracieux peints en vers charmants. Leur succès l'engagea à cultiver la Muse des chansons, mais il n'y réussit que faiblement. Les *Vendangeurs*, le *Sabot perdu*, les *Amours d'été* avaient assuré la vogue de ses pièces, et l'on fut étonné que l'auteur de ces jolies bluette tombât dans la prolixité dès qu'il s'adonna à la chanson. Les épigrammes ne lui manquèrent pas : *Di meliora Piis*, disait l'un en parodiant Virgile; un autre répondait par cette phrase du rituel : *Auge piis ingenium*. Bah! interrompait un troisième en faisant allusion à Barré, le collaborateur de de Piis : « Dans ses œuvres il y a beaucoup à barrer. »

Néanmoins, plusieurs de ses chansons ne manquent pas de mérite; nous citerons : le *Quart d'heure de Rabelais*; le *Bout de l'oreille*; *Mis en demeure* ou les *Mésaventures d'un amant trop heureux*, et une fantaisie sur les *Premiers ballons* :

Va-t'en voir s'il vole,
Jenn,
Va-t'en voir s'il vole.

Une des plus originales est l'*Homme marqué par hasard*, dont le refrain renferme une pensée philosophique sous un jeu de mots :

L'innocent a souvent bon dos
Et paye alors pour le coupable.

Bien que de Piis regardât la plaisanterie et le badinage comme son domaine :

Serais-tu donc assez ingrate
Pour sortir du genre léger?
Ton amour-propre en vain te flatte,
Tu ne peux que perdre à changer,

sa Muse fit une excursion sur le terrain de la politique et publia des chansons patriotiques. Elle fut honnête et modérée, de talent comme d'opinion, se contentant de rimer les sentiments publics :

Il arrive souvent qu'au bois
On va deux pour revenir trois,
Dit la chanson frivole;
Trois ordres s'étaient rassemblés,
Un sage abbé les a mêlés,
C'est ce qui nous console.

Quelques-uns regrettent leurs rangs,
Leurs croix, leurs titres, leurs rubans,
C'est ce qui les désole.
Ne brillons plus, il en est temps,
Que par les mœurs et les talents;
C'est ce qui nous console.

Le style de de Piis est ordinairement correct et de bon aloi, parfois trop prosaïque, mais il n'est pas toujours dépourvu de verve ni d'entrain.

Chansons d'Armand Gouffé, publiées en 1802, sous le titre de *Ballon d'essai*. Elles sont pleines de verve et de saillie; les vers sont abondants et faciles, la rime lesté et pimpante. L'auteur, qu'on a surnommé le *Panard du XIX^e siècle*, est un véritable chansonnier, tel qu'on les aimait au temps du Consulat et de l'Empire. Loin d'ambitionner la gloire politique, Armand Gouffé déclare que les inspirations de sa muse folâtre ne sont que des chansons de dessert auxquelles les cliquetis des verres doit servir d'accompagnement. Pour ceux qui ont connu Gouffé, il était curieux d'entendre ce buveur d'eau taciturne chanter : *Plus on est de fous, plus on rit*, et célébrer le vin. Désaugiers, s'étant moqué de Gouffé, se vit railler dans l'*Écuille de bois*, que l'on attribua à Béranger. Les autres chansons les plus connues de Gouffé sont : l'*Éloge de l'eau*, *Saint-Denis*; le *Corbillard* et le *Corbillon*, composées pour son admission aux dîners du Vaudeville. Un couplet de chacune donnera un exemple de la manière facile et spirituelle de l'auteur :

LE CORBILLARD.

Que j'aime à voir un corbillard!
Ce début vous étonne?
Mais il faut partir tôt ou tard;
Le sort ainsi l'ordonne.
Et, loin de craindre l'avenir,
Moi, dans cette aventure,
Je n'aperçois que le plaisir
De partir en voiture.

LE COPILLON.

Au temps heureux de l'innocence,
Temps qui n'aurait pas dû changer,
Fille donnait sans résistance
Son corbillon à son berger;
Aujourd'hui, Plutus seul ordonne;
L'Amour a baissé pavillon;
Fille ne dit plus : Je vous donne,
Mais je vous vends mon corbillon.

Quelques-unes des chansons de Gouffé sont considérées comme des modèles du genre pour la pureté du style et la philosophie de la pensée; telle est la suivante :

LA VIE HUMAINE.

Pauvres humains, quelle est votre existence!

Naitre et gémir,
Grandir,
Languir,
Vieillir,

Voir la mort accourir
Et la craindre d'avance;
Respirer pour souffrir;
Et souffrir pour mourir.

Voilà pourtant toute votre existence!

Cette chanson est bien lugubre, en vérité; mais Gouffé était buveur d'eau.

Chansons de Collé (Paris, 1807). Vous tous, joyeux drilles, qui n'avez d'autre culte que celui de votre matresse et de la dive bouteille trop prompte à se vider; vous tous, disciples de Panard, de Désaugiers, de Béranger, qui, après boire, entonnez l'égrillardie chanson pour trouver le vin meilleur, inclinez-vous : voici le maître, le rival de Piron, de Crébillon fils et de Gallet, le fondateur du *Caveau* d'hilarante mémoire, Collé enfin, le chantre du jus de la treille, le glouglou fait homme. Nul peut-être n'a su manier mieux que lui cette langue pittoresque et graveleuse, couper le vers d'une manière plus ingénieuse, ramener avec plus d'a-propos un gai refrain et donner à la pensée un tour plus piquant et plus vif. Aussi les chansons de Collé, qui fut aussi auteur dramatique et même historien, sont-elles son vrai titre de gloire. Il était bien de cette race de chansonniers qui devait donner encore Désaugiers et Béranger. Malheureusement, il y a dans son œuvre des pièces plus qu'érotiques et qui dépassent la mesure dans laquelle doit rester l'homme de goût. Il s'est pourtant élevé jusqu'à la chanson politique, témoin sa chanson *Sur la prise de Malon*, qui courut les rues et lui valut une pension viagère de 600 livres. Parmi ses chansons badines, on cite surtout : la *Surprise nocturne*; *Mon sentiment sur les sentiments*; les *Revenants* et le *Goût du jour*. Ces chansons ont été réunies en deux petits volumes in-12 (Paris, 1807).

Chansons de Désaugiers (1808-1816). Où sont les temps des joyeux refrains, des verres gaillardement choqués, des couplets lestement troussés? On ne connaissait alors ni les verres prétentieusement contournés, ni les paniers d'osier qui donnent au bourgogne l'air d'un convalescent. Il ne suffisait pas au bordeaux d'être légèrement chauffé; la bouteille ne devait pas seulement prouver sa noble origine. Pour faire naître la gaieté, il fallait la chanson, l'égrillardie chanson, qui faisait rougir un peu et rire beaucoup. Alors le bouchon de l'at moussoux, en sautant au plafond, donnait la réplique au chanteur, qui entonnait à pleins pommons quelque couplet bachique, dont le refrain était allègrement repris en chœur, à

grand renfort de chocs de verres et de bruits d'assiettes. Qu'importait, en ce joyeux temps, si le petit bleu trônait seul sur la table sans nappes, si le sucré prenait la place de l'orgueilleux chambrin ? La chanson n'était-elle pas là qui faisait trouver le vin bon et la vie joyeuse ? Pas de baptême sans chansons, pas de mariage sans couplets. Le petit cousin courait sous la table chercher la jarretière consacrée; le marié regardait l'heure et trouvait le temps long, tandis que l'oncle célébrait Bacchus et l'Amour. Aujourd'hui, plus de pointes égrillardes, plus de sourires narquois, plus de tendres regards, plus de gaieté, plus de chansons enfin. Désaugiers fut le dernier amant de la dive bouteille.

Chantées dans les réunions gastronomiques du *Caveau moderne*, sous le Directoire, l'Empire et la Restauration, les chansons de Désaugiers sont restées dans toutes les mémoires comme celles de Béranger. Leur popularité peut dispenser de toute réflexion critique. Qui ne sait par cœur ces délicieux petits chefs-d'œuvre : la *Treille de sincérité*; le *Tableau de Paris*; *M. et Mme Denis*; *Pierre et Pierrette*; *Ma Margot*; les *Bons amis de Paris*; la *Manière de vivre cent ans*; le *Carnaval*; le *Jour de l'an*; *Ma philosophie*; *Ma fortune est faite*; l'*Atelier du peintre*; *Ma vie épicurienne*; le *Carillon bachique*; le *Détre bachique*, etc. ? Désaugiers est la chanson personnifiée. C'est l'allégresse, la gaieté, l'éclat de rire. Désaugiers a quelque chose du génie rabelaisien; sa verve franche fait explosion et mousse comme le vin de Champagne. La pensée et le rythme naissent chez lui avec le chant; ses joyeux refrains pétillent; sa chanson grivoise, bachique, satirique, célèbre la philosophie épicurienne. Sans fiel et sans calcul, mais non sans malice, son observation critique les travers et les ridicules de toutes les classes; chacun des couplets de sa chanson est une miniature, une petite scène, qui représente les mœurs du temps de l'Empire. Outre la gaieté et la rondeur, l'esprit et l'à-propos, Désaugiers a de la candeur et de la sensibilité. Sa philosophie riieuse est consolante. Chez lui, la verve et le naturel n'enlèvent rien à la pureté la plus élégante du style, ni la gaieté la plus folle à la décence de l'expression. Les tableaux mêmes où sa muse bachique et grivoise prend ses ébats les plus irrévérencieux restent inoffensifs, tant sa franchise est cordiale et son rire gaulois.

C'est par ces qualités éminemment françaises que les chansons de Désaugiers se rattachent à cette littérature qui a produit les sirventes et les fabliaux du moyen âge; veine secondaire, si l'on veut, mais digne d'étude, car elle est un des traits du caractère national. Elles ont éclipsé les vaudevilles et les refrains de Fanard, de Collé, de Piron, de Favart, de Laugon, de Phils, de Gouffé, de Brazier et autres joyeux émulés de Désaugiers.

Cadet-Buteux est le type du faubourien de Paris, curieux et badaud, l'observateur gobe-mouche qui, se faisant une philosophie, veut être épicurien. L'ouvrier parisien du temps du Directoire, où tout le monde avait la fièvre des jouissances matérielles, a sa parodie dans Cadet-Buteux. L'école de David, si fertile en héros grecs et romains, a inspiré le tableau comique de l'*Atelier du peintre*. Les scènes du Paris de l'Empire revivent dans les deux pièces si entraînantes de *Paris à cinq heures du matin* et de *Paris à cinq heures du soir*. Les vieilles mœurs de la bourgeoisie, qui depuis a pris un faux air de décorum britannique et de luxe ambitieux, sont peintes dans la chanson de *M. et Mme Denis*, ce singulier épithalame après la lettre, que les petites filles peuvent chanter sans penser à mal, si elles sont bien, bien naïves, et que je n'hésite pas à chanter moi-même, à table, devant ma fille Antonine, qui n'a que cinq ans, tant il est vrai, aimable Désaugiers, qu'il y a presque de la chasteté jusque dans tes grivoiseries.

Qui croirait que du temps même où ces gais refrains prenaient leur vol, l'académicien Etienne ait dit : « Il faut l'avouer, nous avons un peu négligé ce précieux héritage de la gaieté de nos pères. Qu'est devenue cette joie vive et franche qui charmait leurs loisirs et embellissait leurs fêtes ? Nous sommes sérieux, rêveurs, jusque dans nos plaisirs; la froide étiquette préside à nos festins et la triste raison s'assied avec nous. » Qu'aurait dit Etienne s'il avait vécu de nos jours et s'il avait vu le cours de la Bourse prendre la place de la chanson et celle-ci reléguée dans les cafés chantants ?

Chez les Grecs, chaque profession avait sa chanson particulière; Désaugiers n'a pas songé à faire des chants pour les tisserands, les soldats, les matelots, les nourrices, etc.; il s'est même abstenue jusqu'à un certain point, de composer des pièces politiques, le triomphe de Béranger; mais aucun recueil de chansons n'offre autant de variété. Leur vogue n'eut aucunement à souffrir de l'absence des refrains politiques. Certaines chansons de Béranger sont, au contraire, destinées à expier leur ancien succès. Quand les événements politiques de la Restauration ne réveillèrent plus qu'un souvenir effacé et que les générations nouvelles s'intéressèrent à des faits plus importants pour elles, il y aura, chose regrettable ! telle chanson de Béranger qui ne sera plus comprise que par les historiens.

• Comme poète, dit M. Sainte-Beuve, Béranger n'a de nos jours nulle comparaison à craindre; mais sur un seul point, en ce qui est de la chanson proprement dite, sur un seul point Désaugiers garde l'avantage, c'est sur le chapitre de la gaieté franche... Béranger a de la sensibilité, de la malice, de l'élevation, je ne veux certes pas prétendre qu'il n'ait pas aussi de la gaieté; mais cette gaieté, il songe vite à s'en servir, à s'en couvrir, à s'en faire un cadre, un véhicule et un auxiliaire pour aller à mieux et viser plus haut, tandis qu'elle était à la fois la forme et le fond, la source et le fleuve même chez Désaugiers... Il y a beaucoup d'art dans le talent de Béranger, il y entre même quelque ruse; avec Désaugiers, le naturel est tout grand ouvert; on rit rien que pour rire; on sent une sécurité complète résultant de l'entière cordialité. »

Béranger a dit lui-même, dans des couplets semillants :

Bon Désaugiers, mon camarade,
Mets dans tes poches deux facons;
Puis rassemble, en versant rasade,
Nos auteurs piquants et féconds.
Ramène-les dans l'humble asile
Où renait le joyeux refrain.

Eh ! va ton train
Gai bout-en-train !
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Grelots et tambourin, Margot et Lisette, Désaugiers et Béranger, le chansonnier et le poète, la Muse épicurienne et la Muse patriotique iront du même train à la postérité.

Chansons de Béranger. Le recueil complet des chansons de Béranger comprend les chansons qui ont été publiées de 1815 à 1833, c'est-à-dire cinq recueils, plus un recueil intitulé *Nouvelles chansons*, et enfin les *Chansons posthumes*. Ces chansons, dont il y a eu en France douze éditions complètes, ont été traduites dans toutes les langues de l'Europe, malgré leur caractère et leur esprit éminemment français. L'édition de 1833-1834, en 4 vol. in-8°, est enrichie de 104 vignettes sur acier; celle de 1835-1836 parut en 3 vol. in-8°, avec 120 dessins de Grandville et autres; celle de 1846-1848 (2 vol. in-8°, avec 52 gravures), la plus riche de toutes, est complétée par un volume de musique. Il existe, en outre, un grand nombre d'éditions diamant et elzéviériennes. Mais est-il besoin de consacrer ici un article bibliographique aux *chansons* de Béranger, quand on a déjà écrit la biographie du chansonnier ? Béranger est le grand prête de la chanson. *Béranger, chanson*, ces deux mots seront éternellement synonymes. *Soleil* veut dire *chaleur*, *Vénus* signifie *beauté*, *rosignol* se fonde dans *harmonie*. Qui prononce le nom de Béranger a prononcé le doux nom de *chanson*. Ces deux mots sont collés l'un à l'autre, comme la tunique du centaure l'était à la peau du grand Alcide; ne séparons donc pas ce qui est si intimement, si profondément mêlé, et renvoyons le lecteur au mot BÉRANGER.

Chansons de Pierre Dupont (1840-1857). Après Désaugiers et Béranger, les deux seuls chansonniers restés populaires, il y avait une place à occuper dans le domaine de la chanson. La chanson pouvait être moins frivole, plus simple, plus morale, enfin plus populaire encore, c'est-à-dire mieux appropriée aux besoins et aux aspirations du peuple. C'est Pierre Dupont qui s'est emparé de cette place. Désaugiers personnifie la gaieté, le joyeux éclat de rire; Béranger a été le poète de la bourgeoisie, dont il a fidèlement chanté toutes les variations, morales et politiques, jusqu'au jour où il a brisé sa lyre pour ne plus avoir à célébrer son avènement au pouvoir, en 1830. P. Dupont ne peut être mis, sous le rapport du talent poétique, au niveau de son prédécesseur; mais il vient en première ligne après lui, grâce à l'élevation des idées et des sentiments. Son aspiration est toujours saine. C'est là un mérite nouveau, et qui a assuré au chansonnier la vogue dont il jouit et lui a donné une réelle influence moralisatrice. Sa Muse honnête et robuste est la digne fille du peuple, non de ce faux peuple fainéant, libertin et ivrogne, qui est l'écume de la société, mais du vrai peuple, du peuple actif, laborieux et fraternel. Elle éprouve le besoin d'être utile, de concilier, de perfectionner. Elle a moins de cordes à sa lyre que la Muse de Béranger; mais aussi elle a peut-être plus de portée et d'élevation dans les idées et les sentiments. Sa morale pêche le travail, la concorde, la cordialité. Ainsi, dans le *Chant des ouvriers*, la plus remarquable peut-être de toutes ses compositions, P. Dupont commence par une récapitulation anère des griefs du prolétaire contre la société. Au refrain, on s'attend à un cri de vengeance et de guerre; mais c'est une invocation imprévue et sublime à la fraternité et à l'indépendance du monde. Rien de faux, de convenu chez le poète; ce qu'il écrit respire la conviction. Son vers, d'une bonne facture, est nourri d'idées; la sincérité de son sentiment, sa nature expansive et aimante, ses intentions cordiales, s'affirment par leur propre accent. Il met de la finalité dans le choix des sujets et de la fantaisie dans le détail. Il a le sentiment de la composition, et son style familier et concis, qui n'est pas toujours assez rigoureusement châtié, prend un tour aisé et gracieux. C'est

ainsi que toutes les bouches ont entonné les refrains de P. Dupont : les *Bœufs*; la *Mère Jeanne*; *Ma Vigne*; le *Cochon*; la *Vache blanche*; les *Louis d'or*; le *Chant du blé*; la *Chanson de la sote*; la *Chanson du pain*; le *Chant des soldats*; le *Chant des ouvriers*; le *Tisserand*; le *Tonneau*, etc.

On sait que P. Dupont compose en même temps les vers et la musique de ses chansons. M. Er. Reyser juge ainsi le musicien : « La manière de Pierre Dupont a une certaine analogie avec celle d'Hippolyte Monpou, et la critique a cru devoir constater chez l'un comme chez l'autre des défauts à peu près semblables. L'auteur de *Piquillo*, des *Deux archers* et de l'*Andalousse* n'en a pas moins parcouru avec éclat sa carrière d'artiste, et quand la mort est venue le frapper dans toute la force du talent et de la jeunesse, son nom était déjà inscrit par la renommée non loin de ceux d'Hérold, d'Auber et de Boieldieu. Dupont, lui aussi, dans l'étroite sphère où il a la modestie ou l'orgueil de se placer, restera, en dépit des oppositions systématiques qu'il aura rencontrées sur sa route, comme un des types les plus saisissants et les plus exceptionnels d'un genre qu'assurément il n'a pas créé, mais auquel son imagination a su donner un développement, un intérêt et une popularité incontestables. Un fait digne d'être signalé, c'est que, chez Pierre Dupont, l'inspiration musicale n'est que la conséquence de l'inspiration poétique; il se sert de la musique comme d'une langue plus éloquent, plus voluptueuse et plus sonore pour traduire sa pensée; il est musicien parce qu'il est poète... Nous n'entrerons pas dans une analyse détaillée des compositions de Pierre Dupont; un recueil de chansons ne s'analyse pas comme une partition d'opéra. Nous dirons seulement qu'elles se divisent en plusieurs catégories, ayant chacune leur caractère distinctif. Les *Chants rustiques* viennent en première ligne. Les *Bœufs*, les *Louis d'or*, les *Sapins*, la *Vigne*, la *Musette neuve*, les *Fraises des bois*, la *Mère Jeanne*, la *Fille du cabaret*, le *Lavoir* et le *Noël des paysans*, sont aussi remarquables par la fraîcheur, la simplicité et la grâce de la mélodie que par la nouveauté du rythme et de la forme. Parmi ces chants rustiques, quelques-uns sont conçus dans un sentiment musical tout à fait à la hauteur de la portée philosophique que le poète leur a donnée : le *Sauvage*, *Belzébuth* et les *Sapins*, dont le récitatif est largement accentué et la prière saintement recueillie, sont de grandes scènes dramatiques qui appellent les sonorités imposantes de l'orchestre. Dans le genre qui se rapproche le plus de la romance ordinaire, nous citerons la *Promenade sur l'eau*, la *Délaissée*, le *Dahia bleu* et le *Peuplier*, graves inspirations toutes pleines d'amour, de tristesse et de rêverie; la *Sérénade du paysan* et le *Tisserand*, mélodies légères et imitatives; la *Comtesse Marguerite* et les *Fers à cheval*, qui ont bien le caractère mystérieux du fabliau et de la légende; le *Tonneau* et les *Tau-reaux*, dans lesquels on retrouve cette verve entraînante et joyeuse des chansons méridionales. De tous ces refrains, empreints pour la plupart d'une couleur locale pleine de vérité et de poésie, les uns ont été inspirés au compositeur sous le chaume du villageois, à la table du paysan ou dans la mansarde de l'ouvrier; les autres lui ont été chantés par la grande voix de la nature : il les a entendus au sein de la forêt, sous les grands arbres, le long des fleuves dont les ondes harmonieuses sillonnent la vallée entre des haies de nénufars et de lauriers-roses, au creux des ravins embaumés et sous les frais ombrages de la tonnelle, à l'heure où le rossignol s'éveille sur des buissons en fleurs et où commence, au milieu du silence des solitudes, ce concert céleste formé d'accords mystérieux et de sublimes harmonies... Bien que les chants dits *politiques* soient, à notre avis, inférieurs aux autres, il nous semble que cette portion des œuvres de Pierre Dupont a été jugée d'une façon trop partielle et trop sévère. Cela tient évidemment à ce que l'esprit de parti n'est pas resté étranger à la critique. Il est difficile, en effet, d'entendre le *Chant du pain*, le *Chant des transportés* et le *Chant des soldats*, sans être frappé de l'allure franche et énergique du rythme et de la mélodie. Quant au *Chant des ouvriers*, cette *Marseillaise* du travail, cet hymne de paix et de liberté, nous le trouvons à la hauteur de la poésie, et c'est certainement là le plus bel éloge que nous en puissions faire. »

C'est M. Er. Reyser qui a aidé P. Dupont à plier aux lois savantes de l'harmonie musicale les mélodies spontanées qui naissent dans la tête du poète en même temps que ses vers.

Chansons de A.-H. Hoffmann de Fallersleben (1841-1850). Ces chansons, œuvre d'un poète allemand, comprennent plusieurs recueils : les *Chansons non politiques* (1841); les *Chansons des rues* (1842); les *Gouttes d'Hoffmann* (1843); les *Diavolini* (1845). On remarque dans ces diverses compositions un esprit critique et railleur, la haine de certains ridicules particuliers à la race allemande, une tendance révolutionnaire. Le talent du poète a un caractère un peu bourgeois; son essor est modeste, et court son haleine. Sa raillerie a du sel, mais non du plus fin. En définitive, ses chansons sont des chansons à boire, des odes anacréontiques, où le parfum de la bière et le choc des verres accompagnent des facéties

et des colères peu terribles au fond. L'auteur se moque volontiers de la police et de la censure, de l'ogre du Nord et du knout; il frappe de préférence sur les épaules de ces pachydermes tudesques, de cette race de *philistins*, de ces égoïstes sensuels, bornés, prétentieux, étrangers aux nobles aspirations et aux sentiments élevés, plongés dans le plus épais matérialisme, et qui fleurissent en Allemagne aussi bien que les *épiciers* dans la belle France. Le poète flagelle aussi le clergé d'une façon peu chrétienne, mais ses accusations amères paraissent être justifiées par les faits. Il trouve néanmoins tantôt des inspirations fraîches et douces, pénétrées d'un sentiment attendri, tantôt des élans fiers et des accents mâles et hardis, quand il invoque le droit et la liberté. Le dernier recueil de M. Hoffmann est empreint d'optimisme ou plutôt d'indifférence politique. C'est l'Italie qui lui a fourni les sujets de ces chants; mais elle ne lui a inspiré ni des élans de colère généreuse, ni des entraînements d'enthousiasme, ni des imprécations, ni des idylles. L'auteur n'a pas suivi l'exemple de Goethe, qui a composé des *Élégies romaines*; de Platen, son contemporain, qui a décrit avec un profond sentiment de la nature les beautés de la campagne romaine; de Lamartine ou de Barbier, qui ont payé à l'Italie déchue, mais toujours belle, le tribut de leur admiration ou de leur sympathie. M. Hoffmann n'a trouvé dans la patrie de Virgile et de Dante qu'un thème à fantaisies narquoises. Rien de sacré pour sa plaisanterie; il raille tout à tour la cour de Rome et les chapelets bénits par le pape, les bons gendarmes chargés de la police des passe-ports, le *Père Michel* (c'est le Jacques Bonhomme allemand), le touriste anglais ou John Bull enthousiaste, le riche éditeur Cotta, d'Augsbourg, enfin tout le pauvre monde. Toutefois, l'indignation du poète se révèle devant la décadence de l'Italie, et son rire moqueur disparaît pour faire place à une parole émue et sympathique. Le caractère général de ses chansons, où des sons touchants et graves alternent avec des plaisanteries banales, est une simplicité tour à tour énergique ou gracieuse.

Pour manquer le plus souvent de souffle et d'envergure, son lyrisme, dit M. N. Martin, ne présente pas moins des qualités réelles, précieuses surtout pour le succès de propagande libérale que poursuit le poète. Sa veine facile, la contexture peu savante de ses vers, ses images un peu vulgaires et parfois aussi son défaut d'images, le tour peu neuf de sa phrase et de ses refrains, sont autant de conditions favorables à l'incrustation de ses chansons dans les mémoires populaires, autant de passe-ports qu'il possède pour faire circuler plus librement des idées générales. Un vêtement plus splendide, mieux choisi, leur vaudrait un moins bon accueil auprès d'un certain public, qui leur fait doublement fête à cause de leurs habits de bure... Caractérisant les qualités dont fait preuve l'auteur dans ses *Diavolini*, le même critique ajoute : « Ces qualités consistent surtout dans le trait comique et dans le tour aisé du vers. La plaisanterie est généralement d'un entrain plus facile que dans les précédents recueils de l'auteur. Il ne fallait pas un médiocre talent pour doter la chanson allemande d'une aussi vive allure de l'expression et de la pensée... M. de Fallersleben, qui n'est pas un grand poète et qui ne monte pas sur des échasses pour le paraître, qui de tous ses confrères affiche les prétentions les plus modestes, a trouvé l'originalité sans la chercher; il a une qualité que les Allemands rendent par un mot dont l'équivalent manque à notre langue : il a le *witz*. Le *witz* est quelque chose de moins vif que l'esprit français, de moins maladif et de moins affecté que l'humour anglais, et je le définirais mal en disant que c'est l'étincelle comique qui s'échappe d'une certaine rencontre d'idées ou de paroles sérieuses. L'art, en ce genre d'originalité, serait donc de grouper les paroles et les pensées de manière à en faire jaillir l'étincelle comique. »

Un autre critique fort versé dans l'étude de la littérature allemande, M. Saint-René-Taillandier, caractérise ainsi le talent d'un poète qui semble avoir eu l'ambition d'être le Béranger des universités et des tavernes d'outre-Rhin : « M. Hoffmann prend les choses du côté bouffon; au lieu de s'indigner, il raille. Sa raillerie est bien allemande; elle a une allure particulière, une saveur natale, un goût de terroir qui ne messied pas. Joyeuse, sans façon, un peu gauche, un peu grossière parfois, l'auteur l'a trouvée le plus souvent au fond d'une cruche de bière. Malgré cette bonhomie, cependant, on entend ça et là quelques accents plus doux ou plus fiers; un sentiment poétique qui ne manque pas de grâce fait, par intervalles, d'heureuses apparitions; mais on est bien vite ramené aux facéties, aux propos de table, aux grelots et au tambourin... Cette poésie sans enthousiasme convient bien au cabaret où il s'est attablé. Entre le choc des verres, dans les courts moments où l'on fait silence, il chante son couplet et sourit. On ne peut dire qu'il soit vraiment un poète, ni surtout un poète politique; il n'a point les fermes allures du commandement, le rythme impérieux qui soulève les multitudes frémissantes. C'est plutôt, le dirai-je ? malgré la grâce de certains détails, c'est plutôt un ménestrier joyeux, assez timide, assez embarrassé de lui-même, quand il n'a pas le

verre en main, mais qui monte volontiers sur la table en jouant du tambourin, et qui fait rire son peuple après boire. »

Chanson de la chemise (LA), par Thomas Hood. Cette chanson, célèbre en Angleterre, parut pour la première fois, en 1843, dans les colonnes du *Punch*. Ce chef-d'œuvre d'esprit et de style est une des dernières productions de l'auteur; c'est une émouvante peinture de la misère des pauvres ouvrières de Londres, plainte touchante et énergique dont on se sent involontairement ému. Notre traduction ne peut donner qu'une idée bien imparfaite de cet admirable morceau.

PREMIER COUPLET.

Avec ses doigts roidis par la fatigue
Et ses paupières lourdes et rouges,
Une femme assise, vêtue de guenilles,
Faisant courir le fil avec l'aiguille,
Cousait, cousait, cousait,
Pauvre, affamée et crasseuse;
Et cependant, d'une voix douloureusement plaintive,
Elle chantait la *Chanson de la chemise*.

DEUXIÈME COUPLET.

Travailler, travailler, travailler,
Tandis qu'au loin retentit le chant du coq !
Travailler, travailler, travailler,
Jusqu'à ce que les étoiles brillent dans le ciel !
Travailler jusqu'à ce que le jour vienne.
Et la tâche quotidienne.
Il s'en faut bien, mon Dieu !
N'est pas encore accomplie.

TROISIÈME COUPLET.

Travailler, travailler, travailler,
Jusqu'à ce que le vertige me prenne;
Travailler, travailler, travailler,
Jusqu'à ce que mes yeux s'obscurcissent !
Coutures, goussets, épaulettes,
Épaulettes, goussets et coutures,
Jusqu'à ce que je tombe en dormie sur mes boutons,
Que je crois voir encore dans un songe.

QUATRIÈME COUPLET.

Oh ! hommes, qui avez des sœurs chéries,
Hommes qui avez mère ou femme,
Ce n'est pas du linge que vous usez,
Mais la vie de pauvres créatures humaines !
Elle cousait, cousait, cousait,
Pauvre, affamée et crasseuse,
Cousant, avec un double fil,
Un lincoln aussi bien qu'une chemise.

CINQUIÈME COUPLET.

Mais pourquoi parler de la mort,
Ce fantôme aux affreux ossements ?
Je ne crains guère sa figure décharnée ;
Elle ressemble tant à la mienne !
Elle ressemble tant à la mienne !
Car je jûne trop souvent.

Comment, mon Dieu, le pain est-il si cher,
Quand la chair et le sang humain sont à vil prix ?

SIXIÈME COUPLET.

Travailler, travailler, travailler,
Mon labeur ne cesse jamais ;
Et quel est son salaire ? une couche de paille,
Une croûte de pain, des haillons.
Cette mansarde dévastée, ce plancher nu,
Une table, une chaise cassée,
Un mur si blanc que je remercie
Mon ombre de s'interposer entre lui et moi.

SEPTIÈME COUPLET.

Travailler, travailler, travailler,
D'un carillon à l'autre ;
Travailler, travailler, travailler,
Comme les prisonniers pour expier leurs crimes !
Épaulettes, goussets et coutures,
Coutures, goussets, épaulettes,
Jusqu'à ce que le cœur tourne et le cerveau se glace,
Aussi bien que les mains roides.

HUITIÈME COUPLET.

Travailler, travailler, travailler,
Sous le rude aquilon de décembre !
Travailler, travailler, travailler,
Au souffle éternel du brûlant été,
Tandis que, sous les toits,
Les hirondelles attachent leurs nids,
Comme pour me montrer leurs dons luisants
Et me rappeler le printemps.

NEUVIÈME COUPLET.

Oh ! respirer seulement l'odeur
Des primevères, odeur si douce,
Avec le ciel au-dessus de ma tête,
Et l'herbe tendre sous mes pieds,
Seulement pour une petite heure !
Éprouver les sensations
Que j'ai connues avant celle du besoin,
Et avant de savoir ce que coûte un repas !

DIXIÈME COUPLET.

Oh ! seulement une petite heure,
Un moment de répit, si court qu'il soit !
Jamais un moment pour aimer ou espérer ;
Mais du temps et de reste pour gémir !
Des pleurs soulageraient mon cœur,
Mais que chaque goutte s'arrête
Dans sa source amère,
Car elle ralentirait mon travail.

ONZIÈME COUPLET.

Avec ses doigts roidis par la fatigue
Et ses paupières lourdes et rouges,
Une femme assise, vêtue de guenilles,
Faisant courir le fil avec l'aiguille,
Cousait, cousait, cousait,
Pauvre, affamée et crasseuse ;
Et cependant, d'une voix douloureusement plaintive,
Elle chantait cette *Chanson de la chemise*.

« Ce court poème, dit M. Forgues — Ré-
ranger a des odes plus longues — venait après

bien des déclamations pathétiques sur le sort des classes laborieuses, après bien des pétitions au parlement; bien des pamphlets charitables, bien des malédictions, prose ou vers, lancées contre la sévère domination de l'opulence par quelques-unes des victimes que broie en passant le char doré du Mammon britannique; mais ces idées rebattues et triviales n'attendaient, pour redevenir jeunes et fécondes, qu'une formule énergique, une occasion favorable; semblables aux gaz répandus dans l'atmosphère souterraine des mines, elles flottaient çà et là, brumes invisibles, foudres cachées, qu'une étincelle, un jet de flamme suffirait pour faire éclater. Elles reçurent de Hood cet ébranlement qui, dans d'autres temps, eût été formidable, et n'a eu, de nos jours, que la valeur d'un symptôme inquiétant. » Cet anathème du pauvre contre le riche obtint néanmoins à Londres et dans toute l'Angleterre un succès étonnant.

Chansons politiques de Lucien de la Hodde, publiées en 1845. Ces chansons épigrammatiques sont toutes de circonstance. Sous le règne de Louis-Philippe, elles ont plus d'une fois troublé le repos des puissants du jour. La meilleure analyse de l'œuvre de de la Hodde consistera à reproduire sa préface; c'est le claquement du fouet de la satire qui avertit de vous garer.

Muse, à vous les puissants, à vous ceux dont les mains
Pétrissent leur pouvoir dans le sang des humains.

Némésis a jeté son cri de vengeance; cou-
pables, sauvez-vous.

Toi, lutin à l'œil vif, aux mouvements ardents
Dont la bouche qui rit montre de longues dents,
Gai Méphistophélès, qui toujours chante, veille,
Et s'abat sur les sots pour leur tirer l'oreille,
Rassemble dans la presse, où leurs noms sont éparés,
Ton troupeau de pascuins tout criblés de brocards.
Allons! que tout défile: hommes de loi, de banques,
Baron juif, archevêque, épiciers, salimbanges,
Aides de camp hautains, dont les deux éperons
(Éloquence d'acier!...) font trembler les poitrins,
Bourgeois enbarachés, famille végétale
Qui, sous le bonnet d'ours, pompeusement s'étale,
Lourds journaux paradant devant leurs abonnés,
Écrivains se jetant l'encensoir par le nez,
Philanthropes sans cœur, dont la phrase patauge,
Ventrus dont l'appétit se démène dans l'auge,
Bas-bleus dont le clinquant et le style en coton
Se font or pur et soie au souffle d'un Platon,
Et toi, roi des hâbleurs, Puff, dont la voix qui grince
A toute heure assourdit Paris et la province,
Allons! que par ma strophe ou bien par mon couplet,
Clouée en ce recueil comme par un stylet,
Chaque figure livre, ou confuse ou hautaine,
Sa sottise au sifflet, son stigmate à la haine.

Ce fier programme, l'auteur le remplit sans
crainte ni pitié; tous les ministres de Louis-
Philippe viennent à leur tour tendre le dos.
En vain Thiers remplace Guizot, Guizot rem-
place Thiers; la *Bascule* fredonne:

Ça, Thiers vous déplaît!
Bien! Guizot est prêt.
Guizot vous déplaît?
Eh bien! Thiers et tout prêt;
Un tour de bascule et le tour est fait.

L'Angleterre se figure que le coq gaulois n'a
pas les serres aussi redoutables que celui aigle
qui jadis la faisait trembler. Le peuple lui
crie:

Le lion ne craint pas le serpent;
Venez donc au champ clos, et redressant la tête,
Notre coq, quoiqu'il soit sans éperons ni crête,
Saura crever les yeux à votre léopard.

Nicolas croit le moment propice pour en-
terrer la Pologne,

Cadavre dont le cœur était resté vivant;
ne reculera-t-il pas devant cette foudroyante
apostrophe?

C'est que depuis dix ans, à la face des cieux,
Penché sur un cadavre à qui tu ravis l'âme,
Tu soulèves les lambeaux, et de ta botte infâme
Tu lui piétines les deux yeux.

S'il ne s'agit que d'arrêter un fonctionnaire
dans sa manie d'expropriations, Némésis em-
pruntera les grelots de Momus:

Bravant les plaintes et les cris
Et n'en faisant qu'à votre tête,
Vous avez, sans que rien vous arrête,
Constamment embelli Paris
D'plâtras, de cass-cous, de débris.
Vous vous disiez: l'génie, en somme,
C'est de remuer du moellon,
Et cependant on vous dégomme,
Monsieur l'Préfet; ça n'a pas d'nom!

M. de Rambuteau ne fut pas plus satisfait
que MM. Guizot, Thiers, Cousin, Jacquemi-
not, Duchâtel et autres personnages d'un rang
plus élevé encore.

Les pièces les plus remarquables de ce re-
cueil sont: la *Revue nocturne*, imitée de Sed-
litz; le *Rou de Waterloo*; la *Gentilhomme*;
la *Parole et le fer*, invocation à l'Irlande, et
l'apostrophe célèbre *Aux héros de Juillet*:

Morts de Juillet, dormez!

Ces chants respirent un souffle poétique
puissant, une verve d'ironie incontestable; le
style est coloré, précis, vigoureux, visant
plus à l'effet qu'à la correction. C'est un beau
monument élevé à l'esprit d'indépendance;
pourquoi faut-il que l'on puisse reprocher au
poète de ne pas avoir suivi une ligne de con-
duite politique conforme aux nobles senti-
ments qu'il exprime dans ses vers?

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

Chansons de Charles Gille, disséminées
dans les recueils les plus répandus, de 1845 à
1856. L'auteur est doué d'un véritable talent,
et il est à regretter que le public attende en-
core une édition des œuvres de ce poète, qui
s'est suicidé à trente-six ans, doutant de son
talent parce que le Théâtre-Français refusait
son *Barbier de Sévigne*. Les chansons de
Charles Gille sont d'un style remarquable;
on en connaît une centaine, tant satiriques
que politiques ou grivoises, parmi lesquelles
les plus célèbres sont: la *Trente-deuxième*
demi-brigade; le *Vengeur*; la *Fête des imprimeurs*;
le *Bataillon de la Moselle*, et *Allez*
cueillir des bluets dans les blés. Ce sont bien
de gais refrains, de joyeux flonflons, des
airs à chanter au dessert, avec accompa-
gnement du cliquetis des verres. Depuis Béran-
ger, nul poète n'avait donné des chansons
plus originales, mieux senties, plus saturées
de sel gaulois et de verve parisienne. Quelle
facilité dans ces vers!

Courez, courez, jeunes filles rieuses,
Dans les sentiers, sur le bord des sillons,
Et dépensez votre jeunesse heureuse
A folâtrer après les papillons.
Ce clair ruisseau qui caresse sa rive
Pourra demain rouler des flots troublés;
En attendant que l'amour vous arrive,
Allez cueillir des bluets dans les blés.

Le mouvement est naturel, le tour gracieux,
le style correct. Parfois, on remarque un grain
d'amertume qui semble un signe caractéris-
tique du talent de Charles Gille, du pauvre
Gille, mort à trente-six ans.

Chansons magyares, par Pétöfy (1846 et
1851; traduites en allemand, 1850 et 1852). La
Hongrie possédait des chants nationaux par
milliers, et ces chants sont la vive expression
des mœurs guerrières et de l'esprit altier d'une
race puissante. Un héros de la guerre de l'in-
dépendance, un aide de camp du général Bem,
tour à tour paysan, étudiant, comédien, poète
et soldat, est venu soudain faire oublier tous
les vieux chants du Danube et de la Theiss
par de nouvelles chansons magyares, par des
ballades rustiques et des chansons de guerre
qui répètent le cri national: *Hongrois, défendez*
les droits de la patrie! Aujourd'hui et depuis
longtemps, laboureurs et soldats, honvets et
magnats redisent ces hymnes ou ces idylles,
plus françaises qu'on ne croit. Dans le feu de
la bataille, au milieu des travaux des champs,
pendant les loisirs des longues veillées, ce
sont les vers de Pétöfy qui enflamment les
courageux, ce sont les chants de ce poète sol-
dat, dont le corps n'a pas été retrouvé sur les
champs de bataille. On comprend aisément
que des compositions si populaires n'aient rien
de commun avec les œuvres factices et froides
de nos poètes académiques, fantaisistes, colo-
ristes ou réalistes. Point d'artifice, point de
recherche, point de faux brillant dans ces
fragments d'épopée, dans ces *chansons de*
geste, où la passion du merveilleux, celle sur-
tout de la liberté; où l'amour de la patrie, la
haine de l'étranger, l'ivresse de la musique et
l'esprit des aventures guerrières éclatent avec
une naïveté pleine de charme. Ici, c'est la na-
ture même, c'est l'âme, c'est le cœur qui par-
lent. L'homme domine le poète, et c'est par
là que le poète est sublime. Ses émotions sont
profondes; son imagination combine tous les
sentiments; tous les rêves, toutes les tradi-
tions, toutes les aspirations du pays à qui il
s'adresse. Mais en recueillant ces légendes
nationales, en rassemblant mille traits éparés
de la vie historique des Hongrois, le poète a
puisé surtout dans sa propre nature. Il s'est
composé une palette des plus riches, où s'é-
talent le réel et le fantastique, l'ode, l'épique,
la chanson et l'épopée, la mélancolie et la gaieté,
l'ardeur guerrière et l'ivresse de l'amour.

Une œuvre à part, qui est un long poème,
le *Héros Jancsi*, respire l'enthousiasme intré-
pide, le patriotisme jaloux, le naïf orgueil de
cette forte race qui pousse la bravoure jus-
qu'à la folie. Dans les tableaux de bataille, le
récit est aussi impétueux que le galop des
chevaux, aussi rapide que l'éclair des sabres.
Dans les scènes familiales, la parole est fran-
che et alerte comme les sentiments exprimés.
Une allégresse joyeuse, une saine et vaillante
humeur, une allure gaie, tendre et dégagée,
le don des larmes, la grâce des pensées, l'élé-
gance de la langue et l'harmonie de la versi-
fication, telles sont les qualités qui ont placé
Pétöfy au premier rang des poètes populaires
de notre âge. Un de ses premiers admirateurs
a dit: « Ses poésies, filles d'une inspiration
spontanée, sont nombreuses; mais on est as-
suré, quelle que soit celle qui, la première, ait
attiré l'attention, de mettre la main sur un
bouquet de fleurs rares. Leur parfum sauvage
cause une étrange ivresse au sein de laquelle
la douleur même est la bienvenue. Pétöfy
aussi a goûté « le sombre plaisir d'un cœur
« mélancolique. » Sa flamme, comme celle qui
circule dans les admirables romances de l'Es-
pagne, brûle tout ce qu'elle approche; mais
le jet en est plus soudain encore. » Après avoir
remarqué qu'on rencontre des saillies presque
gauloises dans ces poésies aux brillantes im-
ages et un sentiment tout français avec un élan
plus impétueux dans l'expression, M. Valmore
ajoute: « Il est tel chant de Pétöfy, celui par
exemple où il interpelle son sabre, qui paraî-
trait tout naturellement placé dans la bouche
d'un de ces mille héros dont nos régiments
sont formés. Dans le *Clair de lune*, n'est-il
pas un compatriote à nous, ce voyageur si

facile à se prendre aux larmes d'une jeune fille,
si prompt à mettre l'hommage d'un éternel
amour aux pieds de la beauté malheureuse?
Mais ce qu'il est impossible de revendiquer à
titre de parenté nationale, ce qui est aussi
propre au génie de ce peuple musical que
l'est à celui de la France la douce liberté d'es-
prit de La Fontaine, c'est la volupté des pleurs,
l'ardeur impétueuse qui donne tant d'accout
et un caractère si original à la poésie de Pé-
töfy. Quand le jeune soldat s'adresse à sa
gaieté disparue, ou lorsqu'il se sent et se pro-
clame le frère du soleil, il est le vrai repré-
sentant du génie magyare. » (*Revue contem-
poraine*, t. XXVIII.)

Signalons tout particulièrement, en termi-
nant, le remarquable travail que MM. Chassin
et Iranyi ont consacré à Pétöfy (1861).

Chansons de Nadaud. Ces chansons, pu-
bliées en 1857, avaient déjà fait le tour de la
France lorsque l'impression permit d'en faire
une étude d'ensemble, et de reconnaître les qua-
lités et les défauts de l'auteur. Après Béranger,
le chanteur national, et Pierre Dupont, le poète
de l'atelier, il restait place à une gaieté plus
legère; Nadaud s'en empara et devint le chan-
sonnier des étudiants. Sa muse affecte l'allure
légère et gouailleuse de la jeunesse. Écrivain
coloré, sans rancune, sans colère et sans fiel,
insouciant de l'heure à venir, jouissant de
l'heure présente, il jette sa chanson au vent
comme elle lui vient. Il ne cherche qu'à égayer,
et manque rarement son but. Le sentiment
n'est naturellement pas son fait; aussi chercho-
t-il rarement à nous émouvoir; c'est plutôt
notre rire que notre pitié qu'il s'efforce d'ex-
citer. Le style de ses chansons est naturel,
mais les idées ne le paraissent pas toujours,
et le trait semble parfois un peu forcé. Il a
cependant quelque chose de la maligne bon-
homie de La Fontaine, et sa Muse ironique
peut dire avec une de ses héroïnes:

Je ne vis pas des soupirs de la brise,
De l'air du temps, de la manne du ciel,
Non! non! je vis de l'humaine bêtise;
Vous le voyez, mon règne est éternel.

Le ridicule, telle est l'arme qu'il manie avec
dextérité, se moquant également des réaction-
naires dans les *Écrivains* et des révolution-
naires dans le *Phalanstère*. L'auteur est bien
inspiré lorsqu'il rajeunit à sa manière la vieille
thèse de la décadence du monde:

Alors nous avions, enfants,
Des écrivains de génie.
Ils étaient beaucoup plus grands
Avec plus de modestie;
Ils avaient moins de procès,
Ils apprenaient la grammaire,
Ils écrivaient en français!...
Vieille histoire, ma grand'mère!

ou bien lorsqu'il dit à Lucifer:

... Satan, crois-moi,
La femme est plus fine que toi!

Quelquefois Nadaud s'élève jusqu'au ly-
risme, comme dans son *Invalide*, qui forme
le pendant de la *Vieille garde*, de Théophile
Gautier:

Noble soldat mutilé par la gloire,
Dernier débris d'un temple dévasté,
Tes ennemis surpris de leur victoire
Restent tremblants devant ta pauvreté.
Cent coups gagnés sur vingt champs de bataille
T'ont fait pourtant un assez beau trésor;
Comme un drapeau criblé par la mitraille,
Pauvre invalide, ils le craignent encore.

Il a aussi trouvé par moments des accents
énergiques qui firent trembler les puissants
jusque sur leur trône, et les forcèrent de lan-
cer leur foudre contre ce *Vieux mendiant de*
Lazare. Mais ce lyrisme durait peu; après
avoir laissé échapper ce cri d'indignation ar-
raché à la générosité de sa nature, il aban-
donnait promptement la trompette héroïque
pour reprendre son petit fifre criard et mutin.
La chanson badine, voilà son élément; c'est
à elle qu'il doit sa popularité et ses plus bruyants
succès. Qui n'a fredonné les *Reines de Mabilly*,
la *Lorette*, la *Lorette du lendemain*, les *Deux*
notaires, le *Docteur Grégoire*, cette charmante
fantaisie bachique, et le chef-d'œuvre du
genre, les *Deux gendarmes*, le fameux refrain:

Brigadier, vous avez raison?

Tout le monde a ri et applaudi à cette chanson,
sauf les gendarmes et le ministère public, qui
crut voir une atteinte à la dignité de la gen-
darmérie dans ce couplet:

Puis ils revèrent en silence;
On n'entendit plus que le pas
Des chevaux marchant en cadence;
Le brigadier ne parlait pas.
Mais quand revint la pâle aurore,
On entendit un vague son:
Brigadier, répondait Pandore,
Brigadier, vous avez raison.

Le tribunal eut le bon esprit de faire chorus
avec le public et de s'écrier:

Chansonnier, vous avez raison.

Ce n'est pas à dire cependant que Gustave
Nadaud ait toujours eu raison. On peut en
effet lui reprocher des négligences, des incor-
rections même, qui se pardonnent dans l'im-
provisation, mais dont la répétition finit par
indisposer le lecteur.

Chansons polonoises, par le comte de Flan-
ten, poète allemand contemporain. Le vers
énergique de ce poète, que des critiques ont

surnommé le *froid sculpteur de statues en marbre*, stigmatisa les oppresseurs, consola les opprimés et relève les courages chance-lants. Ces chants sont des hymnes de bataille. Parmi les plus remarquables, citons le *Royaume des esprits*. Les *Chansons polonaises* ne furent publiées qu'après la mort de l'auteur de la *Fourchette mystérieuse* et des *Images de Naples*. Platen était né pour devenir le poète politique de l'Allemagne; mais les circonstances dominèrent constamment ses efforts et ses vœux.

Chansons des rues et des bois, volume de poésies par Victor Hugo (Librairie internationale, Paris, 1866). Le titre d'un ouvrage est chose importante pour tout auteur, pour Victor Hugo surtout, on le sait; celui du livre que nous allons analyser est habilement choisi pour frapper l'imagination et préparer les sympathies; mais il a le tort de tromper l'attente du lecteur. On pensait que Victor Hugo aurait employé la puissance d'évocation qui est en lui, cet instinct profond des choses du passé dont il a donné tant de preuves, à exhumer les chefs-d'œuvre de la poésie populaire, à parer des magnificences de son style ces créations anonymes qui appartiennent à une inspiration collective. On croyait retrouver dans les *Chansons des rues et des bois* l'écho des poésies qui sont nées à l'ombre du chêne de la forêt, sur les bords des ruisseaux ou dans le dédale de nos vieilles rues. Le poète a obéi à un autre ordre d'idées. Ce n'est pas cependant qu'il ait complètement négligé la source d'inspiration dont nous venons de parler; on pourrait même supposer que son plan primitif était en parfaite conformité avec le titre; plusieurs pièces le feraient croire; mais sa muse capricieuse n'a pas tardé à s'engager dans une autre voie. Victor Hugo a d'ailleurs si bien compris que le titre choisis par lui n'indiquait qu'imparfaitement la route qu'avait suivie sa pensée, qu'il a cru devoir s'expliquer dans cette courte préface :

« A un certain moment de la vie, si occupé qu'on soit de l'avenir, la pente à regarder en arrière est irrésistible. Notre adolescence, cette mort charmante, nous apparaît et veut qu'on pense à elle. C'est d'ailleurs une sérieuse et mélancolique leçon que la mise en présence de deux âges dans le même homme, de l'âge qui commence et de l'âge qui achève; l'un espère dans la vie, l'autre dans la mort.

« Il n'est pas inutile de confronter le point de départ avec le point d'arrivée, le frais tumulte du matin avec l'apaisement du soir, et l'illusion avec la conclusion.

« Le cœur de l'homme a un *recto* sur lequel est écrit : *Jeunesse*, et un *verso* sur lequel est écrit : *Sagesse*. C'est ce *recto* et ce *verso* qu'on trouvera dans ce livre.

« La réalité est dans ce livre modifiée par tout ce qui, dans l'homme, va au delà du ciel. Ce livre est écrit beaucoup avec le rêve, un peu avec le souvenir.

« Rêver est permis aux vaincus; se souvenir est permis aux solitaires. »

Avouons-le tout d'abord : cette préface d'un ton un peu solennel, que Victor Hugo affectionne depuis quelques années, et dont sa Muse se passait volontiers autrefois, cette préface faisait naître un moment de crainte. On tremblait que le poète songeât moins à laisser vagabonder la folle du logis dans les prés fleuris qu'à tirer des déductions philosophiques. Heureusement, ce cours de psychologie annoncé dans la préface ne se montre que rarement, et les leçons du poète n'ont rien qui fatigue l'esprit.

On ne saurait trop admirer l'habileté avec laquelle Victor Hugo prépare le lecteur aux surprises qu'il lui ménage; il emploie un art de composition infini pour prévenir les objections et désarmer la critique. Ce cheval terrible, indompté, n'est point l'animal aux formes harmonieuses que l'imagination des Grecs a enfanté : c'est bien l'image du génie emporté et violent de Victor Hugo; il l'a peint avec une puissance de coloris qui n'appartient qu'à lui.

LE CHEVAL.

Je l'avais saisi par la bride,
Je tirais les poings dans les nœuds,
Ayant dans les sourcils la ride
De cet effort vertigineux.

C'était le grand cheval de gloire,
Né dans la mer comme Astarté,
A qui l'aurore donne à boire
Dans les urnes de la clarté.
L'Alérion aux bonds sublimes,
Qui se cabre, immense, indompté.

Les poètes et les prophètes,
O terre! tu les reconnais,
Aux brulures que leur ont faites
Les étoiles de son harnais.
Il souffle l'ode, l'épique,
Le drame, les puissants effrois,
Hors du fourreau les coups d'épée,
Les forfaits hors du cœur des rois.

Il n'est docile, il n'est propice
Qu'à celui qui, la lyre en main,
Le pousse dans le précipice,
Au delà de l'esprit humain.

Son écurie où vit la fée
Veut un divin palefrenier;
Le premier s'appelait Orphée,
Et le dernier André Chénier.

Pensif, j'entraînais loin des crimes
Des dieux, des rois, de la douleur
Ce sombre cheval des atones,
Vers le pré de l'Idylle en fleur.

Je le tirai vers la prairie
Où l'aube, qui vient s'y poser,
Fait naître l'épique attendrie
Entre le rire et le baiser.

C'est là que croît, dans la ravine
Où fuit Plaute, où Racan se plait,
L'épigramme, cette aubépine,
Et ce trèfle, le triollet.

C'est là que l'abbé Chaulieu prêche
Et que verdit, sous les buissons,
Toute cette herbe tendre et fraîche,
Où Ségrais cueille sa chanson.

Je lui montrais
Le pré charmant, couleur de songe,
Où le vers rit sous l'ancre frais.

Je lui montrais le champ, l'ombrage,
Les gazons par juin attifés;
Je lui montrais le pâturage
Que nous appelons paradis.

— Que fais-tu là? me dit Virgile;
Et je répondis, tout couvert
De l'écume du monstre agile :
— Maître, je mets l'épave au vert.

Ces derniers mots donnent l'explication du recueil; le poète va détendre les cordes de sa lyre et descendre aux sujets d'un ordre inférieur. *Paulo minor canamus*. Peut-être même pourrait-on lui reprocher, sans se montrer bien sévère, de descendre trop bas et de se livrer à des jeux de mots puérils, à des calembours qui produisent un singulier effet, et que l'on s'attendait peu à trouver dans les *Chansons des rues et des bois*.

A la page 311, par exemple, nous lisons ces deux vers :

Seul, sous une pierre, un cloporte
Songeait comme Jean à Pathmos.

A la page suivante, cette strophe :

Tout aimait, tout faisait la paix :
L'arbre à la fleur disait : Nini;
Le mouton disait : Notre Père,
Que notre saint soit béni!

Nous avouons humblement ne pas comprendre ces jeux d'esprit. Appeler le moineau franc le *Démocrate des oiseaux*; le saule, l'*Héracite des arbres*; le mal, une *faute d'orthographe de Dieu*, etc., nous semble simplement ridicule. (Pardieu, grand maître, pardon pour ce mot : notre cœur le blâme, si notre plume l'écrit.)

Cependant, puisque nous sommes en train de critiquer, disons encore qu'il faut regretter chez l'auteur cette tendance à user des mots peu connus du commun des lecteurs. Lisez, page 23, les deux strophes suivantes :

Orphée au bois de *Caestre*
Ecoutait, quand l'astre luit,
Le rire obscur et sinistre
Des inconnus de la nuit.
Phas, la sibylle thébaine,
Voyait, près de *Phygale*,
Danser des formes d'ébène
Sur l'horizon étoilé.

On croirait lire une des strophes les plus amphibigouriques de Th. de Banville.

Mais nous avons hâte d'en finir avec la critique, et d'examiner à loisir toutes les beautés que renferme ce volume dont les matières sont classées avec un art infini. Après l'entrée en matière par cette magnifique pièce, le *Cheval*, Victor Hugo a réuni un certain nombre de morceaux sous le titre de *Floral* (beau mot que nous devons à la Révolution), justifié par un sentiment profond de la nature, par des peintures délicieuses, qui prouvent que la palette de Victor Hugo est toujours aussi riche qu'à l'époque des *Orientales*. Après *Floral*, l'auteur fredonne des chants d'amour divisés en trois livres : 1^o *Pour Jeanne seule*; 2^o *Pour d'autres*; 3^o *L'éternel petit roman*.

Le premier est, à notre avis, le plus remarquable; les vers y courent avec une grâce incomparable; il y a de la vérité, de la profondeur de sentiment, souvent même un parfum de mélancolie. Nous en citons quelques strophes :

Sais-tu, Jeanne, à quoi je rêve?
C'est au mouvement d'oiseau
De ton pied blanc qui se lève
Quand tu passes le ruisseau.

Et sais-tu ce qui me gêne?
C'est qu'à travers l'horizon,
Jeanne, une invisible chaîne
M'attire vers ta maison.

Et sais-tu ce qui m'ennuie?
C'est l'air charmant et vainqueur,
Jeanne, dont tu fais la pluie
Et le beau temps dans mon cœur.

Et sais-tu ce qui m'occupe,
Jeanne? C'est que j'aime mieux
La moindre fleur de ta jupe
Que tous les astres des cieux.

Beaucoup d'autres strophes mériteraient d'être citées. Le morceau charmant intitulé le *Duel en juin* a droit à une mention spéciale, et nous ne pouvons résister au désir d'en transcrire quelques vers :

Jeanne a laissé de son jarret
Tomber un joli ruban rose
Qu'en vers on diviniserait,
Qu'on baise simplement en prose.

Le ruban perdu, ce muguet
L'a trouvé; quelle bonne fête!
Il s'en est vanté chez Saguet;
Moi, je passais par là, tout bête.

... J'arrachai l'objet de sa main :
— Monsieur! cria-t-il. — Soit! lui dis-je.
Il se dressa tout en courroux,
Et moi, je pris ma mine altière.

— Je suis marquis, dit-il; et vous?
— Chevalier de la Jarretière.

Après cette première partie, la plus belle, la plus irrécusable du volume, le ton change; l'auteur trouve encore des images d'une ravissante fraîcheur, des accents d'une grâce incomparable, mais déjà il incline vers la tournure d'idées qui distingue nos anciens fabliaux. C'est à ce titre qu'il faut citer : *Un dîner de femmes, choses écrites à Créteil*. Il chante la coquetterie; son héroïne, c'est Rosita, la jeune femme indolente et volage, qui fait de l'amour un passe-temps, de la galanterie l'affaire capitale de la vie. Il y a là bien des mièvreries, bien des tournures alambiquées, mais aussi que de vers charmants! On retrouve, dans ces adorables petits pastels que Latour aurait signés, toute la flexibilité du talent de Victor Hugo. Citons le *Doigt de la femme* :

Oh! dans ton apothéose,
Femme, ange aux yeux abaissés,
La beauté, c'est peu de chose,
La grâce n'est pas assez.

Il faut aimer : tout soupire,
L'onde, la fleur, l'alcôve;
La grâce n'est qu'un sourire,
La beauté n'est qu'un rayon.

Dieu, qui veut qu'Eve se dresse
Sur notre rude chemin,
Fit pour l'amour la caresse,
Pour la caresse la main.

La pièce qui a pour titre : le *Chêne du parc détruit* forme à elle seule tout un petit poème. Il y a dans ce morceau un admirable sentiment de la nature, et les taches que le critique peut y signaler ne l'empêchent pas d'être une production fort remarquable. On y voit aussi que, dans la composition de son ouvrage, le poète n'a point oublié les préoccupations politiques et sociales, et qu'il ne s'est pas laissé absorber par son rôle de poète idyllique. On pourrait citer bien des strophes qui nous montrent le poète dans tout l'éclat de ses jours les mieux inspirés, par exemple celles-ci :

C'est le moment crépusculaire;
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste de jour dont s'éclaircit
La dernière heure du travail.

Dans les terres, de nuit baignées,
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours;
On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main et recommence,
Et je médite, obscur témoin.

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle un rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

Cet ouvrage de Victor Hugo a été moins favorablement accueilli que ceux qui l'ont précédé. On peut assigner plusieurs causes au jugement presque sévère que le public a porté sur cette œuvre. Il faut en première ligne remarquer que jamais le poète n'avait autant semblé vouloir défer le goût par des singularités et des bizarreries trop fréquentes. Il faut aussi le reconnaître : Victor Hugo a adopté depuis plusieurs années un langage étrange, souvent difficile à saisir et qui étourne l'intelligence du lecteur lorsqu'il ne la dérouté pas. Le *Chaos*, dans la *Légende des siècles*, est un exemple célèbre de ce procédé singulier, et aussi d'un certain abus d'antithèses qui fatigue.

En résumé, les *Chansons des rues et des bois* n'ajouteront rien à la gloire de Victor Hugo. C'est une infidélité à sa Muse habituelle qui lui aura seulement servi à montrer une fois de plus combien il y a de souplesse et de puissance dans cet heureux génie.

A quelle inspiration se laissera maintenant aller le poète? Il semble nous le dire à la dernière page de son œuvre où il s'adresse au cheval dont il vient de lâcher bride :

Monstre, à présent reprends ton vol;
Approche, que je te déboulce.
Je te lâche; ôte ton licol,
Rallume en tes yeux l'escarboucle.

Quitte ces fleurs, quitte ce pré.
Monstre, Tempé n'est point Capoue;
Sur l'Océan d'aube empourpré
Parfois l'ouragan calmé joue.

Je t'ai quelque temps tenu là;
Fuis.

Donc, le poète semble nous le promettre, plus de chansons, plus de bouquets à Chloïs... Mais qu'on résiste au désir d'en transcrire quelques vers :

Jeanne a laissé de son jarret
Tomber un joli ruban rose
Qu'en vers on diviniserait,
Qu'on baise simplement en prose.

Chanson de Fortunio (LA), opérette en un acte, paroles de MM. H. Crémieux et Jules

Servières, musique d'Offenbach, représentée au théâtre des Bouffes-Parisiens, le 5 janvier 1861. Il y a de la sensibilité, de l'élégance et de la distinction dans cette musique, et en cela cette œuvre dépasse de beaucoup la donnée commune du livret. La *Chanson de Fortunio* qui est devenue populaire, a été écrite sur les vers d'Alfred de Musset.

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'aime, aimer,
Je ne saurais, pour un empire,
Vous la nommer.

Désiré, Bache, Mlle Pfitzer ont joué les rôles de Fortunio, du petit clerc Friquet et de Valentin. Mlle Chabert a créé avec un talent charmant celui de Laurette.

L'opérette intitulée la *Chanson de Fortunio* est l'une des plus heureuses inspirations du talent très-réel, mais considérablement surfaît d'Offenbach, et la chanson proprement dite, que nous reproduisons ici, est un modèle de grâce, d'élégance et de fraîcheur. Lorsqu'on monta au Théâtre-Français, où Offenbach était alors chef d'orchestre, le *Chandelier*, d'Alfred de Musset, on pria ce compositeur d'écrire la musique de la chanson en question, qui devait être chantée par Delannay; mais lorsque Offenbach eut composé ses couplets, et qu'il voulut les faire essayer à l'excellent comédien, il s'aperçut que celui-ci était en possession d'une voix de basse, gutturale et des plus désagréables. Le bel organe, pour un amoureux! Offenbach garda alors ses couplets en portefeuille. Devenu directeur des Bouffes-Parisiens, il chargea MM. Hector Crémieux et Ludovic Halévy d'écrire une pièce dans laquelle les couplets pourraient trouver place et qui servirait à les encadrer. Le public vint en foule applaudir la *Chanson de Fortunio*.

Si vous cro-yez que je vais
di - re Qui j'o-se ai - mer, Je ne sau-

- rais, pour un em - pi - re, Vous la non-

- mer; Nous allons chan-ter à la ron-de,

Si vous vou - lez, Que je l'a -

- do-re et qu'elle est blonde Com-me les

blés. Je fais ce que sa fan-tai - si - e

Vout m'or - don - ner, Et je puis,

s'il lui faut ma vi - e, La lui don -

- ner. Du mal qu'a - ne - mour i - gno -

- ré-e Nous fait souf - frir, J'en porte

l'A - me dé - chi - ré - e Jus - qu'à mou -

- rir! Mais j'ai - me trop pour que je

di - e Qui j'o-se ai - mer, Et je veux

mou - rir pour ma mi - e

Sans la nom - mer.

Chanson à manger (1669). Nous partageons très-volontiers l'avis de l'auteur :

Quoi! toujours des chansons à boire!
Jamais de chansons à manger!

Charles Lemaire, auteur de cette protestation, remplissait les fonctions de haute-contre à la chapelle de Louis XIV. Ce cri convaincu d'une fourchette indignée et la sincérité de sa profession de foi devront faire pardonner les négligences de la rime et le prosaïsme du couplet.

Andantino.

Quoi! toujours des chan-sons à ho-

- re N'entendrais-je-mais des chansons à manger ?

De la vi-gue, par-tout, on cé-

-le-bre la gloi-

re! Per-

-son-ne nedit-mot du jar-din-po-ta-ger. Quel

charme, quel plai-sir, quand la faim nous do-

-mi-ne De dé-vo-rer un gi-got de mou-

-ton. Est-on las de man-ger per-

-drix et bé-cas-si-ne; On ra-ni-me son

goût d'un tur-bot ex-cel-lent. Le

vin, par un ef-fet é-tran-ge, Met tous mes

sens en dé-sar-roi; Je perds la rai-

-son quand je bois, Je la re-trouve quand je

man-

ge,

Je la re-trouve quand jeman-

Chanson (ORIGINE DE LA), paroles d'Armand Gouffé, musique de Romagnesi. C'est avec un réel plaisir que nous avons rencontré dans l'œuvre de Romagnesi cette jolie composition de Gouffé, un peu négligée, comme tout ce qu'il a écrit. L'origine qu'il attribue à la *chanson* est à coup sûr un peu plus que paradoxale; mais, si l'on consent à admettre cette donnée hypothétique, nous nous associons de grand cœur à sa protestation contre l'envahissement de la romance dans le domaine de la chanson.

Allegretto.

Ren-contrant sous l'om-

-bra-ge Fil-le au gen-til cor-sa-ge, Au

gra-cieux vi-sa-ge, Un ber-ger fut, je

ga-ge, Le pre-mier qui chan-ta: A a a

a a a a a a a a a a

a. Sen-sible à son hom-ma-ge, A

son na-ïf lan-ga-ge, La ber-gère, peu

sa-ge, A-vec lui ré-pé-ta: a a a

a; La chanson, au vil-la-ge, a a a

a, ain-si se pré-sen-ta.

DEUXIÈME COUPLET.
Par goût, par caractère,
La chanson est légère;
Elle fuit le mystère
Et court en liberté é, é, é, é.
Partout elle sait plaire;
Et, dès qu'une voix claire
Chante: buvons, compère!
Son refrain est goûté, é, é, é, é.

Si l'amour fut son père,
Sa fille est la gâtée.

TROISIÈME COUPLET.

La chanson, dans la ville
Cherche ensuite un asile,
Et, pour former son style,
Du malin vaudeville
Elle fait son mari, i, i, i, i.
De cet hymen fertile
On vit naître, à la fille,
Cassandra, Arlequin, Gille;
Jamais on n'a tant ri, i, i, i.
On accourait par mille
Voir le trio chéri!

QUATRIÈME COUPLET.

Mais, ô métamorphose!
La troupe se repose,
Deviens triste et morose;
Sans cause, elle dépose
Et marotte et grelot, o, o, o, o.
Ses vers, comme sa prose
Ne peignent que la rose.
La rose fraîche éclosse
Revient à chaque mot, o, o, o, o.
Si forte en est la dose
Qu'on s'endort aussitôt.

CINQUIÈME COUPLET.

Par suite, on se figure
Qu'une méthode sûre,
Pour calmer la censure,
C'est d'offrir la peinture
De la triste vertu, u, u, u, u.
Bienfait... devoir... nature...
Viennent à l'aventure,
Et comme par gageure,
Finir chaque impromptu, u, u, u, u.
Pour peu que cela dure,
Tout est, tout est perdu.

Chanson de Roland (LA). La chanson que nous reproduisons ici n'est pas l'ancienne chanson de Roland; elle a été composée par M. Alix Duval, pour sa pièce de *Guillaume le Conquérant*, représentée au Théâtre-Français. Il est curieux de comparer cette musique de Méhul avec celle que M. Mermet a écrite sur le même sujet.

Mouvement de marche.

Où vont tous ces preux che-va-

-liers, L'orgueil et l'espoir de la Fran-ce?

C'est pour dé-tendre nos foy-ers Que leurs

maïns ont re-pris la lan-ce. Mais le plus

bra-ve et le plus fort, C'est Ro-

-land, ce fou-dre de guer-re! S'il com-

-bat, la faux de la mort Suit les

coups de son ei-me-ter-re. Soldats fran-

-çais, chan-tons Ro-land, L'honneur

de la che-va-le-ri-e; Et ré-pé-

-tons, en com-bat-tant, Ces mots sa-

-crés, ces mots sa-crés: Gloi-re et pa-

-tri-e! Gloi-re et pa-tri-e!

DEUXIÈME COUPLET.

Déjà mille escadrons épars
Couvrent le pied de ces montagnes;
Je vois leurs nombreux étendards
Briller sur les vertes campagnes.
Français, là sont vos ennemis!
Que pour eux seuls soient les alarmes,
Qu'ils tremblent; tous seront punis,
Roland a demandé ses armes.
Soldats français, etc.

TROISIÈME COUPLET.

L'honneur est d'imiter Roland,
L'honneur est près de sa bannière;
Suivez son panache éclatant,
Qui vous guide dans la carrière.
Marchez, partagez son destin!
Des ennemis que fait le nombre?
Roland combat; ce mur d'airain
Va disparaître comme une ombre.
Soldats français, etc.

QUATRIÈME COUPLET.

Combien sont-ils? combien sont-ils?
C'est le cri du soldat sans gloire.
Le héros cherche les périls:
Sans les périls, qu'est la victoire?
Ayons tous, ô braves amis,
De Roland l'âme noble et fière;
Il ne comptait ses ennemis
Qu'étendus morts sur la poussière.
Soldats français, etc.

CINQUIÈME COUPLET.

Mais j'entends le bruit de son cor
Qui résonne au loin dans la plaine.
Eh quoi! Roland combat encore!
Il combat!... ô terreur soudaine!
J'ai vu tomber ce fier vainqueur.
Le sang a baigné son armure;
Mais, toujours fidèle à l'honneur,
Il dit en montrant sa blessure:
Soldats français, etc.

Chanson de la mère indienne, extraite de l'ode-symphonie *Christophe Colomb*, musique de Félicien David. Nul musicien n'a jamais su et ne sait mieux que M. Félicien David condenser en quelques mesures un petit poème musical complet, tout imprégné de lumière, d'indolence mélancolique et de langueur. La romance de *Lalla-Roukh*, l'extase d'*Herculanum*, l'*Hymne à la nuit du Désert*, et la chanson de la *Mère indienne*, n'ont d'équivalents dans aucune œuvre musicale. La grâce réveuse ne saurait aller plus loin.

1^{er} COUPLET. Sur l'ar-bre so-il-

-tai-re Qui pré-te son mys-

-tère A ton ber-ceau mou-

-vant, Dors en paix, mon en-fant,

Au doux chant de ta mè-re!

DEUXIÈME COUPLET.

L'hirondelle légère,
Effleurant la bruyère,
Baise ton front charmant.
Dors en paix, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Pauvre fleur éphémère,
Tu passas sur la terre
Comme un souffle du vent!
Dors en paix, etc.

CHANSONNABLE adj. (chan-so-na-ble — rad. *chansonner*). Qui peut être ou mérite d'être chansonné: *En France, tout paraît CHANSONNABLE. Le vice et le ridicule sont seuls CHANSONNABLES; le malheur ne l'est pas.*

CHANSONNANT (chan-so-nan) part. prés. du v. *Chansonner*:

Avec un air dévot déchirant son prochain,
Et chansonnant les gens, l'évangile à la main.

VOITABE.

CHANSONNÉ, ÉE (chan-so-né) part. passé du v. *Chansonner*. Moqué en chanson: *Homme CHANSONNÉ. Femme CHANSONNÉE.*

CHANSONNER v. a. ou tr. (chan-so-né — rad. *chanson*). Mettre en chanson, ridiculiser par des chansons: *CHANSONNER quelqu'un. CHANSONNER le gouvernement. CHANSONNER le vice, le ridicule.*

J'ai chansonné les gens du roi.

BÉRANGER.

Il (Panard) chansonna le vice
Et chanta la vertu.

FAVART.

— Par ext. Critiquer, censurer, ridiculiser publiquement:

[sonne.]
Le peuple à tout propos vous blâme et vous chan-

De LAVILLE.

CHANSONNET s. m. (chan-so-né). Ornith. Nom vulgaire de l'étourneau ou sansonnet.

CHANSONNETTE s. f. (chan-so-nè-te — dimin. de *chanson*). Petite chanson sur un sujet léger et gracieux: *Une jolie CHANSONNETTE. Un faiseur de CHANSONNETTES.*

Ce ne sont que jeux et fleurettes,
Paisants devis et chansonnettes.

LA FONTAINE.

Souvent l'auteur altier de quelque *chansonnette*
Au même instant prend droit de se croire poète.

BOILEAU.

J'aime que l'on chante gaïment
Quelques couplets, des *chansonnettes*,

MARSOLIER.

A moins de douze couplets,
Au diable une *chansonnette*.

BÉRANGER.

Vous lisez donc mes *chansonnettes*?

Ah! je vous y prends, monseigneur.

BÉRANGER.

« On donne aujourd'hui ce nom à des chansons burlesques, le plus souvent entrecoupées de morceaux parlés, dans le langage du peuple ou dans le français ridicule des étrangers qui

parlent mal cette langue: *Qui reconnaîtrait l'esprit gaulois dans la ridicule CHANSONNETTE moderne? Le calembour est la principale ressource de la CHANSONNETTE.*

— **Epithètes.** Tendre, légère, amoureuse, jolie, charmante, spirituelle, gaie, joyeuse, sautillante, pétillante, folâtre, vive, étourdissante.

CHANSONNETTE (Claude), juriste, consultant lorrain. V. CANTIUNCULA.

CHANSONNIER, IÈRE s. (chan-so-niè, iè-re). Personne qui compose des chansons: *Dans les premières années de la Restauration, il y eut un CHANSONNIER en titre de la ville de Paris, aux appointements de 6,000 fr.; ce fut Désaugiers, le seul qui ait occupé cette place créée pour lui. (Passerat.) Je n'ai jamais poussé mes prétentions plus haut que ne l'indique le titre de CHANSONNIER. (Béranger.)*

Ce n'est point aux *chansonniers*
Que la gloire en impose.

BÉRANGER.

« Personne qui chante des chansons: *Je suis le *chansonnier* et l'âme du festin.*

REGNARD.

— s. m. Recueil de chansons: *Acheter un CHANSONNIER. Le CHANSONNIER français. Le CHANSONNIER des dames.*

— Adjectif. Qui fait des chansons; qui a rapport aux chansons: *Un poète CHANSONNIER. La verve CHANSONNIÈRE.*

Je voulais, par quelque huitain,
Sonnet ou lettre familière,
Réveiller l'enjoûment badin
De votre altesse *chansonnière*.

VOLTAIRE.

— **Epithètes.** Facile, agréable, élégant, aimable, charmant, poétique, spirituel, mordant, satirique, gai, joyeux, insouciant, grivois, égrillard, libre, obscène, fécond, friand, immortel, mauvais, pitoyable, stérile, lourd, ennuyeux.

Chansonnier (LE) ou le *Ménétrier*, chef-d'œuvre d'Adrien van Ostade; musée de La Haye. La scène se passe devant un cabaret rustique ombragé par un arbre et par des tiges touffues de houblon grimpant sur des perches. Un vieux ménestrier, arrêté devant la porte, joue du violon, et un jeune garçon, vu de dos, paraît l'accompagner en chantant. La cabaretière, accoudée sur le battant inférieur de la porte, sourit aux musiciens ambulants; par-dessus elle se tient un homme, qui semble lui parler tout bas, et un troisième personnage se montre dans la demi-teinte de l'intérieur. Un autre paysan, assis sur un banc, à la porte du cabaret, et serrant à la manière de Scaparelle une cruche chérie placée entre ses jambes, se penche vers les personnes qui sont dans la maison et rit à gorge déployée. Plusieurs enfants complètent la scène et en augmentent l'intérêt par leur ingénuité: un petit garçon, les yeux fixés sur le jeune chanteur, paraît envier son talent; un autre, assis par terre, agace un chien couché près de lui; une jeune fille tient un baby assis sur un escabeau. « Ce tableau est composé avec beaucoup d'art, dit Emeric David. L'habile peintre, en captivant le spectateur par la tournure naïve et grotesque de la plupart des figures, a su en même temps animer sa peinture par la diversité des sentiments exprimés sur le visage de chaque personnage. Le vieux *chansonnier*, qui est l'âme de la scène, n'a rien oublié pour se rendre comique: il s'est noblement décoré d'un pourpoint; un manteau pend à son épaule; sa coiffure est ornée de deux plumes de coq. Rien ne lui manque pour son rôle. Il est cagneux; son nez en bec de corbin et sa narine gonflée disposent à la gaieté. À voir l'air de malice avec lequel il racle son violon, on le prendrait pour l'auteur de ses couplets. Le rire des paysans fait assez voir que l'adroit jongleur a chatouillé leurs sens par quelque mot gaillard. » Sous le rapport de l'exécution, ce tableau ne mérite pas moins d'éloges. « La lumière s'introduit au travers des branches, frappe vivement sur le mur, au centre du tableau, et se répand de proche en proche avec une dégradation admirable. Le ton général est clair; le feuillage transparent jette sur tous les objets un reflet verdâtre qui s'associe mollement à des couleurs vigoureuses. Cette teinte un peu verte, qui était familière à Van Ostade, est devenue ici une grande beauté, à cause du feuillage qui la motive et de la lumière ferme qui anime le tableau. Le mur, la porte, le terrain offrent une couleur vraie, des tons vifs, des demi-teintes fines, des détails soignés; on y voit, quant à ce genre de peinture, la perfection de l'art. » Cette charmante composition, que M. Bürger estime valoir de 50 à 75,000 fr., est peinte sur un panneau qui n'a pas plus de 18 pouces de haut sur 15 de large. Elle avait été enlevée par le gouvernement du premier Empire à la galerie du stathouder de Hollande, et figura, pendant quelques années, au Louvre. Elle a été gravée plusieurs fois, notamment par Bo-vinet dans le *Musée français*, sous ce titre: *Le Vendeur de chansons. Le catalogue du musée de La Haye l'intitule simplement: Extérieur d'une maison rustique. La signature A. V. Ostade, 1673, nous apprend que le peintre avait soixante-trois ans lorsqu'il exécuta ce chef-d'œuvre: « On ne s'en douterait pas, dit M. Bürger, à voir la franchise gaîté de la composition, la fraîcheur délicate du coloris, l'abondance et en même temps la sûreté de la pratique. » Adrien van Ostade a traité souvent*

des sujets analogues à celui de ce tableau; il nous suffira de citer : le *Joueur de vielle*, une des perles de la collection de l'impératrice Eugénie, provenant de la galerie de Morny et antérieurement de la galerie Patureau; le *Joueur d'orgue*, du musée de Berlin; les *Joueurs de violon et les chanteurs*, de la galerie de Buckingham-Palace, à Londres.

CHANT s. m. (chan — lat. *cantus*; de *canere*, chanter). Suite de sons modulés émis par la voix humaine, et qui, par la différence de leurs intonations, sont destinés à produire sur l'oreille des sensations variées : *L'art du chant*. Les règles du chant. Aimer le chant. Avoir des dispositions pour le chant. La poésie et la danse ne tardèrent pas à se mêler au chant dont elles sont des dépendances naturelles. (Lamotte.) Le chant est aussi souvent la marque de la tristesse que de la joie. (Chateaub.) Il y a sans doute quelque harmonie cachée dans le malheur, car tous les infortunés sont enclins au chant. (Chateaub.) Dans tout pays, le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. (Chateaub.) Le chant nous vient des anges, la source des concerts est dans le ciel. (Chateaub.) Le chant est le ton naturel de l'imagination. (J. Joubert.) Le chant nous soulage dans nos travaux, nous désennuie dans nos voyages, et nous donne même une nouvelle ferveur dans nos prières. (P. Lombéz.) Le chant est à la parole ce que la peinture est au dessin. (Lévis.) Le chant est le superflu du bonheur et des impressions dans une âme trop pleine. (Lamart.) Il se dit, dans un sens déterminé, d'un morceau chanté, des paroles ou des tons que l'on fait entendre en les modulant, en variant leur intonation : Un chant gai, joyeux, triste, lugubre, léger, solennel. Un chant religieux. Un chant de joie, de douleur, de victoire, de triomphe. Tout chant doit être expressif, ou il n'est qu'un vain assemblage de sons morts, une masse inanimée, une sorte de cadavre aérien que repousse instinctivement l'âme interne. (Lamenn.)

[Chants, Chantons, on nous l'ordonne, et que puissent nos Du cœur d'Assuérus adoucir la rudesse.

RACINE.

Au soir des ans doit sembler doux
Ce chant qui nous a bercés tous.

BÉRANGER.

— Habileté, aptitude à chanter : Le chant, étant un don assez rare, ne doit rien exprimer, si ce n'est le bonheur de vivre et le besoin d'en donner le témoignage. (A. Fée.)

— Par anal. Ramage des oiseaux : Le chant du rossignol. Le chant de l'alouette. Le chant du serin. Le chant du paon. « Cri plus ou moins inarticulé de certains oiseaux, bruit semblable à un cri que produisent certains insectes : Le chant du coq, du hibou. Le chant du grillon, de la cigale. L'Église ne fait que gémir, et le chant de la tourterelle délaissée est dans sa bouche. (Boss.)

Le paon se plaignait à Junon.

Décès, disait-il, ce n'est pas sans raison

Que je me plains, que je murmure :

Le chant dont vous m'avez fait don

Déplait à toute la nature.

LA FONTAINE.

« La Fontaine l'a dit ironiquement du cri de l'âne :

Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne tout usée,

La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans l'accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.

LA FONTAINE.

— Poétiq. Pièce de vers destinée ou non à être chantée : Chant nuptial. Chant guerrier. Chant funèbre. Chants héroïques. Célébrer dans ses chants la gloire d'un héros.

J'ai des chants pour toutes les gloires,

Des larmes pour tous les malheurs.

C. DELAVIGNE.

— Chants populaires, Chants généralement répandus dans une contrée, dont ils retracent les mœurs ou l'histoire : Les chants populaires offrent rarement une langue antérieure à l'époque où ils ont été recueillis. (Renan.) « Chants nationaux, chants patriotiques, Chants inspirés par les idées politiques d'une nation, par l'enthousiasme d'une cause populaire.

— Chants prophétiques, Anciens oracles qui étaient généralement rendus en vers : Assise sur le trépied divin, la prêtresse va faire entendre les chants prophétiques que lui dicte Apollon. (Lacépède.)

— Chant du cygne, Ramage harmonieux que le cygne, selon les anciens, faisait entendre au moment de sa mort. « Fig. Dernière œuvre remarquable qui précède immédiatement la mort d'un poète, d'un littérateur, d'un musicien : Les cygnes, sans doute, ne chantent point leur mort ; mais toujours, en parlant du dernier essai et des derniers élan d'un beau génie prêt à s'éteindre, on rappellera avec sentiment cette expression touchante : c'est le chant du cygne. (Buff.)

— Chant de sirène, Langage trompeur, séduisant, se dit par allusion aux chants par lesquels les sirènes, suivant la fable, attirèrent les navigateurs pour les faire périr : La louange est un chant de sirène auquel les plus prudents se laissent prendre.

— Au chant du coq, au premier chant du coq, Au point du jour : Se lever au chant du coq.

— Mus. Composition qui doit être exécutée par des voix : Les paroles et le chant d'un morceau. Parties de chant. Étudier un morceau de chant. J'ai fait les paroles, un autre a fait le chant. « Partie mélodique, celle dont les intonations sont plus particulièrement variées de façon à donner le caractère au morceau : Ce compositeur a de très-beaux chants. (Acad.) Ce musicien exerce par l'harmonie, mais il est faible dans le chant. Dans ce morceau, c'est la flûte qui exécute le chant, les autres instruments font un simple accompagnement. Dans les morceaux exécutés par des voix, c'est généralement le ténor qui fait le chant. « Plain-chant, chant d'Église, Genre de musique plus simple, plus grave que la musique ordinaire, et toujours écrite pour une voix ou plusieurs voix égales. « Chant ambrosien, Sorte de plain-chant appelé ainsi du nom de saint Ambroise, auquel on en attribue l'invention, ou tout au moins l'introduction dans les cérémonies du culte chrétien. « Chant grégorien, Chant dont le pape saint Grégoire a été l'inventeur, et qui a été admis dans la plupart des églises à l'exclusion du chant ambrosien, réforme qui date à peu près du commencement du vi^e siècle. « Chant en son ou chant égal, Chant qui ne roule que sur deux notes, comme quelques morceaux du plain-chant usité aujourd'hui dans les églises. « Chant sur le livre, Harmonie improvisée par quatre chanteurs sur un morceau de plain-chant : Rousseau nous parle de musiciens d'église qui commençaient et poursuivaient même des fugues quand le sujet en pouvait comporter ; fort peu de chanteurs pourraient aujourd'hui les imiter, à cause de l'ignorance où ils sont généralement de la science de la composition ; aussi le chant sur le livre est-il totalement dans l'oubli. Le chant sur le livre, nommé aussi fleuri, parce qu'il sème de fleurs le parterre du plain-chant, était fort à la mode au xvi^e et au xvi^e siècle. (Clément.) « Chant direct, Chant d'église exécuté par le chœur entier. « Chant antiphonique, Chant d'église à deux chœurs alternés. « Chant figuré, Musique ordinaire, par opposition au plain-chant. « Chant organisé, Nom ancien du chant à plusieurs parties.

— Littér. Chacune des divisions d'un poème épique : Les chants de l'Iliade. Le sixième chant de l'Odyssée. Le premier chant de la Henriade. Le quatrième chant du Lutrin. L'Énéide est divisée en livres et non en chants. « Chant royal, Pièce de l'ancienne poésie française, qui avait cinq strophes de onze vers, plus un envoi de huit vers, les stances aussi bien que l'envoi étant terminées par le même vers.

— Épithètes. Méthodique, large, savant, mélodieux, harmonieux, délicieux, majestueux, magistral, séducteur, enchanteur, ravissant, attrayant, entraînant, passionné, gracieux, noble, divin, sublime, doux, tendre, naïf, naturel, aisé, froid, forcé, solennel, pathétique, vif, animé, mesuré, musical, nombreux, gai, joyeux, folâtre, triste, languissant, plaintif, sinistre, lugubre, attendrissant, déchirant, humble, timide, faible, grossier, rustique, villageois, rude, nocturne, patriotique, national, pastoral, nuptial. — Pl. Tragiques, héroïques, comiques, burlesques, bouffons, poétiques, inspirés, mélodieux, gracieux, ravissants, sublimes, immortels, célestes, divins, naïfs, rudes, grossiers.

— Homonyme. Champ.

— Encycl. Mus. J.-J. Rousseau a parfaitement caractérisé le chant en l'appelant la voix mélodieuse, la seconde de celles que possède l'homme. « L'homme, dit-il dans son *Emile*, a trois sortes de voix : la voix parlante ou articulée, la voix chantante ou mélodieuse, la voix pathétique ou accentuée. « Cette distinction est parfaitement juste. Le chant, qui, comme on le sait, se compose d'une suite d'inflexions variées de la voix humaine, n'est autre chose que cette voix elle-même modulée ; il est le complément de la parole, et là où elle devient impuissante son rôle commence. C'est lui qui donne un corps, une forme sensible aux diverses émotions qui viennent agiter l'âme humaine, et que la parole ne peut qu'indiquer. Il les fixe, les prolonge, et nous permet par là d'en jouir, de nous en repaître, si l'on peut s'exprimer ainsi. Mais si le chant a pour effet d'élever en nous les émotions à leur plus haute puissance, il nous offre, en outre, le moyen de communiquer aux autres directement et, pour ainsi dire, à leur état concret, les mêmes émotions. Le chant est donc, comme le dit Rousseau, une seconde voix donnée à l'homme.

Rien de plus naturel à l'homme que de chanter. Partout le chant se montre avec ses deux éléments essentiels, le rythme et la modulation, qui lui permettent de se diversifier à l'infini, et de se plier à tous les états de l'âme. Il y a des chants pour tous les sentiments que l'homme peut éprouver, et, de toutes ses actions, celle qui lui est la plus familière et à laquelle une volonté déterminée a souvent le moins de part, c'est le chant. On chante non-seulement de dessein prémédité, mais aussi instinctivement, sans idée fixe, sans articuler de mots, par distraction, pour dissiper l'ennui, pour adoucir les fatigues, pour se rassurer contre la crainte. Qui ne connaît la puissance du chant à cet égard ? C'est en chantant que les hommes voués à de rudes travaux allègent la fatigue dont ils sont accablés. Le chant d'une nourrice soulage les douleurs d'un enfant, calme son impatience, lui communique souvent une gaieté qu'atteste

son sourire. Homère et Plutarque nous disent que les anciens avaient coutume de chanter à la fin du repas, pour dissiper ou tempérer les fumées du vin, et, selon Galien, le chant était très-propre à calmer les fureurs de l'ivresse. C'est par le chant que l'on trompe les ennemis d'une longue veille ou les impatiences de l'attente. En arrachant l'âme à elle-même, à ses préoccupations, le chant agit puissamment sur elle, modifie à volonté les sentiments qui l'agitent, les excite, les tempère ou en change le cours. Les anciens nous racontent à ce sujet nombre de faits extraordinaires, qui, s'ils ne sont le plus souvent que des allégories, attestent tout au moins la haute idée qu'on se faisait de l'importance du chant. La fable très-connue d'Amphion donne à entendre que ce poète animait par ses chants les ouvriers qui construisaient les remparts de Thèbes. Les Athéniens furent entraînés à la conquête de Salamine par les chants de Solon. Cyrus, roi des Perses, fit chanter l'hymne de Castor et Pollux pour rassurer les soldats effrayés des mugissements de leurs ennemis. C'est par ses chants que Tyrée relevait le courage des Spartiates. Quand les Israélites allaient au combat, les chanteurs marchaient à leur tête. Mais pourquoi remonter si loin ? Nulle part la puissance du chant ne s'est affirmée avec plus de grandeur et d'éclat que pendant les grandes années de notre Révolution ; c'est en chantant la *Marseillaise* que nos volontaires de 1792, soldats improvisés, mal armés, manquant de tout, ont repoussé les étrangers, et telle est encore aujourd'hui la puissance de ce chant, que chaque fois que l'on a proscrit la liberté, on a été obligé de l'interdire.

Tous les peuples ont cru que le chant possédait une puissance magique. C'est par des incantations ou chants que les sorciers préparaient leurs charmes et leurs maléices. C'est par le chant, disent les livres saints, que le jeune David soulageait la noire mélancolie de Saül. La croyance que le chant guérit non-seulement les douleurs de l'âme, mais aussi les maladies du corps, s'est perpétuée jusqu'à notre époque. A la fin du xvi^e siècle, la princesse Belmonte Pignatelli, protectrice de tous les talents et particulièrement des musiciens, étant malade, reçut la visite du chevalier Raaf, chanteur célèbre qui se trouvait alors à Paris. A peine fut-il entré, que la malade le pria de chanter une ariette ; le chanteur choisit un morceau de Hasse, surnommé le *Saxon*. Pendant tout le temps que dura le chant de ce morceau, la fièvre dont la princesse était dévorée cessa totalement. Son médecin, qui était présent, lui dit, en lui montrant l'artiste : « Voilà, madame, votre médecin. » Le *Journal de Paris* du 15 avril 1778, auquel nous empruntons ce fait, ajoute que la princesse fut guérie après quelques visites du chevalier Raaf. Selon un autre journal de l'époque (*Journal encyclopédique*, 1776), un docteur Duval guérit une femme de soixante ans, atteinte de paralysie, en lui faisant chanter des cantiques de Noël. Il est bien entendu que nous ne garantissons nullement la réalité de ces faits. Ce qu'il y a de certain, c'est que le chant exerce sur nous une puissance extraordinaire ; cela résulte d'expériences journalières, que chacun peut vérifier sur lui-même.

Le chant est de tous les temps et de tous les peuples. Il apparaît à l'origine des sociétés, en même temps que la poésie, avec laquelle il est indissolublement uni. Alors le poète chantait réellement, et c'est par le chant seulement que les hommes des âges primitifs purent exprimer les premiers sentiments qui se firent jour dans leur âme, et surtout le plus puissant de tous, le sentiment religieux. Bien longtemps avant qu'ils eussent pu se rendre compte de leurs idées, ils avaient déjà créé des chants. L'hymne, le cantique, voilà les premières productions de l'esprit humain ; c'est par eux que s'est révélée chez l'homme la faculté créatrice.

Le chant a été la première manifestation collective de la vie morale et religieuse. En unissant dans un même sentiment tous les membres d'une assemblée, il donne à ce sentiment son maximum d'intensité. Aussi saint Paul exhorte-t-il les fidèles à s'exciter mutuellement par le chant des hymnes et des cantiques. Tel était, du reste, l'usage des premiers chrétiens, et Plinie nous raconte à ce sujet que lorsqu'il les interrogea pour savoir ce qui se passait dans leurs assemblées, ils lui dirent qu'ils se réunissaient le jour du Soleil (le dimanche), pour chanter des hymnes à Jésus-Christ comme à un dieu. Le chant est donc un élément essentiel du culte divin ; lui seul est propre à exprimer ces émotions que l'homme éprouve en face de l'infini, et qui le portent à l'adoration. Il est tellement l'expression du sentiment religieux, le langage propre de l'adoration, que lorsque les poètes, et notamment Dante, nous parlent des élus, ils nous les représentent occupés, dans le paradis, à chanter la gloire de Dieu. L'Apocalypse parle aussi d'un cantique chanté par les vieillards ou par les prêtres en l'honneur de l'agneau. Du reste, partout où des hommes assemblés veulent manifester le sentiment commun qui les anime, c'est au chant qu'ils ont recours, et s'il a donné un éclat incomparable aux fêtes de la Grèce, il fait encore, à notre époque, le charme des réunions publiques ou privées.

Tel est le chant. Le rôle qu'il joue dans la vie humaine est immense, et les anciens n'avaient pas exagéré son importance en lui

donnant une mission civilisatrice. Selon eux, c'est aux chanteurs-poètes que l'homme doit d'être sorti de la barbarie, et Horace, en affirmant que l'Égypte a vu la civilisation des hommes s'achever par l'influence des chants de son Mercure Trismégiste, n'a fait qu'exprimer à sa manière la croyance commune de l'antiquité. Cette action bienfaisante, le chant l'exercera encore dans l'avenir, car nous pensons avec notre poète national que

Les cœurs sont bien près de s'entendre

Quand les voix ont fraternisé.

Dans le principe, le chant a été l'expression spontanée et naïve des sentiments et des passions de l'homme ; plus tard, le chant, non-seulement sous le rapport de la composition, mais aussi sous celui de l'exécution, est devenu l'objet d'un art. C'est à l'article MUSIQUE qu'il en sera parlé.

— CHANTS POPULAIRES. On donne ce nom à des chants particuliers à chaque peuple, et qui, conservés dans leur mémoire depuis des temps très-reculés, portent l'empreinte de ce qu'il y a de plus intime, de plus individuel dans l'esprit, les sentiments et les tendances de chaque nationalité. C'est là qu'il faut aller chercher le souvenir des mœurs primitives, la première fleur des civilisations à naître. Guerriers et farouches, tendres et voluptueux, gracieux et moqueurs, selon le génie des diverses races, ces chants ont pour caractère distinctif une grande naïveté. Cependant, cette naïveté n'est pas toujours entièrement conservée ; soit qu'en passant de bouche en bouche ils aient été involontairement modifiés dans la suite des siècles, soit qu'ils aient été arrangés et refaits par quelque poète, on y voit presque toujours des traces d'altérations, sinon pour le fond des idées, du moins pour la langue et la forme. Les airs mêmes qui les accompagnent n'ont pas toujours gardé entière leur grâce naïve ou leur vigueur originelle. On ne retrouve guère la plénitude du caractère primitif que dans les danses, dont le mouvement se conformait à l'expression des paroles et de la mélodie.

On voit que les chants populaires forment, dans la littérature, un genre spécial et facile à reconnaître. Il ne faut donc pas les confondre, comme on le fait souvent, avec les chants nationaux, tels que la *Marseillaise*, le *Chant du départ*, etc., hymnes composés à des époques relativement modernes, dans le but d'exciter des sentiments patriotiques et belliqueux. Il ne faut pas non plus donner le nom de chants populaires à des chansons, à des couplets de vaudeville, à des morceaux d'opéra popularisés par le talent ou la vogue des chanteurs, par l'ingrément ou la folie des paroles, par la facilité ou la bizarrerie des airs, que porte à tous les coins de rue la manivelle des orgues de Barbarie. Ce sont là des œuvres souvent éphémères, et dont les meilleures ne vont pas au delà d'une durée restreinte ; elles n'obtiennent, pour la plupart, qu'un succès de mauvais aloi ; lorsqu'elles atteignent un niveau plus élevé, il convient de les appeler chansons, couplets, airs populaires, quelquefois ; mais on doit réserver le nom de chants populaires à ces œuvres sorties, pour ainsi dire, du berceau des peuples, conservées par la tradition ou remises en lumière par quelque esprit amoureux du passé, et donnant la note vraie du génie d'un peuple, le pur reflet des mœurs qui lui étaient inhérentes et qui précèdent le mélange des mœurs et des modes étrangères.

Les nations dont la langue ne s'est pas sensiblement modifiée depuis le moyen âge ont gardé pieusement le trésor de leurs chants populaires. En France, il en a été de même pour ceux qui ont été composés dans des idiomes qu'on a cessé de parler, ou dans des patois que parlent encore certaines provinces. Mais les chants populaires de la langue d'oïl, c'est-à-dire de la langue qui, après de si sensibles transformations, est devenue la nôtre, ne sont restés que dans quelques mémoires, et trop souvent à l'état de fragments. Heureusement, un décret de 1852, rendu sur la proposition du ministre de l'instruction publique, en a ordonné la recherche et la publication. Notre oubli, notre ignorance des anciennes poésies tient en partie à ce que, modifiées successivement par suite des modifications mêmes de la langue française, elles ne présentent plus un intérêt aussi grand que celles qui ont traversé les siècles sans changements. De plus, comme l'a judicieusement remarqué Gérard de Nerval, qui aimait tant ces chants de l'ancien Valois, dont son enfance avait été bercée, on n'a jamais voulu admettre dans les livres des vers composés sans souci de la rime, de la prosodie et de la syntaxe. « Cependant, ajoute Gérard, la langue du berger, du marinier, du charretier qui passe, est bien la nôtre, à quelques éliminations près, avec des tournures douteuses, des mots hasardés, des terminaisons et des liaisons de fantaisie ; mais elle porte un cachet d'ignorance qui révolte l'homme du monde, bien plus que ne fait le patois. Pourtant ce langage a ses règles, ou du moins ses habitudes régulières, et il est fâcheux que des couplets tels que ceux de la célèbre romance : Si j'étais hirondelle, soient abandonnés, pour deux ou trois consonnes singulièrement placées, au répertoire chantant des concierges et des cuisinières. Quoi de plus gracieux et de plus poétique pourtant !

Si j'étais hirondelle !

Que je puisse voler,

Sur votre sein, la belle,
J'irais me reposer !

Il faut continuer, il est vrai, par : *J'ai s'un co-quin de frère...*, ou risquer un hiatus qui ferait se hérisser d'horreur les cent boucles de la perruque de Boileau ; mais pourquoi aussi la langue a-t-elle repoussé ce « s » si commode, si liant, si séduisant, qui faisait tout le charme du langage de l'ancien Arlequin, et que la jeunesse dorée du Directoire a tenté en vain de faire passer dans le langage des salons ? Ce ne serait rien encore, et quelques corrections rendraient à notre poésie légère ces charmantes et naïves productions ; mais la rime, cette sévère rime française, comment s'arrangerait-elle du couplet suivant :

La fleur de l'olivier
Que vous avez aimé,
Charmante beauté,
Et vos beaux yeux charmants,
Que mon cœur aime tant,
Les faudra-t-il quitter ?

Voilà deux jolies chansons, dont la plupart des couplets sont perdus, parce que personne n'a jamais osé les écrire ou les imprimer. Nous en dirons autant de celle où se trouve la strophe suivante :

Enfin vous voilà donc,
Ma belle mariée,
Enfin vous voilà donc
A votre époux liée,
Avec un long fil d'or
Qui ne rompt qu'à la mort !

Quoi de plus pur, d'ailleurs, comme langue et comme pensée ? Il y a bien de la grâce aussi dans celle qui commence par ces mots :

Dessous le rosier blanc
La belle se promène...
Blanche comme la neige,
Belle comme le jour...

Et dans cette autre :

La belle était assise
Près du ruisseau coulant,
Et dans l'eau qui frétille
Baignait ses beaux pieds blancs.
Allons, ma mie, légèrement !
Légèrement !

Elle a été conservée en entier, ainsi que la précédente et la suivante, dont nous reproduirons tous les couplets comme un des meilleurs exemples de ces *chants* de nos aïeux. Nous la rapportons volontiers, bien que nous l'ayons déjà citée au mot BALLADE :

Le roi Loys est sur son pont,
Tenant sa fille en son giron.
Elle lui demande un cavalier,
Qui n'a pas vaillant six deniers !
— Oh ! oui, mon père, je l'aurai
Malgré ma mère qui m'a porté,
Aussi malgré tous mes parents,
Et vous, mon père, que j'aime tant.
— Ma fille, il faut changer d'amour,
Ou vous entrez dans la tour...
— J'aime mieux entrer dans la tour,
Mon père, que de changer d'amour.
— Vite, où sont mes estafiers
Aussi bien que mes gens de pied ?
Qu'on mène ma fille à la tour,
Elle n'y verra jamais le jour !
Elle y resta sept ans passés,
Sans que personne pût la trouver ;
Au bout de la septième année,
Son père vint la visiter.

— Bonjour, ma fille, comme vous en va ?
— Ma foi, mon père, ça va bien mal ;
J'ai les pieds pourris dans la terre,
Et les côtés mangés des vers.

— Ma fille, il faut changer d'amour,
Ou vous resterez dans la tour.
— J'aime mieux rester dans la tour,
Mon père, que de changer d'amour !

Cette chanson avait une suite qui ne nous est connue que par des fragments. L'amant quittait la Palestine où il était allé combattre, et arrivait près de Saint-Denis au moment où l'on portait la jeune fille en terre ; il mettait en fuite les prêtres et les archers, et disait à sa suite :

Donnez-moi mon couteau d'or fin,
Que je découpe ce drap de lin !

Il délivrait de son linceul la belle, qui revenait à la vie. Un mariage les unissait ; mais l'époux oubliait sa femme et passait tout son temps à pêcher au bord de son lac. La femme, irritée, le noyait en le poussant traitreusement dans l'eau, et lui criait :

Va-t'en, vilain pêche-poissons ;
Quand ils seront bons,
Nous en mangerons.

Ainsi se terminait d'une façon aussi lugubre que bizarre ce petit drame, qui unit à un sentiment exquis le despotisme, le mystérieux, la crédulité et la barbarie du moyen âge.

Parmi les *chants* qui sont venus jusqu'à nous, il faut remarquer ceux que répètent les enfants dans leurs rondes, et qui, sans doute, dans des temps plus reculés, ont accompagné la danse des grandes personnes. Ainsi :

Il était un berger,
Eh non non petit patapon ;
Il était un berger,
Qui gardait ses moutons,
Ron, ron,
Qui gardait ses moutons...

Ou bien :

Quand Biron voulut danser,
Ses souliers fit apporter,
Sa chemise
De Venise,
Son pourpoint
Fait au point,
Son chapeau tout rond ;
Vous danserez, Biron !

Ou encore : *La tour prends garde ; Nous n'irons plus au bois ; J'irai dans ton champ*, etc.
Il y avait aussi des *chants* particuliers à chaque état. Ainsi, cette chanson du berger :

Au jardin de mon père,
Vole, mon cœur, vole !
Il y a z'un pommier doux,
Tout doux !
Trois belles princesses,
Vole, mon cœur, vole !
Sont couchées dessous...

Et la fameuse chanson de marin, que le paillasse Rousseau fit revivre, au commencement de ce siècle, sur le boulevard du Temple :

C'est dans la ville de Bordeaux
Qu'est arrivé trois beaux vaisseaux ;
Les matelots qui sont dedans,
Ma foi ! ce sont de bons enfants.
Il y a un' dame dans Bordeaux
Qu'est éprise d'un matelot :
— Ma servante allez-moi queri
Le matelot le plus joli.

— Beau matelot, mon bel ami,
Madame vous envoie queri ;
Montez là-haut, c'est au premier ;
Collation vous y ferez.

La collation a duré
Trois jours, trois nuits, sans décevoir ;
Mais au bout de trois jours passés
Le matelot s'est ennuyé.

Le matelot s'est ennuyé,
Par la fenêtre a regardé :
— Madam' donnez-moi mon congé ;
— Il fait beau temps, j'veux m'en aller...

Le matelot, en s'en allant,
Fit rencontre du président :
— Beau président, beau président,
J'ai tes écus je suis content...

Nous rappellerons aussi la chanson du tambour :

Un joli tambour s'en allait à la guerre...

Il voit la fille du roi à sa fenêtre et la demande en mariage. Le roi lui répond qu'il n'est pas assez riche. — Moi ? dit le tambour :

J'ai trois vaisseaux sur la mer gentille,
L'un chargé d'or, l'autre de perles fines,
Et le troisième pour promener ma mie...

— Touche là, dit le roi, tu n'auras pas ma fille. — Tant pis, dit le tambour ; j'en trouverai de plus gentilles !

Il faut encore ranger parmi les *chants populaires* les *Noëls*, si nombreux dans notre pays, les *Cantiques spirituels*, comme celui de *Geneviève de Brabant*, et celui de *Saint Nicolas*, ce dernier également cité au mot BALLADE :

Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs.
Ils vont un soir chez un boucher :
— Boucher, voudrais-tu nous loger ?
— Entrez, entrez, petits enfants,
Il y a de la place assurément.
Ils n'étaient pas sitôt entrés
Que le boucher les a tués...

Certaines *ballades* et *complaintes*, comme la ballade de Jean Renaud :

Quand Jean Renaud de la guerre revint...

comme la complainte où se trouve ce passage si étrange :

J'ai tant tué de petits lapins blancs,
Que mes souliers sont pleins de sang.
— T'en as menti, faux traître !
Je te ferai connaître.
Je vois à tes pâles couleurs
Que tu viens de tuer ma sœur !

Le lecteur se reportera, pour les détails, qu'il ne trouverait pas ici, aux articles BALLADE, CANTIQUES SPIRITUELS, COMPLAINTES et NOËLS.

Nous avons de plus un certain nombre de chansons dont les auteurs sont inconnus, et que l'on peut ranger parmi les *chants populaires*, bien que plusieurs d'entre elles soient de date assez récente : *Malbrough s'en va-t'en guerre ; Monsieur de la Patisse ; Le bon roi Dagobert ; Le Juif-Errant ; Cadet Rousselle ; La belle Bourbonnaise ; Au clair de lune ; Ah ! vous dirai-je, maman*, etc. On y trouvera surtout, comme dans plusieurs des pièces citées ou indiquées plus haut, une tendance satirique et moqueuse. Cette tendance est, en effet, un des traits bien marqués de notre race ; mais, si l'on étudie à fond et jusque dans leurs plus anciens restes ces *chants*, qui sont un reflet du passé, on y trouve, dans de notables proportions, la grâce et le sentiment. Quant aux airs qui en ont été conservés, ils sont bien loin d'avoir la même originalité que ceux de plusieurs autres contrées. Ce sont en général des airs de chasse ou des airs d'église.

Les *chants* patois des diverses provinces de la France se rapprochent tous, pour le sentiment général, des caractères que nous venons d'indiquer ; mais ils se distinguent par quelque

note particulière. Plus tournés à la raillerie et à la gaillardise, en Normandie et en Picardie, ils sont plus unis, plus calmes, plus lourds dans les provinces du centre. Là où furent parlées de véritables langues, les différences sont bien plus nettement accusées. En Bretagne, les traditions merveilleuses y abondent ; en Provence et en Languedoc, l'amour y fait entendre ses accents les plus délicats, le plaisir s'y traduit par des vers gracieux auxquels s'unissent des danses et des airs charmants : la danse des *Treilles* à Béziers, celle du *Chevalet* à Montpellier, nous ont conservé la tradition. Dans le Béarn, les souvenirs d'Annibal, des Romains, de Charlemagne et de Roncevaux remplissent les hymnes guerriers, dont quelques-uns sont très-remarquables, et, pour le fonds des idées du moins, paraissent remonter à des temps très-reculés.

Les deux pays de race latine auxquels touche la France par ses frontières méridionales offrent, dans les sentiments qui inspirent leurs *chants populaires*, bien des points de ressemblance avec les nôtres, surtout avec ceux de la Provence. Amoureux et galants en Italie comme en Espagne, ils vont souvent, dans ce dernier pays, jusqu'à une licence qu'ils n'ont pas en Italie. Les *barcarolles*, les *saltarelles*, les *tarentelles* italiennes gardent une mesure que ne connaissent pas les *boleros* et les *farandolos* espagnols. Ceux-ci, du reste, pour le rythme et la mélodie, sont moins anciens que les autres, dont l'air paraît parfois remonter jusqu'aux Latins et aux Grecs. Quant aux paroles, elles sont presque toujours modernes dans les deux contrées ; le sens général est resté le même à travers les siècles, mais c'est un canevas sur lequel chaque époque a son tour brode des variations : celles de la veille s'effacent pour faire place à celles du lendemain, et l'expression de l'amour ou du plaisir se renouvelle sans cesse chez ces peuples qui chantent toujours.

Il faut placer ici un autre rameau de la race latine, qui, porté loin de sa tige par les événements politiques, a conservé les traditions de son origine et les marques distinctives de sa nationalité : le peuple roumain. Ce peuple, longtemps opprimé et privé des moyens de civilisation, a charmé ses souffrances par des *chants* et des récits où vivent son histoire, ses malheurs et ses espérances. Rendu depuis si peu d'années à la liberté et à la vie, il n'a pas perdu l'habitude de conter et de chanter. Il répète, en Moldavie, les *doinas* ; en Valachie, les *cantice de doru* (*chants* de douleur). Il ne se lasse pas d'entendre les *lautars* (chanteurs ambulants), déclamant ou chantant les contes de veillée, nommés *basmes*. Il fait encore retentir les échos de la campagne et même de la ville des accents d'antiques légendes qui célèbrent les faits héroïques et les malheurs immérités de ses pères.

Les Grecs, qui sont si rapprochés des races latines par le climat, par l'histoire, par les tendances religieuses et artistiques, ont un véritable trésor de *chants populaires*, où la poésie, la grâce, le sentiment sont dignes de leur noble origine, et dont l'inspiration remonte souvent, par des voies inconnues, jusqu'aux grands poètes de l'antiquité. Les bergers, surtout en Macédoine, s'exercent encore aux lutes du *chant*, comme les bergers de Théocrite, et, dans leur langage simple et naturel, on rencontre souvent des expressions d'une grande beauté. Ce culte traditionnel explique le charme et la multiplicité de leurs *chants*. L'amour, le spectacle de la campagne et celui de la mer en sont souvent le sujet. Mais, tenus comme les Roumains dans l'oppression, ils ont, comme eux, mêlé à leurs anciennes et calmes poésies des cantiques de deuil, des cris de désespoir et des hymnes qui invoquent la délivrance.

Si nous passons maintenant aux peuples de race celtique, germanique ou scandinave, nous verrons qu'ils eurent, dès l'origine des temps historiques, pour *chants populaires*, des *chants religieux*. Tacite l'a remarqué pour les Germains ; le souvenir des scaldes l'affirme pour la Scandinavie. Un sentiment grave et triste, quelque chose de voilé et de sombre domine ici les âmes, enveloppe les pensées et les mœurs. On sent qu'on est loin du ciel pur qui réjouit les races du midi de l'Europe et du soleil qui les échauffe. Des nuages et des brumes, que peuplent des dieux et des génies redoutables, pèsent sur les montagnes et les plaines, obscurcissent la lumière et l'azur, oppressent et attristent les cœurs. Même lorsque les peuples de ces climats chantent les plaisirs ou l'amour, l'air et les paroles conservent une allure grave, sans élan et sans éclat. En Islande, en Suède, en Norvège, en Danemark, les mélodies et les vers antiques, transmis d'âge en âge dans leur naïveté primitive, charment encore les travaux et les longues veillées. Dans la Grande-Bretagne, les *chants* des premiers temps ont été remplacés par des hymnes guerriers composés vers le x^e siècle, et qui présentent souvent quelque chose de farouche. L'Allemagne, plus étendue, plus diverse et située sous des climats moins uniformes, fait entendre, dans ses nombreux *chants populaires*, des notes plus variées ; mais qu'elle entonne des odes guerrières, qu'elle s'enivre de refrains bachiques, qu'elle soupire les *lieder* amoureux de ses *meistersinger*, même les moins anciens, elle garde toujours un reflet visible de la gravité et de la mélancolie originelles.

Chez les Slaves, peuples en général peu

avancés dans la civilisation, les *chants populaires* remplacent souvent les livres et sont pour les classes inférieures le récit traditionnel de l'histoire nationale. Contes, légendes, victoires, défaites, gaîtés et tristesses, tout y trouve place. C'est le répertoire des événements historiques et des faits comiques ou tragiques de chaque localité. Aussi réunissent-ils les caractères les plus divers, tour à tour naïfs, simples, ironiques, élevés, charmants ou héroïques, mouillés de larmes ou étincelants de gaîté. On les retrouve les mêmes par le fonds des sentiments, avec des paroles différentes et des nuances particulières à chaque contrée, en Russie, en Bohême, en Moravie, en Lithuanie, et même dans la Pologne, qui chante aussi, qui ne chante plus que sa longue agonie.

Ainsi, toutes les races, toutes les nations ont leurs *chants populaires* marqués de traits distinctifs. Nous les avons indiqués en quelques lignes dans notre cadre restreint, que nous compléterons en ajoutant les *chants serbes et hongrois*, ainsi que les *runes finnois*, et surtout les *chants suisses* et tyroliens, qui, plus que tous les autres peut-être, sont marqués d'un cachet d'originalité. Allez au milieu des montagnes des Alpes, écoutez les bergers, les chasseurs, le bateliers ; écoutez même les voix des habitants des villes, partout, dans les airs comme dans les paroles, vous trouverez des accents inspirés par les beautés de la nature, par la joie simple et forte que donne l'existence des champs, la vue des grands spectacles, des vastes horizons, et le sentiment de la liberté. Ecoutez et regardez ; tâchez de faire passer en votre âme ces grandeurs et ces mélancolies : vous comprendrez alors pour quelles causes le *Ranz des vaches*, chanté loin de la patrie, donne aux Suisses le mal du pays et les ramène vers les montagnes qu'ils avaient quittées.

Si, laissant l'Europe, nous pouvions pénétrer dans l'intimité des nations asiatiques ou africaines, nous y trouverions des *chants populaires* conservés pieusement par la mémoire des générations ; nous en trouverions chez les plus sauvages des peuplades de la Guinée, de l'Océanie ou de l'Amérique ; tellement est puissant, tellement est inné chez l'homme le besoin de redire les choses d'autrefois, de célébrer ce qui est grand, divinisé ou héros, de manifester la tristesse ou la joie, d'exprimer en un mot tous les sentiments humains, de les exprimer par des paroles rythmées et cadencées, avec toutes les ressources de la voix et du geste.

— Allus. littér. Les *chants* avaient cessé, Allusion à un hémistiche de Raynour, dans les *Templiers*, acte V, scène dernière. Les templiers, accusés des crimes les plus odieux, ont été condamnés à périr sur le bûcher. La reine, qui s'intéresse à eux parce qu'elle croit à leur innocence, obtient de Philippe le Bel, son époux, que le supplice soit différé, et un officier part aussitôt pour en porter l'ordre ; mais il arrive trop tard. Le comte de Gauchet de Châtillon fait, en présence du roi et de la reine, le récit de la mort de ces illustres victimes, du courage qu'ils ont déployé à cet instant suprême, et de la double prédiction du grand maître concernant le pape et Philippe.

Les nombreux spectateurs, émus et consternés, Versent des pleurs sur vous, sur ces infortunés. De tous côtés s'étend la terreur, le silence ; Il semble que du ciel descende la vengeance. Les bourreaux interdits n'osent plus approcher ; Ils jettent en tremblant le feu sur le bûcher, Et détournent la tête... Une fumée épaisse Entoure l'échafaud, roule et grossit sans cesse Tout à coup le feu brille à l'aspect du trépas, Ces braves chevaliers ne se démentent pas. On ne les voyait pas ; mais leurs voix héroïques Chantaient de l'Eternel les sublimes cantiques ; Plus la flamme montait, plus ce concert pieux S'élevait avec elle et montait vers les cieux. Votre envoyé paraît, s'écrie... Un peuple immense, Proclamant avec lui votre auguste clémence, Au pied de l'échafaud soudain s'est élançé... Mais il n'était plus temps... : les *chants* avaient cessé.

Dans l'application, ces mots s'emploient, le plus souvent, sous une forme plaisante, pour faire entendre qu'une réunion, une cérémonie, est terminée, et qu'on arrive trop tard pour y participer, ou, plus simplement, pour dire qu'une chose a cessé d'exister :

« C'est aux accords de cette touchante harmonie qu'après m'être vu, avec mon tonneau, lancé dans l'espace, je me sentais descendre, descendre encore et descendre toujours... Je n'étais pas au quart de mon voyage ; je ne voyais plus rien que la nuit ; je n'entendais plus que le bruit lointain des machines et des eaux : les *chants* avaient cessé. Je commençais à réfléchir, les fumées du vin se dissipaient. En songeant à ce vide effrayant où j'étais suspendu, à tout ce que j'avais au-dessus et au-dessous de moi, la pensée de Pascal sur notre existence, sur ce point entre deux abîmes, vint me frapper. »

ONÉSIME LEROY, *Livre des Cent* et un.

« Les *chants* avaient cessé ! » sont un des mots mémorables du théâtre. Meyerbeer, ce grand dramaturge, et qui songe à tout, n'a eu garde d'omettre un effet qui rentre si pleinement

dans le domaine musical, et, M. Scribe le lui rappelant, il s'en est fait un motif admirable dans le dernier acte des *Huguenots*, quand Valentine, écoutant le chant qui sort du temple, en note avec angoisse toutes les alternatives :

... Ils chantent encore!
Ils ne chantent plus!

SAINT-ÉTIENNE, *Causeries du lundi*.

« Quel roi fut plus batailleur que Jacques le Conquérant? Ce prince, qui accueillait les troubadours dans son royaume, qui était bon juge en matière de poésies galantes, et qui, si la tradition ne ment pas, était poète lui-même, sut fort bien chasser les Maures des Baléares et du royaume de Valence. Cela prouve que la poésie tendre et mélancolique ne fleurit pas seulement que dans un temps de tranquillité. Ainsi, en Provence, les *chants* n'avaient pas cessé au milieu de la sanglante invasion des croisades françaises. »

MÉRIMÉ, *Mélanges historiques*.

Chants nationaux, patriotiques ou dynastiques. Parmi les chants populaires, il est un certain ordre de compositions qui doivent avoir un classement à part, et auxquelles il faut donner une qualification particulière. Nous engloberons ceux-ci sous la triple dénomination de *chants nationaux*, *patriotiques* ou *dynastiques*; mais nous tâcherons qu'on ne les confonde point avec les *chants* véritablement populaires, c'est-à-dire nés dans le peuple et la plupart du temps enfantés par lui.

La distinction est facile à saisir, et nous l'allons faire voir. Le *chant* populaire proprement dit est souvent une production locale, fruit d'un terroir particulier, surgie du sol à un moment donné, et que l'on ne peut transporter ailleurs sans lui faire perdre aussitôt ses principales qualités, qui ne peuvent être prises que là où il a trouvé naissance. Essayez de transplanter les *estrées* béarnaises, les *noëls* bourguignons, les chants plaintifs des pères de Cornouailles, et vous leur enlèverez aussitôt la plus grande partie de leur saveur, de leur originalité, de leur étrangeté. Parfois aussi le *chant* populaire est commun à toute une nation, à tout un pays, et n'est pas spécial à une contrée, à une province, à un canton. Mais, dans un cas comme dans l'autre, c'est un *chant* sorti des entrailles du peuple, sans qu'on sache comment, et dont la double tradition poétique et musicale s'est perpétuée sans qu'on en connaisse les auteurs.

Qui a enfanté le *Roi Dagobert*, *Malbrough s'en va-t-en guerre*, *Compère Guillery*, *Aï vous dirai-je, naman?* *Cadet-Rousselle*, la complainte de *Geneviève de Brabant*, l'histoire de *Jean de Nivelle*, et tant d'autres qui sont sur toutes les lèvres, et dont chacun semble avoir appris les paroles sans le savoir, sans s'en douter, et comme en suçant le lait de sa nourrice? Personne ne s'en doute, et toutes les investigations à ce sujet sont restées sans résultat. Il en est de même de certaines rondes enfantines : *La tour, prends garde, je suis dans ton champ*, *Larinette*, dont on n'a jamais pu retrouver l'origine, bien que certains curieux acharnés aient prouvé par leurs efforts qu'à cet égard la recherche de la paternité n'était pas interdite; seulement elle est restée la recherche de l'inconnu.

Il n'en est pas de même des *chants* dont nous voulons nous occuper ici. Ceux-ci sont d'une nature plus élevée, ont été inspirés par un noble sentiment; ils ne sont pas un simple jeu de l'imagination: ils ont été composés parfois sous le coup d'une commotion violente, d'une émotion véritable et générale, et ne pouvaient être produits que par des esprits cultivés, dans un milieu intellectuel très-développé, où le secret eût été bien difficile et où personne d'ailleurs ne le demandait. Populaires aussi, mais par droit de conquête, et non par droit de naissance, ils ont forcé la sympathie ou l'admiration de la foule, soit par la noblesse de leurs contours, la mâle énergie de leur forme, ou le sentiment général qu'ils exprimaient et dont ils devenaient en quelque sorte le symbole harmonieux. Chaque pays a ainsi son *chant* particulier qui résume en lui, soit par lui-même, soit par l'idée qu'une suite de circonstances a attachée à lui, les aspirations les plus nobles et les plus élevées de la nation: l'amour de la patrie, du sol et de la liberté, — parfois celui du souverain; mais ceci est plus rare, parce que la pensée qui anime un *chant* national est généralement plus abstraite que personnelle.

La différence entre le *chant* populaire et le *chant* patriotique est claire et saisissable. Le premier, conçu en dehors de toute espèce de préoccupation particulière, sans relation aucune avec les sentiments qui font battre le cœur de l'homme ou qui soulèvent une nation, est cependant le vrai fils de sa mère, je veux dire de la patrie, en ce sens qu'il en revêt les mœurs, qu'il en perpétue les coutumes à l'aide de ses images ou de ses préceptes; qu'il en enregistre les souvenirs les plus intimes et les plus chers, qu'il va jusqu'à en illustrer les défaillances et les superstitions: c'est la ronde de fiançailles ou de noces, la douce et monotone berceuse que la mère fredonne pour endormir son enfant; c'est la chanson de table, de chasse ou de profession; c'est la légende, la ballade qui redit aux enfants par les *chants*

les plus simples les curieux exploits de leurs aïeux, les récits fantastiques, allégoriques ou mystiques; c'est la *saga* scandinave et le *rune* finnois, la *dumka* russe et le *crakowiak* polonaise; la *saltarelle* napolitaine et la *canzone* vénitienne, le *yole* tyrolien et le *kuhreihen* des Alpes, le *ranz des vaches* de l'Helvétie ou le *lied* de l'Allemagne; c'est enfin, comme on l'a dit, « toute mélodie qui porte empreints la nationalité d'un peuple, ses mœurs, ses jeux, ses usages, ses traditions et ses croyances. »

Le *chant* national, le *chant* patriotique se meut dans un autre ordre d'idées. Enfanté par une passion violente, à la veille d'un grand danger ou au lendemain d'une secousse politique ou sociale, il porte les traces visibles de cette passion qu'il est chargé d'exciter et de porter à son comble. C'est le *chant* énergique par excellence; ses accents doivent être inspirés, vigoureux et puissamment rythmés pour agir avec efficacité sur la fibre populaire. Sa mission est de crier aux armes, d'ébranler la patrie en lui faisant connaître le danger qu'elle court, d'animer les soldats et de doubler leurs forces sur le champ de bataille, de les transformer en héros, enfin de célébrer la victoire d'une façon grandiose, de poursuivre les vaincus de sa raillerie insolente ou les vainqueurs de sa haine vengeresse. Ces *chants* aussi, on les trouve chez tous les peuples, dans tous les pays. En Angleterre, c'est le *God save the queen*, ou le *Hail Britannia*; en Pologne, l'*Ode à Kosciuszko*; en Hongrie, la célèbre *Marche de Rákotzky*; en Allemagne, le *chant* non moins célèbre de Körner et de Weber, et l'*Hymne* national autrichien de Haydn; en Belgique, le fameux *chant de la Brabançonne*, etc., etc.

Mais nulle part peut-être les *chants* patriotiques n'ont été plus nombreux qu'en France, et cela tient évidemment aux événements formidables qui se sont succédé chez nous depuis près d'un siècle, aux dangers que nous avons courus, à l'énergie, à l'héroïsme avec lesquels nos pères, les ardents et sublimes apôtres de la Révolution universelle, les ont conjurés.

Nos aïeux, les Francs des premières époques de la monarchie, les Français du moyen âge, de la Renaissance et du XVIII^e siècle, ont-ils eu des hymnes guerriers, des *chants* dynastiques ou nationaux (car, à cette époque, la nation se confondait avec le souverain, son maître, et faisait corps avec lui), destinés à animer leur ardeur pendant les combats, ou à célébrer les réjouissances des grandes fêtes publiques? Cela semble incontestable, mais rien cependant ne vient nous l'affirmer positivement. Les Francs avaient plusieurs cris de guerre qu'ils répétaient avec un accent sauvage pendant la bataille, et qui excitaient leur fureur belliqueuse; quant à des *chants*, à des invocations rythmées au dieu des combats ou aux héros passés, on ne sait rien de positif à cet égard. Quelques-uns citent bien la *Chanson de Roland*, mais il est avéré aujourd'hui que cette chanson, fruit du désastre héroïque de Roncevaux, était un poème épique en plusieurs milliers de vers, qu'il eût été assurément fort difficile d'entonner sur le champ de bataille; ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, qu'on la transforma en une véritable chanson, coupée par strophes, et destinée à être chantée. Cette nouvelle forme la fit-elle adopter comme *chant* patriotique? Aucun indice n'existe à cet égard.

Pour être dans le vrai, on peut affirmer que les *chants* patriotiques, les *chants* véritablement nationaux sont un produit non-seulement des temps modernes, mais presque des temps contemporains. En France, ils sont nés avec la Révolution; car si deux compositions célèbres, *Vive Henri IV* et *Charmante Gabrielle* (dont la dernière a été attribuée beaucoup trop généreusement au roi vert-galant), ont servi chez nous de symbole à la royauté, ce n'est que plus de deux siècles après leur éclosion, c'est-à-dire lors de la Restauration, que ce symbolisme a pris naissance. Nous reviendrons tout à l'heure sur ce sujet.

1789 arrive. La révolution intellectuelle a fait explosion, grâce au souffle puissant des grands philosophes du XVIII^e siècle; il s'agit de la faire passer dans les faits. Les états généraux se réunissent, la Bastille est prise, Louis XVI est emprisonné, la constitution est votée par l'Assemblée nationale, la déchéance est proclamée, et bientôt les souverains étrangers, craignant pour leur sûreté et agissant d'ailleurs à l'instigation des émigrés, font envahir la France par leurs armées. Mais un peuple est bien fort quand il combat pour son indépendance et pour la liberté! La France met sur pied quatorze armées; attaquée partout, elle demeure partout victorieuse, et chasse de chez elle l'étranger aux accents mâles, héroïques et sublimes de la *Marseillaise*, hymne d'une puissance indescriptible, sorti dans une nuit de fièvre du cerveau de Rouget de Lisle, et qui, malgré quelques acclamées, servira de drapeau à cette France révolutionnaire jusqu'à la fin de son existence.

La *Marseillaise* a cela d'admirable qu'elle ne représente pas un peuple, mais tous les peuples; qu'elle n'est pas l'expression d'un temps, mais celle des temps modernes, vivifiés par la Révolution et la Déclaration des droits de l'homme. Elle est le *chant* de la révolution universelle, l'hymne de la résurrection et de la rédemption des peuples. A ce titre seul, elle aurait droit au respect et à l'ad-

miration de tous, si sa beauté réelle, son rythme mâle et vigoureux, son allure martiale, fière et généreuse, enfin l'union intime qui règne entre la poésie et la musique n'en faisaient une inspiration sublime et sans pareille dans le monde.

Après la *Marseillaise*, il faut placer en première ligne le *Chant du départ*, dû à la collaboration de Marie-Joseph Chénier et de Méhul, dont le succès fut considérable aussi. Le premier vers de ce beau chant est caractéristique :

La victoire en chantant nous ouvre la barrière.

Mais c'est plutôt un hymne national qu'un *chant* guerrier. Son allure est plus pompeuse que celle de la *Marseillaise*, son éclat moins intense; on n'y trouve pas cette fougue exubérante et pleine de verve qui semble annoncer l'approche d'un ouragan contre lequel tous les efforts doivent se briser. La vigueur très-réelle du *Chant du départ* est contenue et manque un peu d'accent, sa sévérité mâle inspire plus le respect que l'enthousiasme; en un mot, c'est plutôt une œuvre de réflexion que d'inspiration et de spontanéité.

Mais la République ne s'en tint pas là. Nous ne parlerons pas du *Ca ira* et de la *Carmanole*, qui étaient des *chants* violents, enfantés par l'extrême effervescence du moment, et non des odes patriotiques; d'ailleurs, les paroles seules étaient d'actualité, tandis que les airs sur lesquels on les chantait étaient des motifs connus; les paroles du *Ca ira*, improvisées par un chanteur populaire nommé Ladré, étaient adaptées à un air de Bécourt; quant à la *Carmanole* (l'auteur des paroles est resté inconnu), elle se chantait aussi sur un air populaire.

Mais il nous faut citer les nombreux *chants* patriotiques que le gouvernement révolutionnaire eut le tort de faire écrire sur commande pour les différentes fêtes nationales qu'il faisait célébrer, s'imaginant que des œuvres de ce genre pouvaient être faites par ordre. La plupart de ces productions étaient d'une faiblesse manifeste, parce que leurs auteurs n'étaient pas échauffés par l'enthousiasme, et qu'il eussent aussi bien chanté la royauté que la république. Il faut faire exception cependant pour les beaux *chants* composés par Méhul, dont la valeur est exceptionnelle. Voici une liste, sinon complète, du moins considérable, des œuvres de ce genre enfantées par la Révolution :

Hymne pour le 14 juillet, paroles de Marie-Joseph Chénier, musique de Gossec; *Hymne à l'Être suprême* (Th. Desorgues, Gossec); la *Patrie reconnaissante* ou l'*Apothéose d'Beaurepaire* (Leboeuf, Candeille); *Hymne à la République pour le 1^{er} vendémiaire*, musique de Jadin; *Chant d'une esclave affranchie*, musique de Jadin; *Ode à l'armée française* (Lesur, Jadin); *Chant de Victoire*, musique de Méhul; *Chant du départ*, musique de Méhul; *Hymne pour la fête de la jeunesse*, musique de Cherubini; *Hymne à la Fraternité* (Th. Desorgues, Cherubini); *Chant du Dix août*, musique de Catel; *Hymne à l'Égalité* (Marie-Joseph Chénier, Catel); *Hymne à la Liberté*, musique de Rigal; *Hymne à la Liberté*, musique de Langlé; *Hymne pour la fête de l'Agriculture*, musique de Lesueur; *Hymne pour la fête de l'Agriculture*, paroles de la « citoyenne » Thais Pipelet, depuis princesse de Salin, musique de Martini; *Hymne pour la fête de la Vieillesse*, musique de Lesueur; *Chant du 1^{er} vendémiaire* (Marie-Joseph Chénier, Martini); *Chant des vengeances* (Rouget de Lisle); *Chant du combat* (Rouget de Lisle); *Le Montagne ou la Fondation du temple de la Liberté* (Desrioux, Fontanelle); *Réveil du peuple* (Sourigère, Gaveaux), etc.

Lorsque l'Empire vint remplacer la République, il voulut, lui aussi, avoir un *chant* qui le personnifiait en quelque sorte. Poètes et musiciens courtois ne manquaient pas, et cependant on ne trouva qu'une œuvre bâtarde, sans caractère, et dont la musique même n'était point nouvelle. Un poète obscur, nommé Boy, parodia quelques couplets sur une mélodie d'un ancien opéra de Dalayrac, *Renaud d'Ast*, et Napoléon I^{er} eut son *chant* national, assez pauvre et assez maigre, sous le titre de : *Veillons au salut de l'Empire*, qui en était le premier vers.

Quand Louis XVIII entra en France, à la suite et par l'aide des armées alliées, il ne fut naturellement plus question ni de la *Marseillaise* ni du *Chant du départ*, et encore moins du *Salut de l'Empire*. Il fallait pourtant un régime nouveau, comme au précédent, un symbole pseudo-patriotique. Que fit-on? Un chroniqueur va nous le dire.

Le 1^{er} avril 1814, le jour même où les alliés entrèrent à Paris, le public se porta en foule à l'Opéra pour voir de tout près l'empereur Alexandre et le roi de Prusse. A la demande de ces souverains, on avait changé au dernier moment le spectacle annoncé, et, au lieu de *Trajan*, on donna la *Vestale*, mais avec les décors de la pièce qu'on s'était d'abord proposé de représenter. Avant le chef-d'œuvre de Spontini et en manière d'ouverture, l'orchestre exécuta *Vive Henri IV*! Cet air fut salué par un tonnerre de bravos! L'opéra terminé, on redemanda ce *chant* bourbonien, et Lays, de sa voix la plus retentissante, en entonna les couplets au milieu des plus vifs applaudissements. Le 14 juillet 1815 (le vingt-sixième anniversaire de la prise de

la Bastille), Lays obtint le même succès en répétant *Vive Henri IV*! dans une représentation à laquelle assistèrent Louis XVIII, l'empereur de Russie et le roi de Prusse.... Enfin le 16 août 1821, jour de l'inauguration de l'Académie royale de musique, bâtie rue Le Peletier, les premiers accents qui retentirent dans cette enceinte sonore et éblouissante furent inspirés par *Vive Henri IV*! Sur cet air, Paër avait écrit des variations pour orchestre, qui, nous l'espérons, ne sont pas perdues, et qui méritent sans doute d'être sauvées de l'oubli où nous les voyons tombées.

Mais, quoi qu'on ait pu faire, *Vive Henri IV*! ne devint jamais un *chant* national, non plus que *Charmante Gabrielle*, qu'on remit en lumière aussi à cette époque : le prestige de la royauté, et surtout de la race qu'ils personnifiaient, était déjà éteint plus d'à moitié. D'ailleurs, le souverain n'était plus alors, comme jadis, l'incarnation de la nation : un aubain les séparait, et la Liberté n'était point là pour les rapprocher. Comme *Veillons au salut de l'Empire*, *Vive Henri IV*! et *Charmante Gabrielle* ne peuvent être considérés que comme des *chants* dynastiques, et ce n'est pas avec des compositions de ce genre qu'un peuple célèbre sa joie, qu'une armée marche à la victoire. Aussi, jamais, sous ce dernier rapport, n'a-t-on pu remplacer la *Marseillaise* et le *Chant du départ*. Sous le premier Empire comme sous la royauté absolue, sous celle-ci comme sous la monarchie constitutionnelle, on n'a jamais trouvé, sur les champs de bataille, d'autre moyen d'enflammer le courage et de surexciter l'ardeur de nos soldats qu'en leur faisant entendre les accents sublimes de Rouget de Lisle ou le *chant* sévère et grandiose de Méhul.

En 1830, deux *chants* surgissent tout à coup du pavé des barricades, et se répandent comme une flamme généreuse à travers les rues de Paris. Le premier, qui ne méritait peut-être pas une telle fortune, avait pour auteur Casimir Delavigne, qui en improvisa les couplets un peu casseurs sur une mélodie allemande du siècle dernier, mélodie banale, dans laquelle on ne retrouve ni la fierté ni l'énergie qui constituent un vrai *chant* patriotique. Nous voulons parler de la *Patriotisme*, chantée pour la première fois à la Porte-Saint-Martin, par Adolphe Nourrit, le 2 août 1830, et pour la seconde fois, deux jours après, à l'Opéra, avec une instrumentation écrite expressément par M. Auber. Le second de ces *chants* était intitulé : les *Trois couleurs*. Le titre était heureux, et l'œuvre, fort distinguée, était due à la collaboration de deux tout jeunes gens : MM. Adolphe Blanc, un étudiant en droit qui improvisa en quelques heures les cinq strophes dont se compose ce *chant* remarquable, et M. Adolphe Vogel, fils du célèbre auteur de *Démophon*, drame lyrique représenté jadis avec beaucoup de succès à l'Opéra. C'est le 31 juillet même qu'eut lieu l'enflement de cet hymne harmonieux et fier, qui fut chanté quelques jours après par Cholet sur le théâtre de l'Opéra-Comique, alors situé place de la Bourse. Les *Trois couleurs* méritaient bien le succès populaire qui les accueillit lors de leur apparition, mais pourtant elles ne survécurent point aux circonstances qui les avaient vues naître.

Enfin 1848 eut aussi son *chant* de circonstance, son *chant* patriotique, qui n'avait pas été fait à son intention, mais qui obtint un succès immense, malgré sa banalité, par suite du hasard qui semblait l'avoir fait naître tout exprès pour les événements. Dans un drame intitulé le *Chevalier de Maison-Rouge*, et joué au Théâtre-Historique en 1847, Alexandre Dumas avait intercalé une sorte d'hymne de résignation qui était entonné lors de la marche au supplice des girondins, et qui reçut de ce fait le nom de *Chant des girondins*. La musique de ce *chant* avait été composée par M. Varney, chef d'orchestre du théâtre, et, comme le drame avait obtenu un succès prodigieux, les strophes étaient dans toutes les bouches. Aussi lorsque, dès le 22 février, la bataille commença sur les barricades, les premiers cadavres qui furent relevés et placés sur des civières furent promenés sur les boulevards à la lueur des torches et aux accents de ces strophes dont chacun se rappelle encore le refrain :

Mourir pour la patrie

C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie!

Le *Chant des girondins* est le dernier-né de nos *chants* patriotiques; mais ce n'est pas encore lui qui détrônera notre sublime, notre fulgurante *Marseillaise*!

Ce n'est qu'en passant que nous mentionnerons ici le *chant Partant pour la Syrie*, hymne de l'Empire, mais qui est plus filial que national, et auquel le *Grand Dictionnaire* consacrerait un article particulier à l'ordre alphabétique.

Chant ecclésiastique russe. Il y avait anciennement trois sortes de *chants* dans l'Eglise russe : le *chant* bulgare, le *chant* byzantin et le *chant* noté ou stoloïvoï. Ce dernier n'était autre chose que le *chant* grec; il fut introduit en Russie vers la fin du X^e siècle, sous le règne de Vladimir, lequel fit venir de Constantinople un métropolitain, des évêques, des prêtres, des diacres et en même temps des maîtres de *chant* ecclésiastique, nommés *ponestikoi*. Dès le I^{er} siècle, ce *chant*, dont l'origine remonte à l'ancienne musique grec-

que, avait été adoptée à Alexandrie par l'évêque Athanase, puis était passé un peu plus tard en Occident, grâce à saint Ambroise, qui l'avait introduit dans l'Eglise de Milan, et de là il s'était répandu dans toute l'Afrique. Mais, dans ces premiers temps, il n'était guère qu'un récitatif, une sorte de lecture chantée, et même, à l'époque de Vladimir, au x^e siècle, il n'avait pas encore éprouvé de changements sensibles. Ce fut seulement sous Iaroslav qu'il s'opéra une transformation importante dans le *chan* : ecclésiastique de la Russie. « Alors, dit un évêque contemporain, la terre russe fit retentir des chants angéliques, à savoir le beau chant à huit et surtout à trois tons, ainsi que le chant ravissant de Byzance, en l'honneur et à la louange de Dieu. » Malheureusement, l'invasion des Tartares et les guerres intestines qui succédèrent à leur domination arrêterent pendant longtemps le développement des arts; le chant religieux ne fit aucun progrès jusqu'au jour où le sceptre échut à Alexis Michailowitch, père de Pierre I^{er}, qui donna une impulsion vigoureuse à l'étude du chant. On vit alors le patriarche de Moscou, le fameux Nikon, réunir dans sa cathédrale les meilleures voix du pays, et consacrer tous ses soins à la réforme du chant russe. Les *rascolniks* ou vieux croyants, ennemis de toute innovation, protestèrent contre cette réforme, et se séparèrent de Nikon. Celui-ci n'en poursuivit pas moins ses projets, et bientôt Théodore Alexeyewitch, frère aîné de Pierre I^{er}, introduisit en Russie le chant à partition d'origine italienne. Les anciens signes, empruntés aux Turcs, furent remplacés par les notes de Gui d'Arezzo, et, sous Pierre le Grand, Théophane Procopowitch, qui était allé étudier les arts en Italie, fonda une chapelle synodale dans le but de populariser la musique religieuse de ce pays. Le czar lui-même entra dans cette voie, et établit à sa cour un chœur de soixante-dix chœurs. Elisabeth appela auprès d'elle les compositeurs célèbres de tous les pays, les Reupach, les Bulan, les Arai, les Salieri, les Stalouert qui formèrent des disciples et contribuèrent au perfectionnement du chant ecclésiastique. Enfin la Russie produisit deux compositeurs distingués, Raschinski et Berezovski, qui, ayant étudié l'art musical sous des maîtres italiens, produisirent des œuvres remarquables. Berezovski surtout a laissé des oratorios d'une véritable originalité. Après eux vinrent Borianski, dont les compositions ont un certain cachet de grandeur; Dechtiareff, disciple de Sarti, admirateur passionné de Pergolèse et de Cherubini; puis Davidoff, Koslovski, Goulyeff, Naouimoff, musiciens de talent, qui ont enrichi le répertoire russe de véritables petits chefs-d'œuvre.

Chants satiriques des Grecs. Les savants ont donné ce nom à un certain nombre de petites épopées attribuées à Homère, telles que les *Margites*, où le poète avait fait le portrait d'un sot qui croyait tout savoir, telles encore que le poème des *Ceropes*, ces lutins plaisants qui assaillent Hercule, et que les héros emportent et retiennent captifs jusqu'à ce qu'ils aient payé leur rançon à force d'esprit et de bons mots; la *Batrachomyomachie*, la guerre entre les rats et les grenouilles, parodie de l'*Iliade*; la *Chèvre sept fois tondu* et les *Mauviettes*, petit poème ainsi appelé, dit la tradition, parce qu'Homère l'avait récité aux enfants en échange de quelques mauviettes. Parmi ces menus poèmes comiques, quelques-uns nous sont parvenus, par exemple la *Batrachomyomachie* et le *Four du potier*, où le ton épique des vers contraste plaisamment avec le sujet.

Pourquoi a-t-on appelé tous ces poèmes des *chants satiriques*? Leur caractère innocent, leur jovialité inoffensive semblent offrir peu d'analogie avec les fables mordantes d'Archiloque. Point d'attaques personnelles; rien de ce qui constitue vraiment la satire. Il nous semble que l'on a trop volontiers confondu ces petites pièces purement comiques avec d'autres chants qui étaient aussi récités dans les festins et dans les repas publics, et improvisés le plus souvent par des jeunes gens pour se moquer les uns des autres. Si l'on ne nous en croit pas sur parole, ce que nous ne demandons pas, qu'on en croie au moins Aristote, qui avoue lui-même qu'il y a une catégorie de dieux auxquels, d'après la loi, revient la gaieté insolente (*ois kai ton tothasmon apodidosis o nomos*). « Dans leurs sanctuaires, la loi permet aussi aux personnes qui ont atteint un âge mûr de rendre hommage aux dieux pour elles-mêmes, pour leurs femmes et pour leurs enfants; mais, pour les jeunes gens, on fera une loi qui leur défende d'assister soit à des *tambes*, soit à des comédies, avant qu'ils soient arrivés à l'âge où ils ont le droit de s'étendre aux banquettes et de boire jusqu'à l'ivresse. » Une autre preuve de la légalité des sautes dans les fêtes de Déméter nous est fournie par Aristophane dans les *Grenouilles*. Le chœur des initiés aux mystères d'Eleusis adresse une prière à la déesse pour qu'elle lui permette de danser et de plaisanter du matin au soir en sécurité. Et l'on n'attend pas l'argument de Déméter pour commencer la fête. La danse s'échauffe vite, et le chœur récite une chanson grivoise à l'achos; voilà pour le dieu; puis viennent les plaisanteries contre tel ou tel démagogue, contre les poltrons et les petits-maîtres d'Athènes; voilà pour les hommes.

Ce genre de satire et de plaisanteries avait reçu un nom inventé *ad hoc* : on appelait cette raillerie en usage aux fêtes de Cérès *iambos*, l'*iambe*. Archiloque a pris le mot et a perfectionné le genre : de là la satire. Mais les *chants* improvisés dont nous venons de parler en ont été l'origine, et il était curieux de remonter jusqu'à la source.

V., sur ces premiers *chants* satiriques des Grecs : Aristote, *Politique*; Egger, *Histoire de la critique chez les Grecs*; Oulfried Müller, *Histoire de la littérature grecque*.

Chant funèbre d'Adonis (L.E.), élégie composée par Bion l'an 235 av. J.-C. Théocrite, le maître de Bion, dans ses *Syracusaines*, fait chanter par une Argienne la résurrection d'Adonis. Son disciple, pour donner un pendant à l'œuvre de Théocrite, déplora la mort du bel Adonis. L'élégie de Bion est bien loin de la naïveté, de la simplicité de son modèle. Ne pouvant réussir à donner à son poème la forme dramatique si heureusement employée par Théocrite, il appela à son secours toutes les ressources de la poésie descriptive. Sa diction est brillante; mais sa versification élégante dénote plus d'art que de sentiment. Il abuse des ornements, et surtout des antithèses. Une phrase suffira pour en juger : « Vénus, plus grièvement blessée qu'Adonis, verse autant de pleurs qu'il a perdu de sang. » Le désespoir de cette déesse pleurant sur son favori est trop maniéré pour toucher. La pièce tire son plus grand attrait d'un refrain qui ressemble au *Lugete, venereis cupidinesque*.

Le principal mérite de ce petit poème, auquel Ovide, chez les Latins, et Spencer, chez les Anglais, ont fait plus d'un heureux emprunt, c'est la grâce, la délicatesse jointes à un singulier bonheur d'expression. L'habile choix des mots, leur harmonie imitative, l'adresse avec laquelle les vers sont coupés, le rythme mélodieux flattent agréablement l'oreille, et l'éclat des ornements fait oublier le peu d'importance du sujet, en même temps qu'il compense, s'il est possible, le peu d'émotion et de chaleur de cette œuvre, fruit de l'imagination bien plus que du cœur.

Chant du roi Louis (L.E.), en allemand *Das Ludwiglied*, est un des monuments les plus anciens et les plus précieux de la langue allemande au x^e siècle. Le dialecte dominant à cette époque était le haut allemand. Le *Chant du roi Louis* célèbre la victoire remportée par Louis III, fils de Louis le Bègue, sur les Normands. La bataille dut se livrer à Saucourt en 881. Schiller, le premier, publia ce chant en 1796, d'après un manuscrit conservé par Mabillon. Docen en 1813, et Lachmann en 1825, ont donné des éditions plus correctes et plus soignées sous le rapport du texte. La valeur poétique de ce fragment est médiocre; mais l'intérêt linguistique qu'il présente est immense, car il ne reste que de très-rare spécimens de cette époque de la domination des Francs. Il est à peu près certain que l'auteur de ce chant était un moine; on a même nommé Hucbad, du couvent de Saint-Amand-sur-Elmon, qui était connu par ses productions poétiques. Le ton religieux dont tout le morceau est empreint donne le plus grand poids à cette hypothèse. Il était d'ailleurs d'usage à cette époque de demander l'assistance du ciel avant le combat, et de remercier Dieu sur le champ de bataille même de la victoire obtenue.

Hoffmann de Fallersleben a retrouvé à Valenciennes le manuscrit longtemps conservé au couvent de Saint-Amand, et l'a publié intégralement dans ses *Erlonensis*.

Chants de carnaval (*Canti carnascialeschi*). Il existait à Florence un ancien usage, qui consistait à promener par la ville, pendant le temps du carnaval, des chars richement décorés, escortés d'hommes masqués qui chantaient des chansons composées pour cette circonstance. Ces chansons étaient le plus souvent satiriques. Laurent de Médicis s'empara de ce moyen d'amuser le peuple, et environna ce genre de spectacle d'une pompe extraordinaire. Il composa lui-même, et fit composer par Ange Politien et par d'autres poètes de ses intimes, plusieurs de ces *canti carnascialeschi* ou chansons de carnaval, dont Lasca publia plus tard le recueil, augmenté des chants du xiv^e siècle. Cette collection, curieuse à plus d'un titre, renferme des poésies légères de Boccacchi, de Machiavel, de Varchi, de Giambullari, de Nardi, de Lasca, de Guiggiola et de l'Ottonaio. Les titres seuls suffisent pour faire comprendre combien ces chansons étaient étranges, souvent grotesques. Citons, par exemple, le *Triomphe de la Colonne*, de Boccacchi. Debout sur un char, ayant le Souffleur à ses côtés, le roi Midas prêtait l'oreille et n'entendait rien. A ses pieds était étendue l'Innocence vaincue par la Calomnie et précédée par l'Envie. La Vérité essayait de se montrer, mais la Calomnie, l'Erreur et la Fraude la repoussaient et la dissimulaient aux yeux du roi. Nest-il pas curieux de voir, dans ces cérémonies instituées par un tyran, dont le jong a pesé si longtemps sur Florence des leçons et des avertissements à l'adresse des princes? Citons encore le *Chant des diables* de Machiavel, les *Marchands de masques* de l'Ottonaio, le *Chant des bouffons* et des *parasites* de Lasca. Il est à regretter que des grossièretés sans nombre, des mots plus qu'équivoques déparent trop souvent celles de ces chansons que signale à l'attention la verve satirique de leurs auteurs.

Chant de Bruce (L.E.), par Robert Burns. Cet admirable morceau, un des chefs-d'œuvre de la poésie anglaise, n'est autre chose qu'une allocution poétique adressée par Robert Bruce, roi d'Ecosse, à son armée, avant la bataille de Bannock-Burn. Ce chant, qui est devenu une sorte de *Marseillaise* en Ecosse, est tellement court que nous pouvons le reproduire intégralement :

« Ecosse, qui avez versé votre sang en combattant sous Wallace; Ecosse, qui marchez si souvent sous la bannière de Bruce, que la mort vous prépare un lit sanglant, ou marchez à une victoire glorieuse ! Le jour est arrivé, l'heure sonne; voyez le front des bataillons, menaçants comme un nuage prêt à éclater ! Regardez l'orgueilleux Edouard s'avancant avec son armée ! Edouard, les chaînes et l'esclavage.

« Que celui qui pourrait être un traître, que celui qui pourrait mourir en lâche, que celui qui pourrait s'abaisser à être esclave, que celui-là parte, qu'il fuie !

« Que ceux qui sont décidés à tirer l'épée de la liberté pour leur roi et pour les droits de l'Ecosse, que ceux qui sont décidés à rester ou à mourir citoyens, que ceux-là me suivent !

« Nous le jurons par les malheurs et les tourments de l'oppression, par nos fils qui gémissent dans la servitude : nous verserons jusqu'à la plus précieuse goutte de notre sang, mais ils seront au moins rendus à la liberté !

« Renverrez ces orgueilleux usurpateurs !... vous frapperez un tyran dans chaque adversaire, la liberté est dans chaque coup !... Marchons, vainquons ou mourons ! »

Bien que Burns n'ait jamais entrepris d'ouvrages de longue haleine, il est avec raison regardé comme le premier poète en son genre. Byron, Campbell, W. Scott et Moore ont, à propos du *Chant de Bruce*, rendu hautement hommage à son génie en déclarant qu'ils avaient tenté vainement de l'imiter. On remarque, en effet, dans cette ode, une énergie et une puissance d'inspiration vraiment sublimes, et dont une traduction peut même encore donner l'idée, parce que la beauté de ces strophes ne réside pas seulement dans le choix des expressions. Ce petit poème, comme presque tous ceux de R. Burns, est écrit dans le dialecte écossais; nous ne voulons pas désigner par là la langue gaelique, l'idiome employé par Mac-Pherson dans ses poésies, mais cet anglais, légèrement altéré par les locutions familières aux paysans écossais, au milieu desquels Burns avait si longtemps vécu. Au reste, Burns, bien que capable d'écrire dans l'anglais le plus pur, avait adopté ces expressions parce qu'elles donnaient plus de force, d'expression ou de douceur à ce qu'il voulait peindre.

Chants de décade, poésies allemandes par Auguste Lamey. Ces chants sont des sortes de cantiques qui appartiennent à l'histoire de la Révolution en Alsace. Ils furent chantés dans les églises et les temples de Strasbourg, de 1793 à 1795. Ces poèmes, graves et sévères, exaltent la vertu, le patriotisme, le courage civil, le sacrifice de soi, l'immortalité de l'âme; mais le poète chantera le consul Bonaparte, comme il a chanté les journées de 1789. Le pape Pie VII vint-il en France en 1805, une voix se leva à Strasbourg pour saluer le saint pontife, c'est la voix d'Auguste Lamey. Ainsi, va le poète, accordant sa lyre toutes les fois qu'un grand événement vient ébranler son cœur. Et cependant, ce génie si souple n'était pas étranger aux nobles et généreuses inspirations; nous en avons la preuve moins dans ce qu'il a écrit que dans ce qu'il a omis d'écrire. Dans sa chronique, en effet, on remarque souvent d'éloquentes lacunes; le poète a gardé le silence pendant les tristes jours où la liberté était voilée; il a attendu, pour reprendre son chant, le retour d'institutions libérales qu'il célèbre. Sous la République, le Consulat et la monarchie de Juillet, Lamey ne fait jamais œuvre de parti; les seules passions qu'il éprouve sont des passions dégagées de tout intérêt, l'amour du progrès, le sentiment du droit et de la dignité de l'homme. Peut-être ses idées sont-elles un peu vagues, et ses vers manquent-ils de ce cachet qui seul fait les grands poètes; mais la loyauté des sentiments rachète ce qui manque à l'originalité de la poésie. Lamey aime ardemment son pays et la liberté, mais il ignore, chose pardonnable à un poète, il ignore quelles sont les institutions qui peuvent assurer la liberté à son pays.

La nature a fourni aussi à Auguste Lamey quelques inspirations heureuses. Nous signalerons surtout une pièce intitulée le *Chant de la Moselle*, qui offre de riants tableaux inspirés par la nature. « Chantons, dit le poète, la fée de la Moselle. On a chanté le Rhin, chantons la belle fiancée du Rhin, belle quand son corsage est orné de roses, belle quand son front est couronné de panoplies. Vous savez comme le Rhin coule en mugissant à travers les monts et les rochers; la Moselle, sa fiancée, s'avance au-devant de lui, timide comme une jeune fille. Elle a peur, elle hésite; avant d'arriver, elle revient sur ses pas, elle se retourne, et, courant de çà et de là, elle répand des richesses au sein d'une merveilleuse vallée. Temples, cités, ruines antiques, venez la saluer au passage, baisez les pieds de votre reine. » Mais la Moselle d'Auguste Lamey

n'est pas toujours la reine que saluent les monuments de Trèves; elle aime aussi à s'endormir, bercée par la chanson d'un berger, à ralentir sa course pour donner son attention aux jeux et aux travaux rustiques. Ecoutez ces bruits de chasse ! La Moselle est maintenant une amazone qui bondit au son du cor; elle appelle le cerf que harcèlent les chiens. D'autres fois, elle s'assied joyeuse au repas des vendangeurs; la liqueur pétillante dans le pressoir, le vin fermenté. Le vin, c'est la Moselle encore, c'est l'esprit et l'âme de la fiancée du Rhin. La pièce se termine par un de ces *trinklieder* qu'affectionnent tous les poètes de l'Allemagne.

Chant du sacre (L.E.), poème publié en 1825 par M. de Lamartine, à l'occasion du sacre de Charles X. Le nouveau roi avait voulu, selon l'exemple de ses ancêtres, se faire sacrer à Reims. Le poète gentilhomme, alors à son aurore, salua la royauté naissante et dédia le *Chant du sacre* à Charles X. Ce morceau peint merveilleusement le caractère de son auteur, indécis et flottant comme lui; il laisse le lecteur hésitant à se prononcer sur les opinions de M. de Lamartine. Le début est magnifique d'harmonie et de grandeur. On voit, avec le poète, flotter sous le dôme de l'antique cathédrale mille drapeaux glorieux :

Voilà l'ombre qui sied au front d'un roi de France !

Puis le roi et l'archevêque s'avancent, et le fils de saint Louis répond aux interrogations du saint prélat, qui lui demande s'il connaît ses devoirs de roi : Oui !

« Proclamer et défendre la loi
Récompenser, punir, vivre et mourir en roi.
Aimer et gouverner comme un pasteur fidèle
Le saint troupeau que Dieu confie à ma tutelle,
Être de mes sujets le père et le vengeur !

Où sont vos pairs et les garants de votre foi ?
demande l'archevêque. Les voici, répond le roi ;
et il présente ses courtisans avec un mot flatteur pour chacun. La noblesse de race et celle de l'Empire marchent côte à côte, et Charles X prononce ces paroles mémorables :

J'aime mieux
Un grand nom qui surgit, qu'un vieux nom qui s'éteint.

Puis la famille royale défile devant nous. Nous remarquons surtout la fille de Louis XVI, dont le poète dit :

Le ciel lui fit une âme égale à sa misère,
et le duc de Bordeaux, cet enfant du miracle,
Henri V, dont la position sociale est d'aspirer éternellement et sans espoir au trône de ses aïeux :

Et comme Astyanax dans les bras de sa mère,
Sa main touche en jouant aux armes de son père.

Charles X est sacré; une magnifique paraphrase du *Te Deum* termine la cérémonie, après une chaleureuse invocation à la *Liberté*, cette reine des rois.

Ne demandons pas de la politique aux poètes et contentons-nous d'admirer en ce magnifique morceau l'harmonie magique de la versification, l'éclat du coloris, la grandeur des images, le charme des vers. Le *Chant du sacre* est une des pièces où le talent de M. de Lamartine s'est élevé le plus haut, la harpe éolienne a résonné et fait entendre ses plus doux accents; mais la harpe éolienne, c'est son rôle, soupire à tout souffle des vents, ceci soit dit en style poétique; dans la prose réaliste du chevalier du Prat, la harpe de Lamartine est une girouette qui tourne même quand il n'y a pas de vent. « Faut-il s'en plaindre ? le caractère du talent poétique de Lamartine réside précisément dans l'exquise délicatesse, dans l'extrême mobilité des impressions; si Lamartine fût resté le chanteur du droit divin, son génie y eût certainement perdu; qu'y aurions-nous gagné ?

Chants (LIVRE DES), recueil des poésies allemandes de Henri Heine, publiées d'abord en partie dans ses *Reisebilder* ou *Tableaux de voyage* (1827). Ces poésies, d'une originalité inimitable, d'une verve et d'une saveur toutes particulières, ont frappé et séduit, lors de leur apparition, les oreilles allemandes. Henri Heine prenait place à côté des premiers poètes lyriques de son pays, de Goethe, d'Uhland, de Schiller, et au-dessus de tous les autres. Il avait complètement jeté le masque des conventions littéraires, exposant hardiment sa pensée avec toutes ses irrégularités et ses caprices, et puisait ses inspirations dans son propre cœur. Tantôt fantasque, ironique et paradoxal, tantôt rêveur et mélancolique, Henri Heine exerça dès lors sur les romantiques allemands une immense influence. Ses vers renfermaient des traits dignes d'Aristophane et des bouffonneries que n'eût pas dédaignées Rabelais. Jamais on n'avait entendu un langage plus franc, plus cru, plus dépourvu de tout ornement conventionnel; jamais on n'avait vu pareil mélange de sentiment et de raillerie, de matérialisme et d'exquise poésie. Nous empruntons à un article de la *Revue des cours littéraires* intitulé *Henri Heine et Alfred de Musset* les citations suivantes; la traduction est due à M. William Raymond. La première pièce est adressée à une jeune fille :

Tu me parais comme une fleur
Si tendre, et si fraîche, et si pure !
Quand je te vois, je sens mon cœur
Saigner comme d'une blessure.

Quand je te vois, pour te bénir,
Mes mains sur ton front vont s'étendre,
Priant Dieu de te maintenir
Si pure, et si fraîche, et si tendre.

La seconde pièce est plus émue encore :

Les baisers que dans l'ombre on vole,
Et qui dans l'ombre sont rendus,
Nous couronnent d'une auréole
Qui ravit nos cœurs éperdus.
Et l'âme, dans ses routes sombres,
Plongée en un demi-sommeil,
Entrevoit le passé plein d'ombres,
Et l'avenir plein de soleil...

A quoi bon cette rêverie,
Qui de nos baisers nous distraît ?
Mieux vaut pleurer, ma pauvre amie,
C'est plus simple et plus vite fait.

Ces suaves, mélancoliques et voluptueuses pensées étaient exprimées dans une langue pure, énergique et d'une harmonie qu'aucun poète allemand, pas même Goethe, n'a dépassée. Sans doute les rhéteurs, les hommes de l'école ou les femmes délicates avaient à déplorer le sans-gêne de ce poète frondeur, qui venait renverser toutes les théories, heurter de front les idées reçues, et scandaliser la prudence de l'aristocratie littéraire ; mais il était temps d'en revenir à la simplicité, à la clarté et au bon sens.

Le *Livre des chants* fut suivi des *Nouveaux chants*, où nous trouvons l'ironie plus mordante encore. Le génie de Heine finit par tomber dans la parodie avec le *Conte d'hiver* et *Atta-Troll*.

Chants du crépuscule (LES). C'est en 1835 que V. Hugo publia, sous ce titre, les poésies que, depuis 1830, c'est-à-dire depuis les *Feuilles d'automne*, il avait éparpillées dans différents journaux. Que veut dire ce titre ? Qu'on reporte sa pensée à l'époque où fut écrit ce livre, au lendemain du 29 juillet, et l'on en aura l'explication ; qu'on lise la première page, intitulée le *Prélude*, et l'on saura quels chants va chanter le poète... « Ce qui est peut-être exprimé parfois dans ce recueil, ce qui a été la principale préoccupation de l'auteur, dit V. Hugo lui-même, en jetant ça et là les vers qu'on va lire, c'est cet étrange état crépusculaire de l'âme et de la société, dans le siècle où nous vivons ; c'est cette brume au dehors, cette incertitude au dedans ; c'est ce je ne sais quoi d'à demi éclairé qui nous environne. »

Cet état crépusculaire n'était pas seulement dans la société, il était surtout, à cette époque, dans l'âme du poète. Par sa mère, « cette brigande de la Vendée », par ses opinions premières, par le cœur, il est encore attaché à la race des Bourbons qu'on exilait ; par le général Hugo, qui avait dit : « Laissons faire, l'enfant est de l'opinion de la mère, l'homme sera de l'opinion du père », il se sent attiré vers l'empire ; enfin, on le voit, presque malgré lui, se débarrasser peu à peu des préjugés de l'enfance et de la jeunesse, et se laisser aller au courant irrésistible du progrès.

En suivant page à page le poète dans son œuvre, il est facile de reconnaître ces trois états différents de son âme, ce crépuscule dont il parle, qui n'est déjà plus la nuit, mais qui n'est pas encore le jour. Certes, nous ne sommes pas de ceux qui lui font un crime d'avoir changé de drapeau, puisque c'était pour arborer en définitive celui de la liberté ; nous voulons seulement, en étudiant l'œuvre de V. Hugo, constater le fait qui en ressort.

V. Hugo est royaliste dès la première pièce de son recueil, il a pour titre : *Dicté après juillet 1830*, et que le *Globe* publia le 19 août de la même année. Cette première poésie est un cri plein de douleur, plein de sympathie pour le roi qu'on venait de chasser. Il est royaliste lorsque, dans *l'Homme qui a vendu une femme*, il flétrit celui qui, par trahison, livra la duchesse de Berry. Il sera royaliste longtemps encore, mais ce ne sera plus que par sympathie, par respect pour une monarchie déchue.

L'auteur, dans ce même recueil, est impérialiste quand il écrit *l'Ode à la colonne*. Voici, d'après le témoin de sa vie, à quelle occasion le fils du général Hugo, comte de l'Empire, écrivit ces vers magnifiques qui furent publiés par les *Débats* en février 1827 : « V. Hugo allait quelquefois lire les journaux sous les arcades de l'Odéon. Un jour de février 1827, il trouve la presse libérale en grand émoi ; un scandale avait eu lieu la veille chez l'ambassadeur d'Autriche : le duc de Tarente, invité au bal de l'ambassade, avait été surpris d'entendre l'huissier l'annoncer : M. le maréchal Macdonald. Quand le duc de Dalmatie était entré, l'huissier avait annoncé : M. le maréchal Soult. Les deux ducs se demandaient ce que cela voulait dire et si c'était une erreur de l'huissier, lorsque le duc de Trévise était arrivé et avait été annoncé aussi : M. le maréchal Mortier. La même suppression s'était faite pour le duc de Reggio. Il n'était plus possible de douter ; il y avait volonté et préméditation de l'ambassadeur ; l'Autriche, humiliée des titres qui rappelaient ses défaites, les niait publiquement : elle avait invité les maréchaux pour les dégrader de leurs victoires, et elle souffletait l'Empire sur leur face. Ils étaient aussitôt sortis tous ensemble de l'hôtel.

Le sang de soldat que V. Hugo avait dans les veines lui monta au visage ; il lui sembla qu'on insultait son père, et il fut suivi d'un

besoin irrésistible de le venger ; il fit *l'Ode à la colonne*. »

V. Hugo enfin est républicain... Mais avouons besoin d'indiquer le jour et l'heure où l'homme se montre débarrassé des superstitions de la jeunesse et est acquis aux idées nouvelles ? S'il le fallait pourtant, nous dirions à partir de l'hymne qui est la troisième poésie de son recueil, où cela se reconnaît, à chaque page, à chaque vers. Ceux qui reprochent à l'Ovide de Guernesey ses prétendues fluctuations n'entendent rien à la nature humaine et surtout à la nature poétique ; ils en jugent comme un aveugle des couleurs. Quand on est, né poète, et poète jusqu'à la moelle des os, on peut mourir républicain comme Cassius, sans qu'on ait sur les bancs de l'école souffleté le rejeton d'un tyran.

Chants civils et religieux (LES). Dans cette œuvre, publiée par Auguste Barbier en 1840, l'auteur s'efforce d'atteindre le but vers lequel, suivant lui, convergent tous les efforts de l'art moderne ; il veut relater la cité, la nation, l'humanité au Dieu unique ; montrer la divinité dans le spectacle de la nature et faire partout sentir sa présence sur la terre, afin d'élever les sentiments des masses. L'idée était grande et noble ; malheureusement, Barbier l'a faiblement rendue. Dans cet ouvrage, ses qualités ordinaires sont remplacées par des défauts opposés ; l'art disparaît, l'intention morale reste seule. Son style, ordinairement nerveux, énergique, coloré jusqu'à l'excès, devient incertain, languissant et pâle ; les périphrases et les épithètes inutiles abondent, les rimes sont douteuses, l'imagination presque nulle. Il est évident que l'auteur, au lieu de s'abandonner à l'inspiration, remplit un cadre tracé d'avance, écrit de parti pris. Le ton administratif qui règne dans tout l'ouvrage en augmente encore la monotonie. En outre, le vers alexandrin nous semble peu heureusement choisi pour des chants ; des strophes auraient mieux convenu. Néanmoins, de temps à autre, on retrouve l'auteur des *Iambes*. Dans *l'Hymne à la France*, cette *Marcellaise* de la paix, on remarque d'énergiques couplets ; dans *l'Ode au travail*, le tableau du bœuf rentrant à l'étable après les fatigues du labour rappelle la nette simplicité d'Homère, et nous admirons une délicatesse exquise dans *l'Hymne au mariage*, dont nous citons la fin :

Allez, car de la vie il est doux, il est beau

De faire en s'aimant le voyage,

Et, dans ce dur trajet, ce long pèlerinage,

De supporter à deux le pénible fardeau ;

Il est doux, il est beau de monter la colline

Ensemble et le bras sur le bras ;

Il est doux, il est beau, lorsque le jour décline,

De la descendre ensemble et de dormir au bas.

Malgré ces exceptions, il est évident que Barbier est né plutôt pour la sanglante ironie que pour les élans emphatiques.

Chants modernes, poésies, par M. Maxime du Camp (1 vol., 1855). L'auteur a plus d'un dessein : il a voulu faire œuvre de poète, en célébrant ses rêves, ses amours, ses tristesses et ses souvenirs, et en même temps il a prétendu ouvrir une route nouvelle à la poésie, celle des forces physiques, de l'industrie, du progrès matériel. Une préface, qui est une sorte de manifeste ou de proclamation hautaine et militante, mérite d'être examinée. Lors de son apparition, elle a soulevé de véritables tempêtes et remis une fois de plus en discussion la fameuse question de *l'art pour l'art*. M. Maxime du Camp attribue l'indifférence du public pour la poésie aux idées uniformes des poètes, qui ne savent pas être de leur temps ; il reproche à la littérature actuelle de sacrifier la pensée à la forme, de jongler avec les mots, et à l'art contemporain de se borner au pastiche, à l'imitation confuse du passé. Nulle part une idée, un but, une inspiration : les écrivains sont des virtuoses. L'Académie, cet hôtel des invalides de la littérature, est responsable de la décadence de la littérature actuelle. C'est à peine si M. Maxime du Camp fait grâce à trois ou quatre noms, dans cette proscription en masse. Puis il propose la dissolution de cette fade compagnie de bavards, et il présente un projet de réorganisation, où se trouvent des idées très-justes, très-fécondes, à côté d'autres moins pratiques.

Le recueil des *Chants modernes* ne tient pas exactement les promesses de la préface ; des trois divisions du livre : *Chants divers*, *Chants de la matière* et *Chants d'amour*, il n'y a que ceux de la *matière* qui répondent au programme du réformateur. Partout ailleurs, il a suivi les errements familiers à ses confrères en poésie. Que pourrait donc chanter le poète, si ce n'est l'homme même, ses impressions, ses sentiments, ses regrets, ses souvenirs, ses joies, ses affections, ses douleurs, ses espérances ou ses désespoirs ? Nous ne dédaignons pas le télégraphe, la vapeur et l'hydrogène carburé ; nous accordons notre estime au bitume et à la benzine, mais nous leur refusons nettement le privilège exclusif de fournir des chants au poète. A preuve, remarquons que les morceaux où l'auteur s'est affranchi de ses théories ne sont pas les moins remarquables du recueil.

M. Maxime du Camp se rattache à Victor Hugo par Théophile Gautier. Comme ce dernier, il aime et il recherche les descriptions ; mais il se sépare de lui par la préoccupation d'un but, par une tendance constante à exprimer une idée, une pensée, un sentiment. Il

est facile de voir que l'auteur a appartenu au groupe des saint-simoniens ; ce sont leurs théories qu'il exprime dans ses vers, qui ne s'élèvent jamais bien haut, mais qui attestent cependant un talent réel.

M. Maxime du Camp, dans le détail, est souvent trop prosaïque, dit M. Sainte-Beuve. Il n'a pas cet éclat, ce charme continu qui naît de la finesse de l'expression ; il dit trop rondement des choses trop ordinaires. Les choses communes, pour qu'elles plaisent, il faut les relever par quelque endroit, par l'accent, la marche du vers, le tour, quelquefois un concours heureux de syllabes... Il doit y avoir dans la rime quelque chose de léger et d'imprévu qui donne des ailes. Cette vivacité, cette légèreté, que je regrette de ne point rencontrer plus souvent chez lui, je la trouve pourtant dans quelques strophes de ses *chants de la matière*, la ou il fait parler le Chloroforme, le Gaz, la Photographie ; ce sont de très-jolies strophes. La Muse de M. Maxime du Camp s'y est évertuée. Mais les pièces où l'auteur me semble avoir le mieux réussi, ce sont celles de voyage ; l'une, par exemple, qui a pour titre *En route !* et où il y a bien de l'entrain, de naturels et engageants tableaux. M. Sainte-Beuve résume ainsi son jugement sur l'auteur des *Chants modernes* : « Poète, il a du mouvement, de l'ardeur, de l'âme ; je lui voudrais un souffle plus léger ; paysagiste, il lui manque les crépuscules, les fuites, les fonds vaporeux ; il lui manque en tout une certaine douceur qui sied si bien, même aux natures énergiques. »

Le talent de M. Maxime du Camp offre une analogie frappante avec celui de M. Taine. Il appuie trop ; il veut être énergique et éloquent, et il n'échappe pas à une certaine crudité ; de même que M. Taine accumule les comparaisons sensibles quand une ou deux suffiraient, de même M. Maxime du Camp redouble le sens et le son de ses vers, dans des rimes trop faciles et monotones.

Maintenant, revenons à la préface du volume. La poésie doit-elle se rendre utilitaire ou utile ? « Pourquoi utile ? demande M. Ed. Thierry. Est-ce que le bon et le beau ne le sont pas en eux-mêmes ? Est-ce qu'il y a quelque chose de plus utile que de parler à l'âme humaine un langage qui la tempère et la fortifie ; que de répondre à la dignité de sa nature, aux besoins de sa divine essence, en lui donnant le pain spirituel et le vin miraculeux de la parole ? Est-ce qu'il y a quelque chose de plus utile que de toucher le cœur pour en faire sortir les sources vives et le purifier lui-même avec ses larmes ; que de donner aux mouvements incertains de l'homme, à ses délicatesses confuses, cette vive expression qui les éclaire et qui fait qu'elles se reconnaissent aussitôt qu'elles ont parlé ? Chanter les forces de la matière, je le veux bien ; la *Vapeur*, soit ; la *Faux*, la *Bobine*, la *Locomotive*, et le *Sac d'argent*, à la bonne heure, si toutefois il est utile d'agiter les questions dangereuses et de les trancher hardiment d'un seul vers... De quelque côté que lui vienne l'inspiration, M. Maxime du Camp n'en relève pas moins des *Feuilles d'automne* et des *Chants du crépuscule*. Il est un des derniers élèves de l'auteur des *Orientales*, et le premier parmi ceux de son groupe. Il a le vers sonore, exact, largement lumineux, abondant sans diffusion, facile sans laisser-aller ni négligence. Les plus belles pièces du volume sont le *Concile*, *Jalouse*, *A un ami*, *A Aimée*, *A Porcia*, et la *Maison démolie*. Dans deux de ces pièces, *A un ami* et la *Maison démolie*, on pourrait reconnaître un souvenir des deux *Olympio* ; dans la pièce *A Aimée*, un écho plus lointain de *Ce qui se passait aux Feuillantines* ; mais ni l'écho prolongé ni le souvenir affaibli n'ont rien à la liberté du jeune poète, à sa vive et simple façon de dire, à la vérité de son émotion. »

Chant d'Hiawatha (LE), légende américaine, par H. Wadsworth Longfellow. Ce poème parut en 1855, et excita dans le monde littéraire une vive émotion. Une controverse s'engagea presque aussitôt pour savoir si le mythe qui fait le fond de cette œuvre est une véritable tradition indienne, ou si M. Longfellow, qui est familier avec les littératures du Nord, ne l'a pas tiré d'un vieux poème finlandais. Cette dernière hypothèse n'infirmait d'ailleurs rien la valeur du nouveau poème. Malgré ces prétendus emprunts faits aux mythologies héroïques de tous les pays, la création de M. Longfellow n'en conserve pas moins son originalité. Tous les traits empruntés sont habilement fondus, de manière à se rapporter exactement à la nature d'un héros des savanes et des forêts vierges. L'âme d'Hiawatha est bien celle d'un Indien, et aucune maladresse poétique ne transporte l'esprit au delà du village rustique et de la vie de la tribu. L'observateur le plus attentif ne peut y découvrir les traces d'une civilisation supérieure à celle que rêve Hiawatha. Chasser, pêcher, cultiver le maïs, vivre dans l'intimité de la nature, tel est l'idéal de la vie indienne que Hiawatha s'efforce de prêcher à son peuple. La réalité qu'il flétrit, c'est le vice de ses compatriotes, la férocité bellueuse, la guerre de tribu à tribu. Détruire cette humeur guerrière, faire dominer les habitudes paisibles de la vie rustique et nomade, telle est la tâche que Hiawatha s'est imposée, tâche digne d'un héros peau-rouge, dont l'âme n'a de rapport qu'avec la nature. Les conseillers, les amis et les précepteurs de Hiawatha

sont les grands arbres, les ruisseaux et les oiseaux, qui tous lui répètent à l'envi la même leçon de bonheur tranquille. Les rixes sanglantes des tribus, qui n'amènent d'autres résultats que des chevelures scalpées et des guerriers liés au poteau, ne lui révèlent aucune idée d'une civilisation et d'une société supérieures. « Le *Chant d'Hiawatha*, dit M. Montégut, est l'œuvre la plus achevée que M. Longfellow ait produite jusqu'à présent. Un souffle de la nature a passé sur ces pages ; il soulève, pour ainsi dire, et fait trembler leurs images, comme le vent soulève et fait trembler les feuilles dans les bois. La mélodie des vers, rapide et monotone, ressemble singulièrement aux voix de la nature, qui ne se fatigue jamais de répéter toujours les mêmes sons... Le sentiment de la nature qui règne dans ce poème est à la fois très-réfiné et très-familier. Le poète sait prêter, comme un moderne, des voix à tous les objets matériels, et cependant, en dépit de cette sensibilité poétique, il ne s'égare jamais dans une description minutieuse... Son poème, fait avec un art exquis, participe aussi de deux caractères : il est *homérique* par la précision, la simplicité et la familiarité des images ; il est moderne par la vivacité des impressions et par un souffle tout lyrique qui parcourt toutes ses pages. De ce mélange naît un sentiment tout particulier, un peu artificiel et archaïque, mais singulièrement exquis et rare, assez semblable au sentiment que font éprouver d'autres tentatives analogues de grands poètes modernes, s'essayant à reproduire la vie et l'esprit des temps qui ne sont plus, certaines ballades de Goethe, par exemple, ou certains poèmes de Henri Heine. »

Chants populaires de l'Italie, recueil publié de 1858 à 1861, par le chevalier Nigra, ministre plénipotentiaire du roi Victor-Emmanuel près la cour de France. Sous le doux climat de l'Italie, dans ce berceau de la musique, les chants sont presque la langue populaire. Le premier, Visconti eut l'idée de réunir ceux de son pays, et publia les plus connus dans sa province sous le titre de : *Choix des chants populaires de la province maritime de Campanie*. L'exemple qu'il avait donné fut bientôt suivi, et successivement parurent : *Egérie, recueil de poésies populaires italiennes*, par Mueller et Wolf ; *Chants populaires toscans, corse, illyriens et grecs*, par Thomaseo ; *Chants populaires ombriens, piémontais, piémontais et latins inédits*, par Marcolli ; *Chants populaires de Toscane*, par Tigris ; *Chants populaires de Sicile*, par Vigo, et enfin les *Chants populaires du Piémont*, par le chevalier Nigra, vaste recueil qui résume les précédents, et où l'on retrouve tous les airs popularisés par les *pifferari*.

Le caractère de la Muse italienne varie avec le pays : lyrique sur les montagnes, dans la plaine elle devient narrative et dramatique. Dans le premier cas, elle se distingue par la fierté et la finesse, un style scintillant et ingénieux ; dans le second, elle est plus calme. Les chants d'amour de la Savoie, de la Ligurie et du Piémont sont presque tous des imitations françaises, non-seulement par le fond, mais encore dans la forme, car les rimes y sont accouplées deux à deux. L'ironie, la bouffonnerie, jointes au mysticisme religieux, constituent le caractère dominant de cette poésie. Les paroles sont surtout faites pour la musique ; le rythme, voilà le guide des poètes, chez cette nation essentiellement passionnée pour l'harmonie. L'intérêt qu'elle porte à ses chants et l'influence qu'elle leur prête sont faciles à comprendre, lorsqu'on voit un homme politique de la valeur du chevalier Nigra occuper ses loisirs à recueillir les chants populaires de son pays, chants dont le plus connu parmi nous est l'hymne dédié à l'héroïque soldat de l'indépendance italienne, l'illustre général Garibaldi.

Payons ici un juste tribut d'admiration à un hymne postérieur à la publication du chevalier Nigra ; nous voulons parler de l'hymne de Brofferio, dernier legs de cet illustre citoyen à sa patrie, et que les troupes italiennes chantaient dans les plaines de la Lombardie, à la veille de Custoza.

Chants populaires de la Grèce moderne, recueillis et mis en ordre par Arnold Pussow (Leipzig, 1860). M. de Marcellus avait réuni et classé un certain nombre de ces poésies, dont il publia le texte en 1851, et une traduction en 1860. Dès 1822, Faurler avait publié un recueil moins complet que celui du savant traducteur de Nonnos, et d'autres amis des lettres grecques l'avaient précédé ou suivi dans la carrière : Tommaseo, Sanders, Kind, Ross, Ulrich, Pashley, Zampelios, Schilas, et autres philologues. L'édition plus récente de M. Pussow annule les collections antérieures à la sienne, qui les reproduit, les résume et les complète sous maint rapport. Les chants qu'il a recueillis depuis l'année 1816 sont au nombre de deux cent cinquante ; ils se rangent en dix classes : chants historiques et klephtes guerriers ; chants de Souli et des guerres contre Ali-Pacha ; chants de la guerre de l'indépendance ; chants klephtes divers ; légendes ; complaintes ; chants des nourrices ; chants nuptiaux ; chants d'amour et de danse ; distiques et proverbes. Le plus ancien des chants historiques remonte à la deuxième moitié du xiv^e siècle, à la prise d'Andrinople par les troupes d'Amurat I^{er}, en 1361. Quarante-uns, dont les auteurs sont généralement inconnus,

datent du xv^e siècle, et proviennent de la Grèce centrale, de la Thessalie et de l'Acarnanie. Au dialecte grec se mêlent des mots turcs et albanais, des expressions et des tournures italiennes.

Le recueil mis au jour par M. Passow est la collection non-seulement la plus complète, mais la mieux ordonnée des chants populaires de la Grèce, composés dans les différentes régions où la nation hellène vit maintenant dispersée. Sa sollicitude d'érudit a mis à contribution toutes les sources accessibles; toutes les parties du monde hellénique lui ont fourni des matériaux: chants de Trébizonde et de Cérasonie sur le Pont-Euxin, de la rive asiatique du Bosphore, de Smyrne et de Chio. Il y en a des régions classiques des Armatoles, des Palikares, de la Macédoine méridionale, de l'Épire, de la contrée de l'Olympe et de celle de l'Éta, des vallées de la Thessalie, des montagnes sauvages de l'Acarnanie et de l'Étolie, des vertes collines de Doulis et des plages de l'Attique; d'autres viennent de l'héroïque Souli, de l'Argade, de Livadie, de Béart, d'Andrinople et de la contrée demislave de Zagora; toute une gerbe a été recueillie à Constantinople. Le Morée a fourni une collection plus considérable encore; les îles de l'Archipel, la Crète, Corfou, Céphalonie, Ipsara, Hydra, Samothrace; enfin, jusqu'à la colonie de Bona, fondée en Calabre par des Albanais hellénisés, ont produit leur tribut, pur de tout alliage ou quelquefois mêlé d'éléments étrangers.

Ces pièces affectent toutes les formes, depuis le récit héroïque jusqu'au simple distique. Elles sont au nombre de dix-sept cent trois. M. Passow les a distribuées en huit classes. La première série comprend les chants des Klephtes; cent trente-deux poésies remontent jusqu'à Christos Milonis, qui combattait dès 1690 dans le massif de l'Ossa; les plus récentes célèbrent les exploits de Katakakias.

Pour donner une idée des chants de la Grèce moderne, citons une strophe qui a pour titre les *Témoins de l'amour*: « Quand nous nous sommes embrassés, ma belle, il était nuit. — Qui nous a vus? — Qui nous a vus? La nuit, les étoiles et la lune. Une étoile est descendue et l'a dit à la mer; la mer l'a dit à la rame; la rame au matelot; et le matelot l'a chanté à la porte de sa belle. »

Chants populaires de l'Angleterre, recueil réédité en 1863, comprenant: *Reliques of ancient poetry; The political songs of England from John to Edward II*, par Wright; *Original sea-songs*, par Charles Dibdin; *Ballads of Scotland*, par Aytoun, et *Historical and popular songs of Ireland*, par Crafion Croker.

Les chants de la Grande-Bretagne ont un caractère tout particulier, un cachet politique qui explique cette parole profonde d'un des plus illustres hommes d'Etat de l'Angleterre: « Laissez-moi faire les chansons d'un peuple, je vous abandonne ses lois. » Son idiome après se prêter peu à la mélodie; l'inspiration lyrique n'y est pas spontanée, le sens musical y est peu ouvert. La chanson anglaise se rapproche de la rudesse germanique. Sous le ciel rigoureux et nébuleux de l'Angleterre, la chanson revêt des teintes sombres, sur lesquelles tranchent trop vivement des bouffonneries et des piquantes peu naturelles. L'amour du foyer est devenu le caractère national de l'Angleterre; il est le génie inspirateur des poètes. Il est encore relevé par un sentiment profond de dignité personnelle, qui imprime aux productions de ce pays un cachet tout particulier de vigueur. En général, les images sont tirées, non point de la nature telle qu'elle est, sortie des mains du Créateur, mais de la nature modifiée par la main de l'homme. L'industrie, voilà la Muse anglaise. On sent, malgré le rythme musical, percer les angles de ce caractère roide et insouciant, hautain et rugueux, qui distingue la nation anglaise. Son comique tient de la foire plus que du théâtre; Tabarin est en honneur chez l'Anglais; Molière y serait incompris. La puissance résultant du travail est l'idéal des Anglais, et leurs chansons ne sont que des hymnes au travail ou des morceaux politiques mis en musique. Leur gaieté cesse d'être naturelle et fait place à cette excentricité particulière connue dans le monde entier sous le nom d'*humour*. Ça et là, cependant, on est étonné de rencontrer une veine d'émotion contenue, un élan sympathique échappés à la roideur britannique. Les chants de l'Irlande, au contraire, sont tous empreints d'une bonhomie charmante, de cette bonne gaieté qui, selon l'expression d'Auguste Barbier, s'échappe du cœur comme un flot de vin vieux.

Chant de la Haine (LE), ode de George Herwegh, poète allemand contemporain. Après avoir célébré l'amour, l'auteur se prit à invoquer (on verra dans quel esprit) la déesse au front couronné de serpents: « Bonne chance, bonne chance, et franchissez montagnes et fleuves en vous dirigeant vers l'aurore! Un dernier baiser à votre femme fidèle, puis saisissez votre fidèle épée! Aussi longtemps que notre main ne tombera pas en poussière, il faut qu'elle éteigne fermement le glaive; nous avons aimé assez longtemps; nous voulons enfin haïr!

« Ce n'est pas l'amour qui peut nous aider; ce n'est pas l'amour qui nous délivrera. O haine! hâte-toi de rendre ton dernier jugement; ô haine! hâte-toi de briser nos chaînes! Et partout où des tyrans respirent encore, fais

que nous les saisissons avec audace. Nous avons aimé assez longtemps; nous voulons enfin haïr!

« Que celui qui possède encore un cœur ne le laisse battre que de haine. En tous lieux abonde le bois sec qui doit nourrir et grossir notre feu. Vous tous qui n'avez pas déserté la cause de la liberté, chantez à travers les rues de l'Allemagne: vous avez aimé assez longtemps; oh! apprenez enfin à haïr!

« Combattez sans relâche la tyrannie sur la terre, et notre haine finira par être plus sainte que notre amour. Aussi longtemps que notre main ne tombera pas en poussière, il faut qu'elle éteigne fermement le glaive; nous avons aimé assez longtemps; nous voulons enfin haïr!

Quand le poète désespère d'inspirer un courage viril à la torpeur allemande, il s'adresse aux femmes. Le début de G. Herwegh a été une vraie prise de possession que M. Saint-René Taillandier a ainsi caractérisée: « C'est un jeune souverain; il entre botté et éperonné dans l'assemblée des poètes de son pays; il prend la couronne et la met sur sa tête. » S'il chante la haine, s'il pousse le cri de *Guerre! guerre!* c'est qu'il attend d'un bouleversement universel la régénération du monde par la liberté.

Chant du Cosaque (LE). Cette romance a été composée vers 1822 par Béranger. C'était une tentative hardie que de faire chanter un Cosaque au détriment de notre orgueil national. Le but du poète, néanmoins, fut atteint: on comprit la dure leçon qu'il donnait à tous. Dans ces vers énergiques, le patriotisme débordait; aussi furent-ils chantés avec un mélange de honte et de haine. On en détesta davantage l'étranger, qui n'était pas encore parti. L'air est celui de: *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?*

Viens, mon coursier, noble a-mi du Co-
sa-que, Vole au signal des trompettes du
Nord! Prompt au pil-lage, in-tré-pide à l'a-
ta-que, Prends sous moi des ailes à la
mort; L'or n'en-ri-chit ni ton frein ni ta
sel-le, Mais attends tout du prix de mes ex-
ploits. Hennis d'orgueil, ô mon coursier fi-
de-le, Et foule aux pieds les peuples et les
rois! Hennis d'orgueil ô mon coursier fi-
de-le, et foule aux pieds les peuples et les
vois Et foule aux pieds les peuples et les rois!

DEUXIÈME COUPLET.
La Paix, qui fuit, m'abandonne tes guides;
La vieille Europe a perdu ses remparts.
Viens de trésors combler mes mains avides;
Viens reposer dans l'asile des arts.
Retourne boire à la Seine rebelle,
Ou, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

TROISIÈME COUPLET.
Comme en un fort, printes, nobles et prêtres,
Tous assiégés par des sujets souffrants,
Nous ont crié: Venez, soyez nos maîtres;
Nous serons serfs pour demeurer tyrans.
J'ai pris ma lance, et tous vont devant elle
Humilier et le sceptre et la croix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les trônes et les rois.

QUATRIÈME COUPLET.
J'ai d'un géant vu le fantôme immense
Sur nos bivouacs fixer un œil ardent.
Il s'écriait: Mon règne recommence!
Et de sa hache il montrait l'Occident.
Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle:
Fils d'Attila, j'obéis à sa voix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

CINQUIÈME COUPLET.
Tout cet éclat dont l'Europe est si fière,
Tout ce savoir qui ne la défend pas,
S'engloutira dans les flots de poussière
Qu'autour de moi vont soulever tes pas.
Efface, efface, en ta course nouvelle,
Temples, palais, mœurs, souvenirs et loix.

Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Chant d'amour, paroles françaises de J. Barbier, musique d'Haydn. Il n'est pas bien incertain, l'amour du bon Haydn; le dieu malin n'a jamais jeté ses flammes dans cet honnête cœur; toute sa passion fut réservée à l'art musical, et c'est précisément ce manque de feu terrestre qui forme la seule lacune à combler dans son œuvre.

Andante.
De mon prin-temps fleu-
ris le cours; Sois - en la dou - ce
flam - me; Règne
en mon A - me pour toujours; Dieu
gar - de nos a-mours! Règne en mon
à - me, Règne en mon à - me pour tou -
jours, Dieu gar - de nos amours, tou-
jours! toujours!
jour, sans toi, s'é - va - nou - it,
Sans toi, mon âme est dans la
nuit. Le monde est beau de la beau -
té; Tes yeux sont la clar-té.
Le mon-de est beau de
ta beau-té; Tes yeux, tes yeux sont
la clar - té; Tes yeux sont
la clar-té; Tes yeux sont la clar-té!

DEUXIÈME COUPLET.
Tu fais ma joie et ma douleur!
Avec toi je soupire;
Ton doux sourire
Est, pour mon cœur,
L'espoir et le bonheur.
Ton doux sourire (bis)
Est, pour mon cœur,
L'espoir et le bonheur,
Le seul bonheur!
Aimé par toi, le sort jaloux
Sur moi peut épuiser ses coups.
Que ton regard soit radieux,
Le ciel est dans tes yeux.
Que ton regard soit radieux,
Le ciel (bis) est dans tes yeux!
Le ciel est dans tes yeux! (bis.)

Chant du départ (LE). C'est en 1794 que M.-J. Chénier écrivit cet hymne national pour fêter un anniversaire de la prise de la Bastille. Il lut ses vers à Méhul, qui sollicita l'honneur de les mettre en musique. Cette cantate produisit, à son apparition, une sensation profonde. Elle devint rapidement à la mode, et les musiques militaires propagèrent dans l'Europe entière cette autre *Marseillaise*.

Sous la Restauration, la réaction religieuse s'empara de la musique et travestit à son usage les couplets du *Chant du départ*. Il n'est personne d'entre nous qui n'ait entendu répéter en chœur cette imitation maladroite de l'hymne héroïque:

La religion nous appelle.
Sachons vaincre ou sachons périr,
Un chrétien doit vivre pour elle,
Pour elle, un chrétien doit mourir.

Un député du peuple.

Allegretto.

La vic - toire, en chan-tant, nous

ou - vre la bar - riè - re, La li - ber -

- té gui - de nos pas, Et du
Nord au Mi - di la trompet - le guer -
riè - re A son - né l'heu - re des com -
bats; Trem - blez, en - ne - mis de la
Fran - ce, Rois i - vres de sang et d'or -
gueil, Lo - peu - ple sou - ve - rain s'a -
van - ce; Ty - rans, des - cen - dez au cer -
cueil! La Ré - pu - bli - que nous ap -
pel - le, Sachons vaincre ou sachons pé -
rir, Un Fran - çais doit vi - vre pour
el - le, Pour elle, un Fran - çais doit mou -
rir! Un Fran - çais doit vi - vre pour
el - le, Pour elle, un Français doit mourir!

Chœur des guerriers.
La République, etc.

DEUXIÈME STROPHE.
Une mère de famille.

De nos yeux maternels ne craignez point les larmes;
Loin de nous de lâches douleurs!
Nous devons triompher quand vous prenez les armes:
C'est aux rois à verser des pleurs!
Nous vous avons donné la vie,
Guerriers, elle n'est plus à vous;
Tous vos jours sont à la patrie;
Elle est votre mère avant nous!

Chœur des mères de famille.
La République, etc.

TROISIÈME STROPHE.
Deux vieillards.

Que le fer paternel arme la main des braves!
Songez à nous, aux champs de Mars;
Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
Le fer béni par vos vieillards!
Et, rapportant sous la chaumière
Des blessures et des vertus,
Venez fermer notre paupière
Quand les tyrans ne seront plus!

Chœur des vieillards.
La République, etc.

QUATRIÈME STROPHE.
Un enfant.

De Barra, de Viala le sort nous fait envie;
Ils sont morts, mais ils ont vaincu!
Le lâche accablé d'ans n'a pas connu la vie!
Qui meurt pour le peuple a vécu!
Vous êtes vaillants, nous le sommes;
Guidez-nous contre les tyrans;
Les républicains sont des hommes,
Les esclaves sont des enfants!

Chœur des enfants.
La République, etc.

CINQUIÈME STROPHE.
Une épouse.

Partez, vaillants époux, les combats sont vos fêtes;
Partez, modèles des guerriers;
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes,
Nos mains tresseront vos lauriers!
Et si le temple de Mémoire
S'ouvrirait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteraient votre gloire,
Nos flancs porteraient vos vengeurs.

Chœur des épouses.
La République, etc.

SIXIÈME STROPHE.
Une jeune fille.

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hyménée
Ignorons les aimables nœuds,
Si, pour s'unir un jour à notre destinée,
Les citoyens forment des vœux,
Qu'ils reviennent dans nos murailles,
Beaux de gloire et de liberté,
Et que leur sang dans les batailles
Ait coulé pour l'égalité.

Chœur des jeunes filles.
La République, etc.

SEPTIÈME STROPHE.
Trois guerriers.
Sur le fer, devant Dieu, nous jurons à nos pères,
A nos épouses, à nos sœurs,
A nos représentants, à nos fils, à nos mères,
D'attendre les oppresseurs :
En tous lieux, dans la nuit profonde,
Plongeant l'infâme royauté,
Les Français donneront au monde
Et la paix et la liberté !
Chœur général.
La République, etc.

Chant des Croisés devant Jérusalem (1095).
L'hymne de guerre que nous donnons ci-dessous est celui qu'entonnaient les croisés sous les murs de la ville sainte, du moins si l'on s'en rapporte au manuscrit du X^e siècle dont il est extrait. Ce chant a plutôt le caractère d'une prière large et solennelle que d'une marche belliqueuse. Les paroles seules ont la couleur fanatique exigée par le temps et les circonstances. La notation de ce morceau est due à M. l'abbé Raillard, qui l'a insérée dans son *Recueil de chants religieux*.



TRADUCTION DU PREMIER COUPLET.
Jérusalem admirable,
Combien péremment et désirable,
Tu fais la joie des anges !

DEUXIÈME COUPLET.
C'est là que nous devons nous diriger
Pour vendre nos honneurs,
Acquérir le temple de Dieu
Et exterminer les Sarrasins.

Chant national arabe. C'est ce chant arabe que M. de Valabrègue a copié, en le modifiant légèrement, pour y adapter le titre de sa fameuse romance *Kradoudja*. Toutes les molleses et toutes les pâmoisons énervées de l'Orient semblent contenues dans cette mélodie paresseuse et bercée, à laquelle M. de Lonsay a eu le tort d'appliquer des paroles tapageuses et fiévreuses, tout à fait étrangères au caractère du chant.



DEUXIÈME STROPHE.
L'Arabe, sous sa tente,
Libre de souci,
N'a rien qui le tourmente,
Vit à sa merci.

Indompté, plein d'adresse,
Sur son coursier qu'il presse,
Il sait fuir la tristesse,
L'esclavage aussi.
L'Arabe, sous sa tente,
Vit sans nul souci;
Ah! sans aucun souci !
TROISIÈME STROPHE.
L'Arabe est son seul maître.
Sa noble fierté
Ne semble reconnaître
Qu'une majesté.
Tous les biens de la terre
Ne le fascinent guère;
Il n'est rien qu'il préfère
A sa liberté.
L'Arabe est son seul maître,
Avec sa fierté,
Ah! et sa liberté !

CHANTABLE adj. (chan-ta-ble—rad. chan-ter). Qui peut être chanté : *Il n'y a rien de chantable dans les œuvres de Racine.* (Castil-Blaze.) Qui est passable comme chant : *Ce morceau n'est pas beau, mais il est chantable.*

CHANTADA, ville d'Espagne, province et à 58 kilom. S.-O. de Lugo, près de la rive droite du Minho, ch.-l. de juridiction civile; 8,000 h. Tissage de laine et de lin.

CHANTAGE s. m. (chan-ta-je—rad. chan-ter). Pêche dans laquelle on fait du bruit, pour que le poisson se jette dans les filets.

CHANTAGE s. m. (chan-ta-je. — Quelle est l'étymologie de ce mot? Dans notre vieille langue, parler avait le sens de payer. De parler à chanter, il n'y a qu'un pas. Mais ce mot, qui est nouveau et très-usité de nos jours, peut tirer son origine de cette locution familière, qui est ancienne : *faire chanter* quelqu'un, c'est-à-dire l'obliger à faire, bon gré mal gré, ce qu'il ne veut pas, par allusion, sans doute, à la coutume où étaient nos pères de chanter à table au dessert. Il se rencontre toujours quelque convive qui, par timidité ou pour quelque autre motif, se défend d'abord de chanter à son tour, mais qui, à force d'instances, finit par s'exécuter. De là est venu très-probablement le mot *chantage*. Action de faire chanter quelqu'un, artifice qu'on emploie pour lui soutirer de l'argent, et qui consiste à le menacer de révélations scandaleuses, de satire publique : *Le chantage est une invention de la presse anglaise, importée récemment en France.* (Balz.) *Le chantage est une plate de vieille date; elle est plus ancienne que le pistolet d'arçon et le vol de grand chemin; l'avi chanta en cédant son droit d'abaisse à son frère pour un plat de lentilles.* (Figaro.)

— Encycl. Droit pénal. Jusqu'en 1863, la spéculation honteuse connue sous le nom vulgaire de *chantage* n'était pas punie par nos lois, à moins qu'il ne s'y joignît des manœuvres frauduleuses pour faire croire à l'existence ou faire naître la crainte d'événements chimériques. Lorsque, en 1863, un projet de modifications à apporter au code pénal fut soumis au Corps législatif, la commission chargée de l'examiner crut devoir s'occuper du *chantage*, sur lequel le projet était muet, et elle y trouva les caractères d'une extorsion qui, bien qu'opérée sous le coup d'une contrainte purement morale, n'en constituait pas moins à ses yeux un fait délictueux. « Le hasard, l'occasion, une confiance imprudente, nous initient quelquefois à des secrets qui intéressent le repos des citoyens, l'honneur des familles, la paix du foyer domestique, et dont la révélation peut amener une poursuite criminelle ou occasionner un scandale; il se rencontre des hommes assez vils pour profiter de la connaissance qu'ils ont de ces secrets, et pour menacer de les dénoncer ou de les répandre si on ne consent à acheter leur silence. D'autres, plus éhontés, ne savent rien qui puisse compromettre la personne qu'ils ont choisie pour victime, mais, par des combinaisons astucieuses, ils l'entraînent dans une situation suspecte et difficile à expliquer, ils font naître une circonstance d'où puisse résulter le soupçon d'une action honteuse, et, menaçant d'exploiter de simples apparences, ils arrachent à la faiblesse et à la peur la rançon d'une calomnie dont ils promettent de se abstenir... Dans le premier cas, c'est le *chantage* à l'aide de la menace de la révélation d'un fait vrai; dans le second cas, c'est le *chantage* à l'aide de la menace de l'imputation d'un fait faux. » (*Rapport de M. de Belletyme*, no 117.) La commission n'a pas hésité à placer ce délit à côté de l'extorsion par la violence physique, parce qu'elle a considéré que la menace de révélations ou d'imputations qui la caractérise a pour but principal un lucre arraché à la faiblesse ou à la peur, à l'aide de violence morale. Néanmoins, elle n'a pas jugé qu'il y eût lieu d'y appliquer la même pénalité, et elle a proposé des peines correctionnelles.

Devant le Corps législatif, la discussion a porté sur l'utilité de créer un nouveau délit. MM. Jules Favre et Ernest Picard ont soutenu que si l'imputation sur laquelle portait la menace était fautive, il y avait escroquerie, délit prévu et puni par l'article 405; que si, au contraire, la menace portait sur un fait vrai, il était peu intéressant de protéger un coupable contre les suites de sa faute. M. Cordeau, commissaire du gouvernement, a répondu que l'article 405 ne donnait la possibilité de punir le *chantage* que dans certains cas, et lorsqu'il revêtait certains caractères détermi-

nés dans cet article; que, le plus souvent, même lorsqu'il portait sur des imputations fausses, il échappait à toute répression. Il a ajouté que s'il portait sur des faits vrais, il restait impuni, et que cependant il était nécessaire d'arrêter ces spéculations ignobles, dont le résultat était d'empêcher des coupables, des condamnés qui voulaient revenir au bien, de replacer leur existence modeste et ignorée dans la voie de l'honnêteté et du travail. Donnant son adhésion à ces observations, le Corps législatif admit la rédaction proposée par la commission pour le paragraphe 2 de l'article 400 du code pénal, et ainsi conçue : « Quiconque, à l'aide de la menace écrite ou verbale de révélations ou d'imputations diffamatoires, aura extorqué ou tenté d'extorquer soit la remise de fonds ou de valeurs, soit la signature ou remise des écrits énumérés ci-dessus (acte, titre, pièce quelconque contenant ou opérant obligation, disposition ou décharge), sera puni d'un emprisonnement d'un an à cinq ans, et d'une amende de 50 francs à 3,000 francs. »

CHANTAL (Jeanne-Françoise FRÉMIOT, baronne de), née à Dijon en 1572, morte à Moulins en 1641. Elle était fille d'un président à mortier au parlement de Dijon, et de bonne heure elle fut mariée à Christophe de Rabutin, atné de la famille de Chantal, à laquelle appartenait Mme de Sévigné. A cette époque, le catholicisme français, qui avait surmonté les rudes attaques des adeptes de Calvin, entraînait dans une phase nouvelle; un mysticisme profond, qui devait revêtir des formes diverses et bizarres, commençait à envahir les âmes; la dévotion prenait un caractère romanesque, qui s'emparait des natures tendres et rêveuses; ce n'étaient qu'images, rosaires, pratiques extérieures, mignardises dévotes, effusions du cœur dans l'amour divin, émotions suaves qui touchaient de bien près à celles de l'amour terrestre. Mme de Chantal, naturellement portée à une dévotion profonde, mais pure et élevée, suivit ardemment cette pente nouvelle. Il ne parait pas cependant que ses sentiments exaltés aient altéré en rien l'affection qui l'unissait à son mari, et nous la voyons remplissant ses devoirs de chrétienne en même temps que ceux d'épouse et de mère, donnant aux pauvres ce qu'elle enlevait aux dépenses superflues de la maison.

Un jour, un grand malheur l'atteignit. M. de Chantal fut blessé à la chasse et mourut. Le contre-coup de cet événement produisit chez Mme de Chantal un redoublement d'exaltation religieuse. Jeune et belle encore, elle s'enferma dans la solitude avec ses enfants, et descendant de plus en plus dans les profondeurs du mysticisme, elle crut voir Dieu au milieu de ses insomnies; il lui sembla qu'une alliance intime, mystérieuse, s'était établie entre elle et le Christ; elle alla même jusqu'à imprimer sur son sein le nom de Jésus avec un fer rouge. Seul le soin de l'éducation de ses enfants l'empêchait de quitter le monde et de chercher une mort anticipée au fond d'un couvent.

Ce fut alors que François de Sales vint prêcher à Dijon. L'homme, chez lui, était aussi sympathique que le prédicateur, et il versait toute son âme dans ses sermons. Il eut avec Mme de Chantal de nombreuses conférences, et devint son directeur. Bientôt une sorte de mariage spirituel les unit tous deux. L'évêque déclara que cette femme était l'idéal, le modèle de la religieuse qu'il avait longtemps rêvée. De cette union singulière naquit l'ordre de la Visitation. L'évêque et sa pénitente ne réalisèrent pas immédiatement la fondation de cet ordre, qui était leur projet favori; car si la dévotion mystique avait absorbé chez Mme de Chantal les sentiments de la femme, ceux de la mère subsistaient toujours. Quand elle eut pourvu à l'éducation de ses enfants, mis ordre à ses affaires, un nouvel obstacle se présenta : le président Frémiot voulait marier sa fille, qui avait alors atteint l'âge de trente-huit ans, à un riche seigneur que les qualités de la veuve avaient séduit. Ce qui rendait l'épreuve plus difficile à subir, c'est que le prétendant offrait d'unir ses deux fils aux deux filles de celle qu'il voulait épouser; mais le fanatisme, qui avait poussé Mme de Chantal à des pratiques bizarres, lui fit comprendre d'une façon différente ses devoirs de mère et de fille. « Je me tenais, dit-elle, serrée à l'arbre de la croix, de crainte que tant de voix séduisantes n'endormissent mon cœur. » Elle se retira, en 1610, à Annecy, où elle réalisa ses projets longtemps muris et fonda l'ordre de la Visitation.

Lorsqu'elle mourut à Moulins, l'ordre nouveau comprenait 87 couvents; il en possédait, à la fin du siècle, 150, peuplés de 6,500 religieuses. L'exaltation d'esprit de Mme de Chantal, ou plutôt de la mère de Chantal, comme on l'appela, passa aux religieuses de l'ordre qu'elle avait fondé. Soixante ans après, une d'elles, Marie Alacoque, faisait dresser le contrat de son mariage avec Jésus-Christ et le signait de son sang. Mme de Chantal fut béatifiée en 1751, et en 1767 Clément XIII la canonisa.

CHANTANT (chan-tan) part. prés. du v. Chanter : *Les sons que nous faisons entendre en parlant et en chantant, quoique formés par les mêmes organes, ne produisent pas le même effet.* (Barthé.)

L'alouette en chantant monte vers la lumière.
LÉONARD.

Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé
Vole en chantant braver d'autres orages.
BÉRANGER.

CHANTANT, ANTE adj. (chan-tan, an-te). Qui chante; qui sait chanter; qui se plaît à chanter : *Troupe chantante. Oiseaux chantants. Il est permis au curé d'avoir une vigne, un jardin, un verger, quelquefois un petit champ, et de la cultiver de ses propres mains, d'y nourrir quelques animaux domestiques, de plaisir ou d'utilité, la vache, la chèvre, des brebis, le pigeon, des oiseaux chantants.* (Lamart.)

— Par ext. Qui compose des chants : *Déranger était un tribun chantant.* (Lamart.)
— Où l'on chante : *Café chantant. Soirée chantante.*

— Qui se chante aisément, qui est propre à être chanté ou à être mis en chant : *Air chantant. Musique chantante. Vers chantants. Paroles chantantes.* Qui est destiné à être mis en chant : *Le phénix de la poésie chantante renait de ses cendres.* (La Bruy.) Se dit aussi d'une composition dans laquelle l'auteur a principalement fait valoir les effets de la mélodie : *Cette sonate est chantante.*

— Qui a quelque chose de musical, de sonore et de cadencé : *Cette langue est chantante, a quelque chose de chantant. L'italien est une langue chantante. Chantantes et voluptueuses dans les beaux climats, les langues sont sourdes sous un ciel triste.* (Rivarol.)

— Fig. Poétique et harmonieux : *Je veux la philosophie ailée et chantante.* (Joubert.)

— Théâtre. Déclamation chantante. Se dit d'une déclamation vicieuse, qui se rapproche trop du chant, dont les inflexions et les cadences sont trop marquées et trop variées.

CHANTARILLE s. f. (chan-ta-ri-llé; Il mil.). Techn. Bobine du tireur d'or, appelée aussi CHANTERILLE et CHANTERELLE.

CHANTÉ, ÉE (chan-té) part. pass. du v. Chanter. Exécuté, en parlant d'un chant : *Un morceau bien chanté. Des paroles chantées. Une poésie chantée. Une messe chantée en musique. Un refrain chanté en chœur. Sa romance n'est qu'une élégie chantée.* (La Harpe.)

— Fig. Célébré en vers ou sous une autre forme solennelle : *La guerre de Troie chantée par Homère.*

Que son nom soit béni, que son nom soit chanté.
RACINE.

— Ironiq. C'est bien chanté, Voilà bien chanté. Se dit à une personne dont les raisons ne paraissent pas satisfaisantes.

Chante, chante, troubadour, chante, ou les Trois âges du troubadour, paroles et musique de Romagnesi. Les paroles de cette romance sont insignifiantes et complètement démodées; mais l'air, qui est charmant, a été tant de fois mis à contribution, qu'il serait injuste de ne point le compter parmi les refrains les plus populaires. C'est peut-être le timbre que Béranger a le plus employé pour ses productions plaintives et intimes.



DEUXIÈME COUPLET.
Mais bientôt, mon ingrate amie
Oublia nos tendres serments.
Hélas ! combien sa perfidie
A mon cœur causa de tourments
Mais d'amour la voix consolante
Me dit tout bas : c'est trop souffrir !
Chante, chante, troubadour, chante
Et l'inconstance et le plaisir.
Chante, chante, troubadour, chante,
Chante, chante, gentil troubadour !

TROISIÈME COUPLET.
Mais l'âge heureux de la tendresse
Est bien prompt à s'évanouir.
Chaque jour le temps qui nous presse
Lui dérobe quelque plaisir.
Quand, loin de toi, sa main pesante
Bannira l'essaim des amours,
Chante, chante, troubadour, chante
Le souvenir de tes beaux jours !
Chante, chante, troubadour, chante,
Chante, chante, bon vieux troubadour !

CHANTEAU s. m. (chan-to — de l'island. *kant*; morceau). Morceau coupé d'un grand pain : *Un gros CHANTEAU de pain*. || Morceau de pain bûit qu'on envoie à la personne qui doit rendre le pain bûit le dimanche suivant. || L'ain lui-même, quand il est entamé, dans certaines provinces : *Passer-moi le CHANTEAU*.

— Par anal. Grosse et longue pièce de pâtisserie que l'on envoie à des parents ou à des amis.
— Par ext. Part, partie, fraction : *Avoir le plus grand CHANTEAU dans un partage*. || Ce sens général a vieilli ; il nous semble qu'il pourrait être avantageusement repris dans le style familier.

— Techn. Morceau d'étoffe coupé dans une plus grande pièce : *Manteau coupé en plein drap, sans CHANTEAU*. || Pièce en pointe que l'on ajoute sur les côtés de certains vêtements, comme les manteaux, les robes, les soutanes, etc. || Nom de la pièce qui occupe la partie centrale du fond d'un tonneau, et qui, la plus longue de toutes, se termine par deux arcs perpendiculaires à son axe. || Chacune des jantes du rouet.

CHANTE-CLAIR s. m. Nom du coq dans le *Roman du Renard*.

CHANTELAGE s. m. (chan-te-la-je — rad. *chantier*). Féod. Droit que l'on devait au seigneur pour le vin vendu en gros ou par brocs, sur le chantier de la cave ou du cellier : *Tout homme avait la faculté de s'établir tavernier, survu qu'il eût de quoi, et qu'il payât au seigneur du lieu le CHANTELAGE, qui était communément d'un denier par tonneau placé sur le chantier*.

CHANTELAUZE (Jean-Claude-Balthazar-Victor de), dernier garde des sceaux de Charles X, né à Montbrison (Loire) en 1787, mort en 1859. Il fut nommé substitut du procureur du roi dans sa ville natale en 1814, avocat général à Lyon en 1815, après la rentrée de Louis XVIII ; procureur général à Douai (1826), puis à Riom, et premier président de la cour royale de Grenoble (1829). Député de la Loire depuis 1824, il n'avait cessé de se signaler par l'ardeur de son dévouement ultraroyaliste. Aussi fut-il jugé digne d'entrer, en 1830, dans le cabinet Polignac. Ce fut lui qui, en qualité de garde des sceaux, rédigea les fameuses ordonnances de Juillet, qui amenèrent la chute de la branche aînée des Bourbons. Obligé de fuir après la victoire du peuple, il fut arrêté près de Tours, traduit, avec ses collègues, devant la chambre des pairs, et condamné, comme eux, malgré une éloquentة plaidoirie de M. Sauzet, à la prison perpétuelle. L'amnistie de 1837 le rendit à la liberté. Il vécut depuis dans la retraite.

CHANTELLE s. f. (chan-tè-le — rad. *chan-tel*, ancienne forme du mot *chanteau*). Féod. Taille personnelle due par les mortuables, pour le droit d'habiter et de posséder dans la seigneurie.

CHANTELLE, bourg de France (Allier), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. N. de Gannat ; pop. aggl. 1,690 hab. — pop. tot. 2,073 hab. Récolte de bons vins ; corderie de laine. Ancienne abbaye classée au nombre des monuments historiques ; église byzantine du xiii^e siècle, avec façade du xvii^e. Ruines d'un important château fort, ayant appartenu aux sires de Bourbon, et détruit par ordre de François I^{er}.

CHANTELOU (Claude), en latin *Catalpa-pus*, savant bénédictin français, né en 1617, mort à Paris en 1664. Il acquit de grandes connaissances, surtout en histoire ecclésiastique. Il prit une grande part à la collection intitulée *Bibliotheca Patrum asctica* (1661-1664), et on lui doit la *France bénédictine* ou *Carte générale des abbayes et prieures de l'ordre de Saint-Benoît*, publiée en 1726, sous le nom de F. Le Chevalier ; la *Règle de saint Basile* (1660), etc.

CHANTELOUP, hameau de France (Indre-et-Loire), à 4 kilom. E. d'Amboise ; 95 hab. On y voyait naguère un superbe château bâti par la princesse des Ursins, et où fut exilé, sous Louis XV, le duc de Choiseul. Sous le premier Empire, ce château fut acquis par le comte Chaptal, qui y établit une manufacture de sucre de betterave. Cette belle construction fut démolie en 1823 ; il n'en reste plus que le parc, où l'on voit encore une belle pagode élevée par le duc de Choiseul. || Plusieurs communes de France portent le même nom : une dans le département de Seine-et-Oise,

près de Poissy, 738 hab. ; une autre dans Maine-et-Loire, arrond. de Cholet, 1,132 hab. ; une troisième dans les Deux-Sèvres, arrond. de Parthenay, 1,207 hab. ; une autre enfin dans Seine-et-Marne, près de Lagny, 147 hab.

CHANTELOUVE (François GROSSOMBRE DE), littérateur français, né à Bordeaux, vivait au xvi^e siècle et était chevalier de Malte. On a de lui, sous le titre de : *Tragédie de feu Gaspard de Coligny, contenant ce qui aduint à Paris le 24 août 1572* (Lyon, 1575), une pièce de théâtre mal écrite, mais aujourd'hui fort rare, et dans laquelle Coligny est peint agité par les furies et méditant d'horribles massacres. Chantelouve a également composé un *Tragédie de Pharaon* (Paris, 1576), également fort rare et que La Monnoye a confondue à tort avec la précédente.

CHANTENAY, bourg et commune de France (Loire-Inférieure), arrond. et à 4 kilom. S.-O. de Nantes ; pop. aggl. 938 hab. — pop. tot. 9,066 hab. Usines et chantiers de construction sur la Loire ; forges et fonderies ; fabriques de plâtre, de vernis, de vinaigre, d'eau-de-vie, d'huile de colza, d'engrais artificiel. Commerce de noir pour raffineries et de noir animal. Aux environs, château du Bois de la Masse, belle construction du xvi^e siècle.

CHANTEPLEURE s. f. (chan-te-pleu-re — de *chanter* et *pleurer*). Quant à la raison de cette étymologie, nous nous associons pleinement au sentiment exprimé plus bas par un poète.

Pour savoir d'où vient *chan-tepleure*,
Du chagrin que j'en ai, je meure ;
Si je savais d'où ce mot vient,
Je l'y renverrais tout à l'heure.

DE CAILLY.

Il est donc bien acquis que l'origine du mot *chan-tepleure* est inconnue, si l'on ne veut accepter l'explication fantaisiste qui suit : « Quelqu'un, dans un repas, ayant rappelé que Ménage était mort avec le regret de n'avoir pu trouver l'étymologie de ce mot, le poète Lallin, qui était là, se mit à réfléchir, et s'écria tout à coup : « Plus heureux que Ménage, je viens de trouver la fameuse étymologie ! » Puis il récita aux convives l'improvisé suivant :

Le liquide s'échappe avec un certain son ;
On peut dire qu'il *chan-te* ;
Et le robinet verse en un vase profond
Sa *lar-me* jaillissante.

Dans le nord de la France, on dit aussi *chan-tepleure*. Trévoux donne *chan-tepleure* ; mais ce mot, ainsi défiguré, ne s'applique dans cette région qu'à un robinet. Techn. et Agric. Sorte d'entonnoir qui a un long tuyau percé de plusieurs trous, pour faire couler du vin ou tout autre liquide dans un tonneau, sans le troubler. || Robinet d'un tonneau à vin, à cidre ou à bière, dans certains départements du nord et du centre de la France. || Vaisseau de bois dans lequel on foule le raisin.

— Hortie. Arrosoir de jardinier, à queue longue et étroite. Les dictionnaires répètent fidèlement cette définition ; mais que peut être une *queue* d'arrosoir ? Un plus heureux que nous pourra le dire.
— Constr. Ouverture étroite et verticale, que l'on ménage dans un mur de clôture ou de soutènement pour le passage des eaux. || On dit aussi BARACANE.

— P. et chauss. Rigole ouverte dans la berge d'une rivière.

CHANTEPLEURÉ, ÉE (chan-te-pleu-ré) part. pass. du v. *Chan-tepleurer* : *Vendange CHANTEPLEURÉE*.

CHANTEPLEURER v. a. ou tr. (chan-te-pleu-ré — rad. *chan-tepleure*). Fouler dans la chan-tepleure : *CHANTEPLEURER du raisin*.

CHANTER v. n. ou intr. (chan-té — lat. *cantare*, même sens). Exécuter des chants, faire entendre des chants, des sons vocaux modulés et variés : *Bien CHANTER. Mal CHANTER. CHANTER juste. CHANTER faux. CHANTER avec goût. CHANTER en chœur. CHANTER en mesure. CHANTER au lutrin. Maître à CHANTER. Le solitaire ennuyé CHANTE dans son désert, le voyageur dans l'horreur des bois, l'exilé dans sa retraite, le captif dans ses fers*. (Gresset.) *Les oiseaux sifflent, l'homme seul CHANTE ; et l'on ne peut entendre un chant, une symphonie, sans se dire à l'instant : un autre être sensible est ici*. (J.-J. Rouss.) *Nous rions et nous chantons sur les lieux arrosés du sang de nos amis*. (Chateaub.) *Une honnête femme, habile à la musique, aux chansons, doit CHANTER pour soi-même, et rarement pour les autres*. (J. Janin.)

Je n'ai plus désormais, étranger dans la France,
De retraite où chanter ni d'asile où mourir.

BERTRIN.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir ;
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr.

LA FONTAINE.

Je chantais, ne vous déplaise.
— Vous chanziez ! j'en suis fort aise ;
Eh bien, dansez maintenant.

LA FONTAINE.

Chanter, ou je m'abuse,
Est ma tâche ici-bas ;
Tous ceux qu'ainsi j'amuse
Ne m'aimeraient-ils pas ?
Quand un cercle m'enchantait,
Quand le vin divertit,
Le bon Dieu me dit : *Chante*,
Chante, pauvre petit.

BÉRANGER.

— Inspirer des chants : *La raison ne peut que parler ; c'est l'amour qui CHANTE*. (J. de Maistre.)

— Par ext. Réciter, déclamer, lire, parler avec des intonations accentuées et variées qui ressemblent presque à un chant : *Cet acteur CHANTE en parlant. Les femmes hésitent ou CHANTENT en lisant*. (Fén.) || Avoir des intonations accentuées et variées comme celles d'un chant : *Il n'est pas de langue qui CHANTE comme celle des Italiens*.

— Par anal. En parlant des oiseaux, Faire entendre une suite de cris ou de sons modulés : *Le rossignol CHANTE dans les bois. Le coq CHANTE dès le point du jour. Le hibou CHANTAIT sur un ton lugubre. Il y a des gens qui crèvent les yeux au rossignol afin qu'il CHANTE mieux*. (Mme d'Agout.) *Le prince de Condé avait à Chantilly deux cygnes, mâle et femelle, qui CHANTAIENT*. (Boissonade.)

Les coqs ont beau chanter matin,
Je suis plus matineux encore.

LA FONTAINE.

L'oiseau qui charme le bocage,
Hélas ! ne chante pas toujours.

LAMARTINE.

|| En parlant des insectes, Produire un bruit continu et répété, bourdonner : *La cigale CHANTE à vous assourdir. Le grillon CHANTE sous l'herbe*.

Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles.

LA FONTAINE.

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue.

LA FONTAINE.

— Par ext. Se dit de certains bruits qui produisent une sorte d'harmonie : *Cette eau est près de bouillir ; elle commence à CHANTER. La meute aboie, le rouet CHANTE*. (V. Hugo.) *Les eaux CHANTENT de bonheur autour du paquebot*. (Méry.)

J'écoutais chanter l'eau dans les bassins de marbre.

LAMARTINE.

Arbres harmonieux, sapins, harpes des bois,
Où tous les vents du ciel modulent une voix,
Vous êtes l'instrument où tout pleure, où tout chante,
Où de ses mille échos la nature s'enchantait.

LAMARTINE.

|| Cette acception du mot, presque toujours poétique, est cependant très-familière dans certains cas, par exemple dans celui que nous avons cité de la marmitte qui *chan-te* avant de bouillir ; mais peut-être avons-nous tort de mettre une sorte d'opposition entre les mots *poétique* et *familier* : rien de plus *familier* et quelquefois de plus *poétique* que la langue populaire.

— Fam. Parler indiscrètement, révéler quelque secret qu'il aurait fallu garder : *Nous sommes venus, quelqu'un a CHANTÉ*.

— Poétiq. Faire des vers, se livrer à l'inspiration : *Les poètes sont des oiseaux, tout bruit les fait CHANTER*. (Chateaub.) *Nous ne chantons pas plus divinement qu'Homère*. (Lamart.)

Rêveur harmonieux, tu fais bien de chanter,
C'est là le seul devoir que Dieu donne aux poètes,
Et le monde à genoux les devrait écouter.

TH. GAUTIER.

|| Jouer, exécuter de la musique sur un instrument :

Oserons-nous chanter sur nos faibles musettes ?

VOLTAIRE.

— Fig. Sourire, se montrer ou paraître agréable ou bien disposé : *Tout CHANTE à celui qui débute dans la vie*.

Heureuse ? elle l'est donc, tout lui *chan-te* autour d'elle.

SAINT-BEUVE.

— *Chanter à livre ouvert*, Exécuter de la musique vocale à première vue, sans étude, sans préparation préalable : *Quais ! je ne croyais pas que ma fille fût si habile que de CHANTER ainsi à LIVRE OUVERT sans hésiter !* (Mol.)

— *Chanter sur le livre*, Se dit des enchanter d'église qui, ayant un morceau noté devant les yeux, improvisent dessus un accompagnement en quatre parties.

— *Chanter plus haut*, Donner un prix plus élevé : *CHANTE PLUS HAUT, si vous tenez à avoir cela*.

— *Faire chanter quelqu'un*, Le faire crier en lui donnant des coups : *Otez-vous de devant mes yeux, de peur que je ne vous fasse CHANTER sans souffrir*. (Le Sage.) || Lui faire faire une chose de force ou par ruse ; le réduire à la raison. || Lui extorquer de l'argent, en le menaçant de diffamation, de révélations scandaleuses, vraies ou fausses. Cette acception est nouvelle et appartient presque à l'argot, bien que le mot, sinon la chose, soit fort commun dans le monde des gens de lettres. Pour l'étymologie de cette locution, v. CHANTAGE.

— *Faire chanter quelqu'un sur un autre ton*, L'obliger à changer de langage, de conduite.

— *Mettre quelqu'un en cage pour lui apprendre à chanter*, Le mettre en prison pour avoir écrit ou prononcé des paroles injurieuses ou coupables.

— *Chanter au lutrin*, Dans l'argot des théâtres, Donner de la voix dans le haut ou dans le bas, faire entendre des sons graves ou aigus : *Les basses-tailles et les trais CHANTENT AU LUTRIN*. (Harel.)

— *C'est comme si l'on chantait*, Ce que l'on dit ou fait ne sort de rien : *Je le prêche journellement, mais c'est comme si je chantaiss*.

— Prov. *Tel chante qui ne rit pas*, On est souvent triste malgré un air de gaieté que l'on se donne. || *Qui bien chante et qui bien danse fait un métier qui peu avance* ; Celui qui se livre trop aux distractions nuit à sa fortune, à son avancement. || *Bien danse à qui la fortune chante*, Celui-là est joyeux à qui la fortune sourit. || *Ce n'est pas à la poule à chanter avant le coq*, C'est au mari et non à la femme à commander, à élever la voix dans le ménage. Molière a dit : *La poule ne doit pas chanter devant le coq*, c'est-à-dire Une femme ne doit pas élever la voix en présence de son mari :

Mon congé cent fois me fût-il hoc,
La poule ne doit point chanter devant le coq.

MOLIÈRE.

|| *Une porte mal graissée chante*, Il faut payer les gens que l'on veut engager à garder le silence.

— Mus. Exécuter le chant, la partie chantante d'un morceau de musique ; se dit par opposition à accompagner : *La basse seule CHANTE dans ce morceau*. (Acad.) || Imiter la voix humaine dans l'exécution instrumentale : *Le violon CHANTE, gémît et pleure au gré de l'artiste*. || *Être chantant*, D'une mélodie facile et bien marquée : *Ce morceau ne CHANTE pas assez*.

— Liturg. *Pain à chanter*, Sorte de petit pain sans levain et coupé très-mince dont on fait les hosties : *Mince comme pain à chanter*. || Cette locution est une ellipse pour *pain à chanter la messe*. On disait de même autrefois *vin à chanter, eau à chanter*, pour désigner le vin et l'eau qui servent au sacrifice de la messe.

— Blas. Se dit des armes parlantes *Des armes qui CHANTENT*.

— v. a. ou tr. Exécuter en chantant : *CHANTER un air. CHANTER une hymne. CHANTER une chanson. CHANTER la grand-messe. CHANTER le dessus. CHANTER la basse. Si les Français savaient CHANTER des sentiments, ils ne CHANTERAIENT pas de l'esprit*. (J.-J. Rousseau.) *Au théâtre, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le CHANTE*. (Beaumarch.) *Les voix fausses CHANTENT des airs qu'on ne reconnaît qu'aux paroles*. (Petit-Senn.)

— Poétiq. Célébrer en vers ou de tout autre façon poétique ou solennelle : *CHANTER les combats. CHANTER la gloire. CHANTER l'amour. CHANTER le vin. CHANTER le bonheur des champs. CHANTER les vertus d'un grand roi. CHANTER les louanges de quelqu'un. Le monde CHANTE ses passions, ses folles et criminelles amours*. (Boss.) *Qui CHANTE ses maux enchante*. (Damas-Hinard.) *La poésie a commencé par CHANTER la guerre*. (Francia.) *Nous préférons le poète qui chante les moissons au laboureur qui les a semées*. (E. Souvestre.) *L'homme ne trouve pas de voix plus mélodieuse que celle qui CHANTE ses louanges*. (Boiste.)

Français, vous savez vaincre et chanter vos conquêtes.

VOLTAIRE.

Pour chanter un Auguste, il faut être un Virgile.

BOILEAU.

En style descriptif, *chantes l'agriculture*.

DELLILLE.

Sur le ton des Français il faut chanter la France.

VOLTAIRE.

Je chante ce héros qui règne sur la France,
Et par droit de conquête et par droit de naissance.

VOLTAIRE.

En joyeux gourmands que nous sommes,
Nous savons chanter au repas.

BÉRANGER.

Que de gens aujourd'hui chantent la liberté, [maire,
Comme ils chantaient la rois, ou l'homme de bru-

A. DE MUSSET.

Je chante les combats et cet homme pieux,
Qui, des bords phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.

BOILEAU.

J'aime, après le combat, que la voix enjouée
Rie et, des cris de guerre encor toute enrouée,
Chante les houris et l'amour.

V. HUGO.

Je me figure un auteur
Qui dit : je chanterai la guerre

Que firent les Titans au maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup ; mais qu'en sort-il souvent ?
Du vent.

LA FONTAINE.

Bon peuple, chante à l'aurore !
Quand vient le soir, chante encore,
Le travail, c'est la gaité.
Ris du vieux siècle qui passe !
Chante l'amour à voix basse,
Et tout haut la liberté !

V. HUGO.

|| Annoncer par des chants :
Le rossignol, sous ces tendres ombrages,
Chante aux échos son doux retour.

MOLIÈRE.

|| Annoncer, exposer d'une façon solennelle ou poétique :

Le matin chante à l'homme et sonne aux animaux
Le moment du réveil et l'heure des travaux.

A. BARBIER.

Cet emploi peu précis du mot *chanter* est particulier à la poésie nuageuse de notre temps.

— En mauv. part, Railler par des chansons ;

chansonnier, railler : *L'armée se console d'une bataille lorsqu'elle a chanté le général.* (Montesq.) Il Inus.; on dit CHANSONNER.

— Fam. Contre, dire, en parlant de choses ridicules ou présumées telles : *Que me chantez-vous là? Ce n'est que par excès de peur des peines éternelles qu'un libertin nous prêche et nous chante sans cesse qu'elles sont douces.* (Mass.)

Au nom de Jupiter, laissez-nous en repos, Et ne nous chantez plus d'impertinents propos. MOLIÈRE.

— Chanter victoire, Se glorifier d'un succès; le proclamer partout : *Ne chantez pas victoire avant d'être bien sûr du triomphe.*

— Chanter poudilles, chanter goquettes à quelqu'un, L'attaquer de paroles, le quereller : *Chanter poudilles à son mari.*

— Chanter à quelqu'un sa gamme, Lui adresser de vifs reproches, lui dire son fait, ses vérités.

— Chanter la palinodie, Changer brusquement et sans cause d'idée, d'opinion; dire tout l'opposé de ce qu'on avait dit d'abord.

— Chanter Magnificat à matines, Faire une chose à contre-temps, parce que le Magnificat se chante aux vêpres et non aux matines.

— Chanter une chose sur tous les tons, La rabâcher sans cesse : *On nous chante sur tous les tons que les Italiens sont pour nous des frères.* (Proudh.)

— Chanter toujours la même chanson, la même antienne, Répéter sans cesse la même chose.

— Jeux. Au whist, Appeler, quand on a deux honneurs en main.

— s. m. Chant, action de chanter : *Le parler et le chanter, si on en use en oraison....* (Calvin.)

Se chanter, v. pr. Être chanté : *Cette chanson se chante partout. Ce morceau peut se chanter en chœur ou à quatre voix.*

— Fig. Se louer, se célébrer soi-même : *Quand le rossignol chante, c'est la nature, mère et fille éternelle, qui se chante et se célèbre.* (Michelet.)

— Chanter l'un à l'autre : *Nous nous sommes chanté tous les morceaux que nous savions.*

Nous nous sommes tous deux chanté poudilles à tort. REGNARD.

— Allus. hist. Ils chantent, ils payeront, Mot célèbre du cardinal Mazarin. V. PAYER.

— Allus. littér. Vous chantez! j'en suis fort aise! Eh bien! dansez maintenant. Allusion à la réponse ironique que fit la fourmi à la cigale qui venait la prier de lui prêter

Quelque grain pour subsister Jusqu'à la saison nouvelle.

Dans l'application, ces mots expriment, comme dans la fable, un dur reproche d'impévoyance :

« On répète à l'Opéra un chef-d'œuvre de Gluck, *Alceste*, restauré tout exprès pour faire le bonheur de Mme Viardot et celui du public. Quand la grande cantatrice aura chanté tout l'été et que la bise sera venue, M. Royer, qui, non moins que ses abonnés, raffole de chorégraphie, doit donner un grand ballet en deux actes.

Vous chantez! j'en suis fort aise; Eh bien! dansez maintenant. »

(Le Monde illustré.)

« Nous n'avons plus d'argent en France, notre contrôleur général fait de son mieux pour en découvrir, sans en venir à bout. Un fameux maître de danse prétendait qu'il n'y avait qu'en France où l'on sût danser. Ce serait bien le cas de nous dire : *Eh bien! dansez maintenant.* »

D'ALEMBERT à Frédéric.

CHANTERAC (Bonaventure de LA CROIX, comte de), homme politique français, né dans la Dordogne vers 1800. Devenu avocat à Marseille, il fut nommé maire de cette ville après la révolution de 1848, et, bien qu'il appartint au parti légitimiste et catholique, il se rallia au gouvernement de Louis-Napoléon après le coup d'Etat du 2 décembre. Il fut élu, comme candidat officiel, membre du Corps législatif, puis appelé, en 1854, à faire partie du conseil d'Etat.

CHANTÈRE s. m. (chan-tè-re — forme provençale du mot *chanteur*). S'est dit en Provence pour troubadour.

CHANTEREAU - LEFEBVRE (Louis), juriconsulte et historien français, né à Paris en 1588, mort en 1658. Il occupa plusieurs fonctions importantes sous le règne de Louis XIII, et a laissé : *Mémoires sur l'origine des maisons et duchés de Lorraine et de Bar* (1642, in-fol.); *Traité des fiefs et de leur origine* (1662, in-fol.), publié après la mort de l'auteur par son fils Denis; une *Coutume de France*, conservée inédite à la Bibliothèque impériale, ainsi qu'une *Chronologie universelle*.

CHANTERELLE s. f. (chan-te-rè-le — rad. *chanter*, parce que c'est sur cette corde que l'on exécute le chant). Mus. Corde la plus

mince et rendant les sons les plus aigus dans un instrument à manche : *La chanterelle d'un violon, d'une guitare, d'une contre-basse. Les meilleures chanterelles sont fabriquées à Naples.* (Bachelet.)

— Bouteille de verre fort mince, dont on tire certains sons en soufflant dessus.

— Loc. fam. Appuyer sur la chanterelle, Insister vivement sur un point sensible. *Il ne hausse pas tant la chanterelle, Je vous ferai baisser la chanterelle.* Ne le prenez pas sur un pareil ton, Je saurai bien vous faire changer de langage, Je vous rabattrai le caquet.

— Techn. Pièce de l'argon des chapeliers.

« Fausse équerre des menuisiers et des charpentiers. » Petite bobine du tireur d'or. On dit aussi CHANTERILLE et CHANTARILLE dans ce dernier sens.

— Chass. Appeau, oiseau dont on se sert pour en appeler d'autres par ses cris ou son chant, et les faire tomber dans les pièges qu'on leur tend.

— Encycl. Mus. Sur le violon, la chanterelle sonne le *mi*; sur l'alto et le violoncelle, dont l'accord est à la quinte inférieure du violon, elle sonne le *la*. La chanterelle est ou paraît assurément indispensable à un violon; c'est à cette corde que cet instrument semble devoir une grande partie de ses effets; et cependant un compositeur de génie essaya une fois de s'en passer. Dans *Uthal*, opéra de Méhul, dont Saint-Victor avait écrit le poème, et qui fut donné pour la première fois à l'Opéra-Comique, le 17 mai 1806, ce compositeur avait eu l'idée, pour donner plus de gravité à son instrumentation en un sujet si dramatique, d'écrire les parties de violon seulement sur les trois cordes basses et de ne point se servir de la chanterelle. Quoique la musique d'*Uthal* décelât la main d'un homme de génie, l'ouvrage n'eut point de succès, par suite surtout de la nature sombre du sujet traité. Au sortir de la première représentation, quelqu'un demandait à Grétry ce qu'il en pensait : « Je pense, répondit l'auteur de *Richard Cœur-de-Lion*, que j'aurais donné un louis pour entendre une chanterelle. »

— Chass. La chanterelle était souvent employée jadis pour la chasse aux caillies et aux perdrix. C'était presque toujours une femelle de l'année précédente, que l'on tenait en cage et à l'ombre pendant tout l'hiver. Lorsque venait, pour les perdrix, le moment de la parade, et, pour les caillies, celui de leur passage, soit au printemps, soit en automne, le chasseur se mettait en quête, emportant avec lui la femelle destinée à servir d'appelant. Celle-ci, réjouie par l'aspect de la lumière et la chaleur du soleil, faisait bientôt entendre son chant d'amour. A sa voix, les mâles se hâtaient d'accourir, suivis fréquemment par les femelles curieuses ou jalouses. Cette chasse était fort meurtrière, et détruisait parfois en quelques heures tout le gibier d'un canton. Elle enlevait en outre l'espoir de la chasse future. C'est donc avec raison qu'elle a été interdite par la loi du 3 mai 1844. D'après cette loi, ceux qui chassent avec appeaux appelants et chanterelles sont passibles d'une amende de 50 à 200 fr.

CHANTERELLE s. f. (chan-te-rè-le — dimin. du gr. *cantharos*, coupe). Bot. Genre de champignons, voisin des agarics : *La chanterelle comestible a un goût un peu poivré; il ne faut pas la confondre avec la fausse chanterelle.* (F. Foy.) *La chanterelle croît dans presque-toutes les forêts.* (A. Dupuis.)

— Encycl. Les chanterelles sont des champignons recouverts, sur l'une de leurs faces, d'un hyménium formé de lames en forme de plis, charnues, épaisses, rameuses et à tranche obtuse; le pédicule est nu et manque quelquefois. On les distingue des agarics et des amanites en ce qu'elles n'ont jamais ni volva ni anneau; que leur substance est généralement plus ferme et plus homogène, et que les individus se dessèchent plus facilement. Ce genre est peu nombreux en espèces. La chanterelle commune (*cantharellus cibarius* de Fries, *merulius cantharellus* de Persoon) varie un peu par sa couleur, qui est ordinairement d'un jaune chamois plus ou moins foncé, quelquefois blanche; son pédicule, plein, charnu, épais, se dilate en un chapeau irrégulier, d'abord arrondi et convexe, puis sinueux, en entonnoir et à bords déchiquetés, à face inférieure marquée de plis bifurqués, décourants sur le pédicule. Cette chanterelle croît en été, dans presque toutes les forêts. Elle est un peu coriace, et, quand on la mâche crue, elle laisse dans la bouche une saveur piquante qui persiste pendant un temps assez long. Ce n'en est pas moins un excellent champignon, qui joue un rôle important dans l'alimentation des habitants de certains pays. Les autres espèces sont moins répandues, et ne diffèrent pas sensiblement de la précédente par leurs propriétés.

CHANTERESSE adj. et s. f. (chan-te-rè-se). Ancien féminin de *chanteur*, qui fait aujourd'hui *chanteuse* : *Ils font venir les chanteresses et femmes dissolues.* (La Boétie.)

Dépend du croc ma lyre chanteresse.

RONSARD.

CHANTEREYNE (Avoine NE), magistrat français, né à Cherbourg en 1762. Il fut député de la Manche sous l'Empire, puis premier président de la cour royale d'Amiens, et

enfin conseiller à la cour de cassation. Il a publié la *Réforme des lois civiles* (1790).

CHANTERILLE s. f. (chan-te-ri-ille; 11 mill.). Petite bobine qui reçoit l'or ou l'argent au sortir du moulin. Il On dit aussi CHANTARILLE ou CHANTERELLE.

CHANTEROLLE (Mlle DE), femme de lettres française du XVIII^e siècle. Son principal écrit a pour titre : *Réflexions sur les erreurs, les abus et les ridicules de la société* (Paris, 1778).

CHANTERONNANT (chan-te-ro-nan) part. prés. du v. Chanteronner : *Charles, après avoir fait mille tours dans sa chambre en chanteronnant, descendit enfin.* (Balz.)

CHANTERONNER v. n. ou intr. (chan-te-ro-né — dimin. de *chanter*, qui est lui-même un dimin. de *chanter*). Fam. Chanter d'une manière très-confuse et à voix très-basse; murmurer un chant.

Chanterons (PRIEURÉ DE). V. DESGES.

CHANTEUR, EUSE (chan-teur, eu-ze — rad. *chanter*). Personne qui chante, qui est habile à chanter, qui a l'habitude de chanter : *Un chanteur de cabaret. Une habile chanteuse.* Il Personne qui fait métier de chanter : *Les chanteurs, les chanteuses de l'Opéra. Un premier chanteur. Une chanteuse légère. Assez souvent la chanteuse de théâtre a commencé par être cantatrice de salon.* (Mme Romain.) *Les efforts que fait un chanteur l'usent en trois ans.* (A. Karr.)

— Argot. Filou qui pratique le vol au chantage.

— s. m. Oiseau qui a un chant plus ou moins varié : *Les Anglais appellent le rossignol le chanteur de la nuit.* (P. Leroux.)

Quoi! je mettrais, dit-il, un tel chanteur en soupe!

LA FONTAINE.

... Les oiseaux des ténébres, La chouette et l'orfraie, et leurs accents funèbres, Voilà les seuls chanteurs que je veuille écouter.

A. CHÉNIER.

— Anc. art milit. Nom que l'on donnait à des soldats qui chantaient à la tête des troupes, et qui ont été remplacés par les musiciens.

— Mar. Matelot chargé de donner certains signaux en chantant.

— Ornith. Espèce d'épervier, appelé aussi FAUCON CHANTEUR.

— s. m. pl. Ornith. Groupe d'oiseaux de l'ordre des passereaux, comprenant ceux dont le chant est plus ou moins varié : *Les oiseaux grimpeurs et la classe des chanteurs sont les espèces prédominantes.* (A. Maury.)

— s. f. pl. Entom. Tribu de cicadaires, comprenant les espèces chez lesquelles le mâle est pourvu d'un appareil au moyen duquel il produit une sorte de chant. Telle est la cigale commune.

— Adjectiv. Qui chante, qui est doué de la faculté de chanter : *Les oiseaux chanteurs. Aldrovandi donne au chardonneret le second rang parmi les oiseaux chanteurs.* (Buff.)

— Syn. Chanteur, chante. Le chanteur fait l'action de chanter; le chante est celui qui est chargé par état de chanter. On dit les *chantres* d'une église, parce que ce sont des hommes qui chantent par métier, comme le menuisier rabote des planches, comme le cordonnier fait des chaussures. Mais on dit : *C'est un excellent chanteur*, en parlant d'un homme qui chante pour s'amuser ou pour amuser les autres; il est vrai qu'on dit aussi les *chanteurs* des rues, mais c'est parce que les premiers sont considérés comme artistes plutôt qu'assimilés à des artisans, et les derniers ne chantent que parce qu'ils n'ont pas d'état, de profession proprement dite. Si le rossignol est appelé *chanteur* des forêts, et Homère le *chanteur* d'Ilion, c'est par une double figure et pour faire entendre que non-seulement le premier chante dans les forêts et le second a chanté Ilion, mais encore qu'ils sont connus pour cela, comme l'artisan est connu de tous ses voisins pour le métier qu'il fait.

Chanteur de romances (LE), opéra-comique en deux actes, paroles des frères Dartois, musique de Blangini, représenté aux Variétés, le 5 novembre 1830. Cette pièce est aussi désignée sous ce titre : *le Chanteur de société.*

Chanteuse voilée (LA), opéra-comique en un acte, paroles de Scribe et Leuven, musique de M. Victor Massé, représenté à l'Opéra-Comique le 26 novembre 1850. Le grand peintre Velazquez est le principal personnage de la pièce. Il vit à Séville, et il est criblé de dettes. Palamita, sa servante, sous le nom de Lagarilla, s'échappe tous les soirs, se couvre d'un voile et va chanter sur la grande place, afin de pouvoir rapporter dans le pauvre logis de l'artiste la recette de chaque soirée. Quelques seigneurs ont formé le projet d'enlever la gitana, qui se réfugie dans l'atelier du peintre. Elle ôte son voile, et Velazquez reconnaît sa servante. Comme il l'aimait déjà, ce trait de dévouement le détermine à l'épouser. Malgré l'in vraisemblance de ce canevas, l'habileté des détails a fait réussir ce petit opéra-comique, rehaussé surtout par la musique gracieuse du compositeur, dont cette œuvre a été le coup d'essai théâtral. On a remarqué l'ouverture, qui se compose d'un solo de cornet à piston d'un grand mérite, d'un joli bolero et d'un allegro d'un caractère espagnol plein d'entrain. La cantatille à deux

voix : *Tous les soirs sur la grande place*, la romance *D'une lampe mourante*, le grand duo de la scène de la pose du modèle entre Velazquez et Palamita, le bolero *L'air au loin retentit du son des castagnettes*, sont les morceaux les plus applaudis de ce charmant ouvrage, bien interprété par Audran, Bussine et Mlle Lefebvre.

Chanteuse (HO-LANG-TAN ou LA), drame chinois du répertoire des *Youé-jin-pé-chong*, c'est-à-dire des *Cent pièces composées sous les Youé*, ou princes mongols, de 1260 à 1368. Ce drame, sans nom d'auteur, et qui paraît n'être qu'une imitation, est dirigé contre les courtisanes, qui apportent à la Chine comme ailleurs, un grand trouble dans les ménages et font un tort considérable aux épouses. L'honnête dame Lieou-chi s'en plaint à son volage mari en termes éloquentes. Elle lui dit : « Un temps viendra où vous mettez en gage votre ferme et toutes vos terres; vous sacrifierez vos belles étoffes de soie, votre argent et tous vos effets mobiliers; vous ressemblerez à un rameau mort qui a perdu ses feuilles; vous finirez misérablement comme ce greffier libertin du royaume de Tchong; vous tomberez entre les mains d'un juge sévère, et vous laisserez après vous votre femme déseulée. » Le mari répond avec une impudence que les maris européens ne montrent guère, ce nous semble, qu'exceptionnellement : « Hé! madame, elle a tant d'attraits! sa figure est si ravissante! Comment voulez-vous que je ne sois pas amoureux d'elle? » Certes une Parisienne de la décadence arracherait les yeux à l'infidèle; mais, ce qui prouve en faveur des dames du Céleste-Empire, Lieou-chi conserve tout son sang-froid, toute sa raison. Elle bat son ingrat époux avec les armes d'une imputable logique; elle réplique : « Vous aimez ces regards dans lesquels semble se jouer l'eau agitée d'une fontaine automnale; vous idolâtriez ces sourcils peints en noir et délicatement arqués; mais ne savez-vous pas que vous compromettez votre mérite et votre réputation? Songez donc que ce front, qui a l'éclat de la fleur fou-yong, cause la ruine des maisons; que la tête des troupes, qui a l'incarnat de la cerise et du pêcher, dévore les âmes des hommes. Son haleine odorante exhale le doux parfum du giroflier, mais je crains bien que toutes ces fleurs ne se dispersent et qu'un tourbillon de vent ne les emporte. » En revanche, Lieou-chi entre dans une sainte colère dès qu'elle se trouve face à face avec la courtisane; elle la frappe même, et, vivement réprimandée par son mari, elle meurt de chagrin. La courtisane, une fois débarrassée de la femme légitime, qui n'avait que trop bien prévu les malheurs qui allaient fondre sur les siens, met le feu à la maison, jette tout et finalement jette à l'eau le perfide époux de Lieou-chi pour s'enfuir avec un autre amant. La courtisane n'est pas la chanteuse qui prête son nom à la pièce. Celle-ci est la nourrice de l'enfant de la malheureuse Lieou-chi; elle gagne sa vie en chantant jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé comblé des honneurs du souverain celui qu'elle a élevé. Une reconnaissance a lieu alors entre le père que le bain forcé dont nous avons parlé n'a pas tué, et le fils devenu puissant. La courtisane, elle, subit une punition exemplaire en compagnie de son amant. Tel est ce drame, qui contient une note indiquant les devoirs de la femme en Chine : « Jeune fille, suivre son père; mariée, son mari; veuve, ses fils. » Il est un quatrième devoir pour la femme : c'est d'honorer son beau-père et sa belle-mère, de les soigner, de les nourrir et de ne pas se remarier.

Ho-lang-tan ou la *Chanteuse* figure parmi les quatre drames traduits en français par M. Bazin, et réunis sous le titre de *Théâtre chinois* (Paris, 1838, 1 vol. in-80).

Chantes, Joyeux ménestrel morceau de la *Dame blanche*, de Boieldieu. Nous empruntons à M. Adam l'anecdote suivante, au sujet de ce chœur si connu et si universellement admiré. « Le troisième acte de la *Dame blanche* préoccupait beaucoup Boieldieu. Après deux actes pleins de musique, il avait entre les mains un pauvre acte maigre et dénué de situations. Un air de femme, un petit chœur sans importance, un petit duo de femme et un finale sans développement, voilà toute la fourniture que lui avait apportée Scribe. « Il me faudrait là, » disait-il, un grand morceau à effet, et je n'ai qu'un petit chœur de villageois : *Vive, vive monseigneur!* Scribe a bien mis en note : *Paysans jetant leurs chapeaux en l'air.* Ce doit donc être un morceau court, mais animé. Mes paysans ne peuvent pourtant pas jeter leurs chapeaux en l'air pendant un quart d'heure. Et cependant il y aurait quelque chose à faire. Je lisais dans Walter Scott qu'un individu, à son retour dans son pays, reconnaît un air qu'il a entendu dans son enfance. Si, au lieu d'un chœur de *Vive monseigneur!* les vassaux chantant à George une vieille ballade écossaise qu'il se rappellerait assez pour la continuer lui-même, cette situation ne serait-elle pas musicale? — Certainement, répondit Adam, qui jouait le rôle d'interlocuteur près de son maître, ce serait parfait! » Et aussitôt il court chez le librettiste, qui trouve l'idée admirable, se met à l'œuvre, bâte la scène et les paroles en un quart d'heure, et le lendemain, Boieldieu faisait entendre à son élève le chant des chevaliers d'Avenel.



CHANTIER s. m. (chan-tié — rad. *chan-teau*). Techn. Cale, pierre ou morceau de bois que l'on établit sous un objet que l'on veut travailler, et qui sert à lui donner l'inclinaison et la fixité nécessaires : *Mettre une pierre, une poutre sur le chantier*. || Pièce de bois sur laquelle on couche des tonneaux dans le cellier et les caves : *Avoir du vin en chantier, sur le chantier*. *Mettre du vin en chantier, sur le chantier*. || Table de pierre sur laquelle on pose le marbre pour le travailler. || Solives garnies d'étoffe sur lesquelles on dépose les glaces. || Support de la pièce de bois dans laquelle s'engagent les manivelles du cordier.

— Par ext. Enceinte servant de magasin ou de dépôt pour des bois, des charbons ou des matériaux de construction : **CHANTIER couvert**. **CHANTIER de bois à brûler**, **de bois de charpente**, **de pierre à bâtir**. **CHANTIER de charbon de terre**. || Sorte d'atelier fermé d'une simple clôture, couvert ou non d'un toit, dans lequel on travaille des matériaux de construction : *Apporter des pierres, des bois au chantier*. A Paris on appelle **THÉÂTRE** les deux espèces de chantiers qui précèdent. || Enclos où l'on abat les animaux et où l'on égarrit les animaux abattus ou morts naturellement : **CHANTIER d'équarrissage**.

— Fig. Sur le chantier. En œuvre, en voie de se faire : *Mettre, avoir un ouvrage sur le chantier*. *Ce drame est sur le chantier*. || Pop. Conçu et en voie de naître : *Cette femme a cinq enfants en bas âge et un sixième sur le chantier*.

— Mar. Endroit où l'on construit des navires : **LES CHANTIERS de la marine à Brest**. || Chacun des blocs de bois sur lequel porte la quille d'un vaisseau en construction ou en radoub. || Pièce de bois qui sert à caler et à assujettir dans les navires les ballots, les barriques et les divers colis : **CHANTIERS d'arrimage**. || **CHANTIER plein** ou **Faux chantier**. Plate-forme en bois installée au fond d'un bassin de radoub.

— Navig. fluv. Dans les trains de bois, bûche ou perche entaillée de manière à servir de liaison à un certain nombre d'autres bûches.

— Archit. Nom donné à de petits murs parallèles sur lesquels est posée une pièce plane, comme table d'autel, pierre tombale, etc.

— Agric. Dans le bassin de la Loire et de ses affluents, Portion du sol qui se trouve comprise entre la rive du fleuve et le pied des digues : *Les chantiers de la Loire ont quel-que analogie avec les schorres de la Hollande et des Pays-Bas; les watrings ou grands polders de l'Aa et de l'Yser ont été ainsi formés*. (Tarbé de Vauxclairs.)

— Econ. agric. **Chantier articulé**, Nouvel appareil se mouvant de lui-même, pour le soutirage à clair de toutes les boissons : *Le chantier articulé, dû à la maison S. Charles de Paris, a l'avantage, sur les moyens employés ordinairement, de soulever insensiblement le tonneau à mesure qu'il se vide, et de laisser le liquide s'écouler sans le motindre trouble jusqu'à la fin*. (B. Clément.)

CHANTIGNOLE ou **CHANTIGNOLLE** s. f. (chan-ti-gno-le; gn mll. — rad. *champ*, dans le sens de face). Techn. Petite pièce de bois carrée par un bout et taillée en angle de l'autre, fixée sur l'arbalétrier d'une ferme pour empêcher les pannes de glisser : *La chantignole est toujours assemblée dans l'arbalétrier à tenon et mortaise, et chevillée, pour éviter qu'elle ne se relève par suite de la pression que la panne exerce sur la partie supérieure*. (Viollet-le-Duc). Souvent, dans les charpentes de la période ogivale, les pièces verticales sont moisées; mais, comme alors on n'employait pas de boulons, mais simplement des clefs de bois pour serrer les moisées contre les pièces moisées, on posait des chantignolles sous ces moisées pour que leur poids ne fatiguât pas les clefs. (Viollet-le-Duc.) || Nom d'une sorte de brique qui a la moitié moins d'épaisseur que la brique commune, et que l'on emploie pour paver les chambres, les âtres et les contre-murs des cheminées.

CHANTILLE s. f. (chan-ti-llé; ll mll.) Anc. cout. Contre-mur en tuileaux, que l'on devait construire dans les murs mitoyens, aux endroits choisis pour établir des âtres de cheminées.

CHANTILLY, petite ville de l'arrondissement de Senlis (Oise), située sur la Nonette, affluent de l'Oise, entre Luzarches et Creil, à 40 kilom. N. de Paris; pop. aggl. 3,112 hab. — pop. tot. 3,322 hab. Cette localité n'a d'importance que par son magnifique château, construit par le connétable Anne de Montmorency, et la forêt qui porte son nom.

Le bourg de Chantilly appartenait anciennement à la maison de Senlis. Au xiv^e siècle, il passa en la possession de la maison de Laval. Celle-ci le vendit aux d'Orgemont, d'où il est entré dans la maison de Montmorency, par le mariage, en 1453, de Marguerite d'Orgemont avec Jean de Montmorency. Charlotte-Marguerite de Montmorency le porta à son mari, Henri de Bourbon, prince de Condé.

— **Chantilly (CHÂTEAU DE)**. Plusieurs chartes du x^e siècle font mention d'une châtellenie de Chantilly qui, au siècle suivant, appartint à une famille de Senlis, nommée les Bouteillers. Au xiii^e siècle, les seigneurs de ce domaine firent élever un manoir, qui fut reconstruit en grande partie deux cents ans plus tard, et dont Androuet du Cerceau a donné la description et les vues dans son ouvrage : *Les plus excellents bastiments de France* (1579). Nous avons dit que Marguerite d'Orgemont apporta Chantilly en dot à son époux Jean II de Montmorency, qui le transmit à son fils Guillaume. A ce dernier succéda le fameux connétable Anne de Montmorency, qui, tout à côté du vieux manoir féodal, fit bâtir, dans le style élégant de la Renaissance, le château que l'on voit aujourd'hui. A cette même époque, on commença à dessiner les parterres, et de longues allées furent ouvertes à travers la forêt. Les deux fils du connétable, François et Henri I^{er}, et son petit-fils, Henri II, continuèrent à embellir Chantilly. Cette résidence princière reçut, du temps des Montmorency, la visite de plusieurs souverains, parmi lesquels Charles-Quint, Charles IX, Henri IV. Le connétable Henri II y donna asile, en 1623, au pape Théophile de Viau, condamné au bûcher à cause des écrits licencieux qui lui étaient attribués. Pour témoigner sa reconnaissance, Théophile composa, sous le titre de : *Maison de Sylvie*, dix odes en l'honneur de Marie-Félicie des Ursins, femme du connétable, poésies qu'il émailla, suivant son usage, de *conçetti* extravagants, comme celui-ci :

Je penchois mes yeux sur le bord
Du lit où la malade dort,
Et, regardant pêcher Sylvie,
Je voyais battre les poissons
A qui plutôt perdroit la vie
En l'honneur de ses hameçons.

Après que le dernier des connétables de Montmorency eut laissé sa tête sur l'échafaud (1632), la possession de Chantilly passa à sa sœur Charlotte, qui avait épousé Henri II de Condé et qui fut mère du vainqueur de Rocroy, du prince de Conti et de la duchesse de Longueville. La célébrité de Chantilly date surtout du grand Condé. Ce prince fit dessiner les jardins par Le Nôtre, et consacra des sommes considérables pour y amener les eaux de la Nonette et de la Thève, qui se perdaient auparavant dans des marécages et qui servirent à alimenter des bassins, des étangs, des cascades, des jets d'eau. Ces eaux jaillissantes, qui ne se taisaient ni jour ni nuit, suivant le mot de Bossuet, et qui excitaient l'admiration de tous, furent célébrées par Santeuil dans des poésies emphatiques (*Cantiliana*) qui ne le cèdent point au gongorisme de Théophile. Au mois d'avril 1671, Condé reçut à Chantilly la visite de Louis XIV, et dépensa 200,000 écus dans des fêtes immortalisées par la lettre où Mme de Sévigné a raconté le retard de la marée, la douleur et la mort de Vatel. Le fils du grand Condé, Henri-Jules, et son arrière-petit-fils, Louis-Henri de Bourbon, ministre sous Louis XV, continuèrent les embellissements de Chantilly. Ce fut ce dernier qui fit construire les écuries, le château d'Enghien, l'île d'Amour, la laiterie, le cabinet d'histoire naturelle, le théâtre, etc. Chantilly, dit Saint-Simon, était les délices de ce prince; il s'y promenait toujours suivi de plusieurs secrétaires avec leur écritoire et des papiers, qui

écrivaient à mesure ce qui lui passait par l'esprit, pour le raccommoder et ensuite l'embellir; il y dépensa des sommes prodigieuses. Il y fit, dit-on, exécuter par Watteau une série de peintures représentant, d'une manière satirique, les amours de Louis XV et de la Dubarry. Quelque temps avant la Révolution, l'empereur Joseph II, le roi de Suède Gustave III et le comte du Nord (Paul I^{er}) reçurent à Chantilly un accueil magnifique. Bientôt après, trois princes de Condé, le père, le fils et le petit-fils (le duc d'Enghien) émigrèrent à Bruxelles. Le prince de Condé et le duc de Bourbon, dit M. Eugène Pénel, étaient seuls destinés à revoir Chantilly, sous la Restauration; le duc d'Enghien avait remis, il est vrai, les pieds en France, mais pour descendre dans les fossés de Vincennes (21 mars 1804). Au retour des deux vieillards, Chantilly n'était plus tel qu'ils l'avaient laissé : des spéculateurs avaient démolé le vieux château; le petit château n'avait échappé que par hasard à la ruine; un curieux cabinet d'histoire naturelle et la bibliothèque étaient allés enrichir le Jardin des Plantes de Paris; le jardin anglais, bouleversé, n'avait plus ni cascades ni statues; le vaste territoire du domaine avait été, en bien des points, dépecé, envahi; la forêt n'appartenait même plus à l'Etat, mais à la reine Hortense. Ce qui restait des bâtiments était si délabré que, pendant une visite de l'empereur Alexandre, en 1815, l'eau du ciel pénétra à travers la galerie; il fallut apporter des parapluies. Le prince de Condé mourut en 1818 et fut enterré à Saint-Denis. Son fils fit débayer les abords du château, restaurer les appartements, nettoyer les canaux et les bassins, et racheta plusieurs portions de terrain. A sa mort (1830), il laissa par testament Chantilly au duc d'Aumale, qui, vers 1840, entreprit de rétablir l'ancienne splendeur de cette résidence, projet qui ne put être mené à bonne fin. Par suite du décret du 22 janvier 1852, rendu par Napoléon III contre la famille d'Orléans, le château de Chantilly dut être mis en vente : les banquiers anglais Coutts et C^o s'en rendirent acquéreurs au prix de plus de 11 millions. Depuis, l'ancienne résidence de Condé a subi de nombreuses transformations et a été louée, par parties, à divers personnages, parmi lesquels nous citerons : lord Cowley, ambassadeur d'Angleterre; M. Duchâtel, l'ancien ministre de Louis-Philippe, et le duc de la Trémoille.

Mercier écrivait en 1781 : « Je n'ai encore rien trouvé de comparable à Chantilly aux environs de la capitale. Trente voyages dans ce lieu enchanté n'ont pas encore épuisé mon admiration. C'est le plus beau mariage qu'aient jamais fait l'art et la nature. » D'Argenville, dans son *Voyage pittoresque des environs de Paris*, ne se montre pas moins enthousiaste : « Chantilly réunit tout ce que la nature et l'art peuvent produire d'agréable pour former un des plus beaux lieux du monde. L'art y est même tellement caché, que les aimables aspects qu'il présente de tous côtés paraissent n'être dus qu'à la nature, qui y étale de toutes parts un spectacle varié, également nouveau et toujours charmant. Les plaines, les bois et les coteaux que renferme le parc y offrent les plus agréables paysages du monde. Du côté où le terrain s'élève paraissent, comme dans un vallon, les canaux et les prairies, qui les bordent. Les cascades, les parterres, les lacs et les bosquets forment ensemble la vue la plus délicieuse qui puisse s'offrir à l'imagination. » Bien que Chantilly ait perdu une grande partie des beautés qu'on y admirait au siècle dernier, c'est toujours un des lieux les plus ravissants des environs de Paris.

Une vaste pelouse de 50 hectares, dont le sous-sol a fourni les pierres employées à la construction des écuries, s'étend devant le château. C'est sur cette pelouse qu'a été établi, en 1834, l'hippodrome elliptique de 2,400 m. de circuit, destiné aux courses publiques de chevaux. Cet hippodrome est encadré, d'un côté, par les épais rideaux de la forêt à laquelle il est adossé, et de l'autre par une rangée de maisons; au levant se trouvent les écuries historiques et la demeure des Condé. Les constructions réservées au public sont d'une architecture élégante, légère et coquette. Le terrain presque plat permet aux spectateurs de bien suivre les courses du regard; le sol, formé de tuf que recouvre une légère couche de terre gazonnée, offre aux chevaux l'avantage d'une consistance solide que n'altère presque pas une pluie ordinaire, tant est rapide l'absorption des eaux.

Ce qui attire tout d'abord l'attention lorsqu'on arrive par la pelouse, ce sont les écuries du château, situées à l'extrémité et à droite de la Grande-Rue de Chantilly. Ces écuries monumentales, qu'un historien du pays a qualifiées pompeusement de huitième merveille du monde, ont été construites, de 1719 à 1735, par Louis-Henri de Bourbon. Nous lisons dans Mercier : « On a dit du duc de Bourbon qu'il a bâti ces superbes écuries, édifice supérieur au château qu'il habitait, que sûrement ce prince croyait à la métempsychose. C'est un brutal bon mot. » La façade des écuries regarde la pelouse. Chacune des ailes se termine par un pavillon, dont l'entablement est couronné d'une balustrade de pierre qui tourne autour du bâtiment. Ces pavillons ont trois arcades : dans celles du milieu sont des portes avec des amortissements qui soutiennent trois figures de chevaux à mi-corps. Le pavillon central, surmonté d'un dôme, fait

saillie et a dans ses pans coupés une arcade au milieu de laquelle est un avant-corps orné de refends et qui renferme la grande porte. Aux côtés d'une riche agrafe sont deux consoles portant une corniche, avec un amortissement jusqu'à la naissance du cintre de l'arcade, qui a dans son renforcement trois chevaux en pied sculptés en demi-relief. L'idée de ces chevaux, qui semblent prêts à s'élancer sur la pelouse, est fort ingénieuse et d'un bel effet; elle a été imitée par l'architecte du nouveau Louvre, dans la cour des écuries de l'empereur. Aux côtés de l'arcade, quatre pilastres ioniques supportent deux groupes de lions. La corniche forme un fronton circulaire sur le cintre duquel deux génies tiennent les armes de Condé. La grande porte que nous venons de décrire donne entrée sous le dôme, dans un manège couvert qu'entoure une galerie circulaire décorée d'une rampe en fer forgé : c'est là que se tenaient autrefois les souveurs de trompe pendant les festins ou les courses. Au mur qui fait face à la porte est adossée une fontaine qui se répand par un masque dans deux coquilles; l'eau est reçue ensuite dans une cuvette de bronze où sont deux chevaux de plomb de grandeur naturelle; l'un de ces chevaux semble s'abreuver et a près de lui un enfant qui embouche une conque marine; le second boit dans une coquille que tient un autre enfant. Dans le haut de l'arcade que décore cette fontaine sont deux génies tenant un cartel où se lit cette inscription : *Louis-Henri de Bourbon, septième prince de Condé, a fait construire cette écurie et les bâtiments qui en dépendent, commencés en 1719 et finis en 1735*. Les deux ailes des écuries, séparées par le dôme, contiennent chacune cent vingt stalles pour les chevaux. Les murs sont percés de douze croisées de face; chaque aile se termine en hémicycle fermé en cul-de-four, au-dessous de la voûte, et décoré de scènes de chasse. Dans quelques-unes des stalles, on peut encore lire les noms de chevaux ayant appartenu aux Condé. Au bout des écuries est un manège découvert, faisant face au château. Sa façade décrit sur la pelouse une portion circulaire et a trois grandes arcades décorées de colonnes ioniques, sur lesquelles s'appuie un entablement couronné d'une balustrade d'où l'on a de beaux points de vue sur le château, le parc et la forêt. Des guirlandes de fleurs, des animaux, des armes, des trophées de chasse complètent la décoration extérieure de ce manège. L'intérieur forme un rond de 40 m. de diamètre, qui communique à la cour des remises et à celle des chenils. Dans ces cours, bordées d'élégants pavillons, sont des abreuvoirs ornés de têtes d'animaux qui jettent de l'eau.

Au sortir des écuries, on prend, sur la gauche, une grande avenue qui s'ouvre en face du château. Cette avenue, qui traverse la forêt en ligne droite, dans la direction de Coye, fut percée par Anne de Montmorency; aussi l'a-t-on nommée la *route du Connétable*. Elle sert aujourd'hui à l'entraînement des chevaux de course, et, pour ce motif, on la laboure et on la herse plusieurs fois par an. A droite et à gauche de cette avenue sont des bassins remplis d'eau; celui de gauche entoure les restes de l'ancien manoir féodal ou *Grand Château*, démoli en 1793, et le *Petit Château*.

Voici comment d'Argenville décrit le *Grand Château*, dans son *Voyage pittoresque des environs de Paris* (1768) : « Le Grand Château est flanqué de tours surmontées de lanternes ornées de pilastres. Des trophées, avec les armes du roi accompagnées de deux anges dans le fronton, forment la décoration de la porte : ces trophées remplissent les quatre panneaux, et il y en a pareillement sur les acrotères. La cour, presque triangulaire, est entourée de bâtiments embellis de sculptures et de colonnes. Le grand escalier a son entrée par trois arcades décorées de colonnes corinthiennes et d'un fronton brisé; on y voit un cadran que soutiennent deux génies et qu'accompagnent les figures d'Iris et du Temps. Ce côté est neuf et a été élevé par Mansart. Au milieu de cet escalier, à l'endroit où les deux rampes se réunissent, paraît une belle figure pédestre du grand Condé, entourée d'attributs qui rappellent ses belles actions. Elle est de la main de Coysevox. On trouve, à droite, la salle des gardes, ornée de trois tableaux de chasse peints par Oudry... Une pièce ronde, pratiquée dans une des tours, annonce le salon construit en forme de galerie. On y voit deux beaux cabinets en portique, dont les colonnes, surmontées de dômes, sont de marbre de jaspe fleuri, et les panneaux de pierre de Florence. Il y a, de plus, dans une tour, un cabinet peint dans le goût de la Chine. Au bout du salon, on entre dans l'antichambre de la reine : sa chambre à coucher est décorée de sculptures. Un corridor conduit à la tribune de la chapelle, dont les panneaux sculptés sont surmontés de pilastres corinthiens. Le salon du prince, au rez-de-chaussée, est antique, doré et peint de la couleur du marbre vert, avec des colonnes. A droite, on a pratiqué un autre salon carré et doré, dont les panneaux sont verts, dans le goût chinois, sur un fond jonquille. A gauche est l'appartement de Mme la duchesse... Il ne faut pas négliger d'entrer dans les souterrains qui régissent autour du château, au rez-de-chaussée du fossé : on peut dire que leurs voûtes sont un chef-d'œuvre de l'art. Il ne reste plus du Grand Château que les fondations, qui seules ont échappé à la rage des démolisseurs.

Le PETIT CHÂTEAU, construit par Anne de Montmorency, communiquait avec le Grand Château par le moyen d'un pont-levis. Ce charmant édifice a les fenêtres de son rez-de-chaussée à fleur d'eau du bassin. Le premier étage se trouvait de plain-pied avec la cour du Grand Château : ses hautes fenêtres, séparées par des pilastres corinthiens, semblaient se confondre avec celles du rez-de-chaussée auxquelles elles sont superposées. La porte principale est décorée de deux ordres de colonnes qui soutiennent un fronton triangulaire dont le tympan est enrichi de sculptures. A l'intérieur, on remarque surtout la grande galerie que décoraient des tableaux exécutés par Le Comte, d'après Van der Meulen, et représentant les principales victoires de Louis XIII et de Louis XIV. Dans cette même galerie se trouvait une curieuse peinture commandée à Michel Corneille par le fils du grand Condé et qui a été emportée en Angleterre par le duc d'Aumale. L'artiste a représenté le vainqueur de Rethel et de Rocroi foulant aux pieds les titres de ses conquêtes et de ses expéditions faites à la tête de l'armée espagnole, imposant d'une main silencieuse à un génie prêt à publier les victoires de Valenciennes et de Condé (1656), et ordonnant de l'autre à la Renommée d'annoncer son repentir. Au bas du tableau, l'Histoire foule aux pieds l'Erreur et déchire à regret plusieurs feuillets de la vie du prince. A quelque distance du Petit Château, à droite, s'élève le château d'Enghien, construit par l'avant-dernier prince de Condé pour le logement des hôtes et des officiers de service, et dont les bâtiments sont plus considérables que ceux qui subsistent à Chantilly. V. EXCURSION.

Entre le château de Chantilly et celui d'Enghien, une rampe douce, faisant face à la grille d'entrée, conduit au parc. Du côté du Petit Château est une magnifique terrasse que décorait, avant la Révolution, une statue équestre du dernier connétable de Montmorency. De cette terrasse on descend, par un escalier monumental, dans les jardins qu'a dessinés Le Nôtre, mais qui depuis ont subi plus d'un remaniement. Parmi les curiosités de la nature et de l'art qu'on y admirait au siècle dernier, et dont quelques-unes ont été respectées par la tourmente de 1793, nous citerons, d'après d'Argenville : l'Orangerie, fort beau morceau d'architecture, avec un parterre à cinq jets jouant jour et nuit, un escalier accompagné de deux fontaines en buffets, d'un mascarons faisant nappe et de quatre dauphins, deux autres fontaines ornées de chevaux marins et de grenouilles ; — la Galerie des cerfs, contiguë à la serre de l'Orangerie, ouverte sur le parterre et décorée de cerfs portant au cou des guirlandes de feuilles de chêne ; — les Bosquets, séparés de l'Orangerie par un petit canal et remplis de portiques de treillage de bassins, de jets d'eau et de jeux divers, tels que l'escarpolette, la bascule, la roue de la Fortune ; — l'Île d'Amour, délicieuse retraite, formée de salles de verdure, ornée de jets d'eau et offrant différents jeux ; — les Cascades de Beauvais, assemblage de mascarons, de coquilles, de rocaillies, de jets d'eau, auquel conduisent quatre rampes ornées à leurs extrémités de figures de marbre ; — la Fontaine de la Tenaille, gerbe d'eau sortant d'une coupe portée sur un gros piédestal, d'où elle retombe par quatre masques ; — la Grande cascade, vaste réunion de bassins circulaires ou octogones, de nappes, de chandeliers et de jets d'eau, bondissant, jaillissant, écumant au milieu des parneaux de rocaillies ; — le Grand jet d'eau, jaillissant à une hauteur de 60 pieds, près d'une statue en pied du grand Condé ; — le Pavillon de Mans, contenant la pompe destinée à alimenter le réservoir des eaux hautes du château ; — le Pavillon des eaux, où est une source minérale tombant dans un bassin monolithe de forme octogone ; — le Canal des traites, à ainsi appelé d'une très-belle source qui le fournit et dont l'eau, pour la fraîcheur et la transparence, ne peut mieux être comparée qu'à la fontaine du Ris, ornement des jardins d'Armidé ; — le Grand canal, long de 3,000 m. et large d'environ 80 m., formé par un bras de la Nonette qui tombe en écumant d'un bassin de 20 m. de diamètre ; — le Jardin ou Parc de Sylvie, où s'élève la petite maison du même nom, près de l'étang limpide dans les eaux duquel le poète Théophile voyait s'ébattre les poissons jaloux de se prendre aux hameçons de la dame du lieu ; — le Jeu de l'oie, pratiqué dans un bosquet avec des pierres marquant les numéros et des figures d'oie montées sur des piédestaux ; — le Jeu de l'arquebuse, formé d'une croix de gazon, avec des allées de pièces terminées par des portiques de maçonnerie ; — la Ménagerie, comprenant plusieurs cours ornées de fontaines en rocaillie avec des animaux peints de couleur naturelle, et plusieurs pavillons destinés à contenir la précieuse collection d'animaux exotiques qui, à l'époque de la Révolution, fut transportée au Jardin des Plantes de Paris ; — la Laiterie, décorée de bassins de marbre alimentés par une source abondante, etc. A ces diverses curiosités, citées par d'Argenville en 1768, il faut ajouter : le Jardin anglais, où s'élève un petit temple renfermant une statue de Vénus Callipyge, et le Hameau, formé de quelques maisonnettes rustiques, dans le goût du Petit-Trianon. Ces deux embellissements sont dus au prince Louis-Joseph, qui les fit exécuter vers 1780.

La FORÊT DE CHANTILLY, d'une contenance de 2,449 hectares, se relie, au sud, avec le bois d'Hérivaux, et, à l'est, avec la forêt de Pontarmé ou de Senlis, qui comprend 1,185 hectares. Ces forêts s'étendent sur un sol sablonneux mêlé d'argile ; de longues routes régulières et des allées ou *layons* les traversent en divers sens. Douze de ces routes, ayant près d'une lieue de longueur, rayonnent d'un rond-point nommé la *Liblé*, à cause d'une table en pierre qui y est dressée. Ce carrefour, que l'on croit avoir été établi par le connétable de Montmorency, servait autrefois aux haltes de chasse, et c'est là que, du temps du dernier Condé, se faisait ordinairement la curée. La forêt de Chantilly renferme les étangs de Commelle, où quelquefois des cerfs affolés par la poursuite des chasseurs viennent se faire prendre dans les herbes des marécages. En cet endroit s'élève un petit castel gothique désigné sous le nom de *Château de la loge de Viarmes* ou de *la reine Blanche* ; il a été construit en 1828 pour servir de rendez-vous de chasse et occupe, dit-on, l'emplacement d'un château du moyen âge qu'habiterent la reine Blanche et saint Louis. Aujourd'hui, la forêt de Chantilly est exploitée par les charbonniers et les marchands de bois, et le droit de chasse est loué à une société dite *Société de chasseurs de Chantilly*.

Chantilly (courses de). Le plus important des hippodromes de France, après celui de Longchamps, est l'hippodrome de Chantilly ; il a pour emplacement la grande pelouse du château. La création des courses de Chantilly remonte à la même année (1833) que la fondation de la Société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France, société dite du *Jockey-Club*. Depuis la mort tragique du prince de Condé, la forêt de Chantilly était complètement abandonnée, lorsque le prince Labanoff obtint la permission d'y chasser et d'y envoyer son équipage. C'était le temps où le duc d'Orléans, renouant les traditions du passé, ralliait autour de lui le monde éparé de l'élégance et des arts. Les invités du prince étaient peu nombreux (on craignait encore l'éclat des grandes réunions) ; ils appartenaient pour la plupart à la nouvelle société qui venait de se fonder.

Un jour qu'ils traversaient la magnifique boulingrin qui s'étend devant le château, l'élasticité du terrain, la convenance du lieu les engagèrent à organiser une poule qui fut courue séance tenante et gagnée par M. de Normandie, un des premiers sportsmen de l'époque. Au retour de la chasse, on s'entendit pour arrêter les bases d'une réunion pour le printemps suivant. Les courses de Chantilly étaient fondées. Modestes au début, ces réunions se développèrent rapidement. Le patronage du duc d'Orléans, la sollicitude du Jockey-Club firent en peu de temps la fortune de Chantilly. Chaque année, la mode augmentait le nombre de ses visiteurs. Le duc d'Orléans, pour accroître encore cette vogue, tenait cour plénière pendant quatre jours à Chantilly. Tout ce que Paris comptait d'individus riches et élégants tenait à honneur de s'y suivre. On se disputait les appartements dans les hôtels ; les prix des logements, dans les maisons de la petite ville et dans les environs, atteignaient des chiffres fantastiques. Chacun lutait de luxe et de folle dépense. On envoyait d'avance, non-seulement ses chevaux et ses voitures, mais encore ses gens, son argenterie, parce que les meubles et les fourgons de Chevet ne pouvaient suffire ; on faisait venir de Paris jusqu'à des glaces et des bouquets.

Ce fut donc à la Société d'encouragement que les courses de Chantilly durent leur origine et leur splendeur. Le 24 juin 1835, cette société vota une somme annuelle de 5,000 fr. pour la fondation d'un prix, pour poulains et pouliches de trois ans, qui reçut le nom de prix du *Jockey-Club* ou *derby*. De 5,000 fr., dans les années suivantes, les prix accordés par la Société d'encouragement furent successivement portés à 7,000 fr., puis à 10,000 fr., à 15,000 fr., à 20,000 fr. Le *derby* est actuellement un prix de 25,000 fr ; c'est le plus considérable de France, après le grand prix de Paris, qui est de 100,000 fr.

Les courses de Chantilly se divisent en deux saisons ou réunions : celle du printemps, qui est la plus importante, et dans laquelle se court le *derby*, le dimanche qui suit l'Ascension, et celle d'automne. Il n'y a pas de réunion d'été comme au bois de Boulogne. A la réunion du printemps, on court les prix suivants : *prix des Ecuyers* (handicap), 6,000 fr., pour chevaux de trois ans et au-dessus ; *prix de Diane*, 10,000 fr., pour pouliches de trois ans ; *prix du Jockey-Club* (derby), 25,000 fr., pour poulains et pouliches de trois ans ; entrée 1,000 fr., distance, 2,400 mètres. La réunion d'automne, moins importante, a pour but de mettre en relief les qualités des jeunes chevaux et de fixer les sportsmen sur la valeur des poulains qui prendront part aux luttes de l'année suivante. On y court les prix suivants : *premier criterium*, 2,000 fr., pour poulains de deux ans ; *second criterium*, 12,000 fr., pour pouliches de deux ans ; *prix de Chantilly*, 10,000 fr., pour chevaux de trois ans et au-dessus.

Grâce à l'excellence de son hippodrome, Chantilly a vu chaque année de nouvelles écuries d'entraînement venir se fonder autour de son terrain, si apprécié des amateurs du turf. Les courses de Chantilly ont été et seront bien

souvent encore comparées à celles d'Epsom, et pourtant ce n'est plus ici le même entraînement de tout un peuple. Nous n'en sommes pas encore à fermer nos magasins le jour du *derby-day* ; le Corps législatif ne s'ajourne pas pour cette solennité. Chantilly a toujours conservé son cachet de luxueuse élégance, et quoique les communications soient devenues plus rapides et plus faciles, l'élément populaire qu'on rencontre au bois de Boulogne n'est pas représenté sur cet hippodrome, tout aristocratique.

CHANTOCÉ (sire de), prince de Bretagne. V. GILLES DE BRETAGNE.

CHANTÔME (Paul), écrivain français, né en 1810 près de Langres. Il entra dans les ordres et se fit une assez grande réputation comme prédicateur. Lorsque la Révolution de 1848 éclata, l'abbé Chantôme adopta avec ardeur les idées démocratiques les plus avancées, fonda des journaux, le *Drapeau du peuple*, le *Démocrate*, le *Rouge* ; soutint dans ces feuilles, ainsi que dans les clubs, la possibilité et la nécessité d'allier la religion avec la liberté, se vit privé par l'archevêque de Paris de toute fonction ecclésiastique, et fut frappé en 1849 d'une condamnation du pape. Le frère Paul Chantôme, comme il s'appela lui-même, protesta de son attachement au catholicisme, et fit sa soumission. On a de lui : *Exposition dogmatique et scientifique de la doctrine chrétienne* (1844) ; *De la liberté, premier traité, première partie : Traité complet de la liberté d'éducation* (1844) ; *Projet raisonné d'une constitution française* (1848) ; traduction de *l'imitation de Jésus-Christ* (1857) ; le *Pape et sa cause, résumé de la question* (1862) ; la *Politique catholique, solution du problème de politique générale posé à notre époque* (1862), etc.

CHANTONAY (Thomas PERRINOT DE), diplomate espagnol, né en 1514 à Besançon, mort à Anvers en 1575. Il était l'aîné des enfants du chancelier de Granvelle. Envoyé en 1560 en qualité d'ambassadeur d'Espagne près la cour de France, avec la mission secrète d'observer les factions et de poser son souverain comme protecteur des catholiques, il entra dans toutes les intrigues des Guises et lutta même contre Catherine de Médicis. Il fut encore employé, de 1565 à 1571, comme ambassadeur auprès de l'empereur Maximilien II. Lenglet-Dufresnoy a inséré quelques-unes de ses lettres dans les *Mémoires de Condé*. Elles sont relatives à sa mission en France et font partie d'un manuscrit aujourd'hui à la Bibliothèque impériale. Les *Mémoires et lettres* de son ambassade en Allemagne sont conservés à Besançon.

CHANTONNAY, ville de France (Vendée), ch.-l. de canton, arrond. et à 31 kilom. E. de Napoléon-Vendée ; pop. aggl. 1,446 hab. — pop. tot. 3,429 hab. Aux environs, exploitations de houille ; commerce de vaches, bœufs et porcs. Victoire des Vendéens sur les soldats de la République, en 1793.

CHANTONNÉ, ÉE adj. (chan-to-né). Comm. Se dit d'un papier défectueux : *Papier CHANTONNÉ*.

CHANTONNÉ, ÉE (chan-to-né) part. pass. du v. Chantonner. Chanté à demi-voix : *Un air CHANTONNÉ*.

CHANTONNEMENT s. m. (chan-to-ne-man — rad. *chantonner*). Néol. Action de chanter ; morceau chanté à demi-voix : *Les petits CHANTONNEMENTS des jeunes travailleuses formaient le plus joyeux murmure*. (E. Sue.)

CHANTONNER v. n. ou intr. (chan-to-né — dimin. de *chanter*). Chanter à demi-voix : *Il CHANTONNAIT gaiement*. (Beaumarch.)

— Activ. Fredonner : *CHANTONNER les paroles d'un air*. Louis XIV CHANTONNAIT les prologues des opéras qui contenaient son éloge. (St-Sim.)

CHANTONNERIE s. f. (chan-to-ne-ri — rad. *chantonner*). Fam. Action de chanter : *Cesses toutes ces CHANTONNERIES*. ■ Musique médiocre et monotone : *Un amateur passionné de la musique italienne appelle le chant français une plate et dégoutante CHANTONNERIE*. (Noël.)

Chantons l'amour, paroles de Saint-Just, musique de Boieldieu. Il ne faut pas, ainsi qu'on l'a fait souvent, confondre l'auteur des vers placés sous cette mélodie avec Saint-Just le conventionnel, l'ami fidèle de Robespierre. Celui dont il est ici question, et que l'on nommait toujours Saint-Just, s'appelait, en réalité, Saint-Just d'Aucourt. Il ne s'est jamais mêlé de politique, et s'est borné à fournir à Boieldieu une bonne partie des poèmes que celui-ci a mis en musique : *Zoraïme et Zulnar*, la *Famille suisse*, *l'Heureuse nouvelle*, les *Méprises espagnoles*, le *Calife de Bagdad*, *Jean de Paris*. Ces poèmes ont aujourd'hui bien vieilli ; mais ils n'ont pas perdu toute leur grâce, et ils sont faits avec une véritable entente de la scène et des effets comiques.

Pour ob-te-nir cel-le qu'il
ai-me, L'un é-blou-it par la gran-

deur ; A se voir ai-mé jour lui-
-mé-me Un au-tre met tout son bon-
-heur Mes chers a-mis, dans cet-te
vi-e, Chacun a son goût, sa fo-
-li-e, La meil-leu-re est de bien jou-
-ir ; Chantons l'a-mour et le plai-
-sir, Chantons l'a-mour et le plai-sir.

DEUXIÈME COUPLET.

L'un, dans les hasards de la guerre,
Trouve le bonheur de ses jours ;
L'autre, sous le toit solitaire
Du tendre objet de ses amours.
Mes chers amis, dans cette vie
Chacun a son goût, sa folie.
La meilleure est de bien jouir ;
Chantons l'amour et le plaisir.

Chantons victoire ! chœur de *Judas Maccabée*, musique de Haendel. Nous ne savons pour quel motif le sublime oratorio de Haendel, en France, concentré tout entier dans ce chœur, qui n'est pourtant point, à notre avis, la page la plus remarquable de l'œuvre. La Société des concerts a décréto que le chœur était un chef-d'œuvre. Bornons-nous à ce chef-d'œuvre, s'est-on dit ; tant pis pour le reste de l'ouvrage. *Magistri dixerunt !*

pp Moderato.
Chantons vic-toire, Chan-tons le Sé-
-gneur ! Cé-le-brons la gloi-re
De Ju-da vainqueur ! Que l'hym-ne sa-
-cré-e Mon-te jus-qu'au cieil
Gloire à Macha-bé-e, Le chef d'I-sra-
-ël ! Chan-tons vic-toi-rel
Chan-tons le Sé-igneur !
Cé-le-brons la gloi-re
De Ju-da vain-queur !

CHAN-TOUNG, province septentrionale de l'empire chinois, baignée à l'E. et au N. par la mer Jaune, qui forme, sur les côtes, le golfe de Pé-Tché-Li ; limitée au S. par la province de Kiang-Sou, et à l'O. par celle de Pé-Tché-Li. Superficie 169,300 kilom. carrés ; 28,958,764 hab. Capitale, Tsinan-Fon ; villes principales : Yen-Tchou, Khiao-Tchéou, Tang-Tchou. Les côtes, parsemées de petites îles, offrent plusieurs mouillages sûrs et commodes. La rivière d'Yun, ou canal impérial, traverse cette province et favorise puissamment son commerce, car elle est sillonnée par toutes les barques qui, des provinces méridionales, se rendent à l'ékin, et dont le nombre est immense. Le Chan-Toung est arrosé, en outre, par un grand nombre de rivières et de lacs, qui contribuent à la fertilité du sol, généralement plat, et corrigent la sécheresse habituelle d'un climat où les pluies sont extrêmement rares. Le gibier, le poisson, la volaille y sont très-abondants ; on y trouve le ver à soie ordinaire, et une autre espèce qui donne un fil plus grossier, mais plus solide, dont on fabrique une étoffe d'un grand usage dans tout le Céleste-Empire. Le Chan-Toung est la patrie de Confucius.

CHANTOURNAGE s. m. (chan-tour-na-je — rad. *chantourner*). Techn. Art ou action de chantourner : *Le CHANTOURNAGE à la scie*.

— Encycl. L'opération du *chantournage* des bois pour l'ébénisterie, qui se faisait autrefois avec de petites scies à main, s'exécute aujourd'hui au moyen des scies à chantourner, mues par un moteur mécanique. Une lame à ruban, formant courroie sans fin, enveloppe des poulies, qui sont animées d'une vitesse de six tours par minute. Le bois, placé sur une table

de fonte et poussé par l'ouvrier contre la denture de la scie, dans la partie descendante, prend immédiatement les formes les plus variées et les contours les plus sinueux. Cette machine, dont le mouvement est continu, opère avec une rapidité extrême, et débite en quelques minutes des douzaines de pieds de fauteuils, de chaises et d'autres meubles. L'application de la scie à ruban au découpage et au chantournage des bois est due à M. Perrin, mécanicien à Paris.

CHANTOURNÉ, ÉE (chan-tour-né) part. pass. du v. Chantourner. Découpé, évidé. *Pièce de bois chantournée.*

— Par ext. Qui a de nombreuses découpures : *Les fleurs ont fourni tant de motifs aux ornements chantournés et tarabiscotés de l'autre siècle, que dès qu'il est question de fleurs on est en droit de s'attendre à quelque chose de prétentieux.* (Th. Gaut.)

— s. m. Techn. Pièce de bois travaillée ou couverte d'une pièce d'étoffe, que l'on place entre le dossier et le chevet d'un lit : *Ce chantourné est bien fait.* (Acad.)

CHANTOURNEMENT s. m. (chan-tour-neman). Techn. Profil, contour d'une planche chantournée.

CHANTOURNER v. a. ou tr. (chan-tour-né) — de *champ*, dans le sens de face, et *tourner*. Techn. Couper en dehors ou évider en dedans, suivant un profil donné : *CHANTOURNER une planche, une plaque de métal, une table de marbre.* Scie à CHANTOURNER.

— Peint. Donner aux objets représentés sur la toile de tels contours, que certaines parties paraissent saillantes au-dessus des autres. *Il Chantourner une bordure.* Figurer des découpures sur la bordure peinte d'un tableau.

Se chantourner v. pron. Être chantourné : *Ce bois ne se chantourne pas aisément.*

CHANTRANSIE s. f. (chan-tran-si — du nom de Girard-Chantrans, botan. suisse). Bot. Genre d'algues d'eau douce, voisin des conferves.

CHANTRÉ s. m. (chan-tre — lat. *cantor*, chanteur). Celui qui chante, qui aime à chanter :

Et de *chantres* buvants les cabarets sont pleins.

BOILEAU.

Ce sens a vieilli. *Il* Celui qui chante au lutrin d'une église : *CHANTRÉ de paroisse.* *CHANTRÉ de village.* *Voix de CHANTRE.* Les *CHANTRÉS* de Notre-Dame. Les *CHANTRÉS* de Saint-Roch. Les *CHANTRÉS* de la chapelle des rois possédaient des bénéfices et des privilèges importants. (Bachelet.)

Les cloches dans les airs, de leurs voix argentines, Appelaient à grand bruit les *chantres* à matines.

BOILEAU.

Peut-être qu'un Virgile, un Cicéron sauvage Est *chantre* de paroisse ou juge de village.

VOLTAIRE.

Ces pieux fainéants faisaient chanter matines. Veillaient à bien dîner, et laissaient en leur lieu A des *chantres* gagés le soin de louer Dieu.

BOILEAU.

Il Dans les églises protestantes, Celui qui entonne les psaumes et soutient le chant.

— *Grand chantre* ou simplement *chantre*, Dignitaire maître du chœur, qui préside au chant dans les églises cathédrales ou collégiales et dans quelques monastères : *Le bâton du grand chantre.* *Le chantre de Notre-Dame.*

— Poétiq. Poète : *CHANTRÉ harmonieux.* *CHANTRÉ divin.* *J'ai devancé le CHANTRE immortel — Byron — au rivage où nous avons eu les mêmes souvenirs, et où nous avons commémoré les mêmes ruines.* (Chateaub.) *La création de l'univers est attribuée à Indra par la plupart des CHANTRES védiques.* (A. Maury.)

Du plus habile *chantre* un bouc était le prix.

BOILEAU.

Tout *chantre* ne peut pas, sur le ton d'un Orphée, Entonner en grands vers la discorde étouffée.

BOILEAU.

Très-souvent le mot *chantre* est suivi de la désignation de la patrie du poète ou du sujet qu'il a chanté, et l'on a alors une locution qui désigne la personne même du poète : *Le CHANTRE de la Thrace.* Orphée. *Le CHANTRE Thébain.* Pindare. *Le CHANTRE d'Ionie.* d'Iliou, Homère. *Le CHANTRE d'Énée* ou de Mantoue, Virgile. *Le CHANTRE de Roland.* l'Arioste. *Le CHANTRE des jardins.* Delille, etc., etc. *Il* Oiseau chanteur : *Les CHANTRES du printemps.* *Les CHANTRES ailés.* *Les CHANTRES des bois.* *Si le rossignol est le chantre des bois, le serin est le musicien de la chambre.* (Buff.)

— Par plaisant. *Le chantre des marais.* La grenouille : *Elle savait maintenant ce que soupire le rossignol pendant les nuits, et ce que répète le chantre des marais en psalmodiant sa note plaintive.* (Balz.)

— Fig. Prôneur, personne qui vante, qui célèbre : *Je n'aime pas les CHANTRES des causes victorieuses.* (Dider.)

— Ornith. Espèce de roitelet dont le chant est assez agréable.

— s. f. Dignitaire de certains couvents de femmes, chargée de la direction du chant : *La CHANTRE dira tout haut ce qui regarde l'office du lendemain.* (Richelet.) *Les principales charges du chapitre d'Ardenne sont celles de prévôte, de doyenne, d'écolâtre et de CHANTRE.* (P. Hélyot.)

— Adjectif. *Un jour, une mère CHANTRE entonne un psaume qui...* (V. Hugo.)

III.

— Syn. *Chantre, chanteur.* V. CHANTEUR.

— Encycl. Dans l'origine du christianisme, la fonction de *chantre*, tenue pour honorable et sainte, était l'apanage des prêtres et des diacres. Le pape saint Grégoire s'éleva le premier contre cet usage, se fondant sur ce qu'il empêchait les prêtres de se livrer comme ils le devaient à la prédication et à l'exercice de la charité, beaucoup plus utiles selon lui. Plus tard, la direction du chant religieux fut confiée aux sous-diacres et aux autres clercs. Dans le droit canonique, on donnait le nom de *chantre* à tous ceux dont les fonctions consistaient à chanter l'office divin ; mais, plus ordinairement, il servait à désigner le chanoine revêtu d'un office ou bénéfice qui le mettait à la tête du chœur et lui conférait la première dignité et la principale influence. En consultant les monuments de l'Eglise, on voit que cette dignité est une des plus anciennes ; il en est fait mention dans les canons apostoliques ; de temps de saint Isidore et de saint Grégoire le Grand, on regardait ces fonctions comme si importantes, que les abbés et même les évêques se faisaient un devoir de les remplir.

Le plain-chant proprement dit ne devait être entonné que par le *préchantre* (*præcantor*), lequel avait le droit de s'adjoindre un *sous-chantre* (*succentor*), et même un aide (*concentor*). C'est encore à peu près ce qui se pratique dans l'Eglise grecque. Le *protopsalte* remplit les fonctions du *préchantre*, et il est assisté d'un *paraphoniste*, qui n'est autre que le *concentor*. Dans l'ancienne Eglise, tous les morceaux d'apparat, tels que les réponses, les graduels, les *alleluia*, étaient exécutés par le *préchantre* ou primicier, monté sur l'un des ambons, et le *sous-chantre*, monté sur l'autre ambon, lui répondait, c'est-à-dire répétait ce qu'il venait de chanter, pour lui donner le temps de reprendre haleine, ou achevait ce qu'il n'avait fait qu'entonner. Le *préchantre* et ses assesseurs, mais surtout le *préchantre*, cherchaient, en général, à briller comme des chanteurs de profession, plus soucieux d'édifier les fidèles par la beauté de leur voix que par la régularité de leurs mœurs. Au moyen âge, ces fonctions furent aussi honorables que recherchées, et plus d'un *chantre* a laissé son nom dans les annales de l'art musical de cette époque. Guillaume, grand *chantre* sous le règne de saint Louis, déploya un talent hors ligne dans la musique monastique. Guillaume surpassa tous ses rivaux par la flexibilité et l'étendue presque phénoménale de sa voix. On parla longtemps avec admiration de la prouesse vocale par laquelle il stupéfia tout Paris dans l'église Notre-Dame, le jour de la réception de la sainte couronne d'épines. On sait que saint Louis alla au-devant de cette relique jusqu'à la distance de cinq lieues au delà de Sens, et qu'il déploya pour son entrée dans Paris une pompe toute royale. Un nombre considérable d'évêques, suivis du clergé séculier et de tous les ordres religieux de la ville et des environs, tous pieds nus, ainsi que le prince, vinrent processionnellement le rejoindre, et se réunirent au cortège près de Vincennes. Dans cette magnifique réunion, où chaque corps avait son *chantre*, et qui en comptait de fort renommés, Guillaume, comme le prince d'entre eux, entonna seul tout ce qui fut chanté le long du chemin jusqu'à l'église Notre-Dame, désignée pour l'avant-dernière station. Ayant franchi le grand portail, les religieux de Saint-Denis se détachèrent du reste de la procession et se rangèrent sur deux files, de chaque côté de la nef. A ce moment, voulant saluer la reine du ciel avec un saint enthousiasme, Guillaume entonna l'antienne *Ave, regina cælorum*, en poussant la note avec tant de force et jusqu'à un ton si aigu, qu'une sorte de frémissement se produisit parmi l'assistance, et que tout ce qui était présent demeura tout ébahi. Parmi les plus dignes successeurs du grand *chantre* Guillaume, on cite Jean Chantier, le chroniqueur du règne de Charles VII, et Pierre Pinchonnet, l'un des religieux les plus savants de l'époque de Henri III.

Dans les fêtes solennelles, le *chantre* portait la chape et le bâton cantoral ; il mettait sur ses armes un bâton de chœur comme signe de sa dignité. Sous Louis XIV, l'importance du *chantre* était très-grande encore, comme on peut le voir dans le *Lutrin* de Boileau. Aujourd'hui, ce sont les chapelains qui remplissent le rôle de *chantres* dans les cathédrales, et, dans les autres églises, des chanteurs laïques, qui, la plupart du temps, dinent de l'autel et soupent du théâtre.

CHANTREAU (Pierre-Nicolas), littérateur, né à Paris en 1741, mort à Auch en 1808. Il habita vingt ans l'Espagne et y fut même chargé de quelques missions secrètes pour la France. A son retour, il fut nommé professeur d'histoire à Auch. L'Académie royale de Madrid l'avait admis au nombre de ses membres en 1797. Il a publié un grand nombre d'ouvrages : une *Grammaire espagnole-française* (en espagnol), souvent réimprimée ; *Voyage en Angleterre, en Ecosse et en Irlande* (1792) ; *Dictionnaire national et anecdotique pour servir à l'intelligence des mots dont notre langue s'est enrichie depuis la Révolution* (sous le pseudonyme de M. l'Épithète, 1790) ; *Science de l'histoire* (1804) ; *Éléments d'histoire militaire* (1808), etc.

CHANTRERIE s. f. (chan-tre-ri — rad. *chantre*). Bénéfice, dignité de chantre, dans une église cathédrale ou collégiale : *La chan-*

trerie d'une église, d'un chapitre. *Il* Ecole de chant d'église, maîtrise. *Il* Chapelle dont le revenu servait à l'entretien d'un prêtre chargé de chanter chaque jour une messe pour le repos de l'âme des fondateurs.

CHANTREY (Francis), sculpteur anglais, né à Morton (comté de Dorby) en 1782, mort à Londres en 1841. Sa mère, veuve d'un honnête cultivateur, et jouissant d'une certaine fortune, le destinait à la carrière du droit, et l'envoya à Sheffield, célèbre université, où il devait commencer ses études ; mais, en entrant dans la ville, il aperçut à la porte et aux fenêtres d'une maison de modeste apparence plusieurs statues achevées, d'autres à l'état d'ébauche, qui l'intéressèrent vivement ; il s'arrêta, regarda avec une attention émue, et sa vocation fut décidée. Quelques jours plus tard, le droit était oublié pour la sculpture ; Francis était l'élève de Ramsay, l'auteur des statues qui avaient attiré l'attention du jeune homme.

Chantrey fit de rapides progrès. Bientôt quelques essais révélèrent tout ce qu'il y avait de volonté forte, de puissante originalité dans son tempérament d'artiste. Loin de s'enfermer, comme la plupart de ses compatriotes et contemporains, dans les règles étroites de la tradition, il consulta franchement la nature. Ramsay, qui avait des opinions contraires, voulut s'opposer à cette révolte ; mais l'élève, écoutant son propre instinct plus que les conseils de ce maître, d'ailleurs très-médiocre, le quitta pour travailler librement.

En sortant de cet atelier, où il venait de passer trois ans, il se rendit à Londres, où l'attendaient les plus brillants succès. En 1802, peu après son arrivée, il fit le buste de Horne-Tooke, si connu par son esprit. Cette œuvre excellente reçut un accueil enthousiaste. Le lord-maire enchanté commanda à Francis la statue colossale de George III. Cet immense travail, qu'il exécuta rapidement, produisit une grande sensation ; Chantrey fut déclaré le premier sculpteur de l'Angleterre. On cite de la même époque, comme des œuvres hors ligne, les statues de William Pitt et de Canning. C'est également vers ce temps que l'artiste conçut le projet de l'immense monument que l'Angleterre devait élever à Nelson, près de Yarmouth. Chantrey, dominé sans doute par son enthousiasme patriotique, s'égarait complètement à la poursuite d'une idée vraiment excentrique : la statue devait mesurer 130 pieds de haut et s'élever sur une digue s'avancant dans la mer. Le piédestal, formé par les proues des vaisseaux pris à l'ennemi, devait avoir une hauteur égale à celle de la figure, ce qui donnait une élévation de 260 pieds ; enfin il voulait que la plaque de l'ordre portée par Nelson au moment de sa mort fût une lanterne, allumée la nuit pour servir de phare aux vaisseaux égarés. Le ministère eut le bon sens d'ajourner indéfiniment l'exécution de ce projet, reculant sans doute devant la pensée de transformer l'illustre marin en réverbère.

Un peu gâté par ses nombreux et magnifiques succès, le statuaire éprouva le besoin de s'éloigner après cet échec éclatant. Il vint d'abord à Paris visiter nos musées, puis il prit, en touriste, la route d'Italie. Il était à Rome en 1814. Il rentra à Londres en 1818, et l'Académie royale des beaux-arts s'empressa de lui ouvrir ses portes. Il était d'ailleurs revenu comme il était parti : l'art français, l'art antique, les maîtres italiens n'avaient en rien modifié son talent. Malgré le souvenir encore vivant de son burlesque Nelson, il retrouva bien vite la vogue d'autrefois. Il produisit d'ailleurs des œuvres remarquables, parmi lesquelles il faut citer le groupe charmant des *Deux sœurs endormies*, se tenant embrassées, qu'on admire dans la cathédrale de Lichfield. Jamais l'artiste ne fut mieux inspiré que dans ce beau marbre. Moins élevée de sentiment, mais plus simple peut-être, la *Femme à genoux* doit compter aussi parmi ses bonnes compositions. N'oublions pas le portrait de lady Saint-Vincent et la *Jeune fille caressant une colombe*, en s'élevant sur la pointe des pieds, qu'on voit maintenant à Woburn-Abbey, près des *Trois grâces* de Canova. Sans être, comme l'ont prétendu quelques Anglais enthousiastes, des chefs-d'œuvre inimitables, ces statues appartiennent assurément à la bonne et saine sculpture. Parmi les travaux de ses dernières années, il est juste de citer, outre divers monuments érigés dans l'église de Saint-Paul et ailleurs, les bustes de Playfair, de Walter Scott, de Benjamin West, de Wordsworth, etc. Mais nous sommes loin de partager l'engouement qui accueillit la statue équestre du fameux duc de Wellington ; sans être absolument mauvaise, cette œuvre n'a vraiment rien de saillant. Il en est de même du célèbre bronze du roi George IV, érigé à Brighton en 1825. Cette statue colossale eut un succès inouï, que rien ne justifie ; c'est même l'un des plus faibles morceaux de Chantrey.

« L'art de Chantrey, dit un critique anglais, est le vrai fils du génie anglais : point d'imitation dans son style, car il ne ressemble pas plus aux produits de l'antiquité que les pièces sauvages et romantiques de Shakspeare ne ressemblent aux tragédies d'Euripide. » Cette appréciation exagérée de Chantrey est cependant la meilleure qu'en aient faite ses compatriotes. Il eut, en effet, cela de remarquable qu'il osa se révolter contre cette religion de l'antique, dont Canova était le grand prêtre,

et qui avait envahi l'Europe entière. Il eut le courage (et il en fallait beaucoup) de résister au torrent des idées qui donnaient à la statuaire de son temps un type unique, un parti pris immuable. Il montra résolument des études d'après nature, plus ou moins fortes, il est vrai, mais ayant toutes cette vérité qui frappe et saisit, et qui manque trop souvent aux créations de l'enseignement académique. C'est par là surtout que le statuaire anglais s'est fait une grande place dans l'histoire de l'art.

CHANTRIGNÉ, bourg et commune de France (Mayenne), arrondissement et à 13 kilom. N. de Mayenne, près de la rive gauche de la Mayenne ; pop. aggl. 287 hab. — pop. tot. 2,012 hab. On trouve sur son territoire une source d'eaux minérales qui contiennent du carbonate de fer, du sulfate et du carbonate de chaux, de magnésie et de soude, de la silice et une matière végétale animale ; elles ont un petit goût d'encres, et laissent déposer du fer hydraté à l'état pulvérulent ; leur température est de 15° centigrades.

CHANU, UE adj. (cha-nu). Forme ancienne du mot CHENU.

CHANU, bourg et commune de France (Orne), arrond. et à 17 kilom. N. de Domfront ; pop. aggl. 596 hab. — pop. tot. 2,554 hab. Exploitation de pierres de taille ; grande fabrique de coutils, clous, quincaillerie, serrurerie, boissellerie, peignes à chanvre, noir animal.

CHANUT (Pierre), homme d'Etat français, né à Riom en 1600, mort à Paris en 1662. Il fut ambassadeur de France en Suède, auprès de la reine Christine, de 1645 à 1649, et ce fut par ses conseils que cette princesse attira Descartes à sa cour. Nommé ministre plénipotentiaire à Lübeck en 1650, puis ambassadeur en Hollande en 1653, il entra, à son retour en France, au conseil du roi. Les *Mémoires et négociations* de Pierre Chanut sont conservés parmi les manuscrits de la Bibliothèque impériale.

CHANVALON (de), oratorien français, mort en Provence en 1765. Il s'occupa beaucoup d'agriculture et de jardinage et a publié un *Manuel des champs* ou *Recueil instructif, contenant tout ce qui est le plus utile pour vivre à la campagne avec agrément* (Paris, 1764), qui a eu plusieurs éditions.

CHANVALON (Jean-Baptiste THIBAUT DE), savant français, né à la Martinique vers 1725, mort en 1785. Il fut nommé, en 1751, membre du conseil supérieur de cette île, et chargé d'en dresser la statistique. Il a publié : *Voyage à la Martinique* (1763), ouvrage où il traite des observations météorologiques qu'il y avait faites, de la topographie de l'île et des mœurs de ses habitants.

CHANVRE s. m. (chan-vre. — du latin *cannabis*, même sens. V. l'art. encycl.). Bot. Genre de plantes textiles, type de la famille des cannabées : *CHANVRE mâle.* *CHANVRE femelle.* *Faire rouir, teiller du chanvre.* *La culture du chanvre est fort étendue. On sème du chanvre dans presque tous les pays.* (V. de Bomare.) *Les racines du chanvre sont sujettes à être infestées par une plante parasite nommée orobanche.* (Raspail.) *C'est le chanvre qui forme la base de cette matière narcotique et extraordinairement enivrante, connue sous le nom de hashich.* (Gouas.) *On doit, chaque année, renouveler la semence du chanvre, pour ne pas donner à la plante le temps de dégénérer.* (Chaptal.)

— Par anal. Nom donné à diverses plantes textiles ou qui ont quelque autre rapport avec le chanvre commun. *Il* *Chanvre d'Afrique*, Syn. de SANSÉVIERE. *Il* *Chanvre des Américains*, Syn. d'AGAVE D'AMÉRIQUE. *Il* *Chanvre aquatique* ou *Chanvre d'eau*, Syn. de BIDENT TRIPARTIT et d'EUPATOIRE. *Il* *Chanvre bâlard*, Syn. de GALÉOPSIDE. *Il* *Chanvre du Bengale*, Syn. de CROTALAIRES-JONCÈS. *Il* *Chanvre du Canada*, Syn. d'APOCYN CANNABIN. *Il* *Chanvre de Crète*, Syn. de DATISQUE CANNABINE. *Il* *Chanvre des Indes*, Syn. d'AGAVE, d'ALOEËS PITTE, de BANGUE. *Il* *Chanvre du Japon*, Syn. de SPIRÉE DU JAPON. *Il* *Chanvre de Manille*, Syn. d'ADACA et de HANANIER TEXTILE. *Il* *Chanvre de la Nouvelle-Zélande*, Syn. de PHORMION TENACE. *Il* *Chanvre piquant*, Syn. d'ORTIE CANNABINE.

— Par ext. Matière textile fournie par le chanvre : *Fil de chanvre.* *Toile de chanvre.* *Corde de chanvre.* *De tous nos chanvres, ceux de Champagne sont les plus recherchés.* (C. Lemaire.) *On a successivement vanté les chanvres de Bologne en Italie et ceux du pays de Bade.* (T. de Berneaud.)

Le Nord fournit son chanvre aux îles des vaisseaux.

DELLILLE.

Amolli par les eaux, par la pierre écrasée, Sous des ongles de fer, le chanvre est divisé.

THOMAS.

Il Toile de chanvre : *C'est avec les chanvres qui habitent nos pauvres villageois que sont faites les voiles des corsaires qui vont dépouiller les cultivateurs de l'Inde.* (B. de St-P.)

— Poétiq. Corde de chanvre :

La je triplais le cercle agile Du chanvre envolé sous mes pas.

LERRON.

— Pop. *Cravate de chanvre*, Corde qui sert à pendre quelqu'un ; supplice de la pendaison : *On lui passa au cou une bonne CRAVATE DE*

CHANVRE. Il mériterait une bonne CRAVATE DE CHANVRE.

— Rem. La Fontaine a fait ce mot du féminin; c'était une forme populaire de son temps, et qui subsiste encore aujourd'hui dans certaines provinces :

Il arriva qu'au temps que la chanvre se sème...
La chanvre étant tout à fait crue...

— Encycl. Linguist. L'étymologie immédiate du français *chanvre* est le latin *cannabis*, qui désigne la même plante textile. Parallèlement au vocable français, nous avons dans les langues néo-latines, ses sœurs, des dérivés qui s'éloignent moins du type primitif; tels sont l'italien *canape*, le valaque *cénepe*, l'espagnol *canamo*, etc. Le provençal a une double forme *canèbe* et *cambre*, dont la seconde nous sert de transition pour arriver au français *chanvre*. Il est assez difficile de rendre compte de la présence de *r* dans le mot français; cet *r* est assurément inorganique au point de vue étymologique; il a probablement été introduit par suite d'une de ces exigences si nombreuses du mécanisme de la prononciation. Nous avons, en effet, dans d'autres langues, par exemple dans l'espagnol, des faits sensiblement analogues à celui-ci; ainsi le mot latin *homo*, *hominis*, fait *hombre* en espagnol. On a également ici, après la labiale *m*, intercalé un *r* parasite. Il faut remarquer que, dans les deux mots *hominis* et *cannabis*, l'accent tonique se trouve sur la première syllabe, et qu'il ne semble pas être étranger à l'attraction de *r*. En effet, l'accent tonique ainsi placé détermine dans le mot une forte contraction, qui a pour résultat la disparition du milieu du mot; pour conserver, dans le monosyllabe ainsi créé, une sorte d'autonomie à la dernière syllabe, pour la maintenir, on est obligé de la renforcer par l'addition d'un autre son. Le *r*, tel qu'il est prononcé dans le midi, remplit très-bien ces conditions de lettre d'appui. Si l'on n'avait pas introduit cette lettre dans le mot français *chanvre*, il nous serait parvenu sous une forme très-incomplète, probablement avec la suppression totale des deux dernières syllabes *abis*, dont le *v*, soutenu par *r*, offre encore aujourd'hui la trace très-visible. Quant au changement du *c* initial en *ch* chuintant, il n'offre rien que de très-normal à qui connaît les lois fondamentales de la dérivation française. C'est ainsi que de *carbonis* nous avons fait *charbon*; de *catena*, *chaîne*, etc.

Avant de pousser plus avant nos recherches étymologiques pour l'origine des termes grecs et latins, nous attirerons tout de suite l'attention sur une série de dérivés propres aux langues romanes, et formés du mot en question. C'est le français *canavas*, qui désigne une étoffe de trame grossière, et qui est calqué sur l'italien *canavaccio*, avec la terminaison péjorative *accio*, pour désigner une mauvaise toile. A ces dérivés correspondent l'espagnol *canamazo* et le provençal *canabas*, très-voisin du français *canavas*.

Essayons un peu maintenant de faire l'histoire du mot latin *cannabis*, comme nous avons fait celle du mot français *chanvre*. Constatons tout d'abord qu'à côté de *cannabis* nous avons une forme moins usitée, appartenant à la déclinaison en *us*, *i*. Le grec *kannabis* et *kannabos*, qui désigne également le *chanvre*, présente, comme le latin, cette particularité d'une double forme thématique. Quelle est l'origine de ce mot? L'histoire de la linguistique nous le dira peut-être.

• D'après les observations des botanistes, dit M. Pictet, le *chanvre* est spontané en Sibérie, au midi du Caucase et dans le nord de l'Inde. C'est l'Asie tempérée, vers la mer Caspienne, qui paraît être sa patrie primitive, ce qui lui assigne une origine essentiellement aryenne. En effet, ni les Hébreux ni les Égyptiens n'ont connu le *chanvre*; son nom arabe est emprunté du persan ou du grec, et ce même nom se retrouve chez la plupart des peuples de race aryenne.

En effet, l'examen des noms du *chanvre*, chez les différentes nations de la famille indoeuropéenne, confirme cette assertion de M. Pictet. Rarement ces langues parentes ont présenté plus d'analogies. L'ancien allemand appelle le *chanvre* *hanaf*, *hanuf* et *hanif*; l'anglo-saxon, *hanep*; le scandinave, *hanvr*. On sait que, dans les langues germaniques, un *h* correspond constamment au *c* initial du latin, et un *f* à la labiale douce *b*; par conséquent, *hanif* est bien l'équivalent exact du latin *cannabis* ou du grec *kannabis*, équivalent constituant, non pas un dérivé, mais une forme parallèle et coexistante qui remonte à une souche commune. Les langues slaves nous offrent aussi un accord remarquable : en russe, *knopeti*; en illyrien, *knopglje*; en bohémien, *knopé*; en polonais, *konop*; en lithuanien, *kanapė* et *knopė*. Toutes ces formes, analogues à celles du latin, sont tout aussi originales que les formes germaniques mentionnées plus haut. Dans les idiomes celtiques, même uniformité : en irlandais, *canab* et *cnab*; en erse, *canb*; en armoricain, *kanab*. La partie orientale et asiatique de la famille nous donne des formes tout aussi frappantes : le persan *kanab*, le boukhare *kanab*, l'arménien *kanep* ou *kanep*. Mentionnons encore pour mémoire l'albanais *kanep* et le mot kirghiz, évidemment importé, *kenep*, grosse toile de *chanvre*.

De cette comparaison générale nous tirons comme conclusion, avec M. Pictet, que toutes ces formes supposent comme souche

commune une forme hypothétique *kanapa*, par un seul *n*. Le *n* double du grec et du latin semble avoir été attiré par une réminiscence du mot *canna*, auquel on a voulu rapporter l'étymologie de *cannabis* et *kannabis*.

Les dictionnaires classiques mettent en effet à la fin de l'article *kannabis* le mot *kanna*, roseau, avec un point d'interrogation. La vérité est que cette étymologie a été proposée pour la première fois par Isidore et soutenue scientifiquement par Benfey. Celui-ci, dans son *Griechisches Wurzellexicon*, décompose *kannabis* en deux éléments, *kanna* et *bis*; avec le premier, il identifie *kanna*, roseau, et dans le second, il veut retrouver un suffixe secondaire *ba* ou *bi*, correspondant au suffixe sanscrit *bha*, et voulant dire *semblable à*, de l'espèce de. D'après cette théorie, *kannabis* signifierait *Qui est de la nature du roseau*. Cette étymologie est fort ingénieuse; malheureusement, elle prête le flanc à une très-grave objection : c'est qu'à un *bh* aspiré sanscrit devrait répondre en grec un *ph* et non un *b*. On devrait donc avoir une forme supposée *kannaphis* au lieu de *kannabis*. A cette objection M. Pictet en ajoute une autre qui s'appuie sur un passage d'Hérodote, par lequel il est démontré que le *chanvre* était, de son temps, une plante étrangère à la Grèce, ce qui tendrait à prouver que le nom du *chanvre* n'est pas de formation grecque, mais d'importation étrangère. Nous citons ce passage, important pour l'histoire de la plante et l'étymologie de son nom : « Dans le pays des Scythes, croît le *kannabis*, qui, à la grandeur et à la grosseur près, ressemble le plus au lin. Il vient de lui-même ou semé. Les Thraces en font des vêtements qu'on dirait de lin; il faut être connaisseur pour ne pas s'y tromper, etc. » Ce passage est concluant. Hérodote parle même, chose extrêmement curieuse, des effets produits par les fumigations de la graine de *chanvre*, et du goût des Scythes pour l'ivresse qui en résulte. C'est tout simplement le hachich. Mais revenons à nos étymologies. M. Pictet pense que les Grecs ont reçu le nom du *chanvre* de la Thrace, avec la plante elle-même, postérieurement à Hérodote, et qu'ils l'ont transmis aux Romains, dont le *cannabis* ou *cannabis* a passé aux idiomes néo-latins, pour se rencontrer de nouveau avec les termes slaves, germaniques, etc., et peut-être celtiques, apportés sans doute directement de l'Orient.

Les Thraces et les Scythes appartenant vraisemblablement à la famille aryenne, c'est dans les langues indo-européennes que nous devons chercher l'étymologie du nom du *chanvre*. Nous nous adresserons tout naturellement au sanscrit, où M. Pictet trouve un mot *cana*, dérivé d'une forme primitive *kana*, désignant effectivement le *chanvre*, la *cannabis sativa*. De *cana*, on a formé en sanscrit un dérivé *cāna*, désignant une toile très-grossière, et correspondant fort exactement au mot *canavas*. Mais nous avons fait remarquer plus haut que toutes les formes collatérales des noms du *chanvre* en supposaient une primitive *kanapa*; *cana* ou *kana* ne satisfait donc point complètement aux exigences du problème tel qu'il est posé. M. Pictet va nous en fournir une solution ingénieuse, très-approchée, sinon complètement décisive. Toute sa théorie repose sur ce fait que *cana* veut également dire en sanscrit *flèche* et *chanvre*; or, le nom de la flèche *a*, de tout temps, été confondu avec celui du roseau, qui servait à la faire. Ce qui, en dehors de cette considération générale, tendrait à prouver que *cana* a pu réellement avoir la signification intermédiaire de roseau, c'est que les termes latins et grecs qui y correspondent phonétiquement son pour son, *canna* et *kané*, veulent précisément dire un roseau. Ici, dit M. Pictet, à qui nous ne pouvons mieux faire que de laisser la parole, le sanscrit nous vient en aide par un rapprochement curieux, car on y trouve *kanapa* et *kunapa*, comme le nom d'une espèce de lance ou javelot. Or la lance, non moins souvent que la flèche, tire ses noms des bois ou des tiges végétales qui servaient à la fabriquer; et, si l'on se souvient que le *chanvre*, dans les climats et les terrains favorables à sa naissance, atteint une hauteur de 12 à 14 pieds, on ne s'étonnera pas que ses tiges aient pu servir à faire des javelots. Il est donc très-probable que nous possédons encore dans *kanapa* l'ancien nom aryen du *chanvre*, que *cana* a remplacé en sanscrit, pour la plante elle-même.

Ce n'est pas tout; il ne suffisait pas d'avoir retrouvé, par une heureuse induction, le nom primitif du *chanvre*, il fallait encore en donner l'étymologie. C'est ce qu'a fait M. Pictet, avec non moins de science que de succès. Suivant lui, la première partie du mot *kana* ou *kan* est bien le mot que le latin nous offre sous la forme *canna*, avec le sens de roseau, et dériverait de la racine *can*, bruite, résonner, gémir, chanter. Ce nom aurait été donné au roseau, à cause de la sonorité dont il jouit comme corps creux, et du bruissement qu'il produit lorsqu'il est agité en masses par le vent. De plus, on sait qu'il a servi à construire les premiers instruments de musique. Quant à la seconde partie du mot, on peut y retrouver soit *apa*, suffixe sans signification précise et n'ajoutant rien à l'idée exprimée par le mot, soit un substantif sanscrit *pa*, chef, prince. Suivant cette seconde hypothèse, *kanapa* serait formé comme *pradīpa*, souverain des créatures, et signifierait le *roi des roseaux*, de même que *dharmarāja*, littéralement le *roi des grains*, désigne en sanscrit l'orge.

— Bot. Ce genre de plantes ne renferme guère qu'une seule espèce, le *chanvre cultivé* (*cannabis sativa*); mais plusieurs de ses variétés ont été regardées par quelques auteurs comme autant de types spécifiques; nous en parlerons plus loin. On ignore la vraie patrie de cette plante, ou du moins il règne encore beaucoup d'incertitude à ce sujet (v. la linguistique). Son aire géographique est très-étendue, car on l'a trouvée spontanée en Russie, dans l'Asie centrale, dans l'Inde et en Australie. L'opinion la plus répandue fait venir le *chanvre* des régions chaudes de l'Asie. D'autres pensent, non sans raison, que son point de départ a été le nord de l'ancien continent; il est certain que les Scythes, les Scandinaves et les Germains le cultivaient très-anciennement, pour en faire des toiles, des vêtements, des voiles pour leurs navires. Les nations riveraines de la Méditerranée paraissent ne l'avoir connu qu'assez tard, et on peut croire que, dans les premiers temps, ils n'en ont pas tiré tout le parti possible. Un passage des satires de Perse nous apprend que, chez les Grecs comme chez les Romains, le *chanvre* ne servait qu'à faire des câbles, des cordages, des filets de chasse. Sous les empereurs, d'après M. Hœfer, tout le *chanvre* nécessaire aux emplois de la guerre se fabriquait à Ravenne en Italie, et à Vienne dans les Gaules. Avant l'époque où vivait Olivier de Serres, on fabriquait de la toile avec le *chanvre*; mais c'est seulement sous Catherine de Médicis que l'on réussit à en obtenir d'assez fine pour faire du linge de corps; on cita comme une nouveauté les deux chemises de *chanvre* que possédait cette reine. Aujourd'hui, cette plante est cultivée dans presque toutes les contrées où le sol est livré à l'agriculture. Parmi les pays les plus renommés pour la production du *chanvre*, on cite le Bolognais en Italie, le grand-duché de Bade, le Piémont, l'Égypte, quelques cantons de la Prusse, de la Russie et de la Suisse, la vallée du Grésivaudan et plusieurs départements français.

Le *chanvre* est une plante à fleurs dioïques. Les mâles sont disposés en grappes. Il y a cinq étamines opposées aux folioles du péricône, et des anthères terminales, grandes, oblongues, pendantes, à deux loges quadrilobées opposées, qui s'ouvrent longitudinalement. L'ovaire est rudimentaire, presque nul. Les fleurs femelles sont réunies en épi et unibractées. Leur péricône est monophylle, urcéolé, très-finement membranacé; l'ovaire qu'il recouvre est uniloculaire et subglobuleux. Le style, court, terminal, porte deux stigmates allongés et pubescents. Le fruit est une cariope uniloculaire bivalve; il contient une graine oncinée à test verdâtre, colorée à l'ombilic et finement membranacée. Les feuilles inférieures sont opposées; les supérieures sont alternes, incisées, hispides. Les pieds mâles sont plus grêles, moins élevés que les femelles; ils diffèrent d'aspect et arrivent plus tôt au terme de leur développement. Dans les campagnes, on appelle *chanvre mâle* les pieds femelles, et *chanvre femelle* les pieds mâles. Il est bon d'ajouter que ces dénominations n'emportent, dans l'origine, aucune idée de distinction entre les sexes, et n'étaient qu'une sorte de métaphore indiquant la supériorité habituelle en taille et en force des mâles sur les femelles, que l'on remarque dans le règne animal.

Il existe une variété de l'espèce commune, dit *chanvre de Piémont*, dont la tige atteint plusieurs mètres de hauteur; elle a l'avantage de produire en abondance de grosse et forte flasse pour les besoins de la marine; mais elle présente l'inconvénient de dégénérer rapidement, et de retourner en peu d'années aux proportions du *chanvre* ordinaire, lorsqu'elle est cultivée dans un autre pays. Le *chanvre de Chine* ou *gigantesque* est regardé par les uns comme une espèce distincte, et par les autres comme une ancienne variété du *chanvre* commun. Quoi qu'il en soit, son aspect diffère sensiblement de celui de ce dernier. Les branches du *chanvre* de Chine sont plus larges et plus diffuses, et retombent un peu aux extrémités; ses feuilles, très-longues, ont des folioles beaucoup plus souples, ce qui donne à l'ensemble de la plante un aspect pleureur très-caractéristique. Cette espèce ou variété peut atteindre une taille encore plus élevée que celle du *chanvre* de Piémont. On en a vu à l'exposition de l'industrie, en 1855, un pied qui mesurait près de 7 m. de longueur. Le *chanvre* de Chine ne donne pas de graines sous le climat de Paris, mais il fructifie parfaitement aux environs de Toulon. On peut l'employer aux mêmes usages que le *chanvre* commun et celui de Piémont. Les Orientaux le cultivent surtout comme plante enivrante. Ses diverses parties, soit seules, soit associées à d'autres substances, telles que l'arec ou l'opium, et mises sous forme de poudres, de pilules, de pastilles, de breuvages divers, servent aux musulmans et aux nègres à se procurer une ivresse tantôt agréable et riante, tantôt délirante et furieuse. Parmi les préparations de ce genre, la plus employée est le *hachich*.

— Agric. Le *chanvre* n'est pas précisément délicat sous le rapport du climat; néanmoins, une température douce et même chaude est celle qu'il affectionne. Il craint tout à la fois l'exces de la sécheresse et l'exces de l'humidité. Les sols bien amendés, riches en humus, amenés par de bons labours, frais sans être humides, sont ceux qui lui conviennent le

mieux. Le plus souvent, on ne cultive le *chanvre* que sur une petite échelle, et il n'en est point question dans un assolement régulier. Il peut être cultivé pendant une longue suite d'années à la même place, « vraisemblablement, dit M. Joigneaux, parce que les engrais qu'on fournit restituent en grande partie au sol les éléments minéraux que le *chanvre* lui enlève à chaque récolte. Néanmoins, un moment arrive toujours où, malgré les fumures copieuses, il convient de s'arrêter; c'est lorsque l'orobanche envahit la chènevière. » Quand, par exception, le *chanvre* est destiné à faire partie d'un assolement, on le place ordinairement après le trèfle ou les pommes de terre. Il vient aussi très-bien sur les gazons rompus, les marais desséchés, etc.

L'époque du semis varie, suivant les localités, de mars à juin. On met, en général, 200 à 300 litres de graine par hectare. Le choix de la semence est très-important. La graine de la dernière récolte est la seule qu'on doive employer; elle doit être lourde, luisante et d'une couleur gris foncé. Comme les petits oiseaux sont très-francs de graines de *chanvre*, il faut garder la chènevière jusqu'à ce que les plantes soient complètement sorties de terre. Quand le *chanvre* a bien pris, il doit couvrir entièrement le sol, de manière à étouffer toute végétation adventice. Il n'exige donc aucun soin pendant le cours de sa végétation. Ses ennemis sont, du reste, en très-petit nombre : on signale seulement, parmi les insectes, la larve du sphinx tête de mort, et, parmi les plantes, l'orobanche et la fuscaute, qui, l'une et l'autre, indiquent l'épuisement du sol. Les petits oiseaux commettent quelques dégâts en mangeant le chènevis, quand il est mûr.

Les pieds mâles du *chanvre* sont plus hâtifs que les femelles; ils arrivent quatre à six semaines plus tôt à leur maturité; on est donc forcé de les récolter avant les autres. Le *chanvre* mâle donne la meilleure flasse; mais sa récolte a l'inconvénient d'exiger beaucoup de main-d'œuvre, et, en outre, de causer la perte d'un grand nombre de pieds femelles. Pour ces motifs, et comme d'ailleurs le nombre des pieds mâles n'atteint guère que le quart de celui des femelles, on a proposé de ne faire qu'une seule récolte. Néanmoins, il est probable que l'ancienne méthode se maintiendra; car il est essentiel, pour la qualité du produit, que tous les pieds soient parvenus au même degré de maturité, afin que le rouissage, le blanchiment et la teinture agissent sur la flasse et sur les tissus d'une manière uniforme.

On arrache le *chanvre* à la main, et on le lie par petits paquets, que l'on dresse les uns contre les autres, soit par faisceaux, soit sur deux files parallèles formant toiture, et appuyés contre une perche maintenue horizontalement par des piquets, à une certaine hauteur du sol. Quand la récolte est finie, le *chanvre* mâle est immédiatement porté au routoir; on attend davantage pour le *chanvre* femelle. Celui-ci doit être préalablement desséché, afin qu'on puisse en détacher la graine. On procède ensuite au rouissage. Cette opération, qui est une véritable fermentation, a pour but de séparer les fibres de l'écorce des autres parties de la tige, en dissolvant la matière gommo-résineuse qui les unit. Nous parlerons au mot rouissage des différentes manières de l'exécuter; pour le moment, nous nous bornerons à signaler le rouissage sur pré, que l'on pratique dans plusieurs pays, comme devant être préféré, tant sous le rapport de la salubrité que sous celui de la qualité des produits. On cherche aujourd'hui à remplacer le rouissage par de nouveaux procédés; le succès, solennellement annoncé, n'a pas encore, que nous sachions, favorisé complètement ces tentatives.

Au sortir du routoir, on fait sécher le *chanvre*, puis on le met en bottes, en attendant le moment d'extraire la flasse. Cette extraction, désignée quelquefois sous les noms de *macquage* ou *brayage*, se fait au moyen du couleau à macquer, de la broye ou de tout autre machine analogue. Quand la flasse est entièrement séparée des parties ligneuses ou chènevottes, on la fait passer successivement entre les dents de peignes de différents calibres, afin de l'approprier et d'en faire plusieurs sortes, suivant la finesse et la longueur des fibres textiles. Pour faciliter ces diverses opérations, on fait chauffer le *chanvre*, soit au four, soit dans le fourneau. La première méthode est suivie par les petits cultivateurs, qui utilisent ainsi la chaleur qui reste dans le four après la cuisson du pain. Dans la grande culture, le *chanvre* est porté au fourneau dès que le rouissage est terminé. Ce fourneau consiste en un trou carré de 2 m. 30 de profondeur, sur 3 m. 50 de largeur, ouvert dans le sol à un endroit où se rencontre une dépression de terrain, par exemple au bord d'un chemin creux. Une ouverture pratiquée à la partie basse sert à entretenir le feu. La partie supérieure est recouverte par une claie en bois, au-dessus de laquelle le *chanvre* est disposé sur une épaisseur convenable. On doit veiller avec le plus grand soin à ce que le *chanvre* soit retiré à temps. La plus légère négligence peut occasionner l'incendie de tout ce qui recouvre la claie. « Avant de procéder à cette dessiccation, dit M. Joigneaux, on prend ses mesures; on s'assure du concours d'un grand nombre d'ouvriers des environs, hommes, femmes et jeunes gens, qui exécutent le broyage de tout le *chanvre* dans le courant de

la même journée, au fur et à mesure qu'on l'enlève de dessus la chaise. Il n'y a point à se croiser les bras; la besogne est rude pour tout le monde, mais aussi cette besogne se termine par une grande fête. On fait grasse chère, et le cidre arrose les bons morceaux. »

La filasse du *chanvre* est, après la soie, la matière textile la plus tenace. On l'emploie pour faire un fil très-fort, de la ficelle, des cordes, des câbles pour la marine, des toiles à voiles; mais la force dans le *chanvre* n'exclut pas la finesse; ses fibres convenablement préparées donnent des fils et des tissus aussi fins, aussi blancs que ceux qu'on retire du lin. La toile usée est facilement convertie en papier.

On tire parti des chênévottes, soit pour faire des allumettes, ce qui devient de plus en plus rare, soit pour chauffer les foyers, soit enfin pour faire un charbon des plus estimés pour la fabrication de la poudre à canon.

Le chênévis ou graine de *chanvre* est susceptible de servir à l'alimentation de l'homme; on en fait une assez grande consommation dans les provinces occidentales de la Russie. On l'emploie encore avec avantage à nourrir les volailles et surtout les oiseaux de volière à gros bec. Enfin, on en extrait une huile sicative employée dans la peinture, la fabrication des savons mous, l'éclairage et même les usages culinaires, dans certaines contrées. Les tourteaux de *chanvre* ou résidus d'huilerie de chênévis sont excellents pour engraisser les bestiaux, qui en sont très-friands. Les feuilles du *chanvre* constituent un excellent engrais; on a même conseillé cette plante enfouie en vert, pour améliorer les mauvais terrains.

CHANVREUX, **EUSE** adj. (chan-vreu, euse). Qui tient du chanvre, qui ressemble à du chanvre : *Fibres* CHANVREUSES.

CHANVRIER, **IERE** s. (chan-vrié, ière — rad. *chanvre*). Celui, celle qui prépare et vend le chanvre.

— Adj. Qui s'occupe de l'industrie du chanvre : *Société* CHANVRIÈRE. *L'industrie* CHANVRIÈRE.

CHANVRIÈRE s. f. (chan-vrié-re — rad. *chanvre*). Agric. Terre où l'on cultive le chanvre : *Dans certains cantons, tous les fumiers sont consacrés à l'amélioration de la CHANVRIÈRE*. (Boss.) Il on dit plus souvent CHÊNÉVRIÈRE.

CHANVRIN s. m. (chan-vrain — rad. *chanvre*). Syn. de GALÉOSIDE ou CHANVRE BARTARD.

CHANZA, rivière d'Espagne, dans la province de Huelva, prend sa source au versant méridional de la sierra de Aroche, à l'E. de Cortegana, coule d'abord de l'E. à l'O., puis prend la direction du S., sépare l'Espagne du Portugal, et se jette dans la Guadiana, après un cours de 145 kilom.

CHAO-DE-COUCE, ville de Portugal, province d'Estramadure, ch.-l. de comarque, à 45 kilom. N.-E. de Leira, sur une haute montagne rase, de la sierra d'Estrella; défendue par un vieux château fort; 3,200 hab. Récolte et commerce de vins et de châtaignes.

CHAOUDINÉ, **ÉE** adj. (ka-o-di-né). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre d'algues nommé *chaos*.

— s. f. pl. Famille de végétaux inférieurs, formée aux dépens des algues, et ayant pour type le prétendu genre *chaos*. Les CHAOUDINÉES proprement dites consistent en une couche muqueuse. (Brébisson.)

— Encycl. Sous le nom de *chaodiniées*, Bory Saint-Vincent avait réuni un grand nombre de végétaux inférieurs, aussi peu connus dans leur nature que dans leur développement, mais présentant le caractère commun d'une enveloppe muqueuse propre à tous les individus; voici comment le savant naturaliste caractérisait ce groupe : « On dirait une création provisoire, qui se forme comme pour attendre une organisation, et qui en reçoit de différentes selon la nature des corpuscules qui la pénètrent ou qui s'y développent. On dirait encore l'origine de deux existences bien distinctes, l'une certainement animale, l'autre purement végétale. C'est de cette sorte de création rudimentaire que nous formerons le genre *chaos*, genre dont nous n'oserions assigner la place dans la nature, mais que nous signalerons à l'attention des naturalistes. Il deviendra le type de la famille naturelle dont nous proposerons l'établissement sous le nom de *chaodiniées*. » Les auteurs modernes n'ont pas adopté ces projets de classement. M. de Brébisson voit dans ces végétaux, non un mucus constitutif qui se modifie, mais des plantes de groupes différents simplement entourées d'une couche muqueuse. Ainsi, les *chaodiniées* proprement dites se rapportent aux desmidiées et aux protococcidées; les *chaodiniées trimellaires*, aux nostocinées et aux rivulariées, et les *chaodiniées diphyes* aux batrachospermées. En résumé, d'après cet auteur, on aurait accordé trop d'importance à la couche muqueuse qui entoure les productions diverses très-hétérogènes rapportées à la prétendue famille des *chaodiniées*.

CHAO-HAO, empereur de la Chine. Il succéda, l'an 2597 av. notre ère, à son père, Hoang-ti, et mourut en 2513, après un règne de quatre-vingt-quatre ans. Ce prince établit divers usages qui existent encore en Chine, et prescrivit

notamment des costumes différents pour les divers degrés de mandarinat. Ce fut, dit-on, sous son règne que s'altéra le culte primitif des Chinois, qui avaient adoré jusqu'alors un Dieu unique et suprême.

CHAO-HING, ville de l'empire chinois, dans la province de Tché-Kiang, à 200 kilom. S. de Schang-Hai, à 1,150 kilom. S.-E. de Pékin, à vol d'oiseau. Elle est située dans une grande plaine d'une admirable fertilité, et les eaux pures et limpides dont elle est environnée pénètrent dans son enceinte par une multitude de canaux. Chacune de ses rues en possède un revêtu de larges pierres de taille et bordé de deux trottoirs pour faciliter la circulation. Les habitants, dont le nombre ne saurait être exactement précisé, à cause de l'absence de registres de l'état civil, s'adonnent avec ardeur à l'étude des lois, et les mandarins les prennent volontiers pour secrétaires. Chao-Hing est le chef-lieu du fou ou département de même nom.

CHAO-KANG, empereur de la Chine, né en 2118 av. J.-C., mort en 2057. Il appartenait à la première dynastie appelée Hia. Après la mort de Siang, son père, tué par des rebelles, sa mère, Min, était parvenue à s'échapper et l'avait élevé en secret parmi des bergers. Lorsqu'il fut devenu grand, Chao-Kang quitta sa retraite, leva une armée, attaqua l'usurpateur Han-Tsou, le vainquit et monta sur le trône (2079). Son règne, qui dura vingt-deux ans, fut heureux et paisible.

CHAO-KING-FOU, ville de l'empire chinois, province et à 50 kilom. O. de Canton, sur la rive gauche du Si-Kiang. Grand port de commerce.

CHAOLOGIE s. f. (ka-o-lo-jit — de *chaos*, et du gr. *logos*, discours). Description du chaos; observations sur l'état de la matière avant la formation des mondes.

CHAOLOGIQUE adj. (ka-o-lo-jit-ke — rad. *chaologie*). Qui a rapport à la chaologie : *Etudes* CHAOLOGIQUES.

CHAOMANCIE s. f. (ka-o-man-sit — de *chaos*, nom de l'air dans l'arabisme, et du gr. *mantia*, divination). Divination que les alchimistes pratiquaient au moyen d'observations faites sur l'air.

CHAOMANGIEN, **IENTE** s. (ka-o-man-sien, iè-ne — rad. *chaomancie*). Personne qui pratique la chaomancie.

— Adjectif : *Devin* CHAOMANGIEN.

CHAONIE s. f. (ka-o-ni). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes.

CHAONIE, contrée de l'Épire, qui touchait du côté du N. aux monts Acrocérauniens, et du côté du S.-O. à la mer Ionienne. Elle tient son nom de Chaon, fils de Priam, tué involontairement par son frère Hélénus. Des colom-bes, *Chaonia aves*, y rendaient des oracles dans un bois sacré. La Chaonie appartient aujourd'hui à la Turquie, et se trouve comprise dans le sandjak de Bérat, en Albanie.

CHAONIES s. f. pl. (ka-o-ni). Antiq. Fêtes que l'on célébrait en Chaonie.

CHAO-PHA-MONGKOUT, roi de Siam, né en 1805, mort en 1868. Il fut supplanté en 1825 par un de ses frères, issu d'une femme d'un rang inférieur, tandis qu'en qualité de fils aîné de la reine il devait succéder à son père Phen-Din-Klang. Écarté du trône, il parut se résigner à la condition qui lui était faite. Refusant toute dignité de cour, il se fit *talapout* (religieux bouddhiste). Il employa sa retraite à de longues études. Il fut placé le roi de Siam à la tête des études asiatiques. Il parle, outre sa langue maternelle, le pâli, la langue sacrée, le sanscrit, le latin, l'anglais et le français, que lui ont appris avec succès des missionnaires catholiques et protestants. Il connaît et cultive les sciences européennes, et particulièrement l'astronomie, la géographie, la physique et la chimie.

En 1851 mourut l'usurpateur Phra-Chao-Prosat-Thong, qui ne put obtenir ni de sa cour, ni de son ministère, la reconnaissance de l'un de ses fils. Le prince cloîtré quitta alors l'habit monastique, et monta sur le trône, nonobstant les tentatives de rébellion de ses neveux. Il prit le titre de : *Prabat-Somdet-Pra-Paramenthon-Maha-Mongkout* (roi suprême-sacré-auguste qui porte la grande couronne). Son frère, prince également très-éclairé, né vers 1820, porte le titre de *Prabat-Somdet-Pra-Boroma-Ramesouen-Mahiswaret* (roi suprême-sacré-auguste grand Rama parfait). Il a une cour distincte, et les mêmes honneurs lui sont rendus; mais son autorité est presque exclusivement nominale, condition nécessaire pour le repos de l'État et la conduite du gouvernement. Le souverain siamois s'empresse de doter son peuple, qui compte six millions d'âmes, de réformes et d'améliorations, de traités qui feront de son règne une époque heureuse et féconde. Ses troupes ont été soumises à la discipline européenne; la liberté des cultes a été accordée aux diverses nations de son royaume, et huit missionnaires catholiques, exilés sous son prédécesseur, purent rentrer à Bangkok; une imprimerie royale fut établie; des forteresses sont bâties, des routes sont tracées, des canaux sont creusés. L'augmente sa marine et construit des bateaux à vapeur. Comprenant l'utilité des rapports internationaux, il demanda au gouvernement anglais l'envoi avec pleins pouvoirs du rajah sir James Brooke, à l'effet de conclure un traité de com-

merce, qui fut négocié par sir John Bowring, gouverneur de Hong-Kong. Ce traité fort avantageux confère aux négociants anglais les privilèges dont jouissent les marchands siamois et chinois (1855). En 1856, le gouvernement des États-Unis envoya à Bangkok un plénipotentiaire, qui signa une convention analogue, et le gouvernement français chargea d'une pareille mission M. de Montigny, qui réussit parfaitement à réaliser le but pour lequel il était parti. Le roi de Siam, dont un des ancêtres avait envoyé des députés à Louis XIV, fit partir pour la France une nombreuse ambassade qui reçut le meilleur accueil de Napoléon III et de ses ministres, et rapporta à la cour de Siam les impressions les plus favorables. La barbarie asiatique est donc entamée dans ses préjugés séculaires. Le peuple de Siam est de mœurs douces et d'un caractère bienveillant; il a le sentiment du patriotisme.

Le roi Chao-Pha-Mongkout est membre de la Société Asiatique de la Grande-Bretagne. En 1852, Mgr Pallegoix reçut de ce souverain libéral la mission de remettre à la cour de Rome une lettre où il promettait de ne pas persécuter le christianisme.

CHAOS s. m. (ka-o — gr. *chaos*, abîme, du sanscrit *kha*, cavité). Confusion générale des éléments, de la matière, avant la formation du monde; les Grecs avaient d'abord donné ce nom à l'immensité de l'espace : *Le chaos ne commença à se débrouiller que quand la lumière fut séparée des ténèbres*. (Buff.) *Il semble que nous soyons sortis avant-hier du chaos, et hier de la barbarie*. (Volt.) *Quand Dieu créa le monde, le mouvement du chaos dut faire trouver le chaos plus désordonné que lorsqu'il reposait dans un désordre paisible*. (Chamfort.)

Dieu parle, et le chaos se dissipe à sa voix.

Ta sagesse, grand Dieu, dans tes œuvres tracées, Débrouilla le chaos!

— Par anal. Désordre, trouble, pêle-mêle : *Cette bibliothèque est un véritable chaos*. *Les objets paraissent sombres et en confusion le matin, aux premières lueurs de l'aurore, mais ensuite ils semblent sortir comme d'un chaos*. (Fén.)

Après le noir chaos d'une nuit orageuse, Phœbus renaît plus pur et plus beau dans les airs.

Oh! la guerre! mon Dieu! qui donc la détruit?

Quand donc finiront-ils ces luttes insensées?

Et de ces grands chaos quel amour surgira?

— Fig. Confusion, défaut d'ordre, de clarté, d'harmonie : *Le chaos des idées*. *Le chaos des intérêts contraires*. *Débrouillez-moi ce chaos*. *Cette tête est un chaos*. *Quelle chimère est-ce donc que l'homme? quel chaos! quel sujet de contradiction!* (Pasc.) *Dieu, mon Dieu! n'est-ce qu'un chaos avant que vous ayez commencé à en débrouiller toutes les pensées*. (Boss.) *La lumière et les ténèbres sont mêlées dans le chaos de l'homme*. (L'opé.) *Le concert règne entre les éléments, les hommes sont dans le chaos*. (J.-J. Rouss.) *L'anarchie est une sorte de chaos social destructif de tout ordre*. (Portalis.) *Avant Jésus-Christ, l'âme de l'homme était un chaos* (Chateaub.) *L'athéisme est ant-social, il conduit au chaos; l'homicide en est la conséquence immédiate*. (Barbaste.) *Les intérêts et les passions seuls règnent; on est plongé dans leur chaos et leurs ténèbres*. (Guizot.) *La séparation du spirituel et du temporel a son origine dans le chaos du moyen âge*. (Guizot.) *De tous les chaos où tombe souvent l'humanité, le plus déplorable à contempler est celui de l'âme humaine elle-même*. (Guizot.) *Descartes tra toutes les sciences du chaos*. (Guénard.) *Ce sont les idées qui agitent le chaos et qui le fécondent*. (Trousseau.) *N'y a-t-il pas des jours de chaos où les mots perdent leur signification primitive, où les amis ne se retrouvent plus, où les ennemis semblent se donner la main?* (Renan.)

O funeste chaos de désordre et de trouble!

Un désordre éternel, un chaos de malheurs

Mêle à nos vains plaisirs de réelles douleurs.

Qui peut donc, si ce n'est le Dieu qui me conduit,

Dont la voix sépara le jour d'avec la nuit,

Démêler ce chaos de raison, de caprice,

Ce chaos qui confond les vertus et les vices?

— Géogr. Nom donné à certains sites, particulièrement dans les Pyrénées.

— Bot. Genre de végétaux inférieurs, amorphes et très-simples, type de la famille des *chaodiniées* : *Le chaos bitumineux croît sur les parois des entrées de grottes ou de carrières*. (P. Gervais.)

— Epithètes. Antique, primitif, sombre, obscur, noir, ténébreux, informe, indigeste, confus, impenétrable, inexplicable, horrible, affreux, épouvantable, effroyable, monstrueux, éternel, stérile, débrouillé, éclairci, pénétré.

— Homonymie. Châlot.

— Encycl. Etat de confusion sans bornes qu'on suppose avoir été celui du monde avant la création proprement dite. Il est admis aujourd'hui que notre globe a une très-longue histoire. Cette histoire se compose de deux périodes : 1^o la période chaotique, qui précède l'apparition sur la terre des êtres organisés; 2^o la

période de la création, qui date de la présence des êtres organisés. Des hypothèses variées se sont produites sur ces deux états différents de la nature qui se nomment la période chaotique et celle de la création. La plus spécieuse prétend que la matière, travaillant sur elle-même, sans fin et sans relâche en vertu de son énergie propre, a défaut et refait son œuvre pendant une série de siècles indéfinie, jusqu'à ce que, parvenue à créer des types plus conformes à son essence, son action s'est ralentie, l'harmonie s'est établie dans son sein, et l'ordre, succédant ainsi au désordre, a mis un terme à la période chaotique. D'après cette théorie, la nature n'a rien perdu de son énergie primitive, mais elle a acquis des habitudes qui, consolidées, sont devenues les lois naturelles, et elle s'y conforme provisoirement. Cette conception de l'origine successive des choses actuelles est fondée sur l'observation constante de la science depuis qu'elle est née... « Il suffira de faire remarquer ici, dit M. Bory Saint-Vincent, que les créations vivantes, sans exception, et l'homme autant que la chenille et le papillon, sont des preuves d'une subordination indispensable entre les parties constitutives d'un tout, qui, par l'enchaînement de métamorphoses sans nombre, conduit chaque créature vers ses fins... Ces divers éléments d'existence ne se développent pas à la fois. Les temps où des Prométhées animaient des statues de boue avec le feu d'une fêrle, et des Pygmaliens leurs statues de marbre avec une oraison au dieu d'amour, sont passés, ou du moins on ne croit plus à de pareils miracles. Pour qu'un être vive, il faut que toutes les conditions vitales s'y soient développées chacune à son tour, dans certaines proportions, selon les besoins de chaque âge. Ces conditions y sont comme des créatures partielles, ajoutées successivement les unes aux autres, par une force merveilleuse toujours agissante, qui veut que chaque créature fût à cet égard l'image du monde lui-même, lequel dut commencer par un état d'enfance où les eaux l'environnaient, ainsi que celles de l'Ammon nous environnaient dans les ténèbres du sein qui nous porta. Les productions des eaux durent donc précéder celles d'une terre que submergerait un océan sans rivages. Les végétaux purent, plus tard seulement, quand cette terre fut suffisamment desséchée, parer son étendue, d'abord toute fangeuse. Les animaux herbivores, qui n'eussent pu se nourrir avant que les végétaux fussent apparus, les y suivirent dans le pompeux cortège des existences perfectionnées; les espèces sanguinaires vinrent encore après; l'homme omnivore naquit enfin, et dans son orgueil imagina que l'univers était achevé. »

Cette doctrine du chaos et de la manière dont on en est sorti pour entrer dans la création n'est pas antérieure au xix^e siècle, et commence avec les travaux de Cuvier. Elle diffère peu de celle qui voit dans notre terre un astre mort, dans les minéraux les débris d'un cadavre, dans les végétaux une moisissure, et dans les êtres vivants de la végéto-rie lugubre, d'ailleurs fondée sur un grand nombre d'observations, se recommande du nom de Buffon, qui ne la poussait pas à ces conséquences extrêmes. « Nous voyons, dit-il (*Théorie de la terre*), des montagnes affaissées, des rochers fendus et brisés, des contrées englouties, des îles nouvelles, des terrains submergés, des cavernes comblées; nous trouvons des matières pesantes souvent posées sur des matières légères, des corps durs environnés de substances molles, des choses sèches, humides, chaudes, froides, solides, friables, toutes mêlées et dans une espèce de confusion qui ne nous présente d'autre image que celle d'un amas de débris et d'un monde en ruine. »

Ainsi, la période chaotique aurait été celle de la véritable vie de notre univers, aujourd'hui mort, et la période de la création des êtres vivants serait secondaire dans l'histoire du globe, désormais finie. L'imagination des peuples s'est beaucoup exercée au sujet de cette période inconnue de l'univers, nommée chaos, et on nomme cosmogonies les divers systèmes issus de leur curiosité à cet égard. La plupart sont parvenus jusqu'à nous par l'entremise des poètes et des philosophes de la Grèce. Hésiode, le père de la tradition religieuse chez les Grecs, nous donne comme essences primordiales : le Chaos, la Terre, le Tartare et l'Amour. Le Chaos, d'après les idées grecques, est l'espace vide, ou, si l'on veut, la nature qui reçoit tout dans son sein, d'après une expression de Platon. La Terre, ce n'est pas la matière; ce n'est qu'une portion de la matière, le centre de la matière si l'on veut. Le Tartare, toujours au sentiment d'Hésiode, est le penchant qui entraîne la terre à retomber dans le Chaos sans forme : c'est la mort. L'Amour (Eros), est la force contraire; il meut, maintient et unit : c'est la vie. Le Chaos d'Hésiode a deux enfants : l'Erèbe et la Nuit. L'Erèbe est la masse pesante et oppressive des ténèbres; la Nuit est son épouse, et elle a eu de lui deux fils : l'Ether et le Jour.

Ainsi le monde est né du chaos par l'effet d'une force inconnue. Il est bon, tandis que le chaos était mauvais, car on le nomme sans cesse l'abîme des ténèbres, ou, dans la Bible, les ténèbres de l'abîme, le puits de l'abîme. Le chaos est représenté dans l'univers actuel par la matière, débris d'un autre univers, qui

n'est plus que les restes d'un cadavre. L'amour, dans la théorie d'Hésiode, est un souvenir indou de Maïa, première émanation de l'Éternel, et la force créatrice.

La terre a produit le ciel (Uranus, voûte céleste personnifiée), puis les montagnes et le puissant abîme (*pontus*, la mer). L'océan est la masse des eaux primitives — le sang mort de la théorie de Buffon — qui est venue remplir l'abîme. Suit une génération immense d'êtres divers, signifiant les forces variées de la nature, auxquelles préside Chronos (le Temps), fils du Ciel et de l'Océan. Tous personnifient des éléments auparavant entassés pêle-mêle dans le chaos, qui se dégagent successivement, se limitent, entrent en harmonie. Ils sont tous soumis à Saturne, autre nom de Kronos, et qui signifie *caché*, retiré en lui-même, l'abîme ténébreux et incommensurable du temps.

Plus tard, en Grèce, avec la transformation des idées sur l'origine du monde, Saturne ou Chronos devint la personnification du chaos, et Jupiter, son fils, la personnification du nouvel âge de la terre ou de la création. Saturne signifie les ténèbres cachées, et Jupiter la lumière manifeste. « Saturne est détrôné et enchaîné par son fils, c'est-à-dire par le Temps, qui d'abord, sans mesure et sans loi, et précipitant sa course en aveugle, est ordonné, réglé par le nouveau maître du monde et comme lié au cours des astres. Sous un autre point de vue, Chronos est l'être dépourvu d'intelligence et de conscience; Jupiter est la conscience et l'intelligence mêmes. En d'autres termes, l'un est l'absolu, l'autre l'intelligible. » (Creuzer.)

Comme si les souvenirs du chaos avaient été encore récents dans la mémoire des anciens, la poésie, comme la religion et la philosophie, en est pleine.

On connaît les vers d'Ovide :

*Vidi ego, quod fuerat quondam solidissima tellus
Esse fretum; vidi fractas ex aequore terras
Et protul a pelago conchae jacuere marinae.
Et totus inventa est in montibus anchora summis,
Quodque fuit campus, vallem decursus aquarum
Fecit, et clivus mons est deductus in aequor.*

Et ailleurs :

*Ante mare et terras, et quod tegi omnia cœlum,
Unus erat toto naturæ vultus in orbe,
Quem dixere chaos, rudis indigestaque moles....
Hanc Deus et melior item natura diremit.*

C'est ce passage que Racine a si plaisamment parodié dans ses *Plaideurs* :

..... Avant donc
La naissance du monde et sa création,
Le monde, l'univers, tout, la nature entière,
Étaient ensevelis au fond de la matière.
Les éléments : le feu, l'air, et la terre, et l'eau,
Enfoncés, entassés, ne faisaient qu'un monceau,
Une confusion, une cohue énorme,
Un désordre, un chaos, une masse sans forme,
*Unus erat toto naturæ vultus in orbe,
Quem dixere chaos, rudis indigestaque moles.*

Si la poésie et la religion, qui sont deux alliées en Grèce et à Rome, s'occupaient plus que la philosophie du mystère des origines de la nature, c'est qu'elles en furent les premiers interprètes. Longtemps avant la naissance de la dialectique et des sciences, les peuples observaient, pensaient, avaient des souvenirs et de l'imagination; ce sont ces souvenirs, ces observations, ces idées vagues à qui la poésie donne un corps et qu'elle transmet sous forme légendaire.

Il en avait été de même dans l'Inde, la patrie du chaos et des théogonies immenses, ayant toutes leur point de départ dans les révolutions de la nature, qui ont donné lieu à la tradition du chaos. L'hymne suivant, extrait des *Védas* et traduit par Max Müller, pourra donner une idée de la puissance des souvenirs chaotiques chez les poètes religieux de ce pays :

« Rien n'existait alors, ni l'être ni le non-être; point de ciel, point de firmament. Qu'est-ce qui couvrirait tout? Quel était le grand réceptacle? Était-ce l'eau, le profond abîme? La mort n'existait pas alors, ni l'immortalité. Le jour ne luisait point dans la nuit. Seul le Un respirait en lui-même sans souffler, et il n'y avait rien au delà de lui. L'obscurité régnait au commencement, entourant tout de ténèbres, comme un océan sans lumière. Le germe caché dans son enveloppe sortit seul par la force de la chaleur. Le désir en surgit d'abord et fut la première semence de l'esprit. Tel est le lien que les sages, en méditant, ont reconnu dans leur cœur entre l'être et le non-être. Le rayon lancé au travers de ces choses vint-il d'en bas, vint-il d'en haut? Il y avait des puissances productrices, au-dessous comme nature, au-dessus comme énergie. Qui sait, qui peut affirmer d'où elle a surgi cette création? Les dieux eux-mêmes ne sont venus qu'après; qui donc peut en connaître l'origine? D'où ce monde est émané, et s'il a été créé ou non, c'est ce qu'il sait, Lui, qui en est au haut des cieux le directeur suprême, et peut-être Lui-même ne le sait-il pas. »

Quel puissant travail de la pensée ne révèle pas déjà ce curieux monceau, où on la voit cherchant laborieusement le Dieu créateur comme le mot de l'énigme du monde, et le trouvant, mais entouré de problèmes insolubles qui aboutissent à un doute sur la vraie nature de l'être absolu.

CHAOS, le plus ancien des dieux dans la

mythologie grecque, père de l'Erèbe et de la Nuit. Les poètes personnifièrent sous ce nom le mélange confus des éléments avant la création.

Chaos (Lé), ambigu comique en quatre actes, en prose, avec un prologue et un divertissement, paroles de Le Grand et Dominique, musique de Mauret, représenté au Théâtre-Italien en 1725. Cette pièce est une parodie du ballet des *Éléments*, ballet dont Lalande et Destouches composèrent la musique, et dans lequel le roi dansa aux Tuileries, en 1721.

CHAO-TCHEOU, ville de l'empire chinois, dans la partie septentrionale de la province de Canton ou Kouang-Toung, à 225 kilom. N. de la ville de même nom, sur la rive droite du Pé-Kiang. Du côté de l'O., elle est bornée par des collines élevées et très-riantes, et elle projette au delà de la rivière un faubourg considérable. Sur un rocher, au milieu de la rivière, on voit une tour fort curieuse.

CHAOTIQUE adj. (ka-o-ti-ke). Cosmogr. Qui appartient au chaos, qui concerne le chaos : *Le désordre chaotique*.

— *Matière chaotique*, Matière qui est restée à l'état moléculaire, et qui n'entre point dans l'organisation du monde actuel : *C'est la matière chaotique qui circule avec les planètes autour de notre astre central, qui nous fournit ces curieuses masses météoriques appelées si justement pierres tombées du ciel*. (Babinet.)

— Fig. Qui est livré au désordre, à la confusion : *Le catholicisme, pour sortir de l'état chaotique et s'élever à l'unité, tend à se rationaliser toujours davantage*. (Proudh.)

CHAOUGH s. m. (cha-ouch — rad. *chiaou*). Nom donné en Algérie aux chiaux : *Les chiaux du bureau arabe sont chargés de veiller au maintien de l'ordre dans la ville des indigènes*. (Feydeau.) || V. **CHIAUX**.

CHAOUIA s. m. (cha-ou-ia). Linguist. Idiotisme appartenant au rameau libyque de la famille égypto-berbère, et qui, comme les autres langues libyques, s'est développé sous l'influence de formes purement sémitiques. On le parle dans l'Atlas, depuis Tadia jusqu'à Duquella. || On dit aussi **CHAOYA**.

CHAOURCE, bourg de France (Aube), ch.-l. de canton, arrond. et à 21 kilom. S.-O. de Bar-sur-Seine, aux sources de l'Armanche; pop. aggl. 724 hab. — pop. tot. 1,503 hab. Tuileries et briqueteries. Ce bourg renferme plusieurs maisons de bois qui conservent de curieux détails de sculpture du xve siècle. Belle église du xvie siècle, classée au nombre des monuments historiques, et décorée de plusieurs morceaux de sculpture très-remarquables.

CHAOURY s. m. (cha-ou-ri — mot persan). Métrol. Monnaie d'argent, appelée aussi *saïn*, et qui se fabriquait à Tiflis, en Géorgie. Elle valait environ 0 fr. 25.

CHAO-YONG, philosophe et littérateur chinois, mort en 1077. Il passa sa vie dans la retraite, habitant une misérable cabane qu'il appelait *l'antre de la tranquillité* *voie*, et s'adonnant exclusivement à l'étude et à la méditation. Vainement lui offrit-on les plus hautes dignités; il les refusa, préférant à toutes choses le calme et l'étude. Il composa, sous le titre de *Hoang-Ki-hing-ché*, un commentaire en 60 volumes sur les *Koua* ou *Trigrammes* de Fou-hi, le plus ancien monument écrit des Chinois. Outre cet ouvrage, qui passe en Chine pour un chef-d'œuvre, il existe de lui un recueil en 20 volumes, intitulé *Ki-jung-Ki*, contenant des écrits en vers et en prose sur des sujets de morale et de philosophie.

CHAPA, bourg d'Espagne, province et à 52 kilom. N.-E. de Pontevedra, sur la rive gauche du Dezo, chef-lieu de municipalité; 3,500 hab.

CHAPADA, chaîne de montagnes appartenant au système borborématique de la grande Cordillère qui longe la côte du Brésil. Elle s'étend entre la ville de Bahia et le rio Sao-Francisco. C'est dans le versant oriental de cette chaîne et aux lieux appelés *Chapada Gintio*, *Sincora* et *Lençoes*, qu'on a découvert, il y a quelques années, les célèbres mines d'or et de diamants qui font l'admiration de l'Europe. En 1856, on a exporté par le port de Bahia 27,654 gr. 69 de diamants extraits de ces mines.

CHAPALA, bourg du Mexique, à 150 kilom. S.-E. de Guadalajara, sur le vaste lac de même nom, qui déverse ses eaux dans le Pacifique, par le Rio Santiago. La surface de ce lac est de plus de 300,000 hectares, le double de celui de Constance. Il n'est encore sillonné, comme au temps de la conquête, que par des barques d'indiens, qui y pêchent une fois par semaine le poisson qu'ils portent aux marchés de Guadalajara et des petites villes voisines.

CHAPARDER v. a. ou tr. (cha-par-dé). Argot. Marauder.

CHAPARDEUR s. m. (cha-par-deur — rad. *chaparder*). Argot. Maraudeur.

CHAPAREILLAN, bourg et commune de France (Isère), arrond. et à 41 kilom. N.-E. de Grenoble, près de la rive droite de l'Isère; pop. aggl. 911 hab. — pop. tot. 2,383 hab. Élevé de vers à soie, tuilerie et briqueterie, fours à chaux. Ruines de l'ancien château de Bellecombe, qui défendait la frontière du Dauphiné du côté de la Savoie.

CHAPDES-BEAUFORT, bourg et commune de France (Puy-de-Dôme), arrond. et à 20 kilom. O. de Riom; pop. aggl. 494 hab. — pop.

tot. 2,297 hab. Mine de plomb sulfuré; source minérale acidule.

CHAPE s. f. (cha-po — bas lat. *capa*; du lat. *capere*, contourner, parce que la chape enveloppe le corps tout entier). Cost. ecclésiast. Sorte de grand et long manteau qui s'agrafe par devant, et dont l'officiant se revêt à l'église, ainsi que certains officiers du chœur : *Une chape de soie, de velours. Une chape d'évêque. L'évêque de Ptolémaïs portait la chape par-dessus la cuirasse*. (Volt.) On conserve une chape à Aiz-la-Chapelle, avec de petites clochettes d'argent suspendues autour de la partie inférieure. (Bachelet.)

Les grands prêtres, qu'on voit marcher égaux aux Se couvrent de la chape et des riches orfrois. [rois.

A. SOUMET.

|| Sorte d'habit à capuce fourré d'hermine, que portent les cardinaux : *CHAPE rouge, violette, noire*. || Grand manteau de drap ou de serge, que portent les chanoines dans le chœur, pendant l'hiver. || Manteau de ville de certains religieux.

— Partie des mitaines qui recouvre le dessus de la main.

— *Sous chape*, En secret.

Il n'est, comme l'on dit, pire eau que l'eau qui dort. Et vous menez sous chape un train que je hais fort.

MOLIÈRE.

|| On dit aujourd'hui sous cape, et quelques éditeurs se sont même permis de corriger en ce sens les vers de Molière.

— *Chape-chute*. V. ce mot à sa place alphabétique.

— Loc. prov. *Disputer de la chape à l'évêque ou de la chape de l'évêque*. Se disputer une chose qui n'est et ne peut être à aucun de ceux qui y prétendent :

De la chape à l'évêque, hélas ! ils se battaient, Les bonnes gens qu'ils étaient.

LA FONTAINE.

Cette locution vient de ce que, au moyen âge, les membres d'un évêque, à sa mort, appartenaient à ceux qui se les disputaient, coutume qui s'était sans doute introduite à l'imitation de celle des premiers chrétiens qui découpaient les vêtements des évêques morts pour s'en distribuer les morceaux comme de saintes reliques.

— Hist. Pavillon que l'on portait autrefois à la guerre pour abriter les reliques des saints. || *Chape de saint Martin*, Etendard, insigne usité dans l'armée française sous les rois de la première race. || *Chape de plomb*, Ancien instrument de supplice consistant en une sorte de manteau de plomb que l'on posait sur les épaules du condamné. || Fig. Situation pénible, lourde fardeau à supporter : *Quel silence, quelle immobilité ! ie me sens déjà sur les épaules la chape de plomb des condamnés de Dante*. (Mme L. Colet.)

— Mar. Petit cône creux fixé au milieu de l'aiguille aimantée, et posé sur le pivot vertical qui s'élève du fond de la boîte de la boussole. || Barrot qui termine l'avant ou l'arrière des gabarres et gabarrets de Nantes et de Rochefort. || *Faire chape*, Se dit d'un bâtiment qui tourne sur lui-même et revient toujours dans la même situation.

— Pêch. Lisière qu'on met autour d'un filet pour le fortifier. || On écrit aussi **CHAPPE**.

— Art milit. Pièce de métal dont on garnit la partie supérieure du fourreau d'une arme.

— Art culin. Couvercle bombé qui se met sur les plats pour tenir les mets chauds et les mettre à l'abri de tout ce qui pourrait tomber dedans.

— Comm. Double futaille qui sert d'enveloppe à un baril de poudre et aux tonneaux de vin qu'on expédie au loin.

— Mécan. Étrier de fer qui porte l'axe sur lequel tourne une poulie. || Recouvrement qui entoure les coussinets d'une tête de bielle ou de manivelle, et les fixe au corps de la pièce.

— Typogr. Petit calibre de tôle taillé à l'extrémité comme une matrice de lettre.

— Techn. Nom donné à un certain nombre d'objets que l'on pose sur d'autres pour les couvrir. || Morceau de métal arrondi qui borde l'extrémité supérieure d'un fourneau. || Couvercle d'un alambic. || Monture d'une poulie ou commune à plusieurs poulies. || Partie d'une boucle qui est fixée à demeure dans l'objet qu'elle sert à boucler. || Pièce de cuivre qui enveloppe le touret des graveurs sur pierres fines. || Enveloppe de plâtre dans laquelle s'ajustent et se tiennent, contenues et rapprochées, les pièces d'un moule. || Mélange de terre, de bourre et de fiente de cheval, dont les mouleurs recouvrent la cire des ouvrages qu'ils jettent en fonte.

— Constr. Enduit de ciment dont on recouvre les parois d'un souterrain pour le garantir de l'humidité. || Enduit de plâtre ou de mortier que l'on pose sur l'extrados d'une voûte pour la protéger en cas d'incendie et la garantir contre les filtrations d'eau pluviale : *Sur les voûtes ogivales, les chapes sont faites avec soin ; elles étaient surtout destinées à les garantir pendant le laps de temps qui s'écoulait entre leur achèvement et le montage des charpentes*. (Viollet-le-Duc.)

— P. et chauss. Couche de mortier que l'on étale avant de poser le pavé.

— Mus. Planches qui, portant les tuyaux d'orgue, servent de couverture au sommier, et où se fait la distribution du vent.

— Ornith. Partie du plumage d'un oiseau qui recouvre le dos, et qui est d'une couleur différente du reste : *Les ailes du bouvreuil sont ardoises comme la chape de son dos*. (Chateaub.)

— Encycl. Costume. La chape, aussi appelée *cape*, fut d'abord un vêtement de dessus porté par les Français des deux sexes. C'était, à proprement parler, l'ancien manteau romain, auquel on avait ajouté un capuchon pour couvrir le visage. Ce vêtement consistait en une tunique fort large, froncée par le haut, qui descendait jusqu'aux talons et se mettait par-dessus les autres habits, comme on peut le voir par ces vers du *Roman de Garin* :

*Cil del chastel s'adoubent à droiture,
Vestent hauberc, ceignent espées nues,
Et par desuere ont les chapes vestues.*

Les chevaliers la mettaient par-dessus leur armure, comme les laïques par-dessus leurs habits. Les robes de quelques ordres religieux ont conservé cette forme première et peuvent nous en donner l'idée. La frongure du haut laissait une ouverture, qu'on nommait *goule* ou *gouleron*, et par laquelle on introduisait la tête. Plus tard, le luxe qu'on y déploya fut cause qu'on l'interdit aux moines, qui devaient se contenter de porter la cotte. Louis VII en défendit également l'usage aux femmes de mauvaise vie, pour qu'on pût les distinguer des femmes honnêtes. Nonobstant cette défense, la chape devint le vêtement habituel des moines et des clercs; on se contenta de leur ordonner de les porter fermées par devant, pour les rendre plus décentes. Elles étaient aussi bien des vêtements de luxe que des manteaux employés contre l'intempérie des saisons. Dans mainte miniature des manuscrits du moyen âge, on voit les seigneurs revêtus de chapes qui sont ornées de broderies et de riches fourrures. Quand les lépreux montaient à cheval, ils devaient porter par-dessus leurs vêtements des chapes fermées et non fendues, pour qu'on pût les reconnaître et ne pas les approcher. Les rois eurent des *porte-chape*, comme plus tard ils eurent des porte-manteau. Philippe le Bel réduisit leur nombre à trois, de cinq qu'ils étaient auparavant. Le confesseur de la reine Marguerite raconte que le plus grand bonheur de saint Louis était d'aller à l'abbaye de Royaumont, pour servir les religieux de ses royaumes mains. Un jour, comme les plats étaient trop chauds, il les prenait avec sa chape, et l'abbé lui remontra qu'il allait la salir; le roi répondit : « Peu m'importe, j'en ai d'autres. » Les riches bourgeois portaient des chapes fourrées; dans maint fabliau du temps, on trouve ce détail consigné. Les chapes étaient criées dans les rues, comme le sont aujourd'hui les vieux habits; plusieurs ordonnances parlent de « cil qui crient par la ville la cote et la chape. » Les rois et les princes envoyaient aux patrons des églises des chapes couvertes d'or et de pierres.

La chape ou la cape eut même la gloire de donner son nom à une race de nos rois. « Je lis, dit Adrien de Valois, dans une chronique de Saint-Médard de Soissons, que l'an 1249 la ville de Damiette fut prise par Louis IX, du nom, roi de France, de la race de Hugues Capet. Cela montre que Hugues fut surnommé *Capatus*, *Capet*, *a capa*, d'une cape qu'il avait coutume de porter, et laissa ce surnom à ses descendants, comme, chez les Romains, les *Cincinnati*, les *Torquati*, etc. D'autres appellent Hugues Capet, Hugues de la Cape, *Hugus Caputii*, *car capa* et *caputium* sont la même chose, c'est-à-dire un vêtement que l'on met sur la tête, et qui couvre la tête et une partie des épaules, comme font le froc et la cuculle d'un moine. » Cette chape, qui servait à désigner Hugues Capet, était probablement celle qu'il révélait aux cérémonies religieuses en qualité d'abbé de Saint-Martin. Cette distinction, d'ailleurs, a toujours été accordée à nos rois, qui avaient le rang de diacres, dignité dont le pieux roi Robert se prévalut souvent pour se mêler aux cérémonies religieuses.

Les ecclésiastiques, dans l'origine, ne revêtaient la chape que dans les processions qui se faisaient hors de l'église, et elle était, comme celle des laïques, d'une étoffe ordinaire; mais cette chape devint, par le fait, un ornement que les prêtres portèrent dans l'intérieur même des églises; aussi la fit-on d'étoffes précieuses, de tissus de soie, d'or et d'argent. Sa forme fut plus ou moins modifiée, dit l'auteur de la *Théologie morale*, et le capuchon, devenu inutile, d'autant plus qu'il y en avait un au camail, fut transformé en chaperon, que l'on orna de franges et de torsades. La chape est appelée, dans les anciens sacramentaires, *pluviale*, c'est-à-dire manteau ou casaque pour la pluie; *casula processoria*, manteau de procession, et enfin *cappa*, *chape*. Ce ne fut que vers le milieu du xie siècle, au dire de l'abbé Guillois, que les évêques commencèrent à se servir de la chape pour officier aux processions, pour la consécration des églises, etc. Avant cette époque, ils se servaient ordinairement de la chasuble. Le prêtre se sert aussi de la chape à la procession qui se fait avant la messe. La chape est également l'ornement des chantes : aussi l'appela-t-on jadis *cappa chorialis*, manteau des choristes.

La chape fut adoptée plus tard comme un signe du cardinalat. Les cardinaux la portent avec un capuce doublé d'hermine, et elle est ordinairement de couleur violette. Les archevêques portent également la chape, et celui de

Bourges était, avant la Révolution, soumis à cet égard à l'observance d'un singulier usage : lorsqu'il sortait de son palais archiépiscopal pour se rendre à la cathédrale, il était tenu d'être chapé, et dès qu'il mettait le pied sur le seuil de l'église, le peuple se jetait sur lui, lui arrachait sa *chape*, la déchirait, et s'en partageait les morceaux. Dans la plupart des chapitres, et même des maisons religieuses, le récipiendaire payait à sa réception un certain droit, qu'on appelait droit de *chape*.

— Hist. *Chape de Saint-Martin*. C'était une espèce de pavillon portatif, sous lequel les rois des deux premières races faisaient porter les reliques des saints dans leurs expéditions militaires. Comme, parmi ces reliques, il s'en trouvait plusieurs de saint Martin, et que ce saint était un des grands patrons de la France, le nom de *chape de Saint-Martin* resta à cet étendard, qui devait donner le courage aux troupes et leur assurer la victoire. D'autres prétendent que cette dénomination vient de ce que la *chape de Saint-Martin* fut le premier étendard des Francs convertis au christianisme, et qu'il fut remplacé ensuite par l'oriflamme de Saint-Denis. Quoi qu'il en soit, la *chape de Saint-Martin* était portée à l'armée par des clercs, qui prirent le nom de *chapelains*.

Cet usage de porter des reliques dans les armées était également en vigueur à Constantinople, et la chasme qui les contenait, par une singulière coïncidence, s'appelait aussi *kapa*. Chez les Francs, comme chez les Grecs, ceux qui portaient ces reliques marchaient immédiatement après l'étendard. Au retour des expéditions, la *chape de Saint-Martin* et les diverses reliques qu'elle contenait étaient déposées en divers lieux pour être exposées à la vénération des fidèles. Quelques-uns prétendent même que ces reliquaires, désignés sous le nom de *capella*, sont l'origine première du mot *chapelle*. Marculte nous apprend que, dans les affaires civiles ou criminelles, lorsque les preuves manquaient, on déférait le serment sur la chasme ou chapelle de Saint-Martin.

— Constr. On donne le nom de *chape* à la couche de mortier hydraulique, de ciment, de béton ou d'asphalte, dont on recouvre l'extrados des voûtes en maçonnerie, pour les garantir des infiltrations, faciliter l'égouttement des eaux pluviales, et le déversement de celles-ci vers les tuyaux d'écoulement placés le plus souvent sur les reins de la voûte ou à la naissance des piles et des culées. Selon que l'on emploie le ciment, le mortier hydraulique, le béton ou l'asphalte, on donne aux *chapes* une épaisseur de 0 m. 03, 0 m. 05, 0 m. 07, 0 m. 10. Avant d'appliquer ces matériaux, la maçonnerie doit être bien nettoyée et légèrement arrosée, pour qu'elle puisse faire corps avec eux. Cet enduit est battu et lissé à la truelle, et, pour éviter qu'il ne se fendille par une évaporation trop rapide, on le recouvre d'une bache. Pour ne pas détériorer la *chape*, lors du remplissage des tympans de la voûte, on doit avoir soin de la recouvrir d'une couche de sable fin ou de gravier. Les *chapes* s'estiment au mètre superficiel. Un mètre carré de *chape* en béton, de 0 m. 07 d'épaisseur, recouvert d'une couche de mortier hydraulique de 0 m. 015, demande 0 m. 07 cubes de béton et 0 m. 02 cubes de mortier hydraulique; le temps employé pour dégrossir, battre et lisser le mortier est de 0,19 de journée de maçon, et 0,15 de journée de manœuvre. Un mètre carré de *chape* en mortier de chaux, sable et ciment, emploie 0 m. 11 cubes de mortier de ciment, 0 m. 01 cube de sable, et demande 0,2 de journée de maçon et 0,2 de journée de manœuvre. Un mètre carré de *chape* de ciment de Portland, de 0 m. 045 à 0 m. 050 d'épaisseur, emploie 0 m. 055 cubes de mortier de ciment, et s'il est de 0 m. 3 cubes d'épaisseur, il exige 0 m. 035 cubes de mortier de ciment. Un mètre cube de *chape* de 0 m. 08 à 0 m. 15 d'épaisseur en mortier hydraulique se compose de 0 m. 9 cubes de sable, 0 m. 40 cubes de chaux vive, et demande pour l'extinction et la fabrication dit mortier une journée et demie de manœuvre; la pose emploie deux journées de maçon et une journée de manœuvre.

CHAPÉ, ÉE adj. (cha-pé — rad. *chape*). Revêtu d'une chape : *Le chœur tout chapé va au-devant de l'évêque*.

— Blas. Se dit de l'écu qui s'ouvre en chape ou en pavillon, depuis le milieu du chef jusqu'au milieu des flancs : *D'or, chapé de gueules*.

CHAPÉ (cha-pé — rad. *chape*). Part. passé du verbe *Chaper*.

CHAPEAU s. m. (cha-pô. — Les langues du nord de l'Europe ont en commun un nom du chapeau ou du bonnet dont la source première est incertaine, et qui a passé plus d'une fois de l'une à l'autre. Les formes diverses sont : bas latin, *capa*, *capellus*, cape, chapeau, capote, chaperon, etc.; cymrique, *cap*, *capan*, bonnet, et *copy*, crête; armoricain, *kâp*, *cape*, et *kabel*, coiffure, chapeau, huppe; irlandais-*erse*, *cap*, *capa*, bonnet, mot d'emprunt à cause du *p* non aspiré; lithuanien, *kepurė*, chapeau, terme assurément indigène, ce qui est moins certain pour *cap*, bonnet. Il est fort probable que tous ces noms de la coiffure se rattachent étymologiquement à ceux de la tête, latin *caput*. Quant au latin lui-même, il trouve son analogue, non-seulement dans l'irlandais *capat*, mais peut-être aussi, comme le pensait d'abord Pictet, dans le gothique

haubith, anglo-saxon *hæðfod*, scandinave *hofud*, ancien allemand *kaupit*. C'est donc là sans doute un mot aryen; mais d'où dérive-t-il? Le sanscrit, selon M. Pictet, nous met sur la voie par le nom du crâne, *kapāla*, auquel répond le grec *kephalē*, *keblē*, pour *kepalē*, ainsi que l'anglo-saxon *hāfala*, *heofula*, tête, casque. L'ancien allemand *hufela*, *hiufila*, signifie tempes, joues, en sanscrit *kapāla*. M. Pictet voit dans *kapāla* un composé de *pāla*, protecteur, avec l'interrogatif *ka* dans le sens laudatif. Quel protecteur? Or, *kapd* et *kāpa* ou *kapa* auraient la même signification, car *pā*, *pā*, *pa*, à la fin des composés, sont synonymes de *pāla*, et dérivent également de la racine *pā*, protéger. Ces formes diverses rendraient compte des termes latins, celtiques et germaniques, et l'on peut admettre sans trop de témérité qu'ils ont existé réellement. Selon Kuhn, cependant, qui d'ailleurs repousse cette explication de M. Pictet, il faut séparer de ce groupe le gothique *haubith*, tête, qui répond mieux au sanscrit *kakubha*, sommet. M. Pictet lui-même a fini par se ranger à ce dernier avis; seulement, il refuse de voir dans *haubith* une contraction du mot sanscrit, et y reconnaît une forme dérivée de la racine *kubh*, sans le pronom préfixe. Ce qui lui semble appuyer cette conjecture, c'est que l'ancien allemand *hūba*, bonnet, est à *haubith* à peu près dans le même rapport que *capa* à *caput*. Il faut ajouter que le *pāla*, de *ka-pāla*, qui pourrait être aussi *pāra*, semble se retrouver dans le persan *par* et le beïoutchi *phall*, turban.) Coiffure d'homme de forme arrondie, avec un bord circulaire plus ou moins large, étalé ou relevé : CHAPEAU de feutre, de castor. CHAPEAU de paille. CHAPEAU rond. CHAPEAU tricorné. La forme, le fond, les bords d'un CHAPEAU. Garder son CHAPEAU sur la tête. Les Anglais fournissent des CHAPEAUX le Nord et le Midi, parce qu'ils savent les faire légers pour le Midi et chauds pour le Nord. (J.-B. Say.) Les CHAPEAUX pour les hommes datent au moins de Jean le Bon; ils remplacèrent les bonnets, aumusses, chaperons et mortiers. (Bachelet.) Il y a une indéfinissable façon de porter un CHAPEAU. mettez le CHAPEAU un peu trop en arrière, vous avez l'air effronté; mettez-le trop en avant, vous avez l'air sournois, de côté, l'air devient cavalier. (Balz.)

Il aurait volontiers écrit sur son chapeau : C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. LA FONTAINE.

Nul n'est content de son chapeau; Chacun voudrait une couronne. BÉRANGER.

Je préserve de l'eau, On me met sur la tête : Je m'appelle chapeau. Devine, grosse bête. (Quatrain satirique contre la manie des rébus.)

Il Coiffure de femme, de forme extrêmement variée, identique même quelquefois à celle des chapeaux d'homme, mais qui, le plus souvent, est de paille ou d'étoffe montée sur une carcasse : La passe, le bavolet, les fleurs, les brides d'un CHAPEAU. Un CHAPEAU de tulle blanc, de velours ponceau. En province, porter CHAPEAU est un signe de grande distinction; une femme à CHAPEAU, avant veut dire une femme du grand monde. Les femmes comme il faut posent leurs CHAPEAUX comme elles veulent et ont toujours bon air. (Balz.)

— Par ext. Feutre avec lequel on fabrique des chapeaux d'homme : Mettre dans ses souliers des semelles de CHAPEAU. (Acad.)

— Fam. Homme, par opposition à femme : Il y avait plusieurs coiffes et pas un CHAPEAU.

— A signifié Couronne : Notre berger se prosterna devant l'image de la déesse, puis lui mit au bras un CHAPEAU de fleurs, lesquelles elle venait de cueillir en courant et sans aucun choix. (La Font.) L'idyle ne méle point de diamants à sa parure, mais elle a un CHAPEAU de fleurs. (Marmonet.)

Le mérite d'un homme, ou savant, ou guerrier, Trouve sa récompense aux chapeaux de laurier. MALHERBE.

Il Se dit encore du bouquet de fleurs qu'on met sur la tête d'une fille le jour de ses noccs : Le CHAPEAU de la mariée.

— Chapeau de soie, Chapeau d'homme recouvert d'une peluche de soie.

— Chapeau de cardinal ou simplement Chapeau, Chapeau rouge à forme plate et à larges bords, d'où pendent de grands cordons de soie rouge et que portent les cardinaux. Il Dignité de cardinal : Le pape lui a donné le CHAPEAU DE CARDINAL. Innocent XI refusait un CHAPEAU DE CARDINAL que Jacques II demandait pour son confesseur. (Vol.)

Décoré de la mitre, on aspire au chapeau. FR. DE NEUFCHÂTEAU.

— Chapeau gris, Chapeau de couleur grise, en feutre mou, à larges bords et de forme ordinairement assez basse.

— Chapeau bordé, Chapeau galonné sur les bords.

— Chapeau en blanc, Chapeau d'homme qui n'est pas teint.

— Chapeau en bataille, Chapeau à deux ou trois cornes posé en travers, de façon à laisser le visage découvert : Mettre son CHAPEAU EN BATAILLE. Les gendarmes français portent le CHAPEAU EN BATAILLE. Il Se dit dans le langage des militaires, parce que, dans la disposition en bataille, les troupes font face sur toute la lon-

gueur des rangs. Il Chapeau en colonne, Chapeau à deux ou trois cornes, posé l'une des cornes en avant. Autre expression militaire empruntée à la disposition en colonne, dans laquelle les troupes se présentent par la tête de la colonne.

— Chapeau de paon, Chapeau recouvert de plumes de paon, dont l'usage était fort répandu au moyen âge.

— Frère chapeau ou Frère au chapeau, Frère lui qui était coiffé d'un chapeau au lieu d'un capuce, et qui accompagnait ordinairement un père de son ordre. Il Personnage subalterne qui est tout à la dévotion d'une autre personne : Tallard ne fut jamais que le FRÈRE AU CHAPEAU du maréchal de Villeroy et le valet des Rohan. (St-Sim.) Il S'est dit d'un vers oiseux et qui n'est là que pour la rime. Tous ces divers sens ont vieilli.

— Otter, tirer son chapeau, mettre chapeau bas, Saluer en se découvrant la tête : Je ne me lasse pas de cette cordialité allemande : vous ne rencontrez pas un paysan qui ne vous ôte son CHAPEAU et ne vous souhaite cent bonnes choses. (Chateaub.) Newton ne prononçait jamais le nom de Dieu sans ôter son CHAPEAU. (Boiste.)

On avait beau heurter et m'ôter son chapeau, Point d'argent, point de Suisse. . . . RACINE.

Il Donner des marques de respect : Beaucoup de rois, de princes, de ministres, d'hommes qui se croyaient puissants, ont défilé devant moi : je n'ai pas daigné ôter mon CHAPEAU à leur cercueil ou consacrer un mot à leur mémoire. (Chateaub.) Les marquis de la monarchie absolue ont perdu la Pologne, CHAPEAU sous le bras, et les chevaliers de la monarchie élective, CHAPEAU BAS; il y a progrès. (Chateaub.) D'aussi loin qu'on me voit, on m'ôte son chapeau. RÉONIER.

Tous les plus gros messieurs me parlaient chapeau bas. RACINE.

— Interjektiv. : Chapeau bas! Découvrez-vous, ôtez votre chapeau :

Chapeau bas! chapeau bas! Gloire au marquis de Carabas! BÉRANGER.

Le veuve d'Edouard, la reine! Chapeau bas! Chapeau bas devant elle! . . . C. DELAVIGNE.

— Porter, mettre la main au chapeau, Faire un léger salut : En beaucoup d'universités d'Allemagne, lorsque les professeurs nomment Turnèbe ou Cujas, tous les auditeurs ne manquent jamais de METTRE LA MAIN AU CHAPEAU. (Et. Pasq.)

— Coup de chapeau, Salutation respectueuse ou empressée : Cela ne vaut pas un COUP DE CHAPEAU. (Acad.) Compliment, acte de civilité : Ce n'était là qu'une politesse du métaphysicien, et un COUP DE CHAPEAU pour la forme. (Ste-Beuve.)

— Enfoncer son chapeau, Prendre une résolution hardie; s'armer de courage, et aussi prendre des airs de matamore, comme quelqu'un qui, avant de s'élancer vers le péril ou vers l'ennemi, assure son chapeau sur sa tête pour l'empêcher de tomber.

— Mettre son chapeau de travers, Prendre un ton menaçant.

— Mettre au chapeau, Se dit d'une sorte de collecte que les jeunes gens exempts du service militaire font en faveur de leurs camarades moins heureux.

— Il vague tant de chapeaux, Il y a tant de places vacantes dans le collége des cardinaux. Il y a eu bien des chapeaux de reste, Se dit d'une affaire où beaucoup d'hommes ont péri.

— Loc. prov. Etre comme saint Roch en chapeau, Etre abondamment pourvu d'une chose, en avoir plus qu'il n'en faut, par allusion à saint Roch, qui portait un chapeau d'une grandeur démesurée. Il Qui a bonne tête ne manque pas de chapeaux, Un homme habile trouve toujours le moyen de se procurer ce qui lui est nécessaire, et de réparer les pertes qu'il a éprouvées. Il C'est la plus belle rose de son chapeau, C'est son plus grand avantage, ou la chose qui lui fait le plus d'honneur. Pourquoi renoncera-t-il à ce droit? C'EST LA PLUS BELLE ROSE DE SON CHAPEAU. (Acad.) Il Elle s'est donné un mauvais chapeau, Se dit d'une femme qui fait tort à sa réputation. Il Voilà un beau chapeau qu'on lui a mis sur la tête, Se dit d'une personne à qui il est arrivé quelque honte, ou sur laquelle on a fait ou dit quelque grosse médisance. Cette locution et les deux précédentes sont des allusions à la couronne ou chapeau de fleurs que l'on donnait aux rosières, et qui devenait pour elles un titre des plus honorables. Il Sous le chapeau d'un paysan est le conseil d'un prince, L'intelligence et la sagesse sont indépendantes des conditions. Il Ventre pointu n'a jamais porté chapeau, Lorsqu'une femme grosse a le ventre pointu, elle ne porte pas un garçon. Nous ne garantissons pas la justesse de l'observation.

— Hist. Les chapeaux ou le parti des chapeaux, Faction des partisans de la France en Suède, de 1751 à 1771. On appelait BONNETS ceux du parti opposé : ... Ne plus distinguer ni bonnets ni chapeaux, Dans un trouble éternel infortunés rivaux. VOLTAIRE.

V. BONNETS (faction des). Il Chapeaux rouges, Faction de riches bourgeois qui se forma à Bordeaux pendant le XVIII^e siècle.

— Anc. cout. Chapeau de roses ou de fleurs, Petit don que les parents faisaient à leur fille en la mariant, au lieu de lui remettre toute sa légitime. Il Redevance très-commune au XIV^e siècle, et dont le vrai nom était *chapel de roses*. V. CHAPEL.

— Blas. Figure de chapeau à larges bords, extérieure à l'écu des dignitaires ecclésiastiques. Il Bonnet ou couronne qui se met entre l'écu et le cimier.

— Mar. Petit chapiteau placé sur deux montants, au-dessus de la cloche d'un bâtiment. Il Pièce de chêne qui couvre la tête des bittes. Il Serrer une voile en chapeau, Ramasser le plus de toile possible au milieu de la vergue où cette voile est carguée.

— Pêch. Truble employé dans les environs de Calais pour prendre des chevrettes.

— Anc. art milit. Chapeau de fer, Casque en fer, de petite dimension, que l'on portait au XIV^e siècle. Il Chapeau de Montauban, Chapeau de fer dont le timbre, légèrement ovale, était terminé par une petite crête, et dont les bords, au lieu d'être plats, se rabattaient tout autour de la figure, le tout offrant l'aspect d'un bateau renversé : Les CHAPEAUX DE MONTAUBAN sont rons en teste à une creste ou meilieu, qui vaît tout du long, de la hauteur de deux doits, et tout autour y a un avanal de quatre ou cinq doits de large, en forme et manière d'un chapeau. (Manusc. de La Salle.)

— Comm. Chapeau de mérite, ou simplement Chapeau, Gratification accordée par convention à un capitaine, ou à un maître d'un bâtiment de commerce, pour avoir remis à bon port les marchandises chargées à fret. Il Gratification que l'on accorde à quelqu'un, et qui souvent est stipulée verbalement : J'accepterai vos conditions, si vous ajoutez un CHAPEAU de mille francs.

— Mécan. Couvercle supérieur de plusieurs pièces, telles que la boîte à étoupes, la boîte à graisse, les coussinets d'une chapelle de pompe, etc. Il Pièce de bois ou de métal, en forme de longue tuile, qui recouvre la partie supérieure du cylindre principal ou gros tambour de certaines machines à carder, et dont la surface intérieure est garnie de rubans de cardes ayant la courbure des aiguilles dirigée dans le sens opposé à celle des dents de ce cylindre : Les CHAPEAUX se nomment aussi douves, parce qu'ils sont placés autour du gros tambour, à peu près de la même manière que les douves d'un tonneau. (Maigne.) Les cardes à laine n'ont point de CHAPEAUX. (Maigne.)

— Techn. Pièce conique, dont la base couvre une roue que l'horloger veut serrer sur l'arbre d'une machine à fendre. Il Bobine sur laquelle le tireur roule l'or avant qu'il soit dégrossi. Il Planche courbée qui, placée au-dessus d'une roue de cordier, reçoit plusieurs molettes du chanvre que l'on file. Il Pièce de bois horizontale, soutenue par d'autres pièces verticales, avec lesquelles elle s'assemble à tenons et mortaises : Le CHAPEAU d'un cadre, d'une presse, etc. Il Marc qui reste dans les alambics, après certaines distillations. Il Sorte de croûte que forment les matières solides, pendant la fermentation du moût, dans les cuves où l'on fabrique le vin. Il Couche de tannée que l'on étale et que l'on foule au-dessus de l'écorce neuve dont on couvre le dernier cuir de la fosse. Il Chapeau de cardinal ou rondelle, Rond de tôle placé à l'extrémité d'un tuyau ou d'une cheminée.

— Arqueb. Petit rebord extérieur que présentent certaines capsules fulminantes, et qui a pour objet d'en rendre le maniement plus facile : Les capsules de guerre françaises sont à CHAPEAU.

— Constr. Pièce de bois fixée par des chevilles de fer sur les couronnes d'une pile de pieux. Il Pièce de bois mise en dessous des étais pour soutenir des solives. Il Pièce servant d'appui aux plus hautes marches d'un escalier en bois. Il Chapeau de lucarne, Pièce de bois formant la fermeture d'une lucarne.

— Typogr. Forte traverse qui réunit par le hautes deux jumelles de la presse en bois. Il On l'appelle encore CHAPITEAU.

— Min. Chapeau de filon, Affleurement d'un filon, partie de filon qui se rapproche le plus de la surface du sol.

— Eaux et for. Tête, couronne d'un arbre. — Art culin. Croûte qui sert de couvercle à un pâté.

— Méd. Sorte de croûte qui couvre la tête d'un très-grand nombre d'enfants au moment de leur naissance ou peu de temps après : Cet enfant a encore le CHAPEAU.

— Pharm. Chapeau de roses, Sorte de gâteau de feuilles de roses que l'on retire de l'alambic où on les a distillées.

— Mus. Trait demi-circulaire dont on couvre deux ou plusieurs notes, pour indiquer qu'elles doivent être coulées et non détachées. On dit plus ordinairement LIAISON. Il Chapeau chinois, Instrument de musique militaire, formé d'un chapeau de cuivre garni de clochettes pendantes. Il est aujourd'hui abandonné.

— Chorégr. Nom d'une figure du cotillon.

Le cavalier qui a été désigné conduit une dame au milieu du salon et lui donne un chapeau; les autres cavaliers viennent alors se ranger en rond autour de cette dame, en lui tournant le dos; puis, se tenant par les mains, tournent rapidement en partant de la gauche. La dame cherche à placer le chapeau sur la tête de l'un d'eux; aussitôt qu'elle y est par-

venue, le mouvement cesse, et elle fait un tour de valse avec celui qu'elle a coiffé; pendant ce temps, les autres regagnent leur place. *Chapeau magique*. Nom d'une autre figure de la même danse. Un groupe part en valsant; le cavalier remet à sa dame un chapeau, que celle-ci va présenter à plusieurs autres dames, en les priant d'y déposer un objet quelconque. Cela fait, elle présente le chapeau à un pareil nombre de cavaliers, en les invitant à prendre un des objets qu'il contient, puis chaque cavalier valse avec la dame à laquelle appartient l'objet qu'il a pris.

— Prestidig. *Tour du chapeau*. Tour d'escamotage qui consiste à tirer d'un chapeau une foule d'objets divers.

— Hortie. Abri qu'on met, dans les jardins botaniques, au-dessus et à côté des plantes qu'on veut protéger contre le soleil ou le vent. *On se sert des CHAPEAUX depuis avril jusqu'en septembre.* (Bosc.)

— Bôt. Renflement que présente la partie supérieure de certains champignons, tels que les agarics, les bolets, etc. : *Le chapeau est, en général, la partie la plus importante du champignon.* (A. Dupuis.) *Chapeau cannelé*. Nom vulgaire de l'agaric châtain. *Chapeau d'évêque*. Nom vulgaire de l'épimède des Alpes, du fusain et du palure épineux, à cause de la forme de leurs fruits.

— Ornith. Partie supérieure du crâne des oiseaux, depuis la racine du bec jusqu'à la nuque. *Chapeau roux*. Espèce de gros-bec.

— Encycl. Hist. La variété des *chapeaux* n'a pas été moins grande dans l'antiquité que de nos jours; le premier couvre-chef à dû être le bonnet à poils naturels, fait de la dépouille des animaux. Les Romains appelaient ce *chapeau* primitif *galerus*, et les Grecs *kuné*; il était surtout porté par les paysans, par les chasseurs, par les habitants du Latium, et on le retrouve aussi bien sur les bords du Tibre que chez les Esquimaux et les Lapons. La coiffure propre aux Egyptiens était appelée *calantica* par les Romains, chez qui elle pénétra lorsque les mœurs vinrent à s'amollir et que l'on emprunta les modes étrangères. C'était une espèce de coiffe attachée par un lien autour de la tête, avec des plis ou des pans tombant de deux côtés sur les épaules, de telle sorte qu'on pouvait les tirer à volonté, et s'en voiler toute la figure. Chez les Egyptiens, la *calantica*, qui avait à peu près la forme d'une casquette sans visière, était portée par les personnes des deux sexes; chez les Grecs et chez les Romains, l'usage en fut restreint aux femmes et à ceux qui affectaient des mœurs efféminées. Dans les peintures ou les sculptures égyptiennes, on voit de nombreuses représentations de cette coiffure, notamment sur la tête de l'Isis qui se trouve au Vatican. Un fait curieux, cité par Hérodote, semblerait indiquer que l'usage de cette coiffure n'était pas général. Cet historien prétend que, longtemps après une bataille, on distinguait encore les crânes des Egyptiens de ceux des Perses, ceux des premiers étant plus durs que ceux des seconds, qui avaient l'habitude de se couvrir la tête.

Les Perses, en effet, se couvraient la tête de la mitre, qui fut aussi adoptée par les habitants de l'Arabie, de l'Asie Mineure, et par les femmes grecques. Cette coiffure consistait en une longue écharpe qui enveloppait la tête du front à la nuque, et couvrait en même temps les joues et le menton, sous lequel elle passait. La grande mosaïque de Pompéi, que se trouve au musée de Naples, nous donne un spécimen parfait de cette coiffure et la manière de la porter. Elle a beaucoup d'analogie avec le turban des Arabes et des Turcs. La mitre d'Asie, particulière aux Phrygiens et aux Amazones, était un bonnet de laine qui couvrait la tête et s'attachait sous le menton. Cette coiffure, dans les représentations artistiques, est le signe distinctif des Troyens, et surtout de Paris.

Outre la mitre, les Perses portaient aussi la tiare, coiffure nationale des Parthes et des Arméniens. C'était une calotte en coton souple, que l'on plaçait sur le sommet de la tête, et qu'un étroit ruban attachait autour de l'occiput; elle ressemblait assez aux calottes des Turcs modernes, avec cette seule différence qu'elle laissait passer les cheveux sur le devant du front. La tiare portée par les rois était appelée par les Romains *tiara recta*, et par les Grecs *kidaris*; elle se distinguait de la tiare ordinaire en ce que, au lieu d'être molle et flexible, elle était roide et se tenait dressée au-dessus de la tête comme nos *chapeaux*; de plus, elle était entourée d'un diadème blanc à points bleus.

Plusieurs témoignages historiques nous démontrent que les Grecs et les Romains se servaient de *chapeaux*; les Lacédémoniens en portaient en feutre, pour se distinguer des flotes leurs esclaves. Les Grecs portaient leurs *chapeaux* au théâtre, car on lit que les Egéniens accablèrent sous le poids de leurs *chapeaux* Dracon, l'ancien législateur d'Athènes, au moment où, placé sur le théâtre, il leur lisait les lois qu'il leur destinait. A Rome, les députés du sénat qui allèrent chercher Cincinnatus pour le revêtir de la puissance dictatoriale le trouvèrent conduisant sa charue et la tête couverte d'un *chapeau*, au rapport de Denys d'Halicarnasse. Suétone raconte qu'Auguste ne sortait jamais sans *chapeau*, bien différent de César, qui allait toujours nu-tête. Souvent les Romains se contentaient de

se couvrir la tête d'un pan de leur toge; mais, en mainte occasion, ils portaient des *chapeaux*. A ce propos, il convient de remarquer que, contrairement à nos usages, c'était chez eux une marque de respect et de déférence que d'avoir la tête couverte, et qu'ils ne priaient jamais autrement les dieux.

Le *chapeau* le plus généralement porté par les anciens était le *causia*, qui des Grecs avait passé aux Romains. C'était un *chapeau* de feutre, à haute forme, à larges bords légèrement relevés. Il avait été inventé par les Macédoniens, et, dans plusieurs médailles, on le voit sur la tête d'Alexandre. Il ressemble assez aux *chapeaux* de nos ecclésiastiques.

Un autre *chapeau* que les Romains empruntèrent aux Grecs, c'est le *petasus*, *chapeau* de feutre à fond bas et à larges bords. Comme il était très-souple, il prenait toutes sortes de formes; mais, en général, il ressemblait assez aux *chapeaux* que portent chez nous les charbonniers et les forêts de la halle. Il était retenu par des cordons qui se nouaient soit devant, soit derrière la tête. Il était spécialement usité dans les voyages, et, dans les signes conventionnels adoptés par les artistes, le *petasus* pendant sur le dos signifiait un homme prêt à se mettre en route. La plupart des cavaliers de la procession des Panathénées portaient un *petasus*.

Le *pileus* était un bonnet en feutre, porté exclusivement par les hommes. Il y en avait de différentes sortes : le bonnet phrygien, dont nous avons parlé; le bonnet grec, qui était presque toujours en forme d'œuf, et le bonnet d'affranchi, assez semblable à notre *chapeau* noir, mais sans aucun bord. Le *pileolus* était un diminutif du *pileus*; il se réduisait à une calotte absolument semblable, par sa forme et par sa destination, à celle que portent encore les cardinaux et les prêtres catholiques. Le *pileus* était la coiffure ordinaire des marins, des pêcheurs et des artisans. Pendant les Saturnales, tout le peuple en portait, comme emblème de la grande liberté qui régnait à cette époque. C'était une allusion à l'usage de présenter un *pileus* à l'esclave qu'on affranchissait. Quand, au contraire, on en mettait un en vente avec le *pileus* sur la tête, on indiquait par là qu'on ne voulait pas garantir sa fidélité.

A côté de ces coiffures permises à tous, il y en avait de particulières à certaines fonctions; tel était, par exemple, l'*albo-galerus*, bonnet de fourrure porté par le flamen dialis. Il était fait de la peau d'une victime blanche sacrifiée à Jupiter, et avait à son sommet une pointe saillante de bois d'olivier. Sauf cette pointe de bois, c'est tout à fait la tiare papale, à laquelle il a bien pu servir de modèle. Les flammes et les saliens portaient une calotte sur le sommet de laquelle était également fixé un morceau de bois d'olivier. Les figures qui nous en restent la représentent absolument semblable au casque prussien. Castor et Pollux, Caron et divers autres personnages mythologiques, ont un *chapeau* particulier fait en forme de coupe renversée, et qui offrait beaucoup d'analogie avec le *chapeau* chinois.

Le voile était la principale coiffure des femmes grecques comme des femmes romaines; il était semblable à celui dont se servent les femmes turques. On le plaçait sur le haut de la tête, et on s'en entourait la figure de manière à ne laisser à découvert que la partie supérieure du nez et des yeux; la partie inférieure du voile tombait sur les épaules et descendait jusqu'au milieu du corps; c'est de ce costume que se parent encore à Rome, le jour de l'Annonciation, les jeunes femmes qui reçoivent une dot de l'Etat. Cependant les femmes se couvraient la tête d'une manière plus efficace avec le *theristram*, morceau d'étoffe carré, de toile en été, de laine en hiver, qui les protégeait contre le soleil ou le froid. Cet usage subsiste encore en Italie, et il n'est personne qui ne connaisse ces coiffures si pittoresques des paysannes romaines et napolitaines. Il y avait aussi le *caliendrum*, sorte de bonnet élevé, à l'usage des dames romaines, et le *reticulum*, ou filet de tête, semblable à ceux que les femmes portent encore aujourd'hui, avec cette différence, toutefois, que les anciens y déployaient un bien plus grand luxe. Dans la plupart des peintures de Pompéi, ce filet emprisonne les cheveux de Vénus, d'Arriane et des autres déesses et femmes mythologiques; il est d'or et produit le meilleur effet. Mais ceci nous écarte quelque peu du chapitre des *chapeaux*. Revenons-y.

L'origine première de notre *chapeau* est le capuchon qui accompagnait la chape, et servait à couvrir la tête; c'était une simple calotte de velours, de drap ou de feutre, qui s'attachait sous le menton par deux cordons. Tantôt elle était unie, et tantôt ornée de fourrures, de broderies ou de pierreries, selon les fortunes et les conditions. Le passage suivant d'un compte de la première moitié du xiv^e siècle montre quel luxe on y déployait déjà : « Baillez à Kathelot, la chapelière, pour un *chapel* de bièvre (castor), fourré d'armes, couvert dessus d'un roisier dont la tige estoit guipée d'or de Chippre, de grosses perles de compte et de grenats, et les roses faites et ouvrées de grosses perles; et par les costés avoit deux grandes quintefeulles d'or soudé, semées de grosses perles, de grenats, de pierres emailées, et par-dessus le *chapel*, en haut avoit un dauphin fait d'or, tournant à vis sur un tuyau d'argent; lequel *chapel*, garni de boutons, de perles rondetes et menues, et orfroirées de

bisète d'or de plites et de grosses perles, mons le Dauphin commanda à l'argenter, et en chargea faire tel et d'icelle devise, pour donner à maître Jehan, le fol du roy. » Sous Louis XII, les calottes en velours qui recouvraient le sommet de la tête, les bonnets et les mortiers qui existaient en petit nombre, disparurent tout à fait pour faire place au *chapeau* rond à petits bords, assez semblable à notre *chapeau* moderne, avec cette différence qu'il était pointu et orné d'une plume. Sous Louis XII, la forme du *chapeau* avait changé. Elle tenait à la fois de celle du mortier et de celle du *chapel*. Les galons et les plumes l'ornaient toujours. François I^{er}, adoptant la coiffure espagnole, mit à la mode les *chapeaux* à larges bords et à plume, et les élégants en portaient d'à peu près semblables. Sous Henri II, les *chapeaux* à grands bords avaient disparu, et les hommes portaient tous un petit *chapeau* plat orné d'une plume. Pendant le règne de Henri III, on abandonna le *chapeau* à plume pour la toque en velours, que le *chapeau* des ligueurs fit à son tour disparaître. Vers la fin du xvi^e siècle, le *chapeau* était à larges bords, relevé sur un côté et surmonté d'un grand panache. Ce *chapeau*, dont la forme fut un peu modifiée sous Louis XIII, devint d'une grande richesse; des plumes de prix l'ombrageaient et en faisaient une coiffure somptueuse. Sous Louis XIV, le *chapeau* à grands bords garni de plumes flottantes gagna encore en élégance; mais la mode des perruques étant survenue, le *chapeau* finit par devenir un simple accessoire de toilette qui descendit de la tête sous le bras. Aussi, le *chapeau* ne servant plus à rien, on le réduisit à ses dimensions les plus exigües, et, sous Louis XV, ce ne fut plus qu'un tout petit tricorne. Les ailes avaient été relevées d'abord sur un seul, puis sur deux et enfin sur trois côtés. Dans certains diocèses, les ecclésiastiques sont encore coiffés de la sorte. Le tricorne se plaçait généralement sous le bras, et l'aisance avec laquelle un homme l'y jetait négligemment était regardée comme un signe d'excellente éducation : « Quant aux hommes, voyez-les, dit Laure, courant chez leurs protecteurs, l'épée au côté, le *chapeau* sous le bras, vêtus de l'habit français galonné ou brodé; leurs cheveux, sur le dos, sont réunis dans un sac de taffetas noir qu'on appelle *bourse*; leur tête est enfarinée de poudre, leur toupet élevé est accompagné de chaque côté de trois ou quatre boucins symétriques ou en ailes de pigeon. »

Par ordre du comte de Saint-Germain, ministre de la guerre sous Louis XVI, les soldats inaugurèrent une nouvelle espèce de *chapeau*, qui avait quatre cornes au lieu de trois. Cette mode ne prit pas, et on en revint aux trois cornes; mais alors on disposa les ailes de façon qu'elles formassent, l'une étant plus grande que les deux autres, un triangle écrasé. Ce genre de *chapeau* se porta jusque sous le premier Empire. La grande aile se plaçait en arrière et parallèlement aux épaules, de manière que l'angle formé par les petites ailes s'élevait directement sur le milieu du front. Les élégants de l'époque donnaient à cette grande aile des dimensions extraordinaires, et sous cette coiffure les hommes paraissaient être métamorphosés en polichinelles. Il était aussi de bon goût de le placer un peu incliné sur l'oreille, ce qui passait pour donner un certain air *crâne* ou casseur à la physionomie.

Après une suite de transformations qui le serait trop long de décrire, les *chapeaux* ont pris la forme que nous leur voyons aujourd'hui, celle d'un tube cylindrique avec des bords plus ou moins larges, plus ou moins retroussés. Cette forme est loin de briller par son élégance, et ceux qui l'ont comparée à un tuyau de poêle l'ont qualifiée comme elle le mérite. « Sur quel canevas a-t-on jamais brodé plus de plaisanteries, inventé plus de coq-à-l'âne que sur la forme de ce malheureux *chapeau*? » a dit avec raison le *Motiteur de l'Exposition*. Les imaginations se sont échauffées, et le temps n'est pas encore loin où l'on vit les feutres révoltés adopter les dimensions les plus fantastiques; mais l'effervescence ne fut pas de longue durée : on s'aperçut bien vite que les convenances ne s'arrangeaient que du *chapeau* proscriit; on en médit encore beaucoup aujourd'hui, néanmoins chacun le porte, et les cavaliers ne dédaignent pas, dans un bal, de le réduire en galette avec garniture en soie bleue, et de le placer en dieu Terme sur la chaise de leur danseuse. On en médit, et mieux, à peine sorti de la ville, on l'échange à l'instant contre une coiffure plus commode, mais il subsista quand même. Que signifie cette impuissance à le remplacer? Mystère; car, comme nous le disait un homme d'esprit, « ne cherchez pas une nouvelle combinaison du feutre pour abriter notre tête, elles sont toutes à la vitrine des marchands; du Caucase à l'isthme de Panama, de l'Irlande au Kentucky, toutes les nations nous ont apporté ou nous ont laissé prendre le genre de coiffure propre à chacune d'elles. Nous avons essayé à peu près de toutes, moins du turban et du bonnet d'Astrakhan, et l'impérissable *chapeau* noir a survécu. » Demandez-moi pourquoi.

Il y a quelques années, une sorte de coup d'Etat eut lieu dans l'empire de la mode : les *chapeaux panama*, débarqués des îles, avaient tout à coup coiffé toutes les têtes d'hommes, au moins durant la belle saison; le panama était devenu la coiffure obligatoire; ce *chapeau*, tressé en fibres blanches, qui jaunissaient très-facilement, n'était pas beau, tant

s'en faut, mais il coûtait fort cher, ce qui le mit promptement à la mode. Les chapeliers ne craignaient pas de mettre en montre des *chapeaux panama* cotés 500 fr. Mais un nouveau caprice détruisit cet engouement; bientôt les panamas de 500 fr. tombèrent à 3 fr. 50 c., et personne n'en voulut plus. Toutefois, c'est à peu près de cette époque que date l'adoption, dans le costume masculin, du *chapeau* mou, du petit *chapeau* plat en feutre, qui n'a pu encore se substituer au classique tuyau de poêle pour la toilette habillée, mais qui est le seul admis aux bains de mer, aux champs, en voyage, etc.

Tout le monde connaît les rapports que l'usage a établis entre le *chapeau* et la politesse : on ôte son *chapeau* pour saluer, pour témoigner son respect; on reste la tête découverte dans les églises, dans les assemblées, dans les salons; mais il n'en a pas toujours été ainsi, comme nous l'avons déjà remarqué pour les anciens, et comme le prouve l'histoire moderne elle-même. Anciennement, tout le monde était couvert devant les rois, et plus tard, autour du roi, quand quelqu'un avait son chaperon, ceux qui étaient le plus près du roi lui faisaient place, parce que c'était une marque qu'il voulait parler au prince. Le changement des chaperons en bonnets, puis en toques, altera peu à peu cet usage, et l'abolit à la fin, si bien que personne ne se couvrit plus devant le roi, sinon dans certaines circonstances solennelles où cela était exigé par l'étiquette, comme au sacré, aux pompes funèbres, ou comme privilège spécial accordé à un très-petit nombre de courtisans. Voici maintenant ce qui donna le droit à certains seigneurs de rester couverts devant le roi : « Après la chute de la ligue et la paix de Vervins, il vint en France un ambassadeur, qui était grand d'Espagne. Il alla trouver le roi à Monceaux, où il était avec peu de monde, et il l'accompagna dans les jardins que le roi avait fait faire, et qu'il se plut à lui montrer. Dans les commencements de la promenade, le roi se couvrit; l'ambassadeur, accoutumé à se couvrir en même temps que le roi d'Espagne se couvrait, se couvrit. Henri IV le trouva fort mauvais; il ne voulut pourtant en rien marquer à l'ambassadeur; mais, jetant les yeux autour de lui, il commanda de se couvrir à M. le Prince, à M. de Mayenne, à M. d'Espèron, qui étaient les seuls grands qui se trouvaient à cette promenade. » C'est de ce fait que ces courtisans se prévalurent pour revendiquer le droit de rester couverts aux audiences des ambassadeurs. Cette scène ridicule ressemble fort à celle d'Hernani, où un seigneur espagnol ramasse un titre que Charles-Quint a laissé tomber par mégarde. Les grands d'Espagne restent toujours couverts devant le roi; cet usage vient de la prétention qu'ils ont d'être aussi nobles que lui.

L'industrie des *chapeaux* faisait autrefois la principale richesse de La Rochelle; elle fut considérablement diminuée par la révocation de l'édit de Nantes, qui força d'émigrer à l'étranger la plupart des ouvriers en *chapeaux*. Ils se retirèrent presque tous dans le Brabant, où le roi Frédéric-Guillaume leur fit un excellent accueil. Il montra une joie extrême lorsqu'on lui présenta le premier *chapeau* de castor fabriqué dans ses Etats. En 1692, M. de Guénégaud fit une conférence sur les *chapeaux*, dans laquelle il disait : « Les peaux de castor, dont on fait les *chapeaux* viennent du Canada en France, et passent en Moscovie, où on leur ôte tous les poils inutiles, et qui gâteraient les bons. Elles viennent à La Rochelle; on en fait des *chapeaux* doux, luisants et à poil; puis, après avoir été portés par les Français, maîtres et valets, ils retournent à La Rochelle, où on les remplit de gomme pour les porter aux Espagnols, qui les demandent durs, ras et sans poils. Après avoir rôdé l'Espagne et le Portugal, ils reviennent à La Rochelle; on y redonne une petite façon, on les revoiture à Lisbonne et de là au Brésil, où ils sont fort bien reçus, pourvu qu'ils soient molles et *claque-bords*, et lorsqu'à force de servir ils sont pleins de trous, les Portugais les mènent en Guinée, tout le long des côtes d'Afrique; les galants du Monomotapa y passent des plumes, et enfin les pauvres *chapeaux* que nous avons sur nos têtes vont mourir à Sofala ou à Mozambique. » Les pérégrinations du *chapeau* sont aujourd'hui moins lointaines, mais non peut-être moins nombreuses, et l'art des retapeurs parisiens, notamment, n'est guère moins admirable que celui des restaurateurs rochelais. Si, au xvi^e siècle, les *chapeaux* de La Rochelle étaient estimés, les autres, qu'on tirait généralement de la Normandie, étaient aussi fort prisés. Ceux de Caudebec étaient en grande réputation, et Thomas Corneille a fait leur éloge. Il les loue surtout comme feutres de campagne et couvre-chefs de voyage; ils sont, dit-il, fort estimés parce qu'ils résistent à la pluie.

Quoi qu'il en soit, vers la fin du xvi^e siècle, il resta si peu de bons chapeliers en France, qu'on n'y connaissait plus le secret de la fabrication des *chapeaux* fins, et qu'il fallut qu'un huguenot émigré, nommé Mathieu, le rapportât d'Angleterre. Ce fut à cette époque qu'on inventa le *chapeau* demi-castor; mais cette industrie de pacotille fut poursuivie à outrance par Colbert, sans qu'il pût parvenir à l'empêcher, même à l'aide des peines les plus rigoureuses. On avait été, en 1673, jusqu'à punir le chapelier délinquant par la privation de sa maîtrise et une amende de 2,000 liv. Louis XV rendit aussi des ordonnances contre

les *chapeaux* de qualité mélangée, mais ces mesures vexatoires n'eurent aucun résultat.

De nos jours, l'industrie des *chapeaux* en France, pratiquée surtout à Anduze, à Lyon et à Paris, doit aux fabricants de cette dernière ville ses développements les plus notables. Leur habileté s'est appliquée à la chapellerie de feutre, de soie, aux *chapeaux* mécaniques, qui sont d'invention parisienne. Les gens qui se livrent à cette industrie se divisent en deux classes : les fabricants, et les faconniers, qui produisent les gilettes et les tissus. Puis viennent les marchands, qui bordent, garnissent les *chapeaux*, et leur donnent la *tournure* nécessaire avant de les faire figurer dans leurs vitrines. Une autre industrie chapelière plus modeste est celle qui consiste à réparer les vieux *chapeaux* ; on lui attribue un personnel d'un millier environ de raccommodeurs et de vendeurs. « Donnez-moi 4 fr. et votre vieux *chapeau*, et je vous en donne un neuf, » lisons-nous sur les affiches de ces industriels. Si neuf, en effet, que tel élégant qui porte crânement une coiffure payée bien cher ne se doute pas que le même couvre-chef a été porté des années entières par son laquais. Et pourtant, le *chapeau*, c'est le thermomètre de la fortune d'un homme. De là cette chanson populaire dont le trait final nous paraît un peu énigmatique :

Les *chapeaux* sont gras,
Parce qu'on n'en a guère ;
Les *chapeaux* sont gras,
Parce qu'on n'en a pas.

[Ici, ouvrons une parenthèse ; le besoin s'en fait sentir. Celui de nos collaborateurs qui a péché ce quatrain, sans doute dans les flancs cavernes d'une de ces énormes encyclopédies qui ont moins d'esprit qu'elles ne sont grosses a fait usage d'un singulier euphémisme en disant que le dernier vers est *énigmatique* ; c'est idiot qu'il aurait fallu dire. Voici le couplet type dans toute sa splendeur ; il appartient à une vieille chanson bourguignonne :

Les coucous sont gras
Parce qu'on n'en tue guère ;
Les coucous sont gras
Parce qu'on n'en tue pas.

La crainte que l'on a, c'est de tuer son père,
Son cousin germain, son oncle ou son frère.
Les coucous sont gras, etc.

Eh bien ! là, sans amour-propre de clocher, nous préférons ce refrain gaulois au *chapeau* gras des encyclopédies.]

Mieux vaut, toutefois, ne pas avoir de *chapeau* qu'en porter deux à la fois, comme il advint un jour à Lablache, ce grand chanteur qui était aussi poète. On sait combien grandes étaient les distractions de ce gros Italien nonchalant jusqu'à l'immobilité complète, rêveur jusqu'à l'extase. Un jour, le roi de Naples le fait appeler ; il attend son tour d'audience dans la salle qui précède le cabinet du roi, et demande la permission de garder son *chapeau*, parce qu'il est enrhumé. Bientôt on l'entoure, on provoque cette causerie spirituelle et pleine de verve qui, pour les amis intimes, valait les plus beaux succès de théâtre. Tout à coup, au milieu du feu de la conversation, on vient l'avertir que Sa Majesté est disposée à le recevoir. Il se hâte, saisit un *chapeau* qui était là sur une table, et entre triomphalement chez le roi, un *chapeau* à la main et l'autre sur la tête. « Que voulez-vous faire de ce *chapeau* que vous tenez à la main, mon cher Lablache ? » lui dit le roi en riant. Lablache reste interdit. « Pardon, sire ; mais je ne comprends pas... — C'est moi qui ne comprends pas à quoi peut vous servir ce *chapeau*. — Mais, sire... à me coiffer, » reprit l'artiste en faisant un geste démonstratif, c'est-à-dire en portant sa main droite armée d'un *chapeau* à sa tête couverte d'un autre *chapeau*. Ce fut alors seulement qu'il s'aperçut de sa méprise, et il se mit à se confondre en excuses et en révérences, un *chapeau* de chaque main. Sa Majesté Sicilienne riait aux éclats ; jamais Lablache ne l'avait fait rire à ce point, dans ses rôles bouffes les plus désopilants.

La fabrication des *chapeaux* de femme est une industrie exclusivement parisienne ; car on sait que ces jolis riens, destinés à faire valoir la beauté des dames, ne deviennent modes, c'est-à-dire n'ont un cachet d'élégance réel et consacré, qu'à la condition d'avoir été faits à Paris. Ce sont des doigts féminins qui seuls construisent ces prodiges de tulle, de fleurs et de rubans, qui n'ont qu'un seul défaut, bien atténué d'ailleurs, celui de cacher de beaux cheveux noirs ou blonds, vrais ou faux.

Pendant les dernières années qui précéderent la Révolution, les femmes avaient abandonné la coiffure en cheveux pour prendre les *chapeaux*. En 1784, la mode des *chapeaux* de paille étant venue d'Italie, toutes les dames voulurent en porter, et le bonnet fut abandonné aux femmes du peuple ; mais que de formes diverses, que d'ornements variés, souvent bizarres, sur les nouveaux *chapeaux* ! Tantôt c'était un fond vertical comme nos tuyaux de poêle, et perdu dans des flots de rubans ; tantôt une passe énorme roulée en entonnoir et surchargée de plumes et de fleurs. Dans le court espace de deux années, les *chapeaux* changèrent dix-sept fois de forme ; la dernière se nommait *chapeaux à la Caisse d'es-compte*, c'est-à-dire *sans fonds*, comme cette caisse.

Aux *chapeaux* de paille succédèrent, peu de temps avant la Révolution, les petits *chapeaux* de soie ornés de plumes et de fleurs, et coquet-

tement inclinés sur le côté de la tête, dit l'historien des *Modes et parures*. « Plus d'une jeune marquise, rabaisant son toupet et laissant au clou ses postiches, courait les magasins du boulevard en *chapeau* de soie ; » mais cette forme décente et modeste ne pouvait pas être de longue durée, et les femmes, toujours avides de nouveautés, s'avisèrent de porter des *chapeaux* dont les dimensions et les ornements étaient d'un goût plus que douteux. C'est alors qu'on vit apparaître le *chapeau à la Belle-Poule*, coiffure gigantesque représentant un vaisseau avec tous ses agrès et apparaux, voire ses canons en batterie ; de là même époque datent les *chapeaux* en trophée militaire, avec des cymbales, des étendards, etc.

Le Directoire renchérit encore sur les excentricités des *chapeaux* du règne de Louis XVI : les merveilleuses adoptèrent et délaissèrent tour à tour le *chapeau à la primrose*, lié d'une fanchon négligente ; le *chapeau turban*, le *chapeau rond à l'anglaise*, le *chapeau à la glancée*, le *chapeau Spencer*, le *chapeau castor*, le *chapeau à la Lisbeth*, le *chapeau à damier* ; puis revint le *chapeau* de paille, après et avant, et tant d'autres qu'il devient impossible, non pas seulement de décrire, mais d'énumérer.

Sous l'Empire, sous la Restauration, sous Louis-Philippe et de nos jours, les *chapeaux* de femme ne furent guère qu'un prétexte à combiner, à entremêler, à enlancer le velours, la soie, les fleurs, les rubans et les dentelles, selon le goût et le caprice des marchandes de modes, intéressées à changer le plus souvent possible la forme et les accessoires d'une coiffure dont elles ont le monopole.

Aujourd'hui, nos dames se contentent, en fait de *chapeau*, de poser sur leur occiput un petit disque circulaire retenu par des brides et flanqué d'un bouquet. On ne sait pas vraiment où s'arrêtera cette gradation descendante dans le système microscopique. On croirait, ma foi, que le sexe enchanteur a juré de jeter son... *chapeau* par-dessus les moulins.

— Blas. La république suisse, au lieu de couronner, porte un *chapeau*. La communauté des chapeliers porte : *D'or, au chevron d'azur accompagné de trois chapeaux de cardinaux, de gueules*. Le *chapeau* est un des ornements extérieurs de l'écu des prélats. Le *chapeau* des cardinaux est de gueules, garni de deux longs cordons d'ou pendents des houpes ou glands de même ; ces cordons sont entrelacés et ont cinq rangées de houpes de chaque côté dans cet ordre : 1, 2, 3, 4 et 5, ce qui fait quinze houpes de chaque côté. Le *chapeau* des archevêques et des évêques est de sinople, à dix houpes de chaque côté, en quatre rangs : 1, 2, 3 et 4. Les évêques ne portaient autrefois que six houpes ; aujourd'hui, presque tous en mettent dix de chaque côté, et les archevêques ne sont distingués des évêques que par la croix trefflée d'or, qu'ils posent en pal au-dessus de leurs armes, entre la couronne et le *chapeau*. En France, les abbés n'ont point de *chapeau* ; cependant Vulsion de La Colombière dit qu'ils doivent mettre au-dessus de leur écu un *chapeau* de sable à trois houpes de chaque côté. C'est l'usage des protonotaires du saint-siège ; mais cette dignité ecclésiastique n'est pas reconnue et n'a pas de rang en France. Les cardinaux portaient autrefois de simples mitres. Ce ne fut qu'en 1245, au concile de Lyon, que le pape Innocent IV leur donna le *chapeau rouge*, et quand ils commencèrent à le porter, ils ne l'accompagnaient pas du nombre de houpes qu'ils portent aujourd'hui ; ils n'en portaient pas des deux côtés de leurs armes, mais seulement sept ou huit liés ensemble au-dessous de la pointe de l'écu, comme on en voit encore des exemples dans des peintures anciennes. Dans la suite, ils commencèrent à en mettre des deux côtés, puis ils en augmentèrent peu à peu le nombre jusqu'à quinze. On voit même, dans quelques peintures, des armes de cardinaux où il y a jusqu'à vingt houpes de chaque côté, sans toutefois que cet usage ait jamais été adopté ; cette exagération était une flatterie ou venait de l'ignorance des peintres. Le *chapeau* rouge des cardinaux, pendant les cinquante premières années qui suivirent son institution, ne servit que dans les cérémonies. Ce ne fut que plus tard que ce *chapeau* figura dans les armoiries. Le P. Ménestrier dit que ce fut Tristan de Salazar, archevêque de Sens, qui introduisit cet usage ; il fit sculpter ses armes en plusieurs endroits de sa métropole, et à Paris, sur l'hôtel qu'il fit bâtir dans le quartier Saint-Paul, on voit un *chapeau* sur l'écu de ses armes. Ce prélat mourut en 1518. Quelques auteurs héraldiques modernes donnent treize houpes aux archevêques et onze aux évêques ; d'autres n'en donnent que dix aux évêques et douze aux archevêques ; la vérité est que l'usage actuel en donne dix de chaque côté, tant aux archevêques qu'aux évêques.

Dans le blason, le mot *chapeau* se prend quelquefois pour le bonnet ou la couronne qui est entre l'écu et le cimier. Le cimier se porte sur le *chapeau*, et le *chapeau* sépare le cimier de l'écu, car c'est une règle du blason que le cimier ne touche jamais immédiatement l'écu.

— Prestidige. *Tour du chapeau*. Il est peu de séances de prestidigitation où le tour du *chapeau* ne soit exécuté. Le *chapeau* est, dans ce cas, la corne d'abondance d'où l'escamoteur fait sortir une foule d'objets. Ce tour paraît d'autant plus extraordinaire, qu'on ne peut lui supposer aucune préparation, le *chapeau*

étant emprunté au premier venu d'entre les spectateurs, et servant à l'instant même à opérer le prodige. Le tour du *chapeau* est très-varié ; il se modifie selon l'opérateur. On y prépare des omelettes, des gâteaux, des plum-puddings ; on y fait apparaître des fleurs, des journaux, des jouets, des animaux même, tels que lapins, tourterelles, cochons d'Inde, etc. Comte en retirait toujours un trousseau complet d'enfant en nourrice, et chaque objet lui servait de prétexte pour des plaisanteries à l'adresse du propriétaire du *chapeau* ; d'autres y ont fait trouver d'énormes boulets de canon et jusqu'à des lanternes allumées. Mais l'apparition la plus surprenante dans un *chapeau* fut, sans contredit, celle que le prestidigiteur Philippe réalisa en 1842 : il sut extraire du *chapeau* une si grande quantité de plumes, qu'elles auraient suffi pour faire un édredon. L'étonnement des spectateurs venait surtout de l'impossibilité apparente de faire tenir tout cela dans un *chapeau*. On ignorait sans doute que la plume peut se comprimer assez aisément au centième de son volume apparent.

Mais comment peut-on introduire ces divers objets dans un *chapeau* sous les yeux mêmes des spectateurs ? Rien de plus facile. On prend ces objets derrière une table, et on les introduit prestement dans un moment où, par un artifice beaucoup trop long à décrire ici, on détourne l'attention de l'assemblée. Cet artifice, en escamotage, se nomme un *temps*, et nul ne peut se soustraire à son influence.

— Allus. littér. Dans son chapitre des *chapeaux*, Allusion à un passage de Molière, dans sa comédie le *Médecin malgré lui* :

SGANARELLE.

Hippocrate dit... que nous nous couvrons tous deux.

GÉRONTE.

Hippocrate dit cela ?

SGANARELLE.

Oui.

GÉRONTE.

Dans quel chapitre s'il vous plaît ?

SGANARELLE.

Dans son chapitre... des *chapeaux*.

Dans l'application, qui est toujours plaisante, ces mots se disent quand, pressé d'indiquer à quelle source on a puisé une citation, un argument, on se trouve dans l'impossibilité de le faire. On échappe ainsi à la nécessité de répondre catégoriquement :

« Je m'aperçus que je m'étais un peu avancé en m'appuyant sur l'autorité de Montesquieu, et je le compris encore mieux au sourire ironique de mon adversaire. »

— Dans quel passage de l'*Esprit des lois*, me dit-il, puisiez-vous cette opinion ?

« Et comme j'hésitais à répondre : — Parbleu ! exclama un charitable auditeur, dans le chapitre des *chapeaux*. »

(Panthéon littéraire.)

« Ce passage des *Mémoires* du duc de Luyne ne semble-t-il pas indiquer qu'à cette date de 1738 et autre part qu'à la cour, lorsqu'on n'était pas en cérémonie, on dinait encore le *chapeau* sur la tête ? C'est au reste une simple question que je propose : Hippocrate a oublié de la traiter dans son fameux chapitre des *chapeaux*. »

SAINT-EBEUVE, *Causeries du lundi*.

— Allus. hist. *Chapeau de Gessler*. Albert 1^{er}, empereur d'Allemagne, ayant eu à se plaindre des cantons de Schwitz, Uri, Unterwalden et Lucerne, avait ordonné à ses baillis, ou avoyers, de redoubler de sévérité. L'un d'eux, Hermann Gessler, exagérant encore les ordres de son maître, signala son zèle par des actes de la plus révoltante tyrannie. Il fit arborer un *chapeau* sur la place publique d'Altorf (peut-être le *chapeau* ducal, suivant la conjecture du célèbre historien J. de Muller) et voulut obliger tous les Suisses à le saluer en passant. Un homme de la campagne, Guillaume Tell, refusa de se soumettre à cette humiliation. Le gouverneur le fit arrêter, et, le sachant très-habile archer, le condamna à abattre avec une flèche une pomme placée sur la tête de son jeune fils, épreuve terrible dont il sortit victorieux. Quelques jours après, Guillaume Tell perçait le tyran lui-même, et l'épisode du *chapeau* de Gessler se terminait par l'affranchissement des quatre cantons.

On rappelle le *chapeau de Gessler* à propos d'une prétention humiliante, à laquelle on refuse de se soumettre :

« En vain les tuyaux de pompes, dirigés sur l'indiscipliné cuisinier, l'inondent d'une eau amère ; en vain les menaces éclatent de toute part ; ferme comme un rocher au milieu des flots mutins, il s'écrie :

« — Fussiez-vous vingt fois plus nombreux, vous ne viendriez pas à bout de me soumettre aux lois extravagantes de votre père la Ligne, dont ma fierté veut s'affranchir. Non, je n'aurai pas salué le *chapeau* de Gessler ni le cheval de Caligula ; non, je ne serai pas baptisé. »

JACQUES ARAGO, *Voyage autour du Monde*.

« La Suisse fait mieux que de ne rien dépenser pour l'entretien de ses troupes ; elle vend ses soldats, elle en tire un revenu. Ce qui ruine partout les nations lui fait profit à elle. Je ferai même observer, à ce propos, que la Suisse républicaine ne vend ses soldats qu'aux monarchies absolues. A Palerme, c'est un compatriote de Guillaume Tell qui vous force à mettre *chapeau bas* devant une affiche de spectacle collée sur un mur, sous prétexte que ce mur est celui du palais du roi. »

TOUSSSENEL, *Les Juifs*.

« Le censeur le plus terrible aujourd'hui, c'est ce public que toute vérité hardie importune et blesse, qui met ses préjugés au bout d'une perche, et veut, comme Gessler, qu'on leur *dte son chapeau* ; qui se plaît aux pensées creuses, aux grandes phrases ; qui a peur d'une idée neuve ou d'un trait vif, comme un oiseau de nuit d'un rayon de soleil, et n'admire un journaliste que s'il écrit en style de revue les ponts-neufs de la politique et de la morale officielle. »

FRANCISQUE SARCEY, *Opinion nationale*.

— Allus. littér. Il aurait volontiers écrit sur son *chapeau* : C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. Allusion à la fable de La Fontaine, le *Loup devenu berger* :

Il s'habille en berger, endosse un houqueton,
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la corneuse.

Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il aurait volontiers écrit sur son *chapeau* :

« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »

Dans l'application, ces vers se disent de ceux qui affichent leurs titres, leurs qualités, etc. :

« Ce nouveau forban, cet homme, pour lequel Crapart affecte un si profond dédain, c'est celui-là même que, quelques jours auparavant il opposait avec tant d'éloges à l'abbé Royou comme le véritable auteur de l'*Ami du roi*, et qui, se présentant à son tour aux souscripteurs avec le certificat que les éditeurs du journal lui avaient solennellement délivré, leur criait : *C'est moi qui suis Montjoye, berger de ce troupeau*. Que s'était-il donc passé en si peu de jours ? »

(Histoire de la presse.)

« La douleur de Gertrude se manifesta de la manière la plus bruyante. En toute occasion, elle racontait l'histoire de son cher Joseph Mayn. Elle aurait volontiers écrit sur son *chapeau* : C'est moi qui suis Gertrude, la femme du plus grand musicien et la plus grand fou de Munich. »

CLÉMENT CARAGUEL.

« Il y a encore l'affreux bonhomme arrivé à Paris en sabots à dix ans, et devenu millionnaire à trente, à force d'ordre. Il le dit partout et à tous ; il écrirait sur les murs, l'écorce des hêtres et la colonnade du Louvre : *C'est moi qui suis* ***, *berger de ce million*. »

(Le Figaro.)

« Les gouvernements qui sont le plus positivement et le plus visiblement dévoués à la cause de l'amélioration populaire ne sont pas ceux qui l'écrivent le plus sur leur *chapeau*. »

MICHEL CHEVALIER, *Lettres sur l'organisation du travail*.

Chapeau (LE PETIT). Il s'agit, bien entendu, du petit *chapeau* de Napoléon, ce *chapeau* si célèbre dans l'histoire et dans la légende, que les vieux soldats ont vu aux Pyramides et au Kremlin. C'est ce même *chapeau* que l'empereur ôta de sa tête, quand il visita le tombeau du grand Frédéric. Mais est-il bien vrai que Napoléon ait toujours porté le même *chapeau* ? On se demande aussi pourquoi ce nom de *petit chapeau* ? Bonaparte avait la tête grosse et le front large. Était-ce une manière familière de désigner l'illustre capitaine dont la stature était peu élevée ? Disait-on à l'armée le *Petit Chapeau*, comme on disait le *Petit Caporal* ? On a brodé diverses anecdotes sur ce petit *chapeau*. Laquelle est authentique ? Aucune probablement. On voit au Louvre (Musée des Souverains) plusieurs *chapeaux* de Napoléon : ils ne sont nullement de petite dimension ; le feutre en est assez grossier. Il y a aussi un *chapeau* dans le reliquaire impérial de la chapelle des Invalides.

On sait que le petit *chapeau* fut donné par l'empereur au fameux peintre d'histoire Gros, qui avait été chargé de peindre la bataille d'Eylau. Gros s'en servit pour son tableau et ne le rendit jamais. Après sa mort, il fut vendu aux enchères publiques et acheté par le docteur Delacroix, pour la somme de 2,047 fr. A l'époque du retour en France des cendres de Napoléon, M. Delacroix offrit ce *chapeau* au gouvernement de Louis-Philippe. L'offre fut acceptée, et, après la cérémonie de la translation des cendres, il fut déposé à l'hôtel des Invalides. Mais est-ce le vrai, l'unique petit *chapeau* ? Grave question historique.

Chapeau de paille d'Italie (LE), vaudeville en cinq actes, par MM. Marc Michel et Labiche, représenté sur le théâtre du Palais-Royal, le 20 août 1851. Cette pièce est un im-

logio de bouffonneries surprenantes, une odysée burlesque, où le spectateur suit la noce de Fadinard dans les diverses étapes qu'elle parcourt à la recherche d'un chapeau de paille d'Italie dévoré par l'intempérante Cocotte, cheval de cabriolet de l'infortuné Fadinard. L'exposition de cette épopée est d'une simplicité antique. Au moment d'épouser Mlle Nonancourt, que son père Agamemnon, pépiniériste, attend à l'autel pour la sacrifier, puisqu'elle aime son cousin, le triomphant Fadinard galopait vers Charentonneau sur un cheval de louage, lorsque, au détour du bois, sa monture, prise de fringale, se jette sur un chapeau de paille, qui balançait insolemment sa couronne de coquelicots aux branches d'un arbre. La dame au chapeau, qui n'a plus de chapeau, jette un petit cri, et Fadinard s'enfuit éperdu, suivi de près par le cousin de l'inconnue. Atteint bientôt, et convaincu du délit de son cheval, Fadinard s'offre à payer le dégât... un autre jour; mais la dame est pressée, le cousin est un chasseur de Vincennes, et Fadinard doit se mettre en quête d'un nouveau chapeau. Il va sans dire que la noce tout entière, père, oncle, tante et cousines, entassés dans plusieurs fiacres pour une autre cérémonie, accompagne Fadinard dans cette recherche désespérée. On court chez une modiste du voisinage: ô terreur! c'est une ancienne maîtresse de Fadinard, qui a la tête près du bonnet, et pas un brin de paille d'Italie. « Monstre! s'écrie-t-elle, à qui destines-tu ce chapeau de femme? — C'est pour une négresse, » répond le malheureux; et la voilà partie avec la noce, qui s'accroche à ses talons jusque chez la baronne de... ce que l'on voudra. Muni d'un renseignement officieux, Fadinard convoite le couvre-chef de cette dame, qui donne un concert et attend un ténor. « Qu'à cela ne tienne, lui dit-il, je chanterai l'air de la *Colonne*; mais donnez-moi votre chapeau. — Allez le chercher chez ma nièce Beauperthuis. » Il faut savoir que, pendant ce colloque, la noce, se croyant au *Veau qui tette*, a mangé le souper de la baronne; mais c'est bien autre chose, quand Fadinard s'est installé chez les Beauperthuis. Monsieur prend un bain de pieds en attendant le retour de madame, absente depuis le matin pour acheter des gants de Suède. Aussitôt chacun de courir: l'époux après son infidèle, la noce après Fadinard, et tout le monde après le dénouement à la mariée, le chapeau, la vertu de madame Beauperthuis, autant d'objets perdus ou avariés qui finissent par se retrouver en plein carrefour, à la belle étoile. La pièce est gaie jusqu'à la folie. Il y a un entraînement, un mouvement, qui amènent les situations les plus bouffonnes et mettent les personnages dans les embarras les plus comiques. Cette pièce n'est pas assurément une comédie à prétentions; mais elle caractérise un genre éminemment français, où il est difficile d'exceller. Le *Chapeau de paille d'Italie* mérite d'être considéré comme un des plus heureux types de la farce de bon aloi. Elle a fourni à l'acteur Ravel un rôle des plus réjouissants.

Chapeau d'un horloger (LE), comédie en un acte, en prose, par Mme Émile de Girardin, représentée sur le théâtre du Gymnase, le 16 décembre 1854. Gonzales a une femme charmante et une pendule merveilleuse. Amédée, le domestique de la maison, qui prétend que nettoyer porte malheur, Amédée a déplacé la pendule et la pendule est tombée entraînant dans sa chute Vénus et les petits Amours; que dira monsieur? que dira madame surtout? Amédée finit par penser qu'un horloger pourrait réparer le désastre, et il court chercher M. Dollard, qui arrive et se met en devoir d'emporter Vénus et son char. Mais on frappe à la porte: c'est M. Gonzales qui rentre. Amédée éperdu pousse l'horloger dans la chambre de madame, on lui crie de tirer le verrou. Malheureusement, le chapeau de l'horloger est resté sur la table. Ce chapeau, grâce à certaines coïncidences singulières, met l'apre souci au cœur de Gonzales. Il veut entrer dans la chambre de sa femme; la porte est fermée en dedans. Il regarde par le trou de la serrure, et aperçoit un homme qui s'échappe par l'escalier de service. Gonzales furieux se retourne vers Amédée: « A qui ce chapeau? Pourquoi ce chapeau est-il là? » Amédée, plus empêtré que jamais, répond que depuis les tables tournantes on a vu des chapeaux qui tournent tout seuls, et que... Mais on sonne. C'est le cousin Rodrigue qui vient déjeuner avec Gonzales. Alors on assiste au déjeuner d'un fou servi par un imbécile (c'est Mme de Girardin qui le dit). Amédée sert les radis dans le sucrier, et le sucre dans la raviole; Gonzales verse du thé à Rodrigue qui lui demande du vin, et, pour comble de malheur, le cousin choisit justement ce jour-là pour exciter Gonzales à l'endroit de la jalousie. Enfin Rodrigue va partir; il cherche son chapeau et trouve celui de l'horloger. Cette fois Gonzales furieux se précipite sur Amédée et l'oblige à tout avouer: « Où est-elle? lui demande-t-il fou de rage. — Chez lui, répond Amédée en tombant à genoux, chez lui, monsieur, mais elle n'y restera pas longtemps. » Malheureux quiproquo! Pour le mari, Elle, c'est madame; pour le valet, Elle, c'est la pendule, et lui, c'est l'horloger. Gonzales finit par s'en convaincre en s'apercevant de la disparition de sa pendule. A ce moment, Henriette, sa femme, apparaît vêtue de la char-

mante robe de printemps que son mari lui a donnée, et celui-ci, riant de ses absurdes soupçons, la trouve plus jolie et plus adorable que jamais.

Mme de Girardin n'a rien voulu prouver par cette délicieuse boutade, si ce n'est peut-être qu'il est dangereux pour un horloger de laisser son chapeau dans une antichambre. De la gaieté et encore de la gaieté, un style charmant et quelquefois audacieux, voilà ce qu'est cette comédie qui, faite par un homme, eût risqué de devenir un paradoxe.

Chapeau du roi (LE), opéra-comique en un acte, paroles de M. Edouard Fournier, musique de M. Caspers, représenté au Théâtre-Lyrique le 16 avril 1856. Il s'agit d'un chapeau du roi Louis XI, que le monarque donne à un forgeron, après avoir mis dans la coiffe le brevet d'une charge à la cour, qui aide à conclure un mariage projeté entre Jeannette, fille du forgeron, et Olivier, son fiancé. La musique a été jugée bien écrite, et l'on a applaudi quelques couplets. La pièce a été jouée par Meillet, Achard, Mlle Pannetier.

Chapeau de paille (LE), chef-d'œuvre de Rubens, galerie Robert Peel (Londres). Ce tableau célèbre est le portrait d'une jeune fille anversoise nommée Lundien, cousine de Rubens, et que le grand artiste voulut, dit-on, épouser. Elle est représentée à mi-corps, vêtue d'un corsage de velours noir, avec manches de couleur écarlate, et coiffée d'un chapeau de paille de forme espagnole. Les mains sont réunies. « Ce portrait, dit M. Waagen, révèle le triomphe de la difficulté vaincue: la tête, entièrement couverte par l'ombre du chapeau, n'en est pas moins peinte dans le ton le plus transparent et le plus lumineux, où ressortent les moindres détails. » Le *Chapeau de paille* a été gravé à la manière noire par Reynold et par R. Cooper, et lithographié à Bruxelles; il en existe aussi une gravure au trait faite par Taylor, d'après un ancien dessin au crayon noir.

CHAPEAUROUX, petite rivière de France (Lozère), naît dans les montagnes de Château-neuf-de-Randon, baigne Châteauneuf, Pierre-fiche, Auroux, Saint-Bonnet, et se jette dans l'Allier, qu'elle égale presque en volume, sur les limites du département de la Loire, après un cours de 45 kilom.

CHAPEAUVILLE ou CHAPEVILLE (Jean), théologien et historien belge, né à Liège en 1551, mort en 1617. Il fut successivement, dans sa ville natale, examinateur synodal, curé, inquisiteur de la foi, grand pénitencier, grand-vicaire du prince évêque Ernest de Bavière, archidiacre, etc. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont les principaux sont: *Tractatus de casibus reservatis* (Liège, 1596), et surtout une collection d'historiens de Liège, accompagnée de notes critiques, et publiée sous le titre de *Historia sacra, profana necnon politica*, etc. (1618).

CHAPE-CHUTE s. f. (cha-pe-chu-te — de *chape*, et de *chute*, ancien féminin de *chu*, tombé). Bonne aubaine, parce qu'un chape tombé, c'est-à-dire un manteau égaré, est une bonne aubaine pour celui qui le trouve: *Nous avons ici un de nos magistrats bien malade qui est M. Fouquet; oh! la belle CHAPE-CHUTE, si cette âme moutonnière se laissait mourir!* (Gui Patin.)

Un villageois avait à l'écart son logis, Messier loup attendait *chape-chute* à la porte. LA FONTAINE.

— S'est employé aussi, mais à tort, dans le sens de mésaventure; fâcheux accident: *Je fais honte à votre frère; j'ajoute que ce n'est point la vie d'un honnête homme, qu'il trouvera quelque CHAPE-CHUTE, et qu'à force de s'exposer il aura son fait.* (Mme de Sév.) « Ce mot a vieilli.

CHAPE-CHUTER v. n. ou intr. (cha-pe-chu-té — rad. *chape-chute*, par une confusion de ce mot avec *chuchoter*, qui lui ressemble par la forme et nullement par le sens). Chuchoter, parler à voix basse: *J'entends CHAPE-CHUTER tout bas derrière une grosse cépée.* (Le Sage.) « Inus.

CHAPEL s. m. (cha-pel). Ancienne forme du mot CHAPEAU, dans le sens propre de ce mot, et dans celui de couronne, d'ornement de tête en général: *Un CHAPEL de roses.*

— *Chapel de paon*, Chapeau ou bonnet orné de plumes de paon, qui était fort en usage au moyen âge.

— *Encycl. Chapel* était le nom générique donné, au moyen âge, à tout ce qui se mettait sur la tête, soit comme coiffure, soit comme ornement. C'est de ce nom que s'appelait le cercle d'or enrichi de pierreries que les chevaliers et seigneurs tirés portaient sur leur front, aux jours de cérémonie; c'est même de ce *chapel* d'or que sont venues les couronnes dont on timbre aujourd'hui les armoiries. Joinville dit qu'à la cour plénière de Saumur, le roi de Navarre « mangea avec un *chapel* d'or fin sur la tête. » Dans l'inventaire de Charles V, on trouve dix *chapels* parmi ses joyaux. Les dames portaient des *chapels* d'argent, comme on peut le voir dans plus d'une peinture de l'époque; les rois en donnaient de semblables aux ménestrels et aux trouvères, pour récompenser le vainqueur dans les luttes poétiques.

Le mot *chapel* s'appliquait aussi à des couronnes de fleurs, dont l'usage était très-ré-

pandu. Les épousées en portaient le jour de leurs noces; une fille noble ne recevait souvent en dot qu'un *chapel* de roses, et quand elle était ainsi dotée, elle perdait tout droit à la succession de ses père et mère. C'est ainsi que le plus riche lord d'Angleterre peut encore aujourd'hui frustrer son fils de tout son bien, pourvu qu'il lui lègue seulement un schelling. Dans le *lai du trot*, on voit quatre-vingts pastourelles, parées chacune d'un *chapel* de roses. Les membres des confréries en portaient aux grandes cérémonies de l'Eglise, coutume qui subsistait encore au siècle dernier. Quand Charles VIII fit son entrée à Naples, les dames lui mirent sur la tête un *chapel* de violettes. Dans les banquets, dans les festins, on en portait souvent à la manière des anciens, ou on en couronnait même les coupes et les flacons. Un des privilèges du connétable était de servir le roi avec un *chapel* de fleurs sur la tête et une verge blanche à la main. Dans toutes les parties de plaisir, hommes et femmes avaient la tête couverte d'un *chapel* de fleurs. Enfin, c'était la coiffure la plus habituelle des ménestrels, des trouvères, des jongleurs, comme l'attestent et les fabliaux qui parlent d'eux, et les miniatures qui les représentent. L'usage de ces couronnes était si général à Paris, que ce fut une profession d'en vendre. Ce fut le premier sens attaché au mot *chapelier*, qui désigne aujourd'hui les marchands de chapeaux et de coiffures de feutre. Au siècle dernier, les marchands de fleurs artificielles étaient encore qualifiés de *chapelières en fleurs*. Comme la plupart des *chapels* étaient faits avec des roses, les chapeliers avaient le privilège d'élever des rosiers chez eux. L'industrie des *chapels* de fleurs était franche, c'est-à-dire qu'elle ne faisait point partie des métiers dont on devait acheter du roi le libre exercice; ceux qui s'y livraient pouvaient travailler de jour et de nuit; ils ne payaient rien pour leurs marchandises à l'entrée et à la sortie de Paris, et étaient dispensés de faire le guet. Etienne Boileau donne la raison de cette exception en disant que « leur mestier fut établi pour servir les gentils hommes. » Cet usage des *chapels* de fleurs explique pourquoi, parmi les anciens droits seigneuriaux, on trouve si souvent des redevances de roses. C'est une redevance de cette nature que les habitants de Fontenay devaient chaque année à messieurs du parlement de Paris. Parmi les documents relatifs aux redevances des *chapels* de roses, on peut citer l'aveu de Pierre l'Orte, qui, en 1398, reconnaît devoir à l'abbaye de Caen, au jour de la Saint-Jean-Baptiste, un *chapel* de roses vermeilles, qui doit lui être remis en l'abbaye de la Sainte-Trinité. L'abbé de la Rue, dans ses *Essais sur la ville de Caen*, parle de terrains situés au faubourg Saint-Gilles et tieffés pour des *chapels* de roses blanches ou vermeilles. Enfin, il n'est pas inutile de rappeler que le titre XC du *Livre des métiers*, d'Etienne Boileau, est consacré aux chapeliers de fleurs de Paris.

Le mot *chapel* désignait aussi un couvre-chef particulier. Les *chapels* étaient des espèces de bonnets qui avaient certaines fourrures et certains ornements variés, selon la condition de ceux qui les portaient. On confondait quelquefois avec le *chapel* différentes espèces de coiffures, telles que le capuce, le bonnet, l'aumusse, le chaperon, dont on trouvera des descriptions particulières aux articles spécialement consacrés à ces mots.

Le bonnet de coton s'appelait *chapel de coton*. Plus tard, les chapeliers de coton, ayant obtenu la faculté de travailler la laine, prirent le titre de *chapelières de bonnets et de gants de coton et de laine*. Ils adoptèrent ensuite celui de *bonnetiers*, qu'ils portent encore aujourd'hui.

Le *chapel de paon* était une coiffure ornée de broderies, et surmontée de plumes de paon. Les troubadours et les trouvères, vainqueurs dans les jeux-partis, obtenaient souvent pour récompense un *chapel* de paon, qu'ils portaient tout le reste du jour, et qu'ils conservaient soigneusement comme un trophée de leur victoire.

Chapel à sept fleurs (LE), sermon moral en vers, par un trouvère du XIII^e siècle. Une jeune fille a demandé à l'auteur un de ses *chapels* de fleurs; celui-ci lui répond par l'allégorie suivante, qui a été imitée bien souvent, et qui nous donne la signification symbolique attribuée à chaque fleur durant le moyen âge. « Une jeune fille veut que je lui octroie un don; elle me demande un *chapel* de fleurs. Que Dieu m'accorde sens et loisir pour que je puisse faire ce qu'elle veut! Mon présent devra lui plaire, si j'y mets d'abord le lis; puis viendra la violette; puis la belle fleur du souci; l'ache et la consoude y prendront place à leur tour; la rose épanouie fera la sixième, et la septième sera l'ancolie. Voilà une jolie couronne dont chaque fleur désigne une vertu que la jeune fille doit avoir ou conserver. La blancheur du lis semble lui dire: adore la mère de Dieu, aime Dieu et la sainte Eglise. La douce fleur de violette lui rappelle qu'il faut qu'elle se tienne à l'écart, en silence, qu'elle n'écoute point les médisants et ne s'expose au blâme ni en faits ni en paroles. L'or du souci lui enseigne à garder pur et sans tache le trésor de la sagesse. L'ache lui recommande d'être humble, bonne, indulgente pour les pauvres et pour les faibles. La consoude, en s'ouvrant à la clarté du jour et en

se fermant aux ténèbres de la nuit, l'avertit de n'accueillir que la courtoisie et de se soustraire à la noire trahison. La sixième fleur, la rose, qui tient de la sainte mère de Dieu l'empire de la beauté, c'est la jeune vierge elle-même, qui s'élève entre toutes les femmes, comme la rose entre toutes les fleurs. La septième enfin, l'ancolie, est celle qui, avec les cinq petits liens que Dieu lui a donnés, sert à noter toutes les autres. Lorsqu'un chapeau de fleurs en perd une seule, il déchoit beaucoup de son prix; il en est ainsi d'une jeune fille lorsqu'elle perd une de ses vertus. Je vous en prie donc, jeunes filles, que chacune de vous songe à mes sept fleurs; s'il vous en souvient toujours, vous forcerez les médisants à se taire. »

On peut rapprocher le *Chapel à sept fleurs* de la *Guirlande de Julie*, qui est devenu historique. On sait que c'est une galanterie que le duc de Montausier fit à Julie d'Angennes de Rambouillet, qui fut plus tard son épouse. Cette guirlande était composée d'une suite de fleurs peintes en miniature, avec des vers écrits par les beaux esprits du temps. Les fleurs de la *guirlande* n'étaient pas, comme celles du *Chapel*, un sermon et une leçon, mais simplement une galanterie et une suite de compliments.

En 1620 avait eu lieu, à la cour de Savoie, un carrousel appelé le *Jugement de Flore*, et qui rappelle l'idée du *Chapel à sept fleurs*. Dans cette fête, les différentes fleurs se disputaient l'honneur de couronner la princesse de Piémont; chacune avait son sens allégorique, et était représentée par un chevalier, avec une devise analogue. Dans ces trois pièces, où les fleurs jouent le principal rôle, il n'en est pas une où elles aient la même signification; leur sens symbolique varie selon l'époque et les idées de l'auteur.

CHAPELAIN s. m. (cha-pe-lain — bas. lat. *capellanus*; de *capella*, chappelle). Bénéficiaire titulaire d'une chappelle: *Les CHAPELAINS de Notre-Dame. Les CHAPELAINS de la Sainte-Chappelle.*

Le souper hors du chœur chasse les chapelains. BOILEAU.

« Prêtre payé pour dire la messe dans une chappelle particulière. On dit plus souvent AUMONIER.

— Hist. Prêtre de la cour chargé de dire la messe au souverain et à sa famille: *Le chapelain ordinaire. Le chapelain de la reine. Si cette autorité des empereurs avait duré, les papes n'eussent été que leurs chapelains.* (Volt.) « Ancien officier ecclésiastique établi pour garder la chape de Saint-Martin en temps de paix, et pour la porter à la guerre. « Ancien nom du secrétaire ou notaire du roi, nommé plus tard chancelier.

— *Premier chapelain*, Celui qui avait intendance sur tous les clercs du palais, et qu'on appela ensuite ARCHICHAPELAIN ou PRIMAT DES CHAPELAINS.

— *Chapelains du pape*, Auditeurs ou juges du sacré palais.

— *Chapelains de Sainte-Genève*, Communauté de six prêtres dirigés par un doyen, qui a été fondée en 1852, pour former des prédicateurs, et dont les places se donnent au concours.

— *Chapelain conventuel de Malte*, Religieux de l'ordre de Malte attaché, avec le titre de diacre, au service d'une église primatiale.

— *Anc. prov. Comme chante le chapelain répond le sacristain*, Les subordonnés suivent l'exemple bon ou mauvais de leurs supérieurs.

— *Encycl.* Le mot *chapelain* désigna d'abord les clercs chargés de garder la chape de Saint-Martin, ou de la porter aux armées. Plus tard, on donna le même nom aux gardiens des chasses qui contenaient les reliques des autres saints, et on l'étendit jusqu'aux prêtres qui assistaient les évêques dans la célébration des offices religieux. Lorsque Charlemagne fit défense aux prêtres et aux évêques de porter des armes et de s'en servir, il excepta les *chapelains*, qui, obligés de suivre les armées pour porter les reliques et célébrer la messe, pouvaient se trouver dans la nécessité de défendre, soit leur vie, soit le précieux dépôt qui leur était confié. L'autorité du *chapelain* du roi devint alors très-grande, et, sous la seconde race, il prit le titre d'*archichapelain*. Il exerçait sur le spirituel le même pouvoir que les comtes du palais sur le temporel. Tous les ecclésiastiques de la maison du roi lui étaient soumis. Dans les chartes et les diplômes, son nom se trouve parmi ceux des grands officiers de la couronne; dans un état de la maison de Philippe le Bel, de 1286, les *chapelains* sont compris parmi ceux qui ont droit à un logement dans l'hôtel du roi, avec le confesseur et l'aumônier, dont les charges étaient distinctes. Un autre office des *chapelains* était de célébrer la messe pour le roi et l'armée, sur des autels portatifs ou sur les chasses dont la garde leur était confiée. Cette facilité de remplir les devoirs religieux sans se déranger, donna naissance aux chappelles que les rois établirent dans leurs palais, et pour lesquelles il y eut un clergé, dont le *chapelain* fut le chef. Cet exemple des rois trouva de nombreux imitateurs; les princes, les seigneurs, les nobles, les riches bourgeois eux-mêmes voulurent avoir leur chappelle et leur *chapelain*, et le nombre s'en accrût démesurément. La position des *chapelains* devint alors très-enviée; elle

était la voie la plus sûre pour arriver aux honneurs ecclésiastiques, aux bénéfices et au pouvoir que donne naturellement le voisinage des hautes influences. Les *chapelains* conservèrent longtemps le privilège que leur avait accordé Charlemagne de porter les armes, comme le prouve le fait suivant. A Toulouse, ce fut longtemps l'usage de faire souffleter publiquement un juif, le dimanche de Pâques, devant le porche de la cathédrale. Au xii^e siècle, le vicomte Aimery de Rochechouart étant venu faire ses pâques à Toulouse, le chapitre délégua à Hugues, *chapelain* de ce seigneur, l'office de souffleter le juif. Hugues, qui était armé d'un gantelet de fer, s'acquitta si bien de la charge qu'on lui avait confiée, qu'il fit sauter les yeux et la cervelle du patient et l'étendit mort sur la place.

Vers le milieu du xiv^e siècle cessa l'usage de porter des reliques dans les armées, et dès ce moment le crédit et l'influence des *chapelains* diminuèrent; ils furent remplacés par des aumôniers auprès des rois, et retombèrent dans le clergé subalterne. Ils n'eurent plus d'autre office que de desservir quelques chapelles particulières, ou habiterent les châteaux isolés et firent partie de la domesticité des seigneurs. Les *chapelains* admis dans les chapitres le furent seulement comme vicaires, comme coadjuteurs des chanoines, presque comme leurs serviteurs. Jadis les chanoines étaient appelés messieurs; ils étaient entourés d'une grande considération, tandis qu'on appelait les *chapelains sacrificateurs*, et *adscriptitiis*, et *quasi famulantes*. Ils n'avaient que la part de revenu que le fondateur leur avait assignée dans la charte de fondation, et une partie très-minime dans les obits et autres revenus canonicaux du chapitre. Plus d'une fois, sous l'ancien régime, ils intentèrent des procès aux chanoines, sous prétexte que leur rémunération était tout à fait insuffisante, et pour les forcer à leur donner un supplément sur les bénéfices du chapitre; ceux-ci repoussèrent constamment leurs prétentions, disant qu'ils ne les regardaient que comme des ecclésiastiques étrangers et serviteurs volontaires de leurs églises. Aujourd'hui, les *chapelains* sont, comme les chanoines, rétribués par l'Etat; ils sont vis-à-vis d'eux dans une position inférieure, mais il n'y a plus la même inégalité, surtout au point de vue de la naissance, car tout le monde sait que jadis la noblesse était la première qualité requise pour faire partie des chapitres et jouir de leurs bénéfices et privilèges. Depuis la Révolution, c'est-à-dire depuis la suppression des bénéfices, l'office de *chapelain*, comme celui de chanoine, a perdu une grande partie de son influence, et, n'ayant plus de raison d'être, ces deux charges doivent disparaître dans un temps plus ou moins rapproché.

— *Chapelains conventuels de Malte*. Ces religieux de l'ordre de Malte devaient faire preuve d'une naissance légitime et de cinq générations de la bourgeoisie la plus honorable. Après avoir été reçus diacres, ils se consacraient au service de l'église primatiale du Saint-Jean de l'hôpital et des autres églises de l'ordre. Ils étaient reçus dès l'âge de dix ans, et ne pouvaient jamais, fussent-ils de naissance noble, parvenir au grade de chevalier. C'était parmi les *chapelains* conventuels qu'on prenait les aumôniers attachés aux vaisseaux et aux galères de la Religion, ainsi que l'évêque et les prieurs de Malte. Ils payaient 5,522 livres de droit de passage, et il leur était réservé dans chaque langue un certain nombre de commanderies.

CHAPELAIN (André LX), en latin *Andreas Capellanus*, écrivain français. Il était chapelain à la cour du roi de France, mais on ignore sous quel règne et à quelle époque. M. Vallée de Viriville croit toutefois qu'il vécut sous Philippe-Auguste (1180-1223). On a de lui un ouvrage latin intitulé *De l'art amoureux et de la réprobation de l'amour*, qui donne de curieuses notions sur l'état des mœurs et sur la galanterie dans les classes élevées pendant le moyen âge. L'édition la plus répandue de cet écrit a pour titre *Erotica seu amatoria Andreae Cappellani regii* (Dortmund, 1610). Le titre de *chapelain* qu'il s'y donne est devenu comme son nom propre.

CHAPELAIN (Jean), poète et littérateur français que tout le monde connaît de nom, grâce aux satires de Boileau, né à Paris en 1595, mort en 1674. Il passa toute sa vie à versifier et à théosauriser, sous prétexte de langage et de poésie. On ne sera pas fâché d'étudier un peu ici, avec nous, ce type singulier. C'est d'ailleurs une étude utile à faire que celle des mauvais poètes, surtout lorsque, comme Chapelain, ils ont passé, de leur temps, pour les princes de la poésie. Il importe aux lettres de rechercher la cause de ce succès, d'autant plus extraordinaire, qu'il ne fut dû ni à la grandeur d'un génie même barbare, ni à la perfection du goût et de l'art, mais à l'habile conduite et à l'adresse seule de celui qui sut l'obtenir.

Chapelain commença par être gouverneur du fils du grand prévôt, M. de la Trousse. En cette qualité, il portait l'épée, ce qui jurait fort avec sa mine débonnaire et sa courte taille. Un duel simulé, auquel il dut prendre part comme second, le décida à prendre son épée au croc pour ne plus être exposé à pavoiler aventure; il était gros d'un poème que la France attendait, et qui ne lui permettait pas d'exposer sa vie à la légère. Il eut l'habileté rare d'acquiescer une grande réputation de poète et de bel es-

prit avant d'avoir publié aucun ouvrage important; il avait seulement rimé quelques odes, une entre autres à Richelieu, et il avait ainsi obtenu les bonnes grâces de ce ministre, qui le regardait comme l'oracle du goût, et qui lui fit obtenir une pension de mille écus. Sur sa promesse de doter la France d'un poème épique, il passa pour un maître en l'art d'écrire, et fut compris parmi les membres de l'Académie française, dont il rédigea les premiers statuts. Un éloge que fit de lui Balzac dans une de ses lettres acheva de l'accréditer. On ne parlait que de la *Pucelle*, et on en parlait comme d'un ouvrage qui devait égaler, sinon surpasser l'*Iliade* et l'*Enéide*. L'évêque de Vence, Godeau, témoigna ainsi de ce concert de louanges, en y jouant sa partie :

Le grand bruit de ton nom te trouble et t'incommode;
L'un t'apporte un sonnet, l'autre t'apporte une ode.

« M. Chapelain, dit Baillet, semblait avoir succédé à la réputation de Malherbe, depuis la mort de cet auteur, et l'on publiait hautement par toute la France que c'était le prince des poètes français, et qu'il avait même autant d'avantage sur Malherbe que le poème épique en a sur le lyrique et les autres genres de poésie. C'est ce qui parut par les témoignages de diverses personnes qui ont observé ce qui se disait sous le ministère des cardinaux de Richelieu et Mazarin. M. Gassendi, qui était son ami, en a parlé dans les mêmes sentiments, disant que les muses françaises avaient trouvé leur consolation et une réparation avantageuse de la perte qu'elles avaient faite à la mort de Malherbe, dans la personne de M. Chapelain, qui s'était mis dès lors à la place du défunt, et s'était rendu l'arbitre de la langue française. » Mais le poème parut, et adieu la réputation. Il plut des épigrammes. On avait dit, à propos de la *Pucelle* :

Dans mille ans l'on parlera d'elle,
Ou l'on ne parlera de rien.

Ces vers inspirèrent les suivants :

Depuis vingt ans on parle d'elle,
Dans dix mois on n'en dira rien.

Cette fleche était sortie du carquois de Linière, que Chapelain avait blessé autrefois par sa franchise : « Monsieur le chevalier, lui avait-il dit, vous avez beaucoup d'esprit et de bonnes rentes; c'en est assez, croyez-moi, ne faites point de vers. La qualité de poète est méprisable dans un homme de qualité comme vous. »

Montmaur fit un distique latin qui passa de bouche en bouche, en ce temps où beaucoup de femmes même entendaient la langue de Cicéron et de Virgile :

*Ille Capellani dudum expectata puella,
Post tanta in tuum tempora prodiit anus;*

et Linière le traduisit dans le couplet suivant :

Nous attendions de Chapelain
Une pucelle
Jeune et belle.
Vingt ans à la forger, il perdit son latin,
Et de sa main
Il sort enfin
Une vieille sempiternelle.

Mais ce fut surtout Boileau qui attaqua le pauvre Chapelain et le poursuivit sans pitié ni relâche jusqu'à ce qu'il eût écrasé sous le ridicule sa réputation usurpée.

Ceci est de l'histoire littéraire et de la mesure, et, bien que les vers que nous allons citer soient dans toutes les mémoires, nous ne laisserons pas échapper cette occasion de les rapporter ici, comme on aime à conter pour la centième fois l'histoire de *Peau d'âne* et de *Mère Foie*. La *Pucelle* de Chapelain était la bête noire de Boileau; celui-ci commença le feu qu'il avait à peine vingt-quatre ans. Le premier trait part de la satire qui porte le n^o VII dans ses œuvres et qui fut composée en 1662.

Je ne puis pour louer rencontrer une rime.
Dès que j'y veux rêver, ma veine est aux abois.
J'ai beau froter mon front, j'ai beau mordre mes
doigts;

Je ne puis arracher du creux de ma cervelle
Que des vers plus forcés que ceux de la *Pucelle*.

Il poursuit ses attaques dans la IV^e satire, sur la folie des hommes :

Chapelain veut rimer, et c'est là sa folie.
Mais bien que ses durs vers, d'épithètes enflés,
Soient des moindres grimauds chez Ménage siffles
Lui-même il s'applaudit, et d'un esprit tranquille,
Prend le pas au Parnasse au-dessus de Virgile.
Que ferait-il, hélas ! si quelque audacieux
Allait, pour son malheur, lui dessiller les yeux;
Lui faisant voir ses vers, et sans force et sans grâces,
Montés sur deux grands mots comme sur deux échasses
Ses termes sans raison l'un de l'autre écartés, [ses;
Et ses froids ornements à la ligne plantés ?
Qu'il maudirait le jour où son âme insensée
Perdit l'heureuse erreur qui charmait sa pensée !

Cet audacieux, c'était lui-même, Boileau. Il n'avait que vingt-six ans, et c'était se prendre à forte partie. Heureusement la *Pucelle* était publiée depuis sept ans, et c'était le meilleur auxiliaire qu'il put avoir contre Chapelain. Il le sent bien, le jeune satirique, et il met en note sur le nom de Chapelain : « Cet auteur, avant que la *Pucelle* fût imprimée, passait pour le premier poète du siècle. L'impression gâta tout. »

Il y revient dans la IX^e satire (1669), à vingt-neuf ans, et cette fois à fond, ayant su, vers ce temps, que Chapelain s'était plaint de lui à

Colbert, et cherchait à lui faire défendre de parler de sa malheureuse *Pucelle*, à quoi font allusion les derniers vers du passage de cette satire que nous reproduisons ici tout entier :

Il a tort, dira l'un; pourquoi faut-il qu'il nomme ?
Attaquer Chapelain ! Ah ! c'est un si bon homme !
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tue à rimer. Que n'écrit-il en prose ?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose ?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux
Distillé sur sa vie un venin dangereux ?
Ma muse, en l'attaquant, charitable et discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète,
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité;
Qu'on prise sa candeur et sa civilité;
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère,
On le veut, j'y souscris, et suis prêt à me taire.
Mais que pour un modèle on montre ses écrits,
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits;
Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire;
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire;
Et s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :
Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.

Ce n'était certes point par envie que Boileau trouvait mauvais que Chapelain fût le mieux renté de tous les beaux esprits de son temps; c'était par esprit de justice. Tandis que Corneille, négligé, souffrait quelquefois du froid et de la faim dans son petit logis de la butte Saint-Roch, où il écrivait de si grandes choses, l'avare Chapelain regorgeait d'argent.

Enfin, dans la X^e satire, qu'il composa à cinquante-cinq ans (1692), parlant d'une précieuse,

Reste de ces esprits jadis si renommés
Que d'un coup de dent art Molière a difformés,
il nous la montre recevant chez elle tous les
mauvais écrivains d'alors, et, en passant, touchant plus finement que jamais à Chapelain :
Là du faux bel esprit se tiennent les bureaux.
Au mauvais goût public la belle y fait la guerre;
Plaint Pradon opprimé des sifflets du parterre;
Rit des vains amateurs du grec et du latin;
Dans la balance met Aristote et Cotin;
Puis, d'une main en cor plus fine et plus habile,
Pèse sans passion Chapelain et Virgile;
Remarque en ce dernier beaucoup de pauvretés,
Mais pourtant, confessant qu'il a quelques beautés,
Ne trouve en Chapelain, quoi qu'ait dit la satire,
D'autre défaut sinon qu'on ne le saurait lire,
Et, pour faire goûter son livre à l'univers,
Croit qu'il faudrait en prose y mettre tous les vers.

Sans croire que Despréaux ait eu en vue, dans le portrait de cette précieuse, Mme de Longueville, il est certain au moins qu'il a très-proprement accommodé en vers quelques propos tenus par elle au sujet de Chapelain; — naïvement de sa part, on ne le saurait penser; elle avait trop d'esprit pour cela. Elle a donc été sérieusement terrible pour le protégé de son mari, quand elle a dit de la *Pucelle*, dont on l'assommait en lui en vantant les beautés : « Cela est parfaitement beau, mais cela est parfaitement ennuyeux. »

Dès 1656 surtout, Chapelain était devenu un objet incessant de plaisanteries entre Boileau et ses amis dans leurs conversations particulières, où les choses littéraires tenaient toujours la plus grande place; ils ne tarissaient pas sur la *Pucelle*. Racine, La Fontaine, Molière et lui, à Auteuil, s'imposaient pour pénitence d'en lire une certaine quantité de vers, lorsqu'il leur échappait quelque faute de langage. Despréaux, pour se divertir, avait fait un recueil des vers les plus durs du terrible poète, et il les chantait à ses amis sur les airs les plus tendres de Lulli ou de Lambert. Le contraste de l'air et des paroles faisait ressortir de celles-ci le grotesque et le rocambolesque, et ce chant devait être, en effet, fort récréatif. Quand Chapelain était des leurs, les éclats de rire ne prenaient point de fin; tant ce joyeux compagnon ajoutait à leurs traits de lazzi comiques. Molière, qui riait peu, lui qui faisait tant rire les autres, prenait part à l'hilarité générale avec une joie d'enfant. Si l'on a sous la main une *Pucelle*, que l'on essaye d'en lire quelque chose, et, dès les premiers vers, si l'on ne s'endort pas, on en rira comme en riaient Boileau, Racine et Molière. A plus de deux cents ans de date, on en conviendra, on ne saurait rire en meilleure compagnie.

Il faut donc, quoi qu'on fasse, en revenir toujours au jugement de Boileau, qui ne s'est pas contenté de juger et de berner Chapelain, mais qui, pour l'achever, lui a pris un moment son style dans les vers suivants, faits pour être placés à la suite du poème de la *Pucelle* :
Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et rude verve,
Son cerveau tennailant, rima malgré Minerve,
Et de son lourd marteau martelant le bon sens
A fait de méchants vers douze fois douze cents !

Mais Boileau fut plus heureux encore dans une autre parodie, non pas inédite, mais qu'on ne trouve que dans les grandes éditions de M. de Saint-Surin ou de Daunou, à la suite de celle qu'on vient de lire; elle a pour titre :

Vers de même style, à mettre en chant.

Proits et roides rochers dont peu tendre est la cime,
De mon flamboyant cœur l'âpre état vous savez.
Savez aussi, durs bois, par les hivers lavés, [nime.
Qu'holocauste est mon cœur pour un front magna-
Tout Chapelain est là.
Mais revenons à la *Pucelle*.

Les douze premiers chants de la *Pucelle* ont seuls été publiés. L'éditeur Courbé payait à Chapelain mille écus; mais, pendant vingt ans, le poète avait touché annuellement deux mille livres du duc de Longueville, sans compter les bénéfices que Boisrobert lui avait fait obtenir. On peut dire qu'il vécut et mourut de la *Pucelle*. Mme de Longueville, comme nous l'avons déjà dit, ne partageait pas l'engouement de son mari pour un poème où pullulaient des vers de cette espèce :

L'Anglais sur elle tonne et tonne à grands éclats;
Mais, pour tonner sur elle, il ne l'étonne pas.

Huet, évêque d'Avranches, rendit les femmes responsables de la chute de Chapelain. Il les accusait d'avoir mis à la mode les choses frivoles, les chansons, les épigrammes et les madrigaux, de façon que l'on bâillait à la lecture d'une ode et à plus forte raison d'un poème épique. Cet ouvrage indigeste se vendait 15 fr. petit format, et 25 fr. grand format. Chapelain, qui était avarice au point de porter des vêtements si relâchés de mailles qu'on l'appelait le *chevalier de l'araignée*, s'avisa, dit l'allemand des Réaux, d'une belle invention : il associa deux personnes pour ne leur donner qu'un exemplaire au lieu de deux... Il en a même donné à quelques-uns à condition de le laisser lire à tel et à tel; mais à ceux qu'il craignait, à des *pestes*, il leur en a donné un tout entier, comme à Scarron, à Boileau (Gilles), Furetière et autres.

Les douze derniers chants sont restés manuscrits, et l'auteur les a fait précéder d'une préface où il s'explique en ces termes sur les défauts qu'on lui reprochait : « Quant aux vers et au langage, ce sont des instruments de si petite considération dans l'épopée, qu'ils ne méritent pas que de si grands juges s'y arrêtent. » Il finit par déclarer qu'il prend « l'univers pour théâtre et l'éternité pour spectatrice. »

Chapelain avait toujours été avarice, et son avarice ne fit que croître avec les années. Nul n'était plus ponctuel que lui à l'Académie, attiré qu'il était par le jeton de présence. Un jour qu'il s'y rendait par une pluie battante, il rencontra rue Saint-Honoré un ruisseau infranchissable. Une planche était là, sur laquelle on pouvait passer pour un sou. Plutôt que de se résigner à le dépenser, il entra dans l'eau à mi-jambe, et arriva tout trempé à l'Académie, où, de peur des railleries, il s'abstint d'aller se sécher à la cheminée. Il avait alors soixante-dix-neuf ans. Quelques jours après, une fluxion de poitrine l'emporta. Il laissa cent mille écus de fortune, dont deux cent mille livres en argent comptant.

Ses œuvres comprennent, outre la *Pucelle*, une traduction de *Guzman d'Alfarache* et des *Mélanges*, des odes d'une longueur démesurée; celle au cardinal de Richelieu contient trente strophes de dix vers, et celle qui est adressée à Mazarin quarante-six strophes également de dix vers. Si l'on a attaqué sans pitié Chapelain comme poète, on l'a vanté sans mesure comme critique. C'est lui qui, lors de l'examen du *Cid*, tint la plume au lieu et place de l'Académie. Nous parlerons ailleurs du jugement qu'il formula, mais nous pouvons donner tout de suite une idée de sa judicature : « Il disait, raconte Segrais, que M. Corneille, qui a fait de si beaux vers, ne savait pas l'art de la versification, et que c'était la nature qui agissait purement en lui. » Ce fut lui aussi que Colbert chargea de la distribution des grâces royales. Et voici comment il s'acquitta de cette œuvre de haute confiance : « Au sieur de La Chambre, médecin ordinaire du roi, excellent homme pour la physique et la connaissance des passions et des sens, dont il a fait divers ouvrages fort estimés, une pension de 2,000 livres. — Au sieur Cornut, lequel, sans connaissance d'aucune autre langue que sa maternelle, est admirable pour juger de toutes les productions de l'esprit, une pension de 1,500 livres. — Au sieur Le Clerc, excellent poète français, 600 livres. — Au sieur Pierre Corneille, premier poète dramatique du monde, 2,000 livres. — Au sieur Desmurets, le plus fertile auteur et doué de la plus belle imagination qui ait jamais été, 1,200 livres. — Au sieur Ménage, excellent pour la critique des pièces, 2,000 livres. — Au sieur abbé de Pure, qui écrit l'histoire en latin pur et élégant, 1,000 livres. — Au sieur Boyer, excellent poète français, 800 livres. — Au sieur Corneille jeune, bon poète français et dramatique, 1,000 livres. — Au sieur Molière, excellent poète comique, 1,000 livres. — Au sieur Benserade, poète français fort agréable, 1,500 livres. — Au sieur Lecointre, de l'Oratoire, habile pour l'histoire, 1,500 livres. — Au sieur Godefrois, historiographe du roi, 3,600 livres. — Au sieur Huet, de Caen, grand personnage qui a traduit Origène, 1,500 livres. — Au sieur Charpentier, poète et orateur français, 1,200 livres. — Au sieur abbé Cotin, *idem*, 1,200 livres. — Au sieur Sorbière, savant en lettres humaines, 1,000 livres. — Au sieur Dauvriat, *idem*, 3,000 livres. — Au sieur Ogier, consommé dans les théologies et les belles-lettres, 1,500 livres. — Au sieur Vallier, professeur parfaitement la langue arabe, 600 livres. — Au sieur Le Vayer, savant en belles-lettres, 1,000 livres. — Au sieur Le Laboureur, habile pour l'histoire, 1,200 livres. — Au sieur de Sainte-Marthe, *idem*, 1,200 livres. — Au sieur du Périot, poète latin, 800 livres. — Au sieur Fléchier, poète français et latin, 800 livres. — Aux sieurs de Valois frères, qui écrivirent l'histoire en latin, 2,400 livres. — Au

sieur Mauri, poète latin, 600 livres. — Au sieur Racine, poète français, 800 livres. — Au sieur abbé de Bourzéis, consommé dans la théologie positive scholastique, dans l'histoire, les lettres humaines et les langues orientales, 3,000 livres. — Au sieur Chapelain, le plus grand poète français qui ait jamais été et du plus solide jugement, 3,000 livres. — Au sieur abbé Cassagne, poète, orateur et savant en théologie, 1,500 livres. — Au sieur Perrault, habile en poésie et en belles-lettres, 1,500 livres. — Au sieur Mézéral, historiographe, 4,000 livres. • Ce tarif où Corneille, Racine et Molière côtoient Cassagne, Cotin et l'abbé de Pure nous paraît des plus piquants.

CHAPELAINE s. f. (cha-pe-lè-ne — rad. chapelain). Ancien titre de dignité dans une abbaye de femmes.

CHAPELAS (Gustave-Jean-Baptiste), météorologiste français, né à Dieppe en 1829. Il est fils d'un inspecteur des contributions indirectes, gendre et disciple de M. Coulvier-Gravier, dont il est aussi le compagnon d'observations depuis 1855. M. Chapelas est déjà connu très-avantagusement à l'Académie des sciences par des travaux importants sur les étoiles filantes, qu'il a soumis à son approbation. Ses premiers mémoires datent de 1863. A cette époque, il démontra à l'Académie, dans la séance du 23 novembre, la manière de construire par le calcul une courbe barométrique, à l'aide des observations d'étoiles filantes. Il fait ressortir le parallélisme curieux qui existe entre une courbe barométrique ainsi obtenue et la courbe relevée directement à l'instrument, pour les mêmes époques. En 1864, il présenta à l'Académie un long et laborieux travail sur le point de radiation des étoiles filantes observées en août, montrant d'une façon fort rationnelle qu'il n'existe pas de centre d'émission particulier aux grandes apparitions de ces météores. En 1866, nouveau mémoire intitulé : *Théorie cosmique des étoiles filantes*. En 1867, publication d'un opuscule intitulé : *De la météorologie pratique et de ses applications faciles au point de vue de l'agriculture et de la marine*. Dans cette brochure, M. Chapelas fait ressortir avec clarté et précision tous les avantages du système météorologique créé par M. Coulvier-Gravier, et s'efforce d'en établir les bases théoriques.

CHAPELÉ, ÊE (cha-pe-lé) part. pass. du v. Chapelier : *Du pain chapelé*.

CHAPELER v. a. ou tr. (cha-pe-lé — du lat. *capulare*, blesser. Double la lettre l toutes les fois que la terminaison commence par un e muet : *Je chapelé, tu chapelles, il chapelera*). Oter, râper le dessus de la croûte du pain : *Chapeler du pain*.

A signifié Mettre en morceaux, hacher : *Vous ne découpez pas cette volaille, vous la chapelé*. Il Ce sens est encore usité dans le midi de la France.

— Pop. Taillader, faire plusieurs blessures, des coupures nombreuses à : *Le couteau lui a chapelé les doigts*.

Se chapelier v. pron. Etre taillé, abattu, coupé par morceaux : *Le pain ne se chapelé pas ainsi*.

— Chapelier, taillader à soi : *Il va se chapelier la main avec ce couteau*.

CHAPEL-HILL, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans la Caroline du Nord, à 38 kilom. N.-O. de Raleigh, sur la rivière de New-Hope, l'un des nombreux affluents de la rivière de Cap-Fear; 8,758 hab. Célèbre université fondée en 1783; bibliothèque publique de 15,000 volumes.

CHAPELET s. m. (cha-pe-lè — dimin. de chapel, qui s'est dit pour chapelau) : *Mettre son chapellet sur la tête*. Il Petite couronne :

De Cupidon le diadème
Est de roses un chapellet. MAROT.

Il Vieux mot.

— *Bailler, donner le chapellet à une fille*, lui mettre le chapeau de fleurs, la marier. Il Vieille locution.

— Fauconn. Syn. de CHAPERON, autre forme diminutive du mot CHAPEAU.

CHAPELET s. m. (cha-pe-lè — dimin. de chapel, qui a signifié couronne). Relig. Objet de dévotion consistant en une sorte de collier de grains enfilés, que l'on fait passer successivement entre ses doigts, en récitant certaines prières : *Les Orientaux ont aussi des espèces de chapellets*. (Acad.) Il Se dit particulièrement d'un objet de ce genre en usage chez les catholiques, et qui se compose de cinq dizaines de petits grains sur lesquels on récite des *Ave*, séparées par de plus gros grains sur lesquels on dit des *Pater* : *CHAPELET de corail, d'agate, de cornaline*. *CHAPELET de buis, de noyaux d'olives*. *CHAPELET bénit*. *Il m'est tombé des nues le plus beau chapellet du monde; c'est apparemment parce que je le dis si bien : la balle au bon joueur*. (Mme de Sév.) *A l'époque de la Ligue, les catholiques durent porter le chapellet au cou; il y eut alors la confrérie du chapellet*. (Bachelot.) *Les poignards des Espagnols sont ornés de chapellets*. (Lamenn.) Il Prières que l'on récite en faisant passer dans ses doigts les grains d'un chapellet; récitation de ces prières : *Dire son chapellet*. *Avoir la dévotion du chapellet*. *Recommencer le chapellet*. *Le chapellet est une distraction plutôt qu'une dévotion*. (Mme de Sév.) *Louis XIV, à la messe, disait son cha-*

pelet; en matière de dévotion, ce prince n'en savait pas davantage. (St-Sim.) *Les savants disent le chapellet en travaillant*. (Boss.) *Le vieux connétable de Montmorency disait son chapellet au milieu des camps*. (Chateaub.) *Fleury croit que le chapellet a été établi au XI^e siècle par les frères lais des monastères*. (Chéruel.)

— Par anal. Suite d'objets enfilés ou ajoutés les uns à la suite des autres : *Un chapellet d'aignons*. *Les apophyses des vertèbres forment un chapellet au dos des personnes maigres*. Il Suite de personnes rangées à la file, à la suite les unes des autres :

D'amis nombreux quelle troupe riante,
Et de beautés quel brillant chapellet!

BÉRANGER.

Il Cercle de petites bulles d'air qui se forme autour de l'eau-de-vie qu'on verse, lorsqu'elle est de bonne qualité.

— Fig. Suite de choses qui se déroulent, qui se succèdent sans interruption : *Voltaire arrangeait un peu les phrases de ses extraits; il aurait pu, en étant plus textuel encore et plus fidèle, ne pas rendre le chapellet moins piquant*. (Ste-Beuve.)

— Loc. fam. *Défiler son chapellet*, Débitier en détail et de suite tout ce qu'on sait ou tout ce qu'on veut dire : *Quand il commence à défiler son chapellet, on n'en voit pas le bout de sifflet*. *J'étais bien en colère contre lui, et je lui défilai mon chapellet sans oublier un grain*. Il *Le chapellet se défile, commence à se défiler*. Se dit d'une société, d'une famille dont plusieurs membres viennent à manquer, à mourir successivement, ou à s'éloigner par suite d'un désaccord : *La première campagne, le feu y est, ils sont à craindre; la seconde, c'est peu de chose; la troisième, ce n'est rien, le chapellet commence à se défiler*. (Buss.-Rab.)

— Loc. prov. *Il n'a pas gagné cela en disant son chapellet*, Il ne faisait pas œuvre pie quand il a commis l'action pour laquelle il est justement puni. Il *Il faut se défer le chapellet du connétable*, Il faut se défer des manies de certaines gens, par allusion au connétable Anne de Montmorency, qui avait toujours son chapellet à la main pendant la marche de l'armée, et qui, tout en le roulant entre ses doigts, commandait froidement tantôt de mettre le feu à tout un village, tantôt de passer une garnison au fil de l'épée, tantôt de châtier ou de pendre quelques-uns de ses soldats.

— Hist. Ordre du *Chapellet de Notre-Dame*, Ordre institué à Valenciennes, en 1520, par quelques bourgeois zélés qui voulurent consacrer la mémoire du couronnement de Charles-Quint. Il disparut peu de temps après.

— B.-arts. Ornaments qui se suivent ou s'enchevêtrent les uns dans les autres.

— Théât. Machine composée de plusieurs petits châssis, sur chacun desquels est peinte une masse de nuages, dont l'ensemble forme une gloire.

— Archit. Baguette découpée en une suite continue de grains ronds ou ovales.

— Hydraul. Machine servant à élever les eaux, et qui est composée d'une chaîne sans fin, garnie de godets ou de seaux. Si la machine se meut dans des tubes, on remplace les godets par de simples plateaux. Il On dit aussi NORIA.

— Mar. Suite de barrières flottantes amarrées près à près. Il Garniture de roulettes placées entre les taquets, au bas de certains cabestans.

— Pêch. Balles de plomb dont on garnit le bord de certains filets, pour les tirer au fond de l'eau.

— Comm. Sorte de papier. Il Quarteron de marrons. Ce sens a vieilli.

— Techn. Assemblage de barreaux d'acier arrangés en croix, servant à tenir le noyau droit dans la chape du moule d'une pièce de canon.

— Min. *Allure en chapellet*, Allure d'une couche qui, par suite d'un grand nombre de crains, n'est qu'une suite d'amygdales séparées par des interruptions plus ou moins longues. Il On l'appelle aussi ALLURE AMYGDALINE.

— Méd. Suite de pustules qui entourent le front, et qui sont un signe de syphilis invétérée. Il On l'appelle aussi CERCLÉ DE VENUS. Il Engorgement ganglionnaire disposé comme un chapellet.

— Art vétér. Appareil composé d'une douzaine de bâtons formant un collier, pour empêcher le cheval de se mordre sur une partie du corps où l'on a fait quelque pansement. Il Suro placés les uns à la suite des autres. Il *Farcin en chapellet*, Variété de farcin dans laquelle les boutons sont placés sur une même ligne et plus ou moins espacés.

— Manég. Couple d'étrivières, garnies chacune d'un étrier, qui s'attachent au pommeau de la selle pour aider à monter à cheval.

— Anc. cout. Marque d'honneur que les comtes et les barons avaient droit de faire suspendre aux fourches patibulaires de leurs seigneuries.

— Jeux. Ordre dans lequel les escamoteurs et les filous disposent toutes les cartes d'un jeu, de façon à connaître, par les cartes qu'ils ont en main, celles qui sont échues à leur adversaire.

— Erpét. Nom vulgaire d'une espèce de

couleuvre appelée par les naturalistes COULEUVRE SIFFLANTE.

— Bot. *Arbre à chapellet*, Nom vulgaire de l'azédarach, arbre dont les noyaux servent à faire des chapellets. Il On l'appelle aussi ARBRE SAINT.

— Encycl. L'habitude de compter les prières au moyen d'une chaîne formée de petites boules existait aux Indes de toute antiquité. Les chapellets, que le *Ramanyd* nomme *djé-pian*, du mot *djépa*, prière, se fabriquaient avec de l'or, de l'argent, des bois précieux; les plus communs étaient en ivoire. On en faisait avec des fleurs, qui se fêtraient au toucher et ne pouvaient servir qu'une fois. Probablement que cette façon de prier a passé de l'extrême Orient dans le monde chrétien. On a retrouvé en Italie, dans plusieurs tombeaux du VII^e siècle, des grains retenus par un fil métallique, et qui semblaient former de véritables chapellets. Si nous en croyons Fleury, l'auteur de *l'Histoire ecclésiastique*, des moines du XI^e siècle, voulant favoriser la dévotion des frères lais ou illettrés, imaginèrent les premiers de compter les prières avec des grains attachés ensemble. Suivant d'autres auteurs, la vulgarisation de ce système serait due à Pierre l'Hermite, qui, pour enflammer les populations et les pousser à la croisade, se serait servi d'une sorte de chapellet qu'on nommait *psautier laïque*, et dont il avait trouvé l'usage établi en Palestine. Ce qui est certain, c'est que saint Dominique répandit cette façon de prier, et en fit un des caractères spéciaux de l'ordre qu'il fonda. Le chapellet, qui était primitivement composé de cinq dizaines de grains séparées entre elles par un gros grain et terminées par une croix, prit, avec le temps, une forme nouvelle; il augmenta son format, si cette expression est permise, et devint rosaire. Le rosaire ou psautier de la Vierge, qui comprenait quinze dizaines, fut établi en 1470 par un dominicain breton résidant en Hollande et nommé Alain La Roque. Cette modification une fois adoptée par l'ordre dont il faisait partie, la confrérie du Rosaire fut établie, et ses progrès furent tels qu'un siècle après, en 1573, Grégoire XIII, par une bulle en date du 1^{er} avril, créa une fête annuelle du Rosaire. Elle se célébrait le premier dimanche d'octobre, en mémoire de la bataille de Lépante, gagnée contre les infidèles le 7 octobre 1571. Sixte-Quint, en 1586, augmenta les privilèges de la confrérie du Rosaire, en autorisant les dominicains à créer des confréries nouvelles et à construire des chapelles spéciales.

Telle est l'histoire du chapellet. Cet instrument de dévotion devint bientôt un objet de luxe; on en fit en or, en argent, en ivoire, et la confection des chapellets constitua une branche importante de l'orfèvrerie. Le prédicateur Olivier Maillard censurait amèrement cet abus, qui montrait bien plutôt l'amour du luxe que les sentiments religieux. Les femmes publiques portaient des chapellets de grand prix, comme elles portaient d'abord ces ceintures dorées qui leur furent ensuite interdites. En 1450, on saisit sur une de ces femmes, d'extraction noble, un *agnus Dei* d'argent, des heures à femmes et un chapellet en corail. Mais le chapellet, bientôt délaissé du grand monde, ne se trouva plus qu'aux mains des hommes du peuple ou des membres des ordres religieux. Les chevaliers de Malte, au lieu de rosaire, portaient au côté dix grains attachés par un ruban noué en croix à l'une des extrémités. Pour compter le nombre des prières, ils avaient au doigt un anneau surmonté d'un chaton divisé par compartiments et roulant sur un axe. A chaque dizaine, ils faisaient tourner le chaton d'un cran, et une aiguille fixe indiquait le nombre de dizaines récitées. Cet ingénieux compteur, marqué aux armes de son propriétaire, était souvent un joyau du plus grand prix. Les camaldules eurent aussi un chapellet spécial, qui se composait de trente-trois grains, nombre égal aux années de la vie de Jésus-Christ.

Pendant la Ligue, le chapellet joua un rôle important; il fut le prétexte d'une confrérie établie par les jésuites, rue Saint-Jacques, et dont les membres, parmi lesquels figuraient les Seize, l'ambassadeur d'Espagne et le légat, avaient droit à plusieurs milliers d'années d'indulgences. Qui n'avait pas au côté son chapellet était réputé suspect, mauvais li-gueur. On levait sans façon les manteaux pour s'assurer de la présence de ce signe de reconnaissance, et, pour les filous, c'était une excellente occasion de s'approprier les bijoux des passants. Cette vogue du chapellet disparut avec la Ligue pour renaître au siècle suivant. Pendant que Louis XIII faisait la guerre aux protestants, un certain Fontenay vint lui proposer un moyen infaillible de prendre les places de La Rochelle et de Montauban : c'était d'affilier toute l'armée à la confrérie du Rosaire, d'obliger chaque soldat à porter un chapellet et à réciter les prières. La distinction hiérarchique n'en eût pas moins été observée; car, disait l'auteur du projet, « il serait à propos que Votre Majesté fît donner à chaque soldat un chapellet de deux sous, enfilé de fil ciré ou de corde à noyau, et, aux chefs et qualifiés, Votre Majesté en donneroit de sa propre main, qui seroient de plus haut prix. » Tout cardinal qu'il était, Richelieu donna mieux recourir à des moyens humains, et le susdit Fontenay en fut pour les frais d'impression de sa brochure.

Le chapellet joua encore un rôle historique pendant les guerres de la Vendée. Tout soldat de l'armée catholique et royale en avait un au côté, et s'agenouillait pour le réciter avant la bataille. Aujourd'hui, en dehors des ordres religieux de l'un et de l'autre sexe et des membres des confréries, le chapellet n'est plus porté ostensiblement qu'à la campagne, par des femmes et des vieillards.

Les peuples de l'Asie ont conservé religieusement l'usage du chapellet, qu'ils ont créé. On connaît ces paroles qu'é, dans les *Orientales*, le sultan Achmet adresse à Juana la Grenadine :

Je ferai ce qu'il te plait,
Si tu veux bien que je prenne
Ton collier pour chapellet.

Achmet connaissait cette façon de prier comme tout bon musulman. Le chapellet turc ou *comboloio* comprend cent grains, divisés en trois parts de trente-trois grains; un seul mot se dit sur chaque grain et change à chaque tiers, savoir : *Soubhan-Lallah*, Dieu louable; *Ehmad-Lallah*, gloire à Dieu; *Allah echer*, Dieu est grand. Dans l'extrême Orient, le chapellet existe toujours. Au Bengale, il se nomme *chatne*. En Chine, il est porté par plusieurs ordres religieux. Il est souvent suspendu au cou de certains bonzes mendians auxquels on a déformé la tête comme aux Aztèques.

La fabrication des chapellets était une branche si importante de commerce au moyen âge, que les *patenôtriers* (nom donné aux fabricants de chapellets) formaient plusieurs corporations figurant dans le *Livre des métiers* d'Etienne Boileau. Il y avait les *patenôtriers d'or et de cor* (corne); les *patenôtriers de corail et de coquilles*; les *patenôtriers d'ambre et de gest* (jaïs), et enfin des *patenôtriers* qui faisaient en même temps des boutons, des anneaux, des boucles, etc. Un règlement particulier était donné à chacune de ces corporations.

Si le chapellet n'est pas aussi répandu aujourd'hui qu'au temps où il servait de bijou, comme la croix en sert encore, il faut pourtant reconnaître qu'il est loin d'avoir disparu des habitudes de notre génération. Sur les bords de la Loire, à Saumur, la vapeur est employée à dégrossir des matières premières venues de tous les points du globe pour en former annuellement une quantité de chapellets qu'on n'évalue pas à moins de trois millions. De temps immémorial, les *patenôtriers* fabriquaient à Saumur des chapellets qu'on nommait, en latin du moyen âge, *capellina*, et en italien *corone*. Cette industrie avait son siège dans l'unique rue qui forme le faubourg de Fenettes. On voyait encore, il y a trente ans, assis le soir sur le devant des maisons de cette rue, une foule de femmes et d'enfants tordant le laiton pour attacher ensemble des grains de verre ou de bois. Aujourd'hui deux usines, possédant une force motrice de 25 chevaux, centralisent cette fabrication. La noix de coco cueillie avant son entier développement, alors qu'elle ne contient qu'une matière ligneuse, est perforée par des vrilles spéciales, qui en tirent des grains de différentes grosseurs et les percent en même temps dans le sens de leur axe. Ces grains sont jetés dans d'immenses chaudières remplies de matières colorantes, soumis au feu, puis portés dans des greniers où ils restent entassés, comme le blé qui sort de l'aire. La réunion des grains en chapellet n'a pu encore être obtenue mécaniquement. Des enfants, un rouleau de laiton autour du bras, un bec-de-corbin à la main, accomplissent cette opération avec une agilité extrême et presque sans mouvements apparents. Outre la noix de coco, une foule de matières d'un prix plus ou moins élevé sont employées à former les grains du chapellet, depuis la nacre, les perles ou l'or, jusqu'au buis dont sont faits les énormes rosaires qui pendent à la ceinture des religieux de certains ordres. Cette fabrication pousse à leur encore dans diverses villes, à Lyon par exemple, mais sur une moins grande échelle. Les fabriques de Saumur alimentent même l'Amérique du Sud et l'Italie. Plus d'un chapellet, acheté à Rome comme souvenir, a été fabriqué sur les bords de la Loire.

C'est encore une croyance établie dans les campagnes que celui qui récite son chapellet une fois par jour durant six mois, avec les quinze oraisons de sainte Brigitte, connaîtra par révélation le jour précis où il doit mourir. Les chapellets des sorciers avaient la croix cassée en partie; pendant longtemps, ce fut un indice de sorcellerie, et une preuve invoquée contre les femmes qui en étaient accusées.

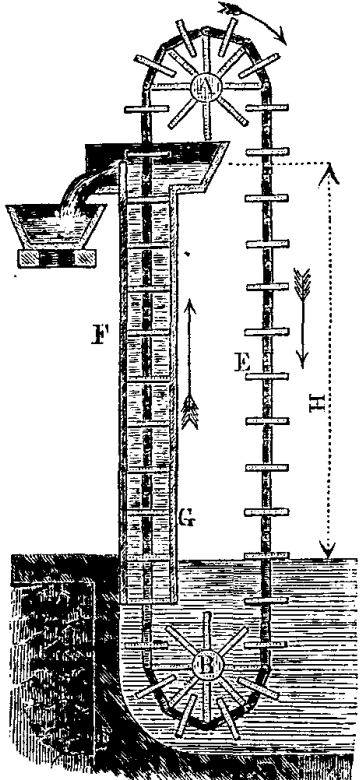
On sait que la vertu des chapellets est loin d'être la même pour tous, et qu'elle varie suivant la dignité et les pouvoirs spéciaux de celui qui les a bénits. Il n'y a pas de comparaison à faire entre un chapellet bénit par le pape et celui qu'a consacré un pauvre curé de village. Quelques-uns de ces instruments font obtenir à ceux qui s'en servent *vingt-neuf mille ans* d'indulgences! d'autres même une indulgence plénière, ce qui d'ailleurs doit revenir à peu près au même. Plusieurs ont eu le bonheur incroyable d'être bénits par Jésus-Christ lui-même, comme on le trouve rapporté dans la vie de Jeanne de la Croix. Les religieuses du monastère dont la bienheureuse Jeanne était supérieure la prièrent un jour d'obtenir que Jésus-Christ bénît leurs chapellets. Jeanne ayant demandé cette grâce à Jésus-Christ, toutes les religieuses mirent

leurs *chapelets* dans un coffre dont une d'elles conserva la clef. Pendant que Jeanne était en oraison, un ange enleva ces *chapelets* sans ouvrir le coffre, et les porta au ciel; de sorte que la religieuse qui possédait la clef, ayant eu la curiosité de voir ce qui se passait, trouva le coffre vide. Mais, aussitôt que la bienheureuse Jeanne eut achevé sa prière, il se répandit une odeur délicieuse dans toute la maison; on ouvrit le coffre et on trouva les *chapelets* bénits de la main même de Notre-Seigneur, sans toutefois qu'aucun écrit ou aucune révélation indiquât quelles indulgences étaient attachées à ces précieux rosaires. Le fait, tout merveilleux qu'il est, ne doit pas plus étonner que les divers autres privilèges accordés à la sainte. Ainsi l'auteur de sa vie raconte que les oiseaux venaient de tous côtés l'entendre prêcher; que les âmes du purgatoire accouraient se recommander à ses prières; que ces âmes faisaient pénitence dans les vases où elle mettait des fleurs; que les fleurs s'inclinaient toutes les fois qu'elle disait le *Gloria patri*, etc.

Il est impossible de rapporter de telles inepties sans éprouver un profond sentiment de pitié ou de dégoût pour ceux qui les ont inventées, qui les propagent ou qui les acceptent, comme des vérités. Qu'y faire? Ces croyances étranges sont fondées sur un vil intérêt qui fera tous ses efforts pour les éterniser. Les vendeurs d'indulgences, de *chapelets*, de scapulaires, d'*agneaux Dei*, etc., sont les marchands du temple que Jésus avait chassés avec ignominie, ceux contre lesquels l'honnêteté de tous les esprits éclairés et sincères a protesté de tout temps, et dont le mépris public commence à faire justice.

La religion de Mahomet admet aussi la vertu mystérieuse de certains *chapelets*, et nous allons citer à ce propos un fait curieux raconté par M. Maxime Du Camp. En 1630, une inondation ravagea la Mecque et ébranla les fondations de la Kaaba. Mourad IV, le sultan qui faisait broyer les fumeurs dans un mortier, et qui disait : « Les vengeances ne vieillissent pas, quoiqu'elles puissent blanchir », fit réparer la maison sainte où chaque musulman doit aller en pèlerinage au moins une fois dans sa vie. Pour reconnaître sa munificence, on lui envoya d'énormes *chapelets*, composés, selon l'usage, de quatre-vingt-dix-neuf grains, correspondant aux quatre-vingt-dix-neuf attributs d'Allah, mais qui avaient été taillés dans les trois colonnes d'ébène, *Hanan*, *Mélan* et *Darain*, sur lesquelles la Kaaba s'appuyait. On comprend qu'une telle origine a donné à ces *chapelets* une vertu miraculeuse; il suffit d'en entourer un malade pendant une journée entière, du lever au coucher du soleil, pour qu'il soit délivré de toute souffrance. Il ne faut pas que cela nous fasse trop rire; ce genre de médication facile est usité ailleurs qu'en Orient; l'eau de certaines sources et certaines médailles ont fait, dit-on, des cures tout aussi extraordinaires, dans les pays mêmes qui s'amusent beaucoup des superstitions insulaires.

— Mécan. Le *chapelet* sert à l'élévation de l'eau; il consiste en une chaîne sans fin, armée d'une série de palettes rectangulaires ou circulaires, en cuir renforcé par du bois ou



piné entre deux tôles rivées. Ces palettes sont appelées *grains* ou *patenôtres*. La chaîne, qui se meut dans une buse ou une auge, suivant que le *chapelet* est vertical ou incliné, s'enroule sur deux poulies A, B, ayant la forme d'une étoile et placées, l'une A, la poulie motrice, à la hauteur à laquelle on veut élever le liquide; l'autre B, la poulie pendante, dans le réservoir où a lieu la prise d'eau. En mettant en mouvement la poulie A, dans le sens de la

flèche, on fait descendre et plonger les palettes libres E, et remonter en même temps dans le tube G les palettes F chargées de l'eau qu'elles doivent aller déverser dans le réservoir supérieur.

Quand le *chapelet* est incliné, l'auge en bois fait un angle de 30 à 40 degrés avec l'horizon; elle plonge dans le puisard et elle s'élève à la hauteur à laquelle il convient de monter l'eau.

Le jeu laissé entre les bords latéraux des palettes et des parois de l'auge est de 0 m. 005 à 0 m. 006; la hauteur des palettes est d'environ les quatre cinquièmes de la longueur, et leur écartement varie d'une fois à une fois et demie leur hauteur; la vitesse de la machine se rapproche habituellement de 1 m. 50 par seconde. Cette machine inclinée, abandonnée à peu près aujourd'hui, a été employée dans les épuisements des grands ponts construits dans le siècle dernier. Elle rend un effet utile un peu moindre que les quatre dixièmes du travail dépensé. Un homme peut élever par heure de 10 m. à 12 m. cubes d'eau à 1 m. de hauteur.

Dans la position verticale, l'auge inclinée est remplacée par un tuyau vertical appelé *buse*, à section carrée ou cylindrique. Les palettes ont, dans ce cas, de 0 m. 15 à 0 m. 16 de côté, et le jeu dans la buse doit être moindre que dans le *chapelet* incliné, pour éviter les pertes d'eau. Ce genre d'appareil convient aux élévations d'eau de plus de 4 m.; il a été fréquemment employé dans les épuisements de fondations : la longueur de la buse est comprise en général entre 4 et 6 m. Cette machine produit un effet utile moyen égal aux soixante-cinq centièmes du travail dépensé, et la quantité d'eau élevée n'est guère que les cinq sixièmes de l'eau puisée. La vitesse de la chaîne doit être, pour ce cas, de 1 m. 50 à 2 m. au moins par seconde, pour qu'il ne se perde pas beaucoup d'eau. Un homme peut élever par heure de 13 à 15 mètres cubes d'eau à 1 mètre de hauteur.

Les *chapelets*, quelle que soit leur position, peuvent être mus par des moteurs animés ou inanimés. On transforme quelquefois le *chapelet* en appareil moteur, en faisant tomber sur les grains un volume d'eau qui les force à descendre.

— Jeux. On a donné le nom de *chapelet* à certains arrangements des cartes à jouer, servant surtout à exécuter des tours d'escamotage; mais les escrocs en font aussi usage pour tromper au jeu. Il en existe un grand nombre, les uns pour les cinquante-deux cartes du jeu dit *complet*, les autres pour les trente-deux cartes du jeu dit de *pique*. Comme exemple, nous en citerons un de ce dernier genre. On s'y sert de ce vers technique :

Le roi dix-huit ne valait pas ses dames, qui signifie : roi, dix, huit, neuf, valet, as, sept, dames. Ces mots indiquent le classement des cartes; mais ce classement doit être fait d'une certaine manière, et de plus, pour les couleurs, on doit suivre l'ordre : pique, cœur, trèfle, carreau. Seulement, à la fin de la série, après la dame; au lieu de mettre la couleur qui suit pour le roi qui vient après, on fait en sorte que la dame et le roi soient de la même couleur. Voici, du reste, quelle est la disposition des trente-deux cartes :

10 Roi de pique.	170 Roi de trèfle.
20 Dix de cœur.	180 Dix de carreau.
30 Huit de trèfle.	190 Huit de pique.
40 Neuf de carreau.	200 Neuf de cœur.
50 Valet de pique.	210 Valet de trèfle.
60 As de cœur.	220 As de carreau.
70 Sept de trèfle.	230 Sept de pique.
80 Dame de carreau.	240 Dame de cœur.
90 Roi de carreau.	250 Roi de cœur.
100 Dix de pique.	260 Dix de trèfle.
110 Huit de cœur.	270 Huit de carreau.
120 Neuf de trèfle.	280 Neuf de pique.
130 Valet de carreau.	290 Valet de cœur.
140 As de pique.	300 As de trèfle.
150 Sept de cœur.	310 Sept de carreau.
160 Dame de trèfle.	320 Dame de pique.

Il est à remarquer que, dans toutes les dispositions de ce genre, la coupe, aussi répétée qu'elle soit, ne change rien à l'ordre des cartes. On comprend dès lors que lorsqu'un escroc a substitué un jeu à *chapelet* à un jeu ordinaire, et qu'il a fait un faux mélange qui n'en dérange pas le classement, il peut connaître à coup sûr les cartes de son adversaire par celles qu'il a lui-même en main. Si, par exemple, à l'écarté, il lui arrive par la donne : le huit de cœur, le neuf de trèfle, la dame de trèfle, le roi de trèfle et le dix de carreau, il en conclura que son adversaire possède le roi de carreau, le dix de pique, le valet de carreau, l'as de pique et le sept de cœur. La raison sera le huit de pique, et, connaissant toutes les cartes qui suivent celle-là, il pourra demander ou s'y tenir, suivant qu'il le jugera utile à ses intérêts. C'est au baccarat, au lansquenet et au vingt et un que les tricheurs font usage des *chapelets*, et, quoiqu'à ces jeux on fasse des mélanges véritablement réguliers, la plupart des cartes conservent assez longtemps le classement qu'elles ont suivi pour donner lieu à de nombreuses friponneries.

CHAPÉLIER, IÈRE s. (cha-pe-li-è-re — rad. *chapel*, ancienne forme du mot *chapeau*). Personne qui fait ou vend des chapeaux d'homme : Un CHAPÉLIER. Une CHAPÉLIERE. La boutique d'un CHAPÉLIER.

Pradon a mis au jour un livre contre vous. Et, chez le *chapelier* du coin de notre place, Autour d'un caudebec j'en ai lu la préface.

BOILEAU.

— Adjectiv. : Marchand CHAPÉLIER. Garçon CHAPÉLIER.

CHAPÉLIER (Isaac-René-Guy LE), avocat constituant. V. LE CHAPÉLIER.

CHAPÉLIERE s. f. (cha-pe-li-è-re — rad. *chapeau*). Bot. Nom vulgaire du pétasite commun, appelé aussi HERBE AUX CHAPEAUX, à cause de la forme des ses capitules.

CHAPÉLIERIE s. f. (cha-pe-li-è-ri — de *Chapelier*, voyageur fr.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rubiacées, tribu des gardénies, comprenant une seule espèce, qui croît à Madagascar.

CHAPÉL-IN-FRITH, ville d'Angleterre, comté et à 18 kilom. N.-O. de Derby; 3,300 hab. Nombreuses manufactures de coton, chaufournerie; source intermittente.

CHAPÉLINE s. f. (cha-pe-li-ne — rad. *chapel*). Espèce de casque dont se servaient les chevaliers au moyen âge.

— Encycl. Avant d'être un pot de fer qui couvrait toute la tête, le heaume avait adopté une autre forme : il n'avait été d'abord qu'une espèce de bassin ou de calotte à rebord, sous laquelle toute la face était découverte. Pour garantir le visage des coups de cimeterre, on y ajoutait quelquefois une petite bande de fer un peu arquée, nommée *nasal*, qui descendait du front et aboutissait au-dessous du nez. C'était cette sorte de casque qu'on appelait *chapeline*, et que d'autres auteurs nomment *cervelière*. La grande commodité de ces bonnets ou chapelets de fer en fit longtemps conserver l'usage. Joinville dit en avoir porté. On en voit de précieux spécimens dans la célèbre tapisserie représentant l'expédition de Guillaume le Conquérant, tapisserie que le Père Montfaucon a fait graver.

CHAPÉLLE s. f. (cha-pe-è-le — dimin. de *chape*. V. l'art. *encycl.*). Petit édifice religieux isolé où l'on dit la messe; petite église qui n'est ni paroisse ni prieuré : Une CHAPÉLLE au milieu des champs. Voilà, au pied de l'Achsenberg, la CHAPÉLLE qui signale l'endroit où Tell, sautant de la barque de Gessler, la repoussa d'un coup de pied au milieu des vagues. (Chateaub.) S'est dit aussi des petits temples élevés dans la campagne par les païens, et auxquels les Romains donnaient le nom de *cellulum*, qui signifie petit édifice sacré : Quand les Lacédémoniens érigeaient une CHAPÉLLE à la Peur, cela ne signifiait pas que cette nation belliqueuse lui demandât de s'emparer d'eux dans les combats. (Montesq.)

— Encinte ménagée dans une église, et renfermant un autel où l'on dit la messe : La CHAPÉLLE de la Vierge. La CHAPÉLLE de saint Joseph.

Tel sur la terre a plus d'une chapelle, Qui dans l'enfer se cuit bien tristement.

VOLTAIRE.

— Pièce consacrée au culte dans une habitation ou un établissement quelconque : La CHAPÉLLE d'un palais, d'un château, d'une prison, d'un hôpital, d'un lycée. Avoir une CHAPÉLLE dans sa maison.

— Par ext. Corps des ecclésiastiques qui desservent une chapelle, et principalement la chapelle du souverain ou d'un prince : La CHAPÉLLE de l'empereur. La CHAPÉLLE du palais. Il Corps de musiciens qui chantent dans une chapelle : Il fait partie de la CHAPÉLLE. La CHAPÉLLE suivit le roi au camp.

— Bénéfice simple qui oblige le titulaire à dire ou à faire dire la messe à certains jours : Fonder une CHAPÉLLE. Permuter une CHAPÉLLE contre un autre bénéfice. (Acad.)

— Pop. Cabaret : Aller de CHAPÉLLE en CHAPÉLLE.

Il est certaine chapelle Dont Momus est sacristain; Le chantre de la Pucelle N'en est pas le chapelain; Mais au son de la crécelle, Par Despreux mise en train, Dans cette sainte chapelle Apollon chante au lutrin. (Une soirée de Chapelle.)

— Par plaisant. Fraction d'une Eglise, c'est-à-dire d'un parti, d'une coterie ou d'une école artistique : Nous remarquerons une petite CHAPÉLLE à part dans cette église de la peinture anglaise. (Th. Gaut.) Se prend aussi comme le symbole d'une vénération habituelle : Newton est ici le dieu auquel je sacrifie, mais j'ai des CHAPÉLLES pour d'autres divinités subalternes. (Volt.)

— Sainte-chapelle, S'est dit de quelques églises collégiales que les princes avaient fondées pour y déposer des reliques : La Sainte-CHAPÉLLE de Vincennes. La Sainte-CHAPÉLLE de Bourges. La Sainte-CHAPÉLLE de Dijon. Se dit plus particulièrement de la chapelle du palais à Paris, que saint Louis fit construire.

— Chapelle ardente, Salle tendue de noir et éclairée de cierges, où l'on dépose un mort avant de l'ensevelir. Il Luminaire qui brûle autour d'un cercueil ou d'un cenotaphe.

— Chapelle des morts, Chapelle qu'on élevait autrefois dans les cimetières, pour y prier pour les morts : Les plus intéressantes CHAPÉLLES DES MORTS qui existent aujourd'hui

sont celles de Sainte-Croix, dans l'abbaye de Moutmajour, près d'Arles; de Montmorillon, de Fontevrauld et celle d'Avoth. (Bachelet.)

— Chapelle vicariale, Succursale desservie par le vicaire d'un paroisse voisine.

— Chapelle blanche, Lit avec des rideaux blancs, dans un langage familial et enfantin : Voilà un enfant qui a envie de dormir, il faut le conduire à la CHAPÉLLE BLANCHE.

— Mettre en chapelle, Se dit, en Espagne, des condamnés à la peine capitale, qui sont préparés à la mort dans une chapelle.

— Tenir chapelle, Se dit du pape, lorsque, accompagné de ses cardinaux, il assiste à l'office divin. Il Se dit aussi de l'empereur d'Autriche et du roi d'Espagne, lorsqu'ils assistent en cérémonie à l'office divin.

— Jouer à la chapelle, Dans le langage des enfants, Imiter par jeu les cérémonies de l'Eglise. Il Fig. S'occuper sérieusement de choses frivoles : Plus d'un homme est élevé dans l'échelle sociale, et plus il aime à jouer à LA CHAPÉLLE. (Boiste.)

— Faire chapelle, Se dit d'une femme qui s'arrange, devant le feu, de façon que ses vêtements ne l'empêchent pas de se chauffer. Il Dans la marine, Viver de bord, vent devant, malgré soi, ce qui est un dangereux accident. Dans cette locution, *chapelle* paraît être une corruption de *chapel* ou *chapeau*.

— Liturg. Vases sacrés et autres pièces d'argenterie, comme chandeliers, bassin, burettes, etc., dont on se sert pour dire la messe dans une chapelle : Une CHAPÉLLE en vermeil. La CHAPÉLLE d'un évêque. CHAPÉLLE d'un cardinal. Il Sorte de vêtement que portaient anciennement les laïques, les moines et les clercs. Il Se disait plus particulièrement de la chape de saint Martin, regardée comme la sauvegarde de la couronne de France. Il Oratoire du palais où l'on conservait cette chape.

— Dr. canon. Droit de chapelle, Droit de dire la messe chez soi ou partout ailleurs que dans un édifice consacré au culte : Les évêques ont DROIT DE CHAPÉLLE.

— Anc. pratiq. Rétribution pécuniaire que les magistrats, avocats, procureurs, etc., payaient lors de leur réception, pour l'entretien de la chapelle placée dans l'intérieur du tribunal.

— Diplom. Chancellerie, archives du palais.

— Mécan. Petite chambre dans laquelle s'élève la soupape d'une pompe. Il Chambre quelconque ménagée dans une machine, et fermée par une plaque mobile.

— Techn. Couverture d'un alambic. Il Voûte d'un four de boulanger. Il Galerie d'aqueduc en forme de voûte. Il Centre qui recouvre la roue d'une vielle. Il Bâti en bois qui supporte la chaise et le porte-lame d'un métier de tissage. Il Enfourner en chapelle, Enfourner des poteries à nu, sans étuis.

— Typogr. Quantité de feuilles que l'on ajoute au nombre fixé pour l'impression d'un ouvrage, pour remplacer celles qui peuvent être gâtées au tirage. On dit plutôt aujourd'hui MAIN DE PASSÉ ou simplement PASSÉ. Il Privilège en vertu duquel les ouvriers typographes prélevaient autrefois, sur tous les ouvrages imprimés dans l'atelier, des exemplaires dont le nombre était au moins de trois et s'élevait souvent à cinq. Il Exemplaires de chapelle, Exemplaires ainsi prélevés, lesquels étaient rachetés par les éditeurs aux ouvriers, ou bien vendus par ceux-ci à qui bon leur semblait. Il Caisse de chapelle, Fonds provenant de la vente de ces exemplaires, et destinés à secourir ceux que des maladies ou des infirmités empêchaient de travailler.

— Mar. Coffre dans lequel l'aumônier d'un bâtiment de guerre renferme les ornements propres au service divin. Il Cône par lequel une aiguille aimantée repose sur le pivot de la boussole. On dit plus souvent CHAPE.

— Mus. Corps des musiciens attachés au culte dans la maison d'un prince : Les membres de la CHAPÉLLE pontificale ou CHAPÉLLE Sixtine à Rome, s'ils n'ont pas les ordres sacerdotaux, doivent être au moins célibataires, recevoir la tonsure et porter le costume ecclésiastique. (Bachelet.) Il Maître de chapelle, Musicien qui dirige la musique d'une chapelle ou d'une église : Le MAÎTRE DE CHAPÉLLE du palais. Le MAÎTRE DE CHAPÉLLE du chapitre de Notre-Dame. Il Pages de la chapelle, Enfants de chœur de la chapelle des rois de France.

— Hist. Chevaliers de la chapelle, Chevaliers institués par Henri VIII, et qui, au nombre de treize dans l'origine, furent portés à vingt-six : Les CHEVALIERS DE LA CHAPÉLLE remplissent, aux funérailles des rois d'Angleterre, tous les devoirs des chevaliers de la Jarretière. (Complém. de l'Acad.)

— Blas. Figure représentant une chapelle, meuble rare en armoiries : De la Chapelle : Ecartelé au premier quartier d'argent, à la bande de gueules, chargée d'une étoile et de deux nues d'or; au deuxième, d'argent au lion couronné de sable; au troisième, d'or à trois lionceaux de sable; au quatrième, d'azur à trois fasces d'or et une bande de même brochant sur les deux fasces, sur le tout d'azur, au portait d'une CHAPÉLLE d'argent ombrée de sinople sur une terrasse de même.

— Encycl. Hist. et Architect. Quelques archéologues pensent que les chapelles chrétiennes

ne ont été construites, dans le principe, à l'imitation des édifices ou petits temples (*adricula* ou *sacella*) élevés par les anciens. • Il n'y a point de pays qui ait conservé autant d'usages de l'antiquité que l'Italie, dit Quatremère. On ne saurait dire combien de pratiques, même dans la religion, n'ont fait que changer de nom. On sait que les chemins des anciens étaient accompagnés de ces petits monuments religieux qu'on appelait *adricula*. Les *chapelles* que l'on rencontre sur presque toutes les routes modernes rappellent ce souvenir. Si leur aspect, en portant le voyageur à des idées religieuses, a l'avantage de faire une diversion heureuse au sentiment pénible de l'isolement, leur présence n'en a pas moins, en offrant une retraite contre les injures du temps, et des reposoirs commodes pour s'y délasser. Je ne serais donc pas étonné qu'un motif politique eût concouru, chez les anciens comme chez les modernes, avec les opinions religieuses, à multiplier les *chapelles* sur les routes. Les anciens entendaient encore par *adricula*, dans les maisons des particuliers, ce que dans les mêmes lieux nous entendons par *chapelle*. L'édicule était une niche ou espèce d'armoire, dans laquelle on renfermait quelques statues et celles des dieux lares ou *pénates* en particulier. C'est à quoi répondent, dans les palais surtout, les pièces consacrées à la célébration des mystères. • Qu'il y ait des rapports entre l'édicule païen et la *chapelle* chrétienne, cela n'a rien qui puisse nous étonner; mais ce n'est pas à dire, selon nous, que l'une soit dérivée de l'autre. Sans parler des *chapelles* souterraines des catacombes de Rome, où l'on enterrait les martyrs, on rencontre, parmi les plus anciens monuments religieux élevés en plein air par les chrétiens, des édifices de petites dimensions, véritables *chapelles*, bâties au-dessus des cryptes où avait été déposée la dépouille de quelque martyr, et ayant ainsi un caractère funéraire que n'ont jamais eu les édifices romains. Le savant P. Marchi a reconnu, dans les environs de Rome, plusieurs *chapelles* de ce genre construites au-dessus d'escaliers donnant accès dans les principaux cimetières souterrains : elles sont généralement bâties sur un plan quadrilatéral et munies de trois absides d'égale grandeur, destinées à recevoir trois sarcophages, lesquels servaient aussi d'autels lorsqu'ils renfermaient le corps d'un martyr. — Au sujet de l'étymologie du mot *chapelle* (en latin *capella*), voici ce que nous lisons dans le *Rational* de Guillaume Durand : « Dans plusieurs endroits, on appelle les prêtres : chapelains (*capellarii*), car, de toute antiquité, les rois de France, lorsqu'ils allaient en guerre, portaient avec eux la chape (*capa*) du bienheureux saint Martin, que l'on gardait sous une tente qui, de cette chape, fut appelée *chapelle* (à *capa* *capella*). Et les clercs à la garde desquels était confiée cette *chapelle* reçurent le nom de chapelains (*capellarii* à *capella*); et, par une conséquence nécessaire, le nom se répandit, dans certains pays, d'eux à tous les prêtres. Il y en a même qui disent que, de toute antiquité, dans les expéditions militaires, on faisait dans le camp de petites maisons de peaux de chèvre, qu'on couvrait d'un toit et dans lesquelles on célébrait la messe, et que de là a été tiré le nom de *chapelle* (à *caprarum* *pellibus* *capella*). » — Cette dernière étymologie ne repose que sur la ressemblance des mots *capra* et *capella*; la seconde, adoptée par Du Cange, est établie sur un fait certain. • La petite chape que saint Martin revêtit après avoir donné sa tunique à un pauvre, dit M. Viollot-le-Duc, était religieusement conservée dans l'oratoire de nos premiers rois, d'où cet oratoire prit le nom de *capella*. L'oratoire, depuis lors appelé *chapelle*, était compris dans l'enceinte du palais royal. Le nom de *chapelle* fut par extension donné aux petites églises qui ne contenaient ni fonts baptismaux ni cimetières, aux oratoires dans lesquels on renfermait les trésors des églises, des monastères, des châteaux ou des villes, les chartes, les archives, des reliques considérables; puis aux succursales des paroisses, aux édifices annexés aux grandes églises catholiques, conventuelles ou paroissiales, et contenant un autel et même la cuve baptismale; aux oratoires élevés dans l'enceinte des cimetières, sur un emplacement sanctifié par un miracle ou par la présence d'un saint. • Pour apporter plus de clarté dans l'étude des modifications qu'a subies la construction des *chapelles* aux différentes époques, nous diviserons les monuments de ce genre en six groupes principaux : 1° *chapelles* monastiques; 2° *chapelles* isolées, dédiées à la Vierge ou à des saints; 3° *chapelles* funéraires, ou *chapelles* des morts; 4° *chapelles* dépendant des palais, des châteaux; 5° *chapelles* des hôpitaux, des collèges, des prisons; 6° *chapelles* annexes des églises.

CHAPELLES MONASTIQUES. — Pendant les premiers siècles qui suivirent le triomphe du christianisme, les contrées où s'était propagée la religion nouvelle se couvrirent de *chapelles* bâties dans les endroits marqués par quelque miracle et, le plus souvent, au-dessus d'une crypte contenant les reliques d'un ou de plusieurs martyrs. Quelques-unes de ces *chapelles*, successivement agrandies par la munificence des souverains ou de puissants seigneurs, devinrent des églises importantes et furent le centre autour duquel se fondèrent les premiers établissements monastiques. C'est ainsi qu'à Marseille la célèbre abbaye de

Saint-Victor fut fondée au ve siècle au-dessus de la crypte où avaient été déposés les restes de ce martyr et de ses compagnons. Par la suite, des évêques, des abbés, des seigneurs fondèrent des *chapelles* autour des abbayes, dans le voisinage des églises, soit pour remplir un vœu, soit pour assurer un lieu de sépulture à eux-mêmes et à leurs successeurs. D'après le récit du moine Gislemar, saint Germain, évêque de Paris, fit construire, près de la porte occidentale de l'église abbatiale de Saint-Vincent (depuis Saint-Germain-des-Prés), un oratoire dédié à saint Symphorien, et dans lequel il voulut être enterré. A Cividale, dans le Frioul, au centre d'un monastère de bénédictins, s'élève une *chapelle* construite au viie siècle par la duchesse Gisèletrude. Cet édifice, dont M. Albert Lenoir a publié différentes vues d'ensemble et de détails (*Archit. monast.*, II), peut donner une idée du système de construction et de décoration employé dans le Midi pour les petits monuments de ce genre, sous l'influence encore persistante de l'architecture antique. Le plan est un parallélogramme dont la longueur égale près de deux fois la largeur. Un *septum*, élevé à hauteur d'appui et orné de pilastres, sépare le chœur de la nef; quatre colonnes et deux piliers supportent les voûtes construites au-dessus du sanctuaire et établissent trois divisions d'inégale grandeur, dont la plus spacieuse, celle du milieu, contient l'autel. La nef, couverte à voûte d'arête, paraît avoir eu originellement trois portes, — deux sur les faces latérales, communiquant avec les dépendances du monastère et qui sont actuellement bouchées, — la troisième à l'occident, servant aujourd'hui d'entrée. Deux fenêtres s'ouvrent sur chaque face latérale et éclairent la nef; trois autres, étroites et pratiquées à une grande hauteur, donnent du jour au sanctuaire qui se termine carrément à l'orient. Aux deux tiers de la nef s'élève un grand pupitre en marbre porté sur une colonne de granit. L'édifice est orné intérieurement de nombreux détails de sculpture finement exécutés. Six statues de saints, en stuc, sont rangées dans une large frise limitée par des bandeaux saillants, au-dessus de la porte d'entrée, dont l'archivolte est décorée de fleurs, de perles, d'un cœp de vignes et d'un autre ornement découpé. Cette archivolte était portée par deux pilastres en marbre, dont il ne reste plus que les chapiteaux corinthiens, séparés par un riche bandeau, courant au-dessus du linteau de la porte.

Les dispositions et l'ornementation des *chapelles* monastiques ont varié à l'infini suivant les époques et suivant les lieux. La célèbre abbaye de Saint-Gall, dont on a conservé le plan, renfermait, indépendamment de la grande église, deux oratoires ayant une face commune et se terminant en hémicycle à l'extrémité opposée; ils étaient placés entre la maison des novices et l'infirmerie auxquelles ils étaient réservés. Comme à Cividale, un *septum* séparait le chœur de la nef, dans chacun de ces oratoires. — A Jeus, près de Thionville, on voit encore les fondations d'une *chapelle* en forme de croix latine, bâtie en 841, en mémoire d'un concile que tinrent en ce lieu Lothaire, Louis et Charles le Chauve, qui s'y promirent amitié et s'engagèrent solennellement à rétablir la paix dans l'Eglise troublée par leurs dissensions. A Vieux-Pont-en-Auge (Calvados) se trouve une *chapelle* de l'époque carolingienne comprenant une nef allongée et un sanctuaire carré, plus étroit, au côté gauche duquel s'élève un clocher quadrangulaire qui paraît être de construction postérieure. — Dans les *chapelles* romanes, l'emploi des voûtes substituée à celui des plafonds du style latin amena nécessairement des changements dans la disposition des façades : les pignons et les couvertures furent plus exhausés et reçurent, principalement dans le nord, une plus grande inclinaison. — Dans les provinces du nord de la France, dit M. Albert Lenoir, les oratoires des maisons religieuses et les *chapelles* isolées subirent d'importantes modifications vers la fin de la période romane : les murs épais destinés à porter les voûtes furent consolidés par des pilastres ou des contre-forts distribués soit intérieurement, soit extérieurement. Ces pilastres conservèrent, dans la Provence et les contrées limitrophes, les formes et les caractères antiques. Quelquefois même les colonnes engagées prirent leur place, comme on peut s'en convaincre en examinant la *chapelle* monastique de Saint-Quinn, à Vaison, dont l'abside triangulaire, ornée de pilastres, présente une colonne engagée sur l'angle saillant. Dans le nord de la France, les *chapelles* offrent plus souvent que celles du midi la forme d'une croix latine. L'oratoire de Saint-Saturnin à Fontenelle et la *chapelle* de Quinquerville, construits l'un et l'autre sur ce plan, ont les trois bras supérieurs de la croix terminés en absides : le milieu de cette croix présente un carré parfait, ouvert sur les quatre faces et dont les angles sont formés par de solides murailles destinées à supporter le poids d'une tour centrale. Lorsque la *chapelle* n'était pas disposée en croix, on élevait le clocher sur le chœur ou le sanctuaire, et de solides contre-forts extérieurs remplaçaient les transepts ou les absides pour soutenir le poids de la tour. Ces clochers, élevés sur le chœur ou le sanctuaire, ou sur quelques parties latérales, donnent aux *chapelles* du Nord un caractère tout autre que celui des *chapelles* du Midi, qui sont généralement peu élevées et sont décorées dans un style peu ou moins

voisin de l'antique. Jusqu'au xie siècle, la brique fut admise, suivant le système romain, pour former des chaînes de liaison dans les façades; mais, à partir de cette époque, l'appareil fut formé indifféremment, suivant les ressources locales et celles des constructeurs, soit de moellons piqués, disposés horizontalement ou en épis, soit de hautes ou basses assises de pierre de taille. Au reste, les changements survenus dans la construction et la décoration des *chapelles* monastiques furent à peu près les mêmes que ceux que l'on adopta pour les grandes églises. V. ÉGLISE.

Les couvents de moines n'étaient pas seuls à posséder, en dehors de leur église abbatiale, des oratoires élevés pour les besoins d'une partie de la communauté; à l'époque romane et à l'époque ogivale, dit M. Lenoir, il y avait peu de monastères de clercs qui n'offrissent une et même plusieurs *chapelles* canoniales ou collégiales, où les chanoines se retiraient pour faire leurs dévotions à toute heure et sans être dérangés comme ils pouvaient l'être dans l'église métropolitaine.

Au temps de la naissance des ordres religieux, les églises monastiques éclipsaient par leur magnificence les humbles églises des paroisses; quelques-unes même rivalisaient avec les plus belles cathédrales. Aujourd'hui encore on voit, à Rome et dans d'autres villes d'Italie, une foule d'églises vastes et somptueuses desservies par des moines. En France, au contraire, les constructions monastiques, consacrées au service religieux, ne sont généralement que de simples *chapelles* décorées avec simplicité et dans lesquelles, d'ailleurs, le public n'a pas toujours accès.

CHAPELLES ISOLÉES. — Au moyen âge, comme aux époques plus récentes, on vit souvent des *chapelles* élevées loin des villes par des populations pieuses ou par de simples particuliers, soit pour accomplir un vœu, soit pour perpétuer le souvenir d'un miracle, soit pour attirer les bénédictions du ciel et... les visites des pèlerins. Il n'est pas de contrée catholique qui ne compte par centaines ces *chapelles* isolées, dédiées à quelque grand saint fort en vénération à dix lieues à la ronde ou à quelque madone réputée pour ses miracles. Beaucoup de ces édifices, bâtis près d'un ermitage, dans les passages difficiles des montagnes ou sur quelque sommet escarpé, ne se composent que d'une petite salle dont les murs, blanchis au lait de chaux, ont pour toute décoration les maîs *ex-voto* apportés par des pèlerins reconnaissants, et dont le toit est surmonté d'un humble campanile ou d'un simple pignon percé d'une baie pour recevoir une cloche. Chaque année, au jour de la fête du patron, les habitants des localités environnantes se rendent processionnellement à ces sanctuaires rustiques, pour y entendre la messe; l'assistance se presse autour de l'édifice dont la porte ouverte laisse voir le prêtre à l'autel. Quelques-unes de ces *chapelles*, situées dans des solitudes pittoresques, sont ainsi des buts d'excursions intéressantes pour les touristes. Une des plus célèbres en France est celle de la Sainte-Baume, qui s'élève à quelques lieues d'Aix, en Provence, dans un site d'une sauvagerie grandiose, à l'entrée d'une grotte (en provençal *baumo* ou *baume*), où la tradition prétend que la Madeleine se retira pour pleurer ses péchés. Le sanctuaire occupe une partie même de la grotte et n'offre, d'ailleurs, rien de remarquable au point de vue artistique. Après avoir été longtemps abandonné aux soins d'un paysan transformé en ermite, il a repris quelque lustre dans ces dernières années, depuis qu'il est desservi par les dominicains du couvent de Saint-Maximin (Var).

La Sainte-Baume n'est pas le seul sanctuaire que l'on ait construit en tenant compte de la disposition du terrain; celui de Saint-Michel, du Puy-en-Velay, est dans le même cas. • D'autres *chapelles*, dit M. Viollot-le-Duc, sont bâties sur des plans assez étranges imposés soit par un souvenir, une tradition, la présence d'un tombeau, les traces d'un miracle, peut-être même les restes d'un édifice antique. Il serait donc difficile de classer ces monuments qui, la plupart d'ailleurs, n'ont aucun caractère architectural. • Une *chapelle* dont le plan est fort curieux est celle de Planès, construite au xiiie siècle, dans le Roussillon, à 6 kilom. de Mont-Louis : elle se compose d'une coupole portée sur une base triangulaire et sur trois grandes niches en cul-de-four, disposition trilobée que M. Viollot-le-Duc suppose avoir été adoptée pour indiquer que le sanctuaire était placé sous l'invocation de la sainte Trinité. Parmi les *chapelles* élevées à l'époque romane, il en est quelques-unes qui ont été munies de moyens de défense : celle de Marcevol (Pyrénées-Orientales), dont M. Albert Lenoir a publié le plan et une vue extérieure, ressemble assez bien à un castel féodal; elle est bâtie sur un rocher et a ses murailles épaisses percées de fenêtres rares et étroites; le sanctuaire, terminé en hémicycle, est flanqué, sur le côté gauche, d'une grande salle qui en est comme le vestibule.

Plusieurs *chapelles* isolées, dédiées à la Vierge, sont renommées dans toute la chrétienté et rivalisent par l'ampleur de leurs proportions et le luxe de leur décoration avec les plus belles églises. Nous pouvons citer en France Notre-Dame de Fourvières, à Lyon, et Notre-Dame de la Garde, à Marseille : cette dernière *chapelle*, élevée au sommet d'une colline inculte qui domine la vieille cité pho-

céenne, ses ports immenses et son golfe d'azur étincelant, a été reconstruite, dans ces dernières années, sur les plans d'un habile architecte, M. Espérandieu; elle offre le style romano-byzantin dans toute sa richesse et dans tout son épanouissement; une vaste crypte, taillée en grande partie dans le roc et voûtée à plein cintre, règne au-dessous du sanctuaire; celui-ci, long de 44 m. et large de 15 m., est couronné par une coupole de 30 m. d'élévation et précédé d'un clocher haut de 50 m. environ qui, comme celui de Fourvières, sert de piédestal à une statue colossale de la Vierge. — En Espagne et en Italie, les pays dévots par excellence, les *chapelles* de la Vierge sont très-multipliées. On connaît l'origine que la tradition assigne au fameux sanctuaire de Notre-Dame del Pilar, à Saragosse : l'apôtre saint Jacques, qui était venu évangéliser l'Espagne, fonda cette *chapelle* pour y déposer une image de la Madone, portée sur une petite colonne ou pilier (*pilar*) de marbre, qu'il avait reçue des mains mêmes de Marie. Tout grand saint qu'il était, et bien qu'il fût aidé par les anges, il se contenta, paraît-il, d'élever un oratoire de 8 pieds de large sur 16 pieds de long. Les chrétiens étaient modestes alors! Depuis, la *chapelle* de Notre-Dame del Pilar reçut de notables transformations : vers la fin du xviie siècle, elle occupait le centre d'un vaste cloître, tout entouré de *chapelles*. Ce n'était pas encore assez. En 1681, on posa la première pierre de l'immense basilique qui existe aujourd'hui et qui est l'une des plus belles de l'Espagne. La *Santa Casa* de Lorette, en Italie, construite au xviie siècle, sur les plans du Bramante, pour renfermer la maisonnette de la Vierge apportée de Nazareth par les anges, est justement renommée pour les peintures et les sculptures dont d'illustres maîtres l'ont décorée. Nous pourrions citer encore, sans quitter la haute Italie : la *chapelle* de Notre-Dame des Grâces, fondée en 1399, à 5 milles de Mantoue, après la cessation de la peste qui avait ravagé cette ville, et où, à côté des peintures de Lorenzo Costa et du tombeau de Castiglione, l'ami de Raphaël, on remarque d'innombrables *ex-voto* et les figures en cire des pèlerins de qualité qui ont visité le sanctuaire; la *chapelle* de la Madonna dell'Arena, fondée à Padoue, en 1303, sur l'emplacement de l'amphithéâtre antique, et décorée de fresques par Giotto; les *chapelles* de Varrallo, près de Turin, du Mont-Sacro, près du lac d'Orta, de la Madonna del Monte, près de Varèse, toutes trois entourées de nombreux oratoires ou sont représentées des scènes religieuses au moyen de statues en stuc, coloriées et de grande naturelle, etc.

CHAPELLES FUNÉRAIRES, CHAPELLES DES MORTS. — On voit, dans l'enceinte de l'antique et célèbre abbaye de Montmajour, près d'Arles, une *chapelle* fort intéressante, élevée en 1019 sous l'invocation de la sainte Croix. Elle est construite en pierre de taille et se compose de quatre absides ou culs-de-four égaux en diamètre, dont les arcs portent une coupole à base carrée; un porche, servant d'entrée, précède un des culs-de-four. Trois petites fenêtres seulement éclairaient l'édifice et s'ouvrent, d'un même côté, sur un cimetière de peu d'étendue dans lequel donne accès une porte pratiquée dans l'abside de droite. Ce singulier édifice, dépourvu de toute ornementation à l'intérieur et décoré extérieurement avec autant de sobriété que de délicatesse, est regardé par M. Viollot-le-Duc comme étant une de ces *chapelles des morts* qu'on élevait, au moyen âge, au milieu ou proche des cimetières. Les charniers, placés dans l'enceinte des villes, possédaient tous de ces oratoires funéraires, consistant quelquefois en une sorte de dais ou de pyramide portée sur des colonnes et abritant l'autel où un prêtre officiait solennellement le jour de la fête des Morts. Il existe à Avioth (Meuse) une très-olie *chapelle* de ce genre, construite au xve siècle, près de la porte d'entrée du cimetière, sur une plateforme élevée d'environ 1 m. au-dessus du sol; elle est bâtie sur un plan hexagonal et est entourée de colonnes courtes et trapues qui n'ont pas plus de 2 m. de hauteur, y compris les bases et les chapiteaux, et qui soutiennent une balustrade ajourée, surmontée elle-même de fenêtres vitrées; le tout est couronné par une pyramide décorée de pinacles, de fleurons, etc. Un fanal allumé, suspendu la nuit à la voûte, donnait à cet édifice l'apparence d'une grande lanterne. Une des faces seulement de l'hexagone est murée et forme une niche où s'abrite l'autel. Au milieu de la *chapelle* est un grand tronc de pierre, destiné à recueillir les dons des fidèles pour le repos des âmes du purgatoire. — A la fin du siècle dernier, on voyait encore dans l'enceinte du charnier des Innocents, à Paris, une *chapelle* des morts formée d'un mur d'appui avec comble en pavillon soutenu par quatre colonnes.

Les *chapelles* des morts et les *chapelles* sépulcrales qui se voient dans un grand nombre d'églises rentrent dans la catégorie des *chapelles* annexes dont il est question ci-après. Quant aux cryptes funéraires, qui accompagnent fréquemment les monuments religieux du moyen âge, nous les décrirons spécialement au mot *CRYPTÉE*. — Aux *chapelles* funéraires isolées, on peut rattacher les *chapelles expiatoires*, dont le spécimen le plus remarquable en France est la *chapelle* construite à Paris, rue d'Anjou, à l'endroit où avaient été enterrés, dit-on, Louis XVI et Marie-Antoinette : ce monument, auquel on arrive par

une avenue de cyprès et que précèdent des galeries funèbres dans le style antique, a sa façade ornée d'un portique dorique et surmontée d'un fronton; elle a intérieurement la forme d'une croix dont trois branches se terminent en hémicycle.

CHAPELLES DES PALAIS, DES CHÂTEAUX, DES ÉVÊCHÉS. — Indépendamment des églises publiques où les chrétiens exerçaient leur culte, pendant les premiers siècles, dans l'intervalle des persécutions, ils avaient aussi des oratoires domestiques placés dans la partie supérieure des maisons. « Cette pratique avait deux motifs principaux, dit l'abbé Martigny : soustraire les mystères divins aux yeux des idolâtres, s'éloigner des usages du paganisme, qui plaçaient les simulacres de ses dieux au rez-de-chaussée des habitations, bien qu'en un lieu écarté (*ad iculum*). Pendant les trois premiers siècles, les évêques célébraient quelquefois les saints mystères dans ces oratoires, surtout quand sévissait la persécution. » Nous savons, par les *Actes des martyrs*, que l'usage de ces sanctuaires domestiques se maintint assez longtemps à Rome. Pour l'Orient, nous avons le témoignage de Lucien, qui raconte que le hasard l'avait conduit dans une maison inconnue, et qu'ayant gravi un long escalier il arriva dans une pièce supérieure « aux lambris dorés, telle que la maison de Ménélas, décrite par Homère... ; qu'il y avait trouvé, non pas une Hélène, mais des gens prosternés et palissants. » On reconnaît aisément une assemblée chrétienne, dit encore l'abbé Martigny, dans cette description tracée par la verve satirique du Voltaire de l'antiquité. Après que les persécutions eurent cessé, on continua à établir des oratoires privés, où les fidèles pouvaient, après avoir obtenu l'autorisation de leur évêque, s'adonner en commun à la lecture des livres saints, mais où l'office divin ne se célébrait que fort rarement. Par la suite, les rois et les grands seigneurs, pour ne pas se mêler à la multitude des fidèles et pour ne pas se déranger, firent construire dans l'enceinte de leurs palais ou de leurs châteaux des édifices auxquels furent attachés un ou plusieurs prêtres chargés de la célébration des mystères. Nous avons dit plus haut que l'oratoire de nos premiers rois se trouvait compris dans l'enceinte de leur palais, et qu'il avait reçu le nom de *sainte chapelle* (*capella*), de ce qu'on y conservait la *cape* de saint Martin. Ce même nom fut donné, dans la suite, à d'autres chapelles renfermant des reliques considérables; mais il servit spécialement à désigner l'oratoire royal de Paris, reconstruit par Pierre de Montreuil, vers la fin de la première moitié du xii^e siècle, et où saint Louis, son fondateur, déposa la couronne d'épines, les morceaux de la vraie croix et les autres reliques qu'il avait rapportées de la Terre sainte. L'article spécial que nous consacrons ci-après à ce célèbre édifice nous dispense d'en donner ici la description; nous nous contenterons de rappeler les principales dispositions de son plan, initié dans la construction d'un grand nombre de chapelles seigneuriales d'une date postérieure. Le caractère le plus saillant de cet édifice, c'est sa division en *chapelle haute* et en *chapelle basse*, celle-ci située au niveau du sol extérieur, celle-là communiquant de plain-pied avec les salles du premier étage du palais et les appartements particuliers du roi. La *chapelle basse*, précédée d'un porche, communique avec l'étage supérieur par deux escaliers de service placés de chaque côté de la porte d'entrée. Elle était réservée aux familiers du palais et au public, et servait aussi de lieu de sépulture aux chanoines chargés de desservir la *Sainte-Chapelle*. La *chapelle haute* est précédée aussi d'un porche qui servait de communication, du côté du nord, avec les galeries du palais et formait comme un vaste balcon couvert. Ce qui frappe surtout dans cette *chapelle*, c'est la légèreté apparente de la construction, les immenses fenêtres, garnies de splendides vitraux, qui occupent tout l'espace compris entre les contre-forts sous les formerets des voûtes. Deux renforcements de 1 m. environ de profondeur, établis de chaque côté de la nef, sur la largeur de la quatrième travée, étaient les places d'honneur réservées au roi et à la reine. Mais Louis XI, trouvant sans doute ces places trop en évidence, fit bâtir plus près du sanctuaire, entre les contre-forts, un réduit dans lequel il se retirait pour assister aux offices, et d'où il pouvait voir l'autel sans être vu. Une importante construction annexe, accolée au flanc nord de la *Sainte-Chapelle* et qui a malheureusement disparu, était divisée en trois étages : le rez-de-chaussée servait de sacristie à la *chapelle basse*; le premier, de trésor et de sacristie à la *chapelle haute*; le troisième, de dépôt des chartes.

La *Sainte-Chapelle* de Saint-Germain-en-Laye, dont la construction précéda d'une dizaine d'années au plus celle de la *Sainte-Chapelle* de Paris, est supérieure à cette dernière sous le rapport de la composition, si nous en croyons M. Viollet-le-Duc. « A la *Sainte-Chapelle* de Paris, dit ce savant architecte, on trouve des tâtonnements, des recherches qui occupent l'esprit plutôt qu'elles ne le charment. A Saint-Germain, tout est clair, se comprend au premier coup d'œil. Le maître de cette œuvre était sûr de son art; c'était en même temps un homme de goût et un savant de premier ordre. Il a su (chose rare) conformer son architecture à l'échelle de son monument, et, disposant de ressources modiques, lui donner tout l'ampleur d'un grand

édifice... L'intérieur était peint, et les fenêtres probablement garnies de vitraux. Inutile de dire que leur effet devait être prodigieux à cause des larges surfaces qu'ils occupaient. Rien n'indique qu'une flèche surmontât cette chapelle. On ne voit point non plus que des places spéciales aient été réservées dans la nef, comme à la *Sainte-Chapelle* du Palais, pour des personnages considérables. Il faut dire que la *chapelle* de Saint-Germain-en-Laye n'était que le vaste oratoire d'un château de médiocre importance. » Cette chapelle, engagée au milieu des constructions élevées par François I^{er} et par Louis XIV, est aujourd'hui fort dénaturée.

La *Sainte-Chapelle* du château de Vincennes, commencée par Charles VI et terminée seulement sous Henri II, présente quatre annexes remarquables : deux oratoires à double étage, ayant vue sur le sanctuaire par deux petites ouvertures blaises; une sacristie et un trésor à deux étages, ayant, comme celui de la *Sainte-Chapelle* du Palais, la forme, en plan et en élévation, d'une petite *chapelle*. Au-dessus de la porte principale de l'édifice est établie une large tribune, portée par une voûte et occupant toute la première travée.

Parmi les autres édifices religieux qui ont porté en France le nom de *Saintes-Chapelles*, nous citerons encore : la *Sainte-Chapelle* de Dijon, construite par Hugues III pour servir d'oratoire aux ducs de Bourgogne, et qui a été démolie en 1805; elle avait son portail flanqué de deux hautes tours terminées en flèche et était surmontée d'une troisième tour de 33 m., ornée aux deux tiers de sa hauteur d'une couronne ducal; elle possédait une relique célèbre, dite de la sainte hostie; — la *Sainte-Chapelle* de Champigny, commencée en 1503 par Louis I^{er} de Bourbon et achevée par Louis II son successeur; elle est ornée de magnifiques vitraux dus à Robert l'Aîné; — les *Saintes-Chapelles* de Riom (aujourd'hui palais de justice), de Bourbon-l'Archambault, etc.

La plus belle *chapelle* palatine qu'ait produite en France l'architecture néo-grecque, c'est la *chapelle* du palais de Versailles, construite par Mansart de 1699 à 1710, sur l'emplacement d'une ancienne *chapelle* érigée sous Louis XIII, et trouvée indigne de la magnificence de Louis XIV. Cet édifice se compose d'une nef à deux étages, précédée d'un péristyle extérieur, d'un porche intérieur placé sous la tribune du roi, et de deux bas-côtés. Le rez-de-chaussée comprend la hauteur d'un soubassement en arcades et pieds-droits, servant de stylobate continu à l'ordre corinthien qui décore les tribunes du premier étage. Ce premier étage communique avec les appartements royaux. Les sculptures, les peintures, les dorures, les matériaux précieux ont été prodigués dans l'ornementation de cette *chapelle*.

Si nous quittons la France, nous trouverons plus d'une *chapelle* palatine digne d'attention. Il nous suffira de mentionner la célèbre *chapelle* Sixtine (v. SIXTINE), où Michel-Ange a peint son immortel *Jugement dernier*, et la *chapelle* Pauline, construite par Antonio Sangallo, toutes deux situées dans les dépendances du Vatican.

A l'exemple des rois, les grands vassaux, princes, seigneurs et évêques, voulurent avoir dans l'enceinte de leur demeure une *chapelle* desservie par un chapelain ou même par un chapitre tout entier. « Pendant l'époque romaine, dit M. Viollet-le-Duc, les *chapelles* de châteaux ou d'évêchés, généralement d'une grande simplicité, comprennent une nef courte avec une abside, quelquefois de petits bras de croix formant deux réduits pour le châtelain et sa famille; des bas-côtés étroits accompagnent la nef, et deux absidioles flanquent l'abside centrale. Telle était la *chapelle* du château de Montargis. Certains châteaux d'une grande importance possédaient deux *chapelles*, l'une située dans la basse-cour pour les gens de service et la garnison, l'autre au milieu des bâtiments d'habitation pour le seigneur du lieu. » (V. CHÂTEAU.) Cette dernière disposition se voyait autrefois au château de Coucy; la *chapelle* de la basse-cour, qui existe encore, paraît être de l'époque romane; la *chapelle* seigneuriale, dont il ne reste plus que des ruines, datait du commencement du xiii^e siècle; elle communiquait directement, au premier étage, avec la grande salle du château. La division en deux étages était usitée, comme on voit, antérieurement à la construction de la *Sainte-Chapelle* de Paris : elle avait le double avantage de séparer le seigneur des domestiques et gens à gages qui habitaient l'enceinte du château et de lui permettre de se rendre de plain-pied à son oratoire, les appartements du maître étant toujours au premier étage dans les manoirs féodaux. — La construction de la *Sainte-Chapelle* du Palais eut, comme nous l'avons dit, une grande influence sur celle des *chapelles* seigneuriales; on ne se contenta pas d'en imiter le plan; les puissants seigneurs s'efforcèrent encore d'atteindre à la chesse de l'ornementation. — Parmi les plus belles *chapelles* des résidences princières de Paris, qui furent élevées au xiv^e et au xve siècle, on cite celle de l'hôtel Saint-Pol que Charles V fit décorer de la façon la plus somptueuse; celle de l'hôtel de Bourbon que fit construire le duc Louis II; la *chapelle* de l'hôtel de Clugny qui, malgré les nombreuses mutilations qu'elle a subies, excite encore l'admiration par la délicatesse de ses sculptures, etc. — En province, les *chapelles* seigneuriales abondent;

contentons-nous de citer : l'ancienne *chapelle* du palais des ducs de Bourbon, à Moulins, transformée aujourd'hui en cathédrale; les *chapelles* des châteaux d'Amboise, de Chenonceaux, de Chambord, de Chaumont-sur-Loire, et celle de l'hôtel de Jacques Cœur, à Bourges, spécimens charmants du gothique fleuri de la Renaissance, etc. — Plusieurs palais épiscopaux possèdent des *chapelles* remarquables. Celle que l'archevêque de Paris, Maurice de Sully, avait élevée au bord de la Seine a été détruite lors du sac de l'archevêché en 1831; elle comprenait deux étages. Celle des archevêques de Reims, dont la construction remonte à 1230, est aussi à deux étages : le rez-de-chaussée est construit avec une grande simplicité, tandis que le premier étage est décoré à l'intérieur de fines sculptures. Cette *chapelle* offre toutes les qualités à la fois gracieuses et solides de la bonne architecture champenoise, et passe à bon droit pour un chef-d'œuvre.

CHAPELLES DES COLLÈGES, DES HÔPITAUX, DES PRISONS, etc. — Dès le moyen âge, les maisons d'asile, les maladreries, les hôtels-Dieu, les collèges possédaient des *chapelles* plus ou moins vastes, mais généralement fort riches des dons des fidèles et par conséquent décorées avec luxe. — Les nombreux collèges élevés à Paris pendant le xiii^e et le xiv^e siècle, et successivement agrandis et restaurés aux époques suivantes, ne paraissent pas avoir possédé de *chapelles* bien remarquables; celles qui existaient encore avant la Révolution dataient pour la plupart du xvi^e ou du xvii^e siècle; nous citerons dans le nombre : la *chapelle* du collège des Ecoles, où l'on voyait le mausolée de Jacques II, sculpté par Garnier; la *chapelle* du collège des Lombards, construite par Boscry en style néo-grec; la *chapelle* du collège des Grassins, ornée de tableaux de Vouet et de Lebrun; la *chapelle* du collège de Clugny, qui possédait une belle peinture de Valentin représentant le *Reniement de saint Pierre*; la *chapelle* du collège de Grammont, construite par Le Carpentier; la *chapelle* du collège Mazarin, devenue la salle des séances solennelles de l'Institut, et la *chapelle* de la Sorbonne, fondée par Richelieu dont elle renferme le tombeau. — C'est en Angleterre, à Oxford et à Cambridge, que se trouvent les *chapelles* universitaires les plus vastes et les plus riches; nous signalerons entre autres : à Cambridge, les *chapelles* des collèges de Saint-Pierre, de Trinity-Hall, de Jésus, de la Trinité, et surtout celle du collège du Roi (*King's College*), édifice important, regardé comme un des plus beaux modèles de l'architecture anglaise; — à Oxford, les *chapelles* des collèges Merton, Balliol, Exeter, Magdalen, Lincoln, de l'Université, de la Reine, toutes ornées de magnifiques vitraux et de tableaux de maîtres, la *chapelle* du New-College, la plus richement décorée de toutes, et celle du Christ Church-College, assez vaste pour servir d'église cathédrale. — En Espagne, il faut citer : la *chapelle* de l'université de Valladolid; celle du collège de Saint-Idefonso, à Alcalá, où se trouve le tombeau de Ximénès; celle du *Collegio Viejo*, à Salamanque; celle du collège du Corpus-Christi, à Valence, qui possède de belles peintures, etc.

Nous pourrions citer aussi, soit en France, soit à l'étranger, des *chapelles* d'hospices et des *chapelles* de prisons dignes d'intérêt. A Paris, la *chapelle* de la Salpêtrière, la *chapelle* des Invalides et la *chapelle* du Val-de-Grâce sont des édifices remarquables, annexés à des établissements hospitaliers; la dernière, il est vrai, est une ancienne église abbatiale. Quant aux *chapelles* des prisons, elles ne brillent généralement pas par leur décoration. Celle de la prison *modèle* de Mazas est placée au centre du rond-point vers lequel convergent les six galeries bordées de cellules.

CHAPELLES ANNEXES DES ÉGLISES. — Jusqu'ici nous ne nous sommes occupé que des *chapelles* isolées ou comprises dans le plan d'une construction civile et formant des sanctuaires indépendants. Il nous reste à parler des *chapelles* dépendant des grandes églises, s'ouvrant sur leur intérieur ou communiquant avec elles au moyen d'une galerie. Nous allons indiquer sommairement les caractères principaux qui distinguent ces constructions annexes, suivant l'époque où elles furent élevées.

— **Style latin.** Les basiliques latines des premiers siècles n'avaient généralement pas de *chapelles* latérales; celles de ces constructions annexes qui se voient aujourd'hui auprès des églises primitives de l'Italie sont postérieures pour la plupart à la fondation de ces églises, avec lesquelles elles ont été mises en communication au moyen de percements opérés dans les murs latéraux. On doit faire exception cependant à l'égard de quelques *chapelles* destinées à la sépulture de saints personnages, ou à la conservation de certaines constructions précieuses pour l'histoire des martyrs. C'est ainsi que la basilique de Sainte-Praxède, à Rome, présente en dehors du collatéral droit une *chapelle* que le pape Pascal I^{er} éleva en 817, en l'honneur des saints Zénon et Valentin; la porte de cette *chapelle*, dont M. Le noir a publié un dessin dans son *Architecture monastique*, est décorée de colonnes ioniques supportant un riche entablement sur lequel est posée une urne funéraire; des mosaïques à fond d'or ornent l'intérieur, dont la voûte en arêtes contient quatre figures d'anges soutenant un tableau circulaire dans lequel est

représenté le Christ. L'église de Sainte-Cécile in *Transtevere* est flanquée aussi d'une *chapelle* où sont conservés les restes du bain dans lequel la tradition veut que la sainte ait trouvé la mort. Quelquefois ces *chapelles* des martyrs formaient un petit temple distinct, se reliant à l'église principale par une galerie couverte. Trieste offre un curieux exemple d'un oratoire de style latin consacré aux saints Juste et Servulus, et pourvu de trois absides, comme la basilique contiguë avec laquelle elle communique par une galerie pratiquée à la hauteur du sanctuaire. — Les exemples du genre de ceux que nous venons de citer sont peu fréquents; généralement, les *chapelles* destinées à la sépulture des martyrs étaient établies au-dessous des églises. V. CRYPTES.

— **Style byzantin.** Les *chapelles* annexes ne sont pas moins rares dans les églises byzantines que dans les églises latines. Toutefois, M. Albert Lenoir a cru en trouver le principe dans les petites cellules latérales ou exédras qui offrent quelques édifices religieux de l'Orient, élevés sous le règne de Constantin, notamment l'église circulaire de Saint-Georges, construite par ce prince à Salonique et qui est entourée de six de ces cellules, et l'église également circulaire du Saint-Sépulcre, qui en compte trois seulement. Les édifices sacrés bâtis sous le règne de Justinien ne présentent pas de dispositions semblables. La belle église monastique de Saint-Luc, près du Parnasse, fondée par l'empereur Romanos, a pour annexe une seconde église beaucoup plus petite et moins brillante dans sa décoration, qui fut élevée par l'épouse de ce prince. La Kaponicaria, qui est la plus importante des églises d'Athènes, présente sur sa face septentrionale une longue *chapelle*, dont la construction, beaucoup plus négligée, est d'une date évidemment postérieure. — Lorsque les Grecs renoncèrent à leur architecture nationale, vers le xve ou le xvi^e siècle, ils joignirent, comme les Occidentaux, des *chapelles* à leurs temples. L'église Saint-Spiridon, à Corfou, qui date de cette époque de décadence, offre, à l'extrémité du sanctuaire, une *chapelle* magnifiquement décorée, au milieu de laquelle s'élève le tombeau en argent du saint patron.

— **Style roman.** Une modification importante, introduite par les architectes de l'époque romane dans le plan des églises, fut la création d'une galerie de circulation ou *deambulatorium* formant, au delà des transepts, le prolongement des bas-côtés de la nef et enveloppant complètement le sanctuaire. De bonne heure des *chapelles* semi-circulaires s'ouvrent dans la grande courbe absidale, en communication directe avec le *deambulatorium*. L'église de Vignory (Haute-Marne), qui date du x^e siècle, présente trois de ces *chapelles*, celle de Saint-Etienne, de Nevers (x^e siècle), en a un même nombre; celle de Notre-Dame du Port, de Clermont (x^e siècle), en offre quatre; celle de Saint-Savin, en Poitou (x^e siècle), cinq, etc. Au xii^e siècle, les *chapelles absidales* se développent en nombre et en étendue, et on en voit apparaître dans les provinces qui, comme la Bourgogne et la Normandie, n'en avaient pas encore adopté l'usage. L'ensemble de ces *chapelles* rayonnant autour du chœur et lui formant comme une sorte de couronne ou d'aureole, donna à cette partie des édifices sacrés une importance toute nouvelle. « Les *chapelles absidales* romanes, dit M. Viollet-le-Duc, ne consistent à l'intérieur qu'en une demi-tour ronde voûtée en cul-de-four, percée d'une, de deux ou de trois fenêtres cintrées, simples ou ornées de colonnettes des deux côtés de l'ébrasement. Ces *chapelles*, destinées à être peintes, ne sont pas décorées de sculptures. Quelquefois le soubassement reçoit une arcature (à Saint-Savin, par exemple). A l'extérieur, au contraire, elles sont enrichies de moulures, de délicates sculptures et quelquefois d'incrustations de pierres de diverses couleurs. » Telles sont les *chapelles absidales* de l'église de Notre-Dame du Port, à Clermont, dont on trouvera une vue intérieure et une vue extérieure dans le *Dictionnaire raisonné de l'architecture française* (II, 458 et 459). — On voit rarement, à l'époque romane, des *chapelles* élevées entre les contre-forts des bas-côtés des nefs; mais un grand nombre d'églises de cette période en ont été pourvues à une date postérieure. Quant aux *chapelles* semi-circulaires établies dans l'axe et à l'extrémité des collatéraux, de chaque côté du sanctuaire, et à celles qui s'ouvrent sur chacun des bras des transepts, comme on le voyait dans la célèbre église de Cluny, et, comme on le voit encore dans celles de Saint-Remi de Reims, de Saint-Hilaire de Poitiers, de Saint-Savin, etc., ce sont là, à proprement parler, des absides secondaires dont nous n'avons pas à nous occuper ici. — Les moines cisterciens, qui fondèrent plus de six cents abbayes, tant en France qu'à l'étranger, adoptèrent une disposition particulière, commandée sans doute par la règle de leur ordre, qui voulait que les constructions monastiques se renfermassent dans les données les plus simples; ils établirent, latéralement au sanctuaire et sur la même ligne que lui, quatre *chapelles* carrées s'ouvrant sur les transepts. Cette disposition caractéristique se voit dans les églises cisterciennes de Fontenay (Côte-d'Or), de Noirlac, dans le Berry, de Sylvacane, dans le midi de la France, des Saints-Vincent-et-Anastase, près de Rome. — L'époque romane nous offre encore un genre particulier

de *chapelles* : ce sont des *chapelles* établies au premier étage des tours ou clochers des églises et consacrées à saint Michel ou à d'autres archanges ; l'église de Saint-Benoît-sur-Loire présente les restes d'une disposition de ce genre. Ces *chapelles* s'ouvraient ordinairement sur la nef pour y former tribune ; quelquefois même, comme à Cluny, elles étaient suspendues sur un encoirbellement intérieur, à l'instar des orgues de nos jours.

— *Style de transition et style ogival.* La substitution des voûtes en arcs d'ogive aux voûtes en cul-de-four, vers le milieu du *xiii*^e siècle, permit aux constructeurs d'agrandir les fenêtres des *chapelles* absidales, et de les orner de colonnes dégagées destinées à recevoir les arcs et les formerets. C'est d'après ce principe que sont construites les *chapelles* de l'église abbatiale de Saint-Denis, et celles de la cathédrale de Noyon. Celles-ci sont éclairées par deux grandes fenêtres à tiers-point pratiquées dans les travées du fond ; elles sont décorées d'une petite arcature à plein cintre et ont leur arc-doubleau d'entrée également à plein cintre. Les *chapelles* de la cathédrale de Sens, qui date de la même époque, n'ont que deux travées, dont une seule est percée d'une fenêtre ; elles ont leur arc d'entrée ogival et sont dépourvues d'arcature. M. Viollet-le-Duc fait remarquer que, dans les cathédrales françaises de la fin du *xiii*^e siècle, érigées sous une pensée dominante, l'unité, « les *chapelles* absidales osent à peine se développer ; elles ne forment en plan, à l'extérieur, qu'un arc de cercle très-ouvert ; elles peuvent contenir difficilement un petit autel, et ne présentent qu'une faible excoissance en dehors du périmètre du bas-côté. Bientôt, cependant, il y a réaction contre le principe qui avait fait exclure les *chapelles* des cathédrales ; on augmente en nombre et en étendue d'abord celles de l'abside, puis on en construit après coup le long des bas-côtés des nefs. Cet exemple est suivi dans les églises paroissiales. » — Les dispositions carrées, admises à l'abside par les constructeurs cisterciens, furent maintenues dans les églises de cet ordre élevées pendant l'époque de transition et celles qui suivirent. Les architectes de l'église cistercienne de Pontigny (Yonne) voulurent cependant, tout en se conformant à cette donnée, faire une concession au goût du temps. Le chœur de cette église abbatiale, construit vers la fin du *xiii*^e siècle, conserve le principe des *chapelles* absidales carrées à l'extérieur, tandis qu'à l'intérieur elles ont pour plan un polygone irrégulier. — Ailleurs, la substitution du plan polygonal au plan semi-circulaire ne se fit pas sans tâtonnement. Les *chapelles* absidales de la cathédrale de Reims méritent d'être étudiées avec soin sous ce rapport ; commencent sur un plan circulaire, comme celles de l'église Saint-Remi de la même ville, elles deviennent polygonales au niveau de l'appui des fenêtres ; c'est la transition entre le système roman et le système ogival. La proportion de ces *chapelles* est des plus heureuses, leur aspect indique la solidité, les détails de la sculpture et les profils sont traités avec la plus rare perfection. — Pour voir des *chapelles* absidales de l'époque romane arrivées à leur complet développement, il faut se transporter dans la cathédrale d'Amiens ; ici, dit M. Viollet-le-Duc, les *chapelles* sont hautes, largement ouvertes et éclairées ; leur construction ne comporte exactement que le volume des matériaux nécessaires à leur stabilité ; elles sont aussi simplement conçues qu'élégantes d'aspect. Trois verrières, qui n'ont pas moins de 14 m. de hauteur, et l'arcature inférieure avec sa piscine, font toute leur décoration à l'intérieur. A l'extérieur, une belle corniche à crochets et à feuilles les couronne ; les contreforts, dont toute la saillie est reportée en dehors, recouvrent les archivoltes abritant les fenêtres et dont l'épaisseur porte le chéneau supérieur. Les sommets de ces contreforts sont brusquement terminés par des talus sur lesquels viennent se reposer des animaux fantastiques ; couronnement qui paraît incomplet et qui ne vaut pas, en tout cas, les pinacles élancés qu'on voit ailleurs. Les *chapelles* absidales d'Amiens ont servi de type pour toutes les constructions du même genre élevées depuis par l'art ogival, entre autres pour celles des cathédrales de Beauvais, de Cologne, de Nevers, de Séz, et, plus tard, de Clermont, de Limoges, de Narbonne, de l'église Saint-Ouen de Rouen, etc. Les mêmes errements furent suivis, quant à l'ensemble, jusqu'à la fin de la période ogivale, et les différences que l'on pourrait signaler ne tiennent guère qu'à des modifications de détails. — A partir de la fin du *xiii*^e siècle, on établit au fond de l'abside, dans beaucoup d'églises, une *chapelle* plus vaste et plus riche que les autres, et qui fut consacrée à la Vierge. Cette *chapelle*, formant d'abord un petit temple à part, relié au sanctuaire de l'église principale par une galerie, comme dans l'abbatiale de Saint-Germer (Oise), devint par la suite un prolongement de l'église elle-même et s'ouvrit directement sur le *deambulatorium*, telle est la *chapelle* de la Vierge bâtie à l'abside de la cathédrale de Rouen, au *xv*^e siècle, et qui n'a pas moins de 29 m. de longueur. Parfois ces grandes *chapelles* du fond de l'abside, au lieu d'être consacrées à la Vierge, sont destinées à servir de sépulture à de grands personnages. Parmi les plus belles qui existent en ce genre, nous citerons : la *chapelle* octogone inachevée, bâtie derrière l'abside de la célèbre église abbatiale

de Batalha (Portugal), et qui renferme les sépultures du roi don Manuel, son fondateur, de la femme et des enfants de ce prince ; la magnifique *chapelle* circulaire de la cathédrale de Cantorbéry, dite *couronne de Becket*, parce qu'elle renferme le tombeau de cet archevêque ; la *chapelle* de Henri VII, à Westminster, longue de 30 m., haute de 20, bordée de deux ailes latérales et terminée elle-même par cinq petites *chapelles*.

Nous n'avons rien dit encore des *chapelles* latérales ouvertes sur les bas-côtés de la nef, et qui, à partir du *xiv*^e siècle, se multiplièrent à l'excès. Beaucoup de ces *chapelles*, annexées après coup à l'édifice principal, n'offrent aucun lien, aucune harmonie avec les lignes de son architecture. Celles qui ont été conçues dans l'ensemble de la construction se relient, au contraire, en tout point à l'œuvre maîtresse et forment avec elle un tout harmonique, au moins quant aux lignes architecturales ; car, pour ce qui est de la décoration, elle était généralement abandonnée au caprice des puissants seigneurs du clergé ou de la noblesse, à qui ces *chapelles* étaient réservées, et qui y avaient leurs sépultures de famille. « De remarquables tombeaux s'élevèrent contre les parois de ces *chapelles*, dit M. Albert Lenoir ; des pierres tumulaires y formèrent un riche pavé ; le résultat fut, en général, une réaction qui ne présenta pas toujours une grande harmonie dans son ensemble, parce que les sépultures s'y aggloméraient successivement et dans des styles divers ; mais cette abondance de sculptures, de marbres, de sujets peints, d'armoiries variées, se reliant à l'effet général du grand édifice, dont ces *chapelles* étaient les accessoires, donnait au tout un charme, un intérêt historique et local que rien ne remplacerait jamais dans l'avenir. » Quelques-unes de ces *chapelles* sépulcrales, accolées au flanc des églises, ont des proportions considérables ; telle est, pour n'en citer qu'une, la *chapelle* latérale de l'abbatiale de Batalha.

— *Style de la Renaissance et style néo-grec.* Les architectes modernes, tout en conservant le principe des *chapelles* latérales, se sont attachés spécialement à mettre ces constructions accessoires en harmonie avec le style de l'édifice principal. Nous citerons comme des modèles d'élégance et de bon goût les *chapelles* de l'église de la Madonna-del-Popolo, dont on attribue l'architecture à Raphaël, et celles de Saint-Pierre de Rome, couronnées par autant de coupoules. Les niches, les frontons, les colonnes, les pilastres, se combinent dans l'architecture des *chapelles* du style classique ; quant à leur ornementation, elle tire sa plus grande richesse, surtout dans les églises d'Italie, des peintures à fresque et des sculptures qu'y ont exécutées les maîtres de l'art.

A beaucoup de *chapelles* se rattachent naturellement une multitude de souvenirs pieux ou superstitieux. Sans parler des nombreux *ex-voto*, affreuses peintures dont le moindre défaut est d'offenser les yeux et le goût, contentons-nous de citer quelques légendes.

Il y avait à Marseille, dans l'église de Saint-Victor, une *chapelle* souterraine de Notre-Dame, dans laquelle les femmes n'osaient pénétrer, depuis qu'une reine en était sortie aveugle pour y être entrée avec trop de hardiesse. A Rome, il y a plusieurs *chapelles* dans lesquelles les femmes ne peuvent entrer sous peine d'excommunication. Dans la même ville, une *chapelle* de l'église de Saint-André della Valle est construite sur le cloaque où fut jeté saint Sébastien ; ceux qui la visitent pieusement le lundi obtiennent la rémission complète de leurs péchés. La *chapelle* de Saint-Clément a été témoin d'un grand miracle que nous ne pouvons oublier ici. Des chrétiens qui cherchaient le corps de saint Clément, précipité dans la mer par ordre de Trajan, invoquèrent Dieu ; aussitôt la mer s'étant retirée de plus d'une lieue, ils trouvèrent sur le sol qu'avait abandonné la mer une *chapelle* ou petite église construite de la main des anges ; à l'intérieur était une petite auge de pierre dans laquelle reposait le corps de saint Clément, avec l'ancre qu'on lui avait attachée autour du cou. Toutes les années, le miracle se renouvelait le jour de la fête du saint, et les fidèles venaient y gagner des indulgences. Une fois, une femme y oubliant son enfant, qu'elle avait déposé dans l'auge de saint Clément ; elle le crut perdu et le pleura ; mais l'année suivante, au jour du miracle, elle le retrouva paisiblement endormi et bien portant. Nombre d'autres miracles signalaient à la piété des fidèles cette mystérieuse *chapelle*.

Dans l'église de Notre-Dame de Paris se trouve une *chapelle* qui a été longtemps célèbre sous le nom de la *Chapelle du damné*. Voici ce qui a ait donné lieu à cette appellation singulière. Un ami de saint Bruno, nommé Raymond Diocrès, étant venu à mourir, son corps fut porté dans le chœur de Notre-Dame, et l'on commença l'office des morts. Au milieu du service, le défunt leva la tête hors de son cercueil, et s'écria d'une voix sépulcrale : « Je suis accusé devant le juste jugement de Dieu. » Les assistants s'enfuirent épouvantés, et l'on déposa le corps dans une *chapelle* voisine. Le lendemain, on voulut recommencer l'office ; mais le mort s'écria d'une voix non moins effrayante : « Je suis jugé par un juste jugement de Dieu. » Le surlendemain, nouvel essai et nouvelle interruption, dans laquelle on entendit ces mots :

« Je suis condamné par un juste jugement de Dieu. » On jeta le corps à la voirie, et ce fut ce miracle qui décida saint Bruno à se retirer dans un cloître. On connaît le magnifique tableau que cette légende a inspiré à Le-sueur.

— II. Liturg. *Chapelle ardente.* Cet appareil funèbre date des premiers siècles du christianisme. Exclusivement réservée aux papes, aux rois, aux grands dignitaires de l'Eglise et aux seigneurs, la *chapelle ardente* figura dans les funérailles de Dagobert, et elle devint bientôt le complément obligé des obsèques des grands personnages ; cet usage se répandit dans toute la chrétienté, et les villes rivalisèrent de magnificence dans les splendides *chapelles* qu'elles élevèrent aux souverains, aux évêques et à tous ceux dont elles voulaient honorer publiquement la mémoire.

L'une des plus belles *chapelles ardentes* dont les historiens nous aient transmis le souvenir est celle qui fut élevée pour les funérailles de Charles-Quint, dans l'église de Sainte-Gudule à Bruxelles, le 29 décembre 1558. Elle fut construite en bois de charpente, au milieu de l'église, sur un plan de 7 m. de long et 5 m. de large ; elle reposait sur quatre gros piliers carrés de 7 m. de hauteur ; elle avait la forme d'une pyramide, et ne portait pas moins de 3,000 cierges du poids d'un livre. Ce nombreux luminaire et ce vaste monument excitèrent une admiration universelle.

Aux funérailles des rois de France, on élevait des *chapelles ardentes* d'une grande magnificence. La foule y était toujours immense ; mais celle qu'on établit pour les obsèques de Louis XIV demeura sans visiteurs, car le corps exhalait une odeur tellement pestilentielle que les prêtres qui le gardaient dans la *chapelle ardente* eurent besoin, de leur propre aveu, de faire de grands efforts pour ne pas fuir ces restes infects. La *chambre ardente* des rois de France se dressait au Louvre, dans une salle entièrement tendue de noir ; deux autels y étaient élevés, et tous les jours, tant que durait l'exposition du corps, des messes y étaient dites, depuis huit heures du matin jusqu'à midi. Un clergé aussi nombreux que le permettait l'exiguïté du local, envahi par tous les grands personnages de l'Etat, récitait constamment des prières. C'était à la *chapelle ardente* que se faisait la levée du corps, au moment de le transporter à Saint-Denis.

La *chapelle ardente* qui fut construite pour recevoir les restes mortels de l'empereur Napoléon I^{er}, lorsqu'ils furent ramenés en France, avait 18 m. de hauteur ; elle était de forme carrée, ornée de frontons aux armes impériales et d'architraves contenant les portraits des généraux célèbres et les noms des grandes batailles de la République et de l'empire. A la hauteur des combles, tout autour de la frise, apparaissaient en lettres d'or tous les noms de nos grands hommes de guerre depuis 1792. Cette *chapelle* était pavisée dans tout son pourtour, et des bas-reliefs imitant le bronze y rappelaient de tous côtés les souvenirs de notre grande épopée militaire.

— III. Administr. Dans la langue administrative, le mot *chapelle* a plusieurs acceptions : il signifie tantôt une église ouverte au culte sous un titre légal, tantôt un lieu dépendant d'une église ou d'une maison particulière, et qui contient un autel et tous les objets nécessaires à la célébration de la messe. L'administration classe les *chapelles* en cinq catégories : *chapelles simples ou communales*, *chapelles vicariales*, *chapelles de secours*, *chapelles domestiques*, *chapelles situées dans l'intérieur des églises*. Examinons séparément le régime particulier de ces *chapelles*.

La loi du 18 germinal an X n'avait rétabli les cures et succursales que dans les principales localités. En 1807, le 30 septembre, intervint un décret qui permit aux groupes de population qui n'avaient pu être érigés en paroisses d'instituer des *chapelles* aux frais des communes. Dans ce système, la *chapelle* devait être seulement l'accessoire de la paroisse. Plus tard, l'ordonnance du 12 janvier 1835 accorda aux *chapelles* le droit d'avoir une fabrique et une circonscription spéciale, ainsi que toutes les facultés des personnes civiles, notamment celles de posséder et d'acquiescer avec l'autorisation du gouvernement. Les communes qui ont une *chapelle* sont dispensées de contribuer aux frais du culte de l'église chef-lieu de la cure ou succursale. Les *chapelles* peuvent participer, comme les cures et succursales, à la répartition des sommes allouées par le budget pour la réparation des édifices religieux. Les *chapelles* diffèrent cependant des succursales en trois points : le traitement du prêtre qui les dessert est déterminé par le conseil municipal et acquitté sur les fonds communaux, tandis que celui du succursaliste, fixé par la loi, est payé sur les fonds de l'Etat ; le prêtre attaché à une *chapelle* a le titre de vicaire chapelain ou de chapelain, tandis que l'ecclésiastique qui dirige une succursale a le titre de desservant ; les fabriques des *chapelles* ne possèdent leurs biens qu'en usufruit, la nue propriété de ces biens étant réservée à la fabrique de la cure ou de la succursale dans la circonscription de laquelle la *chapelle* est placée. Les titulaires des *chapelles* ne sont cependant pas sous la dépendance spirituelle des titulaires des cures et succursales ; les évêques confèrent aux uns et aux autres les mêmes pouvoirs. Les cha-

nelles communales sont érigées dans la commune ou dans une section de la commune. La trop grande étendue d'une paroisse, la difficulté des communications, l'éloignement ou l'exiguïté de l'église chef-lieu, l'importance de la population, tels sont les principaux motifs sur lesquels doit s'appuyer toute demande d'établissement d'une *chapelle*. La commune doit prouver qu'elle possède les ressources nécessaires pour assurer au chapelain un traitement convenable, et pourvoir à toutes les dépenses du culte. Le traitement des chapelains ne peut être voté que sur les revenus ordinaires des communes. Ce traitement ne peut être inférieur à 300 francs, ni supérieur au traitement de 900 francs, minimum du traitement alloué aux desservants. Ce traitement peut être acquitté au moyen d'une donation ou d'un legs fait pour cette destination. Tant que la *chapelle* est desservie, le conseil municipal doit payer le traitement du chapelain et lui fournir un presbytère ou une indemnité pécuniaire. Toute demande d'établissement d'une *chapelle* doit être accompagnée d'un certificat de l'ingénieur des ponts et chaussées, constatant la distance et la difficulté des voies de communication ; d'une information de *commodo et incommodo*, constatant les déclarations de tous les habitants de la localité où doit être établie la *chapelle* ; d'un projet de circonscription, c'est-à-dire de l'indication des villages et hameaux qui doivent composer son territoire ; de l'avis de l'évêque et de l'avis du préfet.

Les *chapelles* vicariales sont les *chapelles* communales dont le titulaire reçoit, indépendamment du traitement voté par le conseil municipal, une indemnité sur les fonds du budget des cultes. Cette indemnité est la seule différence qui existe entre la *chapelle* simple et la *chapelle* vicariaire ; les uns et les autres sont soumis au même régime administratif. En outre, dans sa délibération, le conseil municipal doit faire demande formelle du paiement au chapelain, sur le budget des cultes, d'une indemnité de 350 francs. Cette demande ne doit être appuyée par le préfet et par le maire qu'autant que la situation du crédit des vicaires sur ce budget le permet.

La *chapelle* de secours est un édifice auxiliaire de l'église paroissiale, établie soit pour servir d'aide et de complément aux églises trop petites, soit pour faciliter aux habitants éloignés du chef-lieu de la cure ou succursale les moyens de remplir leurs devoirs religieux. La *chapelle* de secours n'a ni fabrique ni circonscription spéciale. Elle est administrée par la fabrique de la paroisse dont elle relève. Cette fabrique accepte les dons et legs qui lui sont directement attribués, à condition néanmoins de les affecter à la destination indiquée par les bienfaiteurs. Le culte y est exercé sous l'autorité et sur la direction du curé ou du desservant de la succursale dans la circonscription de laquelle la *chapelle* est située. L'établissement des *chapelles* est soumis à l'autorisation du gouvernement, sur la proposition de l'évêque, et la demande expresse du conseil de fabrique de l'église paroissiale, qui doit prendre l'engagement de se charger de l'administration temporelle. Le conseil municipal doit, de son côté, s'engager à payer, sur les revenus ordinaires, les dépenses de cette *chapelle*, dans le cas où les ressources de la fabrique paroissiale ne pourraient y pourvoir. Les *chapelles* de secours sont principalement établies dans les sections de commune, les villages et les hameaux isolés. Le gouvernement les autorise aussi dans les communes auxquelles leurs ressources ne permettent pas de demander l'établissement d'une *chapelle* vicariaire. L'érection des *chapelles* de secours est souvent une condition mise à l'autorisation des legs accordés aux églises. Ces *chapelles* sont ordinairement desservies par le clergé paroissial. Le culte ne devant y être célébré qu'à certains jours, l'entretien d'un presbytère n'est pas obligatoire. Les conseils de fabrique et les communes ont la faculté de voter des indemnités en faveur des ecclésiastiques qui viennent dire la messe dans ces *chapelles*, sans cependant y être tenus. Les justifications administratives et financières exigées pour l'érection des autres *chapelles* se font pour celles-ci.

Les *chapelles* domestiques sont des bâtiments dépendant de la maison d'un particulier, où l'exercice du culte est autorisé pour la commodité du propriétaire, de sa famille et des personnes attachées à son service. Un oratoire particulier est un lieu privé affecté au culte, où des personnes qui ne peuvent se rendre à l'église paroissiale entendent la messe et les instructions religieuses. Une *chapelle* domestique ne peut exister que dans l'intérieur de la maison de celui qui la demande. Le local qui y est affecté doit au moins dépendre de son habitation. Hors de ces limites, il n'y a pas de *chapelle* domestique. Aux termes du décret du 22 décembre 1812, ces sortes de *chapelles* et d'oratoires ne peuvent exister dans les villes que pour des causes graves, et pour la durée de la vie de la personne qui en aura obtenu la permission. Les offices ne peuvent y être dits que par des prêtres autorisés par l'évêque. Cette permission n'est accordée qu'autant qu'elle ne nuit pas au service paroissial. Les ecclésiastiques qui desservent ces *chapelles* ne peuvent, aux termes du même décret, administrer les sacrements qu'après avoir reçu des pouvoirs spéciaux de l'évêque, et sous la direction et l'autorité du curé. Les *chapelles*

et oratoires doivent être expressément autorisés par le gouvernement, sur la demande de l'évêque. Cette autorisation n'est accordée aux simples particuliers qu'autant qu'ils justifient qu'à raison de leur grand âge, de leurs infirmités, de l'éloignement ou des mauvais chemins, ils ne peuvent se rendre à l'église. Les chapelles et oratoires sont aussi autorisés dans tous les lieux où se trouvent des individus qui, pour une cause quelconque, ne peuvent quitter les établissements dont ils font partie, notamment dans les hospices, les prisons, les lycées et les collèges, les pensionnats de jeunes filles et de jeunes garçons, les couvents de religieuses cloîtrées. Ces établissements n'étant autorisés que dans l'intérêt exclusif des personnes ou des établissements qui les ont sollicités, le public ne peut y être admis. Les legs qui leur sont faits ne sont point assujettis à l'autorisation du gouvernement. Ces chapelles sont soumises à l'inspection des évêques, qui ne peuvent les consacrer qu'autant qu'on leur produit l'autorisation du gouvernement. Cette autorisation doit être obtenue dans les dix mois de l'ouverture, sinon les autorités judiciaires doivent faire fermer ces édifices. Tout particulier qui demande l'érection d'une chapelle domestique doit justifier de l'approbation de l'évêque et des avis du maire et du préfet. S'il s'agit d'un oratoire particulier, pour un établissement public, la demande est remplacée par une délibération du conseil d'administration de cet établissement. Ces règles ne touchent pas au droit qu'à chaque particulier d'avoir dans son intérieur un oratoire pour méditer et pour prier; l'autorisation gouvernementale n'est nécessaire que dans le cas où il veut faire célébrer les cérémonies du culte dans sa demeure.

On appelle enfin *chapelles d'église* les chapelles qui sont situées soit à l'intérieur des églises, soit dans les bâtiments en communication avec elles. En règle générale, ces chapelles doivent être ouvertes gratuitement, comme l'église elle-même; l'usage en appartient à tous les fidèles de la paroisse; cependant il est permis de les réserver à certaines personnes, au moyen d'une concession ou d'une location.

— IV. *Musique de la chapelle*. Philippe le Bel semble avoir eu, le premier, à son service, des *chantres à déchant*, c'est-à-dire qui chantaient dans la chapelle royale en harmonie à trois et à quatre parties; jusque-là, il n'y avait eu dans cette chapelle que des *chantres à plain-chant*. Ajoutons que les chantres à déchant eurent le titre de *clercs de la chapelle*, et que les premiers d'entre eux reçurent celui de *chapelains*. Charles V compta cinq *clercs* de la chapelle et huit aides, obligés, ainsi qu'il est dit en une ordonnance du mois de mai 1364, de « chanter à déchant les dimanches, fêtes et bons jours, et réciter à plain-chant les autres jours avec ou sans *quintoyé* (en succession de quintes). » Certains auteurs pensent, et nous croyons pouvoir affirmer qu'ils sont dans le vrai, que la musique de la chapelle se joignait à celle de la chambre [v. *chambre (musique de la)*]; car, jusqu'à la fin du xiv^e siècle, la musique vocale fut la même que celle des instruments, et il y avait peu de musique instrumentale qui ne servit d'accompagnement au chant. Le dauphin Louis, fils de Charles VI (mort en l'année 1415), avait, outre plusieurs chantres à déchant, des *enfants de la chapelle* pour chanter le *superius*; c'est la première trace de ces *pages de la chapelle* que l'on vit figurer par la suite dans la musique des rois de France. Un état des dépenses occasionnées par les funérailles de Charles VII nous révèle qu'en 1461 la chapelle royale comptait quinze chanteurs; Louis XI se contenta d'un personnel plus modeste encore; il est vrai que sa femme Charlotte de Savoie avait sa *chapelle* particulière, composée de six personnes. On voit, par les comptes manuscrits des dépenses de Charles VIII, que ce monarque employa trois chapelains chantres et de deux à onze *clercs* au service de sa *chapelle*. Louis XII ne nous a rien laissé touchant la composition de sa *chapelle*. On sait, en revanche, que celle de François I^{er}, dirigée par le cardinal de Tournon, archevêque de Bourges, coûtait 11,580 livres tournois, soit 42,881 fr. Henri III, qui avait une bande nombreuse de violonistes italiens amenée du Piémont en 1577 par le maréchal de Brissac, s'attacha, à titre de *maîtres de chapelle*, Salmon et Beaulieu, qui composèrent une partie des airs et récits du fameux *Ballet comique de la Roine* pour es noces du duc de Joyeuse. La *chapelle* royale, quelque peu délaissée pendant les troubles dont le pays était alors le théâtre et que les luttes religieuses occasionnaient, ne reprit un peu d'éclat que sous Louis XIII. Louis XIV, lui, ne négligea rien pour la perfectionner, et il appela autour de lui des artistes de toutes les nations. Nous avons donné, à notre article *CHAMBRE (musique de la)*, un document qui va trouver son complément naturel dans la liste des musiciens attachés à la *chapelle* vers 1710, c'est-à-dire à la fin du règne de Louis XIV. Ce tableau, presque inconnu, tiré de l'*État de la France*, montrera mieux que tout ce que nous pourrions dire comment était constituée autrefois la *chapelle* royale. Nous aurons soin de conserver l'orthographe du livre officiel. Ajoutons seulement que le millésime qui précède le nom de chaque virtuose indique l'année où ce dernier a été reçu musicien de la *chapelle*. Plusieurs de ces artistes, disons-le tout de suite, faisaient aussi

partie de la musique de la chambre du roi, et cumulaient, par conséquent, des places qu'ils avaient soin, dès qu'ils le pouvaient, de transmettre à leur descendance.

MUSIQUE DE LA CHAPELLE DU ROI LOUIS XIV.
Quatre maîtres de musique reçus seulement en 1685.

M. R. Delalande (il recevait 900 livres, plus 1,200 livres de pension). Guillaume Minoret. Au maître de musique étaient dévolues celles des fonctions ecclésiastiques qu'il pouvait remplir, comme de marcher en surplis à la tête de tous les chantres de la *chapelle* du roi aux processions royales ou aux processions que le roi faisait faire dans le château où il avait fixé sa résidence.

Quatre organistes à 600 livres.

François Couperin. (Il recevait 1,500 livres de pension du duc de Bourgogne, en qualité de maître de clavecin.) J. Buterne, maître de clavecin de la duchesse de Bourgogne. L. Marchand. Gel Garnier.

Hauts et bas dessus de voix.

1676. Antonio Baniera. 1679. Ant. Favally. 1679. Thomas Carly. 1679. J. Nardy. 1686. J. Simon du Fay. 1691. François Blouquier. 1694. Hyacinthe Mazza. 1700. Antoine Pacini. 1701. Armand Rochet. 1705. Lucien-Ant. Rodolphe.

Hauts-contre.

Ecclésiastiques. 1676. Ant. Rousseau. 1681. Edme Carlot, chapelain de la duchesse de Bourgogne. 1681. Charles du Moncel. 1705. André Bottelly. *Latques.* 1689. Bertrand Gillet, vétérans. 1675. Fursy le Roy. 1676. J. Jonquet aîné. 1679. Phil. Santony. 1684. J.-B. de Ville. 1691. Pierre Jonquet, cadet. 1694. Louis Fernon. 1675. François Aubineau. 1696. Ant. Morel. 1696. Nicolas le Vasseur. 1697. J. Duret. 1697. Raymond Varin. 1700. Louis Langers. 1702. Denis-Clément Le Febvre. 1703. Louis Robelin. 1703. Guill. du Pont. 1706. J.-L. de Bury. 1707. Ant. Bouteloup. 1708. Nic. Le Prince. 1709. François Collin.

Hauts-tailles.

1680. J. Joubilac, chapelain. *Latques.* 1664. Léonore Gingant. 1675. Bernard Clédières. 1677. Jos. Arnoulx. 1679. J. Borel de Miracle. 1683. Pierre de Valancy. 1684. J.-B. Matho. 1684. Ant. du Four. 1684. Pierre Deplanis. 1686. Nic. Colin. 1687. Jos. Moussard. 1689. J. de la Mare. 1689. Gattien Courcier. 1692. Jacques Gaye, valet de chambre de la duchesse de Bourgogne. 1695. Pierre Roger. 1698. Jacques-Jérôme Hynet Beaupré. 1698. Nic. Gourdin. 1701. Louis Dumont. 1701. J.-Pierre Guignard. 1703. J. Piton.

Basses-tailles.

Ecclésiastiques. 1687. Nic. Andry. 1693. Jacques d'Estival, cadet. 1694. François Tournier, chapelain de la Sainte-Chapelle. 1695. Cl. Brosseau, clerc de chapelle de la duchesse de Bourgogne. 1696. Cl. Michau. 1700. Hervé de Gazanvol. *Latques.* 1669. Ant. Maurel. 1669. Michel Bernard. 1674. Jacques Godonnesche. 1675. Vincent de Puvigné, vétérans. 1675. François Moreau. 1681. Ant. Brossard. 1684. Louis Anquetil. 1687. Jacques de Brienne. 1687. Jacques Bastaron. 1689. Laurent-Pierre de la Riffe. 1697. Guillaume d'Estival, aîné. 1688. Pierre Friguet. 1698. Ch. Hecquet. 1699. Eloy-Aug. Antheaume. 1700. Nic. de Platemontagne. 1700. Geo-Ant. Taron de Laumont. 1700. Ant. Vignon.

Basses chantantes.

Ecclésiastiques. 1687. Jos. Girard. 1692. J. du Bois. 1694. Juit Bouilliac. 1697. Michel du Fresnoy. 1702. Jérôme Chupereille, aumônier de la maison du roi. *Latques.* 1681. Jacques Typhaine. 1684. Paul-Germain de la Marcan-dièrre. 1694. J.-B. Le Cocq. 1697. André-Thomas Olivier. 1699. J. Veneq. 1699. Nic. Felix.

Deux basses jouant du serpent.

1680. Robert Masselin. 1683. Pierre Ferrier.

SYMPHONISTES DE LA CHAPELLE.

Six dessus de violon.

1660. Jacques de la Quize, aîné. 1679. Augustin Le Peintre. 1691. J.-B. Marchand. 1704. Jacques Hugueult. 1704. Pierre Le Peintre. 1710. François Duval.

Trois dessus de hautbois.

1704. Pierre Danican Philidor. 1704. Anne Danican Philidor. 1708. Philippe Hannes-Desjardins.

Deux flûtes d'Allemagne.

1691. Jos. Pièche l'aîné. 1691. Pierre Pièche le cadet.

Trois parties d'accompagnement.

1673. Sébastien Huguenet, cadet, haut-contre. 1661. Pierre Huguenet, aîné, taille. 1702. Ch.-Henri Le Roux, quinte.

Basse de violons et autres.

1682. André Danican Philidor, gros basson à la quarte l'octave. 1683. J.-B. La Fontaine, basse de violon. 1695. Jos. Marchand, basse de violon. 1708. Fr. Danican Philidor, basse de cromorne. 1710. Ch. de la Ferté.

Parmi les symphonistes de la *chapelle* figure encore Léonard Itier, maître de luth des pages et joueur de viole à la musique de la chambre.

La *chapelle* fut désorganisée par le régent et complètement délaissée par Louis XV. On tenta de la fortifier en 1761, en lui adjoignant la musique de la chambre. Les deux corps réunis, malgré réformes et réductions, dépen-

saient encore annuellement une somme de 320,000 livres. Les événements du 10 août 1792 dispersèrent les artistes de la *chapelle*. Bonaparte, après avoir signé, le 15 juillet 1801, le concordat avec le pape, ne crut pas pouvoir se dispenser d'avoir sa *chapelle* consulaire. Il fit venir de Naples, pour l'organiser, le vieux Paisiello, qui se trouva bientôt à la tête de huit chanteurs et de vingt-sept symphonistes. Paisiello reçut 12,000 francs de traitement, 6,000 de gratification annuelle, 4,800 francs d'indemnité de logement. Une voiture de la cour était à ses ordres, et une pension de 10,000 francs lui fut accordée lorsqu'il voulut retourner à Naples. Chacune des messes qu'il composait pour la *chapelle* impériale lui était payée 1,000 francs : il en donna quatorze en deux ans. Celle qu'il écrivit pour le sacre de Napoléon lui valut 10,000 francs. Le service régulier de la *chapelle* consulaire commença le 22 mars 1803. La *chapelle* des Tuileries ayant été détruite, on célébrait l'office divin dans la salle du conseil d'Etat, où les chanteurs et le piano seulement pouvaient être placés. Rangés derrière sur deux files, les violons jouaient dans une petite galerie en face de l'autel; les basses et les instruments à vent étaient relégués dans les pièces voisines. Les musiques avaient beaucoup de peine à manœuvrer sur un terrain si désavantageux pour l'ensemble; mais il est à croire que la dévotion du premier consul n'en souffrait point. Demeublée le samedi de ses tables, de ses fauteuils et de ses bureaux, la salle que l'on disposait en oratoire pour le dimanche était remise en ordre le lundi pour les séances du conseil. Comme au théâtre, un changement de décor suffisait. Devenu empereur, Napoléon fit élever sur l'emplacement de la salle de la Convention nationale, dans le palais des Tuileries, une *chapelle* et une salle de spectacle qui n'ont pas cessé d'exister. Cette *chapelle*, construite par Fontaine et Percier, fut ouverte par une messe solennelle chantée le 2 février 1806. Le nombre des chanteurs et des symphonistes s'élevait à cent exécutants. Le personnel des musiciens de la cour (musique de la chambre et musique de la *chapelle*) était alors de cent quatre, chefs, chanteurs et symphonistes compris. Le Sœur avait succédé à Paisiello comme directeur de la *chapelle*-musique, qui eut pour maître de musique J.-R. Rey, pour organisateurs-pianistes accompagnateurs Rigel et Alexandre Piccini. Le chant se composait de : *Premiers sopranos*, Mmes Branchu, Mament, Armand, Pellet, Duret, Albert Hymn. *Seconds sopranos*, Mmes Lelong, Létang. *Ténors*, Rolland, Louis Nourrit, Laforêt. *Barytons*, Lays et Martin. *Basses*, Albert Bonet, Louis Derivis.

Quarante choristes venaient ensuite : *Premiers violons*, R. Kreutzer, Grasset, Duret, Gasse, Guignes, Vacher. *Seconds violons*, Baillet, Fradner, A. Kreutzer, Mancau, Cartier, Chol, Ertault. *Violas*, Turiot, Bernard, Delcambre, Lefebvre. *Violoncelles*, Beaudiot, Boulanger, Charles, Levassur. *Violonars*, Hoffmayer, Perne, Rifaut, Sorne. *Flûtes*, Schneitzhoffer, Tulou. *Hautbois*, Vogt, Gebauer, Sallantin. *Clarinettes*, Charles Duvernoy, Jacosta, Solere, Lefebvre. *Cors*, Frédéric Duvernoy, Domnich, Collin, Othon. *Bassons*, Ozy, Henry, Delcambre, Gebauer. *Harpe*, Dalvimare.

Les compositions de Paisiello, de Zingarelli, de Haydn, de Martini, de Le Sœur, formaient presque tout le répertoire de la *chapelle*-musique sous Napoléon I^{er}. Les symphonistes de la *chapelle* faisaient le service du théâtre de la cour, et jouaient même dans les bals d'apparat, mais seulement pour les quadrilles dansés par les rois et les princesses : un autre orchestre leur succédait pour exécuter les contredanses et les valse du menu. Ces artistes étaient alors revêtus de costumes de bal, et l'immense coffre qui renfermait ces habits portait la singulière inscription de : *Quarante dominos pour la chapelle*. Le fameux Crescentini, attaché à la musique de la chambre, apporta souvent le concours de son admirable voix à la *chapelle*-musique.

La musique de l'empereur coûta en une année (1812) la somme de 350,000 francs (on a même écrit 550,000 francs). Les frais de celle de Charles X ne dépassaient pas 260,000 fr. par an, et même l'ordonnance du 13 mars 1830 réduisait à 171,700 francs la dépense du personnel de la *chapelle*-musique. Cette nouvelle organisation ne devait être suivie qu'à mesure qu'il surviendrait des vacances. Supprimée par le roi Louis-Philippe, qui se contenta d'avoir ce qu'on appelait sous son règne les concerts de la cour, dont le directeur a été M. Auber, la *chapelle* a été réorganisée par Napoléon III. Cette institution, qui rappelle par certains côtés les habitudes de l'ancienne monarchie, aurait dû, peut-être, rester reléguée dans les souvenirs d'une autre époque. La *chapelle* impériale, qui a pour directeur M. Auber, comprend soixante personnes. La partie vocale est confiée à douze hommes et à douze femmes. Une somme assez forte est consacrée à son entretien.

Parmi les maîtres ou directeurs de la *chapelle*, aux diverses époques depuis son établissement, on cite, outre Salmon et Beaulieu, dont nous avons précédemment parlé, Jean Okeghem, Josquin Després, Clandin, Du Courroy, Jean Mouton, Lalande, Campira, Bernier, Destouches, Mondonville, Rebel, Francœur, Giroust, Paisiello, Le Sœur, Paër, Auber. Presque tous les souverains ont leur *cha-*

pelle. Il n'est pas de petit prince allemand qui n'ait la sienne. La *chapelle* de l'empereur de Russie, à Saint-Petersbourg, compte quatre-vingts chanteurs, hommes et enfants, qui chantent toujours sans accompagnement, le rituel de l'Eglise grecque interdisant l'emploi de l'orgue et des autres instruments. Nous n'avons pas à nous occuper à cette place de la *chapelle* pontificale ou *chapelle Sixtine* à Rome, fameuse naguère par ses castrats et dont les membres, s'ils n'ont point les ordres sacerdotaux, doivent être au moins célibataires, recevoir la tonsure et porter le costume ecclésiastique. Liszt, un beau jour transformé en abbé, y a brillé tout récemment.

Chapelle du palais (SAINTE-), célèbre monument, une des plus anciennes chapelles palatines qui existent aujourd'hui en France. Elle fut bâtie sous saint Louis, sur le flanc même du palais que ce prince habitait avec sa cour, pour y mettre en dépôt la couronne d'épines, les morceaux de la vraie croix et les autres reliques qu'il avait recueillies dans ses pieuses expéditions.

La Sainte-Chapelle, commencée en 1242 ou 1243, fut terminée en 1248, sur l'emplacement occupé jadis par deux oratoires, l'un bâti en 1154 en l'honneur de Notre-Dame, l'autre bâti en 1160 sous le vocable de saint Nicolas. Cette chapelle se divise en deux chapelles distinctes : la chapelle haute, qui communique de plain-pied avec les salles du premier étage et les appartements royaux du palais voisin, et la chapelle basse, qui, située au niveau du sol extérieur, pouvait être ouverte au public. De tout temps, cet édifice, dû au maître Pierre de Montreuil, fut considéré avec raison comme un chef-d'œuvre. Louis IX n'épargna rien pour en faire le plus brillant joyau de la capitale de ses domaines, et si une chose a lieu de nous étonner, c'est le peu de temps qui fut employé à sa construction; car elle fut complètement achevée dans l'espace de cinq ans. 800,000 livres tournois furent employées à sa construction, à sa décoration et à l'acquisition des précieuses reliques qu'elle renfermait. On ne sait qu'admirer le plus de la multiplicité et de la variété des détails, de la pureté de l'exécution, de la richesse de l'ornementation et de la beauté des matériaux. De la base au faite, elle est entièrement bâtie en pierre dure de choix; chaque assise est cramponnée par des agrafes en fer scellées avec du plomb; la taille et la pose des pierres sont exécutées avec une précision rare; la sculpture est composée et ciselée avec un soin tout particulier.

La chapelle haute et la chapelle basse, composant la Sainte-Chapelle, furent consacrées simultanément le dimanche de Quasimodo (25 avril 1248); la première, sous le titre de la Sainte-Couronne et de la Sainte-Croix, par l'évêque de Tuscum, Eudes de Châteauroux, légat du saint-siège; la seconde, par l'archevêque de Bourges, Philippe Berruyer, sous l'invocation de la sainte Vierge. Le personnel de la chapelle royale, modifié suivant les temps, se composait, en dernier lieu, d'un trésorier, choisi parmi les personnages de première distinction, et qui jouissait du privilège d'officier, avec la mitre et l'anneau; d'un chantre, de douze chanoines, de dix-neuf chapelains et treize clercs. Quant aux cérémonies devenues historiques et aux grands événements dont les voûtes de la Sainte-Chapelle ont été témoins, les curieux peuvent en trouver le récit et le compte rendu fidèles dans les annales manuscrites conservées aux Archives, et dans l'histoire spéciale publiée en 1790, par Morand.

La Sainte-Chapelle n'a pas traversé tant de siècles sans subir plus d'une perte regrettable. C'est ainsi qu'on chercherait vainement aujourd'hui le célèbre escalier de quarante-quatre degrés qui reliait la chapelle basse à la chapelle haute. On ne peut, actuellement, accéder à cette dernière que par la galerie gauche du Palais-de-Justice, dont le sol est de plain-pied avec celui de cette chapelle; mais la plus déplorable modification qu'on ait apportée à la vieille basilique de saint Louis remonte à 1776. Ce fut à cette époque, qu'à la suite du nouvel incendie du palais, on commença, sans respect pour la Sainte-Chapelle, les constructions modernes de la cour du Mai, qui l'enclavèrent à tout jamais; car, lors de leur restauration, vers 1850, on n'osa changer l'ancien plan : il en résulte qu'aujourd'hui la Sainte-Chapelle, qu'on voudrait voir isolée sur une vaste place, et faisant valoir ses proportions si gracieuses et si hardies, est comme entourée dans une cour humide, entre deux galeries tristes et le tribunal correctionnel. Les architectes de 1776 n'hésitèrent pas, en outre, à sacrifier pour leurs nouvelles constructions tout un édifice à triple étage, que Pierre de Montreuil avait annexé à l'abside, du côté nord. L'étage supérieur de cet édifice disparu contenait le trésor des chartes de la couronne : une double sacristie occupait les étages inférieurs.

C'est dans l'ancien escalier détruit, qui faisait communiquer la chapelle basse avec la chapelle haute, que Boileau, dans son poème du *Lutrin*, a placé le combat burlesque des chantres et des chanoines. Ceux-ci ne parurent pas tenir rancune au satirique; car, à sa mort, en 1711, ils lui donnèrent la sépulture dans la chapelle basse. Rappelons ici que les cendres de Boileau reposent aujourd'hui à Saint-Germain-des-Prés.

Les deux porches de la Sainte-Chapelle,

superposés, ouverts par plusieurs arcs en ogive, décorés de colonnettes et de voûtes à nervures, et qui précèdent l'entrée de la chapelle haute et celle de la chapelle basse, regardant l'occident, suivant l'usage des constructions religieuses parfaites. Huit colonnes sont placées dans les embrasures, à la porte de la chapelle basse. Dans le tympan existait jadis un bas-relief célèbre représentant la mort de la Vierge. Nous rappellerons aussi une ancienne statue de la Vierge, jadis adossée contre le tympan et à laquelle se rattache une tradition légendaire curieuse. La statue, qui, à l'origine, tenait, dit-on, la tête droite, la penché, en 1304, pour donner une marque d'approbation aux doctrines alors professées par le célèbre Jean Duns Scot, en faveur de l'Immaculée Conception. A la porte de la chapelle haute, les colonnes s'ajustent en même nombre qu'à la porte de la chapelle basse. Le porche est environné de balustrades trilobées. La grande rose, à meneaux flamboyants, la balustrade placée au-dessous et les deux clochets qui accompagnaient le pignon furent entièrement reconstruits sous Charles VIII, dont deux anges couronnent le chiffre, au milieu de la balustrade découpée en fleurs de lis. En outre, aux points des clochets, la couronne d'épines domine la couronne royale de France, qui s'efface humblement.

Il nous reste à mentionner, pour compléter la description de l'ensemble extérieur de l'ancien édifice, une petite construction élevée par Louis XI à la quatrième travée, au sud, entre deux contre-forts. Elle forme au premier étage un oratoire, où ce prince s'enfermait pour entendre la messe sans être vu, et, au rez-de-chaussée, une petite chapelle, dite *chapelle de Saint-Louis*. Au nord, à la cinquième travée, deux petites salles, derniers débris de l'ancienne sacristie, démolie en 1776, communiquent l'une avec la chapelle haute, l'autre avec la chapelle basse. On rétablit en ce moment (février 1863), au-dessus de l'ancien oratoire de Louis XI, un balcon fleurdélysé qui y existait autrefois.

L'intérieur de la Sainte-Chapelle, du moins de la chapelle haute, car la chapelle basse, non encore entièrement restaurée, n'est pas ouverte au public, frappe par l'éclat et la magnificence des couleurs, et le luxe prodigieux qui s'y déploie. Nous avons dit un mot des verrières; elles sont au nombre de quinze: elles datent toutes du règne de saint Louis; malheureusement, elles ont été mutilées, dégradées pendant les époques de trouble et d'abandon. M. Henri Gêrent, puis MM. Steinhil et Lassus les ont récemment restaurées, avec une patience de bénédictin et un art intelligent. Ces verrières retracent à peu près toutes des épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament, sauf la quinzième, qui relate et décrit la légende de la sainte croix, la translation de la couronne d'épines, les envoyés du roi à Constantinople, l'entrée solennelle à Paris, etc., etc. Les vitraux de la grande rose, qui remontent au xve siècle, sont loin d'égaler ceux qui datent de saint Louis: l'artiste y a sacrifié l'ensemble au détail, grande faute en pareille matière. Ces vitraux représentent les étranges scènes de l'Apocalypse de saint Jean. Le vaisseau de la chapelle haute forme un grand parallélogramme terminé par une abside, sans division intérieure. Quatre ogives s'ouvrent de chaque côté de la nef; autour du chevet sont pratiquées sept travées plus étroites. Des faisceaux à trois colonnes dans la nef, des colonnes monostyles au rond-point s'appuient aux murs et montent d'un seul jet jusqu'aux voûtes. Les nervures se croisent à chaque travée. Les clefs sont accostées de têtes humaines et sculptées de feuillages; mais c'est dans l'ornementation surtout que se révèlent les ressources infinies dont disposait le moyen âge. Encadrées dans les quatre-feuilles des tympans, de riches peintures retracent les martyres des apôtres, de saint Etienne, de sainte Catherine, de saint Denis, etc. Entre les retombées des archivoltes, des anges sortent des nuages. Les peintures, les sculptures accompagnant les ogives se détachent sur deux incrustations de verre émaillé d'or et d'azur qui en augmentent l'éclat. A la hauteur de la troisième travée, de chaque côté de la nef, on peut voir encore une niche ouverte dans l'épaisseur de la muraille et surmontée d'un Christ bénissant. C'est dans ces deux niches que prenaient place jadis le roi, la reine et les autres personnages éminents de la cour. Vers le midi, à la quatrième travée, s'ouvre dans l'arcature une baie obliquement disposée: c'est par cette baie que Louis XI, enfermé dans le petit oratoire décrit plus haut, voyait l'autel et assistait à l'office divin.

Le maître-autel originaire a été détruit depuis longtemps. Derrière la place qu'il occupait apparaît une arcature à jour composée de sept ogives légères, supportées par de fines colonnettes, relevées d'une mosaïque de verre et décorées d'anges. Au-dessus de l'arcade médiane s'étend une plate-forme couronnée d'un baldaquin ogival, en bois sculpté. C'est sous ce baldaquin qu'était autrefois exposée la chasse des saintes reliques. Aux jours de grandes fêtes, les panneaux de la chasse s'ouvraient et laissaient voir ses trésors aux yeux éblouis des assistants. Deux escaliers en bois conduisent à cette plate-forme: l'un, celui du nord, remonte à saint Louis, et a dû être plus d'une fois gravi par lui; le second, refait sur le même modèle, est moderne.

La chapelle basse, dont la restauration se poursuit activement sur ses anciens plans, et à laquelle on rendra son ornementation primitive, était aussi d'une grande richesse. Par une idée heureuse, l'architecte, Pierre de Montereau, afin d'éviter de donner aux voûtes une courbe trop surbaissée, a disposé dans le pourtour, un peu en avant des murs, une série de quatorze colonnes monostyles à chapiteaux de feuillage. Entre les murs latéraux et les piliers, de petits arcs-boutants neutralisent la poussée de la voûte médiane. Les clefs, en bois de chêne, se rapportaient aux points de réunion des nervures. Sur les voûtes de la quatrième travée et de l'abside existent encore de belles peintures dues, suivant toute probabilité, à Martin Fréminet: elles représentent les écussons de France et de Navarre, des semis de fleurs de lis, des anges portant les instruments de la Passion. Le vandalisme dont la Sainte-Chapelle a été si longtemps victime a été tel que, vers 1853, on découvrit au-dessus de la porte de la sacristie, au nord, une Annonciation peinte dans le style si reconnaissable du xiii^e siècle, et comme enfouie sous une couche épaisse de badigeon sacrilège. Quant aux vitraux primitifs de la chapelle basse, il n'en reste pas trace; mais, grâce aux récents progrès de cet art, on a pu les reconstituer d'une manière fort satisfaisante. Nous avons pu jeter un coup d'œil dans la chapelle basse, et nous pouvons dire que, achevée, elle sera le digne pendant de la chapelle haute. Plus basse, plus sombre que sa sœur aînée, mais cependant non moins brillante, elle offre un aspect solennel et en même temps quasi sépulcral que justifient d'ailleurs les nombreuses pierres tombales dont se compose le sol. Sur ces pierres sont gravées en creux les images des morts qu'elles recouvrent, avec les épitaphes: là reposent Philippe de Rulles, trésorier, mort en 1400; Jean Mortis, chantre, chanoine, etc., etc., mort en 1484, et d'autres encore dont l'énumération serait trop longue. C'était là aussi que les restes de Boileau avaient été ensevelis. On était loin de supposer que le sol de la chapelle haute, porté par la voûte de la chapelle basse, eût jamais reçu, lui aussi, des sépultures. Cependant, en mai 1843, des ouvriers, en levant une dalle, au centre de l'abside, y découvrirent une boîte d'étaux renfermant un cœur. Le monde savant s'émut: les uns voulaient que ce cœur fût celui de saint Louis; les autres le déclaraient apocryphe. En l'absence de tout document qui éclairât la question, on se contenta de replacer la boîte et son contenu où on les avait trouvés. Ils y attendent encore la solution de ce mystère.

La plupart des reliques de la Sainte-Chapelle font aujourd'hui partie du trésor de Notre-Dame. La célèbre chasse qui les renfermait, en or massif, fut, lors de la Révolution, envoyée à la Monnaie et fondue en lingots. Un camée antique, représentant l'apothéose d'Auguste, un buste d'empereur romain, en agate, qui surmontait jadis le bâton du chantre, et quelques autres objets curieux devinrent, à la même époque, le lot de notre Bibliothèque nationale. Le chef de saint Louis, transféré en 1306 à la Sainte-Chapelle, et dont Guillaume Juliant, célèbre orfèvre, avait exécuté le reliquaire en argent doré, a été perdu. C'était un ouvrage remarquable: quatre anges soutenaient le buste du saint roi. Les anges du socle reposaient sur quatre lions, et vingt-huit figures royales l'environnaient. On en cherchait vainement trace, aujourd'hui.

La Sainte-Chapelle, profanée dès 1791, servit tour à tour de salle de club, de magasin de farines et de dépôt d'archives judiciaires. On aura une idée de l'abandon incroyable dans lequel se trouva, jusqu'à la fin du premier empire, la célèbre basilique, quand on saura qu'on avait appliqué le long des verrières des placards qui les masquaient et les détérioraient. Louis XVIII et Charles X exprimèrent les premiers l'intention de débarrasser la Sainte-Chapelle des lasses poudreuses qui la déshonoraient, et de la rendre à sa véritable destination. Ce ne fut cependant qu'en 1837 que la restauration en fut résolue. MM. Duban, Lassus et Viollet-le-Duc la dirigèrent dès le début: M. Lassus finit par en demeurer seul chargé. Nous devons rendre à l'éminent artiste cette justice, qu'il n'a pas failli dans l'accomplissement de la lourde tâche qui lui incombait: il est parvenu à rendre à l'intérieur de la Sainte-Chapelle sa physionomie originaire. Quant à l'extérieur, on lui doit le rétablissement de la flèche, à l'ornementation riche en plomb doré, qui s'élance hardiment au centre de la toiture. Une première aiguille avait été placée à l'origine, par Pierre de Montereau, sur le comble de la Sainte-Chapelle. Sous Charles VI, cette aiguille tombait de vétusté, et on la remplaça par une nouvelle qui, consumée par le feu en 1630, fit place elle-même à une troisième, érigée sous Louis XIII. Abattue à la Révolution, cette troisième flèche attendit jusqu'au temps actuel sa reconstruction. La flèche qui aujourd'hui surmonte l'édifice est du meilleur effet, surtout de loin, quand on la voit percer de son aiguille étincelante de dorures cette masse sombre de maisons, dernier reste de la Cité. M. Bellu a construit la charpente, M. Geoffroy Dechaume a modelé les figures, M. Pyanet a exécuté l'ornementation, MM. Durand frères, les plombiers. Entre les pignons du dernier étage sont placées les statues de huit anges portant les divers instruments de la Passion. Sur la

pointe du comble, à la croupe de l'abside, un autre ange, en plomb, de taille colossale, à cause de la perspective, tient une croix processionnelle, et, au moyen d'un mécanisme, tourne sur son axe, montrant le signe chrétien à tous les points de l'horizon.

Terminons cette étude par une légende dramatique et très-peu connue, qui se rattache à l'histoire de la construction de la Sainte-Chapelle. La légende, c'est l'auréole mystérieuse dont l'imagination se plat à entourer les œuvres qui unissent un cachet antique aux caractères de la grandeur. Voilà pourquoi, de même que le fameux pont du Diable, à Saint-Gothard, de même que la flèche de Strasbourg et la cathédrale de Cologne, la Sainte-Chapelle a sa légende, où semblent revivre les ineurs cruelles et la foi ardente du moyen âge.

Saint Louis ayant reçu la véritable couronne d'épines, celle qui avait déchiré le front du Christ, voulut que la sanglante et divine relique trouvée en France un sanctuaire digne de renfermer cet incomparable trésor. Il rêva un édifice aux dimensions modestes, mais dont l'ensemble, relevé néanmoins par toutes les richesses de l'art religieux, offrît aux regards un aspect de tristesse grave et sainte, s'harmonisant avec la destination sacrée du monument. Il fit alors publier dans toute l'Europe un appel à ceux qu'on nommait, dans ces temps de simplicité, les *ouvriers de pierre*. Et partout la voix du pieux roi trouva un écho, tant les esprits et les cours, exaltés par les récits des croisades; tant la foi, ravivée par les paroles enthousiastes de ceux qui avaient baigné la pierre du tombeau de l'homme-Dieu, se précipitaient au-devant de toutes les manifestations du sentiment religieux. De chaque contrée de l'Europe, les *ouvriers de pierre* accoururent en France, entraînés par leur foi naïve et ardente, comme autrefois les rois mages par l'étoile miraculeuse qui les conduisit à Bethléem. Il en vint d'au delà des Alpes et du Rhin, il en vint des rives verdoyantes de l'Escaut et des bords brumeux de la Tamise, il en vint des pays parfumés qu'arrosent le Tage et le Guadalquivir.

Or, par une froide et sombre soirée du mois de novembre 1242, deux hommes, étrangers l'un à l'autre, mais qu'une idée commune dirigeait à leur insu, frappèrent à la même heure à la porte d'une pauvre auberge, engouffrée au fond d'une solitaire vallée des Alpes. Ils s'assirent à la table unique de l'humble gîte, et partagèrent le même repas, comme ils devaient partager le même lit. C'étaient deux *ouvriers de pierre*, qui se rendaient au concours ouvert par le roi de France; tous les deux différents d'âge, de physionomie et de caractère: l'un, aux yeux noirs voilés par d'épais sourcils, aux traits vigoureusement accentués et révélant une énergie presque sauvage, paraissait avoir atteint la maturité de l'âge; l'autre était un jeune homme aux yeux bleus, reflétant la douceur et la vivacité, à la figure ouverte et expansive, où rayonnaient toutes les espérances de l'avenir. Autant le premier se montrait sobre de paroles, concentré et taciturne, autant le second se plaisait à expliquer à son compagnon le but de son voyage, et la gloire qu'il ne pouvait manquer d'en recueillir. Et à sa parole ardente et inspirée, on devinait instinctivement que c'était le génie éclatant dans un noble et légitime orgueil. Alors, se découvrant la poitrine, il tira de dessous son habit un parchemin soigneusement plié, et le développa complaisamment sous les yeux de son compagnon, qui y jeta un regard avide et pâlit aussitôt. C'était le plan d'un admirable édifice, aux formes pures et sévères, mais sveltes et élancées, merveilleusement approprié à sa destination. Le regard fasciné de l'inconnu ne pouvait surtout se détacher d'une flèche surmontant le monument, et d'une légèreté, d'une élégance, d'une hardiesse incomparables, dont le modèle n'avait jamais existé. Lui aussi portait un plan de la Sainte-Chapelle; mais il se garda bien de le montrer à l'artiste trop confiant, dans lequel il venait de découvrir un rival redoutable, qui devait infailliblement remporter la palme. Seulement, ses traits s'assombrirent encore et revêtirent une expression satanique qui eût effrayé son jeune compagnon, si celui-ci l'eût remarquée. Bientôt les deux voyageurs allèrent prendre possession de la chambre qui leur avait été réservée, et quelques instants après, l'humble auberge était ensevelie dans le plus profond silence.

Au dehors, cependant, l'air était violemment agité; une pluie fine et glacée, chassée par des rafales impétueuses, battait continuellement les vitres de la chétive hôtellerie. Mais c'est alors que l'on goûta le plus voluptueusement les douceurs du sommeil, bercé que l'on est par le plaintif craquement des arbres, qui courbent leurs cimes sous les efforts de la tempête. Tout à coup un cri perçant, terrible, retentit, dominant toutes les voix de la montagne et de la vallée. L'hôte et sa femme se réveillèrent tremblants d'effroi, et prêtèrent une oreille attentive; mais ils n'entendirent plus rien, rien que le sifflement lugubre de la tempête pendant les froides soirées d'automne à travers les branches dépouillées de leur feuillage. « Nous nous trompons, se dirent les époux, ce n'est que le mugissement du vent; Dieu garde les malheureux qui voyagent à cette heure! » Et ils se rendormirent tranquillement.

Longtemps encore avant qu'il fit jour, le

plus âgé des deux voyageurs sortit seul de l'auberge. Il paraissait troublé, haletant, et, à la pâle clarté de la lune, qui se montrait à travers les nuages, on eût pu distinguer ses regards inquiets et sa figure entièrement contractée. A le voir presser fiévreusement sa marche, et arpenter à grands pas le sentier abrupt qui côtoyait la montagne, on eût dit Cain fuyant éperdu le lieu ensanglanté où gisait le corps de son frère Abel.

Quelques jours après s'ouvrit à Paris le concours des ouvriers de pierre. Une foule de plans furent alors étalés sous les yeux des juges, dont les regards erraient de l'un à l'autre, sans pouvoir se fixer sur aucun. Quelques-uns offraient des parties admirables, mais l'ensemble ne présentait rien d'imposant; nul de ces artistes n'avait bien saisi le caractère de l'œuvre qu'avait rêvée le pieux roi. Parfois le monument offrait des proportions trop vastes, parfois trop mesquines; ici une trop grande sécheresse, là une trop grande profusion d'ornements. Les juges ne savaient à quel plan s'arrêter. En ce moment, un homme à la physionomie pâle et fatiguée, aux habits en désordre, comme s'il venait de faire un long voyage, entra brusquement dans la salle, et déploya un parchemin qu'il tendit aux juges. Ceux-ci n'y eurent pas plus tôt jeté les yeux, qu'un cri d'admiration s'échappa de toutes les poitrines; les ouvriers de pierre eux-mêmes s'avouèrent vaincus par cet étranger, et l'entourèrent de la plus respectueuse déférence. C'est que le plan qu'il avait apporté dépassait toutes les espérances, et que dans son ensemble comme dans la moindre de ses parties, aussi bien que dans le caractère général dont l'artiste avait su le revêtir, le nouvel édifice fascinait par une irréprochable perfection. On ne se lassait pas surtout d'admirer la flèche qui couronnait le monument, flèche percée à jour de tous côtés, et si svelte, si hardie, si élancée, qu'on eût dit qu'elle voulait élever jusqu'au ciel la croix d'or dont elle était surmontée. A la vue de ce chef-d'œuvre, saint Louis fut enthousiasmé; il appela l'artiste à la cour, l'accabla d'éloges et le chargea de la direction des travaux, qui furent aussitôt entrepris et poussés activement.

Au milieu du mouvement continué qui régnait autour des constructions, sortant de terre comme par enchantement, l'ouvrier de pierre semblait isolé, seul au monde, ne parlant à personne que pour donner ses ordres, et le plus brièvement possible. Il errait à travers les chantiers et les blocs énormes, sombre, taciturne, ne s'arrachant à ses rêveries que lorsqu'on venait lui demander un conseil ou lui soumettre une difficulté. Parfois, on le voyait au haut des échafaudages, les parcourant silencieusement ou se tenant immobile, regardant sans voir, écoutant sans entendre; d'autres fois se comprimant vivement la poitrine avec les mains, comme s'il avait voulu en arracher une douleur ou un remords. Le soir venait, il s'enfonçait dans les rues noires et tortueuses de la Cité et disparaissait comme un fantôme. Jamais personne ne l'avait vu ailleurs qu'autour de la Sainte-Chapelle. Un soir, pourtant, deux compagnons, passant devant l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, entrèrent dans la vieille basilique pour y réciter leurs prières. Ils aperçurent alors, dans le recoin le plus noir d'une chapelle latérale, l'ouvrier de pierre à genoux, la tête penchée sur la poitrine et paraissant abîmé dans de poignants souvenirs. Depuis ce jour, tous ceux auxquels il donnait ses ordres ne le regardèrent plus qu'avec une terreur superstitieuse. Les passants eux-mêmes, à voir sa physionomie dure et sombre, semblaient éprouver le même sentiment, et quand ils contemplaient le gigantesque échafaudage dressé pour l'élévation de la flèche, ils se signaient avec effroi, s'imaginant que pour une œuvre si hardie il avait une puissance surnaturelle à sa disposition.

Enfin, le monument est achevé, les échafaudages tombent, et la Sainte-Chapelle se découvre aux regards éblouis des spectateurs. De tous côtés on cherche l'ouvrier de pierre pour le féliciter, pour l'accabler d'honneurs et de récompenses; mais il avait disparu, et nul n'a jamais su quelle avait été ensuite sa destinée. Nous nous trompons: un homme, un seul, en avait le secret; c'était le premier chapelain du nouvel édifice. Tandis que des cris universels d'admiration saluaient le saint monument, l'ouvrier de pierre, agenouillé devant l'homme de Dieu, lui faisait l'aveu d'un crime si horrible qu'il ne pouvait en espérer le pardon qu'en s'enfermant pour le reste de ses jours au fond d'un cloître, sous le nom de frère Jean du Repentir.

Revenons maintenant à l'auberge de la vallée des Alpes. Le matin, en entrant dans la chambre où les deux voyageurs avaient passé cette nuit sanglante où un cri terrible avait retenti, on trouva le malheureux baigné dans son sang, mais respirant encore. L'aubergiste et tous les habitants du village se prirent subitement d'une immense pitié pour la victime. Le jeune artiste avait une constitution robuste; après être resté un mois entier entre la vie et la mort, et grâce aux soins dont il était entouré, il sortit peu à peu de son état léthargique et ses idées s'éclaircissent. Son premier mouvement fut de chercher le précieux parchemin; il avait disparu. En présence de ce malheur, il fut frappé d'un tel saisissement qu'il en perdit tout à coup la rai-

son. A partir de ce jour, l'aubergiste n'eut plus chez lui qu'un pauvre idiot, un corps inerte, morne, silencieux, qui ne donnait des marques d'existence qu'à certains intervalles. Alors il entra dans une colère terrible, cherchant partout, renversant, brisant les meubles, et ne faisant entendre que des sons inarticulés parmi lesquels on distinguait parfois les mots de *Sainte-Chapelle* !

Cela dura près de cinq années, après quoi, un matin, le pauvre fou disparut tout à coup, au grand regret des habitants de la vallée, qui l'avaient pris en une sorte de sainte amitié. Quelques mois plus tard, l'ouvrier de pierre entra à Paris le jour même où, tous les échafaudages tombés, le monument apparaissait dans toute sa splendeur artistique et religieuse. Chacun semblait jeter des regards de pitié sur ce cadavre vivant, qui s'en allait errant par les rues comme un corps qui a perdu son âme. Mais on sait qu'à cette époque Paris se résumait presque tout entier dans l'étroite et vieille Cité. Un matin, plus pâle et plus fatigué encore qu'à l'ordinaire, il se trouva subitement devant la Sainte-Chapelle. Il est impossible de décrire le sentiment qu'il éprouva en face de cette réalisation matérielle du rêve, du tourment, de la joie de toute sa vie. Tout son corps tremblait, ses yeux se remplirent de larmes, et il tomba comme foudroyé. Quelques passants le relevèrent, et c'est au domicile du principal chapelain qu'il fut porté. Ce qui se passa entre ces deux hommes, quand l'artiste, revenu à lui et rendu à toute sa raison, eut raconté la cause de son évanouissement, nul ne l'a jamais su, mais tout le monde le comprend : le chapelain-confesseur était déjà dans le secret. Il vit qu'il pressait sur son cœur la tête d'où avait jailli l'idée du chef-d'œuvre de l'architecture religieuse. Alors, prenant les mains du pauvre artiste, il lui dit : « Mon ami, il n'y a plus ni vengeance ni gloire à espérer ; celui que vous avez le droit de maudire n'existe plus : il est mort pour le monde et pour lui-même. Enfermé au fond d'un cloître, il y pleurera son crime jusqu'à son dernier soupir. »

Comment s'appelaient ce jeune artiste ? comment s'appelaient son criminel rival ? Là-dessus la légende est muette, et l'on sait qu'il ne faut pas être trop exigeant envers une légende. Mais qu'en dirait Pierre de Montreuil, l'architecte officiel de la Sainte-Chapelle, s'il revenait au monde ? Faut-il voir en lui le plaignant assassin, ou bien son nom serait-il celui du jeune artiste, auquel les investigations de l'histoire auraient rendu ses parchemins, en replongeant le meurtrier, déjà châtié par l'Eglise, dans la nuit de l'oubli ? Nous ne voulons pas accorder à cette légende plus d'importance qu'elle n'en comporte, mais n'a-t-elle pas bien le cachet de son temps, religieux et cruel tout à la fois ?

Pour rentrer, en terminant, dans le domaine du réel, nous allons donner les proportions du monument qui nous occupe et que l'on peut citer comme des modèles : longueur hors d'œuvre, 36 m. ; dans œuvre, 33 m. ; largeur hors d'œuvre, 17 m. ; intérieur d'un mur à l'autre, 10 m. 70 ; élévation extérieure depuis le sol de la chapelle basse jusqu'à la pointe du pignon de la façade, 42 m. 50 ; hauteur de la flèche au-dessus du comble, 33 m. 25 ; hauteur de la voûte de la chapelle basse, 6 m. 60, et de celle de la chapelle supérieure, 20 m. 50.

CHAPELLE SIXTINE, chapelle de la cour papale, construite sous Sixte IV, et comprise dans les bâtiments du Vatican. V. SIXTINE (chapelle).

CHAPELLE (Claude - Emmanuel LULLIER, dit), né à la Chapelle-Saint-Denis, près de Paris, en 1626, mort à Paris en 1686. Il était fils naturel de François Lullier, maître des comptes à Paris, conseiller au parlement de Metz, et fut légitimé par celui-ci en 1642. Néanmoins, on continua de lui donner le nom qu'il avait emprunté au lieu de sa naissance, et auquel se rattachent les plus joyeux souvenirs.

Chapelle-Lullier commença ses études chez les jésuites et les termina dans la maison paternelle, qui était un rendez-vous de savants et de littérateurs distingués. On assure même que Gassendi lui enseigna la philosophie et admit Molière à ces leçons. En mourant, son père lui laissa 40.000 livres de pension viagère, que ses parents lui payaient seulement par quartier, afin qu'il ne les dépensât pas tout à la fois ; car il était fort amateur de bonne chère, et il ne pouvait garder d'argent. Voyant son avenir assuré, le jeune homme ne songea qu'à user de son indépendance et à vivre selon les préceptes d'Epicure : la table, la bouteille, les plaisirs, telles sont les trois et uniques divinités qu'il associa dans de savantes combinaisons qui eussent fait honneur à un mathématicien de premier ordre. Quant à la Muse, elle n'avait que les moments perdus, ce qui n'empêcha pas Chapelle d'être intimement lié avec les plus illustres membres de la pléiade poétique du siècle de Louis XIV ; il fréquentait assidûment Boileau, Racine, Molière et La Fontaine, qui recherchaient en lui un esprit aimable et facile, un cœur ouvert à l'amitié, une nature éminemment sociable et enjouée. Au reste, il les aidait par d'excellents conseils, conservant avec eux son franc parler, et au besoin ne leur ménageant point les épigrammes. L'auteur de *Bérénice* lui ayant demandé ce qu'il pensait de sa tragédie, pour toute réponse, Chapelle improvisa ce plaisant

distique, si connu qu'il est devenu quasi proverbial :

Marion pleure, Marion crie,
Marion veut qu'on la marie.

Cette plaisanterie froissa beaucoup la susceptibilité très-chatouilleuse de Racine, qui devait, dit-on, à Chapelle plusieurs des traits les plus comiques de ses *Plaideurs*. Chapelle passe aussi pour avoir été presque le collaborateur de Molière ; il se peut que les envieux, les ennemis de notre grand comique aient exagéré les faits pour amoindrir une gloire qui les offusquait. Poquelin, instruit de ce qui se disait, de ce que propageaient ses détracteurs, saisit habilement une occasion de faire cesser des bruits défavorables. Comme il était pressé pour sa pièce des *Fâcheux*, il pria Chapelle de lui faire la scène de *Carité*. Chapelle apporta un morceau détestable : « Je montrerai cette scène à tout le monde, dit le comique, si tu ne declares hautement que mes pièces n'ont que moi seul pour père. » Chapelle fit ce qu'on exigeait de lui. Ce petit incident, du reste, n'altéra en rien leurs excellents rapports de camaraderie, rapports qui dataient de l'enfance.

Ce diable d'homme, comme l'appelle un biographe, poussait la familiarité jusqu'à ses dernières limites, et il prenait avec ses illustres amis les plus grandes libertés, surtout quand il était entre deux vins, ce qui lui arrivait assez souvent, même chez ses plus sobres amis ; car ils ne pouvaient lui refuser ce qu'il estimait si nécessaire à sa santé. On ne voulait pas le réduire à dire, comme La Rissolle dans le *Mercurie galant* de Boursault :

Morgué ! je ne saurais avoir ma subsistance.

Il était avec eux très-contrariant, très-capricieux ; il se plaisait à les taquiner, comme nous dirions aujourd'hui, sur leurs propres ouvrages, et presque toujours le plus injustement du monde. Segrais raconte, dans ses *Mémoires*, une de ces scènes, qu'il fit à Despréaux, au sujet d'une expression très-juste et très-poétique du quatrième chant du *Lutrin*. « J'étais, dit Segrais, logé proprement et commodément au Luxembourg (chez Made-moiselle), et j'y fis un jour un régal à Despréaux, à Pimorin, son frère, à Chapelle et à M. d'Elbène, à qui je tâchois de faire tout le bien que je pouvais, dans le mauvais état de ses affaires. La fête était faite pour lire un chant du *Lutrin* de Despréaux, qui le lut après qu'on eut bien mangé. Quand il vint aux vers où il est parlé des cloches de la Sainte-Chapelle :

Les cloches, dans les airs, de leurs voix argentines,

Appelaient à grand bruit les chantes à matines,

Chapelle, qui se prenoit aisément de vin, lui dit : « Je ne te passerai pas *argentines* ; *argentines* n'est pas un mot français. » Despréaux continuant de lire sans lui répondre, il reprit :

« Je te dis que je ne te passerai pas *argentines* ; cela ne vaut rien. » Despréaux repartit : « Tais-toi, tu es ivre. » Chapelle répliqua :

« Je ne suis pas si ivre de vin que tu es ivre de tes vers. » Leur dialogue fut plaisant, et M. d'Elbène, qui avoit du goût, prit le parti de Chapelle. Il étoit tard quand Despréaux et Pimorin se retirèrent, et je me couchai. Chapelle et M. d'Elbène demeurèrent près du feu, se mirent à plaisanter sur le mot d'*argentines*, et dirent mille choses sur ce sujet qui m'empêchèrent de dormir, mais qui me divertissent beaucoup. »

Segrais, dans ce récit, ne semble pas lui-même prendre nettement parti pour Despréaux ; mais il n'en demeure pas moins vrai que l'expression de Boileau est très-poétique et très-juste.

Mais si Boileau souffrait les incartades de Chapelle, il savait au besoin lui river son clou, et, il faut le dire à l'honneur de tous deux, ces petites querelles n'altéraient en rien leur amitié. Chapelle, qui habitait le Marais, avait fait les vers suivants sur sa façon de rimer :

Tout bon habitant du Marais
Fait des vers qui ne coûtent guère.
Pour moi, c'est ainsi que j'en fais ;
Et si je les voulais mieux faire,
Je les ferais bien plus mauvais.

Boileau les parodia comme il suit sur les mêmes rimes :

Tout grand ivrogne du Marais
Fait des vers que l'on ne lit guère.
Il les croit pourtant très-bien faits ;
Et quand il cherche à les mieux faire,
Il les fait encore plus mauvais.

On sait ce que répondit un jour Chapelle à Boileau, qui lui demandait son opinion sur ses ouvrages : « Tu es un bouffon qui fait bien son sillon. » Ce mot est très-juste comme éloge et comme critique tout à la fois. On composerait un *ana* des anecdotes qui se rapportent à ce joyeux personnage ; nous ne pouvons moins faire que de citer les plus curieuses.

L'austère Boileau le voyait avec chagrin s'adonner à l'ivrognerie, et noyer dans le vin ses rares et précieuses facultés intellectuelles. Rencontrant un jour notre spirituel débauché, il se mit en devoir de le sermonner d'importance dans la rue ; Chapelle lui fit observer que le lieu n'était pas favorable et qu'il fallait s'asseoir pour causer plus à l'aise ; Despréaux en convint et se laissa conduire... au cabaret. Du vin est apporté, et, tout en prêchant contre le vice abject de l'ivrognerie, le sermonneur boit tant et si bien qu'il s'enivre.

On comprend qu'un aussi joyeux convive,

un homme si plein de verve, d'entrain et d'amabilité ait été fort recherché par les grands seigneurs, heureux d'oublier un moment dans sa société l'ennui solennel de l'étiquette et de la représentation. Le duc de Brissac, partant pour ses terres, invita amicalement Chapelle à l'y accompagner. On se met en route et l'on arrive à Angers. Là, notre buveur trouve un chanoine de sa connaissance et va chez lui prendre sa part d'un succulent dîner, que l'on prolonge le plus possible. Le lendemain, le duc se prépare à continuer son voyage ; mais Chapelle lui déclare net qu'il n'ira pas plus loin. « Et pourquoi ? demande le duc étonné de cette soudaine résolution. — J'ai trouvé sur la table du chanoine une vieille édition de Plutarque où j'ai lu ceci : *Qui suit les grands se servent*. — C'est possible ; mais n'êtes-vous pas mon ami ? Ne jouissez-vous pas auprès de moi d'une entière liberté ? — Je n'en disconviens pas, monseigneur, et vous suis fort reconnaissant ; mais Plutarque l'a dit : *Qui suit les grands se sert*. » Impossible d'en tirer d'autre réponse, sinon que Plutarque l'avait dit, et que ce n'était point sa faute à lui, Chapelle. Il persista dans sa détermination bizarre, prit congé du duc ébahi et revint seul à Paris.

Passons maintenant au tragi-comique : Chapelle soupait un jour en tête à tête avec le maréchal duc d'Hocquincourt. S'ils burent grandement, la question serait oiseuse. La conversation étant tombée sur les misères sans nombre de cette vie si courte et sur l'incertitude de ce qui suit l'heure de la mort, tous deux convinrent qu'il était fort dange-reux de vivre sans religion ; mais, en même temps, ils avouèrent que vivre chrétiennement pendant un certain nombre d'années présentait des difficultés grandes. Ils conclurent en enviant le sort de ces confesseurs de la foi, de ces martyrs dont un supplice de courte durée avait assuré le salut éternel. « Une bonne idée me vient, s'écria tout à coup Chapelle, que n'allons-nous, de ce pas (et il se leva), prêcher le christianisme aux Turcs ? — Hum ! fit le maréchal. — Laissez-moi continuer, reprit Chapelle ; on ne manquerait pas de nous appréhender au corps, nous serions alors conduits devant quelque pacha ; je répondrais sans faiblir à ses questions et vous m'imiteriez, monsieur le duc. On m'empalerait bel et bien, on vous empalerait après moi, gardez-vous d'en douter, et nous voilà en paradis ! » M. d'Hocquincourt fit la grimace, non qu'il fût effrayé par la pensée de l'empalement, mais parce qu'il trouvait mauvais que Chapelle prit ainsi le pas sur lui. « Tout beau ! dit-il, c'est moi qui dois parler le premier au pacha et subir le martyre avant vous ; car je suis maréchal de France, duc et pair. — Tarare ! dit Chapelle, la religion n'admet aucune préséance, surtout dans l'apostolat ; je suis humble, moi, c'est pourquoi je prétends passer le premier. L'idée est mienne, d'ailleurs. — Non pas, s'il vous plaît, reprit l'amphitryon ; les Turcs auront égard à mon double titre, et j'ouvrirai la marche. Après tout, vous n'êtes qu'un petit compagnon, vous, monsieur Chapelle. — Soit ; mais je me moque de votre duché et de votre maréchalat, » riposta l'autre. Sur ce propos, d'Hocquincourt exaspéré se leva et lance son assiette à la figure de Chapelle, qui se précipite sur lui, et les voilà aux prises, faisant un beau tapage au milieu des sièges renversés et des débris de la vaisselle en menus morceaux. Le vacarme attire les valets, qui ont grand-peine à séparer nos forcenés. Cette scène, digne du roman de *Don Quichotte*, égayait fort, comme on peut le penser, la ville et la cour, et surtout les deux champions, quand leur vin fut cuvé.

« Un homme de l'humeur de Chapelle, dit quelque part M. de La Bédollière, ne doit sans doute jamais être tenté de subir le joug du mariage. La duchesse de Bouillon lui demandait s'il n'avait jamais eu envie de se marier. « Quelquefois... le matin, » répondit-il plaisamment. « On attribue la même réponse à Fontenelle. Un autre jour, allant dîner chez le prince de Condé, il rencontre, sur une promenade publique, des joueurs de mail, qui le prennent pour arbitre d'un coup douteux, et sont si satisfaits de sa décision, qu'ils l'emmènent dîner avec eux. Chapelle se laisse faire et oublie complètement le prince, qui l'attend. Le lendemain, il dit à celui-ci, pour toute excuse : « En vérité, monseigneur, ce sont d'excellentes gens que ces joueurs, et il fait bon vivre en leur compagnie. » Comment se fâcher avec un pareil original ?

On se rappelle ce fameux souper d'Auteuil, où Chapelle, Boileau et leurs amis voulaient, pour échapper aux peines de la vie, aller se noyer tous ensemble. Molière, qui n'avait bu que du lait, et qui goûtait peu cette belle idée, leur conseilla d'attendre au lendemain pour que le jour éclairât un si bel exploit, et le conseil fut suivi. Le lendemain, tous étaient dégrisés, et personne ne pensa plus à ce suicide collectif.

Chapelle mourut garçon, comme son père. L'amour, d'ailleurs, ne l'avait jamais guère tourmenté ; il n'avait soupiré qu'aux pieds de Ninon, et, repoussé par la belle buveuse d'eau, il avait noué des relations avec une demoiselle Chouars, pour le bon motif : elle avait une excellente cave. Il soupait souvent chez elle. « Un jour, raconte l'auteur des *Anecdotes littéraires*, la femme de chambre étant entrée après un long repas dans la salle, pour desservir, elle trouva sa maîtresse tout en

pleurs, et Chapelle d'une tristesse extrême. Elle parut curieuse d'en savoir la raison, et Chapelle lui dit qu'ils pleuraient la mort du poète Pindare, que les médecins avaient tué par des remèdes contraires à son état. Il recommença alors le détail des belles qualités de Pindare, d'un air si pénétré, que la femme de chambre se mit à pleurer avec eux. »

Nous n'en finirions pas si nous prétendions raconter en détail toutes les prouesses de ce genre dont Chapelle fut le héros.

Un mot maintenant sur les productions légères de cet aimable et insouciant esprit. La principale et la plus connue est ce fameux *Voyage de Chapelle et Bachaumont*,

Qui du plus charmant badinage

Est la plus charmante leçon...

a dit Voltaire. Rappelons aussi le rondeau, devenu célèbre, qui a trait aux *Metamorphoses* de Benserade, et qui se termine par une pointe si plaisante. On cite encore ce sonnet irrégulier, dirigé contre ses deux tantes, les demoiselles Luillier, dont il paraît avoir eu fort à se plaindre :

Où, Moirau, ma façon de vivre
Est de voir peu d'honnêtes gens,
Et prier Dieu qu'il me délivre
Surtout de messieurs mes parents.

Ce que j'ai souffert avec eux
Surpasse même la souffrance
De celui qui, par sa constance,
Dans l'écriture est si fameux.

Hélas ! ce sage misérable
N'eut jamais affaire qu'au diable,
Qui le mit au sur un fumier ;
Pour voir sa patience entière,
Il fallait que Job eût affaire
Aux deux sœurs de monsieur Luillier.

On a trouvé, après la mort de Chapelle, beaucoup de vers qu'il avait faits dans sa jeunesse. M. Tenant de Latour a publié chez Jannet, en 1854, un volume qui les renferme, ainsi que le *Voyage d'Encausse*. Ils avaient paru précédemment en Hollande, avec les épigrammes du chevalier de Guilly, le poème de la *Madeline*, etc. (1714, 2 vol. in-12). Il y a, en outre, le recueil fait par Lefèvre de Saint-Marc, qui contient également les poésies de Bachaumont (Paris, 1755, in-12).

Chapelle et Bachaumont (VOYAGE DE). V. VOYAGE.

Chapelle et Bachaumont, opéra-comique en un acte, paroles de M. Armand Barthet, musique de M. Jules Cressonnois, représenté à l'Opéra-Comique le 18 juin 1858. On suppose aux deux amis des aventures dont l'histoire, les mémoires du temps et leur correspondance ne disent pas un mot. On aurait pu trouver, dans le récit de leur voyage, plus d'un sujet de pièce moins vulgaire. La partition renferme quelques jolis motifs, entre autres les couplets de Rosette : *Je suis dans l'Royal-Dragons*. Le compositeur est chef de musique du régiment des guides de la garde.

CHAPELLE (l'abbé DE), savant français, né vers 1710, mort à Paris vers 1792. Il s'occupa beaucoup de mathématiques, publia sur cette science plusieurs ouvrages longtemps estimés, et fit paraître en outre : *l'Art de communiquer ses idées* (Paris, 1763), où il a exposé un plan d'éducation ; le *Ventriologue* ou l'*Engastrimythe* (Londres, 1772), écrit curieux, le plus complet qu'on ait sur cette matière, etc.

CHAPELLE (l'abbé), littérateur français, né à Arinthod en 1733 (Jura), mort à Paris en 1789. Il fut directeur de l'hôpital de la Salpêtrière à Paris. On a de lui : *Histoire véritable des temps fabuleux*.

CHAPELLE (Pierre-Daniel-Augustin), compositeur et musicien français, né à Rouen en 1756, mort en 1821. Il dirigea pendant plusieurs années l'orchestre de la Comédie-Italienne, et fit représenter sur ce même théâtre dix opéras, dont voici les titres : *l'Heureux dépit* (1785), le *Double mariage* (1788) ; le *Bailly bienfaisant*, la *Rose*, le *Marianne* ; la *Vieillesse d'Amélie et de Lubin*, les *Deux jardi-niers*, la *Famille réunie*, la *Nouvelle Zélandaise*, la *Huiche*. Outre ces petits opéras, qui tous eurent du succès, Chapelle a encore composé des cantates, des duos et des concertos pour violon.

CHAPELLE (LA). Nom de divers personnages. V. LA CHAPELLE.

CHAPELLE (Armand BOISBELEAU DE LA), théologien protestant. V. BOISBELEAU.

CHAPELLE DE JUMILLIAC (Pierre-Benoît), bénédictin français, né à Saint-Jean-Ligouze (Haute-Vienne), mort à Paris en 1682, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Il fut supérieur de plusieurs monastères et assistant du général de son ordre en 1657 ; il a publié : la *Science et la pratique de plain-chant*, etc.

CHAPELLE-AUX-POTS (LA), village et commune de France (Oise), arrond. et à 16 kilom. de Beauvais ; 731 hab. Fabriques de poteries de grès et de produits chimiques.

CHAPELLE-BASSE-MER (LA), bourg et commune de France (Loire-Inférieure), arrond. et à 23 kilom. N.-E. de Nantes, sur une colline entre la Divatte et la rive gauche de la Loire ; pop. aggl. 787 hab. — pop. tot. 4,536 hab. Commerce de vins et de lin. L'près de la Divatte, on remarque une tombelle.

CHAPELLE-D'ANGILLON (LA), bourg de France (Cher), ch.-l. de cant., arrond. et à

37 kilom. O. de Sancerre, sur la petite Sauldre; pop. aggl. 715 hab. — pop. tot. 894 hab. Ruines d'un vieux château gothique servant de ferme; belle vue de la terrasse.

CHAPELLE-DE-GUINCHAY (LA), bourg de France (Saône-et-Loire), ch.-l. de canton, arrond. et à 13 kilom. S. de Mâcon, près de la Saône; pop. aggl. 286 hab. — pop. tot. 2,104 hab. Récolte de vins estimés; commerce de bétail. Débris d'antiquités romaines.

CHAPELLE-DES-MARAIS (LA), bourg et commune de France (Loire-Inférieure), arrond. et à 27 kilom. N.-O. de Savenay; pop. aggl. 311 hab. — pop. tot. 2,101 hab. Le territoire de cette commune est si bas et si marécageux que, dans la saison des pluies, on n'y peut voyager qu'en bateau. Extraction de tourbe, tissage du lin, chasse aux oiseaux aquatiques. Commerce de bestiaux.

CHAPELLE-EN-VERCORS (LA), bourg de France (Drôme), ch.-l. de cant., arrond. et à 38 kilom. N. de Die, au bas du plateau de Vercors; pop. aggl. 362 hab. — pop. tot. 1,320 hab. Fabriques de drap; commerce de bois, charbon et bestiaux. Aux environs, on remarque une grotte de 120 m. de profondeur, contenant de belles stalactites.

CHAPELLE-GODEFROY (LA), village de France (Aube), arrond. et à 4 kilom. de Nogent-sur-Seine. Sources d'eaux minérales ferrugineuses, acides, d'une saveur styptique.

CHAPELLE-LA-REINE (LA), bourg de France (Seine-et-Marne), ch.-l. de canton, arrond. et à 14 kilom. O. de Fontainebleau; pop. aggl. 678 hab. — pop. tot. 844 hab. Céréales et vignes; culture importante de chaselas. Belle église du xve siècle, classée au nombre des monuments historiques.

CHAPELLE-MOCHÉ (LA), bourg et comm. de France (Orne), arrond. et à 15 kilom. S.-E. de Domfront; pop. aggl. 579 hab. — pop. tot. 2,324 hab. Grains, bestiaux, lin, chanvre.

CHAPELLE-SAINT-DENIS (LA), ancienne commune de France (Seine), comprise autrefois dans l'arrond. de Saint-Denis, aux portes de Paris; réunie à la capitale par décret impérial, en 1860. La section de La Chapelle-Saint-Denis fait aujourd'hui partie du XVIII^e arrondissement, et renferme une population de 33,449 hab. V. PARIS.

CHAPELLE-SAINT-LAURENT (LA), bourg et commune de France (Deux-Sèvres), arrond. et à 23 kilom. N.-O. de Parthenay; 1,659 hab. Fabrication de toiles et droguets; commerce de grains, bestiaux, chevaux et mulets. Au hameau de Pitit se trouve une chapelle consacrée à la Vierge, et très-fréquentée par les habitants des environs. Tumulus gaulois; château des Mothes, ancienne propriété de Philippe de Comines.

CHAPELLE-SOUS-PIOËRMEL (LA), bourg et commune de France (Morbihan), arrond. et à 10 kilom. S. de Ploërmel, au bord du ruisseau de l'Oust; 882 hab. Céréales, fourrages et pommes à cidre. On remarque, près de ce village, les ruines du château de Crévy, dont il reste deux tours rondes, et non loin de là l'un des plus beaux dolmens de la Bretagne : c'est une pierre schisteuse, connue sous le nom de la *Maison trouée*, longue d'environ 6 m., sur 2 m. 66 de largeur et 0 m. 50 d'épaisseur, supportée par d'autres pierres assez régulièrement taillées. Ce monument druidique, situé sur un tertre élevé, est entouré d'une enceinte circulaire de pierres levées.

CHAPELLE-SUR-ERDRE (LA), bourg de France (Loire-Inférieure), ch.-l. de canton, arrond. et à 10 kilom. N. de Nantes, près de la rive gauche de l'Erdre; pop. aggl. 220 hab. — pop. tot. 2,614 hab. Marais tourbeux sur le bord de l'Erdre; source d'eau minérale froide, carbonatée, ferrugineuse; commerce de châtaignes; pêche. Aux environs, château de la Gacherie, habité par Marguerite de Valois en 1537. Viaduc de dix-huit arches.

CHAPELLE-SUR-LOIRE (LA), bourg et commune de France (Indre-et-Loire), arrond. et à 17 kilom. N. de Chinon, sur le chemin de fer de Paris à Nantes; pop. aggl. 308 hab. — pop. tot. 2,823 hab. On y remarque l'ancien château de Grillemont, qui a été possédé par Tristan l'Érmitte, et habité par Louis XI.

CHAPELLENIE s. f. (cha-pè-le-ni — rad. chapelain). Bénéfice, dignité d'un chapelain.

CHAPELLERIE s. f. (cha-pè-le-ri — rad. chapel, ancienne forme du mot chapeau). Fabrication ou commerce des chapeaux d'homme. « Atelier où se fabriquent les chapeaux d'homme : Cette CHAPELLERIE est assez vaste. » Articles que vendent les chapeliers : *Il se fabrique beaucoup de CHAPELLERIE en Angleterre.*

— Encycl. On pourrait distinguer autant de sortes de chapellerie qu'il existe de matières différentes propres à faire des chapeaux; mais nous nous bornerons à citer les plus importantes, qui sont la chapellerie en feutre, en soie, en paille et en sparterie.

La chapellerie en feutre fut longtemps la plus florissante. On sait que le feutre est une étoffe non tissée, formée par l'entrelacement des poils de divers animaux au moyen de plusieurs manipulations connues sous les noms de *dégraissage*, *sécrétage*, *arçonnage*, etc., dont on trouvera la description au mot FEUTRE. Le poil qui fournit les plus beaux chapeaux de feutre est celui du castor; mais cet animal est devenu rare par suite de l'énorme destruction

qu'on en a faite, précisément pour fournir aux besoins de l'industrie chapelière, et l'on s'est vu forcé de substituer aux poils de castor ceux du lièvre, du lapin, de la loutre, auxquels on mélange, dans certaines proportions, des laines d'agneau ou de vigogne, pour faciliter le feutrage. L'ouvrier forme d'abord avec ces poils convenablement préparés des *capades*, c'est-à-dire des pièces ayant la forme d'un triangle à base arrondie; il met deux ou trois de ces capades sur une grosse toile humide appelée *jeutrière*, en interposant entre chacune d'elles une feuille de papier; il replie la jeutrière par-dessus le tout, puis la manipulant dans tous les sens et humectant l'ouvrage de temps à autre, il arrive à rendre les capades suffisamment consistantes. Il les réunit ensuite par leurs arêtes et en forme une espèce de chausse ou de cône d'une seule pièce, qui servira plus tard à faire un chapeau. Pour donner plus de force à l'étoffe ainsi façonnée, l'ouvrier la frotte vivement, tantôt avec sa main nue, tantôt avec une pièce de cuir appelée *manicle*, et ce nouveau travail est souvent interrompu pour plonger l'étoffe dans un bain d'eau acidulée et chaude. Puis la chausse est placée sur une forme de bois, et, au moyen d'un poussoir, on la force à en prendre les contours, on relève les bords du chapeau, on les dresse en long et en large selon le modèle que le chapelier se propose de réaliser. Quand le chapeau ainsi confectionné est séché, puis poli, on le livre au teinturier, qui lui donne la couleur noire en le plongeant dans un bain où il entre du bois de campêche, de la gomme, de la noix de galle, du vert-de-gris et du sulfate de fer. Le même teinturier lave ensuite le chapeau, le dégorge à plusieurs eaux, lui donne le lustre et l'apprêt. Quelquefois c'est le chapelier lui-même qui donne l'apprêt, en imprégnant le feutre d'une espèce de gomme ou de colle qui en agglutine toutes les parties. Enfin le chapeau est livré au détaillant qui le garnit et y ajoute tous les accessoires qu'exige la mode du jour. Il existe, en Angleterre surtout, des usines où la plupart de ces opérations sont exécutées à l'aide de machines. On peut citer, entre autres, la machine de William pour le feutrage; de Carey, qui sert à recouvrir un feutre grossier d'un feutre fin de castor, et enfin celle d'Ollerenshaw au moyen de laquelle on donne le coup de fer aux chapeaux.

La chapellerie en soie prit naissance à Florence vers 1760; mais elle n'a reçu une grande extension que depuis 1828. Sur une carcasse de toile ou de coton enduite de plusieurs couches de colle, on applique des bandes de peluche de soie noire, roulées en spirales, et tellement ajustées que l'œil ne puisse distinguer les bords de ces bandes. Les chapeaux de peluches de soie ont plus d'éclat que ceux de feutre et coûtent beaucoup moins cher; il n'est donc pas étonnant que la chapellerie en soie ait considérablement diminué l'importance de la chapellerie en feutre. Cependant, comme le feutre résiste mieux à la pluie que la soie, il est à peu près certain que les deux genres d'industrie, tout en se faisant concurrence, subsisteront toujours l'un à côté de l'autre. Les villes de France les plus renommées pour la fabrication des chapeaux, soit en feutre, soit en soie, sont Lyon, Paris, Bordeaux et Aix.

La chapellerie de paille fabrique surtout des chapeaux de femmes et ceux que les hommes ne mettent guère que pour aller à la campagne dans les jours d'été et de forte chaleur. On fait des chapeaux avec la paille du froment, du seigle, du riz, de l'ivraie et d'autres céréales. Ceux qu'on appelle chapeaux de paille d'Italie viennent en effet d'Italie, et sont surtout fabriqués avec la paille des céréales récoltées en Toscane, cette paille étant plus souple, plus susceptible d'obtenir un blanc très-pur que celle de tout autre pays. On blanchit la paille en l'exposant pendant quelque temps à la rosée du matin, puis à la chaleur des rayons solaires, et ensuite au moyen de l'acide sulfureux. Devenue blanche, elle sert à façonner des tresses, et ces tresses, cousues ensemble, reçoivent la forme la plus convenable au goût dominant. Les modistes n'ont plus ensuite qu'à y ajouter tous les ornements que leur imagination féconde invente et modifie chaque jour. Florence fournit des chapeaux de paille fine qui atteignent quelquefois, bruts, le prix de 400 et même de 600 fr.

On peut enfin ranger parmi les chapeaux de sparterie ceux qu'on fabrique avec le latanier, le tilleul, le peuplier et d'autres bois divisés en lanières minces. Les chapeaux dits de Panama, et dont quelques-uns se sont vendus 1,000 francs et plus, appartiennent à ce dernier genre de chapellerie.

CHAPELLIÈRE s. f. (cha-pè-liè-re — de Chapellier, n. pr.). Bot. Syn. d'ELYNANTHE.

CHAPELON (Jean), poète français, né à Saint-Etienne vers 1848, mort en 1895. Ses classes terminées, Jean Chapelon, qui était entré dans l'état ecclésiastique, s'adonna avec passion à la musique. Lulli fut son modèle, et telle était son admiration pour ce maître, qu'il savait tous ses opéras par cœur, et que c'est sur ses airs que, dans la suite, il composa la plupart de ses noëls en français. Il se livra tout entier à la poésie, et adopta un genre peu ecclésiastique : la chanson satirique, qui le brouilla avec son archevêque. Il a laissé un recueil de noëls estimés dans le pays, un recueil de chansons et un poème sur les mal-

heurs de sa ville natale, qui passe pour son chef-d'œuvre. Ses œuvres complètes ont été publiées à Saint-Etienne (1779, in-8°).

CHAPELURE s. f. (cha-pe-lu-re — rad. chapelier). Art culin. Partie de la crôte qu'on enlève de dessus le pain en le chapelant; crôte de pain râpée : *Mettre de la CHAPELURE, des CHAPELURES de pain dans une sauce qu'on veut épaissir. Saupoudrer un plat avec de la CHAPELURE. Rouler des côtelettes dans la CHAPELURE.*

CHAPERON s. m. (cha-pe-ron — dimin. de chape). Anc. cost. Sorte de vêtement de femme plus petit que la chape ou cape, et muni d'un capuchon : *Les CHAPERONS étaient autrefois des habits, comme ils le sont encore à présent, servant aux vieilles femmes en de certains pays.* (J.-B. Thiers.) « Coiffure de tête qui avait un bourrelet sur le haut et une queue pendante sur l'épaule, que portaient autrefois les hommes et les femmes, et qui fut ensuite, suivant les époques, réservée aux ecclésiastiques ou à certains dignitaires, officiers ou employés : *Ceux qui mènent le deuil dans certaines pompes funèbres portent des CHAPERONS à longue queue.* (Acad.) *Les CHAPERONS de la noblesse étaient en soie ou en velours, et chargés de broderies ou même de pierres, (Bachellet.)* Bande d'étoffe, de velours, de satin, de camelot, que les femmes et les filles attachaient sur leur tête : *Un CHAPERON en pointe.*

— Aujourd'hui, Ornement de certaines robes de cérémonie, qui consiste en un bourrelet circulaire placé sur l'épaule gauche, d'où pend, devant et derrière, une bande d'étoffe garnie d'hermine à son extrémité : *Le CHAPERON d'un magistrat, d'un docteur, d'un professeur de faculté.*

— Fam. Personne âgée ou grave qui accompagne une jeune fille ou une jeune femme dans le monde, par bienséance, et comme pour la couvrir, la préserver et répondre de sa conduite : *Elle a pour CHAPERON une vieille tante qui la suit partout.*

— Cost. ecclési. Camail de certains religieux, qui sert à leur couvrir la tête. « Ornement souvent relevé de broderies, qui est au dos d'une chape d'église.

— Cost. milit. Casque sans rebord ni visière que les milices, les arbalétriers, *Chaperon de mailles*, Coiffure militaire en fils métalliques tressés qui se portait avec le casque.

— Hist. *Les chaperons*, Nom des gens de Paris qui, au xiv^e siècle, tenaient le parti de Marcel, prévôt des marchands. « *Chaperons blancs*, Factieux qui troublèrent la Flandre vers la fin du xiv^e siècle.

— Archit. Haut d'un mur de clôture, formé de deux plans inclinés en forme de toit, pour prévenir les dégradations que causerait la pluie : *Un bon CHAPERON est une garantie de durée pour un mur.* (Lévy.)

— Techn. Plaque au droit d'une mortaise. « Botte de cartier. « Pièce d'horlogerie consistant en une plaque ronde que l'on monte à l'extrémité d'un pivot. « Pièce de cuir qui recouvre les fourreaux des pistolets pour les garantir de la pluie. « Egratignure faite au papier. « Dessus de la presse, dans les imprimeries d'estampes.

— Artill. Espèce de petit toit qu'on place sur la lumière d'un canon. Syn. de CHAPITEAU.

— Manège. Partie de l'escabe qui embrasse et lie le banquet de l'embouchure d'un cheval.

— Pêch. Paille dont on couvre le dessus des paniers de poissons.

— Fauconn. Coiffe de cuir dont on couvre la tête les yeux des oiseaux de proie pour les affaiblir.

— Blas. Meuble d'armoirie qui représente l'ancienne coiffure appelée chaperon, ou la coiffe de cuir du faucon : *Faulet de Warnant, D'argent à trois CHAPERONS de gueules. — Rapoul : D'argent à trois CHAPERONS d'oiseaux liés de gueules.*

— Agric. Fragment d'épi qui a échappé au fléau et qui se retrouve lors du vannage. « Sorte d'abri en paille destiné à couvrir les meulons.

— Bot. *Chaperon de moine*, Nom vulgaire du pied-de-veau et de l'aconit napel.

— Entom. Partie des insectes qui se trouve immédiatement au-dessus de la levre supérieure. « Labre des orthoptères, des névroptères et des hyménoptères. « Pièce du crâne qui, placée au devant de l'épicerne, recouvre la bouche en entier. « Partie du corselet qui, chez certains insectes, recouvre la tête en forme de chapeau.

— Encycl. — Hist. L'histoire a désigné sous le nom de *chaperons blancs* des artisans belges, révoltés contre les ducs de Bourgogne. Depuis la mort de Jacques Artevelde (1345), les Gantois avaient conservé vis-à-vis de leurs comtes une soumission apparente, sous laquelle couvaient des projets de révolte qui ne demandaient qu'à éclater, dès qu'un chef résolu se serait mis à la tête du parti populaire. Ce chef, on le trouva dans un nommé Jean Hyons, homme d'un courage et d'une énergie rares, qui enrégimenta, disent les chroniques, tous les gens qui *n'avaient rien à perdre*, et leur donna, pour signe de ralliement, un *chaperon blanc*. Le soulèvement éclata en 1379; mais il perdit bientôt son chef, qui fut assassiné à l'instigation du comte Louis II. L'exaltation des révoltés n'en devint que plus violente, et les excitations d'un nouveau chef,

Jean Dubois, aigrirent de plus en plus le peuple contre la noblesse. Il appela les artisans au pillage et à la destruction de tous les châteaux de gentilshommes, et, comme il arrive toujours en pareil cas, il ne fut bientôt plus assez fort pour arrêter les excès de la multitude, qu'il avait lui-même déchaînée. Comparaissant alors que la cause populaire était perdue si l'on ne plaçait à la tête du mouvement un homme auquel l'autorité de son nom assurerait sur la plèbe une influence qu'il saurait maintenir par des mesures énergiques, il alla trouver Philippe d'Artevelde, fils du célèbre brasseur, et l'arracha à la retraite dans laquelle il vivait pour le proclamer *reuaert* ou régent. Guidé par Jean Dubois, Philippe déploya une excessive sévérité, et rendit son pouvoir complètement absolu. Nous renvoyons le lecteur à l'article que nous avons consacré à ce dictateur populaire; car son histoire est, en même temps, celle de l'insurrection des *Chaperons blancs*, qui succomba, avec son chef, sur le champ de bataille de Rosebecque.

Trente-quatre ans plus tard, le *chaperon blanc* devint également le signe de ralliement des Cabochiens, qui forcèrent même le roi de France et les principaux seigneurs de la cour à prendre cette coiffure. V. CABOCHIENS.

Chaperon rouge (LE PETIT), personnage et titre d'un conte de Perrault, conte si naïf, si plein de détails enfantins et délicieux, que nous n'hésitons pas à le reproduire en entier :

« Il était une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût su voir, sa mère en était folle, et sa mère-grand plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge qui lui servait si bien, que partout on l'appelait le petit Chaperon rouge.

« Un jour, sa mère ayant fait des galettes, lui dit : « Va voir comment se porte ta mère-grand, car on m'a dit qu'elle était malade; » porte-lui une galette et ce petit pot de beurre. » Le petit Chaperon rouge partit aussitôt pour aller chez sa mère-grand, qui demeurait dans un autre village. En passant dans un bois, elle rencontra comper le loup, qui eut bien envie de la manger, mais il n'osa, à cause de quelques bûcherons qui étaient dans la forêt. Il lui demanda où elle allait. La pauvre enfant, qui ne savait pas qu'il était dangereux de s'arrêter à écouter un loup, lui dit : « Je vais voir ma mère-grand, et lui porter une galette avec un pot de beurre que ma mère lui envoie. — Demeure-t-elle bien loin? lui dit le loup. — Oh! oui, lui dit le petit Chaperon rouge; c'est par delà le moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas, à la première maison du village. — Eh bien! dit le loup, je veux l'aller voir aussi; je m'y en vais par ce chemin-ci, et toi par ce chemin-là, et nous verrons à qui y sera plus tôt. » Le loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui était le plus court, et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusa à cueillir des noisettes, à courir après des papillons et à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontrait. Le loup ne fut pas longtemps à arriver à la maison de la mère-grand; il heurta : « Toc, toc. — Qui est là? — C'est votre fille, le petit Chaperon rouge, » dit le loup en contrefaisant sa voix, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie. » La bonne mère-grand, qui était dans son lit, à cause qu'elle se trouvait un peu mal, lui cria : « Tire la cheville, la bobinette cherra. » Le loup tira la cheville et la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme et la dévora en moins de rien, car il y avait plus de trois jours qu'il n'avait mangé. Ensuite il ferma la porte et s'alla coucher dans le lit de la mère-grand, en attendant le petit Chaperon rouge, qui, quelque temps après, vint heurter à la porte. « Toc, toc. — Qui est là? » Le petit Chaperon rouge, qui entendait la grosse voix du loup, eut peur d'abord; mais, croyant que sa mère-grand était enrhumée, il répondit : « C'est votre fille, le petit Chaperon rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie. » Le loup lui cria, en adoucissant un peu sa voix : « Tire la cheville, la bobinette cherra. » Le petit Chaperon rouge tira la cheville et la porte s'ouvrit. Le loup, la voyant entrer, lui dit en se cachant dans le lit sous la couverture : « Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche et viens te coucher avec moi. » Le petit Chaperon se déshabilla et va se mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment sa mère-grand était faite en son déshabillé. Elle lui dit : « Ma mère-grand, que vous avez de grands bras! — C'est pour mieux t'embrasser, mon enfant. — Ma mère-grand, que vous avez de grandes jambes! — C'est pour mieux marcher, mon enfant. — Ma mère-grand, que vous avez de grandes oreilles! — C'est pour mieux écouter, mon enfant. — Ma mère-grand, que vous avez de grands yeux! — C'est pour mieux voir, mon enfant. — Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents! — C'est pour te manger. » Et, en disant ces mots, le méchant loup se jeta sur le petit Chaperon rouge et le mangea. »

Le lecteur pardonnera-t-il au *Grand Dictionnaire* de l'entretenir de semblables bagatelles? Oui, sans doute, car nos nourrices et nos grand-mères nous ont tous bercés avec ces contes. Redevenons jeunes de temps en temps; c'est autant de pris sur l'ennemi. Je me rappellerai toujours — j'avais cinq ans alors — que, monté sur une table, on me faisait dé-

clamer un soir le *Petit Chaperon rouge*. Arrivé à la dernière péripétie du drame, au moment où le loup dit : « C'est pour mieux te croquer, mon enfant, j'ajoutais tellement l'action à la parole, qu'il m'arriva de dégringoler... Si, au moins, il y avait eu des tapis! mais c'était dans un pauvre village de la basse Bourgogne! Le *Petit Chaperon rouge* est aussi un des contes favoris de mon petit bébé, de mon Antonine; mais, quand l'enfant arrive à la ritournelle finale, le papa, instruit par sa propre expérience, songe à sa bosse d'autrefois et avance machinalement la main :

Non ignara mali, miseris succurrere disco.
Pardon encore, ami lecteur, pour ces radotages d'autant et pour ces détails trop personnels; mais, après un article bien long et bien lourd d'économie politique et sociale, ce sont là vives récréations.

La réponse de la mère-grand, pour indiquer la manière d'ouvrir sa porte, est devenue proverbiale : *Tire la cheville, la bobinette cherra*. L'application en est fréquente et des plus faciles.

Chaperon rouge (LE PETIT), opéra-comique de Boieldieu, paroles de Théaulon, représenté pour la première fois en juillet 1818. Cet ouvrage, que le célèbre compositeur considérait comme un « discours de réception » à l'Institut, justifia ses espérances et celles du public. Dans le *Petit Chaperon rouge*, la manière de Boieldieu, au dire de M. Pétis, est plus grande, les idées sont plus abondantes, le coloris musical est plus varié que dans les ouvrages précédents. On y remarque principalement la ravissante romance : le *Noble éclat du diadème*, chantée au premier acte par le ténor; le duo : *Donne-moi cette fleur nouvelle*, au deuxième acte, et l'air devenu populaire : *Robert disait à Claire*. Le *Petit Chaperon rouge* a été repris à l'Opéra-Comique avec un certain succès. Signalons, dans cette œuvre digne de l'auteur des *Deux nuits* et de la *Dame blanche*, une particularité curieuse : les deux principaux rôles sont écrits pour ténors. Nous croyons devoir reproduire ici la romance le *Noble éclat du diadème*.

L'histoire de cette charmante mélodie est assez singulière pour être rapportée. Boieldieu avait composé onze romances sur ces paroles, et, sévère pour lui-même comme le sont d'ordinaire les grands artistes conscients de leur valeur, il avait jeté au panier ses onze compositions. Cependant Ponchard, qui sentait cette romance, le supplia à mains jointes de faire un dernier effort. Fatigué et découragé, Boieldieu se mit au piano pour complaire à son chanteur favori, et du premier jet il trouva ce bijou mélodique. Ponchard ne lui laissa même pas le loisir de revoir et de corriger son inspiration; il s'empara vivement du morceau, qu'il emporta triomphant au théâtre. L'artiste avait pleinement raison, car c'est un des chants dans lesquels il a laissé lui-même un ineffaçable souvenir.

Moderato gracioso

Le noble é-clat du di-a-

-de-me i-ci n'a point sé-duit mon

cœur, Et sur le front de ce que

j'ai-me, Je n'ai trou-vé que la can-

-deur. Sei-ze printemps forment son âge,

for-ment son a-ge, Et pour

mieux em-bel-lir ma cour, Elle a re-

-çu dans ce vil-la-ge Le doux

nom de Ro-se d'a-mour, Elle a re-

-çu dans ce vil-la-ge Le doux

nom de Ro-se d'a-mour, Le doux

nom de Ro-se d'a-mour, Le doux

nom de Ro-se d'a-mour!

DEUXIÈME COUPLET.
Simple et naïve bergère,
Elle règne dans ce vallon;

Elle a pour sceptre une houlette
Et pour couronne un chaperon.
A ses vertus tout rend hommage; (bis)
Quelques bergers forment sa cour,
Et tout bénit dans ce village
Le doux nom de Rose d'amour.

Chaperons blancs (LES), opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe, musique d'Auber, représenté à Paris dans le mois d'avril 1836. Malgré les situations fausses d'un mauvais mélodrame, l'inspiration n'a pas fait défaut à M. Auber dans cet ouvrage. On peut citer les couplets de table chantés par Chollet; le quatuor : *Que sa démarche est belle*; la polonaise du troisième acte, le duo : *O trahison! ô perfidie!* chanté par Chollet et Mlle Prévost, et surtout le galop *endiable* que nous donnons ici. Il serait difficile de trouver dans l'œuvre de M. Auber un chant plus rapide et plus irrésistible que ce galop. Les notes volent; on danse sur place en lisant la mélodie. Ce n'est peut-être pas très distingué comme idée musicale, mais cela vit.

Allegro.

Le plaisir n'a qu'un jour; ver-sez-vous

ce bon vin, Et bu-vons au-jour-d'hui

sans pen-ser à de-main! Ce doux jus

de la treil-le, Far sa cou-leur ver-meil-le,

A-mis, ne nous conseil-le que plai-sir et

gai re-train! Pier-con-qué-rant, que

le duo de Bour-go-gne Le-ve-le

bras Sur mes E-tats!

J'i-rai chez lui, ce trat-tre sans ver-

-go-gue, Non ra-va-ger, Mais

ven-dan-ger Ce jus di-

-vin du Bour-gui-gnon!

Où! où! Le plai-sir n'a qu'un jour;

ver-sez-vous ce bon vin, Et bu-vons

au-jour-d'hui sans pen-ser à de-main!

Ah! pour moi, quel-les dé-

-li-ces Que le vin et

les a-mours! Ah! pour moi, quel-

-les dé-li-ces, Que le

vin et les a-mours! Que le

vin et les a-mours! Que le vin et les a-

-mours, Et les a-mours!

DEUXIÈME COUPLET.
Les amours n'ont qu'un jour et les fleurs qu'un matin!
Ceignons-les aujourd'hui sans penser à demain.
De peur d'une infidèle,
Amis, faites comme elle;
Aujourd'hui, quittez celle
Qui vous quitterait demain!
Preux chevalier sait-il, en temps de guerre,
S'il doit revoir
Son vieux manoir.
Sait-on jamais combien, sur cette terre,

On doit rester,
Et sans compter,
Prenons toujours
Plaisirs, amours!
Où! où!

Les amours n'ont qu'un jour et les fleurs qu'un matin.
Ceignons-les aujourd'hui sans penser à demain!
Jour de joie et de délice!
Chantons le vin, les amours! etc.

Chaperon (LE) ou **les Deux sœurs**, vaudeville en un acte, de Scribe et Paul Duport, représenté au Gymnase, le 6 février 1832. Mme de Treneuil, qui sert de menton à sa jeune sœur Delphine, a juré au lit de mort de son époux de rester veuve. Un M. de Presle, qui aime Mme de Treneuil, parvient à s'introduire chez elle, mais il est éconduit, quoique la jeune veuve éprouve du penchant pour lui. L'amoureux ne se décourage pas et se représente comme aspirant à la main de Delphine, qui lui accorde une entrevue en présence de sa sœur. La scène est charmante. Le jeune homme fait sa déclaration; il parle à Delphine, mais le regard et le cœur s'adressent à Mme de Treneuil, qui finit par devenir parjure.

CHAPERON (Jean), poète français du xvi^e siècle, qui a publié la traduction du *Chemins de long étude de dame Christine de Pise*.

CHAPERON ou **CHAPPRON** (Nicolas), graveur français, né à Châteaudun en 1596, mort à Paris en 1647. Il avait d'abord étudié la peinture dans l'atelier de Simon Vouet. Ses pièces principales sont : la reproduction des *Loges* du Vatican, en 52 planches, connues sous le nom de *Bible de Raphaël*; plusieurs portraits de *Henri IV*; des *Bacchantes* originales et spirituelles; une *Vierge présentant le sein à l'Enfant Jésus*, etc.

CHAPERONNÉ, ÉE (cha-pe-ro-né) part. passé du v. *Chaperonner*. Revêtu d'un chaperon : *Fauconné chaperonné*.

— Fig. Accompagné et protégé : *Jeune fille chaperonnée par une tante*.

— Archit. Couvert, revêtu, surmonté d'un chaperon : *Mur chaperonné*. *Murailles chaperonnées*.

— Blas. Se dit des oiseaux de chasse dont la tête est couverte d'un chaperon : Famille *Manot de Villareau* : *D'azur, à trois éperviers d'or, membrés, longés, becqués et griffés de gueules, chaperonnés d'argent*. Se dit aussi quelquefois des quadrupèdes dont la tête est ornée d'un chaperon : Famille *De Juigné de Marault* : *D'argent, au lion de gueules, lampassé, armé et chaperonné d'or*.

— Ornith. Se dit de quelques oiseaux dont la tête est garnie de plumes formant une sorte de chaperon.

CHAPERONNIER v. a. ou tr. (cha-pe-ro-né). Mettre un chaperon à : *CHAPERONNIER un enfant*. « Peu usité, le chaperon n'étant plus en usage ou ayant pris un autre nom ».

A signifié Saluer, ôter son chaperon, donner de grandes marques de respect à : *CHAPERONNIER son juge pour capter sa bienveillance*.

— Fig. Servir de chaperon, de compagnon et de surveillant à : *CHAPERONNIER une jeune fille*. *Se tante la CHAPERONNAIT*.

— Fauconn. Collier d'un chaperon : *CHAPERONNIER l'oiseau*.

— Construire un chaperon au-dessus de : *CHAPERONNIER un mur*.

CHAPERONNIER adj. m. (cha-pe-ro-nié). Fauconn. Oiseau de proie habitué au chaperon, qui le porte patiemment : *Un bon CHAPERONNIER*.

CHAPETON s. m. (cha-pe-ton). Nom que les Espagnols d'Amérique donnent aux blancs nés en Europe. « On dit aussi CHAPETONE ».

— **Encycl.** Les *chapetons* ou *chapetones* composaient la caste des privilégiés. La cour d'Espagne, jalouse de maintenir sous sa dépendance ses possessions coloniales, ne confiait les emplois de quelque importance qu'à des personnes envoyées d'Europe, et, pour s'assurer davantage de leur fidélité, elle exigeait de tous ceux qu'elle employait la preuve qu'ils descendaient d'une famille de *vieux chrétiens*, qui n'avait souffert d'aucun mélange de race juive ou mahométane, et qui n'avait été flétrie par aucune censure de l'inquisition. Le gouvernement croyait pouvoir confier sûrement l'autorité en des mains si pures, et leur donnait presque tous les emplois publics, depuis la vice-royauté jusqu'aux dernières places. Toute personne qui, par sa naissance et par une longue résidence en Amérique, pouvait être soupçonnée de quelque disposition contraire aux intérêts de la métropole, était l'objet de la défiance du gouvernement central et ne tardait pas à être exclue de tous les emplois de confiance. Aussi cette préférence si marquée de la couronne pour les *chapetones* leur inspirait un suprême dédain pour toutes les autres classes de citoyens.

CHAPETONNADE s. f. (cha-pe-to-na-de — rad. *chapeton*). Pathol. Vomissement et délire qui attaquent les Européens dans les pays chauds.

CHAPIER s. m. (cha-pié — rad. *chape*). Ecclésiastique, officier de chœur qui porte la chape dans une cérémonie religieuse : *Les deux CHAPIERS se promènent dans le chœur en certains temps de l'office divin*. (Acad.)

— Armoire de sacristie où l'on renferme les chapes : *Un CHAPIER en bois de noyer*.

— Comm. Celui qui fait ou vend des chapes d'église.

— **Encycl.** Le *chapiér*, tel qu'on le voit dans les sacristies des grandes églises, est un meuble composé de tiroirs semi-circulaires tournant sur un pivot placé au centre et servant à renfermer les chapes. Les *chapiers* sont en usage depuis le xvi^e siècle, époque où les anciennes chapes faites d'étoffes souples ont été remplacées par des chapes en étoffes roides, chargées de broderies, et qui, ne pouvant supporter de plis, ont besoin d'être étalées dans un meuble spécial.

Les officiants qui assistent en chape à l'office divin s'appellent aussi *chapiers*. Le nombre de ces *chapiers* varie selon le degré de solennité de la fête que l'on célèbre. Dans les églises qui suivent la liturgie romaine, les *chapiers* ne quittent pas leur place dans le chœur. Il n'en est pas de même dans les églises qui suivent une autre liturgie : dans ces dernières, les *chapiers* marchent symétriquement pendant les psaumes, quelquefois aussi au *Kyrie*, au *Gloria in excelsis*, au *Credo*, au *Sanctus*, à l'*Agnus Dei*, pendant les proses, les hymnes et les cantiques. En cela, d'ailleurs, tout dépend de l'usage des lieux.

CHAPIFOU s. m. (cha-pi-fou — du lat. *caput*, tête, et de *fou*). Ancien nom du jeu de colin-maillard et de celui des joueurs qui a les yeux bandés. « On disait aussi *capifoul* ».

CHAPIN (E.-H.), prédicateur et écrivain religieux américain, né en 1814, dans le comté de Washington (Etat de New-York). Il a exercé le ministère pastoral à Richmond, à Charlestown, à Boston, à New-York, et s'est fait connaître par ses sermons, ses conférences publiques ou lectures, et par ses écrits de morale et de dévotion. Parmi ses nombreuses publications, nous citerons : *Discours sur les béatitudes*; *Caractères évangéliques*; *Couronne d'épines*; *Aspects moraux de la vie des cités*; *L'humanité et la véritable dignité du citoyen* (1854).

CHAPITEAU s. m. (cha-pi-tou — lat. *capitellum*, dimin. de *caput*, tête). Archit. Partie qui fait saillie au-dessus d'un fût de colonne, de pilastre, de balustre, et dont la forme varie suivant les divers ordres ou genres d'architecture : *CHAPITEAU toscan*, *ionique*, *corinthien*. *CHAPITEAU gothique*, *roman*. Les *CHAPITEAUX égyptiens* offrent souvent une imitation d'un calice de lotus, fleur symbolique du monde matériel. (Batissier.) « *Chapiteau plié*, Celui qui couronne un pilastre placé dans un angle rentrant, et qui suit lui-même la forme des deux parois. » *Chapiteau de triglyphe*, Plate-bande et cavet qui couronnent chaque triglyphe. « *Chapiteau de mouture*, Celui qui n'a pas de sculptures, mais de simples moulures comme le toscan et le dorique. Les autres s'appellent *CHAPITEAUX DE SCULPTURE* ».

— Par ext. Dais, toiture ou construction en forme de toiture, qui protège ou couronne une construction placée au-dessus : *CHAPITEAU de moulin à vent*. *CHAPITEAU de niche*. *CHAPITEAU de lanterne*.

— Menuis. Couronnement formant saillie au haut d'un meuble : *CHAPITEAU d'armoire*, *de buffet*.

— Techn. Partie supérieure d'un alambic où s'opère la condensation des vapeurs qui s'élèvent de la cucurbit : *Le bec d'un CHAPITEAU*. *CHAPITEAU aveugle*, *CHAPITEAU sans bec*. « Morceau de carton roulé en entonnoir, qu'on met au haut d'une torche, pour recevoir les gouttes de cire ou de poix qui en découlent ».

— Typogr. Porte-traverse qui réunit par le haut les deux jumelles de la presse en bois. « On l'appelle aussi CHAPEAU ».

— Art milit. Saillie qui termine en haut la chape du fourreau de certaines armes blanches.

— Artill. Sorte de couvercle en forme de petit comble, qu'on place sur la lumière des canons et des obusiers, dans les intervalles du tir, pour empêcher la pluie d'y pénétrer. « On dit aussi CHAPERON ».

— Pyrotechn. Cornet placé au sommet d'une fusée volante.

— Bot. Syn. de CHAPEAU, de CHAMPIGNON. « Sorte de couronnement qui, dans certaines fleurs ou dans certains fruits, simule le chapiteau d'une colonne ».

— Antonymes. Base, socle.

— **Encycl.** Le *chapiteau*, comme l'étymologie du mot l'indique (en italien *capitello*, dérivé du latin *caput*), est la tête, le couronnement de la colonne; c'est un des membres les plus importants de l'architecture, celui qui, dans les édifices du style classique, sert à distinguer les ordres, et qui, dans les autres constructions, joue le principal rôle décoratif. Les théoriciens, qui prétendent trouver dans la cabane de bois des peuples primitifs un prototype dont toutes les parties ont été religieusement conservées et reproduites dans l'architecture grecque, font remarquer qu'à l'exemple des arbres coupés à la hauteur où naissent et s'épanouissent les grosses branches, et qui ont été pris pour supports des poutres transversales de la cabane, les colonnes diminuent de diamètre en s'élevant, et s'élargissent à leur

sommet afin de porter le poids de l'architecture et d'offrir une assiette d'autant plus solide qu'elle a plus de surface. Suivant d'autres, des arbres de même longueur ayant été employés comme supports, on sentit la nécessité de les cercler pour les empêcher de se fendre; puis, pour éviter les inconvénients occasionnés par la pourriture du bout, on plaça dessus une pierre plate et carrée qui présentait toujours une surface unie et qui, étant plus large que le tronc d'arbre, put le protéger contre la pluie. Plus tard, lorsqu'on eut substitué des colonnes de pierre aux troncs d'arbre, on conserva néanmoins les dispositions que nous venons d'indiquer : la pierre plate et carrée du haut devint l'abaque ou *tailloir*; le gros lien du bout de l'arbre donna l'idée de ce qu'on a nommé l'échine, l'ovale ou le *quart de rond*; le second lien placé plus bas reçut le nom d'*astragale*, et l'espace compris entre les deux liens devint le *gorgerin* ou la *gorge*. Toutes ces explications des origines du *chapiteau* nous paraissent fort puériles; aussi ne les aurions-nous pas reproduites si elles n'avaient pas tant occupé les professeurs d'esthétique. Ce qui est certain, c'est qu'on trouve des *chapiteaux* dans l'architecture des plus anciens peuples. Les Chinois seuls n'en ont pas fait usage. Nous allons indiquer les formes et les caractères principaux que présente ce membre d'architecture dans les monuments des divers pays et des diverses époques, en commençant par ceux de l'Égypte qui appartiennent à la plus haute antiquité.

— CHAPITEAU ÉGYPTIEN. Suivant Quatremère de Quincy, les *chapiteaux* égyptiens se réduisent, quant à la forme, à trois espèces principales, savoir : les *chapiteaux* carrés, les *chapiteaux* ovales et les *chapiteaux* renflés. Le *chapiteau* de forme carrée consiste dans un dé de pierre, plus ou moins épais, qui pose à cru sur le fût de la colonne, sans y être uni par aucun profil ni doucine, et qui débordé fort peu le tambour. Le *chapiteau* ovale ou à *campane* (du latin *campana*, cloche) est tantôt taillé simplement en biseau, tantôt arrondi dans le bas de manière à présenter la forme d'un vase ou d'une cloche renversée. Le *chapiteau* renflé diffère du précédent en ce qu'il s'arrondit dans le milieu; en adoptant cette forme, dit Quatremère, « a-t-on voulu imiter un vase à contours bombés ou le renflement que certains arbres, entre autres le palmier, offrent à leur sommet quand on les a ébranchés, ou tout simplement n'a-t-on cherché qu'à produire un exhaussement de la colonne, à lui faire une tête d'une forme différente, et même contraire de celle du *chapiteau* à *campane*? Voilà sans doute le sujet d'une vaine controverse. A l'égard de l'ornementation de ce *chapiteau*, il n'est pas douteux que les motifs n'en aient été puisés dans les plantes du pays, telles que le calice ou les fleurs de lotus. » On trouve, d'ailleurs, des *chapiteaux* renflés qui sont lisses ou couverts d'hieroglyphes, comme le reste de la colonne. En général, du reste, rien n'est plus irrégulier, plus arbitraire, dans l'architecture égyptienne, que l'emploi comme la composition des *chapiteaux*. A Edfou, qui est l'ancienne *Apollinopolis magna*, Denon a dessiné l'intérieur d'une cour carrée environnée de quatre-vingts colonnes : les *chapiteaux* de ces colonnes ne se ressemblent ni pour la forme ni pour la décoration. Suivant Pockocke, les *chapiteaux* des colonnes qui bordent la longue avenue du temple de Philæ sont également tous différents entre eux. Parmi les ornements très-variés aussi qui décorent les *chapiteaux* égyptiens, on remarque tantôt des figures purement linéaires, gravées en creux, tantôt des plantes sculptées en relief, notamment des palmiers, des fleurs de nymphea ou de lotus. Quatremère donne le nom de *chapiteaux à têtes d'Isis* à certains *chapiteaux* dont les quatre faces sont décorées de têtes de cette déesse sculptées en bas-relief, au-dessous d'un second *chapiteau* orné d'hieroglyphes. Des spécimens de ce genre se voient au temple de Denderah. Il n'est pas rare, du reste, de rencontrer dans les monuments égyptiens des colonnes couronnées de deux ou trois *chapiteaux* superposés.

— CHAPITEAU PERSE ET CHAPITEAU INDIEN. Dans les monuments indiens, les *chapiteaux* représentent des vases d'où pendent des chaînes et des guirlandes, ou bien ils sont figurés par des animaux ou même par des groupes de figures humaines. En Perse, le *tailloir*, échantonné parfois comme celui du *chapiteau* corinthien (v. ci-après), repose sur deux têtes de chevaux ailés, de taureaux ou de chameaux, sortant d'une touffe de feuillage ou appuyées sur un double *chapiteau* de forme bizarre.

— CHAPITEAU DORIQUE. Ce *chapiteau*, qui paraît avoir été employé dans les plus anciens monuments de la Grèce, se distingue par son extrême simplicité. Les parties dont il se compose sont : la *gorge*, qui a le même diamètre que l'extrémité supérieure du fût de la colonne dont elle est séparée par de petits filets carrés ou de fines rainures; l'échine, moulure taillée en biseau ou légèrement arrondie, séparée de la gorge par de petits listels appelés *annelets*; le *tailloir* ou *abaque*, dalle carrée, épaisse et entièrement lisse, sur laquelle s'appuie l'architrave. Les Romains firent subir à ces diverses parties des modifications assez sensibles : ils remplacèrent les rainures par l'*astragale*, moulure arrondie et très-saillante; ils agrandirent la gorge, donnèrent plus de saillie aux *annelets*, taillèrent l'échine en forme d'ovale ou de *quart de rond* et ornèrent l'abaque

d'une moulure ou *talon*. Les architectes de la Renaissance continuèrent ces altérations de la simplicité primitive du *chapiteau* dorique, en figurant des roses en relief sur les coins du *tailloir* et dans la gorge. D'après les règles établies par les professeurs d'architecture classique, le *chapiteau* dorique doit avoir une hauteur égale au demi-diamètre du bas de la colonne; le *tailloir*, l'échine et la gorge ont chacun le tiers de cette hauteur. C'est sur la gorge qu'on prend l'*astragale* et le *filet* qui est sous l'échine. Le *tailloir* est couronné d'un *talon* et il y a trois annelets sous l'ovale. Quant aux mesures qui ont été fixées pour les proportions des moulures et pour la saillie du *chapiteau*, elles n'ont rien que d'arbitraire.

— CHAPITEAU IONIQUE. La double volute qui orne ce *chapiteau* est en même temps le trait caractéristique de l'ordre auquel il appartient. On s'est fort ingénié pour découvrir l'origine de cet ornement, dont on trouve le principe, comme nous l'avons vu, dans les *chapiteaux* de Persépolis. « Selon Vitruve, dit M. Charles Blanc, la volute serait l'imitation de deux boucles de cheveux encadrant la coiffure d'une femme dont la tête serait représentée par le *chapiteau*.... Il se peut qu'originellement l'idée de cet ornement soit venue de l'écorce roulée du bouleau ou bien des cornes de bœlier qu'on avait coutume de suspendre aux autels et aux cippes funéraires; il se peut aussi que la volute rappelle tout simplement les copeaux que le charpentier avait enlevés en voulant équarrir un poteau de bois, selon l'indication pratique et ingénieuse que semble donner M. Viollet-Le-Duc. Mais, sous la main de l'artiste grec, l'enroulement asiatique s'est transformé; il a imité la charmante spirale de ces coquillages de mer au milieu desquels était née la Vénus Anadyomène. » Un mince *tailloir*, composé seulement d'un *talon* et d'un *filet*, est placé entre l'architrave et l'écorce qui produit les deux volutes, et, au-dessous de l'ovale ou échine qui relie ces volutes, se dessine un large collier ou *gorgerin*, séparé du fût de la colonne par une *astragale*. Ces diverses parties sont ordinairement décorées de fines sculptures représentant des perles, des ovales, des palmettes, des fers de lance, des tresses, des entrelacs, etc. Souvent même, dans les temples somptueux, des ornements en métal doré ou en matière précieuse rehaussent cette décoration. C'est ainsi, suivant M. Beulé, que dans les *chapiteaux* du temple d'Erechthée, des guirlandes de bronze doré couraient sur les volutes dont l'œil (ou centre) avait été également doré. « Dans les intervalles des entrelacs du tore, on remarque de petits trous ou étaient enchâssés vraisemblablement des émaux ou des matières brillantes qui formaient à la colonne comme une couronne de pierres. Il ne faut pas croire cependant que ce luxe de décoration fit paraître le *chapiteau* trop chargé. Tous ces détails sont si légers et d'un goût si exquis, leur importance est d'une mesure si heureuse, ils sont sculptés dans le marbre avec tant de délicatesse, qu'on dirait une broderie. » Le *chapiteau* ionique a subi quelques déformations notables chez les Romains. L'artiste athénien, dit M. Ch. Blanc, avait dégagé son *chapiteau* en y ménageant un *gorgerin* qui donnait plus d'importance à la tête de la colonne; ce *gorgerin* formait une frise circulaire qui se prêtait à la décoration et pouvait ajouter à la richesse du monument. Si cette frise restait lisse, elle faisait ressortir les ornements de l'échine, les perles du *tailloir* et les spirales refouillées de la volute. Dans les monuments de Pompéi, suivant la remarque de M. Uchard, les cannelures de la colonne s'arrêtent à une certaine distance des volutes et laissent briller, par opposition à la partie lisse du tambour, l'ornementation du *chapiteau*. Dans le temple de la Fortune virile, à Rome, au contraire, les cannelures, en montant jusqu'au haut du fût, élargissent le *chapiteau*, et la courbe élégante qui réunissait les volutes de l'Erechthéon s'est changée en une sèche et dure ligne droite.

Le *chapiteau* ionique, tel qu'il nous apparaît dans la plupart des monuments de l'antiquité, n'a de volute que sur ses deux faces antérieures et postérieures; il a des coussinets sur les côtés, de manière que les colonnes vues de profil manquent de couronnement, le *chapiteau* n'étant pas plus large sur les faces latérales que le fût. Dans l'intérieur du temple d'Apollon Epicurius, construit par Ictinus, à Bassæ, près de Phigalie, on voit des colonnes ioniques engagées dans des têtes de Mars et présentant des volutes sur les trois faces libres du *chapiteau*. Les colonnes d'angle des portiques offrent également, dans les monuments de l'Attique, des volutes sur trois de leurs faces. A Pompéi, les coussinets disparaissent et les volutes se montrent sur les quatre faces du *chapiteau* ionique. Mais, nous le répétons, la règle générale voulait qu'il n'y eût de volutes que sur deux faces, et les exceptions à cette règle sont rares chez les anciens. A l'époque de la Renaissance, l'idée d'un *chapiteau* ionique présentant des volutes sur toutes ses faces fut reprise d'abord par Michel-Ange, adoptée ensuite et propagée par Scamozzi. Ce dernier imagina, dit M. Guignet de Salins (*Manuel des ordres d'architecture*), de substituer à une écorce qui semble se racornir et se rouler de sécheresse, quatre volutes qui s'échappent d'un bassin ayant, comme dans les *chapiteaux* antiques, très-peu de profondeur, si bien qu'il est difficile de concevoir comment ces volutes peuvent se maintenir sur le bord d'un vase

qu'elles sembleraient devoir entraîner par leur poids. Il faut remarquer aussi que le *tailloir* repose précisément sur ces quatre volutes, de sorte que ces ornements, qui représentent un objet extrêmement faible et délicat, ont à supporter non-seulement le poids du *tailloir*, mais encore le poids de l'entablement. Ajoutons que dans le *chapiteau* ionique de Scamozzi, le *tailloir*, l'échine et les volutes sont couverts d'ornements et que l'*astragale* est placée immédiatement au-dessous de l'échine, de sorte que les cannelures du fût atteignent les volutes. Au reste, les formes et les proportions du *chapiteau* ionique offrent beaucoup de variété dans les édifices modernes, et on ne saurait, par conséquent, établir aucune règle précise à leur égard.

— CHAPITEAU CORINTHIEN. On connaît la faible charmante par laquelle la Grèce a célébré l'origine de ce *chapiteau*. Quoique nous ayons rapporté au mot CALLIMAQUE la traduction du passage de Vitruve qui a trait à l'invention du *chapiteau* corinthien, nous la rappellerons ici brièvement : Une jeune fille de Corinthe étant morte au moment de se marier, sa nourrice posa sur son tombeau, dans une corbeille, quelques petits vases que cette fille avait aimés pendant sa vie, et, pour les mettre à l'abri, elle recouvrit la corbeille d'une tuile. La racine d'une acanthe s'étant trouvée par hasard en cet endroit, lorsqu'au printemps les feuilles et les tiges commencèrent à pousser, elles entourèrent la corbeille, et, rencontrant les angles de la tuile, elles furent contraintes de se recourber à leur extrémité en forme de volutes. Callimaque, passant près de là, vit cette corbeille, remarqua la grâce et la nouveauté de ces formes et y puisa le modèle des *chapiteaux* qu'il fit exécuter à Corinthe. « Cette petite histoire a le double mérite, dit M. Ch. Blanc, d'attacher un souvenir poétique au *chapiteau* inventé par Callimaque et de rendre un compte assez net des diverses parties qui le composent. » La corbeille, dont la surface apparaît au travers des feuillages qui l'entourent, repose sur l'*astragale* qui termine le fût de la colonne, et elle est surmontée d'un abaque ou *tailloir* qui représente la tuile placée par la sollicitude de la nourrice. Au pied de la corbeille prennent naissance des feuilles d'inégale hauteur qui se courbent en manière de panaches, et dont les vifs hautes, s'échappant de leurs tiges, vont s'enrouler comme des volutes, sous les angles saillants de la tuile, ou, se tournant en sens contraire, viennent se rencontrer deux à deux sur chacune des faces du *chapiteau*, tandis qu'une tige plus hardie va s'épanouir en fleuron dans une échancrure de l'abaque et y forme ce qu'on nomme la *rose*. On a dit que Callimaque n'avait fait que perfectionner le motif inventé par les Égyptiens, qui avaient limité sur le *chapiteau* de leurs colonnes la végétation du lotus ou du palmier. L'honneur d'avoir créé le *chapiteau* corinthien et l'ordre qui porte le même nom n'en doit pas moins rester à cet illustre architecte. « Qu'importe, en effet, dit Emeric David, qu'avant Callimaque l'Égypte eût évasé la partie supérieure du *chapiteau*? Qu'importe qu'elle l'eût orné de feuilles de lotus ou de palmier, qu'elle l'eût peint de diverses couleurs? Depuis bien des siècles, le *chapiteau* égyptien était connu des Grecs, et cependant celui de Corinthe n'existait point encore. Le mérite de l'invention dans l'architecture consiste moins peut-être à imaginer de nouveaux types qu'à établir des rapports nouveaux. Rapprocher, comme fait la nature, des éléments préexistants; les opposer et les assortir les uns aux autres, de telle manière qu'ils paraissent s'animer et s'agrandir tous; produire, en mettant en œuvre des formes déjà connues, des effets neufs, inattendus, harmonieux, pittoresques : c'est un assez beau triomphe pour le génie. Callimaque fit encore davantage : on peut dire qu'il créa le type lui-même, tant il y apporta de changements et de beautés nouvelles. Par la richesse et la variété de ses panaches, par la pompe et l'élégance de leurs enroulements, par l'élévation et la saillie de l'abaque ou du *tailloir* qui repose sur la corbeille, et non moins encore par l'avantage qu'il présente d'accroître la hauteur totale de la corbeille sans en changer le module, et, par conséquent, d'étendre et d'ennoblier les proportions de tous les membres accessoires, ce *chapiteau* est, sans contredit, une des plus magnifiques et des plus utiles inventions de l'architecture, et un des plus beaux présents que l'art des Grecs ait faits aux siècles modernes. L'invention du *chapiteau* corinthien conduisit nécessairement à la création de l'ordre qui porte le même nom : œuvre du génie, du calcul et du goût, hardie entreprise dont l'Égypte était loin d'avoir conçu la pensée. » Dans le monument choragique de Lyciscate, improprement appelé la *Lanterne de Diogène*, le *chapiteau* corinthien est garni de deux rangs de feuilles : les premières, celles d'en bas, sont lisses comme des feuilles d'eau; les secondes ressemblent à des feuilles d'acanthe, alternant avec des fleurs à la corolle étoilée; le vase ou cratère du second rang de feuilles, et sur ce cratère cylindrique se détachent les volutes et les doubles enroulements ou *hélices* de la tige centrale; l'abaque a des coins saillants, réunis par une ligne concave, et il est orné d'une palmette au milieu de son échancrure. Les Romains, qui ont pratiqué avec beaucoup de goût l'ordre corinthien, et qui l'ont appli-

qué à des édifices de grandes proportions, ont diminué les enroulements ou *hélices* en les soutenant par des feuilles d'eau, pour augmenter l'importance des volutes angulaires et des tiges ou *caulicoles* qui leur donnent naissance; ils ont développé davantage le premier rang de feuilles et plus profondément évidé le second rang; ils ont mis enfin dans le tout une sorte de symétrie solennelle, une harmonie grave et monumentale qui a été justement admirée. « Le *chapiteau* corinthien a subi plus tard bien des modifications, ajoute M. Ch. Blanc, à qui nous empruntons la plupart de ces détails. Et d'abord une certaine variété y est produite par le genre de feuillage que l'artiste a choisi. Les uns ont imité l'acanthe, non pas l'acanthe sauvage, qui est épineuse et ressemble à un chardon, mais l'acanthe sans épine, l'*acanthus mollis* de Virgile, dont la feuille est large et assez profondément découpée pour produire un effet de richesse. Les autres ont sculpté la feuille d'olivier, dont les refends ont encore plus de fermeté et accusent un jeu de lumière plus vif. Ainsi sont taillés les *chapiteaux* du Panthéon, à Rome, et ceux de la Maison Carrée, à Nîmes. D'autres ont préféré une feuille imaginaire rappelant celle du laurier, dont les découpsures aiguës se prêtent mieux aux finesse du ciseau. Sous les empires, la décoration des *chapiteaux* devint peu à peu capricieuse, indisciplinée. Certains *chapiteaux*, comme ceux que l'on voit à Rome dans l'église Saint-Laurent-hors-des-murs, nous montrent des trophées entés sur le premier rang de feuilles, et les Victoires qui, remplaçant les *caulicoles* et les volutes, sortent de l'abomb pour soutenir les cornes du *tailloir*. Il en est un où un foudre a été substitué à la rose ou au fleuron, tandis que le *tailloir* est porté aux quatre angles par des griffons, par des chevaux ailés ou par des aigles. A la villa Adriana, on a trouvé des *chapiteaux* qui vomissent des dauphins, suivant l'expression de Winckelmann. Enfin, il n'est sorte de fantaisie qui n'ait tenté les architectes de l'empire romain, à mesure qu'ils s'éloignaient des premiers exemplaires travaillés à Rome par des artistes grecs. »

Les architectes de la Renaissance ont apporté peu de changement dans la composition du *chapiteau* corinthien; ils se sont conformés généralement aux beaux modèles que l'art romain a laissés en Italie et en France. Voici, d'après les règles classiques, quelles doivent être les proportions de ce *chapiteau* : pour avoir la hauteur totale, on augmente le diamètre du bas de la colonne d'un sixième, ce qui donne trois petits modules et demi. Cette hauteur étant partagée en sept, on donne les quatre d'en bas aux deux rangs de feuilles. Les trois parties restantes sont à leur tour divisées en sept, dont deux sont pour le *tailloir*, trois pour la volute et les deux dernières pour les tiges et les *caulicoles*. Ces proportions, du reste, ne sont pas toujours les mêmes. Dans beaucoup d'édifices antiques, notamment dans le temple de la Sibylle, à Tivoli, le *chapiteau* a une hauteur égale au diamètre du bas de la colonne; dans le temple de Vesta, à Rome, il a deux sixièmes de plus que ce diamètre. Suivant Vitruve, la hauteur du *tailloir* doit être la septième partie de tout le *chapiteau*; mais elle n'en est souvent que la huitième, comme on le voit au Panthéon de Rome, à la basilique d'Antonin et au forum de Nerva; d'autres fois, au contraire, elle en est la cinquième ou la sixième partie, comme au temple de la Sibylle. Parmi les édifices modernes où le *chapiteau* corinthien a été employé avec le plus de goût, nous citerons la chapelle de Versailles, le Panthéon, la Bourse et la Madeleine, à Paris.

— CHAPITEAU TOSCAN. Le caractère de ce *chapiteau* consiste en ce que le *tailloir* est tout simple et sans *talon*, et que sous l'échine il n'y a point les annelets ou armoies qui sont au dorique, mais une *astragale* et un *filet*. Vitruve assigne à ce *chapiteau* la même hauteur qu'à la base; cette hauteur se divise en trois parties : une pour le *tailloir*, une autre pour l'échine, la troisième pour la gorge, l'*astragale* et le *filet*. Quelques architectes de la Renaissance, tels que Palladio et Vignole, donnent toute la troisième partie à la gorge, et prennent le *filet* qui est sous l'échine dans la seconde partie.

— CHAPITEAU COMPOSITE. De même que le *chapiteau* toscan dérive du dorique, de même le *chapiteau* composite est une simple modification du corinthien. Cette modification consiste dans la superposition des volutes ioniques aux feuilles d'acanthe ou d'olivier de la corbeille corinthienne. « Or, comme le fait remarquer M. Ch. Blanc, si ce mélange suffisait pour créer un nouvel ordre, il n'y aurait pas de raison pour refuser le même privilège à toutes les combinaisons imaginées par les artistes romains, dont quelques-uns ont remplacé la rose du *chapiteau* par un masque de femme, pendant que d'autres allaient jusqu'à supprimer et les volutes et l'abaque, et réduisaient le *chapiteau* à la figure d'une cloche renversée, d'une *campane* ornée de feuillages et d'oiseaux. » Cet amalgame des volutes ioniques et des feuilles d'acanthe a été employé pour la première fois, au dire de Winckelmann, dans l'arc de Titus, à Rome, et c'est là que Baldassarre Peruzzi a pris le modèle de son ordre composite.

— CHAPITEAU LATIN. Les premiers artistes chrétiens suivirent assez exactement les mo-

dées laissés par l'antiquité, comme on le voit par les *chapiteaux* corinthiens des basiliques de Saint-Paul-hors-les-murs et de Saint-Laurent, à Rome. Les innovateurs, d'abord timides, se bornèrent à modifier le fleuron du *chapiteau* corinthien ou quelques-unes des moulures ornées de l'ionique; mais, à partir du ve siècle, on voit se produire des changements complets : l'aigle ou la colombe, par exemple, se substituent à la volute corinthienne pour soutenir l'abaque (basilique de Parenzo); ou bien, le calice à deux rangs de feuilles fait place à une véritable corbeille tressée, d'où sortent des feuilles d'olivier séparées par un anneau des volutes et des hélices (église Sainte-Agnès, à Rome). Au vi^e et au ix^e siècle, l'ornementation des *chapiteaux*, dans les édifices latins, devint de plus en plus barbare. Les *chapiteaux* du portique de l'atrium de Saint-Clément, à Rome, n'ont plus rien des proportions antiques : l'abaque n'y est soutenu que par de maigres volutes d'angle; le fleuron est une sphère striée, et un seul rang de feuilles aiguës surmonte l'astragale. A l'intérieur du même édifice, le ciborium présente quatre *chapiteaux* plus rapprochés de la forme corinthienne, mais l'abaque manque complètement : quatre volutes sans grâce et à peine indiquées occupent chaque face, et un seul rang de feuilles, couvertes de stries, décore la partie basse. L'ordre ionique ne fut pas mieux traité que le corinthien, durant cette période, ainsi qu'on peut le voir à la chapelle de Saint-Zénon, construite dans l'église de Sainte-Praxède, sous le pontificat de Pascal I^{er}, en 817 : les *chapiteaux* ioniques qui décorent la face antérieure de cette chapelle ont leur tailloir formé d'un lourd biseau orné de dents de scie; le centre de la volute est couvert d'une rosace grossière, le reste porte des tresses et des cordes sculptées d'une façon barbare. Dans les premières églises des Gaules, construites sous l'influence du style latin, les *chapiteaux* offrent une imitation plus ou moins intelligente du type corinthien : la manière dont les feuilles sont disposées, recourbées et dentelées, varie beaucoup; généralement, elles ont des arêtes très-aiguës et manquent tout à fait de souplesse; les volutes sont maigres et souvent les hélices font défaut; le fleuron du tailloir est tantôt une demi-feuille d'acanthe, tantôt une palmette grossière, une rosace ou de simples chevrons taillés sur un corps saillant de forme arrondie ou en biseau. On peut faire ces observations sur des *chapiteaux* provenant de l'ancienne abbaye de Montmartre, de la crypte de Jouarre, des abbayes de Saint-Denis et de Saint-Germain-des-Prés, que M. Albert Lenoir a publiés dans son *Architecture monastique* (pl. 143 à 146).

— **CHAPITEAU BYZANTIN.** Dès le règne de Constantin, l'architecture byzantine adopta pour les *chapiteaux* des formes nouvelles, qui, suivant la remarque de M. Lenoir, ne sont pas sans quelque analogie avec celles qu'offrent les *chapiteaux* des monuments de la Perse élevés à l'époque des Sassanides. Quelques *chapiteaux* provenant de la basilique des Saints-Apôtres, construite par Constantin, se voient encore auprès de la mosquée de Mahomet II; ils affectent la forme cubique et sont décorés de branches de palmier légèrement sculptées. Il y a des *chapiteaux* de même forme, mais plus richement ornés, sur les deux piliers de l'église construite à Tyr par saint Paulin, qui ont été transportés à Venise comme trophées, et qui sont érigés sur la place Saint-Marc. Le *chapiteau* byzantin, quelque peu aminci déjà à sa partie inférieure dans les édifices que nous venons de citer, ne tarda pas à prendre la forme d'une pyramide tronquée renversée sur la pointe, plus ou moins renflée aux arêtes, et reliée par une légère courbure à l'astragale de la colonne. M. Albert Lenoir a publié une suite de *chapiteaux* tirés de diverses églises de Constantinople et d'Athènes (pl. 252 à 263); on y remarque quelques modifications de détails qui tiennent plutôt au caprice des artistes qu'à des règles déterminées. En général, la forme de ces *chapiteaux* est lourde, pesante; mais cette pesanteur paraît être, suivant le mot de M. Ch. Blanc, un calcul d'harmonie entre le support et la chose supportée. Dès le iv^e siècle, les *chapiteaux* cubiques regèrent un épais couronnement de même forme, destiné à porter les retombées des arcs. La décoration n'enlève rien au volume des *chapiteaux* byzantins. Sous la période constantinienne, les palmettes antiques, les fleurs, les feuilles d'acanthe se répandent encore sur leurs surfaces planes ou courbes. A partir de l'époque de Justinien, le feuillage devient aigu, écourté, sans relief, et se développe dans des entrelacs. A Sainte-Sophie, on voit figurer, au milieu de chacune des faces, des demi-sphères évidées selon des dessins variés; ailleurs, ce sont de grandes croix grecques, des monogrammes, qui occupent cette place. Vers la décadence de l'art byzantin, l'ornementation se réduit, soit à des lignes croisées renfermant de maigres feuillages dans leurs intervalles, soit à des chevrons brisés et parallèles, soit enfin à des panneaux ou des cercles saillants. Les diverses formes que nous venons d'indiquer furent substituées à celles du type corinthien. Quand l'intention des Byzantins fut de rappeler l'ordre ionique, dit M. Lenoir, ils le dénaturèrent moins : on voit à l'étage supérieur de l'église de Sergius

et Bacchus, à Constantinople, des *chapiteaux* présentant des volutes ioniques d'où s'échappent des feuilles dentelées qui couvrent l'échine et le gorgerin; un couronnement disproportionné, en forme de pyramide renversée, remplace le tailloir. Les églises bâties en Italie dans le style byzantin, comme l'église Saint-Vital de Ravenne et les églises Saint-Marc et Santa-Fosca de Venise, nous offrent des *chapiteaux* composés et décorés dans le même goût que ceux des églises de Byzance et d'Athènes. A Saint-Marc, on voit des *chapiteaux* accouplés, ayant par le haut la forme cubique et taillés dans le bas en biseau : deux volutes dont l'œil est décoré d'une maigre rosace s'enroulent au-dessous du biseau, et sont séparées du fût de la colonne par une double astragale; des palmettes et des pots de fleurs, d'un maigre relief, ornent le biseau et la partie cubique du *chapiteau*, ainsi que l'abaque, qui est également biseauté.

— **CHAPITEAU ROMAN.** Comme nous l'avons vu, en parlant du *chapiteau* de style latin, les artistes chrétiens se bornèrent, pendant les premiers siècles, à reproduire plus ou moins exactement les modèles romains. Ces imitations, faites par des mains inhabiles, avec des outils grossiers, sans aucune idée de la mise au point régulière, ne furent, dit M. Viollet-le-Duc, que d'informes réminiscences des arts antiques, dans lesquelles on chercherait vainement des règles, des principes. Toutefois, il faut reconnaître que, dès cette époque reculée (du vi^e au ix^e siècle), il se fit une véritable révolution dans la manière d'employer le *chapiteau*; ce membre de la colonne reçut une destination plus vraie que celle qui lui avait été affectée par les Grecs et par les Romains... Dès les premiers temps du moyen âge, l'entablement disparaît totalement, pour ne plus reparaitre qu'au xiv^e siècle, et le *chapiteau* avec son tailloir porte l'archivolte sans intermédiaire. Alors le *chapiteau* prend un rôle utile : du cylindre, il passe au carré par un encorbellement et reçoit le sommier de l'arc. Insensiblement on en arriva à se servir de l'évasement du *chapiteau* pour porter un sommier, dont le lit de pose débordait le diamètre de la colonne, innovation importante qui amena nécessairement des modifications dans les formes mêmes du *chapiteau*. — Dans les constructions romanes du xi^e siècle, les *chapiteaux* des colonnes engagées, destinés à supporter une archivolte, présentent un évasement assez considérable et sont surmontés d'un double tailloir très-saillant; en même temps ils se couvrent de sculptures variées, destinées à captiver l'attention et à instruire la foule, et dans lesquelles les maîtres de pierre rivalisent de talent dans la composition, de finesse, de patience et de soin dans l'exécution. C'est en Bourgogne, dans les édifices élevés par la célèbre école artistique de Cluny, que l'on trouve les exemples les plus beaux de cette époque. La nef de l'église abbatiale de Vézelay présente une série de 94 *chapiteaux* remarquables par leur galbe, leur proportion et la façon vraiment monumentale dont sont traités leurs ornements. « Il ne semble pas, dit M. Viollet-le-Duc, que le maître de l'œuvre ait suivi un ordre méthodique dans le classement de ces *chapiteaux*; étant tous appareillés et sculptés, comme toujours, avant la pose, il est vraisemblable qu'ils ont été montés et scollés à leur place sans ordre suivi, mais au fur et à mesure qu'ils sortaient des mains des sculpteurs. Outre les *chapiteaux* feuillus et qui n'ont aucune signification, il en est un grand nombre, parmi ceux à figures, qu'il est difficile d'expliquer. Quelques-uns représentent des scènes de l'Ancien Testament : par exemple, la *Bénédictio de Jacob*, la *Mort d'Abalon*, *David et Goliath*, *Moïse descendant du mont Sinai*... D'autres représentent des paraboles (le *Mauvais riche*, l'*Enfant prodigue*); des légendes (celle de *Cain tué par son fils Tubal*, celle de saint Eustache); des scènes de la vie de saint Antoine et de saint Benoît; puis des vices et leur punition (le diable joue un grand rôle dans ces compositions); des travaux de l'année (la moisson, la mouture du grain, la vendange, etc.); des animaux bizarres tirés des bestiaires; des lions et des oiseaux adossés ou affrontés au milieu de feuillages... Si les détails de ces sculptures sont barbares, jamais on ne peut leur reprocher d'être vulgaires. Dans les compositions, il y a toujours quelque chose de grand, de vrai, de dramatique, qui captive l'attention et fait songer. Tous ces ornements et ces figures sont renfermés dans le même épannelage, consistant en un cône tronqué renversé, pénétré par un cube. L'astragale tient toujours au fût, et le second tailloir saillant est pris dans une autre assise. Du reste, tous les tailloirs sont variés comme profil ou décoration. — Les *chapiteaux* romans de Vézelay ont en hauteur, compris le tailloir, le quart du fût de la colonne; tandis que généralement, en Auvergne et dans le Berry, ils n'ont guère que le cinquième ou le sixième de la hauteur du fût; en Normandie, dans le Maine, l'Anjou et le Poitou, ils sont plus bas encore. La dimension des matériaux employés était pour quelque chose dans ces différences de proportion, comme aussi la qualité de ces mêmes matériaux influa sur l'exécution des sculptures. Dans les contrées où la pierre est fine et compacte, les *chapiteaux* sont généralement sculptés avec une grande délicatesse de ciseau. — Il est à remarquer que dans l'Ile-de-France et dans certaines localités de l'est et du sud-est

où s'étaient perpétuées les traditions gallo-romaines, les *chapiteaux* des colonnes monocylindriques isolées et des pilastres rappellent avec plus ou moins de fidélité la sculpture et la composition des *chapiteaux* corinthiens romains; mais il n'est pas rare de voir à côté de ces réminiscences de l'antique des *chapiteaux*, ceux des colonnes engagées particulièrement, composés et décorés dans le goût roman. L'église de Langres, entre autres, offre le rapprochement des deux styles; on les y trouve même combinés dans les *chapiteaux* de quelques pilastres. Quelques églises du Midi, celle de Saint-Sernin notamment, ont, à l'intérieur, leurs *chapiteaux* décorés de feuillages, tandis que ceux des portails, à l'extérieur, sont presque tous couverts de figures légendaires, symboliques, d'animaux bizarres, de scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'usage de figurer des scènes sacrées sur les *chapiteaux* des portails est généralement adopté, au xii^e siècle, non-seulement dans le Midi, mais encore dans quelques-unes de nos églises du Nord, à Chartres, par exemple. Mais c'est dans les cloîtres surtout que les *chapiteaux* offrent, au xii^e siècle, les plus belles représentations de ce genre; il nous suffira de citer les cloîtres de Saint-Trophime, à Arles, de Moissac, d'Elne, comme étant particulièrement riches sous ce rapport.

Il serait trop long de passer en revue toutes les formes que présentent les *chapiteaux* de l'époque romane; leur variété est presque infinie, tant au point de vue du galbe qu'à celui de la décoration. Nous ne pouvons cependant passer sous silence les *chapiteaux* employés dans les provinces rhénanes; ils consistent en une portion de sphère posée sur l'astragale et pénétrée par un cube. Leurs faces plates sont souvent décorées, soit par des peintures, soit par des ornements déliés, découpés et de peu de relief. On rencontre aussi dans les édifices des mêmes provinces de gros *chapiteaux* composés de quatre portions de sphères se pénétrant l'une l'autre et pénétrées ensemble par un cube. Il y a là évidemment une influence byzantine. Le *chapiteau* cubique, simple ou divisé, orné de peintures ou de sculptures peu saillantes, se voit aussi dans plusieurs édifices de la Normandie (églises de Saint-Georges de Boscherville et de l'abbaye de Jumièges) et même dans quelques églises carlovingiennes de l'est, notamment dans la crypte de l'église Saint-Léger de Soissons. Citons encore les *chapiteaux scaphoïdes* ou en forme de barque, parmi les variétés du style roman.

— **CHAPITEAU OGIVAL.** Dans l'architecture ogivale, comme dans l'architecture romane, le *chapiteau* joue le rôle d'un véritable support; sa composition est, dès lors, subordonnée au nombre et aux proportions des sommiers des différents arcs qu'il est destiné à supporter. Après bien des tâtonnements et des essais plus ou moins heureux, les constructeurs de cette période en arrivèrent à donner un *chapiteau* unique aux diverses colonnes accouplées d'un pilier, en prenant le lit inférieur du sommier comme générateur du tailloir (cathédrale de Reims). Mais cette méthode savante ne fut pas longtemps suivie. « Dès 1250, dit M. Viollet-le-Duc, on donnait déjà aux piles autant de colonnes qu'il y avait d'arcs, et par suite autant de *chapiteaux*; on arriva à donner aux piles autant de membres que les arcs avaient de nerfs, et les *chapiteaux* perdirent alors leur véritable fonction de support, d'encorbellement, pour ne plus devenir que des bagues ornées, mettant une assise de séparation entre les lignes verticales des piles et les naissances des arcs. Puis enfin, comprenant que les *chapiteaux* n'avaient plus de raison d'exister, les maîtres les supprimèrent complètement, et les arcs avec toutes leurs moulures vinrent descendre jusque sur les bases des piliers. »

— Pour ce qui est de la décoration du *chapiteau* ogival, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire encore quelques passages empruntés au savant écrivain que nous venons de citer : « Vers le milieu du xiii^e siècle, on voit percer autour de la corbeille du *chapiteau* certains bourgeons peu développés d'abord, qui se mêlent aux entrelacs romans, à leurs feuilles, à leurs animaux fantastiques. Peu à peu ces bourgeons s'étendent, ils s'ouvrent en folioles grasses, encore molles de duvet; les tiges charnues, tendres, ont cette apparence vigoureuse des jeunes pousses. Mais déjà cette première végétation a expulsé les enroulements perlés et la feuille anguleuse, découpée, du commencement du xi^e siècle; elle est luxuriante, quoique encore chiffonnée et repliée sur elle-même, comme le sont les premières feuilles qui crèvent leur enveloppe. Entre ces feuilles repliées, on aperçoit les boutons des fleurs. Déjà les tiges deviennent plus nerveuses, elles accusent des angles dans leur section. Mais, chose singulière, il ne faut pas croire que cette floraison de l'ornementation des *chapiteaux* imite la floraison de telle ou telle plante; non, c'est une sorte de flore de convention... » Peu à peu, la corbeille du *chapiteau* ogival s'épanouit; les feuilles se développent et se rapprochent pour la forme de la nature; au milieu du xiiii^e siècle, cet épanouissement est complet. « Au lieu d'idéaliser les végétaux, dit M. Vitet (*Notre-Dame de Nogon*), au lieu de leur prêter une forme conventionnelle en harmonie avec le caractère des monuments antiques, on les copie purement et simplement, on les calque d'après nature, et l'on recherche les modèles non plus en Orient ou sous le beau ciel de la Grèce et

de l'Italie, mais dans nos forêts et dans nos champs. C'est la feuille de chêne, la feuille de hêtre, le lierre, le fraisier, la vigne vierge, la mauve, le houx, le chardon, la chicorée et tant d'autres plantes, qui viennent couvrir les *chapiteaux*. Jamais ces végétaux modestes n'avaient reçu tant d'honneur. »

— **CHAPITEAU RENAISSANCE.** Nous avons signalé plus haut les modifications les plus importantes que les architectes de la Renaissance ont fait subir aux *chapiteaux* antiques. Nous devons ajouter que, dans les pays où avait floré l'art ogival, on trouve encore, au xvi^e siècle, de charmantes compositions dans lesquelles l'élément antique ne fait pas disparaître l'originalité native. Mais, à partir du xvii^e siècle, le *chapiteau* n'est plus qu'une reproduction abâtardie du type gréco-romain.

— **CHAPITRAL, ALE** adj. (cha-pi-tral — rad. *chapitre*). Qui appartient à un chapitre de religieux, ou de chanoines; qui émane d'un de ces chapitres : *Maison capitrale. Décision capitrale. Règlements capitraux.*

— **CHAPITRE** s. m. (cha-pi-tre — lat. *capitulum*, dimin. de *caput*, tête). Division d'un livre indiquée par ce mot même, et, le plus souvent, par un numéro d'ordre dont ce mot est accompagné; matières qui y sont traitées : *Premier chapitre. Chapitre trente-deux. Chapitre préliminaire. Lire un chapitre de la Bible. Le budget est divisé en chapitres et subdivisé en articles. Le chapitre des dépenses doit se régler sur celui des recettes. Plusieurs paragraphes font un chapitre, plusieurs chapitres font un livre, plusieurs livres font un traité.* (Condillac.)

Pour être dans le monde illustre à juste titre, il faut dans le *Mercur* occuper un chapitre.

BOURSAULT.

— Fig. Partie d'un tout, d'un sujet, d'une matière; catégorie : *Dans la vie de l'homme, le plus long chapitre est celui des adversités.* (C. de Retz.) *Il y a des conjonctures où la prudence même ordonne de ne consulter que le chapitre des accidents.* (C. de Retz.) *La psychologie, quoi qu'on fasse, n'est et ne sera jamais qu'un chapitre de la science de l'homme.* (Jouffroy.) *La stabilité d'un pays est un chapitre essentiel du compte de ses frais généraux.* (Froudh.) *« Sujet, matière, question : Traiter un chapitre à fond. Je suis intraitable sur ce chapitre. C'est un chapitre auquel il ne faut pas toucher. Assez sur ce chapitre. Ne me mettez pas sur ce chapitre. On a longtemps parlé sur notre chapitre. Nous étions sur votre chapitre. Toute plaisanterie, dans un homme mourant, est hors de sa place; si elle roule sur de certains chapitres, elle est funeste.* (La Bruy.) *Les hommes sont aussi jaloux sur le chapitre de l'esprit que les femmes sur celui de la beauté.* (Boiste.)

Un grand ouvrage embarrassé, incommode. Mais un chapitre... Ah! la bonne méthode!

En voulez-vous? Lisez, mes bons amis, lisez un peu le tableau de Paris.

Vous y verrez chapitre des maris, et puis encore chapitre sur les femmes;

Un peu plus loin, chapitre sur les drames; Tournez la feuille, et chapitres nouveaux

Sur les commis, sur l'or, sur les bureaux. Ah! juste ciel, que de noms! que de titres!

Que de portraits pour ne dépendre rien! En vérité, voilà bien des chapitres;

Quand le bon sens aura-t-il donc le sien!

— Liturg. Trait de l'Ecriture que l'officiant chante ou récite entre le dernier psaume et l'hymne. On dit aussi **CAPITULE**.

— **Syn. Chapitre, article, matière, etc.** V. ARTICLE.

— **Chapitre second** (Lx), comédie en un acte et en prose, mêlée de chants, paroles de Dupaty, musique de Solié, représentée sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 29 prairial an VII (18 juin 1799). Le sujet de cette pièce à deux personnages est d'une ténuité extrême. La morale pourrait s'offrir de certaines situations, mais le succès justifie tout au théâtre... et ailleurs. La pièce était spirituelle et remplie de détails charmants. On distinguait, dans la partition, une romance et un rondeau pleins de grâce et d'harmonie. Mmes Saint-Aubin et Carline jouaient à ravir ce petit opéra dont le succès fut durable.

— **CHAPITRE** s. m. (cha-pi-tre — lat. *capitulum*; de *caput*, tête). Hist. ecclésiast. Corps des chanoines d'une église cathédrale ou collégiale : *Le chapitre de Notre-Dame. Le doyen du chapitre. Cette terre appartient à tel chapitre.* (Acad.) *Le chapitre de Saint-Pierre est composé d'un cardinal archevêque, de trente chanoines, trente-six bénéficiaires et vingt-six clercs.* (H. Beyle.)

— Par ext. Assemblée où les chanoines traitent de leurs affaires et des questions de leur ressort : *Aller au chapitre. Présider le chapitre. Avoir voix au chapitre.* *Assemblée que des religieux tiennent pour délibérer de leurs affaires : Chapitre conventuel. Chapitre provincial. Chapitre général. Convoyer le chapitre.* *Assemblée d'un ordre royal, d'un ordre militaire : Le roi tint le chapitre de l'ordre.* (Acad.)

— Archit. Lieu où se tiennent les assemblées, soit de chanoines, soit de religieux, soit de chevaliers : *Les bancs d'un chapitre. Aux accords d'un majestueux introit, le vaste rideau du chœur se sépara lentement et découvrit les profondeurs mystérieuses du chapitre.* (G.

Sand.) Le plan du chapitre d'art ordinairement carré, afin que de toutes les places on pût se faire entendre facilement de l'assemblée. (A. Lenoir.) On enterrait quelquefois les abbés dans le chapitre. (A. Lenoir.)

— Par plaisant. Réunion où l'on délibère : Voyons, tenons chapitre et décidons.

Le demeurant des rats tint chapitre en un coin Sur la nécessité présente.

LA FONTAINE.

... J'ai maints chapitres vu
Qui pour néant se sont ainsi tenus;
Chapitres non de rats, mais chapitres de moines,
Voire chapitres de chanoines.

LA FONTAINE.

— *Chapitre clos*, Chapitre dans lequel le nombre des membres est déterminé : Les chapitres clos ne sont pas antérieurs au xiv^e siècle. (Bachelet.)

— *Pain de chapitre*, Celui qu'on distribuait tous les jours aux chanoines dans quelques chapitres. Il se disait d'une qualité supérieure de pain, peut-être par allusion à la gourmandise proverbiale des chanoines.

— *Loc. fam. Avoir voix au chapitre*, Avoir crédit, mission, autorité pour parler, pour se mêler de quelque affaire : Tais-toi, tu n'as pas voix au chapitre.

— *Fr.-maçon*, Nom donné à certains ateliers maçonniques où l'on confère des grades supérieurs à la maîtrise.

— *Encycl. Hist. ecclés. Chapitres nobles*. Parmi les chapitres des églises cathédrales ou collégiales et des abbayes ou prieures de la France, il y en avait, avant la Révolution de 1789, où l'on ne pouvait être reçu sans avoir fourni certaines preuves de noblesse exigées par les constitutions particulières de ces chapitres. Voici la liste de tous les chapitres nobles de France, relevée sur des documents officiels de 1787.

— I. CHAPITRES NOBLES D'HOMMES. Lire et Murbach, en Franche-Comté et en Alsace réunies. Seize quartiers de noblesse, huit paternels et huit maternels étaient indispensables pour y être admis.

Notre-Dame d'Amboise et Saint-Florentin, en Béarn. Il fallait faire preuve d'une ancienne noblesse.

Notre-Dame de Lescar, en Béarn. On n'exigeait qu'une naissance noble.

Notre-Dame de Nancy. Il fallait prouver quatre degrés de noblesse.

Saint-Etienne de Metz. Trois degrés de noblesse paternelle étaient exigés.

Saint-Etienne de Toul. Trois degrés de noblesse paternelle.

Saint-Dié, en Lorraine. Trois degrés de noblesse paternelle devaient être prouvés.

Saint-Jean de Lyon. Il fallait prouver huit degrés de noblesse, quatre paternels et quatre maternels, en remontant à l'an 1400 par la ligne paternelle, sans anoblissement connu.

Saint-Jean l'Évangéliste et Saint-Etienne de Besançon. Seize quartiers de noblesse, huit paternels et huit maternels étaient exigés.

Saint-Julien de Brioude, au diocèse de Saint-Flour. Seize quartiers de noblesse, huit paternels et huit maternels.

Saint-Louis de Gigny, au diocèse de Saint-Claude. Quatre quartiers, sans les alliances, du côté paternel, et quatre du côté maternel.

Saint-Maxime de Bar, au diocèse de Toul. Trois degrés de noblesse paternelle, non compris le présent.

Saint-Martin d'Ainay, au diocèse de Lyon. Il fallait cent ans de noblesse paternelle.

Saint-Pierre de Mâcon. Il fallait faire preuve de quatre degrés tant paternels que maternels.

Saint-Pierre et Saint-Chef de Vienne. Il fallait prouver neuf degrés de noblesse du côté paternel et autant du côté maternel.

Saint-Pierre de Saint-Claude, en Franche-Comté. Seize quartiers de noblesse.

Saint-Pierre-Baume-les-Messieurs, au diocèse de Besançon. Seize quartiers de noblesse, huit du côté paternel et huit du côté maternel.

Saint-Sauveur d'Aix, en Provence. On n'exigeait qu'une naissance noble.

Saint-Victor de Marseille. Il fallait prouver cinquante ans de noblesse.

Savigny, au diocèse de Lyon. On demandait quatre degrés de noblesse paternelle.

Strasbourg. Il fallait faire preuve de huit degrés de haute noblesse : C'était le premier chapitre de France, et l'on n'y admit longtemps que des princes et des comtes de l'Empire.

— II. CHAPITRES NOBLES DE FEMMES. Alix, au diocèse de Lyon. Il fallait prouver huit degrés paternels, sans anoblissement, et trois degrés maternels.

Andlau, au diocèse de Strasbourg. Seize quartiers de noblesse, huit paternels et huit maternels, d'ancienne chevalerie. Ce chapitre jouissait d'un grand renom.

Argentières ou Notre-Dame de Coysse, dans le diocèse de Lyon. Les preuves exigées consistaient en la justification de huit degrés paternels et de trois degrés maternels.

Avesnes, au diocèse d'Arras. Seize quartiers, huit paternels et huit maternels, d'ancienne chevalerie.

Baume-les-Dames, au diocèse de Besançon. Ce chapitre fort renommé exigeait qu'on fit preuve de seize quartiers, huit paternels et huit maternels, d'ancienne chevalerie.

Hôpital de Beaulieu, ordre de Malte, langue de Provence. La justification pour être admis

était celle qu'on exigeait des chevaliers de Malte, savoir huit quartiers de noblesse prouvés.

Blesle, en Auvergne. On exigeait quatre degrés de noblesse.

Bourbourg, au diocèse de Saint-Omer. Il fallait faire preuve de noblesse depuis l'an 1400.

Château-Châlons, au diocèse de Besançon. Seize quartiers, huit paternels et huit maternels.

Epinal, au diocèse de Saint-Dié. L'aspirant devait prouver qu'elle appartenait à une famille ayant deux cents ans de noblesse chevaleresque, aussi bien du côté paternel que du côté maternel, sans conditions de quartiers.

Estrun, au diocèse d'Arras. On exigeait huit quartiers de noblesse, quatre de chaque côté.

Laveine, au diocèse de Clermont, en Auvergne. Preuve de noblesse paternelle depuis 1400.

Leigneux, au diocèse de Lyon. Il fallait faire preuve de cinq degrés de noblesse paternelle.

Lons-le-Saunier, au diocèse de Besançon. Huit quartiers paternels et huit maternels.

Loutre, au diocèse de Trèves. On n'exigeait qu'une naissance noble.

Maubeuge, au diocèse de Cambrai. Il fallait faire preuve de huit générations de noblesse chevaleresque et militaire.

Migette, au diocèse de Besançon. Il fallait justifier de seize quartiers de noblesse.

Montfleury, au diocèse de Grenoble. Quatre degrés de noblesse paternelle.

Montigny, au diocèse de Besançon. Huit quartiers paternels et quatre maternels.

Neuville, en Bresse. Neuf degrés de noblesse paternelle.

Notre-Dame de Bouxières-aux-Dames, diocèse de Nancy. Preuve d'ancienne chevalerie.

Notre-Dame de Romeray, au diocèse d'Angers. Preuve de huit quartiers de noblesse, quatre paternels et quatre maternels.

Oltmarsheim, diocèse de Bâle. Seize quartiers de noblesse chevaleresque dont huit paternels.

Poulangy, au diocèse de Langres. Neuf degrés paternels et trois degrés maternels, non compris le présent.

Poussay, au diocèse de Toul. Seize quartiers de noblesse, huit paternels et huit maternels.

Saint-Louis, de Metz. Preuve de noblesse paternelle depuis l'an 1400.

Hôpital-prieuré de Saint-Marc de Martel, ordre de Malte, langue de Provence. Preuve des chevaliers de l'ordre, savoir huit quartiers de noblesse.

Saint-Martin de Salles, en Beaujolais. Huit degrés paternels et trois maternels.

Saint-Pierre de Remiremont, au diocèse de Saint-Dié. Deux cents ans de noblesse chevaleresque sans indication de quartiers.

Saint-Remfroye de Denain, au diocèse d'Arras. Seize quartiers de noblesse militaire, huit paternels et huit maternels.

— Administr. *Chapitres métropolitains et cathédraux*. Les collégiales ayant été supprimées, il n'existe plus actuellement en France que des chapitres métropolitains ou cathédraux, sauf cependant le chapitre de Saint-Denis. La faculté d'avoir un chapitre a été reconnue aux évêques par le concordat, sans pour cela que le gouvernement pût être obligé de les doter. Aux termes de la loi du 18 germinal an X, les archevêques et évêques qui veulent user de la faculté qui leur est donnée d'établir des chapitres ne peuvent le faire sans avoir obtenu au préalable l'autorisation du gouvernement, tant pour l'établissement lui-même que pour le nombre et le choix des ecclésiastiques appelés à le former. Tous les chapitres existant actuellement en France ont été établis à la suite du règlement des circonscriptions épiscopales, en vertu du décret du 9 avril 1802, par le cardinal Caprara. Les évêques se rendirent tous à l'invitation qui leur fut faite par ce cardinal de former immédiatement un chapitre dans leur cathédrale, selon les règles canoniques. L'autorisation gouvernementale se donne toujours par acte de pouvoir exécutif. Cet acte porte en même temps approbation des statuts du chapitre. Avant d'être soumis à l'examen du gouvernement, ces statuts doivent avoir obtenu l'autorisation de l'évêque; ils sont à peu près les mêmes dans chaque diocèse : la plupart sont conformes aux statuts approuvés par le chapitre métropolitain de Paris. En voici les principales dispositions. Dans les archevêchés, les chapitres des métropoles sont composés de neuf chanoines, sauf celui de Paris qui en a seize; dans les évêchés, les chapitres de cathédrale ont huit chanoines. Les chanoines doivent être prêtres. Les vicaires généraux de l'évêque ou de l'archevêque font de droit partie du chapitre, et l'un d'eux est désigné pour tenir le premier rang dans le chœur. Les chanoines prennent rang entre eux suivant la date de leur entrée dans le chapitre. Ils ne forment point un corps particulier indépendant de l'évêque, et ne peuvent s'assembler pour délibérer sans sa permission. Le prélat préside les réunions du chapitre, soit par lui-même, soit par le vicaire général délégué à cet effet; il détermine les matières à mettre en discussion, il demande l'avis des chanoines sans être obligé de s'y conformer, il nomme seul aux titres et fonctions dans la cathédrale; seul il a le droit de réformer les abus dont les

chanoines lui donnent connaissance, et de fixer l'heure, le lieu et le cérémonial des offices. Ce sont ces restrictions qui constituent la principale différence entre les chapitres actuels et les anciens chapitres, dont la puissance, avant 1789, entraînait souvent et contrebalançait quelquefois l'autorité épiscopale.

Les attributions ordinaires des chapitres sont de servir de conseil à l'évêque, de gérer les biens qui leur appartiennent, de célébrer l'office canonial, d'assister l'évêque dans les cérémonies où il pontifie. Lorsque le siège épiscopal vient à vaquer, le chapitre est investi de plein droit, d'après les lois canoniques, de l'administration du diocèse; mais il ne peut administrer que par l'intermédiaire des vicaires capitulaires qu'il a élus. Dès que la vacance du siège épiscopal a lieu par décès, démission ou translation du titulaire, le chapitre doit en donner avis au gouvernement, et soumettre à son agrément l'élection qu'il a faite des vicaires capitulaires. En leur qualité de représentants du chapitre, les vicaires capitulaires peuvent traiter les affaires courantes, faire les nominations et tous les actes d'administration temporelle ou spirituelle, mais ils ne doivent se permettre aucune innovation dans les usages et coutumes du diocèse.

Les chapitres fondés selon les prescriptions de la loi organique qui en a autorisé en principe la création sont des établissements publics reconnus par la loi. Ils constituent, par conséquent, des personnes civiles; à ce titre, ils sont capables de posséder, d'acquiescer, de recevoir des dons et des legs, et sont placés sous le régime légal appliqué à tous les établissements publics. Les libéralités faites en leur faveur sont acceptées par le doyen, en vertu d'une ordonnance ou d'un décret du pouvoir exécutif. Si le doyen est lui-même le donateur, il est remplacé, pour la formalité de l'acceptation, par le plus ancien chanoine après lui. Les biens des chapitres sont de deux sortes, et se composent d'abord des rentes et des immeubles non aliénés, qui appartenaient avant la Révolution aux chapitres métropolitains ou cathédraux, et qui leur ont été rendus par l'Etat, en exécution du décret du 15 ventôse an XIII; en second lieu, des immeubles, rentes, créances provenant des acquisitions qu'ils ont faites régulièrement, ou des dons et legs qu'ils ont été autorisés à accepter. En ce qui concerne l'administration de ses biens, le chapitre a les mêmes droits et les mêmes obligations qu'un titulaire de biens de cure, sauf que le trésorier de ces biens doit être nommé par l'évêque, sur la présentation de deux candidats choisis par le chapitre dans son sein. Ce trésorier, dont les fonctions durent cinq ans et peuvent lui être conservées après cette période, rend compte chaque année de sa gestion devant des commissaires nommés par le chapitre. Copie de ce compte rendu est adressée au ministre des cultes. Toutes les délibérations du chapitre relatives à l'administration de ses biens doivent être soumises à l'approbation de l'évêque. En cas de refus d'approbation et d'insistance du chapitre dans ses délibérations, il en est référé au ministre des cultes, qui prononce.

Les chapitres comptent trois sortes de chanoines : les chanoines titulaires, les chanoines honoraires et les chanoines d'honneur. Les chanoines titulaires ont seuls droit d'assister aux assemblées capitulaires, de prendre part aux votes et aux délibérations du chapitre, et de jouir de tous les avantages temporels attachés à un canonicat. L'évêque désigne le nomme, mais cette nomination doit être agréée par le gouvernement. Nul ne peut être nommé chanoine s'il n'a obtenu le grade de licencié en théologie ou s'il n'a rempli pendant quinze ans les fonctions de curé ou de desservant. Les chanoines titulaires sont inamovibles; ils ne peuvent être dépossédés de leur titre que par une sentence ou ordonnance de révocation rendue par l'évêque, conformément aux lois canoniques, et approuvée, quant à ses effets civils, par un décret du gouvernement.

Le gouvernement ne s'est point engagé par le concordat à doter les chapitres; cependant, moins d'un an après la signature de cet acte, les chanoines reçurent un traitement de 1,000 fr. Ce traitement, successivement augmenté par diverses lois de finances, a été porté, en 1862, à 1,600 fr. Les chanoines de Paris reçoivent 2,400 fr. de l'Etat et 1,600 fr. de la ville. Dans les départements, les conseils généraux ont la faculté de voter en leur faveur des indemnités ou suppléments de traitement. Ce traitement commence à courir à partir du jour de la prise de possession des fonctions, qui est constatée par un procès-verbal dressé par le chapitre. Aux termes des lois canoniques et civiles, les chanoines titulaires sont tenus de résider dans la ville épiscopale; ils ne peuvent s'absenter en aucun cas sans la permission de l'évêque, et si cette absence doit durer plus d'un mois, elle doit être autorisée par le ministre des cultes. Les chanoines honoraires sont nommés par l'évêque seul. Ce titre ne donne pas droit d'entrée au chapitre. L'ecclésiastique qui en est revêtu est seulement autorisé à assister, dans le chœur de la cathédrale, à l'office canonial, et à porter la mosette. La plupart des métropoles et des cathédrales ont, en outre, des chanoines d'honneur. Ce titre, également honorifique, est ordinairement accordé par l'évêque à des prélats qui ont été membres titulaires ou honoraires du chapitre avant leur élévation à l'épiscopat.

Dans les cathédrales qui servent en même temps d'églises paroissiales, la cure de la paroisse peut être réunie au chapitre, avec l'autorisation du gouvernement. Presque tous les diocèses de France ont usé de cette faculté, qui a pour principal but de prévenir les inconvénients et les conflits auxquels donne lieu l'existence distincte et simultanée d'une cure inamovible et d'un chapitre dans la même église. Cette réunion de la cure au chapitre de la cathédrale se fait en vertu d'une ordonnance de l'évêque, avec le consentement du titulaire. Cette ordonnance est ensuite approuvée par acte du pouvoir exécutif, qui crée un canonicat de plus. Le consentement du curé titulaire n'est cependant pas indispensable, car l'inamovibilité du titulaire n'emporte pas l'inamovibilité de l'office. La cure de la cathédrale peut être supprimée par son union au chapitre, malgré l'opposition du curé. En pareil cas, le titre curial est transféré et attaché au chapitre tout entier; mais les fonctions curiales sont exercées par l'un des chanoines, nommé archiprêtre par l'évêque, et agréé par le gouvernement. L'archiprêtre reçoit le traitement des autres chanoines, et est révocable, en cette qualité, par l'évêque. Cependant, il ne peut être remplacé sans le concours du gouvernement, qui doit agréer la nomination de son successeur. Du reste, la déposition de ses fonctions d'archiprêtre ne l'empêche pas de conserver son canonicat.

— CHAPITRE DE SAINT-DENIS. Ce chapitre a été institué en 1806, dans le but de prior pour les souverains français dont les restes mortels sont déposés dans les caveaux de la basilique de Saint-Denis, de veiller à la garde de ces tombeaux, et de procurer aux ecclésiastiques connus par leur science ou leur talent une retraite et une existence honorable. Dans l'origine, ce chapitre ne devait être composé que d'évêques. La Restauration et le gouvernement de Juillet ont successivement modifié sa constitution intérieure et ses ressources financières. Un décret du 25 mars 1852 l'a réorganisé sur de nouvelles bases. Aux termes de ce décret, ce chapitre se compose de six évêques chanoines de premier ordre, dont le traitement est de 10,000 fr., et de huit chanoines de second ordre, avec un traitement de 2,500 fr. La cure de la ville de Saint-Denis fait partie de ce chapitre, et le service paroissial se fait dans l'église de l'ancienne abbaye. Le chanoine faisant fonctions de curé est nommé par l'archevêque de Paris et agréé par le gouvernement. Ce chanoine est en même temps doyen des chanoines de second ordre. Ceux-ci demeurent soumis, pour le spirituel, à la juridiction de l'archevêque de Paris. Sous le rapport temporel, ce chapitre est placé sous la direction du ministre des cultes, et administré par un conseil. Les ecclésiastiques attachés à la chapelle impériale sont tous chanoines honoraires du chapitre de Saint-Denis, et ont le droit de porter les mêmes insignes et décorations que les chanoines titulaires. Les chanoines de second ordre sont tenus à la résidence; leurs absences non autorisées entraînent une retenue de traitement, dont la quotité est déterminée, suivant les cas, par une décision ministérielle.

— *Fr.-maçon*. Les loges ne confèrent que le grade de maître; les grades supérieurs, jusqu'à celui de rose-croix inclusivement, sont conférés par les chapitres. Un chapitre ne peut exister sans une loge qui lui serve de souche. Pour faire partie d'un chapitre, un maçon doit justifier qu'il est membre actif d'une loge, et qu'il a mérité un grade supérieur par sa conduite, son zèle, ses services. D'après la constitution du Grand-Orient de France, les chapitres ne peuvent recevoir aucun candidat qu'après en avoir obtenu l'autorisation du conseil de l'ordre (v. GRAND-ORIENT). Les grades capitulaires n'ont aucune portée plus morale, plus scientifique, plus humanitaire que la maçonnerie des loges ou *maçonnerie bleue* (le bleu est la couleur du maître, le rouge la couleur du rose-croix); ils ne subsistent aujourd'hui que comme impôt frappé sur la vanité puérile des maçons qui tiennent à étaler en loge un cordon et un titre un peu plus brillants que leurs frères et égaux décorés du ruban bleu de la maîtrise. L'administration du chapitre et la hiérarchie de ses fonctions sont calquées sur celles de la loge. Le président s'appelle *Très-Sage*; les deux surveillants sont *grands surveillants*; l'orateur est *chevalier d'éloquence*, etc.

— *Archt.* A partir du x^e siècle, une salle particulière fut réservée, dans les constructions monastiques, aux assemblées capitulaires. Cette salle, nommée *capitulum* ou *convetus* (v. la *Glossaire* de Du Cange), était ordinairement située à l'orient du cloître. Le monastère de Saint-Vincent-et-Saint-Anastase, près de Rome, possède un chapitre dont le plan est carré et dont la voûte à plein cintre, ornée d'étoiles, est soutenue par deux piliers isolés : un banc en pierre avec marche-pied règne tout autour de la salle; deux grandes ouvertures, divisées en trois petits arcs portés par des colonnes ioniques, s'ouvrent sur la galerie orientale du cloître; deux autres croisées de moindre dimension sont percées sur le côté opposé. La salle capitulaire de l'abbaye de Saint-Georges de Bocherville, en Normandie, construite vers la fin du xiv^e siècle, et qui s'est conservée jusqu'à nous, a la forme d'un parallélogramme de 16 m. 50 de long sur 7 m. 50 de large; les voûtes, d'une

grande élévation, sont enrichies de nervures; les baies, pratiquées dans la partie inférieure de la salle, sont à plein cintre et ont leurs chapiteaux et leurs archivoltes richement sculptés; les fenêtres du haut sont à tiers-point. Ce chapitre, bordé de bancs de pierre, avait autrefois ses murailles ornées de peintures, ses fenêtres garnies de vitraux, et était pavé en carreaux de terre vernissée contenant des rosaces, des arabesques, des figures d'animaux. L'ancien chapitre de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, dont la description nous est fournie par dom Bouillart, avait été construit, en 1273, par l'abbé Gérard. Il était situé sous le dortoir, et avait sa voûte ogivale soutenue par quatre colonnes isolées de 13 pouces seulement de diamètre; comme celui de Bocheville, il avait un riche carrelage en terre cuite imitant la mosaïque, et ses fenêtres étaient ornées de beaux vitraux. Un chapitre de construction plus récente existe encore aujourd'hui à Saint-Germain: son pavé est formé de pierres tombales, qui recouvrent un caveau où fut placée, entre autres sépultures, celle de l'architecte Soufflot.

Au xiv^e et au xve siècle, on éleva quelquefois, à côté de la salle du chapitre, une petite chapelle où les moines venaient prier avant et après les réunions capitulaires. On en voit un exemple dans le couvent des Jacobins, à Toulouse: la chapelle forme un hémicycle sur le côté du chapitre opposé à celui qui s'ouvre sur le cloître. La salle capitulaire de l'abbaye de Batalha (Portugal) a une chapelle quadrangulaire, qui a elle-même pour annexe une sacristie. Cette salle, appelée par les Portugais *Casa do capítulo*, forme un carré parfait dont chaque côté n'a pas moins de 17 m. de long; elle ne reçoit le jour que par une fenêtre sculptée extérieurement avec une gracieuse délicatesse, et garnie de vitraux splendides; mais ce qu'on y admire le plus, c'est la voûte en pierre de taille, qui n'est soutenue par aucun pilier, et qui est comme suspendue en l'air par un miracle de construction. Les historiens locaux racontent que deux fois cette voûte s'écroula sur les ouvriers chargés de la construire; néanmoins, sur le désir exprimé par le roi Jean I^{er}, fondateur du monastère, l'architecte Matteo Fernandez dut persister à élever cette voûte sans point d'appui central; seulement, pour ne pas exposer de nouveau des vies innocentes, on employa à ce travail audacieux des condamnés à mort.

En Angleterre, les chapitres reçurent, au xve siècle, la forme circulaire ou polygonale; une seule colonne, située au centre, soutenait la voûte, disposition très-favorable à des assemblées dans lesquelles chacun, parlant de sa place, devait être vu et entendu de tous les points. M. Albert Lenoir a publié, dans son *Architecture monastique* (pl. 477 à 480), les plans circulaires des chapitres de Lincoln et de Worcester et les plans octogonaux des chapitres de Wels et de Lichfield; celui de Lincoln présente extérieurement des contre-forts semblables à ceux de l'abside d'une grande église.

L'abbé Ansgise, qui avait construit le chapitre de l'abbaye de Fontenelle (ix^e siècle), y fut inhumé. Ce qui avait été pour lui une exception devint une coutume au xie et au xii^e siècle. L'abbé Victor fut inhumé dans la salle du chapitre de Bocheville, qu'il avait bâtie. Le chapitre de Batalha renferme aussi deux tombeaux.

CHAPITRÉ, ÉE (cha-pi-tré) part. passé du v. Chapitre. Réprimandé: *Vous voilà bien chapitré. Ce jeune homme a été chapitré par son père.*

CHAPITRER v. a. ou tr. (cha-pi-tré — rad. chapitre). Réprimander en plein chapitre: CHAPITRER un chanoine, un religieux. ■ Peu usité.

— Fam. Réprimander avec gravité et d'une façon sévère: *Je veux le CHAPITRER comme il faut.*

CHAPLE s. m. (cha-ple — du lat. *capulare*, battre). Anc. art milit. Combat entre chevaliers, par couples ou par quadrilles. ■ Ce mot est resté populaire dans le Midi, où il signifie *abattis, grande destruction*, sens qui pourrait bien être antérieur au précédent. ■ On disait aussi CHAPLIS, CHAPLÉIS, CHAPPELIS, CHAPPLÉIS, CHAPPLYS.

CHAPLER v. n. ou intr. (cha plé). Anc. art milit. Combattre dans un chaple ou dans une mêlée. ■ On dit aussi CHAPLÉIR, CHAPLÉIER et CHAPLOYER.

— Activ. Dans le midi de la France, Couper en menus morceaux, hacher.

CHAPLIN (Charles-Josuah), peintre contemporain, né aux Andelys, le 6 juin 1825. Il se forma sous la direction de Drolling et débuta, au Salon de 1845, par un portrait de femme. Deux ans après, il exposa un *Saint Sébastien percé de flèches*, essai de peinture académique qui ne pouvait manquer d'être bien accueilli par le jury, mais qui trouva public indifférent. M. Chaplin comprit qu'il devait chercher sa voie dans un autre genre: tout en continuant à s'appliquer à la peinture de portraits pour laquelle il avait fait preuve, dès le début, d'une grande aptitude, il se mit à peindre des scènes de mœurs d'après nature. Chose singulière! cet artiste si délicat, si élégant, si plein de mièvreries charmantes, ce peintre de la fashion parisienne, choisit

d'abord ses modèles parmi les rudes montagnards de l'Auvergne. Il exposa successivement, au Salon de 1848, *Une Auvergnate des environs du Puy-de-Dôme*, une *Rue dans un village de la basse Auvergne*, des *Habitants de paysans dans l'intérieur des montagnes*; au Salon de 1849, un *Souvenir d'Auvergne*, un *Montagnard du Puy-de-Dôme*, le *Soir dans les bruyères*; au Salon de 1850-1851, des *Muletiers de la Lozère*, des *Prêtres des Cévennes* et un *Intérieur dans la basse Auvergne*. A propos de ce dernier ouvrage, M. Louis de Geoffroy écrivait dans la *Revue des Deux-Mondes*: « Entre tous les peintres rustiques se distingue M. Chaplin, qui se modèle évidemment sur la *Mare au Diable* et le *Champi*... L'exécution de Chaplin est en voie de progrès; son *Intérieur dans la basse Auvergne* est mieux étudié que ses précédents tableaux. » En même temps que cet *Intérieur*, M. Chaplin avait exposé six eaux-fortes traitées d'une pointe légère et spirituelle, et trois portraits pour lesquels il obtint une médaille de 2^e classe. L'habileté qu'il avait acquise dans ce dernier genre lui valut encore une médaille de 2^e classe au Salon de 1852 et lui attira une foule de commandes; à partir de cette époque, il est resté un des portraitistes attitrés du monde élégant, et particulièrement de l'aristocratie féminine, dont il traduit à merveille les grâces provocantes. Tout en reconnaissant que c'est dans les portraits de femme que M. Chaplin déploie le mieux son talent, M. About (*Nos artistes au Salon de 1857*) a fait une critique assez vive de la manière de ce peintre: « Son dessin est d'un casse-cou, dit-il. Il rencontre quelquefois des lignes, mais je le défie de promettre qu'il en trouvera. Sa couleur, lorsqu'elle arrive de prime-saut, est virginal et blonde. Lorsqu'elle résiste et qu'il la travaille, elle devient faisanée, et ses portraits de femme ont l'éclat maladif des fruits piqués... Il fait plus souvent une femme pour une robe qu'une robe pour une femme... » Moins sévère que M. About, Théophile Gautier (*Abécédairé du Salon de 1861*) déclare que les portraits de M. Chaplin offrent le réalisme dans la grâce et une fraîcheur rare de coloris: « La touche à la fois délicate et brusque de M. Chaplin, ajoute l'éminent critique, le mélange de frottois et d'empâtements qu'il emploie, l'éclat lumineux de ses satins, la manière libre dont il chiffonne le taffetas et les gazes, ôtent à ses toiles la fadeur qu'évitent rarement les peintres fashionables. » Entre ces deux opinions extrêmes, il y a place, selon nous, pour une appréciation plus exacte: M. Chaplin manque assurément de fermeté et de précision dans le modèle de ses portraits et se laisse même aller parfois à de regrettables négligences de dessin; mais, en général, il rend bien la physionomie de ses modèles, la délicatesse un peu vaporeuse de certains types, le velouté et le moelleux des carnations féminines. Parmi les portraits les mieux réussis qu'il a envoyés aux derniers Salons, il nous suffira de citer celui de Mme Priestley (1861) et le portrait en pied de Mme Musard (1866). Le portrait de Mlle de Seyne, qu'il a exécuté pour le foyer de la Comédie-Française, est encore une œuvre distinguée. Quant à celui du cardinal de Retz, qu'il a peint pour l'archevêché de Paris, il semblerait prouver, malgré ses qualités, que le talent de l'auteur, très-réaliste dans son apparente recherche, perd à ne pas s'inspirer directement de la nature vivante. Les qualités et les défauts que nous venons de signaler dans les portraits de M. Chaplin, nous les retrouvons dans les figures de fantaisie qu'il peint, depuis quelques années, à l'imitation de Greuze et de Chardin: le *Rêve* (musée de Marseille), délicieuse figure de jeune fille endormie, exposé au Salon de 1857 sous ce titre: *Sujet tiré de Shakespeare*; les *Bulles de savon* (musée du Luxembourg), et les *Tourterelles* (collection de M. Musard), exposées en 1861; le *Loto* (musée de Rouen), et le *Château de cartes*, exposés en 1865, etc. Ces divers ouvrages ont été très-remarqués. M. Chaplin n'a pas obtenu moins de succès dans les mythologies et les allégories, qu'il traite à la manière de Fragonard et de Boucher; parmi ses productions en ce genre, nous citerons: les *Premières roses* (Salon de 1857); *Diane* (collection du duc d'Hamilton); l'*Astronomie* et la *Poésie* (Salon de 1859); *Diane endormie* (Salon de 1863); l'*Oiseau envolé*, etc. Des critiques ont reproché à M. Chaplin d'avoir ressuscité dans ses tableaux les galanteries les plus risquées des peintres du xviii^e siècle: les *Premières roses* notamment, — une jeune fille demi-nue, tenant dans son giron un bouquet fraîchement éclos, — ont été signalées comme un spécimen de peinture pornographique; et les puritains de la cinquième classe de l'Institut repoussèrent du Salon de 1859 une *Aurore* d'une vérité trop palpante (v. l'article que nous avons consacré à ce tableau au mot Aurore). Heureusement pour l'artiste, le rigorisme pudibond des membres du jury ne fut pas contagieux. Les *Premières roses* ne parurent pas indignes de prendre place aux Tuileries, et M. Chaplin fut chargé d'exécuter d'importants travaux décoratifs dans ce palais (1860). Il peignit, dans les appartements de l'impératrice, le plafond et les dessus de porte du *Salon des fleurs*, et il y fit resplendir, parmi les fleurs, les gazes flottantes et les vapeurs légères, tout un monde de ravissantes déités et de gracieux petits Amours. Il peignit également le *Salon de*

l'Hémicycle et la *Salle de bain de l'impératrice*, au palais de l'Elysée (1860-1863), et exécuta des travaux décoratifs dans plusieurs hôtels particuliers, à Paris et à Bruxelles. — On doit aussi à M. Chaplin d'intéressants ouvrages de céramique (des faïences grand feu), plusieurs lithographies et un assez grand nombre d'eaux-fortes dont les plus remarquables sont: la *Morte*, d'après Decamps; le *Portrait de la femme de Rubens*, d'après le tableau du Louvre (Salon de 1857); les portraits des peintres Daubigny et Ziem, et les *Tourterelles* (1863); l'*Embarquement pour Cythère*, d'après Watteau, gravé pour la collection chalcographique du Louvre, et la *Chasse* (1864); les *Bulles de savon* et le *Bain*, gravés pour le recueil de la Société des aquafortistes (1865), etc. M. Chaplin a eu le privilège de compter parmi ses élèves plusieurs artistes femmes, dont la plus distinguée est Mme Henriette Browne. Ajoutons, comme dernier renseignement, que ce peintre, si éminemment français dans son style et qui est né dans la même ville que Fousias, appartient à l'Angleterre par sa nationalité. Notre école n'en a pas moins le droit de le revendiquer comme un des talents les plus séduisants qu'elle ait formés.

CHAPLOIR s. m. (cha-ploir — de l'ancien français *chapler*, battre, frapper). Sorte de petite enclume.

CHAPMAN (George), poète dramatique anglais, né en 1557, mort en 1634. Ami de Shakespeare et de Ben Johnson, il occupa en même temps qu'eux, mais avec moins d'éclat, la scène anglaise. On trouve dans ses tragédies de l'emphase, de l'affectation, et parfois de véritables beautés. Ses comédies sont plus estimées. On cite surtout: *Rien que des fous*, imitée de Ténence, et les *Larmes d'une veuve*, basée sur l'histoire connue de la *Matrone d'Éphèse*. Chapman eut la gloire d'avoir le premier fait connaître Homère à son pays en donnant une traduction de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* (en vers). Waller ne pouvait lire cette traduction sans enthousiasme, et Pope l'a beaucoup étudiée. Elle a été réimprimée en 1843.

CHAPMAN (Samuel), chirurgien anglais du xviii^e siècle. Il a publié un *Traité sur les accouchements* (1733), et un *Traité sur les maladies vénériennes* (1755).

CHAPMAN (Thomas), philologue anglais, né à Billingham en 1717, mort en 1760. Il fut recteur à Kirby, dans le comté d'York, et chapelain ordinaire du roi. On a de lui un excellent *Essai sur le sénat romain* (1750), qui a été traduit en français par Larcher, en 1765.

CHAPMAN (George), écrivain pédagogique et poète écossais, né à Alvah en 1723, mort en 1806. Il fut instituteur en divers lieux, puis fonda une imprimerie à Edimbourg, où il termina sa vie. On a de lui, entre autres ouvrages, un *Traité sur l'éducation* (1773), et un poème latin en vers saphiques, intitulé: *Collegium Bengalense*.

CHAPMANN (Frédéric-Henri DE), vice-amiral suédois, né en 1721, mort en 1808. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude des constructions navales, et entreprit, pour s'y perfectionner, de nombreux voyages. Tandis qu'il se trouvait en Angleterre, ses visites fréquentes aux chantiers maritimes l'ayant rendu suspect, il fut mis en prison. Rendu peu après à la liberté, il retourna en Suède, où il fut nommé constructeur en chef des navires de l'Etat. C'est à lui qu'est due la création des chaloupes canonnières. De 1781 à 1790, il dirigea les chantiers royaux de Carlskrona, d'où sortirent successivement 10 vaisseaux de ligne, 11 frégates et une foule d'autres petits bâtiments. Le système de construction inauguré par Chapmann surpassait, par sa perfection, tous ceux qui avaient prévalu jusqu'alors, et la plupart des Etats maritimes de l'Europe s'empressèrent de l'adopter. Chapmann fut élevé au grade de vice-amiral, anobli, nommé membre des Académies des sciences et de peinture. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages scientifiques, relatifs surtout à l'art des constructions navales. Son *Traité de la construction des vaisseaux* (1775) a été traduit en français par Lemonnier (1779, in-fol.), et par Vial de Clairbois (1781).

CHAPMANNIE s. f. (cha-pma-ni — de Chapmann, naturaliste allemand). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des hédysarées, comprenant une seule espèce, qui croît dans l'Amérique boréale.

CHAPON s. m. (cha-pon — lat. *capo*, même sens. Diez rapporte ce mot à un radical *cap*, tailler, couper, qui se trouve dans le vieux français *chapuiser*. Il se rattache peut-être à la racine sanscrite *kalp* ou *skalp*, même sens, qui a fourni aux langues aryennes un grand nombre de termes servant à désigner les instruments tranchants, aussi bien que l'action même de couper. Comparez le latin *scalprum*, *scalpo*, etc. Mais, dans cette hypothèse, il faudrait admettre la suppression du r. Il y a bien aussi une racine sanscrite hypothétique *cap*, qui se retrouve dans le grec *skapto*, je creuse, je fouis, dont le s initial disparaît dans *kapetos*, fossé, et *képos*, jardin. Cette racine apparaît encore dans l'ancien slave *kopati*; russe *kopati*, *kopati*; polonais *kopac*, creuser, fouir, bêcher; en lithuanien *kapoti* et *skapoti*, tailler, hacher, et dans le persan *kafitan*, *kuftan*, *kafidan*, creuser, fendre). Coq

que l'on engraisse après l'avoir châté: *CHAPON du Mans. CHAPON rôti. Aile, cuisse de CHAPON. J'aime mieux manger un CHAPON avec un voleur qu'avec trente capucins.* (Malherbe.) *Une dévote en colère disait à sa voisine: Je te casserai la tête avec ma marmite. — Qu'as-tu dans ta marmite? — Un bon CHAPON. — Eh bien, mangeons-le ensemble.* (Voltaire.)

Les chapons ont en nous fort peu de confiance, Soit instinct, soit expérience.

LA FONTAINE.

Un citoyen du Mans, chapon de son métier, Était sommé de comparaitre Par-devant les lares du maître. Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.

LA FONTAINE.

— *Chapon de pailler*, Jeune chapon qui n'est pas encore engraisé.

— Gros morceau de pain qu'on met bouillir dans le pot, et qu'on sert sur un potage maigre. ■ Crôte de pain frottée d'ail qu'on met dans une salade.

— Loc. fam. *Chapon de Gascogne*. Gousse d'ail, à cause du grand usage que l'on fait de l'ail dans les cuisines du Midi. ■ *Chapon de Normandie*, Crôte de pain dans la bouillie. ■ *Chapon du Limousin*, Châtaigne.

— Loc. prov. *Se coucher en chapon*, Se coucher après avoir fait un bon repas. ■ *Avoir les mains faites en chapon rôti*, Se dit d'un homme qui a les doigts crochus; et fig. d'un homme qui a l'habitude de dérober. ■ *Ce sont deux chapons de rente*, Se dit de deux personnes dont l'une est grasse et l'autre maigre, allusion à l'habitude que l'on attribue aux fermiers de ne jamais envoyer deux chapons gras à leur propriétaire. ■ *Il en porte le nom, mais n'en mange pas les chapons*, Se dit d'une personne qui porte le nom d'une terre dont elle ne touche pas les revenus. ■ *Qui chapon mange chapon lui vient*, Le bien échoit toujours à celui qui est déjà riche. ■ *Qui chapon donne chapon lui vient*, Les bienfaits attirent les bienfaits; pour recevoir des présents, il faut en offrir.

— Anc. cout. *Vol du chapon*, Etendue de terre qui entourait le château ou le principal manoir: *Le vol du chapon entrain, avec le principal manoir, dans le précipit de l'ainé.* (Acad.) Dans la coutume de Paris, le vol du CHAPON était estimé à un arpent de soixante et douze verges ou quinze cent quatre-vingts pieds. (Chérueil.)

— Métall. Support d'une tuyère.

— Comm. Grande peau d'élan ou de bouc, sans défauts.

— Agric. Nom donné, dans quelques localités, aux boutures de vigne. ■ Plant de vigne qui n'a pas encore porté de fruit: CHAPON de deux, de trois ans ou de deux, de trois feuilles.

— Ornith. *Chapon de Pharaon*, Vautour d'Égypte.

— Allus. littér. *Avocat*, il s'agit d'un chapon, Allusion à un vers des *Plaideurs* de Racine:

L'INTIMÉ.

Sans craindre aucune chose, Je prends donc la parole, et je viens à ma cause. Aristote, primo, perit Politicon. Dit fort bien...

DANDIN.

Avocat, il s'agit d'un chapon, Et non point d'Aristote et de sa Politique.

Ici, l'intimé nous rappelle cet avocat qui, dans une cause où il s'agissait d'un mur mitoyen, parlait avec emphase de la guerre de Troie et du Scamandre; son adversaire, homme d'esprit, l'interrompit en disant:

« La cour remarquera que ma partie ne s'appelle point Scamandre, mais Michaut. »

Du reste, si l'on en croit une épigramme de Marliat, les avocats de Rome ressemblaient en cela à nos avocats de Paris, et l'un d'eux s'attira cette réplique de son client auquel on avait dérobé trois chèvres:

Eh quoi! tu viens d'une voix emphatique, Parler ici de la guerre punique, Et d'Annibal et de nos vieux héros; Des triomphes, de leurs combats funestes. Eh! laisse là tes grands mots, tes grands gestes; Ami, de grâce, un mot de mes chevreux.

Ces mots: *Avocat*, il s'agit d'un chapon, s'appliquent à ceux qui, au milieu d'une discussion, se lancent dans des considérations tout à fait étrangères au sujet:

« Mais, monsieur le baron, s'écria tout à coup l'infortuné magistrat hors d'état de conserver plus longtemps sa patience, je vous ferai observer que ces détails sont complètement étrangers à la cause.

— ... *Avocat*, il s'agit d'un chapon, dit à demi-voix Froideveaux d'un air de persiflage.

— Et non pas d'Aristote et de sa Politique,

ajouta le baron en jetant de son côté un regard moqueur à sa partie adverse. »

CH. DE BERNARD, le *Gentilhomme campagnard*.

CHAPON (Léon-Louis), graveur français, né à Paris le 5 mars 1836. Il travailla d'abord dans l'atelier de M. Trichon et suivit, à partir de 1853, les cours de l'Ecole des beaux-arts. Ses premiers ouvrages furent exécutés pour l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*, éditée par la librairie Renouard, magnifique

publication à laquelle il n'a cessé de collaborer depuis, comme graveur sur bois; parmi les nombreux sujets dont cette œuvre lui est redevable, nous citerons : les portraits de Mme Vigée-Lebrun, de Fuseli, Santerre, Ch. l'arrocet, Isabey (d'après Gérard), Galloche (d'après Tocqué), Trémolière, Quentin de Latour, Pierre Guérin, Holbein, Turner, Tintoret, James Barry, Stothard (d'après Harlowe), Bonaparte (d'après Isabey), Napoléon I^{er} (d'après Isabey), Joséphine (d'après Isabey), Henri VIII (d'après Holbein), Mme de Pompadour (d'après Latour), Voltaire (d'après Latour), etc.; le *Jardinier gaulois*, d'après Baudouin; l'*Âme s'envolant aux cieux*, d'après Prudhon; l'*Entrée de Henri IV à Paris*, d'après Gérard; la *Barrière de Clichy*, l'*Attaque de la porte de Constantine*, d'après H. Vernet; le *Passage du Rhin à Kehl*, d'après Chevalet; les *Moissonneurs*, les *Pêcheurs de l'Adriatique*, les *Paysans napolitains*, la *Mort du fils aîné*, la *Mère pleurant sur le corps de sa fille*, d'après Léopold Robert; *Richelieu et Cinq-Mars*, *Charles I^{er} insulté par les soldats de Cromwell*, l'*Assassinat du duc de Guise*, *Ambroise Paré et le duc de Guise*, *Cromwell ouvrant le cercueil de Charles I^{er} et l'Hémicycle des beaux-arts*, d'après Paul Delaroche; *Dante et Béatrice*, et le *Christ consolateur*, d'après Ary Scheffer; *Hippocrate refusant les présents d'Artaxerxès*, d'après Girodet; la *Sortie de l'école*, le *Chénit et la Leçon de musique*, d'après Decamps; *Mortimer et Richard Plantagenet*, d'après Northcote; *Mercurie inventant la lyre*, d'après Barry; le *Vieillard à la porte de la Mort*, d'après Blake; la *Madone du bourgmestre Mayer*, d'après Holbein; le *Couronnement de la Vierge*, d'après Fra Bartolommeo; *Léda*, d'après le Tintoret; l'*Ascension*, d'après le Pérugin, etc. Plusieurs des gravures que nous venons de citer ont été exposées aux Salons de 1850, 1863, 1864, 1865, 1866, 1867. L'*Hémicycle des beaux-arts*, exposé en 1865, est le plus considérable et le plus distingué de ces ouvrages; M. Chapon y a fait preuve d'une grande netteté et d'une grande délicatesse d'exécution. L'*Attaque de la porte de Constantine*, qui a figuré au Salon de 1866, lui a valu une médaille. Il a été chargé depuis de reproduire, pour l'*Histoire des peintres*, les œuvres principales de Michel-Ange, le *Mosse*, le *Peniero*, la *Voûte de la chapelle Sixtine*, le *Jugement dernier*, et il a fait à cette occasion un voyage en Italie. Il a collaboré à un grand nombre d'autres publications, notamment à l'*Histoire populaire de la France*, éditée par la librairie Hachette, aux *Annales archéologiques* de Didron, au *Monde illustré*, à l'*Illustration*, à la *Bible* de Gustave Doré, à l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, éditée par Lheureux, aux *Grandes usines*, de M. Turgan, au *Magasin pittoresque*, à la *Gazette des beaux-arts* (pour laquelle il a gravé les *Trois Grâces*, d'après Raphaël, et l'*Adoration des mages*, d'après Plandrin), à la *Bible illustrée* et aux *Œuvres de Shakespeare*, éditées à Londres par Cassel Peter et Galpin, etc. Au commencement de 1864, M. Louis Chapon a été nommé professeur de gravure sur bois à Notre-Dame des Arts (Neuilly).

CHAPONE (Esther MULSO, mistress), femme de lettres anglaise, née à Twywell en 1727, morte en 1801. Douée des dispositions littéraires les plus précoces, elle avait neuf ans à peine lorsqu'elle composa son premier roman. Elle apprit le français, l'italien; débuta, sous le voile de l'anonymat, par une *Ode à la paix*, puis publia l'histoire touchante de *Fidelia*, qui parut dans l'*Adventurer*. Mariée assez tard, elle perdit au bout de quelques mois son mari, M. Chapone, et mourut dans un état voisin de l'imbécillité. Son meilleur ouvrage a pour titre: *Lettres sur la culture de l'esprit* (1773). Le style en est élégant et pur. On a publié en 1807 ses *Œuvres complètes*.

CHAPONEL ou **CHAPPONEL D'ANTES-COURT** (Raymond), théologien français, né en 1636, mort en 1700. Il appartenait à la congrégation de Sainte-Geneviève en qualité de chanoine régulier. Son principal écrit est une *Histoire des chanoines ou Recherches historiques et critiques sur l'ordre canonique* (Paris, 1699).

CHAPONNAGE s. m. (cha-po-na-je — rad. *chaponner*). Action de chaponner, de châtrer la volaille: *Le CHAPONNAGE d'un coq, d'une poule*.

— **Encycl.** L'opération que l'on fait subir aux jeunes coqs à pour but de faciliter leur engraissement. Elle a été connue et pratiquée de tout temps, et cependant elle n'est pas encore aussi vulgarisée qu'on pourrait le désirer. Pour *chaponner* un coq, on aide le place sur le dos, et lui tient les ailes et les pattes dans ses deux mains. L'opérateur, placé en avant de l'aide, arrache les plumes depuis la pointe du sternum jusqu'à l'anus. Ensuite on pince la peau dans le sens longitudinal, et on l'incise transversalement, un peu sur le côté droit; on incise ensuite le muscle qui apparaît, ainsi que le génitaire qui est au-dessous; on introduit le doigt indicateur de la main gauche, on cherche la place qu'occupent les reins chez les autres animaux, on y rencontre un corps de forme analogue à ces glandes, et fixé au dos de l'animal par des membranes minces et faciles à déchirer; on le détache avec le bout du doigt, et on entraîne le corps vers l'ouverture, où on le saisit. On procède de la même manière de l'autre côté, et l'on

ferme la plaie au moyen d'une aiguille et d'un fil ciré. On lave avec un peu d'eau-de-vie camphrée. Le coq doit être mis à la diète vingt-quatre heures avant l'opération et vingt-quatre heures après. S'il est faible, on lui donne, après l'opération, du vin pour boisson. On le place pendant quelques jours dans un lieu où il ne puisse faire d'efforts pour se pencher.

L'engraissement des *chapons* se fait de deux manières. Lorsqu'on engraisse les volailles en liberté, l'engraissement est lent, coûteux, mais les produits sont très-fins; si au contraire il se fait sur des volailles captives, il est rapide, mais il fournit des produits de qualité inférieure. Ce dernier mode est généralement adopté, parce qu'il offre plus de profits. Voici en quoi il consiste. Après avoir opéré un sujet de cinq à sept mois, on le met dans une épinette ou mue, espèce de cage composée de plusieurs loges assez étroites pour que la volaille ne puisse pas s'y remuer, et disposée de manière que la tête de l'animal sorte par un trou. Le plancher de cette cage est à claire-voie, et laisse passer les excréments. Au-dessous de l'ouverture par laquelle le *chapon* passe sa tête, se trouve une petite auge qui contient la nourriture. On place cette mue dans un lieu chaud et obscur. Au Mans, on fait avaler, plusieurs fois par jour, huit ou dix boulettes de farine de millet, maïs, sarrasin, orge et avoine, trempées dans de l'eau ou du lait, sans leur donner à boire. Au bout de quinze jours, l'engraissement est terminé.

Les *chapons* sont employés souvent et depuis longtemps pour couvrir les œufs. J'ai vu, dit un vieil auteur picard, une fermière qui gardait toujours quelques-uns de ses plus gros et meilleurs *chapons* pour leur faire couvrir des poussins; de quoi ils s'acquittaient parfaitement. Elle leur était une partie des plumes sous le ventre, puis le leur frottait d'orties, leur préparait ensuite un nid, où elle leur mettait jusqu'à vingt-cinq œufs de poule, qu'ils couvaient avec une constance de vraie mère. Les petits éclos, ils les conduisaient avec un soin étonnant, et les défendaient même au péril de leur vie. La fermière leur faisait recommencer la même besogne jusqu'à deux ou trois fois; mais elle les nourrissait bien. Elle épargnait par ce moyen la ponte des poules, qu'elle n'occupait pas à couvrir.

CHAPONNÉ, EE (cha-po-né) part. passé du v. *chaponner*. Châtré, en parlant d'une volaille: *Ce coq, ce poulet a été CHAPONNÉ*. Les poules aussi sont CHAPONNÉES, pour en faire la chair plus délicate. (Oliv. de Serres.)

CHAPONNEAU s. m. (cha-po-nô — dimin. de *chapon*). Jeune chapon.

— **Prov.** *Chapons devant Saint-Jean*, et *chaponneaux après*, il ne faut pas manger les jeunes chapons de l'année avant la Saint-Jean.

CHAPONNER v. a. ou tr. (cha-po-né — rad. *chapon*). Châtrer, en parlant d'un coq ou d'une autre volaille: *CHAPONNER un coq, une poule*.

— **Par ext.** Châtrer un animal ou même une personne: *A Naples, on CHAPONNE deux ou trois mille enfants par an*. (Volt.)

Que d'autres cestes on me donne,
Ou je veux que l'on me *chaponne*.

SCARRON.

— **Techn.** *Chaponner une peau*, En fendre la tête depuis les yeux jusqu'à la bouche, et en retrancher les oreilles.

CHAPONNIÈRE s. f. (cha-po-niè-re — rad. *chapon*). Art culin. Vase de cuisine dans lequel on fait cuire un chapon en ragout.

— **Art milit.** Syn. de *CAPONNIÈRE*.

CHAPONOST, village et commune de France (Rhône), arrond. et à 12 kilom. S. de Lyon, au pied d'une montagne; 1,895 hab. Fabrique de filets pour la pêche; peignes d'acier. Près de ce village, on admire encore 99 arcades du magnifique aqueduc construit par les Romains pour conduire les eaux du Furens sur les hauteurs de Fourvières.

CHAPOTÉ, EE (cha-po-té) part. passé du v. *chapoter*. Dégrossi: *Cette pièce a été CHAPOTÉE*.

CHAPOTER v. a. ou tr. (cha-po-té — de l'anc. fr. *chapler*, hacher, dont on aura fait le fréquent. *chaploter* et *chapoter* par altérat. Etym. dout.) **Techn.** Dégrossir du bois avec une plane. || Enlever, avec un outil d'acier appelé chapotin, les portions de glasure qui ont coulé, pendant la cuisson, sur l'extrémité du bord des pieds des vases. || Faire tomber, avec le même outil, les parties d'une cassette qui menacent de se détacher. On dit aussi, dans les deux cas, ÉCHAPOTER.

CHAPOTIN s. m. (cha-po-tain — rad. *chapoter*). **Techn.** Palette de fer ou d'acier qui sert à chapoter. || On dit aussi ÉCHAPOTIN.

CHAPOTON ou **CRAPPOTON**, auteur dramatique français du xviii^e siècle. Il a écrit deux médiocres tragédies en cinq actes. La seconde, cependant, fut jouée avec succès. Ces pièces sont: *Le véritable Coriolan* (1638), et le *Mariage d'Orphée et d'Eurydice* ou la *Grande journée des machines* (1643).

CHA-POU ou **TCHAPPOU**, ville de l'empire chinois, dans la province de Tché-Kiang, sur la mer Jaune, à 45 kilom. S.-O. de Schang-Hai. Cette ville, qui possède un des ports chi-

nois ouverts au commerce pour les Japonais, fut prise par les Anglais en 1842.

CHAPOU ou **CHAPPOUR**, roi de Perse. V. *SAPOR*.

CHAPPE s. f. (cha-pe). Orthographe moins usitée du mot *CHAPE*.

CHAPPE D'AUTEROCHE (Jean), astronome français, oncle des frères Chappe, inventeurs du télégraphe aérien, né à Mauriac (Auvergne) en 1722, mort en 1769. Il embrassa l'état ecclésiastique, mais se voua exclusivement à l'étude de l'astronomie. En 1760, l'Académie des sciences, dont il était membre, le choisit pour aller à Tobolsk observer le passage de Vénus sous le disque du soleil, qui eut lieu le 5 juin 1761. Rentré en France deux ans après, il publia son *Voyage en Sibérie* (1768, 2 vol. in-4°), dont quelques pages peu favorables à la Russie lui attirèrent, sous le titre d'*Antidote*, une réfutation attribuée à Catherine II ou au comte Schouvaloff. Envoyé ensuite en Californie pour l'observation d'un deuxième passage de Vénus, il y mourut d'une maladie contagieuse. Son *Voyage de la Californie* (1772) a été publié par les soins de Cassini.

CHAPPE (Claude), ingénieur et physicien, né à Brulon, dans le Maine, en 1763, mort en 1805, neveu du précédent. Dès sa première jeunesse, il s'était livré à l'étude des sciences, et il inséra dans le *Journal de physique* plusieurs articles, qui furent remarqués. Mais l'œuvre capitale de sa vie est la création de la *télégraphie aérienne*. L'idée n'était pas nouvelle; on peut la retrouver même dans l'antiquité; dans les signaux employés par les marins, dans les tâtonnements de quelques savants, et en particulier d'Amon-ton; mais Chappe seul a su la réaliser par un système simple, d'une application facile qui ne ressemblait en rien à ce qui avait été tenté avant lui. L'établissement de la première ligne télégraphique eut lieu en 1793, et le premier essai qui en fut fait se trouva associé à un événement glorieux, la reprise de Condé sur les Autrichiens, première nouvelle transmise à la Convention par le nouvel instrument. L'Assemblée accorda à l'inventeur le titre d'*ingénieur télégraphe*, et le chargea de l'établissement de nouvelles lignes. Mais bientôt Chappe eut la douleur de se voir contester la priorité de son invention, notamment par Bréguet et Bèthancourt. Quoique le gouvernement l'eût maintenu dans ses fonctions, il se laissa aller à une sombre mélancolie. Il se donna la mort en se jetant dans un puits de la maison où était établi l'atelier du télégraphe.

CHAPPÉ (Ignace-Urbain-Jean), ingénieur français, né à Rouen en 1760, mort en 1828. Il fut nommé, par la Sarthe, membre de l'Assemblée législative, et aida son frère Claude à perfectionner son invention du télégraphe. Nommé, conjointement avec lui, administrateur des lignes télégraphiques en France (1793), il fut maintenu dans cette position jusqu'en 1803. On a de lui une *Histoire de la télégraphie* (Paris, 1824, 2 vol.).

CHAPPÉ, EE adj. (cha-pé — rad. *chape*). Blas. Se dit de l'écu qui s'ouvre en chape ou en pavillon, depuis le milieu du chef jusqu'au milieu des flancs, ou, le plus souvent, jusqu'à leur extrémité, disposition qui fait paraître le champ comme un chevron plein ou comme une surface angulaire mise sur le fond de l'écu: *Boutren de Franqueville*; *De gueules, chappé d'argent*. — *Mombar*: *Écartelé d'argent et de gueules, chappé de même de l'un à l'autre*. || Dans les vieux auteurs l'on trouve quelquefois: *Chappé-chassé*, *chappé-crénelé*, *chappé-enté*, *chappé-écartelé*; mais toutes ces dénominations sont complètement abandonnées aujourd'hui.

— **Agric.** Se dit du blé qui a conservé ses balles après avoir été battu et criblé: *Blé CHAPPÉ*.

CHAPPELL (Guillaume), théologien anglais, né à Lexington en 1582, mort à Derby en 1649. Il devint évêque de Cork en 1638, et eut à subir de violentes persécutions pendant les guerres civiles. Ses principaux ouvrages sont: la *Pratique des vertus chrétiennes*, traduite en français (1669), et l'*Art de vivre content*, également traduit en 1707.

CHAPPELLE s. f. (cha-pè-le). Comm. Houille dont les morceaux ne sont pas plus gros qu'un œuf de poule.

CHAPPELOW (Léonard), orientaliste anglais, né en 1683, mort en 1768. Il fut nommé en 1720 professeur d'arabe à l'université de Cambridge. Outre quelques éditions d'ouvrages, on a de lui: *Elementa linguæ arabicæ* (1730), et un curieux *Commentaire sur le Livre de Job* (1752, 2 vol.).

CHAPPEES, village et commune de France (Aube), arrond. et à 13 kilom. N.-O. de Barsur-Seine; 361 hab. C'était autrefois une belle ville très-importante qui, au viii^e siècle, avait un prieuré et était défendue par un château fort. Barbazan y défait les troupes anglo-bourguignonnes en 1430.

CHAPPETAINE s. m. (cha-pe-tain). Forme ancienne du mot *CAPITAINE*.

CHAPPEVILLE (Pierre-Clément), officier français, capitaine dans le régiment de Vexin vers le milieu du xviii^e siècle. Il a fait paraître, sous le titre de *Nouveau traité de vénerie et de fauconnerie* (Paris, 1750), un ouvrage dont le véritable auteur, ainsi que nous l'apprend la

préface, est un gentilhomme de la vénerie royale, nommé Antoine Graffat.

CHAPPIN s. m. (cha-pain). Sorte de chaussure de cérémonie qui était autrefois usitée en Espagne, et qui enveloppait tout le pied.

CHAPPLE (Samuel), compositeur anglais, né à Crediton en 1775. Il fut aveugle presque dès sa naissance, et reçut des leçons de violon et de piano d'un nommé James, qui était atteint de la même infirmité. Il devint, en 1795, organiste à Ashburton. Chapple a laissé un assez grand nombre de compositions, *soixantes*, *chansons*, *antennes*, etc.

CHAPPON (Pierre), médecin français, né à Clermont en 1749, mort à Paris en 1810. Il s'est surtout fait connaître par ses violentes attaques contre l'emploi de la vaccine, et a publié sur ce sujet: l'*Inoculation de la petite vérole renvoyée à Londres*, etc. (1801); *Traité historique de la vaccine* (1803).

CHAPPONEL D'ANTESCOURT (Raymond), théologien français. V. *CHAPONNEL*.

CHAPPOT (Matthieu-François), médecin français, né au Puy-en-Velay vers 1720, mort en 1791. Il a fait paraître: *Système de la nature sur le virus écrouelleux ou Médecine empirique* (Toulouse, 1779). Il mourut avant d'avoir pu publier le second volume de cet ouvrage.

CHAPPRON (Nicolas), graveur français. V. *CHAPERON*.

CHAPPRONNAYE (CHENEL DE LA), écrivain breton. V. *CHENEL*.

CHAPPUIS (Claude), poète français. V. *CHAPUIS*.

CHAPPUIS ou **CHAPPUIZY** (Jean-Etienne), littérateur suisse, né à Genève en 1749. D'un caractère ardent et d'une humeur difficile, il souleva contre lui l'opinion publique dans sa ville natale, et se vit forcé de s'expatrier. Après avoir mené, pendant quelques années, une existence des plus précaires, Chappuis passa en Hollande, où il devint secrétaire du baron de Cappelien, qu'il accompagna en France en 1788. Il habitait Sévres vers la fin du siècle. On ignore la date de sa mort. Parmi ses écrits, nous citerons: les *Fruits de l'université* ou *Mémoires* (1787), et les *Soirées d'un solitaire ou Considérations sur les principes constitutifs des Etats* (1797).

CHAPPUIS (François), médecin protestant, né dans le Viennois ou dans le Lyonnais. Il se réfugia à Genève, où il fut reçu bourgeois vers 1535. Il y a publié un ouvrage assez rare, intitulé: *Sommaire contenant certains et vrais remèdes contre la peste* (Genève, 1548, in-8°).

CHAPPUS, économiste français du commencement de ce siècle, auteur d'une *Histoire abrégée des révolutions du commerce*, etc. (Paris, 1802).

CHAPPUYS (Antoine), littérateur français du xvi^e siècle, né à Grenoble. On a de lui deux traductions d'ouvrages italiens, qui sont devenues rares: *Description de la Limagne d'Auvergne*, par Gabriel Symeon (Lyon, 1561), et le *Combat de Hieronimo Mutio, Justinapolitain*, avec les *Repones chevaleresques du même auteur* (Lyon, 1561).

CHAPPUZEAU ou **CHAPUZEAU** (Samuel), auteur dramatique français, né à Genève vers 1625, mort à Zelle en 1701. Il était fils de parents pauvres. Venu de bonne heure à Paris dans le but d'y chercher fortune, il se mit à écrire en vers et en prose, menant une vie de misère et de privations. Abordant le théâtre, il fit jouer plusieurs pièces oubliées aujourd'hui et dont quelques-unes, comme presque toutes celles de cette époque, ont été empruntées d'un côté aux poètes latins, de l'autre aux poètes espagnols. Chappuzeau s'excusait en faisant allusion à Molière dans ce distique pitoyable:

De semblables larcins chacun n'est pas capable;
Si l'on plait, c'est assez, et l'on n'est pas coupable.

Malheureusement, Chappuzeau ne plaisait pas, et il n'avait ni le génie de Molière ni le talent de ses imitateurs. On remarque, il est vrai, dans quelques-uns de ses ouvrages, de l'intrigue et de l'invention, mais la versification en est très-faible. Les Elzéviros ont imprimé une ou deux de ses comédies, et cette circonstance seule leur donne de la valeur... aux yeux des bibliophiles, bien entendu. Nous citerons de lui: *Damon et Pythias* ou le *Triomphe de l'amitié*, tragi-comédie (1656); l'*Académie des femmes*, comédie en trois actes et en vers (théâtre du Marais, 1661); le *Riche mécontent* ou le *Noble imaginaire*, comédie (1662); *Colin-Matillard*, comédie facétieuse en un acte et en vers de huit syllabes (1662); la *Dame d'intrigue* ou le *Riche vilain*, comédie en trois actes et en vers (1663). Afin de tirer meilleur parti de ses productions, le pauvre Chappuzeau en changeait les titres lorsqu'il les réimprimait, de façon à pouvoir les dédier à quelque nouveau Mécène. C'est ainsi que *Damon et Pythias* devint les *Parfaits amis*, que le *Riche mécontent* se métamorphosa en le *Partisan dupé*. Spéculant sur la hardiesse d'un titre, il publia, en 1663, le *Cercle des femmes* ou le *Secret du lit nuptial*, en six entretiens comiques, suivi de l'*Histoire de l'hyménée* ou les *Mystères secrets du lit nuptial* (Paris, 1666). Malgré tout ce qu'a d'audacieux un tel frontispice, l'ouvrage est tout bonnement la mise en prose du *Cercle des femmes*, comédie en vers, dédiée à la duchesse palatine de Simmern, et ce *Cercle* lui-

même était, sauf d'assez légères modifications, la reproduction de l'*Académie des femmes*, citée plus haut et dédiée une première fois à M. d'Espernay. Chappuzeau a réuni plusieurs de ses comédies sous ce titre : la *Muse enjouée* ou le *Théâtre comique*. On cite encore de lui de nombreux ouvrages. Le seul qui ne soit pas complètement oublié et dont tous les historiens de l'art dramatique venus après lui se sont servis, les *Recherches sur les théâtres de France*, en quatre livres, est composé sans ordre et souvent sans exactitude. L'auteur y traite de l'usage de la comédie, des auteurs qui soutiennent le théâtre, et de la conduite des comédiens à l'égard de ces derniers. Mais personne ne lit plus son *Europe vivante* (1666); sa *Relation de la maison électrale et de la cour de Bavière* (1667); sa médiocre traduction des *Colloquia* d'Erasmus (1662), etc. Il rédigea les deux premiers volumes des *Voyages* de Tavernier (Paris, 1682, in-4°), et on l'accuse d'avoir gâté un texte naïf et simple en y ajoutant les prétendus ornements de son mauvais style. Ces nombreux travaux n'avaient point enrichi Chappuzeau; ils ne l'avaient pas même tiré de cette gêne qui était de son temps la récompense ordinaire des œuvres de l'esprit. Aussi voyons-nous le malheureux auteur se faire tour à tour traducteur et compilateur, professeur et médecin; il passa enfin en Allemagne, où il obtint la place de gouverneur des pages du duc de Brunswick. On prétend même qu'il fut précepteur de Guillaume III, roi d'Angleterre, fils du stathouder des Provinces-Unies, Guillaume de Nassau, prince d'Orange. Quoi qu'il en soit, il vint terminer ses jours à Zell, aveugle et pauvre.

CHAPSAL (Charles-Pierre), grammairien, né à Paris en 1788, mort en 1858. Il fut maître d'études au lycée Louis-le-Grand, et professeur de grammaire générale. Son premier ouvrage est un *Dictionnaire grammatical* (1808, 2 vol. in-8°). Il publia, en 1817 et en 1819, avec Fr. Noël, ses *Leçons anglaises de littérature et de morale* (2 vol. in-8°). C'est là sans doute l'origine d'une association qui devait être si fructueuse pour les deux professeurs. La première édition de leur *Nouvelle grammaire française* parut en 1823, en 2 vol. in-12, dont un de grammaire proprement dite, et l'autre d'exercices. Le nom de Chapsal est en second en tête du livre, bien qu'il soit avéré aujourd'hui qu'il en est le principal auteur; mais, encore peu connu, il dut abriter son obscurité derrière le nom de Noël, célèbre déjà par ses ouvrages, et auquel son titre d'inspecteur général de l'Université donnait une grande influence dans les conseils de l'enseignement. La *Nouvelle grammaire* réussit. Adoptée par l'Université, mise en usage dans tous les collèges, elle régna longtemps sans rivale, et, malgré les attaques vigoureuses dont elle est l'objet depuis vingt ans, elle continue à jouir d'un certain crédit. Il en a été fait plus de 60 éditions, sans compter les contrefaçons nombreuses, en France et à l'étranger. Ce succès prodigieux s'explique naturellement. On flottait alors entre les *Éléments* de Lhomond, petit recueil de formules très-simples, très-claires, mais reconnu insuffisant, et une foule de traités trop abstraits, trop compliqués pour de jeunes intelligences. Arrivé à la *Grammaire* de Noël et Chapsal, disposée dans un ordre méthodique, écrite avec clarté, et dominant, tant bien que mal, mais toujours avec une assurance magistrale, la raison des choses à côté de la formule naïve. Ce fut comme une révélation, et l'engouement n'eut pas de bornes. Ce qui n'y contribua pas peu, ce fut la série d'ouvrages auxiliaires publiés successivement par les auteurs, et qui forment une sorte de cours complet de notre langue : *Corrigé des exercices* (1824); *Leçons d'analyse grammaticale* (1827); *Leçons d'analyse logique* (1827), etc. On suit à quoi s'en tenir aujourd'hui sur tout ce bagage grammatical : Noël et Chapsal n'étaient que des compilateurs habiles; on ne trouve dans leurs écrits aucune science, aucune critique sérieuse. Toutefois, il faut être juste envers eux : ils ont donné une vive impulsion à l'étude du français, et on leur doit, non pas la découverte, mais la vulgarisation de l'analyse, méthode féconde bien perfectionnée depuis. Le succès inouï de la *Grammaire* de Chapsal s'explique donc parfaitement. Être très-incomplet, mais très-simple, voilà ce à quoi avait visé l'auteur, et le succès est venu lui donner raison; mais la science grammaticale a marché, et aujourd'hui cette méthode représente, dans le bagage scolaire, le rôle que jouent dans le costume du XIX^e siècle les culottes de nos grands-pères.

CHAPSKA s. m. (cha-pska). Coiffure militaire, dont la forme est empruntée aux Polonais, et en usage surtout pour nos lanciers : Les longues barbes empestées que les femmes de Ploegastel portent sur le front retombent sur le cou et se relèvent ensuite par derrière, jusqu'au sommet de la tête, où, artistement rangées, elles présentent la forme carrée du *czapka polonais* (A. Hugo.) La coiffure du chasseur d'Afrique est un *czapka* garance. (Bouilliet.) On écrit aussi *czapska*.

CHAPSOT s. m. (cha-pso). Ichtyol. Poisson de la famille des cotidiés.

CHAT ou CHAT DE RASTIGNAC (famille de). V. RASTIGNAC.

CHAPTAL (Jean-Antoine, comte de CHAN-

TELOUP), chimiste, administrateur, fabricant, agronome, né à Nogaro (Lot) en 1756, mort à Paris en 1832. Reçu docteur en médecine à Montpellier en 1777, il se rendit à Paris pour s'y perfectionner dans tous les genres de connaissances, et s'attacha surtout à l'étude de la chimie. En 1781, une chaire de chimie ayant été instituée à Montpellier, Chaptal fut appelé à l'occuper et s'y distingua par l'élégante précision de son langage et la lucidité de son enseignement. En même temps, il créa une fabrique de produits chimiques qui, pour la première fois, donna au commerce français l'acide sulfurique, l'alun artificiel, etc., et qui acquit bientôt une célébrité européenne. Les états du Languedoc, qui n'administraient plus les manufactures, l'agriculture et le commerce que par ses avis, obtinrent pour lui, en 1787, le cordon de Saint-Michel et des lettres de noblesse. Sourd aux offres de subvention du roi d'Espagne, aux instances répétées de Washington, il refusa de porter dans les pays étrangers ses connaissances, son activité, la fécondité industrielle qu'il donnait à la chimie. En 1793, il fut placé à la tête des ateliers de Grenelle, pour y fabriquer en grand le salpêtre, et la simplification qu'il apporta dans les procédés fut telle, qu'il put livrer jusqu'à trente-cinq milliers de poudre par jour. Quelque temps après, il fut chargé du cours de chimie végétale à l'Ecole polytechnique. Après le 9 thermidor, il reçut la mission de réorganiser l'Ecole de médecine de Montpellier et reparut dans sa chaire de chimie, rétablie par un arrêté du Directoire. Admis à l'Institut, lors de sa fondation en 1795, il revint à Paris et créa près de cette ville des manufactures semblables à celles qu'il possédait près de Montpellier. Après le 18 brumaire, il fut appelé au conseil d'Etat, puis nommé ministre de l'intérieur. Jamais direction plus utile au bien-être et à la richesse de la France ne fut imprimée à ce ministère. On doit à l'initiative intelligente de Chaptal un grand nombre de mesures très-importantes : l'établissement des bourses, des chambres de commerce, des chambres consultatives d'art et de manufactures; la création de la première école d'arts et métiers ouverte en France, celle de la Société de vaccine, la réorganisation des monts-de-piété, l'introduction des ateliers de travail dans les prisons. Il rappela les sœurs de charité dans les hôpitaux, régla l'exploitation des eaux minérales, décida que l'exposition des produits de l'industrie nationale serait périodique et fixa à cinq ans l'intervalle qui devait les séparer. Il établit la pépinière du Luxembourg, destinée à fournir des expériences comparatives sur les divers plants des vignes; créa presque en entier le réseau de nos canaux, construisit des routes, qui non-seulement devaient accélérer la marche de nos armées, mais aussi servir aux besoins de notre commerce. Il fit commencer, entre autres, et vit achever ces belles routes du Simplon et du mont Cenis. Ce fut lui également qui commença le musée Napoléon, les rues de Rivoli et de Castiglione, qui créa à l'Ecole de médecine des cours d'accouchement et provoqua le décret qui régla les inhumations. Il resta quatre années au ministère, depuis le 1^{er} pluviôse an IX (1800), jusqu'à la fin de l'an XII (1804), et quitta ce poste peu de temps après l'élévation de Napoléon à l'empire.

L'Empereur le nomma sénateur et grand officier de la Légion d'honneur en 1806, et bientôt après trésorier du Sénat, puis enfin comte de l'Empire. Pendant les Cent-Jours, la direction générale du commerce et des manufactures lui fut confiée. Sous la Restauration, il fut compris, lors de la réorganisation de l'Institut (1816), dans l'Académie des sciences, comme membre de la section de chimie. Membre du conseil général des hospices (1817), il fut surtout chargé de la surveillance de la boulangerie générale et de la pharmacie centrale. En 1819, il fit partie de la chambre des pairs, et prit part jusqu'à sa mort à tous les travaux des commissions qui s'occupaient des lois sur le commerce, les fabriques, l'agriculture.

Chaptal avait compris que la science doit descendre des hauteurs de la théorie pour aller prendre le travail par la main et lui tracer une voie plus droite, plus large et plus sûre. A ses yeux, le laboratoire du chimiste devait être le vestibule de l'atelier du fabricant. Il a naturalisé en France la teinture du coton par le rouge d'Andrinople, la culture du pastel et sa substitution à l'indigo; il a perfectionné la fabrication de l'acide sulfurique et des savons; donné la plus grande extension au procédé de Berthollet pour le blanchiment. Ses principaux ouvrages sont : *Éléments de chimie* (1790); *Traité des salpêtres et goudrons* (1796); *Tableau des principaux sels terreux et substances terreuses* (1793); *Essai sur le perfectionnement des arts chimiques en France* (1800); *Essai sur le blanchiment* (1801); *L'Art de faire les vins* (1801 et 1819); *Traité théorique et pratique de la culture de la vigne* (1801 et 1811); *Chimie appliquée aux arts* (1807); *Art de la teinture du coton en rouge* (1807); *Art de la teinture et du dégraisseur* (1808); *Chimie appliquée à l'agriculture* (1823).

CHAPTAL (COLLÈGE), situé à Paris, rue Blanche, 29. Cet établissement d'instruction publique offre aux jeunes gens une éducation

spéciale qui les prépare aux carrières de l'industrie, du commerce et de l'agriculture. Fondé depuis vingt-trois ans, il a pris une telle importance que l'histoire de son passé mérite d'être recueillie.

Au mois d'octobre 1842, M. Goubaux, qui depuis dix-huit ans dirigeait à Paris une institution connue sous le nom de *pension Saint-Victor*, crut répondre au désir d'un grand nombre de familles de la bourgeoisie parisienne en transformant sa pension en une école préparatoire pour l'industrie et le commerce. Deux ans après, il fit adopter son programme d'études par l'administration de la Ville de Paris qui érigea cette pension en établissement municipal sous le titre d'*Ecole François I^{er}*. Nommé directeur de cette école, M. Goubaux remplit ses fonctions jusqu'en 1850, et, quand il mourut, il laissait l'école, qui depuis 1848 avait pris le titre nouveau de *collège Chaptal*, avec un effectif de 598 élèves.

Son œuvre a été continuée par M. Monjean, qui, depuis 1844, y concourait activement sous le titre de *préfet général des études*.

Dans ces huit dernières années, le collège a prospéré avec rapidité et éclat, juste récompense du zèle intelligent qui le tient sans relâche au niveau des progrès sérieux de la science et des exigences légitimes de l'opinion.

Aujourd'hui (octobre 1867), le collège Chaptal donne l'éducation et l'instruction à 1,100 élèves pensionnaires et à 500 demi-pensionnaires ou externes.

La surveillance administrative du collège est confiée à un conseil d'administration formé de six conseillers municipaux. M. Chaix d'Est-Ange, secrétaire du Sénat, en est actuellement le président.

L'éducation religieuse est donnée aux catholiques par deux aumôniers, dont le premier demeure au collège; aux calvinistes, aux luthériens et aux israélites par trois ministres de leur culte; les soins hygiéniques sont confiés à un médecin résidant au collège et à un chirurgien; la discipline est maintenue par un surveillant général assisté de 22 maîtres répétiteurs; l'instruction scientifique et littéraire est donnée, sous le contrôle d'un préfet général des études et d'un préfet du petit collège, par 23 professeurs généraux; enfin les cours sont faits par 46 professeurs spéciaux, répétés par 10 maîtres de conférences.

Deux points méritent d'être signalés dans l'organisation propre à ce collège : 1^o le rôle des professeurs généraux, qui, passant toute la durée des classes avec les élèves, suivent et dirigent leur travail, corrigent et annotent leurs copies, apprécient et récompensent leurs efforts, stimulent leur ardeur et joignent l'éducation morale à l'enseignement; c'est le précepteur appliqué à l'enseignement collectif; 2^o l'institution d'un *Journal de travail* où chaque élève recueille ses notes de conduite et de devoir, calcule jour par jour ses moyennes, établit pour lui et pour sa famille le bilan de sa situation intellectuelle et morale. Ce contrôle journalier éveille ou entretient le zèle des écoliers à tel point que les punitions sont rares et que la discipline n'a recours ni aux arrêtés ni au séquestre.

Le cours normal des études comprend quatre années; mais l'affluence des élèves et les sollicitations des parents y ont fait adjoindre : 1^o un cours élémentaire de préparation à la première année; 2^o un cours complémentaire de préparation aux examens du baccalauréat des sciences et des grandes écoles scientifiques de l'Etat.

Par suite, les 1,100 élèves sont répartis en trois collèges tout à fait séparés l'un de l'autre.

Le petit collège contient les élèves de huit à treize ans qui, partagés en dix divisions, reçoivent l'instruction religieuse, l'instruction littéraire depuis les éléments de la grammaire jusqu'aux premiers exercices de style, l'histoire des temps anciens, la géographie générale et la géographie de la France, les notions de calcul et de mesure des surfaces, les éléments des sciences physiques et naturelles; le dessin géométrique, le dessin d'ornement, la calligraphie, la lecture accentuée et le chant complètent les cours de première et de deuxième année.

Le moyen collège renferme les élèves de quatorze à dix-sept ans, qui, répartis en dix divisions, suivent les cours de troisième et de quatrième année : instruction religieuse, langue française et composition littéraire, histoire de la littérature et des arts, histoire de la langue et de la littérature française, histoire du moyen âge et des temps modernes, éléments de la langue latine, théorie et pratique des quatre principales langues étrangères, arithmétique, géométrie, trigonométrie, algèbre, éléments de géométrie descriptive, physique, chimie, tenue des livres, dessin géométrique, dessin d'ornement et chant.

Leur cours normal étant achevé au mois d'août 1867, 58 élèves ont quitté le collège pour se répartir ainsi : architecture, 6; banque, 5; commerce, 11; commerce d'exportation, 9; construction de machines, 2; dessin industriel, 3; distilleries agricoles, 3; école de Châlons, 2; école de Grignon, 2; industrie des fers, 4; industrie des tissus, 3; ponts et chaussées, 2; produits chimiques, 2; typographie, 2.

Le grand collège, où l'on n'admet que les élèves qui ont fait leurs études dans la maison, contient les élèves de dix-sept à dix-neuf ans.

Pendant la cinquième et la sixième année, vingt cours gradués de sciences, des exercices variés, des conférences nombreuses, des examens multipliés sur toutes les matières de l'enseignement conduisent à un résultat dont voici le tableau officiel pour l'année classique d'octobre 1866 à août 1867.

Le mois de juillet a été consacré à la visite des grands établissements industriels et à la rédaction des comptes rendus relatifs à la manufacture de Sèvres, aux Gobelins, aux Tabacs, à l'imprimerie impériale, à la menuiserie et à la boulangerie municipale, aux ateliers du chemin de fer du Nord, à l'usine à gaz de Courcelles, à la fabrication du blanc de zinc de la Vieille-Montagne, aux phares de la maison Sautter, aux chaudières et aux machines à vapeur de M. Durenne, aux ateliers de la maison Christofle, à la teinturerie de M. Francillon, à la raffinerie de M. Sommier, à la verrerie de Folembray, aux glaces de Saint-Gobain, à la préparation des acides à Chauny, aux fondries et aux forges de Montataire, etc., etc.

En sortant du grand collège, 48 élèves se sont distribués de la façon suivante : Administrations de l'Etat, 3; associés aux travaux agricoles ou industriels de leur famille, 18; ateliers des forges et chantiers de la Méditerranée, 2; chemins de fer, 5; Creuzot, 2; isthme de Suez, 1; Ecole des beaux-arts, 2; Ecole centrale, 6; Ecole forestière, 1; Ecole normale supérieure, 1; Ecole polytechnique, 2.

Pour continuer dans le monde les relations de fraternité commencées au collège, une association, fondée depuis quelques années, unit les anciens élèves par un échange de bons offices et par une assistance mutuelle.

Encouragée par tant de succès et par une prospérité chaque jour croissante, l'administration de la Ville de Paris a résolu de porter le collège Chaptal à la hauteur d'une institution nationale. Elle lui a donc affecté, sur le boulevard des Batignolles, un terrain de 17,000 m. carr.; elle y fait élever, d'après des plans sérieusement étudiés, des bâtiments qui pourront contenir 800 internes et 500 externes, auxquels sont réservés, pour cours et jardins, 8,000 m. carr. Ainsi, l'emplacement considérable affecté aux exercices gymnastiques, ingénieux aménagements des constructions, la dimension des dortoirs, des réfectoires, des études et des salles de cours feront du nouveau collège Chaptal un monument unique en son genre, une des curiosités sérieuses de Paris, le vrai modèle de ce que doit être un établissement d'éducation physique et morale.

CHAPTALIE s. f. (cha-pa-li-é) — de *Chaptal*, célèbre chimiste français). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des mutisiées : Les *CHAPTALIES* sont des herbes vivaces, indigènes de l'Amérique. (J. DeCaisne.)

CHAPTALISATION s. f. (cha-pa-li-za-tion — rad. *chaptaliser*). Econ. agric. Sucrage des vins, ainsi appelé dans les pays de vignobles, parce qu'il a été introduit dans la pratique générale par le chimiste Chaptal : Dans ces derniers temps, la *CHAPTALISATION* a soulevé de très-vives discussions au sein du congrès des vignerons, surtout à Dijon.

CHAPTALISÉ, *ÉE*. (cha-pa-li-zé) part. passé du v. *Chaptaliser* : Vin modérément *CHAPTALISÉ*.

CHAPTALISER v. a. ou tr. (cha-pa-li-zé — de *Chaptal*, nom d'un chimiste français). Econ. agric. Sucrer, en parlant du vin : *CHAPTALISER les vins*.

CHAPTES (SAINT-), bourg de France (Gard), ch.-l. de cant., arrond. et à 12 kilom. d'Uzès, près du Gardon; pop. aggl. 832 hab. — pop. tot. 871 hab. Tuileries et briqueteries; commerce de blé et de vins. Eglise consistoriale calviniste.

CHAPU (Henri-Michel-Antoine), sculpteur français, né à Lemée (Seine-et-Marne), le 25 septembre 1831. Il eut pour maîtres Pradier, Duret et Léon Cogniet, et remporta, en 1855, le premier grand prix de sculpture; le sujet du concours était : *Cléobis et Biton*. Parmi les ouvrages que cet artiste a exécutés comme pensionnaire de la villa Médici, on a surtout remarqué : une statue de *Triptolème* (1859), d'un mouvement hardi, et un *Mercurius inventant le caducée* (1861), statue de marbre dont l'exécution ne manque ni de grâce ni de vérité. Ce dernier ouvrage a été exposé au salon de 1863, avec le buste en bronze de M. Sédille, et a valu à l'auteur une médaille de 3^e classe. M. Chapu a exposé depuis : en 1864, le buste en bronze de M. Léon Bonnat, artiste peintre; en 1865, le *Semeur*, statue en plâtre, un peu lourde de formes, mais énergique et vivante; en 1866, la *Mort de la nymphe Clytie*, autre statue en plâtre, d'une exécution large et vigoureuse, et le buste en bronze du docteur Desmarres. Ces deux dernières statues ont été médaillées. Le *Semeur* et le *Mercurius* ont reparu à l'Exposition universelle de 1867. M. Chapu a exécuté, en 1864, une statue en pierre représentant l'*Art mécanique*, pour le Tribunal de commerce de Paris.

CHAPUIS s. m. (cha-pui). Techn. Charpentier en bois des bûts ou des selles. A signifié Charpentier, hangar et même charpentier.

CHAPUIS ou **CHAPPUIS** (Claude), poète français, né à Amboise, mort vers 1572. Il fut valet de chambre et bibliothécaire de François I^{er}, puis chanoine de Rouen. On a de Chapuis, que Marot considérait comme un des bons poètes de son temps, quelques ouvrages,

aujourd'hui fort rares, parmi lesquels nous citerons : *l'Aigle qui fait la poule devant le coq* (Paris, 1543), poème patriotique, au sujet de la prise de Landrecies sur Charles-Quint; *Discours de la cour* en vers (Paris, 1543); diverses pièces dans le recueil intitulé : *Diacons anatomiques du corps des femmes* (Lyon, 1537), etc.

CHAPUIS (Gabriel), écrivain français, neveu du précédent, né à Amboise en 1546, mort à Paris en 1611. Il fut nommé historiographe de France après Belleforest, et interprète du roi pour la langue espagnole, en 1596. Chapuis a traduit un grand nombre d'ouvrages de l'italien et de l'espagnol, et publié un certain nombre d'ouvrages originaux. Nous citerons : *Histoire de Primaldon de Grèce* (Paris, 1572), traduite de l'espagnol; *Amadis de Gaule* (Lyon, 1575-1581, 21 vol.), traduit de l'espagnol; les *Mondes célestes, terrestres et infernaux*; le *Monde petit, grand, imaginé, augmenté du Monde des cornus et de l'enfer des ingratis tirés des Mondes de Doni* (Lyon, 1583), etc.

CHAPUIS DE MAUBOURG (Pierre), né à Monthrisson. Il commandait l'artillerie pendant le siège de Lyon (1793), et était regardé comme un officier des plus distingués. Fut prisonnier par les assiégeants, il fut livré aux tribunaux militaires. On lui offrit la vie s'il voulait servir la Convention; on lui réitéra cette offre au moment de lui bander les yeux pour le fusiller (le 9 janvier 1794) : « Non, répondit-il, je ne me suis battu et ne puis me battre que pour mon Dieu et pour mon roi. » Et il reçut la mort, que son frère avait déjà subie.

CHAPUISER v. a. ou tr. (cha-pui-zé — rad. *chapuis*). Couper en petits morceaux, menuiser : CHAPTISER du bois. || Vieux mot resté dans certains patois.

— v. n. ou intr. Travailler comme charpentier.

CHAPUISEUR s. m. (cha-pui-zeur — rad. *chapuiser*). Charpentier de bûts et de selles. || Vieux mot, qui a signifié aussi Charpentier en général.

CHAPULTEPEC, ville du Mexique, à 8 kilom. de Mexico, dont elle est une des dépendances. Le pays où cette ville est bâtie fut la seconde demeure des Aztèques, à leur arrivée au bord des lacs de la vallée d'Anahuac. Plus tard, les rois de Mexico y construisirent une maison de plaisance, que les Espagnols détruisirent, et dont il n'existaient que quelques vestiges, quand le vice-roi Galvez y fit construire le château actuel. Ce château était devenu, dans ces derniers temps, une des résidences impériales de Maximilien. De la terrasse de cet édifice, on découvre un des panoramas les plus rares et les plus curieux. A mesure que l'on se tourne vers les divers points de l'horizon, les tableaux changent et se déroulent à la vue, comme au Colosseum de Regent's Park; mais avec cette différence qu'au lieu de l'atmosphère nébuleuse de Londres, c'est une vive lumière qui éclaire le bassin d'Anahuac. Au pied de la terrasse s'étendent de vertes pelouses coupées de bois de cyprès séculaires, doyens de la végétation d'alentour. Ces cyprès, qui ont de 12 à 16 m. de circonférence, étaient déjà de fort gros arbres quand les conquérants espagnols firent disparaître tout ce qui pouvait rappeler aux peuples vaincus leur ancienne puissance. Les jardins de Montezuma furent détruits comme son palais, et la hache n'épargna ces restes imposants des cultures aztèques par respect pour leur âge. Les deux aqueducs qui conduisent l'eau à Mexico partent de Chapultepec.

CHAPUS (Lé), hameau maritime de France (Charente-Inférieure), arrond., commune et à 5 kilom. N.-O. de Marennes, sur l'Atlantique et en face de l'île d'Oleron; 272 hab. Ce bourg, défendu par un fort, possède un petit port de commerce; il est rangé au nombre des 21 ports de guerre établis sur les côtes de l'océan Atlantique. La marine marchande du Chapus se compose de 30 petits navires, qui jaugent ensemble 1,265 tonneaux.

CHAPUS (Eugène), littérateur, né à Paris en 1800. Il s'est d'abord fait connaître par des romans et des nouvelles, puis s'est acquis une assez grande réputation par des ouvrages dans lesquels il s'est constitué l'historien du turf et du sport. Nous citerons, parmi ses écrits : *Essai critique sur le théâtre français* (Paris, 1827); le *Caprice* (1831); *Titine, histoire de l'autre monde* (1833); la *Carte jaune, roman de Paris* (1836); les *Chasses de Charles X, souvenirs de l'ancienne cour* (1837); *Aux bords de Dieppe* (1838); *Deux heures de canapé* (1842); le *Roman des duchesses* (1844); *Théorie de l'élégance* (1844); les *Chasses princières en France* (1853); le *Turf ou les Courses de chevaux en France et en Angleterre* (1853); le *Sport à Paris* (1854), etc. On doit en outre à M. Chapus divers *Guides*, entre autres celui de *Dieppe et de ses environs*. Enfin il a publié deux journaux spéciaux, l'un intitulé : *Paris et Chantilly, bulletin des arts, de la littérature et des chasses*, l'autre le *Sport*, qu'il a fondé en 1854.

CHAPUSET (Jean-Charles), savant allemand, né à Altorf en 1694, mort en 1767. Il appartenait à une famille de protestants français réfugiés à Oehringen et à Nuremberg; il reçut la mission de dresser le cadastre de la principauté de Hohenlohe. Il a publié en allemand une *Démonstration brève et approu-*

fondie sur la manière de perfectionner les poëtes ronds en fer, etc. (1745); et une *Syntaxe française pour les Allemands* (1747).

CHAPUT s. m. (cha-pu — rad. *chapuis*). Techn. Billot de bois dont le bord est armé d'une lame de fer, et sur lequel, dans les ardoisières, on travaille les ardoises pour leur donner la forme et les dimensions voulues.

CHAPUY (Nicolas-Marie-Joseph), lithographe, né à Paris en 1790. Il étudia d'abord l'architecture, puis s'adonna entièrement à la lithographie. On lui doit en ce genre des œuvres estimées. Outre les *Cathédrales françaises*, nous citerons de lui : les *Monuments de France*; les *Antiquités d'Athènes*; les *Monuments de Péra*, et enfin les planches des *Œuvres de Palladio*, de la *Navigation par la vapeur* pour l'ouvrage de Marestier, du *Voyage de Lyon*, etc.

CHAPUYS (Claude), chirurgien français, né à Saint-Amour, où il mourut en 1620. Son principal ouvrage est un *Traité des cancers tant occultes qu'ulcérés* (Lyon, 1607).

CHAPUYS-MONTLAVILLE (Benoît-Marie-Louis-Alceste, baron de), homme politique et administrateur français, né à Tournus en 1800, mort à Paris au mois de février 1868. Après avoir publié quelques ouvrages sur l'histoire, il fut élu député en 1834, et se plaça dans les rangs de l'opposition. Plus tard, il écrivit une brochure politique dans laquelle il demandait l'établissement du suffrage universel. En 1849, il fut nommé préfet de l'Isère, et en 1852, de la Haute-Garonne. Il montra, dans ces hautes fonctions tous les talents d'un bon administrateur, et en fut récompensé en 1853 par le décret qui lui conféra la dignité de sénateur. M. Chapuis-Montlaville a collaboré à divers journaux politiques : au *Bon Sens*, au *Censeur de Lyon*, etc., et au *Dictionnaire politique*, édité par Pagnerre. Parmi ses écrits, nous citerons : *Lettres sur la Suisse et le pays des Grisons* (1826); *Histoire du Dauphiné* (1827, 2 vol.); *Etude sur Timon* (1838); *Réforme électorale* (1841); *Lamartine, vie publique et privée* (1843), etc. — Son fils ANTOINE-GUSTAVE, né à Lyon en 1824, mort en 1866, a été sous-préfet de 1851 à 1855. En 1863, il a été élu, avec l'appui du gouvernement, député au Corps législatif dans le département de Saône-et-Loire.

CHAPUZEAU (Samuel), auteur dramatique français. V. CHAPPUZEAU.

CHAQUE adj. distribut. sing. (cha-ke — du lat. *quisque*, forme assez éloignée, mais qui avait un peu plus d'analogie avec l'ancien français *chasque*). Tout, toute, nul excepté, dans une catégorie de personnes ou de choses : *CHAQUE homme. CHAQUE maison. CHAQUE siècle. CHAQUE jour. A CHAQUE instant du jour. A CHAQUE jour suffit sa peine.* (Acad.) *CHAQUE pays, CHAQUE degré de température a ses plantes particulières.* (Buff.) *CHAQUE condition a ses dégoûts, et à CHAQUE état sont attachées des amertumes.* (Mass.) *CHAQUE âge a ses devoirs.* (J.-J. Rousse.) *En Allemagne, plus de 45,000 individus meurent chaque année de la freuse maladie de l'alcoolisme.* (L. Cruveilhier.) *CHAQUE homme a en lui le germe de l'idée de la vérité.* (Bautain.) *Dieu aime autant CHAQUE homme que tout le genre humain.* (J. Joubert.) *CHAQUE peuple, et CHAQUE époque dans CHAQUE peuple, a des lois différentes sur la propriété.* (Cabet.) *Que toujours CHAQUE heure ait son emploi, CHAQUE chose sa place, CHAQUE affaire son tour.* (M^{me} Monmarçon.) *Un esprit de miséricorde pénètre toute la société; CHAQUE misère trouve un asile, CHAQUE douleur une consolation, CHAQUE larme une main compatissante qui l'essuie.* (Lamenn.) *Il y a toujours une douleur cachée au fond de CHAQUE joie malsaine.* (Lamenn.) *CHAQUE homme possède trois caractères : celui qu'il montre, celui qu'il a, celui qu'il croit avoir.* (A. Karr.) *CHAQUE chose a sa destination, qui ne peut être arbitrairement changée.* (Mérimée.) *A CHAQUE jour suffit sa tâche, mais CHAQUE jour doit avoir la sienne.* (Mich. Chev.) *Le bonheur de CHAQUE homme est dans le bonheur de tous.* (J. Kerr.) *Combien il y a peu dans notre ancienne poésie de ces pièces de vers qu'on puisse relire à CHAQUE printemps!* (Ste-Beuve.)

Chaque passion parle un différent langage. BOILEAU.

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs. BOILEAU.

Chaque coup, chaque trait blesse un ambiteux. VOLTAIRE.

... Du ciel la prudence infinie
Départ à chaque peuple un différent génie. CORNEILLE.

L'agile papillon de son aile brillante
Courtise chaque fleur, caresse chaque plante. MICHAUD.

— Prov. *Chaque tête, chaque avis*, Chacun a sa manière de penser. La forme de ce proverbe traduit du latin n'est pas française; il en a une autre qui est préférable : *Autant de têtes, autant d'avis*.

— Gramm. Ce mot est essentiellement adjectif et doit toujours être suivi d'un substantif. On ferait une faute en disant : *Ces volumes coûtent cinq francs CHAQUE*, il faut dire *cinq francs CHACUN*.

L'emploi d'un verbe au pluriel après le mot *chaque* est une faute, que Lamartine n'a évi-

tée, dans le vers suivant, que par une autre faute, l'emploi de *chaque* au pluriel :

L'âme des chants discords que *rendent chaque* sons.

Lorsque le sujet se compose de plusieurs substantifs devant lesquels *chaque* est répété, l'emploi du pluriel est toujours permis : *CHAQUE homme, CHAQUE femme ont les préjugés de leur sexe*; mais on peut également employer le singulier, parce qu'il est possible de sous-entendre le verbe après chaque partie du sujet : *CHAQUE homme, CHAQUE femme a les préjugés de son sexe*.

— **Syn.** *Chaque*, tout. Ces deux mots signifient également qu'on veut parler de la totalité des individus pris un à un; mais *chaque* fait penser aux différences qui les distinguent, tandis que *tout* semble impliquer qu'on ne les considère que par ce qu'ils ont de semblable : *CHAQUE corps a ses propriétés spéciales*; tout corps est étendu.

CHAQUEUE s. f. (cha-keù — de *chat* et *queue*). Bot. Un des noms vulgaires de la préle, que l'on appelle aussi *QUEUE-DE-CHAT*.

CHAR s. m. (char — lat. *currus*, même sens). Sorte de voiture à deux roues, dont les anciens se servaient dans les combats, les jeux et les cérémonies publiques : *Course de chars. Chars armés de faux. Les captifs suivent le char du triomphateur traîné par quatre chevaux blancs. Les puissances ennemies suivent en tremblant le char du vainqueur.* (Boss.) *Les chars devaient être en usage longtemps avant la guerre de Troie.* (Volt.) *On attribue à Cyrus l'invention des chars armés de faux.* (Bachelet.)

... Pour vertu singulière,
Il excelle à conduire un char dans la carrière. RACINE.

— Aujourd'hui, Voiture à quatre roues non suspendue et munie d'un avant-train, le plus souvent employée à porter des fardeaux : *Charger du foin sur un char*.

— Poétiq. Voiture quelconque, servant à transporter soit des personnes, soit des fardeaux : *Un char rustique. Un char commode, élégant*.

Le phaéton d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. LA FONTAINE.

L'essieu crie et se rompt; l'intrepide Hippolyte,
Vait voler en éclats tout son char fracassé. RACINE.

Un char commode, avec grâces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paraît aux yeux une maison roulante. VOLTAIRE.

Erichthon le premier, par un effort sublime,
Osa plier au joug quatre coursiers foudroyeux,
Et, porté sur un char, s'élança avec eux. DELILLE.

— Les poètes ont donné des chars à plusieurs dieux et déesses, à quelques astres et aux constellations personnifiées, à tout ce qui se meut ou est censé se mouvoir dans le ciel : *Le char de Vénus, de Diane, d'Apollon. Le char de la Victoire. Le char du Soleil, de la Lune. Le char de l'Ourse, des Pléiades. Le char du jour, de la nuit. Le char de Vénus était attelé de colombes.* (Acad.) *Les doubles poney du char de Vénus mangent plus d'avoine que les percherons du roulage.* (E. About.)

Sur son char de rubis mêlé d'azur et d'or,
Apollon va lançant des torrents de lumière. VOLTAIRE.

La nuit, qui sur son char s'élève au firmament,
Amène le repos, suspend le mouvement. SAINT-LAMBERT.

Et le char vapoureux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon. LAMARTINE.

... Quand Phébé, sur le char de la Lune,
Apparaît dans les cieus de saphir et d'azur,
Tout se voile et s'efface, et son front seul est pur. TH. DE BANVILLE.

— Fig. Moyen symbolique de locomotion, de transport d'un lieu dans un autre : *S'élever au ciel sur un char de gloire et de lumière.* (Mass.) || Objet qui reçoit une impulsion, auquel on applique des efforts combinés : *Le char de l'Etat. Le juste milieu s'efforce d'enrayer le char révolutionnaire, et réussit seulement à le précipiter.* (Proudh.) *Nous avions le char de la raison, le char de l'Etat; voici maintenant le char communal de Montmartre!... C'est une charrette qui porte du lait à Paris ou qui en rapporte des engrais.* (A. Karr.)

— *Char branlant*, Ancien nom des voitures suspendues.

— *Char numéroté*, Nom donné par plaisanterie aux voitures de louage, qui portent toutes un numéro d'ordre :

Visitez donc les grands, durement cahoté
Sur les nobles coussins d'un char numéroté. C. DELAVIGNE.

— *Char funèbre*, Corbillard, voiture sur laquelle on transporte les corps au cimetière.

— *Char de deuil*, Chariot à quatre roues, couvert d'un poêle, dans lequel on transporte le corps des rois, des princes, des personnages de distinction.

— *Char de triomphe, char triomphal*, Char à deux roues, attelé de chevaux blancs, sur lequel les triomphateurs entraient dans Rome et se rendaient au Capitole : *Le char triom-*

phal était circulaire et fermé tout autour. (Lévy.) || Triomphe lui-même, moment du triomphe :

Ah! souvent au vainqueur le sort cache un déceuil;
Dans leur char de triomphe il place leur cerceuil. DE BELLAU.

— *Char à bancs*, Voiture suspendue, longue et légère, garnie de bancs et ouverte de tous côtés, ou fermée seulement par des rideaux de toile : *Monter dans des chars à bancs. Toute la société était entassée dans le même char à bancs.*

● — *Atteler, attacher, enchaîner quelqu'un à son char*, Le dominer, le subjuguer, se rendre tout à fait maître de lui : *ENCHAINER des peuples à son char. ATTACHER des amants à son char.*

Il attelait les rois au char de ses triomphes. V. HUGO.

|| *S'attacher au char de quelqu'un, suivre le char de quelqu'un*, Se dévouer à lui, le servir avec autant d'ardeur que de soumission et de constance :

Moi-même à votre char je m'étais enchaîné. RACINE.

Ici la vertu pleure et l'audace l'opprime;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime;
La fortune y domine, et tout y suit son char. VOLTAIRE.

|| *Atteler une personne au char de quelqu'un*, La lui soumettre, la rendre dépendante de lui : *Au char de ma fortune il est temps qu'on l'enchaîne.* VOLTAIRE.

Ce n'est pas qu'aisément, comme un autre, à ton char
Je ne puisse attacher Alexandre et César. BOILEAU.

— **Théât.** *Char de gloire*, Espèce de trône sur lequel on fait descendre, par le moyen des cordes auxquelles cette machine est suspendue, les divinités, les magiciens, les génies et autres personnages des féesies.

— **Mécan.** *Char à tambour*, en chinois *ki-li-kou*. On appelle ainsi, en Chine, un véritable char compteux, c'est-à-dire muni d'un appareil enregistrant automatiquement les espaces parcourus par le char.

— **Phys.** *Char magnétique*, Genre de boussole terrestre jadis en usage en Chine : *Le char MAGNETIQUE, dont les Chinois attribuent l'invention à Hoang-Ti, oné cents ans avant notre ère, était fondé sur les propriétés de l'aimantée.* (Eug. Clément.)

— Techn. Corps du moulin à papier.

— **Métrol.** Mesure de capacité pour les grains, autrefois employée dans la Suisse française, valant 12 setiers.

— **Zooph.** *Char de Neptune*, Nom marchand d'une espèce de madrépore.

— Bot. *Char de Vénus*, Nom vulgaire des aconits, et particulièrement de l'aconit napel.

— **Epithètes.** Roulant, meuble, léger, rapide, poudreux, brillant, éclatant, pompeux, guerrier, belliqueux, victorieux, superbe, orgueilleux, triomphant, triomphal, orné, décoré, paré, renversé, brisé, fracassé, lourd, pesant, grossier, rustique, champêtre, commode, moelleux.

— **Encycl. Hist.** Il n'est guère possible de fixer l'époque de l'invention des *chars*; les peuples bibliques s'en servaient, et le roi Salomon en possédait, selon l'Ecriture, un nombre considérable. Les premiers *chars* avaient la forme d'un tombereau monté sur deux roues; les Phrygiens en établirent plus tard à quatre roues; les Scythes y adaptèrent jusqu'à six roues; mais ces *chars* pouvaient être considérés comme de véritables maisons roulantes dans lesquelles ils voutraient leurs femmes et leurs enfants. Le *char* typique, celui des Egyptiens, était excessivement léger; le bout du timon y était fixé à l'essieu, et le col était attaché sur le devant par une courroie en cuir. Il n'avait pas de siège, et sa partie inférieure était composée de lanières et de cordes entrelacées, de manière à éviter la secousse produite par les cahots qui étaient fréquents et durs, l'essieu ne se trouvant pas sous le centre de gravité du *char*, mais bien à son extrémité postérieure. Ces *chars* étaient le plus souvent dépourvus de cochers, l'usage étant de conduire soi-même.

Ces voitures, primitivement inventées, selon les uns, par Erichthonius, roi d'Athènes, selon d'autres par Triptolème ou par Trochilus, ne tardèrent pas à être employées dans les combats; mais, pour les approprier à cette destination, il fallait leur donner plus de légèreté. On fit donc une charpente, la moins massive qu'il fut possible, de sorte qu'à l'exception des roues, qui étaient de chêne, et des brancards qui, comme le timon, étaient de frêne ou d'orme, tout le reste fut en sapin. A la légèreté, on ne tarda pas à joindre le luxe et la magnificence. On commença par couvrir les roues de lames d'étain; ensuite on ajouta divers ornements au corps du *char*, et l'on en vint enfin à les garnir entièrement d'or, d'argent et d'ivoire.

Les principaux officiers de l'armée avaient seuls, en Grèce, le droit d'aller au combat dans des *chars*, ce qui fit qu'on s'habitua à considérer la possession d'un *char* comme une marque d'honneur, et qu'on les conserva précieusement dans les familles de ceux qui avaient été autorisés à s'en servir. Toutefois, l'emploi de ce véhicule avait de graves incon-

vénients, que Mme Dacier s'est attachée à faire ressortir. « Je ne comprends pas, dit-elle, comment les Grecs, qui étaient si sages, se sont servis longtemps de chars au lieu de cavalerie, et comment ils n'ont pas vu les grands inconvénients qui en résultaient. Je ne parle point de la difficulté de manier un char, bien plus grande que celle de manier un cheval, ni du terrain que les chars occupaient; je dis seulement qu'il y avait deux hommes sur chaque char; ces deux hommes étaient des gens considérables, et tous deux propres au combat; il n'y en avait pourtant qu'un qui combattait, l'autre n'était occupé qu'à conduire les chevaux. De deux hommes, en voilà donc un en pure perte. De plus, il y avait des chars non-seulement à deux, mais à trois et à quatre chevaux pour un seul homme de guerre; autre perte qui méritait quelque attention. Il me semble qu'on ne voit la cavalerie proprement dite distinguée des chars que vers le temps de Samuel et de Saül, cent vingt ans après le siège de Troie. Ce qu'il y a encore de plus étonnant, c'est qu'après que l'expérience eut fait connaître l'avantage de la cavalerie proprement dite, on ne la substitua pas entièrement à l'usage des chars de guerre. » Ce fut Cyrus, qui, le premier, frappé des désavantages de l'emploi des chars, en changea la forme et doubla le nombre des combattants, en mettant le conducteur en état de pouvoir prendre part à l'action. Il imagina aussi d'y adapter des faux, ce qui rendait le passage d'un char au milieu d'une cohorte excessivement meurtrier, mais devait singulièrement gêner la manœuvre. Il avait remarqué aussi que les roues se brisaient facilement, et il les fit faire plus fortes. Il allongea les essieux de façon à leur donner plus d'assiette. C'était à chaque bout de l'essieu que se trouvaient les faux horizontales et fixes, tandis que, au-dessous, d'autres étaient disposées la pointe contre terre. Plus tard, on ajouta encore au char un nouvel engin de destruction mieux entendu : ce furent deux longues pointes fixées à l'extrémité du timon pour percer tout ce qui se présentait de face. Enfin on munit le derrière du char de lames tranchantes et aiguës, pour empêcher qu'on y pût monter. Après avoir imaginé tout ce qu'il était possible pour rendre le char offensif, on chercha le moyen de se saisir de ceux que l'ennemi armait de la même manière; on le trouva; ce qui fit qu'après avoir constaté l'inutilité des chars armés on finit par renoncer complètement à leur emploi dans les combats.

Mais si le char disparut du champ de bataille, il continua à être en grand honneur dans la vie civile des Grecs. C'était, selon eux, un grand mérite chez un homme que celui de posséder l'art de bien conduire un char. Il y avait, pour ceux qui se distinguaient dans ces exercices, de grands honneurs et des prix vivement disputés dans les jeux Olympiques et dans la plupart des cérémonies accompagnées de jeux publics.

Ces courses de char passèrent d'Olympie à Rome. Les chars couverts, dont se servaient les flamines chez les Romains, ne différaient des autres que par la capote placée au-dessus. Quant aux chars qui paraissaient dans les spectacles du cirque, ils étaient très-légers, ornés d'un chariot derrière, le devant relevé en demi-cercle presque jusqu'à hauteur d'appui. Quatre chevaux vigoureux, attelés de front à un de ces chars, l'entraînaient avec une rapidité merveilleuse, qui n'était pas exempte de dangers; car, comme le mouvement des roues était très-rapide, en tournant, pour peu qu'on manquât à prendre le tour au bout de la carrière, le char heurtait la borne et volait en éclats. On se rappelle l'ode d'Horace, *A Mécène*, dont les premiers vers constatent en quel honneur étaient, au commencement du siècle d'Auguste, les courses de char,

*Sunt quos curricula pulverem Olympicum
Collegisse juvat, metaque feruida
Evitata rotas, palmaque nobilis
Terrarum dominos evexit ad decos.*

On se servait également du char dans les triomphes, et cet usage fut introduit par Tarquin l'Ancien, d'autres disent par Romulus. Ce char était doré et de forme ronde; le triomphateur tenait lui-même les rênes des chevaux.

Les Romains avaient seize ou dix-sept espèces de chars, qui avaient chacune une dénomination particulière et une différence marquée; c'étaient : le char simple ou *carrus*; le char à deux chevaux, nommé *biga*; le quadrigé ou char à quatre chevaux; le *petoriturum*, char à quatre roues; le *carpentum* ou char léger; la *rheda*, qui était une variété du *carpentum*, tous deux à quatre roues; le *cistum*, le *birotum* et le *synoris*, qui formaient trois espèces différentes de petits chars à deux roues; le *carruca*, grand char en usage à la campagne; le *sarracum*, char solide, grossièrement établi, pour le transport des fardeaux pesants; le *plastrum*, char dont on se servait aux champs; l'*arcima*, petit char; l'*epichedum* et l'*arcera*, chars couverts; le *covinus*, char emprunté aux Celtes et qu'on munissait de faux, quand il était employé pour la guerre; le *theuso*, char plat sur lequel on portait les statues des dieux, et le *cantherium* ou *cantherium*, char de forme particulière consacré à Bacchus. Aucun de ces chars n'était suspendu. Sous les consuls, les chars dont on se servait, soit pour le triomphe, soit pour les grandes cérémonies, étaient dorés; sous les empereurs, ils étaient d'ivoire ou même d'or. On les arrosait

de sang pour leur donner un aspect martial. Quelques guerriers les ornaient des dépouilles des vaincus, et quelquefois même de leurs têtes. Ce fut ainsi que Turnus attacha à son char les têtes d'Amicus et de Diors, ses deux frères.

On donna aussi le nom de char à de grandes voitures très-longues, montées sur quatre et six roues, couvertes de peintures allégoriques, ornées de feuillage et de trophées, quelquefois remplies de personnages, et qu'on promenait dans certaines fêtes publiques. Cet usage s'introduisit en Gaule, où il s'est maintenu jusqu'à nos jours, particulièrement dans les provinces du Nord, où ce char n'a pas cessé d'être le principal accessoire des fêtes populaires. Dès le XIII^e siècle, on voit figurer dans les processions de Cambrai un appareil de chars qui avaient tous une signification particulière. Le premier était un char de triomphe, représentant l'Assomption. Un immense manteau bleu couvrait les épaules d'une jeune fille assise sur un trône, et soutenue par de grands anges peints; sur le devant de ce char, on voyait le tombeau de la Vierge et les douze apôtres. Les autres chars représentaient quelques-uns des plus beaux faits racontés dans l'Ecriture. M. Henri Berthoud, dans un travail spécial, relatant les détails d'une de ces processions qui eut lieu à Cambrai en 1833, nous apprend que la marche se composait de quatre grands et de trois petits chars symboliques. Le premier portait comme symbole la hache fraïque, le cheval gaulois et l'aigle romaine, emblèmes des trois peuples qui, après l'invasion romaine, se réunirent pour n'en former qu'un seul. Le second contenait, comme symbole de la seconde époque, l'oriflamme de Charlemagne; le troisième montrait le retour des croisés; le quatrième symbolisait la Bulle d'or; le cinquième représentait le siège de Cambrai en 1581; le sixième la réunion définitive de Cambrai à la France en 1677; enfin, sur le dernier char, des jeunes filles chantaient des strophes nationales. C'est également en Flandre que les chars forment, dans ces sortes de cavalcades historiques, ce qu'on appelle la *roue de fortune*, train de chars sur lequel se trouve une plate-forme mobile et inclinée, portant des mannequins costumés. Le mouvement de rotation imprimé aux chars par les chevaux communique un second mouvement à la plate-forme qui, posée obliquement, présente les personnages, tantôt en haut, tantôt en bas, pour marquer l'inconstance et la mobilité des caprices de la fortune, dont la statue est fixée debout au centre de la plate-forme. Quelquefois, quatre chars de triomphe étaient promenés dans les rues de la ville, et toujours ils représentaient des emblèmes philosophiques ou religieux.

L'emploi du char fut d'ailleurs très-commun en France sous les rois de la première et de la seconde race. Il était alors attelé de bœufs, tandis que dans l'antiquité les monuments grecs ou romains nous ont légué la figure de chars traînés par des chevaux, des mules, des éléphants, des panthères, des lions, etc. Il va sans dire que ces derniers attelages sont de pures fantaisies dues à l'imagination des artistes et des mythologues.

Les chars qu'on voit figurer à notre époque dans les cavalcades historiques, les cortèges de fêtes, sont généralement d'assez piètres équipages. Depuis quelques années toutefois, le char du cortège du bœuf gras, qui ne fut pendant des siècles qu'une sorte de tombereau couvert de toiles peintes et surmonté d'un pavillon sous lequel se tenait un Amour transi, est devenu un char allégorique. Au carnaval de 1852 apparurent plusieurs chars d'une forme nouvelle à Paris : c'était d'abord le char symbolique de l'Industrie, attelé de quatre chevaux de front, conduit par la France, ayant à sa droite les Sciences, à sa gauche les Arts; puis le char de l'Agriculture, représentant la fête de l'Agriculture du temps des Gaulois, qu'avait inspiré le tableau de M. Debon. Ce char, attelé de trois bœufs aux cornes dorées, dirigé par l'archidruidesse Velleda, était précédé du grand prêtre en costume sacerdotal et accompagné des druides.

Il est un autre char, dont le souvenir est resté profondément gravé dans la mémoire de tous ceux qui le virent passer au milieu d'une population émue, le 15 décembre 1840 : c'est celui qui servit à la translation des restes mortels de l'empereur Napoléon aux Invalides. Ce char, monté sur quatre roues massives et dorées, se composait d'un soubassement et de panneaux encadrés dans des colonnettes à chapiteaux, surmontés du mau-solée. Le socle était revêtu jusqu'à terre d'une draperie de velours violet et or, parsemée d'abeilles et d'étoiles, avec des aigles dans des couronnes. Il était rehaussé d'un aigle à chaque angle de l'entablement. L'avant et l'arrière-train étaient décorés de quatre trophées de drapeaux de toutes les nations. Le mausolée, supporté par quatorze figures entièrement dorées, représentant nos grandes victoires, était décoré du manteau impérial, du sceptre et de la couronne. Le char, tout entier couvert d'un crêpe, était traîné par seize chevaux richement caparaçonnés de housses aux armes de l'empereur.

Il faut encore citer, parmi les chars funèbres, ceux qui servirent à la translation, dans les caveaux de la colonne de Juillet, des restes des combattants de juillet 1830, de février et de juin 1848.

— Physiq. *Char magnétique*. Au nombre des plus anciennes et des plus curieuses applications que firent les Chinois de l'action directrice de l'aiguille aimantée, il faut placer celle des *chars magnétiques*. Les propriétés de l'aimant étaient, on le sait, connues des Chinois dès la plus haute antiquité. Ainsi que nous l'apprend Klaproth dans son savant mémoire sur la boussole, l'invention des *chars magnétiques* ou *tchi-nan-kiu* est attribuée par les traditions chinoises à l'empereur Hoang-ti; mais les détails donnés sur les circonstances de l'invention ont un caractère tellement fabuleux, qu'il faut rejeter cette tradition et la classer parmi les légendes. Cependant, d'autres documents très-nombreux et d'une authenticité incontestable permettent d'assigner à cette invention une date très-ancienne. En tout cas, les *chars magnétiques* furent certainement introduits au Japon dans le milieu du VII^e siècle. La plupart des historiens chinois donnent des descriptions assez divergentes du *tchi-nan-kiu*. L'encyclopédie chinoise, *San-tshai-thou-koet*, section des ustensiles, en donne une figure gravée, reproduite par Klaproth, et accompagnée de l'explication que voici : « Ceci est un ornement de char dont les dimensions sont les suivantes : il a un pied quatre pouces deux lignes de hauteur; en bas, sa largeur est de sept pouces et quatre lignes. A l'extrémité du bois de l'essieu du char est pratiqué un trou rond de sept pouces sept lignes de diamètre. Dans ce trou se meut une goupille de la même grosseur, sur laquelle est placée la figure d'un homme sculptée en jade, et dont la main montre toujours le sud. » Un autre auteur dit : « Il y avait un petit pavillon aux quatre angles duquel étaient des dragons sculptés en bois; sur ce pavillon était placée la figure d'un génie, également en bois. De quelque manière que le char se tournât ou se retournât, la main de cette figure montrait toujours le sud. » Cette dernière description nous semble la plus claire et la plus vraisemblable.

— Allus. hist. *Char de feu d'Elie*. Allusion au char enflammé sur lequel le prophète Elie fut enlevé au ciel, et qui se dit, dans l'application, de l'enthousiasme qui nous emporte hors des limites ordinaires assignées à l'intelligence :

« Dans un inexprimable et pitoyable orgueil, nos contemporains se sont jugés trop forts pour suivre la religion de leurs ancêtres. Emportés sur les ailes de la science, comme Elie sur son char de feu, ils ont vu les plus lointains horizons, et l'immense étendue n'a plus eu de mystères pour eux. » POUJOULAT.

Char triomphal de l'antimoine (*Currus triumphalis antimoni*), ouvrage attribué à l'alchimiste Basile Valentin. V. ce nom.

Char de l'Aurore ou le Char du Soleil précédé par l'Aurore, célèbre peinture du Guide. V. Aurore.

CHARA s. m. (ka-ra — nom lat. d'un végétal qui paraît être le crambé de Tartarie ou kâtrah). Bot. Nom scientifique du genre charagne : Les CHARAS sont des plantes aquatiques. (F. Poy.) De nombreuses expériences ont été faites sur les CHARAS. (F. Dujardin.) La substance calcaire qui accompagne plusieurs CHARAS rend ces plantes rudes au toucher; aussi les emploie-t-on, dans certains pays, pour écurer les ustensiles. (Gouas.) V. CHARAGNE.

— Astron. Ancien nom de la constellation des Chiens de chasse.

CHARABARAT s. m. (cha-ra-ba-ra). Nom par lequel on désigne, à Lyon, le marché aux chevaux.

CHARABIA s. m. (cha-ra-bi-a — onomatop. à cause des *ch* et des *a* que les Auvergnats multiplient dans leur langage). Pop. Fatois auvergnat : Toutes ses affaires se traitaient en patois d'Auvergne dit CHARABIA. (Balz.)

— Par anal. Langage bizarre, burlesque, ou que l'on trouve tel parce qu'on ne le comprend pas : Quel CHARABIA parlez-vous là ? n Style, langage tout à fait dépourvu de clarté ou de correction, et qui ressemble à du patois : Les vaudevillistes, avec leur style de rencontre, leurs idiotismes, leur CHARABIA, sont beaucoup plus près qu'on ne pense de la vérité. (Th. Gaut.)

— Par ext. Personne qui parle charabia, Auvergnat : Paris confie aux CHARABIAS le soin de le chauffer et de le désaltérer.

CHARAC s. m. (cha-rak). Syn. de CARATCH. || On dit aussi CHARABY.

CHARACÉ, ÉE adj. (ka-ra-sé — rad. chara, charagne). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la charagne ou chara.

— s. f. pl. Famille de plantes cryptogames aquatiques, voisine des algues, auxquelles plusieurs auteurs la réunissent, et composée des genres charagne et nitelle : Les CHARACÉES ont de l'analogie avec les *conferes*. (F. Hœfer.)

— Encycl. Cette famille, si curieuse par son organisation, renferme des plantes herbacées, aquatiques, submergées, munies de racicules très-fines qui les fixent au fond de l'eau. Leurs tiges, cylindriques, articulées, tubuleuses, dépourvues de véritables feuilles, présentent à chaque articulation des rameaux verticillés, portant les organes de la fructification. Ceux-ci sont de deux sortes, anthéri-

dies et sporanges, et portés, tantôt sur un même individu, tantôt sur des pieds différents. Les anthéridies, qui paraissent les premières, sont globuleuses, d'un beau rouge, composées de deux tuniques, l'extérieure membraneuse, mince, transparente et continue, l'intérieure coriace, opaque, rouge et articulée, renfermant huit corps cylindroïdes opaques, entourés de tubes cloisonnés, dont chaque cellule contient un animalcule filiforme muni de deux appendices à l'une de ses extrémités. Les sporanges, ovoïdes ou arrondis, sont constitués par deux tuniques analogues à celles des anthéridies, et renferment chacune une seule spore, dont la cavité contient un très-grand nombre de granules striés. Cette famille a des affinités, d'une part avec les cryptogames les plus élevés, notamment avec les prêles et les lycopodes, de l'autre avec les algues, auxquelles plusieurs auteurs les ont réunies comme simple tribu. Les characées habitent les eaux stagnantes, douces et saumâtres. La plupart de leurs espèces sont incrustées de matière calcaire et répandent une odeur fétide. Cette famille renferme deux genres, charagne et nitelle, auxquels nous renverrons pour plus amples détails.

CHARACHÈRE s. f. (ka-ra-ké-re). Bot. Syn. de LANTANE, genre de verbénacées.

CHARACHO s. m. (cha-ra-cho). Mamm. Espèce de rat de la Mongolie.

CHARACIN s. m. (cha-ra-sain). Ichtyol. Sous-genre de saumons, comprenant ceux qui n'ont pas plus de cinq rayons aux ouïes.

— Encycl. Le groupe des *characins* constitue une section du grand genre saumon, caractérisée comme il suit : langue dépourvue de dents; quatre ou cinq rayons au plus aux ouïes; vessie divisée par un étranglement; cœcums nombreux. Les *characins* présentent, dans la forme de leur corps et dans leur système dentaire, des différences qui les ont fait diviser en plusieurs sous-genres. Les anostomes ont la mâchoire inférieure relevée au devant de l'autre et bombée, de telle sorte que la bouche est très-petite, et semble consister en une simple fente au bout du museau. Chaque mâchoire a une rangée de dents tranchantes, dirigées en avant, les extérieures plus longues. Les curimates ressemblent beaucoup aux ombres par leur forme extérieure, et quelquefois même par leurs dents, visibles seulement à la loupe; leur bouche est très-peu fendue, et la première dorsale est au-dessus des ventrales. Ils habitent les eaux douces de l'Amérique du Sud, et se trouvent surtout dans les rivières; leur chair est blanche, feuilletée et très-délicate. Les serpes ressemblent aux anostomes par leur bouche dirigée vers le haut; mais la mâchoire supérieure a des dents coniques, l'inférieure les a tranchantes et dentelées; le ventre, soutenu par des côtes qui aboutissent au sternum, est comprimé, saillant et comme tranchant; les ventrales sont petites et situées fort en arrière; la première dorsale est sur l'anale, qui est assez longue. Les plabiques ont la tête petite et la bouche peu fendue, comme les curimates, le corps comprimé, le ventre à carène tranchante, la nageoire anale très-longue. Ils habitent les rivières de l'Amérique du Sud, où on les prend facilement à l'hameçon, en employant comme appât un ver ou un mélange de sang et de farine; leur chair est blanche et délicate. Les serra-salmes ressemblent aux clupes par leur ventre à carène dentelée, aux salmomes par leur nageoire dorsale adipeuse, en avant de laquelle on trouve souvent une épine couchée; leur maxillaire, dépourvu de dents, est obliquement transverse sur la commissure. Les serra-salmes habitent les rivières de l'Amérique du Sud, et notamment celles de la Guyane. Le serra-salme rhomboïde, qui est l'espèce la mieux connue, doit son nom à la forme de ses écailles, qui sont molles, petites et arrondies aux angles. Ce poisson atteint de grandes dimensions; il est brunâtre en dessus, argenté sur les côtés et jaunâtre en dessous, avec des nuances rougeâtres relevées de points noirs. Sa bouche est grande, et ses mâchoires sont armées de dents fortes et pointues, surtout l'inférieure, qui est un peu proéminente; la langue est mince, unie et lisse. L'abdomen est fortement dentelé. Les nageoires sont grises, à l'exception de l'anale, qui est noire. Le rhomboïde vit dans les rivières de la Guyane. Il est d'une voracité extrême; d'après Linné, il poursuit les jeunes oiseaux aquatiques, notamment les canards et leur mord les pattes de manière à leur emporter la peau avec ses dents tranchantes; on dit même qu'il ne craint pas d'attaquer les hommes qui se baignent. Sa chair est blanche, grasse et délicate. Les tétragonoptères ont la bouche peu fendue, le maxillaire obliquement transverse sur la commissure, les dents tranchantes et dentelées; mais leur ventre n'est ni caréné ni dentelé. Les chalcées ont le corps oblong, la bouche et les dents comme chez les tétragonoptères, celles de l'intermaxillaire comprimées et tranchantes, celles du maxillaire petites, rondes et grenues; le ventre arrondi. Le petit nombre d'espèces de ce genre connues jusqu'à ce jour vivent dans le Nil ou dans les grands fleuves de l'Amérique équatoriale. Les citharines ont la bouche déprimée, petite, fendue en travers sous la saillie du museau; son bord supérieur est formé presque en entier par les intermaxillaires, qui

portent de petites dents ; les maxillaires, très-courts et occupant seulement la commissure, en sont dépourvus ; la langue et le palais sont lisses ; la nageoire adipeuse est couverte d'écaillés, ainsi que la plus grande partie de la caudale. Les citharines habitent les eaux du Nil, et une grande espèce est appelée par les Arabes *astre de la nuit*, sans doute à cause de la forme élargie et de l'éclat argentin de son corps. Les raiis ou mylètes sont surtout caractérisés par leurs dents en prisme triangulaire court, arrondi aux arêtes, et dont la face antérieure se creuse par la mastication, de telle sorte que leurs trois angles deviennent autant de pointes aiguës. Leurs formes présentent d'assez grandes variations : les uns, tel que le rai du Nil, ont le corps allongé ; d'autres l'ont élevé, et de ce nombre sont trois grandes espèces américaines dont la chair est estimée. Les hydrocyns ont le bout du museau formé par les intermaxillaires, souvent saillant et pointu ; les maxillaires courts, commençant près ou en avant des yeux ; la joue couverte par un grand sous-orbitaire ; le système dentaire est très-variable ; le corps est généralement garni de fortes écailles ; la première nageoire dorsale est placée tantôt en avant, tantôt en arrière des ventrales.

CHARACOMA, ville de l'Arabie Pétrée mentionnée par Ptolémée, et qui est la même que la *Kir* dont parle Isale, et que la *Characa* des Machabées. Le nom hébreu de cette ville signifie forteresse. C'était probablement une ancienne place forte des Moabites. Il y a encore aujourd'hui, sur l'emplacement de cette antique cité, une ville qui porte le même nom, et qui a joué un rôle important pendant les croisades.

CHARAÇON s. m. (cha-ra-son). Agric. Se dit pour Echalas, dans quelques départements.

CHARACTÈRE s. m. (ka-rà-ktè-re). Ancienne orthographe du mot **CARACTÈRE**.

CHARADE s. m. (cha-ra-de — mot prov. qui signif. *conversation, causerie* ; rad. *charar*, bavarder). Littér. Mot que l'on donne à deviner après l'avoir décomposé en plusieurs parties offrant chacune un sens, soit seules, soit combinées, et après avoir énoncé quelque propriété remarquable tant du mot entier que des mots ainsi obtenus.

— *Charade en action* ou simplement *Charade*. Sorte de jeu dans lequel, une charade étant convenue entre plusieurs personnes, elles exécutent des scènes qui symbolisent le tout et chacune des parties, puis donnent le mot à deviner aux autres personnes de la société : *Jouer une charade. Refuser d'accepter un rôle dans un proverbe ou une charade, si vous ne voulez pas jouer un rôle ridicule.* (Boitard.)

— *Encycl.* Dans la *charade*, on indique vaguement les différentes divisions du mot proposé à la pénétration et à l'intelligence du lecteur ou de l'auditeur, en les désignant successivement par les dénominations de *mon premier*, *mon second*, etc., on définit après cela le mot lui-même en l'appelant *mon tout* ou *mon entier*. Exemple :

L'avare a soin de cacher *mon premier* ;
La femme a soin de cacher *mon dernier* ;
Chacun se cache en voyant *mon entier*,
Qui plus encore est l'effroi du fermier.

Mon premier est *or* ; *mon dernier* est *âge* ; *mon entier* est *orange*. Il est entendu que les mots qui peuvent se diviser en deux ou plusieurs mots renfermant chacun un sens propre et complet, comme *or* et *âge* dans *orange*, sont les seuls qui prêtent à la *charade*. La *charade* se fait en prose, en vers ou en action. Si elle est facile et gracieuse, la poésie en relève le prix. Ce genre de composition a joui d'une grande vogue à partir des dernières années du XVIII^e siècle. Le *Mercur* *galant* et le *Mercur* *de France* donnaient asile à ces énigmes, jugées dignes alors d'occuper l'attention de la ville et de la cour, de Paris et de la province, et dont une seule suffisait pour faire à un homme une réputation d'esprit. On sait quel scandale monta jusqu'au ciel, quelle indignation souleva la nation la plus spirituelle de la terre, le jour où un mystificateur livra à la perspicacité des Cédipes de son temps une énigme, une *charade*, un logogriphe, le nom n'y fait rien, qui réunissait toutes les conditions d'un chef-d'œuvre du genre, qui fit travailler toutes les têtes, jeter aux chiens toutes les langues, et à qui il ne manquait que le mot. D'ailleurs, il faut bien reconnaître que, sauf un engouement exagéré et des prétentions parfois ridicules, beaucoup de ces productions légères étaient réellement charmantes. C'était l'époque, regret-tée de quelques-uns, où le talent, débité en aimables versiculets, courait les boudoirs et les ruelles, pimpant, facile, ingénieux et tendreinent anacréontique. Le madrigal marié à la *charade* lui prêtait sa délicate fadeur, comme dans ce morceau cité, avec raison peut-être, pour le modèle du genre :

Mon premier de tout temps excita les dégoûts ;
Mon second est cent fois plus aimable que vous.
Quant à mon tout, dont vous êtes l'image,
Tout haut j'en fais l'éloge, et tout bas j'en enrage.
Voilà qui est du dernier galant. Est-il besoin de dire au lecteur que le mot de l'énigme est *ver-tu*, et que Gentil-Bernard serait digne de l'avoir trouvé ?

Cette même *charade* a été l'objet d'une re-

fonte *ad usum Delphini*, probablement de la part d'une vertueuse mère de famille qui désirait pouvoir en permettre la lecture à sa fille :

Mon premier est cruel quand il est solitaire ;
Mon second, moins honnête, est plus tendre que vous.
Mon tout à votre cœur dès l'enfance a su plaire,
Et parmi vos attraits est le plus beau de tous.

Au siècle de Voltaire, la *charade*-épigramme ne pouvait manquer non plus de faire fortune à Paris. On connaît en ce genre celle qui prédisait à Linguet un sort funeste, en jouant sur les deux syllabes *lin* et *guet* :

Mon premier sert à pendre ;
Mon second mène à pendre ;
Mon tout est à pendre.

Cette prédiction cruelle ne s'accomplit pas à la lettre, puisque celui qui en était l'objet porta sa tête sur l'échafaud le 27 juin 1794.

• Les calembours régnaient chez les spirituels Parisiens, dit Mercier dans son *Tableau de Paris* ; les *charades* sont venues leur disputer la préférence. Après un grand conflit, les *charades* ont remporté la victoire. Les bouts-rimés voulaient reparaitre comme troupes auxiliaires ; mais l'armée des *charades*, les repoussant, a déployé ses enseignes triomphantes dans le *Journal de Paris* et dans le *Mercur* *de France*. L'énigme et le logogriphe sont abandonnés aux provinciaux désœuvrés ; la *charade* occupe les esprits de la capitale ; on n'entend plus que : *Mon premier, mon second et mon tout*. Les femmes prononcent ce *mon tout* avec une grâce particulière. Étrangers, ouvrez le premier *Mercur*, et, si vous l'ignorez, vous verrez ce qu'est une *charade*. Je ne vous l'expliquerai point. • Aujourd'hui, la *charade* semble vaincue à son tour par le rébus, invention un peu plus ridicule, quoique de la même famille, mais reléguée, il est vrai, dans les journaux illustrés. Les publications qui cultivent la *charade* le font sans prétention et pour l'acquit de leur conscience. Quelques rares abonnés, tenaces provinciaux, recherchent encore cet innocent badinage, qui, sous la monarchie de Juillet, a pris quelquefois dans les colonnes du *Charivari* des allures quelque peu agressives, nous allions presque dire subversives, pour employer le langage du bourgeois conservateur. Le *Charivari* a longtemps sacrifié à la *charade*, et l'on rencontre, en feuilletant sa collection, d'assez jolis modèles du genre.

La *charade* accepte toutes les formes, prend tous les tons ; il ne faut pas oublier que sa muse est la muse facile, et que ce n'est que parée des grâces amies des petites poésies qu'elle peut formuler une leçon de morale, débiter une sentence, décocher un trait, adresser un compliment. Voici d'ailleurs quelques exemples recueillis un peu partout, et qui suffiront à montrer ce que doit être une *charade* accomplie :

Mon premier sert à faire mon entier.
Ne cherche point, lecteur peu sage,
À dissimuler mon dernier ;

Il est presque toujours écrit sur ton visage.

Le mot est *pot-âge*, et l'intelligence du lecteur peut suppléer à toute explication.

Au bois, à l'Opéra, mon premier fait tapage ;
Il est bruyant, il excite au carnage.

Tu peux, adroit lecteur, briller à mon dernier.
Ne cherche point, pour te mettre en voyage,
Ce qui compose mon entier.

Le mot est *cor-billard*.

Un amant tendre et candide
Ne pense qu'à mon dernier.

Mon tout à la course est rapide ;
On s'éclaira avec mon premier.

Le mot est *gaz-elle*.

On voit mainte limonadière
Servir le punch dans mon premier ;
Mon deuxième est un caractère ;

Mon troisième est une rivière ;
L'on se coiffe avec mon entier.

Le mot est : *Bol-i-var*.

Pour aller me trouver, il faut plus que ses pieds,
Et souvent en chemin on dit en patenôtre.
Mon tout est séparé d'une de ses moitiés.

La moitié de mon tout sert à mesurer l'autre.

Le mot est *Angleterre*, pays séparé d'une de ses moitiés, c'est-à-dire de la *terre* ; l'*angle* ou la première moitié sert à mesurer l'autre ou la *terre*. En effet, c'est par le calcul des angles et des côtés des triangles que la trigonométrie a pu mesurer le globe. Ici, la *charade* présente une véritable difficulté. En voici une autre, d'allure moins scientifique, citée par Beauzée dans l'*Encyclopédie* :

Chez nos aïeux presque toujours
J'occupais le sommet des plus hautes montagnes,
Et là j'étais d'un grand secours.

Plus souvent aujourd'hui j'habite les campagnes,
Où je figure noblement.

Et j'en fais, à coup sûr, le plus bel ornement.
Examine mon tout et fais-en deux parties :

L'un est un animal très-subtil et gourmand,
Réjouissant par ses folies.

Au doux maintien, maître en minauderies,
Traître surtout ; l'autre est un élément.

Le mot est *château* (*chat*, *eau*).

Puisque nous en sommes au mot *château*, et qu'après tout ce n'est pas un séjour désagréable, ne le quittons pas sans rapporter cette autre *charade*, dont il a fait les frais, et

qui, à défaut d'autre mérite, a du moins celui de la concision :

Mon premier fuit toujours avec soin mon dernier ;
La fortune aujourd'hui jouit de mon entier.

Quittons le château et continuons notre course à travers le plantureux domaine de la *charade*.

Du haut de mon premier, en pompeux étalage,
Eglé chut l'autre jour et s'en mordit les doigts :
Quoique de mon second elle ait le bavardage,
Elle se tut alors pour la première fois ;
Mais mon tout la gudit, elle en sera plus sage.

Le mot est *charpie* (*char-pie*).

Le *Charivari* disait, en janvier 1842.

Mon tout est un humble village ;
Mon premier est une prison.

Monsieur Schonen a l'avantage
De passer pour un personnage
Qui n'aime guère mon second.

Le mot est *Ham-eau*. Louis-Napoléon subissait alors au fort de Ham la peine de l'emprisonnement prononcée par la Chambre des pairs.

La *charade* est quelquefois d'une grande simplicité :

Quand mon premier est mon dernier,
Il a le goût de mon entier.

L'énigme est facile à deviner : *vin-aigre*.

Voici qui offre à l'esprit un peu plus de travail :

Au premier janvier, l'on aime
À recevoir mon deuxième.

Quand on souffre d'un cor au pied,
On voudrait qu'il fût mon premier.

C'est un plaisir délectable
De trouver au retour du bal
Un ambigü confortable,

Servi chez soi sur mon total.

Le mot est *guéri-don*.

Le morceau suivant n'est pas moins compliqué :

Vil et méprisé, mon premier
N'éveille aucune sympathie.

Les fleurs, même la plus jolie,
Ne seraient rien sans mon dernier.

L'une lui doit sa pose enchanteresse,
L'autre son port majestueux ;
Une autre lui doit sa souplesse ;

Une autre, son air gracieux.

Mais de ces fleurs, hélas ! malgré leurs charmes,
Il faut toujours se défaire :

Dans leur sein la nature a déposé des armes
Qui peuvent, cher lecteur, te causer mon entier.

Le mot est *ver-tige*.

Sous une forme plus concise, la *charade* suivante atteint mieux le but, ce nous semble :

Les Romains étaient fiers d'être dans mon premier.
Lise, en me cajolant, demande mon dernier.

Mais ne va pas, lecteur, manger de mon entier.

Un âne en devinerait le sens : *char-don*.

Voici, sur le mot *orange*, une *charade* assez jolie :

Quand vous avez pour danseuse
Une aimable débardeuse,

Aussi belle que mon dernier,
Quelle position piteuse

Si vous manquez de mon premier !
Combien, aux yeux de votre belle,

Vous auriez l'air d'un grippe-sou,
Si, pour rafraîchir la donzelle,

Vous alliez n'offrir que mon tout ?

La *charade*, disons-le en passant, a fait un fréquent usage du mot *orange*, mais pas toujours avec le même bonheur que dans l'exemple que nous venons de donner.

La *charade* suivante se termine par un jeu de mots qui peut mettre sur la voie le lecteur bien avisé :

Les chattes font leurs câlins
Quand elles veulent mon premier ;
On fait des chemises fines
Au moyen de mon dernier.

Mon tout a, cher lecteur, des ailes en partage,
Et, sans être marin,

Il aime quand le vent fait rage,
Et ne craint pas du tout le grain.

Le mot est *mou-lin*.

Quand elle se présente sans prétention, et qu'elle n'est pas trop forcée, la *charade*, aujourd'hui encore, peut constituer un agréable amusement de société, dans les moments où le champagne stimulant les esprits, on peut en poursuivre le secret sans trop de fatigue. En voici une charmante, commise par le grave M. Ampère second. Elle est authentique, car nous la tenons de M. Beudant, aujourd'hui chef de bureau à la préfecture de la Seine et fils de l'illustre savant de ce nom, ami de M. Ampère : Mon premier marche ; mon second nage ; mon tout vole.

Le mot est : *hanneton* (*dne-thon*).

Bien trouvé, pour un académicien.

Avons-nous besoin d'ajouter en terminant que, dans la *charade*, comme dans le logogriphe et les autres sortes de badinages littéraires, la forme poétique n'est pas même de rigueur ? Il suffit que les définitions soient assez vagues pour laisser à l'esprit du chercheur quelques difficultés à surmonter ; qu'elles soient assez claires et surtout assez sincères pour que le mot de la *charade* ne soit pas introuvable. Quant à la rime, on s'en passe au besoin... et de la raison aussi. Mais il faut au moins que celui qui propose une *charade* connaisse assez sa langue pour ne pas donner à

deviner des mots qui ne seraient pas reçus dans le dictionnaire, et, à ce propos, nous demandons la permission de raconter la petite anecdote suivante :

M. et Mme X. ont la maladie des *charades* ; ils ont de plus une manière à eux d'en composer. Un jour Mme X. propose celle-ci à quelques personnes réunies chez elle :

Mon premier est un oiseau ;
Mon second est un cadeau ;
En hiver, mon tout tient chaud.

Comme on le voit, Mme X. était amoureuse de la rime. En vain tous les chercheurs se creusent la tête ; ils se disposaient à jeter leur langue aux chiens, quand M. X. se lève radieux ; il a trouvé ; il prononce, avec un sentiment de joie mal contenu et avec une légitime fierté, ce mot : *aigledon* ; l'époux seul avait eu assez d'esprit et de grammaire pour comprendre l'épouse.

Non moindre fut l'embarras d'une autre société, où un Strasbourgeois pur sang avait proposé la *charade* suivante :

Mon premier, il a tes tentes ;
Mon second, il a tes tentes ;
Mon troisième, il a tes tentes.

Le mot était *chat-loup-scie* (jalousie).

— Jeux. *Charade en action*. C'est un de nos plus jolis jeux de société. Une réunion se divise en deux groupes, l'un pour jouer la *charade*, l'autre pour la deviner. Celui des groupes qui doit commencer le jeu se retire à l'écart, choisit son mot et fait ses préparatifs pour mettre chaque partie de ce mot en action, c'est-à-dire pour le rendre par une pantomime où chacun peut déployer ses talents de comédien. On se costume, on se grime, suivant le personnage qu'on veut représenter. Si le mot se compose de deux parties, chacune de ces parties fournira la matière d'un acte ; puis viendra une dernière partie dans laquelle le mot tout entier formera comme une sorte de dénouement tragique ou comique, suivant sa nature. C'est à l'autre groupe à étudier successivement les divers actes et le dénouement, à en scruter le sens et à en tirer le mot de la *charade*. Si ce mot peut se partager en trois parties, il y aura nécessairement trois actes et un dénouement, c'est-à-dire quatre représentations. Supposons, par exemple, que le groupe qui met la *charade* en action ait choisi le mot *bacchantes* (*bat*, *canne*, *hale*), la représentation aura lieu de la manière suivante : un des joueurs, armé d'un fouet, en poussera devant lui un autre porteur d'une lourde charge, et qui pourra se permettre de braire de temps à autre pour rendre le jeu plus significatif, car il faut qu'une circonstance quelconque donne à la représentation un caractère marqué, en rapport avec la chose dont on veut donner une idée, sans trop la spécifier cependant. Le second acte simulera une lutte à coups de canne entre deux bâtonnistes ; le troisième offrira le spectacle d'un marché où la moitié du groupe offrira des denrées de toute nature à l'autre moitié qui en débattrait le prix, fera ses offres, achètera ou passera outre. Enfin le dénouement nous montrera les divers acteurs du groupe en action au milieu d'une orgie, buvant, chantant, titubant, offrant enfin un spécimen des *bacchantes*. Si l'autre groupe, examinateur attentif de tous les mouvements, commentateur des moindres gestes, parvient à trouver ce mot, *bacchantes*, d'après tous les éléments que la représentation lui a fournis, c'est lui qui entre à son tour en action.

En général, afin de ne pas trop prolonger la représentation, on préfère les mots de deux syllabes.

CHARADISTE s. (cha-ra-di-ste — rad. *charade*). Celui, celle qui compose ou cherche à deviner des charades. || Peu usité.

CHARADJ s. m. (cha-radj). Syn. de **CARATCH**.

CHARADRIADÉ, ÉE adj. (cha-ra-dri-a-dé — du lat. *charadrius*, pluvier). Ornith. Qui ressemble à un pluvier. || On dit aussi **CHARADRIÉ**.

— s. f. pl. Famille d'oiseaux ayant pour type le genre pluvier. || On dit aussi **CHARADRIÈRES**.

— *Encycl.* La famille des *charadriées* renferme des oiseaux échassiers, caractérisés par un bec médiocre, comprimé et renflé au bout, et par des pieds à trois doigts, dépourvus de ponce. Elle se compose des genres pluvier, édicnème ou œdicnème, glaréole, vanneau et hutrier. Quelques auteurs remplacent ce dernier genre par les court-vite. Les *charadriées* sont disséminées dans les diverses parties du globe ; éminemment sociables, elles voyagent toujours en troupes plus ou moins nombreuses. Leur régime se compose d'insectes, de vers et de larves. Elles nichent en général à terre, et leur ponte est peu nombreuse.

CHARADRILLE s. f. (cha-ra-dri-llé ; || mll. — lat. *charadrius*, même sens). Ornith. Nom du pluvier dans quelques provinces.

CHARADRIUS s. m. (ka-ra-dri-uss — mot lat.). Antiq. Oiseau merveilleux auquel les magiciens attribuaient la vertu de guérir la jaunisse, rien qu'en regardant le malade. || Oiseau immonde, selon le *Deutéronome*.

CHARÉAS s. m. (ka-ré-ass). Entom. Syn. de **CHARÉE**.

CHARAGNE s. f. (cha-ra-gne ; || mll. — lat. *chara*, même sens). Bot. Genre de végé-

taux cryptogames aquatiques, type de la famille des characées, comprenant de nombreuses espèces : *Les carpes aiment beaucoup les graines des CHARAGNES.* (Bosc.) *Il est douteux que la CHARAGNE cotonneuse soit une espèce distincte.* (F. Hofer.) *La CHARAGNE vulgaire est souvent recouverte d'une croûte calcaire.* (L. Gouas.) *On dit quelquefois CHARAGNE.* Les botanistes disent CHARA.

— **Encycl.** Les *charagnes* ou charaignes sont des plantes aquatiques, à tiges opaques, formées d'articles composés chacun d'un tube central entouré d'une rangée de tubes semblables, mais plus étroits, disposés en spirale. Ces tiges sont très-fragiles, surtout quand elles sont sèches. Les anthéridies et les sporanges sont ordinairement portés sur le même individu. Les autres caractères sont ceux de la famille des characées, exposés ci-dessus. On remarquera surtout cet étrange phénomène que présentent des plantes dont les anthéridies ou organes mâles produisent des animalcules microscopiques, jouissant de mouvements spontanés, et que l'on a pu avec raison comparer à ceux des spermatozoïdes. « Un examen très-attentif, dit M. Ad. Brongniart, montre que ces animalcules ne sont pas d'une structure aussi simple qu'on l'avait cru. Leur corps est filiforme, grêle, diversement contourné en spirale, formant en général de trois à cinq tours de spire, près d'une de leurs extrémités naissent deux filets d'une ténuité extrême, fixés au même point de l'animalcule, en égalant ou en dépassant le corps en longueur, et s'agitant dans l'eau avec une telle rapidité qu'on ne peut les observer parfaitement que lorsque leurs mouvements se ralentissent, soit par l'évaporation du liquide, soit par quelque autre circonstance... On ne saurait douter que ces animalcules ne soient des organes destinés à concourir à la reproduction. » C'est dans les *charagnes* que l'on a étudié pour la première fois et qu'on observe encore avec le plus de facilité le phénomène de la circulation intracellulaire. V. CIRCULATION.

Les espèces de ce genre sont très-nombreuses; les mieux connues sont celles qui croissent en Europe; mais on en a trouvé aussi au Sénégal, dans l'Inde, en Australie, au Chili, etc. Elles habitent dans les eaux douces, quelquefois aussi dans les eaux saumâtres des mers intérieures, telles que la Baltique. On les connaît sous les noms vulgaires de *charagne*, charaigne, charapot, girandole d'eau, lustré d'eau, herbe à grenouille, herbe à écurier, etc. Leurs tiges s'incrudent de matière calcaire, surtout dans les eaux qui tiennent en dissolution une grande quantité de carbonate de chaux; il en résulte quelquefois des sortes de pétrifications assez curieuses, ayant la forme de polyèdres ou de petits buissons pierreux. Cette incrustation, qui rend les tiges rudes au toucher, les fait employer dans quelques endroits pour écurer la vaisselle. Les poissons, et surtout les carpes, prospèrent dans les eaux qui renferment beaucoup de *charagnes*, sans doute parce qu'ils se nourrissent de ces plantes, ou des animaux qu'elles abritent. Lorsqu'elles sont hors de l'eau, elles se dessèchent rapidement, en répandant une odeur marécageuse caractéristique, analogue à celle du foie de souffre ou de la mousse de Corse, ce qui a fait penser à quelques auteurs qu'elles pourraient bien posséder quelques propriétés vermifuges. Elles ne sont pas étrangères à l'insalubrité et aux effets délétères des marais Pontins.

CHARAMELI ou **CHARAMEI** s. m. (cha-ra-mè-le). Bot. Nom vulgaire d'une espèce d'arbre du genre ambellénaire.

— **Encycl.** Le *charamei* ou *charamei* est un arbre de l'Inde, qui a le port du néflier et les feuilles du poirier. Toutes ses parties, mais surtout sa racine, sécrètent un suc laiteux. Cet arbre croît dans les forêts et sur les montagnes éloignées de la mer, dans le Canara, le Décan, en Perse et jusqu'en Arabie. Il joue un grand rôle dans la médecine indienne. La décoction de son écorce, à laquelle on ajoute du bois de santal, est préconisée contre les fièvres; sa racine, broyée avec de la moutarde, passe pour un excellent remède contre l'asthme; son fruit a un goût aigrelet, et les Indiens l'emploient beaucoup comme assaisonnement.

CHARAMELLE s. f. (cha-ra-mè-le). Patois. Bruit confus, criaileries : *F'iniras-tu ta CHARAMELLE.*

CHARAMONTI (Scipion), astronome italien, né à Césène (Romagne) en 1565, mort en 1652. Il est connu surtout par un ouvrage contre Tycho-Brahé, l'*Anti-Tycho* (Venise, 1621), qui fut réfuté par Képler et Galilée.

CHARANÇON s. m. (cha-ran-son) — du bas latin *calandrus*, même sens. Cet insecte est ainsi nommé à cause d'une vague assimilation avec la *calandre*, espèce d'abouette huppée. Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des rhynchophores, comprenant plus de trois mille espèces, dont quelques-unes sont très-connues par les ravages qu'elles exercent dans les greniers : *Les hirondelles nous délivrent des CHARANÇONS.* (Buff.) *Les CHARANÇONS font une guerre cruelle à la superficie des tas de céréales.* (Raspail.) *L'acide sulfureux détruit tous les CHARANÇONS qui se trouvent dans le froment.* (Math. de Dombasle.) *Le grain de froment le plus sain est exposé à l'offense du CHARANÇON.* (L. de Gir.)

Le charançon dévore un vaste amas de grains.

DEILLE.
« Genre aujourd'hui fort limité, et qui ne comprend plus les espèces destructives vulgairement connues sous le nom de charançons. » Quelques-uns écrivent CHARANSON.

— s. m. pl. Tribu de coléoptères de la famille des rhynchophores, comprenant les espèces autrefois attribuées au genre charançon.

— **Encycl.** Ce genre, tel qu'il est décrit par Linné dans la douzième édition de son *Systema naturæ*, ne renfermait que quatre-vingt-quinze espèces; il en contiendrait aujourd'hui plus de trois mille, si on lui avait conservé les caractères assignés par le naturaliste suédois. Aussi, les entomologistes modernes ont-ils jugé nécessaire de le subdiviser en un certain nombre de coupes génériques, dont la réunion forme une des principales tribus des rhynchophores. Ainsi réduit, le genre *charançon* ne contient plus qu'un très-petit nombre d'espèces, qui se distinguent des autres curculionides ou charançonites par les caractères suivants : antennes de onze articles, dont le premier fort long et les trois derniers réunis en une massue, insérées à l'extrémité d'un museau-trompe épais, très-court, non appliqué contre la poitrine, offrant de chaque côté une rainure oblique où se loge la partie inférieure du premier article des antennes.

Les espèces de ce genre vivent ordinairement rassemblées en sociétés nombreuses sur les végétaux, dont ils rongent les fruits, et ils font parfois de grands dégâts dans les plantations. Lorsqu'ils sont surpris, ils rapprochent leurs pattes et leurs antennes de leur corps, se laissent tomber, et feignent d'être morts. On peut alors les mutiler sans qu'ils sortent de cette immobilité. Leurs élytres sont souvent ornés des plus brillantes couleurs; de là les noms de *comptueux*, de *noble*, de *fastueux*, donnés à certaines espèces. Ces élytres ont quelquefois des reflets si riches, qu'on les monte en bijoux, et l'éclat des épingles ou des broches ainsi ornées ne le cède point à celui des objets ornés de pierres précieuses. La plupart des belles espèces sont propres au Pérou et au Brésil; celles de l'ancien continent n'ont pas le même éclat, et leur taille est aussi plus petite. Le *charançon royal*, qui se trouve en Perse, est le plus beau des insectes; il est d'un vert bleu foncé, avec des bandes éblouissantes d'un vert doré. Le *charançon impérial*, qui habite les régions équatoriales de l'Amérique, est aussi un des plus brillants que l'on puisse citer, quoique son éclat soit bien moindre que celui de l'espèce précédente. Le *charançon vert*, qui vit en France, est encore une très-belle espèce. Le *charançon de la livèche*, qu'on rencontre également dans notre pays, est d'un gris cendré obscur; il abonde dans les espaliers et y fait souvent de grands dégâts. La-breith dit qu'il ravage aussi les plantes fourragères.

CHARANÇONITE adj. (cha-ran-so-ni-te). Entom. Qui ressemble à un charançon.

— s. m. pl. Tribu d'insectes coléoptères rhynchophores, ayant pour type le genre charançon. *On dit aussi CURCULIONIDES.*

CHARANÇONNÉ, **ÉE** adj. (cha-ran-so-né). Attaqué, endommagé par les charançons : *Blé CHARANÇONNÉ.*

CHARANSON s. m. (cha-ran-son). Entom. Orthographe peu usitée du mot CHARANÇON.

— Moll. Nom vulgaire d'une espèce du genre cône.

CHARANTIE s. f. (cha-ran-si). Bot. Syn. de MOMORDIQUE, genre de cucurbitacées. V. MOMORDIQUE.

CHARAPOT s. m. (cha-ra-po). Bot. Nom vulgaire de la charagne.

CHARAS (Moïse), médecin, né à Uzès en 1618, mort à Paris en 1698. Il vint de bonne heure à Paris, enseigna la chimie au jardin du Roi et se fit surtout connaître par ses travaux sur la préparation de la thériaque. La révocation de l'édit de Nantes l'obligea à se réfugier en Angleterre, puis en Hollande, enfin en Espagne, où le roi Charles II l'avait appelé. Persecuté par l'inquisition pour avoir émis sur le venin des vipères une opinion contraire aux superstitions du peuple de Tolède, il quitta l'Espagne et revint à Paris, où il fut élu membre de l'Académie des sciences. Il a laissé de nombreux écrits, parmi lesquels sa *Pharmacopée galénique et chimique* (Paris, 1672, 2 vol.), et ses *Mémoires sur la thériaque* (1668) et sur les vipères (1669) tiennent le premier rang.

CHARASSE s. f. (cha-ra-se). Techn. Espèce de boîte à claire-voie où l'on emballa les porcelaines.

CHARASSIN (Pierre-Joseph-Clément-Constant), jurisconsulte et homme politique français, né à Bourg-en-Bresse (Ain) en 1802, mort en 1864. Il était avocat dans sa ville natale, et connu par ses opinions avancées, lorsqu'il fut élu, en 1848, représentant du peuple dans son département. Il siégea dans les rangs du parti démocratique modéré, et ne fut pas réélu à la Législative.

CHARASSIN (Frédéric), homme politique et linguiste français, né à Bourg-en-Bresse (Ain) en 1804. Il exerça d'abord la profession d'avocat à Lyon, fut un des défenseurs des accusés du procès d'avril, puis quitta le barreau, et partagea son temps entre l'étude de la linguistique et celle des questions politiques et sociales. Après la révolution de 1848, M. Cha-

rassin fonda le *Défenseur du peuple*, journal dans lequel il se fit l'organe des idées socialistes et de la démocratie la plus avancée. Nommé en 1849 membre de l'Assemblée législative dans le département de Saône-et-Loire, lors des élections complémentaires, M. Charassin siégea sur les bancs de la montagne, et fut expulsé de France après le coup d'État du 2 décembre. On a de lui, en collaboration avec M. F. François, un *Dictionnaire des racines et dérivés de la langue française* (Paris, 1842).

CHARASSON s. m. (cha-ra-son). Nom donné par le peuple de Lyon à une espèce d'échelle garnie de chevilles.

CHARATON ou **CHARITON**, ville des États-Unis d'Amérique, dans l'État du Missouri, ch.-l. du comté de son nom, à 100 kilom. N.-O. de Jefferson, sur la rive gauche du Missouri, et près du confluent de la rivière de son nom; 8,750 hab. Cette ville, fondée en 1817, est devenue rapidement très-florissante, grâce à l'activité industrielle et commerciale de ses habitants. *La rivière de Chariton prend naissance au coteau des Poiriers, dans l'État d'Iowa, coule du N. au S., entre dans l'État du Missouri et se jette dans le fleuve de ce nom, après un cours de 240 kilom., navigable dans presque toute son étendue.*

CHARAVAY (Jacques), bibliographe et expert en matière d'autographes, l'aîné des deux frères dont le nom est si connu des amateurs d'autographes et de documents manuscrits, né à Lyon en 1809, mort à Paris en 1867. Il eut dès sa jeunesse le goût des objets d'art et des livres. Huissier à Lyon, il possédait en même temps un fonds de librairie ancienne. Le goût des autographes lui vint au spectacle d'une vente où passèrent des pièces fort curieuses, telles que le fameux interrogatoire de Charlotte Corday (1834). Un peu plus tard, l'acquisition d'une bibliothèque le mit en possession d'une correspondance de Chaulieu et d'autres papiers. Dès lors il se livra avec passion à l'étude de cette spécialité curieuse, vendit son étude, céda sa librairie à deux de ses frères et vint s'établir à Paris en 1843. Le goût des autographes n'était encore que peu répandu, et les pièces manuscrites n'avaient guère figuré jusque-là que comme accessoires à la suite des catalogues de livres. Charavay non-seulement sut se faire une place honorable à côté de Charon, l'expert le plus habile de Paris, mais encore donna une grande extension au commerce des autographes, et dirigea depuis ce moment jusqu'à sa mort un nombre considérable de ventes, aidé, à partir de 1849, par son frère, dont on trouvera la notice plus bas. Il avait acquis dans la connaissance des écritures et des manuscrits anciens et modernes une expérience, un tact et un coup d'œil qu'il était bien difficile de mettre en défaut et qui faisaient autorité parmi les amateurs. Il avait aussi formé de belles collections de livres, journaux, brochures, etc., particulièrement de l'époque de la Révolution française. Outre ses nombreux catalogues, dont les plus importants en collaboration avec son frère, il a édité une *Biographie du Dauphiné*, et divers ouvrages curieux, tels que le *Bulletin du département du Rhône-et-Loire, du 8 août au 30 septembre 1793, imprimé par ordre du comité général de surveillance et de salut public de Lyon*, mis au jour par les soins de Charavay aîné, sur le seul exemplaire connu (Paris, 1845, in-4°).

CHARAVAY (Gabriel), bibliographe, journaliste et homme politique, frère puîné du précédent, né à Lyon en 1818. Libraire à Lyon, il se jeta de bonne heure dans les mouvements républicains de cette ville ardente, présida des comités réformistes, embrassa les opinions socialistes les plus radicales, et fonda un journal qui n'eut que deux numéros, l'*Humanitaire*, et qui fit scandale par l'audace de ses doctrines (1840). Condamné à deux ans de prison pour société secrète, il subit sa peine à Doullens, reprit ensuite à Lyon la librairie de son frère, qu'il porta à un haut degré de prospérité, et demeura, au milieu de son mouvement d'affaires, un des chefs du parti radical de sa ville natale. En 1848, il fut nommé membre du comité exécutif de l'hôtel de ville, siégea dans la commission du travail, fonda ou rédigea plusieurs journaux, entre autres le *Républicain* (1848-1849), et contribua beaucoup à faire composer la députation du Rhône presque entièrement d'ouvriers. Bien qu'il fût en voyage à Paris lors de l'insurrection lyonnaise de 1849, sa librairie fut fermée pendant l'état de siège, et il perdit tout. Ce fut alors qu'il devint le collaborateur de son frère, l'expert en autographes, sans cesser de collaborer aussi à quelques menues conspirations. En 1851, il fut jeté à Mazas, où il demeura sept mois, et fut condamné après le coup d'État à cinq ans de prison, avec Louis Combes et Fombertaux, pour l'affaire des fameux *Bulletins du comité de résistance*. Il subit sa peine à Belle-Isle-en-Mer, revint à Paris s'occuper d'autographes, et se vit l'année suivante (1858) transporté en Afrique, mais cette fois sans motif, en vertu de la loi de sûreté générale. En Algérie, il recut d'abord de leçons, puis fut journaliste, revint à Paris après l'amnistie de 1859, fonda en 1862 l'*Amateur d'autographes*, recueil d'érudition qu'il a cédé à son frère après l'avoir dirigé pendant quatre années; puis l'*Imprimerie*, autre recueil spécial important; enfin la *Revue des autographes, des curiosités de l'histoire et de la biographie*, dont la publication n'a pas cessé. En 1865, il devint acquéreur du précieux

cabinet d'autographes d'Aug. Laverdet, bien connu dans cette spécialité curieuse, et qui avait joué un rôle assez retentissant dans l'Eglise française (il avait même succédé à l'abbé Châtel comme primat des Gaules). M. Charavay, d'ailleurs, ne fut son successeur qu'au temporel, c'est-à-dire comme expert en autographes. Il a rédigé, soit pour son frère, soit pour lui-même, un grand nombre de catalogues d'autographes dont plusieurs sont des modèles du genre, et disséminés dans ses propres recueils et ailleurs une infinité d'articles sur les autographes, la bibliographie et divers sujets d'histoire et d'érudition. Il est aussi auteur d'un excellent *Traité de ponctuation* publié dans l'*Ecole normale*, de M. P. Larousse; d'un *Guide de l'étranger à Lyon* (1856); d'un *Projet de constitution* (1848), etc. En 1850, il a donné une édition nouvelle de la curieuse *Histoire de la conspiration de Babeuf*, de Buonarroti. Enfin il a collaboré pendant quelque temps à notre *Grand Dictionnaire du XIXe siècle*, pour ce qui touche à la Révolution, époque de notre histoire dans laquelle M. Gabriel Charavay est profondément versé.

CHARAX, nom de plusieurs villes de l'Asie ancienne, dont la plus importante était située dans la Susiane, près du golfe Persique. Alexandre l'agrandit, y transporta une partie des habitants d'une autre ville, et lui donna le nom de Charax-Alexandria. *On trouvait une autre ville du même nom dans l'Afrique carthaginoise, sur les côtes de la Grande-Syrie, près des confins de la Cyrénaïque.*

CHARAXE s. m. (cha-rak-kse). Entom. Genre de lépidoptères diurnes, que l'on trouve sur toutes les côtes de la Méditerranée, et dont la chenille vit sur l'arbousier : *La tête des chenilles des CHARAXES est armée de quatre cornes, et leur extrémité postérieure est aplatie en forme de queue de poisson.* (Duponchel.) *Le CHARAXE est un des plus grands et des plus beaux lépidoptères diurnes de l'Europe.* (Duponchel.)

— **Encycl.** V. NYMPHALE.

CHARAXOS, frère de cette Sapho qui fut l'objet de l'admiration et de l'affection universelles dans l'antiquité. Il est célèbre par le chant que sa sœur, si nous en croyons Hérodote et Athénée, lui avait adressé pour lui reprocher l'achat et l'affranchissement de l'hétaire Rhodopis. Charaxos avait été faire un voyage en Egypte; c'était à l'époque où un commerce actif venait de s'établir entre la Grèce et ce pays, c'est-à-dire environ vers la 52^e olympiade (570 ou 560 avant notre ère). A Naucratis, ville que Anasis avait récemment cédée aux Hellènes d'Egypte, Charaxos trouva la séduisante Rhodopis, appelée aussi *Doricha*; elle avait pour compagnon de servitude Esopo, le spirituel bossu. Charaxos ne tarda pas à s'abandonner sans résistance aux charmes de l'hétaire; il l'acheta, et lui donna la liberté. Quant il revint à Mitylène, Sapho, « la vierge pure au doux sourire, » comme dit Alcée, accueillit son frère par un chant railleur, où elle reprochait sévèrement au jeune homme son amour pour une hétaire. On a remarqué avec juste raison que ces reproches étaient un argument en faveur de Sapho. Comment, en effet, si, comme le prétendent certains biographes, elle n'avait pas été à l'abri de toute atteinte, comment aurait-elle osé adresser à son frère des reproches que celui-ci aurait été en droit de retourner contre elle? Pourquoi ne pas accepter telle que l'antiquité nous l'a léguée cette belle figure de Sapho, si chaste malgré sa passion et l'amour qu'elle chante? Laissons-lui sa couronne de violettes; vraie ou non, la légende est charmante.

CHARBEILLE s. f. (char-bè-ille; *Il mll.* — corrupt. du lat. *canablis*, chanvre). Agric. Tiges de chanvre broyées.

CHARBOILLER v. n. ou intr. (char-bo-llé; *Il mll.* — rad. *charbon*). Charbonner, barbouiller. *Un vieux mot.*

CHARBON s. m. (char-bon — lat. *carbo*, même sens. Ce mot se rapporte évidemment au sanscrit *karbu*, noir; d'où *carvara*, noir, et le védique *carvart*, nuit; d'où aussi le sanscrit *karvara*, *karhara*, tacheté; grec *Kerberos*, Cerbere, le chien tacheté, forces diverses d'un même terme, dont le sens a varié entre noir et tacheté). Substance particulière, de couleur noire, qui compose presque en totalité la matière du bois, et dans laquelle les chimistes ont reconnu du carbone presque pur. *Il se dit plus particulièrement d'une substance de ce genre que l'on obtient en faisant brûler du bois, et en l'éteignant avant sa complète combustion : CHARBON de bois. Noir comme du CHARBON. Allumer du CHARBON. Barbouiller les murs avec des CHARBONS. S'asphyxier par la vapeur du CHARBON. Les nègres peignent le diable d'une blancheur éblouissante, et leurs dieux noirs comme du CHARBON.* (Montesq.) *Les filtres de CHARBON assurent partout la salubrité des eaux.* (Cuvier.) *On se sert de CHARBON pour désinfecter les viandes.* (A. Rion.)

Quoi! morts tous deux! dans cette chambre close
Où du charbon pèse encor la vapeur!

BÉRANGER

— Bois ardent, qui brûle sans jeter de flamme : *Eteindre des CHARBONS. Griller des côtelettes sur les CHARBONS. Allumer sa pipe avec un CHARBON.*

— Par exagér. Viande trop rôtie, noire et calcinée par l'action du feu : *Cette côtelette est trop cuite, elle est en CHARBON.*

- Fig. Objet vil, méprisable, sans valeur : Nous sommes le *charbon*, et vous le diamant.
— Ou le stras.

C. OSTROWSKI.

— *Charbon ardent*, Cause de cruelle douleur ou de grave inconvénient : *Le secret des princes est un trésor qui se convertit quelquefois en CHARBON ARDENT.* (Gracian.) || Yeux ardents, étincelants :

Et quand j'ai dit : Allah ! mon bon cheval de guerre Vole, et sous sa paupière a deux *charbons* ardents.
V. HUO.

— *Brûler comme un charbon*, Avoir une fièvre ardente.

— *Être sur les charbons*, Epruver une vive anxiété ; être très-inquiet, très-embarrassé : *Ce retard me tourmente, je suis sur LES CHARBONS.* (Acad.)

— *Amasser des charbons ardents sur la tête de quelqu'un*, Attirer sur lui toute la colère divine : *Je vous l'ai dit, nos ennemis AMASSENT DES CHARBONS ARDENTS SUR LEUR TÊTE.* (Volt.) || Cette locution est empruntée aux livres saints.

— *Comm. Charbon de Paris*, Mélange solide de tourbe et de poussière de charbon, que l'on emploie dans les cuisines, et dont la combustion est plus lente que celle du charbon de bois.

— *Charbon de terre ou de pierre*, *Charbon minéral*, Charbon fossile employé comme combustible dans les ménages, et surtout dans les usines : *Une mine de CHARBON DE TERRE. Le gaz de l'éclairage s'obtient par la distillation du CHARBON MINÉRAL. La substance des CHARBONS DE TERRE est un assemblage de végétaux liés ensemble par des bitumes.* (Buff.) *Quelques magasins de CHARBON rendent les vents indifférents aux navigateurs.* (Cuvier.)

— *Charbon animal*, Mélange de charbon très-divisé et de sel terreux provenant de la calcination des os en vases clos, qui possède à un haut degré la propriété décolorante, et est principalement employé dans les raffineries de sucre. || On dit vulgairement NOIR ANIMAL. V. NOIR.

— *Charbon sourd*, Nom donné par les mineurs à la houille dont la structure est pulvérulente, parce qu'elle rend un son sourd quand on l'abat.

— *Charbon incom bustible*, Nom que l'on donne quelquefois à l'anthracite.

— *Pathol.* et *Art vétér.* Anthrax, tumeur inflammatoire gangréneuse du tissu cellulaire sous-cutané : *Avoir le CHARBON. Mourir d'un charbon. On attribue le CHARBON aux piqûres de certaines mouches.* V. ANTHRAX. || *Bubon de la peste. Une apparition de tumeurs et de CHARBON était un des premiers indices de la contagion.* (Lemontey.) || *Charbon blanc*, Nom vulgaire de l'ansarque du cheval.

— *Agric.* Maladie des grains, dans laquelle la fécule est remplacée par une matière noire semblable à du charbon pulvérisé : *Le CHARBON se manifeste par une poussière noire qui remplace la substance du grain dans l'épi.* (Math. de Dombasle.) *Le CHARBON est une maladie des céréales produite par une espèce de petit champignon du genre uredo.* (Focillon.)

— *Bot.* Champignon parasite microscopique, qui vit dans la substance des grains de blé et sur quelques autres graminées, où il détermine la maladie appelée aussi *charbon* : *Longtemps les botanistes ont confondu le CHARBON avec la carie. Les agriculteurs connaissent assez généralement le CHARBON sous le nom de nielle.* (Bosc.) *J'ai observé quatre espèces de CHARBON sur le maïs.* (Bosc.) *Le CHARBON se reconnaît à la ténuité de ses sporidies.* (P. Foy.) *C'est surtout dans les climats chauds qu'on observe le CHARBON.* (Focillon.)

— *Bias.* Meuble figurant un charbon allumé, mais qui est des plus rares en armoiries : *Carbonnières : D'argent semé de CHARBONS de sable ardents, à trois bandes d'azur.*

— *Encycl.* Econ. domest. Les combustibles généralement employés dans les usages domestiques et dans les arts industriels sont : le *charbon* de bois, le *charbon* de terre (v. HOUILLE) et les *charbons* artificiels.

— **I. CHARBON DE BOIS.** Le *charbon* de bois est le résidu de la combustion incomplète et de la distillation du bois ; sa composition varie avec la nature du bois employé et avec le mode de carbonisation adopté. Le *charbon* est d'autant plus dense, d'autant plus compacte, que le bois qui l'a fourni est plus dur et présente une texture plus serrée ; sa densité est à peu près proportionnelle à celle du bois, et sa conductibilité paraît d'autant plus grande que sa densité est plus faible. Les bons *charbons* sont durs, compactes, sonores, brillants ; ils se cassent aisément et ont une cassure irisée ; s'ils sont ternes, insonores, ils ont été trop cuits ; s'ils sont grisâtres et s'ils rompent difficilement, ils ne le sont pas suffisamment.

La carbonisation du bois s'obtient par divers procédés, suivant l'usage auquel on destine les produits. Elle s'opère en meules, en four, en chaudières, en fosses et en vases clos chauffés extérieurement par la flamme d'un foyer, par les gaz d'un haut fourneau ou par l'emploi de la vapeur d'eau surchauffée.

1° *Carbonisation en meules.* Le procédé en meules se pratique généralement en forêt ; il fournit le *charbon* de bois propre aux usages domestiques. Pour opérer la combustion par ce système, on choisit un terrain à l'abri du

vent, que l'on égalise et au milieu duquel on plante une perche verticale ; pour former le sol, on établit un plancher composé de bois convergeant vers le centre ; on garnit les espaces vides qui pourraient exister avec du menu bois ; puis on dresse verticalement, autour de la perche, les bûches sur plusieurs étages, en ayant soin de ménager au niveau du sol une galerie horizontale et aboutissant au centre ; à la partie supérieure, on forme une calotte avec des bûches couchées et serrées le plus possible, et l'on couvre la meule, en commençant par le haut, de feuillements et d'une couche de terre de 0 m. 08 à 0 m. 10 d'épaisseur, que l'on arrose. On laisse en bas sans couverture un espace de 0 m. 15, pour donner passage aux vapeurs et à l'air. La meule achevée, on retire la perche centrale, et l'on met le feu par la galerie horizontale, que l'on a remplie de matières combustibles.

L'opération de la carbonisation présente plusieurs périodes : dans la première, on active le feu pour se débarrasser des vapeurs qui pourraient faire craindre une explosion, puis on laisse brûler jusqu'à ce que la flamme s'élève au-dessus de la meule ; dans la seconde, on bouche la cheminée centrale avec une plaque de gazon, et l'on diminue l'espace laissé entièrement à découvert en ménageant des soupiraux de distance en distance. Quand la meule a suffisamment sué, on renforce la couverture, on modère le feu en le dirigeant de manière que la combustion soit égale dans toute la masse ; tant que les soupiraux exhalent des vapeurs noires et épaisses, on les laisse ouverts ; mais aussitôt que les vapeurs deviennent légères et bleuâtres, on ferme les soupiraux.

La carbonisation est complète quand la flamme s'échappe par les soupiraux de la base ; on bouche alors toutes les ouvertures, et l'on recouvre la meule avec de la terre, qu'on laisse au moins vingt-quatre heures, avant de la renouveler, pour achever d'éteindre. On doit ensuite attendre de douze à vingt-quatre heures avant d'ouvrir la meule.

La durée de la carbonisation d'une meule de pin des Landes est de vingt-quatre heures, et produit 2 m. cubes 400 de *charbon*, ou en poids 465 kilogr. Dans les Ardennes, on compte que, pour carboniser 60 à 90 m. cubes de bois, il faut sept à douze jours suivant la saison. Ce procédé, dont le principal avantage est de permettre d'opérer la carbonisation sur place, en forêts, évite les frais de transport du bois et la construction des fours ; il a l'inconvénient de laisser perdre les produits de la distillation et de ne donner que 17 à 19 pour 100.

2° *Carbonisation en four.* Ce procédé, complètement abandonné aujourd'hui, consistait à renfermer le bois à carboniser dans des fours en brique, ayant la forme d'une voûte cylindrique, dont les ouvertures extrêmes étaient munies de portes. On allumait par l'une d'elles, et on la fermait aussitôt que le feu avait pris une certaine activité ; puis, quand on jugeait la carbonisation convenable, on fermait la seconde porte, et, quelques instants après, on retirait le *charbon* pour le jeter dans des étouffoirs de tôle, dans lesquels on le laissait pendant quelques jours pour qu'il eût le temps de se refroidir. On obtenait ainsi en *charbon* 18 à 20 pour 100 du poids du bois écorcé.

3° *Carbonisation en chaudières à l'air libre.* Ce procédé de carbonisation s'emploie pour fabriquer le *charbon* nécessaire à la confection de la poudre. Les chaudières dans lesquelles on renferme le bois à réduire en *charbon* sont de formes diverses ; elles sont munies d'un couvercle de tôle, percé à sa partie supérieure de plusieurs évents pouvant se fermer à volonté. Dans ces chaudières de fonte, que l'on enterre jusqu'à fleur de terre et que l'on entoure d'une maçonnerie de brique, on allume un feu de copeaux, sur lequel on jette une petite quantité de bois coupé à une longueur de 0 m. 50. A mesure que se produit l'affaissement qui résulte de la combustion, on jette du bois de manière à éviter tout contact de l'air extérieur avec les parties déjà carbonisées, et l'on continue ainsi jusqu'à ce que la chaudière soit remplie. On la recouvre alors d'un couvercle qu'on lute soigneusement avec de la terre et de la cendre, et, pour laisser échapper la fumée, on ne bouche les évents que quelques minutes après cette opération. Le *charbon* peut être retiré deux jours après.

4° *Carbonisation en fosses.* Lorsqu'on ne peut pas disposer de chaudières de fonte, on opère la carbonisation dans des fosses en terre ou en maçonnerie de brique. Une perche, disposée en travers, sert à appuyer un premier rang de bois, de manière à ménager un espace vide au fond de la fosse ; sur cette première couche on en élève plusieurs autres, jusqu'à ce que la pile de bois dépasse la fosse d'environ un mètre, puis on met le feu. On alimente jusqu'à ce que la combustion soit achevée et la fosse comblée de *charbon*. On étouffe ensuite avec des tapisseries mouillées, recouvertes de terre, ou des volets de tôle ; le refroidissement dure environ trois jours. Ce procédé, qui est peu sûr, fournit environ 16 à 17 de *charbon* pour 100 de bois.

5° *Carbonisation en vases clos.* La carbonisation en vases clos produit le *charbon roux*, utilisé dans la fabrication de la poudre ; elle s'opère en fauldes, en cornues ou en cylindres chauffés par un foyer ou par la vapeur d'eau surchauffée.

La carbonisation en fauldes se fait dans une cornue ovoïde, dont les parois sont en brique. La partie supérieure est ouverte, et le fond est fermé par une plaque de tôle sur laquelle s'empile le bois à carboniser. Le chargement d'une faulde se fait par l'ouverture supérieure en plaçant symétriquement une couche dans un sens, une couche dans l'autre, et en ayant soin de remplir de bois coupés les intervalles qui existent entre le bois et les parois de la cornue. Le feu se fait ensuite, au moyen de fagots, dans une partie vide, ménagée sous le fond en tôle. Environ douze heures après, lorsque la fumée commence à devenir légère et blanchâtre, on bouche hermétiquement toutes les ouvertures, de façon à empêcher toute communication entre l'intérieur et l'extérieur. La faulde est ensuite abandonnée à elle-même pendant deux ou trois jours, pour laisser s'opérer le refroidissement du *charbon*. Ce procédé de carbonisation est expéditif et peu coûteux, parce qu'il ne donne pas lieu aux déchets provenant de l'emploi des fosses ou des meules.

Pour opérer la distillation du bois dans des cornues ou cylindres, on place ceux-ci horizontalement l'un à côté de l'autre, sur un foyer, de façon que la flamme et les gaz chauds les enveloppent extérieurement sur tout leur pourtour, à l'aide d'un système de conduits. Dans quelques usines métallurgiques, on utilise les gaz perdus des hauts fourneaux pour chauffer ces cornues.

L'emploi récent de la vapeur d'eau surchauffée pour opérer la distillation du bois dans les cornues est due à M. Violette, commissaire des poudres. Le bois, enfermé dans des cylindres de fonte, est soumis à un courant de vapeur d'eau surchauffée, jusqu'à ce que la température atteigne de 300 à 350°, suivant la nature et la couleur du *charbon* que l'on désire obtenir. Dans ce procédé, la vapeur, fournie par une chaudière ordinaire, passe dans un serpentin en spirale, dont elle sort à une température variable, de 300° pour le *charbon* roux, de 350° pour le *charbon* noir ; puis, après avoir enveloppé les cylindres horizontaux qui contiennent le bois, la vapeur pénètre dans chacun d'eux, pour produire l'échauffement et la carbonisation. Elles s'échappent ensuite chargées des produits de la distillation. Le rendement en *charbon*, dans ce procédé, est :

A 250 degrés, de 50 pour 100.	
A 300 —	33
A 350 —	20
Au delà de 1500 —	15

Les bois que l'on veut carboniser doivent avoir de dix-huit à vingt ans, et être abattus quand ils ont perdu leurs feuilles. Après les avoir débités à la longueur de 1 m. ou 0 m. 80, on les laisse sécher jusqu'à ce qu'ils aient perdu leur eau ; car le bois sec donne plus de *charbon*, à poids égal, que celui qui est vert.

Le poids du mètre cube de *charbon* est très-variable, suivant l'essence du bois employé à le produire et le pays dans lequel il a été abattu. M. Berthier donne, pour différents *charbons*, les poids suivants :

<i>Charbon</i> de bois dur du commerce 200 à 240 k.	
— hêtre et chêne.	210
— 1/3 bois dur, 2/3 sapin.	150
— pin sylvestre.	157
— pin.	141
— sapin.	125
— bois dur et résineux très-sec.	180
— le même humide.	260
— bois dur de Picardie.	180
— de l'Yonne sur bateau.	250
— bouleau (Fournet).	190
— aune (Fournet).	175

Le rendement du bois en *charbon* varie de même avec la nature du sol ; il se trouve compris entre 18 et 30 pour 100. Dans l'Ariège, il est de 18 pour 100 ; dans le Bas-Rhin, de 29 pour 100 pour le bois de pin.

Le pouvoir rayonnant du *charbon* de bois est à peu près la moitié de sa chaleur spécifique, selon Pécelet. Du *charbon* de bois contenant 0,7 de cendre et 0,7 d'eau a un pouvoir rayonnant de 0,50, en admettant que sa puissance calorifique soit égale à l'unité, tandis qu'elle est réellement de 7,000 calories.

D'après M. Virlet, pour produire 1 kilogr. de *charbon* roux, il faut 1 kilogr. 727 de bois, ce qui revient à dire que 1 kilogr. de bois donne 0 kilogr. 5789 de *charbon* roux.

Les *charbons* de bois obtenus en vases clos pèsent en moyenne 150 kilogr. le mètre cube ; ils ont un pouvoir calorifique de 4,186 calories.

— **II. CHARBONS ARTIFICIELS.** Les *charbons* artificiels que l'on a créés pour utiliser les poussières et les menus morceaux comprennent : les *péras* ou *agglomérés*, résultant d'un mélange de poussier de houille et de goudron (v. HOUILLE), et les *charbons de Paris* et de *ménage*, qui doivent seuls nous occuper ici.

Le combustible connu sous le nom de *charbon* de Paris s'obtient par un mélange de 100 kilogr. de poussier de *charbon* de bois avec 50 kilogr. de goudron d'usine à gaz. Cette mixture, moulée sous une forte pression en petits cylindres de 0 m. 10 de longueur sur 0 m. 03 de diamètre, prend une très-grande dureté lorsqu'elle est soumise à une haute température dans des cornues en brique chauffées dans un four.

MM. Popelin-Ducarre et Félix Moreau furent les premiers en France qui, en 1846, fabriquèrent ces *charbons* factices. Ces produits, avant d'être livrés au commerce, nécessitent différentes opérations successives, qui exigent l'emploi de certains appareils spéciaux. C'est d'abord une machine à concasser ou à laminer le *charbon*, appareil composé de deux cylindres rotatifs armés de pointes de diamant engrenant les unes dans les autres. Cet appareil sert à concasser le *charbon* et à le réduire en poudre.

On emploie ensuite un mélangeur, qui opère le mélange de la poudre de *charbon* avec le goudron ou une autre substance agglutinante. Cette machine est formée de deux cuves cylindriques en tôle, dans lesquelles se meuvent des palettes hélicoïdales, qui agitent la matière, et lui font parcourir toute la longueur des cuves, pour la transvaser dans l'appareil broyeur. Celui-ci est composé de deux cylindres cannelés, qui, dans leur mouvement de rotation, pressent, compriment et broient le mélange, sans cependant le mettre en poudre. Tombant ensuite dans une deuxième cuve, la matière est mélangée une seconde fois et ramenée à l'extrémité de l'appareil, près d'une chaîne à godets qui la prend et la verse dans une machine à mouler, où elle est comprimée par des pistons cylindriques glissant dans des matrices de même forme, qui la compriment et la refoulent en boudins plus ou moins allongés. Après cette dernière opération, les cylindres en pâtes moulées sont exposés pendant trente-six à quarante-huit heures dans un endroit aéré, afin de leur permettre de prendre plus de consistance par une première dessiccation. On les range ensuite dans des creusets en terre cuite ou dans des moules en brique, que l'on place sur plusieurs rangs verticaux, au-dessus de foyers qui amènent le four au rouge. Les gaz produits pendant la distillation s'échappent par des ouvertures ménagées dans le haut des creusets, et maintiennent, en se brûlant, le four à une température suffisante pour opérer la carbonisation en douze heures, sans que l'on soit obligé d'entretenir le feu des grilles. Lorsqu'il ne se dégage plus de flammes par les petits carneaux des moules, on les retire du four, et on ne les ouvre que sept ou huit heures après, pour donner le temps aux produits de se refroidir.

Le *charbon* moulu, qui s'emploie dans toutes les opérations des cuisines et des laboratoires, a une combustion lente et régulière ; il produit de 15 à 20 pour 100 de cendres, et il s'en couvre rapidement pendant qu'il brûle ; il coûte environ de 15 à 16 fr. les 100 kilogr.

— *Pathol.* Les anciens paraissent donner le nom de *charbon* à toute tumeur inflammatoire et gangréneuse intéressant la peau et le tissu cellulaire sous-cutané. On appelait aussi ces tumeurs *braise*, *feu persique*, etc. Guy de Chauliac, à l'exemple de Rhazès, commençait à distinguer un *charbon bérin*, qu'il appela *petit charbon*, et qui n'est autre que l'*anthrax furonculaire* que nous avons décrit dans un précédent article. Mais les travaux postérieurs de Fournier, de Thomassin, de Chambon et de Saucerotte établirent d'une manière définitive que certains *charbons* provenaient d'une transmission contagieuse des animaux à l'homme, et qu'ils formaient ainsi une maladie nettement distincte, à laquelle il convenait de réserver le nom de *charbon malin*. C'était distinguer les tumeurs charbonneuses provenant d'origine animale de toute la série des tumeurs inflammatoires et gangréneuses qu'on observait dans diverses maladies, et qui doivent se rapporter à l'*anthrax malin* forme charbonneuse, aux tumeurs charbonneuses de la peste (*charbon pestilentiel*), aux spachèles spontanés de l'albuminurie, du diabète sucré, etc., etc.

Trois formes distinctes caractérisent l'affection charbonneuse chez l'homme ; on les connaît et on les décrit aujourd'hui sous le nom de *pustule maligne* ou *pustule charbonneuse*, *œdème malin* ou *charbonneau*, et *fièvre charbonneuse* ou *charbon proprement dit*. Nous devons donner une rapide description de ces trois formes de la maladie charbonneuse, avant d'entrer dans les détails de l'étiologie curieuse et controversée de l'affection, et de son traitement.

1° *Pustule maligne.* Les premiers symptômes de cette affection, quelle qu'en soit l'origine, passent toujours inaperçus ; ils se réduisent à une simple démangeaison à la peau sur le point qui sera le siège de la pustule. A une distance assez rapprochée de la contamination apparaît une papule, ou une vésicule aplatie, ombiliquée, remplie d'un liquide non purulent, séreux, et reposant sur une base indurée et entourée d'une tuméfaction œdémateuse, quelquefois de l'aréole érythémateuse. La pustule siège ordinairement sur les parties habituellement découvertes du corps, elle est isolée et presque toujours unique. Le malade n'éprouve, au moment de cette éruption, aucune douleur, mais seulement un prurit incommode qui le porte à se gratter et à déchirer la pustule. A la place de la pustule, on voit alors une dépression rougeâtre, livide, ou noire ; c'est une véritable escarre qu'entoure une aréole de petites vésicules de nouvelle formation. L'œdème périvésiculaire s'accroît en même temps et prend une teinte violette ; le prurit a disparu, mais la douleur apparaît dans les ganglions voisins de la tu-

neur. Plus tard, l'escarre est nettement formée; la partie œdémateuse, de plus en plus noire, se parseme de vésicules isolées; les parties affectées deviennent le siège d'un engourdissement sensible; trois ou quatre jours ont suffi au développement de ces phénomènes locaux.

Des le quatrième ou le cinquième jour, les symptômes de l'intoxication charbonneuse commencent à se montrer. La fièvre est précédée d'un sentiment de malaise, de courbature ou de fatigue, accompagné de pesanteur de tête; le pouls s'accélère; les vertiges surviennent; l'appétit se perd; la langue devient saburrale; l'épigastre, douloureux; des vomissements ou des nausées apparaissent. Puis, à un degré plus accusé de la maladie, la faiblesse est extrême; le malade est dans un abattement profond, en proie à des vertiges continus et à des vomissements fréquents. A ces symptômes succèdent la diarrhée, l'oppression, l'anxiété, les syncopes, l'affaiblissement du pouls, la tuméfaction du ventre, les douleurs abdominales, une teinte cholérique de la peau, une soif ardente, la suppression des urines, l'agitation, et enfin la mort, conséquence presque inévitable des affections charbonneuses. Il est rare, en effet, que la pustule maligne non soignée se termine par la guérison; on en a cité pourtant quelques cas, et on doit mettre au rang des guérisons spontanées celles qui ont été attribuées à l'action de topiques insignifiants ou aux médications sans valeur préconisées par les empiriques.

Les altérations cadavériques observées sur les sujets qui ont succombé à la pustule maligne sont très-importantes à noter, elles peuvent éclairer le praticien sur la nature de la maladie. Le point le plus saillant de cette étude anatomo-pathologique, celui que les observateurs regardent comme le plus important dans la question qui nous occupe, c'est l'altération spécifique des fluides humoraux. Les anciens observateurs avaient signalé l'état particulier du sang. Ce liquide est noir, fluide et poisseux; il a perdu la propriété de se coaguler; les globules sont altérés et la matière colorante est en excès, tandis que la fibrine a diminué des deux tiers. Ce sang, enfin, se putrifie avec la plus grande facilité, et, inoculé à un animal sain, même après dessiccation, peut transmettre la maladie charbonneuse. Quel est le principe virulent qui donne au sang cette funeste propriété? Quelques micrographes, invoquant les récents travaux de MM. Davaine et Delafond, ont pensé que ce principe contagieux résidait dans un corpuscule microscopique connu et décrit sous le nom de *bacterium*, bactérie ou bactérie. Dans le sérum du sang des animaux charbonneux, le microscope a fait découvrir, en effet, une innombrable quantité de corpuscules d'une extrême petitesse; ils ont la forme d'une petite baguette coupée droit à ses extrémités, ne dépassant pas deux centièmes de millimètre en longueur, et ordinairement rectilignes; quelquefois coudés à angle droit ou obtus. Cet être microscopique a été décrit, tantôt comme un infusoire, tantôt comme une algue, sans qu'il soit possible, dans l'état actuel de la science, de décider s'il appartient au règne végétal ou au règne animal; au reste, il est toujours dans l'état d'immobilité. Microphyte ou microzoaire, la bactérie se retrouve dans le liquide de la pustule maligne, dans l'escarre qui se forme au lieu malade, et dans le sang des animaux charbonneux. Doit-on la regarder comme le principe contagieux, comme la cause première du mal charbonneux, au même titre que le virus variolux à l'égard de la variole, que le virus syphilitique à l'égard de la syphilis, etc.? Cette opinion serait soutenable, si la présence des bactéries pouvait être regardée comme une particularité spéciale aux affections charbonneuses; mais il n'en est pas ainsi. On a pu retrouver les bactéries dans une foule d'affections diverses; on en voit sur la langue, dans la cavité des dents cariées, dans les liquides de certains vomissements; Tigli les a vues dans le sang des malades atteints de fièvre typhoïde; Chalvet, dans le sang de la dernière période du croup; Davaine, dans le sang frais des cadavres d'individus morts de maladies du cœur, dans le sang de la souris et du mouton atteints du sang de rate, etc. La bactérie serait ainsi une cause générale de plusieurs maladies épidémiques et des épi-zooties.

20 *Œdème charbonneux malin.* L'œdème malin est une affection plus redoutable que la pustule maligne, mais plus rare aussi. Cette gravité relative provient, en grande partie, de l'incertitude du diagnostic qui accompagne forcément l'évolution des premiers symptômes, et empêche le chirurgien de mettre en œuvre les moyens énergiques de traitement. A son début, l'œdème malin ressemble à l'œdème bérin. Il siège sur les paupières, aux lèvres ou sur quelque partie du tronc ou des membres supérieurs. C'est un gonflement mou, pâteux ou tremblotant; la peau qui le recouvre n'a pas change de couleur, ou elle est seulement légèrement jaunâtre ou bleuâtre. Dès le deuxième ou le troisième jour, les symptômes généraux apparaissent; ils sont exactement semblables à ceux qui accompagnent la troisième période de la pustule maligne, et annoncent la mort dans le plus grand nombre des cas. Pendant ce court espace de temps, les phénomènes locaux n'ont pas eu le temps d'atteindre leur entier développement;

ce n'est que lorsque l'économie est frappée, et la vie déjà compromise, que l'œdème se recouvre de phlyctènes vésiculeuses, reposant sur une base d'un rouge obscur ou livide qui annonce la gangrène des tissus sous-jacents. Dans l'œdème malin, comme dans la pustule, le sang est altéré dans son aspect physique, et rempli de bactéries.

30 *Fièvre charbonneuse et charbon symptomatique.* C'est une manifestation plus rare de l'infection charbonneuse, et qui paraît n'avoir plus la même origine. La fièvre débute par un sentiment de courbature générale, des vertiges, de la céphalalgie et l'agitation fébrile du pouls. Puis surviennent l'anorexie, les nausées, les douleurs à l'épigastre, les vomissements bilieux, des douleurs abdominales très-vives et des crampes dans les membres. La maladie faisant de continus progrès, la soif s'allume; le ventre se ballonne; l'insomnie, la somnolence, le délire ou les convulsions se montrent; les traits s'altèrent, une transpiration abondante couvre le corps du malade qui succombe enfin dans l'espace de trois, cinq ou huit jours.

Quelquefois, l'affection charbonneuse ne se manifeste que par ces symptômes généraux; dans d'autres cas, elle est accompagnée de *charbon* symptomatique. Le *charbon* symptomatique est une éruption fort irrégulière, soit de tubercules douloureux entourés d'un cercle inflammatoire, soit de pustules blanchâtres ou bleuâtres avec aréole d'un rouge violet, soit de tumeurs très-dures, extrêmement douloureuses, dont le centre est d'un violet livide ou noirâtre et s'entoure d'un cercle de couleur rouge vif. L'évolution des tumeurs charbonneuses est très-variable. Tantôt elles se compliquent d'accidents divers qui aggravent la maladie en occasionnant un sphacèle considérable et une vive réaction; tantôt elles apparaissent comme des crises heureuses et se terminent par une suppuration éliminatrice et salutaire.

L'étiologie des affections charbonneuses est, encore aujourd'hui, remplie d'obscurités. Plusieurs points importants sont acquis à la science; mais de nombreuses lacunes restent à combler. Il est généralement admis, toutefois, que la maladie charbonneuse se transmet des animaux à l'homme par voie de contagion. Les bestiaux ont le privilège à peu près exclusif de fournir le virus charbonneux; celui-ci se transmet aux personnes qui sont en contact journalier avec les animaux atteints du *charbon*, qui manient leur dépouille ou les dépecent. Les carnivores sont plus rebelles à l'action contagieuse; le chien, par exemple, ne peut contracter le *charbon*; mais l'homme en est facilement affecté. Ce fait est généralement accepté aujourd'hui, mais les divergences d'opinion se réveillent lorsqu'il s'agit de préciser le mode d'introduction du virus charbonneux. Dans un bon nombre de cas, il est clair qu'il y a eu inoculation. Lorsqu'une personne est appelée à dépecer un animal charbonneux, et que cette personne porte quelque écorchure aux mains ou se pique avec les instruments dont elle se sert, le sang, imprégné de virus charbonneux, trouve là une voie naturelle d'introduction, et la maladie procède par inoculation. Ce premier fait, qui s'explique d'ailleurs assez naturellement, est établi par un bon nombre d'observations; mais encore faut-il avouer qu'il doit exister, dans plusieurs cas, des voies de transmission nouvelles. Des personnes étrangères à tous les travaux de la campagne, n'ayant jamais touché d'animaux morts du *charbon*, ont contracté la pustule maligne. Comment le virus a-t-il pu être inoculé? L'opinion la plus universellement admise attribue à certains insectes la faculté de colporter le virus charbonneux. Plusieurs espèces de mouches séjournent, comme on sait, sur des cadavres d'animaux morts, et vont ensuite se porter sur différents animaux et sur l'homme; si ces insectes piquent de leur trompe le tégument externe sur lequel ils se posent, le virus charbonneux trouve encore là une voie naturelle d'introduction. Mais il est d'autres faits moins explicables. Dans quelques cas, on ne trouve aucune trace de lésion primitive. Faut-il admettre que le simple contact de matières chargées de virus charbonneux suffit à transmettre l'affection, et que le virus charbonneux, à l'instar du virus de la morve, pénètre à travers le derme intact de la peau ou des muqueuses? Jusqu'à preuve du contraire, on est réduit à se ranger à cette opinion. Il faut, en effet, reconnaître à la pustule maligne et à l'œdème malin une origine toujours extérieure. Sans cela comment expliquerait-on que ces affections ne se rencontrent que sur des parties découvertes exposées à la contamination venue du dehors? Comment expliquerait-on que les symptômes locaux précèdent toujours les symptômes généraux, comme on l'observe dans la syphilis, la morve, etc.?

Si ce que nous venons de dire de l'absorption possible du virus charbonneux par une muqueuse vierge de toute lésion était admis sans contestation, l'origine beaucoup plus obscure de la fièvre charbonneuse et du *charbon* symptomatique deviendrait explicable. L'ingestion de viandes provenant de bestiaux charbonneux a été la cause la plus souvent invoquée pour expliquer le développement de cette dernière affection. Ici, les symptômes généraux précèdent les phénomènes externes. Souvent même les manifestations extérieures, les tumeurs charbonneuses, n'ont pas eu le temps

d'apparaître que le malade a déjà succombé aux atteintes de l'affection interne. Cette étiologie du *charbon* symptomatique paraît assez légitime au premier abord, et les trois manifestations de l'intoxication charbonneuse se rapporteraient ainsi à une même condition primitive. Mais il ne faut pas oublier que, chez les animaux, le *charbon* se développe spontanément sous l'influence de conditions climatiques, de conditions de sol et de température, à l'influence desquelles l'homme ne se soustrait pas toujours lui-même. Un grand nombre d'auteurs anciens, et bon nombre de nos pathologistes modernes, ont admis la spontanéité du *charbon* chez l'homme, et nous devons avouer que, dans l'état actuel de la science, il n'est pas possible de repousser d'une manière absolue les raisons invoquées à l'appui de cette assertion.

Encore qu'il soit admis que le virus charbonneux a la propriété de pénétrer à travers l'épiderme intact, et d'infecter l'économie sans lésion préalable, faut-il aller, comme quelques auteurs ont voulu l'admettre, jusqu'à penser que ce même virus puisse s'introduire dans l'économie par inhalation? L'homme peut-il, en un mot, contracter la maladie charbonneuse en respirant seulement l'air imprégné de ce miasme? Il faudrait établir d'abord que ce virus est volatil, ou que, tout au moins, il peut exister dans l'air, ce qui paraît contraire à tous les faits connus jusqu'à ce jour; en second lieu, les observations invoquées pour justifier cette manière de voir sont trop insuffisantes pour avoir le caractère d'une démonstration. La bactérie, dont nous avons parlé, paraît, jusqu'à preuve du contraire, une des conditions les plus essentielles de la transmission contagieuse du *charbon*, et les espèces animales carnivores qui sont à l'abri de la bactérie paraissent également réfractaires à la contagion charbonneuse.

Un fait plus curieux encore, et qui se rapporte aux conditions étiologiques qui président à la transmission du virus charbonneux, c'est que ce virus, transmissible des animaux à l'homme et à diverses espèces animales, n'est plus de l'homme à l'homme. Quoique le fait ne soit pas irrévocablement établi, un grand nombre d'expériences négatives ont été invoquées, et, dans toutes les circonstances où l'on a pu se mettre à l'abri des causes ordinaires d'erreur, il a paru que le virus charbonneux ne se transmettait pas de l'homme à l'homme. C'était l'opinion de Jamina; elle a été confirmée par les expériences de Bonnet, de Basedow et de l'association médicale d'Eure-et-Loir.

Le traitement des affections charbonneuses peut se diviser en trois parties distinctes: un traitement prophylactique ou préservatif, par lequel on cherche à empêcher la propagation de la contagion charbonneuse; un traitement local, qui s'applique à la pustule maligne et à l'œdème malin dans les premiers jours de leur apparition; enfin, un traitement général qui s'applique à la fièvre charbonneuse et aux symptômes généraux qui succèdent à la pustule et à l'œdème charbonneux développés.

Le traitement prophylactique n'est autre chose que l'ensemble des précautions propres à entraver la propagation de la maladie charbonneuse. Il est à peu près impossible d'empêcher le développement des affections charbonneuses dans les espèces ovine et bovine; mais il est plus aisé de s'opposer à la transmission de ces maladies à l'homme. Des lois sanitaires, pour la plupart malheureusement tombées en désuétude, ont, de tout temps, régi la matière. Les arrêtés du conseil d'Etat du roi du 10 avril 1714 et du 16 juillet 1780, et les articles 456, 460, 461 et 469 du code pénal ont réglé ce qui a trait aux prescriptions d'hygiène publique applicables à notre sujet; mais une active surveillance des autorités municipales est indispensable pour assurer l'exécution de ces arrêtés, sans cesse violés au détriment de la sûreté publique. Rappelons que ces arrêtés prescrivent l'isolement des animaux charbonneux, et qu'ils défendent de les laisser communiquer avec les autres; ils prescrivent encore l'enlèvement des cadavres, leur livraison immédiate aux ateliers d'équarrissage, ou leur enfouissement dans le sol à une profondeur suffisante pour qu'ils soient à l'abri des mouches, et à une distance d'au moins 200 mètres de toute habitation. Rappelons encore que les mesures de police sanitaire qui empêchent la vente de viandes avariées dans les boucheries doivent être maintenues avec la plus grande rigueur, quelque exceptionnelle que soit la transmission du *charbon* par les denrées alimentaires.

Quant aux personnes qui sont appelées à donner leurs soins aux animaux charbonneux, elles ne sauraient s'entourer de trop de précautions; avant de dépouiller ces animaux après leur mort, elles devront enduire leurs bras de corps gras, se lotionner d'eau de savon, de lessive de cendres ou d'urine, après l'opération, laver les dépouilles avec une dissolution de chlorure de soude, et, mieux encore, brûler les animaux morts avec leur litière, leur mangeoire et leurs couvertures.

Le traitement local a pour but de neutraliser sur place le virus, avant que se soient produits les désordres généraux qui résultent de son absorption ultérieure. A cet effet, les caustiques les plus actifs seront employés, et leur action devra porter sur toute l'étendue

des pustules et des escarres charbonneuses; franchir même les limites des parties mortifiées, pour assurer la destruction totale de l'élément contagieux, et s'étendre à une profondeur suffisante. Le caustère actuel olivain ou conique; les caustiques liquides, tels que le chlorure d'antimoine, et les caustiques solides, particulièrement la potasse caustique, la potasse de Vienne et le bichlorure de mercure sont le plus employés. C'est à la pâte de Vienne ou au bichlorure de mercure que les chirurgiens donnent la préférence, en raison de la rapidité de ces caustiques et de la profondeur à laquelle ils agissent; la seule difficulté de l'opération est de pouvoir apprécier si la cautérisation a été suffisante. Après que le caustique a agi, il ne reste plus qu'à déterger la plaie avec des infusions de plantes aromatiques, ou des décoctions de quinquina; on peut encore panser avec des onguents digestifs ou maturatifs, pour activer la suppuration.

A côté de cette médication véritablement héroïque et suivie de remarquables succès, on a préconisé plusieurs modes de traitement bien moins efficaces ou même dangereux. L'extirpation des tumeurs est aujourd'hui abandonnée; son principal inconvénient est de provoquer une vive douleur et une effusion de sang trop considérable. Les émissions sanguines locales sont également regardées comme au moins inutiles, et les scarifications, insuffisantes à amener une guérison radicale, ne peuvent être qu'un adjuvant préliminaire des cautérisations.

Existe-t-il des topiques locaux capables de produire sur place la neutralisation du virus? Beaucoup de médecins l'ont affirmé, et on a préconisé un nombre considérable de substances diverses. Le sel commun mêlé de jaune d'œuf, le fiel de bœuf desséché, la petite consoude pilée entre deux pierres, le savon, l'ail, l'oignon, le poivre, la moutarde et surtout la feuille de noyer ont, dit-on, donné de remarquables résultats dans le traitement topique de la pustule charbonneuse; il est fort à craindre que ces prétendus succès ne soient que le résultat de diagnostics erronés, et qu'en réalité le virus charbonneux ne puisse être sûrement détruit que par une profonde cautérisation.

Le traitement général s'applique aux symptômes généraux qui succèdent à l'affection charbonneuse locale, ou à la fièvre charbonneuse. Les émissions sanguines sont regardées comme assez inutiles; mais les vomitifs sont indiqués d'une manière très-formelle lorsque l'affection charbonneuse reconnaît pour cause l'ingestion de viandes altérées. Les purgatifs sont moins utiles, et ne font qu'aggraver l'état du malade par l'épuisement qu'ils provoquent; les boissons tempérantes et les toniques stimulants sont habituellement préférés. Le sulfate de quinine paraît jouir aussi de quelque efficacité, et l'alcoolature d'aconit est employé pour prévenir l'infection purulente. Il ne faut pas oublier, toutefois, que rien ne dispense du traitement local des tumeurs charbonneuses, et qu'après la cautérisation les plaies doivent être pansées avec la décoction de quinquina, l'eau phéniquée ou le coltar saponné, dont les propriétés antigangréneuses sont incontestables.

— Art vétér. On désigne sous le nom de *charbon* un groupe de maladies générales, virulentes et contagieuses, de nature identique, mais se manifestant extérieurement avec des formes diverses, selon l'espèce animale, l'influence épidémiologique ou enzootique, et la cause qui les détermine. Le *charbon* attaque la plupart des animaux, mais surtout les herbivores, et, par sa fréquence et sa gravité, il occupe une large place dans la pathologie vétérinaire. Le *charbon* a été ainsi nommé à cause de la couleur noire que revêtent les tissus dans les régions du corps où cette maladie se localise. Il consiste en une altération spéciale et primitive des éléments organiques du sang; il se transmet par inoculation aux animaux de la même espèce et à ceux d'espèce différente, sans en excepter l'homme. Le *charbon* sévit, à l'état épidémiologique, enzootique ou sporadique, sur les animaux de tout âge, gras, vigoureux, pléthoriques, comme sur ceux qui sont maigres, faibles et languissants. Les vicissitudes des saisons, les longues sécheresses, les longues pluies, les aliments avariés, les eaux altérées, l'insalubrité des habitations, les travaux excessifs y donnent assez souvent lieu.

Il n'est pas de maladie, dans la pathologie vétérinaire, qui ait reçu des dénominations plus nombreuses et plus bizarres. Les tumeurs qui constituent le *charbon* à l'extérieur ont été désignées sous le nom de *charbon externe*, *essentiel*, *symptomatique*, *d'anthrax*, *de bubons*. Quelquefois ces tumeurs empruntent à leur situation une appellation particulière: sur la langue, on appelait le *charbon*: *glossanthrax*, *mal de langue*, *chancre à la langue*, etc.; sur le poitrail, *avant-cœur*, *antécœur*; à la gorge, *détranguillon*; à la face interne des cuisses, *trousse-galan*, *araignée*, *noire-cuisse*, etc. Lorsque les maladies charbonneuses se localisaient à l'intérieur du corps, on les appelait *charbon interne*, *fièvre charbonneuse*, *splénite gangréneuse*, *congestion sanguine*, *maladie du sang*. Lorsque le *charbon* régnait à l'état épidémiologique et produisait la mort en quelques heures, on l'appelait *peste rouge*, *peste charbonneuse*, *typhus charbonneux*, *typhoémie*. La synonymie du *charbon* a varié avec les idées médi-

cales. Les vétérinaires de l'école italienne lui donnèrent les noms de *fièvre putride, pestilentielle, perniciosa, ataxique, adynamique; fièvre adéno-nerveuse, maligne, flogoso-gangréneuse*. Les vétérinaires partisans des idées de Broussais firent du *charbon* une gastro-entérite. Enfin, bien que le mot *charbon* ne soit pas d'une exactitude rigoureuse, en ce sens que la coloration noire des tissus qu'implique cette dénomination n'est pas constante, on doit le conserver parce qu'il est généralement adopté et qu'il rappelle mieux que toutes les autres expressions l'idée qu'on attache généralement à cette affection.

On admet comme type des maladies carbun-culaires la fièvre charbonneuse, qui apparaît subitement, et se traduit par un ensemble de phénomènes morbides les plus graves. Aucune tumeur n'existe à la surface du corps; l'animal a les poils hérissés, la peau sèche, une toux suffocante, les battements du cœur forts et rapides, et la mort ne tarde pas à arriver. L'apparition de cette maladie est quelquefois tellement prompte, que les animaux tombent comme foudroyés et meurent dans l'espace d'une ou de deux heures. Dans le cours de cette fièvre charbonneuse, il se développe des tumeurs dans l'intérieur des organes ou des cavités splanchniques, surtout dans la rate, le foie, les mésentères, et dans la région sous-lombaire. Cette fièvre, sans éruption, atteint les solipèdes, le bœuf, le mouton, chez lequel elle prend le nom de *sang de rate*, le porc et les volailles.

La fièvre charbonneuse avec éruption de tumeurs extérieures se reconnaît en ce que, pendant le développement de cette affection, et même dans la période du début, on voit apparaître, sur diverses parties du corps, des tumeurs auxquelles on a donné le nom de *charbon*, comme à la maladie dont elles sont l'expression. Elles sont dues aux efforts conservateurs de la nature, dans le but d'éliminer de l'organisme l'élément morbide primitif. Elles témoignent d'un effort réactionnel contre le mal et souvent elles font juger l'état général.

Chez les solipèdes, ces tumeurs s'annoncent par un petit corps de la grosseur d'une fève, très-douloureux, grossissant rapidement, et accompagné de symptômes généraux d'inflammation faisant place à un affaiblissement général suivi de la mort au bout de vingt-quatre à trente-six heures. Le traitement consiste dans l'excision complète de la tumeur, dans la cautérisation profonde des surfaces vides, au moyen d'un cautère chauffé à blanc, dans le pansement des plaies avec l'eau de Labarraque ou l'eau de Javel, et l'administration à l'intérieur d'antiputrides énergiques. Lorsque le *charbon* se montre à la cuisse (trousse-galant) il fait périr l'animal dans l'espace de douze à vingt-quatre heures. Le traitement est le même que pour la variété précédente. Le *charbon* de la langue (glossanthrax, chancre volant), se montre d'abord sous forme de vésicules blafardes, qui se déchirent bientôt et donnent lieu à des ulcères rongearants, qui envahissent toute l'épaisseur de la langue et amènent promptement la mort. Le traitement consiste à laver les malades cinq ou six fois par jour avec l'acide sulfurique étendu d'eau, le vin de quinquina, l'eau-de-vie camphrée, et à administrer des breuvages antiputrides.

Chez le bœuf, ces tumeurs se montrent plus particulièrement au poitrail, acquièrent souvent, en une demi-heure, la grosseur de la tête d'un homme, se propagent sous le ventre, sur le cou, et font périr l'animal. D'autres fois, le *charbon* s'annonce par des taches sur la peau, blanches, livides ou noires. Les scarifications, les lotions avec l'essence de térébenthine, la poudre de quinquina et la poussière de charbon appliquées sur les plaies produisent de bons effets. Enfin on appelle *charbon blanc*, chez le bœuf, celui qui affecte indistinctement toutes les parties du corps, ne forme pas de tumeur et ne se reconnaît qu'à une dureté, circonscrite par un enfoncement résultant de la mortification des chairs gangréneuses. Le bœuf est aussi sujet au *charbon* à la langue.

Chez le mouton le *charbon* se montre sous le ventre, à la face interne des cuisses et des épaules, au cou, aux mamelles, sous forme de petites tumeurs dures, circonscrites, dont le centre est marqué d'un point noir. Le traitement de cette variété de *charbon* est le même que celui que nous avons indiqué pour le cheval et le bœuf. Chez le mouton, le *charbon* se montre encore à la tête et particulièrement autour des oreilles, et fait succomber l'animal en deux ou trois jours. Le traitement consiste à extirper la portion charbonneuse et à appliquer sur la plaie un mélange de térébenthine, de poudre de quinquina et de goudron.

Chez le cochon, il apparaît souvent au cou, et porte le nom de *bosse*, de *soie* ou *soyon*. Sur les points atteints, la peau est noire chez les cochons blancs, et blanche chez les noirs. L'animal malade a la soif vive, la voix éteinte, les flancs agités, la gueule brûlante et baveuse, les yeux rouges. Il succombe du deuxième au huitième jour. Le traitement est le même que pour les cas précédents. Le porc est sujet aussi au *charbon* de la langue, qui est appelé *boucle*, et réclame le même traitement que pour les solipèdes.

La contagion du *charbon* par contact immédiat de la matière virulente ou par virus fixe est un fait acquis à la science et à la pratique. Il résulte des expériences faites par

l'association médicale d'Eure-et-Loir, que le mouton est l'animal qui contracte le plus facilement le *charbon* par inoculation; viennent ensuite le lapin, le cheval et la vache. Mais s'il n'existe aucun doute, aucune dissidence sur la contagion par virus fixe, les auteurs ne sont plus unanimes lorsqu'il s'agit du virus volatil. La grande majorité des vétérinaires qui ont écrit sur cette maladie se prononcent pour la contagion. D'après eux, elle aurait lieu par les animaux malades, par les lieux infectés, par les débris cadavériques. Mais, à côté des faits nombreux que rapportent ces auteurs à l'appui de leur opinion, il en existe d'autres, non moins probants, qui tendent à les infirmer. C'est ainsi que Barthélemy, Renaud, etc., ont pu faire cohabiter des animaux sains avec des animaux inoculés du *charbon*, les faire coucher sur la même litière, boire et manger ensemble, sans avoir jamais pu transmettre la maladie charbonneuse. Toutefois, l'autorité a prescrit des mesures sanitaires pour prévenir la propagation du *charbon*; elles sont implicitement et explicitement ordonnées : 10 par les arrêtés du conseil d'Etat du 10 avril 1714 et du 16 juillet 1794; 20 par le décret de l'Assemblée constituante concernant les usages ruraux, du 6 octobre 1791; 30 par les articles 459, 460, 461 et 462 du Code pénal; 40 par le décret de la Constituante, des 16 et 24 août 1790, titre II, article 3. Mais, parmi ces mesures empruntées à une législation déjà ancienne, un grand nombre ne sont plus en harmonie avec nos mœurs, nos habitudes et les nouveaux besoins nés de l'industrie et de la civilisation modernes. Cela est si vrai que l'autorité judiciaire recule le plus souvent devant l'application des peines pour des infractions aux règlements sanitaires, et le plus grand nombre de ces mesures sont tombées en désuétude. Aujourd'hui, par exemple, l'autorité ne réclame plus que la déclaration, l'isolement et la séquestration des malades, contre le *charbon* qui règne annuellement dans plusieurs localités de la France, et ces épidémies ne se sont point étendues en dehors du lieu où elles se sont développées.

L'autorité interdit la vente pour la consommation des viandes d'animaux charbonneux, qui, par leur virulence, peuvent communiquer, par le contact et par les manipulations la pustule maligne. Les annales de la science contiennent plusieurs faits qui prouvent que des hommes ont succombé après avoir manipulé de la chair d'animaux charbonneux. Mais ces viandes, introduites dans l'appareil digestif, ne sont pas susceptibles de transmettre une maladie charbonneuse et putride, et quand, exceptionnellement, des accidents surviennent à la suite de leur ingestion dans l'estomac de l'homme et des carnivores, on doit les attribuer aux altérations que ces viandes ont subies, et non au principe virulent contenu dans le sang qui les imprègne. Les faits et les expériences à l'appui de cette opinion sont en grand nombre dans la science. Ainsi, dans les localités où règne sur le mouton la variété du *charbon* qu'on appelle *sang de rate*, ces animaux sont tués dès le début de la maladie, et la viande en est consommée par les personnes de la ferme, sans qu'il survienne d'accidents. Cependant, on doit maintenir la défense de vendre cette viande et de la livrer à la consommation, non parce qu'elle est nuisible à la santé après son ingestion dans l'estomac, mais parce que les personnes qui l'achèteraient, en ignorant l'origine et les dangers de sa manipulation, s'exposeraient à contracter la pustule maligne.

L'arrêt du conseil d'Etat du 10 avril 1714, et celui du 16 juillet 1784, imposent aux propriétaires l'obligation de faire taillader les peaux des animaux charbonneux et d'enfourer les cadavres dans des fosses de 3 m. de profondeur. Mais cette loi, qui ajoute de nouvelles pertes aux pertes déjà si grandes qu'éprouvent les propriétaires, n'est pour ainsi dire plus mise à exécution. Aujourd'hui l'usage, plus intelligent que cette législation surannée, tolère l'exploitation et l'utilisation des débris cadavériques. Partout les animaux charbonneux sont livrés à l'équarrissage, comme les chevaux inorveux et farcinieux, et cela se fait au vu et au su des autorités locales qui le tolèrent, et permettent même l'exploitation des débris infectés. Les préparations qu'on fait subir à ces débris dans les chantiers d'équarrissage sont bien moins favorables à la propagation du *charbon* que le transport des cadavres, que la dissection des chairs par des gens inexpérimentés, et que l'enfouissement, car rarement des équarrisseurs contractent la pustule maligne, tandis que les personnes étrangères à ce métier en sont presque toujours atteintes, lorsqu'elles manipulent des cadavres charbonneux.

Le lait des bêtes malades du *charbon* ne doit pas être consommé. Du reste, il diminue de quantité chez les animaux infectés; il a une couleur bleu sale, est strié de sang, se décompose et se putréfie facilement et rapidement; il est donc presque impossible qu'il serve à l'alimentation de l'homme, si ce n'est par le fait d'un accident. Tous les exemples que citent les auteurs relativement à l'usage du lait d'animaux frappés de maladies charbonneuses tendent à prouver que ce liquide est insalubre; et susceptible de communiquer le *charbon*.

— Agric. et Bot. Le *charbon* des céréales est appelé quelquefois *nielle* ou *carie*; mais

ce dernier terme est impropre, car la carie ne se montre que sur le froment, au lieu que le *charbon* attaque indistinctement toutes les céréales. D'un autre côté, les grains de blés cariés sont désorganisés dans leur intérieur; mais l'enveloppe est intacte, en sorte qu'il est à peu près impossible, à la simple vue, de les distinguer des grains sains; de là la mauvaise qualité de la farine et du pain dans lesquels entreraient en trop grande proportion des grains atteints de carie. Enfin les blés cariés ont une odeur de moisi très-désagréable. Le *charbon*, au contraire, n'a pas d'odeur sensible; il détruit toute la substance du grain, qui se résout en une poudre noire, facilement emportée par les vents, ou éliminée par le battage, le vannage et les autres opérations qui suivent la récolte des céréales. Le *charbon* ne cause donc pas, comme la carie, d'accidents dans l'économie, et le mal se réduit à une diminution plus ou moins grande dans les produits. La poussière du *charbon*, avons-nous dit, paraît noire au premier aspect; examinée plus attentivement, elle présente une teinte brun verdâtre; ses grains, fixés sur un réseau qui n'est autre que le squelette en quelque sorte du grain de blé, sont autant de spores ou corps reproducteurs; chacun d'eux, emporté par les vents ou par toute autre cause sur une plante voisine, produit un nouveau champignon. Le *charbon* est, en effet, un champignon microscopique (*uredo carbo*), de la famille des urédinées, vivant en parasite sur les graminées. Le froment, sujet à la carie, est plus rarement frappé par le *charbon*, qui attaque de préférence l'orge, l'avoine et le maïs. Les graminées fourragères y sont très-sujettes, surtout celles qui croissent dans les lieux marécageux. La poudre du *charbon* est très-légère, facilement disséminée par les vents. Elle noircit souvent le visage des ouvriers qui battent les céréales, mais elle les fait tousser bien moins que celle de la carie; elle produit aussi des effets bien moins intenses, lorsqu'elle se trouve accidentellement introduite dans le pain. En général, d'après les observations de Tessier, un pied atteint de *charbon* produit fort peu de tiges; la plupart d'entre elles s'élèvent peu, n'arrivent pas à leur entier développement, et leurs épis restent dans le fourreau. Il est facile alors de reconnaître la présence du parasite à la feuille supérieure, qui est tachée de jaune et sèche à son extrémité. La poussière que ces épis contiennent ne peut se disperser que par le battage. Quand les épis sont sortis de leur gaine, ceux qui sont charbonnés se distinguent aisément à leur couleur noirâtre. Plus tard, par suite de la destruction des grains et de leurs baïes, ils ne présentent plus qu'un squelette noirci par les spores du champignon. En général, tous les épis et tous les grains d'une même plante sont infectés; quelquefois, néanmoins, on voit des grains sains sur des épis charbonnés, mais ces grains sont petits et ridés; il arrive même qu'on trouve des grains entiers sains et en partie charbonnés.

La baïe de l'orge étant bien plus dure et plus adhérente que celle du froment, il n'est pas aussi facile de distinguer dans l'orge les épis infectés, et, à la récolte, on en emporte toujours un certain nombre dans la grange. Ce serait là, d'après Bosc, la cause pour laquelle le froment, quels que soient le sol, l'exposition ou la variété cultivée. Tessier a constaté que la proportion du *charbon* augmente avec la profondeur à laquelle le grain est enterré. L'avoine est celle des céréales sur laquelle le *charbon* exerce le plus de ravages. Le *charbon* est un véritable fléau pour cette culture. Le millet, le panic et le sorgho y sont également exposés.

Le maïs offre, sous ce rapport, les faits les plus remarquables. Bosc a observé sur cette plante quatre espèces de *charbon*; peut-être n'y en a-t-il en réalité qu'une, dont la forme varie suivant la partie du végétal où elle se développe. La première et la plus dangereuse naît à l'insertion d'une feuille, et forme une excroissance irrégulièrement arrondie, mamelonnée, qui acquiert la grosseur du poing. D'abord blanche et de consistance fongueuse, puis rougeâtre à la surface, elle commence, vers la mi-août, à devenir noire et pulvérulente. Souvent elle est traversée par une ou plusieurs feuilles avortées. Ce *charbon*, en absorbant la sève de la tige, empêche le développement de la plante, qui meurt avant la maturité du grain. On devrait couper les pieds sur lesquels il commence à se montrer, pour les donner à manger aux bestiaux; on empêcherait ainsi la propagation du parasite; mais c'est ce que l'on ne fait presque nulle part. La seconde espèce, qui ressemble beaucoup au *charbon* du froment, se produit dans la fleur mâle; d'abord blanche, elle passe progressivement au noir. Quand elle est parvenue à son entier développement, les balles de la fleur ont acquis une dimension quinze à vingt fois plus grande que leur dimension normale, et offrent l'apparence de cornes. Ce parasite détruit souvent la fécondité de toute la panicule des fleurs mâles. La troisième espèce, qui se développe au même endroit, mais plus rarement, affecte la forme d'une excroissance ordinairement annulaire, sessile, à la base des fleurs, vingt à trente fois plus grosse que le rachis ou axe de l'épi, blanchâtre et présentant de nombreux filaments noirs assez longs, qui rappellent certains champignons du genre *clavaire*. On peut détruire ces deux

charbons en coupant les épis mâles qui les portent, avant l'émission des spores; les fleurs femelles, comme le fait observer Bosc, n'en seront pas moins fécondées par les mâles des plantes voisines. Enfin, la quatrième espèce se développe sur le grain même, comme dans le froment, et le détruit. Nous avons indiqué les moyens d'aneantir ou du moins d'atténuer les effets du *charbon*, quand il est déjà développé; mais, en général, il vaut mieux prévenir le mal. Pour cela, le chaulage des grains destinés à la semence est un très-bon procédé; mais il ne réussit pas toujours, le sol pouvant renfermer des germes du parasite. Un changement de culture est ce qui convient le mieux alors; les spores du *charbon* germent, mais ne tardent pas à périr, parce qu'elles ne rencontrent pas les plantes qui favoriseraient leur développement.

CHARBONNAGE s. m. (char-bo-na-je — rad. *charbon*). Min. Exploitation d'une houillère. « Houillère elle-même, dans le langage des mineurs belges : *Le charbonnage de Mons*.

— Jurispr. anc. *Droit de charbonnage*, Droit d'exploitation d'une houillère accordé à un particulier par un seigneur haut justicier.

— Sylvic. Terme employé quelquefois comme synon. de *CHARBONNETTE*.

CHARBONNAILLE s. f. (char-bo-na-ille; Il mil. — rad. *charbon*). Min. Nom du menu charbon, dans les mines et les usines : *Brûler de la charbonnaillle*.

— Constr. Mélange de sable, d'argile et de charbon, avec lequel on fait la sole des fourneaux à réverbère.

CHARBONNÉ, ÉE (char-bo-né) part. passé du v. *Charbonner*. Réduit en charbon : *Bois charbonné*.

— Par exagér. Trop cuit, calciné, brûlé : *Cette viande n'est pas cuite, elle est charbonnée*.

— Sali, barbouillé de charbon : *Avoir le visage charbonné, les mains charbonnées*. « Barbouillé, tracé, écrit dessiné avec du charbon : *Des bonshommes charbonnés sur le mur*.

— Agric. Attaqué du charbon : *Blés charbonnés*. Les épis charbonnés sont rarement en grande proportion dans les récoltes de froment. (Math. de Dombasle.)

— Pêch. *Morue charbonnée*, Morue couverte d'une poussière roussâtre ou brune.

— Hist. nat. Qui est de couleur noire ou marqué de noir.

CHARBONNÉE s. f. (char-bo-né — rad. *charbonner*). Art culin. Petit aloyau, côte de bœuf, Morceau de porc ou de bœuf grillé sur le charbon : *Manger une charbonnée*.

— Tech. Couche de charbon dans un fourneau à briques. « Lit de charbon entre deux lits de pierre à chaux.

— B.-arts. Croquis, dessin au charbon ou à la pierre noire. « L'œu usité.

CHARBONNEL (Joseph - Claude - Marguerite, comte), général français, né à Dijon en 1775, mort en 1846. Il se signala particulièrement à la bataille des Pyramides. Atteint d'une ophthalmie et obligé de quitter l'Egypte, il fut pris pendant la traversée, emmené à Janina, puis à Constantinople, d'où il parvint à s'échapper en 1803. Il fit toutes les campagnes de l'Empire, obtint le grade de général de division pour sa belle conduite dans la retraite de Moscou (1812), devint inspecteur général de l'artillerie sous la Restauration, et enfin pair de France en 1841.

CHARBONNER v. a. ou tr. (char-bo-né — rad. *charbon*). Réduire en charbon : *CHARBONNER du bois*.

— Noircir avec du charbon : *CHARBONNER le visage à quelqu'un*. « Griffonner avec du charbon :

Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret. — BOILEAU.

— Fig. Noircir, peindre sous de fâcheuses couleurs : *Il me sollicite de la charbonner dans mes vers*. (Maynard.)

— B.-arts. Au charbon ou à la pierre noire : *Il n'a pas encore peint ce tableau, il n'a fait que le charbonner*.

— Techn. Enlever avec un charbon de bois les raies faites par la pierre ponce sur le cuivre.

— v. n. ou intr. Se changer en charbon au lieu de flamber : *Ce bois, cette lampe, cette meche charbonne*.

Se charbonner v. pr. Se changer en charbon, noircir sans flamber : *Ce bois trop vieux se charbonne*. *Le bois plongé dans l'acide sulfurique concentré se charbonne*. (Acad.)

— Charbonner à soi, se noircir : *SE CHARBONNER le visage*.

CHARBONNERIE s. f. (char-bo-no-rie — rad. *charbon*). Dépôt, magasin de charbon : *Une grande charbonnerie*. *Aller à la charbonnerie*.

— Hist. Société politique qui se forma en France sous la Restauration. V. *CARBONARISME* et *CARBONARO*.

CHARBONNET (Pierre-Mathias), littérateur français, né à Troyes en 1733, mort à Paris en 1815. Il entra dans les ordres, se livra à l'enseignement, et fut nommé recteur de l'université de Paris (1781-1782), puis inspecteur des écoles militaires. Pendant la Ré-

volution, Charbonnet prêt le serment civique, rempli des fonctions municipales et reçut la mission de surveiller la famille royale emprisonnée au Temple. Lors de la création des écoles centrales, il obtint une place de professeur dans l'Aube, et occupa ensuite une chaire au lycée Charlemagne. On a de lui divers opuscules, parmi lesquels nous citons : *Eloge prononcé par la Folie devant les habitants des Petites-Maisons* (Avignon, 1780).

CHARBONNETTE s. f. (char-bo-nè-te — dimin. de charbon). Sylvie. Nom que l'on donne, dans l'exploitation des forêts, aux petites perches de 0 m. 03 environ de diamètre, avec lesquelles on fait du charbon pour les forges : *Dans beaucoup de cantons, on exploite le charme à quatorze ans ; mais alors on n'a que de la CHARBONNETTE.* (Bosc.)

CHARBONNEUX, EUSE adj. (char-bo-neu, eu-se — rad. charbon). Qui contient du charbon, qui est de la nature du charbon : *Au-dessous des lits d'argile, j'ai trouvé des matières CHARBONNEUSES et inflammables.* (Buff.) *Les bitumes, en brûlant doucement, donnent un résidu CHARBONNEUX.* (Buff.)

— Pathol. Qui est de la nature du charbon. *Typhus CHARBONNEUX. Affections, maladies CHARBONNEUSES. Tumeur CHARBONNEUSE.* V. CHARBON.

CHARBONNIER, IÈRE s. (char-bo-nié, iè-re — rad. charbon). Celui, celle qui fait ou vend du charbon : *Il est noir comme un CHARBONNIER.* *Parmi les CHARBONNIERS, les maîtres étaient officiers de ville ; les valets étaient appelés plumets ou garçons de pelle.* (Bachel.)

— Loc. prov. *La foi du charbonnier.* Une foi simple, naïve, sans examen : *La foi du centenaire, la foi du charbonnier sont passées en proverbe ; je suis soldat et bûcheron, c'est comme charbonnier.* (P.-L. Courier.) *Ce sont les sacs à charbonnier, l'un gîte l'autre.* Se dit de deux personnes qui se corrompent l'une l'autre en se fréquentant. Ce proverbe est ancien, car on lit dans les *Proverbes français et latins*, recueillis par Jean Aégidius, en 1606 : *« Sacs à charbonnier, l'un giste l'autre. »* Ceci se dit des personnes auxquelles, par trop familière conversation et accointance, se corrompent et deviennent vicieuses comme par contagion ; tout ainsi qu'un sac de charbonnier, desjà noir et poudreux, noircit tous les autres, quelque blancs qu'ils soient, qui touchent à lui. *« Charbonnier est maître dans sa maison. »* V. plus loin.

— Techn. Celui qui dirige un haut fourneau. *« Four à cuire la houille. »*

— Econ. dom. Lieu où l'on serre le charbon.

— Mar. Bâtiment qui sert à transporter le charbon de terre. *« Par plaisant. Officier dont le quart est souvent accompagné d'un mauvais temps. »*

— Hist. polit. Membre de la société de la charbonnerie. V. CARBONARO et CARBONARISME.

— Anc. art milit. Soldat qui, dans les premiers temps où l'on employa la poudre de guerre, était chargé de préparer le charbon de bois qui entrait dans sa confection.

— Erpét. Nom d'une espèce d'anolis.

— Ichtyol. Nom que les pêcheurs donnent au merlan noir.

— s. f. Lieu où l'on fait du charbon dans les bois : *Il y a plusieurs CHARBONNIÈRES dans cette forêt. Le charbon est fait de bois allumé dans une fosse en terre et étouffé, comme entendent ceux qui ont hanté les CHARBONNIÈRES.* (A. Paré.)

— Hist. Prison de l'Hôtel de ville de Paris, où l'on enfermait tous ceux qui avaient commis quelque délit dans les quartiers soumis à la juridiction du prévôt des marchands, notamment sur la rivière, les ports et les quais, lieux fréquentés surtout par des charbonniers. Quelques-uns font venir son nom de l'obscurité de ses cachots.

— Econ. domest. Vase en tôle ou en cuivre qui sert à mettre du charbon de terre près d'une cheminée : *On donne aux CHARBONNIÈRES en cuivre différentes formes gracieuses ; les unes représentent un casque, d'autres une coquille marine, etc. ; les CHARBONNIÈRES en tôle ont souvent la forme d'un seau tronqué.*

— Chass. Terres glaises où les cerfs vont froter leur tête et la brunir.

— Ornith. Nom vulgaire de la grande mésange. Les ornithologistes disent *adjectif*. *Mésange CHARBONNIÈRE. « Petite charbonnière, Mésange à tête noire. »*

— Adjectif. Qui fait ou vend du charbon : *Maître CHARBONNIER. Garçon CHARBONNIER.* *« Qui a rapport à la fabrication ou à la vente du charbon : Industrie CHARBONNIÈRE. »*

— Chass. *Reyard charbonnier*, Renard dont le poil est d'une couleur très-foncée. *« On dit aussi substantiv. un CHARBONNIER. »*

— Encycl. Avant la Révolution, les charbonniers, comme tous les autres corps de métiers, formaient une corporation qui avait ses charges et ses privilèges ; parmi ces derniers, il en est un auquel les charbonniers tenaient extrêmement : c'était le droit d'envoyer, lors de la naissance ou du mariage des princes ou princesses de la famille royale, une députation qui présentait leurs compliments de félicitation ; aux représentations gratuites, ils occupaient les loges d'avant-scène, conjoin-

tement avec les dames de la Halle. 1780 souffla sur ces privilèges comme sur tant d'autres, et MM. les charbonniers tombèrent dans le droit commun. Le premier empire les réorganisa en corporation. Pour enlever le charbon sur le port Saint-Nicolas, ils durent se munir d'une médaille pour laquelle ils payaient une somme assez forte. La révolution de Juillet les débarrassa de cette entrave et rendit leur profession entièrement libre. De nos jours, les charbonniers sont des commerçants comme tous les autres ; « comme tous les autres, » nous nous trompons, car ils appartiennent presque tous aux départements qui sont compris dans l'ancienne Auvergne, ou à la Lozère. D'ordinaire, au commerce de détail du charbon de terre et du charbon de bois, ils ajoutent le métier de porteurs d'eau. Travailleurs et sobres, ils ne se mélangent pas au reste de la population parisienne. Quand ils ont laborieusement acquis une petite fortune, ils s'empressent de retourner dans leur pays ; mais ils sont constamment remplacés à Paris par de nouvelles recrues venues des mêmes régions.

— Ornith. Parmi les nombreuses espèces du genre mésange, il en est une qui est à la fois la plus grande et la plus répandue : c'est la mésange charbonnière, appelée aussi, suivant les localités, mésange brûlée, nonnette, mésengle, arderelle, lardenne, lardiche, pinçonnière, cendrille, croque-abeille, borgne, crève-châssis, mésange à miroirs, serrurier, patron des maréchaux, etc. Cet oiseau a généralement 0 m. 16 de longueur totale ; son plumage est olivâtre ou d'un jaune tendre, avec la tête et une partie du cou d'un beau noir, de larges taches blanches de chaque côté ; une bande noire et étroite depuis le cou jusqu'au bas de la poitrine ; une raie transversale d'un blanc jaunâtre coupe les ailes, dont les pennes, ainsi que celles de la queue, sont variées de bleu, de cendré et de jaune ; le croupion est bleuâtre et la queue cendrée ; le bec et les pieds sont noirs. La charbonnière est abondamment répandue dans toute l'Europe ; pendant l'hiver, elle est beaucoup plus commune dans les régions méridionales. On la trouve partout, dans les montagnes, les plaines, les marais, les grands bois, les buissons, etc. Elle niche dans les trous des arbres ou des murs, sous les toits des maisons isolées, et surtout dans les fentes des huttes de charbonniers, ce qui lui a valu son nom. Elle fait son nid avec des corps mous, comme boue, laine, mousse, herbe sèche, etc. Elle niche dès le mois de mars, et fait trois couvées par an, chacune de dix à quinze œufs, qui sont d'un gris cendré tiqueté de roux, surtout vers le gros bout. Peu timide de son naturel, la charbonnière fréquente volontiers les lieux habités par l'homme, et on la trouve souvent dans les promenades et les jardins. Elle escalade les arbres et leurs branches dans tous les sens, à la manière du pic, pour y chercher les insectes et les chenilles dont elle fait sa nourriture habituelle, et qu'elle apporte aussi à ses petits. Néanmoins, elle vit encore de petits fruits et de graines, notamment de chenevis, de noix, de châtaignes et de faines ; elle attaque même, rarement il est vrai, les bourgeons des arbres et des arbrisseaux. Elle est très-adroite dans sa manière de saisir et de manger les aliments qui lui conviennent.

— Rien de plus amusant, dit V. de Bomare, que de voir ce petit animal tenir entre ses doigts un grain de chenevis, l'assujettir par ce moyen contre la branche qui le supporte, et, à coups de bec redoublés et multipliés, percer l'enveloppe coriace qui recouvre la petite amande. « Essentiellement insectivore, la charbonnière détruit une énorme quantité de chenilles et de vers appartenant surtout à des espèces nuisibles aux récoltes, et, sous ce rapport, elle rend à l'agriculture des services inappréciables ; mais on lui reproche aussi de faire périr beaucoup d'abeilles. Très-vifs et très-remuants de leur nature, ces oiseaux sont souvent en guerre, soit entre eux, soit avec d'autres espèces de leur taille. Ils poussent, dit-on, la vengeance jusqu'à percer à coups de bec le crâne de leurs adversaires, pour leur dévorer la cervelle.

Au printemps, le chant du mâle est assez agréable et varié ; mais, le reste de l'année, et surtout à l'approche des temps pluvieux, son cri, qu'on peut exprimer par les syllabes *ti-ti-ti-pu* longtemps répétées, est monotone, et imite assez bien, soit le bruit d'un petit marteau frappant sur une enclume, soit celui que produit le frottement d'une lime contre le fer ; de là le nom de *serrurier*, donné à cet oiseau dans diverses localités, et particulièrement dans le midi de la France. Les charbonnières vivent par troupes, et, sans cesse en mouvement, parcourent toutes les branches des arbres par de petites volées brusques et saccadées. On les prend facilement au collet ou à la pipée, en employant comme appât le suif ou les noix entamées, dont elles sont très-friandes ; elles donnent tête baissée dans les pièges, quand elles y voient un individu de leur espèce. Elles s'élèvent aisément en cage, et supportent assez bien la captivité ; mais il ne faut pas les renfermer avec d'autres oiseaux de petite taille, car elles ne tarderaient pas à les assaillir de coups de bec sur la tête. Elles mangent à peu près de tous les aliments qu'on leur donne, mais non sans les avoir préalablement goûtés ; elles

paraissent aimer surtout les noisettes, le fromage frais, les limaçons, les fourmis, etc. D'après Frisch, quand elles n'ont que du chenevis dans leur cage, elles deviennent bientôt aveugles pour trop becqueter ; aussi faut-il le leur broyer. Aldovrande prétend que, pour les faire chanter plus agréablement, il faut leur donner du suif ; mais, nous le répétons, la charbonnière est par-dessus tout insectivore. « Le petit peuple, dit encore V. de Bomare, mange volontiers la chair de cet oiseau, qui n'a rien d'exquis, car elle est ordinairement amère et sèche. La maigreur habituelle des mésanges, le peu de volume de leur corps, les soustraient à la voracité de l'homme. En médecine, on l'estime diurétique et propre contre l'épilepsie ; on la prépare en la faisant sécher, puis on la réduit en poudre, et on en donne deux scrupules dans un verre de vin blanc ou d'eau de pariétaire. » Ajoutons toutefois que cette prétendue propriété médicale n'est qu'un pur préjugé.

La petite charbonnière ou mésange à tête noire ne dépasse pas 0 m. 12 de longueur ; elle est d'un gris cendré en dessus, avec la tête, la gorge et les parties supérieures du cou noires ; les moustaches, les joues et les côtés du cou sont d'un blanc pur ; les ailes sont tachetées de blanc ; les flancs et le ventre sont grisâtres ; la queue est brune et légèrement fourchue ; le bec et les iris sont noirs, et les pieds ont une teinte plombée. Cette espèce, plus rare que la précédente, présente avec elle la plus complète ressemblance dans les mœurs. Elle pond toutefois un plus grand nombre d'œufs dans l'année ; elle se plaît mieux dans les forêts et les taillis, et paraît préférer les grands massifs de sapins ou d'autres arbres verts.

— Ichtyol. On désigne ordinairement sous le nom de charbonnier, quelquefois aussi sous ceux de *colin* ou de *morue noire*, un poisson du genre gade, voisin des morues fraîches. Le charbonnier atteint jusqu'à 1 m. de longueur ; son corps, assez mince et allongé, est d'une couleur noirâtre à sa partie supérieure et bleuâtre sur les nageoires ; la bouche est noire, avec la mâchoire inférieure proéminente ; les lignes latérales sont blanchâtres ; la queue est fourchue. Ce poisson abonde dans les mers du nord-ouest de l'Europe, où on en fait des pêches très-productives. Quand il est encore jeune, c'est un mets excellent mangé frais. Plus tard, sa chair est maigre et a très-peu de goût ; elle est alors beaucoup moins estimée que celle de la morue ordinaire ; aussi les Irlandais eux-mêmes en consomment-ils fort peu. Cependant, quand la morue fraîche est rare, on prépare le charbonnier en vert, ou bien on le sale, pour l'expédier au loin, comme la morue.

Le nom de charbonnier est quelquefois aussi donné improprement à d'autres espèces, telles que le tacaud, ou morue molle, qui vit dans les mêmes parages, mais se distingue par son corps bien plus large et ses teintes bien moins sombres ; le lingue, morue barbe ou morue longue, dont la chair est très-grasse et de bon goût, et dont le foie passe pour un bon aliment ; le mûchebout, qui n'est qu'une variété du grand merlu, etc.

— Allus. hist. Charbonnier est maître dans sa maison, c'est-à-dire chacun vit, se conduit chez soi comme il l'entend. Voici l'origine qu'on attribue à ce proverbe :

François I^{er}, s'étant égaré à la chasse, entra, à la nuit tombante, dans la cabane d'un charbonnier dont il trouva la femme seule et accroupie auprès du feu. C'était en hiver et le temps était pluvieux. Le roi demanda à souper et à passer la nuit ; mais il fallut attendre le retour du mari, qu'il fit en se chauffant, assis sur l'unique chaise qu'il y eût dans la cabane. Arrive enfin le charbonnier las de son travail, tout mouillé et fort affamé. Le compliment d'entrée ne fut pas long. A peine eut-il salué son hôte et secoué son chapeau couvert de pluie, qu'il se fit rendre le siège que le roi occupait, et prit la place la plus commode en disant : « J'agis ainsi sans façon, parce que je suis chez moi :

Or, par droit et par raison,
Chacun est maître en sa maison. »

François I^{er} applaudit au proverbe rimé et s'assit sur une sellette de bois. On causa, on régla les affaires du royaume. Le charbonnier se plaignait des impôts et voulait qu'on les supprimât. Le prince eut bien de la peine à lui faire entendre raison : « Eh bien ! soit, répondit notre homme ; mais ces défenses rigoureuses contre la chasse, les approuvez-vous aussi ? Je vous crois fort honnête homme, et je pense que vous ne me dénoncerez pas. J'ai là un quartier de chevreuil pris sur les plaisirs de Sa Majesté et qui en vaut bien un autre, mangeons-le ; et que le Grand Nez (nom que le peuple donnait à François I^{er}) n'en sache rien. » François I^{er} sourit, promit tout, soupa avec appétit, se coucha sur des feuilles sèches et dormit parfaitement. Le lendemain, sa suite l'ayant rejoint, il se fit connaître au charbonnier, qui se crut perdu. Le roi lui paya généreusement l'hospitalité qu'il en avait reçue, et lui accorda à perpétuité le droit de chasse. C'est à cette aventure, rapportée dans les *Commentaires* de Blaise de Montluc, qu'on attribue le proverbe : *Charbonnier est maître dans sa maison*, qui n'est qu'une variante de celui dont le charbonnier se servit.

On rencontre, dans les écrivains, de fréquentes applications de la réponse du charbonnier devenue un adage populaire :

« Excusez, messieurs, cria Grandet en reconnaissant la voix de ses amis, je suis à vous ! Je ne suis pas fier, je radistole moi-même une marche de mon escalier. »

« — Faites, faites, monsieur Grandet : charbonnier est maître chez lui, dit sentencieusement le président, en riant tout seul de son allusion que personne ne comprit. »

HONORÉ DE BALZAC.

« — Allons, Minoret, tu restes là tout bété comme un grand serin ! Tu es chez toi et tu laisses monsieur son chapeau sur la tête devant ta femme ! Vous allez, mon petit monsieur, commencer par détalier. Charbonnier est maître chez lui. Tournez-moi les talons, et, si vous touchez à Désiré, vous aurez affaire à moi, vous et votre pécure d'Ursule. »

HONORÉ DE BALZAC.

« Dans le *Traité de vénerie et de chasse*, il est dit que « tout seigneur peut chasser noblement, c'est-à-dire à force de chiens et d'oïseaux, dans ses forêts, buissons, garennes » et plaines, pourvu que ce soit à une lieue « au moins des plaisirs du roi ; et, quand ils sont à trois lieues, il est maître de chasser » chevreuil et sanglier ; il peut aussi tirer sur toute sorte de gibier, excepté le cerf, le faon et la biche. »

« Grâce à la Révolution de 1789, toute cette jurisprudence nous paraît fabuleuse. Aujourd'hui, charbonnier est maître chez lui. Le propriétaire d'un are de terre peut tuer les animaux qui mangent sa récolte, et les manger eux-mêmes. »

ELZÉAR BLAZE.

Charbonnier (CHANSON DU), musique de Loïsa Puget. Quelles que soient nos réserves à l'égard des mélodies souvent vagues et puériles de Loïsa Puget, de ses sensibilités notées, nous n'en devons pas moins reconnaître qu'elle excellait dans ces petites scènes de genre dont nous reproduisons ici un spécimen parfaitement réussi.

Allegro.
LE CHARBONNIER.

Blanc fa - ri - nier, donnez-moi votre
fil - le. Don-nez-la - moi, je la trou-ve-ge-
-til - le. Et nous fe - rons, et nous fe -
-rons. Et nous fe - rons u - ne bon-ne mai-
LE PARINIER.
-son ! Noir charbon-nier, tu n'auras pas ma
fil - le ; Je ma - ri - rais là drô - le de fa -
-mil - le : Sac de fa - ri - ne, sac de fa -
-ri - ne. Sac de fa - rine a-vec sac de char-
-bon, Non, non, non, non, non, non, non, non, non,
non, non, non, Tu n'au-ras pas Su -
-zon ! Non, non, non, non, non, non, non, non, non,
non, non, non, Tu n'auras pas Su-zon !
Mon a - mi, tu n'as donc ja-mais vu ta
mi - ne. Car ma fille et
toi c'est la nuit et le jour.
Su - zon a le teint plus blanc que ma fa-
-ri - ne ; Et le tien, mon



DEUXIÈME COUPLET.

Le charbonnier.

Il faut me voir, le dimanche, mon compère,
Quand j'ai barbe faite et veste de velours!
Et puis la beauté, c'est chose passagère;
Moi j'ai du charbon, cela se vend toujours!

Il vous en faut pour allumer vos fours! (bis)
Blanc farinier, etc.

Mon voisin, je sais que vous êtes bon père!
Quitter votre fille est pour vous un chagrin!
Mais j'ai des écus pour arranger l'affaire;
Et puis, dans ma cave, un tonneau de bon vin
Pour vous aider à noyer le chagrin. (bis)

TROISIÈME COUPLET.

Le farinier.

Noir charbonnier, soyez de la famille!
Marché conclu, je vous donne ma fille.
Vous me plaisez (ter), vous lui plaisez un jour;
Car vous avez un charmant caractère;
Et de très-près quand on vous considère,
Vous êtes beau (ter), mon cher, comme le jour!
Et de plus, et de plus, vous êtes fait au tour!
Enfin, vous êtes un amour;
Oui, mon cher (bis), vous êtes fait au tour!
Vous êtes un petit amour!

Charbonnier de Tolède (LX), comédie en trois journées, en vers, de Matos Frugoso. C'est le chef-d'œuvre de ce poète espagnol du XVIII^e siècle, très-peu connu chez nous. Dans son *Charbonnier de Tolède*, Matos Frugoso a mis en scène l'amour d'un simple artisan pour une très-grande dame; mais il est bien loin d'avoir tiré de cette idée les puissants effets de Victor Hugo dans *Ruy-Blas*. La senora Juana de Flores, dont le frère est dans les Flandres à guerroyer pour Philippe II, se voit depuis quelque temps poursuivie des attentions galantes d'un beau garçon, qui est tout simplement son charbonnier. A la maison, il ne peut s'approcher d'elle sans rougir et sans pâlir; à l'église, il a pour elle plus de dévotion que pour la madone, et se tourne vers ses beaux yeux plus souvent que vers l'autel. Ne serait-ce pas quelque galant déguisé? Il a bonne tournure, ne paraît point sot, et, pour peu qu'il soit assez bien né, la grande dame ne fera pas longue résistance. Elle veut en avoir le dernier mot, et l'amène tout doucement à lui faire une déclaration. Hélas! le beau charbonnier ne cache pas le moindre petit hobereau, et Juana en est pour ses frais d'imagination. Lorenzo lui avoue qu'il est tombé éperdument amoureux d'elle un jour où, l'ayant fait appeler pour régler ses comptes, elle se montra à lui en déshabillé du matin. Quelle déshabille! Cependant, comme elle ne peut pas traiter avec la dernière rigueur un pauvre diable à qui elle a pensé un moment, elle lui accorde trois ans pour changer de condition, pour devenir quelqu'un, et alors... on pourra voir. Lorenzo, en lui baisant la main, prend intérieurement la résolution d'aller se faire tuer dans les Flandres, ou d'en revenir officier de fortune, avec un nom.

Précisément, le marquis de Santa-Cruz est venu faire des enrôlements à Tolède; c'est un original qui ne se promène par les rues qu'avec une aigrette de diamants à son chapeau et des brillants plein les doigts. Les voleurs le savent bien. Le soir même de la conversation de Lorenzo avec Juana, quatre hidalgos de mauvaise mine entourent le marquis, et l'un d'eux lui déclare poliment qu'ayant attrapé un gros rhume de cerveau, il est à la recherche d'un *sombrero* pour se garantir des fraîcheurs de la nuit, que celui de son excellence ferait très-bien son affaire. Le marquis s'excuse froidement, étant lui-même, dit-il, fort enrhumé; cependant, voyant bien quels sont ces gens, il offre à l'interlocuteur quelques doublons pour s'acheter un feutre. Ce n'est pas là leur compte; ils réclament impérieusement l'aigrette, les brillants, l'argent de poche et tout. Le marquis met l'épée à la main. Heureusement pour lui, Lorenzo, qui a entendu par hasard toute la conversation, et que le sang-froid de ce gentilhomme qu'il ne connaît pas a vivement impressionné, vient se placer à côté de lui, l'épée haute, et charge si vigoureusement les voleurs, qu'en un instant deux de ces misérables sont mis hors de combat; le troisième demande à grands cris un confesseur, et le quatrième fuit à toutes jambes. Le marquis, en récompense de ce service, décide son sauveur à accepter quelques doublons et un brillant. Le lendemain, le reconnaissant à la bague qu'il porte au doigt, il l'enrôle avec grand plaisir dans ses bandes, et se promet de faire avancer rapidement cet homme de cœur. Voilà pour Lorenzo le commencement de sa fortune.

Dans les Flandres, quelques coups d'éclat font parvenir le charbonnier au grade d'alferez (porte-drapeau), sous le commandement du frère de don Juan, lequel frère a pour lui

la plus grande estime. Un beau jour, celui-ci lui dit: « Venez, que je vous présente à ma sœur; je l'ai fait venir en Flandre pour la marier à un de nos compagnons d'armes flamands, le baron de Rosel. » La présentation a lieu, et quelle est la stupefaction de Lorenzo en reconnaissant son idole de Tolède! L'étonnement de dona Juana n'est pas moindre: elle ne songeait plus du tout à Lorenzo et à l'engagement qu'il avait pris de devenir quelqu'un en trois ans. Le voici en bon chemin de remplir sa promesse, et la dame ne voit plus très-clair dans son cœur. L'aime-t-elle, oui ou non? Elle se pose la question, mais n'a garde d'y répondre. Cependant, s'apercevant que la sœur de son prétendu, une grasse et blonde flamande, Teodora de Rosel, a un faible pour le beau charbonnier devenu un officier d'avenir, la jalousie l'aide à discerner ses propres sentiments. Pour un bal paré que doit donner le baron, elle envoie à Lorenzo un ruban à ses couleurs; le laquais, en vrai valet de comédie, perd en chemin ce bout de chiffon, qui est reconnu et ramassé par le baron de Rosel. Celui-ci s'en pare au bal comme d'un trophée, et reçoit les déclarations les plus positives de la belle Juana, tandis que Lorenzo ne recueille que des dédains. Cet incident amène de telles complications que, pour en finir, l'héroïne se décide à épouser le baron. Elle l'épouserait, en effet, si le marquis de Santa-Cruz, voyant que Lorenzo va se tuer de désespoir, ne prenait le parti de son protégé. Peu enclin au sentiment et ne connaissant que la discipline, il ordonne à Rosel de rester tranquille chez lui, et à Juana d'épouser Lorenzo. Au fond, elle ne demande pas mieux; cet ordre met fin à toutes ses irrésolutions, et le général, qui a fait faire cette brusque volte-face aussi facilement qu'un changement de front à ses régiments, s'en va tout fier de ses talents comme marieur de filles.

L'intrigue amoureuse se trouve mêlée pendant toute la pièce aux faits d'armes accomplis par Lorenzo au siège de Duren, événement historique sur lequel l'écrivain espagnol appuie avec une complaisance toute nationale, mais qui a laissé peu de trace ailleurs que dans les récits contemporains. Peu s'en faut que son héros ne prenne la ville à lui tout seul; du moins remporte-t-il la victoire dans un champ clos contre trois Anglais. Cet épisode se ressent un peu trop des Horaces et des Curiaces.

Le *Charbonnier de Tolède*, sans avoir l'invention puissante des beaux drames de Calderon, est remarquable par la simplicité de l'action et l'enchaînement des scènes. Tout se passe sous les yeux du spectateur, rien n'est donné aux longs récits, comme cela n'est que trop fréquent dans l'ancien théâtre espagnol et dans le nôtre. Le style est élégant, plus sobre qu'on ne serait en droit de l'attendre d'un écrivain secondaire de cette époque; il arrive sans efforts à une certaine poésie sentimentale et douce, assez rare même chez les meilleurs écrivains du XVIII^e siècle.

Charbonnière (LX), opéra-comique en trois actes et en prose, paroles de Scribe et Mélesville, musique d'Alexandre Montfort, représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 13 octobre 1845. Cette charbonnière sauve de l'échafaud, en 1793, un certain Rigobert. Par suite de cet acte d'humanité, elle est obligée de se retirer en Vendée avec son mari et un fils qu'elle porte sur ses bras. Les soldats de la République les attaquent sur la grande route; son mari est blessé mortellement, et, pour soustraire son enfant au même sort, elle le jette dans une calèche qui passait en ce moment. La charbonnière va ensuite s'établir en Westphalie, où elle fait fortune. Elle retrouve son fils décoré du titre de Charles d'Aspremont et prêt à devenir le gendre du duc de Champcarville. Charles ne peut reconnaître sa mère sans renoncer à son amour. Heureusement Rigobert, qui n'est autre que le souverain d'une principauté quelconque, aplanit tous les obstacles et érige la charbonnière marquise de Blaguenbach. Le titre de Rigobert I^{er}, dont est revêtu cette ordonnance, fut accueilli par des rires ironiques qui faillirent compromettre le succès de la pièce à la première représentation.

Le livret n'était pas primitivement destiné à être mis en musique, et les auteurs durent se livrer à des remaniements pour fournir des motifs au compositeur. Tel qu'il est, ce mélodrame ne plut guère au public. La partition partagea la mauvaise fortune du poème. L'ouverture est cependant une valse en ré majeur fort agréable, avec accompagnement de triangle, et qui rappelle le motif d'un air de l'*Am-bassadrice*: *Buvons au sultan Misapouf!* Mais à part cette ouverture, le quatuor de la vente des bois, dont le finale est pétillant de verve et d'esprit, le reste de la partition est d'une grande faiblesse. La *Charbonnière* ne fut jouée qu'un petit nombre de fois. Les rôles principaux étaient tenus par Chaix, Mockey, Ricquier, Grognon, Mlle Artémise Duval et Prévoist.

CHARBONNIER (Antoine-René), juriconsulte et agronome français, né en 1741, mort à Châlons-sur-Marne en 1820. Il fut, pendant plusieurs années, procureur au parlement de Paris, et il a laissé une *Théorie pratique du Code de procédure civile* (Paris, 1807), et l'*Art d'améliorer les mauvaises terres* (1815). Il passa les dernières années de sa vie à Châ-

lons-sur-Marne, où il fonda un journal en 1808.

CHARBONNIÈRES (Alexis, chevalier DE), littérateur et poète français, né en Auvergne vers 1778, mort en 1819. Il était de la famille de l'abbé Delille. Officier de cavalerie pendant la Révolution, il devint, en 1806, secrétaire général de l'administration du Piémont. Parmi ses productions, nous citerons : la *Journée d'Austerlitz*, drame historique en trois actes et en vers; l'*Indécis*, comédie en un acte et en vers, jouée aux Français en 1812; une traduction en vers des *Opuscules poétiques de Pope*, Buckingham, etc. (1812); un *Essai sur le sublime* (1814), etc.

CHARBOT (Nicolas), avocat au parlement de Grenoble, né dans cette ville le 18 novembre 1645. Il a laissé deux manuscrits intéressants : le premier est un *Dictionnaire étymologique de la langue vulgaire qu'on parle dans le Dauphiné*, ouvrage dont Champollion-Figeac s'est servi dans ses *Recherches sur les patois*; le second est une *Histoire de la ville de Grenoble* (Die, 1717).

CHARBOUILLE, ÉE (char-bou-llé; ll mll.) part. passé du v. Charbouiller : *Des blés CHARBOUILLES par la nielle*.

CHARBOUILLER v. a. ou tr. (char-bou-llé; ll mll. — lat. *carbunculari*; de *carbunculus*, dimin. de *carbo*, charbon). Agric. Se dit de l'effet que la nielle produit sur les blés : *La nielle A CHARBOUILLE les blés*.

CHARBOUILLON s. m. (char-bou-llon; ll mll. — lat. *carbunculus*, dimin. de *carbo*, charbon). Art vétér. Inflammation ulcéreuse de la membrane pituitaire : *Cheval attaqué du CHARBOUILLON*.

CHARBUCLE s. f. (char-bu-kle — lat. *carbunculus*, dimin. de *carbo*, charbon). Econ. rur. Un des noms de la nielle des blés.

CHARBUY (François-Nicolas), littérateur, né à Paris vers 1715, mort en 1788. Il fut professeur d'éloquence à Orléans et a laissé quelques écrits, entre autres une traduction intitulée : les *Partitions oratoires de Cicéron*, etc. (1756), et un *Abrégé chronologique de l'histoire des Juifs* (1759).

CHARCANAS s. m. (char-ka-nâ). Comm. Etoffe de soie et coton fabriquée aux Indes.

CHARCAS, ville de l'Amérique du Sud. V. PLATA (LA).

CHARCAS, tribu aymara, appartenant à la famille péruvienne ou quichua. Elle parle l'idiome aymara.

CHARCE (PHILIS DE LA TOUR DU PIN DE LA), héroïne dauphinoise. V. LA TOUR DU PIN DE LA CHARCE (PHILIS DE).

CHARCHER v. a. ou tr. (char-ché). Ancienne orthographe du mot *chercher*, qui s'est conservée dans certains patois.

CHARCUTÉ, ÉE (char-ku-té) part. passé du v. Charcuter. Coupé en petits morceaux; mal découpé : *Cette volaille est CHARCUTÉE*.

CHARCUTER v. a. ou tr. (char-ku-té — rad. *charcutier*). Découper de la chair, la mettre en menus morceaux.

— Par ext. Découper maladroitement, en parlant des viandes : *Il A CHARCUTÉ cette longe de veau, cette volaille*. « Se dit aussi de tout autre objet que l'on découpe maladroitement : *CHARCUTER une planche, une pièce de drap*.

— Fam. Soumettre à une opération, et surtout à une amputation chirurgicale maladroitement conduite : *CHARCUTER un blessé sous prétexte de le guérir*.

Aux malheureux que l'on *charcute*

Revient une nouvelle peau,

Pour les *charcuter* de nouveau.

SCARRON.

« Se dit aussi des blessures faites avec le rasoir : *Quel est le malade qui vous A CHARCUTÉ le menton?*

Se *charcuter* v. pron. Se couper, se tailler : *SE CHARCUTER pour se couper un cor*.

CHARCUTERIE s. f. (char-ku-te-ri — rad. *charcutier*). Etat, commerce de charcutier : *S'enrichir dans la CHARCUTERIE*. « Etablissement de charcutier : *Ouvrir une CHARCUTERIE*. *Acheter un fonds de charcutier*. « Viande préparée par les charcutiers : *Acheter de la CHARCUTERIE*. *Ne manger que de la CHARCUTERIE*.

— Encycl. De tous les animaux de ferme, le porc est le plus facile et le moins dispendieux à élever. C'est également celui dont le rendement est le plus considérable. Il donne, en effet, une quantité de chair qui varie de 70 à 75 pour 100 de son poids total, et l'on sait qu'à l'exception de ses poils et de ses déjections, tout entre dans l'alimentation. Ces circonstances expliquent pourquoi le porc fournit la moitié environ de la viande consommée dans les campagnes, et près du tiers de celle qui se consomme dans la France entière. A Paris seulement, la viande de cet animal entre annuellement dans la consommation pour près de 18,500,000 kilogrammes.

La viande de porc s'emploie à l'état frais ou à l'état de conserve. Hachée fraîche, assaisonnée et travaillée de mille manières, elle sert à faire une multitude de préparations, dont la confection et le commerce constituent l'industrie du charcutier. Dans tous les cas, elle passe avec raison pour une nourriture

échauffante et d'une digestion assez difficile. Aussi tous les hygiénistes recommandent-ils de n'en faire qu'un usage très-borné. Une autre recommandation non moins importante, c'est de ne l'employer que lorsqu'elle est bien fraîche. Cette recommandation est d'autant plus indispensable, quand il s'agit de préparations de *charcuterie*, que ces préparations échappent à toute espèce de contrôle, en raison de l'extrême division des matières qui les composent, du mélange qui a été fait de ces matières, et des condiments qu'on y a ajoutés pour en relever ou en masquer le goût.

Les viandes de *charcuterie* sont sujettes à une altération spontanée qui les rend toxiques et peut déterminer des accidents mortels. C'est surtout en Allemagne que les exemples de ce genre d'empoisonnement ont été observés. De 1793 à 1822, dans le Wurtemberg, Kerner en a recueilli 135, dont 84 suivis du mort. Chez 36 individus, dont 15 périrent, l'intoxication était due, pour les uns à des boudins ordinaires fumés, et pour les autres à des boudins de foie également fumés. Un autre médecin wurtembergeois, Weiss, a relaté 29 cas, dont 6 mortels, paraissant dus à des saucisses et à des boudins fumés. Des faits semblables ont été constatés par une foule d'autres hygiénistes d'outre-Rhin. En France, le premier empoisonnement de ce genre paraît avoir été publié par le docteur Olivier (d'Angers), en 1830. Ce sont principalement les boudins, le fromage de cochon et les pâtés de jambon et de veau qui semblent le plus susceptibles de s'altérer; néanmoins, toutes les autres préparations de *charcuterie* peuvent acquiescer les mêmes propriétés malfaisantes. On a cru d'abord pouvoir attribuer l'altération des *charcuteries*, soit à quelque sel de cuivre dû à l'action des condiments acides sur le métal des vases culinaires, soit à de l'arsenic introduit dans un bot coupable; mais l'analyse chimique n'a découvert aucune trace de poison métallique, aussi bien dans les résidus des substances ingérées que dans les déjections des victimes. Force a donc été de chercher ailleurs la cause de l'intoxication. Emmert a prétendu la trouver dans de l'acide hydrocyanique, qui, d'après lui, se formerait de toutes pièces dans les boudins fumés. Berres a remplacé cet acide par de l'acide pyrolytique. Kerner a indiqué d'abord un acide gras, puis une matière alcaline combinée avec un acide. Buchner et Schumann ont désigné un corps gras particulier, qu'ils ont appelé *acide gras des boudins*. Enfin, suivant Saladin, l'altération des *charcuteries* serait due à de l'acide oxycacétique, qui se produirait dans les substances grasses rances. D'après le chimiste Payen, la cause vraie de cette altération proviendrait des végétations cryptogamiques, des moisissures à peine visibles à l'œil nu, qui se développent sur toutes les viandes cuites imprégnées de jus ou de liquide gélatineux, quand on les garde trop longtemps, surtout à l'air chaud et humide.

La *charcuterie* acquiert encore des propriétés malfaisantes lorsqu'elle a été faite avec de la viande provenant d'animaux atteints de l'affection lardique. Toutefois, il paraît qu'on a singulièrement exagéré les effets nuisibles de cette viande. La larderie semble dépendre de la présence dans les muscles du porc de larves connues sous le nom de *cysticerques lardiques*, dont la grosseur varie depuis celle d'un pois jusqu'à celle d'un haricot. Elle présente trois degrés, qui sont en rapport avec le nombre de ces larves. Dans le premier degré, les larves sont peu nombreuses; la viande est sans danger, mais elle ne prend plus aussi bien le sel et se conserve moins. Dans le second degré, les larves sont plus nombreuses; la viande fraîche, la viande est encore sans inconvénient; mais, salée, elle se conserve mal ou ne se conserve pas du tout. Enfin, dans le troisième degré, le nombre des larves est très-considérable; la viande est insipide, lourde et ne prend pas le sel; elle produit la diarrhée et quelques autres indispositions ordinairement peu graves. Dans les trois degrés, elle croque sous la dent comme si elle était parsemée de grains de sable. La vente de la viande des porcs lardés est sévèrement interdite, ce qui n'empêche pas les charcutiers de s'en approvisionner, ayant soin seulement d'enlever les larves des parties exposées à la vue du public, en sorte que ce n'est qu'au moyen d'incisions dans la masse qu'on peut reconnaître la maladie.

Dans ces derniers temps, on a signalé, principalement en Allemagne, comme une cause de maladie beaucoup plus grave pour l'homme que la larderie, la présence d'un animalcule microscopique, la *trichine spirale*, provenant de la viande de porcs atteints par ce parasite, et l'on a donné le nom de *trichinose* à la nouvelle affection. Les recherches auxquelles on s'est livré à ce sujet ont appris que, quoique la trichinose ne soit véritablement connue et étudiée que depuis 1860, elle n'en remonte pas moins, dans les pays de race germanique, à une époque très-ancienne. On a été ensuite amené, pour en connaître les diverses phases, à étudier d'une manière spéciale toutes les circonstances de la vie de l'animal qui la produit. On savait déjà que la trichine spirale est un entozoaire à transformation. Or, pour se rendre compte des accidents qu'elle peut causer et qu'elle cause en effet dans l'organisme, suivant les points où elle se trouve à ses différents états, il est indispensable de la suivre depuis le moment où elle s'échappe vivante

du sein de sa mère jusqu'à celui où elle devient elle-même apte à la reproduction. A sa naissance, la jeune trichine a tout au plus un dixième de millimètre de longueur. Elle tombe dans le mucus intestinal, puis, traversant la paroi de l'intestin où elle est née, pénètre dans le système vasculaire, qui la transporte dans les muscles à fibres striées. Quel que soit d'ailleurs son mode de progression, c'est dans ces muscles, le cœur excepté, qu'elle établit exclusivement son domicile. Elle les parcourt rapidement, en se portant de préférence vers les insertions fibreuses, où elle se fixe le plus ordinairement. Deux faits peuvent alors se produire : « ou le nombre des trichines ainsi ingérées est tel que la mort de l'animal qui les porte survient dans un temps assez court, ou l'animal survit, et la trichine, fixée dorénavant dans un faisceau musculaire, passe à l'état enkysté. Cet enkystement se fait par l'intermédiaire de la lymphe plastique que sécrète le myotome enflammé par la présence du parasite et qui lui fournit une enveloppe. Ainsi isolé, celui-ci reste indéfiniment dans le lieu où il est comprimé, et cet état de séquestration de la trichine, le seul connu pendant longtemps, constitue pour l'animal infecté une véritable guérison. Un mois à six semaines se sont passés entre l'éclosion et l'enkystement, et les trichines ont atteint une longueur de 0 m. 001 à 0 m. 00120. Mais, jusqu'à cette époque, elles sont restées à l'état de larves, et leurs organes sexuels sont nuls ou rudimentaires. Pour qu'elles se développent et que la reproduction s'opère, il faut de toute nécessité l'intervention d'un nouvel organisme. Un animal ingère une portion de muscle trichinée : le suc gastrique dissout les kystes et met les larves en liberté. Celles-ci tombent dans la première partie de l'intestin et y prennent un accroissement rapide : les mâles atteignent de 0 m. 001 à 0 m. 00150, et les femelles, beaucoup plus nombreuses, de 0 m. 00150 à 0 m. 00250. Les organes sexuels apparaissent, et ils ont acquis, au bout de quelques jours, leur entier développement. Dès la fin de la première semaine, la fécondation a eu lieu, et bientôt les larves s'échappent vivantes des organes sexuels, pour aller, à leur tour, s'enkyster dans le système musculaire, tandis que les mâles et les femelles meurent une fois la reproduction accomplie, et sont rejetés au dehors. Chaque femelle pouvant produire plusieurs centaines d'embryons, il est facile de comprendre que le nombre de ceux-ci puisse s'élever à plusieurs millions. »

Examinons maintenant les accidents que les trichines produisent chez l'homme. On divise ordinairement ces accidents en trois périodes. La première période commence au moment où les embryons sont déposés sur la muqueuse de l'intestin ; elle a pour caractères principaux la constipation accompagnée de la perte de l'appétit, puis des coliques, la diarrhée, des vomissements, la fièvre, la prostration. La seconde période a lieu quand les trichines pénètrent dans les muscles ; elle est caractérisée par l'œdème des paupières et de la face, plus rarement de la gorge, par des vertiges, une fièvre vive, l'agitation, les transpirations profuses, la lassitude des membres, les contractures musculaires, la gêne de la déglutition et des mouvements thoraciques. Dans la troisième période, la fièvre augmente beaucoup d'intensité, la respiration s'accélère, le ventre se ballonne, le délire survient, ou bien c'est le coma, et le malade meurt vers la fin de la quatrième semaine. Quand, au contraire, la convalescence doit avoir lieu, les symptômes les plus graves manquent ; une quatrième période, marquée par un œdème spécial, se développe, et la guérison se produit habituellement dans la septième semaine.

Nous venons de voir que c'est de la viande de porc trichinée que l'homme prend les trichines qui l'infectent. Malheureusement, l'aspect extérieur de l'animal vivant, non plus que celui de sa chair, lorsqu'il est abattu, examinée à l'œil nu ou à la loupe, ne peut faire soupçonner la présence des entozoaires. Il faut, pour la reconnaître, l'intervention du microscope, et encore est-il nécessaire que la viande d'un seul porc ait été employée pour la confection des pièces de charcuterie examinées. Les hachis, les saucisses et toutes les autres préparations du même genre, où plusieurs viandes sont mêlées, pourraient n'offrir à l'expérimentateur le plus consciencieux que des fragments de porcs sains, tandis que les parties infectées lui échapperaient. Mais si la constatation de la présence des trichines n'est pas facile à faire, il existe un moyen fort simple de se mettre à l'abri de leur action. En effet, pour que ces animaux soient vivants et capables de se reproduire, il faut que la viande ingérée n'ait pas été cuite, ou que la cuisson n'ait pas été portée à un degré suffisant. La température généralement considérée comme donnant toute certitude de la mort des trichines est celle de 75° centigrades, à la condition pourtant que toute la profondeur de la viande en ait été pénétrée. A plus forte raison, l'ébullition continuée pendant un certain temps les fait-elle infailliblement périr. La cuisson prolongée et qui a envahi toutes les parties internes de la viande produit le même effet. On peut en dire autant d'une fumigation chaude de vingt-quatre heures au moins, tandis qu'une fumigation froide de plusieurs jours ne remédie pas au mal. Toutefois, comme des incertitudes peuvent exister

sur la provenance et la fabrication plus ou moins soignée des préparations de viandes de porc salées ou fumées, il est prudent de les soumettre à la cuisson de la même manière que les viandes fraîches. Du reste, jusqu'à présent, les cas de trichinose ont été excessivement rares en France, par suite de l'usage où l'on est, dans notre pays, de bien cuire la viande de porc ; et si le contraire s'est présenté en Allemagne, où, à plusieurs reprises, cette maladie est devenue épidémique et a fait de très-nombreuses victimes, c'est parce que les ouvriers des villes et les habitants des campagnes, dans ces pays, mangent habituellement de la viande crue, entière ou hachée, ou bien des préparations incomplètement fumées, et dans lesquelles les trichines sont encore vivantes.

Nous pourrions nous demander où le porc prend les trichines qu'il transmet à l'homme. Suivant toute probabilité, il les récolte dans les corps, abandonnés dans les champs ou sur les fumiers, des chats, des rats, des fouines, des hérissons, qui sont naturellement trichinés, sans qu'on sache pourquoi. Il les récolte également dans les excréments des animaux et de l'homme récemment nourris de chair infectée, et rendant avec leurs matières des femelles fécondées. On voit ainsi par quelles précautions il est possible d'éloigner des porcs, pendant l'élevage, les chances de contracter la trichinose. Ces précautions sont, d'après une instruction officielle : « la stabulation, le choix et la cuisson parfaite des viandes qu'on fait entrer dans leur alimentation ; la destruction des rats et celle des restes des petits animaux carnassiers qui habitent les campagnes ; le soin de ne pas laisser à la portée des porcs les excréments des autres porcs et ceux de l'homme ; une propreté aussi complète que possible des étables. »

CHARCUTIER, IÈRE s. (char-ku-tié, iè-ro — de *chair* et *cuit*). Celui, celle qui prépare et vend la chair de porc, le plus souvent cuit et diversement préparée : *Une boutique de charcutier. Exercer la profession de charcutier. Depuis la suppression des jurandes, la profession de charcutier s'exerce librement.* (P. Vinçard.)

— Adjectiv. : *Maitre CHARCUTIER. Garçon CHARCUTIER*

— Rem. L'orthographe de ce mot a longtemps varié, et n'est fixée que depuis très-peu de temps ; J.-J. Rousseau écrivait encore *chaircutier* : *Il te faut des CHAIRCUTIERS et des rôtiisseurs.*

— Encycl. L'antiquité avait ses *charcutiers* : les Romains les nommaient *salsamentarii* (marchands de salaisons), ou *butularii* (marchands de boudins). En France, les *charcutiers* furent réunis en corporation dès l'année 1475. Antérieurement, le commerce de la charcuterie était exercé par les bouchers, qui ne vendaient que du porc cru ; par les rôtiisseurs, qui ne débitaient que du porc rôti ; par les aubergistes, qui offraient à leurs pratiques du porc cuit et des saucisses ; même par des corroyeurs et des chandeliers, auxquels il fut fait défense, en 1419, de joindre à leur profession celle de marchand de comestibles. Supprimée vers le milieu du XVIII^e siècle, la communauté des *charcutiers* fut rétablie en 1776 ; en 1783, elle reçut de nouveaux règlements qui furent observés seulement durant quelques années, c'est-à-dire jusqu'à l'abolition des maîtrises et des jurandes.

Aujourd'hui, la profession de *charcutier* n'est l'objet d'aucun monopole : la seule réglementation particulière à laquelle elle soit assujettie est relative à l'hygiène et à la santé publique. L'ordonnance du 19 décembre 1835 résume et complète tous les règlements qui sont intervenus sur la matière. A Paris, les *charcutiers*, comme les bouchers, ne ferment qu'un seul jour de l'année, le vendredi saint ; leur boutique reste d'ordinaire ouverte jusqu'à minuit : ils sont la providence des retardataires et des amateurs d'ambigu. La veille de Noël surtout, ils débitent de colossales pyramides de boudins et de saucisses, pour les victuailles du réveillon.

Il faut ajouter que les *charcutiers* ne se bornent pas à la vente de la viande de porc préparée de mille manières : on trouve chez eux des sardines, des harengs saurs, du veau rôti et des volailles truffées... plus ou moins, et même avec ce petit taftetas noir que tout le monde connaît, substitution adroite qui dernièrement, dans les journaux, a donné lieu à une vive et très-amusante polémique.

Paris, bien entendu, n'a pas le privilège de posséder seul des *charcutiers* : ils abondent dans les Basses-Pyrénées, les Bouches-du-Rhône, le Rhône, l'Alsace, les Vosges, la Meuse et la Moselle, d'où arrive chaque année une quantité de préparations diverses de charcuterie, en général fumées, qu'on peut évaluer à 8 ou 10,000 kilogr. Sur le boulevard Bourdon, le mardi, le mercredi et le jeudi de la semaine sainte, les *charcutiers* de Paris, de la province et même d'Italie et de Prusse, tiennent chaque année une pittoresque foire aux jambons.

CHARCUTIS s. m. (char-cu-ti — rad. *charcutier*). Grand carnage, boucherie. « Vieux mot fort énergique.

CHARD, ville d'Angleterre, comté de Somerset, à 50 kilom. S.-O. de Wells, et à 260 kilom. S.-O. de Londres ; 5,300 hab. Fa-

brication de dentelles ; importants marchés de pommes de terre. Bel hôtel de ville ; ancienne église gothique.

CHARDENAI s. m. (char-de-né). Vitie. Variété de raisin blanc cultivée en Bourgogne, et connue aussi sous les noms de PINOT BLANC et NOIRIEN BLANC. || On dit aussi CHARDONAY, CHARDONNET et CHAUDENAI.

CHARDENAL s. m. (char-de-nal). Forme ancienne du mot CARDINAL.

CHARDIGNY (Pierre-Joseph), sculpteur français, né à Aix en 1794, mort à Paris vers 1866. Prenant pour une véritable vocation le goût qui l'entraînait vers la sculpture, il entra dans l'atelier de Bosio, où il se fit remarquer seulement par un grand amour du travail, sans qu'au bout de plusieurs années d'études opiniâtres il eût fait les progrès qu'eussent mérités ses efforts. Ayant eu un portrait refusé au Salon de 1822 ou de 1824, il prit Paris en dégoût, et, grâce à une fortune indépendante, put aller s'établir en Espagne, contrée dont le beau soleil et les mœurs pittoresques le séduisaient. Dans le pays des aveugles, les borgnes sont rois. Chardigny fut regardé comme un génie dans sa nouvelle patrie. Quelques bustes plus ou moins réussis passèrent pour des chefs-d'œuvre. La réputation qu'il lui valut fut telle qu'il obtint une commande du gouvernement espagnol : la *Statue de Ferdinand VII*. Ce travail, coulé en bronze, fut tiré à deux exemplaires, l'un pour la ville de Grenade (1831), le second pour Barcelone (1835). En 1848, quelques-uns des anciens amis de Chardigny, auxquels la révolution avait procuré quelque influence, l'appelèrent à Paris, où on lui confia les *bustes de Gamby*, pour le musée de Versailles ; deux ans plus tard, vers 1850, il exposa une énorme plâtre, peu réussi, représentant *Saint Augustin*. Il reprit ensuite le chemin de l'Espagne, et envoya de Grenade une *Statue de la sainte Vierge* à l'Exposition de 1855. Il revint, vers 1860, à Paris, où il demeura jusqu'à sa mort.

CHARDIN (Jean), célèbre voyageur, né à Paris en 1643, mort près de Londres en 1713. Fils d'un joaillier de la place Dauphine, il partit en 1665 pour les Indes orientales dans le but accessoire d'y faire le commerce de diamants et principalement entraîné par la passion des voyages. Il traversa la Perse, visita Sarate, Ormus, et revint se fixer à Ispahan, où il séjourna six années et où le schah Abbas II le nomma son *marchand*. Sa position officielle, ses relations avec les principaux personnages, la connaissance qu'il s'empressa d'acquérir des idiomes du pays, lui permirent de recueillir une multitude de renseignements sur le gouvernement, les mœurs, les antiquités, les monuments et l'histoire de la Perse. Un dessinateur habile, qu'il avait amené, l'accompagnait dans toutes ses explorations, et il put rapporter ainsi des reproductions exactes des monuments, des costumes, des ruines de Persépolis, qu'il visita deux fois, des armes, des ustensiles, etc. De retour en France en 1670, il publia le *Récit du couronnement du roi de Perse Soliman III*. Éloigné des emplois par sa religion (il était protestant), il repartit l'année suivante avec une riche cargaison de bijoux précieux et retourna en Perse, où il arriva à travers mille dangers, après un voyage de près de deux ans. Il séjourna encore plusieurs années dans ce pays, visita de nouveau l'Inde, et revint en Europe par le cap de Bonne-Espérance (1677). Les persécutions exercées en France contre les réformés l'engagèrent à se fixer en Angleterre, où Charles II lui conféra le titre de chevalier. En 1683, il fut envoyé en Hollande comme agent de la Compagnie anglaise des Indes et comme plénipotentiaire du roi auprès des Etats. On ne sait pas exactement combien de temps il resta dans ce pays. La première édition de ses voyages, publiée à Londres en 1686, ne contient que le voyage de Paris à Ispahan. En 1711, Chardin publia simultanément en Hollande deux éditions complètes de ses voyages en Perse et aux Indes, l'une en 3 vol., l'autre en 10 vol. Une autre édition a été donnée en 1735. La meilleure est celle qui a été publiée (Paris, 1811, 10 vol.) par les soins de l'orientaliste Langles, avec des notes et une histoire abrégée de la Perse. On a prétendu que l'académicien Charpentier avait aidé Chardin dans la rédaction de son livre. Quoi qu'il en soit, ce qui appartient incontestablement à l'illustre voyageur, ce sont ces matériaux précieux recueillis avec tant d'intelligence et de courage, ces recherches profondes, ces observations, ces renseignements curieux et authentiques sur l'histoire, l'administration, la législation, les mœurs, les institutions, les sciences, les arts, l'industrie, les usages d'un pays pour ainsi dire inconnu jusqu'alors. « Le témoignage unanime des voyageurs, dit Langles, qui, depuis Chardin, ont visité et décrit les mêmes contrées, n'a servi qu'à constater la justesse, la profondeur de ses observations, la variété de ses connaissances et sa véracité. »

CHARDIN (Jean-Baptiste-Siméon), peintre français, né à Paris en 1699, mort dans la même ville en 1779. Son père, modeste tapissier, avait des goûts artistiques que sa pauvreté ne lui permit pas de satisfaire. Aussi fut-il heureux de trouver dans son fils des dispositions qui répondaient à ses secrets desirs et chercha-t-il à lui faciliter l'entrée

d'une carrière qu'il n'avait pu que rêver pour lui-même. Du reste, le jeune Siméon avait reçu de la nature une rare organisation : en-coré enfant, il cherchait à reproduire, à l'aide d'un crayon, les objets qui frappaient le plus son attention ; plus tard, il copia des dessins ; enfin, sans autre instrument que quelques mauvais pinceaux, et n'ayant d'autre guide que son instinct artistique, il se mit à étudier à la grande école de la nature, et il n'avait guère plus de vingt-huit ans quand il fut reçu membre de l'Académie de peinture (1738). Voici en quels termes un contemporain a raconté cette réception : « Sa modestie ne lui permettait point de songer à une place dont il ne se croyait pas digne. Il est d'usage que, le jour de la petite Fête-Dieu, les peintres qui ne sont pas de l'Académie exposent leurs tableaux, place Dauphine. En 1728, Chardin y exposa quelques-uns des siens. Des académiciens, que le hasard ou la curiosité y avait attirés, furent frappés du talent de cet artiste. Un tableau, entre autres, représentant une *raie entr'ouverte*, les étonna par sa vérité. Ils allèrent visiter Chardin, s'engagèrent à le présenter, et il fut unanimement agréé et reçu avec les plus grands éloges. »

Les expositions étaient rares à cette époque, et Chardin dut attendre jusqu'en 1737 l'occasion de produire ses ouvrages en public. Il exposa, cette année-là, jusqu'à huit tableaux, et continua à montrer la même fécondité, au point que les catalogues du Louvre, entre cette époque et celle de sa mort, ne mentionnent pas moins de cent douze sujets signés de lui. Et ce total est bien loin de représenter l'ensemble de l'œuvre de l'artiste. Et pourtant Chardin n'a jamais éprouvé, dans cette longue carrière, la moindre faiblesse, la moindre décadence. Bien que cet artiste soit venu à une époque de transition, aux derniers moments de l'art majestueux du siècle de Louis XIV, à l'aube du siècle pimpant de Louis XV, il est resté, en sa puissante originalité, le modèle inimitable de la grâce simple, de l'observation naïve, de la fine bonhomie. Il y a du La Fontaine dans ce peintre. Chardin est, dans un genre secondaire, un véritable créateur, quelle que soit d'ailleurs la nature des scènes qu'il a successivement traitées. Ce furent d'abord des natures mortes, fruits et fleurs, qui servirent de sujets à ses petits chefs-d'œuvre. Plus tard, les scènes d'intérieur vinrent l'occuper plus sérieusement. La bourgeoisie du XVIII^e siècle trouvait enfin son peintre véritable, l'historien de sa vie intime. Le *Bénédictin*, que possède le Louvre et que nous avons décrit dans un article à part (v. BÉNÉDICTIN), est peut-être le plus heureux de ces poèmes naïfs si pleins de caractère et de sève. Ce tableau obtint un immense succès et fit à l'auteur une réputation européenne. Diderot, qui cependant ne peut être soupçonné d'injustice vis-à-vis de Greuze, s'enthousiasma au point de s'écrier un jour : « Chardin est au-dessus de Greuze de toute la distance de la terre au ciel. Il n'a point de manière ; je me trompe, il a la sienne. Mais puisqu'il a une manière sienne, il devrait être faux dans quelques circonstances, et il ne l'est jamais. Le genre des peintures de Chardin paraît être, à la vérité, le plus facile ; mais aucun peintre vivant n'est aussi parfait dans le sien. » Et plus loin, il ajoute, en parlant de l'exécution, du métier, que ses contemporains admiraient à l'égal des qualités les plus précieuses : « Son faire est particulier ; il a de commun avec la manière heurtée, dans ses compositions de nature morte, que de près on ne sait parfois ce que c'est, et qu'à mesure qu'on s'éloigne l'objet se crée et finit par être celui de la nature même. Quelquefois aussi il plait également de près et de loin. »

L'œuvre de Chardin nous révèle sa vie tout entière. Elle fut sans accident, toujours égale et paisible, tout intérieure. Il se maria deux fois. Sa seconde femme, Marguerite Pouget, était de Rouen, et ce fut probablement cette circonstance qui décida Chardin à aller s'établir dans cette ville. Il y demeura plusieurs années, remplissant les fonctions de trésorier de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts. Le salon de 1779, le dernier où devait figurer l'artiste, fit grande sensation à la cour de Louis XVI. Le tableau qui fut le plus particulièrement remarqué représentait un *Jacquet* (petit laquais, groom d'aujourd'hui). Ce tableau, le dernier qui soit sorti du pinceau de l'artiste, ne se ressent nullement de sa vieillesse : il avait alors quatre-vingts ans.

Chardin a été déclaré *inimitable*. Sans admettre entièrement cette assertion, on peut affirmer que Chardin, dans son genre, n'a pas été égalé jusqu'ici. Le musée du Louvre possède aussi le portrait de cet artiste, qu'il avait peint lui-même dans les dernières années de sa vie, et où il s'est représenté avec des lunettes sur le nez. C'est, sans contredit, l'une de ses toiles les plus remarquables.

CHARDINI ou **CHARDIN** (Louis-Armand), chanteur et compositeur français, né à Rouen en 1755, mort en 1793. Il débuta à l'Académie royale de musique vers 1780. Possédant une magnifique voix de basse très-étendue, ce chanteur fut bientôt connu des compositeurs en renom, qui s'empresèrent d'écrire des rôles pour lui. C'est ainsi qu'il créa le rôle de Monod dans les *Prétendus*, et celui de Thésée dans *Œdipe à Colone*. Devenu professeur de chant à l'Académie royale, il se livra aussi à la composition, et fit jouer avec succès, sur le théâtre de Beaujolais, de 1785 à 1788, quelques

opéras en un acte : la *Rose d'André* ou l'*Épave*, le *Clavecin*, l'*Ameau perdu et retrouvé*, le *Pouvoir de la nature*, *Annette et Basile*. On a encore de lui un oratorio et plusieurs romances qui eurent du succès.

CHARDINIE s. f. (char-di-ni — de *Chardin*, voyageur fr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des carduacées, formé aux dépens des xéranthèmes, et dont l'espèce type habite l'Orient.

CHARDON s. m. (char-don — lat. *carduus*, même sens). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées et type de la tribu des carduacées : *Celui qui plante des chardons ne peut cueillir des roses ; celui qui sème la graine des bonnes œuvres recueillera le fruit des bénédictions*. (Max. orient.) Les CHARDONS usurpent souvent les meilleures terres. (T. de Berneaud.) Le CHARDON penché est commun dans les lieux incultes. (A. Dupuis.) Le CHARDON des blés est une des plantes vivaces qui nuisent le plus aux céréales. (Math. de Dombasle.)

L'âne souffre la faim ; un chardon le contente.

ROSSET.

Le chardon importun hérisse les gûrets.

BOILEAU.

Un compliment de toi, Caton,

Est une si nouvelle chose,

Qu'il m'a semblé voir le chardon

Donner le parfum de la rose.

(Quatrains à un Alceste qui avait eu une bouillade d'amabilité.)

— Le nom de *chardon* est donné improprement à un grand nombre de végétaux appartenant à d'autres genres : *Chardon à foulon* ou *Chardon bonnetier*, Syn. de CHARDÈRE À FOULON. *Chardon argenté* ou *Chardon-Marie*, Syn. de SYLBE. *Chardon aux ducs*, Syn. d'ONOPORDE. *Chardon bœuf*, Syn. de CENTAURÉE et de KENTROPHYLLIE. *Chardon bleu*, Syn. de PANICAUT DES ALPES. *Chardon du Brésil*, Syn. d'ANANAS ÉPINEUX. *Chardon doré*, Syn. de CENTAURÉE SOLSTICIALE. *Chardon étoilé*, Syn. de CENTAURÉE CHAUSSE-TRAPE. *Chardon hémorroïdal* ou *Chardon des vignes*, Syn. de SARRÈTE ou SERRATULE. *Chardon des Indes*, Espèce de cactus appelé aussi MELON ÉPINEUX. *Chardon laitueux*, Syn. de GALACTITE COTONEUSE. *Chardon des prés*, Syn. de CNIQUE et de QUENOUILLE. *Chardon prisonnier*, Syn. d'ATRACTYLE et de CARTIAME GRILLE. *Chardon Holland* ou *roulant*, Syn. de PANICAUT.

— Fig. Épines, obstacles, difficultés dont est semé le chemin de la vie ; se dit à cause des piquants dont le chardon est hérissé :

Dans des sentiers secrets le sage sait marcher,
Au milieu des chardons qu'on ne peut arracher.

VOLTAIRE.

■ Objet vil, méprisable, sans valeur, le chardon étant une plante plus nuisible qu'utile à l'agriculture :

... Que d'auteurs ont cru leur nom

Inscrit au temple de Mémoire,

Qui n'ont recueilli qu'un chardon,

Au lieu des palmes de la gloire.

C. DUBOS.

— Blas. Meuble d'armoiries représentant un chardon, mais qui est très-peu usité : *De Cardon de Sandrans : D'or à trois fleurs de cardon au naturel. Chardon fleuri*. Celui dont les fleurs sont d'un autre émail que la plante : *Chardon : D'argent, à un chardon fleuri de trois pièces d'azur, tigé de sinople*.

— Loc. fam. *Être bête à manger du chardon*, Se dit d'une personne excessivement bornée, par allusion à la stupidité proverbiale de l'âne, et à son goût prononcé pour les chardons.

Être aimable comme un chardon, Se dit ironiquement, par allusion aux épines des chardons, d'une personne dont le caractère est désagréable et revêche.

— Comm. Tête de chardon à foulon employée au peignage des draps : *Les chardons sont une branche importante de commerce dans le midi de la France*.

— Archit. *Feuilles de chardon*, Ornement fréquemment employé pour la décoration des chapiteaux du x^v siècle.

— Techn. Pointes de fer courbées et entrelacées qu'on met sur les murs ou les grilles, pour empêcher de les escalader.

— Anc. art milit. Sorte de crochet que les assiégeants s'attachaient à un pied, pour s'aider à graver une brèche.

— Hist. *Ordre du chardon*, Ordre militaire institué par Louis II, duc de Bourbon, en 1370, à l'occasion de son mariage avec Anne d'Auvergne. *Ordre du chardon* ou de *Saint-André*, Ordre écossais institué en 1540.

— Ichtyol. Espèce de raie dont la peau est hérissée de petites pointes très-serrées.

— Moll. Nom vulgaire d'un murex.

— Echin. Nom vulgaire des oursins.

— Encycl. Bot. Le genre *chardon* (*carduus*) forme, dans la grande famille des composées, le type de la tribu des carduacées. Restreint, par suite des genres nombreux constitués à ses dépens, il renferme encore une cinquantaine d'espèces. Ce sont des plantes herbacées, épineuses, à tiges dressées, simples ou rameuses, terminées par des capitules globuleux ou ovoïdes ; les fleurs, toutes tubuleuses et égales, sont en général pourpres, quelquefois blanches. En général, le *chardon* est regardé comme l'indice et en quelque sorte

l'emblème de l'infécondité du sol ; il occupe un des premiers rangs parmi ce que l'on est convenu d'appeler les mauvaises herbes. Certaines espèces ne justifient que trop cette dénomination par les dommages qu'elles causent en agriculture ; il en est d'autres, au contraire, qui présentent une certaine utilité. Le plus remarquable des chardons est le *chardon-Marie*, appelé aussi *chardon argenté* ou *chardon Notre-Dame*. C'est une grande et belle plante annuelle, à racine fusiforme et pivotante ; sa tige, forte, dressée, haute de 1 mètre et plus, est couverte de feuilles longues et larges, décurrentes, épineuses, élégamment panachées de blanc, et se divise au sommet en rameaux terminés chacun par un gros capitule de fleurs purpurines. Les anciens, qui possédaient tout, attribuaient les panachures blanches de ses feuilles à une goutte de lait de Vénus ; dans la légende chrétienne, c'est le lait de la Vierge Marie ; de là le nom populaire qui est resté à cette plante. Le *chardon-Marie* croît abondamment sur le bord des chemins et dans les lieux incultes ; mais, contrairement à la croyance commune, c'est surtout dans les bonnes terres qu'il se développe, et sa trop grande abondance n'est que le fait d'une culture négligée. La vigueur de sa végétation, la beauté de son port l'ont fait admettre dans les jardins paysagers, où il orne très-bien les rocailles et les terrains en pente. Ses jeunes pousses, les côtes de ses feuilles, les écaillés de son réceptacle, les tiges mêmes sont alimentaires, mais beaucoup moins usitées qu'autrefois. La plante entière constitue un bon aliment pour le bétail ; mais, à cause de ses fortes épines, on ne peut la lui donner qu'après l'avoir broyée comme l'ajonc. Les graines sont utilisées pour la nourriture de la volaille, et on peut aussi en extraire de l'huile. Ses fleurs, comme celles de tous ses congénères, plaisent beaucoup aux abeilles. Enfin, le *chardon-Marie* a été fortement préconisé autrefois, et on l'emploie encore quelquefois, en médecine, comme fébrifuge, diurétique, sudorifique, etc. ; on l'a regardé aussi comme un remède souverain contre les pleurésies. Quelques agronomes, frappés de l'utilité de cette plante, en ont conseillé la culture ; mais ses avantages ne sauraient compenser le dommage qu'elle cause aux cultures par la place qu'elle occupe et par ses propriétés épuisantes.

Le *chardon panaché* croît dans les lieux incultes, sur le bord des chemins, dans les haies, les taillis. C'est une plante bisannuelle, haute d'environ 0 m. 60, que l'on reconnaît aisément au duvet cotonneux dont ses tiges sont couvertes, et à ses capitules penchés, dont les fleurs exhalent une légère odeur de musc. Les ânes, les chevaux et les bêtes bovines le broutent volontiers quand il est jeune. Le lait des vaches qui s'en repaissent contracte une légère amertume qui le rend plus agréable au goût de certaines personnes.

Le *chardon laineux*, autre plante bisannuelle, dont la taille égale, dépasse même celle du *chardon-Marie*, peut aussi être utilisé, quand il est jeune, pour la nourriture des bestiaux, tandis que le *chardon à feuille d'acanthé*, le *chardon des marais* et beaucoup d'autres ne peuvent servir qu'à chauffer le four ou à faire des composts.

Le *chardon bœuf* doit son nom aux propriétés merveilleuses qu'on lui attribuait jadis. Cette plante annuelle est très-répandue dans le midi de l'Europe. Toutes ses parties sont douées d'une amertume qui lui a conservé dans la matière médicale une certaine réputation. Les fleurs sont en outre toniques, sudorifiques, apéritives et vulnérinaires.

Nous arrivons maintenant à l'espèce nuisible par excellence, au *chardon des champs*, appelé aussi *chardon hémorroïdal*, à cause des galles produites sur sa tige par la piqûre d'un insecte du genre cynips, et dont l'aspect rappelle celui d'une vigne gonflée. C'est une plante vivace, très-épineuse, et qui atteint jusqu'à 1 m. de hauteur. Elle croît dans les champs, et préfère les terres grasses et humides. Dans certains pays, on fait bouillir ses galles pour les dépouiller de leur amertume, et on les fait alors servir à la nourriture de l'homme. Les cochons en sont aussi très-friands ; les jeunes pieds de la plante sont broutés par les bestiaux. Faibles avantages, si l'on considère les pertes que ce *chardon* fait subir aux cultures qu'il infeste. C'est lui que les agriculteurs désignent plus particulièrement sous le nom de *chardon*, et qu'ils cherchent à détruire par l'opération de l'échardonnage.

Le *chardon nain* ou sans tige n'est pas moins nuisible aux pâturages ; ses larges rosettes, qui s'étalent sur le sol, étouffent les bonnes herbes, et empêchent souvent les bestiaux de consommer celles qui restent encore dans le voisinage.

— Hist. *Ordre du chardon*. Cet ordre fut créé, en 1540, par Jacques V, roi d'Ecosse, qui fixa le nombre des chevaliers à douze, et désigna l'église Saint-André, à Edimbourg, pour les cérémonies de l'ordre. De là lui vient le nom d'*ordre de Saint-André* par lequel on l'a quelquefois désigné. Le *chardon* et la rue étaient les signes symboliques des anciens Pictes et Scots, et le collier de l'ordre était formé de *chardons* et de feuilles de rue en or. Pour cette raison, on l'appelle aussi, mais rarement, *Ordre de la rue*. Cet ordre cessa d'exister après la mort de Marie Stuart, et ne fut rétabli qu'après la réunion de l'Ecosse à

l'Angleterre, en 1687, par Jacques II, roi d'Angleterre, qui lui rendit ses biens et lui assigna pour lieu de réunion la chapelle royale du palais de Holyrood, en Ecosse. Lorsque Jacques II dut se réfugier en France, le petit nombre des chevaliers de l'ordre le suivit. L'ordre fut encore une fois à peu près éteint. La reine Anne le rétablit en 1703, et, vingt ans plus tard, George I^{er} le confirma solennellement, mais en modifia complètement les statuts, et fixa le nombre des chevaliers à seize. Trois places seulement, dans ce petit nombre, sont réservées aux nobles anglais ; les autres sont occupées par des Écossais. Chaque chevalier doit payer, lors de sa réception, 348 livres sterling (environ 8,700 fr.). La décoration consiste en un écusson d'or de forme ovale, ayant au milieu l'image de saint André, le patron de l'ordre. Cette médaille est attachée à un large ruban vert foncé moiré, passant de l'épaule gauche à l'épaule droite. Sur la gauche de la poitrine, on porte en outre une plaque qui est une croix de saint André anglée de rayons, portant au centre un *chardon* à feuilles d'or, sur un fond à paillettes d'argent, avec deux palmes vertes. La devise gravée sur l'or qui entoure le *chardon* est : *Nemo me impune lacesset* (Que personne ne m'attaque impunément). Les chevaliers ont un costume de cérémonie. La fête de l'ordre a lieu tous les ans, le 30 novembre, jour de la fête de saint André.

— Coutum. *Jeu du chardon*. Parfois les moissonneurs laissent debout un gros *chardon*, dans les feuilles duquel ils placent quelques rubans, et, au moment de scier la dernière poignée de grain, ils présentent au propriétaire du champ une faucille dont le manche est orné de petits lacets de soie. Le propriétaire se place à une distance convenable, et lance la faucille sur le *chardon* pour le couper. Ordinairement il manque son coup, et donne une pièce d'argent qui servira à boire à sa santé. Le jeu continue ensuite, et c'est celui des moissonneurs qui parvient à couper le *chardon* qui a gagné le prix du jeu.

CHARDON (Charles-Mathias), théologien français, né à Ivoy-Carignan (Ardennes) en 1695, mort en 1771. Il entra en 1712 dans la congrégation des bénédictins de Saint-Vannes, acquit des connaissances étendues, et se livra au professorat. Son principal ouvrage est une *Histoire des sacrements depuis les apôtres jusqu'à présent* (Paris, 1745, 6 vol.).

CHARDON (Guillaume), ecclésiastique, né à Marat (Haute-Marne) en 1718. Il est l'auteur des *Vies de plusieurs savants et hommes illustres de la province d'Auvergne* (Clermont, 1767, in-12), des *Vies des saints à l'usage de la province d'Auvergne* (Clermont, 1777, 2 vol. in-80) ; d'une *Histoire abrégée de la dévotion de Notre-Dame du Port et d'Orival* (in-12), etc.

CHARDON (Daniel-Marc-Antoine), magistrat, né à Paris en 1730, mort vers 1795. Lieutenant au Châtelet en 1760, il fut chargé, trois ans plus tard, d'administrer la colonie de Sainte-Lucie ; fut nommé, à son retour en France, maître des requêtes (1764), et reçut la mission de faire sur le procès de Sirven un rapport, dont les conclusions furent des plus favorables aux accusés. Depuis, Chardon devint intendant et premier président du conseil supérieur en Corse (1768) et procureur général près du conseil des prises (1777). Ses principaux écrits sont : *Essai sur la colonie de Sainte-Lucie* (1779), et *Code des prises ou Recueil des édits sur la course en mer et l'administration des prises* (Paris, 1784, 2 vol. in-80).

CHARDON (Olivier-Jacques), administrateur, magistrat et écrivain français, né à Auxerre en 1769, mort dans la même ville en 1846. Après avoir été avocat au parlement de Dijon, il remplit, durant la Révolution et sous l'Empire, les fonctions de secrétaire en chef du directoire du département de l'Yonne, et de commissaire du pouvoir exécutif près le tribunal d'Auxerre. Il fut nommé maire d'Auxerre, après les Cent-Jours, et élevé en 1821 à la présidence du tribunal de cette ville. On a de lui : *Traité du dol et de la fraude en matière civile et commerciale* (Avalon et Paris, 1827, 3 vol. in-80) ; *Traité du droit d'alluvion*, ou *Examen approfondi des droits de l'Etat et des riverains sur les atterrissements naturels et accidentels des fleuves, rivières et ruisseaux* (Avalon et Paris, 1830, in-80) ; *Histoire de la ville d'Auxerre* (1834, 2 vol. in-80) ; *Réformes désirables dans les lois sur la procédure civile* (Auxerre et Paris, 1837, br. in-fo) ; *Traité sur les trois puissances maritales, paternelle et tutélaire* (Paris, 1842-1843, 3 vol. in-80) ; *De l'usure dans l'état actuel de la législation*.

CHARDON DE COURCELLES (Etienne), médecin français, né à Reims, mort à Brest en 1780. Il a publié, entre autres ouvrages : *Manuel des dames de charité ou formules de remèdes faciles à préparer* (1741) ; *Abrégé d'anatomie* (1751) ; *Manuel des opérations de chirurgie* (1756) ; *Mémoire sur le régime végétal des gens de mer* (1780).

CHARDON DE LUGNY (Zacharie), théologien français, né en 1643, mort en 1733. Issu d'une famille protestante, il se convertit au catholicisme, entra dans les ordres et reçut le titre de député du roi et du clergé de France pour les controverses. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de la religion chrétienne* (1697, 2 vol.), et *Nouvelle méthode pour réfuter l'é-*

tablissement des Eglises prétendues réformées et de leurs religions (1731).

CHARDON DE LA ROCHETTE (Simon), philologue et bibliographe français, né en 1753, dans le Gévaudan, mort à Paris en 1814. Il se distingua de bonne heure comme helléniste et passa une partie de sa vie à préparer une édition du célèbre manuscrit palatin de l'*Anthologie*, avec une version latine, des notes et des variantes et une bibliographie complète de tous les poètes mentionnés dans ce recueil, mais il mourut avant la publication de son œuvre. Il avait collaboré au *Magasin encyclopédique* de Millin, publié des *Mélanges de critique et de philologie* (1812), et édité l'*Histoire secrète du maréchal de Richelieu* (1808), l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, par Marais (1811), ainsi que quelques autres écrits. Il a laissé beaucoup de manuscrits.

CHARDONNAY s. m. (char-do-né). Vitic. Variété de raisin appelée aussi CHARDENAI.

CHARDONNÉ, ÉE (char-do-né) part. passé du v. Chardonner. *Drap CHARDONNÉ*.

CHARDONNEAU s. m. (char-do-no). Ornith. Nom vulgaire du chardonneret.

CHARDONNER v. a. ou tr. (char-do-né — rad. *chardon*). Techn. Faire ressortir les poils d'une étoffe à l'aide des chardons à foulon : *CHARDONNER du drap*.

Se chardonner v. pr. Être chardonneré : *Ce genre d'étoffe se chardonneré toujours*.

CHARDONNEREL s. m. (char-do-ne-rèl). Ornith. Ancien nom du CHARDONNET.

CHARDONNET s. m. (char-do-ne-ré — rad. *chardon*). Ornith. Oiseau de l'ordre des passereaux et du genre des gros-becs, ainsi appelé à cause de l'avidité avec laquelle il mange les graines de chardon : *En général, le plumage des CHARDONNETS est fort variable*. (Buff.) Le CHARDONNET se plaît dans les dunes sablonneuses. (B. de St-P.) Le CHARDONNET affectionne le chardon, dont il a pris son nom, parce qu'il y trouve un rempart dans ses feuilles épineuses, des vivres dans sa semence, et de quoi bâtir son nid dans sa bourre. (B. de St-P.) Le CHARDONNET chante toute l'année. (A. Mart.) *Chardonneret du Canada*, Nom vulgaire d'une espèce de linotte de la Louisiane.

— Encycl. Les chardonnerets forment, dans le genre des fringilles ou gros-becs, un groupe très-naturel, caractérisé par un bec en cône allongé, comprimé à l'extrémité et terminé par une pointe très-aigüe, les bords de la mandibule inférieure formant vers la base un angle saillant ; les ailes dépassant le milieu de la queue, qui est moyenne et échancrée. Ils se nourrissent particulièrement de graines de chardons. Le mâle se distingue de la femelle par son plumage plus brillant, son allure plus vive, son chant plus agréable. Les espèces très-nombreuses de ce groupe sont abondamment répandues dans toutes les contrées chaudes et tempérées des deux continents. Tous les chardonnerets sont granivores. Ils se trouvent dans les bois et les parcs, où ils nichent de préférence sur les grands arbres. Leur marche est une sorte de sautaillement. Ordinairement, après l'époque des pontes, ils se réunissent par troupes pour émigrer ; en volant, ils se tiennent très-rapprochés les uns des autres. On les voit s'élever, s'abattre tous ensemble et se poser sur le même arbre. Ce sont des oiseaux de mœurs douces et familières, et qui s'apprivoisent facilement. L'état de domesticité ou de captivité dans lequel on les tient influe peu sur la durée de leur vie. Les diverses espèces s'accouplent très-bien entre elles, ou même avec des espèces de groupes voisins, et produisent ainsi des métis au plumage très-varié.

L'espèce la plus connue est le *chardonneret élégant*. Sa longueur atteint 0 m. 09 ; son bec est blanchâtre, noir à l'extrémité. Son plumage présente des couleurs très-variées : il est rouge cramoisi sur le front et sur la gorge ; noir autour du bec, sur l'occiput et la nuque ; les ailes sont noires, variées de jaune et de blanc ; les joues, le devant du cou et les parties inférieures d'un blanc pur ; la poitrine et le dos bruns ; la queue noire, avec des taches blanches sur les penes latérales. Le nombre de ces taches, qui varie, a fait distinguer les *chardonnerets en quatrins, sixains et huitins* ; c'est d'après ce nombre que les oiseteurs jugent du chant de l'oiseau ; on assure que les sixains sont ceux qui ont le ramage le plus agréable. La femelle a le rouge cramoisi du front et de la gorge moins étendu et moins pur ; les joues colorées de brun ; le noir du haut de l'aile toujours nuancé de couleur brune ; le dessous du corps variable accidentellement du blanc pur au blanchâtre ; il y a même une variété à gorge blanche. Le plumage présente d'ailleurs, sur certaines parties du corps, du blanc qui se fond avec les autres couleurs. Les jeunes *chardonnerets* n'ont d'abord qu'une tache d'un jaune pâle sur les ailes ; tout leur plumage est blanchâtre, avec des raies longitudinales rouges ; ils sont connus alors sous le nom de *grisets*. Ce n'est guère qu'après leur seconde mue qu'on les voit peu à peu se revêtir de leur brillante livrée. Le *chardonneret* est très-répandu dans presque toute l'Europe ; il est sédentaire en France ; mais on le voit en plus grand nombre en automne et au printemps. Il fréquente surtout la lisière des bois, les haies, les buissons, le bord des chemins, en un mot tous les lieux abondants

en chardons, dont les graines forment sa nourriture habituelle, avec celles du mouron, du sénégon, etc. Il est aussi très-friand, surtout dans son jeune âge, des chenilles et des vers. Dès son premier printemps, il fait entendre son ramage, très-agréable, bien qu'un peu aigu. Le *chardonneret* niche dans les jardins, les vergers, ou sur les arbres isolés, ordinairement sur les ormes, les mûriers ou les pruniers, et toujours dans l'enfourchure d'une branche grêle et flexible. Le nid est construit avec un art admirable. La femelle seule y travaille; le mâle se borne à l'accompagner dans les nombreuses courses qu'elle fait à la recherche des matériaux nécessaires. La charpente de ce nid se compose de graminées, de lichens, de fibres de plantes ou de crins entrelacés; l'intérieur est toujours une couche molle formée de laine, de poils, de duvet recueilli sur diverses plantes, particulièrement sur les capitules mûrs du chardon bœuf. La ponte, qui se renouvelle trois ou quatre fois par an, est toujours de trois à cinq œufs, d'un rose tendre tiqueté de brun foncé. Le mâle et la femelle apportent des vers et des chenilles à leurs petits. Le *chardonneret* s'apprivoise très-facilement, surtout si l'on a soin de le prendre jeune dans le nid; on recommande, pour avoir de bons chanteurs, de choisir la dernière couvée, qui a lieu dans le courant de septembre. En captivité, le *chardonneret* peut vivre dix-huit ou vingt ans. Il se plie facilement à cette position, devient familier, reconnaît la voix de ses maîtres et retient assez bien les airs qu'il entend siffler. On peut même le dresser, comme le font souvent les bateleurs, à certains petits exercices amusants, par exemple à faire le mort, à tirer de petits seaux remplis d'eau ou de graines, à vivre à la galère, etc. Son chant est beaucoup plus varié, si on l'enferme avec des fauvettes, des linottes ou des serins. On sait avec quelle facilité le *chardonneret* s'accouple avec ces derniers oiseaux; il produit alors des métiés, généralement stériles, dont le plumage est moins éclatant, mais dont le chant est plus doux. Les *chardonnerets* sont très-pacifiques entre eux; mais ils se querellent fréquemment avec les linottes et les serins, surtout pour occuper pendant la nuit la plus haute branche de la volière. On les nourrit de graines de navette et de chènevis. Il est singulier que cet oiseau aime avoir un petit miroir dans sa cage; on dirait que c'est par coquetterie, et comme s'il avait la conscience de sa beauté. Son plumage, qui en fait un des plus jolis oiseaux d'Europe, s'est beaucoup modifié par la domesticité. On compte jusqu'à neuf variétés bien tranchées, qui sont : le *chardonneret* isabelle, ou blanc, ou blanchâtre, ou noir, ou noir à tête orangée, à poitrine jaune, à sourcils et front blancs, à tête rayée de rouge et de jaune, à capuchon noir.

Parmi les autres espèces, dont plusieurs ne sont peut-être que de simples variétés de la précédente, on remarque le *chardonneret* à quatre raies, dont le plumage est varié de blanc, de gris, de noir et de roux, et dont les ailes sont traversées par quatre raies blanches, noires ou rousses, et le *chardonneret* à tête rouge, qui est d'un vert olivâtre dans la plus grande partie de son corps, avec la tête et le cou écarlates, le bec noir, les ailes et la queue bigarrées de noir et de blanc; ces deux espèces habitent la Suède. Le *chardonneret* à face rouge est de la grosseur du nôtre; son plumage est en général vert foncé, avec la tête, la queue et les grandes penons des ailes rouges. Le *chardonneret* jaune, plus petit que celui d'Europe, dont il a du reste le chant et les habitudes, est d'un jaune éclatant, avec quelques parties du corps d'un blanc jaunâtre, le front noir et le bec rougeâtre; il habite l'Amérique. Dans la partie méridionale de ce continent, on trouve le *chardonneret* perroquet, qui doit son nom à sa livrée agréablement nuancée de vert et de rouge.

CHARDONNET (LA VIERGE AU), chef-d'œuvre de Raphaël. V. VIERGE.

CHARDONNETTE s. f. (char-do-nè-rè-te — rad. *chardonneret*). Bot. Ancien nom des carlines, dont les graines servent de nourriture aux chardonnerets.

CHARDONNET s. m. (char-do-nè — du lat. *cardo*, gond). P. et Chauss. Partie de la maçonnerie d'un sas de canal, contre laquelle s'appuie chacune des arêtes verticales d'une porte d'écluse, lorsqu'elle est fermée : *Les chardonnets se construisent en pierre de premier choix et de fortes dimensions, en ayant soin d'arrondir leur refouillement; ils forment un angle droit avec les enclaves des boyoyers.*

— Arch. Montant de bois qui termine les grandes portes cochères du côté du mur, et sur lequel pivotent les battants de la porte.

— Vitic. Variété de raisin appelée aussi **CHARDONNET**.

CHARDONNETTE s. f. (char-do-nè-te — dimin. de *chardon*). Bot. Nom vulgaire du cardon d'Espagne ou de l'arichaut sauvage. Il On l'appelle aussi **CARDONNETTE**.

— Mar. Pièce de bois dont on se sert pour assujettir les barriques et autres objets sur les navires.

CHARDONNIÈRE s. f. (char-do-ni-ère — rad. *chardon*). Agric. Champ où l'on cultive des chardons : *La chardonnière sera sarclée curieusement.* (Oliv. de Serres.)

CHARDONNIN s. m. (char-do-nuin — rad.

chardon). Chim. Substance particulière que l'on extrait du chardon bœuf.

CHARDOUSSE s. f. (char-dou-se — du lat. *carduus*, chardon). Bot. Nom vulgaire donné à diverses carduacées, telles que les carlines, le chardon-Marie, le cardon d'Espagne, etc.

CHARDRIER s. m. (char-drié). Ornith. Nom du chardonneret dans quelques départements.

CHARÉE s. m. (cha-ré). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, de la famille des noctuides, comprenant cinq espèces.

CHARENCEY (Charles - Léonce GOUHIER DE), homme politique français, né à Charencey (Orne), en 1804. Lorsqu'il eut achevé son droit, il entra dans la magistrature (1828), et il se trouvait, en 1848, substitut près le tribunal de la Seine. Destitué à cette époque, M. Léonce de Charencey fut élu représentant à la Constituante par le département de l'Orne, puis réélu à la Législative. Partageant les idées politiques et religieuses de M. de Montalembert, il vota constamment comme lui avec la majorité, et protesta contre le coup d'Etat du 2 décembre. On a de lui : *Des causes principales de la révolution de 1830, et Des devoirs que commande la situation* (Paris, 1831).

CHARENTAIS, AISE s. et adj. (cha-ran-tè, è-ze). Géogr. Habitant du département de la Charente; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Les Charentais. L'industrie charentaise.*

— **Encycl.** *Chevaux charentais.* Les chevaux du bassin de la Charente sont très-variés. Du côté du Limousin, ils se confondent avec les chevaux de cette contrée; mais, dans les marais de Rochefort et de Marennès, ils ont la peau épaisse, les crins forts, les pieds larges, les canons longs et grêles; ils sont très-sobres, mais aussi très-difficiles à dompter. L'assainissement des marais et le croisement transforment cette race, lui donnent plus de légèreté et des formes plus régulières. Dans les marais, les poulains vivent, pour ainsi dire, à l'état sauvage, et souvent deviennent indomptables. On en a vu qui, renfermés dans des écuries, brisaient leur licol et étaient inabordable. Ces chevaux sont toujours difficiles à dresser et jamais bien maniables. Les pâturages de la contrée ne peuvent suffire pour l'entretien des poulains, qu'il faut, non-seulement rentrer l'hiver, mais nourrir avec de bons aliments. Un débouché est donc nécessaire dans la Charente pour permettre aux éleveurs de vendre les poulains à l'âge de six ou sept mois. Ce débouché existe en partie : les agriculteurs de Saintes et des environs de Saint-Jean-d'Angély achètent ces poulains et les élèvent, tout en les faisant travailler; mais ce débouché ne suffit pas, soit parce que, dans le sud, on fait travailler les bêtes à cornes, soit parce que ces pays achètent aussi des poulains et des mules dans le Poitou.

CHARENTE (*Carantons*), petit fleuve de France, qui donne son nom à deux départements de la région occidentale de l'empire français. Il prend sa source dans la chaîne du Limousin, dans le département de la Haute-Vienne, près de Chérouac, coule d'abord au N.-O., entre dans le département de la Charente, où il traverse l'arrondissement de Confolens, pénètre dans le département de la Vienne, où il baigne Civray, puis tourne au S., rentre dans le département de la Charente, passe à l'E. de Ruffec, serpente en mille détours dans les fraîches prairies d'une vallée que Henri IV appelait le pied beau fossé de son royaume, baigne le pied du coteau qui porte Angoulême, puis, se dirigeant à l'O., arrose Châteauneuf, Jarnac, Cognac; ensuite il entre dans le département de la Charente-Inférieure, baigne Saintes, et prend la direction du N.-O., passe par l'onnay-Charentis et à Rochefort, où il forme un port magnifique, et se jette enfin dans l'Atlantique, en face de l'île d'Aix et de celle d'Oleron, après un cours de 400 kilom., dans la moitié est navigable. Dans ce trajet, la Charente reçoit plusieurs affluents, dont les plus importants sont l'Antenne et la Boutonne à droite; la Touvre, le Né et la Jeugne, à gauche. Le bassin de la Charente présente une surface de 198,000 hectares.

CHARENTE (département de LA), division administrative de la France occidentale, formée de l'Angoumois et de parties du Limousin, du Poitou, de la Saintonge et du Périgord. Elle tire son nom du fleuve de la Charente, qui l'arrose et la parcourt du N. à l'O. Compris entre les départements des Deux-Sèvres et de la Vienne au N., de la Haute-Vienne et de la Dordogne à l'E., de la Dordogne et de la Charente-Inférieure au S. et à l'O., ce département a une superficie de 594,543 hectares, divisée en cinq arrondissements : Angoulême, chef-lieu; Ruffec, Confolens, Cognac et Barbezieux; 29 cantons, 427 communes. Il renferme une population de 378,218 hab. Il forme le diocèse d'Angoulême et la 3^e subdivision de la 14^e division militaire; il ressortit à la cour impériale de Bordeaux, à l'académie de Poitiers, à la 24^e conservation des forêts et à l'arrondissement minéralogique de Périgueux.

Le territoire du département, sans être montagneux, est accidenté par de nombreuses collines peu élevées, qui se rattachent à l'extrémité occidentale de la chaîne du Limousin, et au plateau de Gâtine. Si cette contrée n'a pas les vastes horizons des pays de montagnes, elle offre cependant sur plusieurs points des as-

pects magnifiques et de riants paysages, principalement sur les bords de la Charente. Dans les bassins secondaires des principaux affluents du fleuve, le temps a laissé les traces des grands cataclysmes qui changèrent la face du globe. Ainsi les étroites vallées des Eaux-Clares, de la Boësmé et de la Charrau sont bordées d'une ceinture de rochers nus, brisés quelquefois en blocs énormes ou dressés en aiguilles. Les cours d'eau les plus importants qui parcourent les vallées du département sont, après la Charente, la Vienne, la Dronne, la Tardoire, la Touvre, le Né, l'Auzonne, les Eaux-Clares, la Charrau, la Boësmé, l'Antenne, la Soloire, le Charenton, etc. On y trouve aussi plusieurs étangs, entre autres ceux de la Courrière, de Sérail, des Sèches et quelques marais, parmi lesquels nous citerons ceux des vallées de Gonsac, de l'Antenne et du canal de Jean-Simon.

Le sol de la Charente est en général sec, aride et brûlant, reposant sur des calcaires sillonnés par des bancs d'argile et de silice. Il renferme, comme richesses minérales, du granit, de la pierre à chaux, des carrières de plombs à bâtir, du gypse, de l'antimoine, du plomb, de l'argent et du minerai de fer; les seules exploitations sont, avec quelques carrières de pierres, des mines de plomb et de fer. Il existe des sources minérales à Gondéon et à Availles.

Le climat du département est agréable et tempéré; l'air y est pur et le ciel presque constamment serein. Les fortes chaleurs et les grands froids ne s'y font que rarement sentir. Le sol, en général peu fertile, produit des céréales en quantité bien insuffisante pour la consommation locale; mais la principale production agricole, c'est le vin, avec lequel se fabriquent les meilleures eaux-de-vie de France. Les vignes y occupent 97,425 hectares, produisant, année ordinaire, 648,809 hectolitres de vin rouge et 1,075,315 hectolitres de vin blanc. Ces vins, de qualité très-ordinaire, sont convertis en eaux-de-vie, et les distilleries occupent sans contredit le premier rang dans l'industrie charentaise. Viennent ensuite les papeteries, la métallurgie, les filatures de laine et de coton, les fabriques de ganses et de lacets, les tanneries, les corroieries et mégisseries, les brasseries, minoteries, tuileries, etc. L'exploitation des tourbières, des carrières de pierre de taille, de pierre calcaire, moellons, etc. Tous ces divers produits industriels, principalement les eaux-de-vie, donnent lieu à un grand mouvement commercial, que favorisent un système de routes bien entretenues, le chemin de fer de Paris à Bordeaux, traversant ce département dans toute sa longueur, et la navigation de la Charente.

Dans ce département, les habitants des campagnes se distinguent de ceux des villes par des caractères bien tranchés. Tandis que ces derniers ont été plus ou moins entraînés par le courant de la civilisation, les autres se sont presque partout maintenus en dehors de son action. Il s'en faut assurément que le paysan charentais manque d'intelligence; il est même très-fin et très-rusé; mais, d'un autre côté, on le trouve défilant et sceptique à l'égard de toute méthode agricole inconnue à ses pères. Il aime avec passion le petit coin de terre dont il est le possesseur, et néanmoins il le cultive avec mollesse. On peut dire de lui qu'il n'est jamais pressé. Grâce à cette disposition d'esprit, ou, si l'on veut, à ce tempérament, il suit sans écart la route tracée; ennemi par principe de toutes les nouveautés, qu'il regarde indistinctement comme le résultat d'illusions funestes, il s'en tient aux vieilles pratiques de ses aïeux.

CHARENTE - INFÉRIEURE (département de LA), division administrative de la France, formée de quelques parties de la Saintonge, de l'Aunis, de l'Angoumois et du Poitou, et tirant son nom de la Charente, qui la traverse dans sa partie centrale du S.-E. au N.-E. Située entre le département de la Vendée au N., celui des Deux-Sèvres au N.-E., ceux de la Charente et de la Gironde au S.-E. et au S., et l'océan Atlantique à l'O., ce département a une superficie de 682,569 hectares, partagée en six arrondissements : La Rochelle, chef-lieu; Marçonnès, Rochefort, Saintes, Jonzac et Saint-Jean-d'Angély; 40 cantons, 479 communes, dont la population totale s'élève à 479,559 hab. Il forme le diocèse de La Rochelle, la 2^e subdivision de la 14^e division militaire; il ressortit à la cour impériale de Poitiers, à l'académie de Poitiers, à la 24^e conservation des forêts et à l'arrondissement minéralogique de Périgueux.

Le territoire de ce département est généralement bas, sans montagnes, ni lacs ni torrents; le sol est ondulé, dans l'intérieur, par de petites collines, et sur le littoral par des dunes de sable mouvant, qui ne tarderont pas à être fixées par des semis de pins. Les coteaux sont couverts de vignes, les vallées, surtout vers Taillebourg, et sur les rives de la Charente, sont fertiles et pittoresques. Les côtes présentent des sites variés; elles sont entrecoupées par différentes îles et par un promontoire, qui forment les meilleures rades du golfe de Gascogne. Les plus importantes de ces îles sont celles de Ré, d'Oleron, d'Aix et l'île Madame. Les principales rivières qui arrosent le département de la Charente-Inférieure sont la Charente, la Gironde, la Boutonne, la Sèvre niortaise, la Vendée, l'Antenne, la Dronne, la Gravouze, le Né, la Saye, etc. De plus, de nombreux ca-

naux sillonnent ce département; nous ne citerons que les plus importants : le canal de Niort à La Rochelle; celui de la Charente à la Seudre; celui de la Moulinette; ceux de Vué, des Sables, de Villedoux, de la Brune, de Saint-Fort, de Saint-Agnant, de Pont-l'Abbé-de-Champagne, etc.

Le sol du département de la Charente-Inférieure est formé de terrains jurassiques, de terrains crétacés, de terrains tertiaires et d'alluvions. Au point de vue agricole, on distingue : 1^o Les *varennès*, c'est-à-dire les terres silico-argileuses ou silico-calcaires. Elles sont profondes et assez riches, occupent en général la crête et le flanc des collines, et couvrent à peu près le tiers de la surface cultivée du département; 2^o des calcaires argileux et rocheux, ou bien oolithiques et crayeux, qui sont connus dans le pays sous le nom de *groies*. Le degré de fertilité de ces terres est très-variable; on ne saurait l'évaluer d'une manière absolument exacte; 3^o les alluvions d'eau douce, qui recouvrent le fond de plusieurs vallées. Elles varient, quant à leur nature, de la tourbe pure à l'argile et au calcaire argileux plus ou moins mélangé de matières organiques; 4^o les alluvions marines. Elles constituent, sur le littoral, de vastes plaines marécageuses, qui sont remarquables par leur fertilité; 5^o des dunes de sables mouvants. Naguère encore elles étaient tout à fait stériles, maintenant elles sont presque complètement fixées par de belles plantations de pins maritimes; 6^o enfin des landes siliceuses et argileuses occupant, dans la partie méridionale du département, des espaces assez étendus.

Sur les 682,569 hectares qui forment la superficie totale du département de la Charente-Inférieure, plus de 320,000 sont occupés par des terres labourables. Cette vaste étendue est utilisée en céréales, en cultures sarclées, en plantes fourragères, oléagineuses ou industrielles. Grâce à une plus grande facilité des débouchés, le fermage des terres s'est beaucoup accru depuis quelques années, sans que la culture se soit sensiblement améliorée. Les divers assolements suivis sont même essentiellement vicieux; ils épuisent très-promptement le sol, et généralement, au bout de trois ou quatre rotations, quelquefois même plus tôt, on est obligé de laisser le sol en jachère. Dans les terres marécageuses, on ne labouré qu'une fois par an. Ces terres sont si argileuses qu'elles se lèvent par quartiers énormes, se dessèchent pendant tout l'été, et ne s'améliorant qu'après avoir été détrempées par les pluies d'automne. Il ne faut pas moins de dix à douze bœufs de forte taille attelés au joug double, pour trainer une seule charrue.

Le département de la Charente-Inférieure est, après ceux de la Charente et de l'Hérault, le plus grand vignoble de France; il ne contient pas moins de 111,000 hectares de vignes. Cette culture n'a lieu que dans les *groies* et les *varennès*; elle produit, année moyenne, environ 3,200,000 hectolitres de vin. Un quart seulement de ces vins est consommé ou exporté en nature, tout le reste est distillé et converti en eau-de-vie. La culture de la vigne a lieu presque partout à bras; cependant la rareté des bras et le haut prix de la main-d'œuvre, qui en est la conséquence, forcent maintenant les cultivateurs à se servir d'instruments attelés.

Il n'y a pas, à proprement parler, de bois de haute futaie, mais on trouve çà et là quelques taillis de chênes et de châtaigniers, qui sont exploités à dix ou à quinze ans. La plus grande richesse forestière du département consistera bientôt dans les plantations de pins maritimes que l'on a faites pour fixer les dunes.

La population animale est assez nombreuse. Comme dans la Charente, on élève peu de bœufs, excepté dans la partie du département appelée le *Marais*, où il existe une race bovine connue sous le nom de *maratchine*, et une variété de la race chevaline du Poitou, excellente pour le trait léger. Les bêtes ovines sont divisées en trois races distinctes. L'une d'elles, très-légère et ne dépouillant presque pas de laine, est particulière aux terres calcaires du plateau de Gâtine. Une autre, dite *race de Champagne*, se trouve sur les bords de la Charente, aux environs de Jarnac. Les animaux de cette race, très-forts et à oreilles pendantes, ne sont tenus que par petits lots de cinq ou six au plus dans chaque maison. La troisième race est celle qui habite le Marais. Elle est remarquable par la propriété qu'elle a de vivre les pieds dans l'eau, pendant la plus grande partie de l'année.

L'industrie des salines, autrefois florissante dans le département de la Charente-Inférieure, est aujourd'hui en pleine décadence, bien qu'elle occupe encore une superficie de plus de 12,000 hectares. On s'accorde généralement à voir dans cette situation le résultat de l'incurie et de l'obstination des habitants, qui suivent avec un respect superstitieux les procédés anciens, sans vouloir en admettre de nouveaux, bien que l'expérience ait cent fois démontré que ces derniers sont préférables. Telles qu'elles sont, les salines de la Charente-Inférieure produisent encore annuellement à peu près 170 millions de kilogrammes de sel, acquittant à l'Etat un droit de 50 millions de fr. La pêche est aussi très-importante. On compte plus de 300 bouchots à moules, occupant sur la côte, particulièrement entre Charenton et Esnandes, une longueur de 8 kilom. Les huîtres donnent lieu à une exploitation

encore plus considérable; les propriétaires des parcs en vendent chaque année pour plus de 1,300,000 francs.

En résumé, la situation agricole et industrielle de ce département est assez prospère, mais elle pourrait l'être bien davantage par l'emploi de procédés véritablement rationnels. Malheureusement, le progrès est lent; les propriétaires un peu aisés ne cultivent presque jamais, et d'un autre côté les baux sont très courts. Une ferme-école et une colonie agricole, établies depuis quelques années, offrent pourtant de nombreux exemples de culture perfectionnée et d'amélioration de tout genre. Cet utile enseignement ne peut manquer de produire d'heureux résultats. Les cantons voisins de ces deux établissements commencent déjà à modifier leur culture par le choix d'un meilleur assolement.

Le commerce du département est alimenté par les productions du sol et par ses nombreuses salines; son commerce maritime est surtout très-important; les chiffres qui suivent peuvent en donner une idée approximative. Sur les côtes du département s'ouvrent plus de trente ports, dont le mouvement moyen annuel s'élève à 28,000 ou 30,000 navires. Les principales marchandises importées et exportées par le commerce intérieur et la navigation consistent en solives, bois de sapin, eaux-de-vie, vins, vinaigre, blé, avoine, seigle, sels, savons, chanvre, lin, fruits secs, denrées coloniales, cordages, cuirs tannés, etc.

CHARENTON LA SEUDRE (canal de la), voie navigable de France, dans le département de la Charente-Inférieure, arrond. de Marennes, emprunte le canal de Brouage sur une longueur de 12 kilom., s'en détache après le pont de Saint-Agnant, passe à Marennes et va se jeter dans le large estuaire de la Seudre, en face de la Tremblade; parcours 27 kilom. Ce canal sert surtout aux transports des salines des environs.

CHARENTON (Joseph-Nicolas), jésuite et littérateur français, né à Blois en 1659, mort à Paris en 1735. Il fit quelque temps parties des missions dans les Indes. Il a traduit en français *l'Aristote générale d'Espagne* du P. Mariana (Paris, 1725, 6 vol. in-4°), qu'il a accompagnée de notes instructives, et deux opuscules de Thomas à Kempis, sous le titre de: *Entretiens de l'âme dévote sur les principales maximes de la vie intérieure* (1706).

CHARENTON, bourg de France (Cher); ch.-l. de cant., arrond. et à 11 kilom. E. de Saint-Amand, sur la rive droite de la Marmande; pop. aggl. 673 hab. — pop. tot. 1,655 hab. Forges et hauts fourneaux; scierie mécanique hydraulique.

CHARENTON-LE-PONT, bourg de France (Seine), ch.-l. de cant., arrond. et à 11 kilom. N.-E. de Sceaux, à 8 kilom. E. de Paris, près du confluent de la Seine et de la Marne; pop. aggl. 5,179 hab. — pop. tot. 6,190 hab. Fabrication de bijouterie, fleurs artificielles et porcelaines; moulins à farine; commerce de vins et d'huile. L'importance de sa position a fait de cette localité, depuis son origine, le but de nombreuses entreprises militaires, et le théâtre de plusieurs combats, principalement sous Charles VII, où les Anglais s'en emparèrent; sous Louis XI; pendant la Ligue, où Charenton résista vaillamment à Henri IV; pendant la guerre de la Fronde, où le prince de Condé s'en empara (1648), et en 1814, lors de l'invasion étrangère. Henri IV y autorisa l'érection d'un temple protestant, qui, après de nombreuses vicissitudes, fut détruit à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. Aujourd'hui, ce bourg n'est plus remarquable par ses environs parsemés de belles villas, et par son établissement d'aliénés.

Cet établissement, d'abord hôpital ordinaire pour les malades, devenu par la suite asile pour les aliénés, doit sa fondation à un simple particulier, Sébastien Le Blanc, contrôleur général des guerres. Cet homme de bien, par acte des 12 et 13 septembre 1641, donna aux religieux de la Charité de l'ordre de Saint-Jean-de-Dieu une maison toute meublée et un clos de vignes de dix arpents, situés l'un et l'autre dans le fief de Besançon, en la censive de Charenton-Saint-Maurice, plus 400 livres pour acheter d'autres meubles, le tout à charge par eux de faire de cette maison un hôpital de quatorze lits, qu'ils desserviraient. Il leur fit en outre, pour couvrir les frais d'entretien, donation de plusieurs propriétés dont l'une, notamment, était sise à Paris, rue des Noyers. L'église de l'hôpital, qui fut placée sous l'invocation de Notre-Dame de la Paix, donna son nom à l'établissement. Les frères de la Charité furent installés le 10 mai 1645; comme ces religieux faisaient partie d'un ordre qui s'occupait du traitement des aliénés, ils ajoutèrent bientôt à l'hôpital un pensionnat pour ceux-ci. Tels furent les commencements de la maison de Charenton, dont le fondateur, après avoir consacré toute sa fortune à des établissements de bienfaisance, mourut en 1670, à l'hôpital de la Charité, où une de ses donations lui avait réservé un logement. L'hôpital primitif existe encore aujourd'hui, mais ce n'est plus qu'une dépendance de l'asile des aliénés, auquel son entretien incombe comme charge de fondation. Les quatorze lits de Sébastien Le Blanc sont, d'après les règlements, affectés aux malades curables du sexe masculin, domiciliés dans le canton de Charenton.

Le pensionnat, dont les frères de la Charité restèrent en possession jusqu'en 1789, prit entre leurs mains de grands développements. Pendant tout ce temps, jusqu'à l'abolition des lettres de cachet, qui eut lieu en 1781, il reçut des aliénés placés par leurs familles, des reclusionnaires envoyés par ordre du roi; de la sorte, Charenton était à la fois une maison de santé et une maison de force.

La Révolution française, qui nivela toutes choses en France, fit momentanément disparaître l'établissement de Charenton; les biens de cette maison furent réunis au domaine, et un arrêté, en date du 12 messidor an III, rendu par le comité de secours public, décida que les malades seraient remis entre les mains de leurs parents. Le 27 prairial an V, le Directoire rendit les bâtiments à leur première destination, et plaça l'établissement sous l'autorité immédiate du ministre de l'intérieur. L'arrêté du Directoire forme encore aujourd'hui le titre constitutif de la maison. Celle-ci fut rétablie en possession de ceux de ses biens qui n'avaient pas été vendus, et obtint, en compensation de ceux qui avaient été aliénés par l'Etat, la concession provisoire d'immeubles donnant un revenu de 9,315 fr. Cette concession fut rendue définitive par un décret du 9 septembre 1807. Ainsi se trouva complètement restaurée la maison de Charenton. La publicité donnée à sa reconstitution, l'installation qui s'y fit des aliénés de l'Hôtel-Dieu et des Petites-Maisons, les nombreux malades des départements qui y furent admis, augmentèrent bientôt le nombre des pensionnaires, à ce point que les bâtiments durent être agrandis. On établit en même temps une division spéciale pour les femmes, qui, du temps des frères de la Charité, n'étaient pas reçues en traitement. En 1814, un règlement donné par le ministre de l'intérieur organisa les divers services, et détermina les attributions de chaque fonctionnaire et employé; une commission de surveillance fut créée, et le traitement des malades devint rationnel. La plus importante de ces améliorations introduites à cette époque est la construction d'un vaste bâtiment, qui existe encore aujourd'hui sous le nom de *château*, et qui, par les dimensions et la bonne distribution des chambres et des dortoirs et par le choix heureux de l'emplacement, est très-supérieure aux anciennes constructions. Mais 1830 fut pour Charenton une date plus heureuse encore: le savant aliéniste Esquirol, placé à la tête du service médical de cette maison, introduisit les réformes les plus rationnelles dans le traitement des pensionnaires, remania tous les services, et contribua puissamment, par ses idées et par ses plans, à la reconstruction de l'édifice. La plupart des bâtiments, en effet, étaient resserrés, mal distribués et même dégradés. Un examen général des lieux fut fait par les architectes et les inspecteurs; le ministre de l'intérieur se rendit à Charenton et visita l'établissement en détail; on reconnut qu'il était urgent de reconstruire la maison en entier, sur un plan mieux approprié aux nouveaux principes de traitement. Des études furent faites dans ce but, un plan fut dressé, et une loi ouvrit au budget de l'Etat un crédit de 2,720,000 fr., pour la reconstruction du quartier des hommes. De son côté, la maison de Charenton affecta à ces travaux, qui comprenaient aussi l'érection d'une chapelle et d'un bâtiment destiné à loger les principaux fonctionnaires et employés, une somme de 600,000 fr., montant de ses ressources disponibles. Toutes ces nouvelles constructions furent terminées au bout de sept ans. Elles s'élevaient en amphithéâtre sur le revers méridional du coteau qui longe la Marne. Ce coteau a 22 m. d'altitude et 24 m. d'inclinaison; il est formé de carbonate de chaux recouvert d'une très-mince couche de terre végétale, mais rendu fertile par la culture et par les engrais abondants que fournit la capitale. Du haut de cette élévation, la vue se promène sur les riches plaines de Maisons-Alfort et d'Ivry, qui arrosent la Seine et la Marne; elle est bornée au midi par de riants coteaux; par les masses imposantes des édifices de la capitale, avec leurs dômes et leurs coupoles. Peu de situations sont aussi salubres et aussi agréables à la fois. L'établissement se compose d'un grand nombre de bâtiments étayés les uns au-dessus des autres; les habitations des aliénés sont séparées du bâtiment occupé par l'administration et les services généraux. Au point culminant de l'établissement, derrière la cour d'honneur, s'élève une chapelle, qui frappe au loin les regards par son bel aspect. Le quartier des hommes se présente à gauche, et celui des femmes à droite. Les jardins, les promenades se développent sur les flancs du coteau couronné par de belles plantations, que dominent toutes les constructions.

Tel est à peu près le magnifique établissement de Charenton. Disons maintenant quelques mots du caractère général et de l'organisation de cette maison. C'est un pensionnat ouvert à tous les aliénés de la France, en même temps que, par la modicité du prix de la pension, et par l'existence des bourses ou places gratuites que l'on accorde aux indigents pour y entrer, c'est une institution de bienfaisance.

Les pensions payées par les familles pour les malades civils, les prix de journée payés par le ministre de la guerre pour les militaires qu'il y envoie, et la subvention accordée sur les fonds de l'Etat pour les bourses, couvrent les dépenses. Le taux des pensions a été fixé

comme il suit, par une décision ministérielle prise en 1856 :

1 ^{re} classe.	1,500 fr.
2 ^e classe.	1,200 fr.
3 ^e classe.	900 fr.

Les pensionnaires en chambre payent en outre 900 fr. pour un domestique homme et 800 fr. pour une femme. L'entretien des malades reste, pour le linge et les vêtements, à la charge des familles.

Le ministre de la guerre donne 3 fr. 30 par jour pour les officiers et 2 fr. 47 pour les sous-officiers et soldats qu'il fait soigner dans cet établissement. La subvention accordée par l'Etat est de 64,410 fr., mais ce n'est pas une subvention gratuite; elle a pour but d'indemniser l'établissement des dépenses que lui font supporter les boursiers et demi-boursiers. En réalité, il y a la substitution de l'Etat aux familles des boursiers, pour le payement de leurs pensions. Le nombre des bourses est actuellement de 79, dont 22 sont divisées en demi-bourses, soit 101 aliénés civils profitant des libéralités de l'Etat. Les pensionnaires sont au nombre de 570, savoir 300 hommes et 270 femmes. Cette population se divise en 115 pensionnaires de première classe, 160 de deuxième, et 295 de troisième; les bourses accordées par l'Etat sont toutes de troisième classe. Hâtons-nous de dire que le traitement médical, parfaitement organisé, est le même pour tous, et que tous sont l'objet d'une même sollicitude; le régime alimentaire seul diffère d'une classe à l'autre. Ajoutons aussi que les aliénés ne sont pas groupés et logés comme par castes, suivant les classes auxquelles ils appartiennent : dans les quartiers, le groupement est purement médical, c'est-à-dire qu'il est fait par le médecin, d'après l'état mental des malades et d'après les diverses affinités qu'il remarque entre eux. Chaque division renferme donc des malades appartenant aux trois classes.

Aux visites journalières des médecins, aux soins assidus de toutes sortes prodigués par 20 religieuses augustines à tous les pensionnaires, vient s'ajouter le traitement moral organisé d'une manière remarquable. Les moyens curatifs qui le constituent consistent, en principe, à distraire et à amuser les malades sans les exciter. Ces moyens sont : les promenades à pied dans les jardins de l'établissement et dans le bois de Vincennes; les promenades en voiture dans la campagne; les séances de lecture à la bibliothèque; les leçons de musique; les jeux de cartes, de dominos, de billard, de quilles, de boules, etc., et les réunions qui ont lieu le dimanche et le jeudi dans les salons de l'administration. Il y a loin de là au sort de l'aliéné à la fin du dernier siècle. « Confiné, dit le docteur Ferrus, dans une loge étroite, chargé de chaînes, couvert de haillons, il vivait misérablement d'aliments grossiers, que lui jetait la pitié et l'aumône, n'ayant pour toute communication avec le monde auquel il avait appartenu que la vue irritante d'oisifs qui se faisaient un jeu cruel de l'exaspérer. Les aliénés n'étaient pas alors des malades, mais des malfaiteurs. Aujourd'hui, vivre dans un air pur, dans une habitation située au milieu d'une campagne riante, jouir du repos, des soins les plus assidus et les plus délicats, de distractions variées; être apaisés, consolés, soulagés toujours, guéris très-souvent, tel est le sort des pensionnaires de Charenton. »

Nous pourrions ici, puisque nous sommes à Charenton, raconter bien des histoires de fous aussi variées que le caractère même de la folie humaine. Nous ferons mieux : nous allons emprunter à peu près textuellement le récit de notre visite à Charenton, que nous avons donné dans le sixième volume de la collection de notre journal d'enseignement, *l'Ecole normale* :

« Je fus dernièrement invité à une soirée par le directeur de Charenton, qui est de mes amis : — il est bon d'en avoir partout. — Il était environ trois heures quand j'arrivai à la porte de ce vaste établissement, au frontispice duquel on lisait autrefois : *HOSPICE D'ALIÉNÉS*, sans doute pour faire croire que tous les autres hommes sont sages. On devait se mettre à table à cinq heures; j'avais donc le temps d'examiner à loisir cet étrange asile où l'homme ne peut faire un seul pas sans être frappé de toutes parts d'objets qui troublent ses esprits, confondent sa sagesse, bouleversent sa raison. Quel spectacle, en effet! Voir des êtres pleins de vie, de force, de santé, en qui on ne retrouve plus ce rayon de lumière qui élève l'homme au-dessus de toutes les autres espèces, ce feu sacré qui brûle dans son cœur comme une émanation de la divinité! Rien de tout cela dans ces malheureux en démence : l'homme moral a disparu... »

« A peine avais-je fait quelques pas que je fus abordé par un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, roux, ébouriffé, les yeux à fleur de tête, qui me cria : « Je suis l'introduit des ambassadeurs... Ps... ps... Sa Majesté est de retour de la chasse... Ps... ps... ; elle a tué dix perdrix, douze lièvres, vingt-trois lapins, quatre chevreuils, huit sangliers, et le tout pour son déjeuner... Ps... ps... »

« J'hésitais à aller plus loin et à m'aventurer seul dans cette vallée de Josaphat, quand un monsieur à l'air grave, à la physionomie aimable, m'adressa un salut plein de dignité et me proposa de m'accompagner. « C'est sans doute, dis-je en moi-même, un employé su-

périeur. » J'acceptai son offre obligeante en le remerciant vivement.

« Un homme tournait depuis quelque temps autour de nous; il gesticulait, paraissait très-ému, portait à chaque instant son doigt à son odorat, et manifestait aussitôt un geste de dégoût. Par un mouvement brusque il s'approcha de moi : « Je sens? me dit-il d'un ton interrogatif... J'ai été très-mal embaumé... » Quand vous verrez M. Gannal, dites-le lui. »

« Ce malheureux, me dit mon interlocuteur, vous indique lui-même son genre de folie.

Dernièrement notre directeur avait invité une dizaine de cos infortunés à sa table : savez-vous ce que fit celui-ci? Il employa tout le temps du dîner à arracher la paille de sa chaise et à en emplir ses poches. Quand on lui demanda ce qu'il en voulait faire : « J'ai été mal embaumé, répondit-il; je vais me faire empailler. »

« Plus loin, je fus accosté par un grand diable qui avait près de six pieds de haut, et qui tenait un fouet à la main : « Tiens! tiens! tiens! tiens! tiens! me dit-il, je vous reconnais, vous; vous vous nommez M. Durand; vous demeurez place Royale, n° 6, au troisième étage, la deuxième porte à gauche; je vous ai conduit bien des fois. Comme mon petit cheval allait, hein! »

« C'est un ancien cocher de fiacre, me dit mon cicerone; il reconnaît tout le monde, tout le monde se nomme Durand, et tout le monde demeure place Royale, n° 6, au troisième étage.

« Les accès ou plutôt le genre de délire de tous ces malheureux, repris-je, doivent présenter une singulière variété.

« — Le nombre en est incalculable; autant il y a d'états, de professions dans ce monde, de caractères, d'humeurs, de goûts différents chez les hommes, autant vous trouverez ici de genres de folie, et tout cela est mêlé, combiné de cent façons différentes, car la folie amalgame tout : la bizarrerie, voilà son chef-d'œuvre. Tenez, voici un orfèvre qui a l'extravagance de croire qu'on lui a changé sa tête. Voyez, il prend ses lunettes et vous regarde attentivement; quand il sera près de vous et qu'il vous aura bien examiné, il dira sur un ton de profond découragement : « Ce n'est pas encore celle-là. » Jamais on ne lui a entendu prononcer que ces cinq mots.

« Au reste, un des caractères particuliers de la folie, c'est qu'on s'en tient à une seule phrase, souvent à quelques syllabes, et même à une exclamation. Voyez-vous ce vieillard qui semble chercher la solitude et qui tient une feuille de papier et un crayon à la main? C'était un homme autrefois fort riche, et qui avait toujours une dizaine de maisons en construction; sa fortune a disparu sous un monceau de mémoires à payer : mémoires des architectes, des maçons, des serruriers, des menuisiers, et sa raison s'en est allée comme sa fortune. Depuis lors il demeure absorbé dans les chiffres, dans les calculs, et, à chaque instant, quand il a terminé une opération, il s'écrit en frappant son cahier du revers de la main : « C'est bien cela! » Ces trois mots forment tout son vocabulaire.

« Cet autre qui passe est plus à plaindre... il s' imagine toujours voir le soleil à quatre pas de lui, et il éprouve constamment un bouillonnement inexprimable. Voyez comme il s'évente.

« Il n'est pas nécessaire, je pense, de vous nommer celui qui passe en ce moment devant vous : son tablier de cuir et cette longue barbe blanche qui lui pend jusqu'à la poitrine vous ont fait connaître le Juif-Errant... Oh! quand il raconte les détails de la Passion, il y a de quoi mourir à la fois de rire et de pleurer.

« Allons de ce côté, voici le Tragique. Un soir, sifflé à outrance, sa tête n'y tint plus; il se précipita sur la scène. Écoutez-le, le voilà qui déclame, monté sur un tonneau et majestueusement drapé dans sa couverture de laine, dont il s'est fait un manteau d'empereur romain :

O terre! réponds-moi : suis-je né pour le ciel?

N'es-tu qu'un lieu d'épreuve où doit souffrir le sage?

Et quand j'aurai tari le calice de fiel,

Aurai-je un port après l'orage?

Il était sur son char; ses gardes affligés

Imitaient son silence, autour de lui rangés.

Il suivait, tout pensif, le chemin de Mycènes;

Sa main sur ses chevaux laissait flotter les rênes.

Il chantait :

Ran tan plan, tire lire,

Son gilet se déchire...

Ran tan plan, tire lire,

Ran tan plan...

Au seul son de sa voix, la mer fuit, le ciel tremble;

Il voit comme un néant tout l'univers ensemble,

Et les faibles mortels, vains jouets du trépas...

Patatras! patatras! patatras! patatras!

« Mais, repris-je à mon tour, j'aperçois quelqu'un dans le tonneau du Tragique.

« — Sans doute; c'est Diogène. Écoutez :

« As-tu bientôt fini? ehl Thomas-Bauglant!

« J'étouffe. Je ne te prêterai plus mon ton-

neau, car tu ne m'amuses guère. »

« Diogène redevenant enfin maître de son ton-

neau, qu'il se mit à rouler à travers la foule.

Comme nous le suivions, car ses saillies

étaient piquantes : « Séjan! Séjan! » vint chu-

choter à mes oreilles un autre fou qui rôdait

autour de nous depuis quelque temps. « Sé-

jan! Séjan! » répétait-il avec un air de mys-

tère et de compassion, comme s'il voulait nous avertir d'un grand danger.

« Oui, mon ami, lui dit mon guide... mais patience, la justice aura son tour.

— Ah! si je n'avais pas Séjan pour détracteur, Pour juge, pour témoin et pour accusateur...

Puis, se penchant à mon oreille : « Avez-vous des enfants ? » me demanda-t-il, et, sans attendre ma réponse : « Jetez-les à l'eau, à l'eau, à l'eau, si vous ne pouvez pas leur donner un état indépendant. » Là-dessus il s'enfuit en poussant des cris. « C'est un pauvre employé, me dit mon guide d'une voix attentive ; il a été destitué de son petit emploi par suite de rapports calomnieux, et le chagrin lui a fait perdre la tête »

« Ecoutez, me dit mon guide ; voici le Philosophe : « Jamais ! jamais ! l'éternité ! l'éternité ! » murmurait sourdement, la tête enfoncée dans la poitrine, un vieillard à figure respectable qui paraissait étranger à tout ce qui se passait autour de lui, et qui se serait heurté contre nous si nous ne nous fussions pas écartés.

« Cet homme est un martyr de la science. Il était incrédule, athée, ou plutôt, comme bien des jeunes gens, il n'était rien. Un de ses amis, pour le ramener au culte de la Providence, résolut de lui démontrer la vérité par des chiffres :

« La lumière du soleil met 8 minutes pour parvenir jusqu'à nous ; or le soleil est à 34 millions de lieues de la terre ; calcule maintenant la distance à laquelle peuvent être de notre globe les soleils dont la lumière, depuis le commencement de leur création, n'a pas encore eu le temps d'arriver jusqu'à nous... Et à quelle distance sont les soleils dont la lumière ne nous parviendra jamais, malgré l'éternité. »

« A ces mots, le jeune philosophe resta confondu. Il s'éloigna tout pensif, et, en se promenant dans la campagne, il murmurait à demi-voix : « Ne nous parviendra jamais ! jamais ! malgré toute l'éternité ! jamais ! jamais ! il y a de quoi devenir fou. »

« Et vous voyez, ajouta mon guide : le malheureux n'a que trop bien tenu parole.

« Un peu plus loin j'aperçus un homme encore jeune, une figure d'artiste : pâle, de longs cheveux, les yeux en feu. Il tenait à la main une longue baguette, qu'il promenait par des mouvements saccadés sur une toile verte supportée par une sorte de chevalet. « Ah ! me dit mon guide, celui-ci est le peintre, un peintre incompris. Tous les tableaux qu'il présentait à l'exposition étaient refusés, à cause d'une simplicité par trop primitive. Voyez, il s'imaginait avoir exécuté un chef-d'œuvre. Approchez et adressez-lui quelques questions sur son tableau. »

« Je l'abordai. Sa figure s'épanouit tout à coup : « Voyez, me dit-il, voici mon tableau.

« Et il représente ?... »

« Il représente le passage de la mer Rouge par les Hébreux.

« Pardon, mais où est la mer ?

« Elle s'est retirée.

« Où sont les Hébreux ?

« Ils sont passés.

« Et les Egyptiens ?

« Ils vont venir. »

« En effet, il y avait là une passion exagérée pour le genre simple.

« Quels sont ces personnages qui gesticulent en venant à nous ?

« Le premier s'appelle le maître d'école du genre humain ; l'autre se croit Adanson, le célèbre botaniste. Il passait des nuits entières dans son jardin, accroupi sur ses plantes. Un jour il s'imagina qu'il entendait la circulation de la sève dans les vaisseaux et qu'il en comprenait le mystère. Sa pauvre tête n'y tint plus. Ecoutez-le ! »

« Illustres voyageurs, voici l'orbaniche, le dictame céleste, le type de la beauté morale.

« La beauté morale, pauvre fou ! murmura le maître d'école. Qui sait ce que c'est que la beauté ? Le beau, c'est la splendeur du vrai, et le vrai la splendeur du beau, et voilà pourquoi ma fille est muette, ajouta-t-il en haussant les épaules. Réveries, utopies, fadas que tout cela, et se tournant vers nous : « Messieurs, dit-il, je suis tout, je connais tout, je vous apprendrai tout. Voyons, par où faut-il commencer ? »

« Par te taire, maudit bavard ! répondit Adanson. Ta science est creuse comme une toupie d'Allemagne et baveuse comme un pot à moutarde. »

« Et il lui tourna le dos.

« Quel est ce jeune homme qui s'avance, la tête ombragée d'un énorme chapeau de paille, une petite pioche à la main et équipé comme l'archéologue qui va fouiller les ruines d'Herculanum et de Pompéi ?

« C'est en effet une victime de l'archéologie. Ses camarades l'appellent le Mont-Sacré.

« Enfants du ciel, s'écria en même temps le jeune homme ; la vérité est sous la terre ; fouillez, fouillez et vous trouverez.

« Il sortit le premier de l'école des Chartes, ajouta mon guide, et passa dix ans à la recherche d'Alésia. Il l'avait trouvée, et ses mémoires étaient prêts pour l'Académie, quand un pauvre paysan, chez lequel il était venu

demandier l'hospitalité pour la nuit, lui démontra que l'endroit où il avait fait ses plus sublimes découvertes était les ruines d'une poterie, que son grand-père avait abandonnée depuis soixante ans à la suite d'un incendie...

« Et il n'a pas quitté ses idées ? »

« Ah ! bien oui ! Il s'imagina qu'il voyage, et il continue ses fouilles, chaque coin de cette cour a un nom : c'est Balbek, Thèbes, Palmyre, Memphis et Babylone. Il a dans sa poche la pierre sur laquelle reposa Jacob ; il creuse des trous à enterrer des éléphants, et, si on ne le surveillait pas, tout croquerait ici, et lui-même avec nous, nous serions bientôt ensevelis sous les ruines.

« Un autre fou, pleurant à chaudes larmes, vint se réfugier près de nous.

« Qu'est-ce ? demandai-je.

« Ah ! ah ! me dit mon guide, c'est que le Taquin doit rôder par là.

« Le Taquin ? »

« Oui, oui, c'est un malin drôle, d'un naturel très-doux, mais qui semble inspiré par le démon de la malice durant ses accès. Alors il est sans cesse dans une activité malfaisante. Il enferme ses compagnons dans les loges, et suscite à tout propos des sujets de querelles et de rixes. Voyez-le agiter un lingot au bout d'un bâton et poursuivre le Pleureur. Celui-ci est un malheureux qui a épousé sa servante ; la servante devenue maîtresse l'a ruiné, battu, jeté à la porte et enfin rendu fou. Je ne sais comment le Taquin a pénétré le mystère ; mais, depuis cette découverte, il harcèle sans cesse celui-ci en lui criant : « Le torchon ! le torchon ! » et, quand il ne peut lui corner ces paroles aux oreilles, il tourne autour de lui et agit son mouchoir qui figure le torchon, et réveille chez ce pauvre fou des souvenirs qui le désolent.

« Plus loin, des éclats de rire attirèrent notre attention. Nous approchons. Ils étaient une douzaine rangés autour d'un fou assis par terre, occupés à lui lancer de petites boulettes de pain que celui-ci recevait dans la bouche avec une dextérité peu commune ; quand il réussissait, on riait bien fort, et chaque fois qu'il manquait son coup on riait plus fort encore.

« Vous voyez, dit mon guide, le roi de l'abyssinie. Il a lu dans je ne sais quelle histoire que c'est le grand cérémonial des souverains de ce pays : des esclaves coupent la viande en petits morceaux, les mêlent avec du pain et en pétrissent de petites boulettes qu'ils jettent dans la bouche de Sa Majesté, sans qu'elle ait la peine de rien couper et de toucher à rien ; et tout autour, ces bons enfants, qu'il appelle les grands dignitaires de son empire, s'amuse, comme vous le voyez, à lui lancer dans la bouche les petites boulettes qu'ils roulent entre leurs doigts, et que Son Altesse avale avec délices.

« Allons plus loin, ajouta mon guide, et faites ce que vous me verrez faire.

« Et comme il venait de passer sur le corps d'un fou, étendu tout de son long par terre, sans le toucher, bien entendu, j'y passai également, et demandai la raison d'un si étrange caprice.

« Cet homme, me répondit mon guide, se croit en butte à la haine des méchants ; il s'imagina que tous les hommes conspirent contre lui, et, pour échapper à leurs persécutions, il se réfugia vivant dans le sein de la mort, et n'est jamais plus tranquille, content, heureux, que quand on lui passe ainsi sur le corps.

« Tenez, en voici un autre qui se croit roi ; voyez comme il regarde en pitié Diogène roulant son tonneau. Le Cynique pouffe de rire en montrant du doigt la frêle couronne de papier du monarque. « Il y en a trente mille comme cela chez mon épicière, dit-il. Le monarque, choqué de l'irrévérence, se redresse, et, avec dignité :

« Un roi ! »

« Et le Cynique :

« Eh bien ! pour être un roi, le crois-tu quelque chose ? »

« Ma surprise augmentait à mesure que j'avais dans ce voyage à travers la déraison humaine. Quel personnage était-ce donc que mon guide, que cet homme qui connaissait, qui sondait toutes les infirmités, toutes les plaies de ce corps malade, qui montrait une connaissance si approfondie du cœur humain ? Des réflexions profondes se mêlaient à son récit. Sans doute, me dis-je, mon cicerone est le médecin en chef de cet établissement, et je me disposais à lui prêter une attention plus vive encore. Un monsieur d'une quarantaine d'années, le cou enveloppé d'une cravate blanche fortement empesée, s'avancait vers nous.

« Voici le chirurgien de l'hospice, me dit mon guide en souriant, acceptez le présent qu'il va vous faire.

« Monsieur, s'écria en effet le disciple d'Esculape, je suis reconnaissant de l'honneur que vous me faites en visitant cette maison confiée à mes soins, et je vous prie d'accepter ce gage de ma gratitude.

« C'était une petite botte.

« Je l'ouvris et j'en tirai un billet soigneusement plié.

« Lisez, fit mon guide.

« Recette infallible pour guérir les cors et les oignons : si vous avez un cor au pied droit, arrachez-vous l'œil gauche et posez-le dessus, et... allez vous promener, je m'en lave les mains. »

« Là-dessus, il nous tourna le dos et s'en alla en chantant :

« Va-t'en voir s'ils viennent, Jean... Va-t'en voir s'ils viennent.

« Un autre nous présenta un manuscrit.

« Voilà un trésor, dit-il ; c'est le fruit de vingt ans de veilles et de travaux sur un objet de la plus haute importance... l'éducation des chats. Tous les désordres physiques et moraux qui minent la société viennent de ce qu'on ne s'est pas encore occupé de l'éducation de la race féline :

« Les chats sont des animaux donnés par la nature. Ture lure, ture lure, ture lure ! »

« Je vais vous montrer, ajouta mon guide, le jeune Pic de la Mirandole, le voilà qui gesticule, les yeux levés vers le ciel. Ecoutez :

« La science, la science, présent du ciel, est une fleur miraculeuse qui renferme mille autres fleurs, mais toutes recèlent un poison caché dans leur sein, un amour insatiable dont rien ne saurait apaiser les dévorantes flammes. La botanique compte 80,000 espèces de plantes ; un pied de pavot donne par année 32,000 grains ; un palmier, 36,000 ; un orme, 529,000. On compte seulement pour les insectes 50,000 espèces ; 17,000 facettes à l'œil d'un papillon. Une mouche donne en trois mois 70,000 œufs. Le nombre des minéraux est incalculable, et, dans les profondeurs de l'Océan, que de millions d'êtres qui resteront à jamais ignorés ! Les connaissances humaines se divisent en 128 sciences ; Varron comptait de son temps 288 sectes différentes de philosophie : les Indous adorent 333 millions de dieux. Levons les regards : voie lactée, lumière éclatante, incalculable amas de soleils... la science est un océan sans fond et sans rivages.

« Kouac ! kouac ! s'écria un autre fou ; sornettes, balivernes que ta science. Je me meus, donc je vis ; je vis, donc je pense ; je pense, donc je suis ; je suis, donc Dieu est, a été et sera toujours. Chacun de nous est un rayon de l'âme universelle, et tout est dans tout. Kouac ! kouac ! »

« Celui-ci, me dit mon guide, est un ancien professeur de philosophie ; ses sorites renferment quelquefois des centaines de propositions. Ses camarades l'ont surnommé *Galimatias*.

« En ce moment, des cris de joie et de grands éclats de rire éclatèrent autour de nous. C'était une troupe de fous qui se pressaient bien fort les uns contre les autres et en portaient un sur leur tête. Ce malheureux, ne pouvant se tenir debout, ni assis, ni couché, égayait ses compagnons par les grimaces et les tours qu'il faisait en sautant sur le plancher mobile où il se trouvait. D'autres fous suivaient à la file, battant des mains, chantant, gambadant et gesticulant.

« En voilà un, me dit mon guide, qui se croit un empereur romain ; ses camarades le portent en triomphe ; mais regardez,

« Du triomphe à la chute il n'est souvent qu'un pas.

« En effet, tous les fous se séparèrent brusquement, comme s'ils eussent obéi à un mot d'ordre, et Sa Majesté impériale fut jetée sur l'arène.

« Cave ne cadas, s'écria le philosophe, qui suivait le cortège à distance.

« Le malin drôle avait trouvé une nouvelle victime. Nous l'aperçûmes de loin ôtant, mettant, tournant et retournant son habit, et poursuivant un pauvre diable qui fuyait à toutes jambes.

« Ce fuyard, me dit mon guide, vous représente un de ces personnages malheureusement trop communs de nos jours sur la scène politique. Très-haut placé sous tous les gouvernements qui se sont succédés en France, il a toujours été environné de l'éclat des grandeurs. Adroit caméléon, il changeait de livrée comme de maître ; mais la fortune s'est lassée de l'inconstance de cet adroit favori ; elle l'a précipité du faite des dignités, et sa chute a été si terrible qu'il en a perdu la tête. Et le malin drôle, pour lui rappeler sa disgrâce et le désespérer, tourne et retourne devant lui son habit, comme il agitait le torchon aux yeux de l'autre...

« Tout à coup nous fûmes interrompus par un cri terrible parti du fond des appartements, un de ces cris déchirants, que l'on ne fait entendre que dans les moments d'angoisses supêmes et d'indolibles douleurs. Je m'arrêtai tout tremblant et péniblement impressionné.

« C'est le cri d'une pauvre mère à laquelle la mort vient d'arracher son enfant, me dit mon guide d'une voix émue que je remarquais pour la première fois. Retirons-nous, je vais vous raconter cette lamentable histoire. C'est une pauvre dame, qui n'est ici que depuis quinze jours, et voilà quinze fois qu'à la même heure nous entendons ce cri perçant sortir de ses entrailles maternelles. Elle a perdu sa fille unique, une délicieuse enfant de douze ans, le bonheur de ses jours, le rêve angélique et radieux de ses nuits. Elle a fait placer dans sa chambre trois portraits de sa fille, de son Aline... Le premier, c'est Aline à six

mois : comme elle est souriante ! *Maman*, ces deux syllabes magiques viennent d'éclorre pour la première fois sur ses lèvres vermeilles ; l'heureuse mère a voulu garder ce souvenir ineffable, comme les conquérants éternisent, avec le bronze et le granit, une journée glorieuse. *Maman ! maman !* c'est le grand jour, c'est le Marengo des mères. Comme tout chante, comme tout sourit, comme tout est beau ce jour-là ! L'âme nage dans un éther céleste, le cœur est inondé de délices !...

« Puis, c'est le jour de la première communion : Aline a dix ans ; elle est vêtue de blanc comme les sœurs ; c'est un vivant sanctuaire qu'elle illumine la présence d'un Dieu...

« Enfin, Aline est froide et pâle : la mort, comme un vampire, s'est posée sur sa bouche, et le clergé béni projeté ses lueurs blafardes sur son visage décoloré.

« Ces trois tableaux sont les trois actes du drame dont nous venons d'entendre le terrible dénouement. Chaque matin la mère se pare de ses plus beaux habits ; ses femmes ornent de fleurs sa blonde chevelure, comme en un jour de fête. Elle est heureuse, elle veut être belle. Puis, souriante, elle entre dans la *chambre aux portraits*. Alors ce sont des conversations divines, inénarrables, avec sa chère Aline, son chérubin de six mois... Au portrait de dix ans, c'est un langage plus sérieux, mais toujours charmant. Enfin, elle arrive à l'image glacée, au cadavre de son enfant. « Mortel mon Aline est mortel ! » puis le cri que nous avons entendu ; alors elle tombe entre les bras de ses femmes, qui l'emportent loin de ce triste spectacle.

« Cette scène lugubre recommencera demain, et après-demain, et toujours, jusqu'à ce que la pauvre mère aille rejoindre sa chère Aline. Elle lui a donné sa raison ; dans quelques jours, elle lui donnera sa vie !

« Pendant ce lamentable récit, nous étions revenus à notre point de départ. Tout à l'entrée de la cour, j'aperçus un grand jeune homme immobile contre le mur, les bras élevés en croix, les deux pieds superposés, la tête penchée sur l'épaule gauche ; ses traits respiraient la douceur unie à une indéfinissable expression de tristesse et de douloureuse résignation. A peine mon guide l'eut-il aperçu :

« Ah ! par exemple, s'écria-t-il, en changeant d'air et de ton, la folie de celui-ci est manifeste ; il s'imagina qu'il est Dieu le fils, et c'est à moi qu'il voudrait le faire croire, à moi, qui suis Dieu le père ! »

« La surprise, le saisissement m'ôta la parole ; le prétendu docteur était un pensionnaire de l'établissement ! Cet homme aux manières distinguées et du meilleur ton, à l'esprit élevé et cultivé, dans la compagnie et dans la conversation duquel je venais de passer deux des heures les plus délicieuses de ma vie ; cet homme qui me charmait tout à l'heure par sa science et par sa philosophie, n'était qu'un pauvre fou que la raison avait cessé d'illuminer. J'étais plongé dans ces amères réflexions quand un domestique vint m'avertir que le dîner était servi. Je quittai mon pauvre guide sans avoir la force de lui adresser un mot de remerciement, me réservant, au dessert, de raconter ma singulière aventure à mon ami le directeur. »

CHARENTONNE (la), petite rivière de France, naît dans le département de l'Orne, à la forêt de Saint-Evroult, arrond. de Mortagne, entre dans le département de l'Eure, arrose Broglie et Bernay, et se jette dans le Rille, près de Serquigny, après un cours de 65 kilom.

CHARÈS, général athénien, né vers 400, mort vers 330 av. J.-C. Il avait une taille d'athlète, et, suivant le mot de Timothée, qui était d'ailleurs son rival, il était plus propre à porter les bagages qu'à commander une armée. Le peuple athénien cependant l'investit de commandements importants. En 357, il remplaça Léosthène dans la direction de la guerre contre Alexandre, tyran de Phères, et, par une conduite contraire à la politique traditionnelle d'Athènes, favorisa le renversement de la démocratie à Corcyre, ce qui entraîna cette île à se prononcer contre les Athéniens. Pendant la guerre sociale, il assiégea sans succès Chios, rejeta tous ses revers sur Iphicrate et Timothée, ses collègues, et parvint à les faire déposséder du commandement. Resté seul à la tête des troupes et n'ayant pas de quoi les payer, il se mit à la solde d'Artabaze, satrape révolté contre le roi des Perses, et faillit ainsi attirer les plus grands malheurs sur sa patrie. Pendant les guerres contre Philippe, il ne commit que des fautes et n'essuya que des revers. Il commandait avec Lysicles l'armée athénienne à Chéronée (338) ; mais il eut assez d'habileté et de crédit pour rejeter la responsabilité de ce désastre sur son collègue, qui fut condamné à mort. Il avait autant de bravoure comme soldat que d'incapacité comme général.

CHARÈS, statuaire grec, né à Lindes, dans l'île de Rhodes, florissait vers 300 av. J.-C. Il était élève de Lysippe. Ce fut lui qui éleva, après douze années de travail, la fameuse statue du Soleil connue sous le nom de *colosse de Rhodes*, qui était regardée comme une des sept merveilles du monde, et qui fut renversée cinquante-six ans plus tard par un tremblement de terre.

CHARETTE DE LA CONTRIE (François-Athanase), fameux chef de bandes vendéennes, né à Couffé, au manoir de la Contrie (Loire-Inférieure), en 1763, mort en 1796. Sa famille était ancienne et avait de grandes prétentions généalogiques. Il y avait cependant des Charette dans la robe; un d'eux fut condamné à mort dans l'affaire de la Chalotais. Son père, Charette de Briord, étant capitaine d'infanterie, passait avec deux autres officiers dans un bourg, près d'Uzès; les trois étourdis voient à un balcon trois jeunes filles, et, par une sorte de gageure, se promettent de les épouser. Ils montent en effet, présentent bravement leur demande, et sont agréés. Charette naquit de cette union fantasque. Il fit quelques études chez les oratoriens d'Angers, entra dans la marine à l'âge de seize ans, parvint au grade de lieutenant de vaisseau et donna sa démission à l'époque de la Révolution. Cadet de famille, il était sans fortune, et il épousa une femme âgée et riche, veuve de l'un de ses parents. En 1790, il émigra à Colentz, où il fit des pertes considérables au jeu, rentra bientôt en France, et figura, dit-on, parmi les défenseurs des Tuileries dans la journée du 10 août. Après cette journée, il se confina dans son petit manoir de Fonte-Clause, près de Machecoul, où il s'abandonna éperdument à la chasse et aux plaisirs. Vivant dans les forêts, à la poursuite des bêtes fauves, il s'endurcit aux fatigues, et fit ainsi, à son insu, l'apprentissage du rôle que bientôt il allait être appelé à jouer dans la guerre civile.

Au moral, c'était un homme sans scrupule et sans conviction sérieuse, insouciant et féroce, avide de pouvoir et plus encore d'indépendance personnelle, perdu de mœurs, orgueilleux et grossier, infiniment propre enfin à devenir un chef de bandits bien plutôt qu'un chef de parti. Au physique, c'était une figure étrange et fantasque, le front bas, le nez fortement retroussé, la bouche plate, l'air impudemment audacieux. « J'ai vu, dit M. Michelet, un monument bien étrange, c'est le plâtre complet de la tête de Charette, moulé sur le mort. J'ai été frappé de stupeur. On sent là une race à part, fort heureusement éteinte, comme plusieurs races sauvages. A regarder par derrière la boîte osseuse, c'est une forte tête de chat. Il y a là une bestialité furieuse, qui est de l'espèce féline. »

A ces traits, il faut ajouter une lubricité dont il y a peu d'exemples. Ce gentilhomme avait les passions d'une bête de proie, et la guerre civile semblait être pour lui une chasse à la femme plus encore qu'une lutte de parti. Son camp était un lieu de débauche, et Savin, son lieutenant, disait à sa femme : « Je crains moins pour toi l'arrivée des bleus qu'une visite de Charette. »

En mars 1793, lors du soulèvement des Vendéens, les paysans de Machecoul allèrent chercher Charette pour le mettre à leur tête. Les égarés avaient commencé quand il arriva; il ne fit rien pour les empêcher, mais il ne semble pas que ce soit positivement lui qui les ordonna, ainsi qu'on l'en a accusé. Toutefois, comme les exécutions de patriotes durèrent sans interruption plusieurs semaines, avec un redoublement de fureur et de barbarie, il est à croire qu'elles ne s'accomplissaient qu'avec le consentement, du moins tacite, du chef de ces hordes, qui sciaient les poings de leurs prisonniers ou les enterraient vivants, etc. Dans cette Vendée du Marais, d'ailleurs, les mœurs étaient plus sauvages, et les excès furent plus grands que dans l'Anjou et le haut Poitou.

Charette était digne de commander à de tels hommes. Son premier combat fut l'attaque et la prise de Pornic, dont il traita les défenseurs comme auparavant il traitait les bêtes fauves qu'il chassait dans les forêts. C'est lui-même qui l'a révélé dans une lettre au Comité central : « Les brigands de cet endroit s'étaient réfugiés dans différentes maisons, je ne trouvais que le feu qui put faire sortir ces coquins de leurs cavernes. » (Pièces publiées par M. Benjamin Fillon.) Ces brigands et ces coquins étaient les magistrats et les gardes nationaux de Pornic, qui défendaient la République et leurs foyers. Dans l'origine, le commandement de Charette ne s'étendait que sur les paroisses des environs de Machecoul; mais, quelques mois plus tard, il était le chef de presque toute la basse Vendée, de l'embouchure de la Loire au Marais du bas Poitou inclusivement, et de la mer à la Maine et au Lay. C'était là son royaume, le pays où, au nom de l'autel et du trône, il promenait, avec ses bandes sauvages, l'extermination, le pillage et la débauche. Il commanda parfois jusqu'à 30,000 hommes et plus; mais il voulait rester indépendant, et il ne se réunissait à la grande armée vendéenne que momentanément et dans quelques grandes occasions. Son armée, cela est bien connu, se battait pour le butin, pour la proie. Il était, d'ailleurs, peu estimé des chefs des autres bandes qui composaient la grande armée, et il ne les aimait guère; les nobles l'appelaient avec mépris le *Petit Cadet* et le *Savoyard*; ils lui reprochaient ses fuites continuelles; et, dans le fait, avec ces bandits indisciplinés, il était souvent fuytif; mais il les aguerriait à force de fuir et en fuyant avec eux.

Après divers échecs, à Challans, à Saint-Gervais, etc., il eut à lutter contre une révolte de ses propres soldats, agités par les

manœuvres d'autres chefs qui commandaient diverses paroisses de la même contrée; mais il se tira d'affaire à force d'audace et de violence. Chassé de Machecoul par le général Beyer, il parvint à se maintenir quelque temps à Légé, et enfin reprit Machecoul le 20 juin. Cette victoire affermit son autorité dans le Marais, où il avait été jusqu'alors contre-balancé par d'autres chefs royalistes, notamment La Cathelinère et surtout Joly, qui devait être assassiné.

Après la reprise de Machecoul, il reçut de Lescur une lettre de félicitations, et fut invité à appuyer le mouvement de la grande armée contre Nantes. Cette riche cité était, pour les bravi qu'il commandait, une tentation suprême, un magnifique rêve de pillage; ils en désignaient les habitants sous le sobriquet de *culottes de soie*; Charette s'était plus d'une fois enivré à l'idée de cette splendide conquête; mais il sentait que, s'il y entraît avec l'armée d'Anjou, sa bande ne viendrait qu'en sous-ordre et qu'il aurait une part inférieure au butin. Toutefois, il se décida à marcher: il traînait alors à sa suite au moins 30,000 hommes, et vint prendre position au pont Rousseau, à l'embouchure de la Sèvre, pendant que les autres barbares qui composaient la grande armée investissaient Nantes sur divers points, en hurlant dans leurs cornes de bœuf et en poussant des clameurs sauvages (28 juin). La noble et patriotique cité n'ignorait point le sort qui lui était réservé; dénuée de forces, elle opposa à ce déluge effroyable sa garde nationale, ses robustes ouvriers et marins, une poignée de soldats de ligne et les intrépides canonnières envoyées par la commune de Paris. On sait comment Cathelinère fut tué et comment échoua cette grande attaque. Charette se borna à canonner la ville, et, après le départ de l'armée d'Anjou, il demeura par bravade encore un jour, puis il regagna ses repaires. Quoique profondément blessé de la décision qui plaça toutes les bandes insurrectionnelles sous le commandement de l'Elbée, il se joignit cependant à ce que l'on continuait d'appeler l'armée catholique et royale, et vint, le 14 août, concourir à l'attaque de Luçon, où les royalistes furent complètement battus. Il retourna de nouveau à son camp de Légé, peuplé de femmes de mauvaise vie, et où les danses et les plus grossières débauches étaient en permanence. Au commencement de septembre, l'armée de Mayenne et autres troupes républicaines entrèrent dans le bas Poitou; Charette, se sentant hors d'état de résister, remonta vers la Sèvre, se joignit encore à la grande armée dont il partagea les succès à Toffi, à Montaigu et à Saint-Fulgent. Mais, incapable de supporter des supérieurs et même des égaux, il se sépara une fois encore des autres chefs, après de vives querelles, pour un partage de butin, et, apprenant que ses cantonnements étaient évacués, il regagna la basse Vendée, où il était en quelque sorte roi, et qui était d'ailleurs officiellement son territoire de commandement. Il se borna, dès lors, pendant les premiers mois de 1794, à une guerre de surprises et de coups de main, fort indifférent aux revers essuyés par l'armée d'Anjou; mais lui-même éprouva de nombreux échecs. Souvent fuyatif, errant au fond des bois, changeant à chaque instant de retraite, puis reparaissant quand on le croyait perdu, reformant de nouveaux rassemblements, attaquant les postes républicains, pillant les convois, surprenant les cantonnements, il demeura finalement toujours en armes et toujours redoutable aux républicains, malgré l'affaiblissement des grandes insurrections de l'Ouest, malgré les nombreuses défaites que lui-même avait subies. Poursuivi par le général Haxo, il eut la bonne fortune de l'écraser aux Clouseaux, où le brave soldat se fit sauter la cervelle pour ne pas tomber vivant et blessé aux mains des brigands. Il tenta ensuite quelques expéditions, de concert avec Stofflet, mais ne tarda pas à se séparer de ce chef, par rivalité d'influence et d'autorité. Cependant, depuis le 9 thermidor, la Convention se montrait plus disposée à la conciliation; quelques ouvertures furent faites aux chefs vendéens, fort affaiblis d'ailleurs par leurs pertes et par leurs divisions; le 12 frimaire an III (2 décembre 1794) fut rendu le décret qui promettait le pardon et l'oubli à tous ceux qui, dans le délai d'un mois, auraient posé les armes; enfin des conférences s'ouvrirent au château de la Jaunaie, et le 29 pluviôse an III (17 février 1795) un traité de pacification fut signé, traité qui restera d'ailleurs la honte des réacteurs thermidoriens, qui dominaient alors la Convention, et qui ne fut, en réalité, qu'un pacte entre la bassesse et le mensonge.

Stofflet n'avait point voulu prendre part à ces conférences. Charette, réduit presque à la dernière extrémité, signa la paix, mais avec l'intention bien arrêtée de la rompre, et uniquement pour éloigner les troupes républicaines et se donner les moyens de rassembler de nouvelles forces; dans le moment même, il échangeait avec Monsieur des dépêches secrètes qui le prouvent d'une manière irréfutable.

Chose monstrueuse, par des articles secrets du traité, les chefs royalistes devaient recevoir en numéraire une indemnité proportionnée à leur grade dans l'armée. Charette eut 2 millions; de plus, il conservait le commandement et la police du territoire occupé par ses soldats. Enfin l'humiliation infligée à la République par d'indignes négociateurs fut com-

plétée par l'entrée de Charette à Nantes, un panache blanc au chapeau, escorté de ses officiers, qui tous portaient la cocarde blanche et manifestaient une joie insolente et grossière. Il retourna ensuite à son quartier général de Belleville. Le 27 juin, il reprit les armes, au mépris de ses serments, surprit et massacra un poste de républicains, et, après les exécutions accomplies à la suite de l'affaire de Quiberon, fit froidement assommer tous les prisonniers qui étaient entre ses mains. Profondément découragé par cette grande défaite de son parti, il continua cependant les hostilités, sur la promesse d'un débarquement du comte d'Artois, de troupes anglaises et d'émigrés. Louis XVIII lui envoya le cordon rouge et le titre de lieutenant général; mais le prince, que les insurgés attendaient, se contenta de paraître en vue des côtes de France et d'envoyer à Charette un sabre magnifique qui portait cette devise : *Je ne cède jamais*. Découragé, indigné, le chef vendéen écrivit au prétendant la fameuse lettre : « Sire, la lâcheté de votre frère a tout perdu. » Il continua néanmoins une lutte dont l'issue n'était plus douteuse, et où il n'essuya plus que des revers. Poursuivi sans relâche, n'ayant plus autour de lui qu'une poignée d'hommes épuisés, blessés au combat de la Prélinière, il finit par être capturé dans le bois de la Chabotterie, par le général Travot, traduit devant une commission militaire, à Nantes, pour sa rupture de la pacification, condamné à mort et fusillé le 29 mars 1796, sur la place Viarme; il marcha au supplice avec un mâle courage et commanda lui-même le feu.

Charette (Fr.-Ath.). Iconogr. Parmi les nombreux portraits du célèbre chef vendéen qui figurent dans la collection iconographique de la Bibliothèque impériale, le plus intéressant est celui au bas duquel se lit cette inscription : *Charette dessiné après son arrival (sic) à Nantes le 7 où il était fusillé le 9 germinal*. Ce portrait, exécuté d'après nature, nous montre le chef royaliste souffrant de ses blessures, dévoré par la fièvre, abreuvé d'humiliations, mais respirant encore une mâle fierté : ses grands yeux sombres, sa tête enveloppée d'un mouchoir d'où s'échappent des cheveux longs et incultes, sa barbe clair-semée, son feutre orné d'une cocarde blanche, tout concourt à lui donner un aspect farouche et à justifier le nom de brigand que lui avaient décerné ses ennemis. — Un autre portrait, gravé par Baurtan d'après un dessin de Paulin Guérin, le représente en costume de général et dans l'attitude d'un homme qui commande; il a le front bombé, le nez long et droit, le menton proéminent, l'œil vaste et plein de feu, les traits durs et énergiques; sa tête est enveloppée d'un mouchoir et recouverte d'un feutre retroussé par devant et orné d'un plumet; une large cravate blanche entoure son cou; un médaillon représentant un cœur surmonté d'une croix décore sa poitrine. Ce portrait a été fréquemment reproduit, notamment par Couché fils, Joubert, Châteauneuf, etc. — Une estampe sans nom d'auteur nous montre Charette, ayant le bras en écharpe et la tête enveloppée d'un mouchoir, tel qu'il fut ramené prisonnier à Nantes : au-dessous, pour toute indication, est dessinée une charrette, ce qui nous donnerait à penser que ce portrait fut publié clandestinement peu de temps après l'exécution du chef vendéen; la physiologie est loin, d'ailleurs, d'avoir l'énergie que l'on remarque dans les deux portraits précédents. — Une variante de cette estampe représente Charette coiffé d'un grand chapeau semblable à celui dont le général Bonaparte a la tête couverte dans les portraits de la même époque. Un portrait gravé par Levachez donne au généralissime de l'armée vendéenne le costume et presque la tournure d'un incroyable du Directoire : au-dessous est une petite eau-forte de Duplessis-Bertaux représentant Charette arrachant l'écharpe qui enveloppe son bras blessé, et marchant au-devant des soldats qui le couchent en joue pour le fusiller. Une notice d'une quinzaine de lignes accompagne cette estampe : nous y lisons que, « quand on voulait désigner quelqu'un comme mauvais citoyen, c'était une expression assez généralement reçue que de dire : *Il est patriote comme Charette*. » — Un autre petit portrait, finement gravé, mais dont l'expression est assez fade, est accompagné de l'extrait suivant du compte rendu adressé au gouvernement par le général Hoche, le 17 brumaire an IV : « Ce cheval de bataille des émigrés qu'il déteste à un pouvoir absolu sur tout le pays qu'il commande. Les lois draconiennes qu'il a données aux pays qu'il occupe l'ont en quelque sorte fait déifier par une multitude ignorante, que son seul nom fait trembler. Son caractère est féroce et singulièrement défilant. Son ambition est de gouverner son pays féodalement. Il n'a point d'ami... Des femmes sanguinaires le dirigent dans ses cruautés. » Voilà en quels termes le brave Hoche peignait le caractère de Charette et flétrissait ses cruautés. Après la réprobation, l'apothéose; le méchant quatrain suivant se lit au bas d'un portrait représentant Charette en costume de chasseur de la garde royale :

Héros par la valeur et par l'adversité,
Sa gloire du tombeau perce la nuit profonde.
Il vécut trente ans pour le monde;
Il en a vécu trois pour l'immortalité.

Une planche gravée par Alès d'après un dessin de A. Lacachue, et une gravure de F. Bonneville représentent Charette sous

les traits et le costume d'un vrai brigand de mélodrame. Signalons encore une image (genre Epinal) publiée « chez veuve Romé et Romé fils jeune, fabricants de cartes à jouer et de dominoterie, quai Cassard, à Nantes » : le chef vendéen y apparaît en grand costume de général, l'épée à la main, monté sur un cheval fougueux qui enjambe une pièce de canon et une pile de boulets; il n'a aucune ressemblance, d'ailleurs, avec les portraits que nous avons décrits; au-dessous, on lit ces vers :

Pour sa religion, pour son roi, sa patrie,
Cent fois, en cent combats, il prodigua sa vie;
Mais, quand le sort trahit ses efforts généreux,
Ne pouvant les servir, il sut mourir pour eux.

On devine de quelle officine royaliste sortait l'image publiée chez la veuve Romé et destinée à prendre place, dans la demeure des paysans du Marais et du Bocage, entre le portrait authentique du Juif errant et le fusil du chouan pendu à la cheminée.

CHARETTE DE LA CONTRIE (Athanase, baron DE), neveu du précédent, né à Nantes en 1796. Il entra dans les gardes du corps à la première restauration, s'associa aux soulèvements royalistes de l'Ouest pendant les Cent-Jours, et fut nommé pair de France en 1823, puis colonel des cuirassiers de Berry. Particulièrement attaché à la duchesse de Berry, il coopéra très-activement aux tentatives de cette princesse pour rallumer la guerre civile dans l'Ouest, fut son fidèle compagnon dans ses courses et ses dangers, et, après le mauvais succès de ces entreprises, parvint à se réfugier à l'étranger, et ne rentra en France qu'après l'amnistie de 1837. Il ne sortit plus de la retraite et mourut en 1848. On a de lui : *Quelques mots sur les événements de la Vendée*, en 1832 (Paris, 1840); *Journal militaire d'un chef de l'Ouest, contenant la vie de Mme la duchesse de Berry en Vendée* (Paris, 1842), où l'on trouve d'intéressants détails.

CHARGE s. f. (char-je — rad. *charger*). Faix, fardeau, ce qui pèse dessus : *CHARGE pesante, lourde*. *CHARGE légère*. *On a donné trop de charge à ce plancher*. (Acad.) « Ce que porte ou peut porter un homme, un animal ou un véhicule d'un genre quelconque : *La charge d'un homme, d'un mulet*. *La charge d'un wagon, d'une charrette, d'un bâtiment*. Déposer sa charge. Avoir sa charge complète. *C'est une chose étonnante de voir quelle était la charge des soldats romains*. (Rollin.) *Un homme haut et robuste porte légèrement et de bonne grâce un lourd fardeau : un nain serait écrasé de la moitié de sa charge*. (La Bruy.)

Me fera-t-on porter double bât, double charge ?
La Fontaine.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
La Fontaine.

— Fam. Série de coups aussi nombreux qu'une personne peut les supporter : *Donner, recevoir une charge de coups de poing, de coups de bâton*.

— Pop. Etat d'une personne qui a pris de la nourriture ou de la boisson autant qu'elle en peut porter : *Il a sa charge*.

— Par ext. Obligation onéreuse; objet pénible à supporter : *Avoir des charges nombreuses. Etre exempt de charges. Accepter les charges d'une succession. Le service militaire est la seule charge dont la femme n'ait point à supporter sa part*. (Mme Romieu.) *Comme ses avantages, la gloire a ses charges*. (Cl. Tillier.) *Le peuple a les charges de la société, d'autres en recueillent les bénéfices*. (Lamenn.) *La meilleure alliance est celle qui impose le moins de charges et donne le plus de sécurité*. (E. de Gir.) *L'imprimerie remet à chaque homme la charge de sa propre croyance*. (E. Pelletan.) *Chacun doit contribuer aux charges sociales en raison des avantages qu'il trouve dans la société*. (Ott.)

C'est une charge bien pesante
Qu'un fardeau de quatre-vingts ans.

QUINAULT.
L'égoïste est un monstre, et la mort salutaire
N'enlève, en le frappant, qu'une charge à la terre.
VOLTAIRE.

... Aidons-nous mutuellement;
La charge des malheurs en sera plus légère.
FLORIAN.

« Se dit particulièrement des impôts que l'on est astreint à payer : *Toute charge mise sur la production pèse en définitive sur le consommateur. Le tiers état portait la plus grande partie des charges*. (Acad.) *Le peuple gémit sous le poids des charges que le malheur des temps a rendues nécessaires*. (Mass.) *Les villes de Lyce payaient les charges selon la proportion des suffrages*. (Montesqu.) *Faut-il que les propriétaires payent toutes les charges, et tout citoyen ne doit-il pas contribuer aux dépenses publiques*? (Condill.) *La Chambre des députés fixe par ses allocations la mesure des charges dont il sera permis de grever le pays*. (Dupin.) *Les charges publiques sont ce qu'il y a de plus sensible pour le contribuable*. (Viennet.)

— Ordre, commission que l'on donne à quelqu'un : *On lui a donné charge de faire ces recouvrements. La conscience a charge de Dieu de nous avertir*. (Boss.)

— Fonctions publiques, obligations et privilèges qui y sont attachés; se disait particulièrement, sous l'ancien régime, des offices pour

lesquels on prenait des provisions : *Gages, appointements, émoluments d'une charge. Postuler une charge. Acheter une charge. Se démettre de sa charge. Charge militaire. Charge de président, de conseiller, de notaire, d'avoué, d'agent de change. Les premières charges de l'Etat. Ne perdez jamais de vue que l'autorité royale n'est qu'une charge publique dont vous rendrez un compte très-exact après votre mort.* (Louis le Gros.) *Il faut en France beaucoup de fermeté et une grande étendue d'esprit, pour se passer des charges et des emplois.* (La Bruy.) *Certaines charges n'ont été imaginées que pour enrichir un seul aux dépens de plusieurs.* (La Bruy.) *Les grandes charges peuvent devenir aisément des mines d'or, lorsque ceux qui les possèdent veulent renoncer à leur honneur et à leur conscience.* (J.-B. Thiers.) *Bonaparte fit occuper la plupart des charges de sa maison par des nobles de l'ancien régime.* (Mme de Staël.) *A en juger par le prix auquel se vendent les charges, le monopole des agents de change coûte à la place de Paris des sommes énormes.* (Ed. Laboulaye.) *Se dit aussi des offices que l'on remplit dans la maison ou pour le service d'un particulier : La charge de précepteur. La charge de palefrenier. Je vous établis dans la charge de rincer les verres.* (Mol.)

— Fonctions volontaires que l'on s'impose, devoirs que l'on accepte de son plein gré : *La charge de bouffon est aussi difficile qu'humiliante à remplir. C'est une charge extrêmement difficile à exercer à la cour que celle de fille d'honneur.* (Ménagiana.)

— Particulièrement. Caricature, exagération grotesque, imitation ridicule faite à dessein ou non : *Il faut de la mesure en tout, même dans la charge. La première condition de la charge, c'est la ressemblance. La charge est bien plus supportable dans les journaux illustrés que sur le théâtre. On ne jette pas vingt personnes dans un acte sans être obligé de les indiquer par des traits saillants, qui sont plutôt leur charge que leur portrait.* (Ch. Nod.) *Il était impossible que ce terrible génie espagnol n'eût pas des admirateurs et des imitateurs... La plupart des écrivains étrangers qui, séduits par cette grandeur apparente, en ont essayé l'imitation n'ont produit qu'une charge ridicule.* (Ph. Chasles.) *Nicolas Boileau poussait l'humour railleuse jusqu'à la charge et au grotesque.* (Ste-Beuve.)

— Pop. Histoire fautive ou invraisemblable ; canard : *La charge est bonne. Quelle charge !* — *Femme de charge.* Femme attachée au service d'une grande maison, pour avoir soin de certains objets dont la garde exige une surveillance particulière, comme le linge, l'argenterie, etc.

— Bêtes de charge, Bêtes de soimne, animaux employés au transport des fardeaux. — *Etre à charge.* Etre un sujet de peine, d'embarras, être pénible à supporter : *L'oisiveté est à charge à tous ceux qui s'y livrent. Ce qu'on donne à la nature au delà des bornes qui lui sont prescrites, non-seulement ne lui sert de rien, mais encore ordinairement lui est à charge.* (Boss.) *On dit que l'amitié est plus à charge que la haine.* (La Bruy.) *C'est souvent l'abus que nous faisons de la vie qui nous la rend à charge.* (J.-J. Rouss.) *Quand on a deux bons bras, il est honteux d'être à charge à ses parents.* (Alph. Karr.)

Il est des jours d'ennui, d'abattement extrême, où l'homme le plus ferme est à charge à lui-même. Ducis.

— *Etre à la charge de quelqu'un.* Etre payé, entretenu, défrayé par lui : *Ce vieillard est à la charge de ses enfants. Les frais seront à votre charge. Les réparations demeurent à la charge du propriétaire. En Angleterre, l'insurrection populaire dans les campagnes est presque entièrement à la charge du clergé.* (De Montalembert.) *Etre confié aux soins, être de la compétence de quelqu'un : Cela est à votre charge, je ne m'en mêle pas.*

— *Mettre une chose à la charge de quelqu'un.* La lui reprocher, l'en accuser, lui en faire porter la responsabilité : *Faut-il mettre tous les torts à la charge de ses adversaires ?* (Gérusez.)

— *Etre en charge, Etre hors de charge.* Occuper des fonctions, en être sorti.

— *Faire l'acquit de sa charge.* S'acquitter fidèlement de tous les devoirs qu'elle impose : *Ce juge, ce commissaire, en dressant procès-verbal, a fait l'acquit de sa charge.* (Acad.) — *Aller au delà de sa charge.* Faire plus qu'on n'a le droit ou l'obligation de faire.

— *Revenir, retourner à la charge.* Répéter ses démarches, ses instances, ses attaques.

— *Prendre les charges avec le bénéfice.* Se soumettre aux inconvénients, lorsqu'on veut jouir des avantages : *Du moment où tu aspiras aux bénéfices, prends les charges.* (Balz.)

— *Ce n'est pas un bénéfice sans charge.* Se dit d'un bien, d'un avantage qu'on n'obtient pas sans travail, sans dépense ou sans danger.

— *Prov. Une charge est le chausse-pieds du mariage.* L'homme pourvu d'un emploi lucratif et honorable trouve plus facilement à se marier.

— *Antiq. Charges sordides.* Obligations imposées par la loi romaine aux provinces, et qui consistaient en prestations en nature, en charrois, etc. : *Les charges sordides, au moyen âge, devinrent permanentes sous le nom de corvées.*

III.

— *Fin. Charges réelles.* Impôts perçus sur les choses et non sur les personnes : *En France, les charges sont presque exclusivement réelles.* — *Charges personnelles.* Celles que l'on supporte soi-même, qui tombent sur la personne et non sur ses biens, comme la tutelle, le service militaire, l'impôt personnel, la prestation en nature.

— *Admin. Charges de l'Etat.* Dette et toute obligation imposant des dépenses à l'Etat. — *Fait de charge.* Fait de responsabilité commis par le titulaire d'une charge, dans l'exercice de ses fonctions. — *Cahier des charges.* Tableau des obligations imposées à un entrepreneur dans l'exécution d'un travail qui lui est offert : *Dans toute adjudication de travaux publics, on dresse un cahier des charges que les concurrents peuvent consulter avant de faire leurs offres.*

— *Dr. canon. Charge d'âmes.* Obligations de celui à qui sont confiés les intérêts religieux d'une population, dont il doit travailler à assurer le salut : *Avoir charge d'âmes. Posséder un bénéfice avec charge d'âmes.* — Dans le langage ordinaire, obligation de travailler à la conservation ou à la correction des bonnes mœurs : *La célébrité est un bénéfice à charge d'âmes.* (Chateaub.) *Le professeur a charge d'âmes ; tout l'avertit de respecter la jeunesse confiée à ses soins.* (V. Cousin.) *Le théâtre a charge d'âmes tout autant que l'école.* (Vacherot.)

— *Dr. crim. Indices de culpabilité* qui se produisent contre un accusé : *Il y a de fortes charges contre lui. Examiner les charges portées contre un accusé. Produire de nouvelles charges. On a porté les charges et informations au greffe. Témoins à charge.* Témoins assignés par l'accusateur public pour étayer l'accusation. — *Informers à charge et à décharge.* Informer pour et contre l'accusé.

— *Jurispr. Frais qui résultent de l'augmentation qu'il faut donner à l'épaisseur d'un mur, lorsqu'un des deux voisins en augmente la hauteur : Payer la charge d'un mur mitoyen.*

— *P. et chauss. Pression que l'eau exerce sur les parois qui la contiennent : L'épaisseur des parois doit être inversement proportionnelle à leur résistance et directement proportionnelle à la charge.* — *Charge d'eau.* Hauteur verticale de l'eau au-dessus d'un point déterminé. — *Charge d'essai.* Poids considérable réparti uniformément sur un pont en métal, pour éprouver sa solidité, avant de le livrer à la circulation.

— *Constr. Epaisseur de maçonnerie que l'on met sur les solives d'un plancher pour recevoir le carrelage.*

— *Min. Quantité de poudre que l'on met à la fois dans une mine pour produire une explosion.*

— *Art milit. Poudre, projectiles que l'on met en une fois dans une arme à feu : La charge d'un canon, d'un fusil, d'un pistolet. Tasser la charge d'une mine. Ne mettre qu'une demi-charge. Mettre double charge à un canon pour en faire l'épreuve. L'on voit éclater souvent, entre les mains du chasseur et du soldat inexpérimentés, l'arme à la force de laquelle ils n'ont pas su proportionner la charge.* (E. de Gir.) *Quantité de poudre que l'on met dans l'arme, suivant l'effet qu'on veut obtenir : Charge de combat, d'épreuve, de salut. En général, la charge d'un canon est le tiers du poids du boulet.* (Bachelet.) *Mouvement d'une troupe armée qui se précipite pour attaquer l'ennemi : Charge de cavalerie, d'infanterie, d'artillerie. Charge vigoureuse, irrésistible. Commander la charge. Marat volait à la charge avec un délire de jote et de courage.* (Chateaub.) *L'infanterie française est regardée aujourd'hui comme la plus brave du monde dans les charges à la baïonnette.* (Proudh.) *Sonnerie de clairon ou batterie de tambour usitée pendant la charge : Sonner, battre la charge. Les théologiens eurent le sort de ceux qui sonnent la charge et ne partagent point les dépouilles.* (Volt.)

L'insecte du combat se retire avec gloire ; Comme il sonna la charge, il sonna la victoire. LA FONTAINE.

— *Action et manière de mettre la poudre et le projectile dans une arme, d'après les règles adoptées dans les exercices militaires : Charge en douze temps. Charge à volonté. Apprendre la charge. Charge à bandolière ou à bandoulière.* Etui de cuir, de bois ou de fer-blanc, dans lequel, avant l'adoption des cartouches, les soldats mettaient la poudre à tirer. V. CARTOUCHE. — *Pas de charge.* Pas accéléré usité dans les charges : *S'élancer au pas de charge. Enlever une position au pas de charge.*

— *Mar. Action de charger un vaisseau d'objets de transport, de marchandises : Surveiller la charge d'un bâtiment.* Objets contenus dans un navire, cargaison :

Un cotier de Léon, avec toute sa charge, Par un matin d'automne allait prendre le large. A. BRIZEUX.

— *Morte charge.* Charge excessive, qui gêne outre mesure les mouvements du navire. — *Charge à la cueillette, au tonneau, au quintal.* Chargement fourni par divers particuliers. — *Charge à la côte.* Situation d'un navire forcé par le gros temps de se tenir près de terre. — *Ligne de charge.* Ligne tracée sur la carène, et dont l'affleurement indique que le navire est aussi chargé qu'il doit l'être. On dit aussi LIGNE DE FLOTTAISON. — *Bâtiment en charge,*

Navire dont on prépare, dont on fait le chargement : *Son navire est en charge pour les Indes.* — *Bâtiment de charge.* Bâtiment qui accompagne une escadre pour porter des munitions. — *Sabords de charge.* Ouvertures pratiquées à l'avant ou à l'arrière de la carène, pour l'embarquement des objets d'une grande longueur.

— *Métall. Minerai, combustible ou fondant que l'on jette à la fois dans la cuve d'un fourneau.* — *Entonnoir d'un fourneau.*

— *Techn. Bois que l'on met dans un four pour en commencer le chauffage : La charge se compose d'une bûche tortueuse, que l'on met au fond du four, et sur laquelle on en place plusieurs autres qui se croisent entre elles de manière que l'air puisse circuler facilement dans les intervalles.* — *Poids que l'on place sur le carré dans une corderie.* — *Enfourner en charge, Encaster en charge.* Mettre des poteries dans le four ou dans les casettes, les unes sur les autres ou les unes dans les autres, de manière qu'elles se supportent mutuellement.

— *Comm. Rompre charge.* Décharger des marchandises pour les recharger, quand on change de voie ou de mode de transport.

— *Métrol. Nom d'une mesure de capacité qui était usitée dans plusieurs pays, notamment à Nice où elle vaut 160 litres, et à Saint-Gall où elle est de 72 litres 79.* — *Ancienne unité de poids en usage dans quelques parties de la France : La charge de Marseille valait 150 kilogram.* — *Nom de diverses mesures de capacité employées anciennement pour les grains, les huiles et autres denrées agricoles, et généralement calculée sur la quantité de ces matières qu'un homme peut porter : Paul-Louis amène, d'un bois non fort voisin, cinq cents charges de gazon ou terre de bruyère.* (P.-L. Cour.) *Ancienne mesure agraire évaluée par la quantité de terre que l'on peut ensemençer avec une charge de blé.*

— *Phys. Action d'accumuler l'électricité ; électricité accumulée : La charge d'une bouteille de Leyde. La charge d'une batterie électrique.*

— *Magie. Pot de terre neuf et vernissé, rempli de toutes sortes d'objets, et que l'on met dans les lieux que l'on veut soumettre à quelques maléices.*

— *Art vétér. Cataplasme, emplâtre ou autre topique appliqué sur quelque partie du corps d'un animal malade ou blessé : Les charges sont excitantes, résolutes et fortifiantes.* (Fouillon.)

— *Hortic. Bourse ou oeil à fleur.* — *Sorte de selle à trois pieds sur laquelle le jardinier place sa hotte pour la charger plus facilement.* — *On dit mieux chargeoir.*

— *A la charge d'autant.* *A charge de revanche.* A condition qu'on en fera autant, à condition de rendre la pareille. *Rendez-moi ce service à la charge d'autant.* (P.-L. Cour.)

— *Loc. prépos. A la charge, A charge de ou que.* A condition de ou que : *Je lui ai vendu ma maison à la charge de payer mes plus anciens créanciers.* (Acad.) *Je te pardonne, à la charge que tu mourras.* (Mol.)

— *Syn. Charge, fais, fardeau.* *La charge* est ce qu'on porte, ce qu'on peut ou ce qu'on doit porter ; elle n'entraîne pas nécessairement l'idée d'un état pénible pour celui qui porte, on peut l'appliquer à des choses inanimées, à un mur, à un vaisseau, à une charrette. *Le fardeau* est ce qu'on porte avec plus ou moins de peine. *Le fait* est un fardeau pesant, et surtout un fardeau qui se compose de plusieurs choses accumulées ou de choses dont le poids augmente. On plie, on succombe sous le fait des années, des affaires ; on trouve un fardeau lourd, on voudrait s'en décharger.

— *Charge, emploi, fonction, ministère, office.* Une charge est une place qu'on occupe, qui donne un titre honorable et qui fait qu'on porte le poids de certaines affaires importantes. *Emploi* fait penser à la manière dont s'exerce l'activité de la personne, aux occupations qu'elle a à remplir. Il en est de même de *fonction*, mais ce mot diffère d'*emploi* en ce qu'il s'applique souvent d'une manière partielle à quelques-unes des choses que celui-ci comporte. *Le ministère* suppose un maître, un supérieur au nom duquel on agit et que l'on représente. *Office* est aujourd'hui presque inusité ; il ne diffère de *charge* que par la moindre importance des devoirs à remplir ; on s'en servait surtout pour désigner les emplois domestiques : *Il y avait anciennement dans les cours des offices de bouffon.* (Mol.)

— *Enceyl. Hist. Charges de la couronne.* — *Les charges de la couronne,* qu'on appelait *grandes charges*, étaient au nombre de cinq : celles de grand chambrier, de grand connétable, de grand sénéchal, de grand amiral et de grand bouteiller. Sous les rois de la première et de la seconde race, la cour, toute militaire, était représentée par ces seuls officiers ; mais, sous ceux de la troisième, et particulièrement sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV, la multiplicité des charges et des offices ne connut plus de bornes, et, pour satisfaire aux desirs des nombreux courtisans qui venaient implorer la faveur d'une domesticité royale, on créa des emplois dont la nomenclature serait fastidieuse. Pour montrer seulement à quel degré de confusion cette multiplicité des charges amena le sens du mot lui-même, il nous suffira de raconter le fait suivant :

• Mme de Montespan, qui venait de succéder à Mlle de La Vallière auprès de Louis XIV, alla voir une de ses amies qu'elle ne trouva point. Elle recommanda bien au suisse de dire à la maîtresse du logis qu'elle était venue la voir. — Mé reconnais-tu bien ? lui demanda-t-elle. — Parbleu ! répliqua celui-ci ; c'est vous qui avez acheté la charge de Mlle de La Vallière.

Lors de la révolution de 1789, la maison de Louis XVI se composait du grand aumônier, d'un premier aumônier, d'un grand chambellan, de quatre premiers gentilshommes, d'un grand maître et de deux maîtres de la garde-robe, de quatre capitaines des gardes du corps, du capitaine-colonel des cent-suisses, du grand écuyer et d'un premier écuyer, d'un premier panetier, du premier échançon, du premier tranchant, du grand veneur, du grand fauconnier, du grand loutetier, du grand maréchal des logis, du grand prévôt, du premier maître d'hôtel, du capitaine-colonel des gardes de la porte, du capitaine-lieutenant des gendarmes, du capitaine-lieutenant des chevau-légers, du colonel des gardes françaises, du colonel général des suisses et des grisons, et du grand maître des cérémonies. En tout trente-deux grands officiers, qui avaient sous leur dépendance tous les offices subalternes exercés par les commensaux, et dont les titulaires étaient le plus ordinairement pourvus par eux ; quelques-uns tenaient leurs offices par provision spéciale du roi, qui en assurait le titre aux officiers pendant leur vie.

Les charges différaient des commissions, en ce sens que celles-ci étaient données pour un temps indéfini, selon le bon plaisir du roi, c'est-à-dire que ceux qui en étaient investis pouvaient être révoqués en tout temps.

La révolution de 1789 renversa toute cette organisation, et la République française n'eut que des fonctionnaires publics. Lorsque Napoléon 1^{er} changea la forme du gouvernement, il créa de grandes dignités et de grands officiers ; quelques-unes des charges dont il pourvut les grands de sa cour avaient été empruntées à la monarchie ; d'autres étaient complètement nouvelles. Il y avait alors à la cour : un grand électeur, un grand connétable, un grand amiral, un archichancelier d'Etat, un archichancelier de l'Empire et un architecte. Les grands officiers étaient : un grand aumônier, un grand chambellan, un grand maréchal du palais, un grand écuyer et un grand veneur. Quant aux charges secondaires, elles étaient remplies par un premier aumônier, un vicair général, six aumôniers ordinaires, un premier chambellan, quinze chambellans ordinaires, quatre adjoints au maréchal du palais, trois préfets du palais, sept écuyers, un grand maître des cérémonies, trois héraults d'armes, etc.

La Restauration modifia cet état de choses, et, reproduisant l'organisation de l'ancienne cour, multiplia le nombre des charges secondaires, en réduisant toutefois celui des grandes, qui se composaient alors d'un grand aumônier, d'un grand maître de France, d'un grand chambellan, d'un grand écuyer, d'un grand veneur et d'un grand maître des cérémonies. Comme au XVIII^e siècle, tous les titulaires de ces différentes grandes charges avaient sous leurs ordres des gentilshommes de la chambre, des maîtres de garde-robe, des valets de chambre ordinaires, etc., tous commensaux de la maison du roi.

La révolution de 1830 fit disparaître ces divers offices, et des aides de camp, des officiers d'ordonnance, des secrétaires et trois écuyers remplacèrent les grands officiers de la couronne.

La république de 1848 ne les rétablit pas ; mais, au second empire, une cour réparut, amenant avec elle le rétablissement de certaines grandes charges, qui, aujourd'hui, sont les suivantes : un grand aumônier ayant dans son service deux aumôniers, un vicair général et quatre chapelains ; un grand maréchal, ayant dans le sien un adjudant, des préfets et des maréchaux des logis du palais ; un grand chambellan, un premier chambellan surintendant et des chambellans effectifs et honoraires ; un grand écuyer, un premier écuyer et des écuyers ; un grand veneur et son service ; un grand maître des cérémonies et son service ; un grand maréchal du palais, chef du service de la maison militaire, et les officiers qui en dépendent. La maison de l'impératrice a également un grand maître, un chambellan et quelques autres dignitaires.

— *Hydraul. et Pneumat.* La pression en chaque point, dans un fluide en mouvement, n'est plus, comme dans le cas de l'équilibre, le poids de la colonne verticale qui s'étendrait du point considéré à la surface de niveau, supposée sans pression : les frottements, les déviations que produisent les coudes, la viscosité du liquide, etc., tendent à diminuer la pression, et la réduisent souvent d'une manière considérable. Ces circonstances diminuent le débit ou la dépense, et par suite elles obligent à ménager une pente plus forte.

On nomme *charge*, en chaque point de l'intérieur d'un liquide en mouvement, la hauteur de la colonne du même liquide en repos, qui ferait équilibre à la pression en ce point. Il résulte de là immédiatement le moyen de connaître la charge en un point donné d'une conduite : il suffit de fixer en ce point un tube vertical en verre communiquant avec l'intérieur de la conduite, et d'observer la hauteur

à laquelle le liquide s'élève. En ajoutant à cette hauteur celle de la colonne barométrique multipliée par la densité du mercure par rapport au liquide en question, on aurait la charge absolue; mais habituellement on ne tient pas compte de la pression atmosphérique qui s'exerce partout et dans tous les sens, et ce qu'on appelle proprement charge du liquide, c'est la hauteur observée. Les appareils dont on se sert pour déterminer la charge portent le nom de *piézomètres*.

S'il s'agissait d'un gaz, on pourrait évaluer la charge en hauteur de mercure; il ne serait pas difficile d'imaginer un instrument propre à la donner, mais nous ne croyons pas qu'il en ait été construit.

On a fait de nombreuses expériences pour déterminer la perte de charge par mètre dans une conduite cylindrique, en raison du frottement du liquide contre les parois ou contre lui-même, et on est à peu près fixé sur ce point (v. conduites). Quant aux pertes de charge dues à un étranglement de tuyau ou à une déviation de la trajectoire, elles étaient jadis difficiles à déterminer d'une façon précise.

— Art milit. Dans le langage militaire, le mot *charge* a diverses acceptions que nous allons passer en revue.

— I. CHARGES DE TROUPES. On distingue les charges de cavalerie et les charges d'infanterie.

10 *Charge de cavalerie*. Au moyen âge, la gendarmerie et les chevaliers ne chargeaient au galop que dans les tournois; sous Turenne et dans la guerre de 1665, les charges s'exécutaient encore au pas. Ces charges étaient tantôt bruyantes, tantôt silencieuses. La cavalerie de Frédéric II poussait un hurra formidable à cinquante pas de l'ennemi; la cavalerie autrichienne s'avancait silencieusement. La charge moderne est une marche directe, vive, impétueuse. On s'élance, on aborde l'ennemi, on le culbute et on le poursuit. La charge est l'action décisive de la cavalerie. Elle demande de l'impétu et de l'élan, car il est évident que le cheval doit avoir toute la rapidité possible au moment du choc. Dans ce but, on part d'abord au pas, puis on prend le trot, et enfin le galop, les brides sur le cou du cheval. La distance de 220 m. a été jugée la meilleure, la plus favorable pour entamer la charge. L'impétu est aussi nécessaire, car l'ennemi est plus vite mis en désordre, si on le prend de flanc ou au moment de ses manœuvres. Quoiqu'il y ait un peu d'exagération dans les paroles de M. Louis Noir (*Souvenirs d'un zouave*), nous ne pouvons néanmoins passer sous silence une opinion très-répandue et parfaitement exprimée dans l'ouvrage de cet auteur : « Grâce à la carabine Minié, dit-il, un fantassin peut envoyer des balles à 1,200 m.; or si les chevaux sont lancés au galop à cette distance, ils sont essouffés avant d'arriver à la moitié du chemin. Il faut donc les faire trotter pour ne les lancer au galop qu'à 300 m. des carrés d'infanterie. Pour comprendre ce qu'est une charge de cavalerie dans les circonstances actuelles, que le lecteur veuille bien se figurer une division d'infanterie formée en carrés sur quatre rangs d'épaisseur, avec des réserves derrière toutes les faces, pour résister aux brèches; qu'il se figure encore deux ou trois canons rayés à chaque angle de ce carré; puis, à 1,500 mètres, des régiments de cavalerie prêts à s'élancer, et abrités dans un pli de terrain. A peine les têtes d'escadrons ont-elles paru, que les boulets font d'énormes trous dans leurs rangs. A 1,200 mètres la fusillade éclate, et les projectiles causent d'autant plus de ravages que le but visé est vaste, et que le fantassin de pied ferme, se sentant appuyé par trois rangs derrière lui, conserve tout son sang-froid. Autrement, la cavalerie débouchait à 300 m. et arrivait comme une trombe sur le carré; mais, aujourd'hui, chaque fusilier a le temps de se préparer et de se rassurer même, s'il est ému. Quand le moment est venu de s'élancer au galop, il y a dans les rangs des vides considérables; on se serre au hasard, on s'élance avec confusion; les décharges de mitraille font de larges trous. Les cavaliers décimés viennent se briser sur cette redoute vivante, comme la vague contre une falaise. Pendant la guerre d'Italie, les Hongrois, tous bien montés, équipés, réputés pour leur bravoure et leur adresse, n'ont pu réussir à entamer aucun de nos régiments d'infanterie. A différentes reprises, ils ont chargé, et ne sont jamais parvenus à portée du pistolet. C'était pitoyable à voir : ils tombaient pêle-mêle dans un affreux et sanglant désordre; en gens de cœur, ils tentaient des efforts surhumains, se reformaient et poussaient en avant; mais, écrasés sous une grêle de plomb, ils roulaient, hommes et chevaux, morts et blessés, confondus, entassés, renversés par une fusillade incessante. D'après ce qui précède, il est facile de comprendre que désormais les grandes charges d'ensemble, comme celles de Waterloo, par exemple, sont devenues impossibles. La cavalerie légère seule continuera son service, qui est d'éclairer les marches, de flanquer les colonnes, d'escorter les convois et de poursuivre les fuyards. »

On connaît trois sortes de charges de cavalerie : la charge en ligne, la charge en colonne et la charge en fourrageurs. Les deux premières sont préparées par l'artillerie, et précédées par des tirailleurs qui reconnaissent le terrain et couvrent le mouvement. Toutes trois doivent être appuyées par des réserves. La charge en ligne s'exécute généralement

contre la cavalerie. Supposons, dit Vial, une division de cuirassiers qui arrive en colonne par escadrons à 700 ou 800 mètres de l'ennemi. Elle se déploie rapidement sur deux lignes par brigades, en couvrant son mouvement par des obstacles de terrain, par des tirailleurs et par le feu de sa batterie d'artillerie. La première ligne est déployée, la seconde est formée d'escadrons en colonne par pelotons, afin de laisser des intervalles pour l'écoulement de la première ligne. Les deux lignes sont distantes de 400 pas, à cause de la rapidité avec laquelle on est ramené dans le cas d'une charge malheureuse. L'artillerie prépare la charge, et tire en avançant jusqu'à 300 mètres de l'ennemi, si cela lui est possible. De près, elle emploie le tir à mitraille. Alors la première ligne, qui s'est rapprochée rapidement, charge quand elle est arrivée à bonne distance. La seconde ligne suit au trot, et sert de réserve. Si la charge réussit, la première ligne poursuit l'ennemi en lui faisant le plus de mal possible; on ne peut la rallier que quand le succès obtenu est complet. La seconde ligne doit se rapprocher, pour parer à tout événement imprévu. »

La charge en colonne s'emploie contre l'infanterie, surtout quand elle est formée en carré. La cavalerie de Bonaparte a rarement chargé en colonne. Cette charge s'exécute sur le front d'un escadron, avec des distances égales au double du front. Ce n'est qu'une succession d'efforts tendant à amener la perte de l'infanterie.

La charge en fourrageurs s'exécute principalement sur l'artillerie, quand il s'agit d'enlever une batterie meurtrière. Les cavaliers s'avancent en fourrageurs, à la débânde vers les pièces, et commencent à charger à portée de mitraille. Leur devoir, si le mouvement réussit, est d'enclouer les canons, s'ils ne peuvent les emmener.

Quant aux simulacres de charge que l'on exécute dans les manœuvres pour habituer la cavalerie à ce genre d'attaque, nous croyons utile de donner ici l'opinion d'un homme compétent. « Le grand point des charges de la cavalerie, dit le comte Drummond de Melfort, est de l'accoutumer à les faire dans tous les terrains possibles; il en devrait conséquemment éviter les plaines rases et dégarnies d'obstacles avec autant de soin qu'on les recherche; ce qu'on ne fait sans doute que pour briller davantage dans les exercices; mais si le désir de s'instruire est le véritable motif de celui qui a de la cavalerie à faire manœuvrer, il doit en user différemment. Les pentes, les bois, les coteaux, les villages, les ruisseaux, tout est bon pour les charges de cavalerie, pourvu que les troupes soient suffisamment instruites, que leurs chefs sachent les conduire en grande guerre, et que les obstacles qui se présenteraient sur les divers terrains dont il vient d'être question ne soient pas insurmontables. »

20 *Charges d'infanterie*. Ces attaques ont été pratiquées par la milice grecque et imitées par les Romains au pas de course; on chargeait alors à l'épée; aujourd'hui, on charge à la baïonnette. On peut charger en bataille, en colonne d'attaque ou en colonne serrée.

Le Français est très-fort, comme chacun sait, pour la charge à la baïonnette. Les zouaves sont passés maîtres dans ce genre d'attaque, qui effraye tant nos ennemis s'ils ne se battent presque jamais que de cette manière; ils se précipitent, le plus souvent sans ordre, et marchent à l'ennemi au pas de course, au milieu des balles et de la mitraille, renversant tout sur leur passage. C'est une trombe en furie.

Dans nos guerres modernes, on a vu pour la première fois ce genre de charge s'exécuter à Denain : le maréchal Montesquiou y perça l'ennemi, à la tête d'une colonne de quarante-huit bataillons d'infanterie française.

— II. CHARGE DES ARMES À FEU. La charge du fusil est aujourd'hui fixée à 12 gr. 5; celle du pistolet, à 8 gr. 5; celle du canon, au tiers du poids du boulet, et celle des obusiers et mortiers proportionnellement à la distance que l'on veut atteindre.

La charge en bandoulière était celle dont on se servait pour le mousquet à main dans le XVII^e siècle. Pour des bouches à feu, les expressions *charge de combat*, *charge d'épreuve*, s'expliquent d'elles-mêmes. La charge de salut est celle qu'on emploie pour rendre à certains personnages les honneurs qui leur sont dus.

On donne aussi le nom de charge à la manière de charger les armes à feu. Dans l'infanterie, on exécute la charge en douze temps, la charge en quatre temps et la charge à volonté. L'ordonnance d'exercice de 1774 est la première qui ait posé les principes encore suivis, à l'égard de la charge en douze temps, car l'ordonnance d'exercice de 1766 la voulait en dix-neuf temps, et elle avait été ordinairement de trente-six. L'invention du fusil à aiguille et du fusil Chassepot, qui se chargent par la culasse, a nécessairement modifié le maniement de cette arme et changé les principes de la charge.

— III. CHARGE-SIGNAL. On bat ou l'on sonne la charge, dans un moment de danger, pour animer les troupes et leur communiquer une nouvelle vigueur, si elles sont épuisées déjà par un long combat. De nos jours, la charge n'est autre chose qu'une marche, la plus vive de toutes. C'est ordinairement le signal d'une marche à la baïonnette. Elle se bat généralement à trente pas de l'ennemi. Il n'y a aucun signal distinct pour ordonner de battre la charge.

L'officier qui veut la commander remédie à cette omission du règlement en pointant à plusieurs reprises son épée en avant; le tambour-major répète ce signal par un mouvement à peu près pareil : il retire le coude droit en arrière, dirige le bout de la canne près de terre, et indique par un tremblement de la main droite les accélérations que doit prendre la charge.

Autrefois, la charge était une batterie de caisse équivalant au commandement d'exécution : feu. On disait souvent, dans ce sens, guerre au lieu de charge. Cependant il paraît que l'expression *battre la guerre* est plus ancienne et signifiait faire feu, tandis que *battre la charge* est plus récent et signifie faire marcher l'épée à la main.

— Art vétér. Sous le nom de charges, on désigne, en médecine vétérinaire, des topiques de consistance molle ou solide, destinés à être appliqués immédiatement sur la peau épillée des régions malades, ou après avoir été liquéfiés par l'action de la chaleur. Ces médicaments, dont plusieurs offrent de l'analogie sous le rapport des onguents dont ils sont composés, ont généralement pour base la poix grasse ou noire, le goudron ou la térébenthine, auxquels on associe certaines huiles volatiles, quelques teintures ou alcoolés à base de camphre ou de cantharides, suivant la médication que l'on veut produire. Leur préparation consiste simplement à mélanger par la fusion les substances résineuses solides, et à y ajouter ensuite les produits liquides qui doivent y entrer. L'emploi des charges est indiqué pour fortifier dans les cas d'écart, de foulures, d'entorses, de rhumatisme lombaire ou lumbago, etc. On les applique en frictions, ou après les avoir étendues sur des étoupes qu'on place sur les régions malades. Les charges sont ordinairement employées à titre de résolutif ou de fortifiant, comme excitant les parties sur lesquelles elles sont appliquées. Voici la composition de celles qui sont le plus fréquemment employées dans la médecine des animaux :

CHARGE SIMPLE.

Poix grasse. 120 gr.
Térébenthine. 30

On fait fondre ces deux substances dans un poëlon de terre vernissée, et on y plonge des étoupes qu'on pose en topique sur la peau après avoir coupé les poils avec des ciseaux.

CHARGE RESOLUTIVE.

Poix grasse de Bourgogne. . . 240 gr.
Huile d'olive. 90
Essence de térébenthine ou de lavande. 90

On fait fondre la poix dans l'huile à une douce chaleur, en remuant avec une spatule; on retire du feu et on ajoute l'essence de térébenthine.

AUTRE CHARGE RESOLUTIVE.

Térébenthine. 180 gr.
Huile de laurier. 90
Essence de lavande. 90

On mêle par agitation.

CHARGE RESOLUTIVE AMMONIACALE.

Térébenthine. 240 gr.
Alcool camphré. 60
Ammoniaque liquide concentrée. 60

On ajoute l'alcool camphré à la térébenthine, et on mêle ensuite peu à peu l'ammoniaque par trituration.

CHARGE ASTRINGENTE.

Térébenthine. 120 gr.
Suie de cheminée. 90

On broie peu à peu la suie avec la térébenthine afin d'obtenir un mélange intime.

CHARGE ASTRINGENTE RESOLUTIVE.

Blancs d'œufs. 6
Alun pulvérisé. 60 gr.
Alcool. 90
Miel. 240

On mêle par le battage les trois premières substances, et on les incorpore peu à peu dans le miel.

CHARGE RESOLUTIVE FORTIFIANTE.

Goudron. 240 gr.
Suif. 120
Essence de térébenthine. . . 90
Teinture de cantharides. . . 90

Après avoir fait fondre le suif et le goudron, on retire du feu le produit et on ajoute l'essence et la teinture qu'on y mélange avec soin.

CHARGE RESOLUTIVE FORTIFIANTE DE BOUCHARDAT.

Goudron. 250 gr.
Suif. 100
Galipot. 100
Essence de térébenthine. . . 100

Après avoir fait fondre le suif, le galipot et le goudron, on retire du feu le produit et on ajoute l'essence qu'on y mélange soigneusement.

CHARGE FORTIFIANTE DE BRACY-CLARK.

Poix de Bourgogne. 120 gr.
Térébenthine. 190
Huile d'olive. 125

On s'en sert principalement, dit Bouchardat, pour les efforts ou foulures des reins, ou pour de vieilles entorses des jambes, qui n'ont pu céder à l'effet des embrocations et des vésicatoires. Un emplâtre de poix étendu sur un morceau de peau d'environ 0 m. 20, et enve-

loppé autour de la jambe, sert pour le même usage comme un corroborant. Le même emplâtre de poix, sur un morceau de peau, est aussi un excellent remède lorsqu'il est appliqué de suite, dans le cas d'articulations ouvertes, servant à exclure l'air, quand l'application est bien faite et qu'elle colle bien sur la partie affectée. — « Je l'ai vu réussir, ajoute M. Bracy-Clark, sans avoir recours au cautère. »

Charge guerrière (LA), de Kørner, traduite par MM. Ein. et A. Deschamps. Kørner était poète, mais l'invasion de l'Allemagne par Napoléon I^{er} le jeta dans les rangs de l'armée improvisée pour la défense du sol germanique. Un soir, à la suite d'une rencontre avec les Français, Kørner sentit l'enthousiasme s'emparer de lui : il écrivit ces strophes brûlantes, qui sont l'œuvre de la plus originale qu'il ait produite. Le lendemain (26 août 1813), Kørner fut tué à la tête de ses volontaires. Le poète survécut au soldat, et plus d'une fois dans les universités, à l'éna comme à Heidelberg, la *Schwertlied*, entonnée en chœur par les étudiants depuis le *senior* jusqu'au *renard*, vint troubler le sommeil des paisibles bourgeois.

Voici ce chant véritablement remarquable :

Qu'est-ce donc là-bas qui brille au soleil?
Ecoutez! Quel bruit sourd s'avance,
Le long du Rhin sombre, à la mer pareil?
Et des cors percants sonnent un réveil
Tel que l'âme a frôlé d'avance!...
Le noir compagnon s'écrit aussitôt :
« Hourra! hourra!
C'est la charge de Lutzwow! »

Qu'est-ce donc qui passe au fond des forêts
Et court de montagne en montagne?
Dans l'ombre embusqués, les voilà plus près;
Un cri part d'abord, le mousquet après...
Et le noir chasseur s'écrit aussitôt :
« Hourra! hourra!
C'est la charge de Lutzwow! »

Où jaunit la vigne est couché le Rhin.
Sa fureur semblait endormie;
Mais, grossi d'orage, il bondit sans frein.
Et jette en grondant son flot souverain
Sur toute la rive ennemie.
Et le noir nageur s'écrit aussitôt :
« Hourra! hourra!
C'est la charge de Lutzwow! »

Sur la plaine, au loin, quel fracas d'enfer
Sort de la bataille agrandie?
Tous les chevaliers ont croisé le fer;
Et la liberté, d'abord pâle éclair,
Vole comme un rouge incendie!...
Le noir cavalier s'écrit aussitôt :
« Hourra! hourra!
C'est la charge de Lutzwow! »

Hélas! qui se meurt, entouré là-bas
D'étrangers mordant la poussière?
Son front a déjà le froid du trépas,
Et son cœur s'éteint, mais ne tremble pas.
Car l'Allemagne est libre et fière!
Et le noir mourant s'écrit aussitôt :
« Hourra! hourra!
C'était la charge de Lutzwow! »

Charge d'artillerie de la garde à Traktir (LA), tableau de M. Schreyer, Salon de 1865. Ce tableau, simple épisode d'une bataille, est beaucoup plus émouvant, plus poétique et plus vrai que les immenses panoramas militaires exécutés par certains artistes. A divers traits indiqués dans le lointain, on comprend qu'on est au fort de la mêlée : au premier plan, un attelage d'artillerie tourne avec une rapidité effrayante sur un terrain embarrassé de ronces et de broussailles; les chevaux, rendus furieux par les obstacles, s'emportent, se cabrent et bondissent; l'artillerie qui les conduit, frappé à mort par une balle ou un éclat d'obus, s'affaisse sur lui-même et lâche les guides; son mouvement est admirablement rendu; le cheval qu'il monte, blessé lui-même, a, en se débattant, jeté une de ses jambes pardessus les traits; tout va culbutter, mais deux autres artilleurs arrivent à toute bride pour réparer le désordre. Au centre de la composition, un jeune officier brandit son sabre et crie : En avant! « Tout cela est enlevé avec un entrain plein d'énergie, a dit M. Du Camp; les chevaux sont étudiés dans tous leurs détails et exécutés avec une sûreté de main qu'il est rare de rencontrer à un tel degré de perfection. C'est la vérité prise sur le fait et traduite sur la toile. » M. W. Bürger a dit de son côté (*Indépendance belge*) : « C'est très-beau, d'un mouvement et d'une énergie excessifs, mais justes et très-impressionnants. Il faut ajouter que cette grande et savante peinture n'est pas une commande, mais une invention indépendante. » La *Charge d'artillerie*, œuvre d'inspiration, librement exécutée, est incontestablement supérieure à la plupart des tableaux officiels qui s'étaient pompeusement dans les galeries de Versailles; elle a obtenu un très-grand succès au Salon de 1865, et a valu une médaille à M. Schreyer.

CHARGÉ. ÉE (char-jé) part. passé du v. Charger. Qui porte, qui a une charge, ou sa charge complète : *Un navire chargé. Une charrette mal chargée. Un wagon chargé de charbon. Une voiture chargée de voyageurs.*

Deux muets cheminaient, l'un d'avoir une charge;
L'autre portait l'argent de la gabelle.

LA FONTAINE.

Plus on est élevé, plus on cause d'ombrage;
Un vaisseau trop chargé n'est pas loin du naufrage.
BOUSSAULT.

¶ Mis, placé pour servir de charge : *Un fardeau chargé sur les épaules d'un portefaiz. Les marchandises chargées sur une charrette, sur un navire.*

— Par ext. Couvert, qui a sur soi en grande quantité : *Un arbre chargé de fruits. Des voilures chargées de grasse. Des buffets chargés de vaisselle. Des tables chargées de viande. Des montagnes chargées de neige. Un ciel chargé de nuages. Un lac chargé de canots. Une copie chargée de ratures. Nos drames modernes sont chargés de points qui veulent dire : Ici, je suis sublime; ici, je suis profond; ici, devinez-moi.* (La Harpe.) ¶ Abondamment pourvu : *Si un ouvrage est trop chargé de pensées, leur nombre accable et l'œuvre s'écroule.* (Nicole.) *Une religion chargée de nombreuses pratiques attache plus à elle qu'une autre qui l'est moins.* (Montesq.) *L'homme de goût voit avec regret une langue d'enfant chargée de mots pédantesques.* (Renan.)

N'offrez point un sujet d'incidents trop chargé.

BOILEAU.

De mots une pensée est-elle trop chargée.

C'est une pièce d'or en lourd billion chargée.

MOLLEVANT.

¶ Dont les ornements sont exagérés, où l'on a fait abus de moyens : *Style chargé d'images, d'épithètes. Musique trop chargée d'agréments. La couleur de ce tableau est belle, mais la composition est chargée.* ¶ Comblé : *Etre chargé de présents, de bienfaits, de civilités. Les petits sont quelquefois chargés de mille vertus inutiles : ils n'ont pas de quoi les mettre en œuvre.* (La Bruy.)

— Grevé : *Etre chargé de dettes. Une succession chargée de rentes viagères. Une propriété chargée d'hypothèques.* ¶ Qui supporte une charge, une obligation ou un état pénible : *Etre chargé d'une nombreuse famille. Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* (Évangile.)

— Particulièrement. Qui a reçu une mission particulière : *Etre chargé de l'éducation d'un prince. Etre chargé d'une affaire délicate. Etre chargé de porter la parole. Tout homme chargé de commander aux autres, s'il n'est pas soumis aux lois, n'obéit qu'à ses passions.* (Mme de Staël.) *L'avenir, même prochain, semble chargé de la solution de grandes questions.* (De Barante.) *L'homme est chargé d'achever la création.* (A. Martin.) ¶ A qui l'on a confié quelque chose :

Qu'il tremble, il est chargé du secret de son maître.

VOLTAIRE.

— Couvert ou rempli des objets qui servent d'ordinaire à couvrir ou à remplir : *Hobine chargée. Pipe chargée.*

C'est la houille qui fait bouillir les chaudières, Rugir les hauts fourneaux tout chargés de matières.

A. BARBIER.

— Muni de sa charge, en parlant d'une arme à feu ou d'une mine : *Fusil chargé. Pistolet chargé. Obusier chargé. Peut-on douter que le canon qui a été distingué M. de Turenne entre dix hommes qui étaient autour de lui n'ait été chargé de toute éternité?* (Mme de Sév.)

En avant, partons, camarades, L'arme au bras, le fusil chargé.

BÉRANGER.

— Couvert de nuages, en parlant du ciel : *Le ciel, le temps est chargé.*

— Trouble, épais, foncé en couleur; foncé, en parlant d'une couleur : *Encre chargée. Urine chargée. Couleur chargée. Teinte trop chargée.*

— Gonflé, appesanti, rempli d'humeur, en parlant des yeux : *Avoir les yeux chargés.*

— Qui a des ratures, des corrections, des surcharges : *Écriture chargée. Copie trop chargée.*

— Exagéré : *Récit chargé.* ¶ Outré en laid, comme sont les caricatures : *Un portrait chargé.*

— Attaqué par une troupe armée : *L'ennemi, chargé par la cavalerie, se débada. Le succès de la bataille d'Austerlitz me ramena les courtisans en toute hâte, comme s'ils avaient été chargés par des Cosaques.* (Napol. I^{er}.)

— Frappé, roué, accablé : *Etre chargé de coups, d'outrages, d'injures, d'épithètes, de malédictions.*

— Abattu, écrasé : *Chargé de rhumatismes. Chargé d'infirmités. Quelquefois un bison chargé d'années se vient coucher parmi les hautes herbes dans une île du Meschacébé.* (Chateaub.)

Le lion, terreur des forêts, Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse, Fut enfin attaqué par ses propres sujets Devenus forts par sa faiblesse.

LA FONTAINE.

Un jour que Voltaire recevait les œuvres complètes de l'abbé de Voisenon, il ouvrit un des volumes et tomba sur une épître qui commençait par ces mots :

Croyez qu'un vieillard cacochyme, Agé de soixante et douze ans...

Le vieux poète entra en fureur, et, déchirant le feuillet, il s'écria : « Barbare, dis donc chargé, et non pas âgé; fais une image et non un entrain baptistaire. » ¶ Attristé, assombri :

N'écarterez-vous point ce front chargé d'ennuis?

RACINE.

— Accusé, déclaré coupable. *Etre chargé par ses propres témoins. L'ambitieux qui échoue se voit chargé des crimes même qu'il n'a pas commis.*

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez, Quels amis me plaindront quand vous m'abandonnez?

RACINE.

¶ Qui supporte le poids d'un crime, d'un remords : *C'est un affreux malheur que d'être chargé du sang de son semblable.* (Bautain.)

— Pop. Qui est en état d'ivresse.

— Argot. *Etre chargé.* Dans le langage de certaines dames, avoir fait une conquête, au bal ou dans la rue. C'est peut-être une allusion, trop poétique pour le sujet, au butin dont les abeilles reviennent chargées, ou encore au gibier que rapportent les chasseurs.

— Poétiq. *Chargé de fers.* Enchaîné : ... Rome vit passer au nombre des vaincus Plus d'un captif chargé des fers d'Antiochus.

RACINE.

— Fam. *Etre chargé de cuisine.* Etre fort gras, avoir de l'embonpoint; s'emploie surtout avec la négation : *Il n'est pas chargé de cuisine, mais il est vigoureux.*

— *Etre chargé comme un baudet.* Etre chargé à l'excès, porter un fardeau extrêmement lourd : *Ce pauvre enfant est chargé comme un baudet.* ¶ Etre accablé de travail : *Dans cette maison, les domestiques sont chargés comme des baudets.*

— Mar. *Maître chargé,* ou substantiv. *Chargé-maître.* Premier maître responsable des objets d'armement. ¶ *Navire chargé en côte.* Bâtiment que le vent et une grosse mer poussent vers la terre. ¶ *Navire chargé par un grain.* Navire qui, portant beaucoup de voiles, essuie en travers un coup de vent violent.

— Manég. *Chargé de ganache, d'encolure.* Se dit d'un cheval qui a trop de ganache ou l'encolure trop forte.

— Fam. Se dit d'une personne qui a de grosses mâchoires, et, fig., d'une personne qui est lourde d'esprit : *Les Auvergnats sont assez généralement chargés de ganache. C'est un esprit sûr, mais un peu lent, un peu chargé de ganache.*

— Administr. *Lettre chargée, paquet chargé.* Lettre, paquet qui contiennent des valeurs, dont on fait constater l'envoi sur les registres de la poste : *La poste est responsable des lettres chargées dont la valeur est déclarée.*

— Comm. *Pièce chargée.* Pièce de monnaie dont une partie a été supprimée et remplacée par un autre métal, pour lui rendre son poids.

— Techn. *Lisses chargées.* Lisses qui ont plus de mailles que les autres.

— Pathol. *Langue chargée.* Langue couverte d'un enduit épais, blanchâtre ou jaunâtre : *Il faut vous purger, vous avez la langue chargée.*

— Jeux. *Dés chargés.* Dés pipés, dés plombés, dont se servent ceux qui volent au jeu. — Blas. Se dit de toute pièce sur laquelle il y en a une autre : *Pastoret! D'or, à la bande de gueules chargés d'un berger paissant un mouton d'argent.*

— s. m. *Chargé d'affaires.* Ministre qui représente un gouvernement auprès d'une cour étrangère ou ce gouvernement n'entretient pas ou n'a pas en ce moment d'ambassadeur ni de ministre plénipotentiaire : *Il y a des chargés d'affaires, pourquoi n'y aurait-il pas des chargés de mots?* (E. de Gir.)

— *Chargé de cours.* Celui qui fait un cours sans être professeur titulaire ou sans avoir le titre d'agrégé, quand il s'agit d'un professeur de lycée.

— Encycl. Mar. Les maîtres chargés, ou chargés-maîtres sont : le maître de manœuvre ou d'équipage, le maître de canonage, le maître de timonerie, le capitaine d'armes, le maître de charpentage, le maître de calfatage, le maître de voilerie, le maître armurier forgeron, le commis aux vivres et le magasinier. Tous sont responsables des objets de leur profession ou de leur service, portés sur une feuille ou sur des états qui leur sont délivrés lors de l'armement, et dont ils tiennent la comptabilité.

CHARGEANT (char-jañ) part. prés. du v. Charger : *Des bataillons chargeant avec fureur.*

CHARGEANT, ANTE adj. (char-jañ, ante — rad. charger). Importun, embarrassant : *Cet homme est très-chargeant. Les visites sont bien chargeantes. Il disait que cette dignité était trop chargeante pendant les troubles de ce siècle.* (Fléch.) ¶ Vieux mot.

— Lourd à l'estomac, difficile à digérer : *Le pâté de foie d'oie est un mets très-chargeant.* ¶ Peu usité.

CHARGEMENT s. m. (char-je-man — rad. charger). Action de charger : *Le chargement d'un navire. Le chargement d'une voiture, d'un wagon. Ce trois-mâts est en chargement pour la Havane.* ¶ Ensemble de tous les objets qui forment la charge d'un navire : *Le chargement d'un vaisseau de guerre se compose de ses armes, de ses munitions et de ses vivres.* (Acad.) ¶ Cargaison, marchandises et autres objets dont on charge un navire ou un autre véhicule : *Assurer le chargement d'un navire. Ce capitaine n'a pas trouvé de chargement pour le retour. La voiture a été per-*

due aussi bien que son chargement. Pour les navires, on se sert plus souvent du mot CARGAISON.

— Par ext. Acte délivré par un armateur, pour constater l'embarquement de certaines marchandises : *Se faire délivrer un chargement.*

— Administr. Action de faire constater sur les registres de la poste l'envoi d'une lettre, d'un paquet chargés; ensemble des formalités à remplir par l'expéditeur : *Bureau des chargements. Opérer le chargement d'une lettre.*

— Techn. Réunion de toutes les chaînes qui servent au montage d'un métier pour rubans.

— Antonyme. Déchargement.

CHARGE - MULET s. m. Vitic. Variété de raisin, ainsi dite à cause de la fécondité du plant qui la produit.

CHARGEUR s. m. (char-joir — rad. charger). Hortic. Sorte de sellette à trois pieds, sur laquelle on place la hotte, que le porteur peut mettre ainsi plus facilement sur son dos : *Le chargeur est fort utile dans les jardins.* ¶ On dit aussi CHARGE.

— Anc. artill. Lanterne armée d'une hampe, qui servait à charger les canons avant qu'on fit usage des gargousses.

CHARGEON s. m. (char-joñ — rad. charger, ou peut-être altérat. de surgeon). Vitic. Sarment de vigne taillé à un, deux ou trois yeux, et destiné à fournir les bourgeons d'où doivent sortir les grappes. ¶ *Arrière-chargeon.* Sarment qui doit fournir, l'année suivante, le bourgeon sur lequel sera taillé le chargeon deux ans après.

CHARGER v. a. ou tr. (char-jé — du bas lat. *caricare*, charrier, formé de *carus*, char. Prend un après le g devant a et o : *Je chargeai, nous chargeons*). Imposer un fardeau à, mettre une charge sur : *Charger un homme, un dne, une voiture, un navire. Charger un enfant d'un paquet trop lourd. Charger trop les piles d'un poir.*

Eh quoi! charger ainsi cette pauvre bourrique! N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique?

LA FONTAINE.

— Imposer, placer, en parlant d'un fardeau : *Charger sur ses épaules un bloc de marbre. Enée chargea son père sur son dos.* ¶ Etre imposé, placé sur; peser sur, en parlant d'un fardeau : *Ce paquet charge trop votre enfant. Cette poutre charge trop la muraille. Nos bagages chargent à peine un léger véhicule.* ¶ Etre porté par : *Les ornements qui chargent votre tête.*

... Tu serais trop vain Si ce honteux trophée avait chargé ma main.

CORNEILLE.

A la place du fer, ce sceptre des Romains, La lyre et le pinceau chargent tes faibles mains.

LAMARTINE.

— Couvrir, remplir entièrement; placer ou être placé sur ou dans : *Charger une table de mets. Les mets qui chargent une table.*

Telle qu'une bergère, aux plus beaux jours de fête, De superbes rubis ne charge point sa tête.

BOILEAU.

Mille bonbons, mille exquises douceurs Chargeaient toujours les poches de nos sœurs.

GRÉSET.

Il faut que de Cuba le divin narcotique Charge de flocons bleus mon divin poétique.

BARTHELEMY.

— Mettre dans un vase ou un instrument, un appareil, un objet quelconque, la quantité ordinaire et convenable de matière : *Charger une pipe. Charger un fourneau. Charger une bobine, une quenouille. Charger un pinceau de couleur, une plume d'encre.* ¶ Mettre la charge, c'est-à-dire la poudre et les projectiles dans : *Charger un canon, un fusil, un pistolet. Charger une mine. Charger à balles, à mitraille.*

— Imposer des charges, des impôts à : *Charger un pays d'impôts. Baléazar vit heureux, et tout son peuple est heureux avec lui; il craint de charger trop ses peuples.* (Fén.) ¶ Imposer des obligations, des devoirs pénibles à :

A quoi bon charger votre vie Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous.

LA FONTAINE.

— Grever, mettre à la charge de : *Charger une terre d'une redevance, une succession d'un legs.*

— Rouer de coups, frapper longtemps et rudement : *Charger quelqu'un de coups de bâton, de coups de poing, de soufflets.* ¶ Accabler, poursuivre, livrer à : *Charger quelqu'un d'injures, de malédictions. Charger un ministre de la haine publique.*

De leurs traits médians ils chargent le prochain.

RÉGNIER.

Pour tous ces outrages sans nom Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine :

Sois maudit, ô Napoléon!

A. BARBIER.

— Accuser, imputer à, déposer contre : *Charger quelqu'un d'un crime, d'une faute. Charger quelqu'un de ses torts. Les témoins n'ont pas trop chargé l'accusé. Pour diminuer l'horreur de l'athéisme, on charge trop l'idolâtrie.* (Montesq.) ¶ Mettre à la charge, sous la responsabilité de : *Le récit de ses fautes*

est pénible; on veut les couvrir et en charger un autre; c'est ce qui donne le pas au directeur sur le confesseur. (La Bruy.)

— Se ruer sur, s'élancer contre : *Charger, le pistolet au poing, une bande de voleurs.* ¶ Se dit particulièrement d'un corps de troupes qui s'élance contre l'ennemi : *Charger l'arrière-garde. Charger à la baïonnette. La marine chargea bravement, mais elle fut culbutée et nous découvrit.* (Chateaub.)

— Compliquer par de nombreux accessoires : *Charger un tableau de détails oiseux. Charger un récit d'épisodes déplacés. Charger son style d'épithètes. Charger son commerce d'opérations qui lui sont étrangères. Corneille a aimé à charger la scène d'événements dont il est presque toujours sorti avec succès.* (La Bruy.)

— Rendre, exprimer d'une façon exagérée et ridicule, faire la charge de : *Charger un portrait. La comédie doit charger les vices, mais en restant dans certaines limites qui peuvent dépasser la réalité, mais non la vraisemblance.*

— Exagérer, grossir, enfler : *Charger le prix d'une marchandise. Charger la carte d'un dîner. Charger un compte. L'homme est né menteur : la vérité est simple et ingénue, et il veut du spécieux et de l'ornement... Voyez le peuple : il controuve, il augmente, il charge par grossièreté et par sottise.* (La Bruy.)

— Assombrir, attrister : *Quel chagrin charge votre front?*

— Fig. Imposer un travail, des efforts pénibles à : *Charger sa mémoire de dates. Charger à l'excès l'intelligence des enfants.* ¶ Imposer une responsabilité ou un trouble à : *Charger sa conscience d'un crime, d'un remords.*

Alors qu'aura servi ce zèle impétueux, Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux?

RACINE.

— Particulièrement. Donner, confier, imposer une charge, une mission : *On m'a chargé de lui répondre. Je vous charge de ce soin. Qui vous a chargé de ma tutelle? Il ne faut pas charger ceux qui profitent des mesures arbitraires de réprimer les mesures arbitraires.* (B. Const.) *Auguste chargea les Muses de désarmer l'histoire, et le monde a pardonné à l'ami d'Horace.* (Chateaub.)

Et qui vous a chargé du soin de ma famille?

RACINE.

— *Charger l'estomac.* Etre difficile à digérer : *La galette charge l'estomac.*

— *Charger un mot.* Ecrire un autre mot dessus sans effacer le premier.

— *Charger le dos de quelqu'un, charger de bois le dos de quelqu'un.* Lui donner des coups de bâton :

Vous n'avez pas chargé son dos avec outrance?

MOLIÈRE.

Il pourrait bien, mettant affront dessus affront, Charger de bois mon dos comme il a fait mon front.

MOLIÈRE.

— Phys. Accumuler de l'électricité dans : *Charger une bouteille de Leyde, une batterie électrique.*

— Techn. Couvrir de feuilles d'argent : *Charger une plaque de métal, une pièce de bois.* ¶ Souder du fer à une pièce qui est trop mince. ¶ Appliquer certains ingrédients sur les peaux et les cuirs. ¶ *Charger la cuve.* Y mettre les ingrédients nécessaires pour faire la teinture ou pour la fabrication du salpêtre. ¶ *Charger les grains.* Les porter sous la touraille pour les faire sécher. ¶ *Charger un balancier d'horloge.* Lui ajouter du poids. ¶ *Charger les broches.* Enfiler sur les broches ou baguettes à chandelles les mèches qu'elles doivent porter.

— Art culin. *Charger une broche.* Enfiler les viandes avec la broche.

— Constr. *Charger une voûte.* Ajouter des matériaux pour en augmenter le poids.

— Mar. Embarquer et placer à bord : *Charger des marchandises.* ¶ *Charger en grenier.* Ne pas emballer les marchandises que l'on prend à bord : *Souvent on charge le blé en grenier.* ¶ *Charger en cueillette.* Embarquer des marchandises appartenant à plusieurs expéditeurs. ¶ *Charger à fret.* Prendre un chargement pour le compte d'un ou de plusieurs négociants qui ont loué le navire. ¶ *Charger à sec.* Embarquer les marchandises pendant la marée basse, lorsque le navire est à sec.

— Comm. Ajouter à, inscrire sur : *Charger un compte d'une dépense. Charger un registre d'un article.*

— Administr. *Charger une lettre, un paquet.* Faire constater, sur les registres de la poste, l'envoi d'une lettre, d'un paquet chargés; remplir toutes les formalités ordonnées pour une expédition de ce genre.

— Jeux. *Charger le bidet.* Au trictrac, Placer un grand nombre de dames sur une flèche.

— Hortic. Couvrir d'une couche de terre ou d'autre matière : *Charger une couche, c'est la couvrir de terreau, de tannée ou de terre; charger une plate-bande, c'est l'echausser avec de la terre lorsqu'elle est trop basse.* (Thouin.)

— v. n. ou intr. Ajouter, enchérir : *Sur mon inquiétude, ils viennent tous charger.*

MOLIÈRE.

¶ Cet emploi a vieilli.

— Hortie. Porter beaucoup de fruits : *Les arbres ont chargé cette année.*

Se charger v. pron. Etre chargé : *Ces marchandises se chargent à dos de mulet. Ce fusil se charge par la culasse.*

— Devenir chargé : *Son front se charge de nuages. L'urine du malade s'est chargée. La langue se charge dans les embarras d'estomac.*

— Devenir chargé de nuages, se couvrir : *Le temps se charge. Le ciel se chargeait peu à peu.*

— Prendre une charge, un fardeau : *Laissez-moi me charger tout seul. Les portefaix qui se chargent outre mesure finissent presque toujours malheureusement.*

— Se couvrir, s'affubler, mettre sur soi : *Cette femme ambitieuse et vaine croit valoir beaucoup, quand elle s'est chargée d'or, de pierreries et de mille autres vains ornements.* (Boss.)

— Se remplir complètement : *Vos yeux se chargeraient de larmes si vous connaissiez à fond ma véritable situation.* (J.-J. Rouss.)

— Accepter, prendre sur soi le soin, la charge ou la responsabilité : *SE CHARGER d'une dette. SE CHARGER de l'éducation d'un enfant. SE CHARGER d'une administration, d'un commandement. SE CHARGER de répondre pour un autre. Laissez-moi faire, je m'en charge. Je me charge devant Dieu de tout le péché.* (Boss.) *Le théâtre ne se charge pas de nous rendre meilleur.* (Rigault.) *Ne vous chargez jamais de mauvaises nouvelles : il ne faut être l'instrument de la désolation de personne.* (Mme de Puységur.) *SE CHARGER de tout quand on n'est chargé de rien, c'est présomption ou bêtise.* (Sallentin.) *C'est le ciel qui se charge de la reconnaissance des ingrats.* (Petit-Senn.)

De l'intérêt du ciel pourquoi vous chargez-vous ? Pour punir le coupable n'est-il besoin de nous ?

Molière.

SE charger, s'aventurer, se risquer : *Ne vous chargez pas d'avoir une haine à soutenir.* (Mme de Sév.) *Le bon sens voudrait qu'on ne se chargeât pas d'une grande passion, puisqu'on sait bien qu'elle finira avant la mort.* (Bussy-Rab.)

N'allons point nous charger d'une haine immortelle.

Racine.

SE rendre coupable de : *SE CHARGER d'un crime infâme.*

Je sais que votre esprit en détours est fertile, Mais ne vous chargez pas d'un mensonge inutile.

Charger son style : Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile, Et ne vous chargez pas d'un détail inutile.

Boileau.

— Se charger de quelqu'un, s'engager à le nourrir ou à prendre de lui quelque soin particulier : *SE CHARGER d'un orphelin. Laissez-moi vos enfants, je m'en charge pour toute la journée. Venez à Paris, je me charge de vous tout le temps que vous y passerez.*

Moi, j'irais me charger d'une spirituelle Qui ne parlerait rien que cercle et que ruelle !

Molière.

SE charger à vaincre, à se débarrasser : *Attachez celui-ci, je me charge des deux autres. Mon Dieu, délivrez-moi de mes amis ; je me charge de mes ennemis.* (Volt.)

— Charger, rendre chargé à soi : *SE CHARGER l'estomac d'un excès de nourriture.*

— Manég. *Se charger d'épaules, de ganache, de char.* Se dit d'un cheval quand il engraisse trop et que ces diverses parties prennent trop de développement.

— Réciproq. S'attaquer l'un l'autre : *Les deux troupes se chargèrent avec vigueur. S'accuser l'un l'autre : Les deux complices se chargeaient avec emportement.*

— Antonyme. Décharger.

CHARGEUR s. m. (char-ju-re — rad. charger). Celui qui charge les marchandises sur une voiture ou dans un bateau : *CHARGEUR de bois, de charbon.* Homme de peine qui place les fardeaux sur les épaules de ceux qui doivent les porter.

— Techn. Ouvrier qui entretient un fourneau de forge.

— Min. Ouvrier employé au chargement des wagons, bennes, berlines, etc., dans les galeries : *CHARGEUR aux tailles. CHARGEUR à l'accrochage.*

— Comm. Commissionnaire qui procure aux rouliers des marchandises pour charger leurs voitures. Négociant à qui appartient tout ou partie d'une cargaison. Négociant qui a frété et loué un bâtiment.

— Mar. Premier servant de droite, celui qui charge la pièce.

— Adjectiv. *Commissionnaire chargeur.* Celui qui fait les expéditions des marchandises par bateau.

CHARGEUR s. f. (char-ju-re — rad. charger). Etat de l'écu dont une pièce est chargée d'une autre pièce : *La chargeur ne diminue pas la noblesse des armes, comme fait la brisure.*

CHARGIOT s. m. (char-ji-o). Hortie. Variété de pomme.

CHARIANTHE s. m. (ka-ri-an-té — du gr.

charieis, gracieux ; anthos, fleur). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des mélastomacées, et type de la tribu des chariantes, comprenant environ six espèces, qui croissent aux Antilles et dans l'Amérique tropicale.

CHARIANTHÉ, ÉE adj. (ka-ri-an-té). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux chariantes.

— s. f. pl. Tribu de la famille des mélastomacées, ayant pour type le genre charianthe, et regardée par plusieurs auteurs comme une famille distincte.

CHARIBARDON s. m. (cha-ri-bar-don). Comm. Etoffe servant à faire des bâches pour couvrir les bateaux de charge.

CHARIBDE s. m. (ka-ri-bde). Moll. Genre de mollusques établi aux dépens des polythalamies.

CHARIBERT. V. CARIBERT et ARIBERT.

CHARICLÉE s. f. (ka-ri-klé — nom propre). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, comprenant une seule espèce.

— Encycl. Ce genre de lépidoptères nocturnes, formé aux dépens des noctuelles, ne comprend qu'une seule espèce, la chariclée ou noctuelle du pied-d'alouette, appelée aussi incarnat. C'est un fort joli papillon, d'environ 0 m. 04 d'envergure ; son corps est d'un gris verdâtre ; les ailes antérieures sont d'un rose violacé, avec deux lignes transversales sinuées plus pâles et bordées de violet foncé, et la frange d'un gris jaunâtre ; les ailes postérieures, d'un gris foncé, avec une bande plus pâle, le limbe rosé et la frange d'un gris pâle. La chariclée est abondamment répandue dans tout le midi de l'Europe et en Asie Mineure. La chenille, qui est ornée aussi de couleurs vives, se trouve exclusivement sur la dauphinelle ou pied-d'alouette des jardins, dont elle mange les fleurs et les grains encore verts ; aussi se tient-elle toujours au sommet de la plante. Comme on ne l'a pas encore trouvée sur le pied-d'alouette des champs, on a tout lieu de croire que cette espèce est exotique, et qu'elle a été introduite avec la plante dont elle se nourrit. Elle est assez commune dans les jardins de Paris. En juillet, elle s'enfonce dans la terre et se transforme en une chrysalide luisante, un peu allongée, renfermée dans une coque peu solide, mêlée de soie et de terre, d'où le papillon sortira au printemps suivant.

Chariclée (THÉAGÈNE ET), roman d'Héliodore. V. THÉAGÈNE.

Chariclée, ou Tableau des mœurs de l'ancienne Grèce, par W.-A. Boker (Leipzig, 1840 ; 2^e édition, revue par C.-F. Hermann, 1854, 3 vol. in-8°). Le but de cet ouvrage est le même que celui du *Jeune Anacharsis* de l'abbé Barthélemy. Un jeune Athénien, fils d'un exilé, revenant dans sa patrie, passe par Corinthe, la ville de Vénus, où il court un grand danger pour avoir voulu adorer la déesse d'une façon un peu trop pratique. Il va loger dans une maison de réputation douteuse, et son hôte le surprend en conversation très-intime avec sa fille. De là une tentative de spéculation, déjouée par les amis du jeune étranger, qui démontrent au père que ses filles ne sont pas ses filles, et que d'ailleurs elles ne sont pas si honnêtes qu'il veut le faire croire. Cette scène sert de cadre à des détails curieux sur les hétaires grecques.

Chariclès arrive à Athènes, retrouve la maison paternelle, qu'il croyait vendue, et oblige le banquier de son père à rendre des comptes. Bientôt il se lie avec un ancien ami de son père, qui a une fille charmante, et l'histoire se termine, comme de juste, par un mariage.

Quoique le récit offre de l'intérêt, la partie la plus importante de l'ouvrage se trouve dans les notes, et surtout dans les suppléments qui remplissent les deux derniers volumes, et qui composent un manuel complet des antiques usages de la vie privée chez les Grecs. En lisant un ou deux chapitres de cette seconde partie, après la scène correspondante du récit, on a un tableau complet d'une part, l'esquisse d'ensemble ; de l'autre, les preuves et les détails accompagnés de citations textuelles des auteurs grecs. On y trouve aussi tous les renseignements bibliographiques qu'on peut désirer.

CHARIDÈME, général grec, né à Orée, dans l'île d'Eubée, vers 400 av. J.-C. Il devint chef d'une troupe de mercenaires, grâce à ses talents et à son intrépidité, servit tout à tour les Athéniens, le roi de Thrace Cotys, Philippe, roi de Macédoine, et offrit de nouveaux services aux Athéniens. Excepté seul du pardon qu'Alexandre accorda aux Grecs révoltés, il se retira, suivant quelques historiens, auprès de Darius Codoman, à qui il parla avec une liberté inconnue aux rois de Perse, et fut mis à mort quelques jours avant la bataille d'Issus, l'an 333 av. J.-C. — Un autre CHARIDÈME, orateur athénien, qui vivait à la même époque, fut chargé de plusieurs missions près de Philippe, roi de Macédoine. Selon quelques auteurs, ce serait lui et non le général Charidème, qui, forcé de quitter la Grèce, se serait retiré près de Darius.

CHARIDOTÈS adj. m. (ka-ri-do-tès — mot gr. formé de charis, grâce, joie, profit ; dotés, qui donne). Mythol. Epithète commune à Jupiter, à Bacchus et à Mercure.

CHARIDOTIS adj. f. (ka-ri-do-tiss — mot gr. formé de charis, joie ; dotés, qui donne). Mythol. Surnom de Vénus.

CHARIÈDE s. f. (ka-ri-é-i-de — du gr. charieis, élégant). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des eupatoriées, comprenant une seule espèce, qui croît au Cap de Bonne-Espérance : *La chariède héliophylle a les fleurs du disque jaunes et celles de la couronne violettes.* Syn. de KAULFUSSIE.

CHARIÈRE s. f. (ka-ri-é-1 — du gr. charieis, gracieux). Entom. Genre de coléoptères longicornes, de la tribu des prioniens, comprenant une seule espèce, qui est propre à Cayenne.

CHARIEN s. m. (ka-ri-ain — du gr. charieis, gracieux, efficace). Antiq. Nom donné par les Grecs à une plante aujourd'hui inconnue, à laquelle ils attribuaient la faculté de faire expulser le fœtus mort, lorsqu'elle était appliquée sur le ventre de la mère.

CHARIENTISME s. m. (ka-ri-an-ti-sme — gr. charientismos ; de charieis, gracieux). Rhétor. Espèce de trope qui consiste dans une ironie fine et gaie, par laquelle on donne à entendre, plutôt qu'on ne l'exprime, ce qu'il y a de piquant dans la pensée. On cite comme exemple le mot du duc d'Albe, à qui Henri II demandait s'il était vrai que le soleil se fût arrêté pour laisser à Charles-Quint le temps de compléter sa victoire de Muhlberg : « J'étais si occupé ce jour-là de ce qui se passait sur la terre, que je ne pris pas garde à ce qui se passait dans le ciel. » Dans un genre plus familier, une actrice parisienne, aussi spirituelle que jolie, avouant un jour à ses amis un état qu'on est convenu d'appeler intéressant : « Et... le nom du père ? demanda celui des assistants à qui cette question était moins permise qu'à tout autre. — Mon Dieu, répliqua le joli lutin, je ne sais... je suis si myope ! »

CHARIESSE s. f. (ka-ri-é-se — du gr. charieis, gracieux). Entom. Genre de coléoptères pentamères, de la famille des chrysomélides, comprenant deux espèces.

CHARIESTÈRE s. m. (ka-ri-é-stè-re — du gr. chariesteros, très-gracieux). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des coréens.

CHARILAOS, CHARILAÛS ou CHARILLUS, roi de Sparte, fils posthume d'Eunomos. Il fut placé sous la tutelle de son oncle Lycorgue, et coopéra, suivant Plutarque, à ses réformes. Il fit la guerre aux Argiens, de concert avec son collègue Archélaos, mais ne put soumettre les Tégéates et fut même un moment leur prisonnier. Il mourut vers l'an 770 av. J.-C.

CHARILE, jeune fille de Delphes, que sa mort tragique a rendue célèbre. C'était durant une famine ; Charile, poussée par le besoin, par celui de sa famille surtout, va frapper à la porte d'un riche et puissant personnage de la ville, d'un amphictyon, disent certains historiens, du roi, selon d'autres, et implore quelque secours ; on le lui refuse ; elle insiste, on la repousse ; elle insiste encore, on la fait chasser outrageusement. Alors l'infortunée Charile, rebutée, humiliée, désespérée, dénoua la ceinture qui serrait sa taille et à laquelle nul amoureux n'avait touché encore, la passa à son cou et se pendit.

Pour cette fois, on oublia la loi de Solon ordonnant que la main droite du suicidé fût séparée du corps du malheureux et enterrée loin de lui ; on l'oublia en pleurant la pauvre Delphienne, et on institua en son honneur les fêtes Charilées.

CHARILÉES s. f. pl. (ka-ri-lé). Antiq. gr. Fêtes qu'on célébrait à Delphes, en mémoire de la mort funeste de Charile.

— Encycl. Dans ces fêtes, les Thyades allaient enterrer la statue de la jeune Charile, au lieu même où son corps avait reçu la sépulture. Le roi était obligé de s'y trouver et de présider lui-même à toutes les cérémonies, comme pour faire réparation à la victime de l'inhumanité d'un de ses prédécesseurs. Plutarque dit que les Charilées se célébraient tous les neuf ans, et que c'était la pythie qui fixait le jour de ces fêtes. On y distribuait des vivres à tous les indigents.

CHARILLUS, roi de Sparte. V. CHARILAOS.

CHARINOTE s. m. (ka-ri-no-te — du gr. charis, grâce ; notes, dos). Entom. Genre de coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, comprenant une seule espèce, qui est propre au Brésil.

CHARIOT s. m. (cha-ri-o — rad. char). Voiture à quatre roues, avec des ridelles ou une caisse, servant à porter des fardeaux : *Un lourd chariot. Un chariot chargé de foin.*

A été employé quelquefois dans le sens général de char : *Les courses de chariots. Les anciens avaient, dans leurs armées, des chariots armés de foudre.*

— Appareil porté sur des roulettes, servant à soutenir les enfants qui ne savent pas encore marcher, et les aidant à se transporter tout seuls d'un endroit dans un autre : *Emile n'aura ni chariots ni litières.* (J.-J. Rouss.)

— Chariot volant, Chariot usité en Chine, et qui est mû par une voile comme les navires.

— Chariot d'incendie, Chariot léger dont les sapeurs-pompiers se servent pour transporter le sac de sauvetage, ainsi que la plupart

des outils et engins nécessaires pour attaquer le feu.

— Antiq. Sorte de très-grande voiture, dont les peuples nomades se servaient pour transporter leur famille et leur mobilier : *Ces peuples vagabonds qui errent de çà et de là sur des chariots.* (Boss.)

— Théâtre. Sorte d'échelle destinée à porter les décorations qui se meuvent latéralement : *Les chariots glissent dans des rainures pratiquées dans le plancher des théâtres, et avancent ou reculent, en roulant sur le premier dessous, au moyen de roulettes ajustées à leur partie inférieure.*

— Administr. milit. Fourgon pour le transport des bagages, des munitions et des blessés : *Les chariots de bagages suivent l'armée. J'ai vu l'invasion, à l'ombre de nos marbres, Entasser ses lourds chariots.*

A. BARRIER.

Chariot de batterie, Sorte de voiture que les armées traînent à leur suite, et qui sert à transporter des outils, des objets de rechange, des objets de sellerie, etc. Chariot porteur, Voiture destinée au service de siège, et qui sert principalement à transporter les mortiers, et accessoirement les canons et les projectiles. Chariot de parc, Sorte de charrette à quatre roues destinée au transport des barils à poudre, des caisses d'armes, des caisses d'outils, des madriers de ponts, des bois à plates-formes, etc.

— Techn. Bâti en planches porté sur deux roues, dont se sert le cordier. Métier du fabricant de lacets. Véhicule à deux roues pour transporter des pierres. Partie mobile d'un tour, qui soutient une des extrémités de la pièce à tourner ou à filer. Chariot à potence, Levier de fer, porté sur des roulettes ou sur un essieu, qui est employé dans les manufactures de glaces. Chariot à ferrasse, Feuille de tôle portée sur deux roues et deux barres, employée dans les mêmes manufactures. Chariot à tenailles, Outillage du fabricant de glaces, servant à tirer les cuvettes du four et à les y replacer.

— Chem. de fer. Chariot roulant ou chariot de service, Espèce de truc employé dans les gares pour transporter les machines et les wagons : *Le chariot roulant marche dans une fosse, et se compose de roues portant une plate-forme munie de rails, sur lesquels on pousse le véhicule que l'on veut déplacer.*

— Physiq. Chariot électrique, Machine qui sert à lancer le cerf-volant électrique.

— Astron. Grand chariot, Chariot de David, ou simplement Chariot, Constellation circumpolaire, plus connue sous le nom de Grande Ourse : *Le splendide chariot faisait dans le ciel, au-dessus de ma tête, son voyage au milieu des étoiles.* (V. Hugo.)

— Petit chariot, Autre nom de la Petite Ourse, constellation à laquelle appartient l'étoile polaire.

— Encycl. Agric. Le chariot est un instrument de transport établi sur deux paires de roues. Les roues de devant, destinées à supporter une partie de la charge et à diriger le véhicule, sont ordinairement d'un plus faible diamètre que celles de derrière, et entrent dans un essieu tournant, solidaire avec le brancard. Le chariot a sur la charrette plusieurs avantages : il est plus stable, plus facile à conduire et moins dangereux pour les chevaux qui s'abattent. Mais, d'un autre côté, il a l'inconvénient d'exiger un effort de traction plus considérable pour le même poids, parce qu'il a plus de frottement. On évalue à près du tiers la perte de force occasionnée par l'emploi du chariot, comparativement à la charrette.

Le chariot lorrain, qui a servi de type à Mathieu de Dombasle pour établir son chariot dit de Rouille, paraît être, dit M. de Guaita, de tous le plus simple, le plus pratique, le moins coûteux, et, par suite, le plus applicable aux usages agricoles. Il se compose de deux parties bien distinctes, l'avant-train et l'arrière-train, reliés entre eux par la cheville ouvrière. Une pièce de bois appelée sarris, fixée à l'avant-train, remplace économiquement le mécanisme tournant des autres voitures à quatre roues. Les échelons du chariot lorrain sont de deux sortes ; ils sont connus dans le pays sous le nom de grandes et de petites échelles. Les premières servent au transport du foin et des gerbes. Ce sont de simples échelles mesurant de 4 à 6 m. de longueur, sur 0 m. 70 de hauteur. Les petites échelles sont moins longues ; elles n'ont jamais plus de 4 m. de long ; leurs échelons ne laissent entre eux qu'un espace de 0 m. 08. Elles servent au transport des objets lourds, et particulièrement des fumiers.

— Hist. Nos ancêtres les Gaulois firent usage de chariots comme engin de guerre, et ils durent plusieurs de leurs victoires à l'habileté avec laquelle ils les faisaient manœuvrer. Le chariot gaulois était garni de pointes acérées, attelé de deux chevaux et monté par des guerriers armés de javalots et d'épées ; dans les moments où le danger devenait plus menaçant, les rangs de l'infanterie gauloise s'ouvraient et les lourds chariots étaient lancés à toute vitesse contre les bataillons ennemis. Le choc était le plus souvent irrésistible. L'adresse des conducteurs était merveilleuse : tantôt ils couraient sur le finion, tantôt ils sautaient à terre, pour remonter un instant après avec agilité ; ou bien ils ar-

rétaient net la pesante machine lancée sur une pente et se pliaient à toutes les évolutions qu'exigeaient les péripéties du combat. Les Gaulois se servaient des mêmes *chariots* comme défenses; ils en entouraient leur camp et en formaient de solides retranchements en les liant les uns aux autres. Attila avait aussi des *chariots* de même genre qui servirent de rempart inexpugnable à ses hordes après la défaite qu'il éprouva dans les champs Catalauniques.

— Techn. Le *chariot* des chantiers de construction se compose d'un essieu garni de ses roues, et d'un plancher en madriers, jointifs ou non, fixé à un cadre formé de deux pièces de bois parallèles et longitudinales, reliées entre elles par une série d'entretoises moisées; une grande flèche ou limon sert à le manœuvrer, et permet l'attelage de six hommes, et d'un cheval au besoin. Le niveau du plancher s'élève au-dessus des roues, pour empêcher que ces dernières touchent les pierres et les écorient.

Dans les chemins de fer, on donne le nom de *chariot* à un petit véhicule de service que l'on emploie pour passer les voitures ou les machines d'une voie sur une autre voie parallèle; il remplace avec avantage, dans certains cas, la plaque tournante. Cet appareil se compose d'un bâti en bois ou en fer, sur lequel est fixée, dans le sens transversal, une voie ayant le même écartement que celle qu'il faut desservir. C'est sur cette voie que l'on fait avancer la voiture ou la machine à transporter. Cet ensemble repose sur quatre essieux garnis de leurs roues; ces dernières s'appuient et roulent sur une voie perpendiculaire à celle du *chariot*. Pour que les plans des rails mouvants et fixes soient au même niveau, ces véhicules sont placés dans une fosse que l'on appelle *fosse à chariot*. Afin de diminuer la profondeur de cette dernière, on a abaissé autant que possible le niveau du plancher, en le suspendant aux essieux de façon à ne conserver que la hauteur qu'exigent les poutres qui portent la voie et qui sont soumises à un effort de flexion transversal, sous la charge de la voiture ou de la machine qu'elles portent.

Ce genre de *chariots*, qui s'applique très-bien dans le cas où l'on peut interrompre les voies en creusant des fosses, comme pour le service des remises et des ateliers, n'est plus admissible lorsqu'il s'agit de desservir une voie principale qu'il est impossible de couper; on a recours alors à d'autres systèmes, tels que le *chariot* hydraulique et celui de Dünn.

Le premier soulève le wagon, au moyen de pistons mus par des pompes, ce qui permet de le transporter à travers les voies, sans que ses roues butent contre les rails longitudinaux. Le deuxième, d'application plus récente, et dont l'emploi tend à se généraliser de plus en plus dans le service des chemins de fer, est formé de petits plans inclinés que l'on abaisse sur les rails de la voie à desservir, pour faire monter le wagon sur le *chariot* ou l'en faire descendre. Sur certaines lignes, on a supprimé les plans inclinés en taillant en biseau les rails du *chariot*; il en résulte, il est vrai, une petite saillie, mais on n'a pas de peine à la faire gravir aux voitures ou aux wagons.

Dans les ateliers de montage, pour faciliter le changement de place des locomotives et les faire passer d'une fosse de réparation sur une autre, on se sert de *chariots* que l'on fait mouvoir au moyen d'un levier à déclat, ou de locomotives opérant la traction sur une chaîne fixée à chaque extrémité de la fosse. On a encore construit des *chariots* à vapeur, munis de tout leur appareil de marche, générateur et machine.

— *Chariots volants en Chine.* « Qu'on juge de ma surprise lorsque j'ai vu aujourd'hui une flotte de brouettes, toutes de la même grandeur. Je dis avec raison une flotte, car elles étaient à la voile, ayant un petit mât exactement mis dans un étambrai ou une galne pratiquée sur l'avant de la brouette. Ce petit mât a une voile faite de natte, ou plus communément de toile, ayant 5 ou 6 pieds de hauteur et 3 ou 4 de largeur; avec des ris, des vergues et des bras comme ceux des bateaux chinois. Les bras aboutissent aux brancards de la brouette, et par leur moyen le brouettier oriente la machine. » Ainsi s'exprime Van Braam Houckgeest, l'un des ambassadeurs de la Compagnie des Indes hollandaises, dans le journal qu'il a laissé de son voyage à travers la Chine, en 1794 et en 1795. Avant ce voyageur, Grotius, dans ses *Epigrammes*, Milton, dans son *Paradis perdu* (1667), l'évêque Wilkins, beau-frère de Cronwell, dans ses *Mathematical magic* (1680), avaient parlé de ces *chariots* chinois. Les voyageurs qui, depuis, ont visité la Chine, ont confirmé le récit de l'ambassadeur hollandais. L'un d'eux, M. Pousielgue, complétait tout récemment la narration d'Houckgeest par un curieux croquis de cette étrange voiture, sans doute en usage depuis des siècles, et que l'établissement des chemins de fer dans le Céleste-Empire ne détruirait certainement pas. « La roue de ces brouettes, dit-il, tourne au milieu d'une cage en bois, sur laquelle sont pendus des ustensiles de toute espèce : marmites, pots, paquets de vieux habits, instruments agricoles. Le bout du brancard, la femme du pilote de cette embarcation d'un nouveau genre est assise, les jambes repliées, avec ses plus jeunes enfants sur les bras, et quelquefois des

volatiles, canards ou poulets entassés dans des cages d'osier. A l'arrière de la brouette, un ou deux autres enfants se cramponnent aux sacs de grains et aux bidons de vin, de riz, tandis que l'ainé, s'il est assez fort pour travailler, aide le père, en courant à l'avant, les reins entourés d'une courroie qui est attachée aux brancards. » En Europe, l'invention de ces embarcations hermaphrodites est moins ancienne qu'en Chine. La première dont parlent les collectionneurs de curiosités historiques paraît être le *chariot volant* du prince d'Orange, dont la Bibliothèque impériale possède un dessin gravé devenu assez rare. Il avait été construit par l'ingénieur Stephinius, et, ainsi que nous venons de le dire, d'après la légende placée au bas de cette gravure, il appartenait au « très-illustre prince d'Orange, comte de Nassau, qui, ajoute l'inscription, s'en sert aucune fois le long du bord et plage de la mer, et étant chargé de vingt-huit personnes, a fait, en l'espace de deux heures, 14 lieues de Hollande de chemin, à savoir de Scheveningen jusqu'à Putten, de telle vitesse qu'il était impossible que ceux qui étaient dessus fussent reconnus par ceux qu'ils rencontrèrent, comme pourrout témoigner les ambassadeurs de l'empereur et grands de France, Angleterre, Danemark, et autres, qui étaient assis dessus, et même l'amirant don Francisco de Mendoza, lors prisonnier, de sorte qu'un cheval courant ne l'eût pu guère suivre. »

Le second exemple de *chariot* à voiles que nous rencontrons de ce côté-ci du globe est celui du commandant Molyneux Shuldham, auteur estimé de plusieurs inventions utilisées par la marine anglaise. Il le construisit lorsqu'il était prisonnier de guerre à Verdun. Voici dans quelles circonstances. Le commandant Shuldham et ses compagnons d'infortune, comme tous les Anglais, très-épris de navigation, et d'ailleurs s'ennuyant fort à Verdun, passaient une partie de leur temps sur la Meuse, où ils avaient plusieurs embarcations. Mais les pêcheurs s'étaient plaints que ces canots effrayaient et chassaient le poisson, le général Wirion, commandant des prisonniers anglais, leur intima l'ordre de cesser leurs amusements sur la rivière. C'est alors que M. Shuldham songea au *chariot* dont nous venons de parler. Il en construisit deux, l'un à un mât, l'autre à deux mâts. Avec ce dernier, qui mesurait 5 pieds anglais, et qu'on peut nommer schooner, M. Shuldham obtenait, parait-il, sur une route ordinaire un peu élevée, une rapidité de 7 à 8 milles à l'heure, tantôt allant au pas, et tantôt lancé au point de l'emporter sur un cheval au galop. M. Folkard assure, d'après M. Shuldham, qu'avec un *chariot* deux fois grand comme ce schooner, la vitesse eût été beaucoup plus marquée, et il en eût tenté l'expérience si l'étroitesse des routes ne l'avait empêché de donner à son embarcation une plus grande largeur. Cette navigation a malheureusement un grave défaut, et qui s'opposera toujours à son développement : c'est d'effrayer les chevaux près desquels on passe, ou d'aborder les voitures qui traversent inopinément le chemin que l'on suit. Shuldham fut ainsi la cause involontaire de plusieurs accidents. Un jour, entre autres, il accosta la charrette d'un paysan avec une telle violence, que celle-ci alla rouler dans le fossé qui bordait la route, ce qui provoqua chez les paysans des environs une véritable émeute. Ils déclarèrent la guerre au *chariot*, et l'attaquèrent avec des pierres qui criblèrent ses voiles. Une autre fois Shuldham, conduisant son *chariot* sur le sommet du mont Saint-Miche, fut assailli par un coup de vent qui renversa sa voiture; l'un et l'autre ne reçurent heureusement nul dommage. Un autre obstacle presque tout aussi sérieux est l'impossibilité de disposer à son gré de la force motrice, et l'obligation d'attendre le vent favorable; et cet inconvénient est d'autant plus grave ici que les routes changent fréquemment de direction, et qu'il est impossible d'y courir des bordées. Le *chariot volant* n'est donc véritablement utile qu'à un Chinois qui traîne lui-même son véhicule, et qui trouve dans le vent un auxiliaire fort irrégulier, fort éventuel, mais toujours agréable lorsqu'il s'offre à diminuer la fatigue du malheureux chargé du rôle de nos bêtes de somme.

— Allas. littér. *Chariot de Thespis*. Cette expression, employée pour la première fois par Horace, est devenue depuis proverbiale. La tradition veut que Thespis, qui vécut au vi^e siècle avant J.-C., et passa, dans l'antiquité, pour l'inventeur de l'art tragique, ait représenté ses pièces du haut d'un chariot. Banni d'Athènes par la sévérité de Solon, qui voyait un danger moral dans les fictions dramatiques, il parcourait, dit-on, les campagnes avec ses acteurs, et le char qui les transportait leur servait de scène. De là l'expression assez fréquemment employée : *Monter le chariot de Thespis*, pour indiquer la vie nomade des comédiens de province, obligés parfois de jouer sur des théâtres improvisés bien faits pour rappeler celui de Thespis, et voyageant pêle-mêle avec les décors et les accessoires de bourg en bourg, de village en village, à travers les fatigues, les déboires et les privations. Les héros du *Roman comique* de Scarron, récitant un peu partout leurs tirades de *Pyrame et Thisbé* :

Le voilà, ce poignard, qui du sang de son matre S'est souillé lâchement! Il en rougit, le traître!

La Rancune, le Destin et l'Olive, Angélique, Mlle de la Caverne et Mlle de l'Etoile, tous ces cabotins vieux et jeunes, bons à tous emplois, rois et reines, amoureux et ingénues, pères nobles et grandes coquettes, qui promènent leurs talents au hasard, escortant et poussant au besoin une charrette pleine de coffres, de malles et de gros paquets de toiles peintes, « qui faisaient comme une pyramide, au haut de laquelle paraissait une demoiselle habillée moitié ville, moitié campagne, » montent le *chariot de Thespis*. Il en est de même des comédiens de campagne qui, dans *Marion Delorme*, arrivent, hommes, femmes, enfants, en costumes de caractère, à la porte du château de Nangis et demandent à loger. On met à leur disposition une grange. Le Scaramouche, en y entrant, dit à ses camarades :

Sur ce, faisons la soupe et repassons nos rôles. Le *chariot de Thespis* est fertile en expédients, en ressources de toutes sortes : c'est le palais ambulante de la bohème artistique, dont les descriptions n'ont pas manqué depuis Scarron. Avons-nous besoin de rappeler le *Gil Blas* de Le Sage? M. Théophile Gautier, dans son *Capitaine Fracasse*, a repris le thème de Scarron, et le chapitre ayant pour titre le *Chariot de Thespis*, est un tableau achevé. Plus d'un grand acteur a monté le *chariot de Thespis* avant de paraître sur des scènes dignes de son talent. On cite aussi plus d'une actrice en renom, *enfant de la balle*, qui y est née entre deux cahots, entre deux représentations, n'ayant pour tout linge qu'un lambeau de toile peinte. Les chemins de fer ont ruiné ou à peu près les moyens de transport inventés par le tragique grec. Mais longtemps encore on dira au figuré, en parlant d'une certaine classe de pauvres comédiens ambulants, qu'ils montent le *chariot de Thespis*.

Chariot d'enfant (Lé), drame indien en cinq actes et sept tableaux, par le roi Soudraka, traduit en vers par Méry et Gérard de Nerval, et représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Odéon le 13 mai 1850. « Il y avait trop de noms indiens sur l'affiche, et le titre n'aurait rien d'attrayant. Le titre est souvent de moitié dans les succès de caisse. » C'est Méry lui-même qui donne cette explication de l'insuccès du *Chariot d'enfant*, et il n'en faut pas chercher d'autre, car si jamais trésors de poésie ont été rassemblés dans une œuvre dramatique, c'est à coup sûr dans cette traduction de la pièce indienne, qui est une merveille artistique. Méry ajoute, il est vrai, avec une ironie qui lui est bien permise : « Ce drame fut imprimé et obtint un grand succès de lecture, dans l'Inde surtout. » Pauvre Gérard de Nerval, qui, dans son ardeur de voyages, comptait sur les revenus de son drame pour aller visiter les domaines du roi Soudraka, l'auteur du *Chariot d'enfant*, mort il y a seize cents ans environ! Voici, en abrégé, le sujet du drame. Un jeune enfant pleure et veut qu'on lui achète un chariot d'or pareil à celui qu'il a vu dans les mains d'un de ses camarades. Le père de celui-ci est riche, celui de notre jeune pleureur est pauvre; c'est un ministre disgracié et ruiné, et qui aime d'une passion ardente la courtisane Vasantasena. Vasantasena entend les plaintes de l'enfant; elle le trouve si charmant, son cœur est tellement ému et pénétré par la vue de cette douleur si naïve, que tout son passé fictif lui apparaît. Dans cette douce figure, Vasantasena a revu ses fraîches et belles années perdues sans retour, son enfance bénie que suivit une jeunesse maudite. Cet enfant lui a surtout inspiré un regret cuisant, une immense douleur, le regret de n'être pas sa mère, la douleur de ne plus être digne de ce titre auguste et sacré. A ces sentiments s'ajoute un désir ardent, invincible de réhabilitation. La courtisane, qui ne s'est pas honorée par la vertu, se régénérera par le dévouement, et comme, en ce moment, un pressentiment lui dit que le père de cet enfant, le ministre Tcharoudatta, est menacé d'un péril, Vasantasena n'hésite plus; elle court pour l'en préserver, au péril même de ses jours. La grande péripétie du drame est la conséquence de ce mouvement. Vasantasena est poignardée par le beau-frère du roi, qui a tendu un piège à Tcharoudatta. C'est Tcharoudatta lui-même qui est pris pour le meurtrier, et c'est lui que l'on mettrait à mort, si Vasantasena, échappée à la mort, ne se présentait subitement aux yeux du véritable assassin pour l'accuser.

Voilà ce drame; « mais, dit M. Théophile Gautier, ce qu'une analyse ne peut pas rendre, c'est ce mélange de grandeur et de naïveté, cette grâce efféminée et voluptueuse, cette langueur d'amour, cette profusion de parfums, ces ruissellements de perles, ces bruits d'ailes d'oiseaux, ces épanouissements de comparaisons fleuries, tout ce luxe indien délicat et barbare, qui font du drame de Méry et Gérard une pagode sculptée en vers. »

Chariot de foin (Lé) ou les Foins, chef-d'œuvre de Wouwermans, musée de La Haye. Des paysans, charretiers, cavaliers et piétons cheminent le long d'un large canal qui se perd dans les lointains d'un paysage découvert. En avant, sur la droite, une femme soulève un petit garçon pour le placer près d'un paysan à cheval qui a déjà une femme en croupe; puis vient le chariot, attelé de deux chevaux et chargé d'une montagne de foin; une autre charrette à un cheval est conduite par un

paysan. Plus loin, à gauche, des hommes chargent des foin sur un bateau. Cette scène rustique, pleine de mouvement et de gaieté, est peinte avec beaucoup de finesse. « La composition présentait une grande difficulté, dit Emeric David; il s'agissait de grouper, de lier avec l'ensemble cette haute charrette chargée de foin, montagne ambulante, qui, sans l'habileté de l'artiste, aurait produit un très-mauvais effet dans un paysage entièrement découvert. Le pinceau de Wouwermans a triomphé de cet obstacle; la montagne a disparu en grande partie derrière les chevaux, le conducteur et le cavalier qui la précèdent; elle s'est en quelque sorte animée par la présence d'un jeune paysan couché sur le foin et des instruments rustiques dont il est environné. Une lumière brillante et ferme, lancée par le soleil couchant, le ton brun du cheval le plus avancé, les teintes blanches et pourprées du second, les couleurs verdâtres des costumes, échauffent le groupe en variant les effets. La composition décrit deux lignes pyramidales, dont l'une, commençant à la pointe du bateau, s'élève au-dessus des meules, au-dessus du cavalier, et arrive au sommet de la voiture, tandis que l'autre descend du côté opposé. Ces deux lignes embrassent tous les objets principaux. Un coloris harmonieux unit toutes les parties. C'est ainsi que l'étude et le talent embellissent les sujets qui semblent les plus ingrats. Wouwermans a composé des tableaux plus riches; il n'a mis dans aucun une expression plus douce et plus franche. » Ce tableau, peint sur bois, a 0 m. 40 de haut sur 0 m. 48 de large. Payé 610 florins à la vente de la collection Buyten, à Delft, en 1748, il fut placé dans la galerie du Stathouder; sous le premier empire, il prit place au Louvre, mais il fut restitué à la Hollande par la Restauration. Il a été gravé dans le *Musée français*.

CHARIOTH. D'après certaines traditions chrétiennes, c'était un vénérable essénien, marié à Jéricho. Il fonda, un siècle av. J.-C., un monastère où Manassém, le pieux croyant, avait promis la couronne à Hérode encore enfant. Charioth, ressuscité, apparut à diverses personnes à la mort de l'homme-Dieu.

CHARIPTÈRE s. f. (ka-ri-p-tè-re — du gr. *charis*, grâce; *pteron*, aile). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, comprenant quatre espèces, toutes remarquables par les dessins élégants dont leurs ailes sont ornées.

CHARIRE s. f. (cha-ri-re). Carrière; chemin par où passent les chariots. « Vieux mot.

CHARIS s. m. (ka-riss — mot gr. qui signif. grâce). Genre de coléoptères, de la famille des longicornes, tribu des cérambycins, comprenant trois espèces brésiliennes.

CHARIS, personnification de la grâce. Hérodote désigne comme telle Aglaé, la plus jeune des Grâces.

CHARISIÉS s. f. pl. (ka-ri-zé — du gr. *charis*, grâce). Antiq. gr. Fête que l'on célébrait en l'honneur des Grâces, par un concours de danses où le prix était un gâteau de farine particulière.

CHARISIUS (Aurelius Arcadius), jurisconsulte romain, qui vivait dans le iv^e siècle, peut-être sous Constantin. Il avait écrit un traité *Des témoins*, un autre *Des charpentes civiles*, qui sont perdus, mais dont on retrouve des extraits remarquables dans le Digeste.

CHARISIUS (Flavius Sosipater), grammairien latin du ve siècle, né en Campanie. Il fut, dit-on, préfet de Rome. Il reste de lui des *Institutions grammaticae* qui nous sont parvenues mutilées, et qui sont remarquables par l'exactitude avec laquelle l'auteur cite ses autorités. Lindemann en a donné une nouvelle édition à Leipzig, en 1840.

CHARISSE s. f. (ka-ri-se — du gr. *charis*, grâce). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, voisin des phalènes.

CHARISTÉRIES s. f. pl. (ka-ri-sté-ri). Antiq. gr. Fêtes que les Athéniens célébraient en mémoire du rétablissement de la liberté par Thrasybule.

CHARISTICAIRE s. m. (ka-ri-sti-kè-re — du gr. *charis*, grâce). Anc. cout. Personne à qui l'on avait accordé la jouissance des revenus d'un monastère, d'un hôpital ou d'un bénéfice.

CHARISTIÉS s. f. pl. (ka-ri-sté — du gr. *charis*, grâce). Antiq. rom. Repas de famille que l'on célébrait solennellement pour le maintien de la concorde, et d'où l'on excluait tout étranger : *Le jour où se célébraient les charisties s'appelait jour des parents*.

— Encycl. Romulus institua dans chaque curie un repas solennel qui avait pour but d'entretenir la paix et l'union entre les divers membres, qui étaient tenus de s'y rendre tous sans exception; d'autres repas avaient lieu pour le même sujet dans toutes les familles, et Valère Maxime en parle ainsi : « Nos ancêtres instituèrent un repas annuel nommé *charisties*, où l'on n'admettait que des parents et des alliés, afin que, s'il existait quelques différends dans la famille, des esprits pacifiques eussent ainsi l'occasion, à la faveur des libations religieuses et de la joie des convives, de rétablir la bonne intelligence entre leurs proches. » Ce banquet se célébrait le huitième jour avant les calendes de mars, c'est-à-dire le 22 février. L'usage de ces repas,

adopté par les premiers chrétiens, n'a peut-être pas été étranger à la communion eucharistique, telle que nous la voyons établie de nos jours.

CHARISTION s. m. (ka-ri-si-on). Antiq. Instrument pour peser, qui différait de la balance, mais dont on ignore la nature.

CHARITABLE adj. (cha-ri-ta-ble — rad. charité). Doux et indulgent; qui juge, parle ou agit avec charité: *Il faut être CHARITABLE envers tout le monde.* (Acad.)

— Qui fait, qui aime à faire des charités, des aumônes: *Cette dame est fort CHARITABLE. Il y a des gens qui s'épuisent en folles dépenses, et qui se croient dans l'impuissance d'être CHARITABLES, parce qu'ils se sont imposé la nécessité d'être ambitieux et superbes.* (Fléch.) *On voit prospérer les familles CHARITABLES.* (Mass.) *On peut faire d'une femme mariée une femme CHARITABLE, mais on n'en fera jamais une sœur de charité.* (Le P. Ventura.)

Il est bon d'être charitable;
Mais envers qui? C'est là le point.

LA FONTAINE.

— Qui est inspiré par un sentiment de charité: *Secours CHARITABLE. Conseil CHARITABLE.* Jésus-Christ nous enseigne de nous corriger mutuellement, par des avis CHARITABLES. (Boss.) *Punir est juste, améliorer est CHARITABLE.* (V. Cousin.) *Que la législation soit CHARITABLE, et elle sera sociale.* (Laurentie.)

J'honore, je chéris ces charitables lois,
Ces lois qui, de la terre écartant les misères,
Des humains attendris font un peuple de frères.

— VOLTAIRE.

— Substantif. Personne charitable: *Loin d'ici ces faux CHARITABLES!* (Fléch.)

— Allus. litt. Je suppose qu'un moine est toujours charitable, Allusion à un vers de la Fontaine, dans la fable le Rat qui s'est retiré du monde. Le malin fabuliste, en nous montrant son rat retiré dans un fromage de Hollande où, devenu gros et gras, il reste étranger à tous les tracassés de la vie, et refuse l'hospitalité à d'autres rats en voyage qui viennent frapper à sa porte, termine par ce trait:

Qui désigné à votre avis
Par ce rat si peu secourable?
Un moine? Non, mais un dervis;

Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

Dans ce dernier vers, la forme dubitative ne sert qu'à voiler une allusion directe. Je suppose est une malice de plus; le poète ne craint guère d'être cru sur parole: ses nombreuses réticences ont assez mis le lecteur en garde.

— Antonymes. Avare, dur, égoïste, mauvais riche, impitoyable, inhumain.

CHARITABLEMENT adv. (cha-ri-ta-ble-ment — rad. charité). D'une manière charitable, avec indulgence: *Il faut CHARITABLEMENT corriger son prochain.* (Arnaut.) *Il Avec une libéralité inspirée par la charité: Secourir CHARITABLEMENT son prochain.*

— Ironiq. Malignement; avec une charité feinte: *On avertit CHARITABLEMENT les autres de leurs défauts, de leurs torts, pour le plaisir secret de les humilier.* (Boiste.)

CHARITATIF adj. m. (ka-ri-ta-tif — rad. charité). Dr. canon. Se disait d'un subsidé modéré accordé par le concile à un évêque qui se trouvait dans quelque urgente nécessité: *Subsidé CHARITATIF.*

CHARITÉ s. f. (cha-ri-té — du lat. *caritas*; du gr. *charis*, grâce). Dans le langage des théologiens, Amour, vertu théologale par laquelle on aime Dieu pour lui-même, et le prochain comme une créature de Dieu: *Sans la CHARITÉ, la vertu n'est qu'un vain nom.* (Newton.) *Il n'arrive que trop souvent que, pour vouloir sauver la foi, on perd la CHARITÉ.* (Benoit XIV.) *La fin de la religion, l'âme des vertus et l'abrégé de la loi, c'est la CHARITÉ.* (Boss.) *Les liens formés par la CHARITÉ durent éternellement.* (Mass.) *Espérer et croire, ce sont deux grandes vertus; mais qui n'a point la CHARITÉ n'a rien; il est comme une plante stérile que le soleil n'éclaire point.* (Mme de La Vallière.)

CHARITÉ chrétienne, que vous avez un étrange langage dans la bouche des ministres de Jésus-Christ. (J.-J. Rouss.) *La CHARITÉ est, pour le chrétien, la raison, le but, l'objet, l'intérêt de la vie.* (Vinet.) *C'est par la CHARITÉ que s'opère l'entier détachement de soi-même et l'union intime de l'homme avec Dieu.* (Lamenn.) *La CHARITÉ n'entre pas dans le cœur de l'homme sans combat.* (Gerbé.)

— Dans le langage ordinaire, Vertu qui porte à désirer et à faire le bien du prochain: *La guerre civile est un des plus grands crimes qu'on peut commettre contre la CHARITÉ.* (Pasc.) *La CHARITÉ est prévenante.* (Boss.) *La CHARITÉ, toujours agissante, sait bien trouver des emplois: elle se fait toute à tous; elle se donne autant d'affaires qu'il y a de nécessités et de besoins.* (Boss.) *Insensible à ses propres maux, et en cela directement contraire à l'amour-propre, la CHARITÉ a une extrême sensibilité pour les maux des autres.* (Boss.) *La CHARITÉ est une mère qui garde pour elle seule le travail, les douleurs et les peines.* (Mass.) *Le goût n'aime que ce qui l'accorde, et la CHARITÉ souffre tout et s'accorde à tout.* (Mass.) *On compare la CHARITÉ à un grand fleuve qui, roulant ses eaux sans bruit, fertilise les campagnes et porte l'abondance dans les villes.* (P.

Bouhours.) *Les grands ne semblent être nés que pour exercer la CHARITÉ.* (Fléch.) *La CHARITÉ est un libre élan du cœur, qui ne peut exister avec la contrainte de la loi civile; la CHARITÉ s'exerce par le sacrifice, et le sacrifice suppose la propriété, car on ne peut donner que ce qu'on a.* (Franck.) *Ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'autrui nous fit, voilà la justice. Faire pour autrui, en toute rencontre, ce que nous voudrions qu'il fit pour nous, voilà la CHARITÉ.* (Lamenn.) *La CHARITÉ, c'est le sacrifice.* (V. Cousin.) *La CHARITÉ est une vertu; la bienfaisance n'est qu'une qualité.* (Descuret.) *La CHARITÉ éclaire l'intelligence en même temps qu'elle échauffe le cœur.* (Lamart.) *La CHARITÉ qui se traduit par l'aumône est une sorte de régime protecteur de la misère.* (Wolowski.) *Les femmes sont éminemment propres à la science de la CHARITÉ.* (Mme Guizot.) *La CHARITÉ est l'immolation de l'individu à la collectivité.* (Belouino.) *La CHARITÉ court au malheur comme l'eau à la mer.* (Gerbé.) *La CHARITÉ consiste à se sentir souffrir d'une manière constante et absolue dans la souffrance d'autrui.* (Champerré.) *La bienfaisance donne, la CHARITÉ aime.* (L. Veuille.) *L'égoïsme se resserre et la CHARITÉ se répand.* (L. Veuille.) *La vraie fraternité s'établit entre les hommes par la CHARITÉ, non par la foi religieuse.* (Renan.) *La CHARITÉ n'est que la religion qui se dévoue.* (Le P. Ventura.)

La charité doit seule au pauvre, au misérable,
En quelque rang qu'il soit, tendre un bras secou-
rable.

L'abbé DE VILLIEN.

La charité, si douce à tous les fronts pliés,
C'est le miracle encor des pains multipliés,
C'est la source d'eau vive et que rien ne dessèche.

E. DESCHAMPS.

L'ardente charité, que le pauvre idolâtre,
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant;
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira: Buvez, mangez; c'est ma chair et mon sang.

V. HUGO.

— Par ext. Acte inspiré par l'amour du prochain et par le désir de lui être utile; bienfait, aumône: *Faire de grandes CHARITÉS. Le cœur doit faire la CHARITÉ, quand la main ne le peut.* (Quenel.) *Un simple repas est moins ac-
cablant qu'une CHARITÉ sèche et froide.* (Mass.) *Ne faites pas seulement l'aumône, faites encore la CHARITÉ.* (J.-J. Rouss.) *La CHARITÉ ne doit intervenir que pour remédier à des exceptions, à des besoins extraordinaires.* (J. Droz.) *Beaucoup font l'aumône, peu font la CHARITÉ.* (D. Sterne.) *Donner du travail... c'est la meilleure des CHARITÉS pour ceux qui la font et pour ceux qui la reçoivent.* (Cormen.) *La CHARITÉ aux pauvres devrait être ce qu'il y a de plus charmant au monde, un don offert avec cœur et avec grâce.* (L. Jourdan.)

La charité jadis s'exerçait sans éclat;
Dans Paris maintenant on en fait un état.

ETIENNE.

— Complaisance, condescendance: *Ayez la CHARITÉ de m'écouter un instant. Il faudrait se résoudre à fondre comme du beurre, n'était un petit vent frais qui a la CHARITÉ de souffler de temps en temps.* (Racine.) *L'indulgence, vertu qui nous inspire une grande douceur dans nos relations avec le prochain, dans notre manière de lui parler ou de le juger: Il faut mettre de la CHARITÉ en tout, même dans les reproches, même dans les châtiements.* *La CHARITÉ consiste à juger bonement d'autrui, sévèrement de soi-même.* (Nicole.) *La CHARITÉ couvre tout, et voit à peine le mal que tout le monde voit.* (Mass.) *Nous devons une grande reconnaissance à ceux qui nous avertissent publiquement et avec CHARITÉ de nos défauts.* (Volt.) *La CHARITÉ envers les morts ne nous coûte guère, parce que leur mérite n'excite pas notre jalousie.* (Rigault.) *Mlle de Lamoignon, qui était fort dévote, disait un jour à Despreaux: « Je n'approuve pas que vous écriviez des satires, parce qu'elles blessent la CHARITÉ. » — Pourrais-je au moins mademoiselle, sans vous déplaire, en faire contre le Grand Turc, ce prince infidèle, l'ennemi de notre religion? — Contre le Grand Turc? — Non; c'est un souverain, et il ne faut jamais manquer aux personnes de ce rang. — Mais contre le diable, vous me le permettez bien? — Non plus; il ne faut jamais dire de mal de personne.*

— Ironiq. Intention maligne ou méchante: *Marchangy, ce vrai sage, M'a fait, par charité, Sentir de l'esclavage La légitimité.* BÉRANGER.

— Maison où résident des frères ou des sœurs de charité. Il n'est donné à divers hôpitaux desservis par des sœurs de charité: *La CHARITÉ de Lyon. La CHARITÉ de Paris. Un médecin de la CHARITÉ. Cet homme était malade, on l'a porté à la CHARITÉ. Il est mort à la CHARITÉ.*

— Par charité, En guise d'aumône, comme on fait l'aumône: *Il m'a en fait payé ce qu'il me devait, mais avec mauvaise humeur et comme PAR CHARITÉ.*

— Charité de cour, Perfidie doucereuse à l'usage des courtisans.

— Bureau de charité, Lieu où l'on distribue des secours, et où s'assemblent les commissaires des pauvres: *Se rendre au BUREAU DE CHARITÉ.* Réunion de ces commissaires: *Le*

BUREAU DE CHARITÉ est assemblée. Il est membre du BUREAU DE CHARITÉ. (Acad.)

— Atelier de charité, Atelier où l'on fait travailler les pauvres sans ouvrage.

— Dames de charité, Dames qui secondent les bureaux de charité, en recueillant des aumônes et en visitant les pauvres ou les malades: *Être DAME DE CHARITÉ est devenu une affaire de mode.* (Mme de Romieu.)

— Charité maternelle, Association fondée à Paris en 1788, pour donner des soins aux femmes en couche: *Les associations de CHARITÉ MATERNELLE sont aujourd'hui au nombre de quarante-trois.*

— Demander la charité, Être à la charité, Demander l'aumône, vivre d'aumônes: *Un mendiant tendait la main à un homme bien mis, dans un endroit écarté et à une heure avancée de la nuit. « Il est bien tard pour DEMANDER LA CHARITÉ, fit le richard. — Il est bien tard aussi pour la refuser, » répliqua le mendiant en changeant de ton. L'autre se hâta de s'exécuter.*

— Prêter des charités à quelqu'un, Lui attribuer des calomnies ou des inédisances qu'il n'a pas faites.

— Prov. Charité bien ordonnée commence par soi-même, Avant de chercher à faire du bien aux autres, il faut songer à soi, à ses propres intérêts, devise de l'égoïsme: c'est le primo mihi.

— Argot. Vol à la charité, Escroquerie qui consiste à tirer de l'argent de quelqu'un, sous prétexte de charité.

— Hist. relig. Discipline que les religieux de certains ordres s'administrent l'un à l'autre: *Donner la CHARITÉ au Père provincial.* *Il Votre Charité, Titre que l'on donne aux princes de l'Eglise.* *Il Filles de la Charité, Religieuses d'un ordre fondé en Bresse en 1517, pour soigner les pauvres malades.* *Il Sœurs de la charité ou de charité, Religieuses qui se consacrent au soulagement des pauvres et des malades:*

Molière a terminé sa vie
Entre deux sœurs de charité. BÉRANGER.

— Frères de la Charité, Religieux hospitaliers dont l'ordre fut fondé en 1540: *Il ne s'agit pas de faire de votre élève un frère de LA CHARITÉ.* (J.-J. Rouss.) *Il Frères de la charité de Saint-Hippolyte, Religieux hospitaliers fondés au Mexique en 1585.* *Il Charité de Notre-Dame, Congrégation de religieuses de Saint-Jean-de-Dieu, qui se vouent au soin des hôpitaux.* *Il Religieuses de Notre-Dame de charité, Congrégation établie en 1642 pour la conversion et la garde de femmes de mauvaise vie.* *Il Charité de la Sainte-Vierge, Ordre de religieuses de Saint-Augustin.* *Il Confréries de la charité, Associations que l'on formait autrefois, particulièrement en Normandie, pour rendre aux morts les derniers devoirs.*

— Hist. Charité chrétienne, Ordre militaire établi pour soigner les invalides de l'armée.

— Jurispr. Consultations de charité, Celles que donnaient gratuitement six avocats assistés d'un secrétaire, dans la salle de la bibliothèque des avocats, à Paris.

— Epithètes. Sensible, tendre, douce, compatissante, aimable, souriante, gracieuse, affable, active, agissante, ingénieuse, prévoyante, vigilante, attentive, patiente, discrète, ardente, inépuisable, infatigable, bienfaisante, sainte, ineffable, sublime, céleste, divine, tardive, refroidie, éteinte, orgueilleuse, dédaigneuse, étalée, affichée.

— Avant de parler de la charité au point de vue religieux et à celui de la bienfaisance publique, et de donner la bibliographie qui se rapporte à ce mot, faisons savourer à nos lecteurs le beau morceau que notre grand poète Victor Hugo a écrit sur ce sujet: une poésie éclatante dans les colonnes d'un dictionnaire, c'est un rayon dans la nuit sombre.

LES PAUVRES GENS.

Il est nuit, la cabane est pauvre, mais bien close.
Le logis est plein d'ombre, et l'on sent quelque chose
Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur.
Des filets de pêcheur sont accrochés au mur.
Au fond, dans l'encoignure où quelque humble vais-
Aux planches d'un bahut vaguement étincelle.
On distingue un grand lit aux longs rideaux tombants.
Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs.
Et cinq petits enfants, nid d'âmes, y sommeillent.
La haute cheminée où quelques flammes veillent
Rougit le plafond sombre, et le front sur le lit,
Une femme à genoux prie, et songe, et pâlit:
C'est la mère. Elle est seule. Et dehors, blanc d'écume,
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
Le sinistre océan jette son noir sanglot.

L'homme est en mer. Depuis l'enfance matelot,
Il livre au hasard sombre une rude bataille, faillie,
Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il
Car les petits enfants ont faim. Il part le soir
Quand l'eau profonde monte aux marches du musoir.
Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles.
La femme est au logis, cousant les vieilles toiles,
Remmailant les filets, préparant l'hameçon,
Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson.
Puis priant Dieu sitôt que les cinq enfants dorment.
Lui, seul, battu des flots qui toujours se reforment,
Il s'en va dans l'abîme et s'en va dans la nuit.
Dur labeur! tout est noir, tout est froid; rien ne luit.
Dans les brisants, parmi les lames en démenée,
L'endroit bon à la pêche, et, sur la mer immense,
Le lieu mobile, obscur, capricieux, changeant,
Où se plat le poisson aux nageoires d'argent,

Ce n'est qu'un point; c'est grand deux fois comme la

(chambre:

Or, la nuit, dans l'ondée et la brume, en décembre,
Pour rencontrer ce point sur le désert mouvant,
Comme il faut calculer la marée et le vent!
Comme il faut combiner sûrement les manœuvres!
Les flots le long du bord glissent, vertes coulèvres!
Le gouffre roule et tord ses plis démesurés,
Et fait râler d'horreur les agrès effarés.
Lui songe à sa Jeannie au sein des mers glacées,
Et Jeannie en pleurant l'appelle, et leurs pensées
Se croisent dans la nuit, divins oiseaux du cœur.

Elle prie, et la mauve au cri rauque et moqueur
L'importune, et, parmi les écueils en décombre,
L'océan l'épouvante, et toutes sortes d'ombres
Passent dans son esprit: la mer, les matelots
Emportés à travers la colère des flots.

Et dans sa gaine, ainsi que le sang dans l'artère,
La froide horloge bat, jetant dans le mystère,
Goutte à goutte, le temps, saisons, printemps, hivers;
Et chaque battement, dans l'énorme univers,
Ouvre aux âmes, essais d'autours et de colombres,
D'un côté les berceaux et de l'autre les tombes.

Elle songe, elle rêve, — et tant de pauvreté!
Ses petits vont pieds nus, l'hiver comme l'été,
Pas de pain de froment. On mange du pain d'orge.
— O Dieu! le vent rugit comme un soufflet de forge,
La côte fait le bruit d'une enclume; on croit voir
Les constellations fuir dans l'ouragan noir,
Comme les tourbillons d'étincelles de l'âtre.
C'est l'heure où, gai danseur, minuit rit et folâtre
Sous le loup de satin qu'illuminent ses yeux,
C'est l'heure où minuit, brigand mystérieux,
Voilé d'ombre et de pluie et le front dans la bise,
Prend un pauvre marin frissonnant et le brise
Aux rochers monstrueux apparus brusquement.
Horreur! l'homme, dont l'onde étend le hurlement,
Sont fondre et s'enfoncer le bâtiment qui plonge;
Il sent s'ouvrir sous lui l'ombre et l'abîme, et songe
Au vieux anneau de fer du quel plain de soleil!
Ces mornes visions troublent son cœur, pareil
A la nuit. Elle tremble et pleure.

O pauvres femmes

De pêcheurs! C'est affreux de se dire: Mes âmes,
Père, amant, frères, fils, tout ce que j'ai de cher,

(chair, *

C'est là, dans ce chaos! — mon cœur, mon sang, ma

(bêtes,

Ciel! être en proie aux flots, c'est être en proie aux
Oh! songer que l'eau joue avec toutes ces têtes,
Depuis le mousse enfant jusqu'au mari patron,
Et que le vent hagard, soufflant dans son clairon,
Déroule au-dessus d'eux sa longue et folle tresse,
Et que peut-être ils sont à cette heure en détresse,
Et qu'on ne sait jamais au juste ce qu'ils font,
Et que, pour tenir tête à cette mer sans fond,
A tous ces gouffres d'ombre où ne luit nulle étoile,
Ils n'ont qu'un bout de planche avec un bout de toile!
Souci lugubre! On court à travers les galets,

(nous-les, *

Le flot monte, on lui parle, on crie: « Oh! rends-
Mais hélas! que veut-on que dise la pensée
Toujours sombre, la mer toujours bouleversée!

Jeannie est bien plus triste encore. Son homme est seul!
Seul dans cette après nuit! Seul sous ce noir inconnu!
Pas d'aide. Les enfants sont trop petits. — O mère!

(Chimère!

Tu dis: « S'ils étaient grands! Leur père est seul!
Plus tard, quand ils seront près du père et partis,
Tu diras en pleurant: « Oh! s'ils étaient petits! »

Elle prend sa lanterne et sa cape. — C'est l'heure
D'aller voir s'il revient, si la mer est meilleure,
S'il fait jour, si la flamme est au mât du signal.
Allons! — Et la voilà qui part. L'air matinal
Ne souffle pas encor. Rien. Pas de ligne blanche
Dans l'espace où le flot des ténèbres s'épanche.
Il pleut. Rien n'est plus noir que la pluie au matin.
On dirait que le jour tremble et doute, incertain,
Et qu'ainsi que l'enfant l'aube pleure de naître.
Elle va. L'on ne voit luire aucune fenêtre.

Tout à coup, à ses yeux qui cherchent le chemin,
Avec je ne sais quoi de lugubre et d'humain,
Une sombre mesure apparaît décrite;
Ni lumière ni feu; la porte au vent palpite;
Sur les murs vermineux brante un toit hasardeux;
La bise sur ce toit tord des chaumes hideux,
Jaunes, sales, pareils aux grosses eaux d'un fleuve.

« Tiens, je ne pensais plus à cette pauvre veuve,
Dit-elle; mon mari, l'autre jour, la trouva
Mflade et seule; il faut voir comment elle va. »

Elle frappe à la porte, elle conte; personne
Ne répond. Et Jeannie au vent de mer frissonne.
« Malade! et ses enfants! Comme c'est mal nourri!
Elle n'en a que deux, mais elle est sans mari. »
Puis elle frappe encore. « Hé! voisins! Elle appelle.
Et la maison se tait toujours. « Ah! Dieu! dit-elle,
Comme elle dort, qu'il faut l'appeler si longtemps! »
La porte, cette fois, comme si, par instants,
Les objets étaient pris d'une pitié suprême,
Morne, tourna dans l'ombre et s'ouvrit d'elle-même
Elle entra. Sa lanterne éclaira le dedans
Du noir logis muet au bord des flots grondants.
L'eau tombait du plafond comme des trous d'un cribble.

Au fond était couchée une forme terrible;
Une femme immobile et renversée, ayant
Les pieds nus, le regard obscur, l'air effrayant:
Un cadavre; — autrefois, mère joyeuse et forte;
Le spectre échelvé de la misère morte;
Ce qui reste du pauvre après son long combat.
Elle laissait, parmi la paille du grabat,
Son bras livide et froid et sa main déjà verte.
Pendre, et l'horreur sortait de cette bouche ouverte,
D'où l'âme en s'enfuyant, sinistre, avait jeté
Ce grand cri de la mort qu'entend l'éternité!

Près du lit où gisait la mère de famille,
Deux tout petits enfants, le garçon et la fille,
Dans le même berceau souriaient endormis.
La mère, se sentant mourir, leur avait mis

Sa mante sur les pieds et sur le corps sa robe, Afin que, dans cette ombre où la mort nous dérobe, Ils ne sentissent pas la tiédeur qui décroît, Et pour qu'ils eussent chaud pendant qu'elle aurait froid.

Comme ils dorment tous deux dans le berceau qui leur haleine est paisible et leur front calme. Il semble que rien n'éveillerait ces orphelins dormant, Pas même le clairon du dernier jugement; Car, étant innocents, ils n'ont pas peur du juge.

Et la pluie au dehors gronde comme un déluge. Du vieux toit crevasé, d'où la rafale sort, Une goutte parfois tombe sur ce front mort, Glisse sur cette joue et devient une larme. La vague sonne ainsi qu'une cloche d'alarme. La morte écoute l'ombre avec stupidité; Car le corps d'abord l'esprit radieux l'a quitté. A l'air de chercher l'âme et de rappeler l'ange; Il semble qu'on entend ce dialogue étrange. Entre la bouche pâle et l'œil triste et hagard : « Qu'as-tu fait de ton souffle ? — Et toi de ton regard ? »

Hélas ! aimez, vivez, cueillez les primevères, Dansez, riez, brûlez vos cœurs, videz vos verres. Comme au sombre océan arrive tout ruissseau, Le sort donne pour but au festin, au berceau, Aux mères adorant l'enfance épanouie, Aux baisers de la chair dont l'âme est éblouie, Aux chansons, au sourire, à l'amour frais et beau, Le refroidissement lugubre du tombeau !

Qu'est-ce donc que Jeannie a fait chez cette morte ?

Sous sa cape aux longs plis, qu'est-ce donc qu'elle Qu'est-ce donc que Jeannie emporte en s'en allant ? Pourquoi son cœur bat-il ? Pourquoi son pas trem- Se hâte-t-il ainsi ? D'où vient qu'en la ruelle [blanc] Elle court, sans oser regarder derrière elle ? Qu'est-ce donc qu'elle cache avec un air troublé Dans l'ombre, sur son lit ? Qu'a-t-elle donc volé ?

Quand elle fut rentrée au logis, la falaise Blanchissait ; près du lit elle prit une chaise Et s'assit toute pâle ; on eût dit qu'elle avait Un remords, et son front tomba sur le chevet, Et par instants, à mots entrecoupés, sa bouche Parlait, pendant qu'au loin grondait la mer farouche.

« Mon pauvre homme ! ah ! mon Dieu ! que va-t-il Déjà tant de souci ! Qu'est-ce que j'ai fait là ? Cinq enfants sur les bras ! ce père qui travaille ! Il n'avait pas assez de peine ; il faut que j'aille Lui donner celle-là de plus. — C'est lui ? — Non. Rien. — J'ai mal fait. — S'il me bat, je dirai : Tu fais bien. — Est-ce lui ? — Non. — Tant mieux. — La porte

Si l'on entrait. — Mais non. — Voilà-t-il pas, pauvre Que j'ai peur de le voir rentrer, moi, maintenant ! » Puis elle demeure pensive et frissonnant. S'enfonçant par degrés dans son angoisse intime, Perdue en son souci comme dans un abîme. N'entendant même plus les bruits extérieurs, Les commorans qui vont comme de noirs orieurs, Et l'onde, et la marée, et le vent en colère.

La porte tout à coup s'ouvrit, bruyante et claire, Et fit dans la cabane entrer un rayon blanc, Et le pêcheur, traînant son filet ruisselant, Joyeux, parut au seuil, et dit : « C'est la marine. »

« C'est toi ! » cria Jeannie, et contre sa poitrine Elle prit son mari comme on prend un amant, Et lui baïsa sa veste avec emportement, Tandis que le marin disait : « Me voici, femme ! » Et montrait sur son front qu'éclairait l'âtre en flamme Son cœur bon et content que Jeannie éclairait.

« Je suis volé, dit-il, la mer, c'est la forêt.

— Quel temps a-t-il fait ? — Dur. — Et la pêche ? — Mais, vois-tu ? Je t'embrasse et me voilà bien sêlé. Je n'ai rien pris du tout. J'ai troué mon filet; Le diable était caché dans le vent qui soufflait. Quelle nuit ! Un moment, dans tout ce tintamarre, J'ai cru que le bateau se couchait, et l'amarre A cassé. Qu'as-tu fait, toi, pendant ce temps-là ? Jeannie eut un frisson dans l'ombre et se troubla.

« Moi ? dit-elle. Ah ! mon Dieu ! rien ; comme à l'or- J'ai coussu. J'écoutais la mer comme un tonnerre. J'avais peur. — Oui, l'hiver est dur, mais c'est égal. » Alors, tremblante ainsi que ceux qui font le mal, Elle dit : « A propos, notre voisine est morte. C'est hier qu'elle a dû mourir ; enfin, n'importe, Dans la soirée, après que vous fûtes partis, Elle laisse ses deux enfants, qui sont petits. L'un s'appelle Guillaume et l'autre Madeleine : L'un qui ne marche pas, l'autre qui parle à peine. La pauvre bonne femme était dans le besoin. »

L'homme prit un air grave, et, jetant dans un coin Son bonnet de forçat mouillé par la tempête : « Diable ! diable ! dit-il en se grattant la tête ; Nous avions cinq enfants ; cela va faire sept. Déjà, dans la saison mauvaise, on se passait De souper quelquefois. Comment allons-nous faire ? Bah ! tant pis ! ce n'est pas ma faute. C'est l'affaire Du bon Dieu. Ce sont là des accidents profonds. Pourquoi donc a-t-il pris leur mère, à ces chiffons ?

C'est gros comme le poing. Ces choses-là sont rudes. Il faut pour les comprendre avoir fait ses études. Si petits ! On ne peut leur dire : Travaille. Femme, va les chercher. S'ils se sont réveillés Ils doivent avoir peur tout seuls avec la morte. C'est la mère, vois-tu, qui frappe à notre porte ; Ouvrons aux deux enfants. Nous les mèlerons tous. Cela nous grimpera le soir sur les genoux. Ils vivront ; ils seront frère et sœur des cinq autres. Quand il verra qu'il faut nourrir avec les nôtres Cette petite fille et ce petit garçon, Le bon Dieu nous fera prendre plus de poisson. Moi, je boirai de l'eau, je ferai double tâche. C'est dit. Va les chercher. Mais qu'as-tu ? Ça te fâche ? D'ordinaire, tu cours plus vite que cela. — Tiens, dit-elle en ouvrant les rideaux, les voilà ! »

— Encycl. Théol. cathol. I. DÉFINITION THÉOLOGIQUE DE LA CHARITÉ. — M. Pierre Le-roux, à l'article CHARITÉ, de l'Encyclopédie nouvelle, donne des explications intéressantes sur l'origine de ce terme important de la théologie chrétienne. En grec, *charis* (χάρις) répond à notre mot *grâce* et en a toutes les accep-tions. *Grâce* vient de *gratus*, agréable. La *grâce*, c'est ce qui fait plaisir, ce qui donne de la joie. Tel est aussi le sens de *χάρις* (racine : *χαίρει, je me réjouis*). De là les trois *Χάριτες*, les trois sources de bonheur et de joie : la beauté (Aglæe), la santé (Thalie), et la sagesse (Euphrosyne). De là, dans l'expression des rela-tions sociales, *χάρις* a signifié *bienfait* et *au-mône*, et, par extension, *reconnaissance* d'un bienfait, absolument comme notre mot *grâce* ; car nous disons également *faire une grâce* et *rendre grâce à quelqu'un*. De là l'origine du nom d'*eucharistie* donné à la cène. *Εὐχαριστία* signifie au propre *action de grâces, gratiarum actio* ; on a ainsi désigné la cène, parce que Jésus avait rompu le pain *après avoir rendu grâces* (εὐχαριστίας, *gratis actis*, disent les évangélistes). *Χάρις*, en grec, n'a pas d'autre sens ; aussi n'est-ce pas le mot qui, dans le Nouveau Testament, répond directement au mot *charité*. Partout où *χάρις* est employé dans le Nouveau Testament, il ne signifie que l'ac-tion de faire une grâce, un don, une faveur, ou celle de remercier d'une grâce ou d'un don. Le mot qui, en grec, répond directement à *charité*, c'est le mot *ἀγάπη, amour*. C'est ce mot et celui d'*ἀγαπάω, aimer*, qui reviennent si souvent dans l'Évangile et dans les Épîtres, pour exprimer le lien qui unit l'homme à Dieu et à ses semblables. D'*ἀγάπη*, les premiers chrétiens tirent le mot d'*agapes*, ou *ἀγάπαι*, pour désigner leurs repas fraternels, comme ils avaient tiré de *χάρις* le mot *eucharistie*. Quand le christianisme passa dans la langue latine, *ἀγάπη* y fut traduit par *charitas*, et voici comment. Cette langue avait l'adjectif *carus* ou *charus*, analogue du grec *χάρις*, mais avec un sens un peu différent. *Carus* exprime ce qui nous est cher, c'est-à-dire au fond ce qui nous cause de la joie et du bonheur ; et on en avait dérivé le mot *caritas* ou *charitas*. On appelait *charitas filiorum, patriæ*, etc., l'a-mour qu'on a pour ses enfants, pour la pa-trie, etc. Cicéron parle même en plusieurs endroits de la charité universelle : *charitas humani generis*. Le mot *charitas* servit donc à traduire l'*ἀγάπη* des Grecs. « On voit, dit M. Pierre Leroux, que, par un rapport qui tient au fond des choses, quoique le mot *charité* ne soit pas directement dérivé de *χάρις*, la *grâce*, il se trouve en être indirectement dé-ri-vé par *charitas*, qui vient lui-même de *χάρις*. L'amour, en effet, a toujours deux termes. L'objet qui inspire l'amour, et le sujet qui le reçoit. Les Grecs exprimaient par *χάρις* ce don d'attirer et de plaire qui cause l'amour, tandis qu'*ἀγάπη* signifiait l'amour conçu en nous. En latin, au contraire, *gratia* était la faculté de faire aimer, et *charitas*, l'amour reçu. De là les deux termes de *grâce* et de *charité* dans la langue théologique. Il est intéressant de re-trouver, jusque dans ces étymologies, le rap-port intime qui unit la *grâce* à la *charité* ; rapport tel, que les théologiens ont toujours regardé la *charité* comme un effet de la *grâce*. »

Les théologiens définissent la *charité* une vertu *surnaturelle* et *théologale* par laquelle nous aimons Dieu pour lui-même par-dessus toutes choses, et le prochain comme nous-mêmes par amour pour Dieu. Rappelons ici que les vertus sont dites *surnaturelles* quand elles ont un motif tiré de la foi, et qu'on ap-pelle *théologales* celles qui ont un rapport plus direct à la béatitude surnaturelle ; on leur applique cette épithète de *théologales*, dit saint Thomas, soit parce qu'elles ont Dieu pour objet immédiat, soit parce qu'elles nous viennent de Dieu seul qui nous les commu-nique à nous-mêmes sans nous, soit enfin parce qu'elles sont fondées sur la révélation divine : *Virtutes dicuntur THEOLOGICÆ, tum quia habent Deum pro objecto ; tum quia a solo Deo in nobis infunduntur ; tum quia sola revelatione in sacra Scriptura hujusmodi vir-tutes traduntur*. Les vertus théologales sont au nombre de trois : la *foi*, l'*espérance* et la *charité* ; mais la *charité* est la plus excellente : *Nunc autem manent fides, spes, CARITAS : tria hæc ; major autem harum est CARITAS*, dit l'a-pôtre saint Paul. Comme on le voit par la définition que nous en avons donnée, la *cha-rité* a un triple objet, et un motif unique. Dieu, nous-mêmes et le prochain, voilà son objet ; le motif, c'est Dieu lui-même, son infinie per-fectio. C'est la même *charité*, dit saint Au-gustin, qui nous fait aimer Dieu et le prochain ; mais nous aimons Dieu à cause de Dieu, nous-mêmes et le prochain à cause de Dieu égale-ment. *Ex una eademque charitate, Deum proxi-mumque diligimus ; sed Deum propter Deum, nos autem et proximum propter Deum*. La *charité* se divise ainsi en *amour de Dieu* et en *amour du prochain*, comprenant l'amour sur-naturel de soi-même.

— II. DE L'AMOUR DE DIEU. — Enseignement orthodoxe sur l'amour de Dieu. Les théologiens distinguent l'amour *parfait* et l'amour *impar-fait*. Le premier nous fait aimer Dieu pour lui-même et appartient à la *charité* ; le second nous fait aimer Dieu plutôt pour nous que pour lui-même et se confond avec l'espérance. Voici comment saint Thomas formule cette distinction : *Amor quidam est perfectus, qui-dam imperfectus. Perfectus quidem amor est*

quo aliquis secundum se amatur, ut puta cum aliquis secundum se vult alicui bonum ; sicut homo amat amicum. Imperfectus amor est quo quis amat aliquid non secundum ipsum, sed ut illud bonum sibi ipsi proveniat, sicut homo amat rem quam concupiscit. Primus autem amor pertinet ad charitatem quæ inhaeret Deo secundum seipsum, sed spes pertinet ad secun-dum amorem, quia ille qui sperat, aliquid sibi obtinere intendit. L'amour même de *charité* a des degrés ; il est susceptible du plus ou du moins : *Charitas*, dit saint Augustin, *meretur augeri, ut aucta mereatur et perfici*. Tous ceux qui ont la *charité* aiment véritablement Dieu de tout leur cœur, et l'aiment par-dessus toutes choses ; mais cet amour peut être plus ou moins fort, plus ou moins intense. On re-connait que l'amour est parfait, lorsqu'en ai-mant Dieu pour lui-même on met habituel-lement tout son cœur en lui, de manière qu'on ne se permette aucune pensée, aucune affection, aucun désir qui soit contraire à la *charité*. *Ex parte diligentis tunc est charitas perfecta*, dit saint Thomas, *cum aliquis habi-tualiter totum cor suum ponit in Deo, ita scilicet quod nihil cogitet, vel velit quod divina dilectioni sit contrarium ; et hæc perfectio est communis omnibus charitatem habentibus*. Le désir de posséder Dieu rentre dans l'amour parfait, si nous tendons vers cette possession plutôt pour la gloire de Dieu que pour nous-mêmes. C'est ainsi, par exemple, que le désir de l'apôtre saint Paul de mourir et d'être avec Jésus-Christ est un acte d'amour parfait. « J'appelle *charité*, dit saint Augustin, le mouvement de l'âme qui nous fait désirer jour de Dieu à cause de lui-même (*Charitatem voco motum animi ad fruendum Deo propter ipsum*). » C'est encore un acte d'amour parfait que d'aimer Dieu à cause de sa bonté, qui est une de ses principales perfections, même en tant qu'elle nous est avantageuse, ou qu'elle nous aide à accomplir la volonté divine et à atteindre notre fin dernière, qui est d'aimer Dieu pour lui-même. Ce n'est point aimer Dieu d'un amour parfait que de l'aimer à cause des bienfaits dont il nous a comblés. Cet amour est un acte de reconnaissance et non de *charité* véritable. Cependant, si on regarde les bien-faits de Dieu comme un effet de sa bonté, si on les aime pour Dieu et non pour soi-même, alors on fait un acte de *charité* ; car, dans ce cas, ce ne sont point les bienfaits qu'on aime, mais la bonté divine, source de tout bien, de tout don.

L'amour de Dieu est l'objet d'un précepte positif que nous trouvons dans le *Deutéronome* (ch. vi, v. 5) et que Jésus-Christ a confirmé en nous le donnant comme le premier et le plus grand de tous les commandements : *Di-lige Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et in tota anima tua, et in tota mente tua. Hoc est maximum et primum mandatum*. Aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit, c'est l'aimer pour lui-même et par-dessus toutes choses ; c'est être dans la disposition de tout sacrifier, la vie même, plu-tôt que de commettre le péché mortel qui est essentiellement contraire à la *charité*. « L'homme, dit saint François de Sales dans son *Traité de l'amour de Dieu*, est la perfec-tion de l'univers ; l'esprit est la perfection de l'homme ; l'amour, celle de l'esprit ; et la *cha-rité*, celle de l'amour. C'est pourquoi l'amour de Dieu est la fin, la perfection et l'excellence de l'univers. En cela consiste la grandeur et la primauté du commandement de l'amour divin, que le Sauveur nomme *le premier et le très-grand commandement*. Ce commandement est comme un soleil qui donne le lustre et la dignité à toutes les lois sacrées, à toutes les ordonnances divines et à toutes les saintes Ecritures. Tout est fait pour ce céleste amour, et tout se rapporte à icelui. De l'arbre sacré de ce commandement dépendent tous les conseils, exhortations, inspirations et les au-tres commandements comme ses fleurs, et la vie éternelle comme son fruit ; et tout ce qui ne tend point à l'amour éternel tend à la mort éternelle. Grand commandement duquel la parfaite pratique dure en la vie éternelle, ains n'est autre chose que la vie éternelle. » Plus loin, saint François de Sales se demande quel est le degré d'amour auquel le divin commandement nous oblige tous également, universellement et toujours. « Ce commande-ment, dit-il, nous enjoint un amour *eslevé* entre mille, comme le *bien-aimé* de cest amour est *exquis* entre mille, ainsi que la bien-aimée Sulamite l'a remarqué au cantique. C'est l'a-mour qui doit prévaloir sur tous nos amours et régner sur toutes nos passions. Et c'est ce que Dieu requiert de nous qu'entre tous nos amours le sien soit le plus cordial, dominant sur tout nostre cœur ; le plus affectionné, occu-pant toute nostre âme ; le plus général, em-ployant toutes nos puissances ; le plus relevé, remplissant tout nostre esprit ; et le plus ferme, exerçant toute nostre force et vigueur. Il y a plusieurs especes d'amour : comme, par exemple, il y a un amour paternel, filial, fra-ternel, nuptial, de société, d'obligation, de dé-pendance, et cent autres qui tous sont diffé-rents en excellence, et tellement proportionnés à leurs objets qu'on ne peut bonnement les adresser ou approprier aux autres. Qui ayme-roit son père d'un amour seulement fraternel, certes il ne l'aymeroit pas assez ; qui aymeroit sa femme seulement comme son père, il ne l'aymeroit pas convenablement ; qui aymeroit son laquais d'un amour filial, il commettrait une impertinence. L'amour est comme l'hon-

neur : tout ainsi que les honneurs se diversi-fient selon la variété des excellences pour lesquelles on honore, ainsi aussi les amours sont différents selon la diversité des bontez pour lesquelles on ayme. Le souverain hon-neur appartient à la souveraine excellence, et le souverain amour à la souveraine bonté. L'amour de Dieu est l'amour sans pair, parce que la bonté de Dieu est la bonté nonpa-pareille. »

Du reste, l'amour divin n'a pas besoin, pour occuper le premier rang dans notre âme, d'être le plus vif et le plus tendre de nos amours ; il suffit qu'il soit tellement préféré que pour lui on soit prêt à quitter tous les autres. Il faut entendre ici les explications naïves de saint François de Sales : « Saraï donna sa ser-vante Agar à son mari Abraham, selon l'usage de ce temps-là ; mais Agar étant devenue mère mesprisa grandement sa dame Saraï. Jusques à cela on n'eust presque scu discer-ner quel estoit le plus grand amour en Abra-ham, ou celui qu'il portoit à Saraï, ou celui qu'il avoit pour Agar ; car Agar avoit part à son lict comme Saraï, et de plus Agar avoit l'avantage de la fertilité. Mais quand ce vint à mettre les deux amours en comparaison, le bon Abraham fit bien voir lequel estoit le plus fort. Car Saraï ne luy eust pas plus tost re-montré que Agar la mesprisait, qu'il luy res-pondit : *Agar, ta chambrière, est en ta puis-sance, fais-en comme tu voudras*. Si que Saraï affligée dès lors tellement ceste pauvre Agar, qu'elle fut contraincte de se retirer. La divine dilection veut bien que nous ayons des autres amours, et souvent on ne sçaurroit discerner quel est le principal amour de nostre cœur ; car ce cœur humain tire maintes fois très-af-fectionnement dans le lict de sa complaisance l'amour de créature ; ains il arrive souvent qu'il multiplie beaucoup plus les actes de son affection envers la créature que ceux de la dilection envers son Créateur. Et la sacrée dilection toutefois ne laisse pas d'exceller au-dessus de tous les autres amours, ains que les événements font voir quand la créature s'op-pose au Créateur ; car alors nous prenons le party de la dilection sacrée et luy soumettons toutes nos autres affections... Vous verrez une mère tellement embesognée de son enfant, qu'il semble qu'elle n'ait aucun autre amour que celui-là ; elle n'a plus d'yeux que pour le voir, plus de bouche que pour le baiser, plus de poitrine que pour l'alaiter, ny plus de soin que pour l'eslever, et semble que le mary ne lui soit plus rien au prix de cest enfant. Mais s'il falloit venir au choix de perdre l'un ou l'autre, on verroit bien qu'elle estime plus le mary, et que, si bien l'amour de l'enfant estoit le plus tendre, le plus pressant, l'autre néanmoins estoit le plus excellent, le plus fort, le meilleur. Ainsi quand un cœur ayme Dieu en considération de son infinie bonté, pour peu qu'il ait de cette excellente dilec-tion, il préférera la volonté de Dieu à toutes choses ; et, en toutes les occasions qui se pré-senteront, il quittera tout pour se conserver en la grâce de la souveraine bonté, sans que chose quelconque l'en puisse séparer : de sorte qu'encore que ce divin amour ne presse ny n'attendrisse toujours pas tant les cœurs comme les autres amours, si est-ce que es occurrences il faict des actions si relevées et excellentes qu'une seule vaut mieux que dix millions d'autres. »

Les théologiens enseignent que l'amour de Dieu est nécessaire de nécessité de *moyen* (*necessitate medii*) ; ce qui veut dire que, sans cet amour, il n'y a pas de salut possible. Les enfants qui meurent avant l'âge de raison ne sont sauvés que par la *charité* habituelle qu'ils ont reçue par le baptême. Pour ce qui con-cerne les adultes, ils sont obligés, en vertu d'un précepte particulier, de faire des actes d'amour de Dieu. Celui qui passerait un temps considérable sans produire aucun acte de cette sorte se rendrait coupable de péché mortel, lors même qu'il n'aurait rien d'ailleurs à se reprocher. Le pape Alexandre VII a con-damné, en 1665, cette proposition : « L'homme n'est tenu en aucun temps de sa vie de pro-duire un acte de foi, d'espérance et de *cha-rité*, par la force des préceptes divins relatifs à ces vertus (*Homo nullo unquam vitæ suæ tempore tenetur elicere actum fidei, spei et charitatis, ex vi præceptorum divinarum ad eas virtutes pertinentium*). » En 1679, le pape In-nocent XI a censuré les propositions sui-vantes : « Nous n'osons considérer comme cou-pable de péché mortel celui qui pendant sa vie n'a produit qu'un seul acte d'amour de Dieu (*An peccet mortaliter qui actum dilec-tionis Dei semel tantum in vita elicere, con-demnare non audemus*). — C'est une opinion probable que, par le précepte de l'amour de Dieu, nous ne sommes pas rigoureusement tenus de faire des actes de cet amour, même tous les cinq ans (*Probabile est, ne in singulis quidem rigorose quinquennis, per se obligare præceptum charitatis erga Deum*). Le pré-cepte de l'amour de Dieu oblige seulement lorsque et en tant que nous sommes tenus d'être justifiés, c'est-à-dire de recouvrer l'état de grâce (*Tunc solum obligat, quando tenemur justificari, et non habemus aliam viam qua jus-tificari possumus*). »

Mais quand est-on obligé de faire des actes d'amour de Dieu ? On convient généralement, dit le cardinal Gousset dans son *Traité de théologie morale*, qu'on est obligé d'en faire 1° lorsqu'on est parvenu à l'âge de raison, et qu'on connaît suffisamment celui qui est notre

premier principe, notre fin dernière, le souverain Seigneur de toutes choses; 2° quand on éprouve une tentation qui nous inspire de l'éloignement pour Dieu; 3° quand on est en danger de mort, surtout si on se sent coupable de quelque péché mortel, et si l'on n'a pas d'autre moyen de se réconcilier avec Dieu; 4° lorsqu'en se rappelant quelque péché mortel on est obligé d'administrer un sacrement, sans avoir pu recevoir auparavant l'absolution du prêtre; car alors on doit s'exciter à la contrition parfaite qui renferme nécessairement un acte de *charité*, en tant qu'on aime Dieu pour lui-même et par-dessus toutes choses; 5° on est de plus obligé de faire des actes d'amour de Dieu de temps en temps pendant la vie. Nous pensons que celui qui passerait un mois entier sans en faire aucun acte n'accomplirait pas le précepte. C'est le sentiment de saint Alphonse de Liguori.

Il n'est pas nécessaire que les actes d'amour de Dieu soient faits avec l'intention expresse d'accomplir le précepte; on peut les faire dans un autre but, comme, par exemple, pour chasser une tentation, ou pour faire un acte de contrition. De même, il suffit que les actes de *charité* soient implicites. Celui, par exemple, qui, en récitant l'oraison dominicale, dit dévotement : *Que notre nom soit sanctifié; que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*, fait un acte d'amour de Dieu.

Tous les péchés mortels sont essentiellement contraires à la *charité*, puisqu'ils l'éteignent dans notre cœur, en nous faisant préférer la créature au Créateur, et en nous rendant ennemis de Dieu. Mais il en est qui lui sont directement et plus particulièrement opposés, savoir la haine de Dieu, et les péchés qui en sont la suite. Quoi donc! existe-t-il réellement des hommes qui haïssent Dieu? Oui, répond saint Thomas, ils le haïssent parce qu'il est juste, parce qu'il est le vengeur du crime et l'auteur des châtements qu'ils méritent : *Ab aliquibus odio Deus haberi potest, in quantum scilicet apprehenditur peccatorum prohibitor et puniarum inflictor*. Saint Thomas ajoute que c'est le plus grand de tous les péchés : *Odium Dei est pessimum peccatum hominis; inter alia peccata gravius; gravissimum peccatum*.

— *Du pur amour. Doctrine quiétiste.* La spéculation sur l'amour divin devait naturellement rencontrer une antinomie à résoudre, celle qui existe entre l'idée d'amour et celle de salut, c'est-à-dire de crainte et d'espérance. L'amour est éminemment généreux, l'espérance et la crainte éminemment intéressées. Au delà de l'amour parfait tel que la théologie l'a défini, des mystiques rêverent un état de pur amour où l'âme est absolument dégagée de toute préoccupation d'intérêt propre, de toute espérance du salut, de toute crainte de la damnation, où elle s'unit à Dieu au point de s'y absorber, où, la racine du vouloir et du désir personnel étant enlevée, elle s'abandonne entièrement au bon plaisir divin, indifférente à tout ce qui peut lui arriver dans le temps et dans l'éternité. A cette union de l'âme avec Dieu dont ils firent la perfection de la *charité*, ils donnèrent le nom de *quiétude* : de là le nom de *quiétisme* donné à la doctrine qu'ils soutinrent. Cette doctrine, telle qu'elle fut enseignée par Molinos, peut être réduite aux points suivants : 1° dans la contemplation parfaite, l'âme ne réfléchit ni ne raisonne; mais elle reçoit passivement la lumière céleste, sans produire aucun acte; 2° en cet état, elle ne désire rien, pas même le ciel; elle ne craint rien, pas même l'enfer; elle s'abandonne au bon plaisir du suprême ordonnateur, et consent, malgré ses mérites, aux supplices éternels; 3° ainsi disposée, l'âme n'est plus atteinte par les actes extérieurs : comme les bonnes œuvres, la mortification chrétienne et les sacrements n'augmentent pas la justice, de même le désordre, le vice et la corruption ne ternissent point la sainteté; le péché reste dans la partie inférieure de l'homme sans entrer dans sa partie supérieure. Il est inutile de dire que ce troisième article du symbole quiétiste ouvrait la porte à tous les désordres. Le molinosisme fut condamné en 1687 par le pape Innocent XI, dans la bulle *Celestis pastor*. Voici quelques-unes des propositions qui furent l'objet des censures pontificales : — 1. Il faut que l'homme anéantisse ses puissances : c'est la voie intérieure. — 2. Vouloir faire une action; c'est offenser Dieu, qui veut être seul agent; c'est pourquoi il faut s'abandonner totalement à lui, et demeurer ensuite comme un corps sans âme. — 4. L'activité naturelle est ennemie de la grâce; c'est un obstacle aux opérations de Dieu et à la vraie perfection, parce que Dieu veut agir en nous sans nous. — 7. L'âme ne doit penser ni à la récompense, ni à la punition, ni au paradis, ni à l'enfer, ni à la mort, ni à l'éternité. — 9. L'âme ne doit se souvenir ni d'elle-même, ni de Dieu, ni d'aucune chose; car, dans la vie intérieure, toute réflexion est nuisible, même celle qu'on fait sur ses propres actions humaines et sur ses propres défauts. — 10. Si, par ses propres défauts, elle scandalise les autres, il n'est pas encore nécessaire qu'elle fasse aucune réflexion, pourvu qu'elle ne soit point dans la volonté actuelle de les scandaliser; et c'est une grande grâce de Dieu de ne pouvoir plus réfléchir sur ses propres manquements. — 11. Dans le doute si l'on est dans la bonne ou dans la mauvaise voie, il ne faut pas réfléchir. — 12. Celui qui a donné son libre arbitre à

Dieu ne doit plus être en souci d'aucune chose, ni de l'enfer, ni du paradis; il ne doit avoir aucun désir de sa propre perfection, ni des vertus, ni de sa sanctification, ni de son salut, dont il doit perdre l'espérance. — 14. Il ne convient point à celui qui s'est résigné à la volonté de Dieu de lui faire aucune demande, parce que la demande est une imperfection, étant un acte de propre volonté et de propre choix; c'est vouloir que la volonté divine soit conforme à la nôtre; aussi cette parole de l'Evangile : « Demandez et vous recevrez », n'a-t-elle pas été dite par Jésus-Christ pour les âmes intérieures qui n'ont point de volonté, puisque enfin ces âmes parviennent au point de ne pouvoir faire aucune demande à Dieu. — 15. De même que l'âme ne doit faire à Dieu aucune demande, elle ne doit aussi lui rendre grâces d'aucune chose, la demande et l'action de grâces étant l'une et l'autre des actes de propre volonté. — 16. Il n'est pas à propos de chercher des indulgences pour diminuer les peines dues à nos péchés, parce qu'il vaut mieux satisfaire à la justice de Dieu que d'avoir recours à sa miséricorde, l'un venant de l'amour pur de Dieu, et l'autre de l'amour intéressé de nous-mêmes; aussi est-ce chose qui n'est point agréable à Dieu, ni d'aucun mérite devant lui, puisque c'est vouloir fuir la croix.

Le quiétisme fut introduit en France par Mme Guyon; il y devint bientôt l'objet d'une vive controverse entre Fénelon, qui, dans son livre des *Maximes des saints*, s'attacha à montrer que la doctrine du pur amour, expurgée des exagérations molinosistes, était pleinement justifiée par la tradition chrétienne, et Bossuet, qui, avec un grand bon sens et un profond instinct autoritaire, vit clairement que ce désintéressement absolu de l'amour divin allait, en niant la demande et par là même la prière, à renverser toute l'économie du christianisme. On sait que le débat finit par la condamnation de Fénelon. Vingt-trois propositions du livre des *Maximes des saints* furent censurées par Innocent XII en 1699.

Voici quelques-unes de ces propositions : — 1. Il y a un état habituel d'amour de Dieu qui est *charité* pure et sans aucun mélange du motif de l'intérêt propre. Ni la crainte des peines, ni le désir des récompenses n'y ont plus part. On n'aime plus alors Dieu pour le mérite, ni pour la perfection, ni pour la félicité qu'on doit trouver en l'aimant. — 2. Dans l'état de vie contemplative et unitive, est perdu tout motif intéressé de crainte et d'espérance. — 4. Dans l'état de sainte indifférence, l'âme n'a plus de désirs volontaires et délibérés pour son intérêt propre, excepté dans ces matières où elle ne coopère pas fidèlement à toute sa grâce. — 5. Dans le même état de sainte indifférence, nous ne voulons rien pour nous, tout pour Dieu. Nous ne voulons en rien que nous soyons heureux et parfaits par intérêt propre; mais nous voulons toute perfection et béatitude en tant qu'il plaît à Dieu de la réaliser, en sorte que nous voulons ces choses par impression de la grâce. — 7. L'abandon n'est que l'abnégation ou le renoncement de soi-même que Jésus-Christ demande de nous dans l'Evangile, après que nous avons quitté toutes les choses extérieures. Les épreuves extrêmes dans lesquelles cette abnégation ou abandon de soi-même doit s'exercer sont les tentations par lesquelles le Dieu jaloux veut purger l'amour en ne lui montrant aucun refuge ni aucune espérance quant à son propre intérêt, même éternel. — 9. Dans les épreuves extrêmes, l'âme peut être invinciblement persuadée d'une persuasion réflexe, et qui n'est pas le fond intime de la conscience, qu'elle est justement reprouvée de Dieu. — 10. Alors l'âme, divisée d'avec elle-même, expire avec le Christ sur la croix, disant : « Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonnée ? » Dans cette impression involontaire de désespoir, elle consomme le sacrifice absolu de son intérêt propre quant à l'éternité. — 12. Le directeur peut alors permettre à cette âme d'acquiescer simplement à la perte de son intérêt propre et à la juste condamnation qu'elle croit lui être infligée par Dieu.

La controverse sur le pur amour a donné naissance à une pièce de vers intitulée le *Pater renversé* ou le *Pater des quiétistes*, où la doctrine de Molinos et de Mme Guyon est parodiée d'une manière plaisante.

I
Pater noster qui es in celis.
Chrétiens vides du pur amour
Et pleins d'un esprit mercenaire,
Charms du céleste séjour,
Vous y cherchiez votre Père,
Mais pour nous, il est en tous lieux
Et dans les enfers comme aux cieux.

II
Sanctificetur nomen tuum.
Je ne demande aucunement
Que votre nom soit sanctifié;
Si vous voulez absolument,
Dans le ciel et dans cette vie,
On glorifiera ce saint nom,
Soit que je le demande ou non.

III
Adveniat regnum tuum.
Votre royaume a des appas
Pour des âmes intéressées;
Les nôtres, d'un motif si bas
Se sont enfin débarrassées;

S'il vient, il nous fera plaisir,
Mais Dieu nous garde du désir.

IV
Fiat voluntas tua.
Afin qu'en terre comme aux cieux
Votre volonté s'effectue,
Vainement nous ferons des vœux.
Cette demande est superflue,
Elle arrive infailliblement,
Résignons-nous-y seulement.

V
Panem nostrum quotidianum, etc.
Seigneur, notre pain quotidien
Ne peut être que votre grâce;
Donnez-la-moi, je le veux bien,
Ne la donnez pas, je m'en passe;
Que je l'aie ou je ne l'aie pas,
Je suis content dans ces deux cas.

VI
Dimitte nobis, etc.
Si vous pardonnez mon péché
Comme je pardonne à mon frère,
Tant mieux, je n'en suis pas fâché;
Mais si, pour moi plein de colère,
Vous me réprimez à jamais,
Vous le voulez, je m'y soumetts.

VII
Et ne nos inducas, etc.
Seigneur, si votre volonté
Me met à ces grandes épreuves
Qui désespèrent le tenté,
Mon cœur, pour vous donner des preuves
De mon humble soumission,
Consent à la tentation.

VIII
Sed libera nos.
Délivrez du mal temporel,
Et du vice, et de l'enfer même
Le chrétien grossier et charnel,
Qui, pour votre bonté, vous aime;
Pour nous, soumis à vos arrêts,
Nous vous aimons sans intérêts.

— III. DE L'AMOUR DU PROCHAIN. La *charité* comprend; nous l'avons dit, l'amour de Dieu, de nous-mêmes et du prochain. Il y a deux préceptes : le premier, qui nous ordonne d'aimer Dieu de tout notre cœur; le second, qui nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous nous aimons nous-mêmes : *Diliges proximum sicut teipsum*. Il y a deux préceptes, dit saint Augustin, mais il n'y a qu'une *charité*, car la *charité* qui nous fait aimer le prochain n'est pas autre que celle qui nous fait aimer Dieu. (*Duo sunt præcepta, et una est charitas, quia non alia charitas diligit proximum quam illa que diligit Deum*.)

Pour satisfaire au précepte de l'amour du prochain, il ne suffit pas de faire des actes d'amour purement extérieurs à l'égard de nos frères, de nos semblables. L'effet extérieur, dit saint Thomas, n'appartient à la *charité* qu'autant qu'il procède de l'affection interne. (*Effectus exterior non pertinet ad charitatem, nisi in quantum ex affectu procedit in quo primo est charitatis actus*). De là la condamnation par le pape Innocent XI des propositions suivantes : Nous ne sommes pas tenus envers le prochain d'un acte interne et formel d'amour. (*Non tenemur proximum diligere actu interno et formali*). — On peut satisfaire au précepte de l'amour du prochain par les seuls actes externes. (*Præcepta proximum diligendi satisfacere possumus per solos actus externos*.)

Il y a un ordre à suivre dans l'accomplissement des devoirs de la *charité*. Voici comment les théologiens ont fixé cet ordre. Après Dieu, que nous devons aimer avant tout et par-dessus tout, nous devons nous aimer nous-mêmes, et nous aimer plus que les autres : *Homo ex charitate magis debet diligere seipsum quam proximum*, dit saint Thomas; ce qui s'accorde parfaitement avec cette pensée de saint Augustin : « Je me dois plus à moi-même qu'aux autres hommes, bien que je me doive plus à Dieu qu'à moi-même. (*Magis mihi me debeo quam hominibus ceteris, quamvis Deo magis quam mihi*). » Mais il importe de distinguer ici l'ordre des biens et l'ordre des personnes. Pour les biens, on préfère la vie spirituelle à la vie temporelle, la vie temporelle à la réputation, la réputation aux richesses. D'après ce principe, nous devons, selon le cardinal Gousset, préférer le salut spirituel du prochain à notre propre vie temporelle, la vie temporelle du prochain à notre réputation, la réputation du prochain à nos richesses. Mais il faut bien noter que c'est seulement dans le cas d'une nécessité extrême que nous sommes obligés de faire le sacrifice des biens d'un ordre inférieur, pour accomplir le devoir de la *charité* à l'égard de nos frères.

Pour ce qui regarde l'ordre des personnes, les casuistes ont décidé que la *charité* bien entendue nous fait préférer, toutes choses égales d'ailleurs, le père à la mère, la mère à la femme, la femme aux enfants, les enfants aux frères et sœurs, les frères et sœurs aux autres parents et alliés, ceux-ci aux domestiques, les domestiques aux autres personnes, les amis, les bienfaiteurs, les supérieurs à ceux qui n'ont aucun de ces titres, les voisins aux autres concitoyens, les concitoyens aux étrangers, et, entre les étrangers, les bons aux méchants, les fidèles aux infidèles. Ils ajoutent que cet ordre de la *charité*, déterminé par la nature du bien qui nous unit aux personnes et qui les place à plus ou moins

grande distance de notre cœur, est nécessairement modifié par l'inégalité des besoins.

— *De l'amour des ennemis.* La *charité* n'exclut personne; elle doit s'étendre absolument à tous les hommes, même à nos ennemis. « Aimez vos ennemis, nous recommande Jésus-Christ, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, et priez pour ceux qui vous calomnient. (*Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos, benedicite maledicentibus vobis, et orate pro calumniatibus vos*). » Pour accomplir le précepte de la *charité* à l'égard de nos ennemis, il n'est pas nécessaire de les aimer d'une manière spéciale, explicite, comme on aime un ami, un bienfaiteur, une personne avec laquelle on a des relations particulières. Il suffit qu'en aimant le prochain comme soi-même on ne les exclue point de cet amour général, si d'ailleurs on est disposé à leur rendre les services, à leur accorder les secours dont ils peuvent avoir besoin dans un cas de nécessité. Hors de là, les aimer d'un amour particulier, c'est un acte de perfection, un conseil et non une obligation.

La *charité* chrétienne interdit toute espèce de vengeance, et commande de se réconcilier avec ses ennemis. On pêche quand on ne veut pas entendre parler de réconciliation, de rapprochement; mais c'est celui qui a offensé qui doit faire les avances et demander pardon. Si les deux parties se regardent comme offensées, c'est à celle qui a offensé la première ou qui a offensé le plus grièvement à faire les premières démarches. Si l'une et l'autre ont également tort, elles sont également obligées de se prévenir, et de saisir l'occasion convenable qui se présentera, pour opérer une réconciliation. On ne doit pourtant pas exiger de toutes sortes de personnes qu'elles demandent pardon à ceux qu'elles ont offensés. Quand ce sont des supérieurs qui ont manqué à leurs inférieurs, la prudence ne leur permettrait pas de faire une démarche qui compromettrait leur autorité. Un père doit en user autrement avec son fils que le fils avec son père; un maître avec son serviteur, autrement que le serviteur avec son maître; un supérieur avec son inférieur, autrement que l'inférieur avec son supérieur.

La *charité* nous fait un devoir de pardonner à ceux qui nous ont offensés, même avant qu'ils aient reconnu leur tort. Sans cela, on ne peut recevoir de Dieu le pardon de ses péchés. Si vous ne pardonnez, le Père céleste ne vous pardonnera point non plus. (*Si autem non dimiseritis hominibus, nec Pater vester dimittet vobis peccata vestra*). Mais autre chose est de pardonner, autre chose est de renoncer à ses droits. Tout en pardonnant bien sincèrement les injures qu'on a reçues, on peut, selon les casuistes, recourir aux tribunaux pour en obtenir réparation, pourvu qu'on ne le fasse ni par esprit de vengeance, ni par animosité, ni par haine, mais uniquement pour conserver, par des voies justes et légitimes, son bien, son honneur, sa réputation, son crédit. Cependant, si celui qui s'est rendu coupable envers nous nous offre toute la satisfaction que nous sommes en droit d'exiger, la *charité* ne nous permet plus de le poursuivre en justice, à moins, dit Mgr le cardinal Gousset, qu'il ne soit un homme dangereux pour l'Etat, un fléau pour le pays.

— *De l'aumône.* La *charité* n'est point stérile. « N'aimons pas seulement de parole, dit saint Jean, mais d'œuvre et en vérité. (*Non diligamus verbò neque lingua, sed opere et veritate*). » Elle se manifeste par ce que les théologiens appellent les *œuvres de miséricorde*. Les œuvres de miséricorde sont de deux espèces : les unes appartiennent à l'ordre temporel, les autres à l'ordre spirituel. Les premières sont : de visiter les malades et les prisonniers; de donner à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif; de racheter les captifs; de venir ceux qui sont nus; d'exercer l'hospitalité envers les étrangers, et d'ensevelir les morts. Les œuvres spirituelles de miséricorde sont : de donner conseil à ceux qui en ont besoin; de corriger les pécheurs; d'instruire les ignorants; de consoler les affligés; de pardonner à nos ennemis; de supporter les défauts du prochain; de prier pour les vivants, pour les morts et pour ceux qui nous persécutent. Trois actes de *charité* méritent surtout de fixer l'attention : l'un appartenant aux œuvres temporelles de miséricorde, l'aumône; les deux autres aux œuvres spirituelles, le pardon des injures et la correction fraternelle. Nous avons déjà parlé du pardon des injures.

L'aumône est un secours temporel qu'on donne aux indigents; elle est de précepte pour ceux qui sont en état de la faire. Les casuistes distinguent, relativement aux indigents, trois sortes de nécessités : 1° la nécessité commune (*necessitas communis*), où se trouvent les pauvres qui n'ont point les choses nécessaires à la vie, et qui ne peuvent se les procurer par le travail; telle est généralement la nécessité de ceux qui sont réduits à mendier; 2° la nécessité grave ou pressante (*necessitas gravis*) qui met un homme en danger de tomber malade et de déchoir de sa condition; 3° la nécessité extrême (*necessitas extrema*), où l'on est dans un danger évident de succomber, de mourir, si l'on ne reçoit promptement quelque secours.

On distingue aussi ce qui est nécessaire à la

vie, et ce qui est nécessaire à l'état, à la condition. Le nécessaire de la vie comprend ce qu'il faut pour se nourrir, s'habiller et se loger. Le nécessaire de l'état comprend ce qu'il faut pour se soutenir avec bienséance dans son rang, dans sa condition, sans faste et sans luxe. De cette distinction naît naturellement celle du superflu de la vie et du superflu de l'état. On peut déterminer le superflu de la vie; mais sur quoi se baser pour fixer avec précision ce qui est ou n'est pas nécessaire à chacun selon sa condition? Les théologiens déclarent qu'ils ne peuvent formuler de règle à cet égard, à cause de la diversité des positions. « Au nécessaire de l'état, dit saint Thomas, il est impossible d'assigner pour terme un point fixe et indivisible. (*Illysmodi necessarii terminus non est in indivisibili constitutus.*) »

Si quelqu'un se trouve dans une nécessité extrême, nous sommes obligés, sous peine de péché mortel, de l'aider non-seulement des biens superflus à la vie et nécessaires à notre condition. Lui refuser le nécessaire, ce serait, disent les théologiens, se rendre coupable d'une véritable injustice à son égard, coupable de sa mort. « Posséder du superflu, dit saint Augustin, c'est posséder ce qui appartient à autrui. (*Res aliena possidentur, cum superflua possidentur.*) » — « Nourris celui qui meurt de faim, dit saint Ambroise; si tu ne le nourris, tu le tues. (*Pasce fame morientem; si non pavisti, occidisti.*) » Lactance n'est pas moins énergique : « Celui, dit-il, qui, pouvant secourir son prochain en danger de succomber, ne le fait pas, est responsable de sa mort. (*Qui succurrere perituro potest, si non succurrerit, occidit.*) » On doit même le secourir des biens d'autrui, quand on ne peut le secourir de ses propres biens. « En cas d'extrême nécessité, dit saint Thomas, tous les biens sont communs. (*In casu extremæ necessitatis, omnia sunt communia.*) » Mgr le cardinal Gousset, que nous prenons pour guide dans cette exposition des devoirs de charité, fait remarquer que les fortes expressions par lesquelles les Pères et les docteurs de l'Eglise confèrent à l'indigent, dans une nécessité extrême, une sorte de droit sur les biens de ceux qui possèdent, ne peuvent être appliquées au cas de nécessité commune ni même au cas de nécessité grave. « Ce serait, dit-il, une exagération dangereuse, d'autant plus dangereuse qu'elle pourrait compromettre, dans l'esprit du pauvre, le respect de la propriété. » Le pape Innocent XI a condamné, en 1679, la proposition suivante : « Il est permis de voler, non-seulement dans la nécessité extrême, mais aussi dans la nécessité grave. (*Non solum in extrema necessitate, sed etiam in necessitate gravi.*) » Sur quoi M. l'abbé Le Noir fait les réflexions suivantes : « Dire, avec la théologie catholique, qu'il est permis de voler dans la nécessité extrême, c'est simplement proclamer le droit de vivre pour tout homme venant en ce monde, et poser ainsi le principe premier de la fraternité, de l'égalité et de la liberté naturelle de tous les hommes; mais dire que cela est permis dans la nécessité qui n'est que grave, et, par conséquent, dans laquelle on suppose qu'il reste encore d'autres moyens de pourvoir à sa conservation quoique difficiles, c'est nier cet autre principe de l'inviolabilité des droits d'autrui, sans lequel il n'y a pas d'ordre possible. » Il est intéressant de noter ce fait que la charité catholique se confond, en certains cas, avec la justice, et donne ainsi naissance à un droit communautaire auquel est subordonné le droit de propriété. Ce caractère communautaire de la charité catholique, que nos évêques et nos prêtres fonctionnaires se gardent bien de mettre en lumière, a été fortement atténué par la distinction scolastique des trois nécessités; il se montre d'une manière frappante dans les écrits des Pères de l'Eglise, qui n'avaient pas encore inventé cette distinction. Il faut voir comme saint Basile fait bon marché du droit de propriété : « Qu'est-ce qui est à toi? s'écrie-t-il; de qui l'as-tu reçu? N'es-tu pas comme celui qui, au théâtre, réclamerait pour lui seul les places préparées pour l'usage commun? Ainsi, les riches ayant occupé les premiers ce qui appartient à tous, se l'approprient comme étant à eux seuls. Quel est le spoliateur, sinon celui qui ôte aux autres ce qui est à eux? A ce compte, n'es-tu pas spoliateur, toi qui t'attribues ce que tu n'as reçu que pour le distribuer? On appelle larron celui qui ôte à un autre son habit; ne donnera-t-on pas le même nom à celui qui, pouvant couvrir la nudité d'autrui, néglige de le faire? Le pain que tu gardes est à celui qui a faim; le manteau que tu conserves est à celui qui est nu; à l'indigent, l'argent que tu enfouis. »

Ceux qui ont des biens superflus à leur état sont tenus, par le précepte de la charité, de secourir les indigents qui sont dans une nécessité pressante (*in necessitate gravi*). Pour pouvoir le faire, ils doivent s'interdire toute dépense vaine et frivole, ou qui ne serait point commandée par les bienséances de leur position. Le pape Innocent XI a censuré, en 1679, la proposition suivante, qui tendait à rendre illusoire l'obligation de l'aumône : « A peine trouverez-vous chez les séculiers, même chez les rois, à établir un superflu; et ainsi, à peine est-on tenu à faire l'aumône, puisqu'on est tenu seulement à la faire avec le superflu. (*Vix in secularibus invenies, etiam in regibus, superfluum statui. Et ita vix atiquis tenetur ad elemosynam, quando tenetur tantum ex superfluo statui.*) »

111.

Quant à la nécessité commune (*necessitas communis*), elle n'impose point d'obligation à ceux qui n'ont absolument que ce qu'il faut pour soutenir convenablement leur rang, leur condition. « Pour eux, dit saint Thomas, l'aumône tombe sous le conseil, non sous le précepte. (*Non cadit sub præcepto, sed sub consilio.*) » Mais le riche doit prendre sur les biens superflus à son rang pour faire l'aumône aux pauvres qui sont dans la nécessité commune, c'est-à-dire qui n'ont pas de quoi vivre, et qui ne peuvent se procurer le nécessaire par le travail. Cette obligation est grave. « On ne peut y manquer, dit saint Alphonse de Liguori, sans se rendre coupable de péché mortel. » Cependant, tant que la nécessité n'est qu'une nécessité commune, on n'est point obligé de donner aux pauvres tout son superflu; on peut en réserver une partie ou pour des œuvres utiles à la religion, ou pour augmenter son patrimoine et améliorer sa position et celle de ses enfants.

Les fameux axiomes de P.-J. Proudhon, qui ont soulevé tant de clameurs, allaient à peine à la cheville des principes de saint Basile.

— De la correction fraternelle. La correction fraternelle est une œuvre de miséricorde dans l'ordre spirituel. Elle consiste à reprendre le prochain de ses défauts et de ses péchés, par un motif de charité. Le précepte de la correction fraternelle découle naturellement, selon les casuistes, de l'obligation d'aimer Dieu de tout notre cœur, et d'aimer le prochain comme nous-mêmes. Ils en font une loi générale, qui oblige chacun à l'égard de tous, même à l'égard de ses supérieurs, mais qui oblige plus spécialement les supérieurs, surtout ceux qui sont chargés de la direction des âmes. Ceux-ci, c'est-à-dire les pasteurs, sont tenus, par charité et par justice, d'avertir les fidèles des dangers de l'erreur, et de chercher à les corriger. Ils y sont obligés, même au péril de la vie, quand les fidèles se trouvent dans une nécessité extrême, ou dans une nécessité grave. C'est ce qu'enseigne saint Alphonse de Liguori, d'après saint Thomas : *Quod ad episcopos et parochos pertinet, dit-il, non est dubitandum quin ipsi, tum ex officio, tum ex stipeidio quod exigunt, teneantur ad subvertendum subditos, ac propterea, ad eos corrigendos, adhuc cum periculo vitæ, in eorum necessitate, non solum extrema, sed etiam gravi.*

Pour être tenu de faire la correction fraternelle, il faut le concours de plusieurs circonstances, de plusieurs conditions. Mgr le cardinal Gousset en compte sept. La première, c'est que le péché du prochain soit mortel, ou qu'il y ait pour lui danger au moins probable de pécher mortellement. La seconde condition, c'est que la faute soit certaine. La troisième, c'est qu'il n'y ait pas d'autres personnes plus capables, ou également capables, qui consentent à faire la correction : *Si alius æque idoneus non adsit qui correpturus putetur*, dit saint Alphonse de Liguori. La quatrième, c'est qu'on puisse espérer que la correction aura son effet : on n'est point obligé de la faire, quand on a sujet de croire qu'elle sera inutile ou nuisible. La cinquième, c'est qu'elle puisse être faite sans quelque grave inconvénient; ainsi, un simple particulier en est dispensé, lorsqu'il ne peut la faire sans danger pour son honneur, pour ses biens ou pour sa personne; mais il en serait autrement pour un pasteur, à l'égard des fidèles qui se trouveraient dans une nécessité grave, relativement au salut. La sixième, c'est que le temps soit opportun, l'occasion favorable; ce qui a fait dire à plusieurs docteurs qu'on peut quelquefois attendre une seconde rechute, afin de faire plus utilement la correction. La septième condition enfin est la probabilité que le pécheur ne s'est pas corrigé, et qu'il ne se corrigera pas de lui-même : *Si probabile sit non emendasse, nec emendaturum, vel relapsurum*, dit saint Alphonse de Liguori. Et pourquoi cette septième condition? « Parce que l'aumône ne doit être donnée qu'à l'indigent, ajoute le même casuiste. (*Quia elemosyna egentis tantum danda est.*) » A défaut de l'une de ces différentes conditions, on est excusable d'omettre la correction fraternelle; mais ces conditions une fois réunies, on ne peut s'en dispenser en matière grave, sans péché mortel.

Il est un ordre à suivre pour la correction fraternelle. Jésus-Christ lui-même, disent les casuistes, l'a tracé dans son Evangile : « Si votre frère a péché contre vous, allez et prenez-le entre vous et lui seul; s'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère; mais s'il ne vous écoute pas, prenez avec vous une ou deux personnes, afin que tout se passe entre deux ou trois personnes, afin que tout se passe en présence de deux ou trois témoins. S'il ne les écoute pas non plus, dites-le à l'Eglise. (*Si peccaverit in te frater tuus, vade et corripe eum inter te et ipsum solum; si te audierit, lucratus eris fratrem tuum. Si autem te non audierit, adhibe tecum adhuc unum vel duos ut in ore duorum vel trium testium stet omne verbum. Quod si non audierit eos, dic Ecclesie.*) »

On infère de ce texte que la correction doit être faite en particulier, lorsque le péché du prochain est secret; que, s'il ne se corrige pas, il faut le reprendre en présence ou par l'intermédiaire d'une ou de deux autres personnes prudentes et capables d'exercer une certaine autorité sur lui; enfin, que s'il ne se

rend pas, s'il persévère dans son péché, on est obligé d'en avertir son supérieur. Il est impossible de ne pas remarquer en passant combien cette interprétation du texte évangélique est prodigieuse. Jésus-Christ parle d'une plainte motivée par une offense et non de la correction d'un péché quelconque. Jésus-Christ parle d'une sorte d'arbitrage entre l'offensé et l'offenseur, et non d'un zèle toujours occupé du salut du prochain et toujours éveillé sur ses défauts.

Il est des cas où l'on n'est point obligé de faire la correction en secret, et où l'on peut recourir tout d'abord à l'intervention du supérieur. Ces cas sont les suivants : 1^o quand il s'agit d'un crime qui doit porter un préjudice notable à un tiers ou au public : tel est le cas d'une trahison, d'une conspiration, d'une hérésie qu'on cherche à répandre clandestinement. « On doit même, dit saint Thomas, s'adresser directement à l'autorité, si l'on ne croit pas pouvoir arrêter autrement le progrès du mal; » 2^o quand le péché est devenu public; 3^o quand on a lieu de croire que le supérieur, qu'on sait être modéré, prudent et discret, fera la correction d'une manière plus utile. « Dans ce cas, dit Mgr le cardinal Gousset, on peut lui déclarer comme à un père, et non comme à un supérieur, la faute du prochain, sans avoir averti celui-ci en particulier; ce qui peut se pratiquer avantageusement, surtout lorsqu'il s'agit de faire connaître la conduite d'un ecclésiastique à son évêque, qui réunit tout à la fois le titre de supérieur, le titre de père et le titre d'ami. » On voit quelles conséquences autoritaires la théologie a pu tirer du principe catholique de charité.

— Philos. soc. V. FRATERNITÉ.

— Econ. polit. V. ASSISTANCE.

— Assistance publique. Le nom de *Charité* avait été donné à différents établissements hospitaliers de la ville de Paris; il appartient, aujourd'hui encore, à un des hôpitaux dépendant de l'administration générale de l'assistance publique. Nous allons donner un rapide historique des plus importants des divers établissements qui ont porté ce nom.

— I. HÔPITAL DE LA CHARITÉ CHRÉTIENNE. Cet hôpital, qui était situé rue de Lourcine, au faubourg Saint-Marcel, en face de l'emplacement occupé depuis par le Jardin des apothicaires, puis par l'Ecole de pharmacie, fut fondé par Marguerite de Provence, veuve de Louis IX. Détournée de sa destination hospitalière, il devint, au xiv^e siècle, la propriété de Guillaume de Chanac, évêque de Paris et patriarche d'Alexandrie, et passa des mains de ce prélat dans celles de divers particuliers. En 1560, le parlement de Paris jugea que la fondation de Marguerite de Provence était le bien des pauvres, et que l'occupation des bâtiments par d'autres que par eux était une usurpation; un arrêt, en date du 25 septembre de la même année, ordonna, en conséquence, que les pauvres atteints de la maladie vénérienne seraient logés, nourris et médicamentés dans l'hôpital de la *Charité chrétienne*, nommé dans l'arrêt l'hôpital de l'*Hôtel-Dieu de Lourcine, étant au faubourg Saint-Marcel*, et appelé quelquefois aussi la *maladrerie de Sainte-Valère*. Quelques années plus tard, nouvel arrêt, dans lequel il est dit que les bâtiments de l'hôpital tombent en ruine, et que le service des pauvres y est totalement délaissé. En 1576, Nicolas Houël, maître apothicaire et bourgeois de Paris, ayant fondé une institution de charité, dont le but était d'élever un certain nombre d'orphelins et de leur apprendre l'état d'apothicaire, afin de leur faire préparer des médicaments pour les pauvres honteux de Paris, le roi Henri II lui donna l'hôpital de la *Charité chrétienne*, et assigna à l'entretien du nouvel établissement les deniers provenant de « la recherche des comptes des hostelz-Dieu, léproseries, maladreries et confraires de ce royaume, et des malversations commises par les gouverneurs et administrateurs d'icelles. » Nicolas Houël agrandit considérablement les dépendances de l'hôpital, par l'acquisition d'un terrain situé de l'autre côté de la rue de Lourcine, qu'il employa à la culture des plantes médicinales. Cet homme charitable étant mort, Henri IV donna à l'hôpital de la *Charité chrétienne* une nouvelle destination : il y plaça les gentils-hommes, officiers et soldats invalides. Cette institution fut supprimée à la mort de Henri IV, et la maison de la *Charité chrétienne* ou de Sainte-Valère fut successivement occupée par diverses communautés. Ayant été cédée à l'ordre de Saint-Lazare, ainsi que les autres hôpitaux abandonnés, elle devint plus tard la propriété de l'archevêque de Paris, et fut enfin réunie à l'Hôtel-Dieu, en 1701. Les bâtiments de cet hôpital ont complètement disparu; l'Ecole de pharmacie se trouve sur l'emplacement du jardin acquis par Nicolas Houël. La plupart des auteurs qui ont écrit sur Paris ont confondu l'hôpital de la *Charité chrétienne* avec l'hôpital de la Santé, situé de l'autre côté de la rue de l'Arbaleste, et créé, au commencement du xvii^e siècle, pour le traitement et l'isolement des pestiférés.

— II. MAISON DE LA CHARITÉ. Au commencement du xvi^e siècle, la ville de Paris était presque constamment désolée par la peste. Afin de remédier à l'encombrement de l'Hôtel-Dieu, qui devenait un foyer permanent d'infection épidémique, François 1^{er} ordonna, en

1519, la création d'un hôpital destiné exclusivement au traitement des pestiférés, sous le nom de *Maison de la Charité*. Les gouverneurs de l'Hôtel-Dieu furent chargés de la construction du nouvel hôpital, et, afin de subvenir aux premiers frais, le roi alloua une somme de 10,000 livres. Les bâtiments commencèrent à s'élever sur un terrain situé près de la Seine, entre les murs de la ville et le Pré-aux-Clercs; mais, en 1527, François 1^{er} fit arrêter les travaux, parce que les grandes charges qui pesaient sur le Trésor ne lui permettaient pas de fournir des fonds pour l'achèvement des constructions. Le roi craignait d'ailleurs, comme disent les lettres patentes données à cette occasion, que cet hôpital, destiné à prendre des pestiférés, ne fût trop près du Louvre, « ce dont pourroit advenir inconvénient qui nous tourneroit à grand préjudice. » Ainsi fut abandonnée la première entreprise d'isolement des pestiférés; les matériaux déjà réunis furent employés à réparer les bâtiments de l'Hôtel-Dieu, et le terrain acquis pour la construction de la *Maison de la Charité* conserva longtemps le nom de la *Santat*; son emplacement est indiqué sur le plan de Saint-Victor.

— III. HÔPITAL DE LA CHARITÉ. Un hôpital fondé à Grenade, en 1540, par saint Jean-de-Dieu, fut le berceau d'une congrégation hospitalière, qui se répandit promptement par toute l'Europe. En 1602, la reine Marie de Médicis fit venir de Florence à Paris quatre religieux de la congrégation de Saint-Jean-de-Dieu, et les établit dans le faubourg Saint-Germain-des-Près, non loin de la tour de Nesle, « rue de Petite-Seigne, devant le port de Malacquest. » La reine Marguerite de Valois, épouse répudiée de Henri IV, qui passait dans la dévotion les dernières années d'une vie agitée par les passions, voulant fonder le couvent des Petits-Augustins sur le terrain occupé par les frères de Saint-Jean-de-Dieu, transigea avec ces derniers, et leur donna, en échange de leur premier établissement, une maison entourée de vastes jardins, située rue Saint-Père ou des Saints-Pères, près de l'antique chapelle Saint-Pierre. Les religieux de Saint-Jean-de-Dieu, qui, suivant leurs règlements, étaient chirurgiens ou pharmaciens, commencèrent dès 1607 à recevoir des malades dans leur nouvelle résidence. Grâce aux libéralités de Marguerite de Valois et de Marie de Médicis, cet hôpital s'agrandit bientôt, par l'achat de maisons et de terrains avoisinants. En 1637, l'acquisition d'une partie d'un clos appelé le *clos des Vignes*, situé vers la rue Saint-Benoît, et appartenant à l'abbaye de Saint-Germain-des-Près, permit aux religieux de Saint-Jean-de-Dieu, appelés aussi *frères de la Charité*, de faire construire de nouveaux bâtiments, renfermant des salles vastes et bien aérées. Cette maison devint le chef-lieu de tous les couvents de l'ordre de Saint-Jean-de-Dieu établis en France.

La chapelle Saint-Père, qui servait d'église à l'hôpital, tombant en ruine, fut démolie dès l'année 1613, et reconstruite sur un plan plus vaste. Cette église, dont la première pierre fut posée par la reine Marguerite de Valois, ne fut achevée qu'en 1733, par l'adjonction d'un portail élevé sur les dessins de l'architecte Cotte. Sous la Révolution, l'église de la *Charité* fut transformée en salle de malades; en l'an X, on y établit l'école clinique interne. Aujourd'hui, l'Académie impériale de médecine y tient ses séances. Les salles et l'église étaient décorées de tableaux remarquables dus au pinceau de Jouvenot, de Lebrun, de Testelin, de Restout, etc. Les religieux de Saint-Jean-de-Dieu avaient la direction entière de leur hôpital, au point de vue administratif et médical. Plusieurs d'entre eux se sont fait un nom dans les annales de la médecine et de la chirurgie, par leur talent et leur expérience. Dans le courant du xviii^e siècle, ils s'adjoignirent des médecins et des chirurgiens laïques, et ouvrirent leur maison aux élèves en chirurgie. En 1792, la loi supprima les congrégations hospitalières, rangea l'hôpital de la *Charité* parmi les établissements municipaux d'assistance de la ville de Paris, et, jusqu'en 1815, il porta le nom d'*Hospice de l'Unité*. D'après leurs statuts, les religieux de la *Charité* ne pouvaient admettre que des hommes dans leur hôpital. Ils jouissaient de nombreux privilèges et eurent à soutenir des procès fréquents contre les maîtres chirurgiens de Paris, qui leur contestaient le droit d'exercer la chirurgie. Le lieutenant de police et le parlement de Paris rendirent, à cet égard, plusieurs sentences et arrêts favorables aux religieux; cependant, l'arrêt du 30 août 1721 statua que les frères de Saint-Jean-de-Dieu seraient tenus d'admettre dans leur hôpital, outre le garçon chirurgien gagnant maîtrise, un des maîtres de la communauté des chirurgiens, pour travailler gratuitement, et de concert avec eux, à panser, traiter et médicamenter les pauvres malades et blessés.

Les reproches d'insalubrité et d'encombrement, adressés autrefois aux salles de l'Hôtel-Dieu de Paris, ne furent jamais applicables à celles de la *Charité*; dès l'origine, les malades reçus dans cet hôpital furent couchés seuls dans un lit, tandis qu'à l'Hôtel-Dieu le même lit servait à plusieurs personnes; aussi le chiffre de la mortalité était-il bien moins élevé à l'hôpital de la *Charité* qu'à l'Hôtel-Dieu.

La loi du 14 frimaire an III institua une clinique interne à la *Charité*. Le nombre des lits de cet hôpital, qui était de 150 au XVIII^e siècle, s'élevait à 208 en 1786, et était porté, en 1802, à 300, par la création de 100 lits destinés au traitement des femmes, et placés dans les salles occupées anciennement par les dortoirs des religieux. L'hôpital de la *Charité* renferme aujourd'hui 474 lits, dont 331 lits de médecine et 143 lits de chirurgie. On y trouve un service externe de bains.

Le personnel administratif de cet hôpital compte : 1 directeur, 1 économiste comptable, 3 employés, 16 sœurs, 80 sous-employés et serviteurs. Le personnel médical est ainsi composé : 6 médecins, 2 chirurgiens, 1 pharmacien, 17 élèves internes et 24 élèves externes.

Avant la Révolution, une maison de convalescence contenant 8 lits, fondée en 1650, était adjointe à l'hôpital de la *Charité*; cette maison, située rue du Bac, et destinée aux convalescents sortant de l'hôpital de la *Charité*, était placée sous l'administration des religieuses de cet hôpital.

De 1862 à 1865, de grands travaux de reconstruction ont eu lieu à la *Charité*; les salles de malades édifiées à cette époque sont spacieuses et bien aérées. Un péristyle orné de colonnes, s'ouvrant sur la rue Jacob, forme la principale entrée de l'hôpital. Nous croyons devoir signaler à la curiosité des visiteurs la salle de garde des internes en médecine et en chirurgie, décorée avec beaucoup de goût et de talent par plusieurs artistes contemporains.

— IV. HOSPICES DE LA CHARITÉ. Nom donné à l'hôpital Necker, dans les premières années de sa fondation. Au moment où s'agitait la question de la réforme des hôpitaux, ravivée par l'incendie qui, en 1773, détruisit la plus grande partie de l'Hôtel-Dieu, Mme Necker, femme du célèbre ministre, conçut le projet de créer un hôpital où seraient réalisées toutes les améliorations que les philanthropes proposaient d'introduire dans le régime hospitalier. Louis XVI ayant accordé pour cet objet une subvention annuelle de 42,000 livres, Mme Necker loua, en 1778, rue de Sèvres, une grande maison, anciennement occupée par les bénédictins de Notre-Dame-de-Liesse, et y installa, à titre d'essai, un hôpital de 120 lits, aménagé et dirigé suivant l'esprit de la bienfaisance moderne. Cet hôpital provisoire porta d'abord le nom d'*hospice de la Charité*; lorsqu'il fut établi définitivement, on le désigna sous le titre d'*hospice de la paroisse Saint-Sulpice et du Gros-Cailhou*. Pendant la Révolution, on l'appela *hospice de la rue de Sèvres et hospice de l'Ouest*. Le conseil général des hospices lui donna le nom de sa charitable fondatrice, qu'il a continué de porter depuis.

— Hist. relig. *Frères de la Charité*. Cet ordre religieux fut établi à Grenoble en 1540 par saint Jean-de-Dieu, pour le soin des malades. Pie V, en approuvant l'institution des nouveaux frères en 1572, leur prescrivit l'habit et la règle de Saint-Augustin. Introduits en France sous Henri IV, ils possédèrent bientôt plusieurs maisons, dont les principales étaient l'hôpital de la Charité à Paris, et celui de Charenton. Un grand nombre devinrent d'habiles chirurgiens. Ils furent supprimés à la Révolution et rétablis depuis seulement dans quelques localités.

— *Sœurs de la Charité*. Elles furent instituées en confrérie dans la Bresse, en 1617, par saint Vincent de Paul, pour soigner les malades pauvres de la campagne. Établies à Mâcon en 1623, elles le furent bientôt à Paris, par les soins de Mme Le Gras, qui seconda activement l'illustre fondateur : celui-ci rédigea lui-même leurs règlements et statuts et les attacha au service de divers hôpitaux. On les nommait alors *sœurs grises*, à cause de la couleur de leur costume, modifié depuis. Toutefois, elles ont gardé la coiffure large et avancée, propre à les garantir du soleil, et rappelant le but de leur institution, qui était de courir la campagne au service des malades indigents. Elles desservent huit des hôpitaux de Paris; les autres sont desservies par des congrégations analogues, les *sœurs de Sainte-Marthe*, les *sœurs de la Sagesse*, etc. Elles sont aussi attachées au service des bureaux de bienfaisance, et tiennent des maisons d'instruction pour les jeunes filles des classes pauvres.

— *Ordre de la Charité chrétienne*. En 1589, Henri IV, roi de France, voulant créer un asile pour recevoir les officiers et les soldats invalides de son armée, en réunit un certain nombre dans une maison dite de la *Charité chrétienne*, qui était située dans le faubourg Saint-Marceau, à Paris. Les pensionnaires portaient pour insigne une croix de satin blanc bordée de bleu, qui était cousue sur le côté gauche de l'habit et du manteau. C'est cette institution que quelques écrivains ont prise à tort pour un ordre de chevalerie, auquel ils ont donné le nom d'*Ordre de la charité chrétienne*. Elle n'eut du reste qu'une existence éphémère.

— Argot. Le vol à la *charité* se pratique de plusieurs manières, particulièrement de la suivante : Une femme, ayant un langage et un costume convenables, se présente chez une personne qu'elle sait s'occuper d'œuvres de bienfaisance. Elle dit avoir recueilli une orpheline, qu'elle désirerait faire admettre dans une maison d'éducation charitable tenue par les sœurs de tel ordre. On demande une somme de 300 fr. une fois donnée; mais, en réunis-

sant à ses propres ressources ce que lui ont remis telles et telles personnes, il lui manque encore une quinzaine de francs, et c'est pour cela qu'elle vient faire appel au bon cœur de monsieur ou de madame. La demande est si minime, qu'on n'hésite presque jamais à donner à la voleuse ce qu'elle désire.

— Iconogr. Les artistes représentent ordinairement la *Charité* sous la figure d'une jeune mère entourée de ses enfants dont le nombre varie de deux à cinq. Le tableau que Andrea del Sarto a peint sur ce sujet, et que nous décrivons ci-après, est une des représentations les plus complètes que nous connaissions de cette allégorie : dans ce tableau, la *Charité* est personnifiée par une femme assise sur un tertre, tenant dans ses bras deux enfants dont l'un lui prend le sein avec avidité, tandis que l'autre lui montre en souriant un bouquet de noisettes à ses pieds; un troisième enfant dort couché sur un coin de son manteau; divers accessoires symboliques complètent la pensée de l'artiste : des charbons embrasés font allusion au feu de la *Charité*, et une grenade indique que, grâce à cette vertu, les hommes sont aussi étroitement unis que les grains du fruit dont il s'agit. On trouve d'ailleurs une grande variété dans la manière dont les artistes ont traité ce sujet. Dans un tableau qui est au musée de Munich et dont il existe une répétition à l'Académie des beaux-arts de Venise, Paul Véronèse a représenté la *Charité* sous la figure d'une jolie blonde, portant sur son bras un petit garçon et abritant sous son manteau rose deux petites filles debout. Le Dominiquin, dans une peinture assez médiocre que possède le musée de Dresde, nous montre une femme couchée à terre, tenant dans ses bras un enfant qu'elle allaite et un autre qui dort, et donnant une pomme à un troisième qui est debout près d'elle.

Un tableau de Rubens, qui fait partie de la collection Madrazo, à Madrid, représente la *Charité* sous les traits d'une jeune mère ayant sur ses genoux deux enfants qui s'embrassent et abandonnant en souriant un bras auquel se pendent deux autres enfants. Cette tendre mère, dont la mamelle inépuisable s'échappe de la robe entrouverte, est une fraîche et robuste Flamande, comme toutes les femmes de Rubens. Un petit épagneul complète la composition qui est charmante. Un autre tableau de la *Charité*, par Rubens, se voit dans la galerie royale de Postdam : il a été gravé par Galle et par Surruge. Citons encore, d'une même peinture, la figure de la *Charité*, — une mère tenant un enfant dans ses bras et en ayant un autre près d'elle, — dans l'*Entrevue de Marie de Médicis et de son fils*. Une composition, de Vasari, appartenant au musée de Madrid, représente deux enfants groupés auprès d'une belle femme, la *Charité*, qui leur prodigue ses caresses; l'un d'eux lui prend le sein; l'autre tient un vase de terre d'où s'échappe une flamme qu'il avive de son soufflet. Cette flamme symbolise l'ardent amour des hommes qui anime la *Charité*. Baldassare Peruzzi, dans un tableau qui est au musée de Berlin, a figuré cette vertu par une mère tenant dans ses bras un enfant qui lui saisit le sein avec les deux mains, et ayant près d'elle deux autres enfants debout : les trois *bambini* sont nus. Une toile du même musée, peinte par Luca Cambiaso, nous montre la *Charité* succombant à la fatigue et au sommeil; elle a un enfant au sein; deux autres, dont l'un tient une poire, s'appuient sur elle. Le peintre a pris sa femme dans le peuple, dit M. Lavie; c'est là, en effet, que sont les familles nombreuses; c'est là que les mères nourrissent elles-mêmes leurs enfants.

Un artiste florentin, Giovanni Mannozi, a traité plusieurs fois ce sujet allégorique, notamment dans une fresque du couvent de Santa-Maria-Nuova, à Florence, et dans un beau dessin à la sanguine et à la pierre noire qui, après être passé dans les collections Manetta et Randon de Boisset, est venu prendre place au Louvre. Ce dessin, qui a été gravé à l'eau-forte par Zuccarelli, représente la *Charité* assise, ayant un enfant sur ses genoux et deux autres près d'elle. M. Paul Mantz, dans sa biographie de Mannozi, raconte qu'une corporation religieuse ayant commandé à cet artiste un tableau sur le sujet qui nous occupe, il affecta d'y travailler dans un profond mystère, assurant qu'on serait émerveillé de son œuvre lorsqu'on la verrait. Enfin, il se décida à envoyer son tableau enveloppé d'une toile qui le cachait à tous les yeux. Le voile enlevé, on vit apparaître, au lieu de la *Charité* attendue, deux ânes occupés à se gratter l'un l'autre. Au lieu de crier au scandale, les Florentins, qui connaissaient la bizarrerie du peintre, se contentèrent de rire. Il est probable pourtant que Mannozi, en mettant ainsi en peinture le proverbe *Asinus asinum fricat*, avait voulu montrer que les membres de la corporation religieuse qui lui avait commandé le tableau faisaient consister leur charité à s'adresser mutuellement de grands coups d'encensoir.

Jacques Blanchard, dans un tableau que l'on voit au Louvre, a représenté la *Charité* sous les traits d'une jeune femme assise par terre, s'appuyant d'une main sur la base d'une colonne et donnant le sein à un enfant; un second enfant, placé sur ses genoux, joue avec deux autres qui sont à ses pieds; derrière elle, enfin, se tient un cinquième *bambino*. Ce tableau, qui a figuré pendant long-

temps au palais de Versailles, a été gravé par Garnier et reproduit au trait dans le recueil de Landon. « La composition est pleine de naturel et de grâce, dit M. Ch. Blanc. Le type de la femme a de la noblesse. Les cinq figures d'enfants sont toutes charmantes, purement dessinées, d'un sentiment naïf, d'un faire tendre; la couleur des carnations se détache sur un fond d'architecture d'un gris tranquille, et l'ensemble, à la fois solide et transparent, est d'une harmonie tempérée, tiède, pour ainsi dire, et caressante. » Un bas-relief du péristyle de Saint-Sulpice, à Paris, nous fait voir la *Charité* allaitant un enfant et en ayant un autre sur les genoux; un troisième répand des fleurs. La *Charité* tient un cœur enflammé. — Parmi les nombreuses représentations peintes ou sculptées qui ont été faites de cette Vertu, nous citerons encore : des tableaux de Holbein et de Carlo Cignani, au musée de Turin; du Guide, au palais Pitti, à Florence; de Francesco Salviati et de Bonducci, au musée des Offices; de Strozzi, dans la galerie Brignole-Sale, à Gènes; d'Annibal Carrache, au musée du Capitole; de Louis Carrache, dans la collection de lord Folkestone (Angleterre); de G. Pencz, au musée de Madrid; de C. Vogel, au château de Pillnitz (Saxe), gravé par J.-Carl Barth (1830); une gravure de Françoise Basset, d'après un dessin au crayon rouge de Boucher; une estampe de Marc-Antoine; une autre de Bartolozzi; une peinture en grisaille sur verre, de l'école allemande (XVII^e siècle), au musée de Cluny; une grande plaque en émail de Limoges exécutée, en 1559, par Pierre Courtoys pour le château de Madrid, et une autre plaque plus petite, attribuée à Pierre Colin (n^o 1087), toutes deux au musée de Cluny; une figurine de bois, ouvrage flamand du XVI^e siècle, dans la même collection (n^o 255); une statue du tombeau de Paul III, à Saint-Pierre de Rome, sculptée par le Bernin (c'est une figure de femme ayant près d'elle un enfant qui pleure); une statue de bronze de Jean de Bologne, faisant partie d'une suite de six *Vertus*, exécutée par cet artiste pour le palais de l'Université, à Florence, etc.

Bien que les sujets allégoriques soient à peu près passés de mode, l'art contemporain nous offre cependant quelques représentations de la *Charité*. Nous citerons, entre autres, un tableau de M. Vauchelet, exposé au Salon de 1846, avec cette épigraphe que le peintre a mise en action : « Elle console, réchauffe et nourrit. » Derrière la *Charité*, deux séraphins écartent une vaste draperie qui laisse voir un chœur d'esprits célestes accourus pour contempler la divine Vertu. M. Cibot a reproduit la même allégorie dans une grande composition qui a figuré au Salon de 1853 et dans laquelle la critique a signalé des types élevés, un dessin très-pur, une couleur harmonieuse et calme.

Les diverses œuvres d'art que nous venons de citer figurent toutes d'une façon allégorique la *Charité* chrétienne. D'autres ouvrages, conçus à un point de vue plus général, représentent la bienfaisance, la libéralité envers les pauvres, indépendamment de toute idée religieuse : tel est un charmant tableau de l'Anglais James Northcote, exposé à Londres en 1785, et qui nous montre une blonde lady jetant une pièce de monnaie dans le chapeau que lui tend un jeune mendiant assis à la porte d'un parc et ayant un singe sur son épaule; une petite fille, qui a peur de l'animal, se presse contre sa mère; ce tableau, intitulé la *Charité*, a été gravé au burin, en Angleterre, et sur bois par M. Chapon, dans l'*Histoire des peintures de toutes les écoles*.

Charité (EXHORTATIONS SUR LA), sermons de l'abbé Poulle, prononcés à Paris en 1733. Le premier discours est une exhortation en faveur des enfants trouvés, et le second, qui traite de l'aumône, fut prêché en faveur des pauvres prisonniers. S'adressant au goût du public du XVIII^e siècle, qui demandait à la tribune sacrée la pompe de l'éloquence profane, l'orateur n'eut pas le courage de suivre les traditions de l'éloquence sévère et simple des prédicateurs illustres qui l'avaient précédé. Néanmoins, ses *Exhortations de charité* furent accueillies avec un enthousiasme extraordinaire. Ce succès s'est affaibli, mais il n'est pas éteint, et ces deux sermons de l'abbé Poulle le classent en tête des prédicateurs de second ordre. La Harpe leur a réservé, dans son *Lycée*, une analyse étendue, que nous reproduisons sous une forme abrégée.

Le texte du discours pour les enfants trouvés est celui-ci : *Pater meus et mater mea derelinquerunt me*. « Mon père et ma mère m'ont abandonné; » et ce texte lui fournit sur-le-champ un exorde plus figuré que touchant : « Les avez-vous entendus, chrétiens, les cris de cette multitude de malheureux abandonnés, presque en naissant, de ceux mêmes qui leur ont donné le jour ? Que d'Ismaëls consumés par la faim se traînent languissamment dans le désert loin des yeux de leurs mères éplorées ! Ou sont les anges consolateurs qui accourent pour les soulager dans leurs besoins ? Que de Moïses flottent dans leurs berceaux sur les eaux du Nil, éloignés de toute assistance ! Ou sont les filles de Pharaon qui se laissent toucher à leur malheur et s'empressent de les enlever au péril qui les menace, etc. ! » Il est plus pathétique, quoique non moins imagé, lorsqu'il s'écrie : « Si vous me demandez d'où sont venus la plupart de ces enfants qui peuplent

le nouvel asile que nous visitons, je vous répondrai : de la hauteur de leurs châteaux menaçants des seigneurs insatiables ont fondu avec la rapidité de l'aigle sur des vassaux sans défense, abatus par la crainte; ces tyrans altérés ont disparu tout à coup, emportant avec eux vers cette capitale des dépouilles dégoûtantes des pleurs de tant de misérables; elles servaient d'ornements au triomphe barbare de leur luxe. Ces vassaux désespérés ont été forcés d'envoyer leurs enfants en Egypte pour les dérober au glaive de la misère. Les voilà, » etc.

Le sermon en faveur des prisonniers est plus étendu; il est mieux composé et mieux écrit; il brille d'ailleurs surtout, comme le précédent, par la véhémence des mouvements et par des traits d'une imagination sensible. Telle est cette apostrophe aux grands du monde : « Nous sommes chargés du ministère de la parole, vous êtes chargés du ministère de l'aumône : réunissons ces deux ministères, la parole et l'aumône; il n'est point d'infortuné, quelque endurci qu'il soit, qui puisse se défendre de nos attaques... Ne nous séparons pas; il y va du salut de nos frères; volons à la conquête des âmes... Allons ensemble partout où il y a des misérables qui maudissent la Providence; nous leur parlerons hardiment de la bonté de Dieu qui veille à la conservation de tous les hommes; et ce que nos discours ne feront qu'annoncer, vos libéralités plus persuasives le prouveront. » Heureuse idée de faire rentrer dans le plan de la religion ce qui ne semblerait qu'un devoir de l'humanité ! La péroraison de ce discours est admirable; grande par l'idée, elle est neuve de forme : c'est un colloque entre l'orateur de la chaire sacrée et la voix de Dieu; on croirait lire certaines pages des *Paroles d'un croyant*. Cette fin, si puissamment oratoire, est du plus grand effet, parce qu'elle est neuve, même aujourd'hui, et que la rhétorique y disparaît sous le sentiment.

Charité (LA), célèbre tableau d'Andrea del Sarto; musée du Louvre. L'artiste a représenté la *Charité* sous les traits d'une grande et belle femme, assise au penchant d'un coteau et tenant deux petits enfants dans ses bras : l'un d'eux, entièrement nu, lui prend le sein avec avidité; l'autre, un peu plus âgé, lui montre en souriant un bouquet de noisettes qu'il tient à la main; ce dernier a une ceinture flottante autour des hanches et ses cheveux sont retenus par un ruban. Un troisième *lambino* est endormi aux pieds de la *Charité*, le visage appuyé sur ses petits bras croisés. Quelques fruits sont semés sur le devant du tableau et un petit bruisier flambe dans un coin, à droite. Au fond s'élève un coteau verdoyant couronné d'une modeste chapelle et de quelques arbres sous lesquels sont groupées des figurines légèrement indiquées. Cette composition, d'un sentiment si élevé et d'un style si noble, passe à bon droit pour un des chefs-d'œuvre d'Andrea del Sarto. Elle a inspiré à M. Guizot des lignes qu'on nous saura gré de reproduire : « Le peintre n'a point mis dans ce tableau la tendresse d'une mère heureuse au milieu de ses enfants; une sorte de gravité religieuse semble indiquer que la *Charité* remplit un devoir, et l'air de méditation qui s'allie dans ses traits au sentiment de satisfaction que donne un devoir rempli fait croire qu'elle réfléchit à d'autres devoirs du même genre, à d'autres enfants qui ont besoin d'elle comme ceux qu'elle soulage, et aux moyens par lesquels elle pourra étendre sur eux sa bienfaisante influence. De là, résulte, dans cette figure, une dignité sérieuse et calme qui, en complétant l'idée de la *Charité*, ajoute beaucoup à ce que son action a de touchant. On voit qu'Andrea del Sarto a cherché à rendre non-seulement cette action, mais le caractère tout entier de la *Charité* religieuse : la personnification ne montre qu'une femme nourrissant et soignant trois enfants; l'imagination du peintre a vu davantage : elle a saisi tous les sentiments qui devaient occuper une âme vouée au pieux exercice d'un devoir sans bornes, et il a voulu que l'expression de la figure, destinée à représenter non une femme charitable, mais la *Charité* personnifiée, en rappelât le souvenir. Il y a réussi par le seul effet de l'expression et sans charger son ouvrage de symboles ou d'allégories. Ainsi procède le vrai talent : ses moyens sont simples; il les prend dans son sujet même, non dans des amplifications presque toujours froides, parce que leurs rapports avec ce sujet ne frappent point au premier coup d'œil, et que, même quand on les a comprises, elles se lient mal au sentiment que l'ensemble doit inspirer. » Au point de vue de l'exécution, il faut reconnaître que les formes de la *Charité* ont bien cette plénitude de contours qui sied à la maternité et qui n'exclut pas d'ailleurs l'élégance de la ligne. La chevelure, relevée et couverte en partie par une draperie, n'accompagne peut-être pas d'une façon très-heureuse la beauté sévère du visage; mais ce détail a peu d'importance. Le vêtement rouge et bleu est jeté à grands plis majestueux et souples. Les enfants ont une grâce naïve et des attitudes pleines de naturel. La couleur a perdu de sa vivacité et de sa transparence dans certaines parties, mais l'ensemble est des plus harmonieux.

Andrea del Sarto a exécuté deux autres tableaux de la *Charité*, que quelques auteurs ont confondus avec celui du Louvre. L'un d'eux, renfermant également trois figures

d'enfants, fut acheté, après la mort d'Andrea, à Lucrezia Fede, sa femme, par le peintre Domenico Conti, qui le vendit à Niccolò Antinori. L'autre tableau, d'une composition différente, fut peint pour un mercier, ami d'Andrea, qui avait une boutique à Rome : il en existe une répétition ou copie ancienne au musée de Nantes. La *Charité* du Louvre est un des ouvrages qu'Andrea del Sarto peignit en France pour François Ier. Le panneau sur lequel cette peinture avait été exécutée, ayant été rongé par les vers, un restaurateur du nom de Picault entreprit, sous la direction de Charles Coppel, de la transporter sur la toile : cette opération délicate, tentée alors pour la première fois, réussit à merveille. Le tableau ainsi remis sur toile et l'ancien panneau furent exposés au Luxembourg, en 1750. Depuis, sous la République, l'an XI, l'œuvre d'Andrea del Sarto fut nettoyée, restaurée, et enfin, en 1842, elle fut remise sur une nouvelle toile, l'ancienne ayant été pourrie par l'humidité. Ce chef-d'œuvre a été gravé par Pierre Audouin dans le *Musée royal*.

Charité romaine (LA), titre sous lequel les artistes désignent un trait d'amour filial que Valère Maxime raconte de la manière suivante : Une femme romaine, de condition libre, convaincue de crime capital, avait été condamnée par le préteur à être étranglée. Le triumvir, chargé d'exécuter la sentence, n'ayant pas le courage de tuer cette femme, résolut de la laisser mourir de faim. Il permit même à la fille de cette malheureuse de venir chaque jour dans la prison, à la condition qu'on la visiterait sévèrement pour s'assurer qu'elle ne cachait point d'aliments. Plusieurs jours s'étant écoulés et la prisonnière vivant toujours, le triumvir étonné voulut connaître la cause d'un fait aussi extraordinaire. Il épia la visiteuse et découvrit que cette pieuse fille, qui était accouchée depuis peu, nourrissait sa mère de son lait. Le préteur, informé d'un fait si peu ordinaire, en fit le rapport aux juges, qui acquittèrent la criminelle. Une pension fut même accordée à la fille et à la mère sur le trésor public et il fut décidé, si nous en croyons Plin, qu'un temple consacré à la *Piété filiale* serait élevé à la place de la prison. Festus et quelques autres historiens mettent un père au lieu d'une mère dans cette anecdote et c'est cette dernière tradition que les peintres ont suivie dans les tableaux où ils ont retracé cet admirable exemple de dévouement filial. Le chevalier Quaranta, de Naples, a écrit toute une dissertation pour prouver que le trait rapporté par Plin et par Valère Maxime est entièrement distinct de celui dont Festus fait mention : Cimon et sa fille Péra seraient les héros de cette seconde histoire, que Quaranta propose d'intituler la *Charité grecque*. Quoi qu'il en soit, l'usage a prévalu de désigner sous le titre de *Charité romaine* la scène touchante de la fille allaitant son père prisonnier. Parmi les nombreuses représentations que les peintres ont faites de cette scène, nous citerons : une peinture antique du musée des Studj, à Naples : la fille est debout, le père est assis; divers tableaux du Guide, de Honthorst, de Bachelier (v. ci-après), du Parmesan (au musée de Naples), du Flaminio (villa Albani), etc. Dans le tableau de ce dernier, la fille est coiffée d'une écharpe enroulée, le vieillard est vigoureusement traité en clair-obscur. Une toile de Benedetto Cresp, au musée de Madrid, mérite une mention particulière : la jeune femme a le visage empreint d'une tendresse inquiète; les beaux cheveux noirs tombent un peu en désordre; d'une main elle présente le sein à son vieux père sur la tête duquel elle appuie l'autre main, comme si elle voulait le caresser; de fait, le vieillard a la face presque entièrement noyée dans l'ombre, mais son dos, au bas duquel s'appuient ses mains garrottées, est énergiquement modelé, en pleine lumière, comme le visage et la poitrine de la fille.

Charité romaine (LA), tableau du Guide; musée de Marseille. Le Guide a traité plusieurs fois ce même sujet avec quelques variantes, soit dans l'attitude, soit dans l'accoutrement de ses personnages. Un tableau de ce maître, qui se voit dans la galerie Durazzo, à Gènes, représente la fille regardant avec tendresse son vieux père qu'elle est heureuse de conserver à la vie : les têtes sont belles et ont beaucoup de relief. Une peinture du musée de Cologne, que quelques connaisseurs croient être une copie du Guide, nous montre la fille en pleine lumière, ayant son manteau ramené sur la tête, et le vieillard complètement dans l'ombre. Une autre *Charité*, du même artiste, sur la composition de laquelle nous n'avons aucune donnée, a figuré à la vente Sommariva, en 1839, et a été payée 3,020 fr. Quant au tableau du musée de Marseille, il peut passer pour un des bons ouvrages du Guide. « Les deux personnages de cette scène touchante, a dit M. Henri Bruneel, dans une *Revue du musée de Marseille*, publiée en 1850, sont rendus avec une expression profondément sentie. La beauté naturelle de la jeune femme est encore rehaussée par un reflet de vertueuse énergie; le dévouement filial lui met encore une auréole au front... Le pinceau du Guide s'est fait moelleux, caressant, pour rendre cette femme aussi séduisante qu'elle mérite de l'être. Et pour accroître encore le charme par l'effet d'un contraste, l'artiste a peint la tête du père

avec une touche un peu rugueuse; de telle sorte que les traits heurtés, les profondes rides du vieillard font paraître et plus lisse et plus ferme le beau sein qui les avoisine. Peut-être est-ce une illusion de notre part; mais il nous semble que ce tableau présente cette singularité remarquable de reproduire côte à côte les deux manières du Guide : en effet, ce vieillard sent son Caravage, tandis que cette jeune femme rappelle la touche plus contenue, plus savante de l'école des Carrache. » Il existe plusieurs estampes reproduisant la *Charité romaine*, d'après le Guide.

Charité romaine (LA) ou *Cimon et Péra*, tableau de Gérard Honthorst; musée de Munich. Le vieillard, demi-nu, les mains chargées de chaînes, s'incline en avant et saisit avec la bouche le sein que sa fille lui présente et qu'elle presse d'une main, tandis que de l'autre elle tient une chandelle allumée. Cette fille sublime a le visage d'une beauté sévère et qui semble refléter la pureté et la grandeur de son âme. Elle regarde avec inquiétude vers la droite, comme si elle craignait qu'on ne vint surprendre son secret. « Ce grand arc sourcilier rendant plus émouvant l'effet d'un regard plein d'angoisse, dit M. Lavie, ce nez long, effilé, d'un dessin si pur; cette jolie bouche que la frayeur entr'ouvre et qu'on croit entendre; ce menton énergique, puis la lumière venant illuminer ce beau visage : tout donne à cette scène un intérêt palpitant... Ce tableau est un des meilleurs de Honthorst. » Il a été lithographié par P. Loty. Les figures, de grandeur naturelle, sont vues jusqu'aux genoux.

Charité romaine (LA), tableau de Bachelier; musée du Louvre. Ce tableau, le seul que notre musée national ait de Bachelier, est loin d'être un chef-d'œuvre; il donne même une idée assez peu favorable de l'auteur, qui, sans avoir été un maître de premier ordre, fut cependant en son genre un des artistes les plus habiles du XVIII^e siècle. Mais cette *Charité romaine*, exposée au Salon de 1765, a inspiré à Diderot une page de critique pétillante d'esprit et de verve, qu'on sera bien aise de trouver ici : « La *Charité romaine*, de Bachelier, n'a que deux figures : une femme qui est descendue au fond d'un cachot pour nourrir, du lait de ses mamelles, un vieillard condamné à y périr de la faim. La femme est assise; on la voit de face : elle est penchée sur le vieillard qui est étendu à ses pieds, la tête posée sur ses genoux et qu'elle allaite, on ne sait pas trop comment, car l'attitude n'est pas commode pour cette action. Cette scène est éclairée par un seul jour qui tombe du haut d'une voûte percée. Ce jour a placé la tête de cette femme dans la demi-teinte ou dans l'ombre. L'artiste a eu beau se tourmenter, se désespérer, sa tête est devenue ronde et noirâtre, couleur et forme qui, jointes à un nez aquilin ou droit, lui donnent la physionomie bizarre de l'enfant d'une Mexicaine qui a couché avec un Européen, et où les traits caractéristiques des deux nations sont brouillés. — Vous avez voulu, monsieur Bachelier, que votre vieillard fût maigre, sec et décharné, moribond; et vous l'avez rendu hideux à faire peur. La touche extrêmement dure de sa tête, ces os proéminents, ce front étroit, cette barbe hérissée lui ôtent la figure humaine; son cou, ses bras, ses jambes ont beau réclamer, on le prend pour un monstre, pour l'hyène, pour tout ce qu'on veut, excepté pour un homme... Pour la couleur et le dessin, si c'était l'imitation d'un grand pain d'épice, ce serait un chef-d'œuvre; mais, dans le vrai, c'est une belle pièce de chamois jaune artistement ajustée sur un squelette ourlé par-ci par-là. Pour votre femme, le bras en est mal dessiné; le raccourci ne s'en sent pas; ses mains sont mesquines; celle qui soutient la tête ne se discerne point; et ce genou, sur lequel la tête de votre vilaine bête humaine est posée, d'où vient-il? à qui appartient-il? Vous ne savez pas seulement imiter le fer, car la chaîne qui attache cet homme n'en est pas. La seule chose que vous ayez bien faite sans le savoir, c'est de n'avoir donné à votre vieillard et à votre femme aucun pressentiment qu'on les observe. Cette frayeur dénaturée du sujet, en ôte l'intérêt, le pathétique; et ce n'est plus une *Charité*. Ce n'est pas au moins qu'on ne pût très-bien ouvrir une fenêtre grillée sur le cachot, et même placer un soldat, un espion à cette fenêtre; mais si le peintre a du génie, ce soldat ne sera aperçu ni du vieillard ni de la femme qui l'allaitait. Il ne le sera que du spectateur, qui trouvera sur son visage l'impression qu'il éprouve, l'étonnement, l'admiration et la joie... Votre femme n'est point cette femme à joues larges, à visage long et sévère, à belles et grandes mamelles que je désire; mais ce n'est pas non plus une jeune fillette qui prétende à l'élégance et à la belle gorge... Encore une fois, je vous le répète, le goût de l'extraordinaire est le caractère de la médiocrité. Quand on désespère de faire une chose belle, naturelle et simple, on en tente une bizarre. Croyez-moi, revenez au jasinin, à la jonquille, à la tubéreuse, au raisin (Bachelier réussissait particulièrement dans la peinture de fleurs et de fruits); et craignez de m'avoir cru trop tard. C'est un peintre unique dans son genre que ce Rembrandt! Laissez-là le Rembrandt qui a tout sacrifié à la magie du clair-obscur. Il a fallu posséder cette qualité au degré le plus éminent pour en obtenir le pardon du

noir, de l'enfumé, de la dureté et des autres défauts qui en ont été les suites nécessaires. Et puis, ce Rembrandt dessinait : il avait une touche, et quelle touche! des expressions, des caractères. Et tout cela, l'aimez-vous? quand l'aimez-vous? Quel bon sens dans cette critique! quelle finesse dans ces observations et quel sentiment de la véritable beauté!

Charité romaine (LA), tableau de M. Jules-Joseph Lefebvre; Salon de 1864. Cette toile est l'œuvre d'un jeune artiste, qui a obtenu le grand prix de Rome en 1861; elle a figuré parmi les envois des pensionnaires de la villa Medici, exposés à l'École des beaux-arts en 1863, et elle a reparu au Salon de 1864. M. Lefebvre n'a pas traité son sujet conformément à la tradition historique : au lieu de représenter l'héroïque jeune femme assise dans la prison où le triumvir lui avait permis d'entrer, il nous la montre appuyée à la grille extérieure du cachot et allétant furtivement son vieux père, qui tend la tête entre les barreaux; elle est debout, les regards inquiets et cherchant à voir si on l'observe, un bras posé sur l'épaule du vieillard auquel elle présente sa chaste mamelle; elle tient sur son autre bras un bambin demi-nu qui appuie sa petite tête blonde contre la joue maternelle. Cet enfant complète le groupe et ajoute un charme de plus à la composition; mais peut-être sa présence enlève-t-elle quelque chose à la vraisemblance de l'anecdote; la jeune mère, en apportant son nourrisson, ne devait-elle pas craindre, en effet, de révéler au geôlier de la prison le secret de la prolongation des jours du vieillard condamné à mourir de faim? Que si l'on suppose qu'elle a pu approcher secrètement de la grille du cachot et voir son père sans l'autorisation du triumvir, il eût été plus simple, en ce cas, qu'elle apportât des aliments. La scène, telle qu'elle a été conçue par M. Lefebvre, n'en est pas moins très-intéressante : il nous semble seulement que le jeune artiste eût mieux fait, à l'exemple de la plupart de ses prédécesseurs, de placer dans l'ombre la tête du vieillard et de dissimuler son action, au lieu de nous le montrer aussi distinctement. La fille héroïque doit seule attirer notre attention, et c'est presque la profane que d'insister sur le côté vulgaire de l'allaitement. Sous le rapport de l'exécution, le tableau de M. Lefebvre se recommande par un dessin assez ferme : cet ouvrage appartient à l'Etat.

CHARITÉ (LA), ville de France (Nièvre), ch.-l. de canton, arrond. et à 28 kilom. S. de Cosne, sur la rive droite de la Loire; pop. aggl. 4,748 hab. — pop. tot. 4,870 hab. Hauts fourneaux à Lavache et à Raveau, fabriques de limes; commerce très-actif de bois et de fer. Ville très-ancienne, autrefois fortifiée et plusieurs fois ravagée par les Anglais et les protestants, La Charité possède encore une partie des tours et des murailles de son enceinte du moyen âge. L'église Sainte-Croix, ancienne chapelle d'un prieuré, a été consacrée en 1107 par le pape Pascal II; malgré les mutilations qu'elle a subies au XVI^e siècle et pendant la Révolution, elle offre encore le type le plus complet de l'architecture romane au XI^e et au XII^e siècle. Sa forme était celle d'une croix latine; elle avait, de l'O. à l'E., cinq nefs parallèles. Il n'en reste que le chœur, une tour très-haute et très-ornée, et quelques ruines remarquables des autres parties.

CHARITES (de *charid*, je me réjouis), nom que les Grecs donnaient aux Grâces. Les écrivains du XVI^e s'en sont servi fréquemment.

CHARITOIS, OISE s. et adj. (cha-ri-toi, oi-ze). Géogr. Habitant de La Charité; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : Les CHARITOIS. L'industrie CHARITOISE.

CHARITON, romancier grec, né à Aphrodisie en Carie. On ne sait rien de sa vie; l'époque à laquelle il a vécu est fort incertaine, et c'est par conjecture seulement que quelques critiques la placent entre le IV^e et le VI^e siècle de l'ère chrétienne. Il est auteur d'un roman en prose intitulé les *Amours de Charéas et de Callirhoé*, ouvrage assez agréable et qui ne manque pas d'élégance, mais qui accuse d'ailleurs une époque de décadence littéraire. D'Orville l'a publié avec un commentaire très-étendu et une traduction latine (Amsterdam, 1750). Larcher en a donné une traduction française (1763), plusieurs fois réimprimée.

CHARITON et MÉNALIPPE, citoyens d'Agrigente, dont le nom rappelle un des beaux exemples de dévouement et d'amitié. Le premier, ou tous deux peut-être, avaient conspiré contre Phalaris, tyran de leur cité. Chariton découvert allait être conduit au supplice; Ménalippe accourut se livrer aux bourreaux en affirmant qu'il était le seul coupable. Touché de cette lutte de générosité, Phalaris leur accorda la vie et se borna à les bannir.

CHARIVARI s. m. (cha-ri-va-ri). — Ce mot bizarre a une origine très-obscur. On a songé à rapprocher *charivari* du mot allemand qui désigne la même chose, *katzennusick*, littéralement *musique des chats*, et on a voulu retrouver le mot *chat* dans cette expression; mais la comparaison historique et étymologique des différentes formes que nous avons du mot *charivari* semble devoir faire rejeter à première vue cette hypothèse. Nous avons d'abord les deux mots, appartenant à la basse

latinité, *charivarium* et *chalvarium*. Les peuples nous offrent une très-riche synonymie; en dehors des formes *caribari* et *chaliari*, appartenant au vieux français, nous trouvons le picard *queriboire*, le dauphinois *chanavari*, le provençal *taribari*, *charavil* et *charavit*. Le cri même dont on se sert pour donner le *charivari* est, en picard, *caribari*, *caribara*. On cite encore le normand *carvinallot*. Diez, pour chercher à éclaircir à la fois les origines du mot et de la coutume qu'il désigne, rapproche les habitudes analogues particulières à d'autres peuples. Ainsi les Espagnols ont leur *cencerro*, du mot *cencerro*, coque; les Catalans, leur *esquellatada*. Ce rapprochement donnerait presque raison à Du Cange, qui veut retrouver, dans la première partie du mot *charivari*, le bas latin *caria*, dérivé du grec *karuon*, noix, parce qu'on avait coutume de jeter, le jour des noces, des coquilles de noix à terre, en faisant grand tapage. Scalliger a proposé une étymologie, sinon très-vraisemblable, du moins fort spirituelle : pour lui, *charivari* vient du grec *chalybaria*, chaudrons. On sait, en effet, que les chaudrons, les casseroles et autres ustensiles de cuisine occupent une place importante dans l'orchestration traditionnelle du *charivari*. Somme toute, cette étymologie n'est pas plus mauvaise qu'une autre. Diez cherche à déterminer la nature et l'origine de la deuxième partie du mot *charivari*, qu'il rapproche sur ce point du cri de vénerie *hourvari* ou *ourvari*; du *boulevari* des Picards, des Normands et des Champenois; du *zanziari* des Piémontais; du *visari* des Bourguignons, etc. Il fait remarquer qu'en provençal, à côté de *caravil*, il y a un mot *caragi*, signifiant à lui tout seul *bruit, tapage*. Il compare encore avec sagacité le wallon *paillège*, formé de *paill*, poêle, comme qui dirait *musique de poêles*. Le champenois *houlevari* est surtout probant; car *houle*, en latin *olla*, marmite, veut dire *pot* en champenois. Il est plus que probable alors que vari veut dire bruit, musique tapageuse. Il est certain, faisons-le remarquer en passant, que *hourvari*, le terme de vénerie, est intimement lié au champenois *houlevari*. Nous concluons de là que *charivari* doit se décomposer en deux mots, *vari* ou *vari*, signifiant probablement bruit, tapage, entre-choquement, et *chari* ou *chali*, dont il nous reste à chercher la signification. Diez propose le latin *calix*, pris dans le sens de pot ou verre; alors *chali* ou *charivari* signifierait le bruit de verres, de pots entre-choqués, ce qui s'accorderait, en effet, assez bien avec les moyens ordinairement employés pour donner un *charivari* (en règle). Bruit confus de huées, de sifflets, de casseroles et d'autres objets, que l'on fait dans certains pays à certaines personnes dont on désapprouve la conduite, et particulièrement aux veufs et aux veuves qui se remarient : *Monseigneur, frère du roi, qui laissait le marquis de La Vieuville, lui avait fait faire un charivari par les officiers de sa cuisine, trois jours avant sa disgrâce*. (Mém. du duc d'Orléans.) Les CHARIVARIS qui se font au sujet des noces sont condamnés comme une injure faite au sacrement du mariage. (J.-B. Thiers.) L'usage des CHARIVARIS était en pleine vigueur au commencement du XVIII^e siècle; plusieurs conciles les défendirent sous peine d'excommunication. (Bachelet.) Des miniatures de manuscrit, du moyen âge représentent des musiciens armés d'instruments grotesques et donnant un CHARIVARI. (Chéruel.)

— Par ext. Bruit discordant et tumultueux, grand tapage : *Le roi frappa et fit frapper, chacun de sa cuiller et de sa fourchette sur son assiette, ce qui causa un CHARIVARI fort étrange*. (St-Sim.) « Bruit confus d'instruments; concert qui manque d'harmonie : *La musique ne sera bientôt plus qu'un CHARIVARI italien*. (Volt.) « Bruit confus de huées, de voix qui parlent ou crient à la fois : *On continua la pièce malgré le CHARIVARI qui se faisait dans la salle*. (Acad.) « Querelle, plaintes, reproches accompagnés de cris : *La femme va lui faire un beau CHARIVARI*.

— Cost. Pantalon de cavalier, qui est garni de cuir entre les cuisses et de boutons sur les côtés.

— Mar. Cri que les marins poussaient autrefois pour s'animer à virer le cabestan.

— Jeux. A l'ombre, Réunion de quatre dames dans la main du même joueur : *Avoir CHARIVARI*.

— Antonymes. Aubade, concert, sérénade, symphonie.

— Encycl. La batterie de cuisine joue le rôle principal dans ces concerts dériroires connus sous le nom de *charivaris*; mais les crécelles les plus agaçantes, les instruments les plus criards, les sonnettes les plus fêlées y tiennent leur partie concurremment avec les trompes de chasse et les cornets à bouquin, fuyant l'accord parfait et déchirant l'oreille. Suivant une très-ancienne coutume, ces sérénades grotesques s'adressaient aux veuves qui se remariaient, aux vieillards qui épousaient de jeunes femmes, aux unions rendues ridicules par une différence d'âge trop marquée. Cette coutume, fort répandue autrefois dans la plupart des provinces, notamment dans le Languedoc, subsiste encore dans beaucoup de villages en dépit des répressions sévères auxquelles elle a souvent donné lieu. Certains accidents matrimoniaux, certains abus trop excentriques de l'autorité conjugale

rassemblaient aussi autour de la maison désignée d'avance d'audacieux musiciens, et on a vu, plusieurs nuits de suite, un tapage infernal tenir le sommeil éloigné d'un toit voué au ridicule. Au moyen âge, dans la plupart des pays de l'Europe, la femme qui avait battu son mari devait monter à rebours sur un âne, et parcourir la ville ou le village en tenant l'âne par la queue. Quelquefois l'homme qui s'était laissé battre conduisait l'âne par la bride; ainsi le voulait la sentence du juge appelé à connaître de toute querelle entre conjoints; mais le peuple, railleur et impitoyable, venait à son tour exécuter quelque grotesque arrêt de sa façon. Le département de l'Ain, pays des volailles bressanes, a conservé des traces de ces mœurs d'un autre âge, entre autres la coutume drôlatique de mener le bouzou. Cette antiphrase s'adresse aux maris assez... faibles pour se laisser battre par leurs femmes. Le sexe auquel nous devons notre père s'élève devant cet oubli des droits de la barbe :

Du côté de la barbe est la toute-puissance, et l'on organise un *charivari* en bonne forme. Mais laissons parler le *Courrier de l'Ain*, pour garder mieux la couleur locale : « Le 22 janvier (1867), au hameau de Turgon, commune de Drullat, un rassemblement considérable s'était formé. Sur une voiture attelée de deux chevaux se trouvaient un certain nombre d'individus représentant une cour de justice, avec les costumes de rigueur : un président en toque et en robe rouge; cinq juges, aussi en costume lit; puis l'organe du ministère public, qualifié de *Procureur de la cornaillerie*, deux avocats, un juré, et, pour complément, trois gendarmes et deux témoins. C'est devant ce tribunal solennel qu'allaient être jugés un mari et une femme, représentés par deux autres personnes, et accusés, le premier, d'avoir reçu des coups de balai, l'autre, de les avoir administrés. Devant la voiture on remarquait un traîneau sur lequel était placé le mannequin d'un âne, et sur ce mannequin un homme la tête tournée vers la queue de l'animal; il portait sur sa tête des cornes de cerf, et tenait à la main une quenouille, qu'il faisait semblant de filer; près de lui se tenaient les prétendus gendarmes. » Un jugement bouffon était préparé, et comme c'était au cabaret que la terrible moitié était allée relancer son faible époux, on avait fait une chanson qui se terminait ainsi :

Pauvre benêt, lorsque tu voudras boire,
Songe d'abord à cacher le balai.

Mais voilà que de vrais gendarmes intervinrent, saisissant mannequin, charrette, toge de fantaisie, et notre justice actuelle, qui tient à subordonner le pittoresque à la sécurité, à la tranquillité de chacun, même des maris battus, même des maris cornards, condamna à l'amende une quarantaine de farceurs mêlés à cette aventure. Un chroniqueur s'écriait à ce propos : « O mœurs de nos pères ! *charivaris* nocturnes, enseignes décrochées, chats empestés de poémons, vous n'êtes plus possibles ! » Non, vous n'êtes plus possibles, et ce n'est pas tous les jours et dans tous les pays qu'on trouve des magistrats trempés à la façon du syndic Gourgas, de Genève, lequel a bien mérité des faiseurs de *charivaris*. La Rivière, un chansonnier de « haute grasse » et de langage salé, organisait volontiers des concerts nocturnes dans les rues de la ville, et réveillait les bourgeois avec sa voix formidable. Pris sur le fait et amené devant le syndic, notre homme entonna pour toute défense un hymne national; Gourgas, séduit, désarmé, oubliant son métier de juge, comme les graves magistrats d'Athènes devant le mouvement oratoire de Phryné, fit appeler sa femme, son gendre, sa fille, toute la maisonnée, et pria La Rivière de recommencer. Puis il lui dit, en le renvoyant des fins de la plainte : « Je vous en supplie, Rivière (il s'obstinait à ne pas vouloir l'appeler La Rivière), lorsque la fantaisie de chanter vous reprendra pendant la nuit, n'allez pas sous les fenêtres des bourgeois qui aiment à dormir; venez sous les miennes ! »

L'usage des *charivaris* était en pleine vigueur au commencement du XVII^e siècle; le concile provincial de Tours les interdit sous peine d'excommunication. Différents conciles et parlements ont défendu en France « les tumultes connus sous le nom de *charivaris*, devant la maison des personnes qui contractent de secondes nocces. » A Aix, en Provence, le prince des amoureux et l'abbé des marchands et des artisans, personnages qui accompagnaient autrefois le saint sacrement le jour de la Fête-Dieu en jouant des bouffonneries, mettaient à rançon les nouveaux mariés, ou les menaçaient du tumulte et des désordres du *charivari*. Un *charivari*, jusque-là sans exemple, suivit, dans cette même ville d'Aix, au XVIII^e siècle, l'arrêt du parlement de Provence, dans la scandaleuse et épouvantable affaire de la Cadière contre le père Girard, jésuite (v. CADIÈRE). Les juges furent hués publiquement, à Toulon, lieu de naissance de la malheureuse jeune fille; le peuple charivarisa le Père, ses complices et ses pénitentes. On lit à ce propos, dans une histoire de ce fameux procès devenue fort rare (Amsterdam, 1772) : « Quelques-uns brûloient un fagot couvert d'un drap noir, qu'ils appeloient M. Girard; d'autres traînoient une autre espèce d'effigie sur le pavé. La garde envoyée par

le commandant pour barrer une rue contiguë à la maison des jésuites se saisit d'un grand drôle enveloppé dans un manteau noir, et poursuivi par d'autres gens de la sorte avec des torches à la main. Le péril où la maison des jésuites se trouva donna lieu à l'établissement de cette garde; cinq ou six cents personnes y avaient couru avec des fagots de sarments, et avaient essayé d'y mettre le feu par la porte de la cour de l'église, et d'autres par le petit jardin, dont les arbres commençaient déjà à prendre feu... Le couvent des Ursulines, où la Cadière avait été longtemps prisonnière, courut à peu près le même danger. La fameuse Guioi, confidente du P. Girard, eut toutes ses vitres cassées, l'auvent de sa boutique brûlé. Pour la préserver des outrages dont on la menaçait, on mit deux sentinelles à sa porte; mais elle fut obligée de chercher sa sûreté dans la fuite. Les bourgeois témoignèrent, d'une part, un ressentiment moins déréglé, et de l'autre une joie plus modérée. Le lieu de leurs assemblées sur le port fut extraordinairement illuminé; et ils y élevèrent sur une espèce de trône une chaise, appelée en provençal *cadière*, le tout orné de rubans blancs et couleur de feu. Les fermiers de *madragues* (pêches de thons) firent présent aux poissonnières, en signe de la part qu'ils prenoient à la joie publique, d'un thon pesant six quintaux, orné de rubans; on voulait le promener par la ville; mais le commandant eut le crédit et la sagesse de l'empêcher. Quelques-uns osèrent lui demander la permission de brûler le père Girard en effigie. Le refus qu'ils en essayèrent ne les empêcha pas d'exécuter leur projet au milieu de la place Saint-Pierre, et ils prirent tellement leurs mesures, que l'exécution fut faite avant l'arrivée des patrouilles qu'on s'était lassé de faire marcher, parce que cela fatiguait la garnison... On brûla une seconde effigie dans une barrique de goudron, à laquelle on avait fait faire auparavant le tour de la place. Le 21 octobre (après onze jours de *charivari* accompagné de couplets et de chansons), on n'avait pas encore cessé de représenter en public les figures d'une exécution. Pendant trois jours, on promena par toute la ville, au bout d'une perche, un sac de paille couvert d'une soutane, avec une tête de bois surmontée d'un trépid triangulaire renversé, dont chaque pied était garni d'une corne repliée, à peu près comme celles que les peintres donnent au démon. L'on faisait une station devant la porte de toutes les dévoties que l'on nommoit *Girardines*. Là, quelqu'un de la troupe faisait subir un interrogatoire à l'effigie; celui qui la portait faisait les aveux et on le condamnoit au feu. Le comique arrêt fut exécuté au *Champ-de-Bataille*, qui est la plus belle place de Toulon. L'ouvrage peu connu auquel nous empruntons ces détails caractéristiques ne rapporte qu'une « petite partie des extravagances » auxquelles cette cause célèbre donna lieu; nous l'avons cité à dessein, car il ajoute naïvement à notre esquisse un trait pris sur le vif des mœurs de nos pères.

Cette façon un peu barbare d'exprimer la réprobation publique, de manifester l'opinion générale sur un fait quelconque, commençait à disparaître de nos habitudes, principalement dans les grandes villes, où les idées citées de la Révolution avaient porté leurs fruits; d'ailleurs la liberté, en donnant à la vie publique une soudaine expansion, avait jeté les esprits hors de ces petits canaux de clocher, aliment ordinaire des licences charivariques; mais les oscillations politiques qui suivirent les événements de 1815 réveillèrent un usage à demi oublié, et donnèrent au *charivari* un emploi différent de celui qu'il avait jadis affecté. « La nouvelle constitution, qui permettait au peuple de se choisir des représentants, sans lui donner les moyens de récompenser les mérites des uns et de témoigner sa réprobation à l'infidélité des autres, mit aux mains des partis les instruments charivariques, dit M. Saint-Agnan Choler. Les fonctionnaires publics qui préféraient les bienfaits de la faveur venus de haut lieu aux charmes plus modestes de la popularité durent trembler pour leur sommeil menacé. Ces bruyantes et peu respectueuses manifestations avaient leur bon côté; mais elles avaient leurs inconvénients, et peu à peu, soit que l'habitude ait rendu plus difficiles à s'émouvoir les susceptibilités populaires, soit que les mesures répressives aient enfin lassé les discordantes vengeances de l'opinion, les fonctionnaires ont conquis des nuits tranquilles, et les parjures politiques n'ont plus à craindre le *charivari* que dans leur conscience, assez muette d'ordinaire. » De loin en loin, les feuilles judiciaires nous entretiennent encore de quelque tentative de *charivari* qu'un fond d'un hameau quelconque l'arrivée subite d'un garde champêtre ou de deux gendarmes a fait avorter; mais il ne faut plus voir dans ces manifestations, aussitôt réprimées que conçues, qu'un écho affaibli de la tradition. C'est la presse qui a recueilli l'héritage de ces tapages nocturnes, condamnés et réduits à néant par l'autorité supérieure. Elle leur a pris leur nom et leur fonction : le journal le *Charivari*, par exemple, fut fondé dans le but de faire la guerre aux crimes, aux fautes et surtout aux ridicules politiques. D'autres sont venus qui, sous des noms divers, se sont donné une tâche analogue. Qu'il nous suffise de rappeler la *Caricature*, qui a sombré ainsi que le *Cor-*

saire, et le *Tintamarre* qui continue toujours avec succès de charivariiser nos grands et nos petits travers.

Mais, au moment de clore, il nous semble que notre travail serait incomplet si nous ne parlions pas, ne fût-ce qu'en passant, de tel *charivari* qui, en janvier 1862, surprit bien fort certain quartier de Paris à l'heure de minuit. S'agissait-il d'une union disproportionnée, d'un accident matrimonial, d'un scandale bien et dûment constaté? M. Prudhomme avait-il trouvé la botte d'un municipal dans le lit conjugal? Bartholo épousait-il Rosine? Basile avait-il fait un enfant à sa docile élève? Non. Un écrivain de talent, un pamphlétaire téméraire qui, sans désertir le journal, s'essayait au théâtre par une pièce intitulée *Gaetana*, subissait un échec à l'Odéon, et cet échec d'une simple comédie, prenant les proportions d'un événement public, se compliquait des démonstrations de la rue. Une troupe d'étudiants allait sous les fenêtres de l'auteur siffler, chanter une défaite dont nous n'avons pas ici à expliquer les causes (v. GAETANA), mais à laquelle la politique n'était certes pas étrangère. Toutefois, charivariiser M. Edmond About, c'était, on en conviendra, écrire un pamphlet contre P.-L. Courier.

A partir de 1826, l'usage du *charivari* a été interdit à bord des navires de l'Etat; mais, avant cette époque, depuis les temps les plus reculés, les marins ne se sont point fait faute de l'employer pour s'exercer lorsqu'ils avaient à accomplir quelque travail extraordinaire et pénible. « C'était, dit Jal, dans les travaux de force, quelque chose de plus excitant, de plus encourageant que le chant ordinaire (v. CÉLÉSTESME). S'agissait-il de déraiper une ancre, que ne pouvaient arracher du sol ni l'air du pas redoublé chanté par tout l'équipage du cabestan, ni le pas de charge battu par le tambour, on entamait les *charivaris*. » La coutume assurant une franchise complète à toutes les témérités du matelot qui menait le *charivari*, selon l'expression consacrée, les personnalités les plus violentes, les traits les plus vifs, les mots les plus obscènes se débitaient pendant le *charivari*. « *Charivari!* criaient-ils. — Pour qui? — Pour M. un tel, qui a fait telle chose aussi! » Aussi était sacramentel; c'était une assonance obligée, remarque Jal, qui donnait au *charivari* un certain air de chanson; c'était, en même temps, le signal de l'action, le mot qu'on attendait pour faire force ensemble sur les barres du cabestan. Au moment où il était prononcé, toutes les voix criaient : *Là! là! là!* et chacun poussait sa barre avec énergie. Si l'opération était longue, tout le monde passait au *charivari*; matelots, matrosses, officiers, capitaine, amiral, chacun avait sa strophe dans la satire impitoyable. Le lieutenant en pied, le commandant, le maître d'équipage, celui enfin dont on ressentait plus immédiatement le pouvoir, était surtout la victime que se choisissait le meneur de *charivari*. « Et, dit Jal, ce n'était pas seulement ses petites manies, ses habitudes, ses travers, pour lesquels les matelots étaient sans pitié, comme les écoliers pour leurs maîtres; ce n'étaient pas sa rudesse, son avarice, les mécomptes de son amour-propre que frappait le *charivari*; la vertu même de sa femme ou de sa fille était traduite au tribunal cynique, assuré de l'inviolabilité pendant un quart d'heure. Malheur à qui avait poussé la sévérité jusqu'à la rigueur, ou l'originalité jusqu'à la ridicule! Son nom tournait dans le *charivari* cruel comme celui de Jésus blasphémé dans la ronde des démons, la nuit du sabbat. Malheur à qui avait eu devant l'ennemi un moment d'hésitation ou de faiblesse! car les arrêts du conseil de guerre étaient assés au cabestan. Le procès de la gloire était revisé là; et tel avait été absous par l'histoire, qui se voyait condamné au *charivari*, non par une épigramme, mais par une injure, l'injure d'un seul équipage solidaire de la parole d'un tout matelot. » Si le *charivari* punissait, parfois aussi il savait récompenser, et la formule de l'éloge n'était pas moins énergique que celle du blâme. Il y avait équité stricte, et la biographie d'un officier se trouvait quelquefois réduite à deux *charivaris*; étrange résumé qui avait son éloquence et sa gaieté, comme nos vieux noëls populaires, où la muse du tiers état flagellait la noblesse et la cour! Le *charivari*, c'était la liberté de la presse des matelots; on louait et on se plaignait autour du cabestan, parce qu'on n'avait aucun autre moyen de faire connaître ses griefs et de faire éclater sa reconnaissance. On dit qu'un outrage violent adressé à un capitaine présent à la levée d'une ancre, outrage dont l'officier porta plainte au ministre, détermina la suppression du *charivari*. Ce qui est plus vrai, c'est que, vers 1820, les officiers s'étant épris du commandement par le sifflet, supprimèrent la parole, le porte-voix et, à plus forte raison, le chant et le *charivari*, dans les manœuvres de force. »

Charivari (L^e), journal satirique fondé en 1832, par Charles Philippon, qui dirigeait déjà une feuille hebdomadaire, la *Caricature*. Le *Charivari* eut pour berceau la prison de Sainte-Pélagie; il dut son titre à un charivari fameux que M. Vienneu venait de subir à Estagel. Le rédacteur en chef du nouveau journal, M. Louis Desnoyers, passa la nuit de ses noces à corriger les épreuves, et à disposer la mise en pages du premier numéro. MM. Al-

taroche et Albert Cler, en première ligne, et comme collaborateurs intermittents, MM. Bergeron, F. Pyat, Cordelier-Delanoue, Claudon, H. Fortoul, L. Reybaud, F. Boilly, L. Gozlan, E. Guinot, Laurencin, E. Briffaut, Ch. Ballard, formèrent la rédaction. Les caricatures eurent pour auteurs, sous l'inspiration toujours active de Philippon, des dessinateurs distingués: Granville, Daumier, Gavarni, Numa, Jullien, Travies, etc. Grâce à cet ensemble de talents divers, le *Charivari* obtint un succès inespéré. En raison de son opposition au gouvernement de Louis-Philippe, il compta un assez grand nombre d'abonnés dans le parti légitimiste. Mais, en 1833, le journal ayant dû se prononcer nettement au sujet du mariage secret et de la grossesse de la duchesse de Berry, il perdit huit cents souscripteurs royalistes.

Essentiellement frondeur, le *Charivari* eut à soutenir vingt procès sous le règne de Louis-Philippe. Le premier procès lui vint d'un magistrat, le président Dubois, d'Angers; Dubois (dont on fait des fûtes) avait dit le malicieux journal. Des poursuites plus graves furent motivées par un article de M. L. Desnoyers, la *Confession*, article dans lequel Louis-Philippe était censé faire l'aveu de ses fautes politiques. Un procès plus important encore résulta d'un article de M. Altaroche, intitulé : *Un million S. V. P.*, et dirigé contre l'apanage du duc de Nemours et la dot de la reine des Belges. L'acquiescement du journal amena l'abandon du projet de loi. En 1835, l'attentat de Fieschi fit restreindre la liberté de la presse. Astreint à un cautionnement de 100,000 fr., le *Charivari* dut, en outre, soumettre ses dessins à l'examen de la censure. Texte et dessins perdirent aussitôt leur piquant intérêt. Vendu à un riche sénateur belge, qui ne mit jamais les pieds dans les bureaux de la rédaction, le journal traversa une crise fâcheuse. Un nouvel acquéreur, M. Armand Dutacq, directeur-fondateur du *Sicéle*, le releva de sa décadence, en modifiant le personnel de la rédaction. M. Altaroche prit les rênes de l'entreprise, et s'adjoignit MM. Eug. Guinot, H. Lucas, Albéric Second, le poète satirique L.-A. Berthaud, un autre poète aujourd'hui plus connu, Hégésippe Moreau, ainsi que MM. Alph. Esquiros et Emile de La Bédollière. Philippon et Daumier crayonnèrent les *Robert-Macaire*, et Gavarni commença la série de ses charmantes compositions. En 1839, des discussions intestines amenèrent un changement dans la propriété du journal et dans le personnel de la rédaction. M. Altaroche conserva le titre de rédacteur en chef, et eut pour collaborateurs MM. Albert Cler, T. Delord, Am. Achard, Louis Huart, Clément Caraguel, Laurent-Jan, F. Pyat, Ph. Audebrand et Molère.

Le 24 février 1848 ouvre une période nouvelle dans la carrière fournie par le *Charivari*. Son devoir était de respecter les vaincus, et de lutter contre les entraînements et les excitations des révolutionnaires violents. Le journal adopta une ligne de conduite tendant à maintenir les esprits dans la modération. Conservateur, mais sincèrement libéral, il attaqua les chefs des clubs, et le crayon de Cham s'empara de toutes les excentricités du moment. S'attachant à la candidature présidentielle du général Cavaignac, M. L. Huart, le nouveau rédacteur en chef, prêta au gouvernement républicain un concours « loyal et désintéressé », ce dont témoigne une lettre du général. L'élection du prince Louis-Napoléon modifia encore les allures de la feuille satirique. M. Lireux avait passé au *Constitutionnel*; seuls MM. L. Huart, T. Delord et Clément Caraguel reprirent l'ancien rôle d'opposition, et firent aux ambitions bonapartistes une vive guerre d'épigrammes. Le 2 décembre et les nouvelles lois sur la presse mirent une sourdine à l'hostilité, à la polémique ardente du *Charivari*. Après quelques jours de suspension, il reparut, rédigé par MM. Louis Huart, T. Delord, Cl. Caraguel et Arnould Frémy. En 1858, le journal augmenta son format et se rajeunit par l'adjonction successive de collaborateurs et de dessinateurs impatients de faire leurs preuves : MM. Pierre Véron, Henri Rochefort, Albert Wolff, L. Leroy, Ad. Huart, G. Naquet, P. Girard, J. Denizet, Zabban, et autres consorts de la petite presse; et Vernier, Darjou, Pelcoq, Hadol, caricaturistes issus du *Journal amusant*.

Molière disait : « L'étrange entreprise que de faire rire les honnêtes gens! Avoir de l'esprit tous les jours, à l'heure fixe, quelle gaucherie! Et quelle tâche décourageante, en présence d'une censure armée de longs ciseaux! Est-il possible de donner au public une comédie nouvelle tous les matins? » Un seul homme du *Charivari* a prouvé qu'il avait en lui assez de ressources pour approvisionner le journal de facéties mordantes et gaies à la fois. On a dit sans exagération : On pourra tuer Cham, on ne l'épuisera jamais. Moins fin peut-être que Daumier, Cham est toujours sur la brèche; ses croquis bouffons, ses scènes variées suivent le journal de l'uniformité. En résumé, le *Charivari* a joué depuis trente ans un rôle important; plus d'une caricature, plus d'un article ont survécu, et, dans cette lutte incessante contre les abus et les ridicules, le journal satirique, toujours fidèle au progrès, a rendu de signalés services à la cause de la démocratie et du bon sens.

Le *Charivari* est aujourd'hui dirigé par M. Pierre Véron.

Charivari (Ls), comédie de Dancourt, en un acte et en prose, avec divertissement, jouée au Théâtre-Français, en 1697. Il s'agit d'une vieille, qui, retirée à la campagne, se propose d'épouser son jardinier; elle refuse d'unir Angélique et Marianne, ses deux filles, à Eraste et à Clitandre. Ceux-ci, déguisés en paysans, prennent, avec l'oncle de ces demoiselles, des mesures tendant à faire consentir leur mère à ce double mariage. Celui qu'elle voulait contracter en secret, et qui se trouve découvert, la met dans une sorte de nécessité de souscrire à tout. Le jardinier lui-même, trompé par leurs habits, est charmé d'avoir pour gendres des hommes de sa condition, et hâte la signature des deux contrats. C'est au divertissement qui le suit, et non à l'intrigue, que ce petit ouvrage doit son titre de *Charivari*.

CHARIVARIQUE adj. (cha-ri-va-ri-ke — rad. *charivari*). Néol. Qui tient du charivari; bruyant, tumultueux : *Enfin, ce repas charivariques s'acheva.* (P. Leval) *Il tempête, il crie, il hurle, il effondre les armoires, casse bras et jambes aux fauteuils, et se livre aux tintamarres les plus charivariques.* (Th. Gaut.)

— Fig. Qui aime le bruit, l'éclat tapageur, la contradiction bruyante : *M. About excelle dans le genre que j'oserai appeler charivarique.* (E. Scherer.)

CHARIVARISÉ, ÉE (cha-ri-vi-ri-zé) part. passé du v. *Charivari*. A qui l'on a fait un charivari : *Les maîtres furent charivarisés trois jours durant.*

CHARIVARIER v. a. ou tr. (cha-ri-va-ri-zé — rad. *charivari*). Néol. Donner un charivari : *On l'a joliment charivarisé. Il faut charivariiser cette nèce.* On a dit aussi *CHARIVARIER* :

— Intransitiv. Faire un charivari, un grand tapage : *On a assez charivarisé comme cela.*

CHARIVARISEUR, EUSE s. (cha-ri-va-ri-zeur, eu-ze — rad. *charivari*). Personne qui charivari, qui prend part à un charivari, qui donne un charivari. On a dit aussi *CHARIVARISTE* et *CHARIVARIER*.

CHARIZI ou **AL HARIZI** (Jehuda ben Salomon ben), rabbin espagnol, né à Xérès, mort en 1235. Il étudia la poésie arabe, dont la sienne propre conserva toujours l'empreinte, traduisit en hébreu les *Séances* du poète Hariri, et composa lui-même en prose rimée un ouvrage analogue : le *Takkemoni*, où il donne le tableau de la vie et des mœurs des juifs contemporains. Cet ouvrage a été imprimé à Constantinople en 1578, et à Amsterdam en 1729.

CHARKE (Charlotte), actrice anglaise, morte en 1760. Elle était fille du poète Colley Cibber, qui lui fit donner une éducation toute virile. Charlotte aimait l'écriture, la chasse, la lutte, etc., et excellait dans tous les exercices du corps. Elle épousa un nommé Charke, à la fois musicien, acteur et danseur, dont elle ne tarda pas à se séparer, et elle entra alors au théâtre. Elle devint une des meilleures actrices de Londres; mais son humeur bouillante et difficile amena une rupture entre elle et le directeur de Drury-Lane. Elle s'engagea successivement dans diverses troupes ambulantes, et finit par mourir dans une profonde misère. Elle a laissé des mémoires sous le titre de : *Narrative of the life of miss Charlotte Charke* (Londres, 1785).

CHARKOW, ville de Russie. V. KHARKOW.

CHARLAS (Antoine), théologien français, natif de Couserans, mort à Rome en 1693. Il fut supérieur du séminaire de l'amiers et se signala par son zèle à défendre la cause de l'évêque de cette ville, en procès avec la cour au sujet de la régle, vit ses écrits condamnés au feu par le parlement de Toulouse et s'enfuit à Rome pour éviter d'être emprisonné. Ses principaux ouvrages sont : *Tractatus de libertatibus Ecclesie Gallicane* (1684), et *Causa regalia penitus explicata* (1685).

CHARLATAN, ANE (char-la-tan, a-ne — ital. *ciarlatano*; de *ciarlare*, babiller; ou, selon Ménage, de *circulatus*, pour *circulator*, qui circule, qui va de ville en ville). Personne qui vend des drogues sur les places et dans les lieux publics, qui débite ordinairement sa marchandise avec un grand flux de paroles emphatiques : *Remède de CHARLATAN. La célérité des CHARLATANS et leurs tristes succès, qui en sont les suites, font valoir la médecine et les médecins; si ceux-ci laissent mourir, les autres tuent.* (La Bruy.) *Il n'appartient qu'à un CHARLATAN de promettre la guérison d'une maladie incurable.* (Gardanne.) *Ne croyez pas aux guérisseurs, car ce sont des CHARLATANS.* (Cormen.) *Où meurent les médecins, les CHARLATANS sont en crédit.* (Guizot.) *Les CHARLATANS sont tout simplement des filous qui profitent de la crédulité des honnêtes gens.* (Boitard.) *S'est dit pour banquette. Les CHARLATANS font mille tours avec une adresse merveilleuse.* (Trév.)

Pau d'écrivains pratiquent la morale, Qu'ils débitent pieusement. Le charlatan y recourt rarement Les grands rhéteurs qu'il étale !

— Par anal. Médecin vantard, qui prône à l'excès l'étendue de sa science et l'efficacité de ses remèdes : *Ce n'est point un médecin, ce n'est qu'un CHARLATAN.* (Acad.) *Je n'aime point un CHARLATAN qui veut me faire accroire*

que je suis malade pour me vendre ses pilules. (Volt.)

— Par ext. Personne qui, dans un genre quelconque, exploite la crédulité publique, la connaissance de quelque secret merveilleux : *Les marchands du Palais-Royal sont des CHARLATANS.* (Richelet.) *J'aime mieux la CHARLATANE, Mlle Durancy, qui enchante le public.* (Volt.)

Le monde n'a jamais manqué de charlatans; Cette science, de tout temps Fut en professeurs très-fertile.

LA FONTAINE.

Personne qui cherche à en imposer par un étalage fastueux d'actions ou de paroles : *CHARLATAN politique. CHARLATAN de vertus. Défiez-vous des CHARLATANS qui ont usurpé, en leur temps, une réputation de passé.* (Volt.) *Le merveilleux d'un CHARLATAN impose aux sots; le merveilleux du talent impose aux gens d'esprit.* (La Harpe.) *Le véritable CHARLATAN, celui qui monte sur des tréteaux pour vendre ses drogues, est moins à redouter que le CHARLATAN spirituel.* (Gardanne.) *On doit toujours éviter de prendre une enseigne de CHARLATAN.* (Boissonade.) *Macpherson est un CHARLATAN qui a trompé ses contemporains.* (Boissonade.) *Le peuple passe sa vie à changer de CHARLATANS qui lui promettent la félicité de ses vices.* (St-Marc-Gir.) *Comme les CHARLATANS trouvent que rien ne donne plus de peine que les actes et ne coûte moins que les paroles, ils parlent beaucoup et ne font rien.* (E. de Gir.) *Turgot mourait mécontent, après avoir été renversé du pouvoir par l'épithète de CHARLATAN d'administration que lui avait donnée Monsieur, frère de Louis XVI, et depuis Louis XVIII.* (E. de Gir.) *Les Hébreux, au dire des patens, étaient des CHARLATANS de vertu.* (Peyrat.)

Des charlatans toujours le public fut la proie.

VIENNET.

Un certain charlatan, qui s'est mis en crédit, Prétend qu'à son exemple on n'a jamais d'esprit.

VOLTAIRE.

Le monde où nous vivons est plein de charlatans Qui tâchent d'arrêter les regards des passants.

ETIENNE.

Que l'Eglise est fertile en dévots empiriques! Que de saints charlatans!

SAINT-EVREMOND.

On connaît ces vieillards sur le Pindé honorés, Politiques adroits, charlatans illustres.

GILBERT.

... Je prétends qu'un cavalier bien né En sache assez pour n'être pas berné. Par l'impudence et l'air de dictature Des charlatans de la littérature.

J.-B. ROUSSEAU.

C'est à Paris, dans notre immense ville, En grands esprits, en sots toujours fertile. Mes chers amis, qu'il faut bien nous garder Des charlatans qui viennent l'inonder.

VOLTAIRE.

— Adjectiv. Qui fait le charlatan, qui pose, qui cherche à en imposer : *Un médecin CHARLATAN. La race CHARLATANE des orateurs. Ce que j'ai toujours aimé en vous, madame, parmi plusieurs autres genres de mérite, c'est que vous n'êtes point CHARLATANE.* (Volt.) *Quand on veut éviter d'être CHARLATAN, il faut fuir les tréteaux; car si l'on y monte, on est bien forcé d'être CHARLATAN, sans quoi l'assemblée vous jette des pierres.* (Chamfort.) *Il y a bien des académiciens qui sont CHARLATANS.* (V. Hugo.) *Il se rencontre des hommes qui sont CHARLATANS d'extérieur et de bonne foi.* (Balz.) *Qui est propre, qui convient, qui est habituel aux charlatans : Un ton CHARLATAN. Une majesté CHARLATANE. C'étaient les parents ou les amis qui faisaient les oraisons funèbres chez les Romains : l'étranger qui s'en mêle a toujours l'air CHARLATAN.* (Volt.)

L'homme est ami du style charlatan.

LANOTTE.

— Encycl. Un charlatan disait au peuple assemblée : « Mon baume se compose de simples, et tant qu'il y aura des simples ici, je ne m'en irai pas. » Ce mot indique à lui seul quand a commencé le charlatanisme et à quelle époque il doit finir. La crédulité humaine et l'imposture sont deux sœurs jumelles, contemporaines des plus vieilles sociétés, et que l'on trouve avec elles, à l'origine des âges, couchées dans le même berceau; elles sont nées avec le monde, elles ne finiront qu'avec lui. Aussi voyons-nous un naïf et curieux écrit du xviii^e siècle, le *Charlatan découvert* (Toulouse, 1687), installer le premier de ces industriels dans le Paradis terrestre, et comme l'auteur ne pouvait faire qu'Adam et Eve, qui existaient seuls, fussent dupes d'un de leurs semblables, le père de tous les Tabarins futurs nous est montré sous la forme d'un serpent, ou plutôt sous la forme de Satan lui-même : « Les propriétés et conditions de tous temps, vues et observées en ces gens qu'on nomme charlatans, dans l'exercice de leur art, sont au nombre de cinq. La première condition, c'est de se déguiser, — et le diable dans le paradis se déguise en serpent! La seconde, de monter en banc, — et le serpent monta sur un arbre! La troisième, de dire et raconter des mensonges, — et le mauvais ange dit à nos parents : *Neguquam moriemini!* La quatrième, de se moquer de la simplicité du peuple, — et le démon ajouta : *et eritis sicut di!* La dernière, de vendre des boulettes, — et c'est une pomme

que le tentateur offrit à notre mère!... En vérité, le charlatan, c'est Satan en personne. » Voilà qui est pousser un peu loin la réclame à l'antiquité du charlatanisme. Nous voulons être moins hardi. Nous ne remonterons pas même jusqu'au déluge, quoique l'histoire nous ait conservé ces paroles mémorables d'un empirique de carrefour : « Voici, voilà l'éllixir de Mathusalem. Le secret de sa composition fut sauvé du déluge par l'un de mes ancêtres, qui s'était réfugié sur le pont de l'Arche, en mémoire de quoi l'on appelle encore *Pont-de-l'Arche* un endroit célèbre de la contrée où vinrent se fixer ses descendants, et qui est mon propre pays natal... » Ne citons même que pour mémoire un Eudamus, qui vendait des anneaux contre la morsure des bêtes venimeuses; un Chariton, exploitant des sachets contre l'épilepsie, un Clodius qui spéculait sur des peaux souveraines contre l'apoplexie. Il y a encore, au temps de Pompée, un certain Asclépiade, qui d'avocat se fit marchand de drogues sur la place publique; le sot charlatan que ce devait être, avec ses phrases creuses et ses gestes emphatiques! Et cet autre dont parle Phèdre :

Malus quum sutor inopia deperditus Melicma ignoto facere capisset loco Et vendidaret falso antidotum nomine! Verbois adquisivit sibi famam strophis.

Un savetier qui se fait médecin en plein vent et devient célèbre aussitôt, il y a là de quoi surprendre. A coup sûr, il faisait des souliers comme Spinoso polissait du verre, et devait se préparer des longtemps à sa nouvelle carrière; car, en définitive, il faut — et c'est Mengin qui l'a dit — il faut vingt ans pour faire un bon charlatan.

Venons à une époque plus rapprochée de nous. Les vrais charlatans, les types du genre, datent, en France, de la fin du xvi^e siècle. Ce fut alors une véritable immigration d'hommes à part, bizarrement accoutrés d'oripeaux et de costumes tous plus ou moins excentriques et baroques de diverses couleurs. Ils allaient de ville en ville, tout leur bagage sous le bras, ils attirèrent la foule autour d'eux au son du violon ou de la guitare. Puis, c'était l'annonce obligée, le boniment traditionnel, qui devait la pillule à ce bon public et poussait à la recette. Et d'aller leur train les bourdes les plus effrontées, les fables les plus invraisemblables, surtout le panegyrique le plus outré, celui de la drogue à vendre : « Prenez, prenez; ceci guérit tous les maux, les coliques et le mal de dents, les brûlures et la rage, la teigne et les crevasses au sein. Venez, on arrache les dents, on panse les plaies, on raccommode les jambes cassées... » — C'est chose plaisante, dit le *Discours de l'origine des charlatans*, de voir les artifices dont se servent ces médecins pour vendre leurs drogues, quand, avec mille faux serments, ils affinent avoir exercé leur art auprès du roi de Danemark ou d'un prince de Transylvanie et de souverains de contrées lointaines ou imaginaires. Du reste, ils ne manquaient jamais d'exhiber et les attestations et les lettres patentes signées de ces illustres potentats. Quand la parole était insuffisante pour stimuler le spectateur, le charlatan recourait volontiers à la démonstration des faits. Au signe convenu s'avancait un gueux auquel il arrachait nombre de dents qu'il lui avait ajustées d'avance; l'illusion devenait complète, grâce à une liqueur rouge, que le compère crachait en guise de sang. Et laissez-vous, puisque nous parlons de compères, laissez-nous vous dévoiler les secrets du charlatan, vous montrer la ficelle, le truc de sa comédie. Entre les roueries singulières, les plaisantes piperies dont il usait pour émerveiller les badauds, nous citerons les suivantes : le charlatan, — il est à regretter que le nom de celui-ci ne soit pas parvenu jusqu'à nous — après avoir agité ses gélots et débité sa harangue ordinaire, provoquait la foule à expérimenter son éllixir; « l'essai n'en coûtait rien. » A cet appel, on voyait du milieu des spectateurs s'avancer un homme... le pauvre homme! jamais condamné marchant au supplice n'eût mine plus piteuse. Deux valets du charlatan étaient obligés de l'aider à monter les degrés du temple d'Esculape. Le turo ou l'arlequin, n'importe, interrogeait alors la victime; il l'auscultait, la percutait, l'interrogeait encore. Enfin, se tournant vers ceux qui l'entouraient, il déclarait que le malade n'avait pas deux heures à vivre, et en appelait effrontément à toutes les personnes présentes, docteurs ou non, qui voudraient s'approcher. Et si quelque incrédule s'avaisait de vouloir confondre le charlatan, il se préparait à être confondu lui-même. Le poulx du malade ne bat plus, s'écriait aussitôt le mécréant, ses forces s'en vont, la vie lui échappe... au secours! vite au secours! ou cet homme est mort... Personne ne venant, l'homme de l'art administre au malade quelques gouttes de sa panacée... Et voilà que, par enchantement, le poulx devient normal et l'agonisant renait à la vie, à une vie pleine de force et de santé. Et la foule de se demander quel est ce nouveau Messie qui ressuscite les morts, de crier au miracle... et de tendre à l'envi des pièces d'argent ou de cuivre pour obtenir une fiole du merveilleux éllixir. Or voici le dessous des cartes : le nouveau Messie, quand l'incrédule est présent, pose négligemment la main sur le bras du malade — du compère, — en serrant un bracelet caché sous la manche de la veste et le desser-

rant à volonté, il interrompt la circulation du sang ou la laisse libre. Passons à un autre truc.

Un étranger se présente, un jour de fête, dans l'auberge la plus apparente d'un bourg populeux. Il est mis avec recherche et s'exprime d'un ton d'autorité; aussi tout le personnel de l'auberge se montre-il empressé envers ce personnage important; toute l'assistance, qui est nombreuse, le regarde avec ébahissement. On lui sert un excellent dîner; mais, à peine y a-t-il goûté, qu'il se livre aux gestes les plus tragiques, se tient les mâchoires à deux mains et pousse des cris à fendre la pyramide de Chéops. Chacun l'entoure et veut lui porter secours : « Qu'a-vez-vous? ou souffrez-vous? — Une dent! c'est une dent! Oh! quel supplice de damné! et voilà quinze ans que cela dure! Si j'avais le courage de me la faire arracher... Mais non, la vue seule du baume d'acter me fait frissonner. » Chacun s'apitoie sur les douleurs de ce pauvre homme. Sur les entrefaites, un charlatan fait son apparition dans la salle, le chef orné d'un chapeau à plumes multicolores, le dos couvert d'un manteau de velours incarnat semé de paillettes d'or. Il s'assoit dans un coin et se fait servir un modeste petit verre. En entendant les soubres de l'étranger, il s'avance vers lui : « Oserais-je vous demander, monsieur, où se trouve le siège de la souffrance que vous paraissez endurer? — Hélas! c'est une dent qui fait mon martyre. Il n'y a rien à y faire; tous les remèdes que j'ai employés jusqu'à ce jour ont été inutiles. — Eh bien, moi, reprend le charlatan en souriant d'un air de suffisance, je prétends vous guérir en moins d'une minute. » Tirant alors un petit paquet de sa poche, il y puise une pincée de poudre blanche qu'il dépose dans un demi-verre d'eau. « Maintenant, monsieur, veuillez tremper un coin de votre mouchoir dans ce mélange, et l'appliquer ensuite sur la dent malade. » A peine l'étranger s'est-il conformé à cette prescription qu'il s'écrie : « Mais c'est extraordinaire, prodigieux, merveilleux, miraculeux! je ne souffre plus, la douleur a disparu comme par enchantement. — Je le crois bien, répond l'empirique, et ce qu'il y a de plus admirable encore, c'est que jamais cette dent, cariée jusqu'à la racine, ne vous occasionnera la plus légère souffrance. — Monsieur, reprend l'étranger d'un ton ému, il me faut ce petit paquet. En voulez-vous 20 fr., 30 fr., 40 fr.? » Ici la physionomie du charlatan devient froide et digne : « Si j'avais voulu exploiter la reconnaissance de tous ceux que j'ai guéris, je ne voyagerais qu'en carrosse doré; mais j'obéis à une plus noble motif. Vous me payerez ce paquet de poudre le prix que je le vendrai tout à l'heure aux bons habitants de ce bourg : 50 centimes. — Je vous admire et je n'insiste pas; mais vous me ferez l'honneur de partager mon dîner! » Invitation que notre homme accepte sans se faire prier. Une heure après, trombone et grosse caisse marient leur charivari sur la place, tandis que des centaines de mains impatientes se tendent vers le charlatan, qui, impassible, ne semble même pas y prendre garde, sachant bien qu'il ne perdra rien à... faire attendre. En cinq minutes, tous ses paquets sont vendus, et il n'y en a pas pour tout le monde. Mais si, à quelques jours de là, un paysan, tourmenté par cette insupportable douleur qu'on appelle le mal de dents, veut appliquer le topique infallible, il a beau délayer le paquet tout entier, semblable aux divinités du paganisme dont les oracles sont muets, la fameuse poudre est devenue impuissante.

Voici enfin, comme dernier exemple, une troisième variété des trucs à l'usage de MM. les charlatans. Deux artistes se donnent rendez-vous dans la même localité et s'entendent comme larrons en foire pour attraper le public. Le premier ayant déjà étalé et sa vente allant bon train, le second parait, se met à pérorer, et l'on fait cercle autour de lui. « Vous voyez devant moi, dit-il, mon plus grand antagoniste. Je suis honnête homme, messieurs, et connu pour tel dans tous les coins de l'Europe; mais, pour lui, vous pouvez être assuré que c'est le plus grand fourbe qui existe sur la surface de la terre. Cependant, messieurs, comme je ne suis au monde que pour le soulagement du public, et particulièrement de cette honorable assemblée, je dirai toujours la vérité, même à mes dépens. Méfiez-vous de son purgatif médicamenteux; c'est un composé de drogues fortes, dont je ne me hasarderais pas à donner une dose au cheval de bronze, s'il de venait poussif. Mais une chose dont je ne peux en conscience dire du mal, c'est son baume. Oh! pour celui-là, c'est un remède admirable; j'aurais tort si je disais autrement. Vous pouvez me reconnaître, messieurs, à ce trait desintéressé. » Tandis que celui-ci harangue en ces termes son auditoire séduit par tant de franchise, l'autre lèche les mêmes bordées aux gobe-mouches qui l'entourent. Il dénigre le baume de son confrère, et vante ses pilules purgatives, pour l'honneur de la vérité. Pour résultat, le premier vend tout son baume et garde son purgatif; le second débite un boisseau de pilules.

Passons maintenant en revue quelques-uns des plus illustres charlatans. Tabarin parut, Tabarin dont on disait : « Il fait rire depuis les pieds jusqu'à la tête; » Tabarin, dont nous devrions ici parler longuement. Mais ce maître charlatan, ce roi des bateleurs mérite un article à part. (V. TABARIN.) Nommons encore les triacleurs jurés de l'université de la place

Dauphine, dont Tabarin fut le rival heureux. Voyez parmi eux le pauvre Desiderio de Combes, ou mieux M. le baron de Grattelard, comme l'appelle notre roi des bateleurs; il a beau manger du poison à pleines mains et se démenier sur son tréteau, il n'aura pas un spectateur, tandis que là-bas se querelleront Francisquine la catin et son mari, qui aime trop à boire. Et ce seigneur Hieronimo, il peut bien harnacher d'or ses chevaux et même sa personne, il peut bien louer le farceur Galinette à l'hôtel de Bourgogne, s'il ne démenage du Pont-Neuf, il ne vendra pas un sou tournois de son onguent contre la brûlure. Il y a bien encore Vanard, Halaré, Jean des Vignes; mais l'histoire a trop fait en conservant leur nom.

L'an 1793 fut une belle époque pour les charlatans. Les facultés de médecine ayant été supprimées, il fut permis à tous de se livrer à l'art de guérir. Et ce fut tout à coup comme une nuée d'arlequins, de tures, de pierrots qui s'abattit sur la place publique, à seule fin de soulager la pauvre humanité. Il y en eut tant que l'autorité fut obligée de prendre des mesures pour mettre un terme à cet excès de philanthropie, et en l'an XI parut une loi réglant l'exercice de la médecine. Le charlatanisme faillit en mourir. Heureusement il n'en fut rien, et les charlatans n'ont pas cessé depuis de monter en banc et d'agiter leurs grelots.

Il en est un surtout, un entre tous, dont il est fâcheux de ne pas savoir le nom, de ne pas connaître l'histoire, car celui-là est bien un fils de Tabarin. Ecoutez le commencement de sa harangue : « Je guéris et je préserve, non seulement sans avoir recours aux préparations pharmaceutiques, mais encore sans consulter les indications des urines, des selles, sans avoir besoin de tâter le pouls, de faire tirer la langue, de faire poser culottes, de faire lever les jupes, sans presque m'inquiéter du nom, du siège, de la classification, de l'étymologie, de la définition de la maladie, non plus que de son genre de complication, et même sans voir les malades... autant de choses dans lesquelles vous voyez que je diffère du médecin... »

Ainsi, sous la Révolution et le Directoire, les charlatans avaient encore la vogue à Paris, surtout sur les quais. Les guérisseurs de maladies vénériennes y distribuaient en plein vent des remèdes antisypilitiques, au son d'une musique aussi bruyante que peu harmonieuse. Plus tard, en 1815, on voyait, sur la place du Louvre, un *dottor napoletano*, qui pérorait chaque jour, debout sur son cabriolet découvert; le public admirait son magnifique habit écarlate à brandebourgs d'or, sa veste brodée, ses larges manchettes de Flandre, ses doigts chargés de bagues, sa tête couverte d'une ample perruque poudrée à blanc. Mais ce n'est déjà plus l'ancien charlatan, le charlatan fidèle à l'étymologie de son nom, le charlatan grand parleur et grand rôdeur, le charlatan primitif en un mot. De ceux-là, il fut un des derniers sans doute, celui qui criait : « Messieurs et dames, voici le crâne du célèbre Mandrin à l'âge de quinze ans, le voici à vingt ans; le voici enfin à trente, lorsque ce grand criminel mourut par le supplice de la roue. »

Plus tard, on vit un certain Larcheret demander à Louis XVIII la permission d'exploiter sa panacée, et si mieux n'aime et ne préfère Sa Majesté malouner et me faire toucher, d'ici au 1^{er} mai 1890, une prime de 300,000 fr. pour prix de cette découverte et pour en communiquer la recette, selon l'usage ordinaire... Cette singulière requête montre combien le type du véritable charlatan tend des lors à disparaître. Demander 300,000 fr. ! Tabarin ne se serait jamais permis excentricité pareille.

Les gueux mêmes, les gueux ont cessé d'être grands. Voyons si parmi les charlatans d'aujourd'hui il en est de plus dignes. Voici Duchesne d'abord, Duchesne dit le *célebre*, et à bon droit; celui qui — il vous en souvient — s'enfermant dans un sac, de façon à n'avoir livres que les bras, arrachait une dent de la main droite, tandis que de la main gauche il tirait un coup de pistolet. Puis vient Lartaud, le chirurgien-pédicure de l'empereur du Maroc. Dans son livre : *Ce que l'on voit dans les rues de Paris*, Victor Fournel a très-fidèlement et très-finement esquissé le portrait de ce charlatan.

Puis encore le père Patience, qui depuis plus de vingt ans débite de la pomnade camphrée sur le même rièrre carré de l'île Saint-Louis, derrière l'église Notre-Dame. Il y a encore l'homme à la machine électrique. C'est un pauvre vieillard, ancien étudiant en médecine, devenu presque fou par excès de travail. Aujourd'hui réduit à la misère, il gagne son pain de chaque jour en mettant à profit les quelques connaissances physiques et médicales que la folie ne lui a pas ravies. Viennent ensuite les pédicures. On en rencontre à chaque coin de rue : celui-ci accompagné d'un hibou à face stupide et vendant du taffetas grand-duc, celui-là des rondelles isolantes. Enfin, ce sont les somnambules lucides, *extralucides*, et leurs compères les magnétiseurs; puis les médiums avec leurs tables tournantes et leurs esprits frappeurs.

Aujourd'hui, les charlatans ne font plus parade. Duchesne est le dernier qui se soit servi un peu sérieusement de la bagatelle de la porte. Si l'on rencontre encore quelque voiture occupée par un monsieur cravaté de blanc, et montrant d'une main aux badauds une petite

fiole remplie d'eau claire, et de l'autre un tableau de médailles obtenues aux académies de Tombouctou et de Chandernagor, ce n'est guère que dans les petites villes de province. Les charlatans deviennent graves, compassés, stupides. Plus de querelle avec Francisquine, plus de poison, plus de coup de pistolet. L'orchestre de trois ou quatre musiciens a été remplacé par l'orgue de Barbarie, et si quelques charlatans portent encore la robe flottante et dorée d'autrefois, la plupart ont revêtu la redingote. Encore un pas : qu'ils échangent la redingote contre l'habit noir, qu'ils s'installent dans le splendide appartement qui est en face, et qu'on n'en parle plus.

Les charlatans s'en vont, disions-nous à l'instant. Nous n'entendons parler toutefois que des pays les plus civilisés; il est de lointaines contrées où ils sont encore dans toute leur splendeur.

Nous voici en Orient, où nous allons être témoins du stratagème le plus ingénieux peut-être qui soit jamais éclo dans la cervelle d'un charlatan. Nous en puissions le récit dans la collection de notre journal d'éducation *L'Ecole normale*, où il a été retracé par notre collaborateur M. Alex. Abrant :

Dans la capitale de la Perse, un charlatan — il y en a partout — avait un jour réuni autour de sa pharmacie ambulante un cercle épais de badauds, auxquels il se donnait modestement pour le bienfaiteur du genre humain. De l'orient à l'occident, disaient, du midi au septentrion, des climats glacés aux latitudes brûlantes, il avait parcouru toutes les régions, gravi toutes les montagnes, plongé dans tous les fleuves, surpris tous les secrets de la nature... pour arriver à la découverte, à la composition d'un remède, d'une panacée universelle qui pût calmer les douleurs les plus aiguës, guérir les infirmités les plus anciennes et les plus opiniâtres. Or, c'était ce spécifique unique, connu de lui seul, et mille fois plus puissant que le baume de *fer-à-bras*, si fameux dans les livres de chevalerie, qu'il venait offrir aux bons habitants d'Ispahan. Ils devaient donc considérer son arrivée comme une bonne fortune, et se hâter de la mettre à profit. Les maladies, disait notre empirique, contre lesquelles cette recette merveilleuse avait une vertu infaillible, étaient innombrables : la liste seule aurait rempli plusieurs volumes. Et quel était le prix de ce miraculeux médicament ? Le charlatan se trouvait honteux de le dire; mais il n'était ni que par l'amour de l'humanité, et il voulait que les plus pauvres pussent profiter de sa découverte !

Comment résister à une telle éloquence, renforcée de roulements de tambour et de coups de tam-tam à renverser les murailles de Jéricho ? Comment croire qu'un homme si étrangement costumé, accompagné de trois nègres vêtus eux-mêmes comme des démons, et montrant aux curieux ébahis des animaux et toutes sortes d'objets qu'ils n'avaient jamais vus; comment croire qu'un personnage si extraordinaire ne fût pas en effet possesseur d'un secret merveilleux, qu'il mettait au service de ses semblables dans le seul espoir de soulager l'humanité souffrante ? L'or ? n'y était-il pas insensible ? n'avait-il pas fait briller négligemment à leurs regards une quantité énorme de pièces de toutes les grandeurs et de tous les pays ? n'était-il pas constellé de rubis et de diamants ? Non, ce n'était point l'appât d'un vil métal, dont il regorgeait, qui lui avait fait affronter tant d'aventures et de périls... Et toutes les mains se tendaient vers le charlatan; on se pressait en foule; on craignait d'arriver trop tard et de ne pouvoir emporter une de ces précieuses boîtes au fond desquelles se trouvait la santé, comme l'espérance dans la boîte de Pandore.

Or, en ce temps-là même, le fils unique du schah de Perse, le soutien de sa vieillesse, l'espoir de son trône et de sa dynastie, souffrait d'un mal étrange, inconnu, qui minait lentement son existence. Le schah, désespéré, avait fait appel aux médecins les plus célèbres. Maintes fois ils s'étaient réunis, consultés, gravement, sans rire, comme les augures de Rome. La lumière, a-t-on dit, jaillit du choc des opinions; voici comment elle se fit dans cette circonstance mémorable. Suivant quelques-uns de ces maîtres de la science, le jeune prince avait dû éprouver un refroidissement général à la suite d'un exercice prolongé. De là cette pâleur, cette indolence, cette faiblesse, cette maigreur, que l'on remarquait depuis quelque temps en lui; suivant les autres, c'était, au contraire, une inflammation passée à l'état chronique, qui minait sourdement la vie du futur schah; de là cette absence d'appétit, ce dégoût de toutes choses, cette langueur, qui caractérisaient la maladie soumise à leur examen. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que, pour le régime à suivre, les conclusions étaient aussi diamétralement opposées que les prémisses. Le schah, en proie à une horrible perplexité, ne savait plus à quel médecin se vouer, lorsqu'un courtisan lui parla de notre empirique, et des cures merveilleuses qu'il se vantait d'opérer. Celui-ci est aussitôt mandé à la cour : « Ecoutez, lui dit le monarque, tu prétends posséder un spécifique qui guérit une foule de maladies. Je veux que tu le fasses servir à la guérison de mon fils, à qui les plus habiles médecins de Perse n'ont pu rendre la santé. Mais, ne voulant point m'en rapporter à tes paroles, j'ai résolu de mettre ta science à l'épreuve. Entre seul dans cette salle, ajou-

t-il en lui désignant une porte; j'y ai fait rassembler une vingtaine de malades ramassés dans les rues de ma capitale et souffrant de maux divers. Guéris-les, et je te confie mon unique héritier. Mais si ton remède est impuissant, si tu n'es qu'un vil imposteur, je jure par la barbe du Prophète de te faire empaler sur la plus grande place d'Ispahan. »

En entendant ce discours, l'empirique regretta amèrement d'avoir fait un usage si immodéré de l'hyperbole en parlant de sa découverte; mais il était trop tard pour s'abandonner à ces réflexions. Il comprit que la moindre hésitation serait le signal de sa perte; et, comme il ne se sentait aucun goût pour le genre de mort dont on l'avait menacé, et que, d'ailleurs, il était homme de ressources, il entra hardiment dans la salle, où il trouva une réunion de pauvres malades, auxquels la douleur arrachait à chaque instant des plaintes et des gémissements. Après les avoir considérés avec une attention profonde, notre empirique fit un signe de la main pour commander le silence.

« Mes amis, dit-il alors, notre gracieux souverain, connaissant mon habileté et mon expérience, m'a fait venir afin de vous rendre la santé; mais vous êtes atteints de maladies si graves, que j'échouerais certainement en essayant avec vous des moyens ordinaires. Oui, mes amis, je veux vous guérir; mais, pour obtenir un pareil résultat, qui défie toute la science médicale, je dois recourir à un remède violent, héroïque, dont les brahmes de l'Inde m'ont révélé le secret. Il est infaillible; seulement, il faut que l'un de vous se sacrifie pour le salut de tous les autres. Je le ferai mourir, puis je le couperai en morceaux, je jeterai ses restes sanglants dans ce vaste foyer, je les réduirai en cendres, et ces cendres, je les mèlerai avec un certain breuvage que je ferai prendre alors à chacun de vous. A ce prix, votre guérison est assurée. Je vais donc vous passer en revue, et celui que j'aurai reconnu le plus malade sera aussitôt mis à mort; car il est juste que ce soit lui qui se dévoue pour le salut commun. »

Ayant ainsi parlé, notre charlatan jette sur chacun de ces malheureux, frappés de surprise et d'effroi, un coup d'œil scrutateur, prolongé. Il arrête enfin ses regards sur un jeune homme aux traits hâves, ravagés par la souffrance : « Mon ami, lui dit-il d'un ton de commisération, vous paraissiez bien près d'aller rejoindre vos aïeux; votre dévouement retranchera à peine quelques jours à votre douloureuse existence; ainsi... — Moi, seigneur médecin ! s'écria le pauvre étique, bondissant par un suprême effort; moi ! le plus malade ! vous plaisantez, c'est une erreur de votre part; je me sens à peine indisposé, je crois même que je suis complètement guéri. — Cela me mettrait pas, reprit gravement l'empirique; ma seule présence a souvent opéré de ces prodiges. Cependant, mon ami... — Je ne ressens plus le moindre mal, vous dis-je. — Et il se dirigea précipitamment vers la porte, qu'il ouvrit, traversa la pièce où se tenaient les officiers, en criant qu'il était radicalement guéri, et s'enfuit à toutes jambes hors du palais. De mémoire d'homme on n'avait vu en Perse un aussi agile coureur. Le charlatan se tourna alors vers un second, et la même scène recommença. Un troisième, puis un quatrième disparurent de même; bref, les vingt malades se trouvèrent guéris tout aussi rapidement; aucun ne voulut se laisser couper par morceaux. Comme le dernier, effrayé des regards du terrible médecin, allait prendre le même chemin que les précédents, il fut arrêté au passage par le jeune prince, qu'avait attiré la nouvelle de ces guérisons si subites. Celui-ci, poussé par une curiosité bien naturelle, lui ayant demandé quel remède merveilleux avait employé l'empirique, le malade raconta ingénument et en tremblant encore la scène qui venait d'avoir lieu. A ce récit, le prince, jusque-là si triste et si morose, partit d'un bruyant éclat de rire, que partagerent aussitôt les courtisans. Le schah, étonné d'un bruit si contraire à l'étiquette, accourut de son cabinet, et crut son fils atteint de folie, en le voyant se rouler sur un divan dans les spasmes d'un rire continu. Mais lorsque lui-même fut instruit des motifs d'une gaieté si extraordinaire, malgré sa triple gravité de schah, de vieillard et de musulman, il ne put s'empêcher de suivre l'exemple général. Voyant un homme ingénieux et avisé dans l'empirique, il le combla de présents pour avoir dissipé un instant la sombre tristesse de son fils, et oublia la menace qu'il lui avait faite. Mais ce qu'il y eut de plus singulier dans cette aventure, c'est que, dès cet instant, le jeune prince, comme si un charme secret avait été rompu, recouvra sa gaieté et sa bonne humeur, et, avec elles, l'appétit et la santé.

Revenons en France. Le charlatanisme n'y est aujourd'hui qu'une façon trop générale de mettre en relief un talent, une industrie ou une personnalité quelconque. Nous avons pourtant, et par cela même, beaucoup de charlatans; nous en avons plus peut-être qu'on n'en voyait dans les siècles passés. Mais ils ont changé d'allure et de physionomie, ils ne font plus de discours en plein vent, ils font prôner leurs recettes à la quatrième page des journaux; ils ne circulent plus de ville en ville, ils ont des boutiques, ou plutôt des magasins splendides. Le charlatanisme n'est plus une profession distincte.

Au reste, parmi les charlatans pur sang, il

en est de plus d'une espèce; nos lecteurs ont pu en juger de visu et surtout de auditu. Signalons, toutefois, une variété assez peu commune et qui a bien son prix au point de vue de l'originalité; nous voulons parler des charlatans mystificateurs. En voici un curieux spécimen, que nous empruntons aux *Mystères et confidences* de M. Robert Houdin, un maître, un arbitre infaillible en fait de charlatanisme; les frères Davenport en savent quelque chose :

« Une après-dînée, comme j'étais à me promener sur le mail qui borde la Loire, plongé dans les réflexions que me suggéraient la chute des feuilles et leurs tourbillons soulevés par une bise d'automne, je fus tiré de cette douce rêverie par le son éclatant d'une trompette très-habilement embouchée. Je laisse à penser si je fus le dernier à me rendre à l'appel de cette éclatante mélodie. Quelques promeneurs, affriandés comme moi par le talent de l'artiste mélomane, vinrent également former cercle autour de lui. C'était un grand gaillard, à l'œil vif, au teint basané, aux cheveux longs et crépus, portant le poing sur la hanche et la tête élevée. Son costume, quoique d'une composition assez burlesque, était néanmoins propre et annonçait un homme pouvant avoir, comme diraient les gens de sa profession, *du foin dans ses bottes*. Il portait une redingote marron, surmontée d'un petit collet de même couleur et garnie de larges brandebourgs en argent; autour de son cou, négligemment posée, s'enroulait une cravate de soie noire. Les deux extrémités en étaient réunies par une bague ornée d'un diamant qui eût pu enrichir un millionnaire, si cette pierre n'eût eu le malheur de s'appeler stras. Son pantalon noir était largement étoffé; il n'avait point de gilet, mais, en revanche, un linge très-blanc, sur lequel s'étalait une énorme chaîne en chrysocale, avec une collection de breloques dont le son métallique se faisait entendre à chaque mouvement du musicien. J'eus tout le temps de faire ces observations, car mon homme, ne trouvant pas sans doute son assistance assez nombreuse pour mériter l'honneur d'une séance, fit durer son prélude musical au moins un quart d'heure; enfin le cercle s'étant insensiblement agrandi, la trompette cessa de se faire entendre. L'artiste posa son instrument à terre, fit gravement le tour de l'assemblée, en exhortant chacun à reculer un peu; puis, s'arrêtant, il passa la main dans ses longs cheveux et sembla se recueillir dans une inspiration toute de poésie. Peu habitué au charlatanisme de cette mise en scène de la place publique, je regardais cet homme avec une confiante admiration, et je me préparais à ne pas perdre un mot de ce que j'allais entendre.

« Messieurs, s'écria-t-il d'une voix assurée et sonore, écoutez-moi. Je ne suis point ce que je parais être. Je dirai plus, je suis ce que je parais n'être pas. Oui, messieurs, oui, avouez-le, vous me prenez pour un de ces pauvres diables venant implorer quelques gros sous de votre générosité. Eh bien ! dé trompez-vous; si vous me voyez aujourd'hui sur cette place, sachez que je n'y suis descendu que pour le soulagement de l'humanité souffrante en général, pour votre bien en particulier, comme aussi pour votre agremement. »

Ici, l'orateur, qu'à son accent on pouvait aisément reconnaître pour un des riverains de la Garonne, passa une seconde fois la main dans sa chevelure, releva la tête, humecta ses lèvres, et, prenant un air de dignité majestueuse, il continua : « Je vous apprendrai tout à l'heure qui je suis, et vous pourrez m'apprécier à ma juste valeur; en attendant, permettez-moi de vous présenter, pour vous distraire, un faible échantillon de mon savoir-faire. L'artiste, après avoir régularisé le cercle de ses auditeurs, dressa devant lui une table à X, sur laquelle il déposa trois gobelets de fer-blanc, si bien polis qu'on les eût pris pour de l'argent; puis il se ceignit d'une gilette en velours d'Utrecht rouge, dans laquelle il plongea ses mains pendant quelques instants, sans doute pour préparer les prestiges qu'il allait présenter, et la séance commença. Dans une longue série de tours, les masques, d'abord invisibles, parurent au bout des doigts de l'escamoteur, passèrent successivement d'un gobelet sous un autre, à travers la table, même jusque dans la poche d'un spectateur, pour sortir ensuite, à la grande joie du public, du nez d'un jeune badaud. Celui-ci prit le fait au sérieux, et il se tua à se moucher pour s'assurer qu'il ne lui restait plus de ces petites boules dans le cerveau. L'adresse avec laquelle ces tours furent faits, la bonhomie apparente de l'opérateur dans l'exécution de ces ingénieux artifices, me prodigèrent la plus complète illusion. C'était la première fois que j'assistais à un semblable spectacle : j'en fus émerveillé, stupéfait, ébahi. Cet homme pouvant produire à son gré de telles merveilles me semblait un être surnaturel; ce fut donc avec un vif regret que je lui vis mettre de côté ses gobelets et plier sa table. L'assemblée paraissait également ébahie; l'artiste s'en aperçut et mit à profit ces excellentes dispositions en faisant signe qu'il avait encore quelque chose à dire. Posant alors ses deux mains sur la table comme sur l'appui d'une tribune : « Messieurs et dames, dit-il avec une feinte modestie et dans le but de ménager certains effets oratoires, messieurs et dames, j'ai été assez heureux pour vous voir prêter

à mes tours d'adresse une bienveillante attention, je vous en remercie — l'escamoteur s'inclina jusqu'à terre; — et, comme je tiens à vous prouver que vous n'avez point affaire à un ingrat, je veux essayer de vous rendre toute la satisfaction que vous m'avez fait éprouver. Daignez m'écouter un instant. Je vous ai promis de vous dire qui j'étais, je vais vous satisfaire — changement subit de physionomie, sentiment de haute estime de soi-même — « vous voyez en moi le célèbre docteur Carlosbach; la consonnance de mon nom vous indique assez que je suis d'origine anglo-francisco-germanique, pays où l'on vient au monde avec une couronne de laurier sur la tête. Faire mon éloge ne serait qu'être l'interprète de la renommée aux cent bouches d'or et d'azur; je me contenterai de vous dire que j'ai un immense talent et que mon incommensurable réputation ne peut être égalee que par ma modestie. Couronné par les plus illustres sociétés savantes du monde entier, je m'incline devant leur jugement, qui proclame la supériorité de mes connaissances dans le grand art de guérir le genre humain. »

Cet exorde, aussi bizarre qu'emphatique, fut débité avec une imperturbable assurance; cependant, je crus remarquer sur la figure du célèbre docteur quelques légères crispations des lèvres qui trahissaient comme une envie de rire contenue. Je ne m'y arrêtai pas; et, séduit par la faconde de l'orateur, je ne cessai de lui prêter une oreille attentive.

Mais, messieurs, ajouta-t-il, c'est assez vous entretenir de ma personne; il est temps que je vous parle de mes œuvres. Apprenez donc que je suis l'inventeur du baume vermifugo-panacéti, dont l'efficacité souveraine est incontestable. Oui, messieurs, oui, le ver, ce destructeur de l'espèce humaine; le ver, ce destructeur de tout ce qui porte existence; le ver, ce rongeur acharné des morts et des vivants, est enfin vaincu par ma science; une goutte, un atome de cette précieuse liqueur suffit pour chasser à tout jamais cet affreux parasite. Avez-vous des vers longs, des vers plats, des vers ronds, peu m'importe la forme, je vous en délivrerai. Avez-vous encore le ver macaque, qui se place entre cuir et chair, le ver coquin, qui s'engendre dans la tête de l'homme, le ténia, vulgairement appelé le ver solitaire, venez à moi, sans crainte, je vous les extirperai sans douleur. Et, messieurs, telle est la vertu de mon baume merveilleux, que non-seulement il délivre l'homme de cette affreuse calamité pendant sa vie, mais que son corps n'a plus rien à craindre après sa mort; prendre mon baume, c'est s'embauver par anticipation; l'homme alors devient immortel. Ah! messieurs, si vous connaissiez toutes les vertus de ma sublime découverte, vous vous précipiteriez sur moi pour me l'arracher, en me jetant des poignées d'or; ce ne serait plus une distribution, ce serait un pillage, aussi je m'arrête...

L'orateur s'arrêta en effet un instant et essaya son front d'une main, tandis que de l'autre il indiquait à la foule qu'il n'avait pas fini. Déjà un grand nombre d'auditeurs cherchaient à s'approcher du savant docteur; Carlosbach sembla ne pas s'en apercevoir, et, reprenant la pose dramatique qu'il avait un instant quittée, il continua ainsi : « Mais, me direz-vous, quel peut être le prix d'un tel trésor? Serons-nous jamais assez riches pour l'acquiescer? Eh! messieurs, c'est ici le moment de vous faire connaître toute l'étendue de mon désintéressement. Ce baume, que la découverte duquel j'ai sacrifié ma vie, ce baume, que des souverains ont acheté au prix de leur couronne, ce baume enfin que l'on ne saurait payer... je vous le donne. »

A ces mots inattendus, la foule, frémissante d'émotion, reste un instant interdite; puis, comme s'ils eussent été sous l'impression du fluide électrique, tous les bras se lèvent suppliants et implorent la générosité du docteur. Mais, ô surprise! ô déception! Carlosbach, ce docteur célèbre, Carlosbach, ce bienfaiteur de l'humanité, quitte soudainement son rôle de charlatan et se prend d'un rire homérique. Ainsi que dans un changement à vue, la scène est transformée, tous les bras levés retombent en même temps; on se regarde, on s'interroge, on murmure, puis l'on s'apaise, et bientôt la contagion du rire gagnant de proche en proche, la foule éclate en chœur. L'escamoteur s'arrête le premier et réclame le silence.

Messieurs, dit-il alors d'un ton de parfaite convenance, ne m'en veuillez point de la petite scène que je viens de jouer; j'ai voulu par cette comédie vous prémunir contre les charlatans qui chaque jour vous trompent, ainsi que je viens de le faire moi-même. Je ne suis point docteur, mais tout simplement escamoteur, professeur de mystifications et auteur d'un recueil dans lequel vous trouverez, outre le discours que je viens de vous débiter, la description d'un grand nombre de tours d'escamotage. Voulez-vous connaître l'art de vous amuser en société? Pour dix sous, vous pouvez vous satisfaire.

L'escamoteur sort alors d'une boîte un énorme paquet de livres, fait le tour de l'assistance, et, grâce à l'intérêt que son talent a su inspirer, il ne tarde pas à débiter toute sa marchandise. La séance était terminée; je rentrai à la maison la tête pleine de tout un

monde de sensations inconnues. Comme on le pense bien, je m'étais procuré un des précieux volumes; je me hâtai d'en prendre connaissance; mais le faux docteur y continuait son système de mystification, et, malgré toute ma bonne volonté, je ne pus parvenir à comprendre aucun des tours dont il semblait donner l'explication. J'eus, du reste, pour me consoler, le plaisant discours que je viens de rapporter ici.

Les charlatans de société forment aussi une variété de l'espèce, dont nous devons dire quelques mots à cette place, parce qu'ils nous semblent avoir servi de transition entre les bateleurs de la place publique et les charlatans de la réclame moderne.

On connaît l'histoire de ces deux amis qui, fréquentant les mêmes sociétés, étaient convenus entre eux des moyens de s'y faire valoir réciproquement. C'est encore là du charlatanisme. Chaque jour ils répétaient ensemble le rôle qu'ils devaient jouer dans la soirée, et arrangeaient les anecdotes vraies ou fausses dont ils voulaient amuser la compagnie. Dès qu'ils étaient arrivés, l'un entamait la conversation sur le sujet dont ils étaient convenus, et priait l'assemblée de demander à son ami une infinité de détails curieux que lui seul savait et tenait de bonne source. Après cela on mettait sur le tapis les épigrammes, les petits contes pour rire, et c'était toujours l'un des deux qui forçait l'autre d'en faire part à la compagnie; souvent même il s'établissait entre eux des colloques étudiés où ils faisaient assaut de bel esprit, de finesse épigrammatique et de subtilité. On eût dit qu'ils avaient gagé de mettre en pratique la quatrième Lettre persane, dans laquelle un charlatan de société dit à un autre : « Travaillons de concert à nous donner de l'esprit; associons-nous pour cela; chaque jour nous dirons de quoi nous devons parler, et nous nous secourrons si bien que si quelqu'un vient nous interrompre au milieu de nos idées, nous l'attirerons nous-mêmes, et s'il ne veut pas venir de bon gré, nous lui ferons violence. Nous conviendrons des endroits où il faudra approuver, de ceux où il faudra sourire, des autres où il faudra rire tout à fait et à gorge déployée. Tu verras que nous donnerons le ton à toutes les conversations, et qu'on admirera la vivacité de notre esprit et le bonheur de nos réparties. Nous nous protégerons par des signes de tête mutuels. Tu brilleras aujourd'hui, demain tu seras mon second. J'entrerai avec toi dans une maison, et je m'écrierai en te montrant : « Il faut que je vous dise une réponse bien plaisante que monsieur vient de faire à un homme que nous avons trouvé dans la rue; » et je me tournerai vers toi : « il ne s'y attendait pas, il a été bien étonné. » Je récrierai quelques-uns de mes vers, et tu diras : « J'y étais quand il les fit; c'était dans un souper, et il n'y rêva qu'un moment. » Souvent même nous nous raillerons toi et moi, et l'on dira : « Voyez comme ils s'attaquent, comme ils se défendent; ils ne s'épargnent pas; voyons comme il sortira de là; à merveille! Quelle présence d'esprit! voilà une véritable bataille! » Mais on ne dira pas que nous nous étions escarmouchés dès la veille. Je veux qu'avant six mois nous soyons en état de tenir une conversation d'une heure toute remplie de bons mots.

On dirait une page de *Gil Blas* sur ce genre de charlatanisme, et Montesquieu lui-même eût pris ce que nous disons là pour un éloge et pour un très-grand éloge. Cette page avait dû peu lui coûter, et il est évident qu'il avait pris les deux modèles que l'un des petits côtés du charlatanisme. Attachons-nous de nouveau à le voir par le grand côté, et essayons, avant que le charlatan ait tout à fait disparu comme type, d'esquisser ici quelques traits de sa curieuse physionomie.

Le charlatan est, moralement, de même race que le bohémien; comme lui, vagabond, il va où le pousse le vent de sa fantaisie, et, plantant aujourd'hui sa tente en plein soleil du Midi, il la plantera demain dans les brumes du Nord; comme lui, insouciant, il vit au jour le jour. Il sait qu'il a eu son temps de grandeur historique. Aujourd'hui qu'il est tombé aux échelons inférieurs de la roue : « Dame Fortune, se dit-il, plein de philosophie, est capricieuse en sa qualité de dame; hier elle a souri, elle boude aujourd'hui; pardieu! demain elle sourira de nouveau, et, à ce sourire, renatront et les beaux jours du cabaret et le doux far niente, et les chevaux, et la voiture, et les bijoux. »

Les bijoux surtout!... Le charlatan — et c'est encore un trait de ressemblance avec le bohémien — aime tout ce qui luit aux yeux, brille, miroite. S'il n'est point assez riche pour se parer d'or, il se couvrira de chrysocale; s'il n'a pas de diamants, il se contentera de stras.

Si le charlatan aime le clinquant pour le clinquant lui-même, il s'en sert aussi comme se sert d'un miroir le chasseur aux alouettes. Puis, c'est l'énumération de quelque horrible maladie, avec tous ses horribles détails, et, à côté, un étalage de certificats, de brevets, de récompenses accordés au mérite du guérisseur. Ce sont encore, avec le secours des compères et les secrets que nous vous dirons tout à l'heure, les cures merveilleuses accomplies sous les yeux de tous; les clairons, les cymbales, son nombreux domestique et ses chevaux richement caparaçonnés, sa calèche ar-

moriée, et bien d'autres facettes reluisantes et miroitantes. Nul mieux que notre homme ne sait attirer à lui, éblouir et charmer la foule.

Le charlatan est surtout curieux à voir lorsqu'il emploie son grand moyen de séduction, et que, prenant à poignée l'argent de son escarcelle, il le jette au nez de la foule qui l'environne.

Bateleur traite l'argent comme une chimère; il s'en moque et le sème comme ferait un grand seigneur millionnaire. Et si, par caprice, la fortune s'obstine à s'attacher à ses pas, s'il devient riche, croyez-vous qu'il ambitionnera pour gendre quelque docteur ou magistrat? Non... Tabarin donnera sa fille à l'un des siens, à Gautier Garguille, un farceur de l'hôtel de Bourgogne. A moins qu'il ne fasse comme Duchesne, qu'il n'achète des vignes et des champs et ne meure propriétaire et millionnaire.

C'est que, de Tabarin à Duchesne, il y a l'espace de près de trois cents ans, que le charlatan a marché avec les siècles et qu'il en est arrivé, lui aussi, à l'adoration du veau d'or.

Et déjà le type est dégénéré, il s'abâtardit tous les jours, il s'en va; dans quelques années, pousse par le seul amour de l'argent et non plus par celui d'une vie indépendante, le charlatan troquera ses oripeaux contre l'habit noir — combien l'ont déjà fait! — et le type aura disparu.

Peut-être même serait-il plus exact de dire que ce type n'existe plus déjà. Le nom de Mengin clôturait ainsi l'histoire du charlatanisme en plein vent d'une manière digne du passé. Nous disons Mengin, et nous n'ajoutons pas Barnum (il a eu un article à part auquel nous renvoyons le lecteur), parce que le fameux Américain est à la fois plus et moins qu'un vrai charlatan : il est la plus frappante personnalité du mercantilisme à notre époque.

Mengin, lui, a vraiment été le dernier successeur légitime de Tabarin. Du reste, son nom vit encore dans toutes les mémoires. Qui n'a vu son casque ou n'en a entendu parler? Les crayons qu'il vendait jouaient d'une vogue européenne, si bien que certains industriels adroits, aujourd'hui encore, se font une réclame féconde de ces trois mots collés derrière une vitrine : *Crayons de Mengin*. Ceux qui n'ont pas vu Mengin sur la place publique l'ont connu par les récits qu'on en faisait et qu'on en fait encore. Son portrait a été répandu de mille manières, sa vie a été racontée dans cent publications diverses, sa mort fut presque un événement public. C'est que Mengin a emporté dans la tombe le secret de la profession populaire qu'il avait fait revivre avec éclat; car Mengin, avec son esprit naturel et ses hardiesses de langage, son sang-froid et ses habiletés, ses interpellations et ses caricatures faites en plein vent, sans parler de son casque et de son manteau en velours vert tout chamarré d'or, Mengin, disons-nous, était bien le type du charlatan, surtout lorsqu'il fendait une planchette avec la pointe d'un de ses crayons. Avisait-il parmi son auditoire toujours nombreux une bonne et naïve figure de nouveau débarqué, il lui adressait la parole et lui posait quelque question saugrenue, à laquelle celui-ci ne répondait qu'en rougissant jusqu'aux oreilles. Alors Mengin le considérant avec une grave attention : « Vous n'avez peut-être pas bien saisi, mon ami? » Puis il se frappait le front en s'écriant : « Ah! je comprends, je comprends; messieurs, ayez un peu d'indulgence pour lui, c'est un Auvergnat. » Et l'auditoire de rire... excepté l'Auvergnat. Contraste curieux, Mengin, dit-on, était dans la société d'un caractère doux et presque timide; il semblait embarrassé de sa popularité; cette faconde, cette assurance charlatanesque tombaient dès qu'il était descendu de sa voiture. On assure que les regrets que lui fit éprouver la perte d'un de ses enfants furent la principale cause de sa fin prématurée. Et pourquoi le cœur du père ne battrait-il pas sous les oripeaux du charlatan comme sous un manteau royal? Voyez Triboulet, dans le *Roi s'amuse*.

Cependant, si le charlatan s'est abâtardi et s'en va, ce n'est pas à lui seul qu'il faut le reprocher. La police d'abord, « cette curieuse, » qui autrefois n'en tenait compte, poursuit maintenant et tracasse tous les oiseaux de la rue; elle leur tend ses filets, puis leur coupe les ailes. On exige de ces chevaliers de la guenille un acte de naissance, un passe-port, un certificat de bonne vie et mœurs; que sais-je encore? Pourquoi ne pas leur demander des inscriptions sur le grand-livre, et tout cela pour leur octroyer la permission de vendre une drogue qui n'a jamais tué personne, ou de pincer de la guitare.

Et nous qui avons renié nos pères, nous semblons être d'accord avec la police. Il n'y a plus qu'un mobile aujourd'hui — ai-je besoin de vous dire lequel? — tout rayonne vers lui, tout se concentre en lui. Adieu l'amour, adieu la gaieté, adieu la badauderie!... Et comment voulez-vous qu'on ait le temps d'être badaud? Aussi voyez là-bas cet homme qui se bat les flancs pour attirer l'attention; quelques curieux à peine se sont rassemblés autour de lui, et quand il sollicitera les acheteurs, qui sait s'il en aura un autre que son compère? Et ce jongleur, ce bâtonniste qui, en échange d'un tour des plus merveilleux — pourquoi pas? — a demandé 50 centimes, à peine en a-t-il reçu la moitié, depuis une demi-heure qu'il attend.

On hausse les épaules devant un déclamateur en plein vent; on passe devant un diseur de bonne aventure; on hésite avant de jeter un sou dans la sèble qu'avec sa gueule tend le pauvre chien d'un aveugle. Arrière tous ces déguenillés!

Mais le charlatan de la veille, le charlatan aux oripeaux bariolés avait à lui seul plus d'esprit que n'en auront jamais tous ensemble ses pseudo-continuateurs en habit noir. Ce n'est aucun de ces beaux messieurs qui trouvera la contre-partie de la réponse d'un charlatan à un villageois malade, auquel il ordonnait un vomitif, un lavement, une saignée et des pilules de sa composition, en lui affirmant que s'il prenait tout cela dans la même heure il serait radicalement guéri. « Mais si j'en meurs? dit le rustre effrayé de ce luxe de remèdes. — Dans ce cas, mon ami, reprit gravement le charlatan, vous pourrez dire que je suis le plus grand imposteur du monde. »

Terminons par une anecdote, qui formera la moralité de cet article. Un des plus riches lords de la riche Angleterre était cloué dans son lit par les souffrances de la goutte, lorsqu'on lui annonça un prétendu médecin qui se disait possesseur d'un secret merveilleux contre cette terrible maladie des vieux blasés. « Le docteur est-il venu à pied ou en voiture? demanda le lord à son valet de chambre. — A pied, répondit le domestique. — Alors, reprit le malade, va dire à ce fripon de se retourner au plus vite. S'il possédait le remède qu'il prétend connaître, il aurait à son service un somptueux équipage. Ce n'est pas lui qui serait venu à moi, c'est moi qui serais allé le trouver et lui offrir la moitié de ma fortune pour prix de ma guérison. » Il est impossible de mieux conclure.

Après tout ce qui vient d'être raconté, tu t'imagines sans doute, lecteur bénévole, que le charlatan est l'homme le plus heureux et surtout le plus gai du monde; hélas! hélas! il n'en est rien, et voici qui va te le prouver. Un jour nous prenions un plaisir extrême à écouter un charlatan sur la place de la Bastille; l'air était froid, il y avait du givre, et les sous ne pleuvaient pas dans l'escarcelle; cependant le pitre tirait de sa cervelle les propos les plus saugrenus. Voyant que les badauds restaient froids et indifférents, il changea de ton et s'écria tout à coup : « Ah ça, idiots, vous imaginez-vous par hasard que je suis venu ici pour m'amuser? » Sur ce, il plia bagage et s'en alla en grommelant contre l'ingrate assistance.

Les comédiens les plus gais sur le théâtre étaient, on le sait, presque toujours les hommes les plus tristes, les plus moroses en particulier. Sans parler de Molière, notre grand comique, dont la tristesse habituelle est presque passée en légende, on peut citer le célèbre Monrose, du Théâtre-Français, le Crispin, le Mascarille le plus désopilant qui ait peut-être jamais paru sur la scène : il pleurait souvent silencieusement dans les coulisses au moment de paraître sur la scène, et il finit par mourir de misanthropie et d'humeur noire dans un hospice d'aliénés. Un jour Odry, ce roi des saltimbanques, venait de conduire un vieil ami à sa dernière demeure. Le soir, dans une réunion, il racontait, le cœur serré, la douleur qu'il avait ressentie dans cette triste journée. On l'écoutait avec ravissement, et, quand il eut achevé, des applaudissements frénétiques éclatèrent dans toute la salle. Chacun s'était imaginé que c'était une charge, et l'on entendait ces mots de tous côtés : « Il est impayable, cet Odry, comme il vous amuse, même en racontant les choses les plus tristes! Comme il est naturel! » En effet, de grosses larmes roulaient dans ses yeux, et chacun s'était imaginé que ces larmes, elles aussi, étaient encore de la comédie.

Tout le monde connaît le nom de l'incomparable Carlin. Vers la fin de sa carrière, il était devenu triste, et cette tristesse avait toujours été le fond de son caractère. Un jour, il se rend incognito chez un médecin célèbre, auquel il fait connaître la mélancolie, l'humeur noire à laquelle il était enclin. « Ma foi, monsieur, répond le docteur, je ne vois qu'un seul remède à votre mal, c'est d'aller chaque soir, pendant une quinzaine de jours, entendre le fameux Carlin : ce spécifique est infallible. — En ce cas, répondit tristement Arlequin, je suis un homme perdu, car je suis Carlin lui-même. »

Nous avons fait le portrait du charlatan en plein vent, du charlatan en public, de celui que tout le monde voit, que tout le monde entend, que tout le monde admire; c'est le charlatan en chair et en os, le charlatan physique. Mais, s'il nous était permis de creuser la mine, de pénétrer dans notre monde actuel, comme ce critique qui venait de lire l'histoire de Mme Loth, et qui s'écriait en voyant la curiosité féminine : « Aujourd'hui, que de sel! que de sel! ne pourrions-nous pas dire à notre tour : « Que de charlatans! que de charlatans! » Charlatanisme ici, charlatanisme là; charlatanisme en haut, charlatanisme en bas; charlatanisme partout. Mais n'approfondissons pas ce sujet, imitons la prudence de La Fontaine :

Loin d'épuiser une matière
On n'en doit prendre que la fleur;

et suivons ce conseil de Voltaire :

N'approfondis rien dans la vie
Et glisse-moi sur la superficie.

Charlatan (LE), chef-d'œuvre de Gérard Dov; musée de Munich. Le charlatan, costumé à l'espagnole et coiffé d'un petit toquet bleu, est debout sur une estrade, devant une maison. Placé sous un parasol, le corps penché en avant, il appuie une main sur sa poitrine et tient de l'autre son spécifique merveilleux qu'il offre à la foule groupée autour de lui. Jeunes et vieux l'écoutent avec la plus grande attention. Un des spectateurs paraît même si absorbé qu'un adroit filou pourrait le débarrasser du lièvre qu'il porte sur le dos au bout d'un bâton, en y substituant un objet du même poids. Près de là se tiennent une femme portant une corbeille, un marchand de légumes avec sa brouette, et une marchande de beignets qui interrompt sa fabrication pour essuyer son enfant, détail réaliste dont nous nous passerions fort bien. Au fond à droite, Gérard Dov lui-même, la palette à la main, se tient à une fenêtre. Cette jolie composition, la seule peut-être de toute l'œuvre du maître, qui offre une scène en plein air, est peinte sur bois; elle est signée: GDOV, 1652.

Charlatan (LE), tableau de Karel Du Jardin, galerie de M. de Rothschild. Devant une toile tendue à l'angle d'une maison, et dont l'état de délabrement annonce de longs services, un charlatan, debout et en costume d'apparat, chante, en s'accompagnant sur une guitare. Derrière lui et à sa droite, il *vero pulcinello* entr'ouvre la toile du théâtre et appelle du geste les passants à qui il tire effrontément la langue à travers son masque noir. Trois jeunes niais se sont déjà laissés prendre aux charmes de la parade; deux jeunes filles, dont l'une oublie qu'elle était venue pour emporter sa cruche à la fontaine voisine, et un petit garçon accroupi qui fait danser son chien au son de la guitare. Le charlatan, dont le costume ne manque pas d'une certaine élégance, porte des culottes de soie noire bouffantes, une veste qui forme guimpe, de larges manches de dessous, violettes, également bouffantes, un chapeau à larges bords, mou et défoncé, et enfin un col de chemise rabattu qui laisse voir à nu une partie de sa poitrine. Un vieux coffre de bois et une malle vermoulue, sur lesquels se trouvent des pots d'onguent, sont placés à terre. Auprès de la malle, une couleuvre s'échappe d'une petite boîte de sapin entr'ouverte. Ce tableau, qui a figuré dans la célèbre galerie Fesch, et qui a été payé 15,687 fr. à la vente de cette collection, en 1846, est un des meilleurs ouvrages de Du Jardin. « Impossible, a dit George (Catalogue raisonné de la galerie de feu S. E. le cardinal Fesch), impossible de résister au rire devant la figure sérieusement comique du saltimbanque, dont la pose magnifiquement commandée l'attention. Pour le bouffon populaire, on voit percer, à travers son masque, l'audace particulière aux gens de son espèce; quant aux enfants, leur physionomie, comme leur attitude, est pleine de naïveté et de cette expression de curiosité frivole partagée de leur âge et de leur condition. Toute cette scène enfin respire la vérité; on croirait y assister sur la place publique. Sous le rapport de l'art, on trouverait difficilement un ouvrage qu'on pût comparer à celui-ci: le séduisant pinceau de Du Jardin s'y montre dans tout son éclat; sa touche n'a jamais été plus habile, plus suave, ni plus moelleuse. Les couleurs propres sont si bien choisies qu'il en résulte une vérité de coloris et un charme d'harmonie tels qu'on n'oserait concevoir l'espérance de les voir jamais dépasser. » Ce petit chef-d'œuvre est peint sur une toile de 0 m. 41 de haut sur 0 m. 37 de large.

Un autre tableau de Du Jardin, intitulé le *Charlatan*, a figuré au Louvre sous le premier Empire et a été gravé dans le *Musée Filhol* par Villerey et Châtaignier. La toile, tendue à droite, à l'angle d'une chaumière, est décorée d'un os de scie et de deux diplômes revêtus de sceaux gigantesques. Le charlatan, la tête coiffée d'un large feutre, le bras gauche appuyé sur le genou, chante en pinçant de la guitare. Près de lui, un chien porte sur son dos, en guise de bât, une double boîte à onguents que surmontent deux clochettes. Plus à droite, un petit paillasson, coiffé d'un grand chapeau pointu, tient un autre chien par le museau et lui fait lever la patte. Derrière le charlatan, un malade s'approche en se tenant le bras d'un air piteux; il vient sans doute acheter quelque emplâtre ou quelque baume de fier-à-bras. A gauche, un homme, appuyé sur un bâton, et qui paraît boiteux, s'avance le chapeau à la main: un petit chien lui aboie et le porteur de la pharmacie se dispose à en faire autant. Dans le fond du tableau s'élève un grand mur au-dessus duquel apparaissent les cimes de quelques arbres et un clocher de village. Ce tableau, qui, pour la finesse de l'observation et la délicatesse du coloris, n'est pas inférieur au précédent, a 0 m. 44 de haut sur 0 m. de large.

Charlatans italiens (LES), tableau de Karel Du Jardin, musée du Louvre. A droite, devant des toiles dressées contre une maison et à travers lesquelles Polichinelle passe sa tête, un Scaramouche fait la parade sur des planches portées par des tonneaux; il a auprès de lui une boîte ouverte remplie de drogues. Au pied de l'estrade, un Arlequin, assis sur un escabeau, joue de la guitare. A gauche se groupent quelques spectateurs, parmi lesquels on remarque une femme qui porte un enfant sur son dos, un homme enveloppé d'un grand

manteau, et un jeune garçon monté sur un mulet. Un âne — un quadrupède — complète ce groupe de badauds. Au fond s'élèvent des peupliers et des coteaux couronnés de ruines pittoresques. Ce tableau, que Des-camps cite comme l'ouvrage capital de Du Jardin, est signé et daté de 1657: le coloris en est chaud et brillant; les figures sont traitées avec infiniment d'esprit; la composition entière est d'une fantaisie charmante. Cet ouvrage, vendu 17,202 livres, sous le titre de: le *Marchand d'orviétan*, à la vente de Blondel de Gagny, en 1776, a été payé 18,300 livres, en 1783, à la vente de Blondel d'Agincourt; il est entré, à cette dernière date, dans la collection de Louis XVI. Il a été gravé par Boissieu, par Villerey et Dupré, et par Gavreau (*Musée français*). Un autre *Marchand d'orviétan*, par Karel, a été vendu 3,290 fr. à la vente Clos, en 1812.

Charlatan (LE), opéra-comique en deux actes, paroles de Lacombe, musique de Sodi, représenté aux Italiens en 1756. Cette pièce est imitée d'un intermède italien, intitulé le *Médecin ignorant*. L'auteur, célèbre virtuose sur la mandoline, a été le maître de musique de Mme Favart.

Charlatan (AIR DU), tiré de l'*Eau merveilleuse*, paroles de Sauvage, musique de Grisar.

Allegro.

A moi, messieurs, venez à moi! Car des doc-

-teurs je suis le roi! Prenez, prenez mon spéci-

-fi-que, Il est di-vin, il est u-ni-que!

Pre-nez, pre-nez mon spé-ci-fi-que;

A moi, messieurs, venez à moi! Car des doc-

-teurs je suis le roi!

Quand vous con-naî-trez ses ver-

-tus, Vous ne re-gre-té-rez

plus La sour-ce de Jou-ven-

-ce, Car, grâ-ce à mon é-li-

-xir, Cha-cun pour-ra dé-men-

-tir Son ac-te de nais-san-

-ce! Des doc-teurs je suis le

roi! Des doc-teurs je suis le

roi! Des doc-teurs, je suis le

roi! A moi, messieurs, venez à moi, Car des doc-

-teurs je suis le roi! Des docteurs je

après la seconde reprise, au signe *

suis le roi! Des docteurs je suis le

roi! A - vec lui, vous bra-

-vez de l'a-go les dis-grâ-ces, D'un

é-ter-nel prin-temps il vous don-ne les

grâ-ces; Il re-crépît le teint; il

noircit les che-veux; Il a-grandit les

yeux; Il ré-trécit la bou-che! Vous

ri-ez! Vous dou-tez! Croy-ez-en Sca-ra-

-mouche. C'est ce qui l'a ren-du beau

comme vous vo-yez! A moi, mes-

roi! Oul! des doc-teurs je suis le

roi! Oul! des doc-teurs, des doc-

-teurs je suis le roi!

CHARLATANÉ, ÉE (char-la-ta-né) part.

passé du v. Charlataner. Trompé par des

charlatans: *Être CHARLATANÉ par les vendeurs*

d'orviétan.

CHARLATANER v. a. ou tr. (char-la-ta-né

— rad. charlatan). Fam. Tromper, abuser par

de belles paroles, à la façon des charlatans:

Ne vous laissez pas CHARLATANER. (Acad.) *La*

crédulité des malades va souvent au-devant de

ceux qui veulent les CHARLATANER. (Littér.) ||

Peu usité.

— v. n. ou intr. Faire le charlatan: *CHAR-*

LATANER au bout du Pont-Neuf, cela est pres-

que vil, mais CHARLATANER dans une grande

salle, ou au milieu de grandes sociétés sava-

ntes, cela est presque respectable. (Mercier.)

CHARLATANERIE s. f. (char-la-ta-ne-ri)

— rad. charlatan). Profession de charlatan;

action, parole, genre des charlatans, propre

à des charlatans: *Se livrer à la CHARLATANE-*

RIE. Dire, faire des CHARLATANERIES. La ridi-

cule CHARLATANERIE de deviner les maladies et

les tempéraments par les urines est la honte de

la médecine et de la raison. (Volt.) || Chose

fausse, connue comme telle, et que l'on dit ou

fait pour tromper les autres; hablerie, façon

pedantesque que l'on prend pour en imposer:

Scipion l'Africain faisait croire à ses soldats

qu'il était inspiré par les dieux; cette grande

CHARLATANERIE était en usage dès longtemps.

(Volt.) *Y a-t-il une CHARLATANERIE plus grande*

que de mettre les mots à la place des choses, et

de vouloir que les autres croient ce que vous ne

croyez pas vous-même? (Volt.) || Il y a de la

CHARLATANERIE jusque dans la science qu'on

appelle la haute science. (Volt.) *Toute CHAR-*

LATANERIE est indigne d'une honnête femme.

(J.-J. Rousseau.)

— Syn. Charlatanerie, charlatanisme. *Char-*

latanerie se dit des petites choses et il se

rapporte aux actes plutôt qu'au caractère.

Charlatanisme s'applique aux théories, aux

systèmes, au caractère de l'homme qui veut

réussir en trompant ses semblables. Il y a du

charlatanisme dans certains systèmes de mé-

decine; Voltaire traite de charlatanerie l'art

de deviner les maladies par les urines.

CHARLATANESQUE adj. (char-la-ta-né-

sque). Qui est propre, habituel aux charlatans;

qui est digne d'un charlatan: *Remèdes CHAR-*

LATANESQUES. Faconde, hablerie CHARLATANE-

SCQUE. L'empirisme CHARLATANESQUE, le mau-

vais empirisme, a eu quelquefois du bon.

(Trousseau.)

CHARLATANISME s. m. (char-la-ta-ni-

sme). Hablerie de charlatan; moyens que

l'on emploie pour exploiter la crédulité pu-

blique: *La médecine naquit avec un frère ju-*

meau, le CHARLATANISME. Les religions païen-

nes se réduisirent en Perse et en Babylonie à

un CHARLATANISME officiel. (Renan.) *Rien*

n'est étonnant comme un CHARLATANISME lors-

qu'il est tombé. (H. Beyle.) || Affectation pé-

dantesque que l'on met dans ses actes ou

dans ses paroles, pour chercher à en im-

poser: *Le CHARLATANISME n'aurait que l'i-*

gnorance ou la sottise. (Montesqu.) *N'y a-t-il*

pas un peu de CHARLATANISME dans Socrate,

avec son démon familier? (Volt.) *Le sophisme,*

c'est le CHARLATANISME de l'esprit. (Volt.) *Ne*

peûdon! n'est poétique et vrai que sans le

CHARLATANISME impérial. (Balz.) *Du CHAR-*

LATANISME! mais tout le monde en use à Paris;

c'est approuvé, c'est reçu, c'est la monnaie

courante. (Scribe.) *Rien n'est plus amer à une*

personne grave et de bonne foi que le reproche

de CHARLATANISME. (G. Sand.) *La partie po-*

sitive chez Hoffmann mérite toujours d'être lue;

il était ennemi des engouements et de tous les

CHARLATANISMES. (Ste-Beuve.) *Le mépris de*

la multitude et la mauvaise foi dans l'impuis-

sance sont deux des signes qui caractérisent le

CHARLATANISME. (E. de Gir.)

— Syn. Charlatanisme, charlatanerie. V.

CHARLATANERIE.

Charlatanisme (LE), vaudeville en un acte,

de MM. Scribe et Mazères, représenté au

théâtre de Madame (Gymnase), le 10 mai 1825.

S'il faut en croire de malins conteurs d'anec-

does, disait le critique du *Journal de Paris*,

certain docteur aujourd'hui fort célèbre, ne

voyant pas, lors de son arrivée à Paris, la

réputation et les malades arriver aussi vite que pouvait le lui faire espérer son mérite très-réel, imagina un moyen d'accélérer sa marche vers la renommée et la fortune. Dans chaque société où il se trouvait, un valet intelligent ne manquait pas de venir le demander, en toute hâte, de la part de la princesse de..., de l'ambassadeur de..., etc., et chaque nuit, dans les rues de son quartier, d'habiles compères, feignant de se tromper de demeure, réveillaient tout le voisinage en frappant et en demandant à grands cris, pour venir au secours de personnages non moins illustres, le docteur..., cet homme unique. On sent qu'une réputation si bien soignée ne pouvait manquer de prospérer rapidement. Tel est le trait qui a fourni le sujet du *Charlatanisme*. — Grâce à la triple protection de Delmar, jeune auteur dramatique très-riche, de Rondon, journaliste, et de Mme de Nelcourt, femme d'un académicien, le modeste docteur Remy parvient aux honneurs et à la fortune. Une nombreuse clientèle lui arrive; un roman, inconnu jusque-là, obtient le succès le plus éclatant; enfin il devient académicien. Le piquant de la chose, c'est la naïveté du jeune homme, qui s' imagine ne devoir sa renommée qu'à son savoir et à la justice du public. La vogue de ce petit ouvrage fut très-grande, et excita un grand scandale dans les journaux du temps. On aurait mieux fait de relever les défauts réels de la pièce. Certes, il y avait des couplets tournés de main de maître; mais l'intrigue était nulle, et le personnage de Rondon, ainsi que le faisait remarquer avec raison un écrivain de l'époque, commençait par être commun et finissait par être odieux. Il était évidemment emprunté à une comédie de l'Odéon, intitulée *Un tour de faveur*; mais on sait, ajoute le même écrivain, que les emprunts dramatiques sont le genre de *charlatanisme* dont ce bon public s'aperçoit le moins. C'est dans ce vaudeville que se trouve la phrase devenue proverbiale: « Les auteurs sont deux hommes d'esprit qui prendront bientôt leur revanche... » Et ce paragraphe, emprunté à un compte rendu de la pièce, n'est-il pas vrai comme il y a quarante ans? Le charlatanisme ainsi dévoilé est celui de certains auteurs, qui sont en même temps rédacteurs de journaux, et que l'on accuse non-seulement de préconiser leurs propres ouvrages, mais de déprécier ceux de leurs confrères. Une chose charmante, c'est la lettre adressée, le 11 mai 1825, au *Journal de Paris*, par M. Paul Dupont: « Veuillez me permettre, monsieur, d'annoncer par la voie de votre journal que le sujet du *Charlatanisme* a quelque rapport avec celui d'une comédie en trois actes et en vers, intitulée *L'auteur et l'avocat*, que j'ai fait recevoir, il y a quinze mois, au Théâtre-Français, et qui a été mise à l'étude il y a quatre mois. Les ressemblances dans la donnée devaient en entraîner aussi dans l'exécution. Je souhai terais, au reste, que ma comédie eût avec l'ouvrage de MM. Scribe et Mazères une conformité de plus, celle de l'esprit et du charme des détails. » Scribe a développé l'idée de cette pièce dans la *Camaraderie et le Puff*.

CHARLEMAGNE (char-le-ma-gne — gn mill.). Terme de jeu qui s'emploie dans cette locution: *Faire Charlemagne*. Se retirer brusquement du jeu après avoir gagné: *Si je gagne par impossible, je ferai CHARLEMAGNE sans pudeur.* (Ed. About.)

— *La Saint-Charlemagne*, Fête que les collèges et les lycées de l'Université célèbrent le 28 janvier, parce que l'on attribue à ce prince la fondation de l'Université, titre de gloire plus problématique encore que la sainteté de ce prince illustre. V. plus loin l'article historique.

— Prov. *Autant que Charlemagne en Espagne*, Longtemps, longuement et pour rien, par allusion aux expéditions fabuleuses de Charlemagne en Espagne, qui sont célébrées dans les chansons de geste.

— Argot mil. Coupe-choux, saute-pognard.

— **Encycl. Linguist.** L'expression *Faire Charlemagne*, usitée comme terme de jeu, est, s'il faut en croire Génin, une allusion à la mort de Charlemagne, arrivée au moment de la plus grande extension de l'empire d'Occident. Charlemagne garda jusqu'à la fin toutes ses conquêtes, et quitta le jeu de la vie sans avoir rien rendu du fruit de ses victoires. Le joueur qui se retire les mains pleines imite Charlemagne, il *fait Charlemagne*. Le fils du grand empereur n'eut pas autant de bonheur que son père; Louis le Débonnaire ne fit pas Charlemagne, et ses successeurs pas davantage. Génin fait observer que c'est justement ce contraste qui doit avoir donné naissance à cette expression pittoresque; et elle se présentait assez naturellement à l'esprit, puisque l'un des quatre rois du jeu de cartes porte le nom de Charlemagne. Nous ne savons ni à quelle époque cette façon de parler a commencé d'être employée, ni chez quel auteur on la trouve pour la première fois.

CHARLEMAGNE (de *Carolus Magnus*, Charles le Grand, ou, suivant quelques-uns, du tudesque *Karl-mann*, l'homme fort), roi des Francs, empereur d'Occident, fils de Pépin le Bref et de Bertrade, né en Germanie, peut-être au château de Salzbourg (Bavière), en 742, mort à Aix-la-Chapelle le 28 janvier 814. Il fut couronné roi à la mort de Pépin (768), conjointement avec son frère Carloman, qui mourut en 771 et le laissa seul maître de l'em-

pire des Francs. Il avait inauguré son règne par la soumission de l'Aquitaine, continuellement révoltée contre la suzeraineté franque. En 772, il commença sa longue guerre contre les tribus saxonnes, motivée, à ce qu'on rapporte, par les invasions de ces barbares et par leurs persécutions contre les missionnaires chrétiens, mais plus vraisemblablement par la violente antipathie des races franque et saxonne, dont les dernières, idolâtres, barbares, libres et indomptées dans leurs marches et leurs vastes forêts, avaient horreur de l'organisation et des mœurs nouvelles des Francs, disciplinés par la civilisation gallo-romaine et l'influence ecclésiastique. Charlemagne entreprit de les soumettre et de propager l'Évangile dans ces contrées, mais violemment, suivant les mœurs de son temps, et à peu près comme les Arabes propageaient le Coran. Dans une première expédition, il porta ses ravages jusqu'au principal sanctuaire des Saxons et brisa leur symbole national, l'Hermen-Saül (ou Irmsul), statue sacrée de la patrie, d'un dieu ou du vieux héros germanique Arminius. En 775, il dut préparer une nouvelle expédition, franchit le Rhin, le Weser, dévastant tout le pays sur son passage, pénétra jusqu'aux sources de la Lippe, reçut la soumission d'un grand nombre de peuplades, et baptisa les vaincus par milliers. Mais les fugitifs, les guerriers échappés au carnage, reviennent bientôt sous la conduite du fameux chef westphalien Witikind, attaquent les Francs, et, malgré des échecs multipliés, persistent dans leur résistance héroïque, vont se reformer dans leurs forêts et préparer de nouvelles révoltes et de nouvelles expéditions. Cette guerre dura ainsi plus de trente années. Précédemment, en 773 et 774, le roi des Francs avait terminé ses longues querelles avec son beau-père Didier, roi des Lombards, en descendant en Italie à la tête d'une armée et en se faisant couronner lui-même roi des Lombards. Il alla ensuite passer les fêtes de Pâques à Rome, où le pape Adrien le reçut triomphalement, et où il renouvela, dit-on, les donations de Pépin, en les augmentant même de pays qui n'étaient point sous sa suzeraineté. En 778, Charles fit une incursion en Espagne, à la faveur des divisions des chefs arabes. Il rasa Pampelune, menaça Saragosse, et soumit au tribut quelques vallées ou gouvernements musulmans; mais, attaqué à son retour par les Vascons des Pyrénées, il vit son arrière-garde massacrée à Roncevaux, où périt le brave Roland, si fameux dans les poèmes du moyen âge. L'année suivante fut plus glorieuse; il retourna dompter une nouvelle révolte des Saxons, les écrasa à Buckholz, et crut achever leur soumission en les décimant et en les livrant à une armée de prêtres, qui les soulevaient par leurs mesures inquisitoriales. C'est à cette époque que le roi des Francs, en vue d'organiser sa conquête, fonda en Saxe ces évêchés, ces riches et puissantes prélatures qui, pendant plus de dix siècles, furent investies de presque tous les droits de souveraineté. Mais ces mesures d'ordre étaient impuissantes contre l'héroïque obstination des Saxons. En 782, l'indomptable Witikind descendit du Danemark, son asile habituel, souleva toute la jeunesse saxonne, massacra les prêtres chrétiens et les garnisons franques; écrasa les lieutenants de Charlemagne au combat sanglant de la *Vallée du soleil*, et retourna vers le Nord avec une partie de ses intrépides complices avant que la grande armée franque eût franchi le Rhin. Cette fois, le roi fut implacable; il brûla, ravagea le pays, et fit décapiter en un seul jour, à Verdun, 4,500 guerriers saxons. Ceux qui essayèrent de les venger furent eux-mêmes massacrés en divers combats, et traqués comme des bêtes fauves à travers les marais glacés de la Saxe septentrionale. Tout le pays fut inondé de sang et dévasté par la flamme et le fer. La Saxe épuisée s'affaissa aux pieds de son vainqueur, qui ne dédaigna point, au milieu de son triomphe, d'apaiser par d'habiles négociations le redoutable Witikind, maître encore de quelques cantons du Nord, et qui consentit enfin à désarmer et à recevoir le baptême, avec le roi des Francs pour parrain. Les vaincus, d'ailleurs, furent accablés, leurs institutions nationales détruites, et un capitulaire de 785 punît de mort ceux, d'entre eux, qui refuseraient le baptême, enfreindraient le carême ou brûleraient leurs morts au lieu de les enterrer.

Pour contenir le midi de la Gaule, Charles avait formé de l'Aquitaine un royaume sous le sceptre de son fils Louis, encore en bas âge, mais entouré de conseillers et de chefs dévoués, en même temps qu'il établissait en Italie un autre de ses fils, Pépin. L'administration de ces royaumes, vassaux fut calquée sur celle de la Gaule franque, et elle assura sa domination en complétant son système politique. Toutefois, les Arabes débordèrent plus d'une fois encore, de l'Espagne et obtinrent même quelques succès partiels jusque sous les murs de Toulouse.

En 786-787, après avoir réprimé une conjuration des grands contre sa personne, Charlemagne acheva la soumission de l'Italie, à l'exception du duché lombard de Bénévent, agglomérés d'ailleurs au tribut. Il entreprit ensuite de réduire Tassillon, duc de Bavière et son vassal, qui s'entendait avec tous les ennemis de l'empire, Slaves, Avars, Saxons, Grecs, Lombards, Sarrazins, etc. Accablé par trois armées et vaincu sans combat, puis condamné comme traître dans l'assemblée d'Ingelheim

(788), le duc fut rasé et enfermé au monastère de Jumièges; la Bavière, comme la Thuringe, la Saxe et une grande partie de la Germanie, disparut comme nation et se fondit dans la monarchie franque, dont le chef puissant étendit bientôt sa domination sur les belliqueuses tribus slaves de la Baltique, entre l'Elbe et la Vistule, et qui furent subjuguées en une seule campagne (789). Un ennemi plus redoutable se présenta, les hideux Avars, barbares de race hunnique, appelés précédemment par Tassillon, et qui, malgré sa défaite, avaient envahi la Bavière et la marche de Frioul. Pour arrêter leurs entreprises, il ne fallut pas moins qu'une guerre portée directement dans leurs foyers, guerre pleine de grandeur et qui, plus encore que toutes celles du règne de Charlemagne, a le caractère du grand combat de la civilisation contre la barbarie. Ces peuplades sauvages, l'horreur et l'effroi de l'Europe, étaient retranchées dans les marais de la Pannonie, entre la Theiss et le Danube; leur camp était un prodigieux entassement de villages de bois semés dans les intervalles de neuf enceintes circulaires formées de haies d'arbres entrelacés et de blocs de pierre; au centre, tout au fond de ce formidable repaire, s'élevait la demeure du khaqan, le *ring*, où étaient entassées les rapines de plusieurs siècles, les dépouilles des peuples. Cette cité inexpugnable des Huns n'avait pas moins de quinze lieues de tour. Charles marcha contre les Avars avec trois armées (791) et dévasta le pays sans parvenir à rencontrer en bataille ces insaisissables cavaliers; il emporta cependant la première des enceintes, mais son armée s'épuisa dans les pâturages déserts et les terres noyées de la Pannonie, et il dut renoncer pour cette campagne à une attaque décisive du *ring*. Son fils Pépin eut la gloire de terminer cette guerre en 796; il força les neuf cercles et enleva cet entassement de trésors qui était comme l'âme de ce peuple et le talisman de sa nationalité. La civilisation s'enrichit à son tour des dépouilles de la barbarie. Les Huns, malgré quelques vains efforts qui n'étaient plus que les convulsions de l'agonie, ne se relevèrent jamais de cette mémorable défaite, et l'Europe fut délivrée d'un péril permanent. Pendant la guerre des Avars, les indomptables Saxons tentèrent encore de secouer le joug. Le roi des Francs entreprit cette fois de dépeupler la Saxe, puisqu'il ne pouvait vaincre son opiniâtre résistance. Il déporta la partie la plus énergique du peuple en divers cantons chrétiens de la Gaule et de la Germanie, de la même manière que les Babylooniens et les Perses avaient affaibli la nationalité juive, et éteignit ainsi l'un des plus redoutables foyers que la barbarie eût conservés en Europe. Toutefois, la Saxe ne fut complètement pacifiée qu'en 804, au prix de nouvelles rigueurs et de nouvelles déportations. On compte encore sous le règne de Charlemagne quelques guerres de moindre importance, contre les Bretons, les Maures, les Bohémes, les Slaves, etc. M. Guizot porte à 55 le nombre des expéditions dirigées, soit par ce prince, soit par ses lieutenants. Son empire s'étendit de la Baltique à l'Elbe, et de l'Océan à l'Adriatique et à la Theiss. Il était alors le plus grand souverain du monde, et ses conseillers songèrent à ressusciter en sa faveur la dignité impériale. Lui-même n'accepta qu'avec répugnance, suivant l'assertion improbable d'Eginhard, l'Église romaine ne pouvait refuser sa toute-puissante consécration au guerrier illustre qui avait protégé la papauté contre les Lombards et les Grecs, refoulé la barbarie musulmane et idolâtrique, et propagé le christianisme avec la civilisation gallo-romaine jusqu'aux extrémités de l'Europe. Le 25 décembre 800, le pape Léon III le sacra et le couronna empereur des Romains dans la basilique de Saint-Pierre. Charles était alors à l'apogée de sa grandeur. Des princes chrétiens et musulmans étaient ses vassaux et ses tributaires; son nom était répandu jusqu'aux extrémités de la terre; le fameux calife de Bagdad, Haroun-al-Raschid, qui d'ailleurs avait reçu ses envoyés et ne pouvait que désirer entretenir de bonnes relations avec l'ennemi de son ennemi (le calife schismatique d'Espagne), lui envoya une ambassade chargée de présents dont quelques-uns excitèrent singulièrement la curiosité des Gaulois et des Germains, une horloge sonnant, un éléphant, etc. Vers cette époque (801-802), des négociations furent ouvertes avec l'appui du pape pour unir l'empereur d'Occident avec l'impératrice grecque Irène, dans le but de reconstituer pacifiquement l'unité de l'empire romain; mais Irène se montra peu soucieuse de réaliser ce rêve et de se donner un maître, et sa chute vint bientôt rompre les négociations entamées.

Charlemagne n'est pas moins célèbre comme législateur que comme guerrier. Dans l'organisation de son vaste empire, il fit de persévérants efforts pour réunir en un faisceau toutes les races et toutes les nations, pour fonder un gouvernement central, ressusciter une sorte d'unité romaine. Les officiers publics, ducs, comtes, margraves, etc., ne recevaient leurs bénéfices et leurs fonctions que temporairement, et ils étaient placés sous la surveillance des *missi dominici* ou envoyés royaux, qui parcouraient sans cesse tout l'empire, recevaient les plaintes des peuples, portaient partout la volonté et les yeux du maître, réformaient les abus, redressaient les jugements injustes, présidaient les assemblées

provinciales, etc. Tous les pouvoirs locaux émanaient de l'empereur ou lui étaient subordonnés. De même, les assemblées militaires et politiques du champ de Mars et du champ de Mai ne furent plus dans ses mains qu'un moyen de gouvernement, des conseils purement consultatifs qui n'avaient aucune initiative et ne rendaient aucune décision qui ne fût révisée par lui. Cette absorption de tous les pouvoirs, au milieu de l'effroyable anarchie et de la barbarie du temps, était d'ailleurs une garantie d'ordre et de sécurité publique. Ses lois, connues sous le nom de *capitulaires* (v. ce mot), ne forment pas un code complet et méthodique; il y règne même une grande confusion. Mais le manque d'ensemble est racheté en partie par la passion de l'ordre moral et matériel et par le sentiment de la justice qui éclatent dans les détails. Ce sont en général des lois administratives et politiques, des ordonnances civiles et ecclésiastiques. La législation canonique y occupe aussi une place considérable. On sent ici, et l'on sait d'ailleurs que le clergé avait une influence énorme sous ce règne. Charles, néanmoins, le subordonnait à son autorité, et, chose remarquable, malgré sa déférence pour le pouvoir spirituel, non-seulement il empiéta sur ses attributions par ses règlements sur la discipline ecclésiastique, mais encore il convoqua des conciles, dicta leurs résolutions, et intervint même dans les questions de dogme, comme lorsqu'il fit condamner par le concile de Francfort le culte des images, admis par l'Église romaine.

La gloire la moins contestée de Charlemagne est d'avoir contribué à ramener la vie intellectuelle dans la Gaule franque. C'est, en effet, à partir du règne de cet illustre barbare que l'esprit ressuscita, que la décadence s'arrêta, et que la barbarie fut refoulée. Il prit soin d'attirer dans ses États et de grouper autour de lui les supériorités intellectuelles de tous les pays: le Goth Théodulf, théologien et poète, qu'il fit évêque d'Orléans; le diacre lombard Paul, l'auteur de l'*Histoire des Lombards*; le Bavaise Leidead, plus tard archevêque de Lyon; l'Irlandais Clément; le Toscan Pierre de Pise; Paulin d'Aquitaine; l'Anglo-Saxon Alcuin, l'un des plus vastes esprits de son siècle et celui à qui revient le principal honneur d'avoir réorganisé l'enseignement, relevé les écoles, et purifié les textes sacrés et profanes des fautes grossières que l'ignorance des copistes y avait successivement accumulées. Le monarque que l'attacha à sa personne dès l'année 782, lui témoigna une affection constante, et fit de lui, suivant l'heureuse expression de M. Guizot, une sorte de *premier ministre intellectuel*. Sous son impulsion, des écoles furent fondées dans les villes épiscopales et dans les grands monastères, et formèrent la plupart des esprits distingués des siècles suivants. Lui-même enseigna avec un grand éclat dans cette *École du palais*, où l'on a voulu un peu trop complaisamment retrouver l'origine de l'Université, et qui comptait parmi ses disciples Charlemagne et toute sa cour. Cette école amena la formation d'une école d'Académie dont les membres portaient des noms empruntés à l'histoire sacrée ou profane: le roi s'appelait *David*; Alcuin, *Flaccus*; Théodulf, *Pindare*, etc. Actif dans son repos même, Charles étudiait sans cesse; il semble que cet esprit vierge, avide et investigateur, fraîchement initié à la civilisation, ait voulu tout connaître et tout posséder dans le monde des idées comme dans le monde des faits. Il acquit ainsi des notions sur la rhétorique, l'astronomie, la dialectique, l'art du calcul, la poésie, la musique, la langue latine, etc. Un curieux trait de mœurs, c'est qu'il ne savait point écrire, ou du moins qu'il réussit mal dans ses efforts pour apprendre à tracer des caractères. Mais peut-être faut-il interpréter autrement le passage d'Eginhard, et se ranger à l'opinion des historiens qui pensent qu'il s'agit non de l'écriture courante, mais de la calligraphie, de l'art de *peindre* les caractères.

Charlemagne, Germain de race et parlant ordinairement la langue tudesque, avait fixé sa cour en Germanie, à Aix-la-Chapelle, qu'il avait embellie de magnifiques monuments, inférieurs cependant aux constructions contemporaines des Arabes et des Byzantins. Le prestige de sa grandeur s'accroissait encore avec les siècles, et son règne héroïque devint la source des épopées chevaleresques du moyen âge; on lui attribua même sans fondements sérieux la création des universités, de la pairie, des états généraux, des cours vénétiennes, etc. On a reproché au grand empereur son incontinence; il est certain qu'il eut de nombreuses concubines et qu'il épousa au moins cinq femmes, qu'il répudia tour à tour ou qui moururent. Il eut vingt enfants connus, parmi lesquels Pépin, qu'il couronna roi d'Italie; Louis le Débonnaire, qu'il désigna comme son successeur à l'empire; Pépin le Bossu, qui conspira contre lui et finit ses jours dans un monastère; Berthe, qui devint mère de l'historien Nithard; Emma, qui épousa son secrétaire Eginhard, et qui fut l'héroïne d'une légende fort répandue, etc. Plusieurs de ses filles déshonorèrent sa maison par des désordres honteux.

L'œuvre de centralisation politique tentée par Charlemagne périt avec lui; sous son fils même s'accomplirent le déchirement et le divorce des parties hétérogènes de l'empire. La dissolution fut aussi rapide que radicale: vingt-neuf ans après sa mort (843, traité de Verdun),

son empire est déjà décomposé en trois royaumes; quarante-cinq années plus tard, on en comptait sept, décomposés eux-mêmes en une multitude de souverainetés locales, produits de la féodalité grandissante.

Quoique l'empereur franc n'ait été ni le premier de sa race ni l'auteur de son élévation, c'est de lui cependant que les rois de la seconde dynastie se sont appelés *carolingiens*, ou plus exactement peut-être *carlovingiens* (de *Carolus*, Charles), comme l'écrivent quelques historiens modernes.

Il est peu de héros à la vie desquels la légende ait plus ajouté qu'à celle de Charlemagne. Parmi tous les prodiges qu'on raconte de lui, toutes les aventures qu'on lui prête, beaucoup sont puériles ou insignifiantes; nous croyons pourtant devoir en rapporter une parce qu'elle est peu connue et qu'elle nous paraît curieuse. La légende prétend que Charlemagne devint si amoureux d'une Allemande, qu'il en négligea à la fois et les affaires de son royaume et sa propre personne. Cette femme étant morte, sa passion, loin de diminuer, ne fit qu'augmenter; il continua à aimer son cadavre, à le caresser, comme s'il se fût agi d'une personne vivante. L'archevêque Turpin, épouvanté de la durée de cette effroyable passion, alla un jour, pendant l'absence du prince, dans la chambre où était le cadavre, afin de s'assurer s'il n'y avait pas quelque maléfice qui fût la cause d'une passion si déréglée. Il visita exactement le cadavre, et trouva en effet un anneau magique, qui était placé sous la langue et qu'il emporta avec lui. En rentrant, Charlemagne, étonné de voir dans sa chambre un cadavre dont aucun talisman ne lui cachait plus la laideur, ordonna de l'ensevelir promptement. Mais l'anneau magique n'en opéra pas moins pour cet effet, et la passion que Charlemagne avait montrée pour le cadavre, il la transporta sur l'archevêque Turpin, qu'il suivait partout, et dont il ne pouvait se séparer. Le prélat fut effrayé de cette nouvelle folie; craignant qu'on ne pût abuser un jour de la vertu singulière de cet anneau, il le jeta dans un lac, pour l'empêcher de tomber dans les mains de personne. Dès ce jour, Charlemagne devint si passionné pour ce lieu, qu'il ne voulut plus le quitter; il y bâtit un palais, un monastère et voulut y être enseveli. Tout le monde a deviné qu'il s'agissait d'Aix-la-Chapelle, pour lequel la préférence bien connue de Charlemagne est expliquée d'une façon tout à fait ingénieuse.

Pour terminer cet article, nous citerons sur Charlemagne, sur son rôle, sur l'efficacité politique de ses conquêtes au point de vue des idées modernes, un jugement très-remarquable de M. Littré. «Le travail politique de Charlemagne ne fut pas perdu, et l'on doit regarder comme capital le service qu'il rendit par la conquête de la Germanie. En cela, il reprit l'œuvre abandonnée plus de sept siècles auparavant par les Romains, et, en faisant entrer cette grande contrée dans la république occidentale, il donna à la civilisation une stabilité qu'elle n'avait pas encore eue: au lieu d'être sur le Rhin, les limites en furent sur l'Oder et la Vistule. La barbarie, cessant d'avoir pour avant-garde les Germains, aurait dû leur passer sur le corps avant d'atteindre le reste de l'Occident; et aussi, depuis lors, elle a été mise hors de cause, et s'est trouvée incapable de renouveler les grandes invasions. On ne peut tout apprécier l'efficacité des conquêtes que Charlemagne fit de ce côté. Sans doute, on n'alléguera pas ici, comme on fit tant de fois, les vertus patriarcales et l'innocence inoffensive des peuples barbares. Rien de plus mobile, de plus remuant, que de paucilles populations, pour qui la guerre est une occupation favorite. Les Gaulois se jetaient incessamment sur l'Italie, sur l'Espagne, sur la Grèce même et l'Asie Mineure; les Germains se répandaient sur l'empire romain, et, à moins de vouloir subir indéfiniment ces attaques dangereuses et rester, comme les empereurs romains, immobiles à la garde des frontières, il fallait bien se décider à la guerre d'invasion et à la conquête.

• Quand je parle ainsi, on ne m'accusera pas, j'espère, de prétendre que les hommes qui ont mené alors les affaires prévirent des résultats lointains, et agirent en vue du bien d'une civilisation à venir. Si Tibère suivit la politique conservatrice, c'est que cela convenait à son humeur et à son intérêt du moment. Si César et Charlemagne incorporèrent l'un la Gaule, l'autre la Germanie, c'est qu'ils avaient la guerre et poursuivaient des vues ambitieuses. Seulement, tel était alors le conflit de la civilisation et de la barbarie, qu'il importait que César ne fut pas vaincu, et que Charlemagne ne laissât pas, comme Varus, les ossements de ses légions dans les forêts saxonnes. Charlemagne fit pour la civilisation, en soumettant la Germanie, ce que César avait fait en soumettant la Gaule. Qu'on imagine ce qu'aurait été le flot de l'invasion, si la Gaule n'eût pas été romaine et se fût précipitée avec les nations septentrionales sur le monde civilisé. Loin de là, elle opposa aux envahisseurs une longue résistance, et, à vrai dire, depuis le règne de l'empereur Julien, elle fut le centre des grandes affaires jusque par delà Charlemagne. Cet ascendant qu'elle eut à l'heure de la dissolution de l'empire, elle le dut à sa position limitrophe de la barbarie, condition que j'ai joué jadis un rôle plus considérable qu'on ne pourrait le croire d'après l'état des choses actuelles, où elle est évidem-

ment sans influence. Être à la fois le boulevard et l'avant-garde de la civilisation était une fonction capitale, dans un temps où la barbarie était si puissante. Ce fut une part notable de la prépondérance de la Grèce quand l'Italie était barbare, de l'Italie quand la Gaule était insoumise, de la Gaule quand la Germanie menaçait sans cesse de franchir le Rhin, de la Germanie quand, au début du moyen âge, elle se trouva chargée d'arrêter et de civiliser les populations slaves et scandinaves qui bordaient sa frontière. Au point de vue historique enfin, on doit admirer la persévérance et le succès de Charlemagne dans une entreprise qui avait rebuté l'empire romain à l'apogée de sa grandeur.

Charlemagne (VIE DE) [*Vita et gesta Caroli Magni*], par Eginhard. Cet ouvrage, un des plus précieux de la période carlovingienne, est divisé en deux parties : la première contient l'histoire des guerres entreprises par Charlemagne ; la seconde fait connaître ce grand prince dans sa vie intérieure, au milieu de sa cour et de sa famille. Eginhard paraît avoir pris pour modèle Suetone, et nous ne pouvons qu'être satisfaits de cette imitation, qui nous a valu un portrait détaillé du conquérant. On a contesté à Eginhard ses *Annales*, mais non sa *Vie de Charlemagne*. Cet ouvrage porte en lui-même, et presque à chaque phrase, la preuve de son authenticité. « Nous n'avons nul besoin d'insister sur son mérite, dit M. Guizot dans sa *Notice* sur Eginhard ; c'est sans contredit le morceau d'histoire le plus curieux qui nous soit parvenu sur Charlemagne, le seul qui nous fasse bien connaître ce qui, après dix siècles, a plus d'intérêt que les événements, le grand homme qui les a faits. » Publiée pour la première fois à Cologne en 1521 par le comte Hermann de Nuenar, la *Vie de Charlemagne* a été réimprimée depuis plus de vingt ans, soit en France, soit en Allemagne, et souvent avec des commentaires. Le meilleur texte est certainement celui de dom Bouquet. Sans parler de plusieurs paraphrases de la *Vie de Charlemagne* qui ne sont guère que des versions prolifères, elle a été traduite cinq fois en français : par Elie Vinet (Poitiers, 1558, in-8°) ; par Léonard Pournas (Paris, 1614, in-12) ; par le président Cousin, dans son *Histoire de l'empire d'Occident* ; par M. Denis (Paris, 1812, in-12), et par M. Guizot, dans sa *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, où elle forme environ le tiers du troisième volume.

Charlemagne (HISTOIRE DE), en espagnol *Historia de Carlo Magno*. Dans le prologue de l'édition si curieuse de ce livre, faite à Alcalá, en 1570, chez le libraire Sébastien Martiner, on lit ce qui suit : « Il en est de même d'une histoire venue à ma connaissance, en langue française, non moins agréable qu'utile, qui parle des grandes vertus et des exploits de Charlemagne, empereur de Rome et roi de France, et de ses chevaliers et barons, comme Roland et Olivier et les autres pairs de France, dignes de louable mémoire pour les guerres cruelles qu'ils firent aux infidèles et pour les grands travaux qu'ils entreprirent afin de relever la foi catholique. Et comme il est certain qu'en langue castillane il n'y a pas de narration qui en fasse mention, excepté de la mort seule des *Douze pairs* à Roncevaux, il m'a semblé juste et utile que ladite histoire et des faits si remarquables fussent connus dans toutes les parties de l'Espagne, comme ils sont manifestés dans les autres royaumes. Par conséquent, moi, Nicolas de Piomonte, je me propose de traduire ladite composition de la langue française en romance castillane, sans changer, ni ajouter, ni enlever autre chose de la rédaction française. Et l'ouvrage est divisé en trois livres : le premier parle des commencements de la France, de qui lui resta le nom et du premier roi chrétien qu'il y eut en France, descendant jusqu'à Charlemagne, qui fut ensuite empereur de Rome. Ce récit est traduit du latin en langue française. Le second parle de la rude bataille que le comte Olivier livra à Fiérabras, roi d'Alexandrie, fils du grand almirante Balan, et ce livre est en mètre français, bien versifié. Le troisième parle de quelques œuvres méritoires que fit Charlemagne ; et finalement de la trahison de Ganelon et de la mort des douze pairs, et ces livres furent extraits d'un livre bien approuvé, appelé *Miroir historique* (*Espejo historial*). »

On voit donc que cet ouvrage est une traduction directe du français. Aussi ne contient-il aucun détail sur la défaite de Roncevaux par Bernardo del Carpio, défaite qui, dans les vieilles chroniques et les anciennes romances espagnoles, flatte si agréablement la vanité nationale. Elle contient les histoires bien connues d'Olivier et de Fiérabras le Géant, d'Orlando et du traître Ganelon, et repose sur la chronique fabuleuse de Turpin, comme autorité principale. Elle n'en eut pas moins un grand succès et contribua plus que tout autre roman à conserver en Espagne, dans toute sa vigueur, le goût pour les romans de chevalerie, influence si grande et si pernicieuse, à laquelle la publication de *Don Quichotte* devait porter un coup mortel. Consultez, sur ce roman, Ticknor : *Histoire de la littérature espagnole* (t. I^{er}, trad. Magnabal), contenant les importantes annotations des commentateurs espagnols don Pascual de Gayangos et Enrique de Vedia.

Charlemagne (LES TRIOMPHES DE), roman

épique de Lodovici, imprimé à Venise en 1535. L'ouvrage offre ceci de particulier, qu'au lieu d'être écrit en octaves, il est en *terza rima*, ou en tercets. L'auteur l'a divisé en deux parties ; chacune des deux parties se subdivise en cent chants, et chacun des deux cents chants en cinquante tercets. Presque tous les chants ont un exorde ou un prologue, qui change de sujet selon la fantaisie du poète. L'action est interrompue à tout moment par des digressions. Il ne faut pas chercher l'originalité de l'œuvre dans les exploits de Charlemagne et de son cousin Roland, dans les trahisons de Ganelon de Mayence, et tout cet appareil de fêtes et de tournois qui accompagne les prouesses d'un paladin. Mais les voyages de Roland, où le poète fait l'essai d'une forme nouvelle, sans analogie avec la fée chevaleresque, méritent de fixer l'attention. Des étres moraux personnifiés, la Nature, l'Amour, le Vice, la Vertu, la Fortune, prennent part à l'action et développent des leçons morales ou des satires contre les abus et les vices du temps. Des épisodes, souvent gracieux, contrastent avec l'énergique indignation du poète qui flagelle les désordres et les scandales de la société, de la cour de Rome surtout. Il est fâcheux que l'odyssée de Renaud soit si fréquemment interrompue par le récit des expéditions de Charlemagne et les digressions de l'auteur. Il est plus regrettable encore que le style soit médiocre. Sans ce défaut commun à tant de poèmes de cette époque, l'ouvrage de Lodovici se ferait lire, grâce aux visions allégoriques de Renaud, qui ont un but philosophique très-remarquable. L'emploi malheureux de la *terza rima* dans l'épopée indiqua aux poètes qu'ils avaient à faire usage d'un autre mètre.

Charlemagne (HISTOIRE DE), publiée en 1858 par M. Capefigue. Le rôle de Charlemagne, d'après l'auteur, est moins celui d'un fondateur que d'un organisateur ; encore convient-il de dire qu'il n'entreprend cette tâche difficile que sur la fin de son règne, que l'on peut diviser en deux époques, l'époque conquérante et l'époque organisatrice. La première période ne renferme qu'une longue série de victoires pendant quarante-six années, victoires dont M. Capefigue rabaisse la gloire en les représentant comme des conséquences forcées de l'état actuel du monde. Pendant la seconde période, Charlemagne gouverne et organise ses nouvelles possessions. Son système administratif et politique se divise en deux branches principales : les capitulaires embrassent le gouvernement public de la société et l'administration du domaine privé de l'empereur. Son organisation présente un aspect à la fois grandiose et minutieux, dont le principal ressort est une idée de génie, la création de ces *missi dominici*, inspecteurs impériaux par les yeux desquels l'empereur pouvait voir ce qui se passait dans les provinces les plus éloignées.

Le génie de Charlemagne plane sur la triple civilisation franque, germanique et lombarde. Il cherche à établir l'unité dans l'autorité en s'appuyant sur l'élément chrétien ; c'est la réalisation de la grande idée romaine. L'empire de Charlemagne, c'est l'invasion armée de la Neustrie par l'Austrasie, l'envahissement de la Gaule par la Germanie. La conquête romaine avait trop durement appesanti son joug pour qu'il n'y eût pas un retour des vaincus sur les vainqueurs dégénérés ; Charlemagne se chargea d'en diriger la marche. Il emprunta aux Romains celles de leurs institutions qu'il trouva bonnes et tira les autres du génie particulier aux races du Nord. Centralisant le pouvoir pour grandir l'autorité, il tenta de codifier les lois et protéger les sciences, les lettres et les arts, sans abdiquer cependant son caractère germanique quelque peu barbare. Sa grande œuvre, facilitée par les victoires de Charles Martel, le guerrier redoutable, et de Pépin, le fin politique, trouva dans la papauté un puissant auxiliaire. Adrien et Léon, deux hommes de génie, se servirent de Charlemagne pour consolider les fondements du christianisme, et, si ce conquérant leur prêta la force matérielle de son bras, il leur dut à son tour la force morale de son pouvoir. C'est pour avoir méconnu cette influence de la cour de Rome que Napoléon tomba de si haut, après avoir réalisé une partie des plans de Charlemagne, dit l'auteur en terminant, et il se demande ce qu'a fait ce Charlemagne, malgré toute sa gloire, pour Dieu, la justice et l'humanité. Singulière question pour un historien qui vient d'écrire le règne de Charlemagne.

C'est que M. Capefigue n'a fait qu'entrevoir le rôle du héros qu'il prend plaisir à rabaisser au profit de Charles Martel, de Pépin, et surtout de la papauté dont le conquérant s'est fait le soutien. Son histoire produit l'effet d'un récit sans philosophie, sans portée, dépourvu de ce qui éclaire l'esprit et nourrit le cœur. Le style est incorrect, dur, emphatique et souvent peu en harmonie avec la dignité de l'histoire. Nous nous contenterons de citer cette phrase : « L'Italie conquise par Charlemagne, c'est une belle jeune fille brune jetée dans la couche d'un baron des bords du Rhin, à la haute stature et dont la tête est ornée de cheveux longs et flottants. » Du reste, une figure comme celle de Charlemagne allait mal à la plume débile de M. Capefigue ; il faut à ses pipeaux, non pas des héros, mais des courtisanes corrompues ou des poupées à pseudocouronnes.

Charlemagne, tragédie en cinq actes, de Népomucène Lemercier, représentée à Paris, sur le Théâtre-Français, le 27 juin 1816. Cette tragédie était composée depuis longtemps lorsqu'elle parut à la scène. Napoléon, qui l'avait lue en manuscrit, affectait d'y trouver un rare mérite ; le style, disait-il, en est cornélien. Cet éloge peut paraître intéressé, ainsi que le fait fort judicieusement remarquer M. de Pongerville ; le consul désirait que le poète ajoutât, vers le dénouement, une scène où les envoyés d'un grand nombre de peuples auraient offert à Charlemagne l'empire d'Orient. Si l'effet scénique avait répondu à l'espoir de Napoléon, une haute récompense attendait Lemercier. Mais Lemercier n'était pas de ces hommes qu'on récompense. Le poète, longtemps l'ami du général, qui, dès que l'empire fut proclamé, renvoya le brevet et l'insigne de la Légion d'honneur, déclarant ne pouvoir se soumettre au nouveau serment exigé des membres de l'ordre, ce poète, disons-nous, devait se refuser, et en effet il se refusa obstinément à la demande du maître ; il ne fit jouer sa pièce qu'au commencement de la Restauration. *Charlemagne*, que l'auteur nous montre comme les Clovis et les Ali-Pacha, dans toutes ses grandeurs et dans toutes ses atrocités, obtint du succès ; la retraite forcée de Mlle Georges, qui interprétait le principal rôle, arrêta brusquement le cours de ses représentations. Elle est aujourd'hui oubliée ou à peu près. Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est l'esprit qui l'a inspirée, de même que les meilleures œuvres de Lemercier. La vie de Lemercier ne fut qu'une longue et courageuse protestation de la pensée contre la force brutale des événements ou le despotisme des hommes, « d'un homme surtout, dit M. Hippolyte Lucas, de celui qui étreignit d'une main de fer les libertés françaises pour les enchaîner aux pieds de la gloire et qu'il appela spirituellement son ami le premier consul. » L'existence modeste, indépendante, austère de Lemercier s'est trouvée en lutte avec la plus éclatante fortune que le monde ait jamais eue. Cela lui sera compté.

Charlemagne. Iconogr. Il existe fort peu de représentations de Charlemagne qui soient contemporaines de ce prince. Une statuette de bronze, du VIII^e siècle, qui a existé longtemps dans la cathédrale de Milan, représente le puissant empereur avec de longues moustaches, les cheveux courts, les jambes bardées de fer, une large épée à la main. Une mosaïque datée de 797 et trouvée dans le trichinium du pape Léon III, à Saint-Jean de Latran, lui donne le même visage et à peu près le même costume. Quelques sceaux, dont il a été publié les fac-similés, le représentent dans un costume assez semblable à celui des empereurs romains, et lui donnent un nez busqué, la barbe et les cheveux courts. Le cabinet des *Bolli antichi*, au Vatican, possède un portrait peint à fresque que quelques auteurs pensent avoir été exécuté d'après nature, lorsque l'empereur des Francs vint à Rome, et que d'autres croient postérieur de beaucoup au VIII^e siècle. Ce portrait en buste, dit Mme Louise Colet, nous montre Charlemagne jeune, svelte, amaigri. Son beau visage mélancolique, entouré de cheveux blonds, a le type germain ; il me rappelle, avec plus de fermeté dans les traits et dans le regard, la tête expressive d'Alfred de Musset. Une copie de ce portrait, faite par Alaux, se voit au musée de Versailles. Un autre portrait, souvent reproduit, est celui qui figure au palais d'Aix-la-Chapelle, dans la salle des souverains, et qui fait voir Charlemagne vieux, ayant sur sa tête blanchie la couronne impériale, appuyant une de ses mains sur le globe du monde et tenant dans l'autre une large épée. Les représentations qui ont été faites de ce monarque par les artistes modernes sont pour la plupart des figures de pure fantaisie. Les plus répandues nous le montrent dans toute la pompe du costume impérial, avec une couronne et un manteau décorés de fleurs de lis, une cuirasse richement ciselée, une main appuyée sur un globe crucifère, l'autre tenant une épée ou une main de justice ; le visage est celui d'un homme déjà âgé, avec de longs cheveux et une barbe abondante. Les estampes de Crispin de Pas, de Nicolas de Bruyn, de Giovita Garavaglia, de Larraessin, nous offrent ainsi un Charlemagne qui n'a rien de commun, sans doute, avec la véridique portraiture du fils de Pépin. Un autre portrait, qui figurait autrefois dans le cabinet du roi et qui a été plusieurs fois gravé, s'écarte complètement des types que nous venons de décrire : Charlemagne y est représenté de profil, avec un nez camard ; il a une pelisse et une toque fourrées d'hermine. Un ivoire, provenant du cabinet Denon et qui a été lithographié par Laffitte, lui donne des traits tout à fait idéalisés ; la tête, vue de face, encadrée par de longs cheveux et une longue barbe, est couronnée de lauriers.

Parmi les tableaux représentant des épisodes de la vie de ce prince, nous citerons : le *Couronnement de Charlemagne par Léon III*, peint par Raphaël dans une des chambres du Vatican ; *Charlemagne dictant ses capitulaires*, un des premiers ouvrages d'Arty Schieffer (musée de Versailles) ; *Charlemagne recevant Alcuin* qui lui présente des manuscrits exécutés par les moines, plafond du Louvre, par Schnetz ; *Charlemagne et Alcuin*, peinture décorative du cercle des Jésuites, à Marseille, par M. Ma-

gaud (lithogr. par Sirouy) ; *Charlemagne d'Argenteuil*, composition théâtrale exposée par Bouterweck au Salon de 1852 ; *Charlemagne franchissant les Alpes*, par Delaroche (v. ci-après), etc. Citons encore un buste colossal, sculpté par De Bay père, pour la bibliothèque publique de Nantes, une grande statue équestre, par M. Louis Rochet (v. ci-après), et le dessin, par M. Chenavard, d'une statuette destinée à la décoration du Panthéon, et qui n'a pas été exécutée. M. Théophile Gautier a dit de ce dernier ouvrage : « Le *Charlemagne* de M. Chenavard est une statue du plus beau caractère ; c'est bien l'empereur géant, l'énorme intelligence servie par un corps de titan, le guerrier herculéen qui, selon la chronique du moine de Saint-Gall, portait à sa lance, embrochés comme des grenouilles, sept pauvres Saxons idolâtres, *nescio quid murmurantes* ; le vainqueur de Didier et de Witikind, l'empereur à l'œil d'épervier et à la barbe grise, comme disent les poètes du roman-cero français ; le compagnon des douze pairs, l'ami de Roland et d'Olivier, celui dont les grands os font reculer de surprise le voyageur, lorsqu'on ouvre la chasse byzantine plaquée d'or, constellée de grenats, qui le contient dans la sacristie d'Aix-la-Chapelle, sa ville bien-aimée. »

Charlemagne (LE COURONNEMENT DE), fresque de Raphaël, dans la chambre de l'*Incendie du Bourg*, au Vatican. Raphaël s'est fort peu préoccupé de la vérité historique dans la composition de ce tableau ; sous prétexte de nous montrer Charlemagne couronné par le pape Léon III, il a mis en scène François I^{er}, Léon X, les cardinaux et les seigneurs les plus illustres de son temps ; et, pour que nul n'en ignore, il a écrit, dans l'embrasure de la fenêtre qui s'ouvre à l'un des angles de la fresque, ces mots : *Leo X. P. Max. Chr. mcccc xvii*. Un peu avant cette dernière date, qui est celle de l'exécution de la peinture, François I^{er}, vainqueur à Marignan, avait eu une entrevue avec Léon X à Florence, et avait signé avec lui un traité d'alliance ; ce ne fut jamais que dans la fresque du Vatican qu'il reçut des mains du pontife la couronne impériale. Néanmoins, les anachronismes qui abondent dans cet ouvrage ne lui enlèvent rien de sa valeur artistique. L'ordonnance du tableau est tout à fait magistrale ; le pape, coiffé d'une mitre et assis sur un trône élevé derrière lequel est tendue une riche draperie, s'appuie à déposer la couronne impériale sur la tête de Charlemagne. Celui-ci, la tête nue et les épaules couvertes d'une chape dorée, est agenouillé sur les degrés du trône ; il tient d'une main un sceptre et de l'autre un globe, symbole de la puissance ; derrière lui est un petit page qui porte dans ses mains une couronne à pointes, et qui tourne vers nous son charmant visage. Onze personnages se tiennent debout autour du trône pontifical ; les uns sont revêtus d'insignes sacerdotaux, les autres paraissent faire partie de la suite de l'empereur. A droite, au premier plan, sont groupés des cardinaux et des ecclésiastiques ou des religieux d'un rang inférieur, les uns assis sur des bancs, les autres assis à terre ; les cardinaux, coiffés de la mitre blanche, nous tournent le dos pour la plupart. Dans le fond sont assis des évêques, et derrière eux se tiennent debout des officiers de Charlemagne. Sur le devant du tableau, à gauche, deux serviteurs demi-nus apportent un bûche dont un officier, bardé de fer et à genoux, désigne la place du doigt. D'autres serviteurs apportent des vases antiques. Des objets de ce genre sont déjà déposés sur une table, et on voit, sur une seconde table, des chandeliers dorés garnis de cierges. La scène que nous venons de décrire se passe dans l'intérieur de la basilique de Saint-Pierre, dont l'architecture forme au tableau le fond le plus riche et le plus imposant. Ce fond est attribué à Jean d'Udine. La tradition veut aussi que le dessin seul de la composition ait été exécuté par Raphaël, et que la peinture soit l'œuvre de Jules Romain. Cette belle fresque est malheureusement une de celles, dans les chambres, qui ait eu le plus à souffrir des injures du temps.

Charlemagne traversant les Alpes, tableau de Paul Delaroche, musée de Versailles. Charlemagne, monté sur un magnifique cheval noir, les épaules couvertes d'un ample manteau, la tête coiffée d'un casque, se retourne vers les guerriers qui le suivent et leur montre avec la pointe de son épée les cimes neigeuses du mont Cenis, que l'on entrevoit, sur la droite, à travers les troncs énormes des sapins. La belle tête du monarque, qu'encadre une longue chevelure blonde, a une expression de tranquille fierté qui contraste avec l'animation et le trouble des autres personnages. Une troupe de montagnards des Alpes s'est portée dans les rochers pour barrer le passage aux guerriers francs. La lutte est engagée. Sous les yeux mêmes de Charlemagne, un cavalier de l'avant-garde est aux prises avec un montagnard qu'il va pourfendre d'un coup de son épée... Mais c'est sur le devant du tableau que règne le plus grand désordre. Les Francs oulbuent leurs ennemis dans un torrent qui tombe en cascade à travers les rochers. Il y a là des figures contorsionnées par des mouvements insolites. A droite, un cavalier et sa monture sont précipités dans un ravin ; le cheval, la crinière hérissée, les naseaux fumants, hennit dans son élan prodig-

gieux; le cavalier, désarçonné, étend sa main crispée vers l'abîme, où il plonge la tête la première. A gauche, un guerrier, demi-nu, brandit une énorme masse d'armes et s'apprête à en frapper un montagnard qui le vise avec son arc. Tout ce mouvement, toute cette animation n'est guère exprimée que par des lignes; la couleur est froide, la touche manque d'ampleur et d'énergie. Ce tableau est un des plus vastes que Delaroche ait exécutés; il ne mesure pas moins de 8 m. de long sur 4 m. 20 de hauteur. Suivant M. de Calonne, qui l'a jugé avec beaucoup de sévérité, « c'est une peinture décorative de la pire espèce; le sujet ne convenait nullement au talent de Delaroche, et il ne faudrait pas lui reprocher trop amèrement d'y avoir si peu réussi; ce talent se plaisait aux anecdotes historiques plutôt qu'à l'histoire même. » Le *Charlemagne traversant les Alpes* a été photographié dans l'*Œuvre de Delaroche*, publié par MM. Goupil et Ce. Le tableau a été exécuté en 1847. Une esquisse peinte en 1840 a été achetée 3,245 fr. par M. Adolphe Moreau, à la vente après décès de Paul Delaroche, en 1857.

Charlemagne (STATUE ÉQUESTRE DE), par M. Rochet; exposition universelle de 1867. L'empereur, ayant sur la tête une couronne surmontée d'une croix, appuie la main gauche sur la garde de son épée et tient de la main droite un long sceptre dont l'extrémité inférieure repose sur son pied; il est vêtu d'une tunique richement brodée, et un ample manteau couvre ses épaules. Il a le type germanique, le nez légèrement déprimé au milieu, la chevelure et la barbe abondantes. Son attitude est calme et majestueuse. Il est monté sur un cheval entier plein de feu, que deux guerriers à pied tiennent par la bride. Le guerrier placé à droite a une mine des plus martiales: il tient à la main une hache à deux tranchants (francisque), et à son côté sont suspendus une large épée et un olifant; les braies qui enveloppent ses jambes sont serrées par des courroies, et une peau de bête recouvre en partie sa cotte de mailles; le second guerrier est plus jeune: il tient de la main gauche une lance et a un poignard et une hache accrochés à sa ceinture; un manteau flotte sur ses épaules. Tout ce groupe est bien composé et d'un effet très-monumental. Les détails en sont étudiés avec soin.

CHARLEMAGNE (Jean-Armand), successivement séminariste, clerc de procureur, soldat, adonné aux questions d'économie politique, né au Bourget, près de Paris, en 1753, mort en 1838. Il rédigea deux ans l'*Almanach des Muses*, et publia aussi quelques romans. Ses principaux ouvrages sont: *Plan d'impositions pour les habitants des campagnes et des villes taillables* (1790); *Instruction sur l'usage des moulins à bras*, etc. (1793); *De Crac à Paris*, comédie; *le Souper des Jacobins* (1795); *l'Agioteur* (1799); *l'Insouciant*; *l'Homme de lettres et l'Homme d'affaires*. Parmi ses romans, on peut citer: *l'Enfant du hasard et du crime*, ou les *Erreurs de l'opinion*, mémorial historique d'un homme qui s'est retiré du monde, rédigé sur ses manuscrits (Paris, 1803, 4 vol. in-12); les *Trois B* ou *Aventures d'un boiteux, d'un borgne et d'un bossu* (1804, 4 vol. in-12). Charlemagne, doué de beaucoup de facilité, en abusait ainsi que de son esprit, et négligeait trop l'intrigue et le style de ses ouvrages. Outre une foule de pièces sur des sujets divers, contes, vaudevilles, opéras-comiques, etc., il a laissé un volume de *Poésies fugitives* (1801, in-8). Abruti par les liqueurs fortes et accablé d'infirmités, il termina sa vie dans un dénuement absolu, malgré ses nombreux travaux dont plusieurs avaient eu un notable succès.

CHARLEMAGNE (Edouard), homme politique français, né à Châteauroux en 1795. Il était procureur du roi dans cette ville, lors de la révolution de 1830; nommé député l'année suivante, il se démit de ses fonctions judiciaires (1832), vota avec l'opposition libérale et fut réélu jusqu'en 1842. En 1848, M. Charlemagne devint commissaire du gouvernement provisoire à Issoudun, puis fut successivement élu membre de la Constituante et de la Législative par le département de l'Indre. Il fit d'abord partie des républicains modérés, puis vota avec la majorité monarchique, adhéra au coup d'Etat du 2 décembre et fut appelé à siéger au conseil d'Etat en 1852.

CHARLEMONT, forteresse de France (Ardenne), arrond. et à 26 kilom. N.-E. de Rocroy, canton de Givet, à 215 m. au-dessus de la Meuse. Le hameau de Charlemont a une population de 50 hab. La forteresse, bâtie par Charles-Quint sur un rocher à pic, fut modifiée et fortifiée plus tard par Vauban. Elle renferme une place, des rues, quelques maisons et une église. Au pied est une caserne qui peut contenir 5 à 6,000 personnes.

CHARLEMONT (James CAULFIELD), homme politique et littérateur irlandais, né à Dublin en 1728, mort en 1799. Il parcourut une partie de l'Europe, étudiant les mœurs et les langues des pays qu'il visitait et se liant avec les personnages les plus distingués. De retour dans sa patrie, en 1755, après une absence de neuf ans, il entra à la Chambre des pairs d'Irlande, fut créé comte de Charlemont en 1763, et partagea son temps entre la politique et les lettres. En 1778, il prit le commandement des volontaires irlandais, chargés, pendant la guerre d'Amérique, de défendre l'île contre

toute invasion étrangère. En 1783, il reçut le titre de membre du conseil privé et fut élu, trois ans plus tard, président de l'Académie royale irlandaise. Outre divers mémoires, il a laissé des lettres, publiées en 1820 sous le titre d'*Original letters*, et une *Histoire de la poésie italienne*, en manuscrit.

CHARLEROI, ville forte de Belgique, sur la Sambre, province de Hainaut, à 48 kilom. S. de Bruxelles, à 35 kilom. E. de Mons, ch.-l. d'arrond. et de canton; tribunal de 1^{re} instance et de commerce, collège royal, école de dessin; 8,400 hab. Fabrication importante de draps, lainages, savons, verrerie, armurerie, chaudronnerie, serrurerie; riche bassin houiller qui s'étend sur vingt-deux communes environnantes et duquel on extrait annuellement environ 3 millions de quintaux de houille.

Cette ville doit son origine et son nom à une forteresse construite en 1666 par Charles II d'Espagne; elle se divise en ville haute, dominée par la forteresse, et en ville basse dans la vallée de la Sambre; elle fut prise par Louis XIV, qui la rendit à la paix de Nimègue. Les Français la prirent encore plusieurs fois et la rendirent à chaque traité de paix. En 1794, après la bataille de Fleurus, elle fut réunie à la France, qui fit démolir ses fortifications, et conserva cette ville jusqu'en 1814. Depuis lors, elle a suivi le sort de la Belgique. L'arrondissement de Charleroi comprend dix cantons et renferme 100,000 hab.

CHARLES, île de l'Amérique septentrionale, au N.-O. du détroit d'Hudson, au S.-E. de l'île de Salisbury, 60 kilom. de long sur 40 kilom. de large; lat. N. 62° 40'; long. O. 77° 20'. Elle paraît être la côte O. de la grande île du Spitzberg, dans l'océan Glacial arctique; elle est longue, étroite et très-irrégulière.

CHARLES, cap de l'Amérique septentrionale, sur la côte S. du Labrador, à l'entrée N.-E. du détroit de Belle-Ile, par 52° 30' de lat. N. et 57° 30' de long. O. Il Autre cap de l'Amérique septentrionale, dans l'Etat de Virginie, à l'extrémité S. de la grande presqu'île située à l'E. de la baie de Chesapeake, à 22 kilom. N. du cap Henri, avec lequel il forme l'entrée de cette baie, par 37° 10' de lat. N. et 78° 20' de long. O.

CHARLES (SAINT-), petit lac de l'Amérique septentrionale, dans le bas Canada, à 20 kilom. N. de Québec; superficie, 8 kilom. carr. Ses bords, très-agrables, sont fréquentés l'été comme un lieu de plaisir. Une rivière, formée du trop-plein des eaux de ce lac, et qui porte aussi le nom de Saint-Charles, se jette dans le Saint-Laurent, après un cours de 25 kilom.

CHARLES (SAINT-), ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Missouri, sur la rive gauche du fleuve de même nom et à 30 kilom. O. de son embouchure dans le Mississippi, à 30 kilom. N.-O. de Saint-Louis; 7,247 hab. Cette ville, fondée en 1740 par des Français et appelée d'abord Petite-Côte, possède une haute école de méthodistes et était naguère capitale de l'Etat de Missouri.

CHARLES (PONT SAINT-). V. PARIS.

CHARLES BORROMÉE (saint). V. BORROMÉE.

EMPEREURS D'ALLEMAGNE.

CHARLES I^{er}, le même que CHARLEMAGNE.

CHARLES II. V. CHARLES LE CHAUVÉ, parmi les rois de France.

CHARLES III, le Gros, petit-fils de Louis le Débonnaire, troisième fils de Louis le Germanique, né vers 832, mort en 888. A la mort de son père (876), il obtint en partage la Souabe, la Suisse et l'Alsace, puis hérita successivement de ses frères et se trouva en 882 possesseur de l'héritage paternel et fut couronné empereur par le pape Jean VIII. Il exerça, de plus, la royauté, ou tout au moins la régence des Etats francs de 885 à 887, pendant les orages de la minorité de Charles le Simple. Il réunit donc pendant un moment la presque totalité de l'immense empire de Charlemagne. Malheureusement, il se montra indigne d'un tel héritage. Il acheta à prix d'or la paix des pirates normands et leur céda la Frise occidentale, à la condition cependant de fermer le Rhin, la Meuse et l'Escaut à de nouvelles invasions. Il dépouilla injustement les fils des margraves d'Autriche et les ducs Gui et Berenger, exila sa sœur, fit crever les yeux à son neveu Hugues, duc d'Alsace, ne marcha contre les Normands que pour conclure avec eux une paix honteuse sous les murs de Paris. Il fut déposé dans une assemblée des princes et des grands de l'empire, en 887. Il mourut l'année suivante, dans l'abbaye de Reichna.

CHARLES IV, empereur de la maison de Luxembourg, fils du roi de Bohême Jean de Luxembourg, né à Prague en 1316, mort en 1378. Après la mort de son père, tué à Crécy, il hérita du royaume de Bohême (1346), fut élu empereur en 1347, mais ne fut définitivement en possession du pouvoir que plusieurs années plus tard, après s'être débarrassé, à prix d'or ou par le poison, de divers compétiteurs. En 1356, il publia la fameuse *Bulle d'or*, qui est restée jusqu'en 1806 la base fondamentale du droit politique de l'empire. Odieux à l'Allemagne, qu'il greva d'un impôt au profit du saint-siège (par l'influence duquel il avait été élu), il eut sans cesse à lutter contre les princes et contre les peuples, et fut impuissant à délivrer

le pays des brigands qui l'infestaient. Instrument servile de la cour de Rome, il accorda au clergé des privilèges exorbitants et le rendit entièrement indépendant du pouvoir temporel. Il est le premier empereur qui ait vendu des lettres de noblesse. Il vendait tout, d'ailleurs: les privilèges aux villes ou aux particuliers, les investitures princières, les villes et les Etats (la Lombardie entre autres, qu'il vendit aux Visconti). Indifférent au reste de l'empire, il favorisait son royaume de Bohême et s'attacha à y faire fleurir les arts, le commerce et l'industrie. Sous son règne, les juifs subirent une horrible persécution, et les universités de Prague et de Vienne furent fondées.

CHARLES V ou **CHARLES-QUINT**, empereur d'Allemagne et roi d'Espagne, fils de Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, et de Jeanne la Folle, fille de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, né à Gand le 24 février 1500, mort au monastère de Saint-Just (Estramadure) le 21 septembre 1558. Il fut élevé dans les Pays-Bas et montra moins de goût pour l'étude que de passion pour les exercices militaires. Par sa naissance, il concentra successivement en ses mains les successions des maisons d'Autriche, de Bourgogne et de Castille, et devint le maître du plus vaste empire qui eût été formé depuis Charlemagne. En 1516, il hérita des royaumes d'Espagne, après la mort de son aïeul maternel Ferdinand le Catholique. Etranger dans un pays dont il ne savait même pas le langage, il irrita les Espagnols en disgraciant le vieux cardinal Ximénès, qui mourut peu après; en livrant toutes les dignités à ses Flamands et en diminuant les privilèges locaux. A la mort de son aïeul paternel Maximilien (1519), il fut élu empereur, bien qu'il eût pour concurrent François I^{er}, roi de France. Cette rivalité, qui venait d'éclater devant les électeurs de l'empire, n'était pas destinée à s'éteindre en silence et devait se perpétuer sur tous les champs de bataille de l'Europe. En réalité, il s'agissait moins de l'empire germanique que de la prépondérance politique sur les affaires du continent européen, et de prétentions rivales sur l'Italie, la Navarre, les Pays-Bas et la Bourgogne. Le premier acte du nouvel empereur fut de convoquer la diète de Worms (1521) pour réprimer les nouvelles doctrines religieuses. On sait que Luther y défendit courageusement ses idées, qui ne furent d'ailleurs condamnées qu'après son départ. C'est en 1521 que s'ouvre la série des interminables guerres entre la France et Charles-Quint. Les hostilités se couvrirent d'abord du masque du roi de Navarre et du duc de Bouillon. Provoqué par des agressions indirectes, l'empereur répondit par deux invasions infructueuses, l'une en Guyenne, l'autre dans la principauté de Bouillon, comprime en Espagne l'insurrection des communes, s'allie à Henri VIII d'Angleterre, et gagne par ses généraux les batailles de la Bicoque (1522), de Biagrasso (1524) et de Pavie (1525), où François I^{er} fut fait prisonnier. Des traitements rigoureux, une captivité fort dure, amènent le monarque français à signer le traité humiliant de Madrid (14 janvier 1526), contre lequel il proteste secrètement comme arraché par la force, et qui fut brusquement rompu. Un autre traité, celui de Cambrai, dicté par la lassitude aux deux parties (1529), fut aussi mal exécuté que celui de Madrid. Dans l'intervalle, le Milanais avait été succagé, Rome prise et pillée par le connétable de Bourbon, allié de l'empereur, et le pape lui-même fait prisonnier par les troupes allemandes. Pendant ces deux périodes, la guerre, presque constamment défavorable aux Français, n'avait d'ailleurs amené aucun résultat décisif.

En 1535, les hostilités recommencèrent à la suite d'une invasion française en Savoie et dans le Milanais; l'empereur riposta par l'invasion de la Provence, changée en désert, et où son armée est décimée par la famine et les maladies, et par une expédition en Picardie, qui ne lui est pas plus profitable. Une trêve de dix ans, conclue à Nice en 1538, mit fin à cette troisième période, stérile en résultats comme les deux précédentes. En 1542, le meurtre de deux ambassadeurs français dans le Milanais donne à François I^{er} un juste motif de recommencer la guerre. La première campagne fut mêlée de succès et de revers. Bientôt Charles conclut une ligue avec le roi d'Angleterre, appelle la diète de Spire à son aide, fait quelques concessions aux protestants d'Allemagne pour en obtenir des secours, détache le Danemark de l'alliance française, et, bien que son armée ait été battue à Cériseles par le duc d'Enghien (1544), fait irruption par la Champagne jusqu'au cœur de la France. Faute de provisions et d'argent, il accepte la paix de Crespy, en vertu de laquelle il renonçait à ses prétentions sur le duché de Bourgogne et le comté de Charolais, pendant que François abandonnait les siennes sur Naples, la Flandre et l'Artois. Ce dernier traité était sur le point d'être rompu comme les précédents, lorsque la mort vint arrêter le roi de France dans ses projets (1547). Cette lutte obstinée n'était point terminée cependant. En 1552, Henri II, effrayé de la puissance de l'empereur, traite secrètement avec les protestants et envahit les Trois-Évêchés. Charles marche sur la Lorraine, assiège inutilement Metz, défendu par le duc de Guise, obtient quelques succès dans les Pays-Bas, ravage la Picardie et signe en

fin la trêve de Vaucelle, qui laisse les choses en l'état où elles étaient. Tel fut le résultat de plus de trente ans de guerres et de dévastations! D'autres affaires non moins importantes que sa guerre stérile contre la France occupèrent le règne de Charles-Quint: les luttes religieuses de l'Allemagne, la guerre contre les Turcs et les dissensions intestines de l'Espagne. En 1532, il mit sur pied une armée formidable pour repousser Soliman, qui s'avancait en Hongrie. C'était la première fois qu'il paraissait à la tête de ses armées. Dans cette lutte de la civilisation contre la barbarie, il couvrit l'Allemagne, et, s'il ne remporta pas d'avantages considérables, tint l'ennemi en échec et l'éloigna par un traité, qui à la vérité maintenait les choses dans le *statu quo*, c'est-à-dire conservait aux Turcs leurs postes menaçants en Hongrie. En 1535, il fit une expédition glorieuse contre Tunis et Barberousse, rétablit le dey, sous la suzeraineté de l'Espagne, et ramena en Europe 20,000 esclaves chrétiens qu'il avait délivrés. Il laissa d'ailleurs tomber Rhodes, ce poste avancé de la chrétienté, et se contenta de céder aux chevaliers l'île de Malte. Une expédition qu'il tenta contre Alger en 1541 lui coûta sa flotte et une partie de son armée. Ainsi, de ce côté encore, l'œuvre de Charles-Quint a été à peu près stérile. Son rôle dans le grand mouvement de la réforme religieuse en Allemagne ne fut ni brillant ni même nettement dessiné, et, quoiqu'il ait combattu les princes protestants, quoiqu'il ait dépouillé de leurs Etats l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse, vaincus à Mühlberg en 1547, il n'empêcha point la propagation des doctrines nouvelles, et le dernier trait de sa politique à ce sujet est ce fameux *Interim*, compromis qui ne décidait rien et indisposait les catholiques aussi bien que les protestants. En 1552, Maurice de Saxe trancha la question en lui imposant, les armes à la main, le traité de Passau, où le libre exercice de la religion réformée était stipulé. En Espagne, son règne n'a été que la préparation des règnes de ses successeurs; mais il obtint cependant le résultat de mieux affermir l'autorité royale contre les prétentions de la noblesse et des assemblées nationales. Après trente-cinq ans d'efforts et de luttes, le Sisyphe impérial se trouvait à peu près au même point. Découragé, usé par les fatigues et les maladies, tourmenté peut-être par la passion des actions extraordinaires, il résolut de déposer le fardeau de sa stérile grandeur; il abdiqua en 1555, laissant la couronne impériale à son frère Ferdinand, l'Espagne, les Pays-Bas, l'Italie, et le nouveau monde à son fils Philippe II, et se retira dans un palais contigu au monastère de Saint-Just, près de Placentia, dans l'Estramadure.

C'est depuis quelques années seulement que nous connaissons, d'une façon exacte, cette dernière phase de la vie de Charles-Quint. Robertson, qui écrit l'histoire de cet empereur d'après la romanesque chronique de Gregorio Leti, a dénaturé de caractère, qui, jusqu'à la dernière heure, ne se démentit point. Il a créé un frère Charles légendaire, détaché des choses de ce monde, et uniquement occupé de pratiques religieuses. « Loin de prendre aucune part aux événements politiques de l'Europe, écrit-il, il n'avait pas même la curiosité de s'en informer. » Voltaire va plus loin: « On prétend, dit-il, que l'esprit de Charles-Quint se dérangea dans la solitude de Saint-Just. En effet, passer la journée à tourmenter des novices et à démonter des pendules, se donner, dans l'église, la comédie de son propre enterrement, se mettre dans un cercueil et chanter son *De profundis*, ce ne sont pas là des traits d'un cerveau bien organisé. Il mourut en démence. » Ces idées, universellement acceptées et reproduites par les historiens, sont encore aujourd'hui trop généralement accréditées, pour qu'il ne nous semble pas nécessaire d'appeler sur ce point l'attention de nos lecteurs. Grâce à la découverte de pièces inédites, trouvées dans les archives de Simancas et dans celles des divers pays, plusieurs écrivains, à la tête desquels se placent M. Mignet et M. Gachard, nous ont donné, sur les dernières années de la vie de Charles-Quint, une relation complète, authentique, qui a rétabli dans son jour toute la vérité.

Ce fut au mois de février 1557 que l'empereur Charles-Quint vint habiter sa dernière demeure, somptueuse édifice construit par ses soins et embelli par les arts. Son palais communiquait avec un couvent de moines hiéronymites, et était disposé de telle sorte, que Charles-Quint pouvait, de son lit, apercevoir le grand autel de l'église du couvent. Il était accompagné d'un certain nombre de serviteurs, entre autres de Gatzellu, son secrétaire; de Van Male, son valet de chambre et son favori; de son fou, Paep Thun; et, pour l'entretien de sa maison, il se réservait 1,500,000 fr. de revenu, ce qui n'est pas précisément le budget d'un moine se vouant à la vie ascétique. Des les premières heures, Charles-Quint se montre tel qu'il avait toujours été; jusqu'à la fin il reste lui-même, partagé entre les trois grandes et constantes préoccupations de sa vie, la politique, la passion du bien manger et son salut.

La politique, qu'il semblait avoir à jamais abandonnée, ne lui reste pas un instant étrangère. Devenu empereur consultant, pas un seul jour il ne demeure indifférent aux événements qui agitent l'Europe. Philippe II, plein de déférence, sinon de tendresse, lui demande fré-

quemment des conseils; il se trouve mêlé à toutes les négociations; il donne son avis dans les circonstances graves, et même, de temps à autre, il fait acte de souveraineté; ses conseils se changent en ordres impératifs. Les dépêches affluent à Saint-Just et sa correspondance journalière, incessante, ne s'arrête qu'à sa mort.

Cependant ce politique si prudent, si sain d'esprit, si attentif aux affaires du dehors, si ce grand homme qui, selon l'expression de M. Mignet, savait commander à ses passions, ne savait pas conduire ses appétits; il était maître de son âme dans les diverses extrémités de la fortune; mais il ne l'était pas de son estomac à table. — « Jusqu'à son départ des Pays-Bas pour l'Espagne, écrit l'ambassadeur vénitien Frédéric Badoër, il avait l'habitude de prendre une écuelle de jus de chapon, avec du lait, du sucre et des épices; après quoi, il se rendormait. A midi, il dînait d'une grande variété de mets; il faisait collation peu d'instants après vêpres, et, à une heure de la nuit, il soupa, mangeant dans ces divers repas toutes sortes de choses propres à engendrer les humeurs épaisses et visqueuses. » Charles-Quint ne changea rien à son régime dans sa vie claustrale; il ne mit aucun frein à sa voracité sensuelle. Rien n'y put faire, ni le soin de sa santé, qui s'altérait de jour en jour, ni la préoccupation de son salut.

Cette préoccupation pourtant était grande. Catholique fervent, dévot et sombre, frappé des visions du purgatoire et de l'enfer, il paraissait aux moines qui l'entouraient une sorte de demi-saint uniquement préoccupé de sa fin dernière. « Avant son départ pour l'Espagne, écrivait Badoër, il se faisait, chaque jour, lire la Bible, se confessait et communiait quatre fois par an. Il avait la fréquente habitude de tenir un crucifix dans la main. J'ai entendu dire que, pendant qu'il était à Ingolstadt, dans le voisinage de l'armée protestante, on le vit, à minuit, agenouillé devant un crucifix et les mains jointes. » A Saint-Just, sa dévotion prend un caractère encore plus marqué. Il assiste aux offices des moines, se confesse fréquemment, fait dire messes sur messes, pour le salut des siens et pour son propre salut, et il en arrive même à se donner des flagellations. L'histoire rapporte, en effet, que Philippe II mourant se fit apporter une discipline ensanglantée. « Ce sang est de mon sang, dit-il, mais ce n'est pas le mien; c'est celui de mon père, qui s'en servait; je le déclare afin qu'on en sache le prix. »

Chaque fois qu'un parent de Charles-Quint mourait, celui-ci faisait célébrer un service funèbre pour le repos de son âme. La parenté des rois est nombreuse, et plusieurs parents moururent. Un jour, après avoir assisté à un service pour l'impératrice, se sentant, plus que jamais, gravement atteint du mal qui le rongea, il lui prit envie de faire célébrer ses propres obsèques et d'y assister. Ce n'était point, comme on l'a dit, une invention de sa part, un acte de folie. Enfant, pendant qu'il se trouvait à Liège, il avait vu l'évêque de cette ville faire pour lui-même des services funèbres. Il consulta son confesseur, fray Juan Regla, qui ne vit nul inconvénient à satisfaire son désir. Un catafalque fut dressé dans la grande chapelle, et, sans simulacre sacrilège, il assista à la cérémonie avec les gens de sa maison, tous vêtus de deuil, et qui pleuraient. Cette scène l'impressionna profondément, la fièvre le saisit, et, deux jours après, le 21 septembre 1558, la mort vint le frapper. Quant à la légende qui nous montre Charles-Quint passant ses journées à démonter et à remonter des pendules, nous savons maintenant ce qu'il faut en croire. Elle a son point de départ dans la chose la plus simple, qu'on a travestie; il aimait à savoir l'heure avec la dernière exactitude. C'est pour ce motif qu'il se fit accompagner à Saint-Just de l'horloger Turriano, qu'il payait grassement.

Le Titien nous a laissé un admirable portrait de Charles-Quint, qui possède le *Real Museo* de Madrid. L'ambassadeur vénitien que nous avons déjà cité a esquissé la figure impériale avec non moins de vérité, mais vieillie, telle qu'il la vit en 1555 : « La taille de l'empereur, écrivait-il, est moyenne, et son aspect grave. Il a le front large, les yeux bleus et d'une expression énergique, le nez aquilin et un peu de travers, la mâchoire inférieure longue et large, ce qui l'empêche de joindre les dents et fait qu'on n'entend pas bien la fin de ses paroles. Ses dents de devant sont peu nombreuses et cariées; son teint est beau, sa barbe courte, hérissée et blanche; sa complexion est flegmatique et naturellement mélancolique. »

Singulier mélange du flegme allemand et de l'orgueil espagnol, esprit froid et calculateur, diplomate refors et connaissant à fond les hommes, Charles-Quint était grave, digne, ferme dans les revers, profondément dissimulé, généreux par calcul, dur aux vaincus et constamment préoccupé de l'extension de sa puissance. Hypocrite de haute race, il retint François I^{er} captif, mais ne voulut pas de réjouissances publiques, parce que, disait-il, le malheur d'un roi ne doit réjouir personne. Il fit saccager Rome, prendre Clément VII, et en même temps il ordonna des prières publiques pour sa délivrance. Il montra un goût vif et fin pour les arts; mais c'est en vain qu'on cherche en lui les facultés sympathiques : il n'aima jamais personne, pas même Marguerite van Gest, la belle Fla-

mande. Charles-Quint eut deux enfants naturels, Marguerite, duchesse de Parme, et don Juan d'Autriche, le héros de Lépante, qu'il laissa à l'abandon.

— La retraite si extraordinaire de Charles-Quint à Saint-Just, et ses funérailles anticipées sont restées, dans la langue littéraire, l'objet de fréquentes allusions :

« L'amour des chardonnerets dure autant que leur vie. On en a vu prendre le deuil à la suite d'une grosse peine de cœur et se retirer du monde, à l'instar de l'empereur Charles-Quint, qui, dégoûté de l'ambition et de la vaine grandeur, abdiqua le sceptre pour s'envelir tout vivant dans le monastère de Saint-Just. L'histoire dit que le regret de sa détermination prit quelquefois le monarque. Ainsi, le chardonneret qui a déposé sa couronne écarlate, signe de royauté, pour coiffer le voile noir, signe de renoncement et de deuil, revient quelquefois aussi sur la résolution que lui a dictée le désespoir, et rentre en ses insignes. »

TOUSSENET.

« Le nom d'Arthur n'apparaît plus que de loin en loin dans la littérature. Il fabriquait le roman, le drame et tout ce qui s'ensuit, avec assez de facilité; mais il a été, dans ces derniers temps, bien distancé. C'est un écrivain qui a fait son temps, et l'on dit de lui maintenant ce qu'il disait naguère de quelques-uns de ses confrères, que, comme Charles-Quint, il assiste vivant à ses propres funérailles. »

ALEXANDRE DE LAVERGNE.

« Dès ce moment, je deviens un homme grave, j'abdicque à Saint-Sylvain, mes vœux se tournent vers Paris. Dès aujourd'hui, mon fils, c'est vous qui me succédez, c'est vous qui réglez ici; vous êtes le souverain de l'arrondissement. Je vous laisse un trône tranquille et des sujets respectueux. Quant à moi, je vous suivrai de loin, comme Charles-Quint suivait Philippe II des hauteurs de Saint-Just. Maintenant, mon fils, venez que je vous embrasse, cette accolade vous servira de consécration. »

LOUIS REYBAUD.

« Le prince des éclectiques est descendu aux travaux purement littéraires, où il fait merveille. M. Cousin s'est retiré dans les lettres, comme Charles-Quint se retira au monastère de Saint-Just; mais son abdication lui a porté bonheur, et il peut se consoler de n'être plus un philosophe nuageux en étant un brillant homme de lettres. »

PAULIN LIMAYRAC.

« Affaibli par la douleur, Potard rompit complètement avec le monde; la solitude devint son seul abri contre le désespoir. Tout ce qui se rattachait à sa vie passée lui était devenu odieux; la pipe, cette dernière compagne de l'isolement, n'avait plus pour lui le moindre charme. Il avait brisé de ses mains tout un arsenal de ce genre, laborieusement amassé, et où il avait prodigué le souffle de sa jeunesse. C'était une abdication complète, un de ces actes décisifs qui firent de Charles-Quint un simple profane de Saint-Just. Comme lui, Potard se déclara mort au monde. »

LOUIS REYBAUD.

Charles illustre (LX), en espagnol *El Carlo famoso*, poème épique de Luis de Zapata, de Grenade, en l'honneur de Charles-Quint. Cette immense composition ne compte pas moins de 40,000 vers, et son auteur mit treize ans à l'achever. Ce serait bien le cas de dire, avec Alceste : « Le temps ne fait rien à l'affaire. » Les cinquante chants du *Carlo famoso* ne sont pas meilleurs que les vingt-quatre de la *Pucelle* de Chapelain. Zapata, qui vivait au xvie siècle, et était par conséquent le contemporain de son héros, s'est attaché à faire une sorte de longue chronique rimée. On trouve, en tête de chaque page du poème, la date des événements, et le scrupule a été poussé jusqu'à distinguer au moyen d'astérisques tout ce qui est de pure imagination de ce qui n'offre, pour l'histoire, qu'une autorité douteuse. Malgré toutes ces précautions, le *Carlo famoso*, imprimé aux frais de son auteur (Valence, 1575, in-4°), eut peu de succès de son vivant et encore moins après sa mort. Cependant, malgré la lourdeur de la composition et l'indigence du style, il ne serait pas impossible de trouver quelques passages intéressants, si l'on osait les chercher dans tout ce fatras.

Charles-Quint (HISTOIRE DE), livre remarquable par W. Robertson. Cet ouvrage parut en 1769, dix ans après l'*Histoire d'Ecosse*, en trois volumes in-4°. Il fut payé à l'auteur 4,500 liv. sterl. (112,500 fr.), tandis que son premier ouvrage ne lui avait été payé que 600 liv. sterl. (15,000 fr.), et fut très-bien accueilli de l'Europe lettrée quoique avec moins d'enthousiasme que l'*Histoire d'Ecosse*. Dans cette œuvre historique, Robertson, écartant de son récit tous les faits qui n'ont eu qu'une influence momentanée ou locale, ne s'attache qu'aux grands événements dont l'influence s'exerça sur toute l'Europe, bouleversant ses

mœurs, ses lois, son administration et son commerce. Il exécute ce plan avec une grande justesse de vues et une grande solidité de raison. Sous sa main puissante, toute cette grande époque devient nette et précise, les faits se tiennent et se coordonnent naturellement; partout sa pensée est profonde, le style vigoureux : c'est incontestablement un des plus beaux livres qui existent en histoire. L'ouvrage est précédé d'une remarquable introduction qui en forme environ le quart, et en est, de l'avis général, la meilleure partie. Introduisons cependant un correctif à ces éloges, que nous emprunterons à M. Villemain. « C'est la forme que le xviii^e siècle préférait, dit le savant critique; c'est l'entreprise de Voltaire dans l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, le modèle suivi par Robertson... La véritable peinture des mœurs, c'est celle qui, fondue dans le récit, se manifeste sans que l'historien vous le dise, et vous saisit par l'originalité plus qu'elle ne vous instruit par l'érudition. C'est ce qui a trop manqué, même à Voltaire, et ce que Robertson n'a pas eu. On admire, on loue beaucoup son *Introduction à l'Histoire de Charles-Quint*. Certes, il y a dans cet ouvrage un calme de raison, une sage distribution des parties, quelque chose de régulier et de progressif tout à la fois qui plaît à la pensée. Mais cette introduction est accompagnée d'un volume de notes; et, chose remarquable, c'est dans les notes que vous trouvez tous les détails originaux. Il semble que l'écrivain ait oublié cette vérité si simple, que pour être court il faut être caractéristique; que si vous dites peu de paroles, ces paroles doivent avoir quelque chose qui frappe et laisse un long souvenir. Vous supprimez beaucoup de circonstances; réservez-en donc quelques-unes de tellement vives, de tellement singulières, que la pensée ne puisse s'en délivrer jamais. » Cependant, si dans cette histoire Robertson est moins attachant que dans ces pages émues qu'il a consacrées à Marie Stuart, on doit convenir que l'*Histoire de Charles-Quint* exigeait une plus grande étendue d'esprit, une aptitude plus marquée à saisir et à embrasser d'un seul coup d'œil un grand nombre d'objets divers, et surtout une connaissance plus approfondie de tous les gouvernements de l'Europe. L'*Histoire de Charles-Quint* a été fort bien traduite en français par Suard, de l'Académie française.

Voici sur l'*Histoire de Charles-Quint* l'opinion de M. Hoffmann : « Robertson est un écrivain d'un grand mérite, profondément instruit, d'une exactitude irréprochable et très-scrupuleuse dans l'admission des faits; il juge les événements et les hommes avec une probité sévère et une raison très-éclairée; les Anglais lui accordent, en outre, une élégance et une pureté de style que je ne puis apprécier... Et cependant le lecteur, toujours pénétré d'une profonde estime pour un historien aussi savant et aussi judicieux, n'éprouve pas, à cette lecture, les vives émotions, l'intérêt attachant, les alternatives de pitié, d'admiration, de satisfaction ou de terreur qu'il a ressenties quelquefois en lisant des histoires moins importantes et moins célèbres. Robertson est trop impassible, il paraît prendre trop peu de part aux vices, aux vertus, aux troubles, aux calamités des hommes et des pays dont il écrit l'histoire... C'est toujours le docteur presbytérien, toujours l'homme sage, le juge intègre, l'excellent raisonneur, le critique plein de sagacité; c'est plus qu'un historien, si l'on veut, car c'est un professeur d'histoire. Le *Tableau des progrès de la société en Europe pendant le moyen âge*, que nous nommons *Introduction à l'Histoire de Charles-Quint*, est l'un des ouvrages les plus célèbres qui aient paru dans le xviii^e siècle. Il est si généralement estimé, il a mérité des éloges si magnifiques et si unanimes, que son éclat a un peu nuit à l'*Histoire de Charles-Quint*. Des documents récemment découverts, les archives de Simancas et la correspondance des ambassadeurs vénitiens, ont permis de rectifier un grand nombre d'erreurs que Robertson a commises. »

Charles-Quint, son abdication, son séjour au monastère de Yuste et sa mort, par M. Mignet. Dans cet ouvrage, paru en juillet 1854 (1 vol. in-8°), l'auteur d'*Antonio Perez* et *Philippe II* trace d'une main vigoureuse le caractère de l'empereur Charles-Quint, et son influence sur le monde politique, principalement après son abdication. Les études spéciales de cet historien sur l'Espagne du xvi^e siècle lui ont servi à expliquer le mouvement politique de l'époque dont il s'occupe. Pour qui veut connaître à fond la pensée du rival de François I^{er}, l'ouvrage de M. Mignet est indispensable, surtout si l'on ajoute à sa lecture celle d'*Antonio Perez* et *Philippe II*. L'étude de M. Mignet est d'autant plus précieuse que les travaux antérieurs de Sandoval et de Robertson avaient altéré la vérité. Grâce à eux, on ne pouvait plus comprendre ce grand caractère; on attribuait à un accès de folie une résolution imposée par la nécessité. En un jour, toutes ces illusions, toutes ces chimères, se sont évanouies; la vérité a remplacé le fantastique. Grâce à une heureuse découverte de manuscrits, grâce aux archives de Simancas soigneusement dépouillées et analysées, on a reconstitué la véritable physionomie de Charles-Quint; désormais les motifs de son abdication sont connus; sa vie privée nous est restituée; sa mort nous a livré le secret d'une énigme jusqu'alors insoluble. Trois historiens se sont emparés simultanément des

précieux manuscrits de Simancas; MM. Pichot, Mignet et Gachard ont publié, chacun de leur côté, un travail de restauration historique. Pour sa part, M. Mignet a fait œuvre de biographe, de chroniqueur, mais dans une mesure plus restreinte que M. Pichot; comme celui-ci, il s'excuse d'avoir trop sacrifié au détail, à la particularité, aux menus propos, aux petites confidences : « Rien de ce qui touche à un grand homme, dit-il, ne saurait être indifférent; les détails de son existence privée servent à faire comprendre la fin de son existence politique. » C'est là prévoir, non éviter, le défaut de proportion que l'on peut justement reprocher à son livre. M. Mignet ne devait pas renoncer si aisément à la méthode qui donne tant de valeur au *Résumé de l'histoire de la révolution*; il est, en histoire et en critique, des modes contre lesquelles un esprit vigoureux doit réagir, et le goût de l'anecdote est aussi dangereux que le culte des généralités sentencieuses.

Dans une introduction remarquable, où son talent retrouve son ampleur, M. Mignet décrit l'état de l'Europe au moment où l'enfant don Philippe vient recevoir à Bruxelles, des mains de son père, le titre et l'autorité de roi d'Espagne. Des événements menaçants, en Allemagne et en France, ont humilié la fortune de l'empereur, ou lui présagent des dangers terribles; terribles surtout à son repos de vieillard valétudinaire, de monarque orgueilleux. L'empereur est découragé; il n'a plus d'énergie pour recommencer la lutte contre la France et contre les princes protestants de l'Allemagne. L'Europe est lasse de sa domination et de sa politique cauteleuse. Mais si le puissant monarque n'a plus le désir de commander à la chrétienté, de gouverner les deux mondes, il ne se rend à la sommation du destin que malgré lui, et au moment suprême. Ses infirmités, ses fatigues, le fardeau des années que tant d'excès ont rendu plus lourd, la crainte d'expier ses nombreux succès par une suite de revers, le soin de son salut, le souci plus réel de sa santé, tels sont les motifs impérieux et secrets de son abdication devant les états assemblés de Bruxelles. Le vulgaire attribue volontiers au mépris des grandeurs ces abnégations soudaines dont l'honneur revient souvent à des raisons secrètes, à des motifs honteux. Non, Charles-Quint ne renonce pas à l'empire; il ne va pas consacrer aux mesquines intrigues de la vie domestique les ressources de son vaste génie; il n'habite pas une cellule tendue de drap noir, mais une belle villa, un palais de plaisance, construit d'avance sur ses propres plans, d'où il gouverne par la plume de ses secrétaires. Les ministres de son successeur sont encore les simples exécuteurs de sa volonté; ses lettres à la chancellerie royale se terminent toujours par cette formule du maître : « Par ordre de Sa Majesté. » Le ministre Vasquez sait à qui il doit obéir. Il est vrai que l'empereur joue, devant témoins, son rôle de trapiste goutteux; il prononce des mots à effet, des sentences philosophiques, qui donnent le change au public crédule.

La conclusion du livre de M. Mignet est à la hauteur de son introduction; mais l'ouvrage lui-même est bien loin de la perfection. Nous le disions au début, le livre de M. Mignet est indispensable à quiconque veut connaître la véritable figure de Charles-Quint, grâce aux nombreux matériaux qui s'y trouvent réunis. Il est à regretter que ces renseignements ne soient pas coordonnés avec soin. Un Espagnol, M. Bermudez de Castro, a signalé tous les défauts de ce travail.

Charles-Quint, par M. Amédée Pichot (Paris, 1854). Cet ouvrage, très-remarquable, se divise en deux parties. La première nous montre Charles-Quint empereur, au milieu de ses ministres, et dans ses rapports avec les souverains de l'Europe, adversaires ou instruments de sa politique. La seconde nous le fait suivre à Saint-Just, dans cette vie austère et encore active qui fut le solennel épilogue de cette grande destinée. D'importants travaux ont été élucidés, de nos jours, toutes les questions qui se rattachent au règne de Charles-Quint, et surtout à ses dernières années. Le mérite du livre de M. Pichot est de les résumer sous la forme attrayante et familière d'une *chronique*. Le cadre qu'il s'est tracé lui permettait de parler tour à tour en historien et en biographe, de nous faire assister aux conseils du grand empereur, et de nous faire ensuite, en quelque sorte, asseoir à son foyer. On lit ainsi avec charme un récit où se déroulent quelques-uns des plus grands événements du xvi^e siècle, groupés autour d'une figure qui personnifie avec une singulière puissance la vie morale et politique de cette époque. L'*Histoire de Charles-Quint*, par M. Mignet, offre plus d'une analogie avec l'ouvrage de M. Pichot.

Charles-Quint. Iconogr. Les portraits que l'on possède de Charles-Quint sont très-nombreux; la série de ceux qui figurent dans la collection iconographique du cabinet des estampes à la Bibliothèque impériale forme à elle seule un gros volume. Le plus ancien que nous ayons remarqué dans cette série est l'ouvrage d'un graveur allemand; il porte la date de 1519 et l'inscription : *Carolus, rex Hispanie*, ce qui nous fait croire qu'il a été exécuté un peu avant l'élection qui éleva Charles à l'empire : le jeune prince, — il avait alors dix-neuf ans, — est vu de trois quarts; il a le

visage imberbe, l'air rêveur et maladif; il est coiffé d'une toque plate et est décoré de l'ordre de la Toison-d'Or. Ses armes, — les colonnes d'Hercule, — et sa devise en allemand, *Noch weiter* (encore plus loin), accompagnent ce portrait, dont une reproduction quelque peu idéalisée a été dessinée par L. Massard et gravée par Geille dans les *Galerias de Versai.es*. — Un autre portrait de profil, daté de 1520, donne une triste idée de la figure du jeune empereur : mâchoire fortement accusée, menton pointu, lèvres inférieures pendantes, œil petit et sans vivacité, longs cheveux plats; tout cela s'accorde assez bien, du reste, avec les descriptions des historiens du temps. Au-dessous de ce portrait sont énumérés, en langue flamande, les titres du prince : « Charles, par la grâce de Dieu, roi des Romains, empereur césar, roi d'Espagne et des Deux-Siciles, archiduc d'Autriche, duc de Bourgogne et de Brabant, comte de Flandre et de Tyrol. » — A l'année 1519 appartient encore un singulier portrait, édité en Allemagne : Charles, vu de profil, est coiffé d'un feutre rond à ailes étroites, mais d'une forme très-élevée et qui ressemble tout à fait à celle de nos modernes chapeaux; il tient d'une main un livre, de l'autre un bâton, et a les épaules couvertes d'un manteau; sa devise est commentée dans le vers suivant :

Plus ultra imperium, plus ultra sidera nomen.

A peu près à la même époque appartiennent un portrait dans un médaillon ovale, entouré d'arabesques, avec l'inscription : *Carolus rex Catholicus*, et un second portrait encadré dans un portique, avec les mots : *Imperator Caesar Carolus V, Hispania rex*; ce dernier ouvrage nous montre l'empereur encore imberbe, de face, coiffé d'une toque plate, la bouche béante, la main posée sur un coussin.

En 1530, le Titien, recommandé par son ami l'Arétin au puissant empereur d'Allemagne, fut mandé à Bologne par ce dernier qui le chargea de peindre son portrait : Charles-Quint fut si satisfait de la manière dont le maître vénitien s'acquitta de cette tâche qu'il le prit en affection, le combla de bienfaits, le créa chevalier et comte palatin; par la suite, il l'appela auprès de lui, à diverses reprises, notamment à Bologne, pour la seconde fois en 1532, à Vienne en 1548 et en 1550, à Innsbruck en 1555. Une anecdote célèbre peut donner une idée de l'estime dans laquelle l'empereur tenait l'artiste : un jour que celui-ci était occupé à faire le portrait du monarque, son pinceau s'échappa de sa main; Charles-Quint daigna le ramasser et le lui rendre; vivement touché de cette marque d'honneur, le Titien s'inclina devant son puissant modèle et lui dit : « Sire, je ne suis pas digne d'avoir un serviteur tel que vous. » A quoi Charles répondit : « Le Titien mérite d'être servi par des Césars. » *Se non è vero è bene trovato*. Les plus beaux portraits que le grand maître vénitien ait faits du grand empereur d'Allemagne, les plus beaux du moins qui nous soient parvenus, sont ceux que possèdent les musées de Madrid, de Munich et du palais de Schleissheim : nous en donnons ci-après la description. Si l'on compare ces divers portraits à ceux qui ont été exécutés par d'autres artistes, on est tenté de croire que le Titien ne plut tant à Charles-Quint que parce qu'il eut le talent d'embellir la figure de ce prince. Les peintres allemands, qui ne savaient pas transiger avec la vérité, ont reproduit cette figure avec un réalisme dont nous devons leur savoir gré. Un portrait, par Amberger, qui se voit au musée de Berlin, représente l'empereur en barrette noire, manteau de la même couleur et habit de dessous verdâtre sur lequel brille l'ordre de la Toison-d'Or; les deux mains sont posées sur une table, la droite tenant un livre, la gauche une paire de gants. Sur le fond gris du tableau se détachent les armes impériales, les deux colonnes et la devise : *Plus ultra*; au-dessous, on lit l'inscription : *Ætatis XXXII*. Avec son teint blême, son œil terne, sa lèvre pendante, Charles-Quint à trente-deux ans est vraiment ignoble, dit M. Viardot; et si cette image était plus fidèle que les portraits du Titien, il faudrait que le peintre de Cadore eût payé le titre de *Casaris eques* par une incroyable flatterie envers le souverain qui ramassait son pinceau. J'aime mieux penser que le portrait de Berlin est une satire peinte, l'œuvre d'un protestant, d'un républicain peut-être; car il y en avait alors, puisque Luther triomphait à Nuremberg, puisque les *comuneros* d'Espagne venaient à peine d'être vaincus, et qu'en France La Boétie écrivait le *Contre un*. Non, ce portrait n'était pas une satire, car nous savons qu'Amberger jouissait de l'estime et des faveurs de Charles-Quint. Un autre portrait de ce prince, par le même artiste, supérieur pour l'exécution à celui du musée de Berlin, figure dans la galerie de l'Institut des beaux-arts, à Sienna.

Les portraits exécutés par le Titien ont été fréquemment reproduits; on trouvera, à l'article suivant, des indications sur quelques-unes de ces reproductions. L'œuvre gravée du maître, au cabinet des Estampes à la Bibliothèque impériale, contient un portrait daté de 1531 et qui porte les initiales du graveur Barthélemy Beham : le type, toutefois, s'éloigne quelque peu de celui du Titien, pour se rapprocher de celui d'Amberger; la bouche est béante et inexpressive; le regard est languissant; la tête est coiffée d'une barrette et au

cou est suspendue la Toison-d'Or. Le distique suivant se lit au bas de l'estampe :

Progenies diuom, Quintus sic Carolus ille, Imperii Caesar, lumina et ora tulit.

Nous croyons qu'il faut attribuer aussi à un maître allemand un autre portrait classé dans l'œuvre du Titien et qui représente Charles-Quint à l'âge de quarante et un ans (*Carolus V Roma. Imp. semper August. ætat. sua xlii*), les bras appuyés sur un coussin, la tête de trois quarts, coiffée d'une toque, la barbe longue et taillée carrément; joli portrait, d'ailleurs, avec les armes de l'Empire, les deux colonnes et la devise : *Plus ultra*.

Parmi les autres portraits de Charles-Quint, nous citerons : un charmant petit tableau de Clouet, au musée de Cluny; une excellente peinture de Holbein le jeune, au musée d'Amsterdam; un portrait en pied, par l'Espagnol Juan Pantoja de la Cruz, au musée de Madrid (l'empereur, couvert de son armure, a la tête nue, la main sur son casque, posé sur un meuble); un portrait en buste, par le même, à l'Escorial; un buste de marbre, attribué à Jean Cousin, au musée de Versailles; une estampe de Vischer, représentant l'empereur jusqu'à mi-jambes, les deux mains posées sur un gros chien, la tête couverte d'une barrette, le corps enveloppé dans un pardessus garni de fourrure; une belle estampe de P. van Gunst, d'après Van der Werff; le même portrait, gravé au trait par Landon; un portrait équestre, gravé par Crispin de Pas; un portrait de fantaisie, gravé par Garavaglia; une tête couronnée de laurier, gravée par François, d'après Soutman; diverses estampes de Basan, de Sorello, de Houbraken, de Chapman, de Wichem, etc.

Les actions du puissant empereur d'Allemagne ont été souvent retracées par la peinture. M. Hamman a représenté : *l'Education de Charles-Quint*; M. Leys : *l'Archiduc Charles prêtant serment entre les mains du bourgmestre et des échevins d'Anvers, en 1515*; Erasme Quelijn le jeune : *le Couronnement de Charles-Quint à Bologne* (musée du Belvédère, à Vienne); Sebastiano Ricci : le même sujet (palais Ridolfi, à Verone); Ajez, peintre italien du XIX^e siècle : *Charles-Quint ramassant le pinceau du Titien* (galerie Peloso, à Gènes); Bergeret : le même sujet (Salon de 1808); Gros : *François I^{er} et Charles-Quint visitant les tombeaux de Saint-Denis*; Revoil : *Charles-Quint refusant de reprendre son anneau à la duchesse d'Etampes* (Salon de 1810); M. Ch. Comte : le même sujet; H.-S. Beham : *l'Entrée de Charles-Quint à Munich* (4 pièces gravées sur bois); M. Ch. Comte : *Charles-Quint visitant le château de Gand* (Salon de 1866); J.-C. Vermeyen : *Charles-Quint, vainqueur des Maures, aux environs de Carthage* (palais de Schœnbrunn); Aenea Vico : *Charles-Quint passant l'Elbe à Mühlberg* (composition ovale très-curieuse, dont quelques iconographes attribuent le dessin au Titien); Bergeret : *le Naufrage de Charles-Quint sur les côtes d'Afrique* (Salon de 1824); Jérôme Francken : *Abdication de Charles-Quint* (musée d'Amsterdam); Solimena : le même sujet; J. Francken : *Charles-Quint prenant l'habit religieux* (musée de Lille); Bergeret : *Charles-Quint s'amusant, dans sa retraite, à faire des horloges de sable* (Salon de 1822); Robert-Fleury : *Charles-Quint au monastère de Saint-Just recevant les ambassadeurs de Philippe II*; M. de Groux : *la Mort de Charles-Quint*, etc. La plupart de ces tableaux sont l'objet d'un compte rendu particulier dans cet ouvrage.

Les compositions allégoriques relatives à Charles-Quint ne sont pas moins nombreuses. Nous citerons, entre autres : *l'Apothéose de Charles-Quint*, par le Titien (v. APOTHEOSE); une estampe sur le même sujet, par J. Neefs; *Charles-Quint couronné par la Gloire et foulant aux pieds un Silène* (personnification de l'Ivrognerie), tableau de Rubens, à Munich; la *Naissance de Charles-Quint* (la Renommée et Mars assistent à l'accouchement de Jeanne la Folle), belle peinture de Carlo Calari, au musée royal de Madrid (il y en a une répétition à l'Escorial), etc. Une grande composition d'Aenea Vico mérite d'être sommairement décrite : dans un médaillon, placé sous un portique de riche architecture, l'empereur est représenté en buste, la tête tournée vers la droite; c'est le portrait si souvent gravé d'après le Titien. Sous ce médaillon, entre les bases des colonnes du portique, deux femmes sont assises, l'une personnifiant l'Allemagne (*Germania*), l'autre l'Afrique (*Africa*). Sur les bases des colonnes sont retracés : à droite, le siège d'une ville; à gauche, un combat entre des hommes armés de lances. Sur les colonnes est la devise : *Plus ultra*. A la colonne de droite s'appuie une femme nue (Minerve), armée d'une lance, d'un bouclier et d'un casque, ayant près d'elle un hibou. A la colonne de gauche est adossée une autre femme, drapée à l'antique, et tenant un livre. A côté d'elle se lisent ces mots : *Iure belli, Germania, perierat, ego te servavi*. Au milieu de l'entablement, un aigle, aux ailes éployées, soutient une femme tenant d'une main un glaive et de l'autre une couronne; près d'elle, des guirlandes de fruits et des couronnes remplissent le tympan du fronton. Au-dessous sont assis : d'un côté, une femme casquée (la Justice); de l'autre côté, la Religion, tenant une croix, les clefs de saint Pierre, un rosier, un livre et un écusson. Sur les angles supérieurs du portique, à l'aplomb des colonnes, se tiennent de

petits génies tenant des bannières. De chaque côté du portique s'étend un paysage : à droite sont des ruines; à gauche, des gens armés de lances se livrent combat. Cette grande composition, dont quelques auteurs attribuent le dessin au Titien, porte cette inscription : *Inventum sculptumque ab Aenea Vico Parmense MDL* (Inventé et gravé par Aenea Vico de Parme, en 1550). Elle a été copiée par N.-D. La Casa.

Charles-Quint (PORTRAITS DE), par Titien. Nous avons dit dans l'article précédent (Iconographie), que ce fut en 1530 que le Titien fut appelé à Bologne pour faire le portrait de Charles-Quint. L'artiste représenta sans doute le monarque dans le costume pompeux qu'il portait lors de son couronnement par Clément VII; nous ne savons ce qu'est devenu l'original de ce premier portrait, mais on trouve dans l'œuvre gravé du Titien plusieurs estampes qui pourraient bien avoir été exécutées d'après ce prototype. Charles-Quint y est représenté en buste et de trois quarts, la tête couronnée d'une espèce de mitre orientale enrichie de pierreries, les épaules couvertes d'un manteau magnifiquement retenu sur la poitrine par une agrafe, la main droite tenant un sceptre, la main gauche un globe surmonté d'une croix. Il y a de ce portrait une très-ancienne gravure sur bois d'un maître italien, et des reproductions plus récentes exécutées au burin par C. Vischer, par J.-J. Flippart, etc.

Le musée de Madrid possède deux portraits de Charles-Quint par le Titien. L'un, qui a été célébré par tous les biographes de l'artiste, représente l'empereur à cheval, armé de toutes pièces et la lance en arrêt, tel qu'il combattit, dit-on, à Mühlberg; son armure et son casque sont d'acier bruni incrusté d'or; sa poitrine est croisée par une écharpe rouge à franges d'or; le casque est orné d'une plume cramoisie; la housse du cheval est de la même couleur que l'écharpe. Le fond du tableau est un paysage éclairé par le soleil couchant. Cette magnifique peinture a malheureusement poussé au noir. Le second portrait, qui est au musée de Madrid, nous montre Charles-Quint debout et de face, caressant de la main gauche son chien favori, qui lève la tête vers lui, et tenant de la main droite un chasse-mouches; il est coiffé d'une toque noire ornée d'une petite plume blanche; sa tunique, à manches taillées, est en drap d'or; son pardessus, en soie blanche brochée d'or, a un large collet et des parements de fourrure; ses bas et ses souliers sont également en soie blanche; les hauts-de-chausses présentent un singulier étui : « Si de nos jours un plaisant se montrait dans ce costume en temps de carnaval, dit M. Lavice (*Musées d'Espagne*), la police pourrait bien coffrer l'homme et l'étui. » Au point de vue de l'exécution, ce tableau est superbe; il a été gravé au trait par Réveil dans la *Galerie des arts et de l'histoire*. M. Viardot assure qu'il y a au musée de Madrid « un troisième Charles-Quint, venu de l'Escorial, et qui fut peint à la fin du règne de ce prince, avec la barbe blanche, lorsque la fatigue et le dégoût des affaires publiques conduisirent le vainqueur de Pavie à la chartreuse de Saint-Just. » Mais nous n'avons pas trouvé sur les catalogues l'indication de cette peinture.

Un autre beau portrait, signé du nom du maître et daté de 1548, se voit au musée de Munich : Charles-Quint est assis dans un fauteuil, près d'une fenêtre ouverte sur la campagne; il porte une barrette noire et un ample pardessus de la même couleur doublé de fourrure; à son cou est suspendu l'insigne de la Toison-d'Or; de la main droite, posée sur le bras d'un fauteuil, il tient des gants; la gauche est placée sur les genoux; toute son attitude est pleine de calme, de dignité. Ce portrait a fait partie de la collection de Charles I^{er}, roi d'Angleterre; vendu 3,800 fr. après la mort de ce prince, il fut acquis par l'lecteur de Bavière et placé au château de Schleissheim, d'où il a été transporté à la pinacothèque de Munich. Il a été gravé par Réveil.

Au musée de Vienne se trouvent deux portraits de Charles-Quint par le Titien : l'un, simple esquisse sur bois, représente l'empereur vêtu de noir et assis dans un fauteuil; l'autre nous le montre debout, vêtu aussi de noir et tenant un mouchoir à la main. Ce dernier tableau porte le monogramme du peintre (un T et un P accolés) et l'inscription suivante : CAROLUS V. IMP. AN. ÆTA. L. MDL. (Charles-Quint, empereur, à l'âge de cinquante ans, en 1550). Suivant M. Viardot, « ce portrait n'est guère acceptable; ce n'est ni la taille du fils de Jeanne la Folle, ni ses traits, ni sa barbe, rousse quoique blanchissante, et quand on a vu les vrais portraits de Charles-Quint par Titien, on ne reconnaît dans celui-ci pas plus le peintre que l'empereur. » M. Viardot se trompe : le tableau est un peu altéré, mais il est incontestablement l'œuvre du maître vénitien, et il reproduit bien, comme l'a remarqué M. Lavice, le visage pâle et le beau front de l'empereur, la bouche entrouverte et le menton saillant, qui donnent quelque chose de dur et d'inextorable à sa physionomie.

Un tableau de Titien, qui est au Musée royal de Naples, offre réunis les portraits de Charles-Quint et d'un cardinal; l'empereur, dont la tête est pleine de vie, tient un papier et semble préoccupé; le cardinal, plus jeune, a moins de gravité. Nous ignorons quel est ce dernier personnage.

Parmi les portraits de Charles-Quint gravés

d'après le Titien, on remarque encore celui qui représente ce prince à mi-corps, la tête nue et tournée de trois quarts, le corps couvert d'une armure d'acier bruni, la main gantée de fer et tenant une épée nue. Ce portrait, dont il existe une très-ancienne gravure sur bois, de la même main que celle qui nous montre l'empereur dans son costume du couronnement, a été fréquemment reproduit, notamment par Aenea Vico, par Rubens, par Suiderhoef, qui ont seulement modifié les accessoires. Nous avons décrit, dans l'article précédent, la composition de Vico; celle de Rubens (ex *Titianus prototypus*) nous fait voir l'empereur jusqu'aux genoux, appuyant la main gauche sur sa hanche et ayant au cou l'ordre de la Toison-d'Or; le col de la chemise est abattu sur la cuirasse; sur un socle est déposé un casque empanaché. La gravure de Suiderhoef est une eau-forte de la plus belle exécution : le portrait, en buste, est contenu dans un médaillon bordé de guirlandes de fruits et surmonté des armes de l'empereur, les deux colonnes et la devise *Plus ultra*, entre deux aigles; cette estampe est accompagnée d'une inscription où Charles-Quint est qualifié de : *Orbis monarcha potentissimus*. Un autre portrait, attribué au Titien, se distingue par l'étrangeté du casque dont est coiffé l'empereur. Ce casque, de forme pointue, se termine par un grand panache et offre autour du front et des tempes une sorte de bordure ou de double étoile. Il se pourrait que cette coiffure fut particulière aux comtes de Flandre, car tel est le titre donné à Charles-Quint dans les estampes où nous la rencontrons; parmi ces estampes, nous citerons celles de Théodore van Kessel, de Gaspar de Hollander, de Coenrad Waumans, etc. Mentionnons encore, comme ayant été exécutées d'après le Titien, les gravures de Vosterman, de Maucornet, de J. van Heyden, de J. Leifrink, de N. de Clerc, de Lommelin, de M. Engelbrecht, etc.

Charles-Quint (PORTRAIT ÉQUESTRE), par Van Dyck; musée des Offices, à Florence. Ce portrait, qui fut exécuté, dit-on, d'après le Titien, offre de notables différences avec celui qui est au musée de Madrid. L'empereur, revêtu de son armure sur laquelle une écharpe rouge est passée en sautoir, tient d'une main la bride de son cheval, et de l'autre un bâton de commandement qu'il appuie sur sa cuisse. Au-dessus de sa tête plane un aigle qui tient dans son bec une couronne de laurier. Le cheval, robuste et plein de feu, a une crinière touffue et une longue queue qui descend presque jusqu'à terre. Dans le fond, on voit la mer et un vaisseau. Ce portrait est d'un dessin et d'une couleur magnifiques. Il a été gravé par Guttenberg, d'après un dessin de Wicar, et par l'Anglais Woodbrun.

Charles-Quint (L'ABDICATION DE), tableau de Francesco Solimena (musée de Toulon). L'empereur, à genoux sur la marche la plus élevée d'un autel, aux pieds d'un évêque, se retourne pour déposer la couronne sur un plat que tient un religieux. Derrière lui, un enfant de chœur agite un encensoir. Trois princesses sont agenouillées sur les degrés de l'autel; l'une d'elles, coiffée d'un gigantesque diadème, porte son mouchoir à son visage; celle qui est vue de dos, — une blonde à la chevelure opulente, — est d'une belle tournure. Il faut applaudir aussi au mouvement plein de vérité que fait, en se penchant pour voir la cérémonie, une petite suivante noire qui soutient la robe traînante de l'une des princesses. Des soldats, vêtus à l'antique, les pieds chaussés de sandales, forment la garde d'honneur. « On ne s'expliquerait guère cet anachronisme de costume, et encore moins la présence, au milieu de cette brillante assemblée, d'un mendiant au torse nu, si l'on ne savait, dit M. Chaumelin (*Trésors d'art de la Provence*), que Solimena avait une prédilection pour ces détails antiques et ces nudités qui prêtent à merveille à un certain arrangement pittoresque. Tous les groupes du tableau sont, d'ailleurs, savamment et élégamment ordonnés, et se détachent sans confusion sur un fond d'architecture d'une grande simplicité. » Ce tableau passe pour avoir appartenu au Puget. — Dans la composition de Jérôme Francken, sur le même sujet (musée d'Amsterdam), l'empereur est assis sur un trône, entre son frère Ferdinand I^{er} et son fils Philippe II. Une foule de courtisans et de grands seigneurs les entourent; au premier plan sont les figures allégoriques des quatre parties du monde. — Une composition analogue a été gravée par Van der Doos.

Charles-Quint au monastère de Saint-Just, tableau de M. Robert-Fleury; collection de M. Emile Pereire, à Paris. Dans une vaste galerie richement ornée, et sur laquelle s'ouvre la chapelle du couvent, Charles-Quint, enveloppé dans une houppelande noire garnie de fourrure, est assis sur un fauteuil à brancard que les porteurs viennent de déposer à terre, par son ordre; de ce siège où le retient la goutte, il reçoit, comme du haut d'un trône, don Ruy Gomez de Silva, comte de Melito, qui, le genou en terre, lui remet une missive par laquelle Philippe II supplie son père de quitter le cloître et de venir lui apporter ses conseils, au milieu des circonstances critiques où se trouve l'Espagne. La physionomie du vieil empereur exprime le mécontentement et le reproche : il est irrité d'apprendre que cette Espagne, qu'il avait faite si puissante, est menacée dans sa prospérité et

dans sa grandeur, mais en même temps il laisse voir sa volonté inflexible de rester dans la retraite. Les moines, debout derrière le brancard, les mains cachées dans les larges manches de leur frac blanc, le visage empreint d'une humilité routinière, affectent une impassibilité qui déguise mal leur impatience. « Celui qui, d'un coin de la salle, allonge dans la pénombre sa tête macérée, dit M. Paul de Saint-Victor, est d'une beauté ascétique qui parle à l'esprit. Quelle flétrissure ardente dans ses traits ! quelle prudence de confesseur chargé des secrets d'un règne ! quel fin coup d'œil de casuiste habitué à scruter les âmes ! Il observe avec inquiétude son grand pénitent, on dirait qu'il le conseille à distance, et qu'il lui souffle sa réponse, de cette voix imperceptible qui chuchote derrière les grilles des confessionnaux ! » Sur le devant du tableau, un jeune gentilhomme, vêtu de velours noir et de satin, se fait remarquer par l'élégance et la fierté de sa tournure. D'autres personnages se tiennent à distance respectueuse, aux divers plans de la salle. A la muraille du fond est suspendu le magnifique tableau du Titien représentant l'*Apothéose de la famille impériale*. A gauche, l'œil plonge dans la chapelle toute resplendissante de dorures et de lumières. Cette page intéressante, qui a figuré au Salon de 1857, a obtenu les éloges à peu près unanimes de la critique. « La composition est simple, grande », a dit M. Delécluze (*Débats*); la projection de la lumière ainsi que le coloris y est traitée avec une véritable supériorité, et l'aspect général de l'ouvrage a quelque chose de magistral. — Suivant M. de la Bédollière (*Siècle*), « la décoration de l'appartement, les meubles, l'architecture sont aussi remarquables d'exactitude que d'exécution ; jamais le pinceau de M. Robert-Fleury n'a été plus ferme et son talent plus élevé. » Mais écoutons M. de Pesquidoux (*Union*) : « De loin et au premier coup d'œil, cette toile vous surprend, vous éblouit. Qui donc a retrouvé la palette de Rembrandt ? Qui donc a répandu dans un appartement autant d'air, de transparence et de profondeur ? Quelle brosse a accroché ces coups de lumière fauve, dorée, aux mille détails de la plus riche et de la plus capricieuse ornementation ? Qui enfin a dérobé au soleil ce rayon éclatant et la fait se répandre en longue et scintillante traînée sur le marbre des dalles... Et si l'on approche, si l'on étudie de près cet admirable tableau, que de détails, que de beautés l'on découvre peu à peu ! que de finesse et d'expression sur les physionomies !... Si la critique voulait à toute force trouver un aliment, il faudrait remarquer les mains, qui sont certainement moins fortes et moins étudiées que les autres détails. Mais je me contente de noter cette observation, sans lui donner plus d'importance qu'elle ne mérite, et je reconnais avec tout le monde que si *Charles-Quint* est la meilleure toile de l'auteur, il est aussi, sans contredit, une des œuvres les plus remarquables de notre temps. M. Alexandre Dumas (*Indépendance belge*) est d'avis aussi que c'est là, de tous points, un excellent tableau : « On y cherche avec un double intérêt, a-t-il dit, avec une double curiosité, le *Charles-Quint* qui a remué le monde, le vainqueur de Soliman et de Barberousse, le négociateur de Cambrai, puis, et surtout, le *Charles-Quint* intérieur, le *Charles-Quint* tombé dans le silence et la solitude, le *Charles-Quint* descendu de son piédestal, le *Charles-Quint* qui, suivant la charmante expression de Montaigne, « a sçu cognoistre que la raison nous commande assez de nous coucher quand les jambes nous faillent. » Le peintre a bien compris cette double curiosité, et, dans sa composition simple, naturelle, il retrace très-bien cette histoire originale, il la représente avec un charme sérieux, une couleur ferme et forte, un parti pris de réalité, de vraisemblance, de bon sens, de raison qui indiquent un talent dans toute sa maturité. » M. de Calonge (*Revue contemporaine*) pense que le *Charles-Quint* est le meilleur morceau de l'auteur, après le *Colloque de Poissy*, et il l'apprécie en ces termes : « Cette toile, de moyenne grandeur, a toutes les allures et tout le style de la grande peinture. Ce qui frappe surtout les connaisseurs, c'est l'aspect harmonieux et la solidité parfaite de la couleur. Tout est à son plan ; aucun détail n'est négligé ; les accessoires sont même traités avec beaucoup de soin, et cependant ils se soudent merveilleusement dans l'ensemble sans se nuire entre eux, sans diminuer surtout l'importance des figures, qui tiennent toute leur place et occupent parfaitement la scène. » M. Paul de Saint-Victor (*Presse*) n'est pas moins élogieux : « Le *Charles-Quint*, dit-il, est une page d'histoire écrite avec concision dans un petit cadre ; la facture en est fine, solide, accentuée dans les têtes, savamment abrégée dans les accessoires. Il y règne cette belle chaleur résultant de l'économie des clairs et des ombres, qui dégrade les plans, détache les personnages, accuse ou atténue les détails et les fait concourir à un riche effet d'harmonie. » Deux critiques, le sévère Gustave Planche (*Revue des Deux-Mondes*), et le malicieux M. About (*Moniteur*), ont jeté une note discordante au milieu de ce concert d'éloges : « Tous les personnages de la composition de M. Robert-Fleury, a dit le premier, sont bien conçus et d'un style élevé ; les figures sont dessinées avec élégance, la pantomime est vraie, les physionomies expressives. Il semble que les spectateurs devraient

se déclarer satisfaits, et cependant ils témoignent peu d'empressement pour cette œuvre. Si l'on prend la peine d'étudier avec attention les diverses parties dont se compose ce tableau, le mécompte de l'auteur s'explique facilement. D'abord il a traité des sujets d'un intérêt plus vif, et puis il y a dans cette toile une part trop large faite aux accessoires. Il est utile sans doute d'indiquer la mesure de la salle où sont placés les personnages, mais il ne faut pas écrire avec tant de soin tous les détails de l'ameublement, car ces détails ne manquent jamais de distraire l'attention, et l'importance des personnages se trouve amoindrie. Avec moins de travail, M. Robert-Fleury aurait certainement réuni un plus grand nombre de suffrages. » M. About a donné à sa critique un tour plus léger en apparence, et qui n'en est que plus cruel : « M. Robert-Fleury, dit-il, a dépensé dans son tableau toutes les ressources, tous les raffinements, toutes les succulences de la couleur. Le regard entre avec joie dans cette vaste salle de réception ; l'esprit respire à l'aise dans cet espace qu'on pourrait mesurer géométriquement. Le jour y abonde, y circule et conquiert tous ses droits dans les recoins les plus intimes. L'ordonnance du sujet est magistrale : c'est ainsi que Titien aurait placé les figures. Il les aurait dessinées autrement. Lorsqu'on voit cette belle composition et cette couleur merveilleuse associées à un dessin si faible, ou plutôt si affaibli, on songe involontairement aux tableaux que Titien a pu peindre vers le centième anniversaire de sa naissance ; ou si vous préférez une autre comparaison, on croit voir une œuvre de sa jeunesse, copiée habilement par une demoiselle. M. Robert-Fleury s'efface, il abdique ; il ressemble à un libre penseur qui, dans le relâchement du grand âge, s'abandonne aux mains d'un directeur. Il a sacrifié le dessin qu'il avait. Sa touche est fatiguée et vieillotte ; sous son pinceau mal assuré, les muscles se détendent, les mains se dénouent, la figure humaine se liquéfie : à peine s'il retient certaines formes dans le réseau de la couleur. » On ne peut avoir une méchanceté plus spirituelle, et je crains bien que le plaisir de décocher des épigrammes aussi finement acérées n'ait entraîné M. About à dépasser sciemment les bornes de la justice. Le *Charles-Quint* de M. Robert-Fleury n'est assurément pas une œuvre irréprochable ; mais, tel qu'il est, il mérite d'être cité comme une des productions les plus sérieuses de notre école contemporaine.

Charles prêtant serment entre les mains des bourgeois et échevins d'Anvers (L'ARCHIDUC), fresque de M. Leys ; hôtel de ville d'Anvers. La scène se passe en 1515. Le futur empereur d'Allemagne, en pourpoint et haut-de-chausses de soie blanche, avec manteau de la même étoffe doublé de rose, est debout sur une sorte d'estrade ; il étend la main sur l'Evangile et prête serment, en qualité de comte de Flandre, en présence de Marguerite d'Autriche, sa tante, de Marguerite d'York, sœur d'Edouard IV, et de divers autres personnages de la cour placés à gauche derrière lui. A droite se tiennent les magistrats d'Anvers, qui écoutent le prince avec une gravité mêlée de respect. Du même côté, sur les degrés de l'estrade, on voit l'évêque d'Anvers entouré de son clergé, et plus bas, assis sur la première marche, des hérauts d'armes, vêtus de pourpoints bruns, à crevés blancs, et qui portent des écussons armoirés. Un de ces hérauts, vu en entier, est d'une tournure magnifique, les autres sont hardiment coupés par le cadre. Cette belle composition fait partie d'une série de peintures murales exécutées dans la grande salle de l'hôtel de ville d'Anvers ; M. Leys en a fait une reproduction sur toile qui a figuré à l'exposition universelle de 1867, où cet artiste a remporté une des grandes médailles d'honneur décernées par le jury international.

Charles-Quint et la duchesse d'Etampes, tableau de M. Ch. Comte ; Salon de 1863. On lit dans les *Mémoires* de Martin du Bellay : « Pendant son séjour à Fontainebleau, en 1540, l'empereur Charles-Quint, invité par la duchesse d'Etampes à un grand festin, laissa tomber devant elle, en se lavant les mains, un diamant d'un grand prix. La dame le ramassa et voulut le rendre. L'empereur la contraignit de le garder en lui disant qu'il était tombé en de trop belles mains pour qu'il pût le reprendre. » Ce sujet a inspiré à Raviol une composition toute pleine d'intentions spirituelles, mais d'une exécution un peu léchée, suivant la critique qu'en fit M. Guizot (Salon de 1810). Le tableau de M. Comte est remarquable surtout par la finesse avec laquelle sont peintes les étoffes, les tentures, les boiseries de la vaste salle où se passe la scène ; les personnages ont des tournures d'une grande élégance ; l'ensemble est d'une couleur harmonieuse.

Charles-Quint visitant le château de Gand, tableau de M. Charles Comte ; Salon de 1866. Avant de se retirer au monastère de Saint-Just, le vieil empereur, appuyé sur le bras d'un jeune écuyer, suivi par les officiers et quelques femmes de son ancienne cour, parcourt les appartements déserts du château où s'est écoulée sa jeunesse. Il s'est arrêté, avec sa suite, dans la grande salle de la Toison-d'Or, jadis pleine de bruit, d'éclat, de luxe, aujourd'hui solitaire et nue ; une immense tapisserie de haute lisse, qui couvre toutes les murailles, représente l'expédition des Argonautes. « Ce

fond de nuances vives, mais très-harmonieuses entre elles, est traité avec une entente remarquable du coloris, dit M. Maxime Du Camp ; en effet, au lieu de nuire aux personnages, ces tons gais les font ressortir et leur donnent une valeur relative fort heureusement trouvée. Toutes les têtes, depuis celle de Charles-Quint jusqu'à celle de son dernier homme de suite, sont fines, expressives, modelées peut-être d'une façon un peu trop restreinte, mais vigoureuse et en rapport direct avec le sujet. »

CHARLES VI, deuxième fils de l'empereur Léopold I^{er}, né en 1685, mort en 1740. Il fut le compétiteur de Philippe V à la couronne d'Espagne, fit la guerre dans la péninsule, et, tour à tour vainqueur et vaincu, pénétra deux fois jusqu'à Madrid. La mort de son frère Joseph I^{er} lui donna la couronne impériale (1711). Il continua néanmoins la guerre de la Succession ; mais, abandonné par ses alliés, il dut se résigner à signer le traité de Rastadt, qui lui donnait en compensation de l'Espagne le Milanais, Mantoue, l'île de Sardaigne et les Pays-Bas. En 1715, il prit parti pour les Vénitiens contre les Turcs, et les troupes impériales commandées par le prince Eugène remportèrent les victoires de Peterwardein et de Belgrade, qui amenèrent le traité de Passarowitz (1718), en vertu duquel il prit possession de Belgrade, de Temeswar et d'une partie de la Servie et de la Valachie. En 1733, il s'engagea dans la guerre sanglante de la succession de Pologne, se déclara avec la Russie pour le fils d'Auguste II, essaya une série continue de revers, et dut sacrifier à la paix de Vienne (1735) Naples, la Sicile, une partie du duché de Milan et toute la Lorraine. Son alliance avec la Russie ne lui fut pas plus favorable dans la guerre qu'il entreprit ensuite contre les Turcs, et il y perdit ses conquêtes précédentes. Pendant une partie de sa vie, il avait lutté pour faire agréer des puissances européennes la *pragmatique sanction*, par laquelle il assurait sa succession à sa fille unique Marie-Thérèse.

CHARLES VII (Charles-Albert), fils de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière et gouverneur des Pays-Bas, né à Bruxelles en 1697, mort à Munich en 1745. Il passa sa jeunesse à la cour impériale, servit dans les guerres contre les Turcs, épousa en 1722 la fille cadette de Joseph I^{er}, succéda en 1726 à son père dans l'électorat de Bavière, protesta contre la pragmatique sanction de Charles VI, et se posa comme le compétiteur de Marie-Thérèse pour la souveraineté des Etats autrichiens. Appuyé par la France et l'Espagne, il se fit reconnaître comme archiduc d'Autriche à Luiz, roi de Bohême à Prague, fut ensuite élu unanimement empereur et se fit sacrer à Francfort des mains de son frère l'archevêque de Cologne (1741). Mais les Hongrois se soulevèrent pour Marie-Thérèse, et à la suite d'une guerre sanglante, Charles vaincu, chassé deux fois de ses Etats héréditaires, mourut de chagrin dans sa capitale, où une diversion de Frédéric II lui avait permis de rentrer. Son fils lui succéda comme électeur et s'empressa de reconnaître comme empereur François I^{er}, époux de Marie-Thérèse.

PRINCES D'ALLEMAGNE

rangés par ordre alphabétique des États :

CHARLES (l'archiduc), fils de l'empereur d'Autriche Léopold II, né à Vienne en 1771, mort en 1847. Il commanda l'avant-garde du prince de Cobourg dans les campagnes de 1793, et fut nommé peu après gouverneur des Pays-Bas et feld-maréchal. Appelé en 1796 au commandement de l'armée du Rhin, il eut quelques succès sur Moreau à Rastadt, sur Jourdan à Amberg et à Wurzburg, mais s'attarda à prendre Kehl pendant que Bonaparte triomphait en Italie. Il franchit enfin les Alpes pour prendre le commandement de l'armée impériale, décimée à Areole, et malgré ses talents n'essuya que des revers. En 1799, il battit Jourdan sur le Rhin, passa en Suisse, fit assaut de manœuvres et d'audace avec Masséna, mais sans résultat, et fut rappelé sur le Rhin. Privé de son commandement par suite de ses dissensions avec les généraux russes, il accepta le gouvernement de la Bohême, fut rappelé après le désastre de Hohenlinden, réorganisa l'armée, combattit jusqu'à la paix de Lunéville (1801), commanda une armée, en Italie dans la campagne de 1805, gagna la victoire de Caldiero sur Masséna, mais fut forcé d'accourir à la défense des Etats héréditaires, se porta en Bavière en 1807, fut défait dans plusieurs actions importantes où il avait Napoléon pour adversaire, à Eckmühl, à Essling, à Vienne et à Wagram en 1809, où il lutta avec un talent qui fit flotter la victoire et la rendit incertaine. Découragé, fatigué surtout de voir ses plus belles combinaisons compromises par des généraux incapables, il résigna son commandement et vécut depuis dans la retraite. L'archiduc Charles était un stratège de premier ordre et l'un des bons généraux de son temps. Au sein d'une cour qui professait les principes de l'absolutisme le plus complet, l'archiduc Charles nourrissait des idées libérales, et encourut la défaveur impériale. Il portait une sincère affection au duc de Reichstadt. On a de lui deux ouvrages célèbres : *Principes de la stratégie expliqués par les opérations de la campagne d'Allemagne* en 1796 (Vienne, 1814) ; *Histoire de la campagne d'Allemagne et de Suisse* en 1799 (Vienne, 1819).

CHARLES-GUILLAUME, margrave de Bade. V. BADE.

CHARLES-FRÉDÉRIC, grand-duc de Bade. V. BADE.

CHARLES-ALBERT, électeur de Bavière et empereur d'Allemagne. V. CHARLES VII.

CHARLES-THÉODORE, électeur de Bavière. V. BAVIÈRE.

CHARLES I^{er}, duc de Brunswick. V. BRUNSWICK.

CHARLES, prince de Hesse, né à Sleswig en 1744, mort en 1836. Il fut successivement lieutenant du roi de Danemark, en Norvège, dans les duchés de Holstein et de Sleswig, et reçut le titre de feld-maréchal général en 1814. Il a laissé des *Mémoires sur la campagne de 1788 en Suède*.

CHARLES I^{er} ou CHARLES-FRÉDÉRIC, duc de Holstein-Gottorp, né à Stockholm en 1700, mort en 1739. Il était fils de Frédéric IV, à qui il succéda à l'âge de deux ans. Pendant sa minorité, son oncle, Christian-Auguste, gouverna le duché, qui eut beaucoup à souffrir lors de la guerre entre le Danemark et la Suède (1709-1720). Le jeune duc, forcé de quitter ses Etats, n'y retourna qu'en 1720, après la conclusion de la paix de Friedrichsborg. Par cette paix, il fut dépouillé d'une partie du Sleswig, dont s'empara le Danemark, et qu'il s'efforça vainement de recouvrer.

CHARLES II ou CHARLES-PIERRE-ULRICH, duc de Holstein-Gottorp et empereur de Russie. V. PIERRE III.

CHARLES-LÉOPOLD, duc de Mecklembourg-Schwerin, né en 1679, mort en 1747. Il prit possession du duché à la mort de son frère Frédéric-Guillaume. Parent de Pierre le Grand, il se déclara en sa faveur pendant les guerres que le czar eut avec Charles XII de Suède. Non-seulement le Mecklembourg eut à souffrir des ravages de la guerre, mais encore il se vit écoré d'impôts par Charles-Léopold et en appela, en 1728, à l'empereur d'Allemagne, Charles VI, qui déclara le duc déchu de ses droits, et confia l'administration au frère de ce dernier.

CHARLES, duc de Mecklembourg-Strelitz, né en 1785, mort en 1837. Il était beau-frère du roi Guillaume III de Prusse. Lieutenant général dans l'armée prussienne en 1813, il se distingua dans plusieurs combats contre les Français, commanda la garde royale lors de l'entrée des alliés à Paris en 1815, puis devint président du conseil d'Etat de Berlin en 1825. Ce prince joignait aux talents pratiques et militaires des facultés poétiques assez remarquables.

CHARLES I^{er} (Alexandre), duc de Wurtemberg, né en 1684, mort en 1737. Il se conduisit avec éclat pendant la guerre de la succession d'Espagne, notamment à Cassano en 1705, et à Landau en 1713, qu'il défendit vaillamment contre le maréchal de Villars, puis il prit part à la guerre contre les Turcs (1716-1718). Charles fut successivement nommé feld-maréchal, gouverneur de Belgrade, commandant du royaume de Serbie ; puis, à la mort de Louis-Eberhard, en 1733, il devint duc de Wurtemberg.

CHARLES II (Eugène), duc de Wurtemberg, né en 1728, mort en 1793. Il fut tout enfant lorsqu'il succéda à son père Charles I^{er} en 1737. Il reçut son éducation à Berlin, prit les rênes de l'Etat entre ses mains en 1744, et mérita le surnom de *Père du peuple* en s'occupant exclusivement de tout ce qui pouvait contribuer à améliorer physiquement et intellectuellement le sort des populations wurtembergeoises. C'est à lui qu'on doit la fondation de l'université de Stuttgart.

CHARLES I^{er} (Frédéric-Alexandre), roi régnant de Wurtemberg, né à Stuttgart en 1823, est le fils unique du roi Guillaume I^{er} et de sa troisième femme, Pauline, fille du duc Louis de Wurtemberg. Il acheva ses études aux universités de Tubingue et de Berlin, et eut pour la première fois l'occasion de prendre part aux affaires en 1848, pendant une absence de son père. Dès cette époque, ses actes donnèrent une haute idée de son caractère élevé et de ses tendances libérales. Plus tard, pendant une seconde absence du roi Guillaume, il ne jouit pas d'une autorité aussi illimitée que l'eût désiré l'opinion publique ; et la volonté paternelle l'empêcha dans la suite de faire valoir ses idées progressives au sein du conseil d'Etat. Charles I^{er} a succédé à son père le 25 juin 1864, et son avènement a été signalé par l'introduction de réformes radicales, tant dans la politique intérieure que dans la politique extérieure du Wurtemberg. Dans les affaires d'Allemagne, il a suivi la ligne politique des Etats moyens, et, dans le conflit entre l'Autriche et la Prusse, il s'est déclaré contre cette dernière puissance (v. WURTEMBERG). Il a épousé, en 1846, la grande duchesse Olga, née en 1822, fille de l'empereur Nicolas, de laquelle il n'a pas eu d'enfants.

CHARLES-AUGUSTE, grand-duc de Saxe-Weimar-Eisenach, né en 1757, mort en 1828. Il était fils du duc Ernest-Auguste-Constantin, qui mourut moins d'un an après sa naissance, et auquel il succéda sous la tutelle de sa mère, Amélie de Brunswick. Celle-ci, qui était encore elle-même sous la tutelle de son propre

père, mais qui fut peu après déclarée majeure, administra avec la plus grande habileté son petit Etat, pendant la période difficile de la guerre de Sept ans, et donna à Charles-Auguste et à son autre fils, Frédéric-Ferdinand-Constantin, né peu de temps après la mort de son père, les maîtres les plus distingués parmi les savants de l'époque. Ils eurent pour gouverneur le comte de Goertz, plus tard ministre de Prusse, et pour précepteur d'abord Seidler et Hermann, puis, à partir de 1772, Wieland, qui écrivit pour eux son *Miroir d'or*. Dans un voyage que les jeunes princes firent à Paris et en Suisse, en 1774, ils eurent occasion de voir Goethe, et Charles-Auguste, qui avait alors dix-sept ans, contracta avec le poète, qui n'en avait guère que vingt-cinq, une amitié dont l'anniversaire fut fêté cinquante ans plus tard, en 1825, avec la plus grande solennité. Déclaré majeur en 1775, Charles-Auguste prit en main les rênes du gouvernement, et épousa peu après la princesse Louise de Hesse-Darmstadt. Il entra au service militaire de la Prusse en 1786, fit comme volontaire les campagnes du Rhin en 1792 et en 1793, et fut promu au grade de lieutenant général prussien en 1797. Après la bataille d'Iéna, il revint dans ses Etats, se joignit en 1806 à la confédération du Rhin, et, au mois d'octobre 1808, reçut à Weimar la visite de Napoléon et d'Alexandre, après l'entrevue d'Erfurt. En 1813, il fit partie de la ligue contre Napoléon, entra en 1814 au service de la Russie et conduisit dans les Pays-Bas une armée de 25,000 hommes. Il se rendit ensuite avec les alliés à Paris, à Londres, puis à Vienne, où le congrès agrandit ses Etats et en fit un grand-duché. Il prit également part en 1815 à la campagne de France, pendant laquelle il eut à ses côtés son plus jeune fils Bernard, qui se distingua de la façon la plus éclatante à la bataille de Waterloo. A la paix, il reçut une indemnité de trois millions, qu'il employa à répandre le bien-être dans son duché. Il s'attacha surtout à en réformer l'administration judiciaire et fut le premier prince allemand qui accorda en 1816 à ses Etats la constitution nationale qui avait été promise en 1815 aux pays allemands. Il laissa également une grande liberté à la presse, jusqu'à ce que la fête de Wartbourg et les licences de l'*Oppositions Blatt* (feuille d'opposition) l'eussent contraint d'y apporter des restrictions. Protecteur éclairé des lettres et des arts, il attira à sa cour la plupart des hommes remarquables de l'Allemagne à cette époque. Parmi eux, il nous suffira de citer les noms de Goethe, de Voigt, qui furent l'un et l'autre ses ministres, de Herder, de Wieland, de Schiller, d'Einsiedel, de Knebel, de Musæus, etc. Toutes les branches de l'administration furent réorganisées sur de nouvelles bases pendant son règne. Il s'appliqua surtout à répandre l'instruction publique dans ses Etats, et fut pour l'université d'Iéna un protecteur généreux et infatigable. Enfin, c'est à lui que la ville de Weimar doit son beau parc, son château ducal, entièrement reconstruit, l'ancien ayant été incendié en 1771; son jardin botanique, sa nouvelle école municipale, etc. Une partie de sa *Correspondance* avec Goethe a été publiée ces dernières années (Leipzig, 1863, 2 vol.).

CHARLES-FRÉDÉRIC, grand-duc de Saxe-Weimar-Eisenach, fils aîné du précédent, né à Weimar en 1783, mort en 1853. Il reçut l'éducation la plus brillante à la cour de son père, qui était alors le centre de réunion des beaux esprits de l'Allemagne. En 1804, il épousa Marie Paulowna, née en 1786, fille de Paul I^{er}, czar de Russie, et se trouva à la cour de son beau-frère Nicolas lorsqu'il apprit, en 1823, la mort de son père. Son premier soin, en arrivant au pouvoir, fut d'introduire de sages réformes dans les dépenses de la cour. Il s'occupa ensuite, avec le concours des états, d'apporter à la législation les modifications qu'exigeaient les idées de l'époque, relativement surtout au clergé et à l'instruction publique. L'agriculture, le commerce et l'industrie furent aussi de sa part l'objet d'une sollicitude toute particulière, et il contribua activement à l'établissement du zollverein dont il avait accueilli l'idée première avec enthousiasme. Le contre-coup de la révolution française de 1830 fut à peine sensible dans ses Etats. Il n'en fut pas de même en 1848, où la ville de Weimar fut en proie aux troubles politiques qui agitaient l'Allemagne à cette époque; mais ils durèrent peu de temps, grâce à la sagesse et à la fermeté du grand-duc, qui se présenta au-devant des groupes tumultueux rassemblés dans la cour du château ducal, et sut les apaiser autant par le calme de sa contenance que par les promesses qu'il leur fit. Il appela au ministère le conseiller d'Etat de Wydenbrugg, homme aux vues libérales, et s'occupa aussitôt de réaliser ses promesses. La liberté de la presse, la réforme de la loi électorale et par suite celle de la représentation nationale, tels furent pour le grand-duc les principaux résultats des événements de 1848, résultats qui furent maintenus, quoique bientôt après les idées réactionnaires eussent presque partout en Allemagne repris leurs cours. Le grand-duc, fidèle à la nouvelle constitution qu'il avait octroyée à son peuple, ne chercha jamais à la modifier, malgré toutes les tentatives faites auprès de lui de différents côtés pour l'y décider. La grande-duchesse Maria Paulowna, qui mourut

en 1859, lui avait donné trois enfants : la princesse CHARLES-ALEXANDRE, son successeur; la princesse MARIE, née en 1808, mariée en 1827 au prince Charles de Prusse, et la princesse AUGUSTE, née en 1811, qui épousa en 1829 le prince Guillaume, depuis roi de Prusse.

CHARLES-ALEXANDRE, grand-duc actuel de Saxe-Weimar-Eisenach, fils du précédent, né à Weimar en 1818, eut pour précepteur le conseiller de légation Fr. Soret, de Genève, mort en 1865, homme aussi distingué par son profond savoir que par la perfection de ses manières, et étudia, de 1835 à 1837, aux universités d'Iéna et de Leipzig. Il parcourut ensuite l'Autriche, l'Angleterre et la Hollande, servit quelque temps à Breslau dans un régiment de cuirassiers prussiens et épousa en 1842 la princesse Wilhelmine-Marie-Sophie, née en 1824, fille de Guillaume II, roi de Hollande. Pendant le règne de son père, il prit une part active à l'administration du duché, et cultiva avec un goût tout particulier les beaux-arts et les sciences. Depuis qu'il a été appelé à lui succéder en 1853, il a agi en toutes circonstances comme un prince nettement constitutionnel. Non-seulement il a su maintenir l'état de prospérité auquel le gouvernement de ses prédécesseurs avait amené ses Etats, mais encore il y a introduit de nouvelles réformes, entre autres la liberté d'industrie. Il s'est montré fidèle à la politique traditionnelle de sa maison dans toutes les crises politiques qui, depuis 1859 surtout, ont agité l'Allemagne. Dans la question du Schleswig-Holstein, dans celles de la réforme fédérale et de la réforme commerciale du zollverein, il s'est fait le défenseur du progrès le plus libéral et le plus exempt de préjugés. Le respect et l'affection que lui portent ses sujets ont surtout éclaté à la fête du 6 mai 1866 célébrée en l'honneur de la cinquantième année d'existence de la constitution octroyée en 1816 au grand-duché par son aïeul. A l'issue de la guerre qui a éclaté en 1866 entre la Prusse et l'Autriche, il est entré dans la confédération de l'Allemagne du Nord par le traité du 18 août 1866. De son mariage avec la grande-duchesse Sophie, il a eu trois enfants, le grand-duc héritier CHARLES-AUGUSTE, né en 1864; la princesse MARIE, née en 1869, et la princesse ELISABETH, née en 1864.

ROIS D'ESPAGNE.

CHARLES I^{er}. Le même que CHARLES-QUINT empereur d'Allemagne. V. ce mot.

CHARLES II, fils de Philippe IV et de Marie-Anne d'Autriche, né en 1661, mort en 1700. Il monta sur le trône en 1665, sous la tutelle de sa mère. Dernier rejeton de la maison d'Autriche épuisée, il eut cependant, malgré sa faiblesse et son ineptie, la bonne inspiration d'appeler à la tête des affaires, contre la volonté de la régente, don Juan d'Autriche, le vaillant bâtard, dont l'administration ne répondit pas à l'attente publique, et qui d'ailleurs mourut peu de temps après. L'Espagne, sous le règne de Charles II, se précipita dans une décadence rapide, perdit par le traité de Nimègue la Franche-Comté, plusieurs villes des Pays-Bas, ainsi que ses dernières places en Artois, flotta entre l'influence de la France et celle de l'Autriche, ruinée à l'intérieur par une administration corrompue pendant que les flibustiers pillaient ses colonies d'Amérique. Maladif, incapable, hébété même et jouet de toutes les intrigues qui s'agitaient autour de lui, Charles II en arriva à ce point qu'on put lui persuader qu'il était ensorcelé et qu'il permit qu'on l'exorcisât. Marié deux fois, à Louise d'Orléans, nièce de Louis XIV, et à la sœur de l'empereur, Anne, veuve de l'électeur palatin, il fut tour à tour l'instrument docile des deux cours étrangères. Il n'eut point d'enfants, et la diplomatie régla par deux fois, de son vivant et sans le consulter, le partage de sa succession. Accablé d'obsessions, il finit par instituer le petit-fils de Louis XIV son successeur au trône d'Espagne, malgré son aversion pour les Français. C'était son troisième testament. Il mourut peu de temps après.

CHARLES III, fils de Philippe V et d'Elisabeth Farnèse, né en 1716, mort en 1788. Il fut d'abord connu sous le nom de *don Carlos*. En 1731, il prit possession des duchés de Parme et de Plaisance, qui lui étaient garantis par les traités, dans le cas d'extinction de la maison de Farnèse. Pendant la guerre de la succession de Pologne, comme allié de la France et de l'Espagne, il battit les impériaux à Bitonto, s'empara de Naples, puis de la Sicile, et fut définitivement reconnu comme roi par le traité de Vienne en 1738 (Charles VII de Naples, Charles V de Sicile). Le nouveau monarque, qui avait fait preuve de bravoure sur les champs de bataille, mérita la reconnaissance de ses sujets par son administration habile et prévoyante, par le développement qu'il donna au commerce, aux arts et à l'industrie, par ses utiles réformes judiciaires et financières et par les monuments dont il embellit Naples, Caserte, etc. La mort de son frère aîné Ferdinand lui donna la couronne d'Espagne en 1759. Il abandonna les Deux-Siciles à l'un de ses fils et fut accueilli en Espagne avec un enthousiasme et des espérances qui ne furent pas déçues. Il réorganisa les finances délabrées, donna une impulsion à l'agriculture en faisant remise aux laboureurs de ce qu'ils devaient au fisc et en

leur distribuant gratuitement des grains pour ensemencer leurs terres en friche, reforma la monnaie, altérée sous les règnes précédents, établit la liberté du commerce des grains, institua la banque de Saint-Charles, et la plaça sous la direction d'un Français habile, le comte de Cabarrus, embellit Madrid, fonda des écoles spéciales pour l'artillerie, le génie et la marine, fit exécuter de vastes travaux d'utilité publique, releva le travail de l'inepte mépris où il était tombé, pour la ruine de l'Espagne, en admettant aux charges municipales ceux qui exerceraient un métier et en les déclarant même aptes à aspirer à la noblesse. Enfin, dans toutes les parties du gouvernement et de l'administration publique, son règne fut fécond et réparateur. Il fut d'ailleurs secondé dans ses réformes par des ministres habiles, Aranda, Campomanes, Jovellanos, Florida-Blanca, etc. Souvent aussi il rencontra une vive opposition, notamment dans le clergé et les moines. En 1767, il supprima dans ses Etats l'ordre des jésuites et déporta les Pères en Corse. Sa politique extérieure ne fut pas sans gloire, bien que son alliance avec la France par le *pacte de famille* lui eût fait perdre temporairement Minorque, la Floride, etc., pris par les Anglais. Il échoua aussi, malgré ses efforts, contre les pirates barbaresques qu'il attaqua à plusieurs reprises. Sous son impulsion, la marine espagnole se releva de sa décadence. Ce fut lui qui établit dans les solitudes incultes de la sierra Morena des colonies d'Allemands qui les cultivèrent et les rendirent florissantes. On cite de lui deux mots caractéristiques qui peignent bien l'état de l'Espagne à son avènement. Au sujet des résistances contre ses utiles réformes, il disait : « Mes sujets sont comme les enfants, qui pleurent quand on les nettoie. » Lorsqu'on lui parlait de trames, d'intrigues dans les affaires publiques, ou de dissensions élevées dans les familles, il avait coutume de demander : « Quel moine y a-t-il dans cette affaire ? » Il mourut en emportant les regrets de ses sujets et l'estime de l'Europe.

Charles III (ordre de). *Espagne*. Le 10 septembre 1771, à l'occasion de la naissance du prince des Asturies, l'infant Charles-Clément, le roi Charles III institua cet ordre et le voua au mystère de l'immaculée Conception de la Vierge. Il s'en déclara grand maître et attachait cette dignité à la couronne d'Espagne. Le pape Clément XIV approuva cet ordre par une bulle en 1772. Destiné à récompenser ceux qui se sont distingués par leur mérite et leur vertu, il subsista jusqu'en 1808, époque à laquelle Joseph-Napoléon, devenu roi d'Espagne, le supprima. On le rétablit en 1814, et il fut composé de soixante chevaliers grands-croix, de deux cents chevaliers pensionnés, et d'un nombre illimité de chevaliers surnuméraires. Pour être reçu grand-croix ou chevalier pensionné, il faut faire preuve de noblesse et avoir au moins vingt-cinq ans; pour être reçu surnuméraire, il faut avoir au moins quatorze ans. Les grands-croix ont le titre d'excellence et jouissent à la cour des privilèges qui y sont attachés. A leur réception, les chevaliers jurent de vivre et de mourir dans la religion catholique, de défendre les mystères de la sainte Vierge, de ne rien entreprendre, directement ou indirectement, contre la personne et les Etats du roi, de le reconnaître pour chef de l'ordre. La devise de l'ordre est : *Virtuti et merito* (à la vertu et au mérite). Les grands-croix portent en écharpe un large ruban moiré coloré en deux parties égales; le milieu est blanc et les deux côtés bleu azur. A ce ruban est suspendue la croix à quatre branches et à huit rayons, avec boules d'or aux extrémités, portant dans un médaillon l'image de la Conception d'un côté, et le chiffre de Charles III de l'autre. Chaque branche de la croix est séparée de l'autre par une fleur de lis dorée. Les prélats et les ecclésiastiques qui sont grands-croix portent la décoration suspendue au cou par un large ruban; les autres la portent attachée à un ruban en écharpe de droite à gauche. Les chevaliers pensionnés portent la croix à la boutonnière, et en outre une plaque plus simple que celle des grands-croix, au milieu de laquelle on lit le chiffre III. Les chevaliers surnuméraires portent la croix à la boutonnière sans avoir de plaque. Le collier de l'ordre se compose de trophées, de tours et de lions. On ne le porte que les jours de cérémonie avec un costume particulier.

CHARLES IV, fils et successeur du précédent, né à Naples en 1748, mort à Rome en 1819. Il monta sur le trône en 1788. Jeune encore, il avait épousé sa cousine Marie-Louise de Parme, qui, dans la suite, prit sur son faible esprit un ascendant absolu, et causa en partie les malheurs de son règne. Il n'avait aucune des qualités gouvernementales de son père, et laissa périr l'œuvre de régénération commencée avant lui. Monarque indolent et apathique, époux aveugle et lâchement complaisant, il accorda toute sa confiance au trop fameux Godol, favori de sa femme, qui, dominé lui-même par la reine, fit renvoyer un des ministres les plus capables du règne précédent, Florida-Blanca, et contribua aux mesures les plus funestes de ce règne déplorable. Lorsque la Convention mit Louis XVI en jugement, le gouvernement de Charles IV intervint maladroitement pour sauver à prix d'or le monarque français, essaya sans plus de succès d'intimider ceux qu'il n'avait pu

corrompre, et commença contre la République une guerre qu'il se trouva heureux de terminer en 1795 par le traité de Bâle et par l'abandon de la partie espagnole de Saint-Domingue. La France lui imposa en même temps une alliance offensive et défensive qui l'obligea plus tard à faire la guerre au Portugal et à l'Angleterre. La perte de l'île de la Trinité, la rétrocession de la Louisiane à Napoléon, le pillage en mer de ses galions par les Anglais, la destruction de sa marine à Trafalgar sont les seuls fruits que recueillit l'Espagne, devenue en quelque sorte la vassale de l'Empereur, qui lui imposait des tributs d'hommes et d'argent et inspirait les actes les plus importants de sa politique. Abusé par un traité secret avec Napoléon, qui lui promettait une partie du Portugal, Charles IV laissa sans méfiance occuper une partie de l'Espagne par les troupes françaises, en même temps qu'il entraînait par un complot de son fils Ferdinand et par une émeute à Aranjuez, l'abdiquait, puis protestait presque aussitôt contre un acte qu'il prétendait lui avoir été arraché par la violence. Murat occupa Madrid; Charles et Ferdinand, réduits à prendre pour arbitre de leurs différends et de leurs prétentions le souverain qui se préparait à les dépouiller, s'épuisaient en démarches, en intrigues et en sollicitations, et se laissèrent enfin attirer à Bayonne (1808), où l'empereur imposa à l'infant la renonciation à la couronne en faveur de son père, qui lui-même, par un acte inqualifiable, avait, dès la veille, abandonné tous ses droits à Napoléon, lequel adjudica le trône d'Espagne à son frère Joseph. Charles IV reçut pour résidence le château de Compiègne avec une pension considérable. Il vécut ensuite à Marseille, puis à Rome, conservant jusqu'à la fin de sa vie une confiance inaltérable dans l'épouse qui avait causé tous ses malheurs et dans l'homme qui l'avait entraîné dans l'abîme.

ROIS ET PRINCES FRANÇAIS.

CHARLES-MARTEL ou **KARL LE MARTEL**, duc d'Austrasie, maire du palais des rois francs. Il était fils naturel de Pépin d'Héristal et d'Alpaïde et naquit en 689. Soupçonné d'avoir trempé dans le meurtre de Grimoald, fils de Pépin et de Plectrude, il avait été déshérité et jeté en prison par ordre de son père dans la forteresse de Cologne. A la mort de Pépin, les Austrasiens le tirèrent de son cachot et le proclamèrent duc. Il écrasa d'abord les Neustriens, qu'il poursuivit jusqu'à Paris, refoula ensuite les Frisons au delà du Rhin et porta ses ravages jusqu'en Saxe. Les Neustriens vaincus appellèrent à leur aide les Aquitains, qui s'avancèrent jusqu'à Soissons. Charles, accouru à temps, enveloppa dans la même défaite Aquitains et Neustriens (719) et se trouva ainsi maître de toute la France du Nord, comme maire du palais du fantôme mérovingien Chilpéric II. De nouveaux et redoutables ennemis se présentèrent, les Arabes, maîtres de l'Espagne et qui débordèrent sur tout le Languedoc, lançant déjà leur innombrable cavalerie jusqu'en Poitou et jusqu'en Bourgogne. Le terrible *Marteau* accourut de la Germanie, où il guerroyait presque continuellement, entraînant à sa suite une foule de barbares d'outre-Rhin, rencontre l'émir Abdérame et les Sarrasins dans les plaines de Poitiers (732), en fait un carnage exagéré sans doute par l'imagination populaire, et sauve ainsi par cette mémorable victoire la civilisation chrétienne et l'Occident de la conquête musulmane. Il reprit ensuite quelques villes du Midi où flottait l'étendard du Prophète, mais ne put emporter Narbonne, et essaya en vain de brûler les Arènes de Nîmes, changées par les Arabes en forteresse. On distingue encore aujourd'hui sur les murs la trace de l'incendie. L'invasion germanique n'était pas moins à craindre pour la Gaule, et ce ne fut que par une longue suite d'expéditions que Charles Martel parvint à refouler les barbares de ces contrées belliqueuses où il recrutait ses soldats. C'est sans doute à ces vaillances irrésistibles, à son activité, à ces coups multipliés frappés sur les ennemis des Francs qu'il dut son surnom de *Marteau*. On n'a d'ailleurs à cet égard aucune certitude et diverses opinions ont été émises. Pour attirer les guerriers sous ses drapeaux et pour les y retenir, il leur livrait les biens du clergé, crime irrémissible qui ne lui a jamais été pardonné par l'Eglise. Ni le service immense qu'il avait rendu à la chrétienté en faisant rétrograder les sectateurs du Coran, ni l'appui efficace qu'il donna aux missions chrétiennes en Germanie, ni la protection accordée au pape contre les Lombards ne purent apaiser l'irritation de l'Eglise contre l'envahisseur de ses biens : sa mémoire demeura chargée pour jamais d'anathèmes et de malédictions. A la mort de Thierry, il ne fit point nommer un autre roi et désigna de prendre lui-même ce titre méprisé en la personne des derniers mérovingiens, et qui bientôt devait passer à son fils Pépin. Il laissa le trône vacant et gouverna avec une autorité absolue depuis 735 jusqu'à sa mort, arrivée à Kiery-sur-Oise en 741. Disposant de la France comme d'un domaine acquis, comme d'une principauté, il partagea en mourant la Neustrie et l'Austrasie entre ses fils Carloman et Pépin.

CHARLES LE GRAND. V. CHARLEMAGNE.

CHARLES I^{er}, le Chauve, roi de France, puis empereur, fils de Louis le Débonnaire et de Judith de Bavière, né à Francfort-sur-le-

Mein en 823, mort en 877. Dès l'âge de quatre ans, il reçut de son père le titre de roi d'Allemagne, puis celui de roi d'Aquitaine à la mort de Pépin. Objet de la jalousie de ses frères Lothaire et Louis, il partagea successivement la bonne et la mauvaise fortune du vieil empereur dans sa lutte contre ses fils révoltés. Après la mort de son père, en 840, il s'unit à son frère Louis le Germanique contre Lothaire, qui, comme fils aîné du Débonnaire, aspirait à la totalité de l'empire carlovingien, et qui fut défait à la sanglante journée de Fontenoy ou Fontenailles dans l'Auxerrois, en 841. Louis et Charles ne surent ou ne purent tirer parti de leur victoire; innacés de nouveau l'année suivante, ils resserrèrent leur alliance dans l'entrevue solennelle de Strasbourg (14 février 842). Le serment qu'ils prononcèrent en cette occasion, l'un en langue germanique, l'autre en langue romane, est le plus ancien monument écrit que l'on possède des idiomes français et allemand. En 843, le traité de Verdun consacra le démembrement définitif de la monarchie de Charlemagne. Charles eut toute la Gaule entre le Rhône, la Saône, la Meuse, l'Escaut et l'Océan. Toutefois, son neveu Pépin lui disputa longtemps l'Aquitaine méridionale, pendant que le duc Bernard se rendait indépendant dans la Septimanie et la Marche d'Espagne. Charles fit tuer en trahison ou peut-être tua de sa main le duc, soupçonné d'être son père, et, après quelques dévastations dans le Midi, dut céder l'Aquitaine à Pépin en 845, à la condition de l'hommage. La famine, la peste, les pirates normands, les Sarrasins mêmes, désolaient le royaume, en proie à l'anarchie. Son règne tout entier ne fut qu'une succession de calamités; l'héritage du grand Charles tombait pièce à pièce, et les grands s'en partageaient les lambeaux pour constituer la féodalité. Les évêques étaient les maîtres de la France sous la toute-puissante impulsion d'Hincmar, archevêque de Reims. Mais ce gouvernement d'ecclésiastiques était impuissant contre les Normands, qu'on s'éloignait qu'à prix d'or, et qui revenaient sans cesse, par toutes les côtes et par tous les fleuves, porter leurs dévastations jusqu'au cœur du royaume, et piller les villes les plus puissantes, Nantes, Bordeaux, Rouen, etc. La guerre recommença en Aquitaine, en Bretagne, dans le Nord, sur tous les points de l'horizon, et de tous côtés les grands et les petits feudataires se rendaient indépendants et ensanglantaient déjà le pays de leurs luttes particulières. L'Armorique se détachait de la royauté franque et s'organisait librement sous le roi Noménoé et sous son successeur Hérispé, que Charles le Chauve fut contraint de reconnaître en 851, sous la condition dérisoire de l'hommage. Afin qu'il ne manquât rien aux misères des peuples français, les fils de Louis le Débonnaire se déchirèrent entre eux, et Louis le Germanique fut maître un moment d'une grande partie des États de Charles (859). Celui-ci, misérable roi impuissant à défendre son royaume contre ses feudataires et contre les épouvantables ravages des pirates scandinaves, ambitionnait cependant de vains titres et des agrandissements. En 869, à la mort de son neveu Lothaire II, il se jeta sur le royaume de Lorraine, que le traité de Mersen (870) l'obligea toutefois de partager avec son frère de Germanie. En 875, la mort de son autre neveu Louis II laissait l'Italie vacante ainsi que la dignité impériale. Il franchit rapidement les Alpes, prévint à Rome les fils de Louis, son compétiteur, et déroba pour ainsi dire le titre d'empereur à la complaisance du pape Jean VIII. La mort de son frère lui donna l'espoir de reculer ses frontières jusqu'au Rhin; mais il fut battu par ses neveux à Andernach en 876, et mourut l'année suivante en traversant les Alpes, empoisonné, dit-on, par un médecin juif. Ce prince était violent, pusillanime, versatile et déloyal; mais il protégea les lettres et les arts. Son fils Louis le Bègue lui succéda. L'année même de sa mort, il avait signé le capitulaire de Kiersy-sur-Oise, qui consacrait l'hérédité des comtes; celle des fiefs existait déjà. Les comtes, jusque-là magistrats apovibles, au moins en droit, devinrent des souverains héréditaires. C'était l'acte d'abdication de la royauté franque; l'ère féodale était ouverte.

CHARLES II, dit le Gros, petit-fils de Louis le Débonnaire, fils de Louis le Germanique, fut empereur d'Allemagne, et reconnu comme roi de France de 885 à 887. V. **CHARLES III**, empereur.

CHARLES III, le Simple ou le Sot, fils posthume de Louis le Bègue, né en 879, mort à Péronne en 929. Il fut exclu de la couronne même après la mort de ses frères Louis III et Carloman, et vit successivement monter sur le trône Charles le Gros et le comte Eudes. Pendant le règne de ce dernier, il justifia en quelque sorte son exclusion en se plaçant sous le patronage d'Arnulf, roi de Germanie, et se fit sacrer à Reims en 893. Toutefois, tant que vécut son rival, il ne parvint qu'à obtenir une ombre d'autorité entre la Seine et la Meuse. Reconnu en 898, il régna d'abord sans opposition pendant vingt-deux ans, impuissant contre les Normands, qui continuaient de dévaster périodiquement le pays, impuissant contre les dynasties féodales, qui se constituaient librement de toutes parts à l'abri de leurs donjons et de leurs forteresses. L'é-

venement le plus important du règne de Charles le Simple est la fondation du duché de Normandie. Les pirates danois commençaient à se fixer les uns sur la Loire, d'autres sur la Seine. Ces derniers, sous leur chef Roll ou Rollon, dominaient sur tout le pays qu'ils appelaient déjà de leur nom *Northmannie*, et poussaient leurs ravages jusqu'aux portes de Paris. Les expulser de vive force semblait impossible à un pays qui n'osait même pas leur résister. Le roi de France fit offrir à Roll la main de sa fille Gisèle avec la cession du territoire qu'il occupait, le titre de duc, la suzeraineté sur la Bretagne, à la condition qu'il fermerait la Seine aux invasions nouvelles, qu'il reçut le baptême et devint le vassal du roi. Le vieux pirate accepta, mais fit dédaigneusement rendre l'hommage par l'un des siens. Le soldat normand, sans se baisser, s'y prit de telle manière pour baisser le pied du roi qu'il le jeta à la renverse (911). Tel était l'avilissement qu'était tombée la race enervée de Charlemagne, que cet outrage d'un barbare demeura impuni.

Après la mort de Louis l'Enfant, fils d'Arnulf et le dernier carlovingien de Germanie, Charles voulut s'emparer de la Lorraine; mais, battu par l'empereur Henri l'Oiseleur, il dut renoncer à ses prétentions, et fut bientôt déposé par les grands, qui proclamèrent roi de France le duc Robert (922), tué l'année suivante à la bataille de Soissons, où Charles montra une bravoure inutile à sa fortune. Attiré dans les États du comte de Vermandois, pendant que ses ennemis donnaient sa couronne au duc Raoul, il fut emprisonné par son perfide feudataire, ressaisit un moment le pouvoir à la faveur des divisions des factions ennemies, mais fut jeté de nouveau dans la tour de Péronne (928) et mourut l'année suivante. Son fils, Louis d'Outre-mer fut appelé au trône en 936, par un de ces retours de fortune qui précèdent l'extinction définitive de la race carlovingienne.

CHARLES IV, le Bel, roi de France et de Navarre, troisième fils de Philippe le Bel, né en 1294, mort à Vincennes en 1328. Il succéda à son frère Philippe le Long en 1322. Son règne de six ans fut une période de spoliations fiscales, d'exactions et de violences. Il fit mourir dans les tortures Girard la Guette, intendait des finances sous le règne précédent, moins pour punir ses rapines que pour s'approprier ses biens. Après avoir réformé les monnaies, il les altéra comme ses prédécesseurs; exila les languiers lombards et confisqua leurs richesses, punit des seigneurs fameux par leurs brigandages, notamment Jourdain de l'Isle, mais toujours pour avoir des prétextes de confiscation. Sa femme Blanche de Bourgogne, convaincue d'adultère, avait été, comme sa belle-sœur Marguerite, rasée et enfermée au château de Gaillard d'Andely; il obtint du pape la nullité de son mariage, et épousa Marie de Luxembourg, qui mourut deux ans plus tard, et se maria en troisième nocces à Jeanne d'Évreux. Une intervention malheureuse en faveur des Flamands révoltés contre leurs comtes, une guerre en Guyenne contre les Anglais, une autre contre la noblesse de Gascogne, des secours donnés à sa sœur Isabelle dans sa lutte contre son époux Edouard II, tels furent les principaux événements du règne de Charles le Bel, qui, de plus, s'épuisa en vaines intrigues pour se faire nommer empereur au préjudice de Louis de Bavière, et contraignit Jean XXII, qu'il tenait comme prisonnier dans Avignon, d'excommunier son adversaire. Il rendit quelques ordonnances pour améliorer le sort misérable des juifs et des lépreux. Il mourut sans laisser d'héritier mâle et fut le dernier rejeton direct de Hugues Capet. La couronne passa au chef d'une branche collatérale, Philippe de Valois.

CHARLES V, le Sage, roi de France, fils du roi Jean, né à Vincennes en 1337, mort en 1380. Lieutenant général du royaume pendant les deux captivités de son père, il eut à lutter contre les intrigues de Charles le Mauvais, qui aspirait à la couronne comme petit-fils de Louis le Hutin; contre la *jacquerie*, contre l'opposition des états généraux et les entreprises démocratiques d'Étienne Marcel. Malgré sa jeunesse, il montra, au milieu de difficultés sans cesse renaissantes, une habileté trop souvent mêlée de perfidie et de duplicité. On l'a même accusé d'avoir trempé dans le meurtre de l'énergique Marcel. A son avènement (1364), la France, démembrée par le traité de Brétigny et accablée d'une dette énorme, déchirée par les factions, par les entreprises de Charles de Navarre et par les ravages des grandes compagnies, s'affaissait dans la misère et l'anarchie. Le nouveau roi, prudent, habile, patient et réfléchi, peu scrupuleux sur les moyens, formé au milieu des guerres civiles dans l'art d'attendre les événements et d'en tirer parti, était peut-être l'homme qui convenait le mieux à une telle situation. Il eut d'ailleurs la bonne fortune d'être servi par des hommes qui agissaient efficacement, et il put diriger les affaires sans quitter son hôtel Saint-Paul, et gagner des batailles sans jamais paraître à la tête de ses armées. Par la victoire de Cocherel, le vaillant Duguesclin brisa des les premiers jours les espérances de Charles le Mauvais. Il fut moins heureux dans la guerre de la succession de Bretagne, et il perdit la bataille d'Auray (1365), qui fit triompher Montfort, le pro-

tégé des Anglais. Mais Charles V, en politique habile, se résigna à reconnaître Montfort comme duc, sous la condition de l'hommage, dans la crainte de le pousser entièrement dans les bras des Anglais. Cette modération lui gagna l'amitié de la noblesse bretonne et fit passer à son service un autre capitaine breton, Olivier de Clisson. En même temps, il délivra la France des grandes compagnies en en faisant passer une partie au service du marquis de Montferrat, et en envoyant le reste en Espagne, sous le commandement de Duguesclin, soutenir Henri de Transtamare contre Pierre le Cruel (1367). Le despotisme des Anglais dans les provinces françaises que leur avait assurées le traité de Brétigny fournit une occasion de recommencer les hostilités. Charles accueillit les plaintes des habitants, fit secrètement des préparatifs de guerre, prépara avec beaucoup d'intelligence et d'activité un grand mouvement national, et cite enfin le prince de Galles à comparaitre devant le parlement de Paris pour répondre sur les plaintes portées contre lui. Les délais étaient à peine expirés que le comte de Saint-Pol et le sire de Châtillon envahissaient le Ponthieu, rapidement conquis (1369), et que l'insurrection contre la domination anglaise se propageait dans le Quercy, le Rouergue, le Périgord, le Limousin, l'Agénais, etc. Duguesclin, Clisson, Boucicaut se couvrirent de gloire dans cette guerre nationale, où les succès se multipliaient si rapidement qu'en 1378 les Anglais ne possédaient plus guère en France que Calais, Bordeaux et Bayonne. La fin du règne de Charles V se passa à guerroyer contre les débris des grandes compagnies, contre les révoltés du Languedoc et contre la Bretagne soulevée en faveur de son duc, et qu'on avait tenté prématurément de réunir à la France. Ce prince était faible et maladif, et ne pouvait supporter le poids d'une armure. On lui doit la réorganisation de l'administration des finances, l'institution de l'appel comme d'abus, atteinte portée à la juridiction ecclésiastique, la création d'une marine marchande, l'extension des privilèges et de la juridiction de l'Université, enfin la fondation de la Bibliothèque royale, car il en a rassemblé le premier fonds dans la *Tour de la librairie*, au Louvre. Ce premier fonds comprenait environ mille manuscrits. Il aimait et protégeait les lettres, et c'est pour lui que fut composé le *Songe du Vergier*. Aussi, quelques historiens expliquent-ils son surnom de *Sage* par *Savant*. Il avait trop appris à craindre le peuple pour l'aimer. La construction de la forteresse de la Bastille et les efforts qu'il fit pour faire tomber en désuétude les états généraux portent l'impression de ses défiances à cet égard. C'est lui qui fixa à quatorze ans l'âge de la majorité des rois. Il eut de son épouse Jeanne de Bourbon deux fils, Charles VI et Louis d'Orléans.

CHARLES VI, le Bien-Aimé, roi de France, fils du précédent, né à Paris en 1368, mort en 1422. Il reçut le Dauphiné en apanage, et fut ainsi le premier des enfants de France qui porta le titre de dauphin. Il avait douze ans à peine à la mort de son père et fut placé sous la tutelle de ses oncles les ducs d'Anjou, de Berry, de Bourgogne et de Bourbon, qui déchirèrent l'État par leurs rivalités et leur ambition. Le duc d'Anjou, comme l'aîné, mit la main sur tout ce qui avait appartenu au feu roi, meubles, vaisselle, joyaux, argent, etc. Les misères du peuple, les déprédations et la tyrannie des grands, des tentatives faites pour établir des taxes nouvelles provoquèrent des insurrections de toutes parts, celles des *Mulotins* à Paris, des *Tuchins* dans le Languedoc, etc., en même temps que les *Chaperons blancs* de Flandre se soulevaient contre leur comte et contre la noblesse. Au milieu de ces mouvements, le duc d'Anjou prodiguait les trésors de la France pour son inutile expédition de Naples. Le duc de Bourgogne, qui avait des droits éventuels à la succession de Flandre, entraîna facilement le jeune Charles VI dans une guerre contre les communes flamandes. Vers la fin de 1382, l'armée française remporta la victoire de Rosbecque; Ypres, Courtray, Bruges furent inondées de sang, comme expiation de leur triomphe sur l'aristocratie. Paris ressentit le contre-coup de cette réaction. Au retour du roi et des princes, la ville paya sa résistance aux spoliations fiscales de la cour en perdant toutes ses franchises; la bourgeoisie et le peuple furent décimés par les supplices et ruinés par les confiscations et les taxes. Rouen, Reims, Châlons et d'autres villes subirent les mêmes châtiements. En 1385, Charles épousa Isabeau de Bavière, qui était à peine nubile et ne parlait que l'allemand. Les années suivantes furent remplies par des préparatifs formidables pour une descente en Angleterre, pour laquelle on avait épuisé le pays, et qui avorta honteusement, grâce aux lenteurs calculées du duc de Berry, qui n'avait vu dans cet armement qu'une occasion de rapines nouvelles et de spéculations. En 1388, le roi s'affranchit de la pesante tutelle de ses oncles, et, guidé par son frère Louis d'Orléans, s'entoura de quelques hommes capables qui avaient dirigé les affaires sous Charles V, Bureau de la Rivière, Jean de Noviant, Clisson, etc., que les princes et les courtisans appelaient ironiquement les *marmousets*. Par intervalles, déjà Charles avait donné quelques marques d'une altération d'esprit amenée peut-être ou au moins aggravée par l'abus des plaisirs. Un

événement mystérieux vint bientôt lui porter un coup funeste et préparer les plus grands malheurs à la France. Il venait de déclarer la guerre au duc de Bretagne, qui refusait de livrer Pierre de Craon, l'assassin du connétable de Clisson. Comme il marchait contre le duc à travers la forêt du Mans, un homme bizarrement vêtu et le visage bouleversé sortit d'un fourré et se précipita à la bride de son cheval en criant d'une voix tonnante: « Roi, ne passe pas outre, car tu es trahi! » Puis il disparut sans qu'on songeât à l'arrêter ou à le poursuivre. Charles fut vivement frappé de cette apparition. Quelques instants après, le choc accidentel d'une armure le fit trébucher, et sa démenche fit explosion. Il se crut environné de traîtres, tira son épée en poussant de grands cris et tua quatre hommes avant qu'on eût pu le désarmer. Peu de temps après, il faillit être brûlé vif au milieu d'une mascarade. Tout espoir de guérison était désormais perdu. Le malheureux roi vécut en proie à une démenche tantôt enfantine et tantôt furieuse, alternée de quelques rares instants de lucidité, pendant lesquels il essayait parfois de réparer le mal fait en son nom. Sa belle-sœur Valentine Visconti, duchesse d'Orléans, et une jeune fille nommée Odette de Champdivers, fille d'un marchand de chevaux, et qu'on avait placée auprès de lui, le consolèrent seules au milieu de ses souffrances. On l'amusait encore avec des représentations de la Passion et avec des cartons peints qui devinrent les cartes à jouer, inventées, dit-on, pour lui, mais qui, en réalité, étaient déjà connues en Allemagne et en Italie. Ses oncles avaient repris le gouvernement de la France, dès lors en proie aux luttes sanglantes des factions, aux rivalités des partis de Bourgogne et d'Orléans. En 1404, Jean sans Peur succéda à son père comme duc de Bourgogne, et il hérita en même temps de son ambition et de sa haine pour le duc d'Orléans, qu'il fit assassiner en 1407, dans la rue Vieille-du-Temple, à Paris. De 1408 à 1410, le gouverna le conseil du roi et fut à peu près le maître de la France; mais il eut à lutter bientôt contre un adversaire redoutable, le comte d'Armagnac, beau-père du fils de sa victime, et qui marcha sur Paris à la tête d'une armée de bandits du Midi. C'est depuis ce moment que la faction d'Orléans fut désignée sous le nom d'*Armagnac*. Tour à tour maîtres de Paris et du pouvoir, les deux partis ensanglantèrent la capitale et le royaume, et se servirent du nom du roi pour sanctionner leurs déprédations et leurs violences (V. *ARMAGNACS* et *BOURGIGNONS*). Le fantôme de monarchie restait le spectateur impassible de ces luttes, aussi bien que des débordements de la reine Isabeau de Bavière. L'Angleterre, après avoir appuyé successivement les deux partis pour les user l'un par l'autre, s'arma contre la France, remporta la victoire d'Azincourt en 1415, où Charles d'Orléans fut fait prisonnier, et s'empara du duché de Normandie. Les dernières années du règne de Charles VI furent marquées par de nouvelles calamités. Les massacres de Paris, la peste et la famine firent périr plus de 40,000 personnes dans Paris sans y ramener la paix. Enfin le duc de Bourgogne se montrait disposé à un accord lorsqu'il fut assassiné sur le pont de Montreuil en 1419. Son fils Philippe le Bon se jeta dans le parti des Anglais et leur livra Paris. Le roi d'Angleterre, Henri V, maître de la capitale, appuyé par une reine indigne et par le parti bourguignon, fait signer au malheureux roi de France, dont il était le gendre, l'odieuse traité de Troyes (1421), qui lui donnait la main d'une fille de France et la succession au trône, au préjudice du dauphin Charles (depuis Charles VII). Charles VI et Henri V moururent à peu de distance l'un de l'autre.

Charles VI (HISTOIRE DE), et des choses mémorables advenues pendant quarante-deux années de son règne (1380-1422), par Juvénal des Ursins. Cette histoire, écrite avec naïveté, est une source précieuse. Le style de Juvénal des Ursins a peu de couleur, mais l'époque est si terrible que des traits d'une extrême simplicité font parfois frémir, comme lorsqu'il dit: « Pour faire tuer un homme, il suffisait de dire: « Celui-là est Armagnac. »

Selon Michaud et Poujoulat, « l'ouvrage de Juvénal des Ursins n'a point l'allure de nos *Mémoires*, quoiqu'il en ait tout l'intérêt; c'est une chronique piquante rédigée en français. L'archevêque de Reims enregistre les faits un à un avec toute la simplicité des vieux narrateurs de Saint-Denis... Il est crétule et naïf comme un annaliste du moyen âge. » Cet ouvrage fut imprimé pour la première fois en 1614.

Charles VI, opéra en cinq actes, paroles de Casimir et Germain Delavigne, musique de Halévy, représenté à l'Académie royale de musique, le 15 mars 1843. De tous les livrets modernes d'opéra, celui de *Charles VI* renferme le plus de remarquables vers; les situations en sont dramatiques et intéressantes. La musique de Halévy est pleine de beautés de premier ordre.

Au premier acte, la jeune Odette, fille de Raymond, vieux soldat d'Azincourt, quitte sa chaumière pour se rendre auprès du roi, dont elle est la filleule, et dont elle devient comme l'ange gardien au milieu de ses accès de folie. Le chœur d'adieux chanté par les jeunes filles ses compagnes est d'une fraîcheur et d'une simplicité charmantes. Raymond, entouré des

paysans, évoque des souvenirs belliqueux, excite leur haine contre l'étranger en chantant les belles strophes : *La France a l'horreur du servage*, avec le refrain *Guerre aux tyrans, jamais en France l'Anglais ne régnera*. La musique et la poésie de ces strophes suffisent à réunir dans une commune admiration les noms de Casimir Delavigne et d'Halévy. Le Dauphin, sous l'habit d'un écuyer, prend part à ce chant de délivrance, interrompu par l'arrivée des soldats anglais, de Bedford et de la reine. Dans l'entrevue de celle-ci avec Odette, on doit remarquer la belle phrase : *Respect à ce roi qui succombe*, dont l'harmonie et le caractère sont d'une élévation et d'une distinction extrêmes. Le Dauphin, que son amour frivole pour Odette avait conduit, ne tarde pas à apprendre d'elle la mission qu'elle doit remplir auprès de son père ; ce qui amène cet air :

En respect mon amour se change :
Reste pure, Odette, et sois l'ange
De tes rois et de ton pays !
Pour eux, c'est en toi que j'espère ;
L'ange qui va sauver le père
Sera respecté par le fils.

Quoique Duprez n'aimât pas ce rôle sacrifié, il le chantait avec beaucoup de charme, et surtout ce duo : *Gentille Odette, eh quoi ! ton cœur palpite*. Le Dauphin, reconnu, est sauvé par Odette de la poursuite des Anglais.

Au second acte, on assiste à une fête donnée par l'abbé de Bavière au duc de Bedford, à l'hôtel Saint-Paul. Mme Dorus-Gras se faisait applaudir dans cette scène. Elle est suivie de celle dite de *la folie*, la plus remarquable page de cet opéra. Les récitatifs, le cantabile, *C'est grand pitié que ce roi, que leur père*, portent l'empreinte de l'égarement, et chaque phrase a le caractère et l'expression qui conviennent au sens. Lorsque le musicien pense et sent comme le poète, l'œuvre dramatique est parfaite. Odette cherche à distraire Charles VI ; nous signalerons ici des couplets de la facture la plus distinguée : *Ah ! qu'un ciel sans nuage*, et le grand duo des cartes. Isabeau parvient à faire signer à Charles à la fois l'adoption du jeune Lancastre et la déchéance du Dauphin.

Le troisième acte est rempli en grande partie par la marche du cortège qui se rend au couronnement du jeune Anglais. Le roi reprend ses sens et arrache la couronne du front de l'enfant. L'air de Raymond, *Fête maudite*, est accentué avec énergie.

La reine et Bedford, au quatrième acte, remettent sous les yeux de Charles l'acte d'abdication qu'il a signé. Le roi le brûle, et les chasse. Épuisé par cet effort, il s'étend sur un lit de repos et chante cette phrase touchante :

Avec la douce chansonnette
Qu'il aime tant,
Berce, berce, gentille Odette,
Ton vieil enfant.

Suit alors une ballade admirablement dite par M^{me} Stoltz : *Chaque soir, Jeanne sur la plage*. L'accompagnement du hautbois produit un effet ravissant. Le roi s'est endormi ; mais, dès qu'il ouvre les yeux, Isabeau fait apparaître des spectres, Clisson, Jean sans Peur, l'homme de la forêt du Mans, qui lui déclarent qu'il mourra de la main du Dauphin. Ce prince est arrêté par l'ordre de son père.

Le cinquième acte a deux tableaux : le premier représente les bords de la Seine où se réunissent les chevaliers restés fidèles, Dunois, Tanneguy-Duchâtel, La Hire, Xaintrilles ; guidés par Odette, ils vont à Saint-Denis s'opposer à ce qu'on livre la France à l'étranger. Le second tableau montre le chœur de l'abbaye de Saint-Denis. Tous les personnages s'y rencontrent. Odette saisit l'oriflamme et la place dans les mains du roi. Une bataille s'engage ; les Anglais sont repoussés, et Charles tombe mourant dans les bras de son fils.

Casimir Delavigne n'avait pas terminé son poème aussi simplement ; en voici les derniers vers ; si la longueur de l'opéra n'y avait mis obstacle, il eût été beau d'entendre déclamer cette prosopopée prophétique sur des accords que le génie d'Halévy aurait pu imaginer :

BEDFORD.
A moi, braves Anglais !

LE DAUPHIN.

France, à moi !

CHARLES.

Sacrilèges.

N'insultez pas aux divins privilèges

De ces murs par vous profanés.

Voyez se soulever les pierres sépulcrales

D'où sortent ces morts couronnés !

Tout ce peuple d'ombres royales,

Qui par ma voix vous parle en m'entourant,

Vient de votre avenir dérouler les annales

Aux derniers regards d'un mourant.

CHŒUR.

Respect à ces ombres royales,

A la voix sainte d'un mourant !

CHARLES.

Bedford, Bedford, je succombe, et toi-même

Bientôt tu me suivras ; je t'ouvre le chemin,

Mais pour te trainer par la main

Au pied du tribunal suprême.

Prêtres, où portez-vous, sans pompe et sans flam-

Le cadavre de cette femme ? [beaux,

Au peuple, dont les mains la mettraient en lambeaux,

Cachez son corps : à Dieu cachez-vous son âme ?

III.

De la justice humaine on peut la préserver,
En dérochant, la nuit, une tombe pour elle ;
La justice éternelle
Saura toujours l'y retrouver.

ISABELLE.

Je tremble et me soutiens à peine.

A-t-il prononcé mon arrêt ?

LE CHŒUR.

La reine ! il regardait la reine ;

Son œil vengeur la dévorait.

CHARLES.

A l'assaut, chevaliers ; suivez la noble fille,
Qui brise en les touchant casques et boucliers !
Leurs soldats sous ses coups sont tombés par milliers,
Comme l'épi sous la faucille.

Des fleurs à pleines mains ! Chantez, jetez des fleurs.

La couronne du sacre enfin sur l'autel brille.

Chantez... ; mais non, versez des pleurs.

Cette vierge, elle est désarmée ;

Elle disparaît à mes yeux

Dans des torrents de flamme et de fumée...

Anges, pour elle, ouvrez les cieux !

(Dans ce moment, la clarté devient plus vive et le soleil semble briller d'une splendeur nouvelle.)

LE CHŒUR.

Quel jour pur l'environne

De son éclat sacré !

Et quel espoir rayonne

Sur son front inspiré !

(On entend le canon retentir dans le lointain.)

CHARLES.

France, réjouis-toi : de ta gloire prochaine

Le premier signal est donné.

LE DAUPHIN.

Deux partis sont aux mains.

BEDFORD.

On combat dans la plaine ;

Sous ces murs le bronze a tonné.

CHARLES.

Oui, de Charles l'infortuné

Il annonce les funérailles

Et l'avènement glorieux

Qui doit à Reims couronner les batailles

De Charles le Victorieux !

TOUS LES CHEVALIERS FRANÇAIS.

Tout notre sang dans les batailles

Pour Charles le Victorieux !

CHARLES.

Ouvrez vos rangs... ô mes aîeux !

En bénissant mon fils, je vous rejoins... j'expire.

(Il tombe dans les bras de ceux qui l'entourent ; le Dauphin se jette sur son corps, qu'il couvre de pleurs.)

DUNOIS.

Le roi n'est plus.

TANNEGUY-DUCHÂTEL, LES CHEVALIERS ET LE PEUPLE.

Vive le roi !

BEDFORD, en montrant le Dauphin.

Qu'il ose donc ce roi me disputer l'empire.

Le Dauphin : qui se relève et saisit l'épée d'un des siens.

Montjoie et Saint-Denis ! chevaliers, avec moi,

Jetez le cri de délivrance.

Et la victoire y répondra.

Guerre aux tyrans ! Jamais en France,

Jamais l'Anglais ne régnera.

CHŒUR GÉNÉRAL DES CHEVALIERS ET DU PEUPLE, qui prêtent serment au Dauphin.

Jurons le cri de délivrance.

Et la victoire y répondra.

Vive le roi ! Jamais en France,

Jamais l'Anglais ne régnera.

L'opéra de *Charles VI* a eu à l'origine plus de cent représentations. Barolhet s'est montré aussi bon chanteur qu'acteur intelligent dans le rôle difficile de Charles VI. M^{me} Rosine Stoltz, tantôt gracieuse, tantôt énergique, a créé le rôle d'Odette avec un talent qui sera difficilement égalé. Duprez s'est promptement démis d'un rôle trop jeune pour lui, et écrasé d'ailleurs par les deux autres. M^{me} Dorus, Levasseur et Canaple ont interprété la Reine, Raymond et le duc de Bedford. Poulitier, dont la voix était si agréable, se faisait applaudir dans les jolis couplets de la sentinelle, au cinquième acte :

A minuit,

Le seigneur de Nivelles

Me mit en sentinelle,

Et s'en alla sans bruit

Souper avec la belle

Qui m'attendait chez elle

A minuit.

Si ta belle

Est sans foi,

Sentinelle,

Garde à toi !

Si nous nous sommes étendu ainsi sur cette œuvre remarquable, c'est qu'elle fait le plus grand honneur à l'école française, et qu'elle sera d'autant plus appréciée qu'on la connaîtra mieux.

Le chant patriotique que nous allons reproduire, et qui eut l'honneur de figurer parmi les refrains en faveur après la révolution de 1848, a dû à son rythme accentué et à sa mélodie franche d'échapper à l'obscurité dans laquelle est tombée l'œuvre de Delavigne et d'Halévy, malgré les beautés qu'elle renferme.

Allegro vivace.

La France a l'horreur du ser.

- va - ge, Et si grand que soit le dan -

- ger, Plus grand en-cor est son cou -

- ra - ge Quand il faut chasser l'étran -

- ger, Quand il faut chas-ser, chasser l'étran -

- ger ! Vienne le jour de dé-li - vran-ce, Des

cœurs ce vieux cri sor - ti - ra : Des

cœurs ce vieux cri sor - ti - ra :

Guerreaux ty-rans ! Ja-mais, ja-mais en

France ! Jamais l'Anglais ne ré-gne -

- ral Ja-mais l'An-glais ne ré-gne -

- ral Guerre aux ty-rans ! Ja -

- mais, jamais en France ! Jamais l'An -

- glais ne ré-gne-ral Ja-mais l'An

- glais ne ré-gne - ral Non, non, non, ja -

- mais ! Non ! Jamais en France ! Jamais l'An -

- glais ne ré-gne - ral Non !

DEUXIÈME COUPLET.

Le Dauphin :

Réveille-toi, France opprimée !

On te crut morte, et tu dormais !

Un jour voit mourir une armée,

Mais un peuple ne meurt jamais (bis).

Pousse le cri de délivrance,

Et la victoire y répondra (bis).

Chœur :

Guerre aux tyrans, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Le Dauphin :

En France, jamais l'Angleterre

N'aura vaincu pour conquérir ;

Ses soldats y couvrent la terre,

La terre doit les y couvrir.

Poussons le cri de délivrance,

Et la victoire y répondra.

Chœur :

Vive le roi ! jamais en France,

Jamais l'Anglais ne régnera ! etc.

CHARLES VII, le Victorieux, roi de France, cinquième fils du précédent, né à l'hôtel Saint-Paul en 1403, mort en 1461. Il porta d'abord le nom de comte de Ponthieu, et devint dauphin en 1416. Dernier fils survivant de Charles VI, héritier présomptif de la couronne, il n'eut cependant qu'une part insignifiante au gouvernement et ne fut qu'un instrument passif entre les mains du connétable d'Armagnac.

Lieutenant général du royaume en 1417, obligé de fuir de Paris l'année suivante lors de la fameuse entrée des Bourguignons, il se retira à Bourges, puis à Poitiers, dans le Languedoc, prit le titre de régent et se refusa à tous les arrangements qui auraient conservé le pouvoir au duc de Bourgogne. Lors de la tragédie du pont de Montereau (1419), il publia des manifestes pour se disculper du meurtre de Jean sans Peur, accompli en sa présence ; mais il n'en demeura pas moins chargé de la solidité de cette sanglante représaille. Sa mère, l'indigne Isabeau de Bavière, le poursuivit de sa haine et contribua à la conclusion du traité de Troyes, par lequel il était exclu du trône au profit du roi d'Angleterre. A la mort de son père, il se fit couronner à Poitiers, pendant que le duc de Bedford, maître de Paris et d'une partie du royaume, prenait les rênes du gouvernement au nom de son neveu Henri IV, encore en bas âge. Les Anglais poursuivirent le cours de leurs succès, et les troupes de Charles VII perdirent successivement les batailles de Crevant (1423) et de Verneuil (1424).

Lui-même, qualifié ironiquement du titre de *roi de Bourges*, livré aux plaisirs, jouet de ses maîtresses et de ses favoris, indifférent au sort de la France comme à sa propre fortune, se laissait dépouiller non-seulement sans rien tenter de sa personne, mais encore sans donner aucun encouragement à la poignée de défenseurs qui lui restaient. Promenant sa royauté nomade de château en château, se dérobant à tous les devoirs comme à toutes les charges de la suprême puissance, il laissait ses capitaines, Dunois, La Hire, Xaintrilles, Richemond, s'épuiser en efforts infructueux, et semblait abandonner sa cause au hasard et à la fatalité. Déjà maîtres des trois quarts du royaume, les Anglais vinrent mettre le siège devant Orléans, et bientôt la funeste journée des Harengs (1429) vint porter le découragement parmi les derniers champions de l'indépendance nationale. C'est à ce moment qu'une jeune paysanne, exaltée par les misères et les douleurs de la patrie, se présenta au roi en affirmant qu'elle avait reçu du ciel la mission de sauver la France, fit tomber toutes les préventions par l'ardeur et la sincérité de sa conviction, enflamma la nation et l'armée de l'enthousiasme patriotique et religieux dont elle était dévorée, et, après une suite de succès extraordinaires, fit lever le siège d'Orléans et conduisit le roi à Reims, où l'onction sacrée lui donna aux yeux des peuples le prestige de la légitimité (1430). Après cet effort, Charles VII retomba dans son insouciance pusillanime, et paralysa l'élan national en abandonnant son armée et en retournant à Chinon se plonger dans la mollesse et les plaisirs. « Ce n'est pas, dit Sismondi, un des moindres inconvénients des monarchies absolues que l'influence qu'elles donnent aux vices d'un seul homme pour anéantir l'effet de toutes les vertus, de tout l'héroïsme de ses sujets. » Le monarque ingrat abandonna l'héroïque Jeanne d'Arc à la ligue hostile des favoris de cour, et pendant son long procès ne tenta rien pour la sauver. Néanmoins, l'impulsion donnée par la vierge de Vaucouleurs survécut même à sa perte ; les bandes indisciplinées qui combattaient pour le roi de France continuèrent une lutte marquée par de nombreux succès, les insurrections et les complots se multiplièrent dans les provinces occupées par les Anglais : l'île-de-France, le pays de Caux et Paris donnaient l'exemple ; quelques seigneurs puissants se rallièrent à Charles, et le duc de Bourgogne lui-même, brouillé avec les Anglais, se réconcilia solennellement avec lui par le traité d'Arras (1435). L'année suivante, Paris franchi rouvrit ses portes au roi de France, dans le caractère et la conduite duquel il s'accomplit alors la plus heureuse comme la plus inexplicable des transformations. Ce prince indolent et efféminé saisit d'une main ferme les rênes du gouvernement, s'occupa avec activité et persévérance à réparer les maux du pays, réforma son armée, dont les brigandages désolaient ses provinces, réorganisa les finances délabrées, montra le plus grand courage aux sièges de Montereau (1437) et de Pontoise (1442), et obtint enfin une trêve honorable (1444), qu'il sut employer à relever la France épuisée. Pendant cette période réparatrice, les cités sortirent de leurs décombres, les campagnes furent rendues à l'agriculture, les villes au commerce et à l'industrie, l'armée devint permanente et fut l'égide du pays au lieu d'être l'effroi des populations, les finances prospérèrent, et, sous l'influence de Jacques Cœur, le Colbert du x^e siècle, le commerce maritime fut créé et la prospérité publique se développa avec cette énergie créatrice qui suit les grandes calamités. Lorsque les Anglais, par une inspiration malheureuse, rompirent la trêve en 1448, ils trouvèrent une nation forte, unie et compacte, et n'essuyèrent plus que des revers. En moins d'un an, la Normandie était entièrement reconquise ; en 1453, la Guyenne redevint définitivement française, et Henri VI, de ses immenses domaines, ne posséda plus que la ville de Calais. En 1457, les troupes françaises opérèrent même une descente sur les côtes d'Angleterre.

La métamorphose mémorable qui s'était opérée dans le caractère de Charles VII a été attribuée à l'influence de sa maîtresse Agnès Sorel, qui se serait constamment appliquée à réveiller dans le cœur de son royal amant l'amour de la gloire, le sentiment de sa dignité, le patriotisme et toutes les vertus viriles du commandement. Ces faits ont été contestés ; mais il est certain que cette favorite eut un grand ascendant sur le prince et que la période glorieuse que nous avons rappelée coïncide précisément avec la durée de sa faveur. La fin du règne de Charles VII fut troublée par les révoltes et les machinations du dauphin (depuis Louis XI), par les intrigues de cour qui amenèrent la perte de Jacques Cœur. Enveloppé par les trames du dauphin et craignant d'être empoisonné, le malheureux prince s'imposa un jeûne si prolongé qu'il en mourut, à Mehun-sur-Yèvre, près de Bourges. L'établissement des armées permanentes eut malheureusement pour effet de nécessiter les tailles perpétuelles. Par la pragmatique-sanction de Bourges (1437), Charles avait réglé les rapports du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel et fondé les principes qui depuis firent autorité en ces matières délicates. Il faut rappeler encore que ce prince, dès qu'il fut informé de la découverte de l'imprimerie, envoya en Allemagne un agent capable (v. JANSON) pour

étudier l'art nouveau, et qu'il ne dépendit pas de lui que la typographie ne fût des lors introduite en France.

Charles VII chez ses grands vassaux, tragédie en cinq actes de M. Alexandre Dumas, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Odéon, le 20 octobre 1831. Charles VII, proclamé roi, quitte le château d'Espally pour aller se faire couronner à Poitiers. Quel est l'état de la France ? Des troubles menaçants agitent Paris ; Philippe de Bourgogne et Jean de Bretagne s'unissent au duc de Bedford ; quelques villes au nord de la Loire restent à peu près seules fidèles au nouveau monarque. Cependant plusieurs vaillants capitaines prêtent encore à Charles l'appui de leurs bras. Tel est le cadre *historique*, assez restreint d'ailleurs, jeté par l'auteur autour de son action qui en est plus d'une fois gommée. Cette action incohérente et farouche, illuminée par endroits de quelques éclairs vraiment poétiques, a son point de départ loin de la mère patrie. Le comte de Savoisy, condamné, en expiation d'un meurtre, à aller guerroyer contre les infidèles, armé une galère et fait voile vers la Syrie, laissant derrière lui Bérengère, sa noble épouse. Un jour, dans le désert, il sauve de la mort un jeune Arabe du nom d'Yacoub, qu'un de ses archers, Raymond, vient de frapper. Mais Yacoub n'obtient la vie qu'en perdant la liberté. Esclave de Savoisy, il le suit en France, où les hommes d'armes et les gens du comte l'abreuvent de dédains et d'injures. Mais bientôt, un regard, une douce parole de Bérengère, consolent Yacoub et lui font à demi oublier son beau ciel oriental. Yacoub aime Bérengère. C'est ici que le drame s'engage. Le comte de Savoisy répudie sa femme parce qu'il n'en a pas eu d'enfants. Il attend du saint-père l'autorisation de divorcer :

De peur que si la mort le frappait aujourd'hui
Son antique maison ne mourût avec lui.

En effet, Raymond arrive porteur du message attendu ; mais Yacoub, saisi de fureur à l'aspect de celui qui faillit le tuer en Syrie, s'élance sur Raymond et l'étend mort à ses pieds. Le comte fera justice ; et quant à Bérengère, elle apprend par son chapelain le triste sort qui lui est réservé. Au moment où Savoisy va procéder au jugement de Yacoub, on annonce l'arrivée de Charles VII et d'Agnès Sorel. N'importe, le comte n'en usera pas moins de son droit de haute et basse justice ; et il condamne Yacoub à mort ; mais Charles fait grâce à l'esclave, qui ne l'accepte pas. Yacoub va se tuer, lorsque Bérengère lui ordonne de vivre. Cette voix si chère pénètre le cœur de l'Arabe ; alors la comtesse parle d'amour... elle exige et obtient la promesse d'une entière obéissance. A ce moment, on vient annoncer à Charles VII que La Fayette et Gueucourt sont tombés au pouvoir des Anglais ; et l'indolent monarque, sortant enfin d'une indifférence pour la perte de ses Etats que l'auteur a poussée jusqu'au ridicule, tire son épée et appelle aux armes :

J'ai tiré mon épée après la France entière,
Mon épée au fourreau rentrera la dernière,

dit-il, et il part sans emmener le comte de Savoisy, qui ne rejoindra l'armée que le lendemain : le soir même, il doit s'unir à la jeune comtesse de Graville. On voit qu'il ne perd pas de temps. Mais avant, il entend les prières, les supplications de Bérengère, qui ne pouvant rien changer à l'implacable résolution du comte, le quitte la malédiction et la menace à la bouche. Le comte ordonne qu'on conduise Bérengère dans un couvent. Mais c'est une suivante vêtue de ses habits et voilée qui s'éloigne à sa place, tandis qu'elle, ivre de jalousie et de fureur, ordonne à Yacoub de tuer le comte. L'esclave hésite à frapper celui qui l'a sauvé de la mort ; mais Bérengère aimait le comte, malgré ses perfidies ; s'il vit, elle peut l'aimer encore :

Ainsi, tant qu'il vivra, songes-y, je l'achappe,
Car je l'aime, entends-tu ?

Et elle le pousse alors dans la chambre du comte, qui vient expirer sur la scène. « Maintenant, femme, dit Yacoub,

Fais-moi tout oublier, car c'est vraiment infâme !
Viens donc, tu m'as promis de venir ; je t'attends !
D'être à moi pour toujours... »

BÉRENGÈRE, expirant empoisonnée auprès du comte.
Me voilà... prends-moi.

On accourt pour arrêter l'assassin. Yacoub fait voir aux hommes d'armes l'écrit par lequel le comte, le matin même, lui a donné la liberté :

Demeurez en hurlant près du sépulcre ouvert ;
Pour Yacoub, il est libre ; il retourne au désert.

On a reproché à *Charles VII chez ses grands vassaux* des défauts nombreux. La composition manque d'unité ; deux actions s'y mêlent, s'y croisent, arrêtent la marche du drame. L'épisode historique qui semble, en baptisant l'ouvrage, vouloir accaparer le principal intérêt, est inutile et pourrait disparaître sans grand inconvénient. Le roi y joue un rôle effacé et la belle Agnès, sa compagne, en le rendant tardivement à sa dignité, ne parvient pas à en faire un héros suffisant. L'histoire de Bérengère et d'Yacoub n'offre en somme que des reminiscences d'Hermione et d'Orreste déguisées par le procédé romantique sous une couleur moyen âge. Le comte de Savoisy, repoussant une femme qui ne lui donne pas de

rejeton, n'est pas sympathique, et le caractère de Bérengère, réussi dans beaucoup d'endroits, laisse trop à désirer en certains autres. Comment cette femme, qui, vingt années durant, fut le modèle des épouses, se transforme-t-elle si subitement en une sorte de furie ? Il a fallu le prodigieux talent de M. Alexandre Dumas pour que les tons criards de son tableau fussent acceptés. Il en a atténué le fâcheux effet par des détails semés à profusion et quelques scènes magistralement dessinées. L'enchantement, d'un coup de sa plume, a ôté au spectateur le loisir et la possibilité de critiquer son œuvre. On voudrait protester, se récrier ; mais lui, l'auteur habile et prompt à esquivier l'observation, vous tient sous le charme et vous entraîne jusqu'au dénouement. Là, qui songerait à retourner en arrière, qui songerait à recommencer le chemin parcouru et à planter à travers les alexandrins énergiques et quelque peu sauvages les jalons de l'analyse ? On se dit bien : le caractère d'Yacoub est faux, il est en dehors de la nature ; mais comme on ne peut nier qu'il soit tracé avec une rare puissance et une vigueur inaccoutumée, on se tait et on songe que l'art, après tout, a ses licences... surtout entre les mains de l'auteur d'*Antony*.

Charles VII chez ses grands vassaux, habillé à l'italienne, a fourni le sujet de la *Gemma di Vergi*, opéra mis en musique par Donizetti. *Gemma*, représentée d'abord en 1836, à Milan, au théâtre de la Scala, nous est revenue dix ans plus tard, c'est-à-dire le 16 décembre 1845. Elle fut exécutée au théâtre des Italiens de Paris par d'excellents interprètes, et l'on y a applaudi Yacoub, devenu l'Arabe Tamas sous la plume de l'arrangeur du livret italien. Les librettistes italiens ne manquent pas, on le voit, d'imagination.

CHARLES VIII, l'Affable, roi de France, fils de Louis XI, né à Amboise en 1470, mort en 1498. On a prétendu avec plus ou moins de vraisemblance qu'il n'était que le fils supposé de Louis XI, qui se serait prêté à cette imposture pour mettre fin aux prétentions de son frère le duc de Berry. Quoi qu'il en soit, le jeune prince fut élevé loin de la cour et son éducation fut tellement négligée, qu'il ne savait ni lire ni écrire lorsqu'il monta sur le trône (1483). Placé sous la tutelle de sa sœur, Anne de Beaujeu, il ne fut que le spectateur passif des événements qui remplirent les premières années de son règne. Ses premiers actes, en prenant le pouvoir (1491), furent de rendre la liberté au duc d'Orléans, emprisonné à la suite de sa révolte (v. guerre civile), de rejeter la main de la fille de Maximilien d'Autriche, à laquelle il était fiancé, et d'épouser Anne de Bretagne, héritière du riche duché de ce nom. Menacé d'une ligue entre Maximilien, l'Angleterre et l'Espagne, il rendit follement au premier l'Artois et la Franche-Comté, à Ferdinand le Catholique, le Roussillon et la Cerdagne, et s'engagea à payer à Henri VII 745,000 écus d'or. Cette politique déplorable s'explique sans se justifier par les projets romanesques qui fermentaient dans la tête chimérique du jeune monarque. Il voulait faire valoir les prétentions des princes français au royaume de Naples et rêvait même de chasser les Turcs de Constantinople et de rétablir en sa faveur l'empire byzantin (il s'était fait céder par André Paléologue ses droits à cet empire détruit). Il avait d'ailleurs quelques appuis douteux dans la Péninsule. Les préparatifs de cette expédition furent conduits contre toutes les règles de la prudence, et le roi partit, en 1494, avec 30,000 hommes, sans argent, sans vivres, sans magasin et sans réserve, tomba malade à Asti et dut emprunter à la duchesse de Savoie ses diamants, qu'il mit en gage pour nourrir ses soldats. La division des Etats italiens favorisait cette entreprise, qui avait plutôt le caractère d'une équipée que d'une expédition militaire, et Charles traversa l'Italie du nord plutôt en conquérant qu'en allié. Florence chassa les Médicis et lui ouvrit ses portes ; Ludovic Sforza, duc de Milan, craignant pour ses possessions, favorisait sa marche sur Naples ; le pape Alexandre VI lui donnait l'investiture du royaume de Naples et de Jérusalem, et lui livrait en même temps (mais après l'avoir fait empoisonner) le prince Zizim, frère proscrit de Bajazet, dont le monarque français comptait se faire un instrument pour diviser les Turcs. Les Etats napolitains furent conquis en quelques jours ; Ferdinand II s'enfuit, et Charles fit une entrée triomphale à Naples, revêtu des ornements impériaux. Si la promptitude de cette conquête étonne, la facilité avec laquelle on la perdit ne paraît pas moins surprenante. Quelques mois s'étaient à peine écoulés, et les Napolitains étaient déjà las de la domination française. D'un autre côté, une ligue ennemie se formait sans mystère entre les premiers instigateurs de l'expédition, le pape, le duc de Milan, auxquels se joignirent les Vénitiens, l'Espagne, l'empereur, etc. Instruit que les coalisés voulaient lui couper la retraite, le roi de France laisse 5,000 hommes à Naples, traverse l'Italie avec précaution et rencontre les ennemis à Fornoue, sur les bords du Tanaro. Une victoire décisive sur des forces au moins triples des siennes lui permet de continuer sa retraite et de délivrer le duc d'Orléans assiégé dans Novare (1495). Cette folle expédition n'amena aucun résultat, et la garnison de Naples dut capituler peu de temps après. De retour en France, Charles se livra sans retenue à des débauches effrénées qui

tarirent en lui les sources de la vie. Comme il préparait une nouvelle expédition en Italie, il mourut au château d'Amboise des suites d'un coup qu'il s'était donné à la tête. Il avait eu trois fils morts en bas âge. Son cousin, le duc d'Orléans, lui succéda sous le nom de Louis XII. Incapable, présomptueux, ignorant, ce prince, néanmoins, était aimé pour la douceur et la générosité de son caractère.

Charles VIII (HISTOIRE DE), roi de France, par le comte de Ségur (Paris, 1835, 2 vol. in-89). Cette histoire d'un règne de quinze ans est divisée en trois parties intitulées : *Etats de Tours, Réunion de la Bretagne à la France, Conquête de Naples*. La troisième, qui étudie les événements des six dernières de ces quinze années, est de beaucoup la plus étendue. C'est en effet celle qui devait comprendre le plus de récits et de descriptions, mettre en scène le plus de personnages. Malgré cela, les deux premières parties sont dignes d'attention, car elles ont des rapports plus intimes avec l'histoire intérieure de la France. La brièveté du récit ne nuit d'ailleurs en rien à l'intérêt. Avant d'aborder l'histoire, son portrait, M. de Ségur commence par tracer un portrait de Louis XI. Ce despote de la féodalité n'avait laissé ni testament ni aucun acte authentique exprimant sa dernière volonté. Charles VIII, encore bien jeune, petit et difforme, passa de la tutelle de son père à celle de sa sœur, Anne de Beaujeu, qui gouverna le royaume comme régente. C'est ce titre qui donna à ses actes un reflet de l'autorité royale et lui permit de traiter de rébellions, d'attentats et de conspirations, les résistances intéressées du duc d'Orléans et des autres princes. Les états généraux tenus à Tours, en 1484, eurent surtout à s'occuper de régler ces différends. Cette assemblée a laissé des traces dans l'histoire plutôt à cause de la vivacité des débats que par l'importance de ses résultats. On y traita de presque tous les intérêts publics, et l'on rédigea de longues doléances distribuées sous les cinq titres de l'Eglise, de la Noblesse, du Commerce, de la Justice, de la Marchandise. Les états de Tours avaient affirmé et accru la puissance de la dame de Beaujeu. En arrivant à la deuxième partie de l'ouvrage, qui a pour titre : *Réunion de la Bretagne à la France*, l'auteur s'applique surtout à recueillir et à raconter les faits plus spécialement relatifs au règne d'Anne de France ou de Beaujeu, ainsi que les fautes et les malheurs du duc d'Orléans. La régente éprouva une vive et persévérante opposition, dont elle sut triompher. La Bretagne et le duc d'Orléans, son fils, prince du sang, qui oubliait ses devoirs et ses intérêts même, furent vaincus, le 27 juillet 1488, par La Trémouille, à la bataille de Saint-Aubin. Le duc perdit sa liberté, et les Bretons conservèrent par un traité quelques restes d'indépendance. Une des idées les plus heureuses de la dame de Beaujeu fut de songer à marier le roi, son pupille, qui atteignait l'âge de vingt ans, à la jeune héritière de Bretagne, belle et jeune fille savante, recherchée par plusieurs princes. Las de cette tutelle, Charles VIII se souvint enfin qu'il est roi, et, par un entraînement tout chevaleresque, va, sans permission de sa tutrice, délivrer le duc d'Orléans, prisonnier à Bourges. En retraçant ces événements, l'auteur n'énonce pas toujours assez rigoureusement les véritables dates pour prémunir les lecteurs contre des anachronismes qui, dans une histoire moins exacte que la sienne, auraient pu être pour le lecteur des conséquences fâcheuses. Après avoir donné satisfaction à l'archiduc Maximilien par la cession de l'Artois et de la Franche-Comté, et à Ferdinand le Catholique, roi d'Aragon, par la cession du Roussillon et de la Cerdagne, l'on ne songea plus, à la cour de France, qu'à l'exécution du projet suggéré à Charles VIII de conquérir Naples et Constantinople ; folle entreprise, s'il en fut. Cette campagne de 1494 n'avait l'approbation ni de l'amiral Gravelle, ni même du duc d'Orléans, qui eût voulu la restreindre à la conquête du Milanais, ni surtout de la dame de Beaujeu, qui avait, en ce moment, perdu presque tout crédit. Le *bon petit roi* écouta de préférence des conseillers ambitieux et cupides. L'entreprise s'accomplit ; ce fut, on le sait, une marche triomphale interrompue de temps à autre par des plaisirs, ou par de courtes résistances. Maître de Naples, Charles oublie la conquête de Constantinople. Les Français ne songent qu'à retourner dans leur patrie. D'ailleurs, les cours de Vienne et de Madrid parviennent à liquer contre la France Milan, Rome et Venise. La Trémouille dirige la retraite au milieu d'embarras et de périls croissants. Une brillante et décisive victoire sauve les Français et écrase les Italiens et les Allemands à Fornoue, en 1495 ; mais la retraite ressemble à une fuite, à une déroute. 20,000 Suisses accourent pour renforcer l'armée française, et l'effrayent elle-même autant que les ennemis ; leur approche dispose les deux partis à la paix ; on signe le traité de Verceil. 5,000 Français et 2,000 Suisses restaient à Naples sous les ordres du gouverneur ou vice-roi Montpensier. Une capitulation honteuse, résultat de l'indolence et de l'incapacité de Montpensier, termina cette aventureuse expédition. Pendant le séjour du roi en Italie, le royaume avait été assez sagement gouverné par le duc de Bourbon.

L'ouvrage de M. de Ségur se recommande, dit Daunou, « à tous les hommes de lettres par les grâces du style, à quelques-uns peut-

être par les teintes néologiques de plusieurs pages ; aux gens de guerre, par une exposition savante des détails qui intéressent leur profession ; aux hommes d'Etat, par des réflexions profondes ou ingénieuses sur l'art de gouverner. Ce brillant ouvrage, quoiqu'on y puisse remarquer certaines formes plus ou moins hasardées, n'appartient point à la nouvelle école historique. Les faits n'y sont enchaînés que par leurs propres circonstances, et non par une théorie générale des causes et des effets de toutes les vicissitudes humaines. L'histoire ne s'y présente pas comme un système, mais comme une étude expérimentale, dont les résultats deviennent d'autant plus instructifs qu'ils ont été obtenus par l'observation seule, sans divination, sans hypothèse. »

L'auteur excelle dans l'art de peindre les personnages de cette époque ; on peut cependant lui reprocher quelques répétitions. Son style est brillant, rempli d'images pittoresques, et s'il n'est pas toujours irréprochable dans ses hardiesses, il brille souvent par des qualités supérieures.

CHARLES IX, roi de France, deuxième fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né en 1550, à Saint-Germain-en-Laye, mort au château de Vincennes en 1574. Connu d'abord sous le titre de duc d'Orléans, il succéda en 1560 à son frère François II, qui n'avait fait que passer sur le trône. Sa mère, Catherine de Médicis, envahit plutôt qu'elle n'obtint la régence, avide d'un pouvoir toujours près de s'abîmer sous le choc des factions. Les principaux événements de sa minorité furent la tenue des états d'Orléans, de Pontoise et de Saint-Germain, l'édit de janvier, le colloque de Poissy, le massacre de Vassy, la première guerre religieuse, terminée par une brève pacification, l'assassinat de François de Guise devant Orléans, et la reprise du Havre sur les Anglais. Déclaré majeur en 1563, au parlement de Rouen, Charles, qui avait à peine quinze ans, resta soumis aux mêmes influences, et partit accompagné de sa mère pour une longue tournée dans les provinces, dont le dernier terme fut cette entrevue de Bayonne où le duc d'Albe et les envoyés de Philippe II s'attachèrent à faire prévaloir dans son esprit les maximes implacables de la politique espagnole à l'égard des réformés. C'est pendant ce voyage qu'il fixa par un édit (1564) le commencement de l'année au 1^{er} janvier (précédemment l'année commençait à Pâques), et qu'il signa à Moulins l'ordonnance pour la réformation de la justice. L'influence conciliatrice du chancelier de l'Hôpital contre-balançait encore en lui les funestes inspirations des Guises et de la reine mère. Bientôt de nouvelles persécutions forcèrent les protestants à reprendre les armes. Vaincus à la bataille de Saint-Denis (1567), ils acceptèrent la pacification de Longjumeau. Mais les passions étaient trop furieuses de part et d'autre, et les hostilités recommencèrent après la retraite de L'Hôpital, le seul représentant de la paix et de la conciliation dans le conseil du roi. Deux ans d'une guerre qui couvrit le pays de sang et de ruines, et dans laquelle les catholiques furent vainqueurs à Jarnac et à Moncontour, semblèrent avoir épuisé la fureur des partis et amené la paix de Saint-Germain (1570), qu'on nomma la *paix boiteuse et mal assise*, par allusion aux négociateurs royaux, Biron et de Mesmes, dont le premier était boiteux et le second seigneur de Malassise. Ce traité fut considéré comme un piège tendu aux calvinistes, dont on préparait le massacre. Il est certain que rien ne fut négligé pour endormir les défiances du parti et attirer les chefs à Paris. Mais peut-être ne faut-il voir là qu'un des mille revirements de la politique tortueuse de Catherine de Médicis, bien moins fixe dans ses desseins qu'on ne l'imagine communément. Charles IX, lui-même, caractère fantasque, violent, irrésolu, partagé entre sa haine du protestantisme et sa crainte des chefs catholiques, flottait sans cesse entre des résolutions contraires, subissant le joug de sa mère, qu'il était incapable de briser, et dont sans doute il n'eût pu se passer. Peut-être fut-il sincère en accueillant Coligny dans son conseil, en le traitant avec déférence, en le bergant de l'espoir d'une expédition en faveur des Pays-Bas, dont il lui réservait le commandement, en mariant sa sœur Marguerite à Henri de Navarre, et en veillant à l'observation des édits favorables aux protestants, qui affluaient à Paris autour de leurs chefs, pleins d'une confiance que ne purent altérer ni les rumeurs sinistres qui se répandaient, ni la mort subite et mystérieuse de Jeanne d'Albret, ni même la tentative de meurtre dont Coligny faillit être la victime le 22 août 1572. Après cet événement, qui trahissait les desseins de Catherine et de ses odieux conseillers, Charles se rendit chez l'amiral et l'accabla de protestations d'amitié. Peut-être encore ignorait-il l'affreux projet, car on ne saurait admettre une dissimulation aussi profonde chez un prince dont le naturel avait été perverti, mais qui n'était, après tout, qu'un enfant. Quoi qu'il en soit, la cour donna, deux jours après (24 août 1572), le signal du massacre de la *Saint-Barthélemy*. On a rapporté que Charles n'autorisa cette effroyable exécution que vaincu par les obsessions de sa mère, de Tavannes, de Birague et de Nevers, qui égarèrent sa conscience et sa raison en lui représentant l'existence du parti calviniste comme incompatible avec l'indépendance de la couronne et la sécurité du royaume. D'ail-

leurs, dès qu'il eut trempé dans le meurtre, une sorte de frénésie s'empara de lui. Des documents contemporains (notamment *Vie de Charles IX*, Brantôme) font même jouer au monarque insensé un rôle actif dans cette tragédie et le représentent arquebusant les huguenots fugitifs d'une fenêtre de son palais. (V. BARTHELEMY). Quelques jours plus tard, il tint un lit de justice où il justifia hautement le massacre en dénonçant le prétendu complot calviniste qui l'avait poussé à cette résolution. Des instructions analogues furent adressées à toutes les cours étrangères. On raconte aussi que le roi, par une odieuse forfanterie de cruauté, alla avec sa cour insulter aux restes de l'illustre Coligny, à Montfaucon; et, comme quelques courtisans se bouchaient le nez devant ce cadavre déjà décomposé, il se serait écrié : « L'odeur d'un ennemi mort est très-bonne. » La Saint-Barthélemy, qui devait anéantir les protestants, n'eut d'autre résultat que d'ouvrir une nouvelle ère de guerres civiles, de convulsions et de déchirements. Le misérable prince fut dès ce moment en proie au remords et à la terreur; dévoré par une fièvre ardente, trouble par les images sanglantes des victimes, il ne connut plus le repos et mourut à la suite d'une agonie longue et douloureuse pendant laquelle le sang lui sortait par tous les pores, moins de deux ans après l'événement qui a donné à son nom une si horrible célébrité. Il avait à peine vingt-quatre ans. Sa fin avait été hâtée par la débauche, par sa manie de sonner du cor et par l'abus des exercices violents. Suivant le procès-verbal d'autopsie signé par Ambroise Paré, il était phthisique. On a parlé aussi de poison. Il paraît certain qu'il avait manifesté sa volonté de régner par lui-même et d'introduire de grandes réformes dans l'Etat. Il avait épousé, en 1570, Elisabeth d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien II, qui ne lui donna point d'enfant. Il laissa, de sa maîtresse, Marie Touchet, un fils, Charles d'Angoulême, qui troubla les règnes suivants par sa turbulence et son ambition.

Charles IX avait eu pour précepteur l'illustre Amyot; son esprit était cultivé et il a composé des poésies agréables. On a aussi de lui un livre intitulé *la Chasse royale*, publié par Villeroi en 1625. Il s'annonçait avec d'heureuses dispositions, une intelligence précoce et un tempérament impétueux. Sa mère s'attacha de bonne heure à le dépraver en le livrant à des aventuriers italiens qui l'entraînèrent dans la débauche. Cette odieuse politique porta ses fruits, et le malheureux prince, hébété de voluptés, devint incapable de régner et consuma sa vie en de bizarres et extravagantes fantaisies. La chasse était chez lui une passion effrénée et il s'y livrait jusqu'à l'épuisement de ses forces. Charles IX avait l'amour des lettres et des arts; il protégeait les poètes, dont il disait : « Il faut les traiter comme les bons chevaux : les bien nourrir, mais ne point les engraisser, » entendant par là que trop de bien-être étouffe l'inspiration et endort l'esprit. Il ne suivit point toutefois son précepte à la lettre. Il se montra généreux envers les favoris de la muse, et lui-même, comme nous l'avons dit, il s'adonna à la poésie. Malheureusement, les troubles d'une époque si dramatiquement agitée le détournèrent trop des doux labeurs poétiques.

Ce fut dans un accès d'humeur qu'il fit cette boutade épigrammatique, restée célèbre :

François premier prît ce point :
Que ceux de la maison de Guise
Mettroient ses enfants en pourpoint,
Et son pauvre peuple en chemise.

Les vers de Charles IX ne passent pas le niveau de la médiocrité, à l'exception de cette petite épître à Ronsard, que ne désavouerait point un bon poète :

Ton esprit est, Ronsard, plus gaillard que le mien;
Mais mon corps est plus jeune et plus fort que le tien;
Par ainsi je conclus qu'en savoir tu me passe
D'autant que mon printemps les cheveux gris efface.
L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes :
Mais, roi, je les reçois; poète, tu les donnes.
Ton esprit enflammé d'une céleste ardeur
Eclate par soi-même, et moi par ma grandeur.
Si du côté des dieux je cherche l'avantage,
Ronsard est leur mignon, et je suis leur image.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
Te soumet les esprits, dont je n'ai que les corps;
Elle t'en rend le maître, et te fait introduire
Où le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire.

Ces vers sont remarquables à double titre. Un seul mot les dépare : celui de *mignon*, que le temps autorisait d'ailleurs. Une autre pièce — un billet également adressé à Ronsard — est moins remarquable. La voici :

Ronsard, tu connois bien que si tu ne me vois
Tu oublies soudain de ton grand roi la voix;
Mais pour t'en souvenir, pense que je t'oublie
Continuer toujours d'apprendre en poésie;
Et pour ce j'ai voulu t'envoyer cet escript.
Pour enthousiasmer ton phantastique esprit.
Donc ne t'amuse plus à faire ton ménage;
Maintenant n'est plus temps de faire jardinage;
Il faut suivre ton roi qui t'aime par ses tous.
Pour les vers qui de toi coulent braves et doux;
Et crois, si tu ne viens me trouver à Amboise,
Qu'entre nous adviendra une bien grande noie.

Ces vers, s'ils ne sont pas bons, semblent exprimer, du moins, un sentiment sincère et cordial, une vive admiration.

La chanson qui suit est le dernier morceau que nous connaissons de Charles IX. D'autres pièces ont dû être composées, mais ne sont point parvenues jusqu'à nous. Ce sixain commence par deux verbes qui forment l'anagramme du nom de Marie Touchet, la très-séduisante maîtresse du jeune monarque :

Toucher, aimer, c'est ma devise;
De celle-là que plus je prise.
Bien qu'un regard d'elle à mon cœur
Darde plus de traits et de flamme
Que de tous l'archerot vainqueur
N'en ferait oncq' appointer dans mon âme.

La véritable anagramme du nom de Marie Touchet était : *je charme tout*, et ce fut un courtisan qui la découvrit.

Charles IX, ou l'Ecole des rois, tragédie en cinq actes, de Marie-Joseph Chénier, représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Français, le 4 novembre 1789.

Chénier avait déjà fait jouer *Edgar* ou le *Page supposé* en 1785, et *Azémire*, tragédie, en 1786, lorsqu'il obtint un succès éclatant et surtout bruyant par sa pièce de *Charles IX*, assez généralement considérée comme son premier ouvrage. Lui-même a dit, dans le discours préliminaire placé en tête de cette tragédie : « J'ai choisi pour mon coup d'essai le sujet, j'ose le dire, le plus tragique de l'histoire moderne, la Saint-Barthélemy. Nul autre ne pourrait offrir, peut-être, une aussi forte peinture de la tyrannie jointe au fanatisme. » Chénier avait écrit *Charles IX* dès 1788. Fervent disciple de Voltaire, il s'était attaché par-dessus tout au thème philosophique; mais l'absence de couleur locale, défaut trop général de nos tragédies, révèle ici la préoccupation évidente du poète. Il y a tout lieu de croire qu'à l'aurore de la Révolution, et sous la pression des grands événements qui frappaient son âme républicaine, Chénier dut remanier son œuvre de manière à y faire entrer plus énergiquement qu'il ne l'avait fait d'abord l'allusion contemporaine. Le sous-titre ajouté, *l'Ecole des rois*, appuierait au besoin cette supposition. Plus tard, l'éditeur des œuvres complètes du poète (1818) substitua à ce sous-titre celui de la *Saint-Barthélemy*, et, sans doute, était entré le premier, en 1788, dans la pensée de l'auteur. Quoi qu'il en soit, le spectacle d'un roi égorgé ses sujets convenait à tous les esprits, lassés de la monarchie, et qui se disposaient à prendre une terrible revanche. Les livres penseurs ne pouvaient manquer en outre d'applaudir aux vigoureuses attaques dirigées contre le fanatisme religieux. Avant de raconter les tempêtes soulevées par l'apparition de *Charles IX*, voyons de quelle façon Chénier s'était emparé de son sujet.

François de Chante-Louve, gentilhomme et poète bordelais, donna, en 1575, une tragédie de *Feu Gaspard de Coligny*, contenant ce qui arriva à Paris le 24 août 1572, où Coligny est représenté sous les couleurs les plus odieuses. Il forme le projet de tuer le roi, les Guises et les papistes; mais on le prévient, il est assassiné et le peuple célèbre cet heureux événement. Le style de cet ouvrage, où Mercure intervient, est aussi barbare que le sujet. Environ un siècle après, Natanâel Lee, auteur dramatique anglais, fit jouer à Londres la *Saint-Barthélemy* ou le *Massacre de Paris*. Le rôle de Charles IX, séduit par Catherine de Médicis et entraîné au crime par la voix fanatique du cardinal de Lorraine, est du plus grand intérêt dans cette pièce. Ces deux ouvrages n'ont, pour les détails, aucun rapport avec la composition de Chénier, qui a sa place marquée à jamais dans les fastes dramatiques. Rien ne pouvait paraître plus audacieux que de montrer sur la scène un roi de France ordonnant le massacre de son peuple, et ce tableau de la royauté, se livrant à l'égorgement sous l'impulsion du fanatisme religieux, était bien propre à accélérer l'époque de la grande crise nationale.

Le cardinal de Lorraine, le duc de Guise et Catherine de Médicis ont juré la perte de Coligny et des protestants. Charles IX, faible, irrésolu, crédule surtout, cède aux influences de sa mère et aux ordres sanguinaires du cardinal; entraîné, vaincu, subjugué par les terreurs dont on l'environne, par la séduction de faux intérêts, et plus encore par un zèle insensé pour la religion catholique, il donne lui-même l'ordre et le signal du massacre. Ce fanatique couronné, ce monarque imbécile demande au cardinal la bénédiction du ciel pour l'horrible attentat qui va être commis, et le cardinal, après avoir béni les armes de cette meute d'assassins que l'on va lâcher sur Paris, promet les palmes du martyre à ceux qui rencontreraient la mort au milieu du carnage. Aussitôt sonne le tocsin; des flambeaux s'allument et les égorgements se dispersent. Le chancelier de L'Hôpital vient ensuite faire le récit de l'effroyable événement. Charles IX reparait; le roi de Navarre, le futur Henri IV, lui reproche avec autant de chaleur que d'aigreur le crime odieux dont il vient de se souiller. Charles, que le repentir a déjà saisi, est écrasé sous le poids de son forfait, dont il se retrace avec horreur les suites épouvantables. Dans son délire, il maudit ses atroces conseillers, et tombe vaincu par le remords.

C'était, dit M. Villemain, une chose nouvelle pour la forme, de mettre sur cette scène française, si longtemps soumise à l'étiquette du goût et de la censure tout à la fois, un

cardinal, le cardinal de Lorraine, Charles IX et sa cour, une reine comme Médicis, un ministre comme L'Hôpital. Mais la nouveauté des costumes et des personnages ôtée, approchez, prenez ces scènes, lisez-les : c'est la régularité pompeuse de notre tragédie; rien de simple, de familier; nulle naïveté de fanatisme, nulle vérité de crime ne vous transporte dans ce siècle et dans cette cour. Le langage de tous les acteurs du drame est d'une élégance uniforme; c'est ainsi que Chénier fait parler le chancelier de L'Hôpital, qui n'était pas alors à la cour de Charles IX, qui ne devait pas, qui ne pouvait pas s'y trouver encore; la vraisemblance dramatique l'en chassait comme l'histoire. Il avait fallu trois ans d'absence de ce grand homme de bien, pour que la cour, où il avait habité, devint le théâtre d'un tel crime. Mais passons sur cette inexactitude. Ce chancelier de L'Hôpital, ce personnage demi-gaulois, demi-romain, cette longue barbe blanche qui imposait aux jeunes courtisans, cet homme d'une constance si ferme, qui, avec ses expressions justes et familières, troublait Catherine de Médicis et la faisait hésiter sur une mauvaise action, que fait-il dans le drame de Chénier? Il parle bien, il parle élégamment; il ressemble un peu au Burrhus de Racine. Ce n'est pas le chancelier de L'Hôpital retrouvé, ressuscité, rhabillé devant le public. Le talent de Chénier était bien loin d'avoir en originalité ce que son esprit politique avait en audace et en violence. En effet, dans cette tragédie comme dans toutes celles de Chénier, ce qui manque, dès que disparaît l'allusion contemporaine, c'est le nerf, c'est la chaleur. Et pourtant, quelle peinture énergique à tirer du massacre de la Saint-Barthélemy! Chénier, tout en donnant l'essor à sa pensée, avait jeté sa tragédie dans le moule classique. Il remplace l'action par des discours qui la refroidissent. De belles tirades suffisaient sans doute à l'enthousiasme du moment; mais on peut regretter pour sa gloire qu'il n'ait pas introduit dans ses ouvrages ces beautés qui sont de tous les temps, ces vérités qui sont de toutes les opinions; elles seules rendent durables les œuvres de l'esprit humain. Chénier savait bien cependant que les dissertations ont peu de prise sur une moitié au moins de l'auditoire; aussi adressait-il aux femmes, dans sa préface, cette allocution écrite dans le style un peu boursoûffé du temps : « Femmes, sexe timide et sensible, fait pour être la consolation d'un sexe qui est votre appui, ne craignez point cette austère et tragique peinture des forfaits politiques. Le théâtre est d'une influence immense sur les mœurs générales; il fut longtemps une école d'adulation, de fadoeur, de libertinage; il faut en faire une école de vertu et de liberté. Les hommes n'y recevront plus de ces molles impressions qui les dénaturent; ils deviendront meilleurs et plus dignes de votre amour, ils redeviendront des hommes. » Cette apostrophe, échappée à la jeunesse de Chénier, renferme de nobles idées; mais, en dépit de cette précaution oratoire, le *sexe timide et sensible* s'intéressera toujours beaucoup plus à Orosmane ou à Othello qu'à Henri VIII ou à Cailus Gracchus.

Les forfaits politiques, écrit M. Hippolyte Lucas, et surtout les dissertations politiques, ne sont guère de l'essence du théâtre, quoi qu'en dise Chénier. Il faut célébrer les vertus publiques et privées, élever l'âme et faire battre le cœur, donner l'éveil à toutes les grandes pensées, cela est vrai, mais en évitant le précepte et la déclamation. Chénier portait un coup terrible à la royauté en faisant jouer son *Charles IX* sur le Théâtre-Français. Quelques jours avant cette représentation, longtemps attendue, avait paru dans le *Journal de Paris*, dans un but facile à comprendre, une apologie anonyme de la censure théâtrale. Chénier répondit : « Des citoyens libres ne sont responsables que devant la loi. L'anonyme parle d'une censure légale; cette alliance de mots n'est qu'absurde; j'aimerais autant parler d'un despotisme légal. Je conçois que des censeurs royaux, au nom desquels peut s'exprimer l'anonyme, trouvent la censure nécessaire; c'est le raisonnement de M. Josse qui est orfèvre, et de M. Guillaume qui vend des tapisseries. Mais si l'on connaît le mot de l'abbé Desfontaines : *Il faut bien que je vive*, on connaît aussi la réponse de M. d'Argenson : *Je n'en vois pas la nécessité*. » La chaleur que met Chénier dans sa riposte ne saurait étonner, si l'on se rappelle les innombrables difficultés qu'on lui suscita. Dès le 20 août, les spectateurs, en plein Théâtre-Français, rément à grands cris la représentation de *Charles IX*. Le parterre prend fait et cause pour la tragédie interdite. Dans une représentation de la *Vestale*, il tombe de quelques loges une pluie de billets et de placards imprimés. Nous en citons un transcript sur l'original :

• Adresse aux bons patriotes. — Français, le théâtre de la Nation a été livré assez longtemps à des ouvrages infestés de fadeurs et de servitude. La burlesque autorité des censeurs avait abâtardi le génie des poètes dramatiques; vos pièces nationales surtout n'offrent que des modèles d'esclavage. Il existe une tragédie vraiment politique, vraiment patriotique; elle est regu à la Comédie-Française, elle a pour titre *Charles IX* ou la *Saint-Barthélemy*; l'auteur est M. Chénier. Cet ouvrage inspire la haine du fanatisme, du despotisme, de l'aristocratie et des guerres civiles. Les ennemis de M. Necker, ce grand ministre, ce sauveur de la France, craignent la ressemblance qu'on

trouverait infailliblement entre lui et le chancelier de L'Hôpital, l'un des personnages de la pièce. Les comédiens n'osent la représenter en ce moment. Si vous croyez un tel sujet digne de vous occuper au théâtre, dans les premiers jours de la liberté française, ce n'est plus aux gentilshommes de la chambre qu'il appartient de leur donner des ordres, c'est à vous. Du Croisi. »

Ce Du Croisi n'était autre, on s'en doute, que le prête-nom de Chénier. Un anonyme, dit Grimm, se leva pour demander aux acteurs d'une voix de Stentor pourquoi ils ne jouaient pas *Charles IX*. Un long dialogue s'établit alors entre l'orateur et le comédien Fleury. Celui-ci déclara qu'on n'avait pas la permission. Aussitôt la salle s'agita, des cris nombreux se firent entendre demandant, au milieu du tumulte, qu'on se passât de permission. Le directeur promit qu'il prendrait les ordres de la municipalité dans les vingt-quatre heures, et la foule s'écoula bruyamment. Or l'anonyme de Grimm, le spectateur bruyant, c'était Danton. Après maintes hésitations et maints délais (la question fut déferée à l'Assemblée nationale), la pièce de Chénier prit possession de l'affiche.

« On craignait du trouble, dit Charles La-bitte; un orateur du parterre, avant le lever du rideau, prit la parole et demanda que tout perturbateur fût livré à la justice du peuple; Palissot se leva pour appuyer la motion, et Grimm raconte que le cri : « A la lanterne ! » retentit dans quelques coins de la salle. Une fois la pièce commencée, il n'y eut que des applaudissements. Mirabeau, qui en donnait avec affectation le signal, fut, à chaque entrée, salué dans sa loge par des bravos enthousiastes et redoublés. Ce jour-là, la loge de Mirabeau était la loge royale. La pièce fut accueillie avec transport. Quand arriva cette prophétie :

Ces tombeaux des vivants, ces bastilles affreuses,
S'écrouleront un jour sous des mains généreuses,

la salle se leva avec acclamation, et fit redire le passage, tout comme s'il s'était agi d'une ariette de la Comédie-Italienne. »

Grimm assure que, dans sa nouveauté, *Charles IX* attira plus de monde encore que *Figaro*. Les trente-trois premières représentations produisirent 138,000 livres. Mme de Genlis conduisit ses élèves à la première représentation, et les emmena à la scène écadable des serments. La Harpe et d'autres ennemis de Chénier couvrirent la pièce d'invectives, et Palissot fit en faveur du poète la *Critique de Charles IX*. Tous les petits journaux aux gages de la cour firent voler un feu roulant d'épigrammes. Les districts consolèrent Chénier en lui décernant une couronne civique. La cour ressentit vivement l'attaque, et Monsieur (Louis XVII) ne tarissait pas sur cette profanation. Mais le poète avait atteint son but; les masses étaient ébranlées, agitées; le drame offrit longtemps au peuple un intérêt palpitant. Au sortir de la première représentation, Danton s'était écrié : « Si *Figaro* a tué la noblesse, *Charles IX* tuera la royauté. » Camille Desmoulins avait dit en plein parterre : « Cette pièce-là avance plus nos affaires que les journées d'octobre. »

Charles IX attira la foule, bonne aubaine pour le théâtre, en ce temps surtout, où les préoccupations et les événements politiques n'avaient pas manqué de nuire aux recettes. Cependant, après trente-deux représentations qui n'avaient pas épuisé le succès et l'influence attractive de la pièce, on vit avec étonnement *Charles IX* disparaître de l'affiche. Comment expliquer cette interruption évidemment préjudiciable aux intérêts de la caisse? Les têtes échauffées se donnèrent carrière. A la disparition de l'œuvre en vogue, on assignait deux causes : l'opinion publique et les jalousies du métier. Ni l'une ni l'autre n'étaient peut-être absolument imaginaires. Certes, les agitations et les luttes du dehors avaient leur écho à l'intérieur de la Comédie-Française; deux partis s'y étaient formés, aussi prononcés, chacun dans son sens, qu'à l'Assemblée constituante et sur la place publique. Au culte de l'art se mêlaient des dissentiments politiques chaque jour plus profonds. Mais, tandis que la majorité était acquise partout ailleurs à la Révolution, le sentiment peu favorable au nouvel ordre de choses dominait au foyer et dans les coulisses. Dans le monde théâtral, les comédiens du roi formaient une aristocratie qui, de même que l'aristocratie de naissance, ne pouvait voir avec plaisir tomber ses privilèges. Les pensions de la cour, les cadeaux, les faveurs, les brillantes représentations à Versailles devant le roi, la famille royale et tout le grand monde qui les entourait, ces bénéfices, ces splendeurs, devaient laisser des regrets faciles à comprendre. Ces gentilshommes de la chambre, avec leurs belles manières, si bien transportées sur la scène par Molé, par Fleury; avec leurs générosités magnifiques dont plus d'une, parmi les actrices, avait pu faire l'épreuve, comment ne pas les préférer à ces bourgeois vulgaires du conseil de ville, qui ne portaient ni broderies ni patilletes? Ajoutons, pour être juste, que les bienfaits du roi et de sa famille avaient, sans doute, laissé chez plusieurs comédiens, en dehors de la question d'intérêt, les sentiments d'une reconnaissance honorable. Parmi ceux en moins grand nombre chez qui prédominaient les idées nouvelles, il faut citer Talma, qui avait trop souffert au théâtre même de l'abus

du privilège, pour ne pas accueillir avec joie l'aurore d'un régime qui tendait à supprimer les privilèges de toutes sortes. Ce sentiment, joint à l'esprit nouveau qui faisait, pour ainsi dire, explosion dans *Charles IX*, stimula encore chez Talma l'inspiration et le zèle. Mme Vestris, cette belle reine tragique, qui jouait le rôle de Catherine de Médicis d'une façon admirable, figurait aussi parmi les adeptes de la Révolution, avec son frère Dugazon. L'assemblée des comédiens avait donc ses deux camps, les avancés et les rétrogrades. Le camp rétrograde, tout en encaissant les grosses recettes de *Charles IX*, était opposé à la pièce, d'autant qu'elle faisait une position toute nouvelle à Talma, astre levant à qui s'attachait l'éclatante faveur de la foule. Ainsi Talma avait tout à la fois contre lui son talent et ses opinions. *Charles IX* lui offrait la seule création digne de lui qu'il eût dans le répertoire, il réclamait vivement la reprise de la pièce sans pouvoir l'obtenir. Il est vrai que si le mauvais vouloir de la majorité était peu équivoque, Talma, de son côté, exalté par le succès, n'apportait pas dans la question tout l'esprit de conciliation désirable. Naudet et lui en vinrent aux soufflets et se battirent ensuite au pistolet.

La suspension de *Charles IX* suscitait dans les cafés et autres lieux publics des commentaires où les influences que l'on regardait comme dominantes au théâtre étaient traitées avec fort peu de ménagements. Il faudrait un volume pour raconter dans ses détails toute cette histoire dont nous n'esquissions que les traits principaux. Un soir, dans l'été de 1790, une voix bien connue, celle de Mirabeau, s'éleva dans la salle. Au nom des fédérés provençaux encore présents à Paris, Mirabeau demanda qu'on joue *Charles IX*. La motion est aussitôt appuyée par des adhésions nombreuses. Naudet se présente et prétend une indisposition de Saint-Prix et de Mme Vestris. Mais, au même moment, Talma s'élance de la coulisse, déclare que l'indisposition de Mme Vestris n'est pas assez sérieuse pour mettre obstacle à son zèle, et qu'il est facile de faire lire le rôle de Saint-Prix par un autre acteur. Talma est acclamé, et la Comédie se voit mise en demeure de s'exécuter séance tenante. Talma, chaleureusement applaudi, fut demandé après la représentation, qui avait été assez orageuse pour nécessiter l'expulsion, par la force armée, de plusieurs spectateurs. L'un d'eux surtout, Danton, se fit remarquer parmi les tapageurs; il fut arrêté et conduit à l'Hôtel de ville. Cette soirée triomphale pour Talma exaspéra ses camarades contre lui et contre la pièce. Des lettres publiées par Mirabeau, par Chénier, par Danton, par Talma, aigrirent davantage encore le débat, si bien que, sur la proposition de Fleury, Talma fut déclaré exclu de la Société. Une grande effervescence se produisit dans le public à la nouvelle de cette décision; l'Hôtel de ville envoya l'ordre aux comédiens de révoquer leur sentence, mais ils s'y refusèrent. Le peuple s'en mêla. Le 16 septembre 1790, la salle des Français se trouva envahie de bonne heure, et à peine la toile fut-elle levée qu'un cri formidable s'éleva de toutes parts : « Talma ! Talma ! » Au milieu du tumulte qui s'accroît sans cesse, la Comédie fait annoncer que le lendemain on rendra compte des motifs pour lesquels M. Talma est éloigné de la scène. Le lendemain, en effet, au lever du rideau, Fleury vint annoncer au frémissant et tumultueux auditoire que M. Talma ayant trahi les intérêts de la Société, la Société n'aurait plus aucun rapport avec lui. Un ouragan de huées, de cris, de sifflets, éclata à l'instant même, et le fougueux Dugazon, s'élançant vers la rampe, prit contre la Comédie la défense de l'acteur expulsé. Il s'ensuivit une scène indécrite; les banquettes furent brisées, la scène fut prise d'assaut; Dieu sait ce qui serait advenu sans l'arrivée de la force armée. Après de nouveaux pourparlers avec l'Hôtel de ville, il fallut enfin céder aux ordres les plus précis et les plus sévères. Talma fit sa rentrée dans *Charles IX*. Mais Fleury avait blessé Dugazon en duel; Talma, qui déjà s'était battu avec Naudet, avait blessé assez grièvement Larive, et Mlle Contat et Raucourt avaient donné leur démission. Ce fut le mardi 28 septembre que *Charles IX* et Talma reparurent. La pièce et l'acteur furent l'objet d'une ovation éclatante, que partageaient Mme Vestris et Dugazon. Il serait difficile de dire combien de fois depuis lors cette tragédie de *Charles IX* a été représentée, reprise, imprimée, traduite. Après la révolution de Juillet, le Théâtre-Français essaya une reprise de *Charles IX*, pour sacrifier aux idées du moment; mais cette reprise n'obtint aucun succès. *Charles IX* a fourni deux belles scènes aux auteurs des *Huguenots*.

Charles IX, drame en cinq actes, de M. Rost, représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Français, le 30 septembre 1834. L'auteur comptait déjà quelques succès au théâtre lorsqu'il s'attaqua, après Chénier, dont on venait de reprendre la pièce sans succès, à cette lugubre tragédie de la Saint-Barthélemy. Le premier acte nous introduit au Louvre; Victor et Albert, deux frères élevés dans le protestantisme, et dont le premier s'est fait catholique, tandis que le second est demeuré fidèle à la religion de ses pères, vont mettre l'épée à la main après une chaude discussion, lorsqu'un certain Blandy,

poète de cour, intervient et sépare ces frères ennemis. Albert, capitaine d'une compagnie de reîtres, a reçu l'ordre de partir pour Orléans; jugez de son désespoir, il s'est uni secrètement à la belle Anna, fille d'honneur de la reine mère, que Charles IX trouve à sa convenance : cela n'explique guère l'arrivée de Coligny, mais enfin Coligny arrive. Charles et Catherine l'accueillent avec un empressement hypocrite. Catherine a fixé l'heure de la Saint-Barthélemy. Elle veut que la première victime soit l'amiral. À peine Coligny a-t-il quitté le Louvre pour regagner son hôtel de la rue de Béthisy, qu'un coup de feu retentit. L'assassin aposté par Catherine a tenu parole, mais l'amiral n'a été que blessé. Grand tumulte au Louvre : le roi joue l'étonnement. Nous ne voyons Coligny que lorsque sa blessure est à peu près guérie. En vain les réformés sont effrayés de l'attentat; Coligny, lui, conserve toute confiance dans la parole du roi qui vient lui rendre visite avec sa mère. Pendant ce temps, le massacre des réformés est résolu en conseil. Charles, au milieu des préparatifs qui ont lieu, songe à Anna, en l'honneur de laquelle il a rimé quelques mauvais vers. Les assiduités d'Albert, le huguenot, auprès de la fille d'honneur l'irritent et il ordonne à Anna de se retirer dans son hôtel tandis que le jeune capitaine restera consigné au Louvre. Blandy — les poètes, même les poètes de cour, sont parfois bons à quelque chose, — Blandy favorise l'évasion d'Albert qui, une fois libre, court chez sa femme. Les deux époux sont réunis lorsqu'on annonce le roi. Albert se cache, mais bientôt il est forcé de reparaitre, car son rival couronné devient pressant. Charles ne quitte l'hôtel que pour donner le signal du massacre dans lequel le huguenot Albert devra trouver la mort. Enfermé dans le Louvre avec sa mère et un peuple de pâles courtisans, il se repaît de la vue des assassins et des victimes. Deux jeunes gens ferraillent sur le balcon. C'est Albert et Victor. Albert a la triste avantage de triompher. Anna, éperdue, se précipite aux pieds du roi et demande grâce pour lui. Charles met à cette grâce un prix honteux : Albert intervient à son tour, il n'acceptera rien de l'assassin des protestants, de ce monarque bourreau de son peuple. Il est livré aux soldats. Anna tombe expirante, et, saisissant une arquebuse, le roi de France fait feu sur ses sujets. — Ce drame n'obtint aucun succès. Les scènes offrent un désordre fâcheux. Les caractères, mal soutenus, ne peuvent faire oublier l'insignifiance de l'intrigue. On était en droit d'espérer mieux d'un sujet aussi tragique que celui de la Saint-Barthélemy. Le rôle de Charles IX était joué par Firmin, et celui de Catherine de Médicis par Mlle Dupuis.

Charles IX (la vision de), tableau de M. Henri Scheffer; exposition universelle de 1855. Cette composition, assez médiocrement peinte, mais d'un caractère tout à fait fantastique, a été décrite par M. Maxime Du Camp en quelques lignes pleines d'énergie : « Une mer de sang monte vers Charles IX, portant sur ses flots sinistres Coligny, qui montre sa poitrine percée par l'épée catholique; Jean Goujon, tendant avec tristesse sa main et son ciseau; des femmes, tenant leurs petits enfants égorgés; des vieillards, levant un doigt accusateur et montrant leurs cheveux blancs; toutes sortes de victimes enfin tuées par le poignard orthodoxe forgé à Madrid, trempé à Rome et abreuvé à Paris. Le roi prévaricateur, agenouillé, éperdu, plus pâle que le remords, accroché aux tentures qu'il déchire dans son effroi, recule sans pouvoir fuir l'effroyable apparition qui lui rejette son arquebuse infâme. Il pleure, il crie, il sanglote, il demande grâce, il interpose entre lui et la vision un crucifix impuissant, un crucifix qui l'accuse, car celui qui étend ses maigres bras, sur la croix a dit : « Tu ne tueras pas ! » Ce soir, il ira se confesser à quelque prêtre vendu qui l'apaisera en lui citant les versets sanguinaires du livre de Josué; mais c'est en vain : à chaque heure, à chaque minute de la nuit, le songe providentiel viendra vers lui tout chargé d'épouvante et d'anathème. Cela durera deux ans; rien ne calmera ce cerveau à jamais troublé par le crime; rien n'adoucir cette conscience perdue, ni les débauches, ni les prières; et, un jour, le roi bourreau mourra d'une maladie horrible, frappé d'une effroyable plaie et plus détesté que Judas, car celui qui trahit son peuple l'emporte sur celui qui trahit son Dieu ! » La description que nous venons de reproduire prouve à elle seule que le sujet choisi par M. Henri Scheffer est de ceux qui prêtent à la peinture littéraire, mais dont s'accommodent mal l'art plastique : un tableau, un bas-relief, une statue ne sont intelligibles qu'autant que la composition en est simple, l'expression claire et précise.

Charles X, fils de Charles de Bourbon, proclamé roi par les ligueurs après le meurtre de Henri III. Il était archevêque de Rouen et cardinal. Prisonnier à Fontenay-le-Comte, puis à Tours, il ne porta son vain titre qu'une année à peine et n'est point compté dans la liste des rois de France. V. BOURBON (le cardinal de).

Charles X, roi de France, petit-fils de Louis XV, frère puîné de Louis XVI et de Louis XVIII, né à Versailles le 9 octobre 1757, mort à Goritz le 6 novembre 1836. Il porta

jusqu'à son avènement le titre de comte d'Artois. En 1773, il épousa Marie-Thérèse de Savoie, dont il eut deux fils, les ducs de Berry et d'Angoulême. L'éducation de ce prince fut empreinte des mœurs de la cour où il avait été nourri. Frivole, livré sans retenue à tous les plaisirs, il se rendit célèbre par les aventures scandaleuses de sa jeunesse, qui le mirent d'ailleurs fort en vogue parmi la noblesse de cour, et mérita de piquantes railleries pour son humeur peu belliqueuse et le peu d'étendue de son instruction. A la veille de la Révolution, il fit une opposition bruyante aux réformes réclamées par l'opinion publique, émigra dès que les événements eurent pris un caractère menaçant (juillet 1789), et parcourut l'Europe en fatiguant les souverains de sollicitations et en s'épuisant en efforts pour susciter des ennemis à la France et à la Révolution. Il assista à la conférence de Pillnitz (1791), couvrit de son patronage les rassemblements d'émigrés, reçut de son frère, le comte de Provence, le titre de lieutenant général du royaume et se rendit en Russie pour solliciter les secours de l'impératrice Catherine, qui lui fit le présent, peut-être ironique, d'une épée enrichie de diamants. En 1795, appelé par les Vendéens, il partit d'Angleterre à la tête d'un corps d'émigrés et de troupes anglaises, s'entendit avec Charette et Stofflet, qui durent appuyer son débarquement, mais ne put pas ou ne voulut pas aborder sur la côte de France, resta simple spectateur du désastre de Quiberon et provoqua ainsi cette lettre célèbre de Charette : « Sire, la lâcheté de votre frère a tout perdu. » — Le comte d'Artois se berna dès lors à soudoyer avec les revenus princiers que lui fournissait le gouvernement anglais les divers complots royalistes qui furent tramés contre la République et contre Napoléon. Depuis la mort du fils de Louis XVI au Temple, il portait, en vertu de la fiction monarchique, le titre de Monsieur, comme son frère portait celui de roi de France. Il séjourna successivement à Londres, à Edimbourg, à Holy-Rood, en Ecosse, et à Hartwell, auprès de Louis XVIII. En 1814, il entra en Franche-Comté à la suite des armées étrangères et accourut à Paris dès qu'il eut appris du baron de Vitrolles la tournure favorable que prenaient les événements. Lieutenant général en chef depuis 1793, il prit possession du gouvernement au nom de son frère, et s'efforça de signer ce traité du 23 avril que Marmont lui-même qualifie de *monstrueux*, que Louis XVIII blâma amèrement, et qui livrait aux alliés, sans aucune compensation, toutes les places fortes conquises depuis 1792, avec un immense matériel, et réduisit la marine française à 13 vaisseaux de ligne, 21 frégates, 27 corvettes et bricks et divers autres bâtiments. En même temps, il charma son entourage par quelques mots heureux, entre autres le fameux *Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un Français de plus*, que le comte Beugnot avait ciselé pour la circonstance. Son rôle ne se dessina bien nettement qu'après la seconde Restauration. Pendant que le roi songeait à désarmer l'hostilité des partis par cette politique de transactions habiles et de *louvoisement* qu'il recommandait encore à son lit de mort, Monsieur se fit le représentant direct de la faction des *ultras* et l'instrument d'une société religieuse dont le nom seul était odieux à la nation. Il resta d'ailleurs sans importance politique jusqu'à son avènement au trône (16 septembre 1824). Dans un premier mouvement, il suspendit la censure. Mais bientôt la loi contre le sacrilège, celle qui affectait un milliard d'indemnité aux émigrés, présentées par le ministère Villèle et votées par les Chambres après une discussion passionnée, vint, en agitant le pays, détruire les illusions qui avaient pu se former. La cérémonie surannée du sacre (29 mai 1825), pour laquelle on retrouva miraculeusement la sainte ampoule, détruite publiquement en 1793, exerça la malignité de l'opposition libérale, qui gagna chaque jour du terrain par suite des tendances ultramontaines du pouvoir, des envahissements de ce qu'on nommait alors le *parti prêtre*, de la tentative de rétablissement du droit d'aînesse, de la présentation d'une loi destructive de la liberté de la presse, qu'on nomma ironiquement *loi d'amour*, et qu'on dut retirer, du licenciement de la garde nationale, du rétablissement de la censure, enfin de la dissolution de la Chambre. La victoire de Navarin n'apaisa que faiblement le mouvement formidable d'opinion contre la politique du gouvernement. Quelques troubles sanglants éclatèrent dans Paris au moment des élections, dont le résultat força le ministère à se retirer. Le ministère Martignac, auquel on donna le titre de *réparateur*, fut une tentative équivoque de conciliation qui ne satisfit guère l'esprit public, et il laissa en se retirant la royauté plus affaiblie et l'opposition plus exigeante et plus irritée. Ce fut alors que Charles X, par une sorte de défi, nomma le ministère Polignac, composé d'hommes profondément impopulaires (1829). Une agitation menaçante se répandit dans tout le pays; aux bruits de *coup d'Etat*, le libéralisme répondit par la menace caractéristique d'un *coup de collier*; à la Chambre, la fameuse adresse des 221, hostile au cabinet, consumma légalement le divorce entre le gouvernement et la nation. Charles X ne s'arrêta point et ne pouvait plus s'arrêter, et la dissolution de la Chambre suivit de près l'a-

vertissement qu'elle avait donné à un pouvoir qui courait aveuglément à sa perte. Un fait militaire important, la prise d'Alger, marqua les derniers jours du gouvernement des Bourbons, et peut-être avait-on compté sur l'éclat de cette victoire pour triompher des résistances désespérées du pays. Une dernière épreuve, celle des élections générales, où l'opposition obtint un succès éclatant, au lieu d'éclairer le roi et ses conseillers, précipita la catastrophe. Le 25 juillet 1830 parurent ces fameuses *ordonnances*, violation manifeste de la charte, et dont les dispositions principales détruisaient la liberté de la presse et modifiaient profondément le système électoral. Une révolution soudaine, irrésistible, éclata dans Paris, et le vieux roi, après s'être replié de Saint-Cloud sur Rambouillet, après avoir inutilement abdiqué avec le dauphin en faveur du duc de Bordeaux, dut reprendre une dernière fois la route de l'exil, exilant moins ses fautes, peut-être, que cette fatalité qui, depuis la Révolution, avait associé les triomphes de sa race aux victoires de l'étranger et aux humiliations de la patrie. Depuis, il habita successivement Holy-Rood, Prague et Goritz, où il mourut du choléra. Ses deux fils, le duc d'Angoulême et le duc de Berry moururent, le dernier en 1820, assassiné par Louvel, le premier en 1844. Le duc de Bordeaux, connu aujourd'hui sous le nom de comte de Chambord, est le dernier prétendant de cette branche épuisée.

CHARLES (saint), dit le Bon, comte de Flandre, fils de saint Canut, roi de Danemark, succéda à Baudouin dit *à la Hache*, comte de Flandre, qui l'avait désigné en mourant (1119), fut l'allié fidèle de la France, refusa la couronne de Jérusalem et celle de Germanie, et périt assassiné à Bruges, en 1127. Il était célèbre par sa dévotion enthousiaste et son inépuisable charité.

CHARLES DE VALOIS, comte du Maine et roi d'Anjou, troisième fils de Philippe le Hardi, né en 1270, mort en 1325. Il fut un des grands capitaines de son siècle. Chargé par son frère Philippe le Bel du commandement de la guerre contre les Anglais, il prit Saint-Sever et La Réole, combattit en Flandre et fit prisonnier Guy de Dampierre, qui s'était allié aux Anglais. Veuf de sa première femme Marguerite de Naples, fille du roi Charles le Boiteux, il épousa Catherine de Courtenay, petite-fille de Baudouin II, dernier empereur latin de Constantinople, vint en Italie, où le pape Boniface VIII le reconnut comme empereur d'Orient et l'établit son vicaire en Italie. Il chassa les gibelins de Florence, aida son beau-père, Charles le Boiteux, à reconquérir la Calabre et la Pouille, revint contribuer en Flandre à la bataille de Mons-en-Puelle, convoita inutilement l'empire d'Allemagne, eut une large part dans les dépouilles des templiers, conserva une influence prépondérante après la mort de Philippe le Bel et fut accusé d'avoir poursuivi le supplice d'Enguerrand de Marigny. Sous Charles le Bel, il reconquit une partie de la Guyenne sur les Anglais. On a dit de lui : *Fils de roi, frère de roi, oncle de trois rois, et jamais roi*.

CHARLES D'ANJOU, comte du Maine, troisième fils de Louis II d'Anjou, roi de Naples, né vers 1414, mort en 1473. Il fut un des favoris de Charles VII, son beau-frère, contribua à l'expulsion des Anglais et reçut le gouvernement du Languedoc. Louis XI lui confia, au commencement de son règne, plusieurs missions dont il s'acquitta assez mal. Pendant la ligue du Bien public, il eut le commandement d'un corps de troupes royales, et s'enfuit honteusement du champ de bataille de Monthéry (1465). Lâche ou traître, il osa cependant rentrer dans Paris avec le roi, qui le dépouilla de son gouvernement. — Son fils, *CHARLES D'ANJOU*, comte du Maine et duc de Calabre (1436-1481), vint à la cour de son oncle le roi René, qui lui légua ses Etats en mourant (1480). Lui-même mourut l'année suivante, en instituant Louis XI son *héritier universel* pour ses domaines en France et pour ses droits sur Naples et la Sicile. Malgré les protestations d'un petit-fils de René, le roi de France réunit provisoirement l'Anjou et la Provence à la couronne, réunion qui ne fut définitivement opérée que par Charles VIII (1486).

CHARLES D'ANJOU, frère de saint Louis. Le même que *CHARLES I^{er}*, roi de Naples.

CHARLES DE BLOIS ou *DE CHÂTILLON*, frère puîné de Louis, comte de Blois et neveu de Philippe de Valois, épousa en 1337 Jeanne de Penthièvre, fille de Gui de Bretagne, à la condition d'hériter du duc Jean III, qui n'avait point d'enfant, et qui mourut en 1340. Mais un autre compétiteur, Jean de Montfort, frère du duc défunt, revendiqua la riche succession, s'empara du trésor ducal et des villes de Nantes, de Rennes, de Vannes, de Brest et de quelques autres places. Il était soutenu par le peuple des villes et des campagnes et par l'Angleterre. Charles avait pour lui la plus grande partie des prélats et des barons, le roi de France et la cour des pairs. Une guerre sanglante éclata entre les deux rivaux. Fait prisonnier dans la ville de Nantes, Montfort fut enfermé à la tour du Louvre. Sa femme continua à défendre vaillamment sa cause. Charles fut lui-même pris à la bataille de La Roche-Derrien (1346), conduit en

Angleterre et jeté à la Tour de Londres. Jeanne de Penthievre suivit alors l'exemple de la comtesse de Montfort, et continua la guerre avec activité. Charles sortit de captivité, reprit les armes et fut tué à la bataille d'Auray (1364), qui décida du sort de la Bretagne et où Duguesclin combattit dans son parti. Jeanne de Penthievre renonça à ses prétentions par le traité de Guérande (1365).

CHARLES DE BOURBON, connétable. V. BOURBON.

CHARLES DE GUYENNE. V. GUYENNE.

CHARLES D'ORLÉANS. V. ORLÉANS.

CHARLES DE VALOIS, duc d'Angoulême. Fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet, né en 1573, mort en 1650. V. ANGOU- LÊME (Charles de Valois, duc d').

BOURGOGNE.

CHARLES LE TÊMÉRAIRE, fils de Philippe le Bon et d'Isabelle de Portugal, né à Dijon en 1433, tué devant Nancy en 1477. Il porta d'abord le titre de comte de Charolais et se fit remarquer, dès l'âge de vingt ans, aux batailles de Rupelmonde et de Morbecque par ce courage bouillant et irréflecti auquel il devait demander dans la suite toutes ses inspirations et qui justifia le surnom sous lequel il s'est rendu fameux. La lecture des romans de chevalerie et des histoires de l'antiquité exalta encore son caractère orgueilleux, dominateur et violent, et nourrit en lui cette ambition du grandiose qui fut la source de ses fautes et de ses malheurs. L'un des premiers, il entra dans la ligue du Bien public contre Louis XI, après avoir arraché le consentement de son père (1465), combattit l'armée royale à Montherly, se joignit aux ducs de Berry et de Bretagne pour faire le siège de Paris, et obtint des conditions avantageuses au traité de Conflans (1466). Il alla ensuite châtier les cités flamandes de Dinant et de Liège, qui s'étaient soulevées et les réduisit après une courte et sanglante campagne. Ivre de ces succès, il conçut dès lors de ses talents militaires une si haute idée, que les plus grands revers ne purent jamais le démentir. La mort de son père (1467) mit entre ses mains le gouvernement du duché, où déjà il agissait presque en souverain. Une nouvelle révolte des Liégeois, suscitée par Louis XI, vint augmenter sa haine contre ce monarque, qui committait l'imprudence de venir le trouver à Péronne pour l'apaiser et qui ne s'en tira que par les plus humiliantes concessions. Il fut même contraint de marcher avec son puissant vassal contre la cité dont il était l'allié secret. (Pour ce qui concerne l'affaire de Péronne, v. PÉRONNE.) Le duc traita Liège avec sa cruauté habituelle, l'inonda de sang, l'épuisa d'argent et la couvrit de ruines. Bientôt il recommença la guerre contre le roi de France, se jeta comme un torrent sur la Picardie, enleva plusieurs villes, mais échoua devant Beauvais, défendu par Jeanne Hachette (1478). A Nesles, il fit couper le poing à toute la garnison, entra à cheval dans l'église encombrée de cadavres, et se félicita, à cette vue, d'avoir avec lui de *bons bouchers*. Néanmoins, ces fureurs, ces emportements insensés échouèrent devant l'habileté et la froide astuce de Louis XI, qui débauchait à petit bruit les amis de son *bon cousin de Bourgogne*, lequel facilitait cette tâche par son orgueil hautain et par son despotisme. Le mauvais succès de cette campagne tourna d'un autre côté son ambition et son orageuse activité. Maître de vastes Etats, il souffrait de n'être que le vassal du roi de France et rêvait de faire ériger son duché en royaume gallo-belge. Les plus vastes projets comme les plus insensés fermentaient dans son esprit. « Il ordonnait, dit son serviteur Olivier de la Marche, plus d'entreprises que trente vies d'hommes n'eussent pu faire. » Il convoitait la vallée du Rhin, la Suisse, la Lorraine, le Milanais, rêvait une expédition contre les Turcs, voulait reconstituer le royaume de Bourgogne et sollicitait l'empereur Frédéric pour en obtenir le titre de roi, en même temps qu'il le blessait par son humeur impérieuse et hautaine. Déçu dans son espoir, il se jeta sur l'Allemagne avec sa furie accoutumée, languit inutilement pendant dix mois au siège de Neuss (1474) et dut battre en retraite poursuivi par les impériaux. Il fut plus heureux au siège de Nancy et soumit la Lorraine, dont le jeune duc René II fit alliance avec les Suisses, travaillés par Louis XI et d'ailleurs inquiets sur les projets de leur formidable voisin. Charles tourna bientôt tous ses efforts contre eux, et, malgré eurs représentations que tout ce qu'il trouverait chez eux ne valait pas les éperons de ses *heudiers*, il franchit le Jura et alla prendre Granson, où il fit pendre ou noyer les 800 hommes qui l'avaient défendue et qu'il avait reçus à composition. Cette perfide cruauté ne tarda pas à être punie. *Le taureau d'Uri mugit dans la montagne*, l'armée des Suisses descendit comme une avalanche et culbuta du premier choc la brillante armée du duc de Bourgogne, réduit à s'enfuir à travers les gorges du Jura (bataille de Granson, 3 mars 1476). Frémissant de colère et de honte, Charles éprouva ses Etats, redescendit bientôt en Suisse avec 30.000 hommes et vint mettre le siège devant Morat. Les confédérés, commandés par René de Lorraine, s'écroulèrent de nouveau et firent un si grand carnage de son armée, qu'ils purent construire un monument commémoratif

des ossements des vaincus (22 juin). Ils profitèrent ensuite de la déroute des Bourguignons pour se jeter sur la Lorraine et pour y rétablir leur vaillant capitaine le duc René. En quelques semaines, Charles reforma une armée et vint mettre le siège devant Nancy, secourue par 20.000 Suisses; affaibli par la défection d'un capitaine italien, Campo-Basso, il n'en persista pas moins à livrer bataille, malgré l'avis de ses meilleurs officiers, est écrasé de nouveau et périt lui-même dans le combat ou dans la déroute (5 janvier 1477). Son cadavre ne fut retrouvé que quelques jours plus tard, nu, couché sur le ventre et le visage dans les glaçons d'un marais. Suivant une version, il aurait été tué par un gentilhomme lorrain qui ne l'avait point reconnu. En lui finit cette maison de Bourgogne, la plus puissante des dynasties féodales, et dont la grandeur faillit compromettre le développement de la nationalité française.

Charles le Téméraire est resté une des grandes figures du moyen âge, une de ces figures légendaires qui laissent une empreinte profonde dans l'imagination des peuples, et il a cela de commun avec dom Sébastien de Portugal et Frédéric Barberousse. Les Bourguignons ne voulaient pas croire à sa mort, et, cinquante ans encore après le drame de Nancy, on voyait des paysans qui vendaient une vache le double de son prix payable le jour où reparaitrait le grand duc.

Charles le Téméraire, roman historique anglais, par sir Walter Scott. C'est en 1474, dans les cantons des forêts de la Suisse que commence cette histoire. Deux voyageurs, l'un déjà âgé, l'autre encore jeune, portant le costume de simples marchands anglais, après avoir quitté la ville de Lucerne, se dirigent vers Bâle. Ils sont surpris en route par un orage, égarés par l'inexpérience de leur guide, et reçoivent l'hospitalité du landamman Arnold Biederman, dans son manoir de Geierstein (nid de vautours). Le vieux marchand, qui prend le nom de Philipson, annonce à son hôte qu'il doit se rendre auprès du duc Charles le Téméraire, pour traiter avec lui d'importantes questions commerciales; le landamman, qui doit également aller faire au duc de Bourgogne des propositions de paix de la part de la confédération helvétique, offre au vieux marchand et à son fils Arthur la protection de son escorte et son offre est acceptée. En même temps qu'il doit accomplir cette importante mission, le landamman doit ramener à son frère Albert de Geierstein sa fille Anne, dont il a pris soin depuis plusieurs années que ce dernier erre prosaïque en Suisse, en Bourgogne et en Allemagne. Le jeune Arthur n'a pu voir cependant, sans en être impressionné, les charmes de cette jeune fille, dont le sort, semble-t-il, doit l'éloigner bientôt pour toujours. Quelques jours après, la petite troupe se met en marche pour Dijon, résidence habituelle du duc Charles. En chemin, les voyageurs sont arrêtés devant le château de La Ferrière, dont le gouverneur, Archibald Hagenbach, homme avide et cruel, fait arrêter les deux marchands anglais pour s'emparer des marchandises précieuses qu'il suppose en leur possession, et leur prend un magnifique collier de diamants destiné au duc de Bourgogne. Malgré leurs réclamations, le père et le fils sont plongés dans les cachots de La Ferrière; ils vont périr victimes de la rapacité d'Hagenbach, lorsqu'ils sont délivrés par un prêtre mystérieux, l'abbé de Saint-Paul, qui n'est autre que le comte Albert de Geierstein, conduit par sa charmante fille. En même temps, les Suisses entrent dans la ville révoltée et mettent à mort le gouverneur. Le vieux marchand se sépare alors de son fils pour aller s'acquitter de sa mission auprès de Charles le Téméraire. Arrivé à Dijon, il est introduit auprès de ce prince, auquel il se fait reconnaître pour le comte d'Oxford, partisan de la maison de Lancastre dans la guerre des Deux-Roses et chargé d'une mission de confiance par la malheureuse Marguerite d'Anjou, fille du roi René et femme de Henri VI. Le comte d'Oxford engage le duc à renoncer à la guerre qu'il veut entreprendre contre les Suisses et à appuyer les droits de Marguerite d'Anjou à la couronne d'Angleterre, lui promettant, au nom de cette princesse, la succession du roi René. La perspective flatteuse de réunir la Provence à la Bourgogne dispose tout d'abord Charles le Téméraire en faveur de cette proposition, et le comte d'Oxford envoie son fils Arthur, qui est venu le rejoindre, à Marguerite d'Anjou, pour obtenir du roi René sa ratification à ce traité. Malheureusement, le duc de Bourgogne, irrité des prétentions des cantons suisses et de la liberté avec laquelle ils les formulent, les oblige à lui déclarer la guerre. Il est successivement battu par ces ennemis qu'il méprisait, à Granson et à Morat, et la mort de Marguerite d'Anjou décide le roi René à repousser toute transaction avec Charles le Téméraire vaincu et affaibli, pour soutenir les droits de son petit-fils René de Vaudemont. Le duc de Bourgogne trouve enfin la mort au siège de Nancy, où il est trahieusement assassiné par Albert de Geierstein, chef de la *Vehme-Gericht* ou tribunal des lieux, sorte de franc-maçonnerie politique qui avait déclaré le duc Charles hors la loi. Quelques critiques ont reproché à sir Walter Scott de s'être écarté de l'histoire dans ce dénoûment, lorsqu'il fait mourir Charles le Téméraire sous la

sentence du tribunal secret : il nous semble d'abord que les romans de sir Walter Scott sont avant tout des romans et non des ouvrages purement historiques; mais la mort du duc de Bourgogne ayant donné lieu dans le temps à plusieurs traditions, fabuleuses sans doute, le romancier avait le droit de choisir celle qui lui convenait le mieux. Le comte Albert de Geierstein meurt en accomplissant la vengeance de la Vehme, mais il a confié auparavant l'avenir de sa fille au jeune Arthur d'Oxford, et lorsque ces événements sont accomplis, ce dernier revient en Suisse, où il épouse la jeune fille et où il séjourne quelques années avec son père sous leur nom supposé de Philipson. Cependant, au bout de quelques années, la maison de Lancastre reprend son ascendant; cette nouvelle fait sortir de leur retraite le comte d'Oxford et son fils, qui jouent de nouveau un rôle dans les affaires politiques, et, après avoir contribué au succès de la célèbre bataille de Bosworth, reprennent définitivement leur rang à la cour du roi Henri VII d'Angleterre. Telle est, en résumé, l'histoire compliquée, mais toujours intéressante, dont, avec son art habituel, sir Walter Scott a su tirer un récit attachant. A défaut de l'exactitude historique, pour laquelle nous avons fait nos réserves, il a conservé la teinte qui leur est propre aux événements, fait parler comme il convenait les personnages de son roman et laissé tomber de son merveilleux pinceau des descriptions inimitables des lieux où se passe successivement l'action. Dans le vaste cadre adopté par l'auteur, on voit se dessiner chacune de ses créations avec sa physionomie propre : le Suisse du xve siècle, le seigneur féodal et ses vassaux, le moine, le franc-juge du fameux tribunal secret, la Vehme, les bourgeois des villes franches, les condottieri et leur chef, le troubadour, le chevalier, bref tout le vivant panorama de ce moyen âge si chaud, si pittoresque et si coloré.

DUCS DE LORRAINE.

CHARLES DE FRANCE, fils de Louis d'Outre-mer, frère puîné du roi Lothaire, né en 953, mort en 993. Il n'eut aucune part dans l'héritage paternel et reçut le duché de basse Lorraine comme vassal de l'empire germanique (977). A la mort de son neveu, Louis le Fainéant (987), il était le légitime héritier de la couronne de France, comme dernier descendant direct de Charlemagne; mais il protesta tardivement contre l'usurpation de Hugues Capet, se détermina enfin à agir et emporta par surprise Laon, Soissons et Reims, où il tenta de se faire sacrer. Mais, trahi par Adalbéron, archevêque de Laon, il fut livré à Hugues (991), qui l'enferma dans la tour d'Orléans, où il mourut l'année suivante. — Deux de ses fils furent retenus prisonniers pendant vingt ans et se réfugièrent en Allemagne, où leur postérité s'éteignit en 1248. — Un troisième fils, ORTHON, lui succéda dans son duché de Lorraine, et ses deux filles épousèrent les comtes de Namur et de Hainaut. Telle fut la fin des derniers carlovingiens.

CHARLES II, le Hardi, fils et successeur du duc Jean Ier (1391). Il suivit le duc de Bourbon au siège de Tunis, délivra tous les esclaves chrétiens, accompagna son beau-frère Enguerrand de Couci dans son expédition en faveur des chevaliers teutoniques et contre les Lithuaniens, remporta en 1407 une grande victoire sur Louis d'Orléans, qui était venu l'attaquer près de Nancy, eut quelques démêlés avec le roi de France, qui le fit citer au parlement et même condamner à mort, mais qui plus tard lui pardonna en raison de ses services et lui donna l'épée de connétable. Il mourut en 1431.

CHARLES III, le Grand, petit-neveu de Charles-Quint, régna de 1545 à 1608. Henri II, roi de France, l'enleva pendant sa minorité et le fit élever à sa cour. Il reprit possession de la Lorraine en 1559, développa la civilisation dans son duché, reforma la législation, fonda l'université de Pont-à-Mousson, eubellit Nancy, et adhéra à la Ligue en 1588 pour venger le meurtre du duc de Guise.

CHARLES IV, né en 1604, mort en 1675, succéda au duc Henri, son oncle, en 1624. Il avait été élevé à la cour de Louis XIII. En 1631, il accueillit Gaston d'Orléans fugitif et lui donna en mariage sa sœur Marguerite. Cette conduite lui attira la colère de Richelieu, et Louis XIII lui prit Nancy et diverses autres places. Pendant le cours d'une vie fort agitée, il perdit ainsi et recouvra plusieurs fois son duché, que la paix des Pyrénées lui rendit définitivement, se mêla aux intrigues de la Fronde, à la guerre de Trente ans, comme allié de l'Autriche, gagna sur les Suédois la bataille de Nordlingen, et mourut en 1675 après avoir pris une part active à la ligue de la Hollande, de l'Espagne et de l'empereur contre Louis XIV. Charles IV, disent les bénédictins, avec des qualités de héros, mena la vie d'un aventurier. Son inquiétude, son imprudence et son indiscrétion furent la source de ses malheurs et entraînèrent la ruine de sa maison. Il n'eut point d'enfant de Nicole, qu'il avait épousée en 1621, lorsqu'il avait à peine dix-sept ans, et qu'il répudia en 1637 pour épouser Béatrix de Cusance, veuve du prince de Cantecroix. Ce second mariage, contracté sur l'avis du P. Cheminot, jésuite, confesseur accommodant, qui prétendait que le premier, dans son principe, était nul « par

défaut de liberté, » fut cassé par le pape Urbain VIII (1639). Mais le duc n'en continua pas moins à vivre avec Béatrix. Celle-ci l'accompagnait dans ses voyages et partout où il allait guerroyer, ce qui la fit surnommer sa *femme de campagne*. Malgré son attachement à la princesse de Cantecroix, il devint amoureux à Paris de Marianne Pajot, qu'il voulut épouser du vivant même de sa *femme de campagne* : le contrat en fut passé le 18 avril 1662; mais le roi, on ne sait pas bien par quel motif politique ou autre, fit mettre Marianne dans un couvent, ainsi que la demoiselle de Saint-Rémi, que Charles voulait épouser peu après. Il devint ensuite amoureux, en 1663, de Mme de Ludres, chanoinesse de Poussai, qu'il eût épousée sans les oppositions de la princesse de Cantecroix. Après la mort de celle-ci, arrivée le 5 juin 1663, il épousa, le 17 juillet 1665, Louise-Marguerite, fille de Charles, comte d'Apremont-Nanteuil, dont il n'eut point d'enfant. Il mourut dix ans après, ne laissant que très-peu de biens à sa veuve, rien à ses enfants issus de son second mariage, M. de Vaudemont et Mme de Lillebonne, et un vain titre de prétendant à Charles, son neveu, fils de son frère Nicolas-François, qui était mort à Nancy cinq ans avant lui. En 1695, quelqu'un qui ne se fit connaître que par les initiales L. D. F., fit imprimer un petit recueil de 170 pages, composé de pièces de divers auteurs et devenu de la plus grande rareté, où, entre autres choses curieuses, on trouve, d'un auteur anonyme et resté inconnu, une pièce en vers très-spirituels et bien tournés, que nous n'avons vue nulle autre part ailleurs. Elle porte pour titre : *Testament de Charles IV, duc de Lorraine*, et résume assez bien la vie de cet aventureux personnage. La voici; Charles IV est censé parler lui-même dans ce plaisant testament :

TESTAMENT DE CHARLES IV, DUC DE LORRAINE.

Sain d'esprit et de jugement,
Et voisin de ma dernière heure,
Je donne à l'empereur, par ce mien testament,
Le bon soir avant que je meure.
Je destine à ma veuve un fonds de bons desirs
Dont il sera fait inventaire,
Pour sa demeure, un monastère,
Le célibat pour ses menus plaisirs,
La pauvreté pour son douaire.
Je donne à Vaudemont un peu d'affliction
Et de regret à ma personne,
Avec ma bénédiction
Pour madame de Lillebonne.
Je laisse à mon neveu mon nom,
Seul bien qui m'est resté de toute la Lorraine,
Si ce prince ne peut le porter, qu'il le traine,
La France le trouvera bon.
Pour acquitter ma conscience,
En maître libéral je me sens obligé
De remplir de mes gens la servile espérance :
Je leur donne donc leur congé;
Qu'ils le prennent pour récompense.
Je nomme tous mes créanciers
Exécuteurs testamentaires,
Et consens de bon cœur que mes frais funéraires
Se fassent aux dépens de leurs propres deniers.
Qu'on me fasse des funérailles
Dignes d'un prince de mon nom,
Et qu'on embaume mes entrailles
Avec de la poudre à canon;
Que mon enterrement solennel et célèbre
Fasse bruit dans tous les quartiers,
Et que les plus menteurs de tous les gazetiers
Fassent mon oraison funèbre;
Que, durant l'espace d'un jour,
On m'expose sous une tente,
Et que l'épithaphe suivante
Se lise en mon honneur sur la peau d'un tambour

Ci-git un pauvre duc sans terres
Qui fut jusqu'à ses derniers jours
Fou fidèle dans ses amours,
Et moins fidèle dans ses guerres.
Il donna librement sa foi
Tour à tour à chaque couronne,
Et se fit une étroite loi
De ne la garder à personne.
Trompeur même en son testament,
De sa femme il fit une nonne,
Et ne donna rien que du vent
A madame de Lillebonne.
Il entreprit tout au hasard,
Il se fit blanc de son épée;
Il fut brave comme César,
Et malheureux comme Pompée;
Il se vit toujours maltraité
Par sa faute et par son caprice;
On le déterra par justice,
On l'enterra par charité.

CHARLES V, né à Vienne en 1643; fils du duc Nicolas-François, neveu du précédent, à la mort duquel il prit le titre de duc. Jamais cependant il ne put prendre possession de son duché; à la paix de Nimègue, il lui fut offert par la France, mais à des conditions qui ne lui permirent pas de l'accepter. Capitaine habile et vaillant, il combattit dans les rangs de l'armée impériale, qu'il commanda en chef après la retraite de Montecuculli (1676). Il se distingua particulièrement à la bataille de Saint-Gothard, gagnée sur les Turcs (1664), dans la campagne de Hongrie (1671); à la journée de Seneff (1674); au siège de Philipsbourg (1676), à la défaite des Turcs sous les murs de Vienne (1683), où il seconda efficacement Sobiesky; dans les diverses campagnes contre les Turcs, et dans la guerre contre la France (1689), pendant laquelle il

emporta Mayence après cinquante-deux jours de siège. La paix de Ryswick (1697) remit son fils Léopold Joseph-Charles en possession du duché de Lorraine.

ROIS DE NAVARRE.

CHARLES I^{er}, le même que le roi de France **CHARLES IV**, *le Bel*.

CHARLES II, *le Mauvais*, fils de Philippe d'Evreux et de Jeanne de France, fille de Louis X le Hutin, né en 1332, mort en 1387. Il hérita du comté d'Evreux et de la Navarre, fut couronné à Pampelune en 1350, et terrifia dès les premiers jours ses sujets par la répression impitoyable de quelques troubles qui avaient éclaté. Il avait été élevé à la cour de Philippe de Valois et était réputé l'un des plus brillants chevaliers de son époque pour sa bravoure, sa beauté, sa libéralité, son éloquence et une instruction rare alors parmi les grands et les gens de guerre. Il n'a cependant laissé dans notre histoire qu'un nom sinistré et dont on avait fait un épouvantail pour les enfants. Quoiqu'on ait ajouté à ses crimes réels des crimes imaginaires, quoiqu'il n'ait pas été beaucoup plus *mauvais* que la plupart de ses contemporains, et que sa conduite ait été peut-être autant le résultat de sa position personnelle que de son caractère, il a pourtant mérité en grande partie son odieuse réputation, et sa vie a été fatale à la France, qu'il a déchirée par ses brigandages, ses intrigues et ses trahisons multipliées. Sa mère, Jeanne de France, avait été, en vertu des prétendues prescriptions de la loi salique, écartée du trône de France, dont elle était la plus proche héritière (v. PHILIPPE DE VALOIS). De là la haine de Charles le Mauvais pour les Valois, qui pouvaient lui sembler des usurpateurs. Le roi Jean, pour l'apaiser, lui donna sa fille Jeanne en mariage (1353) avec les villes de Mantes et de Meulan pour dot. Mais il n'avait cessé de le considérer comme un rival et il l'irrita imprudemment par ses procédés, et surtout en repoussant ses prétentions sur les comtés de Champagne, de Brie et d'Angoulême, prétentions fondées peut-être suivant le droit féodal. Charles avait un parti puissant dans le royaume et ses possessions en Normandie le rendaient redoutable. Il fit assassiner le connétable Charles de la Cerda, favori du roi, qui lui était hostile. Jean, ne pouvant l'atteindre, feignit de lui pardonner, et, après une série d'hostilités et de réconciliations, le fit arrêter par trahison à Rouen (1355), en même temps qu'il faisait massacrer tous les seigneurs de sa suite, et lui infligea une dure captivité. Echappé de sa prison après la défaite de Poitiers et pendant la captivité du roi (1356), Charles se présenta dans Paris, où ses malheurs l'avaient rendu populaire, charna le peuple par ses harangues latines et françaises, s'allia avec Etienne Marcel et les bourgeois contre le dauphin et la cour, et parvint à se faire nommer par les Parisiens capitaine général de Paris. Cependant, ce prétendu champion de la cause populaire traitait de grosses sommes d'argent des bourgeois, qui s'étaient engoués de lui, s'empara du cours de la Seine et de la Marne et ravageait l'Ile-de-France, pillant indistinctement les bourgs et les châteaux, massacrait les *Jacques* à Clermont et faisait couronner leur chef d'un trépid de fer rouge. Ces exploits diminuèrent un peu sa popularité. Les bourgeois lui fermèrent Paris, qui voulait vainement lui livrer Marcel, encore plein d'illusions sur ce personnage. Le roi de Navarre s'en dédonna en recommandant ses courses et ses pillages à la tête de ses bandits, en s'alliant avec les Anglais, en s'emparant d'une multitude de places et de châteaux forts et en désolant le royaume dont il se croyait frustré. Le traité de Brétigny lui assura ses domaines en France. Il retourna en Navarre en 1361, fit quelques expéditions en Espagne, prenant alternativement parti pour Pierre le Cruel et pour Henri de Transtamare, et les trahissant tous les deux, essaya ensuite de se rapprocher du roi de France en même temps qu'il traitait avec les Anglais, et envoya ses deux fils en otage à Charles V, qui n'attendait qu'un prétexte pour le dépouiller. Ses trahisons, ses complots, ses entreprises n'en fournissaient que trop l'occasion contre lui. Il fut accusé d'avoir tenté de faire empoisonner le roi et les princes (accusation qui n'a point paru fondée); Duguesclin et le duc de Bourgogne se jetèrent sur la Normandie, qui fut rapidement conquise, à l'exception de Cherbourg, que Charles livra lui-même aux Anglais pour en obtenir des secours; ses capitaines, Jacques Du Rue et Du Tertre, furent décapités. Il obtint enfin la paix (1479), mais aux conditions les plus dures, et il était fort affaibli lorsqu'il mourut. Sa mort, telle que la rapportent un grand nombre d'historiens, est empreinte d'un caractère tragique et l'on y voit voir une punition du ciel. Pour ramener ses forces épuisées par la débâche, il s'enveloppa dans un drap mouillé d'esprit-de-vin; un valet imprudent y mit accidentellement le feu, et le malheureux prince périt dans des tourments affreux. On a quelque raison de douter de l'exactitude de ce récit, traité de fable par les historiens de la Navarre.

CHARLES III, *le Noble*, fils et successeur du précédent, né à Mantes en 1361, mort en 1425. Il signa avec le roi de France Charles VI un traité (1403) en vertu duquel il renonçait aux prétentions ou aux droits paternels sur

les comtés d'Evreux, de Champagne et de Brie, et reçut comme compensation le duché de Nemours avec une pension considérable. Il garda une sage neutralité entre les factions qui déchiraient la France et s'appliqua à faire fleurir dans ses Etats les arts et l'industrie.

ROIS ET PRINCES ANGLAIS.

CHARLES I^{er}, roi d'Angleterre, de la maison des Stuarts, deuxième fils de Jacques I^{er}, né en 1600, à Dumferline (Ecosse), devint prince de Galles en 1612, à la mort de son frère Henri, et succéda à son père en 1625. Dans la même année, il épousa Henriette de France, fille de Henri IV. Livré à un favori justement odieux au pays, Buckingham, enivré lui-même de la fiction du droit divin, entraîné par instinct d'absolutisme vers le catholicisme (qu'il ne professait point), Charles blessa la nation dès le commencement de son règne en persécutant les presbytériens écossais et les puritains anglais, en favorisant les catholiques, en attaquant les libertés publiques et en dissolvant successivement plusieurs parlements qui avaient refusé des subsides et manifesté une redoutable opposition. Pendant onze ans (1629-1640), il gouverna sans parlement, avec ses ministres Laud et Strafford, multipliant les extorsions, les taxes arbitraires, les violences, les concussion, les actes de despotisme et les persécution religieuses et politiques. Ses efforts obstinés pour établir en Ecosse la liturgie anglicane soulevèrent les presbytériens de ce pays, qui signèrent leur fameux *covenant*, prirent les armes et envahirent l'Angleterre. Dans ces conjonctures, Charles, à bout de ressources et d'expédients, convoqua un parlement qu'il cassa presque aussitôt, se fit battre par les Ecossais à Newburn, et, surmontant de nouveau sa répugnance, réunit encore une fois les députés du pays, et ouvrit le 3 novembre 1640 cette assemblée fameuse qui a reçu le nom de *long parlement* et qui devait consommer la révolution depuis longtemps préparée dans les esprits. Les deux chambres étaient animées d'une égale irritation contre la cour et commencèrent la guerre en mettant en accusation et en envoyant au supplice le ministre Strafford, dont le roi intimidé signa la sentence avec autant de pusillanimité que d'ingratitude. La décision, l'énergie et l'audace du parlement imposèrent tellement au monarque qu'il se laissa arracher son consentement au bill qui enlevait à la couronne le droit de prorogation et de dissolution ainsi qu'à diverses autres mesures qui le dépouillaient de ses principales prérogatives. Par une réaction assez ordinaire en lui, il passa subitement de la faiblesse à la violence et voulut faire arrêter plusieurs membres influents du parlement. L'irritation qui se communiqua de l'assemblée au peuple après cette tentative le décida à quitter Londres et à commencer la guerre civile (1642). Les parlementaires, de leur côté, nommèrent un comité exécutif et organisèrent une armée. Après une suite d'opérations militaires entrecoupées de négociations infructueuses et mêlées de succès et de revers, la cause royaliste fut définitivement vaincue à la bataille de Naseby (1645) par Fairfax et Cromwell, qui commandaient les troupes du parlement. Charles I^{er} se réfugia chez les Ecossais, effrayés déjà des progrès de la révolution et du parti des *indépendants*, et faciles à gagner, mais qu'il blessa par son attitude hautaine et son mépris pour le *covenant* et le presbytérianisme, et qui finirent par le livrer aux parlementaires. Les plus modérés se montraient disposés à traiter avec lui; mais les indépendants et leurs chefs, Cromwell, Fairfax, Ludlow, Milton, avec l'appui de l'armée, *épurèrent* le parlement, firent déclarer le roi coupable de haute trahison et le livrèrent à une haute cour de justice, qui le condamna à mort, *comme tyran, traître, meurtrier et ennemi public*. Charles mourut pendant le cours du procès plus de fermeté que de prudence, déclina opiniâtrement la compétence du tribunal et prenant pour unique moyen de défense la fiction absolutiste que *le roi ne peut mal faire*. Il fut décapité devant le palais de White-Hall et subit son supplice avec courage et résignation (30 janvier 1649). Quelques écrits de lui ont été publiés à La Haye, en 1650. Peu de jours après son exécution parut, en anglais et sous le titre grec d'*Eikon basilike*, une sorte de journal intime, recueil de méditations et de pensées, qu'on prétendit avoir été écrit par le roi pendant sa captivité et qui eut un succès prodigieux. Il est avéré aujourd'hui que le véritable auteur était Gauden, évêque d'Exeter.

Charles I^{er} d'Angleterre (PORTRAITS DE), par Van Dyck. En 1632, Van Dyck fut appelé à Londres par Charles I^{er}, qui le nomma premier peintre de sa cour, lui donna une pension de 200 livres sterling, le fit chevalier et lui rendit en un mot les hommages dus au génie. L'artiste exécuta un grand nombre de portraits de son royal patron; parmi ceux qui se sont conservés jusqu'à nous, un des plus beaux est celui qui possède le musée du Louvre : le roi est représenté dans son costume de chasse : veste de satin blanc, haut-de-chausses de velours rouge, bottes de buffle armées d'éperons, chapeau à larges bords orné d'une plume, épée suspendue à un riche baudrier; il est debout, la tête de trois quarts tournée vers la gauche, la main droite appuyée sur une canne, l'autre main posée sur

la hanche et tenant un gant. Près de lui, à droite, est son cheval dont on ne voit que la moitié du corps, et que retient par la bride le chevalier d'Hamilton, grand écuyer. Par derrière, et vu de profil, se tient un page portant le manteau de Charles I^{er}. Sur le terrain sont écrits ces mots : CAROLUS I, REX MAGNÆ BRITANNIÆ, et, au-dessus, la signature de l'artiste : A. VAN DYCK. F. Ce portrait est justement célèbre. Suivant la remarque de M. Waagen : « la composition rappelle Velazquez, et il n'est pas impossible que la vue d'un tableau de ce maître ait exercé quelque influence sur l'imagination de Van Dyck; elle est en outre pleine de finesse et de naturel et d'une exécution châtiée; les chairs ont un léger reflet doré, et l'ensemble est peint dans une gamme extrêmement chaude et harmonieuse. » Van Dyck exécuta cette peinture en 1635. Descamps nous apprend qu'elle figurait, en 1745, dans le cabinet du marquis de Lassay, à Paris, et on trouve la note suivante dans les *Mémoires secrets de Bachaumont* : « 25 mars 1771. L'impératrice de Russie a fait enlever tout le cabinet de tableaux de M. le comte de Thiers, amateur distingué... M. de Marigny a eu la douleur de voir passer ces richesses chez l'étranger, faute de fonds pour les acquérir pour le compte du roi. On distinguait parmi ces tableaux un portrait en pied de Charles I^{er}, roi d'Angleterre, original de Van Dyck. C'est le seul qui soit resté en France. Mme la comtesse Dubarry, qui déploie de plus en plus son goût pour les arts, a ordonné de plus en plus son goût pour les arts, a ordonné de l'acheter. Elle l'a payé 24,000 livres, et, sur l'observation qu'on lui faisait de choisir un pareil morceau entre tant d'autres qui auraient pu lui convenir, elle a répondu que c'était un portrait de famille qu'elle retirait. En effet, les Dubarry se prétendent parents de la maison des Stuarts. » M. Viardot dit avec raison : « Quelque étrange parenté qu'ait voulu établir entre elle et les Stuarts la fille du commis aux barrières Vauvernière, encore faut-il lui savoir gré d'avoir employé à l'achat de ce bel ouvrage d'art l'argent du vieux roi libertain. » Resterait à savoir si le tableau provenait réellement du cabinet du comte de Thiers et s'il fut payé 24,000 fr. : à la vente La Guiche, qui eut lieu en 1771, un *Charles I^{er}*, peint par Van Dyck, fut vendu 17,000 fr. : serait-ce le même ouvrage ? Le *Charles I^{er} en chasse*, du Louvre, a été gravé plusieurs fois, notamment par Strange, Bonafey, Dupare, dans le *Musée Filhol*, dans l'*Histoire des peintures de toutes les Ecoles*, et récemment par M. Mandel (Salon de 1850).

Un autre portrait de la plus grande beauté est celui qui possède le musée du Belvédère, à Vienne : Charles I^{er}, debout et vu jusqu'à mi-corps, est vêtu d'un pourpoint de soie blanche et d'un manteau noir jeté légèrement sur l'épaule gauche; il appuie la main droite sur sa hanche et la gauche sur la garde de son épée. « Une élégance exquise et un sens profondément aristocratique, dit M. Waagen, s'allient ici avec un rare bonheur aux qualités ordinaires de l'artiste. » Au musée de Dresde se trouve un portrait (demi-figure de grandeur naturelle) représentant Charles I^{er} en habit et en manteau noirs, une main posée sur une table, l'autre tenant des gants. Ce tableau figurait autrefois dans la galerie impériale de Prague. — Une autre peinture de Van Dyck, qui se voit au musée de l'Ermitage, à Saint-Petersbourg, nous montre le roi, âgé de trente-cinq ans, revêtu de son armure de guerre. — Au château de Windsor, il y a un tableau de Van Dyck qui représente Charles I^{er} sous trois points de vue : de face, de trois quarts, de profil. Ce singulier portrait fut peint pour le Bernin, à qui on l'envoya à Rome. Le célèbre sculpteur exécutait alors un buste de Charles I^{er} qu'il n'avait jamais vu. Ce buste fut détruit par un incendie à Whitehall.

On a deux magnifiques portraits équestres de Charles I^{er} par Van Dyck. L'un, de grandeur naturelle, est placé au palais de Windsor : le roi, de face, la tête nue, les cheveux flottants sur ses épaules, est couvert de son armure, sur laquelle se détachent une écharpe bleue passée en sautoir, et une grande collette de guipure; il tient de la main droite un bâton de commandement, et de l'autre main, qu'on ne voit pas, il guide son cheval blanc, qui sort d'une haute porte cintrée, et qui vient droit au spectateur. A la gauche du monarque se tient, à pied et la tête découverte, son écuyer, M. de Saint-Antoine, qui porte le casque royal, ce personnage, vêtu de rouge, est superbe. De l'autre côté, un grand écousson aux armes d'Angleterre, surmonté de la couronne, se dresse contre la base de l'une des colonnes cannelées qui encadrent la haute porte cintrée, et le long desquelles flottent de grandes draperies vertes. Dans l'ouverture de cette porte, la belle tête pensive de Charles I^{er} se détache sur un ciel qu'éclaire le soleil couchant. « Cet immense portique, qui se perd dans les bords du cadre, dit M. W. Bürger, tout cet entourage de froide architecture fait paraître la toile un peu vide, malgré la splendeur du personnage équestre, et surtout de l'écuyer à pied. C'est un tableau de décoration presque autant qu'un portrait. » Il a été gravé par Baron et par Lombart. Beaucoup d'amateurs préfèrent à cette grande toile le petit portrait équestre qui est au palais Buckingham, à Londres; le roi, vu de profil et tourné vers la gauche, est monté sur un cheval à robe fauve et à crinière noire; le fond

du tableau est un paysage du ton le plus vigoureux.

Van Dyck a représenté plusieurs fois Charles I^{er} entouré de sa famille : un chef-d'œuvre en ce genre a figuré à l'exposition de Manchester, en 1857; il appartient au duc de Richmond, qui l'a acheté 1,500 guinées, et provient de la galerie d'Orléans, à la vente de laquelle il a été payé 1,000 guinées seulement. « Aujourd'hui, dit M. W. Bürger, il se vendrait plus de 100,000 fr. » Une répétition de ce tableau se voit à Windsor. Au palais Pitti, à Florence, un tableau représente réunis dans un même cadre, mais séparés par une colonne, Charles I^{er} et sa femme Henriette. « La physionomie du roi est énergique et bonne, dit M. Lavie; celle de la reine est mélancolique. Ces deux portraits sont parfaits et bien conservés. »

Parmi les artistes qui ont partagé avec Van Dyck l'honneur de peindre le malheureux Charles I^{er}, nous citerons : Gonzales Coques, dont le musée de Dresde possède un tableau d'une exquise finesse représentant le roi sous le portique d'un palais; H. Pot, dont on voit au Louvre un petit portrait signé d'un monogramme et daté de 1632 (gravé dans le *Musée Filhol* et dans l'ouvrage de Landon, comme étant un ouvrage de N. Conningh); le chevalier Lely, dont un portrait équestre, appartenant au duc d'Hamilton, a été exposé à Manchester, en 1857; Daniel Mytens le vieux, qui a peint Charles I^{er} n'étant encore que prince de Galles (musée de Copenhague); Charles I^{er} et sa femme, avec fond d'architecture de Steenwyck (musée de Dresde); Charles I^{er}, sa femme et un de ses enfants (Buckingham Palace); Charles I^{er}, sa femme et divers personnages de sa cour, tableau donné à Addison par la reine Anne, et qui figure aujourd'hui dans la galerie du vicomte Galway, etc.

Charles I^{er} (LES ENFANTS DE), chef-d'œuvre de Van Dyck; palais de Windsor. — Ce tableau est signé et daté de 1637. L'aîné des enfants, Charles, prince de Galles (plus tard Charles II), n'avait alors que sept ans; il est vêtu de rouge et appuie sa main gauche sur la tête d'un gros chien jaunâtre; sa sœur, la princesse Marie (plus tard femme de Guillaume de Nassau) soutient un baby entièrement nu (la petite princesse Anne); elle est habillée en bleu; Jacques, duc d'York (depuis Jacques II), et la princesse Elisabeth ont des costumes blancs. Un rideau vert, une table recouverte d'un tapis rouge, un vase antique, une corbeille pleine de fruits et un coin du ciel forment le fond du tableau. Cette superbe peinture a été gravée par R. Strange, Baron, Cooper, etc. Il en existe une répétition au musée de Berlin.

Un autre tableau de Van Dyck, qui figure au palais de Windsor et dont il existe une répétition au musée de Dresde et une brillante esquisse au Louvre, représente trois enfants seulement de Charles I^{er} : le prince Charles, ayant près de lui un joli épagneul, est vêtu de satin jaune; il appuie le bras droit sur la base d'une colonne et donne la main à son frère Jacques, qui est encore habillé d'une robe et d'un bonnet; la princesse Marie, vêtue d'une robe blanche, est debout près d'eux. A droite, une porte s'ouvre sur un jardin. Ce tableau a été gravé par R. Strange, lithographié par Hanfstangl, etc.

Charles I^{er} insulté par les soldats de Cromwell, tableau de Paul Delaroche; collection de lord Ellesmere (Angleterre). Le roi déchu est assis, de face, au centre de la composition; il tient dans ses mains un livre ouvert; sa figure pâle, amaigrie, qu'encadrent ses longs cheveux flottants, est empreinte d'une profonde tristesse. Il tourne ses regards vers un soldat brutal qui lui souffle au visage de la fumée de tabac; l'attitude noble et résignée de la victime contraste avec le mouvement de l'ignoble provocateur. Un autre soldat, placé à droite, derrière le fauteuil de Charles I^{er} et élevant un verre qu'il tient à la main, se penche en riant vers l'infortuné monarque et lui annonce sans doute qu'il va boire à sa santé. Un officier est assis plus à droite, regardant Charles, dont il est séparé par une table recouverte d'un tapis et sur laquelle est appuyé un soldat endormi; il a la tête couverte d'un grand feutre, les mains sur la garde de son épée, les jambes allongées et les pieds posés sur un des chenets d'une vaste cheminée. Un homme, vêtu de noir, appuyé contre une colonne qui sert de montant à cette cheminée, et deux autres personnages, debout derrière l'officier, contemplent le roi avec une compassion qu'ils déguisent mal. Dans le fond, à gauche, près d'une fenêtre, est un groupe de cinq ou six figures, parmi lesquelles un homme debout, levant les bras et pérorant. Ce tableau, peint par Delaroche en 1836, et exposé au Salon de l'année suivante, n'y obtint qu'un médiocre succès. Gustave Planche en fit même une critique assez vive : « Les figures ont toutes un mérite égal, dit-il, et sont traitées avec le même soin. Les chairs et les étoffes sont neuves, et se recommandent par une propriété exemplaire. Tout cela est parfait, irréprochable; mais la toile est vide, malgré le grand nombre des acteurs. Pourquoi ? C'est que les vêtements, les armes, les colonnes et les meubles sont amenés au même point d'exécution que les chairs; c'est que les choses ont la même importance que les hommes, c'est que l'œil ne sait où s'arrêter, et se promène sur cette toile avec une perpétuelle indécision.

sion. La toile est couverte, mais elle n'est pas remplie. Les pierres sont peintes avec tant de précision, l'air même, qui ne devrait servir qu'à la respiration des personnages, est limité par des lignes si fortement accusées, que le spectateur se demande pourquoi le peintre n'a pas utilisé l'espace entier qui est compris dans le cadre. Envisagé sous le rapport de la composition, le *Charles Ier* manque d'intérêt et de grandeur. Les personnages sont en scène, mais chacun pour son compte; il y a des acteurs et pas d'action. Tout le groupe placé à gauche dans le fond est inintelligible. Et puis, est-il bien prouvé que les gardiens de Charles Ier se soient dégradés jusqu'à lui souffler au visage de la fumée de tabac? Et quand cela serait prouvé, est-ce à de pareilles anecdotes que le peintre doit s'arrêter? Malgré ce qu'il y a de fondé dans ces observations, on ne peut méconnaître la finesse des détails, la vérité des poses, la délicatesse de cinoeau et la grâce de coloris qui distinguent la composition de Paul Delaroche. Elle a été gravée au burin par Martinet, et sur bois par M. L. Chapon pour l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*.

CHARLES II, roi d'Angleterre, fils du précédent et de Henriette de France, né en 1630, mort en 1686. Avant la fin des guerres civiles, il vint avec sa mère chercher un asile en France, prit le titre de roi après l'exécution de Charles Ier, et se jeta en Ecosse, berceau de sa famille, où ses partisans le proclamèrent roi (1651). Il jura le *covenant*, mais ne tarda pas à scandaliser les rigides presbytériens par son caractère frivole et par sa vie dissolue. Vaincu par Cromwell à Worcester, il erra en fugitif à travers l'Angleterre, finit par gagner la France, où il vécut dans le dénuement, négligé par Mazarin, et se retira ensuite à La Haye, où il fut soutenu par le secours de son oncle le prince d'Orange. En 1660, au moment où la fortune des Stuarts paraissait à jamais brisée, le général Monk, profitant de la lassitude des partis, cassa le parlement et en convoqua un nouveau, auquel il dicta le rappel de Charles, qui fit son entrée à Londres le 29 mai et qui prit possession du trône sans que les pouvoirs publics songeassent à imposer aucune limite à son autorité. Une réaction terrible suivit cette restauration. Malgré une amnistie formelle, l'échafaud se dressa pour ceux qui avaient pris part à l'exécution de Charles Ier, et l'on inventa pour eux les plus cruels supplices; le cadavre de Cromwell fut arraché de Westminster, traîné sur une claie et enterré sous le gibet, à Tiburn. L'Ecosse presbytérienne fut récompensée de sa fidélité par des persécutions religieuses d'autant plus odieuses que le nouveau monarque était plus indifférent pour quelque communion que ce fût. L'épiscopat fut rétabli avec tous les abus que la révolution avait essayé de détruire. Charles II, homme spirituel et fin, sensuel, égoïste, indolent, méprisait les hommes autant que les principes et les idées, sceptique et immoral, avide et prodigue, livré à d'indignes favoris et abandonné à tous les plaisirs, accomplit dans les mœurs la même réaction que dans les lois et le gouvernement, et fit passer la nation de la rigidité républicaine et de l'exaltation religieuse à la dissolution la plus effrénée. Un trait caractéristique de ce prince et de ce règne, c'est la continuelle pénurie d'argent. Ni les revenus énormes de la liste civile, ni les dotations, ni les subsides extraordinaires votés par un parlement servile, ni le trafic des places et le pillage des deniers publics ne pouvaient satisfaire à l'avidité du roi et des courtisans. Charles se mit aux gages de Louis XIV, lui vendit Dunkerque et Mardick, et sacrifia, au prix d'une riche pension l'honneur et la dignité de l'Angleterre aux intérêts et à la politique du roi de France. Toutes ces ressources ne l'empêchèrent point cependant de se traîner dans les embarras financiers jusqu'à la fin de sa vie. La guerre contre la Hollande (1666) n'avait pas d'autre mobile que la cupidité; elle ne tourna point d'ailleurs à l'avantage de l'Angleterre, et la flotte hollandaise remonta la Tamise et imposa la paix humiliante de 1667. Ces revers, arrivant à la suite de la peste et du grand incendie de Londres, augmentèrent la détresse publique et le mécontentement de la nation. Charles entra dans la *triple alliance* contre la France, mais il trahissait en même temps ses alliés par ses intelligences secrètes avec Louis XIV, qui augmenta sa pension, et le poussa, en 1672, dans une nouvelle guerre contre les Pays-Bas. Livré tout entier au ministère de la *cabale*, il multiplia les actes arbitraires, les mesures despotiques et spoliatrices, inquiéta la nation par les faveurs accordées aux catholiques, et porta enfin tant d'atteintes aux libertés publiques que le parlement, longtemps docile, entra dans la voie des résistances ouvertes en votant l'acte du *test* et le bill d'exclusion contre le duc d'York, héritier présomptif, qui avait ouvertement embrassé le catholicisme et qui trempait dans des complots contre la religion nationale, en rendant l'acte célèbre d'*adæus corpus*, pour la liberté personnelle et en manifestant une opposition décidée contre la cour et le gouvernement. Le roi cassa successivement deux parlements, essaya de gouverner seul, annula les franchises des municipalités, lutta contre de nombreux complots, qui furent réprimés avec une cruauté implacable, et sacrifia d'illustres vic-

times, lord Russell et Algernon Sidney, impliqués à tort ou à raison dans la conspiration de *Rye House*. Il mourut sans laisser d'héritier et eut pour successeur son frère Jacques II. Il paraît qu'au dernier moment il se fit assister par un prêtre catholique. En 1660, il avait fondé la Société royale de Londres. C'est sous son règne que fut commencée l'église Saint-Paul.

Charles II ou le Labyrinthe de Woodstock, comédie en trois actes et en prose, par M. Alexandre Duval, représentée pour la première fois sur le théâtre de l'Odéon le 11 mars 1828. C'est un roman de Walter Scott que tout le monde a lu et admiré, c'est *Woodstock*, ce contraste si étonnant de la gravité puritaine et de la frivolité jacobite, qui a fourni le canevas de sa pièce à l'auteur de *Charles II*. Au premier acte, on apprend que sir Henry et son fils Albert ont quitté Woodstock pour courir la campagne et se réunir aux partisans de Charles Stuart. Ce prince, sous le nom de Louis Kerneguy, a été présenté à sir Henry par Albert, comme un de leurs cousins d'Ecosse, échappé à la déroute de Worcester. Le château de Woodstock, bâti par Henri II, pour arracher Rosemonde à la jalousie d'Eléonore, offre au roi une retraite assurée, ainsi qu'à son écuyer Rochester. Maître Kerneguy, en possession de la tour de Rosemonde et de la société de sa belle cousine, oublie bientôt, avec sa légèreté royale, ses dangers, son royaume et jusqu'à l'hospitalité de sir Henry. Il n'est occupé que des beaux yeux de miss Alice. On se rappelle le caractère simple, naïf et timide que le romancier a donné à cette jeune fille. M. Duval a eu le soin de n'y rien changer, et il lui fait repousser doucement les galanteries plus vives que passionnées de Kerneguy. D'ailleurs, elle aime Markham Everard, son cousin, qui suit les drapeaux du parlement, et que sir Henry lui a défendu de revoir. Un hasard, dû en partie à l'intervention de la sensible Betty, suivante d'Alice, amène une entrevue entre les deux amants. Alice présente au colonel son cousin Kerneguy, qu'Everard, élevé en Ecosse, ne reconnaît point. Il ne doute pas que ce prétendu parent ne soit un royaliste fugitif; mais il est trop généreux pour descendre au rôle de délateur. Il contribuera même, autant que son devoir le permet, au salut du proscrit, en éloignant de Woodstock le régiment qu'il commande. Il ne demande à Alice pour récompense que quelques moments d'entretien dans ce château, qu'ils ont si longtemps habité ensemble. Charles, malgré ses périls, se livre à ses folles amours; miss Lee, qui ne voit plus en lui qu'un étranger, redouble de froideur; le roi s'en irrite, et, pour regagner plus qu'il n'a perdu, il va jusqu'à livrer à Alice le secret de son rang et de sa vie. On conçoit l'émotion de la jeune fille, en voyant devant elle Charles Stuart, l'idole de sa famille. Cependant, elle persiste à lui refuser son amour, et Markham survient pendant cette scène. Quelques mots du roi lui font supposer que ce séducteur ne lui a offert qu'un des courtisans dissolus de Charles, Rochester peut-être. Sa colère s'exhale en injures contre le prince et le favori; un cartel s'ensuit; la rencontre aura lieu dans la forêt, sous le chêne royal. Alice arrive à temps pour suspendre le combat. Le colonel qui, de même que son adversaire, a remis, en présence de la jeune miss, l'épée au fourreau, comme Alice de déclarer pour qui ont été ses vœux. Miss Lee déclare que, de toutes les personnes qui vivent en Angleterre, l'adversaire de Markham est celle dont les jours sont, à ses yeux, du plus haut prix. A ces mots, Everard, qui croit n'être plus aimé, s'apprête à dire un éternel adieu à sa maîtresse. Mais Charles, dont l'égoïsme fait place alors à un élan de générosité, s'avance vers le colonel, le rétient, et, pour justifier les paroles de miss Lee, se nomme, et ne craint pas de découvrir Charles Stuart à l'officier de Cromwell. Celui-ci promet au prince fugitif de protéger son évasion; mais le roi reçoit presque aussitôt la nouvelle des succès inespérés de ses partisans; il va remonter sur son trône, et le premier acte de son autorité est d'ordonner à la fille de sir Henry d'accepter la main du colonel Everard.

La pièce d'A. Duval n'est pas sans mérite; elle a donné lieu à une critique un peu sévère, que nous croyons devoir transcrire, persuadé que nos lecteurs n'en regretteront pas la lecture: « Il me semble qu'en annonçant une pièce de M. Duval on est dispensé de donner l'analyse de cette pièce. C'est un ouvrage connu d'avance. Il y a mille à parier contre un qu'on trouvera, dans un drame de cet auteur, un homme, quelle que soit sa condition, roi, noble ou bourgeois, déguisé sous un faux nom, parce que sa vie ou son intérêt l'exige; que cet homme se cachera dans un cabinet, si la scène se passe dans un salon; derrière les arbres, si le théâtre représente un jardin, et qu'il y aura entre lui et les autres personnages force apartés et équivoques... Telle est l'analyse que l'on peut faire six mois d'avance d'un ouvrage que doit composer M. Duval. C'est son système dramatique, et, comme M. Beaulieu, il ne sort pas de là... Le jour de la première représentation d'un ouvrage de M. Duval, on peut aller passer la journée à la campagne et dire hardiment qu'on a vu cet ouvrage. Pour moi, je n'y aurais fait aucune façon, je serais rentré me coucher, j'aurais

dormi comme si j'eusse assisté à la représentation, et j'aurais, ce matin, parlé de la pièce de M. Duval aussi pertinemment que j'en discours maintenant. J'aurais même annoncé hardiment que l'ouvrage avait eu du succès, et cela sans crainte de me tromper, par une raison bien simple: puisque les soixante-quatre actes précédents ont réussi, les trois derniers doivent réussir également. Il faudrait que le public fût étrangement changé ou de bien mauvaise humeur pour siffler une pièce qu'il applaudit depuis vingt-cinq ans, car c'est toujours la même pièce que donne M. Duval. Il ne varie guère que sur les noms, c'est toujours le même sujet; mais qui s'appelle quelquefois les *Héritiers*, ou les *Projets de mariage*, ou le *Menuisier de Livonie*, ou *Stanislas en Pologne*, ou la *Jeunesse de Henri V*, ou bien encore *Edouard en Ecosse*, etc., etc. On dirait cependant qu'il y a quelque intention de varier, et un partisan fanatique de M. Duval me faisait observer, avec beaucoup de sens et de finesse, l'extrême habileté de son auteur et combien son imagination était féconde et variée. Dans *Edouard*, c'est un roi d'Angleterre qui se cache en Ecosse, et dans *Charles II*, c'est un roi d'Ecosse qui se cache en Angleterre. Je n'avais pas remarqué cette profondeur de combinaisons nouvelles, et j'ai bien remercié cet ami dont la perspicacité m'a frappé. Au surplus, on assure que c'est par dépit que M. Duval a fait le *Château de Woodstock*. Tout le monde sait que c'est dans ce lieu que Walter Scott a placé la scène d'un de ses derniers romans: le *Cavalier*, et combien, dans cet ouvrage, il a jeté d'intérêt et de gaieté sur son héros, Charles II. M. Duval a prétendu que sir Walter Scott l'avait pillé, et qu'il avait le monopole des rois déguisés... Afin de ne pas laisser périmer son privilège dramatique de monarques pseudonymes, il a inventé de nouveau, d'après le roman anglais, trois actes de prince incognito. Il y a bien eu quelques esprits mal faits, qui, en sifflant un peu, ont eu l'air de faire croire qu'ils avaient déjà vu cet ouvrage autre part; mais la grande masse des spectateurs vulgaires et bénévoles est restée fidèle à ses doctrines. Elle a, loyalement applaudi une pièce qu'elle savait par cœur, et elle s'est fait nommer l'auteur, comme si elle ne l'eût pas d'avance reconnu à la façon. Il est impossible de *démolir* avec plus d'esprit un succès, mais le public n'entend rien à ces finesses-là. Trouvant dans *Charles II* d'habiles péripéties, un intérêt soutenu, de l'esprit, une pointe de sentiment, il n'en demanda pas davantage, et le public eut grandement raison. Lockroy, Provost, Bocage, Mlles Charton et Wenzel interprétaient cet ouvrage avec un zèle bien voisin du talent.

CHARLES-ÉDOUARD, dit le *Prétendant*, fils de Jacques Stuart et petit-fils de Jacques II, né à Rome en 1720, mort à Florence en 1788. Nourri dans l'espérance d'une restauration de la famille des Stuarts sur le trône d'Angleterre, il sollicita longtemps le gouvernement français pour en obtenir les secours nécessaires à une expédition à main armée; fatigué de n'obtenir que des promesses, il tenta en 1745 une descente en Ecosse, la terre classique des mouvements stuartistes, entraîna quelques clans montagnards, battit quelques troupes anglaises, se fit proclamer à Perth régent des trois royaumes pour son père Jacques III, et s'empara d'Edimbourg, où il perdit un temps précieux à attendre des secours de France, au lieu de profiter de l'éclat de ses premiers succès pour marcher immédiatement sur Londres. Il pénétra néanmoins en Angleterre jusqu'à Derby, mais dut s'arrêter devant l'opposition de ses chefs d'Higlands, qui, doutant de la fortune, refusèrent d'aller plus loin. Le prince, contraint à la retraite au moment où son aventureuse et romanesque expédition prenait les proportions d'une conquête, versa, dit-on, des larmes de douleur et de dépit. Poursuivi à travers l'Ecosse par les lieutenants du duc de Cumberland, il se retira cependant en bon ordre, remporta encore les victoires de Clifton et de Falkirk, mais fut vaincu à la mémorable bataille de Culloden (1746), où la fortune des Stuarts fut brisée sans retour. Le duc de Cumberland déshonora sa victoire par une impitoyable répression, et le *Prétendant*, après avoir erré en fugitif sur les côtes et dans les Hébrides, traqué nuit et jour, couvert de haillons et mourant souvent de faim, put enfin s'embarquer sur un navire français et gagna les côtes de Bretagne. Le traité d'Aix-la-Chapelle l'obligea à quitter la France. Depuis il s'épuisa en vaines sollicitations auprès des cabinets de l'Europe pour en obtenir des secours, fit même deux voyages secrets à Londres (1753, 1761) pour conférer avec ses partisans, prit à la mort de son père le titre de roi (1766), épousa peu après la princesse de Stolberg, plus jeune que lui de trente ans, et scandalisa le monde par ses discordes domestiques. Ses brutalités et son ivrognerie éloignèrent de lui sa jeune épouse, qui, après sa mort, épousa le poète Alfieri. Il mourut délaissé à Florence, désigné depuis longtemps sous le nom de comte d'Albany. Son frère, Henri-Benoît, cardinal d'York et dernier héritier des Stuarts, officia sur son cercueil. V. HISTOIRE DE CHARLES-ÉDOUARD, par M. Amédée Pichot.

Charles-Édouard (HISTOIRE DE), précédée d'une histoire de la rivalité de l'Angleterre

et de l'Ecosse, publiée en 1830, par M. Amédée Pichot. Les aventures de ce prétendant sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'analyser le consciencieux travail de M. Pichot; nous nous contenterons d'en faire ressortir l'esprit. Quelles que fussent les qualités personnelles de ce prince, quelque intérêt qu'excitent sa courageuse tentative et les romanesques incidents de son existence après sa défaite, les événements de 1745 ne sauraient être qu'un court épisode de l'histoire de la Grande-Bretagne. Ainsi l'avait d'abord jugé l'auteur, qui avait primitivement l'intention de les renfermer dans ses *Voyages historiques et littéraires en Angleterre et en Ecosse*. Mais, si, au lieu de considérer Charles-Édouard simplement comme le représentant d'une dynastie déchue, nous lui restituons sa véritable physionomie historique en voyant en lui le champion de l'Ecosse elle-même, jalouse de reprendre son rang parmi les nations, il n'est plus possible de ne trouver autour du petit-fils de Jacques II qu'une poignée de rebelles *faisant une pointe* jusqu'à trente lieues de Londres. Pour apprécier toutes ses chances de succès, il faut compter aussi ce qu'il avait avec lui de forces morales; il faut connaître ce que valaient encore à cette époque, dans les cœurs écossais, la mémoire de quatre siècles d'hostilité entre les deux pays, et la vue de cette bannière de Wallace et de Bruce qui, effaçant l'affront de l'Union, associait la vieille indépendance nationale à la restauration des Stuarts. L'expédition de 1745 fut en effet le terme de ces invasions continuelles qui, depuis les trois Edouard, conduisaient tour à tour l'Ecosse en armes au sein de l'Angleterre, et l'Angleterre au sein de l'Ecosse. L'invasion de Charles-Édouard intéressait la France; aussi le but de son historien a-t-il été d'en réunir les traits saillants, en s'aidant des chroniques et des traditions populaires, pour conserver, autant que possible, aux scènes qui se succèdent dans ce tableau, la naïveté et la couleur de chaque époque.

L'histoire de cet infortuné prince élevé parmi nous, prétendant à perpétuité, ne laissant jamais abattre son courage par la mauvaise fortune, plus grand dans les revers qu'au sein de la victoire, ne se vengeant des cruautés du vainqueur qu'en redoublant d'humanité envers les vaincus et trahi par les rigueurs du sort, est un drame émouvant sous la plume de M. Amédée Pichot, en même temps qu'un excellent ouvrage historique. Le style est net, simple, sobre, tel qu'il convient au récit; les événements sont assez éloquentes par eux-mêmes pour se passer des ornements de la rhétorique. Quant à l'esprit du livre, nous ne pouvons que féliciter M. Pichot de sa manière de voir. Il se montre légèrement jacobite, et l'on sent un petit levain de républicanisme même au fond de ses idées monarchiques. Dans un sujet qui, à l'époque de sa publication, devait faire naître de nombreuses allusions, l'auteur a pris le plus sage parti: il ne les a nullement cherchées, mais il ne les a pas non plus évitées; souvent même il a pris soin de nous en indiquer l'application, de peur que des maladroits ne détournassent le trait de son but. Il a habilement fait ressortir le côté philosophique de cette histoire singulière qui contient plus d'un enseignement d'une haute portée, et les conclusions qu'il tire des événements portent toujours l'empreinte d'un esprit frappé au coin d'un libéralisme éclairé. Aussi, tout en rendant justice à l'exactitude des documents, à l'exactitude du côté historique, le principal mérite de l'*Histoire de Charles-Édouard* est-il à nos yeux la leçon qu'elle renferme à l'usage des prétendants, si l'un d'eux a jamais le malheur, comme Charles-Édouard (car c'est un malheur même pour les victorieux), d'être ramené en armes par une guerre civile sur le sol de sa patrie; une étude historique qui s'appuie sur l'amour de la patrie et de la liberté ne peut être qu'un bon livre, s'il est bien écrit. M. Pichot nous l'a heureusement démontré dans son *Histoire de Charles-Édouard*.

ROIS DE SUÈDE.

La nomenclature ordinaire en comprend quatorze; mais en réalité la Suède n'a eu que huit rois de ce nom. Les six premiers appartiennent aux temps fabuleux; à l'époque où la Suède était divisée en une multitude de chefs particuliers, et leur histoire est d'ailleurs inconnue. C'est une erreur que les historiens nationaux ont redressée, mais qui n'est pas moins consacrée par l'usage.

CHARLES IER ou **CHARLES VII**, le premier qui porta le titre de roi de Suède et de Gothie, régna de 1162 à 1168. Il vengea la mort de son père ainsi que celle d'Eric le Saint en tuant leur meurtrier Magnus Henrikson, fit une guerre acharnée aux Esthoniens pour les contraindre à embrasser le christianisme, fonda un grand nombre d'églises et de monastères et donna au clergé des privilèges si étendus qu'il y vit plus tard un danger et voulut les restreindre. Une conspiration éclata alors contre lui, et il périt assassiné par Canut Ericson, le fils de son prédécesseur.

CHARLES VIII (CANUTSON), régent, puis roi de Suède en 1448, roi de Norvège en 1449. Il eut de longues luttes à soutenir contre le clergé, dont il avait combattu les usurpations, fut assiéé dans Stockholm par l'archevêque d'Upsal et renversé plusieurs fois du trône. Son règne tout entier ne fut qu'une suite de

guerres contre le Danemark et de bouleversements intérieurs.

CHARLES IX, troisième fils de Gustave Wasa, né en 1550, mort en 1611. Chef du parti national et protestant, il contribua à faire déposer du trône de Suède son neveu Sigismund, qui était en même temps roi de Pologne (depuis 1584), et qui avait imprudemment tenté de rétablir le catholicisme dans son pays natal. Nommé par les états régent, puis roi en 1604, il combattit avec peu de succès les Polonais en Livonie, fut plus heureux dans une expédition de l'un de ses généraux, Jacques de la Gardie, contre les Russes, et mourut pendant une guerre que lui faisait Christian IV de Danemark. Il fut le père de Gustave-Adolphe. Ce prince donna une impulsion puissante au commerce et à l'industrie, améliora la législation, fonda des écoles et protégea les lettres et les arts. On a de lui une chronique rimée de Suède qui est souvent citée par les historiens.

CHARLES X GUSTAVE, fils de Jean-Casimir, prince palatin de Deux-Ponts, et de Catherine, fille de Charles IX; né à Niképung en 1622, mort à Gothenbourg en 1660. Il étudia à l'université d'Upsal, voyagea en diverses contrées de l'Europe, et fit ses premières armes en Allemagne, dans l'armée du général suédois Torstensson. Cousin de la reine Christine, il fut, sur l'invitation de cette princesse, déclaré héritier de la couronne par les états de 1649, et monta sur le trône après son abdication (1654). Son règne fut un enchaînement d'entreprises hardies, d'expéditions militaires et d'événements. Pour repousser les prétentions de Jean-Casimir à la couronne de Suède, il envahit la Pologne en 1655 et en fit la conquête en trois mois, après une série de brillantes victoires. Il contraignit ensuite Frédéric-Guillaume, duc de Prusse et électeur de Brandebourg, à se reconnaître comme vassal de la Suède, et plus tard érigea son duché en royaume indépendant, en récompense des services qu'il lui avait rendus dans ses guerres. Il eut encore à réprimer plusieurs révoltes des Polonais, à combattre les Russes en Livonie, et surtout à lutter contre les entreprises du Danemark, qu'il essaya de conquérir. Il reprit sur les Danois le Jutland, la Fionie, pénétra jusqu'au cœur du Danemark, en passant audacieusement d'île en île sur une mer glacée, et imposa la paix de Roskild (1658), qui lui assurait la possession de la Scanie, du Halland et d'autres provinces. Toutefois, la paix ne pouvait longtemps convenir à une âme ambitieuse et inquiète comme celle du roi de Suède. Il reprit bientôt l'offensive, malgré les représentations des autres puissances, et ses troupes assiégèrent Copenhague, lorsqu'il fut subitement enlevé par une fièvre chaude.

CHARLES XI, fils et successeur du précédent, né en 1655, mort en 1697. Il avait à peine cinq ans à la mort de son père. Pendant sa minorité, la paix fut signée, sous la médiation de la France, avec la Pologne, le Danemark et la Russie. Lorsqu'il prit les rênes du gouvernement (1672), il fut entraîné par Magnus-Gabriel de la Gardie dans une alliance offensive et défensive avec la France et envoya dans le Brandebourg une armée qui subit quelques échecs. Attaqué par le Danemark et la Hollande, il se mit en personne à la tête de ses troupes et remporta sur le roi de Danemark les victoires de Lund et de Landskrona (1677). Toutefois, des désastres sur mer et la perte d'un grand nombre de places l'avaient réduit à un état déplorable, lorsqu'il fut sauvé par les traités de Saint-Germain et de Nimègue (1679). Il ne s'occupa plus dès lors qu'à réparer les pertes énormes qu'il avait faites dans cette guerre et à réprimer les envahissements d'une aristocratie qui pesait sur les ordres inférieurs et gênait l'indépendance de la couronne. Il convoqua les états du royaume, se fit décerner un pouvoir absolu, restreignit, en vertu de cette délimitation, la puissance du sénat, qui ne fut plus que le conseil du monarque, fit restituer au domaine les terres usurpées par les nobles, reforma la justice et l'administration, réorganisa la flotte et l'armée, et n'usa de ses pouvoirs illimités que dans l'intérêt du pays. Il s'astreignit même à ne lever d'impôts que ceux qui étaient consentis par les états. En peu d'années, par son administration habile et sévère, il eut soldé la dette publique et l'arrière des traitements civils et militaires. La Suède lui doit ses institutions les plus importantes, le cadastre, la banque de Stockholm, la police médicale, celle des grandes routes, l'amélioration du code maritime, la fondation de ports, de manufactures, de canaux, d'écoles, etc.

CHARLES XII, fils et successeur du précédent, né à Stockholm en 1682, tué à Frédérikshall en 1718. Il reçut une forte éducation et fit des progrès rapides dans les langues, les mathématiques, l'histoire et la géographie. Il parlait la langue latine avec autant de facilité que le suédois. Quinte-Curce était la lecture favorite de son enfance, et son héros de prédilection était Alexandre le Grand. Affranchi à l'âge de quinze ans de la tutelle de son aïeule et déclaré majeur par les états, il prit possession du gouvernement en 1697, mais ne montra d'abord que peu de dispositions pour les affaires. Les exercices violents et surtout la chasse aux ours l'occupaient presque exclu-

sivement. Une alliance de la Pologne, du Danemark et de la Russie contre la Suède vint bientôt lui donner l'occasion de faire un meilleur usage de son caractère inébranlable, de son âme énergique, de sa prodigieuse activité et de sa constitution de fer. Dès lors il prit le genre de vie qu'il a toujours conservé : un pain grossier, une nourriture frugale, point de vin, tel était le plus ordinairement son régime ; et ici se place un trait qui montre que le côté le plus saillant de son caractère était une résolution que rien ne pouvait plus faire changer quand une fois elle était prise. Étant encore fort jeune, après des libations qui sortaient de ses habitudes de sobriété, il adressa une parole d'emportement à sa grand-mère. Dégouté aussitôt par le sentiment de ce manque de respect, il se fit apporter un verre de vin, y trempa ses lèvres, et, brisant le vase : « Je jure, s'écria-t-il, que ce vin est le dernier qui passera par ma bouche ; » et il tint parole.

Son manteau étendu sur la terre nue lui tenait souvent lieu de lit, et sa garde-robe se composait d'un seul habit bleu à boutons de cuivre, de grandes bottes montant au-dessus des genoux, et de gants de peau de buffle. L'envahissement par les Danois des possessions du duc de Holstein-Gottorp, beau-frère du roi de Suède, entraîna ce dernier dans une guerre contre Frédéric IV de Danemark. Il s'embarqua en 1700 avec des forces considérables, arriva en vue des côtes de Seeland, et, dans son ardeur impatiente de gagner le rivage, se jeta dans l'eau jusqu'à la poitrine et arriva le premier à terre où, à la suite d'une vive action, il repoussa les Danois jusque sous les murs de Copenhague. Il se disposait à assiéger cette ville, lorsqu'il reçut la nouvelle de la paix entre le duc son parent et le roi de Danemark. Il put alors tourner toutes ses forces contre Pierre le Grand, qui menaçait Narva, et Auguste II de Pologne, qui assiégeait Riga ; et, sans retourner dans sa capitale (que même il ne revit jamais), il courut écraser les Russes sous Narva (30 novembre 1700), puis les Saxons d'Auguste au passage de la Duna (juillet 1701). Il eût pu alors dicter les conditions d'une paix glorieuse et profitable ; mais, au lieu de suivre à ce sujet les conseils d'Oxenstiern, il se laissa emporter par l'ivresse de la victoire, envahit la Pologne, et, après avoir battu Auguste à Kossow (1703), et s'être rendu maître de tout le pays, il fit élire roi Stanislas Leszcinski, poursuivit le monarque détrôné jusque dans ses États de Saxe et lui imposa la paix d'Altranstadt (1706), par laquelle Auguste renonça à la Pologne, et dut livrer au vainqueur le Livonien Patkul, ministre russe à Dresde et l'âme de la coalition, que Charles eut la cruauté de faire périr sur la roue. Cet acte inqualifiable indigna l'Europe, et il contrasta douloureusement avec la conduite habituelle du roi de Suède, qui s'est honoré par de nombreux traits de modération, de grandeur d'âme et de générosité. Avant de quitter l'Allemagne, il imposa à l'empereur la liberté de conscience pour les protestants. Pendant son absence, le czar de Russie avait repris l'offensive et remporté quelques avantages en Esthonie et en Livonie.

En septembre 1707, Charles envahit la Russie, déterminé à marcher droit sur Moscou ; mais, entraîné par les instances de Mazepa, hetman des Cosaques de l'Ukraine, il passa dans ce pays, que les Russes se hâtèrent de dévaster, et où il ne trouva point les secours qu'il espérait. Un hiver trop précoce et d'une rigueur inouïe, la disette, les maladies, décimèrent son armée, qui fut écrasée par le czar à la bataille de Pultava (1709), où les héros suédois furent grièvement blessés et où s'évanouit le prestige attaché jusqu'alors à ses armes. Après ce désastre irréparable, où la fleur de l'armée suédoise avait péri, le roi, errant en fugitif, arriva à Bender sur le territoire turc, et y séjourna pendant près de cinq années. Il parvint à décider la Porte à faire cause commune avec lui, et poussa le sultan dans une guerre contre les Russes. On sait que Pierre le Grand, cerné sur le Pruth (1711), paraissait perdu, lorsque l'habileté de sa femme Catherine le sauva par un traité où le roi de Suède fut oublié. Bientôt même les agents russes parvinrent à le rendre suspect au sultan, qui lui donna l'ordre de quitter le territoire turc. Mais Charles résista audacieusement avec une poignée d'hommes qui formaient sa suite, et soutint, contre un corps de troupes musulmanes, un combat opiniâtre dans sa maison, à Vavnitza. Pris par les Turcs, il fut conduit à Demotika, près d'Andrinople. Il y passa deux mois au lit, feignant une maladie, puis parut déguisé, à cheval, avec deux officiers, dont un seul put le suivre jusqu'au bout, traversa la Hongrie et l'Allemagne, courant nuit et jour à cheval, et arriva à Stralsund dans la nuit du 11 novembre 1714. Pendant son absence, ses ennemis s'étaient relevés, la Suède était tombée dans un état déplorable, ses conquêtes étaient perdues et le fruit de ses victoires complètement détruit. Une armée combinée de Danois, de Saxons, de Prussiens et de Russes couvrait la Pomeranie et vint mettre le siège devant Stralsund, qui fut emporté (1715) malgré la défense héroïque dont Charles donna l'exemple. Le roi de Suède alla se fixer à Lund, nourrissant de nouveaux projets, aussi vastes qu'aventureux et hardis, et qui lui étaient inspirés par le baron de Görtz. Il s'agissait de se réconcilier à tout prix avec le czar, d'affa-

faiblir le Danemark par la conquête de la Norvège, de débarquer ensuite en Ecosse et de détrôner George I^{er} et la maison de Hanovre au profit des Stuarts, en liant ce plan à ceux d'Alberoni sur la France et l'Espagne. Une nouvelle armée fut créée, le czar était gagné ; déjà une partie de la Norvège était conquise, la fortune de Charles et peut-être celle de l'Europe allaient prendre une face nouvelle, lorsqu'un coup de feu, devant Frédérikshall, brisa la vie du monarque suédois et ses gigantesques projets (30 nov. 1718).

Les états élevèrent au trône la sœur de Charles, Ulrique-Éléonore, qui abandonna le pouvoir à son époux Frédéric de Hesse-Cassel, lequel souscrivit à toutes les conditions que dictèrent les nobles pour limiter la puissance royale. Le baron de Görtz fut décapité et le nouveau gouvernement s'inaugura par un changement complet de politique, brisant les négociations entamées avec la Russie et livrant aux princes de l'Allemagne les provinces allemandes de la Suède.

C'est assez souvent par les grands hommes que les nations périssent. Charles XII laissa la Suède épuisée, déchu et tombée au rang de puissance secondaire. Dans son orageuse carrière, pendant laquelle il ne quitta point pour ainsi dire le vêtement de combat et ne vécut que dans les camps, il ne s'occupa que de la guerre et de l'armée. Il n'était pas dépourvu cependant de capacités administratives, et l'on doit regretter que ses guerres incessantes l'aient empêché de les employer à la prospérité de son pays.

L'Histoire de Charles XII, par Voltaire, à part quelques inexactitudes sur des circonstances peu connues alors, est un morceau historique de premier ordre, en même temps qu'un point de vue littéraire elle est un modèle de précision, d'élégance et de clarté.

Ici se place un problème historique d'une importance capitale, et qui n'a encore, que nous sachions, été résolu par aucun dictionnaire biographique.

Charles XII est-il mort frappé d'une balle ennemie ou est-il tombé sous les coups d'un assassin ? Cette question, soulevée plusieurs années après la catastrophe, a longtemps préoccupé les esprits, tant en Suède que dans le reste de l'Europe. Pour en bien comprendre la solution, il importe de l'étudier dans ses divers éléments caractéristiques et, par conséquent, de remonter d'abord au lugubre événement qui en constitue le principe.

Ainsi qu'il a été dit, Charles XII assiégeait Frédérikshall. Le 30 novembre 1718, premier dimanche de l'Avent, il se rendit à cheval au quartier général établi à Tistedal, changea de vêtements, parcourut plusieurs papiers et en jeta quelques-uns au feu. Il paraissait de mauvaise humeur. Après avoir assisté à l'office divin, il fit appeler les officiers supérieurs et leur donna des ordres pour la soirée et pour la nuit.

À quatre heures de l'après-midi, il monta à cheval, et, suivi de deux Français attachés à son service, l'ingénieur Maigret, chargé de la direction du siège, et l'aide de camp Sigurier, il se dirigea vers la tranchée ouverte la nuit précédente. Là il mit pied à terre, visita les travaux, causa avec plusieurs soldats ; sa bonne humeur semblait revenue.

Cependant son front s'assombrissait de nouveau lorsqu'il vit que la nouvelle tranchée à ouvrir n'était pas encore commencée ; les hommes commandés à cet effet n'étaient pas arrivés. Il donna des marques de la plus vive impatience. Maigret l'invita à se calmer, et lui promit de remettre la place entre ses mains dans huit jours. « Nous verrons bien, » dit le roi.

Les hommes arrivèrent alors, Maigret les fit placer et ils se mirent à l'œuvre. Le feu de la forteresse éclatait sans interruption. Comme les Suédois se trouvaient déjà à portée, plusieurs d'entre eux tombèrent, malgré les gabions dont ils s'abritaient.

Vers huit heures, le roi soupa debout et sans quitter sa place. Les balles sifflaient par moment autour de sa tête. « Ce n'est point ici la place de Votre Majesté, lui dit Maigret, les canons, les cartouches et les mousquets ne respectent pas plus un roi que le dernier soldat. — Soyez sans crainte, répondit Charles. — Je ne crains pas pour moi, répliqua l'officier, car je suis à l'abri du parapet, mais Votre Majesté s'en sert moins pour s'abriter que pour s'exposer au danger. » En effet, Charles, accoudé sur le parapet, afin de mieux voir la forteresse et les soldats qui travaillaient au-dessous de lui, laissait à découvert sa tête et une partie de son buste. Il ordonna à Maigret et aux autres officiers d'aller surveiller les travaux, tout en promettant cependant de se placer plus bas. Les officiers dirent à l'ingénieur : « Laissez-le tranquille ; plus on l'avertit, plus il s'expose. »

Neuf heures approchaient ; la lune s'était levée, dissipant les ténèbres qui avaient régné jusqu'alors. Charles, qui qu'il eût dit, n'avait pas bougé ; derrière lui se tenaient plusieurs officiers, parmi lesquels Kaulbars, Schultz, Schlippenbach, Marchetti, Carlsberg et Maigret ; il délibérait entre eux sur le moyen de décider le roi à quitter enfin le poste dangereux qu'il occupait. Tout à coup on entendit un bruit semblable à celui d'une pierre lancée dans un tas de boue ; puis la tête du roi s'affaissa, sa main gauche glissa sur son

côté, mais sans que son corps changeât de place. « Seigneur Jésus, s'écria Kaulbars, le roi est tué. » Et, frappant le lieutenant Carlsberg sur l'épaule, il lui dit d'aller prévenir au plus vite le général Schwern. Maigret tira le roi par son manteau ; mais pas un mot, pas un mouvement. On l'examina de plus près : une balle à cartouche l'avait atteint à la tempe gauche, et, en traversant la tête, était sortie un peu plus bas que la tempe droite, laissant une blessure assez grande pour qu'on pût y mettre trois doigts. L'œil gauche était enfoncé, l'œil droit hors de son orbite. La main gauche du roi s'était abaissée sur la garde de son épée, comme si, au moment suprême, il eût encore voulu la tirer du fourreau.

Ainsi mourut Charles XII. Jusqu'en 1719, nul ne songea à attribuer cette mort à une autre cause qu'à un projectile lancé de la forteresse ennemie ; ceux qui assistaient à l'événement n'y voyant, sans doute, qu'un fait de guerre ordinaire, n'avaient pas même pris soin d'en dresser un procès-verbal détaillé. Mais, en 1719, lors de la réunion des états, de vagues rumeurs commencèrent à circuler, rumeurs qui, se précisant peu à peu, finirent en 1722 par prendre le caractère d'un véritable problème. Révoquant en doute l'accident, on supposa un meurtre. Mais ce meurtre, qui l'avait commis ? L'assassin, en outre, avait-il agi de lui-même, ou n'était-il qu'un instrument soudoyé ? Les soupçons, les conjectures se donnèrent libre carrière. On murmura les noms de la sœur de Charles, de son beau-frère, des ministres débauchés, du régent de France, du cardinal Dubois ; presque tous les gouvernements de l'Europe furent mis en cause. Il y a vingt ans à peine, des historiens suédois et allemands très-estimés, Wieselgren, Brunius, le major Von Janssen-Tusch, etc., se prononçaient encore formellement, quoique en termes plus ou moins énergiques, pour l'assassinat. Cette affaire, du reste, a donné lieu à une publicité énorme : près de deux cents volumes ou brochures. Et ce n'est pas seulement parmi les hautes classes, parmi les savants et les lettrés qu'elle avait du retentissement ; le peuple s'y intéressait de son côté avec passion. Aux yeux du peuple suédois, Charles XII, malgré les désastres de son règne, n'en était pas moins l'objet d'un culte enthousiaste ; il était regardé comme le représentant idéal de la nationalité, comme le héros providentiel de la gloire de la patrie à travers le monde ; le peuple se refusait donc à admettre que son héros fût tombé comme un soldat vulgaire, et tout ce qui contribuait à faire planer sur sa mort la solennité du mystère trouvait un complaisant écho dans la superstitieuse exaltation.

Aujourd'hui, cette ardeur patriotique n'est plus qu'un souvenir. Le problème de la mort de Charles XII a été résolu, d'abord historiquement en 1846, par l'illustre érudit danois Paludan Müller, qui a dit le dernier mot sur les documents ; et scientifiquement, en 1859, par une commission de médecins, qui a formulé ses conclusions sur le cadavre même du héros exhumé.

Tandis que les rumeurs circulaient, cherchant un objet auquel elles pussent se fixer, un étrange incident vint tout à coup le leur offrir. Sigurier, ce Français aide de camp de Charles XII, qui, après avoir été témoin de sa mort et avoir aidé à enlever sa dépouille, fut envoyé auprès de la princesse héritière Ulrique-Éléonore, pour lui annoncer la fatale nouvelle ; Sigurier fut saisi un jour d'un accès soudain de fièvre chaude. Dans le paroxysme de son délire, il dit à son médecin qu'il était l'assassin de Charles XII ; puis, se levant et ouvrant brusquement sa fenêtre, il répéta le même aveu au peuple qui passait dans la rue, demandant pardon de son crime. On conçoit l'effet d'un pareil incident et les commentaires qu'il suscita. En vain Sigurier guéri, chercha-t-il à protester ; le bruit grossit et s'accrédita. Il trouva même des oreilles complaisantes jusqu'en Russie, où un maître de danse suédois, nommé Schoultz, le raconta à sa façon, ajoutant que, pour prix de son sanglant exploit, Sigurier avait touché une somme de 1,000 ducats. La cour de Suède s'en émut ; car c'était à la reine Ulrique-Éléonore et au prince Frédéric son époux que l'on reportait la provocation de l'attentat ; des négociations furent entamées par elle avec la cour de Saint-Petersbourg. Enfin Schoultz se rétracta ; mais tout le monde fut loin d'être persuadé qu'il avait menti. Quant à Sigurier, on le surnomma *Sicaire*, et il devint l'objet des calomnies les plus offensantes. Rien pourtant de plus manifeste que son innocence, et Voltaire, dans son *Histoire de Charles XII*, a pris soin lui-même de le justifier. « Je le vis, dit-il, quelque temps avant sa mort, et je puis assurer que, loin d'avoir tué Charles XII, il se serait fait tuer pour lui mille fois. S'il avait été coupable d'un tel crime, ce ne pouvait être que pour servir quelque puissance qui l'en aurait sans doute bien récompensé ; il est mort très-pauvre en France, et même il a eu besoin du secours de ses amis. »

Après Sigurier, Labrice, un des familiers de Charles XII, étant à Londres, s'accusa aussi, dans un accès de fièvre chaude, d'avoir tué le roi ; mais, comme il fut prouvé qu'il n'avait point pris part à la campagne de Norvège, ce nouvel incident n'eut pas de suite. L'ingénieur Maigret fut mis en cause à son tour. Au moment où Charles XII était mortellement frappé, il avait dit : « Voilà la pièce finie, allons souper ! » Ces paroles, plus qu'in-

différentes, parurent suspectes; toutefois, on n'insista pas.

Par suite de tous ces bruits, une enquête fut ordonnée en 1746, et on ouvrit le tombeau de Charles XII. Trois personnages d'Etat ayant examiné la blessure constatèrent qu'elle avait 7 lignes de longueur et 2 lignes de largeur, ce qui fit supposer à plusieurs que la tête du roi avait été frappée par un coup de poignard ou d'épée. En outre, on regarda comme certain que le coup avait d'abord frappé la tempe droite, c'est-à-dire le côté opposé à celui qui était tourné vers la forteresse. Naturellement, les bruits d'assassinat en prirent une nouvelle consistance. Mais, cette fois, il ne s'agit plus de Siguier ni de Maigret; on s'attaqua au général Cronstedt, mort depuis vingt ans, et au général Stiernross, mort depuis dix ans, tous deux honorés de la faveur de Charles XII, et généralement considérés jusqu'alors pour leurs talents et leur probité.

Les soupçons qui se portèrent sur Cronstedt et Stiernross ont leur point de départ dans un petit écrit attribué à Tollstadius, prêtre célèbre par l'ardeur de son zèle. Il est dit textuellement dans cet écrit que Cronstedt chargea le fusil, que Stiernross tira le coup et reçut en récompense 500 ducats; que trente-deux ans après, Cronstedt, étant à son lit de mort, la conscience tourmentée par les remords, confessa le fait à Tollstadius et le supplia de se rendre auprès de Stiernross pour recevoir le même aveu et l'exhorter au repentir; que Stiernross répondit qu'il ne savait ce

qu'on voulait lui dire, et que Cronstedt avait dû parler certainement dans l'égarement de la fièvre; que lorsque Tollstadius rapporta cette réponse à Cronstedt, celui-ci, sur le point d'expirer, lui dit: « Pour prouver que je parle avec toute ma raison, dites-moi que le fusil avec lequel le coup a été tiré est le troisième de ceux qu'il garde suspendus dans sa chambre; » qu'à cette nouvelle affirmation, Stiernross se montra très-abattu et invita Tollstadius à sortir.

Tels sont les termes de l'accusation. Elle persista de longues années. Gustave III lui-même sembla y ajouter foi; car, ayant à pourvoir le baron Funck, petit-fils de Cronstedt, d'un poste militaire, il s'y refusa, disant qu'on ne confiait point un tel poste au descendant d'un régicide. Il ne tarda pas cependant à revenir sur ce refus et à confesser lui-même l'innocence de Cronstedt. Il fut prouvé, en effet, que l'écrit de Tollstadius, plein de méprises, d'erreurs, d'anachronismes, n'était en réalité qu'un factum apocryphe, fabriqué par un parti aux abois. On était allé jusqu'à produire, en confirmation de cet écrit, un document manuscrit dans lequel il était affirmé que le comte Lagerberg, conseiller du royaume, avait assisté avec Tollstadius aux derniers moments de Cronstedt, et reçu de sa bouche l'aveu de son crime. Or le comte Lagerberg était mort lui-même quatre ans avant Cronstedt. Citons encore la déclaration du général comte Liewen, en 1774: « Peu de personnes, dit-il, existent encore qui puissent parler de la mort de Charles XII avec autant de certi-

tude. J'étais au siège de Frédérikshall, et j'avais l'honneur, en ma qualité de page, d'être de service auprès du roi pendant la nuit où il fut tué. Je ne doute pas qu'il soit tombé victime d'un assassinat. La nuit était extraordinairement obscure, et il était presque impossible qu'une balle partie de la forteresse pût l'atteindre à la tête d'une aussi longue distance et à la place qu'il occupait. J'ai vu le cadavre du roi, et je suis convaincu que la blessure de la tempe a été faite par une balle de pistolet. Qui a commis le meurtre? c'est incertain. On a soupçonné Siguier parce qu'avant le coup il était auprès du roi, mais il s'est montré un instant après. Ceux qui ont l'expérience de la guerre savent reconnaître le bruit d'un boulet de canon. Or, le bruit du coup qui a frappé le roi était tout autre et beaucoup plus rapproché. Je ne crois pas que le prince de Hesse ait été complice du crime, ni même qu'il en ait été informé; mais toute l'armée était convaincue que Charles XII était mort frappé par une main inconnue. » Assurément cette déclaration est on ne peut plus précise. Toutefois, Paludan Müller n'éprouve aucune peine à la réfuter. D'abord on la connaît seulement d'après le récit d'un touriste anglais, nommé Wraxall, lequel avoue lui-même ne la citer que de mémoire. Or, dans ses relations de voyage, Wraxall se montre d'une telle légèreté, d'une telle inexactitude, que son témoignage isolé ne prouve évidemment rien. D'ailleurs, il est établi que le page Liewen n'était nullement dans la tranchée au moment de la mort du roi; il ne parle donc

que par oui-dire, et plus d'un demi-siècle après l'événement. Quant à son opinion sur la blessure, qu'il n'avait pu ni explorer ni mesurer, et au bruit comparatif d'un boulet de canon et d'une balle de pistolet, elle ne saurait prévaloir contre celle d'officiers expérimentés tels que Maigret et Carlsberg, qui ont déposé du contraire.

Un autre argument invoqué en faveur de l'assassinat est tiré de l'attitude de Charles XII au moment de sa mort. On sait que sa main gauche, glissant le long du flanc, s'était arrêtée sur la garde de son épée. Or, on prétendit que c'était la main droite et non la main gauche, et qu'en outre l'épée était à moitié sortie du fourreau; dès lors, concluait-on, n'est-il pas à supposer qu'avant d'être frappé le roi aperçut le meurtrier et se mit en devoir de se défendre? Cette allégation, qui cependant ne s'appuyait sur aucune preuve sérieuse et que réfutaient d'ailleurs les rapports authentiques des témoins oculaires, cette allégation donna lieu aux discussions les plus passionnées; les témoignages accumulés par Paludan Müller, joints à la rigoureuse logique de ses inductions, lui ont enfin enlevé toute vraisemblance.

Mais si Charles XII avait été frappé par un assassin, comment cet assassin eût-il pu se dérober aux regards des soldats qui travaillaient à la tranchée, des nombreux officiers qui se tenaient derrière le roi, à une faible distance, et qui, alarmés du danger auquel il s'exposait, ne perdaient pas de vue un seul de ses mouvements? Il n'eût même pas été



protégé par l'obscurité de la nuit, car la lune s'était déjà levée, et de plus, le commandant de la forteresse ayant fait allumer une grande quantité de cerceaux goudronnés pour éclairer le tir des canons, ainsi que les opérations des sorties de la garnison, une lumière suffisante se projetait sur les lignes des assiégeants. Un assassin eût certainement choisi pour l'exécution de son crime une place plus favorable et une heure plus opportune.

Nous passerons sous silence l'hypothèse qu'un projectile lancé de la forteresse n'eût pu atteindre l'endroit où se trouvait Charles XII. Cette hypothèse, bien que soutenue par de sérieux écrivains, a dû céder, comme toutes les autres, à la vigoureuse argumentation de Paludan Müller.

Venons à l'enquête solennelle de 1859. Cette enquête, provoquée par l'historien Fryxell, eut lieu, sur les ordres du roi Charles XV, le 31 août. Trois médecins la dirigèrent: le docteur Retzius, professeur d'anatomie et de physiologie à l'Institut Carolin, de Stockholm; le docteur Santesson, professeur de chirurgie au même institut, et chirurgien en chef de l'hôpital de l'ordre des Séraphins; le docteur Lundberg, premier médecin du roi. Le roi y assista, accompagné de son frère, le prince Oscar, de deux aides de camp, des ministres, de l'archiviste général du royaume, du directeur des antiques, de l'historien Fryxell et du premier professeur de l'Académie des beaux-arts.

Le cercueil de Charles XII ayant été ou-

vert, les trois médecins procédèrent à un examen approfondi de son crâne, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; ils mesurèrent la blessure, en étudièrent le caractère; ils complétèrent en un mot et rectifièrent tout ce que l'expertise du 17 septembre, conduite par des personnages étrangers à la science, avait en d'imparfait et de défectueux. Puis, dans les séances de l'Académie de médecine, du 1er et du 8 novembre suivant, une discussion s'engagea, et la question de la mort de Charles XII fut traitée sous toutes ses faces. Il serait trop long de raconter ici les diverses péripéties de cette discussion mémorable. Nous nous bornerons à en citer les conclusions. Ainsi, il reste désormais acquis à l'histoire: 1° que la blessure dont est mort Charles XII a été occasionnée par une arme à feu; 2° que le coup a frappé la tempe gauche, c'est-à-dire le côté qui, suivant tous les récits, était tourné vers la forteresse; 3° que le projectile mortel était vraisemblablement une balle de mousquet ou de cartouche; 4° que le coup semble avoir été tiré de fort loin, et qu'au moment où il atteignit le roi à la tête il avait déjà perdu de sa vitesse et de sa force; 5° que la direction suivie par le projectile à travers la tête et son inclinaison vers le point de sortie donnent lieu de supposer qu'il a été tiré d'un lieu plus élevé que celui où se trouvait le roi lorsqu'il a été frappé.

Telle est donc la solution scientifique de ce problème plus que séculaire. On l'a accueillie en Suède avec une satisfaction nationale; on y était heureux de voir enfin s'évanouir cette

ombre déshonorante qui, pendant si longtemps, avait plané sur l'histoire du pays.

Tous ces détails, d'un immense intérêt historique, qui prouvent jusqu'à quel point le *Grand Dictionnaire* tient à honneur de montrer qu'il n'est pas indigne de son titre d'*universel*, nous les devons à M. Fouché fils, duc d'Ortrante, qui a passé une grande partie de sa vie en Suède, et surtout au savant M. Léonzon-le-Duc, qui se place, par ses travaux, en tête des historiens qui ont le mieux étudié les Etats du nord de l'Europe.

Charles XII (HISTOIRE DE), roi de Suède, par Voltaire, publiée en 1731. C'est un des meilleurs travaux historiques de l'auteur. Un tel livre échappe nécessairement à un compte rendu, qui deviendrait l'abrégé même de l'ouvrage. Quelques extraits critiques le feront connaître.

L'appréciation de Condorcet suffirait à elle seule: « La *Vie de Charles XII* est le premier morceau d'histoire que Voltaire ait publié. Le style, aussi rapide que les exploits du héros, entraîne dans une suite non interrompue d'expéditions brillantes, d'anecdotes singulières, d'événements romanesques qui ne laissent reposer ni la curiosité ni l'intérêt. Rarement quelques réflexions viennent interrompre le récit: l'auteur s'est oublié lui-même pour faire agir ses personnages. Il semble qu'il ne fasse que raconter ce qu'il vient d'apprendre sur son héros. Il n'est question que de combats, de projets militaires; et cependant

on y aperçoit partout l'esprit d'un philosophe et l'âme d'un défenseur de l'humanité. »

M. de Barante reconnaît que ce premier essai mérite le succès dont il est encore accompagné, bien que chez Voltaire le manque d'examen dût affaiblir son caractère d'historien; la critique rétrospective n'était pas alors érigée en système; mais, d'autre part, on n'avait pas à redouter les théories préconçues. Dans la vie et le règne du roi de Suède, il n'y avait pas de grandes conceptions à juger, de motifs secrets à démêler; « Charles XII était tout entier dans les faits: il n'y avait qu'à peindre, et c'était un des talents de Voltaire. »

M. Demogot appelle spirituellement ce début « une chevaleresque invasion dans le champ de l'histoire, » et de plus: « une vive et brillante narration où tout est mouvement, où les hommes et les faits sont expliqués par le récit. Le style de l'historien s'accorde merveilleusement avec le caractère impétueux du héros; tout est net, précis; tout court au fait, au but. » *Charles XII* est le chef-d'œuvre historique de Voltaire.

Le brillant auteur était loin de composer avec la patiente méthode d'un archiviste qui contrôle tous ses documents; mais il pouvait revendiquer la bonne foi de l'écrivain. « Voltaire, dit Condorcet, n'avait écrit que sur des mémoires originaux fournis par les témoins mêmes des événements; et son exactitude a eu pour garant le témoignage respectable de Stanislas, l'ami, le compagnon, la victime de Charles XII. Cependant on accusa cette his-

toire de n'être qu'un roman, parce qu'elle en avait tout l'intérêt. Si peut-être jamais aucun homme n'excita autant d'enthousiasme, jamais peut-être personne ne fut traité avec moins d'indulgence, que Voltaire. » En France, la réputation d'homme d'esprit fait envier et contester les qualités solides que l'on possède par surcroît.

« L'Histoire de Charles XII, dit M. Villemain, est dans un goût parfait d'élégance rapide et de simplicité. Pour les choses sérieuses, les descriptions de pays et de mœurs, les marches, les combats, le tour du récit tient de César bien plus que de Quinte-Curce. Nul détail oiseux, nulle déclamation, nulle parure : tout est net, intelligent, précis, au fait, au but. On voit les hommes agir, et les événements sont expliqués par le récit. Il y a même un rapport singulier et qui plait entre l'action soudaine du héros et l'allure svelte de l'historien. Nulle part notre langue n'a plus de prestesse et d'agilité ; nulle part on ne trouve mieux le vif et clair langage que le vieux Caton attribuait à la nation gauloise au même degré que le génie de la guerre. »

Cette histoire, qui forme un ensemble parfaitement régulier, est divisée en huit livres. Le premier contient une histoire abrégée de la Suède jusqu'à ce prince ; le deuxième renferme le commencement de son expédition en Pologne pour l'élection d'un roi ; le troisième, la suite de cette expédition ; le quatrième, l'entrée de Charles XII en Russie, à la poursuite du czar Pierre le Grand, sa défaite à Pultawa et sa fuite en Turquie ; le cinquième et le sixième, son séjour à Bender et les conséquences de ce séjour ; le septième, le départ de Charles XII, son arrivée à Stralsund, ses revers et les succès du czar ; enfin le huitième, la mort de Charles XII au siège de Frédérikshall en Norvège.

CHARLES XIII, frère puîné de Gustave III, né en 1748, mort en 1818. Il fut nommé grand-amiral de Suède en naissant, et toute son éducation fut dirigée vers la marine. Il contribua à l'élévation de son frère (1772), qui le nomma gouverneur de Stockholm, duc de Sudermanie, enfin gouverneur de Finlande (1788) après sa victoire navale sur la flotte russe dans le golfe de Finlande. Chargé de la régence après l'assassinat de Gustave III (1792), il gouverna avec sagesse et habileté, maintint la Suède en paix avec toutes les puissances, et se démit loyalement de son pouvoir à la majorité de Gustave IV (1796). La révolution de 1809 l'éleva au trône, et il sut, au milieu des bouleversements de l'Europe, procurer à la Suède la paix et le repos qui lui étaient si nécessaires pour réparer les pertes qu'elle avait faites. En 1810, sur l'invitation des états, il choisit le maréchal Bernadotte pour son fils et son successeur, et n'eut jamais à se repentir de ce choix intelligent. En 1814, il reçut la couronne de Norvège, enlevée au Danemark, à titre d'indemnité de la Finlande. Pendant sa régence, il avait fondé le musée et l'académie militaire de Stockholm.

Charles XIII (ordre de). *Suède*. Créé au commencement de ce siècle (27 mai 1811), par le roi Charles XIII, cet ordre ne peut être conféré qu'à un Suédois franc-maçon, et implique de la part du récipiendaire une haute position dans la franc-maçonnerie. L'ordre est composé de trente Suédois, parmi lesquels se trouvent trois ecclésiastiques. Il est destiné à récompenser les traits de bienfaisance, la vertu. Composé d'une seule classe, il a pour insignes une croix d'émail rouge, au revers de laquelle on lit dans un médaillon le chiffre XIII au milieu de deux C entrelacés. Sur la face, le médaillon porte le triangle maçonnique. La décoration se porte suspendue au cou par un ruban rouge, et une croix en drap rouge se place sur la poitrine.

CHARLES XIV ou **CHARLES-JEAN**, maréchal Bernadotte (J.-B.-Jules), général français, puis roi de Suède, né à Pau le 26 janvier 1764, mort à Stockholm en 1844. Il était fils d'un avocat, s'engagea à dix-sept ans dans le régiment de Royal-Marine, et n'était encore que sergent en 1789. Mais les événements lui donnèrent bientôt l'occasion de déployer ses talents. Colonel en 1792, il fut nommé général de brigade l'année suivante, sur la recommandation de Kléber, contribua à la glorieuse victoire de Fleurus (1794), où il commandait une division de l'armée de Sambre-et-Meuse, assista au passage du Rhin, près de Neuwied, s'empara d'Altorf, soutint la retraite de Gourdau, mais essuya une défaite en combattant contre l'archiduc Charles. En 1797, il passa à l'armée d'Italie, et, malgré quelques dissentiments de caractère et d'opinion avec Bonaparte, dont il avait pénétré les vues ambitieuses, il le seconda vaillamment au passage du Tagliamento, à Pallmanova, à Gradisca, s'empara de Trieste, fut chargé de porter au Directoire les drapeaux enlevés à l'ennemi, se prononça énergiquement pour le coup d'Etat du 18 fructidor, reçut l'ambassade de Vienne après le traité de Campo-Formio, et provoqua dans cette ville un mouvement populaire en arborant le drapeau tricolore à la porte de son hôtel. De retour à Paris, il se lia avec Joseph Bonaparte, et il épousa la belle-sœur, Mlle Clary, fille d'un négociant de Marseille, reçut en 1799 le commandement de l'armée d'observation du Bas-Rhin, bombardarda Philipsbourg, prit Manheim, fit chasser de Francfort les agents de l'Autriche, et fut

appelé au ministère de la guerre après l'épuration du Directoire (30 prairial). Dans ce département, il rendit des services réels, réorganisa la défense militaire, réprima les spoliations et introduisit d'importantes améliorations dans toutes les parties du service. Renversé par les intrigues de Siéyès, qui le trouvait trop démocrate, il vécut quelque temps dans la retraite, désapprouva formellement l'acte du 18 brumaire, et fut nommé par le gouvernement consulaire général en chef de l'armée d'Ouest, battit en plusieurs rencontres les royalistes et empêcha le débarquement des Anglais à Quiberon (1800). Disgracié un moment, il reçut cependant de nouveaux commandements et la dignité de maréchal de France en 1804. Plus tard, cet ancien général jacobin fut créé prince de Ponte-Corvo, mais le dissentiment ne continua pas moins d'exister au fond de ses relations avec le maître qui s'était imposé à la France. Sous l'Empire, son rôle militaire ne fut pas moins brillant que pendant les guerres de la Révolution. En 1805, il agit en Allemagne, occupa Wurtzbourg, rétablit dans Munich l'électeur de Bavière, allié de Napoléon, contribua à la mémorable victoire d'Austerlitz, fut vainqueur à Saafeld pendant la guerre contre la Prusse, emporta Hall, vainquit, avec Soult et Murat, le prince de Wurtemberg sous les murs de Lübeck, pénétra en Pologne après la capitulation de Magdebourg, battit les Russes près de Thorn, remporta une nouvelle victoire à Braumberg, commanda en 1808 dans la Péninsule, le Jutland et les villes hanséatiques, et laissa dans ces contrées un honorable souvenir de son administration. En 1810, les états de Suède, sentant pour leur pays le besoin d'un guerrier et d'un administrateur, le proclamèrent prince royal de Suède et héritier présomptif de la couronne. Il partit sans vouloir asservir sa politique future aux plans de Napoléon, fut accueilli comme un fils par Charles XIII, qu'il entoura jusqu'à ses derniers jours de déférence et de soins affectueux. Dès ce moment il régna de fait, et la Suède n'eut qu'à s'applaudir de son choix. Mais les intérêts de sa patrie adoptive, les devoirs nouveaux que lui imposait sa position, les exigences despotiques de Napoléon, l'envahissement de la Poméranie et de l'île de Rugen par les troupes françaises, l'entraînèrent dans la coalition de 1812. Il essaya cependant de jouer le rôle de médiateur, et il écrivit à l'empereur des lettres fort sensées pour l'engager à ne point s'opposer à la paix du continent. L'injustifiable agression du monarque français, ses menaces, ses injonctions insultantes, l'intelligente hauteur avec laquelle il traita une nation qui eût pu lui être d'un secours inappréciable pour son expédition de Russie, portèrent leurs fruits. Le prince royal (Bernadotte) remporta sur Ney et Oudinot les victoires de Grossbeeren et de Dennewitz (1813), décida du succès de la bataille de Leipzig, mais ne prit aucune part à l'invasion de la France, pour laquelle il s'était fait promettre des souverains la conservation de ses limites naturelles. On a prétendu qu'alors il nourrissait l'espérance secrète d'être choisi pour remplacer Napoléon sur le trône. Malgré sa réserve prudente pendant la campagne de France, il fut mal accueilli à Paris lorsqu'il parut en 1814. A la mort de Charles XIII (1818), il fut proclamé roi de Suède et de Norvège, et prit le nom de Charles-Jean IV. Malgré la prédiction de Napoléon, il a conservé paisiblement le trône pendant vingt-cinq ans, jusqu'à la fin de sa vie, et put le transmettre à son fils Oscar. Son règne fut une ère de prospérité pour les Suédois, qui lui témoignèrent toujours un vif attachement. Il a relevé le pays qui l'avait adopté d'une décadence qui semblait irrémédiable. Commerce, agriculture, industrie, finances, marine, travaux publics, tout s'est ranimé par ses soins intelligents et son activité. On a publié en 1819 (Paris) sa *Correspondance avec Napoléon*, ainsi qu'un *Recueil de lettres, proclamations et discours* (Stockholm, 1825).

CHARLES XV, petit-fils du précédent, et fils du feu roi Oscar et de Joséphine-Maximilienne-Eugénie de Beauharnais, princesse de Leuchtenberg et d'Eischstadt, né le 3 mai 1826. « Jamais, dit un historien suédois, naissance de prince n'excita un pareil enthousiasme. Cette naissance, en effet, consolidait la dynastie que la Suède avait adoptée, et mettait ainsi fin à ces convulsions intérieures qui, en renversant l'antique maison royale, avaient porté une atteinte si profonde aux forces vives du pays. Parvenu à l'âge des études, le prince Charles fut mis entre les mains de maîtres dévoués et habiles. Il fit de rapides progrès, et bientôt on le vit occuper une place distinguée sur les bancs de l'université d'Upsal. Le prince Oscar, son père, voulait que tous ses fils suivissent les cours de ce grand établissement national. Sa carrière d'étudiant terminée, il entra dans l'armée, où il ne tarda pas à se passionner pour les exercices militaires.

Le 8 mai 1844, le vieux roi Charles-Jean étant mort, son fils Oscar lui succéda. Dès lors, le rôle du prince Charles s'agrandit. Il prit le titre de prince royal, et commença ce laborieux apprentissage du trône auquel il devait être appelé un jour. En effet, différent du roi son père, qui l'avait toujours tenu systématiquement éloigné des affaires, le roi Oscar n'omit rien pour que son fils y fût large-

ment initié. C'est ainsi que l'on vit le prince Charles assister sous sa présidence aux conseils du cabinet, diriger pendant ses voyages le conseil de régence, occuper plus tard le poste de vice-roi, prendre en main le gouvernement des deux royaumes. Le 19 juin 1850, le prince Charles, âgé de vingt-quatre ans, épousa la princesse Louise des Pays-Bas, née le 5 août 1828. Deux enfants sont nés de cette union : la princesse Louise-Joséphine-Eugénie, le 31 octobre 1851, et le prince Charles-Oscar, qui est mort en 1854, en sorte qu'au moment actuel le trône de Suède n'a pas d'héritier mâle direct. A la mort du roi Oscar, le 8 juillet 1859, le prince Charles monta sur le trône, sous le nom de Charles XV. Il fut couronné à Stockholm le 3 mai 1860, et à Trondjem le 5 août de la même année. A leur avènement au trône, les rois de Suède prennent une devise qui doit être comme le symbole de leur futur règne. Celle de Charles-Jean était : « L'amour du peuple est ma récompense ; » celle d'Oscar : « Justice et vérité ; » Charles XV choisit celle-ci : « Un pays doit être bâti sur la loi. » Il s'y est montré constamment fidèle. Charles XV est ce qu'on appelle un bel homme ; son grand air, sa haute prestance imposent. Il se distingue par une intelligence élevée, un esprit cultivé, un caractère ferme, une franchise et gracieuse cordialité. Il prend au sérieux son rôle de souverain constitutionnel ; mais il n'en est pas moins très-hardi dans ses initiatives et très-énergique à les faire prévaloir. La Suède lui doit beaucoup ; il continue vigoureusement les traditions fécondes et patriotiques de Charles-Jean et d'Oscar. Toute idée, tout projet tendant à activer dans ses Etats le progrès moral ou matériel trouvent en lui un appui généreux et efficace. Souvent, il est vrai, ses meilleures intentions se heurtent contre une législation surannée et de beaucoup en arrière des mœurs contemporaines ; mais ces entraves mêmes sont un nouvel aiguillon qui le pousse dans la voie des réformes. Parmi celles qui ont été accomplies jusqu'à présent, la plus considérable est la réforme parlementaire. On sait que, de tous les pays de l'Europe constitutionnelle, la Suède était le seul qui eût conservé la représentation par les quatre ordres : clergé, noblesse, bourgeoisie et paysans. Il résultait de là, par suite de l'accord inmanquable des deux premiers ordres, et de leur influence presque toujours prépondérante sur le quatrième, une sorte d'oligarchie déguisée qui, dans la plupart des questions, consultait beaucoup plus son intérêt propre que celui de l'Etat. La Suède se trouvait ainsi condamnée sinon à l'immobilité, du moins à un mouvement d'une lenteur désespérante. Cette lenteur s'érigait même en système dès qu'il s'agissait de toucher à quelque privilège des deux ordres dominants. Désormais il en sera autrement. La vieille diète est abolie ; les chambres suédoises, débarrassées des ordres et des castes au profit des véritables représentants du pays, n'auront plus qu'à s'occuper des intérêts nationaux. Cette réforme, due à l'énergie et à la persévérance de Charles XV, sera l'éternel honneur de son règne.

Faut-il conclure de là que la Suède est appelée, dans un avenir plus ou moins prochain, à reprendre le grand rôle qu'elle a joué jadis dans les destinées de l'Europe ? Sans aller aussi loin, on peut lui prédire, du moins, une action plus vive et plus sentie que celle à laquelle elle a dû se borner durant les dernières années de ce siècle. Si, par exemple, l'union scandinave, sortie des limbes du rêve et de l'utopie, venait à se réaliser, qui ne voit l'importance qu'elle ajouterait dans le concert européen à l'intervention d'un Etat aussi éclairé et aussi riche en ressources que la Suède ? Charles XV marche prudemment, il est vrai, dans la voie qui semble préparer cette union ; mais il ne perd de vue aucun des bénéfices qu'il pourrait en retirer.

La réforme parlementaire contribuera certainement à avancer l'union dont il s'agit. Avec sa diète des quatre ordres, la Suède était mal posée vis-à-vis du Danemark et de la Norvège. Ils la regardaient comme une puissance d'un autre âge, et hésitaient à confondre leurs destinées avec la sienne. Maintenant elle peut marcher de pair avec ces deux royaumes et exercer sur eux toute sa force d'attraction. On ne verra plus, dans tous les cas, la Norvège soulever contre la Suède de ces conflits irritants semblables à celui qui a si vivement préoccupé Charles XV pendant les deux premières années de son règne, et qu'il a eu tant de peine à apaiser. Mais, vis-à-vis du Danemark, sa situation est moins nette. S'inspirant d'une rancune de sentiment plutôt que d'une froide appréciation des nécessités politiques, le Danemark n'oubliera pas de longtemps qu'après lui avoir promis aide et protection en cas de danger le roi de Suède l'a laissé attaquer, battre et mutiler, sans lui envoyer autre chose que des notes et des protocoles.

Dans les loisirs qu'il sait se ménager au milieu des labours du gouvernement, Charles XV cultive les arts. Il est poète et peintre. Un choix de ses poésies a été traduit et publié en français ; quant à ses tableaux, dont quelques-uns sont très-appréciés des connaisseurs, ils figurent d'ordinaire aux expositions de Stockholm, de Copenhague et de Christiania.

ROIS DE NAPLES.

CHARLES D'ANJOU, comte d'Anjou et de Provence, neuvième fils de Louis VIII, frère

de saint Louis, né entre 1220 et 1226, mort en 1285. Il épousa l'héritière de Provence, Béatrix, fille de Raymond Bérenger, suivit saint Louis dans sa croisade, combattit vaillamment dans le delta du Nil et à la Massourie, et fut fait prisonnier avec le roi. A son retour en France, il eut à lutter contre les municipalités provençales, constituées en république, à l'exemple des cités italiennes, et reprit Avignon, Arles et Marseille, qu'il châtia cruellement. En 1265, il accepta l'investiture du royaume de Naples et de Sicile, que lui offrait le pape Urbain IV, marcha sur Naples, où il entra victorieux, après avoir écrasé Manfred à la bataille de Benevento, et défit encore un nouveau compétiteur, Conradin, rejeton de la maison de Souabe, qu'il envoya impitoyablement au supplice. Il parut en Afrique au moment où son frère venait d'expirer, uniquement préoccupé de soumettre Tunis au tribut, convoita l'empire d'Orient, et, pour se préparer les voies, fit excommunier Paléologue par le pape Martin IV, qui lui devait la tiare. Arbitre de l'Italie, souverain de la Provence et des Deux-Siciles, qu'il avait écrasées d'impôts et dont il noyait les révoltes dans le sang, il nourrissait les plus vastes projets, lorsque le massacre des Vêpres siciliennes, et la conquête de la Sicile par don Pèdre d'Aragon vinrent briser sa fortune (1282). Il fit des efforts obstinés, mais inutiles, pour arracher la Sicile à son adversaire, qu'il défit vainement à un combat singulier, et mourut de colère et de chagrin. C'était un vaillant homme de guerre, pieux comme son frère, mais dur, implacable, avide et ambitieux.

CHARLES II D'ANJOU, dit le *Boiteux*, fils du précédent, né en 1248, mort à Casunova en 1309. Il était prisonnier en Aragon lors de la mort de son père ; mis en liberté sur les instances du pape et de la France, il prit possession de la Provence, de l'Anjou, du Maine et de Naples, mais ne put reconquérir la Sicile et l'abandonna en 1302 à Frédéric d'Aragon. — Son fils **CHARLES-MARTEL** devint roi de Hongrie en 1290. Muratoro vante sa libéralité et sa clémence. Paul Jove lui reproche des mœurs extrêmement dépravées.

CHARLES III (DURAZZO), roi de Naples et de Hongrie, né en 1345, assassiné à Bude en 1387. Fils de Louis de Duraz, élevé en Hongrie, il avait été adopté par la reine Jeanne I^{re} de Naples, qui le désavoua ensuite au profit de Louis d'Anjou. Excité par le pape Urbain VI, il leva une armée, vint se faire couronner à Rome par ce pontife, battit les troupes de la reine, jeta cette princesse en prison et la fit étouffer entre des matelas, en 1382. Sa conquête lui fut disputée deux ans par Louis d'Anjou. Mécontent d'Urbain VI, qui s'était établi à Nocera et tranchait du souverain dans le royaume de Naples, il l'invita à venir dans la capitale, et, sur son refus, interdit le transport des vins à Nocera. Cette singulière prohibition indigna le pontife, qui lança contre Charles une sentence d'excommunication. Une guerre s'ensuivit entre les deux souverains, mais n'amena aucun résultat. Appelé par la noblesse magyare, le roi de Naples fut couronné roi de Hongrie en 1386, et assassiné l'année suivante par ordre de la régente Elisabeth, veuve de son prédécesseur.

CHARLES IV, le même que **CHARLES I^{er}** d'Espagne et **CHARLES-QUINT** empereur.

CHARLES V. V. CHARLES II, roi d'Espagne.

CHARLES VI. V. CHARLES VI, empereur.

CHARLES VII. V. CHARLES III, roi d'Espagne.

DUCS DE PARME ET DE PLAISANCE.

CHARLES I^{er}, duc de Parme et de Plaisance. Le même que **CHARLES III**, roi d'Espagne.

CHARLES II (Louis de Bourbon), né en 1799, fils du roi Louis d'Etrurie et de Marie-Louise, fille du roi d'Espagne Charles IV. En 1803, sous la tutelle de sa mère, il devint roi d'Etrurie, royaume de création récente qui fut annexé à la France en 1807. Napoléon le remplaça à Florence par sa sœur Elisa Baciocchi, et tailla fictivement dans le Portugal un nouveau royaume de Lusitanie pour le jeune roi. La reine Marie-Louise partit avec son fils pour Madrid, attendant son prétendu royaume de Lusitanie, qui n'était qu'une décevante chimère. Les événements de la guerre l'obligèrent bientôt à quitter l'Espagne (1808), pour se rendre d'abord à Bayonne, puis à Compiègne, et plus tard à Nice. Elle y habitait depuis deux ans, lorsque, à la suite de la découverte d'un complot avec l'Angleterre (1811), elle fut, sur l'ordre de l'empereur, séparée de son fils. Celui-ci fut conduit à Marseille, auprès de son aïeul Charles IV, tandis que sa mère fut transférée à Rome et enfermée dans un couvent avec sa fille ; Napoléon lui fit une rente de 30,000 fr., mais elle fut privée de ses bijoux. L'année suivante (juin 1812), l'empereur permit à Charles IV de se rendre à Rome avec son petit-fils.

Au congrès de Vienne, en 1815, Charles-Louis eut beaucoup de peine à obtenir le petit duché de Lucques, avec une rente de 500,000 fr. que l'Autriche et la Toscane s'engageaient à lui payer ; cependant, sur les vives réclamations de l'Espagne, le droit de retour sur le duché de Parme fut réservé au jeune prince après la mort de l'ex-impératrice Marie-Louise ; mais alors le duché de Lucques

devoir faire retour à la Toscane. Depuis l'installation à Lucques du jeune prince et de la régente (qui n'eut lieu qu'en 1817, grâce à des difficultés soulevées par l'Espagne dans l'intérêt de l'infante) jusqu'à la mort de la duchesse mère, arrivée en 1824, Charles-Louis, entièrement sous la tutelle maternelle, ne prit aucune part au gouvernement. A partir de cette époque, et en dépit des stipulations de Vienne, l'absolutisme le plus pur continua de régner à Lucques. Ce régime fut heureusement mitigé par la douceur, l'insouciance et la nonchalance du souverain, beaucoup plus occupé de ses plaisirs que des soins du gouvernement. Cette vie facile, qui ne tarda pas à faire monter les dettes de Charles-Louis à un chiffre fort élevé, ne l'empêcha pas de se convertir au protestantisme; mais cet accès de ferveur ne tint pas longtemps contre l'indignation et les vives remontrances du saint-siège, et bientôt le nouveau converti abjura ses croyances d'un jour entre les mains du patriarche de Venise. Peu difficile sur le choix d'un premier ministre, le duc confia ce poste important à un Anglais, ancien palefrenier, nommé Ward. De 1840 à 1847, le mécontentement causé à Lucques par la vie dissipée du souverain et par le gaspillage et la mauvaise administration, n'avait fait que s'accroître, soit à la suite de mesures arbitraires, soit par l'insolence de la force armée, dirigée par le prince héréditaire, jeune écervelé aux manières brutales. Des émeutes n'ayant pas tardé à éclater, le duc céda au courant : le 1^{er} septembre 1847, il accorda l'institution de la garde nationale et promit des réformes; mais le calme qui suivit ces promesses était à peine rétabli, qu'il s'enfuit à Massa, d'où il ne revint que sur les instances de sa belle-fille. Quinze jours après, il résigna le pouvoir entre les mains du conseil d'Etat, et abdiqua le mois suivant. Ce dernier acte fut amené par l'extrême détresse où se trouvait le duc, forcé de faire face aux exigences de ses nombreux créanciers. Charles-Louis consentit à l'annexion anticipée de son duché à la Toscane, en échange d'un pension considérable.

Bientôt après (17 décembre 1847), la mort de l'ex-impératrice Marie-Louise vint donner à Charles-Louis le trône de Parme et de Plaisance. Il commença par se dépopulariser à Parme en signant, d'accord avec le duc de Modène, un traité d'alliance avec l'Autriche. Le 9 avril 1848, il abdiqua de nouveau, laissant le pouvoir à un conseil de régence, et mettant le pays sous la protection et la tutelle de Charles-Albert. Depuis, ce prince, d'un caractère faible et bon, à vécu dans la vie privée, à Nice, à Londres, à Paris, à Baden-Baden, recherchant partout les plaisirs du grand monde. Il a épousé, en 1820, Marie-Thérèse de Savoie.

CHARLES III, né en 1823, fils du précédent, qui abdiqua en sa faveur par suite des troubles de 1848. Il prit possession de son duché en août 1849, sous la protection des baïonnettes autrichiennes, et fut assassiné par une main inconnue en 1854. Il avait épousé, en 1845, Louise-Marie-Thérèse de Bourbon, fille du duc de Berry et sœur du comte de Chambord. Ce prince, d'un naturel violent et sauvage, et dont le gouvernement avait été un véritable modèle d'arbitraire et d'extravagance, laissait en mourant le trône de Parme à son jeune fils Robert, né en 1848, sous la régence de sa veuve. Quelques années plus tard (1859), le petit-fils de Charles-Louis était dépossédé par le vote unanime des populations.

SAVOIE ET SARDAIGNE.

CHARLES I^{er}, le *Guerrier*, duc de Savoie, fils d'Amédée IX, né à Carignan en 1468, mort à Pignerol en 1489. Il succéda à son frère Philibert à l'âge de quatorze ans, montra quelque énergie pour échapper à la tutelle de Louis XI et de Charles VIII, reprit Turin et le marquisat de Saluces, et porta, l'un des premiers de sa race, le titre de roi de Chypre et de Jérusalem. Bayard fut page à sa cour, et ce fut lui qui le présenta au roi de France.

CHARLES II, fils et successeur du précédent, né en 1488, mort en 1497. Il resta sous la tutelle de sa mère Blanche de Montferrat, qui accueillit Charles VIII lors de son expédition d'Italie, et lui prêta ses diamants pour payer ses soldats.

CHARLES III, le *Bon*, né dans le Bugey en 1486, mort à Verceil en 1553. Il succéda à son frère Philibert II en 1504, flotta toute sa vie entre l'alliance de Charles-Quint et celle du roi de France, qui dévastèrent tour à tour ses Etats et lui enlevèrent quelques provinces. Sous son règne, Genève échappa à la suzeraineté du duché de Savoie et s'éleva en république. Ce fut lui qui institua l'ordre militaire des Saints-Maurice-et-Lazare.

CHARLES-EMMANUEL I^{er}, le *Grand*, duc de Savoie, fils et successeur de Philibert-Emmanuel *Tête-de-fer*, né à Rivoli en 1562, mort en 1630. Il monta sur le trône en 1580 et fut longtemps inféodé à la politique espagnole par suite de son mariage avec Catherine d'Autriche, fille de Philippe II. Pendant les troubles religieux, il se livra à quelques hostilités dans le Dauphiné, aspira à la couronne de France après la mort de Henri III (il était petit-fils de Henri II par sa mère Marguerite), fut accueilli par les ligueurs de la Provence comme gouverneur de la province (1590),

mais fut battu par Lesdiguières et La Valette à Sparon, à Pont-Charra et à Vision, et fut contraint de se retirer. Henri IV, après divers succès remportés en Savoie, lui imposa le traité de Lyon (1600), qui donnait à la France le Gex, le Bugey et le Val-Romey. A la mort de son gendre, François, duc de Mantoue, il revendiqua le Montferrat, se porta comme compétiteur à la dignité impériale après la mort de l'empereur Mathias, disputa aux Génois le marquisat de Zuccarello, et usa vainement sa vie et ses forces à poursuivre, par les armes et par les négociations, la réalisation de ses ambitieuses chimères. La conquête d'une partie de la Savoie et du Piémont vint abréger ses derniers jours d'amertume et de chagrin. Ce prince aimait les lettres, et la bibliothèque de Turin lui doit sa fondation.

Charles-Emmanuel, bien qu'habile capitaine, fut presque constamment malheureux. Ayant de vastes projets, mais manquant des forces nécessaires pour les mener à bien, il lutta contre de trop puissants voisins et ne fit que jeter son pays dans des guerres incessantes et désastreuses. C'est lui qui a dit cette parole restée célèbre : « L'Italie est un artichaut dont la maison de Savoie doit tirer une à une toutes les feuilles. » A partir de son règne, les ducs de Savoie, renonçant à l'espoir de s'agrandir en France, tournèrent en effet leurs vues et leurs efforts du côté de l'Italie. Henri IV, parlant de Charles-Emmanuel, disait que « son cœur était couvert de montagnes comme son pays », phrase qui pouvait très-bien s'appliquer au rusé Béarnais lui-même. Ce prince eut de Catherine d'Autriche dix enfants, dont l'aîné, Victor-Amédée, lui succéda.

CHARLES-EMMANUEL II, duc de Savoie, né en 1634, mort en 1675. Il fut reconnu à l'âge de quatre ans comme successeur de son frère François-Hyacinthe, sous la tutelle de la duchesse mère Christine. Sa minorité fut troublée par les prétentions ambitieuses de ses oncles, et son règne fut remarquable surtout par les vastes travaux d'art et d'utilité publique qui furent exécutés à Turin et dans les autres parties du duché.

CHARLES-EMMANUEL III, deuxième roi de Sardaigne, né à Turin en 1701, succéda à son père Victor-Amédée II en 1730, et mourut en 1773. Administrateur et guerrier, il fut l'allié de la France et de l'Espagne dans la guerre de la succession de Pologne, obtint à la paix de Vienne Novare, Tortone et quelques districts du Milanais, lutta contre les prétentions de la cour de Rome et lui imposa la reconnaissance de son droit de nommer dans ses propres Etats aux dignités ecclésiastiques, de soumettre le clergé à l'impôt et de subordonner à sa sanction les bulles pontificales. Son long règne fut une ère de prospérité pour ses peuples. En 1770, il fit publier un nouveau code, le *Corpus Carolinum*.

CHARLES-EMMANUEL IV, fils et successeur de Victor-Amédée III (1796). Il perdit ses Etats continentaux en 1798, par suite des victoires de la République française, se retira en Sardaigne et abdiqua en 1802 en faveur de son frère Victor-Emmanuel. Il mourut dans un monastère de Rome en 1819.

CHARLES-FÉLIX, quatrième fils de Victor-Amédée III, né à Turin en 1765, monta sur le trône en 1821, après l'abdication de son frère Victor-Emmanuel, et régna dix ans sans beaucoup d'éclat.

CHARLES-ALBERT, neveu et successeur du précédent, né en 1798, mort en 1849. Il était fils de Charles-Emmanuel de Savoie-Carignan, représentant d'une branche collatérale de la maison de Savoie. Ce dernier mourut en 1800, laissant la tutelle de ses enfants mineurs à sa femme, Marie-Christine de Saxe, qui se remaria plus tard avec le prince de Montléart. Cette princesse vécut presque toujours à Dresde auprès de ses parents, et c'est dans cette ville que fut élevé le jeune Charles-Albert, et qu'il se passionna pour les idées libérales, et que la guerre de l'indépendance avait fait éclore dans toute l'Allemagne. En 1817, il épousa l'archiduchesse Marie-Thérèse de Toscane, et vécut ensuite dans ses propriétés du Piémont, où, tout en ayant l'air de se tenir à l'écart des affaires politiques, il se mit en relations avec les principaux chefs du carbonarisme, et devint même, dit-on, le chef suprême de la société secrète des *fédérés*, qui, de concert avec les autres sociétés de ce genre, nées sous le gouvernement jésuitique de Victor-Emmanuel I^{er}, préparèrent et firent éclater l'insurrection de mars 1821 à Alexandrie et à Turin. Victor-Emmanuel, trop faible pour résister à la révolution et ne voulant pas prêter serment à la constitution des cortès espagnoles, déjà proclamée à Alexandrie, abdiqua le 13 mars en faveur de son frère Charles-Félix, qui se trouvait alors à Modène, et, en attendant l'arrivée de ce prince, nomma régent du royaume Charles-Albert, que le congrès de Vienne avait déjà reconnu comme héritier présomptif de la couronne. C'était là une lourde tâche qui incombait à un prince de vingt-trois ans, qui n'avait aucune expérience des affaires, et qui se trouvait conduit par la force des circonstances à combattre, ou du moins à maîtriser, pour des motifs d'intérêt dynastique, ceux-là mêmes avec lesquels il avait fait alliance jusqu'à ce jour. Charles-Albert n'était point l'homme de cette situation

difficile. Caractère faible et irrésolu, quoique brave jusqu'à la témérité, il ne pouvait que se laisser conduire par les événements, mais n'était pas assez fort pour les diriger. Aussi, après bien des tâtonnements, qui trahissaient cette faiblesse et cette irrésolution, il prêta serment à la constitution révolutionnaire, nomma un ministère dans le sens du mouvement et confirma la junte suprême. Mais ces concessions faites aux révoltés, loin d'atténuer les difficultés de la situation, ne firent que les empirer. Charles-Félix protesta de Modène contre les actes accomplis depuis l'abdication de son frère, et plaça le comte Salieri della Torre à la tête des troupes demeurées fidèles; en même temps, l'Autriche faisait marcher contre la révolution une armée commandée par le comte Bubna-Littiz. Dans cette conjoncture, le régent n'avait qu'un parti à prendre : se jeter en Lombardie et empêcher la jonction de l'armée autrichienne et des troupes de Charles-Félix, ainsi que le lui conseillaient le comte de Santa-Rosa, l'un des partisans les plus décidés de la révolution, qu'il avait lui-même appelé au ministère de la guerre. Charles-Albert manqua encore de l'énergie nécessaire pour persévérer dans la voie où il s'était engagé. Quittant furtivement Turin dans la nuit du 21 mars, il résigna la régence et se réfugia dans le camp autrichien, où il eut à subir les persiflages du comte de Bubna; il se rendit alors à Modène, mais Charles-Félix lui fit défendre de se présenter à sa cour, et il fut alors forcé de se retirer à Florence. C'était cependant une lettre adressée par Charles-Félix au régent qui avait jeté ce dernier dans cette conduite ambiguë, que le parti libéral avait le droit de qualifier de trahison. Dans cette lettre, le roi régnant avait mis l'héritier présomptif de la couronne en demeure de choisir entre ses droits dynastiques et le mépris des libéraux avec lesquels il faisait cause commune.

Tandis que Charles-Albert subissait en Toscane l'exil que lui avait valu un premier mouvement d'insoumission, l'armée constitutionnelle était battue à Novare (avril), et la proscription, la réaction royaliste régnaient en Piémont. L'ex-régent, pour qui la nouvelle marche imprimée aux affaires était en quelque sorte un reproche continu, quitta pour quelques temps l'Italie et se rendit en France; mais là encore, il sembla abjurer plus complètement que jamais ces traditions libérales qui avaient marqué ses premiers actes. Il fit comme volontaire, sous les ordres du duc d'Angoulême, la campagne de 1823 en Espagne, et les proscrits sardes dont une partie avait formé, avec beaucoup d'émigrés napolitains enrôlés en Catalogne, la légion italienne au service de l'Espagne libérale, trouvèrent dans les rangs de l'armée de Louis XVIII ce même Charles-Albert que l'Autriche s'efforçait à cette époque de faire exclure de la succession au trône des Etats sardes en faveur du duc de Modène. Les tentatives de l'Autriche restèrent infructueuses, et à la fin de la campagne, Charles-Albert obtint la permission de repasser à Turin. Il ne tarda pas à rentrer complètement en grâce auprès de Charles-Félix, qui le nomma, en 1829, vice-roi de Sardaigne, et auquel il succéda bientôt après (27 avril 1831).

L'événement de Charles-Albert ne changea rien au système du gouvernement; le nouveau roi débuta, il est vrai, par quelques améliorations dans l'administration, les finances et l'armée, mais s'abandonna volontairement à l'influence de la noblesse, du clergé et surtout des jésuites, et les quelques réformes qu'il accorda aux exigences légitimes du parti libéral furent toutes entravées par des mesures restrictives; ainsi, il créa un conseil d'Etat, mais en le privant de toute initiative; aussi ce conseil ne put-il pas s'opposer aux rigueurs exercées en 1833 contre les membres de la *Jeune Italie*. Seule, l'administration de la justice reçut des améliorations réelles. Le roi avait confié le portefeuille de ce ministère au comte Barbaroux, homme aussi savant qu'intègre, qui s'appliqua à débarrasser la législation et l'ordre judiciaire de bon nombre de vices et d'abus. De nouvelles lois, bien préférables à l'ancienne législation, furent publiées sous le nom de *Code Albertin*; mais le caractère incertain du roi gâtait souvent les œuvres de son gouvernement, et, jusqu'en 1847, l'histoire de son règne ne présente qu'une suite continue de contradictions. Ainsi, malgré son antipathie pour l'Autriche, il s'en était insensiblement rapproché, et l'influence du cabinet de Vienne se retrouvait dans tous ses actes. Il se mettait en même temps en hostilité avec la dynastie de Juillet en France, et rompait toutes relations, même commerciales, avec l'Espagne, en refusant de reconnaître l'abolition de la loi salique et la légitimité d'Isabelle, et en soutenant ouvertement les prétentions de don Carlos; de même en Portugal, il fournissait des secours à dom Miguel; il ne suivait pas deux jours de suite la même politique. En 1840, il prit une attitude plus résolue à l'égard de l'Autriche, au sujet de sa neutralité armée dans la question d'Orient. En 1843, son gouvernement autorisa l'établissement de la Société agraire, qui devint une armée puissante aux mains du parti libéral. En 1847, la Sardaigne signa avec les Etats romains et la Toscane une ligue douanière qui aurait pu être pour l'Italie ce que le Zollverein était pour l'Allemagne; mais les autres gouvernements de la Péninsule refusèrent

d'accepter le projet, formulé par le prélat C. Bussi. Les incertitudes du monarque piémontais, ses actes contradictoires, ses mesures et ses discours, tantôt libéraux, tantôt rétrogrades, inspirés souvent par la raison la plus frivole, ne cessaient de se succéder. Peut-être faut-il chercher le secret de toutes ces tergiversations dans l'aveu singulier qu'il fit en 1843 au duc d'Aumale : « Je vis, lui dit-il, entre le poignard des sectaires et le chocolat des jésuites. »

Peu à peu cependant ce prince parut revenir aux sentiments de sa jeunesse. La marche des événements, la puissance irrésistible de l'opinion, l'ambition même et les espérances d'agrandissement de sa maison, tout le poussait à se présenter aux Italiens comme le champion de la liberté politique et de l'indépendance nationale. Il s'était attaché avec une persévérance énergique à former une armée et à la discipliner, et il poursuivit cette œuvre malgré les continuelles réclamations de l'Autriche. L'élection de Pie IX, les réformes qui suivirent son avènement, l'enthousiasme de l'Italie, entraînèrent Charles-Albert, qui donna une amnistie (1847), accueillit en Piémont les émigrés lombards, organisa une garde civique, entra dans la voie des réformes administratives et judiciaires, accorda à la presse une liberté réelle, et enfin couronna son œuvre par le don spontané d'une constitution. Une explosion d'enthousiasme et de reconnaissance accueillit ces réformes, et le prince qui les avait accomplies, salué par tous les peuples de la Péninsule comme un libérateur, avant même qu'il eût combattu, reçut le titre glorieux d'*Epée de l'Italie*, qu'il se efforça de mériter en franchissant la frontière à la tête d'une armée pour seconder l'insurrection des Milanais contre la domination autrichienne (mars 1848).

Le 23 mars, il adresse une proclamation chaleureuse aux populations du Milanais et de la Vénétie. « Il ne s'agissait pour lui que de compléter en quelque sorte la glorieuse victoire des Milanais... Il perd un temps précieux autour de Peschiera... Il repousse l'aide puissante des populations levées en masse... Il refuse les offres de service des Suisses, des Polonais et des Corses... Il marche sans secours à la république de Venise et laisse à découvert ses provinces de terre ferme. » (*Histoire d'Italie*, par J. Ricciardi). Des volontaires italiens accourent de toutes parts, même de Naples. Pie IX envoie un corps d'armée auxiliaire. Un prince, Autrichien d'origine, Léopold II de Toscane, suit cet exemple. Un enthousiasme sublime entraîne à la lutte la grande famille italique. L'occasion offerte par la fortune est admirable. L'armée de Radetzky est en déroute; une ville presque désarmée, Milan, l'a réduite à la retraite. Il suffit de la poursuivre sans répit pour l'annexer à déposer les armes. Mais Charles-Albert lui donne le temps de se retirer à l'abri des places fortes. Il bat les Autrichiens à Pastrengo (30 avril), à Goito (30 mai), à Rivoli (10 juin), à Somma-Campagna (24 juillet), à Peschiera, et il enlève une à une toutes les positions ennemies jusqu'à l'Adige. Mais ses défiances envers la nouvelle république française, son adhésion au présomptueux et fatal mot d'ordre : *l'Italia farà da se*, le privèrent de secours efficaces qu'il n'aurait eu qu'à accepter; il commit, de plus, la faute irréparable de disséminer ses forces sur un espace considérable. Attaqué à son centre par les Autrichiens, il perdit la sanglante bataille de San-Donato (4 août), plus connue sous le nom de Custoza, ramena les débris de son armée à Milan, qu'il ne put défendre, et fut bientôt contraint d'évacuer la Lombardie, qui s'était donnée à lui par un vote solennel. L'année suivante, il fut entraîné à reprendre les armes contre l'Autriche. L'armistice fut dénoncé et le commandement supérieur fut remis à un Polonais, Albert Chranowski, capitaine déplorable, suspect jadis de connivences avec le gouvernement russe (1831). Malgré l'imprévoyance et l'incapacité du pouvoir, la campagne de 1849 aurait pu encore aboutir à un heureux résultat, mais le général polonais fit des fautes énormes. Il se tint sur la défensive. La bataille décisive de Novare (23 mars 1849) vit une partie de l'armée sarde accomplir des prodiges de valeur, mais son chef commettre des fautes de tactique qui semblaient préméditées. (V. *Custoza*, par le duc de Dino.) La fortune de l'Autriche l'emporta encore une fois. En rentrant dans la ville de Novare, Charles-Albert demanda un armistice au maréchal Radetzky... Il demanda encore à ses généraux réunis s'il était possible de se retirer sur Alexandrie; tous firent d'avis qu'une telle retraite était impraticable, et, sur ces réponses unanimes, il abdiqua et proclama roi le duc de Savoie, sous le nom de Victor-Emmanuel II.

Il se retira, navré de douleur, à Oporto, où il mourut quatre mois après d'une maladie de foie qui le minait depuis longtemps. Ses restes furent rapportés à Turin, où un monument lui a été élevé.

On lit, dans une lettre datée d'Oporto, 17 mai 1849 : « Après un combat malheureux dans lequel je ne pus trouver la mort, je voulais encore conduire l'armée à de nouveaux combats; les généraux ne le crurent possible; alors j'abdiquai, ne voulant point renoncer à la sainte cause de notre indépendance ni souscrire à des conditions qui n'é-

taient point honorables. » (*Afilan et les princes de Savoie*, par Ant. Casati, Turin, 1859.)

Personne ne peut révoquer en doute le sincère dévouement de Charles-Albert à l'indépendance de l'Italie; mais l'abnégation de sa retraite et de sa mort ne saurait pallier des faiblesses de caractère, des erreurs de jugement et des contradictions de conduite qui faillirent compromettre pour longtemps l'avenir et la liberté de l'Italie. M. Mamiani a prononcé son *Eloge*, et M. L. Cibrario, son ami personnel, a écrit un autre panégyrique sous le titre de : *Souvenirs d'une mission en Portugal auprès du roi Charles-Albert* (Turin, 3^e édition), traduits en français par M. Anatole de Laforgue.

CHARLES-MARTEL, roi titulaire de Hongrie de 1290 à 1295. Il était fils de Charles II, roi de Naples, et de Marie, reine de Hongrie, fut opposé à Albert d'Autriche, après la mort de Ladislas III, mais ne prit jamais possession de ses Etats.

CHARLES-ROBERT ou **CHAROBERT**, fils du précédent, roi de Hongrie de 1308 à 1342.

CHARLES III (Henri-Honoré GRIMALDI), prince régent de Monaco, né en 1818. Il épousa en 1840 la comtesse Antoinette de Mérode, et porta, du vivant de son père, le titre héréditaire de duc de Valentinois. En 1853, poussé par le désir prématuré de devenir prince souverain, il tenta de provoquer, à Menton, un soulèvement en sa faveur. Cette échauffourée eut pour résultat de le faire arrêter par la garde nationale et par les carabiniers sardes, formant la garnison de cette petite ville. Il fut conduit à Gènes et mis aussitôt en liberté. En 1856, il succéda à son père comme prince de Monaco. A l'époque de l'annexion de la Savoie et du comté de Nice à la France, le prince Charles a vendu à la France les villes de Menton et de Roquebrune, ainsi que leur territoire, ne se réservant que la ville de Monaco, qui représente aujourd'hui toute sa principauté.

CHARLES D'EGMONT, duc de Gueldre, V. EGMONT (Charles d'). — Voir de même, pour tous les personnages du nom de CHARLES qui ne se trouvent pas ici, au nom patronymique.

Charles (ordre de Saint-), ordre de chevalerie fondé, le 15 mars 1858, par Charles III, prince de Monaco. C'est une de ces institutions ridicules que les souverains des Etats illégitimes imaginent trop souvent pour flatter la vanité des imbéciles. Dans tous les cas, cet ordre ne figure que dans l'almanah de Gotha.

Charles-Frédéric (ordre du Mérite militaire de). V. MÉRITE MILITAIRE DE CHARLES-FRÉDÉRIC (ordre du).

CHARLES (Chaffrey, Jaffred ou Geoffroy), d'une ancienne famille noble de Grenoble, éteinte au xviii^e siècle, s'acquit une grande réputation comme magistrat et comme savant. Il était président du parlement de Grenoble, lorsque, vers 1499, Charles VIII le nomma vice-chancelier du sénat établi à Milan. Louis XII l'employa à plusieurs négociations importantes, notamment auprès du pape et de l'empereur des Romains. Il prit une part active aux deux conquêtes du Milanais en 1499 et en 1500, se trouva à la bataille d'Agnadel, et, quoique magistrat, y combattit avec tant de bravoure que Louis XII voulut lui-même l'armer chevalier après la victoire. Vers 1514, il fut appelé à Paris par la reine Anne de Bretagne, qui lui confia l'éducation de sa fille Renée. On ignore les autres événements de sa vie et l'époque de sa mort. Guy Allard, dans son *Dictionnaire manuscrit du Dauphiné*, rapporte de lui un trait bien sombre, mais que font excuser les mœurs du temps : « Il avoit fait sculpter sur la porte de sa maison, rue des Clercs, à Grenoble, un ange tenant un doigt sur sa bouche. Ce doigt est mystérieux et fait connoître qu'il faut scavoit se taire. Chaffrey Charles scut, en effet, se taire assez longtemps, avant qu'il trouvât l'occasion de se venger de l'infidélité de sa femme, qu'il fit étouffer dans un gouffre d'eau qu'il falloit passer pour aller à un domaine qu'il avoit hors de la ville, et dans lequel se jeta une mule sur laquelle étoit sa femme, qu'à dessein il avoit commandé de laisser plusieurs jours sans boire. J'ay vu cette aventure imprimée en plusieurs endroits, mais on n'en nomme pas les personnes. »

CHARLES (Claude), peintre lorrain, né à Nancy en 1661, mort en 1747. Il habita Rome et Paris, puis devint peintre du duc Léopold et professeur à l'Académie de peinture de sa ville natale. La plupart des œuvres de ce peintre distingué se trouvent en Lorraine. On cite particulièrement le *Banquet des pauvres* et le *Couronnement de saint Sigisbert*, dans la cathédrale de Nancy; l'*Assomption de la Vierge à Saint-Sébastien*, etc.

CHARLES (René), médecin français, né à Preny-sur-Moselle, mort en 1752. Il fut directeur des eaux minérales de Bourbonne-les-Bains, puis professeur et recteur de l'Académie de Besançon, et a laissé d'assez nombreux écrits, qui ont tous pour objet les eaux minérales, les épidémies et les épizooties. Nous citerons ses *Observations sur différentes espèces de fièvres* (1743).

CHARLES (Antoine), horloger français, né en 1694. Il se rendit en Allemagne et se réfugia

à Magdebourg, où il exerça son état. Il a laissé quelques écrits, notamment un *Mémoire sur les avantages que le public pourrait retirer de l'établissement de l'horlogerie dans les Etats du roi*, etc. (1751).

CHARLES (Jean-Baptiste-Benoît), magistrat et économiste français, né à Rouen en 1730, mort dans cette ville en 1804. Il était conseiller au parlement de Normandie quand cette cour s'occupa de la fameuse affaire des jésuites. Chargé de l'examen des constitutions de cet ordre, Charles fit un rapport dont la lecture ne dura pas moins de six jours. Ce rapport fut publié, la même année, sous le titre : *Comptes des constitutions et de la doctrine de la société se disant de Jésus, rendus au parlement de Normandie, toutes les chambres assemblées, les 16, 18, 19, 21, 22 et 23 janvier 1762* (1762, in-12). Ce magistrat devint membre du conseil des Cinq-Cents. On a de lui, entre autres ouvrages : *Considérations sur le tiers état de la province de Normandie sur l'assemblée des états généraux* (1789); *Examen des principaux droits, impôts, impositions qui se perçoivent dans la province de Normandie, adressé aux futurs représentants de la province aux états généraux* (1789).

CHARLES (Jacques-Alexandre-César), physicien et habile expérimentateur français, né à Beaugency en 1746, mort à Paris en 1823. Il a popularisé en France les découvertes de Franklin et des frères Montgolfier. Ses leçons et ses expériences sur l'électricité furent admirées de l'illustre inventeur du paratonnerre, et ce fut lui qui, pour le gonflement des aérostats, substitua à l'air dilaté le gaz hydrogène, quatorze fois plus léger que l'air atmosphérique. Il exécuta plusieurs ascensions qui excitèrent alors un véritable enthousiasme. La science lui doit des expériences très-ingénieuses sur la dilatation des gaz, et plusieurs instruments de physique parmi lesquels il faut citer le mégascope. Lors de la création de l'Institut, il entra l'un des premiers à l'Académie des sciences, et en devint par la suite le secrétaire.

CHARLES DE SAINT-PAUL, historien ecclésiastique français, mort en 1644. Il devint général des feuillants et fut archevêque d'Avranches en 1640. On a de lui : *Geographia sacra, Mémoires du cardinal de Richelieu* (Paris, 1640).

CHARLES - EDMOND (Charles-Edmond CHOJECKI, dit), littérateur français, né en Pologne en 1822. Il a été quelque temps un des rédacteurs de la *Presse*, puis est devenu secrétaire particulier du prince Napoléon. M. Charles-Edmond est auteur de quelques pièces de théâtre : la *Florentine*, drame en cinq actes, joué à l'Odéon en 1856; les *Mers polaires*, drame en cinq actes, représenté au Cirque en 1858, et l'*Africaine*, drame en quatre actes, donné aux Français en 1860. On lui doit, en outre, sous le titre de : *Voyage dans les mers du nord à bord de la corvette la Reine-Hortense* (1857), la relation d'une exploration intéressante que le prince Napoléon fit à cette époque et à laquelle M. Charles-Edmond prit part.

Charles et Marie, roman de Mme la baronne de Souza, publié en 1802 (Paris). M. Patin considère cette composition comme le chef-d'œuvre de l'auteur; il avoue pour elle une prédilection décidée : « Elle me paraît, dit-il, supérieure encore à *Adèle de Sévelles*, quoiqu'elle soit moins célèbre. Le talent facile, naturel, agréable de Mme de Souza, ne se montre nulle part avec plus d'avantages que dans cette charmante production. » Ce roman offre une grande analogie avec les récits de Sterne. L'intrigue n'occupe qu'une place secondaire, les péripéties sont peu dramatiques; mais, tout imparfaite qu'elle est, l'œuvre de Mme de Souza abonde en détails charmants. Le journal que tient Charles de ses actions, de ses pensées secrètes, présente des traits délicats, des sentiments exquis. Charles perd son excellente mère; un bon père lui reste; tous deux vivent ensemble à la campagne, où ils font connaissance avec un seigneur du voisinage, lord Seymour, père de trois filles. L'année a les inclinations de son père; elle aime les chevaux et la chasse; la seconde, élevée par une tante riche, a des prétentions à l'esprit et à la science; la troisième, Marie, possède les vertus et surtout la bonté de sa mère, dont elle fait la consolation. Les deux aînées, pauvres créatures, se donnent de grands airs et brillent dans la société; la bonne Marie joue un rôle, subalterne en apparence, mais réellement le plus intéressant et le plus respectable. Charles lui rend justice, la distingue de ses sœurs, en devient éperdument amoureux, et l'épouse après quelques incidents amenés par la résistance de la famille et par une jalousie d'amant. Rien ne saurait égaler la grâce et l'esprit de cette histoire, dans laquelle il n'y a ni prétention ni recherche, qu'on ne saurait lire sans émotion. Voici l'opinion émise par M. Sainte-Beuve, dans ses *Portraits de femmes*, sur le roman de Mme de Souza : « *Charles et Marie* est un gracieux et touchant petit roman anglais, un peu dans le goût de miss Burney. Le paysage de parcs et d'élegants cottages, les mœurs, les ridicules des ladies chasseresses ou savantes, la sentimentalité languissante et pure des amants, y composent un tableau achevé, qui marque combien ce séjour en Angleterre a inspiré natu-

vement l'auteur. » Après avoir rappelé le jugement trop favorable de M. Patin, l'ingénieur critique ajoute : « Pour moi, je l'aime (ce roman), mais sans la même prédilection. Il y a, si je l'ose dire, comme dans les romans de miss Burney, une trop grande profusion de tons vagues, doux jusqu'à la mollesse, pâles et blondissants. Mme de Souza dessine d'ordinaire davantage, et ses couleurs sont plus variées. C'est dans *Charles et Marie* que se trouve ce mot ingénieux, souvent cité : « Les défauts dont on a la prétention ressemblent à la laideur parée; on les voit dans tout leur jour. »

Charles et Hélène de Moldorf, ou *Huit ans de trop*, roman allemand publié par Auguste Meissner en 1803. Le sujet de ce récit pèche contre la vraisemblance; mais l'auteur a su tirer si habilement parti du jeu des passions qu'on lui pardonne de grand cœur l'impossibilité de son plan. Le colonel Moldorf recueille un neveu et une nièce, Charles, âgé de douze ans, beau, vif, impétueux; Hélène, âgée de vingt ans, jeune fille modeste, douce, calme et réfléchie. Lorsque Charles revient au château, après avoir terminé ses études, Hélène, voyant en lui un cavalier accompli, ne peut s'empêcher d'aimer son cousin, et le colonel les marie, sans tenir compte des huit années qu'Hélène avait de plus que son futur. Plein d'estime pour sa femme, Charles goûte pendant onze années le bonheur le plus parfait. Il l'entoure d'une affection sans pareille, lorsque arrive au château Euphrosine, belle-sœur d'Hélène, enfant de douze ans. En voyant chaque jour sa beauté s'épanouir davantage, Charles en devient éperdument amoureux; mais il essaye de combattre sa passion et la dissimule si habilement qu'il la cache à celle même qui la lui a inspirée. La peinture et le développement de cet amour, qu'Euphrosine partage sans se l'avouer, forment une des parties les plus intéressantes de l'ouvrage. Hélène devine cette affection mutuelle et se résout à un sacrifice malheureusement contraire à la réalité. Elle va prendre les eaux en Italie et se fait passer pour morte, afin que son mari puisse s'unir à Euphrosine. Le mariage a lieu à l'expiration du deuil; les deux époux vivent heureux, deux enfants sont venus resserrer les liens qui les unissent, lorsque, dans un voyage, ils rencontrent Hélène. Charles est au désespoir de ne pouvoir récompenser Hélène de sa générosité; mais, comme les besoins du roman l'exigent, la malheureuse femme se hâte de mourir pour délivrer son mari de sa présence. En dépit de l'invraisemblance du sujet, ce roman est un des plus estimés de la littérature allemande; c'est qu'il renferme des beautés de premier ordre. Les mœurs y sont peintes de main de maître, les passions développées naturellement et cependant avec un art infini; le style rachète certains défauts de correction par l'énergie et la chaleur que l'on remarque dans tout le roman. La perfection avec laquelle les sentiments sont analysés dans cet ouvrage a fait donner à Meissner le glorieux surnom de Balzac allemand.

CHARLES-RIVER, rivière des Etats-Unis, dans l'Etat de Massachusetts; elle prend naissance dans le comté de Worcester, et, après un cours sinueux, se jette dans l'Océan, en formant à son embouchure une partie du port de Boston. Cours de 93 kilom.

CHARLESTON ou **CHARLESTOWN**, ville des Etats-Unis (Caroline du Sud), à 160 kilom. S.-S.-E. de Columbia, par 32° 46' 33" lat. N. et 82° 17' 51" long. O. Charleston est situé à la jonction de l' Ashley et de Cooper, à 10 kil. de l'Océan, au fond d'une rade dont l'entrée est fortifiée. C'est une cité tranquille; devant les portes des maisons croissent des magnolias, des grenadiers, des azedarachs, qu'on appelle l'orgueil de l'Inde (*pride of India*). Ces maisons ont presque toutes de grandes verandas et en général deux étages de porques; 42,132 hab., dont plus de moitié esclaves avant l'acte d'abolition de Lincoln. C'est une des cités les plus peuplées des Etats méridionaux. La fièvre jaunée y a souvent exercé des ravages; cependant on regarde cette ville comme une des plus saines de toutes celles de la région inférieure des Etats méridionaux. La politesse et l'urbanité qui distinguent les habitants de Charleston en rendent le séjour agréable à tous les étrangers. Avant la grande guerre de la sécession, elle était une place forte défendue par une citadelle, le fort Moultrie placé dans l'île de Sullivan, et plusieurs autres forts; c'était à la fois un arsenal de l'Union et de l'Etat de la Caroline. Elle renferme une haute école classique, un séminaire catholique, et d'autres établissements importants d'instruction publique. Son port, vaste et sûr, dans lequel on pénètre par deux passes, est l'entrepôt du commerce des deux Carolines; ses canaux, ses chemins de fer, la mettent en communication avec les autres villes de l'Union. Sur environ 2,000 millions de balles de coton qu'expédiaient les Etats-Unis avant la guerre, 400,000 partaient de Charleston, qui exporte aussi du riz, des bois de construction, des céréales, etc. Mais il faut ajouter qu'à cette époque elle figurait dans la grande république comme la métropole sacrée de l'esclavage. L'édifice qui y attirait le plus l'attention et le plus significatif était le Sugar-House, prison des nègres, où se tenait le marché aux esclaves. Dans cette espèce de caverne où dans ces cata-

combes à l'air infect, humide et malsain, des hommes étaient enchaînés et pourrissaient pendant des mois, des années. Mais ces hommes étaient des nègres, et la pitié des Caroliniens n'est pas faite pour la race africaine. La moindre infraction, un retard de quelques minutes dans les rues après le couvre-feu, les amenaient à la Sugar-House, où ils étaient condamnés à recevoir de vingt-cinq à cent coups de fouet.

Dans son voyage en Amérique, J.-J. Ampère traversa Charleston, et voici le spectacle auquel il assista : « Je viens, dit-il, de voir en plein jour, sur la place publique de Charleston, vendre à l'encan une famille de noirs. Elle était sur un tombereau comme pour le supplice; à côté s'élevait un drapeau rouge, digne enseigne du crime et de l'esclavage. Les nègres et les négresses avaient l'air indifférent comme le public qui les regardait. Le crieur, qu'on me dit bien reçu dans la société, faisait d'un air badin valoir les qualités d'un nègre « très-intelligent, jardinier de première qualité. » Les acheteurs s'approchaient des hommes, des femmes et des enfants, ouvraient leur bouche et considéraient leurs dents, puis l'on enchérissait, et... adjudé! A vingt pas, en même temps, absolument de la même manière, on vendait à l'enchère un âne. On a vendu aussi un cheval. Le prix de l'homme a été 67 dollars; le cheval a coûté 2 dollars de plus. Je me garderai bien d'ajouter la moindre réflexion à ce récit; mais je rappellerai un fait. En 1803, un nègre a été brûlé ici à petit feu. Je fais remarquer que depuis la fin du dernier siècle les sauvages ont cessé de torturer leurs prisonniers, et je constate que, dans une ville chrétienne et civilisée, on a exercé, au commencement du xix^e siècle, une barbarie à laquelle les sauvages avaient renoncé. Je n'ajouterai non plus à ce rapprochement aucune réflexion. »

La ville de Charleston fut fondée en 1680, une colonie de protestants français s'y établit en 1690. Les Anglais, lors de la guerre de l'indépendance, résolurent de s'en emparer; mais, n'ayant pas réussi (28 juin 1776) à prendre le fort Moultrie, ils se rembarquèrent pour aller grossir l'armée qui se formait sur les côtes de New-York. Quatre ans plus tard, le général Clinton, qui commandait en chef les forces britanniques, mit le siège devant Charleston, que commandait le général Lincoln et le gouverneur Rousledge. Malgré les faibles moyens des assiégés, tout fut préparé pour une défense digne de l'honneur américain. Clinton, de son côté, se servit de tous les éléments de nature à lui assurer la victoire. Pendant le siège, deux corps américains, qui s'avançaient pour ravitailler la place, furent complètement battus, sans que la garnison pût secourir aucun d'eux. Le fort Moultrie, qui, quatre ans auparavant, avait seul arrêté une armée et repoussé une attaque, se rendit presque sans défense. Charleston capitula après quarante jours d'un siège poussé avec la plus grande vigueur.

Au mois de décembre 1860, le major Anderson occupait le fort Moultrie; se voyant dans une position difficile, à cause du peu de forces dont il disposait en face de l'insurrection carolinienne, il se décida à l'abandonner et, le 27, il partit et alla, avec ses troupes, s'enfermer dans le fort Sumter, qui commande l'entrée même du port de Charleston. Ce départ s'accomplit nuitamment, sans aucun bruit, et le lendemain seulement les habitants s'aperçurent que celui qu'ils croyaient tenir entre leurs mains avait, au contraire, sur eux un immense avantage. Ils agirent alors par représailles et s'emparèrent non-seulement du fort Moultrie, mais encore du château Pinkney, de l'arsenal, de la douane et de l'hôtel des postes. Ce coup de main produisit une profonde impression dans le Nord, et la presse libérale se hâta de demander le mitraillement du fort Sumter. A cet effet, on envoya le steamer *The Star of the West* avec des troupes et des munitions. Arrivé à l'entrée du port, le navire essuya le feu des batteries caroliniennes : Charleston avait eu le triste honneur de tirer le premier coup de canon contre le drapeau de l'Union. Le 11 avril 1861, le général Beauregard intima l'ordre au général Anderson d'abandonner la citadelle. Sur le refus de celui-ci, on commença le feu. La résistance se prolongea pendant trente-huit heures. Enfin, après une héroïque défense, le major Anderson, convaincu de l'inutilité d'une plus longue résistance, fit hisser le drapeau blanc et se rendit. Il obtint les honneurs de la guerre et sortit avec armes et bagages. Charleston, où la sécession avait remporté sa première victoire, défiait la vengeance tardive du Nord, quand tout à coup un lugubre sinistre vint remplir cette ville de désolation : le 11 décembre 1861, un effroyable incendie détruisit la plus grande et la plus belle partie. Le général Ripley se décida à faire la part du feu, et fit isoler le foyer de l'incendie en sacrifiant une large zone de maisons qui furent détruites. Cinq églises, l'Institut, l'hôtel de ville, le grand théâtre, les principaux établissements financiers et industriels avaient disparu; le dommage fut évalué à 35 millions de francs. Quelques jours plus tard (19 décembre), l'amiral Davis fit saborder toute une flotte de navires chargés de pierres devant le port de Charleston. Seize grosses frégates furent immergées en face du Morris-Island, du fort Moultrie, du fort Sumter; pour obstruer les passages intérieurs par lesquelles les navires

confédérés avaient si souvent réussi à forcer le blocus. Les fédéraux ne voulurent cependant pas détruire à tout jamais le port de Charleston, et ils ménagèrent à la navigation plusieurs passages, entre autres le canal Maffitt, qui offre le chemin le plus facile. La presse de Richmond tourna en ridicule la *Cotte de pierres*; elle remercia ironiquement le Nord d'avoir rendu Charleston impenable, et d'avoir sensiblement amélioré la navigation du fleuve en augmentant la hauteur de l'eau dans les passes ménagées. Le 24 décembre, le *West-Indian*, navire confédéré, vint donner une sorte de raison et d'autorité aux sarcasmes du Sud en franchissant sans encombre la passe Maffitt, et en forçant au grand jour le blocus, toutes voiles déployées. Le 7 avril 1863, l'amiral Dupont, commandant la flotte fédérale, franchit hardiment la barre de Charleston. Vers midi, l'escadre se met en marche, précédée par le *Weehawken*, qui pousse devant lui une espèce de radeau ou *diablot* destiné à pêcher les machines infernales qui parsèment la baie et la rade extérieure de Charleston. Les navires passent lentement devant les forts de l'île Morris, mais sans pouvoir attirer leur feu; un silence de mort règne derrière les remparts. L'escadre avance sans être inquiétée; elle entre dans le cercle fatal qu'entourent 300 canons au feu convergent. L'artillerie des confédérés est toujours muette. Tout à coup la flotte est arrêtée. Le *Weehawken* et les navires qui le suivent viennent se heurter contre une chaîne tendue du fort Sumter à l'île Sullivan et garnie dans toute la longueur de machines infernales. De son côté, le vaisseau amiral le *New-Ironsides* est pris en travers par le courant et n'obéit plus à son gouvernail. C'est alors que toutes les batteries confédérées tonnent à la fois; pendant trente minutes, elles lancent près de 3,500 projectiles de divers calibres sur les neuf bateaux cuirassés des fédéraux qui ont à peine le temps de répondre par une centaine de coups. L'amiral Dupont donne le signal de la retraite, et la flotte, dont cinq vaisseaux sont déjà réduits à une impuissance complète, sort lentement du cercle de feu et jette l'ancre en dehors de la barre. Rendus prudents par l'échec de l'amiral Dupont, les fédéraux ne commettent pas une seconde fois la faute de se heurter directement contre les forts. Grâce à l'appui de la flotte, les troupes de débarquement s'étaient emparées depuis longtemps de presque toutes les autres îles marécageuses qui s'étendent parallèlement au rivage du continent entre l'estuaire de Charleston et celui de Port-Royal. Se glissant d'îlot en îlot à l'insu de l'ennemi, le général Gilmore transféra presque toutes ses troupes dans l'île de Folly, située à une douzaine de kilomètres au S.-E. de Charleston. Du point qu'il occupait, il ne lui restait plus à franchir qu'un petit détroit pour pénétrer dans l'île Morris, étroite langue de sable se projetant à l'entrée méridionale de la rade. Le 10 juillet, il démasqua soudain les batteries qu'il avait fait élever à l'entrée septentrionale de l'île Folly et canonna les ouvrages de la rade opposée, tandis que la flotte cuirassée de l'amiral Dahlgren balayait la plage d'obus et de mitraille, afin d'empêcher le général Beauregard d'envoyer des renforts sur les points menacés. Bientôt les retranchements des confédérés furent détruits; les soldats de Gilmore, au nombre d'environ 8,000 hommes, traversèrent heureusement le canal, s'emparèrent successivement de toutes les batteries de l'île Morris, refoulèrent l'ennemi jusque dans le fort Wagner, situé à 5 kilom. au N. du détroit, et, dès le même jour, commencent à fortifier un petit groupe de dunes, afin de pouvoir se maintenir au besoin contre toute une armée sur le terrain qu'ils venaient de conquérir. Maîtres de l'île Morris, les fédéraux avaient, par cela même, réalisés dans son entier le but purement stratégique de l'expédition, puisqu'ils pouvaient bloquer désormais d'une manière absolue l'entrée du port de Charleston et priver ainsi les États rebelles d'une partie considérable des ressources que leur procurait le commerce de contrebande.

Au commencement de 1865, l'armée de Sherman, poussant toujours de l'avant, comptait ses journées par des prodiges. Le 19 février, Columbia tombait au pouvoir de l'héureux général. Beauregard évacua Columbia à la première apparition des fédéraux devant cette place. Le 15 février, Charleston avait été également évacuée, et, le 18, les forces fédérales, sous le commandement du général Gilmore, prenaient possession de cette ville. Voilà, à ce sujet, le rapport du général unioniste au major général Halleck : « La ville de Charleston et toutes ses défenses sont tombées en notre pouvoir ce matin, avec environ 2,000 pièces de bonne artillerie et un approvisionnement considérable de munitions. L'ennemi a commencé à évacuer les fortifications de la place hier au soir, et le major Macbeth a rendu la ville aux troupes du général Schimmelfennig, ce matin à neuf heures. Elle a été aussitôt après occupée par nos forces. Notre mouvement offensif de Bull's-Bay, sur l'Edisto, a déterminé les confédérés à la retraite. Les entrepôts de coton, les arsenaux, les ponts de chemin de fer et deux navires cuirassés ont été incendiés par l'ennemi. Quelques bâtiments en construction dans les chantiers maritimes ont également été détruits. Presque tous les habitants qui sont restés dans la ville appartiennent à la classe la plus

pauvre. » Après quatre ans et demi d'absence, le drapeau des États-Unis fut déployé sur les remparts du fort Sumter, au milieu des acclamations enthousiastes des équipages fédéraux. Peu après l'arrivée des nordistes à Charleston, le feu éclata avec une violence sans égale dans la partie haute de la cité. Plusieurs entrepôts remplis de coton furent consumés en quelques heures, puis l'incendie gagna le dépôt du chemin de fer de Wilmington, où des quantités considérables de poudre et de munitions de guerre étaient emmagasinées. Un peu plus tard, une explosion terrible se fit entendre, projetant une masse de brandons enflammés qui propagèrent l'incendie dans toutes les directions, causant la mort d'un grand nombre de personnes. Plusieurs centaines de confédérés furent faits prisonniers dans la ville, dont la population ne se composait plus guère que de nègres et de quelques blancs appartenant à la classe pauvre. La garde de la ville fut confiée à une garnison de régiments noirs, qui se firent remarquer par leur discipline et leur modération.

CHARLESTOWN, ville des États-Unis d'Amérique, dans l'État de Massachusetts, à 1 kilom. N. de Boston, au confluent du Charles-River et du Mystic; 14,600 hab. Arsenal maritime de l'Union, avec beaux chantiers de construction pour les plus gros bâtiments. Maisons de détention et d'aliénés, entretenues aux frais de l'État. Près de la ville, on remarque un obélisque élevé sur l'emplacement où se livra, le 17 juin 1775, la bataille de Bunker's-Hill, la première de l'indépendance américaine.

CHARLET (Etienne), général français, né à Dijon en 1756, mort, en 1795. Lors de la guerre de l'indépendance, il se rendit en Amérique, y fit les campagnes de 1780 à 1782, fut chargé de ramener en France une centaine de soldats malades et parvint par son courage et son énergie à sauver ses compagnons d'une mort certaine, lorsque le vaisseau qui les portait vint se briser près de Cadix. Bientôt après il quitta le service, qu'il reprit quand la Révolution éclata. Nommé lieutenant de gendarmerie en 1791, capitaine d'infanterie en 1792, général de brigade en 1793 et de division en 1794, il se distingua au passage de la Fluvia, à Campo-Pietri, à Rocca-Barbena, où il culbota les Austro-Sardes, et reçut une blessure mortelle à Loano.

CHARLET (Nicolas-Toussaint), l'un des artistes les plus populaires et les plus originaux de l'école moderne, né à Paris en 1792 « de parents pauvres *maisonnettes* », comme il l'a écrit lui-même, en manière de plaisanterie, sur le frontispice d'une suite de dessins et de croquis à la plume reproduits en fac-simile par M. Isidore Meyer, en 1846. Etant encore fort jeune, il perdit son père, dragon de la République, qui lui laissa pour tout héritage « une culotte de peau et une paire de bottes un peu fatiguées par les campagnes de Sambre-et-Meuse, et son décompte de linges et chaussures, lequel s'est monté à neuf francs soixante-quinze centimes. » Heureusement, il restait à Charlet une bonne et vaillante mère qui se dévoua à son éducation. Elle le plaça d'abord à l'*École des enfants de la patrie*, et plus tard elle s'imposa les plus dures privations pour le faire entrer au lycée Napoléon. Au sortir du collège, désireux de venir à son tour en aide à sa vieille mère épuisée de ressources, Charlet accepta un petit emploi dans une des mairies de Paris. En 1814, il prit part à la défense de la barrière Clichy, en qualité de sergent-major de la garde nationale, sous les ordres du chef de bataillon Odier, et fut, pour sa belle conduite, nommé capitaine en second de sa compagnie. Mais, après 1815, l'humble commis de la mairie fut congédié pour ses opinions bonapartistes. Charlet se décida alors à suivre la vocation qui le poussait vers les arts; il a raconté depuis, dans une de ses lettres, qu'il prit pour professeur « un crouton nommé Lebel, élève racorne de David, alors que la rotule des Atrides se montrait même à travers les pantalons, dans les tableaux d'un grand nombre des victimes du grand maître. » De son côté, il donna quelques leçons de dessin pour vivre. En 1817, il entra dans l'atelier de Gros, qui pressentit son génie et finit par lui dire : « Allez, travaillez seul, suivez votre impulsion, abandonnez-vous à votre caprice, vous n'avez rien à apprendre ici. » Ce fut à l'époque où il étudiait la peinture sous la direction de cet illustre maître, et dès 1817, que Charlet produisit ses premiers chefs-d'œuvre lithographiques, dans lesquels il mit en scène les grognards de la grande armée, et retraça les glorieux épisodes de l'épopée impériale.

Une de ces compositions, le *Grenadier de Waterloo*, obtint un immense succès; elle avait pour légende le mot célèbre attribué à Cambronne : « La garde meurt et ne se rend pas ! » mot que l'un des amis intimes de Charlet, le colonel de la Combe, croit avoir été imaginé par l'artiste lui-même. Cette lithographie et beaucoup d'autres du même genre (*Vous ne savez donc pas mourir ! l'Aumône du soldat*, etc.) furent accueillies avec enthousiasme par les ennemis de la Restauration et par tous ceux, en général, qui souffraient de l'abaissement militaire de la France. Mais, il faut bien le dire, le mérite artistique des dessins de Charlet ne fut compté pour rien. « Ce qui le prouve, a dit M. de la Combe, dans l'in-

téressante biographie qu'il a consacrée à son ami (*Charlet, sa vie, ses œuvres, ses lettres, etc.*), c'est qu'au même moment de magnifiques pièces de Charlet ne trouvaient pas d'acheteurs et par conséquent pas d'éditeur au plus vil prix. Plusieurs de ces pièces n'ont été tirées qu'à quelques épreuves d'essai. Les pierres lithographiques étaient rares; notre artiste, voyant son œuvre méconnue, croyait s'être trompé; il effaçait la pierre, et recommençait avec un courage et une persévérance dignes d'un meilleur succès. » L'éditeur Delpech, chez qui Charlet publia ses premières productions, avait si peu de considération pour l'auteur de ces chefs-d'œuvre que, faisant paraître chaque année un album lithographique auquel collaboraient tous les dessinateurs alors à la mode, il ne jugea pas Charlet digne de prendre rang dans cette pléiade. Ce même Delpech édita, en 1818 et en 1819, deux suites de costumes de la garde impériale dessinés à la plume par Charlet; mais celui-ci, peu satisfait sans doute des profits qu'il avait retirés de cette publication, se risqua ensuite à faire paraître à son compte une série de costumes d'infanterie (armée de 1809). Cette suite, que l'on regarde aujourd'hui comme une de ses plus énergiques créations, une de celles où il a rendu de la façon la plus fidèle et la plus saisissante les allures, les types et les costumes des soldats du premier Empire, cette suite, qui devait avoir cinquante planches, fut interrompue après la quinzième; encore les trois dernières n'ont-elles été tirées qu'à un très-petit nombre d'exemplaires : plusieurs mois après l'apparition des douze premières planches, Charlet étant venu chez l'imprimeur s'informer du succès qu'elles avaient eu, il apprit qu'on en avait vendu pour vingt-quatre francs ! — Tel était d'ailleurs le peu de cas qu'on faisait de son talent, qu'il obtint à grand-peine de pouvoir fournir une planche à la *Vie politique et militaire de Napoléon*, par Arnault; cette planche, représentant le *Siège de Saint-Jean d'Acre*, est certainement la plus belle de l'ouvrage, à en juger du moins d'après les premières épreuves qui furent tirées, avant qu'on eût cru nécessaire de la faire corriger par un certain Champion, artiste ignoré de nos jours. « En voilà assez, dit M. de la Combe qui nous sert de guide dans cette étude, en voilà assez pour démontrer combien les biographes de Charlet se sont trompés en prétendant que ses premières lithographies furent enlevées, qu'elles firent révolution dans le goût du public. Jamais, au contraire, commencements ne furent plus difficiles ni moins encouragés. »

En 1818, Charlet était réduit pour gagner sa vie à travailler pour le compte d'un méchant peintre décorateur, qui l'employa notamment à peindre des lapins, des canards et autres vicieuses sur les volets de l'auberge des *Trois-Couronnes*, à Meudon. Il fit en ce temps-là la connaissance de Géricault, avec lequel il fut lié depuis d'une étroite amitié. Il l'accompagna à Londres, en 1820, quand ce célèbre peintre alla exhiber devant les Anglais son *Radeau de la Méduse*, dont l'immense mérite avait été méconnu au Salon de 1819. A ce séjour des deux grands artistes en Angleterre se rattache une anecdote qui donnera une idée du caractère humoriste de Charlet. Géricault, malade et soucieux, manifestait depuis quelque temps les projets les plus sinistres. Charlet, rentrant à une heure assez avancée de la nuit à l'hôtel où ils logeaient tous deux, apprend que Géricault n'est pas sorti de la journée; il va droit à sa chambre, frappe à plusieurs reprises sans obtenir de réponse et se décide à enfoncer la porte. Il était temps. Géricault était étendu sans connaissance sur son lit, près d'un brasier ardent; quelques secours le rappellent à la vie; Charlet fait retirer tout le monde, s'assied près de son ami et lui dit du ton le plus sérieux : « Géricault, voilà déjà plusieurs fois que tu veux mourir; si c'est un parti pris, nous ne pouvons l'empêcher. A l'avenir, tu feras comme tu voudras; mais au moins laisse-moi te donner un conseil. Tu es religieux, très-religieux; tu sais bien que, mort, c'est devant Dieu qu'il te faudra paraître et rendre compte : que pourras-tu répondre, malheureux, quand il t'interrogera ?... Tu n'as seulement pas dûé ! » Géricault, éclatant de rire à cette saillie, promit solennellement que cette tentative de suicide serait la dernière.

De retour à Paris, Charlet se remit au travail avec plus d'ardeur que jamais. Indépendamment d'un album de lithographies paraissant régulièrement chaque année chez les frères Gihaut, il donnait aux mêmes éditeurs et à quelques autres plusieurs pièces détachées, et il exécutait un grand nombre de dessins que les amateurs commençaient à rechercher. A cette époque (1824), il songea à se marier; il s'était épris d'une belle passion pour une jeune personne aussi modeste que jolie, et qu'il avait surprise, à la première entrevue, raccommodant des bas. « C'est la Providence qui m'a conduit ici, se dit-il, et voilà bien la femme qu'il me faut, moi qui ai toujours des bas troués ! » Dans la situation nouvelle que lui avait faite son mariage, Charlet continua à peu près les mêmes habitudes de travail. Ses lithographies et ses dessins, consacrés à la reproduction des types militaires et des hauts faits des grandes guerres de l'Empire, obtenaient un succès presque égal à celui des chansons patriotiques de Béranger; aussi a-t-on pu dire qu'il contribua, autant peut-être que l'immortel chansonnier,

à préparer les esprits à la révolution de 1830. Le gouvernement de Juillet ne l'oublia pas. Charlet fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1831. Vers la fin de 1832, il accompagna son ami le général de Rigny dans la campagne du siège d'Anvers, dont son crayon reproduisit les principaux épisodes.

Charlet n'avait jamais abandonné complètement la peinture; mais il y réussissait médiocrement. « Il ne s'était pas familiarisé de bonne heure avec les difficultés de cet art, a dit Eugène Delacroix dans une notice publiée par la *Revue des Deux-Mondes*; elles étonnèrent son génie, et, s'il s'opiniâtra à continuer de peindre, ce fut sans doute par une secrète indignation de voir tant de médiocres peintres se trouver à l'aise au milieu de difficultés qu'il ne croyait jamais avoir suffisamment surmontées. Plus exigeant encore pour lui-même dans ses tableaux et peu confiant dans son inspiration ordinaire, il lui arriva souvent d'effacer d'admirables morceaux qu'il ne remplaçait pas toujours avec plus de bonheur... » Il ne se découragea pas toutefois. En 1836, il exposa son *Episode de la retraite de Russie* (aujourd'hui au musée de Lyon), grande toile qui étonna les peintres et frappa vivement la critique. « Ce n'est pas un épisode, dit Alfred de Musset, c'est tout un poème. En le voyant, on est d'abord frappé d'une horreur vague et inquiète... Hors la *Méduse* de Géricault et le *Déluge* de Poussin, je ne connais point de tableau qui produise une impression pareille; non que je compare ces ouvrages différents de forme et de procédés, mais la pensée est la même et (l'exécution à part) plus forte peut-être dans Charlet. » Le sévère Gustave Planche lui-même proclama cet ouvrage un des plus importants du salon : « En regardant ce tableau, dit-il, il est impossible de ne pas sentir un frisson douloureux... Il y a sur la toile entière une misère si profonde et si désespérée que l'œil ne songe pas à s'arrêter sur la physiologie individuelle des personnages. » Le succès de cette peinture valut à Charlet la commande pour Versailles d'un tableau représentant le *Passage du Rhin à Kehl par Moreau*; cet ouvrage, exposé au Salon de 1837, ne manque ni de vérité ni d'énergie; mais il pêche, comme la plupart des autres peintures de Charlet, par l'abus des tons bleus et violacés. Le *Convoy de blessés faisant halte dans un ravin*, qui appartient aujourd'hui au musée de Valenciennes, présente les mêmes qualités et les mêmes défauts.

Nommé officier de la Légion d'honneur au commencement de 1838, Charlet fut, vers la fin de cette même année, attaché à l'Ecole polytechnique comme professeur de dessin. Il accepta ces fonctions avec joie et y déploya le plus grand zèle. Aux estompages et aux pointillés qu'on avait jusqu'alors enseignés aux élèves de l'Ecole, il substitua le dessin à la plume, bien plus approprié aux travaux de l'ingénieur et de l'homme de guerre, et, joignant l'exemple au précepte, il fit paraître une suite de 52 dessins à la plume qui furent adoptés pour l'enseignement des écoles spéciales. Ces modèles furent suivis de plusieurs séries de paysages. Charlet continuait, en même temps, à faire de la lithographie : de 1838 à 1840, il exécuta les 50 planches de la *Vie civile, politique et militaire du caporal Valentin*, collection pittoresque d'esprit et où l'observation philosophique et morale est poussée fort loin. En 1841, il accepta de l'éditeur Bourdin la mission d'illustrer de 500 dessins le *Mémorial de Sainte-Hélène*, travail qu'il acheva en moins d'une année, mais qu'il eut le regret de voir défigurer par la gravure.

Grâce à son activité infatigable, Charlet était arrivé à jouir d'une modeste aisance et voyait sa réputation grandir chaque jour. Mais sa santé, depuis longtemps chancelante, s'affaiblit bientôt avec une rapidité effrayante. Incapable de s'astreindre au repos absolu que lui prescrivirent les médecins, il devait mourir en travaillant. « Dans les derniers jours, dit M. de la Combe, on portait Charlet mourant à son fauteuil; mais, le crayon à la main, ses yeux s'animaient, la parole lui revenait et sur son pâle visage brillait encore la vie et le génie... Le 30 décembre 1845, à dix heures du matin, Charlet était dans son lit. Il manquait d'air, il fait signe d'ouvrir la fenêtre; il se fait conduire à sa table de travail, soutenu par un de ses fils. Assis dans son fauteuil, il veut saisir un crayon; mais c'est en vain... Il prend la main de sa femme, celle de son fils : « Adieu, mes amis, leur dit-il, je meurs; car je ne puis plus travailler ! » Quelques moments après, il rendait le dernier soupir.

L'œuvre de Charlet est immense. M. de la Combe, qui a recueilli et décrit toutes celles de ses productions qui ont été reproduites par les procédés lithographiques, n'a pas noté moins de 1,090 pièces. Charlet a dit lui-même avoir fait en outre plus de 1,500 dessins à la sépia, à l'aquarelle, à la plume, et en avoir déchiré un nombre presque égal dont il n'était pas satisfait. Dans cette foule de dessins, aujourd'hui dispersés dans le monde entier, on retrouve, indépendamment du mérite de l'exécution, la même variété de pensées, la même finesse et la même profondeur d'observation que dans les compositions lithographiques. Mais celles-ci ont, de plus, l'intérêt que leur donne l'esprit jeté à pleines mains dans les légendes qui les accompagnent et dont plusieurs sont devenues des proverbes. « Que de dessins admirables et que de charmantes idées a dit Eugène Delacroix; que de sentiment et

que de verve! que de scènes comiques ou attendrissantes dans cette vaste comédie humaine, dans ces images doublement parlantes qui s'adressent au cœur et à l'esprit!... Charlet est de la lignée de ces immortels railleurs qui s'attaquent aux ridicules ou aux vices plus sûrement que les prédicateurs de vertu. Qui croirait que de simples dessins puissent arriver à un comique aussi profond et résumer dans une simple feuille tout un caractère et presque toute une action? Ses figures sont si frappantes et si vraies, le point où il saisit son personnage, l'entourage qu'il lui donne, figures ou accessoires, est tellement celui qui doit faire ressortir l'idée, que je n'hésite pas à le placer pour la peinture des caractères à côté de Molière et de La Fontaine. Le langage dans lequel il s'est exprimé n'est pas celui de ces hommes divins; mais son image est aussi pénétrante que leur prose ou que leurs vers. Il ne farde point, il n'embellit point. Il est impitoyable pour l'affectation et la fausse sensibilité. Il ne prend le mot d'aucune coterie humanitaire... Ses personnages sont à lui; ils ont la tournure et l'accent qu'il a voulu. Ses types sont de ceux qu'on n'oublie point, et la variété en est infinie. Il n'a jamais répété ni la même tête ni le même ajustement. Qui croirait qu'en ne représentant que des soldats, des ouvriers, des gamins de Paris, il ait pu trouver dans la tournure et dans le costume des différences aussi frappantes? Loin d'être des caricatures, ce sont de véritables portraits auxquels il ne manque qu'un nom... Passant ensuite à l'exécution de tant de chefs-d'œuvre, Delacroix s'exprime ainsi : « Le talent de Charlet n'avait point eu d'aurore... Charlet est arrivé tout armé, pourvu de ce don d'imaginer et d'exécuter qui fait les grands artistes. Il a, même cela de remarquable que la première période de son talent est celle où ce talent est le plus magistral. Dans des sujets aussi simples et, ce qu'il y a de plus difficile, dans la représentation de scènes vulgaires dont les modèles sont sous nos yeux, Charlet a eu le secret d'unir la grandeur au naturel. En parcourant cette suite de magnifiques dessins qui ont marqué surtout la première époque de son talent, on cherche involontairement ce qu'on peut lui préférer chez les plus grands maîtres sous le rapport de la simplicité de la conception et de l'ampleur du dessin. Un peu plus tard, l'adresse de la main, devenue plus remarquable, l'entraînait souvent dans une exécution dont la précision et la délicatesse ne sont pas exemptes d'une certaine coquetterie. Cette adresse merveilleuse n'enlevait rien, du reste, à la franchise de son invention. La composition, plus spirituelle quelquefois par l'intention, n'en demeure pas moins profonde et incisive, sans rien de hâté ou de négligé. » De pareils éloges, sortis de la bouche d'un maître tel que Delacroix, suffisent pour assigner à Charlet une des premières places parmi les artistes français du XIX^e siècle.

CHARLETON (Gautier), médecin anglais, né à Shepton-malet en 1619, mort en 1707. Devenu médecin de Charles I^{er}, il se prononça pour la cause royale, à l'époque de la guerre civile, et suivit le jeune Charles II dans son exil. De retour dans sa patrie, il fut nommé membre de la Société royale de Londres, chargé de professer l'anatomie au collège des médecins de cette ville, et élu président de ce collège en 1689. Charleton avait acquis une grande réputation et composé de nombreux ouvrages, dont les principaux sont : *Exercitationes physico-medice* ou *Economic animalis nominis in medicina hypothesisibus superstructa*, etc. (Londres, 1658); *Exercitationes pathologicae* (Londres, 1661); *Anomasticon zoicon* (Londres, 1668); *Inquiries into human nature* (Londres, 1680), etc.

CHARLEVAL, village et commune de France (Eure), arrond. et à 17 kilom. N. des Andelys, près de l'Andelle; 1,467 hab. Filatures de coton, moulins à blé; papeteries; fabriques d'indienne et de toiles peintes. Henri I^{er} y fit bâtir un château fort, dont il ne reste aucun vestige; Enguerrand de Marigny y construisit un hospice. A cette époque, ce village portait le nom de Noyon-sur-Andelle et appartenait à Olivier le Daim, barbier de Louis XI; il changea de nom sous Charles IX, qui ordonna d'y élever un château, lequel ne fut jamais achevé.

CHARLEVAL (Charles Faucon de Ris ou Ry, seigneur de), poète français, né en Normandie en 1612 ou en 1613, mort à Paris en 1693. Sa famille comptait parmi les plus considérables de la province, et a donné quatre premiers présidents au parlement de Rouen, notamment le frère du poète, son oncle et son neveu. Charleval était d'une complexion si chétive, d'une si débile apparence, qu'on pensa qu'il vivrait peu de temps; mais, à force de soins, de précautions, et grâce à un régime sévère, il trompa ces fâcheux pronostics et atteignit l'âge de quatre-vingts ans. Voulant alors fortifier son tempérament, il eut la malheureuse idée de faire abus de rhubarbe, et contracta une inflammation grave. Son médecin, — un docteur justiciable de Molière, — l'ayant saigné à outrance, le crut sauvé et dit : « Voilà la fièvre qui s'en va. — La fièvre?... allons donc, c'est le malade, » répliqua brusquement Thévenot, sous-bibliothécaire du roi. Celui-ci ne se trompait pas, Charleval rendit l'âme au bout de quelques heures. C'était un homme d'un esprit léger, faisant, pour se distraire, de petits vers gu-

lants, qui ne tiraient point à conséquence et ne lui coûtaient nul effort. « Il courtisait les femmes et les Muses, mais se ménageait beaucoup dans ce double commerce. » Sa facilité ne manquait pas d'un certain agrément et suffisait, dans ce siècle aimable et frivole, pour constituer une réputation littéraire. Aujourd'hui, il faut plus que cela, et nous ne ratifions point le jugement formulé par Bruzen de la Martinière : « Ses vers et ses lettres sont d'un goût exquis. » On préfère maintenant sa prose à ses rimes. Scarron disait de ce gentilhomme à amourettes et à madrigaux : « Les Muses ne le nourrissent que de blanc-manger et de bouillon de poulet. » Plusieurs poètes ont chanté Charleval; bornons-nous à mentionner Sarrazin, qui lui a adressé son sonnet de *Adam et Eve* et des stances sur la coquetterie. Ninon de Lenclos fit ainsi son oraison funèbre, dans une lettre adressée à Saint-Evremond : « M. de Charleval vient de mourir, et j'en suis si affligée que je cherche à me consoler par la part que je sais que vous y prendrez. Je le voyais tous les jours : son esprit avait tous les charmes de la jeunesse, et son cœur toute la bonté et la tendresse désirables dans les vrais amis. C'est plus que de mourir soi-même qu'une pareille perte. » Plus généreux que riche, ayant appris que M. et Mme Dacier voulaient, dans leur détresse, se retirer à Castres, il courut leur porter 10,000 livres en or. Il fut lié, non-seulement avec Ninon, mais encore avec la comtesse de la Suze, Voiture, Sarrazin, Scarron et sa femme. Il fit, pour cette dernière, ce madrigal :

Bien souvent l'amitié s'enflamme;
Et je sens qu'il est mal aisé
Que l'ami d'une belle dame
Ne soit un amant déguisé.

Quelquefois il divorçait avec le genre précieux, témoin cette stance extraite d'une épître à Sarrazin :

Nous ne sommes pas de ces sots
Que les jéunes rendent étiés;
Nos estomacs sont huguenots,
Si nos cœurs sont bons catholiques.

Le quatrain suivant semble être tombé de la plume du chevalier de Cailly; il est intitulé : *A un ami imprudent*.

J'ai de ton amitié des preuves malheureuses,
Ton zèle, cher ami, me perd absolument;
Que les vertus sont dangereuses
Dans un homme sans jugement!

L'équivoque et le jeu de mots étaient familiers à Charleval :

D'autres sont fous de leur marotte;
Moi, je suis fou de mon Marot.

Voici une épigramme intitulée *Contre un médisant* :

Bien que Paul soit dans l'indigence,
Son envie et sa médisance
M'empêchent de le soulager;
Sa fortune est en grand désordre,
Il ne trouve plus à manger,
Mais il trouve toujours à mordre.

Citons aussi cette boutade à l'adresse d'une maîtresse peu fidèle :

Je ne saurais vous pardonner
Le régal qu'à Saint-Cloud Paul vient de vous donner :
C'est le plus dégoûtant de tous les esprits fades.
Vous aimez trop les promenades,
Iris, allez vous promener!

Le rimeur normand maniait assez galamment le madrigal. Voici celui qu'il adressa à une dame qui le railloit d'être trop longtemps à la campagne :

Au doux bruit des ruisseaux dans les bois je respire,
C'est là que sur les fleurs je viens me reposer;
Je ne quitterais pas ces lieux pour un empire,
Mais je les quitterais, Iris, pour un baiser.

On ne peut nier que ces quatrains vers ne soient fort jolis; Charleval a été rarement aussi bien inspiré. Un neveu de notre auteur (le premier président dont nous avons parlé au commencement de cet article) ne voulut pas permettre la publication des œuvres du défunt, et, plus tard, un autre parent les emporta à l'armée. Il y périt, et le manuscrit avec lui. Ce que l'on connaît des compositions de Faucon de Ris, sieur de Charleval, a été réuni par Lefèvre de Saint-Marc et publié avec les vers de Saint-Pavin (Paris, 1759, in-12). Charleval est l'auteur de la fameuse et si curieuse *Conversation du maréchal d'Hocquincourt et du P. Canaye*, qui se trouve dans les œuvres de Saint-Evremond (Amsterdam, 1761).

CHARLEVILLE, ville de France (Ardennes), ch.-l. de cant., arrond. et à 2 kilom. N. de Mézières, sur la Meuse; pop. aggl. 10,215 hab. — pop. tot. 11,244 hab. Tribunaux de 1^{re} instance, de commerce et de justice de paix; collège communal; école normale d'instituteurs; bibliothèque publique de 23,000 volumes. Exploitation de calcaire hydraulique et de terre à briques; clouteries; ferronnerie; fabriques d'étaux, de pipes, de broches; tanneries; brasseries; distilleries; commerce de céréales. Autrefois manufacture d'armes, fondée en 1680, et supprimée en 1836. Cette ville est régulièrement bâtie; les rues en sont tirées au cordeau, larges et propres. Au centre de la cité est une belle place publique, entourée d'arcades et décorée d'une fontaine, où viennent aboutir les rues principales. Les environs offrent de belles promenades, notam-

ment celle des Allées, de la route de Flandre et du Petit-Bois. Charleville est une ville toute moderne; elle doit son origine à Charles de Gonzague, duc de Mantoue, qui la fit bâtir en 1606 et lui donna son nom. Elle fut régulièrement construite et fortifiée; aussi, pour la tenir en respect, Louis XIII fit-il élever, en 1639, un château fort sur le mont Olympe, qui la domine au N., et dont elle n'est séparée que par la Meuse. Les fortifications de la ville et du mont Olympe ayant été jugées inutiles, en 1686, furent démolies; il ne reste plus aujourd'hui de toutes ces constructions que deux pans de murs informes sur la montagne qui commande la ville. « Ville d'Irlande, dans le Munster, comté et à 48 kilom. N. de Cork, sur le chemin de fer de Dublin à Cork; 6,022 hab. Fabrication de couvertures et de cuirs. Aux environs, on remarque les ruines de l'ancienne habitation des comtes de Cork.

CHARLEVOIX (Pierre-François-Xavier de), jésuite et missionnaire, né à Saint-Quentin en 1682, mort à La Flèche en 1761. Il s'embarqua en 1720 pour les missions du Canada, remonta le fleuve Saint-Laurent et les lacs jusqu'à Michillimakinac, fit une excursion dans le pays des Illinois, descendit le Mississippi jusqu'à son embouchure, visita Saint-Domingue et revint, en 1722, en France, où il remplit divers emplois dans les maisons de son ordre, et collabora pendant vingt-deux ans au *Journal de Trévoux*. On a de lui divers ouvrages intéressants, mais écrits d'un style prolixe, et où l'auteur se montre parfois un peu trop crédule : *Histoire et description du Japon* (1715); *Histoire de Saint-Domingue* (1730); *Histoire de la Nouvelle-France* (1744); *Histoire du Paraguay* (1756), etc.

CHARLIER (Gilles), en latin *Ægidius Carlierius*, théologien français, né à Cambrai, mort à Paris en 1473. Envoyé au concile de Bâle en 1433, il s'y distingua, fut chargé de se rendre à Prague pour s'occuper de la conversion des hussites, et il eut, dans cette ville, une longue controverse avec le chef des schismatiques, Nicolas Taborit. Après son retour en France, il devint doyen de la faculté de théologie de Paris. Il a laissé, entre autres écrits : *Sporta fragmentorum* (Bruxelles, 1478-1479, 2 vol. in-fol.), le second ouvrage qui ait été imprimé dans cette ville.

CHARLIER (Charles), homme politique, né à Laon, où il était avocat en 1789. Député à l'Assemblée législative, puis à la Convention, il soutint avec une véhémence passionnée toutes les mesures révolutionnaires, vota la mort du roi sans sursis, contribua à la chute des Girondins, défendit Marat, poursuivit les fournisseurs concussionnaires, combattit la réaction thermidorienne, quoiqu'il eût contribué à renverser Robespierre, entra aux Cinq-Cents, où il montra la même exaltation, et se suicida en 1797, à la suite d'un accès de fièvre chaude. Son exaltation était extrême, et déjà il avait donné des signes de folie dans le Conseil, en proposant que les députés ne siègent qu'armés de poignards.

CHARLIER, philosophe français. V. GERSON (Jean).

CHARLIEU (*Carilocus*), ville de France (Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. N.-E. de Roanne, sur le Sornin, près de la forêt de Sorillard; pop. aggl. 3,467 hab. — pop. tot. 3,890 hab. Fabriques d'étoffes de soie; filature et tissage de coton, tanneries, chapelleries. Commerce de bestiaux, de fil et de laine. Restes d'une ancienne abbaye de bénédictins, construite au XII^e siècle; aux environs, le vieux pont dit *pont du Diable*.

CHARLIN ou **CHARLY**. V. LABÉ (Louise).

CHARLOT s. m. (char-lo). Argot. Nom donné, à Paris, à l'exécuteur des hautes œuvres :

Maitre Charlot vient d'arriver,
Qui la fut bientôt saluer;
La corde au cou lui dit : « Madame,
Je vous jure dessus mon âme,
C'est aujourd'hui qu'il faut danser,
Ma salle est déjà préparée. »
(*Chanson de madame Lescombat.*)

— *Soubrettes de Charlot*, Valets du bourreau.

— Ornith. Nom vulgaire du grand courlis. || *Charlot de plage*, Alouette de mer.

— **Encycl.** Ce nom de *Charlot*, donné par la pègre à l'exécuteur des hautes œuvres, paraît être un héritage légué à celui-ci par un de ses prédécesseurs, dont c'était le véritable nom. Ce fut lui qui écartela Damiens, en 1757. On cite un mot assez pittoresque de ce *Charlot*. Le savant La Condamine, possédé, comme on le sait d'une insatiable curiosité, voulut assister à l'exécution de Damiens. A force de persistance, il finit par percer les rangs de la foule et à se faufiler jusque dans le cercle formé au pied de l'échafaud par des bourreaux de province, venus là pour voir travailler leur confrère de la capitale. *Charlot*, en reconnaissant dans La Condamine un de ses habitués, cria à ses confrères d'un ton de haute considération : « Messieurs, place à M. de La Condamine! c'est un amateur. »

CHARLOT (Hugues, baron), général français, né à Volron en 1757, mort en 1821. Il entra comme simple soldat dans le régiment de Foix, en 1776. Il quitta le service en 1790, se rengagea, l'année suivante, dans le 3^e bataillon des volontaires de l'Isère, dont il fut élu

capitaine. Nommé chef de bataillon le 1^{er} août 1793, il se signala au siège de Toulon, en faisant mettre bas les armes à l'état-major d'un général anglais. Depuis lors, il continua de servir avec éclat, se distingua en Italie, au passage de la Brenta, au siège de Rome, etc. En 1808, il fit la campagne de Portugal comme général de brigade.

Charlot ou la *Comtesse de Givry*, pièce dramatique en trois actes et en vers, composée par Voltaire, pour son théâtre de Ferney, sur lequel elle fut représentée le 8 septembre 1767. Cette pièce, qui n'était destinée qu'à un public d'amis, ne reçut pas de son auteur tous les soins qu'il prodiguait aux productions composées en vue de ces welches de Parisiens, comme il les appelait. La comtesse de Givry fait élever, en même temps que son fils le marquis, son frère de lait, Charlot. Ce dernier profite de l'éducation qui lui est donnée, et devient un parfait gentilhomme, tandis que le marquis a de la peine à se transformer seulement en vilain dégrossi. La comtesse réserve pour époux au marquis sa nièce Julie, qui lui préférerait Charlot, dont elle se sent aimée. Le marquis, soupçonnant un rival dans Charlot, le force à se battre. Le sort se montre juste, et Charlot tue son seigneur.

La comtesse se désespère — de perdre ainsi ses deux fils — car la mort attend le coupable qui a osé porter la main sur son maître. Soudain ses larmes se changent en cris de joie. La nourrice du marquis lui révèle une substitution opérée jadis; le prétendu marquis était son fils à elle, et Charlot est le véritable rejeton de la noble branche des comtes de Givry. Tout le monde est dans la joie, même la nourrice, qui oublie bien promptement, ce nous semble, la mort de son fils. Charlot épouse Julie.

Cette petite pièce, dont l'intrigue est suffisante, est remplie de vivacité et de charme. Bien que La Harpe ait écrit à propos de Voltaire : « Le ton de la comédie n'a jamais été le sien, la nature le lui avait refusé, » certains mots sont d'un comique de bon aloi; témoin cette apostrophe du marquis à Charlot :

... Je te défends, à toi,
De montrer, quand j'y suis, de l'esprit plus que moi.

Le style est clair, naturel, parfois un peu trop familier. Certaines négligences de versification prouvent que Voltaire attachait peu d'importance à son *Charlot*, bien qu'il puisse, sans crainte, se présenter et se proposer comme un charmant modèle de la comédie de salon. Palissot a relevé cette rime incorrecte :

Eh bien! vous mérites une telle algarade,
Vous vous faites haïr, monsieur, prenez-y garde.

Malgré le peu d'importance qu'il attachait à cette pièce, ainsi que nous venons de le dire, Voltaire a pris la peine d'en faire plusieurs variantes. Dans l'une, ce qui nous paraît raviver l'intérêt, la reconnaissance de Charlot a lieu devant le spectateur, qui assiste à ce spectacle émouvant, au lieu d'en apprendre les détails de la bouche de la nourrice. Malgré toutes ses imperfections, *Charlot* est supérieur aux trois quarts des œuvres dramatiques de nos jours, surtout sous le rapport du naturel et du style.

CHARLOTTE s. f. (char-lo-te). Art culin. Plat d'entre-mets, consistant en une marmelade de pommes entourée de morceaux de pain grillés et frits : *Manger une CHARLOTTE*.

— *Charlotte russe*, Plat semblable au précédent, mais dans lequel la marmelade est remplacée par de la crème fouettée, et le pain par de petits biscuits : *La Russe nous montre avec orgueil sa CHARLOTTE*. (Scribe.)

CHARLOTTE (LE DE LA REINE), île de l'Amérique anglaise du N., dans le grand océan Pacifique boréal, près de la côte du Nouveau-Hanovre, au N.-O. de l'île Quadra-et-Vancouver, et au S. de l'archipel du Prince-de-Galles. Cette île, de forme à peu près triangulaire, a environ 30,000 kilom. carrés de superficie, et est habitée par des Indiens indépendants, appelés *Wakas*. Elle fait partie d'un groupe d'îles découvertes par La Pérouse, qui les appela *îles Fleuriées*. Vancouver, qui les visita peu après, substitua à ce nom celui de la princesse royale d'Angleterre. L'extrémité S. de cette île, appelée aussi par La Pérouse *cap Hector*, porte le nom de *pointe de la Princesse royale*.

CHARLOTTE, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans la Caroline du Nord, à 200 kilom. S.-O. de Raleigh, sur le chemin de fer qui réunit cette dernière ville à Columbia; 4,750 h. Près de cette petite ville, dans la partie méridionale, on exploite des mines d'or importantes et des dépôts d'alluvions aurifères très-riches, dont les produits, d'abord fort abondants, ont cependant diminué dans ces dernières années; ils ont nécessité l'établissement, à Charlotte, d'un hôtel des monnaies, succursale de celui de Philadelphie.

CHARLOTTE, reine de Chypre, morte à Rome en 1487. Elle était fille du roi de Chypre Jean III, à qui elle succéda en 1458. Veuve de Jean de Portugal, duc de Coimbre, elle épousa en secondes noces, en 1459, Louis, comte de Genève. Charlotte avait à peine pris possession du trône, que son frère naturel, Jacques, envahit l'île, à la tête d'une flotte mise à sa disposition par le sultan d'Égypte

(1460). Après avoir soutenu, à Célines, un siège qui dura quatre ans, Charlotte abandonna Chypre. Elle mourut à Rome, laissant par donation son ancien royaume à son neveu, le duc de Savoie.

CHARLOTTE (Marie-Amélie-Auguste-Victoire-Clémentine-Léopoldine), ex-impératrice du Mexique, née le 7 juin 1840, est la fille du roi des Belges Léopold I^{er}, et la sœur du roi régnant. Le 27 juin 1857, elle épousa l'archiduc Maximilien d'Autriche, depuis empereur du Mexique (10 juillet 1863), sous le nom de Maximilien I^{er}. Dans les circonstances critiques où se trouva placé le nouvel empereur, elle montra beaucoup de résolution et de courage; mais sa raison, ébranlée par les événements terribles auxquels elle dut assister, s'altéra tout à fait, et aujourd'hui encore la malheureuse princesse, retirée près de sa famille, ignore la fin tragique de son époux.

CHARLOTTE-AUGUSTA, fille de Caroline de Brunswick, reine d'Angleterre, née en 1796, morte en 1816. Elle avait épousé, en 1815, Léopold de Saxe-Cobourg, qui devint plus tard roi des Belges.

CHARLOTTE DE BOURBON, femme de Guillaume d'Orange le Taciturne. V. BOURBON (Charlotte de).

CHARLOTTE-ÉLISABETH DE BAVIÈRE, dite la *princesse Palatine*, deuxième épouse de Philippe d'Orléans et mère du régent, née à Heidelberg en 1652, morte à Saint-Cloud en 1722. Elle était fille de Charles-Louis, électeur palatin du Rhin, et fut mariée au frère de Louis XIV en 1671. Dépourvue de grâce et de beauté, d'une franchise parfois un peu brusque, elle fut peu aimée à la cour; mais le roi estimait son caractère et ses vertus. On a publié d'elle, en 1788, des *Fragments de lettres originales*, qui paraissent authentiques, et qui renferment des détails curieux. Ils ont été réimprimés en 1807, sous le titre de : *Mélanges historiques, anecdotiques et critiques*, et, en 1823, sous celui de : *Mémoires sur la cour de Louis XIV et de la régence*. M. G. Brunet a publié, en 1853, des *Lettres inédites de la princesse Palatine*. Cette princesse, qui avait une extrême aversion pour la parure, « cependant laissée son nom à cette fourrure de cou appelée *palatine*. V., pour plus de détails, ELISABETH-CHARLOTTE DE BAVIÈRE.

CHARLOTTE-JOACHIME DE BOURBON, reine de Portugal, née en 1775, fille du roi d'Espagne Charles IV, morte en 1830. Elle épousa, en 1790, Jean, infant de Portugal, qui fut prince-régent en 1793, et roi de 1816 à 1826. Elle en eut plusieurs enfants, parmi lesquels don Pedro, roi tard empereur du Brésil, et don Miguel, roi de Portugal en 1828. D'un physique disgracieux, d'une ambition démesurée, elle lassa, par ses intrigues et ses complots, la patience de son époux, qui vécut séparé d'elle de fait depuis 1806. Avide du pouvoir, instrument du parti absolutiste, monacal et espagnol, elle suscita vainement plusieurs mouvements militaires pour arriver à ses fins, mais ne réussit qu'à la fin de sa vie à faire proclamer don Miguel souverain absolu.

CHARLOTTE DE SAVOIE, reine de France, seconde femme de Louis XI et mère de Charles VIII, née en 1445, morte à Amboise en 1483. Elle était fille d'Anne de Chypre et de Louis II, duc de Savoie. Louis XI, n'étant encore que dauphin, épousa la jeune princesse en 1450, lorsqu'elle était à peine âgée de six ans, malgré la volonté de son père Charles VII, roi de France, et ne lui témoigna, dans la suite, que des dédains. Tous deux repoussés par son époux, parce qu'elle appartenait à une famille qu'il détestait, elle vécut près de lui dans une sorte de captivité jusqu'en 1483, époque de la mort de Louis XI, auquel elle ne survécut que trois mois.

CHARLOTTE (Louise). V. CARLOTA.

CHARLOTTE CORDAY. V. CORDAY.

Charlotte, touchante figure, une des créations immortelles de Goethe. Du jour où Werther a vu Charlotte, il ne peut bannir de son cœur cette chère image. Il essaye en vain d'exprimer à son ami tous les mérites de celle qu'il aime. Que dire, en effet? Lui écrit-il que c'est un ange : si! chacun en dit autant de la sienne, n'est-ce pas? « Et pourtant, je ne suis pas en état de t'expliquer comment elle est parfaite, pourquoi elle est parfaite. Il suffit, elle asservit tout mon être. Tant d'ingénuité avec tant d'esprit! tant de bonté avec tant de force de caractère! et le repos de l'âme au milieu de la vie la plus active! Peut-on se défendre de retracer la première entrevue de Werther et de Charlotte? Quel spectacle délicieux que celui dont le pauvre jeune homme fut témoin quand il entra pour la première fois chez le bailli de S... Six enfants, de deux ans jusqu'à onze, se pressaient autour d'une belle jeune fille, en robe blanche, avec des nœuds de couleur rose pâle aux bras et au sein. Elle tenait un pain bis, dont elle distribuait des morceaux à chacun en proportion de son âge et de son appétit. Elle donnait avec tant de douceur, et chacun disait *merci* avec tant de naïveté! Toutes les petites mains étaient en l'air avant que le morceau fût coupé. Werther même Charlotte au bal avec plusieurs de ses amies. Tout le long de la route, il s'enivre de la voix suave et des regards charmants de la jeune fille. Au bal, il la fait valser. « Jamais, dit-il, je ne me sentis si agile. Tenir dans ses

bras la plus belle des créatures! voler avec elle comme l'orage! voir tout passer, tout s'évanouir autour de toi, sentir... Wilhelm, pour être sincère, je fis alors le serment qu'une femme que j'aimerais, sur laquelle j'aurais des prétentions, ne valerait jamais qu'avec moi! » Un instant après, Werther apprit que Charlotte était fiancée à un jeune homme, alors en voyage. Pourtant Werther retourne chez le bailli; il revoit Charlotte. Il croit lire dans ses yeux qu'elle s'intéresse à lui. « Non, je ne me trompe pas, dit-il... je sens, et là-dessus je puis m'en rapporter à mon cœur, je sens qu'elle... Oh! l'oserai-je prononcer ce mot qui vaut le ciel? Elle m'aime!... » Mais Werther prend pour amour ce qui n'est que la naïve expansion d'une âme innocente et pure. Charlotte, toute sensible qu'elle est, n'a point de passion. Albert revient : c'est son fiancé. Et le mariage doit avoir lieu bientôt. Werther ne peut rester plus longtemps. Il part; mais, après plusieurs mois de voyage, il est attiré de nouveau vers Charlotte. Une année entière s'est écoulée. Il revoit, en automne, les lieux qu'il avait vus pendant le printemps et l'été. Quel changement! Charlotte est mariée; mais elle reçoit Werther avec le même sourire affectueux qu'autrefois. Elle est longtemps avant de comprendre la souffrance de celui qu'elle appelle son ami. Dès lors, elle est décidée à tout faire pour éloigner Werther; mais elle hésite à demander ce sacrifice douloureux, par compassion d'abord, peut-être aussi par un secret attachement pour son malheureux amant. Elle laisse entendre à Werther qu'il ne doit point revenir si souvent; mais le lendemain même, malgré sa promesse, il revient. Charlotte était seule. Werther lui lut quelques pages d'Ossian. Ils ne purent s'empêcher de pleurer tous deux, en sentant leur propre infortune dans la destinée des héros d'Ossian. Les lèves et les yeux de Werther se collèrent sur le bras de Charlotte, et le brûlaient. Il sembla à Charlotte qu'elle sentait passer dans son âme un pressentiment affreux. Ses sens se troublèrent. « Elle serra les mains de Werther; elle les pressa contre son sein; elle se pencha sur lui avec attendrissement, et leurs joues se touchèrent... L'univers s'anéantit pour eux. Enfin elle s'arracha à lui, toute troublée, tremblante, entre l'amour et la colère, et lui dit : « Voilà la dernière fois, Werther, vous ne me verrez plus! » Elle ne disait que trop vrai. L'infortunée se tua la nuit suivante. Charlotte, ainsi combattue entre son devoir et le penchant de son cœur, courageuse et pourtant sensible, forte mais sans éclat et sans héroïsme, est une création originale, d'autant plus touchante qu'elle est plus vraie. Chez elle, ce n'est point la passion qui commande, mais ce n'est pas non plus la raison : elle n'est ni entièrement maîtresse d'elle-même ni esclave de son amour. La sensibilité, tel est le fond de sa nature. Elle aime, mais d'une affection étrangement douce et tempérée, qui réchauffe son cœur, mais ne le brûle pas. C'est quelque chose d'intermédiaire entre l'amour et l'amitié.

Charlotte Brown, comédie en un acte et en prose par Mme de Bawr, représentée sur le théâtre de la Comédie-Française le 7 avril 1835. L'auteur avait voulu prouver que l'inégalité des conditions ne doit pas mettre obstacle à l'union de deux amoureux, et, comme *Fanchon la vielleuse*, Mme de Bawr disait :

L'amour ainsi qu'à la nature
N' connaît pas ces distances-là.

« Voici, dit un critique, de quelle manière Mme de Bawr avait traité son sujet : le comte de Rasberg s'est marié; fils d'un grand maréchal, personnage fort chatoilleux et fort rigide sur l'article de la naissance, il a épousé Charlotte Brown, la nièce d'un simple tailleur, en laissant croire à son père qu'elle appartenait à une noble et ancienne famille du même nom. La distinction de la jeune femme, l'excellente éducation qu'elle a reçue, lui permettent de se montrer digne et rang qu'elle occupe dans le monde. Mais l'embaras des époux est extrême lorsqu'arrive l'honnête Brown pour embrasser sa nièce. Que dira le grand maréchal, en voyant cet homme qu'on lui a donné pour un comte, pour un personnage, et qui apporte chez lui les habitudes et le langage d'un tailleur. Heureusement le hasard, cette providence des auteurs placés dans une situation difficile, le hasard avait voulu que Brown sauvât un jour la vie à un grand-duc, qui intervint à propos pour apaiser l'indignation du grand maréchal. Celui-ci pardonne donc aux deux époux. »

Le fond de cette pièce est très-léger, on le voit, mais les détails sont charmants. Le style correct, facile, spirituel, avait le mérite de reproduire la forme d'une conversation élégante. Le rôle de Brown était très-heureusement tracé. Mlle Mars créa avec son charme habituel le personnage de Charlotte. Elle aida ainsi au succès complet de cette agréable comédie.

CHARLOTTEBOURG, ville de Prusse, province de Brandebourg, régence de Potsdam, à 5 kilom. O. de Berlin, sur la Sprée, 10,000 hab. Sources minérales et bains; manufacture royale de porcelaine. Nombreuses villas. Beau château royal, résidence de la cour pendant l'été, bâti par Frédéric I^{er}, en 1706, et dans le parc duquel on admire le mausolée de la reine Louise, femme de Frédéric-Guillaume III. Ce monument est un petit temple d'ordre do-

rique, dans lequel ont été inhumés la reine Louise de France (juillet 1810) et le roi Frédéric-Guillaume III, son époux (juin 1840). A l'intérieur, au-dessus du caveau royal, s'élèvent deux sarcophages sur lesquels reposent les statues couchées du roi et de la reine, deux chefs-d'œuvre de Rauch.

CHARLOTTENBRUNN, bourg de Prusse, province de Silésie, régence et à 22 kilom. S.-O. de Breslau, district de Reichenbach, au pied de l'Eulengebirge; 1,200 hab. Sources minérales renommées pour les maladies des nerfs et de la poitrine. Ces eaux, froides, carbonatées, calcaires, sodiques et ferrugineuses, connues depuis 1697, émergent, par deux sources, du grès rouge et du porphyre. Leur température est de 7° 5, et leur densité de 1,01062.

CHARLOTTESVILLE, ville des Etats-Unis d'Amérique, à 100 kilom. N.-O. de Richmond, à 130 kilom. S.-O. de Washington, sur le versant oriental des montagnes Bleues, près de la Rivanna; 3,956 hab. Université fondée en 1817, avec Ecoles de droit et de médecine. Les bâtiments de l'Université sont considérés comme les plus beaux de ce genre qui existent en Amérique. En février 1865, le général Sheridan surprit le général rebelle Early dans Charlottesville, qui était un des plus grands arsenaux de l'armée sudiste, et le fit prisonnier avec 1,800 hommes.

CHARLOTTE-TOWN, ville de l'Amérique anglaise du N., ch.-l. de l'île du Prince-Edouard, à 930 kilom. de Québec, au centre de l'île et au fond de la baie d'Hillsborough; 5,000 hab. Place de guerre défendue par plusieurs forts; beau port de mer, l'un des plus sûrs et des vastes de l'Amérique septentrionale.

CHARLUS (comtes de), branche de la maison de Lévis, issue de celle de Ventadour. Elle a pour auteur Jean de Lévis, second fils de Louis de Lévis, baron de la Voûte, et de Blanche de Ventadour. Jean devint baron de Charlus, seigneur de Champagne, des Granges et des Margerides, par donation que lui en fit Catherine de Beaufort, comtesse de Ventadour, son aïeule maternelle. Il mourut en 1519, laissant de Françoise de Poitiers, sa femme, Charles de Lévis, baron de Charlus, vicomte de Lugny, seigneur de Poligny, gentilhomme ordinaire de la chambre des rois Henri II, François II et Charles IX, nommé grand maître et général réformateur des eaux et forêts de France, en 1554. Claude de Lévis, baron de Charlus, son fils et son successeur, chambellan du duc d'Alençon, laissa, de Jeanne de Maumont, Jean-Louis de Lévis, comte de Charlus, marié à Diane de Daillon du Lude. De ce mariage naquirent CHARLES, qui a continué la ligne directe, et Jean-Claude de Lévis, qui a fait la branche des Lévis, marquis de Châteaumorand. Charles II de Lévis, comte de Charlus, fils et successeur de Jean-Louis, fut capitaine des gardes du corps. Il mourut en 1662, laissant Roger de Lévis, comte de Charlus, marquis de Poligny, lieutenant général et gouverneur du Bourbonnais. CHARLES-ANTOINE, fils de Roger, fut lieutenant général pour le roi en Bourbonnais, et père de Charles-Eugène de Lévis, lieutenant général, officier très-distingué, qui, en récompense de ses services, obtint, en 1723 des lettres patentes érigeant en duché-pairie, en sa faveur, les terres et seigneuries de Lurcy-le-Sauvage, Poligny, la Baudrière, Champroux, etc., sous le nom de duché de Lévis. Il mourut en 1734, sans laisser d'enfant de Marie-Françoise d'Albert de Luynes, sa femme.

CHARLWOODIE s. f. (char-lou-di — de *Charwood*, bot. angl.). Bot. Syn. de CORDYLINÉ, genre de liliacées.

CHARLY, bourg de France (Aisne), ch.-l. de cant., arrond. et à 15 kilom. S.-O. de Chateau-Thierry, sur la rive droite de la Marne; pop. aggl. 1,252 hab.; — pop. tot. 1,774 hab. Fabriques de bonneterie, boutons, serges, draps, fonderie de cuivre.

CHARLY (GAUDÉ dit), artiste dramatique français, né à Paris vers 1828, d'un père, chef d'institution, qui lui donna une excellente éducation. Conduit un soir à la Comédie-Française, il en sortit, après avoir vu jouer Beauvillat dans *Polyeucte*, avec la résolution de se faire acteur. Malgré l'opposition de sa famille, il se présenta au Conservatoire et fut refusé; six mois plus tard, il parvenait à s'y faire admettre. En 1848, sa dernière année de Conservatoire, le prix de tragédie ne lui ayant pas été décerné au concours, malgré le succès que lui avait valu le rôle d'Hamlet, il y eut émeute dans la salle et ses camarades infirmèrent par leurs applaudissements prolongés la décision du jury. Il fut alors engagé à l'Odéon, où il débuta dans le *Cid*, et se fit remarquer par plusieurs créations. Renonçant, sur l'avis de Bocage, à l'emploi des amoureux, auquel son physique se prêtait peu, il prit les troisièmes rôles. La direction de l'Odéon ayant changé de mains, le jeune acteur fut congédié, et se trouva tout à coup sans ressources. Il joua à Belleville et fut engagé enfin à la Porte-Saint-Martin, en 1850; il prit alors le nom de Charly qu'il n'a plus quitté. La déconfiture du théâtre laissa de nouveau M. Charly sans emploi durant quel temps; à sa réouverture, il y a pris et depuis lors il y a tenu avec honneur l'emploi ingrat et difficile des traîtres. *Frère Tran-*

quille; d'Orbec, de *Benvenuto Cellini*; le bourreau, de la *Jeunesse des Mousquetaires*; le jeune Horace, de la *Vie d'une comédienne*; Hannu, de *Schamyl*; le prince d'Orange, qu'il reprit après M. Clarence dans le *Comte de Lavernie*; Rapsod, des *Noces Venitienues*; Emery, des *Carrières de Montmartre*; Jules-César et Lahire, de *Paris*; Ramiro, du *Gentilhomme de la Montagne*; Benito, du *Roi des îles*; de Villesleq, du *Capitaine fantôme*; le général Guorero, des *Flibustiers de la Sonore*, ont été ses rôles les plus remarquables jusqu'à ce jour (1864). Il a abordé, grâce à la liberté des théâtres, le rôle de Valère dans l'*Avare*; mais cette excursion dans le classique n'a pas été des plus heureuses pour lui.

CHARMA (Antoine), philosophe français, né à la Charité-sur-Loire en 1801. Elève de l'Ecole normale lorsqu'elle fut licenciée en 1822, M. Charma fut noté pour l'indépendance de ses idées et fut écarté de l'Université. Il se livra à l'enseignement libre jusqu'à l'époque de la révolution de Juillet. M. Cousin, qui connaissait son mérite, l'appela alors à occuper la chaire de philosophie à la faculté de Caen, bien qu'il n'eût point encore passé son doctorat. Dès l'année suivante, M. Charma remplit cette formalité. Ses leçons publiques, dont le succès fut grand, ne tardèrent pas à éveiller l'attention des ultramontains, qui lui suscitèrent les plus vives attaques. Dans son zèle fougueux, M. de Montalembert dénonça, en pleine Chambre des pairs, le savant professeur comme le propagateur de doctrines immorales, matérialistes et impies. En 1844, M. Charma fut de nouveau accusé devant le conseil supérieur de l'instruction publique, pour avoir publié dans le *National* du *Cataclysme* des articles sur la philosophie politique. Cependant, malgré tous les efforts de ses ennemis, M. Charma conserva, non sans peine, il est vrai, sa chaire de philosophie, et qu'il occupa encore.

Outre des notices biographiques et des mémoires archéologiques sur la Normandie, on doit au savant professeur des ouvrages philosophiques qui se font remarquer par une grande force de pensée. Les principaux sont : *Essai sur les bases et les développements de la morale humaine* (1834); *Leçons de philosophie sociale et de logique* (1838-1840, 2 vol. in-8°); *Essai sur la philosophie orientale* (1842); *Du sommeil* (1851, in-8°), etc.

CHARMANT (char-man) part. prés. du v. Charmer : *L'imagination peut nous servir en charmant nos ennemis, comme nous nuire en les exagérant.*

CHARMANT, ANTE adj. (char-man, an-te — rad. *charmer*). Qui charme, qui plait par les agréments de son esprit, de son caractère, de ses manières, de sa tournure : *Vous êtes charmant, en vérité. Quelle femme charmante!*

Soyez l'homme du jour, et vous serez charmant.

BOISSY.

C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre, il faut savoir encore et converser et vivre.

BOILEAU.

On rencontre souvent de ces gens à beaux mots, De ces hommes charmants qui ne sont que des sots.

GRESSET.

Elle est charmante! elle est charmante! elle est charmante! Mon cœur bout, ma main brûle et ma tête fermente.

E. AUGIER.

« Plein de charine, agréable, qui donne du plaisir : *Des lieux charmants. Une maison charmante. Un livre charmant. De charmants récits. Un charmant souvenir. Une charmante idée. Une hospitalité charmante. Le projet est charmant. Quelle voix charmante! Le spectacle sera charmant. La jeunesse est une chose charmante.* (Chateaub.) *Un homme vraiment touché dit des choses charmantes; il parle une langue qu'il ne sait pas.* (H. Beyle.)

Jérusalem renait plus charmante et plus belle.

RACINE.

Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas, Fuyez ces lieux charmants qu'arrose le Permesse; Ce n'est point sur ses bords qu'habite la richesse.

BOILEAU.

— Par ext. Piquant, amusant, singulier, bizarre, en parlant des personnes ou des choses : *Ah! il est charmant, avec ses projets d'union conjugale! — Qu'a-t-il dit à cela? — Rien du tout. — Rien du tout! La réponse est charmante.*

— Ironiq. Désagréable, en parlant des personnes ou des choses : *Après les importuns, la pluie; le temps est aussi charmant que les hommes. Quand il a pleuré il boude, quand il a boudé il s'irrite : quel charmant petit caractère! Vous me refusez! vous êtes charmant en vérité!*

— Substantif. *Mon charmant, ma charmante*, Mot d'amitié qu'on emploie en s'adressant à quelqu'un : *Ques acc (qu'est-ce là), ma charmante! dit le vieux gargon en se mettant sur son séant.* (Balz.)

— s. m. Ce qui est charmant, ce qui plait, ce qui est agréable : *Le charmant de l'histoire, c'est que...*

Et nous verrons si n'est point de milieu Entre le charmant et l'utile.

CORNEILLE.

— s. f. Argot. Gale. C'est évidemment par une antiphrase que l'on pourrait peut-être

expliquer en se reportant à une pièce de vers dans laquelle La Fontaine a fait l'éloge de la gale. Entre autres arguments de sa thèse, il allègue que *gratter* vient d'un mot latin *gratus*, qui signifie *charmant*.

— Rem. On a beaucoup reproché aux écrivains du XVII^e siècle, et surtout à Racine, l'emploi fréquent qu'ils ont fait de ce mot dans un style élevé; nous croyons que *charmant* n'avait pas alors cette idée de petite gentillesse qu'il a exprimée depuis; d'ailleurs, l'idée de *charme*, de sortilège, qu'indique sa racine, écarte tout à fait ce sens consacré par l'usage actuel.

— Antonymes. Bessant, choquant, déplaisant, désagréable, ennuyeux, maussade, rebutant, repoussant, révoltant.

Charman (le prince). Nom donné, dans plusieurs contes de fées, à un jeune prince, beau comme le jour, qui surgit à point nommé pour délivrer les jeunes filles persécutées. C'est l'Adonis obligé, le chevalier inévitable des fées. Par antonomase, les écrivains désignent sous ce nom un jeune homme beau, riche et amoureux :

« Voici d'abord un jeune homme beau comme le jour, un prince *Charmant*, en gants beurre frais et en cravate irréprochable, qui la demande en mariage. Il est épris, pauvre jeune homme ! Il n'en vit plus. Et puis d'ailleurs, il a si bonne mine et se tient si bien ! La jeune fille rougit et s'incline, et la maman met les deux mains l'une dans l'autre. »

VICTOR FOURNEL, *Le rêve d'une jeune fille*.

Charmante fleur ! extrait de l'opéra *Le Retour*, paroles françaises de Bélanger, musique de Mendelssohn. En 1865, le Théâtre-Lyrique, la scène artistique par excellence, tentait de faire apprécier à Paris, comme compositeur dramatique, Mendelssohn, dont les symphonies nous ont été révélées il y a peu d'années. La tentative échoua : le poème du *Retour*, qui avait pris alors le titre de *Lisbeth*, était trop simple, trop empreint de bonhomie allemande. Les idylles à la Gessner n'ont point chance de vogue en France; il faut des situations dramatiques et des scènes violentes. Plus tard, on daignera peut-être faire la part du sentiment. Cet échec, toutefois, ne saurait enlever à l'œuvre du maître une parcelle de sa poétique distinction.

Molto alle vivace

Char-man - tes fleurs, doux pré - sent des cieux, Pré - sage em-bau - mé des jours heu - reux ! Char-man - tes fleurs, doux pré - sent des cieux Pré - sage em-bau-mé des jours heu - reux ! Un souf-flé-mys - té - rieux les a fait é - clo - re ; Et plus d'un amoureux tout bas les im - plo - re ; Tout bas aussi, ten - dres fleurs, à leur tour, Mur - mu - rent lan - ga - ge tou - chant d'a - mour.

DEUXIÈME COUPLET.
Un seul matin les verra mourir.
Pourquoi se hâter de les cueillir ? } bis.
Mais de l'inconstant plaisir,
Qui passe comme elles,
Je garde souvenir
Aux âmes fidèles.
Hélas ! pour jamais s'enfuit le bonheur.
Plus fraîche, plus belle renaît la fleur !

Charmante Gabrielle, romance attribuée à Henri IV, paroles et musique. Encore une illusion historique qui tombe, un rayon à détacher de l'aurore du bon roi Henri. Cette chanson de *Charmante Gabrielle* ne lui appartient pas plus que *l'Iliade* à M. Belmontet. La musique, un air d'ancien noël, revient de

droit à Ducaurron, maître de chapelle du souverain; les paroles ont été rimées par Jean Berton, son secrétaire. Gabrielle d'Estrées accepta la chanson comme inspiration royale. La tradition a montré la même indulgence et la même crédulité.

Andante con moto

Char - man - te Ga - bri - el - le, per - cé de mil - le dards. Quand la gloi - re m'ap - pel - le, à la sui - te de Mars ! Cru - el - le dé - par - ti - e. mal - heu - reux jour ! Que ne suis - je sans vi - e ou sans a - mour !

DEUXIÈME COUPLET.
L'amour sans nulle peine
M'a, par vos doux regards,
Comme un grand capitaine,
Mis sous ses étendards.
Cruelle dépar-tie, etc.

TROISIÈME COUPLET.
Si votre nom célèbre
Sur mes drapeaux brillait,
Jusqu'au delà de l'Ébre
L'Espagne me craindrait.
Cruelle dépar-tie, etc.

QUATRIÈME COUPLET.
Je n'ai pu dans la guerre
Qu'un royaume gagner;
Mais sur toute la terre
Vos yeux doivent régner.
Cruelle dépar-tie, etc.

CINQUIÈME COUPLET.
Partagez ma couronne,
Le prix de ma valeur :
Je la tiens de Bellone;
Tenez-la de mon cœur.
Cruelle dépar-tie, etc.

SIXIÈME COUPLET.
Bel astre que je quitte;
Ah ! cruel souvenir !
Ma douleur s'en irrite;
Vous revoir ou mourir.
Cruelle dépar-tie, etc.

SEPTIÈME COUPLET.
Je veux que mes trompettes,
Mes fifres, les échos
A tout moment répètent
Ces doux et tristes mots.
Cruelle dépar-tie, etc.

CHARMANTINE s. f. (char-man-ti-ne — rad. *charmant*). Cost. Espèce de cravate dont se servent les dames en hiver.

CHARME s. m. (char-me — lat. *carpinus*, même sens). Bot. Genre d'arbres, de la famille des corylacées, comprenant environ six espèces, répandues dans l'hémisphère nord : C'est dans les sols calcaires que les CHARMES paraissent le mieux se plaire. (Bosc.) Le bois de CHARME est dur, compacte et blanc. (T. de Berneaud.) Le bois du CHARME est propre à faire des jougs pour les bœufs. (L. Gouas.)

— Bois du même arbre : Le CHARME est d'un grand usage dans le charbonnage et pour le chauffage.

— Loc. fam. Se porter comme un charme, Jouir d'une bonne santé, être fort robuste.

— Encycl. Le genre *charme* appartient à la famille des corylacées, très-voisine de celle des cupulifères. Il est surtout caractérisé par sa cupule foliacée, membraneuse, unilatérale, à trois lobes, le moyen beaucoup plus grand que les latéraux, embrassant le fruit qu'elle cache en dehors. Les fleurs sont monoïques; les mâles ont des chatons cylindriques latéraux et douze étamines insérées à la base d'une squame pédonculaire. Chez les femelles, les chatons sont terminaux, lâches, à bractées petites, décidues; l'involute est biflore, à folioles geminées, pétioles, trilobées; l'ovaire, infère et biloculaire, renferme des ovules solitaires dans les loges anatropes, suspendus au sommet de la cloison; le style, fort court, est surmonté de deux stigmates filiformes. Le fruit est ovoidé, comprimé, à péricarpe ligneux, marqué de côtes longitudinales.

On compte cinq ou six espèces de *charmes*, qui croissent soit en Europe, soit dans l'Amérique du Nord, soit dans l'Inde orientale. Le *charme commun* d'Europe (*carpinus betulus*)

est un arbre de moyenne grandeur, dont la tige, qui dépasse rarement 20 mètres, est généralement sillonnée de profondes cannelures longitudinales. Cet arbre appartient surtout aux régions tempérées; il est très-répandu dans nos forêts, où on le trouve quelquefois seul, mais plus souvent mélangé avec d'autres essences, notamment avec le chêne et le hêtre. Dans les montagnes, il ne s'élève pas à plus de 1,000 mètres, et, vers le nord, il ne s'avance guère au delà du 57^e degré de latitude. Toutes les expositions, excepté celle du midi, lui sont bonnes. Il aime les sols argilo-calcaires; néanmoins, il est peu exigeant, et on le voit végéter encore assez vigoureusement dans des endroits où le hêtre lui-même ne produit que des sujets nains et rabougris.

Les racines du *charme* sont traçantes; elles ne s'enfoncent pas à plus de 0 m. 50 de profondeur; leur volume égale en moyenne le quart ou le cinquième du bois superficiel. Les feuilles sont alternes, aiguës, à nervures saillantes, d'un vert très-agréable. Les fleurs apparaissent en même temps que les feuilles. Les graines sont très-nombreuses et très-petites; il en faut de 25 à 30,000 pour faire 1 kilog.

Le *charme* se multiplie ordinairement par semis. Les graines, semées en automne, ne germent qu'au printemps de l'année suivante. Le jeune plant est très-rustique; il peut supporter, sans inconvénient notable, soit un ciel couvert prolongé, soit l'action directe des rayons du soleil. Aussi convient-il admirablement pour peupler les vides de peu d'étendue. La lenteur de la croissance du *charme*, les médiocres dimensions qu'il acquiert, ne permettent guère de lui appliquer le régime de la futaie. Ordinairement on l'exploite en taillis, dont l'âge varie de quinze à vingt-cinq ans, suivant la nature des produits qu'on veut obtenir. Ces taillis ont l'avantage de s'éclaircir d'autant plus qu'on les coupe plus souvent, parce que ces coupes, qu'on doit toujours faire entre deux terres, font pousser aux racines de nombreux rejetts. Le *charme* a aussi la propriété de supporter très-bien la taille en toute saison, et de prendre toutes les formes que la fantaisie lui impose. Aussi le trouve-t-on très-répandu dans les anciens jardins, du genre dit *régulier* ou *symétrique*. Il y forme des portiques, des colonnades, des pyramides, des candélabres, des palissades régulières, des berceaux touffus, des labyrinthes, etc., des charmes, en un mot. On peut en faire de bonnes haies, des brise-vents ou des abris, dans les jardins maraichers ou fleuristes, dans les pépinières, etc.

Le bois du *charme* est blanc, très-dur, coriace, d'une densité homogène; mais comme son tronc est souvent très-profondément cannelé, il perd beaucoup à l'équarrissage; aussi trouve-t-on rarement des pièces susceptibles d'être avantageusement employées dans les charpentes. D'ailleurs, il résiste mal à l'humidité et aux variations de température. Par contre, c'est un excellent bois de travail, fréquemment employé par les charrons et les formiers. On en fait des leviers, des roues d'engrenage, des instruments aratoires, des vis de pressoir ou autres pièces exposées à un frottement continu ou à une forte pression; il est surtout excellent pour les formes des chaudières. Comme bois de chauffage et de charbon, il est de première qualité et bien supérieur au hêtre; ses cendres renferment beaucoup de sels de potasse. Enfin, les feuilles du *charme*, vertes ou sèches, sont recherchées pour l'alimentation des bestiaux.

Le *charme* commun présente plusieurs variétés : une, entre autres, à feuilles inégalement dentées, vulgairement nommée *charme à feuilles de chêne*; l'autre à feuilles panachées. Le *charme du Levant* (*carpinus orientalis*) est un petit arbre, qui ne dépasse guère la hauteur de 5 à 6 mètres; on le multiplie par la greffe sur l'espèce précédente. Le *charme d'Amérique* (*carpinus americana*) est, au contraire, plus grand et plus beau que le nôtre; il se propage de graines ou par greffe sur ce dernier. Il habite l'Amérique du Nord. Son bois est propre à une foule d'usages, et tellement estimé au Canada, qu'on l'y connaît généralement sous le nom de *bois d'or*.

CHARME s. f. (char-me). Anc. cout. Landes, chaumes, bruyères.

CHARME s. m. (char-me — du lat. *carmen*, chant, primitivement chant magique, qui sert aux conjurations, aux *charmes*, aux incantations. Schlegel a comparé le latin *carmen* avec le sanscrit *karman*, œuvre, en s'appuyant de l'analogie du grec *poiēma*, tiré du verbe *poieō*, je fais. A cela, Pott objecte que *carmen* est pour *casmen*, comme l'indique l'ancien nom de la muse *Casmena*, depuis *Camena*, et qu'il appartient ainsi à la racine sanscrite *gans*, raconter, louer, célébrer, d'où *gastar*, chanter de louanges, *canis*, louange, *canstar*, panégyrique, etc., et surtout le védique *casman*, hymne. Quoi qu'en dise Pott, la provenance de *casmen* n'est rien moins que certaine. *Casmen*, rapporté à la racine sanscrite *casn*, louer, célébrer, n'a pu signifier qu'un chant de louange, tandis que *carmen* désignait plus spécialement un chant ou une formule magique ou divinatoire. La déesse *Carmenta* ou *Carmentis*, qui présidait aux enfantements, tirait son nom des *carmina*, ou formules magiques que l'on prononçait pour faciliter la parturition. Cette déesse avait ainsi le caractère d'une devineresse, comme la mère d'E-

vandre, *Carmenta*, qui prédit dans Virgile les destinées futures de Rome. La forme *carmen*, du reste, était sûrement ancienne, puisque Servius dit positivement que les devins s'appelaient *carmentes*. Il est donc très-probable que le latin *carmen* se lie à la racine sanscrite *kar*, faire, et s'identifie ainsi avec le sanscrit *karman*, dans le sens d'œuvre magique, de sorcellerie, que prend le dérivé *kārmāna*. Une remarque importante et curieuse, c'est qu'il existe une analogie générale dans la manière indirecte de se livrer à la magie, ou plutôt à la sorcellerie, comme si l'on craignait de l'exprimer trop clairement. On emploie pour cela le verbe *faire*, comme dans le cas qui précède, sans préciser autrement la nature de l'acte. Ainsi les Grecs disaient *erdein tini ti*, faire quelque chose à quelqu'un, pour ensorceler quelqu'un, comme on dit en allemand *einem etwas anthun*. Le bas latin dit de même *factutare*, pour *fascinare*, et *factura*, sortilège; de même l'italien *fatura*, sortilège, *faiu-chiero*, sorcier, viennent de *facere*, tout comme l'espagnol *hechizo*, maléfice, *hechizero*, sorcier, de *hecho*, action, fait, participe de *hacer*. Les Scandinaves employaient dans le même sens *gora*, faire, d'où *goringar*, art magique. Moyen magique employé pour produire une illusion des sens ou une intervention de l'ordre de la nature : *Faire un charme. Rompre un charme. Mettre quelqu'un sous le charme. Toute l'antiquité se servait de CHARMES contre la morsure des serpents.* (Volt.)

Une Thessalienne a composé des *charmes*. A. CHÉNIER

« Objet auquel on attribue des propriétés magiques : Porter un charme sur soi. Les Juifs, au moyen dge, vendaient des philtres et des charmes. (Volt.) » Se disait particulièrement des remèdes préparés par les magiciens, et auxquels on attribuait une efficacité merveilleuse.

— Par anal. Séduction, influence puissante et mystérieuse; illusion trompeuse : Le charme cesse, le bonheur s'envole. (Mass.) Rompez le charme fatal qui vous endort. (Mass.) Le charme se rompt et tout ce qui nous enchante s'évanouit avec nous. (Fléch.)

Loin du trône nourri de ce fatal honneur, Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur. RACINE.

— Poétiq. Remède, soulagement : L'amitié est un charme pour les blessures du cœur. N'attendez point de moi de regrets ni de larmes; Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes. CORNEILLE.

— Fig. Puissant attrait, grand agrément : Un lieu plein de charmes. Un souvenir plein de charmes. Les charmes de la musique, de la poésie. Les charmes de la vertu. Pour l'homme la vertu a mille fois plus de charmes que le vice. (Mass.) La vérité a des charmes dont un bon cœur a peine à se défendre. (Mass.) On pardonne mille choses aux charmes de la jeunesse, qu'on ne pardonne point quand ils sont passés. (Mme de Sév.) Il y a comme un charme attaché à chacune des différentes conditions. (La Bruy.) Les princes trouvent un charme particulier dans la nouveauté, apparemment parce que rien n'est plus rare à la cour. (Mme de Genlis.) L'amour est privé de son plus grand charme, quand l'honnêteté l'aban-donne. (J.-J. Rousseau.) L'innocence est le premier charme de la beauté, et rien ne retranche l'innocence comme le remords. (Duclos.) L'amitié des femmes a un charme plus doux que celle des hommes. (Maurice.) L'incertitude a perdu son plus grand charme, celui du danger. (R. Constant.) La majesté ajoutée au mérite le même charme que la candeur ajoutée à la bonté. (De Gérando.) La bonté porte avec elle un charme indéfinissable qui attire tous les cœurs. (Boitard.) On trouve je ne sais quel charme, dans certains moments, à boudier la personne qu'on aime. (E. de Pradel.) Sans l'aisance, il est impossible de jouir des charmes de la vie. (J. Droz.) Dieu a voulu que les enfants eussent un charme naturel qui les fit aimer. (St-Marc-Gir.)

Le mérite a toujours des charmes éclatants. CORNEILLE.

Qu'après un long hiver le printemps a des charmes ! RACINE.

La vie a ses attrait, mais la mort a ses charmes. VOLTAIRE.

Rougis-tu d'être belle, ô charme de mes yeux ? LAMARTINE.

Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ? Aï-je passé le temps d'aimer ? LA FONTAINE.

Beaucoup de modestie et beaucoup de bonté Sont des charmes plus grands que n'en a la beauté. BOURSALUT.

Meure, mon triste cœur, quand ma pauvre cervelle Ne saura plus sentir le charme du passé. A. DE MUSSET.

Quand j'eus seul devant Dieu pleuré toutes mes larmes, sur ces lieux si pleins de tristes charmes, Attacher un regard avant que de mourir. LAMARTINE.

— Plur. Appas, attrait, agréments physiques, surtout en parlant des femmes : Des charmes secrets. Prodiger ses charmes. Rien ne résiste au pouvoir de ses charmes. Les femmes sans charmes sont comme les poètes qu'on ne lit pas (Custine.) Les rois n'écoutent jamais la voix de la vérité qu'ils ne soient dé-

trônés, ni les beautés qu'elles n'aient perdu leurs CHARMES. (Mme de Blessington.)

— Loc. pop. *Que c'est un charme*. D'une façon merveilleuse, surprenante de facilité : *Je me pitié à tout cela, que c'est un charme!* (Dider.) Il n'a dit moins familièrement et plus correctement *C'est comme un charme*. *Le mariage de M. de Mirepoix est l'ouvrage de M. de Montfort*; c'est comme un charme. (Mme de Sev.)

— Sylvic. Arbré de futaie, à la base duquel on a, par malveillance, pratiqué une lésion, pour le faire tomber ou mourir; on dit ARSIN, quand cette lésion provient de l'emploi du feu: *Les charmes et arsins ne peuvent être compris ni vendus comme menus marchés*. (Dict. forestier.) Il lésion faite dans ce but et dans ces circonstances : *L'amende pour le délit du charme est fixée à.....* (Dict. forestier.)

— Syn. *Charme, conjuration, enchantement, incantation, ensorcellement, maléfice, sort, sortilège*. Le charme est la chose même qui produit un résultat extraordinaire par sa vertu magique; on porte sur soi un charme, on lève un charme comme un euilpière. Le sort est aussi la chose qui opère, mais c'est toujours une chose nuisible; on le jette sur quelqu'un, sur un troupeau; cela vient du diable, et les effets en sont toujours funestes. La conjuration est l'action de chasser l'agent mystérieux du mal ou d'appeler cet agent mystérieux pour en faire. L'enchantement est l'action de soumettre à une puissance magique, ou l'état de celui qui y est soumis; il dure plus ou moins longtemps, on le fait cesser par un pouvoir plus fort. Incantation diffère d'enchantement par sa forme toute latine, d'où il résulte qu'il est plus étranger à la langue vulgaire; en outre, il semble plus propre à désigner l'ensemble des opérations magiques. L'ensorcellement est l'action même de jeter un sort ou d'en recevoir un. Le sortilège comprend l'action et ses suites; c'est une application particulière de l'art de la sorcellerie. Enfin le maléfice n'est autre chose que le sortilège considéré au point de vue moral ou légal, ou bien c'est la drogue, le composé matériel fourni par le sorcier pour commettre le crime.

— *Charmes, appas, attraitis*. V. APPAS.

— Epithètes. (Puissance magique), magique, enchanteur, vainqueur, invincible, séducteur, doux, attrayant, décevant, suborneur, impérieux, puissant, irrésistible, superstitieux, involontaire, invisible, secret, inconnu, inévitable, redoutable, inexplicable, malin, funeste, perfide, pernicieux, conjuré, dissipé, évanoui, rompu. — Pl. Doux, tendres, naissants, naturels, ingénus, modestes, innocents, ravissants, touchants, séduisants, séducteurs, enchanteurs, indicibles, ineffables, merveilleux, inexprimables, inévitables, irrésistibles, invincibles, vainqueurs, éblouissants, impérieux, orgueilleux, puissants, périlleux, trompeurs, menteurs, perfides, dangereux, pernicieux, funestes, coupables, criminels, voiles, dévoilés, nus, embellis, factices, faux, décevants, empruntés, flétris, fanés, surannés, antiques, lourds, grossiers, rustiques, champêtres, sauvages.

— Antonymes. Désagrément, laideur. Contre-charme, en magie.

— Encycl. Magie. Le mot *charmes* comprend les ligatures, les maléfices, les enchantements, et en un mot tout ce que le peuple appelle des sorts. Plus on se rapproche des premiers temps de l'humanité, c'est-à-dire des époques d'ignorance et de grossière superstition, plus on trouve affirmée la croyance aux charmes et à la puissance des sorciers et des magiciens. Les Juifs n'y étaient pas plus étrangers que les autres peuples, puisque Moïse, dans le *Deutéronome*, leur défend sévèrement de recourir aux charmes et aux enchantements; c'est même un des principaux crimes que l'Écriture reproche au roi Manassés. Joseph rapporte que Salomon composa des charmes contre les maladies, et qu'il fit des exorcismes si puissants pour chasser les démons, que quand une fois ils étaient expulsés, ils n'osaient plus revenir. Il ajoute que ces charmes et ces exorcismes étaient fort en usage parmi les Juifs, et qu'il a vu un certain Elcuzar qui, en présence de Vespasien et de son armée, guérit quantité de personnes possédées du démon, ce qu'il faisait en leur appliquant au nez un anneau dont le chaton renfermait une racine découverte par Salomon. A peine les possédés, avait-ils senti cette racine, que le démon sortait par leurs narines, et qu'ils tombaient par terre.

Les magiciens et les sorciers abondaient chez les Égyptiens, et leurs amulettes sont restées célèbres. C'étaient même des gens de ce pays qui, le plus souvent, remplissaient ce rôle chez les Grecs et chez les Romains; pendant toute la durée du moyen âge, les bohémien vagabonds et diseurs de bonne aventure étaient nommés *Égyptiens*, tant la réputation de ce peuple était bien établie à cet endroit. Les Grecs, aussi crédules que menteurs, avaient une grande foi dans la puissance et l'efficacité des charmes; pour n'en citer qu'un exemple, on sait l'usage fréquent qu'ils faisaient des philtres pour inspirer de l'amour. Les Romains ne se montrèrent pas plus sensés. Tacite, en parlant de la mort de Germanicus, qu'on attribuait aux maléfices de l'ison, dit qu'on trouva divers charmes sous terre et dans les murs de la maison. C'étaient des ossements humains, le nom de Germani-

cus gravé sur des tablettes de plomb, des cendres d'objets à demi brûlés et souillés de sang, et divers autres maléfices propres à dévouer les âmes aux divinités infernales.

Le pouvoir attribué aux charmes reposait sur l'opinion généralement répandue que les noms n'étaient pas arbitraires, qu'ils venaient de la nature, et avaient une certaine puissance par eux-mêmes. Les stoïciens soutenaient ce sentiment, et Origène lui-même l'avait adopté.

Cette opinion était si bien entrée dans l'esprit des Romains, que, même dans la vie civile, ils attachaient la plus grande importance aux formules consacrées et n'y auraient pas changé un mot, dans la crainte de provoquer quelque grand malheur. Selon eux, c'était pour avoir omis quelque chose dans la formule, que Tullus Hostilius avait été frappé de mort, le jour où il avait essayé de faire descendre la foudre du ciel. Il n'était donc pas étonnant qu'ils crussent aux charmes et aux conjurations. « Il n'est personne, dit Pléne, qui ne redoute l'effet des imprécations accompagnées de perforations; de là l'usage de briser les coquilles des œufs et des escargots que l'on vient de manger, ou de les percer avec la cuiller; de là, dans les œuvres de Théocrite, en Grèce, de Catulle et de Virgile, à Rome, les pièces érotiques où la magie joue le plus grand rôle. Plusieurs pensent que ces mêmes formules brisent les ouvrages de poterie; que les serpents repoussent les charmes contre ceux qui s'en servent pour les attaquer. Homère dit qu'Ulysse arrêta par un charme le sang d'une blessure qu'il avait reçue à la cuisse. Selon Théophraste, certains charmes guérissent les sciaticques. Caton et Varron nous ont laissé des formules, le premier pour réduire les luxations, le second pour calmer les douleurs de la goutte. On assure que César, ayant failli un jour tomber de son char, ne manquait pas, lorsqu'il y montait, de prononcer trois fois certaines paroles qui devaient le garantir de tout accident, précaution devenue assez générale aujourd'hui. »

Les Grecs avaient une loi qui punissait de mort celui qui usait de charmes, soit contre les hommes, soit contre les animaux, et Platon conseille à ceux qui se marient de prendre garde à ces charmes qui troublent la paix du ménage.

Le nouement des aiguillettes, c'est-à-dire le maléfice à l'influence duquel était due l'impossibilité de consommer le mariage, s'opérait par des charmes fort employés au moyen âge; l'Eglise en reconnut l'existence; saint Thomas d'Aquin en parle comme d'un maléfice abominable; plusieurs conciles anathématisèrent ceux qui se livraient à cette pratique, et plus d'un rituel contient des prières propres à dénouer l'aiguillette. La croyance à l'aiguillette nouée était si générale que bien souvent la peur de cet accident opérât l'effet redouté. Une nouvelle épouse, raconte Bodin, accusa sa voisine de l'avoir liée; le juge fit mettre la voisine au cachot; au bout de deux jours, celle-ci fit dire aux époux que le maléfice était levé, et, en effet, rien ne s'opposa plus à leur union. Au siècle dernier, ce préjugé vivait encore, même dans les esprits les plus éclairés. Le parlement de Bordeaux condamna à être brûlé vif, en 1718, un malheureux convaincu, d'après l'arrêt, d'avoir lié, non-seulement un seigneur de bonne maison, mais son épouse, sa femme de chambre et ses servantes. Dans la campagne et dans certains pays de l'Europe peu civilisés, on professe encore cette absurde croyance. L'abbé Guibert de Nogent raconte, dans l'histoire qu'il a laissée des événements de son temps, que son père et sa mère avaient eu l'aiguillette nouée pendant sept ans, et qu'au bout de ce temps, une vieille femme rompit le maléfice et leur rendit l'usage du mariage. C'est à cette vieille femme que Guibert avait dû de naître. D'après Bodin, il y avait pour nouer l'aiguillette plus de cinquante manières, à l'usage des sorcières ou de ceux qui voulaient se venger de leurs ennemis; il n'y en avait pas un moins grand nombre pour la dénouer, et tous aussi absurdes, aussi ridicules. En voici un entre mille. Quand deux nouveaux mariés ont le malheur d'être noués, qu'on les étende nus à terre. L'époux baisera le gros doigt du pied gauche de la mariée; la femme, le gros doigt du pied droit de son mari; ils feront ensuite un signe de croix avec la main, et un autre avec le talon.

Un autre charme, à peu près de la même nature que le précédent, c'était le cheville-ment, qui empêchait d'uriner, en fermant le canal de l'urètre. Il était ainsi appelé parce que, pour l'opérer, on se servait d'une cheville de bois ou de fer, qu'on plantait dans la muraille, en disant : « Que ceci que je bouche soit bouché en nom ennemi. » La *Légende dorée* raconte que le diable chevillait un jour la seringue d'un apothicaire, en fournissant invisiblement sa queue dans le piston; on s'en aperçut parce que le remède ne put sortir pour le soulagement du malade, qui était un grand pécheur. Pour conjurer le charme, il faut prendre l'habitude de cracher sur l'urine qu'on vient de lâcher, ou sur le soulier du pied droit avant de le mettre. Le charme du cheville-ment eut un moment une telle importance qu'on en composa un livre appelé l'*Urotopégnie*.

Le nombre des charmes est infini comme celui des sorts, et il faudrait des volumes pour

énumérer tous ceux qu'avait admis l'imagination superstitieuse du moyen âge. Voici quelques-uns des plus curieux, rapportés par J.-B. Thiers dans son *Histoire des superstitions*. Ce docteur en théologie, qui vivait à la fin du xvi^e siècle, croit sincèrement à leur existence, et cite soigneusement les arrêts des conciles qui les ont condamnés. On peut donner à un pistolet la portée de cent pas : il suffit d'envelopper la balie dans un papier où soit transcrit le nom des quatre rois; en ajustant, on doit retenir son haleine et dire tout bas : « Je te conjure d'aller droit où je veux tirer. »

Il est facile de se garantir de l'atteinte des armes à feu : on n'a qu'à porter sur soi un morceau de peau de loup ou de bouc, sur lequel on écrit, quand le soleil entre dans le signe du Bélier : « Arquebuse, pistolet, canon ou autre arme à feu, je te commande que tu ne puisses tirer, de par l'homme qui souffrit mort et passion à l'arbre de la croix pour nous pauvres pécheurs. »

Pour rendre, au contraire, l'atteinte de ces armes meurtrière, il suffit de dire, en les chargeant : « Dieu y ait part et le diable la sortie. » Lorsqu'on met en joue, il faut dire en croisant la jambe droite sur la gauche : *Non tradas Dominum nostrum Jesum Christum, Mathon. Amen.*

Dans certains villages du Finistère, on employait, il n'y a pas encore longtemps, le charme suivant. On plaçait sur l'autel quatre pièces de six liards, qu'on pulvérisait après la messe, et cette poussière, avalée dans un verre de vin, de cidre ou d'eau-de-vie, au risque de s'empoisonner, rendait invincible à la course et à la lutte.

Delrio cite un sorcier qui, en allumant une certaine lampe charmée, excitait toutes les femmes qui étaient dans la chambre à se dépoiller de leurs vêtements et à danser nues devant lui.

Voici un charme très-utile à toute une classe intéressante de citoyens. Le lendemain du jour où l'on est mis en prison, si l'on avale à jeun une croûte de pain sur laquelle on aura écrit : *Senozam, gozoza, gober, dom*, et si l'on dort ensuite sur le côté droit, on est sûr de recouvrer sa liberté avant trois jours.

On peut arrêter les voitures en mettant au milieu du chemin un bâton sur lequel seront écrits ces mots : *Jérusalem, omnipotens Deus; convertis-toi, arrête-toi là*. Il faut ensuite traverser le chemin par où l'on voit arriver les chevaux. Saint Jérôme dit naïvement que dans ce cas, il faut détourner sa voiture et prendre une autre route, pour échapper au maléfice.

Parmi les charmes dont le diable enseignait la recette à ceux qui assistaient au sabbat, il en est un qui mérite d'être rapporté. Il leur apprendait à traire le lait dont ils avaient envie. Voici comment : le sorcier plantait un couteau dans une muraille, attachait à ce couteau un cordon qu'il tirait comme le pis d'une vache, et les bestiaux qu'il désignait dans sa pensée étaient aussitôt traités jusqu'à épuisement. Les sorciers pouvaient employer le même moyen du couteau planté dans un mur pour nuire à leurs ennemis : tant qu'ils tiraient le cordon, ceux-ci souffraient des douleurs incroyables; en agitant le couteau en l'air, ils pouvaient même les tuer, et plusieurs ont prétendu avoir tué beaucoup de gens de cette façon. Sayer raconte que les Turcs dont l'esclave s'est enfui écrivent une conjuration sur un papier, et l'attachent à la porte de la hutte qu'habitait l'esclave. L'effet du charme est certain : le fugitif est forcé de revenir au plus vite, poussé par une main invisible qui le conduit à grands coups de bâton. C'est ainsi que les Romains attribuaient aux vestales le pouvoir de retenir un esclave fugitif, tant qu'il n'était pas sorti de l'enceinte de la ville.

Les charmes ont souvent produit des effets indépendants de leur vertu propre, mais dus à l'imagination de ceux qui en usaient. Une femme, qui avait mal aux yeux, alla demander à un étudiant quelques paroles magiques pour charmer son mal et le guérir; elle lui promit en récompense un habit tout neuf. Celui-ci lui donna un billet enroulé dans un chiffon, et lui défendit de l'ouvrir sous peine de voir le charme se tourner contre elle. Elle porta le billet sur elle et guérit. Une de ses voisines, attaquée du même mal, se servit du talisman avec le même succès. Comme elles étaient filles d'Eve, elles ne purent résister à la tentation de voir ce qui était écrit sur ce papier, et y lurent : « Que la diable l'arrache les deux yeux et te les guérisse avec de la boue. » Elles furent persuadées qu'elles avaient eu affaire au diable, et allèrent inconscientes se confesser.

Tout cela est bien ridicule assurément; mais notre siècle a-t-il bien le droit de s'en moquer? N'avons-nous pas vu le succès des tables tournantes? N'y a-t-il pas à Paris, au moment où nous écrivons, des somnambules et des cartomanciens en train de faire leur fortune? N'y vend-on pas des scapulaires qui passent pour une égide assurée contre la justice divine? Le règne des charmes n'est pas fini, et nous craignons qu'il ne soit destiné à durer aussi longtemps que l'ignorance et la crédulité humaines, autant dire toujours.

Charme de la voix (L'E), comédie en cinq actes et en vers, de Thomas Corneille, représentée en 1653. Elle fut peu goûtée du public. Imitée de la pièce espagnole de don Augustin

Moreto, *Lo que puede la apprehension*, elle contenait plusieurs détails incompatibles avec les idées françaises. Ainsi, à l'époque où elle parut, les esprits, habitués à un respect servile pour la royauté, furent surpris d'entendre sur le théâtre un prince s'entretenant familièrement avec son bouffon. La cour de Louis XIV eût sifflé le *Roi s'amuse*. Les personnages se montrent d'ailleurs plus capricieux que raisonnables, et les motifs de leurs actions, dont la bizarrerie avait amusé les Espagnols, devaient choquer le bon sens français. On pourra en juger par l'analyse.

Le duc de Milan, fiancé dès son enfance à la duchesse de Florence, a été élevé par son tuteur Frédéric, sujet dévoué jusqu'au sacrifice, et qui n'a pas hésité à éloigner sa fille Fénise dans la crainte que le duc n'en devînt amoureux. L'époque fixée pour le mariage est arrivée; la duchesse, à laquelle on a député Carlos, le fils de Frédéric, est en route pour Milan et ne comprend rien aux messages du duc, qui, au lieu de hâter son retour, arrête chaque jour sa marche. Le spectateur plus heureux est au fait de ce mystère. Frédéric, voyant l'hymen sur le point de se conclure, a fait revenir sa fille, et le duc, après avoir entendu chanter Fénise, séduit par le charme de sa voix, en est tombé éperdument amoureux. Fénise partage cet amour; mais, par une inexplicable fantaisie, elle se montre au duc sous un autre nom, et, quoi que puisse dire cet amant enthousiaste, elle prétend que, s'il adore sa voix, il dédaigne sa beauté.

La duchesse, impatientée des retards apportés à son voyage, arrive incognito à Milan, et, pour surprendre les véritables sentiments du duc, emprunte le nom et le rôle de Fénise. Elle acquiert la conviction de l'éloignement du duc pour une union qu'elle-même est loin de désirer, car elle aime Carlos et en est aimée. Le duc, la prenant pour Fénise, lui fait une déclaration; puis, découvrant qu'elle n'est pas sa chanteuse inconnue, tente de se tirer habilement de ce pas. La duchesse le raille spirituellement de cette versatilité et finit par lui déclarer qu'elle a choisi Carlos pour époux. Fénise se fait alors connaître, et le duc force la main à son tuteur pour lui arracher un consentement qui élève sa fille au rang de duchesse de Milan. Tel est le résumé de cet imbroglio.

La passion excessive du duc pour la voix d'une inconnue, la persistance de Fénise à ne se point faire connaître, sont invraisemblables, et forment cependant tout le nœud de l'intrigue. L'amour de la duchesse et de Carlos est un de ces amours dont Alfred de Musset a dit qu'ils poussent en une nuit comme des champignons. Le fond de la pièce choque toutes les idées reçues; on se figure difficilement un prince permettant à son bouffon, devant des étrangers, de tourner en ridicule une princesse, son égale, sa fiancée. Il y a cependant du mérite dans cette pièce, malgré quelques images peu heureuses, comme celle dont l'auteur se sert pour peindre un amour qui n'est ni encouragé ni partagé :

Il ne brûle pas bien, quand il éclaire mal.

On remarque dans cette œuvre une réelle facilité, de la correction, des vers heureux et naturels, un langage pur et passionné et la richesse des rimes; malheureusement, ces qualités de forme ne suffisent pas pour racheter les défauts du fond.

Charme de la femme (L'E), paroles françaises de E. de Lonlay, musique de F. Chopin, arrangée pour le chant par M. d'Apréval. Ce titre est heureusement trouvé, et la mélodie de l'inimitable maître ne dément point la donnée du parolier. Tout le monde sait par cœur ces poèmes de grâce réveuse et maladroite qui ont acquis à l'auteur des *mazurkas* une place à part dans l'histoire de la musique :

Mot-rain

Le charme est tout dans la femme.
C'est lui qui cap - ti - ve no - tre â-me;
Lui, dont l'attrait calme et vainqueur A
sa lèvre, à sa lèvre en - chal - ne
no - tre cœur, Son a-mour, seul bien
di - gne d'en - vi - e,
Pour nous, sur terre, n'est-il donc pas Le
pris-me ra-di - eux de la vi - e,
Dont la lueur é-clai-re tous nos pas.

DEUXIÈME COUPLET.

La femme a, dans le sourire,
Le charme inconnu dont s'inspire
Le pauvre poète enchanté.
En roulant de ses cils, une larme
Nous ouvre la porte des cieux ;
Et de ce pleur l'indécible charme
Nous en dit plus que de longs aveux.

CHARMÉ, ÊE (char-mé) part. passé du v. Charmer. Qui subit l'influence d'un charme, l'effet mystérieux de quelque opération magique : *Les forêts charmées par Armide.*

— Fig. Enchanté, ravi, retenu sous un grand attrait : *Nous fûmes charmés de ce spectacle. Le roi m'a fait l'honneur plusieurs fois de me parler, et j'en suis sorti à mon ordinaire, c'est-à-dire fort charmé de lui et au désespoir contre moi.* (Racine.) *Les hommes sont prévenus, charmés par la réussite.* (La Bruy.)

— Par exagér. Satisfait, content, bien aise : *Je suis charmé que vous soyez en bonne santé. S'il s'attaque à moi, j'en serai charmé ; j'ai de quoi lui tenir tête.*

— Arboric. Se dit d'un arbre qui, par suite de quelque dommage dont la cause n'est pas apparente, menace de périr ou de tomber.

CHARMEIL (Pierre-Marie-Joseph), médecin français, né à Mont-Dauphin en 1782, mort en 1830. Fils d'un chirurgien en chef de l'hôpital militaire de Metz. Il fut chirurgien-major dans la garde impériale, puis devint, après 1814, chirurgien adjoint et professeur de troisième classe à Metz. L'humiliation qu'il éprouva de se voir dans une position aussi secondaire, jointe à un travail intellectuel excessif, amena un dérangement dans ses facultés mentales. On dut le transporter à l'hospice de Charenton, où il termina sa vie. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur la convalescence* (Paris, 1812), et *Recherches sur les métastases, suivies de nouvelles expériences sur la régénération des os* (Metz, 1821). L'auteur a inséré dans cet ouvrage *l'Eloge funèbre de son fils, J.-B. Charmeil*, chirurgien sous-aide à l'hôpital militaire de la garde royale, mort à Metz en 1817.

CHARMER v. a. ou tr. (char-mé — rad. charme). Ensorceler, détourner par des charmes, jeter un charme sur : *Certains bergers s'attribuent le don de charmer les loups. Cette sorcière a charmé tous nos moutons. Si le roi de Suède s'est jeté dans le péril, le cardinal de Richelieu pouvait-il charmer la balle qui l'a tué ?* (Voltaire.)

Je puis l'enseigner des prières

Pour charmer la fureur des loups.

BÉRANGER.

■ Calmer, dissiper par des charmes, par des moyens magiques : *Les devins charment l'inquiétude des jeunes femmes qui ont de vieux maris.* (La Bruy.)

■ Par anal. Fasciner, soumettre à une influence mystérieuse : *Le serpent charme et attire le rossignol.* (Acad.)

Ainsi l'oiseau, faible et timide,
Veut en vain fuir l'hydre perfide
Dont l'œil le charme et le poursuit.

V. Hugo.

— Poétiq. Donner du charme, de l'agrément à :

L'oiseau qui charme le bocage,
Hélas ! ne chante pas toujours.

LAMARTINE.

■ Adoucir, calmer, soulager, diminuer le poids ou l'amertume de : *CHARMER des remords. La lecture charme les loisirs de l'homme oisif. Nous charmons nos ennemis présents par l'espoir d'un avenir chimérique.* (Mass.)

— Fig. Séduire, tenir sous le charme :

Voilà de vos chrétiens les ridicules songes ! songes !
Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs men-

CORNÉILLE.

■ Plaire extrêmement, donner un grand plaisir à, être d'un grand agrément pour : *CHARMER l'oreille, les yeux. CHARMER les sens. CHARMER le cœur, l'esprit, l'imagination. L'éloquence chrétienne ne doit point affecter de charmer l'oreille par la mollesse d'un langage efféminé.* (Boss.) *Les hommes s'ennuient des mêmes choses qui les ont charmés dans leurs commencements.* (La Bruy.) *L'accord des mouvements avec les sons charment les enfants.* (J. Joubert.) *Les goûts charment la vie, et les passions la détruisent.* (Mme de Krudener.) *Le plus beau spectacle ne charme pas longtemps les yeux.* (Alibert.) *Nous désirons avec passion charmer la personne qui nous a charmé.* (E. Scherer.)

■ Pour nous charmer, la tragédie en pleurs,
D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs.

BOILEAU.

— Par exagér. Réjouir, causer de la satisfaction à : *Vous me charmez en m'apprenant cette nouvelle.*

— Absol. Lart a autre chose à faire que de charmer ; il faut qu'il serve. (Ozanam.)
Je connus cet amour qui charme et désespère.

C. DELAVIGNE.

Le conquérant est craint, le sage est estimé ;
Mais le bienfaisant charme, et lui seul est aimé.

VOLTAIRE.

— Sylvio. Charmer un arbre. Pratiquer à sa base, par malveillance, une lésion qui doit en amener la chute ou la mort : *Il est défendu*

de charmer ou de brûler les arbres, sous peine de punition corporelle. (Ordonn. forest. de 1669.)

— Syn. Charmer, enchanter, ravir. Charmer exprime un plaisir doux, une émotion délicate. Enchanter marque un plaisir où la raison joue son rôle et qui tient un peu à l'admiration. La vue d'un frais visage nous charme ; la lecture des beaux vers nous enchanter. Ravir, c'est plus que charmer et enchanter, c'est produire un plaisir extrême qui entraîne hors de la sphère ordinaire, qui transporte, qui met en jeu l'imagination, qui conduit quelquefois jusqu'à l'extase.

— Antonymes. Blesser, choquer, déplaire, désenchanter, heurter, mécontenter, offenser, offusquer, rebuter, répugner, révolter. — Décharmer et désenchanter, en magie.

CHARMES, ville de France (Vosges), ch.-l. de canton, arrond. et à 15 kilom. N.-E. de Mirecourt, sur la rive gauche de la Moselle ; pop. aggl. 3,026 hab. — pop. tot. 3,090 hab. Fabriques de dentelles et de broderies ; distilleries. Vestiges de voie romaine ; église ogivale très-ancienne, récemment restaurée ; vitraux bien conservés. Belle fontaine sur la place ; pont de douze arches sur la Moselle.

CHARMETTES (LES), hameau de France (Savoie), à 1 kilom. de Chambéry, célèbre par le séjour qu'y fit J.-J. Rousseau chez Mme de Warens.

Charmettes (LES), Jean-Jacques Rousseau et Mme de Warens, par M. Arsène Houssaye (Paris, 1864). Les Charmettes, dit Mme Georges Sand, eurent une grande importance dans la vie de Rousseau : il y connut son premier bonheur, non dans les bras de cette excellente femme qui fut beaucoup trop la femme de son temps et de son milieu d'aventuriers, mais dans les bras de la nature toujours sainte, qui purifie ses vrais amants de toute souillure et les rachète de toute erreur. C'est là que le pauvre petit bohémien fut initié à la douceur de cette vie de travail paisible et d'intimité domestique, qui fut dès lors l'aspiration et la recherche de toute sa vie, son idéal toujours entier, jamais savouré, enfin son rêve rétrospectif, empoisonné par les amertumes de la réalité. C'est là le seul épisode de la vie de Rousseau qui ait retracé M. A. Houssaye. Il s'est borné à nous peindre le philosophe de Genève dans ce délicieux cottage de Savoie, entouré des soins, de la tendresse de Mme de Warens, qui consentit à devenir sa maîtresse par charité maternelle. Il s'est attaché surtout à reproduire, avec le talent de peintre qu'on lui connaît, le portrait physique et moral de Mme de Warens, avec sa grâce et son esprit, son dévouement inaltérable et sa prévoyante sollicitude. On pourrait peut-être, il est vrai, reprocher à M. Arsène Houssaye d'avoir quelque peu chargé un des deux portraits qu'il avait à faire, et de s'être montré parfois, non point sévère, ce qui est le droit de l'historien, mais injuste à l'égard de Rousseau. Tout ce chapitre de la vie de Rousseau passée aux Charmettes est assez connu dans ses moindres détails, et nous aurons, du reste, à en parler assez longuement ailleurs, pour être dispensé de nous y arrêter ici. Contentons-nous de dire qu'à notre avis M. Arsène Houssaye a trop sacrifié l'un des deux coupables.

Il écrivait pourtant, après la publication de son livre, en tête d'une édition nouvelle de son *Histoire du quarante-unième faubourg* : « En relisant aujourd'hui ces pages, je me trouve injuste pour la grande figure de Rousseau, que je viens de peindre avec plus de vérité dans les *Charmettes*. » Nous croyons que, dans les *Charmettes*, il n'a fait que pulvériser son injustice et qu'il lui reste encore à la réparer. Ajoutons que ce volume, écrit avec l'élégance qui caractérise le style de M. Arsène Houssaye, renferme sur les hôtes célèbres des Charmettes quelques renseignements nouveaux, quelques détails inédits ou inconnus qui ne manquent pas d'intérêt.

CHARMETTES (Jean-Baptiste), chirurgien français, né en 1710 à Lyon, où il mourut en 1781. Il devint chirurgien de l'hôpital général dans sa ville natale, professeur d'anatomie, et fut nommé membre associé de l'Académie de chirurgie de Paris. On a de lui deux ouvrages, qui furent couronnés par ce corps savant : *Mémoire sur cette question : Déterminer ce que c'est que les remèdes dessiccateurs et caustiques, etc.* (1748) ; *Essai théorique et pratique sur les écouvelles* (1752), publié plus tard sous le titre de *Traité des écouvelles* (Lyon, 1755).

CHARMEUR, EUSE s. (char-meur, eu-ze — rad. charmer). Sorcier, sorcière ; celui, celle qui emploie des charmes : *Un charmeur de serpents. Les sorciers, enchanteurs, devins, magiciens, charmeurs, empoisonneurs, exorciseurs, se vantent de guérir toutes sortes de maladies.* (A. Paré.) *Le magicien d'Égypte, le derviche indou, le psyllé, sont avant tout charmeurs patentés de serpents.* (Toussenel.)

— Par ext. Celui, celle qui séduit par quelque puissant attrait :

Juge un peu quel désordre aux yeux de ma charmeuse.

CORNÉILLE.

— Adjectif. Qui charme, qui séduit : *Malgré l'amour charmeur de Henri, Marie avait ça et là des instants de sombre tristesse.* (A. Hous-

saye.)
— Rem. On disait autrefois charmeresse au féminin, et cette forme a été conservée par plusieurs écrivains modernes : *Les immodé-*

rees et charmeresses blandices de la volupté. (Montaigne.) *J'écoutais plus joyeusement la voix charmeresse des oiseaux.* (A. Houssaye.) *Phébus se mit donc assez promptement l'esprit en repos sur la charmeresse Éméralda.* (V. Hugo.)

CHARMEY, village de Suisse, canton et à 25 kilom. S. de Fribourg ; 875 hab. Ce village est le centre de la fabrication des fromages dits de Gruyère. Aux environs, ancienne chartrreuse de Val-Sainte, fondée en 1295 et supprimée en 1778.

CHARMIDÈS, philosophe athénien, disciple de Socrate, né vers 450 avant J.-C., mort en 404. Après la prise d'Athènes, il fut un des dix magistrats choisis par Lysandre pour gouverner le Pirée, conjointement avec les trente tyrans d'Athènes. Platon a donné son nom à l'un de ses dialogues. — Un autre philosophe grec, de même nom, mort vers l'an 50 avant notre ère, fut l'ami de Philon de Larisse, dont il partageait les idées philosophiques et avec lequel il fonda la quatrième école académique.

Charmides, dialogue de Platon. Ce dialogue entre Socrate, Critias, Charmides et Chérophon, est consacré à la recherche d'une définition de la sagesse, que Platon ne donne pas, se contentant de repousser comme insuffisantes toutes celles qu'on lui propose. Ses interlocuteurs soutiennent successivement à Socrate que la sagesse réside : 1° dans la mesure et la modération ; 2° dans la pudeur et la modestie ; 3° dans l'accomplissement de nos devoirs ; 4° dans la connaissance de soi-même. Voici en substance les réfutations de Socrate :

La sagesse réside-t-elle dans la mesure et la modération, c'est-à-dire fuit-elle les extrêmes pour s'arrêter dans un juste milieu ? Mais, dans certains cas, la mesure, loin d'être synonyme de sagesse, deviendrait un défaut : ainsi il vaut mieux apprendre vite que lentement ou avec mesure. Avec cette définition de la sagesse, le dévouement devient chose impossible, le patriotisme n'est plus qu'un acte de folie.

La pudeur et la modestie ne sont pas non plus toute la sagesse. Ce sont des qualités précieuses qui répandent du charme et de l'intérêt sur toutes les vertus ; mais, comme elles proviennent d'une grande sensibilité et d'une crainte excessive de blesser les autres, on voit facilement qu'il est aussi des cas où il faut bannir les scrupules de la délicatesse, où il faut demander avec assurance ce qui est nécessaire et dire avec simplicité et noblesse le bien que l'on a fait ou cru faire.

La sagesse ne consiste pas non plus dans l'accomplissement strict de ses devoirs. Sans doute, régler ses desirs, corriger ses défauts, modérer ses passions, est sage ; mais cette sagesse qui néglige les autres hommes est dictée par l'égoïsme.

Enfin, pour diriger ses actions suivant les règles morales, il faut assurément connaître les lois morales et sa propre nature ; puis si la sagesse résidait dans la seule connaissance de soi-même, elle ne serait plus qu'une science abstraite, personnelle, inutile à la société, car elle n'aurait plus d'applications. Et si science et sagesse sont synonymes, un bon médecin, un habile mathématicien seraient nécessairement sages, en vertu de leur science, ce qui est inadmissible. La sagesse réside moins dans l'intelligence, cette mère de toute connaissance, que dans l'activité. Au fruit on connaît l'arbre, dit un vieux proverbe ; c'est d'après ses actions qu'on peut juger un homme.

La conséquence de cette discussion et de tout le dialogue aboutit à cette conclusion, que la sagesse est une vertu difficile à analyser et encore plus à définir, puisque les quatre définitions proposées, bien qu'excellentes en apparence, ne peuvent tenir contre les objections que pose Socrate. Charmides, son interlocuteur, l'avoue, et il se remet entre les mains du maître pour apprendre ce que c'est que la sagesse et surtout pour l'acquiescer, n'estimant pas la théorie utile sans la pratique.

Le style est enchanteur, comme dans toutes les œuvres de Platon ; il allie la majesté à la grâce, l'esprit à la raison, les charmes de la diction à la solidité des raisonnements. Néanmoins, dit M. Cousin, l'élégant traducteur de Charmides, on serait tenté de demander aux formes séduisantes de cet aimable dialogue un fonds plus large, plus intéressant et surtout plus à la portée générale des esprits. Le mérite de ce dialogue est de n'être point un prétexte pour un enseignement didactique, mais de montrer dans les deux interlocuteurs des hommes animés de passions vivement senties, qui impriment à leur langage le cachet de leur personnalité.

CHARMILLE s. f. (char-mi-llé ; 11 mil. — dimin. de charme). Hortic. Plante de petits charmes : *Une botte de CHARMILLE. Planter de la CHARMILLE. Des économes tirent la CHARMILLE des pépinières.* (V. de Bomare.) *La tonte des CHARMILLES se fait une ou deux fois dans l'année. Quelquefois on plante des CHARMILLES uniquement pour former des abris.* (Bosc.)

— Par ext. Haie, allée, berceau planté de petits charmes ou d'arbustes touffus formant palissade : *Se cacher derrière une CHARMILLE.*

O bassins, quinconces, charmittes,
Boulingrins pleins de majesté !
A. DE MUSSET.

— Syn. Charmille, charmoie. La charmitte est un plant de petits charmes, et le plus souvent c'est une haie, un berceau, une palissade formée de petits charmes qu'on ne laisse croître qu'autant qu'il est nécessaire pour fermer le passage. La charmoie est une plantation de charmes auxquels on laisse prendre tout leur développement ; c'est un bois de charmes.

CHARMIS, médecin marseillais, qui se fixa à Rome vers le milieu du I^{er} siècle de notre ère, sous le règne de Néron. Rejetant les systèmes médicaux alors suivis, il adopta, pour principal agent thérapeutique, l'emploi exclusif des bains froids, même en hiver. Charmis acquit, avec une grande réputation, une fortune considérable, car il ne donnait ses soins qu'à des prix extrêmement élevés.

CHARMOIE s. f. (char-moi — rad. charme). Sylvic. Nom donné, dans quelques localités, aux bois où le charme domine. On dit aussi CHARMOISE, et CHARMOIS s. m.

— Syn. Charmoie, charmitte. V. CHARMILLE.

CHARMOSYNE s. f. (kar-mo-zi-ne — du gr. *charmosuné*, joie). Ornith. Genre d'oiseaux établi aux dépens du genre perroquet.

— s. f. pl. Antiq. gr. Fête athénienne en l'honneur de Jupiter.

CHARMOT s. m. (char-mo). Techn. Céramiq. Terre cuite pulvérisée, que l'on fait entrer dans la composition des pâtes pour en diminuer la plasticité. ■ Syn. de CIMENT.

CHARMOYS (Martin de), sieur de LANZE, né en 1605, mort en 1661. Il contracta un goût très-vif pour les beaux-arts pendant un voyage qu'il fit en Italie, se lia avec les artistes les plus remarquables du temps, et obtint, par le crédit du maréchal de Schomberg, dont il était le secrétaire, l'autorisation de fonder l'Académie de peinture et de sculpture (1648). Il rédigea les règlements de cette compagnie, qui se réunit d'abord chez lui.

CHARMUTH ou **CHARMUT** s. m. (char-mutt). Ichtyol. Poisson du genre silure.

— Encycl. Le *charmuit* est une espèce de silure à corps oblong, très-épais, enduit de mucosité, à tête très-aplatie, présentant une gueule large, arrondie, et des mâchoires garnies d'une quantité prodigieuse de petites dents ; huit barbillons très-longs et effilés ; les lignes latérales courbes ; une seule nageoire dorsale. Sa couleur est noirâtre, avec une teinte blanchâtre sous la tête et vers le ventre. On pêche ce poisson dans le Nil, le Gange et l'Oronte. On en vend beaucoup, durant tout l'hiver, sur les marchés de la ville d'Alep. Cependant sa chair, qui par la cuisson prend une couleur rouge, n'est pas d'un goût agréable ; on va même jusqu'à lui attribuer des propriétés malfaisantes.

CHARMY (François-Philibert), marchand lyonnais, inventeur de machines appliquées aux arts du fleur et du tireur d'or et d'argent. Il vivait dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. On a de lui, entre autres écrits : *Mémoire concernant différentes machines mécaniques nouvellement inventées et appliquées aux arts de fleur et tireur d'or et d'argent* (Lyon, 1780, in-4°) ; *Mémoire sur les inventions de Philibert Charmy, marchand tireur, écheur et fleur d'or à Lyon* (Lyon, 1785, in-4°).

CHARNACÉ (Hercule-Girard, baron de), militaire et diplomate, né en Anjou à la fin du XVII^e siècle, mort en 1837. Allié par son mariage à la maison de Richelieu, il fut chargé par le cardinal de négociations secrètes auprès de Gustave-Adolphe, qu'il réussit à entraîner en Allemagne et avec lequel il posa les bases de l'alliance entre la Suède et la France. Il fut encore chargé de diverses missions en Bavière et en Hollande, commanda un régiment contre les Espagnols, et fut tué au siège de Bréda. L'ancien évêque de Troyes Bouthillier possédait 10 vol. in-fol. de lettres et de mémoires relatifs à ses négociations. Un autre recueil est conservé en manuscrit à la Bibliothèque impériale.

CHARNAGE s. m. (char-na-je — du lat. *caro*, charnis, chair). Temps pendant lequel l'Eglise catholique permet de manger de la viande : *On fait meilleure chère en CHARNAGE qu'en carême.* (Acad.) ■ Ce mot a vieilli ; il était populaire.

— Impôt perçu au moyen âge sur la vente de la viande.

Charnage (BATAILLE DE) et de Carême, fabliau. V. l'encyclopédie du mot CARÊME.

CHARNAGE, nom de plusieurs membres distingués d'une famille de la Franche-Comté. V. DUNOD.

CHARNAGRE s. m. (char-nè-gre). Chass. Race de chiens lévriers dont on se sert pour forcer le gibier dans les broussailles.

CHARNALITÉ s. f. (char-na-li-té — du lat. *carnalis*, de *carnis*, charnel). Caractère de ce qui est charnel. ■ Vieux mot.

— A. signifié Liens de la chair, parenté. ■ Plaisirs de la chair, incontinence.

CHARNEL, ELLE adj. (char-nèl, è-le — du lat. *carnalis*, de *caro*, charnis, chair). Qui est de la chair, qui appartient à la chair, à la partie corporelle et sensuelle de l'homme :

Plaisirs, appétits CHARNELS. Commerce CHARNEL. Le corps est l'enveloppe CHARNELLE de l'âme. Enfants d'un père CHARNEL, nous naissons tous CHARNELS comme lui. (Mass.)

L'idéal purifie en nous l'amour charnel. Et le terrestre amour nous fait voir l'éternel.

— Fig. Grossier, qui ne sent et n'apprécie que les choses physiques et matérielles : *Les Juifs CHARNELS n'entendaient ni la grandeur ni l'abaissement du Messie.* (Pasc.) *Admirez combien les hommes sont CHARNELS : ils ne peuvent comprendre une vie ni une félicité sans les objets qui flattent les sens.* (Boss.) *L'homme devenu tout CHARNEL ne sait plus admirer que les beautés qui frappent ses sens.* (Mass.)

Plaignons l'homme charnel ! il passe aveugle et sourd, Niant chaque merveille.

— Substantif. Homme charnel, homme grossier, dont l'esprit est sans élévation : *La grandeur de la sagesse qui vient de Dieu est invisible aux CHARNELS et aux gens d'esprit.* (Pasc.) — Théol. Copulation charnelle, Union des sexes.

— Antonyme. Spirituel. CHARNELLEMENT adv. (char-nè-le-man — rad. charnel). Selon la chair, d'une manière charnelle : *Connaître une femme CHARNELLEMENT.* (Acad.)

Charnellement se joindre avec sa parenté. En France, c'est incestue, en Perse, charité.

— Fig. D'une façon matérielle, grossière, qui manque d'élévation : *Quand David prédit que le Messie délivrerait son peuple de ses ennemis, on peut croire CHARNELLEMENT que ce sera des Égyptiens.* (Boss.)

— Antonyme. Spirituellement.

CHARNEK (Léonard-Victor-Joseph), marin français, né à Saint-Brieuc en 1797. Élève de l'École de marine en 1812, il assista, avec le grade de lieutenant de vaisseau, à l'expédition d'Alger (1830), à la prise d'Ancone (1832), fut nommé capitaine de corvette en 1837, et capitaine de vaisseau en 1841, après avoir été le second du prince de Joinville, lorsque celui-ci alla chercher les restes de Napoléon à Sainte-Hélène. Sous la République, M. Charner devint membre de l'Assemblée législative (1849), et s'y occupa surtout des questions maritimes. Nommé contre-amiral en 1852, il reçut l'année suivante le commandement en second de l'escadre de l'Océan. En 1854, M. Charner prit une part brillante au siège de Sébastopol. Le Napoléon, qu'il montait dans la journée du 17 octobre, reçut 100 boulets dans sa coque, et tira 3,000 coups de canon. En 1855, M. Charner fut promu vice-amiral, et enfin, après la mort de Romain-Desfossés (1864), il fut appelé à le remplacer comme amiral.

CHARNES, ville d'Arménie. V. THÉODOSIOPOLIS.

CHARNES (CONCILES DE) [522]. Les acéphales, qui n'admettaient que la nature divine en Jésus-Christ, avaient, dès le commencement du vi^e siècle, enseigné leur doctrine avec beaucoup de succès en Arménie. Jésar-Nécaïr, patriarche de cette province, très-attaché à la foi catholique, réunit, avec la permission de l'empereur Héraclius, un concile à Charnes, autrfois Théodosiopolis. Plusieurs évêques et beaucoup de grands seigneurs y assistèrent. Le concile dura un mois entier. On y agita diverses questions qui avaient rapport aux erreurs du temps, et, après plusieurs délibérations, on convint à l'unanimité de casser tout ce qui avait été fait par les acéphales dans leur assemblée de Thévis, de recevoir tous les décrets du concile de Chalcedoine, d'ôter du Trisagion ces paroles que Pierre de Foulon y avait ajoutées : *Qui crucifixus es pro nobis*, et de ne plus célébrer en un même jour les fêtes de la naissance de Jésus-Christ et de son baptême, mais séparément comme jadis. La paix fut ainsi rétablie entre les Grecs et les Arméniens.

1330. Ce concile fut assemblé par les soins du prince Georges et de l'évêque de Malaga, Barthélémy de Bologne. Il dura également un mois. L'Eglise d'Arménie y promit obéissance au pape, et le reconnut pour chef de l'Eglise universelle. C'est dans cette assemblée que les Arméniens admirent la forme de l'année julienne, que le commerce avec les Francs avait rendue nécessaire depuis les croisades.

CHARNES (Jean-Antoine DE), littérateur français, chanoine de Villeneuve-lez-Avignon, né dans cette ville en 1641, mort en 1728. Il dirigea l'éducation d'un fils de Louvois, et prit une large part à la rédaction des *Nouvelles de l'ordre de la Boisson*, espèce de gazette pleine de sel et de jovialité. On a aussi de lui : *Conversations de la princesse de Clèves* (1679), d'un style agréable et d'une fine critique ; *Vie du Tasse* (1690), assez remarquable, mais qui n'est qu'un abrégé de celle de Manso, ami du grand poète.

CHARNEUX, EUSE adj. (char-neu, eu-zè — du lat. *carneus* ; de *caro*, *carnis*, chair). Méd. Qui est principalement composé de chair.

— Syn. CHARNUEUX, CHARNU. CHARNUEUX se dit des parties du corps où il y a plus de chair que d'os ; c'est un terme de médecine qui est opposé à osseux. CHARNU, qui est un mot de la langue commune, exprime l'état des parties où la chair forme une masse qui frappe les yeux : *Le mollet est la partie CHARNUE de la jambe.*

CHARNEUX, bourg et commune de Belgique, province de Liège, arrond. et à 15 kilom. N.-O. de Verviers ; 2,364 hab. Fabrication de draps ; filatures de laines et fouleries ; ancienne abbaye de Val-Dieu.

CHARNIE (la) [*Carniacensis ager*], ancien petit pays de France, dans la province du Maine, dont les lieux principaux étaient : Joué-en-Charnie, Chemiré-en-Charnie, Torcé-en-Charnie, etc. Il est aujourd'hui compris dans le département de la Mayenne.

CHARNIER s. m. (char-nié — du lat. *carneum* ; de *caro*, *carnis*, chair). Endroit où l'on garde les viandes salées ou d'autres viandes destinées à la consommation :

Je vous ferai garnir votre charnier auguste [juste. De deux bons moutons gras, valant vingt francs au Voltaire.

— Par anal. Lieu où sont entassés des cadavres d'hommes ou d'animaux : *Salvica avait vu des cités remplies de corps morts ; des chiens et des oiseaux de proie, gorgés de la viande infecte des cadavres, étaient les seuls êtres vivants de ces CHARNIERS.* (Chateaub.) *C'est dans l'autre même du lion que l'ours osa se plaindre de l'odeur du CHARNIER.* (Peyrat.)

Mille autres moutons comme moi, Pendus aux crocs sanglants du charnier populaire, Seront servis au peuple roi.

A. CHÉNIER.

— Lieu couvert où l'on déposait autrefois les ossements des morts : *Les écrivains publics se tenaient la plupart près des CHARNIERS.* (Acad.) || Nom que l'on donnait au cimetière des Innocents, à Paris, à cause des vastes charniers qui s'y trouvaient : *On me jettera dans les CHARNIERS Saint-Innocent, et on ne mettra sur ma fosse qu'une croix de bois.* (Volt.) || Dépôt des exhumés des charniers ou cimetières : *Les CHARNIERS des catacombes de Paris.*

— Galerie autour des églises à Paris, où l'on donnait anciennement la communion aux grandes fêtes, où les fideles recevaient la chair de leur Dieu.

— Chass. Gibecière. || On dit plus ordinairement CARNIER.

— Mar. Jarre, tonneau d'eau réservée à la boisson de l'équipage, ainsi nommé parce qu'autrefois il y avait, à proximité de cette jarre, un charnier ou garde-manger dans lequel les matelots déposaient ce qui leur était resté de leur ration : *Dans les moments de disette d'eau, le CHARNIER est fermé avec un cadenas, et ne s'ouvre que pour l'heure de la distribution.* (Lévy.)

— Pêch. Cuve où l'on met l'huile tirée des foies de morue. || On dit aussi FOASSIER.

— Agric. Nom donné, dans quelques vignobles, aux échelas refendus. || Botte d'échelas, dans les mêmes localités.

CHARNIÈRE s. f. (char-nière — bas lat. *cardinaria*, formé du lat. *cardo*, *cardinis*, gond). Méc. Appareil composé de deux pièces assemblées sur un axe commun, l'une au moins étant mobile autour de cet axe, de façon que deux objets distincts étant fixés sur ces pièces, l'un peut accomplir autour de l'autre un mouvement de rotation d'une amplitude variable suivant les cas : *Les CHARNIÈRES d'une porte, d'une fenêtre, d'une boîte. La CHARNIÈRE d'un compas, d'une boucle.*

— Méc. Charnière universelle. Appareil au moyen duquel on peut transmettre le mouvement de rotation d'un arbre à un autre arbre qui n'est point parallèle au premier.

— Techn. Outil du graveur sur pierre servant à percer des traces.

— Anat. Se dit quelquefois pour ARTICULATION.

— Conchyl. Partie qui unit les valves d'une coquille : *La CHARNIÈRE d'une coquille de saint Jacques.*

— Fauconnier. Endroit où le fauconnier portait son leurre et la chair dont il acharnait l'oiseau.

— Encycl. Techn. Les gonds, les pentures, les brisures simples et doubles, les fêches, les agrafes bouclées, concourent au même but que la charnière, mais affectent des formes différentes. Cependant on confond souvent ces dénominations, quoiqu'elles représentent des objets divers. Il s'agit donc d'établir bien clairement ce qu'on doit entendre par une charnière proprement dite. La charnière se compose de deux feuilles de métal reployées chacune l'une sur l'autre, et d'un bout de fil de métal qu'on nomme broche. On fait quelquefois des charnières en bois, comme dans les tabatières, par exemple ; mais alors la charnière fait partie des objets mêmes, et ce n'est qu'une exception. Toutes les charnières détachées se font en fer ou en cuivre jaune. On replie sur elle-même la feuille de métal, on place une broche dans l'angle, afin que le pli soit arrondi et qu'il forme un bourrelet ou espèce de tube, dans lequel la broche trouvera à se placer lors de l'assemblage. Les deux feuilles ainsi repliées se nomment les ailes ou ailettes de la charnière ; l'endroit où elles se réunissent en se pénétrant se nomme le noeud. Pour faire ce noeud, on entaille le bourrelet, en laissant entre les entailles des parties saillantes qu'on nomme charnons. Le nombre des charnons est indéterminé ; mais il y en a ordinairement trois dans une ailette, deux dans l'autre. Les entailles qui séparent les charnon

d'une ailette doivent être exactement de la même longueur que les charnons de l'ailette opposée, qui doivent s'y placer. Lorsque les choses sont ainsi disposées, on fait entrer les pleins dans les vides, et on passe la broche dans le tube du bourrelet ; on la rive par chaque bout et le noeud est fait. Une charnière bien faite doit décrire, avec ses ailettes, un peu plus des trois quarts d'un cercle entier. On régularise ce mouvement en ne faisant saillir le bourrelet que d'un côté, et alors les deux ailettes fermées plaquent l'une sur l'autre. Si le bourrelet est saillant des deux côtés, la charnière fait de même ses trois quarts de tour, mais elle ne se ferme ni d'un côté ni de l'autre ; il reste environ 20 degrés d'ouverture de chaque côté.

Les charnières se posent par entaille et encastrément, à l'aide de deux, trois ou quatre vis fraisées en dedans. Pour bien poser une charnière, il faut faire une entaille de manière à ce que l'angle des battants se trouve dans l'axe de la broche.

Il convient de dire un mot des charnières de porte ou fiches, dont l'usage est déjà ancien en Angleterre. On a cherché longtemps le moyen d'empêcher les portes des appartements de frotter sur le plancher, ce qui est toujours très-désagréable et préjudiciable, surtout lorsque les portes se meuvent sur des tapis. Plusieurs mécanismes ingénieux, mais très-complicés, ont été imaginés pour y parvenir. Les Anglais ont résolu le problème d'une manière très-simple, en coupant les charnons en hélice, au lieu de les couper perpendiculairement à l'axe du cylindre, ce qui donne aux charnons la forme d'une vis à un ou plusieurs filets, selon le nombre de charnons que porte la charnière ou fiche. Il résulte de cette construction que la porte, en s'ouvrant, s'élève en même temps d'une quantité proportionnée à l'amplitude de l'ouverture et au rampant de l'hélice.

CHARNIÈRES (DE), marin français du xviii^e siècle. Il avait fait sept campagnes et une expédition scientifique, lorsque le mauvais état de sa santé le força à quitter le service, en 1775. On ignore l'époque de sa naissance, comme celle de sa mort. Il a publié : *Mémoire sur l'observation des longitudes en mer* (Paris, 1767) ; *Expériences sur les longitudes faites à la mer en 1767 et 1768* (Paris, 1772) ; *Théorie et pratique des longitudes en mer* (Paris, 1772), où il donne une description du mégamètre ou héliomètre perfectionné de Bouguer.

CHARNOCK (Jean), publiciste anglais, né en 1756, mort en 1807, fils d'un avocat distingué. Il servit quelque temps dans la marine, qu'il quitta pour vivre dans la retraite et cultiver les lettres. Il mourut dans un état voisin de la misère. Parmi ses ouvrages, où il a fait preuve d'érudition, nous citerons : *les Droits d'un peuple libre* (1792) ; *Biographie navale* (1764, 6 vol.) ; *Histoire de l'architecture navale* (1802, 3 vol.), etc.

CHARNOIS (Jean-Charles LEVACHER DE), littérateur français, né à Paris vers 1750, mort en 1792. Il devint successivement rédacteur du *Journal des théâtres*, du *Mercur* et du *Moderateur*, où il s'occupa surtout de critique théâtrale. Les opinions royalistes qu'il soutint avec ardeur et ses attaques contre la Révolution lui devinrent fatales. Sa maison fut pillée, et, après le 10 août, Charnois fut emprisonné à l'abbaye, où il périt lors des massacres de septembre. Ses principaux ouvrages sont : *Espece à la force*, comédie en un acte et en vers (1782) ; *Costumes et annales des grands théâtres de Paris*, avec figures au lavis et coloriées (1786-1789, 7 vol.) ; *Histoire de Sophie et d'Ursule* (1788, 2 vol.) ; *Recherches sur les costumes et sur les théâtres de toutes les nations* (Paris, 1790-1802, 2 vol.)

CHARNON s. m. (char-non — rad. char-nière). Techn. Petit cylindre creux qui fait partie de la charnière d'une boîte.

CHARNU, UE adj. (char-nu — du lat. *caro*, *carnis*, chair). Bien en chair, qui a beaucoup de chair : *Corps CHARNU. Main CHARNUE. Cette perdrix a l'estomac bien CHARNU.* (Acad.) *Pichegru, quoique peu CHARNU, était large.* (Ch. Nod.)

— Tout ce qui vient d'Afrique me déplaît, Sauf ces bruns Fellahs, dont la mamelle antique Est d'un bronze charnu qui perce une tunique.

TH. DE BANVILLE.

— Formé de chair : *Les parties CHARNUES du corps.*

— Fig. Riche en idées, nourrissant pour l'esprit : *Tacite me semble plus CHARNU, Sénèque plus aigu.* (Montaigne.)

— Bot. Se dit des parties des végétaux dont le tissu épais et succulent offre une consistance analogue à celle de la chair : *L'abricot est un fruit CHARNU. Les plantes grasses ont des tiges et des feuilles CHARNUES. L'artichaut a un réceptacle CHARNU.*

— s. m. B.-arts. Nature des chairs, manière dont les chairs sont rendues : *Ses jambes me parurent d'un CHARNU, d'un fini qui approche de l'Apollon du Belvédère.* (Volt.) || Inus.

— Syn. CHARNU, CHARNUEUX. V. CHARNUEUX.

— Antonymes. Maigre, sec, décharné, osseux.

CHARNURE s. f. (char-nu-re — rad. charnu).

Constitution, manière d'être de la chair, des parties charnues du corps : *Avoir une CHARNURE ferme, molle, sèche, abondante. Il avait le corps robuste, ramassé et d'une belle CHARNURE.* (Vaugelas.)

CHARNY, bourg de France (Yonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 29 kilom. S.-O. de Joigny, sur la rive droite de l'Ouanne ; pop. aggl. 1,077 hab. — pop. tot. 1,580 hab. Patrie de Pierre de Charny, archevêque de Sens. || Bourg de France (Meuse), ch.-l. de cant., arrond. et à 7 kilom. N. de Verdun, sur la Meuse ; pop. aggl. 403 hab. — pop. tot. 439 hab. Scieries mécaniques ; moulins à blé et à huile.

CHAROBERT, roi de Hongrie. V. CHARLES-ROBERT.

CHAROGNE s. f. (cha-ro-gne ; gn mill. — du lat. *caro*, chair). Corps de bête morte abandonné, et qui entre en décomposition : *Vieille CHAROGNE. Puer comme une CHAROGNE. L'homme méchant ne se plaît que dans le vice, comme les oiseaux de proie n'aiment que la CHAROGNE.* (Max. orient.) *Il est presque impossible d'empoisonner le loup, car la bête soupçonneuse n'attaque guère que la CHAROGNE qui a été préalablement entamée par les chiens.* (Roussenel.) *Un cheval mort est un cadavre ; tout autre animal dont la vie s'est envolée n'est qu'une CHAROGNE.* (Th. Gaut.) *Laissez la boucherie à la concurrence, vous mangerez de la CHAROGNE.* (Proudh.)

— Par dénigr. Cadavre humain : *Quem'importe qui mangera ma CHAROGNE, des vers, des chiens ou des poissons ?* || Chair des animaux : *Ma table ne serait point convertie de CHAROGNES lointaines.* (J.-J. Rouss.)

— Pop. Mot d'injure extrêmement grossier, que l'on applique à une personne vieille et sale, à une femme perdue de mœurs, à un homme pourri par la débauche : *Va-t'en, vieille CHAROGNE.*

CHAROGNEUX, EUSE adj. (cha-ro-gneu, eu-zè ; gn mill. — rad. charogne). Qui tient de la charogne, qui se repait de charogne : *Des vapeurs CHAROGNEUSES.* (Paré.)

Maint charogneux corbeau. DU BELLAY.

|| Vieux mot. CHAROI s. m. (cha-roi — autre forme du mot charroi). Mar. Embarcation servant aux bâtiments qui font la pêche de la morue à Terre-Neuve.

CHAROLAIS ou CHAROLLAIS (le) [*pagus Quadrigellensis*], ancien pays de France, ayant le titre de comté, dont la capitale était Charolles et les villes principales Paray-le-Monial, le Mont-Saint-Vincent, Bourbon-Lancy, etc. Il était borné par l'Autunois, le Mâconnais, le Brionnais et le Bourbonnais. Il fait partie aujourd'hui du département de Saône-et-Loire et son nom a été étendu à l'arrondissement entier dont Charolles est la sous-préfecture. Cette contrée possède de vastes forêts, des pâturages qui rivalisent avec ceux de Normandie et où l'on engraisse des bestiaux dont la réputation est européenne. Elle est arrosée par de nombreux cours d'eau qui se déversent dans la Loire, et produit abondamment du blé, de l'avoine, du colza, etc. Le canal du Centre et une voie ferrée, récemment établie et destinée à relier la ligne de Paris à Lyon à la ligne du Bourbonnais, favorisent les transactions commerciales, qui se développent de jour en jour. L'industrie est peu active : toutefois, on compte d'importantes fabriques de poteries à Charolles, au Montet (canton de Pallanges), des forges à Gueugnon et au Verdard, plusieurs minoteries et quelques fabriques de toiles.

La plupart des dictionnaires et des géographies écrivent le nom de ce pays avec un seul l, *Charolais*, tandis que tous les actes officiels des administrations de l'arrondissement de Charolles écrivent *Charollais*. Cette dernière orthographe, qui est aussi celle que suivent les livres et les journaux publiés dans le pays même, semble la plus logique : du moment où l'on donne deux l à Charolles, pourquoi n'en donner qu'un au nom qui en dérive ? Toutefois, avant de prendre parti pour l'une ou pour l'autre orthographe, nous avons tenu à avoir sur la question l'avis de l'un des plus savants archéologues de cette contrée, de M. l'abbé Cucherat, à qui l'on doit d'intéressantes notices sur plusieurs points de l'histoire locale. Nous n'avons sollicité de lui qu'un mot de réponse et il nous a adressé tout un mémoire, que nous regrettons de ne pouvoir placer en entier sous les yeux du lecteur, mais dont on nous saura gré de reproduire les passages suivants : « L'orthographe des mots Charolles et Charollais a varié beaucoup depuis le xiv^e siècle jusqu'à la fin du xviii^e. Dans plusieurs chartes du x^e siècle que j'ai en ma possession, je lis *Charrollois*. Cette orthographe se retrouve ainsi modifiée — *Charollois* — dans les lettres écrites par l'abbé Lebeuf en 1730, et publiées dans les *Annales de la Société Éduenne* (1862-1864). L'*Autun chrétien*, de Saulnier (p. 153), écrit *Charrollois*, mais *Charollois* est beaucoup plus usité, surtout au xviii^e siècle. Je trouve cette dernière orthographe dans Garreau (*Description du gouvernement de Bourgogne*, 1717, p. 160), dans l'*Art de vérifier les dates* (1770, p. 678), dans Courtépée (*Description générale et particulière du duché de Bourgogne*, 1778, t. IV), etc. L'*Atlasnach chorographique et topographique du*

pays et comté de Mâconnais (1786, p. 109) écrit *Charollois*. La leçon *Charollois*, qui découle de la précédente, prévaut tout à fait depuis le commencement de ce siècle; nous avons cessé d'être *Charollois* depuis que nous sommes *Français*. Les habitants du pays prononcent tous le nom *Charollais*, comme s'il n'avait qu'un seul *l*. — *Charollais*; mais, c'est bien par deux *l* que ce nom doit s'écrire aujourd'hui. Telle est l'orthographe suivie dans les actes officiels de toutes les administrations, dans la *Statistique de Saône-et-Loire*, publiée par M. Ragut, dans les *Annuaire* de ce même département, publiés par M. Monnier, dans les *Mémoires* de l'Académie de Mâcon, de la Société Éduenne, de la Société littéraire de Lyon, enfin dans tous les livres publiés en Bourgogne depuis cinquante ans. Le journal même qui paraît à Charolles est intitulé : *l'Echo du Charollais*. — Tous les historiens, tous les littérateurs et tous les faiseurs de dictionnaires dont les ouvrages sont publiés hors de notre province, n'en persistent pas moins à écrire *Charollais*. Mais il ne leur appartient pas de nous faire la loi; c'est à eux, au contraire, de la subir. L'orthographe des mots, comme toutes choses ici-bas, est sujette aux changements. Il faut savoir les accepter si l'on veut être de son siècle et de son pays. L'usage commun est ici le souverain arbitre, comme l'a si bien dit Horace (*Art poétique*, v. 60 et suiv.) :

*Ut syllabæ foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt; ita verborum vetus interit ætas.*

*Multa renascentur quæ jam occidere, cadentque
Quæ nunc sunt in honore vocabula, si volet usus
Quem penes arbitrium est et jus et norma loquendi.*

Nous avons donc pour nous l'autorité et la logique, quand nous écrivons *Charollais*. Tant pis pour ceux qui font de l'arbitraire.

Le *Grand Dictionnaire* devrait peut-être se ranger à l'opinion si savamment déduite par M. l'abbé Cuchérat; mais l'habitude, cette seconde nature, même en orthographe, l'oblige à suivre le courant. C'est ici le cas de dire avec La Fontaine :

Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.

Ce qui toutefois ne nous empêche pas d'emprunter au foin abbé les détails historiques suivants sur le *Charollais*. — « Avant le *xv^e* siècle, dit cet archéologue, on ne trouve nulle part le nom de la ville de Charolles ou du comté de Charolais. Cette contrée, jusqu'à cette époque, avait été comprise dans le Brionnais, *pagus Briennensis*, dont il est fait mention fréquemment dans les documents de la première moitié du moyen âge (v. les cartulaires de Savigny et d'Alnay). Le *pagus Briennensis* embrassait tout l'arrondissement actuel de Charolles, depuis la Loire jusqu'à la chaîne de montagnes arides qui sépare cet arrondissement du bassin de la Saône; il avait été habité dans l'antiquité par les *Aulerici Brannonici*, dont parle César, et, dès les premiers siècles de l'Eglise, il fit partie du diocèse d'Autun, comme les *Aulerici Brannonici* avaient fait partie de la confédération des Éduens. Les stations militaires (*castra*) de Suin (*Sedunum*), Dun, Bourbon-Lancy et Semur, étaient les lieux les plus importants de la contrée, avant que la fondation de riches monastères eût provoqué la naissance des villes de Charolles Paray-le-Monial et Marcigny. Je ne sais à quelle époque précise le territoire du Charollais fut séparé du Brionnais. Ce qui est certain, c'est que, en 973, il appartenait, au moins en partie, à Lambert, comte de Chalon, fondateur du monastère de Paray. Vers l'an 1005, les moines de Cluny fondent le prieuré de Charolles. Dans un acte de l'an 1279, que Courtépée nous a conservé, cette localité ne nous apparaît encore que comme une simple chapellenie classée à la suite et au même rang que celles du Mont-Saint-Vincent, de Sauvigne, de Sauvement, de Dondain, d'Artus : *Castella Montis Sancti Vincentii... et de Cadrella*. Charolles devient ville, reçoit des franchises et privilèges en 1301 de Robert, comte de Clermont, fils de saint Louis, qui avait épousé Béatrix, fille de Jean de Bourgogne. En 1316, le Charollais est érigé en comté, et, à partir de cette époque, il eut ses états particuliers jusqu'en 1751. Philippe le Hardi acheta ce comté en 1390; Louis XI s'en empara en 1477. De 1493 à 1684, il appartenait à la maison d'Autriche. Le Brionnais s'est bien trouvé alors de n'avoir jamais appartenu au comté de Charolais et celui-ci s'est mal trouvé de sa séparation. Quand la baronnie du Brionnais cessa d'avoir ses seigneurs particuliers, au *xvii^e* siècle, elle fit retour à la couronne de France, dont elle n'a jamais été détachée depuis. » Nous compléterons cet historique par les renseignements suivants, que nous trouvons dans l'*Annuaire de Saône-et-Loire* : sous les rois de la troisième race, en 1239, Jean, comte de Chalon, céda le Charollais par échange à Hugues IV, duc de Bourgogne; Jean de Bourbon, fils de Robert de France, ayant eu le Charollais dans son apanage, le laissa à sa mort, en 1316, à Béatrix, sa fille, qui épousa Jean d'Armagnac. A cette époque, le Charollais fut érigé en comté. Le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, l'acheta 60,000 écus d'or. Charles le Téméraire, le plus célèbre parmi les comtes de Charolais, séjourna plusieurs fois à Charolles. Après sa mort, Louis XI s'empara du comté comme d'un fief réversible à la couronne et

« le plus noble mouvant » du duché de Bourgogne; mais, en 1493, Charles VIII le rendit, par le traité de Senlis, à Philippe, archiduc d'Autriche, fils de Marie de Bourgogne, à charge de le tenir en fief de la couronne de France. Charles-Quint céda le Charollais à Philippe II, roi d'Espagne, qu'il donna en 1558 à sa fille aînée, Isabelle, épouse de l'archiduc Albert d'Autriche. En 1633, le Charollais retourna au roi d'Espagne Philippe IV. La couronne de France, qui en avait repris les droits royaux depuis Henri II, le confisqua en 1674, puis le rendit en 1679. Saisi de nouveau le 28 mars 1684, par arrêt du parlement, au profit du prince de Condé, il revint définitivement au domaine royal, par suite d'un échange fait en 1751 entre Louis XV et Mlle de Sens. Jusqu'à cette époque, où ses états furent réunis aux états généraux de Bourgogne, le Charollais avait été gouverné par des états particuliers. Ces états s'assemblaient à Charolles, capitale du comté : ils se composaient d'un élu du clergé, d'un élu de la noblesse, d'un élu du tiers état, du lieutenant général, du procureur du roi du bailliage royal, d'un député de chaque ville et bourg, d'un syndic, d'un conseiller et de deux receveurs d'impositions. Charolles était encore le siège du sixième bailliage principal du parlement de Bourgogne. Ce bailliage, dit *des cas royaux*, avait été établi par Louis XI; il comprenait 4 anciennes baronnies : celles du Mont-Saint-Vincent, de Lugny, de Digoine et de Jancy, 4 prévôtés, 6 châtellenies, 32 seigneuries et 196 fiefs. Aussi le Charollais était-il hérissé de châteaux forts dont la plupart furent démantelés par ordre de l'ombrageux Louis XI. Ce pays eut beaucoup à souffrir par la suite des ravages exercés par la bande des écorcheurs, par les troupes protestantes et même par celles des catholiques. — Les armes du Charollais sont écartelées, portant au premier et au troisième d'azur à trois fleurs de lis d'or, et au deuxième et au quatrième de gueules à trois bandes d'argent; lion, à la tête contournée, armé et lampassé d'azur sur le tout.

CHAROLAIS, AISE s. et adj. (cha-ro-lâ, à-ze). Géogr. Habitant de Charolles ou du Charollais. Les CHAROLAIS. La race CHAROLAISE. Quelques-uns écrivent CHAROLLAIS, ce qui est plus régulier, mais moins usité.

— Econ. rur. *Race bovine du Charollais*. La race charolaise n'a été appréciée hors de sa province, pour sa conformation et son aptitude à prendre la graisse, que depuis son introduction dans les départements de la Nièvre et du Cher, vers 1770. A cette époque, elle présentait les caractères suivants : robe presque toujours uniformément blanche, d'une nuance de crème; corps cylindrique, pesant; membres courts et peu chargés; tête large et courte, avec des naseaux bien ouverts; cornes médiocrement longues, ayant la tinte blanche de l'ivoire et légèrement relevées vers la pointe; fanon presque nul; poil fin, lisse et peu tassé; en somme, un grand poids uni à une certaine distinction. Une race ainsi organisée devait être aussi apte aux travaux des champs qu'avantageuse pour la boucherie. En revanche, elle était, comme elle est encore du reste, mauvaise laitière.

C'est dans le département de Saône-et-Loire, et surtout dans l'ancien Brionnais, que la race charolaise paraît avoir pris naissance; de là, elle s'est répandue dans l'ancienne province du Charollais et jusque sur les bords de la Saône. Dans l'origine, rien n'a été fait pour l'améliorer, mais le climat et le sol offraient des conditions assez avantageuses pour suppléer les soins de l'homme. En effet, le climat, plutôt humide que sec, est d'une douceur remarquable, tandis que le sol, formé en grande partie par les couches calcaires et marneuses de l'étage oolithique, se montre particulièrement favorable à la culture des trèfles et des graminées de premier ordre. L'abondance et la richesse des eaux ajoutent encore à la fécondité naturelle du sol. L'herbe n'est pourtant pas très-abondante, mais elle est à peu près partout de bonne qualité.

Vers la fin du siècle dernier, lorsque la race charolaise fut introduite dans le Nivernais, elle se trouva dans des conditions presque identiques à celles de sa première patrie. Aussi prospéra-t-elle en peu de temps d'une façon extrêmement remarquable. Aujourd'hui, cette race occupe non-seulement le département de la Nièvre, mais encore ceux du Cher et de l'Allier, et elle y a pris plus d'importance que dans le pays même de son origine. Les éleveurs du Nivernais, qui, depuis longtemps déjà, sont en possession d'approvisionner pour une large part les marchés de la capitale, recherchent surtout l'aptitude à l'engraissement. Le type vers lequel ils tendent de plus en plus est celui de la bête à viande, unissant la finesse à un poids considérable, et présentant en particulier un énorme développement du dos, du rein, de la croupe et de la culotte.

Si les éleveurs de la Nièvre se montrent préoccupés de la conformation, ceux du Brionnais et du Charollais, dont la boucherie de Lyon forme le principal débouché, s'attachent de préférence à la finesse moléculaire et à la faculté d'engraissier vite et bien. Les génisses sont livrées à la production dès l'âge de deux ans; les taureaux commencent à saillir à un an, et sont réformés après la seconde monte. Les veaux naissent depuis le mois de février jusqu'en juin; ceux qui viennent après la Saint-Jean ne sont point con-

servés. Quant aux premiers, ils restent avec les mères au pâturage jusque vers la Saint-Martin. Pendant l'hiver, on les nourrit médiocrement avec du foin et de la paille jusqu'au printemps, époque à laquelle on les lâche dans des pâturages assez médiocres. A douze ou quinze mois, les mâles sont bistournés, et un peu plus tard on commence à les dresser pour le travail. Les génisses devenues mères sont conservées jusqu'à l'âge de sept à huit ans, lorsqu'elles donnent régulièrement des produits satisfaisants; sinon elles sont vendues ou engraisées au pâturage.

Le mode d'élevage usité dans l'Allier a beaucoup de rapports avec le précédent; dans la Nièvre et le Cher, au contraire, ce dernier a subi des modifications importantes. Pendant l'hiver, les mères reçoivent, outre la nourriture habituelle, une abondante ration de betteraves. L'époque de la naissance des veaux commence en janvier pour finir en mars. Les veaux têtent la mère deux fois par jour, et au bout de quelque temps, lorsqu'ils sont assez forts pour en profiter, ils reçoivent en outre du foin, des racines et des farineux. Vers le milieu du printemps, et plus tôt s'il est possible, on les met au vert. Le sevrage s'opère de lui-même à mesure que le lait diminue. Pendant les trois ou quatre premiers mois, chaque veau tette la moitié seulement du lait de sa mère; au bout de ce temps, on le leur abandonne en totalité. Les mâles sont châtrés dès le troisième ou le quatrième mois. Pendant l'hiver, ces animaux sont abondamment nourris avec des racines et du foin ou du regain de bonne qualité. A deux ans et demi, ils sont dressés pour le travail, et, à cinq ans ou au plus tard à six, ils sont engraisés, soit à l'herbage pendant l'été, soit à l'étable pendant l'hiver. Les génisses vivent séparées des mâles, mais sont nourries absolument de la même manière que ces derniers. Contrairement à ce qui se pratique dans le Charollais, les taureaux de qualité supérieure ne sont réformés que lorsque, devenus trop lourds, ils cessent d'être propres au service.

Dans la Nièvre, de même que dans le Cher et l'Allier, l'élevage marche de pair avec l'industrie des embouches; c'est dire qu'il y est très-florissant. Il en est de même dans le département de Saône-et-Loire. Les meilleurs élèves se font : dans la Nièvre, aux environs de Nevers, de Magny-Cours, de Saint-Pierre-l'Aubert, de Montigny, de Saône-Canne et de Châtillon-en-Bazois; dans l'Allier, sur tout le pays compris entre la Loire et l'Allier; dans le Cher, à Germigny-l'Exempt, à La Guerche, à Saint-l'Aubais et tout le long de la Loire, depuis le Guétin jusqu'à Saint-Latour et Sancerre; enfin, dans la Saône-et-Loire, autour de Charolles, d'Oyé, de Saint-Julien-de-Livry, d'Amanzé, de Saint-Christophe, de Marcigny et de Gênelard.

Si la race charolaise est excellente pour le travail et pour l'engraissement, elle est très-mauvaise laitière. Pour le travail, elle égale presque les races de Salers, du Limousin et du Morvan, qu'elle remplace aujourd'hui dans la Nièvre et dans tous les départements limitrophes. Cependant, d'après M. Magne, le type pur de la race charolaise serait trop mou et trop exigeant pour suffire aux travaux pénibles qu'on exige des bêtes à cornes dans quelques coteaux maigres du Cher, de la Nièvre, de Saône-et-Loire; c'est pourquoi, au lieu de l'importer à l'état de pureté, on ne s'en servirait que pour croiser la race morvandelle et la race berriçonne.

Au point de vue de l'aptitude à l'engraissement, la race charolaise ne le cède guère qu'aux meilleurs types de Durham. C'est elle qui fournit, pendant toute l'année, les plus belles et les plus fortes bandes de bœufs pour les marchés de Paris et de Lyon. Elle se recommande, en outre, par la faculté qu'elle a de grandir et de grossir considérablement à l'herbage. Cette faculté, qui paraît innée, et qu'aucune autre race française (celle de Salers exceptée, pour les sujets d'élevage seulement) ne possède au même degré, est extrêmement remarquable, à tel point qu'on voit souvent des boviers ne plus reconnaître, après quelques mois d'herbage, les bêtes qu'ils avaient tenues sous le joug pendant plusieurs années. Malgré ces précieuses qualités, la race charolaise gagnerait peut-être à être croisée avec les Durham, tant sous le rapport des facultés laitières qu'au point de vue de la conformation. Déjà quelques essais avantageux ont été faits chez les grands éleveurs; mais les métis de premier croisement n'ont pas encore été soumis à l'herbage.

Nous ne terminerons pas ce sujet sans dire quelques mots des procédés d'embouche employés dans les départements de Saône-et-Loire et de la Nièvre. Les bœufs sont achetés de janvier à mai. Dans la Nièvre et le Cher, on choisit, en général, un tiers des bêtes d'embouche parmi les animaux qui ont terminé leur croît; un autre tiers est choisi parmi les animaux à croître; enfin, le dernier tiers représente une moyenne entre ces deux extrêmes. Ceci s'applique surtout aux grandes opérations, possibles seulement sur des propriétés d'une étendue considérable. La division des fortunes, en réduisant presque partout à des proportions plus modestes les ressources de chaque spéculateur, a donné naissance à un autre genre d'embouche très-répandu aujourd'hui dans Saône-et-Loire. Au lieu d'engraisir les bœufs, les fermiers de ce département se contentent d'engraisir

les vaches. Ils trouvent à cela double avantage : d'une part, les vaches s'engraissent mieux que les bœufs, et, de l'autre, leur viande est d'un meilleur débit, pendant l'été surtout, sur le marché de Lyon, qui, comme nous l'avons dit, constitue le principal débouché du Brionnais et du Charollais. Les embouches de vaches ont moins bien réussi dans la Nièvre et le Cher, parce qu'à Paris la viande de ces animaux est loin d'être aussi estimée qu'à Lyon. Ces embouches se pratiquent à peu près de la même façon que celles des bœufs. On n'achète que des bêtes non pleines, et on a soin de les faire saillir en temps convenable pour qu'elles ne soient pas avancées de plus de six mois en gestation au moment de quitter les herbages. Celles que, par erreur, on achète pleines, sont conservées comme vaches laitières, et quelquefois engraisées quand même lorsqu'elles sont d'excellente sorte. Dans ce dernier cas, leur veau est vendu au boucher quelques jours après sa naissance, et on fait passer le lait au moyen d'une bonne saignée faite à jeun, après que les mamelles ont été épuisées.

Il est quelquefois nécessaire, à la suite d'un printemps chaud et pluvieux favorable à la végétation, de saigner certains animaux, pour éviter les réactions sanguines qui pourraient déterminer des maladies inflammatoires. On saigne également les bêtes herbagées très-maigres qui ont profité promptement. Malgré le soin apporté de nos jours à la castration des animaux, il y a parfois dans les herbages des bœufs qui, sous l'influence d'une nourriture abondante et éminemment substantielle, reprennent les allures naturelles aux mâles conservés entiers. De même aussi il existe des vaches *laurelières*. Les uns et les autres tourmentent les animaux avec lesquels ils vivent, et les maintiennent dans un état d'agitation tout à fait contraire à l'engraissement. Il n'y a qu'un moyen de remédier à ces inconvénients : c'est de se débarrasser au plus tôt de ces bêtes turbulentes, qui ne dépasseraient jamais, quelques soins qu'on pût leur donner, un état de chair moyen.

On engraisse aussi quelquefois les bœufs à l'étable pendant l'hiver. Cet engraissement commence ordinairement après les semailles d'automne. Les animaux reçoivent d'abord du foin de bonne qualité et des racines à discrétion pendant tout le temps qu'ils sont susceptibles de profiter avec ce régime. Plus tard, lorsqu'on voit qu'ils commencent à devenir stationnaires, on ajoute à la ration 5 à 10 litres de farineux, et 2 à 3 kilogr. de tourteaux de noix, en ayant soin de diminuer à proportion les quantités de foin et de racines. Les bœufs soumis à ce régime peuvent être livrés à la boucherie en janvier, lorsqu'ils ont passé l'été dans les herbages; dans le cas contraire, il faut attendre jusqu'en mars ou avril.

CHAROLAIS (Charles, dit le Téméraire, d'abord comte de). V. CHARLES LE TÉMÉRAIRE.

CHAROLAIS (Charles de Bourbon, comte de), né à Chantilly en 1700, mort à Paris en 1760, fils de Louis III, prince de Condé. Il se fit remarquer toute sa vie par son caractère violent et emporté, et n'attira sur lui l'attention que par des actes d'une férocity montue. Plusieurs fois on le vit précipiter des toits, à coups de mousquet, des ouvriers couvreur, pour prouver son adresse, et repaître ses yeux du spectacle de leur agonie. Afin d'éviter toute poursuite, il allait demander sa grâce à Louis XV, qui, fatigué de ces requêtes et révolté de cette froide barbarie, lui répondit un jour : « La voilà; mais je vous avertis qu'en cas de récidive, la grâce de celui qui vous tuera est signée d'avance. »

CHAROLAIS (Louis CHAUVET de), journaliste français, né à Toulon en 1816. Il commença ses études au collège de cette ville. La vie animée d'un port de mer lui fit croire que sa vocation était l'existence aventureuse du marin. Il navigua comme mousse pendant trois ans, passa de brillants examens, et obtint au concours le brevet d'officier de marine. La réalité ne répondant pas à ses rêves, il donna sa démission et se mit à suivre les cours de l'école de médecine navale de Toulon. Il étudiait fort paisiblement lorsque, en 1835, le choléra s'abattit sur la ville, et la municipalité réclama son concours. Il suppléa à son manque d'expérience par un dévouement admirable, se prodiguant partout où se montrait le danger, avec tant d'abnégation que M. Floret, alors préfet du Var, le proposa pour la décoration. Comme, à cette époque, la croix devait attendre le nombre des années, il lui fallut se contenter d'une délibération publique du conseil municipal de Toulon, assemblée extraordinairement, qui déclara que M. Chauvet de Charolais avait bien mérité du pays et de l'humanité. C'était une récompense à la manière antique, et qui, avouons-le, valait bien une croix.

Le directeur de la poste s'était enfui devant le fléau; le jeune Charolais fut nommé commis dans le bureau de Toulon. Il se distingua dans cet emploi infime en rétablissant, avec deux de ses collègues, l'ordre et la régularité dans le service, qu'avait interrompu, ou tout au moins fortement troublé, l'absence du directeur. L'administration centrale reconnut ses bons offices en le nommant d'emblée second commis à Carcassonne, sans le faire passer par les grades inférieurs. Malgré

cette marque de faveur, le triage des lettres ne le charmait sans doute que médiocrement et ne suffisait pas à l'activité de son imagination, puisque M. de Charolais abandonna cette occupation pour se lancer dans le journalisme.

Deux journaux tenaient alors l'opinion publique partagée dans le Var : la *Sentinelle* et le *Toulonnais*. Choisir entre les deux était aisé : le débutant préféra prendre un parti plus original et plus scabreux ; comme la loi sur la signature n'existait pas encore, il écrivit dans les deux feuilles rivales. Cette polémique en partie double n'absorbait pas tellement son temps qu'il ne pût se livrer à des travaux sérieux. Il prit l'Algérie pour but de ses études, et devint correspondant assidu du *National* pour toutes les questions relatives à cette colonie. Bien accueilli au journal d'Armand Carrel, il ne douta plus d'avoir trouvé sa véritable voie, et, cessant de s'attaquer dans le *Toulonnais* et de se défendre dans la *Sentinelle*, il vint à Paris. La *Patrie*, le *Commerce* et l'*Illustration* ouvrirent sur-le-champ leurs colonnes au correspondant du *National*, tandis que le *Corsaire* insérait ses spirituels quatrains et ses boutades satiriques et humoristiques. Le *Dictionnaire historique* se l'adjoignit comme collaborateur chargé des articles de marine et des biographies de marins illustres. M. Chauvet de Charolais était exclusivement occupé de ces paisibles travaux lorsque la révolution de 1848 vint donner un autre cours à ses idées. L'ambition d'administrer s'empara de lui, et il trouva bientôt l'occasion de la satisfaire.

Lorsque les terribles journées de juin plongèrent la France dans le deuil et portèrent un coup mortel à la République naissante, M. Chauvet de Charolais, alors chef de bataillon dans la garde nationale, s'étant vaillamment battu et honorablement distingué, reçut comme récompense la sous-préfecture de Briançon. Nommé presque simultanément inspecteur général de l'instruction publique dans les colonies, il remplit ces nouvelles fonctions avec tant de conscience et de zèle que ses ennemis mêmes ne purent s'empêcher de reconnaître les services qu'il avait rendus. L'artisan du progrès, le jeune inspecteur eut à lutter contre les habitudes routinières du directeur des colonies ; hélas ! il put bientôt se convaincre de la justesse de la morale si peu morale de La Fontaine :

La raison du plus fort est toujours la meilleure, car il fut mis en disponibilité.

Pour occuper ses loisirs forcés, il collabora activement à l'*Union* et à l'*Ordre*. Ayant été à même d'étudier l'Algérie, il engagea une remarquable polémique pour la défense de Montevideo, et publia, sur la question de Buenos-Ayres et de la Plata, des brochures qui firent sensation. Collaborateur et communal de l'amiral Lulé, l'un des membres de la commission d'enquête sur la marine, et l'une des lumières de la grande commission coloniale, il se perfectionna par cette communauté de travaux dans la connaissance des questions relatives à la marine et aux colonies. A dater de ce jour, il choisit ces matières spéciales pour texte de ses articles, et eut l'honneur de les voir approuvés par les gens les plus compétents.

En 1852, le ministre de la marine réintégra M. de Charolais sur les cadres d'activité, et l'envoya dans l'Inde en qualité de secrétaire général du gouvernement français. Pendant deux années, il rendit des services signalés à nos possessions dans ces contrées, et emporta, à son départ, les regrets unanimes des habitants de Pondichéry.

De retour à Paris, il rentra à la *Presse*, qui lui donna à traiter spécialement les questions sur la marine, les colonies, l'art militaire et l'Algérie. Il quitta encore une fois, mais momentanément, la capitale, pour aller fonder à Saint-Etienne le *Courrier de la Loire*. Collaborateur de la *Libre recherche* de Bruxelles, il fut à Paris le directeur politique de la *Presse belge*, de janvier à juin 1857.

Comme M. de Charolais s'était familiarisé, dans de ses voyages, avec la langue russe, il a pu publier plusieurs traductions de romans russes.

Bien que décoré de plusieurs ordres, par une modestie rare à notre époque, où chacun, comme disait Barbier, *guese* un bout de ruban, presque jamais M. de Charolais ne porte les insignes d'aucun ordre. Il ne tient pas plus à sa particule, car il signe tantôt Chauvet de Charolais, tantôt Louis de Charolais, ou bien Chauvet Charolais, et le plus souvent Charolais tout court. C'est cette dernière signature qu'il a adoptée à la *Presse*.

M. Chauvet de Charolais est surtout connu pour le fond de ses articles ; néanmoins, la forme en est convenable et le style correct et net, quoiqu'un peu sec, un peu mathématique. Il se préoccupe surtout de l'exactitude, allant puiser ses preuves aux vraies sources et cherchant bien plus à éclairer son lecteur qu'à lui plaire. Ses idées sont justes, ses vues économiques pleines de sens ; ce qui distingue son talent, c'est qu'il est éminemment pratique. Sans vouloir aller trop vite, M. de Charolais est partisan du progrès en tout, et nous applaudissons à cette parole si vraie, qui le fit mettre en disponibilité : « Ne vas avancer, en civilisation comme en politique, c'est reculer, et reculer est l'acte d'un mauvais citoyen. » D'accord dans ses actions avec ses

principes, M. de Charolais n'a cessé d'employer sa plume et son activité à favoriser le progrès sous toutes ses formes.

CHAROLLES, ville de France (Saône-et-Loire), ch.-l. d'arrond. et de canton, au confluent de la Semence et de l'Arconce ; pop. aggl. 2,511 hab. — pop. tot. 3,295 hab. L'arrondissement comprend 13 cantons, 135 communes et 132,720 hab. Tribunaux de 1^{re} instance, de commerce et de justice de paix ; collège communal ; bibliothèque publique. Pabriques de tuiles, briques, faïence, poterie, tuyaux de drainage, fours à chaux et à plâtre, moulin à blé, huilerie, scierie. Commerce de bestiaux, bois, grains, fers, vins, charbons de bois. Quelques archéologues assignent à cette ville une origine fort reculée et veulent que le nom latin sous lequel elle a été désignée quelquefois au moyen âge, *Quadrigeles*, soit formé de deux mots celtiques : *kadr*, forteresse, et *igel*, eau, étymologie que justifierait assez bien la situation de cette localité entre deux rivières, la Semence et l'Arconce. Mais cette explication ingénieuse ne s'accorde guère avec ce que l'on sait des premiers temps de l'histoire de Charolles. M. l'abbé Chuchet, dont nous avons reproduit une intéressante communication au sujet de l'orthographe du nom du pays dont Charolles était la capitale, nous a transmis sur Charolles et ses origines les renseignements suivants : « Malgré la rareté des documents, je crois de plus en plus avoir deviné juste, quand j'ai donné, dans ma *Notice historique sur un cercle de fer trouvé à Charolles*, mon opinion sur l'origine du nom de cette ville. Les stations militaires ou *castra* de l'ancien *pagus Briennensis* avaient besoin d'être approvisionnées de munitions. On avait pour cela établi, dans le lieu le plus favorable et où la nature du terrain convenait davantage, une fabrique de carreaux à baliste et autres engins de guerre. C'était au bord de l'Arconce, sur la rive opposée à celle qu'occupe aujourd'hui Charolles, là où il est aisé de reconnaître sur une immense étendue, le long de la rivière, que des amas de terre grasse ont été enlevés. On emmagasinait ces engins dans une sorte d'arsenal bâti de l'autre côté de l'Arconce, sur le mamelon que couvrent encore les belles ruines du château de Charolles. Le lieu traitait son nom de sa destination ; on l'appelait *Kadrille*, *Kadrellae*, *Carillie*, *Quadrille*, *Quadrigeles*. Tous ces noms de l'ancienne Charolles se rencontrent dans les plus vieilles chartes et se trouvent reproduits dans le *Cartulaire de Savigny* (II, p. 152), dans le *Cartulaire de l'église d'Aulun* (p. 338), dans Courtépée (IV, p. 32), dans la *Statistique* de M. Ragut (II, p. 89). Or, ces mêmes expressions, selon Du Cange, servaient à désigner un projectile en terre, de la forme d'un carreau cube, qu'on lançait avec la baliste, ou le carreau d'arbalète, sorte de flèche empenée en terre avec un fer à quatre pans... Le nom de Charolles aurait donc une origine tout à fait analogue à celle du nom des Tuileries... Une preuve que nos pères n'avaient pas mal choisi leur endroit, c'est qu'aujourd'hui encore la céramique occupe beaucoup de bras à Charolles et que ses produits sont estimés au loin. Vers l'an 1005, les moines de Cluny fondèrent un prieuré de leur ordre, non loin de la fabrique de carreaux (*Kadrille*), sur les hauteurs de la Madeleine ; des maisons se groupèrent bientôt autour de ce monastère : telle fut l'origine de Charolles. » Cette localité, qui n'était encore, en 1279, qu'une simple châtellenie (*castellum*), reçut ses franchises, en 1301, de Robert, comte de Clermont, et de sa femme Beatrix, et devint par la suite la capitale du comté de Charolais, apanage des fils aînés des ducs de Bourgogne. L'ancien château des comtes, bâti sur un monticule entre les rivières de l'Arconce et de la Semence, date du xiv^e siècle : il en reste un assez vaste bâtiment, transformé aujourd'hui en magasins et en logements particuliers, et deux belles tours rondes qui se reliaient aux murs d'enceinte de la ville démolies en grande partie. Quant au prieuré de la Madeleine, cet édifice et la belle église qui en dépendait furent souvent pillés, dévastés, incendiés et reconstruits ; ils tombaient en ruine au siècle dernier et furent entièrement détruits pendant la Révolution. L'église paroissiale, construction peu intéressante du xiv^e siècle, doit être prochainement démolie. Une belle église, de style roman, destinée à la remplacer, vient d'être élevée tout auprès, sur les plans de M. Berthier, architecte charolais, auquel cette construction fait le plus grand honneur. L'hôpital, dont la fondation remonte au xiv^e siècle, a été reconstruit, il y a une vingtaine d'années, sur la colline de la Madeleine : c'est un bel et vaste établissement. Citons encore une maison du xiv^e siècle, avec de jolies tourelles, et la promenade du Pré-Saint-Nicolas.

CHARON, nocher des enfers. V. CARON.

CHARON, citoyen thébain, célèbre par la part qu'il prit à la délivrance de sa patrie. Ce fut dans sa maison que se cachèrent Pélidas et ses compagnons, lorsqu'ils revinrent à Thebes, en 379 avant J.-C., avec l'intention de délivrer cette ville de la domination spartiate.

CHARON (Viala), général français, né à Paris en 1794. Elève de l'Ecole polytechnique, il entra dans le corps du génie, prit part à la défense de Metz (1814), à la bataille de Wa-

terloo, aux expéditions d'Espagne (1823) et de Belgique (1832). Il était chef de bataillon lorsque, en 1835, il fut envoyé en Algérie. Il fit dans cette colonie de nombreuses campagnes, où il se conduisit brillamment. Général de division en 1848, M. Charon devint, cette année même, gouverneur général de l'Algérie, et conserva ce poste jusqu'à la fin de 1849. Il a été appelé en 1852 à faire partie du Sénat.

CHARON DE LAMPSAQUE, historien grec, contemporain des guerres médiques. Il ne reste que des fragments de ses écrits, postérieurs à l'an 464 avant notre ère, et publiés dans les *Fragmenta historica Græca*, de Müller (Paris, 1841).

CHARONDAS, législateur grec, né à Catane, en Sicile, vivait peut-être dans le vie siècle avant J.-C. Il donna des lois à sa patrie et à quelques autres cités grecques de la Sicile et de l'Italie méridionale (Grande-Grèce). Au rapport d'Aristote, qui cite quelques-unes de ses lois, sa législation était aristocratique. Les fragments qui nous ont été conservés par Stobée et Diodore sont d'une authenticité douteuse, au moins quant au texte. Un seul, rapporté aussi par Théophraste, a paru authentique ; il est relatif aux transactions commerciales. Tous ont été recueillis par Heyne, dans le tome II de ses *Opuscula academica* (Göttingue, 1768). Suivant le récit de Diodore, Charondas avait défendu de paraître en armes dans l'assemblée des citoyens. Lui-même, au retour d'une expédition, s'y présenta, par oubli, ceint de son épée. « Tu violes ta loi, lui dit-on. — Je la confirme, au contraire, » répondit-il en se perçant de son épée. La même action est d'ailleurs attribuée à Dioclès, législateur syracusain.

CHARONDAS (Loys Le CARON, dit), juriconsulte français, né à Paris en 1538, mort en 1617. Il est auteur du *Grand Coutume de France*, ouvrage encore estimé pour l'étude de l'ancien droit français. Il changea son nom de Caron en celui du législateur grec Charondas, et signait *Charondas Le Caron*.

CHARONNIEN adj. Qui appartient à Charon.

CHARONITE s. m. (ka-ro-ni-te — rad. *Charon* ou *Caron*, nocher des enfers). Antiq. rom. Esclave affranchi par le testament de son maître.

CHARONNE, naguère village et commune de France (Seine), arrond. de Saint-Denis, près de Paris ; actuellement réunie à la capitale et compris dans le XX^e arrond. ; 12,000 hab. V. PARIS.

CHARONNIER (Gaspard-Joseph), littérateur français, mort vers 1704, entra dans l'ordre des jésuites, et devint professeur de rhétorique, puis bibliothécaire au collège de Lyon (1682). Le P. Charonnier a composé la tragédie de *Lyon rebâti* ou le *Destin forcé*, qui fut représentée par les rhétoriciens du collège de la Trinité, et imprimée à Lyon (1667, in-40) ; *Epagathe*, martyr de Lyon, tragédie représentée en 1668 au même collège.

CHAROPE s. m. (ka-ro-pe — du gr. *chara*, joie ; *ops*, vue). Entom. Genre de coléoptères malacodermes, comprenant cinq espèces européennes.

CHAROPS (dont les yeux rayonnent de joie), surnom sous lequel Hercule avait un temple en Béotie, dans le lieu où il était sorti des enfers emmenant avec lui Cerbère.

CHAROPS, chef épirote qui vivait au ne siècle avant J.-C. Il se prononça contre le roi de Macédoine, Philippe V, et se déclara pour les Romains, dont il resta constamment l'allié fidèle. — Son petit-fils, appelé aussi *Charops*, mort en 157 avant notre ère, fit son éducation à Rome, puis retourna en Epire, s'empara du pouvoir sans difficulté, après la défaite des Macédoniens, en affectant d'être un zélé partisan des Romains, et se montra aussi cruel que rapace.

CHAROSPERME s. m. (cha-ro-spèr-me — du lat. *chara*, charogne, et du gr. *sperma*, graine). Bot. Genre d'algues formé aux dépens des batrachospermes et des draparnaldies.

CHAROST, bourg de France (Cher), ch.-l. de canton, arrond. et à 26 kilom. S.-O. de Bourges ; pop. aggl. 1,635 hab. — pop. tot. 1,687 hab. Bourg autrefois entouré de murailles, Charost est bâti au milieu d'un riche vignoble, sur la rive gauche de l'Arnon, que l'on y passe sur un beau pont de pierre. On voit, près de l'église, les ruines de l'ancien château fort qui défendait le bourg, et qui a été détruit pendant les guerres de la Ligue. Commerce de grains et de bestiaux. Fabriques d'ocre ; moulins à blé ; entrepôt de minerais de fer. — Les ducs de Charost sont une branche de la maison de Béthune. Ils ont pour auteur Louis de Béthune, quatrième fils de Philippe de Béthune, comte de Selles et de Charost. Louis de Béthune, après avoir servi avec éclat sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, fut fait lieutenant général, et obtint, en 1672, l'érection du comté de Charost en duché-pairie, sous le nom de Béthune-Charost. Un des derniers représentants de cette branche de Béthune s'est fait un nom par sa philanthropie et par ses efforts pour le progrès de l'agriculture. V. BÉTHUNE.

CHAROTE s. f. (cha-ro-te). Chass. Sorte de

panier ou de hotte servant à transporter les instruments nécessaires à la chasse aux pluviers, et à rapporter les oiseaux qu'on a pris.

CHAROVAR s. m. (cha-ro-var). En Russie, Sorte de pantalon riche, ample et même bouffant, qui parfois chausse les pieds et se perd dans les pantoufles : *Arcadi Pavlytch avait sur lui un très-large CHAROVAR de soie, une veste de velours noir, un élégant fez à gland bleu et des pantoufles jaunes à la chinoise sans quartier*. (E. Charrrière.)

CHARPAGNE s. f. (char-pa-gne ; gn mill.). Techn. Morceau de bois courbé en forme d'ellipse, dont on se sert pour transporter les pierres.

CHARPÈNE s. m. (char-pè-ne — lat. *carpinus*, même sens). Bot. Nom vulgaire du charme. Quelques-uns font ce mot féminin ; le nom latin est en effet de ce genre.

CHARPENTAIRE s. f. (char-pan-tè-re). Bot. Nom vulgaire de la seille maritime.

CHARPENTE s. f. (char-pan-te — du lat. *carpentum*, char). Assemblage de pièces de bois ou de métal, qui sert à soutenir des constructions ou à les élever : *CHARPENTE de chêne, de sapin*. *CHARPENTE de fer*. *CHARPENTE d'une église, d'une maison*. *CHARPENTE d'un vaisseau*. Construire, élever une CHARPENTE. La CHARPENTE de l'église Notre-Dame de Paris est d'une exécution parfaite. (Lévy.) Art ou action de construire des charpentes : *Les Romains furent très-habiles dans l'art de la CHARPENTE*.

— Par anal. Réunion d'objets liés les uns aux autres et servant à soutenir un ensemble : *Des masses énormes constituent la base et comme la grosse CHARPENTE du globe*. (Cuvier.) *La roche qui forme la grosse CHARPENTE de notre globe, c'est le granit*. (L. Figuier.) « Etat d'un ensemble, manière dont ses parties sont liées entre elles : *Vous croyez donc qu'après huit ans la CHARPENTE de mon visage n'a pas changé ?* (Vol.) » Se dit particulièrement du squelette de l'homme et des animaux vertébrés : *La CHARPENTE osseuse*. *L'épine du dos sert de fondement à la CHARPENTE du corps*. (Buff.) « Se dit absolument dans le même sens, mais alors l'expression devient familière : *Avoir la CHARPENTE solide*. *Enfin arrivèrent les jours d'agonie, pendant lesquels la forte CHARPENTE du bonhomme fut aux prises avec la destruction*. (Balz.)

— Fig. Fond, fondement, soutien, raison de l'être et de sa forme : *La Trinité est l'archetype de l'univers, ou, si l'on veut, sa divine CHARPENTE*. (Chateaub.)

— Littér. Plan, assemblage des parties principales d'un ouvrage d'esprit : *La CHARPENTE d'un poème, d'une pièce de théâtre*. *Les syllogismes sont la CHARPENTE d'un sermon*. (Trév.) *Un auteur dramatique se compose d'abord d'un homme à idées, chargé de trouver les sujets, de construire la CHARPENTE, puis d'un piocheur, chargé de rédiger la pièce*. (Balz.) *M. Eugène Sue est peut-être l'égal de M. de Balzac en invention, en fécondité et en composition ; il dresse à merveille de grandes CHARPENTES*. (Ste-Beuve.) *Tout bon ouvrage dramatique doit contenir une CHARPENTE, une armature, comme tout corps humain renferme un squelette*. (Th. Gaut.)

— Comm. Bois de charpente, Bois propre à la construction.

— Encycl. On donne le nom de *charpente* à l'ossature en bois, en fer ou en fonte, de toutes les constructions en général, qu'elles soient fixes ou provisoires. Ces matériaux, que l'on utilise dans les travaux de tous genres, constituent, lorsqu'ils sont assemblés suivant certaines règles, un ensemble sur lequel on en applique d'autres de la même nature ou d'une autre espèce pour terminer l'œuvre à édifier.

Cette dénomination, prise dans un sens général, s'applique, dans les travaux publics : aux ponts en bois ou en métal, aux échafaudages, aux étais, aux cintres, aux grues roulantes et fixes, aux écluses, aux vannages, aux pertuis, aux batardeaux, aux fondations, aux brise-glaces, etc., etc. ; dans les travaux maritimes : à la construction de la carcasse des navires, aux cales de construction et de radoub, aux jetées, aux phares, aux brise-lame, etc., etc. ; dans les travaux civils : aux escaliers, aux planchers, aux combles, aux murs en pans de bois, aux bûts et aux supports des machines, aux roues d'engrenages, aux roues hydrauliques, etc., etc., et, en général, à toutes les superstructures exécutées en bois, en fer ou en fonte.

Les formes et les directions à donner aux pièces d'une ossature en *charpente* varient suivant le but à remplir et les charges qui les sollicitent ; les assemblages divers et la coupe des bois constituent à eux seuls l'art de la *charpenterie*, dont les tracés et les règles sont du ressort de la géométrie descriptive.

Une *charpente*, qu'elle soit verticale, horizontale ou inclinée, se divise en traverses d'une longueur proportionnée à la résistance des poutres que l'on possède et à la charge qu'elles doivent supporter. Chacune de ces travées est limitée par une pièce principale, simple ou composée, appelée poteau, poutre ou ferme, suivant le système employé ; elle doit servir de point d'appui et résister à tous les efforts qui lui sont transmis par les pièces intermédiaires : moises, poutrelles, pannes ou contre-fiches.

Pour l'établissement des *charpentes*, il existe deux principes, qui, à eux seuls, renferment toutes les lois de ce genre de construction : 1° reporter les charges sur les points d'appui, soit par des pièces inclinées, comprimées, soit par des tirants; 2° contreventer avec soin, de façon à assurer l'invariabilité du système et à éviter la déformation qui pourrait se produire sous l'influence de nouvelles forces transversales ou longitudinales. Pour établir une ossature résistante, il n'y a donc, armé de ces deux principes fondamentaux, qu'à rechercher la direction des efforts, ainsi que leur valeur, et qu'à étudier les combinaisons de pièces qui pourront les rejeter sur les points d'appui, tout en se tenant dans les conditions d'un bon assemblage.

Parmi les principaux traités qui ont paru sur l'art de la charpenterie et que l'on peut consulter avec fruit, on doit citer ceux de : MM. Monge, Hachette, Vallée, Emy, Ardaunt, Kraft, Cabanité, Leroy, de la Gournerie.

CHARPENTÉ, ÉE (char-pen-té) part. passé du v. Charpenter. Dégrossi, équarri, en parlant du bois de charpente : *Bois charpenté*.

— Par ext. Taillé, découpé grossièrement : *Cette volaille est charpentée*.

— Fam. Constitué, bâti, en parlant d'un homme : *Un homme vigoureusement charpenté*. En Angleterre, l'homme est amplement charpenté, mais à gros coups; la machine est solide, mais elle roule lentement sur ses gonds, et le plus souvent les gonds grincent et sont rouillés. (H. Taine.)

— Littér. Combiné, arrangé, enchaîné, en parlant d'un plan : *Un drame, un roman bien charpenté*.

CHARPENTER v. a. ou tr. (char-pan-té — rad. *charpente*). Techn. Tailler, équarir, mettre en état d'être employé aux constructions, en parlant des pièces de bois : *Charpenter des poutres, des solives*.

— Par ext. Tailler, découper d'une manière maladroite : *Vous charpentez cette viande au lieu de la couper proprement. Le chirurgien fut à tout charpenté le bras*.

— Littér. Tracer le cadre, disposer le plan, enchaîner les parties de : *Charpenter un drame, un roman*.

— Intransitiv. Charpenter sur, frapper vigoureusement sur : *Et de la plus grosse branche il se mit à charpenter sur don Quichotte*. (Leroux.)

Se charpenter v. pr. Être charpenté : *Ces bois se charpentaient à la hache*.

— Fam. Se taillader : *Se charpenter les doigts avec une hache*.

— Argot. *Se charpenter le bourrichon*, S'annimer, prendre feu.

CHARPENTERIE s. f. (char-pan-ter-ri — rad. *charpenter*). Art ou profession du charpenter, art de travailler le bois pour la charpente : *Étudier la charpenterie*.

— Ouvrage de charpente, charpentes mises en œuvre. La charpenterie de cette église est fort belle. (Acad.) Dans l'architecture grecque, à l'exception des tympans, tout, depuis l'abaque jusqu'au fûtage, est une réminiscence de la charpenterie. (D. Rumée.)

— Mar. Endroit où l'on dépose les bois de construction sur les ports.

CHARPENTIER s. m. (char-pan-tié — lat. *carpentarius*; de *carpentum*, char). Artisan qui travaille en charpente : *On dit qu'un bon charpentier ne fait jamais d'écarts*. (Bouche.) *L'orgueilleux chrétien méprise les ouvriers, et Jésus-Christ fut dix-huit ans charpentier* (Boiste.) Au-dessus de la prison Marmite est une petite église dédiée à saint Joseph, patron de l'humble corporation des charpentiers. (Ampère.) Il Artisan qui travaille à la construction ou à la réparation des bâtiments de mer : *Un de ces vaisseaux avait été construit des propres mains du czar; il était le meilleur charpentier, le meilleur amiral, le meilleur pilote du Nord*. (Volt.)

— Art milit. Nom que l'on donnait autrefois aux sapeurs d'infanterie.

— Littér. Auteur dramatique considéré au point de vue de son habileté à dresser la charpente, le plan de ses pièces, à combiner et à nouer les scènes : *Il n'est pas déjà si facile d'être un habile charpentier*. (Alb. Second.)

— Pêch. Pêcheur de baleine, qui dépêche l'animal pour en enlever le lard.

— Ornith. Oiseau de l'île Saint-Domingue, dont le bec est assez fort pour percer en peu de temps les bois les plus durs.

— Bot. *Herbe des charpentiers*, Nom vulgaire de la barbare.

— Adjectiv. Qui exerce l'état de charpenter : *Maître, ouvrier, apprenti charpentier*.

CHARPENTIER adj. m. (char-pan-tié). Librair. Se dit d'un format in-18, dont l'éditeur Charpentier s'est servi pour la plupart de ses publications : *Le format charpentier*.

CHARPENTIER (Jacques), médecin et philosophe, né à Clermont en Beauvoisis en 1524, mort en 1574. Il professa la philosophie au collège de Bourgogne et devint médecin de Charles IX. Partisan fanatique d'Aristote, il écrivit d'amers pamphlets contre l'illustre Rameau, adversaire du péripatétisme, contre lequel il avait d'ailleurs des griefs personnels, et qu'on l'accusa, non sans fondement, d'avoir fait massacrer à la Saint-Barthélemy. Ses

écrits et ses commentaires sur Aristote sont oubliés.

CHARPENTIER (Pierre), en latin *Carpentarius*, jurisconsulte français, né à Toulouse, mort vers 1586. Il embrassa, fort jeune encore, le parti de la Réforme, se rendit ensuite à Genève, où il enseigna le droit et se brouilla avec les principaux chefs du calvinisme. Après la Saint-Barthélemy, il offrit le singulier spectacle d'un protestant justifiant cette épouvantable exécution, et il en publia une apologie intitulée : *Lettre qui montre que les persécutions des Églises de France sont advenues, non par la faute de ceux qui faisoient profession de la religion, mais de ceux qui nourrissoient les factions et conspirations*. Il y accusait les chefs du parti de la Réforme de se servir du prétexte de la religion pour couvrir leurs projets de révolte contre le roi.

CHARPENTIER (Hubert), ecclésiastique, né à Coulommiers en 1565, mort en 1650. Il a fondé les pèlerinages de Notre-Dame de Germain, au pied des Pyrénées, de Notre-Dame de Betharram, dans le diocèse de Lescar, et la congrégation des prêtres du Calvaire, sur le mont Valérien, près de Paris.

CHARPENTIER (François), littérateur, né à Paris en 1620, mort dans la même ville en 1702. Destiné d'abord au barreau, où semblaient l'appeler son éloquence, sa fougue et sa hardiesse naturelle, François Charpentier sacrifia tout à son amour pour les lettres et pour les spéculations scientifiques. Estimé du ministre Colbert, il fit pour lui un travail relatif au projet de formation d'une compagnie pour le commerce des Indes orientales, s'en acquitta à souhait, et fut l'âme de l'Académie naissante des inscriptions. Il hérita du fauteuil de Jean Baudouin à l'Académie française (1651), et mourut doyen et secrétaire perpétuel de cette compagnie. Dans la fameuse querelle des anciens et des modernes, Charpentier se prononça en faveur des derniers, et s'attira les railleries de Racine et de Boileau. Il plaida aussi avec beaucoup de chaleur pour les inscriptions en français sur les monuments publics; mais il discrédita sa cause par le mauvais goût et le ton emphatique de celles qu'il composa pour les tableaux de Lebrun, placés dans la galerie de Versailles. On a de cet académicien : *Traité de la peinture parlante*, où il démontre la nécessité de mettre des inscriptions aux tableaux et des noms au bas des portraits; *Explication des tableaux de la galerie de Versailles* (Paris, 1684, in-4°); *De l'excellence des exercices académiques* (1695); *Voyage du Vallon tranquille* (Sevres), nouvelle historique (1675-1706, in-12); la *Vie de Socrate*; les *Choses mémorables de Socrate*, traduites de Xénophon; la *Cypripédie*, du même; la *Défense de la langue française* (1695); des *Poésies*, des *Discours académiques*, etc. Beaucoup de gens citent, sans savoir qu'ils sont de Charpentier, ces quatre vers sur *Didon* :

Pauvre Didon, où ta réduite,
De tes maris le triste sort?
L'un, en mourant, cause ta fuite,
L'autre, en fuyant, cause ta mort.

Traduction assez heureuse de l'épigramme d'Ausone :

Infelix Dido, nulli bene nupta marito,
Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris.

Les vers de François Charpentier sont généralement assez amplois. Voici son inscription pour la machine de Marly :

La Seine, grand monarque, admirant ta fortune,
Pour être toute à toi se dérobe à Neptune.
Vois comme elle obéit à tes ordres nouveaux!
De son lit à ta voix elle s'est retirée.
Et libre désormais du pouvoir de Nérée,
Te vient offrir ici le tribut de ses eaux.

Autre inscription pour la pompe Notre-Dame, ce qui a fait dire à un mauvais plaisant que toutes ces inscriptions sont du style pompeux :

Aussitôt que la Seine, en sa course tranquille,
Joint les superbes murs de la royale ville,
Pour ces lieux fortunés elle brûle d'amour,
Elle arrête ses flots, elle avance avec peine,
Et par mille canaux se transforme en fontaine,
Pour ne jamais sortir d'un si charmant séjour.

La Seine qui brûle d'amour est un trait assez curieux. On comprend qu'un parolier rimeur ait excité la verve satirique de Boileau. Cependant le docte secrétaire perpétuel a fait une fois un quatrain qui n'a rien de boursoufflé :

Le Printemps est chargé de fleurs,
D'épis l'Été, de fruits l'Automne,
L'Hiver de glaçons frissonne,
Et l'Amour abonde en pleurs.

Cette platitude est, à ce qu'il paraît, la traduction d'une épigramme grecque de Ménage, que Régnier-Desmarais a reproduite dans ce distique latin :

Fructibus Autumnus, foliis Ver, messibus Æstas,
Bruma gelu, lacrymis sævus abundat Amor.

Voilà à quels jeux puérils s'évertuaient certains lettrés du XVIII^e siècle. On assure que Charpentier avait aidé Chardin dans la rédaction de ses *Voyages*.

CHARPENTIER (Marc-Antoine), compositeur de musique, né à Paris en 1634, mort en 1702. Il se rendit fort jeune en Italie pour étudier la peinture, mais s'enthousiasma de la musique de Carissimi, reçut les leçons de ce

maître, et composa des morceaux qui lui firent une réputation brillante. De retour en France, il fut nommé maître de la chapelle du duc d'Orléans, et plus tard maître de la musique de la Sainte-Chapelle. Victime de la jalousie de Lulli, il changea sa manière, cessa de cultiver le style en vogue, et composa de la musique savante, riche d'effets, mais difficile, et qui fut peu appréciée.

Charpentier a donné au théâtre seize partitions, parmi lesquelles *Médée* figure comme son chef-d'œuvre. On lui doit, en outre, des tragédies spirituelles pour le collège des jésuites, des messes et des motets, et un recueil d'*Airs à boire* à une ou à plusieurs voix. Inférieur à Lulli sous le rapport de l'imagination, Charpentier possédait une science musicale beaucoup plus étendue que celle de son heureux rival. C'est lui qui a composé la musique du *Malade imaginaire*, attribuée à tort à Lulli.

CHARPENTIER (René), sculpteur français, né à Paris en 1680, mort dans la même ville en 1723. Bien qu'il eût été élève de Girardon, et qu'il eût fait des études longues et sérieuses, il ne s'éleva jamais au-dessus du niveau d'un habile praticien. Grâce à la prestesse de son ciseau, il rendit de grands services à son maître, dont il exécutait en marbre les esquisses ou les plâtres. Nous pouvons affirmer qu'il n'a fait en sa vie rien autre chose que ce métier d'ébauchoir perfectionné. C'est ainsi qu'il exécuta à Saint-Landry, d'après les dessins du maître, sous sa direction et sous ses yeux, le tombeau de la femme de Girardon. On ne sait pourquoi il a signé le mausolée du comte Rangoni, que l'on voit dans l'une des chapelles de Saint-Roch; car ce travail, qui n'est pas un chef-d'œuvre d'ailleurs, n'a pas été fait autrement que le précédent. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que Girardon eût assez de crédit pour présenter et faire accepter à l'Académie son praticien. C'est probablement à cette faveur imméritée que cet habile ouvrier doit d'occuper dans les biographies la place d'un artiste. Il est même des écrivains, des critiques qui parlent de son talent en termes fort honorables. Pouvait-on faire moins pour un membre de l'Académie?

CHARPENTIER (Louis), littérateur français, né à Brie-Comte-Robert, vivait dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Lettres critiques sur divers écrits de nos jours contraires à la religion et aux mœurs* (1751, 2 vol.); la *Décence en elle-même*, etc. (1767); *Contes moraux* (1767); *Essai sur les causes de la décadence du goût relativement au théâtre* (1768); *Essais historiques sur les modes et sur les coutumes en France* (1776).

CHARPENTIER (François-Philippe), inventeur et graveur français, né à Blois en 1734, mort à Paris en 1817. Mécanicien très-distingué, chercheur infatigable, il eut aussi quelque talent comme graveur. C'est en burinant le cuivre que son instinct d'inventeur lui fit découvrir le moyen de graver au lavis et en couleur. Parmi les quelques planches qu'il exécuta suivant ses procédés, il faut citer la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, d'après le Guerchin; *Persee et Andromède*, d'après Vanloo, et quelques autres œuvres moins importantes. A part le mérite du procédé, il y a dans ces épreuves un talent véritable, de grandes qualités de forme et de modelé. Il est vraiment à regretter que Charpentier se soit arrêté là, et qu'en lui l'inventeur ait dominé l'artiste. Peut-être le titre de *mécanicien du roi*, qu'il reçut alors, sans doute en récompense de son ingénieuse découverte, l'empêcha-t-il de se livrer à la gravure, en lui imposant une spécialité différente. Toujours est-il que dès ce moment il ne fut plus qu'un mécanicien passionné, un inventeur fécond, à qui la science et l'industrie doivent de nombreuses découvertes, entre autres une machine pour forer les métaux, une autre pour percer en même temps six canons de fusil, une troisième pour multiplier instantanément les dessins d'étoffe, de dentelles, etc. Louis XVI, qui aimait les hommes du caractère de Charpentier, voulut le comble de fortune et d'honneurs. Simple et naïf, l'honnête inventeur se refusa toujours à des bienfaits qu'il jugeait trop grands, à des récompenses qui lui semblaient imméritées. D'autres découvertes, plus spécialement mécaniques et industrielles, firent connaître son nom à nos voisins d'outre-Manche, qui cherchèrent à l'attirer en Angleterre par les promesses les plus brillantes; mais Charpentier fut sourd à toutes les séductions. Ce n'était pas le moyen d'arriver à la fortune, et l'inventeur, exploité, du reste, durant toute sa vie, par les fabricants, mourut pauvre et presque ignoré.

CHARPENTIER (Jean-Frédéric-Guillaume), minéralogiste allemand, né à Dresde en 1738, mort en 1805. Il fut successivement directeur des mines d'alun de Schwesig (Prusse) en 1784, et des mines d'argent de Freiberg (Saxe) en 1801. Ses principaux ouvrages, écrits en allemand, sont : *Géographie minéralogique de la Saxe électorale* (1778); *Observations sur les gîtes des minerais* (1799), etc.

CHARPENTIER, grammairien français, né à Bienne vers 1740, mort vers 1800, à Saint-Petersbourg, où il fut professeur à l'Académie impériale. On a de lui, sous le titre d'*Éléments de la langue russe*, etc. (Saint-Peters-

bourg, 1768), une traduction française de la grammaire russe de Lomonosow.

CHARPENTIER (François-Alexandre-Emanuel), officier supérieur d'artillerie, né à Alençon en 1767. On lui doit une traduction de l'anglais du *Traité d'artillerie navale* de sir Howard Douglas (1826, in-8°), et une traduction de l'espagnol de l'*Instruction sur le pointage à bord des vaisseaux*, par l'amiral Churruca.

CHARPENTIER (Jean-Pierre), littérateur français, né à Saint-Priest en 1797. Il a été successivement professeur de rhétorique aux collèges Louis-le-Grand et Saint-Louis, suppléant de M. Leclerc dans la chaire d'éloquence latine à la Sorbonne, et inspecteur de l'Académie de Paris, de 1843 à 1853, époque où il a pris sa retraite. Erudit et critique distingué, M. Charpentier s'est fait connaître par de nombreux travaux. Il a dirigé la publication des classiques latins (textes) de Panchoucke, donné des traductions des *Bucoliques* et des *Géorgiques* de Virgile, de l'*Invention* et des *Lois* de Cicéron, etc. Il a aussi publié des ouvrages, dont les principaux sont : *Études morales et historiques sur la littérature romaine* (1829); *Essai sur l'histoire littéraire du moyen âge* (1833); *Tableau historique de la littérature française au XVI^e et au XVII^e siècle* (1835); *Tertullien et Apulée* (1839); *Histoire de la renaissance des lettres en Europe au XVI^e siècle* (1843, 2 vol.); *Études sur les Pères de l'Eglise* (1853, 2 vol.), etc.

CHARPENTIER (Gervais), libraire et éditeur français, né vers 1805. Il s'est fait connaître en publiant une collection d'auteurs dans un nouveau format in-18, désigné aujourd'hui chez nous sous le nom de *format Charpentier*. Cette collection, commencée en 1838, se compose d'environ 400 volumes. Elle a eu un très-grand succès, qui s'est ralenti depuis la publication de volumes à 1 fr. dans le même format.

CHARPENTIER (Louis-Eugène), peintre français contemporain, né à Paris le 1^{er} juin 1811. Il commença ses études dans l'atelier de son père et les termina sous la direction du baron Gérard et de M. Léon Cogniet. Il débuta, au Salon de 1831, par une *Scène de bivouac*. Il exposa ensuite de petits tableaux de genre historique et de genre proprement dit, parmi lesquels nous citerons : la *Reine Desrangère demandant à Richard la grâce de sir Kenneth d'Ecosse*, sujet emprunté à W. Scott (Salon de 1833); l'*Enfance de Pierre de Cortone* (Salon de 1834); *D'Alembert enfant, recueilli par la pauvre vitrière* (Salon de 1837); la *Rupture d'une digue hollandaise* (Salon de 1839); les *Adieux de Conrad à Médora* (sujet tiré du *Corsaire* de Byron); le *Maître charitable et l'heureux avocat* (Salon de 1840); la *Défense d'Aubervertiers* en 1815 (Salon de 1841). Ce dernier ouvrage valut une médaille de 3^e classe à l'auteur, que ce succès décida à se livrer spécialement à la peinture des sujets militaires. Ses principaux ouvrages en ce genre sont : la *Prise de la grande redoute de la Moskova*, exposée en 1843, et qui figure aujourd'hui au palais de Compiegne; la *Bataille de l'armée française sur le plateau du Saint-Bernard* (musée de Lyon), composition dont le paysage a été dessiné d'après nature (Salon de 1844); le *Duc d'Orléans au siège d'Anvers* (Salon de 1845), au musée de Versailles; une *Charge d'artillerie à Salory* (Salon de 1850), au palais de Saint-Cloud; les *Élèves de l'Ecole polytechnique à la bataille de Paris*, en 1814 (Salon de 1852); la *Bataille de la Tchernava* (Salon de 1857); le *Camp de Châlons* (Salon de 1859); l'*Attaque de Cavriana et la Garde impériale au pont de Magenta*, appartenant au maréchal Regnaud de Saint-Jean-d'Angély (Salon de 1861); l'*Attaque de Solferino par le premier corps et la Prise de Domarsund*, tableaux commandés par le ministère d'Etat et donnés au maréchal Baraguey d'Hilliers (Salon de 1863); les *Derniers moments de Bonchamp* (Salon de 1864); le *Siège de Toulon*, en 1793 (Salon de 1865). Ces divers ouvrages, intéressants surtout pour les hommes de guerre, offrent, pour la plupart, des vues panoramiques où les mouvements stratégiques, la topographie des champs de bataille et tous les détails d'équipement militaire sont consciencieusement rendus. M. Eugène Charpentier a exposé, en outre : divers portraits, entre autres celui du comte Pierre de Radzikoff (Salon de 1838); et celui du colonel d'artillerie Gagneur (Salon de 1859); des tableaux religieux, mythologiques et de genre, parmi lesquels nous mentionnerons : *Robert le Diable, duc de Normandie* (Salon de 1842); la *Vierge et l'Enfant* (Salon de 1843); *Sédaine composant son opéra de Rose et Colas*, et *Beaumarchais donnant des leçons de musique aux filles de Louis XV* (Salon de 1848); *Un postillon attaqué par des loups* (Salon de 1855); la *Récolte du varech* (Salon de 1859); *Vénus et l'Amour* et *L'Amour du soldat* (Salon de 1866), etc. On doit encore à M. Charpentier les dessins d'après lesquels ont été gravées plusieurs vignettes de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Thiers. Cet artiste a obtenu des médailles de 3^e classe aux salons de 1841 et de 1857. Depuis 1852, il est professeur de dessin au lycée de Versailles.

CHARPENTIER (Jean-Jacques BEAUVARLET, dit), habile organiste et compositeur. V. BEAUVARLET.

CHARPENTIER-COSSIGNY, ingénieur français. V. COSSIGNY.

Charpentier (CHANSON DU COMPAGNON). Cette chanson, de provenance normande, est d'un sentiment très-naïf. Sous ces coq-à-l'âne, dignes de Cyrano de Bergerac, il y a de vraies larmes, une amitié sincère et franche. Quant à la musique, elle a tellement d'expression et de tristesse que nous hésitons à la croire l'œuvre d'un musicien populaire. Un maître seul a pu trouver cette mélodie.

DEUXIÈME COUPLET.
Oh! vieux, t'est-un homm' salutaire
Pour les amis qu'un a besoin.
C'est pas toi qu'es-t-involontaire
Quand i vienn't réclamer ton soin.
Tu leur z'y fais la chansonnette
Quand d'amour y se trou-v'nt imbust!
Mém' c'est toi qui paye la galette.
Te v'là là et tu y s'tras pus!
V'là q'tu pars! etc.

TROISIÈME COUPLET.
Comm' qui dirait une jeunesse
Qu'a l'oeur pris par la tendreté,
Qui verrait, sans délicatesse,
Son individu la quitter.
Elle n'aurait pas, c'te pour' bête,
Des chagrins plus indolents
Que moi quand j'me fourr' dans la tête
Le v'là là et i y s'tra pus!
V'là q'tu pars! etc.

CHARPENTIER s. f. (char-pan-tiè-re — rad. *charpentier*). Entom. Nom donné à certaines femelles d'insectes hyménoptères, qui percent le bois avec leur tarière, pour y déposer leurs œufs.

— Bot. Syn. de CHAMISSOA.

CHARPEY, village et commune de France (Drôme), arrond. et à 16 kilom. E. de Valence; pop. aggl. 1,291 hab. — pop. tot. 2,503 hab. Grains, noix, amandes, fourrages, marrons; exploitation de carrières de marbre blanc; fabriques de petites étoffes.

CHARPI s. m. (char-pi — rad. *charpir*). Techn. Billot sur lequel le tonnelier taille les douves.

CHARPI, IE (char-pi) part. passé du verbe *Charpir*: Lingé CHARPI.

CHARPIE s. f. (char-pi — rad. *charpir*). Amas de fils tirés de morceaux de vieux lingé, qui est généralement employé pour le pansement des plaies et des ulcères: *Faire de la CHARPIE. Mètre du lingé en CHARPIE. La CHARPIE se prépare avec du lingé demi-usé et parfaitement blanchi à la lessive.* (Sédillot.) *Les filles-Dieu portent et reportent ça et là les bouillons, la CHARPIE.* (Chateaub.) *La CHARPIE de coton n'a d'autre inconvénient que d'être moins absorbante.* (Focillon.)

— *Charpie commune.* Celle qu'on tire d'une toile commune. *Charpie fine.* Celle qu'on tire d'un lingé fin. *Charpie râpée.* Celle qu'on obtient en raclant la surface du lingé avec le tranchant d'un couteau. *Charpie vierge.* Celle que l'on fait avec du lin qui n'a pas été tissé ni même filé.

— *Charpie anglaise.* Etoffe tissée dont une face est gommée, l'autre peluchée, et qui s'emploie comme la charpie ordinaire.

— Fam. Objet réduit, par l'usure ou autrement, en menus filaments semblables à de la charpie: *Ces vêtements tombent en CHARPIE. Cette viande est en CHARPIE.*

— **Enceyl.** Chir. La *charpie* est un élément important, quelquefois indispensable, du pansement des plaies suppurantes. La *charpie* n'est autre chose que du vieux lingé de toile fine ou grossière, effilée par petits tronçons; elle forme ainsi un tissu feutré, parfaitement propre à absorber les liquides qui s'écoulent des plaies, à les matelasser, et à empêcher la pression des bandages de se faire douloureusement sentir sur les bords de la solution de continuité. Elle est d'un usage très-commun. Tantôt on l'emploie sèche, en plus ou moins grande quantité; tantôt elle sert de support à différentes préparations médicamenteuses, toniques, émollientes, astringentes, caustiques même. Introduite dans les lèvres d'une plaie ou dans une ouverture quelconque artificielle ou naturelle, elle sert aussi à empêcher la réunion des parties séparées.

La toile employée à faire de la *charpie* doit être blanche, modérément fine et demi-usée. Trop fine, elle fournit une *charpie* qui se roule en tampons; trop grosse ou neuve, elle donne des brins de fil durs et gros, qui irritent les plaies. On regarde à tort le coton comme pouvant devenir nuisible aux plaies; le seul reproche fondé que l'on puisse faire à la *charpie* de coton, c'est de ne pas bien absorber les matières purulentes.

On distingue plusieurs espèces de *charpie*: mais la *charpie* de lingé est la seule qui mérite ce nom. On la distingue e-é-méme en *charpie* fine et en *charpie* commune, suivant la qualité du lingé; en *charpie* longue et en *charpie* courte, suivant la longueur des filaments; en *charpie* brute et en *charpie* râpée. Cette dernière s'obtient en râpant, à l'aide d'un couteau, une vieille bande de lingé; mais elle n'est plus employée aujourd'hui. La *charpie* anglaise est une sorte d'étoffe feutrée, fabriquée en Angleterre pour les besoins de la chirurgie.

Entre les mains des chirurgiens, la *charpie* est une ressource précieuse; ils la transforment de mille manières, par d'ingénieuses dispositions, et lui donnent mille formes variées qui lui permettent de s'adapter aux plaies sur lesquelles elle est appliquée. Le plumasseau, le bourdonnet, le gâteau, la tente, la mèche, la pelote, le tampon, la boulette, le sinton sont les principales formes que l'on donne habituellement à la *charpie*. Nous expliquons l'emploi de quelques-unes de ces préparations. On se sert ordinairement de la *charpie* brute, c'est-à-dire de celle dont les brins sont emmêlés au hasard. On peut aussi arranger les fils de manière qu'ils soient tous parallèles et de même longueur; on forme, de la sorte, des *plumasseaux*. Plusieurs plumasseaux placés l'un sur l'autre composent un *gâteau*. Les *bourdonnets* sont de petits tampons réguliers allongés et fortement serrés. La réunion de plusieurs bourdonnets, au moyen d'un fil, à une distance de 0 m. 02 ou 0 m. 03 les uns des autres, fait une *queue de cerf-volant*. Sous cette forme, la *charpie* est employée pour tamponner, en cas d'hémorragie, les fosses nasales, le bassin, le rectum, etc. Une *mèche* est la réunion de plusieurs brins de *charpie* parallèles, d'une même longueur. Les mèches, enduites d'un corps gras, sont introduites dans les fistules ou entre les lèvres des plaies, au moyen d'un instrument spécial dit *porte-mèche*. Les tentes sont des sortes de mèches dont l'extrémité supérieure est renflée. Les chirurgiens ont abandonné ce mode de préparation.

La *charpie* doit être conservée non tassée, dans une pièce bien sèche, bien aérée, loin du voisinage des latrines, des amphithéâtres, des salles de malades, sans quoi elle pourrait se charger de mauvaises odeurs, de principes miasmatiques et contagieux. On a voulu trouver à la *charpie* de lingé une foule de succédanés: l'étope, la filasse, le coton cardé, tant vanté par Mayor, l'éponge, l'agaric, le typha, le foin, les feuilles sèches, et jusqu'à la paille, ont été préconisés par divers inventeurs, et présentés par eux comme pouvant remplacer la *charpie*. Ils remplissent médiocrement le but qu'on se propose par l'emploi de cette substance; car ils sont, en général, impuissants à absorber les liquides.

CHARPIN (Pierre), pénitencier du pape Jean XXIII, né à Saint-Symphorien-le-Château vers la fin du xiv^e siècle, mort vers 1449. Il entra dans les ordres, et dut au cardinal Girard, son compatriote, qui le produisit à la cour d'Avignon, les brillants succès qu'il obtint. Le pape Jean XXIII le nomma son pénitencier et son secrétaire. Mais, ayant renoncé aux avantages qu'il pouvait se promettre auprès du souverain pontife, il alla se fixer à Lyon, où il devint vicaire général de l'archevêque. Il se distingua, en cette qualité, par les poursuites qu'il exerça contre les juifs.

CHARPIN (Etienne), bibliophile français, vivait au xvi^e siècle à Lyon, où il était prêtre. Il est auteur de quelques ouvrages. On lui doit la découverte, dans la bibliothèque de l'abbaye de l'île Barbe, d'un manuscrit d'*Ausone* plus complet que ceux que l'on connaissait alors.

Ce fut sur sa copie que fut faite l'édition de 1553.

CHARPIR v. a. ou tr. (char-pir — lat. *carpere*, même sens). Couper, déchirer, mettre en menus morceaux. *Jeux mot.*

— v. n. ou intr. Faire de la charpie.

CHARPY s. m. (char-pre — altérat. du lat. *carpinus*, même sens). Bot. Nom vulgaire du charme et des charmilles. *Quelques-uns font ce mot féminin comme en latin.*

CHARPY (Nicolas), dit *Sainte-Croix*, aventurier français, né à Sainte-Croix, mort vers 1670. Il fut secrétaire de Cinq-Mars, favori de Louis XIII. Accusé, en 1648, d'avoir contrefait un sceau, il se cacha, parvint à gagner la Savoie, où il prit le nom de Sainte-Croix, et fut pendu en effigie. Plus tard, il entra dans les ordres, revint en France, et devint, dit Mézerai, fort bien en cour et un des sous-ministres. Ses principaux ouvrages sont: *le Héraut de la fin des temps* ou *Histoire de l'Eglise triomphante* (Paris, in-40), et *l'Ancienne nouveauté de l'Esriture sainte ou l'Eglise triomphante en terre* (Paris, 1657, in-80). Dans ce dernier écrit, Charpy prend le rôle de prophète et de visionnaire; il annonce l'arrivée de l'Antechrist dans le xvii^e siècle, puis la conversion de tous les peuples à la vraie foi. — Louis CHARPY DE SAINTE-CROIX, de la famille du précédent, vivait vers la même époque, et a été souvent confondu avec Nicolas Charpy. Il a laissé quelques ouvrages, entre autres: *le Juste prince ou le Méroir des princes en la vie de Louis XIII* (Paris, 1638), et *Abregé des grands ou la Vie de tous ceux qui ont porté le nom de grands*, en vers français et latins (Paris, 1689).

CHARPY (Gaétan), littérateur français, né à Mâcon, mort en 1683. Il appartenait à l'ordre des théatins. On lui doit une *Vie de Gaétan de Thienne*, fondateur des clercs réguliers (1657); la traduction de *l'Histoire de l'Éthiopie orientale*, du Portugais Jean de Santo (1634), etc.

CHARQUE s. f. (char-ke — du gr. *sarkos*, chair). Art culin. Viande desséchée au four et enduite de blanc d'œuf, pour être conservée.

CHARR s. f. (tchâr — mot angl.). Ichtyol. Nom d'une espèce de truite, qui serait, suivant Valenciennes, le saumon ombre, et d'après d'autres le salvelin.

CHARRAS (canal de), petit canal de France (Charente-Inférieure), arrond. de Rochefort. Il commence à Guichetron, cant. de Surgères, et finit au village de Charras, dans le département de la Charente. Il a une longueur de 19,874 m., et n'est accessible qu'à petites barques qui font le transport des sels; il n'a été creusé que pour dessécher les marais de la rivière de Gères.

CHARRAS (Joseph, baron), général français, né à Montauban (Drôme) en 1769, mort en 1839. Il s'engagea comme simple soldat dans le bataillon des volontaires de Lyons en 1793, en fut nommé capitaine le même jour par ses camarades, et partit avec sa petite troupe pour l'armée d'Italie. Il se distingua dans les campagnes d'Egypte et de Syrie (an VI à an IX) de Flandre (1809), de Saxe (1813), et conquit successivement tous ses grades sur le champ de bataille. A son retour de l'île d'Elbe, Napoléon lui donna le commandement d'une brigade du 8^e corps d'observation. A la deuxième restauration, il fut mis en disponibilité, et on lui fit attendre la retraite jusqu'au 1^{er} janvier 1825.

CHARRAS (Jean-Baptiste-Adolphe), fils du précédent, né le 7 janvier 1810, à Pons (Charente), où son père était en garnison. Nourri, au foyer de la famille, de sentiments démocratiques, le jeune Charras se montra digne de ce noble enseignement. Sa mère, une Romaine en qui vivait aussi l'énergique esprit de la Révolution, quoiqu'elle fût de race noble, lui avait dit: « J'aimerais mieux te voir mort que partisan des Bourbons. »

Après avoir fait de brillantes études au collège de Clermont-Ferrand, le jeune homme entra, en 1828, à l'Ecole polytechnique, d'où il fut expulsé trois mois avant la révolution de 1830, pour avoir, dans un banquet d'élèves, porté un toast à La Fayette et chanté la *Marseillaise*.

Dans les journées de Juillet, il joua le rôle le plus actif et il se trouva au premier rang parmi ces vaillants jeunes gens de l'Ecole polytechnique qui guidèrent le peuple aux barricades. Dans *l'Histoire de dix ans*, de Louis Blanc, on rencontre son nom presque à chacune des pages consacrées au récit du grand épisode révolutionnaire. Il était un des principaux chefs de la colonne qui enleva la caserne Babylone, contribua à la prise de l'Hôtel de ville et des Tuileries, servit d'aide de camp à la commission municipale, et fit partie de l'expédition de Rambouillet. Rentré à l'Ecole polytechnique, il passa ensuite à l'Ecole d'application de Metz, entra avec Cavaignac et cinquante autres officiers dans une association patriotique, et fut, ainsi que ses amis, mis en non-activité pour avoir refusé d'en sortir.

Mais le gouvernement dut les rappeler bientôt. En 1833, Charras, alors lieutenant d'artillerie, se lia d'amitié avec Armand Carrel, qui lui ouvrit les colonnes du *National*. Il publia alors ces belles *Etudes critiques* (sur les questions militaires), à propos desquelles M. Thiers écri-

vait à l'un de ses amis: « Je ne connais rien de plus substantiel, rien d'aussi élevé comme point de vue, que les critiques historiques du *National*. Faites en sorte de découvrir le nom de ce savant et remarquable écrivain, et procurez-moi une occasion de me rencontrer avec lui. »

Charras, par un honorable scrupule d'opinion, refusa de nouer avec le célèbre homme d'Etat des relations qui cependant n'auraient probablement pas nuï à son avancement, en travaillant précisément par ses idées républicaines bien connues. Arrivé, à l'ancienneté, au grade de capitaine, il fut détaché à la manufacture d'armes de Saint-Etienne. Un rapport de police ayant signalé sa présence comme dangereuse, il reçut l'ordre de partir pour l'Algérie dans les vingt-quatre heures. Chose singulière, il avait lui-même, à plusieurs reprises, mais inutilement, demandé à aller combattre en Afrique. On sait qu'il fut un des plus brillants officiers de cette vaillante armée. En 1841, il fut chargé du commandement de l'artillerie à Cherchell, alors bloqué par les Kabyles. Il profita de ses loisirs forcés pour apprendre l'arabe et s'occuper d'un plan pour la recherche de l'ancienne *Julia Casarea*. Toutefois ces études étaient entremêlées de combats fort vifs dans lesquels le jeune commandant faisait briller sa bravoure impétueuse et sa haute capacité militaire. Dans une de ces affaires, il arracha aux Kabyles un soldat fait prisonnier et le ramena sur son propre cheval à Cherchell.

L'année suivante, il fut envoyé comme chef de l'artillerie à Mascara et devint peu de temps après officier d'ordonnance de Lamoricière, qui le prit en haute estime et le chargea d'une mission importante auprès du général Bugeaud. Celui-ci demeura frappé de l'intelligence et des capacités de Charras et lui adressa ces paroles flatteuses: « M. de Lamoricière est bien heureux d'avoir des officiers comme vous; continuez à travailler, et je vous promets une brillante carrière en Afrique. »

En 1843, il fut placé à la tête d'un des bureaux arabes, nouvellement organisés, prépara la surprise du camp d'Abd-el-Kader, le 22 juin de cette même année, contribua à la défaite des troupes de l'émir et fut signalé avec les plus grands éloges dans le rapport du maréchal Bugeaud au ministre (*Moniteur* du 25 juillet 1843). C'était la troisième fois que, malgré l'opposition radicale de leurs idées politiques, le gouverneur de l'Algérie le recommandait en haut lieu. Peu de mois après, le général Lamoricière, 5 décembre 1843) appela de nouveau l'attention « sur le capitaine d'artillerie Charras, auquel est due une grande partie du succès, qu'il a préparé avec l'adresse, la précision et la connaissance du pays et des hommes dont il a déjà donné tant de preuves. »

Il s'agissait de la destruction complète de Sidi-Embarek, un des principaux lieutenants d'Abd-el-Kader. Néanmoins Charras resta simple capitaine. Enfin, en 1844, sur de nouvelles instances de Bugeaud et de Lamoricière, il fut nommé chef de bataillon, mais dans la légion étrangère. En 1846, il reçut le commandement d'un bataillon de ces disciplinaires auxquels on donnait le nom de *zéphirs*, et dont il fut fait une troupe d'élite. A la tête de ces soldats aventureux et intrépides, il accomplit de véritables prodiges, et, dans un intervalle de paix, en 1847, il les fit travailler à poser les fondements d'un centre de colonisation, entre Oran et Mascara.

Lorsque le duc d'Aumale débarqua en Algérie pour succéder au maréchal Bugeaud comme gouverneur général, il visita cette nouvelle ville (Saint-Denis-du-Sig) et témoigna son admiration pour les grands travaux qui avaient été accomplis avec si peu de moyens. Lamoricière lui présenta Charras: « Voici, dit-il, un jacobin, fils de jacobin, et officier du plus grand mérite. » Le prince (qui, après tout, était également fils et petit-fils de jacobin) répondit en souriant qu'il faisait grand cas de jacobins pareils; et il s'engagea pour le premier emploi vacant de lieutenant-colonel. Cette promesse était sincère, sans aucun doute; mais les événements ne devaient pas permettre au jeune prince de réparer l'ingratitude du gouvernement de Juillet envers les démocrates de l'armée d'Afrique.

Le 25 février 1848, Charras s'embarquait à Oran pour jouir de son premier congé.

En arrivant à Marseille, il apprit la proclamation de la République. Le 2 mars, il était à Paris. Il fut aussitôt nommé secrétaire de la *commission de défense nationale*, puis lieutenant-colonel (avancement mérité, puisqu'il était l'officier porté le premier sur le tableau d'avancement dressé en 1847 pour l'armée d'Afrique), enfin sous-secrétaire d'Etat au département de la guerre. Il demeura dans ce poste important sous Cavaignac et Lamoricière, après avoir été quelque temps ministre intermédiaire, et il communiqua à toutes les branches de cette administration une activité qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps. Il accomplit même plusieurs réformes qui lui attirèrent les attaques de la presse réactionnaire, telles que la suppression de la seconde section du cadre de l'état-major.

Nommé représentant du Puy-de-Dôme à l'Assemblée constituante, il siégea parmi les républicains de la nuance du *National*, se démit de ses fonctions au ministère après l'élection de Louis Bonaparte à la présidence de la République, fut nommé, en janvier 1849, mem-

bre d'une commission chargée d'élaborer les lois organiques de l'armée et proposa, de concert avec Latrade, l'abolition des impôts sur les boissons, proposition qui fut votée par l'Assemblée (on sait que ces impôts furent rétablis par le gouvernement du président et par l'Assemblée législative). Réélu par le Puy-de-Dôme, Charras joua un rôle parlementaire extrêmement brillant dans l'opposition républicaine de la Législative, où les partis monarchiques avaient la majorité. Il vota contre l'expédition de Rome, contre la mise en état de siège de Paris au 13 juin et contre toutes les mesures réactionnaires prises par le gouvernement et par l'Assemblée. En même temps, il observait d'un œil vigilant tous les actes du président de la République et signalait avec énergie et persévérance ce qu'on nommait alors la conspiration de l'Elysée.

Mais, malgré ses avertissements réitérés sur l'imminence du coup d'Etat, il ne put amener la gauche et la montagne à voter en faveur de la proposition des questeurs, qui eût mis la force armée aux mains de l'Assemblée.

Au 2 décembre, Charras fut arrêté, enfermé à Mazas, puis à Ham, enfin expulsé de France et escorté jusqu'à Bruxelles par des agents de police français. Le 23 janvier 1852, un décret le raya des contrôles de l'armée; il perdit ainsi le fruit de vingt-cinq ans de service, et, sans le modeste patrimoine paternel, il eût manqué de pain sur la terre étrangère.

Invité peu de temps après, par le préfet du Puy-de-Dôme, à prêter serment en qualité de membre du conseil général du département, il refusa énergiquement par une lettre imprimée en Belgique et répandue en France, qui était un véritable acte d'accusation contre le président et son gouvernement.

Dans l'exil, il épousa Mlle Kestner, fille d'un ancien représentant du Haut-Rhin, dont le courageux dévouement ne s'est jamais démenti.

En 1854, sur les obsessions du gouvernement français, le ministère belge, malgré les protestations de la presse et de l'opinion publique, obligea Charras à quitter la Belgique et à chercher un asile en Hollande. Plus tard, il alla s'établir en Suisse, où la mort est venue le frapper.

Caractère antique, intelligence de premier ordre, Charras rappelle à l'esprit ces nobles soldats de la première République, purs, intègres, désintéressés, inflexibles dans leur dévouement à la patrie et dans leurs convictions. Il est un de ceux qui ont refusé d'accepter les arrêts de la victoire; quand tout semblait crouler autour de lui, il est resté fidèle à son drapeau, et il est mort dans sa foi, debout, calme et indompté. De tous les capitaines formés en Afrique, il était incontestablement l'un des plus capables, et le plus vaste avenir s'ouvrait devant lui, s'il n'eût écouté les inspirations de sa conscience plutôt que les calculs de l'ambition. Lamoricière, Cavaignac, Bedeau, et d'autres encore parmi les plus grands, avaient, malgré la différence d'opinion, la plus respectueuse déférence pour son caractère et pour ses talents.

Il appartenait à cette forte race des Foy et des Lamarque, également grands sur les champs de bataille et à la tribune parlementaire. Ce fut un des derniers rejetons des grands soldats de 1793, toujours prêts à mettre leur épée au service d'une noble cause. A son lit de mort, il donna deux ordres aux parents et aux amis qui l'assistaient : le premier, de n'apeler, pour consacrer sa tombe, aucun prêtre, aucun ministre d'un culte quelconque; l'autre, de l'enterrer dans une terre libre, car il ne voulait pas que son cadavre rentrât en France dans d'autres conditions qu'il y fût rentré vivant, afin que sa tombe continuât en quelque sorte la protestation de sa vie.

Il mourut à Bâle, le 23 janvier 1865. Ses funérailles se firent avec une véritable solennité; beaucoup de ses amis étaient accourus de France et de diverses parties de la Suisse; trente-six sous-officiers de la garde urbaine avaient sollicité l'honneur de porter le cercueil, sur lequel était posée une épée nue, comme pour symboliser que ce soldat d'une cause vaincue était mort sans combattre son dernier combat; la municipalité de Bâle reçut de la famille et des amis ces nobles restes, et s'engagea à les garder en dépôt jusqu'au jour indiqué par Charras lui-même; Edgar Quinet, Et. Arago, Chauffour-Kestner, consacrèrent en quelque sorte la tombe, par de mâles discours, au nom de la famille, de la patrie, de la philosophie et de l'humanité.

Comme écrivain militaire, Charras s'est placé au premier rang; mais il est surtout apprécié à l'étranger, par ce motif que son ouvrage le plus important n'a pu pénétrer en France, par ordre supérieur. Toutefois, le *Grand Dictionnaire*, qui étend ses investigations au delà de la frontière, a dû se préoccuper de donner à ses lecteurs une analyse résumée de ce travail, qui a acquis une si grande notoriété en Europe.

On comprendra que, si nous n'avons pas à juger les motifs de l'interdiction, nous ne pouvons nous dispenser de donner à nos lecteurs une courte notice bibliographique sur un ouvrage de cette importance et de cet intérêt. Il a été publié sous le titre de : *Histoire de la campagne de 1815*, par le lieutenant-colonel Charras (Bruxelles, 1863, in-8°, 4^e éd., chez J.acroix et Verbeekhoven). Nous ne citons ici que cette quatrième édition, parce que c'est

l'édition définitive de l'auteur, qui l'a augmentée de notes nombreuses et développées qui formeraient à elles seules un volume, dans le but surtout de réfuter les assertions de M. Thiers, qu'il accuse d'avoir suivi trop complaisamment les récits de Sainte-Hélène. Pour lui, il s'est, par une étude approfondie, convaincu de leur inexactitude.

« Je m'aperçus, dit-il, de l'impossibilité de les faire concorder avec les événements. Je reconnus les artifices de cette narration rapide, magique, qui se joue du temps, des distances, transpose, altère, dissimule les faits, en invente au besoin, et n'a d'autre but que l'apologie captieuse de celui-là même qui l'a composée. Effet étrange de la puissance d'un nom, des circonstances, de l'habileté de l'écrivain! cette apologie a usurpé dans notre pays la place de l'histoire; et, depuis trente ans et plus, elle a servi de base à presque tous les récits de la campagne de 1815 signés de noms français. »

Justice pour tous! telle est la devise de Charras. Justice pour le patriotisme allemand, pour la valeur prussienne, pour la ténacité anglaise, pour l'héroïsme de notre armée, pour les lieutenants de l'empereur, d'Erlon, Reille, Vandamme, Soult, Grouchy, Ney, si injustement sacrifiés par la légende napoléonienne. Un seul homme sort diminué de cette analyse sévère : c'est le transfuge de l'île d'Elbe, qui remit les armes aux mains de l'Europe coalisée, qui fit pour la seconde fois aboutir son règne et sa soif de domination à la ruine de la France, à un immense désastre.

Les accusations lancées contre Ney, Grouchy et tant d'autres sont injustes, insoutenables; le vrai, le grand coupable, dans cette funeste guerre, fut le chef même de l'armée française, dont le génie militaire était en pleine décadence, et qui commit, dans cette courte campagne, des fautes nombreuses, dont il a rejeté ensuite la responsabilité sur ses lieutenants, suivant son invariable coutume.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer qu'ici nous n'apprécions pas, que nous ne faisons que résumer et analyser.

En réalité, c'est un homme qui a été vaincu plutôt que la patrie; c'est lui qui a suscité contre nous ces haines nationales qui ne sont pas encore apaisées, qui a fait dévier la Révolution de sa route et qui n'a fait servir son génie et son immense autorité qu'à sa propre élévation et à l'établissement du despotisme militaire.

Lorsque l'Europe apprit son retour de l'île d'Elbe, il y eut un soulèvement universel.

Il avait tellement identifié son règne avec la guerre, la conquête, la tyrannie, que peuples et rois n'en concevaient pas la reprise sans le retour plus ou moins prochain de tous ces fléaux.

Aussi, le souvenir de ses excès de puissance empêchait-il qu'on crût à ses assurances de paix.

De la Méditerranée à la mer du Nord, un million de soldats se préparèrent à marcher contre nous.

Au lieu d'imiter l'exemple de la Convention, de proclamer nettement devant le pays la gravité suprême des circonstances, Napoléon, craignant avec raison qu'on n'attribuât cette situation à son retour, dissimula l'étendue du péril, que la France ne connut pour ainsi dire qu'au bruit du canon sur la frontière.

En outre, il est certain que, malgré ses propres assertions, acceptées et propagées par M. Thiers et par les écrivains napoléoniens, il est certain qu'il ne déploya pas toute l'énergie et l'activité nécessaires pour faire face à une situation aussi terrible. Et comment l'aurait-il pu? Cachant la vérité autant qu'il le pouvait, il était réduit à loupoyer, à ne poursuivre ses préparatifs que subrepticement pour ainsi dire. Il y avait déjà trois semaines qu'il était aux Tuileries quand il se décida à ordonner les premières mesures pour augmenter notre état militaire.

En outre, il n'était que trop évident que les ressources ordinaires ne suffiraient pas, et qu'il fallait faire appel à la nation, la mettre debout comme en 1792. Mais, dans sa crainte égoïste et mesquine de la démocratie, Napoléon, ne voulant point, comme il l'avait dit, être l'empereur de la canaille, écarta autant qu'il le put l'élément populaire des bataillons de gardes nationaux et de fédérés qui se formaient de toutes parts, et qu'en outre on laissait en grande partie sans armes et sans équipement, bien que les armes ne manquaient point autant qu'on l'a prétendu.

Enfin, pour répondre par des chiffres aux éloges donnés à l'activité déployée dans ces circonstances, Charras établit qu'en réalité on ne parvint, en deux mois et demi, à augmenter que de 43,000 hommes l'effectif disponible laissé par la Restauration.

Il en résulta donc que Napoléon entra en campagne avec des forces insuffisantes, même pour faire face aux premières armées ennemies, sans parler des masses énormes qui s'avancèrent de toutes parts. Pour rétablir l'équilibre, il aurait fallu tout son génie militaire, toute sa vieille science des manœuvres foudroyantes. Il devait avant tout se jeter entre les deux armées qu'il avait devant lui, les battre séparément et s'emparer de la Belgique.

Notre cadre, on le comprend, ne nous permet pas de suivre notre auteur dans tous les détails techniques et stratégiques de sa nar-

ration. Parmi les fautes qu'il reproche à Napoléon, il en est dont la discussion nous entraînerait trop loin pour un simple compte rendu bibliographique; ce sont d'ailleurs des questions qui seront sans doute les plus d'une fois encore controversées entre les militaires. En outre, nous les retrouverons à l'article WATERLOO, et c'est véritablement là qu'il en faut renvoyer l'examen. Bornons-nous à dire en quelques mots que Charras accuse Napoléon de lenteur dans le choix de sa ligne d'opération et dans son attaque de Ligny, lui impute l'inaction du corps de d'Erlon, dont le rôle se borne à des marches et contre-marches inutiles, disculpe Vandamme, Ney et Grouchy des fautes dont on les a chargés, relève en passant les erreurs des mémoires de Sainte-Hélène, les accusations injustes qui ont été puisées à cette source, et enfin rejette sur l'empereur la responsabilité des événements et conclut à une décadence manifeste de ses capacités militaires et de son génie. V. GROUCHY, LIGNY, WATERLOO, où ces questions seront examinées avec plus de détails.

« La campagne de Belgique, ajoute-t-il, peut se qualifier d'un mot : elle fut la campagne des hésitations, des retards. »

L'historien, d'ailleurs, ne se borne pas aux opérations militaires; il recherche les causes primordiales de nos désastres, et ses conclusions ne sont autre chose qu'un réquisitoire contre l'Empire :

« La terrible fin d'un pareil homme et d'un pareil règne a excité des récriminations bien violentes, des lamentations bien amères, bien éplorées. L'histoire, la poésie, le théâtre, le pamphlet, la littérature, tous les arts y ont trouvé une source intarissable d'inspirations. »

« Oubliant que l'homme n'avait eu qu'un but : sa propre élévation; que le règne avait, par deux fois, abouti à la ruine de la France; négligeant les fautes, les folies, les crimes, ils ont créé une légende à la place de la vérité, montré le martyre là où fut l'expiation; et, grâce à ces imaginations plus ou moins sincères, il est advenu, un jour, que celui qui avait dévasté l'Europe, foulé les peuples, épuisé la France, excité des haines internationales implacables, éteint le flambeau de la Révolution, ramené notre patrie aux institutions, aux abus de la vieille monarchie; que celui-ci, disons-nous, a passé pour l'ange libérateur des nationalités, pour le messie du progrès, de la civilisation. »

« On revient de ces incroyables erreurs; et cela est heureux. On voit dans la fin de Napoléon un châtimement providentiel, une légitime expiation. »

« Pour moi, je le dis bien haut, je contemple d'un œil sec Napoléon cloué sur un rocher au milieu des mers; je réserve mes larmes pour ceux qui furent victimes de son ambition. Elles ont coulé quand j'ai foulé les champs où dorment tant de milliers de soldats tombés sous le drapeau de la France, ensevelis ici dans un éphémère triomphe, là dans une trop durable défaite. »

« Cette défaite pèse encore sur notre patrie; il ne faut pas se le dissimuler; car on a vu, on est parvenu à faire voir la France luttant tout entière dans un suprême effort, là où n'ont combattu qu'un homme et une armée : un homme dont le génie militaire s'était épuisé dans les excès du despotisme; une armée restée numériquement faible, dénuée de toutes réserves par suite de lenteurs, d'hésitations inouïes dans l'organisation de la défense, par suite, encore et surtout, de la duplicité d'une politique odieusement éternante. »

« Le peuple vit la lutte : il ne put y prendre part. »

Au moment où la mort vint le surprendre, Charras, après avoir rassemblé de nombreux matériaux, se préparait à terminer un autre ouvrage non moins considérable, l'*Histoire de la guerre de 1813 en Allemagne*. Après avoir donné l'histoire de la funeste campagne qui se termina par la catastrophe de Waterloo, il voulait dans ce second travail remonter à l'origine de nos désastres et en rechercher la cause. Aucune étude n'avait été négligée par lui pour arriver à la découverte de la vérité; il avait appris l'allemand, fouillé toutes les archives, par lui-même ou par les soins d'amis dévoués, compulsé de nombreux documents inédits, étudié et contrôlé tout ce qui a été publié sur ce sujet en France, en Allemagne, en Angleterre, etc.

Distinguant les préjugés nationaux du vrai patriotisme, il voulut être juste pour tous, et n'hésita pas à reconnaître comme légitime le soulèvement des peuples de l'Allemagne contre nous, ou plutôt contre Napoléon, devenu l'opresseur de l'Europe. Il donne donc, sans réserves, ses éloges, son enthousiasme, ses sympathies à la patriotique insurrection de l'Allemagne en 1813, et il la compare à l'élan de la France en 1792.

Son livre devait embrasser toute l'histoire militaire, politique, diplomatique de cette tragique année; mais la mort a glacé cette main vaillante avant qu'elle eût achevé cette œuvre magistrale, qui s'arrête à la veille de Lutzen, et qui comprend les derniers jours de la retraite de Russie, l'insurrection de l'Allemagne, les armements, les négociations diplomatiques, enfin l'entrée en campagne. Le tout forme d'ailleurs un énorme volume in-8°, qui a été publié sans aucun changement par la

famille (Leipzig, 1866, chez F.-A. Brockhaus), et qui n'a pas été autorisé à circuler en France, de même que le précédent. Il est à peine nécessaire d'indiquer la cause de cette interdiction : c'est parce que l'auteur, outre son indépendance d'appréciation, sa critique incisive des hommes et des événements, se refuse à adopter la doctrine commune, qui fait de Napoléon le représentant armé de la Révolution, et qu'il ne veut voir en lui que l'opresseur des peuples et le promoteur le plus redoutable de la contre-révolution.

CHARRASSON s. m. (cha-ra-son). Vitis. Nom que l'on donne aux échelas dans certains vignobles.

CHARRÉE s. f. (cha-ré — contr. du lat. cineracea, cendrée). Agric. Cendres lessivées, ou mieux résidu des cendres et des soudes brutes dont les solutions alcalines ont servi au lessivage du linge : *Les CHARRÉES peuvent être utilement employées comme amendement.* (L. Moll.) *Les CHARRÉES se répandent à la main ou à la pelle.* (G. Heuzé.) *La CHARRÉE convient surtout aux sols argileux et compacts.* (A. Focillon.)

— Pôch. Larve d'insecte qui sert d'appât; se dit particulièrement des larves de friganes.

— **Encycl.** Agric. On désigne sous le nom de *charrées* les résidus des matières alcalines employées au lessivage du linge. *Les charrées* sont utilisées en agriculture. Elles n'ont pas sans doute la puissance fertilisante des cendres vierges; néanmoins, elles peuvent servir, comme amendement, pour ameublir et diviser les terres argileuses compactes, qu'elles rendent en même temps plus légères. *Les charrées* qui résultent du traitement des soudes brutes exercent une action très-favorable sur les légumineuses et les prairies artificielles, mais à la condition d'être mélangées avec des débris végétaux, qu'elles désagrègent promptement, et qui sont ainsi convertis en engrais. Employées seules, elles ne doivent l'être qu'en très-petite quantité.

CHARREL (Pierre-François), homme politique français, mort à Constance, en 1817. Il fut successivement membre de la Convention, où il vota la mort de Louis XVI, du conseil des Cinq-Cents et du Corps législatif, où il siégea jusqu'en 1803. Forcé comme républicain de quitter la France en 1816, il mourut en Suisse dans un état voisin de la misère.

CHARRETÉE s. f. (cha-re-té — rad. *charrette*). Charge d'une charrette : Une **CHARRETÉE** de bois. Une **CHARRETÉE** de foin. Une **CHARRETÉE** de paysans.

— Fam. Grande quantité : Avoir des **CHARRETÉES** de louis d'or. Dire à quelqu'un une **CHARRETÉE** d'injures.

CHARRETIÈRE, IÈRE s. (cha-re-tié, ière — rad. *charrette*). Celui, celle qui conduit une charrette ou un chariot : Bon **CHARRETIÈRE**. On ne plaint guère un cheval de **CHARRETIÈRE** dans son écurie. (J.-J. Rouss.)

Ce que chacun comprend, ce que chacun écoute, Le *charretier* qui passe en sifflant sur la route, L'artisan au travail et le berger aux champs, La sainte émotion qui monte des vieux charbons, Je ne l'ai plus. . . .

ROLLAND et DU BOIS.

— Par dénigr. Personne grossière dans ses paroles et ses manières, ou massive dans son extérieur : *Être grossier comme un CHARRETIÈRE. Blasphémer comme un CHARRETIÈRE.*

— Prov. Il n'y a si bon *charretier* qui ne verse, Il n'est si habile homme qui ne se trompe, qui ne commette parfois quelque faute.

— Agric. Se dit quelquefois de celui qui conduit la charrue.

— Astron. Un des noms de la constellation du Cocher.

— Adjectiv. : Garçon **CHARRETIÈRE**.

CHARRETTE, IÈRE adj. (cha-re-tié, ière — rad. *charrette*). Par où les charrettes peuvent passer : Chemin **CHARRETIÈRE**. Porte **CHARRETIÈRE**.

— Voie *charrettière*, Espace compris entre les roues d'une charrette, et qui est ordinairement déterminé par les règlements de police : La voie **CHARRETIÈRE** est plus étroite dans ce pays qu'ailleurs. (Acad.)

CHARRETIN s. m. (cha-re-tain — dimin. de *charrette*). Espèce de charrette sans ridelles.

CHARRETON s. m. (cha-re-ton — rad. *charrette*). Conducteur d'une charrette, charretier. Il Vieux mot. On a dit aussi **CARRÉTON** et **CHARTON**.

— Se dit pour **CHARRETIN**, c'est-à-dire charrette, dans le midi de la France.

CHARRETTE s. f. (cha-rè-te — dimin. de *char*). Voiture formée d'un brancard ou d'un timon, portée sur deux roues et munie de deux ridelles, dont on se sert pour le transport des fardeaux : Charger une **CHARRETTE**. Mener, conduire une **CHARRETTE**. Si la **CHARRETTE** du pauvre se renverse, chacun s'éloigne et il n'est aidé par personne. (J.-J. Rouss.)

J'entends déjà partout les *charrettes* courir.

BOILEAU.

— *Charrette à bras*, Petite charrette qui est traînée à force de bras par un ou deux hommes.

— Fam. Corps humain considéré comme une machine : *À Bourbon, on est précisément comme un automate : notre CHARRETTE mal graissée reçoit et fait des visites; mais nous*

ous gardons bien d'avoir une âme, cela nous importunerait trop pendant nos remèdes. (Mme de Sév.)

— Fig. Affaires, intérêts : Conduire la CHARRETTE de l'Etat. Vous meniez très-bien votre CHARRETTE ; mais vous avez oublié la petite voûte de saindoux pour graisser les essieux. (D'Holbach.)

— Loc. fam. Avalueur de charrettes ferrées, grand fanfaron.

— Loc. prov. Mettre la charrette devant les bœufs, Commencer par où l'on devrait finir : Jamais il ne s'est vu tant de CHARRETTES DEVANT LES BŒUFS. (Mme de Sév.) On dit plus ordinairement : Mettre la charrue devant les bœufs. « Affez vaut être cheval que charrette, il vaut mieux conduire les autres que d'être mené par eux.

— Chass. Machine dont on se sert pour approcher du gibier sans l'effaroucher.

— Encycl. Agric. La charrette est une voiture de transport reposant sur deux roues et munie d'un brancard dans lequel se place un limonier. Presque toutes les charrettes se composent de deux longues pièces de bois dont la partie antérieure forme le brancard. Les charrettes destinées à être traînées par des bœufs au joug n'ont pas de brancards ; ceux-ci sont remplacés par une flèche ou timon, dont l'extrémité postérieure, traversant longitudinalement toute la voiture, sert de matresse pièce pour la construction de la charrette tout entière. Les charrettes exigent une force de tirage beaucoup moins considérable que les chariots. D'ailleurs, leur construction, bien qu'exigeant l'emploi de bois d'un plus fort échantillon, est plus simple et par conséquent moins coûteuse. Mais, d'un autre côté, elles sont plus versantes, plus difficiles à charger convenablement et plus dangereuses, surtout pour le limonier, obligé de supporter la forte pression de la sous-ventrière dans les montées, et, dans les descentes, un poids considérable sur la selle. Ces inconvénients sont plus ou moins graves, suivant que les charrettes atteignent des dimensions plus ou moins considérables. Celles des environs de Paris, dont les proportions sont quelquefois gigantesques, sont par suite les véhicules les moins commodes que l'on puisse imaginer. Elles exigent, même sur des routes, le tirage de cinq à six chevaux, et en outre l'emploi exclusif de charretiers d'une habileté exceptionnelle, et de limoniers d'une grande valeur, qui périssent promptement par l'usage ou les accidents. Mieux vaut, à tous égards, la charrette légère à un cheval qu'emploie le cultivateur écossais. Ce petit véhicule, surnommé charrette universelle, n'est, à vrai dire, qu'un tombereau. En effet, le corps de la charrette écossaise est indépendant des brancards ; ces derniers ne se prolongent que jusqu'à quelques centimètres de l'essieu, et leur extrémité postérieure est traversée par une tige de fer qui passe en même temps dans les deux gisiers latéraux de la caisse portant sur l'essieu. La caisse peut ainsi se renverser en arrière, soit tout à fait, soit partiellement. Elle mesure environ 1 m. 65 de long sur 1 m. 15 de large. Pour le transport des matières légères, on y ajoute à volonté des hausses pleines qui augmentent sa capacité. Lorsqu'il s'agit de l'employer au transport des gerbes et des fourrages, on place au-dessus de la caisse un châssis destiné à en augmenter la longueur et la largeur. Pendant la marche, la caisse est fixée aux brancards par un petit mécanisme fort simple, qui consiste en une tige courbe de fer, percée de trous, bouclonnée sur la paumelle ou traverse antérieure de la caisse, et glissant dans une boîte fixée à la traverse qui relie les brancards. Une cheville de fer, mue au moyen d'un petit levier à charnière, relie la boîte et la tige de fer.

— Hist. Pendant la Terreur, les condamnés étaient conduits à l'échafaud dans une charrette. Aussi le nom de ce véhicule devint-il horriblement significatif. Monter dans la charrette, la fatale charrette, étaient des expressions entendues de tous et qui signifiaient : Mourir sur l'échafaud.

CHARRI (Jacques Prévost, seigneur DE), gentilhomme français, né dans le Languedoc, assassiné à Paris en 1563. Il s'acquies, sous François I^{er} et Henri II, une grande réputation par sa bravoure et sa force physique. On raconte notamment que, se trouvant près de Crescentino, en 1524, il butta avec quelques hommes une troupe de 300 Allemands et trancha d'un coup d'épée le bras de leur chef, revêtu d'un brassard et d'une manche de maille. Lorsque, en 1563, Catherine de Médicis ordonna la formation d'un régiment de 10 enseignes d'infanterie pour former la garde à pied de Charles IX, Charri fut choisi pour les commander et devint ainsi le premier mestre de camp des gardes françaises. Aussi orgueilleux que brave, Charri refusa de reconnaître pour son supérieur Dandelot, colonel général de l'infanterie ; il brava ses ordres et s'attira sa haine par des paroles imprudentes. Il traversait un soir le pont Saint-Michel pour se rendre au Louvre, lorsqu'il fut assailli par treize assassins, à la tête desquels était Chastelier-Pourtaut, gentilhomme poitevin attaché à Dandelot, et dont quelques années auparavant Charri avait tué le frère en duel. Les assassins quittèrent Paris aussitôt après ce meurtre, dont Dandelot fut généralement regardé comme l'instigateur. Personne ne fut puni.

CHARRIABLE adj. (cha-ri-a-ble — rad.

charrier). Qui peut être charrié : Vins CHARRIABLES et de facile transport. (Ol. de Serres.)

CHARRIAGE s. m. (cha-ri-a-je — rad. charrier). Action de charrier, de voiturier : Le CHARRIAGE est difficile en hiver. (Acad.) Le CHARRIAGE des betteraves s'exécute dans de grands tombereaux. (Math. de Dombasle.) P^{rix} du transport : Le vin vaut bien le CHARRIAGE. (J. Le Houx.)

— Fig. Tracas, suites ennuyeuses d'une affaire. Ce sens est tout à fait vieux.

— Argot. Nom générique des vols où l'on mystifie un individu pour le dépouiller : Il existe une foule de modes de CHARRIAGE ; les plus usités sont vulgairement désignés sous les noms de vol à l'américaine et de vol au pot.

CHARRIÉ, ÉE (cha-ri-é) part. passé du v. Charrier. Voituré, transporté en charrette ou sur quelque autre véhicule : Le vin fut CHARRIÉ jusqu'à notre porte.

— Par ext. Entraîné, emporté : Des glaçons CHARRIÉS par la rivière. La nature des matières CHARRIÉES par le Nil a modifié les mouvements de l'échauffement du sol. (J.-J. Marcel.)

CHARRIÉ (Etienne-Marcel), juriconsulte français, né à Montignac-de-Lauzun en 1785, mort à Sardiac en 1860. Il fut un avocat distingué, qui avait adopté le genre et la méthode de Bellart, son ami. Parmi ses plaidoyers, on cite surtout celui qu'il prononça pour Mme de Lescapard, à qui Joseph Chénier avait légué ses manuscrits et qui se les voyait disputer par les collatéraux du célèbre poète. On a de M. Charrié : Méditation sur le barreau (1835, in-8°).

CHARRIER s. m. (cha-rié — rad. charrée). Techn. Pièce de grosse toile que les blanchisseurs étendent sur le cuvier où coule la lessive, et sur lequel ils placent la charrée : Puis vous coulez le tout au travers d'une grosse nappe ou CHARRIER. (A. Paré.)

CHARRIER s. m. (cha-rié). Navig. Ouvrier qui travaille au chargement d'un bateau. On dit aussi, par corruption, CARRUIER.

CHARRIER v. a. ou tr. (cha-ri-er — rad. char. Prend deux i de suite aux deux premières personnes pluriel de l'imparfait de l'indicatif et du présent du subjonctif : Nous CHARRIONS, que vous CHARRIÉS. Voiturier en charrette, transporter en plusieurs fois par un procédé quelconque : CHARRIER des pierres. CHARRIER des gerbes. CHARRIER du vin. Des hommes qui CHARRIENT le bois du Liban. (La Bruy.)

— Par ext. Entraîner, emporter dans son cours : Cette rivière CHARRIE beaucoup de sable, de gravier, de limon. Ce fleuve CHARRIE des glaçons. La mer commence à CHARRIER des glaces, au Spitzberg, dans les mois d'avril et de mars. (Buff.) Plusieurs fleuves sont curifères, c'est-à-dire CHARRIENT le fer dans leur sable. (Millin.)

— Fig. Propager d'un lieu dans un autre : Les fleuves CHARRIENT les idées aussi bien que les marchandises. (V. Hugo.)

— Absol. Entraîner des glaçons : La Seine sera bientôt prise, elle CHARRIE. (Acad.)

— Argot. Voler par le charriage, en mystifiant sa victime.

— Mar. Charrier de la voile. Se dit d'un navire qui porte beaucoup de voiles. « Les Normands disent CARROSSER, et les Levantins CARRAGER ; les matelots emploient quelquefois le mot TORCHER dans le même sens.

— v. n. ou intr. Voyager en char, voyager en général. « Vieux mot.

— Loc. fam. Charrier droit, Marcher droit, se bien tenir, veiller sur ses paroles ou sur ses actions : Louis XI étoit maître avec lequel il falloit CHARRIER droit. (Commynes.) Cette locution n'est plus en usage.

— Fauconn. En parlant de l'oiseau, Empor-ter, ne le revenant qu'à la voix : Ce faucon CHARRIE. « Se laisser entraîner à la poursuite de sa proie.

CHARRIER (Marc-Antoine), homme politique français, ardent royaliste, né à Nasbinals dans le Gévaudan, en 1753, mort sur l'échafaud à Rodez, en 1793. Il fut élu député aux états généraux, en 1789, par le tiers état du Gévaudan, et s'y fit remarquer par son zèle pour la cause royale. Entraîné par les agents des princes émigrés, il tenta ensuite de mettre le département de la Lozère en insurrection, et y organisa des bandes royalistes. Il défit en plusieurs rencontres les troupes républicaines, au pouvoir desquelles il finit par tomber. Condamné à mort par le tribunal criminel de l'Aveyron, il fut exécuté le lendemain.

CHARRIER DE LA ROCHE (Louis), prêtre français, né à Lyon en 1738, mort en 1827. Il fut d'abord grand vicaire de M. de Montazet, archevêque de Lyon, et, comme lui, se montra fort attaché aux doctrines jansénistes. Nommé par le clergé lyonnais député aux états généraux, il y défendit avec chaleur la constitution civile du clergé, et publia à cette occasion une brochure qui fit beaucoup de bruit. Elle a pour titre : Du culte public de la religion catholique en France (1790). Il fut élu, l'année suivante, évêque de la Seine-Inférieure ; mais, repoussant le mariage des prêtres et le divorce, il donna sa démission au mois d'octobre. Napoléon l'appela au siège de Versailles en 1802, et le fit son aumônier en 1804.

CHARRIER-SAINNEVILLE (Charles-Sébastien SALICON, et plus tard), administrateur

français, né à Grenoble en 1768, mort en 1840. Il épousa la nièce du précédent, et prit à cette occasion le nom de Charrier. Il était lieutenant de police à Lyon, lorsque, par une brochure intitulée : Compte rendu des événements qui se sont passés à Lyon depuis l'ordonnance du 5 septembre 1816 jusqu'à la fin d'octobre 1817 (1818, in-8°), il attira l'attention du gouvernement sur la conspiration factice du 8 juin, et devint ainsi en butte à des haines puissantes, par suite desquelles il rentra dans la vie privée. Il mourut fou.

CHARRIÈRE s. f. (cha-ri-ère — rad. char). Chemin rural où les charrettes peuvent passer. — Espèce de grand bac employé autrefois au passage des rivières.

CHARRIÈRE (Joseph DE LA), médecin, né à Annecy, en Savoie, vers le milieu du XVII^e siècle. Il compléta ses études médicales à Paris, et revint exercer son art dans sa ville natale. On a de lui deux ouvrages qui ont longtemps joui d'une grande réputation : Traité des opérations de la chirurgie, avec plusieurs observations et une idée générale des plates (Paris, 1690), qui a eu de nombreuses éditions et a été traduit en plusieurs langues ; Anatomie nouvelle de la tête de l'homme et de ses dépendances (Paris, 1703).

CHARRIÈRE (Mme Isabelle - Agnète DE SAINT-HYACINTHE DE), femme de lettres de la Suisse française, née à Utrecht, en Hollande, en 1741, morte en 1806, à sa campagne de Colombier, dans le canton de Neuchâtel. Elle appartenait à une famille noble et fut élevée à La Haye. L'aimable, la spirituelle, la charmante femme dont nous nous occupons, l'amie de Mme de Staël et de Benjamin Constant, s'appela de son nom de famille J.-A.-E. Van Tuyll Van Serooskerken Van Zuylen. Malgré tous ces, tous ces, elle fut une vraie Française, une Française de Paris, même de Versailles, par le ton, la langue et l'esprit.

Juqu'en 1767, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de vingt-six ans, sa vie se passa dans la haute société hollandaise, à la cour, et, durant l'été, à Voorn, à Hur, à Arnheim. De là elle écrivait à sa mère des lettres pleines de laisser-aller, de finesse, d'observation, de charme, au bas desquelles Mme de Sévigné, qu'elle aimait tant à lire, apposerait son nom sans hésiter, et qui déjà nous font deviner le futur auteur de *Caliste* et des *Lettres neuchâteloises*. Lisez plutôt : « Au déjeuner, M. de Casembrood (le chapelain) lit dans la Bible, en robe de chambre et bonnet de nuit, et cependant en bottes et culottes de cuir, ce qui compose en vérité une figure très-risible et point charmante. Sa femme paraît le regarder comme un autre Adonis. Il est de bonne humeur, obligeant, assez commode et toujours pressé. Hier, il nous régala de la compagnie du baron Van H..., cousin de la suivante, gentilhomme très-noble et non moins gueux. Le langage, l'habillement et les manières, tout était plaisant. Je demandai : Qu'est-ce que la naissance ? Et d'après la réponse que l'on me fit, je me répondis : C'est le droit de chasser. »

Cependant cette gaieté spirituelle cache une âme forte, stoïque même, un cœur triste par nature et replié en lui-même. « Quand j'étais jeune, écrit-elle, en 1804, j'ai cent mille fois répété en arpentant le château de Zuylen :

Un esprit mâle et vraiment sage,
Dans le plus invincible ennui,
Dédaigne le triste avantage
De se faire plaindre d'autrui. »

GRESSER, la Charreuse.

En 1767, Isabelle de Zuylen, *Belle*, ainsi qu'on l'appelait dans l'intimité, quitte La Haye et fait le voyage d'Angleterre ; un nouveau champ d'observations se présente à elle et elle y glane à pleines mains : « Vous seriez étonnée, écrit-elle, de voir la beauté sans aucune grâce, de belles tailles qui ne font aucune révérence supportable, quelques dames de la première vertu ayant l'air de grisettes, beaucoup de magnificence avec peu de goût. C'est un étrange pays. On comptait hier dans mon voisinage six femmes séparées de leurs maris ; j'ai dîné avec une septième. La femme du meilleur air que j'aie encore vue, la plus polie, la mieux mise, a donné un nombre infini de pères à ses enfants... »

M. Sainte-Beuve, qui a en quelque sorte révélé Mme de Charrière au public littéraire français, s'exprime ainsi au début de la très-curieuse notice qu'il lui a consacrée : « J'ai eu entre les mains nombre de lettres d'elle à sa mère et à sa tante, dans l'intervalle des années 1760 à 1767. Elle n'était pas mariée à ces dates ; elle pouvait avoir vingt ans environ en 1760... Elle écrivait à sa mère toujours en français, et du plus lesté ; c'est sa vraie langue de nourrice. Elle lit avec avidité nos auteurs, Mme de Sévigné, la *Marianne* de Marivaux, même l'*Écossaise* de Voltaire, ces primeurs du temps ; le *Monde moral* de Prévost. « Aux grandes tantes, aux grands parents respectables, elle était obligée de parler ou d'écrire en hollandais, et l'on voit par ses petites moqueries que cela répugnait à son génie éminemment français, à son goût, à ses habitudes.

Au retour de son voyage en Angleterre, Mme de Tuyl, riche, belle, pleine de séductions de toutes sortes, recherchée par des époux de la plus haute société, — il y en eut de maisons souveraines, — choisit entre tous ses prétendants celui qui semblait avoir le

moins de chances : M. de Charrière, simple et pauvre gentilhomme vaudois, instituteur de son frère. « Le pays de Vaud était volontiers, dit M. Sainte-Beuve, un séminaire d'instituteurs et d'institutrices de qualité. La sympathie seule décida de son choix. Renonçant à de plus brillantes destinées, elle consentit à suivre son mari dans la Suisse française. Dans cette patrie de Saint-Preux, dans le voisinage de Voltaire, elle songea à remplir ses loisirs. Elle vivait à la campagne, dans la petite terre de Colombier, propriété de son mari, sur les bords du lac de Neuchâtel. Et là elle put cultiver librement et paisiblement les lettres, réalisant ainsi un ancien rêve. On a avancé à tort que notre romancière n'avait pas eu de dot ; nous savons par M. Gaullieur, savant littérateur suisse, mort il y a peu d'années et héritier des papiers de Mme de Charrière, qu'elle apporta à son mari 100,000 florins de Hollande.

Mme de Charrière embellit le domaine neuchâtelois au moyen de la fortune qu'elle eut le plaisir d'apporter à l'homme de son choix. Colombier est un endroit charmant, tout entouré de vignobles, de prairies et de belles allées d'arbres antiques, qui conduisent les promeneurs sur les bords du lac. Ce joli lac helvétique, si voisin des frontières de la France et au pied du Jura, a aussi son Coppet, Colombier, village doublement célèbre, car il fut aussi la résidence de ce mylord Maréchal, qui connut J.-J. Rousseau et le protégé.

Quoique Mme de Charrière ne se piquât pas d'être une femme savante, nous dit une petite notice imprimée en tête des *Lettres neuchâteloises*, la littérature fut l'occupation à peu près exclusive de sa vie ; la musique y eut aussi une part considérable, surtout durant un séjour assez long qu'elle fit à Paris, sa patrie intellectuelle. Elle n'avait pas moins de quarante-cinq ans, paraît-il, quand elle vint chez nous, vécut avec Mme Necker, ou du moins tout près d'elle, se lia avec Mme de Staël et avec Benjamin Constant, qu'elle initia, pour ainsi dire, aux lettres, et qui plus tard lui fit infidélité d'amitié, quand l'astre de Coppet se fut levé. Quelques personnes penchent à croire que les rapports de M. de Constant avec ces deux femmes célèbres ne furent pas purement platoniques, car Mme de Charrière, qui du reste conserva toujours la réputation d'une personne vertueuse autant que charitable, se brouilla avec Mme de Staël, quand celle-ci se fut liée avec l'auteur d'*Adolphe*. On cite un portrait placé dans ce roman, et qui semble se rapporter à notre Hollandaise, devenue Neuchâteloise par le fait de son mariage, mais restée toujours Française par l'esprit, l'imagination et le style.

Mme de Charrière était à Paris au moment où la grande crise de 1789 préluait par l'assemblée des notables et les conflits avec le parlement. A cette époque, les préoccupations de la politique faisaient grand tort aux idées littéraires. Dix ans plus tôt, notre personnage aurait pu faire sensation dans les salons parisiens ; mais alors il était trop tard. Le flot des grands événements commençait à monter, à tout envahir. La Révolution priva Mme de Charrière d'une grande partie de ses revenus. Elle diminua alors le luxe de sa maison, et retrancha de sa table pour pouvoir continuer de secourir les indigents. Elle fit des ingrats et se trompa fréquemment dans le choix de ses amis. La triste expérience qui en résulta pour elle, les événements publics et l'affaiblissement de sa santé la décidèrent à se confiner dans une retraite où elle n'admit qu'un très-petit nombre d'intimes. Elle mourut à soixante ans.

Cette femme distinguée était passionnée, romanesque, spirituelle et même quelque peu philosophe, respectant la morale, pyrrhonienne sur tous les objets de spéculation, mais très-ferme sur les devoirs de chaque état et de chaque situation de la vie. Ses compositions présentent des tableaux aimables, variés, vrais et parfois d'une certaine hardiesse. Friande de louanges, elles prêtait pourtant assez volontiers l'oreille aux conseils de ses intimes. Nous ignorons ce que sont devenus les papiers tombés en la possession de feu M. Gaullieur. C'est par avarice de collectionneur, autant que par scrupules de délicatesse, que cet érudit professeur n'a pas voulu publier cette correspondance intime. Peut-être en ressort-il quelque chose de préjudiciable à la bonne renommée d'une femme qu'on peut classer à côté de Mmes de Krudener, de Staël, de Montolieu, assez près de Topffer et de Xavier de Maistre, autres Français qui n'étaient pas nés en France.

Aux dons intellectuels, Mme de Charrière joignait les avantages physiques, bien qu'elle-même, par excès de modestie sans doute, paraisse en douter dans certain passage d'une lettre. Citons à ce propos quelques lignes de M. Gaullieur : « Son buste par Houdon, son portrait peint par Latour à l'époque de son mariage, portrait qu'on peut voir dans ma bibliothèque à Lausanne, témoignent de l'étonnante beauté de Mme de Charrière ; l'épithète est d'un de ses adorateurs. » Le même auteur nous apprend que la dot considérable de la dame retourna à un sien neveu à Utrecht, car elle n'eut pas d'enfants de son mariage. Le buste dû au ciseau de Houdon est en marbre blanc, et orne aujourd'hui la bibliothèque cantonale de Neuchâtel. La tête de Mme de Charrière est fine, élégante, aristocrate.

cratique; le profil se distingue par une grande pureté de traits.

Nous ne pouvons donner qu'une liste incomplète des productions de Mme de Charrière, mais cette liste contient ce qu'il y a de plus important et témoigne d'une existence très-laborieuse : *Lettres neuchâteloises* (1784). Ce roman est fort simple et révèle une sensibilité douce. Mme de Charrière eut, à son sujet, quelques petits désagréments. On crut qu'elle avait voulu tracer des portraits d'après nature, et plusieurs de ses compatriotes d'adoption s'en montrèrent mécontents. « Pour nous autres désintéressés, dit M. Sainte-Beuve, les *Lettres neuchâteloises* sont tout simplement une petite perle, en ce genre naturel qui nous a valu *Mademoiselle de Liron*, dont Geneviève, dans *André* de George Sand, figure l'extrême poésie, et dont *Manon Lescaut* demeure le chef-d'œuvre passionné. A défaut de passion proprement dite, un pathétique discret et doucement profond s'y mêle à la vérité railleuse, au ton naïf des personnages, à la vie familière et de petite ville prise sur le fait; quelque chose du détail hollandais, mais sans l'application à la minutie, et avec une rapidité bien française... » *Caliste* ou *Lettres écrites de Lausanne* (1786, in-8°). L'édition la plus récente de ce livre, un des meilleurs de l'auteur, est de 1845 (Paris, Jules Labitte, in-18). Cette édition est enrichie d'une notice de M. Sainte-Beuve, et contient un autre travail également extrait de la *Revue des Deux-Mondes*, intitulé : *Benjamin Constant et madame de Charrière; Lettres de mistress Henley*, à la suite du *Mari sentimental*, de Benjamin Constant (1786); *Aiglonnette et Insinuant*, conte (1791); *L'Emigré*, comédie (1793); le *Toi et Vous*; *L'Enfant gâté; Comment le nomme-t-on?* Sous le pseudonyme de l'abbé de la Tour, Mme de Charrière a donné, en outre : les *Trois femmes* (1797-1798); *Sainte-Anne*; *Honorine d'Uzerche*; les *Huines d'Yedburg*; *Louise et Albert* ou le *Danger d'être trop exigeant* (1803); *Sir Walter Finch et son fils William* (1806); le *Noble*, etc., etc. Il est aussi d'autres ouvrages de Mme de Charrière qui n'ont paru qu'en allemand, langue qu'on parle à Neuchâtel concurremment avec le français, qui y domine toutefois. Des lettres de notre auteur à Louis-Ferdinand Herder, son traducteur, figurent dans le tome II des œuvres posthumes de ce dernier (Tubingen, 1810).

La *Dix-neuvième lettre neuchâteloise* est un véritable petit bijou littéraire. C'est fait avec bien peu de chose, mais quel charme de sensibilité dans cet épisode de la vie de famille, et comme on se sent gagné par une douce émotion! Mme de Charrière faisait des vers à l'occasion, et d'assez bons vers. Ce fut surtout Benjamin Constant qui lui en inspira. Nous avons d'elle une fable qui fait allusion à l'infidélité de ce personnage, d'humeur un peu fantasque, comme on sait, et ces trois strophes, que nous donnons comme une chose peu connue :

Qu'il sera doux de vous revoir !
Chacun me voit, le jour, le soir,
Lire cent fois, par cœur apprendre
L'écrit charmant qui m'en donne l'espoir.
Qu'il sera doux de vous revoir,
S'il est si doux de vous attendre !

Du mot *savoir par cœur*, pour la première fois,
Je vois le sens et l'origine :
L'enfant qui bâille ou se mutine
Apprend par force, obéissant aux lois
Du dur pédant qui le chagrine ;
Mais on apprend *par cœur* ce qu'on apprend par choix.

Ces dons si précieux, que l'avare nature
N'a jamais accordés qu'avec poids et mesure,
Un flatteur les prodigue, et, les entassant tous,
Il charge son héros d'un esprit vif et doux,
Profond, et toutefois charmant avec les belles. [les,
De ces portraits trop beaux quels que soient les modèles
Je trouve, Benjamin, que l'on n'y peint que vous.

A la fin de ces vers on lit : 2 décembre, attendant Benjamin Constant.

CHARRIÈRE (Joseph-Frédéric), fabricant d'instruments de chirurgie et de coutellerie, né à Cerniat (canton de Fribourg) en Suisse, le 19 mars 1803. Il vint à Paris en 1815, et y travailla comme simple apprenti coutelier jusqu'en 1820. A cette époque, il acquit, quoique tout jeune encore, moyennant la modique somme de 2,500 fr., l'établissement de son patron, situé dans la cour de Saint-Jean-de-Latran, et se livra dès lors sérieusement à l'étude de son art, qu'il éleva bientôt à un haut degré de perfection.

Avant lui, la fabrication des instruments de chirurgie n'occupait à Paris que quarante ouvriers environ, et la plupart de nos grands praticiens s'adressaient en Angleterre lorsqu'ils avaient besoin d'outils à trempe fine et à pointe acérée. M. Charrière, en novateur intelligent, se mit à étudier la chirurgie dans ses applications quotidiennes; il devint l'hôte assidu des amphithéâtres et des cliniques; il suivit pas à pas les différentes phases des opérations difficiles, et les plus illustres opérateurs trouverent en lui un aide tellement précieux, que l'un d'eux, Roux, disait après 1831 : « Un homme s'est trouvé surtout, et d'autres sont venus après lui qui marchent hardiment sur ses traces et sont devenus ses émules, un homme, dis-je, s'est trouvé en France, qui, jeune, actif, impatient de produire, et doué d'une grande intelligence, a opéré presque à lui seul ces premières innovations dans la fabrication des instruments.

Est-il besoin de nommer M. Charrière, qui bientôt devait se montrer si habile, si ingénieux dans la construction d'instruments nouveaux, et sans l'assistance duquel certaines conceptions chirurgicales auraient pu être comme non avenues, ou du moins rester momentanément stériles ? »

Cet éloge de l'inventeur et du fabricant consciencieux était toutefois suivi d'un reproche adressé à la chirurgie moderne, qui devenait peut-être trop instrumentale, même dans les œuvres ordinaires et faciles, par suite de l'emploi d'instruments remarquables par leur mécanisme ingénieux, mais très-compiqués, faisant ainsi perdre à la chirurgie sa belle et noble simplicité, et lui faisant trop oublier que ses actes n'ont quelque chose de grand et d'élevé que par l'intelligence de la main qui les exécute.

Il suffit, en effet, de parcourir les nombreux brevets d'invention concernant les instruments de chirurgie, pour se convaincre combien souvent le mécanisme de l'outil a surpassé l'habileté de l'opérateur, réduit parfois à confier à l'inventeur lui-même la mission délicate de manœuvrer l'ostéotome, la sonde ou le trépan.

Malgré ce léger reproche adressé aux trop féconds inventeurs qui cèdent à l'esprit industriel du siècle, en parcourant les différents comptes rendus des expositions industrielles depuis 1834, où M. Charrière se présenta pour la première fois, on peut se rendre compte de toute l'influence que cet habile constructeur a eue sur l'industrie de la coutellerie chirurgicale. Dès ses débuts, il produisit des aciers d'une qualité tellement parfaite, que le monopole des fabriques de Sheffield et de Londres se trouva fortement ébranlé; certains objets que l'Angleterre nous fournissait exclusivement devinrent, au contraire, pour la France un produit d'exportation assurée. La finesse des tranchants, l'élasticité des ressorts, les combinaisons chimiques des alliages et des soudures, les matières compressibles ou élastiques, le ramollissement de l'ivoire, etc., furent pour M. Charrière un sujet d'études continuelles, de recherches patientes toujours couronnées de succès.

M. Charrière, qui se maria en 1824, rencontra dans Mme Charrière une femme d'élite, pouvant le seconder et le remplacer lorsque ses études l'appelaient au dehors. L'influence de la directrice de la maison se fit heureusement sentir dans chacune des parties de la fabrication, qui atteignit rapidement le plus haut degré de prospérité. Les ateliers, qui avaient été transférés rue de l'Ecole-de-Médecine depuis 1833, occupaient en 1844 plus de quatre cents ouvriers; aussi, aux nombreuses médailles que M. Charrière avait déjà reçues, vint se joindre, après l'Exposition de 1844, la première décoration accordée à ce genre d'industrie, décoration légitimement méritée par cet artiste, qui, de l'avis de tous, maîtres et élèves, s'était toujours prêt à exécuter, avec un véritable désintéressement, toutes leurs idées et tous leurs essais.

A différentes époques M. Charrière a publié des notices, mémoires scientifiques ou catalogues qui, sous une forme parfois commerciale, contiennent de nombreux renseignements sur l'art opératoire, sur la forme des instruments, sur leur application par les opérateurs à qui l'invention en est due ou qui les ont fait exécuter. Ces sortes de prospectus, rédigés avec la plus grande modestie, rendent à chacun, chirurgiens ou simples ouvriers, la part qui leur est due. Les figures qui les accompagnent en font presque des manuels de l'art opératoire, où les modestes praticiens des contrées éloignées peuvent puiser les plus utiles indications. Un article sur la *Trempe*, qui figure dans l'*Encyclopédie du XIX^e siècle*, donne une haute idée des connaissances technologiques de son auteur, M. Charrière.

Mais la phase la plus remarquable de l'existence de cet honorable industriel est celle qui a suivi l'Exposition universelle de 1851, où il alla lutter à Londres, sur le terrain même de la fabrication anglaise; l'exhibition de ses produits atteignit alors les proportions d'un événement politique. M. Charrière avait tout d'abord été désigné comme méritant la *croix de médaille*, la plus haute récompense de l'Exposition. Il fut rayé de la liste par le jury anglais, et cela malgré les protestations des membres français du jury international. Aussi, le 25 novembre 1850, au moment où le prince président de la République allait conférer de hautes distinctions à notre industrie nationale, M. le baron Ch. Dupin éleva la voix en face de tous, et dit : « Loin du sol de l'Angleterre, je ne veux pas, je ne dois pas me souvenir par quel miracle du programme subséquent M. Charrière a pu cesser d'être inventeur, et comment l'unanimité favorable s'est transformée en suffrage négatif. J'affirme, à la face de mon pays, que dans la conscience intime des trente-six jurés français et de l'Institut national de France, comme de l'Académie de médecine et de chirurgie, M. Charrière est encore, dans son genre, ce qu'il était avant et pendant l'Exposition universelle, le premier artiste de l'Europe... et il sera le premier des industriels créés par vous officier de la Légion d'honneur. »

Cette croix, que les ouvriers de ses ateliers furent heureux et fiers de lui offrir, devait encore devenir un plus précieux joyau de famille; car le soir même, au banquet de l'Ely-

sée, le prince Louis-Napoléon, ayant tenu entre ses mains l'écrin qui la renfermait, y substitua sa propre croix diamantée, en disant à M. Charrière : « Vous permettez l'échange; désormais je n'en porterai pas d'autre. » — Son fils, Jules CHARRIÈRE, né en 1829, mort en 1865, succéda à son père après 1852, et, avec les conseils de ce dernier, devait continuer la bonne renommée de la maison. Jules Charrière, lui aussi, reçut la décoration en 1863, à son retour de Londres. Ses travaux ont augmenté le contingent, déjà si considérable, de ceux de Joseph-Frédéric Charrière. Plusieurs mémoires ou catalogues accompagnés de figures tiennent une place honorable dans les bibliothèques chirurgicales. La maison de commerce avait atteint un magnifique renom d'honorabilité et de perfection, lorsque la mort, en frappant le fils, a forcé le père à céder à de plus jeunes mains, MM. Robert et Collin, ce drapeau de l'industrie française, que pour sa part il avait tenu si vaillamment.

CHARRIÈRE (Ernest), littérateur français, né à Grenoble en 1805. Il a complété son éducation par des voyages, et s'est particulièrement initié à la connaissance des langues et des littératures slaves. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Sainte-Hélène* (1826), poème lyrique, qui fut son œuvre de début; la *Chute de l'Empire* (1836), drame-épopée; la *Politique de l'histoire* (1841-1842, 2 vol.), où l'on trouve d'intéressantes études sur les Slaves; la *Stratégie de la paix, auxiliaire de la guerre* (1854), etc. On lui doit aussi les traductions de la *Description des hordes et steppes en Kirghiz*, d'Alexis de Levchine (1840), et des *Mémoires d'un seigneur russe*, par Y. Tourgueneff. Enfin il a édité, dans la *Collection des documents inédits de l'histoire de France*, la *Chronique de Bertrand Duguesclin*, et les *Négociations diplomatiques entre la France et le Levant* (1846-1853, 3 vol.), publication qui a fait décerner à M. Charrière le grand prix Gobert.

CHARRIEUR, EUSE s. (cha-ri-eur, eu-ze — rad. *charrier*). Celui, celle qui fait le charroi, le transport de certains objets d'un lieu dans un autre.

— Argot. Celui, celle qui pratique le charriage, qui vole en mystifiant. « *Charrieur à la mécanique*, voleur qui, passant son mouchoir autour du cou d'un individu, l'enlève de terre et le porte ainsi sur les épaules, tandis qu'un complice le dévalise à son aise.

CHARRIN (Pierre-Joseph), publiciste et auteur dramatique français, né à Lyon en 1784, mort en 1863. Il débuta par des pièces de théâtre, et collabora, sous la Restauration, à un grand nombre de journaux politiques et littéraires. Charrin a écrit un assez grand nombre d'ouvrages. Parmi ses productions dramatiques nous citerons : la *Forteresse de Rostov*, mélodrame en trois actes (1805); *Athenes* ou *Zoraida* (1806); *Vivaldi* (1806); *Mahomet II*; *Elle est à moi*, comédie (1807); le *Savetier et l'apothicaire*, folie-vaudeville, avec Tournemine et Decour (1833), etc. Nous mentionnerons parmi ses autres ouvrages : le *Savant de société* (1816-1832, 2 vol.); le *Mémorial dramatique* (13 vol.); le *Passe-temps d'un musicien* (1817); le *Conteur des dames* (1822); l'*Hermite rôdeur* (1823); *Confessions d'un homme de cour* (1830, 5 vol.), etc. Il a réuni, en 1850, ses *Œuvres poétiques*, qui consistent en poèmes, chansons, fables, etc. (2 vol.).

CHARRIOTE s. f. (cha-ri-o-te). Petit chariot. « Vieux mot.

CHARROI s. m. (cha-roi — rad. *char*). Charriage, transport effectué par chariot ou par charrette : *Faites en sorte que les chemins qui servent à l'exploitation des terres labourables ne nécessitent point de lourds et pénibles charrois*. (E. Chapus.) « Prix du transport par charrette ou chariot : *Ce vin ne vaut pas le charroi*.

— Art milit. Corps de troupes chargé du transport des bagages de l'artillerie d'une armée : *Servir dans les charrois. Capitaine de charroi*. « On dit aujourd'hui *TRAIN*.

— Pêch. Grande chaloupe qui sert, à Terre-Neuve, pour transporter la morue. « On l'appelle aussi *SÉREUR*.

— Féod. *Droit de charroi*, Droit qu'avaient certains seigneurs d'obliger leurs vassaux à voiturier le blé, le vin et les autres denrées de la récolte seigneuriale.

CHARRON s. m. (cha-ron — rad. *char*). Ouvrier qui fait des charrettes, des chariots, et, dans les autres voitures, les roues, les brancards et tout ce qui en constitue la carcasse : *Les charrons avaient été constitués en communauté par Louis XII*. (Bouillet.)

— Adjectiv. : *Maître CHARRON. Ouvrier CHARRON. Apprenti CHARRON*.

— Encycl. L'art du charron est un de ceux dont l'utilité est la plus manifeste; dès que les sociétés humaines ont commencé à s'étendre, dès qu'il y a eu des métairies, des bourgs et des villages entre lesquels il se faisait quelques échanges, il a fallu des charrons pour fabriquer des charrettes, des herses, puis des véhicules propres à transporter d'un lieu à l'autre les objets d'échange, les instruments et les produits du labourage. Aussi trouve-t-on des charrons partout, et le plus petit groupe de maisons situé au milieu des campagnes présente presque toujours un atelier de charronnage à côté de la forge d'un maréchal ferrant.

Le charron ne fabrique guère, en fait de véhicules, que des voitures grossières servant à transporter des denrées ou des matériaux de nature quelconque. Cependant il fait aussi quelquefois des voitures pour la promenade ou pour de courts voyages, mais ce n'est là qu'une exception assez rare. Son travail ordinaire peut être divisé en deux parties principales : le corps de la voiture, avec les brancards, le timon ou la limonière, etc.; et les roues, qui exigent des soins tout particuliers, où le charron a besoin de montrer une certaine habileté.

Dans le principe, les roues étaient pleines et se faisaient d'une seule pièce, ce qui n'offrait d'autre difficulté que celle de trouver des pieds d'arbre d'un diamètre assez fort pour qu'on pût y découper des roues de la grandeur voulue. Mais depuis longtemps on a renoncé à cette fabrication primitive, et il a fallu assembler solidement des *jantes*, sections de la circonférence des roues, au moyen de *rais* emboîtés dans un *moyeu*. Nous ne décrivons pas ici toutes ces parties, ni les meilleurs procédés à suivre pour construire des roues solides, parce que cette description trouvera naturellement sa place au mot *roue*; mais il est aisé de concevoir qu'il y a là un travail difficile qui ne peut être convenablement exécuté que par des ouvriers exercés.

Les bois employés pour le charronnage sont l'orme, le frêne, le chêne, l'érable, le hêtre, le charme. Les moyeux des roues se font tous jours avec de l'orme; quant aux essieux, ils sont ordinairement en fer, et cette partie de la roue regarde le maréchal.

CHARRON (Pierre), écrivain et moraliste français, né à Paris en 1541, d'un libraire qui avait vingt-cinq enfants, mort subitement en 1603 dans la même ville. Après avoir fait d'excellentes études, il embrassa d'abord la carrière du barreau, et fut quelques années avocat au parlement. Il y acquit quelque réputation, mais fut loin d'y faire fortune, ce qui le dégoûta sans doute de sa profession. Bien qu'il n'eût aucune vocation religieuse, comme l'Eglise était, au XVI^e siècle, une carrière lucrative, il se mit à étudier la théologie. Son éloquence lui conquit rapidement une haute position dans le clergé. La reine Marguerite, femme de Henri IV, le désigna pour son prédicateur. Ayant suivi à Bazas l'évêque Arnaud de Pontac, il prêcha avec un tel éclat en Gascogne et dans le Languedoc, que les prélats du Midi le comblèrent à l'envi de dignités et de bénéfices. Il résida successivement à Bazas, à Lectoure, à Agen, à Bordeaux, à Cahors, à Condom, comme théologal ou grand vicaire. Ce fut à Bordeaux qu'il se lia d'une vive amitié avec Michel Montaigne, dont il devait être le disciple le plus éminent, si c'est être disciple de Montaigne que d'être doué d'un tempérament pareil au sien, et d'avoir adopté sa méthode de penser et d'écrire. Montaigne l'autorisa par testament à porter les armes de sa maison, témoignage d'affection et d'estime que Charron reconnut plus tard, en instituant le beau-frère de Montaigne son légataire universel. Il était néanmoins resté dans l'Eglise, et figura, en 1595, comme député à l'assemblée générale du clergé, où il fut élu premier secrétaire. Cependant l'Eglise se défiait de ses doctrines et avait une médiocre estime de sa personne; si bien que les chartroux et les célestins refusèrent de l'admettre au nombre de leurs. Ils prétextèrent son âge avancé, et l'incapacité où il se trouvait de leur rendre aucun service actif. De fait, ils détestaient en lui l'épicurien, et soupçonnaient même Charron d'athéisme, en quoi ils allaient un peu loin. Quant à l'admettre chez eux, ils étaient autorisés à n'en rien faire par les idées religieuses de ce singulier prédicateur. Voici, en effet, comment il jugeait les diverses religions : « Elles sont, quoi qu'on die, tenues par mains et moyens humains, témoin premièrement la manière que les religions ont été reçues au monde, et sont encore tous les jours par les particuliers : la nation, le pays, le lieu, donnent la religion. L'on est de celle que le lieu auquel on est né et élevé tient; nous sommes circoncis, baptisés, juifs, mahométans, chrétiens, avant que nous sachions que nous sommes hommes. » Voltaire aurait pu contre-signer cette déclaration, lui qui écrit dans *Zaïre* :

Je le vois trop : les soins qu'on prend de notre enfance
Forment nos sentiments, nos mœurs, notre croyance.
J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

Charron va plus loin : il déclare, dans le *Traité de la sagesse*, toutes les religions « estranges et horribles au sens commun. »

Il mourut en pleine rue (1603) d'un mal sur lequel on ne s'explique pas, probablement une attaque d'apoplexie. On possède de lui : les *Trois vérités* (Cahors, 1594, in-8°); le *Traité de la sagesse* (Bordeaux, 1601, 1 vol. in-8°); *Discours chrétiens* (Bordeaux, 1600, in-8°). Une édition complète de ses œuvres a paru en 1635 (1 vol. in-4°) sous ce titre : *Toutes les œuvres de Pierre Charron, Parisien*, avec une vie de l'auteur, par Michel de la Roche-Maillet.

Charron est un sceptique fort différent de Montaigne, à qui il ressemble souvent par la forme. Montaigne ignore; Charron nierait s'il osait, et quelquefois il ose. « J'y ai ici usé, dit-il dans la préface de son livre *De la sagesse*, d'une grande liberté et franchise à dire mes avis et à heurter les opinions contraires, bien que toutes vulgaires et communément

receues. • Il se soucie peu d'être un théologien et un cathédral; il préfère s'abandonner au gré de son humeur, au moins dans son *Traité de la sagesse*, qui est un fruit de son loisir, écrit en dehors de ses occupations. Prédicateur ordinaire de Marguerite de Valois et de Henri IV, il remplissait ses fonctions en conscience, mais seulement par état. Ses convictions n'avaient rien à voir dans sa manière de prêcher. Quand il écrit pour la corporation dont il est membre, l'orthodoxie est de rigueur. Dans son livre des *Trois vérités*, ainsi nommé de ce que l'ouvrage est divisé en trois parties, il prouve, dans la première, l'existence de Dieu contre les athées; dans la seconde, il démontre la vérité du christianisme contre les païens, les juifs et les mahométans; dans la troisième, il prouve aux docteurs de la Réforme que hors de l'Eglise catholique, il n'y a point de salut. C'est sa manière officielle de penser. Dans les *Discours chrétiens*, il est également irréprochable. Mais il importe de le répéter: ce n'est pas d'après cette doctrine de commandement qu'on peut le connaître. Il l'avoue en propres termes dans le *Traité de la sagesse*, où, en parlant de lui-même, il dit: « Ne vous arrêtez pas là, ce n'est pas lui; c'est tout un autre; vous ne le connaissez pas. » C'est, en effet, dans son *Traité de la sagesse* que sa pensée apparaît tout entière. Il avait pris pour devise: *Je ne sçay*. C'est le scepticisme, en effet, qui est au fond de son livre, comme il apparaît dans celui de Montaigne, exposé avec moins de bonhomie piquante et d'originalité naïve, mais avec plus de rigueur et de méthode, peut-être aussi avec plus de netteté et de profondeur. D'ailleurs, le scepticisme de Charron, comme celui de son maître, n'est ni passionné ni agressif; il est indifférent. Il ne procède ni d'une foi ennemie ni d'un système contraire, et c'est en quoi il se distingue des théories critiques du XVIII^e siècle, auxquelles il ressemble d'ailleurs sous tant d'autres rapports. Un scepticisme tout à fait négatif est la base de sa philosophie. « La vérité, dit-il, n'est point un acquiescement, ni chose qui se laisse prendre et manier, et encore moins posséder à l'esprit humain. Elle loge dans le sein de Dieu; c'est là son gîte et sa retraite... Les erreurs se reçoivent en notre âme par même voye et conduite que la vérité; l'esprit n'a pas de quoy les distinguer et choisir. » Pour le démontrer, Charron ramène à trois les diverses sources de nos jugements: la raison, l'expérience et le témoignage humain. Il dirait volontiers, comme Lamennais, que la raison a trompé tout le monde. Les données de l'expérience sont aussi contestables; ses résultats sont contradictoires. Par témoignage humain ou historique, il entend principalement l'autorité qui résulte du consentement universel, plus tard érigé par Lamennais en une théorie qui s'applique à n'importe quel fait de conscience ou de raisonnement. Charron en admet jusqu'à un certain point la valeur, sans vouloir lui accorder assez de poids pour déterminer l'assentiment forcé de l'intelligence. Il objecte qu'il y a plus de fous que de sages au soleil, que souvent le consentement universel a l'air d'une contagion à laquelle n'ont de part ni le jugement ni la connaissance. « La plupart, dit-il, sont entraînés à la suite de quelques-uns qui ont commencé la danse. » Il semble même ne parler de ce genre d'autorité que pour avoir l'occasion de se moquer des opinions qui ont cours. « Ce qui est, dit-il, impie, injuste, abominable en un lieu, est pitié (piété), justice et honneur ailleurs, et ne se saurait nommer une loi, coutume, créance reçue ou rejetée généralement partout. » Il en tire une conclusion fort originale: c'est que la liberté de penser n'est pas un bienfait dans un pays. Il donne en preuve de cette assertion qu'il y a eu plus de troubles et de séditions pendant dix ans dans la seule ville de Florence, que durant cinq cents ans au pays des Grisons. C'est que les « hommes d'une commune suffisance sont plus sottes et font plus volontiers joug aux lois, aux supérieurs, à la raison, que ces tant vifs et clairvoyants qui ne peuvent demeurer en leur peau. »

Les instincts épicuriens de l'auteur se manifestent d'ailleurs à chaque page de ses écrits. « Toute connoissance s'achemine en nous par les sens; ce sont nos premiers maîtres; elle commence par eux et se résout en eux; ils sont le commencement et la fin de tout. » Une tendance intime l'amène à contester quoi que ce soit de ce qui est favorable au spiritualisme. Les sentiments qu'il exprime touchant l'immortalité de l'âme l'auraient fait monter sur un bûcher quelques siècles auparavant. « L'immortalité de l'âme, dit-il, est la chose la plus universellement, religieusement et plausiblement reçue par tout le monde (j'entends d'une externe et publique profession, non d'une interne, sérieuse et vraie créance), la plus utilement creue, la plus faiblement prouvée et établie par raison et moyens humains. » Au surplus, l'homme a tort de se vanter de sa supériorité sur les animaux: ils sont de la même nature que lui; il n'existe entre eux qu'une différence du plus au moins. Les bêtes ont comme nous un cerveau, un cœur, une âme, des vertus, des vices, des passions et des facultés; il ne leur manque que de l'éducation, et à leurs moyens naturels un développement suffisant. La supériorité que possède l'homme à cet égard n'est peut-être qu'un effet du hasard.

En même temps qu'il renverse les fondements de toute certitude religieuse et philo-

sophique, Charron ne manque point de recommander de se conformer aux lois et aux coutumes, non pour ce qu'elles valent en réalité, mais parce qu'elles règnent et dominent. Et lui-même a donné prudemment l'exemple de ces préceptes de prétendue sagesse, en parlant et en écrivant pour démontrer la vérité de la religion catholique. La morale de Charron est d'accord avec les principes que nous venons d'exposer. Le premier devoir de l'homme est de ne rien affirmer; le second, de savoir ne point sortir de son assiette, « et, pour ce faire, le souverain remède est de ne se prêter à autrui et de ne se donner qu'à soi, prendre les affaires en main, non à cœur, s'en charger et non se les incorporer; ne s'attacher et mordre qu'à bien peu et se tenir toujours à soi. » Ceci résume la sagesse. Charron professe que l'indifférence en matière d'opinions et l'égoïsme en matière de sentiment sont le dernier mot de la philosophie. Cette manière de voir, exprimée trop crûment, avait attiré des désagréments à l'auteur. Il répondit à ses ennemis par une défense du *Traité de la sagesse* (*Petit traité de la sagesse*), qui débute en ces termes: « Ayant appris et entendu les diverses plaintes que l'on faisait contre mon livre *De la sagesse*, naguère mis en lumière, j'ai trouvé que les uns parloient de faiblesse d'esprits plats et populaires, qui s'offensent non-seulement de ce qu'il heurte les opinions communes, mais encore de son style libre et hardy, langage brusque et masle. Je l'avois bien prévu et dit dans ma préface, jugeant qu'il ne pouvait arriver autrement, d'autant que la sagesse n'étant commune ny populaire, et venant à descrire et condamner d'autorité les opinions communes et populaires comme la plupart erronées, ne peut qu'elle n'encoure la malgrâce et l'envie du monde: tellement que ce livre n'est point pour le commun et bas étage; et s'il eût été populairement reçu et accepté, il se fust trouvé bien d'acheteur de ses prétentions. » Cette façon de se défendre n'était pas faite pour ramener les esprits; mais la mort empêcha Charron d'avoir à souffrir des suites de la façon hargneuse, quelque peu insolente, dont il répondait à ses détracteurs. Le jésuite Garasse, qui avait comparé l'auteur du *Traité de la sagesse* à Théophile et à Vanini, l'estime plus dangereux, « d'autant qu'il dit plus de vilainies qu'eux, et les dit avec quelque peu d'honnêteté. » Il l'accuse d'être « livré à un athéisme brutal, accouiné à des mélancolies languoureuses et truandes, » style tout à fait jésuitique, comme on voit.

Le *Traité de la sagesse*, attaqué violemment par les théologiens des son apparition, ne fut cependant jamais ni supprimé ni censuré. On y trouve une peinture des misères et des faiblesses du genre humain, comparable à ce que Pascal a écrit de plus saisissant sur ce sujet. Un grand nombre de maximes, les unes originales, d'autres extraites pour le fond de Plutarque, de Sénèque, de Montaigne, de Duval et de Bodin, sont remarquablement ingénieuses et fines, et la partie relative à l'éducation des enfants renferme d'excellents conseils. Il a été réimprimé un grand nombre de fois. On a une édition expurgée par les soins du président Jeannin, mais qui n'a jamais été estimée. La plus belle des éditions du XVIII^e siècle est celle des Elzevirs (Leyde, 1648). L'une des plus récentes et des meilleures est celle de 1870 (3 vol. in-8°).

CHARRONNAGE s. m. (cha-ro-na-je — rad. *charron*). Art, travail, ouvrage du charron: Apprendre le CHARRONNAGE. Le CHARRONNAGE de cette voiture est très-solide. Je fus surpris de voir dans le camp du pacha de Damas quatre pièces d'artillerie à cheval; elles étaient bien montées, et le CHARRONNAGE m'en parut anglais. (Chateaub.)

— Bois de charronnage, Bois propre aux ouvrages du charron.

— Encycl. V. CHARRON.

CHARROUX (*Carrofum*), bourg de France (Vienne), ch.-l. de cant., arrond. et à 11 kilom. S.-E. de Civray, près de la Charente; pop. aggl. 1,132 hab. — pop. tot. 1,943 hab. Poterie; commerce de céréales et fourrages. De l'ancienne église abbatiale il ne reste plus qu'une tour octogonale, soutenue par huit faisceaux de colonnes, une autre tour couronnée par un attique, et quelques débris de la nef et du chœur.

Plusieurs conciles se sont tenus dans cette localité. Nous allons analyser leurs travaux: 989. Gombauld, archevêque de Bordeaux, tint ce concile avec cinq évêques d'Aquitaine: Gilbert de Poitiers, Hildegaire de Limoges, Frontaire de Périgieux, Abbon de Saintes et Hugues d'Angoulême. On se réunit dans le monastère de Charroux, du diocèse de Poitiers. A cette époque les désordres étaient grands et nombreux; on fit trois canons pour y remédier. Le premier prononce l'anathème contre ceux qui ont rompu les portes d'une église et en ont enlevé quelque chose; le second frappe de la même censure ceux qui auront volé un laboureur ou un pauvre; le troisième défend l'entrée de l'église à quiconque aura frappé ou pris un prêtre, un diacre ou tout autre clerc.

1028. Les manichéens et les gnostiques, qui traitaient de faibles les Ecritures et les mystères de la religion, notamment celui de la Trinité, qui enseignaient que le monde n'avait point eu de commencement, qu'il n'y avait

aucune peine dans l'autre vie pour les plus infâmes débauches, ni aucune récompense pour les œuvres les plus saintes, avaient été condamnés au concile d'Orléans (1022 ou 1023). Leur cause fut reprise, et ils furent une seconde fois anathématisés au concile de Charroux, auquel assistèrent tous les évêques et les seigneurs d'Aquitaine, et, à la tête de ces derniers, Guillaume, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers. Dans la même assemblée, Guillaume fit jurer la paix aux seigneurs qui se faisaient si souvent la guerre, et leur recommanda d'avoir pour l'Eglise le plus grand respect.

Citons encore le concile de 1082, dans lequel le légat Hugues de Die déposa l'évêque de Saintes, Boson, et celui de 1186, qui, sous la présidence de Henri de Sully, archevêque de Bourges, publia quelques règlements de discipline.

CHARROYÉ, ÉE (cha-roi-é) part. passé du v. Charroyer. Transporté sur des charrettes: Pierres CHARROYÉES. Bois CHARROYÉ.

CHARROYER v. a. ou tr. (cha-roi-é — rad. *char*. Change y en i devant un e muet: Je charroie, ils charroient, tu charroierais, nous charroierions. Prend un i après l'y aux deux prem. pers. pl. de l'imp. de l'ind. et du prés. du subj.: Nous charroyions, que vous charroyiez). Transporter sur des charrettes ou sur des chars: CHARROYER des pierres, du bois de chauffage.

CHARROYEUR s. m. (cha-roi-eur — rad. *charroyer*). Celui qui charroie, qui fait le transport par charrettes ou par chars.

CHARRUAGE s. m. (cha-ru-a-je — rad. *charrue*). Agric. Étendue de terre dont la culture peut se faire avec une seule charrue.

— Féod. Droit que les seigneurs champenois levaient sur leurs vassaux, à raison du nombre de charrues que ceux-ci possédaient.

CHARRUAS, nom d'une peuplade indienne de l'Amérique du Sud, entre le Parana et l'Uruguay, dans le Paraguay. Elle était autrefois très-puissante, et elle est aujourd'hui réduite à un petit nombre d'individus qui montrent une apathie extrême et un grand éloignement de la vie civile.

CHARRUE s. f. (cha-rû — du lat. *carrum*, char). Agric. Instrument qui sert à labourer, à diviser le sol, et qui est ordinairement traîné par des chevaux ou par des bœufs: Le soc d'une CHARRUE. Le manche de la CHARRUE. Le P. Tellier fit détruire jusqu'aux pierres et aux fondements matériels de Port-Royal, et y passer partout la CHARRUE. (St-Sim.) De tout temps, la CHARRUE a été vantée comme le plus précieux des instruments agricoles. (Rozier.) La CHARRUE est un instrument qui est destiné à rendre moins pénible le travail de la bêche. (Math. de Dombasle.) Tout le monde sait que le labour à la bêche est supérieur à celui exécuté avec la CHARRUE. (Math. de Dombasle.) L'emploi de la CHARRUE remonte à la plus haute antiquité. (Raspail.) Ce ne sont pas les CHARRUES les plus perfectionnées qui font les labours les plus parfaits. (E. de Gir.) Osiris, qui imagina la CHARRUE, fit plus pour l'agriculture que tous nos machinistes. (Proudh.) L'histoire ne remonte pas au delà du temps où la CHARRUE fut inventée. (Mich. Chev.)

— Par ext. Labourage, travail fait avec la charrue: C'est en Angleterre que les concours de CHARRUES ont pris naissance. (Math. de Dombasle.) Agriculture: Les empires naissent de la CHARRUE et disparaissent sous la CHARRUE. (Chateaub.)

— Particulièrement. Étendue de terrain qu'on peut mettre en valeur avec une charrue: Cette ferme est de deux, de quatre CHARRUES. (Acad.)

— Loc. fam. Cheval de charrue, Homme stupide ou très-grossier. Il On dit plus ordinairement CHEVAL DE CARROSSE. Il Tirer la charrue, Éprouver beaucoup de peine, faire un travail rude et continu: Qui se marie aujourd'hui? Des commerçants, dans l'intérêt de leur capital, ou pour être deux à TIRER LA CHARRUE. (Balz.)

— Mettre, tenir la main à la charrue, Payer de sa personne, concourir activement à un travail: Les cardinaux ne sont pas comme les consuls romains, ils ne TIENNENT pas LA CHARRUE. (Volt.)

— Loc. prov. Mettre la charrue devant les bœufs, Commencer par où l'on devrait finir.

— C'est une charrue mal attelée, Se dit d'une entreprise dirigée par des associés qui ne s'entendent pas, d'une association dont les membres ne sont pas d'accord.

— Hortie. Charrue, charrue à main, charrue des jardins, Nom donné, dans les jardins, à une sorte de ratissoire ou même aux ratissoires en général.

— Pêch. Sorte de filet à manche en usage dans la basse Bretagne.

— Encycl. Agric. L'origine de la charrue paraît remonter jusqu'aux siècles les plus reculés. Les Égyptiens en attribuaient l'invention à Osiris; les Chinois à Gin-Hoang, les Phéniciens à Dagon, les Perses à Hushenk, les Hébreux à Tubal-Cain, les Grecs à Triptolème, etc. Mais on peut croire que cet instrument, si simple qu'il soit resté dans l'antiquité, n'est pas dû à un seul homme. Dans

le principe, la charrue est toujours une pointe plus ou moins recourbée, destinée à gratter la terre pour la rendre meuble à une certaine profondeur. Depuis, sa tâche s'est chaque jour agrandie. Aujourd'hui, elle ne doit plus seulement remuer la croûte superficielle, mais ouvrir profondément le sol, en retournant des bandes de terre que les agents atmosphériques désagrègent et améliorent. La charrue s'est, d'autre part, spécialisée. Autrefois, la terre étant plus riche que de nos jours et la population moins compacte, la récolte obtenue à l'aide d'un simple grattage du sol suffisait aux besoins de l'alimentation; il n'en est plus de même à présent. Le travail capital de la charrue est aidé par celui de divers instruments, dont l'ensemble achève d'opérer, à une profondeur notable, ce que jadis la charrue faisait seule, mais pour une faible épaisseur de terre seulement. La charrue moderne peut donc être ainsi définie: un instrument mû par des bœufs, des chevaux ou tout autre moteur, et destiné à découper le sol en tranches égales et parallèles, à les retourner et quelquefois même à les soulever plus ou moins complètement.

Sans prétendre entrer ici dans le détail historique des modifications que chaque peuple, à mesure que les arts se sont perfectionnés, a fait subir à la charrue pour la mieux approprier aux conditions dans lesquelles il se trouvait placé, nous ferons seulement observer que la nature géologique du sol et les différences du climat se reflètent en tout lieu dans les dispositions principales adoptées pour effectuer le mieux possible les labours. Ajoutons toutefois que, de nos jours, certaines inventions d'une mécanique perfectionnée sont de nature à être adoptées dans tous les pays. C'est du reste ce qui se produit à tout instant, de telle sorte que beaucoup de charrues, très-différentes dans l'origine, finissent par s'identifier dans plusieurs de leurs organes. De là une grande confusion dans le classement des charrues, confusion augmentée encore par suite de l'habitude prise de donner le nom du fabricant à toute charrue qui sort de ses ateliers, bien qu'il n'ait fait le plus souvent qu'emprunter à un autre les principales dispositions adoptées dans l'instrument qu'il livre aux agriculteurs. Parmi les classifications les plus usitées, nous signalerons seulement la suivante, qui divise les charrues en cinq catégories: charrues simples ou araires, charrues à avant-train, charrues tourne-orielles, charrues polysocs, charrues sous-sol. Il est bien entendu que nous n'attachons qu'une importance très-restreinte à cette division, ainsi qu'à toutes celles qu'on pourrait imaginer; l'essentiel pour nous est, d'une part, de donner aux constructeurs les indications les plus utiles à l'établissement de charrues parfaites pour toute condition donnée, et, de l'autre, d'offrir aux cultivateurs les moyens les plus faciles de discerner entre toutes les charrues celles qui leur conviennent le mieux.

Dans les diverses catégories de charrues, deux choses surtout sont à considérer: la forme des différentes pièces et leur arrangement. Et d'abord, avant d'entrer dans les développements que comporte notre sujet, nous dirons un mot des conditions générales de l'ensemble d'une charrue. Toutes les pièces qui la composent doivent être faites au point de vue de l'efficacité du travail et de la moindre résistance. Il faut, en outre, qu'elles soient légères et solides tout à la fois, faciles à exécuter, à réparer, à remplacer, enfin réduites au nombre de pièces strictement nécessaires, et disposées de la manière la plus naturelle.

Les différentes pièces qui composent une charrue sont: le coultre, le soc, le versoir, le sep, les mancherons, le régulateur, l'âge, les étançons, les arcs-boutants ou entretoises. Le coultre (fig. 1) est une sorte de couteau qui a pour but de couper le sol suivant un plan à peu près vertical. On peut le disposer de plusieurs manières. Le coultre est tantôt fixé dans la direction de l'axe de l'appareil, ce qui lui donne une tendance à sortir de raie, la résistance étant plus grande du côté du guéret que du côté de la bande qu'on retourne; tantôt l'une des faces frotte contre la muraille ou en est légèrement éloignée du dos: la charrue, dans ce cas, a une tendance à prendre de la raie. Ces deux positions, comme on le voit, ont chacune leurs inconvénients; il y a entre elles un juste milieu que l'on peut déterminer exactement par le calcul, ou découvrir en tâtonnant, par la pratique. Dans le plan vertical du mouvement, le tranchant supposé rectiligne du coultre peut être placé de trois manières: verticalement, incliné la pointe en avant et incliné la pointe en arrière. Dans le premier cas, il n'y a, de la part du coultre, ni tendance à l'entrure, ni tendance à faire sortir la charrue hors de terre; dans le second, il y a tendance à l'entrure, et, au contraire, dans le troisième, à faire sortir de terre la charrue, à chaque obstacle accidentel qui augmente la traction. Chacune de ces dispositions peut être avantageuse ou désavantageuse suivant les cas. Cependant, la tendance que nous avons signalée en dernier lieu est toujours un inconvénient; aussi, sauf de rares exceptions, le coultre ne doit-il pas être incliné la pointe en arrière. Ce qui vient d'être dit suppose une terre homogène; lorsqu'on est exposé à rencontrer des pierres ou des racines fibreuses, le coultre à tranchant rectiligne a ses désavantages, quelle que soit

la position qu'on lui donne. Pour y remédier, on a recours aux combinaisons suivantes : 1° on donne au tranchant du couteur une forme verticale à partir du sol, et en dessous une inclinaison convenable, en ayant soin de raccorder ces deux directions par une ligne courbe ; 2° on courbe l'âge au point où s'assemble le couteur, de façon à laisser entre ces deux pièces un plus grand espace libre ; 3° on ouvre l'âge en ce même point, de manière à laisser au-dessus du couteur un vide suffisant pour recevoir les herbes et les racines qui viennent successivement s'y engager ; 4° enfin, on se sert d'un couteur adhérent au soc. D'après M. Grandvoininnet, à qui nous empruntons la majeure partie de ces détails, le couteur en faucille serait supérieur à tous les autres, s'il n'avait l'inconvénient de coûter beaucoup plus cher. La manière dont le couteur adhère au soc a l'avantage de supprimer la coutrière et de prévenir tout engorgement sous l'âge. Le

couteur se fixe de deux façons : on le soude à la lame même du soc, ou on le place dans une rainure en queue d'hirondelle, qui le retient à l'aide d'une simple goupille ou d'une vis. On fait aussi des couteurs circulaires ; ce sont des espèces de plateaux en fer mince, acérés sur les bords et tournant autour de leur axe. Ces couteurs sont très-utiles pour couper les racines et les herbes ; aussi les emploie-t-on fréquemment pour les défrichements, dans les terrains tourbeux. Dans la plupart des cas, le couteur est avantageux ; il favorise le mouvement de traction et rend le labour plus régulier ; on ne peut guère le supprimer sans inconvénient que dans les terres légères et pierrees.

Le soc (A, fig. 1) est l'organe essentiel de la charrue. Il a la forme d'un fer ou d'un demi-fer de lance, et est destiné à couper la terre horizontalement. Le tranchant du soc peut avoir différentes formes : tantôt il est recti-

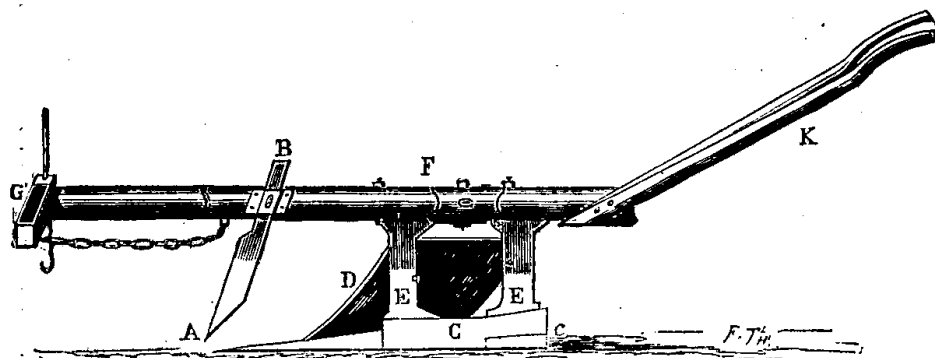


Fig. 1.

ligne, tantôt concave et tantôt convexe. Ces formes sont appelées *simples* ; en les combinant par deux et par trois, on obtient d'autres formes désignées sous le nom de *mixtes*. Ces diverses formes de tranchants sont à peu près indifférentes, et l'on peut poser en principe que la résistance au passage du soc dans la terre, d'un mouvement uniforme et continu, ne dépend que de l'inclinaison de la face supérieure du soc par rapport au plan horizontal du mouvement. Le soc peut être un peu moins large que la bande à détacher, mais il ne doit jamais être plus large. On le munit fréquemment d'une barre de fer formant pointe, qui se pousse en avant au fur et à mesure de l'usure, et est surtout avantageuse dans les sols très-durs ou pierrees. Les socs, considérés dans leur ensemble et au point de vue de leur assemblage, soit avec le corps de la charrue, soit seulement avec le sep, peuvent être classés en trois genres : socs à souche, socs à tige, socs trapézoïdaux, dits aussi *américains*.

Dans les socs à souche, on distingue la souche et l'aile. La souche s'adapte à l'extrémité antérieure du sep, où elle est retenue soit par un coin, soit par une goupille qui traverse la souche et l'avant du sep. Les socs à tige figurent un triangle rectangle, et sont assemblés avec le sep par la tige, soit à l'aide de coins et d'anneaux, soit par des boulons. Les socs trapézoïdaux ou américains sont formés généralement d'une plaque de fer acérée, et se fixent par un ou deux boulons à la partie antérieure du sep. Quel que soit le genre de soc employé, le tranchant et la pointe doivent seuls toucher le fond de la jauge. Ordinairement, la pointe pique plus que le tranchant. Cette disposition, adoptée dans le but de procurer plus de stabilité, doit être d'autant moins prononcée que la charrue est plus lourde et plus parfaite. Le soc peut être fait en fonte, en acier ou en fer ; mais, dans ce dernier cas, le tranchant est toujours acéré ou même entièrement d'acier. Sous le rapport de l'économie, les socs américains sont préférables à tous les autres, parce qu'ils sont réduits strictement à la partie travaillante ; malheureusement, il est difficile de les adapter au sep d'une manière solide.

Le versoir (D, fig. 1) est la partie de la charrue destinée à renverser, en la soulevant légèrement, la bande de terre séparée par le couteur et le soc. Sans vouloir entrer ici dans le développement des conditions mathématiques auxquelles doit satisfaire un versoir parfait, nous nous bornerons à signaler le versoir hélicoïdal comme réunissant au plus haut degré les diverses qualités exigées à la fois par la science et par la pratique. Ce versoir, que l'on doit à l'abbé Lambruschini, a été adopté depuis, avec certaines modifications, par M. Ridolfi, de Florence. Aujourd'hui, les plus habiles constructeurs semblent vouloir se rapprocher de cette forme.

Le sep (C, fig. 1) est la partie de la charrue sur laquelle est appliqué le soc, et à laquelle se reliait d'un côté l'âge, et de l'autre les mancherons. Cette pièce sert en même temps de support et de guide. Plus elle est longue, plus il est facile de tenir la charrue en raie, et d'exécuter un labour de largeur et de profondeur uniformes. Cependant, comme une longueur exagérée rendrait lente et inefficace l'action des mancherons, tout en augmentant notablement la résistance par le frottement, il y a certaines limites qu'il est important de ne jamais dépasser. La longueur moyenne du sep varie aujourd'hui de 0 m. 75 à 1 m. Cette longueur augmente avec le poids de la char-

rué, et aussi avec la réaction de la terre que l'on retourne ; elle diminue, au contraire, avec l'adhérence. Le sep a ordinairement peu de largeur, ce qui permet de faire osciller la charrue transversalement, pour la dégager des obstacles. La surface latérale du sep, n'ayant à supporter que de faibles pressions, peut être très-petite ; toutefois, on la prolonge ordinairement jusqu'au niveau du sol, afin d'empêcher la terre de la muraille de tomber à l'intérieur du corps de la charrue. Le talon ou arrière du sep s'usant très-rapidement, de même que la pointe du soc, on a donné à la face inférieure de la première de ces pièces une forme un peu concave. Quant à la forme de la section transversale du sep, elle peut varier beaucoup. Toutefois, dit M. Grandvoininnet, il convient que la face inférieure et la face latérale frottantes soient partout deux plans perpendiculaires l'un sur l'autre. La fonte de fer d'un grain fin et homogène, susceptible de prendre par l'usage un beau poli, est la matière la plus convenable pour faire le sep. Dans les terres humides, certains bois collent, il est vrai, moins que la fonte, mais ils s'usent trop rapidement. On ne fait guère aujourd'hui de seps d'une seule pièce ; la plupart des constructeurs placent à l'arrière un talon (E, fig. 1) qui, étant très-petit, peut se remplacer à peu de frais. Le talon du sep de la charrue de Grignon a sa face inférieure oblique, ainsi que celle du sep lui-même. Un trou oblong percé dans le sep est traversé par un boulon, qui sert à fixer le talon plus ou moins bas, au fur et à mesure que s'use sa face inférieure. L'obliquité de la face interne a pour effet de remédier à l'usure du côté externe, en rapprochant le talon de la muraille toutes les fois qu'on l'abaisse.

Les mancherons (K, fig. 1) n'ont plus aujourd'hui pour fonction, dans les bonnes charrues, que de donner au laboureur les moyens d'empêcher la charrue de dévier horizontalement ou verticalement, par suite d'un obstacle accidentel. Les charrues à supports peuvent n'avoir qu'un mancheron, mais les araires en exigent deux. Ces mancherons doivent être solidement assemblés au moyen d'entretoises convenablement disposées. La forme des mancherons est indifférente ; mais, s'ils sont en bois, ils doivent être de fil, et par conséquent droits ; en fer, ils peuvent être recourbés, afin d'avoir plus de roideur.

Le régulateur (G, fig. 1) est destiné à régler la largeur et l'épaisseur de la bande de terre du sillon creusé par la charrue. Il varie selon qu'on doit l'appliquer à un araire pur ou à une charrue munie soit d'un support, soit d'un avant-train. Le nombre des régulateurs appliqués aux charrues simples est extrêmement considérable. On les divise assez généralement en deux catégories : ceux dans lesquels le nombre des positions que peut occuper le point d'attache est limité, et ceux qui permettent un changement aussi facile qu'on le peut imaginer. Chacune de ces catégories peut se subdiviser en différents genres, suivant que le mouvement de déplacement du point d'attache a lieu en ligne droite, en arc de cercle ou par ces deux mouvements combinés. Du reste, il est à remarquer que, quel que soit le régulateur employé, le règlement d'un araire revient toujours à ceci : placer le point d'attache de la balance de l'âge plus ou moins haut, ou plus ou moins à droite. Nous ne décrirons aucune espèce de régulateur en particulier ; outre la difficulté du choix, ce travail serait à peu près inutile ; c'est au cultivateur lui-même à découvrir par la pratique le régulateur qui convient le mieux à son genre de culture et à

l'espèce de charrue qu'il emploie. Pour les charrues à support et à avant-train, on ajoute au régulateur des charrues simples une disposition particulière ayant pour but de fixer le support ou l'avant-train plus ou moins haut, afin de limiter la profondeur.

L'âge (F, fig. 1), nommé aussi la *flèche* ou la *haie*, porte toutes les autres pièces de la charrue, soit directement, soit indirectement ; c'est lui qui, à l'aide des étançons, s'assemble avec le sep de manière à lui transmettre l'action de la force motrice. On appelle âge en trousses celui qui est formé de deux pièces de bois ou de fer, tenues écartées l'une de l'autre, mais réunies de distance en distance par des frettes ou des entretoises. C'est sur l'âge que s'assemble le couteur. Cet assemblage peut se faire de cinq manières : directement, par une mortaise percée dans l'axe et au travers de l'âge ; directement encore, dans une coulisse ou demi-mortaise ménagée sur la face gauche de l'âge ou du prolongement de l'étançon antérieur ; dans une coutrière boulonnée sur l'âge ; par un anneau ou cadre en une ou deux pièces, dit étrier américain ; enfin par des coutrières à rotation complète. Ce dernier mode d'assemblage est, dit-on, préférable à tous les autres.

Les étançons (EE, fig. 1) ont pour but d'assembler l'âge et le sep, et, par suite, l'âge et le corps de charrue tout entier. Occupant une position intermédiaire entre l'âge, qui reçoit l'effort de la traction, et le corps de la charrue, sur lequel agissent les diverses réactions de la terre, les étançons ont à supporter des efforts très-considérables : ils doivent donc être très-résistants. Dans l'ancienne charrue du Brabant, et même dans quelques charrues belges, on les fait encore en bois ; mais partout ailleurs ils sont maintenant en fer ou en fonte. Les étançons en fer ont plus de durée que ceux de fonte, mais leur prix est aussi beaucoup plus élevé. Les étançons en fonte actuels sont généralement faits sur le modèle de ceux de la charrue Dombasle. L'étançon antérieur forme la gorge du versoir ; il porte en bas le soc fixé par deux boulons ; à droite est le versoir, et à gauche le sep, fixés l'un et l'autre à peu près de la même manière que le soc. L'étançon postérieur est droit et se fixe sur le sep, entre deux épaulements et une embase, par deux boulons. Ainsi assemblés, les étançons se déforment assez rapidement. Pour

éviter cet inconvénient, on a eu l'idée de faire l'âge et les étançons d'une seule pièce ; mais cette innovation n'était certes pas un perfectionnement. On peut en dire autant de la réunion des étançons et du sep en une seule pièce. On préfère avec raison une autre forme, dans laquelle les étançons sont distincts, mais réunis entre eux et avec l'âge de manière à former des triangles. La charrue de Ridolfi offre un bel exemple de cette disposition.

Dans une charrue, on distingue deux sortes d'entretoises : les unes à écartement fixe, les autres à écartement variable. Les premières sont employées pour rendre solidaires deux pièces qui ne changent jamais de position, telles que les mancherons ou les deux branches d'un âge en trousses.

Nous venons de passer successivement en revue les principales pièces dont se compose une charrue ; il nous reste maintenant à examiner, au point de vue de l'ensemble, les différentes catégories de charrues dont nous avons parlé plus haut.

I. CHARRUES SIMPLES. La charrue la plus ancienne a été un araire. « La charrue, dit M. Victor Borie, fut le premier pas de l'homme dans le vaste champ de la mécanique. Fatigué de gratter la terre avec un épieu, l'homme avisa une branche fourchue dont il aiguisa l'un des bouts, laissant à l'autre une certaine longueur. Il y attela d'abord son fils ou son ennemi vaincu ; plus tard, il appliqua à ce travail les bœufs qu'il avait soumis. L'attelage traînait la branche fourchue ; le maître, placé derrière, maintenait la pointe aiguisée vers la terre, et le premier sillon fut tracé. Les conquêtes s'étendirent peu à peu ; la branche aiguisée fut remplacée par du fer, et devint le soc. Deux orilles en bois d'orme furent attachées à ce soc pour rejeter la terre sur les côtés ; une tige adaptée à l'arrière de l'instrument naissant fut placée dans la main du laboureur, et l'araire fut créé. On retrouve cette charrue partout ; c'est la charrue de Triptolème et de Cincinnatus. » L'araire a reçu de nombreuses modifications et des perfectionnements remarquables partout où l'agriculture est en progrès. Parmi les divers systèmes actuellement en usage, nous prendrons comme type l'araire ou charrue Dombasle (fig. 1).

La charrue de Grignon (fig. 2) diffère de la

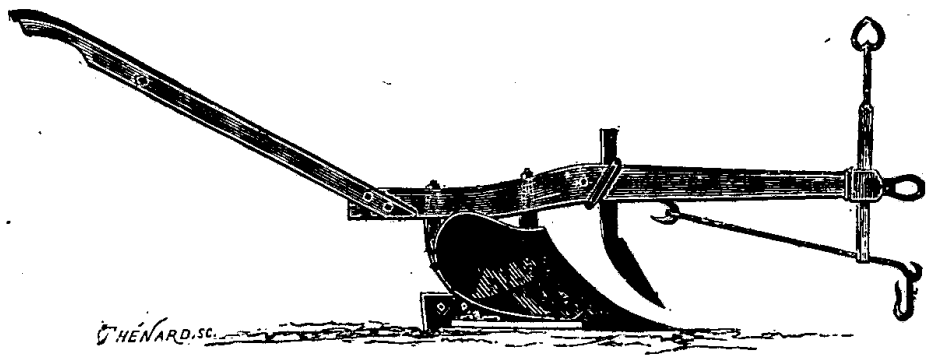


Fig. 2.

précédente surtout par la forme du versoir, qui est à surface hélicoïdale irrégulière. Cette charrue, qui convient à toutes les cultures, est destinée surtout aux terres assez meubles. Son tirage, d'après M. Barral, est peu considérable ; le sillon est régulier, et la terre parfaitement brisée jusqu'à une profondeur de 0 m. 20 sur 0 m. 25 de largeur. Elle a

donné des résultats complètement satisfaisants.

La charrue Arnelin (fig. 3) est remarquable en ce que toutes les pièces principales qui la composent sont indépendantes les unes des autres, et peuvent être remplacées à l'instant en cas d'accident ; c'est là un avantage précieux, surtout dans les terres siliceuses.

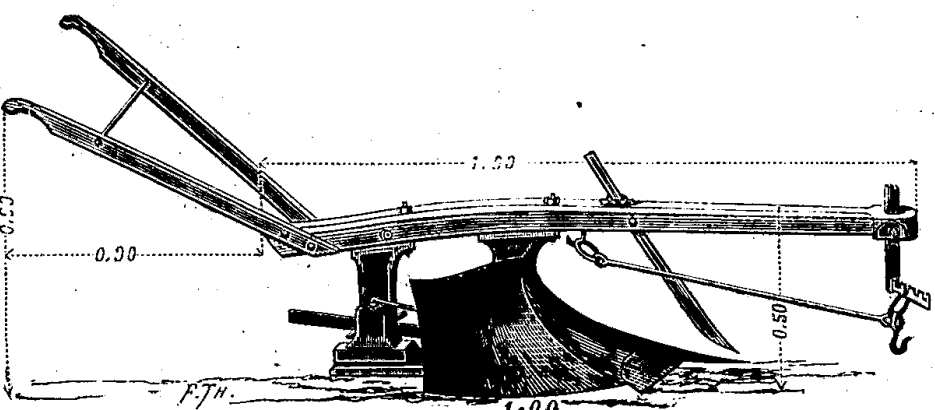


Fig. 3.

Nous citerons encore la charrue de M. Cosimo Ridolfi, célèbre agronome italien, comme convenant particulièrement aux terres compactes. Le couteur est soudé au soc, et la tige du régulateur part de l'étançon antérieur.

Les charrues simples, dit M. Barral, sont particulièrement propres au labourage des terres argileuses, argilo-siliceuses et argilo-calcaires ; elles deviennent difficiles à conduire dans les terres pierrees, et c'est pour cette raison qu'on leur donne souvent un petit point d'appui sur le devant, ou même qu'on leur préfère les charrues à avant-train, qui donnent moins de mal au charretier.

II. CHARRUES À SUPPORT. Plusieurs auteurs, MM. Barral et Grandvoininnet entre autres, établissent une classe spéciale pour les

charrues à support, qui forment la transition des araires aux charrues à avant-train. Le support, qui consiste en un patin ou en petites roues, est placé en avant, près du régulateur ; il a pour objet de donner plus de stabilité à l'instrument, et constitue le seul caractère qui distingue ces charrues des précédentes. Nous citerons comme exemple la charrue Hamoir (fig. 4) qui, par son extrême simplicité, par la facilité de sa construction et de son entretien, non moins que par son prix peu élevé, est appelée à rendre de grands services à la culture. Elle fait un labour profond et régulier, sans exiger un tirage considérable. On range dans la même catégorie plusieurs charrues belges ; il est à remarquer que généralement ces charrues n'ont qu'un seul mancheron, et qu'elles versent la terre à gauche, tandis que

les charrues françaises la versent à droite et sont munies de deux mancherons.

Dans les charrues anglaises, les supports sont de petites roues. L'une des plus connues

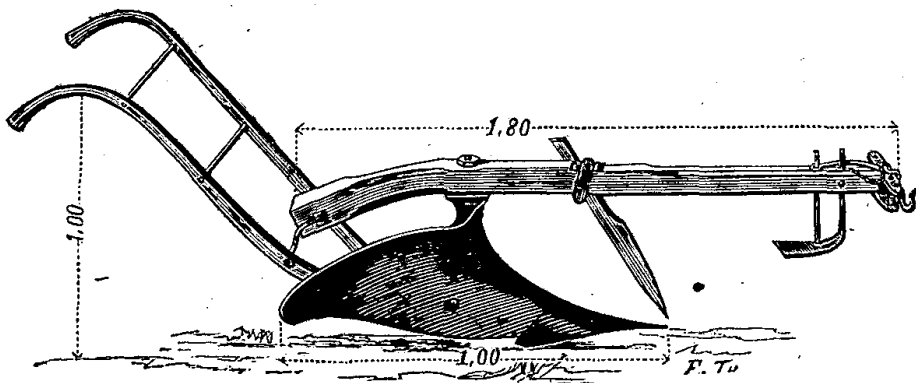


Fig. 4.

est la charrue Howard (fig. 5). Entièrement construite en fer, elle se distingue par la longueur de son versoir, régulièrement contourné en hélice, et qui retourne la bande de terre sans la diviser, cette dernière opération de-

vant être accomplie par d'autres instruments; ses mancherons, très-longs aussi, permettent de la diriger très-facilement; enfin elle exige très-peu de tirage.

La charrue Rausome a beaucoup d'analogie

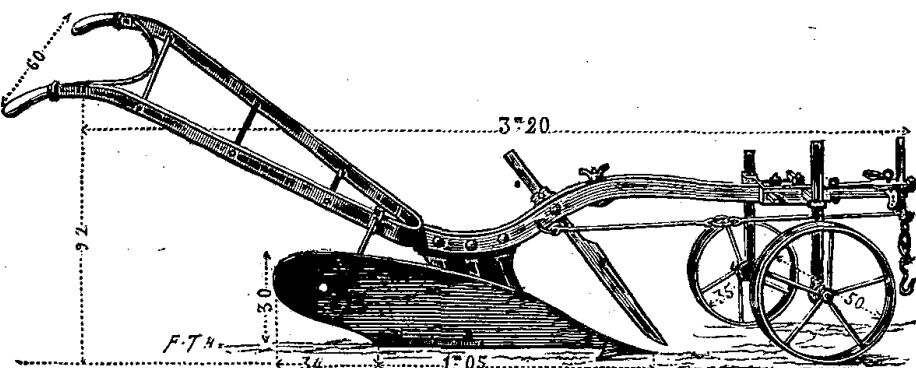


Fig. 5.

avec la précédente; mais elle est disposée pour recevoir des versoirs de forme et de grandeur très-variées, de telle sorte qu'elle convient également aux terres fortes et aux sols légers. En général, toutes les charrues anglaises présentent un soc très-étroit.

— III. CHARRUES À AVANT-TRAIN. Ces charrues diffèrent des précédentes par la présence d'un avant-train ou support muni de roues, indépendant du corps même de la charrue, et placé en avant de l'âge, auquel il sert de point d'appui. La charrue à avant-train, dit Rozier, est préférable à toute autre dans les terrains argileux et dans ceux qu'on défriche. Elle diminue considérablement la fatigue des animaux employés à la faire mouvoir. De plus, la flèche, qui repose sur l'avant-train, et qu'on allonge ou qu'on raccourcit à volonté, est un régulateur fixe absolument indépendant

de l'attelage, qui ne permet au soc de s'enfoncer qu'à une profondeur donnée. Par cette raison, le labour avec cette charrue est plus uniforme. Une autre considération, c'est que la flèche étant posée sur l'avant-train, elle fait un seul levier avec les manches, et sert à enfoncer le soc quand on les presse; au contraire, en les soulevant, on le fait sortir du sillon. Dans les terres fortes ou pierreuses, à sous-sol très-dur, la stabilité de l'instrument exige une attention et des efforts soutenus; aussi est-ce là que l'on rencontre habituellement les charrues à avant-train. Ces charrues, de formes très-diverses, peuvent être réglées par une vis de rappel, sans qu'on ait besoin de faire arrêter l'attelage. Elles sont très-répandues aux environs de Paris. Nous citerons comme exemple l'une des meilleures, la charrue Parquin (fig. 6). L'inspection de la gravure fait assez comprendre la construction de cet

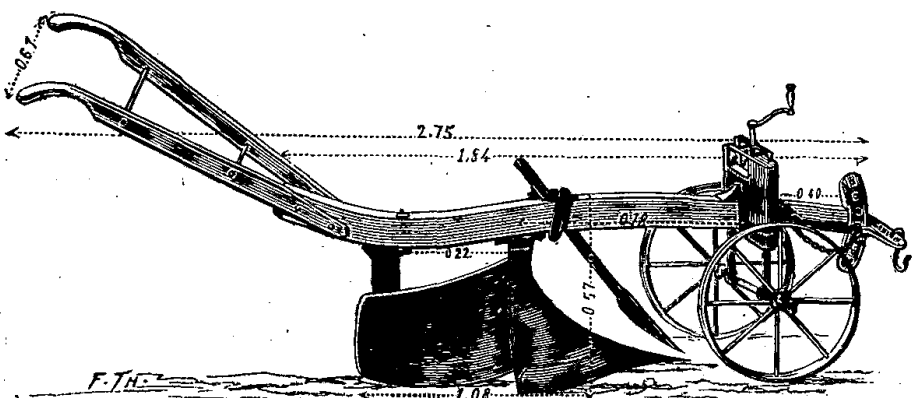


Fig. 6.

instrument. Nous ferons seulement remarquer que le versoir est en bois ou en fonte, suivant la nature du sol. Dans les terres argileuses, on préfère ordinairement le bois, d'abord parce qu'il est moins coûteux, ensuite parce que la bande de terre soulevée glisse plus facilement; les mancherons sont très-longs.

— IV. CHARRUES TOURNE-OREILLES. Dans les différentes charrues dont nous nous sommes occupé jusqu'à présent, le versoir ne peut renverser la bande de terre que d'un seul côté; il ne peut donc servir à tracer deux sillons juxtaposés; il faut ou revenir à vide au point de départ, ou commencer une nouvelle série de sillons parallèles, mais en sens inverse, à quelques pas plus loin; il est à peine besoin de dire que ce dernier moyen est toujours préféré; mais, même dans ce cas, on perd un certain temps, après chaque sillon tracé, pour transporter la charrue à la tête de l'autre sillon. Dans les terres en pente, un inconvénient bien plus grave, c'est que, durant l'un des deux tracés alternatifs et inverses, le versoir fixe retourne la bande de terre dans un sens opposé à celui où elle devrait tomber naturellement par l'action de la pesanteur. La charrue dite tourne-oreilles a pour but d'obvier à ces divers inconvénients. On comprend que ce système peut s'appliquer aux araires tout

comme aux charrues à support ou à avant-train. Il est avantageux surtout, d'après ce que nous venons de dire, soit dans les pays de montagnes, soit dans ceux de petite culture, où, les terres n'ayant qu'une médiocre étendue, il importe d'économiser le temps perdu dans les tournées, à chaque bout du champ, et de réduire autant que possible les chaintres ou fourrières. Le problème, du reste, a reçu diverses solutions; l'une des meilleures est celle que présente la charrue tourne-oreilles de Grignon (fig. 7). Elle est construite dans le système appelé navette, et se compose de deux charrues attachées dos à dos sur le même âge; l'une verse à gauche, l'autre à droite. Cet appareil porte deux coutres, deux socs et deux avant-corps; mais il n'a qu'une seule aile de versoir mobile autour d'un axe vertical. Chaque extrémité de l'âge est munie d'une paire de mancherons. De cette manière, après chaque sillon, l'attelage tourne en faisant glisser la chaîne de traction le long d'une tringle latérale; le laboureur fait pivoter l'aile du versoir, et tourne lui-même en même temps que ses chevaux, en transportant simplement la charrue un peu de côté pour la remettre en place. Quelquefois la charrue n'a qu'une seule paire de mancherons, que l'on fait pivoter autour d'un axe vertical, pour les amener successivement à chacun des deux bouts de l'âge.

— V. CHARRUES MULTIPLES OU POLYSOCS. L'idée d'adapter plusieurs socs à une charrue

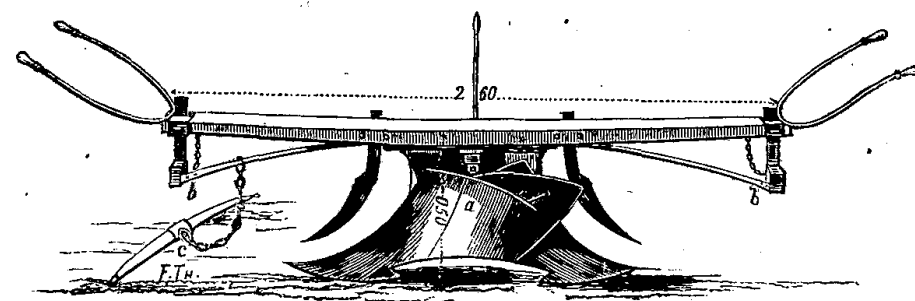


Fig. 7.

n'a pas seulement pour but de tracer plusieurs sillons à la fois et d'abréger ainsi le travail, mais encore de le rendre plus facile et plus régulier, en ce que, les socs accouplés ne rencontrant pas tous ensemble les mêmes accidents de terrain, les irrégularités se compensent l'une par l'autre. Le laboureur n'a plus alors à se préoccuper que de conduire l'attelage. On a donné à ces instruments le nom de charrues polysocs. On appelle bisocs ou trisocs celles qui ont deux ou trois socs. Jusqu'à présent, ces charrues sont peu répandues dans la pratique; elles n'offrent guère d'avantages signalés que dans les grandes exploitations. Nous citerons, entre autres, la charrue bisoc de Grignon, bonne pour les terres légères, et le polysoc Godefroy.

— VI. CHARRUES DIVERSES. Sous ce titre, nous comprendrons toutes les charrues propres à des façons particulières et exceptionnelles analogues aux labours proprement dits. Les charrues sous-sol, appelées aussi fouilleuses ou fouilleuses, ont pour but d'ameublir le sol au-dessous de la couche arable, mais sans rien ramener à la surface. Plusieurs de ces instruments ne sont que des charrues ordinaires sans versoir, d'autres sont munies de plusieurs socs. Les premiers sont plus particulièrement désignés sous le nom de sous-soc; les autres, sous celui de fouilleuses. L'un des plus simples est celui de M. Hamoir (fig. 8), entièrement en fer, et qui a rendu d'éminents services à l'agriculture. Les charrues rigoleuses sont destinées à ou-

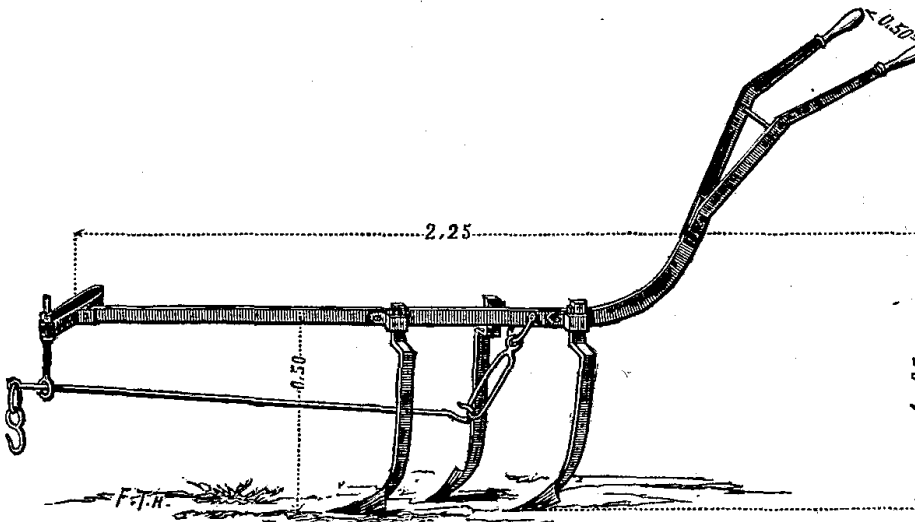


Fig. 8.

vrir des rigoles d'irrigation ou d'assainissement. Celle de Grignon est une charrue ordinaire avec des dimensions un peu plus fortes; elle porte deux coutres, placés en avant du soc, et qui peuvent être plus ou moins écartés entre eux, suivant la largeur que l'on

veut donner à la rigole, dont la profondeur se détermine à l'aide d'un régulateur. Pour les défrichements des terres qui présentent de grands obstacles aux labours ordinaires, on emploie des charrues défonceuses. La plus connue est la charrue Hallié (fig. 9),

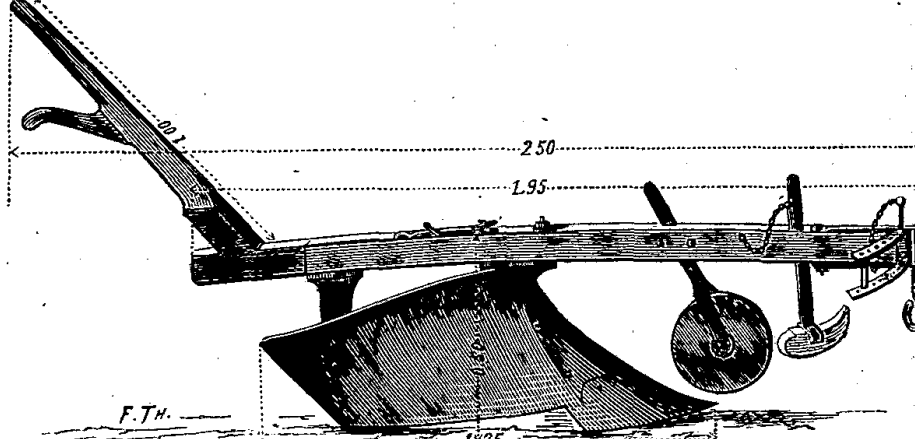


Fig. 9.

dans laquelle le soc est précédé d'un coutre circulaire et tournant, propre à couper les racines qui se trouvent dans le sol. Le déchaumeur est une sorte de charrue dépourvue de coutre, mais munie de plusieurs

socs, destinée à trancher et à rompre la couche gazonnée d'une terre qui sera plus tard retournée et ameublée par la charrue. Le déchaumeur trisoc de Bentall (fig. 10) en offre un exemple.

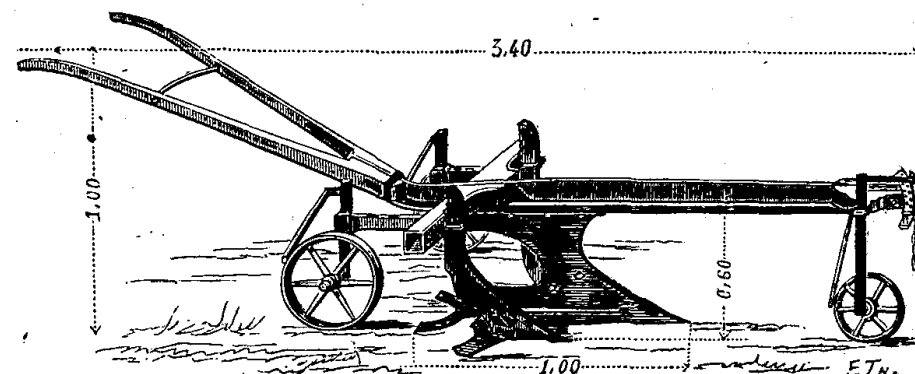


Fig. 10.

Nous arrivons ainsi à d'autres instruments, dérivés de la charrue: extirpateurs, piocheu-

ses, scarificateurs, etc., qui seront l'objet d'articles spéciaux. Pour ce qui concerne l'em-

ploi et le mode d'action de la *charrue*, nous renverrons au mot *LABOUR*.

Chez tous les peuples civilisés, la *charrue* est regardée comme un instrument de première utilité, et les perfectionnements qu'on y apporte chaque jour attirent l'attention des savants. Les musulmans seuls paraissent dédaigner cet outil vulgaire, que leurs principes religieux mêmes les portent à regarder comme fuit uniquement pour des mains serviles. La tradition rapporte qu'un jour Mahomet, voyant une *charrue*, s'écria : « Partout où entre cet instrument, l'opprobre entre avec lui. » Depuis cette condamnation aveugle, prononcée par un législateur qui voulait sans doute retenir ses compatriotes au milieu des déserts de sable, les musulmans se sont fidèlement conformés aux idées de leur prophète ; ils abandonnent aux esclaves, aux peuples vaincus la culture de la terre qui doit les nourrir, montrant pour l'agriculture le même dédain que les Romains pour le commerce.

Puisque nous en sommes au mot *charrue*, et que nous nous trouvons en face d'un instrument d'origine presque divine, dont le véritable inventeur est inconnu, nous allons saisir cette circonstance pour décrire le plan d'un ouvrage actuellement sous presse, qui sera le développement de cet anonymat, et qui s'adressera à toute la jeunesse des deux sexes. Ces quelques lignes constitueront une sorte d'acte de propriété, précaution qui ne surprendra personne, à cette époque de rivalités littéraires, où les idées et les titres d'ouvrages se voient chaque jour disputés avec un acharnement qui dégénère parfois en scandale.

Cet ouvrage aura pour titre :

GRANDES ASSISES
ou
BANQUET UNIVERSEL
DES
Bienfaiteurs de l'Humanité.

En voici la trame, les principaux linéaments :

« La grande Exposition universelle de 1867 est terminée ; le silence a succédé au bruit, le repos a remplacé le mouvement, et si toutes les parties de l'immense caravansérail ne restaient pas encore debout, Volney s'y croirait au milieu des ruines de Palmyre. On vient de décerner des récompenses méritées à l'industrie, c'est-à-dire à l'instrument, au travail manuel. Là s'étaient rassemblés en un même banquet les représentants de la force productrice chez tous les peuples. Maintenant, c'est le génie créateur, l'invention, c'est l'idée fécondante, l'exécution, qu'il s'agit de couronner.

« Il est minuit : tout à coup le Champ-de-Mars s'illumine de rayons électriques à côté desquels nos lumières les plus éclatantes ne sont que des ombres épaisses ; un immense tribunal se dresse comme par enchantement ; le Progrès, seul souverain de notre siècle, occupe le fauteuil de la présidence ; les Arts et les Sciences viennent prendre place à ses côtés.

« A sa droite : l'Agriculture aux fécondes mamelles, le Commerce et l'Industrie ;

« A sa gauche : la Physique, la Chimie, la Médecine, la Chirurgie, la Géométrie, l'Astronomie, la Mécanique et la Marine.

« Un premier concurrent s'avance : neuf diamants étincellent sur son front, et chacun a la forme d'une lettre de l'alphabet ; un miroir ardent brille sur sa poitrine ; de la main droite il tient un levier, de la gauche un vase rempli d'eau sur laquelle flotte un prisme triangulaire : c'est Archimède.

« Viennent successivement tous les grands inventeurs dans les différentes branches des connaissances humaines, et chacun expose les idées, les bienfaits dont il a doté le monde. Ce tableau forme un magnifique panorama qui se déroule sous les yeux des spectateurs. Enfin le tribunal doit prononcer son jugement et décerner la couronne au plus grand bienfaiteur de l'humanité. On hésite, et l'on est sur le point de se séparer sans avoir pris de décision, quand des pas lourds retentissent à la porte, qui s'ouvre brusquement, et l'on voit s'avancer un paysan en blouse et en sabots,

Né tortu, grosses lèvres,

Portant sayon de poil de chèvres.

« LE PRÉSIDENT. Comment te nommes-tu ?

« LE PAYSAN. J'ignore mon nom ; je suis l'inventeur de la *charrue*.

« A ce mot, chacun se lève comme poussé par un courant électrique, et... on devine le reste. »

Tel est le livre de lecture qui est actuellement sous presse, et que nous publierons incessamment.

— **ALLUS. hist. Charrue de Cincinnati.** V. CINCINNATUS.

CHARRUER v. n. ou intr. (cha-ru-é). Labourer, conduire la charrue. Vieux mot.

CHARRUYER s. m. (cha-ru-ié — rad. *charrue*). Laboureur, charretier. Vieux mot.

CHARS (le), ancien petit pays de France, dans le Vexin français, dont les principales localités étaient Chars, canton de Marines, et Oinville-en-Chars ; compris aujourd'hui dans le département de Seine-et-Oise.

CHARTAGNE s. m. (char-ta-gne — *gn* mil.). Retranchement caché dans un bois.

CHARTARIUM s. m. (kar-ta-ri-omm — du lat. *charta*, papier). Antiq. Boîte dans laquelle on conservait des manuscrits.

CHARTÉ s. f. (char-te — lat. *charta*, formé du gr. *chartés*, papier). Diplom. Ancien titre qui concède une franchise, un privilège : *Trésor des CHARTES*. Ecole des CHARTES. Les CHARTES d'une commune. Nous possédons la CHARTÉ par laquelle Charles-Martel fit don à l'abbaye de Saint-Denis de la terre de Cligny avec toutes ses dépendances. (Beugnot.) Le gouvernement de Henri IV était libéral ; mais il n'a fondé qu'une seule liberté, la liberté de conscience, donné qu'une seule CHARTÉ, l'édit de Nantes. (Rémusat.)

— *Charte vidimée*, Charte reconnue authentique, celle à laquelle on avait mis le visa ou *vidimus*. « *Charte d'abjuration*, Formule de foi qu'on faisait jurer à un hérétique, quand il rentrait dans le sein de l'Eglise. » *Chartes andelines*, Actes que le donateur remettait entre les mains du donataire. « *Chartes apenes*, Pièces que l'on délivrait pour tenir lieu de titres perdus par accident. » *Chartes bénéficiaires*, Sous les deux premières races, Actes dans lesquels les rois des deux premières races donnaient des terres à titre de bénéfice à leurs fidèles et même au clergé, sous la condition du service militaire. « *Charte de citation*, Somme de comparaitre en justice. » *Charte de défi*, Manifeste par lequel on rompait des engagements contractés et l'on déclarait la guerre. « *Chartes de mundeberge ou de défense*, Actes que les rois mérovingiens et carlovingiens donnaient aux églises et aux simples particuliers qu'ils prenaient sous leur protection. » *Charte prestaire*, A la même époque, Acte en vertu duquel un propriétaire cédait l'usufruit de quelque fonds à certaines conditions. « *Charte précaire*, Acte par lequel le futur usufruitier demandait cette cession. » *Chartes priées*, Dans les pays de droit écrit, Actes où les témoins étaient priés de signer. « *Chartes paricles*, Celles dont on faisait autant de copies semblables qu'il y avait de parties contractantes. Ces copies furent d'abord faites sur des feuilles de parchemin isolées ; mais, par mesure de précaution, on adopta bientôt l'usage de les détacher d'une même feuille, afin qu'elles pussent se servir mutuellement de contrôle. » *Charte partie*, Acte détaché d'un registre dont un fragment restait adhérent au registre, et qui était ainsi *partie* ou divisée. « On donne aujourd'hui ce nom à un acte par lequel on loue, on affrète un navire : Les CHARTES PARTIES doivent être rédigées par écrit et faites doubles. (Acad.) Nous ne fumes pas plutôt arrivés qu'on nous demanda notre CHARTÉ PARTIE, qui est si nécessaire à la mer, que tout homme qui navigue sans l'avoir est pendable. (De Retz.) » *Chartes dentelées*, *chartes ondulées*, Chartes parties dont les bords étaient coupés en dents de scie ou ondulés. « *Charte de sécurité*, Engagement mutuel que deux ennemis, réconciliés devant le juge, se donnaient qu'ils ne chercheraient plus désormais à se nuire.

— *Lettres de charte*, Lettres de grande chancellerie attribuant un droit perpétuel, ce qui était indiqué par cette formule initiale : *A tous, présents et à venir...*

— *Trésor des chartes*, Ancien nom du dépôt des titres de la couronne et du lieu où ce dépôt était conservé.

— *Ecole des chartes*, Ecole fondée à Paris en 1821, pour l'étude des monuments de l'histoire nationale : Le directeur de l'Ecole des CHARTES, membre de l'Académie des inscriptions, est nommé par le ministre de l'instruction publique. (Bachelet.)

— *Politique*. Acte d'un souverain, servant de base à la constitution du pays, dont elle constate les privilèges et les libertés : La CHARTÉ de Louis XVIII. La CHARTÉ de Louis-Philippe. La CHARTÉ de Jean sans Terre. La CHARTÉ est un monstre d'impudence, d'indécence, d'ignorance ; l'art du prince sera de régner sur elle et de l'étouffer doucement en l'embrassant. (De Maistre.) La CHARTÉ vint ; on me dit : Parlez, vous êtes libre, écrivez, imprimez... Parlez un peu pour voir... (P.-L. Cour.) Une CHARTÉ ne peut créer la liberté ; elle la constate. (De Custine.) Les CHARTES sont les billets de logement des monarchies qui s'en vont. (Bougeart.) Dans une monarchie, vous n'avez que des courtisans et des serviteurs, tandis qu'avec une CHARTÉ vous êtes servi, flatté, caressé par des hommes libres. (Balz.) Une CHARTÉ est une cuirasse qui gêne, mais qui couvre aussi. (E. Bersot.) Il faut quelquefois violer les CHARTES pour leur faire des enfants. (V. Hugo.) Une CHARTÉ est un masque ; le mensonge est dessous. (V. Hugo.) Un peuple qui accepte une CHARTÉ abdique : le droit n'est le droit qu'entier. (V. Hugo.) Quelle bonne plaisanterie, en présence du remplacement militaire, que cet article de la CHARTÉ : « Tous les Français sont égaux devant la loi ! » (A. Karr.) Point de CHARTÉ sans une dynastie, point de dynastie sans une CHARTÉ. (Proudh.)

— *Fig.* Loi, règle fondamentale : Les lois de la nature, c'est la CHARTÉ de l'univers. (Cl. Tillier.)

— *Hist. Charte de voyage*, Sorte de passe-port délivré aux croisés par leur prince ou par leur évêque.

— *Rem.* Autrefois, on écrivait CHARTRE, mais cette forme barbare a été rejetée par l'usage.

— *Encycl.* Diplom. Au VIII^e siècle, le mot *charte*, employé seul, signifiait quelquefois un passe-port ; mais, sauf ce cas, on s'en servit, pendant tout le moyen âge, pour désigner toute espèce d'actes. Seulement, on y ajoutait quelque autre mot qui indiquait le sens particulier qu'on y attachait ; de là les expressions de *Chartes de vente*, *de donation*, *de garantie*, *d'investiture*, *d'hommage*, *de confirmation*, etc., qui n'ont besoin d'aucune explication. Les *chartes parties* étaient détachées d'une souche et prenaient souvent le nom de *chirographes*. On les appelait ainsi parce que, avant de les couper, on écrivait dans l'entre-deux une inscription en grosses lettres, composée primitivement du mot *chirographum*, que l'instrument divisait longitudinalement, de telle sorte qu'il en restait une partie sur chaque copie. En termes de marine, la *charte partie* sert à désigner : 1^o un écrit contenant la convention stipulée pour l'affrètement, la cargaison du vaisseau ; 2^o un acte par lequel plusieurs personnes s'engagent à naviguer de compagnie ; 3^o un traité en vertu duquel le propriétaire d'un vaisseau s'offre, sous sa responsabilité, à porter à leur destination les marchandises qui lui sont confiées.

Sous les mérovingiens, on nommait *charte de sécurité* une sorte d'assurance mutuelle que deux ennemis se donnaient après avoir arrangé leur affaire devant le juge, et par laquelle ils promettaient de ne plus chercher à attenter à la vie l'un de l'autre, ni à piller leurs maisons. Grégoire de Tours en parle à la fin de son VII^e livre de l'Histoire des Francs : « Alors, dit-il, l'église fournit l'argent, et les deux parties, s'étant donné une *charte de sécurité*, payèrent la composition réglée par le tribunal, et se promirent, par des serments réciproques, de ne jamais rien entreprendre les uns contre les autres. Ainsi se termina cette altération. » Une formule de ce genre se trouve dans Marculf, ce qui prouve le fréquent usage de ces sortes de *chartes*.

— *Politique*. Quand les fiefs étaient de simples bénéfices, les rois de France les concédaient par des *chartes* au bas desquelles ils apposaient leur signature, ce qui suffisait pour les rendre valables et authentiques. Il n'en fut pas de même sous la troisième race, lorsque les fiefs furent devenus héréditaires. On pensa que ni le roi ni les grands vassaux ne pouvaient faire de donations sans diminuer leur domaine et fief, et on jugea prudent de donner plus d'authenticité aux *chartes* en les faisant signer par les grands officiers de la couronne, concurremment avec le roi. Il en fut de même pour les *chartes* de donation accordées par de grands vassaux, tels que les ducs de Normandie, de Bourgogne et autres, qui avaient aussi des grands officiers sous leurs ordres ; la signature de ceux-ci devint d'une telle nécessité sur ces sortes d'actes, que, lorsqu'un office était vacant, il fallait mentionner le fait comme cause de l'absence de la signature. Dans la *charte* de Louis VIII, accordée aux habitants de Bourges en 1284, l'office de maître d'hôtel était vacant, et on écrivit sur le document ces mots : *Dapiferonullo*.

Parmi les *chartes* qu'on pourrait appeler politiques, il y en a quelques-unes qui sont connues sous des noms particuliers. Nous allons citer les plus importantes :

— *Charte de Nevers*. C'est l'acte rendu en 1231 par le comte Gui II et par Mahaut ou Mathilde de Courtenay, sa femme, pour l'affranchissement de la bourgeoisie et pour l'établissement de la commune de Nevers. Cette *charte* est curieuse en ce qu'elle montre ce qu'avait été jusqu'à la sorte des habitants, sous la féodalité.

— *Charte aux Normands*, concédée en 1315 par Louis X. Elle servit à confirmer les droits et privilèges dont la Normandie avait joui sous ses anciens ducs. Elle était en vingt-quatre articles. Après avoir subi de nombreuses atteintes, elle fut définitivement supprimée à la Révolution, avec tous les privilèges particuliers des provinces.

— *Charte constitutionnelle*, octroyée au peuple français par le roi Louis XVIII le 4 juin 1814, après la restauration de la famille des Bourbons par les armées étrangères. Dès le 6 avril, le sénat avait adopté, pour être soumis à l'acceptation du roi et du peuple, un projet de constitution où il n'avait point oublié de mettre au rang des principes constitutionnels sa propre conservation comme grand pouvoir de l'Etat. Mais Louis XVIII, halluciné par la fiction du droit divin, et qui prétendait fort sérieusement dater son règne du jour de la mort de Louis XVII au Temple, ne voulut reconnaître à la nation, d'ailleurs si singulièrement représentée par le sénat, aucune espèce de droits impliquant la souveraineté à un degré quelconque. Une constitution lui étant imposée par les nécessités du temps, il voulut du moins qu'elle n'émanât que de lui-même, de son initiative et de sa volonté, et qu'elle fût considérée comme une concession volontaire, comme une *grâce* et un don de joyeux avènement. La *charte* de 1814 faisait résider la souveraineté dans le roi, dont la personne était inviolable et sacrée ; au roi appartenait l'initiative des lois, le droit de paix et de guerre,

la nomination des fonctionnaires, etc. Le pouvoir législatif était partagé entre les pairs, nommés par le roi et dont la dignité était héréditaire, et les députés, éligibles à quarante ans parmi les propriétaires payant une contribution directe de 1,000 francs. Les électeurs devaient avoir trente ans accomplis et payer une contribution directe de 300 francs. La liberté des cultes était reconnue, mais la religion catholique était déclarée religion de l'Etat. Il avait d'ailleurs été impossible de revenir sur les principales conquêtes de la Révolution, notamment en ce qui concernait la vente des biens nationaux, l'admissibilité aux emplois de tous les Français, égaux devant la loi, l'organisation judiciaire, etc.

— *Charte de 1830*. Elle ne fut qu'une modification de la *charte* de 1814, modification accomplie par la Chambre des députés, laquelle n'avait d'ailleurs aucun mandat pour une telle œuvre, dont la confection quelque peu précipitée inspira à M. de Cormenin la fameuse qualification de *charte bâclée*. Le préambule de la *charte* dite constitutionnelle fut supprimé, comme blessant la dignité nationale en paraissant octroyer aux Français des droits qui leur appartenaient essentiellement. On fit également disparaître l'appellation de *sujet*. La souveraineté nationale, implicitement reconnue, ne fut cependant point exprimée formellement ; l'hérédité de la pairie (abolie l'année suivante) fut mise en question, la censure abolie, la religion catholique déclarée seulement religion de la majorité des Français, les tribunaux d'exception abolis, le cens des éligibles abaissé à 500 francs et celui des électeurs à 200. La *charte* ainsi modifiée, et sans qu'il fut question de la soumettre à la ratification du peuple français, fut présentée à l'acceptation de Louis-Philippe d'Orléans, qui, après en avoir juré l'observation, fut proclamé roi des Français, le 9 août 1830. Cette constitution demeura en vigueur jusqu'à la révolution du 24 février 1848.

— *Grande charte*. Charte imposée par les barons anglais au roi Jean I^{er}, en 1215. Jean I^{er}, souillé de crimes, mis au ban de l'Europe, vaincu par Philippe-Auguste à la bataille de Bouvines, dépouillé de son royaume par le pape et frappé d'excommunication, venait de se réconcilier avec le saint-siège en lui faisant hommage de son royaume. Lorsqu'il entra dans Londres, humilié et abattu par tant de revers mérités, une dernière lutte plus redoutable que les précédentes l'attendait dans sa capitale. Malgré le serment solennel d'abolir toutes les coutumes illégales, qu'il avait prononcé entre les mains du primat Langton, ses sujets connaissaient trop bien l'esprit vindicatif et dissimulé de leur souverain pour ne pas craindre ses fureurs et ses rapines ; les barons laïques et ecclésiastiques avaient donc formé contre sa tyrannie une étroite ligue. Le roi Jean essaya d'abord de les désunir et de gagner le clergé ; il lui promit une *charte* d'élections libres, et prit la croix ; mais le primat Langton, qui avait été déjà victime de l'hypocrisie de Jean I^{er}, ne se laissa point abuser, et, au nom des barons, il réclama le renvoi des troupes mercenaires dont le roi s'était entouré, et le rétablissement des sages lois du roi Edouard. Pris à l'improviste, Jean demanda un délai de deux mois qui lui fut accordé. Dans cette lutte, le pape s'était déclaré pour le roi, et c'était là un puissant auxiliaire ; aussi les barons ne comptant pas amener Jean à ce qu'ils désiraient, employèrent-ils ce temps à se préparer à la guerre. Lorsque le terme fut venu, on envoya au roi les articles de la *charte* qu'on désirait obtenir de lui, en lui annonçant que, s'il ne garantissait pas immédiatement les libertés réclamées, les barons s'emparement de ses châteaux et de ses terres. Jean refusa avec d'horribles imprécations, jurant qu'il n'accorderait jamais des libertés qui feraient de lui un esclave. En apprenant ce refus, les confédérés se proclamèrent l'armée de Dieu et de l'Eglise, armèrent leurs vassaux, choisirent pour chef Robert Fitz Walter, et ouvrirent la campagne par le siège de Northampton. Invités bientôt par les habitants de Londres, qui avaient tout à redouter de la tyrannie royale, ils entrèrent dans la capitale aux acclamations du peuple. Effrayé de son abandon, le roi accorda ce qu'on lui demandait. Il invita les chefs confédérés à une conférence à Runnymede, et là, en présence de l'archevêque, légat du pape, fut rédigée cette *charte* considérée avec raison par les Anglais comme la base de leurs libertés. La *grande charte* fut promulguée le 19 juin 1215. Des copies en furent envoyées à tous les comtes et à tous les diocèses du royaume. Pour gage de son exécution, les mécontents exigèrent que le roi leur livrât la ville et la Tour de Londres. Vingt-cinq barons furent nommés *gardiens des libertés du royaume* et, en cas d'infraction aux lois, ils furent autorisés à recommencer la guerre civile. Bien qu'une partie de la *grande charte* ait perdu son importance depuis la chute de la féodalité, elle contient un grand nombre de principes éternellement vrais, et est bien digne de sa noble origine, la lutte d'un grand peuple contre un despote. « La *grande charte*, dit M. de Bonnechose, était censée ne contenir aucune innovation, mais seulement la réforme des abus féodaux les plus criants, introduits par Guillaume et ses successeurs. Elle confirmait les libertés et privilèges de l'Eglise, fixait ensuite pour les tenanciers le taux des reliefs

ainsi que les droits des héritiers, des pupilles et des veuves, qui, pour se remarier, n'étaient plus soumises à une odieuse contrainte. Les aides ou subsides forcés furent limités à trois cas spéciaux, savoir : la captivité du roi, l'admission de son fils aîné dans l'ordre de la chevalerie, et le mariage de sa fille aînée. En toute autre circonstance, il fut dit qu'aucune taxe ne serait imposée ou levée sans le consentement du grand conseil des barons et autres tenanciers en chef. Une cour fut établie d'une manière fixe à Westminster, sous le nom de *cour de plaids communs*, pour les jugements des causes civiles. De sages règlements furent arrêtés pour l'administration de la justice, dans laquelle des chevaliers de chaque comté furent annexés aux juges ambulants. Il fut dit qu'aucun homme libre ne serait arrêté, emprisonné ou poursuivi que par jugement légal, selon la loi du pays; les comtes, les barons, les hommes libres ne devaient être jugés que par leurs pairs; la *charte* assura indistinctement les libertés et les droits des grands et des petits tenanciers, des marchands et des laborieux. On décida que les amendes seraient toujours modérées et proportionnées aux délits; que le marchand conserverait sa marchandise et le laborieux ses instruments aratoires; des bornes furent mises aux exigences des pourvoyeurs royaux, et enfin les privilèges des cités, bourgs et ports de mer furent définis et maintenus. Les droits des étrangers furent même sauvegardés; un article spécial accorda aux marchands étrangers la liberté de venir en Angleterre, d'y séjourner et d'en partir sans exaction. Une autre *charte*, dite *des forêts*, complétement celle-ci, détruisit les odieux abus qui s'étaient introduits dans l'administration et dans la législation en vigueur dans cette partie des domaines royaux; elle rendit au domaine public les forêts créées depuis le commencement du règne, et un comité de douze chevaliers dans chaque comté fut choisi pour rechercher les mauvaises coutumes et pour les supprimer. Les sous-tenanciers et hommes libres furent tous déclarés participants aux avantages accordés ou confirmés par ces chartes; on élit enfin un comité de vingt-cinq barons chargés de veiller à leur exécution.

Jean, qui, en signant la grande charte et en jurant de l'observer, avait protesté que régner à de telles conditions c'était être esclave et non roi, ne put supporter l'idée d'être ainsi dépouillé du pouvoir, et se fit relever de son serment par le pape. Un bref du 24 août 1215 déclara la grande charte illégitime et inique; l'annula et défendit au roi Jean de l'observer sous peine d'anathème. Les barons, qui s'en tinrent aux termes de leur traité, furent excommuniés par le souverain pontife, et Jean se retira dans l'île de Wight, d'où il leva des troupes mercenaires auxquelles il promettait la confiscation de tous les biens de sa noblesse. Il s'ensuivit une guerre horrible entre les barons et le roi. Les premiers, réduits au désespoir, offrirent la couronne au fils aîné du roi de France; mais l'Angleterre fut sauvée de notre domination par la mort subite de Jean (19 octobre 1215). Le sceptre revenait à son fils, Henri de Winchester, à peine âgé de dix ans, et les barons, assez sages pour ne pas imputer à cet enfant les crimes de son père, pensèrent avec raison que la jeunesse de leur nouveau souverain serait favorable à leurs projets de liberté.

— Hist. *Volontaires de la charte*. Ces volontaires furent réunis à Paris après la révolution de Juillet 1830; plus tard, ils formèrent à Rueil et à Courbevoie un dépôt, auquel on n'accorda tout d'abord que des allocations en nature, aux frais de l'administration municipale. Le 25 août, les volontaires de la charte furent réunis en un régiment à trois bataillons, régiment qui fut dissous le 11 septembre, et incorporé dans les 177, 196 et 204 léger. A la même date du 25 août, un deuxième régiment essaya en vain de se former à la caserne Picpus, à l'aide d'un dépôt de volontaires casernés à l'Arsenal; dissous le 6 septembre, il fut versé dans le 9^e léger.

CHARTES (ÉCOLE DES). Le but de l'institution est de former des érudits, et plus spécialement des archivistes, des bibliothécaires, des auxiliaires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, etc. C'est une erreur répandue dans le public de croire qu'elle donne des titres spéciaux pour entrer dans la diplomatie. L'enseignement de l'École a pour objet l'étude approfondie des monuments de l'histoire, et la mise en œuvre des matériaux de tout genre que nous ont laissés les siècles passés. On peut dire qu'elle est aux sciences historiques ce que l'École polytechnique est aux sciences mathématiques, ce que l'École de Saint-Cyr est à l'art militaire, ce que l'École normale est à l'enseignement universitaire.

On a appelé les élèves de l'École des chartes les *modernes bénédictins*. Par le fait, on forme dans cette école des continuateurs directs de cette congrégation célèbre. La suppression des ordres religieux, au commencement du siècle, eût pu porter atteinte aux progrès des sciences historiques; pour remédier à cet inconvénient, M. de Champagny, ministre de l'intérieur en 1807, proposa à l'empereur de créer une sorte de *Port-Royal* nouveau, où des savants déjà âgés pourraient initier de jeunes adeptes aux secrets de l'archéologie. Napoléon était alors au camp d'Os-

terode; il approuva l'idée, mais il demanda qu'elle fût développée, et qu'on lui soumit un plan plus détaillé. L'auteur de ce nouveau plan fut le baron de Gérando, qui conçut en même temps le projet d'une école spéciale pour l'étude approfondie de l'histoire de notre pays. L'empereur fit subir quelques modifications à ce nouveau projet. A côté des chaires d'histoire proprement dites, il voulait qu'on établit une chaire d'histoire littéraire et critique, le tout au Collège de France. Les événements marchaient; vinrent les désastres de Russie, puis l'invasion, et au milieu de cette tourmente ces beaux projets furent oubliés.

Douze ans plus tard seulement, M. de Gérando revint à la charge auprès du comte Siméon, qui occupait l'ancienne place de M. de Champagny. Le nouveau ministre de l'intérieur accueillit avec empressement la demande qui lui était faite. L'organisation de l'institution fut étudiée de nouveau; mais, cette fois, sur des bases moins larges. Tel quel, le travail était encore tout à fait digne d'attention; il ne reçut cependant aucune suite. Le comte Siméon ne perdit pas courage. Au mois de février 1831, il présenta à Louis XVIII un rapport dans lequel il insistait sur la nécessité de former des jeunes gens à la lecture et à la critique des textes légus par le moyen âge. A la suite de ce rapport, une ordonnance royale du 1^{er} février 1831 créa l'École des chartes. L'ordonnance portait que la présente résolution était prise pour « ranimer un genre d'études indispensable à la gloire de la France » et pour « fournir à l'Académie des inscriptions et belles-lettres tous les moyens d'avancer dans les travaux confiés à ses soins. » Il fallait que les élèves fussent présentés par l'Académie des inscriptions, et on n'en nommait que douze, sous la direction de deux professeurs. L'un des cours se faisait aux Archives du royaume; l'autre à la Bibliothèque royale. L'abbé Lespigne, employé au département des manuscrits de ladite bibliothèque, fut chargé de la dernière de ces deux fonctions; la première échoit à Pavillet, chef de la section historique des Archives. Cette organisation originelle était défectueuse en beaucoup de points; elle ne fixait, par exemple, ni la durée de la pension ni celle des cours. En 1834, M. de Corbière, alors ministre, voulut examiner quelles améliorations on pourrait y apporter. Une commission, composée de MM. de Gérando, Walckenaer, Daunou, Sylvestre de Sacy et Bétencourt, fut nommée par l'Académie. Un projet de réorganisation fut envoyé au ministre, qui s'abstint malheureusement de nommer des élèves pensionnaires. Il permit néanmoins d'admettre aux leçons des auditeurs bénévoles et sans traitement. Cette mesure était mauvaise; l'école déperit et ne tarda pas à tomber.

En 1839, une ordonnance changea entièrement les dispositions primitives. La durée des cours fut fixée à trois ans : une année d'études élémentaires aux Archives, deux années consacrées à la diplomatique et à la paléographie, à la Bibliothèque royale. Il suffit des lors, pour être admis, d'avoir dix-huit ans révolus et le diplôme de bachelier es lettres. Les élèves eurent une pension de 800 fr.; de plus, ils durent participer aux travaux de classification qu'on exécutait, et publier le résultat de leurs recherches dans deux recueils imprimés par l'imprimerie du gouvernement. Ils eurent la perspective d'entrer dans les emplois vacants aux bibliothèques, archives et autres dépôts littéraires. Un conseil de surveillance présida aux examens.

Le 13 octobre 1830, M. Guizot confirma l'abbé Lespigne dans ses fonctions de professeur et nomma à la seconde chaire Champollion-Figeac. L'abbé Lespigne ne survécut pas longtemps à la réorganisation; il fut remplacé par M. Guérard, élève de l'ancienne école qui n'avait pu subsister. M. Guizot était on ne peut mieux disposé; mais les circonstances et l'opposition qu'il rencontra l'empêchèrent de faire éprouver à l'École des chartes les effets de sa sollicitude; la Chambre lui refusa même quatre pensions de 1,000 fr. qu'il réclamait pour des archivistes paléographes. Il invita l'Académie à l'informer des améliorations à apporter, mais celle-ci négligea de répondre à cette invitation. Peu à peu, cependant, en dépit de la malveillance dont l'École était l'objet, le public s'intéressa aux documents historiques publiés par elle. Pendant les sessions parlementaires de 1844, 1845, 1846, plusieurs députés, et parmi eux MM. Genty de Bussy, Ferdinand de Lasteyrie, de Golbery, Taillandier, parlèrent en faveur de l'École. Ils demandèrent pour les archivistes l'exécution de l'ordonnance de 1839, qui était tombée en désuétude. Ces réclamations ne furent écoutées qu'en 1846, époque à laquelle M. de Salvandy fit signer au roi une ordonnance nouvelle, qui opérait dans le personnel et dans l'ensemble des choses une troisième révolution.

L'école fut ainsi organisée : M. Letronne, garde général des Archives du royaume, directeur; M. Quicherat, sous-directeur des études; M. Lacabane, professeur; MM. Guesard, Vallet de Virville et de Rozière, professeurs auxiliaires ou répétiteurs; M. de Mas-Latrie, secrétaire-trésorier. A l'ouverture, le 5 mai 1847, M. de Salvandy et M. Letronne prononcèrent des discours également applaudis. Depuis lors, sous la direction d'hommes intelligents, l'École n'a cessé de prospérer et de grandir.

A l'Assemblée constituante de 1848, on vou-

lut la ramener à son point de départ, mais cette motion fut rejetée. Depuis 1846, peu de changements ont été opérés; presque tout s'est borné à quelques mutations dans le personnel de l'établissement.

L'École des chartes est située, depuis 1866, au palais des Archives de Paris, dans un local dont l'entrée est rue de Paradis au Marais. Elle était d'abord établie rue du Chaume. Elle est placée sous l'autorité d'un directeur et sous la surveillance d'un conseil de perfectionnement. Un secrétaire s'occupe de la tenue des registres, de la comptabilité, de la conservation des archives et des collections. L'enseignement dure trois années. En voici le programme très-exact :

1^{re} année. Lecture et déchiffrement des écritures des divers siècles; abréviations; formules; caractères extrinsèques des chartes et des manuscrits; usage des sceaux; valeur des monnaies; étude du latin du moyen âge, de la langue vulgaire dans ses principaux dialectes du Nord et du Midi; formation de la langue nationale.

2^e année. Monuments écrits considérés dans leurs diverses espèces, leurs caractères intrinsèques, leur authenticité et leurs rapports avec l'histoire et les usages du temps; classement des archives et des bibliothèques publiques.

3^e année. Géographie politique, ecclésiastique et civile; divisions et subdivisions du territoire; système des monnaies, poids et mesures; histoire des institutions politiques de la France au moyen âge; archéologie des arts du moyen âge; étude des sceaux; histoire de l'industrie; éléments du droit civil, du droit canonique et du droit féodal.

On le voit : le plan est extrêmement varié et comprend des sujets aussi vastes que divers; il n'est pas trop de toute la vie d'un homme pour les approfondir. Ce qu'on enseigne d'abord, c'est la paléographie, c'est-à-dire le déchiffrement des écritures, l'Art de la science; puis la diplomatique ou la critique des pièces, la manière de reconnaître leur authenticité ou leur fausseté; enfin, les institutions politiques et le droit. Les cours sont publics, mais chacun des élèves doit satisfaire aux cinq conditions suivantes : être âgé de moins de vingt-quatre ans; s'être fait inscrire au secrétariat de l'école avant la réouverture des cours, fixée au 2 novembre de chaque année; avoir obtenu le diplôme de bachelier es lettres; être présenté au choix du ministre par le conseil de perfectionnement de l'école; être nommé par le ministre. Indépendamment de ces cinq conditions, l'ordonnance de 1846 prescrivait un examen sur l'histoire de France, mais la clause a été abrogée.

A la fin de chaque année, les élèves passent un examen. Le jury dresse, par ordre de mérite, une liste de ceux qu'il juge dignes de continuer à suivre l'enseignement. Des bourses sont accordées à ceux qui se sont distingués : 600 fr. aux deux premiers sur la liste de classement; 600 fr. également aux trois premiers, dans les examens de deuxième et de troisième année. Les études sont couronnées par une thèse, qui est laissée à la disposition de chacun, avec cette condition que le sujet soit pris parmi ceux qui ont été traités par les professeurs. Le ministre délivre enfin le diplôme d'archiviste-paléographe aux candidats qui subissent avec succès cette dernière épreuve assez difficile.

Le diplôme donne droit : 1^o à une pension de 600 fr., en de certains cas. Les archivistes-paléographes qui peuvent jouir de cette rétribution, en attendant un emploi salarié, sont au nombre de six. Ils sont choisis par le conseil de perfectionnement, qui les nomme par ordre de mérite et d'ancienneté; 2^o à une place aux Archives impériales (traitement de 1,500 à 4,000 fr.). Les élèves étaient là en concurrence avec les archivistes de département ayant exercé pendant trois ans au moins, et avec les surnuméraires attachés à l'administration; maintenant il n'y a plus de surnuméraires, et il y a peu d'archivistes qui n'aient passé sur les bancs de l'école; 3^o aux fonctions de chef de section aux Archives, concurrence avec les employés secondaires ou avec les membres de l'Institut (traitement de 5,000 à 7,000 fr.); 4^o aux fonctions de professeur, professeur auxiliaire, secrétaire de l'École des chartes (traitement de 4,000, 2,000, 1,800 et 1,600 fr.). Ces traitements sont assez minimes et peu en rapport avec les services rendus. Selon toute probabilité, des subsides seront votés sous peu, qui remédieront à cet inconvénient; 5^o aux fonctions d'archiviste de département (traitement indéterminé, ordinairement de 1,500 à 3,000 fr.). On tend de plus en plus à choisir ces fonctionnaires parmi les anciens élèves de l'École. A leur défaut, on prend des personnes munies d'un certificat de capacité par une commission nommée par le ministre de l'intérieur; 6^o aux fonctions d'employé dans les bibliothèques de l'Etat (traitement indéterminé). D'après le décret du 31 décembre 1846, article 19, on devrait donner une place sur trois aux anciens élèves; mais ce règlement n'a jamais été suivi à la lettre; 7^o aux fonctions de bibliothécaire dans les bibliothèques communales (traitement indéterminé); 8^o aux fonctions d'auxiliaire pour les travaux de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (traitement de 1,200 à 1,500); 9^o aux emplois d'attaché à la publication des documents inédits relatifs à l'his-

toire de France (traitement de 1,500 fr.); 10^o à une chaire d'histoire et de géographie dans un lycée de l'Etat. Cette mesure a été prise tout récemment; mais il faut d'autres conditions.

Avant la suppression des concours d'agrégation pour les classes d'histoire, les personnes qui se présentaient avec un diplôme d'archiviste-paléographe étaient dispensées de faire un stage dans un établissement d'instruction publique. De 1840 à 1851, on pouvait également, avec ce diplôme, concourir aux places d'auditeur au conseil d'Etat. Il n'en est plus ainsi. La plupart des carrières ouvertes par l'École des chartes sont honorables, laborieuses et peu lucratives. Il faut une vocation spéciale pour s'engager dans ces études, qui présentent assurément le plus grand intérêt, mais qui ne conduisent qu'à des positions modestes et peu enviées.

CHARTÉ s. f. (char-té). Forme ancienne du mot *CHERTÉ*.

CHARTERGE s. m. (char-tér-je — du gr. *char-tés*, papier; *ergon*, travail). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, tribu des vespéens, contenant deux espèces, qui se construisent de grands nids avec une matière tout à fait semblable à du carton fin.

CHARTIER s. m. (char-tié — rad. *char*). Ancienne forme du mot *CHARRIETIER*, qui était encore usitée au xiv^e siècle.

Pour venir au *chartier* embourbé dans ces lieux. Le voilà qui déteste et jure de son mieux.

LA FONTAINE.

CHARTIER (Alain), écrivain français, né vers 1386, peut-être à Bayeux, mort en 1449. Il fit ses études à l'Université de Paris, et forma, dès l'âge de seize ans, le projet d'écrire l'histoire de son temps. Il avait déjà, à cette époque, une brillante renommée d'orateur et de poète. Le roi Charles VI le nomma clerc, notaire et secrétaire de sa maison, emplois qu'il conserva sous Charles VII. Il est douteux qu'il ait été archidiacre de Paris et conseiller au parlement, comme on l'a répété; mais il jouit d'une grande considération à la cour. On connaît l'anecdote racontée par Pasquier. Un jour Marguerite d'Écosse, première femme du dauphin (depuis Louis XI), ayant vu Chartier endormi sur une chaise, s'approcha de lui et lui donna un baiser; « chose dont s'étant quelques-uns esmerveillés, parce que nature avait enchaîné en lui un bel esprit dans un corps laid, » la princesse leur répondit qu'elle n'avait pas baisé l'homme, mais la bouche d'où sortaient tant de mots dorés.

Recueillons, car ils sont dignes d'échapper à l'oubli, quelques-uns de ces mots dorés, par lesquels Alain Chartier est moins connu que par le chaste et légendaire baiser de Marguerite d'Écosse. Alain Chartier fut écrivain politique, moraliste et poète. Comme poète, il a écrit le *Débat du réveil du matin*; la *Belle dame sans merci*; le *Bréviaire des nobles*, enfin le *Livre des quatre dames*. Ce *Livre des quatre dames* est, à coup sûr, le meilleur entre tous ceux de notre auteur; il est par beaucoup de grâce unie à beaucoup de force, par le sentiment, par l'inspiration. Ces quatre dames ont des peines d'amour et elles les disent; elles les laissent échapper de leur cœur, comme de leurs yeux s'échappent leurs larmes. Une d'elles a perdu son amant à la bataille d'Azincourt, et elle déplore sa mort, sa mort arrivée pendant que les autres fuyaient. Écoutez ce cri d'indignation, ce défi jeté par une femme à ceux qui ont reculé :

J'ai achepté (payé)
Leur récordance (servile) fasseté,
Dont cil a été mort jété,
Qui ne peut estre rechepté.
Dieu en ait l'ame!
Leur fuyte est cause, à leur grant blasmae,
De ma perte et de leur diffame!
L'eussé-je fait, moi qui suis femme?

Alain Chartier a, dit-on, inventé le rondou déclinatif; mais la poésie n'était pour lui qu'un délassement, une distraction à ses graves pensées, et elle est son moindre titre à notre attention.

Comme moraliste, il a écrit le *Curtal et l'Espérance*. Dans le premier de ces ouvrages, qui est en forme de lettre, il fait à son frère la description de la cour de France, esquisse d'un crayon franc le portrait des courtisans, et conte les frivolités de ceux-ci, leurs trahisons, leurs turpitudes. « La cour, dit-il, afin que tu l'entendes, est un convent de gens qui souz faintise du bien commun se assemblent pour eux entre-tromper; car il n'y a guères de gens qui n'y vendent, achèptent ou eschangent aucunes fois leurs rentes ou leurs propres vestements. Car entre nous de la cour sommes marchands affaitez, qui acheptons les autres gens, et aucunes fois pour leur argent leur vendons nostre humanité précieuse. Nous acheptons autrui, et autrui nous, par flatterie ou par corruption. » Et il conclut en disant : « Fuyez, hommes vertueux, fuyez et vous tenez loing d'icelle assemblée, si vous voulez bien et seurement vivre. »

Dans le traité de l'Espérance ou *Consolation des trois vertus*, Alain Chartier prête main forte à Gerson, et, avec autant de courage et d'ardeur que ce docteur de l'Eglise, élève la voix contre les abus de l'Eglise dégénérée, prêche la réforme des mœurs et de la discipline du clergé, réforme qui peut-être eût prévenu le démembrement de la société chrétienne. Mais Alain Chartier lutta en vain,

comme Gerson, contre le courant; on refusa de l'entendre quand il s'écria : « Las ! non pas le devoir et sacrifice seulement ont-ils en mespris, mais se hontoient de vestir l'abit et de garder l'estat de leur profession, et tienent à honte l'ordre dont ils convoient l'émolement. Puis donc qu'ils ne honorent leur dignité, qui les honoreront ? Se ils dédaignent sainte prestrise, qui la priseront ? Se elle leur est à vergogne et à charge, de qui sera-t-elle louée et soutenue ? »

Le plus beau titre d'Alain Chartier, c'est, à coup sûr, le *Quadriloge invectif*. C'était après la désastreuse bataille d'Azincourt; déjà Henri V s'était emparé de la Normandie, et avec lui s'étaient ligues Philippe le Bon et Isabeau de Bavière, celle même qui, pour quelques écus de rente, venait, par le traité de Troyes, de vendre, au détriment de son fils, la couronne de France au roi d'Angleterre. C'était au temps de la guerre civile et de la guerre étrangère; c'était durant la crise, durant la tourmente la plus affreuse qu'ait eue à raconter l'histoire; tout à coup une voix s'éleva, une voix grave et émue, qui parla de patrie et d'honneur. Alain sait que la passion est aveugle et qu'on l'irrite et qu'on la rend plus dangereuse, si on lui parle durement, si on veut la flétrir, ce qu'il évite avec soin. Il n'y a point d'innocents, il n'y a point de coupables, dira-t-il, il n'y a que des égarés. Qu'ils reviennent donc, ces égarés, dans le droit chemin; qu'ils se groupent, qu'ils s'entendent, qu'ils s'entraident, oubliant leurs différends pour la cause sainte du pays. Rien n'est encore désespéré, rien n'est perdu. Par une habileté plus grande encore, l'auteur s'est effacé, et c'est par la bouche de quatre interlocuteurs, France, Peuple, Chevalier, Clergé, qu'il fait entendre son éloquentes paroles, rendue par cet artifice plus éloquentes encore et plus graves. Voici un passage qui résume l'intention de l'œuvre de notre auteur : « Si ne voy pas, dit-il, que nos contentions ou nos paroles semées en appert ou en secret des umgs contre les autres nous puissent geter de ce dangereux pas. Ainsi faut tirer au collier et prendre aux dens le frain vertueusement; et se le cheval, par batre et flageller, et le boeuf, par force d'aiguillonner durment, tirent hors leurs voitures des effondrières et mauvais passages, ainsi croy-je que le flael de la divine justice qui nous fient par l'adversité présente nous doye émouvoir à prendre courage, pour nous hors geter de ceste infortune. »

Tel fut Alain Chartier, âme vigoureusement trempée, âme noble et grande, cœur plein de foi religieuse et d'amour pour son pays, intelligence haute et droite, figure belle en un mot, belle et pure, jetée comme par hasard au milieu d'un sombre et sinistre tableau. Si nous considérons dans Alain Chartier l'écrivain, l'écrivain seul, nous pourrions, dans ces cadres empruntés à la poésie contemporaine, dans ces songes, ces visions, souvenirs du *Roman de la Rose*, nous pourrions, dis-je, noter un peu d'effort et partant de roideur, un peu de redondance, quelque chose de pédantesque. Cependant, quelle métamorphose depuis Joinville, Froissart, Jehan de Meung, Guillaume de Lorris! Alain Chartier connaît les anciens; il a lu Sénèque, Cicéron, Virgile, et il ne veut pas être simple chroniqueur ou poète comme ses devanciers; il est rhéteur, moraliste, orateur, philosophe; à côté du fait, il place la réflexion, la citation à côté de la pensée. Alain Chartier rend possible Commines, auquel il fraye la route que devra parcourir l'historien de Louis XI. Alain Chartier, dès le xve siècle, annonce et prépare la Renaissance, et Marguerite d'Écosse déposant un baiser sur les lèvres de notre poète, c'est la France donnant la bienvenue au jour nouveau qui va naître.

L'édition la plus complète des œuvres d'Alain Chartier est celle de Duchesne (Paris, 1617). Dans cette édition se trouve la *Vie de Charles VII*, que quelques critiques attribuent à Gilles Bouvier, héraut d'armes du roi. Barbier, dans son *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, indique, comme étant de Chartier, un ouvrage en prose intitulé *Demandes d'amour*. Pasquier a extrait des œuvres d'Alain Chartier un grand nombre de maximes et de sentences concises, nerveuses, pleines de sens et de vigueur.

CHARTIER (Jean), frère du précédent, et par lui un peu effacé dans notre histoire littéraire. Il a cependant bien mérité de la science. Consacrons-lui donc quelques lignes qui suffiront pour faire connaître tout ce que nous savons de lui. Il était bénédictin de Saint-Denis, quelques-uns disent chantré de cette abbaye, d'autres sonneur de cloches. Mais c'était au temps où Alain recevait des lèvres de Marguerite d'Écosse un baiser chaste sur la bouche, où l'auteur du *Quadriloge* était l'écrivain aimé, exalté; il fit tomber un peu de sa faveur sur son frère, que Charles VII nomma son historiographe, et qu'il chargea en outre de débrouiller les chroniques de Saint-Denis. Ces chroniques n'étaient qu'une informe collection, une compilation; Jehan Chartier combina ces rapsodies, les choisit, les classa chronologiquement et en fit un ouvrage. Certes, cet ouvrage est quelquefois un peu sec, un peu froid; on dit aussi qu'on y rencontre beaucoup de fautes et des faits peu exacts. En revanche, on y trouve des anecdotes curieuses et des faits précieux et utiles, surtout en ce qui concerne la troisième race.

Enfin Jehan Chartier, le premier, a fait un ouvrage qui n'est pas encore une histoire, mais dans lequel on pressent déjà l'histoire. Qu'Alain Chartier, aidé de Christine de Pisan, complète ce qu'a fait son frère, et Commines sera possible.

Charles VII fut si satisfait de pouvoir lire dans la *parleure françoise* les traditions de la France depuis Pharamond jusqu'à lui, qu'il ne voulut plus se séparer de l'auteur, et le mena avec lui dans la guerre qu'il allait entreprendre contre les Anglais, ce qui permit à Jehan d'ajouter à ses chroniques l'histoire du malheureux père de Louis XI.

De Jehan Chartier nous avons encore, mais en manuscrit, les *Différends des rois de France et d'Angleterre*.

A quelle époque est mort le savant bénédictin? On l'ignore. On sait seulement qu'il vivait encore sous Louis XI, en 1461, à cette époque de rénovation, de transformation. Mais alors il fallait feindre, comme le roi, ou se taire, et la s'arrêtaient les chroniques de Saint-Denis. C'est quinze années après, en 1476, que fut imprimée pour la première fois l'œuvre de Jehan Chartier, en 3 vol. in-fol. Cette première édition, recherchée par les bibliophiles et qui se paye très-cher, est remarquable en ce que les trois derniers feuillets du troisième volume sont doubles, et diffèrent par quelques variantes. La seconde édition (1493, 3 vol.) est imprimée sur papier vélin par Antoine Vêard. La troisième, avec une suite des chroniques de France jusqu'en 1513, et avec la chronique *Martinière*, est de 1514 (3 vol. in-fol.). La collection des *Historiens de France*, réunie par dom Bouquet, comprend aussi l'œuvre de notre auteur. Enfin M. Paulin Paris a publié les chroniques de Saint-Denis, en les faisant précéder d'une remarquable préface, qui est tout un livre, et en les accompagnant de notes et d'éclaircissements (Paris, 1836-1839, 6 vol. fort in-80). L'*Histoire de Charles VII*, par Jehan Chartier, a été imprimée à part en 1661 (in-fol.), par Denis Godefroy, avec d'autres vies du même prince, et un grand nombre de documents précieux pour l'histoire.

CHARTIER (Guillaume), évêque de Paris, parent, peut-être frère d'Alain Chartier, né à Bayeux vers 1400, mort en 1472. Il fit parler, en 1455, des commissaires délégués par ordre ou par autorisation du pape, à l'effet de poursuivre juridiquement la réhabilitation de Jeanne d'Arc. Pendant la ligue du *Bien public*, l'évêque de Paris se montra disposé à ouvrir aux ligueurs les portes de la capitale, ce que le rancunier Louis XI ne lui pardonna jamais, même après sa mort, car, ne pouvant alors s'en prendre à sa personne, il s'en prit à son épitaphe, dans laquelle il fit mentionner le grief qu'il avait conservé contre lui.

CHARTIER (René), médecin français, né à Vendôme en 1572, mort en 1654. Il se consacra d'abord à l'étude des belles-lettres, qu'il professa avec distinction à Angers, composa des tragédies, puis vint à Paris et s'y fit recevoir docteur en médecine. Nommé médecin des dames de France en 1612, médecin ordinaire de Louis XIII en 1613, on lui donna, en 1617, la chaire de chirurgie du Collège royal. On lui doit plusieurs ouvrages, dont le principal, celui qui forme son premier titre à l'estime des érudits, est la traduction de *Galien et d'Hippocrate* (Paris, 1639-1679, 13 vol. in-fol.). — Son fils aîné, Jean CHARTIER, né à Paris en 1610, mort en 1662, fut professeur à la faculté de cette ville et médecin du roi. Son principal écrit est intitulé : la *Science du plomb sacré des sages ou de l'antimoine*, etc. (Paris, 1651, in-4°). Cet ouvrage, dans lequel il se prononce en faveur de l'antimoine, excita contre lui les colères de la faculté, qui le raya de son tableau. — Philippe CHARTIER, autre fils de René, né à Paris en 1633, mort en 1669, fut professeur au Collège royal, médecin du roi, et se vit rayé du tableau de la faculté pour avoir partagé les idées de son frère sur l'antimoine.

CHARTIL s. m. (char-ti — rad. *charrette*, qui a donné d'abord *charrettil*). Econ. rur. Corps d'une charrette. || Grande et longue charrette sur laquelle on transporte les gerbes à la grange. || Apprentis servant de remise dans les basses-cours, pour les charrettes, charrues et autres instruments de campagne.

CHARTISME s. m. (char-ti-sme — rad. *charte*). Politiq. Doctrine des chartistes, des partisans de la charte.

— En Angleterre, Association d'ouvriers qui se sont unis pour obtenir des réformes industrielles et politiques.

— *Encycl.* Sous le nom de *chartisme*, on désigne, en Angleterre, un parti politique qui semble le produit du régime manufacturier du pays et des phases que ce régime a parcourues depuis environ trente ans. L'activité industrielle a pris, depuis la fin des guerres de l'Empire, dans le Royaume-Uni, un essor fécond au début, aujourd'hui plein de menaces. Avant que les deux grandes découvertes du dernier siècle eussent bouleversé les conditions d'existence des manufactures anglaises, les populations, maintenues dans un équilibre régulier, se partageaient entre les travaux des champs et ceux des fabriques. L'industrie s'associait avec l'agriculture, et, grâce au tissage à la main, la classe ouvrière trouvait de l'emploi sur toute l'étendue du pays, sans être forcément attirée dans les centres d'agglomération. L'invasion des nouveaux agents in-

dustriels opéra, il y a plus de quatre-vingts ans, une révolution complète dans cet état de choses : l'industrie collective écrasa l'industrie isolée; le travail mécanique anéantit le travail à la main. On comprend quelles furent les colères des vaincus atteints dans leur existence, et peu soucieux des éléments de richesse future qu'apportaient les nouvelles inventions. Bientôt cependant, par l'augmentation progressive de la consommation, les moyens perfectionnés de production exigèrent plus de bras que l'industrie manuelle; le travail aggloméré prit la place du travail isolé. De là ces cités improvisées : Manchester, Birmingham, Leeds, Sheffield, Newcastle, etc. La première période de cette révolution s'accomplit presque sans douleur, jusqu'au jour où l'Europe songea à poser une barrière aux empiétements industriels de l'Angleterre. Des crises commerciales eurent lieu alors; il y eut secousse et ébranlement. Ce furent les réductions de salaires qui engendrèrent les unions de travailleurs connues sous le nom de *trade's union* et de *chartisme*. Ces unions constituent une véritable ligue des ouvriers contre les maîtres. Le *chartisme*, né au sein de ces unions, en est la manifestation violente; mais un autre élément a fortement contribué, depuis 1834, à fomentier cette révolte des classes laborieuses. Cet élément est la nouvelle condition que la loi sur la taxe des pauvres a faite aux hommes qui vivaient à l'ombre des anciens abus. C'est du milieu de ces complications que s'est élevé le *chartisme*, premier et effrayant symptôme d'une décadence manufacturière en Angleterre. Tant que le système industriel a marché dans des voies prospères, aucune agitation n'est venue troubler cette fortune et faire diversion à cette suite de conquêtes; mais, au premier embarras, il a été facile de reconnaître les écueils d'un pareil régime. Desservir les besoins du globe entier est une gloire qui n'est pas sans périls, et quand on a dressé des populations pour un travail gigantesque, il faut leur donner de l'aliment, sous peine d'en être dévoré.

Cependant, vers 1842, les chartistes renoncèrent à la violence pour employer les moyens légaux, et envoyèrent une pétition au parlement. Portée sur un char escorté de vingt mille signataires, elle fut présentée par M. Duncombe, et soutenue par MM. Bowring, Fielden, Easthope, Hume, Wakley, O'Connell et Roebuck. Elle fut rejetée, mais avec les honneurs de la guerre. Depuis ce temps, les *chartistes* aspirent à devenir un parti plus politique qu'industriel, et c'est dans ce sens surtout qu'abonde la charte qu'ils se sont donnée. Cette pièce est assez curieuse pour mériter une mention. Il est dit dans le préambule que le meilleur moyen d'obtenir du peuple l'obéissance aux lois, c'est de le faire concourir à l'élection des législateurs, et que, par conséquent, il y a lieu d'attribuer des droits électoraux à tout citoyen, dans les formes et sous les restrictions suivantes :

Charte du peuple. Tout habitant mâle des trois royaumes sera apte à voter : 1° s'il est né dans le pays, ou s'il est naturalisé, après deux ans de résidence; 2° s'il a vingt et un ans; 3° s'il n'est pas dans un état de démence, constaté au moment de la révision des listes; 4° s'il n'a pas été convaincu de félonie; 5° si ses droits électoraux ne sont pas suspendus pour cause de fraude, de dissimulation, de faux dans le cours de l'élection.

A la suite de cette espèce de déclaration de droits vient un règlement qui divise le Royaume-Uni en trois cents districts électoraux, composés, autant que possible, d'un nombre égal d'habitants, et nommant chacun un député à la Chambre des communes. Les moindres détails des opérations sont prévus et réglés dans cette pièce, qui forme un véritable code sur la matière, et qu'ont signée les hommes les plus importants du *chartisme*, MM. Vincent, Lovel, James, O'Brien, Joseph Wood et Fergus O'Connor. Outre le suffrage universel, ces chartistes demandent encore l'élection annuelle, le vote secret et l'abolition du cens d'éligibilité. C'est la dernière limite du radicalisme extraparlémentaire.

Ainsi donc le *chartisme* est le produit des nouvelles conditions d'existence du travail manufacturier; il est sorti d'une modification dans les débouchés extérieurs et de la réforme qui a été accomplie dans le régime du paupérisme en Angleterre. Les ouvriers congédiés, les pauvres déclassés ont fourni les principaux éléments de cette association turbulente.

En général, on peut dire que jusqu'ici le *chartisme* a été plus alarmant par ses tendances que par ses actes. Cependant, à diverses reprises, l'élément populaire a pris sa direction dans le sens des réformes sociales, et des mouvements tumultueux ont eu lieu pour provoquer des mesures politiques destinées à combattre la diminution des salaires et l'arbitraire des fabricants, à remanier le système des impôts, etc. La révolution de Février 1848 eut son contre-coup de l'autre côté de la Manche, et produisit parmi les chartistes une agitation formidable. Des troubles graves éclatèrent à Londres, à Manchester, à Edimbourg, à Glasgow et en diverses autres villes. Dans le sein du *chartisme*, il se forma un parti républicain et socialiste, et, malgré le calme qui succéda à cette période orageuse, il est facile de prévoir que les fermentes semés dans les classes laborieuses amèneront un jour de grands conflits et probablement une modifi-

cation profonde dans l'état politique et social de la Grande-Bretagne.

CHARTISTE s. m. (char-ti-ste — rad. *charte*). Politiq. Partisan d'une charte; s'est dit particulièrement des partisans de la charte de dom Pedro, en Portugal. || Partisan du chartisme, en Angleterre.

— *Encycl.* V. CHARTISME.

CHARTLEY, village d'Angleterre, comté de à 9 kilom. N.-E. de Stafford, à 229 kilom. N.-O. de Londres; 475 hab. Ruines d'un château où Marie Stuart fut emprisonnée.

CHARTOGRAPHIE s. m. (kar-to-gra-fe — de *charte*, et du gr. *graphô*, je décris). Didact. Celui qui s'occupe de recueillir ou d'expliquer d'anciennes chartes.

— Auteur de cartes géographiques : *La géographie nouvelle a surchargé tous les continents de chaînes de montagnes qui n'existent que dans l'imagination des CHARTOGRAPHES*. (Ritter.) || En ce sens, on écrit aussi CARTOGRAPHIE.

CHARTOGRAPHIE s. f. (kar-to-gra-fi — de *charte*, et du gr. *graphô*, je décris). Diplom. Art de déchiffrer les anciennes chartes; traité sur les chartes.

— Géogr. Art de dresser les cartes géographiques. || Recueil de cartes géographiques. || On écrit aussi CARTOGRAPHIE.

CHARTOGRAPHIQUE adj. (kar-to-gra-fi-ke — rad. *chartographie*). Qui a rapport à la cartographie : *Des travaux CHARTOGRAPHIQUES*. || On écrit aussi CARTOGRAPHIQUE, quand il s'agit de l'art de dresser des cartes.

CHARTON s. m. (char-ton — rad. *char*). Charretier. Cette ancienne forme du mot CHARRÉTON se trouve encore dans La Fontaine :

Le charton n'avait pas dessein
De les mener voir Tabarin.

CHARTON (Edouard-Thomas), littérateur et homme politique français, né à Sens le 11 mai 1807. Après avoir fait ses études au collège de cette ville, il vint à Paris en 1824, pour y suivre un cours de philosophie et étudier le droit. Il fut reçu avocat en 1827, à l'âge de vingt ans, et plaida pendant quelques années. Il s'associa, vers cette époque, avec ses amis Hippolyte Carnot et Jean Keynaud, aux premiers travaux du saint-simonisme, et prit part à la rédaction du *Globe*. Il prononça plusieurs discours, dont quelques-uns ont été publiés. Il sortit de l'école saint-simonienne en même temps que ses amis Carnot et Keynaud, en 1831, lorsque Enfantin voulut faire prévaloir des doctrines qui répugnaient à leur conscience, et qui ne tardèrent pas à amener la dispersion de tous les autres membres. En 1829, il entra dans plusieurs sociétés philanthropiques, qui réunissaient alors les représentants les plus illustres du parti libéral, et prit la rédaction en chef du *Bulletin de la société pour l'instruction élémentaire et du Journal de la société de la morale chrétienne*.

Après les journées de Juillet 1830, M. Charton, qui faisait partie de la Société constitutionnelle, présidée par le comte de Lasteyrie, beau-frère de La Fayette, fut chargé par cette Société de porter à Louis-Philippe un vœu tendant à soumettre au vote de la nation tout entière la nouvelle forme du gouvernement. La royauté établie, M. Charton repartit au palais, mais pour peu de temps : frappé de l'ignorance où étaient plongées les classes laborieuses, il résolut de se consacrer entièrement à la cause de l'enseignement populaire, qu'il considérait comme l'œuvre la plus utile et la plus urgente.

En 1833, il créa, avec le concours de jeunes gens devenus depuis célèbres dans des carrières très-diverses, le *Magasin pittoresque*, recueil périodique à bon marché, le premier journal populaire qui ait vulgarisé l'instruction à l'aide de la gravure sur bois, dont il a adopté successivement tous les perfectionnements. (V. MAGASIN PITTORESQUE.) Ce recueil, où domine constamment un sentiment spiritua-liste, et qui traite de toutes les matières utiles à connaître, jouit depuis sa fondation d'un succès mérité. Il se compose actuellement (1868) de 34 volumes, et continue à paraître par livraisons mensuelles, sous la direction morale et littéraire de M. Charton, qui ne l'a pas abandonné un seul jour.

Dans le célèbre procès politique d'avril 1834, M. Charton figura au nombre des défenseurs républicains, qui, par suite d'un incident bien connu, furent tous, à un certain moment, transformés en accusés. De 1840 à 1848, M. Edouard Charton, attaché au ministère de la justice, où l'avait appelé son ami Vivien pendant son court passage dans ce poste important, écrivit, sous forme de rapports, les biographies de la plupart des criminels qui ont été condamnés à mort pendant cette période; il est à regretter que ces études, qui, à certains égards, ont une véritable valeur philosophique, et dont plusieurs sont annotées en marge de la main même du roi Louis-Philippe, n'aient pas été publiées.

En 1842, M. Charton fit paraître un *Guide pour le choix d'un état ou Dictionnaire des professions*, qui contient d'excellents conseils. En 1843, poursuivant toujours le même but, il fonda, avec le concours des éditeurs Paulin et Dubochet, *l'Illustration*, le premier recueil politique illustré qui ait paru en France.

Lorsque éclata la révolution de 1848, M. Char-

ton fut appelé par son ami, Hippolyte Carnot, aux fonctions de secrétaire général du ministère de l'instruction publique et des cultes. Dans ce poste, il participa, avec Jean Reynaud, à la fondation de l'École d'administration et à l'étude d'une nouvelle loi sur l'instruction primaire. Aux élections d'avril, 35,608 suffrages envoyèrent M. Edouard Charton représenter le département de l'Yonne à l'Assemblée constituante. Il vota constamment avec la parti républicain, et appuya l'amendement Grévy sur la question de la présidence, amendement qui proposait la rédaction suivante des articles 41, 43 et 45 de la Constitution : « Art. 41. L'Assemblée nationale délègue le pouvoir exécutif à un citoyen qui reçoit le titre de *président du conseil des ministres*. — Art. 43. Le président du conseil des ministres est nommé par l'Assemblée nationale au scrutin secret et à la majorité absolue des suffrages. — Art. 45. Le président du conseil est élu pour un temps illimité. Il est toujours révocable. » On se rappelle que cet amendement fut repoussé par 643 voix contre 158, dans la séance du 7 octobre 1848.

Le 15 février 1849, M. Charton, secrétaire élu de la commission pour la loi électorale présidée par M. Billault, développa à la tribune un amendement tendant à ce que le droit d'électeur ne fût accordé qu'aux citoyens sachant lire et écrire. Cette proposition, conforme aux convictions et aux efforts de toute sa vie, ne trouva d'appui que dans une forte minorité; la majorité, préoccupée avant tout du succès des élections qui allaient composer l'Assemblée législative, avait craint de voir écarter, par cette restriction du suffrage universel, les électeurs des campagnes. Au mois d'avril suivant, M. Charton fut élu par l'Assemblée constituante membre du conseil d'Etat (section de législation), où il siégea jusqu'en février 1852. Il fut notamment chargé du rapport sur la loi des théâtres, rapport cité avec éloge par Vivien, dans ses *Etudes administratives*. Durant la même période, il fut nommé membre de la haute commission théâtrale près du ministère de l'intérieur. Au 2 décembre 1851, M. Charton signa, avec dix-sept conseillers d'Etat, ses collègues, une protestation contre le coup d'Etat. Aussitôt après, il revint à ses travaux littéraires, et s'y consacra exclusivement.

En 1853, il fit paraître les *Voyageurs anciens*; en 1854, les *Voyageurs au moyen âge*, et, l'année suivante, les *Voyageurs modernes*, ouvrages qui furent réunis sous le titre général de : *Voyageurs anciens et modernes* (4 vol. in-8°). Ils comprennent un choix des relations de voyages les plus intéressantes et les plus instructives, depuis le ve siècle avant Jésus-Christ jusqu'au xixe siècle, avec des biographies, des notes et des indications iconographiques. Cet ouvrage a été couronné par l'Académie française, dans sa séance du 20 août 1857, sur le rapport de M. Villemain, secrétaire perpétuel, lequel s'exprimait ainsi : « ... Sur le même rang d'honneur et de récompense, l'Académie a dû placer l'ouvrage plus étendu d'un écrivain moraliste, digne d'éloges à bien des titres, mais qui surtout a réussi dans l'art de donner à la curiosité un but salutaire, et d'instruire le grand nombre des lecteurs même peu préparés, en leur offrant un habile mélange d'amusements, de saines leçons, de surprises agréables pour l'imagination, et de vérités sensibles à l'âme. Tel est le livre de M. Edouard Charton, les *Voyageurs anciens et modernes*, collection ingénieuse, distribuée avec art, savamment éclaircie et partout accompagnée de nouveaux détails. On a, pour ainsi dire, devant soi la découverte graduelle du monde, et, à mesure qu'il se dévoile aux yeux de l'homme, on voit en même temps se dégager et ressortir les principes essentiels de la nature humaine, les vérités qui la dirigent, qui la soutiennent et qui la consolent. » Les *Voyageurs anciens et modernes* ont été, en outre, recommandés par la commission spéciale du ministère de l'instruction publique, pour être donnés en prix dans les lycées et classes parmi les livres composant les bibliothèques scolaires.

En 1856, M. Charton publia, mais sans y attacher son nom, un recueil illustré en deux parties, *L'Ami de la maison*. Au commencement de 1860, il créa, à la librairie Hachette, le recueil de *Voyages illustrés* intitulé le *Tour du monde*, dans lequel paraissent successivement les relations les plus dignes de confiance, et qui offrent le plus d'intérêt à l'imagination, à la curiosité ou à l'étude. Tous les récits publiés par le *Tour du monde* sont contemporains; nous citerons, parmi les plus remarquables : les voyages de Kane à la mer Polaire, de Barth au lac Tchad et à Tombouctou, de Guillaume Lejean dans l'Afrique orientale, de Mme Ida Pfeiffer à Madagascar, de Biard au Brésil, de Gustave Doré en Espagne, de Speke et de Baker aux sources du Nil, de M. et Mme de Bonboulon de Shanghai à Moscou, de Ferdinand de Hochstetter à la Nouvelle-Zélande, de Vambéry dans l'Asie centrale, de David Livingstone sur les rives du Zambèse, des Schlaggenweit dans la haute Asie, de Humbert au Japon, etc. Tous ces récits sont complétés par des cartes qui constatent l'état le plus récent des connaissances géographiques, et illustrés de photographies ou de dessins rapportés par les voyageurs, et qu'ont reproduits sur bois les artistes les plus habiles : Gustave Doré, Karl Girardet,

Thérond, Catenacci et autres. Le nombre des gravures publiées depuis sept ans s'élève à quatre mille. Le *Tour du monde* est aussi tout à la fois un livre, un atlas et un album. Le succès de cet intéressant recueil, qui a été traduit en quatre langues, a démontré que la frivolité des esprits est loin d'être aussi générale qu'on l'avait supposé, et qu'on peut même compter par dizaines de mille les lecteurs qui n'ont pas besoin qu'on leur altère la réalité par des fictions, pour s'intéresser aux narrations des voyageurs, faites en vue non-seulement du simple amusement, de la curiosité, de l'inconnu, du goût des aventures ou de l'observation des mœurs, mais aussi de l'art, de l'industrie et de la science.

M. Charton est encore, avec M. Henri Bordier, auteur d'une *Histoire de France illustrée, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, d'après les documents originaux et les monuments de l'art de chaque époque* (2 vol. in-8° illustrés, publiés en 1863). Cet ouvrage, dont les nombreuses gravures sont des représentations fidèles de monnaies, de sculptures, de tableaux, d'estampes, d'édifices, de costumes, d'armes, de portraits, etc., qui éclairent notre histoire nationale, a obtenu une médaille de la Société pour l'instruction élémentaire, et a été recommandé par la commission spéciale du ministère de l'instruction publique, comme les *Voyages anciens et modernes*.

En 1864, la maison Hachette a confié à M. Charton la direction de la *Bibliothèque des merveilles*, collection d'ouvrages instructifs et intéressants rédigés par une société de professeurs, d'historiens et d'hommes de lettres, et destinés à former une sorte d'encyclopédie unissant le pittoresque à l'exactitude. Toutes les merveilles de la science, de l'art, de l'industrie, de l'histoire, de la morale font partie du domaine de cette collection, qui se composera d'environ 100 volumes. Déjà plus de trente de ces petits livres ont paru; un grand nombre d'autres sont en préparation.

En 1864, la librairie Hachette a publié les *Histoires de trois enfants pauvres, racontées par eux-mêmes et abrégées par Edouard Charton*. Ce volume fait partie de la *Bibliothèque populaire*, spécialement destinée aux ouvriers des villes et des campagnes.

Lors du procès dit des *Treize*, en 1864, M. E. Charton revendiqua noblement, avec MM. Marie, Jules Simon et Henri Martin, l'honneur de partager avec les prévenus la responsabilité des actes qui leur étaient reprochés. Voici la lettre qui fut publiée à cette occasion dans le *Siècle* du 12 juillet 1864, et dans plusieurs autres journaux : « A M. Carnot et Garnier-Pagès, députés au Corps législatif; Corbon, ancien représentant; Hérolé et Hérisson, avocats à la cour de cassation; Clamageran, Dréo, Durier, Ferry et Floquet, avocats. Paris, le 9 juillet 1864. Chers collègues et amis, membres comme vous du comité électoral de 1863, nous tenons à vous dire que nous ne comprenons ni le procès qui vous est fait, ni l'exception qui, jusqu'ici du moins, nous a laissés en dehors des poursuites. L'instruction se continue; nous n'y avons pas été appelés même comme témoins; nous ne pouvons garder le silence plus longtemps. Dévoués à la liberté électorale et à toutes nos libertés, nous ne cesserons de réclamer celles qui nous manquent, et d'user, comme vous et avec vous, de celles que nous tenons de la loi. Marie, député au Corps législatif; Jules Simon, député au Corps législatif; Charton, ancien représentant; Henri Martin. »

Aux élections de 1864, M. Charton fut élu membre du conseil municipal de Versailles, où il a établi sa résidence depuis plusieurs années, et où il a fondé une bibliothèque populaire qui compte aujourd'hui plus de 3,000 volumes et environ 600 sociétaires. M. Charton est aussi un des membres du conseil de la Société de Franklin, société qui a pour but, comme on sait, la propagation des bibliothèques populaires. Il est, en outre, membre du conseil de la Société de géographie et de plusieurs autres. Il a été nommé récemment, en remplacement de M. Guerry, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, qui a voulu rendre hommage à l'écrivain moraliste, dont l'existence presque tout entière a été consacrée à la littérature utile et pratique.

Outre les ouvrages dont nous avons fait mention, et la part considérable qu'il prend à la collaboration du *Magasin pittoresque*, M. Edouard Charton a écrit, à diverses époques, plusieurs brochures : *Lettres sur Paris* (1839); *les Doutes d'un pauvre citoyen* (1847), et un grand nombre d'articles dans divers recueils ou journaux, tels que : la *Revue encyclopédique*, l'*Encyclopédie nouvelle*, le *Don sens*, le *Temps*, le *Monde*, le *Messenger*, etc.

Comme on le voit par cette longue énumération, voilà une vie laborieusement, et surtout utilement remplie; elle se déroule de toutes pièces, et par là nous voulons dire que le souffle libéral s'y fait partout sentir.

CHARTOPHYLAX s. m. (kar-to-phi-lakss — du gr. *chartês*, papier; *phylax*, gardien). Hist. ecclési. Dignitaire de l'Eglise de Constantinople, chargé de la garde des chartes, actes et diplômes ecclésiastiques : *Nul ne pouvait être promu à un évêché, à une abbaye, sans l'approbation du CHARTOPHYLAX*. (Cœm. plém. de l'Acad.)

CHARTOPTERYX s. m. (kar-to-pté-riks — du gr. *chartês*, papier; *pteryx*, aile). Entom. Genre d'insectes hétéromères de l'Australie, dont les élytres sont marquées de lignes imitant une carte géographique.

CHARTRAIN, AINE s. et adj. (char-train, è-ne). Géogr. Habitant de Chartres; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les CHARTRAIS*. La population CHARTRAINE.

CHARTRAIN (pays), ancien pays de France, entre la Normandie et l'Île-de-France au N., le Gâtinais à l'E., l'Orléanais au S. et le Perche à l'O. Il faisait partie de la contrée qu'on appelle la Beauce, et était compris dans le gouvernement de l'Orléanais; le chef-lieu était Chartres. Il a 48 kilom. de long sur 40 kilom. de large. Une fraction du pays chartrain, la partie N. et E., portait le nom de *Chartrain français*, et dépendait du gouvernement de l'Île-de-France.

CHARTRAN (J.-Hyacinthe-Sébastien), l'un des plus braves généraux des guerres de la République et de l'Empire, né à Carcassonne en 1779, fusillé à Lille en 1816. Entré à quatorze ans dans les armées de la République, il se distingua aux Pyrénées, en Italie, sur le Rhin, sauva une division presque entière pendant l'expédition de Russie, reçut le commandement du département de l'Aude pendant les Cent-Jours, combattit vaillamment à Waterloo, et fut envoyé en surveillance à Lille lors du second retour des Bourbons, puis traîné devant une commission militaire et condamné à mort. On a donné comme motif de cette terrible sentence un entretien que le général aurait eu, après la journée du 20 mars, avec le baron Trouvè, entretien dans lequel il aurait fort maltraité les Bourbons, et dont les détails avaient été publiés. Les habitants de Lille ont élevé un monument par souscription au général Chartran.

CHARTRE s. f. (char-tre — lat. *carcer*, même sens). Prison :

De son étui la couronne est tirée ;
Dans une chartre on dragon la gardait.

LA FONTAINE.

Certaine chartre est faite de façon
Qu'on n'y voit goutte, et maint géolier s'y trompe.

LA FONTAINE.

■ Vieux mot.

— *Tenir quelqu'un en chartre privée*. Le séquestrer sans autorité de justice : *Il n'est pas permis de TENIR un homme EN CHARTRE PRIVÉE*. (Acad.)

— Méd. Nom vulgaire du carreau ou atrophie mésentérique : *Tomber en CHARTRE*. *Cet enfant est en CHARTRE*.

CHARTRE s. m. (char-tre). Forme corrompue du mot *charte*, qui a été longtemps en usage, et que même l'Académie admet, à tort selon nous, concurremment avec l'autre. *Le serf pouvait, par une CHARTRE de son seigneur, combattre contre toute personne*. (Montesq.)

— **Homonyme**. Chartres.

CHARTRE (LA), bourg de France (Sarthe), ch.-l. de cant., arrond. et à 29 kilom. S.-O. de Saint-Calais, sur le Loir, au pied d'un coteau; pop. aggl. 1,255 hab. — pop. tot. 1,564 hab. Fabriques de chandelles et de chaux hydraulique, tanneries, moulins à blé et à tan. Commerce de graines de trèfle, de céréales et de bestiaux; vin blanc estimé, particulièrement celui du cru des *Jardiers*. Restes d'un château fort démantelé par Henri IV; nombreuses habitations creusées dans la colline qui domine le château.

CHARTRE, ÉE adj. (char-tré — rad. *chartre*, pour *charte*). Qui possède une chartre, un privilège accordé sous forme de chartre : *Une ville CHARTRÉE*.

CHARTRÉE s. f. (char-tré — de *Duchartre*, botaniste français). Bot. Genre de plantes, de la famille des gesnériacées, tribu des gesnériées.

CHARTRES, ville de France (Eure-et-Loir), ch.-l. de départ., d'arrond. et de deux cantons, ancien chef-lieu du pays chartrain, à 88 kilom. S.-O. de Paris, par le chemin de fer de l'Ouest, sur une hauteur, au pied de laquelle coule l'Eure; pop. aggl. 17,032 hab. — pop. tot. 19,442 hab. L'arrondissement comprend 8 cantons, 166 communes et 112,458 hab. Tribunaux de 1^{re} instance, de commerce et de justice de paix; collège communal; école normale d'instituteurs et d'institutrices; bibliothèque publique de 30,000 volumes; musée; jardin des plantes; chef-lieu de la 8^e subdivision de la 1^{re} division militaire. Nombreuses tanneries, fonderies de fer et de cuivre, construction de turbines, laveurs de grains, pressoirs, moulins, pompes; fabriques de bonneterie, chaux, briques et carreaux; pâtés renommés. Grand commerce de céréales, laines, peaux brutes, vins, alcools, filasse, bestiaux, cerclés, balais, chocolat, café, pain d'épice.

Par sa situation au pied et sur la croupe d'une colline, Chartres est divisé en deux parties : la ville haute et la ville basse. La première ne présente guère que des rues tortueuses, étroites et sombres, bordées de vieilles maisons, qui sont, pour la plupart, construites en bois; néanmoins, l'aspect général de ce quartier est assez pittoresque. La ville basse a des rues plus régulières, plus larges, et possède quelques maisons modernes assez élégantes.

— Hist. Les auteurs latins donnent à Char-

tres les noms d'*Autricum* et de *Carnutum civitas*. Elle était, en effet, à l'époque de la conquête romaine, la principale cité des Carnutes, peuplade belliqueuse qui lutta avec une énergie désespérée contre le conquérant des Gaules. Quand l'invasion des barbares eut anéanti la puissance romaine dans les Gaules, Chartres devint la possession des rois francs. Au ix^e siècle, elle fut prise et brûlée deux fois par les Normands; en 911, ces derniers, sous la conduite de leur chef Rollon, l'assiégèrent de nouveau; mais ils furent défaits par Richard, duc de Bourgogne. Durant les longues guerres entre la France et l'Angleterre, Chartres tomba et resta longtemps au pouvoir des Anglais; elle fut reprise par Dunois en 1432. Pendant les guerres de la Ligue, après l'assassinat du duc de Guise, cette ville se souleva contre le roi; mais, trois ans après, en 1591, elle fut prise par Henri IV, qui, après avoir abjuré le protestantisme, s'y fit sacrer dans la cathédrale, le 27 février 1594. Le comté de Chartres fut érigé en duché par François I^{er}. Il devint peu après l'apanage de la maison d'Orléans, et, dès ce moment, le titre de duc de Chartres fut dévolu au fils aîné de cette famille.

Chartres a donné le jour à un assez grand nombre d'hommes distingués; parmi les principaux, nous nommerons le philosophe F. Nicole, l'historiographe Félibien, les poètes Régner et Desportes, les célèbres conventionnels Fleury, Péton, Dussaulx, Chauveau-Lagarde et le général Marceau.

La ville de Chartres avait ses comtes particuliers, sous les successeurs de Charlemagne. Dans la seconde moitié du x^e siècle, elle appartenait à Thibaut, dit le *Tricheur*, comte de Blois, de Chartres et de Tours, et des petits-fils, Eudes, forma la seconde maison de Champagne. Lorsque cette dernière se bifurqua, au milieu du xiv^e siècle, le comté de Chartres suivit la destinée de la branche de Blois. Cette branche avait pour auteur Thibaud, fils puîné d'un autre Thibaud, comte de Champagne, et d'Alix de France, fille du roi Louis VII, qui, entre autres enfants, laissa Elisabeth, dont la fille, Mahaud, fut comtesse de Chartres, mais mourut sans postérité, léguant le comté de Chartres aux descendants d'Elisabeth. Celle-ci, autre fille de Thibaud, avait épousé Gautier, sire d'Avessnes, dont la fille, Marie, épousa Hugues de Châtillon, comte de Saint-Pol, père de Jean de Châtillon, lequel assumait le titre de comte de Chartres. Jeanne de Châtillon, sa fille, vendit le comté de Chartres à Philippe le Bel, qui le donna à son frère Charles de Valois, père de Philippe de Valois, lequel, à son avènement au trône, réunit le comté à la couronne. François I^{er} érigea en duché, en 1528, en faveur de Renée de France, duchesse de Ferrare, d'où il passa à sa fille Anne d'Este, mariée successivement à François de Lorraine, duc de Guise, et à Jacques de Savoie, duc de Nemours. Louis XIII le racheta, en 1623, et le donna en apanage à Gaston d'Orléans, son frère. Louis XIV en gratifia son frère Philippe, et, depuis, il est resté dans la maison d'Orléans. Le fils aîné de Louis-Philippe a porté le titre de duc de Chartres jusqu'à l'avènement de son père au trône, en 1830.

— **Conciles**. Trois conciles se sont tenus à Chartres; nous allons donner l'analyse suivante de leurs travaux.

849. Dans ce premier concile, qui ne mérite, à proprement parler, que le titre d'assemblée, on donna la tonsure à Charles, frère cadet de Pépin, roi d'Aquitaine, et neveu de Charles le Chauve. Il s'enferma, après cette cérémonie, dans le monastère de Corbie, et, sept ans après, il fut fait archevêque de Mayence par Louis, roi de Germanie.

1124. Ce concile fut tenu par le légat Pierre de Léon, plus tard l'antipape Anaclet. Ses actes sont perdus.

1146. Une troisième assemblée se réunit à Chartres pour décider la croisade. Une foule d'évêques y assistèrent; tous, d'un consentement unanime, voulurent élire saint Bernard pour chef de l'expédition; mais il déclina cet honneur, et écrivit néanmoins une lettre au pape Eugène, pour l'exhorter à presser avec tout le zèle possible cette entreprise, et à employer en cette occasion les deux glaives de l'Eglise.

— **Monuments**. Au point de vue pittoresque et artistique, Chartres est une ville très-intéressante. Malgré le vandalisme qui s'est rué sur elle, dit M. Lefèvre (*Eure-et-Loir pittoresque*), la ville de Chartres n'en a pas moins conservé la physionomie des temps passés, tant la coquette de notre siècle a de peine à la rajeunir. Les édifices romans ou gothiques, les vieilles maisons aux pignons aigus, aux portes historiques, aux portiques sculptés, aux étages à encorbellement, aux fenêtres ogivales et renaissance portent encore leur cachet d'intéressante originalité. — Des anciennes fortifications de Chartres, construites au xiv^e et au xiv^e siècle, il ne reste que quelques pans de murailles flanqués de tours et la *Porte Guillaume*, monument historique du xiv^e siècle, encore important, bien qu'il ait été affreusement mutilé, surtout dans l'intérieur. La façade extérieure de cette porte se compose d'un massif central défendu par deux tours et percé d'une porte ogivale et d'une poterne aujourd'hui murée. Deux ouvertures, au-dessus des jambages de la porte, étaient occupées par les leviers du pont-levis;

une troisième ouverture, pratiquée dans la tour de droite, servait à faire jouer le levier de la passerelle. Des niches et des socles occupent le milieu de l'enfoncement cintré qui circonscrit les deux premières ouvertures. Le tout est couronné par un parapet qui est garni de créneaux à biseaux et qui repose sur une série de consoles formant machicoulis.

Le plus bel édifice de Chartres et l'un des plus remarquables qu'il y ait en France est la cathédrale (*Notre-Dame*). Cette église, dont on fait remonter la fondation au ^{xii}^e siècle, a subi de nombreuses vicissitudes. Après avoir été pillée et incendiée par les Normands, en 858, réparée par l'évêque Gilbert, et incendiée de nouveau en 962 suivant les uns, ou en 973 suivant les autres, elle fut enfin frappée de la foudre en septembre 1020, sous l'épiscopat de Fulbert. Le triste état auquel elle se trouvait réduite attira l'attention de plusieurs princes et grands seigneurs qui, à l'instigation du savant évêque, rivalisèrent de zèle pour concourir à sa reconstruction. Des sommes considérables furent fournies par les rois de France, d'Angleterre, de Danemark, par Eudes, comte de Chartres, Richard, duc de Normandie, Guillaume, duc d'Aquitaine, et beaucoup d'autres seigneurs. De leur côté les habitants de la ville travaillèrent avec enthousiasme à l'édification du nouveau monument. Toutefois, lorsque Fulbert mourut (1028), la construction n'était pas très-avancée; elle fut interrompue à diverses reprises et ne fut terminée, sauf quelques parties accessoires, que vers le milieu du ^{xiii}^e siècle. Pierre de Maincy, soixante-troisième évêque de Chartres, fit la dédicace solennelle de l'église en 1260. Par la suite, l'édifice fut notablement modifié dans plusieurs de ses parties sous prétexte d'embellissements ou de réparations. Il en est résulté que Notre-Dame de Chartres n'a pu atteindre à cette admirable unité de proportion qui distingue d'autres cathédrales, notamment celle de Reims. • A Chartres, dit M. Didron, le plan a été notablement changé à un siècle de distance : le ^{xiii}^e siècle avait l'envie de bâtir un monument modeste, étroit en largeur, court en hauteur; et le ^{xiii}^e siècle, ce siècle de grandes choses, de grands événements, comme de grands hommes, comme de grandes constructions, voulut une œuvre appropriée à ses desirs, et sur le petit monument roman greffa un monument gothique colossal, un corps de géant sur les jambes d'un nain. Cette disgracieuse proportion blesse le regard; les portes du portail royal, creusées sur la haute et la large nef centrale, font aussi mauvais effet qu'une petite bouche de femme sur la face d'un homme très-grand. Au ^{xiii}^e siècle, on a sacrifié les nefs latérales, les nefs où se tenait le menu peuple, à la nef du milieu réservée aux nobles et aux riches bourgeois. Les bas-côtés n'ont pas d'issue, s'arrêtent en impasse, tandis que la nef centrale se dégage par trois portes pour elle seule. Le corps du monument a grossi, a grandi outre mesure; les nefs latérales, les bras sont atrophiés. Au ^{xiii}^e siècle, au sommet de l'abside, on colla une chapelle, dite de Saint-Pyat, qui produisit sur le chevet de l'église l'effet d'une grosse loupe sur la tête d'un homme. Puis, au ^{xiii}^e siècle, on a défoncé la nef latérale du sud, pour pousser en saillie, au delà des contre-forts, une chapelle dite de Vendôme, à cause des seigneurs de ce nom. C'est une excroissance sur le plan ancien, une poche au dedans, une tumeur au dehors. A Reims, le plan est pur, tel qu'il est sorti de la tête du premier architecte; les proportions vous ravissent d'harmonie comme un bel opéra, œuvre d'un musicien unique. Reims est notre Parthénon du moyen âge, notre Vénus de Milo chrétienne; et, plus heureuse que la Vénus de Milo, la cathédrale champenoise est intacte, bien conservée, n'a perdu ni ses bras ni son poli. Et cependant Chartres est plus intéressante que Reims; ces additions, ces imperfections des différents siècles, altèrent sa beauté en effet, mais lui donnent un grand intérêt et avivent la curiosité. L'intelligence de l'antiquaire, si ce n'est l'âme de l'artiste, aime à comparer ces formes diverses, à se rendre compte de ces différentes sources. Enfin, la cathédrale de Chartres est plus considérable, au moins de moitié, que toutes les autres cathédrales de France; car c'est une église à double fond, pour ainsi dire. Sous la cathédrale supérieure, dans toute sa longueur, excepté à la nef, circule une cathédrale inférieure, souterraine, une crypte immense, la plus grande qui existe; ce sont des catacombes bâties, peintes à fresques, percées de fenêtres, décorées de moulures. La chapelle de Saint-Pyat est une toute petite église que la grande traîne avec elle et derrière elle, comme un navire une chaloupe. A l'occident, deux fleches gigantesques, modèles complets et parfaits de l'architecture du ^{xiii}^e et du ^{xiv}^e siècle, se dressent au-dessus du portail, comme deux cornes sur une tête monstrueuse. Les deux porches latéraux sont des avant-corps considérables qui élèvent à trois les portails de Chartres, tandis qu'ailleurs il n'y en a réellement qu'un seul, celui de l'occident. Ajoutez que c'est la seule cathédrale de France, avec celle de Bourges, dont les vitraux soient tous conservés; et sur ces vitraux brillent, remuent, parlent cinq mille personnages à peu près. Enfin, c'est la seule cathédrale de France qui soit aussi riche en sculptures. A l'extérieur seulement, il y a dix-huit cent quarante figures historiques, sans

compter toutes les figures d'ornementation, les arabesques, les gargouilles, les corbeaux, les mascarons, les consoles. A l'intérieur, le chœur est fermé par une chaîne de figures, un treillis de statues dont le nombre est considérable. Voilà en quelques mots ce qui fait de Notre-Dame de Chartres le plus intéressant monument de la France; monument unique et qu'il faudrait comparer aux gigantesques constructions religieuses de l'Égypte, aux monstrueuses pagodes de l'Inde, pour lui trouver des analogues. • Il serait difficile d'exprimer en termes plus spirituels la surprise, l'admiration, l'enthousiasme que cause à l'archéologue la vue de cette cathédrale dont les défauts mêmes excitent le plus vif intérêt. On reconnaît d'ailleurs, par la description détaillée que nous allons donner des diverses parties du monument, combien cette œuvre colossale est au-dessus de toute louange.

Vue extérieurement, la cathédrale de Chartres n'a rien qui saisisse vivement l'imagination; mais elle impose par la grandeur de ses proportions, la sévérité des lignes, la majesté de l'ensemble. La façade principale, large de 37 m. 50, est précédée d'un perron de cinq marches qui aboutit à un porche composé de trois portes décorées d'une foule de petites figures et de plusieurs statues plus grandes que nature. Selon Montfaucon et quelques autres archéologues, ces statues remonteraient au temps des rois de la première race et proviendraient de l'église que remplaça la cathédrale élevée par Fulbert. Mais cette opinion a été réfutée par Albert Lenoir, qui s'est attaché à prouver que ces statues ont dû être exécutées au ^{xiii}^e siècle et qu'elles représentent les principaux personnages qui avaient contribué par leurs bienfaits à la fondation et aux diverses réparations de l'église de Chartres : c'est ainsi que, dans les statues de la porte principale ou *porte royale*, il faudrait voir Clovis, Clotilde, Childébert et sa femme Ultrogothe, Frédégonde, Clodomir, Gondieque son épouse, Clotaire I^{er}; dans celles de la porte de droite, Pépin, Louis, fils de Louis le Bègue, Louis d'Outre-mer, Eglise, fille d'Edouard I^{er} et seconde femme de Charles le Simple; dans celles de la porte de gauche, Robert le Pieux, Berthe, sa première femme, Constance sa seconde femme, et Adélaïde de France, sa fille. Ces diverses figures, très-incorrectes au point de vue de la forme et grossièrement drapées, se sentent du style et du goût byzantins qui régnaient en France du ^{xiii}^e au ^{xiv}^e siècle. Au-dessus des portes qu'elles décorent s'ouvrent trois fenêtres ogivales : la fenêtre du milieu, plus élevée que les deux autres, est surmontée d'une galerie *galerie royale*, qui présente quinze statues de rois, dans des niches et qui couronne un pignon dont la face est décorée d'une arcature trilobée où est placée une statue de la *Vierge tenant l'Enfant Jésus*, et dont le sommet supporte une statue colossale du *Christ*. — La façade que nous venons de décrire est flanquée de deux tours carrées, percées de baies ogivales qui s'ouvrent entre les contre-forts, et surmontées de fleches élancées : la fleche du sud, nommée le *clocher vieux*, est d'une élégance sévère et sans ostentation; elle s'élève à 112 m. 15 au-dessus du sol, et a été couronnée, en 1681, d'une croix entée dans un globe de cuivre doré. La fleche du nord, nommée le *clocher neuf*, est toute couverte de dentelles et de festons de pierre; sa beauté a fait dire qu'une église, pour être parfaite, devrait unir le chœur de Beauvais, la nef d'Amiens, le portail de Reims et la fleche de Chartres. On lui a reproché toutefois de pêcher par un excès de magnificence. Elle a été construite de 1507 à 1514 par Jean Texier, dit Jehan de Beauce, pour remplacer un clocher en bois, incendié par la foudre en 1506. La pointe de cette fleche, ébranlée par le vent en 1691, fut rétablie l'année suivante par Claude Angé, sculpteur lyonnais; elle atteint une hauteur de 122 m. Un édicule du ^{xiv}^e siècle, placé au pied de la fleche du nord, renferme une horloge. — Les deux porches latéraux qui flanquent le transept du nord et celui du sud et qui forment avant-corps sont enrichis d'une quantité de candélabres, de statues, de groupes et de bas-reliefs de l'exécution la plus remarquable. Le plus beau de ces porches est celui du nord : élevé sur un perron de sept marches, il présente trois grandes arcades correspondant aux trois portes qui donnent accès dans le transept; ces arcades sont couronnées par des pignons et s'appuient sur des massifs, des pieds-droits et des colonnes garnis de sculptures. Les voûtes aussi sont surchargées de plusieurs rangs d'ornements qui se rattachent aux voussures des trois portes. Les côtés du porche sont également percés, l'un et l'autre, de deux belles arcades. Au-dessus du porche s'élève en retraite la partie supérieure du portail, décorée d'une très-belle rose, flanquée de deux tourelles octogones et de deux grosses tours carrées à plate-forme, et terminée par un pignon triangulaire dont la base est appuyée sur une jolie galerie et dont le sommet porte une statue de la Vierge. Le portail du sud offre à peu près les mêmes dispositions, mais sa décoration est un peu moins riche. M. Didron a vu, dans les sculptures des deux portails, un poème en quatre chants ou, pour mieux dire, un cycle en quatre branches, d'une conception plus vaste que l'*Illiade* ou l'*Enéide*. • La première branche, dit-il,

représente la cosmogonie, la genèse des êtres bruts, organisés, vivants et raisonnables. La seconde est une encyclopédie de toutes les sciences et de leur application à l'industrie et au commerce. La troisième est un traité de morale, des vices et des vertus. La quatrième enfin est un manuel complet d'histoire religieuse : de l'histoire du peuple de Dieu, avant Jésus-Christ, et de l'histoire moderne jusqu'à la fin du monde. A gauche, au nord, sont sculptés tous les personnages de l'Ancien Testament; à droite, au sud, tous ceux du Nouveau. Sur le côté méridional, on remarque deux figures grotesques, de grandeur naturelle : une truie qui file et un âne qui tient entre ses pattes une espèce de harpe; on appelle ce dernier l'*âne qui vielle*.

Notre-Dame de Chartres est bâtie sur le plan de la croix latine et comprend trois nefs. La longueur totale de l'édifice est de 128 m. 64; sa largeur est de 33 m. 44 dans les nefs, et de 63 m. 37 au transept. La grande nef mesure 72 m. 15 de longueur sur 14 m. 95 de largeur et 34 m. 35 de hauteur sous clef de voûte. Tout l'édifice s'appuie sur 52 piliers libres, antonnés de quatre colonnes demi-engagées et couronnées de chapiteaux de formes élégantes et variées, et sur 36 piliers massifs liés aux murailles. Les arcades ogivales de la grande nef sont surmontées de galeries de la plus grande beauté, au-dessus desquelles s'élancent de hautes et larges fenêtres, divisées en plusieurs compartiments par de légers meneaux qui s'épanouissent, au sommet, en formes gracieusement arrondies. Le chœur, un des plus vastes et des mieux disposés qui existent, est entouré d'une admirable clôture, enrichie de bas-reliefs et de statues représentant les principaux traits de la vie de Jésus-Christ et de celle de la Vierge; des pilastres, décorés avec une exquise délicatesse, séparent les différents sujets de cette série, dont l'exécution fut commencée en 1514, sur les dessins de Jean Texier. Les stalles du chœur ont été surmontées de huit bas-reliefs en marbre, sculptés par Bridan. Un groupe colossal en marbre blanc, exécuté par le même artiste et représentant l'*Assomption*, est placé sur le maître-autel, dont le style n'est pas en harmonie avec celui de l'édifice. Autour du chevet rayonnent sept chapelles absidales dont la plus remarquable est celle du fond, dite chapelle de Saint-Pyat ou de Saint-Piat. L'église n'a qu'une seule chapelle latérale, qui s'ouvre sur le bas-côté du midi. Louis, comte de Vendôme, la fit construire en 1413, pour accomplir un vœu fait à la Vierge. Les nombreuses fenêtres qui éclairent Notre-Dame de Chartres sont garnies de magnifiques verrières du ^{xiii}^e siècle, qui sont du plus haut intérêt au point de l'iconographie religieuse et de l'histoire de l'art. Les trois roses sont aussi curieuses par leur structure que par leurs vitraux : celle du grand portail conserve la noble simplicité des formes rayonnantes primitives; celles des transepts sont composées de meneaux plus savamment découpés. Il y a une centaine d'années, on voyait dans l'église un jubé de la fin du ^{xiii}^e siècle, dont on a retrouvé de très-beaux fragments sous le dallage. Un buffet d'orgues de 1650, un labyrinthe en pierres bleues et blanches qui n'a pas moins de 294 m. de développement, et quelques statues en marbre de Bridan méritent l'attention. Sous la cathédrale règne une crypte de 110 m. de longueur, qui, d'après la tradition, aurait remplacé une grotte druidique dans laquelle les Celtes rendaient un culte à la Vierge qui doit enfanter, *Virginitur*. Cette vaste crypte, où l'on peut descendre par cinq escaliers différents, comprend deux nefs voûtées à arêtes, peintes à fresque et bordées de quatorze chapelles disposées régulièrement. On y montre, entre autres curiosités, une statue de Vierge noire, un puits dit le puits des *Saints-Portes*, où furent jetés, dit-on, les corps de plusieurs martyrs du temps de Dioclétien; une pierre tumulaire gallo-romaine; une cuve baptismale en pierre du ^{xiv}^e siècle, etc. En juin 1836, un incendie détruisit les charpentes de chataignier de la cathédrale, qui faisaient l'admiration des visiteurs et auxquelles on donnait le nom de *forêt*; on les a remplacées depuis par une charpente en fer.

Les autres édifices religieux les plus intéressants de Chartres sont : l'église Saint-Pierre, ancienne dépendance de l'abbaye de Saint-Père, construite de 1150 à 1310 et qui possède de belles verrières, une pierre tombale du ^{xiii}^e siècle et les célèbres émaux de Pierre Limousin provenant du château d'Anet; — l'église Saint-Aignan, construction massive et écrasée qui renferme trois nefs éclairées par de riches verrières du ^{xiv}^e siècle et bordées d'arcades ogivales, avec triforium décoré d'arcs plein cintre sur colonnettes corinthiennes; — l'église Saint-Martin-du-Val, bâtie au ^{xiv}^e et au ^{xv}^e siècle, sur une crypte du ^{xiii}^e siècle; elle sert de chapelle à l'hospice Saint-Brice; — l'église Saint-André, classée parmi les monuments historiques, incendiée en 1861; — la chapelle de Notre-Dame-de-la-Brèche, érigée en souvenir de la levée du siège de 1568; etc.

Chartres possède plusieurs hôtels fort intéressants de l'époque de la Renaissance. Un des plus remarquables est celui qui porte le n° 17 dans la rue de la Croix-de-Beaulieu; dans la cour se trouve un escalier que l'on croit antérieur au ^{xv}^e siècle; il se compose d'un enmarchement en spirale de trente-six

marches et mesure 9 m. 80 de haut, du sol à l'entablement de la corniche, et 3 m. 20 de diamètre; il est éclairé par des ouvertures carrées et surmonté d'un toit pointu couvert de tuiles; chacun des montants, placés à distances égales, se termine, à sa partie inférieure, par un cul-de-lampe à figure grotesque et, à sa partie supérieure, par un socle contenant une statue. La corniche, qui forme encorbellement, et l'entablement sont ornés de fortes moulures à ogives et à torsades. — Une autre maison, située sur la place de la Poissonnerie, a sa façade coupée dans toute la largeur par deux étages à encorbellement; chacun de ces étages est soutenu par une grande porte en saillie qui présente à sa partie inférieure des moulures et des retombées décrivant cinq baies à cintre très-surbaissé qui supportent des consoles sculptées. — La maison portant le n° 49 dans la rue des Changes est un curieux spécimen de construction en bois : deux étages à pignon aigu font saillie sur la façade et sont ornés de sculptures. — La *Maison dite du médecin*, dans la rue du Grand-Cerf, a une façade des plus élégantes où se combinent harmonieusement les lignes sévères de l'art grec et les capricieuses fantaisies de la Renaissance.

Citons enfin, parmi les autres édifices et établissements de Chartres : l'ancien hôtel de ville, qui conserve une porte ogivale et un campanile; le nouvel hôtel de ville, bel édifice du commencement du ^{xvii}^e siècle; le palais épiscopal, construit à l'aide des libéralités de M^{me} de Maintenon (il est contigu à la cathédrale et a de beaux jardins d'où l'on jouit d'une vue agréable et assez étendue); la maison militaire, établie dans un cellier à trois nefs du ^{xiii}^e siècle; le pont Neuf, construit au commencement de ce siècle, etc. Chartres a de belles promenades qui longent en partie les rives de l'Eure. La place Marceau a une pyramide en briques, élevée sous le premier empire en l'honneur du général de ce nom, dont la statue en bronze a été érigée en 1851 sur la place des Essars.

CHARTRES (Renaud ou Regnaud de), prélat et chancelier de France, né vers 1380, mort en 1444. Il était fils d'un grand maître enquêteur des eaux et forêts de Normandie. D'abord chanoine, puis évêque de Beauvais, il fut nommé archevêque de Reims en 1414, lieutenant du roi et du dauphin en Langue, Lyonnais et Mâconnais en 1418, chancelier de France en 1424 et en 1428, et enfin il reçut, en 1439, le chapeau de cardinal. Renaud de Chartres exerça un grand ascendant sur l'esprit de Charles VII, qu'il sacra roi à Reims en 1429, en présence de la pucelle d'Orléans. Lorsque Jeanne d'Arc fut prise devant Compiègne, Renaud, qui avait toujours vu d'un oeil jaloux l'influence exercée par l'héroïne sur la marche des événements, ne fit aucune démarche auprès de Cauchon, évêque de Beauvais, son suffragant, pour lui enlever sa victime. Il mourut subitement à Tours, où il s'était rendu pour prendre part aux négociations qui amenèrent un traité de paix entre la France et l'Angleterre.

CHARTREUSE s. f. (char-treu-ze). Religieuse de l'ordre de Saint-Bruno.

— Couvent de chartreux : *La Grande Chartreuse fut établie par saint Bruno, près du village de Chartreuse, en Dauphiné*.

— Par ext. Petite maison de campagne isolée et solitaire : *Elle voulait méditer là sur les événements de la vie, comme dans une chartreuse privée*. (Balz.)

— Comm. Liqueur tonique très-estimée, qu'on obtient par la distillation de plantes aromatiques qui croissent sur les montagnes des Alpes, et qui tire son nom du couvent de la Grande-Chartreuse, où on la fabrique en si grande quantité, que la vente annuelle produit environ 2 millions de francs : *Une bouteille de CHARTREUSE. Boire un petit verre de CHARTREUSE*.

— Art culin. Mets composé d'un mélange de légumes. Se dit par allusion à l'abstinence de la viande qui est obligatoire pour les chartreux.

— Hortie. Variété de tulipe.

— Moll. Nom vulgaire d'une espèce d'hélice.

— **Encycl.** La règle de saint Bruno exigeait que les chartreux vécussent le plus possible en anachorètes : ils devaient travailler, manger, dormir isolément, et, lorsqu'ils se rencontraient, se saluer sans dire un mot; ils ne se réunissaient que pour réciter les offices aux heures déterminées par l'Eglise, et ne prenaient leurs repas en commun qu'à certains jours de l'année. Il résultait de ces différences entre la vie des chartreux et celle des autres moines que les monastères de l'ordre de Saint-Bruno présentaient des dispositions qui n'existaient pas dans les autres couvents. Ces monastères, établis de préférence dans des déserts, au milieu des montagnes, loin des lieux habités, prirent tous le nom de *chartreuses*. • L'architecture des chartreux, dit M. Viollet-le-Duc, se ressent de l'excessive sévérité de la règle; elle est toujours d'une simplicité qui exclut toute idée d'art (sauf toutefois en Italie). Sauf l'oratoire et les cloîtres, qui présentaient un aspect monumental, le reste du couvent ne consistait qu'en cellules, composées primitivement d'un rez-de-chaussée avec un enclos de quelques mètres. A partir du ^{xv}^e siècle seulement, les arts pé-

nérèrent dans ces établissements, mais sans prendre un caractère particulier; les cloîtres, les églises devinrent moins nus, moins dépouillés; on les décora de peintures qui rappelaient les premiers temps de l'ordre, la vie de ses fondateurs. Les chartreuses n'eurent aucune influence sur l'art de l'architecture. Ces couvents restèrent isolés pendant le moyen âge, et c'est à cela qu'ils durent de conserver presque intacte la pureté de leur règle. Cependant, dès le xiv^e siècle, les chartreuses présentaient, comparativement à ce qu'elles étaient un siècle auparavant, des dispositions presque confortables qu'elles conservèrent sans modifications importantes jusque dans les derniers temps. Voici quelques-unes, à quelques détails près, les dispositions principales des chartreuses: une porte unique donnait accès dans l'enceinte monastique qu'environnait le plus souvent une haute et épaisse muraille, flanquée de tours de guet et pouvant au besoin soutenir un siège contre une petite troupe; après avoir franchi la porte, on pénétrait dans une vaste cour sur laquelle s'ouvraient le logis du prieur, la maison des hôtes ou pèlerins, l'église, les étables, les granges, le colombier, le fournil; dans le voisinage de l'église étaient la salle capitulaire et un petit cloître intérieur; un second cloître, d'une grande étendue, en forme de carré long, se développait dans la seconde partie de l'enceinte; tout autour étaient disposées les cellules des moines, formant chacune un petit logis séparé, avec jardin particulier. Ces cellules s'ouvraient sur les galeries du cloître et étaient munies d'un tour dans lequel un frère venait déposer la maigre pitance destinée au réclus; elle se composait d'une pièce chauffée servant d'atelier, d'une chambre à coucher, dont les meubles étaient un lit, une table, un banc et une bibliothèque, d'un petit promenoir couvert, avec des latrines à l'extrémité, et d'un galetas.

Les plus célèbres chartreuses sont celles de Grenoble, de Pavie, de Florence, de Paris, dont nous donnons ci-après la description; la chartreuse de Bologne, bâtie en 1335, supprimée en 1797 et convertie en campo-santo en 1801; l'église a conservé de belles peintures d'Elisabeth Sirani, de Canuti, de Bibbiena, de Cesi, etc.; — la chartreuse de Pise, fondée en 1367, à 8 kilom. environ de Pise, dans la vallée de Calci, au pied d'une montagne boisée d'où l'on jouit d'une belle vue sur la mer; supprimée à la fin du siècle dernier, elle a été rétablie en 1814; les bâtiments sont vastes et d'une belle apparence; la bibliothèque est riche en manuscrits; — la chartreuse de Naples, bâtie sur les montagnes qui dominent le golfe et la ville; — la chartreuse de Garignano, fondée par Jean II Visconti, à une petite distance de Milan; l'église, d'une architecture simple et régulière, est ornée de belles fresques de Daniel Crespini, représentant les principaux faits de la vie de saint Bruno; Pétrurque, qui vécut quelque temps retiré dans une maison de campagne du voisinage, venait souvent visiter les moines de cette chartreuse; aujourd'hui, l'église est la paroisse d'un humble village, et les bâtiments du couvent servent de magasins; — la chartreuse de Chiaravalle, fondée au xiv^e siècle, à une lieue de Milan; l'église, de style gothique, est remarquable par la beauté de ses proportions et l'élévation de son clocher; elle renferme des fresques du Fiammenghino, de B. Linni, qui, malheureusement, ont beaucoup souffert; — la chartreuse du Reposoir, fondée en 1151 par Aymon de Francigny, à deux lieues environ de Cluses, en Savoie, dans une vallée dominée par la chaîne des monts Vergi; — la chartreuse de Miravalles, magnifique monastère voisin de Burgos, fondé en 1441 sur l'emplacement d'un palais de Henri III; les cellules, au nombre de vingt-six, se composent de quatre pièces, d'un promenoir couvert et d'un petit jardin; l'église renferme les tombeaux du roi Jean II, de sa femme Isabelle et de son fils Alonzo; — la chartreuse de Fribourg, en Suisse; — la chartreuse de Marbach, en Autriche; — la chartreuse de Villeneuve-les-Avignon, fondée en 1356, par Innocent VI, agrandie par Aubert, évêque de Carcassonne, neveu de ce pontife, et par Selva de Montirac, cardinal-archevêque de l'ampelune; cette maison, une des plus considérables de l'ordre, avait une belle église ogivale qui renfermait des peintures du Guide, du Guerchin, de Mignard, le mausolée d'un prince de Conti, mort à Pézenas, et le tombeau d'Innocent VI, chef-d'œuvre de sculpture gothique; la bibliothèque contenait une foule de manuscrits et de volumes précieux; ce monastère a été démoli presque entièrement pendant la Révolution, et ses richesses artistiques ont été dispersées; — la chartreuse de Marseille, succursale de la précédente, fondée en 1633, au bord du ruisseau du Jarret; il n'en reste plus que l'église, devenue une des paroisses de Marseille, sous le vocable de Sainte-Marie-Madeleine; on y voit un beau tableau d'autel, de Michel Serre, représentant l'Assomption de la Madeleine; — la chartreuse de Montréux, dans le Val, fondée en 1117, détruite à l'époque de la Révolution et restaurée récemment; — la chartreuse de Clermont, en Auvergne, située à 50 kilom. de cette ville, du côté de Bourg-Lastic; M. Viollet-le-Duc a publié dans son Dictionnaire (t. I, p. 308 et 309) le plan général de ce monastère et celui de l'une des cellules.

Au siècle dernier, le nombre des chartreuses s'élevait à cent quatre-vingt-neuf; dans ce

nombre, on comptait quelques couvents de femmes.

CHARTREUSE (massif de LA GRANDE-), groupe de montagnes de France (Isère), arrondissement de Grenoble, entre l'Isère, le Guier, l'Hérétang et la Roise. Il a environ 120 kilom. de circonférence; ses points culminants sont le pic de Chamechaude (2,687 m.), le Petit-Som ou Dent-de-Croilles (2,066 m.), la Grande-Sure (1,924 m.), et le Grand-Som (1,871 m.).

Chartreuse (LA GRANDE-), près de Grenoble. Un des tableaux exécutés par Le Sueur, pour la décoration du petit cloître des chartreux de Paris, représente saint Bruno examinant le plan de l'église de Notre-Dame de Casalibus (ou des solitaires), et des sept petites cellules qu'il fit bâtir pour lui et ses six compagnons, au milieu des montagnes sauvages du Dauphiné, dans un désert affreux appelé *Chartreuse*, *Chartrouse* ou *Chartroux*. Ce plan n'est pas exact, sans doute; mais le monastère fondé par saint Bruno ne comprenait en effet, à l'origine, qu'une modeste chapelle et un petit nombre de cellules isolées. Ces premières constructions n'occupaient que cette partie du désert où sont bâties maintenant la chapelle de Saint-Bruno et celle de Sainte-Marie. Par la suite, le nombre des religieux s'étant accru, un vaste monastère fut construit; huit fois les bâtiments furent incendiés; ceux que l'on voit aujourd'hui datent de 1676; ils sont d'une architecture fort simple et ont leurs combles recouverts en ardoises. Un grand corridor, dont l'entrée communique avec de vastes pièces carrées appelées *salles de France*, *d'Italie*, *de Bourgogne*, *d'Allemagne*, conduit au logement du supérieur général de l'ordre; à droite sont les cellules des autres dignitaires de la communauté; à gauche, le réfectoire, la cuisine, l'église et la chapelle domestique. L'étage supérieur contient la salle du chapitre, la grande galerie et les appartements où couchent les étrangers. Le cloître est formé de deux corridors longs de plus de 300 mètres, et sur lesquels s'ouvrent soixante cellules, dont chacune comprend: un vestibule, une pièce avec sa cheminée, une chambre à coucher dans laquelle est un lit garni d'une paille, d'une couverture et de deux draps de laine; un galetas, un atelier et un petit jardin. Une table, un fauteuil, un crucifix, un sablier et une petite bibliothèque forment avec le lit tout le mobilier de la cellule. — L'église, d'une extrême simplicité, n'a conservé de son ancienne décoration que les stalles du chœur; la nef est divisée en deux parties par une boisserie à claire-voie; celle du côté du chœur est destinée aux pères, l'autre aux frères et domestiques de la communauté. Il y a, en outre, trois chapelles dans l'enceinte monastique: celle de Saint-Louis, celle des Morts et celle dite *domestique*. — La *salle du chapitre*, carrée et spacieuse, est entourée de stalles adossées à la muraille; au-dessus de ces stalles sont des copies des tableaux de Le Sueur représentant la *Vie de saint Bruno*, et, immédiatement au-dessous du plafond, sont rangés par ordre chronologique les portraits des généraux de l'ordre. — La *Bibliothèque*, complètement dévastée à l'époque de la Révolution, et dont plusieurs manuscrits précieux ont été recueillis à la bibliothèque de Grenoble, se compose aujourd'hui d'environ 5,000 volumes.

Les deux grands corps de bâtiments dont nous venons de décrire les parties principales sont entourés d'une muraille de clôture; en dehors de cette enceinte, on voit un moulin et d'autres bâtiments qui servent d'écuries et d'ateliers. Les femmes, à qui l'entrée du monastère est rigoureusement interdite, sont logées dans une maisonnette située vis-à-vis du portail principal et appelée *l'Infirmerie*. A 30 m. de distance, sur la route de Sapey, est la *Courrière*, où l'on fabriquait autrefois des draps, des toiles et tout ce qui était nécessaire aux maisons de l'ordre: il y avait aussi une imprimerie. Cet établissement, qui date de l'année 1296, a été incendié et reconstruit quatre fois: depuis la Révolution, il est affecté au logement des gardes forestiers de l'Etat. — La *chapelle de Sainte-Marie* ou de *Notre-Dame de Casalibus* s'élève au milieu d'une forêt de sapins sur les hauteurs qui dominent le couvent; à l'endroit où furent bâties les cellules des premiers chartreux; elle a été construite en 1440 par François de Maréme, général de l'ordre. La *chapelle de Saint-Bruno*, située à quelques pas de la précédente, sur un rocher au pied duquel jaillit une belle fontaine, occupe l'emplacement de l'oratoire élevé par le saint en 1084; elle fut bâtie, en 1640, par Jacques de Morly, évêque de Toulon, et renferme l'autel de l'ancien oratoire.

Le vallon sauvage où est située la Grande-Chartreuse, et qui mérite si bien le nom de Désert qu'on lui a donné, est tellement encaissé entre de hautes montagnes, pour la plupart inaccessibles, qu'on ne peut y arriver que par deux passages naturels. Le chemin le plus court, le plus facile et en même temps le plus pittoresque, est celui qui part de Saint-Laurent-du-Pont, et qui côtoie en partie le torrent du Guier-Mort, sous une voûte touffue formée par le feuillage des hêtres et des sapins; l'autre route, qui passe par les villages du Sapey et de Saint-Pierre-de-Chartreuse, est celle que suivent ordinairement les voyageurs venant de Grenoble. Des hauteurs

qui dominent la Grande-Chartreuse, on jouit d'un panorama magnifique: le rocher à pic qui se dresse au N.-E. du couvent se nomme le Grand-Som ou Grand-Sommet; son élévation au-dessus du niveau de la mer est de 1,871 mètres; il faut trois à quatre heures, en partant de la Chartreuse, pour atteindre le sommet culminant, d'où l'on découvre le lac du Bourget, la Dent-du-Chat, le mont Blanc, le pic de Belledonne, et d'où l'on peut même apercevoir Lyon avec une lunette d'approche. Cette ascension n'offre d'ailleurs aucun danger, et est faite, chaque année, par un grand nombre de dames.

Chartreuse (LA), ou les **Chartreux** de Dijon, magnifique établissement fondé à 1 kilom. de la ville, en un lieu dit *Champmol*, par le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, en l'année 1379 selon les uns, 1383 selon les autres. Philippe le Hardi y établit vingt-quatre religieux. Les artistes les plus célèbres de l'époque furent appelés à concourir à l'érection et à l'établissement de ce riche monastère, que Philippe avait désigné pour être le lieu de sa sépulture et de celle de ses descendants. Il y fut, en effet, inhumé, revêtu de l'habit de chartreux, ainsi que ses successeurs. Toutefois, son fils, furent les seuls qui furent élevés sur la tombe des princes de cette race. Ces deux mausolées, faits d'albâtre, après avoir été mutilés pendant la Révolution, ont été depuis restaurés et transportés au musée de Dijon.

Aujourd'hui, la chartreuse est remplacée par un asile d'aliénés qui peut recevoir 300 malades. Il ne reste de l'ancienne église et du couvent que le portail d'entrée, le portail de l'ancienne église, une tour octogonale et le puits de Moïse, classés parmi les monuments historiques.

Le portail de l'ancienne chapelle est décoré d'un grand nombre de figures sculptées de la main de l'ymagier du duc Philippe, Claus Suter. Une statue de la Vierge portant l'Enfant Jésus surmonte le pilastre qui sépare les deux portes; à droite et à gauche sont les statues de Philippe le Hardi et de Marguerite de Flandre, sa femme, agenouillées aux pieds de la Vierge, et assistées d'un saint et d'une sainte qui semblent implorer pour eux la mère du Sauveur.

Le puits de Moïse, jadis placé au centre du grand cloître et construit de 1396 à 1399, a 7 m. 15 de diamètre. Au milieu s'élève un immense piédestal hexagone qu'entourent les statues de Moïse, de David, de Jérémie, de Zacharie, de Daniel et d'Isaïe.

Le tome II des *Mémoires de la commission des Antiquités de la Côte-d'Or* contient un Rapport de M. de Saint-Mesmin sur les restes de l'ancienne Chartreuse de Dijon.

Chartreuse (LA) ou les **Chartreux** de Paris, couvent démoli à l'époque de la Révolution, et qui était situé rue d'Enfer, à côté du Luxembourg. En 1257, saint Louis fit venir cinq religieux de l'ordre des chartreux et les installa au village de Gentilly; l'année suivante, il leur fit don, sur leur demande, d'un vieux château à demi ruiné, situé hors des murs de Paris, près de la route qui conduisait à Issy; cet antique manoir, appelé le *château Vauvert*, passait pour être hanté par les revenants et par tous les démons de l'enfer; les Parisiens n'en approchaient qu'avec effroi et, pour exprimer une course dangereuse, on disait: *Aller au diable Vauvert*, locution qui, par la suite, se changea en celle-ci: *Aller au diable au vert*. Les chartreux, qui n'avaient pas plus peur du diable Vauvert que d'un autre, prirent possession du vieux manoir, et, après quelques démêlés avec le curé de Saint-Séverin, qui redoutait de voir une partie de ses revenus passer à la communauté naissante, ils fondèrent une magnifique église dont Pierre de Montreuil fut l'architecte et dont saint Louis posa la première pierre en 1260. Le nouveau monastère devint bientôt un des plus florissants et des plus riches de l'ordre. Au siècle dernier, ses bâtiments et son enclos occupaient une superficie de 229,634 m. carrés; il avait deux cloîtres entourés de quarante habitations composées de plusieurs pièces et ayant chacune son jardin. Le grand cloître avait 136 m. dans un sens et 91 m. dans l'autre; la surface du préau, qui servait de cimetière aux religieux, était d'environ 1 hectare. Le petit cloître, qui s'ouvrait sur la rue d'Enfer, avait des vitraux magnifiques et fut décoré, dès 1350, de fresques représentant les principaux épisodes de la vie de saint Bruno; ces fresques furent remplacées, en 1508, par des peintures sur toile, et, celles-ci s'étant altérées à leur tour, les moines chargèrent Eustache Lesueur de renouveler cette décoration. Le célèbre artiste retraça la vie du saint en vingt-deux tableaux, entremêlés de cariatides et de figures d'anges peintes en grisaille. [V. Bruno (vie de saint)]. Ces tableaux, qu'accompagnaient des vers latins assez médiocres furent vendus à Louis XVI par les moines, en 1776: ils font partie aujourd'hui des richesses artistiques du Louvre. Aux quatre extrémités du cloître, Lesueur et ses élèves avaient peint une *Vue de la Chartreuse de Grenoble*, une *Vue de la Chartreuse de Pavie*, *Saint Bruno examinant le plan de la Chartreuse de Rome* et le *Plan de l'ancienne Chartreuse de Paris* porté par deux anges. Ces deux derniers ouvrages ont été placés au Louvre, les deux autres ont disparu. L'église des chartreux de

Paris possédait un magnifique lutrin en bois sculpté, orné des figures des *Vertus théologiques*, un maître-autel et des stalles également en bois, dont l'exécution avait coûté trente années de travail à un religieux du monastère; elle renfermait aussi un grand nombre de tableaux dus aux plus habiles peintres français du xviii^e siècle: la *Résurrection de la fille de Jaire*, de La Fosse; le *Paralytique sur le bord de la piscine*, le *Contenier*, la *Chananéenne*, la *Résurrection de Lazare*, de J.-B. Corneille; *Jésus au milieu des docteurs*, de Philippe de Champaigne; le *Christ guérissant les malades* (aujourd'hui au Louvre), de Jouvenet; la *Résurrection de Lazare*, de Bon Boullogne; l'*Hémorroïste*, de Louis de Boullogne; la *Vocation de Simon-Pierre et d'André*, de Dumont le Romain; les *Aveugles de Jéricho*, d'Antoine Coypel; la *Samaritaine*, de Noël Coypel; le *Miracle des cinq pains*, de Claude Audran; l'*Apparition du Christ à la Madeleine* (aujourd'hui au Louvre), de Lesueur. On remarquait encore dans le chapitre un beau *Christ en croix*, que Philippe de Champaigne regardait comme un de ses meilleurs ouvrages et qu'il avait laissé par testament aux chartreux de Paris; ce tableau, qui a été gravé par Poilly, se trouve aujourd'hui au palais du Luxembourg. C'est à tort que certains biographes prétendent que Lesueur termina ses jours dans le couvent qu'il avait enrichi de ses chefs-d'œuvre.

Après la suppression des chartreux en 1790, on démôlit leur monastère et leur église et on annexa une grande partie de leur enclos aux jardins du Luxembourg. C'est sur les terrains de cet enclos que fut tracée la belle avenue de l'Observatoire et que furent établies les pépinières: les édiles d'alors ne se doutaient pas des soucis qu'ils préparaient à M. Haussmann.

Chartreuse de Florence (LA), située à une lieue environ de la ville, sur un coteau au pied duquel deux petites rivières, la Greva et l'Enna, marient leurs eaux gazonnantes, fut fondée, en 1341, par le Florentin Niccolò Acciajoli, sénéchal de la reine Jeanne de Naples, qui avait formé le projet d'y instituer un grand lycée pour cinquante élèves et qui obtint de la république l'autorisation de fortifier cet édifice. On croit que l'architecte fut le célèbre Andrea Orgagna; mais plusieurs bâtiments sont d'une date bien postérieure. Au haut de l'escalier principal on voit une magnifique fresque de Jacopo da Empoli, représentant le *Christ au milieu des apôtres*. L'église est superbe; elle renferme des fresques de Bernardino Poccetti retraçant les principaux épisodes de la *Vie de saint Bruno*; diverses autres peintures de Cocchi, Mancini, Sacconi, Orazio Fidani, Piero di Matteo; des statues par Ermanno Tedesco, Matteo Tedesco, Pignelli. Les chapelles latérales, dont le dessin est attribué à l'architecte Zanobi del Rosso, renferment aussi de bonnes peintures, entre autres un *Saint Louis*, de Luigi Sabatelli, et un *Saint Jean-Baptiste*, de Pietro Benvenuti. Deux peintures à fresque de Cocchi, représentant *Adam et Eve* et la *Résurrection du Christ*, décorent l'escalier qui conduit à la chapelle souterraine où sont les tombeaux de la famille Acciajoli; parmi ces tombeaux, on distingue celui du sénéchal Niccolò, sculpté par Andrea Orgagna, et celui du cardinal Angiolo Acciajoli, ouvrage de Donatello et de Giuliano da San-Gallo; le tableau d'autel de cette chapelle est de Cosimo Gamberucci et les fresques sont de Poccetti. Dans la salle du chapitre, on admire un *Crucifiement*, de Mariotto Albertinelli; une *Madone*, attribuée par les uns à Andrea del Sarto et par d'autres à Puligo; un *Saint Bruno*, de Biliverti; le mausolée de Leonardo Buonafede, dû à Francesco da San Gallo, etc. Le bénitier et la chaire du réfectoire sont l'ouvrage de Mino da Fiesole. Les cloîtres sont ornés de nombreuses statues et de petits oratoires tout dorés. Il y a aussi plusieurs œuvres d'art remarquables dans la maison des hôtes (*foresteria*), où Charles-Quint demeura (1536) et qu'habiteront les papes Pie VI et Pie VII.

Chartreuse de Pavie (LA), monastère célèbre, situé à une lieue de Pavie, au milieu d'une plaine fertile. Jean-Galéas Visconti, seigneur de Pavie et comte de Vertu, fonda ce monastère, en expiation du meurtre de son oncle Barnabo et de ses cousins. Il le dota magnifiquement et y établit vingt-cinq chartreux. L'église, dont il avait posé la première pierre le 8 septembre 1396, fut terminée en deux ans, ainsi que les bâtiments de la communauté. L'inauguration en fut faite avec une grande solennité. Je crois, dit M^{me} Louise Colet (*l'Italie et les Italiens*), je crois revoir le duc Galéas, accompagné de sa femme Catherine, nièce de ce Barnabo qu'il avait fait mourir, remplissant de son cortège la cour aujourd'hui déserte. Les hallebardiers font la haie; les gonfleurs flottent au vent; les pages et les écuyers étalent leurs pourpoints déchiquetés et leurs toques à plumes; les duchesses et les châtelaines passent avec leurs robes collantes à fraise de dentelles. Le prieur, entouré de ses religieux au costume rigide, sort de l'église pour recevoir le duc, leur bienfaiteur; les cloches carillonnent, les psaumes retentissent dans la nef, le chœur est éclairé par des milliers de cierges, tout est en fête pour célébrer la venue de l'assassin couronné qui oublie son forfait!.

La Chartreuse de Pavie est peut-être le mo-

nastère le plus somptueux du monde. On y arrive par une avenue spacieuse qui commence au hameau de Torre del Mangano, et qui aboutit à un pont jeté sur un canal et fermé à son extrémité par une grille en fer. Après avoir franchi cette grille, on passe sous un portail monumental décoré de fresques à demi détruites, et qui s'ouvre sur un vestibule où l'on admire deux magnifiques figures colossales de *Saint Sébastien* et de *Saint Christophe*, peintes par Bernardino Luini. De là, on entre dans une cour de 100 m. de long, au bout de laquelle se dresse la façade en marbre de l'église, « joyau d'architecture si riche d'ensemble et de détails, si inouï de hardiesse et de caprices, qu'on croit d'abord à une apparition fantastique; l'œil s'y attache obstinément et n'ose s'en détacher, de peur de voir disparaître toutes ces fantaisies du style gothique mêlées aux lignes régulières et nobles de Bramante; fouillis de sculptures grandioses et de fines ciselures. Soixante-six statues de saints, soixante médaillons d'empereurs et de rois, une foule de bas-reliefs représentant des scènes de l'Écriture sainte, des arabesques, des candélabres en forme de colonnes sveltes, élégantes, et servant d'encadrement à quatre fenêtres arrondies en arcades; tout cela en marbre blanc et se détachant en relief net et pur sur le fond des mosaïques et des marbres de couleur. Quand le ciel est bleu, quand le soleil ruisselle sur cette façade splendide, elle rayonne comme un écrin énorme de pierreries dressé tout à coup dans l'air. Derrière la façade s'élève la coupole, à triple étage de colonnettes à jour, et surmontée d'un petit dôme que couronne une croix. » (Mme L. Colet.) — On croit que l'architecte de l'église fut Heinrich von Gmunden (Enrico da Gamodia), le même qui commença la cathédrale de Milan; mais la façade qui vient d'être décrite est l'œuvre d'Ambrogio da Fossano. Les colonnes des quatre croisées, en forme de candélabres, ont été sculptées par Cristofano Solari, dit le Gobbo, ainsi que les bas-reliefs exécutés de la porte d'entrée. Peut-être y a-t-il une surcharge de petits détails dans l'ornementation de la partie inférieure de cette façade; mais, au-dessus de la première galerie, l'architecte a eu le bon goût de substituer aux ciselures une marqueterie en marbres de couleur qui est du plus bel effet.

À l'intérieur, l'église, construite en forme de croix latine, se divise en trois nefs : au centre de la croisée s'élève la coupole, remarquable par la hardiesse de ses proportions. Toute la voûte de l'église scintille d'étoiles d'or qui se détachent sur un ciel d'un bleu vif; la frise est ornée de figures de patriarches, de prophètes et de saints, peintes à fresque par le Borgognone. De chaque côté des nefs latérales sont sept chapelles fermées par des grilles, et communiquant entre elles par des portes percées dans un mur en marbre sculpté; elles sont décorées de mosaïques et de bas-reliefs exécutés dans l'espace de trois siècles par des artistes appartenant à une même famille (les Sacchi); les peintures sont en général assez médiocres; il faut en excepter la *Vierge adorant l'Enfant Jésus*, un *Christ en croix*; *Saint Sire*; *Saint Ambroise*, et d'autres figures de saints, par le Borgognone; le *Père Éternel entouré d'anges*, par le Pérugin, et un tableau d'autel, par le Guerchin. Une très-belle grille sépare la nef des transepts. Au fond du transept de droite est la chapelle de Saint-Bruno, que décore une fresque du Borgognone représentant la *Famille Visconti offrant à la Vierge un modèle de la Chartreuse*. Du même côté s'élève le mausolée du duc Galéas, fondateur du monastère, dessiné, en 1490, par G. Pellegrini et exécuté seulement en 1562 : « Ce monument en marbre blanc est d'un travail inouï, dit Mme Colet : le sarcophage se dresse derrière de légers arceaux tout revêtus de sculptures; la statue du duc est couchée sur le couvercle, la tête appuyée sur un coussin, le corps enveloppé d'un manteau qui laisse les jambes à découvert; à sa droite repose son épée. Une *Renommée* est assise au pied du cercueil, un *Ange* à la tête. Au milieu d'un second compartiment, couvert de bas-reliefs et s'élevant sur la frise des arceaux, est une belle statue de la *Vierge*, abritée par une demi-niche que dominent les armes des Visconti, soutenues par deux figures de femmes portant des palmes; de chaque côté sont d'autres figures allégoriques formant le couronnement du mausolée. Le corps du duc assassin ne repose pas dans ce monument somptueux, qui ne lui fut élevé qu'un siècle et demi après sa mort; le corps, provisoirement déposé par les chartreux dans leur humble cimetière, ne fut pas retrouvé; les pauvres moines ascétiques avaient oublié la place où leurs prédécesseurs ensevelirent Galéas. Sa poussière se confondit à celle des saints religieux; elle ne méritait pas tant d'honneur. » Dans le transept de gauche, devant une chapelle peinte à fresque par Daniel Crespi, sont les statues funéraires de Louis le More et de Béatrix d'Este, son épouse, dues au ciseau de Gobbo. Quatre grands candélabres de bronze, du travail le plus élégant, exécutés sur les dessins de Fontana, sont placés devant les deux chapelles. Dans le chœur, on remarque des figures de saints d'une belle tournure, peintes par D. Crespi; les stalles en bois de chêne sculpté et en marqueterie, ouvrage de Bart. da Pola (1485), et le maître-autel surchargé de bas-reliefs, de bronzes et de pierres précieuses.

La vieille sacristie, qui s'ouvre sur le transept par une porte de marbre sculptée et ornée de médaillons des ducs et duchesses de Milan, contient plusieurs tableaux intéressants et un triptyque en dent d'hippopotame sculpté par le Florentin Bernardo degli Ubriachi. Dans la nouvelle sacristie est une belle *Assomption* d'Andrea Solari, terminée par Campi.

Le lavoir des moines, qui communique avec le chœur de l'église par une porte décorée de médaillons des duchesses de Milan, renferme une ravissante fresque de Luini, la *Vierge à l'aillet*, et une urne avec un bassin destiné aux ablutions des moines : on croit que le buste placé sur ce lavoir est celui d'Heinrich von Gmunden, l'architecte de la Chartreuse. Parmi les autres constructions du couvent, on remarque, à droite de la grande cour d'entrée, un édifice appelé le *Palais ducal*, destiné autrefois à loger les étrangers de distinction. À gauche sont les communs, les écuries et les remises.

Le monastère a deux cloîtres : le grand cloître, dont la plus grande longueur est de 125 m. et la plus petite de 101 m., est formé d'une série d'arcades dont les colonnes de marbre sont surmontées d'ornements en terre cuite; sur trois des côtés de ce cloître s'ouvrent les cellules des chartreux, petites habitations à un étage ayant chacune son petit jardin; le petit cloître, dit de la *Fontaine*, est orné de beaux bas-reliefs en stuc dont l'auteur est inconnu, et de fresques de Crespi qui ont malheureusement beaucoup souffert de l'humidité.

C'est dans la plaine où s'élève la Chartreuse de Pavie que fut livrée, en 1525, la fameuse bataille où François Ier fut fait prisonnier. Le roi vaincu se fit conduire à l'église pour y faire ses prières, et il y entra, dit-on, au moment où les chartreux chantaient ce verset du psaume : « *Bonum mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas.* » C'est un bien pour moi, Seigneur, que vous m'ayez humilié afin que je connaisse vos jugements. » C'est de la Chartreuse de Pavie que le roi captif écrivit à sa mère, le soir même de la bataille, le mot célèbre : « Madame, tout est perdu fors l'honneur. »

Supprimée par Joseph II, empereur d'Autriche, qui confisqua son million de revenu, la Chartreuse de Pavie fut en outre dépouillée de plusieurs de ses richesses artistiques pendant la Révolution; elle n'a été rendue à sa destination première qu'en 1845, époque où plusieurs religieux de la Chartreuse de Grenoble vinrent la repeupler. — Une *Vue de la Chartreuse de Pavie*, peinte par Lesueur, orna le cloître de l'ancien couvent des chartreux à Paris; on ne sait ce qu'est devenu ce tableau.

Chartreuse (LA), petit poème de Gresset, publié en 1735, sous forme d'épître. C'est une satire du monde, écrite dans une mansarde du Quartier latin, une bouderie contre les salons et leurs commérages. L'auteur vante les douceurs de la retraite et le charme de l'étude. De là le nom de *chartreuse* donné à sa mansarde. La solitude et l'isolement du poète sa peuplent de fictions et de rêves engendrés par une imagination féconde. Le style est généralement faible; quelques vers rappellent seuls de loin l'auteur de *Vert-Vert* :

D'une fausse philosophie
Je hais les vains raisonnements,
Et jamais la bigoterie
Ne décide mes jugements.
Une indifférence suprême,
Voilà mon principe et ma loi :
Tout lieu, tout destin, tout système,
Par là devient égal pour moi.
Oh je vois naître la journée,
Là, content, j'en attends la fin,
Prêt à partir le lendemain,
Si l'ordre de la destinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin.
.....
Je me suis fait du sort humain
Une peinture trop fidèle;
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait frappa vos yeux.
En promenant vos rêveries
Dans le silence des prairies,
Vous voyez un faible rameau,
Qui, par les jeux du vague Eole,
Enlevé de quelque arbrisseau,
Quitte sa tige, tombe, vole
Sur la surface d'un ruisseau;
Là, par une invincible pente
Forcé d'arrêter et de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante
Et d'un mouvement étranger;
Souvent il parait, il surrage,
Souvent il est au fond des eaux;
Il rencontre sur son passage
Tous les jours des pays nouveaux :
Tantôt un fertile rivage
Bordé de coteaux fortunés,
Tantôt une rive sauvage
Et des déserts abandonnés;
Parmi ses erreurs continues
Il fuit, il vogue jusqu'au jour
Qui l'ensevelit à son tour
Au sein de ces mers inconnues
Où tout s'abîme sans retour.

Cela est facile, trop facile et trop banal, surtout en un sujet qui a la prétention d'être philosophique.

Le poème des *Ombres* est une suite de la *Chartreuse*; Gresset y achève la description

du collège des Jésuites, tout en tirant vengeance de quelques censeurs de *Vert-Vert*.

Chartreuse de Parme (LA), roman par Henry Boyle (Stendhal), Paris, 1839. C'est une des meilleures œuvres de l'auteur; c'est un livre d'amateur dont Balzac a dit : « La *Chartreuse de Parme* ne peut trouver de lecteurs habiles à la goûter que parmi les diplomates, les ministres, les observateurs, les gens les plus éminents, les artistes les plus distingués, enfin parmi les douze ou quinze cents personnes qui sont à la tête de l'Europe. » Douze ou quinze cents, ce n'est pas assez, en vérité, et si l'éloge était juste, il équivaudrait à une sanglante critique. Voici l'analyse de ce roman. Fabrice, jeune seigneur italien du duché de Parme, assez mal élevé, mais doué d'un cœur généreux, d'une âme noble et d'une imagination exaltée, transporté d'admiration pour l'empereur Napoléon à la lecture des bulletins de la grande armée, quitte sa famille, s'enfuit, âgé de dix-sept ans à peine, pour venir défendre la France contre l'invasion des alliés. Il veut se battre, voir un champ de bataille, s'immortaliser avec le héros corse : c'est là son idée fixe, et, dans sa naïve inexpérience, il ne songe qu'à rejoindre les bataillons français, sans se douter le moins du monde de toutes les formalités nécessaires pour être admis sous les drapeaux. On le prend d'abord pour un espion, et sans la bienveillante amitié d'une jolie gélière qui le fait évader, le pauvre Fabrice serait probablement fusillé dans les vingt-quatre heures, grâce à un faux passe-port et à son ignorance presque absolue du français. Sa libératrice lui donne l'uniforme d'un hussard français mort dans la prison, et, affublé de cet habit d'emprunt, armé d'un grand sabre de cavalerie, Fabrice s'approche galement du champ de bataille de Waterloo. Une vivandière, que sa jeunesse et sa bonne mine intéressent, lui procure un cheval. Ainsi monté et équipé, le jeune enthousiaste, malgré la terreur involontaire que lui cause le triste spectacle qui l'entoure, brûle de se jeter au milieu de la mêlée afin de voir de près une véritable bataille de la grande armée. Un incident vient bientôt le mettre à même de satisfaire son désir. Son cheval, qui avait sans doute appartenu à quelque officier supérieur ou aide de camp, se lance au galop à la suite d'une escorte qui passe, et Fabrice se voit entraîné au milieu de sept ou huit hussards qui accompagnaient le maréchal Ney. Il parcourt ainsi tous les corps de l'armée au milieu d'une grêle de balles et de boulets, enivré par l'odeur de la poudre et par quelques verres d'eau-de-vie, se croyant déjà un héros, et s'imaginant être comme les guerriers du Tasse, entouré d'âmes nobles et sympathiques dans la société desquelles la mort doit être aussi douce que glorieuse. Mais hélas ! quelques biscatens viennent détruire tous ces beaux rêves : un général tombe à ses côtés, des chevaux sont tués, et comme celui de Fabrice est à peu près le seul en état de galoper, on enlève lestement notre jeune cavalier, et le général blessé, prenant sa place, part aussitôt à bride abattue. Fabrice furieux se met à le poursuivre en criant : *Ladri ! ladri !* voleurs ! voleurs ! et l'indignation le transporte à la pensée d'une pareille perfidie. Mais sur un champ de bataille, il ne s'agit pas de faire du sentiment, surtout au milieu d'une déroute. Fabrice le comprend bientôt, s'empare d'un fusil et s'attache à une petite troupe de voltigeurs, avec laquelle, après maintes aventures, il parvient à se tirer de la bagarre. Toute cette scène de la bataille est magnifique et restera un des beaux morceaux de la littérature au XIX^e siècle.

La fin du roman est consacrée aux aventures de Fabrice rentré dans la vie privée. Par convenance de famille, il est destiné à l'état ecclésiastique, et se voit promptement porté aux plus hautes dignités; mais son caractère turbulent ne s'accorde guère avec sa nouvelle vocation, et lui cause encore de nombreuses mésaventures.

Cet ouvrage marque l'apogée du talent de Stendhal. Jusqu'alors il n'avait fait que chercher son idéal; dans la *Chartreuse de Parme*, l'idéal a un corps : il marche, il est animé du souffle de la vie. Balzac professait un ardent enthousiasme pour Stendhal, et mettait au premier rang sa *Chartreuse de Parme*. Il est vrai de dire que l'auteur répondit à l'avalanche d'éloges insérés dans les *Lettres parisiennes* en 1840 : « Cet article étonnant, tel que j'en avais écrit, ne le reçut d'un autre, je l'ai lu, j'ose maintenant l'avouer, en éclatant de rire. Toutes les fois que j'arrivais à une louange un peu forte, et j'en rencontrais à chaque pas, je voyais la mine que faisaient mes amis en le lisant. »

Quoi qu'il en soit de la modestie goguenarde de l'auteur, et des critiques quelquefois très-dures qu'on a faites de cet ouvrage, nous croyons que c'est l'œuvre principale de Stendhal, en tant que romancier, et que c'est là qu'il a donné la mesure de ses qualités d'observateur, de critique, de philosophe et d'écrivain.

CHARTREUX s. m. (char-treu — de *Chartreuse*, nom du village près duquel fut fondée la première maison de cet ordre). Religieux de l'ordre fondé par saint Bruno en 1066.

— Chat qui a le poil d'un gris bleuâtre, couleur de la robe des chartreux. || On dit aussi adjectif : *Chat* CHARTREUX.

— Bot. Espèce de champignon qui a la couleur du chat chartreux.

— Pharm. *Poudre des chartreux*, Kermès minéral.

— **Encycl.** Hist. relig. Nous avons raconté ailleurs (v. BRUNO) l'histoire de la fondation des *chartreux*. En 1257, saint Louis fit venir cinq ou six *chartreux*, et les établit à Gentilly, près de Paris. Fidèles aux habitudes des religieux de tous ordres, ceux-ci acceptèrent sans mot dire l'asile qui leur était offert; mais, dès qu'ils en eurent pris possession, ils songèrent à l'échanger contre quelque vaste et riche habitation, et comme on ne parlait dans Paris que du fameux château de Vauvert, qui était, disait-on, hanté par le diable et dont chacun s'éloignait avec terreur, les *chartreux*, que leur sainteté mettait à l'abri des attaques de Satan, demandèrent ce château à saint Louis, sous prétexte qu'ils seraient là plus à portée de l'Université, dont ils suivaient les leçons; le roi le leur accorda en 1259. Mais comme ce prince accompagnait de don de libéralités pécuniaires, le clergé vit avec jalousie les *chartreux* recevoir de telles faveurs, et le curé de Saint-Séverin s'opposa de tout son pouvoir à ce que les nouveaux venus eussent le droit d'avoir une église, des cloches et un cimetière, toutes choses indispensables à une communauté religieuse. Les *chartreux*, en gens bien avisés, ayant pris l'engagement de servir une rente au curé, celui-ci s'apaisa et permit les cloches, la messe et le reste.

Au bout de quelque temps, les *chartreux*, qui se trouvaient parfaitement logés dans le château de Vauvert, remarquèrent cependant que l'ancienne chapelle de ce château se trouvait bien insuffisante, et, en ayant touché un petit mot au roi, celui-ci ne fit aucune difficulté pour leur procurer un local plus vaste. En 1260, il fit commencer à leur intention une nouvelle église dont il posa lui-même la première pierre; malheureusement pour les *chartreux*, ce prince, protecteur des ordres religieux, vint à mourir, et l'église demeura inachevée, le successeur de saint Louis ne portant pas la même affection aux institutions monacales. Cependant, grâce aux offrandes de personnes pieuses, l'édifice, tour à tour repris, abandonné, puis repris, finit par être achevé en 1324, c'est-à-dire soixante ans après la pose de la première pierre. La communauté avait deux cloîtres, un grand et un petit; ils étaient, au dire de Dulaure, entourés d'appartements composés chacun de deux ou trois pièces et d'un petit jardin. On comptait dans les deux cloîtres quarante logements de cette espèce. C'est dans le petit cloître que l'on peignit, à diverses époques, les principales actions de la vie de saint Bruno. « La maison des *chartreux*, ajoute l'auteur de l'*Histoire de Paris*, était une des plus riches de l'ordre. Ses bâtiments et son enclos avaient en superficie environ 60,450 toises carrées. » En 1613, Marie de Médicis, pour former le jardin du Luxembourg, acheta plusieurs parties de celui des *chartreux*, et leur donna, en échange de vastes terrains situés au delà du chemin qui conduisait à Issy.

Lors de la Révolution, non-seulement les *chartreux* de Paris, mais encore ceux du Dauphiné, furent dispersés. Grenoble et les villes voisines s'enrichirent de leurs dépouilles, et la bibliothèque de Grenoble s'empara de 500 manuscrits rares et précieux tirés de la bibliothèque des *chartreux*. Toutefois, les bâtiments du monastère étaient restés debout; en 1816, ces bâtiments furent rendus à leur première destination : quelques-uns des anciens moines y revinrent, plusieurs néophytes les y suivirent. Aujourd'hui ils se livrent avec ardeur à la fabrication d'une liqueur dont la vente leur assure, dit-on, un produit annuel de 2 millions, sur lequel le pape préleverait une bonne part. Le *Lexicon* ne porte le bénéfice annuel qu'à 500,000 fr.; ce chiffre semble trop faible et ne comprend pas sans doute la part du saint-siège. Cet ouvrage ajoute que la fabrication de la *chartreuse* a été formellement interdite aux religieux en 1864. Cette assertion est peut-être fondée, mais elle nous paraît bien invraisemblable.

La règle des *chartreux* est assez austère; l'usage de toute nourriture animale leur est interdit, et ils font vœu de mutisme absolu. Leur physionomie est généralement froide et contemplative; mais elle n'a rien de maladif ni de désagréable, car ces religieux sont exceptionnellement propres. « Néanmoins, dit un écrivain qui les visita, on plaint les *chartreux* plus qu'on ne les admire; on les visite sans ennui, mais on les quitte sans regret. » L'habillement actuel de ces moines consiste en une robe de drap blanc, serrée par une ceinture de cuir blanc ou une corde de chanvre, avec une petite cuculle ou un scapulaire, auquel est attaché un capuchon aussi de drap blanc. Ils portent au chœur une cuculle plus grande et qui descend jusqu'à terre. Voici la formule de leurs vœux : « Je promets stabilité, obéissance et conversion de mes mœurs, devant Dieu et ses saints, et les reliques de cet ermitage, qui est bâti en l'honneur de Dieu, de la bienheureuse Vierge Marie et de saint Jean-Baptiste, et en présence de dom N..., prieur. »

CHARTRIER s. m. (char-trié — rad. *chartre*, pour *charte*). Recueil de chartes; salle

dans laquelle se trouvaient rangés et classés les chartes, les titres, les terriers, et généralement tous les papiers d'une certaine valeur, qu'on désigne sous le nom de cartulaires : *Le CHARTRIER d'un monastère, d'une abbaye, d'un château. Le CHARTRIER de Saint-Denis.* » Volume conservé dans les familles nobles, et sur lequel se trouvent transcrits les brevets, les titres, les chartes pouvant servir de preuves nobiliaires.

— *Chartrier de France*, Collection des chartes de la couronne, qu'on portait à la suite des rois de France, en quelque lieu qu'ils allassent : *En 1194, Philippe-Auguste ayant été défait par Richard, roi d'Angleterre, les soldats anglais s'emparèrent du CHARTRIER de France; pour éviter le retour d'un pareil événement, il fut décidé que les chartes seraient désormais déposées en lieu sûr, au milieu de la capitale; c'est ce qu'on nomma depuis le trésor des chartes.*

— Par anal. Recueil d'anciens titres, de vieux documents : *Un bon dictionnaire, ce serait le CHARTRIER de la langue, avec tous ses actes d'origine et d'alliances.* (Ch. Nodier.)

— Nom que l'on donnait autrefois aux conservateurs des archives. || Adjectif. :

Qu'un vieux carme

Chartrier

Ait pour arme

L'encier.

V. Hugo.

CHARTRIER s. m. (char-trié — rad. *chartre*, prison). Prisonnier. || Géolier. || Vieux mot.

CHARTULAIRE s. m. (char-tu-lè-re). V. CARTULAIRE.

CHARTUMIN s. m. (char-tu-main). Nom que l'on donnait aux sorciers chaldéens, qui jouissaient d'une grande réputation au temps du roi David.

CHARVET (C.), historien français, mort à Vienne (Dauphiné) en 1772. Tout ce qu'on sait de la vie de cet écrivain, c'est qu'il fut prieur de la maison de Saint-Donat (Drôme), chanoine de Vienne, archidiacre des titres de la Tour et de Salmorenc (près de Voiron) et curé de Saint-André-le-Bas. On a de lui une *Histoire de la sainte Eglise de Vienne* (Lyon, 1761), à laquelle il a donné plus tard un supplément. Charvet a laissé, en outre, deux manuscrits, dont le plus important a pour titre : *Fastes de la ville de Vienne*.

CHARY, rivière de l'Afrique centrale, affluent du lac Tchad. La source de cette importante rivière, qui arrose le Baghermi, est inconnue. Quelques voyageurs et géographes, Browne entre autres, pensent que le Chary sort des monts de la Lune, non loin des sources présumées du Nil Blanc; aucune exploration n'est venue encore vérifier cette assertion du voyageur anglais.

CHARYBDE, fille de Neptune et de la Terre, foudroyée par Jupiter pour son insensibilité, et changée en un gouffre du détroit de Sicile (aujourd'hui *Calofaro*), qui engloutissait les navigateurs assez imprudents pour s'en approcher.

CHARYBDE, tourbillon fameux et redouté dans l'antiquité, situé dans le détroit de Messine (*Straitum Siculum*), au N.-E. de la Sicile et près du port de Messine. Ce tourbillon, qui porte aujourd'hui le nom de *Calofaro*, est peu sensible, excepté quand les courants du N. et du S. viennent à se rencontrer; il porte du N.-E. au S.-O., ce qui faisait dire aux anciens qu'en voulant éviter Charybde on tombait en Scylla. Quoiqu'il y ait beaucoup à rabattre de ce que les anciens, toujours timides sur mer, nous ont raconté de Charybde, on ne peut assurer qu'à de certains moments le passage sur ce point soit sans danger. Un voyageur moderne qui, par curiosité, voulut connaître Charybde et savoir au juste ce qu'il en était, rapporte que la barque où il était avec quelques voyageurs étant parvenue sur les bords du gouffre fut aussitôt entraînée, et qu'après avoir fait plusieurs grands tours elle arriva au milieu, qui leur parut un peu plus bas que les bords; que, néanmoins, elle n'y fut point engloutie, mais qu'on ne put l'en éloigner qu'à force de rames; enfin, qu'un matelot qui se jeta dans l'abîme ne reparut qu'au bout d'un demi-quart d'heure et eut beaucoup de peine à remonter, à cause de la rapidité de l'eau qui s'abîme en tournoyant. C'est le cas de rappeler ici ce que rapporte le P. Kircher (*Mund. subit.*, I. II), non d'après les archives du royaume de Naples, comme il le dit, mais d'après une tradition populaire, au sujet d'un plongeur habile, surnommé le *Poisson-Colas* (*Pescé-Colà*), qui plongea dans le Charybde pour satisfaire la curiosité du roi de Sicile Frédéric II. Il en revint tout hors de lui-même, rapportant néanmoins une coupe d'or que le roi y avait fait jeter. Interrogé sur ce qu'il avait vu et qui l'avait si fort impressionné, il répondit que du fond de la mer sortait une rivière très-forte, à laquelle l'homme le plus robuste aurait peine à résister; que le fond est plein de rochers présentant leurs pointes aiguës, du milieu desquelles s'élançaient des torrents rapides, dont les courants opposés causent un tournoiement violent dans les eaux; enfin, que le creux de ces rochers était plein de poissons d'une grosseur monstrueuse. Poisson-Colas ayant plongé une seconde fois dans le gouffre de Charybde, à la prière du roi, n'en revint pas. Le poète Schiller a fait sur cette légende, en la poétisant beaucoup, une ballade

célèbre en Allemagne. (V. BALLADE, le *Plongeur*.) La disposition du fond du détroit, jointe à celle des côtes d'Italie, fournit la raison physique du mouvement circulaire des eaux. Quand on compare l'état présent du Charybde avec la description effrayante qu'en font les anciens auteurs, poètes, historiens et philosophes, on reste convaincu que les dangers de ce terrible tournoiement, au travers duquel les vaisseaux et même les bateaux passent aujourd'hui aisément, et où la mer n'a plus de mouvement extraordinaire, ont dû diminuer de siècle en siècle par un pur effet de ces modifications remarquées par la géologie en mille autres lieux du globe. On ne peut traiter d'imposants tant d'auteurs qui ont décrit de la même façon le phénomène de Charybde. Quand même on n'en croirait pas les poètes, dont quelques-uns cependant, comme Homère et Virgile, ont été reconnus d'une grande exactitude dans leurs descriptions géographiques, il faudrait encore démentir les historiens, les philosophes et les géographes, Salluste, Strabon, Sénèque. Salluste dit : *Est igitur Charybdis mare periculosum nautis, quod contrariis fluctuum cursibus collisionem facit et rapta quoque absorbet.* Charybde est une mer pleine de dangers pour les navigateurs, par le choc des courants opposés, qui engloutit les objets entraînés par les flots. Strabon n'est pas moins affirmatif. Sénèque reconnaît le fait géographique en repoussant la fable. Mais tout cela n'est rien en comparaison des descriptions qu'en font les poètes. Homère et Virgile disent qu'il engloutissait et vomissait alternativement tout ce qui en approchait. *Dextrum Scylla latus, laevum implacata Charybdis Obsidet, atque imo barathri ter gurgite vastos Sorbet in abruptum fluctus, cursusque sub curas Erigit alternos, et sidera verberat unda.*

Scylla occupe la rive droite, l'implacable Charybde la rive gauche. Trois fois celle-ci engouffre dans ses abîmes profonds les vastes flots, trois fois elle les rejette, et porte ses ondes jusqu'aux cieux.

Il nous paraît certain qu'au temps de Virgile Charybde offrait encore un phénomène terrible; car le poète étant si près des lieux, et pouvant être taxé d'exagération et de mensonge par tout voyageur romain, n'aurait pas dit sans cela qu'Enée et sa flotte ressentirent de fort loin les effets de la fureur de Charybde, et que sur-le-champ ils gagnèrent le large pour l'éviter. Hélius n'aurait pas pris tant de peine pour l'engager à ne pas entrer dans ce golfe dangereux; enfin il ne lui aurait pas conseillé de faire le tour de la Sicile plutôt que de le passer. Les voyages d'Enée et d'Ulysse en font si souvent mention, et toujours dans des termes si effrayants, qu'on ne peut pas douter que ce gouffre n'ait été autrefois très-périlleux. Il est donc vraisemblable qu'il y avait là des cavernes profondes qui, recevant les eaux dans un bras du courant, les rejetaient ensuite dans l'autre avec une violence extraordinaire, et que le phénomène et le péril qui en était la suite étaient très-réels. Comment expliquer le changement survenu en ces lieux? Par un effet naturel des révolutions secondaires du globe. Il est très-probable que la disposition physique des lieux a été modifiée ou par un de ces tremblements de terre si fréquents sur ce sol volcanique, ou par toute autre cause; car il se peut encore que le phénomène ait diminué d'intensité de siècle en siècle jusqu'à devenir ce qu'il est aujourd'hui, par la simple accumulation des rochers, du sable et du gravier charriés sans cesse par la force du courant dans les cavernes qui le produisaient.

En face du gouffre de Charybde se trouve le rocher de Scylla, du côté de l'Italie. Peu de distance sépare le gouffre du rocher, de telle sorte que le pilote qui cherche à échapper à un danger peut tomber dans l'autre. De là ce proverbe, qui était très-usité chez les anciens : *Incident in Scyllam cupiens vitare Carybdis*, lequel a passé dans toutes les langues sous cette forme : *Tomber de Charybde en Scylla*, c'est-à-dire n'échapper à un mal, à un danger que pour tomber dans un autre, plus grand. C'est l'équivalent de notre proverbe : *De mal en pis.*

Voici des applications de cette phrase proverbiale :

« Assurément l'ordre providentiel est que le progrès s'accomplisse; mais ce qui embarrasse la marche de la société et la fait aller de *Charybde en Scylla*, c'est tout justement qu'elle n'est point organisée. Nous ne sommes encore parvenus qu'à la seconde phase de ses évolutions, et déjà nous avons rencontré sur notre route deux abîmes qui semblent infranchissables, la division du travail et les machines. »

PROUDHON, *Contradictions économiques.*

« Après sa première démission, M. Thiers a ramé entre *Charybde et Scylla* avec une incroyable souplesse d'aviron, évitant la gauche sans se donner à la droite; on voyait bien qu'il venait de passer par le ministère des affaires étrangères. »

CORMENIN, *Livre des orateurs.*

« Ma *bohème* est située, il est vrai, entre deux abîmes, la misère et le doute; mais enfin, quand vous avez évité *Charybde et Scylla*,

vous trouvez un sentier qui, par toute sorte de tours et de détours également dangereux, finit par vous conduire à la renommée et parfois à la gloire. »

HENRY MURGER, *Scènes de la Vie de bohème.*

« La superstition est un commerce de l'homme avec Dieu, entaché d'inefficacité, d'immoralité et de déraison; l'incrédulité est une rupture désespérée de tout commerce de l'homme avec Dieu. Quand l'homme veut faire de la religion sans le secours de la raison, il tombe dans la superstition; et s'il veut faire de la religion avec la raison, il tombe inévitablement dans l'abîme de l'incrédulité. En sorte que Dieu s'est placé et a placé l'homme entre un *Charybde* divin et un *Scylla* divin; et qui-conque ne navigue pas sur le vaisseau dont Dieu est le capitaine et le pilote, celui-là sombre par un triste naufrage à l'un de ces deux écueils. »

LACORDAIRE, *Conférences.*

« C'est en s'approchant de son sujet pour l'étudier que l'auteur reconnut ou crut reconnaître l'impossibilité d'en faire admettre une reproduction fidèle sur notre théâtre, dans l'état d'exception où il est placé, entre le *Charybde* académique et le *Scylla* administratif, entre les juges littéraires et la censure politique. »

V. HUGO, *Préface de Cromwell.*

Enfin, Holberg atteint Marseille et prend la mer. Les Barbaresques attaquent son bateau; on en vient à l'abordage; on prie, on pleure, on gémit, on se prend corps à corps et le sang coule sur le pont. Holberg, échappé aux pirates, tombe entre les mains des aubergistes italiens : c'était *Charybde* après *Scylla* !

L. ENAULT, *Norvège.*

« Voyez-les à l'arrivée! l'illusion féconde habite dans leur sein, comme a dit un poète; et revoyez-les au retour : c'est l'heure où leur poche vide rend leurs oreilles moins sourdes aux conseils de la prudence qui chercha vainement à les éloigner de la roulette-*Charybde* et du *trente et quarante-Scylla*. »

H. DE PÉNE, *Un mois en Allemagne.*

« Nous estimons que l'Europe doit veiller aux révolutions et se fortifier contre les guerres. Mais nous pensons que, si aucun incident ne vient troubler la marche majestueuse du XIX^e siècle, la civilisation, déjà sauvée de tant d'orages et de tant d'écueils, ira s'éloignant de plus en plus chaque jour de cette *Charybde* qu'on appelle guerre et de cette *Scylla* qu'on appelle révolution. »

V. HUGO, *Le Rhin.*

« Les philosophes se poussent mutuellement dans l'abîme de l'absurdité, tandis que les théologues ferraillent dans l'obscurité : c'est ainsi que, pour éviter *Charybde*, on s'approche trop de *Scylla*. »

FRÉDÉRIC II.

« Une femme à la mode d'aujourd'hui, et qui veut être encore à la mode de demain, doit conduire habilement, et presque honnêtement, sa barque fragile, sans toucher les roches de *Charybde*, non plus que l'écueil de *Scylla*; son art consiste dans un rire plein d'agrement, dans un parler plein de bienséance; tant mieux pour elle et tant pis pour qui la voit, pour qui l'écoute, si cette belle est savante à représenter par tous les moyens défendus, et même par les moyens permis, la belle et frivole et passagère déesse de la jeunesse. »

J. JANIN, *Littérature dramatique.*

« Nous avons été obligés d'abandonner nos compagnes de voyage, fort bien placées dans l'amphithéâtre à droite du grand autel. Les plaisanteries voltairiennes de Paul me faisaient mal; je me suis accosté d'un monsieur de nos amis, grand latiniste, qui a voulu me convertir : c'était *tomber de Charybde en Scylla*. »

STENDHAL, *Promenades dans Rome.*

« Oui, reprit Williams, elle te fera un oreiller de tes vertus et t'étouffera dessous. — Grâce au ciel, reprit Guy, Mme de Ners n'a point de prétention à la sainteté. — Alors tu tombes de *Charybde en Scylla*, et je vais te prouver la vérité de cette comparaison mythologique. Riche, elle te ruinera par ses exigences; jolie, elle attirera autour d'elle une légion de beaux qui se coaliseront contre ton bonheur anonyme; spirituelle, elle inventera des ridicules pour avoir le droit de s'en moquer. »

A. ACHARD, *L'Ecole buissonnière.*

« Vous avez, monsieur, non loin de votre porte, reprit Jolibois en hochant la tête, certain château dont je vous engage aussi à vous défier, à moins qu'il ne vous plaise de *tomber de Charybde en Scylla*, et de sortir d'un gupérier pour vous fourrer dans un nid de vipères. »

J. SANDEAU, *Sacs et parchemins.*

« Nous déjeunons, nous montons à cheval; à cinq heures, à l'école de natation; à sept heures, au Palais-Royal. Nous payons à déjeuner à ce pauvre Thiberge, qui, en finissant cette année sa rhétorique, tombe de *Charybde en Scylla* : d'élève il devient professeur. »

...

« Si le correcteur court trop attentivement après les *coquilles*, le sens du texte lui échappera, et il laisse passer de grosses balourdises; si, au contraire, il s'attache trop au sens, il ne voit que ce qu'il devrait y avoir et non ce qu'il y a : il tombe de *Charybde en Scylla*. Aussi est-ce un axiome en typographie, qu'il n'y a pas de livre sans faute. »

...

« J'avais juré de ne plus remonter en diligence; mais faire trente lieues à pied, c'eût été une folie, une imprudence; c'eût été *tomber de Charybde en Scylla*. »

PAUL DE KOCK, *Le Retour de Beaugency.*

Nous avons donné, de ce proverbe latin, des applications empruntées à treize des auteurs différents, avec indication des sources où nous les avons puisées, et il nous eût été facile de sortir de ce nombre de sinistre augure. Le lecteur nous pardonnera de nous arrêter un peu sur ce détail du *Grand Dictionnaire* : il caractérise on ne peut mieux notre manière de travailler, et le plan qui a présidé à l'œuvre tout entière. Il y a deux méthodes pour entreprendre et exécuter une encyclopédie : concevoir l'idée aujourd'hui, et envoyer demain de la copie à l'imprimerie. Cette méthode est celle qui a été suivie généralement jusqu'ici. Aussi qu'en est-il résulté? Quelque chose de monstrueux qui a une tête d'hippopotame et une queue de poisson, ou une tête de tortue et une queue de baleine. C'est parce qu'un bon dictionnaire doit être achevé dans la plupart de ses parties quand on met en vente le premier fascicule. Une aussi colossale entreprise peut être comparée à un voyage de long cours : on ne met à la voile qu'après avoir fait ample provision d'eau, de charbon, de biscuit, etc.; car ce n'est plus quand on est en pleine mer qu'il est possible de s'approvisionner. C'est précisément de cette façon que nous avons manœuvré pour être à l'abri des naufrages qu'ont subis ceux qui nous ont précédé sur cette route semée d'écueils. Par exemple, à quel saint eût pu se vouer le *Grand Dictionnaire*, si, arrivé au mot *Charybde* et voulant donner au proverbe qui fait l'objet de cet article des applications tirées des écrivains, il lui eût fallu alors les aller glaner dans leurs ouvrages? Ce que nous disons de cette allusion mythologique, nous pourrions le dire de toutes les autres parties de notre immense travail.

CHARYBDÉE ou **CARYBDÉE** s. f. (ka-ri-bdè — de *Charybde*, nom mythol.). Zooph. Genre de méduses comprenant quatre espèces, répandues dans diverses mers : *La CHARYBDÉE péripiphyllie a été observée dans l'océan Atlantique équatorial.* (Péron.) *La CHARYBDÉE marsupiale habite la Méditerranée.* (Dujardin.) || V. Océanie.

CHARYBDIS s. m. (ka-ri-bdiss). Crust. Genre de décapodes brachyurux détaché du genre thalaimie, et comprenant sept espèces.

CHARYTONIE s. f. (ka-ri-to-ni). Entom. Genre de coléoptères pentamères, de la famille des serricornes, tribu des buprestides, syn. de STERNOCERE.

CHAS s. m. (châ — du lat. *capsa*, boîte). Tech. Trou d'une aiguille : *Le chas de cette aiguille est trop petit. Cette aiguille n'a pas de chas.* || Plaque de métal de forme carrée, percée d'un trou par lequel passe le fil à plomb. || Nom que les maçons donnent à une travée, c'est-à-dire à l'intervalle qui sépare deux poutres voisines. || Colle d'amidon qu'on tire du grain par expression. || Colle à l'usage des tisserands.

— Argot. Œil. || On dit aussi CHASSE.

CHAS (J.), jurisconsulte et littérateur français, né à Nîmes vers 1750, mort vers 1830. Il vint se fixer à Paris pour y exercer la profession d'avocat; mais il ne tarda pas à abandonner le barreau, où il était sans clientèle, et se mit aux gages des libraires. Compilateur infatigable, il composa un nombre considérable de brochures et d'ouvrages, ce qui ne l'empêcha pas, vers la fin de sa vie, de tomber dans une profonde misère et d'être réduit à implorer la pitié des passants. Changeant d'opinion avec les circonstances, Chas loua tour à tour en termes pompeux les divers gouvernements qu'il vit se succéder en France. Dans la liste de ses nombreux et médiocres ouvrages, nous nous bornerons à ci-

ter : *Réflexions sur les immunités ecclésiastiques* (Paris, 1778); *Histoire philosophique et politique des révolutions d'Angleterre* (1790, 3 vol.); *Histoire politique et philosophique de la révolution de l'Amérique septentrionale* (1800); *Biographie des faux prophètes vivants* (1821), etc.

CHASALIE s. f. (cha-za-li). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rubiacées, tribu des coffeacées, comprenant une douzaine d'espèces, qui croissent aux îles de France et de la Réunion.

CHASAN (Claude-Bernard DE), historien français, mort en 1709. Il a composé l'*Histoire abrégée du siècle courant, depuis 1600 jusqu'en 1686* (Paris, in-12), suivie du *Catalogue des historiens du même siècle*.

CHASCANON s. m. (ka-ska-non — nom gr. d'une plante inconnue). Bot. Genre de plantes, de la famille des verbénacées, tribu des lippiées, formé aux dépens des buchnères, et comprenant environ six espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

CHASCHUM ou **CHASCUN** et **CHASCUNIÈRE**. Formes anciennes des mots CHACUN et CHACUNIÈRE.

CHASCOLYTRE s. m. (ka-sko-li-tre — du gr. *chaskô*, je bâille; *clutro*, fourreau). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des festucées, formé aux dépens des brizes, et dont l'espèce type habite les régions chaudes et tempérées de l'Amérique du Sud. Le *CHASCOLYTRE* élégant.

CHASDIN s. m. (cha-sinn). Nom que l'on donnait à des astrologues chaldéens qui tiraient les horoscopes, expliquaient les songes et les oracles, et prétendaient prédire l'avenir au moyen de pratiques secrètes.

• **CHASE** (Samuel), homme politique et juriste américain, né en 1741, dans le Maryland, mort en 1811. Il s'était fait connaître comme avocat éloquent et habile, lorsqu'il fut nommé, en 1774, membre du congrès de l'indépendance. En 1776, il remplit avec Franklin une mission au Canada; puis, par ses démarches et par ses discours, il prit une part active aux événements qui amenèrent la proclamation de l'indépendance. Un voyage qu'il fit à Londres, pour réclamer de la Banque d'Angleterre une somme considérable appartenant au Maryland, lui permit d'entrer en relations avec Fox, Pitt et Burke. De retour à Baltimore, il fut successivement nommé juge président de la cour de cette ville (1788), membre de la convention du Maryland (1790), président de la cour générale de cet Etat (1791). Il fut appelé, en 1796, à siéger, en qualité de juge adjoint, à la cour suprême des États-Unis, fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort. En 1804, Chase, accusé de malversations, fut traduit devant le sénat et acquitté. Il joignait à beaucoup de talent une grande fermeté : pendant une émeute qui eut lieu en 1794, il n'hésita pas à ordonner l'arrestation des hommes qui en étaient les chefs, et qui jouissaient d'une grande popularité. Comme le shérif lui manifestait la crainte d'éprouver de la résistance et de ne trouver personne dans la milice qui voulait prendre part à cette arrestation : « S'il en est ainsi, lui répondit Chase, sommez-moi de me présenter, je serai la milice et je conduirai les prisonniers au cachot. »

CHASE (Samuel-P.), homme d'Etat américain, né en 1808 à Washington, dans l'Ohio. Il eut pour maître dans la pratique de la jurisprudence W. Wirt, alors attorney général des États-Unis, et exerça la profession d'avocat à Cincinnati. Après avoir fait partie du sénat, il fut élu à deux reprises gouverneur de l'Ohio. Lorsque le président Lincoln prit la direction des affaires, il confia le portefeuille des finances à M. Chase, qui l'a conservé jusqu'en juillet 1864. Quelque temps auparavant, il avait aspiré à la présidence des États-Unis, mais avait retiré sa candidature devant celle de Lincoln, qui fut élu. Depuis 1864, M. Chase a été appelé au poste de juge suprême. Pendant son passage au ministère des finances, cet homme d'Etat a eu à lutter contre d'immenses difficultés, car il lui fallut conjurer la crise financière amenée par la guerre du Nord et du Sud, et créer des ressources pour subvenir aux dépenses prodigieuses nécessitées par la prolongation de la lutte. M. Chase a fait preuve, dans ces graves circonstances, d'une haute capacité.

CHASEMENT s. m. (cha-ze-man — du lat. *caza*, habitation). Vieux mot qui signifiait habitation, demeure. Il jouissance d'un héritage accordée à une personne sa vie durant, à la charge de payer certaines redevances ou d'accomplir certaines obligations. On disait aussi CHASEMENT dans ce dernier sens.

CHASERET s. m. (cha-ze-rè — dimin. de *chaser*). Econ. rur. Petit châtis à fromages.

CHASIBLE s. f. (cha-zi-ble). Forme ancienne du mot CHASUBLE.

CHASIDÉENS, sectaires juifs. V. ASSIDIENS.

CHASIDIM s. m. (cha-zi-dim — mot hébr. qui signifie pieux). Hist. Nom des membres d'un parti juif qui se forma au II^e siècle avant Jésus-Christ. Il nom des membres d'une secte juive fondée en Pologne.

— *Encycl.* La civilisation et la culture grecque envahissaient la Palestine vers le com-

mencement du II^e siècle av. J.-C. Un grand nombre d'Israélites, principalement les membres de l'aristocratie, n'approuvaient pas à ce mouvement des esprits toute la résistance qu'auraient demandée les fervents sectateurs de la loi mosaïque. Ces derniers se constituèrent en parti compacte, et combattirent avec énergie les principes religieux et politiques que les sadducéens tendaient à faire prévaloir. A une observation stricte de la loi venait se joindre chez eux l'attente d'une délivrance prochaine et de la venue du Messie. Les persécutions ne firent qu'exciter davantage leur zèle. Le livre de Daniel et quelques psaumes ont eu vraisemblablement pour auteurs des membres de ce parti. Les *chasidim* avaient pris ce nom par opposition à ceux qui étaient prêts à sacrifier quelque chose du patrimoine religieux de la nation. Ce fut grâce à eux qu'éclata la révolte des Macchabées. Le parti national des pharisiens sortit un peu plus tard du milieu des *chasidim*.

Au XVIII^e siècle, on donna aussi le nom de *chasidim* à des sectaires polonais. Isaac Baal Schem, plus connu sous le nom de Bescht, vivait en Pologne vers le milieu de ce siècle. Son genre de vie, ses études, les miracles et les prophéties qu'on lui attribuait, lui valurent un grand renom de sainteté. La légende s'empara bientôt de sa personne : lors de sa naissance, annoncée à son père par le prophète Elie, son père et sa mère étaient, disait-on, plus âgés qu'Abraham et Sara. Des sa jeunesse, il livrait de fréquents combats aux mauvais esprits, etc. Peu à peu, un cercle d'adeptes se forma autour de lui. Bescht prit le nom de *Tsadik* (juste), et acquit une telle influence que, dans son entourage, on en vint à ne plus douter de son infailibilité. Pour ses disciples, il remplaçait Dieu sur la terre; celui qui le voyait avait vu Dieu, et cette vue suffisait pour effacer les plus gros péchés; les objets qu'il avait touchés acquéraient par ce seul fait une vertu sanctifiante, etc. Bescht ne demandait point à ses adeptes de vivre selon les règles d'un rigoureux ascétisme, et leur permettait de fumer et de boire pendant les exercices religieux; mais, en revanche, il réclamait d'eux une obéissance absolue; ils ne pouvaient entreprendre un voyage, ni conclure un marché, ni se marier sans son autorisation. Les disciples de Bescht ne tardèrent point à être exclus de la Synagogue, et formèrent quelques rares communautés dissidentes en Pologne, en Valachie, en Moldavie et en Hongrie. Bescht mourut en 1760. Ses successeurs, choisis dans sa famille, prirent comme lui le titre de *Tsadik*.

CHASIER s. m. (cha-zié — du lat. *caseus*, fromage). Econ. rur. Ancienne espèce de forme à fromages.

• **CHASLES** (François-Jacques), avocat au parlement de Paris, qui vivait au XVIII^e siècle. Il a publié un *Dictionnaire universel chronologique et historique de justice, police et finance*, etc. (Paris, 1725, 3 vol. in-fol.)

CHASLES (Pierre-Michel), conventionnel montagnard, né à Chartres en 1784, mort en 1826. Il fut d'abord chanoine à Tours et l'un des adversaires les plus véhéments du parti philosophique; mais lorsque la Révolution éclata, il en adopta les principes avec chaleur, rédigea le *Correspondant d'Eure-et-Loir*, journal patriotique, devint principal du collège et maire de Nogent-le-Rotrou. Elu député à la Convention, il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, présida à la fête de la Raison dans la cathédrale de Chartres, fut envoyé comme commissaire à l'armée du Nord, et reçut une blessure grave à la bataille d'Hondschoote, ce qui lui valut le titre de général de division. Après le 9 thermidor, il combattit les réactionnaires à la tribune des Jacobins. Ses sympathies pour les insurgés de prairial au III^e motivèrent son arrestation. Renfermé au fort de Ham, il en sortit par l'amnistie du 4 brumaire an IV, et fut admis aux invalides en récompense de ses blessures. M. Philartès Chasles est son fils aîné. — M. Adolphe CHASLES, frère de Michel, a été longtemps maire de Chartres et député.

CHASLES (Michel), un des géomètres les plus éminents de l'époque actuelle, né à Epernon (Eure-et-Loir), le 15 novembre 1793. Il entra à l'Ecole polytechnique en 1812 et en sortit l'un des premiers en 1814. Il renonça aux services publics pour les affaires et fut agent de change, et plus tard aux affaires pour les sciences, qu'il au reste il n'avait jamais perdu de vue. C'est un travailleur infatigable; on va en juger : de 1814 à 1816, il publie, dans la *Correspondance sur l'Ecole polytechnique*, une série d'articles où il s'occupe, entre autres choses, de la transformation du cercle et de la sphère en ellipse et en ellipsoïde, par la réduction, dans un rapport constant, de leurs ordonnées comptées à partir d'un diamètre ou d'un plan diamétral. Il arrive, par cette méthode, à étendre les résultats antérieurement acquis, sur l'enveloppe de la sphère tangente à trois autres, au cas où il s'agit d'ellipsoïdes semblables et semblablement placés. M. Dupin avait déjà employé les mêmes considérations. De 1816 à 1828, il se recueille; en 1828 et en 1829, il publie, dans les *Annales de Gergonne*, sur les *Sections coniques confocales*, et les *Perspectives ou projections stéréographiques*, des Mémoires étendus, où il fait d'heureuses applications des théories des *polaires réciproques* et des *centres d'homologie*,

dues au général Poncelet. La même année 1829 et l'année suivante, il collabore à la *Correspondance mathématique et physique de Bruxelles*, où il donne de nouvelles démonstrations de théorèmes dus à Sturm, une analyse d'un mémoire sur les *Principes des transformations polaires des coniques*, des *cônes*, etc.; un mémoire sur la *Transformation parabolique des relations métriques des figures*. En 1837 paraît, sous les auspices de l'Académie de Bruxelles, son *Aperçu historique sur l'origine et le développement des méthodes en géométrie*, suivi de deux mémoires sur la *duauté* et l'*homographie*, qui reproduisent en partie les idées du général Poncelet, sous des noms différents et avec d'importants corollaires. A partir de cette époque, les travaux de M. Chasles prennent de l'originalité. Le *Journal de l'Ecole polytechnique* publie successivement de lui des mémoires importants concernant : l'*Attraction exercée sur un point extérieur par un ellipsoïde homogène* (1840); *Sur les courbes et les surfaces du second degré*; *Sur les contacts des courbes et des surfaces*; *Sur les lignes géodésiques et les lignes de courbure des surfaces du second ordre*. En 1852 paraît la *Géométrie supérieure*; en 1854 et en 1855, un mémoire *Sur la construction d'une courbe du troisième degré déterminée par neuf points*; en 1857, dans le journal de M. Liouville, un important travail sur la détermination des courbes gauches du troisième ordre; en 1862, un mémoire, inséré aussi dans le journal de M. Liouville, *Sur les courbes à double courbure du quatrième ordre, intersections de deux surfaces du second degré*; en 1863, une restitution des *Porismes d'Euclide*, restitution sur la conformité de laquelle tout le monde n'est pas d'accord, sans qu'il y ait toutefois possibilité de trancher la question; en 1865, le premier volume du *Traité des sections coniques*; enfin, la même année, une *Méthode pour obtenir le nombre des coniques qui satisfont à cinq conditions données*.

M. Chasles est de l'Académie de Bruxelles depuis 1830; il a été élu membre correspondant de l'Académie des sciences de Paris en 1839, décoré la même année, nommé professeur de géométrie et de mécanique appliquée à l'Ecole polytechnique en 1841, chargé, en 1846, à la Faculté des sciences de Paris, d'un cours de géométrie supérieure créé pour lui, appelé comme titulaire à l'Académie des sciences en 1851, et promu officier de la Légion d'honneur en 1860. La médaille de Copernic lui a été décernée en 1865 par la Société royale de Londres; c'est la plus haute récompense honorifique que l'Angleterre puisse conférer à un savant.

Le général Sabine, président de la Société royale de Londres, a motivé le choix de cette société par un compte rendu plein d'éloges des travaux de l'illustre lauréat.

M. Chasles, comme on voit, est un géomètre heureux. Il ne nous appartient pas de porter sur lui un jugement qui pourrait paraître téméraire; la postérité le classera à son véritable rang. Nous nous bornerons à faire observer, d'une part, que ses titres, dans les recherches communes, sont incontestablement primés, soit pour l'antériorité des découvertes, soit pour leur importance, par ceux du général Poncelet; et, de l'autre, que si, de l'immense labeur qu'il a accompli, il est résulté, comme il est juste de le proclamer, l'acquisition pour la géométrie d'une foule de théorèmes nouveaux et importants, il n'en est sorti toutefois aucun principe fécondant; peut-être même devrait-on dire que l'influence de M. Chasles a été fâcheuse sous le rapport philosophique : la restauration du *principe des relations contingentes*, de Carnot, opposé au *principe de continuité* du général Poncelet, constitue en effet une véritable rétrogradation. Le progrès devait consister, après le général Poncelet, à réaliser systématiquement les imaginaires, et non pas à essayer de repasser le détroit qui venait d'être si heureusement franchi par leur première apparition en géométrie. M. Michel Chasles a fait grand bruit récemment par la découverte de lettres autographes de Pascal et de Newton, lettres qui ne viseraient à rien moins qu'à prouver que la découverte de l'attraction appartient à Pascal; mais l'authenticité de ces documents a été contestée. — M. Chasles a été nommé commandeur de la Légion d'honneur.

CHASLES (Victor-Euphémion-Philartès), écrivain, bibliographe et critique français, fils du conventionnel et cousin germain du précédent, né le 9 octobre 1799 à Mainvilliers, près de Chartres. Par sa naissance, il était difficile que Philartès ne fût pas nourri des idées et des principes du XVIII^e siècle. L'ancien hôtel Flavacourt, à l'angle de la rue des Postes et de la rue d'Ulm, à Paris, hôtel que son père avait acheté, habité ensuite par MM. Michelet et Mérimée, devint, sous l'Empire, le rendez-vous de plusieurs conventionnels jadis fameux. L'un (Vadier) représentait le scepticisme voltairien le plus acerbe; l'autre (Savornin) rêvait la religion des théophilanthropes; tous incarnèrent en eux la volonté de la Révolution. Le jeune Philartès entra, dès sa onzième année, au Prytanée militaire de Saint-Cyr. Il fut admis successivement au lycée d'Angers, puis au lycée Impérial et au lycée Bonaparte. A treize ans, il avait terminé ses études et remporté un prix de grec au grand concours. Le père, fidèle aux théories de l'Emile de Jean-Jacques,

voulut que cette éducation, déjà si variée et si pleine, se terminât par l'apprentissage d'un métier manuel. A quatorze ans, Philartès quitta le lycée pour apprendre l'art typographique chez un imprimeur de la rue Dauphine. Cet imprimeur obscur et ruiné, dont l'atelier délabré se trouvait hissé au quatrième ou au cinquième étage, avait le mérite, aux yeux de l'ancien conventionnel, d'être resté fidèle aux doctrines de 1793. Le choix du patron était compromettant pour l'époque : on était aux jours néfastes de 1815; protégée par les baionnettes de la Sainte-Alliance, la réaction royaliste inaugurait la Terreur blanche par des assassinats juridiques, par des massacres restés impunis. Des complots se formèrent, et l'imprimeur de la rue Dauphine fut arrêté sous prétexte de conspiration. L'apprenti fut mis en prison. Délivré deux mois après, grâce à l'intervention de Chateaubriand, M. Chasles dut encore se conformer aux vœux paternels; mais, cette fois, il passa en Angleterre.

Accueilli par le docteur Valpy, que ses éditions des classiques grecs et latins avaient fait honorablement connaître, il concourut activement à la réimpression des auteurs de l'antiquité. Là, dans cet établissement moins industriel que littéraire, il passa sept années d'études et d'occupations fécondes; il acquit surtout une connaissance approfondie de la langue et de la littérature anglaises. Il entreprit même, par une transmission toute naturelle, l'étude de la littérature allemande, dans laquelle il se fortifia par un séjour en Allemagne avant de rentrer en France.

De retour à Paris, vers l'année 1823, M. Chasles observa la situation morale du temps, avant de s'engager dans le mouvement. Il fut tout d'abord le collaborateur ou le *teinturier officieux* (Mirabeau avait les siens) de M. de Jouy et du baron d'Eckstein. Bientôt il prit l'essor de l'écrivain indépendant. Un excellent recueil, la *Revue encyclopédique*, publiés des articles de critique de M. Chasles, articles où un style vif et coloré accompagnait une érudition spirituelle. Signalé par ces premiers essais à l'attention de M. Bertin, il entra au *Journal des Débats*, où il écrivit encore. Il conquit enfin plus de notoriété, grâce à deux travaux littéraires couronnés par l'Académie française : *Eloge de Le Thou* (1825), et *Traité de la marche et des progrès de la langue et de la littérature française au XVIII^e siècle* (1827). Cette dernière étude partagea le prix avec le travail de M. Saint-Marc Girardin. En pleine querelle des classiques et des romantiques, M. Philartès Chasles se tint à l'écart des coteries et des camps littéraires. D'un côté, on vantait, et souvent sur parole, les œuvres de la littérature étrangère; de l'autre, on les réprouvait, on les désignait, sans examen préalable. M. Chasles entreprit tout simplement de les faire connaître aux admirateurs et aux détracteurs qui ne les avaient pas lues, et pour de bonnes raisons. De la cette série d'études critiques qui ont embrassé, en quarante années, presque tout le champ de l'histoire littéraire. M. Chasles a écrit pour une foule de revues, de publications, de journaux, non-seulement en France, mais encore à l'étranger. Donner une bibliographie complète des travaux de cet écrivain serait une tâche difficile, même pour lui. Dans le nombre des publications périodiques qui ont eu recours à sa plume fine et judicieuse, il faut citer à part la *Revue britannique*, recueil destiné à initier le public français au mouvement social et littéraire de la Grande-Bretagne. Au lieu de traduire servilement les morceaux remarquables des revues et des magazines anglais, M. Chasles prenait l'article choisi, le ramenait à la pensée fondamentale, dégagait l'idée mère de toutes les superfluités et digressions parasites, traitait le sujet à son point de vue, et refaisait si bien le thème de l'écrivain anglais, que celui-ci ne pouvait le reconnaître. Cette collaboration singulière a duré sept années. L'auteur de tant d'études les a recueillies et coordonnées, pour la plupart, en corps d'ouvrage; elles forment aujourd'hui 13 vol. in-12, qui ont paru de 1846 à 1864, et qui forment un véritable cours de littérature ancienne et moderne. En dehors de ces *Essais* et *Esquisses*, M. Chasles a attaché son nom à quelques ouvrages d'origine étrangère; il a traduit le *Titan* de J.-P. Richter, le romancier intraduisible, et, plus récemment, les *Mémoires d'un médecin*, de Samuel Warren; mais, ici encore, il a fait usage de sa méthode d'interprétation.

Les travaux critiques de M. Chasles ont servi, non-seulement à la connaissance plus approfondie des littératures comparées de l'Europe, mais à la formation du goût français. L'action qu'il exerce, dit M. Nèmetz, consiste surtout à initier le lecteur français à la connaissance profonde et vraie des littératures et des sociétés étrangères. Comme critique, comme biographe et comme voyageur, il a étudié tour à tour l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne et la Hollande, et jusqu'aux États-Unis d'Amérique. Ses *Etudes sur le XVIII^e siècle en Angleterre*, qui tiennent à la fois de l'histoire, de la biographie, de la critique littéraire et sociale, sont au nombre des livres les plus remarquables de ce temps. Il a concouru par là au mouvement intellectuel et moral qui, favorisé par les découvertes scientifiques de notre âge, tend à faire tomber de jour en jour les bar-

rières qui empêchaient chaque peuple d'apprécier le génie des peuples voisins. Il est favorable aux idées littéraires nouvelles, mais il évite les excès auxquels plusieurs écrivains de l'école romantique de son temps se laissent emporter, ce qui ne l'empêche point d'avoir un sentiment juste et élevé de la poésie du moyen âge... De son commerce avec tant de littératures étrangères, M. Philarette Chasles a rapporté un style qui a de la couleur, de la variété, de la profondeur, mais quelquefois un tour légèrement exotique, comme il arrive aux personnes les plus instruites qui ont longtemps vécu hors de leur pays. »

Depuis trente ans M. Philarette Chasles est professeur de littérature étrangère au Collège de France, et conservateur à la bibliothèque Mazarine. Une affluence considérable d'auditeurs de toutes les classes prouve assez que ses leçons offrent autant de solidité que d'attrait. Il a coutume de passer en revue et de comparer entre eux les ouvrages les plus importants qui ont paru en Allemagne, en Angleterre, en Italie et en Amérique pendant les dernières années. Sa manière est plutôt celle des livres *Lectures* des États-Unis et de la Grande-Bretagne que celle du professeur didactique et de l'orateur. C'est aussi lui qui a donné le premier exemple de ces *Conférences* ou *Lectures*, improvisations qu'il est allé faire à Berlin et à Londres, en 1856, et qui, ayant réussi dès lors, ont frayé la route à tant d'émules. De même ses *Lettres russes*, à propos desquelles on lui a suscité, en 1855, un procès qu'il a gagné, ont donné l'initiative de ces correspondances et de ces vives confidences sur les mœurs contemporaines dont on a depuis abusé si imprudemment. Le journal *la Liberté* a inséré, en 1867 et en 1868, plusieurs articles de cet écrivain, articles qui, surtout celui qui était consacré à M. Thiers, ont produit une vive sensation. Assurément beaucoup de critiques peuvent être adressées à cet esprit actif et hardi; mais un hommage d'estime ne peut lui être refusé. Depuis 1829, c'est-à-dire pendant près de quarante ans, ayant écrit et publié plus de quarante volumes sur tous les sujets, il n'a pas tracé une ligne qui fût en contradiction avec une autre ligne de ses œuvres, ni émis une pensée, qui ne fût consacrée à l'indépendance de l'esprit, à la liberté humaine et à la morale.

Son fils, Emile CHASLES, docteur ès lettres et professeur suppléant à la Sorbonne, a fourni également beaucoup d'études critiques aux recueils littéraires. Il a publié un volume sur *Cervantes et son temps*.

CHASLES (Grégoire), romancier et gazetier français. V. CHALLÈS.

CHASLES DE LA TOUCHE (Théodore-Gaston-Joseph), littérateur et érudit français, né au Teil en 1787, mort au Palais (Belle-Île-en-mer) en 1848. Il a laissé quelques écrits, entre autres : *La langue celto-kymrique est celle que parlaient tous les habitants de la Gaule*, dans les *Mémoires de l'Académie de Dijon* (1843); *Considérations sur les services que les Grecs ont rendus aux lettres depuis la fondation de Constantinople, etc.*, dans le *Lyceé armoricain*, etc.

CHASMA, petite rivière de l'empire d'Australie, qui prend sa source à 39 kilom. S.-E. de Belovar, dans les monts qui séparent en partie la Croatie de l'Esclavonie, baigne le bourg de son nom, et se jette dans la Louya, après un cours de 88 kilom.

CHASMAGNATHE s. m. (ka-smag-na-te — du gr. *chasma*, ouverture; *gnathos*, mâchoire). Crust. Genre de décapodes brachyures, dont l'espèce type habite les mers du Japon.

CHASMANTIE s. f. (ka-sman-ti — du gr. *chasma*, ouverture; *antion*, en face). Bot. Syn. d'UNIOLE, genre de graminées.

CHASMATE s. f. (cha-sma-te — du gr. *chasma*, ouverture). Forme ancienne du mot CASÉMATÉ. Il a signifié Abîme, gouffre, précipice.

CHASMATOPTÈRE s. m. (ka-sma-to-ptè-re — du gr. *chasma*, ouverture; *pteron*, aile). Entom. Genre de coléoptères, pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabéides.

CHASME s. m. (ka-sme — du gr. *chasma*, ouverture). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabéides, composé de deux espèces qui ont les élytres béantes.

— Bot. Syn. de LEUCODENDRON.

CHASMIE s. f. (ka-smi — du gr. *chasma*, ouverture). Bot. Syn. de ZÉPHYRIE.

CHASMODIE s. f. (ka-smo-di — du gr. *chasmodia*, paresse, nonchalance). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabéides, comprenant quatre espèces du Brésil et une de Cayenne.

CHASMODON s. m. (ka-smo-don — du gr. *chasmódēs*, entr'ouvert). Entom. Genre d'insectes hyménoptères ichneumonien, comprenant une seule espèce qui est propre à l'Europe.

CHASMONE s. f. (ka-smo-ne — du gr. *chasma*, ouverture). Bot. Syn. d'ARGYROLOBE.

CHASOLIUM s. m. (ka-zo-li-omm). Entom. Genre de coléoptères pentamères, de la famille des brachélytres, comprenant une seule espèce qui habite Madagascar.

CHASOT ou CHAZOT DE NANTIGNY (Louis),

généalogiste français, né en 1692 à Saulx-le-Duc (Côte-d'Or), mort en 1755. Il se rendit à Paris, où il fit des éducations particulières, et s'adonna à des travaux historiques et généalogiques. Ses principaux écrits : *Tablettes géographiques, contenant un abrégé des quatre parties du monde* (Paris, 1725); *Généalogies historiques des anciens patriarches, rois, empereurs et de toutes les maisons souveraines* (1738-1738, 4 vol.); *Tablettes historiques, généalogiques et chronologiques* (1749-1757, 8 vol.).

CHASSABLE adj. (cha-sa-ble — rad. *chasser*). Qui est bon à chasser : *Il faut distinguer le grand cerf du jeune, et savoir s'il est CHASSABLE ou non*. (Modus.)

— Qui mérite d'être chassé, expulsé : *Un employé est CHASSABLE lorsqu'il néglige ainsi ses devoirs*.

CHASSAGNE, village et commune de France (Côte-d'Or), canton de Nolay, arrond. et à 14 kilom. S. de Beaune; 944 hab. Récolte et commerce d'excellents vins rouges. Les clos de Chassagne les plus renommés portent les noms de clos Saint-Jean et de clos Pitois. On voit près du village les restes d'un vieux château, et un monument celtique, qu'on nomme dans le pays Pierre-Tonton-Marcet.

CHASSAGNE (l'abbé Ignace-Vincent GUILLOT DE), romancier français. V. LA CHASSAGNE.

CHASSAIGNAC (E.), chirurgien français, né à Nantes en 1805. Il a passé, en 1835, son doctorat à Paris. Après avoir été agrégé et professeur à la Faculté, M. Chassaing est devenu chirurgien à l'hôpital Lariboisière. Outre de nombreux mémoires, on a de lui : *Fracture du col du fémur* (1835); *Le cœur, les artères et les veines, leur texture et leur développement* (1836); *Appréciation des appareils orthopédiques* (1841); *Des plates à la tête* (1842); *Leçons sur la trachéotomie* (1852); *Traité de l'écrasement linéaire* (1856, in-8°); *Leçons de clinique chirurgicale* (3 vol. in-8°); *Traité de la suppuration et du drainage chirurgical* (1859, 2 vol.), etc. On doit, en outre, à ce savant distingué la traduction de la *Névrologie* de J. Swan (1838), et celle des *Œuvres chirurgicales* de sir A. Cooper (1835).

CHASSAIGNE-GOYON, homme politique français né en 1810. Il exerça la profession d'avocat à Thiers, devint maire de cette ville, et fut élu, en 1849, membre de l'Assemblée législative par le département du Puy-de-Dôme. Depuis le coup d'Etat du 2 décembre, M. Chassaing a été successivement nommé maître des requêtes, préfet de la Marne et conseiller d'Etat (1864).

CHASSAIGNON (Jean-Marie), littérateur français, né à Lyon en 1735, mort en 1795. Il se fit remarquer à la fin du XVIII^e siècle par des ouvrages bizarres, produits d'un cerveau en délire, ainsi que l'indiquent suffisamment les titres suivants : *Catacrates de l'imagination*, *Déluge de la scribomanie*, *vomissement littéraire, hémorragie encyclopédique, monstre des monstres*, par Epiménide l'insensé, dans l'antre de Trophonius, au pays des visions; les *États généraux de l'autre monde, vision prophétique*, etc. Ennemi de la révolution, il a aussi publié les *Nudités* ou les *Crimes du peuple* (Lyon, 1793). Cependant il défendit son ancien condisciple Chaliar, lorsque ce révolutionnaire fut mis en jugement, dans une brochure intitulée *Offrande à Chaliar* (Lyon, 1793).

CHASSAN, jurisconsulte français. Il était premier avocat général à Rouen, lorsque la révolution de 1848 éclata; il quitta alors ces fonctions pour devenir avocat dans cette ville. On a de lui : *Traité des délits et contraventions de la parole, de l'écriture et de la presse* (1837-1839, 3 vol.); *Essai sur la symbolique du droit* (1847), etc.

CHASSANÉE (Barthélemy DE), jurisconsulte français. V. CHASSENEUX.

CHASSANG (Alexis), littérateur français, né à Bourg-la-Reine en 1827. Entré à l'École normale en 1846, il se consacra à l'enseignement, devint professeur de rhétorique à Lille et à Bourges, puis fut appelé, en 1857, à Paris, où on le chargea du cours complémentaire de langue et de littérature française à l'École normale. En 1862, M. Chassang a été nommé professeur de langue et de littérature grecque à la même école. Outre de nombreux articles dans diverses revues, et des ouvrages pour les classes, entre autres un *Dictionnaire grec-français*, on a de M. Chassang : *Des essais dramatiques imités de l'antiquité au XIV^e et au XV^e siècle* (1852), sa thèse pour le doctorat; *Histoire du roman et de ses rapports avec l'histoire dans l'antiquité grecque et latine* (1861); une traduction de la *Vie d'Apollonius de Tyane*, par Philostrate (1862), etc.

CHASSANION (Jean DE), historien français, né à Monistrol en Velay, vivait vers la fin du XVI^e siècle, et appartenait à la religion protestante. Il a publié : *De gigantibus eorumque reliquiis*, etc. (Bâle, 1580); *Histoire mémorable des grands et merveilleux jugements de Dieu* (1585); et *Histoire des Albigeois* (1595).

CHASSANIS (Charles), écrivain français, né à Nîmes vers 1750, mort en 1802. Il s'adonna au commerce, tout en cultivant les lettres, et publia, entre autres ouvrages : la *Morale universelle tirée des livres saints* (Paris, 1791); *Essai historique et critique sur l'insuffisance et la vanité de la morale des anciens comparée à la morale chrétienne* (1792), ouvrage dont Chassanis est le véritable auteur, bien qu'il

l'annonce comme traduit de l'italien de D. Gaétan Sertor.

CHASSANT (cha-san) part. prés. du v. Chasser : *La chasse du loup est la plus animée de toutes les chasses à courre, la meute CHASSANT presque toujours à vue*. (Toussnel.)

CHASSE s. f. (cha-se — rad. *chasser*). Poursuite ou manœuvre que l'on emploie pour saisir ou tuer les animaux qui vivent dans l'air ou sur la terre : *La chasse du renard. La chasse aux bécassines. La chasse aux papillons. La chasse au fusil, au filet, à la glu. La chasse au vol ou du vol. La chasse au tir ou à tir ou au tiré. La chasse à courre. Rendez-vous de chasse. Partie de chasse. L'ouverture de la chasse. Un délit de chasse. La chasse du renard demande moins d'appareil que celle du loup*. (Buff.) *L'exercice de la chasse doit succéder aux travaux de la guerre*. (Buff.) *La chasse endureit le cœur aussi bien que le corps; elle accoutume au sang et à la cruauté*. (J.-J. Rouss.) *L'homme fait la chasse aux bêtes sauvages, la femme élève les animaux domestiques*. (B. de St-P.) *Il n'y a point de plaisir moins digne d'un être qui pense que celui de la chasse*. (Grimm.) *C'est à la chasse que les plus illustres héros de l'antiquité doivent le commencement de leur renommée*. (E. Blaze.) *La chasse au faucon était le suprême plaisir des conquérants au moyen âge*. (E. Blaze.) *La chasse au chien d'arrêt est la plus amusante de toutes les chasses*. (E. Blaze.) *Avant d'être un plaisir, la chasse fut une nécessité pour l'homme*. (E. Blaze.) *La chasse aux petits oiseaux est tout à la fois une cruauté et une sottise*. (A. Fée.) *Le plaisir de la chasse est le plaisir d'atteindre*. (J. Joubert.) *Les enfants de Sparte allaient à la chasse aux îlots*. (Chateaub.) *Le goût de la chasse est un reste de l'état primitif de sauvagerie barbare*. (Lamenn.) *La chasse au miroir est une jolie chasse*. (J. Janin.)

— Par ext. Espace de terrain, parties d'un domaine que l'on réserve spécialement pour la chasse : *Les chasses royales. Ce propriétaire a une belle chasse. Les chasses de ce domaine sont abondamment fournies de gibier*. (Acad.)

— Gibier pris ou tué en chassant : *Vivre de sa chasse. Je vous enverrai de ma chasse*. Il Résultat obtenu en chassant : *Faire bonne, mauvaise chasse*.

— Collectif. Chasseurs, chiens et équipage de la chasse : *La chasse a passé par là. Suture la chasse*.

— Pop. Verte réprimande : *Donner une chasse à un domestique*.

— Fig. Poursuite assidue : *C'est une des belles chasses, que celle que nous faisons après M. de Buons et M. de Marignane; ils courent, ils se relâchent, ils se forlignent, ils ruent, mais nous sommes toujours sur la voie*. (Mme de Sév.)

— De chasse, Se dit des objets qui sont exclusivement ou principalement employés à la chasse : *Chien de chasse. Fusil de chasse. Poudre, plomb de chasse. Habit de chasse. Vestes, bottes de chasse. Equipage de chasse. Chiens, chevaux et piqueurs qui prennent part à la grande chasse. Pays de chasse, Pays où la chasse est abondante*.

— Permis de chasse, Autorisation de chasser délivrée par l'autorité.

— Droit de chasse, Faculté de chasser, qui a été presque toujours réservée à certaines classes et limitée à certains lieux et à certains temps.

— Grande chasse, ou Chasse à la grande bête, Celle du cerf, du daim, du chevreuil et autres animaux de haute taille. *Chasse royale ou à bruit*, Grande chasse avec meute et équipage.

— Rompre la chasse, La troubler, ou même l'interrompre.

— Chasse volante, Poursuite que, suivant une opinion superstitieuse, les démons font des âmes après la mort.

— Prov. *Qui va à la chasse perd sa place*, Quand on quitte sa place, on peut s'attendre à la trouver occupée lorsqu'on voudra la reprendre.

— Antiq. rom. Spectacle dans lequel on faisait combattre entre eux des hommes ou des bêtes : *Les chasses romaines furent introduites dans les Gaules en 170 de notre ère*. (Mullié.)

— Mus. Fanfare, air de cors ou d'autres instruments, dont le rythme, la mesure, l'éclat, le mouvement, le caractère reproduisent les qualités des airs que les cors donnent à la chasse. Il Symphonie, ouverture, morceau quelconque dont les motifs sont empruntés à différents airs de chasse, et dont les effets particuliers tendent à rappeler à l'auditeur l'action d'une chasse : *L'ouverture du Jeune Henri, opéra de Méhul dont ce fragment est le seul qui ait survécu à une chute complète, est une CHASSE qui depuis soixante ans est jouée partout, dans les théâtres et dans les concerts. On trouve des airs de chasse dans la Didon de Sacchini, dans les Bardes de Lesueur, dans les Saisons de Haydn, dans le Guillaume Tell de Rossini. Le Freyschütz de Weber est rempli de chasses admirables. La chasse du Pardon de Piörmel est un air de la plus grande beauté*.

— Anc. légis. Capitaine des chasses, Juge qui connaissait des délits de chasse.

— B.-arts. Ouvrage de peinture, de sculpture, de dessin, représentant une chasse : *Les*

CHASSES d'Oudry. La chasse aux canards d'Hobbema.

— Mr. Poursuite d'un navire ennemi qui fuit; fuite devant un ennemi par lequel on est poursuivi. Il Espace qui reste autour d'un bâtiment au mouillage, de façon qu'il puisse y chasser sur ses ancres sans se heurter contre aucun obstacle. Il Donner chasse ou la chasse, Poursuivre un navire ennemi. S'emploie dans le langage ordinaire, pour signifier Poursuivre, chasser, courir sus : *On donna la chasse à un parti de cavalerie ennemie. On lui a si bien donné la chasse, qu'il ne sera pas tenté de revenir*. (Acad.)

L'aigle donnait la chasse à maître Jean Lapin, Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vite.

LA FONTAINE.

... Que me faudra-t-il faire? [gens] — Presque rien, dit le chien : Donner la chasse aux Portant bâtons et mendians.

LA FONTAINE.

Il Appuyer une chasse, Poursuivre vigoureusement, presser, serrer de près le navire. Il Recevoir une chasse, ou Prendre une chasse, Fuir à pleines voiles, pour se dérober à l'ennemi, pour éviter un combat. Il Soutenir la chasse, Aider celui qui donne chasse, et aussi Marcher avec une vitesse égale à la vitesse du vaisseau par lequel on est poursuivi. Il Maintenir la chasse, Continuer à donner la chasse. Il Lever ou Abandonner la chasse, Cesser de poursuivre un navire. Il Ordre de chasse, Ordre indiqué par la tactique navale, dans lequel les vaisseaux sont rangés par moitié sur les deux lignes de relèvement du plus près, c'est-à-dire que ces deux lignes forment un angle obtus de 12 quarts ou rumb (135°), l'amiral occupant le sommet de l'angle, et cet angle étant tourné de manière que l'amiral soit au plus près de l'ennemi qu'aucun autre bâtiment. Il Canons de chasse ou Chasse de proue, Canons placés le plus près de l'avant. Leur nom vient de ce qu'on s'en sert ordinairement en donnant la chasse.

— Pêch. Chasse ouverte, Verveux auquel on ajoute un filet horizontal tendu d'une aile à l'autre. Il Huttes de chasse, Celles qu'appellent les chasse-marée.

— Arquebus. Chasse de platine, Impulsion que le chien, dans sa chute, donne à la platine de l'arme.

— Pyrotechn. Charge de poudre grenée que l'on met au fond d'une cartouche, pour lancer le projectile qu'elle contient.

— P. et chauss. Ecoulement rapide de l'eau, ménagé pour écarter les sables, vases ou galets qui obstruent un chenal ou une rivière. Il Ecluses de chasse, Ecluses que l'on ferme d'un bord pour élever le niveau de l'eau, et que l'on ouvre ensuite pour produire un fort courant et nettoyer le lit du bassin, du canal, de la rivière.

— Art milit. Chasse d'eau ou simplement Chasse, Courant très-rapide que l'assiégé établit quelquefois dans les fossés d'une place, pour détruire les constructions de l'assiégeant, et que l'on obtient au moyen d'écluses convenablement disposées.

— Mécan. Jeu, liberté de course qu'on laisse à quelques parties d'une machine, pour qu'elle puisse se prêter à des irrégularités accidentelles de force et de mouvement : *Il ne faut ni trop ni trop peu de chasse*. (Acad.) Il Facilité qu'a une voiture de se porter en avant : *Ce cabriolet a peu de chasse, n'a pas assez de chasse*. (Acad.)

— Techn. Maçonnerie propre à garantir le verrier de l'action du feu. Il Outil du raffineur de sucre qui sert à cercler les formes neuves et à caper les formes cassées. Il Outil du fabricant d'ancres. Il Courbure des dents d'une scie. Il Excès de la longueur d'une scie sur celle de la pierre à scier. Il Partie du métier de tisserand qui frappe la trame après chaque coup de navette. Syn. de BATTANT. Il Sorte de niveau à l'usage du maçon. Il Chasse ronde, Outil qui sert à relier les congés avec les faces et à dresser les parties concaves. Il Chasse carrée, Sorte de marteau à deux têtes, dont le charbon se sert pour chasser les cercles de fer dont sont armés les moyeux. Il Chasse à parer, Pour terminer une face plane en faisant disparaître les ondulations produites par la chasse carrée; elle diffère de celle-ci par la base qui en est plus grande et plus polie. Il Chasse à biseau, Outil à tête acérée et obliquant vers le manche, dont on se sert pour refouler les épaulements.

— Typogr. Nombre de lignes que chaque page de la copie renferme de plus qu'une page d'impression : *Cette copie donne deux lignes de chasse*.

— Chim. Feu de chasse, Feu violent dans un fourneau.

— Jeux. Endroit précis d'un jeu de paume où la balle s'arrête lorsqu'elle a touché la terre pour la seconde fois : *Suivant les conventions, une CHASSE peut être faite, soit seulement dans l'un des espaces compris entre la corde du milieu et la limite d'un camp, soit dans toute la longueur de l'enceinte, depuis la marque du service jusqu'à l'autre bout du terrain*. Il Marquer une chasse, Indiquer le point où s'est arrêtée la balle, ce qu'on fait ordinairement en plantant un petit piquet. Il Dans le langage ordinaire, Relever une parole, une circonstance dont on veut faire son profit. Il Tirer une chasse, Essayer de la gagner. On la gagne en poussant la balle de manière qu'elle

fasse son deuxième bond au delà du piquet de la chasse déjà faite; on la perd si le deuxième bond a lieu en deçà du piquet. Il *Défendre une chasse*, Empêcher celui qui la tire de la gagner, ce à quoi l'on parvient en reprenant la balle du tireur avant le second bond, si l'on juge que ce bond va se faire au delà de la marque. Il *Chasse morte*, Chasse nulle, qui ne compte pas, et fig. Affaire que l'on a commencée et que l'on ne poursuit pas : *Ici tout devient chasse morte, tant on prend peu de part à tout ce qui met les autres en mouvement.* (Rancé.) Il *Chasse aux cours*, Nom d'un jeu d'action.

— Chorégr. Nom d'une figure de cotillon.

— Homonymes. Chasse, et chasse, chasses, chassent (du verbe chasser).

— Gramm. Lorsque le mot *chasse* a pour complément un nom d'animal précédé de la préposition *à*, ce complément indique tantôt la bête que l'on chasse, *chasse aux canards, chasse au loup, chasse au lion*, etc., tantôt l'animal que l'on emploie à la chasse, *chasse au faucon, au lévrier, aux chiens courants*, etc. Il y a là une amphibologie regrettable. Quelques grammairiens ont voulu l'éviter en ordonnant de mettre *de* au lieu de *à* dans le premier cas; malheureusement, les grammairiens n'ont rien à ordonner, et la *chasse aux canards* reste, de par l'autorité de l'usage, une expression française, plus française même, c'est-à-dire plus usitée que la *chasse des canards*.

— Encycl. *Histoire de la chasse.* La *chasse* date du jour où l'homme eut à se défendre de l'attaque des animaux et à chercher sa nourriture ailleurs que parmi les végétaux. L'homme, créature presque dépourvue d'armes naturelles, semblait être fatalement destiné à servir de proie à des milliers d'ennemis; son intelligence seule intervint les rôles, et ce fut lui qui rendit tout le règne animal tributaire. Il arma ses bras impuissants d'une lourde masse qui le mit à même de quintupler la force de ses coups; il n'eut qu'à se baisser, et les pierres qu'il trouva sous sa main lui fournirent des projectiles redoutables; il aiguisa le silex et en fit des instruments tranchants; enfin, il mania le fer, l'assouplit à sa guise et sut en faire des armes invincibles. Il commença par se défendre contre les animaux sauvages qui, obéissant à leur instinct, cherchaient à se repaître de sa chair; puis, après les avoir tués, la faim le poussa à se nourrir de la leur comme la souffrance du froid lui suscita la pensée de se couvrir de leurs dépouilles; après avoir pourvu à ses impérieux besoins, il chercha le moyen de diminuer la fatigue et les difficultés qu'il éprouvait dans cette lutte sans cesse renaissante, et des bêtes féroces que recelaient les forêts il passa aux animaux purement inoffensifs, aux oiseaux, aux poissons des rivières et à ceux de l'océan, car la pêche n'est qu'une variété de la *chasse*, si l'on donne à ce dernier mot le sens général qui lui attribue son étymologie.

Il était donc tout naturel que, dans les temps bibliques, une grande considération s'attachât aux grands chasseurs, et qu'ils fussent regardés comme des hommes au-dessus du vulgaire. Nemrod chassa devant le Seigneur, dit la Bible; les plus nobles exploits d'Hercule furent ceux qu'il accomplit comme chasseur. Opdien d'Anazarbe fut honneur aux centaures de l'invention de la *chasse*, et reconnaît Persée comme le premier chasseur. « Porté, dit-il, sur les ailes rapides dont ses pieds étaient armés, il saisissait de ses mains les lièvres, les chèvres sauvages, les daims légers, les oryx; il arrêtait les cerfs mêmes par le ois orgueilleux qui couronne leur tête. » Castor montra l'art de poursuivre à cheval les animaux sauvages; armé d'un javelot, il les poursuivait sur son coursier rapide et les forçait dans la forêt. Le Lacédémonien Pollux, fils de Jupiter, fut le premier dont le ceste redoutable fit mordre la poussière aux brigands; le premier, il terrassa les bêtes sauvages avec le secours des chiens. Hippolyte enseigna aux humains l'art de tendre des toiles et des rets. L'illustre fille de Schœnée, cette Atalante qui frappa d'un trait mortel le sanglier de Calydon, inventa les flèches ailées qui donnent le trépas aux habitants des forêts. Longtemps avant tous les autres, Orion, chasseur fécond en ruses, imagina les embûches nocturnes, et cette *chasse* furtive par laquelle on surprend le gibier au milieu des ténèbres. Telles furent, selon le poète que nous avons cité, les inventions des principaux engins de *chasse*. Bientôt l'homme perfectionna les pièges et les armes propres à faire tomber sous ses coups non-seulement les animaux nuisibles, mais tous ceux qu'il lui plaisait de détruire pour ses besoins, ses plaisirs ou ses caprices.

Les Grecs étaient passionnés pour la *chasse*, et le traité de Xénophon sur cette matière montre jusqu'à quel point ils étaient passés maîtres dans l'art de tuer le gibier. La *chasse* qu'ils affectionnaient surtout était celle du lion, du sanglier et du cerf. La façon dont ils s'emparaient des lions est curieuse : on commençait par aller reconnaître les endroits où se trouvaient situées les cavernes, et lorsqu'on avait découvert les traces des pas d'un lion, on creusait une fosse circulaire large et profonde, au milieu de laquelle on plantait un pilier élevé; à son sommet, un jeune agneau bétait suspendu. Le tour extérieur de la fosse était environné d'un buisson destiné à dérober au lion la vue du piège; les bête-

ments de l'agneau appelaient le lion, qui s'élançait pour saisir sa proie et tombait dans la fosse. Les chasseurs, cachés dans le voisinage, accouraient à ses rugissements et descendaient dans le trou une cage solide suspendue à de fortes courroies, dans laquelle était un morceau de chair à demi rôtie. Le lion s'élançait dans la cage et se trouvait pris.

Les Ethiopiens procédaient différemment à la même *chasse*. Ils se couvraient entièrement de toisons de brebis et marchaient bravement à la rencontre du lion, protégés par des boucliers formés de branches d'osier fortement entrelacées et recouvertes de peaux de bœuf séchées au soleil. Dès que l'animal avait terrassé l'un des chasseurs, les autres le frappaient, le harcelaient, et ils finissaient par le jeter haletant sur le sol où ils l'achevaient.

Les anciens organisaient des *chasses* qui les entraînaient fort loin de chez eux. Mithridate passa, dit-on, sept ans à la *chasse*, sans entrer dans aucune ville ni dans aucune maison.

En Perse, la passion de la *chasse* n'était pas moins puissante. Hérodote raconte que Cyrus avait une si grande quantité de chiens que quatre villes étaient exemptes d'impôts, à la seule condition qu'elles pourvoiraient à la nourriture des meutes royales. Sous les Sassanides, on faisait aux onagres des *chasses* dans lesquelles on employait 10 ou 12,000 soldats. Les Persans ont d'ailleurs toujours eu aussi beaucoup de goût pour cet exercice et ne l'ont pas encore abandonné aujourd'hui. Nous savons que les anciens rois persans se faisaient construire de véritables parcs dans lesquels ils faisaient mettre du gibier, afin de pouvoir se livrer sans danger et sans fatigue à leur passion favorite. Les animaux que l'on chassait et que l'on chasse encore de préférence sont l'antilope, la gazelle et les autres animaux bons coureurs. On se sert de chiens et de faucons, simultanément ou séparément. Mahmoud, neveu de Sandjar, qui s'était fait proclamer sultan dans l'Irak, et avait eu à soutenir plusieurs guerres contre son oncle, était un chasseur infatigable. On rapporte qu'il avait une meute de quatre cents chiens, portant chacun une housse brochée d'or et cousue de perles, et un collier d'or sur lequel était gravé leur nom.

La *chasse*, qui était une occupation proscrite par Moïse, était au contraire divinisée dans la théologie païenne. Diane et Apollon étaient les patrons des chasseurs, parce qu'ils passaient pour avoir inventé l'art de dresser les chiens. Au dire de Platon, la *chasse* était un exercice divin et l'école des vertus militaires. Lycurgue la croyait si nécessaire pour aguerir les Lacédémoniens et les plier aux exercices de la guerre, qu'il voulut que chaque jour, de grand matin, les jeunes gens fussent envoyés à la *chasse*. Les hommes faits et les magistrats eux-mêmes devaient pratiquer de temps en temps cet exercice. Chez les Macédoniens, personne ne pouvait être admis aux soupers publics qu'il n'eût au moins tué un sanglier hors des filets.

Les Romains allaient d'abord à la *chasse* dans les forêts et les plaines; mais, dans les derniers temps de la république, ils s'y livraient dans des parcs où l'on tenait renfermés pour cet usage des bêtes de toute espèce. Paul-Émile fit présent à Scipion d'un magnifique équipage de *chasse*. Horace consacre à la *chasse* la vingt-quatrième ode de son troisième livre, et on le voit en recommander l'usage non-seulement comme un plaisir, mais encore comme un exercice des plus salutaires, ne pouvant que contribuer à la santé du corps et de l'esprit. Sylla, Sertorius, Jules César, Marc-Antoine, Cicéron ont tous pratiqué la *chasse*, et Pline partageait son temps entre la *chasse* et l'étude, ainsi qu'il ressort de la lettre qu'il écrivait à Maces et dans laquelle il disait : « Quant à moi, je suis occupé à ma campagne de Tusculum à chasser et à étudier, quelquefois alternativement, quelquefois même ensemble; mais il me serait assez difficile de décider dans laquelle de ces deux occupations il est le plus facile de réussir. »

L'usage d'entourer un terrain de filets pour y prendre le gibier était très-commun à Rome. Cependant les Romains n'en furent pas les inventeurs; les bas-reliefs égyptiens représentent souvent le gibier et les chasseurs enfermés sur un terrain entouré de filets, et quelques-uns montrent des serviteurs occupés à dresser les filets. De même Virgile nous montre Enée et Didon se retirant dans un bois, à la pointe du jour, après que leurs serviteurs avaient tendu les filets. Chez les Romains, la *chasse* était libre, et tout homme avait le droit de poursuivre, comme il l'entendait, le gibier à plumes ou à poil. Il en était de même chez les Gaulois, qui, avant l'invasion, consacraient à la *chasse* tous les loisirs de la paix. César nous raconte dans ses *Commentaires* qu'ils aimaient à braver les périls les plus grands, et à poursuivre les animaux les plus redoutables jusqu'au fond de leurs retraites. La jeunesse gauloise s'exerçait particulièrement à chasser l'urus, espèce de taureau sauvage, que sa force et sa férocité rendaient doublement dangereux. Lorsqu'un Gaulois était parvenu à s'emparer d'un urus, il abandonnait l'animal à ses serviteurs, et gardait pour lui les cornes comme un trophée de sa victoire. Il les faisait cercler d'argent, et s'en servait pour boire dans les festins solennels. La domination romaine modifia complètement ces

habitudes. Un fait est d'ailleurs à constater : c'est qu'on trouve, à toute époque, la *chasse* en grand honneur chez les peuples libres, et qu'au contraire elle est délaissée chez les nations asservies. Il en fut ainsi dans la Gaule : tant qu'elle fut sous le sceptre des empereurs romains, les esclaves seuls s'adonnèrent à la *chasse*, qui tomba dans une défaveur complète.

M. Bénédicte Révoil, dans son *Historique de la chasse en France*, a très-savamment tracé le tableau de la renaissance de la *chasse* dans notre pays : « La *chasse*, dit-il, fut regardée par les Francs comme un simulacre de la guerre, et honorée comme un des exercices les plus propres à former au maniement des armes. Que de soins ne prenaient-ils pas pour tout ce qui s'y rapportait ! Au nombre des talents les plus précieux, on comptait celui de sonner de la trompe, de dresser un chien ou bien d'affailler un oiseau. Les barons ne quittaient le costume militaire, en temps de paix, que pour revêtir l'équipage de la *chasse*. Guerriers, jurisconsultes, prêtres, tous s'honoraient d'être chasseurs, et conservaient avec orgueil les bois des cerfs, les défenses des sangliers et les dépouilles des autres animaux sauvages. »

Les dames elles-mêmes prenaient souvent une part active à ce genre de divertissement. Sans craindre la fatigue et les dangers, elles suivaient les chasseurs, les animaient par leur préférence et les récompensaient par leurs éloges. Plus d'une fois on les vit, oubliant la timidité naturelle à leur sexe, disputer aux plus intrépides veneurs la gloire de porter les premiers coups à la bête qu'on avait forcée. La passion de la *chasse* était si grande qu'elle exerçait son influence jusque sur la littérature. Les expressions, les images, les métaphores de presque toutes les compositions poétiques du temps étaient empruntées au langage du veneur ou du fauconnier. On en trouve des traces jusque dans les ouvrages de piété. Nous citerons, par exemple, le livre intitulé *la Forêt de la conscience*. Les péchés y sont représentés par les bêtes fauves, tandis que les arcs, les épées figurent les sacrements et les vertus théologales. Plusieurs écrivains ont poussé l'irrévérence jusqu'à mettre en parallèle les choses saintes avec les divers attributs de la *chasse*. Jean Le Blond, poète du xvi^e siècle, décrivant le temple de Diane, ose comparer les chiens aux chanoines (étymologie du mot *chanoine* que les lexicographes ont oubliée), leurs aboiements aux chants de l'Eglise, au son des cloches, aux accords de l'orgue, et enfin le fumet du gibier à l'odeur de l'encens. Les prélats eux-mêmes, oublieux de leur caractère sacré et du respect que l'on doit au sanctuaire, ne rougissaient pas, dit Brantôme, de faire retentir les églises des aboiements de leurs chiens et des cris de leurs faucons. Cet abus sacrilège était déjà dénoncé au concile d'Epone, en 517, et l'on y fit un canon qui défendait aux ecclésiastiques de chasser, et même d'élever chez eux des chiens et des oiseaux de proie. Le concile d'Augsbourg, en 952; celui de Montpellier, en 1215; celui de Nantes, en 1254, renouvelèrent ces défenses. De leur côté, les papes prononcèrent les censures ecclésiastiques contre les membres du clergé qui, par infraction aux règlements et aux canons de l'Eglise, se livraient au plaisir de la *chasse*. Mais ces mesures demeurèrent impuissantes. La vénerie et la fauconnerie avaient d'ailleurs trouvé un patron dans le ciel : saint Hubert, chasseur intrépide et courtois irrégulier, ayant aperçu, dit-on, dans la forêt des Ardennes, un cerf qui portait un crucifix entre les andouillers de son bois, entendit en même temps une voix qui le menaçait des peines éternelles s'il ne se convertissait. Effrayé de cette apparition, il quitta la cour du roi d'Austrasie, entra dans les ordres et devint évêque de Maëstricht. Ses vertus et les miracles opérés sur sa tombe le firent mettre au rang des saints, et sa passion pour la *chasse* le fit considérer comme le protecteur de ce noble exercice.

Il était tout naturel que les chefs de la nation franque partageassent les goûts de leurs sujets; aussi la *chasse* fut-elle la principale occupation des rois de la première race, et l'histoire a attaché aux noms de Clovis, de Thierry, de Gontrand, de Childéric et de Childéric la réputation d'intrépides chasseurs. Le premier roi chrétien, Clovis, eut même la satisfaction de devoir à la *chasse* un de ses grands succès militaires. Tandis qu'il marchait contre le roi des Visigoths, il s'amusa à chasser, et, en forçant une biche, il découvrit un gué qu'il fit traverser à ses troupes, ce qui lui donna le moyen de surprendre l'ennemi et de gagner la bataille. Childéric aimait trop la *chasse*; il y consacrait le meilleur de son temps, et Landry mettait ses absences à profit auprès de la reine. Un beau jour, en revenant de se livrer à son exercice favori, Childéric fut poignardé. Ce fut également à la *chasse* que Childéric fut tué par un seigneur rancunier. Ces divers événements calmèrent un peu la passion cynégétique des rois de France, et sous les rois fainéants on chassa peu; mais Charlemagne remit cet exercice en honneur, et ce monarque s'y livra avec une véritable passion. Il possédait des équipages de *chasse* d'une grande richesse; Eginhard mentionne le nombre considérable de chiens, d'oiseaux et d'animaux de toute espèce dont ils étaient composés. Louis le Débonnaire, Lo-

thaire, Charles le Chauve furent d'intrépides chasseurs, et naturellement leur goût pour la *chasse* fut celui de tous les seigneurs de leur temps. Cependant deux accidents funestes eurent encore lieu : Carloman et Louis d'Outre-mer furent mortellement blessés en chassant, l'un le sanglier, l'autre le loup. Saint Louis partagea la passion de ses devanciers pour la *chasse*. « C'est à ce prince qu'on doit en France, dit la *Revue historique*, l'introduction d'une certaine race de chiens originaires de la Tartarie, propres à diverses sortes de *chasse*, et dont l'espèce est connue encore sous le nom de *griffons*. Le roi Jean, prisonnier à Hereford, voulant adoucir les ennuis de sa captivité, lisait des traités de vénerie et se faisait raconter des histoires de *chasse*. Charles VI fonda, selon quelques écrivains, l'ordre de Notre-Dame de l'Espérance pour accomplir un vœu fait dans les bois, où il s'était égaré en poursuivant un cerf. Il avait dans ses chenils des lions et des léopards. Louis XI, dans sa vieillesse, prenait à Plessis-les-Tours le plaisir de faire combattre des animaux et même quelquefois, dit-on, le cruel spectacle d'une *chasse* aux hommes, en livrant des malheureux à la fureur de ses meutes. » Pendant toute la durée du moyen âge, la *chasse* fut un plaisir exclusivement réservé aux nobles et aux grands, qui y consacraient des sommes énormes. Un écrivain, contemporain du roi Jean, Gasces de la Higne, porte à plus de vingt mille le nombre de chasseurs qui entretenaient des meutes. Les dépenses excessives que faisait pour la *chasse* la noblesse française firent dire à Louis XII que les grands seigneurs du temps étaient, comme Actéon et Diomède, dévorés par leurs chiens et leurs chevaux. Saint Louis n'était pas seulement grand chasseur, il composa sur la *chasse* un poème didactique de six cents vers environ, où il donne de longs détails sur la manière de poursuivre et de forcer le cerf.

La *chasse* la plus noble, qu'on appelait *royale* pour la distinguer de toute autre, était la *chasse au cerf*; venait ensuite la *chasse au sanglier*, la plus dangereuse et par cela même la plus recherchée par les rois et les seigneurs, qui combattaient l'animal avec l'épieu, arme difficile à manier. Il était encore une autre sorte de *chasse* dont les anciennes chroniques ont conservé le souvenir, c'était la *chasse au cerf blanc*. Ces différentes *chasses* ne se faisaient pas indifféremment pendant toute l'année; chacune d'elles avait une époque spéciale et déterminée. Ainsi le cerf se chassait en août, le sanglier en septembre, et les oiseaux de passage depuis le mois d'octobre jusqu'à la fin de l'hiver. François I^{er} chassait hiver comme été.

Quant aux lieux de *chasse*, les rois chassaient partout, en vertu de leur droit de suzeraineté universelle; mais ils préféraient ordinairement les forêts des Ardennes, des Vosges ou de Compiègne, abondamment peuplées de gros gibier et de bêtes fauves. Ces *chasses*, qui s'effectuaient à l'aide d'un nombreux domestique, désolaient les habitants des campagnes, des châteaux, les hobereaux; les couvents mêmes n'étaient pas à l'abri d'une servitude qui les obligeait à héberger les rois chasseurs, ainsi que les gens et les bêtes de leur suite.

Louis XIV, qui aimait la pompe et qui faisait consister une notable partie de sa grandeur dans l'étiquette, aimait aussi la *chasse*; mais il voulait chasser un roi, et sous son règne les *chasses* royales furent soumises à une organisation très-compiquée; elles devinrent presque une affaire d'Etat. Nous avons une fidèle description de la *chasse* à courre dans les *Fâcheux* de Molière.

Mais ce fut surtout en Allemagne et en Angleterre que cette *chasse* prit des proportions considérables. « L'Allemagne, écrivait Napoléon d'Abrantès en 1840, n'a pas encore dé-féodalisé ses *chasses* : à tout ce qui est gentilhomme, la *chasse* à tir; aux magnats seulement, la *chasse* à courre; aussi voyez sur quelle échelle se dessinent ces prodigieuses parties de *chasse* ! Le prince Esterhazy, par exemple, invite cinquante personnes à une partie de *chasse* à Eisentadt; la *chasse* dure trois jours, et on revient rapportant soixantedix-sept grosses bêtes et plus de quinze cents lièvres, lapins ou faisans. »

La *chasse* à courre n'a pas cessé d'être la *chasse* des souverains et des riches. Sous la Restauration, les grandes *chasses* à courre furent organisées par le comte Alexandre de Girardin, d'après une méthode nouvelle. Après 1830, les princes de la maison d'Orléans s'occupèrent peu de la *chasse*, qu'affectionnait singulièrement Charles X. Depuis le rétablissement de l'Empire, la vénerie a reparu, et les forêts qui avoisinent Paris, réintégrées dans l'apanage impérial, ont de nouveau été affectées aux grandes *chasses*. C'est à Rambouillet que se font les *chasses* aquatiques; la forêt de Marly est surtout propice à la *chasse au sanglier*; celles de Saint-Germain, de Fontainebleau, de Compiègne offrent aux chasseurs un gibier nombreux et varié. Les *chasses* impériales, en raison du sol des forêts et de leur étendue, ont lieu : à Saint-Germain, pendant les mois de janvier, de février et de mars; à Rambouillet, en mai, juin et juillet; à Compiègne, en août et septembre, et à Fontainebleau pendant les trois derniers mois de l'année.

En France, et particulièrement aux envi-

rons de Paris, l'extrême morcellement du sol ne permet guère les *chasses* à courre. C'est pour obvier à cet inconvénient que trois sociétés se sont formées pour l'exploitation du droit de *chasse*, l'une dans la forêt de Chantilly, l'autre dans celle de Bondy, et la troisième à Morfontaine. On y chasse soit à courre, soit à tir. Ces sociétés, organisées et dirigées par des hommes appartenant au grand monde parisien, réunissent l'élite des chasseurs.

En Angleterre, la *chasse* à courre est en grand honneur, particulièrement la *chasse* au renard, qui est le plaisir favori des lords et des gens de la haute classe. Chez nos voisins, on le sait, la grande propriété existe encore et n'a pas subi le morcellement. Des contrées entières appartenant au même propriétaire, les chasseurs peuvent s'y donner tout à l'aise le plaisir de la *chasse* à courre. La *chasse* fait partie du sport; elle est un des huit exercices corporels à l'usage d'un gentleman.

Nous n'avons guère en France, disait récemment l'un des hommes qui font autorité en cette matière, M. E. Chapus, qu'une seule contrée qui se rapproche de l'Angleterre par l'importance de ses belles *chasses*, c'est cette riche région presque voisine de Paris, où l'on trouve : la terre de Bois-Boutrand, à M. le comte de Greffulhe; Vaux, à M. le duc de Praslin; Bressoy, à M. le marquis de Béthisy; Livry, à M. le marquis Agado; Saint-Assise, à M. le prince de Beauvau; puis le magnifique domaine de Ferrière, au baron de Rothschild, et Monchevreuil, au marquis de Mornay. Partout, dans ces localités, l'aménagement technique de la *chasse*, le luxe sérieux des intérieurs, rappellent tout ce qui se trouve de mieux en Angleterre.

La *chasse* aux bêtes féroces, à peu près inconnue en Europe et surtout en France, où nous n'avons que le loup et le sanglier, est largement pratiquée dans les autres parties du monde. L'Afrique a la *chasse* au lion, *chasse* si périlleuse et dans laquelle un Français, le regretté Jules Gérard, se fit une si vaillante réputation. C'est là la *chasse* véritablement utile, celle qui tend à délivrer une contrée des hôtes redoutables qu'elle renferme, et qui met l'homme aux prises avec un ennemi digne de lui; duel terrible de l'intelligence et de l'adresse contre la force et la férocité. Si le lion n'est que blessé dans cette lutte sanglante, malheur au chasseur; le lion s'avance vers lui en poussant des rugissements dont le bruit épouvante le plus hardi. Sous ses griffes puissantes, l'homme n'est bientôt plus qu'un amas de chair pantelante.

La *chasse* au tigre, qui se pratique surtout dans les jungles de l'Inde, n'est ni moins dangereuse ni moins terrible. Le féroce animal n'est souvent tué qu'après avoir mis à mort plusieurs de ceux qui le combattent. En Asie et en Amérique, les engins de *chasse* ne sont pas les mêmes qu'en Europe; le couteau de *chasse* et le fusil seraient insuffisants contre certains animaux qu'il faut vaincre par d'autres moyens. C'est ainsi qu'on voit le Peau-Rouge s'élancer à cheval au-devant du jaguar, lui jeter adroitement son *lasso* autour du cou, l'étrangler, puis partir de toute la vitesse de son coursier, en traînant sa victime après lui.

A Ceylan, c'est l'éléphant qu'on chasse, et là encore il faut joindre la ruse au courage. Des palissades factices contre lesquelles s'appuie le colosse rompent sous son poids, ce qui permet aux chasseurs de choisir l'endroit où leurs balles frapperont l'animal tombé à terre.

Sur le continent européen, la *chasse* à courre n'est guère qu'un simple amusement. Quel que soit le luxe de mise en scène déployé pour mettre à mort quelques malheureux loups coupables d'avoir étranglé çà et là un mouton inoffensif, ou un sanglier qui s'est permis de raider la nuit dans les champs voisins de sa retraite, tout cela est bien peu de chose, si on le compare à ces grandes batailles qui se livrent sur la lisière des forêts vierges ou dans les profondeurs du désert, loin de tout secours et sous le seul regard de Dieu, entre des hommes aguerris, insensibles aux rigueurs des climats, familiarisés avec la mort qu'ils affrontent journellement, et des animaux altérés de sang et de carnage dont la force égale la férocité. Mais, bien que ces *chasses* soient de nature à enflammer le courage de ceux qui aiment la lutte et le danger, ne nous plaignons pas d'en être privés; si les *chasses* de nos contrées n'offrent pas de grands périls à affronter, elles présentent encore assez d'occasions d'exercer son adresse et sa vigueur pour que tout vrai chasseur recherche avidement l'occasion de s'y livrer. Et d'ailleurs, la *chasse* est utile surtout comme moyen de destruction, et nous devons, à cet égard, nous féliciter qu'il nous reste aujourd'hui si peu de chose à faire.

Les Arabes pratiquaient la *chasse* au chien et au faucon; elle était, comme chez nous, le divertissement presque exclusif des rois et des nobles. Aujourd'hui la *chasse*, en général, est rarement exercée par les Arabes, qui l'appellent *kans onéaid* (saïd s'emploie aussi pour la pêche et désigne proprement la *chasse* au filet, très-cultivée en Orient). La *chasse*, à une certaine époque, a été une véritable science chez les Arabes, qui possèdent des traités complets de fauconnerie et de vénerie... Nous citerons surtout le premier livre qui a été publié en arabe sur cette matière intéressante : c'est l'*Entihaz el karadh*, com-

III.

posé vers l'an 910 de l'hégire par Mohammed ben Mohammed Abd Allah Nachari. Il n'est pas invraisemblable que l'art de la vénerie et de la fauconnerie ait été transmis par les Arabes ou les Persans à la féodalité du moyen âge, comme les tournois, la chevalerie et tant d'autres institutions semblables. On sait que souvent des souverains d'Orient ont fait présent à des rois d'Europe de faucons rares et précieux.

Les Tartares Mantchous sont grands amateurs de gibier et ont une manière de chasser le cerf fort curieuse et fort ancienne. Au moment où approche l'époque du rut, et lorsque les cerfs se livrent entre eux des combats acharnés, les chasseurs revêtent la dépouille d'un cerf avec sa tête et ses bois, se mettent en embuscade et imitent, au moyen d'un petit instrument, le bramelement du cerf; aussitôt les cerfs accourent, se précipitent d'eux-mêmes sur le chasseur, qui peut les frapper de près; mais cette *chasse* ne laisse pas d'offrir de grands dangers, parce que les cerfs deviennent furieux et mettent souvent en pièces les chasseurs maladroits.

La *chasse* a son langage et ses usages particuliers. Le langage de la *chasse* est très-important à connaître pour l'homme du monde, et, tout barbare qu'il est, il faut le respecter, sous peine de passer pour un mal appris et un homme de peu. Quant aux usages, quelques-uns se recommandent par leur singularité. Ainsi, en Laponie, les hommes seuls ont le droit de chasser, et ils regardent même comme d'un mauvais augure la rencontre d'une femme au moment du départ. C'est pour cela que, lorsqu'un Lapon va à la *chasse*, il sort toujours par une porte de derrière, loin de laquelle les femmes ont ordre de se tenir. En outre, les Lapons n'entreprennent aucune *chasse* un peu considérable sans avoir consulté le sort en frappant sur un tambour magique.

En Allemagne, dans les grandes *chasses*, toute faute contre le langage ou les règles de la *chasse* était punie de la manière suivante : le coupable se couchait sur un gros cerf ou sur un sanglier, et là il recevait du chef de la *chasse* ou du garde général forestier ou de quelque autre, suivant le grade qu'il occupait, trois coups du plat du couteau de *chasse* sur le dos. Au premier coup, celui qui était chargé de compter criait : « *Ho! ho!* celui-là est pour le prince, le seigneur ou le maître; » au deuxième coup : « *Ho! ho!* celui-là est pour le chevalier ou le valet; » et au troisième : « *Ho! ho!* celui-là est pour le noble droit de la *chasse*. » Pendant cette cérémonie, la musique jouait, et les chasseurs, rangés en cercle, tenaient la main droite à leur couteau de *chasse*. Après le troisième coup, le chasseur puni se relevait et s'inclinait ensuite vers la société pour la remercier de la juste punition qu'il avait reçue. Dans le même pays, on procédait solennellement à la réception des chasseurs. Le récipiendaire subissait un véritable examen, en présence de plusieurs chasseurs choisis parmi les plus notables et les plus instruits. C'était son maître ou le maître de la *chasse* qui l'interrogeait; mais chaque membre avait aussi le droit de lui faire des questions. S'il répondait d'une manière satisfaisante, on lui attachait au côté un couteau de *chasse*, et on lui délivrait un certificat de capacité préparé par le maître et revêtu de l'attestation du reste de la compagnie. Aujourd'hui, en beaucoup d'endroits, cet examen n'a plus lieu, et l'on se contente de délivrer des lettres de capacité aux jeunes gardes qui se sont occupés de *chasse* pendant quelque temps. L'Allemagne nous offre encore, au sujet de la *chasse*, d'autres usages assez curieux pour que nous les rapportions ici. Ainsi le seigneur de Diepurg, s'il voulait chasser, devait avoir un arc d'if à corde de soie, à rayons d'argent, à flèches de laurier, empennées de plumes de paon. « Il se rendra, est-il dit dans les *Antiquités du droit allemand*, à cheval dans la forêt, chez le maître forestier; il y devra trouver sur un tapis de soie, et retenu par une corde de soie, un chien de *chasse* blanc, aux oreilles pendantes, et il poursuivra le gibier; et s'il parvient à le prendre aux rayons du soleil, il devra, aux rayons du soleil aussi, remettre en leur lieu le droit de venaison et le chien de *chasse*. Et s'il arrivait que l'empereur et les impériaux voulussent aller au delà des monts, et qu'ils le fissent savoir au maître forestier, il devra alors fournir un cheval blanc aux risques et frais de l'empire, et ainsi il aura servi son fief. Que personne là-bas, dans ladite vénerie, n'aille chasser ou giboyer sans le consentement de l'évêque de Mayence; que si cependant il se présentait un cavalier ayant chapeau de zibeline, vêtements aux diverses couleurs, arc d'if à corde de soie, à flèches d'autruche et traits d'argent emplumés de plumes de paon, ayant de plus un chien de *chasse* blanc à laisse d'argent et pendantes les oreilles, on lui permettra de se distraire et on ne l'empêchera en rien. »

— Art de la *chasse*. Sous le rapport des animaux poursuivis, on divise la *chasse* en grande et petite. La *grande chasse* s'applique aux animaux d'une taille élevée ou aux carnassiers, tels que cerfs, chevreuils, sangliers, loups, lions, tigres, etc.; la *petite* comprend le menu gibier. Sous le rapport des procédés employés, on distingue principalement la *chasse à tir*, la *chasse à courre* et la *chasse aux filets*. Pour la *chasse à l'oiseau*,

nous consacrons deux notices spéciales aux mots AUTOURSRIER ET FAUCONNERIE.

La *chasse à tir* est la plus universellement pratiquée; on peut s'y livrer partout. On a inventé une foule de moyens pour attirer les animaux sauvages et pour s'en rendre maître. La *chasse aux pièges* est certainement la plus meurtrière pour le gibier; aussi, dans la plupart des pays civilisés, la loi ne la tolère-t-elle que dans des limites très-restreintes. En France, elle ne permet que l'emploi des bourses pour le lapin. Les pièges diffèrent nécessairement selon les animaux qu'on veut prendre. Pour les quadrupèdes, on emploie surtout le traquenard, l'assiette de fer, les pinces, les trappes, les bascules, les chambres, les enceintes, les fosses, les toiles, les panneaux, les trébuchets et les collets. On prend les oiseaux avec la pantière, les nappes, la tirasse, la rafle, le hallier ou tramail, les collets, les lacets, les gluaux et les différents pièges à ressort, tels que le trébuchet de Salerne, le trébuchet battant, la pince d'Elvaski, l'assommoir du Mexique, la raquette ou repenelle, les rejets, la mésangette, etc. Ces nombreux engins de destruction sont généralement anciens, car nos aïeux n'étaient pas moins ingénieux que nous dans l'art d'approvisionner leurs tables, comme on pourra s'en convaincre par la nomenclature suivante, extraite d'une ordonnance de 1669 :

« La *tirasse*, filet à caillies et à perdreaux, dont la dimension varie de 18 à 24 pieds; la *tonnelle*, figure d'animal peinte sur une toile, ou peau de bœuf tendue sur une claie que le chasseur porte devant lui, ou dont il se couvre pour suivre le gibier sans l'effrayer, afin de le faire entrer dans le filet; l'*araignée*, ou *aragne*, ou *araigne*, ou *tramail*, sorte de petite pantière ou nappe à mailles, servant à barrer un espace où se trouve remis le gibier; la *bricole*, filet servant à prendre le cerf; le *hallier*, espèce de filet formé de trois rets posés les uns devant les autres : les deux rets extérieurs, qui sont à grandes mailles, se nomment *aumées*, et celui qui est placé entre les deux s'appelle *nappe*, *toile* ou *fine*; on appelle *nappe*, en général, toute espèce de filet dont le tissu est uni; lorsque la nappe est montée, elle prend le nom particulier qui lui est attribué par sa destination; la *poche*, filet à lapin, prenant son nom de sa forme, qui permet de le fermer comme une bourse; le *rets*, filet pour tendre aux oiseaux; il repose sur deux fourchettes mobiles, qui se rabattent par le moyen d'une ficelle fortement tirée; le *trappeau* ou *drap de mort*, grand filet de nuit qui atteint quelquefois une longueur de 100 pieds sur une hauteur de 30, muni verticalement à chaque extrémité d'une perche portée par le chasseur; on le promène silencieusement à travers un champ où s'est remise une compagnie de perdrix, et on le laisse tomber sur le gibier, qu'il ensevelit sous ses mailles; l'*assommoir*, piège qui se pose à terre; on peut l'employer contre le gros gibier, en ayant soin de garnir le *battant* de pointes aiguës, le *collet*, piège à nœud coulant qui se serre sur lui-même quand l'animal engagé tire dans un sens opposé; enfin, la *chambre*, l'*hameçon*, le *hausse-pied*, le *piège de fer*, le *traquenard* et le *trébuchet*. »

Les environs de Paris offrent une assez grande variété de gibier : les perdreaux, les lapins et les faisans se trouvent sur la lisière de la forêt de Saint-Germain; les grives fréquentent surtout les environs de la forêt de Marly, et l'alouette donne dans la plaine de Longjumeau. Cette *chasse* peu dispendieuse et à la portée de tous n'exige pour tout attirail qu'un bon fusil, un chien d'arrêt bien dressé et les connaissances indispensables pour se servir utilement de l'un et l'autre. Ces connaissances, tout élémentaires qu'elles peuvent paraître, ne sont pas aussi répandues qu'on devrait le supposer : nous allons les passer rapidement en revue.

Tout chasseur doit connaître les saisons, les heures du jour, le temps et les lieux les plus favorables pour chasser. Il faut surtout qu'il sache bien tirer, car sans cela il manquera le gibier, ne formera jamais un bon chien et gâtera même celui qu'on lui confiera. Il est à propos de chasser autant que possible à bon vent, tant pour dérober au gibier le sentiment du chasseur et du chien que pour mettre le chien à même de l'éventer de loin. Il ne faut pas se rebuter de battre et de rebattre, particulièrement lorsqu'on se trouve en des lieux couverts de broussailles, de bruyères, de grandes herbes ou de taillis. Le lièvre, le lapin laissent souvent passer et repasser à côté de leur gîte sans se lever; la perdrix est encore plus tenace. On peut en dire autant du faisan, de la caille et de la bécasse. Tout en marchant, on doit avoir sans cesse l'œil au guet et regarder soigneusement autour de soi pour ne laisser ni un buisson ni une touffe d'herbe inexploités. Il convient de s'arrêter de temps à autre durant quelques instants : souvent cette interruption de mouvement détermine le gibier à partir. Après avoir tiré un coup de fusil, il est important de rappeler le chien et de le tenir derrière soi, jusqu'à ce qu'on ait rechargé, afin qu'il ne fasse pas lever de gibier sans qu'on soit en état de le tuer. Dans la *chasse* en plaine, il est essentiel de bien observer la remise du gibier. Cette prescription, applicable surtout aux animaux qui vivent en troupes, comme les perdrix, est excellente aussi lorsqu'il s'agit d'individus isolés. Lorsqu'un lièvre part de loin et qu'on le

voit se relancer dans la plaine, il est presque toujours possible, en prenant quelques précautions, de l'approcher d'assez près pour pouvoir le tirer au départ. Vers la fin d'août et en automne, on chasse les lièvres et les perdrix dans les plaines, les lieux découverts et les prairies artificielles dont l'herbe est encore sur pied; dans les grandes chaux, au contraire, le gibier habite de préférence les endroits frais et humides, les marais où il y a peu d'eau et beaucoup de grandes herbes, les bords des rivières et des ruisseaux et les coteaux exposés au nord; en hiver, il se tient volontiers sur les coteaux exposés au midi, le long des haies, dans les bruyères et les broussailles; enfin, par les grands froids, il habite d'ordinaire dans les lieux bas et fourrés, et c'est en ce moment que la *chasse* au marais a le plus de succès. En toute saison, la *chasse* du matin commehcée aussitôt que la rosée est essuyée doit être considérée comme la meilleure et la plus favorable.

Dans quelques pays, en Italie surtout, dit M. Baudrillard, la *chasse* à tir en plaine se pratique comme une battue. Quatre chasseurs se réunissent, ayant avec eux quatre hommes armés seulement de bâtons. Cette bande de huit hommes marche sur la même ligne, les batteurs placés dans les intervalles qui séparent les chasseurs, de sorte qu'entre chaque homme il existe seulement une distance de dix à douze pas. Quand l'un des chasseurs a tiré sur une compagnie de perdrix, tous les autres s'arrêtent et suspendent leur marche jusqu'à ce qu'il ait rechargé, ayant soin en même temps de bien remarquer les perdrix. Si l'une d'elles s'écarte du gros de la compagnie et qu'on la voie se remettre, l'un des chasseurs se détache pour aller la relever, et les autres font halte pour l'attendre. On ne mène point de chien à cette *chasse*, ou l'on en mène seulement un, que l'on tient attaché pour le lâcher, en cas de besoin, après un lièvre blessé ou une perdrix démontée. Comme nous l'avons dit en commençant, la *chasse* à tir peut se pratiquer partout, dans les plaines, les bois et les vignes, comme sur la montagne et au marais. Dans nos contrées, la perdrix, la caille, le lièvre, le râle, l'alouette constituent à peu près tout le gibier de la plaine. Dans les vignes, on chasse surtout la grive, le becfigue et l'ortolan. Au bois, nous trouvons, dans l'arrière-saison, la perdrix rouge, le faisan, le lapin, le lièvre, la bécasse, le ramier, etc. Dans les montagnes, sur les pentes les plus abruptes et les rochers les plus escarpés, on peut chasser la chèvre sauvage, l'isard ou chamois, le coq de bruyère, la gélinotte, le lagopède ou perdrix blanche et la bartavelle. Enfin, dans les marais, sur les bords des ruisseaux, des étangs, se trouve le groupe varié du gibier d'eau, dont les principaux représentants sont le canard sauvage, la sarcelle, la poule d'eau, la macreuse ou foulque, le râle d'eau, l'oie sauvage, le vanneau, le grèbe, le héron, le butor et la bécassine. Nous ne pouvons entrer ici dans les détails; mais nous dirons un mot de chacune de ces *chasses* au nom des animaux qu'elles concernent.

— Législ. Sous le régime de la loi romaine, comme sous la législation moderne, le droit de *chasse* découlait du droit de propriété. Le gibier appartenait à celui qui l'avait tué; mais le chasseur ne pouvait le poursuivre sur les terres d'autrui qu'avec l'autorisation du propriétaire. Sous le régime féodal, une nouvelle législation fut introduite. La *chasse* fut considérée comme une des prérogatives exclusives de la noblesse; le roi seul eut le droit général de chasser dans tout le royaume; mais il fut établi en principe que les seigneurs hauts justiciers pouvaient en partager avec lui l'exercice, en vertu de la délégation qui leur permettait de rendre la justice. Les seigneurs bas justiciers ne pouvaient en jouir que moyennant des privilèges spéciaux. De semblables privilèges furent accordés quelquefois à de simples bourgeois, mais ce furent là des exceptions extrêmement rares. Les délits de *chasse* étaient punis avec la dernière rigueur. Les coupables pouvaient être condamnés, suivant les cas, au carcan, au bannissement, à la marque, aux galères et à divers autres châtimens que la loi laissait à l'arbitraire des juges. Dans son édit de 1601, Henri IV prononçait même la peine de mort contre le braconnier pris en récidive à chasser la grosse bête dans les forêts royales. En 1669, Louis XIV abolit la peine de mort, mais il laissa subsister une foule d'autres abus qui rendaient l'exercice du droit de *chasse* une lourde charge pour le peuple.

Dans ses *Essais pour servir d'introduction à l'histoire de la Révolution française*, Salicr, que sa prédilection visible pour le système féodal ne rendra pas suspect, parle ainsi de la *chasse* : « Les abus auxquels les *chasses* donnaient lieu étaient portés à un excès d'autant plus insupportable, que ce mal ne se trouvait compensé par aucune espèce de bien. Il avait pour objet la conservation de ce qu'on appelait les plaisirs du roi et des princes, et consistait à peupler les campagnes des environs de Paris d'une surabondance de gibier qui surpassait l'imagination, d'où il résultait l'altération, et quelquefois l'anéantissement total des récoltes. Des arrondissements considérables, on pourrait presque dire de petites provinces, formaient une division particulière, sous le seul rapport des *chasses* : cela

s'appelaient des *capitaineries*. Il y avait des subdivisions de lieutenances, de cantons, et une hiérarchie d'officiers, qui avaient chacun leur juridiction dans leur territoire. Sous le nom des princes, des courtisans impérieux ; sous les ordres de ceux-ci, des valets insolents commettaient une foule de vexations : on interdisait la récolte des prés, tant qu'ils pouvaient servir à favoriser la population et à protéger l'enfance du gibier. Un nid de perdrix ou de faisans était une chose sacrée. Dans l'empire de ces capitaineries, les propriétaires n'avaient pas le droit d'établir des clôtures nouvelles qui eussent garanti leurs champs des atteintes d'une partie des bêtes nuisibles. L'enclos, le jardin des particuliers, dans lesquels ceux-ci ne pouvaient détruire aucun gibier, sous des peines graves, devaient être ouverts aux officiers de *chasse*, lorsqu'ils le requéraient, et malheureusement, il faut en convenir, tous ces droits étaient exercés avec une sévérité, une dureté qui les rendaient odieux. On mettait à tout ce qui concernait les *chasses* une importance qui ne doit appartenir qu'aux choses les plus graves. Par une conséquence ordinaire à toutes les tyrannies (car on doit le dire, c'en était une), une multitude d'actions, indifférentes par elles-mêmes, étaient devenues des délits qui se punissaient souvent comme des crimes. L'enclos des capitaineries était un sanctuaire dont la profanation était punie : non-seulement par des amendes, mais même quelquefois par des peines réservées aux malfaiteurs. L'égarement avait été porté si loin, à cet égard, que ce ne fut que sous Louis XIV que la peine de mort fut effacée du code des *chasses*.

Cet état de choses dura jusqu'au 11 août 1789, époque où le droit de *chasse* fut accordé à tous les citoyens. Mais bientôt on s'aperçut que l'exercice illimité de ce droit avait aussi ses inconvénients. Ce fut dans le but de les prévenir que l'Assemblée constituante fit la loi du 20 avril 1791, qui fut complétée plus tard par deux décrets, l'un du 11 juillet 1810, l'autre du 4 mai 1812. Cette législation a été remplacée par la loi du 3 mai 1844, qui nous régit encore aujourd'hui.

D'après cette loi, nul ne peut chasser sans être muni d'un permis de *chasse*, quels que soient le mode, la nature et le but de la *chasse*, c'est-à-dire qu'elle ait lieu à tir, à course, avec des engins, filets ou appeaux autorisés ; dans un but industriel, scientifique ou de simple plaisir, et que le gibier soit le gibier ordinaire, gibier de bois, de plaine ou d'eau. L'obligation d'avoir un permis ne s'applique pas aux simples auxiliaires des *chasses* qui exigent le concours de plusieurs personnes. Les permis de *chasse* sont délivrés sur l'avis des maires par les préfets. Tout propriétaire ou possesseur peut chasser ou faire chasser en tout temps, sans permis de *chasse*, dans ses possessions attenantes à une habitation, pourvu qu'elles soient entourées d'une clôture continue, faisant obstacle à toute communication avec les héritages voisins. Les permis de *chasse* donnent lieu à la perception d'un droit de 15 fr. au profit de l'Etat, et de 10 fr. au profit de la commune. Un permis perdu ne peut être remplacé que par un autre permis délivré moyennant l'acquiescement à nouveau du droit. Les préfets sont laissés juges des circonstances exceptionnelles qui peuvent faire délivrer un nouveau permis. En pareil cas, les maires et commissaires de police doivent recevoir des instructions pour que le permis perdu ne profite à personne. Le permis peut être pris dans le département où la personne qui le sollicite a son domicile ou sa résidence. Les permis sollicités par des individus majeurs doivent être demandés par eux-mêmes et non par des tiers. Les permis sont personnels et valables pour toute la France, pour un an seulement. Les préfets peuvent en refuser la délivrance à tout individu majeur, qui n'est pas personnellement inscrit, ou dont le père et la mère ne sont pas inscrits au rôle des contributions ; aux individus qui, par suite de condamnations judiciaires, ont été privés d'un des droits énumérés dans l'article 42 du code pénal ; aux individus condamnés pour association illicite, fabrication, débit, distribution de poudre, armes et autres munitions de guerre, menaces écrites ou verbales, entraves à la circulation des grains, dévastations d'arbres, de récoltes et de plants, vagabondage, mendicité, vol, escroquerie, abus de confiance. La loi ne fait point de ces diverses condamnations une cause absolue du refus du permis ; les préfets ont toute latitude pour apprécier les circonstances des condamnations subies, et pour s'assurer, par des renseignements particuliers sur la moralité des individus, des inconvénients qu'il pourrait y avoir pour l'ordre public à leur attribuer légalement le droit de chasser. Les demandeurs ne sont point astreints à justifier qu'ils n'ont subi aucune de ces condamnations ; c'est aux maires et aux sous-préfets à mentionner ce fait, s'il y a lieu, dans leurs avis. Le permis de *chasse* ne peut être refusé aux femmes qui se trouvent d'ailleurs dans toutes les conditions requises par la loi pour l'obtenir. Les incapacités déterminées par la loi sont considérées par l'administration comme n'étant pas susceptibles d'extension. Il est cependant un certain nombre d'individus auxquels ces permis doivent être refusés : 1° les mineurs de moins de seize ans ; 2° les mineurs de moins de vingt et un ans, à moins que le permis ne soit demandé par leur père, mère ou cura-

teur inscrit au rôle des contributions ; 3° les interdits ; 4° les gardes champêtres ou forestiers des communes, ainsi que les gardes forestiers de l'Etat et les gardes-pêche. Ces permis ne doivent pas être non plus accordés aux individus qui, par suite de condamnations, sont privés du droit de port d'armes ; aux individus qui n'ont pas exécuté les condamnations prononcées contre eux pour délit de *chasse* ; enfin aux individus qui sont placés sous la surveillance de la haute police. Quant aux étrangers établis en France, les préfets sont juges des circonstances qui permettent ou empêchent de leur délivrer des permis. La moyenne des permis délivrés est de 155,000 seulement, tandis que le nombre des braconniers ou chasseurs sans permis s'élève à 445,000.

L'époque de l'ouverture et celle de la clôture de la *chasse* sont déterminées, au moins dix jours d'avance, par arrêtés des préfets. Ces arrêtés doivent être rédigés en termes généraux, ne contenir aucune distinction entre le bois et la plaine, entre les terrains clos et non clos, entre la *chasse* au chien courant et la *chasse* au chien d'arrêt ; enfin, entre la *chasse* au gros gibier (gibier de bois) et la *chasse* au gibier ordinaire. Les arrêtés de défense de la *chasse* sur les terres non encore dépeuplées de leurs récoltes, ou à certaines distances des vignes non encore vendangées, sont de la compétence exclusive des maires ; les préfets peuvent seulement rappeler les dispositions de la loi qui, en ce cas, élève la peine du délit au double.

Un grand nombre de délits de *chasse* ont pour cause le colportage du gibier d'un département où la *chasse* est ouverte dans un département où elle ne l'est pas. Afin d'éviter ces délits, les préfets des départements compris dans une même zone fixent de concert, autant que possible, les mêmes époques d'ouverture et de clôture. Ces arrêtés sont affichés aux portes des maires de chaque commune, ainsi que dans les principaux centres des départements voisins.

Pendant le temps où la *chasse* est ouverte, quiconque est muni d'un permis a droit de chasser sur ses propres terres et sur les terres d'autrui avec le consentement de celui à qui le droit de *chasse* appartient. Chasser sur la propriété d'autrui sans son consentement est un délit. Il n'y a pas délit dans le fait du passage des chiens courants sur l'héritage d'autrui, lorsque les chiens sont à la poursuite d'un gibier lancé sur la propriété de leurs maîtres. En cas de dommage, il y a lieu cependant à action civile. La *chasse* sur le terrain d'autrui, sans son consentement, n'est pas considérée comme un délit contre l'ordre public ; elle n'est poursuivie par le ministère public qu'autant qu'il y a une plainte de la partie intéressée, à moins que le délit n'ait été commis dans un terrain clos appartenant à une habitation, ou sur des terres non dépeuplées de leurs récoltes. Le permis donne le droit de chasser de jour à tir et à course. Les autres moyens de *chasse*, à l'exception des furets et des bourses dans la *chasse* au lapin, sont formellement interdits. Il en est de même de la *chasse* de nuit. L'époque de la *chasse* des oiseaux de passage autres que la caille, les modes et procédés de cette *chasse*, le temps pendant lequel il est permis de chasser le gibier d'eau, sont aussi déterminés par arrêtés des préfets. La fixation d'époques de *chasse* différentes pour le gibier de passage et pour le gibier d'eau facilitant les délits, le chasseur résistait difficilement à la tentation de tirer le gibier ordinaire qu'il fait lever, il est d'usage, si les habitudes et les intérêts des populations n'y mettent obstacle, de fixer une seule et même époque pour les diverses natures de gibier. Les préfets peuvent également prendre des arrêtés pour empêcher la destruction des oiseaux, ainsi que pour interdire la *chasse* en temps de neige.

En vue de la conservation du gibier, il est interdit de détruire sur le terrain d'autrui les œufs et les couvées de faisans, de perdrix et de cailles. La vente, l'achat, le colportage et le transport du gibier sont interdits en temps où la *chasse* n'est pas permise. Le gibier saisi en ces circonstances est livré aux établissements de bienfaisance. La recherche du gibier ne peut cependant être faite à domicile que chez les aubergistes, restaurateurs, marchands de comestibles et dans les lieux ouverts au public. Cette défense de la vente et du colportage du gibier en temps prohibé s'applique même au gibier tué dans les enclos appartenant à des habitations, ainsi qu'aux animaux malfaiteurs, tels que sangliers, abattus après la fermeture de la *chasse*.

La destruction d'animaux malfaiteurs, qu'il est permis d'abattre en tout temps, est soumise à une réglementation spéciale. Les espèces d'animaux que l'on peut détruire sur ses terres sont déterminées par des arrêtés des préfets, rendus sur l'avis des conseils généraux. L'exercice de ce droit est indépendant de celui qu'on a de repousser de ses propriétés, même avec des armes à feu, les bêtes fauves. Le droit de destruction ne constitue pas un délit de *chasse* et peut s'exercer sans qu'on soit muni d'un permis de *chasse*. Le droit de détruire sur son fonds les animaux nuisibles, en tout temps et sans permis, est insuffisant pour empêcher la multiplication de ces animaux au détriment de l'agriculture. Les préfets sont autorisés à ordonner des battues. Les personnes appelées à y concourir

n'ont pas besoin d'être munies de permis, puisqu'il ne s'agit pas d'une *chasse*, mais d'un fait de destruction. La battue étant faite dans un intérêt public, tout administré doit obéir à la réquisition d'y participer ; et comme il importe que, sous prétexte de battue, on ne puisse se livrer illégalement à l'exercice de la *chasse*, les animaux détruits dans les battues ne peuvent être mis en vente, transportés ou colportés lorsque la *chasse* est close. En outre, l'arrêté qui prescrit la battue indique les animaux qui seuls pourront être tirés.

En vue de conserver le gibier, la loi alloue des gratifications assez élevées aux gendarmes, agents forestiers, gardes champêtres, gardes-pêche et gardes particuliers assermentés, chargés de constater les délits de *chasse*. La gratification est de 8 fr. lorsqu'il s'agit de *chasse* sans permis, de *chasse* sur le terrain d'autrui sans le consentement du propriétaire, de contravention aux arrêtés des préfets concernant les oiseaux de passage, le gibier d'eau, la *chasse* en temps de neige, l'emploi des chiens lévriers d'enlèvement ou de destruction sur le terrain d'autrui des œufs ou couvées de faisans et de perdrix, et de contravention aux arrêtés concernant la destruction des oiseaux ou animaux malfaiteurs et nuisibles ; elle est de 15 fr. pour les délits consistant en *chasse* en temps prohibé ; *chasse* pendant la nuit ou à l'aide d'engins prohibés, possession de filets, engins ou autres instruments prohibés, mise en vente, transport ou colportage de gibier en temps prohibé, emploi de drogues ou appâts de nature à ruiner ou à détruire le gibier ; *chasse* avec appeaux appelants ou chanterelles ; *chasse* sur le terrain d'autrui sans son consentement, quand le terrain est attenant à une habitation et entouré d'une clôture continue faisant obstacle à toute communication avec les héritages voisins. La gratification est de 25 fr. lorsque ce dernier délit a été commis la nuit. Ces gratifications sont payées lors même que les délinquants, à raison de circonstances atténuantes, ne sont condamnés qu'aux frais sans amende. Les gratifications sont dues pour chaque amende prononcée, mais il n'en est alloué qu'une seule par contravention, lors même que plusieurs agents ont concouru à la rédaction du procès-verbal de constatation. Le surplus des amendes, prélèvement fait de la gratification due aux agents de la répression, est attribué aux communes sur le territoire desquelles l'infraction a été commise ; le trésor public n'en profite pas. Les procès-verbaux des agents de la répression font foi jusqu'à preuve contraire. Les délinquants qui sont déguisés ou masqués, ou qui refusent de faire connaître leur nom, ou qui n'ont pas de domicile connu, sont retenus jusqu'à ce que le maire ou le juge de paix se soit assuré de leur individualité. Le père, la mère, le tuteur, les maîtres et commettants sont civilement responsables des délits de *chasse* commis par leurs enfants mineurs non mariés, pupilles restant avec eux, domestiques ou préposés. Cette responsabilité ne s'applique qu'aux dommages-intérêts et ne peut donner lieu à l'exercice de la contrainte par corps. La prescription, en matière de délit de *chasse*, est de trois mois à partir du jour du délit. Les délits de *chasse* commis dans les propriétés faisant partie de la dotation de la couronne sont poursuivis et punis comme les délits de *chasse* ordinaires.

Les *chasses* dans les bois et forêts soumis au régime forestier ont une réglementation spéciale. Ces *chasses* sont adjudgées d'après un cahier des charges approuvé par le ministre des finances, soit au profit de l'Etat, lorsqu'il s'agit de forêts domaniales, soit au profit des communes ou des établissements publics pour les autres bois. Les baux doivent être consentis pour neuf ans à partir du 1^{er} juillet de la première année jusqu'au 30 juin de la neuvième. En cas d'aliénation de la forêt amodiée ou affermée, le bail est résilié de plein droit, à partir du jour de l'adjudication, mais il est accordé, sur le terme payé d'avance, une réduction proportionnelle à la durée de la jouissance dont le fermier aura été privé. Si la forêt n'est aliénée qu'en partie, le bail est maintenu, et le prix réduit proportionnellement à l'étendue de la forêt vendue. L'adjudicataire privé du droit d'obtenir un permis de *chasse* ne peut, à ce titre, obtenir la résiliation de son bail ou une diminution de prix. Les adjudications de *chasses* en forêts se font soit aux enchères et à l'extinction des feux, soit sur soumissions cachetées. Si un même prix jugé suffisant est offert par plusieurs soumissionnaires, le lot ainsi soumissionné est tiré au sort. Dans les cinq jours de l'adjudication, l'adjudicataire doit, à peine de déchéance, fournir une caution et un certificateur de caution reconnus solvables, lesquels s'obligent, solidairement avec lui, à toutes les charges et conditions du bail. Le prix du fermage s'acquitte chaque année et d'avance, le 1^{er} juillet et le 1^{er} janvier. Indépendamment du prix principal, des droits fixes de timbre et des droits proportionnels d'enregistrement, les adjudicataires payent comptant, à titre de remboursement des frais d'adjudication, 1/2 pour 100 du principal de leurs baux pour une année. Avant la signature du procès-verbal d'adjudication, les fermiers désignent les personnes qu'ils ont l'intention de s'adjoindre dans la jouissance de leur bail. Le nombre en est fixé à une pour 300 hectares et au-dessous ; à deux, de 300 à 600 hectares ; à trois, de 600 à 900 hectares ; à quatre, de 900

à 1,200 hectares ; à cinq, de 1,200 à 1,600 hectares ; à six, de 1,600 à 2,000 hectares ; à sept, de 2,000 à 3,000 hectares ; à huit, au-dessus. Ces personnes doivent être agréées par l'administration ; elles ne peuvent l'être qu'autant qu'elles prennent l'engagement de se conformer, comme le fermier, aux clauses du cahier des charges relatives à l'exploitation et à la police de la *chasse*. Le fermier peut se faire accompagner de trois personnes, et chacun des cofermiers de deux. Il est interdit à toute autre personne que les fermiers et cofermiers de chasser isolément. La cession du bail doit être autorisée par l'administration. Les adjudicataires restent, jusqu'à décharge définitive, solidairement obligés avec les cessionnaires. Les substitutions de cofermiers peuvent être autorisées par les conservateurs. La *chasse* ne peut avoir lieu dans les forêts affermées qu'aux époques et sous les réserves fixées par les arrêtés des préfets, et avec les moyens et procédés autorisés tant par la loi que par ces arrêtés. Indépendamment du permis de *chasse*, les fermiers et cofermiers doivent obtenir un permis spécial de l'administration. La division par lots de la forêt ou portion de forêt affermée peut être autorisée. Les *chasses* à tir et à course sont les seules permises. Néanmoins, en cas d'une trop grande multiplication des animaux, l'administration peut autoriser des battues, auxquelles les fermiers sont tenus de concourir. Dans ces battues, il est défendu de détruire les faons et levrauts, ainsi que les nids et couvées d'oiseaux autres que les oiseaux de proie. Les adjudicataires sont responsables, vis-à-vis de l'Etat et des riverains, des dommages causés soit aux forêts, soit aux propriétés riveraines, par les lapins et autres animaux nuisibles ou toute autre espèce de gibier. Ils ne peuvent s'opposer à l'exercice du droit accordé aux lieutenants de l'administration de chasser le sanglier à course deux fois par mois, pendant le temps où la *chasse* est permise. La surveillance et la conservation de la *chasse* sont spécialement confiées aux agents et gardes forestiers ; néanmoins les fermiers et cofermiers peuvent, avec l'autorisation de l'administration, entretenir des surveillants. Ces surveillants ne peuvent porter d'armes à feu. Les infractions aux lois et règlements sur la *chasse* commises par les fermiers et cofermiers, ou par les personnes dont ils sont accompagnés, sont, ainsi que les délits de *chasse* commis par les personnes sans titre dans les forêts affermées, justiciables des tribunaux correctionnels.

— Bibliogr. Une revue complète de tous les livres écrits sur la *chasse* serait pour ainsi dire impossible, nous devons nécessairement nous restreindre, et ne mentionner que les plus importants.

Les Grecs sont le premier peuple de l'antiquité dont les ouvrages sur la *chasse* soient parvenus jusqu'à nous. Xénophon, qui vivait quatre siècles avant l'ère chrétienne, a composé le plus ancien traité de *chasse* que nous possédions. Vient ensuite le *Traité sur la chasse* d'Arrien de Nicomédie, surnommé *Xénophon le Jeune*. Nous donnons ci-après l'analyse de cet ouvrage et du précédent.

Oppien, qui vivait sous les règnes de Sévère et de Caracalla, écrivit sur la *chasse* et sur la pêche des poèmes qui unissent à la beauté du style une grande richesse d'érudition. Les modernes, malgré leurs nouvelles découvertes, n'ont point fait oublier ses leçons sur le choix des chevaux et des chiens. Oppien distingue ces derniers par leur instinct, leur climat et leur patrie ; il n'oublie aucun des prodiges de leur sagacité et de leur courage. Ses préceptes sont didactiques, mais ils n'ont pas la sécheresse et l'aridité du genre doctrinal. Pour rendre attrayants les détails les plus arides, il emprunte volontiers le secours des comparaisons et des exemples. C'est ainsi qu'il nous montre les Ethiopiens, revêtus d'une casaque d'osier que recouvre la peau d'un bouf, affrontant la colère du lion et s'en rendant maîtres ; la panthère trompée par l'appât séducteur d'un vin funeux, et vaincue par l'ivresse avant de l'être par le chasseur. Le livre d'Oppien est certainement un des monuments remarquables de l'antiquité. L'empereur Caracalla, à qui le poète dédiait ses ouvrages, récompensa d'un écu d'or chaque vers du *Traité sur la chasse*.

Le dernier ouvrage de quelque valeur que les Grecs nous aient laissé est le *Cynoscion* de Phéon de Philostrate. On ignore quel était ce Phéon, dans quel siècle il vivait et quelle était sa patrie. Les critiques les plus autorisés pensent que l'ouvrage de ce prétendu Phéon a été composé par Démétrius Pégape, médecin de l'empereur Paléologue, vers l'an 1261. Le style se rapporte en effet assez bien à cette époque ; il est hérissé d'expressions étrangères à la bonne littérature grecque.

Le premier auteur latin qui ait écrit sur la *chasse* est Grattius. Son traité, écrit en vers élégants et faciles, fut composé sous le règne d'Auguste. On y trouve de longs détails sur la *chasse* aux pièges, telle qu'on la pratiquait encore de son temps, et quelques observations sur les chiens, sur leurs maladies, sur le renouvellement des races et sur les chevaux.

Némésien de Carthage, qui vivait sous les empereurs Carus, Carin et Numérien, a aussi composé un poème sur la *chasse* ; mais son ouvrage, d'ailleurs très-court, ne concerne que les chiens de *chasse* et les chevaux.

Le cardinal Adrien de Castellesi, appelé Corneto, du lieu de sa naissance, a composé sur la *chasse* un poème qui mérite d'être cité. Il est écrit en vers phaléux, dans un style pur, et dédié au cardinal Asagne. L'invention en est singulière, mais conforme à l'esprit du siècle de Léon X, sous le pontificat duquel écrivait l'auteur. Diane quitte les bois pour conduire Asagne à une *chasse*, ce qui donne lieu à une description des instruments des anciens chasseurs. La déesse atteint un sanglier furieux, Asagne un cerf qui traverse; c'en était fait néanmoins des chiens et des chasseurs, si la poudre à canon, apportée par un Sicambre, ne les eût tirés d'embarras. Mais bientôt ce nouvel engin destructeur fait tomber une telle quantité de gibier que Diane craint de le voir entièrement détruit. Après la *chasse*, Diane fait servir à Asagne un grand repas dans un jardin comme seules peuvent en avoir les fées ou les déesses. Au dessert, elle fait naturellement à Asagne un sermon très-pathétique sur la destruction de l'idolâtrie, sur l'établissement de la religion chrétienne et la pureté de sa morale. Comme conséquence, elle l'exhorte à s'élever au-dessus des opinions populaires, et lui fait espérer qu'un avenir éternellement heureux sera la récompense de sa vertu. Asagne, suffisamment convaincu, fait un ample compliment à Diane, et l'appelle protectrice des bois, Proserpine, Hécate, Junon, Trivia. Pour se dérober à ces éloges, qui sans doute blessent sa modestie, la déesse s'enfonce dans un bois voisin, et chacun retourne à la ville.

Le *Traité sur la chasse* de Conrad Heresbach est assez estimé, même des naturalistes. L'auteur, qui fut le contemporain et l'ami d'Erasmus, fait preuve de connaissances très-étendues. Son ouvrage est une espèce de dialogue, dont les interlocuteurs portent des noms significatifs et traitent chacun un genre particulier. Philothérus commence par faire l'éloge de la *chasse*. Comme son panegyrique n'est pas sans quelque exagération, Elaphorhius, par des abus qu'elle entraîne; il s'élève surtout contre la manie de la *chasse* de quelques princes; il cite, entre autres, l'exemple de Mithridate, qui, au rapport de quelques auteurs, fut tellement passionné pour la *chasse* qu'il passa sept années sans entrer sous aucun toit. Après ce début, l'auteur distingue trois sortes de *chasses*, suivant qu'on fait la guerre aux animaux terrestres, ou aux habitants de l'eau, ou à ceux de l'air. Il distingue également trois manières de prendre les animaux : la ruse, la force et le poison. Philothérus entre ensuite dans le détail de l'équipage et des qualités du chasseur; puis il traite des chiens, de leurs espèces, de leur éducation, et indique la saison la plus favorable à la *chasse*. Lugus, qui prend la parole après lui, traite successivement de la *chasse* du lièvre, du renard, du blaireau, du lapin, du chevreuil et du daim. Les *chasses* au cerf, au sanglier, au loup, à l'ours, au lion, au tigre, à l'élan, à l'éléphant, au bœuf sauvage, au chamois, etc., sont dites par Elaphorhius. Ornithéuta parle des oiseaux, de la *chasse* à l'épervier, aux filets, aux trébuchets et à la glu. Enfin, Haliéus disserte sur les diverses manières de pêcher.

Jérôme Frascator a écrit un poème sur la *chasse*, intitulé *Alcon*, dans lequel il traite du choix des chiens en général et selon les diverses *chasses*. Cet ouvrage est une espèce de dialogue comme le précédent. Alcon a été dans sa jeunesse un franc chasseur; mais les années sont venues, et maintenant la froide vieillesse ne lui permet plus de se livrer à son exercice favori. Pour se consoler, il instruit le jeune Acaste dans l'art de faire la guerre aux hôtes des bois, du ciel et des eaux. « Il ne suffit pas, dit-il à son disciple, d'avoir des armes redoutables; sans le chien, le chasseur ne fera que de vains efforts. Les chiens disputent d'agilité avec le cerf, pareux on dompte le fier lion et l'énorme sanglier. Voulez-vous avoir des chiens excellents, choisissez une race accoutumée à parcourir les forêts et à livrer la guerre à leurs habitants. Sparte, la Libye, les îles Britanniques, la Pannonie, l'Hyrcanie, le pays de Serres fournissent des chiens propres à attaquer les grosses bêtes. Pour lancer un lièvre, chasser le chevreuil fugitif ou le cerf timide, prenez des chiens nés en Macédoine, ou chez les Sicambres. Les environs de Persépolis et le pays des Sazogélons fournissent des chiens capables de pénétrer les retraites souterraines. Du reste, ajoute-t-il, l'instinct maternel des chiennes présente un moyen facile de distinguer ceux qui sont les plus courageux : feignez de mettre en danger sa postérité naissante, vous verrez la mère courir au secours des plus braves. »

En tête des ouvrages français sur la *chasse* se place le *Roi Modus et la reine Ratio*, dont l'auteur est inconnu. On considère avec raison son œuvre comme un des monuments les plus curieux de la vénerie française. Le *Livre du roi Modus et de la reine Ratio* comprend cinq parties : la première concerne la *chasse* du cerf; la seconde parle de la *chasse* de la biche, du daim, du chevreuil, du lièvre, du sanglier, de la laie, du loup et de la loutre; la troisième partie traite du *déduit royal et de plusieurs exemples qui sont dictés des cerfs, et comment il faut tirer de l'arc aux bêtes sauvages*; la quatrième démontre l'art et science de l'auconnerie et des autres oiseaux de proie, avec leurs maladies et les médecines pour les guérir; enfin, la cinquième partie enseigne l'art de prendre toutes sortes d'oiseaux au

filet, au latz, à la tonnelle, à la pipée, à la raitz, etc. Les interlocuteurs sont le roi Modus, une manière de pédagogue qui débite sa science à ses écoliers; un chasseur novice, désigné sous le nom d'apprenti, qui fait des questions auxquelles le roi Modus répond de son mieux, et la reine Ratio, qui joue un rôle assez sot, et débite en deux ou trois endroits des moralités allégoriques.

Un des écrivains les plus célèbres de l'ancienne vénerie française est, sans contredit, Gaston Phébus, comte de Foix, connu également sous le nom de *roi Phébus*. Son goût pour la *chasse* était tel, qu'il nourrissait, dit Saint-Yon, jusqu'à 1,600 chiens. Il voulut écrire ce qu'il avait vu, et il faut avouer qu'il avait beaucoup vu, sinon bien vu. Son ouvrage, qui date du xiv^e siècle, fut imprimé sous François I^{er}. Il a pour titre : *le Miroir de Phébus des déduits de la chasse des bêtes sauvages et des oiseaux de proie, par Gaston Phébus, seigneur de Bearn*. Il est précédé d'un discours dans lequel l'auteur prétend prouver qu'il n'y a point de moyen de sanctification plus sûr que l'exercice de la *chasse*. Ce sermon n'est pas plus ridicule que bien d'autres, encore qu'il le soit beaucoup. Le *Miroir de Phébus* reproduit très-exactement la manière de chasser usitée à l'époque où vivait l'auteur. Nous en résumerons les points principaux. On y trouve une description du renne, qu'alors on rencontrait encore dans les Pyrénées, et que Gaston appelle *rangier* ou *ranglier*. « Cet animal est, dit-il, à peu près de la même taille que le daim, mais sa tête est plus grande et mieux chevilée que celle du cerf. Il porte jusqu'à quatre-vingts cors. Il peut, à l'aide de ce bois énorme, braver une meute entière; aussi l'attaque-t-on autrement que le cerf. » La *chasse* du daim, au contraire, se faisait d'après la même méthode que celle du cerf, excepté qu'on n'allait point en quête de limier. Gaston nous fait connaître le bouquetin et l'isard. L'habitat ordinaire de ces animaux était alors, comme de nos jours, le sommet des montagnes, jamais la plaine. On les chassait au chien courant, quêtant et faisant suite avec limier, comme pour le cerf, et avec au moins quatre relais de dix à douze chiens. A propos du chamois ou isard, l'auteur raconte cette particularité : ses ongles sont si longs et si crochus qu'en se grattant il se les enfonce dans les cuisses, ne peut plus les retirer et périt ainsi. La *chasse* à l'ours est très-intéressante. La méthode indiquée est, du reste, à peu de chose près la même que celle que décrivent les auteurs grecs et latins. Tantôt on le prenait avec des pièges, tantôt on l'attaquait à force ouverte. Dans ce dernier cas, on le tirait autant que possible du haut d'un arbre. Voulait-on l'attaquer à la lance, à l'épieu, à l'épée, un homme seul ne suffisait pas; mais deux chasseurs à pied, bien armés de lances ou d'épieux, ne craignaient point d'être vaincus. Le plus vigoureux attaquait le premier, l'autre frappait aussitôt après, et ensuite tous deux alternativement portaient des coups à l'animal, qui ne tardait pas à succomber. On chassait aussi l'ours au chien courant, comme le sanglier.

Charles IX, de sanglante mémoire, fut grand chasseur. Il composa un traité sur la *chasse* du cerf, auquel travailla, dit-on, Villeroi. Ce traité, fort savant pour l'époque, ne fut imprimé que sous Louis XIII.

Jacques du Fouilloux, qui mourut sous le règne de Charles IX, nous a laissé un traité de vénerie fort remarquable. Cet ouvrage se recommande surtout par un cachet d'exactitude qui n'est pas le moindre mérite d'un livre de ce genre. On y remarque aussi plus de liaison que dans ceux qui l'ont précédé. On peut, encore aujourd'hui, le lire avec fruit. Les observations qu'on y trouve sur les diverses espèces de chiens de *chasse*, sur la manière de les élever, de les nourrir, de les dresser et de les guérir, méritent d'être particulièrement remarquées. La *chasse* au cerf occupe une grande partie de l'ouvrage. Les *chasses* au sanglier, au lièvre, au renard et au tesson ou blaireau, supposent beaucoup d'expérience dans celui qui les a décrites.

Parmi les auteurs modernes qui se sont occupés de la *chasse*, nous ne ferons que quelques citations sans commentaires : la *Chasse au fusil*, par Maguë de Marolles (Paris, 1788, in-8°, avec planches); *Essai de vénerie ou l'art du valet de limier, suivi d'un traité sur les maladies des chiens et sur leurs remèdes, etc.*, par Leconte Desgravières (Paris, 1810, in-8°); *Traité général des chasses à courre et à tir, par une société de chasseurs*, sous la direction de M. Jourdain, inspecteur des forêts et des chasses du roi (Paris, 1823, 2 vol. in-8°); *Traité général des eaux et forêts, chasses et pêches*, par M. Baudrillard (Paris, 1821-1834, 8 vol. in-4°, avec 4 atlas); la *Vénerie française*, par J.-E.-H. baron Le Coultreux de Canteleu, lieutenant de l'ouvèterie de l'arrondissement des Andelys, avec les types des races de chiens courants dessinés d'après nature par le baron de Noirmont, G. Jadin et Pinguilly (Paris, 1858, in-4°); le *Chasseur au chien d'arrêt*, par Elzéar Blazé (Paris, 1859, in-12); le *Chasseur au chien courant*, par Elzéar Blazé (Paris, 1859, 2 vol.); le *Œuvre de penthères*, par Bombonnel (Paris, 1860); le *Œuvre de lions*, par Jules Gérard (Paris, 1860, in-18 Jésus).

— Antiq. Les Romains donnaient le nom de *chasses* (*venationes*) à des spectacles barbares qui avaient lieu dans le cirque. Il y en avait

de trois sortes, qui ne différaient entre elles que par une cruauté plus ou moins raffinée. Dans l'une, on exposait des hommes à la fureur des bêtes féroces; dans la deuxième, des animaux féroces s'entre-déchiraient, et dans la troisième, des hommes armés combattaient des bêtes féroces. On prétend que ces jeux, consacrés à Diane, avaient été créés pour honorer la Diane de Tauride, déesse sanguinaire à laquelle il fallait des victimes humaines.

— Jeux. *Chasse aux cœurs*. On se livre à ce jeu d'action, tantôt dans une cour ou une allée de jardin, tantôt dans un salon. Quand la *chasse* a lieu en plein air, on trace sur le sol des figures de cœur, dont le nombre est un peu moindre que celui des joueurs. Ceux-ci se prennent ensuite par la main, et dansent en rond autour des figures en chantant une chanson vive et gaie. A chaque refrain, ils cherchent à avancer assez le pied pour pouvoir, sans rompre la chaîne ni cesser de danser, effacer un ou plusieurs cœurs, et celui qui, à la fin de la chanson, n'a pu en effacer aucun, est tenu de donner un gage. Lorsque le jeu se fait dans un salon, les joueurs exécutent leur danse autour d'une table sur laquelle les cœurs ont été dessinés à la craie. Au refrain, ils se lâchent momentanément la main, et chacun s'efforce d'effacer au moins un cœur, en ayant soin de mettre à la place une marque dont il s'est préalablement muni. Quand tous les cœurs ont disparu, les joueurs qui n'ont pu employer leurs marques payent un gage, comme dans le cas précédent.

Une autre manière de faire la *chasse* aux cœurs consiste à les dessiner sur une planche ou sur un mur, à une hauteur suffisante pour qu'il ne soit possible de les atteindre qu'en sautant un peu haut. Les joueurs s'approchent et s'éloignent alternativement de cette planche ou de ce mur, toujours dansant et chantant, et, au refrain, ils se séparent momentanément et s'efforcent de s'élever jusqu'aux cœurs pour les effacer.

— Chorégr. *Chasse aux mouchoirs*. Trois ou quatre couples étant partis ensemble, les cavaliers laissent leurs dames au milieu du salon, chacune ayant un mouchoir à la main. Tous les cavaliers viennent alors former un rond autour de ces dames, en leur tournant le dos, et ils tournent rapidement en partant par la gauche. Pendant ce mouvement, les dames lancent leurs mouchoirs en l'air, puis chacune valse avec celui qui a saisi le sien.

— Iconog. Dans les monuments antiques, Diane nous apparaît à la fois comme déesse et comme personnification de la *chasse*; elle a même une tunique légère et courte, serrée à la taille par une ceinture, et elle est chaussée de brodequins, comme il convient pour pénétrer dans les halliers touffus, pour marcher au milieu des ronces et à travers les rochers. Sa main est armée d'un arc, et sur ses épaules résonne le carquois d'or rempli de flèches. (V. DIANE.) D'autres fois, les anciens ont représenté la *Chasse* sous la figure d'une belle jeune femme ou sous celle d'un petit génie entouré de trophées d'armes et de gibier. Ces allégories ont été reproduites fréquemment par les artistes de la Renaissance et des temps modernes dans des compositions décoratives.

Parmi les ouvrages qui nous restent de l'antiquité, il en est un assez grand nombre qui nous offrent des représentations plus ou moins animées des occupations et des plaisirs de la *chasse*. Le musée du Vatican et le musée des Etudes, à Naples, possèdent des bas-reliefs et des pierres retraçant des *Chasses au sanglier*, des *Chasses au lion*, des *Chasses à l'ours*, etc. La *Chasse de Mélagre* ou *Chasse au sanglier de Calydon* était un sujet de prédilection pour les peintres et les sculpteurs de la Grèce et de Rome : cet épisode mythologique a inspiré aussi plusieurs maîtres modernes, entre autres Rubens, Poussin et, plus récemment, Rude (bas-relief du château de Terwueren, en Belgique). Le moyen âge a eu aussi sa *chasse* fabuleuse, la *Chasse à la licorne*, sujet symbolique où les iconographes voient une allusion à l'immaculée Conception (V. BUSSON ARDENT). A la même époque, des *Chasses* au cerf, au loup, au lion, au taureau, au sanglier, etc., ont été retracées fréquemment dans les miniatures des manuscrits, dans les vitraux des châteaux et des églises, dans les bas-reliefs des monuments civils ou religieux et sur une foule de petits meubles et d'ustensiles de prix. Les modernes ont traité ce genre de sujets avec un art consommé; les Flamands et les Hollandais, notamment, y ont excellé; mais il est à remarquer que, tandis que les premiers subordonnent généralement le paysage aux chasseurs et aux animaux, les seconds ne donnent en général aux figures que des proportions assez réduites. En France, Desportes et Oudry se sont montrés les émules des Rubens, des Snyders, des Fyt. De notre temps, on peut citer Horace Vernet, Decamps, de Dreux, MM. Jadin, Mélin, de Balleroy et, à l'étranger, MM. Landseer, Kiorboë, etc. L'espace nous manque pour décrire les innombrables tableaux de *chasse* que l'on admire dans les musées et dans les collections particulières; citons du moins : les *Chasses au sanglier* de Rubens (musées de Turin, de Dresde et de Marseille), de Snyders (musées du Louvre, de Turin, de Dresde et des Offices), de Hondius (musée d'Amsterdam), de Paul Bril (aux Offices), de Berghem (musée de La Haye), de P. Boel (estampe), de P.

Piola (musée de Turin), de Velazquez (à la National Gallery), de Desportes (au Louvre), d'Horace Vernet (Salon de 1855), de M. Jadin (Salon de 1844), de M. Joseph Mélin (Salon de 1852), de M. H. Freese (Exposition universelle de 1867); — les *Chasses au cerf* de Snyders (musées de La Haye, du Louvre, de Milan), de Paul de Vos (musée de Madrid), de Ruysdaël (musée de Dresde), de J. van Arthois (musée de Munich), de Paul Bril (musée des Offices), de Mat. Bril (au Louvre), de Fr. van Bloemen (musée de Caen), de Ph. Wouwermans (musées d'Amsterdam, du Louvre, de l'Ermitage, de Munich), de Velazquez (collection de lord Ashburton), de Desportes (au Louvre et au musée de Rouen), de J.-V. Bertin (Salon de 1814), de P.-D. Martin (au Louvre), de M. M. Mélin (Salon de 1855 et de 1865), de M. Beaume (Salon de 1863), de Balloy (Salon de 1864); — les *Chasses au lion* de Rubens (musées de Dresde et de Munich), de Snyders (à l'Ermitage), de Bachelier (au Louvre), de Gagnereau (aux Offices), d'Horace Vernet (Salon de 1839), de Delacroix (Exposition universelle de 1855), de M. Beaume (Salon de 1863); — les *Chasses au loup* de Rubens (collection de lord Ashburton), de Desportes (au Louvre), d'Oudry (au Louvre); — les *Chasses à l'ours* de P. Potter (vaste toile, peu digne du maître, au musée d'Amsterdam), de Snyders (à l'Ermitage), de J. Fyt (musée de Munich), de Ruthart (au Louvre), de Bachelier (au Louvre), de Vanvitelli (musée de Turin), de MM. Wahlberg et Wallander, artistes suédois (Exposition universelle de 1867); — les *Chasses au renard* de Desportes (au Louvre), de M. Kiorboë (Exposition universelle de 1867); — la *Chasse au mouflon* d'Horace Vernet (Exposition universelle de 1855); — les *Chasses au daim* de M. Bril (au Louvre), de Pynacker (musée de Bruxelles), de C. Vernet (au Louvre); — la *Chasse au lièvre* de Wouwermans (musée de Madrid); — la *Chasse au chevreuil* de Fyt (musée de Munich); — la *Chasse à l'élan* de M. Kiorboë (Exposition universelle de 1867); — la *Chasse au blaireau* de M. Jadin (Salon de 1852); — la *Chasse à l'hippopotame* de Rubens (musée de Munich); — la *Chasse au héros* de Teniers (au Louvre), de Wouwermans (musée d'Amsterdam), de Decamps (Salon de 1838); — la *Chasse au faucon* de Wouwermans (à l'Ermitage), de Decamps (Exposition universelle de 1855), de M. Fromentin (Salon de 1857 et Exposition universelle de 1867), de M. F. Tulyer, artiste anglais (Exposition 1855); — la *Chasse aux canards* de P. Bril (au Louvre), de M. Ch. Buisson (Exposition universelle de 1867); — la *Chasse au marais* de Decamps (Salon de 1855), de M. Gélibert (Salon de 1864); — la *Chasse au vanneau* de Decamps (Salon de 1831 et Exposition de 1855); — la *Chasse aux aloettes* ou *Chasse au miroir* de Decamps (Exposition de 1855); — la *Chasse à la bécasse* de M. Fromentin (Salon de 1857), etc., etc. Nous pourrions allonger démesurément cette liste en citant les suites de gravures et de lithographies représentant des *Chasses* : un graveur allemand au xvie siècle, J. Amman, a publié à lui seul un recueil de 40 pièces gravées sur bois, accompagné d'un texte latin. Les sujets de *chasse* lithographiés par Decamps et par Horace Vernet sont particulièrement recherchés par les amateurs.

Chasse (DE LA), traité de Xénophon. Cet écrivain, disciple de Socrate, a coutume de rechercher le côté philosophique des choses. Il écrit un traité sur la *chasse*; au lieu de la considérer comme une distraction, il l'envisage à un point de vue moral. Il commence par établir que la *chasse* est une institution divine, qu'il fait remonter à Apollon et à Diane. Si les dieux ont pris la peine de révéler aux hommes ce passe-temps, il doit offrir de grands avantages. Quel exercice, en effet, peut être plus propre à fortifier le corps et à développer le courage? Aussi Xénophon approuve-t-il l'idée qu'avaient eue les Grecs des premiers temps de le faire entrer dans l'éducation de la jeunesse comme un point important. Ne vaut-il pas mieux que le jeune homme déploie ses forces à la *chasse* que de les affaiblir dans l'oisiveté ou de les épuiser dans la débâche? Un chasseur, habitué à la fatigue, fait un bon soldat et un bon citoyen. Xénophon part de là pour entamer une magnifique dissertation sur la vertu. L'homme est bon de naissance et d'origine, dit-il; c'est de la nature que lui vient la première instruction et non des sophistes, dont les leçons periles ne font qu'égarer la jeunesse.

Si les dieux ont inventé la *chasse* et ne dédaignent pas de s'y livrer avec ardeur, le chasseur doit les honorer. Il doit leur rendre grâce de lui avoir donné cet exercice qui, tout en amusant, nous fait entrer dans le sentier de la vertu, ainsi que le prouve l'exemple d'Atalante, de Procris et des Amazones.

Comme on vient de le voir, Xénophon élève la *chasse* à la hauteur d'une institution morale; c'est là le côté original de son livre. Quant à la partie didactique, il la traite en connaisseur. Xénophon énumère les qualités que doit réunir un bon chasseur, les précautions qu'il doit prendre dans ses préparatifs. D'abord, s'il n'aime point la *chasse*, qu'il cherche une autre distraction; la *chasse* sans plaisir est la pire des fatigues. L'accessoire le plus important à la *chasse*, c'est le chien; aussi l'auteur entre-t-il, au sujet de cet animal, dans des détails minutieux, appuyant sur ses

qualités et ses défauts. Il risque même une excursion sur le terrain de l'histoire naturelle, en abordant la description des chiens. Il signale leurs différentes manières de chasser d'après leur nature, et indique la meilleure méthode pour développer leur instinct et pour les dresser. Arrien, dans son traité sur la chasse, a presque entièrement copié ce chapitre, et n'hésite pas à l'avouer, disant qu'il n'a pas même voulu essayer de faire mieux que son modèle.

Après les chasseurs et les chiens, Xénophon s'occupe de leurs victimes. Le lièvre semble avoir dû être son gibier de prédilection, tant il en parle avec complaisance, donnant de précieux détails sur les moyens de ne pas perdre sa piste, et notant soigneusement l'influence que peut avoir le vent sur l'odeur que laisse l'animal fuyant devant la meute. Il décrit les mœurs du lièvre et raconte ses stratagèmes.

Ces détails faisant ressortir l'importance du rôle joué par les chiens, Xénophon revient sur leur chapitre, et promulgue une espèce de charte des droits du chien vis-à-vis du chasseur. Il règle, pour ainsi dire, la nature des rapports qui doivent exister entre le chasseur et ce fidèle serviteur. Il donne les préceptes qui doivent présider à l'éducation du jeune chien.

La plus belle chasse est celle du cerf; Xénophon n'a garde de l'oublier. Il consacre un chapitre au cerf, au faon et aux pièges qu'on peut leur tendre; puis, pour ne laisser rien d'important de côté, il touche quelques mots de la chasse aux bêtes féroces, ne donnant de détails que sur celle du sanglier. Il indique les armes les plus commodes à employer contre lui, le moyen et la manière de le relancer et de le frapper.

Le style de ce traité est net, clair et précis; il s'élève avec le sujet dans la partie technique, et devient majestueux dans la partie philosophique et morale. On sent un écrivain convaincu et un philosophe fortement persuadé de la puissance des dieux et de l'importance de la vertu.

Chasse (ou LA), traité didactique d'Arrien. Cet écrivain, qu'on a surnommé *Xénophon le Jeune*, a voulu compléter l'ouvrage de Xénophon. Très-souvent il ne fait que l'imiter, sinon le copier, comme dans plusieurs passages relatifs aux chiens. En d'autres endroits, sans doute pour établir une différence entre lui et son illustre modèle, il émet les théories les plus singulières et formule les principes les plus surprenants. Au début de son livre, il explique comment il a eu l'audace de l'entreprendre, après celui de Xénophon: il veut réparer les omissions du maître. Ainsi, Xénophon ne connaissait nullement la race des chiens des Gaules, ni les espèces qui s'en rapprochent; Arrien les décrit avec soin, indiquant les marques, infailibles suivant lui, qui servent à distinguer les bons des mauvais. Rien qu'à leur allure, à leur manière de manger, on peut les juger. À ce sujet, il appuie son dire d'observations faites sur un chien qu'il possédait et dont il trace le portrait. Il donne des conseils sur l'accouplement, auquel doit présider l'œil du maître. Quant aux soins à leur prodiguer pour les froter, les nourrir, les coucher, les dresser et les mener à la chasse, Arrien les énumère avec une complaisance de chasseur émérite. Il raconte ensuite la manière dont on les faisait chasser en Gaule, et indique les époques propices pour ce délassément. Il va même jusqu'à calculer la distance qu'il faut garder avant de les lancer à la poursuite du gibier, et le nombre de chiens qu'il convient de lâcher à la fois. Le chien étant pour le chasseur plus qu'un accessoire, un compagnon, un ami, il ne faut pas oublier d'encourager ce serviteur intelligent et fidèle, et, lorsqu'il s'est bien comporté, on doit lui prodiguer des caresses affectueuses.

A l'exemple de son modèle, Arrien n'abandonne le chasseur et le chien que pour s'occuper du lièvre. À ce sujet, il est plus explicite encore que Xénophon, car il prétend fournir les marques certaines des qualités alimentaires de cet animal. Son ouvrage, à ce titre, est digne de figurer à côté de la *Cuisinière bourgeoise*. Si le lièvre est trop jeune, gardez-vous, dit Arrien, de laisser les chiens s'égarer après lui.

Toujours fidèle à l'ordre adopté par Xénophon, à la suite du chien il fait marcher le cerf. Il donne des détails curieux sur la manière dont les Africains chassent à cheval, puis il revient sur le chapitre des chiens, et détermine l'âge où l'on doit commencer à les utiliser.

Arrien ne pouvait, sous peine de s'écarter de son modèle, terminer autrement que par des considérations religieuses. Il exhorte les chasseurs à offrir des sacrifices à Diane, la sœur d'Apollon, la protectrice des chasseurs. « Dans les Gaules, ajoute l'auteur, qui paraît connaître à fond ce pays, il est d'usage que les chasseurs amassent de l'argent pour rendre les honneurs à Diane; il faut les imiter et ne pas manquer de faire des sacrifices aux dieux, pour obtenir leur appui et gagner leurs faveurs. »

Arrien rappelle son modèle non-seulement par la noblesse et la vérité des pensées, mais aussi par la mâle beauté d'un style simple, correct, énergique, et qui n'est dénué ni d'élégance ni même de grâce. Ce n'est ni un rhé-

teur ni un sophiste. Son traité de la *Chasse* révèle un auteur qui possède son sujet à fond et qui prend plus de soin pour mettre la vérité en relief que pour orner sa diction.

Chasse (LA), en italien la *Caccia*, titre de deux poèmes didactiques du xvi^e siècle. Le premier, dû à Scandianense, est écrit en octaves et divisé en quatre livres. Le poète imite souvent, traduit même les auteurs anciens qui ont écrit sur le même sujet, notamment Grattius et Némésien. Son ouvrage est d'ailleurs plus savant que poétique.

L'autre poème sur la chasse est beaucoup plus long et plus agréable à lire. L'auteur, Erasmo de Valvasone, l'a écrit en octaves et l'a divisé en cinq chants. Il a ajouté aux préceptes sur la matière des digressions et des épisodes qui reposent et délassent l'esprit. Ce poème, imprimé pour la première fois à Bergame en 1591, a de sept à huit mille vers. L'origine de la chasse, les armes qui y furent employées, le choix des chiens, la description des races, une digression sur leur beauté et sur leur éducation occupent tout le premier chant. Le second chant, qui traite des chevaux de chasse, se termine par une longue fiction poétique et élégamment conçue, qui attribue une origine antique et presque divine à une race de chevaux du Frioul, pays natal de l'auteur. Dans le troisième chant, Erasmo expose les qualités et les vertus nécessaires à un chasseur, et y range la piété chrétienne. Dans le quatrième, il exhorte les jeunes gens à se livrer avec ardeur à l'exercice de la chasse. La poussière et le hâle ne les rendront que plus chers aux belles; c'est ainsi qu'Adonis plut à Vénus, etc. Après de bonnes leçons sur les différentes chasses, il souhaite aux chasseurs de rencontrer dans les bois la biche du roi Arthur. Cette biche fantastique fournit le sujet d'un nouvel épisode, qui rappelle l'Arioste. Enfin le cinquième chant est entièrement consacré aux oiseaux de proie, qui étaient alors d'un grand usage à la chasse. Ce sujet de fauconnerie rappelle à l'auteur Nisus et Scylla sa fille, et c'est par cette fable qu'il termine son poème.

Chasse (LA), poème en quatre chants, par W. Somerville, publié en 1735. Ce poème, d'une longueur considérable, en vers non rimés, a joui d'une grande réputation qui n'est pas usurpée. La postérité a distingué, dans le bagage de l'auteur, cette agréable composition, qui est à beaucoup près le meilleur poème descriptif qu'on rencontre dans la littérature anglaise. Il y a de l'art et de la variété dans les tableaux. L'ouvrage de Somerville est un excellent modèle, et l'auteur manie la langue poétique aussi bien que Thomson. Ces chants ne peuvent être parfaitement goûtés que par les amateurs de la chasse; mais tout lecteur sera frappé de la beauté des périodes, de la richesse des images et de la grandeur des tableaux. L'auteur ne se borne pas à écrire un simple traité sur la chasse, il entremêle son récit de descriptions, d'images poétiques, qui rendent la lecture de l'ouvrage plus facile aux profanes. Ainsi, dans le premier chant, en décrivant l'heure matinale où le chasseur s'élance dans la plaine, il célèbre la beauté de la lumière : « Lumière, s'écrie-t-il, fontaine de clarté! si par hasard quelque nuage jaloux vient jeter un voile sur tes traits radieux, en vain l'homme appelle-t-il les inspirations des Muses. Sans notes, sans harmonie, la harpe muette est délaissée et le poète découragé se perd en tristes méditations sur ses chants interrompus. »

La description de la chasse au lièvre, dans le deuxième chant, est un tableau achevé, plein de chaleur et de coloris. La chasse aux lions dans l'Inde a fourni au poète des récits pleins de mouvement.

Somerville nous donne, dans le quatrième chant, la description des maladies des chiens, et place là un effrayant épisode d'hydrophobie. L'œuvre se termine par un riant tableau des champs et du bonheur qui attend l'homme qui sait borner ses vœux. On remarque, dans ce passage, des pensées philosophiques d'un ordre élevé qui terminent dignement ce beau poème.

Chasse aux puces (LA), poème satirique de Fischart. L'auteur a composé près de quarante ouvrages, presque tous satiriques. Celui qui nous occupe ici fut publié en 1572, sous le titre de *Flähhtz Weibertratz*. L'auteur y rappelle le rapport ancien et intime qui existe entre la femme et la puce. Une puce fait à une mouche le récit de toutes les persécutions que ses semblables ont à endurer de la part des femmes; elle va même jusqu'à porter ses plaintes devant le trône de Jupiter.

Le maître du monde écoute les récriminations de la puce, puis, en juge équitable, fait citer les femmes devant lui pour entendre leur défense. C'est là qu'éclate la morale que Fischart a voulu faire ressortir de sa fiction. Personne ici-bas n'est satisfait de la position que le sort lui assigne, et Jupiter le déclare avec amertume dans son jugement, qui condamne les puces. Elles étaient nées pour vivre dans la poussière, mais elles aspirent à monter plus haut, et chez l'abord se sont établies chez les chats et chez les chiens. Leur ambition n'a pas été satisfaite, et l'homme, à son tour, eut à subir leurs attaques. Signalons dans cette partie des plaisanteries d'un goût pour le moins douteux. « N'arrive-t-il pas, dit la sentence, qu'une cuisinière chasse la puce

qui la tourmente, et que la bête, poursuivie, harcelée, se précipite dans les mets et est ainsi servie sur la table des maîtres? La femme la mange, la prenant pour un clou de girofle, et, comme Thyeste, se nourrit ainsi de son propre sang; ce qui est un crime odieux, capable de produire de terribles et mystérieuses maladies, devant lesquelles les médecins perdent leur latin. » Jupiter permet pourtant à la puce de chatouiller les femmes à la langue, quand elles sont trop bavardes, ou de les piquer au mollet, quand elles dansent trop.

Le sujet choisi par Fischart est bien futile; mais c'est un reproche que l'on pourrait adresser à la majeure partie de la littérature satirique du xvi^e siècle. Ce défaut est d'ailleurs en partie racheté par un talent réel. Les vers sont faciles, et il régnait dans ce petit poème un ton de bonhomie qui séduit le lecteur. A chaque page on trouve une saillie plaisante ou ingénieuse. C'est un ouvrage curieux à plus d'un titre, complètement inconnu en France, et dont la traduction aurait des chances de succès.

Chasse au vieil Grogriart de l'antiquité (LA), brochure ou plaquette de la plus grande rareté, publiée en 1822. Ces 32 pages in-4^o offrent un intérêt réel, car elles constatent l'état des mœurs de nos pères, et présentent à ce point de vue des documents véritablement curieux. Voici la division de cet ouvrage, qui parut l'année même de la naissance de Molière : *Des roys et de la noblesse; Des bastimens des roys; De la chasse; Du peuple; De la justice; Des hommes doctes et de la religion; Des délectations du temps passé; Des bastimens et du plaisir des champs; Des livres; Pourquoi plus d'abondance de pauvres qu'au temps passé? Des hommes de bonne conscience en notre temps*.

On le voit, il est question dans cette curieuse brochure de tout... et de bien d'autres choses encore. Des le début, l'auteur déclare qu'il ne s'occupe ni des Grecs ni des Romains : « Je parle, dit-il, du royaume de France, des bonnes villes et spécialement de celle de Paris, qui a acquis et est parvenue, sous le règne du monarque Louis XIII, à ce haut degré de perfection, pour estre à présent puissante en tout, florissante en doctrine, en hardiesse, en commodité... Je vois déjà un vieil grogriart, qui n'a pas la patience de lire le reste, qui dit : « Tu t'abuses, c'est un royaume plein « d'inégalité, de vice, de péché, où toutes « sortes de gens mal vivant abondent... » Bonhomme de l'antiquité, qui avez l'esprit morose, avant que de me reprendre, montrez-moi que l'antiquité avait mieux, puis vous déclarerez tout à votre aise et direz que j'ai manqué. » Après ce préambule, l'auteur commence par l'éloge du roi et écrit ces lignes précieuses : « Quand je contemple l'histoire, leurs richesses (de nos rois), leurs bastimens, leur plaisir à la chasse, leur revenu, leurs mariages, leurs ordonnances, et pour les peuples leurs vettemens, leurs banquets, leurs mariages, leur science, leur pouvoir, leurs jeux, leurs discours, c'est un vrai miroir pour mesprier l'antiquité. » Il faut voir l'auteur traçant le portrait peu flatteur des temps passés : « La femme, grande et maigre, un long nez, n'ayant aucunes dents de devant, avec un grand chaperon destroussé par derrière jusques à la cintura, une robe de drap du sceau bordée d'un petit bout de veloux... trente-deux cèdes pendantes et une bourse où dedans il y avoit toujours du pain besnit de la messe de minuit, trois tournois fricassez, une esguille avec son fil, deux dents qu'elle ou ses ayeulx s'estoient fait arracher, la moitié d'une muscade, un clou de girofle et un billet de charlatan pour pendre au col pour guarir la fièvre. » Est-ce du Rabelais que nous lisons?

« Si c'estoit un financier, poursuit l'auteur, il portoit une calotte à deux oreilles, un bonnet de manton, des chausses à prestre, un manteau à manches, les bras passez, la clef de son coffre à sa cintura et un trébuchet à sa pochette, et si la monnoye du temps estoit des douzains et pièces de six blancs. Sa femme, coiffée sans cheveux, son chaperon de veloux, une robe de mieustade à double queue, un cotillon violet de drap, des souliers à boucles, une vertugalle, de longues paterostres blanches faites comme de petites ruelles de rave, avec de grands poignets fourrez, qui empeschoient qu'ils ne pouvoient mettre la main au plat.

« Pour le mariage de leurs filles, il ne faut pas voir les minutes de *ita est* : on lira un contract portant un douaire de 200 couronnes d'or, qui valloient 35 sols pièce; encore c'estoit à la charge que le marié donneroit aux père et mère de la future, un chacun, une robe neuve. »

Après avoir tracé du passé ce tableau peu flatteur, l'auteur s'étend complaisamment sur les avantages du présent : « Du bourgeois de Paris, qu'en peut-on dire? Quand l'écriture parle de l'excellence de l'homme, elle dit qu'il est créé un peu moindre que les anges, et moi je dis du bourgeois qu'il n'est que un peu moindre que la noblesse, et si je disois esgal, je ne scay si je faillerois... Pour les mariages, ils sont tout autres qu'à l'antiquité, soit pour le douaire ou la cérémonie : à présent, un simple marchand donne 100,000 livres; tel bourgeois, 50,000 escus; tel financier, 200,000 escus. » Ce changement n'est pas le seul, les mœurs aussi se sont amendées :

« Il me souvient de deux rues qui sont encore à Paris : l'une près de Saint-Nicolas, appelée le *Huleu*; l'autre près de Saint-Victor, appelée le *Champ-Gaillart*, où impunément le vice estoit permis avec les femmes desbauchées, et, qui pis est, quand on avoit quelque procès ou querelle contre quelqu'un, en sollicitant ces femmes desbauchées, ils venoient impunément, au son du tambour, faire accorder à une honneste femme bourgeoise qu'elle estoit vicieuse, et la vouloient emmener de force au lieu destiné pour les garses, ce qui apportoit un scandale au public. Cela ne se voit plus... S'il y a de la desbauche à présent, ce ne sont ni filles ni femmes de maison, ains de meschantes chambrières vestues en damoiselles, qui font accroire à la jeunesse qu'elles sont de bon lieu, et ce ne sont que coquines qui desprisent tout le corps des honnestes femmes. » On voit que l'auteur ne manque pas d'indulgence pour son temps; à l'entendre, ses contemporains sont de petits saints, et c'est avec triomphe qu'il s'écrie à la fin, en apostrophant le vieil grogriart : « Ne parlez plus, et sachez que votre simplicité ancienne est le subject qui fait dire de vous : *Oderunt peccare boni formidine penæ*, et des peuples de maintenant : *Oderunt peccare boni virtutis amore*. »

Chasse au lion (LA), ouvrage publié en 1855, par Jules Gérard, lieutenant au troisième régiment de spahis. Ce livre est destiné à initier le lecteur aux chasses au lion de l'auteur, aux éléments cynégétiques que l'Algérie renferme, et aux moyens usités dans le pays pour chasser à tir, à course et au vol. Point de phrases, mais des observations fondées sur l'expérience, des anecdotes et des faits racontés simplement et tels qu'ils se sont accomplis. Rien ne manque pour captiver de prime abord l'intérêt, ni le sujet ni le nom de l'éditeur responsable qui le signe et a reçu son livre aux sours rugissements du lion, à la clarté fantastique de la lune. Ce livre est écrit nettement, simplement, sans exagération, sans prétention de style. L'allure en est vive et originale. L'histoire même de cette nuit passée à l'affût, et qui faillit coûter la vie à Jules Gérard et à l'un de ses camarades, est racontée avec un naturel et un sang-froid qui ajoutent encore à l'intérêt du récit. Que dire des épisodes dont ces pages sont semées, et surtout du récit de cette dernière chasse où la victoire est si cruellement achetée par la mort d'un des braves compagnons de l'auteur? On ressent, en lisant ce récit, plus de terreur que Jules Gérard n'en a éprouvé en présence du lion.

Afin de mettre ceux de ses confrères qui, après avoir lu son livre, voudraient à leur tour voir ou pratiquer, à même de profiter de ce qu'il écrit, Jules Gérard cite exactement les contrées qu'ils doivent parcourir, les tribus et les hommes qu'ils pourront interroger en toute assurance. Il leur donne en même temps de précieux renseignements sur les mœurs des Arabes et sur le caractère et les habitudes du lion.

Pauvre Gérard! lorsque, le doigt sur la détente de sa carabine, il attendait le *seigneur à la grosse tête*, il ne pensait guère qu'après avoir tant de fois échappé aux treintes de son redoutable adversaire, il irait mourir dans les eaux d'une rivière inconnue! Gérard a plus et mieux servi l'influence française en Algérie que la plupart de nos généraux; l'Arabe, rebelle à l'autorité du commandement, s'inclinait devant cet héroïque soldat, qui exposa tant de fois sa vie pour le délivrer de l'ennemi que la nature lui a donné.

Le livre de Gérard est précieux à plus d'un titre; il est surtout indispensable à ceux qui veulent visiter l'Afrique et chercher dans les montagnes de l'Atlas un gibier digne de leur courage.

Chasse (LA), opéra-comique en trois actes, paroles de Desfontaines, musique de Saint-Georges, représenté à la Comédie-Italienne le 12 octobre 1778. Cet ouvrage n'eut pas de succès, malgré l'intérêt qui s'attachait à la personne du chevalier de Saint-Georges, qui fit plus d'honneur à son maître d'écriture la Boessière qu'à son maître de composition musicale Gossec. Il faut cependant reconnaître que cet amateur a laissé des sonates pour violon assez estimées.

Chasse au roman (LA), comédie-vaudeville en trois actes, en prose, par Émile Augier et Jules Sandeau, représentée pour la première fois sur le théâtre des Variétés, le 20 février 1851, pièce d'un tissu léger et peu vraisemblable, qui peut se passer de compte rendu.

C'est en manière de passe-temps, sans doute, et les pieds sur les chenets, que les deux collaborateurs ont fait cette *Chasse au roman*. Le style et la finesse de l'un, l'esprit et la verve de l'autre, se retrouvent dans cette petite pièce; mais, par compensation, on ne peut s'empêcher de se rappeler que la même collaboration a produit le *Genève de M. Poirier*. N'était-ce pas trop de deux hommes de talent pour une semblable bluette?

Chasse aux fripons (LA), comédie en trois actes, en vers, par M. Camille Doucet, représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français, le 27 février 1846. Cette comédie de M. Camille Doucet n'a eu, d'ailleurs, qu'un médiocre succès.

Chasse royale (LA), opéra de genre en deux actes, paroles de M. A. de Saint-Hilaire, musique de Godefroid, représenté sur le théâtre de la Renaissance, en octobre 1839. Le sujet est rebattu. François 1^{er}, une bouquetière nommée Denise, la duchesse d'Étampes, le comte de Saint-Pal et le paysan Basile s'égarent, se poursuivent, s'évitent dans les bois et se retrouvent au dénouement. La musique a paru agréable. On a remarqué un duo entre le roi et Denise, et le grand air de celle-ci, chanté avec un brio charmant et une grâce exquise par Mme Anna Thillon. Hurtaux, à qui les rôles de basse étaient échus au théâtre de la Renaissance, jouait le rôle de François 1^{er}.

Chasse au sanglier ou Philippe IV chassant le sanglier, chef-d'œuvre de Velazquez, à la National Gallery de Londres. Philippe IV d'Espagne aimait passionnément la chasse; il maniait son cheval et sa lance avec autant de hardiesse que de dextérité. Juan Mateos, son grand veneur, dans un livre sur l'*Origine et la dignité de la chasse (Origen y dignidad de la caza, Madrid, 1634, in-4°)*, raconte que ce prince, monté sur son petit cheval nommé Gujarrillo, tua un sanglier, en présence de son père et de la fille du roi de France, qu'il devait épouser; il poursuivait sa proie sans que les accidents du terrain le plus escarpé et le plus périlleux pussent l'arrêter, et il disait, pour justifier ses habitudes de casse-cou, que les rois devaient être aussi vaillants dans leurs actions qu'ils étaient puissants dans leurs injonctions. La scène représentée par Velazquez se passe dans le parc du Prado, dans un endroit appelé le *Hoyo*, vallon encaissé entre des coteaux escarpés, couverts de chênes. Au centre de cet espace est une enceinte circulaire formée de murailles de toile; Philippe IV et quelques cavaliers de sa suite y déploient leur adresse dans l'art de tuer le sanglier; des dames, assises dans de lourds carrosses bleus, des gens du peuple, des paysans groupés au premier plan, hors de l'arène, assistent aux prouesses royales. Philippe IV, monté sur un cheval bai, reçoit le sanglier sur un épieu garni d'un croissant d'acier. Près de lui, à gauche, monté aussi sur un cheval bai, est le comte-duc d'Olivares, qui, en sa qualité de grand écuyer, ne devait pas s'éloigner du roi; derrière le ministre est un cavalier sur un cheval blanc, dans lequel on a cru reconnaître le cardinal infant don Fernando, primat des Espagnes. Plus loin, à une distance respectueuse, sur un cheval blanc à longue crinière, est un homme âgé, dont les traits offrent de la ressemblance avec ceux de Juan Mateos, veneur de Philippe IV, l'auteur du livre curieux que nous venons de citer. Vers le centre du tableau caracolent un groupe de cinq cavaliers; à droite, cinq autres environnent un sanglier, que deux chiens saisissent au milieu d'un nuage de poussière. Les figures, placées en dehors de l'enceinte, sont groupées de la façon la plus pittoresque. Elles offrent le spécimen le plus brillant du style de Velazquez, a dit M. Stirling dans son savant ouvrage sur le maître espagnol et ses œuvres (Paris, 1865); les individus réunis autour d'un chien blessé, les gardes tenant en laisse des relais de chiens, les spectateurs en guenilles, le vieux paysan avec son large chapeau et son vaste manteau de ce gros drap brun qui est l'étoffe nationale, l'ecclésiastique vêtu de noir qui s'entretient avec les cavaliers en costume gris et écarlate, les postillons avec leurs mules, tout cela forme un ensemble plein de couleur de caractère et de vie. Un peintre anglais (sir Edwin Landseer), qui, plus que tout autre artiste vivant, a été pénétré de l'esprit de Velazquez, a dit avec raison, au sujet de ce tableau, qu'il n'avait jamais vu un art si ample sur un aussi petit espace. Une assez bonne copie de cette admirable composition est au musée de Madrid, où elle figurait naguère comme une œuvre originale de Velazquez; elle témoigne de ce que l'Angleterre a gagné et de ce que l'Espagne a perdu. » Ce chef-d'œuvre décorait autrefois le palais royal de Madrid; Ferdinand VII en fit présent à l'avant dernier lord Cowley, qui le céda à la National Gallery, en 1846, moyennant 2,200 livres sterling (plus de 55,000 fr.) La peinture ayant été fort maltraitée par le praticien chargé de la nettoyer, un artiste de talent, M. George Lance, la restaura avec beaucoup d'habileté. Lord Hertford possède une superbe esquisse de cette *Chasse au sanglier*; il l'a payée 8,060 fr. à la vente de lord Northwick.

Une *Chasse au cerf*, qui figure dans la galerie de lord Ashburton, à Londres, paraît avoir été exécutée pour servir de pendant au tableau de la National Gallery; l'exécution en est des plus brillantes et la composition des plus animées. Sur des estrades sont de nombreux personnages.

Chasse au lion, tableau de Rubens; musée de Dresde. Au centre du tableau, un lion ramassé sur lui-même, à peu près dans l'attitude de celui du *Milon de Crotone*, de Puget, attaque avec fureur un cavalier vêtu à l'orientale et le mord à l'épaule; les griffes de derrière fixées dans la croupe du cheval qui se cabre, il enfonce une de celles de devant dans le cœur de son ennemi, et, de l'autre, il ramène violemment en arrière la peau du front de l'infortuné chasseur. Rien de plus dramatique. On est saisi d'épouvante à la vue de cet

homme scalpé par la bête féroce, et l'on voudrait voir tomber sur celle-ci le coutelas dont un cavalier, — bardé de fer comme un preux du moyen âge, — se dispose à lui assener un coup terrible, tandis qu'un autre cavalier, également cuirassé, la menace de son épée. A droite, près de ces deux derniers personnages, une lionne, suivie de deux de ses lions, en porte à la queue un troisième, le plus faible; cette préoccupation maternelle est touchante et adoucit l'horreur de la sanglante lutte. Sur le devant du tableau, toujours à droite, git un tigre, transpercé de plusieurs dards. A gauche, un lion tient sous ses griffes puissantes un homme demi-nu, étendu à plat ventre sur le sol, et qui fait d'inutiles efforts pour s'arracher à cette étreinte redoutable. Un cavalier oriental, armé d'un épée et d'un bouclier, s'est avancé pour délivrer la victime; mais son cheval fait un écart et décoche au lion une ruade. Un autre cavalier cuirassé accourt à la rescousse. Cette belle peinture, dans laquelle Rubens a déployé toute la fougue, toute l'énergie de son grand talent, a été gravée par Suyderhoef et Letellier, et lithographiée par Hanfstaengl. Elle a été payée 8,000 livres, à Paris, en 1744.

Chasse aux lions, tableau de Rubens et de Snyders, musée de Munich. Au centre de la composition, un lion enfonce une de ses griffes de devant dans la croupe d'un cheval qui se cabre, et laboure avec l'autre griffe la poitrine d'un cavalier qui tombe à la renverse. Il est atteint lui-même par les lances de trois cavaliers à la fois; deux de ces cavaliers sont vêtus à l'orientale, le troisième a un casque et une cuirasse. Celui-ci, en même temps qu'il plonge son épée dans le corps de la bête, se dispose à la frapper avec un coutelas. A gauche, un chasseur tué est étendu sous les pieds des chevaux. A droite, un autre chasseur, à demi renversé à terre et n'ayant pour toute arme qu'un poignard, est aux prises avec une lionne; heureusement pour lui, un de ses compagnons arrive en toute hâte à son secours. Ce tableau, d'un aspect très-mouvementé et très-dramatique, a malheureusement un peu noirci dans certaines parties. Il a été gravé par Bolswert et Letellier, et lithographié par Piloty.

Chasse au sanglier, tableau de Rubens et de Snyders; à la galerie de Dresde. Le sanglier, vu de profil, foule aux pieds trois chiens éventrés et hors de combat, et brise un épieu avec lequel un chasseur cherchait à le frapper par devant. Celui-ci, chez qui les bras et les épaules nues dénotent une vigueur athlétique, ne paraîtrait cependant guère en sûreté, si un épieu plus solide que le sien, plongé dans le poitrail de la bête, ne la forçait à arrêter son élan. Le chasseur qui a porté ce coup terrible a le costume et la mine d'un gentilhomme; il nous a paru avoir quelque ressemblance avec Rubens; on sait que le grand artiste a placé fréquemment son propre portrait et celui de sa femme dans les compositions de ses amis et de ses élèves. Deux autres personnages qui attaquent le sanglier par derrière paraissent être des valets, de même que l'hercule dont l'épée se brise; tous les trois ont des figures effarées qui contrastent avec la physionomie calme et fine du gentilhomme. Aux derrières de la bête sont trois chiens, dont l'un la mord à belles dents; un piqueur qui les suit soufflé à pleines joues dans un cor de chasse. Dans le fond, on aperçoit un bouquet d'arbres; au ciel, des oiseaux effrayés s'enfuient à tire-d'aile. Cette composition est digne des deux maîtres qui l'ont exécutée en collaboration; les animaux, peints par Snyders, sont d'une vérité étonnante; les personnages, largement dessinés, sont de Rubens. La couleur a un peu noirci dans les ombres. Le musée de Munich possède une répétition de ce tableau. Le sujet a été gravé par Soutman, lithographié par Hanfstaengl et Piloty.

Chasse au sanglier, tableau de Rubens; galerie de Dresde. Cette composition est beaucoup plus compliquée que la précédente. La scène se passe dans une clairière coupée par un ravin où coule un ruisseau, et en travers duquel est jeté un gros arbre déraciné. Au delà de ce ravin, au second plan, le sanglier, harcelé par les chiens dont plusieurs ont déjà été déçus, se dirige vers la droite où l'attendent six chasseurs groupés près de l'arbre déraciné; quatre sont armés d'épieux; le cinquième tient une fourche; le sixième sonne du cor. Deux cavaliers, élégamment vêtus, fondent sur la bête; le plus rapproché lui plonge un coutelas dans les flancs. A droite, au premier plan, deux autres cavaliers accourent au galop; on aperçoit au loin, du même côté, deux sangliers qui s'enfuient poursuivis par des chiens et des piqueurs. A gauche, sur le devant du tableau, un valet tient en laisse des chiens accouplés qui tirent sur la corde et sont impatients de prendre part à la curée. « La conception, l'ordonnance ainsi que l'exécution de ce tableau, a dit M. Hanfstaengl, portent tout à fait l'empreinte de la fantaisie originale et hardie du grand maître. » Cette peinture n'est qu'une esquisse sur un panneau de 2 m. de large environ et 1 m. 65 de haut; mais elle vaut l'œuvre la plus achevée pour l'éclat du coloris, la vigueur du dessin et l'indication spirituelle des détails. Une esquisse de même grandeur se trouvait autrefois dans la collection du roi de Hollande; une seconde, plus grande, est au musée de Marseille, et une troisième figure dans la collection de M. Bren-

tano, à Francfort-sur-le-Mein. Le tableau de Dresde provient de l'ancienne galerie de Prague, et a été payé 800 florins. Il a été lithographié par Hanfstaengl et par P. Lauters.

Chasse au héron, tableau de Teniers; musée du Louvre. Au premier plan, près d'un groupe d'arbres, un héron frappe avec fureur de son long bec un faucon qu'il a renversé et qui se défend avec ses serres. Un autre faucon, accroché sur le dos du héron, le déchire avec son bec et arrache ses plumes. On voit à droite le fauconnier accourant au secours de ses oiseaux; à gauche, à demi caché par un pli du terrain, l'archiduc Léopold à cheval, suivi de deux cavaliers qui ont la tête nue. Deux faucons fondent sur un héron. Ce tableau, d'une belle couleur dorée, a été payé 3,210 livres à la vente du comte de Vandreuil, en 1784; il a été gravé dans le *Musée français* par Duprac, et dans les recueils de Filhol et de Landron.

Chasse au héron, chef-d'œuvre de Philippe Wouvermans, au musée d'Amsterdam. La composition est des plus animées; huit ou dix chasseurs et une femme à cheval sont dispersés dans un fin paysage qui n'a pas plus de 1 pied de large sur 16 pouces de haut; des valets, des paysannes, des enfants suivent à distance les chasseurs. Cette ravissante peinture a figuré dans plusieurs collections célèbres, notamment dans les galeries Choiseul, Conti, Tolozan, Van der Pot; elle a été gravée par Dunker.

Chasse au héron en Algérie (LA), l'un des meilleures tableaux de M. Eugène Fromentin. A droite de la composition, au premier plan d'un étang peu profond, trois cavaliers arabes sont arrêtés: l'un, vu de profil perdu, monte un cheval d'un gris jaunâtre; l'autre, enveloppé d'un burnous noir, un cheval blanc; le troisième, tenant sur son poing un faucon, un azeau qui se présente de croupe. Deux autres cavaliers, placés à gauche au troisième plan, galopent au milieu du marécage et viennent droit au spectateur. D'autres personnages sont dispersés à divers plans. En l'air, deux faucons rabatent un héron. Cette petite toile a obtenu un grand succès au Salon de 1865 et à l'Exposition universelle de 1867: la couleur en est des plus riches et des plus harmonieuses; le ciel, brouillé de nuages gris, est plein d'air et de profondeur; les trois cavaliers du premier plan sont dessinés avec autant d'esprit que de correction. Le tableau vient d'être vendu 20,000 fr. à la vente de la galerie du comte d'Aquila (février 1868).

Chasse au sanglier (LA), tableau de Berghem; musée de La Haye. Un seigneur et sa femme, entourés d'une suite nombreuse, assistent à la chasse: le seigneur est monté sur un cheval bai violacé; la dame, sur un magnifique cheval blanc. Un chasseur, le genou en terre, met en joue un sanglier qui se retourne pour déborder les chiens acharnés à sa poursuite; un autre chasseur chargé à la hâte son fusil; un troisième, à cheval et un épieu à la main, se dirige au galop vers la bête. Plus loin, à droite, deux autres sangliers, acculés à un taillis, tiennent tête aux chiens et aux chasseurs qui les harcèlent. A gauche, des piqueurs, des chiens blessés et un mulet chargé de provisions sont groupés à l'ombre d'un rocher. Au premier plan, un daim tué est étendu sur l'herbe. Il règne un grand mouvement dans cette composition. Le paysage, agreste et solitaire, est des plus pittoresques. « Ce tableau, dit M. Waagen, montre que Berghem était capable de traiter les scènes les plus animées; c'est un modèle de précision et d'élégance, quoique le connaisseur y distingue déjà ce ton bleu sombre qui déprécie tant les œuvres ultérieures de l'artiste. » M. Bürger dit, de son côté, que le tableau est peint dans la plus libre et dans la plus parfaite manière du maître, et que les petites figures ont la finesse et l'élégance de celles de Wouvermans. La *Chasse au sanglier* est datée de 1659; elle a figuré au musée du Louvre sous le premier Empire, et a été gravée par Bertaux et Niquet.

Chasse au cerf (LA), célèbre tableau de Ruysdaël; galerie de Dresde. Le paysage représente une clairière où dorment les eaux stagnantes d'un marais. De chaque côté s'élèvent des bouquets de chênes touffus et verdoyants, auxquels se mêlent les troncs blanchâtres de quelques bouleaux. Dans le lointain, on aperçoit une prairie et une plaine boisée, vivement éclairées par le soleil, dont les rayons viennent dorer la cime des grands arbres à gauche. La brise matinale chasse les nuages qui couvrent en partie le ciel et agite la feuillée tout humide encore de la fraîcheur de la nuit. Un cerf aux abois s'est précipité dans le marais; les chiens l'y suivent à la nage et les chasseurs accourent au galop. Un de ces derniers descend une côte, à droite, et vient barrer le chemin à la bête. De ce même côté, un piqueur, armé d'un épieu, est posté au pied du tronc desséché d'un vieux hêtre. Ces diverses figures, traitées d'une façon fort spirituelle, sont dues au pinceau d'Adrien van de Velde; elles ajoutent encore à la valeur de ce magnifique tableau, l'un des plus poétiques, des plus largement peints et des mieux conservés que l'on ait de Ruysdaël. Rien n'est plus admirable, suivant M. Waagen, que le reflet des arbres et du ciel dans l'eau. Le ton général est, du reste, d'une transparence et d'un éclat exceptionnels. Ce chef-d'œuvre, que l'on désigne d'ordinaire par ce

simple titre: la *Chasse*, a été lithographié par M. Hanfstaengl.

Chasse de Méléagre (LA), bas-relief de Rude, au château de Tervueren (Belgique). Le moment choisi par l'artiste est celui où le sanglier de Calydon va succomber sous les coups des chasseurs. Le monstre, harcelé par les chiens, se précipite contre Atalante qui vient de lui porter le premier coup, et Méléagre qui lève sur lui son épée redoutable. Derrière celui-ci et à ses côtés se pressent les princes admis à partager sa périlleuse entreprise, Thésée, Laërte, Pirithous, Jason, Pélée, Télamon, Nestor, Admète, etc., et, au milieu d'eux, Castor et Pollux, dardant sur la même ligne leurs javalois fraternels. Dans le fond, à droite, des cavaliers attardés accourent de toute la vitesse de leurs chevaux.

« Toute cette scène est habilement disposée et rendue avec clarté, dit M. Marc Trappadoux (*Revue européenne*). Tous les personnages sont dans leur rôle; malgré leur variété, chaque attitude, chaque geste converge vers le même centre d'intérêt. Sans être lancée avec toute la fougue, toute l'impétuosité désirable, sans exprimer toute l'apprêt de poursuite que l'on imagine, sans montrer toutes les audaces que permet la sculpture, sans atteindre à toute l'intensité d'effet que cet art peut produire et que Rude a si complètement obtenue dans le *Départ*, la *Chasse de Méléagre* est cependant encore bien mouvementée. Tout en se souvenant que les acteurs du drame sont des princes qui ne sauraient se ruer à la chasse comme de grossiers manants, tout en respectant leur noble prestance et leur maintien aristocratique, Rude a laissé paraître les généreuses ardeurs de leur sang et les passions héroïques de leurs grandes âmes. Là est sa part d'originalité; dans cette belle interprétation de l'antiquité, il a gravé l'effigie de son temps et déposé l'empreinte de son propre génie sur l'anneau avec lequel il renouait la chaîne d'or de la tradition. — Sous le rapport de l'exécution, la *Chasse de Méléagre* atteste que Rude est maître de ses procédés. La forme est voulue et arrêtée, le caractère des figures se soutient. Le style consulte plutôt l'école d'Egine que le Parthénon, plutôt Agéladas que Phidias. Les attaches sont nettes, les emmanchements stricts, les indications saillantes, les os et les tendons plus étudiés, plus accusés que les muscles. L'artiste s'est plus préoccupé de la justesse et de la fermeté que de la finesse et de la largeur. Ce style éginétique, dont l'austérité va jusqu'à la roideur et à la sécheresse, offre, en revanche, l'avantage d'être plus incisif, plus saisissant. Mais il est une partie où Rude a poussé jusqu'à l'extrême les sévérités de son ciseau. Les deux chiens élanqués dont les crocs affamés convoitent le train de derrière du sanglier n'ont plus l'épaisseur nécessaire. Leur maigre silhouette s'absorbe dans les fonds qui la devraient repousser, et, avec ses contours tranchants, elle semble se modeler en creux. Le groupe équestre du quatrième plan prête à une critique d'un autre genre. Les cavaliers sont bien liés à leur monture; ils sont pleins de feu et d'entrain; les chevaux sont fringants et rapides, mais quelques-uns des profils ont été pris à Phidias et rappellent trop les cavalcades des Panathénées. » Ce bas-relief fait partie des travaux importants que Rude exécuta au château royal de Tervueren, pendant le séjour qu'il fit en Belgique sous la Restauration.

Chasse au faucon (LA), tableau de Decamps; Exposition universelle de 1855. Decamps a représenté dans ce tableau une chasse seigneuriale, du xvie siècle; mais il a plus consulté son imagination que les traités cynégétiques de l'époque, le *Miroir de la faulconnerie*, de P. Harmond, ou les *Lettres* de noble Charles d'Arcussia de Capre, seigneur d'Esparon. — Le faucon rabat un héron qui lutte faiblement contre son terrible adversaire. De brillants cavaliers, de nobles damps et de gracieuses damoiselles, qu'escortent pages et varlets, accourent au galop de leurs destriers et de leurs haquenées, pour applaudir au triomphe du vainqueur. « Ce tableau est un morceau vraiment à part dans l'œuvre du maître, a dit M. Chaminel (*Decamps, sa vie, son œuvre*): le coloris en est frais et coquet, dans une gamme argentée d'une suavité exquise. » La *Chasse au faucon* a fait partie de la collection du comte de Narbonne, et de celle du duc de Moray.

Chasse au lion, tableau d'Eugène Delacroix; Exposition universelle de 1855. Ce tableau, un des plus vigoureusement peints qui soient sortis de l'atelier du maître, est assez difficile à décrire; il offre, suivant Théophile Gautier, « le plus effrayant pêle-mêle de lions, d'hommes, de chevaux; un chaos de griffes, de dents, de coutelas, de lances, de torses, de croupes, comme les aimait Rubens; tout cela d'une couleur si rutilante et si pleine de soleil qu'elle vous fait presque baisser les yeux. » L'éminent critique ajoute: « Nous ne savons pas ce que dirait Jules Gérard de cette manière d'attaquer le lion. Quant à nous, nous en sommes fort content. C'est de l'énergie et vaillante peinture. » La *Chasse au lion* appartient à l'État.

Chasse au cerf, tableau de M. Gustave Courbet. Un dix-cors, entouré d'une meute ardente, mordu à la gorge par un chien, saisi à l'un des jarrets de derrière par un autre,

renverse sa tête en brayant; c'en est fait, il va succomber... Un piqueur, debout devant lui, tient d'une main un chien suspendu en l'air par l'oreille, et de l'autre main lève une cravache dont il semble vouloir sangler le cerf lui-même. Sûr la droite est un jeune chasseur monté sur un magnifique cheval gris, vu de croupe, qui se cabre et retourne la tête vers le dix-cors; du côté gauche, accourt le reste de la meute. La scène se passe sur la lisière d'un bois de sapins, au milieu d'un paysage couvert de neige, d'une exécution magistrale. Les figures du premier plan, de grandeur naturelle, sont largement et vigoureusement accusées; le pelage du cerf et celui des chiens sont d'une belle couleur. Peut-être trouverait-on à reprendre çà et là quelques ténérités de dessin... Le piqueur qui est au second plan est gigantesque. Le cavalier et sa monture rappellent par leur attitude le *Bona parte gravissant le mont Saint-Bernard*, de David; la couleur en est aussi énergique, aussi puissante que le mouvement est fier et hardi. Cette composition, une des plus considérables et des meilleures qu'ait exécutées M. Courbet, a figuré à l'exposition particulière des œuvres de cet artiste, en 1867.

Chasse (LA), chanson souabe. Voilà une véritable chanson de chasse, sonore, vibrante. Nous préférons de beaucoup ces mélodies éclatantes à nos sonneries fauconnières, si lamentables avec leur *mineur* et leurs notes traînées.

Moderato.

1^{re} STROPHE. Un beau chasseur, vers
les fo-rêts, Quand nais-sait la jour-
né-e, A tra-vers val-lons
et guérets, Lan-çait sa ha-que-
né-e. Des bois s'il per-çait
l'é-paisseur d'ai-se et d'é-moi-bat-
tait son cœur. Au mois de
mai, tout est dé-sir. Fil-les et
gars, tous cherchent le plai-sir!

DEUXIÈME STROPHE.
Un jour, le chasseur trouve au bois
Un gibier fin et tendre,
Une fillette au doux minois
Qui se laisse surprendre.
Le chasseur aussitôt pensa
Qu'il pouvait fort bien chasser ça!
Au mois de mai, etc.

TROISIÈME STROPHE.
Puisque vous êtes dans mon bois,
Jeune et gentille,
Vous m'appartenez par tous droits
De chasse et de conquête.
— Non point, noble chasseur, tout doux!
Je ne suis point encore à vous!
Au mois de mai, etc.

Chasse (LA DOUBLE). Tonton tontaine tonton! De tous les joyeux refrains de Béranger celui-ci est un des plus populaires. Le poète était à Sainte-Pélagie, lorsque fut publiée sa chanson, et de toutes parts affluèrent les bourriches au ventre rebondi. C'était à la fois un remerciement des chasseurs et une protestation contre le jugement qui frappait Béranger.

Allegro

Al-lons, chas-seur, vite en cam-
pa-gne; Du cor n'en-tends-tu pas le
son? Ton ton, ton ton-tai-ne, ton
ton. Pars, et qu'au-près de ta com-
pa-gne L'amour chas-se dans ta mai-
son! Ton to-tor-tai-ne ton ton.

DEUXIÈME COUPLET.
Avec nombreuse compagnie,
Chasseur, tu parcoures le canton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton;
Auprès de ta femme jolie,
Combien de braconniers voit-on!
Tonton, tontaine, tonton.

TROISIÈME COUPLET.
Du cerf prêt à forcer l'enceinte,
Chasseur, tu fais le fanfaron.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Auprès de ta femme, sans crainte,
Se glisse un chasseur franc luron.
Tonton, etc.

QUATRIÈME COUPLET.
Chasseur, par ta meute surprise,
La bête pleure, on lui répond:
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Ta femme, aux abois déjà mise,
Sourit aux efforts du fripon.
Tonton, etc.

CINQUIÈME COUPLET.
Chasseur, un seul coup de ton arme
Met bas le cerf sur le gazon.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
L'amant, pour ta moitié qu'il charme,
Use de la poudre à foison.
Tonton, etc.

SIXIÈME COUPLET.
Chasseur, tu rapportes la bête,
Et de ton cor épiles le son.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
L'amant quitte alors sa conquête,
Et le cerf entre à la maison.
Tonton, etc.

CHASSE s. m. (cha-se). Argot. Œil. *Chasses d'occase*, Yeux louches.

CHASSE s. f. (châ-se — du lat. *capsa*, boîte). Boîte ou coffre orné, où l'on garde des reliques: *Chasse d'argent, de vermeil, de bois doré*. S'il n'est *chasse* que de vieux chiens, il n'est aussi *chasse* que de vieux saints. (Camus, évêque de Belley.) Les *chasses* les plus célèbres étaient celles de Saint-Marcel et de Sainte-Geneviève, à Paris. (Bachelet.)

J'ai brûlé trois cierges de cire
Sur la *chasse* de saint Gildas.

— Antiq. gr. *Chasse mortuaire*, Cercueil de forme oblongue, en bois de cyprès, dans lequel on enfermait les restes des soldats morts sur le champ de bataille.

— Techn. Monture, encadrement, rainure, place ménagée pour recevoir une pièce: *Faire entrer un verre dans la chasse d'une lunette*. (Acad.) *Sorte de manche* composé de deux lames mobiles, réunies seulement vers la partie qui tient à la lame de l'instrument. *La partie d'une bouche où est le bouton*. *La pièce de fer qui sert à soulever et à soutenir le fléau d'une balance, lorsqu'on fait une pesée*. *La partie du fléau où l'on place l'aiguille*. *Se dit à Lyon pour chas, trou de l'aiguille: La chasse de cette aiguille est trop étroite*.

— Encycl. *La chasse*, dit M. Viollet-le-Duc dans son *Dictionnaire du mobilier français*, n'est à proprement parler que le cercueil en pierre, en bois ou en métal dans lequel sont renfermés les restes d'un mort. Le sens de ce mot a subi des variations, avant de s'arrêter à celui que nous lui donnons aujourd'hui. Il s'appliqua d'abord à des caisses ou coffres contenant toutes sortes d'objets sacrés ou profanes.

Les corps des saints furent d'abord placés dans des sarcophages, au-dessus et au devant desquels on élevait un autel; mais comme, dans ces temps de violence, de barbarie, de guerres continuelles, les églises elles-mêmes n'étaient pas à l'abri de la fureur des guerriers, non-seulement le temple était ravagé, ses richesses pillées, mais les reliques des martyrs étaient ou volées ou jetées et dispersées au vent, on imagina de les renfermer dans des coffrets faciles à transporter ou à cacher, et qui ont pris le nom de *chasses*. Il faut se rappeler qu'en ce temps les reliques des saints étaient le palladium de la cité, qu'elles attireraient sur elle tous les biens spirituels et temporels, et que leur conservation importait au salut de tous. Ces reliques n'opéraient pas seulement des miracles, ne guérissaient pas seulement les aveugles et les boiteux, elles protégeaient la ville contre les invasions. Enfin elles étaient une source de richesses et d'offrandes pour les églises ou les abbayes qui les possédaient, et de revenus pour les habitants, à cause de l'affluence de pèlerins qu'elles attiraient. Il n'est donc pas étonnant qu'on ait pris toutes les mesures pour soustraire des objets si précieux à la profanation et à la destruction. Au moindre signal de danger, la *chasse* était enterrée dans des caveaux faits exprès, ou emportée au loin pour être mise en lieu sûr. Quelquefois les pérégrinations des *chasses* avaient une tout autre cause; on les promenait dans tous les pays pour les exposer à la vénération et provoquer la générosité des fidèles.

A l'origine, les *chasses* avaient la forme de coffres et de cercueils; elles étaient primitivement en bois, que la piété des fidèles recouvrit peu à peu de bandes de cuivre, d'argent, d'or et d'ornements précieux. Elles étaient d'assez grandes dimensions pour contenir le corps dans sa forme première. A partir du

XIII^e siècle, on fit les *chasses* de cuivre repoussé ou émaillé, d'argent ou de vermeil; les restes des saints ne furent plus qu'un amas d'ossements, n'exigeant que des dimensions bien moindres, économie nécessaire, vu la matière précieuse qu'on employa dès lors pour la fabrication des *chasses*. Elles perdirent l'aspect de coffres ou de cercueils qu'elles avaient eu jusqu'à ce moment, pour prendre la forme de petits monuments assez semblables à des chapelles ou à des églises. Dans mainte gravure ou bas-relief, nous avons la représentation de *chasses* de cette forme transportées sur les épaules des clercs ou des membres de corporations. Quand Philippe le Hardi revint à Paris avec les ossements de son père, il voulut transporter lui-même sur ses épaules, de Notre-Dame à Saint-Denis, la *chasse* qui les contenait.

Les *chasses* ne renfermaient pas seulement les corps des saints, mais aussi d'autres reliques précieuses. Ainsi, dans l'église de Chartres, la chemise de la sainte Vierge était conservée dans une magnifique *chasse*; à Notre-Dame de Paris, dit Dubreuil, « est la *chasse* de Notre-Dame, d'argent doré, en laquelle il y a du lait de la sainte Vierge, et de ses vêtements, plus des pierres desquelles fut lapidé saint Etienne. »

Citons maintenant quelques-unes des *chasses* les plus remarquables que nous ait laissées l'art du moyen âge. La *chasse* de saint Mondry, ouvrage du VII^e siècle, que possède l'église de la Cellette et qui a figuré à l'Exposition universelle de 1867, est un coffret quadrangulaire, formé de bandes d'or sur lesquelles sont gravés des rosaces, des frettes, des œils-de-perdrix, etc. Un autre coffret à reliques, en cuivre doré, qui a fait partie des collections Debruge (n^o 662) et Soltykoff (n^o 134), est de forme oblongue, garni de clous sphériques sur tous ses angles et entièrement émaillé de travail d'épargne imitant le cloisonné. Sur le couvercle sont représentés l'agneau mystique et les symboles des évangélistes, entourés de rinceaux. Sur les faces latérales sont les figures en pied des douze apôtres, placées dans des arcades à plein cintre, la *Crucifixion* et le *Christ adoré par deux anges*. Cette *chasse*, œuvre de la grande école d'orfèvrerie des bords du Rhin, est de la fin du XI^e siècle. Dans la collection Debruge figuraient plusieurs *chasses* du XII^e siècle (nos 666, 676, 678) ayant la forme d'une tombe avec couvercle prismatique: la face principale est enrichie de six figures ciselées en haut-relief et de pierreries se détachant sur un fond doré. La plus remarquable (n^o 666) a sa face principale enrichie de six figures ciselées en haut-relief et de pierreries se détachant sur un fond doré. Nous citerons encore une *chasse* en cuivre doré et émaillé, de forme carrée oblongue, avec couvercle en dos d'âne et crête, dans la collection Soltykoff (n^o 135): ce reliquaire est un ouvrage allemand de la fin du XII^e siècle. — D'autres *chasses* de la même époque ont la forme de chapelles. L'un des plus beaux spécimens du genre est une *chasse* exécutée en Allemagne, qui a figuré dans la collection Soltykoff et qui a été publiée dans les *Annales archéologiques* de Didron (t. XX, p. 307); sa forme est celle d'un édifice à quatre transepts, entouré de portiques soutenus par des colonnes et surmonté d'une coupole à godrons; sous les portiques sont seize figures en ivoire, en pied et de ronde bosse, représentant les prophètes. Autour de la base de la coupole sont les statues assises des douze apôtres en même matière. Les portes des transepts sont remplies par des bas-reliefs en ivoire représentant les scènes de la *Passion*. L'édifice, ainsi que ses toitures, est revêtu de plaques de cuivre doré et richement émaillé d'admirables rinceaux de diverses couleurs, en style byzantin.

Au XIII^e siècle, l'usage de faire des *chasses* en forme de petites églises fut généralement adopté par les artistes émailleurs de l'école de Limoges; un chef-d'œuvre du genre est la *chasse* de saint Calmine (église de Mozac, Puy-de-Dôme) décorée d'arcades trilobées sur fond de rinceaux, se détachant sur émail de diverses couleurs; la face antérieure représente le Christ dans sa gloire, entre saint Martin et saint Calmine; le revers est orné de médaillons contenant des sujets tirés de la vie du Christ, la crête est enrichie de cristaux de roche sphériques. D'autres *chasses* exécutées par les artistes de la même école sont décrites dans les catalogues du musée de Cluny (nos 950, 951, 953 à 956), de la collection Soltykoff (nos 137 à 147, 149 et 150), de la galerie de l'histoire du travail à l'Exposition de 1867 (nos 2031 à 2036, 2055 à 2061, 2063 à 2066). Parmi les *chasses* en forme d'églises qui ont figuré à cette dernière exposition, nous avons remarqué encore: la *chasse* de saint Taurin (appartenant à une église d'Evreux), bel ouvrage de style ogival, en cuivre fondu, ciselé, doré, enrichi de filigranes, d'émaux et de bas-reliefs en argent doré; la *chasse* de Nesle-la-Repote (appartenant à la cathédrale de Troyes), ouvrage du XII^e siècle; la *chasse* de saint Avit (appartenant au couvent des bénédictines de Verneuil, Eure), même style et même époque; la *chasse* de saint Bohaire (appartenant à l'église de Saint-Bohaire, dans le Loir-et-Cher), ouvrage en bois sculpté, peint et doré, XVI^e siècle; la *chasse* de saint Victor (à l'église de la Chaussée, dans le Loir-et-Cher), même travail et même époque, etc. — Les *chasses*, construites

et décorées dans ce style, étaient ordinairement exposées sous des dais, derrière les autels; on les en descendait à certains jours pour les placer sur l'autel même ou sur le retable, ou pour les porter processionnellement sur des pavois. Quelques corps saints restèrent déposés dans leurs cercueils primitifs ou dans des coffres en pierre ou en bois revêtus de métal, que l'on fixait derrière les autels. Ainsi, la *chasse* de saint Firmin était placée derrière l'un des autels de l'église abbatiale de Saint-Denis. Les grandes *chasses*, dit M. Viollet-le-Duc, étaient recouvertes d'une nappe et surmontées d'une image du saint; elles étaient placées à la portée des fidèles qui venaient les toucher pour obtenir soit une guérison, soit toute autre faveur; quelquefois, comme celle de saint Marcel, à Paris, elles étaient disposées sur des édicules ou des crédenches sous lesquelles les croyants pouvaient s'agenouiller. Au XVI^e siècle, les *chasses*, exécutées en forme d'églises, furent enrichies de sculptures ciselées avec art et de peintures dues aux maîtres les plus habiles. La *chasse* de sainte Ursule, que l'on conserve précieusement à Bruges, est célèbre à cause des peintures dont l'a décorée Memling. Le trésor de l'église Saint-Germain-des-Près possédait, avant la Révolution, une *chasse* considérée à bon droit comme un chef-d'œuvre d'orfèvrerie: elle avait été exécutée en 1408 et avait la forme d'un édifice gothique surmonté d'une flèche à jour.

Une *chasse* très-célèbre aussi est celle de sainte Geneviève à Paris. On l'expose solennellement à la vénération des fidèles, au commencement de janvier, époque à laquelle se célèbre la neuvaïne de la sainte. Cette *chasse* a été exécutée en remplacement d'une autre plus ancienne et qui était d'une valeur immense, car elle était d'or, ornée de nombreux et précieux bijoux. Elle eut le sort de presque toutes les *chasses* et autres ornements d'église en France, à l'époque de la Révolution: elle fut portée et fondue à la Monnaie. Cette *chasse* est historique dans les annales du peuple parisien. Aux époques de famine, de sécheresse ou de pluie torrentielle, on la promenait processionnellement dans les rues, pour obtenir la cessation du fléau, et Barbiere parle longuement d'une cérémonie semblable qui se fit au milieu du siècle dernier.

Enfin, au nombre des *chasses* célèbres, il faut citer celle de saint Loup, qui fait partie du trésor de la cathédrale de Troyes. Reconstituée plusieurs fois, elle reçut en 1484 la forme qu'elle a aujourd'hui, qu'elle doit à un orfèvre du nom de Papillon. Elle est ornée de seize beaux émaux qui représentent l'historique du saint.

Les Grecs avaient des *chasses* mortuaires, sortes de caisses oblongues construites exclusivement en cyprès, et qui servaient à mettre les restes des soldats grecs tués sur le champ de bataille. Chaque tribu avait sa *chasse* mortuaire. Après qu'on avait brûlé les corps, on en recueillait les ossements, et on les déposait sous une tente, où chacun avait le droit d'apporter les reliques qu'il lui plaisait d'y joindre; puis on déposait ces ossements dans la *chasse*, et le jour des funérailles de lourds chariots passaient dans le camp pour enlever les *chasses*.

Chasse de sainte Ursule (IA), célèbre monument orné de peintures par Memling. V. **URSULE**.

CHASSÉ, ÉE (cha-sé) part. passé du V. Chasser. Poursuivi par les chasseurs: *Un cerf chassé par une meute*.

— Expulsé: *Un domestique chassé par ses maîtres*. *Hippias est chassé, la tyrannie est entièrement éteinte*. (Boss.) *Les Tarquins chassés trouvent des défenseurs*. (Boss.)

— Fig. Banni, dissipé: *La timidité est chassée par le besoin*.

— s. m. Chorégr. Mouvement du danseur qui chasse. *Il pas figure qui se fait en allant de côté, à droite ou à gauche: Faire un chassé, des chassés*. *Chassé-croisé*. V. ce mot à son ordre alphabétique.

CHASSÉ (Claude-Louis-Dominique DE), seigneur du Ponceau, chanteur de l'Opéra, né à Rennes en 1698, mort à Paris en 1786. Il servit d'abord dans les gardes du corps. Sa famille ayant été ruinée, il quitta son régiment en 1721, pour débiter à l'Académie de musique. Ses avantages physiques, sa voix pleine, sonore et du timbre le plus flatteur, son talent de comédien, ses manières distinguées le rendirent bientôt le sujet le plus précieux de l'Opéra. Il effaça, dit Castil-Blaze, tous les acteurs de son genre qui l'avaient précédé; la partie de Roland, qu'il rendit avec une supériorité jusqu'alors inconnue, vint le placer au premier rang. L'étude de son art ne l'abandonna point au chant, au jeu de scène; il étendit ses soins sur l'ensemble du spectacle. C'est à lui que l'on dut en partie la pompe et la magnificence de l'Opéra, vers le milieu du dernier siècle. Il hasarda, le premier, sur le théâtre de Fontainebleau, d'employer un grand nombre de comparses, pour donner le spectacle d'une manœuvre militaire, dans le siège de l'opéra d'*Alceste*. Louis XV fut si content de l'exécution, dirigée par Chassé, qu'il l'appela depuis *mon général*. En 1738, Chassé gentilhomme il ne lui convenait pas de faire le mé-

tier d'acteur. Mais il savait fort bien que tous gentilshommes et demoiselles ne dérogeaient pas au titre de noblesse ni à leurs privilèges en chantant à l'Opéra : Louis XIV l'avait décidé ainsi par lettres patentes du 28 juin 1669. La vraie raison, c'est que, ayant amassé des fonds assez considérables, notre gentilhomme breton croyait pouvoir se passer des revenus de son emploi dramatique. Il se mit dans une entreprise qui échoua, et perdit la plus grande partie de ses économies. Chassé fut obligé de remonter sur les planches, et joua le rôle d'Hylas, dans une reprise d'*Issé*, en 1742. Mais le public ne retrouva plus en lui cette vigueur d'exécution, ce charme de l'organe qu'il avait tant admiré. Cependant il savait mettre de la chaleur dans les rôles qui en exigeaient. Convivable et joyeux, Chassé composa plusieurs chansons bachiques pour son usage particulier. L'immense étendue de sa voix se déployait dans ces petits airs que les autres chanteurs ne pouvaient pas exécuter. Mlle Aissé, parlant de *Pyrame et Thisbé*, dit : « C'est le triomphe de Chassé ; il est acteur dans cet opéra ; son rôle est très-beau, il fait deux octaves pleines. La Antier en est folle. » Il faut bien croire que la Antier seule n'était pas folle du baryton Chassé, qui eut, si on s'en rapporte à la chronique, la gloire singulière d'être cause d'un duel entre deux femmes. Un acteur de l'Académie était alors, on le sait, un sujet de la plus haute importance ; hommes à bonnes fortunes, les virtuoses de l'Opéra troublaient les têtes féminines ; les dames du plus haut parage faisaient des folies pour se les arracher. Ainsi advint-il pour Chassé : une Polonoise et une Française se battirent pour lui au pistolet dans le bois de Boulogne. La Française fut blessée. On l'enferma dans un couvent après sa guérison ; quant à l'étrangère, un ordre du roi lui fit quitter la France. Pendant le petit trouble que cette aventure jeta dans le monde galant, le chanteur demeura chez lui, couché sur un sofa, comme une femme sensible qui aurait eu le malheur de voir deux de ses adorateurs se couper la gorge pour ses beaux yeux. Il recevait ainsi les visites de ceux qui venaient le complimenter. Louis XV lui fit dire par le duc de Richelieu de cesser ce mariage. Chassé répliqua : « Dites à Sa Majesté que ce n'est pas ma faute, mais celle de la Providence, qui m'a créé l'homme le plus aimable du royaume. — Apprenez, faquin, repartit le duc, que vous ne venez qu'en troisième ; je passe après le roi. » Richelieu avait été cause d'un pareil combat entre Mmes de Polignac et du Nesle, combat où Mme de Nesle fut blessée à l'épaulle. Le temps était à de telles aventures, et les plus grands noms donnaient le signal de la corruption, suivant en cela l'exemple du roi Louis XV.

Chassé prit sa retraite en 1757. Il avait brillé avec Jellotte et Mlle de Sel dans *Thillon* et *L'Aurore*. Il jouissait à sa mort, depuis cinquante ans, de la pension de musicien de la chambre du roi. Au milieu des écueils de son état, il avait, si l'on en croit les *Annales dramatiques*, conservé une probité sévère, qui augmentait le prix de ses talents. « Acteur unique et homme estimable, a dit Jean-Jacques Rousseau, il laissera l'admiration et le regret de son talent aux amateurs de son théâtre et un souvenir honorable de sa personne à tous les honnêtes gens. »

CHASSÉ (David-Henri, baron), général au service des Pays-Bas, né à Thiel en 1765 (Gueldre), mort à Bréda en 1849. Réfugié en France après la révolution de Hollande (1787), il prit du service dans les armées françaises, fit avec distinction les campagnes de la Révolution et de l'Empire, entra dans sa patrie après la première abdication de Napoléon, reçut du roi Guillaume I^{er} le grade de lieutenant général et combattit alors contre les Français à Waterloo. Gouverneur d'Anvers lors de la révolution de Belgique (1830), il défendit vaillamment la citadelle, d'abord contre les Belges, qu'il foudroya impitoyablement, puis contre l'armée française commandée par Gérard (1832). Il ne capitula qu'après vingt-cinq jours de tranchée ouverte. Un moment prisonnier de guerre à Dunkerque, il recouvra sa liberté l'année suivante et vécut depuis dans la retraite.

CHASSE-AVANT s. m. Techn. Surveillant des ouvriers, dans un grand atelier. || Pl. CHASSE-AVANT.

— Fig. Cause d'activité, d'excitation : *Cela s'exécute tellement qu'illement par les mains des soldats, qui avaient pour CHASSE-AVANT les canonnières.* (D'Aubigné.)

CHASSE-BONDIEU s. m. Techn. Morceau de bois qui sert aux scieurs de long pour enfoncer le gros coin qu'ils appellent *bondieu*. || Pl. CHASSE-BONDIEU.

CHASSE-BOSSE s. m. Bot. Nom vulgaire donné à la lysimaque commune, par allusion à ses propriétés vulnératives, qui la font employer contre les contusions. || Pl. CHASSE-BOSSE ou CHASSE-BOSSES. L'étymologie permettrait aussi d'écrire CHASSE-BOSSES au singulier.

CHASSE-CHIEN s. m. Bas officier qui était autrefois commis, dans les cathédrales, au soin de chasser les chiens : *Le CHASSE-CHIEN avait un costume spécial et portait l'épée et le bâton.* En 1724, à Aboville, un CHASSE-CHIEN ayant voulu expulser le chien d'un soldat du régiment de Savoie, celui-ci tira son épée et blessa l'officier ecclésiastique. Le sang ayant

coulé dans l'église, la place de CHASSE-CHIEN fut supprimée, et les attributions qui y étaient attachées furent ajoutées à celles des suisses. || Pl. CHASSE-CHIEN ou CHASSE-CHIENS. Le singulier comporterait lui-même cette dernière forme.

— Pop. Portier, concierge.

CHASSE-COQUIN s. m. Pop. Suisse d'église, bedeau. || Pl. CHASSE-COQUIN ou CHASSE-COQUINS. On pourrait aussi écrire CHASSE-COQUINS au singulier.

— Par ext. Personne chargée d'en expulser d'autres :

Ce Boileau, qui fut autrefois
Le chasseur-coquin du Parnasse,
N'est plus sur l'Hélicon français
Ce Boileau qui fut autrefois ;
Phébus, le voyant aux abois,
Dit aux Muses : Vite qu'on chasse
Ce Boileau qui fut autrefois
Le chasseur-coquin du Parnasse.
(Anc. épigramme contre Boileau.)

CHASSE-COUSIN s. m. Pop. Mauvais vin, ou tout ce qui est propre à éloigner les parasites, dont les cousins sont le type généralement adopté : *Servir du CHASSE-COUSIN.* || Pl. CHASSE-COUSIN.

— Escrime. Fleuret qui ne fléchit pas, et qui par conséquent est propre à bourrer ceux qui font assaut.

CHASSE-CRAPAUDS s. m. Ornith. Nom vulgaire de l'engoulevent. || Pl. CHASSE-CRAPAUDS.

CHASSÉ-CROISÉ s. m. Chorégr. Pas figuré, dans lequel le cavalier exécute un chassé à droite, un déchassé derrière sa danseuse, et celle-ci un chassé à gauche, un déchassé devant son cavalier. || Pl. CHASSÉ-CROISÉS.

— Fam. Suite d'évolutions, d'opérations qui se succèdent, sans amener un changement effectif : *Dans les luttes constitutionnelles, tout est captivé, revirements, CHASSÉ-CROISÉS.* (Mme E. de Gir.)

— Théâtre. Situation ridicule de quatre personnages formant deux couples et deux actions parallèles et tout à fait semblables : *Chacun des deux amis fait la cour à la femme de son ami, et ce CHASSÉ-CROISÉ dure cinq actes.*

CHASSÉ-DÉCHASSÉ. Chorégr. V. CHASSEZ-DÉCHASSEZ.

CHASSE-DIABLE s. m. Bot. Un des noms vulgaires du mille-pertuis. || Pl. inv.

CHASSE-ENNUI s. m. Ce qui est propre à chasser l'ennui : *Le vin est un CHASSE-ENNUI dont il ne faut pas abuser.* || Pl. inv.

CHASSE-FIENTE s. m. Ornith. Nom vulgaire d'un vautour d'Afrique, le vautour fauve ou griffon. || Pl. inv.

CHASSE-FLEURÉE s. m. Techn. Planche qui sert au teinturier à écarter l'écume ou fleurée de la surface de la cuve. || Pl. CHASSE-FLEURÉE.

CHASSE-FUSÉE s. m. Artill. Instrument servant à enfoncer les fusées dans l'œil ou la lumière des projectiles creux. || Pl. inv.

CHASSE-GOUPILLE s. m. Techn. Outil avec lequel les armuriers enfoncent les goupilles. || Pl. inv.

CHASSÉ-HUIT. Chorégr. V. CHASSEZ-HUIT.

CHASSEL (Charles), sculpteur lorrain, né à Nancy en 1612. Il fut un artiste d'une grande habileté dans la sculpture de petite dimension. Appelé à Paris par Anne d'Autriche, il exécuta pour Louis XIV enfant un grand nombre de pièces représentant une armée de cavalerie et d'infanterie, avec différentes machines de guerre, et destinées à servir à son éducation militaire. Chassel reçut le titre de sculpteur du roi, et mourut dans un âge avancé. Parmi ses œuvres, on cite un fort beau *crucifix* en bois que possède le musée de Nancy. — Son petit-fils, Remi-François CHASSEL, né à Metz en 1666, mort en 1752, reçut des leçons de sculpture de Lecomte, à Paris, puis travailla avec Boulogne, Coustou, etc., à Versailles, et finit par se fixer à Nancy, où il devint professeur à l'Académie de peinture. Il avait composé de nombreux ouvrages qui, pour la plupart, ont été détruits pendant la Révolution. Parmi ses travaux, dont le plus grand nombre ornent les édifices de Nancy, on remarque surtout le magnifique monument funéraire du baron de Bourcier et de Montureux.

CHASSELAS s. m. (cha-se-la — nom d'un village des environs de Mâcon). Vitic. Variété de raisin fort estimée pour la table : *Le commerce du raisin prend pour type le CHASSELAS de Fontainebleau.* (L. Moll.) C'est à Thomery que la culture du CHASSELAS a été faite avec un plein succès. (A. Pécillon.) || *Chasselas musqué*, Muscat blanc précoce. || *Chasselas Napoléon* ou d'Alger, Panse commune de Provence.

— Encycl. La variété de vigne qui produit le raisin connu dans le monde entier sous le nom de *chasselas* présente des sarments robustes, allongés, d'une couleur qui varie du jaune clair au roux cannelle ; des feuilles de moyenne grandeur, d'un vert gai, lisses, profondément découpées en cinq lobes bordés de dents larges et peu aiguës ; des grappes assez grosses, longuement pédonculées ; des grains ronds, d'un vert pâle, du moins dans le type,

prenant une teinte ambrée ou dorée sur le côté exposé au soleil ; un peau très-fine, recouvrant une chair croquante, sucrée, fondante, pulpeuse, d'une saveur exquise ; ordinairement deux à quatre pépins verts, marbrés de gris, réduits à un seul dans une sous-variété. « Le *chasselas*, dit M. A. Forney, est de tous les raisins celui qui supporte le mieux les terres fortes, humides et les expositions les moins convenables. En espalier, il peut réussir dans les contrées où le raisin ne mûrit pas en cep. » Comme variété vinifère, il est de très-médiocre qualité ; le vin qu'on en retire est faible et ne se conserve pas. Mais, comme raisin de table, on s'accorde généralement à le placer en première ligne. Aussi le cultive-t-on de préférence dans tous les jardins, en berceaux, en tonnelles, en treilles ou en palissades. Il mûrit au commencement de l'automne, et peut, avec des soins, se conserver jusqu'au mois de mai suivant. Il a produit par le semis plusieurs sous-variétés ; mais les différences observées sont dues souvent au sol ou au mode de culture.

Le *chasselas doré*, plus connu sous le nom de *chasselas de Fontainebleau*, présente au plus haut degré les caractères généraux énoncés ci-dessus ; il se distingue aisément des autres par ses grappes grandes, mais peu serrées, à gros grains d'un jaune verdâtre ou doré. Mais la nature du sol influe beaucoup sur ces caractères, et produit des différences assez notables dans la saveur, la nuance et la disposition des grains sur la grappe. Ainsi des pieds de *chasselas* pris à Fontainebleau et transplantés dans un jardin d'Angers ont donné des raisins à grains serrés et verdâtres.

Le *chasselas hâtif* ne diffère du précédent que par sa précocité.

Le *chasselas croquant* des Allemands est une bonne variété, à grappes longues et cylindriques, à grains peu serrés et gros comme ceux de notre *chasselas*.

Le *chasselas de Montauban* est moins productif et un peu moins hâtif que le *chasselas* commun ; ses grains sont aussi un peu moins gros, mais plus fermes, plus ambrés, plus agréables au goût.

Le *chasselas rose* est excellent, bien qu'un peu inférieur au *chasselas doré* ; il l'emporte à son tour sur le *chasselas violet*.

Nous citerons encore le *chasselas musqué*, à pulpe douce, d'une saveur et d'un parfum qu'indique assez son nom ; le *chasselas jaune* de la Drôme ; le *chasselas noir* ; le *chasselas bleu* de Windsor, etc.

On rapporte encore à ce groupe le *ciouta* ou *raisin d'Autriche*, fort inférieur à tous les précédents. Cette variété, dont les feuilles sont découpées, au point d'imiter quelquefois le feuillage du persil, n'est guère cultivée que comme plante ornementale.

De toutes ces variétés, la plus célèbre est le *chasselas de Fontainebleau* ou mieux de *Thomery*, car c'est surtout dans cette dernière localité qu'on le cultive. Les maisons de Thomery et les murs qui sillonnent les coteaux des environs sont couverts de treilles qui fournissent tous les ans des quantités considérables de *chasselas*. Paris, à lui seul, en consomme tous les ans à peu près 200,000 kilogr. Il n'y a pas encore deux siècles que cette culture a pris naissance. Elle doit son origine à la fameuse treille royale qui se trouve dans le parc de Fontainebleau, et qui produit à elle seule, dans les bonnes années, plus de 3,000 kilogr. de raisins. Cette treille fut plantée sous le règne de Henri IV, ou tout au moins sous celui de Louis XIII ; mais ce fut seulement vers l'année 1730 qu'un cultivateur de Thomery, nommé François Marneux, lui emprunta des sarments pour créer un espalier. Ce premier essai réussit, et dut conséquemment amener des imitateurs. Néanmoins, on ne cultiva le *chasselas* sur une grande échelle, à Thomery, qu'à partir de la fin du siècle dernier. On a prétendu, non sans raison, que ce n'est ni à la position ni à la nature du terrain que le *chasselas* de Thomery doit les éminentes qualités qui l'ont rendu si justement célèbre. En effet, cette localité n'est pas heureusement exposée, et son terrain ne semble pas offrir toutes les qualités désirables. Tout dépend donc de la culture, et du choix des variétés. Nous allons exposer cette culture, parce que nous la jugeons préférable à toutes les autres, non-seulement cause de ses résultats, mais aussi pour sa simplicité.

On cultive en pépinière, pour les besoins du commerce de plants, un très-grand nombre de cépages plus ou moins recherchés ; mais, pour ce qui regarde la vente des raisins, on s'attache au *chasselas doré* et au *franken-thal*, belle variété rouge introduite à Thomery vers 1840. Les murs sur lesquels on palisse la vigne ont à peu près 2 m. 50 de hauteur, et sont terminés par un chaperon saillant de 0 m. 25 à 0 m. 30. Ils sont garnis de treillages, dont les montants sont espacés de 0 m. 65, et les lattes horizontales seulement de 0 m. 25. Ces treillages ont le triple inconvénient de tenir la vigne éloignée du mur, de favoriser la multiplication des insectes et d'occasionner des dépenses considérables, tant pour leur entretien que pour leur établissement. Aussi commence-t-on à les remplacer par des fils de fer galvanisés, tendus horizontalement. Le premier fil ou la première latte est à 0 m. 30 ou 0 m. 40 du sol ; les autres sont éloignés entre eux de 0 m. 22 environ.

Les murs sont élevés à 10 mètres de distance l'un de l'autre ; l'espace compris entre eux reçoit de la vigne en contre-espaliers. La plate-bande qui règne le long du mur contre lequel on veut établir une treille est défoncée, ameublie et fumée, à 1 mètre de profondeur, sur une largeur de 1 m. 60 au moins. Une tranchée large de 0 m. 60, profonde de 0 m. 30, est ensuite ouverte parallèlement au mur et à 1 m. 60 de celui-ci. Les marcottes ou les crossettes se couchent en travers de cette tranchée, la tête tournée vers le mur, à la distance d'environ 1 m. 50 l'une de l'autre. On relève l'extrémité de la tige de manière à laisser deux ou trois bourres sortir de la fosse, puis on remplit la tranchée jusqu'aux deux tiers seulement. En mars, chaque plant est taillé à deux yeux au-dessus de la terre. Au printemps suivant, on taille encore, mais en supprimant les pousses faibles, et en ne gardant que la plus belle sur chaque pied. On la couche ensuite vers la muraille comme l'année précédente, et l'on continue ainsi jusqu'à ce qu'il soit possible de procéder au palissage. Cette opération s'exécute par la méthode dite *en cordons* ; d'ordinaire, elle ne peut avoir lieu qu'au bout de trois ans. On commence à former les cordons à 0 m. 15 de terre. Il y en a cinq, et on laisse entre eux un espace de 0 m. 50. Leur longueur est en général de 2 m. 50.

On commence la cueillette par le bas de l'espalier, parce que les raisins qui s'y trouvent sont moins de garde que ceux des étages supérieurs. Cette opération a lieu le matin et le soir, à moins que le temps soit couvert, l'éclat des rayons du soleil empêchant de distinguer exactement la couleur du raisin. On coupe les grappes avec précaution, au moyen d'une petite serpette, et on les dépose dans de petits paniers d'osier dont le fond est garni de feuilles de vigne. A mesure que les paniers sont pleins, on les place sur une espèce de claie à plusieurs étages, dite *crochet à raisins*, et on les porte au grenier ou dans une chambre, afin de procéder à l'emballage.

On commence par choisir les plus beaux raisins, on les épluche sans les délorer, et on les met un à un dans des caisses garnies de papier blanc. Chaque raisin est tourné de façon que le plus beau côté regarde le fond de la caisse ; celle-ci est ensuite cloquée, puis retournée sans dessus dessous, de sorte qu'en ouvrant la caisse on met sous les yeux de l'acheteur la plus belle face de l'emballage. Les raisins de second choix sont mis généralement dans de petits paniers coniques, en osier très-clair, que l'on garnit de fougère ou de regain au fond et sur les côtés. On étend par-dessus une feuille de papier dont les coins sont rabattus ; le tout est recouvert de foin, de fougère ou de paille d'avoine et d'une feuille de chou.

Les grappes que l'on veut conserver sont prises aux étages supérieurs des treilles ; on ne les cueille que dans la seconde quinzaine d'octobre, par un beau temps, et en l'absence de toute rosée. « Si nous voulons les conserver avec la rafle fraîche, dit M. Rose Charmeux, à qui nous empruntons ces détails, nous coupons nos raisins avec un bout de sarment ayant trois yeux au-dessous de la grappe et deux au-dessus. Nous ôtons du suite les feuilles pour diminuer l'évaporation, et nous plongeons le gros bout du sarment dans de petites fioles remplies d'eau jusqu'au goulot deux ou trois jours à l'avance, eau dans laquelle nous versons une cuillerée à café de charbon de bois pulvérisé. Nous suspendons les fioles à des échancrures d'étagères ; nous n'y touchons plus, et nous nous arrangeons de manière qu'elles ne reçoivent ni courant d'air ni lumière, et qu'elles n'aient point à craindre un abaissement de température au-dessous de 1 ou 2 au-dessus de zéro. » Pour ce qui est de la conservation du raisin à rafle sèche, on se sert d'étagères munies de tiroirs couverts par le haut et garnis au fond de fougère bien sèche ou de paille de seigle. On range les raisins dans ces tiroirs, les uns à côté des autres ; on a soin de les visiter de temps en temps et d'enlever les grains gâtés.

CHASSELAS, village et commune de France (Saône-et-Loire), arrond. et à 11 kilom. S.-O. de Mâcon, dans le fond d'un fertile vallon ; 308 hab. Récolte de grains et de vins ; commerce de bétail. Ce village a donné son nom à une variété de raisins de table très-estimés.

CHASSELLOUP-LAUBAT (François, comte DE), général et ingénieur, né à Saint-Sernin (Charente-Inférieure) en 1754, mort en 1832. Elève du génie à Mézières, il était officier supérieur de cette arme avant la Révolution, et, depuis 1792 jusqu'en 1814, il parcourut avec éclat la carrière d'ingénieur militaire, soit dans l'attaque des places, comme aux sièges de Maëstricht, de Mayence, de Peschiera, de Dantzic, de Stralsund, soit dans la défense, comme à Montmédy, à Mantoue, à Palma-Nova, etc. Il se distingua aussi dans un grand nombre d'affaires, à Conato, à Castiglione, à Rivoli, à Arcole, dans les campagnes d'Allemagne, etc. Appelé à diriger d'importants travaux de fortification, il fit notamment d'Alexandrie (Piémont) une des plus fortes places de l'Europe. L'Autriche exigea, en 1815, la destruction de tous ces ouvrages, à l'exception de la citadelle. Le général Chasseloup-Laubat fut un des premiers à se déclarer contre l'empereur, fut élevé à la pairie

par Louis XVIII, et reçut le grand cordon de Saint-Louis. Il a laissé des *Essais sur quelques parties de l'artillerie et des fortifications* (Milan, 1811), ainsi que de nombreux documents sur l'art de la guerre qui sont conservés au Dépôt des fortifications.

CHASSELOUP-LAUBAT (Justin - Prudent, marquis DE), général et homme politique, né à Paris en 1802, mort en 1863, fils du précédent. Il embrassa la carrière des armes, et était, depuis un an, général de brigade, lorsque le département de la Seine-Inférieure l'envoya siéger en 1849 à l'Assemblée législative. Il vota avec la majorité, et fit partie de la fameuse commission dite des *Burgraves*, chargée de mutiler le suffrage universel et de préparer la loi du 31 mai 1850. En 1853, il fut nommé général de division.

CHASSELOUP-LAUBAT (Justin-Napoléon-Samuel-Prosper, comte DE), homme politique français, né à Alexandrie (Italie) en 1805, frère du précédent. Auditeur au conseil d'Etat en 1828, maître des requêtes en 1830, M. Prosper de Chasseloup-Laubat devint, en 1837, député de Marennes, et conseiller d'Etat en 1838. Tenu quelque temps à l'écart des affaires après la révolution de 1848, il reparut en 1849 sur la scène politique, comme membre de l'Assemblée législative. Y appuya vivement la politique de Louis-Napoléon, et fut ministre de la marine du 10 avril au 26 octobre 1851. Après le coup d'Etat du 2 décembre, M. de Chasseloup-Laubat devint, avec l'appui du gouvernement, membre du Corps législatif, où il siégea jusqu'au 24 mars 1859. A cette époque, il fut chargé de nouveau du ministère de la marine, dont il s'est démis le 20 janvier 1867. Sous son administration, la flotte et les armements maritimes ont été complètement transformés : un établissement a été créé pour recevoir les orphelins des marins morts au service (1862). Enfin M. de Chasseloup-Laubat s'est beaucoup occupé de tout ce qui pouvait contribuer à la prospérité de l'Algérie, qu'il a visitée à plusieurs reprises. En 1862, il a été appelé à faire partie du Sénat.

CHASSE-MARÉE s. m. Comm. Voiture sur laquelle on transporte le poisson de mer. || Volturier qui conduit cette voiture. || Pl. CHASSE-MARÉE.

— Mar. Petit bâtiment quelquefois ponté, à deux mâts, qui fait le service des côtes : *Les Anglais appellent les CHASSE-MARÉE fish-machine, poisson-machine*. (Bachelet.)

— Loc. prov. *Aller un train, d'un train de chasse-marée*, Aller fort vite.

— Encycl. *La chasse-marée* est un petit bâtiment très-commun sur nos côtes de la Manche, et qui sert à la pêche et au petit cabotage. Il est solidement construit et quelquefois ponté. Il porte deux mâts inclinés sur l'arrière, grésés très-simplement, et souvent un troisième dit *tape-cul*. Ses voiles sont à bourcet ou au tiers; quelques-uns ont des huniers et des focs volants. Le mât de misaine, moins incliné que le grand mât, porte une voile de peu de surface, tandis que le second a, au contraire, une voile considérable; toutefois, en cas de mauvais temps, le grand mât a une voile particulière, tenant le milieu, pour la grandeur, entre les deux dont nous venons de parler; on la nomme *taille-vent*. L'inconvénient de la voilure du *chasse-marée*, c'est qu'à tous les virements de bord il faut amener les voiles, défrapper la drisse, changer les voiles de bord, et refrapper les drisses. En somme, le *chasse-marée* est un bon petit bâtiment, d'une marche avantagée, surtout pour gagner malgré l'obliquité du vent. Quelques-uns jaugent jusqu'à 100 tonneaux.

CHASSE-MARS s. m. Nom que l'on donne quelquefois à la fête de l'Annonciation, qui arrive le 25 mars, et par conséquent vers la fin de ce mois.

CHASSEMENT s. m. (cha-se-mar. — rad. *chasser*). Techn. En termes de tisseur, Action de faire sortir la navette de l'une des boîtes du battant, pour la faire aller dans l'autre boîte.

CHASSE-MERDE s. m. Ornith. Nom vulgaire du labbe ou stercoraire, qui poursuit sans cesse d'autres oiseaux pêcheurs, non pour se nourrir de leur fiente, comme on l'a cru, mais pour leur ravir le poisson qu'ils ont pris.

CHASSE-MOUCHE s. m. Sorte de petit balai ou d'éventail pour chasser les mouches : *Les Indiens font des CHASSE-MOUCHE avec les queues des yacks*. (Cuvier.) || Il serait plus régulier d'écrire CHASSE-MOUCHE tant au singulier qu'au pluriel.

— Pilet muni de cordelettes pendantes, que l'on place sur les flancs des chevaux, pour qu'ils puissent, en les agitant, écarter les mouches.

CHASSE-MULET s. m. Valet de meunier. || Pl. CHASSE-MULET ou CHASSE-MULETS.

CHASSENEUIL, bourg et commune de France (Charente), arrond. et à 30 kilom. S.-O. de Confolens, sur la Bonnieure; pop. aggl. 563 hab. — pop. tot. 2,162 hab. Fourrages, bois, mines de fer, terre propre à la construction des casettes de porcelaine. Commerce de bestiaux et de légumes secs. Nombreux vestiges gallo-romains; emplacement d'un ancien château, demeure royale au temps des carlovingiens.

CHASSENEUX ou **CHASSANER** (Barthélemy DE), jurisculte et magistrat français, né

près d'Autun en 1480, mort en 1541. Il exerça d'abord la profession d'avocat en Bourgogne, fut nommé, en 1531, conseiller au parlement de Paris, et, l'année suivante, premier président du parlement de Provence. En cette qualité, il suspendit les effets de l'arrêt fameux rendu en 1540 contre les Vaudois de Cabrières et de Mérindol. Il a laissé quelques ouvrages complètement oubliés aujourd'hui.

CHASSE-NOBLE s. m. Argot. Gendarme.

CHASSE-NOIX s. m. Art milit. Instrument d'acier qui fait partie du nécessaire d'armes, et dont les soldats se servent pour dégager la noix du chien, quand ces deux pièces tiennent fortement l'une à l'autre. || Pl. CHASSE-NOIX.

CHASSENON (*Cassinomagus*), bourg et commune de France (Charente), arrond. et à 22 kilom. S.-E. de Confolens; 1,022 hab. Exploitation de laves. Aux environs, nombreux indices d'un volcan éteint, dernier cratère occidental du système des volcans d'Auvergne; nombreux vestiges de l'ancienne Cassinomagus, parmi lesquels on remarque surtout les restes d'un amphithéâtre en partie taillé dans le roc; un temple appelé *Montelu*, bâti en lave et formant une enceinte octogonale avec caverne en ciment; des vestiges d'aqueducs, de nombreuses sépultures gallo-romaines; enfin les *Caves de Longea*, excavations profondes et vastes donnant sur un corridor de 13 m. de longueur.

CHASSE-PARTIE s. f. Accord par lequel les aventuriers règlent ce qui doit revenir à chacun pour sa part. || Pl. CHASSES-PARTIES.

CHASSE-PIERRE s. m. Chem. de fer. Appareil qui fait partie d'une locomotive, et qui sert à écarter des rails les pierres ou autres obstacles qui s'y rencontrent accidentellement. || Pl. CHASSE-PIERRE ou CHASSE-PIERRES. Cette dernière forme devrait être seule employée, même au singulier.

— Jeux. Sorte de fronde qui sert de jouet aux enfants.

— Encycl. Méc. *La chasse-pierre* est une forte barre de fer placée à l'avant des machines locomotives, et descendant à environ 0 m. 05 au-dessus du rail. Il sert à écarter les obstacles qui peuvent se trouver sur les voies, soit qu'ils y aient été laissés par négligence, soit qu'ils y aient été placés par malveillance. Les *chasse-pierres* sont attachés à la traverse d'avant, ou sur les parois de la boîte à fumée, lorsqu'elle descend au-dessous des cylindres, et quelquefois sur les longerons intérieurs.

— Jeux. *La chasse-pierre* est une sorte de petite fronde composée d'une lanière de caoutchouc, dont les enfants se servent pour lancer des billes ou d'autres projectiles de faible dimension. Les deux extrémités de cette lanière sont terminées ordinairement par des boucles dans lesquelles le joueur passe deux doigts de la main gauche. Saissant alors le mobile avec l'index et le pouce de la main droite, il le place, sans l'abandonner, au milieu du caoutchouc. En même temps, il tire celui-ci en arrière, pour le lâcher aussitôt qu'il le trouve suffisamment bandé. Le projectile est lancé au loin par l'élasticité du caoutchouc, et à une distance d'autant plus grande que la fronde est plus forte et plus énergiquement bandée. *La chasse-pierre* est un jouet dangereux, que les personnes prudentes doivent interdire à leurs enfants.

CHASSE-POIGNÉE s. m. Techn. Outil de fourbisseur, qui sert à chasser la poignée d'une épée sur la soie de la lame. || Pl. CHASSE-POIGNÉE ou CHASSE-POIGNÉES. On dit aussi CHASSE-POINNEAU.

CHASSE-POINTE s. m. Techn. Outil qui sert à enfoncer des pointes ou des goupilles. || Sorte de longue et forte aiguille qui sert, quand on perce un mur, pour tâter le fond des trous et reconnaître la nature des obstacles qui s'opposent à l'action des instruments perforateurs : *Les poseurs de sonnettes font un grand usage de CHASSE-POINTEES*.

— Encycl. *La chasse-pointe* est une espèce d'outil d'acier en forme de poinçon, dont le bout n'est pas pointu, et à l'extrémité duquel on forme un creux avec un coup de poinçeau, autre poinçon très-camus et bien trempé. Quand il est terminé, et qu'au moyen de la lime il est réduit à peu près à la grosseur d'un clou d'épingle, on le trempe très-fortement, et on le fait revenir en le chauffant par le gros bout, jusqu'à ce que la pointe devienne de couleur d'or. A cet instant, on trempe le bout pointu dans du suif, et si l'acier est bon, il sera d'une bonne trempe.

CHASSEPOL ou **CHASSIPOL** (François DE), antiquaire et écrivain français du XVII^e siècle. On ne sait rien de bien précis sur sa vie, mais on croit qu'il fut chargé par Colbert d'un travail intéressant a été publié sous le titre de *Traité des finances et de la fausse monnaie des Romains, suivi de la Manière de discerner les médailles antiques de celles qui sont contrefaites* (Paris, 1740). On lui attribue aussi deux romans médiocres : l'*Histoire des grands vizirs* (1677), et l'*Histoire nouvelle des Amazones* (1678, 2 vol.).

CHASSEPOT (Antoine-Alphonse), armurier français, né à Mutzig (Bas-Rhin) le 4 mars 1833, fils d'un contrôleur d'armes attaché au dépôt d'artillerie de la place Saint-Thomas-d'Aquin, à Paris. Après avoir fait de bonnes études, il apprit son métier à la fabrique de

Châtellerault, puis fut nommé contrôleur de deuxième classe en 1858, de première classe en 1861, et enfin contrôleur principal en 1864. Possédant à fond la mécanique, doué en outre d'une vive intelligence, il s'est ingénié à perfectionner les armes de précision et aussi à en inventer de nouvelles; c'est ainsi qu'on lui doit le célèbre fusil à aiguille qui porte son nom, et qui a fait merveille lors de la dernière expédition française à Rome. Toutefois, il a fait l'expérience du fusil prussien à Sadowa pour que l'arme de M. Chassepot fut adoptée officiellement (1866). L'inventeur a été nommé à cette occasion chevalier de la Légion d'honneur. (V. FUSIL CHASSEPOT.)

CHASSE-PUNAISE s. f. Bot. Nom vulgaire de la cinicieaire. || Pl. CHASSE-PUNAISES.

CHASSER v. a. ou tr. (cha-sé — du lat. *captare*, s'emparer de). Poursuivre à la chasse, chercher à tuer ou à prendre vivant, en parlant des animaux qui vivent sur terre ou dans l'air : *CHASSER le loup, le sanglier, le cerf, le daim, les perdrix. La façon la plus agréable de CHASSER le renard, c'est de commencer par boucher les terriers*. (Buff.) *Le renard CHASSE les jeunes levrauts en plaine*. (Buff.)

— Par ext. Faire fuir ou marcher devant soi : *CHASSER les vaches aux champs. CHASSER un troupeau de moutons. CHASSER les sangliers dans les taïles*. || Pousser en avant : *Le vent CHASSE la pluie de ce côté. La charge n'est pas assez forte pour CHASSER un boulet si pesant. Le vent CHASSAIT notre navire vers la côte*.

Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui.

RACINE.

Le snipêtre enflammé
Dans le tube brûlant chasse l'air comprimé.

DEJOLLE.

Les feuilles que l'hiver entasse,
Sans savoir où le vent les chasse,
Volent en pâles tourbillons.

LAMARTINE.

— Faire sortir, amener dehors : *Pour parler, il faut CHASSER de l'air des poumons dans notre bouche*. (J. Macé.)

— Repousser hors de sa place : *CHASSER une goupille. CHASSER un clou d'une planche, un tenon d'une mortaise*. || Faire pénétrer de force : *CHASSER un clou à coups de marteau*.

— Repousser, forcer à se retirer; déloger; mettre en fuite : *CHASSER devant soi les troupes ennemies. CHASSER l'ennemi de toutes ses positions. CHASSER le démon par des exorcismes. CHASSER les chiens. CHASSER les mouches. Jésus-Christ, le fouet à la main, CHASSA les vendeurs du temple de Dieu; qui les CHASSERA du temple des lois?* (Lamenn.) *Le mille-pertuis a longtemps passé pour CHASSER les démons*. (A. Karr.) || Bannir, congédier, renvoyer : *CHASSER un roi de son trône. CHASSER un domestique. Pyrrhus fut chassé par Démétrius, qu'il CHASSA aussi à son tour*. (Boss.) *Le sang de Lucrèce CHASSA les Tarquins, et celui de Virginie CHASSA les décevirs*. (J. de Maistre.) *Le meilleur moyen d'employer pour supprimer les athées serait de CHASSER les théologiens*. (Ch. Bailly.)

C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé.

RACINE.

Quoi ! tu ne comprends pas, maraud, que je te chasse ?
C. D'HARLEVILLE.

Qu'aj-je entendu ? Chasser ! A-t-on vu sur la terre
Des enfants, même ingrats, oser chasser leur père ?
DUCIS.

— Par exagér. Déterminer à partir : *Les maçons, les plâtriers m'ont CHASSÉ de mon appartement. Je ne vous CHASSE pas, au moins ? — Non, monsieur, je sortais. La pluie nous CHASSA de la campagne. La crainte l'a CHASSÉ de ce lieu. La terreur avait CHASSÉ tous les habitants*. (Acad.) *Le boisement des plaines arides a CHASSÉ l'outarde et la canepetière*. (Toussnel.) *Il n'y a que la faim et la nécessité qui CHASSENT les Lapons de leurs cabanes et les obligent à travailler*. (Regnard.)

Le souper hors du chœur chasse les chapelains.
BOILEAU.

— Fam. En parlant d'une personne, Remplacer, succéder à, venir prendre la place de : *Comme le voilà grand ! Ma foi, cela nous CHASSE*.
GRESSET.

|| Même sens, en parlant des choses : *Le jour CHASSE la nuit et la nuit le jour*.

— Dissiper, faire disparaître : *CHASSER la fumée, le mauvais air, les miasmes. CHASSER la fièvre, la contagion*.

— Fig. Bannir, écarter, détruire, faire cesser : *CHASSER l'ennui, les chagrins, la mélancolie. CHASSEZ les mauvaises passions qui vous dévorent. Un homme sensé doit CHASSER de son âme tout ce qui ne peut servir ni aux autres ni à lui-même*. (Mme de Staël.) *L'ordre dans la société, si parfait qu'on le suppose, ne CHASSERAIT jamais entièrement l'amertume et l'ennui*. (Proudh.) *Le premier devoir de l'homme intelligent et libre est de CHASSER incessamment l'idée de Dieu de son esprit et de sa conscience*. (Proudh.)

L'ardeur de s'enrichir chasse la bonne foi.
BOILEAU.

Rois, chassez loin de vous la basse flatterie.
J.-B. ROUSSEAU.

— Pop. *Chasser le brouillard*. Boire le coup du matin, pour achever de s'éveiller et dissiper les vapeurs du sommeil.

— Argot. *Chasser des reluits*, Pleurer.

— Prov. *Un clou chasse l'autre*, Des personnes, des choses nouvelles font oublier les personnes et les choses qu'elles remplacent : *Au ministère, Jean remplace Pierre, Jacques succède à Jean; un CLOU CHASSE L'AUTRE. L'ambition a succédé à l'amour; un CLOU CHASSE L'AUTRE*. (Acad.) *UN CLOU CHASSE L'AUTRE : ainsi des remords*. (A. d'Houdetot.) || *La faim chasse le loup hors du bois; La nécessité, et surtout le besoin de vivre, inspirent des résolutions dont on aurait été incapable sans cela*.

— Mar. *Chasser un navire*, Lui donner la chasse, le poursuivre pour l'attaquer et s'en emparer. || *Chasser la terre*, Se rapprocher du rivage pour le reconnaître.

— Manég. *Chasser son cheval*, Le porter en avant en serrant les jambes.

— Escrim. *Chasser les mouches*, Parer au hasard.

— v. n. ou intr. Aller à la chasse, se livrer à l'exercice de la chasse; poursuivre ou épier le gibier : *Passer son temps à CHASSER. Aller CHASSER. Pour être bon chasseur, il ne s'agit pas seulement de savoir bien tirer, il faut encore savoir bien CHASSER*. (C. Blaze.) *On n'a jamais CHASSÉ, on n'a jamais su CHASSER qu'en France*. (Toussnel.)

Aimer, boire et chasser, voilà la vie humaine.

A. DE MUSSET.

|| Se dit aussi des animaux qui prennent part à la chasse de l'homme, ou qui poursuivent ou épient leur proie : *Les animaux carnivores sont mieux doués pour CHASSER que l'homme lui-même. Les bons chiens de race pure CHASSENT d'eux-mêmes ou se dressent très-facilement*. (Maquet.)

— Argot. S'enfuir.

— *Chasser à*, Poursuivre en chassant, tâcher de tuer ou de prendre à la chasse : *CHASSER AU loup, au renard. CHASSER AU sanglier. CHASSER AUX perdrix. Les chasses CHASSENT AUX souris comme AUX oiseaux*. (V. Hugo.) || *Chasser à l'aide ou au moyen de* : *CHASSER AU faucon, au furet, aux chiens courants. CHASSER AU fusil, au flet, au miroir. Avant l'invention du fusil à pierre, il est certain qu'on ne pouvait CHASSER qu'à l'affût*. (C. Blaze.) || *Poursuivre, traquer des hommes pour les tuer ou les faire prisonniers* : *Nos soldats d'Afrique ont été longtemps réduits à CHASSER aux Bédouins*.

Les Delhys et les Slaves,

Vils esclaves dressés à chasser aux esclaves.

LAMARTINE.

|| Rechercher, tâcher de trouver, de se procurer : *CHASSER AUX écus*.

Aux maris gaiment vous chassez;

Pour vous je suis trop jeune encore.

BÉRANGER.

— *Chasser au poil, à la plume*, Faire la chasse aux bêtes à poil, aux oiseaux : *Un bon chasseur CHASSE également AU POIL, À LA PLUME*. (J. Janin.)

— *Chasser au plat*, Manger du gibier : *Etes-vous chasseur ? — Oui, je CHASSE volontiers AU PLAT*. || Chercher des diners, faire le métier de parasite.

— *Chasser sur les terres de quelqu'un*, Entreprendre sur ses droits ou ses attributions : *Ah ! vous courtisez ma femme ! vous CHASSEZ SUR MES TERRES !*

— *Chasser de loin*, Etre d'une ancienne race; appartenir à une famille dont la noblesse remonte haut :

Je prétends être noble, et non pas, Dieu merci,
De ceux qui seulement le sont, couci-couci;
Je chasse de plus loin, et ferai bien voir comme
L'aïeul de mon aïeul était très-gentilhomme.

TH. CORNÉILLE.

|| Cette locution a vieilli.

— *Chasser de race*, en parlant des chiens, Appartenir à une race de chiens qui ont l'instinct de la chasse : *Les lévriers CHASSENT DE RACE*. || Fig. Avoir les instincts, le caractère, les aptitudes de sa race : *Les nées de Macarins CHASSAIENT DE RACE; bon sang ne peut mentir*. (Ste-Beuve.)

De race

Communément fille bâtarde chaste.

LA FONTAINE.

Je suis un peu coquet, tu n'es pas mal coquette;
Notre mère l'était, dit-on, en son vivant;
Nous chassons tous de race, et le mal n'est pas grand.

REGNARD.

— Prov. *Bon chien chasse de race*, On hérite généralement des qualités et des vices de sa famille : *Tout bon CHIEN CHASSE DE RACE, mon cousin; vous voyez comme fait déjà votre petit flabutin*. (Mme de Sév.) || *Leurs chiens ne chassent pas ensemble*, Se dit de deux personnes qui ne vivent pas en bonne intelligence, qui n'ont pas de sympathie l'une pour l'autre.

— Vêner. *Chasser de queue*, Aboyer, en parlant d'un limier; se dit aussi d'un braque ou d'un épagneul qui mène à la voix un lièvre ou un lapin. || *Chasser de haut vent*, Se dit d'un chien qui chasse contre le vent.

— Chorégr. Exécuter le pas de danse appelé chassé : *CHASSEZ et déchassez*. || Amener un pied derrière l'autre et avancer aussitôt celui-ci, comme si le premier le chassait.

— Mar. Aller, avancer, venir, en parlant des nuages : *Les nuages CHASSENT du nord, du*

sud. Il glisser, sur le fond au lieu d'y adhérer, en parlant d'une ancre : *Cette ancre chassée*. — *Chasser sur ses ancres*. Se dit d'un bâtiment qui emporte ses ancres, que ses ancres ne peuvent empêcher de dériver : *Dans la nuit du 22 au 23, le bâtiment CHASSA sur son ancre*. (Châteaub.) Il fig. Etre emporté au hasard, n'avoir plus de frein ou de moyen de salut : *Toutes les boussoles sont perdues : la société CHASSE sur ses ancres*. (V. Hugo.)

— *Chasser à la côte*. *Chasser sur un navire*. Se dit d'un bâtiment que le vent ou le courant entraîne à la côte ou vers un navire.

— P. et chass. Ouvrir une écluse de chasse : *Ce canal s'engrave ; il faudra CHASSER*.

— Techn. Marcher, rouler, en parlant d'une voiture : *Cette voiture CHASSE bien*. Commencer à étendre l'or ou l'argent avec le marteau.

— Typogr. Espacer la composition : *Ne CHASSEZ pas tant, l'espace vous manquerait*. (Acad.) Il Occupier plus ou moins d'espace, avoir plus ou moins d'épaisseur et de force de corps, en parlant des caractères : *Le cicéro CHASSE plus que la philosophie*. Il En mauvaise part, Blanchir, restreindre la justification, raccourcir les pages, pour remplir de l'espace avec moins de peine et de frais.

Se chasser v. pron. Etre chassé, poursuivi à la chasse : *Les lapins se CHASSENT au fusil*. *Les alouettes se CHASSENT au miroir*.

— Réciproq. S'expulser l'un l'autre, les uns les autres : *Les enfants de Cassandre se CHASSERENT les uns les autres de ce royaume*. (Boss.)

— Antonymes. Appeler, attirer, introduire, mander, faire venir.

— Prov. litt. *Chasses le naturel, il revient au galop*. Allusion à un vers de Destouches dans sa comédie le *Glorieux*. V. NATUREL.

CHASSERAGE ou CHASSE - RAGE s. f. (cha-se-ra-je — de *chasser*, et *rage*). Bot. Syn. de PASSERAGE, genre de crucifères.

CHASSERAIL, montagne de Suisse, dans le canton de Berne, la plus haute du chaînon principal du Jura. Elle s'élève entre le val Saint-Imier et le lac de Bienné, et atteint 1,609 m. de hauteur. Elle forme trois gradins ou terrasses parsemées de villages et de superbes pâturages. Une route carrossable conduit presque jusqu'au sommet, d'où l'on découvre un magnifique panorama sur la Suisse occidentale, la forêt Noire et la chaîne des Alpes.

CHASSERANDERIE s. f. (cha-se-ran-de-ri — rad. *chasser*). Feod. Droit que payait le meunier exploitant un four banal, pour obtenir la permission de chasser dans l'étendue de la banalité.

CHASSERESSE s. f. (cha-se-rè-se — fém. de *chasseur*). Poétiq. Chasseuse, femme qui se livre à l'exercice de la chasse : *Diane la CHASSERESSE*.

La jeune *chasseresse*
Que vous nous dépeignez, nous n'avons dans ces bois
Ni rencontré ses pas, ni reconnu sa voix.

DEILLE.

— Adjectiv. : *Diane CHASSERESSE*.

Une vierge *chasseresse*,
Pleurant de laisser les bois,
Append ici son carquois,
Ses traits, son arc et sa laisse.

DU BELLAU.

CHASSÉRIAU (Frédéric-Victor-Charles), administrateur français, né en 1803. D'abord avocat à Paris, il a été successivement nommé historiographe de la marine, chef de cabinet au ministère de la marine (1848), maître des requêtes au conseil d'Etat (1852), et enfin conseiller d'Etat ordinaire (1857). On a de M. Chassériau : *Précis de l'abolition de l'esclavage dans les colonies anglaises*, publié avec un *Précis historique de la marine française, son organisation et ses lois* (1845, 2 vol. in-8); *Vie de l'amiral Duperré* (1848), et des articles dans *Patria*, le *Dictionnaire d'administration*, le *Moniteur*, etc.

CHASSÉRIAU (Théodore), peintre français, né en 1819 à Samana (Amérique espagnole), où son père occupait alors les fonctions de secrétaire général de la colonie de Saint-Domingue, mort à Paris en 1856. Orphelin de bonne heure et amené en France tout enfant, il montra, comme tant de grands artistes, un goût précoce et les dispositions les plus heureuses pour le dessin. Dans la pension où il avait été placé à Paris, pour suivre les cours du collège Bourbon, il fut atteint d'une telle mélancolie, que son frère aîné, qui lui servait de tuteur, s'effraya de le retirer, de peur que sa santé ne fût compromise, et céda à son irrésistible vocation pour la peinture. Théodore Chassériau entra alors dans l'atelier d'Ingres, le professeur qu'il av. t. choisi, et il fit à cette école de si rapides progrès, qu'au bout de deux ans il avait rejoint les plus habiles de ses condisciples et s'était mis en mesure de concourir pour le prix de Rome. Mais son extrême jeunesse s'opposait à ce qu'il tentât l'épreuve : il n'avait pas encore seize ans. Justement, à cette époque, Ingres dut partir pour aller prendre la direction de l'Académie française à Rome. Théodore Chassériau le suivit, mais son séjour dans la métropole des arts ne fut pas de longue durée : il revint en France, où il se mit résolument à travailler, et à produire

d'après ses propres inspirations. Il exposa, pour son début, au Salon de 1836, un *Cain maudit* (appartenant à M. Etienne Arago), le *Retour de l'enfant prodigue* et plusieurs portraits. Ces ouvrages d'un jeune homme de dix-sept ans furent très-remarqués et méritèrent une médaille de 3^e classe. A ces premiers essais succédèrent *Ruth et Booz* (Salon de 1837); *Suzanne au bain* et *Vénus Anadyomène* (Salon de 1839); le *Christ au jardin des Oliviers* (Salon de 1840); *Andromède attachée au rocher par les Néréides* (Salon de 1841); la *Descente de croix*, *Esther se parant pour être présentée à Assuérus*, et les *Captives troyennes* (Salon de 1842); un second *Christ au jardin*, qui obtint une médaille de 2^e classe au Salon de 1844. Bien que l'influence d'Ingres soit assez sensible dans ces premiers ouvrages, l'originalité de Chassériau s'y révèle par quelque chose d'énergique et de fier, de bizarre et d'imprévu, qui attire et qui charme. A cette période appartiennent encore quelques-uns de ses meilleurs portraits, ceux de Lacordaire et de la comtesse de Latour-Maubourg (Salon de 1841) et celui de ses sœurs (1843), qui obtint un grand succès et dans lequel on crut voir le type de quelques-unes de ses figures de femmes, si chastes et si idéales. Les peintures de la chapelle de Sainte-Marie-Egyptienne, dans l'église Saint-Merri, exécutées en 1843, offrent l'apogée de cette première manière, dont le *Christ au jardin*, du Salon de 1844, marque la fin. Un critique, M. Saint-Martin, écrivait dans la *Revue indépendante*, à propos de ce dernier ouvrage : « Le *Christ au mont des Oliviers*, de M. Chassériau, nous confirme de plus en plus dans l'idée que la camaraderie, les louanges immodérées et malsadroites sont sur le point de faire avorter un talent qui donnait quelques espérances. On s'est tellement complu à dire à M. Chassériau qu'il avait de la fougue, de la verve, voire même du génie; on l'a tellement encouragé à croire en lui, qu'il en est arrivé à prendre le laid, pour lequel il a une certaine prédilection, pour le beau, à s'imaginer que l'extravagance est de la sublimité, et l'exagération du caractère. Quand on croit posséder ainsi les plus hautes qualités, l'étude et la science sont choses inutiles : elles ralentissent le vol de l'aigle. La vérité est que le talent du jeune artiste se transformait peu à peu, en s'éloignant de son premier modèle, et allait bientôt s'accroître avec une extrême véhémence. » Les premiers succès de Chassériau l'enivraient, a dit M. Charles Blanc. Il entendait rapprocher à l'école ingriste le mépris de la couleur, l'absence du soleil et le cerné des contours; il entendait vanter par ses meilleurs amis les splendides décorations d'Eugène Delacroix. Il rêva un jour de réconcilier ces deux extrêmes, Delacroix et Ingres. Ce fut dans un voyage en Afrique où l'avait conduit le goût de l'étranger, qu'il se passionna tout à coup pour la couleur et pour la lumière. Aussi bien, il avait pour ainsi la plupart des écrivains romantiques, tels que M. Théophile Gautier, qui lui soufflaient l'audace, lui conseillaient la fièvre, lui recommandaient Rubens, Veronèse, Delacroix et le soleil. Il préféra dans cette nouvelle voie par une série de seize eaux-fortes représentant les principales scènes de *Othello* de Shakespeare, compositions pleines de beautés étranges, presque aussi attrayantes que les illustrations de *Hamlet* par Delacroix. Le portrait équestre d'Ali-ben-Hamet, calife de Constantine, suivi de son escorte, qui parut au Salon de 1845, accusa nettement cette passion de la couleur et du mouvement qui s'était emparée de Chassériau. M. Thoré a dit de cet ouvrage : « Le *Calife de Constantine* est une composition pleine de grandeur et de majesté; elle révèle trop cependant l'imitation de Delacroix, que M. Chassériau a déjà copié dans ses illustrations de *Othello*. Si les membres du cheval que monte le calife étaient plus solidement attachés, s'il y avait plus de science et de fermeté dans le dessin, le tableau de M. Chassériau serait certainement en première ligne au Salon. » Dans cet ouvrage et dans ceux qui lui succédèrent, durant quelques années, la puissance du coloris est cherchée avec une sorte d'empressement. Parmi les productions les plus hardies de cette époque, il faut citer : le *Sabbat dans le quartier juif à Constantine* (Salon de 1848); les *Cavaliers arabes emportant leurs morts*, *Desdémone*, les *Femmes navaresques jouant avec une gazelle* (Salon de 1850), et aussi le *Baptême de l'eunuque* et le *Saint François Xavier baptisant les Indiens et les Japonais*, peintures murales de la chapelle des fonts baptismaux, dans l'église Saint-Roch, à Paris. Supérieures aux grandes compositions de Saint-Merri par l'éclat de l'exécution, par la vérité des costumes et des types, ces peintures de Saint-Roch manquent d'une qualité essentielle, de sentiment religieux.

Quelque épris de la manière de Delacroix que fut Chassériau, il n'avait pas oublié pourtant les leçons sévères de son premier maître; parfois même, au milieu de ses plus grands accès de ferveur pour les pompes du coloris, il avait laissé percer des intentions de style. Le *Christ chez Marthe et Marie*, qu'il envoya au Salon de 1852, la *Baigneuse endormie près d'une source* (commande du ministère de l'intérieur), *Sapho se précipitant du rocher de Leucate* et la *Femme de Mola di Gaeta*, exposés en 1850, décèlent, par l'élégance des lignes et la netteté de l'ordonnance, un ressource

venir des doctrines classiques. On retrouve la trace des mêmes préoccupations dans les vastes et belles peintures décoratives exécutées à la cire par Chassériau, dans l'escalier monumental du conseil d'Etat, au palais d'Orsay. Parmi ces peintures, la composition de la *Paix* offre des groupes d'un style très-distingué. Ce n'est plus, sans doute, la correction sévère enseignée par Ingres, mais ce n'est pas davantage la turbulence de Delacroix. On sent que Chassériau, sollicité en sens contraire par les deux maîtres exclusifs et jaloux auxquels il a voué une égale tendresse, cherche à combiner leurs sentiments si opposés et leur pratique si dissemblable. Peut-être, en cherchant à réaliser cette alliance tant désirée de la couleur et de la ligne, serait-il parvenu à dégager tout à fait sa personnalité; c'est du moins ce que semblaient promettre les dernières productions de son pinceau, le *Tepidarium* et la *Défense des Gaules*, qui ont figuré à l'Exposition universelle de 1855. Le second de ces ouvrages, scène dramatique et vivante qui, suivant le mot d'un critique, vaut une page de Michelet, montre à quel degré éminent Chassériau possédait la faculté rare de saisir la physionomie des races exotiques, d'évoquer et de ranimer des types disparus; l'exécution a une sorte de rudesse et de violence que le sujet autorise jusqu'à un certain point. Dans le *Tepidarium*, exposé d'abord au Salon de 1853, et qui est passé ensuite au musée du Luxembourg, le dessin et le coloris sont également dignes d'éloges : rien de séduisant comme ce tableau où de belles jeunes femmes de Pompéi, groupées dans les attitudes les plus variées et les plus naturelles, se reposent au sortir du bain, et sèchent devant un ardent brasier leurs corps humides et nus.

Dans le même temps qu'il peignait la *Défense des Gaules*, qui est, croyons-nous, sa plus vaste toile, Th. Chassériau achevait, dans l'hémicycle de Saint-Philippe-du-Roule, une immense peinture murale représentant la *Descente de croix*, composition pleine de mouvement et où il sut être original après tant de maîtres illustres. La fatigue qu'il s'imposait en voulant mener de front ces deux grands ouvrages altéra gravement sa santé. Il s'arracha à regret à ses travaux pour aller prendre les eaux de Spa, dont il ne recueillit aucun effet bienfaisant; il se rendit de là à Boulogne, où des bains de mer intempestifs aggravèrent encore sa position; puis il revint à Paris, miné par une fièvre nerveuse à laquelle il succomba le 8 octobre 1856, à l'âge de trente-sept ans. Cette fin prématurée d'un artiste tombé au milieu de la route, dans la virilité de l'âge et du talent, émut douloureusement et profondément l'école française, qui perdait en lui une de ses meilleures espérances. La presse fut unanime à déplorer cette perte. Parmi les nombreuses pages qui furent écrites à cette occasion, nous avons recueilli les lignes suivantes dans lesquelles M. de Boisdenier, ami de Chassériau, a jugé avec une rare équité cet artiste distingué : « Théodore Chassériau fut un artiste dans la plus vraie, dans la plus honorable acception de ce mot, si étrangement prostitué de nos jours. Sa carrière et son talent furent tout d'une pièce. Comme tous les jeunes gens, il hésita dans le choix du style qui devait servir d'interprète à sa pensée, peut-être même ne l'avait-il pas encore trouvé définitivement; mais, dans cette carrière si bien remplie, il est impossible de trouver trace d'une concession au mauvais goût, à la mode. Il n'eut que de hautes et nobles aspirations, et si parfois il succomba dans ses luttes avec l'idéal, ses chutes furent plus glorieuses que les triomphes de quelques-uns... Ses imperfections mêmes résultent de ses qualités. Prompt à concevoir, ardent à exécuter, il lui arrive parfois de négliger les détails et même de laisser inachevées des parties importantes... Mais il rachetait ce défaut par tant de brillantes qualités, que nous l'aimons mieux tel qu'il était que beaucoup d'exécuteurs de peintures so-disant irréprochables... L'homme fut en tout point à la hauteur de l'artiste chez Th. Chassériau. Par des lectures intelligentes, par la fréquentation des hommes les plus distingués de notre temps, il avait su remplacer ce que ses études primitives eurent nécessairement d'incomplet. Aussi sa conversation était-elle remarquable par mille traits de l'esprit le plus délicat et le plus fin. Il apportait dans le monde une politesse exquise, des manières modestes et réservées, mais en même temps une fierté digne et contenue, incapable de fléchir devant le pouvoir, ni la richesse, ni même devant la sottise. » Une des dernières œuvres de Chassériau fut le portrait de Mme Emile de Girardin, qui venait de mourir et qu'il crayonna de mémoire; ce dessin charmant, dans lequel il semble avoir évoqué l'âme de son modèle, a été gravé par M. Auguste Blanchard. Il a reproduit lui-même en lithographie sa *Vénus marine* ou *Anadyomène*. Outre les médailles qu'il avait obtenues aux Salons, il reçut la croix de la Légion d'honneur en 1849. En terminant cette biographie, nous ne saurions oublier l'hommage rendu dans ces derniers temps à la mémoire de Chassériau par un jeune artiste du talent le plus distingué, M. Gustave Moreau, qui nous paraît appelé à devenir une des illustrations de notre école contemporaine. Sous ce titre : le *Jeune homme et la Mort*, M. Moreau a exposé, au Salon 1855, une composition allégorique dé-

diée à Chassériau, dont il a donné les traits à son personnage principal, un homme jeune, vaillant et prêt à cueillir les lauriers de la gloire, lorsque la Mort, qui le suit par derrière, vient l'envelopper dans ses voiles funèbres.

CHASSE-RIBAUDS s. m. Retraite qu'on sonnait le soir dans plusieurs villes de France et après laquelle tous les vagabonds, ivrognes et gens de mauvaise vie que le guet rencontrait sur les places ou par les rues étaient arrêtés, conduits en prison et renfermés jusqu'au lendemain.

CHASSE-RIVET s. m. Techn. Outil dont se sert le chaudronnier pour river les clous en cuivre. Il Pl. CHASSE-RIVET ou CHASSE-RIVETS.

CHASSERON, montagne du chaînon principal du Jura, dont elle est un des points culminants (1,563 m.), entre la France et la Suisse; séparant la vallée de Sainte-Croix de celle des Buttes.

CHASSE-ROND s. m. Techn. Outil servant à pousser les moulures concaves en quarts de rond, appelées *congés*. Il Pl. CHASSE-ROND ou CHASSE-RONDS.

CHASSE-RONDELLE ou CHASSE-ROUE s. m. Techn. Outil de charbon. Il Pl. CHASSE-RONDELLE ou CHASSE-RONDELLES, CHASSE-ROUÉ ou CHASSE-ROUES.

CHASSET (Charles-Antoine, comte), homme politique français, né à Villefranche en 1745, mort vers 1830. Il siégea à la Constituante, puis à la Convention, où, dans le procès de Louis XVI, il vota pour la détention du roi. En 1793, il quitta la France, devint aide-chirurgien sur un vaisseau anglais, et revint à Paris en 1795 pour faire partie du conseil des Cinq-Cents, auquel il avait été élu pendant son absence. Membre du conseil des Anciens lors du 18 brumaire, il adhéra à la politique de Bonaparte, qui le nomma sénateur, puis comte de l'Empire. A partir de la Restauration, il vécut dans la retraite. On a de lui des rapports et des discours.

CHASSETON s. m. (cha-se-ton). Ornith. Un des noms vulgaires du grand-duc.

CHASSEUR s. m. (cha-seur — rad. *chasser*). Celui qui chasse, qui aime à chasser, qui est habile à la chasse : *Une troupe de chasseurs*. Un *chasseur intrépide*. Un *adroit chasseur*, un *vrai chasseur*. *Nemrod, le premier guerrier et le premier conquérant, est appelé dans l'Ecriture un fort chasseur*. (Boss.) *Le bon chien fait le bon chasseur*, le *bon chasseur fait le bon chien*. (E. Blaze.) *Le chasseur le plus positif goûte un charme particulier dans le mystère des bois, dans l'indépendance absolue de ses mouvements, de ses fantaisies, de ses haltes : c'est son art, c'est sa poésie à lui*. (G. Sand.) Autrefois, le *chasseur qui vendait son gibier était déshonoré; aujourd'hui, cette honteuse industrie se targue de ses profits*. (Toussenel.)

C'est fête dans les bois, quand le chasseur s'exile.

L. BOULHET.

Quel diable de plaisir trouvent tous les chasseurs,
De se voir exposés à mille et mille peurs?

MOLIERE.

Hélas! pauvres petits oiseaux,
Des ruses du chasseur songez à vous défendre.

Mme DESHOUILLÈRES.

Nous partons : nous songons nos pieds aduacieux
Où le chasseur des monts n'ose poser ses yeux.

LAMARTINE.

Allons, chasseur, vite en campagne,
Du cor n'entendu pas le son?

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

BÉRANGER.

Il Se dit des animaux qui poursuivent une proie ou qui aident l'homme dans ses chasses : *Le loup est un chasseur très-rusé*. *Le chien est un excellent chasseur*.

Maître renard et maître loup,
Chasseurs suivant la même voie,
Ensemble avaient fait un beau coup.

FR. DE NEUFCHATEAU.

— Domestique occupé dans une terre à chasser pour son maître : *C'est le CHASSEUR du comte qui a tué le sanglier*. Son *CHASSEUR lui expédie chaque semaine une bourriche de gibier*.

— Par ext. Domestique revêtu d'une livrée de chasse, qui monte derrière la voiture de ses maîtres.

— Fig. Celui qui poursuit, qui recherche quelque chose avec ardeur : *Un ardent CHASSEUR de bouquins*. *Il pensait à suspendre ses affaires pendant quelques jours; mais quel est le CHASSEUR de millions qui s'arrête?* (Balz.)

— Loc. fam. *Messe des chasseurs*, Messe basse que l'on dit de très-grand matin, de façon que les chasseurs peuvent y assister avant de partir pour la chasse.

— Art milit. Nom que l'on donnait autrefois à des soldats choisis parmi les plus agiles, pour former une compagnie d'élite dans un bataillon. Il Aujourd'hui, Nom donné à certains corps de troupes d'infanterie et de cavalerie légère : *Les CHASSEURS de Vincennes*. Un *CHASSEUR d'Afrique*. Un *régiment de CHASSEURS*. *CHASSEURS à cheval*. *Le rôle de l'infanterie légère a passé aux CHASSEURS de Vincennes, d'abord appelés CHASSEURS d'Orléans, du jeune prince qui les a organisés en 1840*. (Bachelet.) *La vitesse des CHASSEURS à pied, au pas gymnastique, est d'un quart de lieue ou 974 m. en cinq*

minutes. (De Chesnel.) « Nom des soldats des compagnies du centre, dans les bataillons de garde nationale, avant 1848. » *Chasseurs patineurs.* Soldats norvégiens qui, armés, pendant l'hiver, de longs patins, sont dressés à manœuvrer sur la glace. *Chasseurs de montagnes.* Corps d'infanterie espagnole, qui fut créé contre les miquelets, pendant la guerre de l'indépendance. *Chasseurs du loup.* Corps autrichien d'infanterie légère. *Chasseurs spahis.* Cavaliers indigènes qui, en nombre indéterminé, s'adjoignirent d'abord aux escadrons de chasseurs d'Afrique, et formèrent plus tard le corps des spahis.

— Pêch. *Harengs de chasseurs.* Ceux que des allèges reçoivent des pêcheurs et livrent promptement au commerce.

— Adjectif. Qui se livre à la chasse, qui est propre à la chasse : *Un chien CHASSEUR. Je vois que vous êtes CHASSEUR.*

— Mar. *Vaisseau de CHASSEUR.* Celui qui donne la chasse, qui poursuit un navire ennemi.

— Epithètes. Ardent, actif, infatigable, déterminé, hardi, courageux, intrépide, téméraire, opiniâtre, obstiné, patient, vigilant, diligent, matinal, robuste, fort, prompt, agile, lesté, léger, adroit, habile, expérimenté, rusé, ingénieux, insidieux, perfide, avide, errant, meurtrier, redoutable, heureux, malheureux, maladroit, inhabile, novice, inexpérimenté, désappointé, rustique, grossier, sauvage.

— Encycl. Art milit. Le nom des *chasseurs* vient à ces soldats, non pas de la *chasse aux hommes* à laquelle ils se livrent pendant la guerre, mais des gardes-chasse prussiens qui formaient un corps militaire spécial. Les premiers soldats qui portèrent ce nom en France furent ceux de la légion de Fischer, créée par l'ordonnance de 1743 (1^{er} novembre) et reconstituée par celle de 1757 (15 août). Aucun terme analogue à celui de *chasseur* n'a été en usage dans les milices anciennes.

— *Chasseurs à cheval.* « La création des régiments de *chasseurs à cheval*, dit un journal spécial, l'Armée, ne remonte guère au delà d'un demi-siècle. Il paraît surprenant que jusqu'en 1743 la France n'ait point eu de troupes légères régulièrement constituées. Nous lisons, en effet, qu'à cette époque seulement fut organisée une compagnie de cent hommes, sous la dénomination de *chasseurs de Fischer*. Ils étaient à pied, et ce ne fut que quelques années après, lorsque ce corps fut porté au grand complet de 600 soldats, qu'on lui adjoignit 200 hommes de cavalerie légère. Ce mélange de deux armées jusqu'alors distinctes fit donner à ces régiments les dénominations successives de *dragons chasseurs*, de *volontaires*, de *légions* et de *chasseurs*. Tantôt à pied, tantôt à cheval, des bataillons ou des escadrons de *chasseurs* furent alternativement réunis aux hussards de *Berchiny*, de *Chamborant*, enfin aux 24 régiments de dragons alors existants. Mais toutes ces institutions, qui faisaient sentir le besoin de corps réguliers de troupes légères, étaient trop défectueuses pour être maintenues. On y renonça bientôt, et, en 1779, six régiments de *chasseurs* reçurent une organisation et des numéros particuliers à leurs armes. Ils eurent des couleurs distinctes, et déjà on remarquait le cor de chasse sur leurs boutons. Telle est l'origine toute récente des régiments de *chasseurs à cheval*, qui devaient bientôt rivaliser par leur bravoure et leur importance avec les corps de cavalerie de vieille institution. » Ils reçurent le baptême du feu dans la guerre de l'indépendance de l'Amérique, guerre dans laquelle ils se couvrirent de gloire. Le nombre des régiments de *chasseurs* a varié presque d'année en année, depuis cette époque. En 1788, il y en avait douze; en 1791, vingt et un; en 1793, douze, désignés par les noms des provinces auxquelles ils appartenaient. Le nombre de ces régiments monta à vingt-trois (décret du 23 fructidor an VII), à trente (arrêté du 1^{er} vendémiaire an XII), et à trente et un (décret du 17 décembre 1811). La garde consulaire, et plus tard la garde impériale, eurent un régiment de *chasseurs*, dont le noyau était cette compagnie des guides qui avait accompagné le général Bonaparte en Italie et en Égypte.

La Restauration réduisit d'abord le nombre des régiments de *chasseurs* à quinze, puis elle le porta à vingt-quatre. Le dernier escadron de chacun d'eux fut armé de lances. Ces corps portaient les noms de *chasseurs de la Charente*, de *l'Orne*, des *Ardenes*, de *la Somme*, etc., suivant le département dans lequel ils avaient été recrutés. C'était un souvenir des anciennes provinces et de l'ancien régime. En 1819, on en revint à désigner ces régiments par des numéros d'ordre.

L'ordonnance du 27 février 1825, qui organisa la cavalerie, n'admit que six régiments de *chasseurs*. Depuis la révolution de Juillet, ce nombre a été porté à quatorze et réduit ensuite à douze. La décision de 1836 (24 novembre) et l'ordonnance du 27 novembre de la même année supprimèrent ceux des escadrons de *chasseurs* qui étaient armés de lances, et transformèrent en régiments de lanciers le 13^e et le 14^e régiment de *chasseurs*, qui devenaient le 7^e et le 8^e régiment de lanciers. Nous avons maintenant treize régiments de *chasseurs*, douze appartenant à la ligne et un à la garde impériale.

L'institution des *chasseurs*, dont le service est celui de la cavalerie légère, ne se retrouve

que chez quelques puissances de l'Europe, et il est à remarquer que ce sont presque toutes des puissances de second ordre. Ainsi la Russie, l'Autriche, la Prusse, l'Angleterre, la Bavière n'ont point de régiments de cette arme, tandis qu'on en compte huit en Espagne, deux en Belgique, un en Suède.

Nous avons omis à dessein, dans l'énumération qui précède, les *chasseurs algériens* et les *chasseurs d'Afrique*. Les premiers furent institués par ordonnance du 10 décembre 1830, et ne furent pas longtemps maintenus. Ils étaient formés de Français et d'indigènes indistinctement, et étaient affectés au service de notre colonie. Ils composaient deux escadrons. Les *chasseurs d'Afrique* datent de 1831, une année après la création des *chasseurs algériens*. Une ordonnance du 17 novembre 1831 ayant créé sous cette dénomination deux régiments de cavalerie légère, l'un à Alger, l'autre à Oran, les deux escadrons de *chasseurs algériens* entrèrent dans le régiment formé à Alger. Les *chasseurs d'Afrique* durent être recrutés parmi des engagés volontaires, colons ou indigènes, parmi des cavaliers tirés des régiments de l'armée; mais il fut arrêté que la moitié au moins de chaque escadron serait composée de Français, pendant les deux premières années. Les *chasseurs d'Afrique* composent aujourd'hui trois régiments, dont aucun officier n'est indigène.

Les *chasseurs spahis* étaient des cavaliers colons ou des cavaliers indigènes, qui n'existent plus. Ils étaient à la suite de chaque escadron de *chasseurs d'Afrique*, en nombre indéterminé. Une convocation du général en chef les appelait à un service accidentel.

— *Chasseurs à pied.* Les *chasseurs à pied* ou *chasseurs d'infanterie légère* actuels ne doivent pas être confondus avec les *chasseurs d'infanterie de bataille* ou *chasseurs de régiments d'infanterie*. Ces derniers appartenaient à des corps dont les soldats ne prenaient pas tous le nom de *chasseurs*. Cette distinction faite, nous allons donner un aperçu de l'histoire des *chasseurs à pied*. Le lecteur comprendra facilement quand nous voudrons parler des *chasseurs d'infanterie légère* ou des *chasseurs de régiments d'infanterie*.

Le premier, le maréchal de Broglie, en 1670, créa une compagnie de *chasseurs* dans chacun des régiments qui se trouvaient sous son commandement. La même année, chaque régiment de hussards reçut deux corps de *chasseurs à pied*, et, en 1776, une ordonnance institua dans chaque régiment d'infanterie, les Suisses exceptés, une compagnie de *chasseurs*. Les *chasseurs* furent enfin réunis en bataillons, dont le nombre fut porté de douze à quatorze, par le règlement du 1^{er} avril 1791, règlement qui remplaça les noms divers de ces bataillons par des numéros d'ordre de 1 à 14.

En l'an IV de la République, on organisa trente demi-brigades de *chasseurs* et un corps de *chasseurs basques* composé de trois bataillons. Sous Napoléon 1^{er}, on avait créé un corps de *chasseurs* de seize bataillons, composés chacun de quatre compagnies. Ces *chasseurs* faisaient le service de tirailleurs.

Nous possédons aujourd'hui vingt bataillons de *chasseurs* de dix compagnies chacun. La première compagnie modèle de ce genre d'infanterie légère fut formée par le général comte d'Houdetot, en vertu d'une ordonnance du 14 novembre 1838.

Les *chasseurs* sont armés de la carabine Delvigne et de la baïonnette du chef d'escadron d'artillerie Thierry. Ils font feu dans toutes les positions, couchés à plat ventre ou penchés sur le talus d'un fossé. Lorsqu'ils se déploient en tirailleurs, ils s'avancent par groupes de quatre, pouvant au besoin se disposer en carré. S'ils forment le carré sur les centres, le premier rang fait l'escrime avec la carabine, pendant que le second tire sur l'ennemi. Après avoir vu les *chasseurs* s'exercer au camp de Fontainebleau en 1839, le maréchal Soult s'écria, dit-on : « Ce n'est pas un bataillon, mais trente comme celui-là que je voudrais voir dans l'armée française. »

Nous citerons encore, parmi les *chasseurs à pied*, les *chasseurs des montagnes*, corps d'infanterie légère, créé pour résister aux miquelets, durant la guerre de l'indépendance d'Espagne; les *chasseurs du loup*, infanterie légère de l'armée autrichienne, armée de carabines, et les *chasseurs-patineurs* de Norvège, qui valaient mieux appeler *coureurs sur patins*, de leur nom *skielæber*. Les *chasseurs-patineurs* forment deux régiments : un pour le nord et l'autre pour le midi de la Norvège. Leur manœuvre est des plus singulières : pour eux point n'est besoin de chemin ni de sentiers; ils descendent les montagnes en glissant sur la neige, avec une rapidité vertigineuse; ils harcèlent l'ennemi étonné, tournent, retournent, font mille et mille conversions sans crainte d'être poursuivis, et tous ces mouvements, ils les exécutent à l'aide de leurs patins, dont la forme et les dimensions sont pourtant loin de paraître se prêter à une légèreté d'évolutions aussi extraordinaire.

Ces patins consistent en une paire de planches étroites, minces et d'inégale dimension; celle du pied gauche a 1 m. 70, celle du pied droit a 1 m. Les *chasseurs* fixent leurs pieds sur ces planches au moyen d'étriers; ils s'en servent pour glisser sur la neige et descendre les montagnes.

Chasseur (LE) ou l'Eubœique, roman de

Dion Chrysostôme, écrit dans la seconde moitié du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne, est plutôt une pastorale qu'un roman proprement dit. « C'est, dit M. Pierron, le tableau du bonheur champêtre de deux familles qui vivent dans un canton désert de l'Eubée, du produit de leur chasse, des fruits de leur petit domaine et du lait de leurs troupeaux. » Dion Chrysostôme, qui remplit en quelque sorte l'office de prédicateur parmi les païens, nous a laissé dans le *Chasseur* ou l'*Eubœique* un des rares contes moraux de l'antiquité, sous forme d'une charmante pastorale. Les personnages sont intéressants, parce qu'ils sont vrais. Dion a su rajeunir le tableau des mœurs champêtres en peignant deux chasseurs au lieu des bergers, des bouviers et des chevriers, acteurs ordinaires de l'épique. Leur existence heureuse et solitaire forme un contraste frappant, mais non exagéré avec la vie tumultueuse et inquiète des riches habitants des cités. Fils de proscrits, privés de leur patrimoine, jetés les leur plus tendre enfance sur un rivage désert de l'Eubée, ces deux hommes ont grandi, vivant du produit de leur chasse et des terres qu'ils ont défrichées. Ils se sont fait une famille, en épousant la sœur l'un de l'autre.

Un orateur avide de popularité, un de ces broillons qui, sous prétexte de rétablir l'ordre, mettent le désordre partout, vient troubler cette vie tranquille, étrangère aux charges de la société comme aux raffinements de la civilisation, en dénonçant ces solitaires comme ayant usurpé des terres du domaine public. L'un des chasseurs, dont on s'est emparé, est traîné à la ville pour se défendre contre l'accusation. A la vue de toutes ces merveilles qu'il voit pour la première fois, ce demi-sauvage est rempli d'étonnement. Quant à son procès, il répond avec simplicité et justesse à toutes les questions qu'on lui pose, à tous les griefs qu'on articule contre lui. Un des assistants, touché de son courage et de l'abandon dans lequel il se trouve, embrasse sa défense; un autre le reconnaît pour l'homme généreux qui, après un naufrage, l'a recueilli dans sa cabane, et le roman se termine, comme les comédies, par un mariage, que couronne une affection fraîche et pure, délicatement esquissée par l'auteur.

L'*Eubœique* présente une grande analogie avec *Daphnis* et *Chloé*. Il offre des traits dignes de l'auteur de la *Chauvière indienne* et de *Paul et Virginie*. Le seul reproche à formuler contre cette pastorale, c'est de ne pas dissimuler avec assez d'art la pensée morale qui a inspiré ce récit, le bonheur de la pauvreté unie à la vertu. On reconnaît dans cet ouvrage un esprit formé par la lecture et la méditation des antiques modèles. Le style trop travaillé parfois a cependant une véritable chaleur. L'*Eubœique* mérite d'attirer l'attention de tous ceux qui recherchent cette littérature facile et légère, que la pastorale de Longus, traduite par P.-L. Courier, a rendu populaire. A côté de défauts réels, d'imitations trop nombreuses de Platon, de Xénophon et de Démosthène, ce roman présente des qualités qui assignent à son auteur une des premières places parmi les moralistes.

Chasseurs de chamois (LES), par A. Michiels (1 vol. in-80). M. Michiels, qui occupe dans la presse une position importante, a abordé avec un égal succès tous les genres, et nous devons à cet écrivain une *Histoire secrète du gouvernement autrichien*, qui restera longtemps dans les bibliothèques comme un livre utile à consulter. Pour se délasser des amertumes de la vie politique, M. Michiels gravit les Alpes; il franchit les pics escarpés, court de rocher en rocher avec le montagnard chasseur de chamois, puis il écrit ses impressions et ses souvenirs. Quelle peinture attachante que ce tableau des montagnes escarpées, ce ciel bleu, ces roches grises ou neigeuses, coupées parfois d'une tache verdâtre, puis ce précipice noir et béant, qui semble vous attirer dans sa vertigineuse profondeur. Souvent, hélas! le chasseur, tout entier à la poursuite du chamois, oublie l'abîme ouvert sous ses pas, et les aigles qui planent sont les seuls témoins de sa chute.

Ces pages ont une saveur alpestre qui charme le lecteur. Le style est simple, moins travaillé que celui de *Histoire secrète du gouvernement autrichien*, ce qui, dans une œuvre de ce genre, n'est assurément pas un défaut.

Chasseurs (LES), comédie d'Iffland. Cette pièce porte le titre de comédie, quoiqu'elle appartienne à ce genre larmoyant et sentimental que Diderot a décoré du nom de *drame honnête*. Il est, dans la langue allemande, une dénomination qui n'a pas son équivalent en français, c'est le mot *schauspiel*, qui désigne un genre mixte entre la tragédie et la comédie, et que certains auteurs ont adopté de préférence à tout autre sur les scènes de l'Allemagne. Il est juste d'ajouter que le public, en les accueillant avec une faveur marquée, a encouragé ces tentatives, et la pièce qui nous occupe a été sans doute inspirée par le succès des *Brigands* de Schiller. Certes Iffland, qu'on a si témérairement surnommé le *Molière de l'Allemagne*, est loin de rappeler en quoi que ce soit la verve comique de notre illustre Poquelin; ses tableaux de mœurs bourgeoises, où il excelle, ne laissent même pas d'être monotones; mais la pièce des *Chasseurs* mérite d'être distinguée parmi ces drames d'une sen-

timentalité un peu fade. Les mœurs rudes, les manières un peu sauvages, le langage énergique des *gardes forestiers* (car ce serait par ce mot qu'il faudrait traduire le mot de *sager*) sont représentés avec beaucoup de vérité et de naturel. L'intrigue sur laquelle repose la pièce est très-dramatique et se noue dans un petit Etat indéterminé de l'Allemagne. Nous avons tout d'abord sous les yeux une de ces bonnes familles allemandes, dont le bonheur calme est l'hôte habituel. Le garde forestier (l'inspecteur des forêts, si l'on veut, car il ne s'agit pas d'un simple surveillant), le garde forestier et sa femme vivent en paix avec leur fils, qui succédera à son père dans ses fonctions; mais l'intrigue, d'un côté, et la passion, de l'autre, entrent dans la maison, et avec elles le malheur et le désespoir. Le jeune forestier aime une jeune fille que ses parents avaient recueillie par charité, et qui revient de la capitale après avoir achevé son éducation. Tout serait pour le mieux, et pareille union ne pourrait qu'être approuvée par les parents; mais le jeune homme, fougueux, d'une violence de caractère peu commune, s'exalte au moindre obstacle, se désespère au moindre soupçon. Il quitte la maison paternelle sur une simple parole sévère que lui adresse son père, et va se faire soldat. Tout à coup, on trouve sur la grande route le cadavre d'un homme avec lequel il avait eu une querelle dans un cabaret. Avant de rendre le dernier soupir, la victime a désigné son meurtrier, et c'est le jeune garde forestier qu'elle accuse. Celui-ci proteste avec énergie contre une pareille accusation; mais les preuves sont accablantes et le témoignage du mourant est décisif. Tout semble perdu, quand un hasard heureux fait découvrir le vrai coupable et justifie le fougueux jeune homme.

Telle est l'action principale; à côté, comme complément nécessaire, se développe l'intrigue d'un bailli qui voudrait donner sa fille en mariage au fils du garde forestier, pour pouvoir commettre plus à son aise les concussion, les exactions qui ruinent son district et ses administrés. L'honnête forestier repousse avec indignation les propositions du bailli, et s'en fait un mortel ennemi. Cette peinture des mœurs administratives de l'Allemagne est fort vive et a fourni à Iffland deux belles scènes. Dans la première, le maire de la commune qu'habite le garde forestier vient faire le tableau de toutes les déprédations du bailli, et du peu de secours qu'on peut attendre du gouvernement, qui se borne à ordonner des enquêtes confiées au juge. Ce juge restera deux ans aux frais de la commune, puis prononcera une conciliation impossible, et contribuera à grever le budget déjà si lourd, grâce aux impôts continuels que prélève le bailli. La seconde scène se passe entre le garde forestier et le bailli. La nature franche et loyale de l'un se révolte contre les idées vénales et le système corrompu de l'autre; c'est la lutte de l'honnêteté et du dévouement contre la cupidité et l'égoïsme. Cette partie du drame d'Iffland n'a pas peu contribué à son succès. Citons enfin la scène où la vieille mère, bonne Allemande adorant son fils, ne veut pas consentir au mariage de son enfant avec cette jeune fille qu'elle a pourtant élevée elle-même, et qu'elle adore, mais qui appartient à une autre religion que la sienne. La mère pieuse se fait un cas de conscience d'une pareille union, et il faut toute l'éloquence d'un pasteur, qu'Iffland fait intervenir comme ami de la maison, pour la décider. Ce plaidoyer en faveur de la tolérance produisit un grand effet.

L'auteur n'a pas donné de noms à ses personnages, sans doute pour laisser à sa pièce ce caractère de moralité générale qui était alors si fort à la mode.

Chasseur endormi (LE), chef-d'œuvre de Gabriel Metsu, galerie de lord Hertford. La scène se passe devant un cabaret rustique, dont la porte d'entrée, qui est ouverte, laisse voir à l'intérieur un escalier tournant en bois. Une fenêtre à deux battants ouvre sur la rue. Sur l'un des volets et sur la muraille sont placardées des affiches, sans doute des licences et tarifs de police concernant le débit de l'eau-de-vie et de la bière. Au-dessous de la fenêtre est établi un banc de pierre touchant à un gros pieu de bois devant lequel s'élève, à hauteur d'appui, un petit mur qui semble destiné à isoler la maison de la voie publique, et au pied duquel croît un beau chardon à larges feuilles. Un chasseur harassé a déposé sur ce petit mur sa gibecière en maroquin vert et un magnétique faisant doré, et, après avoir vidé un premier pot et fumé une première pipe, s'est endormi sur le banc où il est assis, la tête appuyée contre la muraille, et le coude sur le pieu. La cabaretière, qui arrive avec un pot de bière fraîche, se laisse aller au rire le plus cordial, à la vue du dormeur. De son côté, le cabaretier, placé à la fenêtre, avance le bras et décroche en tapinois un coq de bruyère que le Nemrod, trop confiant dans les lois de l'hospitalité, a suspendu par une patte à un arbre voisin. Le chien du chasseur, soit qu'il compte l'hôte au nombre de ses vieilles connaissances, soit que l'excès de la fatigue suspende chez lui le sentiment du devoir, laisse paisiblement dérober le gibier de son maître. Tous les détails de cette petite scène sont traités avec une grande finesse d'observation; les trois personnages vivent : la cabaretière, grande, grasse, blonde

et fraîche Hollandaise, à la mine réjouie, est tout à fait avenante; son costume se compose d'un jupon rouge, d'un tablier de toile bleue, d'un corsage d'étoffe brune bordé de cygne, d'une guimpe de toile blanche, et d'un petit bonnet bien ajusté, bien collant sur le derrière de la tête; le cabaretier, vêtu d'une veste brune à gros boutons, a une large face, narquoise et basanée, encadrée de longs cheveux châtain et couronnée d'un feutre noir posé de travers; quant au dormeur, sa figure respire la béatitude la plus complète; il porte un simple surtout gris, une culotte de la même couleur, une chemise à col rabattu, dont les manches, froncées au poignet, dépassent celles du surtout, des bas rouges, dont l'un retombe jusqu'au mollet.

Georges, l'auteur du catalogue de la galerie Fesch, dans laquelle ce tableau figurait avant d'être dans la galerie Hertford, a décrit avec enthousiasme l'œuvre de Metsu : « Jamais, dit-il, pinceau de maître ne s'est montré plus flatteur! Jamais exécution, avec moins de travail, n'a été d'un fini plus achevé, plus exquis! La couleur est comme soufflée partout où il faut de la transparence et de la légèreté. On trouve une touche plus en rapport avec la nature de chaque objet, fondue ou visible, mince ou empâtée, suivant son appropriation? La vérité des étoffes est parfaite. Ce chardon, ces lierres, ces briques, ce bois sont traités avec tant d'art, qu'en les comparant même aux objets naturels, on craint de ne pas faire assez. Le plumage des oiseaux est plein de délicatesse, le poil soyeux de ce bel épagnou, qui semble sortir de la toile, ne l'est pas moins; enfin tous les détails sont rendus avec une égale perfection. » Le *Chasseur endormi* a été acquis au prix énorme de 75,000 fr. par lord Hertford à la vente de la galerie Fesch, en 1846; le cardinal Fesch ne l'avait payé que 12,000 fr. à la vente Helsenleuter, en 1802.

Chasseur de la garde (LE), tableau de Gérard, musée du Louvre. Le cheval, gris pommelé, vu par la croupe, se cabre, tandis que son cavalier, le sabre à la main, se retourne vers la gauche. Dans le fond, à droite, on voit une mêlée furieuse et des chasseurs chargeant à fond de train sur une batterie démontée. A gauche, d'autres cavaliers arrivent de toute la vitesse de leurs chevaux. « D'une audace incroyable dans la pose, dit M. Viardot, et que rachète à peine l'étonnant succès de l'exécution, le *Chasseur de la garde*, lancé au galop sur une pente ardue pour se mêler au feu de l'action qui l'environne, indique admirablement l'élan de l'attaque et l'envie de la victoire. » Ce tableau, exposé au Salon de 1812 sous le titre de *Portrait équestre de M. D.* (M. Dieudonné, lieutenant des guides de l'empereur), fut peint en douze jours et produisit un grand effet. « Il eut, dit M. Villot, le sort de toutes les œuvres vraiment originales, et trouva alors plus de destructeurs passionnés que d'admirateurs. En le voyant, David s'écria : « D'où cela sort-il? Je ne reconnais pas cette touche. » En effet, cette peinture d'un jeune homme de vingt ans était en désaccord avec toutes les traditions de son école. » Elle valut à son auteur une médaille d'or, fut exposée de nouveau en 1814, et achetée par le duc d'Orléans (Louis-Philippe). Lors de la dévastation de la galerie du Palais-Royal, cette toile, qui avait été prêtée par le roi à la Société des artistes, fut sauvée par la d'une destruction inévitable ainsi que le *Cuirassier blessé* son pendant. Les deux tableaux furent acquis au prix de 23,480 fr., à la vente de Louis-Philippe, en 1851.

Chasseurs au miroir (LES), tableau d'Alexandre Decamps; Exposition universelle de 1855. Un chasseur, accompagné de deux chiens, est entré dans un marais; il tourne le dos au spectateur et tire un oiseau d'eau qui s'est enlevé au-dessus des joncs du marécage. C'est le soir : la scène est éclairée par les lueurs indécises du crépuscule. Tout est harmonie dans cette peinture d'une tonalité riche et puissante. L'homme, vêtu d'un costume grisâtre, se détache vigoureusement sur le fond; les chiens, prêts à s'élancer pour aller à la recherche du gibier, sont parfaits d'attitudes. Ce tableau, un des meilleurs de Decamps, est signé et daté de 1849; il a été exposé en 1855 et a été payé 6,000 fr. à la vente Tardieu, en 1857, et 8,000 fr. à la vente Khalil-Bey (16 janvier 1863).

Chasseurs au miroir (LES) ou la *Chasse aux alouettes*, tableau d'Alexandre Decamps. Le ciel est tout voilé des brumes laiteuses du matin; au bout d'un champ, vers l'horizon, tournoie et flamboie le fatal miroir, rouge et scintillant, comme le disque du soleil à son lever. Les pauvres alouettes, fascinées, volent autour du piège que fait mouvoir un petit paysan couché à terre au premier plan. Un chasseur, vu de dos et vêtu d'un paletot blanc, vise le gibier; un autre, assis et coiffé d'un chapeau de paille, fait taire son chien; un troisième charge son fusil, tout en ayant l'œil fixé sur le miroir; un quatrième, enfin, placé à un plan plus éloigné, tire les alouettes. La scène est fidèlement rendue; les costumes sont bien ceux de l'époque où a été peint le tableau, c'est-à-dire des dernières années du règne de Louis-Philippe. Ce tableau, exécuté avec la vigueur et l'éclat qui distinguent la manière de Decamps, a figuré à l'Exposition universelle de 1855 : il a fait partie des col-

lections de Morny et Khalil-Bey, et a été payé 5,000 fr. à la vente de ce dernier.

Chasseur indien surpris par un bon, groupe en bronze de M. Ottin; Salon de 1857. Le reptile énorme s'enroule à la croupe du cheval que monte le chasseur; le quadrupède, saisi d'épouvante, se hérisse et se cabre; le sauvage, renversé en arrière, ajuste sa flèche et vise presque à bout portant la gueule du monstre, béante devant lui. Cette composition, habilement agencée, est exécutée avec une rare énergie. « Le groupe est saisi au vol dans sa rapidité et dans sa fureur, a dit M. Paul de Saint-Victor, c'est de la sculpture de mouvement, qui rachète par la force et la justesse de l'exécution son défaut absolu de style. »

Une petite statue de M. Caudron, qui représente un *Chasseur indien* courant et portant un jaguar sur son épaule, a été très-remarquée au Salon de 1852 : le mouvement en est vif, rapide et naturel.

Citons encore un *Chasseur blessé par un serpent*, jolie statue de marbre de L. Petitot, et un *Jeune chasseur jouant avec son chien*, statue de marbre de Dantan Alné. Ces deux ouvrages sont au musée du Luxembourg.

Chasseur (CHANSON DU) [canton de Berne]. La mélodie de ce chant est d'une telle antiquité, que les paroles du texte primitif sont perdues. Les Bernois ont appliqué à l'air des strophes extraites du *Guillaume Tell*, de Schiller, pour conserver cette cantilène qui est pour eux une sorte de chant national. Ce n'est cependant point une composition musicale marquante; c'est simplement une jolie et agréable chansonnette.

Moderato.



DEUXIÈME COUPLET.

Si l'aigle rapide Est le roi des airs, Le chasseur solide Règne aux monts déserts.

TROISIÈME COUPLET.

Il a, sans partage, Tout ce qu'il attend; Du sol au nuage Tout est son butin!

Chasseurs et de la laitière (ARIETTE DES), paroles d'Anseume, musique de Duni. Cette ariette de Duni est tout à fait jolies. C'est gai et malin. On remarquera le diapason vocal dans la limite duquel est écrit ce gentil et frais babillage. Le baryton y apparaît dans son véritable sens de second ténor. Les notes aiguës atteignent le sol, et les notes graves n'excèdent pas le médium de la voix.

Andante.



Chasseurs (CHŒUR DES), extrait de l'*Ame en peine*, paroles de M. de Saint-Georges, musique de Plottow. Voici réellement un des plus beaux chœurs qui aient jamais été écrits. Les effets d'écho répétés produisent une sensation indicible. C'est une des pages les plus remarquables qu'ait écrites l'auteur de *Martha*.

Andante f.



Chasseurs de Lut-zow (LES), paroles de Th. Körner, musique de Weber. En 1809 et en 1810 se formèrent en Allemagne, et surtout au sein des universités, des sociétés secrètes qui rêvaient l'affranchissement de la Germanie. Après la retraite de Russie, les étudiants se constituèrent en corps militaires sous les noms de *chasseurs du Rhin*, *légion de la Mort*, etc. Un de ces corps prit, du nom de son chef, le titre de *chasseurs de Lut-zow*; et c'est à l'un de ces volontaires, Th. Körner, un des poètes les plus énergiques de l'Allemagne, qu'est due cette frénétique et sauvage composition, que Weber mit en musique, et qui, jusqu'en 1815, servit d'hymne guerrier aux patriotes germains.



DEUXIÈME STROPHE.

Qui vole ainsi de sommets en sommets? Des monts ils quittent la clairière. Les voilà cachés dans les bois épais. Le hurra se mêle au bruit des mousquets; Les Français mordent la poussière, Et le noir chasseur répond en ces mots : C'est la chasse, etc.

TROISIÈME STROPHE.

Au bord que le Rhin baigne de ses eaux, L'ambitieux bravait l'orage. Qui donc s'est jeté du haut des coteaux, Comme la tempête a franchi les flots, Et s'élance sur l'autre plage? Et le noir chasseur répond en ces mots : C'est la chasse, etc.

QUATRIÈME STROPHE.

D'où viennent ces cris, ces mugissements? Voilà le fracas des batailles; Les cavaliers croisent leurs fers sanglants. L'honneur se réveille à ces sons bruyants, Et brille sur ces funérailles, Et le noir guerrier répond en ces mots : C'est la chasse, etc.

CINQUIÈME STROPHE.

Qui meurt entouré de ces cris d'horreur? Qui meurt, sans regretter la vie? Déjà du trépas ils ont la pâleur; Mais leur noble cœur s'éteint sans terreur, Car ils ont sauvé la patrie! Et le noir guerrier répond en ces mots : C'est la chasse, etc.

CHASSEUSE s. f. (cha-seu-ze — fém. de *chasseur*). Femme qui chasse, qui aime à chasser, qui est habile à la chasse :

L'honneur des bois, la *chasseuse* Doris, Passe de loin Circé, Nice et Chloris.

MALFILATRE.

« Peu usité, les femmes se livrant rarement

à l'exercice de la chasse. ■ En poésie, on dit CHASSERESSE.

— Entom. Araignée qui ne file pas de toile, et qui prend sa proie à la course ou par embuscade.

CHASSEZAC, rivière torrentielle de France, prend sa source dans le département de la Lozère, arrond. de Mende, entre dans celui de l'Ardèche après un cours de 40 kilom., passe près des Vans et se jette dans l'Ardèche, au-dessous du village de Ruons. Cours de 85 kilom.

CHASSEZ-DÉCHASSEZ ou **CHASSÉ-DÉ-CHASSÉ** s. m. Chorégr. Pas figuré qui se compose d'un chassé à droite suivi d'un dé-chassé à gauche. ■ On l'appelle aussi à trois et à gauche.

CHASSEZ-HUIT ou **CHASSÉ-HUIT** s. m. Chorégr. Chassé-croisé exécuté par les quatre couples à la fois, et dans lequel, par conséquent, huit personnes exécutent des chassés.

CHASSI, démon qui a le pouvoir de tourmenter quiconque tombe entre ses mains. Il habite l'enfer, appelé par certains démonsgraphes *Maison du chassi*.

CHASSIE s. f. (cha-si — du lat. *cæcutio*, je suis aveugle). Humeur gluante et jaunâtre, qui s'amasse et se durcit sur le bord des paupières : *Avoir toujours de la chassie aux yeux*. (Acad.) *Madame Panache, avec ses yeux pleins de chassie, ne voyait pas au bout de son nez*. (St-Sim.)

— Homonyme. Châssis.

CHASSIEUX, **EUSE** adj. (cha-si-eu, eu-ze — rad. *chassie*). Qui a de la chassie, dont les yeux ont de la chassie : *Des yeux chassieux*. Une vieille sale et chassieuse. *C'est une saie qui fait que les paupières se gluinent de nuit ensemble, et qui les rend chassieuses*. (Amb. Paré.)

— Par anal. Qui a l'apparence de la chassie : *Une humidité chassieuse suintait sur les murs*. (V. Hugo.) ■ Tous.

— Substantiv. Personne chassieuse ; œil chassieux : *Les chassieux ont la vue tendre*. Ce qui plat à l'œil sain offense un chassieux.

RÉONIER.

CHASSIGNET (Jean-Baptiste), poète français, né à Besançon en 1651, mort vers 1716. Il entra au service de l'Autriche, y parvint au grade de général, et fut chargé par l'empereur Léopold de l'éducation de son fils aîné, depuis Joseph I^{er}. Ayant cherché à exciter une révolte à Naples, en 1701, contre les Espagnols et les Français, leurs alliés, il fut arrêté, conduit en France et mis à la Bastille. L'empereur Charles VI le nomma, dans la suite, conseiller d'Etat.

CHASSIN (Jean-Simon), brave officier de marine, né à l'Île-Dieu en 1754, tué en mer le 16 novembre an VI (5 janvier 1798). Capitaine de frégate et chargé d'escorter un convoi sur la corvette le *Chéry*, il se fit tuer sur son bord pour remplir sa mission. Son équipage, électrisé par son exemple, continua le combat jusqu'à ce que les batteries du navire fussent submergées. Cette défense héroïque permit au convoi d'échapper à l'ennemi. Les Anglais, frappés d'admiration, recueillirent l'équipage et rendirent la liberté à tous les hommes. Chassin a laissé sur la science navale plusieurs ouvrages estimés.

CHASSIN (Charles-Louis), publiciste français, né à Nantes le 11 février 1831. Après avoir terminé ses études au collège Bourbon, à Paris, il revint dans sa ville natale, qu'il ne quitta qu'à la fin de 1848, pour entrer dans une importante maison de commerce de la capitale. Mais cette carrière convenait peu à ses aspirations, et, de 1849 à 1852, on le trouve au Quartier latin sans études de droit, et organisant avec cet esprit ardent, cette volonté tenace, cette énergie persistante qui le caractérisent, diverses manifestations, notamment celles qui suivirent la fermeture des cours de Michelet. Il rédigea même contre cette violation de la liberté d'enseignement une protestation qui fut portée, le 13 mars 1851, à l'Assemblée nationale. S'improvisant journaliste, à propos du récit mensonger que les journaux du pouvoir publièrent sur des faits dans lesquels il avait joué un rôle actif, M. Chassin publia ses deux premiers articles dans l'*Evénement* d'alors. Pour avoir participé à ces faits, réputés complot contre la sûreté de l'Etat, il fut arrêté, retenu deux semaines à Mazas, puis relâché par ordonnance de non-lieu. De ce jour, sa nouvelle carrière était décidée, et la liberté comptait un champion de plus, un champion décidé à tous les sacrifices et à tous les dévouements. Tour à tour, M. Chassin collabora à l'*Athenæum français*, à l'*Illustration*, à la *Libre recherche* et à la *Revue de Paris* ; on le retrouve un des rédacteurs les plus assidus du *Courrier de Paris*, pendant les premiers mois qui suivirent sa

fondation ; il ne fait que traverser l'*Opinion nationale*, la *Presse* et le *Siècle*, mais reste au *Courrier du dimanche*, tant que, dans ce journal, la démocratie radicale conserve une tribune. Faute de pouvoir déployer toute son aptitude de polémiste dans le journalisme, courbé sous le régime discrétionnaire, M. Chassin se réfugia dans l'histoire. Dès 1854, il publie un volume fort estimé sur Jean de Hunyade, le sauveur de l'Europe orientale au xve siècle. En 1858 et, en 1859, il fait paraître, chez Pagnerre, l'*Histoire de la révolution de Hongrie* (1848-1849), en collaboration avec M. Daniel Iranyi, député à la diète nationale hongroise ; peu après, la romanesque biographie d'*Alexandre Petoefi*, le poète républicain de la révolution hongroise, et consacre une brochure à *Ladislav Teleki*, qui, pour ne pas voir s'accomplir la honteuse réconciliation de la Hongrie avec l'Autriche, s'était donné la mort. Dans l'intervalle de ces différents écrits, M. Chassin avait étudié l'œuvre d'un des plus grands esprits du siècle. Les puissantes conceptions, l'imagination originale et grandiose d'Edgar Quinet l'avaient séduit, et son ouvrage : *Edgar Quinet, sa vie et son œuvre*, est une précieuse et indispensable introduction, comme un péristyle magnifique, à l'œuvre du maître. Un autre grand homme, qui était en relations d'amitié avec M. Chassin, et que l'Italie pleure encore aujourd'hui, fut apprécié par lui dans une brochure publiée en 1859 sous ce titre : *Manin et l'Italie*.

Peu après la circulaire de M. de Persigny (novembre 1860), dans laquelle le ministre se disait prêt à favoriser sans cesse davantage, dans notre pays, l'acclimatation des habitudes de libre discussion, M. Chassin adressa une lettre au ministre de l'Intérieur pour réclamer, en usant purement et simplement de ses droits de citoyen, tels qu'ils se trouvent établis par les principes de 1789, la faculté de créer un journal intitulé la *Nation*. Cette lettre resta sans réponse ; une seconde, par laquelle M. Chassin insistait pour que le ministre lui concédât le privilège de se soumettre à la loi, eut le même sort. Les deux furent publiées en brochure : *Lettres à M. de Persigny* (février 1861). La question, posée ainsi devant le public, ne tarda pas à être produite au Corps législatif, et ce fut la voix éloquente de M. Jules Favre qui mit le gouvernement en demeure de donner des explications. M. Baroche, président du conseil d'Etat, ministre sans portefeuille, répondit que l'autorisation avait été refusée à M. Chassin « pour des raisons que le ministre avait appréciées, et sur lesquelles il ne croyait pas devoir s'expliquer. » M. Chassin répliqua par une lettre publiée par la presse entière, et prétendit que « les réticences ministérielles étant de nature à faire planer sur son honorabilité des soupçons dont il ne pouvait permettre à personne de fournir le prétexte, il estimait qu'il était de son droit et de son devoir d'exiger que l'on s'expliquât clairement et franchement à son égard. » M. Jules Favre revint à la charge à la Chambre, et alors M. Billault, autre ministre sans portefeuille, déclara que « la personne qui avait demandé à fonder la *Nation* avait collaboré au *Père Duchêne*, à l'*Aimable faubourien* et à la *Vraie république*, en 1848. » Et il ajoutait : « De deux choses l'une, ou cette personne a abjuré, ou elle est encore dans les mêmes idées. Dans aucun de ces deux cas, elle ne mérite l'autorisation. » M. Chassin prouva par pièces authentiques et legalisées que, jusqu'en octobre 1848, il avait vécu à Nantes, et y avait préparé son baccalauréat, et qu'avant les 13 et 21 mars 1851 il n'avait jamais publié un article. Le *Siècle* et les autres journaux qui reproduisirent cette lettre reçurent un communiqué affirmant encore que « le gouvernement avait puisé ses renseignements à des sources officielles. » Cette fois, la réplique de M. Chassin ne trouva plus de place que dans les journaux de province ; la presse parisienne craignait de s'exposer à des rigueurs funestes.

La position des journaux vis-à-vis du pouvoir ne leur permettait plus guère d'accepter la collaboration de M. Chassin. Le jeune publiciste sans publicité se trouva donc réduit à attendre l'avenir, en s'enfermant de plus en plus dans l'étude du passé. C'est alors qu'il entreprit la publication du *Génie de la Révolution*, dont deux volumes déjà ont paru (à la Librairie internationale), ouvrage si considérable qu'il a suscité toute une série de publications, de documents, par lesquels l'histoire de la Révolution française se refait dans un esprit nouveau. L'auteur du *Génie de la Révolution* a, dans une introduction aussi brève que solide, prouvé que le récit des événements révolutionnaires et des luttes de partis nous intéresse infiniment moins que l'exposé des principes et des institutions dont la France de 1789 tout entière a revendiqué la déclaration et l'établissement dans ses immenses cahiers, et qui se sont de plus en plus nettement dégagés des discussions de la Constituante, de la Législative et de la Convention. Le but politique de ce travail monumental est la reconstitution de la tradition démocratique.

Bien qu'absorbé par le *Génie de la Révolution*, M. Chassin est, au fond, trop journaliste et trop homme d'action pour ne pas intervenir, chaque fois que le devoir le lui commande, dans le mouvement des faits actuels. C'est ainsi que nous le voyons, en 1863, se mêler ardemment à l'agitation électorale ; c'est ainsi que nous l'entendons prononcer de no-

bles et courageuses paroles sur la tombe de Charras ou de Flocon. A lui appartient l'initiative de la souscription Lincoln, par laquelle 50,000 démocrates français ont rendu un digne hommage au martyr de la démocratie américaine, et renoué entre la France révolutionnaire et la république des Etats-Unis la vieille amitié que l'expédition du Mexique était précisément en train de rompre. L'inscription de la médaille d'or offerte à la veuve d'Abraham Lincoln est due à M. Chassin ; elle mérite d'être conservée ici :

LIBERTÉ. — ÉGALITÉ. — FRATERNITÉ.
A LINCOLN, PRÉSIDENT DEUX FOIS ÉLU DES
ÉTATS-UNIS,
LA DÉMOCRATIE FRANÇAISE.
LINCOLN, L'HONNÊTE HOMME,
ABOLIT L'ESCLAVAGE, — RÉTABLIT L'UNION,
SAUVA LA RÉPUBLIQUE
SANS VOILER LA STATUE DE LA LIBERTÉ.
IL FUT ASSASSINÉ LE 14 AVRIL 1865.

M. Chassin a été l'un des fondateurs de l'*Association*, premier bulletin des sociétés coopératives en France. Il y a publié d'importants articles sur le crédit intellectuel et l'organisation du travail littéraire. Cette revue, imprimée à Bruxelles, s'étant attiré le mauvais vouloir de l'administration, qui en arrêta la distribution trois fois coup sur coup, dut disparaître après dix-huit mois d'existence. C'est naturellement M. Chassin qui se chargea de prononcer son oraison funèbre et d'expliquer pourquoi elle préférait se suicider que de sacrifier les hommes d'une couleur trop franche qui présidaient à cette tentative de rapprochement du peuple socialiste avec la bourgeoisie démocratique radicale.

Dans le journal de sa ville natale, qui est d'ailleurs le plus avancé et le plus ferme des journaux français, M. Chassin écrit d'importants articles, qui prouvent qu'il est loin d'avoir renoncé au journalisme militant, et que les sévères études auxquelles il se livre n'ont point refroidi son ardeur juvénile. La collection du *Phare de la Loire* contient, signée de son nom, une longue et très-remarquable polémique contre la publicité mercantile, l'asservissement de la presse à la finance, la loi du 17 février 1852 et les nouveaux projets de loi de 1867. Il s'est aussi beaucoup occupé, dans ces derniers temps, de la question militaire, et a fait paraître un volume (chez Le Chevalier), *L'Armée de la Révolution*, qui rappelle avec une irréfutable autorité l'antipathie de 1789 pour la guerre et les armées permanentes, l'héroïsme de 1792, qui savait sauver la patrie sans s'asservir au militarisme à perpétuité. Nous ne devons pas non plus oublier de signaler son *Paris place de guerre*, qui donne, dans le grand *Paris-Guide* de la Librairie internationale, le seul tableau complet et sûr de la double défense de la capitale vis-à-vis de l'étranger et de la population.

Au mois de septembre 1867, M. Chassin était à Genève, auprès de Garibaldi. Il a été élu l'un des secrétaires de l'assemblée et du comité directeur du congrès de la paix. Il y a joué un rôle actif, dans le but d'amener une entente entre les diverses opinions et d'empêcher le succès d'une intrigue des partis génois, coalisés contre la démocratie européenne, contre cette fière démocratie que M. le ministre Rouher a qualifiée de « bandes révolutionnaires », expression malheureuse, qui n'entre pas dans les habitudes oratoires du ministre d'Etat, et que l'auteur du *Grand Dictionnaire*, dans une *Lettre* à son voisin de campagne a relevée, comme elle le méritait.

CHASSIROL (François DE), antiquaire et écrivain français. V. CHASSEROL.

CHASSIROLERIE s. f. (cha-si-ro-le-ri). Pêch. Redevance minime que l'on payait au concierge du château, pour avoir le droit de s'y retirer avec ses meubles et ses bestiaux, en cas de danger.

CHASSIRON, hameau de France (Charente-Inférieure), à la pointe N.-O. de l'île d'Oleron, commune de Saint-Denis ; 122 hab. Phare avec un feu fixe de premier ordre, dont l'altitude est de 50 mètres et la portée de 18 milles.

CHASSIRON (Pierre-Matthieu-Martin DE), littérateur et trésorier de France, né à l'île d'Oleron en 1704, mort à La Rochelle en 1767. Il a publié, sous le titre de : *Reflexions sur le comique larmoyant* (Paris, 1749), un ouvrage qui fit quelque sensation, et dans lequel il attaque le genre de sujets dramatiques introduit sur la scène par La Chaussée et ses imitateurs.

CHASSIRON (Pierre-Charles-Martin, baron DE), homme politique et agronome français, fils du précédent, né à La Rochelle en 1753, mort en 1825. Il fit partie du conseil des Anciens et du Tribunal, où il marqua par ses connaissances en matière de finances et d'agriculture. Il a perfectionné les races d'animaux domestiques, défriché beaucoup de terres incultes entre la Loire et la Gironde, et publié de nombreux mémoires sur les dessèchements, les irrigations et autres branches de l'agronomie et de l'économie rurale.

CHASSIRON (Alexandre-Charles-Gustave, baron DE), homme politique français, fils du précédent, né à La Rochelle en 1791, mort en 1868. Auditeur au conseil d'Etat, nommé

préfet au commencement de la Restauration, M. de Chassiron quitta l'administration en 1817, et ne reentra dans la vie publique qu'en 1831. Depuis cette époque jusqu'en 1848, il siégea à la Chambre des députés, où il vota avec le parti conservateur. En 1854, après s'être tenu quatre ans à l'écart des affaires, M. de Chassiron a été appelé à faire partie du Sénat. — Son fils, Charles DE CHASSIRON, né en 1818, a été d'abord attaché d'ambassade, puis on l'a nommé, en 1852, maître des requêtes au conseil d'Etat.

CHÂSSIS s. m. (châ-si — rad. *châsse*). Cadre de bois préparé pour être rempli avec un panneau ou quelque objet tendu et fixé sur les bords : *Châssis à coulisse*. *Châssis à ficelle*. *Châssis de chêne*, de sapin. ■ Même appliqué, avec panneau, toile ou tout autre objet tendu pour remplir l'intervalle : *Châssis de bois, de verre, de toile, de papier*. *Les châssis d'une croisée*. Un *châssis de paravent*. Un *châssis de tableau*. Placer un *châssis* dans son cadre.

— Fermeture fixe, à claire-voie, que l'on place au-devant d'une croisée pour garantir les vitres : *Châssis d'osier, de fil de fer, de toile métallique*.

— Argot. (Eil, parce que les châssis des croisées sont comme les yeux de l'appartement.

— Techn. Assemblage des montants et des traverses d'une porte de fer. ■ Bâti d'une rampe d'escalier. ■ Bordure d'une table à couler le plomb. ■ Moule dans lequel on coule les plaques avec lesquelles on fait les flans des monnaies. ■ Bâti sur lequel est montée la porte d'un poêle. ■ Sorte de coffre sur lequel le cirier place son fourneau, et qui porte la bassinoire mise, par une ouverture circulaire, en communication avec le foyer. ■ Sorte de métier forme de traverses que l'on peut écarter à volonté, et entre lesquelles on tend l'étoffe sur laquelle on veut travailler : *Châssis de brodeuse, de matelassier*. ■ Cadre garni d'une toile de crin ou d'un tissu métallique, qui fait partie des piles d'une papeterie, et qui sert à retenir la pâte, à en laisser couler l'eau. ■ Plaque à coulisse qui fait partie des machines à raffiner, et qui a pour objet de retenir l'eau quand on blanchit la pâte du papier. ■ Pièce dans laquelle est enchâssée l'aire d'un sommier d'orgue. ■ Partie d'un clavier sur laquelle sont montées les touches. ■ *Châssis dormant*, Assemblage de montants et de traverses qui encadre les parties mobiles d'une fenêtre et, qui est fixé dans la feuillure de la baie. ■ *Châssis à fiches*, Châssis de croisée qui, étant fixé sur le châssis dormant, s'ouvre comme une porte.

— Typogr. Cadre rectangulaire dans lequel on impose les pages dont l'ensemble constitue une forme. ■ *Barre de châssis*, Barre de fer qui divise le châssis en deux parties égales, soit dans la hauteur, soit dans la largeur, selon le format. ■ *Côtés du châssis*, Chacun des deux compartiments formés par le châssis. ■ *Châssis hollandais*, Celui dont la barre est placée aux deux tiers de la hauteur.

— Cryptogr. Papier découpé, par les ouvertures duquel on écrit des mots qui se trouvent dispersés, et dont l'ordre se retrouve sans peine au moyen d'un autre papier découpé de la même façon.

— Constr. Encadrement d'une ouverture rectangulaire. ■ *Châssis de pierre*, Dalle de pierre qui en reçoit une autre en feuillure. ■ *Châssis à tabatière*, Châssis de fenêtre qui s'ouvre de bas en haut au moyen de charnières, et qui est particulièrement usité pour les fenêtres ménagées dans les pentes de toit. ■ *Châssis à guillotine*, Châssis de fenêtre qui s'ouvre de bas en haut, en glissant dans une coulisse : *On ne voit plus de châssis à guillotine que dans les vieilles maisons, et, en Angleterre, à beaucoup de maisons modernes*. (Bachelet.)

Chem. de fer. Cadre rectangulaire en bois, en fonte ou en fer, monté sur des roues, qui porte la chaudière d'une locomotive et ses accessoires, ou la caisse d'un wagon. ■ *Châssis intérieur*, Celui qui est placé en dedans des roues. ■ *Châssis extérieur*, Celui qui est placé en dehors des roues.

— Mécan. Système d'arrêt en glissières, qui ne permet à une pièce mobile qu'un mouvement longitudinal de va-et-vient : *Châssis de scies parallèles*.

— Théât. Coulisse : *Des châssis admirablement peints*. ■ Fig. Personnel d'un théâtre : *On dit d'un homme qui appartient à tel ordre de société : il est de ce monde, il est de cette coterie, il est de cette bande, il est de la maison ; le châssis de décor, jardin, palais, chaudière, c'est le domaine, c'est le monde du théâtre ; de là cette expression usitée pour signifier qu'un individu appartient à la famille dramatique : il est du châssis*. (Nestor Roqueplan.)

— Mar. Partie de l'affût d'une caronade, sur laquelle se place la semelle.

— Fortif. *Châssis de barrière*, Assemblage de montants et de traverses formant le vantail d'une barrière de fortification.

— Chass. Sorte de piège.

— Hortie. Panneau dont la charpente en bois ou en fer reçoit des carreaux de verre, de papier huilé, etc., et qui sert, dans le jardinage, à abriter les plantes jeunes ou délicates : *Les châssis à melons se placent sur les*

couches. (Duchesne.) Les châssis vitrés se posent sur des coffres en bois. (A. Hardy.) Il Quelquefois le mot *châssis* désigne l'ensemble de la caisse ou coffre et des panneaux. V. BACHE, CAISSE, COFFRE, COUCHE. Il Fig. Moyen de développement hâtif, mais défectueux : *Un enfant des villes, étioilé sous les châssis des collèges.* (E. Souvestre.) Il On dit plus ordinairement *SERRE CHAUDE*.

— **Homonyme.** Chassie.

— **Encycl. Hortie.** Le *châssis*, en horticulture, est une véritable serre de petite dimension, dont l'objet essentiel est de conserver une température convenable et constante, ordinairement plus élevée, quelquefois plus basse que la température extérieure. On se sert de *châssis* pour activer la germination des graines ou la reprise des boutures, pour augmenter la chaleur des couches, pour cultiver certains végétaux qui ne réussiraient pas à l'air libre, pour préserver les plantes délicates contre les variations atmosphériques, les gelées, les pluies, les rayons trop vifs du soleil, etc. L'emploi des *châssis* est un des plus grands perfectionnements apportés au jardinage, et il a beaucoup contribué au progrès de l'horticulture.

Tout *châssis* se compose de deux parties essentielles : la caisse et les panneaux. La caisse est un carré long ou plutôt un parallépipède, dont les parois latérales sont construites en bois, en maçonnerie ou en toute autre matière, suivant l'usage auquel on destine les *châssis*. Les panneaux servent à recouvrir la caisse; ils se composent d'une charpente en bois ou en fer, dont les intervalles reçoivent des carreaux de verre, de papier huilé ou même de bois, des nattes, des paillassons, etc., variant, en un mot, d'après le genre de culture ou d'autres circonstances. On voit déjà que les *châssis* employés dans le jardinage sont de diverses sortes; nous allons les faire connaître successivement.

— *Châssis à melons.* Il est ainsi nommé parce qu'il sert surtout à la culture du melon. Ce *châssis* est le plus simple et le plus fréquemment employé. Il a ordinairement 6 m. de longueur, sur 1 m. 30 de largeur. La caisse est formée de quatre planches; celle de devant est haute de 0 m. 25, celle de derrière a ordinairement 0 m. 35 de hauteur. Les deux faces latérales sont les plus courtes. Cette caisse est maintenue, dans sa largeur, par cinq traverses qui assujettissent et consolident les deux grands côtés du *châssis* par la partie supérieure, et qui servent en même temps de support aux panneaux dont on doit le recouvrir. Ces panneaux ont 1 m. de largeur, et leur longueur est égale à la largeur même du *châssis*, dont ils doivent recouvrir les grands côtés, sans les dépasser. On doit éviter, dans la confection de ces panneaux, le verre blanc, qui, outre sa cherté, a l'inconvénient de trop laisser passer tous les rayons du soleil, de brûler, comme disent les jardiniers, les plantes qu'il recouvre. On emploie de préférence un verre commun, qui n'est ni trop coloré ni trop épais; on place les carreaux comme les tuiles d'un toit, de manière que chacun recouvre le carreau inférieur d'une largeur de 0 m. 03 environ. Si les carreaux étaient parfaitement juxtaposés, la chaleur, en les diluant, les ferait rompre. De plus, les carreaux doivent chevaucher l'un sur l'autre sans se toucher, mais laisser un petit intervalle, afin de permettre à la vapeur de ne pas séjourner sous le *châssis*, et de se répandre au dehors. Comme on est souvent obligé de donner de l'air sous les panneaux, et, par conséquent, d'ouvrir les *châssis* à diverses hauteurs, il est nécessaire d'établir des crémaillères sur les deux grands côtés du *châssis*. Dans le même but, le bord des panneaux est muni d'une poignée en fer, qui permet de les soulever commodément.

On emploie assez souvent, pour faire les caisses des *châssis*, le bois de sapin, qui est plus économique; mais, en général, on doit préférer le bon bois de chêne bien sec, dont on se sert aussi pour les panneaux. Il est à peine besoin de dire que, pour mieux conserver ces ustensiles, on doit les recouvrir d'une peinture à l'huile renouvelée tous les ans, et repeindre sous un hangar couvert les caisses et les panneaux, quand on les enlève des couches. Les *châssis* à melons, dit Thouin, se placent sur les couches, lorsqu'elles ont été bâties et chargées. On les pose dans la direction de l'est à l'ouest, de manière qu'ils présentent leur plan incliné en face du midi. S'ils sont destinés à servir pendant l'été, on les pose horizontalement sur la couche, parce qu'alors le soleil étant levé sur l'horizon, ils reçoivent les rayons plus perpendiculairement; mais, s'ils doivent être occupés pendant l'automne ou l'hiver, il convient de leur donner un degré d'inclinaison du nord au sud, qui répond à peu près au degré d'obliquité que les rayons du soleil ont dans ces deux saisons. Pour cet effet, on établit la couche en manière d'ados, ou l'on exhausse la caisse des *châssis* par derrière avec des bourrelets de litière placés entre la couche et les bords inférieurs de la caisse. Si les *châssis* sont destinés à des semis, il est bon que le terre-plein de la couche ne soit pas éloigné des vitres des panneaux de plus de 0 m. 16. En général, plus les plantes sont rapprochées des vitres, mieux elles se conservent et végètent.

Les *châssis* à melons servent à cultiver non seulement ce légume, mais encore les con-

combres et les salades de primeur. On les utilise encore pour les semis des plantes annuelles destinées à orner les parterres, et enfin pour garantir, en hiver, les plantes de pleine terre délicates et craignant l'humidité plus que le froid. Les soins journaliers à donner aux cultures qui se font sous ces *châssis* sont les arrosements et les bassinages; l'ouverture et la fermeture des panneaux, pour renouveler l'air ou conserver la chaleur; l'emploi des couvertures en litière, nattes ou paillassons; et enfin l'usage des réchauds, pour hâter la maturité des fruits et des légumes.

— *Châssis à primeurs.* Il ne diffère guère du précédent que par sa plus grande hauteur; il exige par cela même plus de solidité dans sa construction; il faut employer des bois plus forts et de meilleure qualité. Souvent aussi on le construit en fer, et, dans ce cas, on l'établit à demeure. Les *châssis* en fer ont l'inconvénient d'être moins facilement maniables, et de ne pas conserver la chaleur aussi bien que les *châssis* en bois. Ils doivent aussi avoir des crémaillères en fer, mais seulement sur le derrière, parce qu'il n'est pas nécessaire de lever les panneaux dans un autre sens. On place également des poignées aux deux extrémités de chaque panneau, afin de pouvoir les transporter à volonté. Les *châssis* de cette seconde catégorie, surtout ceux qui sont en bois, sont destinés à la culture des légumes de primeur qui atteignent une certaine élévation, tels que les pois, les haricots, les asperges, etc. Les fleuristes de Paris s'en servent pour faire fleurir dès le mois de janvier, pour *forcer* les lilas, les boules-de-neige, les rosiers, les jacinthes, etc. On emploie les *châssis* en fer pour les semis et les repiquages des plantes tropicales, qu'ils abritent contre les premiers froids de l'automne.

— *Châssis à plantes bulbeuses.* Celui-ci doit avoir des vitrages plus inclinés, et formant un angle de 45° environ avec la caisse du *châssis*, laquelle est en bois ou en maçonnerie. Ces *châssis* sont destinés surtout à couvrir les planches de bulbes ou d'oignons en pleine terre, ou de végétaux délicats qui, poussant de bonne heure, pourraient être endommagés par les fortes gelées; tels sont notamment les amaryllis. On y cultive aussi d'autres plantes du Cap de Bonne-Espérance. Ces *châssis* exigent des soins particuliers. Ils doivent être couverts plus assidûment et fermés plus exactement pendant les froids. Il faut aussi les découvrir au moindre rayon de soleil. On a soin de garnir toutes les parois extérieures de la caisse d'une couche de litière d'environ 0 m. 40 d'épaisseur, que l'on renouvelle toutes les fois qu'elle est humide. On évite ce dernier soin et la dépense qu'il occasionne, en établissant une fois pour toutes les *châssis* à double caisse; l'intervalle entre les deux parois est rempli de paille d'avoine, de bulles de blé, de foin sec, de fougère, de feuilles sèches, ou simplement de litière; on foule ces matières à mesure qu'on les dépose, de manière qu'elles forment une masse compacte. Les *châssis* en maçonnerie sont réservés pour les plantes délicates, dont les oignons très-petits exigent qu'on les mette dans des pots.

— *Châssis économique.* Il est presque entièrement semblable, par sa construction, au *châssis* à melons, dont nous avons parlé en premier lieu, mais les vitres y sont remplacées par des carreaux de papier huilé ou de toile, ou même par des planches ou voiles minces et légères. Il sert principalement à recouvrir les semis de graines très-fines, qu'on doit mettre en terre de bruyère et à fleur de sol; telles sont celles des bruyères et des autres arbrisseaux de cette famille, arbusiers, andromèdes, azalées, rosages, kalmies, aïrelles, etc.; telles sont encore celles des millets-pertuis. Dans ces conditions, les graines qui viennent à germer ont tout juste la quantité de lumière qui convient à leur tempérament délicat, et ne risquent pas de succomber, comme le ferait un semis à nu, par l'effet des rayons du soleil ou par la sécheresse de l'air. Ces *châssis* sont réellement économiques, car la caisse et les panneaux n'ayant à supporter qu'une charge légère, on peut employer les bois blancs dans leur construction; mais quand il survient des pluies abondantes ou des grêles un peu fortes, les carreaux de papier seraient bientôt détruits, si on ne les recouvrait momentanément de toiles cirées ou de voiles. Ces *châssis*, placés sur une couche exposée au nord, peuvent servir à favoriser la reprise des boutures d'un grand nombre de végétaux exotiques. On peut également les employer pour les repiquages de plantes délicates.

Quelquefois on simplifie encore leur confection, et, par suite, on diminue leur prix de revient, en se contentant de fixer sur un cadre en sapin des cerceaux, que l'on recouvre de toile blanche assez fine, de calicot, de papier à enveloppe; on étend sur le tout, extérieurement, une couche d'huile de lin. Ces *châssis* se posent sur des melons cantaloups ou d'autres variétés tardives, primitivement élevés sous cloches; ils sont placés à demeure, et préservent les plantes de la trop grande ardeur du soleil; on évite ainsi les soins que nécessite l'emploi journalier des paillassons. Ils servent également pour les boutures faites sous cloche.

Le *châssis*, étant un des ustensiles les plus utiles en horticulture, a reçu un grand nombre de modifications et de perfectionnements; on peut s'en assurer surtout dans les jardins botaniques, où l'on élève une grande variété de végétaux qui ont des exigences très-diverses.

— **Photogr.** En photographie, le mot *châssis* reçoit un grand nombre d'acceptions : on dit *châssis à polir* pour désigner un cadre qui sert à maintenir les plaques métalliques ou les glaces dont on veut opérer le nettoyage; on dit encore *châssis multiplicateur*, pour indiquer un appareil qu'on substitue à la glace dépolie de la chambre noire, quand la mise au point est faite, appareil dont préalablement on a sensibilisé la surface. Au devant de ce *châssis* se meut, suivant certains repères, une plaque percée d'une ouverture qui, avançant successivement certaines parties de la surface sensible, permet de faire plusieurs épreuves juxtaposées, que l'on traite ensuite simultanément, ou bien c'est le *châssis* tout entier qui se déplace devant une ouverture fixe placée en face de l'objectif.

On a donné le nom de *châssis négatif* à l'appareil en forme d'étui clos, à porte ou à trappe, qui contient la surface sensible, et permet de l'apporter dans la chambre noire, en la préservant du contact de la lumière. Là, il peut s'ouvrir du dehors à l'intérieur de la chambre, pour laisser l'image fournie par l'objectif impressionner la substance sensible. La matière employée à la confection du *châssis* varie du bois au fer, au carton et même au papier, suivant que l'on a cherché à donner à l'appareil solidité, légèreté, résistance aux intempéries ou aux variations de la température. Chaque appareil photographique est ordinairement muni d'au moins deux de ces *châssis*, et, quand on opère sur papier sec, on en peut confectionner en papier autant qu'il d'épreuves.

Les *châssis positifs* sont tout autre chose. On donne ce nom à des cadres, de bois le plus souvent, munis d'une glace épaisse par devant et d'un volet par derrière. C'est au moyen de cet instrument que l'on exécute le tirage des épreuves positives. On place le négatif sur une glace épaisse, sur lui le papier ou la surface sensible; on ferme le volet, on fait agir des ressorts qui, par leur pression, assurent un contact fixe et parfait; puis on expose le tout à la lumière. On a varié de mille manières la construction de ces *châssis*; mais le principe est toujours le même. Le volet postérieur est divisé en deux parties, afin que, soulevant l'une et laissant l'autre en place, l'opérateur puisse surveiller la venue de son épreuve sans la déplacer.

Il y a encore le *châssis* pour faire les fonds unis rapportés sur les portraits sur papier. C'est une espèce de portefeuille de verre, dans lequel on peut faire entrer l'épreuve déjà tirée, et la découper qui abrite le sujet principal.

Enfin le *châssis stéréoscopique* est une modification du *châssis multiplicateur*, dont nous avons parlé plus haut. Il permet de faire les deux épreuves stéréoscopiques successivement et à leur place respective, sur une même plaque de métal ou sur une glace.

CHÂSSEISSIER s. m. (châ-si-sié — rad. *châssis*). Ouvrier qui garnissait les fenêtres de carreaux de papier huilé : *A la fin du XVIII^e siècle, il existait encore, à Paris, une corporation de CHÂSSEISSIERS. Les CHÂSSEISSIERS étaient les vitriers d'autrefois.*

CHASSOIR s. m. (cha-soir — rad. *chasser*). Techn. Morceau de bois que le tonnelier pose sur les cerceaux, et sur lequel il frappe lorsqu'il veut les chasser, c'est-à-dire les faire entrer de force à leur place. Il Ustensile des liseurs et des liseuses, dans les fabriques de tissus façonnés, servant à refouler les poinçons ou emporte-pièces dans l'étau.

CHASSOIRE s. f. (cha-soi-re — rad. *chasser*). Fauconn. Baguette que portent les autoursiers.

CHASSUARI, peuple de l'ancienne Germanie. V. **ATTUARI**.

CHASSUE s. f. (cha-sû — rad. *chas*). Argot. Aiguille.

CHASSURE s. f. (cha-su-re — rad. *chasser*). Argot. Urine.

CHASTE adj. (cha-ste — lat. *castus*, même sens). Qui s'abstient des plaisirs illicites et honteux, et met, dans les plaisirs permis, une honnête retenue; qui n'a pas le cœur et l'esprit souillé de pensées deshonnêtes : *Un homme CHASTE. Une CHASTE épouse. Une âme CHASTE est, par vertu, ce que l'ange est par nature : il y a plus de bonheur dans la chasteté de l'ange, mais il y a plus de courage dans celle de l'homme.* (Saint Bernard.) *Ce n'est pas toujours par chasteté que les femmes sont chastes.* (La Rochef.) *Les jeunes filles sauvages sont CHASTES, quoique nues, parce que leur cœur est pur.* (B. de St-P.) *On a dit de Lucrèce que son corps avait reçu l'injure, tandis que son âme était demeurée CHASTE.* (J. de Maistre.) *Pour être CHASTE, il faut être sobre.* (Stobée.) *Soyez CHASTES pendant un an, et je réponds de vous devant Dieu.* (Lacordaire.) *La femme vraiment libre est la femme CHASTE.* (Proudh.) *La chaste Livie aperçut un jour, en passant sur les bords du Tibre, des hommes qui se baignaient; le Sénat, en ayant été in-*

formé, voulut les faire punir; mais l'impératrice envoya demander leur grâce, disant que les hommes nus n'étaient que des statues aux yeux d'une honnête femme.

... Si belle que soit une Anadyomène, Sortie en marbre blanc des mains de Cléomène. Mieux vaut la chaste enfant dont l'œil sourit aujourd'hui.

TH. DE BANVILLE.

— Par ext. Qui est conforme aux règles de la décence et de la pudeur; qui est inspiré par elles : *Un CHASTE amour. Une vie CHASTE. Des discours, des paroles CHASTES. De CHASTES regards. Des pensées CHASTES. La langue française est la plus CHASTE de toutes les langues, et, par la même raison, la plus obscène, ce qui semble impliquer contradiction.* (Desmahis.) *Le véritable amour est le plus CHASTE de tous les liens.* (J.-J. Rouss.) *La volupté a remplacé l'amour; les blandices ont tenu lieu des CHASTES caresses.* (Chateaub.) *A mesure que les mœurs d'un peuple se corrompent, sa langue devient CHASTE.* (J. Droz.) *La jeune vierge n'est vraiment belle que pour l'œil CHASTE.* (De Gérando.) *Il est impossible d'avoir une jeunesse CHASTE, si elle est inactive.* (Maquet.) *La véritable beauté est toujours CHASTE et inspire un respect involontaire.* (G. Sand.) *Les femmes les plus vertueuses ont en elles quelque chose qui n'est jamais CHASTE.* (Balz.)

L'amour chaste agrandit les âmes.

V. Hugo.

... Chastes sont les oreilles, Encore que les yeux soient fripons.

LA FONTAINE.

Il semble qu'à mon être il manque une moitié, Objet de chaste amour ou de sainte amitié.

LAMARTINE.

— Qui protège la décence, qui couvre ce qu'il est peu décent de montrer : *Les dames dépouillent sans répugnance, devant le public des soirées, les CHASTES vêtements dont elles se couvrent devant le public de la rue.* (""")

De parfums enivrants baignez ces chastes voiles.

Mme DE GIRARDIN.

— Poétiq. Qui a une certaine retenue modeste : *Non, Homère ni Phidias n'ont pas vécu ainsi en concubinage avec la Muse; ils l'ont toujours accueillie et connue CHASTE et sévère.* (Ste-Beuve.)

La Muse à la pudique joue

Aime les paroles de miel,

La Muse est chaste et désavoue

Tout ce qui ne vient pas du ciel.

H. CARTEL.

Il Qui a quelque chose de doux, de voilé, de timide : *La CHASTE lumière de la lune.*

La chaste obscurité des branches murmurantes.

V. Hugo.

A l'heure où les chastes étoiles

Ferment leurs yeux appesantis,

L'araignée y fera ses toiles,

Et la vipère ses petits.

BAUDELAIRE.

Il Titre que les poètes donnent aux Muses : *Les CHASTES Muses. Les CHASTES sœurs. Les CHASTES nymphes du Permesse. Les CHASTES filles de Mémoire.*

— Particulièrement. Châtié, très-pur, en parlant du style : *Je m'étonne que votre style puisse être si CHASTE, étant si mâle et si fort.* (Costar.) Il Peu usité, bien que la métaphore soit aussi juste que poétique.

— Ascét. *Chaste épouse de Jésus-Christ*, Titre que les écrivains ascétiques donnent à l'Eglise et aux vierges chrétiennes.

— **Antonymes.** Cynique, débauché, immodeste, impudique, impur, incontinent, indécant, lascif, libidineux, licencieux, lubrique, luxurieux, obscène, sensuel, voluptueux.

Chastes amours de Théagène et Chariclée (LES), comprenant huit poèmes dramatiques ou de théâtre consécutifs, tragi-comédie par Alexandre Hardy. Cet ouvrage, qui parut en 1601, est très-étendu, trop étendu même. Il est tiré des *Ethiopiques*, roman grec d'Héliodore, dont Paul-Louis Courier a donné une si jolie version. Persine, femme d'Hydaspe, roi d'Ethiopie, met au monde Chariclée, une fille, dont le corps est tout blanc, par suite de l'impression produite sur sa mère par la vue d'une statue grecque. Craignant que le roi son époux ne soupçonne sa fidélité, Persine remet son enfant à un prêtre, qui l'élève comme sa fille et la consacre au culte d'Apollon. Un Thésalien, nommé Théagène, en devient amoureux et l'enlève. Après une série d'aventures compliquées, qui séparent les héros du roman, on les retrouve au dénouement à Méroé, au moment où Chariclée, prise par les Ethiopiens, va être immolée aux dieux. Sa mère la reconnaît, raconte son histoire à son époux, et la jeune Chariclée est donnée en mariage à Théagène, qui vient d'être proclamé roi de Thésalie, à la mort de son père.

Tel est le canevas sur lequel Hardy a brodé huit tragédies en cinq actes et en vers. Toutes ces tragédies ont leur exposition, leur développement et leur dénouement. L'auteur a néanmoins trouvé le secret de nous intéresser par une réelle audace, une grande énergie d'expression, et surtout par une remarquable entente de la scène. A défaut de l'art qui dispose, groupe les incidents et prépare les effets, Hardy sut deviner et saisir, dans l'étrange imbroglio des infortunes de Théagène et de Chariclée, les situations les plus intéressantes, et en faire ressortir des coups de théâtre surprenants. A chaque tragédie, Chariclée est au moins une fois perdue et retrouvée, rappo-

chée et éloignée de son cher Théagène, et le lecteur craint toujours de ne pas voir couronner leurs chastes amours. Rien de plus pathétique que la scène où Théagène, croyant que son amante a été immolée, veut se tuer à son tour, et apprend, au moment de se percer le sein, que Chariclée non-seulement vit encore, mais est restée pure.

On se retrouve difficilement dans ce dédale d'aventures, dont l'obscurité est encore augmentée par des incidents presque étrangers au sujet et des personnages épisodiques qui achèvent d'embrouiller les fils de l'intrigue; aussi, malgré l'intérêt qu'elle inspire, la lecture des *Chastes amours de Théagène et de Chariclée* est-elle un travail plutôt qu'une distraction.

Quant à la valeur littéraire de l'ouvrage, elle est aussi incontestable que ses défauts. L'auteur est continuellement amené à commettre de graves infractions aux règles des trois unités : au lieu d'une action, nous en voyons successivement huit se dérouler sous nos yeux, et nous courons, pendant plusieurs années, à travers la terre et l'onde, comme Théagène, à la poursuite de l'insaisissable Chariclée, qui semble prendre plaisir à nous faire voir du chemin. Le style est diffus, trivial, incorrect, plein d'inversions qui le rendent obscur. Les scènes se comptent par le changement de lieux et non par celui des personnages, qui sont beaucoup trop nombreux. Mais, après tout, le lecteur devait être frappé, à une époque où la période, imitée des Latins, était en si grand honneur, de la grande facilité et de la merveilleuse rapidité du dialogue. La richesse des rimes excitait l'envie de plus d'un poète de nos jours, même parmi ceux qui ne se recommandent que par ce côté secondaire. On remarque encore dans les vers une certaine énergie, une certaine allure cornélienne, et une verve qui fait passer par-dessus l'inconvénient de situations trop prolongées.

Chaste fille de Latone! hymne d'*Iphigénie en Tauride*, poème de Guillard, musique de Glück. N'est-ce point là une merveille de poésie, d'onction religieuse et de couleur? La foi antique peut-elle s'exprimer avec un accent plus grandiose et en même temps plus fervent? Ne voit-on pas, en lisant cette admirable composition, surgir le ciel grec, les temples, les prêtresses, enfin toute la pompe et la splendide mise en scène de ces religions nées aux pays du soleil?

Chaste fil-le de La-to-ne,
Pré-to l'o-reil-le à nos chants!
Que nos vœux, que notre en-cens s'é-
le-vent jus-qu'à ton trô-ne!
Dans les cieux, et sur la ter-ra,
Tout est au-mis à ta loi.
Tout ce que l'E-rèbe en-ser-re,
A ton nom, pâ-lit d'ef-froi!
En tout temps, on te con-sul-te,
Dans la paix, dans les com-bats;
Et l'on t'of-fre le seul cul-te.
Ré-vé-ré dans ces cli-mats.
Chaste fil-le de La-to-ne,
Pré-to l'o-reil-le à nos chants!

Chaste fil-le de La-to-ne,
Pré-to l'o-reil-le à nos chants!
Que nos vœux, que notre en-cens s'é-
le-vent jus-qu'à ton trô-ne!

CHASTE (DE), gouverneur de Dieppe et d'Arques, mort en 1603. Il fut chargé par Catherine de Médicis, en 1583, de se rendre, à la tête d'une compagnie d'infanterie, à l'île de Tercère, pour y soutenir les intérêts d'Antoine, prieur de Crato, élu roi de Portugal. Au retour de cette expédition qui échoua, de Chaste en écrivit la relation; elle a été publiée dans le recueil de Thévenot, sous le titre de *Voyage de de Chaste à Tercère*. De Chaste se disposait à partir pour le Canada, pour y faire un voyage d'exploration, lorsqu'il mourut.

CHASTEAU ou **CHÂTEAU** (Guillaume), également connu sous le nom de *Castelli*, graveur français, né à Orléans en 1635, mort à Paris en 1683. Il parcourut les principales villes d'Italie, et renonça, sur les conseils de F. Greuter, à la peinture, pour se livrer entièrement à la gravure. De retour à Paris, il reçut une pension de Colbert et devint membre de l'Académie de peinture. Chasteau est surtout remarquable comme graveur à l'eau-forte. Parmi ses planches les plus estimées, on cite : le *Ravissement de saint Paul*; la *Guérison des deux aveugles de Jéricho*; la *Mort de Germanicus*, d'après Poussin; l'*Assomption de la Vierge*, d'après Carrache; *Saint Pierre recouvrant la vue*, d'après Cortone, etc.

CHASTEL s. m. (cha-stel). Forme ancienne du mot CHÂTEAU. Il On disait aussi CHASTEAU, CHASTIAU, CHASTILLON.

CHASTEL (le), en latin *Castrensis Ager*, ancien petit pays de France, dans la Lorraine, dont le lieu principal était Châtel-sur-Moselle. Ce pays est compris aujourd'hui dans l'arrondissement d'Épinal, département des Vosges.

CHASTEL (Pierre DU), grand aumônier de France, évêque de Mâcon, de Tulle et d'Orléans, né à Arc-en-Barrois, mort à Orléans en 1552. Il fut honoré de la confiance de François Ier, et joua un certain rôle politique sous le règne de ce prince. Sa vie, écrite par Galland, a été publiée par Baluze en 1614. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, nous citerons : le *Trepas oblique et enterrement de très-haut, très-puissant et très-magnanime François Ier*, par la grâce de Dieu roi de France très-chrétien, premier de ce nom, prince clément, père des arts et des sciences; le *Premier sermon funèbre fait et prononcé es obsèques du feu roi très-chrétien François Ier*, en l'église Notre-Dame de Paris, le vingt-troisième jour de mai 1547; le *Second sermon funèbre fait et prononcé es obsèques du feu roi très-chrétien François Ier*, le 24 mai 1547.

CHASTEL (François-Thomas), littérateur français, né à Pierrefitte en 1750, mort vers le commencement de ce siècle. Il alla se fixer en Allemagne, et devint professeur de français à l'université de Giessen. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Petit recueil de fables, contes et petits drames* (1778); *Introduction à la lecture des ouvrages en vers français* (1788, 3 vol.); *Recueil de petits mémoires sur les sciences, arts et métiers* (1794), etc.

CHASTEL (Pierre-Louis-Aimé, baron), lieutenant général, un des bons officiers de cavalerie des guerres de la Révolution et de l'Empire, né dans le Chablais en 1774, mort à Genève en 1826. Ce fut lui qui, dans une expédition avec le général Desaix, pendant la campagne d'Égypte, découvrit le zodiaque de Denderah, aujourd'hui au Louvre. Il a légué en mourant une belle collection de tableaux à la république de Genève.

CHASTEL ou **CHÂTEL** (Étienne), professeur d'histoire ecclésiastique à la Faculté de théologie de Genève, né dans cette ville en 1801. Issu d'une famille distinguée originaire de Montbéliard, et qui compte le général Pierre Chastel parmi ses représentants, Étienne Chastel se voua de bonne heure aux études théologiques. Genève étant agitée par un mouvement religieux qui tendait à ramener le régime des confessions de foi, M. Chastel publia contre cette tentative une dissertation intitulée : *De l'usage des confessions de foi dans les communions réformées* (Genève, 1823, in-12). Cette publication, qui décelait chez son auteur un esprit aussi pénétrant que libéral, obtint un légitime succès. En 1832, M. Chastel fut nommé pasteur et chargé d'un service de conférences institué à l'occasion du jubilé de la réformation. Appelé en 1839 à occuper la chaire d'histoire ecclésiastique dans le collège de la ville, M. Chastel se vit enlever cette dernière place deux ans après. Depuis lors, il s'est exclusivement voué aux études historiques. En 1849, l'Académie des inscriptions et belles-lettres couronna son *Histoire de la destruction du paganisme dans l'empire d'Orient* (Paris, 1850, in-80). Il partagea, en 1852, avec le professeur Schmidt, de Strasbourg, le prix extraordinaire proposé par l'Académie française, en 1849, sur la question de l'influence de la charité. Son ouvrage fut publié en 1855, sous le titre : *Études historiques sur l'influence de la charité durant les premiers siècles chrétiens, et considérations sur son rôle dans les sociétés modernes* (in-80). Les autres ouvrages de

M. Chastel sont : *Conférences sur l'histoire du christianisme* (2 vol. in-80); le *Christianisme et l'Eglise au moyen âge* (1862, 1 vol. in-12); le *Christianisme dans l'âge moderne* (Paris et Genève, 1864, 1 vol. in-12); le *Christianisme dans les six premiers siècles* (Paris et Genève, 1865, 1 vol. in-12). Ces trois derniers ouvrages formeront, avec un quatrième sur la période contemporaine, un résumé complet de l'histoire de l'Eglise depuis sa fondation jusqu'à nos jours. Les écrits de M. Chastel se distinguent par la netteté et la vigueur du style.

CHASTEL (Jean), régicide. V. CHÂTEL.

CHASTEL (DU), nom commun à divers personnages. V. DUCHÂTEL.

CHASTELAIN s. m. (cha-ste-lain). Formes anciennes du mot CHÂTELAIN. Il On disait aussi CHASTELAN et CHASTELEIN.

CHASTELAIN (Georges), chroniqueur et littérateur bourguignon, né en 1403, mort en 1475. Il est complètement oublié aujourd'hui comme poète, bien qu'il ait joui en son temps d'une brillante réputation. Il vécut dans l'intimité du duc Philippe le Bon, avec le titre de panetier, puis d'orateur ou littérateur, puis enfin de chroniqueur de la maison de Bourgogne. Il est auteur d'un grand nombre d'œuvres littéraires, parmi lesquelles on cite : les *Épithètes d'Hector et d'Achilles*; les *Douze dames de rhétorique*; des ballades, des rondeaux, etc. Mais son ouvrage le plus remarquable est la *Recollection des merveilles advenues en notre temps*, dont il ne reste que trois fragments édités par M. Buchon.

CHASTELAIN (Claude), écrivain ecclésiastique, né à Paris vers 1639, mort en 1712. Il fit des voyages en France, en Italie et en Allemagne, pour étudier les ouvrages particuliers de chaque Eglise; acquit une vaste érudition dans les matières liturgiques, et devint chanoine à Paris. Ses principaux ouvrages sont un *Vocabulaire hagiologique*, publié avec le *Dictionnaire étymologique de Ménage*, et le *Martyrologe universel* (Paris, 1709).

CHASTELAIN (Jean), médecin français, né à d'Agde, mort en 1715. Il occupa une chaire à la Faculté de Montpellier. Il a laissé un *Traité des convulsions et des vapeurs* (1691).

CHASTELAIN (Jean-Claude), conventionnel français, né en 1747, mort en 1824. Envoyé à la Convention par le département de l'Yonne, il vota, dans le procès de Louis XVI, pour la détention et le bannissement, fut un des signataires de la protestation du 31 mai 1793, et fut jeté en prison, d'où il sortit après le 9 thermidor. En 1795, il devint membre du conseil des Cinq-Cents, et, en 1800, juge au tribunal des Sens. On a de lui : *Pacte social combiné sur l'intérêt physique, politique et moral de la nation française et autres nations* (Paris, 1795).

CHASTELARD (Pierre DE BOSCOSEL DE), poète français, né en Dauphiné en 1540, mort en Angleterre en 1564. La vie de ce jeune seigneur se réduit à une histoire d'amour poétique et émuante; elle fit du bruit à cette époque, autant à cause de son issue tragique que de l'illustre origine de celui qui en fut le héros : Pierre de Boscosel de Chastelard n'était rien moins que le petit-fils du chevalier Bayard, car il avait pour mère Jeanne, fille naturelle du preux dauphinois. Le sang d'un héros coulait donc dans les veines de notre personnage, qu'une passion funeste entraîna à sa perte.

Chastelard fut placé par ses parents, sans doute en qualité de page ou de servant d'armes, dans la maison de Montmorency, ce qui lui donna accès à la cour de François II, où il eut occasion de voir la belle Marie Stuart. Il en devint subitement amoureux, au point d'en perdre la raison et tout sentiment de retenue et de prudence. Pierre cultivait la poésie avec quelque succès; c'est dire qu'il se hâta de célébrer la beauté de la princesse. Celle-ci accueillit fort bien cet hommage enthousiaste, s'y montra sensible, et accorda, dit-on, plusieurs entretiens particuliers au jeune troubadour. Après la mort de François II, Marie Stuart étant partie pour l'Ecosse (1561), Boscosel figura dans l'escorte des gentilshommes qui accompagnèrent l'ex-reine. Il fallut ensuite retourner en France, mais il revint blessé au cœur. Pendant une année entière, il languit et soupira. Enfin, en 1563, il profita des troubles qui survinrent pour repasser le détroit et se rendre en Ecosse. Marie l'accueillit comme un ami dévoué, et sembla ainsi encourager les tendres sentiments du jeune seigneur français. Soit légèreté, soit manège de coquetterie, la reine avait pour son poursuivant des manières qui, dit Knox, citée par Mignet, « ne convenaient pas à une honnête femme ». Elle lui parlait avec un abandon tout particulier, et s'appuyait familièrement sur son épaule. C'était plus qu'il ne fallait pour exalter jusqu'au délire une âme passionnée. Le sire de Chastelard se crut aimé, et, un soir, il se cacha sous le lit de la reine; celle-ci l'y ayant découvert lui signifia de ne plus paraître devant elle. Pierre, au lieu d'obéir, suivit secrètement Marie, s'attacha à ses pas, et, arrivé dans le comté de Fife, il commit une nouvelle imprudence. La princesse, profondément irritée, ordonna à ses gens de poignarder l'audacieux. On parvint à l'apaiser, mais on s'empara de Chastelard, qui fut livré à la justice comme coupable de lèse-majesté. Deux jours après, le descendant du chevalier sans peur et sans reproche était condamné à mort. Il marcha au

supplice avec courage, en récitant l'épître de Ronsard sur la mort. Arrivé au lieu de l'exécution, il se tourna vers la reine, puis, levant les yeux au ciel, s'écria : « O cruelle dame! » Il reçut le coup fatal en murmurant le nom de Marie. Ceci se passait en 1564, et Boscosel n'avait pas plus de vingt-cinq ans! L'avenir, on le sait, devait faire cruellement expier à la reine d'Ecosse la dureté qu'elle montra en cette circonstance.

Tous les cœurs sensibles s'émurent à la nouvelle de ce châtement, et on rechercha avec empressement les vers du malheureux amant. On ne trouva qu'une seule pièce que nous a conservée Le Laboureur, dans ses *Additions aux Mémoires de Castelnau*. Le pauvre Chastelard n'avait qu'une corde à son luth, la corde de l'amour. Nous ne reproduisons que le début et la fin de cette pièce :

Adieu, prez, monts et plaines,
Rochers, forêts et bois,
Ruisseaux, fleuves, fontaines,
Où perdra je m'en vais;
D'une plainte incertaine
De sanglots toute pleine,
Je veux chanter
La misérable pèine
Qui me fait lamenter.

Ces buissons et ces arbres
Qui sont autour de moy,
Ces rochers et ces marbres
Sçavent bien mon esmay;
Bref, rien de la nature
N'ignore la blessure,
Fors seulement
Toy, qui prends nourriture
En mon cruel tourment.

CHASTELIER (François-Gabriel-Joseph, marquis DU), érudit et homme d'Etat belge, né à Mons en 1744, mort à Liège en 1788. Il était chambellan de l'empereur, conseiller d'Etat et membre de l'Académie des sciences et belles-lettres de Bruxelles. Il a publié : *Mémoires sur les émigrations des Belges* (1778, in-80); *Eloge de l'abbé Suger*; la *Chronique latine de Gislebert*; *Mémoires et lettres sur l'étude de la langue grecque*, etc.

CHASTELIER (Jean-Gabriel-Joseph-Albert, marquis DU), célèbre général, fils du précédent, né à Mons en 1763, mort en 1825. Il entra de bonne heure dans l'armée autrichienne, fit la campagne contre les Turcs en 1789, celles de la Révolution contre la France, se distingua particulièrement à la bataille de Wattignies (1794), et fut envoyé à Saint-Petersbourg en 1798, pour entraîner le czar dans une seconde coalition. Il fit preuve d'une grande intrépidité dans la campagne d'Italie sous Souvarov, reçut en 1800 le commandement du Tyrol, et s'immortalisa, en 1809, par l'énergie qu'il déploya dans la défense de ce pays contre les Français. A sa voix, la population tout entière prit les armes. Secouru par le général Hornmayer, il chassa nos armées du Tyrol, tint en échec nos meilleurs généraux, mais fut défait complètement à Woergel, le 13 mai, par le maréchal Lefebvre, et se vit obligé de fuir avec une poignée de chasseurs tyroliens. Chastelier obtint, en 1813, le grade de feldzeugmeister (général d'artillerie), combattit contre Murat en 1815, et reçut le gouvernement de Venise, qu'il a conservé jusqu'à sa mort. Le gouvernement autrichien lui a fait élever un monument dans cette ville.

CHASTELET s. m. (cha-ste-lè). Forme ancienne du mot CHÂTELET.

CHASTELET (DU), nom de plusieurs personnages. V. CHÂTELET (DU).

CHASTELLIER-DUMESNIL (Charles-Louis-Joachim, marquis DE), lieutenant général des armées du roi, né à Grenoble en 1700, mort à Paris en 1764. Il fut gouverneur de Brouage, en Saintonge, et commandant militaire du Dauphiné. Louis XV le récompensa des services qu'il lui avait rendus dans plusieurs missions de confiance, en lui donnant le titre de marquis (1755). Le marquis de Chastellier-Dumesnil s'est acquis une triste célébrité par la rigueur avec laquelle il exécuta l'un de ces ordres despotiques de la cour qui provoquèrent dans le Dauphiné de patriotiques résistances et préparèrent l'assemblée de Vizille. La courageuse opposition du parlement de Grenoble et la conduite du marquis de Chastellier-Dumesnil ont fourni le sujet d'une pièce de théâtre en trois actes, qui fut jouée à Grenoble. Cette pièce, intitulée *Joachim de Turin*, avait pour auteurs de Moydieux, procureur général au parlement, et La Morlière. Nous ne pensons pas qu'elle ait été imprimée.

CHASTELLUX, branche de la maison de Beauvoir, détachée de la souche au milieu du xiv^e siècle, et qui a eu pour auteur Louis DE BEAUVOIR, troisième fils de Philippe de Beauvoir, seigneur de Chastellux, et de Barbe de Hochberg, sa seconde femme. Il fut père d'Olivier DE CHASTELLUX, gouverneur de Cravant, chambellan du prince de Condé, qui de Marguerite d'Amboise eut, entre autres enfants, HERCULE, lequel fit élever la terre de Chastellux en comté, en 1621. Hercule, comte de Chastellux, fut père de CÉSAR-PIERRE, tué à la bataille de Nordlingue, en 1645; de CÉSAR-ACHILLE, tué en Roussillon, en 1642, et de CÉSAR-PHILIPPE, maréchal de camp, qui perpétua la race. Ce dernier eut pour fils et successeur Guillaume-Antoine, comte de CHASTELLUX, marié à une fille du chancelier d'Aguesseau.

C'est de lui que sont sortis les Chastellux qui se sont perpétués jusqu'à nous.

CHASTELLUX (Claude DE BEAUVOR DE), maréchal de France, né en Bourgogne vers 1386, mort en 1453. Il était conseiller et chambellan du duc de Bourgogne Jean sans Peur, qui le fit gouverneur du Nivernais, ainsi que des villes de Mantes, Pontoise, Meulan et Poissy. En 1418, à la tête d'une petite troupe de Bourguignons, il entra à Paris, grâce au concours de Perrinet Leclerc, et en chassa les Armagnacs. En 1423, il défendit vaillamment Crevalant contre le connétable d'Écosse, et prit ensuite une grande part à la défaite des troupes de Charles VII devant cette ville. Il fut enterré dans l'église d'Auxerre, où on lui éleva une statue.

CHASTELLUX (François-Jean, marquis DE), militaire et littérateur, né à Paris en 1734, mort en 1788. Il se distingua en Allemagne dans la guerre de Sept ans, servit comme major général de l'armée de Rochambeau pendant la guerre de l'indépendance américaine, et se lia d'une étroite amitié avec Washington. A son retour, il fut nommé inspecteur d'infanterie et gouverneur de Longwy. Formé à l'école de Voltaire et des encyclopédistes, il en reproduisit les idées dans ses ouvrages, et fut porté par leur influence à l'Académie française en 1775. On a de lui : *De la félicité publique* (1772), sorte de tableau des progrès de l'esprit humain, un peu confus et déclamatoire, mais remarquable surtout par une étude approfondie et par une appréciation alors toute nouvelle des institutions et des mœurs de l'antiquité. Toutefois, c'est avec beaucoup d'exagération que Voltaire a comparé cet ouvrage à *L'Esprit des lois*. Le meilleur écrit du marquis de Chastellux est la relation des *Voyages dans l'Amérique septentrionale* (1786, 2 vol.), où se trouvent les plus intéressants détails sur les mœurs des habitants et sur le caractère des personnages célèbres qui ont joué un rôle dans la révolution américaine.

CHASTEMENT adv. (cha-ste-man). D'une manière chaste, avec chasteté : *Le castor vit chastement avec une seule femelle*. (Chateaub.) *Dire aux jeunes gens d'aimer chastement, c'est enseigner à la fois le péché et la loi*. (St-Marc Gir.)

L'amour le moins honnête exprime chastement
N'excite point en nous de honteux mouvement.

BOILEAU.

CHASTENAY-LANTY (Gérard-Louis-Gui, comte DE), homme politique français, né à Essarois en 1748, mort en 1830. Il s'était acquis l'affection de tous, dans sa terre natale, par sa bienfaisance et ses vertus privées, lorsqu'il fut nommé membre des états généraux. Il se prononça pour les innovations de 1789; mais, après la fuite de Louis XVI à Varennes, le comte de Chasténay-Lanty, effrayé par la marche des événements, signa une tardive protestation et se retira dans ses propriétés. Arrêté pendant la Terreur, il échappa à la mort, grâce aux touchants témoignages que rendirent de lui les habitants d'Essarois. En 1811, il fut nommé membre du Corps législatif, où il siégea jusqu'en 1815. A partir de cette époque, il vécut dans la retraite. — Son fils, Henri-Louis, comte DE CHASTENAY-LANTY, né à Paris en 1772, mort en 1834, fut, en 1792, sous-lieutenant dans la garde constitutionnelle de Louis XVI, et reprit du service sous la Restauration, qui lui donna, en 1815, le grade de colonel. En 1832, il entra à la Chambre des pairs.

CHASTENAY-LANTY (Mlle Louise-Marie-Victorine DE), sœur du comte Henri-Louis de Chasténay, née à Paris en 1771, où elle mourut le 9 mai 1855. Elle était aussi distinguée par son savoir que par ses qualités aimables. Elle est l'auteur de plusieurs ouvrages, tous anonymes, parmi lesquels nous citerons : un *Calendrier de Flore ou Étude de fleurs d'après nature* (1802-1804, 2 vol.) ; *De génie des peuples anciens* (1808) ; les *Chevaliers normands en Italie et en Sicile* ; *Considérations générales sur l'histoire de la chevalerie* (1816, in-8°) ; une traduction des *Mystères d'Udolphe*, d'Anne Radcliffe, et du *Village abandonné*, de Goldsmith.

CHASTÉNÉE s. f. (chas-té-né). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des mélastomées, tribu des lavoisières, comprenant une seule espèce, qui croît dans l'Amérique australe.

CHASTENET DE PUYSEGUR (Armand-Marie-Jacques), général et physicien français. V. PUYSEGUR.

CHASTETÉ s. f. (chas-te-té — du lat. *castitas*; de *castus*, chaste). Vertu des personnes chastes; abstention des plaisirs illicites; honnête retenue dans les plaisirs permis : **CHASTETÉ conjugale**. *Cela blesse la chasteté*. *La chasteté des veuves est une chasteté laborieuse, parce qu'il faut qu'elles combattent sans cesse le souvenir des plaisirs qu'elles ont goûtés*. (Saint Jérôme.) *La chasteté est la source de la force et de la beauté physique et morale dans les deux sexes*. (B. de St-P.) *La chasteté est une vertu morale par laquelle nous modérons les désirs déréglés de la chair*. (Dider.) *Avant d'être un devoir de morale, la chasteté est une loi de conservation que la nature impose à tous les êtres vivants*. (Lamenn.) *La chasteté jusqu'au mariage est utile et nécessaire*. (Maquiel.) *Hors de la famille, il n'y a point de chasteté*. (P. Janet.) *Le mariage est un pacte de chasteté, de charité et de justice*. (Proudh.) *La chasteté est compagne du travail*. (Proudh.) *La chas-*

teté est l'idéal de l'amour. (Proudh.) *Il n'y a pas de mœurs sans la chasteté*. (Lacord.) *La chasteté est la sœur aînée de la vérité*. (Lacord.) *La chasteté est nue, comme Eve avant sa faute*. (G. Sand.) • *La chasteté est le plus riche trésor des femmes, et cependant la plupart se le laissent dérober, disait un railleur dans une société*. — *C'est qu'il est bien difficile, reprit une dame, de garder un trésor dont tous les hommes portent la clef*. • *Une dame d'Athènes demandait, par manière de reproche, à une Lacédémonienne ce qu'elle avait apporté en dot à son mari*. • *La chasteté*, • *répondit-elle*.

Où donc la chasteté prend-elle cet empire,
Que devant un regard sa hardiesse expire?

PONSARD.

— Par ext. Entière abstinence des plaisirs de l'amour : **CHASTETÉ perpétuelle**. *Faire vœu de chasteté*. *Garder la chasteté*. *Trop de gens font vœu de chasteté pour l'observer*. (Christine de Suède.) *La foi suffit difficilement à entretenir le miracle perpétuel de la chasteté ecclésiastique*. (Guérout.)

— Fig. Pureté, morale, pudeur : *La vraie chasteté de l'âme, la vraie pudeur chrétienne, c'est de rougir du péché*. (Boss.)

— Particulièrement. Correction, caractère d'un style pur, châtié. Il Peu usité.

— Syn. **Chasteté**, continence, honneur, pureté, sagesse, vertu. *La chasteté est une vertu qui fait qu'on s'abstient des plaisirs charnels défendus, qu'on les a même en horreur*. *La continence est le fait seul de s'abstenir, et ce fait peut être contraint; lors même qu'il est volontaire, il peut s'allier à des désirs, à des regards que la chasteté réprime*. *La pureté est la chasteté la plus parfaite, c'est l'exemption de toute souillure, c'est quelque chose de saint qui impose le respect*. Quant aux trois mots *honneur, sagesse, vertu*, ils ne sont synonymes des précédents que lorsqu'ils s'appliquent aux femmes; *l'honneur* suppose la volonté de rester estimable aux yeux du monde; *la sagesse* entraîne l'idée d'une grande réserve, de la prudence avec laquelle une femme évite les occasions dangereuses; *la vertu* fait penser à la force d'âme, au courage avec lequel une femme résisterait aux attaques des séducteurs.

— Antonymes. Concupiscence, cynisme, immodestie, impudeur, impudicité, impureté, incontinence, indécence, lasciveté, licence, lubricité, luxure, obscénité, sensualité, volupté.

— Encycl. *La chasteté*, au point de vue chrétien, consiste proprement à n'user des plaisirs de la chair qu'autant qu'ils sont autorisés par le mariage, et, dans le cas contraire, à en éviter les désirs et jusqu'à la pensée. Il ne faut pas confondre la *chasteté* avec la *continence* : on peut être chaste sans être continencier, comme aussi on peut être continencier sans être chaste. L'époux qui reste fidèle à son épouse est chaste et n'est pas continencier; au contraire, l'homme qui, tout en n'usant pas des plaisirs de la chair, donne entrée dans son esprit ou dans son cœur à des pensées ou à des désirs charnels, est continencier, mais n'est pas chaste.

La chasteté, dans toute la rigueur qu'on attache à ce mot, est une vertu chrétienne. Jésus fut sans contredit le premier à lui donner ce caractère de sévérité qu'elle a gardé; non content de condamner l'acte lui-même, il en défendit jusqu'au désir, jusqu'à la pensée consentie. « Quiconque regarde une femme avec des désirs coupables », dit-il, « est déjà adultère dans son cœur ».

Action et réaction, telle est, en deux mots, toute l'histoire de ce monde. Or, à l'époque où Jésus commença sa carrière religieuse, la civilisation était tombée dans l'excès; les arts avaient fait place au luxe; cette facilité de mœurs qui fait le charme de la vie dans les temps civilisés avait dégénéré en débauche, en corruption. Il suffit de lire les ouvrages de Catulle, de Pétrone et de Juvénal, pour se faire une idée de la dépravation de mœurs qui avait envahi l'empire romain. Le fleau s'était introduit dans la Judée elle-même, sous le gouvernement des Hérodes; les Juifs se faisaient un mérite de copier en tout les mœurs de l'empire. L'histoire de la fameuse Hérodiade est présente à toutes les mémoires. L'austère moralité de Jésus fut naturellement révoltée du spectacle de l'humanité dégradée par les plaisirs charnels. Telle est la cause de cette sévérité extrême dont sa doctrine fut si fortement empreinte. La rigueur du nouveau maître fut excessive sans doute; mais ce n'était là que le résultat nécessaire de cette loi presque fatale, qui fait qu'en voulant corriger un excès on tombe toujours dans l'excès contraire. D'ailleurs, autant Jésus était sévère dans sa doctrine, autant nous le voyons indulgent dans la pratique. « Que celui qui n'a point péché lui jette la première pierre », dit-il en parlant de la femme adultère, et la fureur du peuple s'arrêta devant cette parole empreinte d'une divine indulgence. Madeleine aussi, une fameuse courtisane, trouve grâce devant la bonté de son cœur. Ces nobles et généreux exemples n'ont pas toujours été suivis : la doctrine de Jésus, quoique déjà exagérée, fut encore outrée par quelques-uns de ses disciples. Jean, qui, à son exemple, avait gardé sa virginité, déclara dans son Apocalypse que les vierges dans le ciel suivent l'Agneau, chantant un cantique que personne autre ne peut chanter. Paul proclame l'état de virginité bien supérieur à la continence. Les excès

allèrent croissant, et malgré les rigueurs déployées par l'Eglise contre des hérétiques qui, comme les encratiens (continents) par exemple, déclaraient que le mariage était une débauche et la continence un devoir rigoureux, la doctrine exagérée de la continence n'en fit pas moins des progrès. Les déserts de la Thébaïde se peuplèrent d'une multitude de religieux vivant dans la contemplation et dans l'abstention de tous les plaisirs de la chair; l'Occident lui-même fut bientôt envahi par des moines liés par le serment de *chasteté*, qui, plus tard, fut imposé à tous les membres du clergé. On vit encore se fonder de nombreux couvents où les religieuses s'engageaient aussi par des vœux à garder une continence perpétuelle, et de simples fidèles, même des rois sur leur trône, imitèrent cet exemple. — Au mot **CEINTURE**, nous avons parlé des fameuses ceintures de *chasteté*, en usage au moyen âge. AUX mots **CÉLIBAT** et **CÉLIBATAIRE**, on trouvera d'autres détails qui complètent ce qu'il y a à dire à propos de *chasteté*.

CHASTIAUX s. m. (ka-sti-akss). Forme ancienne du mot **CHAT-CHATEL**. Il On disait aussi **CHASTIE** et **CHASTIEUX**.

CHASTIEMENT, **CHASTIER** s. m. et v. a. Formes anciennes des mots **CHÂTIMENT** et **CHÂTIER**.

Chastement des dames (LE), poème moral et didactique de Robert de Blois, trouvère du XIII^e siècle. Les conseils que l'auteur y donne aux dames ont parfois la naïveté du *Manuel de la civilité puérile et honnête*; mais ils renferment des renseignements très-précieux sur certaines coutumes de son époque. « Les dames priseront peu ce livre, si elles ne sont amendées par lui : je veux courtoisement leur enseigner comment elles se doivent comporter », dit l'auteur en commençant son poème. Il faut croire qu'elles avaient besoin d'être guidées même dans les choses les plus usuelles et les plus élémentaires, puisqu'il va jusqu'à leur dire : « Tenez toujours vos mains très-propres; ayez soin de couper vos ongles, qui ne doivent point dépasser la chair, de crainte que l'ordure ne s'y amasse. A dame qui ne se tient pas propre arrive toujours mal. » Il n'y a cependant pas que des conseils de cette nature dans le livre de Robert de Blois : « Si vous allez à l'église, marchez droite et d'un pas égal, et ne devancez pas les personnes de votre compagnie, on le tiendrait à méchanceté; courir ou trotter ne siéra jamais à une dame. Ne vous arrêtez ni çà ni là; ne regardez pas dans les maisons, mais droit devant vous. Saluez debonnairement tous ceux que vous rencontrez; cela ne vous coûte pas beaucoup, et moult en est tenu plus cher celui qui salue volontiers. N'est pas large de rien donner qui est avare de saluer. Ne prenez pas les pauvres gens, mais parlez-leur doucement; qui ne leur donne du sien leur plat par belles paroles. »

Le passage le plus ingénieux est celui qui se rapporte aux épingles et à leur invention : « Gardez qu'à nul homme vous ne laissez mettre la main en votre sein, fors à celui qui y a droit. Sachez que celui qui le premier inventa les épingles le fit pour que nul homme ne mit sa main au sein de femme où il n'a droit, et qui épouse ne lui soit. Celui-là peut la mettre sans forfait du surplus fait son plaisir. Quand il le voudra, bien le souffrez : obéissance lui devez, comme les moines à leur abbé. Pour cela fut le sein couvert, que nul autre n'y doive mettre la main. Celui-là à qui femme laisse ses mamelles nues sentir, et sa chair tâter en haut et en bas, elle ne refuse pas le surplus. Comment se peut-on plus échauffer que par tâter? et quand est fait échauffement, si lieu est, le surplus se prend. » Ces conseils, si crûment exprimés, n'étaient pas superflus dans une société où la liberté des paroles égalait à peine celle des actes. La délicatesse, la retenue des chevaliers, n'existaient que dans les romans; dans la réalité, ils devaient plus souvent leurs bonnes fortunes à la force qu'à la persuasion; ils avaient les gestes fort libres. De là le conseil de notre poète.

Il faut entendre avec quelle rigueur de logique ce bon Robert gourmande les femmes qui montrent leur *chair blanche*! « Se fait toujours blâmer la dame qui fait sa blanche chair montrer à ceux avec qui elle n'est pas familière. Beaucoup laissent ouverte leur poitrine, pour qu'on voie combien bellement elle est blanche; une autre laisse sa chair apparaitre au côté, ou bien ses jambes trop découvrir. Un prud'homme n'approuve pas cela, car convoitise vite saisit fol cœur d'autrui quand il le voit. Blanche gorge, blanc col, blanc visage, blanches mains elles montrent : ce n'est avis que blanc est aussi dessous ses vêtements. » Jacques Boileau, le théologien, n'eût pas dit mieux, dans son livre sur l'*Abus des nudités de gorge*. Il faut croire que les dames du XIII^e siècle s'habillaient à l'antique, comme celles du Directoire, pour laisser voir ainsi leur *chair au côté*.

Les conseils sur la manière de se comporter à l'église n'ont rien de bien particulier, et pourraient s'adresser à quelques contemporains qui vont parader à la messe de midi. Le reste du poème contient des conseils sur l'art d'aimer, sur les encouragements à donner aux amants pour ne pas les rebuter par une sévérité trop grande; il se termine, comme d'habitude, par des préceptes sur l'amour de Dieu et de la Vierge.

Peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur d'avoir supprimé les anecdotes, ne gardant que la morale; l'ouvrage y gagne en gravité, mais aussi en monotonie. Nous ne nous sommes ainsi étendu sur le *Chastement des Dames* que parce qu'il fait connaître plusieurs coutumes aujourd'hui abandonnées.

CHASTIE-MUSART s. m. (de *chastier* et *musard*). Nom donné à une série de quatrains, composés au XIII^e siècle, qui contenaient des préceptes moraux et étaient répandus dans les familles, où on les faisait apprendre aux enfants. Ce mot est aujourd'hui complètement inusité.

— Encycl. Cette habitude de mettre en vers les préceptes moraux pour les fixer plus facilement dans la mémoire n'est point particulière au XIII^e siècle; après les *chastie-musart*, on vit les quatrains de Pibrac, puis ceux du président Favre, et enfin les doctes tablettes du conseiller Pierre Mathieu, dont parle Molière dans une de ses comédies.

Au siècle de Louis XIV, Port-Royal mit les racines grecques sous forme de vers, et le catéchisme a fait la même chose pour les commandements de Dieu et de l'Eglise. L'invention parut si heureuse, qu'elle fut imitée par l'Italie, et le Vénitien Dominique Balbi composa un assez long poème moral sous le titre de *Castiga Matti*, qui peut être regardé comme la traduction littérale de notre *chastie-musart*. Ce genre de poésie fut très-fréquentement employé à cette époque; il faisait la base principale de l'éducation des familles et de celle des écoles. En voici quelques quatrains qui donneront une idée de l'enseignement pratiqué au XIII^e siècle :

Qui blandist homme par devant
Et d'arrière le va décevant,
Il n'a point pis, ni à entencion,
Que la queue de scorcion.

Qui trop en son cuider se fie
Decou s'en voit à la fie.
Il advient bien que li homs mort
Tel morsel qui le maine à mort.

Oste hors de ton œil l'estueil,
Qui en l'autrui vois le festueil.
Folz est qui ne cognoist en lui
Ce qu'il veut jugier en autrui.

CHASTILLON. Nom de deux anciennes familles françaises. V. CHÂTILLON.

CHASTILLON (Claude DE), ingénieur français, né à Châlons-sur-Marne en 1547, mort en 1616. Il fut nommé, en 1589, topographe du roi Henri IV et a laissé plus de trois cents vues de châteaux, de villes, de batailles. On prétend que ce fut d'après les dessins et sous la conduite de cet artiste que furent exécutés les plans de la Place Royale et du Pont-Neuf de Paris. On conserve précieusement à la Bibliothèque impériale, sous le titre de *Topographie française*, la collection complète de Chastillon.

CHASTILLON (Jérôme), président au siège présidial de Lyon et au parlement de Dombes, mort en 1787. Il jouissait d'une grande réputation de science et d'intégrité. Il fut échevin de Lyon en 1577. On a de lui quelques ouvrages, notamment des *Commentaires sur la juridiction de Dombes*.

CHASTOIS ou **CHASTOY** s. m. (cha-stoi — du lat. *castigatio*, action de châtier). Châtiment corporel; supplice. Il Réprimande, correction :

Don d'ennemy, c'est mal rencontre;
Chastoy d'ami, c'est bonne rencontre.
Balz.

Il Vieux mot.

CHASTONIER (Bernard), curé de Saint-Bonnet-la-Rivière (Haute-Vienne), né à Bord (Puy-de-Dôme) vers la fin du XVII^e siècle, mort en 1763. Il a laissé : *Poésies nouvelles sur différents sujets de piété et de morale* (Limoges, 1749), ouvrage qui fait plus d'honneur à la piété qu'au talent de son auteur. Son principal titre à notre souvenir est d'avoir attiré chez lui Marmontel, son parent, et de lui avoir appris la langue latine.

CHASTRE s. m. (cha-stre). Ornith. Petit oiseau que l'on trouve dans la Provence.

CHASTREMENT s. m. (cha-stre-ment). Castration. Il Vieux mot.

CHASUBLE s. f. (cha-zu-ble — du bas lat. *casubula*; de *casa*, case, petite hutte). Ornement que le prêtre met par-dessus l'aube et l'étole, pour dire la messe : **CHASUBLE de damas**, de *drap d'or*. *Mettre la chasuble*. *Oter la chasuble*. *L'Eglise grecque n'a pas admis la chasuble; les célébrants officiaient en chape*. (Lévy.)

— Encycl. Cet ornement sacerdotal était anciennement un grand manteau rond, ouvert seulement par le haut pour y passer la tête. Il était commun aux ecclésiastiques et aux laïques. Les grecs conservèrent, sans aucun changement, la forme antique de la *chasuble*, qu'ils nommaient *planetia*, c'est-à-dire objet qui n'a pas beaucoup de fixité, qui change et tourne très-facilement, tandis que les latins l'appellèrent *casula*, petite maison, dénomination assez juste, car l'ancienne *chasuble* ressemblait assez à une petite maison dans laquelle le prêtre se trouvait enfermé tout entier.

Pendant la célébration de la messe, le prêtre, pour avoir les mains libres, relevait la

chasuble sur les côtés, avec l'aide de ses servants; un vestige de cet usage s'est conservé, et, au moment de l'élévation, on voit le diacre et le sous-diacre soulever la *chasuble* du célébrant, bien que ce soin soit devenu complètement inutile à cause de la forme échancrée de la nouvelle *chasuble*.

Dès le VIII^e siècle, on commença à échan-crer un peu la *chasuble* sous le bras, afin qu'elle fût d'un usage plus commode, et on ne tarda pas à en diminuer l'ampleur et la hauteur, probablement par économie. Enfin, de nos jours, la *chasuble* ne ressemble que très-peu à celle qui était en usage dans les premiers siècles du christianisme. « Il y avait, dit l'abbé Guillon, des *chasubles* d'une richesse extraordinaire. La cathédrale de Mayence en possédait une de couleur violette, laquelle était tellement pesante, à cause de l'or et des pierreries dont elle était enrichie, qu'il fallait être d'une force plus qu'extraordinaire pour pouvoir la porter. L'évêque s'en servait aux grandes solennités, mais il la quittait après l'offertoire pour en prendre une autre plus légère et plus flexible. »

La *chasuble*, dans le langage mystique de l'Eglise, représente le joug de Jésus-Christ, par la figure de la croix qui y est brodée. Plusieurs conciles ont défendu de confectionner les *chasubles* avec des étoffes ayant déjà servi à des usages profanes; néanmoins, cela est toléré, particulièrement dans les paroisses pauvres. La *chasuble* doit être en soie, et la sacrée congrégation des rites a déclaré, le 23 septembre 1847, qu'il n'était pas permis de se servir de *chasubles* de lin ou de percale imprimée.

La couleur d'une *chasuble* se juge d'après celle du fond et non par celle de la croix qui en occupe la majeure partie; elle est réglée d'après la fête du jour.

CHASUBLERIE s. f. (cha-zu-ble-ri). Art ou action de fabriquer des *chasubles* et autres ornements sacrés du même genre; commerce de ces ornements; articles de ce commerce: *Connaître la chasublerie. Fonder une maison de chasublerie. Vendre, acheter des chasubleries.*

CHASUBLIER, IÈRE s. (cha-zu-bli-è, ière — rad. *chasuble*). Techn. Ouvrier, ouvrière qui fait des *chasubles* et autres ornements d'église du genre des *chasubles*; personne qui vend ces articles: *Un chasublier renommé.*

CHAT s. m. (cha. — Ce mot français vient directement du latin *catus*, même sens, par suite du changement normal de c en ch, et de la chute de la désinence. Certains dialectes offrent même une forme intermédiaire plus voisine du latin *catus*, par exemple le picard *cat*. Les langues néo-latines présentent, pour le nom de cet animal, un remarquable accord. Ainsi, l'italien l'appelle *gatto*, l'espagnol *gato*, le catalan *gat*, le provençal *cat*. La chatte porte, dans ces mêmes langues, les noms également similaires de *gatta*, *gata*, *cata*, auxquels il faut ajouter le grec moderne *gata*. On sait que le latin a un autre nom générique pour désigner le chat, celui de *felis*, et il est étrange que ce ne soit pas ce mot qui soit passé dans nos idiomes romans. On croit cependant pouvoir en retrouver un dérivé immédiat dans le picard *fèle*, qui, avec *cat*, désigne quelquefois le chat. Ce ne sont pas seulement les langues néo-latines, mais encore les langues celtiques et germaniques, qui ont donné à ce mot droit de cité; par exemple, l'irlandais *cat*, le cymrique *catl*, l'anglo-saxon *cat*, etc., reproduisent assurément le *catus* latin. Mais d'où vient ce *catus* latin? Grosse question et qui a inspiré bien des hypothèses plus ou moins acceptables. *Catus*, par un a long, est un mot relativement moderne en latin; le véritable nom du chat est *felis*, que nous avons vu plus haut. On ne trouve *catus* que dans Palladius, et dans un vers anonyme de l'*Anthologie latine*. Les uns ont voulu identifier *catus* avec un autre mot latin *catus*, par un a bref, emprunté à la langue sabine, et paraissant être une contraction de *catus*, rusé, malin. Ce nom conviendrait, en effet, assez bien au chat; mais la différence dans la quantité des deux a? D'autres ont cherché à *catus* une origine plus moderne et assez ingénieuse: *catus* ou *cattus* serait un dérivé du verbe *captare*, saisir, par contraction *cattare*. *Cattus* serait alors pour *captus*, avec le sens actif. C'est de ce verbe que les Italiens ont fait leur *gattare* et les Français *guetter*. Le chat serait alors l'animal qui guette, qui se met à l'affût. Cette étymologie, raisonnable pour le sens, est, au point de vue linguistique, assez peu admissible. M. Pictet est, lui, d'un tout autre avis dans ses *Origines indo-européennes*. Pour mieux faire comprendre sa théorie, il faut mettre sous les yeux des lecteurs les quelques considérations dont il l'a fait précéder. « C'est en Egypte, paraît-il, dit le savant philologue, que le chat a été mis au nombre des animaux domestiques, et, d'après le témoignage d'Hérodote, il y était tenu en grande vénération. Suivant Ruppert et Ehrenberg, on doit regarder deux espèces nubienues sauvages, les *felis maniculata* et *bubastis*, comme la souche probable du chat égyptien. On n'en connaît point le nom hébreu, car nulle part il n'en est fait mention dans la Bible. Les Grecs et les Romains n'en avaient point dans leurs maisons, et employaient la belette, *galé, mustela*, pour se débarrasser des souris. Link, d'après cela, regarde comme probable que c'est au

moyen âge seulement que le chat domestique égyptien a été importé en Europe et dans une partie de l'Asie. Cela semble douteux, cependant, depuis que l'on a trouvé à Moosseedorf, canton de Berne, dans les restes d'un ancien établissement lacustre qui paraît remonter à ce qu'on appelle l'âge de pierre, des ossements de chat mêlés à ceux de chien, de bœuf, de cheval, de cochon, de chèvre et de mouton. » Après ces détails intéressants sur les origines de l'histoire de cet animal domestique, M. Pictet constate que le *catus* latin se lie à l'arabe *kitth* et au syriaque *katô*, lesquels mots se rattachent eux-mêmes à différents termes des langues africaines, par exemple au *gada* d'un dialecte bormian, au *kadiska* du nouba, au *kadiskas* du barabras. Il en conclut que l'origine du mot *catus* est africaine, comme l'animal qu'il désigne, et il mentionne, pour mémoire seulement, l'ancien égyptien *gau, gai*, et le copte *shau*, qui, en effet, ne présentent avec les mots précédemment cités qu'une ressemblance très-éloignée. Ce vocable se retrouve jusque dans l'arménien *gadu*, et l'ossete *gado*, ainsi que dans d'autres idiomes parlés par des nations limitrophes. Si maintenant nous interrogeons le sanscrit, il nous offre un mot qui présente avec celui qui nous occupe un certain rapport extérieur; c'est celui de *khattapa*, en indou *khata*, qui désigne, non pas le chat, mais un autre animal, la civette. Malheureusement, l'étymologie de ce mot, qui veut dire *qui mange l'herbe appelée khatta*, rend bien difficile la défense de l'origine sanscrite, à moins que cette herbe *khatta* ne soit analogue à la valériane, qui, on le sait, est appelée avec raison l'herbe aux chats, à cause de la véritable passion que ces animaux éprouvent pour son parfum. M. Pictet fait remarquer que la domestication du chat dans l'Inde doit remonter à une haute antiquité, et que l'espèce féline propre à l'Inde est différente de l'espèce égyptienne, car le sanscrit possède pour le chat une série de noms appellatifs très-caractéristiques; tels sont: l'animal de la maison, *rapaga*; le loup de la maison, *galavrika*; le mangeur de rats, *alchubudj*; l'ennemi de la souris, *mashak-rata*. L'avis de M. Pictet est que les Aryas, nos ancêtres, ne possédaient pas le chat, quoique sans doute ils en aient connu quelque espèce sauvage. Chez plusieurs nations, le chat paraît avoir été caractérisé par sa longue queue, car il semble que dans le mot grec du chat, *ailouros*, on retrouve le mot *oura*, queue. Par suite d'une coïncidence curieuse, il y a toute une série de mots: persan, afghan, kourde, turc, *pushak, pishik, psik, psi, psai, psaka*, qui semblent se rattacher au mot sanscrit *putchchha* ou *pitchechha*, queue, comme le mot grec *ailouros* (à oura). Mamm. Animal carnassier domestique, qui sert de type à un genre du même nom: *Un chat noir, gris, blanc. Le chat d'Angora. Un chat d'Espagne. Le chat est un domestique infidèle que l'on ne garde que par nécessité.* (Buff.) *Le chat est joli, léger, adroit, propre et voluptueux; il aime ses aises, il cherche les meubles les plus mollets pour s'y reposer et s'ébattre.* (Buff.) *Dans le chat, la forme du corps et le tempérament sont d'accord avec le naturel.* (Buff.) *Les chats n'ont de l'attachement que les apparences.* (Buff.) *Le chat ne nous caresse pas, il se caresse à nous.* (Rivarol.) *En Chine, il y a des chats à long poil extrêmement luisant, avec les oreilles pendantes.* (Focillon.) *Haut! il ne pouvait demeurer dans une chambre avec un chat.* (Raspail.)

Et quel fâcheux démon, durant des nuits entières, Rassemble ici les chats de toutes les goutières?

De vos courtisans hypocrites
Mes chats me rappellent les tours.
La nation des belettes,
Non plus que celle des chats,
Ne veut aucun bien aux rats.

LA FONTAINE.
« Genre de mammifères, de l'ordre des carnivores et de la famille des digitigrades, qui renferme, outre l'animal domestique du même nom, un grand nombre d'espèces caractérisées par un museau court et arrondi, des mâchoires très-fortes, des ongles rétractiles: *Le lion et le tigre sont des espèces du genre chat.*

— On distingue plusieurs variétés du chat domestique, ou mieux du chat commun. *Le chat sauvage*, Variété de chat qui vit dans les bois, et qui paraît être la souche de notre chat domestique. *Le chat chartreux* ou *des chartreux*, Chat domestique dont le pelage est gris bleuâtre. *Le chat d'Angora*, Belle variété de chat domestique, à poil long et soyeux. *Le chat d'Espagne*, Chat à pelage roux ou mêlé de blanc, de roux et de noir.

— Quelques espèces du genre chat ou même appartenant à d'autres genres portent, comme nom spécifique, le nom de chat. *Le chat ma. qué* ou *chat bizaum*, Civette. *Le chat de Constantinople*, Genette. *Le chat épineux*, Nom vulgaire du coendou. *Le chat du Canada*, Espèce de lynx du Canada. *Le chat à crinière*, Guepard. *Le chat volant*, Nom vulgaire du galeopitèque. *Le chat de mer*, Espèce de phoque.

— Chass. *Chat haret*, Chat sauvage, chat domestique qui se retire dans les bois et les garennes et y vit de gibier.

— Fam. Terme d'affection que l'on adresse à un enfant, ou à une personne avec laquelle on a des relations d'intimité: *Embrasse-moi, mon petit chat. Pauvre chat! dit-elle à son*

mari en lui caressant le menton, tu n'es pas malheureux! (Balz.) *Alfred, mon gros chat!* — *Qu'est-ce que tu veux, Minette?* (X. de Montépin.)

— Argot. Geôlier.

— Par plaisant. *Chat fourré*, Se dit des docteurs, des magistrats et de certains dignitaires qui portent des fourrures à leurs habits de cérémonie: *Si les chats fourrés de la Sorbonne étaient assez fous pour lâcher un décret...* (Volt.)

— *Chat grillé*, Jeune enfant chétif et qui ne grandit pas.

— *Musique de chat*, Musique aigre et discordante, comme les cris des chats qui se querellent.

— Loc. fam. *Chien et chat*, Personnes qui ne peuvent se souffrir, qui ont une grande antipathie l'une contre l'autre.

— *Ecrire, griffonner comme un chat*, Ecrire d'une manière illisible: *Je trouve l'écriture trop lente pour rendre la parole, et je griffonne comme un chat.* (G. Sand.)

— *Avoir joué avec les chats*, Se dit d'une personne qui a des égratignures au visage.

— *C'est le chat*, Explication ironique par laquelle on feint de justifier une réponse négative à laquelle on ne croit pas: *« Ce n'est pas moi, je vous assure. — Non, c'est le chat. »*

— *Pas un chat*, Personne, absolument: *Il n'y a pas un chat dans la maison. On ne rencontre pas un chat dans la rue.*

— *Dès que les chats seront chaussés*, De très-grand matin.

— *Il n'y a pas là de quoi fouetter un chat*, C'est une chose sans importance, sans gravité; c'est une bagatelle: *Nous ne sommes point coupables; il n'y a pas de quoi fesser un chat.* (Dancourt.)

— *Laisser aller le chat au fromage*, Se dit d'une femme qui ne défend pas assez bien sa vertu.

— *Mettre une chose dans l'oreille du chat*, Ne plus y penser, l'oublier entièrement; n'en pas tenir compte: *Ce que je vous dis là, j'ai grand peur que vous ne le mettiez dans l'oreille d'un chat; mais si vous ne le faites pas, vous vous en repentirez grandement un jour.* (G. Sand.)

— *C'est le nid d'une souris dans l'oreille d'un chat*, Se dit en parlant de quelque chose d'impossible.

— *Guetter quelqu'un comme le chat fait la souris*, Se dit en parlant d'un homme qui en épie un autre avec beaucoup d'attention.

— *Aller comme un chat maigre*, Courir vite et beaucoup:

Lors, dispo du talon, je vais comme un chat maigre.
RÉGNIER.

— *Aller voir pêcher les chats*, Se laisser trop facilement convaincre.

— *Passer sur quelque chose comme chat sur braise*, Se dit d'un homme qui glisse rapidement sur un fait duquel il veut écarter l'attention: *Il faut courir la-dessus comme chat sur braise.* (Beaumarch.)

— *Être propre comme une écuelle à chat*, Se dit d'un homme ou d'une chose très-malpropre.

— *Être comme le chat qui retombe toujours sur ses pieds*, Se dit d'une personne adroite, qui sait toujours se tirer d'affaire, même dans les situations les plus embarrassantes. S'applique, surtout en politique, à ceux qui savent conserver leurs places sous tous les gouvernements.

— *Entendre bien chat sans qu'on dise minon*, Se dit d'une personne fort éveillée et qui entend à demi mot.

— *Jeter le chat aux jambes à quelqu'un ou de quelqu'un*, Lui susciter des embarras: *Les calvinistes sont bien aises de jeter le chat aux jambes des papistes.* (Volt.)

— *Jeter sa langue au chat*, Avouer que l'on ne saurait deviner; se reconnaître confondu: *Hola! ne coupons pas la langue au cédibat, Marquise! il me faudrait jeter la minne au chat.*

E. AVOIR.
On dit plus ordinairement *Jeter sa langue aux chiens*.

— *Avoir un chat dans la gorge*, Éprouver dans le gosier un embarras soudain, par suite duquel la voix se trouve arrêtée ou voilée. Voici, à propos de ce proverbe, un compliment spirituel. Une demoiselle se plaignait à un jeune homme d'avoir des chats dans la gorge. « Il n'y a rien là d'étonnant, reprit le galant, vous avez tant de souris sur la figure. » Cédon n'aurait pas mieux dit.

— *Payer en chat*, *Il en rats*, Payer en bagatelles, en toutes sortes d'effets de peu de valeur.

— *Bailler le chat par les pattes*, Présenter une chose par l'endroit, le côté le plus difficile.

— *Se servir de la patte du chat pour tirer les marrons du feu*, Faire courir à un autre le risque d'une entreprise, d'une affaire dont on espère recueillir soi-même le profit.

— *Avoir une mine de chat fâché*, Paraître furieux.

— *Avoir été au trépasement d'un chat*, Avoir la vue trouble. Le peuple croyait autrefois que celui qui avait assisté à la mort d'un chat en gardait un certain trouble dans la vue. *T'as été au trépasement d'un chat, t'as la vue trouble.* (Mol.)

— *Emporter le chat*, Sortir d'un lieu sans

dire adieu à personne; et aussi déménager complètement, ne rien laisser, pas même un chat, dans son logement: *Les savants disent qu'emporter le chat signifie simplement partir sans dire adieu; et faire un trou à la lune veut dire s'enfuir de nuit pour une mauvaise affaire; un ami qui part le matin de la maison de campagne de son ami a emporté le chat; un banqueroutier qui s'est enfui a fait un trou à la lune.* (Volt.)

— *Avoir un œil à la poêle et l'autre au chat*, Veiller à deux choses à la fois.

— *Acheter, vendre chat en poche*, Acheter, vendre sans voir, sans montrer l'objet acheté ou vendu: *Vous êtes-vous mis en tête que Léonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche?* (Mol.)

Oh! cousin, n'allez pas acheter chat en poche. Pour savoir si la belle est droite ou de travers, Faites-la visiter avant par des experts.
RÉGNIER.

« On disait autrefois ACHETER CHAT EN SAC: *Vaux-tu épouser chat en sac?* (F. Deschamps.) *Les filles qui se marient achètent chat en sac.* (Montaigne.)

Il y a deux manières d'expliquer cette expression proverbiale: l'auteur des *Remarques sur le Dictionnaire de l'Académie* prend que le mot *chat* a été ici altéré, et que cela signifie acheter un bijou chaloyant sans l'avoir démonté. Mais il s'agit certainement non d'un bijou, mais d'un chat mis à la place d'un lièvre dans une poche de gibocière, pour tromper l'acheteur. On sait en effet que, aux barrières de Paris surtout, beaucoup de chats, après leur mort, sont décorés pompeusement du titre de lapin ou de lièvre.

— *Éveiller le chat qui dort*, Réveiller une affaire assoupie; se susciter un danger qu'on aurait dû éviter prudemment.

— Loc. prov. *On ne peut prendre de tels chats sans mitaines*, Se dit d'une affaire qui présente de grandes difficultés, qui est épineuse.

« *Chat parti, les souris dansent*, Quand les maîtres ou les chefs sont absents, les écoliers, les inférieurs se livrent au désordre; on donne diverses formes à ce proverbe: *Vous avez fait fête à mon neveu; c'est très-bien! Quand le chat court sur les toits, les souris dansent sur les planches.* (Balz.) *Le chat nuit, tous les chats sont gris*, La nuit, on peut facilement se méprendre; dans l'obscurité, il est aisé de confondre les personnes et les choses: *« Ah! coquin, t'irois! disait M. Duval à Jocrisse, c'est donc toi qui bois mon vin! — Moi, monsieur? — Oui, toi. — Je vous jure que non. — Qui peut le boire? — Dame, monsieur, je n'en sais rien. — C'est peut-être le chat? — Dame, monsieur, ça se pourrait bien, car les chats aiment beaucoup le vin. — Les chats aiment le vin? — Oui, monsieur; puisqu'on dit que la nuit tous les chats sont gris. »*

Veux-tu, ma Rosinette,
Faire emplette
Du roi des maris?
Je ne suis point Tircis:
Mais la nuit, dans l'ombre,
Je vauds encore mon prix;
Et quand il fait sombre,
Tous les chats sont gris.

BEAUMARCHAIS.
« *Le mou est pour le chat*, Se dit de ce qui revient naturellement à quelqu'un. *« A mauvais rat mauvais chat, il faut être méchant avec les méchants. » A bon chat bon rat*, Se dit quand celui qui attaque trouve un antagoniste capable de lui résister: *« Le mari d'Araminte est amoureux de ma matresse. — Oh bien, mon enfant, à bon chat bon rat; le mari de ta matresse est amoureux d'Araminte. »* (Dancourt.)

On voulait m'attaquer, mais à bon chat bon rat.
DESTOUCHES.

Maudit soit le premier qui nous ensorcela!
Mais à bon chat bon rat, et ce n'est par merveille,
Si les femmes souvent leur rendent la pareille.
RÉGNIER.

« *Chat échaudé crant l'eau froide*, On redoute même la fausse apparence du mal qu'on a ressenti une fois. On dit dans le même sens, mais plus rarement, *Chat échaudé ne revient pas en cuisine*.

— Mar. Bâtiment de commerce des mers du Nord, peu usité aujourd'hui, qui était construit à plates varangues et arrondi aux deux bouts. *« Espèce de galère en usage au moyen âge. »*

— Pêch. Petit grappin avec lequel les pêcheurs retirent du fond de la mer la lecture ou le filet qui leur a échappé. *« Les matelots appellent CHATTH un instrument tout semblable. »*

— Art milit. Machine de guerre usitée au moyen âge, et qui consistait en une sorte de bascule au moyen de laquelle on pouvait hisser des soldats à la hauteur des remparts, et les faire pénétrer dans la place. *« Sorte de tour mobile portant une poutre armée d'un harpon, et servant à la fois de béliet et de corbeau. » Chat hampé*, Instrument formé de plusieurs branches de fer élastique, et qui sert à découvrir les chambres qui peuvent exister dans des canons. *« Chat à griffes*, Instrument de fer muni de plusieurs griffes, dont on se sert pour rechercher s'il n'y a pas de chambres dans l'intérieur des canons de fusil. *« Chat à neuf queues*, Sorte de fouet formé de neuf cordes terminées par une pointe de fer,

dont les Anglais se servent pour châtier les soldats.

— Comm. Nom d'une ancienne sorte de drap de basse qualité, que l'on teignait quelquefois en bleu foncé, le plus souvent en noir : *La chaîne des chats était ordinairement de laine blanche; quant à la trame, on la formait des résidus des laines filées qui avaient servi à la fabrication des draps de couleur teints en laine.* (Savary.)

— Techn. Accident qui survient lorsque la matière en fusion s'échappe du creuset pour se répandre dans le feu, soit par suite de la rupture du creuset, soit par toute autre cause. *■ Morceau de métal percé d'un trou, dans lequel passe la corde de l'aplomb du charpentier. ■ Matière étrangère dure qu'on trouve dans l'ardoise, et qui ne permet pas de la débiter. ■ Chevalet de couvreur.*

— Blas. Figure de chat qui symbolise, selon les uns, la liberté et l'indépendance, selon d'autres, l'astuce et même l'hypocrisie : *Les Bourguignons avaient pris le chat pour symbole, avec cette devise : Tout par amour et rien par force. La Chetardie de Paviers : D'azur, à deux chats d'argent. — Charon : De gueules au chevron d'or, surmonté d'une étoile d'argent. — Chaffardon : D'azur à trois chats d'or, les deux de chef affrontés. ■ Chat effarouché. Celui qui lève le train de derrière plus haut que la tête.*

— Jeux. Sorte de jeu d'enfants qui consiste à atteindre et à toucher un joueur, lequel, à son tour, cherche à en atteindre et à en toucher un autre. *■ Chat coupé. Jeu du même genre, dans lequel un joueur peut se substituer à celui qui est poursuivi, en passant entre lui et le poursuivant. ■ Chat perché. Autre jeu, où l'on échappe au poursuivant en se suspendant au-dessus du sol par la force des poignets. ■ Le chat et le rat. Jeu où deux joueurs se poursuivent les yeux bandés et attachés aux bouts d'une même corde. ■ Le chat et la souris. Jeu où un joueur cherche à atteindre une dame dans un cercle de joueurs qui la protègent.*

— Mus. Sorte de harpe des Birmanes, figurant un chat assis, dont la queue, relevée sur le dos, sert de point d'attache aux cordes de l'instrument.

— Hortie. *Chat brûlé.* Variété de poire d'automne, qui est fort perruise. *■ Couper les branches d'un arbre en dos de chat.* Leur faire faire une espèce de combe en haut.

— Ichthyol. *Chat de mer.* Nom vulgaire du loup de mer, de la rousette, d'un pinné, de la chimère monstrueuse. *■ Chat rochier ou chat-rochier.* Nom vulgaire d'un squal.

— Moll. *Chat de mer.* Nom vulgaire de l'aphysie et de quelques coquilles qui sont hérissées d'épines.

— Bot. Espèce de garance, qui croît au Malabar. *■ Herbe de chat.* Nom vulgaire d'une sorte d'antennaria appelée aussi *PIED-DE-CHAT*. *■ Nom vulgaire de la valeriane, plante sur laquelle les chats aiment à se rouler.*

— s. m. pl. Nom vulgaire des folles fleurs des noyers, des coudriers, des saules.

— Orfèvr. *Œil-de-chat.* Nom donné par les lapidaires à une pierre fine du genre de l'agate, qui est gris de paille, ou jaunâtre, ou verdâtre, avec un point central d'où rayonnent des lignes d'un vert lumineux tranchant sur le fond. On taille l'ŒIL-DE-CHAT soit en rond, soit en ovale, selon la direction de son étoilement.

— Encycl. Mamm. Les animaux du genre *chat* sont, de tous les carnassiers, les mieux armés pour le combat. Ils se distinguent aisément par leurs dents et par leurs ongles. Leur système dentaire est composé de trente dents ; chaque mâchoire est munie de six incisives et de deux canines énormes. Il y a, en outre, huit molaires à la mâchoire supérieure et six à l'inférieure. Ces molaires sont comprimées, tranchantes et dentelées comme une scie. Au lieu de se toucher par leur couronne, elles se correspondent par leurs faces, comme des lames de ciseaux, ce qui provient de ce que la mâchoire inférieure est plus étroite que la supérieure. Les molaires qui garnissent les deux côtés de cette dernière se subdivisent en deux avant-molaires, deux molaires principales et quatre arrière-molaires. Les avant-molaires sont relativement très-petites. Les molaires principales sont plus grandes, à couronne triangulaire, à sommet presque médian et peu pointu. Les premières arrière-molaires, appelées aussi *carnassières supérieures*, sont les plus grosses de toutes. Ces dents, très-caractéristiques, sont formées d'une pointe tranchante, avec un lobe conique à la base antérieure, et, en arrière, un autre lobe beaucoup plus étendu, qui s'écarte en une sorte d'aile tranchante. Les secondes arrière-molaires se font remarquer par leur petitesse et leur forme entièrement tuberculeuse. Elles sont disposées transversalement et ont une couronne bilobée. Les molaires de la mâchoire inférieure comprennent deux molaires principales et quatre arrière-molaires. Les molaires principales, qui viennent après une bosse assez marquée, sont légèrement triangulaires, comprimées, avec un talon basilaire en avant, et un talon beaucoup plus grand, presque bilobé, en arrière. Les premières arrière-molaires diffèrent peu de leurs correspondantes supérieures ; elles sont cependant un peu plus

grandes. Les secondes, ou *carnassières inférieures*, sont très-minces, assez élevées et formées presque entièrement de deux lobes tranchants, que sépare une échancrure plus ou moins profonde. Ces dents sont tellement serrées contre les précédentes, qu'elles les dépassent quelquefois en dedans d'une manière assez marquée. Les mâchoires sont courtes, et mues par des muscles extrêmement forts. C'est le développement de ces muscles et de l'arcade zygomatique sur laquelle ils sont insérés qui donne à la tête des *chats* cette largeur caractéristique, et à leur museau cette forme arrondie qui les font distinguer au premier abord de tous les autres mammifères carnassiers.

Les ongles des *chats* constituent des armes tout aussi redoutables que leurs dents. Un mécanisme particulier empêche qu'ils ne s'émoussent ou ne s'usent dans la marche. A cet effet, la phalange onguéale tourne sur la tête de la phalange précédente, et de celle-ci part un ligament très-fort, qui, par son élasticité, tient la phalange onguéale relevée sans aucun effort de la part de l'animal. L'ongle est en outre protégé par un repli de la peau. Quand un *chat* veut saisir et déchirer sa proie, il contracte les muscles fléchisseurs des phalanges et fait sortir ses griffes acérées ; dès que la contraction volontaire cesse, ces dernières se relèvent naturellement. Cette disposition particulière des ongles ne se rencontre que dans les *chats*. Les ongles ainsi conformés sont désignés sous le nom d'*ongles rétractiles*.

Quoique moins importantes au point de vue purement zoologique, les autres particularités de la structure des *chats* sont aussi fort intéressantes pour l'observateur. Leurs pieds sont matelassés de tissu cellulo-fibreux, ce qui, joint à l'extrême élasticité de leurs membres, rend leur marche tout à fait silencieuse et leur permet de tomber de très-haut sans se blesser. La langue est couverte de papilles cornées, dont la pointe se trouve dirigée en arrière. Le nez est terminé par un muile assez petit, à côté et au-dessous duquel s'ouvrent les narines. Les oreilles sont courtes, droites, triangulaires. Les jambes sont assez courtes. Les pieds de devant ont cinq doigts, ceux de derrière n'en ont que quatre. Les ongles des pieds antérieurs sont les seuls complètement rétractiles. Le gland des mâles est couvert de petites papilles cornées, ce qui peut rendre raison des cris aigu que la femelle de plusieurs espèces jette pendant l'accouplement, et qui semblent dénoter une grande douleur. On ne trouve ni poches ni follicules aux environs des organes de la génération. Les intestins sont très-courts. Le cerveau est petit et proportionnellement plus développé dans le sens de la largeur, de sorte qu'il présente une saillie très-apparente à l'endroit où Gall place la protubérance du meurtre. L'odorat est moins actif que celui des chiens. Les yeux sont remarquables par le volume et la sensibilité de l'iris. La pupille est linéaire ou arrondie, et certaines espèces voient aussi bien la nuit que le jour. Le goût paraît assez obtus, car la langue est garnie de papilles cornées qui la transforment en une sorte de râpe peu propre à transmettre les sensations. Le sens de l'ouïe a, au contraire, une excessive finesse ; on est même frappé, en examinant le squelette des *chats*, de l'ampleur extraordinaire de la caisse du tympan. Le toucher a son siège principal dans la moustache qui environne la bouche, et dont les poils, très-longs et très-forts, recouvrent de très-gros nerfs.

Comme la vie est en général très-active chez les *chats*, la respiration leur est très-nécessaire, et ils s'asphyxient aisément. La circulation est très-rapide.

Tous les *chats*, même dans les grandes espèces, expriment leur satisfaction en faisant entendre ce bruit monotone qu'on nomme *ronron*. Dans la menace, ils *feulent* en soufflant et montrant les dents. Malgré ces deux caractères communs, leur voix varie beaucoup d'une espèce à l'autre. Ainsi le lion rugit d'une voix creuse et presque semblable à celle du taureau, le jaguar aboie comme un chien, le *chat* domestique miaule, et le cri de la panthère ressemble au bruit d'une scie. Le pelage des *chats* est généralement doux, et leur fourrure forme l'objet d'un commerce important. La plupart des espèces ont des poils laineux de couleur grise, et des poils soyeux formant souvent une robe très-riche et très-variée.

Les mœurs des *chats* ont été étudiées avec le plus grand soin par plusieurs naturalistes. « Ces animaux, dit F. Cuvier, sont les plus carnassiers de tous les mammifères, et, quoique répandus sur la surface presque entière du globe, leurs mœurs sont partout à peu près les mêmes. Doués d'une vigueur prodigieuse, et pourvus des armes les plus puissantes, ils attaquent rarement les autres animaux à force ouverte ; la ruse et l'audace dirigent tous leurs mouvements, sont l'âme de toutes leurs actions. Marchant sans bruit, ils arrivent au lieu où l'espoir de trouver une proie les dirige, s'approchent en rampant de leur victime, se tapissent dans le silence, sans qu'aucun mouvement les décelé, attendent l'instant propice avec une patience que rien n'altère, puis, s'élançant tout à coup, ils tombent sur elle, la déchirent de leurs ongles et assouvissent pour quelques heures la soif de sang qui les dévorait. Rassasiés, ils se retirent au centre du

domaine qu'ils ont choisi pour leur empire. Là, dans un profond sommeil, ils attendent que quelque besoin nouveau les presse encore d'en sortir. Celui de l'amour, non moins puissant sur leurs sens que celui de la faim, vient à son tour les arracher au repos ; mais la férocité de leur naturel n'est point adoucie par ce besoin, dont la conservation de la vie est seulement le but. Le mâle et la femelle s'appellent par des cris aigus, s'approchent avec défiance, assouvissent leur ardeur en se menaçant et se séparent remplis d'effroi. L'amour des petits n'est connu que des mères ; les *chats* mâles sont les plus cruels ennemis de leur progéniture. Il semblerait que la nature n'a pu trouver qu'en eux-mêmes les moyens de proportionner leur nombre à celui des autres êtres, comme elle n'a pu trouver qu'en nous ceux de mettre des bornes à l'empire de notre espèce. Cependant ces animaux, qu'aucun amour ne peut apprivoiser, sont capables de s'attacher par le sentiment de la reconnaissance. Lorsque la contrainte les force à recevoir des soins et leur nourriture d'une main étrangère, l'habitude finit par les rendre confiants, et bientôt leur confiance se change en une affection véritable ; elle va même jusqu'à en faire des animaux domestiques ; car le naturel des *chats* est tellement semblable dans toutes les espèces, qu'il n'est pas permis d'élever un doute sur la possibilité de rendre domestiques le lion et le tigre, comme notre *chat* lui-même. Une grande force, une grande indépendance, nuisent, on le sait, au développement des facultés intellectuelles en les rendant inutiles. C'est toujours le moyen le plus simple d'arriver au but qu'on préfère. Or, excepté l'homme, les *chats* n'ont pas d'ennemis qui en veuillent à leur vie, et aucun des animaux dont il font leur proie ne peut leur résister ; la seule ressource de ceux-ci est dans une prompte fuite. Les *chats* bondissent avec une incroyable légèreté, mais ne peuvent courir rapidement ; c'est le seul développement de force auquel leur organisation ne se prête pas ; et, sous ce rapport, c'est leur seule imperfection, si l'on peut toutefois appeler ainsi la privation d'une faculté qui aurait entraîné la dévastation des continents, et y aurait éteint la vie animale ; car, après avoir vu ce que peut la force d'un tigre poussé par la faim, et l'adresse ou la légèreté d'un *chat* sauvage, il est impossible de concevoir comment les autres animaux auraient pu échapper à la mort si la fuite leur eût été inutile. Les *chats* ne montrent jamais dans l'état sauvage une très-grande intelligence ; aussi ne les chasse-t-on pas, à proprement parler, on les attaque à force ouverte ou par surprise. Leurs ruses ne consistent guère que dans le silence et le mystère. Lorsqu'ils sont une fois soumis à l'homme, lorsqu'ils sont contrainsts pas sa puissance à vivre dans des circonstances où ils ne se seraient jamais placés d'eux-mêmes, alors leur entendement se développe, s'accroît et présente des résultats tout à fait inattendus. La défiance paraît être le trait le plus marqué de leur caractère ; aussi c'est celui que la domesticité n'efface jamais tout à fait, et qui présente le plus d'obstacles quand on veut les apprivoiser. La moindre circonstance nouvelle suffit pour les effrayer, pour leur faire craindre quelque danger, quelque surprise. Il semblerait qu'ils se jugent comme nous les jumeons nous-mêmes. »

Le genre *chat*, tel qu'il a été adopté par Linné et par Cuvier, c'est-à-dire en y comprenant le guépard et les lynx, forme aujourd'hui, sous le nom de *félins*, une des plus importantes familles de l'ordre des mammifères carnassiers. Pris dans le sens et avec la valeur qu'on lui accorde généralement de nos jours, ce genre comprend encore un grand nombre d'espèces, parmi lesquelles on doit citer comme particulièrement importantes le lion, le tigre, les pumas ou cougours, la panthère, le léopard, l'once, les jaguars, l'ocelot, le serval et le *chat* proprement dit.

Ce dernier, le seul dont nous ayons à nous occuper dans cet article, n'est autre que le *chat* sauvage des forêts de l'Europe et de l'Asie. Nous lui assignerons, d'après A.-G. Desmarest, les caractères spécifiques suivants : poil long et touffu, principalement sur les joues ; parties supérieures et latérales du corps variant du gris foncé jaunâtre au gris brun ; parties inférieures blanchâtres ; dos marqué dans son milieu d'une ligne longitudinale noire, de laquelle partent des bandes transversales peu tranchées, assez nombreuses, et qui s'étendent parallèlement les unes aux autres sur les flancs, les épaules et les cuisses ; quelques petites lignes également parallèles entre elles sur le front et le sommet de la tête ; coins de la bouche gris blanc, de même que la poitrine et le dessous du ventre ; lèvres noires ; queue très-touffue, annelée de noir, et ayant son extrémité de la même couleur ; oreilles droites, roides ; pupille se contractant longitudinalement.

Le *chat* proprement dit n'est guère haut de plus de 0 m. 20 ; la longueur de son corps, mesuré depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, est d'environ 0 m. 50. On rencontre dans ce petit carnassier toutes les habitudes des grandes espèces : il vit isolé dans les bois, faisant une chasse active aux lièvres, aux lapins, aux perdrix et à d'autres animaux. Il grimpe avec agilité, saute comme les écureuils, et place ses petits dans les trous des arbres. Chassé par les chiens courants, il ruse comme le renard ; puis, quand il est fa-

tigué, il s'élance sur un arbre, se couche sur une grosse branche, et de là regarde tranquillement passer la meute et les veneurs. Ce *chat* était autrefois commun dans toute la France ; on ne le voit plus aujourd'hui que dans les grands bois de la partie méridionale, et il y est même très-rare. C'est lui que M. Strauss-Durkheim a eu en vue dans son magnifique ouvrage intitulé : *Anatomie descriptive et comparée du chat, type des mammifères en général et des carnivores en particulier*.

Les diverses variétés de *chats* que nous élevons à l'état domestique descendent évidemment du *chat* sauvage dont nous venons de parler, on en distingue quatre principales : le *chat domestique tigré*, qui se rapproche le plus du type sauvage par ses mœurs et par la coloration de sa robe ; le *chat des Chartreux*, d'un gris uniforme à reflets bleuâtres ; le *chat d'Espagne*, dont le pelage est entièrement roux ou bien formé d'un mélange de blanc, de roux et de noir, pour la femelle, le mâle ayant des poils de deux couleurs seulement, jamais de trois ; le *chat d'Angora*, à poils longs et soyeux, ordinairement blancs, quelquefois gris, fauves ou tachetés.

Les *chats* ont été transportés par les Européens dans toutes les parties de la terre, mais ils n'ont été que légèrement modifiés par la diversité des climats. L'éducation, au contraire, les a profondément modifiés tant au physique qu'au moral. Si les uns sont restés fripons, d'autres passent leur vie au milieu des offices sans rien dérober ; on en voit qui suivent comme feraient un chien. D'après F. Cuvier, ce haut degré de domesticité chez certains *chats* serait l'exemple le plus remarquable de la puissance de l'homme sur les animaux, de la flexibilité de la nature de ceux-ci, des ressources nombreuses qui leur ont été données pour se ployer aux circonstances et pour se modifier suivant les causes qui agissent sur eux.

Buffon a chargé de sombres couleurs le portrait du *chat*. « Le *chat*, dit-il, est un domestique infidèle, qu'on ne garde que par nécessité, pour l'opposer à un autre ennemi domestique encore plus incommode et qu'on ne peut chasser. Quoique ces animaux, surtout quand ils sont jeunes, aient de la gentillesse, ils ont en même temps une malice innée, un caractère faux, un naturel pervers, que l'âge augmente encore, et que l'éducation ne fait que masquer. De voleurs déterminés, ils deviennent seulement, lorsqu'ils sont bien élevés, souples et flatteurs comme les fripons ; ils ont la même adresse, la même sensibilité, le même goût pour faire le mal, le même penchant à la petite rapine ; comme eux, ils savent couvrir leur marche, dissimuler leur dessein, épier les occasions, attendre, choisir, saisir l'instant de faire leur coup, se dérober ensuite au châtiment, fuir et demeurer éloignés jusqu'à ce qu'on les rappelle. Ils prennent aisément des habitudes de société, mais jamais des mœurs ; ils n'ont que l'apparence de l'attachement ; on le voit à leurs mouvements obliques, à leurs yeux équivoques ; ils ne regardent jamais en face la personne aimée ; soit défiance ou fausseté, ils prennent des détours pour en approcher, pour chercher des caresses auxquelles ils ne sont sensibles que pour le plaisir qu'elles leur font. » A ce portrait, tracé de main de maître, nous ne pouvons que nous opposer le suivant, qui a le mérite d'être plus vrai : « Le *chat*, dit M. Boitard, est d'un caractère timide ; il devient sauvage par poltronnerie, défiant par faiblesse, rusé par nécessité et voleur par besoin ; il n'est jamais méchant que lorsqu'il est en colère, et jamais en colère que lorsqu'il croit sa vie menacée ; mais alors il devient dangereux, parce que sa fureur est alors celle du désespoir, et qu'il combat avec tout le courage des lâches poussés à bout. Forcé, dans la domesticité, à vivre toujours en société du chien, son plus cruel ennemi, sa défiance naturelle a dû augmenter, et c'est probablement à cela qu'il faut attribuer ce que Buffon appelle sa fausseté, sa démarche insidieuse ; il a conservé de son indépendance tout ce qu'il lui en fallait pour assurer son existence dans la position que nous lui avons faite, et, si l'on rend cette position meilleure, comme à Paris, par exemple, où le peuple aime les animaux, il abandonne aussi une partie de son indépendance en proportion de ce qu'on lui donne en affection. »

Les *chats* ont acquis tout leur développement à dix-huit mois ; ils peuvent engendrer avant l'âge d'un an, et s'accoupler pendant toute leur vie, qui ne dépasse guère neuf ou dix ans. Hors le temps des amours, le mâle et la femelle n'ont que peu de rapports. Celle-ci paraît être plus ardente que le mâle, qu'elle cherche en poussant de hauts cris. C'est ordinairement deux fois par an, au printemps et en automne, que le rut se manifeste chez les *chattes* ; il dure chaque fois neuf ou dix jours. Les *chattes* portent de cinquante-cinq à cinquante-six jours, et font de quatre à six petits à chaque portée. Elles se cachent pour mettre bas, car les mâles sont sujets à dévorer leur progéniture. Elles allaitent leurs petits pendant quelques semaines, puis elles leur apportent des souris, des petits oiseaux, afin de les accoutumer à manger de la chair. Lorsque les *chattes* craignent qu'on ne découvre ou qu'on n'enlève leurs petits, elles les transportent dans un autre endroit, en les prenant par le cou avec leurs dents. La plu-

part accomplissent avec sollicitude tous les devoirs de la maternité; cependant on en voit quelquefois qui dévorent leurs petits.

Les chats ont la mastication lente et difficile; leurs dents sont disposées pour déchirer et non pour broyer; aussi cherchent-ils de préférence les viandes les plus tendres. Ils boivent fréquemment. Leur sommeil est léger, et ils dorment moins qu'ils ne font semblant de dormir. Ils marchent légèrement, presque toujours en silence et sans faire aucun bruit. Ils se cachent pour rendre leurs excréments, qu'ils recouvrent de terre. Comme ils sont très-propres, et que leur robe est toujours sèche et lustrée, leur poil s'électrise aisément, et l'on en voit sortir des étincelles dans l'obscurité, lorsqu'on les frotte avec la main. Les chats craignent l'eau et les mauvaises odeurs. Ils aiment à se tenir au soleil, à se gîter dans les lieux les plus chauds, derrière les cheminées ou les fours; ils aiment aussi les parfums et se laissent volontiers caresser par les personnes qui en portent; l'odeur de la valériane et de la cataire les affecte si fortement et si délicieusement, qu'ils en paraissent transportés de plaisir.

— Hist. Depuis que les chiens ont presque un état civil, un sort fatal menace la gent féline: un impôt, la cote personnelle, c'est-à-dire une *Terreur*, un *massacre des Innocents*, attend les chats. Bientôt peut-être les rivières charrieront leurs cadavres; bientôt leurs membres palpitants rissoleront à foison dans les casseroles des gibetiers de nos barrières. Eloignons ces funèbres idées, et, quel que soit le sort réservé à cette intéressante espèce de quadrupèdes, ayons le courage de prendre leur défense en portant à la connaissance de tous des faits qui, depuis la plus haute antiquité, n'ont cessé de témoigner de l'estime dans laquelle ils ont toujours été tenus par les humains.

D'abord, et pour être fixé sur la valeur intrinsèque, tant morale que physique, d'une race d'animaux, consultons les proverbes, cette sagesse des nations. Que disent les proverbes? Fripon comme une chouette; Triste comme un hibou; Cruel comme un tigre; Sale comme un porc-épi; Sauvage et misanthrope comme un ours; Rusé comme un renard; Vorace comme un loup; Myope comme une taupe; Têtu comme un mulet; Colère, vindictif comme une vipère; Inconstant comme un papillon, etc. Le chien, cet ami de l'homme, voyez comme l'homme le comprend: un mauvais souper, c'est un *souper de chien*; il pleut à verse, la neige tombe en flocons serrés, il vente à décorner les bœufs, il grêle à briser les vitres, c'est un *temps de chien*. Comment s'ennuie-t-on? On s'ennuie comme un *chien*. Achille, en colère contre Agamemnon, traite le roi des rois de *face de chien*. Mais le *chat*... le *chat*, au contraire... Jugez-en, toujours d'après la sagesse des nations: *Chat échaudé craint l'eau froide*. Ici, le *chat* symbolise la prudence: un *chat* ne peut être dupe qu'une seule fois en sa vie; l'eau chaude lui a joué un tour pendable, il redoute l'eau, même froide. *Être debout avant que les chats soient chaussés*. Ce proverbe indique clairement l'opposé de la paresse. On est du naturel des chats lorsqu'on retombe toujours sur ses jambes, ce qui est le comble de l'habileté, et le mot *chat* a eu l'honneur d'être pris comme terme de comparaison, quand on a voulu peindre la dextérité avec laquelle le plus fin politicien du siècle passait sain et sauf d'un gouvernement à un autre. Nous pourrions continuer ces honorables citations, mais une étude ne se composant pas que d'apophthegmes, rompons le courant et passons à d'autres détails.

Si les bêtes étaient susceptibles d'amour-propre, quels animaux devraient en avoir autant que les chats? Ils ont, non pas une figure, mais une véritable physionomie. Et puis, ils portent la moustache... et fièrement! L'élasticité de leur corps, leurs mouvements agiles, leurs bonds sans retentissement semblent faire d'eux des êtres mystérieux qui paraissent vouloir garder un secret.

Les Arabes adoraient un *chat* d'or, d'après Plaine. Les Alains, les Suèves, les Vandales, pour représenter la Liberté, avaient adopté le *chat*, qui peut être dompté, jamais soumis. En Egypte, dès la plus haute antiquité, le *chat* fut divinisé. Le dieu *chat* (le dieu de la musique) était représenté avec sa tête naturelle sur un corps d'homme et tenant un cistre. La déesse *chatte* était la déesse des amours. A Memphis, la beauté des femmes était d'autant plus appréciée qu'elle se rapprochait davantage du type *chat*. Il n'y avait pas un temple qui n'eût une famille de *chats*. Alors on vouait les enfants au *chat*, d'après Diodore, comme aujourd'hui on les voue à la Vierge, ou au bleu, ou au blanc. Les enfants ainsi consacrés portaient au cou un petit médaillon sur lequel était figurée la tête du *chat* du temple où le vœu avait été prononcé. Chaque temple en élevait une espèce différente. La vente de ces médailles produisait de gros bénéfices aux prêtres de ce culte, dont les mystères furent plus tard révélés aux pontifes grecs par Orphée. On voit bien que rien n'est nouveau sous le soleil. Au temps d'Hérodote, lorsqu'il mourait un *chat* dans une maison égyptienne, tous les habitants se rasaient les sourcils en signe de deuil. Si quelqu'un en tuait un, même accidentellement, le peuple se jetait sur le meurtrier et le faisait

expirer dans les plus cruels tourments. On sait que la ville de Corinthe possédait une statue colossale de bronze représentant un *chat* accroupi.

Les Turcs considèrent le *chat* comme un animal pur; ils l'admettent et le choisent dans leurs maisons, tandis qu'ils en proscrirent le chien, animal impur. Chez tous les musulmans, d'ailleurs, les *chats* sont encore en grand honneur; Mahomet avait pour eux beaucoup d'égards, comme le prouve le conte suivant: Le *chat* du Prophète s'était un jour couché sur la manche de son habit et semblait y méditer si profondément, que Mahomet, pressé de se rendre à la prière, mais n'osant le tirer de son extase, coupa, pour ne pas le déranger, cette partie de son vêtement. A son retour, le *chat*, qui était revenu de son assoupissement, vint lui faire la révérence pour le remercier d'une attention si marquée. Mahomet comprit ce que cela signifiait, et assura au *chat*, qui faisait le gros dos, une place dans son paradis. Ensuite, passant trois fois la main sur l'animal, il lui imprima par cet attouchement la vertu de ne jamais tomber que sur ses pattes.

Il existe au Caire, près de la porte de la Victoire ou *Babel Nazz*, un hôpital créé spécialement pour les *chats*. Dans cet établissement, on recueille tous les *chats* malades et sans asile. Un voyageur raconte avoir vu plus d'une fois les fenêtres encombrées d'hommes et de femmes qui leur donnaient à manger à travers les barreaux. « Je me suis souvent arrêté, dit-il, devant ce curieux spectacle; ces *chats* avaient sur leurs bonnes faces une véritable expression de béatitude. »

Homère, dans la *Batrachomyomachie*, ne parle des *chats* qu'avec les plus grands égards; et Platon, le divin Platon, leur donne la plus belle place dans sa description de cet âge d'or, où, dit Montaigne:

Où l'épouse tendre et chérie
Ne connaissait de sort plus doux
Que de passer toute sa vie
Entre son *chat* et son époux.

Pour l'homme, en effet, le *chat* est un ami avec lequel il s'entretient et converse tout à l'aise. Il est aussi un comédien pantomime qui l'égayé, le distrait et l'amuse. C'est un astrologue météorologiste, qui lui prédit les changements de temps beaucoup mieux que ne pourra jamais le faire le directeur actuel de l'Observatoire impérial. De plus, le *chat* est musicien. Musicien? — Oui; ne vous récriez pas, nous allons vous le démontrer.

Deux savants éminents, Grew et Le Clerc, ont dit: « Les *chats* sont très-avantageusement organisés pour la musique; ils sont capables de donner diverses modulations à leur voix, et, dans l'expression des différentes passions qui les occupent, ils se servent de différents tons. » En effet, aucune nuance ne leur est inconnue, depuis le ronron en pédale jusqu'au *fortissimo* le plus aigu, en passant par toutes les transitions notées sur la musique des matras. Il est probable, presque certain, que ces dissonances qui nous agacent sont de réelles beautés, qui, faute d'une intelligence musicale suffisamment développée, nous échappent. Peut-être est-ce la *musique de l'avenir*, peut-être celle du passé, dans les temps antéhistoriques, alors que probablement la délicatesse des organes humains était développée sur une échelle différente. Les arts ne sont-ils pas sujets à de grandes révolutions? Voyez d'ailleurs les Asiatiques: notre musique leur semble ridicule, et, par contre, nous trouvons que la leur n'a pas le sens commun. L'organisation musicale du *chat* persiste jusqu'après sa mort; après le rôle actif, le rôle passif. N'est-ce pas avec les boyaux de *chats* que l'on fabrique les meilleures chanterelles, ces cordes à violon sonores entre toutes!

Astronomes et météorologistes, voyez-les: la patte qu'ils contournent et promènent avec tant de grâce sur leur tête est un signe certain d'un prochain changement dans l'état de l'atmosphère: s'il fait beau, attendez-vous au mauvais temps; s'il pleut, espérez le soleil et le ciel pur. Le froid s'apprête à sévir, le vent doit bientôt souffler avec violence: le *chat* couche son poil aussi près que possible de la peau; résultats: concentration de la chaleur, défaut de prise pour le vent. La chaleur promet de devenir intense: le *chat* dresse et hérise son poil; résultats: rayonnement de sa chaleur, déperdition de vapeur, équilibre de sa température animale. Le *chat* est l'être logique par excellence.

Quant au *savoir-vivre*, quel autre animal peut lui être comparé? L'heure des repas lui est indifférente; chaumière ou palais, il n'est aucun endroit d'une maison qui ne lui soit lieu de plaisance; sur l'appui d'une fenêtre, sur le bras d'un fauteuil, il dort en équilibre; étendu ou pelotonné sur un fagot de broussailles, il s'y trouve plus à l'aise qu'un sybarite sur un lit de feuilles de roses. Sa propreté est traditionnelle. Plaine l'a signalée, et Dubellay l'a célébrée dans l'épithaphe qu'il composa pour la tombe de son *chat* Bélaud:

Il avait cette honnêteté
De cacher dessous de la cendre
Ce qu'il était contraint de rendre.

Ajoutons que le *chat* ne devient jamais enrégimenté.

Etudions maintenant notre sujet au point de vue de la *sociabilité*. Richelieu raffolait des

chats. Montaigne avoue que les actions et les jeux de son *chat* étaient pour lui une récréation autant qu'une véritable étude. Colbert avait toujours, dans son cabinet ministériel, un troupeau de jeunes et folâtres chatons. Fontenelle, dès son enfance, adorait les *chats*; un entre autres, qu'il plaçait dans un fauteuil, et à qui il débitait des discours pour s'exercer à parler en public. Un beau jour, ennuyé du rôle d'auditeur que son maître le forçait à jouer, ce *chat*, à bout de patience, se sauva et ne revint jamais.

Les philosophes du siècle dernier affirmaient, avec connaissance de cause sans doute, que le goût prononcé de certaines personnes pour les *chats* était l'indice d'un mérite supérieur. Témoin nos contemporains, dont l'affection pour les *chats* est de notoriété publique: Théophile Gautier, Albéric Second, Léon Gozlan, Champfleury, Théodore Barrière, Paul de Kock et quelques autres. Mme de la Sablière, qui avait passé une partie de sa vie au milieu des chiens, s'en défit un jour et les remplaça par autant de *chats*, tous noirs. Mme la duchesse du Maine composa un rondeau sur les mérites de son *chat* Marlamain. Mme de Lessdigières fit élever un mausolée en marbre blanc à sa *chatte* morte vierge, et y fit graver ce quatrain:

Ci-gît une *chatte* jolie:
Sa maîtresse, qui n'aima rien,
L'aima jusques à la folie.
Pourquoi le dire?... on le voit bien.

Mme Deshoulières aussi a dit en l'honneur de sa *chatte*: « Quand mon mari s'absente Grisetite me suffit. » Ronsard détesta d'abord les *chats*:

Homme ne vit qui tant hâlesse au monde
Les *chats* que moi, d'une haine profonde.
Je hais leurs yeux, leur front et leur regard;
En les voyant, je m'enfuis d'autre part.

Mais il revint bientôt à de meilleurs sentiments:

Mais parsus tout l'animal domestique,
Le *chat* a l'esprit prophétique;
Et faisoient bien ces vieux Egyptiens
De l'honorer....

Est-ce assez d'exemples pour prouver la haute estime et l'amitié dont les *chats* ont été honorés? Ajoutons cependant que la Bibliothèque impériale possède une médaille frappée en l'honneur d'un *chat*. L'exergue, autour de la tête, porte

CHAT NOIR 1^{er}, NÉ EN 1725.

Sur le revers on lit:

SACHANT À QUI JE PLAIS, CONNAIS CE QUE JE VAUX.

Si l'on envisage leur utilité et les services qu'ils rendent au genre humain, les *chats* ne peuvent être trop vantés. Le plus grand reproche qu'on puisse leur adresser, c'est de croquer quelques inoffensifs pierrots; mais, en revanche, ils détruisent les immondes animaux qui rongent et empestent nos habitations.

L'île de Chypre, jadis, était infestée de serpents. Près de Bafa (Paphos), au cap des *Chaltes*, s'élevait un monastère dont les religieux entretenaient autrefois une véritable armée de *chats*, élevés à faire la guerre aux reptiles qui pullulaient. Des *matines*, les portes du couvent s'ouvraient, et les légions félines se répandaient dans la campagne. Le soir, aux premiers coups de l'angelus, qui annonçait le souper, les *chats* accouraient comme une fourmière et rentraient dans le couvent, pour recommencer le lendemain. Les Turcs, en s'emparant de l'île, détruisirent le monastère.

Richard Whittington, le fondateur de la Bourse actuelle de Londres, dut à un simple et modeste *chat* d'avoir la vie sauve, d'immenses richesses et les honneurs de l'éclat. Orphelin, sans fortune, il s'embarqua comme mousse pour les Indes. Pour toute pacotille, il possédait un *chat* qu'il avait sauvé des flots de la Tamise. D'abord navigation heureuse, puis tempête, puis naufrage et perte du navire sur les côtes d'une île peuplée de cannibales, mais ravagée par les rats de la plus pitoyable façon. Sitôt que les naufragés sont amenés à terre, le premier mouvement du *chat*, en apercevant ses ennemis naturels, est de s'élancer sur eux, à la grande joie des indigènes, qui n'avaient jamais pu se débarrasser de ces animaux, aussi incommodes que sans gêne. A la suite de cette première hécatombe de rats, qui fut bientôt suivie de beaucoup d'autres, et en reconnaissance de cet éminent service, les sauvages font grâce de la broche à tout l'équipage; Richard est nommé premier ministre, et son *chat* généralissime des armées du roi. Quelques années après, Richard, prodigieusement enrichi par les libéralités de la nation, revient à Londres, où il fut bientôt nommé lord-maire. Son aventure connue, on ne l'appela plus que *mylord Gat* (*mylord Chat*), nom qu'il conserva et qui devint patronymique.

Les *chats* ayant de tout temps rendu service à l'espèce humaine, il devait nécessairement arriver un moment où celle-ci se montrerait ingrate. Aussi ont-ils été souvent victimes, ou de l'ignorance, ou des préjugés, ou de la mauvaise foi. Nous en citerons un exemple, dans lequel ces trois vices se trouvent réunis. Pendant une interminable suite d'années, et presque jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, à Metz, on célébrait annuellement sur la place publique une atroce cérémonie, dont les *chats*

étaient les héros et les victimes. Les magistrats, assistés du clergé en habits de fête, apportaient une cage de fer remplie de *chats*. Ils la plaçaient au sommet d'un bûcher élevé par la populace, puis mettaient le feu aux fagots. Alors cette populace se gaudissait et se tordait de rire aux cris affreux et aux horribles convulsions des pauvres bêtes grillées vives. Qui avait inventé ces réjouissances publiques? La légende lorrainne dit que c'est en mémoire d'une sorcière qui, autrefois condamnée par les prêtres à périr dans les flammes expiatoires, s'était métamorphosée en *chatte* et sauvée au moment où on allait la tirer de prison pour la conduire au bûcher. La vérité est que la prétendue sorcière était jeune et jolie, qu'elle avait fait une vive impression sur le cœur du prélat en chef, et qu'elle préféra l'alcôve épiscopale aux fagots de l'intolérance. On sait que, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les prêtres ne faisaient pas vœu de continence, et qu'ils pouvaient se marier. Pour donner satisfaction à l'opinion publique hébétée de cette époque et des époques qui suivirent, on immolait à chaque anniversaire une certaine quantité de *chats* pris au hasard ou offerts par la plèbe elle-même.

Cet usage, du reste, n'était pas particulier au pays messin. A Paris, le feu de la Saint-Jean s'allumait autour d'un mâc élevé sur la place de Grève; des *chats*, retenus dans un panier, étaient lâchés lorsque le feu flamboyait tout autour d'eux. Ils n'avaient de retraite possible que le mâc au haut duquel ils grimpaient; mais là, bientôt étouffés par la fumée, ils retombaient dans les flammes et y périssaient. Frédéric Soulié raconte une scène de ce genre dans un de ses romans. « Cependant, dit-il, le roi Charles IX était arrivé; on lui avait remis une torche de cire blanche de deux livres, garnie de deux poignées de veaux rouges. Sa Majesté, s'étant approchée de l'arbre de la Saint-Jean, en avait allumé les premiers fagots, puis était remontée à l'Hôtel de ville. Peu à peu le feu gagna les bourrées-cotrets et les tonneaux vides accumulés à une grande hauteur autour de l'arbre; et alors, tandis que Michel Noiret, trompette juré du roi, et six compagnons trompettes jouaient des fanfares, on vit un spectacle réjouissant. Les *chats*, amarrés et retenus jusqu'à au pied de l'arbre, se prirent à s'élancer de toutes les façons, les uns grimpaient jusqu'au plus haut de l'arbre pour retomber dans la fournaise allumée au pied, d'autres s'y précipitant de rage et s'y débattaient avec des hurlements qui dominaient le bruit des trompettes. Tout à coup, du milieu des flammes, on vit s'élancer un maître *chat* qui gravit jusqu'à la plus fine pointe du mâc, et qui, de cette hauteur, tournait autour de lui des yeux aussi flamboyants que le feu lui-même; en même temps, on entendit par-dessus les rires de la multitude la voix d'une vieille femme qui criait de toutes ses forces: « Le voilà, Martial! mon *chat* Martial, Martial! Martial! » La vieille avait reconnu son *chat*. L'animal reconnu aussi la voix de sa maîtresse, car, au moment où il était près de disparaître dans les tourbillons de flammes, il s'élança d'un bond prodigieux et tomba au delà du cercle de feu qui entourait l'arbre. Les sergents qui veillaient autour pour l'attiser voulurent frapper le *chat*, mais il s'enfuit du côté de sa maîtresse, au milieu des rires de la cour et du peuple, ravis de voir cet animal sauvé par son intrépidité. »

Au moyen âge, avouons-le, chez les nations chrétiennes, la gent féline n'était pas à beaucoup près aussi estimée que chez les peuples infidèles. On croyait que les *chats* assistaient au sabbat, qu'ils y dansaient avec les sorcières, et que celles-ci, de même que le diable leur maître, prenaient volontiers la forme et la figure de cet animal. On fit à ce sujet, dans la *Démonomanie* de Bodin, que des sorciers de Vernon s'assemblaient ordinairement en très-grand nombre dans un vieux château, sous la forme de *chats*; quatre hommes qui avaient résolu d'y coucher se trouvèrent assaillis par cette multitude de *chats*; l'un d'eux y fut tué, les autres blessés. Les prétendus sorciers furent poursuivis, et, par conséquent, condamnés.

Aujourd'hui encore, une horrible coutume que la Révolution n'a pas abolie, c'est la manie qu'ont certaines personnes de faire mutiler leurs *chats*. Nous savons que jadis le prêtre de Cybèle, après cette opération, n'en était que plus considéré; mais le *chat* qui a subi cet outrage est en butte aux mauvais traitements des autres *chats* et au mépris des *chattes*; car les *chattes* ne sont pas du même sentiment que l'amante d'Abailard, qui avait assez de philosophie pour écrire: « Le cœur fait tout, disait-elle; le reste est inutile! » Les *chattes* sont plutôt de l'avis de Psyché:

Encoir si j'ignorais la moitié de tes charmes!
Mais je les ai tous vus! j'ai vu toutes les armes
Qui te rendent vainqueur.

Au XVIII^e et au XVIII^e siècle, les chaudronniers avaient la spécialité de ces sortes de mutilations. Après 1793, ce furent les frotteurs d'appartements, les écrivains publics, les cardes de matelas et les tondeurs de chiens, qui héritèrent de ce triste privilège. La mutilation ne s'opérait que sur les mâles; mais la deuxième moitié du XIX^e siècle a vu apparaître la castration des *chattes*. A propos des *chattes*, Aristote, qui a dit tant de bonnes choses, a commis cette sottise:

« Les *chattes* ayant beaucoup plus de tempérament que les *chats*, bien loin d'avoir la force de leur tenir rigueur, leur font d'éternelles agaceries, sans ménagement, sans pudeur, au point même qu'elles en viennent quelquefois à la violence. » C'est une affreuse calomnie. L'anecdote suivante est de beaucoup plus probable : Une *chatte* avait un rendez-vous avec un *chat* qu'elle aimait d'amour tendre. *Chatte* ne parlait pas, *chat* ne répondait rien, mais leurs cœurs battaient à l'unisson, et tous deux se comprenaient. Tout à coup une souris paraît d'aventure; le *chat* court après elle, la saisit, la happe, et, tout en la croquant, oublie sa Dulcinée. *Chatte*, piquée dans son amour-propre, se promet bien que pareil affront ne lui arriverait plus. Voici ce qu'elle imagina : chaque fois qu'elle était en tête-à-tête avec son amant, elle poussait de temps en temps de grands cris, histoire d'effrayer les souris et de les empêcher de venir troubler ses amours.

Voici une légende indienne sur la véritable origine du *chat* : « Les premiers jours que les animaux furent renfermés dans l'arche, étonnés du mouvement de la barque et de la nouvelle demeure qu'ils habitaient, ils restèrent chacun dans leur ménage sans trop s'informer de ce qui se passait chez leurs voisins. Le singe fut le premier qui s'ennuya de cette vie sédentaire : il alla faire quelques agaceries à une jeune lionne du voisinage. Cet exemple, immédiatement suivi, répandit dans l'arche un esprit de coquetterie qui dura pendant tout le séjour qu'on y fit, et que quelques animaux ont encore gardé sur la terre. Il se fit dans différentes espèces un nombre étonnant d'infidélités, qui donnèrent naissance à des animaux inconnus jusqu'alors. Ce fut des amours du singe et de la lionne que naquirent un *chat* et une *chatte*, qui, par une différence bien marquée avec les autres animaux, nés comme eux des galanteries qui se passèrent dans l'arche, acquirent en naissant la faculté de multiplier leur espèce. » Quoi qu'il en soit de cette origine, il est certain que si le *chat* a quelques-unes des qualités du singe, il a beaucoup de celles du lion, le *chat* d'Europe surtout. Les *chats persans* (angoras) sont les plus beaux de tous les *chats*. Ils furent importés en Italie, en 1551, par Pietro del Lavale. Un siècle plus tard, Ménard enleva de Rome et passa en contrebande une *chatte* angora qu'il apporta en France.

Du Bellay prétend qu'il y a des *chats* qui ont les yeux couleur de l'arc-en-ciel; évidemment il a dû rencontrer un phénomène ou avoir une hallucination. Les yeux *pers* suffisent à la gloire des *chats*; *pers*, c'est-à-dire verts et changeants : « la déesse aux yeux *pers* », a dit La Fontaine pour désigner Minerve. Les yeux verts humains ne changent pas de nuance, tandis que les yeux félins ont des augmentations et des dégradations de couleur qui constituent les yeux *pers*. Les yeux *pers* passent pour inspirer de grandes passions : la dame de Fayel, à qui, sous Philippe-Auguste, un mari jaloux fit manger le cœur de son amant, avait les yeux *pers*.

Les biographes du *chat*, depuis le grand naturaliste jusqu'au très-spirituel M. Tousse-nel, se sont montrés sévères pour le héros dont ils ont raconté la vie, et c'est une sorte de réhabilitation que nous entreprenons ici. Que l'on accueille donc à titre de fantaisie les deux portraits suivants que nous tirons de notre journal *l'Ecole normale*, et qui ont dû être imités, en majeure partie, de deux auteurs dont nous ne nous rappelons plus les noms.

LES CHATS.

« On a généralement mauvaise opinion de leur caractère, et leurs griffes leur ont fait beaucoup d'ennemis; mais il faudrait aussi nous rendre justice : s'ils sont méchants, nous ne sommes pas très-bons. On les accuse d'égoïsme, et c'est nous, hommes, qui leur faisons ce reproche ! Ils sont fripons, mais pourrions-nous affirmer que ce ne sont pas nos mauvais exemples qui les ont gâtés ? Ils flattent par intérêt, et nous disons, avec un de nos plus spirituels écrivains, que le *chat* ne nous caresse pas, qu'il se caresse à nous; mais y a-t-il beaucoup de flatteurs désintéressés ? Nous-mêmes, à chaque instant, nous aimons, nous provoquons l'adulation. Pourquoi donc leur ferions-nous un crime, à eux, de ce qui, à nos yeux, est le plus grand des mérites ? Je ne parlerai point ici de leur grâce ni de leur gentillesse; je ne dépendrai point ces minauderies enfantines, à l'aide desquelles ils savent si bien nous intéresser et nous plaire; des motifs plus puissants militent en leur faveur. Si nous détruisions les chats, qui mangeraient les souris qui grugent nos greniers ? Nous comptons sur nos sourisnières; mais il y a longtemps que les souris, plus malignes que nous, savent se garantir des pièges que nous leur tendons. Il faudrait donc nous attendre à voir au premier jour la gent trotte-menu ronger impunément tous les livres de nos bibliothèques ? D'où nous concluons que, détruire les chats, ce serait rétablir le vandalisme en France. Mais nous consentons même à fermer les yeux sur les souris. Songeons au moins qu'un ennemi cent fois plus terrible nous menace : les rats, à qui les chats imposent encore une certaine contrainte, les rats sont aux aguets : ils n'attendent que le moment où nous aurons détruit les chats pour entrer en campagne et venir s'établir dans nos habitations, que nous serons forcés, oui,

que nous serons forcés de leur abandonner. Catilina est à nos portes, et nous délibérons ! »

À MON CHAT.

« Mon joli petit minet, il est temps que je te paye le tribut d'éloges que tu mérites. On vante si souvent des gens qui ne te valent pas; pourquoi rougirais-je de donner de la publicité à toutes tes perfections ? Tu es fait à peindre : les nuances les plus délicates colorent ta robe de tigre, tes yeux sont vifs et doux, ton regard est velouté, ta queue est d'une beauté qui fait envie; ton agilité, tes grâces et ta souplesse sont admirables ! Tes qualités morales ne sont pas moindres; tâchons de les récapituler. D'abord tu m'aimes beaucoup, ou, du moins, tu me caresses beaucoup, ce qui, pour bien des gens, revient au même. Je sais bien que tu m'aimes moins qu'une tranche de gigot ou une cuisse de poulet; mais cela est tout simple : je suis ton maître, et un gigot vaut une fois mieux qu'un maître, deux fois mieux que deux maîtres, etc. Tu as beaucoup d'esprit, et le meilleur esprit, car tu as précisément celui qui t'est utile; tout autre genre d'esprit te paraîtrait une sottise. La nature t'a donné des ongles que nous nommons impoliment des griffes, et ils sont d'une structure admirable, bien emboîtés dans une membrane qui rentre ou sort comme les doigts d'un gant; tu fais à volonté griffe menaçante ou patte de velours.

« Tu sais bien que tu n'as pas de griffes pour t'en servir, mais que tu t'en sers parce que tu en as. Tu ne crois point aux causes finales : mon chat, tu es un grand philosophe.

« Tu ne connais que le bien et le mal physique. Un chat qui en étranglerait un autre ne te paraîtrait pas plus coupable qu'un homme qui tue des hommes : mon chat, le grand Hobbes ne pensait pas mieux que toi.

« Tu flattes le maître qui te caresse, tu caresses la bonne qui fait ta pâtée, tu fuis à l'aspect d'un gros animal, tu te jettes audacieusement sur les petites bêtes : mon chat, tu es un profond politique.

« Tu vis fraternellement avec le chien ton commensal; par reconnaissance pour moi, tu fais accueil à toutes les personnes pour qui j'ai de la bienveillance; tu présentes la griffe à ceux à qui tu supposes de mauvaises intentions, et tu dresses la queue pour mes amis : mon chat, tu es un grand moraliste.

« Quand tu promènes tes grâces sur un toit, tu portes adroitement la masse de ton corps à l'opposé du danger, tes muscles se tendent ou se relâchent avec discernement, et tu trouves la sécurité là où tant d'autres bêtes seraient transies de frayeur : mon chat, tu connais parfaitement la statique des corps.

« Si, par inadvertance, étourderie ou précipitation, tu manques de point d'appui, c'est alors que tu es admirable : tu te courbes en enflant ton dos, tu portes le centre de gravité vers la région de l'ombilic, et, par ce moyen, tu retombes toujours sur tes pattes : mon chat, tu es un excellent physicien.

« Voyages-tu dans l'obscurité; tu épanouis la prunelle de ton œil, tu en fais un cercle parfait pour présenter une plus large surface et recueillir la plus grande somme de rayons lumineux éparés dans l'atmosphère. Parais-tu au grand jour; ta prunelle prend une forme elliptique, se rétrécit et ne reçoit qu'une partie des rayons, dont la trop grande abondance blesserait ta rétine : mon chat, tu es un parfait opticien.

« Quand tu veux franchir un précipice, tu calcules la distance avec une justesse inappréhensible. D'abord tu piétines, comme pour mesurer l'espace que tu divides dans ton raisonnement par les mouvements de tes pattes, puis tu t'élances juste sur le lieu désigné, dont tu as comparé l'éloignement à l'effort de tes muscles : mon chat, tu es un savant géomètre.

« T'égares-tu dans la campagne; tu examines les plantes avec un soin minutieux, tu distingues la cataire qui te plaît, tu te roules sur elle, et tu témoignes ta joie par mille gambades; tu connais aussi toute la famille des graminées, qui sont pour toi la panacée universelle et qui te purgent merveilleusement : mon chat, tu es un bon botaniste.

« Enfin, mon cher minet, qu'on me montre un homme qui en sache autant que toi dans tous les genres, je le proclame une encyclopédie vivante, un *compendium* des connaissances humaines. Mais, que vois-je ! je te loue, et tu t'endors.... Mon chat, c'est encore de la philosophie.

Puisque nous voilà en pleine fantaisie, restons-y le plus longtemps possible. Cela fera trêve un moment à ces longues excursions que l'ordre alphabétique nous contraint d'entreprendre dans le domaine de l'économie politique et sociale, politique surtout, chemin difficile et raboteux, semé de casse-cou et de chausse-trappes, par ce temps béni de liberté de la presse, où, si l'on en croit Beaumarchais, il est permis de tout dire, à la condition expresse de ne parler de rien ni de personne. Ici, notre fantaisie va consister à donner la parole à Mlle Cosette, gracieuse petite chatte dont notre ami Alfred Deberle a fait dernièrement cadeau à notre bébé, portant au cou, à titre d'introduction et attachée à un ruban rose, la missive suivante, qu'elle avait sans doute griffonnée sous la dictée de notre spirituel collaborateur.

• Paris, ce 15 février 1866.

• MADEMOISELLE ANTONINE,

« C'est toute confiante en votre bon petit cœur que je mets la patte à la plume et que je viens, en faisant le gros dos, comme il convient à une chatte honnêtement élevée, vous supplier de prendre ma tendre jeunesse en considération.

« Je m'appelle Cosette et suis âgée d'un an, j'ai d'assez beaux yeux, une oreille passable, le museau rose, les dents blanches, une taille avantageuse. J'aime le jeu passionnément, et je ne quitte jamais la partie que si l'on triche. Mes mœurs sont douces, mon caractère porté à la bienveillance, et l'on me vit plus d'une fois revenir la première après une fâcherie.

« Inutile d'ajouter que je suis de bonne maison, ayant des parents au *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*.

« Je ne vous cacherais point qu'on me prête quelques défauts, et, puisque entre fillettes on se dit tout, c'est ici le cas de vous miauler, mademoiselle, un petit bout de confession.

« Et d'abord je ressemble au chien fameux de Jean de Nivelles, je m'enfuis... vous devinez le reste. Mais si, d'aventure, une souris mal avisée se permet une promenade sur mes domaines ou vient faire sa toilette à mon nez, à ma barbe, crac ! en un tour de griffes j'envoie son âme au diable. C'est ainsi que, toute fausse modestie à part, je puis, quoique fort jeune, revendiquer d'assez jolis états de service en ce genre. Permettez-moi d'ajouter que cette même griffe, qui sait être terrible en temps de guerre, devient douce, mignonne et caressante en temps de paix : je n'ai pas ma patte pour faire patte de velours, et je veux mourir à l'instant si j'ai jamais causé le moindre dommage au visage de mes amis.

« Mais revenons à mes défauts. Aussi bien, j'ai hâte d'en finir avec eux, craignant de vous inspirer, en vous les disant, de l'éloignement pour moi. Ah ! mademoiselle, ne me condamnez pas à me repentir toute ma vie d'avoir été française avec vous. On m'a dit tant de bien de votre personne que j'ai juré, foi de Cosette ! de passer mes jours à vous aimer et à vous servir. Certes, ce n'est pas moi qui glisserai sournoisement sur mes pèchés comme pour avoir l'air de dire : « Bah ! c'est peu de chose ! » Je souhaite pourtant que celui de tous qui me coûte le plus à avouer vous trouve compatissant. J'ai assez vécu, mademoiselle, pour savoir que les chats aussi bien que les hommes aiment à retrouver chez leurs amis les défauts qui leur sont familiers. J'aimerais donc, moi aussi... Mais vous ne le connaissez pas, j'en suis certaine, cet affreux péché qui me jette toute confuse, oreilles basses, à vos genoux.... — Donc, je suis gourmande. — Le mot est lâché !... Oui, mon petit museau qui n'a pas l'air d'y toucher est friand de bonnes choses. Est-ce à dire que je suis voleuse ? Non. Je fais ronron devant le buffet mais ne m'y introduis jamais... pourvu que les portes en soient hermétiquement fermées.

« Vous dirai-je aussi que je suis curieuse ? toutes les personnes de mon sexe le sont. Mon père n'est que paresseux, moi, je suis friane, et le commerce des philosophes dont j'ai grignoté les livres — au moment où les dents me poussaient — m'ayant enseigné qu'il faut tendre en toutes choses à surpasser son père. Or, je surpasse de beaucoup le mien, moi ! Vous verrez donc comme je m'allonge bien sur les tapis, tantôt couchée sur le ventre, tantôt sur le côté, le nez entre les pattes, parfois même étendue sur le dos, regardant voler les mouches, dont je raffole.

« Ajouterai-je, maintenant que mes défauts sont étalés sous vos jolis yeux, que j'ai au moins une qualité qui les efface tous, si bien que mon départ a fait verser des larmes ? Pourquoi pas ? Eh bien ! donc, mademoiselle, sans entrer dans des détails de propreté qui seraient d'ailleurs tout à mon avantage, soyez-en persuadée, sachez que je sais aimer qui me caresse, et que j'ai au fond de mon cœur de chatte des trésors de reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

• Mademoiselle,

• Votre très-dévouée et très-respectueuse servante

• COSETTE.

• Pour copie conforme

• ALFRED DEBERLE.

• P. S. — J'oubliais. Mon plus grand bonheur, après celui de vous aimer, est de tremper légèrement l'extrémité de ma patte dans un encrier et de la poser ensuite sur une belle page blanche. J'obtiens ainsi d'admirables résultats. Un savant de mes amis, lunettes sur

le nez, s'y est trompé tout dernièrement, et a pris un morceau de ma façon pour la page détachée d'un manuscrit arabe du ^{x^e} siècle. Cela m'amène à vous dire que j'écris comme un chat, mais que j'aime comme un chien. »

— Jeux. *Chat coupé*. Jeu d'enfants qui se joue en plein air et entre un nombre quelconque de joueurs. V. COUPÉ (chat). || *Chat perché*. Jeu d'enfants qui a une grande analogie avec le précédent. V. PERCHÉ (chat). || *Le chat et le rat*. Jeu surtout en faveur chez les écoliers en promenade. V. RAT (le chat et le). || *Le chat et la souris*. Jeu de jardin qui convient aux grandes personnes aussi bien qu'aux enfants. V. SOURIS (le chat et la).

— Iconogr. Chez les Egyptiens, le *chat* était considéré comme l'emblème du Soleil ou d'Osiris, et la *chatte*, comme celui de la Lune, d'Isis-Bubastis ou de Diane. On disait que la Lune était accouchée du *chat*, et que Diane en prit la forme lorsque les dieux, s'il faut en croire les poètes, se transformèrent en animaux pour fuir la persécution des Géants. Suivant M. Alex. Lenoir, Horus-Apollo est le premier qui ait fait du *chat* un animal solaire; il rapporte que le matin, au lever du soleil, la prunelle du *chat* s'étend un peu, qu'elle s'arrondit à midi, se rétrécit le soir, et qu'elle semble, pendant le jour, prendre des formes variées, en raison des positions du soleil. Il ajoute que c'est là ce qui a fait consacrer le *chat* au Soleil, de même que le scarabée à la forme de *chat*, et placer cet animal près de la statue du Soleil, à Héliopolis. La déesse Isis avait à Bubaste un temple où on l'adorait sous la forme d'une *chatte* et sous le nom d'Phébus. Les trois ou quatre portées que les *chattes* ont par année, aux équinoxes et aux solstices, en ont fait un symbole de la fécondité à laquelle présidait Isis-Rhée. Parmi les antiquités égyptiennes qui sont parvenues jusqu'à nous, on voit de nombreuses idoles du *chat*, en bronze, en terre émaillée, en pâte, en bois; plusieurs de ces idoles représentent des *chattes* allaitant leurs petits ou jouant avec eux. Au musée du Vatican, dans la Salle des animaux, il y a plusieurs belles figures de *chat* en bronze et en marbre, une entre autres représentant un *chat* effrayé, parfait d'attitude. Une mosaïque antique du musée des Études, à Naples, nous montre un *chat* sur le point de dévorer une caille.

Parmi les meilleures représentations que l'art moderne nous offre des animaux dont il s'agit, nous citerons : un *Combat de chats dans une cuisine*, tableau de Paul de Vos, au musée de Madrid; le *Combat d'un chat avec un chien*, gravé par Basan, d'après Bernaert Nicassius; un *Chat tigré guettant une souris*, chef-d'œuvre de G. Dov, au musée de Dresde; un *Chat volant du gibier*, charmante peinture d'Hamilton, à la pinacothèque de Munich (lith. par C. Auer); le *Concert des chats et des suisses*, célèbre composition de Téniers, gravée par Q. Boel (même musée); un *Chat donnant la chasse à une souris*, belle estampe de C. Visscher; la *Tête d'un chat*, admirable gravure de W. Holbar; un *Chat endormi* et un *Chat tenant un poisson*, gravures de Blootelingh; un *Enfant tirant les oreilles à un chat*, gravé par Ch. Dupuis, d'après Eisen; une *Jeune fille, montrant une souris à son chat*, joli sujet gravé par Bartsch, d'après Angelica Kauffmann; l'*Aigle et le chat*, curieuse estampe du peintre anglais Barlow, représentant un fait dont cet artiste fut témoin en Ecosse, un aigle aveuglé par un *chat* qu'il avait enlevé et retombant à terre avec lui; le *Chat et les deux moineaux*, traduction en peinture de la fable de La Fontaine, par M. David de Noyer (Salon de 1855); *Chat et chien*, amusante composition de M. Verlat (même exposition); une *Chatte allaitant ses petits*, groupe en marbre exposé par M. Frennet, en 1840 et 1855, etc. M. Th. Gautier dit à propos de ce dernier ouvrage : « Il est vraiment incroyable que le marbre s'assouplisse au point de rendre le poil soyeux et l'anatomie moelleuse du *chat*. Les petits fouillent sous le ventre de leur mère et la têtent avec une ardeur et une gourmandise amusantes. » Citons encore un charmant tableau, exposé au Salon de 1865 par M. L.-E. Lambert, sous ce titre : *Un horloge qui avance*; une famille de jeunes *chats* joue avec les poids de l'horloge et leur imprime des mouvements accélérés qui n'ont rien de régulier.

— Allus. littér. J'appelle un *chat* mon *chat*, et Rolet un *fripou*. Allusion à un vers de Boileau, satire 1^{re}.

Je ne sais ni tromper, ni feindre, ni mentir; Et, quand je le pourrais, je n'y puis consentir. Je ne sais point, en lâche, essayer les outrages D'un faquin orgueilleux qui vous tient à ses gages, De mes sonnets flatteurs lasser tout l'univers, Et vendre au plus offrant mon encens et mes vers : Pour un si bas emploi ma muse est trop altière. Je suis rustique et fier, et j'ai l'âme grossière : Je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom; J'appelle un *chat* un *chat*, et Rolet un *fripou*.

Rolet (v. ce nom) était un procureur au parlement, bien connu par son avidité et ses friponneries, lequel, sous l'aiguillon acéré, se tint coi et ne dit mot. Mais le plaisant de l'histoire, c'est qu'un hôtelier du pays de Blois, qui portait le même nom, et qui avait sans doute quelque peccadille sur la conscience,

prit le vers pour lui et adressa au poète, par la poste, cent coups de bâton, en attendant qu'il pût aller les lui administrer lui-même.

Dans l'application, le vers de Boileau exprime l'absence de tout euphémisme, de toute réticence dans les expressions :

« Je suis toujours émerveillé de cette politesse mielleuse, qui fait doucement avaler à tous ces gens-là et l'aigreur de vos reproches et l'amertume de vos leçons. Il faut rire, malgré qu'on en ait, de cet air bénin et de ce geste d'aménité avec lequel vous leur distribuez, et d'estoc et de taille, de vigoureuses fêrures; en un mot, après l'inflexibilité courageuse de celui qui appelle un chat un chat et Rolet un fripon, je ne connais rien de plus aimable, de plus charmant, que votre genre de sournoiserie. »

SULEAU à Necker.

« Vous voyez que je dis tout, monsieur Marin, et qu'il n'y a ni réticences, ni points, ni phrases en l'air, ni ridicules ménagements, ni plate économie dans mon style; je suis comme Boileau, »

Je ne puis rien nommer si ce n'est par son nom, j'appelle un chat un chat, et Marin un frippier de mémoires, de littérature, de censure, de nouvelles. »

BEAUMARCHAIS, *Premier Mémoire*.

« Tu lis l'*Univers illustré*, donc tu es un Athénien, » pensais-je en moi-même, et je laissais ma plume courir en toute liberté, très-heureux et très-fier de me sentir compris à demi-mot par ma complice spirituelle.

C'était le bon temps. On savait ce que parler voulait dire. Personne n'exigeait de la chronique qu'elle appellât un chat un chat et Rolet un fripon. Plus l'épigramme était fine, plus on la goûtait; plus l'ironie était voilée, plus on lui faisait fête. »

ALBÉRIC SECONDE, l'*Univers illustré*.

« Nous passons en revue les poètes qui s'inspirent de l'esprit moderne. C'est d'abord Barrillot, le satirique populaire, l'Aristophane du *Petit journal*, qui maintenant encore fustige chaque semaine, dans le *Triboulet*, les vices et les ridicules, dont le vers virulent, souvent heureux, parfois cynique,

Appelle un chat un chat, et Rolet un fripon. »

VICTOR CHAUVIN, *Revue de l'Instruction publique*.

« Il existe à l'usage des femmes tout un dictionnaire de sous-entendus. Celui qui n'entend pas et ne parle pas cette langue doit renoncer au commerce des femmes — j'entends des vraies femmes; — il est condamné à celles qui appellent un chat un chat et les sentiments par leur nom.

ALPHONSE KARR, *Encore les femmes*.

— Allus. littér. Un saint homme de chat, Allusion à un hémistiche d'un vers de la fable de La Fontaine, le Chat, la Belette et le Petit Lapin. La belette et le lapin, en contestation, s'en rapportent au jugement de Grippeminaud :

C'était un chat vivant comme un dévot ermite,

Un chat faisant la châtimentie,

Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras.

Celui-ci leur dit d'approcher, qu'il est sourd, que les ans en sont la cause :

L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.

Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,

Grippeminaud le bon apôtre,

Jetant des deux côtés la griffe en même temps,

Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Dans l'application, ces mots : Un saint homme de chat, caractérisent l'hypocrisie et la méchanceté cachées sous des apparences de douceur et de bonhomie :

« M. Dupin, écrivant au P. Lorieux, lui dit

« qu'ami sincère de la liberté, il entend rester

« toujours le même : affectueux pour tous les

« gens de bien, de quelque parti qu'ils soient;

« n'être lui-même d'aucun parti, sauf à être

« méconnu et froissé par tous; en peu de mots,

« bien faire et laisser dire. »

« N'est-ce pas le cas de s'écrier : Ah! saint

homme de chat! »

L. VEUILLLOT, l'*Univers*.

« Les robes soyeuses de l'espèce du grand-duc, ses mains gantées jusqu'aux ongles, symbolisent l'amour du bien-être matériel et des vêtements de luxe qui caractérisent l'homme pieux. Un saint homme de duc bien fourré, gros et gras, aurait dit La Fontaine, s'il eût su que, de tous les rapaces, ceux de nuit étaient les seuls qui prissent de l'embonpoint. »

TOUSSENET, *Monde des oiseaux*.

Chats (COMBAT DES), ou Gatomachie, poème héroï-comique de Lope de Vega. C'est un petit chef-d'œuvre de gaieté, d'esprit, écrit de ce style abondant et facile qui distingue celui que ses contemporains appelaient, avec une emphase tout espagnole, *el monstruo de los ingenios*. Lope de Vega parodie à la fois l'*Iliade*,

la *Jérusalem délivrée*, le *Roland furieux*; mais les paladins sont des angoras, et la belle Hélène ou l'Angélique est une jolie chatte très-capricieuse. La belle Zapaquilda s'est assise pour prendre le frais sur le haut chevet d'un toit; aussi propre et lustrée que chatte de couvent, elle miaule d'une voix si harmonieuse, qu'elle rend amoureux le vent lui-même, et, quand elle sort au soleil levant, on dirait une rose qui sort de son calice. Les prétendants ne peuvent manquer. Un chat de haute naissance, Marramaquiz, a entendu parler de la belle chatte; il appelle son fidèle écuyer, Masuler, et ordonne qu'on amène son cheval. C'est une guenon faite prisonnière dans une grande bataille entre guenons et chats; on la lui présente caparaçonnée à la mode de son pays. Marramaquiz chausse ses brodequins, prend son épée, qui est une cuiller d'argent, et revêt une cape rose à la française; pour honneur de Milan, il a sur la tête une moitié de citron, ornée d'une aigrette rouge vert et brun fournie par un malheureux perroquet mort sous ses griffes; pour veste de buffle, il porte deux moitiés de gant attachées, l'une par devant, l'autre par derrière; pour colerette, la manchette d'une petite fille. A cheval sur sa guenon, on dirait le paladin Roland rendant visite à la belle Angélique. A sa vue, et pendant qu'il fait caracolier sa monture, Zapaquilda, se léchant les lèvres, baissant les yeux en fille bien élevée, se sent prise d'une faiblesse pour un aussi galant chevalier, et un mariage prochain est décidé dès cette première entrevue.

Par malheur, un autre prétendant, Micifuf, un vaillant chat celui-là, au museau pointu, au nez retroussé, pattes et poitrine blanches, noir sur l'échine, queue en panache, beau comme pas un, s'est ému des menées de Marramaquiz, et vient à son tour faire valoir sa bonne tournure devant Zapaquilda. Qui dit femme, dit caprice: il semble maintenant à la belle que c'est Micifuf qu'elle préfère. Voilà la rivalité déclarée; laquais et pages en campagne vont porter des cadeaux et des billets doux. La Juliette des toits et des gouttières passe sa vie au balcon; ce ne sont que des cadeaux de choix qu'on lui fait, comme pieds de porc, œufs farcis, triangles de fromage, os à la moelle. On ne lui envoie ni bijoux ni parures; quelle parure vaudrait la jolie robe fourrée d'hermine de Zapaquilda? Malgré tout, Marramaquiz perd chaque jour du terrain, et Micifuf prend l'avance. Le pauvre délaissé tombe malade de langueur, et son médecin, un chat bien espagnol celui-là, ne trouve rien de mieux que de le saigner. La coquette est charmée d'avoir un prétendant qui se meurt d'amour pour elle; elle vient le consoler, lui fait toutes sortes de caresses et de chateries, et enfin lui propose de l'épouser, mais à une condition, c'est qu'il lui permettra Micifuf comme cavalier servant. Marramaquiz refuse, dût-il en mourir, et à peine rétabli s'en va consulter le sage Graffignan, un bonhomme de chat très-savant et même un peu sorcier, qui lui donne une fort bonne idée, celle de devenir amoureux d'une autre chatte.

Précisément, il a jusqu'ici repoussé les avances d'une fort jolie personne, la petite Micilda, qui ne peut passer près de lui sans le frôler amoureuxment, noyer ses yeux de larmes et miauler d'une façon très-significative. Laquais, pages, cadeaux et petits sonnets prennent maintenant le chemin du boudoir de Micilda; la délaissée, jalouse, aiguise ses ongles, rend le dos, et le manège du galant aboutit à une rencontre terrible. Zapaquilda survient au beau milieu d'un rendez-vous au clair de lune: les deux rivales, après s'être mesurées des yeux, se jettent l'une sur l'autre, griffent abominablement leurs petits mufles roses, s'étreignent corps à corps, et finissent par tomber toutes deux du haut du toit. Marramaquiz laisse faire, fort content en lui-même de cette lutte en son honneur. Voilà les châtiments allités, et le médecin obligé d'avoir recours à son remède universel, la lancette. L'ingrat Marramaquiz ne va même pas faire visite à Micilda; car, malgré sa passagère infidélité, c'est toujours l'autre qui possède tout son cœur; mais la coquette, furieuse, le fait mettre à la porte.

Il faut en finir avec les prétentions perpétuelles de ce galant ennuyeux; Micifuf tente une démarche décisive: il va demander la main de Zapaquilda à son père, Ferramato, le vieux à poils blancs. Le bonhomme le reçoit fort bien, examine quelle est sa naissance, reluque les parchemins et constate qu'il est bien le descendant légitime de Zapyron, le chat rouge et blanc, qui depuis l'arche de Noé est le père commun de toute la race féline. Ferramato donnera en dot à sa fille six mouches de poche qui lui servent de lit de camp; pour tapis, quelques morceaux de couverture; quatre fromages presque entiers et une guenon captive, parlant le style poétique et même le comprenant. « A quand le jour des noces, ma douce amie? demande Micifuf à Zapaquilda. — Quand tu voudras; mais, auparavant, il faut empoisonner Marramaquiz. — Je vais vous rapporter ses orailles, et, à moins que je ne change d'avis, je me ferai de sa peau une bonne robe de chambre pour cet hiver. »

En attendant, on prépare tout pour le mariage. Le récit des noces, le dénombrement des invités, des parents et amis, des chattes, la description de leurs parures, ouvrent le plus joli chant de l'ouvrage. Survient un incident imprévu, pendant que le mariage se fait

(que de malheurs peut causer la négligence d'un cordonnier!). Pendant que les invités, pour se distraire, préludent au bal par quelques danses légères, Marramaquiz, très-vivant et pas du tout empoisonné, se précipite par la fenêtre, tombe au milieu du gala, insulte cruellement les invités, et, dégainant une arme terrible, une fourchette de fer très-pointue, assomme M. Bavard d'un coup de revers, coupe la figure à M. Renard et brise une jambe à l'infortuné M. Joujou. Les invités, qui n'avaient que des épées de cérémonie, de simples cuillers de bois, sont aisément taillés en pièces, et Marramaquiz emporte dans ses bras Zapaquilda évanouie. Micifuf, enfin chaussé de brodequins tout neufs, est arrivé beaucoup trop tard. Son rival va chancer Zapaquilda au fond d'une tour. Là il essaye, mais en vain, de triompher de sa résistance. Zapaquilda ne cesse de faire couler des perles liquides le long de ses joues et n'en est que plus séduisante, comme l'Aurore quand elle pleure. En vain Marramaquiz lui fait des sonnets, des concetti, de la prose, des vers, et s'alarme que le cerveau à trouver des gracieusetés; elle reste inflexible.

Pendant ce temps, Micifuf a réuni le conseil des chats; il leur montre la félonie de son adversaire, qui est tombé armé au milieu de gens venus en habit de noces, raconte l'enlèvement, soulève la famille de Micilda, cette infortunée si misérablement séduite et abandonnée, et obtient enfin qu'il lui sera donné des troupes. On va faire le siège de la tour inexpugnable: l'armée des chats a pour mousquets des tibias de matou, pour canons des os de bœuf. Le siège dure longtemps et la famine va forcer Marramaquiz à se rendre, lorsqu'un soir, voyant Zapaquilda dépérir faute d'aliments, il va se mettre à l'affût, afin de prendre un merle et de l'apporter à sa bien-aimée. Un prince, qui tirait ce soir-là des martinetes, lui envoie une balle dans le corps. Micifuf, ainsi délivré de la garnison qui défendait la tour, emporte la place d'assaut, et retrouve Zapaquilda, mais dans quel état, grands dieux! amaigrie et exténuée par les privations! N'importe, après tant de traverses, l'union s'effectue, et les deux amants font souche d'une nombreuse lignée de petits chats.

On s'étonnera peut-être qu'un esprit d'un ordre aussi élevé que Lope de Vega se soit amusé à un pareil badinage, qui n'est pas moins de huit chants et de deux ou trois mille vers; mais, dans cette composition, il a déployé une imagination et une poésie merveilleuses.

Lope de Vega, promettant, comme tous les poètes, l'éternité à son œuvre, s'écrit en commençant :

On tira ma Gatomachie
Des Indes jusqu'en Valachie!

Cependant, il n'est peut-être pas d'œuvre plus profondément inconnue, non-seulement en Valachie et aux Indes, mais en France. Il n'en a jamais été fait une traduction française, ni même aucune analyse. Quoiqu'elle ne vaille pas l'*Enéide*, la *Gatomachie* tiendrait fort bien sa place, dans un cours de littérature comparée, entre la *Boucle de cheveux enlevée* et la *Secchia rapita*.

Cet ouvrage parut pour la première fois dans les *Rimas divinas y humanas del licenciado Tome Burguillos*; il était dédié à Lope de Vega. Mais depuis longtemps les critiques espagnols Montalvan, Agustín Durán, etc., ont reconnu que le licencié Burguillos et Lope de Vega n'ont jamais été qu'un seul et même personnage. On trouve dans la *Gatomachie*, avec les autres *Rimas divinas y humanas*, dans les œuvres non dramatiques de Lope de Vega, collection Rivadeneyra (Madrid, in-4°).

Chat botté (LE), un des contes les plus charmants, les plus ingénieux de Perrault, un véritable chef-d'œuvre d'imagination, de malice et de naïveté. Le Chat botté, ainsi nommé parce qu'il s'est affublé d'une paire de bottes pour accomplir tous ses exploits, met en usage une multitude de ruses des plus habiles pour faire la fortune de son maître, le marquis de Carabas, qui parvient même à épouser la fille du roi. Le Chat botté devient, sous la plume enchantée du conteur, l'exemple de ce que peuvent le travail et l'industrie, le savoir-faire et l'adresse. Le Chat botté est demeuré célèbre, surtout parmi les cordonniers, sur les enseignes desquels il balance souvent la popularité de saint Crispin.

Chat botté (LE), comédie satirique de Ludwig Tieck, en trois actes et en prose, avec des intermèdes, un prologue et un épilogue. La scène se passe simultanément sur le théâtre et au parterre. Au parterre sont réunis des pédants, des niais, des amateurs de drames bourgeois à la manière de Kotzebue, des illuminés, des abstraits de quintessence, un de ces analystes intrépides et naïfs dont l'Allemagne abonde, qui tirent une longue conséquence de leurs impressions, et dont Tieck a si bien personnifié l'espèce dans le digne Bötticher, qui demande l'acteur comme un furieux, désirant, dit-il, l'adorer un instant et lui rendre compte de sa propre sublimité; enfin des types de tous les ridicules que l'auteur se propose de persifler. En attendant le lever du rideau, chacun des originaux du parterre explique et commente à sa manière le sens qu'il attribue au titre singulier de la pièce. Celui-ci y voit une allégorie, l'histoire symbolique de quelque infâme scélérat; celui-là compte sur

une pièce féerie; l'autre sur un tableau de famille; un quatrième est persuadé qu'il s'agit d'une ruse dramatique, au moyen de laquelle l'auteur se propose d'insinuer par certains signes dans le public certaines idées mystérieuses et relatives à quelque fin mystique et relevée; d'autres soupçonnent quelque injure au bon goût, qu'ils se préparent à défendre bruyamment; enfin l'honnête Bötticher, qui représente les admirateurs fanatiques du jeu du célèbre acteur Iffland, que Tieck avait pris en grippe, accourt pour analyser le puissant génie qui doit représenter le Chat botté.

Enfin le rideau se lève, et alors commence, au milieu d'un feu croisé d'observations et de réflexions comiques échangées entre le parterre, les acteurs et l'auteur, la représentation burlesque du conte si connu du Chat botté, le tout entremêlé d'intermèdes grotesques destinés à satisfaire successivement chacun des personnages du parterre qui murmurent et qui sifflent. Il va sans dire qu'aucun d'eux n'est satisfait, hormis toutefois Bötticher, qui a adoré le grand acteur, et Schlusser le symboliseur, qui demande l'auteur et lui crie: « Homme de lumière, n'est-il pas vrai que votre sublime pièce est une théorie mystique cachant une révélation sur la nature de l'amour? » A cela l'auteur répond: « Je ne saurais vous dire; je voulais tout bonnement essayer de vous reporter aux jours lointains de votre enfance, et vous rendre les sensations que le Chat botté vous fit éprouver autrefois, sans attacher à la chose plus d'importance qu'elle n'en a. » Cette prétention insolente révolte le parterre, et la toile tombe au milieu d'un déluge de projectiles, de huées et d'injures lancées contre l'auteur.

Tieck, dit M^{me} de Staël, saisit d'une façon qui rappelle La Fontaine les plaisanteries auxquelles les animaux peuvent donner lieu. Il a fait une comédie intitulée le Chat botté qui est admirable en ce genre. Je ne sais quel effet produirait sur la scène des animaux parlants; peut-être est-il plus amusant de se les figurer que de les voir; mais toutefois ces animaux, personnifiés et agissant à la manière des hommes, semblent la vraie comédie donnée par la nature. Tous les rôles comiques, c'est-à-dire égoïstes et sensuels, tiennent toujours en quelque chose de l'animal. Peu importe donc, dans la comédie, si c'est l'animal qui imite l'homme ou l'homme qui imite l'animal. »

CHAT, CHATTE adj. (cha, cha-te — de chat, s. m.). Familier, doux, caressant et quelque peu hypocrite : Vous serez enlacé par ses manières chatrues, et vous ne croirez jamais à la profonde et rapide arithmétique de sa pensée intime. (Balz.)

CHAT (lac du), lac de l'Amérique anglaise du Nord, entre le haut et le bas Canada, alimenté par l'Ottawa. Il a 31 kilom. de long sur 4 kilom. de large.

CHATAHOOCHEE, rivière des Etats-Unis d'Amérique, prend sa source au versant septentrional des monts Apalaches, dans l'Etat de Georgie, coule du N.-E. au S.-O., forme une partie de la limite de la Georgie et de l'Alabama, et se joint au Flint, sur les frontières de la Floride, pour former l'Apalachicola. Son cours, qui est de 490 kilom., est navigable en partie pour les bateaux à vapeur.

CHÂTAIGNA s. f. (châ-tè-gna; *gn* mll. — rad. *châtaine*). Econ. dom. Bouillie faite avec des châtaignes, dans les régions montagneuses du centre de la France.

CHÂTAIGNE s. f. (châ-tè-gne; *gn* mll. — Pour l'étymologie, voir à l'encyclopédie). Fruit du châtaignier : Les grosses CHÂTAIGNES viennent des environs de Lyon et de Saint-Tropez. (C. Lemaire.) Les CHÂTAIGNES du Portugal sont plus grosses que les nôtres. (V. de Bomare.) Les CHÂTAIGNES destinées ou semées sont stratifiées. (A. du Breuil.) La CHÂTAIGNE fournit, dans les districts montagneux du centre de la France et de l'Italie, l'aliment des classes pauvres. (A. Maury.)

— Par ext. Nom donné à quelques autres fruits ou organes divers d'autres végétaux. « Châtaine d'Amérique, Fruit de la sloanée dentée. » Châtaine d'eau ou châtaine aquatique, Fruit de la mâcre ou cornuelle :

La châtaine aquatique, au sein du lac placée,
Promène entre deux eaux sa coque hérissée.

CASTEL.

« Châtaine de cheval, Fruit du marronnier d'Inde. » Châtaine de la Trinité, Fruit du parchir à grandes fleurs. « Châtaine de mer, Graine du mimosa grimpat. » Châtaine de terre, Racine du bunion ou terre-noix et de la gesse tubéreuse. « Châtaine du Brésil, Fruit de la bertholète; élevée, connu à Paris sous le nom de noix d'Amérique. » Châtaine du Malabar, Fruit du jacquier. « Châtaine sauvage, Fruit de la brabée étoilée.

— Argot. Soufflet, coup sur la joue.

— Art vétér. Nom que l'on donne à une plaque cornée située à la face interne de l'avant-bras des solipèdes, sur son tiers inférieur. Cette plaque est irrégulière, rugueuse, peu développée dans les races nobles, et formant dans quelques races communes une espèce d'ergot allongé. Elle se montre aussi à la face interne du canon des membres postérieurs; mais elle y est toujours plus petite. On a l'habitude de rogner la châtaine chez les chevaux de race peu distinguée. L'âne ne porte

de châtaigne qu'aux membres antérieurs. Chez le mulet, la châtaigne du membre postérieur est généralement plus petite que dans le cheval, et manque quelquefois.

— Entom. *Châtaigne noire*, Nom vulgaire de l'hispe noir.

— Moët. *Châtaigne à bandes*, Nom vulgaire du murex noueux.

— Rayonn. *Châtaigne de mer*, Nom que l'on donne, dans certains pays, à l'oursin commun, qui a, en effet, une ressemblance frappante avec le fruit du châtaignier.

— Encycl. Ling. Les différents noms de la *châtaigne* et du châtaignier offrent dans les principales langues de l'Europe de remarquables analogies; l'ancien allemand dit *kestina*, *chestinna*; l'anglo-saxon, *cisten*; le scandinave, *kastania*; le russe, *kashtanu*; le polonais, *kasztan*; l'illyrien, *kostagn*; le lithuanien, *kasztanas*; le cymrique, *castan*; l'armoricain, *kistlin*. Il est plus que probable que tous ces termes, y compris le mot français *châtaigne*, dérivent plus ou moins directement du latin *castanea*, qui lui-même est identique au grec *kastanon*. Plusieurs auteurs ont prétendu que ce dernier mot devait son origine à la ville de *Kastana*, en Thessalie; mais, comme le fait fort justement remarquer M. Pictet, dans ses *Origines indo-européennes*, il est bien plus vraisemblable d'admettre, au contraire, que la ville a tiré son nom de l'arbre. Les idiomes européens sont donc inépuisants à nous fournir pour ce mot une étymologie satisfaisante, et nous sommes forcés de recourir au groupe asiatique de notre famille. Le mot arabe *kastal* ou *kastanat* n'est évidemment pas sémitique, puisque le châtaignier est inconnu à l'Arabie; il est d'importation iranienne. En effet, nous retrouvons en persan le mot *kash-tah*, dans le sens de fruit sec, pépin; *chistah*, *chastou*, un noyau, du sanscrit *kāshṭa*, bois, *kāshṭhin*, ligneux. Il est donc presumable, conclut M. Pictet, que la *châtaigne* a reçu son nom de son enveloppe ligneuse, et que ce nom remonte bien à l'époque aryenne primitive; en effet, nous savons que la *châtaigne* a été, avec le gland, un des premiers aliments des races primitives. Il s'est produit dans l'histoire de ce mot un fait curieux et qui, du reste, se reproduit assez fréquemment; c'est un contre-sens fait de peuple à peuple. Les Irlandais ont pris le mot du latin *castanea* pour un composé *casta nux*, et ils ont traduit littéralement *geann-chnu*, noix chaste, terme dont on cherchait en vain à découvrir l'origine, si l'on n'avait un moyen de contrôle infallible dans le latin *castanea*.

CHÂTAIGNERAIE s. f. (cha-tè-gnè-ré; *gn* mill. — rad. *châtaignier*). Agric. Terrain planté ou couvert de châtaigniers; châtaigniers qui croissent sur ce terrain : *Traverser une CHÂTAIGNERAIE. Abattre une CHÂTAIGNERAIE. Une belle CHÂTAIGNERAIE domine le château de Heideberg.* (V. Hugo.) On dit CHÂTAIGNÈRE dans certaines provinces.

CHÂTAIGNERAIE (LA), bourg de France (Vendée), ch.-l. de canton, arrond. et à 22 kil. N. de Fontenay-le-Comte; pop. aggl. 1,540 hab. — pop. tot. 1,792 hab. Fabriques de grosses étoffes de laine. Grande culture de châtaignes. Commerce considérable de bois, grains et bestiaux.

CHÂTAIGNERAIE (LA), gentilhomme français, adversaire de Jarnac. V. CHÂTEIGNERAIE.

CHÂTAIGNIER s. m. (châ-tè-gnié; *gn* mill. — rad. *châtaigne*). Bot. Genre d'arbres, de la famille des cupulifères, comprenant environ quinze espèces, qui croissent dans les régions tempérées de l'hémisphère nord : *On cite en France plusieurs gros CHÂTAIGNIERS.* (C. Le-maire.) Le CHÂTAIGNIER forme de très-belles futaies. (V. de Bomare.) Au bout de deux à trois cents ans, les CHÂTAIGNIERS se couronnent. (Rozier.) Un seul CHÂTAIGNIER se couronne. (Michélet.) Qui n'a pas attendu parler du fameux CHÂTAIGNIER aux cent chevaux, que l'on voit en Sicile? (T. de Bernaud.) Le CHÂTAIGNIER s'accommode très-bien d'une terre fraîche et légère. (Raspail.) « Bois du même arbre : Table, boiserie de CHÂTAIGNIER.

— Par ext. Nom donné à des arbres qui appartiennent à des genres différents. *Un Châtaignier de Saint-Domingue*, Nom vulgaire du cupanier, genre de sapindacées, ainsi que du quiparier des savanes et de l'apéiba velu. *Un Châtaignier de la Guyane*, Nom vulgaire de la carolinée ou du pachire des marais.

— Hortic. Variété de pomme, à chair blanche et farineuse, que l'on mange le plus souvent cuite.

— Encycl. Bot. Le *châtaignier* (*castanea*) constitue, dans la famille des cupulifères, un genre très-naturel, voisin des hêtres, auxquels Linné l'a réuni. Les espèces peu nombreuses qu'il renferme sont des arbres ou des arbrisseaux à feuilles alternes et dentées, à fleurs monoïques, disposées en chatons grêles, allongés, les femelles se trouvant à la base des mâles. Les fruits sont des sortes de glands hémisphériques ou anguleux, indéchissants, coriaces, ligneux, monospermes par avortement, solitaires ou groupés par deux ou trois dans une cupule (involucre épineux). La graine, ordinairement volumineuse, est dépourvue d'albumen et entièrement constituée par deux énormes cotylédons.

L'espèce la plus importante et la mieux connue, la seule qui croisse naturellement en Europe, est le *châtaignier commun* (*castanea*

vulgaris de Lamarck, *fagus castanea* de Linné). C'est un grand et bel arbre, dont les racines s'enfoncent obliquement dans le sol. Sa tige, droite, à écorce grisâtre dans la jeunesse, plus tard rougeâtre, fendillée, atteint souvent de grandes dimensions, et porte des branches et des rameaux étalés, couverts de nombreuses feuilles coriaces, glabres, luisantes, ovales lancéolées, grandes et fortement dentées; leur réunion constitue une cime touffue et donnant un ombrage épais. Les fleurs mâles sont en longs chatons dressés et exhalent une odeur spermatique spéciale. Le fruit (*châtaigne*) est tantôt plan-convexe, tantôt anguleux, tantôt arrondi.

Connu et cultivé de toute antiquité, le *châtaignier* a produit un grand nombre de variétés souvent difficiles à caractériser, et fondées principalement sur la forme du fruit. La plus intéressante et la plus estimée est le *maronnier*, produisant de grosses et excellentes châtaignes appelées *marrons de Lyon*, du *Luc*, d'*Aubray* ou d'*Agen*; dans cette variété, le fruit, étant ordinairement unique dans l'involucre, le remplit par conséquent en entier, acquiert un plus grand volume et présente une forme arrondie, plus large que longue. Viennent ensuite la *châtaigne exalade*, qui passe pour être la meilleure au goût; la *châtaigne verte du Limousin*, grosse, de bon goût et se conservant longtemps; la *châtaigne de Cars*, moyenne, très-bonne, un peu tardive, se conservant mieux que les autres; la *châtaigne printanière* ou *première*, la plus précocce, mais de peu de saveur; la *châtaigne commune à gros fruits*, appelée aussi *pourtailonne* ou *portailonne* (de *porter*), parce que l'arbre qui la produit est très-fertile, ce qui fait qu'elle est la plus cultivée; elle est d'ailleurs assez grosse et de bon goût. Nous citerons encore la *châtaigne ordinaire*, petite, assez bonne, très-productive, se rapprochant du type sauvage, et enfin la *châtaigne des bois*, petite, presque insipide et se conservant peu. On trouve, dans les diverses provinces, beaucoup d'autres variétés qui tiennent aux conditions locales, et qui souvent ne diffèrent que par leur nom de celles que nous avons citées.

Le *châtaignier* appartient à l'Europe, et habite surtout les régions tempérées. Il est sensible au froid, et, comme il fleurit assez tard, il lui faut un été chaud et assez long pour mûrir ses fruits; aussi n'est-il cultivé dans le nord que comme arbre forestier. Il réussit très-bien, au contraire, dans les vallées des hautes montagnes du midi de l'Europe, qui, bien que couvertes de neige pendant six mois de l'année, sont fort chaudes en été. Il aime les endroits découverts, et vient très-bien sur les coteaux et les montagnes d'une élévation moyenne; là, il acquiert une plus grande taille et donne des fruits plus abondants et plus savoureux; il vient moins bien dans les plaines, et son fruit y est inférieur en qualité. Il redoute les grandes hauteurs, les fonds humides et les pentes méridionales, où sa végétation plus hâive l'expose fréquemment aux gelées printanières. Il aime les sols légers, meubles, mais profonds et substantiels. Il réussit néanmoins dans les terres sèches, sablonneuses ou graveleuses, et c'est même là qu'il donne le meilleur bois de charpente. Il croît plus vigoureusement que partout ailleurs dans les terrains granitiques, schisteux ou volcaniques. Thouin en recommande la culture sur les montagnes, dans les sols maigres, calcaires ou siliceux. Les sols très-compactes, de même que les fonds très-gras, très-humides ou marécageux lui sont absolument contraires. Quelle que soit sa nature, le sol destiné à la culture du *châtaignier* doit être bien nettoyé et profondément labouré; souvent on le prépare par la culture des plantes sarclées. Le mode de propagation le plus usité est le semis des châtaignes, pratiqué de préférence au printemps. D'autres fois, on sème en pépinière, et on transplante les jeunes sujets au bout de deux à cinq ans, suivant la nature du sol et les circonstances locales. En Alsace, on plante les *châtaigniers* très-espacés, et dans les intervalles on cultive, pendant un an ou deux, des pommes de terre. Cette culture, loin d'être préjudiciable au massif, lorsque la récolte des tubercules se fait avec les précautions nécessaires, lui est au contraire très-avantageuse, car les travaux, binages, sarclages qu'elle exige profitent aux jeunes plants.

De tous les arbres forestiers, le *châtaignier* est peut-être celui qui, à tout âge, demande le plus de soins, et il est plus exigeant encore lorsqu'on le cultive aussi pour ses fruits; mais il paye ces soins avec usure.

Dans les sols peu profonds, argileux, limonides, exposés au midi, le *châtaignier* est souvent atteint par la gelée, non-seulement dans ses nouvelles pousses, mais encore dans le bois même, immédiatement au-dessus des racines; il n'y a pas alors d'autre remède que le recépage des souches. Cet arbre est peu sujet aux attaques des animaux nuisibles. Les semis, surtout ceux d'automne, sont souvent ravagés par les mulots, quelquefois par les cornelles ou les pies. Dans certains années, la majeure partie des châtaignes tombe avant le temps, par suite de la piqûre d'une chenille.

La croissance des *châtaigniers* est lente dans ses premières années; mais ensuite elle devient plus active. Comme d'ailleurs sa longévité est considérable, il peut atteindre de très-grandes dimensions. Il n'est point de pays à *châtaigniers* où l'on ne trouve des sujets âgés de deux à trois siècles, et ayant deux à trois

mètres de tour. On peut en voir de semblables sur les lisières de la forêt de Montmorency; l'un de ces arbres a été immortalisé par le souvenir de J.-J. Rousseau, qui aimait à se reposer et à écrire sous son ombre. On cite, dans les environs de Sancerre, un *châtaignier* qui a 10 mètres de tour à hauteur d'homme; au XIII^e siècle, il portait déjà le nom de gros *châtaignier*; on suppose qu'il est âgé d'un millier d'années; le tronc en est, assure-t-on, parfaitement sain à l'extérieur, et tous les ans cet arbre se charge d'une immense quantité de fruits. Mais le plus célèbre de tous les *châtaigniers* est celui qui se voit sur le mont Etna, à une faible distance de la ville d'Acireale, et que l'on connaît sous le nom de *châtaignier aux cent chevaux*. Son âge est évalué approximativement à quatre mille ans au moins. Il a plus de 50 mètres de tour, et dans l'intérieur du tronc, creusé par le temps, on a construit une maison qui sert d'habitation à un berger et de retraite à son troupeau.

Le *châtaignier* s'exploite le plus souvent en taillis; c'est, pour cette essence, le mode d'exploitation qui donne les meilleurs produits; il vaut mieux réserver des arbres sur la lisière que des baliveaux dans le massif. On cultive quelquefois le *châtaignier* en émonde ou en têtard; on en obtient ainsi d'une part du fruit, de l'autre du bois propre à la fabrication du charbon. Ce mode est très-usité et bien entendu dans la province de Biscaye. Enfin, le régime de la futaie convient parfaitement au *châtaignier*; mais, comme cet arbre est sujet à la carie intérieure quand il vieillit, on lui laisse rarement dépasser l'âge de cent ans.

Le bois du *châtaignier* est blanc dans les jeunes sujets et fauve dans les arbres d'un certain âge. Il est dur, souple, tenace, élastique, d'un grain à peu près semblable à celui du chêne, mais plus léger et moins solide que ce dernier; par contre, l'aubier en est moins abondant et moins altérable. Du reste, ces deux bois sont assez difficiles à distinguer. On les reconnaît surtout à ce que le chêne a des rayons médullaires très-larges, bien visibles à l'œil nu sur une coupe transversale, et mieux encore sur une coupe longitudinale faite dans le sens de ces rayons, qui forment alors sur le bois de larges mailles d'un blanc nacré. Rien de pareil dans le *châtaignier*, dont les rayons très-nombreux sont d'une ténuité extrême et visibles seulement à la loupe. Le *châtaignier* peut servir à la charpente, bien qu'il soit inférieur au chêne; il a autrefois joui d'une grande réputation sous ce rapport; on a cru qu'il avait servi à construire les charpentes de nos vieilles cathédrales, qu'on a reconnues de nos jours être en chêne peçonné. Il est bon surtout pour les combles, pour la charpente à couvert, et craint peu la vermine. Le *châtaignier* se fend très-bien et conserve toujours à peu près le même volume, sans se gonfler ni se resserrer, ce qui le rend très-propre à renfermer des liquides. Aussi est-ce, dans le midi, le bois par excellence pour la confection des futailles. Ses pores, plus petits et plus serrés que ceux du chêne, s'opposent mieux à l'évaporation. Enfin, le *châtaignier* renferme moins de tannin; c'est sans doute ce qui fait que les vins y conservent mieux leurs qualités ou même s'y améliorent davantage. Le bois de *châtaignier* occupe le premier rang pour la confection des cercles, des claires, des treillages, des échals, des poteaux, etc. Comme bois de chauffage, il donne beaucoup de cendre et peu de flamme; il a surtout le grave inconvénient de piler et de lancer au loin des éclats. Son charbon est léger et bon pour la forge.

Arrivé à un certain âge, le plus souvent à cent cinquante ans, le *châtaignier* se couronne, et ses produits diminuent rapidement. On coupe alors les branches secondaires à un mètre environ des branches principales, et on applique sur les plaies du mastic à greffer. L'arbre ne tarde pas à pousser de nouvelles ramifications, qui produisent encore d'abondantes récoltes pendant plus d'un demi-siècle.

Le *châtaignier* commence à produire vers la cinquième ou la sixième année de greffe, dans les bons terrains, lorsque sa culture n'a pas été négligée; il atteint son produit maximum à l'âge d'environ soixante ans. La récolte a lieu dès que les châtaignes se détachent d'elles-mêmes. Lorsqu'on veut les conserver fraîches pendant longtemps sans qu'elles se gâtent, on devance le moment de leur maturité, et on les abat à coups de gaulle avant que leur enveloppe épineuse soit entièrement ouverte; puis on les emmagasine dans des bâtiments secs et bien aérés, où elles achèvent de mûrir, et se conservent saines jusqu'au commencement de l'été. Dans certaines localités de l'Auvergne et du Limousin, on se sert, pour conserver les châtaignes, d'un moyen qu'on dit efficace et qui, par sa singularité même, mérite d'être signalé. On les fait tremper dans l'eau pendant douze à quinze jours, puis on les fait ressuer, et on les met dans le sable. Elles peuvent se conserver ainsi plus de six mois sans altération.

Dans les campagnes, les châtaignes réservées pour les besoins du ménage sont consommées sèches. • Aussitôt après la récolte, dit M. du Breuil, on les transporte dans le séchoir, bâtiment carré de 6 mètres de hauteur, et plus ou moins large selon la quantité de châtaignes que l'on a à traiter. A 2 m. 20 du sol, on établit un plancher composé de fortes perches placées à des distances égales et de niveau, sur lesquelles on cloue des lattes sépa-

rées par un intervalle de 0 m. 006 à 0 m. 007; parfois on substitue des claires à ces lattes. Outre la porte qui donne entrée dans la partie inférieure du bâtiment, et qu'on place au milieu de l'un des grands côtés, on pratique, à 1 m. au-dessus du plancher supérieur, trois autres ouvertures, l'une sur le grand côté opposé à la porte, les autres à chacune des extrémités du bâtiment. Ces ouvertures servent à y introduire les châtaignes, et sont ensuite fermées. Enfin, quatre ouvertures placées à chacun des angles du bâtiment et tout près du toit donnent passage à la fumée. On forme sur le plancher supérieur une couche de châtaignes de 0 m. 50 d'épaisseur; dès qu'on en a répandu trois ou quatre sacs, on allume un feu au centre du plancher inférieur, et, à mesure que le séchoir se garnit, on allume de nouveaux feux, selon l'étendue du bâtiment. On ne brûle ainsi que de gros bois, des souches, des feuilles, l'écorce des châtaignes blanchies, etc., toutes matières qui donnent peu de flamme et beaucoup de fumée. On chauffe ainsi pendant dix jours environ. Vers le cinquième jour, lorsque toute la récolte est rentrée, on retourne les châtaignes pour achever de sécher la couche supérieure. On considère les châtaignes comme suffisamment sèches et prêtes à être blanchies, quand leur écorce se détache bien et qu'elles sont dures sous la dent. On les fait alors tomber sur le plancher inférieur, dont on a enlevé le feu et les cendres; puis on les dépouille de leur écorce, soit en les plaçant dans des sacs que l'on frappe sur un billot revêtu d'une peau de mouton, soit au moyen des soles, qui brisent moins les châtaignes. Ces soles se composent de gros souliers ou patins dont la semelle de bois a 0 m. 05 d'épaisseur, et est entourée d'une lame de fer découpée en dessous en forme de scie. Treize dents pointues de 0 m. 08 de long sur 0 m. 015 en carré, à leur base, entaillées sur les arêtes, sont implantées dans cette semelle. Quatre hommes chaussés de ces patins entrent dans une sorte de coffre de 2 m. 50 de long sur 0 m. 70 de large, rempli aux trois quarts de châtaignes, et les font passer sur les patins. Lorsque la quantité de châtaignes à blanchir est assez considérable, on se sert d'une sorte de masse. C'est un plateau d'environ 0 m. 40 de diamètre sur 0 m. 60 de long et 0 m. 10 d'épaisseur, au-dessus et au centre duquel est un manche un peu arqué. Ce plateau est garni en dessous de dents en bois dur taillées en pyramide. Les châtaignes sont annoncelées au milieu du séchoir; six ou huit hommes, armés de ces masses, font le tour de ce tas, marchant sur les châtaignes du bord en les frappant; un homme qui les suit éloigne avec une pelle en bois les châtaignes dont l'enveloppe est brisée. Enfin, pour les très-grandes récoltes, les châtaignes sont foulées aux pieds des chevaux sur l'aire.

La châtaigne est un produit important, qui entre pour une large part dans l'alimentation publique. Les bonnes variétés sont admises sur les meilleures tables. Ce fruit forme presque à lui seul toute la nourriture des montagnards de l'Auvergne, des Cévennes, de la Corse et de plusieurs autres contrées où les récoltes de céréales sont souvent incertaines et presque toujours insuffisantes. Les variétés les plus communes servent à engraisser les cochons et la volaille.

Châtaigniers (LES) ou l'Allée des châtaigniers, chef-d'œuvre de Théodore Rousseau. — Une large avenue, bordée de châtaigniers séculaires, s'ouvre en face du spectateur et se prolonge au loin, sombre et mystérieuse dans sa partie haute, sous son épaisse voûte de feuillage, doucement éclairée dans le bas par les rayons du soleil qui se glissent entre les troncs énormes. Un cavalier vêtu de noir, une femme en robe rouge portant sur la tête un paquet blanc, apparaissent vaguement dans la pénombre verdoyante et semblent placés là tout exprès pour donner l'échelle de cette immense nef de verdure. Ce paysage, qui appartient à la première manière de Rousseau — la plus vigoureuse, la plus originale, la plus poétique — a eu l'honneur d'être refusé par le jury des expositions officielles. L'admiration du public et les éloges de la critique indépendante ont largement dédommagé l'illustre peintre des dédains académiques. M. Thoré écrivait, dans la préface de son *Salon* de 1845 : « Rousseau a copié tout bonnement son allée de face. On y entre au bord de la toile et l'on n'en sort pas. Mais tout au fond, bien loin, on aperçoit le jour à l'orifice extrême de cette caverne de branches entrelacées et d'épais feuillages. Vous n'avez point de ciel au-dessus de vous, ni à droite, ni à gauche; car les arbres s'emmêlent comme des lianes dans une forêt vierge, ou comme des arabesques le long des lambris et de la voûte d'un édifice. Seulement, à quelques points de cette voûte verdoyante, de petits rayons tremblotants de lumière éclatent entre les feuilles agitées comme des étoiles scintillantes au firmament du soir. En considérant cette belle peinture, on éprouve la même impression que lorsqu'on entre seul dans une vaste cathédrale gothique, aux colonnes élancées, aux décorations capricieuses. La percée de ciel, à l'extrémité de l'allée mystérieuse, est comme l'autel radieux au fond du monument sombre. Un pareil tableau est assurément de l'art pour l'homme et non point de l'art pour l'art. Je ne dis pas que cette poésie ne soit pas dans la nature; mais encore il faut l'y sentir et

l'exprimer. M. Th. Gautier a parlé de ce chef-d'œuvre avec non moins d'enthousiasme dans la préface qu'il a écrite récemment pour le catalogue de la collection Khalil-Bey, et il est assez curieux qu'il ait eu lui aussi l'idée de comparer l'Allée des châtaigniers à une cathédrale gothique : « Quelle puissance, s'écrie-t-il, quelle force et quelle luxuriance ! L'allée s'enfonce dans une ombre entrecoupée de soleil, comme une cathédrale de la nature, pour employer le style à la mode sous Chateaubriand et qui en valait bien un autre, entre deux rangées de troncs énormes, semblables à des faisceaux de piliers gothiques, entremêlés, comme des nervures sur une voûte, leurs branches gigantesques aux coudes noueux, aux larges feuilles spatulées. Comme la sève court sous ces rugueuses écorces, dans ces ramures épaisses à la fratcheur profonde ! Comme la vie secrète de la végétation circule à travers ces masses de verdure et ces herbes drues qui se relèvent sous le pied, secouant leur goutte de rosée et de pluie ! Comme la Réverie, un livre à la main, aimerais à se promener sous ce dais sombre, étoilé çà et là de quelques taches lumineuses, en suivant l'étroite route tracée dans le gazon par les bestiaux et les pâtres ! A quel manoir, écroulé depuis longtemps et disparu, conduisait cette nef immense de feuillages que reprend la pittoresque sauvagerie de l'abandon et que les siècles, qui détruisent l'œuvre de l'homme, ont rendue plus solide, plus majestueuse et plus vénérable encore ? Dans cette œuvre sans rivale, Théodore Rousseau, tout en gardant une incontestable originalité, rappelle un peu la robustesse d'Hobbema. Jamais la nature ne fut plus intimement étudiée et plus largement rendue, avec une telle intensité d'effet, une poésie si profonde et si vraie. Une étude consacrée par M. Chateaubriand à la collection Khalil-Bey nous fournit quelques renseignements intéressants : « C'est dans le département des Deux-Sèvres, près du château de Soulliers, que se voit la magnifique allée de châtaigniers qui a inspiré un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'art contemporain. M. Charles Le Roux, député au Corps législatif, à qui cette propriété appartient et qui y a reçu plusieurs fois la visite de son ami Rousseau, est lui-même un paysagiste de grand talent. Peu de peintres aujourd'hui interprètent la nature avec un sentiment plus naïf et la peignent avec plus de vigueur et d'éclat. Nous connaissons de lui une vue de cette même allée de châtaigniers, qui, bien que laissée à l'état d'esquisse, possède cependant des qualités peu communes. Malheureusement pour l'art, M. Le Roux semble avoir renoncé depuis quelques années à des travaux qui pouvaient lui assurer une gloire durable, pour jouir des honneurs éphémères de la députation. » — Au moment où cet article va être livré aux compositeurs (16 janvier 1888), nous apprenons que l'Allée des châtaigniers, de Rousseau, vient d'être adjugée, à la vente Khalil-Bey, moyennant le prix de 27,100 francs.

Châtaignier (CHANSON DU), dans *Fior d'Aliza*, paroles de Lucas et Carre, musique de Massé. Le quintette du *Châtaignier* est certainement, comme morceau d'ensemble, le passage le mieux réussi de la belle partition de *Fior d'Aliza*, bien que le tissu mélodique soit toujours un peu lâche et mou. Malgré cette réserve, qui porte plutôt sur la manière générale du maestro que sur cette composition, nous recommandons cette page comme une des plus complètes qu'ait écrites l'auteur de *Galatée*.

Allegretto. *maestoso*
HILARIO. O vieux châ-tai-gnier,

Ar-bre cente-nai-re, ar-bre vé-né-

-ra-ble, Pé-re nour-ri-cier

De cet-to fa-mil-le

hum-ble et mi-sé-ra-ble, Puis-ses-tu,

-res-pecté de la ha-che et du temps, Rever-

-dir en-cor dans cent ans !

GERONIMO

Qu'une sé-ve tou-jours nouvelle Cir-

-cu-le en tes rameaux bé-nis !

Fior d'Aliza

Que les oi-seaux, trou-pe si dé-le,

Sous ton ombre a-britent leurs nids !

Que le voyageur, hors d'ha-lei-ne, A tes

piéds goù-te un doux som-meil !

MAGDALENA

Que Dieu nous dis-pense, à main

plei-ne, Tes fruits mû-ris par le so-

leil !

Que Dieu nous dis-pense, à main

plei-ne, Tes fruits mû-ris par le so-

leil !

O vieux châ-tai-

-gnier, Ar-bre cen-te-nai-re,

ar-bre vé-né-ra-ble, Pé-re nour-ri-

-cier De no-tre fa-mil-le

hum-ble et mi-sé-ra-ble, Puis-ses-tu,

-res-pecté de la ha-che et du temps, Rever-

-dir en-cor dans cent ans !

Re-ver-

dir en-cor dans cent ans ; Dans cent

ans !

ans !

ans !

ans !

ans !

ans !

ans !

ans !

ans !

ans !

ans !

ans !

ans !

ans !

ans !

ans !

ans !

ans !

ans !

ans !

ans !

ans !

ans !

ans !

ans !

CHATAUQUE, ville des Etats-Unis d'Amérique, Etat de New-York, ch.-l. du comté de son nom, à 45 kilom. S.-O. de Buffalo, près du petit lac du même nom ; 3,000 hab.

CHAT-BRÛLÉ s. m. Hortie. Variété de poire fort pierreuse. Pl. CHATS-BRÛLÉS.

CHAT-CHATEL s. m. (cha-cha-tél ; l mil.). Art milit. anc. Sorte de machine de guerre, ou, selon d'autres, Galerie couverte flanquée de tours. On disait aussi CHAT-CHÂTEL et CHÂTIAT.

CHATÉ s. m. (cha-té). Bot. Espèce de concombre ou plutôt de melon, très-répandue en Orient : Le melon sucré appartient plutôt à l'espèce du CHATÉ qu'à celle du melon. (Duchesne.)

Encycl. On désigne sous le nom de *chaté* et sous celui de concombre d'Egypte une variété de concombre ou plutôt de melon cultivée en Orient sur une très-grande étendue de pays. Le fruit de cette plante est très-estimé dans ces contrées ; il ressemble un peu à nos melons sucrés. Quand il est détaché de sa tige, les Arabes pratiquent dans l'écorce une ouverture dans laquelle ils introduisent un petit bâton avec lequel ils écrasent la pulpe ; au bout de quelques jours, celle-ci est comme fondue, et c'est ainsi que les Orientaux la boivent au lieu de la manger ; à cet état, ils la trouvent plus agréable et plus salubre. Le *chaté* est quelquefois cultivé en Europe, mais il n'y acquiert pas les mêmes qualités que dans son pays natal.

CHÂTEAU s. m. (châ-to — du lat. *castellum*, forteresse ; dimin. de *castrum*, camp. Ce dernier mot semble se rattacher à la racine védique *cast*, dormir, à laquelle on rapporte aussi l'irlandais *cúiste*, lit, et *cosair*, pour *cosair*, même sens. Le *castrum* aurait désigné ainsi, dans l'origine, un lieu de repos et de sommeil, l'endroit où l'armée dort et passe la nuit). Demeure féodale fortifiée, défendue par un fossé, des murailles et des tours : Le CHÂTEAU féodal, situé d'ordinaire sur le sommet de rochers presque inaccessibles, ressemble à l'aigle. (Lamenn.) Les plus anciens CHÂTEAUX furent élevés après Charlemagne, pour défendre le territoire français qu'envahissaient les Sarrasins et les Normands. (Bachelet.)

Par anal. Forteresse environnée de fossés, de gros murs et de bastions : Le CHÂTEAU de Vincennes. Ce CHÂTEAU protège la ville.

Par ext. Habitation seigneuriale : Vivre dans son CHÂTEAU. Les ruines d'un ancien CHÂTEAU. Dans nos histoires gothiques, des spectres défendent l'entrée des CHÂTEAUX abandonnés. (Chateaub.)

Tous ces temples anciens récemment contrefaits, Ces restes d'un château qui n'exista jamais, Ces vieux ponts nés d'hier et cette tour gothique, Tous ont l'air délabré, sans avoir l'air antique.

DELILLE.

Grande et belle maison de plaisance à la campagne : Quand on sait se préserver du poison mortel de l'ennui, on se trouve bien plus à son aise dans son CHÂTEAU que dans le tumulte de Paris. (Volt.) Se dit particulièrement de la résidence d'un souverain à la campagne ; le même nom est resté aux Tuileries, qui furent primitivement construites dans la campagne : Le CHÂTEAU des Tuileries. Le CHÂTEAU de Fontainebleau. Le CHÂTEAU de Versailles, de Saint-Cloud. Le CHÂTEAU de Windsor. Henri III fit assassiner le duc de Guise dans une des salles du CHÂTEAU de Blois. (L.-J. Larcher.)

Je tremble en décrivant
Ce château du Plessis, tombeau d'un roi vivant.

C. DELAVIGNE.

Absol. Palais des Tuileries : Etre invité au CHÂTEAU. Avoir ses entrées au CHÂTEAU. Il Souverain de France, sa maison, sa cour, son gouvernement : Le CHÂTEAU n'a pas encore répondu à la note du gouvernement prussien.

Poétique. CHÂTEAU aîlé, Navire : L'appareil inouï pour ces mortels nouveaux
De ces châteaux aîlés qui voient sur les eaux.

VOLTAIRE.

Châteaux en Espagne, Projets chimériques, rêves creux : Bâtit, faire des CHÂTEAUX EN ESPAGNE. On fait des CHÂTEAUX EN ESPAGNE tantôt gais, tantôt tristes. (Mme de Sév.) En France, on bâtit des CHÂTEAUX EN ESPAGNE ; mais quand on est en Espagne, on n'a plus envie d'y bâtir de CHÂTEAUX. (Mme de Villars.) De tous mes CHÂTEAUX EN ESPAGNE, il ne me resta que celui de chercher une occupation qui me fit vivre. (J.-J. Rouss.) Ce n'est pas chez moi, c'est dans mon CHÂTEAU EN ESPAGNE que je suis pleinement satisfait. (Diderot.) Faire, comme on dit, des CHÂTEAUX EN ESPAGNE, est une occupation familière à tout le monde, et sans doute habituelle aux grands génies comme aux esprits médiocres. (A. Jacques.)

Quel esprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait châteaux en Espagne ?

LA FONTAINE.

On a dit dans le même sens CHÂTEAUX EN ASIE, CHÂTEAUX EN ALBANIE.

Château de cartes, Petit édifice, sorte de construction qu'élevaient les enfants avec des cartes qu'ils font tenir debout.

Par ext. Petite maison de campagne d'une construction peu solide.

Fig. Chose qui est mal assise, dont la durée est incertaine ou précaire : Tout gouvernement est un CHÂTEAU DE CARTES que le moindre souffle révolutionnaire peut renverser. (L.-J. Larcher.) *Château branlant*. V. BRANLANT.

Vie de château, Ensemble des habitudes et des occupations des personnes qui habitent, à la campagne, un château ou une maison vaste et opulente : Aimer la vie de CHÂTEAU.

Châteaux de verre, Nom que l'on a donné à d'anciens châteaux construits dans les montagnes de l'Ecosse avec des pierres vitrifiées.

Prov. Ville prise, château rendu, On ne peut tenir dans la forteresse quand la ville est prise. Fig. Quand le principal est obtenu, les accessoires ne peuvent guère manquer de suivre.

Hydraul. Château d'eau, Bâtiment servant de réservoir commun à plusieurs fontaines. Fontaine très-vaste et très-abondante où l'eau s'échappe de tous côtés. Chem. de fer. Nom des réservoirs d'eau placés dans les gares et dans les ateliers pour l'alimentation des locomotives. Ils sont mis en communication avec les tenders au moyen de tuyaux de conduite qui aboutissent à des grues hydrauliques établies de distance en distance.

Anc. mar. Château de poupe ou d'arrière, *Château de poupe* ou *d'arrière*, Espèces de logements qu'on élevait autrefois sur le pont, à l'avant et à l'arrière des navires : Les officiers étaient sur le CHÂTEAU DE POUPE avec les passagers. (Chateaub.) *Châteaux de mâts*, Espèces de caisses carrées capables de contenir quatre ou cinq hommes, avec leurs provisions de guerre, que l'on hissait le long des mâts au moment du combat : L'empereur Léon parle de CHÂTEAUX construits autour du mât à une certaine hauteur ; ce fut cette construction que l'on imita lorsqu'on fit les CHÂTEAUX DE MÂTS ronds et dans la forme d'une corbeille, qui précéderent les hunes rondes et plates, qui précéderent elles-mêmes les hunes actuelles.

Blas. Figure de château : *Beaufort de Launay* : D'azur au CHÂTEAU d'argent. — *Lainé de Sainte-Marie* : De gueules, au CHÂTEAU d'argent ; au chef d'or, chargé de trois demi-vols de sable. — *Beaufort* : De gueules, au CHÂTEAU fort, le pont-levis baissé ; au franc canton d'azur, chargé de trois jumelles d'or. *Château découvert*, Château qui n'a pas de toit. *Château ouvert*, Château percé d'une porte : *Castel* : D'azur à un CHÂTEAU à trois tours d'argent, celle du milieu supérieure, ouverte, ajouré et maçonné de sable ; au chef d'or, chargé de deux corbeilles affrontées de sable, becquées et membrées de gueules. *Château ajouré*, Château percé d'une ou de plusieurs fenêtres : *Gourfaud de Dumesnil* : D'azur, au CHÂTEAU d'or, ouvert et ajouré de sable. *Château masuré*, Château en ruine. *Château maçonné*, Château dont les joints sont d'un email particulier : *Hodier de la Bruguière* : De gueules, au CHÂTEAU à trois tours d'argent, maçonné de sable.

Jeux. *Château du corbeau*, Jeu d'enfants, dans lequel un des joueurs, appelé *corbeau* et enfermé dans un cercle tracé sur le sol, cherche à saisir ceux qui entrent dans ce cercle en disant : Je suis dans ton *château*, *corbeau*, et j'y serai toujours, jusqu'à ce qu'il en ait pris un, qui devient *corbeau* à son tour.

Epithètes. Paternel, héréditaire, vaste, immense, monumental, pompeux, splendide, somptueux, magnifique, riche, superbe, orgueilleux, seigneurial, princier, royal, élégant, charmant, gracieux, riant, vieux, antique, ruiné, délabré, noir, sombre, silencieux, mystérieux.

Syn. *Château, hôtel, palais*. Le *château* et l'*hôtel* sont de grandes maisons construites avec art dans le double but de flatter les yeux du passant et d'offrir toutes les commodités du luxe à ceux qui les habitent ; mais le *château* est à la campagne ; on pourrait le définir une grande villa, tandis que l'*hôtel* est à la ville. Les grands seigneurs, les gros financiers ont un *hôtel* pour l'hiver et un *château* pour la belle saison. Il y a des *palais* à la ville comme à la campagne ; ce sont des châteaux ou des hôtels plus grands et plus beaux que tous les autres ; les *palais* sont proprement la demeure des rois, des princes ou des plus hauts fonctionnaires. Un simple particulier, s'il possède une fortune colossale, peut aussi quelquefois se donner le luxe d'un *palais*, mais c'est seulement quand il a la ridicule vanité de vouloir singer les rois ou les princes.

Antonymes. Baraque, bicoque, cabane, case, chaumière ou chaumaine, humble toit, hutte, masure, taudis, trou.

Encycl. Archit. A l'origine, le mot *château* (*castrum*, *castellum*, *castel*, *chastel*) servait à désigner l'habitation fortifiée d'un seigneur et la citadelle destinée à protéger une ville. Les *châteaux* se multiplièrent à l'infini au moyen âge, et devinrent comme autant de places fortes où se réfugiaient, en temps de guerre, les populations des campagnes. Plus tard, lorsque l'invention de l'artillerie eut condamné à l'impuissance ces fortifications féodales et amené une transformation complète du système de défense militaire, on conserva néanmoins le nom de *château* aux résidences princières et aux autres habitations rurales de quelque importance. Nous diviserons donc cette étude en deux parties : dans la première, nous nous occuperons des *châteaux* féodaux, élevés du x^e au xvi^e siècle ; dans la seconde, nous dirons quelques mots des *châteaux* modernes, élevés depuis le xvi^e siècle jusqu'à nos jours. Pour ce qui est des palais anciens et modernes situés dans l'enceinte des villes, et auxquels on donne quelquefois aussi le nom de *château*, on trou-

vera au mot PALAIS les renseignements qui les concernent.

— *Châteaux féodaux.* Le travail que M. Viollet-le-Duc a consacré, dans son magnifique *Dictionnaire de l'architecture du XI^e au XVI^e siècle*, aux châteaux français de l'époque féodale, est l'étude la plus savante, la plus complète (130 pages environ) qui ait été faite des différents systèmes de défense appliqués à la construction de ces forteresses seigneuriales; nous ne pouvons donc mieux faire que de prendre ce travail pour guide, sauf à le compléter par des renseignements sur les châteaux élevés hors de France pendant la même période.

Il ne reste aucun vestige des habitations rurales élevées par les rois des deux premières races; nous savons seulement que Chilpéric et Clotaire II avaient des résidences à Chelles, à Compiègne, à Nogent, à Villers-Cotterets, à Creil, à Verberie, sur les bords de l'Oise. Cette dernière demeure paraît avoir été une des plus considérables. On y voyait, au milieu de nombreuses constructions, dit M. Aymar Verdier (*Architecture civile et militaire*), une vaste salle (*aula*) où se tenaient les assemblées générales de la nation franque, les conciles nationaux; parmi les dépendances, on remarquait le *Prædium*, tour occupée par le gouverneur du palais, qui prenait le titre de comte; l'hôtel de Fay, chef-lieu des établissements agricoles; la Hez-Neuve (*Haia Nova*), qui renfermait les prisons de la juridiction royale; le petit palais de Bois-d'Ajeux, situé sur la rive droite de l'Oise, etc. Les jardins s'étendaient le long de cette dernière rivière sur laquelle trois ponts étaient jetés; un vaste parc, peuplé de bêtes fauves, entourait cet immense château. C'est au palais de Verberie que Charles-Martel vint se reposer après la bataille de Tours; Pépin y convoqua une assemblée générale de la nation en 751; Charlemagne en fit une de ses résidences favorites et y exécuta de grands travaux d'embellissement. Un autre château célèbre de la même époque était celui de Quierzy-sur-Oise, à 3 lieues de Noyon; Charles-Martel y mourut; il s'y tint par la suite quatre conciles. Les souverains d'Aquitaine possédaient à Casseuil (*Cassinogilum*), dans le Bazadais, une maison de campagne (*villa regia*), qui fut ruinée pendant les guerres de Waïfre. Charlemagne la fit réparer au moment de partir pour son expédition contre Abdérame, et y laissa sa femme Hildegarde, qui, en son absence, y donna le jour à deux jumeaux: Lothaire, mort deux ans après, et Louis le Débonnaire.

Les résidences royales dont nous venons de parler tenaient à la fois de la villa romaine et du camp romain. Les demeures des leudes n'en différaient que par une simplicité plus grande dans la décoration. Celles de ces demeures qui étaient établies en plaine consistaient en une enceinte de palissades entourée d'un fossé ou quelquefois d'une escarpe en terre; au milieu de l'enceinte s'élevait un tertre factice ou *motte*, que couronnait un donjon fortifié, où le seigneur avait son habitation et d'où l'on pouvait observer tout ce qui se passait dans les environs. Les bâtiments destinés au logement des compagnons du chef et des colons, les écuries, les hangars, les magasins de provisions, etc., étaient renfermés dans l'enceinte; on y menageait aussi d'ordinaire un espace tracé au moyen de pierres brutes rangées circulairement et dans lequel se tenaient les assemblées. Parmi les établissements de ce genre dont on retrouve encore la trace, nous citerons celui de Tusque, à Sainte-Eulalie-d'Ambarès (Gironde), dont M. Léo Drouyn a donné une description dans les *Actes de l'Académie impériale de Bordeaux* (1854). Lorsque le château franc était construit sur une colline escarpée, « on profitait alors des dispositions du terrain, dit M. Viollet-le-Duc, et c'était l'assiette supérieure du plateau qui donnait la configuration de l'enceinte. Le donjon s'élevait soit sur le point le plus élevé pour dominer les environs, soit près de l'endroit le plus faible pour le renforcer... Mais il arrivait fréquemment alors que l'assiette du château n'était pas assez vaste pour contenir toutes les nombreuses dépendances; le long des rampants de la colline ou au bas de l'escarpement, on élevait alors une première enceinte en palissades ou en pierres sèches protégée par des fossés, au milieu de laquelle on construisait les logements propres à renfermer la garnison, les magasins, les écuries, etc. Cette première enceinte, que nous retrouvons dans presque tous les châteaux du moyen âge, était désignée sous le nom de *basse-cour*. » Il est probable que les forteresses romaines furent mises par les nouveaux conquérants en état de soutenir une attaque, et qu'elles servirent de modèles à celles qu'ils édifièrent. Les châteaux de Montoire et de Ruminghem, la tour de Sangatte, celle de Guines, le château de Montreuil, la tour d'Ordre et la forteresse de Châtillon, à Boulogne, étaient des constructions antiques, et les historiens nous représentent comme un château fort inexpugnable la tour construite à Amiens par les Romains. Bien qu'on ne soit pas d'accord sur l'époque précise de la fondation de cette dernière forteresse, on peut affirmer qu'elle existait au IV^e siècle, puisque les historiens ecclésiastiques rapportent que saint Firmin fut décapité dans les prisons souterraines pratiquées par les Romains dans le château fort d'Amiens.

Dans le principe, les grands feudataires eurent seuls le droit d'élever, avec l'assentiment royal, des châteaux fortifiés; mais, par la suite, ils prirent sur eux d'accorder ce même droit à leurs vassaux, et ceux-ci le firent partager aux arrière-vassaux. Dès le IX^e siècle, ces forteresses s'étaient multipliées au point de devenir un danger permanent pour les marchands et les voyageurs, que les châtélains rançonnaient sans scrupule; elles étaient en même temps une menace pour l'autorité royale, qui se vit souvent dans la nécessité de recourir à la force pour réduire les tyranniques abris derrière les murs de leurs castels. Charles le Chauve essaya de mettre un frein aux empiétements continus de la noblesse; son capitulaire de 864 est ainsi conçu: « Que tous ceux qui, dans ces derniers temps, auront fait construire, sans notre aveu, des châteaux, des fortifications et des palissades, les fassent entièrement démolir d'ici aux calendes d'août, attendu que les voisins et les habitants des environs ont à souffrir de la beaucoup de gêne et de déprédations, et si quelques-uns se refusent à nous obéir, que les comtes dans les comtés desquels ces châteaux ont été construits les fassent démolir eux-mêmes. » Ce capitulaire resta sans effet: les rois de France jugèrent qu'il leur serait trop difficile de le faire exécuter par la force. Loin de diminuer en nombre, les châteaux ne firent qu'augmenter. « La fable de Deucalion, dit M. de Sismondi, semble pour la seconde fois recevoir son application allégorique. La France, en autorisant l'édification des forteresses, sema des pierres sur ses jachères, et il en sortit des hommes armés. »

Suivant M. Viollet-le-Duc, les Normands ont été les premiers qui aient appliqué aux châteaux un système défensif soumis à certaines lois et conçu dans des vues politiques autant que personnelles. Tandis que les seigneurs francs se préoccupaient avant tout d'assurer la sécurité de leurs domaines, de leur famille, de leurs vassaux, les Normands, animés d'un esprit de domination, cherchaient à se maintenir et à se fortifier dans les pays conquis par eux: aussi établissaient-ils de préférence leurs châteaux dans les lieux d'où ils pouvaient commander les passages; intercepter les communications, diviser les corps d'armée, protéger un territoire, surveiller le cours d'un fleuve ou le littoral de la mer; en même temps, ils substituaient aux ouvrages de défense en bois et en terre de solides constructions en maçonnerie. Le château d'Arques, près de Dieppe, construit vers le milieu du XI^e siècle par Guillaume, oncle de Guillaume le Bâtard, offre, dans son assiette et dans ses combinaisons de détail, les principes de la défense normande primitive. Il s'élève au sommet d'une colline défendue par la nature de trois côtés, et se compose d'une vaste enceinte de murailles protégée par un fossé de 25 à 30 m. de largeur, creusé à main d'homme; la crête de la contrescarpe formait une sorte de chemin couvert, large de 2 m., que l'on garnissait de défenseurs, et qui était comme une première barrière que rencontrait l'assaillant après avoir gravi les escarpements naturels de la colline. Du côté du nord-est, où les pentes étaient moins rapides, une enceinte extérieure, véritable basse-cour, servait de défense avancée. Ce même côté était, d'ailleurs, commandé par le donjon construit dans l'enceinte principale, près du rempart. Une porte défendue par deux tours et une poterne pratiquée sous une tour voisine du donjon donnaient seules accès dans la cour intérieure du château. Cette tour communiquait aussi avec les fossés par des souterrains qui permettaient à la garnison de faire de brusques sorties et d'empêcher les travaux de mine. Ce château reçut diverses modifications au XV^e siècle, lorsqu'il fut muni d'artillerie, mais on distingue aisément les principales dispositions primitives.

Des châteaux munis de défenses aussi considérables que celles d'Arques étaient rares; le château normand, au XI^e et au XII^e siècle, ne consistait généralement qu'en un donjon carré ou rectangulaire, entouré de quelques ouvrages de peu d'importance, défendus surtout par un fossé profond, creusé au sommet de l'escarpement. Ils paraissent avoir été les châteaux du Pin (Culvados), de Saint-Laurent-sur-Mer, de Nogent-le-Rotrou, de Domfront, de Palaise, de Chambois (Orne). La même disposition se retrouve dans les châteaux construits, à la même époque, dans les lieux où a pénétré l'influence normande, notamment à Pouzauges (Vendée), à Broue, à Blanzac, à Pons (Charente-Inférieure), à Chauvigny, près de Poitiers, et jusqu'à Montrichard, à Beaugency-sur-Loire et à Loches. Mais c'est surtout en Angleterre que l'on trouve des châteaux où le donjon est la partie vraiment importante. « Les châteaux que Guillaume le Conquérant fit élever dans les villes d'Angleterre, pour tenir les populations urbaines en respect, n'étaient que des donjons rectangulaires, bien munis et entourés de quelques ouvrages en terre, de palissades ou d'enceintes extérieures qui n'étaient pas d'une grande force. Cela explique la rapidité avec laquelle se construisaient ces postes militaires et leur nombre prodigieux; mais cela explique aussi comment, dans les soulèvements nationaux dirigés avec énergie, les garnisons normandes, obligées de se réfugier dans le donjon après l'envahissement des défenses extérieures, étaient bientôt réduites par la famine, se défendaient

mal dans un espace aussi étroit, et étaient forcées de se rendre à discrétion. Guillaume, pendant son règne, malgré son activité prodigieuse, ne pouvait faire plus sur l'étendue d'un vaste pays toujours prêt à se soulever; ses successeurs eurent plus de loisir pour étudier l'assiette et la défense de leurs châteaux; ils en profitèrent, et bientôt le château normand augmenta et perfectionna ses défenses extérieures. Le donjon prit une moins grande importance relative; il se relia mieux aux ouvrages secondaires, les protégea d'une manière plus efficace; mieux encore, le château tout entier ne fut qu'un vaste donjon, dont toutes les parties furent combinées avec art et devinrent indépendantes les unes des autres, quoique protégées par une construction plus forte. « Le château de la Roche-Guyon, construit à la fin du XII^e siècle, sur un escarpement qui domine un coude de la Seine, à 15 kilom. de Mantes, est comme la transition entre le château primitif — réduit à une enceinte plus ou moins étendue — et le véritable château féodal composé d'un groupe de bâtiments élevés avec ensemble. A la Roche-Guyon, le donjon, bâti sur la crête de l'escarpement, communique au moyen d'un large souterrain avec le château élevé au bord du fleuve et adossé à la falaise; ce château inférieur a été presque entièrement reconstruit au XV^e siècle, mais il existe encore de nombreux fragments des constructions antérieures, entre autres une poterne du commencement du XIII^e siècle. Le plateau au bord duquel est assis le donjon est défendu en partie par des escarpements naturels, en partie par un large fossé creusé dans le roc vif. Un ouvrage avancé, détruit aujourd'hui, s'élevait près de ce fossé, sur une motte factice, et commandait la circonvallation. On ne pouvait entrer du plateau dans les enceintes du donjon que par une poterne percée sur le flanc de la courtine extérieure de droite et faisant face à l'escarpement. Un pareil ensemble de défenses rendait formidable le château de la Roche-Guyon. La position stratégique du château Gaillard, situé à quelques kilomètres du précédent, est encore plus forte et mieux choisie: ce château, destiné à couvrir Rouen, la capitale de la Normandie, fut construit par Richard Cœur de Lion avec une science vraiment extraordinaire pour l'époque; la description spéciale qu'en donne ci-après le *Grand Dictionnaire* nous dispense d'entrer ici dans un examen approfondi de cette remarquable construction militaire. Il nous suffira de dire, avec M. Viollet-le-Duc, que tandis que jusqu'alors les constructeurs de châteaux paraissent s'être préoccupés de défendre leurs enceintes par l'épaisseur énorme des murailles, Richard, le premier peut-être, chercha, dans un système de flanquements habilement combinés, les moyens de prémunir sa forteresse contre le travail du mineur.

Au XIII^e siècle, les châteaux français présentent beaucoup de dispositions analogues à celles des châteaux normands, tout en conservant cependant quelque chose des traditions mérovingiennes et carolingiennes. C'est ainsi que le château de Montargis, bâti au commencement du XIII^e siècle, se composait d'une vaste enceinte de murailles, flanquée de nombreuses tours très-saillantes, au centre de laquelle s'élevait un gros donjon à plusieurs étages contenant lui-même une petite cour circulaire; aux murs de l'enceinte étaient adossés les logements des soldats, les écuries, les magasins de provisions, la chapelle et une vaste salle à deux étages qui servait aux assemblées des hommes d'armes. Ce château n'existe plus, mais le plan en a été conservé par Du Derceau. On voit, d'après ce plan, que, tout en multipliant les moyens de défense, suivant le système normand, les constructeurs français de l'époque commençaient à pourvoir les châteaux de toutes les commodités et de tous les agréments que pouvait désirer un seigneur vivant au milieu de ses hommes d'armes et de ses vassaux. Avant cette époque, le donjon seul présentait une demeure construite d'une manière durable; les autres bâtiments n'étaient que des appendices de bois séparés les uns des autres et ayant plutôt l'apparence d'un campement que d'une résidence fixe. Sous le rapport de la distribution intérieure et de son ameublement, le donjon réservait à l'habitation du seigneur était d'une simplicité extrême; il ne contenait qu'une ou deux salles à chaque étage; la plus grande servait de lieu de réunion. « Le mobilier de cette dernière salle, dit M. Viollet-le-Duc (*Dictionnaire du mobilier français*), se composait de bancs à barres avec coussins, de sièges mobiles, de tapis ou tout au moins de nattes de jonc, de courtines devant les fenêtres et les portes, d'une grande table fixée au plancher, d'un dressoir, d'une crédence, de plants et de la chaire du seigneur. Le soir, des bougies de cire étaient posées sur des bras de fer scellés aux côtés de la cheminée, dans des flambeaux placés sur la table ou sur des lustres façonnés au moyen de deux barres de fer ou de bois en croix, suspendus au plafond. Le feu de la cheminée ajoutait à cet éclairage. Le mobilier de la chambre à coucher (souvent prise aux dépens de la pièce précédente) consistait en un lit avec ciel ou dais et en une chaire; des coussins en grand nombre, quelquefois des bancs servant de coffres complétaient ce mobilier; des tapisseries de Flandre ou des toiles peintes tendaient les parois, et sur le pavé on

jetait des tapis sarrasinois qu'alors on fabriquait à Paris et dans quelques grandes villes. Dans la garde-robe étaient rangés des bahuts renfermant le linge et les habits d'hiver et d'été; on y voyait aussi les armes du seigneur; cette pièce devait avoir une certaine étendue, car c'était là que travaillaient les ouvriers et les ouvrières chargés de la confection des habits; c'était encore dans la garde-robe que l'on conservait les épées d'Orient (*stomatica*), qui alors coûtaient fort cher. « Il se fit, au XIII^e siècle, une révolution notable dans la construction des châteaux et dans leur ameublement. A cette époque, les résidences seigneuriales fortifiées requièrent de nombreuses adjonctions en bâtiments élevés avec un certain luxe; souvent même le donjon fut abandonné pour une salle et des chambres construites dans l'enceinte. « La noblesse féodale avait rapporté d'Orient des habitudes de luxe, des étoffes, des objets et des meubles de toute nature qui devaient modifier aussi profondément l'aspect intérieur des châteaux. De son côté, la féodalité cléricale donnait l'exemple d'un luxe raffiné, dont nous pouvons difficilement nous faire aujourd'hui une idée, malgré les nombreux abus si souvent signalés alors et dont les textes font mention. Les seigneurs laïques ne pouvaient, près des riches abbayes, des évêchés déjà somptueux, conserver les mœurs grossières de ces châtélains du X^e et du XI^e siècle, ayant pour habitude de porter leur avoir avec eux; avoir qui ne consistait qu'en quelques bijoux, quelques meubles transportables, une vaiselle d'étain, force armes et harnois, et un trésor en matière qui ne les quittait pas. » Ce fut surtout à partir du règne de Louis IX que l'on commença à meubler les châteaux avec luxe. « Quand on parle de la simplicité de nos aïeux, dit encore l'auteur du *Dictionnaire du mobilier*, il ne faut pas espérer la trouver dans les époques comprises entre les règnes de saint Louis et de Charles VI. Il faut remonter plus haut ou ne pas aller au delà de la fin du XVII^e siècle, alors qu'une partie de la noblesse, ayant embrassé les tendances de la réformation, livrée à la guerre civile, n'avait ni les loisirs de s'abandonner au luxe, ni les moyens de se le procurer... Sous le règne de Louis IX, les artisans étant devenus de plus en plus habiles et nombreux, les châteaux se garnirent de riches tapis, de meubles sculptés, peints et dorés. Les lourds bahuts, sièges et lits romans étaient remplacés par des objets plus maniables, plus élégants et plus commodes. On ne s'en tenait pas là; on voulait avoir des pièces mieux chauffées, mieux fermées; on encourait les fenêtres, on garnissait les murailles de boiseries et de tapisseries. Dans les vastes chambres des châteaux, on disposait des réduits, des *collets* en menuiserie ou en tentures, derrière lesquels on abritait les lits. Devant les bancs, les chaires, on posait des marchepieds et des carreaux pour éviter le froid des carrelages. On étendait sur le sol des tapis de laine, des fourrures ou des nattes et des *jonchées*; on les parfumait. On multipliait à l'infini les sièges, les uns fixes, larges, biens garnis, convertibles en dais et d'abris; les autres mobiles, de toutes dimensions et formes. »

Le château de Coucy, bâti de 1220 à 1230, peut donner une idée des résidences féodales construites sous le règne de saint Louis. Ce château, dont on voit encore les ruines gigantesques, était un édifice conçu d'ensemble et élevé d'un seul jet, dans une assiette admirablement choisie; ses défenses étaient disposées avec un art dont la description ne donne qu'une faible idée (V. Coucy). Le donjon, qui est resté seul à peu près intact, n'a pas moins de 64 m. de haut et de 99 m. de circonférence; il était complètement isolé, et était protégé par une enceinte particulière, dont la muraille, dite la *chemise de la tour*, avait près de 6 m. d'épaisseur. La grande enceinte, formant un quadrilatère irrégulier, était flanquée à chaque angle d'une tour de 35 m. de hauteur et de 18 m. de diamètre; aux murs de cette enceinte étaient adossés les bâtiments de service voûtés à rez-de-chaussée et surmontés de deux étages. Les fondations du château étaient traversées par de nombreux souterrains destinés à établir des communications secrètes entre tous les points de la défense intérieure et les dehors. Le château de Coucy pouvait contenir jusqu'à 1,000 hommes de garnison, et ses magasins de provisions étaient assez vastes pour qu'on pût fournir à une pareille troupe des vivres pendant un an de siège.

A la fin du XIII^e siècle, la féodalité, ruinée par les croisades, attaquée dans son organisation par le pouvoir royal, n'était plus assez riche et assez indépendante pour élever des forteresses comme celle de Coucy. D'ailleurs, saint Louis s'était arrogé le droit d'octroyer ou de refuser l'autorisation de bâtir des châteaux forts; ses successeurs n'eurent garde de renoncer à une pareille prérogative. Aussi voit-on peu de châteaux de quelque importance élevés de 1240 à 1340. A partir du milieu du XIV^e siècle, au contraire, à la faveur des troubles qui désolent la monarchie, les seigneurs s'empres- sent de réparer leurs vieux châteaux ou d'en construire de nouveaux; mais, l'esprit féodal s'étant modifié, les résidences de cette époque sont moins des forteresses pourvus d'habitations que des palais pourvus de défenses; déjà habitués au luxe, les seigneurs s'attachent à rendre les bâtiments d'habitation plus

étendus et plus commodes, à les entourer de jardins et de vergers, en modifiant le système défensif de manière à pouvoir résister plus efficacement à l'agression extérieure, avec des garnisons moins nombreuses, mais plus aguerries. « Sous ce rapport, ajoute M. Viollet-le-Duc, les *châteaux* de la fin du *xiv^e* siècle sont fort remarquables, et les crises par lesquelles la féodalité avait dû passer lui avaient fait faire de notables progrès dans l'art de fortifier ses demeures. Ce ne sont plus, comme au *xiii^e* siècle, des enceintes étendues assez basses, flanquées de quelques tours étroites, isolées, protégées par un donjon et ne contenant que des bâtiments de peu de valeur, mais de nobles et gracieux corps de logis adossés à des courtines très-élevées, bien flanqués par des tours rapprochées et formidables réunies par des chemins de ronde couverts. Le donjon se fonde dans le *château*; il n'est plus qu'un corps de logis dominant les autres, dont les œuvres sont plus épaisses et mieux protégées; le *château* tout entier devient comme un vaste donjon bâti avec un grand soin dans tous ses détails. » Le *château* de Pierrefonds, construit à cette époque par Louis d'Orléans, premier duc de Valois, était à la fois une forteresse de premier ordre et une résidence renforçant tous les services destinés à pourvoir à l'existence d'un grand seigneur et de son entourage. (V. PIERREFONDS.) Les défenses de ce *château* étaient si habilement combinées qu'une garnison de 300 hommes pouvait y tenir en échec un assaillant dix fois plus fort pendant plusieurs mois, et telle était d'ailleurs sa solidité qu'après l'invention de l'artillerie, il put résister aux canons du duc d'Épernon et de François des Ursins que Henri IV avait envoyés pour le réduire (1591). En 1616, il succomba au feu terrible que le comte d'Auvergne ouvrit contre lui, pendant deux jours, avec des pièces de gros calibre : Richelieu fit démanteler la place, raser les tours du nord et détruire la plus grande partie des logements.

L'invention de l'artillerie à feu devait à tout jamais détruire l'importance politique des *châteaux* féodaux. On chercha d'abord à les munir d'un système de défense capable de résister à la puissance terrible des nouveaux engins : au ras de la contrescarpe des fossés, au niveau de la crête des murs de contre-garde, des embrasures pour du canon furent pratiquées dans les courtines et les étages inférieurs des tours; les merlons des parapets furent percés aussi de meurtrières pour l'emploi des armes à feu de main. Le *château* de Bonaguil, près de Villeneuve-d'Azil, construit sous le règne de Charles VII, présente les dispositions que nous venons d'indiquer, combinées avec celles des époques antérieures. On comprit bientôt, du reste, la nécessité de protéger les *châteaux* contre l'artillerie au moyen de défenses indépendantes des bâtiments d'habitation et placés en avant, sur tous les points saillants, découverts, commandant la place. Le *château* de Hoh-Königsbourg, en Alsace, offre notamment des dispositions de ce genre, où l'on trouve une intention bien marquée d'employer l'artillerie à feu et de s'opposer à ses effets. Mais, sauf quelques seigneurs assez riches pour bâtir des forteresses en état de résister aux nouveaux moyens d'attaque, la noblesse féodale dut se résigner à laisser tomber en ruine ses vieux donjons, réduits désormais à l'impuissance. Dès la fin du *xve* siècle, dit M. Viollet-le-Duc, « les seigneurs paraissent accepter leur nouvelle condition; s'ils bâtissent des *châteaux*, ce ne sont plus des forteresses qu'ils élèvent, mais des maisons de plaisance dans lesquelles cependant on trouve encore comme un dernier reflet de la demeure féodale du moyen âge. Le roi donne lui-même l'exemple; il abandonne les *châteaux* fermés. La forteresse, devenue désormais citadelle de l'État, destinée à la défense du territoire, se sépare du *château*, qui n'est plus qu'un palais de campagne réunissant tout ce qui peut contribuer au bien-être et à l'agrément des habitants. »

La plupart des *châteaux* élevés à l'époque de la féodalité n'offrent plus que des ruines. La France n'a pas pour ces débris du passé le culte que leur a voué l'Angleterre; elle n'a pu oublier que ces donjons menaçants abritaient autrefois un pouvoir dur, oppressif, vexatoire. Toutefois, il faut demander grâce pour ces ruines, par amour du pittoresque et aussi par amour de la science, car au milieu de ces décombres sont encore enfouis bien des secrets historiques que parviendra sans doute à découvrir l'infatigable curiosité des archéologues.

Outre les *châteaux* féodaux qui ont été décrits dans cet article, nous pourrions en citer beaucoup d'autres en France : les bords du Rhin, ceux du Rhône, ceux de la Loire, présentent à chaque pas des ruines féodales; certaines provinces, la Gascogne, la Picardie, la Normandie, la Champagne, la Bourgogne, l'Auvergne, l'Alsace, le Languedoc, en possèdent un très-grand nombre; pour ce qui concerne l'Auvergne, on pourra consulter les *Études historiques et archéologiques sur les châteaux féodaux* de cette ancienne province, par M. E. Mallay (gr. in-40). En Italie, les *châteaux* élevés au moyen âge ont des caractères architectoniques particuliers, qui tiennent aux exigences du climat, à la nature des matériaux employés, et aussi à l'état social du pays, fort différent, à bien des égards, de

celui qui existait en France à la même époque. Les plus remarquables, parmi ces résidences, sont celles que l'empereur Frédéric II fit élever dans le sud de la Péninsule, à Foglia (1223), à Lucera, à Capoue, à Recina, à Fiorentino, à Melfi, à Aquila, à Lago-Pesole, à Castel-del-Monte. Le *château* qui porte ce dernier nom mérite une mention particulière : il est construit sur un plan octogone et est flanqué à chaque angle d'une tour à six pans; son unique entrée est formée par un arc ogival encadré de pilastres et surmonté d'un fronton à modillons; au centre de l'édifice est une cour octogone qui renferme une vaste citerne; le rez-de-chaussée des bâtiments est divisé en huit salles couvertes de voûtes d'arêtes et communiquant par trois portes avec la cour intérieure; des escaliers en limaçon pratiqués dans les tours d'angle conduisent au premier étage où l'on trouve également huit grandes salles à voûtes d'arêtes; dans les tours sont trois petites salles recouvertes par des coupoles. Les murs de ces différentes salles étaient revêtus de marbre rose et blanc dont il ne reste plus que des fragments, et les voûtes étaient décorées de mosaïques. Des terrasses à double pente divisaient les eaux pluviales dont une partie se rendait dans la citerne centrale et le reste s'écoulait vers quatre réservoirs placés au-dessous des tours, d'où il était distribué par des tuyaux dans les diverses parties du *château*. — En Espagne, les *châteaux* fortifiés étaient nombreux; on sait que la Castille dut son nom à la multitude de castels construits pour résister aux Maures. Les *châteaux* féodaux élevés en Angleterre, en Écosse et en Allemagne méritent particulièrement l'attention; les plus remarquables, soit à cause des souvenirs qui s'y rattachent, soit à cause de leur étendue ou de leur situation romantique, sont :

En Angleterre : le *château* de Beeston (Cheshire), occupé en 1220 par Blundell, comte de Chester, et démantelé, pendant les guerres civiles, par ordre du Parlement; ses ruines pittoresques, imposantes, couvrent le sommet d'un roc élevé; sa muraille d'enceinte, d'une épaisseur considérable, est flanquée de tours et défendue par un fossé très-profond; on ne pénètre dans le donjon qu'au moyen d'un pont-levis protégé par deux tours rondes qui semblent encore menacer les campagnes; — le *château* de Raby (Durham), une des résidences du duc de Cleveland; la grande salle baronale, qui a vu, dit-on, jusqu'à sept cents chevaliers de la même famille réunis dans son enceinte, n'a pas moins de 90 pieds de long, 30 pieds de large et 34 pieds de haut; son plafond de bois est orné des armoiries de la famille des Neville à qui appartenait autrefois ce *château*; les cuisines sont immenses; cette vieille demeure féodale est aujourd'hui meublée dans le goût moderne; — le *château* de Warwick, magnifique résidence des comtes de ce nom, bâtie sur un roc que baigne l'Avon et défendue par plusieurs tours, dont l'une, dite tour de César, a 147 pieds de haut; les salles d'apparat se déploient sur une longueur de plus de 100 m.; — les *châteaux* d'Acre (Norfolkshire), élevé par Guillaume le Conquérant; de Richmond (Yorkshire), construit par Alain, gendre de Guillaume; de Bolton (Yorkshire), où Marie Stuart fut emprisonnée; de Pevensey (Sussex), bâti sur l'emplacement d'un ancien *castrum* romain; de Hartsmoreaux, ancienne demeure de la famille de Fienes, etc., tous en ruine aujourd'hui; — le *château* d'Alnwick, résidence des ducs de Northumberland, reconstruit en 1310; il est défendu par une triple enceinte et seize tours; — le *château* de Blickling (*Blickling Hall*), manoir gothique ayant appartenu aux Bouleins et où fut célébré le mariage de Henri VIII et d'Anne Bouleins; — le *château* de Belvoir (Leicester), résidence du duc de Rutland, incendié en 1816 et reconstruit dans le style ogival sur les plans de sir Th. Thornton; — les *châteaux* de Roche-Court, de Brancepeth, de Bamboorough, d'Eden, de Sheatham, de Merton, de Bodgham, d'Eltham, etc.

En Écosse : le *château* de Tarnawday, bâti par Randolph, premier comte de Moray, compagnon de Robert Bruce; on y voit une salle immense avec un plafond de bois sculpté et une cheminée assez vaste pour qu'on puisse y faire rôtir un bœuf; — le *château* de Craigmillar, longtemps habité par les rois d'Écosse, incendié par les Anglais, en 1555; — le *château* de Dalkeith, visité par Froissart qui y reçut l'hospitalité d'un Douglas; appelé *l'antre du lion* à l'époque où il servait de résidence favorite au régent Morton, habité ensuite par le général Monk, gouverneur de l'Écosse sous Cromwell, par George IV en 1822, par la reine Victoria en 1842, et appartenant aujourd'hui aux ducs de Buccleuch; — le *château* de Cawdor, qui date du *xve* siècle et où la tradition veut que Macbeth ait assassiné Duncan; — le *château* de Brodick, célèbre dans l'histoire de Robert Bruce, reconstruit en 1845 par le duc d'Hamilton après être resté en ruine pendant plusieurs siècles; — le *château* de Branksholm, où Walter Scott a placé les principales scènes du *Chant du dernier ménestrel*; — le *château* de Baldoon, où se passèrent les principaux événements qui font le sujet de la *Fiancée de Lammermoor*; — le *château* de Borthwick, construit au milieu du *xve* siècle; son donjon, composé de deux grandes salles situées l'une au-dessus de l'autre, s'élève au centre d'une enceinte quadrangulaire flanquée de tours aux quatre an-

gles; c'est là que Marie Stuart se retira pendant trois semaines, après avoir épousé Bothwell, et d'où elle s'évada sous le costume de page, pour échapper à une troupe de cavaliers qui était venue l'assiéger; — le *château* de Crichton, chanté par Walter Scott, qui décrit, dans *Marmion*, son horrible cachot accessible seulement par un trou pratiqué dans la voûte; la chapelle est située en dehors de l'enceinte, usage assez fréquent, d'ailleurs, dans les vieux *châteaux* écossais; — le *château* de Campston, où Montgomery écrivit, en 1597, son poème *The Sherrie and Slae*; — le *château* de Caerlewerock, que soixante hommes défendirent pendant deux jours contre toute l'armée d'Édouard I^{er}; Cromwell s'en empara à son tour et y trouva 86 lits et 40 tapis; — le *château* de Threave, ancienne résidence des Douglas noirs, bâti au *xiv^e* siècle et réduit par Jacques II, en 1455; il est aujourd'hui en ruine; — le *château* de Glamis, ancienne résidence des rois d'Écosse; Malcolm II y fut assassiné en 1034; les murailles ont en certains endroits 5 m. d'épaisseur; un escalier de 143 marches conduit au sommet de la grande tour; ce vieux manoir est encore habité, et, parmi les objets curieux qu'on y conserve, on montre la cotte de mailles de Macbeth, thane de Glamis; — le *château* de Dunnotar, bâti sur un rocher à pic, sous le règne d'Édouard I^{er}, par sir W. Keith, grand maréchal d'Écosse; transformé en prison d'État sous Charles II, démantelé en 1715; ses ruines couvrent une vaste étendue de terrain; — le *château* de Taymouth, flanqué de quatre tours rondes et d'une grande tour carrée, restauré et agrandi, il y a quelques années, par le marquis de Breadalbane, qui y a rassemblé de riches collections; — le *château* de Coalchurch ou Kilchurn, chanté par Wordsworth; — les *châteaux* de Gordon, de Niddpath, de Rosyth, de Ruthven, de Dunrobin, de Drummond, de Fast, de Stirling, de Niddry, de Roxburgh, de Dunedara, de Roslin, de Tulliallan, de Dunolly, de Hailes, de Gyle, de Dundonald, de Tarbert, de Turnberry, de Norham, de Tantallon, de Dunstaffnage, de Tirim, de Duntroom, de Home, etc. La plupart de ces vieux castels sont abandonnés depuis des siècles; l'Écosse, comme on sait, est, par excellence, le pays des ruines romantiques.

En Allemagne : le *château* d'Heidelberg, élevé de 104 m. au-dessus du Neckar et de 204 m. au-dessus du niveau de la mer, véritable mosaïque de *châteaux* et de tours, surnommé l'Alhambra de l'Allemagne; — le *château* de Zaeringen, fondé, en 1060, par Berthold I^{er}, souche des margraves de Zaeringen et de Bade; — le *château* de Hachberg, dont on attribue la fondation à un certain Hache, preux contemporain de Charlemagne; — le *château* de Landeck, bâti par Conrad de Schneverdin, en 1314, ruiné deux cents ans après; — le *château* de Lichtenegg, ayant appartenu aux comtes de Fribourg, au *xiv^e* siècle, souvent pris et repris par les Suédois et les Autrichiens pendant la guerre de Trente ans, démoli en 1675 par les Français; — le *château* de Linbourg, ancien manoir de la maison de Habsbourg, sur le bord du Rhin; les ruines en sont considérables; — le *château* de Padenwerler, propriété des ducs de Zaeringen au *xiv^e* siècle, détruit en 1678; — le *château* de Sponeck, Burkeim, Stauffen, Sausenbourg, Roeteln, Baerenfels, Wieladingen, Gutenberg, Tiefenstein, Blumpenbach, Rotzel, Bilsstein, Steinbach, Kussenburg, tous situés dans le voisinage du Rhin; — les *châteaux* de Randeck, Therigen, Hunterbourg, Blumenfeld, Katterhorn, Hohenkingen, Kargeck, Bodmann, Hombourg, Fridingen, Hohenhewen, Wiechs, Langenstein, Masdeberg, Hohenkraen, Stoffeln, Hohentwiel, Alt-Hohenfels, dans la seule province de Hegan; — les *châteaux* de Wartenberg, Bronnen, Kallenberg, Wildenstein, Werenwaag, Falkenstein, sur les bords du haut Danube; — les *châteaux* de Boll, Rogenbach, Waldau, Castelberg, Hohen-Geroldseck, Schanenbourg, Windeck, Bade, Eberstein, Steinsberg; — les *châteaux* de Hornberg (ancien manoir de Goetz de Berlichingen), de Gutenberg, Minneberg, Obriehing, sur les bords du Neckar, etc. Les divers *châteaux* allemands que nous venons de citer présentent des ruines plus ou moins imposantes; ils ont été décrits et lithographiés dans l'ouvrage de M. Maximilien Ring intitulé *Vues pittoresques des vieux châteaux d'Allemagne* (Strasbourg, 1829, in-folio).

— *Châteaux modernes*. Les grands seigneurs français, qui, presque tous, avaient fait les guerres d'Italie avec Charles VIII, Louis XII et François I^{er}, en rapportèrent des habitudes de luxe et le goût des résidences somptueuses. Tout en conservant le donjon et les tours principales comme signe de leur ancienne puissance, ils remplacèrent les courtines fermées qui les réunissaient par des bâtiments largement ouverts, accompagnés de loges, de portiques, et substituèrent aux enceintes fortifiées des avant-cours contenant des communs destinés au logement des serviteurs, des écuries splendides, des parterres garnis de fleurs, de fontaines, etc. Telle fut l'architecture de la Renaissance, mélange heureux de détails antiques et de formes nécessaires pour notre climat et nos habitudes françaises. On croit généralement et on redit sans cesse que cette architecture a emprunté ses types à l'Italie; on a même été jusqu'à prétendre que ses plus gracieuses conceptions

avaient été conçues par des artistes italiens. Mais ce sont là des erreurs flagrantes. « Il ne faut pas être très-expert en matière d'architecture, dit M. Viollet-le-Duc, pour voir qu'il n'y a aucun rapport entre les demeures de campagne des Italiens de la fin du *xve* siècle et nos *châteaux* français de la Renaissance. Nulle analogie dans les plans, dans les distributions, dans la façon d'ouvrir les jours et de couvrir les édifices; aucune ressemblance dans les décorations intérieures et extérieures. Le palais de ville et celui des champs, en Italie, présentent toujours une certaine masse rectiligne, des dispositions symétriques que nous ne trouvons dans aucun *château* français de la Renaissance et jusqu'à Louis XIV. Si l'architecture ne consistait qu'en quelques profils, quelques pilastres ou frises décorés d'arabesques, nous accorderions volontiers que la Renaissance française s'est faite italienne; mais cet art est heureusement au-dessus de ces puérilités; les principes en vertu desquels il doit se diriger et s'exprimer dérivent de considérations bien autrement sérieuses. La convenance, la satisfaction des besoins, l'harmonie qui doit exister entre les nécessités et la forme, entre les mœurs des habitants et l'habitation, le judicieux emploi des matériaux, le respect pour les traditions et les usages du pays, voilà ce qui doit diriger l'architecte avant tout, et ce qui dirigea les artistes français de la Renaissance dans la construction des demeures seigneuriales : ils élevèrent des *châteaux* encore empreints des vieux souvenirs féodaux, mais revêtant une enveloppe nouvelle en rapport avec cette société élégante, instruite, polie, chevaleresque, un peu pédante et maniérée, que le *xv^e* siècle fit éclore. » Les descriptions, les spécimens que nous consacrons aux *châteaux* les plus remarquables de cette brillante période nous dispensent d'entrer ici dans de plus amples détails; nous nous bornerons à rappeler les noms des *châteaux* de Creil, de Chantilly, du Verger en Anjou, qui ont été détruits, mais dont les plans nous ont été conservés par Androuet Du Cerceau, et ceux des *châteaux* encore existants de Chenonceaux, de Blois, d'Amboise, de Gailion, de Loches, de Bury, d'Ussé, de Chambord, d'Azay-le-Rideau, de Chaumont-sur-Loire, de Saint-Laurent-en-Gâtine, en Touraine et sur les bords de la Loire; de Vigny, d'Ecouen, de Fontainebleau, de Madrid, de la Muette, de Nanterville, etc., aux environs de Paris; de Beaugé, de Beaufort, de Saint-Ouen, de Plessis-Bourré, de Bourré, de Durtal-sur-Loir, dans l'Anjou; d'Ételan, d'Ango, de Mesnière, de Condé-sur-Iton, de Tourlaville, de Carrouges, de Boisseville-Châtel, de Fontaine-Henri, de Lassy, d'Or, de Quilly, d'Argouges, de Belleau, de Fontaine-Etoutepeur, de Saint-Germain-de-Livet, en Normandie, etc.

Quand la main de fer de Richelieu et le régime absolu de Louis XIV eurent détruit les derniers restes de la féodalité, les *châteaux* prirent une forme nouvelle qui ne conservait plus rien de la demeure seigneuriale du moyen âge. Les *châteaux* de l'Anlay, d'Ancy-le-Franc, de Verneuil, de Vaux, de Maisons, l'ancien *château* de Versailles, les *châteaux* détruits de Meudon, de Rueil, de Richelieu, de Brèves en Nivernais, de Pont en Champagne, de Biérencourt en Picardie, de Coulommiers en Brie, qui furent élevés au commencement du *xvii^e* siècle, sont de vastes palais ouverts, entourés de magnifiques jardins, faciles d'accès, présentant une grandeur solide sans faux ornements, des dispositions larges bien entendues. Le nombre de ces habitations principales s'accrut dans tout le cours du *xvii^e* siècle et au siècle suivant : le nouveau *château* de Versailles, les deux Trianon, Saint-Cloud, Compiègne, le petit Chantilly, Champlatreux, Bercy, pour ne parler que des environs de Paris, attestent encore les goûts d'élégance et de grandeur des châtélains des deux derniers siècles. — Que dire des *châteaux* élevés en France depuis la Révolution? Comme la plupart de nos autres édifices, ce sont de pâles copies du passé. Du reste, peut-on bâtir sérieusement des *châteaux* dans un pays où l'aristocratie a été supprimée, où les fortunes se nivelent et où la propriété foncière se morcelle à l'infini?

Nous ne pouvons retracer ici l'histoire de tous les *châteaux* de France et de l'étranger auxquels se rattache quelque souvenir historique et qui se recommandent par leur aspect monumental ou leurs ruines pittoresques; nous nous bornerons à en donner une liste aussi complète que possible, en omettant toutefois ceux qui ont déjà été cités dans le courant de cet article.

FRANCE : *Châteaux* d'Acquin, d'Aire, d'Ambleny, d'Angers, d'Anglade, d'Anizy, d'Appelglenne, d'Arc-en-Barrois, d'Argenton, d'Argy, d'Arthier, d'Ascier, d'Avary, de Badefol, de Bagatelle, de Balinghem, de la Barbaste, de Barbe-Bleue, de Bataillon, des Baux, de la Bazoche, de Beaucaire, de Beaujeu, de Beauquesne, de Beauregard, de Beaulieu, de Beauté, de Beauval, de Beauvoir, de Bellevue, de Benanges, de Bercy, de Berzé-le-Châtel, de Bestanges, de Béthisy, de Beynac, de Bidache-des-Cordes, de Billy, de Biron, de la Blancherie, de Boisverd, de Bois-Robin, de Bonneval, de Borély, de Bouffai, de la Boulaye, de Boulogne, de Bourgnane, de la Bourgonnière, de Bourdilles, de Bousac, de Bouthéon, de Bourbon-Lancy, de Bourbon-l'Archambault, de la Brède, de Bres-

suire, de Brissac, de Bruniquel, de Bussy-Rabutin, de Budos, de Busancy, de Cabanes, de Cadillac, de Cantimpré, de Castelmoron, de Castelnau, de Castets, de la Chaise, de Chalençon, de Chamaran, de Chanteloup, de Charolles, de Chateaubriant, de Châteaudun, de Châtelleraut, de Chatelus, de Chazelles, de Chelles, de Chenereilles, de Chinon, de Choisy-le-Roi, de Civrac, de Clagny, de Clérans, de Colomes, de Combours, de Corbie, des Coudreaux, de Courbevoie, de Courtalin, de Cramailles, de Croix, de Crussol, de Curton, de Cypierre, de Dampierre, de Dangin, de Demain, de Digoine, de Dompierre, de Donzère, de Douliens, d'Ecotay, de l'Écluse, d'Ermenonville, d'Eu, de Farnecourt, de Ferney, de Ferreux, de Ferrière, de la Ferté-Saint-Aubin, de Fleury, de Fleury, de Fleury, de Fleury, de Fleury-Lavagnanne, de Foudrain, de Frasse, de Frazé, de Gênelard, de Gisors, du Grand-Pûch, de Grignans, de Grisolles, de Grosbois, de la Guérinière, de Guilbaudon, de Gurçon, de Ham, d'Heilly, d'If, d'Inchy, d'Isson, de la Jonchère, de Jussas, de Labarben, de Lacépède, de Lamothé-Montravel, de Landiras, de Langoiran, de Léon, de Liancourt, de Lignières, de Libron, de Lilliet, de Lormois, de Loudun, de Louveciennes, de Luchaux, de Lude, de Mailly, de Maintenon, de Maisons, de Malesherbes, de la Malmaison, de Mandines, du Marais, de Marly, de Marnas, de la Meilleraye, de Mella, de Ménars, de Méville, de Meung, de Minas, de Montaroux, de Montbard, de Montaurone, de Montcaux-les-Mâcon, de Montdragon, de Montelier, de Montelimart, de Montferrand, de Montgeoffroi, de Montignac, de Montigny, de Montjeu, de Montmort, de Montoire, du Mont-Saint-Michel, de Morfontaine, de Mortemer, de Muret, de Nangis, de Nantes, de Navarre, de Nérondé, de Neuilly, de Nontron, d'Offemont, de Queyras, des Papes à Avignon, de Paroloup, du Péage-de-Roussillon, de Péronne, de Petit-Bourg, de Pizet, de Pierre, de Pierrodon, de Pierrefite, de Pierrepoint, de Plessis-les-Tours, du Plessis-Brion, de Poix, de Pompadour, de Pontgibaud, de Porcheres, de Pressac, de Rambouillet, de Rambures, de Randans, de Razun, de la Reine-Blanche, de Retoret, de Reverseau, de la Rochefoucauld, de Rochemaure, de Roquencourt, de Roissy, de Roquetaillade, de la Roque, de la Roquette, de Rosny, de Rupt, de Saint-Bonnet, de Sainte-Assise, de Sainte-Euphémie, de Saint-Germain-Laval, de Saintine, de Saint-Martin-d'Abois, de Saint-Maur, de Saint-Point, de Saint-Rémi, de Sannes, de Sasse-nage, de la Saussaye, de Sautré, de Saverne, de Savigny, de Seceaux, de Selles, de Septeuil, de Septmonts, de Servant, de Talmas, de Tancarville, de Tarascon, de Thiers, de la Tournerie, de Tournon, de Torpes, des Tours, de Tracy, de Treignac, d'Urcy, d'Urphe, de Vagres, de Vailly, de Valençay, de Valmont, de Vaudreuil, de Vaux-de-Lamanon, de Vaux-Praslin, de Vermandes, de la Vicomté, de Vierz, de Villandraut, de Villebon, de Ville neuve-l'Étang, de Vincennes, du Vivier, de la Voulté, etc.

ANGLAIS : *Châteaux* d'Argyle, d'Arundel, de Bray, de Brechin, de Brighton, de Buckingham, de Caernarvon, de Canterbury, de Cardiff, de Carlisle, de Chatsworth, de Chepstow, de Claremont, de Colchester, de Conway, de Cricheval, d'Edinburgh, de Durham, de Holland, de Lambeth, de Lincoln, de Lantrissent, de Kenilworth, de Launceston, de Lewes, de Liskeard, de Montgomery, de Northeth, de Newark, de Newmarket, de Blenheim, de Nottingham, de Norwich, de Knarborough, de Farnley, de Westminster, de Windsor, de Hertford, de Hurst, de Sion, de Reath, de Whittington, d'Oxford, de Pen-broke, de Potheringay, de Penrice, de Gray-stoke, de Peshurst, de Croome, de Petworth, d'Oatland, de Chirwick, d'Exstnor, de Mansfield, d'Okhampton, de Beacon, de Hatfield, de Hawarden, de Hay, de Rougemont, de Wimbourn-Saint-Gilles, de Hampton-Court, de Saint-James, d'Oakley-Grove, de White-knights, de Newby, de Studley, de Roches-ter, de Broadlands, de Wentworth, de Rother-glen, de Ruthin, de Holywell, de Gorn-hambury, de Port-Elliott, de Richborough, de Newark, de Knowle, de Sherborne, de Tonge, de Shrewsbury, de Skipton, de Pré-bend, de Stafford, de Burleigh, de Dunnot-tar, de Hagley, de Stranraer, de Swansea, de Tamworth, de Taunton, de Tenby, de Tame-Park, de Thornbury, de Crayton, de Tiverton, d'Easton-Nelson, de Tring, de Tun-bridge, de Tetbury, d'Usk, de Wallingford, de Cashiboury, de Sudley, de Winchelsea, d'Avington, de Frogmore, de Woburn, de Ditchley, de Blandford, d'Edgar, de Work-ington, de Workop, d'Acton, de Wycombe, d'York, etc.

BELGIQUE : *Châteaux* de Laeken, de Namur, de Mons, de Mielmont, de Beauring, de Bran- chon, de Golzindes, de Sambrefte, de Cirroy-le-Château, d'Armevoye, de Biroux, du Vieux-bourg, d'Argenteau, de Seraing, de la Petite-Flemalle, de Chokier, d'Aigremont, de Gliech, de Warfusse, de la Neufville-sur-Meuse, de Marchin, de Micheroux, de Wégi-mont, d'Haeren, de Borchen, de Wespeleer, de Warenne, de Montplaisir, d'Ougres, de Quikempoix, d'Engihoul, d'Hermalle, de Modave, de Fallais, d'Ampsin, de Beaufort, de Seilles, de la Roche, de Montfort, de Neuf-château, d'Amblève, de Poilvache, de Poul-

seur, de Cortenberg, de Tervueren, de Gaes-beek, de Steen, d'Eddeghem, de Dohan, de Brialmont, etc.

PAYS-BAS : *Châteaux* de Berg-op-Zoom, de Loo, de Clemenswerth, de Schagen, de Vrebourg, de Bréda, d'Amosfoort, du Bois, de Ryswick.

DANEMARK : *Châteaux* de Christianborg, d'Amalienborg, de Rosenborg, des Princes.

PORTUGAL : *Châteaux* de Queluz, de Salva-terra-de-Magos, d'Alfeto, des Lumières, de Cintra, de la Penha-Verde, de Pombal, de Freixo, etc.

ESPAGNE : *Châteaux* de Buen-Retiro, de l'Escorial, d'Aranjuez, de Valladolid, de Pi-latos, de Xerez-de-la-Frontera, du Généralif, de l'Audiencia, d'Arteaga, de Jauregu-Me-naca, de San-Martin-de-Somonostro, de Mon-gat, de Vilasar, d'Orlols, de la Granja, de Castellar, de Medinaceli, de Guadalajara, etc.

RUSSIE : *Châteaux* de Narichkin, de Stcher-batov, de Zavadovski, de Soltykov, de Strel-na, de Pavlovsky, de Gatchina, de Peterhof, d'Oranienbaum, de Menoi-Ostrov, de Tcher-mé, de Tsarsko-Selo, d'Anitschkov, du Catheri-nenthal, de Pachkof, de Kouzminki, d'Ar-khanguelskoe, d'Astankino, de Kouskovo, de Gozemki, de Torjok, de Zalesie, de Grodno, de Zamek-Krolewski, de Lazienki, de Za-moisky, de Chodkiewicz, de Paq, d'Ostrowski, de Potocki, de Bierlinski, etc.

ALLEMAGNE : *Châteaux* de Morbach, de Johannisberg, de Katz, de Liebenach, de Markusbourg, de Neuwied, de Kuno-Engers, d'Elz, de Nassau, d'Allenbourg, de Stauffen-bourg, de Bamberg, de Berlin, de Lutzgarten, de Monbijou, de Radzivil, d'Anspach, de Gracier-Hof, de Carlsruhe, de Winterkasten, de Dessau, de Dresde, de Lippert, de Moriz-bourg, de Gotha, de Reinkardsbrunn, de Molsdorf, de Gleichen, de Gruningen, de Gie-bichenslein, de Moritzbourg, de Hanovre, d'Inspruck, d'Ambras, de Mannheim, de Mu-nich, de Nymphenbourg, de Nuremberg, de Sans-Souci, de Czernin, de Mirabelle, de Heilbronn, de Stuttgart, de Louisbourg, d'Emischburg-Monrepos, de Schwarzenberg, de Lichtenstein, de Fries, d'Auerberg, de Ba-zumowsky, de Bienenfeld, de Schoenbrunn, de Luxenbourg, de Hadersdorf, de Reisen-berg, de Weimar, de Wurtzburg, d'Aich, de Kammerbull, de Pyrmont, de Darmstadt, de Rastadt, de Windeck, de Stauffenberg, de Durrbach, d'Aschaffenburg, de Salzdalum, de Hohenstaufen, de Trente, de Marsbourg, de Saalfeld, de Wartbourg, de Sulzbach, etc.

ITALIE : *Châteaux* de Ferrare, de Mantoue, de l'Euif (à Naples), de Belcaro (près de Sienne), de Belriguardo (près de Ferrare), de Belrespiro (près de Rome), du Belvédère (près de Na-ples), de Buonconvento (près de Sienne), de Calepio, de Canossa, de Caprarola, de Cas-tel-Gandolfo, de Castellazzo (près de Milan), de Colorno (près de Parme), de la Favorite (à Resina), du T (à Mantoue), de San-Leo (près de Rimini), de Madame (à Turin), de Melegnano, de Montecchio, de San-Casciaro, de Sarzanello, de Tolmino, etc. V. VILLAS, PALAIS.

SUISSE : *Châteaux* de Chillon, de Coppet, de l'Ermitage, de Prangins, d'Arenenberg, etc.

— *Mœurs et coutumes.* Burchard, dit le Barbu, tige de la maison de Montmorency, possédait un *château* fort dans l'île Saint-Denis, et il y entassait le butin qu'il volait à l'abbaye de Saint-Denis, lorsque, de temps à autre, il lui prenait fantaisie d'aller la saccager. Le roi de France fit abattre ce repaire; mais il au-torisa le propriétaire à en bâtir un autre à Montmorency. L'un de ses descendants, Bur-chard IV, à l'exemple de son aïeul, exerçant les mêmes brigandages, le prince Louis, fils de Louis le Gros, fut obligé de se mettre à la tête de ses troupes et d'aller assiéger le *château*. « Il entra, disent les *Grandes chroniques de France*, dans la terre de Burchard, et gasta tout par le feu et par le glaive, hors son château qu'il prit. » Un autre membre de cette famille occupait le *château* fort de Monthéry, et dé-solait tout le pays dalentour en y exerçant des rapines que le roi était impuissant à ré-primer. Ce prince ne trouva qu'un moyen de les empêcher, ce fut de marier un de ses bâ-tards à la fille du châtelain; malheureusement, le gendre prit goût au métier de son beau-père, et ce fut lui qui se chargea de piller et de détrousser quiconque s'aventurait dans le voisinage du *château*. Le châtelain de Gournay volait les bestiaux des marchands qui naviguaient sur la Marne. Ce n'était point seulement aux marchands et aux voyageurs que les possesseurs de *châteaux* forts s'atta-quaient; ils étaient toujours en guerre entre eux, et, en 1109, on voit un châtelain, Guy de la Roche-Guyon, dont le père et le grand-père s'étaient rendus fameux par leurs bri-gandages et leurs vols, mais qui, enclin à se conduire en homme probe et honnête, et s'ab-tenant de pillage et de vol, ainsi que le dit l'abbé Suger, payer cher cette singularité qu'il montrait de vouloir vivre en homme de bien. » Guy avait un beau-frère, Guillaume, qui se chargea de l'en punir; il vint un matin, ac-compagné de plusieurs chevaliers, s'embus-quer devant la chapelle du *château*, et lorsque Guy s'y rendit, ils fondirent ensemble sur lui à coups d'épée et le tuèrent, ainsi que sa femme qui l'accompagnait, leurs enfants et tous les habitants du *château*, dont Guillaume s'empara. Les barons du voisinage, craignant

que le nouveau possesseur ne livrât le *château* aux Anglais, vinrent l'assiéger; Guil-laume offrit de le rendre si on lui garantissait la vie; il ouvrit les portes, les assiégeants s'y précipitèrent et égorgèrent les assiégés. Quant à Guillaume, on lui arracha les entrailles et le cœur, et on les plaça au bout d'une pique.

Les *châteaux* étaient d'ordinaire pourvus de cachots, d'oubliettes et d'instruments de tor-ture destinés à tirer de fortes rançons des personnages importants dont on parvenait à s'emparer par violence ou par trahison. Ce fut ainsi que le jeune prince Harold, revenant d'Angleterre et débarquant en Normandie, fut pris par Guy, comte de Ponthieu. Quelques historiens ont même avancé que certains sei-gneurs avaient dans leurs *châteaux* des lits de fer ou des grils sur lesquels ils attachaient leurs prisonniers, qu'ils les exposaient de temps en temps à un brasier, et ne les relevaient que lorsqu'ils avaient obtenu des patients la ran-çon demandée. Ce fait est sinon inouï, du moins isolé et exceptionnel. Mais ce qui était chose commune, c'était l'enlèvement des femmes. Presque tous les romans de cheva-lerie des temps anciens sont basés sur les malheurs d'une héroïne douée de toutes les vertus, et gémissant douloureusement sous les verrous de quelque tour du Nord. Ce fut bientôt une noble profession que celle d'aller par monts et par vaux, sous le titre de che-valier errant, délivrer les malheureuses vic-times de la brutalité des châtelains, qui ne trouvaient rien de plus naturel, lorsqu'ils avaient remarqué quelque jolie personne, de profiter du moment où le maître du logis était absent, pour y pénétrer de vive force, tuer ceux qui le gardaient, s'emparer de la dame et la cacher dans leur *château*.

Le x^e et le xiv^e siècles offrirent de nombreux et déplorables exemples du mauvais usage que les grands faisaient de leurs forteresses, et peu de temps après l'avènement au trône de Louis VII, ce prince fut de nouveau obligé d'aller assiéger le *château* de Montmorency, qu'il prit et fit entièrement démolir, à l'ex-ception de la grande tour. Ses successeurs s'appliquèrent à ne pas laisser construire de *châteaux* dans les pays qui leur étaient soumis immédiatement, et, quand ils le permirent, ce fut à condition que les *châteaux* forts seraient *jurables* et *rendables à petite et à grande force*. Par la paix qui fut signée, en 1150, entre Etienne, roi d'Angleterre, et Henri II, duc de Normandie, il fut convenu que les *châteaux* qui avaient été édifiés depuis la mort de Henri I^{er}, et dont le nombre s'élevait à 375, seraient abattus. Ces *châteaux* avaient sans doute été bâtis sans l'approbation des grands suzerains, et c'est pour cette raison qu'ils sont appelés par l'abbé Guibert *castella adulterina*. Sous le règne de Philippe-Auguste, on démantela aussi un grand nombre de forteresses où les Anglais s'étaient réfugiés. Ce fut vers la même époque que l'on commença à établir l'usage des *assurances*, qui prit une grande extension au xiii^e siècle, et par lequel le possesseur d'une maison forte promettait au haut seigneur voisin de ne ja-mais se ranger du parti de l'ennemi de ce sei-gneur, et réciproquement le même seigneur prenait la maison forte sous sa sauvegarde.

A côté des abus qu'engendrait la grande quantité de *châteaux* forts où s'abritaient les brigands titrés, il est juste de reconnaître qu'on voyait quelquefois certains *châteaux*, possédés par des seigneurs généreux, servir de refuge à la vertu persécutée. L'hospitalité y était pratiquée avec magnificence; les che-valiers errants et leurs dames y étaient reçus en frères; les pèlerins y trouvaient un asile, et le pauvre qui s'y présentait ne se retirait pas les mains vides. Mais ce ne fut longtemps qu'une exception assez rare, au moins jusqu'à ce que les croisades et les expéditions loin-taines des chevaliers eussent grandi les idées et donné aux mœurs un vernis d'affabilité et de galanterie qui leur manquait totalement sous les rois des deux premières races.

Les droits attachés à la possession des *châteaux* forts, bien que n'autorisant en aucune façon les châtelains à exercer des violences contre ceux qui s'en approchaient, étaient ce-pendant excessifs, et chacun d'eux avait éta-bli un code de servitudes quelquefois fort bi-zarres; nous allons en citer quelques-unes : « Un pèlerin dira sa romance sur un air nou-veau, et couchera sur la paille fraîche, s'il veut passer la nuit au manoir. Fourgonniers, lippeurs et gens faisant bonne chère lais-sent une pièce cuite pour le régal du seigneur, et une pièce crue pour le fermier du péage. Un homme à pied, chaussé ou non, mendiant ou aventurier, sera logé quitte de tout droit, s'il fait quatre soubresauts. Un Maure jettera en l'air son turban, et comptera cinq sous trebuchants à la porte du *château*. Un juif mettra ses chaussures sur sa tête, et dira, bon gré malgré, un *pater* dans le jargon du pays. Un homme à cheval fera une demi-veille d'armes pour le service du seigneur. Un ma-royeur doit poisson à mettre en sauce verte, l'épée au choix du seigneur. Menours de chevaux doivent un sou par chaque pied. Pille folle de son corps est à la disposition du page des chiens courants. Conducteur d'animaux en foire doit faire gambader les singes et danser l'ours au son du flageolet. » Au nord comme au midi de la France, à l'est comme à l'ouest, partout la même idée prédomine : le *château* est le centre où tout doit conver-ger; c'est pour nourrir ceux qui l'habitent que

travaille la plèbe; c'est pour l'orner que l'ar-tisan produit les objets de luxe; c'est pour divertir ses hôtes que le voyageur devra ve-nir y raconter ce qu'il a vu, et montrer ce qu'il a rapporté de ses voyages, bien heureux si on le laisse partir sans qu'il ait abandonné la plus belle pièce de son bagage.

On comptait en France, au xiv^e siècle, en-viron vingt mille *châteaux*, dont chaque pos-sesseur était, par le fait, roi dans son domaine. Comme le véritable roi de France, il avait sa bannière, sa cour de justice et ses *hommes*, c'est-à-dire ses sujets. « Je vous défendrai contre l'ennemi, disait le châtelain; vous au-rez droit d'asile derrière les épaisses murailles de mon *château*; au moment du danger, les ponts-levis s'abaisseront pour vous, vous ferez entrer vos femmes, vos enfants, et vos récoltes; mais vous serez mes *hommes*. » Et les hommes libres, désolés, d'écimés par tant d'incursions hostiles, acceptaient cette pro-tection qui leur imposait le sacrifice de leur liberté. En outre, en échange de la protection promise, le châtelain créa des droits de guet, de corvée, de four et de moulin banal, et cent autres redevances connues sous le nom de *droits féodaux*. Le *château* était tellement considéré comme l'emblème de la puissance féodale, que lorsque le vassal venait pour rendre hommage à son seigneur et qu'il ne le trouvait point au *château*, il devait frapper trois coups à la porte, l'appeler trois fois, puis baisser le verrou de cette porte, faire la déclaration d'hommage comme s'il s'adressait au seigneur. Dans certaines provinces, les vassaux étaient tenus de faire le guet pen-dant la nuit et de monter la garde le jour dans le *château*; plus tard, cette prestation personnelle fut convertie en une redevance en nature ou en argent.

La tyrannie d'un châtelain ne s'étendait qu'à quelques lieues autour de son *château*, et si l'on franchissait cette enceinte, on était sauvé de ses exactions; mais dans ce parc, où il retenait ses sujets comme des bêtes fauves, dit Sismondi, il se livrait dans toute sa puis-sance aux caprices les plus bizarres, et il sou-mettait ceux qui lui avaient déplu aux sup-plices les plus épouvantables.

Le *château* proprement dit était le principal manoir du fief, la résidence du puissant sei-gneur qui avait droit de justice avec titre de châtellenie, ce qui était indiqué par une four-che patibulaire à trois piliers, qui ornait la porte d'entrée, si le châtelain était haut justi-cier, et par un simple gibet, s'il n'avait droit que de moyenne justice. Ce qui formait le *château*, c'était la réunion d'une basse-cour avec des fossés, un pont-levis, une grosse tour carrée et un moulin à bras à l'intérieur. Toutefois, une règle de jurisprudence féodale voulait que le châtelain ne pût creuser, sans le consentement de son suzerain, un fossé au-tour de sa demeure. Ce fossé était plein d'eau, et, dans certaines provinces, les manants étaient obligés, lorsque la châtelaine était en couches, de battre l'eau avec des gaules pour empêcher les grenouilles de coasser. Cette obligation se généralisa et subsista jusqu'au xviii^e siècle. Lorsque l'abbé de Luxeuil sé-journait dans son *château*, non-seulement les manants battaient l'eau des fossés, mais tout en la battant ils devaient chanter :

Pa, pa, renotte, pa;
Voci Monsieur l'abbé que Dieu ga.

« Paix, paix, rainette, paix; voici M. l'abbé que Dieu garde. »

Lorsqu'on avait franchi la double ou triple en-ceinte de fossés et de remparts, on arrivait au pied du principal corps de bâtiment flanqué de tours et à l'aspect imposant, comme l'a dit le poète :

Ta tête colossale, au front triple et géant,
Et qui semble, debout sur la montagne sombre,
Le spectre du passé qui se lève dans l'ombre,
O manoir formidable! ô château de Lastours!
Je le salue enfin, tes trois superbes tours!

A ce corps principal étaient adossées de nom-breuses dépendances : des écuries, des che-nils, la fauconnerie, les bergeries et les loge-ments des varlets. C'était là que se tenaient les serfs, les manants, les bas serviteurs oc-cupés aux gros ouvrages. Sous ces construc-tions, il y avait des caves spécialement desti-nées à servir de prison; c'étaient des souter-rains parfois très-profonds, fermés par des trappes, et qu'on appelait les *oubliettes*. La justice expéditive du châtelain envoyait dans ces cachots quiconque osait résister à ses vo-lontés, ou avait refusé de se laisser rançonner. Parfois aussi c'était un chevalier voisin, trat-treusement surpris et enlevé par une troupe de bandits aux ordres du châtelain, qui l'en-voyait aux oubliettes pour satisfaire une ran-cune ou une rivalité. D'autres souterrains avaient un autre usage : ils étaient creusés en galerie, et, au moyen d'une issue ménagée dans quelque endroit écarté, ils permettaient à la garnison assiégée d'échapper à l'ennemi, ou de le surprendre par des sorties inatten-dues, car, vivant dans un perpétuel état de défiance et d'hostilité, il ne se passait guère de jour que quelque châtelain ne bataillât contre un plus fort ou un plus faible que lui.

• Au-dessus de ces souterrains se trouvaient les corps de garde, dans lesquels les gens de pied veillaient en déviant; la boulangerie, la cuisine, immense salle basse dans l'âtre de laquelle brûlaient des troncs d'arbres entiers; le *tincl*, ou salle à manger, avec ses fenêtres

étroites et ses lourds piliers écussonnés aux armes du châtelain. C'était là que le seigneur, assis sur un fauteuil élevé surmonté d'une couronne, prenait son repas, à la lueur des torches de résine que tenaient deux pages immobiles. Frère de cette salle était celle du plaïd, qu'on appelait la *chambre de justice*, et où l'on jugeait les manants et les vilains accusés d'avoir tué un lapin sur la terre féodale, ou de n'avoir pas acquitté le droit de blé dû au sénéchal, ou celui de mouton au loupveter, ou le fermage de la glandée au forestier, ou le cens de l'épervier, etc. Non loin de la chambre de justice étaient le logis du bailli et ceux des sergents et des huissiers; puis venait la salle d'armes, la plus belle du château, celle où le châtelain recevait l'hommage de ses vassaux, et dans laquelle étaient déposées les armes de luxe et d'apparat, les casques aux riches cimiers, les cuirasses étincelantes. Quand, à certaines époques de l'année, le château revêtait sa couleur de poésie et de fête, lorsque le haut baron avait invité à sa cour plénière les seigneurs du voisinage et les chevaliers ses vassaux, c'était à la salle d'armes que se réunissait cette foule brillante, que la vue des épées nues avait toujours le privilège de passionner.

De la salle d'armes on passait dans la chapelle, où chaque matin un chapelain disait une messe à laquelle personne ne se dispensait d'assister. Cette chapelle renfermait souvent dans ses murs épais les corps des ancêtres du châtelain. Mais, après le x^e siècle, ces corps occupèrent des tombeaux dans le sanctuaire. Les chevaliers étaient représentés sur ces tombeaux en habits de guerre. « Son effigie en bosse et de relief, dit l'ayn, doit estre dessus sa sépulture représentée à genoux, le heaume en teste, l'espée au costé, les esperons aux pieds, les gantelets aux mains, armée de toutes pièces, et par-dessus la cotte de ses armes, et au-dessus de sadicte sépulture sa bannière, estendart et pennon, et l'escu de ses armes. »

Le premier étage se trouvaient encore des salles destinées aux hommes d'armes, et les chambres à coucher des divers membres de la famille du châtelain. L'une d'elles, celle de la dame, était meublée avec plus de soin et de recherche que les autres. Le velours et les riches tentures la décoraient; de grands coffres, d'élegants bahuts en bois sculpté, sur lesquels on apercevait çà et là quelques romans de chevalerie, se trouvaient là en guise d'armoires; des étoffes ou du cuir damasquiné recouvraient des fauteuils d'une grande dimension; partout des meubles sévères et quelques pieux reliques. Les autres chambres étaient meublées avec simplicité.

Les principaux officiers du château y étaient logés au même étage que le maître. Sénéchal, panetier, bottillier, veneur, fauconnier, chambellan, aîné, chevalier du guet, échançon, pages, écuyers, toute cette cohorte de commensaux logeait dans des pièces séparées par de sombres corridors, et dont les portes mal closes laissaient passer la bise qui se glissait sous les tapisseries pendantes aux murailles. Des fenêtres étroites, garnies d'épais grilles, laissaient à peine pénétrer dans ces chambres un jour douteux, que rendaient plus blafard encore des châssis de papier huilé. Le mobilier était des plus élémentaires: quelques sièges de bois sculpté, un prie-Dieu, un lit où trois ou quatre personnes pouvaient coucher à l'aise, l'usage étant de partager sa couche avec l'étranger qu'on voulait honorer. Chaque lit était garni de paille en hiver et de jonc en été, ce qui n'empêchait pas les preux d'y dormir à merveille.

Au second étage était placé le chartrier, qui parfois servait de greffe; les greniers, les dépôts d'armes et diverses autres pièces. Ce devait être un curieux spectacle que celui d'un *château* fort d'une certaine importance, quand tous ces hommes d'armes, ces serfs, ces gens de justice, vivant ensemble sous les règles de la plus scrupuleuse hiérarchie, l'animaient par leur activité. Le soir, quand tout dormait dans le grand *château*, qui dressait fièrement ses tours menaçantes dans l'ombre, que la herse était levée et qu'on n'entendait que le pas mesuré des sentinelles veillant au pied du donjon, tandis que, dans l'échauguette, une autre interrogeait l'espace, le voyageur bâtaït le pas et se demandait avec terreur si, en passant près de cet édifice altier, il ne risquait pas d'être soudain dépouillé de ce qu'il avait sur lui, ou accroché, sans autre forme de procès, et sous le prétexte le plus futile, à l'un des gibets ou à l'une des fourches patibulaires aux bras desquelles se balançaient déjà quelques squelettes que le vent faisait cliqueter en les choquant les uns contre les autres. La vie, dans un *château* fort du moyen âge n'avait rien de divertissant: la chasse était la principale occupation du châtelain, lorsqu'il n'était pas en expédition, et, le soir, assis autour d'un vaste foyer, les chevaliers s'entretenaient du récit de leurs exploits guerriers, ou écoutaient ceux des pèlerins qui, de retour de la Terre sainte ou de quelque long voyage, payaient par leurs récits merveilleux l'hospitalité qu'on leur donnait. Les pages et les écuyers se groupaient devant un jeu d'échecs, ou répétaient les lais et les tençons des troubadours et des ménestrels, qui, eux aussi, couraient le pays en s'arrêtant à chaque manoir. La châtelaine, retirée dans son appartement, vivait au milieu de ses femmes. Les devoirs religieux te-

naient une grande place dans son existence. Quelquefois des fêtes, des tournois égayaient un peu cette vie calme et uniforme; mais quand la guerre appelait les chevaliers en campagne, seule dans son manoir, privée de toute distraction, elle travaillait, priait et s'ennuyait sans doute lorsqu'elle était assez vertueuse pour ne pas se donner de coupables plaisirs. Mais quelquefois le vaillant soldat de la foi, parti pour combattre les infidèles, revenait subitement au *château* où il n'était pas attendu, et sa présence causait un émoi bien facile à comprendre. Il est vrai que l'habitude qu'on avait de sonner du cor pour avvertir de l'arrivée d'un chevalier donnait généralement le temps au beau page, trop empressé à plaire à sa châtelaine, de quitter la place; cependant il faut bien croire que le cor ne signalait pas toujours la venue du maître du logis, puisque Geoffroy de Chateaubriand, revenant inopinément de la croisade, causa un tel saisissement à sa femme que celle-ci en tomba morte de joie, à ce que dit l'histoire. Les châtelaines du Languedoc et de la Provence, pour charmer les ennuis de leur solitude, imaginaient les cours d'amour, et, comme elles, les nobles dames de Champagne et de Flandre se réunirent dans leurs *châteaux* pour disputer sur des points de galanterie, blâmant ou louant la conduite des chevaliers, ou jugeant du mérite des œuvres que composaient pour elles les trouvères, ces troubadours du Nord.

Nous venons de décrire les *châteaux* des seigneurs les plus puissants; mais nous devons dire que les manoirs habités par la petite noblesse étaient bien plus simples encore. L'étain des buffets y remplaçait la riche vaisselle; souvent les angles des principales salles recevaient en dépôt des sacs de grains ou des tas de fruits verts. Mais si le bois de la table était grossièrement travaillé, on savait, les jours de fête, le joncher de fleurs. Ici point de riches armures, point d'écharpes à franges d'or suspendues aux murs ou aux frontons des cheminées, mais quelques bonnes lances, quelques cornes de cerf, un chapelet de paternôtres et des engins de chasse; un banc large de trois pieds, faisant office de fauteuils; pour toute meute, un ou deux bons chiens d'allure rustique, mais habilement dressés; avec cela la paille fraîche sur le plancher et quelques fagots de bois dans l'âtre.

Les manoirs qu'on vit s'élever au milieu du xvi^e siècle étaient de superbes résidences entourées de jardins, de pièces d'eau, de parcs, ornées de marbres et de peintures, auxquelles on conserva par tradition le nom de *châteaux*, bien qu'elles ne fussent point fortifiées.

De nos jours, les *châteaux* sont nombreux, plus nombreux peut-être qu'ils ne le furent jamais, et cela tient à la facilité avec laquelle on décore de ce titre pompeux les simples maisons que de riches particuliers font bâtir à proximité des villes. Qu'une habitation très-ordinaire soit flanquée d'une tourelle en maçonnerie, au haut de laquelle grince en tournant une girouette qui n'est plus un privilège noble; que devant cette maison se dessine une maigre avenue de peupliers fermée par une grille, et tous les gens du pays désignent à l'envi cette modeste habitation sous le nom de *château*. Le *châtelain*, après s'être livré pendant vingt ou vingt-cinq ans au commerce des draps ou des huiles, n'est pas fâché de jouer un peu au grand seigneur, et de dater sa correspondance du *château* de... l'atâtité innocente, car le manoir de l'épicière n'a pas d'oubliettes pour les manants, ni de greniers pour entasser les revenus de la dime.

Il existe encore quelques *châteaux* qui ont un passé historique; ce sont généralement les moins magnifiques, car la Révolution de 1789 a singulièrement amoindri les dépendances des *châteaux* qu'elle a respectés, et la suppression du droit d'aînesse, en favorisant la division de la propriété, a enlevé aux *châteaux* tout leur caractère domanial. En résumé, on peut dire que, sauf quelques rares exceptions, le *château* n'existe plus. Nous serons les derniers à le regretter.

— Jurispr. Le nom par lequel un *château* est connu depuis des siècles constitue-t-il une propriété? telle est la question qui n'avait pas de précédent, et qui fut jugée, en 1863, à l'occasion d'un procès relatif au *château* d'Armainvilliers. Ce *château* appartenait aux descendants d'une ancienne famille, lorsqu'une nouvelle habitation seigneuriale fut élevée dans la forêt d'Armainvilliers, et les nouveaux propriétaires crurent pouvoir donner à leur propriété le nom de cette forêt. De là procès entre les deux familles, et il fut jugé que le principe de la propriété des noms est applicable aux choses comme aux personnes, du moment que celui qui revendique une propriété justifie d'un intérêt; que le nom d'un *château*, avec sa terre, lorsque des souvenirs d'honneur ou d'affection y sont attachés, est un bien qui fait partie du patrimoine de celui qui le possède; que ces souvenirs ajoutent à la valeur vénale d'un domaine, et finalement le propriétaire du premier *château* resta seul en possession du droit de conserver à son immeuble le nom sous lequel il était connu.

— Blas. Dans les armoiries, les *châteaux* ont une grande importance au point de vue de la noblesse et de l'ancienneté des familles qui chargent leurs écus de ce meuble. Ils rappellent la qualité de châtelain, qui n'était

conférée qu'à des nobles, seuls possesseurs, à l'origine de la féodalité, du droit d'avoir des lieux fortifiés. De tout temps, les *châteaux*, les tours, les murailles ont été considérées comme des emblèmes de la force et de la puissance. Dans les premiers temps de l'organisation nobiliaire, on avait coutume de charger de *châteaux* et de tours les écus de ceux qui les avaient enlevés d'assaut. En 1441, le roi Charles VII, pour récompenser la valeur d'un simple archer de Rouen, Jean Becquel, et d'un sergent d'armes, Etienne Guiliard, natif de la Brie, qui les premiers se trouvèrent sur les remparts de Pontoise, donna à l'un un écu d'azur à trois tours carrées d'or, rompues et entr'ouvertes par le haut, et à l'autre, un écu d'or à trois tours carrées, aussi rompues par le haut. En général, un *château*, une tour ou une muraille indique que celui qui les porte dans ses armes a rendu quelque service signalé à l'Etat. Ce meuble d'armoiries est ordinairement flanqué de deux tours rondes, couvertes et crénelées, terminées chacune par une girouette. Lorsque le *château* a plus de deux tours, ou lorsqu'elles ne sont point ouvertes, il faut l'expliquer en blasonnant.

Château-d'eau. La plus connue des fontaines qui portent le nom de *château d'eau* est celle qui fut terminée à Paris en 1810, et qui s'alimentait des eaux du bassin de la Villette. La construction de ses trois bassins concentriques et superposés et le jeu de ses nappes d'eau présentaient la forme pyramidale. La base avait 13 m. de rayon, et le sommet s'élevait au-dessus du sol, à une hauteur de 5 m. De là jaillissait une gerbe volumineuse, retombant en trois cascades circulaires. Huit lions accroupis dans le bassin intérieur lançaient des jets d'eau par la gueule. L'ensemble de cette fontaine rappelait quelque peu la fameuse fontaine des Lions dans l'Alhambra, qui doit avoir inspiré Girard, l'architecte du *Château-d'eau*. Cette construction monumentale, devenue insuffisante pour la décoration de la nouvelle place du *Château-d'eau*, a été transportée, en 1867, au marché aux bestiaux de la Villette.

Château-des-Flours (LE). Cet établissement, comme les peuples heureux, n'a pas d'histoire. Il date de vingt ans à peine, et il a été créé par M. Bernard-Latte, éditeur de musique. Il appartient aujourd'hui à M. Mabile, qui en a fait la succursale de son Jardin. Ce sont les bals d'été les plus élégants de Paris. Même administration, même orchestre, même public. Les jours où il n'y a pas Mabile, comme on dit, il y a Château-des-Flours, et réciproquement. Or Mabile est si connu en France et à l'étranger; la haute fashion qui le fréquente, les princes mêmes qui le visitent, à leur passage, avec autant d'intérêt que Notre-Dame et la Sainte-Chapelle, lui ont donné un tel renom, que nommer le Château-des-Flours son frère, c'est en faire le plus bel éloge.

Ce *château*, qui n'est qu'un jardin, est situé au bout de l'avenue des Champs-Élysées, à gauche, en montant vers l'arc de triomphe de l'Étoile. Une jolie grille, un petit parc, un peu plus mystérieux que celui de Mabile, ce qui n'est guère, un kiosque où se tient l'orchestre, et tout autour un petit espace réservé à la danse, tel est ce lieu de délices vulgaires. Les danseuses constituent la partie jeune de la réunion. Quant aux danseurs, hélas! à leurs chapeaux défrachis, à leurs pailettes fatiguées, on reconnaît des mercenaires.

Dans les allées, des messieurs graves, de nobles étrangers, et aussi d'autres personnages qui ne sont ni nobles ni graves, fument, causent et se promènent avec des femmes d'un âge généralement mûr, de celles qui, suivant le mot de Gavarni, *gagnent à être connues*; car, s'il y a des endroits où l'on traite les affaires comme des plaisirs, à Mabile et au Château-des-Flours on traite les plaisirs comme des affaires.

Château intérieur (LE) ou les *Demeures de l'âme*, ouvrage ascétique de sainte Thérèse, dont le titre espagnol est: *El castillo interior o las moradas*. Ce livre a été écrit en l'année 1577; la sainte était alors âgée de soixante et un ans. Ainsi que le *Chemín de la perfección*, le *Château intérieur* peut être considéré comme formant la troisième partie de la *Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même*.

Ce traité de l'illustre religieuse espagnole est des plus curieux. Il se compose de sept demeures ou méditations. L'auteur considère l'âme comme un *château* fait d'un seul diamant ou d'un cristal très-pur, dans lequel il y a diverses demeures, et au centre duquel se trouve la demeure principale, où Dieu habite. L'oraison est la porte de ce *château* spirituel. Les âmes de la seconde demeure sont celles qui ont déjà commencé à s'adonner à l'oraison; pour ne pas s'égarer, elles doivent suivre, non le chemin qui leur est le plus agréable, mais celui par lequel Dieu veut les conduire. La persévérance et la victoire dans les combats ouvrent la troisième demeure; les âmes qui y pénètrent jouissent d'un bonheur parfait. Toutefois, elles ne doivent pas s'abandonner à une sécurité parfaite, mais persévérer dans le détachement, l'humilité et la patience dans les épreuves. Dans les demeures suivantes, sainte Thérèse compare l'âme au ver à soie transformé en papillon.

C'est seulement à partir de la sixième de-

meure que l'époux fait sentir à l'âme sa présence. Les blessures qu'il lui cause lui font souffrir un martyre rempli de suavité et de délices. Bientôt commencent les ravissements, que Dieu accorde à l'âme jusqu'à ce qu'elle soit parvenue dans la septième demeure du *Château intérieur*, laquelle est comme un second ciel où Dieu lui-même habite. Dieu y fait entrer l'âme, avant de contracter avec elle le mariage spirituel, et la comble de faveurs encore plus grandes que celles des précédentes demeures. La sainte Trinité se montre à l'âme: les trois adorables personnes qui la composent se communiquent à elle. Alors se célèbre le mariage spirituel de l'âme avec Dieu.

Sainte Thérèse nous apprend dans ce livre qu'au mois de novembre 1572, ayant reçu la communion de la main de saint Jean de la Croix, Dieu la prit pour épouse, et lui dit qu'il était temps qu'elle ne pensât plus qu'à ce qui la regardait, et qu'il prendrait soin d'elle. « Il ajouta, dit-elle, d'autres paroles, qu'il est plus facile au cœur de sentir qu'à la langue d'exprimer. » Le mariage spirituel est le tombeau où le mystique papillon meurt, et où Jésus-Christ devient sa vie. L'âme s'oublie désormais elle-même, et ne pense qu'à Dieu et à sa gloire. La différence qui existe entre cette septième demeure et les précédentes, c'est que l'âme n'éprouve plus de sécheresses, de troubles ni de peines intérieures. C'est une paix parfaite, qui prélude au bonheur céleste. Toutefois, l'âme ne doit pas se départir de l'humilité et de la pratique des vertus, et le fidèle doit, à l'imitation de Marthe et de Madeleine, unir la vie active à la vie contemplative.

Le *Château intérieur*, fréquemment réimprimé en espagnol, a été plusieurs fois traduit en français, notamment par le P. Marcel Bouix, de la compagnie de Jésus, dans les *Œuvres de sainte Thérèse* (sic), traduites d'après les manuscrits originaux (Paris, 1859).

Château d'indolence (LE), poème allégorique de Thomson, publié en 1745, réédité en 1845. Cette remarquable composition est l'œuvre d'un poète vraiment créateur. Elle comprend deux chants, et renferme cent cinquante-cinq strophes de neuf vers, à la façon de la *Reine des fées* de Spenser. Il est impossible d'analyser cette œuvre originale. C'est, au commencement du deuxième chant que l'on trouve cette admirable strophe si justement célèbre:

« Non, je ne regretterai point, ô Fortune, ce que tu m'as refusé; tu ne peux pas me priver des grâces d'une nature prodigieuse; tu ne peux fermer devant mon regard les fenêtres du ciel, où l'aurore me laisse voir son front resplendissant; tu ne peux arrêter mes pas dans les prairies et dans la forêt, et à l'heure du soir sur le bord des ruisseaux. Oui, que la santé soit accordée à mon corps toujours jeune, et je laisserai aux grands enfants leurs hochets frivoles. Rien ne peut me ravir ni l'imagination, ni l'intelligence, ni la vertu. »

La ruine du *Château de l'indolence*, renversé par les efforts du chevalier magicien Salvaggio, occupe le chant II, et présente des détails poétiques et des pensées morales de la plus grande beauté. Ce poème se distingue surtout par la beauté du style et des images, qui sont absolument modernes. On a fait peu de vers où la mythologie païenne soit moins employée.

On reconnaît dans cet ouvrage une supériorité de style et de diction sur les premiers ouvrages de l'auteur. « Dans l'intervalle de la composition des *Saisons* et du *Château de l'indolence*, dit M. Campbell, il écrivit plusieurs autres œuvres qui semblent cadrer difficilement avec la plénitude et la maturité de goût qu'il a déployées dans sa dernière production. Dans le *Château d'indolence*, il a mis, non-seulement tout le tempérament, mais encore l'art parfait du poète. Les matériaux de ce délicieux poème sont tirés originairement du Tasse; mais ils viennent plus directement de la *Reine des fées*. En évoquant le souffle de Spenser, il semble qu'il ait pénétré plus avant au foyer de l'inspiration. »

La puissance de Thomson ne réside pas toutefois dans son art, mais dans l'exubérance de son génie, qu'il n'a pas toujours su discipliner. Le style du *Château de l'indolence* a un peu vieilli; mais il n'est pas besoin de glossaire pour lire ce poème, la plus belle des productions de Thomson.

Château d'Otrante (LE), roman anglais d'Horace Walpole, publié en 1764. Ce long récit n'est pas seulement remarquable par les événements qu'il met en scène, mais encore parce qu'il est, en Angleterre, le premier essai d'un roman moderne tiré de l'histoire et des mœurs du moyen âge. En ce genre, Horace Walpole est le précurseur d'Anne Radcliffe et de Walter Scott. Riche des connaissances acquises dans ses recherches sur les antiquités du moyen âge, inspiré, comme il a soin de nous l'apprendre, par la construction romantique de son manoir, Walpole résolut de donner au public un modèle de style chevaleresque appliqué à la littérature moderne. Son but, dans le *Château d'Otrante*, a donc été d'unir le merveilleux des aventures et le ton imposant de la chevalerie des anciens romans au développement de caractères et au contraste de sentiments et de passions que l'on

peut trouver dans le roman moderne; d'offrir un tableau de la vie privée des siècles féodaux, et d'animer ce tableau par le merveilleux auquel la superstition de l'époque croyait avec une foi aveugle. Par l'exactitude de ce que l'on est convenu d'appeler la couleur locale, Walpole s'est efforcé de disposer le lecteur à une sorte de crédulité littéraire et à lui faire accepter les prodiges dont se rit la raison moderne.

Il est à peu près impossible d'analyser d'une manière succincte la multiplicité d'événements qui se croisent et s'enchevêtrent dans ce long roman. C'est, comme toujours, un tyran féodal, une damoiselle en détresse, un prêtre noble et résigné; le château, avec son donjon, ses trappes, ses secrets, ses oratoires et ses galeries; les incidents d'un jugement secret, la procession des chevaliers, leurs combats; le tout accompagné de spectacles, de miracles, qui se mêlent aux personnages et entrent dans l'action. L'époque lointaine des événements inventés par l'auteur, l'art avec lequel il passe du vraisemblable au merveilleux, le ton imposant et soutenu du récit préparent admirablement le lecteur à accepter des prodiges qui, universellement crus à l'époque féodale, feraient sourire aujourd'hui. Ce qu'il y a de remarquable dans le *Château d'Orville*, c'est la façon dont les apparitions merveilleuses sont liées entre elles, et tendent toutes à l'accomplissement de la prophétie qui annonce la chute de la maison du tyran Manfred. Ce personnage, dont le caractère est admirablement dessiné, a le courage, la duplicité et l'ambition de ces chefs féodaux qui, durant tant de siècles, pesèrent sur l'Europe, et auxquels Louis XI et Richelieu, en France, portèrent de si rudes coups. Il éprouve le remords de ses forfaits, il montre quelques sentiments humains qui le vendent, à la fin, digne d'une sorte de pitié, lorsque sa race est éteinte et son orgueil abattu. Le pieux ecclésiastique et la douce Hippolyte font un heureux contraste avec ce caractère orgueilleux et tyrannique. Théodore n'est que le héros obligé de tous les romans chevaleresques; mais Matilda est peinte avec une complaisance qui la rend plus intéressante que ne le sont d'ordinaire les héroïnes de ces sortes d'ouvrages.

Château de Richmond (LE), roman anglais d'Anthony Trollope. Le roman n'est ici qu'un accessoire, qui sert de cadre à un drame bien autrement poignant, et qui, malgré l'art qu'on a mis à les fonder, ne laisse pas de tenir l'intérêt en suspens. La fiction profite quelquefois du voisinage de la réalité; mais, dans le bel ouvrage de M. Trollope, les souffrances de l'Irlande, pendant la grande famine de 1846, font presque complètement perdre de vue l'action fictive à laquelle on les a rattachées. Le livre fermé, quand on interroge sa mémoire, le roman est oublié; c'est l'image de ce peuple tout entier, livré aux tortures de la faim et aux angoisses du désespoir, qui occupe l'esprit; ce sont ces millions d'êtres humains surpris tout à coup dans leur misère, en apparence insupportable, par une catastrophe impossible à prévoir; ces foules frémisantes, où la peur et la colère circulent à la fois, à peine désarmées par l'immense effort des classes riches pour leur venir en aide, maudissant la main qui les nourrit, foulant aux pieds le pain qu'on leur jette. M. Trollope, que ses fonctions administratives au *Post-Office* de Dublin ont appelé à vivre dans ce pays si longtemps opprimé, a su peindre une fois de plus; sinon avec des couleurs très-nouvelles, du moins avec une rare et précieuse exactitude de dessin; la population au milieu de laquelle il habite.

Ce roman accuse un talent mûr, un esprit libéral et qui a conscience de sa valeur.

Château périlleux (LE), roman anglais de sir Walter Scott. Les principaux incidents qui composent cet ouvrage sont tirés de l'ancienne chronique en vers intitulée : le *Bruc*, due à l'archidiacre Barbour, et de l'*Histoire des maisons de Douglas et d'Angus*, par David Hume de Godscroft; ils sont aussi attestés par les traditions immémorables des parties occidentales de l'Ecosse. D'ailleurs, ils sont si bien en rapport avec l'esprit et les manières du siècle agité où ils se passent, qu'il n'y a aucune raison de douter qu'ils soient fondés sur des faits. Les noms des lieux cités dans le voisinage du château de Douglas donnent encore une plus grande apparence de vérité aux plus petites circonstances de l'histoire de Godscroft.

Parmi tous les compagnons de Robert Bruce, lorsqu'il entreprit d'arracher l'Ecosse au joug d'Edouard, il faut accorder la première place à James, le héros de cette histoire, huitième seigneur de Douglas, vénéral aujourd'hui de ses compatriotes sous le nom de *bon sir James*. A l'époque où le roi d'Angleterre refusa de le rétablir à son retour de France, dans les immenses possessions de sa famille, confisquées à son père William le Hardi, le jeune chevalier de Douglas parut avoir embrassé la cause de Bruce avec une ardeur enthousiaste, et avoir suivi les différentes fortunes de son souverain avec un dévouement et une fidélité inviolables. Dans toutes les histoires de la guerre de l'indépendance de l'Ecosse, de nombreuses pages sont consacrées aux périlleuses aventures de cet illustre ami de Bruce, et aux dangers qu'il courut, en harcelant les détachements anglais, qui occupaient succes-

sivement ses domaines paternels, et à ses tentatives répétées, à la fin couronnées de succès, pour s'emparer de la forteresse redoutable de Douglas, surnommée le *château périlleux*. Dans les chroniques anglaises, ainsi que dans celles d'Ecosse, et dans *Rymer's Fœdera*, on fait souvent mention des différents officiers chargés par Edouard de la garde de cette célèbre forteresse, particulièrement de sir Robert de Clifford, l'un des ancêtres de l'héroïque famille des Clifford, comtes de Cumberland; de son lieutenant, sir Richard de Thurlwall, de Thurlwall-Castle, dans le Northumberland, et de sir John de Walton. Le roman est l'histoire du défi amoureux par lequel ce dernier s'engagea à défendre le château de Douglas pendant un an et un jour, ou à renoncer à l'espérance d'obtenir les faveurs de sa maîtresse, lady Augusta de Berkely. La tragique conséquence qui fut la suite de ce défi est adoucie dans le roman : au lieu de trouver la mort en défendant contre Douglas le château périlleux, sir John Walton est simplement obligé de le rendre, sur l'ordre de son supérieur, lord Pembroke. Cette reddition du château de Douglas, le jour du dimanche des Rameaux 19 mars 1306, fut le commencement d'une suite non interrompue de conquêtes, dont le résultat remit la plus grande partie des places et des châteaux forts de l'Ecosse entre les mains de ceux qui combattaient pour l'indépendance de leur pays. Enfin l'action décisive eut lieu dans les plaines à jamais célèbres de Bannockburn, où les Anglais essuyèrent la défaite la plus complète dont il soit fait mention dans leurs annales. L'histoire s'achève par le mariage de sir John de Walton et de lady Augusta de Berkely. Edouard, très-irrité dans le principe contre le sire de Walton, soumit sa conduite à une enquête qui fut faite par des chevaliers, lesquels déclarèrent que ce gentilhomme ne méritait aucun blâme, attendu qu'il avait rempli son devoir avec la plus grande fidélité, jusqu'au moment où l'ordre de son chef l'avait obligé à rendre le *Château périlleux*.

Ce roman parut en 1832 et fut accueilli avec la plus grande faveur par les lecteurs habitués de l'auteur de *Waverley*. Il avait été composé en 1831, avant le départ de Walter Scott pour Naples, d'où il envoya même, en février 1832, la remarquable introduction qui précède son roman.

Château de Kenilworth (LE), roman de Walter Scott et la dernière de ses compositions capitales (1831). C'est le tableau du règne d'Elisabeth d'Angleterre, auquel l'auteur a rattaché la mort tragique de la comtesse de Leicester, la femme du célèbre favori. Amy Robsart n'est pas une création aussi sublimée, aussi poétique, aussi idéale que quelques autres de Walter Scott; mais elle reproduit plus fidèlement peut-être l'instinct, les affections et les faiblesses d'un cœur de femme, et sa pure et ravissante physiologie inspire le plus vif intérêt au milieu de l'atmosphère d'intrigues, de bassesse et de perversité où elle se débat. Du manoir de Lidcote, l'auteur nous transporte au palais de Sussex, et ensuite à la cour d'Elisabeth. Il représente avec une rare fidélité historique l'humeur hautaine, ombrageuse et irascible de cette princesse impérieuse et si jalouse de son pouvoir. L'équilibre qu'elle maintient habilement entre les deux rivaux qui se disputent ses bonnes grâces caractérise à merveille sa politique adroite et prévoyante. Leicester est le type du véritable courtisan, qui sacrifie son repos, son bonheur domestique et ses plus chères affections à ses rêves de grandeur. Il a *caché* son mariage à Elisabeth, et il voudrait qu'Amy Robsart fût présentée à la cour comme la femme de son confident Varney; mais la comtesse refuse; avec une vertueuse indignation, de se prêter à cette supercherie, qu'elle regarde comme déshonorante. Ce Varney est un scélérat aussi ambitieux que son maître, avec moins de scrupules et de conscience; il unit l'adresse de Narcisse à la perversité de Iago, auquel il ressemble à certains égards. Il est le mauvais génie du comte, dont il combat les meilleures inspirations, et qu'il décide à faire périr sa vertueuse épouse comme coupable d'adultère. La catastrophe est déchirante : la mort terrible de l'héroïne, et le piège diabolique dont elle est victime, excitent l'âme d'une angoisse inexprimable. Cette situation et surtout l'image qui la termine méritent d'être rapportées. On a établi une trappe à la porte de la chambre où la comtesse se tient enfermée. Les bourreaux veulent sa mort sans être contraints de tremper leurs mains dans son sang. Pour l'attirer plus sûrement dans le précipice, le traître Varney descend dans la cour, où il fait retentir les pas d'un cheval. Amy, croyant que c'est celui qu'elle attend, ouvre avec précipitation la porte de sa prison. « Soudain la trappe s'abaissa, il y eut le bruit prolongé d'une chute... un faible gémissement, et tout fut fini. » Plus loin, Walter Scott ajoute : « Elle est tuée par ses plus tendres affections : c'est noyer un agneau dans le lait de sa mère. » Cette figure est aussi vraie que touchante. On trouve ailleurs des dénouements tristes et douloureux; mais, dans celui de *Kenilworth*, rien ne tempère l'amertume des émotions, et on se détourne en frémissant de cette sanglante tragédie. Heureusement que la justice morale est satisfaite, et que les auteurs du crime reçoivent un châ-

timent bien assorti à leur rôle et à leur émigration.

Nulle part l'auteur ne présente un développement plus habile des caractères, une peinture plus savante du cœur humain, et si l'on considère la puissance du pathétique, on mettra ce roman au moins sur la même ligne que la *Prison d'Edimbourg* et *Ioan Rod*; aucune des autres productions de l'auteur ne laisse une impression plus profonde et un souvenir plus ineffaçable.

Château Saint-Auge (LE), roman, par M. Vernet (Paris, 1834). Le sujet de ce roman est un des plus intéressants qu'offre l'histoire. On est à Rome, à la fin du xve siècle, sur cette terre souillée par les Borgia. Les principaux personnages du roman sont le pape Alexandre VI, le cardinal César, Lucrèce, Charles, roi de France, et le sultan Zizim. Tout le monde sait que ce dernier prince, dépossédé du trône par son frère Bajazet II, se réfugia en Europe et y mourut. Les amours de Zizim sont la partie fabuleuse du roman; ce qui en fait le fond historique, c'est la fin déplorable du prince turc, ce sont les débordements de Lucrèce, c'est la lutte sanglante de César Borgia contre les grands, c'est enfin l'entrée de Charles VIII en Italie. On peut regretter que l'exécution reste au-dessous de la grandeur du plan. Quant à la partie romanesque, elle est généralement froide et compassée; on n'y rencontre aucun de ces élans d'imagination et de sensibilité qui entraînent la pensée et qui remuent le cœur.

Châteaux en Espagne (LES), comédie de Collin d'Harleville, en cinq actes et en vers, représentée pour la première fois le 20 février 1789. « La conception de cette pièce est heureuse; dit M. Tissot; le dialogue en est piquant et animé, le style brillant et poétique; elle présente peut-être quelques invraisemblances, mais elle rachète ce léger défaut par de la gaieté et par des peintures délicieuses. »

D'Orlange est un faiseur de projets, de *châteaux en Espagne*. Quoique déjà sur le retour, il aime Henriette, fille de d'Orfeuill, et il se croit aimé par la fiancée de M. de Florville, sans savoir qu'il a un rival si redoutable. Il la demande en mariage à son père, d'Orfeuill répond à peine; mais déjà l'imagination de d'Orlange va galopant. Resté seul, il s'écrie :

« Mais comme tout s'arrange !
J'aime, je plais, j'épouse... O trop heureux d'Orlange !

Il déclare son amour à Henriette; celle-ci reçoit cette déclaration plus que froidement; qu'importe! D'Orlange ne doute pas du succès; il invite même à sa noce son rival Florville. Peu après, en apprenant que Florville est son rival, d'Orlange est pris d'un bon sentiment; il se sacrifie au bonheur de Florville; il dit :

Cet homme est le futur; c'est à lui d'épouser.
Florville épousera, car j'en fais mon affaire.

Cependant Florville, désespéré, s'éloigne; d'Orlange lui donne rendez-vous par lettre; le jeune homme croit qu'il s'agit d'un duel; mais tout s'est arrangé, en effet, et il deviendra l'époux d'Henriette. Et d'Orlange se félicite d'avoir « fait son devoir, » et il forme le projet de vivre tranquille au fond d'une province, dans le canton même habité par M. d'Orfeuill. Il y achètera une terre, dit-il; il s'y mariera avec une femme aimable, « avec une autre Henriette; » il aura beaucoup d'enfants, etc., etc. Son valet, Victor, termine la pièce par ces trois vers :

Mon maître, finissant comme il a commencé,
Tout en parlant raison bat encore la campagne.
Ne veut plus faire et fait des *châteaux en Espagne*.

Cet ouvrage, raconte Andrieux, avait attiré une foule immense; la salle était pleine jusqu'aux combles. Les quatre premiers actes furent accueillis avec la plus vive satisfaction et des applaudissements unanimes; le cinquième ne fut pas si heureux; il était froid et de peu d'effet. Cependant beaucoup de personnes, faisaient à l'auteur des compliments, comme si le succès eût été complet. Il n'était pas content; je ne l'étais pas non plus; mais je cherchais inutilement ce qu'il y avait à faire pour remettre à flot ce malheureux cinquième acte; je ne trouvais rien. Collin, de retour chez lui, était entouré d'amis, de connaissances, de gens indifférents faisant les empressés; il y avait foule autour de lui; on s'évertuait à lui prouver que sa pièce était excellente d'un bout à l'autre, et qu'il fallait retrancher ou changer quelques vers tout au plus; il répondait : « Et le cinquième acte ? » Me ferez-vous accroître qu'il a réussi ? De-mandez à Andrieux ? « Je n'en disais pas grand-chose... Tout d'un coup se fit une scène dramatique, une vraie péripétie théâtrale... Notre ami Desaltes entra dans la chambre en courant, la tête haute, l'air assuré; il salua à peine en entrant, et va droit à Collin : « Eh ? bien ! votre cinquième acte est manqué; il n'est pas bon; il faut le refaire, et voici comment... » Alors, sans s'occuper le moins du monde des assistants, et à leur grande surprise, il se met à tracer, scène par scène, le plan d'un nouveau cinquième acte. Collin s'écrie : « Il a raison, la pièce est sauvée. » Ils allèrent sur-le-champ ensemble chez Mole, et lui firent part du projet de refaire le cinquième acte; il l'approuva beaucoup, et pro-

mit de le seconder pour sa part, en apprenant tout ce qu'on lui donnerait de nouveau; les autres comédiens imitèrent son zèle et sa bonne volonté. Un nouveau cinquième acte fut composé, appris, répété; la seconde représentation, qui avait été suspendue, fut donnée le 10 mars; elle eut un succès complet, et la pièce prit son rang au répertoire. »

Collin avait fait entrer dans cette comédie les vers suivants, dans lesquels il raconte sa propre histoire :

Mademoiselle, eh bien ! je le dirai tout bas,
Car d'autres en riraient, mais vous n'en rirez pas :
J'ai passé quatre hivers auprès de mon aïeule;
Jamais, jamais un soir je n'ai laissé seule;
Je faisais sa partie, ensuite je lisais;
Je l'écoutais surtout, enfin j'étais amusé;
Et moi, j'étais heureux en la voyant heureuse;
Sa mémoire à la fois m'est chère et douloureuse.

La comédie des *Châteaux en Espagne* est restée pendant cinquante ans au répertoire de la Comédie-Française. A défaut d'intérêt, on y trouve des détails charmants et un réel mérite de style. Le rôle de d'Orlange est très-original; ce rêveur honnête homme plaît aux spectateurs; il ferait un détestable mari, mais sa passion pour l'idéal repose de certaines réalités.

Château d'Urbany (LE), opéra-comique en un acte et en prose, paroles de MM. Gustave de Lurieu et Raoul Chapuis, musique posthume de Henri Berton fils, représenté sur le théâtre de l'Opéra-Comique le 14 janvier 1834. L'auteur de la partition était mort du choléra au mois de juillet 1832. On voit que la direction de l'Opéra-Comique agissait avec une singulière lenteur et ne se pressait guère de rendre hommage à la mémoire du fils de l'auteur de *Montano et Stéphanie*. Le poème parut banal, les scènes trop longues et mal filées, les vers dignes du *Fidèle berger*, c'est-à-dire bons, à envelopper des dragées. Mais, parmi tant de défauts, ce livret romanesque offrait des situations tranchées, et c'est tout ce qu'exige un compositeur.

Avant de parler de la partition, on nous permettra d'esquisser l'aspect que présentait la salle, le soir de la première représentation. Tous les confrères de Berton avaient tenu à honneur d'applaudir son œuvre posthume. Une bienveillance sympathique semblait circuler parmi les spectateurs. Enfin la toile se lève, et un acteur vient lire les vers suivants :
Aux mânes de Henri Berton fils :

Un fléau d'affreuse mémoire
Naguère épouvantait Paris;
Vertus, beauté, talents et gloire,
Rien ne put le fléchir : il fut sourd à nos cris...
Henri Berton, tenant la lyre,
Tomba foudroyé sous ses coups;
Les derniers chants, enfants de son délire,
L'infortuné les modulait pour vous.
Bientôt vous allez les entendre.
Lui seul, hélas ! il manque au rendez-vous.
Ces chants pleins d'avenir étaient le chant du cygne.

Henri, console-toi, puisqu'en mourant tu laisses
Pour héritage, à tes enfants,
Trois générations de talents;
C'est la plus belle des noblesses.
De ses travaux, lorsqu'il n'a pu jouir,
Pour un artiste qui succombe,
C'est, hélas ! bien plus que mourir.
Ce fut le sort d'Henri... Grâce à vous, sur sa tombe,
Que ses enfants, quand ils iront prier,
Puissent porter demain quelques brins de laurier.

C'était bien, en effet, le chant du cygne! Le compositeur, dont le talent d'ordinaire manquant un peu d'originalité et d'expression, s'était surpassé dans le *Château d'Urbany*. Deux romances et un duo excitèrent un véritable enthousiasme. Berton périt, au temps de sa gloire, n'ayant jamais rien écrit de mieux. L'harmonie de ce dernier ouvrage annonçait aussi un progrès évident. On y trouvait des nuances inusitées chez son auteur. Ponchard, Réval, Fargueil, Hébert et Mme Pradier créèrent les principaux rôles de cet opéra, qui obtint un succès complet et mérité.

Château de ma nièce (LE), comédie en un acte et en prose de Mme Ancelet, représentée sur le théâtre de la Comédie-Française, le 8 août 1837. Le sujet de cette pièce est d'une ténacité extrême, mais les détails sont charmants. La présidente de Lamorinière est attendue au château de sa nièce, la comtesse de Surgis. Celle-ci croit avoir affaire à une donataire respectable; il n'en est rien; la présidente, malgré ses trente ans, est plus jeune d'esprit et de cœur que sa nièce de vingt ans. Elle éblouit et fascine jusqu'à l'homme préféré par la comtesse; mais ce n'est là qu'un détail. La présidente, après avoir joui un moment de son triomphe, abdique de nouveau sa liberté, et elle épouse le marquis de Stainville, dont elle respecte le caractère à la fois naïf et sensé. Marivaux aurait signé avec empressement cette comédie, dans laquelle l'esprit tient plus de place que l'action. L'auteur l'a dédiée à Mme la comtesse Palamède de Macheco.

Château de la Barbe-Bleue (LE), opéra-comique en trois actes, paroles de Saint-Georges, musique de Linnander, représenté à l'Opéra-Comique le 1er décembre 1851. Le livret, surchargé de détails trop invraisemblables, a causé autant de préjudice à la musique de M. Linnander que les événements

politiques, qui, à cette époque, préoccupaient tous les esprits. L'action se passe d'abord aux Grandes Indes, dans les environs de Madras. Barbe-Bleue est une femme, la duchesse de Lancastre, nièce du roi Jacques, venue en ces pays lointains pour rallier des partisans à la cause de son oncle déchu. La duchesse, afin de déjouer les soupçons, se fait passer pour une dame indienne, veuve de plusieurs maris. La partition renferme plusieurs morceaux distingués. Le thème : *Tant douce patrie ! O pays charmant*, chanté par le ténor, est suave et mélancolique ; la ballade du *roi de Lahore* et un air brillant, chanté par M^{me} Ugalde, ont été remarqués dans le deuxième acte. Les morceaux qui composent le troisième acte sont tous conçus heureusement. Ce sont le chœur écossais en imitation, pour voix d'hommes ; le duo de l'écho ; le charmant trio : *Taisez-vous*, et un duo final passionné auquel l'unisson ne fait pas défaut, selon l'usage que Verdi a mis à la mode. Le *Château de la Barbe-Bleue* a eu pour interprètes M^{me} Ugalde, M^{lle} Lemerrier, Dufresne-Coulon, Sainte-Foy, Félix, Carvalho et Duvernoy.

Château Trompette (LE), opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Cormon et Michel Carré, musique de M. Gevaert, représenté à l'Opéra-Comique, le 23 avril 1860. Dans l'histoire, le *Château Trompette* était un fort construit du temps de Charles VII, aux portes de Bordeaux ; mais, dans la pièce, c'est une auberge qui a ce nom pour enseigne. Il s'agit d'une aventure d'où le duc de Richelieu sort mystifié par une petite Bordelaise, qui tourne à son profit l'insuccès du galant maréchal. La partition de M. Gevaert renferme de jolies mélodies fort ingénieusement traitées. Dans le premier acte, on a remarqué un *noël* sur M. de Richelieu avec refrain en chœur ; les airs du *Carillon de Dunkerque* et de la *Boulangère* arrangés avec esprit ; dans le second acte, un charmant quintette, et une chanson de table avec ce refrain : *Quand ils sont vieux, les loups ne mordent guère*. Au troisième acte, on a applaudi les couplets de Champagne, dont nous reproduisons ci-dessous la musique et les paroles. Cette musique se distingue par une franchise de rythme que l'on ne rencontre pas toujours dans les couplets de M. Gevaert.

M^{me} Cabel a créé avec beaucoup de grâce et d'entrain le rôle principal de Lise. Les autres rôles ont été chantés par Mocker, Sainte-Foy, Berthelier, Prilleux, Ponchard, Lemaire et M^{lle} Lemerrier.

Alto

1^{er} COUPLET. Bon - jour, Su - son, Bon - jour, Fanchon, Gen - til - les Bor - de - la -

... ses ! Au fond du bois, En

... ta - pi - nois, Al - lons cueillir les

(cri)

frai - ses ! Houp, ça ça Ri - be - don - be - da,

Rri - be - don - be Rri - be - don - be

Rri - be - don - be - da ! Faut pas rou - gir,

(portez la voix)

faut pas rougir, Faut pas rougir pour

ça ! Ri - be - don - be - da

Rri - be - don - be Rri - be - don - be

Rri - be - don - be - da ! Faut pas rou - gir,

(portez la voix)

— faut pas rougir, — Faut pas rougir pour ça

DEUXIÈME COUPLET.

Heureux berger,
D'un pied léger,
J'emène ma bergère.
Le dieu moqueur
Me prend mon cœur ;
Et fuit sous la fougère !
Houp ! ça ça ! etc.

Châteaux en Espagne (LRS), chanson de Désaugiers. Le chansonnier a suivi admirablement la progression ascendante du rêve. On part d'abord de *l'aurea mediocritas*, juste le nécessaire avec une pointe de superflu ; puis, après avoir songé à soi, on songe aux siens.

aux amis, à la bien-aimée. Le mouvement est bon et jusque-là il n'y a point de mal. Par malheur, viennent ensuite les mauvaises pensées, le désir de briller, d'éclipser le voisin, de rendre dédaign pour insolence à l'imbécile qui vous toisait hier du haut de sa voiture ; puis le rêve finit, et la triste réalité reprend ses droits.

Andante

Je voudrais, pour mon en - tre -

- tien, N'avoir que mille é - cus de ren -

- te. Deux a - mis, y com - pris mon

chien, M'aideraient à man - ger mon

bien, Que con - fon - draient a - vec le

sien U - ne douce et jeu - ne pa - ren -

- te. Dieu ! pour qu'il ne me man - que

rien, Don - nez-moi mille é - cus de ren - te !

DEUXIÈME COUPLET.

J'aimerais pourtant beaucoup mieux
Avoir deux mille écus de rente.
Dans un boudoir délicieux,
Jusqu'à trente ans, quel train joyeux !
Petite cave de vin vieux
Me rajeunirait à soixante...
Oui, je le sens, pour être heureux,
Il faut deux mille écus de rente.

TROISIÈME COUPLET.

Mais on dit que le jeune Armand
A dix mille livres de rente ;
Dans un cabriolet charmant
Il se promène mollement ;
Chantant, dansant, buvant, aimant,
Il charme ainsi sa vie errante...
Bornez-nous donc décidément
A dix mille livres de rente.

QUATRIÈME COUPLET.

C'est pourtant un bien bel avoir
Que vingt mille livres de rente !
Ce lot combletrait mon espoir.
J'aime beaucoup à recevoir ;
Et tout Paris viendrait me voir.
D'ailleurs mon voisin en a trente...
Or, le moins que je puisse avoir,
C'est vingt mille livres de rente.

CINQUIÈME COUPLET.

Mais pourquoi Mondor, sans parents,
A-t-il vingt mille écus de rente ?
Je me marierai ce printemps ;
Dans dix ans j'aurai treize enfants,
Car ma femme n'a que seize ans,
Et ma femme est, ma foi, charmante !
A mon tour, enfin, je prétends
Avoir vingt mille écus de rente.

SIXIÈME COUPLET.

Mais rien n'est tel, pour vous lancer,
Que cent mille livres de rente.
Combien cela vous fait percer !
Vous êtes certain de passer
Pour mieux écrire et mieux penser
Que tous les savants qu'on nous vante...
Je ne puis donc pas me passer
De cent mille livres de rente.

SEPTIÈME COUPLET.

A présent, me voilà jaloux
D'avoir cent mille écus de rente
Si je les avais, entre nous,
Ce serait pour vous loger tous
Et tenir, au milieu de vous,
Table splendide et permanente...
Jugez donc s'il me serait doux
D'avoir cent mille écus de rente !

Château de cartes (LE), tableau de M. Chardin ; Salon de 1865. Une jeune fille, en robe de soie bleue à raies blanches, tient sur ses genoux un tricet de laine rouge et se penche par un mouvement des plus gracieux et des plus justes, vers une fillette très-occupée à élever un château de cartes. Ce groupe est charmant. La jeune fille, vue de profil, a ses cheveux blonds ramenés sur le sommet de la tête. Ce tableau, composé dans la manière de Chardin et peint dans des tons d'une grande fraîcheur, a obtenu beaucoup de succès au Salon de 1865.

CHATEAU (LE), ville de France (Charente-Inférieure), à l'extrémité S.-E. de l'île d'Oleron, arrond. et à 12 kilom. N.-O. de Marennes ; pop. aggl. 1,418 hab. — pop. tot. 3,211 hab. Petite place forte avec citadelle ; marais salants, vignes, corderies ; construction de bateaux. Petit port de commerce ; exportation de sels, vins, eaux-de-vie, denrées.

CHATEAUBOURG, bourg de France (Ille-et-Vilaine), chef-lieu de canton, arrond. et à 15 kilom. O. de Vitry, sur la rive droite de la Vilaine ; pop. aggl. 498 hab. — pop. tot. 1,302 hab. Dans les environs, exploitation d'ardoises ; minoterie. Commerce de toiles, blé, cidre.

CHATEAUBRIAND (François-René, vicomte DE), l'un des grands écrivains de ce siècle, né le 4 septembre 1768 aux environs de Saint-Malo, d'une famille noble et ancienne. Son enfance s'écoula rêveuse et solitaire, dans le manoir paternel de Combourg, au milieu des bois et sur les grèves orageuses de la Bretagne. Cadet de famille, il était à ce qu'il paraît destiné à l'état ecclésiastique ; mais, après ses études, il entra comme sous-lieutenant au régiment de Navarre (1787), vint à Paris, où il connut les célébrités littéraires du temps, Delille, La Harpe, Chamfort, Parny, Ginguéné, Fontanes, et fut présenté à la cour, où le mariage récent de son frère aîné avec la petite-fille de M. de Malsherbes lui donna l'entrée et le position. Au début du grand drame révolutionnaire, il était absorbé exclusivement dans des rêves de poésie et de voyage, et il partit enfin en 1791 pour l'Amérique septentrionale, dans le but apparent de chercher le fameux passage du Nord-Ouest, mais entraîné en réalité par son imagination aventureuse et par cette passion du romanesque qui fut la muse de toute sa vie. Il partageait d'ailleurs à cette époque l'engouement universel pour le nouveau monde émané, et nourrissait son esprit des paradoxes poétiques de Rousseau sur les beautés de la vie sauvage et de la *pure nature*. Il explora l'Amérique du Nord en poète et en artiste, nullement en géographe et en voyageur, s'enfonça dans les forêts du haut Canada, dans des solitudes sans limites, vécut avec les tribus indiennes, enivré de la majesté de cette nature grandiose, promenant dans le désert cette mélancolie précoce : qu'il tenait de Dieu et de sa mère, et son dégoût anticipé de la vie, des hommes et de la société, rêvant l'épopée de la vie sauvage, l'idylle des races primitives, et l'esquissant au jour le jour et de solitude en solitude, dans un profond oubli du monde et de la société où sa destinée orageuse allait le jeter pour y jouer un rôle éclatant. Une poésie nouvelle se révéla dès lors à son génie et vint mêler ses impressions et ses peintures à la poésie de l'école sentimentale et descriptive qui avait inspiré ses premiers essais. Il rapporta de ce voyage extraordinaire d'admirables ébauches d'où bientôt devaient se dégager les créations d'*Atala*, des *Natchez*, de *René*, ainsi que les *Voyages en Amérique*. — Un journal tombé entre ses mains, en l'instruisant de la marche irrésistible de la Révolution, l'arracha au nouveau monde. Il s'embarqua à la hâte, aborde en France vers le milieu de 1792 et va se jeter dans les rangs des émigrés de Coblenz et offrir son épée à l'invasion étrangère et à la contre-révolution. Blessé au siège de Thionville, attaqué par une maladie contagieuse pendant la retraite, il se réfugia momentanément en Angleterre (1793), où il vécut pendant quelques années dans le dénuement et la solitude, donnant des leçons de français pour vivre et travaillant pour les libraires et les journaux. C'est pendant cette période douloureuse de sa carrière qu'il conçut et qu'il exécuta l'*Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes considérées dans leurs rapports avec la Révolution française* (Londres, 1797), ouvrage où quelques mérites de style ne peuvent compenser l'absurdité du plan, l'absence d'unité morale, l'affectation de misanthropie et de scepticisme historique. Malgré son esprit rétrograde, cet écrit porte encore l'empreinte du scepticisme religieux de la jeunesse de l'auteur, et lui attira plus tard de vives attaques dans son propre parti. Bientôt cependant ses idées prirent un autre cours. Les persécutions subies par sa famille, la mort de sa mère et de sa sœur, ses propres malheurs, peut-être aussi la mobilité de son imagination, le ramenèrent au christianisme, et il commença, sous cette inspiration, un ouvrage plusieurs fois interrompu, sinon abandonné, et qui était destiné à un succès éclatant et universel. Le 18 brumaire lui rouvrit les portes de la France, et son ami dévoué M. de Fontanes partagea avec lui le privilège du *Mercur de France*. C'est dans ce recueil qu'il publia, en 1801, sa gracieuse idylle indienne d'*Atala*, tableau poétique des amours de deux jeunes sauvages, composition un peu artificielle, mais pleine de descriptions ravissantes, d'une grâce inexprimable, d'un sentiment exquis et d'un coloris éblouissant. Le succès fut immense et le nom de Chateaubriand, la veille encore à peu près inconnu, fut désormais popularisé dans toute l'Europe. L'année suivante (1802), après de longues hésitations, il livra au public son ouvrage de prédilection, le *Génie du christianisme*, dont l'apparition eut toute l'importance d'un événement public, et qui surtout eut la bonne fortune d'arriver à son heure et de répondre à un besoin des esprits. Le but de l'auteur avait été de démontrer l'excellence et la divinité de la religion chrétienne au point de vue de la poésie et des arts aussi bien que par rapport au dogme et à la théologie, d'établir que le sym-

bole catholique contient dans sa synthèse sacrée toute science et toute poésie, comme il contient toute vérité. Il faut reconnaître aujourd'hui qu'il n'a qu'en partie justifié son titre et réalisé son plan, et qu'il a tracé d'un pinceau brillant la poésie du christianisme plutôt qu'il n'en a compris et analysé le génie avec la profondeur et la gravité que comporte un tel sujet. Néanmoins, cette gracieuse fantaisie d'artiste accomplit ce que n'eût point fait peut-être la conception forte et sévère d'un penseur, en donnant une voix à la réaction religieuse, préparée déjà par la lassitude des esprits, par le rétablissement officiel du culte et par l'affaiblissement des grandes crises. Malgré les critiques des classiques purs, malgré les attaques des légataires de la philosophie sceptique et révolutionnaire, Ginguéné, Morellet, Chénier, etc., le livre eut une vogue inouïe et fit une véritable révolution dans le goût comme dans les idées. Napoléon y vit un auxiliaire utile de sa politique de restauration et comme une sorte de complément au concordat. Il nomma l'auteur secrétaire d'ambassade à Rome, puis ministre plénipotentiaire dans le Valais. Mais le noble écrivain s'accommodait mal de ces positions secondaires ; l'exécution du duc d'Enghien lui fournit l'occasion de donner sa démission, acte de conscience et de courage qui, au milieu du silence universel, eut un grand éclat et irrita profondément l'empereur. En 1805, Chateaubriand publia *René*, œuvre étrange et d'une poésie amère, où il a reproduit les impressions et les rêveries malades de sa jeunesse. Depuis longtemps déjà, il méditait une épopée chrétienne où il se proposait de mêler la poésie d'Homère à la poésie de la Bible et de l'Evangile, et il partit en 1806 pour visiter les lieux qui devaient servir de théâtre aux scènes qu'il voulait peindre. Ce voyage eut encore le caractère d'un double pèlerinage au berceau de l'antiquité paternelle et au berceau du christianisme. Il parcourut la Grèce, la Turquie, la Syrie, la Terre sainte, l'Égypte, et revint en France par l'Espagne, où il se délassa de ses longues pérégrinations et de ses impressions par la composition des *Aventures du dernier des Abencerrages*, roman chevaleresque qu'il ne devait publier qu'en 1826. Retiré des lors à la Vallée-aux-Loups, près de Paris, il y vécut jusqu'à la fin de l'empire dans une retraite à peu près absolue, uniquement occupé de ses travaux littéraires. Quelques articles dans le *Mercur* lui firent enlever par le gouvernement impérial sa part de propriété dans ce journal. Cette confiscation, qui porta un coup très-sensible à sa fortune délabrée, n'était pas propre à le réconcilier avec le chef du gouvernement, et envenima en lui cette haine qui devait éclater avec tant d'amertume en 1814. Pendant cette période, il publia les *Martyrs*, épopée en prose qui était comme l'application des théories littéraires du *Génie du christianisme*, et où il met en présence le paganisme expirant et la foi nouvelle achetant ses triomphes par le martyre ; l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, l'un de ses meilleurs écrits ; c'est le simple récit d'un voyageur qui décrit les lieux qu'il a traversés, les impressions qui l'ont ému ; mais ce voyageur est un grand poète, et ces lieux sont la Grèce et la Terre sainte !

La vie politique de Chateaubriand commença à la restauration des Bourbons. Dans cette carrière nouvelle, il apporta son humeur indépendante et capricieuse, son ardente imagination d'artiste, sa personnalité absorbante, sa passion de renommée, son électionisme d'opinions et de doctrines, et ce scepticisme invétéré qui persistait en lui sous sa foi chrétienne et monarchique. De là ses fluctuations, ses changements de parti, ses misères publiques et ses fautes. D'ailleurs, avide des suffrages les plus divers, de même qu'il avait fondé dans sa manière littéraire tous les styles et toutes les inspirations, de même en politique il flotta entre le royalisme, le droit divin, le libéralisme, le fédéralisme, le républicanisme même, et finit par en former un syncrétisme bizarre qu'il donnait sérieusement pour une doctrine. C'est encore sous l'empire des mêmes illusions qu'il essayait de concilier le catholicisme et la philosophie, la foi du moyen âge et le progrès des idées.

Au moment de l'entrée des alliés à Paris, en 1814, Chateaubriand lança une brochure politique, tenue en réserve depuis quelques temps : *De Buonaparte et des Bourbons*, distribute amère, personnelle, mais qui eut un effet immense et qui valut une armée aux Bourbons, suivant le mot de Louis XVIII. Il n'obtint cependant point de témoignage éclatant de reconnaissance. Le roi n'avait qu'une médiocre sympathie pour sa personne et pour ses écrits, et l'auteur du pamphlet reçut seulement la légation de Suède, qu'il accepta avec si peu d'empressement, qu'il était encore à Paris lorsque la révolution du 20 mars le précipita sur la route de Gand à la suite de son souverain. Nommé ministre à Gand, il reçut la pairie après les Cent-Jours, appuya de l'autorité de sa parole la faction qui poussait le gouvernement aux vengeances politiques, et se trouva bientôt engagé dans l'opposition ultraroyaliste contre le ministère Richelieu. Ses discours à la chambre haute, sa brochure : *De la monarchie selon la charte*, amalgame étrange d'idées constitutionnelles, absolutistes et aristocratiques, ses protestations contre la dissolution de la chambre introuvable, amenèrent sa dis-

grâce. A la chute du ministère Decazes, quand les représentants de la droite entrèrent aux affaires (1821), il reçut l'ambassade de Berlin, puis celle de Londres, fut envoyé au congrès de Vérone, où il contribua à faire décider la guerre d'Espagne, et fut appelé au ministère des affaires étrangères après la démission de M. de Montmorency (1822). Il eut la principale part à la guerre contre les libéraux espagnols, mais ne donna point de preuves bien éclatantes de ses capacités politiques. Ses dissentiments avec M. de Villèle le firent brusquement destituer par une ordonnance royale, en 1824. Il se jeta alors dans l'opposition libérale et publia dans le *Journal des Débats* un grand nombre d'articles véhéments où l'indépendance de la Grèce, la liberté de la presse et autres questions politiques servirent de voile aux ressentiments amers de son orgueil blessé et de son ambition déçue. L'avènement du ministère Martignac le ramena encore une fois aux affaires (1828); mais il fut écarté du pouvoir par un brillant exil et reçut l'ambassade de Rome. Ce fut le terme de sa carrière politique. Lors de la nomination du ministère Polignac (8 août 1829), il donna sa démission et attendit la catastrophe prévue, honorablement résolu à ne point séparer son sort de celui de la monarchie. A la révolution de Juillet, il ne parut qu'un moment à la Chambre des pairs pour plaider la cause du duc de Bordeaux, protester contre la proclamation de Louis-Philippe, refuser le serment à la royauté nouvelle et donner sa démission. Il rentra pour jamais dans la vie privée et ne se produisit plus que par quelques actes publics de peu d'importance, tels que sa participation plus ou moins ouverte aux intrigues de la duchesse de Berry et des légitimistes, des voyages à Prugue, des brochures politiques, etc. — En 1826, il avait donné une édition de ses œuvres; parmi les morceaux inédits, on remarquait une tragédie de *Moïse*, de médiocres poésies, le *Voyage en Amérique* et les *Natchez*, sorte d'épopée romanesque de la vie des tribus du désert, et qui appartenaient à la même époque de sa jeunesse que *Henri* et *Atala*, qui en formaient primitivement des épisodes. Il obtint pour cette édition 500,000 fr. du libraire Ladvocat. Mais ni les sommes énormes qu'il reçut pour ses ouvrages, ni ses traitements et ses pensions, ni les libéralités de Charles X ne suffirent jamais à ses goûts fastueux et à ses prodigalités, et il fut constamment tourmenté par des nécessités d'argent. C'est sous l'empire de ces nécessités et pour remplir des engagements pris avec les libraires qu'il publia en 1831 ses *Etudes historiques*, esquisses dans la manière de Bossuet, et dont la pensée fondamentale est le développement des sociétés par le christianisme. On retrouve dans ce résumé, incomplet d'ailleurs, les grandes qualités de style et l'originalité de l'auteur. Mais sa philosophie historique est d'un poète plutôt que d'un penseur, et elle appartient bien à l'homme qui, à la même époque, résumait ses opinions politiques en se déclarant *bourbonien par honneur, royaliste par raison et par conviction, républicain par goût et par caractère*. Il donna encore au public : *Essai sur la littérature anglaise* (1836); le *Paradis perdu*, de Milton, traduction littérale en prose (1837); le *Congrès de Vérone* (1838); la *Vie de Rancé* (1844), écrite sur l'invitation de son confesseur. Il travailla en même temps à ses *Mémoires d'Outre-tombe*, commencés depuis 1811 et qu'il poursuivit jusqu'en 1833. Sa continuelle pénurie d'argent le détermina à vendre ces mémoires de son vivant, à *hypothéquer sa tombe*, comme il le dit lui-même, à la condition qu'ils ne paraîtraient qu'après sa mort. Une société commerciale lui compta 250,000 fr. et lui servit depuis 1836 une rente annuelle de 12,000 fr. L'opération fut, à ce qu'il paraît, désastreuse, et les actionnaires finirent par vendre à la *Presse* le droit de reproduire en feuilleton les *Mémoires d'Outre-tombe*, qui parurent ensuite en 2 vol. in-8° (1849-1850).

Chateaubriand mourut le 4 juillet 1848, au milieu des orages d'une révolution nouvelle. Suivant le vœu qu'il avait exprimé, ses restes ont été déposés dans une tombe élevée sur l'îlot du Grand-Bé, près de Saint-Malo.

Quelque jugement que l'avenir porte sur l'ensemble des ouvrages de cet homme extraordinaire, il n'en restera pas moins comme l'un des plus grands écrivains du commencement du XIX^e siècle. Pendant plus de vingt ans, il a exercé un ascendant absolu en littérature, et son influence s'est étendue même à l'étranger. Ses qualités les plus saillantes étaient l'éclat du style, la richesse de l'imagination, la sensibilité, la passion, l'éloquence, le coloris, la puissance descriptive et la fécondité. Admirablement doué sous le rapport poétique, il n'a cependant jamais réussi dans la poésie. — Il fut l'ami constant de la célèbre Mme Récamier, qui avait pour lui une admiration qui ressemblait à un culte, et jusqu'à la fin de sa vie il trôna sans rival dans ce salon de l'Abbaye-au-Bois où se sont rencontrées la plupart des célébrités contemporaines. — Elu en 1811 à l'Académie française, en remplacement de Chénier, il ne siégea qu'en 1816, par suite de son refus de rien changer dans le discours qu'il avait préparé pour sa réception. Il eut pour successeur M. de Noailles, qui prononça son éloge. La dernière édition des œuvres de Chateaubriand est celle de Firmin-Didot (1839). Pour une

plus longue appréciation de l'homme, v. l'article suivant.

Chateaubriand républicain, brochure in-18 de 36 pages, publiée en 1849, par M. Charles Romey, chez les frères Garnier. La biographie de Chateaubriand que nous venons de donner est complète et rentre dans notre plan; mais nous aurions pu lui donner des proportions dix fois plus vastes, que ce plan lui-même n'aurait pas eu à en souffrir. Nous allons la compléter par une analyse de l'homme, de l'écrivain et du politique.

Dès 1827, Chateaubriand n'était plus l'homme du passé par l'esprit; il n'y tenait que par quelques attaches volontaires, et il croyait tout effort de sa part, comme de la part de tout autre, incapable désormais de maintenir la monarchie; c'est ce curieux contraste d'un royaliste qui veut rester fidèle, malgré tout, à la cause à laquelle il s'est voué, et qui, par logique, par raison, est au fond républicain, que M. Charles Romey a voulu constater en recueillant en ce sens quelques passages en effet très-significatifs de Chateaubriand.

Dans l'*Avenir du monde* (1834), dans les *Considérations sur le génie des hommes, des temps et des révolutions*, qui précèdent la traduction du *Paradis perdu* de Milton, publiée en 1836, Chateaubriand parle de l'avenir dans la grande langue des prophètes. Sa raison domine tous les champs de la politique, tous les intérêts de l'humanité, d'une hauteur incomparable. La place que tient Milton dans la littérature anglaise, où, par la nature de ses opinions, il apparut comme un précurseur des idées et des besoins révolutionnaires de nos jours, c'en était naturellement l'illustré traducteur à mêler dans ces considérations beaucoup d'hommes, beaucoup d'objets qu'on ne se serait pas attendu à rencontrer dans le même livre. C'est là, et dans le premier morceau destiné à faire partie des *Mémoires d'Outre-tombe*, qu'on trouve les hautes convictions, pour ainsi dire involontaires, des dernières années de ce grand et vigoureux esprit. C'est en vain que les vieux sophistes, qui croient encore à l'excellence de la forme monarchique, s'obstinent, dans leur ignorance, à ranger Chateaubriand parmi les défenseurs de leur cause perdue, quand Chateaubriand va au delà même de la république simple, et annonce, sans hésitations comme sans ambages, la révolution sociale, l'avènement d'un monde nouveau.

Le magnifique morceau dont on va lire les passages les plus saillants a paru pour la première fois dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 avril 1834.

L'auteur, après avoir examiné la position sociale du moment, les fautes de tous les partis, etc., jette un regard sur la destinée du monde. C'est lui qui va parler :

« L'Europe court à la démocratie. La France est-elle autre chose qu'une république contrainte d'un roi ? Les peuples grands sont hors de page, les princes en ont eu la garde noble ; aujourd'hui les nations, arrivées à leur majorité, prétendent n'avoir plus besoin de tuteurs. Depuis David jusqu'à notre temps, les rois ont été appelés les nations semblent l'être à leur tour. Les courtes et petites exceptions des républiques grecques, carthaginoise, romaine, n'altèrent pas le fait politique général de l'antiquité, à savoir l'état monarchique normal de la société sur le globe. Maintenant la société entière quitte la monarchie, du moins la monarchie telle qu'on l'a connue jusqu'ici.

« Les symptômes de la transformation sociale abondent. En vain on s'efforce de reconstituer un parti pour le gouvernement d'un seul : les principes élémentaires de ce gouvernement ne se retrouvent plus ; les hommes sont aussi changés que les principes. Bien que les faits aient quelquefois l'air de se combattre, ils n'en concourent pas moins au même résultat, comme dans une machine des roues qui tournent en sens opposé produisent une action commune.

« Les souverains, se soumettant graduellement à des libertés nécessaires, se séparant sans violence et sans secousse de leur piédestal, pouvaient transmettre à leurs fils, dans une période plus ou moins étendue, leur sceptre héréditaire réduit à des proportions mesurées par la loi ; mais personne n'a compris l'événement. Les rois s'entêtent à garder ce qu'ils ne sauraient retenir ; au lieu de descendre le plan incliné, ils s'exposent à tomber dans le gouffre ; au lieu de mourir de sa belle mort, pleine d'honneurs et de jours, la monarchie court risque d'être écorchée vive ; un tragique mausolée ne renferme à Venise que la peau d'un illustre général.

« Les pays les moins préparés aux institutions libérales, tels que l'Espagne et le Portugal, sont poussés à des mouvements constitutionnels. Dans ces pays, les idées dépassent les hommes. La France et l'Angleterre, comme deux énormes béliers, frappent à coups redoublés les remparts croulants de l'ancienne société. Les doctrines les plus hardies sur la propriété, l'égalité, la liberté, sont proclamées soir et matin à la face des monarques, qui tremblent derrière une triple haie de soldats suspects. Le déluge de la démocratie les gagne ; ils montent d'étage en étage, du rez-de-chaussée au comble de

leurs palais, d'où ils se jetteront à la nage dans le flot qui les engloutira.

« La découverte de l'imprimerie a changé les conditions sociales ; la presse, machine qu'on ne peut plus briser, continuera à détruire l'ancien monde, jusqu'à ce qu'elle en ait formé un nouveau : c'est une voix calculée pour le forum général des peuples. L'imprimerie n'est que la parole, première de toutes les puissances : la parole a créé l'univers ; malheureusement le Verbe, dans l'homme, participe de l'infirmité humaine ; il mèlera le mal au bien, tant que notre nature déchue n'aura pas recouvré sa pureté originelle.

« Ainsi la transformation, amenée par l'âge du monde, aura lieu. Tout est calculé dans ce dessein ; rien n'est possible maintenant, hors la mort naturelle de la société, d'où doit ressortir la renaissance.... En s'élevant dans l'ordre universel, le règne de Louis-Philippe n'est qu'une apparente anomalie, qu'une infraction non réelle aux lois de la morale et de l'équité. Elles sont violées, ces lois, dans un sens borné et relatif ; elles sont suivies dans un sens illimité et général. D'une énormité consentie de Dieu, je tire une conséquence plus haute : j'en déduis la preuve chrétienne de l'abolition de la royauté en France ; c'est cette abolition même et non un châtiment individuel qui sera l'expiation de la mort de Louis XVI. Nul ne serait admis, après ce juste, à ceindre solidement le diadème : Napoléon l'a vu tomber de son front, malgré ses victoires ; Charles X, malgré sa piété ! Pour achever de discréditer la couronne aux yeux des peuples, il aura été permis au fils du régime de se coucher un moment en faux roi dans le lit sanglant du martyr.

Remarquons, en passant, que ceci était publié en plein règne de Louis-Philippe et dans la grande *Revue des Deux-Mondes*. Nous voulons seulement indiquer dans cette parenthèse ce qu'était la liberté de la presse sous ce règne, sans songer à mesurer celle dont on jouit présentement.

« Depuis quarante ans, poursuit M. de Chateaubriand, tous les gouvernements n'ont péri en France que par leur faute : Louis XVI a pu vingt fois sauver sa couronne et sa vie ; la République n'a succombé qu'à l'excès de ses violences ; Bonaparte pouvait établir sa dynastie, et il s'est jeté en bas du haut de sa gloire ; sans les ordonnances de Juillet, le trône légitime serait encore debout... Le gouvernement d'aujourd'hui ne paraissait pas devoir commettre la faute qui tue, et Chateaubriand n'en prévoyait pas le terme de sitôt. « Mais après tout, dit-il » (et c'est ici que sa pensée s'élève et plane dans les hautes régions), « il faudra s'en aller : qu'est-ce que trois, quatre, six, dix, vingt années dans la vie d'un peuple ? L'ancienne société périt avec la politique dont elle est sortie. A Rome, le règne de l'homme fut substitué à celui de la loi par César ; on passa de la République à l'Empire. La révolution se résume aujourd'hui en sens contraire : la loi détrône l'homme ; on passe de la royauté à la république. L'ère des peuples est venue ; reste à savoir comment elle sera remplie.

« Il faudra d'abord que l'Europe se nivelle dans un même système. On ne peut supposer un gouvernement représentatif en France, et des monarchies absolues autour de ce gouvernement. Pour arriver là, il est trop probable qu'on subira des guerres étrangères, et qu'on traversera à l'intérieur une double anarchie morale et physique.

« Quand il ne s'agirait que de la seule propriété, n'y touchera-t-on point ? Resterait-elle distribuée comme elle l'est ? Une société où des individus ont deux millions de revenu, tandis que les autres sont réduits à remplir leurs boudes de monceaux de pourriture pour y ramasser des vers, qui, vendus aux pêcheurs, sont le seul moyen d'existence de ces familles, elles-mêmes autochtones du fumier, une telle société peut-elle rester stationnaire sur de tels fondements, au milieu du progrès général des idées ?

« Mais, si l'on touche à la propriété, il en résultera des bouleversements immenses, qui ne s'accompliront pas sans effusion de sang. La loi du sang et du sacrifice est partout : Dieu a livré son fils aux clous de la croix, pour renouveler l'ordre de l'univers. Avant qu'un nouveau droit soit sorti de ce chaos, les astres se seront souvent levés et couchés. Dix-huit cents ans depuis l'ère chrétienne n'ont pas suffi à l'abolition de l'esclavage ; il n'y a encore qu'une très-petite partie accomplie de la mission évangélique.

« Ces calculs ne vont point à l'impatience des Français : jamais, dans les révolutions qu'ils ont faites, ils n'ont admis l'élément du temps ; c'est pourquoi ils seront toujours ébahis des résultats contraires à leurs espérances. Tandis qu'ils bouleversent, le temps arrange ; il met de l'ordre dans le désordre, rejette le fruit vert, détache le fruit mûr, tasse et criblé les hommes, les mœurs et les idées.

« La société moderne a mis dix siècles à se composer ; maintenant elle se décompose. Les générations du moyen âge étaient vigoureuses parce qu'elles étaient dans la progression ascendante ; nous, nous sommes débiles parce que nous sommes dans la progression descendante. Ce monde décroissant

ne reprendra de force que quand il aura atteint le dernier degré, d'où il commencera à remonter vers une nouvelle vie. Nous ne sommes que des générations de passage ; générations intermédiaires, obscures, vouées à l'oubli, formant la chaîne pour atteindre les mains qui cueilleront l'avenir.

« Respectant le malheur et me respectant moi-même, respectant ce que j'ai servi et ce que je continuerai à servir au prix du repos de mes vieux jours, je craindrais de prononcer vivant un mot qui pût blesser des infortunes ou même détruire des chimères. Mais, quand je ne serai plus, mes sacrifices donneront à ma tombe le droit de dire la vérité. Mes devoirs seront changés ; l'intérêt de ma patrie l'emportera sur les engagements de l'honneur, dont je serai délié. Aux Bourbons appartient ma vie ; à mon pays appartient ma mort. Prophète en quittant le monde, je trace mes prédictions sur mes heures tombantes ; feuilles sèches et légères que le souffle de l'éternité aura bientôt emportées.

Revenant sur ces idées, qui travaillaient son esprit, M. de Chateaubriand les a exprimées avec plus de force encore, s'il est possible, en 1836, dans les *Considérations* dont il a fait précéder sa traduction du *Paradis perdu* de Milton. Ecoutons encore cette grande voix. M. de Chateaubriand devient de plus en plus précis.

« La société, telle qu'elle est aujourd'hui, n'existera pas : à mesure que l'instruction descend dans les classes inférieures, celles-ci découvriront la plaie secrète qui ronge l'ordre social depuis le commencement du monde ; plaie qui est la cause de tous les maux ; et de toutes les agitations populaires. La trop grande inégalité des conditions et des fortunes a pu se supporter tant qu'elle a été cachée d'un côté par l'ignorance, de l'autre par l'organisation factice de la cité ; mais aussitôt que cette inégalité est généralement aperçue, le coup mortel est porté.

« Recomposez, si vous le pouvez, les factions aristocratiques ; essayez de persuader au pauvre, quand il saura lire, au pauvre à qui la parole est portée chaque jour par la presse de ville en ville, de village en village ; essayez de persuader à ce pauvre, possédant les mêmes lumières et la même intelligence que vous, qu'il doit se soumettre à toutes les privations, tandis que tel homme, son voisin, a, sans travail, mille fois le superflu de la vie ; vos efforts seront inutiles ; ne demandez pas à la foule des vertus au delà de la nature.

« Le développement matériel de la société accroîtra le développement des esprits. Lorsque la vapeur sera perfectionnée, lorsque, unie aux télégraphes et aux chemins de fer, elle aura fait disparaître les distances, ce ne seront pas seulement les marchandes qui voyageront d'un bout du globe à l'autre avec la rapidité de l'éclair, mais encore les idées. Quand les barrières fiscales et commerciales auront été abolies entre les divers Etats, comme elles le sont déjà entre les provinces d'un même Etat ; quand le salaire, qui n'est que l'esclavage prolongé, se sera émancipé à l'aide de l'égalité établie entre le producteur et le consommateur ; quand les divers pays, prenant les mœurs les uns des autres, abandonnant les préjugés nationaux, les vieilles idées de suprématie et de conquête, tendront à l'unité des peuples, par quel moyen ferez-vous rétrograder la société vers des principes épuisés ? Bonaparte lui-même ne l'a pu : l'égalité et la liberté, auxquelles il opposa la barre inflexible de son génie, ont repris leur cours et emportent ses œuvres ; le monde de force qu'il créa s'évanouit ; ses institutions défaillent ; la lumière qu'il fit n'était qu'un météore.

« Il n'y avait qu'une seule monarchie en Europe, la monarchie française ; toutes les autres en étaient filles : toutes s'en iront avec leur mère. Les rois, jusqu'ici, à leur insu, avaient vécu derrière cette monarchie de mille ans, à l'abri d'une race incorporée, pour ainsi dire, avec les siècles. Quand le souffle de la Révolution eut jeté à bas cette race, Bonaparte vint ; il soutint les princes chancelants sur des trônes par lui abattus et relevés. Bonaparte passa, les monarques restants vivrent tapés dans les ruines du Colisée napoléonien, comme les ermites à qui l'on fait l'aumône dans le Colisée de Rome ; mais bientôt ces ruines mêmes leur manquèrent.

« Mais quand atteindra-t-on à ce qui doit rester ? Quand la société, composée jadis de familles concentriques, depuis le foyer du laboureur jusqu'au foyer du roi, se recomposera-t-elle dans un système inconnu, dans un système plus rapproché de la nature, d'après des idées et à l'aide de moyens qui sont à naître ? Dieu le sait. Qui peut calculer la résistance des passions, le froissement des vanités, les perturbations, les accidents de l'histoire ? Une guerre survenue, l'apparition à la tête d'un Etat d'un homme d'esprit ou d'un homme stupide, le plus petit événement peuvent refouler, suspendre ou hâter la marche des nations. Plus d'une fois la mort engourdira des races pleines de feu, versera le silence sur des événements prêts à s'accomplir, comme un peu de neige tombée pendant la nuit fait cesser les bruits d'une grande cité.

Un avenir sera, un avenir puissant, libre dans toute la plénitude de la liberté évangélique; mais il est loin encore, loin au delà de tout horizon visible... Avant de toucher au but, avant d'atteindre l'unité des peuples, la démocratie naturelle, il faudra traverser la décomposition sociale, temps d'anarchie, de sang peut-être, d'infirmités certainement; cette décomposition est commencée; elle n'est pas prête à reproduire, de ses germes non encore assez fermentés, le monde nouveau.

Ces extraits, qui présentent Chateaubriand sous un nouveau jour et en font un aristocrate républicain, ne seront sans doute pas du goût de tous nos lecteurs; nous le regrettons sincèrement, mais cela ne prouvera que ceci: l'idée démocratique a ses nuances. Le *Grand Dictionnaire* n'est pas un rouge à tous crins. Quand il sent, en quelque endroit que ce soit, le souffle démocratique, il tend fraternellement la main. Son école est un forum; ce n'est ni un club ni une sacristie. Démocrate et modéré sont deux mots entre lesquels il ne saurait, selon nous, y avoir antinomie.

Chateaubriand (STATUE DE), par M. Duret; musée de Versailles. L'auteur du *Génie du christianisme* est représenté assis, appuyé contre un fût de colonne, près d'un rivage qui vient battre les vagues de l'océan. Il est vêtu du costume moderne, drapé dans son manteau, tenant d'une main un stylet pour écrire et de l'autre un feuillet déroulé sur ses genoux. La pose est pleine de noblesse, d'aisance et de simplicité; le visage, très-ressemblant, dit M. Th. Gautier, porte bien ce cachet de mélancolie profonde et d'incurable ennui qui caractérisait l'auteur de *René*. Cette tristesse n'empêche cependant pas l'éclair du génie de percer le nuage. « Ce marbre, digne du grand écrivain qu'il glorifie, a figuré à l'Exposition universelle de 1855.

CHATEAUBRIAND (Mme DE), femme du grand écrivain de ce nom, qui n'a pas de biographie, mais qui mérite assurément qu'on lui consacre un mot de souvenir dans ces archives universelles du XIX^e siècle. Figure presque entièrement effacée, comme un rayon perdu dans l'éclat de la gloire de son mari, profondément estimée et vénérée, mais un peu délaissée par lui, que ses passions portaient et jetait un peu de tous côtés, cette modeste figure est encore intéressante et mérite d'être marquée de ses véritables traits.

Mlle de Lavigne, que François-René de Chateaubriand épousa en 1792, était née à Saint-Malo comme l'illustre écrivain; son père était un ancien officier de marine, et dès son enfance elle s'était liée avec les sœurs de Chateaubriand, et particulièrement avec celle qui portait le nom de Lucile.

A peine de retour de son voyage en Amérique, au commencement de l'année 1792, Chateaubriand connut, à Saint-Malo, Mlle de Lavigne, l'amie de ses sœurs; celles-ci l'engagèrent à épouser leur amie. Il venait d'entrer dans sa vingt-quatrième année. Voici comment lui-même raconte ce mariage: « Mes sœurs, dit-il, se mirent en tête de me faire épouser Mlle de Lavigne. Je ne me sentais aucune qualité de mari... Lucile aimait Mlle de Lavigne et voyait dans ce mariage l'indépendance de ma fortune. Faites donc, dis-je. Chez moi l'homme public est inébranlable, l'homme privé est à la merci de quiconque veut s'emparer de lui; et, pour éviter une tracasserie d'une heure, je me rendrais esclave pendant un siècle. » On a dit que Mme de Chateaubriand n'occupa jamais qu'une place médiocre dans la vie de son mari, et on le sent trop à ces paroles. Il l'aima toujours sans doute, mais seulement comme on aime un ami. La nature humaine a de ces bizarreries.

Mme de Chateaubriand cependant n'était pas une femme vulgaire. C'était une parfaite honnête femme, qui, comme la majorité des honnêtes femmes, faisait peu parler d'elle; mais elle était loin d'être sans esprit; elle avait, au contraire, un esprit très-vif, d'un tour original. On lui doit une singulière variante du vers célèbre de La Motte :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Ennuyée d'entendre Fontanes et Joubert, l'un grand maître, l'autre inspecteur général, parler toute une soirée d'enseignement, de professeurs, de lycées, etc., elle parodia le vers comme il suit :

L'ennui naquit un jour de l'université.

C'est Joubert lui-même qui nous l'apprend (*Pensées de Joubert*, t. I, p. 67). Joubert cite d'elle encore deux fragments de lettres, que Mme de Coulanges eût signés; les voici :

Venise, juillet 1806.

« Je vous écris à bord du *Lion-d'Or*, car les maisons ici sont des vaisseaux toujours à l'ancre. On voit de tout à Venise, excepté de la terre. Il y en a cependant un petit coin, qu'on appelle la place Saint-Marc, et c'est là que les habitants vont se sécher le soir. »

Le *sirocco* est le sujet de l'autre fragment. « C'est un vent qui me coupe bras et jambes. Quand vous rencontrez un Venitien, il vous dit : *Sirocco, sirocco!* Vous lui répondez : *Sirocco, sirocco!* Avec ce seul mot italien on en sait autant qu'il en faut pour faire la conversation pendant tout un été. »

Tel est le portrait de la femme simple, sô-

rituelle et modeste, qui avait l'honneur de

porter un des plus beaux noms du siècle. Elle pouvait briller, elle ne l'a pas voulu. Aujourd'hui, nous avons changé tout cela : on veut faire parler de soi quoi qu'il en coûte, et, s'il le faut, l'excentricité tiendra lieu de distinction et d'esprit. Ah! comme Aspasie et Ninon de Lenclos riraient de ces fantaisies échevelées! Ah! comme elles riraient de ces nobles grandes dames qui n'arrivent à faire un peu de bruit autour d'elles qu'en se métamorphosant en tableaux vivants! Celles-là mettaient leur esprit à nu, et Socrate et Voltaire eux-mêmes admiraient; celles-ci mettent à nu la seule chose dont elles aient lieu d'être fières, leur corps, et tous les inutiles décevres se pâment d'aise en s'écriant : Châmanthe, adoable, etc.

CHATEAUBRIANT s. m. (châ-tô-bri-an). Art culin. Morceau épais de filet de bœuf grillé entre deux autres morceaux de bœuf, servi au beurre et garni de pommes de terre frites coupées en morceaux, et, le plus souvent, entières : *Servir, manger un CHATEAUBRIANT*.

— Adjectif : *Bifteck CHATEAUBRIANT*.

CHATEAUBRIANT (*Castrum Brianti*), ville de France (Loire-Inférieure), ch.-l. d'arrond. et de cant., à 64 kilom. N.-O. de Nantes, à 350 kilom. S.-O. de Paris, sur la Chère; pop. aggl. 3,724 hab. — pop. tot. 4,834 hab. L'arrond. comprend 7 cant., 37 comm. et 77,095 h. Tribunal de 1^{re} instance. Fabriques d'étoffes, confiserie d'angelique, poteries, tulleteries, tanneries. Commerce de céréales, bestiaux, engrais, bois, cuirs. L'origine de cette petite ville paraît remonter à l'époque de la domination romaine. On remarque à Chateaubriant l'église paroissiale de Saint-Jean-de-Béré, construction romane du commencement du XII^e siècle. A 1 kilom. de la ville, sur le vaste étang de Choiseul, se trouve une île flottante. Mais ce qu'on y remarque surtout, c'est le château. Briant 1^{er}, comte de Penthièvre, bâtit au commencement du XII^e siècle, en 1015, un château qui prit son nom (*Château-Briant*). Il ne reste de cet antique manoir qu'un donjon décapité, de forme rectangulaire, et deux tours rondes, encore garnies de leurs créneaux; ces tours, fort élevées, se joignent et font corps au-dessus d'un passage voûté, autrefois muni d'une herse, et qui donne accès dans la cour intérieure du nouveau château construit en 1524, par Jean Laval, baron de Chateaubriant. A droite, dans cette cour, est un pavillon élégant et relié au principal corps de logis par une galerie de vingt-deux arcades, soutenue par des colonnes de pierre bleue. Une seconde galerie, semblable à la première, part du pavillon et se continue parallèlement à la façade du château, dont l'entrée principale s'ouvre au-dessous d'un balcon soutenu par trois colonnes. Un grand escalier voûté, de pierre, mène à la salle des gardes et aux appartements. Un autre escalier en spirale, chef-d'œuvre de construction dont on fait honneur à Philibert Delorme, conduit à l'appartement particulier de Françoise de Foix, que François 1^{er}, son royal amant, avait créée comtesse de Chateaubriant. « C'était, disent les auteurs de l'*Atlas de la Loire-Inférieure*, un appartement de reine, lambrissé, doré de toutes parts, avec de gracieuses arabesques. La cheminée, soutenue par des cariatides, offrait les plus merveilleux dessins; les vitraux, chargés de peintures, ne laissaient pénétrer qu'un demi-jour voluptueux. Au fond s'élevait un lit magnifique, entouré par une balustrade de bois de chêne artistement sculpté, par des glaces, des tentures de velours nacarat et des sièges de bois d'ébène. Un étroit couloir conduisait à un petit réduit pratiqué dans une des tourelles. Là tout était séductions et merveilles : l'intérieur de la tourelle était doré en entier, et le plafond rayonnait d'étoiles éclatantes sur un fond d'azur; des fleurs vermeilles, des têtes de chérubins apparaissaient aux vitraux qui reflétaient une lumière rose; puis, on apercevait un lit de repos d'une forme élégante, un prie-Dieu en bois d'ébène, de belles glaces de Venise. » La plupart de ces merveilles du luxe ont disparu; mais les principales dispositions de la chambre à coucher de Françoise de Foix ont été conservées : la balustrade qui divise cette pièce en deux, le chambranle de bois sculpté de la cheminée et les boiseries du plafond sont à peu près intactes. La chapelle, dédiée à saint Côme et à saint Damien, avait deux autels, de beaux vitraux, un élégant jubé, un orgue, un clocher; elle devait dater de l'époque de la fondation du vieux château; actuellement, elle sert de remise. La construction du nouveau château dura neuf ans; elle fut terminée par Jean de Laval en 1533. Au pied des tours qui restent de l'ancien château se groupent quelques centaines de maisons, dont les toits avancés, l'irrégularité des ouvertures et les façades bizarres dénotent une très-ancienne construction, aussi bien que le mauvais goût de l'époque. — De nos jours, la sous-préfecture et le tribunal de 1^{re} instance de la ville de Chateaubriant sont installés dans la demeure de Françoise de Foix.

CHATEAUBRIANT (Françoise de Foix, comtesse DE), fille de Jean de Foix, vicomte de Lautrec, sœur du fameux comte de Lautrec et du maréchal de Foix, née vers l'an 1495, morte en 1537. La tragique histoire que rappelle le nom de la comtesse de Chateaubriant doit, quoique toute légendaire d'après quelques auteurs,

avoir sa place ici, et nous allons la conter brièvement. Issue d'une noble famille (car la maison de Foix avait possédé la couronne de Navarre), la jeune Françoise pouvait prétendre à une riche alliance. Ses parents se hâtèrent pourtant de la marier, à peine âgée de douze ans, au comte de Chateaubriant, de la maison de Laval. Le comte, fier et heureux de son trésor, alla s'enfermer avec lui dans sa terre, résolu à ne jamais exposer aux séductions du monde le cœur naïf et vertueux de cette jeune épouse enfant. Cependant, quelque précaution qu'il prit pour cacher son bonheur, il fut bientôt ébruité à la cour de François 1^{er}, et ce prince galant voulut voir celle dont il entendait vanter les charmes. Le comte essaya de combattre le désir du roi; il disait que sa femme n'était qu'une belle figure sans esprit, une vraie statue de marbre, il assurait qu'elle n'aimait que la solitude et qu'elle fuyait le monde; mais le roi, devinant que la jalousie seule le faisait parler ainsi, n'en désira que plus vivement voir la belle comtesse. « Je consens à ce que la comtesse vienne à la cour, répondit le pauvre mari poussé à bout et cachant de son mieux le dépit qu'il ressentait; j'y consens, si je peux l'y déterminer. » Et, se rendant en toute hâte auprès de sa femme, il lui recommanda de ne point aller le rejoindre, quelque prière qu'il lui adressât, et de ne s'en rapporter qu'à un certain signe dont ils conviendront. Mais le secret fut découvert par le valet de chambre du comte, qui le vendit à quelques courtisans, et ceux-ci s'en servirent.

La comtesse, recevant le signe convenu et croyant obéir à un ordre de son mari, arriva toute joyeuse à la cour et resta comblée, fascinée de tant d'éclat et de magnificence. Elle qui avait toujours vécu dans la retraite et l'isolement, sans avoir conscience de sa beauté, qu'un air de candeur et de naïveté rendait en ce moment plus attrayante encore et plus charmante, ne put sans émotion entendre les éloges qui, de toutes parts, retentissaient autour d'elle. Troublée, inquiète, elle voulut chercher un appui en son mari; mais le comte, à la vue de sa femme, s'était enfui, éperdu, fou de rage. La jeune femme se trouva donc seule, sans défense. Enivré de son triomphe, surtout lorsqu'elle se vit l'objet de l'admiration du roi, elle oublia ses devoirs d'épouse et devint la maîtresse du roi.

En 1525, François 1^{er} est fait prisonnier à la bataille de Pavie, et dit Châlons dans son *Histoire de France*, « la prison du roi fut funeste à la comtesse de Chateaubriant. Son mari prit ce temps-là pour lui faire sentir les effets de sa jalousie et de sa vengeance. » Le comte fit enfermer sa femme dans une chambre toute tendue de noir, ne lui laissant pour compagnie que sa fille âgée de sept à huit ans. La mère coupable se resignait, sans et le jour pénétraient à peine; mais elle eut bientôt la douleur de voir son enfant s'étouffer, puis mourir, au bout de six mois, comme une fleur à laquelle manquent le soleil et la rosée. Le comte alors résolut de pousser jusqu'au bout sa vengeance. Il entra un jour dans la chambre de la comtesse, accompagné de six hommes, parmi lesquels se trouvaient deux chirurgiens, auxquels il ordonna de saigner sa victime aux quatre membres.

Le meurtrier quitta la France pour échapper à la vengeance du roi; mais bientôt il y revint, et on le vit même à la cour; c'est que la duchesse d'Etampes avait su effacer dans le cœur de François 1^{er} le souvenir de la comtesse de Chateaubriant.

Telle est la tragique histoire racontée par Sauval, par Châlons, et, avant eux, par Varillas, qui assure n'avoir donné cette relation que sur la foi d'un mémoire tiré des archives de Chateaubriant par le président Ferriand. Bayle et Moreri ont révoqué en doute l'authenticité de ce drame, et Heven, avocat au parlement de Rennes, s'est attaché de toutes ses forces à le réfuter dans son *Histoire de François 1^{er}*. Une des preuves données par lui à l'appui de sa thèse est l'épithaphe élogieuse gravée par ordre du comte sur le tombeau de sa femme, dans l'église des Mathurins de Chateaubriant, épithaphe qui se trouve dans le recueil des poésies de Marot. Cette preuve serait bien discutable.

Le P. Daniel, à son tour, prétend que les circonstances de la mort que nous venons de raconter sont complètement fausses, et que la comtesse mourut tranquillement dans son château, en 1537. Ce qui montre, mieux que ne pourraient le faire les discussions du P. Daniel, d'Heven et des autres commentateurs, le peu de foi qu'on doit ajouter à l'histoire rapportée par Varillas, c'est une anecdote racontée par Brantôme, et qui nous montre la comtesse de Chateaubriant vivant encore lors de la faveur de la duchesse d'Etampes, c'est-à-dire bien longtemps après l'époque où elle aurait été assassinée par son mari. « J'ai ouï conter, dit l'historien des *Dames galantes*, et le tiens de bon lieu, que lorsque le roi François 1^{er} eut laissé Mme de Chateaubriant, sa maîtresse favorite, pour prendre Mme d'Estampes, que Mme la régente avait prise avec elle pour une de ses filles, Mme d'Estampes pria le roi de retirer de l'adite dame de Chateaubriant tous les plus beaux bijoux qu'il lui avait donnés, non pour le prix et la valeur, car pour lors les pierreries n'avaient pas la vogue

qu'elles ont eue depuis, mais pour l'amour des belles devises qui y étoient mises, engravées et empreintes, lesquelles la reine de Navarre, sa sœur, avait faites et composées; car elle y étoit très-bonne maîtresse. » Le roi François envoya un gentilhomme auprès de la comtesse, qui demanda trois jours de répit. « Cependant, poursuit Brantôme, dans le dépit, elle envoya querir un orfèvre, et fit fondre tous les bijoux, sans avoir respect ni acception des belles devises qui y étoient engravées; et après le gentilhomme retourné, elle lui donna tous ses bijoux convertis en lingots. « Allez, dit-elle, porter cela au roi, et dites-lui que, puisqu'il lui a plu de me révoquer ce qu'il m'avait donné si libéralement, je le lui rends et lui renvoie en lingots d'or. Quant aux devises, je les ai si bien empreintes et colloquées en ma pensée, et les y tiens si chères, que je n'ai pu permettre que personne en disposât et jout, et en eût de plaisir que moi-même. » Quand le roi eut reçu le tout en lingots, et les propos de cette dame, il ne dit autre chose, sinon : « Retournez, et rendez-lui le tout. Ce que j'en faisais n'étoit pas pour la valeur, car je lui eusse rendu deux fois plus; mais pour l'amour des devises; et puisqu'elle les a ainsi fait perdre, je ne veux pas de l'or, et le lui renvoie. Elle a montré en cela plus de courage et de générosité que je n'eusse pensé provenir d'une femme. »

De la légende de Varillas, Mme de Murat a tiré un roman : les *Effets de la jalousie*, et Lescauvel un autre roman : *Histoire apocryphe de François 1^{er} ou histoire tragique de la comtesse de Chateaubriant* (Amsterdam, 1695, in-12).

CHATEAU-CHÂLON, bourg et commune de France (Jura), arrond. et à 15 kilom. N.-O. de Lons-le-Saunier, sur la rive droite de la Saône; 597 hab. On y voit les bâtiments d'une ancienne abbaye de bénédictins et les ruines d'un château fort appelé la *Tour de Charlemagne*. Les environs du village sont couverts de vignes produisant des vins blancs très-estimés. — Le nom de ce bourg a passé dans la langue pour désigner le vin blanc que produit son territoire : *Voulez-vous un verre de vin de garde? — Non, petite, merci! Il faut être sobre; le CHATEAU-CHÂLON est une chose que j'estime à sa valeur.* (P. Guillermet.)

CHATEAU-CHINON (*Castrum Canticum*), ville de France (Nièvre), ch.-l. d'arrond. et de cant., à 66 kilom. N.-E. de Nevers, à 374 kilom. S. de Paris, près des sources de l'Yonne; pop. aggl. 2,642 hab. — pop. tot. 2,713 hab. L'arrond. comprend 5 cant., 61 comm. et 67,741 hab. Tribunaux de 1^{re} instance et de justice de paix. Fabriques d'étoffes, quincaillerie, tanneries importantes. Commerce de bois, vins, bestiaux et céréales. Château-Chinon, bâti en amphithéâtre au sommet d'une colline, ne possède que quelques édifices de construction récente : le palais de justice, la halle et l'église; l'hôpital, de construction très-ancienne, a été restauré au XVIII^e siècle et enrichi, dans ces dernières années, par la munificence du marquis d'Aligre, auquel on a érigé dans la chapelle un monument de bronze. Ruines de l'ancien château, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur le Morvan.

CHATEAU-DAUPHIN. V. CASTEL-DELPHINOIS.

CHATEAU-GAILLARD (LE), célèbre forteresse féodale, près des Andelys (Eure). Ce château, bâti dans l'espace d'une année (1198-1199) par Richard Cœur de Lion, pour couvrir Rouen contre les attaques venues de Paris, conserve encore, malgré son état de ruine, l'empreinte du génie militaire du roi anglo-normand. Il s'élève sur un promontoire, qui domine de plus de 100 mètres le niveau de la Seine et qui ne se relie aux hauteurs voisines que par une mince langue de terre. En avant du château, Richard fit creuser un fossé profond dans le roc vif et bâtit une forte et haute tour dont les parapets atteignaient le niveau du plateau dominant. Cette tour était la tête d'un ouvrage avancé, de forme à peu près triangulaire, flanqué de quatre autres tours et séparé de l'enceinte du château par un second fossé également creusé dans le roc. La première enceinte du château, défendue du côté de l'ouvrage avancé par deux tours, renfermait les écuries; des communs, une chapelle et un puits : c'était la basse-cour. Une porte, fermée par une herse, des vantaux, et protégée par deux réduits ou postes, donnait accès dans la seconde enceinte, qui était de forme elliptique et qu'élevait un fossé taillé à pic dans le roc vif. Le donjon était bâti en face de cette porte et s'élevait au bord de l'escarpement qui dominait le fleuve. De ce même côté s'élevaient, sur les flancs du rocher, des tours et des redoutes munies de parapets; une de ces tours se reliait à une muraille qui barrait le passage entre le pied de la falaise et le fleuve, et que continuait une estacade destinée à intercepter la navigation. Un large fossé, creusé dans le prolongement de celui qui protégeait l'ouvrage avancé, descendait jusqu'au bas de l'escarpement; il était destiné à empêcher l'ennemi de filer le long de la rivière pour venir rompre la muraille et briser l'estacade; il communiquait avec la première enceinte au moyen de souterrains et pouvait ainsi couvrir une sortie de la garnison vers le fleuve. — Ces formidables défenses si minutieusement combinées, témoignaient

d'une science profonde des ruses de la stratégie militaire de l'époque. Dans tous ses ouvrages, dit M. Viollet-le-Duc, on ne rencontre aucune sculpture, aucune monnaie; tout a été sacrifié à la défense; la maçonnerie est bien faite, composée d'un blocage de silex relié par un excellent mortier, revêtu d'un parement de petit appareil exécuté avec soin et présentant sur quelques points des assises alternées de pierres blanches et de pierres rousses. Le savant auteur du *Dictionnaire de l'architecture française* ajoute : « Tant que vécut Richard, Philippe-Auguste, malgré sa réputation bien-acquise de grand preneur de forteresses, n'osa tenter de faire le siège du Château-Gaillard; mais, après la mort de ce prince, et lorsque la Normandie fut tombée aux mains de Jean sans Terre, le roi français résolut de s'emparer de ce point militaire qui lui ouvrirait les portes de Rouen. Le siège de cette place, raconté jusque dans les plus menus détails par le chapelain du roi, Guillaume le Breton, témoin oculaire, fut un des plus grands faits militaires du règne de ce prince; et si Richard avait montré un talent remarquable dans les dispositions générales et dans les détails de la défense de cette place, Philippe-Auguste conduisit son entreprise en homme de guerre consommé. » L'effet moral produit par la prise du Château-Gaillard (6 mars 1204) fut si décisif, que Jean sans Terre ne songea plus qu'à évacuer la Normandie, sans même tenter de défendre les autres forteresses qui lui restaient encore en grand nombre dans ce pays.

Le Château-Gaillard, réparé par Philippe-Auguste, fut assiégé une seconde fois au x^e siècle, et repris par Charles VII aux Anglais, en 1449 : même à cette époque, où l'artillerie était en usage, cette place était considérée comme une des plus fortes de la Normandie. Elle fut démantelée sous Louis XIII. C'est dans son enceinte que la reine Marguerite de Bourgogne avait été enfermée et étranglée par ordre de son époux Louis X. — Une très-intéressante *Histoire du Château-Gaillard et du siège qu'il soutint contre Philippe-Auguste* a été publiée par M. A. Deville (Rouen 1849).

CHÂTEAU-GIRON, bourg de France (Ille-et-Vilaine), ch.-l. de cant., arrond. et à 15 kilom. S.-E. de Rennes; pop. aggl. 1,471 hab. — pop. tot. 1,565 hab. Récolte de céréales, lin, chanvre, fruits à cidre; blanchisseries, tanneries. Commerce de toiles à voile et autres. Restes d'un vieux château, dont la chapelle est devenue église paroissiale.

CHÂTEAU-GONTIER (Mayenne), ville de France, ch.-l. d'arrond. et de cant., à 29 kilom. S. de Laval, à 336 kilom. S.-O. de Paris, sur la rive droite de la Mayenne; pop. aggl. 7,019 hab. — pop. tot. 7,364 hab. Tribunaux de 1^{re} instance et de justice de paix; bibliothèque publique. Fabriques de toiles et de serges, poteries, tuileries, filature de laine, moulins à huile, à blé et à tan; tanneries. On trouve à Château-Gontier deux belles églises : celle de la Trinité, ancienne chapelle des ursulines, avec de beaux vitraux; celle de Saint-Jean, classée parmi les monuments historiques. Château de l'Écoulière, fort ancien et bien conservé, jadis propriété de la famille Duguesclin; château de Saint-Ouen, construit par Anne de Bretagne. Aux environs, eaux minérales froides, ferrugineuses et faiblement gazeuses, connues dès le xiv^e siècle, et désignées récemment encore sous le nom d'eaux de Pouques-Rouillée. Elles émergent par deux sources d'un terrain schisteux, riche en fer. Leur température est de 70°. Établissement hydrothérapique.

Trois conciles se sont tenus à Château-Gontier. Voici l'analyse succincte de leurs travaux :

1231. Ce concile provincial fut tenu par Jabel de Mayenne, ou, selon d'autres historiens, par François Cassardi, archevêque de Tours, assisté de tous ses suffragants, pour rétablir la discipline dans l'Eglise. On dressa trente-sept canons. Le premier ordonne aux évêques de déclarer nuls les mariages clandestins. Le troisième veut qu'avant d'établir un curé dans une paroisse, on l'oblige de jurer qu'il n'a rien promis pour obtenir la cure, et qu'une autre personne n'a rien promis pour lui. Le cinquième porte que lorsqu'on donnera une église à ferme, on réservera une partie du revenu pour l'entretien du chapelain. Le vingtième ordonne que lorsqu'un clerc aura commis quelque crime énorme, on le remettra entre les mains de l'évêque pour le juger. Le trentième prescrit d'excommunier les usuriers tous les dimanches, jusqu'à ce qu'ils aient fait restitution, et déclare que ceux qui persévéreront dans ce péché seront privés de la sépulture ecclésiastique. Le trente-quatrième défend, sous peine d'excommunication, de contracter mariage avant la publication des trois bans.

1268. Vincent de Pileus, archevêque de Tours, tint ce concile avec ses suffragants, et y renouvela, en huit canons, les décrets votés par des conciles précédents. Le premier canon excommunique ceux qui s'emparent des biens de l'Eglise. Le deuxième porte la même peine contre ceux qui troublient et empêchent l'exercice de la juridiction ecclésiastique. Le troisième porte qu'on refusera la sépulture à ceux qui demeurent excommuniés plus d'un an. Le quatrième défend de dépouiller les prieurs vacants. Le cinquième fait défense aux moines de mettre des dépôts hors de leur

monastère. Le sixième règle les habits que les archidiacons et les doyens doivent porter. Le septième déclare qu'un évêque peut absoudre ses diocésains qui auraient été excommuniés dans ce concile. Le huitième enfin confirme tous les règlements des conciles précédents.

1336. Pierre Frérot ou Fretot, archevêque de Tours, réunit ce concile au mois de novembre, et, de concert avec lui, publia douze articles sous le nom de *capitules*. Le premier renouvelle le canon du concile de Saumur de l'an 1315, contre ceux qui empêchent ou troublent la juridiction de l'Eglise. Le troisième défend d'exiger aucun péage des clercs, et de les charger d'aucune imposition. Le cinquième prescrit qu'un clerc qui portera la main sur son évêque sera à jamais privé de tous ses bénéfices, et inhabile à en posséder d'autres. Dans le sixième, le septième et le huitième, on renouvelle les peines d'excommunication contre ceux qui prennent ou qui retiennent les biens ecclésiastiques, qui maltraitent les clercs, qui violent les immunités des églises ou qui troublent le service divin.

CHÂTEAU-HAUT-BRION, hameau de France (Gironde), cant. de Pujols, arrond. et à 32 kilom. S.-E. de Libourne, près de la rive gauche de la Dordogne; 107 hab. Vignoble des Graves, l'un des quatre premiers crus des vins fins rouges de Bordeaux, produisant annuellement 945 hectolitres de vin de première qualité.

CHÂTEAU-LAFFITTE, vignoble renommé de France (Gironde), dans le haut Médoc, comm. de Pauillac, arrond. et à 20 kilom. S.-E. de Lesparre. C'est l'un des premiers crus de vins rouges de Bordeaux; il donne chaque année environ 930 hectolitres de vin de première qualité, et 200 de seconde qualité. — Le nom de ce vignoble a passé dans la langue : *Une bouteille de CHÂTEAU-LAFFITTE.*

CHÂTEAU-LAGRANGE, hameau de France (Gironde), comm. de Saint-Julien-Beycheville, cant. et à 4 kilom. S. de Pauillac, arrond. de Lesparre, près de la rive gauche de la Gironde; 150 hab. Récolte et commerce de vins rouges très-renommés, classés parmi les meilleurs crus du haut Médoc.

CHÂTEAU-LANDON (*Castrum Landonis*), ville de France (Seine-et-Marne), arrond. et à 32 kilom. S. de Fontainebleau; pop. aggl. 1,410 hab. — pop. tot. 2,778 hab. Fabrication de blanc d'Espagne et de papier dit du Grand-Moulin; sellerie, carrosserie, vannerie, fours à chaux, sommiers élastiques. Commerce de grains et de vins. Belles carrières de pierres dures qui se polissent comme le marbre. Cette petite ville, fort ancienne, fut, sous les rois de la seconde race, le chef-lieu d'un comté, et Louis le Gros y avait un château dont on voit encore les restes. En 1436, les Anglais s'emparèrent de la ville et du château, que le connétable de Richemont reprit d'assaut l'année suivante. Dans l'église paroissiale, on admire des sculptures sur bois représentant la vie de saint Séverin.

CHÂTEAU-LATOIR, hameau et vignoble de France (Gironde), cant. de Pauillac, arrond. et à 19 kilom. S.-E. de Lesparre. Le cru de Château-Latoir, l'un des premiers du haut Médoc, produit annuellement 820 hectolitres de vin de première qualité. — Ce mot est passé dans la langue pour désigner le vin très-estimé que l'on récolte dans le vignoble de même nom : *Boire du CHÂTEAU-LATOIR.*

CHÂTEAU-DU-LOIR, ville de France (Sarthe), ch.-l. de cant., arrond. et à 42 kilom. S.-O. de Saint-Calais, sur le penchant d'un coteau qui domine la vallée du Loir; pop. aggl. 2,529 hab. — pop. tot. 2,945 hab. Fabriques de toiles, de chandelles; filatures de coton, blanchisseries. Grand commerce de marrons. Cette ville, qui, sous la première République, portait le nom de *Mont-sur-Loir*, possède une belle église ogivale dédiée à saint Guingalois, ornée de beaux vitraux et surmontée d'un clocher moderne; le chœur et une crypte du x^e siècle méritent d'attirer l'attention. Aux environs, on a découvert des médailles romaines et de nombreux vestiges gallo-romains.

CHATEAU-MARGAUX, vignoble de France (Gironde), arrond. et à 32 kilom. N.-O. de Bordeaux, un des premiers crus des vins fins rouges de Bordeaux, donnant annuellement 730 hectolitres de vin de première qualité et 150 de seconde. — Ce mot a passé dans la langue où il sert à désigner le vin très-estimé que l'on récolte dans le vignoble de même nom : *Et ce CHATEAU-MARGAUX!... hein! qu'en dites-vous?... Pour ma part, je l'estime sans pareil.* (L. Gozlan.)

CHÂTEAU-D'ŒX ou D'OYS, bourg et paroisse de Suisse, cant. de Vaud, à 35 kilom. E. de Lausanne, un peu au-dessus du confluent de la Sarine et de la Tourneresse; 2,054 hab. Ruines d'un ancien château des comtes de Gruyères, pris et démantelé par les Bernois en 1406.

CHÂTEAU-PORCIEIN, bourg de France (Ardennes), ch.-l. de cant., arrond. et à 11 kilom. O. de Reims; pop. aggl. 1,890 hab. — pop. tot. 1,964 hab. Filature de laine; fabriques de serges. Belle église du xiv^e siècle, surmontée d'une tour remarquable.

CHÂTEAU-RENAUD, ville de France (Bouches-du-Rhône), ch.-l. de cant., arrond. et à 35 kilom. N.-E. d'Arles, près de la rive gauche

de la Durance; pop. aggl. 2,012 hab. — pop. tot. 5,409 hab. Récolte de céréales, d'oliviers et de soie. Ruines d'un château fort construit vers la fin du xiv^e siècle. 1^{er} Bourg de France (Loiret), ch.-l. de cant., arrond. et à 17 kilom. S.-E. de Montargis, sur la rive droite de l'Ouanne; pop. aggl. 2,060 hab. — pop. tot. 2,675 hab. Fabrique de draps pour les troupes, magnaneries, fabrique hydraulique de cordes; commerce de toiles, de laines, de safran. Vestiges d'un château fort détruit par Louis le Gros, réédifié au xiv^e siècle et détruit de nouveau en 1627, ainsi que la muraille d'enceinte, par ordre de Louis XIII. Château construit au xiv^e siècle par les Coligny.

CHÂTEAU-SALINS (*Castellum salinarum*), ville de France (Meurthe), ch.-l. d'arrond. et de cant., à 30 kilom. N.-E. de Nancy et à 382 kilom. O. de Paris, sur la rive droite de la Petite-Seille; pop. aggl. 2,205 hab. — pop. tot. 2,323 hab. L'arrond. comprend 5 cant., 147 comm. et 60,626 hab. Justice de paix; tribunal de 1^{re} instance à Vic. La saline, transférée à Dieuze en 1826, a été remplacée par une verrerie. Château-Salins possède encore une falencerie, des tanneries, des fabriques de tricots. On y fait le commerce des toiles, du plâtre et du sel. Cette petite ville, autrefois fortifiée, tire son nom d'un château qui appartenait aux évêques de Metz, puis aux ducs de Lorraine, et des sources salées dont l'exploitation est aujourd'hui abandonnée. Ruines des fortifications. Pendant la Révolution, elle porta le nom de *Salins-Libre*.

CHÂTEAU-THIERRY (*Castrum Theodorici*), ville de France (Aisne), ch.-l. d'arrond. et de cant., à 55 kilom. S.-O. de Laon, à 90 kilom. N.-O. de Paris, sur la Marne; pop. aggl. 4,901 h. — pop. tot. 6,519 hab. Tribunaux de 1^{re} instance et de justice de paix; collège communal. Extraction de grès pour meules de moulin, et de plâtre; fabriques de toiles; filature de coton, falencerie, teinturerie, peausserie. Commerce de moutons, de bois, de laines, de céréales, de vins. Bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'un coteau au pied duquel coule la Marne, cette ville est réunie à son faubourg de Marne par un pont de pierre de trois arches. Sur le quai s'élève la statue en marbre de La Fontaine, dont la maison, classée au nombre des monuments historiques, porte le n^o 13 de la rue à laquelle on a donné son nom. L'ancien château, construit en 720 par Charles Martel, n'offre plus que des ruines, qui ornent une promenade établie dans la grande cour. Sur le penchant du coteau s'élève la tour massive de l'église Saint-Crépin, qui possède des restes de vitraux du xiv^e siècle. Château-Thierry doit son origine à l'antique forteresse féodale construite par Charles Martel, pour servir de résidence au jeune roi Thierry IV. Cette ville eut beaucoup à souffrir des nombreuses guerres qui désolèrent jadis le pays. Elle fut livrée aux Anglais en 1421, prise par Charles-Quint en 1544, sacagée par les Espagnols en 1591, et en 1814 par les envahisseurs de la France. C'est sous ses murs que Henri de Guise reçut, en 1574, la blessure qui lui valut le surnom de *Balafré*. Enfin c'est près de cette ville que se livra, le 12 février 1814, la bataille mémorable connue sous le nom de *bataille de Château-Thierry*, dans laquelle Napoléon, avec 24,000 hommes, écrasa 56,000 Russes et l'rusiens commandés par Blücher.

La ville de Château-Thierry a été érigée en duché-pairie par lettres patentes du mois de décembre 1556, en faveur d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, sa femme. Par contrat du 20 mars 1651, ce duché, ainsi que celui d'Albret, fut cédé à Frédéric-Maurice de la Tour, duc de Bouillon, vicomte de Turenne, en échange de la principauté de Sedan.

CHÂTEAU-LA-VALLIÈRE, bourg de France (Indre-et-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 38 kilom. N.-O. de Tours, sur la Sèvre; pop. aggl. 869 hab. — pop. tot. 1,243 hab. Minerai de fer, fontaine ferrugineuse, menhir. Ce bourg fut érigé en duché en 1667, en faveur de Mlle de La Beaume Leblanc, à qui Louis XIV donna l'ancien château de Vaujours, et qui prit le nom de duchesse de La Vallière. Après la mort de Mlle de La Vallière, le château passa à la duchesse de Châtillon, puis à sa fille, la duchesse d'Uzès, qui le vendit à un Anglais, lord Holland. Celui-ci le céda à M. Baldwin, son compatriote, qui, en 1841, le vendit à la famille de Tardes. Ce fut dans ce château que Mlle de La Vallière séjourna avant de se retirer au couvent des carmélites.

CHÂTEAUBRUN (Jean-Baptiste VIVIER DE), littérateur, membre de l'Académie française, né à Angoulême en 1686, mort en 1775. Il était maître d'hôtel du duc d'Orléans, fils du régent, et il a fait représenter quelques tragédies, dont une seule, les *Troyennes* (1734), put se soutenir pendant quelque temps sur la scène, parce que l'auteur s'y était heureusement inspiré d'Euripide. Ses *Œuvres choisies* ont été publiées à Paris (1814).

CHÂTEAUDUN, ville de France (Eure-et-Loir), ch.-l. d'arrond. et de cant., à 44 kilom. S.-O. de Chartres, à 133 kilom. S.-O. de Paris; pop. aggl. 5,614 hab. — pop. tot. 6,781 hab. L'arrond. comprend 5 cant., 80 comm. et 65,570 hab. Tribunaux de 1^{re} instance et de justice de paix; collège communal. Fabriques de couvertures de laine, de chapeaux; tanneries; commerce de bestiaux, de laines, de cuirs, de chanvre. Châteaudun, situé sur

un coteau élevé, dont le Loir baigne la base, est une des plus jolies villes de France, car elle a été régulièrement reconstruite après l'incendie de 1723, qui la réduisit presque entièrement en cendres. Son superbe château, construction du x^e siècle qui ne fut jamais terminée, appartient à M. le duc de Dunes; il est très-bien conservé. La tour célèbre connue sous le nom de *tour de Thibaut le Tricheur* porte à son sommet un chemin de ronde éclairé par de nombreux créneaux. La chapelle, aujourd'hui abandonnée, présente au milieu du sanctuaire l'entrée du caveau qui servait de sépulture aux comtes de Dunois. On voit encore dans cette ville l'église de la Madeleine, du xiv^e siècle; l'église Saint-Vallery, avec de beaux vitraux; l'église Saint-Jean, succursale, avec une tour carrée et un joli portique du xiv^e siècle, et enfin Notre-Dame-du-Chandé, jolie chapelle de la Renaissance.

La pénétration des habitants de Châteaudun est passée en proverbe, car on dit : *Il est de Châteaudun, il entend le demi-mot.*

La ville de Châteaudun a eu ses seigneurs particuliers, avec titre de vicomtes, depuis le x^e siècle. Leur maison s'est éteinte au commencement du xiv^e siècle, et la vicomté fut portée dans la maison des comtes du Perche, par le mariage de Mélissende, sœur et héritière de Hugues, dernier vicomte de Châteaudun et archevêque de Tours, avec Guérin, seigneur de Domfront et de Mortagne. — Un cadet, arrière-petit-fils de Guérin, fut l'auteur d'une nouvelle maison de Châteaudun, dont le dernier rejeton mâle, Geoffroi, vicomte de Châteaudun, épousa, vers 1320, Clémence des Roches, dont il eut que deux filles. L'une d'elles, Clémence de Châteaudun, porta la vicomté à son mari, Robert de Dreux, Alix de Dreux, issue de ce mariage, fit passer la vicomté de Châteaudun dans la maison de Clermont, par son mariage avec Raoul de Clermont, seigneur de Nèlle. Alix de Clermont, fille aînée des deux derniers cités, en épousant, vers 1291, Guillaume de Flandre, de la maison de Dampierre, porta la vicomté dans cette dernière famille, d'où elle arriva par mariage, vers 1345, dans une branche de la maison de Craon. Après l'extinction de cette branche, dont le dernier représentant fut tué à la bataille d'Azincourt, en 1415, Châteaudun vint dans la possession de la maison d'Orléans, et fut donné, en 1439, au fameux bâtard Dunois, compagnon de Jeanne d'Arc. Il resta aux descendants de ce dernier jusqu'à leur extinction, en 1694, et revint à cette époque à la branche d'Orléans.

CHÂTEAUGAY, village et comm. de France (Puy-de-Dôme), cant., arrond. et à 7 kilom. S. de Riom; 1,228 hab. Ce joli village, situé au sommet d'une montagne basaltique, à 2,530 mètres d'altitude, près de la route qui conduit de Riom à Clermont-Ferrand, portait autrefois le nom de *Vigoscis*; il le changea pour celui de *Châtelay*, d'où l'on a fait *Châteaugay*, après que Pierre de Gyon ou de Giat, chancelier de France sous Charles V, eut fait construire, en 1381, le château crénelé qui domine encore ce riant paysage. Un autre Pierre de Giat, petit-fils du chancelier, fut chambellan sous Charles VII; c'est le même qui fut noyé à Dun-le-Roi, en 1426, par ordre de la Trémoille et du connétable de Richemont, malgré tout le crédit dont il jouissait à la cour. Après lui, la seigneurie de Châtelay ou Châteaugay passa dans la maison de Laqueuille, par le mariage de sa fille, Louise de Giat, avec Jacques de Laqueuille, dont la postérité la posséda jusqu'à la Révolution.

CHÂTEAULIN (*Castrolinum*), ville de France (Finistère), ch.-l. d'arrond. et de canton, à 28 kilom. N. de Quimper, à 622 kilom. O. de Paris, sur la rive droite de l'Aulne et le canal de Nantes à Brest; pop. aggl. 2,036 hab. — pop. tot. 3,259 hab. L'arrond. comprend 7 cant., 60 comm. et 109,877 hab. Tribunaux de 1^{re} instance et de justice de paix. Nombreuses carrières d'ardoises; source ferrugineuse; pêche du saumon; petit port de commerce; commerce de bestiaux, volailles, beurre, grains, lin, chanvre, légumes. On remarque à Châteaulin les ruines d'un ancien château, fondé par Budic Castellin, comte de Cornouailles, au x^e siècle. On n'en voit plus qu'une tour. L'église Notre-Dame est l'ancienne chapelle du château.

CHÂTEAUMEILLANT, ville de France (Cher), ch.-l. de cant., arrond. et à 35 kilom. S.-O. de Saint-Amand-Mont-Rond, sur le versant d'un coteau; pop. aggl. 2,315 hab. — pop. tot. 3,404 hab. Commerce de châtaignes. Nombreuses antiquités et constructions gallo-romaines; église romane du x^e siècle, classée au nombre des monuments historiques; ancien château, dont on fait remonter l'origine au ve siècle. Cet édifice offre le mélange des constructions les plus disparates; des tours carrées, avec meurtrières et mâchicoulis, s'y relient à des tours octogones ornées d'arabesques et de sculptures fantastiques.

CHÂTEAUNEUF, ville de France (Charente), ch.-l. de cant., arrond. et à 25 kilom. E. de Cognac, près de la rive gauche de la Charente; pop. aggl. 2,458 hab. — pop. tot. 3,541 hab. Fabriques d'étoffes, chapelleries, filatures de laines; commerce d'eaux-de-vie, bestiaux, chevaux, sel. Restes d'un ancien château fort sur une colline qui domine la Charente; belle

église, dont une partie seulement remonte au xiii^e siècle. Châteauneuf était autrefois une place forte, qui fut prise aux Anglais sous Charles V, après un siège de quatre ans. ■ Ville de France (Cher), ch.-l. de cant., arrond. et à 22 kilom. N.-O. de Saint-Amand-Mont-Rond, dans une île formée par le Cher; pop. aggl. 2,584 hab. — pop. tot. 2,993 hab. Commerce de vin, de chevaux, de bestiaux; tréfilerie. Restes d'un château fort. ■ Bourg de France (Haute-Vienne), ch.-l. de cant., arrond. et à 35 kilom. S.-E. de Limoges, sur la Combade; pop. aggl. 390 hab. — pop. tot. 1,521 hab. ■ Bourg de France (Ille-et-Vilaine), ch.-l. de cant., arrond. et à 14 kilom. S.-E. de Saint-Malo; pop. aggl. 629 hab. — pop. tot. 716 hab. Château qui domine le bourg; forteresse casematée, construite en 1777, au sommet de la colline, pour protéger la côte N.-E. du département, et pouvant recevoir de 600 à 700 hommes. ■ Bourg de France (Finistère), ch.-l. de cant., arrond. et à 24 kilom. E. de Châteaulin, sur l'Aulne; pop. aggl. 1,011 hab. — pop. tot. 3,008 hab. Education d'abeilles, produisant 2,000 kilogr. de cire jaune, et 100 barriques de miel par an; élevage de bestiaux. On voit dans ce bourg la chapelle de Notre-Dame-des-Portes, remarquable par ses sculptures. ■ Village et commune de France (Puy-de-Dôme), arrond. et à 30 kilom. N.-O. de Riom, sur les deux rives de la Sioule; 1,003 hab. Ruines d'un vieux château; aux environs, sur un tumulus, table de dolmen de très-grande dimension, et, tout auprès, menhir surmonté d'une croix. Eaux thermales ou froides, bicarbonatées, sodiques et potassiques, ferrugineuses et gazeuses, connues dès l'époque romaine, dont l'efficacité se produit surtout dans les rhumatismes, les névroses, les gastralgies, etc. Elles émergent par quinze sources du terrain primitif, près de la limite nord-ouest du massif volcanique de la chaîne des Dômes. Leur densité varie de 1,0014 à 1,0035, et leur température de 15°, 1 à 38°, 1. Etablissement thermal fréquenté annuellement par 400 à 600 malades.

CHATEAUNEUF (Pierre de), troubadour, né à Nice, qui vivait vers le milieu du xiii^e siècle. Il s'était acquis une grande réputation par ses poésies écrites dans les langues latine et provençale. Il suivit l'expédition du comte de Provence, et composa un poème sur ce voyage et sur les fêtes du couronnement du comte à Rome. Il composa aussi un ouvrage intitulé *Siment*, espèce de satire contre les princes de son temps, puis un poème qu'il dédia à la reine Béatrix, quand elle fut couronnée reine de Sicile. Les deux Nostradamus racontent de lui qu'ayant été arrêté dans un voyage par des voleurs, ceux-ci lui prirent son cheval, son argent, ses habits et jusqu'à sa chemise; ils allaient même le tuer, quand Châteauneuf les supplia de lui permettre de faire encore, avant de mourir, une dernière pièce de vers. Cette idée burlesque, dans un inoment si solennel, mit les assassins en si belle humeur, que non-seulement ils le laissèrent tranquille, mais lui restituèrent tout ce qu'ils lui avaient pris, puis l'emmènèrent avec eux faire un repas pantagruélique, où ils lui permirent de débiter des poésies tout à son aise.

CHATEAUNEUF (Renée de Rieux, dite la Belle de), fille d'honneur de Catherine de Médicis, maîtresse du duc d'Anjou, depuis Henri III, née vers 1550, d'une illustre famille de Bretagne. Elle était d'une beauté merveilleuse, et le duc employa la muse de Desportes pour exalter ses charmes. On a de ce poète un grand nombre de sonnets qui lui sont adressés. Éloignée de la cour après le mariage du roi, elle épousa par dépit l'italien Antinotti, qu'elle poignarda par jalousie, et se remaria plus tard à Philippe Altovitti, que Henri III créa baron de Castellane, et qui, ayant trépassé dans un complot contre Henri d'Angoulême, eut aussi une fin tragique.

CHATEAUNEUF (François de Castagner, abbé de), musicien, né vers 1645, mort en 1709. Il fut le parrain de Voltaire et l'un des derniers amants de Ninon de Lenclos. Il a laissé : *Dialogue sur la musique des anciens* (1725), et *Observations sur la musique, la flûte et la lyre des anciens* (1726), ouvrages d'ailleurs peu estimés. — Son frère, **PIERRE-ANTOINE**, fut chargé de diverses ambassades.

CHATEAUNEUF (L'Épine de), diplomate et poète français, né vers 1753, mort en 1800. Il donna sa démission de capitaine d'infanterie pour entrer dans la carrière des consuls, et occupa divers postes, notamment à Tunis, en qualité de consul général (1787), et à Genève comme résident français. Il quitta ce dernier poste en 1793, lorsque Dumouriez, son cousin et son protecteur, s'expatria; il se fixa à Hambourg, où il exerça la profession de libraire. Châteauneuf a traduit en vers les *Idylles* de Théocrite (1794), et les *Paraboles de l'Évangile* (1795).

CHATEAUNEUF-D'ISÈRE, bourg et commune de France (Drôme), arrond. et à 12 kilom. N. de Valence, sur la rive gauche de l'Isère; pop. aggl. 380 hab. — pop. tot. 2,093 hab. Carrieres de pierres; récolte de blé et de vins très-estimés. Ruines d'un vieux château.

CHATEAUNEUF-SUR-LOIRE, ville de France (Loiret), ch.-l. de cant., arrond. et à 26 kilom. E. d'Orléans; pop. aggl. 2,751 hab. — pop. tot. 3,264 hab. Fabriques de grosse draperie, raffineries de sucre de betterave, tanneries, abeilles. On remarque dans l'église paroissiale

plusieurs tombeaux anciens; près de la ville, les restes d'un château royal bâti par Philippe-Auguste, et un tumulus appelé *Butte-du-Mont-aux-Prêtres*.

CHATEAUNEUF-RANDON, petite ville de France (Lozère), ch.-l. de cant., arrond. et à 25 kilom. N.-E. de Mende, près du Chapeauroux, petit affluent de l'Allier; pop. aggl. 393 hab. — pop. tot. 1,391 hab. Cette petite ville, aujourd'hui sans importance, située sur une montagne autrefois fortifiée, fut, jusqu'à la fin du xv^e siècle, le siège d'une des baronnies du Gévaudan. Elle était jadis défendue par un château fort, dont on voit encore les ruines. Elle est célèbre par le siège qu'y soutinrent les Anglais en 1380, contre les armées de Charles V, que commandait Duguesclin. Ce héros mourut devant cette place, et le gouverneur anglais déposa sur son cercueil les clefs de la ville. Un modeste monument a été élevé en 1820 au hameau de la Bitarelle, sur le lieu où se passa cet événement.

CHATEAUNEUF-RANDON (Alexandre, comte de), homme politique et général, né dans la Lozère vers 1750, d'une famille ancienne, mort en 1816. Il était capitaine dans les dragons du comte d'Artois et gentilhomme de ce prince, fut nommé député de la noblesse aux états généraux, puis député à la Convention. Il vota la mort du roi, prit la défense de Marat, devint membre du comité de sûreté générale, fut un des commissaires envoyés à Lyon pour presser le siège, et montra beaucoup d'énergie à la tête des colonnes d'attaque. Après le 9 thermidor, il lutta contre la réaction, reçut sous le Directoire le commandement de Mayence avec le grade de général de brigade, et la préfecture des Alpes-Maritimes après le 18 brumaire, poste qu'il ne put garder, à cause de ses antécédents révolutionnaires.

CHATEAUNEUF-SUR-SARTHE, bourg de France (Maine-et-Loire), ch.-l. de canton, arrond. et à 33 kilom. E. de Segré; pop. aggl. 1,191 hab. — pop. tot. 1,683 hab. Ateliers de machines agricoles, fours à chaux, tanneries, teintureries, tanneries, transports par eau; commerce de vins, lin, chanvre, grains, bestiaux. On voit, au lieu dit de la *Motte*, les ruines de la tour féodale qui a fait donner au bourg son nom actuel. L'église paroissiale, remarquable par ses voûtes hardies, est du style ogival, avec d'étranges croisées à plein cintre.

CHATEAUNEUF-EN-THYMERAIS, bourg de France (Eure-et-Loir), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. S.-O. de Dreux, près de la forêt de même nom; pop. aggl. 1,470 hab. — pop. tot. 1,489 hab. Filature de lin. Restes de fortifications.

CHATEAUPONSAC, ville de France (Haute-Vienne), ch.-l. de cant., arrond. et à 21 kilom. E. de Bellac, sur la rive droite de la Gartempe; pop. aggl. 708 hab. — pop. tot. 3,809 hab. Dans l'église paroissiale, construction du x^e siècle, on admire un reliquaire de vermeil en filigrane, couvert d'émaux et de pierres fines, et provenant de l'abbaye de Grammont.

CHATEAU-RENAULT ou **RENAULT**, village et commune de France (Ardennes), cant. de Monthermé, arrond. et à 12 kilom. de Mézières; 1,213 hab. Exploitation de schiste, comme pierre de construction; ferronnerie. Ce village, fondé au x^e siècle, eut dans la suite le titre de principauté. Louis XIII l'acheta en 1629.

CHATEAURENAULT, ville de France (Indre-et-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 29 kilom. N.-O. de Tours, au confluent des deux petites rivières de la Brenne et de la Bransle; pop. aggl. 3,721 hab. — pop. tot. 3,978 hab. Tanneries importantes, manufacture de colle-forte, fabriques de draps. Grand commerce de céramiques et de cuirs. Ruines d'un château féodal. Ce fut d'abord une forteresse plus massive que formidable, défendue par des fossés, par des murailles, et surmontée d'un donjon qui dominait tout le pays. On la nommait la tour de Carament, et elle joua un grand rôle dans les annales de la Touraine. Elle fut bâtie par Thibaut le Tricheur, afin de défendre le comté de Blois contre les continuelles attaques du duc d'Anjou. Le roi de France Henri I^{er} voulut faire abattre cette tour, qui néanmoins resta debout et devint la propriété de Geoffroy Martel, puis celle de Renaud de Belesme, dont elle prit le nom. Ce fut la famille de Châtillon qui, plus tard, posséda Châteaurenauld. En 1592, le château appartenait aux Longueville, qui le firent passer aux mains de Charles de Gondy, et, plus tard, dans celles de La Pardieu, ami du roi Henri IV. Enfin, le célèbre château devint de nos jours la propriété de M. Calmon. Mais alors la haute tour de Carament était tombée en ruine, et le château plus moderne s'était élevé. La porte et les deux tourelles qu'on y admire paraissent dater du xiv^e siècle, mais le plus vieux des deux bâtiments qui le composent est d'une époque plus rapprochée; on assigne à sa construction la fin du xv^e siècle ou le commencement du xvi^e.

CHATEAURENAULT (François-Louis Rousselet, marquis de), comte de Crauzon, baron de Poulmie, vicomte de Mordelle et d'Artois, vice-amiral et maréchal de France, né en 1637, mort en 1716. Le jeune Châteaurenauld servit d'abord dans l'armée de terre; il assista à la bataille des Dunes et aux sièges

de Dunkerque et de Bergue-Saint-Vinoc, sous le vicomte de Turenne. Il entra, en 1661, dans la marine comme enseigne, et fit plusieurs campagnes en cette qualité. En 1664, il fit partie de l'expédition du duc de Beaufort sur les côtes d'Afrique, et participa à la prise de Gigeri. Nommé capitaine de vaisseau en 1672, Châteaurenauld fut chargé de se rendre dans les mers du Levant pour les purger des corsaires dont elles étaient infestées, et, avec son unique vaisseau, il combattit et enleva cinq de ces corsaires. Il alla bloquer ensuite le port de Salé, empêcha les bâtiments qui s'y trouvaient d'en sortir durant toute la campagne, et détruisit tous les forts qui existaient le long de cette côte. Il fut nommé chef d'escadre en 1673, et alla prendre à Brest le commandement d'une escadre de 5 vaisseaux, avec l'ordre de croiser dans les mers du Nord et d'intercepter un convoi qu'on savait devoir sortir de Texel. Ce convoi, composé de 130 bâtiments environ, était escorté par 8 vaisseaux de guerre, sous le commandement de Ruyter, alors contre-amiral de Hollande; Châteaurenauld, malgré l'infériorité de ses forces, n'hésita pas à attaquer, et, après un combat sanglant, dispersa le convoi. Trois vaisseaux hollandais coulèrent bas sur place; les autres, fort maltraités, durent aller relâcher en Angleterre.

Au commencement de l'année 1677, Châteaurenauld remporta une seconde victoire navale aussi brillante que la précédente, avec une escadre de 6 vaisseaux. Attaqué sur les côtes d'Espagne par 16 vaisseaux de ligne et 9 brûlots, commandés par l'amiral hollandais Evertzen, il prit chasse d'abord, puis, forcé enfin de combattre, il soutint l'attaque avec tant de bravoure et de vigueur, que l'escadre hollandaise, après avoir eu 4 vaisseaux coulés à fond, se vit contrainte de se réfugier en désordre dans le port de Cadix et de retourner ensuite en Hollande sans avoir pu parvenir à procurer à la Sicile menacée le secours qu'on attendait d'elle.

En 1688, Châteaurenauld faisait partie de l'escadre aux ordres de Tourville, et, au mois de juillet de la même année, il assistait au bombardement d'Alger avec l'escadre du maréchal d'Estrées. Au commencement de 1689, il fut nommé lieutenant général des armées navales, et reçut l'ordre de transporter en Irlande les troupes que Louis XIV envoyait au secours de Jacques II. Il appareilla de Brest le 6 mai, à la tête de 24 vaisseaux, 3 frégates et 6 brûlots. Le 12, il arrivait dans la baie de Bantry et procédait au débarquement des troupes, lorsqu'une flotte anglaise de 21 vaisseaux de guerre, flanquée de 8 ou 9 autres bâtiments, survint pour s'opposer au débarquement. Une action très-vive s'engagea vers onze heures et demie, entre les avant-gardes des deux armées; l'avantage demeura aux Français. L'amiral anglais, après être resté deux heures en ligne avec toute son armée, profita du vent qui vint à changer pour gagner au large. Châteaurenauld reprit alors l'opération du débarquement, qui fut terminée le 16. Châteaurenauld quitta les côtes d'Irlande, et, le 18, il rentra à Brest avec 7 voiles hollandaises qu'il avait prises chemin faisant.

En mai 1690, Châteaurenauld appareilla de Toulon avec 6 vaisseaux, pour rallier l'escadre de Tourville. Le 10 juillet suivant, il décida le gain de la bataille de Béveziers, en détruisant presque complètement, à la tête de l'avant-garde de l'armée française, l'avant-garde ennemie, commandée par l'amiral hollandais Evertzen. Il continua de s'illustrer par d'autres actions d'éclat, et, Tourville étant mort, il lui succéda dans la charge de vice-amiral du Levant. Il alla ensuite rejoindre l'escadre espagnole dans les eaux de la Vera-Cruz; puis, en 1703, il fut nommé maréchal de France, et peu après gouverneur de la Bretagne. Il mourut à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

Château - Rouge. Placé à la porte de l'ancien Paris, le Château-Rouge fut la résidence de la belle Gabrielle, maîtresse de Henri IV. Son architecture, très-simple, est du meilleur effet, et rappelle un peu le pavillon de la terrasse de Saint-Germain. Propriété particulière depuis deux siècles, ce château devait être fatalement mêlé aux événements politiques. En 1814, le roi Joseph, frère de l'empereur Napoléon, occupait militairement le Château-Rouge, où il présidait le conseil de défense de Paris. A l'une des fenêtres du premier étage, M. Allent, chef d'état-major de la garde nationale et directeur du dépôt des fortifications, étudiait la marche des assiégeants; à midi, un aide de camp de Marmont entra au château et vint annoncer au conseil que toute résistance était inutile; une heure plus tard, le roi Joseph le quittait pour n'y plus rentrer.

En 1845, un industriel imagina de transformer la magnifique propriété du Château-Rouge en bal public, et pendant deux ou trois étés ce fut le rendez-vous de toute la jeunesse élégante de Paris. De brillantes fêtes de nuit y furent données, et les célébrités chorégraphiques, Chicard, Rigolette, Frisette et Brididi, y vinrent étaler leurs grâces; mais le public est inconstant dans ses goûts, et, de même qu'on ne sut jamais pourquoi la vogue s'était attachée au Château-Rouge, de même on ignore les causes qui le firent abandonner peu à peu par ceux-là mêmes qui le fréquen-

taient le plus assidûment. Il était encore en pleine possession de la faveur publique, lorsque arrivèrent les événements qui amenèrent la révolution de Février, et le premier banquet réformiste qui eut lieu fut donné au Château-Rouge. Ce fut à partir de cette époque que l'établissement chorégraphique commença à être délaissé. Mais le château est resté debout, et le jardin qui l'entoure a été de nouveau transformé en bal public. Mais ce ne sont plus les viveurs du bon ton et les élégantes du demi-monde qui s'y donnent rendez-vous; ce sont de modestes commis et de jeunes ouvrières. Qu'importe après tout? le plaisir qu'on y prend est toujours le même, si le public est changé. Le Château-Rouge est si bien approprié à sa destination, qu'il ne se donne pas un grand bal de bienfaisance; une fête par souscription ou toute autre cérémonie de gala, dans les arrondissements du nord de Paris, qui n'ait lieu au Château-Rouge, où l'on danse trois fois la semaine, de six heures du soir à onze heures et demie, sans compter les bals de nuit.

CHATEAUXROUX (*Castrum Rufum*), ville de France (Indre), ch.-l. de départ., d'arrond. et de cant., à 255 kilom. S.-O. de Paris, sur l'Indre et le chemin de fer du Centre; pop. aggl. 14,014 hab. — pop. tot. 17,161 hab. L'arrond. comprend 8 cantons, 81 communes et 106,767 hab. Tribunaux de 1^{re} instance, de commerce et de justice de paix. Lycée impérial; école normale d'instituteurs, bibliothèque publique; ch.-l. de la 4^e subdivision de la 19^e division militaire; parc de construction d'équipages militaires; manufacture impériale de tabacs, occupant 100 surveillants et 1,450 ouvrières, et produisant annuellement 250,000 kilogr. de tabac en poudre. Exploitation de pierres lithographiques estimées, de pierres dites *herborisées*, représentant des dessins de la plus grande finesse; fabriques de draps communs, filatures, broseries, menuiserie, tanneries, élevage de chevaux. Commerce de laines, céréales, moutons, chevaux, vins et cuirs.

Cette ville, autrefois mal percée, mal bâtie, est formée aujourd'hui de rues spacieuses, régulières et bien pavées. Elle renferme quelques places agréables et de belles promenades, parmi lesquelles on remarque celle qui s'étend sur la rive de l'Indre. Parmi ses édifices, nous citerons : l'église principale, construction du x^e siècle, avec le tombeau de Clémence de Maillé, nièce du cardinal de Richelieu; le château, dont les tours cylindriques et les toits aigus offrent de loin un aspect pittoresque; l'ancienne église des Cordeliers, construction du xiv^e siècle; la maison dite du *père Adam*, dont la façade est de bois sculpté; la maison du maréchal Bertrand, et la statue élevée à ce maréchal sur la place *Sainte-Hélène*.

Châteauroux doit son nom et son origine à un château qu'y fit bâtir, en 950, Raoul le Grand, descendant du fondateur de la ville de Blois; des maisons se groupèrent peu à peu autour du château, et formèrent, dans le cours du x^e siècle, une petite ville qui prit le nom de *Castrum Rufum* ou *Castrum Rodolphi*, Château de Raoul, d'où est venu le nom moderne de Châteauroux. Conquise par Philippe-Auguste, cette ville fut réunie au Berry. La ville de Châteauroux était une baronnie qui appartenait à la famille de Chauvigny, d'où elle passa par mariage dans la maison de Maillé, au commencement du xiv^e siècle. Françoise de Maillé la porta dans la maison d'Aumont, en faveur de laquelle elle fut érigée en comté par lettres patentes du mois d'août 1573. Henri de Bourbon, prince de Condé, acquit ce comté à titre onéreux, en 1612, et obtint du roi Louis XIII son érection en duché-pairie, en 1616. Louis XV acheta ce duché à Charles de Bourbon, et en fit don à une de ses maîtresses, la marquise de La Tourneille, qui prit le nom de duchesse de Châteauroux. A la mort de cette favorite, le duché fit retour à la couronne. Pendant la Révolution, cette ville, patrie de Guimond de La Touche et du général Bertrand, fut appelée *Indreville*.

CHATEAUXROUX (Marie-Anne de Nesles, marquise de La Tourneille, duchesse de), maîtresse du roi Louis XV, née en 1717 de Louis III, marquis de Nesles, prince d'Orange, et de Lisle-sous-Montréal. Marie-Anne de Nesles avait douze ans (1729) lorsque mourut sa mère, cette Mme de Nesles trop connue par ses galanteries, et de laquelle on disait même qu'elle avait la première joué avec le roi au jeu de l'amour. La jeune fille fut recueillie par sa grand-mère maternelle, Mme de Mazarin, et resta près d'elle jusqu'à son mariage avec Jean-Louis de La Tourneille. Elle devint veuve en 1742. A cette époque, sa grand-mère était morte, et M. de Maurepas, l'héritier de Mme de Mazarin, refusa d'ouvrir la porte de son hôtel devant la marquise. Que faire? Elle alla à Versailles demander un asile à la comtesse de Mailly, sa sœur aînée.

Mme de Mailly, qui fut pour Louis XV ce que La Vallière avait été pour Louis XIV, était encore à cette heure la maîtresse en titre; mais elle régnait déjà depuis dix années, et c'était beaucoup pour une reine de la main gauche. Le roi n'était plus le timide amoureux de dix-huit ans, dans la poche duquel Mlle de Charolais était obligée de glisser une déclaration d'amour; c'était le roi n'aimant rien, ne haïssant rien, ne tenant à rien, ne pensant à rien; c'était le roi ennuagé et cherchant à se désennuyer, ou mieux qu'on cherchait à désennuyer. Un jour, Mme de Vintimille

rint voir sa sœur, Mme de Mailly, et Louis XV se désempa quelque temps avec elle. Quand meurt Mme de Vintimille, Mme de Brancas, duchesse de Lauraguais, vient trouver Mme de Mailly, pour pleurer avec elle la chère morte, qui était sa sœur aussi, et, le lendemain, on dit à la cour : « Il ne tient qu'un roi de ne pas s'apercevoir que la pauvre Mme de Vintimille n'est plus là. » Mme de Mailly avait fermé les yeux sur ces infidélités ; bien plus, au lieu de combattre les amours du roi, elle avait pris le parti de les aider, aimant mieux posséder à demi son amant que de le perdre tout à fait. Mais le roi, peu à peu, en est venu à ne plus aimer celle qui véritablement avait ouvert son cœur à l'amour, avec laquelle, à vingt ans, il allait courir, à l'heure où tombe la rosée, dans les bois de Meudon et de Satory. Il est las d'elle, elle l'ennuie ; que son pourvoyeur ordinaire, M. de Richelieu, lui présente un nouveau hochet. Le nouveau hochet fut Mme la marquise de La Tournelle, bientôt duchesse de Châteauroux, cinquième sœur de Mme de Mailly. « Il fallait bien épuiser la famille, » a dit Eugène Pelletan.

A cette date, la nouvelle favorite habitait chez sa sœur, la marquise de Nesles. Elle était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Une autre de ses sœurs, la marquise de Flavacourt, qui était venue en même temps qu'elle à Versailles, était fort belle aussi, et l'on dit que le roi tourna d'abord les yeux vers elle ; mais Mme de Flavacourt aimait son mari, et elle eut l'outrecuidance de se refuser à satisfaire la fantaisie du roi. Alors on se tourna donc vers Mme de La Tournelle ; mais elle aussi aimait : elle aimait le comte d'Agénais, fils du duc d'Aiguillon, neveu de M. de Richelieu. Deux échecs, c'était trop, en vérité. L'entremetteur ordinaire du roi promit d'arranger la chose ; il prouva à Mme de La Tournelle que son neveu la trompait, et celle-ci qui, sans doute, ne demandait pas mieux que de le croire, résolut de se venger et de prendre le roi pour complice de sa vengeance.

Le lendemain 12 novembre 1742, le roi montait en carrosse, ayant à ses côtés la nouvelle favorite, et allait à Choisy. A la même heure, par une petite porte dérobée de Versailles, Mme de Mailly sortait et montait seule dans un fiacre, pour se faire conduire chez la comtesse de Toulouse, son amie. On dit que Mme de La Tournelle eut honte d'abord de remplacer ses trois sœurs, et qu'insensible aux soupçons de l'amoureux qui grattait à sa porte elle se barricada dans sa chambre. Cependant un beau matin, un mois après le départ de Versailles, le bruit se répandit qu'en faisant le lit de Mme de La Tournelle, on avait trouvé sous le chevet la tabatière du roi.

Mme de Mailly, en recevant de Louis XV l'ordre de quitter la cour, avait pleuré, prié, puis avait jeté des cris d'Ariane abandonnée ; elle avait promis de jouer auprès de cette troisième sœur qui venait de lui prendre l'amour du roi le rôle qu'elle avait joué auprès des deux autres ; mais Mme de La Tournelle la haïssait et elle exigea son renvoi ; ce fut le premier article de sa capitulation. Voici les autres :

Art. 2. Mon titre de marquise sera changé en celui de duchesse, avec les honneurs et distinctions attachés à cette dignité.

Art. 3. Le roi me fera un sort tel qu'aucun événement ne puisse m'en priver, et ma fortune sera indépendante de toutes les variations qui surviendraient dans les inclinations de Sa Majesté.

Art. 4. En cas de guerre, le roi se mettra à la tête de son armée, Mme de La Tournelle ne voulant pas être accusée d'avoir détourné le roi de ses devoirs de souverain.

Nous avons vu que Louis le Bien-Aimé avait accompli la première condition posée par la favorite, et fait chasser sans pitié Mme de Mailly. Il ne fut pas davantage rebelle à la seconde, et la marquise de La Tournelle reçut le brevet dont voici le texte : « Louis, par la grâce de Dieu, etc., etc. Le droit de conférer des titres d'honneur et de dignité étant un des plus sublimes attributs du pouvoir suprême, les rois, nos prédécesseurs, nous ont laissé plusieurs monuments de l'usage qu'ils en ont fait en faveur des personnes dont ils ont voulu illustrer les vertus et le mérite. Considérant, en conséquence, que notre très-chère et très-aimée cousine, Mme de Mailly, veuve du sieur marquis de La Tournelle, est issue d'une des plus grandes familles de notre royaume, alliée à la nôtre et aux plus anciennes de l'Europe ; que ses ancêtres ont rendu depuis plusieurs siècles de grands et importants services à notre couronne, nous avons jugé à propos de lui donner, par notre brevet du 20 octobre dernier (1743), la duché-pairie de Châteauroux, ses appartenances et dépendances, sis en Berry, que nous avons de notre très-cher et très-aimé cousin, Louis de Bourbon, comte de Clermont, prince de notre sang. Et nous avons recommandé que ledit brevet fût expédié à notre dite cousine ; en conséquence duquel brevet elle a pris le titre de duchesse de Châteauroux, et jouit en notre cour des honneurs attachés à ce titre. » Avec ce brevet, la duchesse de Châteauroux reçut un contrat de 80,000 livres de rente, en exécution de l'article troisième. Enfin, nous allons voir bientôt Louis XV remplir la quatrième condition imposée par sa maîtresse, en se mettant à la tête de ses armées.

La quatrième sœur de Mme de Mailly est

III.

donc favorite avouée, reconnue ; elle est riche, elle est duchesse, elle a une cour qui se compose des princesses de Conti, de Charolais, de La Roche-sur-Yon, de Mmes d'Antin, de Soubise, d'Égmont, de Boufflers, de Chevreuse. Une seule grande dame manque à cette pléiade, c'est Mme de Maurepas... La duchesse de Châteauroux n'a pas oublié que la marquise de La Tournelle a été chassée de l'hôtel de celle qu'on appelle à la cour la *dame de pique*. Cependant M. de Maurepas, quand il a vu poindre la haute fortune de la marquise de La Tournelle, a bien essayé de se rapprocher d'elle, mais il a été repoussé avec hauteur et dédain. Lui non plus n'oubliera pas. La favorite, tous les jours comblée de nouvelles marques de l'amour du roi, reçoit la haute et inespérée faveur d'un tabouret à la cour ; vite, M. de Maurepas taille sa plume, écrit et fait circuler sous le manteau les vers suivants :

Incesteuse La Tournelle,
Qui des trois êtes la plus belle,
Ce tabouret tant souhaité
A de quoi vous rendre bien fière :
Votre devant, en vérité,
Sert bien votre gentil derrière.

Le 4 mai 1744, Louis XV, fidèle à sa promesse, part pour cette guerre qui devait finir, malgré le maréchal de Saxe, par la paix honteuse d'Aix-la-Chapelle, et Mme de Châteauroux, accompagnée de Mme de Lauraguais, se retire à Plaisance, maison de campagne de Paris-Duverney. Mais le 7, tandis que le roi entrain en vainqueur à Menin, la favorite, impatiente, faisait des préparatifs de départ, et la nuit suivante, s'esquivait de Plaisance avec sa sœur. Bientôt elle rejoignit le roi, et, malgré le mauvais effet produit par sa présence, les insultes des soldats, les chansons qu'on venait chanter sous ses fenêtres, elle le suivait à Lille, à Ypres, à Dunkerque, enfin à Metz.

C'est dans cette dernière ville que Louis XV tomba malade, le 8 août 1744, et que recommença contre la duchesse de Châteauroux la comédie jouée autrefois lors d'une maladie de Louis XIV par Mme de Maintenon, aidée de l'évêque de Meaux, contre Mme de Montespan. On fit peur à Louis XV du diable et de l'enfer, et le moribond accorda tout ce que lui demandaient l'évêque de Soissons, M. de Maurepas, le jésuite Pérusseau, etc. : il sacrifia son amour à son salut. La favorite et sa sœur furent chassées de la chambre du roi, puis de la ville, et huées par la populace.

Cependant Louis XV, comme son aïeul, à peine guéri, pensa à son ancienne maîtresse, et eut un regain d'amour. On le vit d'abord s'éloigner de Marie-Leczinska, dont on l'avait forcé de se rapprocher, puis il discontinua ses prières et exila M. de Châtillon, qu'on avait entendu mal parler de la duchesse de Châteauroux. Celle-ci, de son côté, pensait au roi, était inconsolable, mais espérait encore. Elle écrivait à Richelieu, qui était à Montpellier, à propos de la rentrée de son royal amant à Paris : « Il est venu à Paris, et je ne puis vous rendre l'ivresse des bons Parisiens ; tout injustes qu'ils sont pour moi, je ne puis m'empêcher de les aimer à cause de leur amour pour le roi ; ils lui ont donné le nom de Bien-Aimé, et ce titre efface tous leurs torts envers moi. »

... Mais croyez-vous qu'il m'aime encore ? Il croit peut-être avoir trop de torts à effacer, et c'est ce qui l'empêche de revenir. Ah ! il ne sait pas qu'ils sont tous oubliés.... Je n'ai pu résister au désir de le voir ; je me suis mise de manière à ne pas être reconnue, et, avec Mlle Hébert, j'ai été sur son passage. Je l'ai vu ; il avait l'air joyeux et attendri ; il est donc capable d'un sentiment tendre ; je l'ai fixé longtemps, et voyez ce que c'est que l'imagination ! j'ai cru qu'il avait jeté les yeux sur moi et qu'il cherchait à me reconnaître. Sa voiture allait si lentement, que j'eus le temps de l'examiner longtemps. Je ne puis vous exprimer ce qui se passa en moi ; je me trouvais dans la foule très-pressée, et je me reprochais quelquefois cette démarche pour un homme par qui j'avais été traitée si inhumainement ; mais, entraînée par les éloges qu'on faisait de lui, par les cris que l'ivresse de la joie arrachait à tous les spectateurs, je n'avais plus la force de m'occuper de moi. Une seule voix sortie près de moi me rappela à mes malheurs, en me nommant d'une manière injurieuse....

Le soir même de sa rentrée triomphale dans sa bonne ville de Paris, la nuit étant venue, Louis XV sortait des Tuileries par une porte dérobée, passait le Pont-Royal et allait, rue du Bac, frapper chez Mme de Châteauroux. Elle était prévenue, elle était sur ses gardes, et reçut son royal amant avec la fierté d'autrefois. Comme deux ans auparavant, elle ne voulait capituler qu'à certaines conditions, et ces conditions furent acceptées : M. de Boulton fut exilé, l'évêque de Soissons fut exilé, le père Pérusseau fut exilé ; La Roche-Aucault, Balleroy, tous les ennemis de la favorite furent exilés. Enfin M. de Maurepas vint, par ordre du roi, le lendemain, faire des excuses à son ennemie, à celle qu'il avait à Metz fait chasser ignominieusement.

Mais, tandis que Mme de Châteauroux s'apprêtait à faire sa rentrée à Versailles, à l'heure où elle venait de retrouver le sourire de son amant, tout à coup elle se sentit malade. C'était le 14 novembre 1744 ; le 8 décembre

suivant, elle mourait dans des convulsions atroces, et criant bien haut qu'elle avait été empoisonnée par M. de Maurepas.

Son corps fut inhumé dans la chapelle de Saint-Michel, à Saint-Sulpice, le surlendemain 10 décembre 1744, deux années juste après le jour où la tabatière du roi avait révélé à la cour que la marquise de La Tournelle avait remplacé la comtesse de Mailly.

Des lettres de Mme de Châteauroux, qui ont été retrouvées et publiées en 1806, montrent que cette femme hautaine, ambitieuse, méchante envers sa sœur, avait cependant quelques sentiments élevés, qui, joints à l'influence des mœurs relâchées de son temps, peuvent, jusqu'à un certain point, lui servir d'excuse :

« Louis XIV s'est illustré à la tête de ses armées ; Louis XV doit, en suivant cet exemple, faire trembler ses ennemis. Sa présence doublera le courage de ses troupes ; les officiers sacrifieront tout pour avoir l'honneur de vaincre sous les yeux de leur souverain ; la victoire entourera le char du roi à son retour, et j'aurai la gloire de dire : C'est à moi que sont dus ces honneurs ; c'est moi qui ai conseillé ces démarches ; la France me doit son bonheur et sa prospérité ; je ne dois plus rougir de la qualité de favorite, puisqu'elle m'a mise à portée de développer dans le cœur du roi les germes de grandeur et de bravoure que ses ministres voulaient étouffer. J'ai eu l'orgueil de contribuer à le rendre un héros ; j'y ai réussi, et j'ai honoré les moyens qui m'ont amenés à cette réussite. Voilà ce que je me dis pour me justifier à mes propres yeux. J'ai l'ambition de marcher de pair avec mon amant par mes sentiments, et de forcer ceux qui pourraient me blâmer d'avoir consenti à être la maîtresse du roi, de convenir que les motifs qui m'y ont conduits étaient louables, etc... »

CHÂTEAUVIEUX (Suisses de). On désigne ainsi, dans l'histoire de la Révolution, les quarante soldats du régiment suisse de Châteaueux qui avaient été condamnés à trente ans de galères pour avoir joué le rôle le plus actif dans la sédition militaire de Nancy, août 1790. [V. NANCY (affaire de).] Après l'acceptation de la Constitution par le roi (septembre 1791), une amnistie générale avait été rendue pour tous les faits relatifs à la Révolution. Le côté droit, le parti de la cour, au nom de la discipline, se refusait obstinément à ce que les malheureux soldats de Châteaueux y fussent compris. Les jacobins, au contraire, les représentèrent comme des victimes d'une impitoyable discipline, comme des martyrs de la liberté. Collot-d'Herbois se fit leur orateur et leur patron. Enfin l'Assemblée décréta leur mise en liberté (février 1792). Leur sortie du bagne fut un triomphe ; Brest leur offrit une fête splendide ; Paris, après avoir ouvert en leur faveur une souscription (à laquelle on fit participer la famille royale (comme appartenant à la section des Tuileries), les accueillit par une solennelle pleine d'éclat, qui prit le nom de *fête de la Liberté* (15 avril 1792). Les constitutionnels ne montrèrent pas moins d'animosité que le parti de la cour contre ces malheureux soldats révoltés. André Chénier, dans une satire violente, les représente comme des voleurs et des meurtriers. Rien de plus injuste ; mais c'est avec non moins d'exagération que les jacobins les exaltèrent. On prétendit qu'ils avaient refusé de tirer sur le peuple au 14 juillet. En réalité, campés au Champ-de-Mars en cette journée mémorable, ils n'avaient pas eu occasion d'opposer un refus à des ordres qu'on ne leur avait pas donnés. Ce qu'il y a de plus positif, c'est que la dureté de leurs officiers, l'arrêt cruel qui avait été rendu contre eux, leurs infortunes, excitèrent en leur faveur l'intérêt public, et servirent ensuite d'aliment aux luttes acharnées des partis.

CHÂTEAUVILLAIN, bourg de France (Haute-Marne), ch.-l. de canton, arrond. et à 21 kilom. S.-O. de Chaumont, sur l'Aujon ; pop. aggl. 1,608 hab. — pop. tot. 1,774 hab. Haut fourneau ; commerce de bois de construction, de chauffage et de charpente, et de vins. Restes d'un château féodal entouré d'un beau parc, et possédé par le prince de Joinville jusqu'en 1852.

Le bourg de Châteaueux a donné son nom à une ancienne famille, dont l'héritière, Jeanne, fut mariée, vers 1340, à Jean, seigneur de Thil, en Auxois, connétable de Bourgogne. De cette nouvelle maison de Châteaueux sortit Jean, sixième du nom, dont la fille Anne porta la seigneurie de Châteaueux dans la maison de La Baume. De Marc de La Baume, comte de Montrevel, qu'elle avait épousé en 1508, elle avait eu, entre autres enfants, Joachim de La Baume, qui obtint du roi Henri II l'érection en comté de la seigneurie de Châteaueux. Ce Joachim de La Baume ne laissa qu'une fille, Antoinette de La Baume, comtesse de Châteaueux, mariée à Jean d'Annebault, baron de la Hunaudaye, dont elle eut pas d'enfants. Le comté de Châteaueux revint alors à Catherine, l'une des sœurs de Joachim, mariée à Jacques d'Avaujour, dont les successeurs vendirent le comté à Nicolas de l'Hôpital, marquis de Vitry, maréchal de France, dont le fils, François-Marie de l'Hôpital, obtint, en 1650, des lettres patentes érigeant le comté de Châteaueux en duché-pairie, sous le nom de Vitry. Mais le duc de Vitry étant mort sans postérité mâle, la pairie se trouva éteinte, et le duché fut acquis par le comte de Morstein, grand trésorier de Po-

logne établi en France. C'est des héritiers de ce dernier que l'acheta Louis-Alexandre, comte de Toulouse, fils légitimé de Louis XIV. Il fut, par la suite, érigé en duché-pairie, sous le nom de Châteaueux, en faveur du comte de Toulouse.

CHATEB s. m. (cha-tèbb). Astron. Nom arabe de la planète Mercure.

CHATEE s. f. (cha-té). Portée d'une chatte. On écrit mieux CHATTÉE.

CHÂTEIGNERAIE (François DE VIVONNE, seigneur de LA), gentilhomme français, né en 1520, mort en 1547. Il avait eu pour parrain le roi François Ier et fut élevé à la cour, où il ne tarda pas à se rendre célèbre par sa force physique et par son habileté à tous les exercices du corps, surtout à la lutte et à l'escrime. Sa brillante conduite pendant la guerre d'Italie, au siège de Coni et à la journée de Cérusoles (1544), prouvèrent que le courage militaire ne lui faisait point défaut ; mais toutes ces qualités étaient obscurcies par une présomption excessive et une humeur des plus querelleuses. Le chroniqueur Brantôme, qui était neveu de La Châteigneraine, et qui, d'ordinaire, est plus sobre de blâme que d'éloges envers ses hommes illustres, nous dit lui-même que son oncle « n'avait que cela de mauvais qu'il étoit trop haut à la main et querelleux. » Mais c'était là un titre de plus à la faveur de François Ier, grand amateur et grand admirateur des beaux coups d'épée et des passes d'armes, et il avait l'habitude de dire, toujours au rapport du même Brantôme : « Nous sommes quatre gentilshommes de la Guyenne, Châteigneraine, Sausac, Essé et moi, qui courons à tous venants. » Une carrière des plus brillantes s'ouvrait donc pour le jeune La Châteigneraine, lorsqu'une querelle, dans laquelle il s'engagea surtout par la confiance qu'il avait dans son adresse et sa valeur, vint y mettre fin. Le dauphin, depuis Henri II, avait tenu sur le comte de Gui de Chabot, seigneur de Jarnac, beau-frère de la duchesse d'Étampes, des propos offensants, qui furent recueillis et répétés par les partisans de Diane de Poitiers, favorite du dauphin et rivale de la maîtresse du roi. La duchesse d'Étampes, au nom de Jarnac, demanda justice de ces bruits calomnieux à François Ier, qui ordonna d'en faire la recherche la plus sévère. Le dauphin était alors assez mal avec son père, et il avait à craindre un redoublement de la colère du roi, si celui-ci apprenait quel était le véritable auteur du scandale. La Châteigneraine, pour s'attirer la faveur du dauphin, prit la faute pour son compte et déclara n'avoir fait que répéter une confidence qu'il tenait de Jarnac lui-même. Celui-ci demanda au roi la permission de venger son honneur outragé par un combat en champ clos contre la Châteigneraine ; mais François Ier, tant qu'il vécut, ne voulut pas permettre ce duel. A peine Henri II eut-il monté sur le trône que Jarnac renouvela sa demande et la vit enfin accueillie. Le combat eut lieu dans le parc de Saint-Germain-en-Laye, le 10 juillet 1547, en présence de toute la cour. L'adresse de La Châteigneraine était tellement connue, et il paraissait lui-même si sûr du triomphe, que l'on regardait d'avance son adversaire comme vaincu. Cependant, contre toutes les prévisions, Jarnac fut vainqueur, grâce à un coup de revers duquel il fendit le jarret de La Châteigneraine, et qui s'appela encore aujourd'hui le *coup de Jarnac* (V. JARNAC). La Châteigneraine fut tellement humilié de cette défaite, qu'il ne voulut pas y survivre et arracha l'appareil mis sur sa blessure ; il mourut la nuit suivante.

CHÂTEILLON (Sébastien), théologien. V. CASTALION.

CHÂTEL s. m. (châ-tel). Ancienne forme du mot *château*, usitée encore dans le style marotique :

Tu connais ce *châtel* antique,
Que fit bâtir François premier,
Masure bizarre et gothique.

DORAT.

CHÂTEL, bourg de France (Vosges), ch.-l. de canton, arrond. et à 17 kilom. N.-O. d'Épinal, sur la rive droite de la Moselle ; pop. aggl. 1,164 hab. — pop. tot. 1,277 hab. Tanneries, moulins à farine. Commerce de houblon et de broderies. On y remarque des vestiges de la voie romaine qui reliait Bâle à Metz ; une assez belle église gothique ; des traces des anciennes fortifications de la ville, et les bâtiments des couvents des augustines et des capucines, aujourd'hui occupés par un petit séminaire.

CHÂTEL (Jean), régicide, né vers 1575. Il avait à peine dix-neuf ans, lorsqu'il s'introduisit, le 27 décembre 1594, dans l'hôtel du Bouchage, près du Louvre, pénétra dans la chambre de Gabrielle d'Éstrées, et frappa Henri IV d'un coup de couteau qui ne l'atteignit qu'à la levre supérieure et lui brisa une dent. Le roi voulait pardonner à l'assassin, et il envoya des gardes pour protéger les jésuites contre la fureur populaire. Châtel fut condamné à mort et exécuté le 29 décembre ; sa main fut coupée par le bourreau, et il fut ensuite tenaillé et tiré à quatre chevaux. Il souffrit toujours qu'il avait agi de son propre mouvement ; mais il fut constaté que les excitations plus ou moins directes ne lui avaient pas été épargnées. Ce malheureux fanatique était plein de l'idée que c'était être agréable à Dieu et à l'Eglise que de tuer un roi héré-

tique, doctrine qui était celle des révérends pères et de tous les anciens ligueurs. Le P. Guignard, régent du collège de Clermont (aux jésuites), et dans les papiers duquel on avait trouvé des écrits séditieux, fut pendu. Les jésuites furent chassés du royaume comme *corrupteurs de la jeunesse, perturbateurs, ennemis du roi et de l'Etat*. Mais ils rentrent en 1605 et reprirent assez de crédit pour faire abattre la pyramide qui avait été élevée devant le Palais-de-Justice pour rappeler le crime de Châtel. L'arrêt de condamnation de cet assassin fut mis à l'index à Rome, comme entaché d'hérésie, et lui-même fut placé par les vieux ligueurs dans le catalogue de leurs martyrs. Le trop fameux Jean Boucher écrivit son *Apologie*.

Châtel était fils d'un riche marchand de Paris, établi au coin de la rue de la Vieille-Draperie, dans la Cité; après avoir étudié sous les jésuites, il avait fait son cours de philosophie à l'Université. C'était un caractère doux, faible, très-enclin à la dévotion et à l'exaltation religieuse, intelligent, mais d'une imagination inflammable et facile à égarer; il avait été nourri du lait de la Ligue, et, dans son zèle catholique, il crut faire un acte parfaitement méritoire aux yeux de Dieu et de l'Eglise en essayant de tuer Henri IV. Sixte-Quint n'occupait plus la chaire de saint Pierre; il était allé rejoindre le bienheureux apôtre en paradis; mais Henri IV était encore, en 1594, sous le poids de la fameuse bulle d'excommunication et de déchéance *Ab immenso*, ce monument prodigieux des insolentes prétentions des papes, où « Henri de Bourbon, soi-disant roi de Navarre, et Henri, également de Bourbon, prétendu prince de Condé, hérétiques, » étaient déclarés « inhabiles à perpétuité, eux et leurs descendants, à succéder à quelque duché, principauté, domaine ou royaume que ce pût être, » en franchissant leurs sujets de tout devoir envers eux, de fidélité et d'obéissance, et ordonnant à ceux-ci de prêter la main à tout ce qui pourrait être fait contre lesdits personnages. (V. le *Grand Bullaire romain*, t. II, p. 163.) Il était, aux yeux des catholiques, l'ennemi de l'Eglise, et le jésuite Mariana avait démontré récemment qu'il était non-seulement loisible, mais méritoire, de tuer un roi qui ne l'était pas selon le cœur du pape.

Henri IV a raconté lui-même, en bonhomme, les circonstances de l'attentat de Jean Châtel sur sa personne, dans une lettre qu'il écrivit de sa main, le jour même de l'événement, aux maires des principales villes du royaume, et dont il leur fit expédier aussitôt des copies. Voici cette curieuse lettre :

« Il n'y avait pas plus d'une heure que nous étions arrivés à Paris de retour de notre voyage de Picardie, et étions encore tout botté, ayant autour de nous le prince de Conti, le comte de Soissons et le comte de Saint-Paul, et plus de trente ou quarante des principaux seigneurs et gentilshommes de notre cour, comme nous recevions les sieurs de Ragni et de Montigni qui ne nous avoient pas encore salué, un jeune garçon, nommé Jean Châtel, fort petit et âgé au plus de dix-huit à dix-neuf ans, s'étant glissé avec la troupe dans la chambre, s'avança sans être quasi aperçu, et, nous pensant donner dans le corps du couteau qu'il avoit, le coup, parce que nous nous étions baissés pour relever lesdits sieurs de Ragni et de Montigni qui nous saluoient, ne nous a porté que dans la levre supérieure du côté droit, et nous a entamé et coupé une dent. Il y a, Dieu merci, si peu de mal que pour cela nous ne nous mettrons pas au lit de meilleure heure. »

Le caractère de ce crime est clairement constaté par l'interrogatoire de son jeune auteur : c'était un meurtre agréable à Dieu qu'il avait voulu commettre, un meurtre pour le service de l'Eglise. Le prévôt du Louvre, lorsqu'il l'eut arrêté et fait fouiller, avait trouvé sur lui, entre autres objets de dévotion, un *agnus Dei*.

« Enquis qui lui a baillé l'*agnus Dei*, la chemise Notre-Dame et tous les chapelets qu'il a autour du cou, et si ce n'étoit pas pour lui persuader d'assassiner le roi, sous l'assurance qu'il seroit invulnérable, et qu'on ne pourroit lui faire aucun mal :

« A dit que sa mère lui avait baillé l'*agnus Dei* et la chemise Notre-Dame, et, quant aux chapelets, les avoir lui-même enfilés. »

Il y eut quelques présomptions contre son père. Il soutint, à la question ordinaire et extraordinaire, et jusqu'à la mort, qu'il n'avait communiqué son dessein à personne, et qu'il avait entrepris ce coup de son propre mouvement.

« Enquis pourquoi il a voulu tuer le roi :

« A dit que, pour expier ses péchés, il avoit cru qu'il falloit qu'il fist quelque acte signalé et utile à la religion catholique, apostolique et romaine; et, y ayant failli, le feroit encore, s'il pouvoit.

« Enquis de nouveau par qui il a été persuadé de tuer le roi :

« A dit avoir entendu dire en plusieurs lieux qu'il falloit tenir pour maxime véritable qu'il étoit loisible de tuer le roi, dès qu'il n'étoit pas approuvé par le pape, et que cette doctrine étoit commune. »

Le malheureux enfant disoit vrai; il n'y avait pas encore un an que la plupart des prédicateurs et presque tous les religieux

l'enseignaient en chaire, dans le confessionnal et dans leurs thèses, conformément à la doctrine des jésuites hardiment formulée par le P. Mariana.

On voit dans tout ce procès un malheureux qui croit n'avoir fait que mettre en pratique les maximes de ses maîtres, regrettant de n'y avoir pas réussi, ferme dans ses principes, simple, vrai, toujours égal dans ses réponses; un véritable fanatique sincère, convaincu, qui n'est pas étonné à l'aspect de ses juges, qui se regarde comme un martyr, et considère les supplices comme l'expiation de ses péchés. On peut en juger par une de ses réponses. Après qu'on l'eut ôté de la torture : « Je m'accuse, dit-il humblement à son confesseur, de quel que impatience dans mes tourments; je prie Dieu de me le pardonner, et de pardonner à mes persécuteurs. »

Il croyait n'avoir besoin que de ce pardon, et il poussait la charité chrétienne jusqu'à prier Dieu de vouloir bien pardonner à ses persécuteurs, bien qu'il n'eût point cessé de trouver légitime de tuer le roi, pour ce seul fait qu'il n'était pas approuvé par le pape, et qu'il eût dit que « y ayant failli, il le feroit encore, s'il pouvoit. »

Il faut convenir que les jésuites faisaient en ce temps-là de bons élèves, et que leurs maximes n'étaient pas toujours semées dans une terre ingrate.

Châtel (PYRAMIDE DE JEAN), monument épi-colaire élevé, en janvier 1595, sur l'emplacement de la maison de Jean Châtel, le fanatique qui, le 27 décembre 1594, avait blessé à la levre d'un coup de couteau Henri IV, au retour d'un voyage en Picardie. Cette pyramide, qui se trouvait entre le Palais-de-Justice et l'église des Barnabites, n'existe plus aujourd'hui. Dès 1603, lors du rappel des jésuites, l'un d'eux, le P. Cottin, confesseur et prédicateur du roi, demanda la démolition de la pyramide, dont les inscriptions diffamèrent, selon lui, la société de Jésus. Henri IV y consentit, mais le parlement s'y refusa. Toutefois le roi passa outre, et le monument fut abattu; ce qui donna lieu à plusieurs épi-grammes en vers et en prose. Le prévôt des marchands, François Miron, remplaça cette pyramide par une fontaine qui depuis fut transportée dans la cour du Palais. Une ancienne estampe nous a conservé le dessin de la pyramide de Jean Châtel : c'était un grand piédestal triangulaire élevé sur trois gradins; chacune de ses faces était ornée de deux pilastres ioniques cannelés; entre ces pilastres se trouvait une table de marbre toute chargée d'inscriptions. Le piédestal était couronné, sur chacune de ses faces, par quatre frontons triangulaires, par un attique décoré de guirlandes, et surmonté de quatre autres frontons cintrés et coupés pour faire place aux écussons de France et de Navarre. Au-dessus de l'attique et aux angles s'élevaient quatre statues allégoriques, représentant les quatre Vertus cardinales. Le tout était surmonté d'un obélisque chargé de bossages et terminé par une croix fleuronée. Le monument avait 7 m. d'élévation.

CHÂTEL (François DU), peintre flamand, né à Bruxelles en 1626, mort vers 1680. Il étudia son art sous la direction du célèbre David Teniers. Il peignit d'abord avec beaucoup de succès des tableaux dans le genre de son maître, dont il imitait la manière à faire illusion; puis il représenta surtout des assemblées et des bals. Dessinateur correct et bon coloriste, du Châtel s'est montré peintre ingénieux et savant. Le plus important de ses tableaux est celui qui représente le *Roi d'Espagne recevant le serment de fidélité des états de Brabant et de la Flandre*. Il n'a pas moins de 20 pieds de long sur 14 de haut, et on y trouve plus de 1,000 figures d'une remarquable variété.

CHÂTEL (l'abbé Ferdinand-François), fondateur de l'Eglise catholique française, né à Gannat (Allier) en 1795, mort en 1857. Il fut d'abord apprenti tailleur, puis il entra au petit séminaire de Montfermeil, par la protection d'un prêtre de sa paroisse qui avait cru reconnaître en lui des dispositions pour l'état ecclésiastique. En 1818, il reçut les ordres. Successivement vicaire de Notre-Dame de Moulins, curé de Monetay-sur-Loire, aumônier du 20^e de ligne, puis du 2^e régiment des grenadiers de la garde royale à cheval, il se fit remarquer à Paris, dès 1823, comme prédicateur. Il écrivait, en même temps, dans le journal le *Réformateur* et dans l'*Echo de la religion et du siècle*. Quelques articles d'une orthodoxie douteuse motivèrent son interdiction par l'autorité ecclésiastique. Il ouvrit alors une chapelle dans sa chambre, rue des Sept-Voies, et y dit la messe en français. Les chaises, l'administration des sacrements, tout était gratuit; les assistants déposaient leurs offrandes volontaires dans un tronc. Comme il arrive toujours, le novateur eut des adeptes. Peu après éclata la révolution de Juillet; l'abbé Châtel l'accueillit avec transport. Il transféra sa chapelle rue de la Sourdière, à un deuxième étage, et la foule y accourut. Il n'était bruit dans la capitale que de l'*Eglise catholique française*. Son succès parut décisif, après l'imprudente procession faite par le clergé de Saint-Germain-l'Auxerrois, et qui amena le sac de l'Archevêché par le peuple (14 février 1831). Les abbés Auzou et Blachère, ses deux premiers coopérateurs, le

proclamèrent *évêque-primat de l'Eglise universelle*. Il prit son titre d'évêque au sérieux, et il chercha à le faire consacrer authentiquement par un haut dignitaire ecclésiastique. Grégoire et de Pradt, sollicités par lui, refusèrent. Foulard, un autre évêque constitutionnel, consentit à donner l'ordination à Auzou et à Blachère, mais, lorsqu'il s'agit de le sacrer lui-même évêque, il recula aussi. En désespoir de cause, Châtel eut recours au docteur Fabré-Palaprat, grand maître des Templiers, qui prétendait avoir le pouvoir de conférer la qualité épiscopale, l'ayant, disait-il, reçue lui-même de M. Mauviel, évêque de Saint-Domingue. Au titre de grand maître des Templiers, le docteur joignait celui de souverain pontife des *Joannites*, secte occulte, à la fois maçonnique et religieuse, qui prenait pour Evangile l'Apocalypse de saint Jean, et voulait ramener le christianisme à sa simplicité primitive. Fabré-Palaprat consentit à sacrer l'abbé Châtel, à lui fournir tout ce qui lui serait nécessaire pour la propagation de sa réforme, mais à la condition qu'il se ferait recevoir templier, et qu'il introduirait peu à peu dans l'Eglise française les pratiques du joannisme. Châtel souscrivit à tout, par une déclaration du 4 mai 1831, et aussitôt il fut sacré *évêque coadjuteur des Gaules*, en présence de la loge de Saint-Jean; Auzou et Blachère furent proclamés ses *vicaires primatiaux*.

On installe le nouveau prélat dans le bazar de la rue de Cléry. Son Eglise fait des progrès. Il se sent assez fort pour marcher seul, et, ne tenant aucune des promesses faites aux templiers, rompt un visage avec eux, vers la fin de 1831. Le conseil de l'ordre se rassemble, et décide qu'il sera dégradé, et son nom attaché à un poteau, ainsi que ceux de ses grands vicaires. On lui retire les ornements pontificaux qui lui ont été fournis, parmi lesquels figure la croix pastorale de l'évêque Grégoire, dont le grand maître lui avait fait présent. Dans le jugement qui le frappait, on lui reprocha d'être revenu au rite romain, de *faire du temple un bazar, et un théâtre du sanctuaire*.

Expulsé du bazar de la rue de Cléry, faute de paiement, Châtel revint rue de la Sourdière, d'où il dut déloger encore, pour la même cause. Il loua alors les écuries des Pompes funèbres, rue du Faubourg-Saint-Martin. Convaincu, par expérience, que les dons volontaires ne suffisaient pas pour couvrir les frais de location et pour l'entretien du culte, il fit payer les chaises, et établit un tarif pour les baptêmes, les mariages, les enterrements, etc. Il créa aussi un conseil pour l'administration du temporel de l'Eglise, et une société en commandite, dont les actionnaires devaient participer aux charges et aux bénéfices du culte. Par une constitution, il distribuait le territoire de la France en évêchés et en cures, fixait l'époque des synodes et des conciles, sans oublier même le costume des prêtres : le primat devait être vêtu de rouge, comme un cardinal. Mais tous ces détails restèrent à l'état de projet.

Chose plus grave, il modifiait, dans le sens catholique, sa profession de foi primitive, qui avait pour base le symbole de Nicée, et qui se resumait ainsi : « La loi naturelle, toute la loi naturelle, rien que la loi naturelle. » On le voyait avec surprise se rapprocher de la discipline et des pratiques extérieures de l'Eglise romaine. Auzou, son collaborateur le plus intelligent, lui reprocha toutes ces déviations, et fit une scission éclatante, entraînant avec lui tous ceux qui étaient attachés au premier programme (1832). Il repoussait l'épiscopat comme une institution aristocratique, et n'admettait que la hiérarchie élémentaire de la paroisse. Lui-même était pasteur de Clichy-la-Garenne, installé dans l'église de ce village, à la place du curé catholique, que les habitants avaient chassé après la révolution de 1830; aussi prenait-il le nom de *curé par élection du peuple*. Il avait pour vicaire un jeune homme qui lui était fort attaché, M. Laverdet, enfant du pays, qui exerçait la profession de libraire, et que l'abbé Châtel avait ordonné prêtre. Il y avait dix-huit mois que le nouveau culte se pratiquait dans l'église de Clichy, lorsque, à la fin de 1832, l'autorité y rétablit le clergé catholique, non sans troubles graves : plusieurs habitants furent arrêtés et condamnés par la police correctionnelle. Bientôt la même mesure fut exécutée dans toutes les communes qui avaient appelé les collègues de l'abbé Châtel pour desservir leurs églises, telles que Saint-Prix (Seine-et-Oise), Sellen-Harmois près de Montargis, Ville-Favard, dans le diocèse de Limoges, Lèves (Eure-et-Loir).

L'abbé Auzou, que n'avait pas découragé l'échec de Clichy, ouvrit un temple sur le boulevard Bonne-Nouvelle, avec M. Laverdet, dans une salle qu'avait occupée la ménagerie du fameux Martin, ce qui prêta à des allusions malignes. Pour que Châtel, dont il était toujours l'adversaire, ne pût l'attaquer en contrefaçon, il ajouta au titre d'Eglise française celui d'*apostolique*; mais il se vit bientôt contraint, comme son évêque, à tarifier les chaises pour payer son loyer. C'était en 1833. Pendant plusieurs années, il lutta d'influence avec son ancien maître, et ne mit pas moins d'activité que lui à ouvrir des temples, soit dans la capitale, soit aux environs, soit dans les départements.

Châtel finit par rester seul; aucun de ceux

qui avaient voulu établir quelque chose à côté de lui n'avait pu tenir : un temple joannite, ouvert par Fabré-Palaprat dans la cour des Miracles, s'était fermé de lui-même, faute de clients; un autre, établi place de la Sorbonne, par un nommé Roch, ancien prêtre du diocèse de Bourges, et se disant *patriarche de l'Eglise constitutionnelle de France*, avait été interdit par la police (1835). Quant à Châtel, il tint jusqu'en 1842, époque où l'autorité fit fermer son église de la rue du Faubourg-Saint-Martin, pour cause d'*outrage à la morale publique*. En vain adressa-t-il, l'année suivante, une pétition à la Chambre des députés contre cet acte, en invoquant l'article 5 de la Charte; il lui fallut en prendre son parti. Il obtint, pour vivre, un emploi dans l'administration des postes.

La révolution de 1848 vint ranimer un instant ses espérances; mais, au milieu des préoccupations politiques du moment, il ne trouva personne pour recommencer l'épreuve de l'Eglise française. Dans plusieurs clubs où il se fit entendre, sa voix éloquente trouva un écho sympathique parmi les socialistes. On remarqua surtout les discours qu'il prononça, dans le club présidé par Mme Niboyet, contre le célibat des prêtres, en faveur du divorce et de l'émancipation des femmes, discours qui ont été imprimés.

L'abbé Châtel, privé de son emploi, se créa des ressources en donnant des leçons. Dans ses dernières années, il vécut d'un petit commerce d'épicerie. On a de lui, outre les livres liturgiques de son Eglise et diverses brochures et sermons : *Profession de foi de l'Eglise catholique française* (1831, in-8°); *Catéchisme* (1833, in-8°), souvent réimprimé; *Code de l'humanité* (1838, in-8°).

CHÂTEL (Etienne), théologien protestant. V. CHASTEL.

CHÂTEL (du), nom de divers personnages. V. DUCHÂTEL.

CHÂTEL-MONTAGNE, bourg et commune de France (Allier), arrond. et à 28 kilom. S. de La Palisse et à 27 kilom. de Vichy; 1,607 hab. Scieries mécaniques, fours à chaux, filature de lin. Châtel-Montagne offre un des points de vue les plus admirables du Bourbonnais. Au sortir de Cusset, la route monte en serpentant entre des étangs qui la bordent des deux côtés. A part ces frêles pièces d'eau, rien de pittoresque dans le paysage. Mais lorsqu'on atteint la descente qui précède Châtel-Montagne, le voyageur est frappé d'admiration : à l'horizon, entre les deux côtes qui enserrant la vallée, se groupent des collines confusément amoncelées. Le mamelon qui porte le bourg sur son flanc est couronné d'un bouquet de pins clair-semés, dont les troncs se dessinent sur le ciel. La route se contourne et se replie sur elle-même dans la vallée, offrant à chaque détour un nouveau point de vue. La dernière rampe commence, s'enroulant autour du rocher; à gauche, par une échancrure, on aperçoit à l'horizon la chaîne du Forez, à peine indiquée dans le bleu sombre. L'impression que l'on éprouve en atteignant le village est tout d'abord assez triste : Châtel-Montagne paraît misérable, à cause de sa vétusté; toutefois, les habitants jouissent généralement d'une grande aisance due à leurs habitudes laborieuses et à la richesse du sol. Dans la rue principale, on remarque une petite maison très-curieuse par sa porte ogivale, son escalier déchaqueté et sa tourelle avec un escalier à vis. Un peu plus bas se rencontre une maison de bois dont les poutrelles, entre-croisées en tous sens, rappellent les vieilles maisons de Châteldon. Par une rue étroite et défoncée, on arrive à l'église, un des plus beaux spécimens qu'on puisse trouver du style roman. A l'intérieur, trois nefs reposent sur cinq piliers massifs, écrasés, à peine dégrossis; on se croirait dans un cloître. Les chapiteaux des colonnes sont enjolivés de figures de satyres accroupis; les feuilles d'acanthe s'enlacent aux chevaux et aux chimères. Des trois voûtes, l'une domine la nef; la seconde, plus élevée, couronne le chœur; la troisième s'élève au-dessus de l'autel. Le chœur est entouré de huit piliers sans ornement, sur lesquels se dresse un second rang de colonnettes grêles, qui touchent la voûte; derrière le chœur, deux chapelles basses sont étayées de petits pilastres massifs; les bas-côtés sont écrasés, noirs et lourds. L'impression est à la fois triste et religieuse. Par malheur, tout cela a été récemment badigeonné. Dans le chœur, on remarque encore deux fragments de boiseries finement sculptés; à l'intérieur du chœur, au premier étage, sont un portail cintré et deux arcades latérales; au-dessus, même disposition. En bas est une galerie composée de trois voûtes reliées à la porte principale; dans les deux niches des extrémités se trouvent deux piliers curieusement sculptés; dans la travée de gauche est une porte du clocher, édifice écrasé, porté sur deux rangs de colonnettes. Au milieu de ces frères piliers est établie une longue colonne qui s'élève jusqu'à la toiture.

Cette belle église n'est pas le seul monument historique de Châtel-Montagne : sur une colline, à 1 kilomètre du village, se dressent les ruines du château; deux tronçons de tourelles indiquent la façade; on y voit les oubliettes, une antique cheminée, une fenêtre de 2 m. d'épaisseur.

De ce point, la vue s'étend sur un immense panorama; sur un premier mamelon à droite.

une forêt de pins sombres tranche sur le vert clair des autres arbres et des prés; derrière Châtel-Montagne, une colline, rigide et pointue, surmontée d'une croix de fer; plus près, la ravissante vallée de l'Esbre, coupée de massifs de feuillage, de flaques d'une eau brune et écumeuse; au travers des arbres, des filatures au bord des sentiers, le chemin de la Malagoutte tout humide de vapeurs argentées et tout ruisselant de soleil.

CHÂTEL-SAINT-DENIS, bourg de Suisse, canton et à 35 kilom. S.-O. de Fribourg, chef-lieu de l'arrond. de son nom, sur la Veveyse; 2,339 hab. catholiques. Importante fabrication de fromages, belles verreries; grand commerce de bois. Belle église dédiée à saint Denis, vieux château, construit au VII^e siècle, et réparé au XVIII^e.

CHÂTELAINE s. m. (châ-te-lain — rad. *chatel*). Seigneur qui avait le droit d'avoir un château ou une maison forte, avec territoire : *Régulièrement, le CHÂTELAINE avait le droit de haute justice annexée à sa seigneurie; néanmoins, dans l'Anjou, le Maine, le Forez, le Dauphiné et à Blois, le CHÂTELAINE n'avait que le droit de basse justice et ne connaissait des causes civiles que jusqu'à soixante-dix sols, et des causes criminelles dont l'amende ne dépassait pas cette somme. Le roturier dit par habitude qu'il tire son origine de quelque ancien baron ou de quelque CHÂTELAINE.* (La Bruy.) *Officier envoyé dans les bourgades éloignées, pour y rendre la justice, par un grand seigneur dont le territoire trop étendu ne lui permettait pas d'agir personnellement. Ce châtelain était ainsi appelé parce qu'il était capitaine des châteaux des ducs et des comtes, et qu'il rendait la justice dans la basse-cour desdits châteaux : Le CHÂTELAINE usurpa souvent la propriété de sa charge, et d'officier se fit seigneur. *Châtelain royal*, Celui dont les appels étaient portés par devant les baillis et sénéchaux, et qui connaissait en première instance de toutes les causes et délits dont la connaissance n'était pas réservée aux baillis.*

— Par ext. Celui qui possède et habite un château : *Le CHÂTELAINE du bourg est un ancien épicier de mes amis.*

— *Châtelains royaux*, Ceux qui, relevant directement du roi, exerçaient le droit de haute justice. *Châtelains inférieurs*, Ceux qui relevaient des vassaux du roi, et qui n'avaient que la moyenne et la basse justice.

— Adjectif. : *Seigneur CHÂTELAINE. Juge CHÂTELAINE. Autrefois, les seigneurs CHÂTELAINS de Picardie n'allaient guère voir les seigneurs CHÂTELAINS du pays des Allobroges.* (Volt.)

Qu'il avait de bon vin,

Le seigneur châtelain.

SCARRON.

Châtelain de Cracovie (Lé), opéra allemand, musique de Pabst, représenté au théâtre de Königsberg en 1846. Cet ouvrage a du mérite. Il fut accueilli avec faveur, ce qui déterminait le compositeur à travailler pour le théâtre. Il donna, en 1848, un second ouvrage au même théâtre sous le titre de *Unser Johann* (Notre Jean).

CHÂTELAINE (Jean-Baptiste), graveur et dessinateur anglais, né à Londres en 1710; mort en 1771. Sa touche est libre, élégante et facile. On estime surtout ses paysages d'après Poussin, Cortone, Claude Lorrain, etc., et d'après ses propres compositions.

CHÂTELAINE (René-Théophile), militaire et publiciste, né à Saint-Quentin en 1790, mort en 1838. Il servit avec distinction dans les armées impériales, depuis 1808, quitta l'épée pour la plume en 1815, et se fit une brillante réputation comme publiciste et journaliste libéral sous la Restauration. Sa collaboration au *Courrier français* surtout a laissé de longs souvenirs dans la presse périodique. Parmi ses écrits, on distingue les *Lettres de Sidi Mahmoud* (1825), où il a imité avec esprit les *Lettres persanes*.

CHÂTELAINE (Anatole-Julien), géographe, né à Paris en 1817. Il entra comme employé au ministère de l'Agriculture et du Commerce (1846), puis fut chargé de se rendre en Amérique pour y remplir une mission commerciale (1850). M. Walewski, devenu ministre des affaires étrangères en 1855, nomma M. Châtelain secrétaire de son cabinet, et chef adjoint du bureau de la statistique. Outre des rapports publiés dans le *Moniteur* et dans les *Annales du commerce extérieur*, on doit à M. Châtelain les *Portes d'or* (1853), ouvrage sur la Californie; un *Atlas chronologique des chemins de fer de France* (1855), et un *Atlas des voies de communication dans le monde entier*.

CHÂTELAINE (Georges), chroniqueur bourguignon. V. CHASTELAIN.

CHÂTELAINE (Pierre), antiquaire et médecin flamand. V. CASTELLANUS.

CHÂTELAINE s. f. (châ-te-laine — fém. de *châtelain*). Femme d'un châtelain; maîtresse d'un château : *Une noble CHÂTELAINE.*

J'ai vu les voiles des jeunes *châtelaines* [plaine. Confondre leurs couleurs sur les monts, dans la C. DELAVIGNE.

O *châtelains et châtelaines,*

Voyez accourir dans les plaines

Votre noble et féal seigneur.

— Cost. Chaîne que les dames suspendent à leur ceinture, et à laquelle elles attachent des clefs, des instruments de couture et divers

menus objets. *Bijou que les femmes portent suspendu à leur ceinture par un crochet. *Bande de soie ou de laine que les femmes mettent à leur cou pour se préserver du froid.**

— Adjectif. : *Dame CHÂTELAINE. Chaîne CHÂTELAINE.*

CHÂTELANIE s. f. (châ-te-la-ni). Bot. Syn. de TOLPIDÉ.

CHAT-EL-ARAB (*rivière des Arabes*), fleuve de la Turquie d'Asie, dans le pachalik de Bas-sora; formé sous les murs de Corna par la réunion du Tigre et de l'Euphrate, baigne Bas-sora, et va se jeter dans le golfe Persique, après un cours de 145 kilom. du N.-O. au S.-E. Navigable dans tout son parcours pour les vaisseaux de 500 tonneaux.

CHÂTELARD s. m. (châ-te-lard — de *châtel*, qui s'est dit pour *château*). Nom donné, dans certaines provinces, à des éminences qui portent des vestiges d'anciennes fortifications.

— *Encycl.* La dénomination de *châtelard*, dans certaines parties de la France, est commune à plusieurs hauteurs ou éminences sur la plupart desquelles on voit encore des vestiges de fossés, comme à Treneaux et à Dancé (Loire), ou des restes de constructions et de murs d'enceinte, comme à Sainte-Catherine-sur-Riverie (Rhône), qui font présumer aux archéologues que ce furent des lieux de campement ou des postes d'observation gallo-romains. On trouve des *châtelards* dans les départements du Rhône, de la Loire, de l'Ain et de la Savoie. A quels événements militaires se rattache l'occupation de ces divers postes de défense? Si l'on remarque l'absence de *châtelards* dans le Dauphiné, tandis qu'on les trouve dominant les principaux passages qui, de cette province, conduisent dans le Forez, dans le Lyonnais, dans la Savoie et dans les Dombes, on pourra croire que ces *châtelards* ont été créés pour surveiller les mouvements de la province romaine, et auraient ainsi été construits par les Gaulois avant les guerres de César. Une circonstance à remarquer, c'est que les *châtelards* ne sont presque jamais isolés; il y a presque toujours, très-rapprochés l'un de l'autre, deux hauteurs désignées sous ce nom : la plus importante s'appelle le *grand châtelard*, l'autre, le *petit châtelard*. D'après leur situation, on est généralement amené à penser que les *châtelards* étaient des camps, et les *petits châtelards* de simples postes d'observation destinés à protéger ces derniers de toute surprise.

CHÂTELARD, village et paroisse de Suisse, canton de Vaud, district et à 5 kilom. de Vevey, près de la rive septentrionale du lac de Genève; 2,000 hab. protestants. Restes d'un ancien château où J.-J. Rousseau a placé, dit-on, la scène de la *Nouvelle Héloïse*.

CHÂTELARD (Lé), bourg de France (Savoie), chef-lieu de canton, arrond. et à 43 kilom. N.-E. de Chambéry, au pied d'une montagne escarpée et près du Chéran; pop. aggl. 339 hab. — pop. tot. 958 hab. Au-dessus du village se dresse un rocher abrupt qui porte les ruines d'un vieux château féodal; on jouit de là d'une très-belle vue sur les Beauges, plateau d'une élévation de 992 m., et complètement entouré d'une enceinte escarpée.

CHÂTELARD ou **CHÂTELLARD** (Jean-Jacques), mathématicien français, né à Lyon en 1693, mort en 1756. Il entra dans l'école des jésuites, et professa l'hydrographie à Toulon. Il a publié un *Recueil des traités de mathématiques à l'usage de MM. les gardes de la marine* (1749, 4 vol.).

CHÂTELAUDREN, bourg de France (Côtes-du-Nord), chef-lieu de canton, arrond. et à 20 kilom. N.-O. de Saint-Brieuc, sur le Leff; 1,305 hab. Tanneries, chapelleries, clouteries. Commerce de fruits, grains, miel, cire et beurre. Dans l'église paroissiale de Châteaudren, on remarque un bel autel sculpté par Corlay; aux environs, les ruines encore importantes de l'ancien prieuré de Notre-Dame-du-Tertre, et celles du prieuré des Fontaines, de l'ordre des Templiers.

CHÂTELDON, bourg de France (Puy-de-Dôme), chef-lieu de canton, arrond. et à 15 kilom. N. de Thiers; pop. aggl. 1,106 hab. — pop. tot. 1,902 hab. Ce bourg, situé près de la Dore, dans un vallon entouré de coteaux couverts de vignes, possède une belle église du XIV^e siècle, avec une chaire sculptée remarquable; un château entouré d'un beau parc et un établissement thermal alimenté par trois sources froides, carbonatées calcaires, ferrugineuses et gazeuses, connues depuis 1778. Elles émergent d'une roche granitique sur les limites du terrain primitif et du terrain de transition. Leur température varie de 13^o,6 à 13^o,2.

Châtelon est une perle pour l'archéologue; sa bannière portait cette fière devise : *Châtelon, petite ville et grand renom!* Son église, qui date de la fin du XIII^e siècle ou du commencement du XIV^e, ses ruelles noires, tortueuses, pavées d'un cailloutis inégal, ses maisons de bois bosselées, garnies de vitraux plombés et d'un treillis de fil de fer, les façades disjointes, les balcons vermoulus avec leurs escaliers tremblotants et déchaussés nous jettent en plein moyen âge. Voici un beffroi lézardé; voici, taillés en plein dans l'ancien rempart, des ateliers obscurs de forgerons, la fameuse *Maison sargentale*, aux poutrelles extérieures entre-croisées, déchi- quetées, qui rappellent le château de Proux,

à Thiers. Voici la description de son château, dont la construction remonte au règne de Louis le Gros. Au pied d'une muraille élevée d'environ 20 mètres, et recouverte d'une épaisse chevelure de lierre, serpente, ombragée et fraîche l'allée qui mène au château. Une porte ogivale donne accès dans la cour. A droite, dans un tronçon de tourelle, les oubliettes. Au rez-de-chaussée, des meubles sculptés, d'un fini désespérant, présentent leurs dentelles de bois et leurs rosaces frêles; à côté de bahuts historiques, des portes rouillées comme une chapelle gothique. Au premier étage, des fresques, longuettes et émaciées, semblables aux conceptions naïves et convaincues de Giotto ou d'Or-cagna. Puis, de la terrasse, une vue splendide, une vallée de la Limagne, grasse, herbue, pleine de lumière et de vie.

L'établissement thermal, de construction moderne, est situé à 300 m. environ de la ville. Son importance est minime, mais les eaux de Châtelon commencent à acquérir une grande et légitime réputation. C'est une eau de table des plus agréables, acidulée et pétillante. Depuis que la compagnie fermière de Vichy a fait l'acquisition des sources, l'exportation a pris un très-grand développement; et cette nouvelle branche de commerce rendra peut-être à la ville éteinte une partie de son ancienne réputation.

CHÂTELÉ, ÉE adj. (châ-te-lé — rad. *château*). Blas. Se dit d'un lambel ou d'une bordure, quand ces pièces sont chargées de plusieurs châteaux. *Peu usité; on dit plus souvent chargé ou semé, suivant le cas.*

CHÂTELET s. m. (châ-te-lé — dimin. de *château* ou *châtel*). Féod. Petit château : *Le charmant et sévère CHÂTELET de la Ferté-sous-Journe appartient, dit-on, au duc de Saint-Simon.* (V. Hugo.)

— Portif. Nom que l'on donnait autrefois à des ouvrages en bois ou en terre, élevés de distance en distance entre les lignes de circonvallation et de contrevallation.

— Hist. *Grand Châtelet* ou simplement *Châtelet*, Ancien château de Paris, où l'on rendait la justice, et qui devint ensuite une prison. Il Juridiction qui avait son siège au Châtelet, et où l'on jugeait en première instance les affaires civiles et criminelles : *Conseiller au CHÂTELET. Notaire au CHÂTELET. Commissaire au CHÂTELET. Sentence du CHÂTELET. La procédure du CHÂTELET. Le Breton a été obligé de faire assigner ses accusateurs au CHÂTELET.* (Volt.) *Se disait aussi de la juridiction d'Orléans de Montpellier et de quelques autres villes. *Petit Châtelet*, Ancien château de Paris où l'on enfermait les prisonniers.*

— Mar. Hune couverte d'une sorte de cage, qui était usitée au moyen âge.

— Techn. V. CARÈTE.

— Jeux. Sorte de jeu qu'on nomme aussi le *CHÂTEAU*, et auquel les enfants jouent en formant des pyramides de noix ou de marrons.

— *Encycl.* Au moyen âge, on donnait le nom de *châtelets* à de petits châteaux destinés à défendre un pont, le passage d'un gué, une route ou l'entrée d'un défilé. Le plus souvent les *châtelets* étaient construits en travers du passage qu'ils devaient protéger. Au IX^e siècle, les deux ponts qui donnaient accès dans la Cité, à Paris, l'un au nord, à la place du Pont-Neuf, l'autre au sud, à la place du Petit-Pont, étaient défendus par des *châtelets* : le grand *Châtelet*, qui était au nord formait une forteresse à peu près carrée, avec cour au milieu et portes latérales, et était flanqué de deux tours du côté du faubourg; le petit *Châtelet* se réduisait à une porte surmontée d'un logis et flanquée de deux tours. Ces ouvrages, détruits à plusieurs reprises par les Normands, furent reconstruits sous Philippe-Auguste, puis sous saint Louis et réparés par Charles V; ils ont été démolis tous deux depuis la Révolution. *Les châtelets*, dit M. Viollet-le-Duc, prenaient quelquefois l'importance d'un véritable château avec ses lices extérieures, ses logis, ses enceintes flanquées et son donjon... Ce qui paraît distinguer particulièrement le *châtelet* du château, c'est que le premier est une construction uniquement destinée à la défense ou à la garde d'un poste, d'un défilé, d'un port ou même d'une ville, ne possédant pas, comme le château, des bâtiments d'habitation et de plaisance; le *châtelet* n'est pas une résidence seigneuriale, c'est un fort habité par un capitaine et des hommes d'armes. C'est donc sa destination secondaire, et non son importance comme étendue et force, qui en fait un diminutif du château. *Un des châtelets* les plus importants qu'il y ait eus en France était celui qui faisait tête de pont au Pont-de-l'Arche sur la Seine. M. Viollet-le-Duc en a publié une vue cavalière d'après une gravure de Mérian. On cite, parmi les *châtelets* construits à l'étranger, celui que le maréchal de Boucaut fit élever à Gènes dans le voisinage de la darse et qui était muni de défenses très-habilement conçues.

— Hist. On désigne sous les noms de *grand Châtelet* et de *petit Châtelet* deux sortes de châteaux forts qui ont joué un certain rôle dans l'histoire de Paris, et dont l'un, le grand, démolit seulement en 1802 pour la création de la *place du Châtelet*, était situé sur la rive droite de la Seine, près du pont au Change et au débouché de la rue Saint-Denis. Quant au petit, démolit en 1782, il était situé sur la rive gauche de la Seine, près de l'Hôtel-Dieu, à l'entrée du Petit-Pont.

— *Grand Châtelet*. Il se composait d'une vaste et épaisse construction de maçonnerie, avec porte voûtée, poternes; il était flanqué de lourdes tours à toits pointus. Quant au nom de *Châtelet* qui lui resta, il était communément donné jadis à toute forteresse ou petit fort commandé pour le roi par un officier nommé *châtelain*. Les antiquaires ont voulu faire remonter l'origine de cette construction au temps de Jules César; mais leur opinion, qui ne s'appuie que sur cette inscription latine gravée sur une arcade : *Titulum Cæsaris*, qu'on pouvait lire encore vers 1540, n'est nullement justifiée. Il est fort possible que cette inscription ne soit qu'une allusion aux droits de la royauté, une figure, en un mot. Il est certain, en tous cas, qu'avant le XIII^e siècle, aucun témoignage ne peut être invoqué à l'appui d'un système quelconque à cet égard. En effet, une charte du roi Louis VII, fils de Louis le Gros, datée de 1147, dit que ce monarque fit don à l'abbaye de Montmartre de la place des Pêcheurs, située entre la maison des bouchers et le *Châtelet du roi* (*regis castellum*). Ce qui est également certain, c'est que le grand *Châtelet* était alors la demeure du prévôt de Paris, et par suite siège de la juridiction prévôtale. On peut néanmoins, sans trop se hasarder, faire remonter l'origine de cette juridiction au règne de Henri I^{er}, après que le comté de Paris eut été réuni à la couronne. En effet, la place de prévôt, en 1032 et en 1060, était occupée par Étienne. Par suite des difficultés qui s'élevèrent bientôt entre la justice prévôtale et les juridictions rivales des justices seigneuriales avoisinantes, Philippe-Auguste, puis saint Louis, durent imposer leur volonté. Sans toucher à des droits usurpés, mais consacrés par le temps, ils établirent la suprématie de leur volonté, que le prévôt représentait dorénavant. Une disposition du *Grand Coutumier* de France ne laisse aucun doute à cet égard; on y lit : *Le prévôt de Paris, comme chef du Châtelet, représente la personne du roi au fait de la justice.*

Les attributions du prévôt de Paris installé au *Châtelet* étaient nombreuses : il jugeait ceux que le roi exemptait par faveur des tribunaux de province; il était seul compétent pour connaître des demandes ou réclamations contre les bourgeois à Paris, en matière civile; il connaissait également de tout ce qui avait trait aux approvisionnements; il était conservateur des privilèges de l'Université. Jusqu'à François I^{er}, le prévôt jouit du gouvernement des armes et du commandement de la ville. Sous ce règne, par suite de l'établissement d'un gouverneur à Paris et dans l'Île-de-France, il ne resta plus au prévôt que la convocation de l'arrière-ban. Néanmoins, ses autres privilèges demeurèrent intacts. Jusqu'à Henri II, les prévôts de Paris, baillis et sénéchaux, rendirent la justice civile. Rarément le parlement revoyait les sentences du *Châtelet*, et, quand il le faisait, c'était par voie de plainte et non d'appel.

Cependant la multiplicité des affaires obligea peu à peu le parlement à s'installer souvent (il se tenait deux fois par an, pendant quelques jours seulement), et l'usage des *appels* ou *appellations* s'introduisit régulièrement. De ce moment, les baillis et sénéchaux ne furent plus compétents que jusqu'à 25 livres. Henri II créa des présidiaux dans les principales villes, et notamment un présidial au *Châtelet*; ces nouvelles cours jugeaient en dernier ressort jusqu'à 250 livres. Cet état de choses dura jusqu'à Louis XIV, où des réformes importantes dans la justice changèrent le grand *Châtelet* en prison. Il avait, du reste, à plusieurs reprises, pendant les siècles qu'il avait traversés, successivement subi d'importantes réparations, qui en avaient dénaturé le caractère principal.

Le souvenir du grand *Châtelet* se lie à l'histoire de la faction des Armagnacs; et il y joua, comme prison, un rôle des plus actifs et des plus sombres.

— *Petit Châtelet*. Cet édifice, dont nous avons déjà indiqué l'emplacement, fut, suivant toute probabilité, élevé en même temps que le grand *Châtelet*, pour protéger la ville au midi comme l'autre la protégeait au nord. Leur situation à l'entrée d'un pont, la mention qui en est faite par les mots de *accinctus Castelli Parisi Pontis*, dans un acte du règne de Philippe-Auguste (1222), rendent probable cette hypothèse. Construit d'abord en bois, il fut détruit en 1296 par l'inondation. Reconstitué en 1369 par Charles V, le *petit Châtelet* était une construction massive, sorte de tour basse et large, ayant quelque rapport avec le château Saint-Ange de Rome, et percée au milieu d'une voûte de passage. Après avoir servi quelque temps, sous Charles VI, de séjour au prévôt de Paris, le *petit Châtelet* fut converti en prison. Il fut démolit, comme nous l'avons dit plus haut, en 1782. C'était au passage voûté du *petit Châtelet* que se percevaient, sous saint Louis, les péages et droits d'entrée. Un marchand porteur d'un singe payait 4 sols; si c'était un bateleur, il était quitte du péage, à la condition de faire danser ledit singe devant le péager. De là le proverbe : *Payer en monnaie de singe.*

Châtelet (FONTAINE DU PALMIER ou COLONNE DU), construite en 1808, sur les dessins de Bralle, au milieu de la place du Châtelet, à Paris, pour perpétuer le souvenir de l'expédition d'Égypte. En 1803, les bâtiments de

l'ancien Châtelet furent vendus à la chambre des notaires, et la place se forma aux dépens des ruelles voisines, ruelles hideuses où se réfugiait une population de misérables et de prostituées. La largeur de cette place fut fixée par le ministre de l'intérieur, le 11 octobre 1806, et on y éleva une colonne ou fontaine haute de 16 m. 90. Son fût, sculpté en tige de palmier, est divisé en six parties par cinq colliers portant inscrits dans leurs champs, en lettres de bronze dorées, les noms de quinze grandes batailles gagnées par l'armée française à la fin de la République ou au commencement de l'Empire. Le chapiteau figure la cime élégante d'un palmier, supportant un demi-globe doré sur lequel se dresse une Victoire en plomb doré, tenant à la main des couronnes de laurier. Quatre statues sculptées par Bosio, la Loi, la Force, la Prudence et la Vigilance, debout, adossées à la colonne, l'enveloppent en se tenant par la main. Elles sont sur un stylobate quadrangulaire couronné d'une élégante corniche, ornée sur ses faces du nord et du sud d'un aigle, les ailes déployées, au milieu d'une couronne de laurier. Ce stylobate sert de fontaine au moyen de quatre cornes d'abondance, une à chaque angle, dont la pointe se termine en tête de dauphin jetant de l'eau par ses évents dans un bassin circulaire.

Des démolitions fort importantes, pratiquées en vertu des décrets du 21 juin et du 29 juillet 1854, transformèrent complètement la physionomie de la place du Châtelet, qui se trouva considérablement élargie. Après l'ouverture du boulevard de Sébastopol et la régularisation de l'alignement de la rue Saint-Denis, on aperçut que la fontaine du Palmier ne se trouvait ni dans l'axe du nouveau boulevard, ni dans l'axe de la chambre des notaires reconstruite, ni dans celui de la rue Saint-Denis. On n'hésita pas à la déplacer et à l'exhausser de 3 m., de façon à la mettre en harmonie avec les voies qui y accèdent. L'opération offrait d'assez grandes difficultés, à cause du poids énorme du monument, environ 24,000 kilogr., et de la solidité de son soubassement, composé de roche de Bagneux; cependant une vingtaine de minutes suffirent pour porter au centre de la place cette masse peu maniable. Le déplacement, dirigé par M. Bailly, se fit le 22 avril 1855. La colonne fut maintenue en l'air au moyen d'étais, tandis qu'on lui reconstruisait un soubassement. Une fois le soubassement exhaussé à point et terminé, la colonne, enveloppée d'une chemise de charpente, fut posée dessus par un système de mouffes que douze cabestans mettaient en mouvement. Ce ne fut toutefois que le 1er janvier 1859 que la fontaine du Palmier, débarassée de son vêtement de palissades, put reparaitre aux yeux des Parisiens étonnés; l'eau tombait dans ses vasques remaniées ou jallissait par les cornes d'abondance du socle de la colonne, et par la bouche des quatre sphinx de pierre du soubassement. Cette difficile entreprise, dont le résultat fut si heureux, n'était pas sans précédent. Plus de quatre-vingts ans auparavant, en 1776, le transport du clocher de l'église Notre-Dame du Palais, près de la ville de Crescentino, au confluent du Pô, avait été effectué, à la grande surprise et à la grande admiration de la Péninsule tout entière. Mais laissons la parole à M. Emile de La Bedollière, qui a rapporté le fait :

« L'administration locale avait conçu le projet de prolonger l'ancienne église au moyen d'une rotonde. Il en résultait l'inconvénient d'être forcé d'abattre un clocher qui se trouvait dans la périphérie du cercle, et les habitants tenaient beaucoup à ce clocher. Serra Crescentini, simple maçon, mais maçon de génie, se présenta, et se fit fort de conserver le clocher en le transportant, sans le démolir, quelques pas plus loin, limite nécessaire pour la nouvelle construction de la rotonde. Les savants, qui n'avaient étudié que dans les livres, repoussèrent cette prétention comme extravagante et la condamnèrent ainsi d'avance. Mais Serra expliqua son plan; il en fit l'application à un autel menacé de perdre toute solidité à la suite d'un éboulement de terres. Cet autel, surmonté d'un immense tableau, fut reculé vers le lieu où il devait être appuyé sans danger. Le succès alors persuada les adversaires du projet, et l'on consentit au transport du clocher moyennant le prix de la main-d'œuvre, évalué à 150 livres. Serra fit d'abord disposer les fondations du clocher à la place qu'il devait occuper; puis il construisit la charpente destinée à servir pour ainsi dire de vêtement à cet édifice, ainsi que le plan incliné sur lequel devaient jouer les rouleaux. Dans la journée du 25 mars 1776, des ouvriers maçons coupèrent les quatre angles du clocher, qui se trouva soutenu en équilibre sur les poutres. Le 26, en présence d'une foule immense et après avoir fait monter son fils dans le clocher pour qu'il tint les cloches en branle, Serra fit jouer les cabestans, et, en moins d'une heure, le clocher fut amené sur ses nouvelles fondations. Les quatre angles y furent reconstruits, et l'édifice reçut même une élévation de 6 m. Ce fait si remarquable, à cause du voisinage du Pô et par conséquent du peu de solidité du terrain, est prouvé par un procès-verbal des administrateurs de la ville. Le procédé employé par Serra, qui a le premier conçu et exécuté la translation d'une masse aussi pesante, fut imité bientôt en Calabre, et l'on dut à cette pensée de l'illustre Piémontais la conservation de quelques mo-

numents que des éboulements trop voisins mettaient en danger d'une ruine prochaine. »

Le piédestal de la colonne du Châtelet a été, en 1866, l'objet de certaines modifications de détail : on en a décoré la partie supérieure d'un ornement fouillé.

CHÂTELET (THÉÂTRE DU). Ce théâtre parisien, actuellement situé sur la place du même nom, n'est autre que l'ancien théâtre du Cirque impérial, situé boulevard du Temple, et que l'expropriation a forcé d'émigrer à son domicile actuel. Vers 1780, Antoine Franconi et Astley, écuyer anglais, exploitaient au n° 24 du faubourg du Temple un manège et un spectacle de voltige. Le fils de Franconi prit la succession de son père, et ajouta au cirque un théâtre où l'on joua la pantomime. Il ne tarda pas, vers 1798, à s'installer au jardin des Capucines, sur l'emplacement de la rue de la Paix actuelle. L'Empire ayant décrété l'expropriation pour l'ouverture de cette rue, Franconi transporta sa troupe rue du Mont-Thabor, et y ouvrit son théâtre sous le nom de Cirque Olympique (1807). Ce titre sentait la manie du jour, qui grecisait ou romanisait tout. Neuf ans plus tard, les travaux nécessités par l'érection du ministère des finances chassèrent de nouveau le Cirque Franconi, qui retourna s'installer faubourg du Temple. Là un incendie le dévora, le 16 mars 1826. Un an après, une nouvelle salle était construite boulevard du Temple. Le Cirque était alors administré par deux frères Franconi. Leur successeur eut l'idée de faire bâtir un cirque aux Champs-Élysées, et de le réserver aux exercices équestres et de voltige, tandis que le boulevard du Temple demeurerait affecté à la représentation d'ouvrages dramatiques. Mais bientôt les deux cirques se séparèrent. C'est au Cirque Olympique du boulevard que furent joués, sous le règne de Louis-Philippe, les innombrables drames militaires dont Napoléon était le plus souvent le héros. Malgré des succès assez nombreux, le Cirque ferma souvent. Adolphe Adam essaya vainement, en 1847, d'en faire un théâtre lyrique. Il rouvrit après 1848, sous le nom de Théâtre-National, puis prit celui de Théâtre impérial du Cirque. Aux termes de son privilège, il avait le droit, qu'il a conservé, de jouer le mélodrame militaire, la féerie et le vaudeville.

Le théâtre du Châtelet continue les traditions de l'ancien Cirque, sans abuser néanmoins du mélodrame militaire, qui est passé de mode. Il a été construit, en 1862, la salle du boulevard du Temple ayant été démolie pour donner passage au boulevard du Prince-Eugène. Le théâtre actuel est situé en face du Théâtre-Lyrique, et ses faces latérales donnent, à droite sur le quai de la Mégisserie, à gauche sur l'avenue Victoria. C'est M. Davoud qui a dirigé les travaux. La salle est à peu près égale, comme dimension, à celle de l'Opéra : elle contient 3,000 places. On y remarque l'absence des avant-scènes, jugées inutiles dans un théâtre tout d'optique. Elle est éclairée par le système nouveau : coupole de cristal de couleur et dépoli. La façade offre un double rang d'arcades superposées d'un effet un peu lourd; mais les dégagements de la salle sont faciles et vastes. Il est à regretter que ce monument soit livré, dans ses côtés, à l'exploitation d'industries tels que logeurs et limonadiers, au lieu d'être isolé, comme l'Odéon, par exemple. Les locations qu'a cru devoir faire M. le préfet de la Seine, propriétaire de l'immeuble, enlèvent au théâtre tout cachet, et en font une grande halle ou un véritable bazar.

Le théâtre du Châtelet est aujourd'hui dirigé par M. Hostein, ancien directeur du Théâtre-Historique.

CHÂTELET (LE), bourg de France (Cher), ch.-l. de cant., arrond. et à 23 kilom. S.-O. de Saint-Amand, sur une colline qui domine le Portefeuille; pop. aggl. 1,151 hab. — pop. tot. 2,006 hab. Commerce de grains; restes d'un vaste château fort sur un mamelon très-élevé. Bourg de France (Seine-et-Marne), ch.-l. de cant., arrond. et à 11 kilom. S.-E. de Melun; pop. aggl. 798 hab. — pop. tot. 1,006 hab. Récolte de céréales; four à plâtre. Belle église du xiii^e siècle, dont le clocher est surmonté d'une flèche soutenue par des murants à jour. Aux environs, ancien château des Dames, transformé en ferme.

CHÂTELET, ville de Belgique, province de Hainaut, arrond. et à 6 kilom. E. de Charleroi, sur la rive droite de la Sambre; 3,000 hab. Fabrication d'étoffes de laine, raffinerie de sel, distillerie de genièvre, clouteries, tanneries, poteries.

CHÂTELET ou **CHASTELET** (Paul HAY DU), magistrat et publiciste français, né à Laval en 1592, mort à Paris en 1636. Il fut successivement avocat général au parlement de Bretagne, maître des requêtes, intendant de la justice dans l'armée royale, et conseiller d'État. Châtelet gagna les bonnes grâces du cardinal de Richelieu, qui l'employa fréquemment et l'appela familièrement son lévrier. A plusieurs reprises, notamment lors du procès fait au duc de Montmorency-Boutteville, il intervint pour sauver les victimes de la vengeance du cardinal. Sa conduite fut moins noble à l'époque du procès du maréchal de Marillac. Il s'oublia au point de publier un libelle infamant contre ce dernier, au moment même où il faisait partie de ses juges. Châte-

let était un homme d'esprit et un écrivain plein de verve. Il devint membre de l'Académie française, dont il fut le premier secrétaire, et, peu de temps avant sa mort, il reçut de Richelieu, dont il s'est fait le constant apologiste dans ses écrits, une somme de 10,000 écus. Ses principaux ouvrages sont : *Recueil de diverses pièces pour servir à l'histoire* (Paris, 1635, in-fol.), et *Mercur d'Etat* ou *Recueil de divers discours d'Etat* (1635).

CHÂTELET ou **CHASTELET** (Paul HAY DU), historien et publiciste français, né vers 1630, fils du précédent. Il a publié plusieurs ouvrages, entre autres : *Histoire de Bertrand Duguesclin* (1666, in-fol.); *Traité de la guerre* (1668); *Traité de la politique de France* (1669), etc.

CHÂTELET (PARENT DU), médecin et écrivain français. V. PARENT-DUCHÂTELET.

CHÂTELET (Gabrielle-Emilie LE TONNELIER DE BRETEUIL, marquise DU), femme de lettres, née à Paris le 17 décembre 1706, morte au palais de Lunéville le 10 août 1749. Son père, le baron de Breteuil, était introducteur des ambassadeurs à la cour de Louis XIV. Douée d'une physionomie intelligente et d'un esprit sérieux, elle était particulièrement recherchée à la cour. Au jeu de la reine, lorsqu'il y avait quelque combinaison à faire, quelque différend à terminer, quelque compte embrouillé à régler, tout le monde s'adressait à elle. Un jour elle calcula le produit de neuf chiffres par neuf autres, sans le secours du crayon, et un géomètre qui assistait à cette opération d'arithmétique en fut émerveillé. Les deux traits suivants révèlent le caractère d'Emilie : une de ses amies vint lui dire que certaines personnes avaient mal parlé d'elle; et comme elle voulait lui nommer les médisantes, Emilie ferma la bouche de l'indiscrette. Une autre fois, elle apprend qu'un écrivain, qui ne l'a pas ménagée dans ses livres, a été jeté à la Bastille; vite elle prend la plume, demande sa grâce et l'obtient.

Mariée au marquis du Châtelet-Lomont, lieutenant général des armées du roi, elle fut attachée à la reine en qualité de dame de tabouret. C'était le temps où la galanterie, l'immoralité et le dévergondage se donnaient libre carrière autour du trône; les mœurs de la cour exerçaient une influence contagieuse, que Mme du Châtelet subit, comme la plupart des dames de son rang. Elle eut beau se livrer au travail et s'adonner aux études abstraites, on la vit un jour succomber aux séductions et aux paroles emmiellées du duc de Richelieu. Voltaire, qui l'avait vue tout enfant chez son père, ne la retrouva qu'en 1733. Durant cet intervalle, il avait acquis une réputation et un prestige qui le faisaient particulièrement valoir auprès des femmes; ses relations amoureuses avec Olympe Dunoyer, la duchesse de Villars, Mlle de Corsambieu, Mlle Aurorre de Livry, Adrienne Lecouvreur sont connues de tout le monde. Or, en revoyant Emilie, alors dans toute la fraîcheur de sa jeunesse, il ne laissa pas d'être ému par ses charmes; et, lui rappelant les amusements d'autrefois, il fit si bien que la jeune femme s'oublia jusqu'à vouloir, comme jadis chez son père, sauter sur les genoux de M. de Voltaire. Qu'arriva-t-il?... On en jura beaucoup à la cour et à la ville. Ce fut un vrai scandale, une pluie de madrigaux et de chansons. Mais Voltaire consola Mme du Châtelet, qui se passait très-bien de consolations :

Et nommez-moi la beauté, je vous prie,
De qui l'honneur fut toujours à couvert.
Lisez-moi Bayle à l'article Schomberg,
Vous y verrez que la Vierge Marie
Des chansonniers comme une autre a souffert.

Emilie quitta tout, son tabouret chez la reine, Paris et ses spectacles, Versailles et ses fêtes, et le duc de Richelieu, pour se donner tout entière à son nouvel amant. Ils se retirèrent d'abord à Montjeu, près d'Autun; puis la publication des *Lettres philosophiques* ayant soulevé contre l'auteur les colères du parti jésuitique, ils allèrent se cacher à Cirey, comme autrefois Lesbie et Catulle dans la villa de Sirmium. Cette retraite de Cirey était un véritable palais : « Il y a peu de tapisseries, écrit Mme de Graffigny, mais beaucoup de lambris dans lesquels sont encadrés des tableaux charmants; des glaces, des encoignures de laque admirables, des porcelaines, une pendule soutenue par des marabouts d'une forme singulière, des choses infinies dans ce goût-là, chères, recherchées, et surtout d'une propreté à baiser le parquet; une cassette ouverte où il y a une vaisselle d'argent; tout ce que le superflu, chose si nécessaire, a pu inventer; et quel argent! quel travail! Il y a jusqu'à un baguier, où il y a douze bagues de pierre gravée, outre deux diamants... Entre deux fenêtres d'une petite galerie sont deux petites statues fort belles, sur des piédestaux de vernis des Indes : l'une est Vénus Farnèse, l'autre Hercule. »

C'est dans ce paradis terrestre que les deux amants commentaient Newton, analysaient Leibnitz, rimuaient, aimaient, se querellaient, se battaient, se brouillaient, pour avoir le plaisir de se raccommoder ensuite. L'Académie ayant proposé pour sujet de concours la question suivante : *De la nature et de la propagation du feu*, aussitôt Voltaire et la blonde Emilie se mettent sur les rangs; mais ils ont pour concurrent le fameux Euler, qui leur enlève le prix. Non découragés, ils reparaissent

dans la question *De la mesure des forces vives*, où Voltaire prend parti pour Newton, et Emilie pour Leibnitz. Ce fut Newton qui triompha avec son défenseur.

Mais ces préoccupations scientifiques ne les absorbaient pas tellement qu'ils ne trouvassent encore du temps à consacrer à l'amour; Mme du Châtelet, qui aimait beaucoup Leibnitz, lui préférait encore Voltaire; aussi Mme de Tencin disait d'elle au maréchal de Richelieu : « C'est une tête complètement tournée; elle me fait grand pitié. » Son amant n'était pas moins passionné, comme le prouvent ces vers improvisés par lui au clair de lune :

Astre brillant et doux, favorable aux amants,
Porte ici tous les traits de ta douce lumière;
Tu ne peux éclairer, dans la vaste carrière,
Deux cœurs plus amoureux, plus tendres, plus constants.

Et cette lettre si naïve, si pleine de laisser-aller, adressée à un de ses amis : « Je suis toujours un peu malade, mon cher Cideville; Mme du Châtelet lisait hier au chevet de mon lit les *Tusculanes* de Cicéron, dans la langue de cet illustre bavard; ensuite elle lut la quatrième épître de Pope sur le bonheur. Si vous connaissez quelque femme à Paris qui en puisse faire autant, mandez-le-moi. Je vous avais envoyé mon épitaphe, et, en vérité, ce style funéraire convenait bien mieux à moi, chélie, toujours faible, toujours languissant, qu'à vous, robuste héros de l'amour, qui vivez longtemps pour lui, et qui ferez l'épithaphe de trente ou quarante passions nouvelles avant qu'il soit question de graver la vôtre. Voici celle que je m'étais faite :

Voltaire a terminé son sort,
Et ce sort fut digne d'envie;
Il fut aimé, jusqu'à la mort,
De Cideville et d'Emilie.

« Comme je vous écrivais ce petit quatrain tendre, on entra dans ma chambre, on vit la lettre, et on la brûla. Je vous écris celle-ci *incognito*, et avec la peur d'être surpris en flagrant délit. Emilie, au lieu de ma triste épitaphe, vous écrivit une belle lettre qui lui en a attiré une charmante, qui fait ici le principal ornement de notre *Emiliance*. Ne soyez pas surpris, mon cher Cideville, qu'avec des épitaphes et la fièvre, et la fièvre, et la fièvre, je suis accablée par la maladie, que mes idées me fuient, et que mon sentiment s'envoie dans le déperissement de la machine,

Alors, par une triste chute,
Je m'endors en me croyant bruta. »

C'était par ces enfantillages, car l'amour, l'amour vrai, est toujours mêlé d'enfantillages, qu'étaient remplies les heures de loisir. « Mme du Châtelet est devenue architecte, écrit gaiement Voltaire à la comtesse de la Neuville. Elle fait mettre des fenêtres où j'avais mis des portes; elle change les escaliers en cheminées, et les cheminées en escaliers; elle fait planter des tilleuls où j'avais proposé des ormes; et si j'avais planté un potager, elle en ferait un parterre. De plus, elle fait l'ouvrage des fées dans la maison : elle change des quenilles en tapisseries; elle trouve le secret de meubler Cirey avec rien. Est-il possible qu'il faille absolument trois lits parce qu'on est trois personnes? Mme du Châtelet a un petit phaéton léger comme une plume, traîné par des chevaux gros comme des éléphants. C'est ici le pays des contrastes et un peu le pays des fous. »

Parfois encore, Voltaire, qui regrettait Paris, le mouvement, le bruit, surtout le bruit qu'il était habitué à entendre autour de son nom, se fatiguait des mathématiques, de Newton, de Cirey, de son Emilie, de son Emiliance; alors la bourrasque éclatait. Un jour qu'on plaisantait Mme du Châtelet sur son incapacité en poésie, elle prit la plume et improvisa les vers suivants sur la fête de Mme de Luxembourg :

Pour vous chanter, aimable Madelon
Je n'ai pas besoin de leçon;
Mais sans faire tort aux apôtres,
Tous les jours où je vous vois
Sont des jours de fête pour moi,
Qui me font oublier les autres.

Les vers étaient à peine achevés que Voltaire entre. Mme du Châtelet lui montre, triomphante, son impromptu. « Il n'est pas de vous, » dit l'auteur de la *Henriade* d'un ton bourru. On se fâche; la dispute s'aggrave, s'envenime, et Voltaire s'oublie jusqu'à menacer son amante en lui criant : « Ne me regarde donc pas avec tes yeux louches et hagards. »

Mais les colères de Voltaire duraient peu. Au reste, M. du Châtelet (il fallait bien qu'il fût là pour quelque chose) arrivait au premier cri et raccommodait les amoureux. Un jour qu'il trouva sa femme tout en larmes, et supposant qu'il y avait de la jalousie là-dessous, il lui dit : « Ce n'est pas d'aujourd'hui que Voltaire nous trompe. » Le jour de la mort de son Emilie, trouvant dans la bague à secret qu'elle portait à son doigt le portrait de Saint-Lambert, qui avait remplacé le sien, Voltaire à son tour dira à M. du Châtelet : « Voilà une chose, monsieur le marquis, dont nous ne devons nous vanter ni l'un ni l'autre. »

Il faut avouer que Voltaire était singulièrement capricieux; car, en tête de la traduction des principes de Newton, énumérant les

talents d'Emilie, il n'oubliait pas celui de la poésie. Quoi qu'il en soit, M^{me} du Châtelet n'était pas née poète; elle avait des aptitudes remarquables pour les sciences exactes, dont elle s'occupait presque exclusivement. Or, il est rare que de pareilles études soient compatibles avec l'imagination et l'enthousiasme qui font le poète.

Forcée d'aller en Flandre recueillir la succession d'un oncle, Emilie se fit accompagner par Voltaire, qui, en l'honneur de sa maîtresse, festina pendant sept ou huit ans avec les ducs et les princes flamands. Cependant il vieillissait. M^{me} du Châtelet s'en aperçut, et ce fut alors que son amant lui écrivit ces vers où il laisse parler son cœur, toujours jeune, alors même que ses forces physiques l'abandonnent :

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours;
Au crépuscule de mes jours,
Rejoignez s'il se peut l'aurore...

On meurt deux fois, je le vois bien;
Cesser d'aimer et d'être aimable,
C'est une mort insupportable;
Cesser de vivre, ce n'est rien...

Du ciel alors daignant descendre,
L'Amitié vint à mon secours;
Elle était peut-être aussi tendre,
Mais moins vive que les amours.
Touché de sa beauté nouvelle
Et de sa lumière éblouie,
Je la suivis, mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

Mais celle à qui sont adressés ces tendres regrets, plus jeune que le poète, amoureux encore, ne put se résigner à suivre l'amitié seule, et, un beau soir, Voltaire ayant d'un coup de pied jeté hors de ses gonds la porte de la chambre d'Emilie, trouva sa maîtresse avec le mathématicien Clairaut, et s'occupant... de tout autre chose que de mathématiques. Il pardonna à l'infidèle, et celle-ci, touchée sans doute de cette facile indulgence, renvoya le mathématicien Clairaut, qu'elle remplaça poétiquement par Saint-Lambert; comme on le voit, la blonde Emilie savait cultiver plusieurs sciences. Cette fois, l'amant trompé se fâcha, cria, tempêta. L'affaire allait même devenir sérieuse... « Chut! dit M^{me} du Châtelet, M. du Châtelet va vous entendre. — C'est vrai, répondit Voltaire avec ce sourire railleur que nous lui connaissons, il y a un mari responsable : je m'en lave les mains. » Puis il voulut partir, retourner à Cirey, car le mari, la femme et les amants étaient pour lors au palais de Lunéville. Mais la maîtresse pleura, et il ne partit pas. Depuis vingt ans, ils ne s'étaient point quittés!

M^{me} du Châtelet était pourtant bien guérie de sa passion, et c'est l'abbé Voisenon qui nous l'assure : « Elle n'avait rien de caché pour moi; je restais souvent tête à tête avec elle jusqu'à cinq heures du matin. Quand elle disait qu'elle était détachée de Voltaire, je ne répondais rien, je tirais un des huit volumes de la correspondance manuscrite de son amant avec elle, et je lisais quelques lettres. Je remarquais ses yeux humides de larmes; je refermais le livre en lui disant : « Vous n'êtes pas guérie. » La dernière année de sa vie, je fis la même épreuve; elle les critiquait; je fus convaincu que la cure était faite : elle me confia que Saint-Lambert avait été son médecin. »

Ce dernier fut-il le père de l'enfant qui vint au monde à quelque temps de là, et qui coûta la vie à M^{me} du Châtelet, alors âgée de quarante-deux ans? On n'ose le dire. Quoi qu'il en soit, Voltaire écrivait au comte d'Argental : « M^{me} du Châtelet, cette nuit, en griffonnant son Newton, s'est sentie mal à son aise; elle a appelé une femme de chambre, qui n'a eu que le temps de tendre son tablier et de recevoir une petite fille, qu'on a portée dans son berceau. La mère a arrangé ses papiers, s'est mise au lit, et tout cela dort comme un cirou à l'heure que je vous parle. » Une semaine après, la nymphe de Cirey expirait pour avoir eu l'imprudence de boire un verre d'orgeat à la glace durant les ardeurs de la fièvre de lait.

M^{me} du Châtelet a laissé un *Traité sur le bonheur*, « le seul peut-être des ouvrages sur cette question, dit Condorcet, qui ait été écrit sans prétention et avec une entière franchise; » un *Recueil de lettres* (1 vol. in-12); *Institutions de physique* (in-8°); *Traduction des principes de Newton* (2 vol. in-4°). En tête de ce dernier ouvrage se trouve l'éloge de M^{me} du Châtelet par Voltaire. Nous en détachons les lignes suivantes :

« M^{me} du Châtelet joignit à ce goût pour la gloire une simplicité qui ne l'accompagne pas toujours, mais qui est souvent le fruit des études sérieuses. Jamais femme ne fut si savante qu'elle, et jamais personne ne mérita moins qu'on dit d'elle : c'est une femme savante. Elle ne parlait jamais de science qu'à ceux avec qui elle croyait pouvoir s'instruire, et jamais elle n'en parla pour se faire remarquer. On ne la vit point rassembler de ces cercles où il se fait une guerre d'esprit, où l'on établit une espèce de tribunal, où l'on juge de son siècle par lequel, en récompense, on est jugé très-sévèrement. Elle a vécu longtemps dans la société, où l'on ignorait ce qu'elle était, et elle ne prenait pas garde à cette ignorance. Les dames qui jouaient avec

elle chez la reine étaient bien loin de se douter qu'elles fussent à côté du commentateur de Newton. Elle eût plutôt écrit comme Pascal et Nicole que comme M^{me} de Sévigné; mais cette fermeté sévère et cette trempe vigoureuse de son esprit ne la rendaient pas inaccessible aux beautés de sentiment. Les charmes de la poésie et de l'éloquence la pénétraient, et jamais oreille ne fut plus sensible à l'harmonie. Elle savait par cœur les meilleurs vers et ne pouvait souffrir les médiocres. C'était un avantage qu'elle eut sur Newton d'unir à la profondeur de la philosophie le goût le plus vif et le plus délicat pour les belles-lettres. On ne peut que plaindre un philosophe réduit à la sécheresse des vérités, et pour qui les beautés de l'imagination et du sentiment sont perdues. »

CHATE-LEVANT, CHATE-PRENANT, loc. adv. Auc. cout. Se disait, dans le Més-sin, d'une clause de contrat par laquelle celui qui prenait un fonds à gager, ou à mort-gage était autorisé à en percevoir les fruits.

CHÂTELGUYON, village et commune de France (Puy-de-Dôme), arrond. et à 7 kilom. N.-O. de Riom, au pied d'une petite montagne; 1,711 hab. On y remarque un vieux château en ruine et une petite cascade entourée de stalactites. Etablissement thermal fréquenté surtout par les habitants de l'Auvergne, et alimenté par sept sources, chlorurées sodiques, bicarbonatées calcaires, ferrugineuses et gazeuses, qui émergent du terrain volcanique. La nappe d'eau est très-voisine de la couche du porphyre. Leur densité est de 1,005, et leur température varie de 29,5 à 31,3.

CHÂTELINEAU, village et commune de Belgique, province de Hainaut, arrond. et à 4 kilom. E. de Charleroi, sur la rive gauche de la Sambre; 2,500 hab. Hauts fourneaux, forges et laminiers; établissement métallurgique de premier ordre.

CHÂTELLAIN (Jean de), religieux augustin et prédicateur flamand, né à Tournay, vivait au commencement du xvi^e siècle. Il se livra avec succès à la prédication; mais, ayant été accusé de se montrer favorable au protestantisme, il fut arrêté près de Metz, et condamné par des juges nommés par Clément VII à être brûlé comme hérétique (1525). D'après dom Calmet, de *Châtellain* est auteur de la *Chronique de la ville de Metz*, en rimes (Metz, 1698).

CHÂTELLENIE s. f. (châ-tè-le-ni — rad. *châtel*). Féod. Seigneurie et juridiction d'un seigneur châtelain; territoire soumis à cette juridiction : *Eriger une CHÂTELLENIE en marquisat. Cette paroisse, cette terre était de la CHÂTELLENIE de tel lieu.* (Acad.) Posséder en *légitime propriété la CHÂTELLENIE dont il avait moulu le grain pendant vingt ans, tel était le rêve du sans-culotte Michaud.* (J. Sandeau.)

— *Encycl.* La *châtellenie* proprement dite se composait d'un château ou d'une maison revêtue de tours et de fossés; elle était inférieure à la baronnie; elle relevait, lorsqu'elle était *châtellenie* royale, immédiatement du roi; lorsqu'elle était pure et simple, elle relevait d'une baronnie ou d'une seigneurie titrée. Dans l'origine, les *châtellenies* étaient des offices, ou plutôt des commissions révocables à volonté, données par les comtes à des châtelains. Ceux-ci les ayant prises en fief, elles devinrent propriétés. Il y avait néanmoins certaines provinces, comme l'Auvergne, le Poitou et le Dauphiné, où les *châtellenies* étaient restées simples offices. Les *châtellenies* n'eurent d'abord que le droit de basse justice; mais, sous la troisième race, celui de haute justice leur fut accordé, et on les désigna sous les noms de *châtellenies* royales et de *châtellenies* seigneuriales.

CHÂTELLER v. a. ou *tr.* (châ-tèl-lé). Conduire, gouverner. « Vieux mot.

CHÂTELLERAUDAIS, AISE s. et adj. (châ-tèl-le-rô-dé, é-ze). Géogr. Habitant de Châtelleraut; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : Les CHÂTELLERAUDAIS. La *coutellerie* CHÂTELLERAUDAISE.

CHATELLERAULT ou **CHÂTELLERAUT** s. m. (châ-tè-le-rô — n. de ville). Hortic. Variété de poire estimée.

CHÂTELLERAULT (*Castellum Heraldii*), ville de France (Vienne), ch.-l. d'arrond. et de cant., à 32 kilom. N.-E. de Poitiers, à 292 kilom. S.-O. de Paris, sur la Vienne et le chemin de fer de Bordeaux; pop. aggl. 11,717 hab. — pop. tot. 14,278 hab. L'arrond. comprend 6 cant., 51 comm. et 60,318 hab. Tribunaux de 1^{re} instance, de commerce et de justice de paix; collège communal. Exploitation de carrières d'ardoises, de pierre dure et de meules à moulin. Grande fabrique de coutellerie; orfèvrerie, horlogerie, quincaillerie, bijoux faux, dentelles, chandeliers, blanchisseries de cire et de toile, vinaigreries, meuneries; grand commerce de vins, eaux-de-vie, farines, prunes, asperges, fers et aciers. Manufacture impériale d'armes occupant environ 2,000 ouvriers, et produisant 20,000 armes à feu et 3,500 armes blanches. Le bâtiment pour l'épreuve du canon peut contenir 100 pièces d'artillerie. On a joint à l'établissement un musée d'armes.

Bâtie dans un pays riant et salubre, au point où la Vienne commence à être navigable, cette ville est formée de rues généralement étroites et irrégulières, au milieu desquelles s'élèvent peu d'édifices remarquables. Un pont de pierre,

flanqué de tourelles, et qui met la ville en communication avec un de ses faubourgs; l'église gothique de Saint-Jacques, construction du x^e siècle; la tour de l'église Notre-Dame; la manufacture d'armes et la promenade dite *cours de Blossac*, voilà à peu près les édifices dignes d'attirer l'attention à Châtelleraut.

Cette ville tire son nom d'un de ses anciens seigneurs, nommé Hérault, qui y fit bâtir un château, dont il ne reste plus aucun vestige. En 900, cette seigneurie fut érigée en vicomté; elle entra par mariage dans la maison de La Rochefoucauld, au commencement du x^e siècle. Ces nouveaux vicomtes de Châtelleraut s'éteignirent sous le règne de Philippe-Auguste, et la vicomté fut réunie à la couronne. François 1^{er}, en 1514, l'érigea en duché-pairie, en faveur de François de Bourbon, fils de Gilbert de Bourbon, comte de Montpensier, et, lorsque le titulaire eut été tué à la bataille de Marignan, il en fit don à son frère Charles, duc d'Orléans, comte de France. A la mort de celui-ci, Châtelleraut fit retour à la couronne jusqu'à ce que Henri II, en 1548, en gratifiait Jacques Hamilton, comte d'Arran, *protecteur, gouverneur et seconde personne du royaume d'Ecosse*. Après l'extinction de la postérité de Jacques Hamilton, le roi Charles IX donna le duché de Châtelleraut à Diane, fille naturelle légitimée de Henri II, et, en 1582, Henri III le reprit, en donnant en échange le duché d'Angoulême et le comté de Ponthieu. Châtelleraut embrassa la Réforme, tomba entre les mains des catholiques en 1562, fut repris par les protestants en 1569, et vainement assiégé par les catholiques la même année. C'est de cette ville que, le 4 mars 1589, Henri de Navarre adressa à toute la France son célèbre manifeste, rédigé par Duplessis-Mornay, et dans lequel il se posait comme médiateur entre la Ligue et Henri III.

CHÂTELNEUF (le), ancien petit pays de France, dans le Forez, dont le lieu principal était Essertine-en-Châtelnay, compris aujourd'hui dans le canton de Montbrison, département de la Loire.

CHÂTELS, bourg de France (Creuse), ch.-l. de cant., arrond. et à 16 kilom. S.-O. de Bous-sac; pop. aggl. 659 hab. — pop. tot. 1,397 hab. Moulins à huile; grand commerce de grains, bestiaux, bois et laines. On remarque, dans l'église paroissiale, un beau bas-relief d'albâtre, du commencement du xiv^e siècle, représentant les *Scènes de la Passion*. L'artiste, sous l'impression de la condamnation des templiers, a représenté les *armes du Temple* sur les boudiers des soldats qui servent d'aides aux bourreaux du Christ.

CHÂTENAY, petit village de Seine-et-Marne, cant. de Nemours, connu par le traité qui porte ce nom. V. l'article suivant.

Châtenay (TRAITÉ DE), conclu en 1576 entre Henri III, roi de France, et les chefs calvinistes. La politique de la Saint-Barthélemy avait porté ses fruits; quatre ans s'étaient à peine écoulés depuis que le catholicisme et la royauté, qui ne font pas les choses à demi, avaient organisé et exécuté cet épouvantable massacre, sans exemple dans l'histoire, et déjà les calvinistes étaient devenus plus forts et plus hardis qu'auparavant; telles sont les inévitables conséquences de la persécution et du martyre. Les chefs calvinistes, renforcés par les *malcontents*, à la tête desquels se trouvait un *propre frère* du roi, le duc d'Alençon, s'étaient avancés jusque dans le Gâtinais, ayant sous leurs ordres 30,000 hommes d'excellentes troupes, et de là ils avaient fait signifier au roi des prétentions exorbitantes. Catherine de Médicis, qui s'était aliéné la maison de Montmorency et qui redoutait les Guises, jugea qu'il était impossible de soutenir la lutte, et se résigna à conclure la paix à tout prix, bien résolue, d'ailleurs, à n'en observer ultérieurement les conditions qu'autant qu'elle y serait contrainte par la force des choses. La paix fut donc signée dans les derniers jours d'avril 1576, à Châtenay, petit village du département actuel de Seine-et-Marne. Jamais les calvinistes n'avaient obtenu des conditions aussi avantageuses. Le traité proclamait le libre et public exercice du culte réformé par tout le royaume, à l'exception de Paris et de la cour; les religieux et les prêtres mariés cesseraient d'être inquiétés; leurs enfants seraient légitimés; dans les huit parlements de France, on établirait des chambres composées de membres appartenant aux deux religions, pour juger les différends entre protestants et catholiques; le roi de Navarre, le prince de Condé, le maréchal de Tourville et tous leurs partisans obtiendraient la restitution de leurs charges, offices et possessions; la cour désavouerait les *désordres et excès faits à Paris et autres villes le 24 août 1572 et jours suivants au grand déplaisir du roi*; les veuves et les enfants des victimes se verraient réintégrés dans leurs biens confisqués, avec exemption d'impôts pour six ans; il y aurait annulation des sentences rendues depuis le temps de Henri II contre *ceux de la religion prétendue réformée*; on abolirait les processions et les monuments fondés en mémoire de la mort du premier prince de Condé, de la Saint-Barthélemy, etc.; les calvinistes recevraient huit places de sûreté pour un temps illimité; enfin on convoquerait les états généraux dans un délai de six mois. Nous passons sous silence quelques détails et quelques clauses qui ne présentent qu'un intérêt secondaire.

Il est plus facile de s'imaginer que de peindre le sentiment de douleur et de colère qui enflamma le parti catholique à la nouvelle de ce traité, qui mettait la Réforme sur le même pied que l'Eglise. On peut dire que c'est à partir de ce moment que germa l'idée de la Ligue.

« Telle était, dit M. Henri Martin, la situation de la France à l'an quatrième de la traison, » comme disaient les huguenots : voilà les fruits qu'avait portés la Saint-Barthélemy! Impuissance, abaissement, ignominie du gouvernement qui avait ordonné ce grand forfait, et désorganisation toujours croissante de l'Etat! La réaction armée de la Saint-Barthélemy avait donné au monde une grande leçon morale et indigée à une royauté purgée une juste expiation; mais, en satisfaisant à l'ordre moral, elle ne rétablissait pas l'ordre matériel, et les calamités nouvelles qu'elle avait ajoutées aux calamités passées allaient ramener une nouvelle réaction en sens contraire; la France tournait dans un cercle de misère et de ruine! »

CHÂTENAY-LES-BAGNEUX, village et commune de France (Seine), arrond. et à 2 kilom. S.-O. de Sceaux, à 12 kilom. S. de Paris, sur un coteau, entre les bois d'Aulnay et de Verrières; 754 hab. Pépinières; commerce de vins. La beauté du site de ce village et la variété de ses points de vue y ont fait construire un grand nombre de maisons de plaisance, parmi lesquelles on distingue celle de la Vallée-aux-Loups, construite dans le style gothique par Chateaubriand. C'est dans ce village que Voltaire est né.

CHÂTENIER (Bernard), prélat français, né à Montpellier, mort en 1317. Il fut successivement auditeur du sacré palais à Rome, chapelain du pape, évêque d'Albi (1276), puis évêque de Puy-en-Velay (1306), et enfin créé cardinal par Jean XXII en 1316. Ce fut lui qui fut chargé par Philippe le Bel de solliciter à Rome la canonisation de saint Louis.

CHÂTENOIS, bourg de France (Vosges), ch.-l. de cant., arrond. et à 13 kilom. S.-E. de Neufchâteau, près du Vair et de la forêt de Châtenois; pop. aggl. 1,157 hab. — pop. tot. 1,482 hab. Fabriques de dentelles et d'instruments de musique. Vestiges du château de Gérard d'Alsace, tige des princes lorrains. Ruines d'un prieuré de bénédictins; sous une des arcades du cloître, on a découvert le tombeau de la fondatrice, femme de Gérard. (1) Bourg de France (Bas-Rhin), ch.-l. de cant., arrond. et à 5 kilom. O. de Schlestadt; pop. aggl. 3,411 hab. — pop. tot. 4,062 hab. Tissage de coton, moulins, scieries; au pied du Hahnenberg, jaillit une source minérale efficace pour les maladies cutanées. Brûlé par les habitants de Schlestadt, en 1298, ce bourg fut encore incendié, en 1444, par les Armagnacs. Débris d'anciennes fortifications. (2) Un autre village du même nom se trouve dans le département du Haut-Rhin, arrond. et à 10 kilom. S. de Belfort; 948 hab.

CHATEPELEUSE s. f. (châ-te-pe-leu-ze). Entom. Nom vulgaire de la calandre du ble. (3) On écrit aussi CHATEPELEUSE.

CHATHAM ou **CHATAM**, ville d'Angleterre, comté de Kent, à 58 kilom. N.-O. de Cantorbéry, à 40 kilom. S.-E. de Londres, adjacente à Rochester, dont elle a été pendant longtemps un faubourg, sur la rive droite de la Medway; 25,000 hab. Place de guerre, la plus forte de l'Angleterre après Portsmouth, et entourée de plusieurs forts qui défendent l'entrée de la Medway; port militaire, le second du royaume pour l'importance de ses chantiers, de son arsenal de construction et d'armement pour les plus gros bâtiments, et par sa belle rade formée par l'estuaire du fleuve. Ecole d'application du génie militaire; école de belles-lettres et de sciences appliquées. Pontons de dépôt pour les condamnés à la déportation; beaux établissements pour l'hôpital des marins et des constructeurs, et pour l'administration des vivres. Forges pour les ancres et fonderie de canons pour la marine britannique.

Cette ville fut sans importance jusqu'à Henri VIII, qui y établit un arsenal de marine. Le port fut agrandi et fortifié sous Elisabeth et Charles II; mais les ouvrages de défense qui entourent cette place ne datent que de 1758. En 1667, la flotte hollandaise, sous le commandement de Ruyter, força l'embouchure de la Medway et détruisit une bonne partie des travaux de fortification et de l'arsenal de Chatham. (4) Bourg et commune des Etats-Unis, dans le Connecticut, comté de Middlesex, à 25 kilom. S. de Hartford; 3,500 hab. Port et chantiers de constructions maritimes. Dans les environs, exploitation considérable de belles pierres de taille dites *pierres de Connecticut*. (5) Autre bourg des Etats-Unis, dans l'Etat de Massachusetts; 2,250 hab. Port de commerce; pêche.

Chatham (EXPÉDITION DE). Après une guerre désastreuse de trois ans, le roi d'Angleterre, Charles II, avait enfin résolu d'ouvrir des négociations avec la république des Provinces-Unies. « La guerre, dit M. Knottenbelt dans son excellente étude : *Histoire de la politique de Jean de Witt*, avec les coreligionnaires néerlandais n'avait jamais été agréable à la majorité de la nation (anglaise), qui précisément en ce moment s'inquiétait justement des intérêts du protestantisme. L'issue des expéditions navales faisait voir au roi que la guerre ne lui promettait que de

faibles avantages en échange d'immenses sacrifices. Deux terribles déux, une peste maligne et un vaste incendie, qui avaient successivement frappé la malheureuse ville de Londres, faisaient sentir le pressant besoin d'un répit immédiat. D'un autre côté, la Hollande était disposée à conclure la paix, mais elle ne voulait pas l'acheter par un changement dans sa constitution républicaine; elle demandait seulement à traiter sur des bases acceptables. Une guerre avec l'Angleterre devait aboutir à la ruine de notre commerce, et demandait des efforts impossibles à soutenir à la longue. La conduite pleine d'hésitation du roi de France, allié indispensable dans la lutte contre l'Angleterre, ne cessait de tourmenter nos diplomates; de Witt ne comprenait que trop que Louis XIV ne se ferait pas un cas de conscience pour nous sacrifier, s'il pouvait de cette manière gagner l'Angleterre à ses projets sur les Pays-Bas espagnols. La disposition pacifique de l'Angleterre trouvait donc dans notre patrie un écho empressé, et le grand pensionnaire croyait de son devoir de l'encourager par quelques preuves de bienveillance.

On eut beaucoup de peine à s'entendre sur le lieu des conférences. Le roi d'Angleterre, qui voulait la Haye, trouvait de l'assentiment près des états généraux, mais de la résistance chez de Witt, qui comprenait parfaitement que la Haye n'était choisie par les Anglais que parce qu'ils espéraient pouvoir mieux intriguer et embrouiller les affaires de la république. Il fit une si habile et si opiniâtre résistance à la proposition royale, que la Haye fut entièrement abandonnée. Quatre autres villes furent alors désignées pour un choix définitif. Charles se décida enfin pour Bréda. C'est donc dans cette ville que se réunirent, en mai 1664, les plénipotentiaires des puissances belligérantes ainsi que les envoyés suédois et danois.

Cependant, poursuit M. Knottenbelt, tout semblait indiquer que la paix ne se ferait que très-lentement. L'Angleterre ne se démentait point; comme autrefois, elle revenait avec une multitude de griefs vieux et neufs, en ayant soin d'y ajouter une foule de prétentions illimitées, qui ne devaient tendre qu'à faire traîner les délibérations en longueur. L'impudence de ces injustes demandes augmentait encore lorsqu'elle voyait notre embarras causé par l'agression perfide du roi de France, qui avait envahi, sans déclaration de guerre, les Pays-Bas espagnols avec une armée bien équipée. Il est impossible de calculer ce que serait devenue la paix sous l'impression de cette faucheuse nouvelle, si un événement fortuit n'eût forcé les Anglais de mettre fin à la guerre aussitôt que possible, afin de s'épargner des maux plus grands encore.

Le roi d'Angleterre, plein de folle confiance en une paix dont ses propres envoyés rendaient la conclusion impossible par leur ton hautain et prétentieux, avait négligé toutes les précautions pour la défense de son royaume. Il laissait sa flotte dégradée et sans équipages, tout en dissipant les fonds destinés à la guerre dans d'ignobles débauches avec sa cour corrompue. De Witt avait prévu ces fautes de son regard pénétrant et avait ordonné en secret des préparatifs pour en profiter à l'avantage de la patrie. C'est pourquoi il ne voulait entendre parler d'aucun armistice pendant les négociations de Bréda. Il ne voulait pas se laisser lier les mains, il voulait les avoir libres pour donner, le cas échéant, une tournure favorable au cours des conférences par un coup hardi et décisif. L'occasion se fit attendre longtemps, à cause de la rigueur de l'hiver, mais elle vint enfin, et l'on en profita d'une manière qui dépassait toute attente.

Le 4 juin 1664, une flotte hollandaise, composée de 61 vaisseaux de ligne et frégates, plus un grand nombre de petits bâtiments, quitta mystérieusement les côtes de la république, sans que personne sût quelle était sa destination. D'Estrades même, l'intrigant rusé qui se faufilait partout et devinait les charades de la diplomatie néerlandaise, ne put rien comprendre à cette brusque sortie de la marine batave. Ruyter avait le commandement en chef, mais à son bord se trouvait aussi le frère aîné de Jean de Witt, Corneille, en qualité de commissaire extraordinaire de la province de la Hollande. Il accompagnait l'expédition pour veiller sur les intérêts de la république, et aussi un peu, à ce qu'il paraît, pour contrôler l'amiral. Les autres provinces avaient eu l'intention d'envoyer aussi des plénipotentiaires, mais elles y avaient renoncé à cause des frais. La flotte, divisée en trois escadres, la première sous Ruyter, la seconde sous van Nes, et la troisième sous van Gent et Meppel, fut renforcée, le 17 juin, d'une quatrième division, composée de navires frisons, sous les ordres d'Aylva. Elle fut retardée par des vents contraires et n'arriva en vue des côtes anglaises que vers le 19 juin. L'escadre de van Gent, envoyée en avant, entra dans Tamise avec la mission d'attaquer et de s'emparer de quelques navires anglais qui s'y trouvaient à l'ancre, mais cette partie de l'expédition échoua, parce que les vaisseaux dont on voulait s'emparer avaient quitté leur ancrage à temps. Le lendemain (20 juin), van Gent s'avança vers la Medway, fit attaquer hardiment le fort de Sheerness, à l'embouchure de ce fleuve, et eut la satisfaction de le voir enlever bientôt par les gens du céle-

bre capitaine van Brakel. On trouva que la forteresse n'était pas tenable : on se contenta d'enclouer les pièces et de distribuer aux vainqueurs tout ce qu'elle contenait de valeurs. Puis on remonta prudemment le fleuve, en le sondant avec beaucoup de précaution. On découvrit bientôt que les Anglais avaient fait couler deux grands vaisseaux et cinq brûlots. Cependant le capitaine Tobias reçut l'ordre d'aller avec 4 vaisseaux de ligne, 3 yachts et 2 brûlots au-devant de ces obstacles et de tâcher de se frayer un passage. Le chenal se trouva tellement rétréci par les bâtiments coulés, que le fiscal de la flotte, de Vooght, qui accompagnait l'expédition, ne put s'empêcher de le comparer au Rhin près de Leyde, et proposa en riant de faire tirer les navires hollandais par les chevaux qu'on voyait courir dans les champs bordant le fleuve. (On sait qu'aux Pays-Bas le principal moyen de voyager, jusqu'à l'introduction récente des voies ferrées, c'était le *trek-schuit*, littéralement *trek-bateau*, embarcation tirée par des chevaux le long des nombreux canaux.) Outre le passage étroit, Tobias rencontra une énorme chaîne que les défenseurs avaient tendue sur toute la largeur du fleuve, et attachée à d'énormes poteaux sur les deux rives. En avant de cette chaîne se trouvait la frégate anglaise *Unity*, puis venaient le *Carolus-Quintus* et le *Matthias*, plus loin le *Monmouth*; en outre, des batteries établies sur les bords et les feux du château d'Upnor rendaient la marche très-pénible, sinon impossible. Le capitaine, après avoir bombardé inutilement le château et le *Unity*, crut la position imprenable et résolut de se retirer. Un événement fortuit le fit changer d'opinion. Le commissaire de la Hollande, Corneille de Witt, avait expressément défendu à l'équipage de se rendre à terre; cet ordre avait été enfreint par le capitaine Jean van Brakel; par conséquent, il fut mis aux arrêts. Craignant pour sa tête, mais doué d'une hardiesse à toute épreuve, il comprit qu'il devait tâcher de sauver sa vie par une témérité quelconque; il offrit donc d'aller forcer avec sa frégate le passage étroit et d'attaquer le *Unity*. Sa proposition fut acceptée. Il se rend immédiatement à bord de son navire (qui était à l'arrière-garde de la flotte), devança tous les vaisseaux hollandais, se jette dans le passage étroit, suivi de près par deux brûlots, surmonte tous les obstacles sans tirer un seul coup de canon, arrive enfin à l'endroit où se trouve le *Unity*, s'approche de ce bâtiment aussi près que possible, tire une pleine bordée, puis l'accroche et l'emporte en quelques moments. Par l'action presque héroïque de van Brakel, on avait triomphé de la difficulté principale. L'un des brûlots, commandé par van Ryn, ayant suivi la frégate du capitaine, rompit la chaîne en s'avancant avec force, et fraya ainsi le chemin aux autres navires. Deux brûlots, lancés vers le *Carolus-Quintus*, sont aussitôt coulés à fond, mais parviennent néanmoins à mettre le feu à la frégate anglaise. Un bataillon ennemi, rangé au delà de la chaîne, est dispersé à coups de canon; ses batteries sont réduites et démontées; l'équipage du *Royal-Charles*, terrifié et désespérant de pouvoir défendre ce bâtiment, l'abandonne et se sauve dans les chaloupes. Ce fut à bord du *Royal-Charles* que de Witt manda la victoire aux états généraux de la Néerlande. Ce navire le plus beau peut-être de toute la marine anglaise, avait été construit pendant le protectorat de Cromwell et avait servi, en 1660, à transporter le roi d'Angleterre de Rotterdam à Londres. Un peu plus tard, on s'empara d'un autre vaisseau, le *Mary*, armé de 40 pièces de canon (le *Royal-Charles* en avait 100); malheureusement, on le brûla par un malentendu regrettable. C'était d'ailleurs un vaisseau hollandais dont les Anglais s'étaient emparé pendant la guerre.

On passa la nuit pour ainsi dire sur le champ de bataille. Le lendemain (23 juin), l'attaque fut recommencée par Ruyter lui-même, qu'un ordre de de Witt avait mis au courant des événements, et qui s'était empressé de rejoindre, avec une partie de la flotte, l'escadre de van Gent. Trois autres vaisseaux de ligne anglais, le *Jacoba*, le *Royal-Oak* et le *Loyal-London*, armés chacun de 80 bouches à feu, furent successivement abordés et pris. Les deux premiers, qu'on ne jugea pas à propos d'emmener, furent livrés aux flammes. Sur le *Royal-Oak* périt le capitaine, membre de cette illustre famille des Douglas dont on voit briller le nom sur tant de belles pages de l'histoire d'Ecosse. Il ne voulut pas quitter son bord, quoiqu'il eût pu le faire aisément.

Grande fut la consternation, dit M. van Hennepe, que cette entreprise hardie causa à Londres et dans toute l'Angleterre. L'anxiété, comme d'ordinaire, fit paraître le danger plus grand qu'il ne l'était réellement. Le bruit se répandit que la flotte néerlandaise avait des troupes nationales et françaises à bord; que celles-ci avaient été débarquées, attaquant, pillant et brûlant tout, et déjà sur route de Londres. Beaucoup de riches bourgeois et de commerçants cherchèrent leur salut dans la fuite; dans le pays de Kent et de Rochester c'était un sauve-qui-peut général.

York et Monk s'étaient mis à la tête d'une force imposante et se préparaient à couvrir la capitale contre la prétendue armée franco-hollandaise. Il va sans dire que leurs préparatifs étaient en pure perte; les Bataves, contents

d'une victoire qui ne leur coûtait que 40 hommes, morts et blessés, ne songeaient nullement à débarquer une armée, qu'ils n'avaient même pas. Le lendemain, ils se retirèrent et allèrent rejoindre la flotte principale, augmentée d'un renfort de 5 navires néerlandais sous les ordres de Banckerts. Van Brakel eut l'honneur de reconduire les deux prises, le *Royal-Charles* et le *Unity*.

Ainsi se termina cette brillante expédition de Chatham, une des plus belles pages des annales maritimes de la république des Provinces-Unies. Sans doute le moindre échec eût pu changer la grande victoire en une grande défaite. Si la marée, si le vent, si toutes les circonstances n'avaient été en faveur des assaillants; si de Witt, dans son ignorance des affaires maritimes, n'avait été plus téméraire qu'un amiral prudent; si van Brakel, dans sa crainte d'une punition, n'avait été poussé à accomplir un fait presque impossible; en un mot, si tout, dans cette affaire, ne fût venu en aide aux Hollandais, ce hardi coup de main eût sans doute amené l'anéantissement de la flotte des Provinces-Unies. Dans la bataille navale de Chatham, les circonstances ont sans doute puissamment contribué au succès, mais elles n'ont pas tout fait. On doit tenir compte de la bravoure des marins et de l'habileté hardie de leurs chefs. Les états généraux comprirent cette vérité et récompensèrent la flotte victorieuse d'une façon libérale. Le poète Vondel a célébré l'expédition de Chatham en deux poèmes intitulés : le *Lion marin dans la Tamise* et le *Triomphe des Pays-Bas libres dans la Tamise*.

La nouvelle de cette victoire eut une influence marquée sur le résultat des négociations ouvertes à Bréda. L'envoyé anglais abandonna ses allures arrogantes, et dès le 4 juillet de Witt écrivait à Benningen : « Le renoncement complet à toutes les prétentions passées, sans en excepter une seule, semble une chose accordée. » Il avait deviné vrai. On convint que, des deux côtés, les conquêtes antérieures au 20 mai seraient maintenues; cependant l'acte de navigation restait en vigueur, avec quelques modifications. La paix définitive, conclue le 31 juillet, fut bientôt ratifiée et reçue partout avec une immense joie. La Hollande avait du reste besoin de repos; elle devait se préparer à cette terrible guerre de 1642 qui était déjà imminente et qui ne devait se terminer que six ans plus tard, par la paix de Nimègue.

CHATHAM (îles), groupe d'îles de la Micronésie, dans le grand océan Pacifique, archipel des îles Marshall, par 9° de lat. N. et 168° de long. E. Il nom d'une des trois îles principales du groupe Broughton, dans la Polynésie, par 43° 45' de lat. S. et 179° 30' de long. O. Cette île, située presque aux antipodes de Paris, appartient à une colonie anglaise de la Nouvelle-Zélande.

Les More-Ore ou indigènes de cette île sont une bonne et charmante peuplade, amie des chansons et des longues histoires. Ils sont bruns, petits, mais solidement bâtis; ils ont le visage rond et presque tous le nez aquilin. Leur langue est un mélange de l'ancien idiome national et du maori ou langue des Nouveaux-Zélandais. Une de leurs coutumes les plus originales est celle des funérailles. Ils ne donnent pas à tous les morts le même asile; chacun d'eux reçoit pour éternel séjour la place qui convient le mieux au métier qu'il a exercé pendant sa vie ou à la principale passion qu'on lui a connue. Si le mort, disent les *Mittheilungen*, a été surtout bon pêcheur, on l'assoit sur une espèce de radeau porté par la mer, son instrument de pêche à la main; s'il s'est surtout occupé de prendre des oiseaux, on l'attache entre deux arbres, dans la position penchée du guetteur, le visage tourné vers les champs ou vers les collines où il aimait le plus à chasser; s'il n'a eu aucune spécialité, aucune passion déterminante du principal travail de sa vie, on le dépose dans un trou de 0 m. 50 de profondeur, et l'on plante devant cette sépulture un morceau de bois plus ou moins bien sculpté.

Il y a une quarantaine d'années, les More-Ore formaient un petit peuple de 1,500 individus, doux, inoffensifs, heureux, se battant peu entre eux, contre l'habitude des tribus océaniques, et encore le premier sang versé terminait-il aussitôt leurs querelles d'homme à homme ou de groupe à groupe. Aujourd'hui, ils ne sont plus guère que 200, et leur nombre diminue tous les ans. Entre les années 1832 et 1835, un Maori, qui, par hasard, avait visité Chatham en qualité de matelot à bord d'un navire de commerce de Sidney, raconta à ses compatriotes de la Nouvelle-Zélande que les More-Ore étaient des gens bien nourris, gras à point et incapables de résister aux guerriers de la double grande île. Il ne leur en fallut pas davantage pour décider une expédition. Bientôt les cannibales maori opérèrent une descente à Chatham et firent un nombre considérable de prisonniers, qu'ils mangèrent à belles dents. Après leur avoir fait construire les fours où ils allaient être rôtis, et ramasser le bois qui allait brûler dans ces fours, on étendit les victimes sur le sol, en face des fours, et elles furent assommées à coups de méré par un chef maori. On a encore donné le nom de pointe Chatham à un petit cap de l'Amérique russe, qui s'avance dans l'océan Pacifique boréal et forme l'entrée de Cook. Enfin plusieurs autres lieux de l'Amérique du Nord portent aussi le même nom.

CHATHAM ou **CHATAM** (lord). V. PITT.

CHATHAMITE ou **CHATAMITE** s. f. (cha-ta-mite — de *Chatham*, nom de lieu). Minér. Nom donné à un minerai trouvé à Chatham, dans le Connecticut, aux Etats-Unis, et qui paraît être du nickel arsenical blanc, associé avec du fer arsenical.

CHAT-HUANÉ, **ÉE** adj. (cha-u-a-né — rad. *chat-huant*). Ornith. Se dit d'un oiseau de proie ayant le pennage d'un chat-huant : Oiseau **CHAT-HUANÉ**.

CHAT-HUANT s. m. (cha-u-an. — On a dit autrefois *chouant*, en basse latinité *cauanna*, *cauannus*; ce n'est que par une confusion de son et par une fausse et ridicule analogie avec un *chat qui huc* que nous en sommes venus à écrire *chat-huant*. Du Cange et M. Ampère ont déjà fait à ce sujet la même remarque que le savant auteur des *Recherches sur l'origine et la formation de la langue française*. Suivant ce dernier, le bas latin *cauanna* se rattache directement à l'élément germanique où nous trouvons : l'anglo-saxon *chacch*, chat-huant; chouette, chevette; l'ancien allemand *kauz*; l'allemand *kautz*; le hollandais *schuivit*. Le sanscrit fournit lui-même *ghāka*, hibou; l'indoustani *ghughūā*, de la racine imitative *ghu*, sonore. Le cri du chat-huant, *hou! hou-hou!* a donné naissance à plusieurs noms analogues, comme le pâli *uhumkara*, qui fait *uhu*; le persan *hūhū*, *cughū*; l'ancien allemand *huo*; l'allemand moderne *uhu*; le cynrique *huan*, *hwen*; l'italien *gufo*; le turc *chuyā*, etc., etc. Un autre groupe substitue le *k*, comme le persan *kūā*, *kūf*, *kāmas*, *kōkah*, *kōkan*, *kavakavah*, *kāc*, *kōc*; l'albanais *kukuvaike*; le grec *kikumos*, *kikubos*; le bas latin *cecuā*, *cecumia*, *cauanna*, *cauannus*; le cynrique *cuān*; l'armoricain *kuchan*, *kochan*, etc., etc., et le vieux français *cho*, *chouant*, *chuen*, d'où *chat-huant*. On trouve aussi en sanscrit *kāupika*, hibou et ichneumon, qui désigne également un preneur de serpents. On sait que les chouettes font la chasse aux petits reptiles et aux souris, comme l'ichneumon, qui est appelé *sarpāri*, *sarpahan*, l'ennemi du serpent, qui tue le serpent. En pâli, *kāupika* devient *kōsiya* et se rapproche ainsi, fortuitement sans doute, de l'hébreu *kōs*, hibou. On pourrait peut-être y rapporter aussi l'allemand *kauz*, le languedocien *gaus*, d'où nous faisons plus haut, avec Chevallet, dériver *cauanna* et *chouant*, bien que Pictet prétende que *kauz* et *kāupika* n'ont entre eux aucun rapport réel). Ornith. Genre d'oiseaux de proie, de la famille des nocturnes, qui pousent, pendant la nuit, des cris sinistres et plaintifs : On reconnaît le **CHAT-HUANT** d'abord à ses yeux bleudâtres, et ensuite à la beauté et à la variété distincte de son plumage, et enfin à son cri : *hōhōhōhō*, par lequel il semble hurler. (Buff.) Le **CHAT-HUANT** habite les bois et se tient dans les vieux troncs d'arbre. (Focillon.)

Une souris tomba du bec d'un chat-huant.

LA FONTAINE.

— Fig. Personne d'une figure hideuse ou d'un caractère farouche et sauvage : On marche continuellement à Paris entre les insectes *littéraires* qui bourdonnent contre quiconque s'élève, et des **CHATS-HUANTS** qui voudraient dévorer quiconque les éclaire. (Volt.)

— **ENCYCL.** Le *chat-huant* a les caractères des strix : la conque réduite à une cavité ovale n'occupant pas la moitié de la hauteur du crâne; point d'oreilles; des pieds emplumés jusqu'aux doigts. Le type du genre est la hulotte ou chouette des bois, flammée de nombreux petits traits de couleur brune. Le mâle est brunâtre, et la femelle d'un fauve vif. Le *chat-huant* habite l'Europe. On doit y joindre la chouette de l'Oural, qui est de la taille de celle de France. Elle est généralement blanchâtre et flammée de roux ou de brun foncé; le dessus des ailes est brunâtre; le dessous de la queue, fauve, marqué de cinq raies brunes espacées; les joues sont garnies de longues barbes régulières et blanches; les tarses sont blanchâtres. Comme tous les oiseaux de proie nocturnes, les *chats-huants* ont la tête grosse, des yeux larges et saillants dirigés en avant; leur pupille très-dilatée ne leur permet de bien voir qu'au crépuscule ou pendant la nuit. Ces oiseaux sont remarquables par la nature soyeuse de leur plumage. Leurs ongles fortement crochus, leur bec robuste les rendent propres à vivre de proie; aussi sont-ils sans cesse en quête d'oiseaux, de petits quadrupèdes, d'insectes et même de mollusques. Leur physionomie est hideuse, et déplaît à tous les petits volatiles, au point qu'il suffit d'en placer un en plein jour sur des pièges, pour qu'ils viennent fondre sur lui. Le rapace attaqué se couche sur le dos, et, présentant les serres et le bec, fait à ses ennemis des blessures profondes.

CHATI s. m. (chati). Mamm. Espèce de chat du Brésil.

— **ENCYCL.** Un peu moins grand que notre chat sauvage, le *chati* a un pelage fauve ou gris brunâtre, plus pâle sur les flancs, blanc sur les joues et sous le ventre; tout son corps, ainsi que ses membres, est marqué de taches noires; les oreilles ont, en outre, sur leur milieu, une grande tache blanche. Cet animal est très-commun au Paraguay. Son miaulement est plus grave et moins étendu que celui de notre chat domestique. Il a des mœurs beaucoup plus douces, ce qui lui a valu le nom scientifique de *felis mitis*. Il s'apprivoise facilement, et ne tarde pas à contracter toutes

les habitudes de notre chat. Il serait à désirer que cet animal fût introduit en Europe.

CHÂTIABLE adj. (châ-ti-a-ble — du lat. *castigabilis*; de *castigare*, châtier). Qui peut être châtié, qui mérite d'être châtié : *Un homme est trop puissant lorsqu'il n'est pas châtiable. Toute faute est châtiable.*

CHÂTIANT (châ-ti-an) part. prés. du v. Châtier :

En châtiant son corps il faut sauver son âme.
V. Hugo.

CHÂTIÉ, **ÉE** (châ-ti-é) part. passé du v. Châtier. Puni : *Les nations châtiées par la colère céleste. Cet enfant a été châtié par son père. Le trop grand amour qu'on a pour soi est châtié par le mépris d'autrui.* (La Rochef.) *Mon opinion intime est que, dans l'autre monde, les lâches tartufes sont châtiées plus sévèrement que la violence même.* (P. Féval.) *Aime bien qui est bien châtié.* (A. Karr.)

Tu seras châtié de ta témérité.

LA FONTAINE.

— Fig. Pur, correct, soigné avec un goût sévère : *Style châtié. Prose châtiée. Ce qu'on écrit pour le peuple doit se distinguer du reste en étant plus châtié.* (Renan.) *Porté avec goût et châtié dans ses exagérations, le costume des femmes, sous Louis XV, prêtait à la beauté une noblesse et une grâce mollesse dont les peintres ne sauraient donner l'idée.* (G. Sand.) *Il* Dont le style, le langage est pur et correct, soigné avec goût : *Un écrivain châtié.*

CHÂTIER v. a. ou tr. (châ-ti-é — du lat. *castigare*; de *castus*, chaste, pur. Prend deux t de suite aux deux prem. pers. pl. de l'imp. de l'ind. et du prés. du subj. : *Nous châtions, que vous châtiez*). Infliger un châtement, une correction à : *C'est au père à châtier ses enfants. Les enfants connaissent si c'est à tort ou avec raison qu'on les châtie, et ne se gâtent pas moins par les peines mal ordonnées que par l'impunité.* (La Bruy.) *Sylla, nommé consul en récompense de ses services, fut chargé d'aller châtier Mithridate.* (Napoléon III.) *Nous dépensons, pour châtier nos criminels, plus d'argent peut-être qu'il n'en aurait fallu pour les instruire, les moraliser et les mettre dans la bonne voie.* (L. Jourdan.)

— Par ext. Mortifier, corriger par des pénitences volontaires : *L'Evangile ordonne aux chrétiens de châtier leur corps pour s'affranchir et purifier leur cœur.* (Lacordaire.) *Châtier volontairement son corps pour venger la dignité de l'âme outragée par ses révoltes, est une sainte et sublime chose.* (Le P. Félix.)

— Fig. Reprendre, condamner, blâmer :

On devrait châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblant d'amitié.
MOLIÈRE.

— Moyens : Châtier le blâme ou par d'autres moyens : *Châtier les mœurs publiques. La comédie nous châtie par le ridicule.* (Proudh.)

— Fig. Polir avec un soin rigoureux, rendre correct : *Châtier sa prose, ses vers. Châtier son style. Bien écrire suppose une discipline austère, une habitude de châtier sa pensée et d'en sacrifier les excès.* (Renan.)

— Absol. : *Châtier étant en colère, ce n'est pas punir, c'est se venger.* (Montaigne.) *L'homme de bien châtie par le mépris, quand la justice ne châtie pas avec le glaive.* (La Bouissie.)

— Manég. Châtier un cheval. Lui donner des coups d'éperon ou de cravache.

Se châtier v. pron. S'infliger à soi-même une punition : *Pour élever l'homme, il faut le châtier, ou plutôt il faut qu'il se châtie lui-même d'un volontaire et libre châtement.* (Le P. Félix.)

— Prov. littér. Qui aime bien châtie bien, traduction du proverbe latin : *Qui bene amat bene castigat.* V. ces mots.

— Syn. Châtier, corriger, punir. Châtier et corriger marquent l'action d'un supérieur qui inflige une peine dans l'intention de rendre meilleur celui qui a commis une faute, et corriger diffère de châtier en ce qu'il ne se dit guère que des peines corporelles et en ce qu'il semble présenter l'amélioration comme plus prochaine et plus sûre; au passif, être corrigé peut signifier positivement être devenu meilleur, tandis que être châtié n'indique toujours que la punition reçue. Punir se dit des choses, des événements comme des personnes, et il exprime purement et simplement le mal que supporte le coupable par suite de sa faute : *Un gourmand qui éprouve des indigestions est puni par où il a péché.* (Acad.)

— Châtier, corriger, limer, polir, raboter, retoucher, revoir. Châtier fait penser à l'auteur qui cherche avec la plus sévère attention à éviter tout ce qui n'est pas bon. Corriger fait penser à l'ouvrage qui doit être rendu plus correct, où il n'y aura plus rien à reprendre. Limer, c'est travailler avec soin, revenir souvent sur toutes les parties d'un ouvrage sérieux, afin de les rendre irréprochables. Polir, c'est donner plus d'élégance, rendre plus brillant, ôter toute trace de rudesse, mettre la dernière main. Raboter est vulgaire et familier; il ne se dit que des ouvrages peu importants qui ont d'abord été faits à la hâte ou grossièrement et dont on enlève les aspérités les plus saillantes. Retoucher annonce un second travail ayant pour objet d'améliorer le premier, mais sans préciser sous quel rapport. Enfin revoir est encore moins

précis que *retoucher*, car il ne contient pas même formellement l'idée d'une amélioration; tout au plus admet-il l'intention d'améliorer plus tard; on *revoit* pour examiner si tout est bien, et quand on a trouvé quelque chose de mal, alors on *retouche*, on *corrige*, on *châtie*, etc.

— Antonymes. Caresser, encourager, récompenser, rémunérer.

CHÂTIÈRE s. f. (cha-ti-è-re — rad. *chat*). Trou pratiqué au bas d'une porte pour laisser passer les chats : *Faire une châtière à une porte.*

— Piège pour prendre les chats.

— Fig. Voie dérobée : *Pelletier, soutenu du crédit de son père, était introduit, pour être premier président, par la châtière, de la main de Saint-Sulpice.* (St-Simon.) *Un fripon de la lie du peuple et de la lie des êtres pensants, patelin et fourbe, voilà ce qui réussit, parce qu'il entre par la châtière.* (Volt.)

— Constr. hydraul. Pierrée souterraine, pratiquée pour donner issue aux eaux d'un bassin.

— Techn. Nom donné par les tisserands aux mailles ou mailloins qui sont laissés vides.

CHÂTIEUR s. m. (châ-ti-èur — rad. *châtier*). Celui qui châtie : *C'est un rude châtiEUR. Les châtiEURS de nations sont les fléaux de Dieu.* (St-Simon.)

CHÂTIGNOS s. m. (châ-ti-gnos; gn mll. — rad. *châtaine*). Econ. dom. Nom que l'on donne, en Corse, aux châtaignes cuites et écrasées dans du lait.

CHÂTILLES s. f. pl. (châ-ti-ll-es; ll mll.). Com. Nom donné, dans les houillères de la Loire et dans celles du Nord, à la houille dont les morceaux ne sont pas plus gros qu'un œuf de poule. Il On dit aussi CHAPPELLE.

CHÂTILLON s. m. (châ-ti-lon; ll mll.) Ichtyol. Nom vulgaire du lamprillon.

CHÂTILLON, bourg de France (Drôme), ch.-l. de canton, arrond. et à 16 kilom. S.-E. de Die, sur le penchant d'une colline baignée par la petite rivière de Bès; pop. aggl. 1,199 hab. — pop. tot. 1,235 hab. Fabriques de tuiles, fours à chaux, mégisserie, élève d'agneaux pour la boucherie. Au quartier de Guignaise on voit les ruines d'un couvent de bénédictins, détruit sous Louis XIII. Bourg du royaume d'Italie, province et à 24 kilom. E. d'Aoste, sur la rive gauche de la Dora-Baltea; 2,000 hab. Aux environs, ruines du vieux château d'Usselle. Forges. Succès de Lannes sur les Autrichiens, le 19 mai 1800.

CHÂTILLON-LES-BAGNEUX, bourg et commune de France (Seine), canton, arrond. et à 3 kilom. N. de Sceaux, près du fort de Vanves; pop. aggl. 1,734 hab. — pop. tot. 2,238 hab. Exploitation de carrières de pierre à bâtir, blanchisseries, commerce de bestiaux. Nombreuses villas; église ancienne décorée de curieux vitraux.

CHÂTILLON-EN-BAZOIS, bourg de France (Nièvre), ch.-l. de canton, arrond. et à 26 kilom. O. de Château-Chinon, sur l'Aron et le canal du Nivernais; pop. aggl. 1,052 hab. — pop. tot. 1,715 hab. Commerce de draps, étoffes, bêtes à cornes. Château fort situé sur un roc escarpé et reconstruit en partie au XVII^e siècle. Dans l'église paroissiale, on voit un tableau de Mignard, représentant le baptême de saint Jean.

CHÂTILLON-SUR-CHALARONNE, bourg de France (Ain), ch.-l. de canton, arrond. et à 25 kilom. N.-E. de Trévoux; pop. aggl. 2,158 hab. — pop. tot. 3,946 hab. Fabrique de papiers, commerce de vins. Statue de saint Vincent de Paul, ancien curé de la paroisse.

CHÂTILLON-SUR-COLMONT, bourg de France (Mayenne), arrond. et à 11 kilom. N.-O. de Mayenne; pop. aggl. 519 hab. — pop. tot. 2,526 hab.

CHÂTILLON-SUR-INDRE, ville de France (Indre), ch.-l. de canton, arrond. et à 36 kilom. N.-O. de Châteauroux; pop. aggl. 2,478 hab. — pop. tot. 3,875 hab. Métallurgie, fabriques d'étoffes communes, industrie chevaline. Située près de la rive gauche de l'Indre, sur une éminence que couronnent les ruines d'un ancien château fort construit au XI^e siècle et démantelé sous le règne de Philippe-Auguste, cette petite ville, avec les belles promenades qui l'entourent, avec sa vieille tour couverte de lierre, offre un aspect très-pittoresque, dont l'effet est encore augmenté par son ancienne église et par les pignons élevés de quelques vieilles maisons. Châtillon, ville fort ancienne, était autrefois une seigneurie, comprise dans la Touraine et sur la frontière du Berry; elle fut donnée en 1472, par Louis XI, à Tanneguy-Duchâtel. Sous la Révolution, elle porta le nom d'Indrenmont.

CHÂTILLON-SUR-LOING, bourg de France (Loiret), ch.-l. de canton, arrond. et à 32 kilom. S.-E. de Montargis, sur la rive gauche du Loing et du canal du même nom; pop. aggl. 2,029 hab. — pop. tot. 2,557 hab. Commerce de bois et de charbon. Bâti dans une agréable vallée, ce bourg est dominé par un ancien château où est né l'amiral de Coligny, dont le tombeau se voit dans la chapelle de cet édifice, avec ceux des seigneurs de Châtillon. Quelque temps après l'assassinat de l'amiral, Châtillon fut érigé en duché-pairie, en 1648, en faveur de ses descendants. La seigneurie de Châtillon-sur-Loing fut acquise par la

maison de Coligny, qui prit le nom de Châtillon. Elle donna naissance à trois frères célèbres : l'amiral de Coligny, Dandelot et le cardinal Odet de Châtillon. V. COLIGNY.

CHÂTILLON-SUR-LOIRE, ville de France (Loiret), ch.-l. de canton, arrond. et à 16 kilom. S.-E. de Gien; pop. aggl. 2,299 hab. — pop. tot. 3,236 hab. Exploitation de marbre, pierres de taille, chaux; tanneries; tonnellerie; commerce de bois et de charbon.

CHÂTILLON-SUR-MARNE, bourg de France (Marne), ch.-l. de canton, arrond. et à 32 kilom. S.-O. de Reims; pop. aggl. 903 hab. — pop. tot. 884 hab. Ce bourg, pittoresquement assis près de la rive droite de la Marne, était autrefois beaucoup plus important. Hervée, fils d'Eudes, premier seigneur de la maison de Châtillon, y fit construire, en 926, un château que Louis d'Outre-mer assiégea sans succès en 940 et en 947. Le comte de Rousy le prit d'assaut en 949. En 1543, Châtillon fut pris et pillé, et le château fut en grande partie détruit par l'armée de Charles-Quint. Il paraît cependant que ce château fut encore mis en état de défense, car, en 1575, pendant les guerres de religion, il fut pris et complètement détruit par les calvinistes. Les ruines de cet édifice et une petite église gothique sont tout ce que le bourg renferme d'intéressant. Patrie du pape Urbain II.

Il a existé en France plusieurs familles nobles du nom de Châtillon. La plus illustre, la plus ancienne est celle de Châtillon-sur-Marne, alliée aux maisons souveraines de France, d'Autriche et de Jérusalem. Les branches principales furent celles de Saint-Pol, de Blois, de Chartres, de Penthièvre, de Dampierre, de Marigny, etc. Les membres les plus célèbres de cette famille sont : Eudes de CHÂTILLON, le premier pape français (v. Urbain II). — Renaud ou Arnold de CHÂTILLON, suivit Louis VI en Terre sainte, épousa, en 1152, Constance, princesse d'Antioche, mère de Boémond III, et gouverna cette souveraineté pendant la minorité du jeune prince. Quelque temps prisonnier des infidèles, il se livra ensuite au brigandage en Syrie, fut enfin pris à la défaite de Tibériade et mis à mort par Saladin. — Gaucher de CHÂTILLON, petit-fils du précédent, accompagna le roi Philippe-Auguste à la croisade de 1190, se distingua au siège d'Acre, suivit, après son retour de la Terre sainte, le roi à la conquête de la Normandie, prit part à la croisade contre les Albigeois, et se signala à la bataille de Bouvines. Il avait épousé Elisabeth de Saint-Pol, qui lui porta le comté de ce nom. — Gaucher de CHÂTILLON, comte de France sous Philippe le Bel, né en 1250, mort en 1329, combattit héroïquement à la malheureuse journée de Courtrai et à Mons-en-Puelle (1304), rendit les plus grands services au roi pendant ses guerres contre les Flamands, le soutint énergiquement dans ses démêlés avec les templiers et le saint-siège, dota Châtillon-sur-Marne de plusieurs écoles et commanda l'armée française à la journée de Cussel (1338). — Alexis-Madeleine-Rosalie de Boisrogue, duc de CHÂTILLON, né en 1690, mort en 1754. Il combattit en Italie en 1733 et 1734, fut créé lieutenant général, gouverneur du dauphin (fils de Louis XV), duc et pair, gouverneur de Bretagne, et mourut disgracié. Le dernier héritier mâle de cette maison, Louis-Gaucher de CHÂTILLON, mourut en 1762, ne laissant que deux filles, les duchesses d'Uzès et de la Trémouille. André Duchesne a écrit l'histoire de la famille de Châtillon.

CHÂTILLON-DE-MICHAÏLLE, bourg de France (Ain), ch.-l. de canton, arrond. et à 20 kilom. E. de Nantua, sur la Valserine; pop. aggl. 639 hab. — pop. tot. 1,262 hab. Inspection et bureau de douane pour la frontière suisse.

CHÂTILLON-SUR-SEINE (*Castellio*), ville de France (Côte-d'Or), ch.-l. d'arrond. et de canton, à 83 kilom. N.-O. de Dijon, à 276 kilom. S.-E. de Paris, au centre d'un pays montagneux; pop. aggl. 4,606 hab. — pop. tot. 4,880 hab. L'arrond. comprend 6 cantons, 116 communes et 48,693 hab. Tribunaux de 1^{re} instance, de commerce et de justice de paix. Collège communal; bibliothèque publique. Elève de moutons renommés; fabriques de draps, toile, serge; hauts fourneaux, forges, papeterie, tannerie, moulins à blé et à foulon, blanchisserie de cire, distillerie. Commerce de fer, bois, laines, cuirs, meules à aiguiser; entrepôt des forges; pierres lithographiques.

L'origine de Châtillon paraît remonter au ve siècle. Il formait autrefois deux villes distinctes, Bourg et Chaumont, séparées par la Seine, par des murs, des fossés et des portes, et ayant chacune leur château. Les ducs de Bourgogne de la première race avaient choisi Châtillon pour séjour habituel, ce qui explique en partie les restes de quelques belles constructions qui ornent encore la ville. Parmi ces édifices, nous citerons l'église Saint-Vorle, construite au X^e siècle et défigurée depuis par des appendices sans caractère. Le portail est surmonté d'un lourd clocher du XVII^e siècle; au transept s'élève une autre tour qui paraît dater du XI^e siècle. Dans l'intérieur, on remarque le Sépulchre, monument décoré de statues et de bas-reliefs qui se distinguent par la délicatesse de leur sculpture; au nord du transept, on voit la chapelle de Saint-Bernard, où ce moine célèbre composa, dit-

on, l'*Ave, maris stella*; de belles fresques rappellent cette tradition. On trouve encore à Châtillon l'église Saint-Nicolas, construction du XII^e siècle; l'église Saint-Jean, consacrée en 1551; l'hospice Saint-Pierre, qui occupe l'emplacement de l'ancienne abbaye de Notre-Dame. L'ancien château, résidence des seigneurs de Chaumont, a perdu tout son aspect féodal; il n'en reste qu'une tour en ruine; mais, autour des constructions modernes, on voit un beau parc planté par le maréchal Marmont. Aux environs, fontaine de la Douix et restes d'une voie romaine qui allait de Langres à Auxerre.

Châtillon-sur-Seine, patrie de Marmont, est célèbre par le congrès qui porte son nom, ouvert le 4 février 1814, deux jours après la bataille de Brienne, et rompu le 18 mars.

Châtillon (congrès de), tenu par les plénipotentiaires des alliés et celui de Napoléon pendant la campagne de France, en 1814. Les souverains coalisés avaient accompli les deux premières périodes de l'invasion : s'avancer d'abord jusqu'au Rhin, puis franchir les Vosges et les Ardennes. Restait la troisième et la plus difficile, celle de marcher sur Paris. Il fallait s'attendre, en effet, à rencontrer plus d'une fois Napoléon sur son chemin, et ce redoutable adversaire leur inspirait toujours de l'effroi, bien qu'ils eussent à lui opposer des forces d'une écrasante supériorité numérique. D'un autre côté, leurs ressentiments, toutes les passions haineuses ou patriotiques les poussaient irrésistiblement en avant. Néanmoins, avant de commencer le troisième acte de ce drame sanglant, qui allait amener un dénouement également terrible pour les uns et pour les autres, ils se résignèrent à entamer une dernière négociation avec Napoléon, et choisirent Châtillon-sur-Seine comme lieu des futures conférences. Cette décision était due en partie aux efforts de lord Castlereagh, l'ambassadeur anglais, qui, assuré que l'Angleterre obtiendrait toutes les concessions que formuleraient ses exigences, ne prenait plus qu'un intérêt secondaire à la lutte. D'ailleurs, il prit soin de calmer l'empereur Alexandre et les Prussiens, qui étaient les plus exaltés, en leur rappelant qu'on allait proposer à Napoléon des conditions telles qu'il ne les accepterait jamais, et qu'on rentrerait ainsi dans la pleine liberté de ses mouvements tout en se donnant les apparences de l'esprit de conciliation. Napoléon, de son côté, sans douter de son génie, n'en voyait pas moins surgir tout autour de lui les éventualités les plus redoutables, et ne demandait pas mieux que de traiter, mais en prenant pour bases les propositions de Francfort, dont son indomptable orgueil ne voulait pas s'écarter, tandis que les hommes les plus sages lui conseillaient de négocier à tout prix.

Le 5 février (1814), les plénipotentiaires des diverses puissances échangèrent leurs pouvoirs à Châtillon. Ces diplomates furent, pour l'Autriche, M. de Stadion, l'ennemi acharné de la France; pour la Russie, M. de Rasoumofski; pour la Prusse, M. de Humboldt; pour l'Angleterre, lord Aberdeen, auquel on adjoignit lord Cathcart et sir Charles Stewart; mais, par derrière, lord Castlereagh et M. de Metternich tenaient les fils de la négociation. M. de Caulaincourt, duc de Vicence, était le plénipotentiaire de Napoléon, qui lui avait remis *carte blanche* pour traiter. Dans la réunion du 7 février, un des diplomates donna lecture des conditions que les coalisés entendaient nous imposer. « La France devait, avant toute autre condition, rentrer dans ses limites de 1790, ne plus prétendre à aucune autorité sur les territoires situés au delà de ces limites, et en outre ne point se mêler du partage qu'on allait en faire; non-seulement on lui ôterait la Hollande, la Westphalie, l'Italie (chose assez naturelle), mais on ne voulait pas qu'à titre de grande puissance elle eût son avis sur ce que deviendraient ces vastes contrées, et on en agissait ainsi tant pour ce qui était au delà du Rhin et des Alpes que pour ce qui était en deçà, de manière qu'en abandonnant la Belgique et les provinces rhénanes elle ne saurait même pas ce qu'on en ferait. Enfin il fallait répondre par oui ou par non avant toute espèce de pourparlers.

« Jamais on n'avait traité des vaineux avec une telle insolence, et vaineux nous ne l'étions pas encore, car à Brienne nous avions été vainqueurs; à la Rothière, 32,000 Français avaient pendant une journée entière tenu tête à 170,000 ennemis, et on n'avait pu ni envelopper ces 32,000 Français, ni les écraser, ni leur enlever leurs moyens de retraite! » (Thiers.)

C'était la proclamation éhontée du droit de la force, proclamation dont Napoléon, il faut bien le reconnaître, malgré l'autorité que nous venons de citer, avait donné le triste exemple aux Prussiens en démembrant leur patrie. M. de Caulaincourt s'éleva avec énergie contre de si révoltantes propositions et rappela celles de Francfort, où les coalisés s'étaient montrés beaucoup moins exigeants. On lui répondit brutalement qu'il ne s'agissait plus des propositions de Francfort, mais de celles de Châtillon; qu'il fallait se prononcer séance tenante, et par oui ou par non. M. de Caulaincourt, révolté de ces propositions, dont la forme était aussi outrageante que le fond, déclama alors le renvoi de la conférence à un autre jour, ce qui fut accepté. Dans l'intervalle, il demanda confidentiellement, de vive

voix à lord Aberdeen, par écrit à Metternich, si, en faisant usage de la carte blanche qu'il avait reçue de Napoléon, pour une acceptation pure et simple des conditions des alliés, ce cruel sacrifice suspendrait du moins les hostilités. Il reçut la réponse que, même en cas d'acceptation immédiate, cette suspension ne pourrait avoir lieu qu'à partir des ratifications. La mauvaise foi des alliés se découvrait à nu, car nous n'échappions pas ainsi aux décisions de la force. M. de Caulaincourt en référa alors à Napoléon; mais presque aussitôt il reçut du plénipotentiaire russe l'étrange déclaration que les séances du congrès étaient suspendues, sous prétexte que le négociateur français n'avait pas accepté immédiatement les propositions des alliés. Néanmoins, sur les instances de Metternich et de lord Castlereagh, l'empereur Alexandre consentit à la reprise des conférences, mais à des conditions aussi humiliantes que s'il se fût déjà trouvé installé à l'hôtel de la rue Saint-Florentin. Le 17 février, les plénipotentiaires s'assemblèrent de nouveau, mais en signifiant à M. de Caulaincourt que c'était pour lui à la condition *sine qua non* de l'acceptation pure et simple des propositions formulées dans la dernière séance; puis ils présentèrent une série d'articles préliminaires déjà contenus dans le protocole précédent, mais exposés ici sous une forme encore plus explicite et plus insultante. « La France rentrerait strictement dans ses anciennes limites, sauf quelques rectifications de frontières, qui n'altéreraient en rien le principe posé; elle ne s'ingérerait aucunement dans le sort des territoires cédés, ni en général dans le sort des Etats européens; on se bornerait à lui annoncer que l'Allemagne formerait un Etat fédératif, que la Hollande, accrue de la Belgique, serait constituée en royaume; que l'Italie serait indépendante de la France, et que l'Autriche y aurait des possessions dont les cours alliés détermineraient plus tard l'étendue; que l'Espagne continentale serait restituée à Ferdinand VII; qu'en retour de ces sacrifices, l'Angleterre rendrait la Martinique, et de plus la Guadeloupe, si la Suède voulait la rétrocéder, mais qu'elle garderait l'île de France et l'île Bourbon. Quant au Cap, à l'île de Malte, aux îles Ioniennes, il n'en était pas plus parlé que de toutes les possessions abandonnées par la France en Italie, en Allemagne, en Pologne. » (Thiers.)

Il est facile de voir que ce n'était pas seulement Napoléon, mais la France elle-même, que les coalisés voulaient réduire à l'impuissance, humilier, déshonorer. Et ce n'étaient là encore que les conditions qu'avaient fait prévaloir l'Angleterre et l'Autriche, car la Prusse voulait le démembrement pur et simple de la France, la Prusse, puissance hargneuse, sorte de petite Russie occidentale sous les pieds de laquelle se jette en ce moment l'Allemagne par le plus inconcevable aveuglement, sorte de dinde qui se précipite dans la gueule d'un renard affamé pour éviter celui qui ne songe même pas à elle; la Prusse, enfin, que nous laissons s'agrandir effrontément à nos portes, et des progrès de laquelle un autre Napoléon... Mais revenons au premier, car ce terrain est glissant, et nous savons où mène cette pente.

M. de Caulaincourt répondit aux diplomates ennemis qu'il ne pouvait pas s'expliquer sur de semblables conditions sans en référer à Napoléon. On lui demanda alors un contre-projet qu'il promit de donner plus tard, et il se hâta de mander à l'empereur les résultats du congrès. La dépêche du négociateur français trouva Napoléon à Montereau; elle le fit bondir de colère et d'indignation, car on lui présentait une coupe plus amère encore que celle qu'il avait fait boire tant de fois à ses ennemis, et il ne voyait dans ce terrible retour des choses d'ici-bas que des représailles impitoyables. Il écrivit aussitôt à M. de Caulaincourt pour lui retirer ses pleins pouvoirs et lui annoncer qu'il allait lui envoyer le contre-projet réclamé par les alliés; il consentait cependant à poursuivre les négociations, mais sur des bases bien différentes de celles qu'on lui proposait. Ce n'était pas, disait Napoléon, un traité de paix que les coalisés lui présentaient à signer, mais une capitulation, et il ne l'accepterait jamais. Il venait, en effet, de porter à ses ennemis les coups les plus terribles, et son épée n'était pas brisée; personne ne pouvait encore se flatter de la lui faire tomber des mains.

Toutes ces résistances de part et d'autre ne faisaient qu'empirer la situation à notre détriment, car il était impossible que Napoléon, dans l'état de démoralisation où se trouvait la France, d'exaspération où étaient arrivés nos ennemis, pût continuer longtemps encore cette lutte gigantesque. Il y a des bornes à tout, même aux ressources du génie le plus audacieux et le plus inépuisable. Les plénipotentiaires, bien décidés à pousser jusqu'au dénouement les sanglantes péripéties de cette guerre, signifièrent à M. de Caulaincourt qu'il eût à déposer son contre-projet le 10 mars au plus tard, faute de quoi les négociations s'écroulèrent rompues. M. de Caulaincourt, aux abois, fit aussitôt connaître ce terme fatal à Napoléon, qui lui répondit par l'envoi du contre-projet demandé; mais les concessions auxquelles il descendait étaient loin de satisfaire les alliés. Le négociateur français, qui avait obtenu un nouveau délai, fit connaître ce document le 15 mars, aux plénipotentiaires réunis. On l'écouta dans un froid silence, puis les

négociateurs se levèrent, dirent à M. de Caulaincourt qu'ils allaient expédier le contre-projet au quartier général des alliés, et lui promirent une réponse définitive dans deux jours, mais en lui déclarant qu'à partir de ce moment il pouvait considérer la négociation comme définitivement rompue.

Le 18 mars, une dernière réunion des diplomates eut lieu, dans laquelle les plénipotentiaires des alliés, ayant reçu les ordres de leurs souverains, lurent une note solennelle déclarant que la France n'ayant fait que reproduire des propositions déjà reconnues inacceptables par l'Europe, le congrès était clos définitivement, et que la guerre serait poursuivie à outrance jusqu'à ce que la France admit purement et simplement les conditions signifiées à M. de Caulaincourt. Celui-ci se hâta de rejoindre Napoléon, qui se trouvait alors à Saint-Dizier; il lui apprit le résultat du congrès de Châtillon. Napoléon approuva son négociateur, le flatta, l'encouragea, et se plut à lui faire étalage des brillantes victoires qu'il venait de remporter et des ressources qui lui restaient encore. Mais il ne parvint pas à convaincre l'homme honnête et dévoué qui, par amour pour la France, mais plus pour lui encore, venait de dévorer les humiliations du congrès de Châtillon. Il ne parvint pas surtout à ramener la confiance des anciens jours dans l'armée, sur laquelle ce retour produisit la plus douloureuse impression. Il se voyait à la veille d'un triomphe, d'un des triomphes les plus éclatants qu'aient jamais enregistrés les annales de la guerre, car il avait tout admirablement calculé pour l'obtenir; mais il avait lassé la fortune, et il n'allait plus rencontrer qu'une chute aussi profonde qu'avait été prodigieuse son élévation. Châtillon justement mérité, ne craignons pas de le dire, car cet homme de malheur, suivant la sévère expression de Chateaubriand, avait abusé de tout : du patriotisme français, de la valeur de ses généraux, du dévouement de son armée, de la résignation de ses ennemis... Mais n'insistons pas trop sur ces pages douloureuses de notre histoire : Napoléon, du moins, a reconnu la plupart de ses fautes à Sainte-Hélène, où il les a cruellement expiées.

CHÂTILLON-SUR-SÈVRE, bourg de France (Deux-Sèvres), ch.-l. de canton, arrond. et à 22 kilom. N.-O. de Bressuire; pop. aggl. 1,454 hab. — pop. tot. 1,537 hab. Tissage de flanelle, fabrique de toile fine et de mouchoirs façon Cholet; commerce de moutons. Ce bourg, situé sur le penchant d'une colline, près des bords du Louin, connu à l'époque romaine sous le nom de *Mons Leonis*, et appelé Mau-léon jusqu'en 1737, époque à laquelle le duc de Châtillon lui donna son nom, était autrefois entouré de murs et défendu par un château dont il reste quelques vestiges. Quoique toutes ses fortifications eussent été détruites pendant les guerres de religion, Châtillon n'en devint pas moins, pendant les troubles de l'Ouest, un des quartiers généraux des Vendéens, qui y furent défaites en juillet et en octobre 1793. Patrie de Henri de La Rochejaquelein, général en chef des Vendéens.

Châtillon-sur-Sèvre (COMBATS ET PRISE DE). Cette ville est une de celles qui eurent le plus à souffrir pendant la triste guerre civile qui désola les départements de l'Ouest à l'époque de notre Révolution, guerre criminelle, dont tout le poids doit retomber sur ceux qui en alimentèrent les fureurs sans en partager les dangers. Westermann, que son audace, son habileté et son caractère impitoyable avaient désigné au choix de la Convention pour jouer un des premiers rôles dans cette lutte sanglante, venait de prendre le commandement d'une légion qui avait toujours combattu à l'avant-garde de l'armée du Nord, et qui était devenue aussi célèbre par ses excès que par son courage. Dans les premiers jours de juillet (1793), ce général, en se dirigeant sur Châtillon, rencontra La Rochejaquelein et Lescure, dont l'artillerie était rangée en position sur le Moulin-aux-Chèvres. Il ordonna aussitôt l'attaque, et, après deux heures d'une lutte meurtrière, il s'empara des canons et des hauteurs, où 15,000 Vendéens trouvèrent la mort. A une lieue en avant de Châtillon, quartier général de l'armée royaliste, il fut de nouveau arrêté par une colline garnie de 10,000 hommes et d'artillerie. Ce nouvel obstacle le fit hésiter un instant; mais l'invincible intrépidité de sa légion lui rendit son audacieuse confiance; il marcha résolument sur les Vendéens, auxquels il tua 2,000 hommes, et dissipa leurs bataillons par son impétuosité et l'habileté de ses manœuvres. Mais ce succès lui coûta cher : sa fameuse légion fut à moitié détruite. Il continua néanmoins sa marche sur Châtillon, dont les Vendéens essayèrent vainement encore de défendre les approches, et entra dans cette ville, où il délivra 600 prisonniers républicains, tandis que sa cavalerie, lancée à la poursuite des vaincus, en faisait un épouvantable carnage. La Rochejaquelein s'était vanté de promener sa tête ce jour-là même dans Châtillon; Westermann, voulant lui rendre insulte pour insulte, incendia son château, puis se porta sur celui de Lescure, qu'il détruisit de fond en comble. Cependant ses soldats eux-mêmes commençaient à murmurer hautement contre les atrocités d'une telle guerre, et à exprimer le dégoût et l'horreur qu'ils éprouvaient à se baigner dans le sang français : l'indéflexible général établit son autorité par la terreur, et prend ensuite posi-

tion sur les hauteurs qu'il avait si glorieusement emportées deux jours auparavant. Il espérait recevoir des renforts; mais il ne fut rejoint que par 2,000 hommes des gardes nationales de Saint-Maixent et de Parthenay. Ce n'était pas assez pour se maintenir contre un ennemi entreprenant et infatigable. Bientôt il se vit assailli près de Châtillon par 60,000 Vendéens que conduisaient La Rochejaquelein et Lescure, exaspérés par la dévastation de leurs châteaux, Bonchamp et d'Elbée, accourus au secours des royalistes pour contenir enfin l'indomptable énergie du général républicain. Surpris pendant la nuit, malgré les rapports de ses espions, Westermann assista, en frémissant d'une rage impuissante, à la déroute de ses soldats qui s'enfuirent en jetant leurs armes; il rentra alors dans Châtillon, fait braver des canons contre les lâches qui abandonnent leurs drapeaux, et couvre en même temps de mitraille les Vendéens, qui reculent sous ses décharges désespérées. Une balle le frappe et lui fait tomber le sabre des mains; il ne s'obstine pas moins à rester à cheval et à diriger son artillerie. Mais alors Bonchamp commande à ses plus habiles tireurs de se glisser ventre à terre jusqu'à portée de fusil, et de tuer les canonniers républicains à leurs pièces. Cet ordre fut courageusement exécuté, et l'artillerie de Westermann devint bientôt muette. L'intrépide général, voyant tous ses efforts inutiles, se décida enfin à pourvoir à sa sûreté : il tourna bride, et quitta en fuyant les lieux où il venait de remporter un éclatant triomphe. Canons, armes, munitions, bagages, tout devint la proie des royalistes; les deux tiers des troupes républicaines demeurèrent sur le champ de bataille ou mirent bas les armes; le reste se rallia péniblement à Parthenay (juillet 1793). Accusé de trahison, Westermann fut mandé à la barre de la Convention; mais il n'eut pas de peine à se justifier, et revint aussitôt reprendre un commandement à l'armée de l'Ouest.

Quelques mois après les événements que nous venons de retracer, le général Chalbos, ayant opéré sa jonction avec l'armée de Saumur, marcha en trois colonnes sur Châtillon. Lescure et Beaurepaire couvraient cette ville avec leurs divisions rangées sur les hauteurs du Moulin-aux-Chèvres, leur aile gauche s'étendant vers les Aubiers. Le canon engagea la lutte et fut bientôt remplacé par la mousqueterie, car l'ardeur des deux armées les entraînait rapidement l'une contre l'autre. Westermann, qui commandait le centre des républicains, reçut l'ordre de s'avancer avec toute sa brigade et de former l'attaque. Mais ses colonnes, chargées impétueusement par Lescure en personne, qui commandait un corps d'élite, plierent sous le feu terrible des Vendéens, qui cherchaient à tourner les canons. Le général Chambon, mortellement atteint, tomba en criant *Vive la république!* Les royalistes purent se croire un instant victorieux; mais leur joie fut de courte durée : déjà les grenadiers de la Convention s'avançaient pour soutenir Westermann, qui se précipita alors sur l'aile gauche des Vendéens et la mit en déroute. Au même moment, Chalbos, après avoir rétabli par sa fermeté la face du combat, faisait éprouver le même sort à l'aile droite. Les Vendéens se dispersèrent en désordre, et Westermann, lancé ardemment à leur poursuite, joncha le sol de leurs cadavres. Le général Beaurepaire, grièvement blessé, ne dut qu'au dévouement de quelques soldats intrépides de ne pas rester parmi les morts. Westermann entra en triomphe dans Châtillon, d'où il était sorti naguère vaincu et fugitif.

Les soldats de Chalbos ne surent pas conserver leur conquête. Au lieu de s'établir solidement dans la ville, ils ne songèrent qu'à piller et à s'enivrer; tandis que Bonchamp, méditant un coup de main hardi, se préparait à rentrer dans Châtillon, dont il craignait que la perte ne frappât de découragement les Vendéens. Suivi d'une troupe de soldats résolus, il marcha dès le lendemain matin sur la ville, se jeta avec fureur sur les avant-postes républicains, qu'il surprit, et envahit toutes les rues, où il ne trouva que des hommes plongés dans l'ivresse ou le sommeil. Les uns furent impitoyablement massacrés; les autres s'enfuirent en toute hâte vers Bressuire. Canons, caissons, vivres, bagages, tout tomba au pouvoir des royalistes. Westermann sortit le dernier de Châtillon, et abattit d'un coup de sabre un Vendéen qui s'attachait à la queue de son cheval. Sentant que toute résistance était devenue impossible, il fit lui-même rebrousser chemin, hors de la ville, aux grenadiers de la Convention qui s'étaient rangés en bataille et refusaient de céder le terrain; pour favoriser leur retraite, il en fit monter un grand nombre en croupe des cavaliers de sa légion.

La nuit couvrait déjà la campagne de ses ombres, lorsque Westermann rencontra Chalbos suivi de 8 à 900 hommes, sur la route de Bressuire. A la vue de ce général, sa colère éclata; il courut à lui : « *Tout le monde m'a abandonné*, s'écria-t-il, *je ne veux plus servir avec des lâches*, » et il lui présente son épée, en accusant les soldats de ne plus aimer la république. Ces paroles font éclater des murmures : « *Eh bien!* reprend l'impétueux général en s'adressant aux soldats, *si vous aimez encore la république, revenez avec moi à Châtillon reprendre ce que nous avons laissé: nous*

réussirons ou nous mourrons ensemble. » A ces mots, tous agitent leurs armes et jurent de le suivre partout où il voudra les conduire.

Aucun général n'égaleait Westermann dans l'art de concevoir et d'exécuter rapidement une surprise, et de se venger d'une défaite en accablant l'ennemi par un retour imprévu. Il choisit 1,500 cavaliers d'élite, fit monter en croupe autant de fantassins, et se dirigea sur Châtillon. Arrivé à minuit aux avant-postes, il répondit aux *Qui vive!* des sentinelles : « *Armée catholique-et royale revenant de la poursuite des brigands.* C'était l'injure que les deux partis se renvoyaient tour à tour. Westermann, accueilli sans défiance, égorga les avant-postes, pénétra sans bruit dans la ville et dispersa sa cavalerie autour des murs pour atteindre ceux qui auraient échappé aux coups de ses fantassins. Il trouve à son tour les Vendéens éparés, profondément endormis dans une complète ivresse, et en fait un épouvantable massacre. Plus de 10,000 furent passés au fil de l'épée; les chefs n'urent que le temps de monter à cheval. Westermann les poursuivait avec sa cavalerie, brûla en leur présence le village de Temple et revint à Châtillon; mais il n'y trouva plus ses fantassins; Chalbos les avait emmenés. Furieux de cet abandon, Westermann résolut de détruire une ville qui avait été si souvent funeste aux républicains. Il ordonna à ses cavaliers de mettre pied à terre, leur abandonna le pillage des maisons et y fit ensuite mettre le feu. Ce fut à la lueur de cet horrible embrasement qu'il retourna à Bressuire. Les Vendéens repartirent dès le lendemain devant Châtillon; mais ils ne retrouvèrent qu'un vaste foyer d'incendie, et des milliers de cadavres à demi brûlés ou écrasés sous les décombres fumants. Cet affreux spectacle les remplit de fureur, et ils se dirigèrent sur Mortagne, où ils espéraient tirer vengeance de tant de calamités.

C'est à regret que l'histoire enregistre de pareilles horreurs, qui font justement vouer à une éternelle exécution les auteurs de cette guerre aussi sauvage qu'impie. Ce n'est pas sur de malheureux paysans fanatisés qu'il faut en faire retomber la responsabilité, mais sur ceux qui la fomentèrent dans le seul intérêt de leur ambition, de droits imaginaires et d'odieux privilèges (octobre 1793).

CHÂTILLON (Nicolas-Claude), littérateur français, né à Rouen en 1776, mort en 1826. Il fut employé dans les bureaux de la loterie à Paris. On a de lui quelques pièces dramatiques, des chansons de circonstance, des contes et des poésies, entre autres : *Épître aux Muses* (1821); les *Derniers adieux du poète* (1825), etc.

CHÂTILLON (André-Marie), architecte, né à Paris en 1782. Il fut élève de l'Ecole des beaux-arts, et remporta le grand prix de Rome en 1809. M. Châtillon, après son séjour réglementaire en Italie, revint à Paris, où il reçut le titre d'inspecteur des travaux de cette ville. On doit à cet architecte l'exécution de l'église de Bercy (1823), la construction du marché des Patriarches (1833), etc.

CHÂTILLON (Auguste DE), peintre et littérateur français, né à Paris en 1813. Il eut pour maître Guillon Lethière et envoya, pour son début, au Salon de 1831, un tableau, les *Coleriques*, dont le sujet était emprunté à Dante. Le portrait en pied de Victor Hugo et de son fils aîné et celui de la marquise d'Epinau, qu'il exposa en 1836, lui valurent une médaille de 3^e classe. L'année suivante, il obtint une médaille de 2^e classe pour trois portraits de femmes et un tableau de genre intitulé *La Première communion dans l'église de Foinqueux*. Parmi les ouvrages qu'il a envoyés depuis aux expositions annuelles, nous citerons : la *Vision de saint Augustin* (Salon de 1838); le portrait de Théophile Gautier (1839); le *Christ descendu au tombeau*, commandé du ministère de l'intérieur, et une *Sainte Cécile* (1840); une *Danse de jeunes filles*, dans un paysage d'Esbrat (1845). M. Auguste de Châtillon a exécuté, en outre, quelques ouvrages de sculpture, entre autres une *Tête de jeune Romaine*; un bénitier, dont le modèle, souvent reproduit en bronze et en plâtré, a figuré au Salon de 1839; un cartouche et deux cariatides destinés à la décoration de maisons de Paris; la lithographie du portrait de Victor Hugo et celle d'un sujet de genre, *Phébus et la Esmeralda*; différentes copies pour les musées de Versailles, de Rouen, de Valenciennes, de Bordeaux, et pour les Invalides, etc. Parti de Paris pour les Etats-Unis, à la fin de 1844, M. de Châtillon fit un grand nombre de portraits à la Nouvelle-Orléans et fut chargé de peindre, en 1847, la *Bataille de la Resaca de la Palma*, premier succès du général Taylor au Mexique. Ce tableau, qui ne mesure pas moins de 8 m. et demi de largeur sur 4 m. et demi de hauteur, et dont les principaux personnages, ainsi que la configuration des lieux, ont été retracés d'après nature, se trouve aujourd'hui à la Maison-Blanche, à Washington. M. Auguste de Châtillon a publié une lithographie à New-York. A la nouvelle de la révolution de 1848, il écrivit une pièce de vers qui a eu depuis trois éditions en France (1855, 1860 et 1866). De retour à Paris, en 1851, il a reparu au Salon de 1857 avec un tableau représentant le *Petit-Poucet perdu dans les bois avec ses frères*. Il a exposé depuis : en 1859, un *Intérieur de ferme* et les *Dompteurs*; en 1866, le *Songe du Chat-Botté*.

CHATILLON (Gaspard et Henri DE COLIGNY, comtes DE). V. COLIGNY.

CHÂTILLON (Claude DE), ingénieur français. V. CHASTILLON.

CHÂTIMENT s. m. (châ-ti-man — rad. *châtier*). Punition, correction; peine infligée pour une faute : *Léger CHÂTIMENT. CHÂTIMENT sévère. Infliger un CHÂTIMENT. Mériter un CHÂTIMENT. Les CHÂTIMENTS corrigent les bêtes et endurent les hommes. Le CHÂTIMENT répare l'ordre blesé par l'injustice.* (Boss.) *Un crime sans CHÂTIMENT serait une atteinte aux desseins de la Providence.* (Foisac.) *Le CHÂTIMENT de ceux qui ont trop aimé les femmes est de les aimer toujours.* (J. Joubert.) *Le remords est le CHÂTIMENT du crime; le repentir en est l'expiation.* (J. Joubert.) *Le despotisme n'est pas même la punition des nations abâtardies : elles méritent et subissent le CHÂTIMENT sans le sentir.* (De Barante.) *L'artifice est resté, même avant les flammes de l'enfer, le CHÂTIMENT des hypocrites.* (J. Janin.) *Par un juste CHÂTIMENT divin, il est des crimes qui ne peuvent se réparer dans ce monde.* (Giraud.) *On oublie les crimes des plus grands coupables, pour ne se souvenir que du CHÂTIMENT, s'il a été trop sévère.* (Napoléon.)

La crainte suit le crime, et c'est son *châtiment*. VOLTAIRE.

Si l'affront fut public, le *châtiment* doit l'être. C. DELAVIGNE.

Vous voulez qu'un roi meure, et pour son *châtiment* Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment. RACINE.

Il faut des *châtiments* dont l'univers frémit; Qu'on tremble en comparant l'offense et le supplice. RACINE.

Que la peur, les soucis livides, L'incorrigible *châtiment*, Atteignent l'homme aux mains avides. PONSARD.

— Manég. Moyen de correction consistant dans un coup que l'on donne, une douleur que l'on fait éprouver au cheval.

— **Antonymes.** Carresse, encouragement, prime, prix et couronne, récompense, rémunération.

— **Encycl.** Dans la société grecque et dans la société romaine, où les mœurs étaient encore d'une rudesse voisine de la barbarie, où le respect de la vie humaine n'existait pas, où régnait le droit du plus fort, le père de famille avait un pouvoir illimité sur les siens, c'est-à-dire sur ses esclaves, sa femme et ses enfants. Quant à ceux-ci, il pouvait les faire mourir dès leur naissance s'ils les trouvait mal conformés; plus tard, tous les genres de *châtiment* lui étaient permis, il pouvait les vendre, les frapper de verges et même les condamner à mort. Ce n'est que sur la fin de la république que cette législation commença à s'adoucir à Rome, et que les faibles furent protégés contre les forts. Ces hommes si rudes pour leurs familles l'étaient encore plus pour leurs esclaves; les moindres fautes étaient châtiées avec une rigueur inouïe : les verges, les fouets, la marque au fer rouge étaient les plus doux de ces *châtiments*; la torture, le cachot ou la croix attendaient les plus coupables. Les femmes ne se montraient pas plus douces que les hommes; elles enfonçaient de longues aiguilles dans le sein des esclaves qui les servaient maladroitement, ou bien appelaient les bourreaux pour les faire fouetter. Ces *châtiments* étaient si fréquents et si répétés que des hommes avaient embrassé cette spécialité, et se promenaient par les rues armés de fouets qu'ils étaient experts à faire manœuvrer. Ces fouets étaient de deux sortes; l'un, appelé *flagrum*, avait un manche court et des chaînes terminées par de grosses boules de métal; quelques coups d'un semblable instrument pouvaient assommer un homme ou du moins lui briser quelque membre. L'autre, nommé *flagellum*, avait des cordes plus longues et plus minces, également terminées par des extrémités métalliques, qui entraient dans la chair en enlevant des lambeaux à chaque coup. Le *flagellum* se rapproche beaucoup du knout des Russes. Les fouets à l'usage des écoliers, trop souvent employés par les maîtres d'école, étaient moins terribles. Une peinture d'Herculanum nous fait connaître de quelle façon s'administrait ce *châtiment* : l'écolier indocile est posé sur les épaules d'un esclave, un autre le tient par les pieds, tandis qu'un troisième, un martinet à la main, lui administre une bonne correction sur le dos : cette sorte de *châtiment* s'appelait *catomidio*.

Au moyen âge, les femmes si adulées, en l'honneur de qui les chevaliers entreprenaient de hauts faits d'armes, pour lesquelles les troubadours composaient tant de lais amoureux et de jolies chansons, étaient, dans leur intérieur, les épouses les plus soumises, les plus obéissantes, tenant l'étrier à leur mari quand il descendait de cheval, et le servant à table dans les jours d'apparat. Celles qu'une humeur douce et facile n'avait pas disposées à une semblable soumission y étaient amenées par les corrections et les *châtiments* que leur infligeaient leurs époux. Ils n'avaient pas la main légère, ces bons chevaliers, et plus d'une fois elle s'appesantit sur ces épaules couvertes de vair et d'hermine. Bien plus, les traitements les plus barbares que se permettaient les époux vis-à-vis de leurs femmes, et contre lesquels la conscience publique et la loi s'éle-

vaient aujourd'hui, étaient alors permis et n'excitaient l'étonnement de personne. Plusieurs anciennes chartes de bourgeoisie en accordent solennellement le privilège; c'était même un des moyens employés par les seigneurs lorsqu'ils voulaient fonder une nouvelle ville; à tous les habitants de cette commune naissante ils accordaient ce droit, et ils étaient certains de voir accourir nombre de vassaux. De là, dans les anciens almanachs, cette mention qu'on trouve souvent, et qui n'était pas une plaisanterie : *Bon battre sa femme*. De là aussi ces scènes de corrections conjugales si fréquentes dans nos anciens auteurs; et Molière, dans le *Médecin malgré lui*, n'a fait qu'imiter ce qu'il avait vu dans le *Vilain mire*, fabliau du xiv^e siècle. De là enfin l'aventure de ce brave bourgeois versé dans la caustique et qui, averti par son confesseur qu'il ne devait corriger sa femme qu'avec l'écriture sainte, s'empara d'une grosse Bible in-folio reliée en planches de chêne massif, et lui en donna un coup dont il l'assomma net. De semblables usages étaient tolérés par la législation de l'époque. Un mari pouvait impunément non-seulement battre sa femme, mais encore la blesser, pourvu que ce ne fût point avec un fer emoulu, pourvu qu'il ne lui eût brisé ni cassé aucun membre, et que la blessure ne passât pas les bornes d'une correction. Le droit de battre, les pères en jouissaient aussi bien que les maris, et ils le conservaient sur leurs enfants même après l'émancipation de ceux-ci, même après le mariage des filles, vieux souvenir du droit de vie et de mort que les Gaulois avaient sur leurs femmes et sur leurs enfants. A Bordeaux, ce droit de vie et de mort subsistait encore pour les maris dans le xiv^e siècle. Les statuts de la ville portaient même que si un mari, transporté de colère ou de l'impatience de la douleur, tuait sa femme, pourvu que solennellement il jura d'en être de bon cœur repentant, il serait exempt de toute peine. Cette sévérité était si bien passée dans les mœurs, qu'elle n'étonnait ni ne révoltait celles mêmes qui en étaient victimes. Dans un vieux fabliau intitulé : *De la dame qui est corrigée*, il est question d'une jeune femme qui veut prendre un ami, c'était le nom qu'on donnait alors aux amants. « Prends garde, lui dit sa mère à qui elle demande conseil, assure-toi bien auparavant si ton mari a l'humeur endurente. » La jeune femme se met aussitôt à l'œuvre, et, pour éprouver la patience de son mari, elle coupe d'abord un des plus beaux arbres de son verger, puis elle pique une chienne de chasse auquel il tenait beaucoup. Encouragé par le silence de son époux, un jour qu'il y avait grande réunion chez elle, elle embarrasse dans la nappe les clefs qu'elle portait à sa ceinture, et, se levant brusquement, renverse la table sur les convives. Le mari ne dit rien; mais, le lendemain, il entre chez sa femme avec un barbillon : « Madame, lui dit-il, vous avez le sang trop vif, il faut le calmer. » Et il lui fait pratiquer une large saignée aux deux bras. Loin de s'emporter contre la barbarie du mari, la mère dit à sa fille : « Tu es bien heureuse d'en être quitte à si bon compte. »

Plus tard, les mœurs s'adoucirent, mais le droit de *châtiment* n'en subsista pas moins pour le chef de famille. Bouchet, dans ses *Sérvées*, parle d'un mari qui avait une méchante femme; il n'usait contre elle ni du bâton ni de la saignée; mais, chaque fois qu'elle criait, il la faisait mettre dans un berceau et la faisait bercer jusqu'à ce qu'elle se tût; il arriva par ce moyen à la rendre fort douce. Sous l'ancien régime, jamais on ne refusa une lettre de cachet à celui qui voulait faire mettre son fils à la Bastille, ou enfermer sa femme ou sa fille dans un couvent; ce qui n'empêchait pas les *châtiments* corporels de subsister toujours, et l'on sait le mot plaisant de ce fils poursuivi dans un escalier par son père qui voulait le bâtonner, et qui s'arrêta au milieu de l'escalier pour lui crier : « Arrêtez-vous, mon père, vous savez qu'après le quatrième degré la loi ne connaît plus la parenté. » C'est à Voltaire qu'on attribue généralement cette repartie.

Mais c'était surtout dans le système pédagogique que les *châtiments* corporels jouaient un grand rôle, et ce n'est pas à l'imagination, mais à la vérité historique la plus rigoureusement exacte que le maître d'école doit d'être toujours représenté avec le traditionnel martinet. Le fouet, les écrivinières, la férule, telle a été en France, jusqu'à la fin du siècle dernier, la base fondamentale de l'éducation, aussi bien pour les grands que pour les petits. Les rois eux-mêmes n'ont pas échappé à cette nécessité; saint Louis était châtié par ses maîtres; on sait ce mot du jeune Louis XIII; qui avait reçu une bonne correction pour une peccadille quelconque, et qui, voyant sa mère lui faire une profonde révérence exigée par l'étiquette, lui dit : « Eh! madame, je me passerais bien de toutes vos révérences, j'aimerais mieux que vous ne me fîssiez pas donner le fouet. » Cette nécessité de la correction était si rigoureuse, que lorsqu'on voulait en dispenser les jeunes princes on leur donnait pour compagnon de jeux et d'études un enfant qui recevait les *châtiments* pour eux. Dans tous les collèges, il y avait un individu chargé spécialement d'administrer les écrivinières. Au siècle dernier, cet usage donna lieu à un singulier incident. Comme on voulait donner les écrivinières à un écolier du collège Montaigu, celui-ci s'empara d'un couteau et déclara qu'il s'en ferait une arme contre qui-

conque oserait l'approcher. Le principal du collège, ne tenant aucun compte de ses menaces, envoya chercher un portefaix vigoureux, qui s'avança résolument pour se saisir de l'écolier, mais celui-ci, de plus en plus surexcité par la pensée du honteux *châtiment* qu'on voulait lui infliger, planta son couteau dans le cœur du portefaix, qui tomba mort sur le coup. La famille de l'écolier dut payer 1,500 livres à la veuve du porte faix; quant au principal, il fut seulement réprimandé, tellement ce genre de *châtiment* paraissait naturel. Dans les grandes maisons, on donnait également les écrivinières aux pages et aux domestiques, qui y étaient en assez grand nombre, et parmi lesquels on n'avait trouvé que ce moyen d'établir un peu d'ordre et de discipline.

L'usage des *châtiments* corporels subsiste encore dans la plupart des pays de l'Europe, aussi bien dans l'ordre civil que dans l'ordre militaire. La Turquie à la bastonnade, qui s'administre également aux écoliers rétifs et aux fonctionnaires infidèles. L'Allemagne n'a pas encore aboli la *schlague*, et dans la vie ordinaire on a conservé l'usage tout patriarcal de battre les domestiques. L'Angleterre n'a pas, malgré sa civilisation avancée, renoncé à déshonorer ses soldats en les faisant passer par le bâton. La Russie a son terrible *knout*, qui frappe également les criminels, les proscrits politiques et les serfs. Si l'Europe en est encore à ce degré de barbarie, que dira des autres parties du monde où la civilisation est moins avancée, et où les *châtiments* varient selon le génie particulier du peuple? En Perse, par exemple, ce sont les coups de bâton sous la plante des pieds. En Chine et au Japon, c'est le rotin qui semble l'*ultima ratio* de ces gouvernements despotiques; chaque supérieur en est sans cesse armé vis-à-vis de ses inférieurs, et il en administre lui-même un certain nombre de coups, comme chez nous on fait des réprimandes : c'est une économie de paroles. Dans le centre de l'Afrique, l'imagination s'est avisée d'un singulier raffinement : pour corriger les enfants, on leur met du poivre rouge dans les yeux. Les souffrances sont atroces; mais, chose extraordinaire, il n'en résulte pas trop d'accidents graves.

Depuis 1789, le progrès des idées morales a banni les *châtiments* corporels de la législation et des mœurs domestiques. Chaque jour, de tristes procès nous font voir combien ce droit peut être redoutable entre les mains des instituteurs et même des parents, et combien est grand le nombre de petits êtres maltraités par des marâtres ou par des pères brutaux. Ces dangers n'existaient pas, le *châtiment* n'en est pas moins mauvais par lui-même : même pour l'enfant, battre n'est pas convaincre; et, comme disait l'antiquité, on hait celui que l'on craint : *Oderunt quem metuant*. Le bâton fait des machines ou des esclaves; la raison seule forme des hommes intelligents.

— **Prov. littér.** Le *châtiment* arrive d'un pied boiteux, mais il arrive. Vérité que les Latins avaient revêtue de cette forme proverbiale : *Pede penna claudo*... V. ces mots.

Châtiment sans vengeance (LX) [*El Castigo sin venganza*], drame de Lope de Vega, inspiré par les chroniques italiennes du xiv^e siècle, Lord Byron, les retrouvant dans le livre de Gibbon, *Antiquities of the house of Brunswick*, et sans jamais avoir lu le drame espagnol, selon toute apparence, en a fait *Parisina*.

Le drame de Lope de Vega est intéressant au point de vue de sa comparaison avec le *Don Carlos* de Schiller et le *Ruy Blas* de Victor Hugo. L'amour du fils pour sa belle-mère forme le nœud de l'une et de l'autre pièce, et il est curieux de voir ces deux génies si différents aux prises avec les mêmes situations. Mais, selon nous, malgré tout l'art, toute l'imagination du poète espagnol, la palme reste au poète allemand, si plein et si profond. On en jugera par la scène capitale des deux ouvrages, celle où le fils, provoqué par sa belle-mère, est amené à dévoiler sa passion. Dans Lope de Vega, le fils du duc de Ferrare, Frédéric, délaisse pour sa belle-mère Cassandra, dont il était amoureux avant qu'elle épousât son père, une petite cousine, Aurore, qui lui était promise. Son isolement, sa tristesse, que tout le monde explique par le mécontentement qu'il doit éprouver de cette seconde union de son père, anéantit, comme dans la pièce allemande, une explication entre Cassandra et lui. La scène est belle, dramatique, mais déparée par des images trop recherchées, et par ces jeux de mots dont ne se prive jamais un poète espagnol, et qui vont mal avec la passion. Voici cette scène :

FRÉDÉRIC. Je suis étonné, madame, de vous voir attribuer ma tristesse à des pensées si basses. Frédéric a-t-il besoin de posséder des Etats pour être ce qu'il est? N'aurai-je pas ceux de ma cousine si je me marie avec elle? Ou bien ne puis-je, en tirant l'épée contre quelque prince voisin, gagner par la conquête ce que je perdrai ailleurs? Non ! ma préoccupation ne vient pas de l'intérêt; et, bien que ce soit peut-être m'écarter trop de la raison en le disant, sachez, madame, que je mène la vie la plus triste que jamais homme ait menée en ce monde, depuis que l'Amour a tiré des flèches de son arc. Je meurs sans remède; ma vie va finissant comme la flamme d'un flambeau, et je demande en vain à la mort de ne pas attendre que la vie soit entièrement con-

sumée, puisqu'un léger souffle lui suffit pour me jeter dans sa nuit profonde.

CASSANDRA. Frédéric, retiens tes larmes; le ciel n'a pas donné les pleurs aux hommes, mais un esprit ferme et brave. Les larmes sont l'apanage des femmes, à qui la force manque, bien qu'elles aient le courage; elles ne conviennent pas aux hommes, excepté seulement lorsqu'ils ont perdu l'honneur et ne l'ont pas vengé. Maudite soit *Aurore* et la jalousie qu'elle te donne, d'avoir réduit à un état si misérable un cavalier beau, sage, généreux et si digne d'être aimé!

FRÉDÉRIC. Ce n'est point l'*Aurore*; vous vous trompez.

CASSANDRA. Qui donc est-ce?

FRÉDÉRIC. Le soleil lui-même.

CASSANDRA. Quoi! ce n'est point Aurore?

FRÉDÉRIC. Ma pensée a volé plus haut.

CASSANDRA. Une femme t'a vu et t'a parlé, tu lui as dit ton amour, et elle n'a eu qu'un cœur ingrat pour toi! Ne vois-tu pas que la chose paraît impossible?... Es-tu donc amoureux de quelque statue de bronze, d'une nymphe ou d'une déesse sculptée dans le marbre? L'âme des femmes n'est pas revêtue d'un jaspe glacé, et un léger rideau couvrait seulement toute pensée humaine; jamais amour accompagné de tant de mérite n'a frappé au cœur d'une femme, que son amour n'ait répondu : Me voici, entrez doucement. Dis-lui ton amour, quelle qu'elle soit...

FRÉDÉRIC. Le chasseur industrieux met le feu autour du nid du pélican indien, et l'oiseau revenu bat des ailes pour délivrer ses petits; mais, en le faisant, il augmente la flamme qu'il croyait éteindre, et, les ailes brûlées, il perd la liberté qu'il aurait gardée s'il se fût envolé. Ainsi mes pensées, qui sont les fils de mon amour, et que je garde dans le nid du silence, s'enflamment en vous écoutant; l'amour bat les ailes et les consumer en voulant les délivrer... Hélas! le danger est si grand pour moi, que, puisque tout ce qui est doit mourir, il vaut encore mieux mourir en souffrant et en me taisant. (*Il sort.*)

Au delà de cette situation, le parallèle avec Schiller ne peut pas se continuer. Lope de Vega reste très-dramatique, mais avec des moyens et un dénouement tout différents, qui, du reste, lui étaient fournis par les chroniques. Cassandra cède aux violences passionnées de cet amour; elle entre elle-même si profondément dans l'adultère, qu'à un moment, pour détourner les soupçons bien légitimes du duc, Frédéric ne voyant pas d'autre moyen que de demander la main d'Aurore, Cassandra déclare qu'elle va tout avouer à son mari, plutôt que de partager son amant. Le dénouement, tout sanglant qu'il est, n'émeut pas beaucoup, parce qu'il est le fait d'une méprise. Le duc, caché, a entendu les reproches jaloux de Cassandra à son fils; il le fait venir : « Un noble de Ferrare conspire contre moi, lui dit-il; il est seul et sans armes dans cette salle sombre; va et tue-le. » Le fils se précipite l'épée à la main contre le prétendu gentilhomme, et tue Cassandra, cachée derrière une tapisserie; les serviteurs du duc accourent, le père leur montre son fils, assassin de sa belle-mère, et le fait tuer sur le cadavre de sa femme. En fréquentant un peu le théâtre espagnol, on se familiarise avec ces vengeances inflexibles, ces horreurs de dénouement. Lope de Vega quelquefois, et Calderon presque toujours, laissent au lecteur cette pénible impression.

Lope de Vega fit imprimer sa pièce en 1634. La représentation en fut d'abord interdite, l'autorité se refusant à laisser paraître sur la scène un personnage aussi haut placé que le duc de Ferrare. Nous trouvons ce détail dans l'ouvrage de M. Kieckorff, qui a en sa possession le manuscrit même de Lope.

Le *Châtiment sans vengeance* n'a été traduit qu'en partie par M. Ernest Lafont, dans son *Étude sur Lope de Vega* (Paris, 1857, in-12). Il figure dans le premier volume des *Comedias escogidas de Lope de Vega* (collection Rivadeneyra, Madrid, 1856).

Châtiment en trois vengeances (UX) [*Un Castigo en tres venganzas*], drame en trois journées, de Calderon. C'est une de ces pièces qu'on est convenu d'appeler de cape et d'épée, où brille par-dessus tout la fertilité d'invention du grand poète espagnol. Voulez-vous des rendez-vous nocturnes, des duels sous les balcons, des méprises tragiques, des vivants qu'on croyait morts, lisez ce *Châtiment en trois vengeances*. Ce n'est pas une des plus remarquables comédies de Calderon, mais on n'en est pas moins surpris de la stérilité de nos dramaturges modernes quand on voit ce que le maître espagnol sait créer, même dans ses pièces les moins connues, de situations saisissantes et de complications imprévues.

L'action se passe en France, à la cour d'un duc de Bourgogne, dont il serait difficile de dire le nom. Ni Calderon ni Lope de Vega ne sont bien préoccupés de ce que nous appelons la couleur locale; en France, en Italie, en Angleterre, à Jérusalem, avec eux on se trouve toujours en pleine Espagne. Ce duc de Bourgogne apprend qu'un de ses chevaliers est d'intelligence avec ses ennemis, et essaye, dans une conversation qu'il engage à ce sujet entre ses quatre premiers gentilshommes, de découvrir sur qui il pourra faire tomber ses soupçons. Dans la vivacité de la discussion, l'un d'eux, Federico, jette son gant à la figure du neveu du duc Enrique. C'est un crime de

provoquer quelqu'un devant le duc, et pour ce fait Federico est banni de la cour; le duc croit d'ailleurs que Federico est le traître en question, et se trouve heureux de cette occasion de l'exiler. Un troisième gentilhomme, Clotaldo, celui qui précisément est d'intelligence avec le duc de Saxe (l'ennemi imaginaire du duc de Bourgogne), se trouve aussi être en rivalité d'amour avec Federico auprès de dona Flor. Cet exil lui laisse le champ libre; il corrompt une servante et forme le dessein de pénétrer le soir même, de vive force, dans la chambre de la belle abandonnée. Or, une des amies de dona Flor, dona Florida, ne pouvant attirer chez elle le neveu du duc, Enrique, dont elle est amoureuse, lui a fait donner un rendez-vous dans la maison. Cette nouvelle intrigue consterne dona Flor, encore en pleurs depuis le départ de son amant; mais qu'y faire? Le gentilhomme est déjà dans l'escalier. A peine quelques mots d'explication ont-ils été échangés entre Enrique et Florida, que le père de dona Flor, Manfredo, rentre. C'est lui qui a été cause de l'altercation entre le neveu du duc et Federico; il est en proie au chagrin, et entrerait avec peine dans la confiance d'intrigues amoureuses. On cache Enrique comme on peut, et, vu l'heure avancée, Florida se voit contrainte de mettre fin à sa visite. Le vieux Manfredo rentre chez lui, après avoir fermé toutes les portes. Restent les fenêtres, heureusement, et la soubrrette a déjà attaché l'échelle de corde au balcon. Allons, beau sire, il faut déloger lestement. Enrique ne peut partir sans faire une déclaration à dona Flor; il l'aime pas Florida, et ne serait pas venu s'il n'avait cru être appelé par la fille de la maison. Pendant qu'il cherche des madrigaux, Clotaldo survient, le manteau sur les yeux: il a profité de l'échelle. Du moment qu'un autre entre, Enrique n'a plus besoin de sortir; on tire les épees, Clotaldo le frappe en pleine poitrine, et, reconnaissant qu'il a tué le neveu du duc, s'échappe par la fenêtre. Manfredo, réveillé par le bruit, accourt, une lumière et une épée à la main. La lampe renversée, les fenêtres ouvertes, un cadavre par terre et sa fille à demi-morte qui s'est saisie d'un poignard, voilà le tableau qu'il a sous les yeux. Tout ce que dona Flor trouve à dire, c'est que, Enrico ayant pénétré de force chez elle, par la fenêtre, elle l'a tué pour sauver son honneur. Étrange aventure! Comment faire transporter le cadavre? L'occasion se présente à la seconde journée.

Federico et son valet sont à quelques lieues de la ville, dans un bois; le valet a vu un homme descendre par une échelle de la fenêtre de dona Flor, et raconte l'affaire en disant tout le mal possible des furies. C'était Clotaldo, après son joli coup de la nuit précédente; mais Federico croit voir dans cet inconnu un rival heureux, et se désespère. Le hasard amène ce jour-là le duc et Clotaldo dans le même bois; Clotaldo, voyant son maître endormi, tire son poignard et va le tuer, lorsque son bras est arrêté par Federico. Le duc s'éveille, voit deux hommes qui luttent, un poignard à la main, au-dessus de lui, et, malgré le récit que lui fait Federico, le croit coupable de l'attentat, et prend Clotaldo pour son sauveur. Federico est banni des États du duc, sous peine de mort. Mais que lui importe la vie, si dona Flor est infidèle? Il revient, la nuit, avec son domestique, sous un déguisement de portefaix, pénétre chez sa maîtresse, et veut avoir une explication au sujet du cavalier qui est descendu si lestement des fenêtres, à minuit. Il est difficile à dona Flor de nier l'aventure; elle ne peut qu'affirmer son innocence. La scène est fort belle. Federico sort, à moitié convaincu, lorsque Manfredo, qui a mis le cadavre dans une malle, épiant la tombée de la nuit, aperçoit les deux portefaix et les charge d'emporter le fardeau. Un monologue du père leur a appris qu'il y a un mort dans le coffre, et ils ne savent que penser d'une pareille affaire, car dona Flor n'a rien raconté à son amant des événements de la nuit. Ils se chargent de la malle; mais ils n'ont pas fait deux pas que voici venir des gens armés, escortés de torches; Manfredo reconnaît les gens du duc, prend peur, et rentre chez lui; les deux porteurs sont arrêtés par Clotaldo et le duc lui-même. « Où allez-vous? — Nous n'en savons rien; le maître était là tout à l'heure. — Que portez-vous? — Vous le voyez. » A l'hésitation des deux pauvres diables, Clotaldo flaire quelque vol, et fait ouvrir la malle. Le duc y voit le cadavre de son neveu; Federico est reconnu, accusé du meurtre, déclaré coupable et condamné à mort. C'est Manfredo qui est chargé de l'exécution de la sentence; il doit empoisonner son futur gendre. Mais à peine le croit-il mort, que le duc, frappé de ses dernières paroles, s'imagina avoir été trop loin; toute la conduite de Clotaldo indique en effet que c'est lui l'auteur de tous ces crimes, et qu'il a eu intérêt à faire prononcer la mort de Federico. Le duc le lui reproche avec indignation et l'appelle traître; Clotaldo, voyant qu'il est perdu, essaye de poignarder son maître; il est désarmé, et, frappé mortellement, il avoue qu'il est l'auteur de la mort d'Enrique, le cavalier inconnu qui pénétra chez dona Flor. Heureusement, le bon Manfredo, à tout hasard, n'avait donné à Federico un narcotique. Le condamné sort juste à point du tombeau pour recevoir les embrassements du duc et la main de dona Flor. La pièce a reçu son titre, un *Châtiment en*

trois vengeances, de ce que la mort de Clotaldo venge à la fois le duc trahi, le père outragé et Enrique assassiné. Elle n'a jamais été traduite en français, et figure dans le texte original au troisième volume du *Calderon* de la bibliothèque Rivadeneyra.

Châtiment d'Héliodore (LE), sujet représenté par différents peintres. V. HÉLIODORE.

CHATIN (Adolphe), médecin français, né à Tullins (Isère), fut reçu docteur à Paris en 1844. Il a été nommé depuis lors pharmacien à l'hôpital Beaujon et à l'Hôtel-Dieu, professeur de botanique à l'École supérieure de pharmacie et membre de l'Académie de médecine (1853). Ses principaux ouvrages sont : *la Symétrie générale des organes des végétaux* (1848); *l'Existence de l'iodé dans les plantes d'eau douce, dans l'eau, dans l'air, etc.* (1851); *Anatomie comparée des végétaux* (1860), etc.

CHATIRON s. m. (cha-ti-ron — de l'allemand *schattirung*, ombre). Techn. Matière que l'on emploie en céramique pour dessiner des traits d'ombre au-dessous de couleurs transparentes. Cette substance, qui n'est autre chose que le pourpre de Cassius mal préparé, est employée, fréquemment en Allemagne, mais n'est pas en usage en France.

CHATIZEL DE LA NÉRONNIÈRE (Pierre-Joseph), théologien français, né à Laval en 1733, mort en 1817. Il fut député aux états généraux de 1789, et remplit diverses fonctions ecclésiastiques. On a de lui : *Traité du pouvoir des évêques sur les empêchements du mariage* (Paris, 1789).

CHATOIEMENT ou **CHATOYEMENT** s. m. (cha-toi-man — rad. *chatoyer*). Reflet, éclat chatoyant, effet d'une surface chatoyante : *Le chatoiement du plumage des oiseaux.*

— Minér. Propriété que possèdent quelques minéraux, tels que le quartz œil-de-chat et le feldspath pierre-de-lune, de renvoyer à l'œil des reflets mobiles, blanchâtres ou d'une autre teinte particulière, qui semblent flotter dans leur intérieur à mesure qu'on les change de position : *Le chatoiement est dû à des réflexions intérieures qui se font sur des systèmes de lamelles ou fibres, et rentre dans celui que l'on désigne sous le nom d'astérie.* (Delafosse.)

CHATON s. m. (cha-ton — dimin. de *chat*). Petit chat : *Un petit chaton. Le cardinal de Richelieu ajouta encore une pistole pour les chatons.* (L. Feigère.)

— Techn. Partie d'une bague dans laquelle la pierre est enchâssée : *Une pierre tombée de son chaton. Annibal avait constamment du poison caché sous le chaton de sa bague.* (Rollin.) Pierre ainsi enchâssée : *Le chaton est un très-beau rubis.*

— Par anal. Objet en forme de chaton et remplissant un rôle analogue à celui des chatons : *Le chaton d'une noisette. Le gland est à demi enchâssé dans un chaton qui le préserve de toute meurtrissure.* (B. de St-P.)

— Bot. Mode d'inflorescence voisin de l'épi, dont il diffère surtout en ce que le chaton est formé de fleurs unisexuées; son nom lui vient d'une certaine analogie avec la queue d'un chat : *En hiver, les chevreuils vivent de ronces, de genêt, de bruyère, de chatons de coudrier, de marsault.* (Buff.) *On ne peut tirer du chaton le caractère exclusif d'une famille.* (Lemaire.)

— Anat. Lame osseuse contournée sur elle-même, qui embrasse la base de l'apophyse styloïde du temporal. Sorte de rainure dans laquelle se trouve engagé le cristallin.

— Chir. Cavité de la matrice où le placenta se trouve retenu, après l'expulsion du fœtus.

— Encycl. Bot. *Le chaton* est un mode d'inflorescence constitué par des fleurs unisexuées sessiles sur un axe commun. Il ne diffère de l'épi qu'en ce que celui-ci a des fleurs hermaphrodites et un axe persistant après la chute des fleurs, tandis que le *chaton* se détache ordinairement tout d'une pièce, après que la fécondation est opérée. Le *chaton* peut être dressé ou pendante. Les auteurs anciens avaient établi, sous le nom d'*amentacées* (du latin *amentum*, chaton), une classe d'arbres caractérisée par ce mode d'inflorescence, et comprenant les chênes, les noisetiers, les pins, etc. Plus tard, Laurent de Jussieu, en créant la famille des amentacées proprement dites, en a séparé les conifères ou arbres résineux.

CHATONIE s. f. (cha-to-ni — rad. *chat*). Niche, tour maïna. On a dit aussi CHATTERIE.

CHATONNAY, bourg et commune de France (Isère), arrond. et à 26 kilom. E. de Vienne; pop. aggl. 793 hab. — pop. tot. 2,168 hab. Récolte de céréales, colza et châtaignes. Fabriques de pointes de Paris; métiers à tisser la soie.

CHATONNÉ, ÉE (cha-to-né) part. passé du v. Chatonner. Encastré dans un chaton : *Diamant chatonné.*

— Blas. Se dit de la chasse ou garniture d'une pierre précieuse, quand elle est d'un émail particulier : *Durét de Cheury; d'Azur, à trois diamants d'argent taillés en losanges, chatonnés d'or; au souci du même, feuillé de sinople, en cour.*

CHATONNEMENT s. m. (cha-to-ne-man — rad. *chatonner*). Techn. Action d'encastrer dans un chaton : *Le chatonnement d'un rubis, d'une pierre.*

— Chir. Accident par lequel le placenta est

comprimé et retenu dans la matrice, après l'expulsion du fœtus.

CHATONNER v. a. ou tr. (cha-to-né — rad. *chaton*). Encastrer dans un chaton : *Chatonner la pierre d'une bague.*

— v. n. ou intr. (cha-to-né — rad. *chaton*). Faire des petits chats : *Cette chatte a chatonné, vient de chatonner. Il y a encore ma mie Piaillon, ajouta Bois-Robert; c'est sa chatte. — Je lui donne vingt livres de pension, répondit l'éminentissime. — Mais, monseigneur, elle a chatonné.* (L. Feigère.)

CHATOU, bourg et commune de France (Seine-et-Oise), canton et à 6 kilom. E. de Saint-Germain-en-Laye, arrond. et à 14 kilom. N. de Versailles, à 13 kilom. N.-O. de Paris; pop. aggl. 2,096 hab. — pop. tot. 2,662 hab. Récolte de grains et légumes; fabrique de bonneterie pour l'Orient. Chatou, agréablement situé près de la rive droite de la Seine, est un village très-ancien, où les rois de France avaient un palais au vi^e siècle; il est environné de nombreuses et belles villas, et remarquable par un château dans les dépendances duquel est une longue terrasse qui borde la rivière, et d'où l'on jouit de points de vue délicieux sur les sites riants des environs. Dans le parc du château, on voit une grotte charmante, construite sur les dessins de Soufflot, et une belle pièce d'eau.

CHATOULLANT (cha-tou-llan; *ll* mll.) part. prés. du v. Chatouiller : *C'est en chatouillant nos défauts que les femmes règnent sur nous.*

Un auteur vertueux, dans ses vers innocents, Ne corrompt point le cœur en chatouillant les sens. BOILEAU.

CHATOULLANT, ANTE adj. (cha-tou-llan, an-te; *ll* mll. — rad. *chatouiller*). Qui chatouille, qui flatte, qui flatte l'amour-propre : *Il y a plaisir à travailler pour des personnes qui savent, par de chatouillantes approbations, vous régaler de votre travail.* (Mol.)

CHATOUILLE s. f. (cha-tou-llé; *ll* mll.). Action de chatouiller : *Faire la chatouille à quelqu'un. Craindre la chatouille.* Il ne se dit que dans quelques provinces.

— Ichtyol. Nom vulgaire de l'ammocète, petit poisson que l'on emploie comme appât pour la pêche de quelques autres poissons.

— Moll. Nom vulgaire du poulpe commun.

CHATOUILLE, ÉE (cha-tou-llé; *ll* mll.) part. passé du v. Chatouiller. Que l'on chatouille : *Aimer à être chatouillé.*

— Fig. Flaté, agréablement impressionné : *Etre chatouillé par des compliments.*

CHATOUILLEMENT s. m. (cha-tou-llé-man; *ll* mll. — rad. *chatouiller*). Action de chatouiller : *Etre sensible au moindre chatouillement. Il paraît, par l'exemple du chatouillement, que le mouvement du plaisir poussé un peu trop loin devient douleur, et que le mouvement de la douleur un peu modéré devient plaisir.* (Fonten.) *Le chatouillement s'opère en titillant les nerfs d'une partie par des attouchements doux.* (Sédillot.) *Pendant les guerres religieuses des Cévennes, un des supplices les plus usités était le chatouillement sous la plante des pieds.* (Focillon.)

— Par ext. Sensation douce et agréable : *Le sentiment de l'harmonie est produit par un chatouillement de l'oreille. Ce chatouillement des sens qu'on trouve, par exemple, en goûtant de bons fruits, d'agréables liqueurs et d'autres aliments exquis, c'est ce qui s'appelle plaisir ou volupté.* (Boss.)

— Fig. Impression flatteuse, sentiment d'amour-propre satisfait : *Quel agréable chatouillement cause l'approbation du monde dans les esprits vains lorsqu'ils s'entendent nommer parmi les docteurs célèbres!* (Benserade.) *Un ministre des affaires étrangères doit ressentir plus vivement qu'un autre les chatouillements de la susceptibilité nationale.*

— Encycl. Méd. Le mot *chatouillement* est employé en médecine pour désigner une sensation particulière accusée par les malades, ou une légère titillation exercée dans certains cas par le médecin sur la surface de la peau ou des membranes muqueuses. Les personnes atteintes d'angine légère, principalement d'angine granuleuse, ressentent à la gorge un chatouillement désagréable. Avant de tousser ou d'éternuer, on éprouve encore la même sensation. D'autre part, quand le médecin soupçonne l'existence d'une paralysie, il chatouille légèrement la peau, pour reconnaître s'il y a anesthésie cutanée. Pour faire sortir les sujets du sommeil chloroformique, on chatouille aussi l'intérieur des fosses nasales, le fond de la gorge, avec l'extrémité d'une pince à pansements.

CHATOILLER v. a. ou tr. (cha-tou-llé; *ll* mll. — du lat. *catulire*, être en chaleur en parlant des chiennes, ou *catillare*, être friand, ou du wallon *cati*, chatouiller). Produire, par des attouchements légers et répétés sur la peau, un sentiment particulier de plaisir, mêlé d'une certaine anxiété, souvent accompagné d'un rire pénible et convulsif : *CHATOILLER quelqu'un pour le faire rire. CHATOILLER les pieds de quelqu'un.*

— Par ext. Produire sur un sens quelconque une impression douce et agréable : *Ce vin chatouille le palais. Cette musique chatouille agréablement l'oreille. Jamais odeur de pâté ne chatouilla l'odorat plus délicatement*

ment que celle qui se répandit de tous côtés à l'ouverture d'une tortue de 500 livres. (Labat.)

— Fig. Flatter agréablement : *Il est des passions délicates que l'on réveille, non-seulement quand on les chatouille, mais encore quand on les pique et quand on les choque.* (Boss.) *Le hasard et l'occasion nous chatouillent et nous séduisent.* (Ph. Chasles.)

La louange chatouille et gagne les esprits.

LA FONTAINE.

Ce nom de roi des rois et de chef de la Grèce Chatouillait de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse. RACINE.

— Par plaisant. Frapper rudement : *CHATOILLER avec sa came les épaules de quelqu'un.*

— Absol. : *Il n'y a rien assurément qui chatouille plus que les applaudissements que vous dites.* (Mol.)

— Manège. *Chatouiller un cheval de l'éperon*, Le piquer légèrement avec l'éperon.

— Anc. monn. *Chatouiller le remède*, Approcher des dernières limites du remède ou tolérance de titre et de poids, sans les excéder. Cette expression n'est plus usitée.

Se chatouiller v. pron. Exercer sur soi le chatouillement : *Généralement on peut se chatouiller soi-même sans éprouver la sensation particulière que produit le chatouillement.*

— Chatouiller à soi : *SE CHATOILLER la plante des pieds.*

— Réciproq. Exercer l'un sur l'autre le chatouillement : *Les enfants s'amuseaient souvent à se chatouiller.*

— Fig. Se procurer du plaisir : *La vanité n'ouvre un livre que pour se chatouiller en le critiquant.* (Boiste.)

— Loc. prov. *Se chatouiller pour se faire rire*, Rire d'une manière forcée, s'efforcer de paraître gai : *Vous voyez que ce qui s'appelle se chatouiller pour se faire rire, c'est justement ce que nous faisons.* (Mme de Sév.)

CHATOUILLEUX, EUSE adj. (cha-tou-llé, eu-ze; *ll* mll. — rad. *chatouiller*). Sensible au chatouillement : *Un homme, CHATOUILLEUX. Une femme CHATOUILLEUSE. En général, les femmes, comme plus passionnées, sont plus CHATOUILLEUSES.* (Sédillot.)

— Fig. Susceptible, irritable, facile à piquer : *La censure consulaire, qui devint bientôt impériale, se montrait fort CHATOUILLEUSE à l'endroit des rois.* (Chateaub.) *De tous les sentiments de la femme, celui de la vanité est le plus CHATOUILLEUX et le plus vicié.* (Serrurier.) *Le plus ordinairement, dans le monde, ce sont les gens qui ont le moins d'honneur qui sont le plus CHATOUILLEUX sur le point d'honneur.* (Boitard.)

Nous sommes chatouilleux sur l'honneur, dans le [Maine.

De sa vanité chatouilleuse

La prompte irritabilité

D'une exigence pointilleuse

Fatigue la société.

DELILLE.

— Particulièrement. Qui chatouille, qui produit certaines impressions agréables :

J'en eusse été peut-être moins épris,

Si de tes vers la chatouilleuse amorce

N'eût secondé sa puissance et sa force.

RACINE.

Il Délicat, embarrassant, capable d'éveiller des susceptibilités : *Cette question est bien CHATOUILLEUSE. L'affaire est des plus CHATOUILLEUSES. Ce factum était accompagné de notes un peu CHATOUILLEUSES.* (Vol.)

Souriant d'un souris badin

A ces paroles chatouilleuses

Qui font baisser un œil malin

A mesdames les précieuses.

VOLTAIRE.

— Manège. *Cheval chatouilleux*, Cheval sensible, ombrageux. Il *Cheval chatouilleux à l'éperon*, Celui qui, au lieu d'obéir à l'éperon, hennit et rue.

CHATOYANT (cha-to-ian ou cha-toi-ian) part. prés. du v. Chatoyer : *Des reflets chatoyants dans l'ombre.*

CHATOYANT, ANTE adj. v. (cha-to-ian ou cha-toi-ian, an-te). Qui chatoie, qui a des reflets lumineux ou diversément colorés : *Étoffe, couleur CHATOYANTE. Les pierres appelées œils-de-chat sont toutes CHATOYANTES.* (Buff.) *Voyez le réseau CHATOYANT dont la nature tapisse l'œil du cirou.* (Boufflers.) *Les mouches étaient toutes distinguées les unes des autres; il y en avait de dorées, d'argentées, de tigrées, de rembrunies, de CHATOYANTES.* (B. de St-P.)

La lune à l'orient lève sa tête blonde;

Ses rayons chatoyants se redolent sur l'onde.

Mlle de POLIGNY.

— Fig. Qui se présente sous des aspects nombreux et fréquemment variés : *La mobilité de la femme en fait un être CHATOYANT, que l'on ne peut ni bien apprécier ni bien définir.* (E. Jouy.) Qui a un certain éclat varié, en parlant du style : *Il a des paroles obscures et CHATOYANTES qui font rêver.* (B. d'Aureville.) *C'est l'occasion d'arrondir des périodes sonores et de lancer des métaphores CHATOYANTES.* (G. Sand.)

— s. f. Minér. Nom vulgaire d'une variété d'agate rubannée translucide, qui possède la propriété du chatoiement, c'est-à-dire qui renvoie à l'œil des reflets mobiles paraissant flotter dans son intérieur.

CHATROYEMENT s. m. V. CHATOUEMENT.

CHATOYER v. n. ou intr. (cha-to-ié ou cha-toi-é — rad. *chat*, à cause des reflets de l'œil de cet animal. Change *y* en *i* devant un *e* muet : *Je chatoie, tu chatoieras, qu'ils chatoient*). Lancer des reflets changeants de lumière ou de couleur : *A Nîmes, on fabrique des étoffes qui chatoient comme des métaux*. (A. Martin.)

Mes ans évanouis à mes pieds se déployaient. / Joient. / Comme une plaine obscure où quelques points cha- / D'un rayon de soleil frappés.

TH. GAUTIER.

— Fig. Avoir un certain éclat varié, en parlant du style : *Ce style chatoie et séduit le lecteur inattentif*. || Produire un certain mirage, avoir un attrait séducteur :

... Si devant tes yeux l'ambition chatoie, / Des hautes fonctions on t'aplanit la voie.

PONSARD.

CHAT-PARD s. m. (cha-par — de *chat*, et du lat. *pardus*, léopard). Mamm. Nom scientifique de l'animal appelé vulgairement *lynx de Portugal* : *Souvent le chat-pard, allié de sang, descend des montagnes en amorçant sur les mousses discrètes son pas qui les foule à peine*. (Ch. Nod. || On l'appelle aussi CHAT-TIGRE.

— Encycl. Ce carnassier, qu'on appelle encore *serval*, atteint une longueur totale d'un mètre, y compris la queue. Son pelage est d'un fauve clair, tirant quelquefois sur le gris ou sur le jaune, avec des bandes ou des taches blanches ou noires sur diverses parties du corps. Il habite les forêts de l'Afrique australe ; d'après le voyageur Bruce, il se trouverait aussi en Abyssinie. Quelques auteurs anciens ont regardé cet animal comme produit par le croisement du chat et de la panthère, ou du léopard et de la chatte ; mais c'est là une pure hypothèse, que rien ne justifie. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il ressemble au chat par la forme, au léopard ou à la panthère par le pelage. On le voit rarement à terre, mais il grimpe sur les arbres avec beaucoup d'agilité ; c'est là qu'il fait sa bauge. Il poursuit vivement les singes, les rats, les oiseaux et autres petits animaux dont il fait sa proie. Il est très-agile, et parcourt d'un bond un grand espace. Il s'élance, mord et déchire à peu près comme la panthère. Il ne fait, pour ainsi dire, que paraître et disparaître. On n'a pu jusqu'à ce jour réussir à l'apprivoiser. En captivité, il reste frouche, insensible aux bons traitements, et entre en fureur à la moindre contrariété. Sa peau donne une fourrure chaude, douce, fort belle, et qui est toujours d'un prix assez élevé.

CHÂTRABLE adj. (châ-tra-ble — rad. *châtrer*). Qui peut être châtré : *Les animaux châtrables*.

CHÂTRE (LA), ville de France (Indre), ch.-l. d'arrond. et de canton, à 37 kilom. S.-E. de Châteauroux, à 238 kilom. S. de Paris ; pop. aggl. 4,427 hab. — pop. tot. 5,187 hab. L'arrondissement comprend 5 cantons, 59 communes et 53,381 hab. Tribunaux de 1^{re} instance et de justice de paix ; bibliothèque publique. Elève de chevaux ; tanneries, corroieries, mégisseries. Grand commerce de châtaignes.

Bien qu'irrégulièrement bâtie sur une colline qui borde la rive droite de l'Indre, La Châtre présente un ensemble agréable et pittoresque ; au milieu de ses rues étroites et tortueuses, on remarque l'église paroissiale avec de beaux vitraux, deux vieilles maisons en bois, dont l'une a été décrite par la plume élégante de George Sand, et l'antique fontaine de la Font, sous la voûte de laquelle on fait brûler, devant l'image de la sainte qui y est enfermée, des cierges pour la délivrance des femmes en couches. Les restes de l'ancien château ne consistent guère qu'en une tour classée au nombre des monuments historiques et transformée en prison.

CHÂTRE (Maison DE LA), famille noble du Berry, qui faisait remonter son origine au xiv^e siècle. Ses membres les plus connus sont : Claude, baron DE LA CHÂTRE, né en 1526, mort en 1614. Gouverneur du Berry, il combattit les protestants et emporta Sancerre après un siège fameux qui dura dix-neuf mois. Dévoué aux Guises et à la Ligue, il résista à Henri IV jusqu'en 1594, et ne rendit Bourges et Orléans qu'au prix d'une somme de 900,000 fr., et de la confirmation de ses dignités de gouverneur du Berry et de l'Orléanais et de maréchal de France (cette dernière lui avait été donnée par Mayenne). — Edme, comte DE LA CHÂTRE-NANCY, maître de la garde-robe, obtint de la reine mère la charge de colonel général des Suisses, fut entraîné par le duc de Beaufort dans la cabale des Importants, disgracié et contraint de donner sa démission en faveur de Bassompierre. En 1645, il alla servir en Allemagne sous le duc d'Enghien, fut blessé à la bataille de Nordlingen et mourut à Philipsbourg des suites de sa blessure. Il a laissé des *Mémoires* intéressants sur la fin du règne de Louis XIII et la régence d'Anne d'Autriche. — Claude-Louis DE LA CHÂTRE, duc et pair, lieutenant général, né à Paris en 1745. A l'époque de la Révolution, il était grand bailli d'épée du Berry, fut député de la noblesse aux états généraux, vota constamment avec la droite, émigra avec le comte de Provence, fit la campagne de 1792 dans l'armée

de Condé, commanda le régiment de Royal-Emigrant, avec lequel il fit partie de l'expédition de Quiberon, obtint ensuite le traitement de colonel de l'armée britannique et remplit pendant plusieurs années les fonctions d'agent de Louis XVIII auprès de la cour de Londres. Après la Restauration, il resta près de la même cour en qualité d'ambassadeur et fut ensuite nommé duc et pair, premier gentilhomme de la chambre, commandeur du Saint-Esprit, ministre d'Etat, etc.

Au milieu de tous ces noms qui, comme on le voit, ont joué un rôle très-peu important sous l'ancienne monarchie, quel est le La Châtre illustré par le bon billet de la volage Ninon ? L'histoire n'en dit absolument rien ; mais l'anecdote et le mot n'en sont pas moins authentiques. On trouvera au mot *BILLET* de longs développements sur cette exclamation comique de la célèbre hétérale.

CHÂTRÉ, ÊE (châ-tré) part. passé du v. *Châtrer*. Qui a subi la castration : *Un cheval châtré. Un taureau châtré. Un homme, un enfant châtré. Les chevaux châtrés jeunes sont plus dociles et en général d'un meilleur usage que ceux châtrés plus tard*. (Kozier.)

— Par ext. Diminué de quelque chose de ses parties importantes : *Le clocher de ce village est un clocher roman, aujourd'hui stupidement châtré et restauré*. (V. Hugo.)

— Substantiv. Castrat, personne qui a subi la castration : *Les châtrés du sérail, de la chapelle du pape. Les châtrés n'ont pas de barbe et ont la voix féminine. On vit un châtré fredonner le rôle de César*. (Volt.)

— Fig. Personne qui s'astreint à une continence volontaire :

Vous vivez en châtré, c'est un bonheur extrême ; / Mais ce n'est point assez : Dieu veut encore qu'on l'aime.

VOLTAIRE.

CHÂTRER v. a. ou tr. (châ-tré — du lat. *castrare*, même sens). Rendre un homme, un animal impuissant, par l'ablation de ses testicules : *CHÂTRER un homme, un cheval, un taureau. On proposa à cet Attila de CHÂTRER Honorius*. (Volt.) || Rendre une femme, une femelle impuissante, par l'ablation des ovaires : *CHÂTRER une truie, une chienne*.

— Par ext. Priver de quelque-une de ses parties importantes : *Il s'est trouvé un maçon pour CHÂTRER Saint-Germain-l'Auxerrois*. (V. Hugo.) *CHÂTRER la majorité électorale, c'est CHÂTRER la majorité parlementaire*. (E. de Gir.) || Expurger, retrancher les parties jugées peu décentes ou trop hardies : *La censure CHÂTRE les pièces les plus innocentes. On CHÂTRE les livres classiques pour l'usage des élèves supposés innocents*. || Amoindrir, diminuer : *L'homme se taille de la besogne pour être misérable, employant et étendant sa misère, au lieu de la CHÂTRER*. (Charron.)

— Prendre, dérober une part de : *C'est pour lui qu'elle détournent le pain, CHÂTRANT la marmitte, écrémant le potelon de la bouillie*. (Le Sage.)

— Techn. *Châtrer une roue*, Oter une faible partie des jantes pour resserrer les rais ou rayons.

— Comm. *Châtrer des cotrets, des fagots*, En ôter frauduleusement quelques-uns des principaux brins.

— Econ. rur. *Châtrer des ruches*, En enlever avec un couteau le miel et la cire.

— Hortie. Supprimer les organes mâles d'une fleur hermaphrodite, ou les fleurs mâles d'une plante unisexuée ; supprimer quelques parties d'un végétal pour hâter l'aoûtement des bourgeons, la maturité des fruits, etc. : *CHÂTRER les melons, les rejets d'un prunier. On CHÂTRE les racines d'une plante qu'on remet en terre*. (Bosc.)

Se châtrer v. pron. Etre châtré : *Les animaux doivent se CHÂTRER de bonne heure*.

— Faire sur soi-même l'opération de la castration.

— Encycl. V. CASTRATION.

CHATRES, ancien nom d'Arpajon (Seine-et-Oise). Philippe V, petit-fils de Louis XIV, passant par ce village pour aller prendre possession du trône d'Espagne, le curé alla au-devant de lui à la tête des habitants, et le complimenta en lui chantant le couplet suivant :

Tous les bourgeois de Chatre / Et ceux de Monthéry / Mènent fort grande joie / En vous voyant icy, / Petit-fils de Louis, / Que Dieu vous accompagne, / Et qu'un prince si bon / Don don / Cent ans et par de là / La la / Règne dedans l'Espagne.

L'air de ce couplet est devenu populaire et se chante encore aujourd'hui.

Quant au mot Arpajon, il est un des noms rares qu'on ait volontairement substitués à un nom de lieu généralement usité. Il est vrai que le seigneur d'Arpajon, qui imposa son nom au bourg de Chatres, usa, pour arriver à cette substitution, d'un procédé singulièrement efficace. Il avait apposé sur le chemin du bourg quatre estafiers armés de bâtons. Aux passants, ils demandaient : « Où allez-vous ? » — A Arpajon. » Cette réponse était aussitôt récompensée par une pièce de monnaie ; mais si

le voyageur répondait : « A Chatres, » on lui administrait une volée de coups de bâton.

CHÂTREUR s. m. (châ-treur — rad. *châtrer*). Celui dont le métier est de châtrer les animaux : *CHÂTREUR de chiens*.

— Fig. Celui qui retranche, qui supprime quelque chose dans un ouvrage : *J'ai trop peur que vos CHÂTREURS n'aient éterné l'histoire de France*. (Chapelain.)

CHATRIAN, romancier. V. ERCKMANN-CHATRIAN.

CHAT-ROCHIER s. m. (cha-ro-chié). Ichtyol. Nom vulgaire du squalo roussette, appelé aussi *rochier*, *chat des rochers*, *squalus des rochers*, parce qu'il se trouve habituellement dans les endroits rocheux. || Pl. CHATS-ROCHERS.

— Encycl. Le nom de ce poisson, qui appartient au genre squalo, vient de ses yeux, dont l'iris vert bleuté ressemble à celui des chats, et de l'habitude qu'il a de vivre parmi les rochers. Sa longueur ne dépasse pas 1 m. 60 ; sa couleur est grise ou roussâtre, avec des taches rondes, noires, inégales ; ses nariques sont formées en partie par deux lobes superposés ; les nageoires dorsales sont égales. Le *chat-rochier* habite les côtes de l'Europe ; il vit au milieu des rochers baignés par la mer, et se nourrit de petits poissons, de crustacés et de mollusques. Il porte jusqu'à vingt petits à la fois. On le prend avec des haims et des filets à poste fixe, qu'on nomme *roussettes* ou *bretelles* dans quelques-unes de nos provinces maritimes. Souvent aussi on en pêche avec les thons. Sa chair est d'un goût qui n'a rien d'agréable ; néanmoins, elle est un peu meilleure que celle de la roussette ; mais on ne la mange que rarement. Sa peau desséchée, ainsi que celle des roussettes, est quelquefois mêlée ou substituée, dans le commerce, aux peaux de chiens de mer, lorsque celles-ci sont rares ; mais on la distingue aisément en ce qu'elle est plus petite, très-peu rude au toucher, et d'une couleur rousse, avec un grand nombre de petites taches noires, notamment sur le dos. Les gantiers s'en servent pour les étuis ; c'est avec cette peau teinte en vert que l'on fait le *galuchat*.

CHATROUSSE (Emile), statuaire français, né à Paris en 1830. Elève de Rude et d'Abel de Pujol, il débuta au Salon de 1848 par un buste de Barberousse (plâtre) ; deux ans après, n'ayant encore que vingt ans, il fit admettre au Salon quatre portraits médaillons. Le premier ouvrage de quelque importance qu'il ait exécuté est un bas-relief reproduit en bronze pour la décoration du tombeau d'un de ses parents à Turin ; ce bas-relief, intitulé *La Poudre retourne à la poudre et l'esprit à l'esprit*, est traité d'une façon originale et poétique. M. Chatrousse a exposé depuis les ouvrages suivants : en 1853, la *Reine Hortense faisant l'éducation du prince Louis-Napoléon* (1812), groupe exécuté en marbre par ordre de Napoléon III et placé au musée de Versailles ; en 1855, la *Résignation*, belle et sévère figure de femme accroupie au pied d'une croix qu'elle étire, exécutée en marbre (1858) pour l'église Saint-Eustache à Paris ; en 1857, deux sujets tirés de l'histoire d'Héloïse et d'Abailard, la *Séduction* et le *Dernier adieu*, groupes très-expressifs et très-poétiques, le premier surtout, qui a été lithographié dans l'*Artiste* par Sirouy, gravé sur bois dans plusieurs journaux illustrés et popularisé par la photographie ; en 1859, l'*Art chrétien*, modèle en plâtre d'une statue exécutée en marbre pour la cour du Louvre ; en 1861, *Saint Gilles*, modèle d'une statue de pierre placée au chevet de l'église Saint-Leu-Saint-Gilles, à Paris ; en 1863, la *Renaissance faisant connaître l'antiquité*, statue de marbre remarquable par l'élégance des formes et la légèreté des draperies, placée dans la cour d'honneur du palais de Fontainebleau, et la *Petite Vendangeuse*, gracieuse figure d'enfant, appartenant au musée de Grenoble ; en 1864, la *Mademoiselle au désert*, statue de marbre d'une tournure un peu massive, mais d'un modèle savant et d'une attitude excellente, achetée par le ministère des beaux-arts et gravée sur bois dans divers journaux ; en 1865, *Saint Simon, apôtre*, statue de pierre (église de la Trinité), et *Jacob-Rodrigue Percire, premier instituteur des sourds-muets en France*, bas-relief de deux figures (plâtre) appartenant à la famille Pereire ; en 1866, la *Marquise de Pompadour*, joli buste de marbre, exécuté pour l'hôtel des Réservoirs à Versailles ; en 1867, la statue colossale de Portalis, pour le Conseil d'Etat, et une statue en pierre de *Saint Joseph* pour la nouvelle église de Saint-Ambroise, à Paris, etc. Parmi les ouvrages non exposés, nous citerons l'*Automne*, petit génie entouré d'attributs, sculpté en pierre pour la cour Napoléon III au Louvre. La *Muse comique* ou la *Comédie* et la *Muse grave* (costumée en Cérés), charmantes statues de pierre, exécutées la première pour la façade du théâtre du Châtelet, la seconde pour la décoration du guichet de l'empereur aux Tuileries ; la statue du poète Rotrou, pour la ville de Dreux, etc. A l'Exposition universelle de 1867, M. Chatrousse était représenté par deux de ses meilleures productions : la *Renaissance* et la *Mademoiselle*. Cet artiste, un des mieux doués, et à coup sûr un des plus originaux parmi les statuaires de la jeune école française, a été médaillé aux Salons de 1863, 1864 et 1865. Il a écrit quelques articles d'art, entre autres une étude sur

les *Statuaires français à l'Exposition universelle de Londres en 1862*, qui a paru dans l'*Artiste*.

CHÂTRURE s. f. (châ-tru-re — rad. *châtrer*). Art vétér. Castration que l'on fait subir aux animaux.

CHATSWORTH (château de), dans le comté de Derby (Angleterre). — Cette magnifique résidence, située à 2 milles et demi de Bakewell, fut élevée en 1702 par le premier duc de Devonshire, près de l'ancien manoir où Marie Stuart resta enfermée pendant treize ans et d'où elle écrivit sa fameuse lettre au pape. Le château de Chatsworth est un édifice majestueux, construit dans le style de la Renaissance italienne ; sa façade est décorée de colonnes ioniques ; les murs et les voûtes de l'intérieur sont couverts de peintures par Verrio et La Guerre, et de sculptures par Gibbons. Le dernier duc de Devonshire a fait d'importantes additions à ce monument : il a fait construire une aile tout entière, trois grandes entrées en forme d'arcs de triomphe, une serre longue de 960 pieds, etc. Les jardins et le parc sont fort beaux et renferment des pièces d'eau magnifiques. Les appartements du château sont bien distribués et décorés avec autant de goût que de somptuosité. Les collections de toutes sortes qu'y ont réunies les ducs de Devonshire sont au nombre des plus riches que possède l'Angleterre. La bibliothèque s'est accrue dernièrement de celle du duc de Roxburgh, de celle de l'évêque d'Ely (achetée 10,000 liv. sterl.) et de celle du duc de Cavendish, oncle du dernier duc ; elle renferme un grand nombre de manuscrits précieux, entre autres un très-ancien manuscrit florentin d'Homère, un *Benedictionnaire* de l'évêque de Winchester (fin du x^e siècle), un *Misel* de Henri III, etc. Des bronzes et des marbres antiques, parmi lesquels une superbe tête colossale d'Alexandre le Grand, des vases, des colonnes, des tables de marbre et de mosaïque, des émaux, des chinoises, des tapisseries exécutées d'après les célèbres cartons de Hampton-Court, et une foule d'autres curiosités ornent les divers appartements. — Mais ce qui attire surtout l'attention, c'est la collection de tableaux et de statues. Parmi les peintures qu'on y admire, nous citerons le portrait de Nicolas Capello et celui de l'archevêque de Spalatro par le Titoret ; une *Vue du Frioul*, par le Titien ; l'*Enlèvement d'Europe*, par l'Albane ; une *Sainte Famille*, de Poussin ; le même sujet par l'Albane ; une *Christ en croix*, de Louis Carrache ; le portrait de Marie Stuart, par Zuccherro ; celui de Philippe II, par le Titien ; celui de Charles I^{er}, par C. Janson ; *Acis et Galatée*, de Luca Giordano ; *Bélisaire aveugle*, de Murillo ; une *Vue de Trooli*, de Poussin ; un paysage de Claude ; *Sainte Ursule faisant ses adieux à sa famille*, par le Mabuse ; la *Consécration de l'archevêque Thomas Becket*, de Jean Van Eyck ; la *Présentation de la Vierge au Temple*, attribuée au même artiste, mais que M. Waagen croit être l'œuvre de L. Blondeel ; une *Tête de vieillard*, de Holbein ; un *Calme* et une *Tempête*, de W. van de Velde ; un *Port de mer*, de Berghem ; une *Tentation de saint Antoine*, de Teniers ; divers paysages de Paul Bril, de J. de Momp, de Poelenburg ; les portraits du duc de Devonshire, de la duchesse de Devonshire, d'Arthur Godwin, de lady Warthon, fille d'Arthur Godwin, de Jeanne de Blois (lady Rich), par Van Dyck ; le portrait d'un jeune homme, par Kneller ; celui d'une duchesse de Devonshire, par Reynolds ; un portrait d'homme, par Palamedes ; une scène tirée de *Gil Blas*, par Newton ; des *Enfants jouant*, par Collins ; une *Mère et ses enfants*, par Honthorst ; etc. — La collection de dessins comprend des ouvrages de Raphaël : *Aneas Syllabus* et *Eugène IV* ; *Saint Paul* ; *Joseph se découvrant à ses frères* ; la *Résurrection du Christ* ; l'*Enlèvement d'Angèle* ; diverses *Madones*, etc. ; — de Michel-Ange (Études pour la chapelle Sixtine) ; — d'Andrea del Sarto, de Luca Signorelli, de Jules Romain : *Adoration des rois* ; *Femme et satyre* ; la *Circconcision* ; *Psyché* ; l'*Éducation de Jupiter* ; le *Combat des Horaces et des Curiaces*, etc. ; — de Pierino del Vaga : le *Lavement des pieds* ; — du Giorgione : le *Christ et la Samaritaine* ; le *Martyre de saint Pierre, dominicain* ; — de Mantegna : *Judith* ; — de Polydore de Caravage : *Adoration des rois* ; — du Titien, du Corrège, de P. Veronèse, des Carraches, du Guide, du Guerchin, de Holbein, de Dürer, de Lucas Cranach, de Rembrandt : *Sainte Famille* ; — de W. van de Velde, de L. de Leyde, etc. — Parmi les ouvrages de sculpture, on remarque : *Endymion endormi* ; *Hébé* ; la statue de Mme Lætitia ; le buste colossal de Napoléon 1^{er} ; le buste du duc de Devonshire, par Canova ; la *Vénus aux pommes* ; le buste du cardinal Consalvi, et une suite de bas-reliefs représentant des épisodes du siège de Troie et de la fable de Castor et Pollux, par Thorwaldsen ; le buste de l'empereur Nicolas et celui de sa femme, par Rauch ; divers bustes de personnages de la famille des ducs de Devonshire et de Cavendish, par Nollekens ; le buste de G. Canning, par Chantrey ; un *Discobole*, par le sculpteur belge Kessels ; une *Frioleuse*, par Rod. Schadow ; *Mars et Cupidon*, par Gibson ; une statue de Pauline Borghèse, par Th. Campbell ; *Ganyède caressant l'aigle*, par Taddolini ; un *Satyre jouant des cymbales*, par Westmacott jeune, *Achille blessé au talon*, par Abacini ; un *Cupidon* et un buste de Pie IX, par Tenerani ;

des *Enfants jouant avec un lévrier*, par Grott, etc.

CHATTACK s. m. (cha-tak). Métrol. Mesure agraire employée dans l'Inde, et valant 4 centiares.

CHATTANOOGA, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat du Tennessee, à 150 kil. S.-E. de Nashville, sur le Tennessee et au point d'intersection des trois chemins de fer de Nashville, de Chattanooga, de l'Ouest et de l'Atlantique; 4,000 hab. Belle usine; grand commerce d'entrepôt et de transit, bois, charbon de terre; navigation active sur le Tennessee. Chattanooga est devenue célèbre par la bataille décisive que le général Grant y livra du 22 au 25 novembre 1863 à l'armée des confédérés sous les ordres de Bragg. Pour Grant, dont l'armée avait été bloquée par l'ennemi dans Chattanooga, à la suite de la défaite essuyée le 20 septembre précédent, près de Chickamauga, par le général Rosecranz, il s'agissait de s'emparer du mont Look-out et de la colline du Missionnaire (Missionary ridge), qui dominent le fort au sud, et qui étaient occupés par les confédérés; s'il échouait, il était contraint de quitter sa position et d'évacuer le Tennessee oriental. La bataille dura trois jours, et se termina par l'entière victoire de Grant, qui s'empara de 42 canons et fit de 6,000 à 7,000 prisonniers. Le fait d'armes qui décida du succès de l'action fut la prise de la colline escarpée du Missionnaire, que défendaient 20 canons et dont le général allemand Auguste Willich s'empara au milieu du feu le plus vif, et sans en avoir reçu l'ordre. « Willich, dit Sherman après la bataille, a agi sans ordre, mais c'est à lui que nous devons tout. »

Par cette défaite, les confédérés perdirent sans retour le Tennessee, et Grant eut en mains la clef de la route par laquelle son successeur Sherman devait marcher sur Atlanta et s'avancer encore plus loin dans le Sud. Cette bataille eut encore pour conséquence de mettre Sherman à même de délivrer Burnside, assiégé dans Knoxville par le général des rebelles, Longstreet.

CHATTE s. f. (cha-te). Feinelle du chat : Un homme chérissait éperdument sa chatte; Il la trouvait mignonne, et belle et délicate, Qui miaulait d'un ton fort doux.

LA FONTAINE.

— Fam. Terme d'amitié que l'on adresse à une femme et surtout à une jeune enfant : *Penses-y bien, ma bonne petite chatte, dit-il en embrassant sa fille.* (Balz.)

— Pop. *La chatte!* Se dit, par une abréviation et une modification familière, pour la locution : *C'est le chat*, lorsqu'on veut exprimer du doute : *Il la voulait pour femme. — Une fille sans le sou, lui? LA CHATTE!* (Balz.)

— Loc. fam. *Etre friande comme une chatte*, Etre très-friande. *Etre amoureuse comme une chatte*, Etre de complexion très-amoureuse.

— *Qu'est-ce qui est le plus semblable à un chat sur une fenêtre?* — *C'est une chatte.* Sorte d'énigme déjà fort ancienne, mais que le peuple trouve toujours nouvelle et ne se lasse pas de proposer : *La quolibet nous apprend qu'il n'est rien de plus semblable à un chat sur une fenêtre qu'une chatte.* (Mlle de Gournay.)

— Argot. Pièce de cinq francs. — Mar. Espèce d'allège usitée dans les ports. *Sorte de grappin avec lequel on saisit au fond de l'eau un cordage tendu par l'ancre ou tombé accidentellement à la mer.* *Espèce de chasse-marée à fond un peu plat employé à la pêche.*

— Entom. *Chatte peuleuse* ou *pelue*, Nom vulgaire de la calandre du blé.

— Encycl. Mar. Les *chattes* sont des petits bâtiments qu'on emploie au cabotage ou au chargement et au déchargement des grands navires. Ce genre de bâtiments a une origine ancienne. Dans un manuscrit de la bibliothèque du Vatican, il est question d'une *chata* faisant partie de l'armée espagnole en 1535, à l'expédition de Tercera. « Les vaisseaux subtils, dit A. de Conflans (1512-1522), sont galères bastardes, esquifles, *chates*, pour descharger et charger carraques. »

Parmi les *chattes* en usage en France, le type le plus remarquable est une sorte de chasse-marée particulier aux côtes de Bretagne. C'est un petit navire pointu et relevé des deux bouts, souple et léger, médiocrement fin, avec trois mâts grêles et mal faits, presque nus. Celui du milieu est le plus grand; sa pose est verticale. Les deux autres, placés aux extrémités, penchent légèrement vers celui du milieu. Trois voiles en forme de carrés longs, et mal suspendues à leurs vergues, sont les seules qu'elle puisse déployer. Les extrémités de la *chatte*, semblables de formes, n'ont pas de désignation fixe; elles peuvent tour à tour être l'avant ou l'arrière du bâtiment, et chacune porte un gouvernail qui peut être facilement ôté et remis, selon qu'elle devient avant ou arrière. Cette particularité dispense la *chatte* de virer de bord; pour changer sa route, son évolution consiste à retirer le gouvernail de sa poupe, qui devient sa proue, et *vice versa*, orienter ses voiles, et se ranger au vent, manœuvre prompte et facile, que les autres navires n'exécutent que

lentement. La *chatte*, pour s'arrêter, ne fait pas usage d'ancre; elles sont remplacées par deux grappins en fer, qui figurent sur chaque extrémité du bâtiment comme les griffes de l'animal dont il a pris le nom, et à l'aide desquels il se cramponne sur le fond des rades, et y résiste quand les autres navires chassent par la violence du vent. « Les marins de ces mystérieux petits vaisseaux, dit M. Jules Leconte, comparés à ceux des autres bâtiments de la Bretagne, présentent aussi des différences tranchées : leurs habitudes, leur science et leur langage maritime ne sont pas les mêmes. Ils se mêlent rarement aux autres caboteurs; ils se mettent en mer à des heures différentes, et le plus souvent, la nuit. Telles circonstances atmosphériques redoutées des autres marins sont mises à profit par eux. Enfin, dans ce qu'une *chatte* et son équipage présentent d'étrange et de surnaturel, l'observateur cherche et veut trouver l'origine de son nom. Les autres marins côtiers du pays attachent à ce singulier navire un préjugé traditionnel, dans lequel la superstition entre pour quelque chose; ils ne manquent pas de se demander avec certain émoi, en arrivant au port, s'ils ont rencontré ou aperçu une *chatte* dans leur navigation. » Dans ces derniers temps, on a beaucoup parlé des *chattes* employées par les Paraguayens contre les navires du Brésil. Ces nouvelles *chattes* sont des baleinières de 12 à 15 m. de longueur sur 4 à 5 m. de largeur, et armées d'un canon. Leurs extrémités sont verticales et à angle très-aigu. Elles sont construites avec des bordages de 0 m. 06 à 0 m. 08, d'un bois très-dur, connu dans l'Amérique du Sud sous le nom de *quebracho Colorado*. A la partie supérieure se trouve un bordage encore plus épais, formant saillie à la manière d'une précoque. A l'intérieur, à quelques centimètres du plat-bord, est placé un bordage épais et large, qui constitue un petit pont tout autour du bateau, et, en s'élargissant aux deux extrémités, y forme une teugue. C'est sous ce pont que se placent les obus et les mitrailles, et c'est sous la teugue arrière que l'on renferme l'approvisionnement de poudre. La *chatte* est à fond plat; elle porte un canon de 68, dont l'affût, placé sur une plate-forme très-solide située à l'avant, fait partie même du bâtiment, ou y est solidement attaché. Le corps de l'affût ne dépasse le plat-bord que de la hauteur nécessaire pour obtenir un tir horizontal de la pièce. Le pointage en élévation se fait au moyen de vis et de coins de mire; le pointage en direction s'obtient au signal du chef de pièce, par la manœuvre d'amarres placées convenablement à terre; les hommes les manœuvrent de l'intérieur et sans se montrer. Le recul de la pièce se fait sentir directement sur la *chatte* elle-même. Pour charger la pièce, deux canoniers sautent sur la teugue avant, introduisent la charge et disparaissent. Les *chattes* sont ordinairement montées par une quinzaine d'hommes. On les remorque et on les place à l'entée de combat pendant la nuit. Toutefois les Paraguayens, placés sur le pont et armés de pagaies, savent au besoin les manœuvrer avec adresse et célérité. D'après certains rapports, il paraît qu'elles n'ont pu être coulées que par des boulets les prenant par le travers. Ceux qui les frappaient par l'avant ricochaient, à cause de leur forme, sur le bois de fer dont elles sont faites. Les soldats paraguayens les construisent eux-mêmes et en peu de temps. Elles ne valent que 0 m. 30, et ne dépassent le niveau de l'eau que de 0 m. 50. Leur canon est monté sur affût à coulisse et à brague, et tourne en rasant le plat-bord.

Chatte métamorphosée en femme (LA), folie-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Mélesville, représentée sur le théâtre de Madame, le 3 mars 1827. Voilà, certes, un des plus gracieux vaudevilles qui aient jamais été représentés. L'idée en est piquante, poétique, et la forme aussi gaie que spirituelle. Il s'agit d'un jeune Allemand à la tête exaltée, que la lecture de *Faust* a rendu fou, qui croit à la métempsychose, et qui s'est pris de passion pour sa chatte. Sa riche cousine, qui veut le corriger de ce ridicule amour, et le tirer de la misère en l'épousant, ne dédaigne point de se faire la rivale d'une bête, et elle s'adjoint, pour l'aider dans ses projets, un faux jongleur indien, qui prépare de longue main le nouveau Werther à la métamorphose de Minette en femme. L'instant est venu : Minette dort dans une alcôve, sur un canapé; les paroles magiques sont prononcées; le rideau se tire... Est-ce une femme? Est-ce Minette que l'on voit? C'est à la fois l'une et l'autre, sous la figure d'une jolie personne, qui, au lieu de miauler, parle et chante; mais la blancheur de son vêtement et l'hermine dont il est bordé rappellent fort bien Minette. D'ailleurs, on reconnaît ses gestes, ses poses, sa démarche, sa gaieté, sa vivacité, sa gaucherie. Minette n'était pas plus souple, plus adroite, plus propre, plus voluptueuse; elle n'aimait pas plus ses aises, et ne reposait pas plus délicieusement sur le velours des sièges. Ce sont bien là ses ébats légers et gracieux; c'est ainsi qu'elle badinait avec ses pattes roses, et se caressait. Le naturel est également resté, comme les manières : Minette avait même égoïsme, même penchant à mal faire, même ruse, même amour de la rapine. Pour dérober la crème, pour jouer avec des pelotes de fil, pour lancer le coup de griffe, Minette n'était

pas plus habile. Enfin, c'est elle tout entière, sous une autre forme, et.... le jeune Allemand, au comble de la joie, demande et obtient la patte de Minette, ce dont se réjouit fort la malicieuse cousine. Hâtons-nous d'ajouter que le rôle de Minette était rempli par Mlle Jenny Vertpré, et l'on comprendra quel succès dut avoir ce charmant vaudeville, avec un interprète doué de tant de finesse, de malice et de grâce.

La pièce de Scribe a été, il y a peu d'années, transformée en opérette. Offenbach a écrit sur cette donnée une musique gaie et légère, qui a obtenu aux Bouffes un franc succès.

Chatte merveilleuse (LA), opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Dumanoir et Dennery, musique de M. Albert Grisar, représentée au Théâtre-Lyrique le 18 mars 1862. Les auteurs du livret ont joint à la fable de La Fontaine le conte de Perrault : le *Chat botté*. L'intérêt ne fait pas moins défaut que la vraisemblance. La partition offre d'agréables morceaux : en première ligne, le chœur : *Travaille, moissonneur, travaille*, dont nous reproduisons ci-dessous la musique et les paroles; la romance d'Urbain : *Tout cet éclat qui m'environne*, et la ronde à deux voix accompagnée par le chœur. Le rôle de la Chatte a été une des plus gracieuses créations de Mme Cabel.

Alto moderato

1er COUPLET. Un bon vieux roi, dans ce vil-la-gé, l'as-sant un jour tout près d'un champ, Aux moissonneurs disait : Cou-ra-ge! J'offre un beau prix au plus vaill-lant. Sa - chant qu'un roi ja-lu-sa ne rail-le, Cha-cun soudain dit à part soi, cha-cun dit à part soi : — Tra - vaill-le, travail-le, tra-vail - le, moisson-neur, sans ces-sa tra-vail - le, Pour ob-te-nir le prix du roi, Pour ob-te-nir le prix du roi!

DEUXIÈME COUPLET.

Usant le fer de la faucille, Le plus vaillant, ce fut Elot! Le roi lui dit : Voici ma fille, C'est lui le prix offert par moi! Depuis ce jour de fiançaille, Tout moissonneur dit à part soi : Travaille, travaille, travaille, Moissonneur, sans cesse travaille, Pour épouser fille d'un roi! (bis)

CHATTE, bourg et commune de France (Isère), arrond. et à 4 kilom. S.-O. de Saint-Marcelin; pop. aggl. 699 hab. — pop. tot. 2,116 hab. Moulineries de soie.

CHATTÉE ou **CHATÉE** s. f. (cha-té). Portée d'une chatte : *Une nombreuse CHATTÉE.*

CHATTEMENT adv. (cha-te-man — rad. *chatte*). Néol. Avec une mignardise, une câlinerie toute féline : *Elle alla CHATTEMENT à lui.* (Balz.)

CHATTÉMITÉ s. f. (cha-te-mi-té — de *chatte*, et du lat. *mitis*, doux). Fam. Personne qui affecte des manières humbles et douces, pour mieux arriver à tromper, à séduire : *Faire la CHATTÉMITÉ.*

C'était un chat vivant comme un dévot ermite, Un chat faisant la *chattémité*.

LA FONTAINE.

Que maudit soit l'amour et les filles maudites, Qui veulent en fâter, puis font les *chattémités!*

MOLIÈRE.

CHATTÉMITÉRIE s. f. (cha-te-mi-te-ri — rad. *chattémité*). Câlinerie de chattémité, douceur, caresses hypocrites : *D'autres font les scrupuleux par une vraie CHATTÉMITÉRIE, afin de sembler plus saints.* (Lanoue.) *Vieux mot, que l'on pourrait heureusement remettre en vigueur.*

CHATTER v. n. ou intr. (cha-té — rad. *chatte*). En parlant d'une chatte, Faire des

petits : *Cette chatte est prête à CHATTER. Elle a CHATTÉ cette nuit.* *On dit aussi CHATTONNER.*

CHATTERIE s. f. (cha-te-ri — rad. *chatte*, animal dont la gourmandise est proverbiale). Fam. Bonbon, friandise que l'on donne aux enfants : *Il est plus facile de saturer les enfants de CHATTERIES que de les intéresser en les instruisant et en les moralisant.* (Mme Monmarson.) *Goût pour les friandises : Elle est d'une incroyable CHATTERIE.*

— Fig. Câlinerie, petites caresses insinuant : *Devant le monde, ce sont des caresses et des CHATTERIES charmantes.* (G. Sand.) *Il faut voir quelles CHATTERIES de lionne, quelles câlineries de statue elle emploie pour amadouer le colossal vieillard!* (Th. Gaut.)

CHATTERTON (Thomas), poète anglais, célèbre surtout par ses infortunes, né à Bristol en 1752, mort en 1770. Fils posthume d'un maître d'école, il fut élevé dans une école de charité, où il ne montra qu'une intelligence rétive et une mélancolie orgueilleuse et taciturne. Ses facultés étaient supérieures, cependant, et son ambition poétique s'éveilla dès l'enfance. Il se forma seul par la lecture, et de vieux manuscrits tombés entre ses mains, alors qu'il était clerc chez un procureur, lui donnèrent ce goût de l'archaïsme, qui, chez lui, devint une monomanie. Il étudia les vieux dialectes anglais, et composa, dans le style et la manière du moyen âge, des poésies qu'il présentait comme tirées de vieux manuscrits, et qu'il attribuait plus particulièrement à un Thomas Rowley, moine et poète du xve siècle. Il se fit même une sorte d'industrie du talent singulier qu'il avait acquis dans ce genre d'imitation, fabriqua une généalogie à un bourgeois vaniteux de Bristol, envoya des morceaux étendus, poèmes et tragédies, à un journal de Londres, et vint lui-même dans la capitale, entraîné par le succès qu'il avait obtenu et l'esprit exalté par les rêves chimériques de l'ambition. Il chercha des protecteurs dans les divers partis politiques, assez peu scrupuleux sur les moyens, vécut quelque temps de travaux de librairie et d'articles de journaux, mais finit par tomber dans une misère affreuse et s'empoisonna, après être resté plusieurs jours sans manger. Il avait à peine dix-huit ans. Un enthousiasme tardif s'attacha à la mémoire de cet adolescent infortuné, qui peut-être était destiné à la plus haute célébrité poétique, si l'orgueil et une âpre soif de célébrité et de fortune ne l'eussent tué avant son développement. Son caractère ne paraît pas d'ailleurs avoir été digne d'intérêt. Ses imitations poétiques, entre autres la *Bataille d'Hastings*, sont remarquables par l'énergie et un sentiment vrai du moyen âge. Ses autres poésies ont moins de mérite, à l'exception de quelques satires empreintes d'une singulière verve d'amertume. Il existe une traduction française des œuvres de Chatterton, par M. Javélin-Pagnon (Paris, 1840).

Chatterton, drame en trois actes et en prose, par Alfred de Vigny, représenté pour la première fois sur le Théâtre-Français, le 12 février 1835. C'est l'histoire d'un poète méconnu, qui se réfugie dans le suicide pour échapper à la misère et se venger de l'ingratitude des hommes. Fils d'un balayeur d'école et élevé par la charité, Chatterton a passé ses dix premières années dans une existence paisible. Vers l'âge de quinze ans, quelques vieux manuscrits du xii^e siècle lui tombent sous la main; il se met à les étudier et songe à en faire un pastiche, auquel, selon lui, Horace Walpole lui-même devra se laisser prendre. Walpole reconnaît la supercherie et ne désigne pas même répondre à l'auteur. La rage alors entre dans le cœur du jeune poète, et il jure de surmonter tous les obstacles et d'arriver à la fortune et à la gloire. Il quitte sa mère et vient à Londres, où il vend sa plume au plus offrant et même à plusieurs à la fois; car il se fait, en même temps, écrivain politique pour les whigs et pour les tories. Il gagne à ce métier quelque argent, bientôt dépensé, et alors, sans ressources, dénué de tout et criblé de dettes, il se prend de nouveau à accuser la société d'ingratitude. L'idée lui vient de la punir en se suicidant.

Voilà ce Chatterton, ce grand homme méconnu qu'Alfred de Vigny a mis en scène, en le faisant, de plus, follement amoureux d'une femme mariée. Dès le début de la pièce, Chatterton annonce qu'il se tuera; c'est chez lui une idée fixe. Il a dix-huit ans, mais il trouve que son œuvre est déjà assez considérable pour que la fortune et la réputation rampent à ses pieds comme des esclaves; il lui semble très-étonnant que la société ne s'empresse pas de venir payer ses dettes et de le porter en triomphe. Aussi, tant pis pour le genre humain! C'est lui qui l'aura voulu! Chatterton va se tuer! Pauvre fou, qui accuse les autres au lieu de s'accuser lui-même, qui use toutes ses forces, toute son énergie en des plaintes ridicules et des récriminations stériles, au lieu de travailler pour s'acquitter envers ses créanciers, de travailler encore pour arriver à cette gloire qu'il ambitionne si ardemment! Mais non, le dédain et la colère l'empêchaient de demander aide et secours; cet ambitieux de petite taille ne voyait personne digne d'être son protecteur, et le suicide lui parut la seule vengeance digne de lui. Gustave Planche a écrit quelque part : « Toute la vie de

Chatterton se résume dans un seul mot : l'orgueil. S'il y a un drame à construire avec son nom, c'est l'orgueil qui posera les fondements de l'édifice. En effet, il eût fallu montrer comment l'orgueil mal entendu peut mener de la pauvreté à l'avidité, et de l'avidité à la ruine. Ce n'est pas là ce qu'a fait Alfred de Vigny.

Que reste-t-il donc pour nous intéresser à cette figure? Chatterton n'aime rien : ni son pays, car il a prostitué sa plume à tous les partis, ni une femme, car son amour pour Ketty est un amour de tête et rien de plus. Il n'aime pas même son talent, auquel il croit tant cependant ; car, s'il l'aimait, il ne voudrait pas le tuer sitôt. Non, Chatterton n'aime que lui-même ; c'est un égoïste, un orgueilleux, qui ne saurait intéresser à aucun titre. A proprement parler, il n'y a pas d'action dans *Chatterton* ; l'analyse y supplée de son mieux, toujours habile et ingénieux, souvent savante et profonde, et constamment rehaussée par un style amoureux et châtivé.

Tel est ce drame bizarre et maladif, qui obtint d'abord un vif succès, et laissa ensuite le parler assez froid, lors d'une reprise tentée il y a quelques années. Pour nous, malgré les beautés incontestables de cette œuvre, nous applaudissons presque à ce dernier échec. Cette littérature malsaine exerce une déplorable influence. Sans doute, les forts, les athlètes vigoureux de la pensée ne se laissent pas détourner de leur route par ces mièvreries sentimentales ; mais combien d'orgueilleux, d'impuissants ne peuvent-elles pas pousser au suicide, cette *ultima ratio* des faibles ! Chatterton n'est pas seulement un orgueilleux, comme l'a dit G. Planche, c'est avant tout un impuissant. Nous le connaissons bien, ce personnage aux longs cheveux, au regard élégiaque ; n'est-ce pas lui qui hausse dédaigneusement les épaules au seul mot : industrie ? Ne lui parlez pas des merveilles de la science. Chemins de fer, télégraphe, qu'est-ce que tout cela ? la vile matière, contre laquelle il faut réagir au nom du pur esprit ! Phraséologie ridicule et vide qui a fait son temps ! Plus de ces idées inutiles à eux-mêmes et à la société, qu'ils contemplent du haut de leurs dédains ; plus de ces impuissants, de ces envieux qui passent leur vie à se dresser un piédestal, et qui n'ont, à leur heure dernière, ni une œuvre ni une bonne action à présenter. M. Alfred de Vigny sera, nous l'espérons, le dernier poète qui chantera les louanges de ces héros poitrinaires et ridicules.

Chatterton (LA MORT DE), tableau de M. Henry Wallis ; Exposition universelle de 1867. Le poète est étendu sur un grabat, dans sa misérable mansarde. Il vient de mourir. Son visage est souriant, comme celui d'un homme qui ferait un rêve délicieux ; mais sa poitrine anémique, qu'il semble comprimer de la main gauche, atteste les longues souffrances qui ont précédé son suicide. Le bras droit, inerte et roidi par la mort, a glissé le long de la couche funéraire, près de laquelle est ouverte une malles pleine de manuscrits, inutiles chefs-d'œuvre qui n'ont pu sauver leur auteur de la faim ! Au pied du lit, sur une table, on voit une écriture, une feuille de papier et un bougeoir vide. Le pauvre poète a prolongé sa dernière veille jusqu'au moment où le flambeau s'est éteint, puis il s'est dit qu'il fallait mourir ; il a avalé le fatal poison et s'est jeté à demi vêtu sur son grabat... Maintenant, le jour commence à pénétrer dans la mansarde et vient éclairer un cadavre. « M. Wallis a cru donner plus de charme à cet effet de lumière, a dit M. Marius Chaumelin, en faisant refléter sur la plus grande partie de son tableau les teintes bleu clair du vêtement de Chatterton. C'est là sans doute une exagération, mais le tableau n'en est pas moins intéressant et vraiment poétique. » Nous ajoutons que la peinture de M. Wallis était placée sous une vitre, suivant la mode anglaise, ce qui lui enlevait certainement beaucoup de sa vigueur.

CHAT-TIGRE s. m. Mamm. V. CHAT-PARD.

CHATY s. m. (cha-ti). Comm. Etoffe en poil de chèvre d'Angora.

CHATZINZARIEN s. m. (ka-tzin-za-ri-en). Hist. relig. Nom que l'on donna à des sectaires que Théodose le Jeune expulsa de Constantinople, pour avoir nié la vertu du cantique *Trisagion*.

CHAUBAGE s. m. (chô-ba-je — rad. *chauber*). Action de chauber : *Le chaubage est un mode d'égrénage assez long, et qui exige beaucoup de bras*. (Math. de Dombasle.)

CHAUBÉ, ÊE (chô-bé) part. passé du verbe *chauber* : *Blé chaubé*.

CHAUBER v. a. ou tr. (chô-bé). Agric. En parlant des grains et des chaumes, Les battre à la main, sur le bord supérieur d'un tonneau défoncé ou sur une planche dressée de champ, pour les égrener ou les assouplir : *On emploie beaucoup de temps pour chauber et peigner la paille et faire des liens*. (Math. de Dombasle.)

CHAUBOULLIER v. a. ou tr. (chô-bou-llé ; il mill. — de *chaud* et *bouillir*). Pop. Echaulder, brûler, avec un liquide bouillant.

CHAUCER (Geoffroy), poète anglais, né à Londres en 1328, mort en 1400. Il était, suivant les uns, fils d'un marchand, suivant d'autres, issu d'une famille noble. Quoi qu'il en

soit, il fit de bonnes études à Cambridge et à Oxford, et n'avait guère plus de dix-huit ans lorsqu'il se fit remarquer par des élégies et des sonnets, en même temps que par son poème intitulé la *Cour d'amour*. Indépendamment de grandes qualités poétiques, Chaucer annonça de bonne heure un esprit juste et profond, capable de s'appliquer aux sciences positives. Après être sorti des universités, Chaucer voyagea quelque temps en France et dans les Pays-Bas, puis il entra à la cour dans les pages d'Edouard III. Cette cour était alors la plus brillante et la plus polie de l'Europe. Edouard, que sa éléance et sa modération avaient rendu célèbre non moins que ses victoires, possédait l'affection de son peuple ; les chroniques du temps traçent de son règne le plus magnifique tableau. Chaucer s'attacha bientôt au duc de Lancastre, l'un des plus habiles courtisans de son siècle ; il épousa même une des femmes de la duchesse, et parvint à attirer sur lui les faveurs du roi, qui lui confia d'importantes missions diplomatiques, et lui donna ensuite la place lucrative de contrôleur des douanes. A cette heureuse époque de sa vie, Chaucer composa ces poèmes si gaais et qui semblent si bien appropriés à l'humeur de son temps. L'esprit galant et guerrier qu'on y rencontre était alors en vogue : aussi leur publication lui acquit-elle une grande renommée. Ses ouvrages furent généralement applaudis, excepté par les moines, dont il attaquait les mœurs dissolues, comme tous les écrivains du xiv^e siècle ; il s'était montré leur ennemi dès sa jeunesse, et au collège il s'était vu condamner à deux schellings d'amende pour avoir battu un franciscain. Les moines ameutèrent la populace de Londres contre Chaucer, en même temps que contre le duc de Lancastre, qui s'était déclaré contre eux. L'hôtel même du duc fut saccagé. Chaucer suivit les chances diverses de la fortune de son patron ; il subit l'exil, la prison ; il fut enfermé pendant trois années à la Tour de Londres. On lui a fait le reproche d'avoir abandonné ses anciens amis et de s'être rallié à la cour ; on l'a accusé même d'avoir fait, pour quitter sa prison, de coupables révélations ; mais, comme ces prétendues révélations de Chaucer n'amènèrent pour personne de résultat fâcheux, cette accusation tombe d'elle-même. Chaucer, qui, dans sa jeunesse, avait traduit les *Consolations* de Boèce, n'en montrait pas plus de constance et de résignation ; la prison le consumait ; il voulait en sortir, et se rapprocha d'une cour qui ne demandait pas mieux que de le recevoir.

Richard II régnait alors. Ce prince rendit au poète ses pensions, et l'admit auprès de sa personne ; mais Chaucer se retira bientôt à Woodstock, pour y vivre dans la solitude, occupé seulement de ses travaux littéraires. Il y revit tous ses ouvrages, qu'il corrigea avec soin, se levant avec le soleil et jouissant de tous les charmes du délicieux séjour qu'il avait choisi. Henri IV, successeur de Richard, voulut ramener Chaucer à la cour ; le poète se rendit à Londres ; mais la mort l'y attendait. Il mourut le 25 octobre 1400. Il fut enseveli dans l'abbaye de Westminster, ce panthéon des illustrations de l'Angleterre, où les grands écrivains dorment à côté des rois et des grands capitaines. On peut y voir encore le monument dédié à Chaucer.

Plusieurs critiques ont reproché au poète de s'être servi d'une foule de mots français, et d'avoir vicié le pur et antique saxon : « Ils n'ont pas pris garde, dit M. H. Lucas, que depuis la conquête on parlait français à la cour d'Angleterre, et que les écrivains qui ont devancé Chaucer ont écrit en français lorsqu'ils n'ont pas écrit en latin. Il faut lui savoir gré d'avoir ressuscité plutôt la langue d'Alfred et d'Égbert. On assure que Chaucer avait connu Pétrarque à Padoue ; il est certain, du moins, que le poète anglais était très-versé dans la littérature italienne. » Son chef-d'œuvre est la collection de contes en vers intitulés *Contes de Canterbury*, dans la forme du *Décameron*, et qui nous font connaître les mœurs des diverses classes de la société anglaise du xiv^e siècle. On trouve dans ces contes des portraits peints avec finesse et vérité, des traits satiriques contre le clergé qui rappellent le *Partisan* de Wicléf, beaucoup d'imagination, et une naïveté malicieuse à laquelle le langage du temps prête un charme particulier pour les Anglais. On a encore de Chaucer : *Troïle et Cressida*, le *Temple de la Renommée*, une traduction libre du *Roman de la Rose*, et divers autres poèmes remplis de rêves, d'allégories et de dissertations morales ou théologiques dans le goût du temps, et où l'on peut relever des imitations de Boccace, de Pétrarque, de Froissart et des troubadours, mais qui excellent de beautés originales et vraies. Ses œuvres ont été souvent réimprimées. L'une des meilleures éditions est celle de Harris Nicholas (Londres, 1845), avec une vie de Chaucer.

CHAUCES (*Chaucei*), peuple de l'ancienne Germanie, entre l'Elbe et le Weser. Il occupait le territoire qui correspond, de nos jours, aux pays d'Oldenbourg, de Brême et d'Ost-Frise. Au iiii^e siècle de l'ère chrétienne, les Chauces firent partie de la confédération des Francs.

CHAUCHARD (Jean-Baptiste-Hippolyte), homme politique français, né à Langres en 1808. Il fit ses études de droit à Paris, puis entra dans les bureaux du ministère de l'Instruction publique. Nommé, en 1848, membre de l'Assemblée constituante par le départe-

ment de la Haute-Marne, puis réélu à la Législative, M. Chauchard vota avec le parti conservateur, et appuya la politique de l'Élysée. Il protesta contre le coup d'État du 2 décembre ; mais il apporta bientôt son adhésion au nouveau gouvernement, qui le choisit pour candidat au Corps législatif, en 1852. Depuis lors, M. Chauchard a été constamment réélu dans la Haute-Marne. On a de lui un *Cours méthodique de géographie* (1837-1839), en collaboration avec M. Muntz.

CHAUCHÉ s. m. (chô-ché). Vitic. Variété de vigne du Poitou : *Les grappes du chauché gris sont plus serrées que celles du chauché noir*.

CHAUCHE-BRANCHE s. m. (de *chaucher* et de *branche*). Ornith. Nom vulgaire de l'engoulevent. || Pl. CHAUCHE-BRANCHE ou CHAUSSE-BRANCHES.

— Techn. Levier dont on se sert pour soulever de grands fardeaux.

CHAUCHEMER ou **CHAUCEMER** (François), théologien français, né à Blois en 1640, mort en 1713. Il entra dans l'ordre des dominicains, se livra avec un grand succès à la prédication, et reçut le titre de prédicateur du roi. On a de lui un *Traité de piété sur les avantages de la mort chrétienne* (1707), et des *Sermons* (1709).

CHAUCHE-POULE s. m. (de *chaucher* et de *poule*). Ornith. Nom vulgaire du milan.

CHAUCHEPRAT (François-Charles), marin français, né à Cusset (Allier) en 1792. Il entra dans la marine comme novice en 1807, et prit sa retraite en 1830, avec le grade de lieutenant de vaisseau. Devenu, quelque temps après, secrétaire général au ministère de la marine, il entra au conseil d'État comme maître des requêtes, et occupa ce poste jusqu'en 1848. M. Chauchepnat a traduit de l'espagnol le *Houlier des Antilles, des côtes de terre ferme et de celles du golfe du Mexique* (1824.)

CHAUCHER v. a. ou tr. (chô-ché — lat. *calcare*, même sens). Vieux mot qui signifiait Fouler, presser avec force. Il est encore usité en Provence et dans plusieurs patois.

CHAUCHE-VIEILLE s. m. Nom que l'on donne au cauchemar dans quelques provinces.

CHAUD s. f. (chô — du lat. *cavea*, fosse). Grotte, lieu souterrain. || Vieux mot.

CHAUD, CHAÛDE adj. (chô, chô-de — lat. *calidus*, même sens). Dont la température est élevée ; qui a, qui donne, qui produit de la chaleur : *Le feu est chaud. Le soleil est bien chaud aujourd'hui. Le temps n'est pas chaud. Ce bain n'est pas assez chaud. Ce fer commence à être chaud. Prendre un bouillon chaud. Manger un plat chaud. Boire du café chaud. Mettre quelque chose sous les cendres chaudes. Avoir les pieds chauds, les mains chaudes. Habiter les pays chauds. Les pays très-chauds obligent leurs habitants à des bains et à des ablutions fréquentes*. (B. Const.) *Les navigateurs se trouvent dans toutes les contrées chaudes du monde*. (A. Martin.) *Les bains chauds se prennent à une température de 25 à 30 degrés*. (A. Rion.)

— Mille germes chauds
Enfantent des milliers de flottants animaux,
Sur les rocs, les lichens et les mousses légères.

A. BARBIER.

— Qui est propre à conserver la chaleur du corps, à garantir du froid : *Un manteau bien chaud. Une étoffe très-chaude. Le renne a une fourrure plus chaude que la brebis*. (Bern. de St-P.)

— Qui échauffe, qui augmente la chaleur intérieure du corps ; qui produit à l'intérieur un sentiment de chaleur : *Le vin est chaud. Les épices sont chaudes*.

— Qui a beaucoup d'ardeur pour l'accomplissement : *Le bonc est très-vigoureux et très-chaud : un seul peut suffire à plus de cent cinquante chèvres, pendant deux ou trois mois*. (Buff.) || Se dit aussi des hommes, par plaisanterie. Le peuple dit *Chaud de la pince* dans le même sens ; mais il ne serait pas honnête de se servir de cette expression populaire.

Fig. Prompt, bouillant, qui s'emporte facilement : *Homme chaud et violent. Caractère chaud. Tempérament chaud. Avoir la tête chaude. Être une tête chaude. Avoir le sang chaud. Les Cévénnes, pays peuplé d'ignorants et de cervelles chaudes*. (Vol.) *Les hommes chauds, violents, sensibles sont en scène ; ils donnent le spectacle, mais ils n'en jouissent pas*. (Dider.)

Ma femme bien souvent à la tête un peu chaude.

MOLIÈRE.

— Ardent, zélé, passionné : *Un chaud partisan. De chauds partitotes. Un cœur chaud. Une femme froide en amour, chaude en amitié. Les plus ardents défenseurs d'un système politique ne sont le plus souvent que de chauds égoïstes*. (Boiste.)

Je crois qu'un ami chaud et de ma qualité
N'est pas assurément pour être rejeté.

MOLIÈRE.

— Délicat, à quoi l'on ne peut, comme au feu, toucher sans quelque danger : *Ce fut M. d'Alé qui fit sa cour, en se récriant pour M. de Paris ; ce nom présentement n'est plus trop chaud, il a soufflé dessus*. (Mme de Sév.) || Trop cher, que l'on ne peut aborder : *Le gibier est un peu chaud pour ma bourse*.

— Vif, animé, plein de mouvement et de vie : *Style chaud. Il faut que les mots, pour être poétiques, soient chauds du souffle de l'âme, ou humides de son haleine*. (J. Joubert.) || Poussé, mené vigoureusement, avec entraînement : *Action, affaire chaude. Attaque chaude. Chauds journées*. || Pressant, plein de trouble et d'anxiété : *De chaudes alarmes*.

— Fam. Récent, nouveau ; qui ne se fait pas attendre : *J'ai reçu la nouvelle toute chaude. Rendre tout chaud un soufflet que l'on a reçu. Les journalistes s'imposent la loi de ne parler que des ouvrages encore tout chauds de la forge*. (Montesq.) *Les récompenses toutes chaudes ont un prix merveilleux*. (Mme de Sév.) *Les plaisanteries ne sont bonnes que quand elles sont servies toutes chaudes*. (Volt.)

Le soufflet sur ma joue est encore tout chaud.

RACINE.

— Poétiq. Qui a reçu quelque impression, subi quelque action récente : *J'ai cherché à jouer aussi de ce vieux luth et de ces vieux pipraux, chauds encore des mains de tant de grands maîtres*. (G. Sand.)

... Nous sommes tous chauds de la guerre civile,
Et le tocsin d'hier gronde encore dans la ville.

V. HUGO.

— Particulièrement. Qu'il faut employer sur-le-champ, comme les mets que l'on se hâte de consommer avant qu'ils soient refroidis :

L'occasion est chaude et prompte à s'éloigner ;
Aussitôt qu'elle s'offre, il la faut empoigner.

TRISTAN.

— Fièvre chaude, Fièvre ardente, accompagnée de frénésie, de délire. || *Tomber de fièvre en chaud mal, Tomber d'un état fâcheux dans un pire*.

— A chaudes larmes, En versant des larmes abondantes : *Pleurer à chaudes larmes. Je ne désespère pas de sa conversion, que les gens de bien demandent au ciel à chaudes larmes*. (J.-L. de Balz.)

— Tenir chaud. Préserver du froid ; conserver la chaleur de : *Cet habit nous tiendra chaud. Tenez-vous bien chaud. Tenez-vous les pieds chauds. Tenez ce plat bien chaud*.

Tenez chauds les pieds et la tête ;
Au demeurant vivez en bête.

MONTAIGNE.

|| *Tenir les pieds chauds à quelqu'un, Le tenir en haleine ; ne pas lui laisser de répit : Soyez tranquille : on le surveillera, on lui tiendra les pieds chauds. || Avoir les pieds chauds, Jouir des commodités de la vie, être dans une situation heureuse et agréable*.

— Être chaud de vin, Avoir un peu trop bu : *Le roi d'Égypte, qui était chaud de vin, pour ne pas dire ivre, demanda un arc et des flèches à un de ses pages*. (Volt.)

— N'être ni chaud ni froid, Rester indifférent entre deux partis. || *Il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid ; il n'y a rien de trop chaud ou de trop froid pour lui*. Se dit d'un homme qui prend tout et de toutes les mains : *Dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui*. (Mol.)

— Le rendre tout chaud, Le rendre chaud comme braise. Se venger sur-le-champ de quelque tort, de quelque injure qu'on a reçue ; répondre avec promptitude et présence d'esprit à quelque propos piquant : *Il m'a joué un mauvais tour, mais je le lui ai rendu chaud comme braise*. (Acad.)

— La donner chaude, Causer une vive alarme en exagérant le mal : *Il nous l'a donné bien chaud. || L'avoir chaude, L'échapper belle* :

Mon front l'a, sur mon âme, eu bien chaude pour.

MOLIÈRE.

— N'avoir rien de plus chaud que de, N'avoir rien de plus pressé que de ; s'empresser beaucoup de : *Il n'eut rien de plus chaud que d'aller répéter ce que j'avais dit*.

— Si vous n'avez rien de plus chaud, vous n'avez que faire de souffler, Vous vous flattez d'une vaine espérance, vous comptez en vain là-dessus.

— Prov. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud, Il faut saisir l'occasion ; il faut pousser activement une affaire quand elle est en voie de réussir. || *Froides mains, chaudes amours*, La fraîcheur des mains annonce ordinairement une complexion amoureuse.

— Peint. Qui joint l'éclat à la vigueur ; énergique d'effet, en parlant des tons et des couleurs : *Ton chaud. Couleur chaude. Lumière chaude. De chauds reflets*.

— Jeux. Main chaude, Jeu dans lequel l'un des joueurs, ayant la tête appuyée sur les genoux et dans les mains d'un autre, tient une de ses mains renversée sur son dos, et doit deviner celui qui frappe dedans :

Des singes dans un bois jouaient à la main chaude.

FLORIAN.

|| Avoir la main chaude, Gagner plusieurs fois de suite à un jeu où le gagnant fait toujours, ce qui, pour ainsi dire, lui entretient la main chaude par l'activité qu'il lui donne.

— Substantif. Personne ardente ou zélée : *Celui-là est un des chauds. Oh ! c'est un chaud, allez*.

— Adv. Chaudement : *Boire, manger, ser-*

vir CHAUD. *Ne buvez jamais CHAUD en mangeant.* (Rasp.)

J'ai bu chaud, mangé froid, j'ai couché sur la dure. J. JANIN.

■ En état de chaleur : *Ma fille, mettez cette robe, qui vous tiendra CHAUD. Ses pantoufles lui tiennent trop CHAUD aux pieds.* ■ On peut aussi, dans des locutions semblables, se servir de chaud adj. V. plus haut la locution TENIR CHAUD.

— Techn. *Dorer chaud*, Animer le feu dans le fourneau en activant le courant d'air et ajoutant du combustible.

— Loc. adv. *Tout chaud*, Tout de suite : *Portez-lui tout CHAUD cette nouvelle.* ■ On peut également se servir de l'adjectif et dire : *Portez-lui cette nouvelle toute CHAUDE.*

— Loc. interj. *Chaud! chaud! Vite*, sans tarder : *CHAUD! CHAUD! partons.*

— s. m. Chaleur : *Chercher, aimer le CHAUD. Le CHAUD est revenu. Souffrir le CHAUD et le froid. Etouffer le CHAUD. Avoir CHAUD. La première chose que je sens en montrant ma main au feu, et en maniant de la glace, c'est que j'ai CHAUD ou que j'ai froid.* (Boss.) *Les femmes qui ont de beaux cheveux ont toujours CHAUD à la tête.* (L.-J. Larcher.)

... En moins d'un jour tour à tour on essaye Et le froid et le chaud, et le vent et la pluie. C. D'HARLEVILLE.

— *Faire chaud*, Se dit lorsque la température est élevée : *Il fait grand CHAUD ici. Il fait CHAUD dans cette chambre comme dans un four, comme dans une étuve.* (Acad.) *Il fait CHAUD, il n'y a pas un brin de vent.* (M^{me} de Sév.)

Certain avaré arriva dans l'enfer :
• Eh quoi! dit-il au seigneur Lucifer,
Le bois ici ne se ménage guère!
Voilà cent fois plus de feu qu'il n'en faut,
Éteignez-en la moitié, mon confrère,
Il y pourra faire encore assez chaud. *

■ Fig. Se dit pour exprimer la vivacité d'un engagement, d'une lutte, d'une querelle : *Il faisait CHAUD à cette bataille. Il était à la tranchée partout où il faisait CHAUD.* (M^{me} de Sév.) *Nous nous sommes vus en des lieux où il faisait fort CHAUD.* (Mol.)

— Pop. *Il fera chaud*, Se dit pour exprimer une époque imaginaire, qui ne doit jamais exister : *Oh! quand il reviendra, celui-là, il fera CHAUD!* (Balz.) *Quand tu me reverras, il fera CHAUD.* (Méry.)

— Loc. fam. *Ne sentir ni froid ni chaud pour une personne*, N'éprouver pour elle que de l'indifférence; ne s'intéresser nullement à elle :

Je n'ai jamais senti ni froid ni chaud pour vous. REGNIER.

■ *Cela ne me fera ni chaud ni froid*, Cela m'est tout à fait indifférent. ■ *Cela ne fait ni chaud ni froid*, Cela ne fait rien, cela ne sert ni ne nuit. ■ *Souffler le chaud et le froid*, Louer et blâmer tour à tour; passer d'un avis à un avis directement opposé :

Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid!
LA FONTAINE.

— *Chaud et froid*, Refroidissement subit qui arrête la transpiration et cause diverses maladies : *Il a pris un CHAUD ET FROID. Il est mort d'un CHAUD ET FROID.*

— Syn. *Chaud, chaleur*. V. CHALEUR.

— Antonymes. Frais, froid, gelé, glacé, glacial, morfondu, transi.

— Homonymes. Chaux et chaut (du verbe chaloir).

CHAUD, CHAUDE adj. (chô, chô-de — lat. *cautus*, même sens). Argot. Rusé, habile; défiant.

— *L'avoir chaud*, Entendre bien ses intérêts.

CHAUDAGE s. m. (chô-da-je — rad. *chaux*). Agric. Amendement des terres par la chaux : *Le CHAUDAGE des terres.* ■ On dit plus ordinairement CHAULAGE.

CHAUD DE PERRIER (la), grotte, ou plutôt série de grottes situées dans le département du Puy-de-Dôme, à l'O. et près d'Issoire, sur les bords de la Crouse. Ces grottes sont pratiquées dans un tuf terreux volcanique, et se divisent en plusieurs chambres. Elles ont été évidemment creusées de main d'homme à une époque très-reculée, mais difficile à déterminer. Sans doute les habitants du voisinage s'y sont ménagé des retraites afin d'échapper aux désastres des guerres civiles qui ont désolé ces contrées. On y reconnaît très-facilement des traces du séjour qu'y firent, à diverses époques, les misérables qui les habiterent. Quelques-unes de ces habitations sont placées les unes au-dessus des autres, et ont jusqu'à sept étages. Au-dessus de l'une d'elles exista longtemps une tour appelée la *Tour de Mamifollet*.

CHAUDE s. f. (chô-de — rad. *chaud*). Pop. Action de se chauffer, temps que l'on passe devant le feu pour se chauffer : *Prendre une CHAUDE. Se donner une bonne CHAUDE.*

— Métall. Action de chauffer du fer ou un autre métal, ou même du verre, pour le forger ou le travailler : *Donner une, deux, trois CHAUDES à un fer à cheval, à une pièce d'orfèvrerie. On donne à la loupe les CHAUDES successives qu'elle exige pour être mise en barres*

avec les dimensions qui conviennent à sa destination. (Monge.) ■ Degré de température auquel on élève la chaleur du fer à la forge : *On reconnaît pour la forge quatre CHAUDES principales : le rouge brun, le rouge cerise, le rouge blanc, la CHAUDE suante. Pour le recuit, on reconnaît sept CHAUDES : le jaune paille, le jaune rouge, le rouge, le violet, le bleu, le vert d'eau et le gris.* (Landrin.) ■ *Chaud grasse ou suante*, Celle que l'on pousse jusqu'à ce que le fer, extrêmement ramolli, soit près d'entrer en fusion : *Le nerf du fer forgé ne tient pas à sa nature; il le perd lorsqu'on le ramollit par une CHAUDE SUANTE.* (Monge.)

— Monn. *Battre la chaude*, Réduire les lingots en lames sur l'enclume à coups de marteau, après les avoir retirés du moule, et avant d'en faire la délivrance aux ajusteurs et monnayeurs.

— Loc. adv. *A la chaude*, Promptement, lestement, sur l'heure, à l'instant : *Cela s'est fait à LA CHAUDE. On attaqua l'ennemi à LA CHAUDE.* (Acad.) *Ce qui rend ma lettre du mercredi un peu infime, c'est que je reçois le lundi une de vos lettres; j'y fais un commencement de réponse à LA CHAUDE.* (M^{me} de Sév.)

CHAUDÉ, ÊE (chô-dê) part. passé du v. *Chauder* : *Terre CHAUDÉE.*

CHAUDEAU s. m. (chô-dô — du bas lat. *caldellum*, dimin. de *caldus*, pour *calidus*, chaud). Sorte de brouet ou de bouillon chaud que l'on portait autrefois aux mariés le matin du lendemain de leurs noces : *Le bû du CHAUDEAU est de réparer les forces supposées perdues de la nuit dernière, et d'en donner de nouvelles pour la nuit suivante.* (St-Sim.)

— Par ext. Brouet ou bouillon en général :

La-dessus, son épouse, en habit d'Alecton,
Masquée et de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa bière,
Lui présente un chaudeau propre pour Lucifer.

LA FONTAINE.

— Pharm. Mélange de bière et d'eau employé contre la dysenterie.

— Econ. rur. Mélange de son, de pommes de terre, de choux, de fèves, et de divers légumes que l'on fait cuire à moitié, et que l'on donne aux cochons et aux bestiaux, dans quelques départements : *Le CHAUDEAU est un bon moyen d'engraisement, mais il affaiblit les animaux de travail.* (Morog.)

CHAUDE-CHASSE s. f. Anc. légis. Pour-suite active d'un prisonnier. ■ On disait aussi CHAUDE-SUITE.

CHAUDE-COLE s. f. Vieux mot qui signifiait Chaud colère, colère violente.

— Loc. adv. *A chaude-cole*, Par un premier mouvement, sans se donner le temps de réfléchir.

CHAUDELAIT s. m. (chô-de-lê). Sorte de gâteau fait de lait, de farine et d'anis.

CHAUDE-LANCE s. f. Pathol. Nom de la gonorrhée en argot.

CHAUDELET s. m. (chô-de-lê — dimin. de *chaud*). Espèce de gâteau particulier à Lyon, ayant cependant quelque ressemblance avec l'échaudé, mais qu'il ne faut pas confondre avec le chaudelaît.

CHAUDEMENT adv. (chô-de-man — rad. *chaud*). D'une manière chaude, de façon à conserver la chaleur : *Se vêtir CHAUMENT. Se tenir CHAUMENT dans sa chambre. Mettre de la viande devant le feu pour la tenir CHAUMENT.*

— Fig. Avec ardeur, avec vivacité, avec zèle : *Poursuivre CHAUMENT les ennemis. Entrer CHAUMENT dans le parti de quelqu'un. Épouser CHAUMENT les intérêts de quelqu'un.*

— Fam. Tout de suite, sur-le-champ, à l'instant même : *Voilà ses propres paroles que je vous écris tout CHAUMENT.* (M^{me} de Sév.)

— Antonymes. Fraîchement, froidement.

CHAUDENAI s. m. (chô-de-nê). Agric. Syn. de CHARDENAI.

CHAUDE-PISSE s. f. (chô-de-pi-se). Pathol. Nom vulgaire de la blennorrhagie, affection pendant laquelle les émissions d'urine sont accompagnées d'une sensation brûlante. Ce mot est grossier.

— Encycl. V. BLENNORRHAGIE.

CHAUDER v. a. ou tr. (chô-dê — rad. *chaux*). Agric. Amender avec de la chaux : *CHAUDER une terre.* ■ On dit plus ordinairement CHAULER. *Se chauder* v. pr. Être chaudé : *Toutes les terres ne doivent pas se chauder.*

CHAUDERET s. m. (chô-de-rê). V. CHAUDRET.

CHAUDERIE s. f. (chô-de-ri). Nom que l'on donne à des caravansérails établis sur les routes de l'Inde pour les voyageurs. ■ On dit aussi CHAUDRERIE et CHAULTRIE.

— Encycl. On appelle *chauderies* ou *chaultries* (ces deux expressions sont la corruption d'un mot indien) des espèces d'auberges qui existent dans l'Indoustan, et dans lesquelles les voyageurs sont reçus gratuitement, sans distinction de sectes, de castes, de religion ou de races. Ces établissements, de même que les caravansérails et les bains musulmans, ont généralement une origine pieuse, et ont été fondés, la plupart du temps, par quelque riche personnage, en expiation d'une faute ou d'un crime. L'Inde est couverte de ces *chauderies*, qui sont à peu près toutes construites sur le même plan : un vaste corps de bâtiments en-

touré d'une galerie couverte extérieure, réservée aux parias, et contenant un nombre variable de petites chambres ou cellules, dont les murs nus sont fréquemment recouverts de grossiers bas-reliefs représentant des objets excessivement obscènes. Généralement, la *chauderie* est située sur la route, dans un joli site, au milieu d'un bouquet de bois et d'arbres fruitiers; non loin est une source ou un étang d'eau pure, pour les voyageurs et leurs bêtes de somme. Le soin d'héberger les voyageurs est confié à des religieux indous, qui exercent du reste l'hospitalité la plus complète. Les *chauderies*, dotées par leurs fondateurs d'un revenu suffisant, fournissent gratuitement aux voyageurs du riz, des légumes, de la paille pour les chevaux, etc. Les *chauderies* ordinaires se contentent de leur offrir de l'eau de caïge ou eau de riz. Les voyageurs s'accordent à dire que ces *chauderies* sont rarement le théâtre d'une rixe, d'un vol ou d'un acte d'immoralité, malgré le nombre et la promiscuité des hôtes qui y sont reçus.

CHAUDESAIGUES (*Aquæ calentes*), bourg de France (Cantal), ch.-l. de cant., arrond. et à 25 kilom. S.-O. de Saint-Flour, sur le Remontalon, dans un profond vallou, au pied des montagnes qui séparent l'Auvergne du Gévaudan; pop. aggl. 1,198 hab.— pop. tot. 1,948 hab. Etablissement d'incubation artificielle; fabriques de serges et de grosses étoffes, tanneries, fabriques de colle-forte, teinturerie, dentelles. Commerce considérable d'étain filé et de cire. Eaux thermales carbonatées sodiques, iodo-bromurées, gazeuses, excitantes, laxatives à haute dose; leur température varie de 57° à 81°, 5. Connues des Romains, qui les avaient nommées *Aqua calentes*, ces eaux émergent du terrain primitif, dans le voisinage du plus méridional des soulèvements volcaniques du massif central, par cinq sources débitant 9,749 hectolitres par vingt-quatre heures. Celle de Pan donne à elle seule 3,750 hectolitres à 81°. Ces eaux sont limpides, incolores, onctueuses au toucher; on les emploie en boisson, en douches, en bains, dans les affections rhumatismales chroniques. Les habitants les utilisent pour le chauffage de leurs demeures, les usages domestiques et le lavage des laines. La source de La Condamine, à cinq minutes de Chaudesaigues, est froide et ferrugineuse. Trois établissements thermaux sont alimentés par ces différentes sources; ils ne reçoivent annuellement qu'un nombre restreint de baigneurs, trois à quatre cents personnes, venues des villes environnantes. Le bourg, dominé par les restes d'un ancien château, possède une église paroissiale de différentes époques; quelques croisées sont du style ogival flamboyant, les autres appartiennent à un genre plus simple; le chœur, partie la plus ancienne de l'édifice, renferme un maître-autel dont les ornements sont habilement et délicatement traités. Aux environs de Chaudesaigues, on trouve le château de Montvillat, dont l'intérieur est orné de belles peintures représentant des objets tirés de la mythologie grecque.

CHAUDESAIGUES (Charles-Barthélemy), chanteur français, né à Paris en 1799, mort dans la même ville en 1857. Il fut d'abord enfant de chœur à Saint-Merri, et fit, en 1812, une courte apparition au Conservatoire, qu'il ne tarda pas à quitter, à la prière de ses parents, pour entrer en qualité d'apprenti chez un horloger. Ouvrier jusqu'en 1831, ce fut vers cette époque que, donnant un libre cours à son penchant pour la musique, on le vit se faire applaudir dans les salons et les concerts comme chanteur comique. Un des premiers il popularisa en France la chansonnette, et obtint une grande vogue dans beaucoup de créations grotesques ou satiriques, se rapportant pour la plupart à l'actualité. Longtemps le Levassor et le Achard des concerts de société, il interpréta avec un grand succès, entre autres scènes comiques : *L'Éducation à la Jean-Jacques*, le *Boursier*, la *Noce de madame Gibou*, la *Valse du petit François*, la *Lettre de Dumanet*, etc. Il a publié en outre un poème intitulé *la Chanson d'autrefois et la Chanson d'aujourd'hui*.

CHAUDESAIGUES (Jacques-Germain), littérateur et critique français, né à Santia (Piémont) en 1814, mort à Paris en 1847. Il commença ses études à Turin et les acheva à Grenoble, d'où sa famille était originaire. Il vint ensuite à Paris et alla frapper à la porte d'un des organes les plus redoutables du parti de l'opposition républicaine, la *Tribune*. Quelques sages paroles d'Armand Marrast détournèrent le jeune homme du journalisme politique. « Petit-Poucet, vous avez la chair bien trop fraîche pour vous faire dévorer par l'ogre, » lui avait dit l'éminent publiciste. L'ogre, c'était le combat à outrance de chaque jour, les duels, la prison, l'exil, la calomnie, la misère, l'épuisement prématuré. Chaudesaigues débuta par un roman, *Elisa de Ritalto* (1834). Cette œuvre, où règne l'exaltation la plus étrange, dit un biographe, peut être considérée comme l'œuvre d'un fou. ■ En effet, pareille conception, pareil style ne sauraient être que le prélude de l'aliénation mentale.

Philibert Audebrand, alors commensal de Chaudesaigues, son ami de café, du moins, le rencontrant un jour, voulut lui parler de cette *Elisa de Ritalto*, aujourd'hui introuvable. « Chut! fit notre personnage avec un sérieux comique, il est malséant de parler de ses bâtarde, de ses péchés de jeunesse, à un

homme marié et rangé. » Le mot indiquait un retour à la raison, au bon sens et au bon goût.

Chaudesaigues écrivit ensuite des vers, éloges et stances d'amour, qui, publiés d'abord dans un journal littéraire de Lyon, le *Popillon*, ont formé le recueil intitulé *le Bord de la coupe*, lequel parut et disparut comme tant d'autres, sans que la critique lui eût fait l'aumône d'un sourire ou d'une grimace. Un peu plus tard l'*Artiste*, revue hebdomadaire qui comptait dans sa rédaction un assez grand nombre d'esprits d'élite, lui fit le meilleur accueil. Chaudesaigues s'y lia avec Gustave Planche, que déjà l'on remarquait. Nous sommes en 1836. Jeunes tous deux, pauvres tous deux, ils étaient faits pour se comprendre, bien que le premier fût un élégant et que le second ressemblât à un paysan du Danube. Vif, très-vert, aimant la bataille, Chaudesaigues entra au *Charivari*. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir combien la tâche du petit journal est chose ingrate. Il revint à l'*Artiste* et se fit admettre en même temps à la *Revue de Paris*. La critique devint désormais son lot, et l'on remarqua le talent qu'il apportait à revêtir sa pensée de formes séduisantes. Ajoutons que Chaudesaigues s'éloignait alors de la manière de son ami Gustave Planche, à qui d'ailleurs il adressait le reproche d'être trop sec, trop dur, trop âpre, trop dénué d'agrément; toutefois, il ne s'en tint pas spécialement aux études critiques, et continua d'écrire des nouvelles et de rimer quelques vers. Une étude psychologique, intitulée *le Voisin de campagne*, qui a paru dans l'*Artiste*, doit être distinguée de ceux de ses travaux qui n'ont eu qu'un succès éphémère. Quelques-uns sont signés *Elisa de Ritalto*, nom sous lequel s'est souvent caché l'auteur. D'ailleurs, Chaudesaigues, un peu comme tout le monde, prenait des pseudonymes. Dans la *Chronique* de Balzac, notamment, il écrivit sous celui de vicomte d'A...

Cependant la critique dépensait sa vie à s'indigner ici et là, et à montrer ses enthousiasmes ou ses antipathies littéraires dans ces articles que le vent emporte chaque matin et ne rapporte jamais. Acerbe, impitoyable, haineux même, il avait usé ses forces à pousser des clameurs souvent excessives. Déjà malade et près de la tombe, mais luttant contre de sourdes menaces, il entra comme critique des théâtres au *Courrier français*. En 1847, un dimanche du mois de janvier, dans une chambre d'hôtel garni, il commençait son feuilleton pour ce journal, lorsque la mort vint comme un coup de foudre interrompre ce travail forcé. A peine eut-il le temps de serrer la main à quelques amis, Jules Sandeau, Jules Janin, le docteur Ménière. On trouva un livre sur sa table, c'était son recueil de poésies, le *Bord de la coupe*, ouvert à la pièce qui a pour titre : *Agonie*. ■ Absolu, peu sympathique, souvent brutal, dit de lui M. Arsené Houssaye, il avait du moins cette rare qualité, qu'il voulait très-réellement savoir et qu'il faisait très-nettement sentir les torts littéraires, les défauts ou les difformités intellectuelles contre lesquels il fulminait ses colères. ■ Chaudesaigues, qui a eu son jour de popularité, mais qui n'a pas eu le temps de faire des livres, est bien oublié aujourd'hui. C'est le sort des journalistes. Ses amis ont cependant réuni un choix de ses études sous le titre : *les Écrivains modernes de la France* (1 vol. in-8°).

Chaudesaigues a été le chevalier servant de quelques femmes de théâtre; M^{me} Persiani, entre autres, fut l'objet de ses adorations, et peut-être aussi M^{lle} Tagliani. On sentait quelque chose de l'influence italienne dans ce poète élevé au pied des Alpes, et que le dégoût, les déceptions et une cruelle nécessité firent critique.

CHAUDET (Antoine-Denis), statuaire et peintre, né à Paris en 1763, mort en 1810. Grand prix de Rome à l'âge de vingt ans, il était alors asservi au mauvais goût de l'époque, mais il épura son style en Italie, en étudiant les chefs-d'œuvre de l'antiquité et de la Renaissance, et devint à son retour un des artistes les plus éminents de la nouvelle école, dont David était le chef. Comme statuaire, il se recommandait surtout par le caractère sobre et pur de sa composition, la grâce élégante de ses figures et la facilité spirituelle de son exécution. Ses sujets sont d'une poésie parfois un peu trop subtile et recherchée. On vante surtout de lui : *Cyparisse pleurant son taon*; *l'Amour séduisant l'âme*; la *Sensibilité*; *Délisaire*; *Paul et Virginie*; la *Paix*, statue en argent placée au château de Tuileries; la statue colossale de Napoléon (en costume romain), qui fut renversée de la colonne Vendôme à la Restauration; plusieurs bas-reliefs au Louvre; la statue de Dugommier à Versailles; les bustes de Napoléon, etc. Comme peintre, il n'était pas sans mérite, malgré la sécheresse de son pinceau et la faiblesse de son coloris. Son tableau d'*Enée sauvant Anchise* est assez pur de style, mais rappelle trop le sculpteur. Il a exécuté de beaux dessins pour la magnifique édition in-folio de Racine, donnée par F. Didot. Chaudet était membre de l'Académie des beaux-arts depuis 1805.

CHAUDET (Jeanne-Elisabeth GABOÛ, femme), épouse du précédent, née en 1767, morte vers 1830. Elle s'adonna avec succès à la peinture de genre. Parmi ses œuvres, remarquables par la fraîcheur du coloris, on cite en

première ligne la *Jeune fille montrant à lire à un chien* (1798), et la *Jeune fille mangeant du lait en présence d'un chien* (1812). On possède aussi d'elle quelques beaux portraits.

CHAUDÉY (Ange-Gustave), juriconsulte et publiciste français, né à Vesoul (Haute-Saône) vers 1820. Il vint à Paris pour y faire son droit, et suivit surtout avec assiduité le cours de droit constitutionnel et d'économie politique de M. Rossi. Il devint un des élèves de prédilection du savant professeur, et, lorsque celui-ci voulut réunir ses leçons en volumes, il se servit des cahiers de son zélé auditeur. M. Chaudéy, par ses tendances, par ses goûts, ne pouvait rester en dehors du mouvement politique de son époque; aussi, dès 1845, il entra à la *Presse*, et fut chargé par M. Emile de Girardin de rédiger, pour une tentative de réorganisation, un nouveau programme. Alors que la loi Tinguay n'existait point encore, alors que le journalisme était une puissance d'autant plus formidable qu'elle était anonyme, M. Chaudéy signait ses articles et en prenait par conséquent toute la responsabilité. Posant ainsi carrément sa personnalité, le jeune écrivain arriva vite à une certaine notoriété, qu'un article publié le 2 octobre 1845 dans la *Presse* rendit encore plus grande. A ce moment, le général Montholon, aujourd'hui sénateur, alors peu favorisé de la fortune, apportait souvent à M. de Girardin des documents, fort intéressants du reste, qui venaient de son séjour à Sainte-Hélène. M. de Girardin a réuni plus tard ces épaves en deux volumes fort curieux. Or, parmi ces pièces, se trouvait l'original d'un projet de constitution fait par l'empereur, à Sainte-Hélène, pour celui de ses descendants qui monterait un jour sur le trône de France. M. Chaudéy prit ce projet de constitution pour texte d'un article excellent, qu'il intitula *Idées de Napoléon en matière de constitution*. La sensation fut grande, mais elle le serait encore davantage aujourd'hui, si quelque journal reproduisait cet article; car la constitution élaborée sur le rocher de Sainte-Hélène est, à de légères modifications près, la même que celle qui fut promulguée en 1852 et qui nous régit aujourd'hui.

Le journal ne suffisait pas toujours à cet esprit fécond, et M. Chaudéy joignait la brochure pour compléter sa pensée. En 1845, parut l'*Appréciation historique, littéraire et politique* de l'histoire de dix ans de Louis Blanc, et, en 1846, *Un Conservateur*. Cette dernière brochure donna lieu à une polémique très-vive. M. Chaudéy fit à cette occasion une véritable profession de foi qui le sépara du parti ministériel, et il écrivit ces nobles paroles, qu'on peut regarder comme la devise de toute sa vie : « C'est un échange que je serai toujours disposé à faire, que celui de certains avantages de position contre un peu plus de vérité à mettre dans mes jugements. »

Vers la fin du règne de Louis-Philippe, M. Chaudéy annonçait avec une remarquable pénétration, dans ses brochures la *Crise politique* (1847), et *De la formation d'une véritable opposition constitutionnelle* (janvier 1848), tous les événements qui allaient se dérouler avec tant d'imprévu. Il se jeta hardiment dans le mouvement, et, prévoyant que les républicains seraient, à un moment donné, débordés par les socialistes, il publia encore une brochure fort remarquable : *De l'établissement de la République, lettre d'un républicain du lendemain à un républicain de la veille*; puis, prenant une part active à l'élection du chef du gouvernement, il présida un comité pour soutenir la candidature de Cavaignac. Après avoir résisté par tous les moyens légaux à l'élection de Louis-Napoléon, il quitta Paris, obéissant à un mot d'ordre qui envoyait tous les esprits jeunes et entreprenants dans les provinces, pour préparer leurs candidatures aux prochaines élections. Il se fit rapidement une place marquée au barreau de Vesoul; il était même devenu un des chefs de l'opinion démocratique dans son département, quand le coup d'Etat du 2 décembre vint le contraindre à se réfugier en Suisse. Son nom figurait en tête de la liste de proscription, et la durée de son exil était fixée à douze ans.

Pour occuper ses loisirs, pour donner satisfaction au besoin qu'il éprouvait de défendre en tout temps et en tout état de choses la cause de la liberté, il devint rédacteur en chef du *Républicain neuchâtelois*, et, pendant deux ans, s'occupa des intérêts suisses avec la sollicitude que méritait sa seconde patrie. A la suite du mariage de l'empereur, l'annistie proclamée par le décret qu'on a appelé depuis le *décret des quatre mille* lui permit de rentrer en France. Il reprit sa position au barreau de Vesoul, et y acquit la réputation d'un crimineliste distingué.

En 1856, M. Chaudéy vint à Paris et se fit inscrire au barreau de cette ville. C'est la position qu'il occupa encore aujourd'hui. Lié depuis quelques années avec Proudhon par une amitié dont l'admiration d'un côté et l'estime de l'autre avaient été les bases inaltérables, M. Chaudéy dut, en 1858, défendre l'illustre écrivain, à propos de son livre sur la *Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*. Il rédigea alors cette consultation mémorable dans laquelle est établie pour la première fois la distinction entre la morale publique et la morale indépendante, qui depuis a servi de point de départ à une publication hebdomadaire. En 1860, après l'annistie générale accordée par le chef de l'Etat à la suite de la

guerre d'Italie, M. Chaudéy rentra dans le journalisme, et débuta dans l'organe alors le plus avancé de la démocratie, le *Courrier du dimanche*, par un article sur la question de savoir si Proudhon était appelé à bénéficier de cette amnistie. Pendant trois ans, toutes les semaines, il traita toutes les questions du droit électoral; il apprit à ses concitoyens quels étaient les droits qu'ils possédaient, quels étaient ceux qu'ils devaient réclamer; il s'acquitta de cette tâche avec cet esprit pratique qui est comme le flambeau de ces matières; il s'attaqua avec beaucoup de courage aux questions financières, ou plutôt aux puissances financières, qui ont jeté une si grande perturbation dans les esprits de notre siècle. Là encore la campagne, qu'il entreprit fut fructueuse, et plus d'un encouragement lui vint du dehors.

Tous ces travaux ne le détournaient pas des grands problèmes sociaux, et il y revenait volontiers, après les actualités du jour, pour reposer et retremper son esprit dans les sphères plus élevées de la théorie pure. La politique extérieure ne l'attirait que médiocrement; il sentait que c'était là un mirage inventé par les gouvernements pour détourner l'attention des peuples, et ne pas leur laisser le temps de sentir la perte de leurs libertés. M. Chaudéy quitta le *Courrier du dimanche* quand ce journal changea sa ligne de conduite, et, de sentinelle d'avant-poste ou de tirailleur, devint un simple et obscur combattant de l'opposition. Désigné par le testament de Proudhon comme un des exécuteurs de ses dernières volontés, M. Chaudéy eut le respect de son mandat, et, dans les débats qui s'élevèrent entre les exécuteurs testamentaires, il soutint qu'il fallait publier intégralement, sans interpolations, sans complément oratoire, la pensée de Proudhon. Dans les derniers temps, M. Chaudéy a pris part à la fondation et à la rédaction de l'*Association*, bulletin international des sociétés coopératives. Ce journal, qui paraît à Bruxelles, a sa direction à Paris.

La carrière politique de M. Chaudéy, déjà si remplie, n'est pas à son terme, et la cause de la liberté est en droit de compter sur lui comme sur un de ses plus dévoués et de ses plus décidés champions. Nous sommes heureux d'avoir le premier esquissé cette vie, consacrée à faire triompher les principes éternels de justice et de vérité.

CHAUDFONTAINE, bourg et commune de Belgique, province, arrondissement, et à 5 kilom. S.-E. de Liège, sur la rive droite du Vesdre, dans une vallée agréable; 2,600 hab. Etablissement d'eaux thermales les plus renommées de la Belgique, après celles de Spa. Forges à fer et laminaires; fabriques d'armes à feu, de tôles laminées et de tissus métalliques.

CHAUD-FROID s. m. Art culinaire. Sorte de préparation en usage pour la volaille. || Pl. des CHAUDS-FROIDS.

CHAUDIER v. n. ou intr. (chô-di-é — rad. chaud). Vêner. En parlant des levrettes, Entrer en chaleur.

CHAUDIÈRE s. f. (chô-di-è — du lat. *cal-daria*, de *calidus*, pour *calidus*, chaud). Grand vaisseau de cuivre ou d'un autre métal, qui sert à faire cuire, bouillir, chauffer quelque chose. **CHAUDIÈRE DE CUISINE**. **CHAUDIÈRE DE TEINTURERIE**, de raffineur de sucre, de brasseur de bière.

— Par ext. Contenu du même vase : *Une CHAUDIÈRE de lessive*. *Une CHAUDIÈRE bouillante*.

... Il est aux enfers des chaudières bouillantes. Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes. **MOLIÈRE**.

— Mécan. Récipient métallique dans lequel l'eau soumise à l'action du feu se transforme en vapeur : **CHAUDIÈRE DE VAPEUR**, de *Newcomen*. **CHAUDIÈRE À BOUILLEURS**. **CHAUDIÈRES TUBULAIRES**. *Une alimentation régulière, qui maintient constamment le même niveau dans la CHAUDIÈRE, est un des préservatifs les plus efficaces contre les explosions.* (Péclet.)

Ici, comme un taureau, la vapeur prisonnière Hurla, mugit au fond d'une vaste chaudière. **A. BAUBIER**.

— Mar. *Chaudière d'étuve*, Vase qui, dans les ports, sert à faire chauffer le goudron. || *Faire la chaudière*, Surveiller à bord la cuisson des aliments. || *Faire chaudière*, l'aire bombance, dans le langage des marins. Signifie aussi Tenir, dans un port de mer, un établissement où les marins en station apportent leurs rations pour qu'on les leur fasse cuire. || *Manquer à la chaudière*, Etre sans ressource et sans position.

— Pêch. Syn. de CAUDRETTE.

— Techn. Partie d'un four à chaux qui se trouve au-dessus du cendrier. || Vase de fonte peu profond, rempli de charbons ardents, dans lequel l'argenteur tient ses mandrins et ses porte-mouchettes, pour les conserver chauds. || *Pied de la chaudière*, Drogues préparatoires et matières colorantes, dans les manufactures de laine. || *Charger la chaudière*, Y mettre les ingrédients.

— Blas. Syn. de CHAUDRON.

— Encycl. Mécan. La difficulté que présentait autrefois le travail de la tôle d'une certaine épaisseur avait fait adopter la fonte pour la construction des *chaudières*; les progrès réalisés depuis le développement de l'industrie, dans la fabrication du fer en feuilles

et dans les machines d'ateliers, ont fait abandonner ce métal et ont engagé les constructeurs à confectionner les générateurs en tôle de fer. On rencontre dans les appareils de la navigation des *chaudières* en cuivre rouge et en acier; mais le prix élevé de ces matières en a jusqu'ici restreint l'emploi. Dans les chemins de fer, on construit l'intérieur des foyers des locomotives en cuivre rouge, et les tubes en laiton.

La construction des *chaudières* et la forme à leur donner dépendent de la pression intérieure et du mode de chauffage. Elles sont à *basse pression*, à *moyenne pression* et à *haute pression*; mais celles-ci sont pour ainsi dire les seules employées aujourd'hui. Lorsqu'elles sont à basse pression, on peut leur donner toutes les formes sans inconvénient; toutefois, il faut prévoir le cas où la pression viendrait à s'élever, et par suite les établir suivant les formes qui présentent le plus de résistance. Les *chaudières* à moyenne pression doivent présenter des sections indéformables sous les pressions intérieure et extérieure. Quand elles sont à haute pression, il est indispensable d'employer exclusivement la section circulaire, et surtout de ne pas donner de grands diamètres aux parties circulaires pressées extérieurement, parce que la moindre ovalité les ferait fléchir.

Les *chaudières*, classées suivant leur mode de chauffage, peuvent être à *chauffage extérieur*, *intérieur* ou *mixte*. Les *chaudières* en *tombeau* de Watt et les *chaudières* ordinaires à *bouilleurs* sont du premier mode; les *chaudières* à *carneaux simples*, employées longtemps dans la marine, les *chaudières tubulaires* des locomotives et des grands appareils de navigation; celles à *carneaux mixtes*, à *retour de flammes*, importées d'Amérique par M. Cornu, sont du second mode, et enfin celles que l'on emploie uniquement pour les machines fixes, tantôt à foyer extérieur avec circulation extérieure et intérieure, tantôt à foyer intérieur avec circulation intérieure et extérieure, sont du troisième mode.

Le haut des *chaudières* porte plusieurs ouvertures appropriées chacune à un usage particulier : 1^o le trou d'homme, espèce d'ellipse ordinairement fermée par une plaque métallique avec des boulons, et que l'on n'ouvre que pour réparer l'intérieur de la *chaudière*; 2^o une ouverture pour laisser échapper la vapeur dans un tuyau destiné à la conduire dans la boîte à tiroir de la machine; 3^o une ou deux ouvertures portant la soupape de sûreté, qui les bouche hermétiquement au moyen de la pression exercée sur elle par un couteau armé d'un contre-poids, dont l'ensemble fait équilibre à la pression ordinaire de la vapeur dans la *chaudière*; 4^o une autre ouverture pour faire arriver la vapeur dans le manomètre qui sert à mesurer la pression; 5^o une ouverture laissant passer la tige qui supporte le flotteur, dont les mouvements accusent le niveau de l'eau dans la *chaudière*; 6^o des ouvertures pour permettre d'y fixer le niveau d'eau et les robinets vérificateurs de ce niveau; 7^o une ouverture placée au-dessous du niveau de l'eau dans la *chaudière*, qui livre passage au tuyau par lequel l'eau arrive de la pompe alimentaire; 8^o une ouverture de vidange, munie d'un robinet servant à vider la *chaudière* en cas de réparations ou de nettoyage.

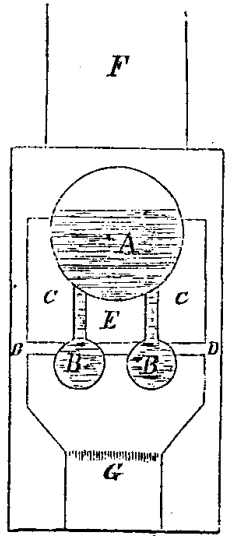
La forme des *chaudières* à vapeur a beaucoup varié, à mesure que les machines se sont perfectionnées; mais la diversité des résultats à atteindre a exigé aussi la création de modèles différents.

Les *chaudières* de *Newcomen* étaient hémisphériques, à fond bombé et rentrant; elles sont aujourd'hui abandonnées : outre l'inconvénient de ne présenter qu'une faible surface de chauffe, pour une masse considérable d'eau, elles avaient encore celui de ne pas résister suffisamment à la pression exercée par la vapeur. On conçoit, en effet, que l'action de la vapeur doit tendre surtout à repousser les parties rentrantes lorsqu'il en existe; les faces planes elles-mêmes seraient rendues convexes par cette action prolongée.

Les *chaudières* à *tombeau* de Watt avaient la forme cylindrique allongée, et se terminaient par des calottes sphériques; mais la section perpendiculaire aux arêtes présentait encore des parties rentrantes dont nous avons indiqué les inconvénients, bien supérieurs à l'avantage d'augmenter un peu la surface de chauffe.

Les *chaudières* généralement en usage aujourd'hui pour les machines fixes sont les *chaudières* à *bouilleurs* inventées par Woolf, où la forme cylindrique de révolution est conservée en même temps que la surface de chauffe se trouve considérablement agrandie. La figure ci-jointe en présente une section transversale. Le cercle A représente le corps de la *chaudière*; les bouilleurs, de forme également cylindrique, et dont la longueur est presque aussi grande que celle de la *chaudière*, sont représentés par les cercles B, B, et communiquent avec la *chaudière* par des tubes verticaux. G est la grille : la flamme échauffe d'abord l'eau contenue dans les bouilleurs, elle passe de l'avant à l'arrière de la *chaudière*, au-dessous de la cloison DD; elle est ramenée à l'avant par le conduit E, de manière à lécher le fond de la *chaudière* et à échauffer en même temps les tubes de communication avec les bouilleurs; enfin elle se divise et arrive à la cheminée F en passant par les *carneaux* C, où

elle échauffe les parties latérales du corps A de la *chaudière*. On règle le tirage au moyen



d'une plaque équilibrée par un contre-poids, destinée à fermer plus ou moins le conduit qui relie les carneaux à la cheminée.

Les *chaudières* à bouilleurs sont loin d'être les seules employées. Dans quelques-unes, le foyer est intérieur; la flamme, après être sortie du conduit longitudinal qui traverse la *chaudière*, revient d'abord en dessous du corps de cette *chaudière*, et retourne à la cheminée par des carneaux établis latéralement. Souvent on établit deux foyers intérieurs; enfin on combine quelquefois les deux méthodes, ou bien, tout en conservant le foyer à l'extérieur, on fait passer la flamme et la fumée par un tube intérieur.

Les *chaudières* des locomotives sont construites d'après ce dernier principe; on les nomme pour cette raison *chaudières tubulaires*; l'invention en est due à M. Seguin. Ces *chaudières* tubulaires sont traversées dans toute leur longueur par un grand nombre de tubes, dans lesquels passe la flamme avant de se rendre à la cheminée.

Quel que soit le système de *chaudière* auquel on s'arrête, il faut toujours que la surface de chauffe ait une étendue proportionnée à la quantité de vapeur que l'on veut produire dans un temps donné. L'expérience montre que cette surface est de 1 m. carré à 1 m. carré 3 par force de cheval-vapeur, c'est-à-dire pour un travail dynamique de 75 kilogrammètres par seconde.

Les *chaudières* dont nous avons parlé jusqu'ici ne diffèrent les unes des autres que par la forme; celle qu'a imaginée M. Boutigny, d'Evreux, est construite d'après de nouveaux principes, c'est pourquoi nous la décrivons à part.

On connaît les persévérantes et fécondes recherches du savant que nous venons de nommer, sur les propriétés des corps à l'état sphéroïdal; la *chaudière* dont il a proposé le modèle, et qui fonctionne depuis 1849 dans ses ateliers, rue de Flandre, à la Villette-Paris, est le fruit de ses études. Elle a été construite dans le but d'éviter toutes chances d'explosion; ce but est atteint par une énorme multiplication de la surface de chauffe et une grande diminution dans la quantité d'eau employée. La *chaudière* de M. Boutigny consiste en un cylindre terminé à sa base par une calotte sphérique, et fermé à la partie supérieure par un couvercle boulonné, sur lequel s'adaptent tous les organes ordinaires des *chaudières* à vapeur : tuyau d'alimentation, prise de vapeur, manomètre, soupape, tuyau d'épreuve, etc. Le cylindre, qui est vertical, contient dans son intérieur dix diaphragmes de tôle horizontaux dans leur ensemble, mais alternativement convexes et concaves. Ces diaphragmes sont percés de petits trous dans toute l'étendue de leur surface, et l'eau amenée à la partie supérieure par le tuyau d'alimentation ne peut parvenir au fond de la *chaudière* qu'après avoir cheminé le long de leurs parois, et cherché son passage par toutes les petites issues qu'ils lui laissent. Il en résulte que cette eau est déjà en grande partie vaporisée avant d'avoir touché le fond, et que ce qu'il en arrive y parvient à une température déjà élevée. Quant à la vapeur qui se forme au fond de la *chaudière* par l'action directe du foyer, elle est obligée de traverser les diaphragmes en sens contraire. Elle se surchauffe contre la paroi cylindrique, et aussitôt se sature sur le premier diaphragme; elle revient plus abondante contre la paroi, où elle se surchauffe de nouveau, pour se saturer une seconde fois sur le second diaphragme, et ainsi de suite jusqu'au sommet de la *chaudière*.

Les avantages de cette disposition sont faciles à saisir : en premier lieu, les dépôts calcaires, qui offrent tant de dangers, ne se font plus sur le fond même de la *chaudière*, c'est-à-dire sur les parois en contact avec le foyer, mais sur les diaphragmes successifs. En outre, la quantité d'eau liquide contenue dans la *chaudière* étant toujours très-petite, l'explosion, si elle pouvait avoir lieu, serait sans graves dangers.

La machine que nous venons de décrire n'a que la force d'un cheval; il est regrettable

qu'on n'ait pas oncore réalisé les projets de M. Boutigny pour la construction de machines puissantes.

Un décret du 25 janvier 1865 réglemente les épreuves à faire subir aux *chaudières* avant leur emploi, l'emplacement qu'elles doivent occuper, ainsi que les appareils dont on doit les munir pour prévenir les accidents.

TITRE Ier. Art. 2. Aucune *chaudière* neuve ou ayant déjà servi ne peut être livrée par celui qui l'a construite, réparée ou vendue, qu'après avoir subi l'épreuve prescrite ci-après. Cette épreuve est faite chez le constructeur ou chez le vendeur, sur sa demande, sous la direction des ingénieurs des ponts et chaussées, ou des agents sous leurs ordres. Les épreuves des *chaudières* venant de l'étranger sont faites, avant la mise en service, au lieu désigné par le destinataire dans sa demande.

Art. 3. L'épreuve consiste à soumettre la *chaudière* à une pression effective double de celle qui ne doit pas être dépassée dans le service, toutes les fois que celle-ci est comprise entre un demi-kilogramme et six kilogrammes par centimètre carré inclusivement. La surcharge d'épreuve est constante et égale à un demi-kilogramme par centimètre carré, pour les pressions supérieures aux limites ci-dessus. L'épreuve est faite par pression hydraulique. La pression est maintenue pendant le temps nécessaire à l'examen de toutes les parties de la *chaudière*.

Art. 4. Après qu'une *chaudière* ou partie de *chaudière* a été éprouvée avec succès, il y est apposé un timbre indiquant en kilogrammes, par centimètre carré, la pression effective que la vapeur ne doit pas dépasser. Les timbres sont placés de manière à être toujours apparents après la mise en place de la *chaudière*. Ils sont poinçonnés par l'agent chargé d'assister à l'épreuve.

Art. 5. Chaque *chaudière* est munie de deux soupapes de sûreté chargées de manière à laisser la vapeur s'écouler avant que sa pression effective atteigne, ou, tout au moins, dès qu'elle atteint la limite maximum indiquée par le timbre dont il est fait mention à l'article précédent. Chacune des soupapes offre une section suffisante pour maintenir à elle seule, quelle que soit l'activité du feu, la vapeur dans la *chaudière* à un degré de pression qui n'excède dans aucun cas la limite ci-dessus. Le constructeur est libre de répartir, s'il le préfère, la section totale d'écoulement nécessaire des deux soupapes réglementaires entre un plus grand nombre de soupapes.

Art. 6. Toute *chaudière* est munie d'un manomètre en bon état, placé en vue du chauffeur, disposé et gradué de manière à indiquer la pression effective de la vapeur dans la *chaudière*. Une ligne très-apparente marque, sur l'échelle, le point que l'index ne doit pas dépasser. Un seul manomètre peut servir pour plusieurs *chaudières* ayant un réservoir de vapeur commun.

Art. 7. Toute *chaudière* est munie d'un appareil d'alimentation d'une puissance suffisante et d'un effet certain.

Art. 8. Le niveau que l'eau doit avoir habituellement dans chaque *chaudière* doit dépasser d'un décimètre au moins la partie la plus élevée des carneaux, tubes ou conduits de la flamme et de la fumée dans le fourneau. Ce niveau est indiqué par une ligne tracée d'une manière très-apparente sur les parties extérieures de la *chaudière* et sur le parement du fourneau.

La prescription énoncée au paragraphe premier du présent article ne s'applique point : 1^o aux surchauffeurs de vapeur distincts de la *chaudière*; 2^o à des surfaces relativement peu étendues et placées de manière à ne jamais rougir, même lorsque le feu est poussé à son maximum d'activité, telles que la partie supérieure des plaques tubulaires des boîtes à fumée dans les *chaudières* de locomotives, ou encore telles que les tubes ou parties de cheminées qui traversent le réservoir de vapeur, en envoyant directement à la cheminée principale les produits de la combustion; 3^o aux générateurs dits à production de vapeur instantanée, et à tous autres qui contiennent une trop petite quantité d'eau pour qu'une rupture puisse être dangereuse. Le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics peut, en outre, sur le rapport des ingénieurs et l'avis du préfet, accorder dispense de ladite prescription dans tous les cas où, à raison soit de la forme ou de la faible dimension des générateurs, soit de la position spéciale des pièces contenant de la vapeur, il serait reconnu que la dispense ne peut pas avoir d'inconvénients.

Art. 9. Chaque *chaudière* est munie de deux appareils indicateurs du niveau de l'eau, indépendants l'un de l'autre, et placés en vue du chauffeur. L'un de ces deux indicateurs est un tube en verre disposé de manière à pouvoir être facilement nettoyé et remplacé au besoin.

TITRE II. Art. 10. Les *chaudières* à vapeur destinées à être employées à demeure ne peuvent être établies qu'après une déclaration au préfet du département. Cette déclaration est enregistrée à sa date. Il en est donné acte.

Art. 11. La déclaration fait connaître : 1^o le nom et le domicile du vendeur des *chaudières* ou leur origine; 2^o la commune et le lieu précis où elles sont établies; 3^o leur forme, leur

capacité et leur surface de chauffe; 4^o le numéro du timbre exprimant en kilogrammes, par centimètre carré, la pression effective maximum sous laquelle elles doivent fonctionner; 5^o enfin le genre d'industrie et l'usage auxquelles elles sont destinées.

Art. 12. Les *chaudières* sont distinguées en trois catégories. Cette classification est basée sur la capacité de la *chaudière* et sur la tension de la vapeur. On exprime en mètres cubes la capacité de la *chaudière* avec ses tubes bouilleurs et réchauffeurs, mais sans y comprendre les surchauffeurs de vapeur; on multiplie ce nombre par le numéro du timbre augmenté d'une unité. Les *chaudières* sont de la première catégorie, quand le produit est plus grand que 15; dans la deuxième, si ce même produit surpasse 5 et n'excède pas 15; dans la troisième, s'il n'excède pas 5. Si plusieurs *chaudières* doivent fonctionner ensemble dans un même emplacement, et si elles ont entre elles une communication quelconque, directe ou indirecte, on prend, pour former le produit comme il vient d'être dit, la somme des capacités de ces *chaudières*.

Art. 13. Les *chaudières* comprises dans la première catégorie doivent être établies en dehors de toute maison et de tout atelier surmonté d'étages. N'est point considéré comme un étage au-dessus de l'emplacement d'une *chaudière* une construction légère, dans laquelle les matières ne sont l'objet d'aucune élaboration nécessitant la présence d'ouvriers ou ouvrières travaillant à poste fixe. Dans ce cas, le local ainsi utilisé est séparé des ateliers contigus par un mur ne présentant que les passages nécessaires pour le service.

Art. 14. Il est interdit de placer une *chaudière* de première catégorie à moins de 3 m. de distance du mur d'une maison d'habitation appartenant à des tiers. Si la distance de la *chaudière* à la maison est plus grande que 3 m. et moindre que 10 m., la *chaudière* doit être généralement installée de façon que son axe longitudinal prolongé ne rencontre pas le mur de ladite maison, ou que, s'il le rencontre, l'angle compris entre cet axe et le plan du mur soit inférieur au dixième d'un angle droit. Dans le cas où la *chaudière* n'est pas installée dans les conditions ci-dessus, la maison doit être garantie par un mur de défense. Ce mur, en bon état et solide maçonné, a 1 m. au moins d'épaisseur en couronne; il est distinct du parement du fourneau de la *chaudière* et du mur de la maison voisine, et est séparé de chacun d'eux par un intervalle libre de 0 m. 30 de largeur au moins. Sa hauteur dépasse de 1 m. la partie la plus élevée du corps de la *chaudière*, quand il est à une distance de celle-ci comprise entre 0 m. 30 et 3 m. Si la distance est plus grande que 3 m., l'excédant de hauteur est augmenté en proportion de la distance, sans toutefois excéder 2 m. Enfin, la situation et la longueur du mur sont combinées de manière à couvrir la maison voisine dans toutes les parties qui se trouvent à la fois au-dessous de la crête dudit mur, d'après la hauteur fixée ci-dessus, et à une distance moindre que 10 m. d'un point quelconque de la *chaudière*. L'établissement d'une *chaudière* de première catégorie à la distance de 10 m. ou plus des maisons d'habitation n'est assujéti à aucune condition particulière. Les distances de 3 m. et de 10 m. fixées ci-dessus sont réduites respectivement à 1 m. 50 et 5 m., lorsque la *chaudière* est enterrée de façon que la partie supérieure de ladite *chaudière* se trouve à 1 m. au moins en contre-bas du sol, du côté de la maison voisine.

Art. 15. Les *chaudières* comprises dans la deuxième catégorie peuvent être placées dans l'intérieur de tout atelier, pourvu que l'atelier ne fasse pas partie d'une maison habitée par des personnes autres que le manufacturier, sa famille, et ses employés, ouvriers et serveurs.

Art. 16. Les *chaudières* de troisième catégorie peuvent être établies dans un atelier quelconque, même lorsqu'il fait partie d'une maison habitée par des tiers.

Art. 17. Les fourneaux des *chaudières* comprises dans la deuxième et la troisième catégorie sont entièrement séparés des maisons d'habitation appartenant à des tiers; l'espace vide est de 1 m. pour les *chaudières* de la deuxième catégorie, et de 0 m. 50 pour les *chaudières* de la troisième.

Art. 18. Les conditions d'emplacement établies par les articles 14 et 17 ci-dessus cessent d'être obligatoires, lorsque les tiers intéressés renoncent à s'en prévaloir.

Art. 19. Le foyer des *chaudières* de toute catégorie doit brûler sa fumée.

Art. 20. Si, postérieurement à l'établissement d'une *chaudière*, un terrain contigu vient à être affecté à la construction d'une maison d'habitation, le propriétaire de ladite maison a le droit d'exiger l'exécution des mesures prescrites par les articles 14 et 17 ci-dessus, comme si la maison eût été construite avant l'établissement de la *chaudière*.

Art. 21. Indépendamment des mesures générales de sûreté prescrites au titre Ier de la déclaration prévue par les articles 10 et 11 du titre II, les *chaudières* à vapeur fonctionnant dans l'intérieur des mines sont soumises aux conditions spéciales fixées par les lois et règlements concernant l'exploitation des mines.

TITRE III. Art. 23. Les *chaudières* des machines locomotives sont soumises aux mêmes épreuves et munies des mêmes appareils de

sûreté que les générateurs établis à demeure; toutefois, elles peuvent n'avoir qu'un seul tube indicateur du niveau de l'eau en verre. Elles portent, en outre, une plaque sur laquelle sont gravés, en lettres très-apparentes, le nom du propriétaire, son domicile, et un numéro d'ordre, si le propriétaire en possède plusieurs. Elles sont l'objet d'une déclaration adressée au préfet du département où est le domicile du propriétaire de la machine.

Art. 24. Aucune locomobile ne peut être employée sur une propriété particulière, à moins de 5 m. de tout bâtiment d'habitation, et de tout amas découvert de matières inflammables appartenant à des tiers, sans le consentement formel de ceux-ci. Le fonctionnement des locomotives sur la voie publique est régi par les règlements de police locaux.

Art. 26. Les dispositions de l'article 23 sont applicables aux *chaudières* des machines locomotives.

TITRE IV. Art. 28. Les ingénieurs des mines, ou, à leur défaut, les ingénieurs des ponts et chaussées, ainsi que les agents sous leurs ordres commissionnés à cet effet, sont chargés, sous la direction des préfets, et avec le concours des autorités locales, de la surveillance relative à l'exécution des mesures prescrites par le présent décret.

Art. 29. Les contraventions au présent règlement sont constatées, poursuivies et réprimées conformément à la loi du 21 juillet 1856, sans préjudice de la responsabilité civile que les contrevenants peuvent encourir aux termes des articles 1832 et suivants du code Napoléon.

Art. 30. En cas d'accident ayant occasionné la mort ou des blessures graves, le propriétaire ou le chef de l'établissement doit prévenir immédiatement l'autorité chargée de la police locale et l'ingénieur chargé de la surveillance. L'autorité chargée de la police locale se transporte sur les lieux, et dresse un procès-verbal, qui est transmis au préfet et au procureur impérial. L'ingénieur chargé de la surveillance se rend également sur les lieux dans le plus bref délai, pour visiter les *chaudières*, en constater l'état et rechercher les causes de l'accident. Il adresse sur le tout un rapport au préfet et un procès-verbal au procureur impérial. En cas d'explosion, les constructions ne doivent point être réparées, et les fragments de la *chaudière* rompue ne doivent point être déplacés ou dénaturés avant la clôture du procès-verbal de l'ingénieur.

Art. 31. Les *chaudières* qui dépendent des services spéciaux de l'Etat sont surveillées par les fonctionnaires et agents de ces services. Leur établissement reste assujéti à la déclaration prévue par l'article 10 et à toutes les conditions d'emplacement et autres qui peuvent intéresser les tiers.

Art. 32. Les conditions d'emplacement prescrites pour les *chaudières* à demeure par le présent décret ne sont point applicables aux *chaudières* pour l'établissement desquelles il aura été satisfait à l'ordonnance royale du 22 mai 1843.

Art. 34. L'ordonnance royale du 22 mai 1843, relative aux machines et *chaudières* à vapeur autres que celles qui sont placées sur des bateaux, est rapportée. Les *chaudières* à vapeur pour bateaux restant toujours soumises à l'ordonnance royale du 22 mai 1843, nous rapportons les articles principaux, qui ont rapport aux épreuves, aux épaisseurs à obtenir, et qui par suite complètent, pour ces appareils, le décret impérial du 25 janvier 1865.

TABLE DES ÉPAISSEURS À DONNER AUX CHAUDIÈRES À VAPEUR CYLINDRIQUES EN TÔLE OU EN CUIVRE LAMINÉ.

DIAMÈTRE DES CHAUDIÈRES.	NUMÉROS DES TIMBRES EXPRIMANT LES TENSIONS DE LA VAPEUR.						
	2 atmosphères.	3 atmosphères.	4 atmosphères.	5 atmosphères.	6 atmosphères.	7 atmosphères.	8 atmosphères.
m.	millim.	millim.	millim.	millim.	millim.	millim.	millim.
0,50	3,90	4,80	5,70	6,60	7,50	8,40	9,30
0,55	3,99	4,98	5,97	6,96	7,95	8,94	9,93
0,60	4,08	5,16	6,24	7,32	8,40	9,48	10,56
0,65	4,17	5,34	6,51	7,68	8,85	10,02	11,19
0,70	4,26	5,52	6,78	8,04	9,30	10,56	11,82
0,75	4,35	5,70	7,05	8,40	9,75	11,10	12,45
0,80	4,44	5,88	7,32	8,76	10,20	11,64	13,08
0,85	4,53	6,06	7,59	9,12	10,65	12,18	13,71
0,90	4,62	6,24	7,86	9,48	11,10	12,72	14,34
0,95	4,71	6,42	8,13	9,84	11,55	13,26	14,97
1,00	4,80	6,60	8,40	10,20	12,00	13,80	15,60
1,05	4,89	6,78	8,67	10,56	12,45	14,34	16,23
1,10	4,98	6,96	8,94	10,92	12,90	14,88	16,86
1,15	5,07	7,14	9,21	11,28	13,35	15,42	17,49
1,20	5,16	7,32	9,48	11,64	13,80	15,96	18,12

Cette ordonnance est suivie d'une instruction dont voici les points principaux : l'ordonnance détermine l'épaisseur que doivent avoir les *chaudières* en tôle ou en cuivre, ou même l'épaisseur de la tôle sur le bord des feuilles assemblées à recouvrement. L'ordonnance n'assigne pas de règle pour l'épaisseur des *chaudières* en fonte; la raison en est que cette épaisseur est généralement supérieure à celle qui est strictement suffisante. La résistance de la fonte à la rupture immédiate, sous un effort de traction, étant à peu près le tiers de la résistance à la rupture de la tôle ou du fer forgé, et la pression d'épreuve prescrite

TITRE II. Section n^o. *Epreuves des chaudières.* Art. 14. Les *chaudières* à vapeur, leurs tubes bouilleurs et les réservoirs à vapeur, les cylindres en fonte des machines à vapeur et les enveloppes en fonte de ces cylindres, ne pourront être employés dans un établissement quelconque sans avoir été soumis préalablement, et ainsi qu'il est prescrit au titre Ier de la présente ordonnance, à une épreuve opérée à l'aide de pompe de pression.

Art. 15. La pression d'épreuve sera un multiple de la pression effective, ou autrement de la plus grande tension que la vapeur pourra avoir dans la *chaudière* ou autres pièces contenant la vapeur, diminuée de la pression extérieure de l'atmosphère. On procédera aux épreuves en chargeant les soupapes des *chaudières* de poids proportionnels à la pression effective et déterminés suivant la règle indiquée en l'article 24. A l'égard des autres pièces, la charge d'épreuve sera appliquée sur la soupape de la pompe de pression.

Art. 16. Pour les *chaudières*, tubes bouilleurs et réservoirs en tôle ou en cuivre laminé, la pression d'épreuve sera triple de la pression effective. Cette pression d'épreuve sera quintuple pour les *chaudières* et tubes bouilleurs en fonte.

Art. 17. Les cylindres en fonte des machines à vapeur et les enveloppes en fonte de ces cylindres seront éprouvés sous une pression triple de la pression effective.

Art. 18. L'épaisseur des parois des *chaudières* cylindriques en tôle ou en cuivre laminé sera régie conformément à la table n^o 1 annexée à la présente ordonnance, et dressée au moyen de la relation suivante :

$$e = 1,8 d (n - 1) + 3, \text{ d'où } n = 1 + \frac{e - 3}{1,8 d}$$

e désigne l'épaisseur de la *chaudière* en millimètres; d le diamètre de la *chaudière* en mètres; n la tension absolue de la vapeur dans la *chaudière* ou le numéro du timbre. La pression effective est n - 1. Les numéros des timbres ne croissent que par quart d'atmosphère. L'épaisseur de celles de ces *chaudières* qui, par leurs dimensions et par la pression de la vapeur, ne se trouveraient pas comprises dans la table, sera déterminée d'après la règle énoncée ci-dessus; toutefois, cette épaisseur ne pourra dépasser 0 m. 015. Les épaisseurs de la tôle devront être augmentées s'il s'agit de *chaudières* formées, en partie ou en totalité, de faces planes ou bien de conduits intérieurs, cylindriques ou autres, traversant l'eau ou la vapeur, et servant soit de foyers, soit à la circulation de la flamme. Ces *chaudières* et conduits devront, de plus, être, suivant les cas, renforcés par des armatures suffisantes.

Art. 19. Après qu'il aura été constaté que les parois des *chaudières* en tôle ou en cuivre laminé ont les épaisseurs voulues, et après que les *chaudières*, les tubes bouilleurs, les réservoirs de vapeur, les cylindres en fonte et les enveloppes en fonte de ces cylindres auront été éprouvés, il y sera appliqué des timbres indiquant, en nombre d'atmosphères, le degré de tension intérieure que la vapeur ne devra pas dépasser. Ces timbres seront placés de manière à être toujours apparents, après la mise en place des *chaudières* et cylindres.

Art. 20. Les *chaudières* qui auront des faces planes seront dispensées de l'épreuve, mais sous la condition que la force élastique ou la tension de la vapeur ne devra pas s'élever, dans l'intérieur de ces *chaudières*, à plus d'une atmosphère et demie.

étant le quintuple au lieu du triple de la pression effective, on regardera comme suspecte toute *chaudière* en fonte de forme cylindrique dont l'épaisseur ne serait pas égale à cinq fois l'épaisseur prescrite pour les *chaudières* en tôle ou en cuivre laminé. L'usage des *chaudières* en fonte est interdit sur les bateaux à vapeur.

Une *chaudière* ayant résisté à l'épreuve peut être regardée comme défectueuse : 1^o lorsqu'il n'est pas possible de la nettoyer complètement des sédiments vaseux ou incrustants que les eaux, quelles qu'elles soient, abandonneront dans son intérieur en se vaporisant;

30 lorsque les communications existant entre les bouilleurs ou parties de la *chaudière* qui sont exposées le plus directement à l'action du feu et l'espace occupé par la vapeur sont trop étroites et disposées de manière que la vapeur formée dans l'intérieur des bouilleurs ne puisse pas s'en dégager facilement pour arriver dans le réservoir de vapeur; 3° lorsque les joints des tubulures qui mettent en communication les diverses parties de la *chaudière* ne présentent pas une solidité suffisante, ou lorsque cette solidité peut être détruite accidentellement. Dans ce cas, l'ingénieur timbrera la *chaudière*, mais signalera ces vices dans le procès-verbal.

— *Incrustations des chaudières.* Si l'on chauffe ou si l'on fait évaporer constamment de l'eau dans un même vase sans le nettoyer, il s'y forme des dépôts calcaires qui adhèrent aux parois. Ces dépôts, que l'on appelle *incrustations*, proviennent de différentes substances que l'eau tient en dissolution ou en suspension et qui ne s'évaporent pas avec elle. La formation de ces dépôts dans les *chaudières* des machines, quand on les laisse s'accumuler, donne lieu à de très-graves inconvénients, souvent même elle provoque des explosions. On a jusqu'ici essayé une foule de procédés pour éviter les *incrustations*, mais aucune méthode n'a donné nulle part les résultats désirés; le problème est très-difficile et on ne l'a jusqu'ici résolu que par tâtonnements et pour des cas particuliers.

L'eau non distillée contient généralement en dissolution du sulfate de chaux, du carbonate de chaux et d'autres substances en moindres proportions. Certaines eaux renferment même des parties acides qui détruiraient rapidement le vase métallique dans lequel on les évaporerait; il faut en éviter l'emploi. Dans les eaux de Seine, la proportion des matières en dissolution varie avec l'endroit où on les puise. Ainsi, pour 1 litre d'eau, on y trouve des quantités de bicarbonate de chaux variant entre 0 gr. 132 et 0 gr. 230, et du sulfate de chaux anhydre entre 0 gr. 02 et 0 gr. 04. Les eaux ne renferment pas de sulfate de chaux, celles du puits de Grenelle par exemple, seraient très-propres à l'alimentation des générateurs de vapeur, mais elles ne sont pas assez abondantes et servent exclusivement aux usages domestiques. Quand on fait vaporiser l'eau contenue dans un générateur, ces sels en dissolution ne s'évaporent pas, l'eau s'en sature de plus en plus jusqu'à ce qu'ils se précipitent sur les parois. Si on ne les épuise pas fréquemment, ils se solidifient et forment une couche épaisse qui devient très-dure. Alors la conductibilité des parois métalliques du générateur diminue, et la dépense de combustible devient plus considérable. De plus, on court des dangers d'explosion. En effet, la paroi, qui est généralement en tôle, étant intérieurement recouverte d'une substance qui arrête la transmission de la chaleur, peut s'échauffer extérieurement jusqu'au rouge, ce qui diminue la résistance du métal, en même temps que son épaisseur diminue aussi, par suite de l'oxydation qui est ainsi favorisée. Si, en outre, il se produit quelques fissures dans la couche de tartre, l'eau peut s'introduire entre elles et la tôle affaiblie et presque rouge; il en résulte une formation subite de vapeur qui détache cette croûte sur une grande étendue, découvre une plus grande partie de la paroi rougie et met enfin l'eau de la *chaudière* en contact avec des parois surchauffées, d'où la production subite d'une grande quantité de vapeur qui cause presque inévitablement une explosion. Ces cas extrêmes se présentent rarement; mais les inconvénients cités précédemment sont, déjà assez graves pour qu'on se préoccupe sérieusement d'empêcher les dépôts ou de les enlever quand on ne peut les empêcher.

— *Extraction des incrustations.* L'extraction mécanique des dépôts et le nettoyage fréquent des *chaudières* sont les procédés les plus généralement employés. Ils sont indépendants de la nature des dépôts. Ces opérations se renouvellent aussi souvent que l'exigent les propriétés plus ou moins incrustantes des eaux que l'on emploie. Ainsi, avec certaines eaux, au bout d'un mois de travail, l'épaisseur des dépôts pourrait atteindre de 0 m. 05 à 0 m. 06, ce qu'il faut éviter par un nettoyage fréquent, sans quoi les bouilleurs seraient détruits au bout de six à huit mois. Le nettoyage doit se faire autant que possible avant que les dépôts aient atteint une trop grande dureté, car il est alors beaucoup plus facile. Il faut vider chaque fois la *chaudière*, mais la vider seulement quand elle est refroidie; sans cela, après le départ de l'eau, le fourneau encore très-chaud calcinerait les résidus et les rendrait d'une extraction difficile. Si l'on rencontre, malgré ces précautions, des parties solides très-adhérentes, on les détache en frappant intérieurement les parois au marteau et en ayant soin de ne pas endommager ces parois métalliques. Tous les générateurs doivent donc être disposés de façon que toutes leurs parties soient accessibles aux outils que le nettoyage rend nécessaires. On a proposé aussi, comme puissant auxiliaire, l'emploi de l'acide chlorhydrique pour les dépôts solides contenant du sulfate de chaux. Ce procédé exige une grande expérience et beaucoup d'habileté de la part de l'ouvrier, car cet acide, employé en excès, détériorerait bien vite les parois du générateur.

III.

On a tout intérêt à diminuer l'adhérence des dépôts, parce que leur extraction, si facile qu'elle paraisse, nécessite une perte de temps et de travail. On a donc cherché à mettre dans la *chaudière* certaines matières agissant dans ce but.

— *Substances empêchant l'adhérence des dépôts.* Un procédé que le hasard a fait découvrir il y a longtemps par un ouvrier anglais, et qui est employé aujourd'hui avec quelque succès, consiste à jeter dans le générateur une certaine quantité de pommes de terre ou de quelque autre matière amylacée. La matière amidonneuse se dissout dans l'eau, se mêle aux produits calcaires et, en les enveloppant, les empêche de se fixer aux parois. On a alors simplement une matière boueuse que l'on peut enlever par les procédés ordinaires. Cet emploi de la pomme de terre a été fait dans la marine, et, si l'on y a renoncé, c'est qu'il fallait en emporter en trop grande quantité. Pour les générateurs fixes, au contraire, on en consomme assez peu, 8 à 10 litres par mois pour un générateur de 15 chevaux environ. Différents essais ont été faits par l'argile, qui est d'un prix de revient beaucoup moindre. Après quelques inconvénients qui ont été signalés, on y a complètement renoncé. On a aussi proposé la sciure de bois et le verre pilé comme substances pulvérulentes qui pénétreraient dans les matières incrustantes et les divisent; mais ces corps étaient souvent entraînés par la vapeur et produisaient les plus grands dégâts dans les cylindres. Enfin, on a dû au hasard, comme cela arrive du reste bien souvent, la découverte d'un procédé presque infaillible dans certains cas. Une *chaudière* ayant été alimentée par des eaux chargées de matières colorantes qui provenaient d'une teinturerie, on ne vit pas de traces d'incrustations. On colora alors les eaux d'alimentation, et les résultats furent généralement bons. La matière colorante semble être absorbée par les dépôts et les empêche d'adhérer aux parois. Mais ce procédé n'a pas réussi pour les machines alimentées avec de l'eau de mer, non plus que pour les machines alimentées avec des eaux qui contenaient des proportions sensibles de sulfate de chaux; ou en a conclu que probablement la matière colorante n'agit que sur le carbonate de chaux.

Il y a de nombreux procédés qui ont pour principe de transformer, par l'addition d'un corps chimique, les sels calcaires en substances moins susceptibles de s'incruster; par exemple, le carbonate de soude ou de potasse. On en jette 100 à 200 gr. par mois dans la *chaudière* et on évite les dépôts, malheureusement toujours avec cette condition que les eaux ne soient pas séléniteuses. Dans les locomotives où le tartre se dépose sur les tubes et devient très-difficile à détacher, on parvient à dissoudre les dépôts par le procédé de M. Polonceau, qui consiste à introduire successivement dans la *chaudière* pleine d'eau, maintenue en ébullition pendant douze à quinze heures, du carbonate de soude et de l'acide chlorhydrique.

— *Epuraton de l'eau d'alimentation.* Le meilleur moyen, sans contredit, d'éviter les incrustations, est d'alimenter le générateur avec de l'eau purifiée de toute matière incrustante et de tout acide corrosif; mais ce mode d'action n'est pas toujours possible. On ne peut préalablement distiller l'eau que dans le cas où l'on peut utiliser des chaleurs perdues, sans quoi la dépense de combustible serait double. Il y a bien alors encore des incrustations, mais elles ont lieu à la première chauffe de l'eau dans un récipient moindre que le générateur, et qui n'est pas aussi exposé à l'action du feu; elles sont donc sans inconvénient. On pourrait aussi diminuer l'importance des dépôts en condensant sur des surfaces froides la vapeur qui est sortie du cylindre, pour la faire servir ensuite à l'alimentation, en lui ajoutant la faible quantité d'eau nécessaire pour réparer les pertes inévitables. Enfin, les moyens les plus généralement efficaces sont ceux qui consistent à mêler à l'eau d'alimentation les agents chimiques nécessaires pour précipiter toutes les substances incrustantes, afin de n'envoyer que de l'eau pure dans le générateur. Il faut alors analyser ces eaux avec soin et bien choisir les réactifs nécessaires. Une foule d'essais ont été faits dans ce but, et beaucoup de réactifs différents ont été proposés et employés avec un certain succès. Au moyen de cette épuration préalable, on réalise une économie notable de combustible et de temps, car les *chaudières* peuvent avec ces précautions fonctionner durant plusieurs mois sans nettoyage et sans qu'on y trouve, quand on les nettoie, le moindre dépôt adhérent. Ce procédé n'a que le tort d'être un peu coûteux, mais il est très-rationnel, très-efficace, et il doit être le but de tous les efforts tentés pour éviter les incrustations.

— Mar. Sur les navires, on donne le nom de *chaudières* à de grands vases de cuivre ou de tôle dans lesquels on apprête les aliments des équipages. Il y a des *chaudières* énormes, qui contiennent jusqu'à deux barriques d'eau. Lorsque la *chaudière* est pleine, son couvercle est cadenassé par le maître-coq ou maître cuisinier, pour éviter toute addition malicieuse ou toute frauduleuse soustraction; des chaînes, fixées aux barreaux de la cuisine, entourent le gros ventre du réservoir, sur lequel les oscillations du navire cessent ainsi d'avoir un effet dangereux. Lorsque la soupe est faite, l'officier de quart est prévenu, et au premier

son de la cloche qui annonce le dîner, toutes les gamelles, ces soupières de bord en bois cerclé de fer, sont symétriquement rangées autour de la *chaudière* bouillante, dont le contenu va s'épancher sur les morceaux de biscuit brisés dans chaque gamelle. Le service du bouillon se fait hiérarchiquement, en commençant par les maîtres pour finir aux novices; après qu'on a partagé par égales parts tout le bouillon et les légumes qui peuvent s'y trouver, restent les portions de viande qui, liées à de petites brochettes de bois pour chaque service, sont reconnues par les novices qui s'en déclarent propriétaires, et qui les placent sur leur potage fumant. Ils ont eu le soin de faire à la brochette qui enfle leur viande une marque souvent insuffisante pour éviter les discussions qu'amène l'aspect plus ou moins friand d'un morceau suspendu au bout du croc du maître-coq.

— *CHAUDIÈRE*, rivière de l'Amérique anglaise du Nord, dans le bas Canada, district de Québec. Elle sort du lac Megontic, sur le versant occidental des Alleghany, se dirige du S.-E. au N.-O., et se jette dans le Saint-Laurent, au-dessus de Québec, après un cours de 120 kilom. Le lit de cette rivière, large de 4 à 500 m., est encombré d'îles et de rochers; aussi n'est-elle pas navigable. Il y a donné le même nom à un petit lac formé par l'Ottawa, entre le haut et le bas Canada; il a 50 kilom. de long sur 7 de large.

— *CHAUDOIR* (Antoine), philosophe et moraliste néerlandais, né à Theuse (Spa) le 8 octobre 1749, mort à Harlem le 20 février 1824. Il fit ses études aux écoles latines de Maëstricht, puis se rendit à l'université de Francker (Frisel), pour s'y appliquer à la philosophie et à la théologie. En 1779, le synode wallon l'accepta comme pasteur après examen préalable, et l'envoya à Leyde, où il resta pendant sept années consécutives. Son application, son amour des sciences et son bon caractère lui valurent, en 1786, la chaire de philosophie, de métaphysique et d'astronomie à l'université de Francker. Il commença ses cours en 1787, mais ne fut définitivement installé qu'un an plus tard; à l'occasion de cette installation, il écrivit la dissertation : *De justo prætio metaphysices statuendo*. Nommé en 1795 membre de la Société scientifique de Harlem, il fit un discours sur les Français, discours qui témoigne de sa vive sympathie pour l'ordre de choses d'alors. En 1807, il résolut de se retirer et obtint son congé. Il voyagea en France, en Allemagne, en Angleterre, en Suisse et même en Pologne, où séjournaient son père, son frère et sa sœur. En 1819, il s'établit à Leyde, pour y vivre tranquillement avec sa riche bibliothèque, et dans l'amitié de son collègue et ami Brugmans. La mort de celui-ci l'empêcha de prolonger son séjour dans cette ville. Il se remit à voyager et ne retourna dans sa patrie qu'en 1823.

— *CHAUDOIR* (Stanislas), numismate polonais, sans doute parent du précédent, né à Varsovie en 1790, mort en 1858. Il appartenait à une famille française depuis longtemps établie en Pologne. Il consacra sa vie tout entière à la numismatique, et rassembla une collection de monnaies et de médailles estimée l'une des plus précieuses de l'Europe. Outre de nombreux mémoires relatifs à cette science qu'il a fournis à plusieurs recueils français, on a de lui un ouvrage qui obtint de l'Académie des sciences le prix fondé par Paul Demidoff pour l'ouvrage scientifique le plus utile. Il a été publié en français sous ce titre : *Aperçu sur les monnaies russes et sur les monnaies étrangères qui ont eu cours en Russie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (Saint-Petersbourg, 1836, 3 vol.).

— *CHAUDON* (dom Louis-Mayeul), littérateur, bénédictin de Cluny, né à Valensoles (Basses-Alpes) en 1737, mort en 1817. Il est auteur de divers ouvrages, dont le plus connu est le *Dictionnaire historique* qu'il publia en 1766, et qui fut plusieurs fois réimprimé. En 1804, il en publia la huitième édition avec Delandine, qui eut part surtout aux articles concernant les hommes de la Révolution. L'édition remaniée et augmentée, donnée par Prudhomme (1810-1812), du consentement de Chaudon, est peu estimée. Le dictionnaire de Chaudon a été largement mis à contribution par Feller. Malgré les erreurs dont il fourmille, ce travail méritait en partie le succès qu'il a obtenu par la modération et l'impartialité relative des jugements. Parmi ses autres écrits, nous citerons : *Dictionnaire antiphilosophique* (1767-1769); *Éléments de l'histoire ecclésiastique* (1785, 2 vol.), etc. Il a édité le *Dictionnaire historique des auteurs ecclésiastiques*, avec le catalogue de leurs ouvrages (1764, 4 vol.).

— *CHAUDON* (Esprit-Joseph), littérateur, frère du précédent, né à Valensoles en 1738, mort en 1800. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire et enseigna les humanités dans plusieurs maisons de son ordre. Le plus connu de ses ouvrages est la *Bibliothèque d'un homme de goût*, pour lequel son frère lui avait laissé des matériaux, et qui, remanié successivement, fut enfin fondé dans le travail de Barbier et Desessarts (1808).

— *CHAUDRÉE* s. f. (chô-dré — rad. *chaudron*). Techn. Quantité de soie que l'on teint en noir à la fois.

— *CHAUDRIERIE* s. f. (chô-dre-ri). V. CHAUDRIER.

— *CHAUDRET* s. m. (chau-dré). Techn. Cahier de baudruche entre les feuilles duquel le batteur d'or place les morceaux de métal qu'il veut travailler, quand ils ont déjà été amincis jusqu'à un certain point à l'aide des cauchers. Il On dit aussi CHAUDRETT.

— *CHAUDRETTE* s. f. (chô-dré-te). Pêch. Syn. de CAUDRETTE.

— *CHAUDRON* s. m. (chô-dron — dimin. de *chaudière*, dont on avait fait d'abord *chaude-ron*). Petite chaudière de cuisine, munie d'une anse mobile qui sert à la suspendre : *Faire bouillir de l'eau dans un CHAUDRON. Écuyer un CHAUDRON. Mettre un CHAUDRON sur le feu. C'est en frappant des CHAUDRONS qu'on rappelle les essais fugitifs des abeilles.* (Buff.) Dans *Macbeth*, les trois sorcières arrivent au milieu des éclairs et du tonnerre, avec un grand CHAUDRON dans lequel elles font bouillir des herbes. (Vol.)

Gare la cage ou le chaudron!

LA FONTAINE.

— Par dénigr. Mauvais instrument de musique dont les sons ressemblent au bruit qu'on ferait en frappant sur un chaudron : *Ce piano est un vrai CHAUDRON.*

— Prov. *Le chaudron mûchure la poêle*. Ce sont les personnes les plus sujettes à caution qui sont aussi les plus ardentes à diffamer les autres.

— Cost. Genouillère de botte aussi haute en dedans qu'en dehors.

— Mar. Calotte de plomb percée de plusieurs trous et clouée sous le pied d'une pompe, pour empêcher les ordures de la cale de s'y introduire. Il Petite calotte de cuivre clouée sur l'habitacle et percée de quelques trous pour laisser passage à la fumée de lampo.

— Techn. Baquet en forme de demi-tonneau, dans lequel on met tremper les boyaux. Il Dans une cassolette, partie concave placée au-dessus du foyer et contenant les odeurs.

— Blas. Meuble représentant un chaudron, très-peu usité; cependant les plus grandes familles de l'Espagne l'ont placé sur leurs écus : *Chevaliers, en Flandre : D'or à trois CHAUDRONS de sable. — Beaugeois : D'azur à cinq CHAUDRONS d'or posés trois et deux. — Poisson la Passonnaire : D'argent à trois CHAUDRONS de sable.*

— Superst. *Chaudron du diable*. Gouffre qui se trouve placé au sommet du pic de Ténériffe, et que longtemps on a considéré comme une des bouches de l'enfer. Son nom lui vient de ce que, lorsqu'on y jette une pierre, on l'entend résonner comme si elle tombait sur du cuivre.

— Bot. Nom vulgaire du narcisse des prés ou aulx.

— *CHAUDRON-ROUSSEAU* (George), membre de l'Assemblée législative et conventionnel, né à Bourbonne-les-Bains, mort exilé vers 1820. Il siégea à la Montagne, vota la mort du roi, remplit diverses missions dans les départements, fut nommé inspecteur des forêts après le 18 brumaire, et compris en 1816 dans la loi d'exil contre les régicides.

— *CHAUDRON-ROUSSEAU* (Pierre-Guillaume), général français, fils du précédent, né à Bourbonne-les-Bains en 1775, tué en 1811. Il se distingua de la manière la plus brillante à l'armée des Pyrénées-Occidentales, en Vendée, en Italie, en Espagne, et périt glorieusement à la bataille de Chiclana.

— *CHAUDRONNÉE* s. f. (chô-dro-né — rad. *chaudron*). Ce que contient ou peut contenir un chaudron : *Une CHAUDRONNÉE de lessive.*

— *CHAUDRONNER* v. n. ou intr. (chô-dro-né — rad. *chaudron*). Mus. Se dit du son nasillard que fait entendre un instrument à cordes : *Votre violon CHAUDRONNE, parce que la quatrième est défilée. Le corps de ce violon est détestable*; il CHAUDRONNE affreusement.

— Pop. Avoir la passion d'acheter et de revendre divers ustensiles et autres objets.

— *CHAUDRONNERIE* s. f. (chô-dro-ne-ri — rad. *chaudron*). Art ou commerce du chaudronnier : *Connaître la CHAUDRONNERIE. Commercer dans la CHAUDRONNERIE. La CHAUDRONNERIE est prospère.* Il Fabrique où l'on fait des chaudrons et autres ustensiles de cuivre : *Construire une CHAUDRONNERIE. Porter du cuivre à la CHAUDRONNERIE.* Il Marchandises que fabriquent les chaudronniers : *La CHAUDRONNERIE se vend bien.*

— *CHAUDRONNIER, IÈRE* s. (chô-dro-nié, iè-re — rad. *chaudron*). Personne qui fait ou vend des chaudrons et autres ustensiles de cuivre propres à la cuisine : *Boutique de CHAUDRONNIER. Yacoub, qui, dans sa jeunesse, exerça la profession de CHAUDRONNIER, devint un puissant monarque.* (Reynaud.)

— *Chaudronnier au sifflet*, Chaudronnier ambulant qui achète et revend de vieux cuivres. Ce sont surtout des Auvergnats qui se livrent à ce genre de commerce; leur nom leur vient de ce qu'ils annonçaient autrefois leur présence au moyen d'une sorte de sifflet. Il *Chaudronnier planeur*, Ouvrier qui plane, polit et brunit des plaques de cuivre pour la gravure. Se disait autrefois de tous les ouvriers qui polissent le cuivre. Il *Chaudronniers faiseurs d'instruments*, Nom que l'on donnait autrefois aux facteurs d'instruments en cuivre.

— Adjectiv. : *Maitre, garçon CHAUDRONNIER.*

— *Encycl.* L'art du chaudronnier n'est pas ce qu'un vain peuple pense; plusieurs de ses

procédés sont du ressort de l'orfèvrerie; d'autres sont identiques à ceux qu'on emploie dans la fabrication des instruments de musique. Pour ne citer qu'un exemple, un moule à pâtes est quelquefois des plus compliqués et exige une main très-exercée et très-habile. Si nous joignons à ce mérite celui de l'utilité, qui est encore plus incontestable, nous comprendrons pourquoi la corporation des *chaudronniers* occupe une place si ancienne dans notre histoire industrielle. Les statuts de cette communauté, en effet, sont antérieurs au règne de Charles VI; ils furent confirmés sous Louis XII, qui les augmenta même par lettres patentes du mois d'août 1514. La corporation avait deux courtiers qui lui servaient d'intermédiaires avec les marchands forains, et auxquels il était interdit de vendre pour leur propre compte. Quant aux forains, ils ne pouvaient eux-mêmes vendre dans Paris aucun article de chaudronnerie autrement qu'en gros; le minimum du chiffre de vente était fixé à 40 livres. Pour être reçu maître *chaudronnier*, il fallait justifier d'un apprentissage de six ans et payer 600 livres; en outre, le brevet coûtait 110 livres.

CHAUDRONNIER (LE), tableau de Frans van Mieris; musée de Dresde. Un chaudronnier ambulant examine, avec la gravité d'un médecin faisant tirer la langue à un malade, un vieux chaudron troué, ce vient de lui apporter une jeune villageoise. Celle-ci attend d'un air inquiet de la sentence du bonhomme. Un aide étameur et deux enfants complètent ce groupe. Sur un tonneau est un vase d'étain faisant illusion. Cette composition a quelque chose de la verve spirituelle et de la finesse d'observation des ouvrages de Jean Steen, l'ami de Mieris. M. Waagen la regarde comme un chef-d'œuvre du maître : le coloris est harmonieux, l'exécution plus large qu'à l'ordinaire. Ce tableau, peint sur bois, a été payé 400 pistoles à la vente Jacques de Witt, à Anvers, en 1710; il est estimé aujourd'hui plus de 30,000 fr.

CHAUDRUC DE CRAZANES (Jean-Marie-César-Alexandre, baron DE), littérateur et antiquaire français, né en 1782 au château de Crazannes, près de Saintes, mort en 1862. Il a été successivement secrétaire général à la préfecture d'Orléans, maître des requêtes au conseil d'Etat (1814) et sous-préfet à Rigeac, Lodève, etc., sous la monarchie de Juillet. M. Chaudruc était membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. On a de lui, outre un nombre considérable de dissertations, notices, etc., publiées dans divers recueils archéologiques, plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citons : *Voyage de Sorbèze à Auch*, en prose et en vers (1803); *Recherches historiques, littéraires et critiques sur la Novempopulanie* (1811); les *Mémoires*, ou le règne de Napoléon le Grand (1811); *Antiquités de la ville de Saintes* et du département de la Charente-Inférieure (1820, in-4°), ouvrage couronné par l'Institut; *Notice sur les antiquités de la ville d'Agen* (1820); *Lettre à M. de Caumont sur divers points d'archéologie* (1825), etc.

CHAUF s. m. (chôff). Comm. Soie de Perse. || On dit aussi **CHOUF** et **CHAUFETTE**.

CHAUFFAGE s. m. (chô-fa-je — rad. *chauffer*). Action de chauffer ou de se chauffer : *Le chauffage d'un four, d'un établissement. Dépenser beaucoup d'argent pour son chauffage.* — *Bois de chauffage*, Bois destiné à être brûlé pour chauffer les appartements : *Le stère est l'unité de mesure pour les bois de chauffage.*

— *Eaux et for.* Expression abrégée employée, dans les forêts, pour désigner le bois de chauffage, ou même la quantité de ce bois qui est accordée aux ayants droit : *Il sera fait à l'administration un état général de tous les chauffages.* (Dict. forestier.) Les possesseurs peuvent prendre leur chauffage sur leur part de la vente. (Dict. forestier.)

— *Féod.* Droit de chauffage, ou simplement *chauffage*, Droit de couper dans une forêt une certaine quantité de bois pour son usage : *Avoir son chauffage dans telle forêt. Avoir tant de cordes de bois pour son chauffage.*

— *Mécan.* Action de chauffer la chaudière d'une machine que l'on veut mettre en activité : *Le chauffage d'un vapeur, d'une locomotive.*

— *Encycl.* Physiq. et écon. domest. Le chauffage est le résultat du calorique mis en mouvement et produisant la chaleur, ce qui a lieu par contact et par rayonnement; dans le premier cas, la chaleur se transmet continuellement de masse en masse, lorsqu'elles sont en communication directe; dans le second cas, quand elles sont à distance. Le chauffage par rayonnement est produit par les foyers découverts, comme dans les cheminées ordinaires ou les brasiers des anciens; le chauffage par contact a lieu lorsque l'air vient lécher les parois extérieures ou intérieures d'un appareil chauffé par la fumée, par la vapeur ou par l'eau chaude, comme dans les poêles et les calorifères.

Lorsqu'un corps a été chauffé, le calorique dont il est pénétré tend sans cesse à en sortir; il émet de tous côtés des rayons de chaleur qui traversent l'espace avec une vitesse excessivement grande. La quantité de chaleur rayonnante qui émane d'un corps est, toutes choses égales d'ailleurs, proportion-

nelle à l'étendue de sa surface; d'un autre côté, la quantité de chaleur rayonnante partie d'un point matériel chauffé pour être reçue sur une même surface successivement placée à différentes distances varie en raison inverse du carré de ces distances. Le nombre et l'intensité des rayons de chaleur qui tendent à sortir d'un corps qui se refroidit, ou à en pénétrer un qui s'échauffe par rayonnement, dépendent de l'état des surfaces de ces corps : plus celles-ci sont polies, plus l'émission et l'absorption sont difficiles.

L'échauffement de l'air et des gaz ne s'obtient facilement qu'en les mettant en contact avec des corps solides chauffés, placés inférieurement, parce qu'alors les couches en contact avec eux, perdant de leur densité, s'élèvent et sont remplacées par les couches plus froides de la partie supérieure, qui s'élèvent à leur tour, et ainsi de suite. Ces mouvements entre les couches d'air ont naturellement amené à placer les foyers très-près du sol, et même, pour les calorifères, dans les caves des édifices publics ou des habitations particulières. En effet, si le corps chauffé était placé à la partie supérieure, la première couche d'air chauffée par contact immédiat resterait à la place qu'elle occupait d'abord, et jamais les couches inférieures ne pourraient arriver au corps solide destiné à transmettre la chaleur; elles ne s'échaufferaient plus que par le rayonnement de l'air chaud situé à la partie supérieure de l'appartement.

Les divers systèmes d'appareils employés pour chauffer les appartements, les édifices publics, les liquides et les solides, rendent plus ou moins d'effet utile, suivant leurs dispositions et leur surface de chauffe. La place qu'ils occupent relativement aux murs, aux vitres, et en général à tous les objets qui les environnent, leur fait perdre plus ou moins de calories; de même, les matériaux dont ils sont composés, la forme qu'on leur donne, le mode de chauffage adopté et la température de l'air extérieur, influent considérablement sur la quantité de chaleur que les combustibles peuvent produire.

Le chauffage des fluides et des solides s'obtient au moyen des cheminées ordinaires, des poêles, des calorifères à air chaud, à eau, à vapeur et à gaz, des fours et des gaz perdus provenant des hauts fourneaux.

1° *Chauffage par les cheminées.* La quantité de chaleur rayonnée dans un appartement par un foyer ordinaire de cheminée est à peu près le quart de celle que rayonne le combustible, et pour le bois elle n'est que de 7 à 8 pour 100 de celle que développerait la combustion complète. Les pertes de chaleur, dans ce genre d'appareil, ont lieu par les parois, par la fumée qui s'échappe à une haute température, enfin par la manière incomplète dont s'opère la combustion. Les combustibles les plus convenables pour ce mode de chauffage sont la houille et le coke, dont les pouvoirs rayonnants sont très-grands; la cheminée ouverte n'utilise cependant que les 13 centièmes de la chaleur totale qu'ils développent. (V. CHEMINÉE, COMBUSTIBLE, COMBUSTION.)

2° *Chauffage par les poêles.* Ces appareils utilisent plus ou moins rapidement la chaleur développée par le combustible, suivant les matériaux qui forment l'enveloppe du foyer. Ceux que l'on construit en brique ou en faïence ont un rayonnement très-faible au commencement du chauffage, et ils ne transmettent une certaine quantité de chaleur que lorsque l'enveloppe a absorbé une grande partie de la puissance calorifique du combustible; dans ces conditions, ils ne laissent passer que 1732,5 unités de chaleur par heure, pour 0 m. 01 d'épaisseur et par mètre carré. Dans les poêles en fonte, la rapidité avec laquelle ce métal s'échauffe permet d'utiliser une grande partie de la chaleur produite par le foyer, soit environ 4455 unités par heure et par mètre carré. Pour ceux qui sont en tôle, on admet que chaque mètre carré de surface de chauffe ne laisse passer dans le même temps que 1768,5 unités de chaleur.

Des expériences de M. Péclot sur les tuyaux de fumée qui chauffent directement l'intérieur, il résulte qu'un mètre carré de surface de chauffe donne passage en une heure, pour une différence de température de 1 degré, à 3,93 unités de chaleur pour la tôle, 9,9 pour la fonte, et 3,85 pour la terre cuite de 0,01 d'épaisseur.

Ce mode de chauffage exige que l'on donne à l'air une certaine humidité; aussi doit-on placer sur le poêle un vase contenant de 1 litre à 2 litres d'eau par jour, pour une salle de 75 à 80 mètres cubes.

3° *Chauffage par les calorifères.* Les calorifères, d'un usage très-répandu, sont destinés à chauffer les établissements publics ou particuliers, les écuries et les séchoirs. On distingue les calorifères à air chaud, à eau et à vapeur.

Dans le système des calorifères à air chaud, l'air à chauffer est mis directement en contact avec les surfaces mêmes de l'appareil; ils peuvent être alimentés par du bois, du coke ou de la houille. Pour les calorifères placés dans les pièces qu'ils doivent chauffer, on compte sur 1 mètre carré de surface de chauffe par kilogramme de houille, ou par 2 kilogrammes de bois à brûler par heure. Ceux qui sont placés en dehors des pièces à chauffer doivent présenter une surface de chauffe de 2 mètres carrés par kilogramme de houille

ou par 2 kilogrammes de bois à brûler. En général, dans ces appareils, dont les formes peuvent varier à l'infini, les tuyaux qui conduisent l'air chaud partent tous d'un réservoir d'air ou concentrateur, et vont aboutir à des bouches de chaleur larges et mailées avec du fil de fer; celles-ci, disposées à charnières ou à coulisses, permettent la sortie de l'air chaud.

Pour chauffer tous les étages d'une maison, il faut placer ce genre de calorifère dans une cave en contre-bas du rez-de-chaussée, sans quoi l'air chaud se distribuerait mal.

Les calorifères à eau sont des appareils dans lesquels l'air à chauffer est en contact avec une suite de tubes remplis d'eau chaude qui circule dans les divers appartements. Ce système de chauffage comprend des appareils à pression très-élevée, et d'autres à pression très-basse. Les premiers, dus à M. Duvoir-Leblanc, ont pour but de chauffer l'air extérieur en le faisant passer sur des tuyaux dans lesquels circule l'eau chaude, dont la pression est portée à 5 atmosphères. Une autre disposition adoptée par ce constructeur consiste dans un système de poêles à eau, placés dans les salles mêmes, et qu'on chauffe en les faisant traverser par une seule circulation d'eau; celle-ci va d'un poêle à l'autre par l'intermédiaire d'un tuyau. Le système Perkins, qui marche à des pressions beaucoup plus élevées, est formé d'une seule circulation d'eau dans des tuyaux en fer creux d'un très-petit diamètre, essayés à 200 atmosphères, et qui, théoriquement, peuvent en supporter 3,000. Le développement des tubes, dans ces sortes de conduits, n'excède jamais 150 à 200 mètres; si les surfaces de chauffe exigent une plus grande longueur, on se sert de plusieurs circulations que l'on chauffe avec le même foyer. Dans ces appareils, le remplissage des tubes s'opère généralement au moyen d'une pompe foulante dont on se sert aussi pour les essayer. Le chauffage Perkins est très-employé en Angleterre; celui de Duvoir-Leblanc a été établi pour chauffer l'amphithéâtre du Conservatoire des arts et métiers, la salle des séances de l'Institut, une partie de l'hôpital La Ribouillère, l'église Saint-Sulpice, l'école des ponts et chaussées, etc.

Les appareils à basse pression, dus à M. Bonnemain, ont été perfectionnés par M. Duvoir. Ils demandent des tubes d'un plus grand diamètre; à cela près, ils remplissent les mêmes fonctions que les précédents et s'installent de la même manière.

Par les calorifères à vapeur on chauffe l'air au moyen d'une suite de tuyaux dans lesquels circule un courant de vapeur à une température plus ou moins élevée. On l'emploie particulièrement dans les établissements industriels où il y a un moteur à vapeur, car alors on utilise celle qui sort du cylindre après avoir fait son effet sur le piston. L'appareil de chauffage de M. Grouvelle repose sur le principe de la circulation de l'eau chaude; mais il a recours à la vapeur comme moyen de transmission de la chaleur aux appareils destinés au chauffage des bâtiments. Dans ce système, qui a été appliqué à la prison cellulaire de Mazas, la vapeur est produite dans des générateurs placés dans les caves, munis d'appareils de sûreté et d'alimentation. La pression y est très-peu supérieure à celle de l'atmosphère. A chaque étage, dans un des angles, se place un cylindre vertical en fonte servant au chauffage de l'eau; de son sommet part le tuyau de circulation, également en fonte, qui parcourt la pièce à chauffer, la traverse, et revient gagner la base du cylindre chauffeur, de façon qu'une circulation continue s'établit dans cet appareil, lorsque l'eau y a été échauffée au moyen de la vapeur qui de petits tubes amènent des générateurs. D'après M. Grouvelle, 1 mètre carré de surface de fonte chauffée intérieurement par la vapeur suffit pour entretenir à une température de 15 degrés une salle de 66 à 70 mètres cubes de capacité. Un appareil de ce genre a été établi par M. Grouvelle et MM. Thomas et Laurens à l'hôpital La Ribouillère.

4° *Chauffage par le gaz.* Le chauffage par le gaz comprend deux systèmes : celui qui s'effectue par le gaz hydrogène, et celui qui emploie l'oxyde de carbone. Ces gaz, très-inflammables, sont susceptibles de donner une chaleur très-intense. Pour les appliquer au chauffage, on les amène, au moyen de conduits, dans un petit tube circulaire et percé de trous, renfermé à la partie inférieure d'une boîte ou enveloppe en tôle de calorifère. Dans ces derniers temps, M. Lacarrière a eu l'idée, pour éviter l'établissement des conduites, qui exige toujours une dépense très-élevée, de fabriquer le gaz hydrogène à domicile, par la décomposition de l'eau, soit à l'aide d'un courant électrique, soit à l'aide d'agents chimiques; on l'utilise pour le chauffage à l'état d'hydrogène pur.

En Angleterre, on emploie depuis longtemps le gaz pour le chauffage des maisons particulières. En France, MM. Thomas et Laurens sont les premiers qui, en 1835, aient fait l'application des gaz perdus des hauts fourneaux au chauffage des chaudières; depuis cet essai, qui a donné de très-bons résultats, on les a utilisés, non-seulement pour cette opération, mais encore pour chauffer les ateliers et les établissements industriels attachés aux forges, ainsi que l'air à envoyer aux souffleries.

Pour déterminer la quantité de chaleur à produire pour chauffer les édifices ou les habitations, il est utile de connaître les pertes de chaleur dues au rayonnement et au contact de l'air, ainsi que la transmission à travers les murailles et les vitres. MM. Dulong, Petit et Péclot ont déterminé, par leurs nombreuses et belles expériences, les relations qui représentent ces pertes et ces transmissions, ainsi que les coefficients constants qui dépendent de la nature des surfaces du corps, de sa forme et de ses dimensions. Ils ont modifié, pour les grands excès de température, la loi de Newton sur le réchauffement et le refroidissement des corps, qui n'est applicable que pour des excès ne dépassant pas 20 degrés. Newton admet que, lorsque la température d'un corps n'excède que d'un très-petit nombre de degrés la température constante de l'enceinte où il se refroidit, la fraction de degré qu'il perd dans un instant très-court est proportionnelle à l'excès de sa température sur celle des corps environnants, et réciproquement pour la loi du refroidissement; si V représente la chaleur gagnée ou perdue dans un temps très-court par un corps qui s'échauffe ou se refroidit, et $t - t'$ la différence des températures du corps et de l'enceinte, variable d'instant en instant, cette loi s'exprime par :

$$V = \pm K t - t',$$

le signe positif étant pris pour le corps qui s'échauffe, et le signe négatif pour celui qui se refroidit; K, coefficient constant pour un même corps, dépendant de l'état de la surface.

Sur cette question importante des effets de la chaleur, on peut consulter : la traité de M. Péclot, les expériences de Leslie, de Meloni, de M. Jamin, de Dulong et Petit, de MM. de la Provostaye et Desains, de MM. Despretz, Tiedemann, Fraut, Regnault, etc.

— *Hyg.* Les procédés de chauffage ne sont pas également favorables à la santé. Il ne faut pas oublier que le mode de chauffage doit, pour assurer l'intégrité des fonctions de l'homme dans une espace confiné, réaliser une double condition : 1° chauffer l'air intérieur des chambres sans en altérer la pureté; 2° assurer le renouvellement de cet air, nécessairement vicié par la respiration et la combustion. L'appareil à combustion doit, en un mot, à la fois chauffer et ventiler. En principe, il paraît assez simple d'arriver à ce double résultat. Par un tirage suffisant du foyer on devrait pouvoir, en effet, éliminer les produits gazeux et volatilisables de la combustion, en même temps que renouveler l'air des chambres. Mais, dans l'application, il se trouve des déficiences nombreuses, inhérentes à certains modes de chauffage.

Signalons en premier lieu le brasero, employé dans les provinces du midi de la France, en Espagne, etc. Si le charbon bien allumé brûle sous la cendre, il ne se forme dans l'air extérieur qu'une certaine quantité d'acide carbonique, bien moins nuisible sans doute que l'oxyde de carbone; cependant certaines personnes en sont incommodées et éprouvent de violents maux de tête. Ce mode de chauffage ne peut être appliqué que dans des chambres très-aérées. La chauffelette n'est qu'un petit brasero. Elle vicie l'air et occasionne de fréquents accidents.

Les poêles-calorifères portatifs et sans tuyaux, qui ont été vendus à Paris il y a quelques années, constituaient un procédé de chauffage tout à fait défectueux; ils remplissaient l'air d'oxyde de carbone, gaz extrêmement délétère, et ont provoqué de graves accidents. Ils sont aujourd'hui totalement abandonnés.

Les poêles ordinaires réalisent la condition recherchée de l'économie dans le chauffage; mais ils ont l'inconvénient de ne pas renouveler suffisamment l'air des chambres fermées. Pour économiser la chaleur perdue par les tuyaux, on a quelquefois la mauvaise habitude de fermer les registres d'écoulement de la fumée lorsque le combustible est transformé en braise; cette pratique a pour résultat de faire refluer dans les chambres les produits de la combustion et est extrêmement pernicieuse. Les poêles en fonte et tous les appareils analogues constituent un procédé de chauffage plus défectueux encore. Ils desséchent l'air et le rendent plus hygrométrique; il est vrai qu'on remédie à ce premier inconvénient en prenant la précaution d'entretenir un vase d'eau sur le poêle. Il est moins facile de parer aux autres déficiences. Lorsque les parois du poêle arrivent à une haute température, elles décomposent l'air, détruisent l'ozone, absorbent une portion de son oxygène, et produisent de l'acide carbonique aux dépens du carbone de la fonte. Ces poêles ont causé plusieurs accidents, et, entre autres, il faut signaler l'épidémie qui se déclare chaque hiver en Savoie. En 1865, M. Velpeau communiqua à l'Académie de médecine un mémoire de M. le docteur Carret, de Chambéry, sur cette épidémie. C'est une sorte de méningite cérébro-spinale, qui n'apparut dans le pays qu'avec l'usage des poêles en fonte, frappa de préférence les personnes sédentaires et ne se montra qu'en hiver, d'autant plus meurtrière que la mauvaise saison est plus précoce et plus rigoureuse. On douta longtemps de la réalité des faits; mais les expériences du docteur Carret furent probantes. Il analysa l'air des chambres

chauffées au moyen de poêles en fonte, et y démontra la présence d'une très-notable quantité d'oxyde de carbone. Ce gaz provenait-il de la décomposition de l'air au contact de la fonte? Il est peu probable que ce métal puisse céder à l'air une bien forte proportion de carbone; il faut attribuer cette production anormale d'un gaz délétère à la combustion des matières organiques qui nagent dans l'air sous forme de poussières impalpables. Il résulte de cette observation que le principal vice du chauffage par les poêles en fonte est de ne pas assurer une suffisante ventilation.

Les calorifères à air chaud ont plusieurs des inconvénients reprochés aux poêles métalliques; mais il n'en est pas de même des calorifères à vapeur, à eau chaude ou à eau chaude mêlée de vapeur; ces divers systèmes sont excellents au point de vue de l'hygiène.

Moins économiques, mais plus salutaires sont les cheminées d'appartement. Suivant le général Morin, qui s'est tant occupé de ces questions et les a si remarquablement traitées, la cheminée est le plus puissant appareil de ventilation. Par des températures extérieures de 1 à 10 degrés, et intérieures de 18 à 22 degrés, il passe par une cheminée ordinaire 400 mètres cubes d'air par heure. Dans une pièce chauffée par une cheminée, on a noté que les joints des portes et des fenêtres laissaient entrer 246 mètres cubes d'air par heure. Ces expériences démontrent qu'abandonnant que la cheminée est le procédé de chauffage le plus favorable à la ventilation.

CHAUFFAILLES, bourg de France (Saône-et-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 31 kilom. S. de Charolles, dans un vallon arrosé par la petite rivière de Bottoret; pop. aggl. 1,722 hab. — pop. tot. 4,120 hab. Moulins à blé, huileries, scieries à bois, carderies, fabriques de couvertures de coton, machine à foulon, teinturerie, blanchisseries de fil, tui-leries, tissage de soie, de coton et de fil, féculerie. Commerce de gros et menu bétail, entrepôt pour la houille et les vins. Restes de l'ancien château, siège de deux établissements industriels. Dans le terrain du vieux cimetière, on a découvert récemment quatorze tombes en grès, ainsi qu'un autel votif surmonté d'une statue haute de 1 mètre; sur l'une des faces, on a pu déchiffrer les mots suivants: *Tarsus Gallus, Lucii filius. Jovi et Junoni*.

CHAUFFARD (Marie-Denis-Etienne-Hyacinthe), médecin français, né à Avignon en 1796. Après s'être fait recevoir docteur à Montpellier en 1818, il exerça d'abord la médecine dans sa ville natale, puis fut nommé médecin en chef des hôpitaux et prisons d'Avignon. Ses principaux ouvrages sont: *Traité sur les prétendues fièvres essentielles* (1825); *Traité des inflammations internes* (1831, 2 vol.); *Mémoires et résumés de médecine pratique, d'anatomie pathologique et de littérature médicale* (1832, 2 vol.); *Ouvrages de médecine pratique* (1848, 3 vol.). Les travaux de M. Chauffard lui ont valu la grande médaille d'or de la Société des sciences physiques et chimiques (1833), et le titre de membre correspondant de l'Académie de médecine (1835). — Son fils, Paul-Emile CHAUFFARD, a passé son doctorat en 1846, et a succédé à son père comme médecin en chef des hôpitaux d'Avignon. On a de lui, outre sa thèse, une traduction des *Institutes de médecine pratique*, de l'italien Bor-sieri (1855, 2 vol. in-8°).

CHAUFFER s. f. (chô-fé — rad. *chauffer*). Techn. Action de chauffer: *Donner une chauffe*. En deux heures de chauffe, une chauffe insuffisante. || Fournier ou brûle le combustible employé à la fonte des pièces. || Une des deux grilles du chauffé dans une fonderie. || Opération complète de la distillation: *Edouard Adam est parvenu à obtenir par une seule chauffe tous les degrés de spirituosité*. (Chaptal.) || Action d'allumer des copeaux dans un baril en construction, pour lui donner du ventre.

— Mécan. *Surface de chauffe*, Portion de la surface d'une chaudière ou de tout autre appareil qui reçoit l'action de la chaleur développée dans le foyer.

— Encycl. Mécan. On donne le nom de surface de chauffe à la surface des parois d'une chaudière qui est exposée directement à l'action du foyer ou de la flamme, ou qui est en contact avec la fumée qui circule dans les carneaux. Cette surface est à peu près la moitié de la surface totale dans les chaudières en tombeau de Watt, et un peu plus forte dans celles de Woolf avec bouilleurs. Elle se compose de la surface totale des bouilleurs et de la partie de la chaudière enfermée dans les carneaux.

La quantité de chaleur transmise, dans un temps donné et à surface égale de chauffe, dépend de la conductibilité de la matière de l'enveloppe et de son épaisseur; c'est pourquoi les chaudières épaisses en fonte exigent plus de surface de chauffe que celles de tôle. D'après Clément et Desormes, une chaudière en fonte avec bouilleurs produit, par mètre carré, 30 kilogr. de vapeur; M. Christian a obtenu 100 kilogr. de vapeur en exposant une chaudière en fonte au feu le plus violent, et en la plongeant dans la flamme; un résultat semblable a été trouvé par M. Clément avec une chaudière en cuivre de 0 m. 003 d'épaisseur. Dans les chaudières en tôle de Watt, on compte

environ 36 kilogr. de vapeur par mètre carré de surface de chauffe et par heure.

On n'a pas d'expériences bien concluantes sur la production de vapeur résultant du contact avec les carneaux; Stephenson a trouvé, pour les locomotives, qu'elle était d'un tiers de la surface directe, soit de 30 kilogr. par mètre carré.

Les chaudières ordinaires produisent de 6 à 7 kilogr. de vapeur par kilogr. de houille, et de 15 à 30 kilogr. de vapeur par mètre carré de surface de chauffe totale; généralement, on ne compte, en pratique, que 20 à 22 kilogr.; cette donnée résulte de soixante et une expériences faites par M. Cavé sur les chaudières avec ou sans bouilleurs. Les chaudières de la marine produisent de 15 à 20 kilogr. ou de 30 à 35 kilogr. de vapeur, selon que la combustion est lente ou active.

Le volume de vapeur à produire par force de cheval variant avec le système de machine adopté, la surface de chauffe varie dans le même rapport, si le coefficient de production par mètre carré et par heure est le même. Cette surface s'exprime donc par la relation suivante:

$$S = \frac{V}{s} = 20,05 V,$$

V étant le volume de vapeur à produire par heure; s, la vapeur produite par mètre carré de surface de chauffe, reconnue par l'expérience égale à 20 ou 22 kilogr. 5; S, la surface de chauffe totale ou par mètre carré pour un cheval. Dans ces conditions, cette dernière est comptée par force de cheval pour machines: sans condensation ni détente, de 1 m. c. 90 à 2 m. c.; à condensation sans détente, de 1 m. c. 10 à 1 m. c. 40; à détente sans condensation, de 1 m. c. 25 à 1 m. c. 30; à détente et à condensation, de 0 m. c. 80 à 0 m. c. 10. On admet encore, dans certains établissements: 2 m. c. pour les petites machines; 1 m. c. 50 pour celles de 10 chevaux; 1 m. c. 40 pour celles de 20; 1 m. c. 20 pour celles de 50. On calcule d'une façon empirique la surface de chauffe, en admettant 1 m. c. 5 par force de cheval-vapeur pour les machines fixes, et 1 m. c. pour celles de bateaux.

CHAUFFÉ, ÊE (chô-fé) part. passé du v. Chauffer. Rendu chaud: *Pièce chauffée*. Appartement chauffé. Une salle chauffée par un poêle. Sur la ligne de Versailles, tous les wagons sont chauffés à l'aide de la vapeur rejetée par la machine. (L.-J. Larcher.)

— *Chauffé à blanc*, Se dit du fer soumis à l'action du feu, jusqu'à ce que sa couleur ait passé du rouge au blanc. || Par exagér. Extrêmement chaud: *Je me suis brûlé à l'aspect de cet immense horizon pulvérisant de lumière et de chaleur, de ce ciel chauffé à blanc qui recouvre cette nature embrasée*. (Th. Gaut.)

— Argot des théâtres. Soutenu, applaudi par la clique: *L'acteur prétendait qu'il n'était pas chauffé suffisamment*. (L. Reybaud.)

— s. m. Techn. Espace où le fondeur allume le feu sous le fourneau qui contient le métal à fondre.

CHAUFFE-ASSIETTE s. m. Econ. domest. Appareil servant à faire chauffer les assiettes pour que les aliments ne s'y refroidissent pas. Il se compose souvent d'une espèce de panier carré en fil de fer étamé, qui est monté sur des pieds et se pose devant le feu. D'autres fois, il consiste en une boîte cylindrique de tôle, qui à 1 mètre environ de haut et dont l'intérieur est divisé en plusieurs étages, celui du bas pour recevoir de la braise ou des cendres chaudes, les autres pour contenir les assiettes. || Pl. CHAUFFE-ASSIETTES.

CHAUFFE-CHEMISE s. m. Espèce de panier d'osier sous lequel on met un réchaud pour y chauffer du linge. On dit aussi CHAUFFE-LINGE. || Pl. CHAUFFE-CHEMISE ou CHAUFFE-CHEMISES.

CHAUFFE-CIRE s. m. Officier de chancellerie qui avait la charge de chauffer la cire pour sceller: *Le chauffe-cire du garde des sceaux et sa boutique étaient dans une chambre à part, avec de l'eau et du feu tout allumé*. (St-Sim.) || Pl. CHAUFFE-CIRE.

— Encycl. Le chauffe-cire scelleur était un officier établi pour apposer le sceau du roi, tant aux expéditions de la grande chancellerie qu'à celles de la chancellerie du palais à Paris. Le jour de la tenue du grand sceau, il se rendait en habit noir, avec l'épée, dans le cabinet du garde des sceaux, et prenait le coffre des sceaux, qu'il portait sur la table où il devait sceller. L'office de chauffe-cire fut institué par saint Louis, en faveur de quatre enfants d'Yvonne La Choue, sa nourrice. Il était héréditaire, et le nombre des chauffe-cire était fixé à quatre, servant par quartier. Des lettres patentes de Charles VIII (1484) ont confirmé les quatre chauffe-cire de France dans l'hérédité de leurs offices, gages, droits, privilèges, immunités, franchises, exemptions, etc. Le *sciendum* de la grande chancellerie les déclara exempts du droit de sceau. François 1^{er} les exempta, le 2 juin 1543, d'être astreints aux subsides, aides, contributions, emprunts, etc. Lorsque les rois faisaient leur entrée publique dans la ville de Paris, les chauffe-cire étaient habillés aux dépens du trésor royal. Ils jouissaient du droit de franc salé. Nombre d'arrêts et d'ordonnances ont été rendus en faveur de privilèges qui leur étaient concédés. Quand les chauffe-

cire accompagnaient le garde des sceaux de France aux grandes cérémonies, ils étaient vêtus d'habits de satin violet, avec des man-teaux de velours de même couleur et des toques de velours noir à cordon d'or. Dans une pièce curieuse, qui relate l'entrée de Charles IX à Paris, on voit figurer à la place d'honneur le sceau royal, avec ses quatre chauffe-cire. « La marche s'ouvre par les maîtres des requêtes habillés de longues robes de velours noir; suivent les deux huissiers de la chancellerie en robe de velours violet cramoisi, la masse au poing; puis le grand audien-cier et le commis du contrôleur, en robe de velours noir; vient ensuite une belle ha- quenée blanche, caparaçonnée et couverte d'une grande housse de velours semée de fleur de lis d'or, traînant jusqu'à terre; que porte-elle si majestueusement dans ce coffret couvert d'un grand crêpe, et posé sur un coussin de velours bleu semé de fleurs de lis d'or? Elle porte le sceau royal; deux laquais du chancelier la conduisent par la bride, et, à ses côtés, les quatre chauffe-cire, à pied et tête nue, tiennent les courroies du sceau. Derrière cet emblème de la puissance royale, et comme ne devant jamais la perdre de vue, s'avance le chancelier. » Ces honneurs rendus au sceau royal s'adressaient au roi lui-même, et rappelaient l'époque où, ne sachant pas écrire, il apposait son cachet sur les actes présentés à son approbation.

Il y avait en outre un chauffe-cire ordinaire qui, jusqu'à l'arrêt du conseil du 13 octobre 1739, a été désigné sous le nom de valet chauffe-cire. C'était un officier établi pour pré- parer la cire qui servait à sceller les expédi- tions de la chancellerie, et pour la présenter au scelleur. Cet office paraît aussi ancien que ceux des chauffe-cire scelleurs; il en est fait mention dans l'état de la maison du roi Phi- lippe le Bel. Le registre de la Chambre des comptes fixe, à la date du 1^{er} juillet 1447, les gages du valet chauffe-cire à 11 deniers par jour. Il était à la nomination du garde des sceaux. Il jouissait de plusieurs privilè- ges et avait le droit de commettre à l'exer- cice de ce même office dans les petites chan- celleries et d'y percevoir tous les jours de sceau 30 sous, avec la taxe d'une simple let- tre. Ces droits lui furent confirmés par arrêts du conseil du 13 août 1726 et du 28 mai 1759. Il servait au sceau en habit noir, sans épée; il prêtait serment entre les mains du doyen du conseil.

CHAUFFE-LA-COUCHE s. m. Pop. Per- sonne qui aime le lit, qui s'y attarde vo- lontiers.

CHAUFFE-DOUBLE s. f. Techn. Cuisson de l'eau-de-vie seconde avec de nouveau vin. || Pl. CHAUFFES-DOUBLES.

CHAUFFE-DOUX s. m. Caisse pleine de braise et de cendre chaude, qui servait au moyen âge pour le chauffage des maisons et surtout des églises, et que l'on promenait à cet effet dans les rangs des fidèles.

CHAUFFE-LINGE, V. CHAUFFE-CHEMISE.

CHAUFFE-LIT s. m. (chô-fe-li). Bassinoire, moins ou tout autre appareil servant à chau- ffer le lit. || Pl. CHAUFFE-LIT ou CHAUFFE-LITS.

CHAUFFE-PANSE s. m. Pop. Cheminée très-basse.

CHAUFFEPIÉ (Jacques-George DE), pas- teur et prédicateur de l'Eglise réformée, d'o- rigine française, né à Leuwarden, en Frise, le 9 novembre 1702, mort à Amsterdam le 3 juil- let 1786. Il exerça le ministère ecclésiastique à Flessingue, puis à Delft, et enfin à Amster- dam, où il se distingua par ses prédications éloquentes. Néanmoins, ce n'est pas comme prédicateur qu'il a laissé un nom; ce qui le recommandait avant tout à notre attention, ce sont les 1,400 articles qu'il ajouta au *Diction- naire* de Bayle. Il consacra plusieurs années à ce travail, et y fit preuve d'une grande éru- dition. Sur les 1,400 articles, 600 environ sont traduits de l'anglais; 200 ont été revus et re- touchés par Chauffepié, et le reste lui appar- tient en propre. Son style est dépourvu de toutes les qualités qui distinguent et relèvent celui de Bayle, et il est presque inutile d'a- jouter qu'un ministre protestant n'a pu avoir cette indépendance d'esprit et cette liberté de parole que Bayle poussait quelquefois si loin. Cependant, si l'ouvrage de Chauffepié ne brille ni par une forme originale, ni par la largeur des idées, il faut lui reconnaître le mérite de contenir des renseignements utiles. Chauffepié avait un cœur d'or. Tout le monde connaissait sa bonté naturelle, sa charité, sa passion de répandre le bien et de combattre le mal. Ses nombreux écrits témoignent de son zèle in- fatigable. Il travaillait presque toujours et n'était jamais content de lui. Outre deux dis- sertations qu'il publia durant son séjour à l'u- niversité (*De ideis innatis* et *De supplicio cru- cis*), on a de lui: *Lettres sur divers sujets importants de la religion* (Delft, 1736); les sept lettres composant ce recueil ont été tra- duites en hollandais (Haarlem, 1738, in-8°); *Sermons de feu Jean Brute de la Rivière, avec un éloge historique* (Amsterdam, 1746); *Trois sermons sur Jérémie*, xxxvi, v. 35-37 (Am- sterдам, 1753, in-8°); ces sermons étaient destinés à prouver la vérité de la religion chrétienne par l'état du peuple juif; *Nouveau dictionnaire historique et critique, pour servir de supplément ou de continuation à celui de M. P. Bayle* (Amsterdam et La Haye, 1750-

1756, 4 vol. in-fol.); *Sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte* (Amsterdam, 1787, 3 vol. in-8°), publiés après la mort de l'auteur, par son neveu Samuel Chauffepié; *Histoire de la vie et des ouvrages d'Alexandre Pope* (Amster- dam, 1758). L'auteur écrivit cette biographie sur la demande de son éditeur, qui avait pu- blié les *Œuvres diverses* de Pope dès 1754 (4 vol. in-12). Il garda cependant l'anonymat. Chauffepié a, en outre, écrit diverses lettres sur quelques parties de son *Dictionnaire*. Quelques-unes de ces lettres ont été insé- rées dans la *Bibliothèque impartiale* (t. II et XI), et dans la *Bibliothèque des sciences et des beaux-arts* (t. XIII). Des traductions de Chauffepié, nous mentionnerons: *Tableau des vertus chrétiennes*, par Basker (2 vol. in-12), t. II de l'*Histoire du monde, sacrée et profane*, de Samuel Schucford; *Vies des plus illustres philosophes de l'antiquité*, traduit du grec (Amsterdam, 1758, 3 vol. in-12); Barbier dit qu'il n'est pas certain que cette traduction soit de Chauffepié, il l'attribue à Schneider; t. XV à XXIV de l'*Histoire universelle, depuis le commencement du monde jusqu'à ce jour*, tra- duite de l'anglais (in-4°). Ici Chauffepié n'a pas seulement traduit, il a aussi beaucoup ajouté et annoté.

CHAUFFEPIÉ (George-Samuel DE), ministre calviniste français, né à Amsterdam le 20 juil- let 1773, mort à La Haye le 4 juin 1839. Il fit ses études préparatoires dans sa ville natale et fut adopté par le synode wallon en 1793, après avoir subi un examen très-sévère. Il refusa sa nomination par la ville de Heusden, et motiva son refus en disant qu'il ne se ren- drait jamais à un poste devenu vacant par des intrigues à cause d'opinion politique. En 1797, il accepta les mêmes fonctions à Bréda, où il resta pendant cinq ans; puis il partit pour Delft, où il demeura jusqu'en 1814. Il devint alors ministre de l'Eglise wallonne à La Haye, poste qu'il conserva jusqu'à sa mort.

Le nom de Chauffepié se répandit dans le monde lettré de la Hollande, à la suite de sa réponse à la question posée par la Société néerlandaise des sciences: *Comme le philo- sophe pythagoricien Apollonius de Tyane a été placé par quelques écrivains païens et autres au même rang que Notre-Seigneur Jésus-Christ, la Société demande en premier lieu ce qu'on doit penser, selon la vérité ou la probabilité, de cet homme singulier; ensuite comment et jusqu'à quel point on peut prouver l'authenticité des écrits évangéliques, par une comparaison de ces écrits avec ceux que nous ont laissés Philostrate et autres, sur Apollonius de Tyane en y ajoutant les circonstances dans lesquelles les écrivains des deux côtés ont vécu et écrit*. La réponse de Chauffepié lui valut la médaille d'argent. Co- ministre, membre de nombreuses sociétés sa- vantes, a, en outre, publié les ouvrages sui- vants: *Traité sur la Révolution*, ou la *Déli- vrance des Pays-Bas unis comparée avec la sortie d'Israël hors d'Egypte* (1814, in-8°); *Sermons à l'occasion du choléra épidémique, la Prédication de l'Evangile semblable à la rosée des cieux*, sermon composé par Chauf- fepié pour son vingt-cinquième anniversaire de ministère calviniste à La Haye; la mort l'empêcha de le prononcer, et il ne fut im- primé que plus tard.

CHAUFFE-PIEDS s. m. Chaufferette, boîte dans laquelle on met du feu pour se tenir les pieds chauds: *Des chauffe-pieds*.

CHAUFFER v. a. ou tr. (chô-fé — lat. *calo- facere*; de *calor*, chaleur, et *facere*, faire). Rendre chaud: CHAUFFER de l'eau. CHAUFFER les pieds, les mains d'un enfant. CHAUFFER un appartement.

J'ai mon four à chauffer, mon vin à mettre en perce. ANDRIEU.

— Activer, mener rondement: *Il faut CHAU- FFER cette affaire*. || Faire mousser, faire va- loir; applaudir chaleureusement: CHAUFFER un candidat, un écrivain, un acteur. CHAUFFER un livre.

— Fam. *Chauffer une femme*, Lui faire as- sidûment la cour, chercher à l'amener vite à son but.

— Absol. Donner, produire de la chaleur: *Ce bois chauffe bien, chauffe beaucoup, chauffe plus que tel autre. Ce poêle ne chauffe pas*.

— Anc. législ. *Chauffer les pieds à quelqu'un*, Lui donner la question en lui brûlant la plante des pieds.

— Argot de théâtre. *Chauffer la scène*, L'a- nimer par un jeu vif et par un débit plein d'entrain.

— Techn. *Chauffer au rouge*, Pousser la chaleur au point que le fer qu'on y expose devienne rouge. || *Chauffer à blanc*, chauffer au point que l'objet devienne blanc, ce qui n'a lieu qu'à une température très-élevée.

— Mécan. Allumer les feux de la chau- dière: CHAUFFER une locomotive. CHAUFFER un vapeur.

— Art milit. *Chauffer un poste*, Faire sur le poste un feu roulant d'artillerie.

— Mar. *Chauffer la carène d'un navire*, Brûler de la paille, des fagots de genêt ou de brande, pour tuer les vers, faire fondre le vieux bras et détruire les corps qui masquent les chevilles et les trous. On dit BRUSQUER, dans le Levant. || *Chauffer les bordages*, Les pénétrer d'une vive chaleur, afin de les faire ployer et de leur donner les diverses formes que nécessite la construction.

— v. n. ou intr. Être chauffé, devenir chaud : *Le four chauffe. Le bain chauffe.*
 — Fig. Prendre de l'animation, de l'entrain, de la gravité; entrer dans une crise violente : *Ce chauffe, disait-on dans les groupes.* (Ch. de Bernard.) *Il paraît que ça chauffe dur en Afrique.* (Balz.) *Oh! tonnerre! ça va chauffer.* (E. Sue.)

— Fam. *Le four chauffe.* La chose se prépare : *Allons, bon! l'affaire va, le four chauffe.* *Ce n'est pas pour lui que le four chauffe.* (Volt.) *C'est un bain qui chauffe.* Se dit lorsque, par un temps nuageux, un soleil brûlant brille par une éclaircie, ce qui est regardé comme un présage de pluie.

— Techn. Tirer le soufflet dans une forge quand le fer est au feu : *Allons, chauffe.*

— Mécan. Avoir ses feux allumés, en parlant d'une machine à vapeur qui s'apprête à fonctionner : *Dépêchez-vous, le paquebot chauffe et va partir. La locomotive chauffe, le train partira bientôt.*

Se chauffer v. pron. Devenir chaud : *L'air se chauffe par le contact du sol bien plus que par l'effet des rayons qui le traversent.*

— Se tenir près du feu ou prendre quelque autre moyen pour donner de la chaleur à son corps : *Venez vous chauffer. Quand Diogène se chauffait au soleil, on pouvait dire qu'il se chauffait gratuitement.* (P. Bastiat.)

— Chauffer à soi, exposer à l'action du feu quelque partie de son corps, ou la rendre chaude par un moyen quelconque : *Se chauffer les mains à la lampe. Se chauffer les pieds en sautant. Se chauffer les doigts en soufflant dessus.*

— Loc. prov. *Voir, savoir de quel bois se chauffe quelqu'un.* Connaître ce dont il est capable, quel homme il est : *S'il m'attaque, je lui ferai voir de quel bois je me chauffe.* (Acad.) *Voyant de quel bois ce brave se chauffait, je m'en défis.* (St-Sim.) *Nous ne nous chauffons pas du même bois.* Nous n'avons pas les mêmes sentiments, les mêmes opinions, les mêmes habitudes : *Mais il ne se chauffe pas tout à fait du même bois que nous : il fait l'ombrageux dès qu'il s'agit des prétentions de monseigneur.* (Vitet.) *Allez lui dire cela et vous chauffez au coin de son feu.* Vous ne seriez pas bien venu à lui tenir ce langage.

— Syn. *Chauffer, échauffer. Chauffer*, c'est rendre chaud en présentant au feu ou en approchant d'un corps qui a de la chaleur et qui peut en transmettre. *Echauffer*, c'est faire sortir la chaleur de l'objet lui-même en le frappant, en le frottant ou par tous autres moyens qui demandent une suite d'efforts, une action plus ou moins prolongée; c'est aussi *chauffer* quelque chose de grand, même en employant le moyen du feu : on *échauffe* une chambre; on *chauffe* une chemise.

— Antonymes. Attédir, glacer, morfondre, rafraîchir, refroidir.

CHAUFFERETTE s. f. (chô-fe-rè-te — rad. *chauffer*). Sorte de boîte munie d'un couvercle percé de trous, dans laquelle on met du feu pour se chauffer les pieds : *Les médecins blâment l'usage de la chaufferette. La devise de René était une chaufferette pleine de charbon.* (Volt.)

— Petit réchaud qu'on met sur la table pour tenir les viandes chaudes.

— Techn. Coffret où l'on met du feu, et dont on se sert pour donner un apprêt aux velours et en redresser le poil.

CHAUFFERETIER s. m. (chô-fe-rè-tié). Ouvrier qui fait des chaufferettes. *Peu usité, la fabrication des chaufferettes n'étant, en général, qu'une branche accessoire de divers états.*

CHAUFFERIE s. f. (chô-fe-ri — rad. *chauffer*). Techn. Fourneau dans lequel on réchauffe le fer ou tout autre métal, pour achever de le ferrer sous les cylindres ou sous le marteau. *Partie des ateliers de grosse forge où l'on chauffe le fer pour le forger.* *Partie d'un four à briques.*

CHAUFFEUR s. m. (chô-feur — rad. *chauffer*). Ouvrier chargé d'allumer et d'entretenir le feu d'une forge, d'un fourneau, d'une machine à vapeur : *Le chauffeur a été tué par l'explosion de la chaudière.*

Allons, chauffeur, allons, du charbon, de la houille! Allons, à large pelle, à grands bras plonge et fouille! Nourris le brasier, vieux Vulcain!

A. BARBIER.

— Pop. Homme de complexion amoureuse. *Homme très-gai, boute-en-train de société.*

— Hist. Nom donné à des brigands qui, à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, infestaient le centre et l'est de la France, et les États voisins, exposant à un feu violent les pieds de leurs victimes, afin de les contraindre à leur livrer leur argent.

— Adjectiv. : *Ouvrier CHAUFFEUR.*

— Encycl. Chem. de fer. L'emploi de *chauffeur*, qui, avant les nombreuses applications de la vapeur, n'avait guère sa raison d'être, est devenu aujourd'hui une profession qui occupe un grand nombre d'individus. En ce qui concerne l'exploitation des chemins de fer et la manœuvre des locomotives, les *chauffeurs* sont recrutés parmi les ouvriers monteurs et ajusteurs les plus soigneux, ou qui montrent le plus de capacité, et qui ont travaillé pen-

dant au moins un an dans les ateliers ou les dépôts. Ils sont chargés, sous la surveillance des mécaniciens, du nettoyage de la machine, de la manœuvre du frein et de l'alimentation du foyer; ils suppléent les mécaniciens en cas d'empêchement, ou lorsqu'ils ont été reconnus posséder les connaissances nécessaires pour alimenter le feu et la chaudière, régler la pression, manœuvrer le régulateur et le levier de marche. Sur la plupart des lignes, les *chauffeurs* sont divisés en trois classes, et passent plus tard mécaniciens. Pendant le trajet, le *chauffeur* doit se tenir debout auprès de la manivelle du frein ou à côté du régulateur, si le mécanicien est empêché. En cas de détresse, il doit se porter en arrière sans la moindre hésitation et au pas de course, afin de faire des signaux d'arrêt au moyen de drapeaux pendant le jour, et de lanternes pendant la nuit; il ne doit remonter sur la machine que s'il a pu assurer le service des signaux de détresse. On peut voir par ce qui précède que le *chauffeur* d'une locomotive doit posséder, outre certaines connaissances spéciales, une santé à toute épreuve, une excellente vue et tout le calme nécessaire en cas d'accident. Malgré cela, le *chauffeur*, dont les appointements sont modiques, se trouve exposé, en cas de malheur, s'il échappe d'un déraillement ou des autres accidents analogues, à toutes les poursuites judiciaires qu'entraîne l'homicide par imprudence.

— Hist. On a donné le nom de *chauffeurs* à une espèce de brigands qui, de 1795 à 1803, désolèrent surtout les départements de l'est et du centre de la France. Ils s'introduisaient la nuit dans les fermes et les maisons isolées, le visage masqué ou barbouillé de suie, garrottaient leurs victimes et leur brûlaient la plante des pieds devant un grand feu, pour les contraindre à révéler le lieu où elles avaient caché leur argent ou leurs bijoux. Il n'est sorte de crimes que ces brigands ne commissent dans leurs expéditions : meurtres, vols, incendies, pillage, torture, etc. Leurs bandes se composaient de malfaiteurs de toute espèce, qui, selon quelques-uns, étaient excités et soudoyés par l'Angleterre et par les royalistes. Ils inspiraient une telle terreur, que, lorsqu'on en saisissait quelques-uns, les juges hésitaient parfois à les condamner. Malgré les mesures prises successivement contre eux, ils ne disparurent entièrement que sous le Consulat. V. *Vie de Schinderhannes et autres chefs de brigands, dits chauffeurs et garrotteurs*, par Sevelinges (Paris, 1804).

M. Elie Berthet a écrit un roman sous ce titre : *Les Chauffeurs*, que nous nous contenterons de mentionner ici. Si le *Grand Dictionnaire* qui, le premier, a introduit la biographie analytique dans ses colonnes, se croyait obligé de consacrer un compte rendu à toutes ces élucubrations éphémères qui se payaient au rez-de-chaussée de nos journaux, l'édifice que nous élevons dégènerait bientôt en une véritable tour de Babel.

CHAUFFEUSE s. f. (chô-feu-ze — rad. *chauffer*). Chaise basse sur laquelle on s'assied lorsqu'on veut se chauffer devant la cheminée : *Mme de Grandlieu prit place sur une chauffeuse.* (Balz.)

CHAUFFOIR s. m. (chô-foir — rad. *chauffer*). Salle chauffée, qui sert d'asile aux pauvres pendant les hivers rigoureux : *Il manque dans nos villes des chauffoirs publics.* *Salle d'un monastère ou d'un établissement où l'on se réunit pour se chauffer : C'est l'heure où les religieuses vont au chauffoir. Les hôpitaux bien construits ont tous des chauffoirs pour les convalescents.*

— Théâtre. Lieu où les comédiens, les spectateurs allaient autrefois se chauffer : *Les anciens chauffoirs sont devenus les foyers actuels.*

— Techn. Caisse de tôle dans laquelle le cartier fait sécher les feuilles de carton qu'il veut coller. *Nom donné, dans les salines du Midi, aux premiers bassins dans lesquels on introduit l'eau de mer pour en commencer l'évaporation.*

— Méd. Pièce de linge chaud qui sert à essuyer et à réchauffer les malades.

CHAUFFOUR (Ignace), jurisculte et homme politique français, né à Colmar en 1808. Il était un des avocats les plus remarquables de sa ville natale, et l'un des chefs du parti avancé, lorsqu'il fut nommé, en 1848, membre de l'Assemblée constituante, par le département du Haut-Rhin. M. Chauffour vota avec la gauche jusqu'en novembre 1848, époque où il se démit de son mandat et retourna dans la vie privée.

CHAUFFOUR (Victor), homme politique français, frère du précédent, né à Colmar en 1819. Il devint, fort jeune encore, professeur à la Faculté de droit de Strasbourg. Ses idées démocratiques lui valurent d'être élu dans le Bas-Rhin membre de la Constituante en 1848. Il siégea à l'extrême gauche, fut un des adversaires déclarés de la politique présidentielle, et continua, à l'Assemblée législative, de combattre par ses discours et par ses votes toutes les mesures proposées et adoptées par la majorité réactionnaire. Forcé, après le coup d'État du 2 décembre, de renoncer à la vie publique et à l'enseignement, M. Chauffour s'est fait industriel. On a de lui : *Études sur les réformateurs du xvie siècle*, *Ulrich de Hutten* et *Zwingli* (Paris, 1853, 2 vol.).

CHAUFFOURT (Jacques de), lieutenant général des eaux et forêts du bailliage de Gisors, né à Vernon. Il vivait vers le commencement du xvi^e siècle. On a de lui une *Instruction sur le fait des eaux et forêts*, contenant en abrégé les moyens de les gouverner et administrer suivant les ordonnances des rois, etc. (Paris, 1609, in-8°), ouvrage excellent pour connaître l'ancienne jurisprudence, principalement celle de Normandie sur les eaux et forêts, et un *Recueil des lieux où l'on a accoutumé mettre les relais pour faire la chasse au cerf* (Rouen, 1618, in-8°).

CHAUFFURE s. f. (chô-fu-re — rad. *chauffer*). Métall. Défaut du fer ou de l'acier qui s'écaille pour avoir été trop chauffé.

CHAUFOUR s. m. (chô-four — de *chaux*, et *four*). Techn. Four à chaux. *Magasin où le chauxfourier serre le bois, la pierre et la chaux.*

— Ornith. Autre nom vulgaire du pouillot. **CHAUFOURNERIE** s. f. (chô-four-né-ri — rad. *chaufour*). Art ou action de fabriquer la chaux : *La chauxfournerie est une industrie qui marche guidée par la théorie non moins que par l'expérience.* (L'francœur.)

CHAUFOURNIER s. m. (chô-four-nié — rad. *chaufour*). Ouvrier qui fabrique la chaux.

CHAUFROIX s. m. Autre orthographe du mot CHAUD-FROID.

CHAUGOUN s. m. (chô-goun). Ornith. Vautour d'Afrique.

CHAULAGE s. m. (chô-la-ge — rad. *chauler*). Agric. Action de chauler, d'amender les terres avec la chaux : *On corrige l'acidité du sol par le chaulage.* (Bon jardinier.) *Le chaulage ne tient pas lieu d'engrais.* (A. Malo.) *Quelques mécomptes ont répondu à des chaulages trop énergiques.* (A. Malo.) *Les maraîchers n'ont recouru au chaulage que pour des essais relatifs à des graines précieuses et exotiques.* (Raspail.) *Opération qui consiste à tremper les semences dans la chaux, avant de les mettre en terre : Toutes les préparations de chaulage appliquées aux grains de semence sont entièrement inefficaces contre le charbon.* (Math. de Dombasle.) *Action de barbouiller les arbres avec de l'eau de chaux, pour détruire les insectes et les végétations parasites.* *Action d'asperger les fruits avec de l'eau de chaux, pour empêcher les passants d'en prendre.* *Chaux employée pour ces diverses opérations : Quelques agriculteurs accompagnent le chaulage d'une forte saumure.* (Raspail.)

— Encycl. *Chaulage des terres.* Le *chaulage* des terres, c'est-à-dire l'opération par laquelle on ajoute à certains sols une quantité variable de chaux, est une pratique agricole qui remonte jusqu'à l'antiquité; les auteurs géographiques grecs et latins en font mention; Olivier de Serres la recommande, et les agriculteurs français du xvi^e siècle ne cessent d'en vanter les merveilleux effets; Arthur Young a longuement écrit sur les avantages que l'emploi judicieux de la chaux a procurés à l'économie rurale de l'Angleterre; mais c'est seulement dans le siècle actuel que cette pratique s'est généralisée en France, moins cependant qu'elle ne devrait l'être. Le *chaulage* offre, en effet, un excellent moyen d'ameublir et d'amender le sol. Il s'applique à toutes les terres, à l'exception de celles qui sont trop sèches, ou suffisamment pourvues de matière calcaire, ou assises sur un sous-sol crayeux. On l'emploie le plus souvent sur les terres argileuses, sur les défrichements, sur les fonds épuisés et sur les marais desséchés. Observez, du reste, les terres sur lesquelles croissent vigoureusement les fougères, l'avoine à chaepelt, les arbres résineux, le châtaignier, l'osille sauvage; ce sont celles auxquelles l'application de la chaux apportera la plus grande augmentation de la valeur. Néanmoins, si le sol est humide, on devra l'assainir avant d'y répandre la chaux, afin qu'elle puisse exercer son action.

La chaux a pour effet d'ameublir les terres compactes, de donner de la liaison à celles qui sont trop meubles, et surtout de favoriser la dissolution des matières fertilisantes qui, sans elle, resteraient inertes dans le sol. Mais ce serait une grave erreur de croire que la chaux suffit à elle seule pour entretenir la fécondité du sol; elle l'épuise, au contraire, par suite de l'activité qu'elle imprime à la végétation. Tout *chaulage* doit donc être accompagné d'abondantes fumures. Pour produire de bons résultats sur les sols très-pauvres, il est même nécessaire d'y enfourer d'abord des récoltes riches. C'est pour n'avoir pas tenu compte de ces règles qu'on a abouti à tant de déceptions, et qu'on a pu dire souvent avec raison : La chaux enrichit les pères, mais ruine les enfants.

On peut employer de 40 à 60 hectolitres de chaux par hectare dans les terres légères, le double au moins dans les terres argileuses et sur les défrichements. On renouvelle l'opération tous les huit ou dix ans. Dans quelques pays, on chaula à plus forte dose et pour plus longtemps. En Angleterre, par exemple, l'emploi de la chaux est fait avec une sorte de prodigalité, car on met jusqu'à 200 hectolitres de cette substance dans les sols siliceux, et près de 400 dans les terres argileuses. On voit, en automne, dans les comtés d'York et d'Oxford, des terrains de plusieurs lieues carrés recouverts de chaux éteinte ou simple-

ment délitée à l'air, au point que, vus de loin, ils offrent l'aspect d'une vaste nappe de neige. D'après M. A. Malo, c'est grâce à ces moyens appuyés par de fortes fumures, et singulièrement aidés par le drainage, dont l'application s'est généralisée, que les cultivateurs anglais obtiennent une abondance de récoltes vraiment extraordinaire. Mais, ajoutez-il judicieusement, la température, qui se montre en Angleterre toujours si humide et si débilitante pour l'organisme en général, exige sans doute ce grand renfort de calcaire pour aider au développement et à la maturation des plantes. Les *chaulages* à très-haute dose des Anglais produiraient des résultats tout différents sous notre climat; ils agiraient trop énergiquement sur la masse des matières organiques contenues dans le sol, et en dissoudraient beaucoup plus que les récoltes ne peuvent en absorber; de sorte que ces principes fertilisants auraient une grande tendance à s'échapper au dehors sous forme de gaz, sans aucun profit pour l'agriculture.

Le *chaulage* peut se faire de plusieurs manières, suivant la nature des lieux et les ressources dont on dispose. Ainsi, lorsque la chaux est destinée à des terrains chargés de détritus végétaux, il convient de l'employer vive ou caustique autant que possible; si elle est destinée seulement à neutraliser l'acidité d'un terrain ou à l'enrichir tout simplement de l'élément calcaire, ou bien encore à former des composts par son mélange avec du fumier, du terreau, etc., il est préférable de l'employer éteinte. Dans certaines localités, les cultivateurs répandent la chaux telle qu'elle sort du four, et l'enterrent à la charrue avant qu'elle ait eu le temps de se déliter; cette méthode est vicieuse; mieux vaut procéder de la manière suivante : on dispose la chaux sur le terrain, en petits tas qu'on recouvre de terre; lorsqu'elle commence à se gonfler pour fuser, on bouche les fissures qui se sont formées, et lorsqu'elle est complètement réduite en poudre, on la mélange avec la terre qui la recouvre; on répand ce mélange bien uniformément sur la surface de la terre; on herse plusieurs fois, et, par un léger labour, on l'enterre très-peu profondément. Dans les circonstances ordinaires, on se trouve bien de chauler faiblement, à raison de 15 hectolitres de chaux par hectare, et de répéter l'opération tous les trois ans. Ces *chaulages* à petites doses, mais souvent répétés, valent mieux que des *chaulages* abondants plus distancés, et gênent moins les cultivateurs.

Tout le monde est d'accord aujourd'hui sur les bons effets de la chaux, non-seulement quant à la quantité et à la qualité des produits, mais encore pour l'amélioration du sol, car ici les faits parlent d'eux-mêmes. *Dans un terrain convenablement chaulé et bien cultivé, dit M. Malo, les plantes acquièrent plus de vigueur, leurs tiges et leurs feuilles prennent une coloration verte plus prononcée; les prairies artificielles, le trèfle violet entre autres, présentent un développement plus considérable; les plantes racines sont plus abondantes et de meilleure qualité; les céréales réussissent mieux qu'auparavant, sont moins sujettes à la verse et rendent davantage; le blé donne un grain plus lourd, plus riche en farine, moins chargé de son que dans les sols argilo-siliceux et même calcaires; enfin, les insectes nuisibles aux cultures et quantité de mauvaises herbes, telles que les agrostis, le chiendent, les fougères, les joncs, les rumex, la mousse, etc., tendent à disparaître.*

De toutes les espèces de chaux, la meilleure pour le *chaulage* des terres est la chaux grasse; la chaux maigre et la chaux hydraulique doivent être rejetées; la chaux magnésienne peut être employée dans certains cas, mais avec circonspection; en général, elle est trop énergique et ne tarde pas à épuiser le sol.

— *Chaulage des arbres.* Cette opération consiste à couvrir la tige et les rameaux des arbres d'un lait de chaux, ou mieux d'une bouillie épaisse composée de chaux éteinte et d'un peu de terre argileuse. M. du Breuil la recommande pour les jeunes arbres élevés en pépinière; transplantés, ces arbres se trouvent éloignés les uns des autres, exposés à l'action desséchante de l'air et du soleil, qui empêche les fonctions physiologiques de la jeune écorce; le *chaulage* a pour résultat de modérer l'évaporation, dont l'excès serait nuisible, surtout aux jeunes sujets qui ne seraient pas suffisamment pourvus de racines. Quelquefois on pratique un *chaulage* sur les vieux arbres, pour détruire les mousses, les lichens, ainsi que les œufs et les larves d'insectes.

— *Chaulage des grains.* Les grains qu'on emploie pour semences sont souvent infestés des germes de cryptogames parasites, dont le développement exagéré produit les maladies désignées par les cultivateurs sous les noms de *carie*, *charbon*, *rouille*, etc. Le moyen le plus facile, le plus économique, le plus efficace d'en débarrasser les grains est le *chaulage*, c'est-à-dire la mise en contact du grain avec la chaux vive; celle-ci a une action à la fois mécanique et chimique; elle enlève les germes des cryptogames et les tue par sa causticité. Mais comment doit-on employer la chaux? La meilleure manière, d'après Bosc, est celle que l'on suit le moins : elle consiste à laver d'abord à grande eau le blé destiné à être chaulé, puis à le mêler tout mouillé avec une petite, mais suffisante quan-

tité de chaux vive réduite en poudre grossière. Après avoir remué le tas pendant une demi-heure, on peut ou l'éparpiller ou lui donner assez d'eau pour que la chaux s'éteigne. Dans le second procédé, on délaye la chaux vive dans une quantité d'eau suffisante pour qu'elle prenne la consistance d'une bouillie claire; on y trempe le blé, préalablement mis dans des paniers à claire-voie, et on l'y laisse pendant un temps plus ou moins long, selon la force de la chaux. La première méthode a l'avantage de rendre plus complets les effets désirés, et de permettre de semer plus tôt; la seconde imprègne le grain d'une plus grande quantité d'eau, et accélère la germination.

On obtient de bien meilleurs résultats si, comme l'a conseillé Mathieu de Dombasle, on ajoute à la chaux du sulfate de soude ou sel de Glauber du commerce. On commence par faire dissoudre cette dernière substance dans l'eau chaude, puis on en arrose le grain placé dans un baquet et remué à l'aide d'une pelle, de telle sorte que ce grain soit bien humecté partout, et qu'il y ait même un léger excès de liquide. On répand alors la poudre de chaux éteinte, et on brasse bien le tout, afin que chaque grain soit exactement couvert de chaux. Pour 1 hectolitre de semence, il faut 2 kilogr. de chaux caustique en morceaux, et 640 gr. de sulfate de soude. En opérant ainsi, on est sûr d'avoir toujours des récoltes parfaitement saines.

Mais, quel que soit le procédé adopté, l'utilité du *chaulage* en lui-même est contestée par beaucoup d'agriculteurs. D'après M. P. Joigneaux, le *chaulage* de graines suspectes, de même que leur vitiolage ou sulfatage, peut rendre des services; mais il n'y a pas lieu de croire à l'utilité de ces opérations sur des graines de choix provenant d'épis sains. Toutes les fois que l'origine de la semence n'est pas suffisamment connue, on a raison peut-être de recourir au *chaulage* et au sulfatage; mais, du moment qu'elle est bien connue et que l'on peut répondre de la qualité, il est au moins inutile de préparer la semence. Les bons effets attribués au *chaulage* et au sulfatage sont dus plus souvent à l'eau chaude qui sert à ces opérations qu'à la chaux, au sulfate de cuivre ou au sulfate de soude. Cette eau ramollit la graine, la gonfle, facilite la germination et hâte la levée. Or, une graine qui ne dort pas en terre, qui lève vite en plein air, produit toujours une plante mieux portant qu'une graine tourmentée pendant sa germination. Pour arriver à ce résultat, pas n'est besoin de drogues plus ou moins vénéneuses; il suffit de jeter de l'eau chaude sur la semence, ou mieux encore de jeter la graine dans des baquets à moitié remplis d'eau chaude ou froide, de l'y laisser séjourner un jour ou deux et d'enlever les grains qui surnagent. En résumé, ajoute M. Joigneaux, nous tenons en médiocre estime le *chaulage* et le sulfatage; mais, aussi longtemps que le cultivateur ne pourra pas répondre de sa semence, il y aurait peut-être imprudence à les proscrire: voilà pourquoi, bon gré malgré, nous nous inclinons encore un peu devant cette pratique si controversée.

CHAULS s. f. (chô-se). Ancienne orthographe du mot CHAUSSÉ.

CHAULCE-MARINE s. f. (chô-se-ma-ri-ne). Sorte de caleçon, de chausse ou de culotte que portaient anciennement les matelots.

CHAULDRIER ou **CONDORIER** (Jean), un des députés que les habitants de La Rochelle envoyèrent vers le roi Jean, après le traité de Brétigny. Lorsque ce malheureux prince leur eut ordonné de reconnaître les Anglais pour maîtres, Chauldrier s'écria : « Ah! sire, pour vous obéir, nous deviendrons Anglais, mais nos cœurs demeureront français. » Elu maire de La Rochelle en 1371, il résolut de chasser les troupes anglo-gasconnes qui tenaient garnison dans la ville. Ne pouvant employer la force, il recourut à la ruse, et alla trouver Mancel, leur commandant, auquel il dit : « Le roi d'Angleterre m'écrit de payer vos troupes, qui réclament leur solde; il vous ordonne de les faire sortir de la citadelle et de les passer en revue. Après quoi je les payerai de leur arriéré; d'ailleurs, voici la lettre du roi. » Et il lui remit une lettre qu'il avait reçue longtemps auparavant. Mancel, qui ne savait pas lire, reconnut néanmoins le cachet du roi, crut ce que Chauldrier lui disait, et sortit le lendemain avec toutes ses troupes. Le maire fit placer alors de nombreux hommes d'armes entre le fort et les Anglais; à cette vue, l'ennemi, déconcerté, se rendit à discrétion. Le château, défendu par une douzaine d'Anglais, refusa quel que temps de se rendre; Chauldrier fit amener sous ses murailles ses principaux prisonniers et annonça aux défenseurs de la citadelle que, s'ils ne se rendaient pas à l'instant même, on allait massacrer leurs compatriotes. Les Anglais lui remirent la forteresse.

Ronsard, dans les vers suivants, s'honore d'appartenir à la famille de Chauldrier :

Du côté maternel, j'ai tiré mon lignage
De ceux de La Trimouille et de ceux du Bouchage,
Et de ceux des Réaux, et ceux des Chauldriers
Qui furent en tout temps si vertueux guerriers,
Que leur noble vertu, que Mars rend éternelle,
Reprend sur les Anglais les murs de La Rochelle,
Où l'un de mes aïeux fut si preux, qu'aujourd'hui
Une rue à son laus (louange) porte le nom de lui.

CHAULÉ, ÉE (chô-lé) part. passé du v. Chauler. Amendé avec de la chaux : *Une terre CHAULÉE.* Il Trempe dans la chaux : *Avant d'être confiée à la terre, la semence doit être CHAULÉE, c'est-à-dire déposée pendant quelques heures dans une lessive de chaux vive.* (Raspail.)

CHAULELASME s. m. (chô-le-la-sme). Ornith. Syn. de CHAULIODE.

CHAULER v. a. ou tr. (chô-lé — rad. *chaux*). Agric. Amender avec de la chaux : *Le cultivateur ne doit jamais CHAULER de terrains trop humides.* (A. Malo.) Il Tremper dans une solution de chaux ou même dans d'autres substances, telles que le sulfate de cuivre, pour détruire les germes des champignons parasites : *Les cultivateurs doivent CHAULER leurs froments.* (Bosc.)

— *Chauler des fruits, des raisins.* Les asperger d'eau de chaux pour empêcher les passants d'en prendre. Il *Chauler un arbre*, Le laver avec un lait de chaux.

Se chauler v. pr. Être chaulé : *Tous les terrains ne doivent pas se CHAULER.*

CHAULIAC ou **CAULIAC** (Gui de), savant chirurgien français, né à Chauliac, dans le Gévaudan, vivait dans le seconde moitié du xiv^e siècle. Après avoir professé la médecine à Lyon, il se rendit à Avignon, où il fut successivement médecin des trois papes Clément VI, Innocent VI et Urbain V. C'est dans cette ville qu'il composa son principal ouvrage intitulé : *Inventorium, sive collectarium partis chirurgicæ medicinae*, traduit en français par Laurent Joubert, sous le titre de *Grande chirurgie*, et qui a contribué plus que tout autre à faire de la chirurgie un art méthodique et régulier. C'est à Gui de Chauliac que nous devons la description de la peste qui ravagea une grande partie de l'Europe en 1348.

CHAULIER s. m. (chô-lié — rad. *chaux*). Celui qui exploite un four à chaux.

CHAULIEU (Guillaume AMFRYE, abbé de), poète français, né à Fontenay en 1639, dans le Vexin normand, mort à Paris en 1720. Il s'attacha au grand prieur de Vendôme, dont il partageait les goûts épicuriens, et qui lui fit obtenir de nombreux bénéfices. L'opulent abbé se garda bien d'ailleurs de satisfaire aux règlements canoniques de la résidence. Fixé auprès de ses protecteurs, dans une délicieuse retraite de l'enclos du Temple, l'un des membres les plus brillants de cette société de gens de lettres et d'épicuriens dont le duc de Vendôme était le Mécène, il ne s'occupa, pendant toute sa vie, que de ses plaisirs, et n'employa son talent qu'à les chanter. On l'avait surnommé *l'Anacréon du Temple*. Voltaire, tout en lui donnant une place dans le *Temple du goût*, l'avertit cependant qu'il n'est que le *premier des poètes négligés*. Les vers de Chaulieu, écho de ceux de Chapelain, sont écrits en effet avec un abandon qui ressemble trop à de la négligence; mais ils ont de la grâce, de la facilité, de l'enjouement et du naturel. Ils sont empreints de l'insouciance et de l'épicurisme de l'auteur, qui s'enflamma, à près de quatre-vingts ans, d'une belle passion pour Mlle de Launay (plus tard Mme de Staël). Les deux citations suivantes peuvent donner une idée du genre de ce poète :

Après de longs soupirs, j'ai rêché ma Clémène;
Depuis cet heureux jour, je sens mourir un feu
Qui brûla tout le temps qu'elle fut inhumaine;
Hélas! si tes plaisirs doivent durer si peu,
Pourquoi, volage Amour, coûtent-ils tant de peine?

Voilà l'inspiration purement érotique. Veut-on y voir s'ajouter l'inspiration bachique pour avoir l'abbé de Chaulieu au complet?

J'avais juré, quelque cher qu'il m'en coûtât,
De par le chef de monsieur saint Martin
Que pour guérir les douleurs de ma goutte
Je ne boirais de meuh plus de vin;
Bien me trouvais de ce sage régime;
De plus en plus ferme en cette maxime,
J'oubliais déjà ce jus délicieux,
Quand un enfant vint s'offrir à mes yeux,
Qui dans AI ne faisait que de naître.
Qu'il étoit beau, vif, piquant, gracieux!

A peine le vis-je paroltre
Que soudain de ma bouche il passa dans mon cœur;
Il y remit battement et chaleur;
Puis, réchauffant tout à coup ma pensée,
Par l'eau déjà toute glacée,
Il rappela, par ses douces vapeurs,
Muses et vers, d'aimables rêveries,
Les bois, les fleurs, les ruisseaux, les prairies,
L'enchantement de cent autres erreurs.
Mieux fit encore : me rappela vos charmes,
De nos plaisirs le tendre souvenir;
Lors je laissai doucement revenir
Cet autre enfant, qu'autrefois tant de larmes
Entre nous deux n'auraient pu retenir,
Et jurai bien, soit folle ou sage,
Que passerois avec ces fripons-là
Quelques beaux jours qu'encom me laissera
Le triste hiver qu'on appelle vieillesse.

On connaît les principales pièces de Chaulieu : *Ode sur l'inconstance*, la *Retraite*, la *Goutte*, la *Solitude de Fontenay*, etc. On sait aussi qu'il ne put pas arriver à l'Académie française, grâce à l'opposition inflexible et tenace de Louis XIV, qui n'aimait pas les abbés libertins, la gaillarderie en petit collet. Le crédit de Condé et de Vendôme n'y purent rien. La meilleure édition des œuvres de Chaulieu est celle de 1774. On réunit souvent ses

poésies à celles de son ami le marquis de La Fare.

CHAULIODE s. m. (kô-li-o-de — gr. *chauliodous*, qui a des dents saillantes; de *chaulios*, enfié, et *odous*, dent). Ornith. Genre de canards.

— Ichthyol. Genre de lucioïdes ou brochets, dont la mâchoire est armée de très-longues dents, et dont on connaît une seule espèce trouvée près de Madagascar.

— Entom. Genre de névroptères, voisin des éphémères. Il Genre de lépidoptères nocturnes, de la tribu des tinçites.

CHAULIODONTE adj. (kô-li-o-don-te — gr. *chauliodous*, qui a des dents saillantes; de *chaulios*, enfié, et *odous*, dent). Mamm. Qui a des dents faisant saillie hors de la bouche, comme l'éléphant, le sanglier, etc.

CHAULIOGNATHE s. m. (kô-li-ogh-na-te — du gr. *chaulios*, saillant; *gnathos*, mâchoire). Entom. Genre de coléoptères pentamères malacodermes.

CHAULIOMORPHE s. m. (kô-li-o-mor-fe — du gr. *chaulios*, saillant; *morphé*, forme). Entom. Genre de lépidoptères, syn. de CHAULIODE.

CHAULMAGE s. m. (chôl-ma-je — rad. *chaume*, qui s'est dit pour *chaume*). Agric. Action de couper le chaume. Il Vieux mot.

CHAULME s. m. (chôl-me). Ancienne orthographe du mot CHAUME.

CHAULMER (Charles), littérateur français, né en Normandie, mort en 1680. Il se rendit à Paris, où il se lia avec la plupart des hommes de lettres de son temps, et s'adonna à la littérature. Il devint, comme nous l'apprend le privilège pour l'impression d'un de ses ouvrages, conseiller du roi et historiographe de France. Chaulmer était doué d'une extrême fécondité; il s'essaya dans divers genres, sans réussir dans aucun. Ses principaux ouvrages sont : *Abregé de l'histoire de France* (1636); le *Nouveau monde ou l'Amérique chrétienne* (1663); *Tableaux de l'Europe, Asie, Afrique et Amérique* (1664, 4 vol.), etc.

CHAULMINE adj. (chôl-mi-ne — rad. *chaume*). Couvert de chaume : *Cabane CHAULMINE.* Vieux mot.

— s. f. Forme ancienne du mot CHAUMINE.

CHAULMOOGRE s. f. (chol-mou-gre). Bot. Syn. d'HYDNOCARPE.

CHAULNES (*Calneria*), bourg de France (Somme), ch.-l. de cant., arrond. et à 18 kilom. S.-O. de Péronne; pop. aggl. 1,150 hab. — pop. tot. 1,170 hab. Commerce de grains, laine, bestiaux, moutons. On voit à Chaulnes les restes d'un beau château vanté par Mme de Sévigné; la statue du grammairien Lhomond, sur la place principale du bourg. La terre de Chaulnes, en Picardie, appartenait anciennement à la maison de Brimeu, d'où elle passa dans celle d'Onghies, en faveur de laquelle elle fut érigée en comté, en 1563. La sœur et héritière de Louis d'Onghies, comte de Chaulnes, porta sa succession dans la maison d'Ailly. Eimmanuel-Philibert d'Ailly, vidame d'Amiens, qui l'avait épousée, ne laissa qu'une fille, Charlotte-Eugénie d'Ailly, qui, par son mariage avec Honoré d'Albert, fit entrer le comte de Chaulnes dans cette maison. Il fut érigé en duché-pairie, sous le nom de Chaulnes, en 1621, en faveur de ce même Honoré d'Albert, maréchal de France, dont la postérité mâle s'éteignit en 1698, en la personne de Charles d'Albert, duc de Chaulnes, en sorte que cette pairie se trouva éteinte. Louis-Auguste d'Albert, arrière-cousin du dernier de Chaulnes, hérita de ses domaines, et obtint, en 1711, le rétablissement en sa faveur du duché et de la pairie pour la seigneurie de Chaulnes.

Les principaux membres de cette famille sont les suivants :

CHAULNES (Honoré d'ALBERT, duc de), maréchal de France, mort en 1649. Il fut d'abord connu à la cour sous le nom de *seigneur de Cadenet*, et, grâce à la protection de son frère, de Luynes, favori de Louis XIII, il eut une élévation rapide. Il fut nommé maréchal en 1619, duc et pair en 1621, assista aux sièges de Saint-Jean-d'Angely et de Montauban, combattit les Espagnols dans la Picardie, dont il fut gouverneur de 1633 à 1643, et mourut gouverneur de l'Auvergne.

CHAULNES (Louis-Auguste d'ALBERT d'AILLY, duc de), maréchal de France, né en 1676, mort en 1744. Il combattit en Flandre, en Italie, à Ramillies, à Oudenarde, à Malplaquet, à Denain, aux prises de Marchiennes, de Quesnoy, de Bouchain, reçut le gouvernement d'Amiens et de Corbie, et servit de nouveau au siège de Philipsbourg.

CHAULNES (Michel-Ferdinand d'ALBERT d'AILLY, duc de), descendant du précédent, militaire et savant, né en 1714, mort en 1769. Il fut pair de France, lieutenant général et gouverneur de Picardie. Passionné pour les sciences, il y consacra une partie de sa vie, et employa presque tous ses revenus à faire construire des instruments et à former des collections. En 1743, il fut regu membre honoraire de l'Académie des sciences. Il a fait d'intéressantes expériences sur l'optique et l'électricité. Outre divers mémoires dans le *Journal de physique* et dans le recueil de l'Académie, il a laissé une *Nouvelle méthode pour diviser les instruments de mathématiques* (1768).

CHAULNES (Marie-Joseph d'ALBERT d'AILLY, duc de), fils du précédent, chimiste et naturaliste, né en 1741, mort en 1793. Il quitta le service à vingt-quatre ans pour se consacrer entièrement aux sciences, entreprit plusieurs voyages, visita l'Égypte et fit dans ce pays des observations intéressantes. On lui doit des recherches utiles en chimie. Il prouva que l'air méphitique des cuves de brasserie est de l'acide carbonique, enseigna le moyen de faire cristalliser les alcalis en les saturant d'acide carbonique au-dessus d'une cuve de bière, et proposa un moyen de secourir les asphyxiés, en leur administrant sous différentes formes l'alcali volatil. Il eut même le courage d'expérimenter son procédé sur lui-même, en s'asphyxiant par la vapeur du charbon, après avoir donné à son valet les instructions nécessaires pour qu'il le rappelât à la vie.

CHAULTRIE s. f. (chôl-tri). V. CHAUDERIE.

CHAUMAGE s. m. (chô-ma-je — rad. *chaume*). Agric. Action de couper le chaume. Il Époque à laquelle on le coupe.

— Homonyme. Chômage.

CHAUMARD ou **CHOMARD** s. m. (chomar). Nom donné à des blocs de bois percés de plusieurs clans qui reçoivent des réas. Il Gros montant de bois que l'on fixe sur un banc du premier pont, dans les grands bâtiments, et qui reçoit les garants des drisses des basses vergues, ainsi que ceux des guinderesses du mât de hune. Cet appareil n'est plus guère usité.

CHAUMAREYX (Hugues, vicomte DUROY ou DUROY de), capitaine de vaisseau, né à Vars (Corrèze) en 1766. Il doit sa triste célébrité au désastre de la frégate la *Méduse*, désastre qui fut dû en grande partie à son inexpérience, et qu'il ne sut pas racheter par une conduite dévouée et courageuse à l'heure du danger. Revenu de l'émigration avec le grade de capitaine de vaisseau, Chaumareyx reçut, en 1816, le commandement de la *Méduse*, frégate qui portait 400 hommes, avec l'ordre de faire voile pour le Sénégal. Arrivé dans les parages du cap Blanc, Chaumareyx, en dépit de tous les conseils, de toutes les prédictions de ses officiers, vint donner à pleines voiles sur le banc d'Arguin, signalé par toutes les cartes, et indiquée même dans les instructions spéciales dont était pourvu l'inexpérimenté capitaine; et cela, sans tempête, sans gros temps, sur une belle mer et dans cette zone de vents alizés où l'on est maître absolu de sa route. On sait ce qui suivit le moment où la *Méduse* toucha le banc d'Arguin : officiers, équipage, soldats, passagers se jetèrent dans les chaloupes et sur un radeau construit à la hâte. Le terre était à douze lieues, tout le monde pouvait encore être sauvé. Mais le capitaine ne sut pas montrer plus d'énergie à ce moment décisif qu'il n'avait montré d'hâblerie et d'expérience dans la navigation. Le sauvetage, grâce à son indécision, s'opéra dans le plus grand désordre; on s'embarqua précipitamment et pêle-mêle; on chargea tellement d'hommes les canots et le radeau, qu'il fallut jeter bientôt les provisions à la mer. M. de Chaumareyx entra l'un des premiers dans l'une des embarcations, et arriva sain et sauf à terre, après trois jours de houle. Les autres embarcations atterrirent également après une navigation plus difficile. Quant aux 148 hommes abandonnés sur un radeau, au milieu de l'océan, avec quelques barriques de vin et un quart de farine mouillée, l'histoire et le beau tableau de Géricault ont rendu leurs malheurs populaires. Ils n'étaient plus que quinze quand ils furent recueillis par le brick l'*Argus*, et neuf seulement survécurent à ces épouvantables épreuves. Enfin, cinquante-deux jours après l'échouement, l'*Argus* recueillit encore sur la coque de la *Méduse*, trois matelots, sur les dix-sept qui n'avaient pas voulu quitter la frégate. Ainsi 153 hommes au moins furent victimes de l'inexpérience du capitaine de vaisseau de Chaumareyx, qui a encouru ainsi devant l'histoire une lourde responsabilité.

A son retour en France, M. de Chaumareyx fut traduit devant un conseil de guerre, qui le condamna à trois ans de prison militaire, le déclara déchu de son grade et incapable de servir l'État. Tardive expiation, moins sévère que celle que la postérité réserve à ceux qui ont si mal rempli leur devoir à l'heure du danger.

De pareilles catastrophes sont bien faites pour inspirer de sérieuses réflexions. De tout temps, les gouvernements, pour récompenser ce qu'ils appellent *leurs serviteurs*, ont distribué à tort et à travers, à l'incapacité servile ou fidèle, des places auxquelles le mérite seul devrait donner accès. Tant que ces injustices ne compromettent que le fonctionnement plus ou moins parfait d'une administration, qu'elles n'affectent que les deniers publics, le mal, toujours regrettable, peut du moins être réparé jusqu'à un certain point; mais lorsque follement on confie à un homme notoirement incapable la vie de quatre cents personnes, c'est se rendre complice volontaire d'un inévitable désastre. Nous n'hésitons pas à faire remonter jusqu'au gouvernement de la Restauration la responsabilité du deuil qui vint frapper trois cents familles. La conduite du conseil de guerre, éparpillant M. de Chaumareyx, qui, ayant abandonné son navire avant que le dernier homme de l'équipage l'eût quitté, eût dû,

pour ce seul fait, être fusillé; les persécutions auxquelles furent en butte les victimes qui osèrent protester, M. Corréard et M. Savigny entre autres, autorisent cette juste sévérité. Dans la marine surtout, l'incapacité des chefs est un crime. L'influence morale du commandant sur son équipage est le pivot, la base de la société nautique, le puissant levier au moyen duquel un seul meut et gouverne les destinées de cinq cents, de mille hommes. Comment, si l'on n'admet cette confiance, expliquer le pouvoir que vingt officiers exercent sur tout un équipage? Le matelot respecte ses chefs; on peut aller plus loin, et dire qu'il les aime; vis-à-vis de lui, ils disposent d'une espèce de puissance occulte; c'est au moyen de calculs, d'observations qu'il ne comprend pas, que le navire trouve sa route dans l'immensité, emportant un équipage qui ignore où on le conduit. Cette confiance aveugle qui fait braver tous les périls est la source de cette obéissance passive, instantanée, la base de cette admirable discipline, la sauvegarde du marin. Mais qu'on ne s'y trompe pas; le matelot qui se livre ainsi veut qu'on mérite le respect dont il entoure l'état-major. Pour lui, un hamac, une nourriture grossière, un travail accablant, une abnégation de toutes les heures, de tous les instants; pour eux, des appartements aérés, luxueux même, tout le confort de l'existence, les mets les plus recherchés: le matelot se soumet à cette inégalité, mais à la condition qu'elle sera justifiée par le mérite. Le jour où sa confiance est ébranlée, il murmure, il discute les ordres au lieu d'obéir. Si le commandant allait se tromper! Le désordre commence. Au lieu d'être le bras qui exécute, il doute de la tête qui conçoit et commente ses ordres. De là à la révolte il n'y a qu'un pas. Ceci est tellement vrai, qu'au moment où la *Méduse* échoua, M. de Chaumareux eut immédiatement l'idée d'un radeau. A ce moment, la mer était belle: on aurait eu tout le temps pour le construire solidement, l'aménager, l'approvisionner. Le devoir de M. de Chaumareux était d'en prendre le commandement; mais l'équipage savait qu'au mépris des avis réitérés de tous les officiers, ce qu'ils avaient à leur tête avait conduit la frégate à sa perte; il avait conscience de l'incapacité de son chef: il refusa. Et cependant, il est probable que cette mesure eût tout sauvé. Au lieu de cela, on perdit trois jours qui eussent suffi pour gagner la côte, à faire des efforts désespérés, mais maladroits pour renflouer la *Méduse*; et le jour où la tempête se déchaîna, quand il fallut quitter le bord, ce commandant, qui jusque-là n'avait été que sot, orgueilleux, entêté et ignorant, devint lâche. Deux fois il fut arrêté au moment où il cherchait à gagner son canot, et ce fut en se cachant qu'au lieu de prendre place sur le radeau où l'appelait son devoir il se sauva dans la meilleure des embarcations.

Partout, mais surtout à bord, la subordination ne peut exister sans la confiance qui l'impose. Dans les circonstances périlleuses si fréquentes dans la marine, il faut l'élan de la foi et de l'enthousiasme, une grande unité dans le commandement, et par suite dans l'exécution. La capacité, la fermeté du chef lui conquièrent aisément sur son équipage l'influence nécessaire pour arriver à ce résultat; nous n'en voulons pour preuve que ces sauvetages incroyables, notamment celui du *Berceau*, naufrage à 200 lieues de toute terre. Dans les positions élevées, il faut des hommes supérieurs; le mérite seul doit les donner, jamais la brigade. Toute dérogation à ce principe de justice est au moins une faute, parfois un crime. La Restauration essaya de blanchir M. de Chaumareux pour diminuer, autant que possible, la part de responsabilité qui lui incombait; elle essaya presque de le réhabiliter. Après sa *honteuse condamnation*, il exerça pendant quinze ans l'emploi de receveur des droits réunis à Bellac (Haute-Vienne).

Heureusement les Chaumareux sont rares dans les marines de tous les pays, et particulièrement dans la patrie des Jean Bart et des Duguay-Trouin. Si sévère qu'il soit, cet article recevra, nous en sommes certains, la complète approbation de nos matelots, et surtout de leurs chefs.

CHAUME s. m. (chô-me — lat. *calamus*, même sens). Tige simple, creuse ou fistuleuse, entrecoupée de nœuds d'où naissent les feuilles, comme dans les graminées: *L'organisation des chaumes diffère beaucoup de celle des tiges des autres plantes*. (Bosc.) *Le chaume des graminées, et surtout les nœuds, contiennent beaucoup de silice*. (Lemaire.) Il Paille longue, tiges de céréales dont on a enlevé le grain, et qui servent à divers ouvrages, notamment à recouvrir les habitations des paysans: *Maison couverte de chaume. Les villageois accueillent l'hirondelle qui vient partager leur toit de chaume*. (B. de St-P.) *La couverture en chaume des fenils est préférable, pour conserver le foin, à la toiture en tuiles*. (Math. de Dombasle.)

La mort à des rigueurs à nulle autre pareilles:

On a beau la prier,

La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,

Et nous laisse orier.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre,

Est sujet à ses loix,

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre

N'en défend pas nos rois.

MALHERBE.

— Poétiq. Chaumière couverte de chaume, habitation de paysan: *Être né sous le chaume*.

La fille qui naquit aux chaumes de Nanterre.

VOLTAIRE.

Et les princes verront les chaumes préférés

Au faste ambitieux de leurs palais dorés.

CORNEILLE.

La justice, fuyant nos coupables climats,

Sous le chaume innocent porta ses derniers pas.

DELLILLE.

La vertu sous le chaume attire nos hommages;

Le crime sous le dais est la terreur des âges.

DE BERNIS.

— Agric. Partie des tiges des céréales qui restent dans le champ quand on les a coupées: *Dotte de chaume. Les chaumes sont hauts, forts. Brûler les chaumes. Le chaume sert à faire de la litière*. (Acad.) *C'est dans les terres argileuses qu'on laisse de grands chaumes*. (A. Focillon.) Il Champ où le chaume est encore sur pied: *Courir dans les chaumes. Les perdrix se réunissent dans les chaumes. Nous mîmes une demi-heure pour nous rendre à Athènes à travers un chaume de froment*. (Chateaub.) Il Chaume noir, Paille, tiges de colza, de navettes, et de diverses cultures autres que les céréales.

— Pl. Nom que l'on donne, dans les Vosges, à des pâturages situés sur de hauts sommets que l'on a dépouillés des arbres dont ils étaient couverts.

— Epithètes. *Syn.* de CHAUMIÈRE. V. ce mot. — Homonymes. Chôme, chômes et chôment (du v. *chômer*).

— Encycl. Bot. Si l'on examine avec quelque attention la tige du blé, de l'avoine ou de la plupart des autres graminées, on voit qu'elle s'éloigne notablement, par sa structure, de celle de la généralité des plantes herbacées. Ordinairement simple, cylindrique, lisse à l'extérieur, creuse ou fistuleuse à l'intérieur, elle est coupée de distance en distance par des cloisons transversales correspondant aux points où naissent les feuilles. Cette sorte de tige a reçu le nom de *chaume*. Elle est propre aux graminées, bien que, dans quelques plantes de cette famille, telles que la canne à sucre, le maïs, le sorgho, etc., la tige soit pleine. Les cavités que le chaume présente dans la plupart des cas, et qui peuvent devenir d'une énorme capacité, comme dans les roseaux, les bambous, etc., proviennent de ce que le tissu cellulaire central ne peut se développer assez rapidement pour occuper tout l'espace laissé vide par le tissu fibreux extérieur. Les nœuds, très-rapprochés vers la base du chaume, s'écartent de plus en plus jusque vers le milieu de sa hauteur. C'est sur les nœuds, avons-nous dit, que naissent les feuilles; c'est là aussi que se développent les racines aériennes ou adventices, dont le maïs présente un exemple remarquable et familier.

Le chaume des graminées renferme beaucoup de silice, ce qui lui procure une plus grande résistance et une plus longue durée. Il sert encore, dans beaucoup de pays, à couvrir les habitations rustiques, les *chaumières*, à faire des liens, des paillassons, etc. On l'emploie aussi pour l'alimentation des animaux domestiques ou comme litière; il entre en notable proportion dans la masse des fourrages que produisent les prairies naturelles. Le chaume du riz, de quelques variétés de froment, etc., sert aussi à garnir les chaises fines, à faire les chapeaux de paille d'Italie, etc.

— Agric. En agriculture, on appelle *paille* la tige des graminées et notamment des céréales, que les botanistes désignent sous le nom de *chaume*, et l'on réserve ce dernier terme pour la portion inférieure de la tige, qui reste sur le sol après la moisson ou la fauchaison. Le *chaume*, entendu dans ce sens, est susceptible d'usages très-variés. Dans certains pays, on l'enterre par les labours d'automne, et cette pratique est excellente, surtout pour les terres argileuses et humides, où le chaume sert à la fois d'amendement et d'engrais, parce que, restant plusieurs mois sans se décomposer, il rend la terre plus perméable. Dans d'autres localités, on coupe ou l'on arrache le chaume, pour faire de la litière aux bestiaux, pour chauffer le four ou le foyer, ou pour couvrir les habitations. On l'arrache soit à la main, soit à la herse, soit avec un rateau, le plus souvent muni de dents de fer. Mais comme le chaume ainsi récolté retient toujours entre les racines un peu de terre qui le salit et le rend moins propre à certains usages, on préfère souvent le couper avec une petite faux spécialement consacrée à cette opération et appelée *chaumon* ou *chaumat*.

Il arrive quelquefois que les champs de céréales sont infestés de mauvaises herbes, à tel point que, pour ne pas mêler les graines de celles-ci avec celles des graminées, on moissonne à plusieurs décimètres au-dessus du sol. Quelque temps (huit ou quinze jours) après la récolte, on coupe à la fois le chaume et l'herbe, et l'on obtient ainsi un très-bon fourrage à donner aux vaches et aux brebis pendant l'hiver.

Le chaume est un mauvais combustible, dont on ne se contente que dans les pays où il n'y en a pas d'autre. Souvent le chaume destiné à cet usage est abandonné à la classe pauvre, après que les propriétaires ou les fermiers ont réservé la part qui leur est nécessaire. On en fait des meules dans le champ même, mais, quand

l'opération est terminée entièrement, on emporte le chaume à domicile.

Les habitations rustiques sont couvertes, tantôt avec de la paille longue, tantôt avec du chaume proprement dit; mais ce dernier cas ne se rencontre que dans les pays les plus pauvres. La couverture en chaume est peu solide; le moindre vent l'endommage, et un orage l'anéantit. Les chaumes du froment et de l'épeautre sont à peu près les seuls que l'on récolte pour ces divers usages.

Enfin, dans quelques localités, on brûle le chaume sur place, pour le faire servir d'amendement au sol; cette pratique est la pire de toutes, et n'a guère d'autre avantage que de contribuer à détruire les mauvaises herbes; elle ne produit un certain effet que sur les terres argileuses.

CHAUMÉ, ÉE (chô-mé) part. passé du v. Chaumer: *Terres CHAUMÉES*.

CHAUMEAU (Jean), archéologue français du xvi^e siècle. Il était avocat au présidial de Bourges, et a composé une *Histoire de Berry*, contenant l'origine, antiquités, gestes, prouesses, privilèges et libertés des Berryers (Bourges, 1566, in-fol.).

CHAUMEUX (Abraham-Joseph DE), célèbre critique du xviii^e siècle, né à Chanteau (Loiret) vers 1730, mort à Moscou en 1790, publia, en 1758, un livre intitulé: *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie* (8 vol. in-12), livre où il attaque, sinon avec l'autorité de la science, du moins avec beaucoup de verve, cette grande conception des philosophes du xviii^e siècle. Ceux-ci lui répondirent par de mordants pamphlets, dont le plus connu, attribué à Morellet, a pour titre: *Mémoire pour Abraham Chaumeix, contre les prétendus philosophes Diderot et d'Alembert* (1759, in-12). Voltaire, qui le maltraita beaucoup, lui a dédié ironiquement sa satire du *Pauvre diable*.

CHAUMELIN (Jean-Marie-Marius), littérateur français contemporain, né à Paray-le-Monial (Saône-Loire), le 15 avril 1833. Après avoir terminé ses études à Sainte-Barbe, il alla professer pendant quelque temps dans un collège de province; puis il revint à Paris, où il suivit les cours de l'Ecole de droit et entra dans une de nos grandes administrations publiques, au ministère des finances. Envoyé à Marseille par cette administration, M. Chaumelin s'éprit vivement des sites pittoresques de la Provence et les décrivit dans une série de trente à quarante feuilletons qui parurent dans la *Gazette du Midi*, sous ce titre: *Promenades artistiques autour de Marseille*. Il publia dans le même journal divers articles de critique littéraire et historique, en 1854 et en 1855. Vers la fin de cette dernière année, il entreprit de fonder un organe de décentralisation littéraire, scientifique et artistique pour les provinces du sud, qu'il intitula: *Revue bibliographique du midi de la France* et dont il partagea la direction avec M. Casimir Bousquet, auteur de nombreux ouvrages d'archéologie marseillaise. Cette publication, à laquelle plusieurs savants de province prêtèrent leur concours, n'eut toutefois qu'un succès fort circonscrit: son caractère de pure érudition n'était pas fait pour attirer le public. M. Chaumelin le comprit bientôt et remplaça cette revue mensuelle par un journal littéraire, le *Phocéen*, dont il conserva la rédaction en chef pendant six ans (de 1855 à 1861) et auquel collaborèrent une foule de jeunes écrivains marseillais dont plusieurs ont pris rang depuis dans la presse parisienne. M. Chaumelin y écrivit lui-même un très-grand nombre d'articles, entre autres une série de chroniques hebdomadaires, qu'il réunit ensuite en volume sous ce titre: *Annales marseillaises, annuaire historique de Marseille* (1856), et la traduction d'un traité satirique du xvi^e siècle, les *Quinze jours du mariage*, qu'il rédigea aussi en un volume, sous le pseudonyme de Gaston de Paray (Paris, Dentu, 1860). En 1857, il fonda, avec le concours de ses collaborateurs du *Phocéen*, une feuille satirique et charivarique, ornée de caricatures lithographiées, le *Mistral* (1857 à 1864), « soufflant pour tout le monde, » publication d'une verve et d'un esprit essentiellement marseillais, qui avait pris pour devise: « Autant en emporte le vent! » et qui souleva beaucoup de tempêtes dans les parages de la Canebière. M. Chaumelin, sous le pseudonyme d'Eole de la Tramontane (un vrai nom de circonstance), traça dans le *Mistral* des portraits d'académiciens et de savants provençaux, et divers autres croquis humoristiques. En même temps, il se livrait avec ardeur à des études sur les beaux-arts, et, tout en restant placé à la tête du *Phocéen* et du *Mistral*, il accepta la direction de la *Tribune artistique et littéraire du Midi*, revue mensuelle fondée en janvier 1857 par la Société des amis des arts des Bouches-du-Rhône. C'est dans cette revue, dont il est resté rédacteur en chef jusqu'à ce jour, qu'il a fait paraître quelques-uns de ses travaux les plus sérieux, biographies d'artistes, comptes rendus d'expositions provinciales et parisiennes, descriptions de monuments, etc. Plusieurs de ces travaux ont paru depuis en volumes: la *Peinture à Marseille* en 1859; le *Salon marseillais* de 1860; *Decamps, sa vie, son œuvre* (1861); les *Trésors d'art de la Provence* (1862), étude de longue haleine sur les peintures renfermées dans les musées, les monuments et les collections particulières de Marseille, d'Aix, d'Arles, de Toulon, d'Avignon, etc.

M. Chaumelin fournit encore des correspondances et des articles à diverses publications de Paris et de la province, notamment à la *Presse théâtrale*, à la *Revue de Marseille*, à la *Revue de Toulouse*, etc. Une étude sur *Marseille* (coup d'œil sur les mœurs, le commerce, l'industrie, la littérature et les arts), qu'il envoya à cette dernière revue et qui eut ensuite deux éditions (1859 et 1861), lui valut les honneurs d'une réponse injurieuse publiée aux frais d'une catégorie de personnes dont il avait frondé les vices. La Société de statistique de Marseille, juge impartial, vota l'insertion de cette consciencieuse étude dans ses *Mémoires*. A une séance publique de cette même Société, en 1861, M. Chaumelin fit une lecture où il envisagea le brillant avenir réservé à la vieille cité phocéenne, et qu'il publia depuis sous ce titre: *Marseille en 1962*. Revenu à Paris au commencement de 1863, il dut à ses précédents travaux de critique d'art d'être attaché comme collaborateur à la publication la plus considérable de notre temps sur l'histoire de la peinture: nous voulons parler de l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*, rédigée par divers écrivains spéciaux sous la direction de M. Charles Blanc. M. Marius Chaumelin a été chargé de la biographie des maîtres de l'école génoise. Il a donné aussi à la *Revue moderne* d'importantes études, entre autres une série d'articles sur les beaux-arts à l'Exposition universelle de 1867, articles qu'il a entrepris de rééditer en volume, sous ce titre: *L'Art contemporain*.

Mais l'œuvre importante de M. Marius Chaumelin, celle qui restera, sans préjudice de toutes les autres, c'est la large part de collaboration qu'il prend au *Grand Dictionnaire universel du xix^e siècle*. Une notable partie de la biographie artistique, des articles consacrés à l'architecture, à la peinture, et de ceux où sont décrites les œuvres d'art les plus remarquables, est due à sa plume aussi élégante que savante. César n'a pas oublié de mentionner Labiénus dans ses *Commentaires*; les conquêtes du *Grand Dictionnaire* dans le champ de l'idée sont aussi des victoires, qui auront un jour leur place dans les archives de l'histoire, et il est de toute justice que les lieutenants qui marchent courageusement sous ce drapeau de l'avenir voient leurs noms inscrits sur les colonnes de ce monument élevé à la pensée et au progrès.

CHAUMER v. a. ou tr. (chô-mé — rad. *chaume*). Agric. Couper et ramasser le chaume de: *CHAUMER un champ*.

— Absol.: *Il est temps de CHAUMER*.

— Eaux et for. *Chaumer les arbres*. Mettre par malveillance du feu à leur pied pour les faire périr.

— Homonyme. Chômer.

CHAUMERET s. m. (chô-me-rè). Ornith. Espèce de bruant.

CHAUMERGY, bourg de France (Jura), ch.-l. de canton, arrond. et à 28 kilom. S. de Dôle, sur la rive droite de la Braine; pop. aggl. 251 hab. — pop. tot. 540 hab. Minerai de fer. Commerce de bêtes à cornes, cochons et moutons.

CHAUMES, bourg et commune de France (Seine-et-Marne), arrond. et à 21 kilom. N.-E. de Melun, sur un coteau de la rive droite de l'Yères; 1,813 hab. Récolte de céréales, fourrages, bois et vin; fabriques de chaux et de briques. Nombreuses villas aux environs. L'église de Chaumes est justement fière d'un magnifique tableau dû à Philippe de Champagne. A 2 kilom. du bourg, on voit les ruines du château royal de Viviers, qui fut l'asile ou la retraite de l'infortuné Charles VI, aux jours de sa démence.

CHAUMET s. m. (chô-mé — rad. *chaume*). Agric. Sorte de faux dont on se sert pour couper les chaumes, au lieu de les arracher, comme cela se pratique le plus souvent. Il On l'appelle aussi *chaumon*.

CHAUMETON (François-Pierre), médecin français, né à Chouzeau-sur-Loire en 1775, mort en 1819. Il fut chirurgien des hôpitaux militaires, pharmacien au Val-de-Grâce, et enfin médecin de l'armée de Hollande. Chaumeton possédait une vaste érudition et était un écrivain de talent. Il a été quelque temps directeur du *Dictionnaire des sciences médicales*, a collaboré à plusieurs journaux scientifiques et a publié, entre autres ouvrages: *Essai médical sur les sympathies* (1803); *Essai d'entomologie médicale* (1805); *Flore du Dictionnaire des sciences médicales* (1813-1820, 8 vol.).

CHAUMETTE (Antoine), chirurgien français, né à Vergesac au xvi^e siècle. Il a publié, sous ce titre: *Enchiridion chirurgicum, externorum morborum remedia complectens* (Paris, 1560, in-12), un précis d'art chirurgical, fait avec beaucoup de méthode, plusieurs fois réimprimé et traduit en plusieurs langues.

CHAUMETTE (Pierre-Gaspard), procureur syndic de la commune de Paris, né à Nevers le 24 mai 1763. Fils d'un cordonnier qui lui fit faire quelques études, il paraît que, dans son enfance, il aurait reçu quelques leçons de botanique de J.-J. Rousseau. C'est du moins ce que lui-même affirme dans une lettre datée du 29 janvier 1793. De bonne heure, il se nourrit de la lecture des philosophes du xviii^e siècle, dont les doctrines devaient influer sur le reste de sa vie. Engagé fort jeune dans la

marine, il devint timonier pendant la guerre d'Amérique. Revenu à Nevers en 1784, il s'occupa pendant quelque temps de botanique, puis se rendit à Marseille dans l'intention de s'embarquer pour l'Égypte, afin d'étudier la flore de ce pays et ses antiquités. N'ayant pu donner suite à ce projet, il voyagea dans une partie de la France, séjourna à Brest, à Calais, et surtout à Avignon, où il fournit des articles au *Courrier*, journal de cette ville. La Révolution le ramena dans son département, où il se fit remarquer par son enthousiasme pour les idées et les institutions nouvelles. Il était un des meneurs du club de Nevers et publia à cette époque plusieurs brochures politiques. Fixé à Paris en 1790, dans ce district des Cordeliers qui a fourni tant d'acteurs au grand drame de la Révolution, il suivit les cours de l'École de médecine en même temps qu'il travaillait pour une étude de procureur, afin de subvenir à ses besoins. Il était un des orateurs les plus ardents du club des Cordeliers, fut associé par Prudhomme à la rédaction du journal les *Révolutions de Paris*, fut un des signataires de la fameuse pétition du Champ-de-Mars et prit une part active à tous les mouvements de la Révolution. Nommé membre de la Commune insurrectionnelle du 10 août, il fut élu procureur-syndic de la Commune, en remplacement de Manuel porté à la Convention nationale. Cette élection est une preuve de la popularité dont il jouissait déjà. Orateur facile et chaleureux, cœur ardent et sincère, doué d'une figure agréable et d'un organe sonore, probe et désintéressé, simple dans ses manières, d'un caractère droit et d'une pureté de mœurs inattaquable, il avait certainement beaucoup des qualités qu'on est en droit d'attendre d'un magistrat populaire. On peut repudier ses opinions philosophiques et politiques, mais on ne pourrait sans injustice lui refuser l'estime qui est due aux hommes honnêtes, à quel parti qu'ils appartiennent. Il a d'ailleurs partagé tous les entraînements du temps. Dès son installation comme procureur de la Commune, il prit officiellement le prénom d'*Anaxagoras*, pour indiquer le peu de cas qu'il faisait des saints du catholicisme. Ce prénom, d'ailleurs, il l'avait adopté dès la fin de 1791, comme l'atteste une lettre de lui que nous avons eue sous les yeux. Il est avec Cloots un des premiers qui répandirent cette mode révolutionnaire de la débauchisation. Son ascendant sur le conseil de la Commune et sur le peuple de Paris lui fit naturellement jouer un rôle important dans les événements. Il était un des chefs du parti d'émancipation des membres sous le nom d'*libertistes*. Cependant il était séparé de son substrat, le fameux Hébert, par des différences d'opinions et de sentiments qui se manifestèrent en diverses circonstances. Il fut le promoteur d'une foule de mesures qui honoreront à jamais cette Commune de 1793, que les historiens de parti nous ont souvent représentée comme un camp de barbares, et qui se composait en majorité d'hommes distingués dans tous les genres, de savants, d'artistes, de juristes, de laborieux industriels et commerçants, d'écrivains, etc. Chaumette déclama et obtint l'abolition de la peine du fouet dans les maisons d'éducation, provoqua la fermeture des maisons de jeu et de débauche, la suppression des loteries, prit des mesures sévères contre les vendeurs de livres et de gravures impudiques, et fit décider que la bibliothèque de la Commune ferait collection des arrêtés, imprimés, adresses, etc., qui pourraient servir de matériaux aux historiens; que le théâtre de la Montansier serait fermé, dans la crainte qu'un incendie ne communiquât le feu à la Bibliothèque nationale (située en face); que les bibliothèques seraient ouvertes tous les jours (elles ne l'étaient dans l'ancien régime que deux heures par semaine); que les malades des hôpitaux seraient désolés mais seuls chacun dans son lit; que des livres seraient envoyés aux hospices; que les aveugles non logés aux Quinze-Vingts (dont le régime fut amélioré) recevraient un secours de 15 sous par jour; qu'on rechercherait les moyens de loger les indigents, les infirmes et les vieillards, et de procurer du travail aux indigents valides; qu'une maison spéciale serait affectée aux femmes en couches; que le régime barbare imposé aux fous de Bicêtre et de la Salpêtrière serait adouci, etc. Ce fut aussi lui (les artistes l'ont bien oublié) qui fit créer notre grande école de musique, le Conservatoire, et qui entraîna la Commune à demander à la Convention de faire suspendre les restaurations barbares de tableaux qui se faisaient au musée du Louvre, et d'instituer un concours à ce sujet. « Plût au ciel, dit avec amertume M. Michelet, que l'administration de nos temps civilisés eût suivi, sur ce point, l'idée du vandale Chaumette ! Le musée du Louvre n'eût pas subi les transformations hideuses qu'on y déplore aujourd'hui. »

Enfin, pour ne point fatiguer le lecteur d'une trop longue énumération, bornons-nous à ajouter qu'il fit décider que les honneurs de la sépulture seraient rendus aux pauvres de la même manière qu'aux riches; d'après ce bel arrêté sur l'égalité des sépultures, les citoyens avaient tous un cortège décent et ils étaient ensevelis dans un drapeau tricolore. Paris a gardé quelque chose de cette égalité, malgré les réactions. L'indigent même, quand il est enterré aux frais de la ville, va à sa dernière demeure dans un char à deux chevaux, précédé d'un commissaire des morts,

agent de la ville, qui n'est autre que le commissaire civil institué par Chaumette. C'est aussi sur le drapeau national de la Commune que Chaumette recevait les enfants que les pères apportaient pour leur faire conférer le baptême municipal, purement civil, ou pour les rebaptiser de noms révolutionnaires. De sorte que, pour emprunter les belles paroles de M. Michelet, « nos saintes couleurs, le drapeau sacré de la régénération humaine recevait l'homme à la naissance et le recueillait à la mort. Pour consolation de la destinée, il trouvait ce bon accueil à son dernier jour; il s'en allait vêtu de la France sa mère, enveloppé de la patrie. »

On a répété à satiété, en preuve de la barbarie des hommes de la Commune, que Chaumette demanda que les jardins publics fussent plantés en pommes de terre et autres plantes alimentaires. Cette proposition n'était pas nouvelle, et elle n'était qu'une conséquence un peu forcée de la réaction contre les parcs immenses et les inutiles jardins de l'aristocratie et des ordres religieux que l'émigration laissait vides et dont l'agriculture s'empara successivement au grand avantage du pays. En ce qui touche nos promenades, la proposition de Chaumette était sans doute un peu puérile, mais elle était propre à calmer le peuple à ce moment où Paris manquait de pain (septembre 1793). Ce fut lui aussi qui, touché du dénuement de nos pauvres soldats, qui marchaient pieds nus dans la neige et la boue, adjura les patriotes de porter des sabots pour faire baisser le prix du cuir; son exemple entraîna des villes, des départements entiers qui se dépouillaient de leurs chaussures en faveur des défenseurs de la patrie. On sait qu'alors le cuir manquait par suite de l'immensité des besoins et de la lenteur des anciens procédés de tannage (les procédés rapides inventés par Séguin ne datent que de l'an III). Les historiens superficiels et les écrivains de parti ont beaucoup ridiculisé les *sabots de Chaumette*; mais, bien loin de trouver là quoi que ce soit de ridicule, nous voyons un trait touchant qui atteste le grand cœur et le patriotisme des hommes de ce temps.

Nous avons parlé de la popularité de Chaumette. Il était en effet l'oracle des Parisiens, qui ne se fatiguaient pas d'aller entendre, à la salle Saint-Jean, ses exhortations patriotiques ou morales. L'infatigable magistrat ne quittait, pour ainsi dire, jamais l'Hôtel de ville; mêlé à la foule, qui se renouvelait sans cesse, il était accessible à tous, écoutait toutes les réclamations et répondait à tous sans jamais se lasser. Quand les séances envahissaient l'heure des repas, il tirait de sa poche un morceau de pain, comme le bonhomme l'uche, et le mangeait tranquillement au milieu de la foule. Telle était la simplicité de ces magistrats révolutionnaires dont la physionomie a été si étrangement défigurée. Il y a un mot du temps qui peint avec naïveté la notoriété de Chaumette. On disait qu'il avait remplacé le carillon de la Samaritaine qui sonnait au Pont-Neuf. A tout nouveau débarqué, le Parisien de 1793, en effet, ne demandait plus, comme autrefois : « Avez-vous vu la Samaritaine ? » mais : « Avez-vous entendu Anaxagoras Chaumette ? »

Emporté par le flot des événements, il appuya, comme procureur de la Commune, toutes les grandes mesures révolutionnaires, déclama au nom des sections de Paris et devant la Convention la création de l'armée révolutionnaire, et joua surtout un rôle important dans le mouvement contre le culte catholique, avec Anacharsis Cloots et autres. Il fut un des principaux organisateurs des fêtes de la Raison et provoqua la fermeture des églises de Paris (v. Raison). Lors de la chute des hébertistes, Chaumette, d'abord épargné par Robespierre, qui redoutait sa popularité, fut arrêté lui-même peu de temps après et renfermé dans la prison du Luxembourg. Il ne pouvait croire qu'on pût l'impliquer dans la conspiration qu'on imputait à ses amis, car il s'était séparé positivement d'Hébert en refusant de faire appuyer par la Commune le mouvement cordelier. On fit mieux encore en le comprenant dans la première de ces grandes fourrures qu'on appela les *conspirations des prisons*, fictions meurtrières qui permettaient d'amalgamer dans le même procès des gens dont beaucoup ne se connaissaient même pas entre eux. C'est ainsi que Chaumette fut traduit au tribunal révolutionnaire en compagnie de Lucile Desmoulins, du girondin Beysser, du dantoniste Simon, du royaliste Dillon, etc. Il fut spécialement accusé de s'être coalisé avec Cloots, « pour effacer toute idée de la divinité. » Fouquier-Tinville et le président Dumas parlèrent d'une manière fort édifiente de l'Être suprême, de la doctrine désolante de l'athéisme, et reprochèrent au procureur de la Commune de n'avoir fait fermer les églises, pendant qu'il poursuivait les filles de joie, que pour soulever contre la République les libertins et les dévots. Cette ridicule accusation avait été lancée déjà par la légèr Camille Desmoulins dans son *Vieux Cordelier*. C'était la thèse de Robespierre. L'attitude de Chaumette fut pleine de dignité, quoi qu'on en ait dit, et M. Michelet, qui cependant l'apprécie généralement avec équité, est dans l'erreur lorsqu'il écrit : « Chaumette pouvait le crasser; mais il plaïda à plat ventre, se montra ce qu'il était, un pauvre homme de lettres craintif et tremblant. »

M. Louis Blanc, ardent robespierriste cependant, est plus exact et plus juste : « Son attitude calme et fière devant ses juges, dit-il; la dignité sans emphase de son langage, le refus dédaigneux qu'il fit de défendre sa vie, ne s'inquiétant que de son honneur, furent l'absolution de ses fautes. »

Il fut condamné à mort et décapité le 24 germinal an II (13 avril 1794).

Avec lui finit la grande Commune, avec lui fut définitivement écrasée la révolution philosophique et religieuse qui fut une des tentatives les plus hardies de cette époque. Ce qu'on frappa dans Cloots et dans Chaumette, suivant M. Michelet, c'était l'audace avant-garde de la pensée humaine, du libre génie de la terre, qui eut son précurseur dans la Commune de Paris. Enfin, suivant le même écrivain, tous les martyrs de la libre pensée, tous ceux qui versèrent leur sang pour la liberté religieuse, les milliers de protestants persécutés « doivent reconnaître un frère dans l'apôtre de la Raison, qui fut la voix de Paris. »

CHAUMETTE DES FOSSÉS (J.-B.-Gabriel-Amédée), diplomate et voyageur, né à Paris en 1782, mort en 1841. Il suivit, en 1803, le général Brune à Constantinople, occupa divers consulats en Orient, fit de longs voyages en Norvège, en Laponie et en Russie, et séjourna quinze ans au Pérou comme consul général. Il mourut sur le navire qui le ramenait en Europe. Il connaissait plus de vingt langues. On a de lui : *Voyage en Bosnie dans les années 1807 et 1808*; *Essai sur le commerce de la Norvège*.

CHAUMEUR s. m. (chô-meur — rad. *chaume*). Nom que l'on donnait, dans le XIII^e siècle, aux marchands de paille et aux cultivateurs en chaume.

— On donne encore ce nom, dans les provinces du centre de la France, aux ouvriers chargés d'arracher le chaume dans les champs : *Manger comme un CHAUMEUR*.

CHAUMIER s. m. (chô-mié). Ouvrier qui coupe ou arrache le chaume dans les champs. Il Ouvrier qui couvre de chaume les habitations.

— Agric. Tas de chaume ou de paille.

CHAUMIER (Pierre - Siméon), littérateur français. V. SIMÉON-CHAUMIER.

CHAUMIÈRE s. f. (chô-mière — rad. *chaume*). Habitation rustique étroite, misérable, le plus souvent couverte de chaume : *Habiter une CHAUMIÈRE. Pays pauvre où l'on ne voit que des CHAUMIÈRES. C'est dans les appartements dorés qu'un écuyer va apprendre les airs du monde, mais le sage en apprend les mystères dans la CHAUMIÈRE du pauvre.* (J.-J. Rouss.) *Il y a partout une CHAUMIÈRE auprès d'un palais.* (Chateaub.) *La CHAUMIÈRE n'est du goût que de ceux qui ne l'habitent pas.* (St-Marc Gir.) *C'est au foyer des CHAUMIÈRES qu'on a le charme d'entendre le français de souche, le français vieilli, mais nerveux, souple et libre.* (Ste-Beuve.)

Heureuse la chaumière où la Muse est entrée !
PONSARD.

Les chemins sont déserts, les chaumières sans voix,
Nulle feuille ne tremble à la voûte des bois.
LAMARTINE.

Tu ne reverras plus les riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de vaucoqueurs,
Et la chaumière, et les compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.
C. DELAVIGNE.

— Syn. *Chaumière, baraque, hicoque, cabane*, etc. V. CABANE.

— Antonymes. Castel, château, hôtel, palais, maison de plaisance, villa.

— **Épithètes.** Paternelle, héréditaire, étroite, pauvre, indigente, humble, modeste, vertueuse, paisible, calme, tranquille, innocente, champêtre, agreste, rustique, nue, dépouillée, froide.

Chaumière indienne (LA), conte philosophique de Bernardin de Saint-Pierre, publié en 1791. C'est une fiction charmante, qui joint aux peintures et aux sentiments déjà tracés par l'auteur dans ses autres ouvrages l'attrait nouveau d'une satire piquante. Un savant docteur anglais va jusque dans l'Inde pour y chercher la solution de quelques vérités scientifiques. Il s'entretient avec un paria, qui, loin du monde, dont il a éprouvé les injustices, vit heureux avec sa femme et son chat. Là, dans une conversation qui s'élève parfois jusqu'à des hautes considérations philosophiques, et telle qu'eussent pu la tenir Socrate et Platon s'ils eussent vécu à la fin du XVIII^e siècle, se fait la critique des académies, des sociétés, de la science et du bonheur des villes. Revenu à Londres, dit Bernardin de Saint-Pierre, le docteur répondait à ceux qui lui demandaient ce qu'il avait appris de plus utile dans ses voyages : « Il faut chercher la vérité avec un cœur simple; on ne la trouve que dans la nature; on doit ne la dire qu'aux gens de bien. » A quoi il ajoutait : « On n'est heureux qu'avec une bonne femme. » Ce petit conte indien renferme plus de vérités que nombre de longues histoires. Il obtint un grand succès et souleva de très-vives critiques.

En 1808, M.-J. Chénier, orateur d'une députation de l'Institut, chargée d'aller à la barre du conseil d'État rendre compte à Napoléon des travaux pour les prix décennaux, dit dans son discours « que la *Chaumière*

indienne était le meilleur, le plus moral et le plus court des romans. » Il ajoutait : « Comme dans ses autres ouvrages, Saint-Pierre y réunit l'art de peindre par l'expression, l'art de plaire à l'oreille par la musique du langage, et l'art suprême d'orne la philosophie par la grâce. »

*Les beaux esprits de l'époque, c'est-à-dire les intelligences éprises du progrès et de la liberté, virent dans ce roman une satire des institutions religieuses. Voltaire avait mis dans ses contes à l'orientale plus de raillerie; mais son *Zadig* n'a point la causticité délicate, l'imagination colorée, la magnificence de ce second chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre, où l'ironie relève la grâce et le charme du récit. « Nulle part, dit M. Sainte-Beuve, il n'a montré aussi vivement ce tour de pensée et d'imagination, antique, oriental, allant naturellement à l'apologue, à la similitude, qui enferme volontiers un sens d'Esopé sous une expression de Platon, dans un parfum de Sadi. Je ne fais que rappeler tant de comparaisons familières à l'auteur et éparées en toutes ses pages, de la solitude avec une montagne élevée, de la vie avec une petite tour, de la bienveillance avec une fleur, etc., etc.; mais la plus illustre de ces images, et qui qualifie le plus magnifiquement cette partie du talent de Bernardin, est, dans la *Chaumière*, la belle réponse du paria : « Le malheur ressemble à la montagne noire de Bember, aux extrémités du royaume brésilien de Lahore : tant que vous la montez, vous ne voyez devant vous que de stériles rochers; mais, quand vous êtes au sommet, vous apercevez le ciel sur votre tête, et vos pieds le royaume de Cuchemire. » Cela est aussi merveilleusement trouvé dans l'ordre des sentences morales, que *Paul et Virginie* dans l'ordre des compositions pastorales et touchantes. »*

M. Aimé Martin croit que la pensée de Bernardin était d'ouvrir un refuge au malheur. « Voyez ce pauvre paria, vil rebut de la nature, errant parmi les tombeaux, sans patrie, sans famille; il n'est pas seulement rejeté de la société, c'est un être abject dont la présence déshonore, dont le souffle est une souillure. Il n'ose approcher de ses semblables, il n'ose se montrer au jour; on peut le tuer comme une bête féroce : c'est l'homme tel que les hommes le font. Courbé sous le poids du mépris, de l'abandon, de l'infamie, il relève son front et semble dire aux infortunés : Malgré tant de misères, il est encore possible d'être heureux ! »

La *Chaumière* est le livre qui console, comme *Paul et Virginie* est le livre qui fait aimer. Il nous invite à vivre avec le malheur, à le considérer comme un ami qui nous enseigne la sagesse. M. Aimé Martin rapporte une anecdote historique où l'on voit qu'un jeune homme désespéré fut arraché à la tentation du suicide par la lecture de la *Chaumière indienne* (1795).

Dussault a écrit, dans les *Annales littéraires*, quelques lignes d'une rare finesse et d'une exacte vérité sur les deux chefs-d'œuvre de Bernardin. « *Paul et Virginie* et la *Chaumière indienne*, où M. de Saint-Pierre a si bien exprimé les contrastes de la nature et de la société, de l'amour et de la pudeur, de la mélancolie solitaire et rêveuse avec le tumulte bruyant des cités, sont sans doute des productions charmantes; mais ce que prouvent le mieux ces délicieux ouvrages, ce n'est pas que l'auteur eût pénétré le secret de la nature, mais qu'il avait deviné celui de la peinture de ses vraies couleurs, et d'en rendre fidèlement tous les charmes, toutes les grâces et toutes les beautés. »

Napoléon avait dit un jour à l'auteur, pensionné par la famille impériale : « Vous devriez nous faire des *Paul et Virginie* et une *Chaumière indienne* tous les six mois ! »

Terminons enfin par cette appréciation de M. Eugène Marot : « Dans la *Chaumière indienne*, tout invite à une sérénité forte, bien au-dessus de la rêverie ou de la mélancolie, signes de souffrance et de défaillance morales. Jamais on n'a célébré avec autant de charme les vertus consolatrices de la nature. Il fallait ce charme pour faire comprendre la moralité de l'œuvre, comment le malheur est un instrument de régénération, une source de bonheur et de joie; sentiment nouveau, digne de l'époque qui cherchait la justice et la vérité, au risque de tous les malheurs possibles... Ce qui fait encore de la *Chaumière indienne* une œuvre à part, c'est la manière dont la beauté plastique de la nature y est comprise et rendue. La grandeur et la précision des descriptions, l'art d'aborder avec grâce les détails vulgaires, lui donnent parfois le caractère d'un poème héroïque. N'est-ce pas un détail homérique que l'échange des deux pipes entre le paria et le savant anglais ? Le premier chez nous, Bernardin de Saint-Pierre rappelle la simplicité grecque; Fénélon en avait rappelé la grâce plus que la simplicité. »

Chaumière (LA), tableau d'Hobbema; collection de M. Isaac Pereire, à Paris. L'humble maisonnette s'élève au milieu des arbres, dans un enclos verdoyant qu'entoure une palissade. Un homme conduisant une charrette arrive du côté gauche, par un chemin qu'ombrage un bouquet de grands arbres. On pèton, vêtu de rouge, s'avance à sa rencontre. A droite, un cavalier et deux chiens suivent la route, qui se déroule à travers champs. Un grand nuage noir projette son ombre sur ce tableau. Cette peinture, d'une exécution large

et ferme et d'un coloris très-vigoureux, porte la signature du maître : *M. Hobbema*. Elle a figuré à l'exposition rétrospective, au palais de l'Industrie, en 1866.

Chaumière (La Grande-). La *Chaumière*, le plus célèbre des bals publics de Paris, a vu naître la Révolution de 1789 et mourir la République de 1848. Fondée en 1787, elle a jeté son plus grand éclat sous le règne constitutionnel de Louis-Philippe et sous la direction dictatorial du père Lahire. On se souvient encore de ce refrain :

Messieurs les étudiants
S'en vont à la *Chaumière*
Pour danser le *cuncan*
Et la *Robert-Macaire*,
Toujours, toujours, toujours, } *bis*.
La nuit comme le jour. }
Eh! ioup! eh! ioup! tra la la la la. } *(bis)*

Les rimes n'étaient pas riches, mais ceux qui les chantaient ne l'étaient pas davantage. C'était le bon temps, le temps de la grisette. La grisette, un type disparu! Disparu aussi le bonnet de six sous — avec des cheveux noirs ébouriffés dessous — qu'on jetait si facilement par-dessus les moulins, sans doute parce qu'il était facile de le remplacer. Après les grisettes, nous avons eu les lorettes. Aujourd'hui, nous avons les cocottes. Qu'aurons-nous demain?

Il faut restituer pour les âges futurs ce temple élevé aux Muses légères, où nos pères en pantalon large et en bérêt rouge ont folâtré en compagnie des Lisette de Béranger et des Mimi Pinson d'Alfred de Musset.

Sur le boulevard Montparnasse, presque à l'angle du boulevard d'Enfer, une maison d'apparence assez pauvre pour justifier ce nom de *chaumière*, fort à la mode, comme on sait, à la fin du XVIII^e siècle, au temps de Trianon, portait sur sa façade le nom de l'établissement. Une grille configuée donnait accès dans un vaste jardin, planté de grands arbres. A peu près au centre du jardin se trouvait l'espace sablé consacré à l'orchestre et aux danseurs. Ajoutez une longue galerie couverte où l'on dansait les jours de pluie, des arbustes et des fleurs sans profusion, un éclairage discret, et vous aurez une idée suffisante de ce lieu de plaisir. Comparée au *Jardin Mabille*, la *Chaumière* était d'une simplicité primitive, et son plus grand charme consistait précisément dans l'aspect inculte de ses bosquets, dans ses vieux arbres non émondés, dans ses pelouses non ratissées. On n'avait pas encore imaginé de mettre des becs de gaz dans les touffes de gazon, on n'embranchait pas les jardins, comme disent maintenant les affiches, il y avait de l'ombre quelque part, et tout le monde ne s'en plaignait pas.

Croirait-on que, pour décrire un endroit si modeste, l'auteur d'un long article inséré dans un recueil important ait embouché la trompette épique, si fêlée depuis les Delille et les Esmerald, et se soit livré à ces débauches de style empire? L'entrée de ce lieu fameux offre, à la chute du jour, un des aspects les plus agréables que se puissent voir. On passe sous une espèce de grotte en pierres meulières, tapissée de verdure, longue seulement de quelques pas, et où débouchait de laquelle, à droite et à gauche, s'élevaient des talus de médiocre hauteur, tout garnis du gazon le plus frais, entremêlé de fleurs de toute nature selon l'époque plus ou moins avancée de la saison, du printemps, de l'été ou de l'automne, en suivant une allée légèrement sinueuse et sablée; le tout éclairé par la lumière d'un grand nombre de quinquets adroitement placés et déguisés sous le feuillage des arbres, et qui jettent sur l'ensemble de cet agreste et champêtre vestibule les effets les plus charmants. A droite, vous voyez un carré entouré d'un treillage, et dans lequel figurent quelques arbustes de haute taille, odorants ou inodorés, encaissés et entretenus avec soin : grenadiers, orangers, lauriers. Mentionnons en passant que ces lauriers furent donnés par l'empereur au maréchal Masséna après la bataille d'Essling. Quels jeux bizarres de la fortune! Napoléon mourant sur le rocher de Sainte-Hélène, les lauriers d'Essling dans une guinguette des boulevards neufs! *Sic transit gloria mundi?*

Acceptons la légende des lauriers, qui n'est là d'ailleurs que pour amener le fameux *Sic transit*. Passons sur les quinquets adroitement placés, et sur les arbustes odorants ou inodorés (comment échapperaient-ils à cette alternative?). Le passage qui suit est à encadrer : « De loin vous avez aperçu de grands arbres, enseignes attrayantes de bocages que vous avez hâte de parcourir; vous avez entendu l'harmonie joyeuse et pimpante d'un orchestre plein d'entrain, de mesure exacte, qui fait retentir l'air des motifs chorégraphiques les plus excitants. C'est le péristyle des Champs Élysées mythologiques, c'est le vestibule du paradis oriental... »

Ne vous y trompez pas, ce lyrisme est destiné à faire ressortir les amères réflexions d'un censeur chagrin. Ce paradis est habité par des sauvages. « Toute cette foule est composée d'êtres auxquels il devient comme impossible de donner le nom d'hommes et de femmes, tant ils sont ou paraissent étrangers aux devoirs, aux règles, aux usages, aux conventions de toute espèce d'association humaine et sociale, aux plus simples égards qu'observent entre eux les moins bien élevés, les moins polis, les moins civilisés. » L'inten-

tion est louable, mais la phrase pourrait être signée Joseph Prudhomme. Plus loin, l'auteur accuse les habitudes de manquer de bijoux, ce qui n'est rien, et de bas, ce qui est grave. Il va jusqu'à les qualifier de « réunion immonde, » expression peu courtoise et que l'on s'étonne de rencontrer sous cette plume fleurie. Mais où il franchit le pas qui est la limite du sublime, c'est quand il s'indigne de voir les danses prendre une certaine animation. « La salle du bal présente alors le spectacle de ce qu'on imagine pour le sabbat. On dirait la scène des nonnes de l'abbaye de Sainte-Rosalie, dans *Robert le Diable*. » Il ne peut voir ces choses sans un « dégoût mêlé de quelque horreur. » Où diable la vertu va-t-elle, non pas se nicher, mais se promener? Et comme l'exemple est heureusement choisi : cette scène des nonnes que tout le monde a vue et admistrée sans se douter que la morale y fût outragée!

On dansait donc à la *Chaumière*, mais sous l'œil vigilant du père Lahire. Ce père Lahire, gros marchand de vin, et marchand de vin en gros, avait épousé la fille de M. Benoiste, propriétaire de la *Chaumière*, et avait hérité de l'entreprise. Ses commencements avaient été difficiles. Les *bousingots* qui fréquentaient le bal n'admettaient pas la présence des sergents de ville, milice nouvelle, du moins quant au costume, et souvent les danses dégénéraient en rixes. Le père Lahire, fort de son influence sur les étudiants et comptant aussi un peu sur sa vigueur musculaire, obtint de l'autorité l'éloignement momentané de la police. On ne demandait pas autre chose; l'ordre se rétablit de lui-même, et le père Lahire, concentrant entre ses mains le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif, gouverna seul pendant quelque temps son petit Etat. Plus tard, alors que, les passions calmées, les sergents de ville étaient revenus, le père Lahire dédaignait de faire appel à la force armée. Il cueillait lui-même, au milieu des groupes, les danseurs trop oublieux des bornes qui séparaient un aimable cancan d'un cahut échoué. Sa surveillance n'était jamais en défaut. Les mains derrière le dos, dans une attitude napoléonienne, l'air pensif, le ventre proéminent, il avait l'aspect imposant et paternel d'un monarque de féerie. Sa sévérité était relative et comportait bien des adoucissements. Mais toujours les turbulents avaient soin d'interroger son visage, et, suivant qu'il marquait beau fixe ou tempêté, ils lâchaient la bride à leur fantaisie ou ils refrénaient leurs élan.

Le billard chinois, le tir au pistolet et autres jeux n'étaient pas inconnus à la *Chaumière*; mais le divertissement par excellence était la *montagne russe*. Les Parisiens de nos jours ignorent ce plaisir innocent dont on raffolait jadis. Les graves magistrats qui étudiaient, il y a trente ans, le code civil sous Duranton père, et le cancan sous le père Lahire, peuvent s'en souvenir. La *montagne russe* s'élevait au fond du jardin, parallèlement au boulevard d'Enfer, longtemps dénommé boulevard noir, parce que, en effet, l'on n'y voyait goutte. On montait par un escalier en bois, on s'installait dans les traîneaux, et l'on était lancé sur une pente rapide qui se terminait par un amas de sable destiné à amortir les chutes ou les secousses. C'était un charmant spectacle : les femmes, en robe de mousseline claire — on n'invokait pas alors sainte Mousseline comme dans *Maison neuve*, de M. Sardou, mais on en portait — glissaient, pareilles à des nuages blancs, et puis, arrivées au bas de la course, un peu émus, elles tendaient les bras aux jeunes gens impatientes de les relever, de les ramasser, suivant l'expression en usage. Voyage court et sans danger, qui finissait par un éclat de rire et un baiser. Aussi celles qui aimaient les émotions douces le recommandaient souvent.

On se lasse de tout : un jour la *Chaumière* et les montagnes russes elles-mêmes furent délaissées par la jeunesse du quartier Latin au profit de la Closerie des Lilas. Le vide se fit peu à peu sous les vieux arbres qui avaient abrité tant de folies. Vainement le père Lahire lutta contre cette désertion inexplicable, et rivalisa de luxe avec son heureux voisin. Que parlait-on de quinquets! Il fit briller le gaz, construisit des kiosques, renforça son orchestre. Tout fut inutile. Enfin il se retira vers 1853, et vendit son établissement à un fabricant de boutons.

Sic fata volvere, dirait l'auteur dont nous parlions tout à l'heure. Aujourd'hui, le passant qui lève les yeux sur cette vieille maison peinte en jaune et qui y lit ces mots : *Manufacture de boutons*, ne soupçonne guère qu'il est devant la vieille et glorieuse *Chaumière*.

CHAUMIN, INE adj. (chô-main, in-e). Couvert de chaume : *Cabané CHAUMINE*. « Vieux mot.

CHAUMINE s. f. (chô-mi-ne — rad. *chaumin*). Petite chaumière, chévie maison de paysan : *Une pauvre CHAUMINE*. *Quintius fut contraint de se retirer dans une méchante CHAUMINE, qui était auprès du Tibre*. (Vertot.)

L'horizon est borné par la triste *chaumine*. Demeure d'artisan dont s'entend le marteau.

SAINT-EUVE.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs sous le frais lilas,
Vous avez vu notre *chaumine*.
BÉRANGER.

Un livre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le toit du fagot aussi bien que des ans,
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa *chaumine* enfumée.

LA FONTAINE.

« Ce mot n'est plus usité qu'en poésie.

CHAUMIR v. a. ou tr. (chô-mir). Argot. Perdre.

CHAUMON s. m. (chô-mon). Agric. V. CHAUMONOT.

CHAUMONOT (Joseph), jésuite et missionnaire italien du XVIII^e siècle. Il remplit pendant plus de cinquante ans une mission apostolique parmi les indigènes du Canada, les Hurons, les Onondagas, etc., et fonda la maison de Lorette, près de Québec. On a de lui une *Grammaire de la langue des Hurons*.

CHAUMONT (*Calvus mons*), autrefois appelée **CHAUMONT-EN-BASSIGNY**, ville de France (Haute-Marne), ch.-l. de départ., d'arrond. et de cant., à 262 kilom. S.-E. de Paris, sur une montagne, au confluent de la Marne et de la Saône; pop. aggl. 7,679 hab. — pop. tot. 8,285 h. L'arrond. comprend 10 cant., 195 comm. et 84,439 hab. Tribunaux de 1^{re} instance, de commerce et de justice de paix; lycée impérial; école normale d'instituteurs; bibliothèque publique; ch.-l. de la 5^e subdivision de la 7^e division militaire, ainsi que du 31^e arrondissement forestier. Industrie assez active; fabriques de gants de peau, de droguets, de coutellerie; blanchisseries de cire, tanneries, chapelles, teintureries. Commerce de grains, bois, cuirs, peaux, toiles, etc. Cette ville, assise entre la Marne et la Saône, sur un *mont pelé* (chauve), auquel elle doit son nom, possède peu de monuments remarquables. On y montre cependant avec orgueil : la tour Hautefeuille, principal fragment qui reste du palais des comtes de Champagne; le musée; l'église Saint-Jean-Baptiste, construction du XIII^e siècle, dont la chaire et le banc d'œuvre ont été sculptés par Bouchardon, et qui est ornée de plusieurs toiles très-estimées, entre autres d'une *Décollation de saint Jean-Baptiste*, et d'un *Saint Alexis*, par Andrea del Sarto; la promenade du Boulingrin, formée de plusieurs allées plantées de tilleuls, et convergeant vers une place décorée d'une fontaine en bronze et marbre. Mais la curiosité architecturale de Chaumont, c'est le viaduc du chemin de fer, qui aboutit à la gare. Il est établi sur la vallée profonde de la Saône, qui offre 600 m. de développement, à la hauteur où passe la voie ferrée. Ce viaduc est supporté, aux deux extrémités, par deux étages d'arcades superposées, et par trois étages au milieu. Les arches sont au nombre de cinquante, en comptant pour une seule arche les deux ou trois voûtes qui séparent le tablier du sol; les piles les plus élevées atteignent 50 m. de hauteur. Pour se faire une juste idée de cette prodigieuse construction, calquée sur le célèbre pont du Gard, il faut descendre dans la vallée de la Saône, où admirez ce travail gigantesque de la route de Châtillon.

L'origine de Chaumont est inconnue; on sait seulement qu'elle portait le nom sous lequel on la connaît aujourd'hui dès 961, époque où Lothaire, roi de France, y passa à son retour de Bourgogne. Ce n'était alors qu'un bourg défendu par un château fort; il ne commença à prendre quelque importance qu'à partir du XII^e siècle. Louis XII fit entourer la ville de murailles; François I^{er} et Henri II y ajoutèrent quelques bastions et un large fossé. Il ne reste presque plus de traces de ces vieilles fortifications. Chaumont a donné son nom au traité de la quadruple alliance, qui y fut signé le 1^{er} mars 1814 par les plénipotentiaires des puissances étrangères, pour le renversement de Napoléon I^{er}. Il est la patrie de Bouchardon et du général Damremont.

Chaumont (TRAITÉ DE), signé dans cette ville le 1^{er} mars 1814, entre les puissances ennemies de la France. Ce fut lord Castlereagh qui en conçut la première idée, et ses ouvertures à cet égard furent d'autant plus favorablement accueillies, que la coalition sentait impérieusement le besoin de resserrer les liens qui unissaient tous ses membres; car, devant un homme tel que Napoléon, la moindre mésintelligence pouvait faire succomber la cause commune sous d'irréparables désastres. Le plénipotentiaire anglais, saisissant donc le moment où les souverains alliés se trouvaient à Chaumont, rédigea un traité en vertu duquel une alliance solennelle était conclue entre l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse. Chacune de ces puissances s'engageait à tenir sur pied un contingent permanent de 150,000 hommes, ce qui formait l'effectif formidable de 600,000 soldats, et cela jusqu'à la fin de la guerre actuelle. Mais comme la paix pouvait être conclue sans que Napoléon fût abattu, puisqu'on négociait en ce moment à Châtillon, lord Castlereagh, en Anglais prévoyant, eut la prudence de lier entre elles les parties contractantes pour vingt années. Aucune des quatre puissances ne pourrait adhérer à des propositions particulières ou traiter avec l'ennemi commun, sans que les conditions eussent été préalablement arrêtées entre toutes, de sorte qu'en attaquant une d'entre elles Napoléon se heurtait à la fois contre l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse. Les coalisés avaient à redouter, en effet, moins l'Angleterre peut-être, que, si la paix venait à se conclure, Napoléon ne les écrasât succes-

sivement, et lord Castlereagh voulait parer à cette éventualité, presque aussi certaine que redoutable. En conséquence, d'après cette dernière hypothèse, la puissance attaquée avait droit d'exiger de la part de chacune des autres un secours de 60,000 hommes. On voulait ainsi écraser la France et l'enfermer dans un cercle de fer, ce qui laissait entrevoir à chacun la satisfaction de ses convoitises particulières. Chacun se promettait bien de tirer de ces arrangements tous les avantages possibles : l'Angleterre, la création d'un royaume des Pays-Bas qui nous ôterait Anvers, et d'un royaume du Piémont qui nous enlèverait Gènes; les autres puissances à l'avenant. Lord Castlereagh assumait ainsi des charges énormes pour son pays, mais en même temps d'immenses avantages, et il ne craignait pas d'être désavoué, car si l'Angleterre n'a pas toujours été assez riche pour payer sa gloire, comme nous disons en France en style creux et niais, elle a toujours su prodigier les millions pour assurer sa force et sa grandeur.

Ce fut donc sans grande difficulté que les souverains alliés accueillirent les propositions de lord Castlereagh et les signèrent à Chaumont (1^{er} mars 1814). Ce traité est surtout demeuré célèbre en ce qu'il servit de point de fondement à la Sainte-Alliance, qui a dominé toute la politique européenne pendant quarante ans. Les souverains ne cachèrent pas la joie qu'ils en ressentaient, car ils y trouvaient leur compte, le compte de leur orgueil et de leur ambition. Quant aux peuples, qui avaient tant souffert pendant vingt ans, on n'en parla que pour se les partager; ce furent eux qui payèrent tous les frais de ces arrangements. Ah! le poète a exprimé une pensée plus profonde que tous les politiques, quand il a dit :

Quidquid delirant reges plectuntur Achiivi.

Ce n'est pas une de ces vérités dont parle Pascal : « Vérité en deçà, erreur au delà; » c'est une vérité de tous les temps et de tous les pays; nous le voyons bien encore aujourd'hui.

CHAUMONT-EN-VEXIN, bourg de France (Oise), ch.-l. de cant., arrond. et à 27 kilom. S.-O. de Beauvais, sur la Troène; pop. aggl. 890 hab. — pop. tot. 1,304 hab. Fabriques de blanches, tanneries, mégisseries, fours à chaux. Vestiges d'un ancien château fort, et restes de vieilles fortifications. Belle église paroissiale d'architecture gothique, très-délicate et très-légère. Ce bourg, bâti à l'origine sur un mamelon, au nord du plateau qui s'étend vers Gisors, était autrefois une ville assez forte, qui joua un rôle important dans les guerres que la France soutint contre les Normands et contre l'Angleterre jusqu'en 1260. Brûlée par les Normands en 1140, et par les Anglais en 1167, la ville ne fut plus rebâtie sur le coteau, mais s'étendit dans la vallée, sur le bord de la Troène. Elle fut alors fermée par trois portes, dont une existait encore il y a quelques années.

Cette ville avait des seigneurs particuliers, qui en avaient pris le nom, et qui descendaient de Henri, troisième fils de Hugues de France, comte de Vermandois, mort en 1130. Gui de Chaumont, issu au quatrième degré du même Henri, vendit son patrimoine à Gautier de Maris, en 1250.

CHAUMONT-SUR-LOIRE, bourg et commune de France (Loir-et-Cher); arrond. et à 20 kilom. S.-O. de Blois, sur la rive gauche de la Loire; 1,000 hab. Ce bourg est bâti au pied d'un joli coteau boisé, dont le sommet est couronné par un vaste et antique château d'un aspect on ne peut plus pittoresque. Ce fut un comte de Blois, Eudes I^{er}, fils aîné du célèbre Thibaut le Tricheur, qui éleva, dit-on, vers 980, la première construction féodale que les anciennes chartes désignent sous le nom de Chaumont (*Calidus* ou *Calvus mons*, le mont chaud ou chauve). Eudes II, son frère et son successeur, concéda la terre de Chaumont, à titre de fief, à Gilduin, seigneur de Pont-Levoy, pour le dédommager de la perte de Saumur, tombé au pouvoir du comte d'Anjou, Foulques Nerra, leur ennemi commun. Un des successeurs de ce Gilduin, Sulpice II, ayant refusé de rendre hommage à Thibaut V, ce dernier réussit à s'emparer du rebelle, qu'il fit périr dans les plus affreuses tortures (1154), battit Henri II, comte d'Anjou, venu pour secourir Sulpice, et se fit livrer le château de Chaumont, qui fut rasé. Battu à son tour (1158) par Henri II, devenu roi d'Angleterre, Thibaut V n'en releva pas moins les fortifications de Chaumont, l'année suivante; mais il fut bientôt obligé de rendre cette place à Henri, qui la restitua à son véritable propriétaire, Hugues II, fils de Sulpice. C'est pendant que ce dernier était seigneur de Chaumont qu'eut lieu dans cette forteresse une entrevue entre Henri II et Thomas Becket, quelques jours après l'entrevue un peu aigre que ces deux personnages avaient eu au château d'Amboise. Augustin Thierry, qui a raconté cet entretien dans le troisième volume de son *Histoire de la conquête d'Angleterre*, a prétendu à tort qu'il avait eu lieu à Chaumont. M. Loiseleur, dans son livre sur les *Résidences royales de la Loire*, a prouvé, à l'aide de documents irrécusables, que l'entrevue de Chaumont, qui suivit de près celle d'Amboise, fut beaucoup plus pacifique. « Le roi reçut l'archevêque avec convenance et même avec affection; au milieu de propos familiers et même enjoués, il laissa échapper

ces mots : « O Thomas ! pourquoi ne pas faire ma volonté ? Je te remettrai l'administration de mon royaume. » En rapportant ce propos à maître Hérbert de Bosham (un de ses biographes), l'archevêque ajouta : « Pendant que le roi me parlait ainsi, je me rappelais cette parole de l'Evangile : Je te donnerai tout cela, si tu te prosternes devant moi pour m'adorer. » Le lendemain, l'archevêque prit congé du roi, et, plein de noirs pressentiments, il s'embarqua pour l'Angleterre. L'entrevue de Chaumont, dans laquelle les deux adversaires avaient manifesté, l'un l'hésitation, pleine d'un repentir anticipé, qui retient un moment le malheureux sur le penchant de son crime, l'autre l'indomptable fierté de son caractère ; cette entrevue, disons-nous, ne précéda que de six semaines la catastrophe dont l'église de Cantorbéry fut le théâtre. La fille de Sulpice III étant morte sans enfants, la seigneurie de Chaumont et celle d'Amboise passèrent à Jean de Berrie, dont le petit-fils, Hugues I^{er}, commença la branche de Chaumont-Amboise, qui devait briller d'un si vif éclat sous Louis XII. Pierre d'Amboise, arrière-petit-fils de Hugues II, conseiller de Charles VII, ayant pris parti pour Charles le Téméraire contre Louis XI, vit son château de Chaumont rasé par ordre du roi de France, en 1465. Un de ses fils, Charles d'Amboise, obtint de Louis XI, pour les services qu'il lui avait rendus en négociant les conditions de la soumission du duché de Bourgogne, des sommes considérables pour la réédification de son château de Chaumont. Son fils, Charles d'Amboise, deuxième du nom, qui devint successivement grand maître, maréchal et amiral de France, le maréchal de Chaumont, comme le nomment d'ordinaire ses historiens, continua les travaux de reconstruction commencés par son père.

Le fils unique du maréchal étant mort sans enfants, les vastes domaines de la maison Chaumont-Amboise passèrent à sa cousine, Antoinette d'Amboise, mariée à un La Rochefoucauld-Barbérieux, qui vendit Chaumont à Catherine de Médicis, au prix de 120,000 livres tournois. Catherine n'a laissé à Chaumont qu'un seul souvenir vivace, dit M. Loiseleur : celui de sa passion pour l'astrologie judiciaire. La tour qui communique à sa chambre à coucher porte encore sur ses créneaux les trois O entrelacés et traversés du triangle égalitaire, ennemis de la grande cabale. Elevée au milieu des grands bois, sur le sommet d'un rocher, cette tour solitaire était un lieu excellent pour les études astrologiques. Catherine la préféra sans doute à la tour du château de Blois, sur la porte de laquelle elle avait fait graver ces mots : VRANX SACRM, et qui ne lui offrait pas les mêmes conditions de solitude et d'élévation. Peut-être même n'eut-elle d'autre motif d'acheter Chaumont que le désir de donner par là à ses études favorites le mystère et le recueillement qui leur convenaient. Tout atteste, et le docte André Félibien le certifie, qu'elle y logea quelques-uns des nombreux astrologues qu'elle avait amenés d'Italie, et qu'elle vint souvent, en leur compagnie, chercher dans les astres des révélations sur les projets de ses ennemis et des conseils pour sa tortueuse politique. En 1560, Catherine de Médicis força Diane de Poitiers à lui céder Chenonceaux en échange de Chaumont. Diane ne fit que de rares apparitions dans ce dernier château qu'elle légua à sa fille aînée, Françoise de Brézé, duchesse de Bouillon. La petite-fille de cette dernière, qui avait épousé en 1591 Henri de La Tour-Auvergne, vicomte de Turenne, étant morte sans enfants, le duc de Montpensier et le prince de Dombes, ses héritiers substitués, vendirent Chaumont à Jean Largentier, riche et fastueux traitant, chargé de la perception de la gabelle. A Largentier succédèrent des propriétaires de diverses familles, parmi lesquels il nous suffira de citer : le duc de Beauvilliers et de Saint-Aignan qui reçut, en 1700, Philippe V, roi d'Espagne; Bertin de Vaugy, maître des requêtes au parlement de Paris, qui fit subir au château d'importantes restaurations dans le goût Pompadour; Leray, grand maître des eaux et forêts, qui fonda à Chaumont une manufacture de produits céramiques, et qui reçut dans son château la visite de Franklin, auquel il envoya plus tard, sur un vaisseau armé à ses frais, des munitions destinées aux défenseurs de la liberté américaine. Le fils de ce Leray passa plus tard en Amérique, où il essaya de fonder sur les bords de l'Ohio une colonie, à laquelle il donna le nom de Chaumont. Pendant son absence, Mme de Staël, liée avec lui et avec sa famille par des relations d'affaires et d'amitié, vint s'installer à Chaumont, alors que, poursuivie par le despotisme ombrageux de Napoléon, elle reçut l'ordre de quitter Paris. L'illustre exilée ne tarda pas à être entourée dans sa retraite d'une petite cour d'amis et d'admirateurs, où brillaient au premier rang Benjamin Constant, Prosper de Barante, les comtes de Sabran et de Salaberry, le duc Matthieu de Montmorency, et cette charmante Mme Récamier qui apprit de l'auteur de *Cortine* l'art de présider à un salon et d'y réunir les hommes les plus opposés d'esprit et d'opinion. Mais, quels que fussent les agréments qu'elle trouvait dans le séjour de Chaumont, Mme de Staël regrettait toujours Paris. Un jour que Benjamin Constant lui faisait admirer la magnifique panorama qui se déroule au pied du château : « J'aime mieux, lui dit-elle, le ruisseau d'eau

III.

noire et bourbeuse que je voyais à Paris couler sous mes fenêtres, que cette Loire avec ses ondes claires et limpides. » M. Leray, revenu d'Amérique, insista inutilement pour que Mme de Staël continuât à habiter Chaumont; elle ne voulut point user davantage de cette généreuse hospitalité, et alla s'établir au château de Fossé, mis à sa disposition par M. de Salaberry. M. d'Etchegoyen, devenu, en 1829, acquéreur de Chaumont, négligea complètement ce château pour celui de Madon qu'il habitait; il le revendit en 1834 au comte d'Aramont, mort en 1847, et dont la veuve a épousé M. le vicomte Walsh, l'écrivain légitimiste. Grâce à MM. d'Aramont et Walsh, d'intéressantes restaurations ont été accomplies à Chaumont et ont rendu à ce vieux manoir sa physionomie du XVI^e siècle.

Vu de la rive opposée de la Loire, le château de Chaumont présente un aspect des plus pittoresques; au pied de la haute colline que couronnent ses tours robustes, faites pour soutenir des sièges, s'allonge sur les bords du fleuve le petit village de Chaumont, aux murailles blanches, aux pignons pointus. Un escalier de pierre de 174 marches conduit à l'église paroissiale bâtie à mi-côte et vient aboutir à la terrasse du château, suspendue à 200 pieds au-dessus du fleuve; mais, pour arriver au vieux castel, on suit plus volontiers la belle et large avenue qui part de la route et qui conduit par une pente adoucie, quoique rude encore, jusqu'au portail. La pelouse fleurie qui a remplacé les fossés d'enceinte amoindrit un peu le caractère féodal du jourd pont-levis et de la herse qui défendent l'entrée du château. Le porche ou portail, flanqué de deux tours rondes, est fermé par une épaisse porte de chêne où sont sculptés les douze apôtres. Au-dessus de cette porte est un médaillon de pierre où l'on voit, encadrées par de délicats ornements, les lettres initiales des noms de Louis XII et d'Anne de Bretagne, seconde épouse de ce prince; à droite et à gauche, sur les tours qui gardent le portail, sont sculptées les armoiries du cardinal Georges d'Amboise et de son neveu, le maréchal de Chaumont. C'est à ce dernier, sans doute, dit M. Loiseleur, qu'il faut attribuer toutes ces sculptures. Elles ne peuvent être l'œuvre du cardinal d'Amboise, qui, bien que né à Chaumont, ne fut jamais propriétaire de ce château. Mais il est probable que Louis XII, à son retour de Nantes, où il venait d'épouser la veuve de Charles VIII, s'est arrêté à Chaumont en compagnie de sa nouvelle épouse et de son ministre, et que le maréchal de Chaumont, pour faire honneur à son oncle et au couple royal, a fait sculpter sur le porche et sur les tours ce médaillon et ces armoiries, qui remonteraient alors à l'année 1499. Des deux tours qui flanquent le portail partent deux corps de logis, aux extrémités desquels se dressent deux autres tours plus grosses et plus élevées que les premières; la plus haute des deux et la mieux conservée, à gauche, est celle d'Amboise; celle de droite, que l'on appelle la tour de Catherine de Médicis, a ses créneaux décorés de signes cabalistiques. Sur les tours du portail et sur les murs des corps de logis adjacents se déploie, au tiers environ de l'élévation, un cordon sculpté encadrant alternativement une montagne, dont le sommet laisse échapper des flammes (allusion au nom du château, *Chaud mont*), et deux C adossés (initiales du fondateur, Charles de Chaumont). En certains endroits de l'édifice, les deux C sont réunis par un H, à la manière de ceux qu'on voit au Louvre, à Chambord, à Chenonceaux et sur le tombeau de Henri II. On sait que les deux C accolés aux jambages de l'H forment deux D, en sorte qu'on peut voir à volonté, dans le monogramme du roi, celui de Catherine de Médicis ou celui de Diane de Poitiers, le chiffre de la femme légitime ou de la maîtresse. Mais il est probable, suivant la remarque de M. Loiseleur, que c'est à la reine et non à la favorite qu'il faut attribuer ici ces doubles C encadrés dans l'H. Diane, devenue châtelaine de Chaumont après Catherine, se sera contentée, pour marquer sa possession, d'orne les créneaux des carquois et des cors de chasse qui étaient ses emblèmes et qu'on y voit encore en grand nombre.

Après avoir franchi le porche, on pénètre dans la cour d'honneur, vaste quadrilatère, dont trois côtés sont bordés de corps de logis et dont le quatrième est complètement ouvert. Jadis, ce quatrième côté était, comme les trois autres, clos de bâtiments et flanqué de deux tours qui commandaient la Loire. Ces constructions furent abattues par Bertin de Vaugy, qui, comme nous l'avons vu, s'était empressé de moderniser le château dont il était devenu acquéreur. Cet homme fit là, sans s'en douter probablement, une chose intelligente, dit M. Loiseleur; une fois par hasard le vandalisme a eu du goût. Appuyé sur la grille de fer qui a remplacé ce quatrième corps de logis, le visiteur embrasse un horizon immense, un paysage à fait à souhait pour le plaisir des yeux. Au premier plan, des terrasses chargées de fleurs; un peu plus bas, à travers les arbres rabougris poussés entre les fentes du rocher, les toits aigus et symétriques du petit village de Chaumont; derrière ce village, la Loire; derrière la Loire, le petit hameau d'Escaures; plus loin, le chemin de fer; au fond du tableau, l'église du gros bourg d'Onzain et les ruines du vieux château où Voltaire écrivit la *Pucelle*. Extérieurement, le château de Chaumont offre peu d'in-

nements et de recherches de détails. Le corps de logis, aujourd'hui détruit, présentait seul quelques ornements du gothique fleuri. Il n'y a de vraiment remarquable aujourd'hui que la jolie galerie qui forme le fond de la cour et qui se compose d'arcades à jour, soutenues par des piliers carrés et trapus que couronnent d'élégants chapiteaux. Cette galerie a été réparée, il y a quelques années, par M. de la Morandière, élève de M. Duban, qui a restauré aussi les sculptures du porche et celles du grand escalier, et qui a décoré le pignon du corps de logis opposé à la chapelle de deux tourelles en encorbellement du plus charmant effet. La chapelle, contiguë à la tour de Catherine de Médicis, est vaste et élégante; ses fenêtres du style ogival flamboyant sont décorées de vitraux peints; des bas-reliefs sur fond d'or forment le soubassement de l'autel; près du sanctuaire se dresse une haute et belle chaire de chêne, sculptée et blasonnée, qu'on dit être celle de Georges d'Amboise, et au-dessus de laquelle est suspendu un chapeau rouge de cardinal. Au premier étage du château, dans le corps de logis qui se lie à la chapelle, M. et Mme d'Aramont ont établi un véritable musée, où figurent les écussons des divers possesseurs de Chaumont, leurs portraits et ceux de quelques-uns des personnalités archéologiques, tables et bahuts de vieux chêne, émaux, faïences, manuscrits sur vélin, etc. La chambre à coucher de Catherine de Médicis, qui communique à la tribune de la chapelle, renferme le lit à colonnes torsées de l'ambitieuse Florentine, son prie-Dieu et ses Heures ouvertes, sa toilette avec ses boîtes à opiat, le tout encadré dans des tapisseries de haute lisse remontant à la fin du règne de Louis XI.

CHAUMONT-PORCIEN, bourg de France (Ardennes), chef-lieu de canton, arrond. et à 21 kilom. N.-O. de Rethel, sur l'Aisne; pop. aggl. 901 hab. — pop. tot. 1,104 hab. Fabriques de toiles; sur le sommet d'une montagne voisine, restes d'un ancien château.

CHAUMONT (DENISOIT DE), garçon boucher, qui fut, au commencement du XVI^e siècle, un des chefs cabochiens qui firent trembler Paris. Il reçut avec Cabochie le commandement des ponts de Charenton et de Saint-Cloud, et fut un des commissaires chargés de lever un emprunt forcé sur les bourgeois de la capitale (1413).

CHAUMONT (Charles d'AMBOISE, seigneur DE), né en 1473. Il était neveu du cardinal d'Amboise, qui le nomma, en 1500, gouverneur de Milan. Envoyé en 1506 au secours de Jules II, il joignit ses troupes à celles du saint-siège et soumit Bologne, dirigea l'armée suivante le siège de Gênes et commanda l'avant-garde à la bataille d'Agnadel. En 1510, il investit Jules II dans Bologne, et l'aurait enlevé, si le pontife n'eût échappé au danger par d'insidieuses négociations. Il mourut à Correggio en 1511. Son portrait, par Léonard de Vinci, est au musée du Louvre.

CHAUMONT (Jean DE), écrivain français, né vers 1553, mort en 1667. Il fut nommé par Henri IV bibliothécaire du cabinet du roi et conseiller d'Etat. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *La Chaine de diamant* (Paris, 1684, in-8°), écrit théologique recherché encore des bibliophiles. — Son fils, Paul-Philippe de CHAUMONT, mort à Paris en 1697, lui succéda comme bibliothécaire du roi, fut nommé membre de l'Académie française (1654), bien qu'il n'eût encore rien publié, et appelé à occuper le siège épiscopal d'Apt en 1671. On a de lui : *Réflexions sur le christianisme enseigné dans l'Eglise catholique* (1693, 2 vol.).

CHAUMONT (le chevalier DE), marin français, né vers 1640. Il était capitaine de vaisseau lorsqu'il regut de Louis XIV, en 1685, la mission de se rendre, avec le titre d'ambassadeur, auprès du roi de Siam. De Chaumont fut parfaitement accueilli par ce dernier, et partit après avoir conclu un traité favorable au commerce français et au catholicisme. Il prit à bord de son vaisseau deux ambassadeurs siamois, qu'il conduisit en France (1686). Le chevalier de Chaumont a laissé une relation de son voyage (Paris, 1686), qui est pleine de détails intéressants.

CHAUMONT-QUITRY (Gui-Charles-Victor, comte DE), né à Bienfaite (Calvados) en 1768, mort en 1841. Il est l'auteur de plusieurs opuscules politiques et littéraires, parmi lesquels nous citerons : *Essai sur les causes qui, depuis le 18 fructidor, devaient consolider la République en France, et sur celles qui ont failli la faire périr* (Paris, 1799, in-8°); *De la persécution suscitée par J.-Fr. La Harpe contre la philosophie et ses partisans, en réponse à son écrit : Du fanatisme dans le langage révolutionnaire* (Paris, 1800, in-8°). — Jacques-Georges-Charles-François, comte de CHAUMONT-QUITRY, son frère, né à Bienfaite (Calvados), où il devint officier supérieur. Lorsque la Révolution éclata, les deux frères créèrent ensemble, à Evreux, une imprimerie qui fonctionna pendant plusieurs années. Comme son frère aîné, le comte de Chaumont-Quitry a publié des brochures politiques : *Aperçu national sur Napoléon* (Paris, 1822, in-8°); *Adresse à Charles X* (1825, in-4°).

Chaumont ou Saint-Chaumont (BUTTES). On désigne encore sous ce nom une agglomé-

ration de monticules accidentés situés entre les quartiers populeux de Belleville et de la Villette (XIX^e arrondissement). Les buttes Chaumont sont aujourd'hui l'une des promenades les plus pittoresques de Paris, mais cette transformation ne date que d'hier; elles n'ont longtemps été qu'un vaste désert, aride et désolé, contrastant avec les plaines verdoyantes de Notre-Dame-des-Vertus, d'Auber-villiers, des Prés-Saint-Gervais, avec les bosquets de Belleville et de Romainville. L'étymologie du nom des buttes Chaumont a donné lieu à plusieurs hypothèses : les uns veulent que Chaumont ne soit qu'une abréviation de Chauve-mont, *Calvus mons*, mont chauve, et la stérilité de ces terrains pendant plusieurs siècles semble justifier cette étymologie; d'autres font dériver ce mot de Chaux-mont, montagne de chaux, se fondant sur ce qu'en effet les flancs de ces buttes fournirent longtemps à nos pères la chaux nécessaire à leurs constructions; mais ils produisirent également du plâtre en quantité plus considérable encore, ce qui rend cette seconde étymologie moins justifiée que la première. Quelques-uns ont émis l'opinion que ces monticules sont l'œuvre de quelque feu souterrain, de quelque révolution volcanique, et s'appuient sur la trouvaille d'un certain nombre de pierres et d'ossements calcinés, pour voir dans ce mot Chaumont (*chaud mont*) le souvenir d'un ancien incendie! Le P. Lelong, dans ses *Recherches historiques*, estime, tout en relatant cette étymologie « qu'elle est tirée de trop loin. On disait et on écrivait jadis, ajoute-t-il, Chaux-mont, ce qui paraît indiquer une montagne où l'on calcinait, et il n'y a pas longtemps qu'on sait quelle différence il y a entre la chaux et le plâtre. » Et le savant, après cette dernière affirmation quelque peu hasardeuse, adopte la seconde étymologie. Enfin nous en citerons deux autres encore : suivant la première, le nom des buttes Chaumont proviendrait d'une famille de Saint-Chaumont qui aurait eu jadis un vaste domaine dans le voisinage, et, suivant l'autre, il aurait existé en ce lieu une chapelle dédiée à saint Chaumont, parrain de Clotaire III et évêque de Lyon, après la mort de Vivence, vers le VII^e siècle. Ce qui est certain, c'est que les buttes Chaumont, arides et stériles, n'eurent pour tous habitants au moyen âge qu'un grand nombre de pendus et d'oiseaux de proie, auxquels les crevasses et les excavations du terrain servaient de retraite; car, de même que les buttes Montfaucon, de sinistre mémoire, les buttes Chaumont eurent longtemps le triste privilège des gibets royaux. Plus tard, les Parisiens désespérant de rien faire rendre à ces terrains crayeux ou argileux, les utilisèrent en les peuplant de moulins à vent. Il y eut plus de moulins, à une époque, sur les buttes Chaumont que sur les buttes Montmartre; les historiens nous ont transmis les noms des plus célèbres, c'étaient : le moulin *Endiable*, le *Vieux* et le *Petit-Moulin*, le moulin du *Cog*, le moulin des *Bruyères*, le moulin de la *Folie*, le moulin de la *Tour*, le moulin de la *Motte*, le moulin du *Coffre*, le moulin de la *Crosse*, et le moulin des *Chopinettes*, beaucoup plus bas, qui a laissé son nom à la barrière de la Chopinette, de populaire mémoire. L'ancien plan de Paris de Verniet n'attribue aux buttes aucune dénomination, mais désigne la rue de la Butte-Chaumont sous le nom de rue de la Voirie. Ce nom s'explique par le voisinage de la grande voirie de Paris, établie au pied des buttes Chaumont, du côté de la Villette; c'était là qu'on abattait et équarissait les chevaux, et qu'on vidait les voitures d'immundices et de vidange. Naguère encore, les industries les plus viles et les plus dégoûtantes, dépotoirs, ateliers de poudrette, etc., etc., s'étaient réfugiées au pied des buttes Chaumont, qu'elles enveloppaient d'un nuage d'émanations corrompues, pestilentielles, peu propres à encourager l'escalade. Telles étaient les buttes Chaumont en 1814, époque où se place leur grand souvenir historique. C'est sur ces buttes, sacrées à jamais par l'héroïsme, qu'une poignée de braves, composée en grande partie de la jeunesse des écoles, essaya pendant une journée entière de tenir tête à l'armée prussienne (30 mars 1814). Héroïsme, hélas! inutile, puisque le soir de ce même jour, dans un cabaret borgne de la Villette, au *Petit Jardin*, tenu par Lebrun, les délégués des armées française et étrangères signaient la capitulation de Paris. L'histoire nous a conservé un pittoresque épisode du combat des buttes Chaumont, pittoresque dans sa trivialité même. Un escadron de cosaques du comte Woronzow était acculé au pied des buttes Chaumont par une barrière défendue par quatre Parisiens seulement; un seul tirait, pendant que les trois autres chargeaient les armes, et à chaque coup un cosaque tombait. Le comte Woronzow voyant sa troupe diminuer à vue d'œil envoya un officier reconnaître la situation; l'officier prend vingt cavaliers et s'élance à leur tête pour tourner la barricade par une brèche; mais ce qu'il avait pris de loin pour un terrain solide n'était que l'amas putride et mou des immondices déposées au pied de la butte. Les vingt cavaliers et l'officier qui les commandait s'enfoncèrent dans cet épouvantable marais, et ceux qui échappèrent aux balles françaises y trouvèrent l'asphyxie; leur mort fut une variante au trépas d'Héliogabale. La journée du 30 mars 1814 est pour ainsi dire le seul souvenir des buttes Chaumont. Le lendemain, Alexandre de Russie et Fré-

décor-Guillaume de Prusse y montèrent avec leur état-major, et contemplèrent quelques minutes avec orgueil Paris à leurs pieds...

On pouvait, on devait croire, lorsqu'en 1863 l'édilité parisienne annonça son projet de transformer les buttes Chaumont en une promenade, en un square unique en Europe, que son premier soin serait d'immortaliser par un monument l'héroïque défense des braves du 30 mars. Il n'en a malheureusement rien été; rien dans les aménagements et les accessoires du nouveau jardin ne rappelle ce glorieux souvenir. — L'ensemble du parc des buttes Chaumont, comme on dit aujourd'hui, entouré d'une grille, embrasse 22 hectares et forme un triangle curviligne, compris entre la rue de Crimée et les deux boulevards courbes qui en longent le pied. Du haut de ces buttes, la vue est merveilleuse, le panorama unique, et l'œil embrasse Paris et la plaine Saint-Denis dans toute leur étendue. Elles se partagent en deux parties bien distinctes : la première, du côté de Paris, forme une agglomération de mamelons de glaise; la seconde, confinait à la rue de Crimée, se compose d'une portion très-excavée par la tranchée du chemin de fer de ceinture et par l'ancienne exploitation des carrières de plâtre; le front vertical de ce côté ne mesure pas moins de 50 m. de haut. La ligne de ces deux espèces de falaises est coupée par un promontoire qui s'avance sur les terrains inférieurs, jadis exploités, et fait un effet des plus bizarres et des plus pittoresques. Au pied de ce promontoire se trouve un lac, dans lequel se précipite, des flancs de la butte voisine, une cascade artificielle, analogue à celle du bois de Boulogne, et d'où partent en ruisseaux sinueux deux petites rivières, coulant le long des vallons encaissés. La hauteur du torrent est d'environ 66 mètres. Un pont léger, jeté au-dessus du lac dans la direction du temple de la Sibylle, copié sur l'ancien temple de Tivoli près de Rome et qui domine la butte, réunit à la terre ferme cette espèce de promontoire, étayé avec soin, comme les excavations des buttes par la pierre et le ciment. Enfin, des apports considérables de terre végétale sur ces buttes, jadis incultes, ont fait surgir soudain, comme par enchantement, gazon verdoyants et bosquets d'arbustes nés sous tous les soleils. On aura une idée de ce parc immense, quand nous aurons dit qu'on est parvenu à y ménager dans tout son parcours des allées carrossables de 7 m. de large. Des sentiers plus étroits et même des escaliers presque à pic abrègent, en l'accidentant, la route pour les piétons. La transformation des buttes Chaumont est un véritable tour de force, et on doit à ce titre féliciter M. Alphand, l'habile directeur des plantations de Paris, qui a mené à bonne fin ce travail colossal. Mais, ce tribut payé, nous ferons nos réserves; malgré leurs merveilles, les buttes Chaumont risquent fort, perdues qu'elles sont à plusieurs kilomètres du centre de la capitale, et après le premier moment de curiosité (depuis longtemps passé), de rentrer dans leur oubli et dans leur solitude. Ce parc magnifique, on ne peut malheureusement le transporter ailleurs, et c'est tant pis, car si l'on en croit les faits divers de la *Gazette des tribunaux*, il est imprudent de s'y hasarder après une certaine heure... Quant à la population ouvrière de ce quartier, elle n'a guère le temps de jouir de la promenade que la ville de Paris lui a ouverte, et, à ses rares jours de liberté, elle préfère, croyons-nous, les boulevards, les barrières ou le bois de Boulogne, à ce majestueux désert. — Enfin, nous y revenons en terminant, il est fâcheux qu'on ait oublié d'éterniser, soit par un monument, soit par une colonne, la mémoire des héros des buttes Chaumont en 1814. — Nous disons *oublié*, car nous aimons à ne voir là qu'un regrettable oubli.

CHAUMONTEL s. m. (chô-mon-tèl). Hortic. Variété de poire.

CHAUMONTOIS, OISE s. et adj. (chô-mon-toi, oi-ze). Géogr. Habitant d'une des villes qui portent le nom de Chaumont; qui appartient à l'une de ces villes ou à ses habitants : *Les CHAUMONTOIS. La population CHAUMONTOISE.*

CHAUMONTOIS (le), ancien petit pays de France qui comprenait les territoires de Chaumont-en-Bassigny, de Nancy et d'Épinal.

CHAUNA s. m. (chô-na). Ornith. Syn. de CHAVARIA.

CHÂUNAY, bourg et commune de France (Vienne), arrond. et à 16 kilom. N.-O. de Civray, sur la petite rivière de Bouleux; pop. aggl. 306 hab. — pop. tot. 2,108 hab. Récolte de céréales, fourrages et châtaignes; fabriques de grosses étoffes.

CHAUNCY (Charles), théologien anglais, né en 1592, mort en 1672. Il fut professeur de grec à l'université d'Oxford, puis remplit diverses fonctions ecclésiastiques. Hostile aux doctrines de l'Eglise anglicane et à tout ce qu'il appelait les inventions de l'homme dans le culte de Dieu, il fut traduit devant la cour de la haute commission, qui l'obligea à signer un acte de soumission. Chauncy passa alors dans les colonies de l'Amérique du Nord, et devint président du collège de Harvard. On a de lui un recueil de *Sermons* (Boston, 1659).

CHAUNE s. m. (chô-ne). Ornith. Syn. de CHAVARIA.

— Erpét. Genre de batraciens bufoniformes, qui habitent l'Amérique du Sud.

CHAUNE s. f. (chô-ne). Techn. Instrument d'épinglier, qui sert à couper les tringons de laiton.

CHAUNOIS, OISE s. et adj. (chô-noi, oi-ze). Géogr. Habitant de Chauny; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les CHAUNOIS. La population CHAUNOISE.*

CHAUNY (*Calniacum*), ville de France (Aisne), chef-lieu de canton, arrond. et à 15 kilom. O. de Laon, sur la rive droite de l'Oise, à l'embranchement du canal de Saint-Quentin; pop. aggl. 8,624 hab. — pop. tot. 9,080 hab. Tribunaux de commerce et de justice de paix. Manufactures de glaces, fabriques de toiles, treillis, chausses de laine tricotées, soude, acide sulfurique et muriatique, filatures de coton, blanchisseries, tanneries. Commerce de grains, cidre, bois, bonneteries, chevaux et bestiaux.

Situé au milieu d'une belle plaine bien arrosée, Chauny est une ville très-ancienne, mais bien bâtie, que l'on croit être le *Calniacum* de l'*Itinéraire* d'Antonin. Philippe de Flandre lui donna, en 1167, une charte de commune, qui fut confirmée par Philippe-Auguste, en 1213. Les Espagnols l'assiégèrent en 1552, et s'en emparèrent par capitulation, après six jours de tranchée ouverte. Ce que cette ville présente de plus intéressant, c'est sa manufacture de glaces, dont le coulage se fait à Saint-Gobain et le polissage à Chauny.

CHAUPY (Capmartin-Bertrand de), antiquaire et littérateur, né en 1720, à Grenade, près de Toulouse, mort à Paris en 1798. Il séjourna vingt ans à Rome, occupé de recherches archéologiques pour un grand ouvrage qu'il abandonna dans la suite. Il est surtout connu par un savant travail : *Découverte de la maison de campagne d'Horace* (Rome, 1767-1769, 3 vol.), souvent mis à contribution depuis.

CHAURER v. a. ou tr. (chô-ré). Agric. Terme altéré du mot CHAULER, usité dans quelques localités.

CHAUS s. m. (chôss). Mamm. Espèce du genre chat.

— *Encycl.* Cet animal, connu aussi sous le nom de *lynx des marais*, a environ 0 m. 90 de longueur totale, y compris la queue. Son pelage est d'un gris clair jaunâtre, avec une bande noire depuis les yeux jusqu'au museau, et deux anneaux noirs vers le bout de la queue, qui est également noire. Le *chaus* a le museau obtus et les jambes longues. Il habite l'Égypte, la Nubie et le Caucase. Par une singularité assez remarquable dans le genre, il nage et plonge très-bien; aussi se tient-il volontiers dans l'eau, où il fait une guerre acharnée aux oiseaux aquatiques et aux poissons.

CHAUSEY (Iles), petit groupe d'îlots de France, sur la côte S.-O. du département de la Manche, à 15 kilom. O. de Granville, par 49° 7' de long. O., et 48° 51' de lat. N. Le plus grand de ces îlots a 18 kilom. de long sur 7 de large; il est entouré de plusieurs autres beaucoup plus petits, mais qui renferment tous des carrières de grante exploitées pour les constructions de Granville et de Saint-Malo. A l'extrémité E. de l'île principale, on a construit un phare à feu fixe, de 37 m. d'élévation et de 15 milles de portée.

CHAUSSAGE s. m. (chô-sa-je — rad. *chausser*). Frais nécessités par l'entretien de la chaussure. || Vieux mot.

— Féod. Droit payé au seigneur pour l'entretien d'une chaussée.

— Agric. Action de chausser un arbre ou une plante : *Le CHAUSSAGE présente des effets utiles.* (Bosc.)

CHAUSSANT (chô-san) part. prés. du v. Chausser : *Une femme CHAUSSANT ses bottines. Elle avait de ces pieds que l'on ne voit que dans les portraits, où les peintres mentent à leur aise en CHAUSSANT leur modèle.* (Balz.)

CHAUSSANT, ANTE adj. (chô-san, an-te — rad. *chausser*). Qui se chaussait commodément : *Un bas de soie est plus CHAUSSANT qu'un bas de fil. Cette forme de bottes n'est pas CHAUSSANTE.* || Peu usité.

CHAUSSARD (Pierre-Jean-Baptiste), homme politique et littérateur, né à Paris en 1766, mort en 1823. Il était avocat au moment de la Révolution, dont il adopta les principes avec enthousiasme, fut envoyé comme commissaire en Belgique en 1792, pour y propager les idées révolutionnaires, et contribua à la réunion de ce pays à la France. A son retour, il remplit les fonctions de secrétaire du comité de Salut public et de secrétaire général de l'instruction publique. Sous le Directoire, il fut un des sectateurs de la *théophilanthropie*, et en prêcha les dogmes et la morale dans la chaire de Saint-Germain-l'Auxerrois. Fourcroy le fit nommer, en 1803, professeur de belles-lettres au lycée de Rouen, qu'il quitta bientôt pour celui d'Orléans, puis pour la chaire de poésie à Nîmes, dont il n'était d'ailleurs que titulaire, car il avait obtenu de résider à Paris comme chargé de travaux universitaires. La Restauration l'écarta absolument du corps enseignant, et il ne s'occupa plus dès lors que de littérature. Il a composé un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers. Comme poète, il imitait Lebrun, mais non pas toujours heureusement, bien qu'il ne manquât ni d'érudition ni d'élévation. Quelques-unes de ses odes ont

eu un grand succès, notamment celle qui est intitulée *l'Industrie et les arts*. Il a aussi composé un poème destiné à servir de complément à l'*Art poétique* et intitulé : *Poétique secondaire ou Essai didactique sur les genres dont Boileau n'a pas fait mention dans son Art poétique* (1817). Parmi ses opuscules politiques, il faut citer : *De l'Allemagne et de la maison d'Autriche*, plusieurs fois réimprimé. On a encore de lui : *Mémoires historiques et politiques sur la révolution de Belgique* (1793); *Sur les monuments publics et la magistrature des édiles* (1800); *De l'éducation des peuples* (1793); *Histoire des expéditions d'Alexandre*, traduit d'Arrien (1802).

CHAUSSE s. f. (chô-se — du lat. *calceus*, soulier, puis chaussure en général, bas en particulier, et enfin la partie du vêtement désignée sous le nom de *chausses*). Pièce d'étoffe que les membres de l'Université portent sur l'épaule gauche dans les cérémonies, et qu'on nomme aussi *chaperon* : *CHAUSSE de docteur en droit. CHAUSSE de docteur en théologie. Lorsqu'un docteur en théologie prêchait, il portait la CHAUSSE sur l'épaule pendant l'exorde de son discours, et la mettait ensuite sur le bord de la chaire.* (Chérul.) || Dans ce sens, on dit aussi ÉPILOGUE.

— Cost. milit. *Chausse de colback*, Partie supérieure du colback, formée d'un morceau d'étoffe pendant.

— Anc. mar. Se disait pour CHAPEAU.

— Pêch. Manche du brégin. || Sorte de filet à très-large ouverture.

— Techn. Sorte de sac d'étoffe de laine, de forme conique, dans lequel on passe les liquides pour les filtrer. Les pharmaciens disent *CHAUSSE d'Hippocrate*. || Sac de toile garni de crin en dedans, qui sert à donner des croisées aux capades des chapeaux à plumes. || Outil d'épinglier appelé aussi CHAUNE.

— Constr. *Chausse d'aisances*, Tuyau des latrines, qui est ordinairement de poterie revêtue de plâtre.

— Blas. Chevron renversé, plein, massif, dont la pointe touche celle de l'écu.

— Hist. *Ordre de la Chausse*, Ordre de chevalerie créé à Venise, au VIII^e siècle, selon les uns, au XVI^e siècle seulement selon les autres. C'était une association formée par des nobles qui s'engageaient à défendre la religion et la république. Son nom venait de ce que les associés portaient pour insigne une espèce de *chausse* ou bottine émailée. Il exista très-peu de temps.

— s. f. pl. Sorte de caleçon qui couvrait le corps depuis la ceinture jusqu'aux pieds inclusivement, et tenait lieu à la fois de bas et de culotte.

— *Haut-de-chausse, ou Haut-de-chausses*. V. ce mot. || *Bas-de-chausses*, Partie des chausses qui couvrait la jambe. V. BAS s. m. || *Chausses de page*, Chausses courtes et plissées que portaient les pages, et qu'on appelait aussi *trous-ses* : *Le maréchal de Bellefond était totalement ridicule, parce qu'il avait négligé de mettre des rubans au bas de ses CHAUSSSES DE PAGE, de sorte que c'était une vraie nudité.* (Mme de Sév.) || *Prendre les chausses, quitter les chausses*. Se disait pour Entrer dans les pages, cesser d'être page.

— Loc. fam. *N'avoir pas de chausses*, Être fort pauvre : *Mme de Mailly était une demoiselle de Poitou qui n'AVAIT PAS DE CHAUSSSES.* (St-Sim.) || *Tirer ses chausses*, S'en aller, détalier, décamper, prendre la fuite : *TIRONS NOS CHAUSSSES DE BONNE HEURE; cédons à la force, faisons les choses de bonne grâce.* (Campistron.)

Et me laissez tirer mes chausses sans murmure.

MOLIÈRE.

On disait aussi *Tirer ses grègues*. || *Porter les chausses*, Avoir la principale autorité dans le ménage : *Sa femme était une grande créature qui PORTAIT les CHAUSSSES, et devant qui il n'osait pas souffler.* (St-Sim.)

..... D'un homme on se gausse
Quand sa femme chez lui porte le haut-de-chausse.
V. HUGO.

|| *Avoir la clef de ses chausses*, Se disait autrefois d'un jeune homme qui n'était plus d'âge à recevoir le fouet, dont on ne pouvait plus délier les chausses pour le lui donner. || *Être après les chausses de quelqu'un*, Le poursuivre sans cesse, le harceler, le tourmenter : *Ils étaient une douzaine de possédés APRÈS MES CHAUSSSES.* (Mol.)

..... Il ne me restait plus,
Dans mes prospérités ou réelles ou fausses,
Qu'un tas de créanciers hurlant après mes chausses.
V. HUGO.

|| *Tonir quelqu'un au cul et aux chausses*, Le serrer de très-près; épier ses démarches, sa conduite : *Je vous dirai franchement que l'on n'est point plus ravi que de VOUS TENIR AU CUL ET AUX CHAUSSSES.* (Mol.) || *Se faire mordre les chausses*, Se faire attaquer, critiquer, faire aboyer après soi; se dit par allusion à la partie du vêtement que les chiens hargneux mordent de préférence : *On y regarde à deux fois avant de SE FAIRE MORDRE LES CHAUSSSES par toutes ces mâchoires philosophiques.* (Alex. Dum.) || *Faire dans ses chausses*, Proprement, S'embrenner, salir sa culotte, et, fig., Avoir une grande peur : *Non, la postérité ne se doutera jamais combien, dans ce siècle de lumières et de bagatelles, il y eut de savants qui ne savaient pas lire et de braves qui FAISAIENT DANS LEURS CHAUSSSES.* (P.-L. Courier.) || *Prendre son cul*

pour ses chausses, Se méprendre grossièrement. || *Y laisser ses chausses*, Y périr : *N'allez pas là, vous pourriez Y LAISSER VOS CHAUSSSES.* || *Avoir des chausses de deux paroisses*, Porter des bas dépareillés.

— Prov. *C'est un gentilhomme de Beauce qui se tient au lit quand on raccommode ses chausses*, Se dit d'un homme extrêmement pauvre.

— Mar. Bottines ou culottes d'une certaine forme et d'une certaine couleur, que les propriétaires ou armateurs d'un navire donnaient autrefois au capitaine, à titre de présent, au retour d'une campagne : *La marchandise d'autrui, que l'on dit marchandise passagère, n'est sujette au suage, touage, ny à la contribution des CHAUSSSES ou pot-de-vin du maître, si pour cause expresse le connoissement ne le contient.* (Guidon de la mer.)

— Armur. *Chausses de mailles*, Pantalon en cuir garni de mailles ou anneaux de fer entrelacés, que portaient les chevaliers du moyen âge, pour garantir les cuisses et les jambes, et dont le bas s'étendait quelquefois jusqu'au bout des pieds.

— *Encycl.* Cost. Les *chausses*, vêtement qui couvrait le pied, la jambe et la cuisse, sont d'origine gauloise. Après l'invasion franque, elles reparurent pour remplacer la braille que les Francs avaient importée. Dès le VI^e siècle, ceux-ci adoptèrent certaines parties du costume du peuple vaincu, et les *chausses*, qu'on divisait encore en *bas-de-chausses* et *haut-de-chausses* à l'époque des croisades, furent, jusqu'à l'avènement de la culotte, le vêtement de la partie inférieure du corps.

Outre les *chausses* de drap ou de laine, qui étaient universellement portées, il en était une autre sorte, qui, destinée à préserver les hommes d'armes, s'appelaient *chausses de mailles*. Grégoire de Tours en parle. Les *chausses* de mailles formaient le complément de l'armure à haubert, et leur forme était à peu près celle des *chausses* ordinaires; le tissu seul différait. Elles se composaient de deux larges canons de pantalon en peau, garnis extérieurement de mailles de fer, excepté aux endroits qui reposaient sur la selle. La description qu'on en trouve dans le récit de la bataille de Bouvines prouve que, pour s'armer, on commençait par vêtir les *chausses*, laissant pendre à terre la chemise de mailles; on endossait ensuite le gambeson; puis l'écuier, relevant la cote à laquelle tenait aussi le chaperon de mailles, aidait le chevalier à s'en affubler. Fauchet le témoigne en disant : « C'est un vieux dicton : les chevaliers commencent à s'armer par les *chausses*. » Un autre genre de *chausses*, qu'on pouvait vêtir à part, s'accrochait par les anneaux à la chemise de mailles. L'usage des *chausses* de mailles a précédé celui des cuissards, des platinas, des grèves, et a cessé depuis l'adoption de l'armure à cuir russe, c'est-à-dire depuis la fin du XIII^e siècle. La noblesse vénitienne mit à la mode les *chausses* de deux couleurs, et ce fut l'origine des vêtements mi-partis qui se portèrent en France sous Charles VI. Celles des gentils-hommes étaient de soie.

— Techn. La *chausse*, appelée aussi *chausse* d'Hippocrate, est un morceau d'étoffe de laine coupé et cousu de manière qu'il ait la forme d'un cône, et une grandeur proportionnée aux masses de liquide pour lesquelles on veut s'en servir; les bords de l'ouverture du cône portent des rubans au moyen desquels la *chausse* peut être suspendue à un anneau métallique servant de support; enfin, vers le fond, à l'intérieur, se trouve fixé un cordon plus long que l'appareil entier et dont l'extrémité est maintenue attachée à l'anneau métallique. Pour se servir de cet appareil, on le dépose au-dessus d'un vase capable de recevoir le liquide filtré, puis on verse dans le cône de molleton la masse à clarifier. En général, les premiers liquides qui traversent ne sont pas limpides, surtout lorsque l'étoffe est peu épaisse; on les verse de nouveau sur la *chausse* jusqu'à ce que la liqueur filtrée soit parfaitement claire, et on ne recueille définitivement le produit qu'à partir du moment où ce résultat a été atteint. Au bout d'un certain temps, lorsqu'on a filtré une grande masse de liquide et que ce liquide est très-chargé de matières étrangères en suspension, la filtration languit, la partie inférieure de la *chausse* se trouvant obstruée par des particules solides; on soulève alors lentement, au moyen du cordon intérieur, la partie basse du cône, dont la pointe rentre ainsi dans l'intérieur de l'appareil, et on ramène le liquide vers les parties les plus hautes de la *chausse*, où l'étoffe n'a pas encore été recouverte de matières étrangères. On varie parfois, dans certaines industries, la forme des *chausses*, suivant la nature des liquides que l'on veut filtrer; souvent on les enferme dans des enveloppes métalliques qui empêchent l'évaporation du liquide et son refroidissement, ou même simplement on les introduit dans des paniers recouverts d'étoffe qui conduisent à peu près au même résultat.

CHAUSSE (Michel-Ange DE LA), en latin *Causaeus*, antiquaire, né à Paris vers la fin du XVI^e siècle. Fixé à Rome par son goût pour l'étude des antiquités, il y publia successivement : *Romanum museum, sive thesaurus eruditae antiquitatis, in quo gemmae, idola, insignia sacerdotia, etc., CLXX tabulis aeneis incisae referuntur ac dilucidantur* (1690), traduit en français sous le titre de *Cabinet romain* (1706); les *Pierres antiques* (en italien), dont les

planches sont de Bartoli; *Deux lettres* (en italien) sur la colonne d'Antonin le Pieux; *Pictura antiqua cryptarum romanarum et se-pulchri Nasonum*, etc.

CHAUSSE, ÉE (chau-sé) part. passé du v. Chausser. Qui a des chaussures au pied, qui s'est mis une chaussure : *Etre CHAUSSE d'une paire de bottes. Cette femme est toujours mal CHAUSSEE. Elle était CHAUSSEE de bas de soie violets.* (G. Sand.) *La femme la plus élégamment mise ressemblera toujours à une souillon si elle est mal CHAUSSEE.* (Boitard.)

Eschyle dans le chœur jeta les personnages, D'un masque plus honnête habilla leurs visages, Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé Fit paraître l'acteur d'un brodequin chausse.

ROULEAU.

Connaissez-vous sur l'Hélicon L'une et l'autre Thalie? L'une est chaussee et l'autre non, Mais c'est la plus jolie; L'une a le rire de Vénus, L'autre est froide et pinocé :

Honneur à la belle aux pieds nus, Et fi de la chaussee! PIRON, *épigr. contre La Chaussee.*

Il a qui l'on fait des chaussures : *Etre CHAUSSE par un bon cordonnier.* Il Qui possède des chaussures : *Ale voilà CHAUSSE pour tout l'hiver.*

Qui ne peut se passer d'un valet importun Souvent est mal chausse, plus souvent reste à jeun.

PRÉVILLE.

— Par ext. Couvert, enduit : *Ces monuments, ces précieux restes de l'antiquité, ne devraient-ils pas être CHAUSSES d'asphalte?* (L. Veillot.)

— Fig. Embéguiné, coiffé, infatué, épris : Chose étrange de voir comme avec passion Un chacun est chausse de son opinion! MOÏÈRE.

Il Conformé, disposé :

Vous êtes Tout ce que vous avez été durant vos jours, C'est-à-dire un esprit chausse tout à rebours. MOÏÈRE.

— Loc. fam. *Femme bien chaussee*, Se dit d'une femme qui se fait remarquer par l'élégance et la distinction de sa mise : *Une femme des MIEUX CHAUSSEES. Ne courtiser que les MIEUX CHAUSSEES. Une s'adresse qu'aux MIEUX CHAUSSEES; ses moyens le lui permettent.*

— Loc. prov. *S'enfuir un pied chausse et l'autre nu*, Se sauver précipitamment, ne prenant pas, en quelque sorte, le temps de se vêtir complètement : *Nous avons été contraints de nous sauver un pied CHAUSSE et l'autre nu, en l'équipage que vous nous voyez.* (Scurron.) Il *Les cordonniers sont les plus mal chaussez*, On manque précisément de ce que, par sa position, on pourrait se procurer le plus facilement.

— Manég. *Cheval tout chausse*, Celui dont les balzanes montent jusque vers le genou ou le jarret.

— Blas. Se dit de l'écu qui porte une chausse, c'est-à-dire qui est divisé par deux diagonales jointes au milieu de la pointe, et se terminant l'une à l'angle dextre du chef, et l'autre à l'angle senestre; très-rare en France : Popon, en Bourgogne : D'argent CHAUSSE de gueules.—Yvonne : De gueules au pal d'argent CHAUSSE d'or.—Lichtenstein : D'azur CHAUSSE d'argent.

CHAUSSEAGE s. m. (chô-sé-a-je — rad. chaussee). Féod. Droit de péage, de passage sur une chaussee.

CHAUSSEE s. f. (chô-sé — rad. chausser, ou, selon d'autres, rad. chaux, par allusion aux routes des Romains élevées en chaussees et bâties en grande partie au mortier de chaux). Reunblai, levée de terre qu'on fait au bord d'une rivière, d'un étang, pour contenir l'eau : *La CHAUSSEE d'un étang. La CHAUSSEE d'une rivière.* Il Levée qu'on fait dans les lieux bas et humides, pour servir de chemin : *Construire une CHAUSSEE à travers un marais.* Il Levée de terre servant de route : *Les Romains ont fait la plupart des grands chemins dans les Gaules en manière de CHAUSSEES, et ils y employaient beaucoup de chaux.* (Acad.)

Les bandes de vaincus, par la peur entassées, De Bruxelles et d'Anvers inondent les chaussees. BARTHÉLEMY et MÉRY.

— Par ext. Partie bombée d'une route ou d'une rue, terminée de part et d'autre par un ruisseau ou une bordure : *La CHAUSSEE et les trottoirs. Les voitures passent sur la CHAUSSEE.* (Acad.)

— Antiq. *Chaussee de Bruneaut*, Nom que l'on donne quelquefois aux voies romaines du nord de la France, qui furent réparées par les ordres de Bruneaut.

— *Rez-de-chaussee*, V. ce mot à son ordre alphabétique.

— *Ponts et chaussees*, Administration publique qui veille à la confection et à l'entretien des routes, des ponts, des canaux, des digues et autres constructions de ce genre : *Directeur général, inspecteur, ingénieur des PONTS ET CHAUSSEES. Conducteur des PONTS ET CHAUSSEES.* Il *Ecole des ponts et chaussees*, Ecole spécialement destinée à former des ingénieurs pour cette partie de l'administration. V. PONTS ET CHAUSSEES.

— *Tech.* Dans un moulin, Sorte de sac au travers duquel passe la farine. Il Pièce de la cadrature d'une montre qui porte l'aiguille des minutes.

— *Antonymes*. Accotement, banquette, trottoir.

— *Encycl.* On donne le nom de *chaussee* à la partie centrale d'une route, généralement consolidée pour résister à l'action destructive des pieds des chevaux et des roues des voitures.

La largeur des *chaussees* varie avec l'importance des routes et leur classification, comme l'indique le tableau suivant :

Larg. des chaussees.	
Routes impériales des trois classes.	7 m. à 5 m.
Routes départementales.	5 m. à 4 m.
Chemins vicinaux de grande communication.	5 m. à 3 m.

Leur profil transversal a la forme d'un arc de cercle, dont la flèche est ordinairement d'un cinquième de la corde, ce qui leur donne une pente suffisante pour l'écoulement de l'eau, sans cesser de permettre aux voitures de circuler sur toute leur largeur.

L'établissement de cette partie importante des routes comprend deux opérations qui demandent beaucoup de soin dans l'exécution; ce sont : la construction de la *forme* et la *pose des matériaux* qui la composent, et dont elle prend le nom.

On distingue les *chaussees pavées*, les *chaussees en empierrement* et les *chaussees en asphalte comprimé*.

La construction de la *forme* dépend de la nature du sol sur lequel doit reposer la route; si le terrain présente une consistance suffisante pour résister à la charge qu'il est appelé à supporter, on l'exécute par les moyens ordinaires employés dans les terrassements, en ayant soin d'en dresser le fond suivant la courbure adoptée pour le plan supérieur de la chaussee, ou horizontalement si celle-ci doit être empierrée; si le terrain est peu résistant, on répand sur le fond de l'encassement une couche de sable, de calcaires friables, ou bien on y place une assise de pierres plates sur lesquelles on en fait reposer d'autres ayant une forme conique; cette fondation doit être comprimée avec soin; enfin si le sol est tourbeux ou vaseux jusqu'à une certaine profondeur, on établit des fascines se croisant diagonalement à angle droit, pour diminuer les chances d'enfoncement de la route, les affaissements partiels, et pour répartir la charge sur une plus grande surface. Pour assécher les *chaussees* et éviter les glissements inévitables dans cette espèce de terrain, on construit, de distance en distance, de petits canaux appelés *pierrés*, auxquels on donne de 0 m. 10 à 0 m. 20 de largeur; ils se composent de petites murettes en pierre sèche que l'on recouvre d'une large pierre plate.

— *Chaussees pavées*. Quand les *chaussees* doivent être pavées, on donne à l'encassement une profondeur égale à la hauteur des pavés et à l'épaisseur de la couche de sable sur laquelle on les pose, afin de répartir la charge sur une surface plus grande que leur base, et par suite d'augmenter la stabilité de la chaussee.

Les pavés se placent sur la couche de sable par rangées perpendiculaires à l'axe de la route, de façon que les joints d'une rampe correspondent autant que possible au milieu des pavés des rampes voisines. Afin d'éviter que les matériaux ne se touchent et par suite ne se brisent en frottant les uns contre les autres, on introduit dans les joints une certaine quantité de sable, puis, avec un marteau pesant environ 17 kilogr., on serre les pavés en bout et en rive.

Les cailloux roulés que l'on emploie pour la confection des *chaussees* se disposent comme les pavés cubiques, en mettant le gros bout en bas, pour qu'ils ne s'enfoncent pas sous la charge qu'ils ont à supporter. Les vides qu'ils laissent entre eux demandent un très-grand volume de sable.

Dans plusieurs villes, et notamment à Paris, on a essayé pour les *chaussees* un système de pavage en bois, qui, outre les inconvénients qu'il présente, augmente considérablement la dépense de premier établissement. Ce système, dû à M. Benjamin Ronkin, se compose de coins en bois assemblés à rainures et à languettes, et formant deux parties distinctes, l'une inférieure servant de base, l'autre supérieure présentant aux pieds des chevaux la prise nécessaire. Les essais de ce mode de pavage ont été faits à l'Ecole polytechnique. Un autre système, importé d'Angleterre par M. le comte de Lisie et appliqué au pavage d'une partie de la rue Neuve-des-Petits-Champs à Paris, consistait à chaviller entre eux des blocs de bois coupés en biseaux et carrés à leur surface supérieure et inférieure. Les bois qui ont paru les plus propres à la fabrication des blocs sont le sapin et le pin, d'abord à cause de leur faible prix de revient, ensuite à cause de la résine qu'ils contiennent, et qui les rend moins susceptibles que les autres de se détériorer à l'humidité.

— *Chaussees en empierrement*. Quand la forme de la *chaussee* a été préparée et dressée avec soin, on répand la pierre cassée par couches successives, que l'on comprime au fur et à mesure avec une *hie* ou un rouleau en fonte dont on fait varier à volonté le poids depuis 3,000 kilogr. jusqu'à 9,000 kilogr. L'épaisseur des *chaussees* construites uniquement en petits matériaux varie de 0 m. 15 à 0 m. 30; celle des *chaussees* à un rang de pierres coniques,

de 0 m. 30 à 0 m. 35, et celle des *chaussees* à deux assises de grosses pierres, de 0 m. 40 à 0 m. 45. Le premier système de *chaussees* s'emploie lorsque le sol de la forme est solide et non sujet à se délayer; le deuxième et le troisième système s'appliquent en général lorsque le sol est peu résistant.

— *Chaussees en asphalte comprimé*. Sur le sol de la forme, on applique une couche de béton que l'on recouvre ensuite de mortier hydraulique, pour en régler exactement la surface.

La roche asphaltique, cassée en morceaux de 0 m. 06 à 0 m. 08, est chauffée sur des plaques de tôle, où elle se réduit en poudre par le décrepitage et se purge d'eau. Cette poudre, portée à une température de 115° à 120°, ou de 130° à 140°, selon qu'elle est préparée sur le lieu d'emploi ou à l'atelier, est étalée sur le béton parfaitement sec, par bandes de 0 m. 80 à 1 m., sur une épaisseur de deux cinquièmes environ plus forte que l'épaisseur définitive. Cette couche est dressée avec soin et pilonnée avec précaution, puis avec plus d'énergie, au moyen de pilons en fonte préalablement élevés à une température convenable dans des fourneaux portatifs, ou bien encore avec des rouleaux en fonte de 1,000 à 1,200 kilogr., que l'on promène sur la surface jusqu'à son entier refroidissement. Les bandes sont soudées entre elles avec une spatule en fer chauffée à blanc, au moyen de laquelle on lisse fortement les joints.

Les asphaltes que l'on emploie à Paris proviennent des mines de Seyssel et du Val-de-Travers, près de Neuchâtel; en général, on donne la préférence à ceux qui sont les plus chargés de goudron.

Ces *chaussees* coûtent environ 13 francs le mètre carré; elles remplacent très-avantageusement le macadam, sous le rapport de la propreté; elles sont peu sonores, moins glissantes que le pavé de porphyre, mais elles augmentent un peu le tirage pour les chevaux. V. ROUTE, TROTTOIR, PAVAGE, EMPIERREMENT, ASPHALTE.

CHAUSSEE (la), ancien petit pays de France, dans la province de Picardie, compris aujourd'hui, partie dans le département de la Somme, partie dans celui de l'Oise, et dont les lieux principaux étaient : Mons-en-Chaussee, Estrées-en-Chaussee, Fresnoy-en-Chaussee, Saint-Omer-en-Chaussee et Saint-Just-en-Chaussee.

CHAUSSEE (Pierre-Claude NIVELLE DE LA), poète dramatique français. V. LA CHAUSSEE.

Chaussee-d'Antin (QUARTIER ET RUE DE LA), à Paris. Sous le nom de quartier de la Chaussee-d'Antin, lisons-nous dans le *Dictionnaire* de A. Girault de Saint-Fargeau, on désigne toute la partie de Paris comprise entre l'ancien boulevard, au sud-est, et l'enceinte des anciennes barrières, au nord et au nord-est, et bornée à l'est par les rues du Faubourg-Montmartre et des Martyrs, et à l'ouest par celles de l'Arcade et du Rocher. Toute cette vaste étendue de terrain était, il n'y a guère plus d'un siècle, occupée par des champs, des marais, des jardins, des maisons de campagne, par une voirie, par le cimetière de Saint-Eustache et par le village des Porcherons, par la chapelle Sainte-Anne et celle de Notre-Dame-de-Lorette, et par la ferme nommée la Grange-Batelière.

En 1720, on commença à bâtir sur cet emplacement un quartier nouveau qui porta d'abord le nom de *quartier Gaillon*, puis celui de *Chaussee-d'Antin*, du nom de la rue principale. Le quartier de la Chaussee-d'Antin fut nommé sous la République section du Mont-Blanc et ensuite section de la Grange-Batelière. Au XVIII^e siècle, la rue de la Chaussee-d'Antin était le *Chemin des Porcherons*; elle s'appela ensuite successivement l'*Egoût-Gaillon*, la *Chaussee-Gaillon*, la *Chaussee-de-la-Grande-Pinte*, la *Chaussee-de-l'Hôtel-Dieu*, avant de prendre le nom qu'elle porte actuellement. C'est aujourd'hui une des plus belles voies de la capitale. Elle commence au boulevard des Italiens, en face la rue Louis-le-Grand, et aboutit à la rue Saint-Lazare. Comme nous venons de le dire, avant 1720, il y avait, entre les quartiers de la Grange-Batelière et de la Ville-l'Evêque, un marécage formé de lambeaux de prairies où poussaient des roseaux. Sur ce terrain vague foisonnaient les petites maisons, et ce lieu était aux routés de la Régence ce qu'avait été le Pré-aux-Clercs pour les raffins de la Ligue : un théâtre de duels et de débauches. Au bout de ce marécage s'élevait le village des Porcherons. Le village de Clichy, voisin de celui des Porcherons, en partageait la célébrité.

Les routés et les gens à la mode, financiers et grands seigneurs, prirent en quelque sorte sous leur protection la nouvelle rue de la Chaussee-d'Antin. Les hôtels s'y élevèrent rapidement. La voie prit d'abord le nom de Chaussee-Gaillon, à cause de son point de départ, qui était le boulevard en face de la porte Gaillon; elle s'appela ensuite rue de l'Hôtel-Dieu, parce qu'elle conduisait à une ferme dépendant de l'hôpital de ce nom; enfin elle fut dénommée rue de la Chaussee-d'Antin, parce que son entrée était précisément en face de l'hôtel d'Antin, depuis hôtel Richelieu. Elle prit, en 1791, le nom de rue Mirabeau, le célèbre orateur étant mort dans un hôtel qui portait le n° 42. En 1793, la rue Mirabeau prit celui de rue du Mont-Blanc, qui lui venait d'un nouveau département réuni à la République par décret du 27 novembre 1792.

Elle garda ce nom jusqu'en 1815, où elle reprit celui de Chaussee-d'Antin, qu'elle porte encore de nos jours.

Parmi les hôtels qui s'élevèrent dans cette rue dès son origine, on ne saurait oublier la petite maison de Mlle Guimard, le fameux *temple de Terpsichore*. C'est au prince de Soubise que la Guimard dut cet hôtel, pour lequel elle quitta sa maison de Pantin, dont elle était lasse, malgré les grands seigneurs, les encyclopédistes, les beaux esprits du temps, qui en avaient fait un véritable cénacle. Une fête merveilleuse inaugura le *temple de Terpsichore*. Il contenait un théâtre de cinq cents places. Mais la diva fut forcée par le malheur de mettre, en 1786, son hôtel en loterie : un pharmacien en occupa aujourd'hui le rez-de-chaussee.

Le cardinal Fesch, oncle de Napoléon, eut aussi son hôtel rue de la Chaussee-d'Antin. Cet édifice a disparu récemment sous le marteau des démolisseurs, pour faire place à une nouvelle grande voie de communication débouchant rue Saint-Lazare en face de l'église de la Trinité. Cet hôtel n'aurait d'ailleurs rien de remarquable.

On essaya, sous le dernier règne, de faire revivre les souvenirs galants de la Chaussee-d'Antin : un entrepreneur imagina d'ouvrir des fêtes vénitiennes ou soi-disant telles, dans le casino Paganini. L'essai fut malheureux; le casino Paganini, fondé dans un hôtel somptueux, possédait de riches salons et des jardins embaumés qui ne le sauvèrent pas de la ruine.

Aujourd'hui, la rue de la Chaussee-d'Antin est une des voies les plus brillantes de Paris. Placée comme elle l'est en plein mouvement, en pleine vie parisienne, elle reçoit du boulevard, ce foyer perpétuel, une activité et un éclat prodigieux. C'est à l'angle de la rue de la Chaussee-d'Antin et du boulevard des Italiens qu'est situé le café Foy, ce rendez-vous des heureux du jour, où la gentry parisienne ne saurait manquer de prendre au moins un repas par jour, sous peine de déroger à toutes les lois de la *fashion*. A l'angle opposé, on construit en ce moment le nouveau théâtre du Vaudeville. D'importants travaux de voirie s'accomplissent aussi aux abords de la rue de la Chaussee-d'Antin, car le voisinage du nouvel Opéra a nécessité l'ouverture de rues nouvelles.

La Chaussee-d'Antin a aujourd'hui entièrement perdu sa réputation galante; elle est surtout le siège du commerce élégant et de l'aristocratie financière. Les bijoutiers, les maroquiniers, les papetiers de luxe y sont nombreux; de vastes hôtels sont occupés par des banques, des bureaux de finance ou de grandes compagnies.

CHAUSSEE DES GEANTS (en anglais *Giant's Causeway*), curiosité naturelle du nord de l'Irlande, dans le comté d'Antrim, en face de l'île Rathlin, ainsi appelée parce que, d'après une tradition populaire, ce furent les géants qui la construisirent pour relier, à travers le canal d'Irlande, l'Irlande à l'Ecosse. Ce promontoire extraordinaire consiste en un vaste mole formé par des colonnes de basalte qui s'avancent à une grande distance dans la mer. Il se divise en trois parties distinctes : l'orientale, celle du milieu et l'occidentale, composées d'environ 40,000 colonnes polygonales de basalte, qui s'élèvent de 1 m. à 12 m. au-dessus du niveau de la mer, et s'enfoncent dans la terre à des profondeurs inconnues. Ces colonnes sont rapprochées les unes des autres de manière à ne laisser entre elles aucun interstice, et elles sont divisées en segments dont l'épaisseur varie de 0 m. 10 à 0 m. 20, et qui sont admirablement adaptés les uns aux autres. La Chaussee des Géants s'étend le long de la côte, sur une distance de plusieurs kilomètres, mais, pour bien la voir, il faut en faire le tour en bateau, et la contempler de la mer à une distance convenable.

Comme les volcans éteints de la France, de l'Italie et de l'Allemagne présentent, dans leurs environs, des phénomènes analogues à ceux qu'on observe sur cette côte de l'Irlande, quelques savants n'ont pas hésité à regarder la Chaussee des Géants comme une production de feux souterrains. Cependant, l'origine des basaltes n'étant pas suffisamment connue, les géologues ne sont pas tous d'accord à ce sujet : les uns rapportent aux feux des volcans les principales modifications éprouvées par la couche superficielle de la terre; les autres veulent tout expliquer par le mouvement des eaux.

La France possède aussi sa Chaussee des Géants, loin des bords de l'océan, loin du ciel brumeux de l'Irlande, dans le département de l'Ardèche, au milieu d'une contrée tourmentée, volcanique, qui rivalise avec la Suisse pour le pittoresque, et avec la Provence pour la douceur du climat. Dans le canton de Vals, sur les bords de la Volane, des parois de prismes basaltiques côtoient la rivière sur une étendue de plus de 10 kilom.

CHAUSSEMENT s. m. (chô-se-man — rad. chausser). Vieux mot qui signifiait CHAUSURE.

CHAUSSE-PIED s. m. Instrument le plus souvent de corne, ou bande de cuir dont on se sert pour mettre plus facilement sa chaussure. Il Plur. CHAUSSE-PIEDS.

— Fig. Instrument, moyen de réussite :

L'héritière de Pyney était fort riche par le défaut des enfants du premier lit, dont l'état parut à M. le prince un CHAUSSE-PIED pour faire Bouteville duc et pair. (St-Sim.)

CHAUSSEUR v. a. ou tr. (chô-sé — du lat. *calcare*; de *calceus*, soulier. Voir, pour plus de détails, le mot CHAUSSURE.) Mettre à son pied ou à celui d'un autre, introduire son pied ou celui d'un autre dans : CHAUSSEUR des bottes. CHAUSSEUR une paire de bas. CHAUSSEUR des souliers à un enfant, des sandales à un évêque. ■ Munir d'une chaussure, mettre une chaussure à : CHAUSSEUR son pied droit. CHAUSSEUR un enfant.

Je chausse mes pieds nus de ses souliers à clou. LAMARTINE.

— Faire habituellement les chaussures de : *Ce cordonnier me chausse depuis longtemps. C'est lui qui chausse toute la maison.*

— En parlant de la chaussure, Etre porté aux pieds de ; convenir, aller au pied de : *Les souliers qui me chausseront ne sont pas encore payés. Ces bas, ces souliers me chausseront, me chausseront assez bien, ne me chausseront pas du tout.*

— Par plaisant. Mettre, poser sur soi : CHAUSSEZ votre habit et partons. Vous n'avez pas bien chaussé vos besicles sur les prophéties que vous faites. (Mme de Sév.) Sans-culotte en 1793, Napoléon chausse la couronne de fer en 1804. (Balz.)

— Pop. Aller, plaie, convenir, accommoder : *Ah! cela nous chausserait proprement. (Balz.) Les diamants! ça me chausse. (Mélesville.)* ■ Plus trivialement encore : *Cela me botte.*

— Fig. S'infatuer, s'embéguiner, se coiffer de : CHAUSSEUR une opinion, une idée. Quand une fois il a chaussé une idée, pas moyen de le faire déborder. ■ Accommoder, conformer : *Considérant le pauvre mendiant à ma porte, souvent plus enjôlé et plus sain que moi, j'essayai de chausser mon âme à son biais. (Montaigne.)* Ce sens est vieux.

— Absol. Faire de la chaussure : *Ce cordonnier chausse bien, chausse mal. Il n'y a que lui pour bien chausser.* ■ Aller, convenir en parlant de la chaussure : *Ces souliers ne chausseront pas.*

— Loc. fam. *N'être pas oisé à chausser*, Avoir le pied mal conformé, trouver difficilement des chaussures pour son pied, et fig. Etre difficile à convaincre ou à satisfaire :

Esprits ruraux volontiers sont jaloux,
Et sur ce point à chausser difficiles,
N'étant point faits aux coutumes des villes. LA FONTAINE.

— *Chausser les bottes de sept lieues*, Se jeter dans tous les écarts de l'imagination. Se dit par allusion au conte du *Petit Poucet* : *L'esprit de tout rêveur chausse les bottes de sept lieues. (V. Hugo.)*

— *Chausser sa tête*, Se mettre une idée dans la tête :

J'aurai chausser ma tête, et l'on me contraindra!
Ah! vous verrez comme on réussira! REONARD.

— Loc. poétiq. *Chausser le cothurne*, Ecrire ou jouer des tragédies; prendre un ton très-élevé, enfler son style :

Mais quoi! je chausse ici le cothurne tragique!
Reprenons au plus tôt le brodequin comique. BOILEAU.

■ *Chausser le brodequin*, Ecrire ou jouer des comédies; prendre un ton comique ou badin. — Chevalier. *Chausser les éperons* à quelqu'un, Lui attacher les éperons en le recevant chevalier : *Je venais de chausser l'épéron du libérateur du Saint-Sépulchre. (Chateaub.)* L'officiant me chausse les éperons en me donnant accolade. (Chateaub.)

Nous te voulons tous deux chausser les éperons. C. DELAVIGNE.

— *Chausser de près les éperons à quelqu'un*, Le poursuivre de près dans sa fuite.

— Manég. *Chausser les étriers*, Enfoncer trop avant ses pieds dans les étriers.

— Art vétér. *Chausser une vache*, Envelopper de linge le paturon d'une vache fatiguée.

— Fauconn. *Chausser la grande serre d'un oiseau*, Entourer l'ongle du gros doigt de l'oiseau avec un morceau de peau qui lui sert d'entrave.

— Mus. *Chausser les voix à leur point*, Proportionner l'étendue des chants, tant au grave qu'à l'aigu, à l'étendue des voix qui doivent les chanter.

— Agric. *Chausser un arbre, une plante*, Ramener de la terre au pied d'un arbre ou d'une plante, pour augmenter la vigueur de sa végétation, pour la mieux enraciner ou pour accroître la production : *Quand on chausse des pommes de terre, on fait naître de nouvelles racines à la base des tiges. (Bosc.)* ■ On dit aussi BUTTER.

— v. n. ou intr. Avoir le pied fait pour des chaussures : d'une longueur déterminée : CHAUSSEUR à six, à sept points.

— Fig. *Chausser à même point*, Etre de même humeur.

Se chausser v. pron. Mettre sa chaussure : *Cet enfant ne sait pas se chausser.*

— Loc. fam. *Se chausser de*, S'empêtrer, s'infatuer de : *Lorsque Paris se chausse d'une manie ou se coiffe d'une toquade, il en devient idiot. (Alb. Second.)*

— *Se chausser la tête pour quelqu'un*, S'en enticher, s'en coiffer : *Il est prévenu et s'est chaussé la tête pour ce vilain baron. (Brueys.)*

— *Se chausser au même point*, Avoir la même humeur, le même caractère :

Toutes, en fait d'amour, se chaussent en un point. REONARD.

■ On dit aussi *Chausser à même point*.

— **Antonyme**. Déchausser.

CHAUSSETIER s. m. (chô-se-tié — rad. *chaussette*). Ouvrier qui fait, marchand qui vend des bas et autres articles de bonneterie : *Quand nous voyons un homme mal chaussé, nous disons que ce n'est pas merveille s'il est chaussetier. (Montaigne.)* ■ On dit aujourd'hui BONNETIER.

CHAUSSE-TRAPE s. f. Art milit. Nom donné à des fers à plusieurs pointes aiguës disposées de façon que l'une soit toujours en haut, et que l'on sème dans un champ pour empêcher l'ennemi de s'y engager : *On jette des CHAUSSE-TRAPE dans les gués, dans les avenues d'un camp, pour enfermer les hommes et les chevaux. (Acad.)* ■ Pieu aigu que l'on enfonce autrefois parmi les herbes, pour servir au même usage. ■ *Chausse-trape brûlante*, Sorte de brûlot que les assiégés lançaient autrefois sur les assiégeants.

— Chass. Machine de fer servant de piège pour prendre des loups et d'autres bêtes : *Dresser une CHAUSSE-TRAPE. Prenez garde; on a dressé là une CHAUSSE-TRAPE.*

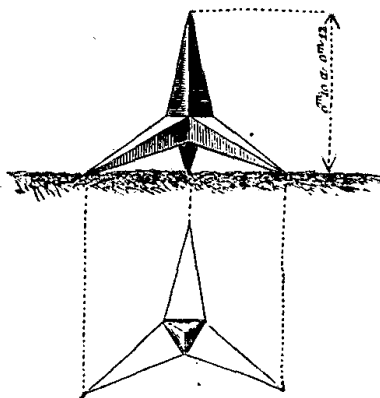
— Fig. Piège, ruse que l'on emploie pour tromper : *Ses CHAUSSE-TRAPE furent si bien tendues que les infortunés s'y prirent tous. (Balz.)* Ceux à qui le cœur et la main tremblent ont, pour faire tomber leurs victimes, des CHAUSSE-TRAPE de combinaisons scélérate. (Th. Gaut.)

— Moll. Nom vulgaire d'une coquille du genre rocher.

— Bot. Nom vulgaire d'une espèce de centauree : *On ne trouve pas la CHAUSSE-TRAPE dans le nord de l'Europe. (Bosc.)* La CHAUSSE-TRAPE est très-commune dans les lieux stériles. (A. Dupuis.)

— Blas. Meuble d'armoiries qui représente un instrument de fer garni de quatre pointes disposées en triangle : *Bérault : D'azur, semé de CHAUSSE-TRAPE d'or, au bossard du même, brochant sur le tout. — Chemillé : D'or, semé de CHAUSSE-TRAPE de sable. — Guetteville de Guenonville : D'argent, semé de CHAUSSE-TRAPE de sable. — D'Esttrappes : D'argent, au chevron de gueules accompagné de trois CHAUSSE-TRAPE de sable. — Le Picart : De gueules, à trois CHAUSSE-TRAPE d'argent.*

— Encycl. Art milit. On fabrique les *chausse-trapes* en fer, en soudant à la forge par leurs têtes trois gros clous, et étirant la soudure pour former la quatrième pointe, ou encore en soudant en croix deux barreaux, dont on écarte les quatre pointes de manière à les diriger suivant les quatre axes d'un tétraèdre régulier. On obtient aussi des *chausse-trapes* par la coulée en fonte douce. Ces *chausse-trapes*, fabriquées de diverses manières, ont des formes peu différentes, et toujours les mêmes dimensions. La figure ci-jointe représente une *chausse-trape* coulée en fonte douce.



On place les *chausse-trapes* à 0 m. 30 environ les unes des autres, dans le fond des fossés, dans les gués, qui deviennent par ce moyen impraticables, sur les glaciés et, en un mot, dans tous les endroits où l'on veut rendre la marche de l'ennemi difficile, sinon impossible.

— Bot. La *chausse-trape* est une espèce de centauree vivace, à tige dressée, très-rameuse, à capitules entourés de bractées épineuses, trifurquées, rappelant par leur forme l'engin de guerre de même nom. Cette plante est très-commune dans les lieux stériles et au bord des chemins, où ses fleurs purpurines s'épanouissent dans le cours de l'été. Toutes ses parties possèdent une saveur amère plus ou moins prononcée; on prétend néanmoins que c'était une des plantes employées par les Juifs pour assaisonner l'agneau pascal, et que les Arabes s'en servent encore pour le même objet. Dans nos contrées, on mange quelquefois sa racine et ses feuilles, et surtout les écailles de son involucre, dont la saveur est assez agréable, et qu'on pourrait consommer en guise d'arichaut, si elles ne renfermaient une quantité trop minime de matière alimen-

taire. Les fleurs sont recherchées par les abeilles, et les graines servent à la nourriture des poules. La racine est assez douce, et a jouti autrefois d'une vogue extraordinaire pour le traitement des maladies des voies urinaires. Les feuilles sont très-amères, et ont été administrées avec succès, sous forme de décoction, de suc ou d'extrait, contre les fièvres intermittentes. Les fleurs possèdent des propriétés encore plus actives. Cette plante est quelquefois tellement abondante dans les pâturages, qu'il devient nécessaire de la détruire, en la coupant entre deux terres pendant l'hiver.

CHAUSSETTE s. f. (chô-sè-te — dimin. de *chausse*, qui a signifié bas). Demi-bas que l'on porte seul ou sous le bas ordinaire : *Une paire de CHAUSSETTES. Des CHAUSSETTES de fil, de laine, de coton. Mettre ses CHAUSSETTES.*

— Pop. *Chaussettes de deux paroisses*, Chaussettes dépareillées.

CHAUSSIER (François), célèbre chirurgien et anatomiste français, né à Dijon en 1746, mort en 1828. Fils d'un artisan, il commença ses études médicales au milieu de la plus extrême pauvreté. Lorsqu'il se sentit assez fort pour enseigner ce qu'on lui avait appris, il donna des répétitions, et leur mince produit, ajouté à la pension de 30 fr. que lui faisait sa mère, lui permit alors de vivre sans le secours de personne. Reçu docteur, il s'établit à Dijon, se maria, et fut nommé chirurgien des prisons et médecin de l'hôpital. Au même temps, il fut chargé de rédiger les rapports juridiques pour les affaires médico-légales, ce qui fut pour lui une source féconde de travaux, dont nous dirons quelques mots plus loin. En 1769, à vingt-trois ans, Chaussier ouvrit à ses frais un cours d'anatomie descriptive et d'anatomie comparée, auquel il admit les élèves de l'école de peinture, et, précurseur des chirurgiens allemands et italiens, il fit le premier des leçons cliniques sur les maladies des yeux. Au bout de onze ans, les états de Bourgogne, voulant donner un témoignage de reconnaissance à Chaussier, lui votèrent des honoraires. L'Académie de Dijon institua également, d'après son exemple, des cours publics sur les différentes branches des sciences naturelles, et appela Maret et Guyton de Morveau pour y professer. C'est à cette époque que Chaussier publia ses instructions sur les inhumations précipitées, ses observations sur les valvules, sur l'abus des onguents et sur le rachitisme. Les mémoires qu'il envoya à l'Académie de chirurgie sur ces deux derniers sujets lui valurent des médailles d'or. En 1776, il lut un rapport sur la structure et les usages des épilpions. Les années suivantes, il écrivit des remarques sur les propriétés absorbantes du sel sédatif de mercure, sur les phénomènes consécutifs à l'inflammation des gaz aériens, sur l'emploi de l'air vital pour ramener la respiration chez les enfants malades; il fit même, à cette occasion, des expériences très-nombreuses, qui lui servirent dans quelques cas de phthisie. Correspondant de la Société royale, associé de l'Académie de chirurgie, des Académies royales de Nîmes, de Toulouse, de Montpellier, Chaussier était consulté par les administrations de toutes les provinces pour les cas de médecine légale et les instructions à donner aux paysans contre les morsures des serpents et des animaux venimeux. Le petit traité que Chaussier publia sur ce dernier sujet, en collaboration avec Enaux, est encore aujourd'hui regardé comme un chef-d'œuvre, et les antidotes qu'il recommande n'ont pas cessé d'être indiqués. Chaussier concourut, en 1783, à la description de l'aérostas de l'Académie de Dijon, avec Bertrand et Guyton. Il coopéra aux opuscules de chirurgie publiés par Lombard et Thomassin.

Ici commence une autre période dans la vie de Chaussier. La Révolution était arrivée, et de grandes réformes allaient être faites dans l'enseignement médical. Sur la proposition de la Société royale, Chaussier et Fourcroy furent chargés d'élaborer un projet d'écoles générales; on sait quel en fut le résultat : trois écoles furent fondées, et Chaussier fut choisi pour la chaire d'anatomie et de physiologie de Paris. Lors de la création de l'Ecole polytechnique, il en fut le médecin. Plus tard, il obtenait une place à la Maternité, et était envoyé dans les départements comme président des jurys médicaux. Tant de travaux ne l'épuisèrent pas, car ce fut alors qu'il donna cette longue série d'ouvrages et d'études qui ont immortalisé son nom. Pendant vingt-huit ans, il professa à Paris, et s'il cessa ses cours six ans avant sa mort, c'est un ordre ministériel qu'il en faut accuser. Chaussier mourut d'une attaque de paralysie, au moment où il venait de dicter un discours pour la distribution des prix de la Maternité.

Esprit vaste et généralisateur, Chaussier possédait des connaissances très-étendues. Ses cours avaient un caractère encyclopédique; des digressions et des réticences même faisaient comprendre que l'anatomiste pouvait, à juste titre, se flatter d'être un physiologiste et un médecin éminent. Jamais un aperçu ne s'ouvrait devant lui sans qu'il eût la tentation d'y jeter un regard profond, et son génie scrutateur et facile y découvrait toujours quelque chose de neuf et d'intéressant.

Ses *Tables synoptiques*, un des travaux scientifiques les plus remarquables du XVIII^e siècle, forment un ensemble de plans séparés, d'esquisses générales parfois incomplètes et super-

ficielles, mais qui témoignent néanmoins d'un esprit ample et fécond. Chaussier avait écrit peu de traités sur l'anatomie et la physiologie, mais il connaissait à fond tous ceux qui étaient publiés en France ou ailleurs, et son esprit méthodique savait tirer grand parti de cet arsenal. Quoique la partie philosophique de ses *Tables synoptiques* soit peu importante, on peut dire que l'auteur est vitaliste, et qu'on y sent l'inspiration des docteurs de Montpellier. Ses classifications des muscles sont remarquables par leur simplicité; il prend pour point de départ des noms les étymologies des attaches. Il faut cependant faire observer qu'en se servant presque toujours de mots grecs, il a eu la grave inconscience de garder des néologismes latins et français.

Chaussier publia aussi des *Tables chirurgicales*; mais ce sont surtout ses travaux sur la médecine légale qui ont fait sa réputation. Le premier écrit qu'il donna sur cette matière fut : *Considérations générales sur un point important de justice criminelle* (1790), ouvrage où il se montre beaucoup plus criminaliste que médecin. En 1814, il publiait des *Dissertations sur la manière de procéder à l'ouverture des cadavres dans les cas judiciaires*; puis sur l'*Ecchymose, la sigillation, la contusion, la meurtrissure*. Peu de temps auparavant, il avait déjà donné un mémoire intitulé : *Consultations médico-légales sur une accusation d'empoisonnement par le sublimé corrosif* (1811). Tous les rapports, mémoires, traités, articles de journaux écrits par Chaussier sont sans aucune valeur littéraire. Son éloquence était d'ailleurs à peu près nulle, et s'il n'avait pas eu cet esprit de méthode et de clarté qui le caractérisait, s'il n'avait pas dévoilé des aperçus neufs et originaux, il est à croire qu'il n'eût jamais compté un élève à ses cours. La postérité lui a néanmoins conservé une place dans son panthéon, car il contribua beaucoup aux progrès de la science moderne par ses critiques savantes, par son érudition rare et par ses observations fines et curieuses.

CHAUSSIER (Hector), auteur dramatique et médecin français, né à Paris vers 1775, fils du précédent. On a de lui quelques ouvrages de médecine dont la plupart sont sans doute des rééditions des mémoires de son père sur les mêmes sujets : *Contre-poisons ou Moyens reconnus les plus efficaces pour combattre l'effet des diverses espèces de poisons, etc.* (3^e édit., 1819, in-12); *Manuel pratique des contre-poisons* (2^e édit., 1836); *Traité sur la goutte, et des moyens de la guérir; Vivants et morts, et moyen de prévenir cette erreur* (1819, in-8), etc. — Au théâtre, il a donné, seul ou en collaboration avec Martainville, Villiers, Châteauneuf, Bizet et quelques autres : le *Concert de la rue Feydeau* ou l'*Agrement du jour*, un acte, représenté aux Variétés-Montansier, le 19 janvier 1795; *Anacréon à Suresne*, hilarodie en trois actes (1797, in-8); les *Diableries* ou *Gilles ermite*, hilarodie en trois actes, précédée du *Comité de Lucifer*, prologue en un acte, sans date (1797, in-8); le *Parachute*, comédie-parade en un acte, mêlée de vaudevilles (an VI-1798, in-8); *Un trait d'Helvétius*, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, représentée au théâtre Molière, le 12 vendémiaire an IX (in-8); *Un et un font onze*, vaudeville, etc. Citons aussi quelques mélodrames : *Maria ou la Forêt de Limbert*, en trois actes (an VIII, in-8); les *Prestiges* ou *Anne et Solis*, en trois actes (an X, in-8); la *Vielleuse du boulevard*, en trois actes (an XI). Hector Chaussier a donné en collaboration avec Bizet : le *Tombeau*, ouvrage posthume d'Anne Radcliffe, traduit sur le manuscrit (1799, 2 vol. in-12; 3^e édit., 1821); le *Pacha* ou les *Coups du hasard et de la fortune*, par les auteurs du *Tombeau* (1799, in-12), traduit comme le précédent en espagnol (Paris, 1825). On lui doit encore : le *Gros lot* ou *Une journée de Jocrisse au Palais-Egalité* (1809, in-18); *L'Enfant Jésus* ou le *Fils sans père* (1801, in-12), et les *Crimes du Vaudeville*, vaudeville en un acte (1801), qui ne paraît pas avoir été imprimé.

CHAUSSIN, bourg de France (Jura), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. S.-O. de Dôle, sur la rive gauche du Doubs; pop. aggl. 1,190 hab. — pop. tot. 1,199 hab. Commerce de fil, légumes, volailles, beurre, œufs, bétail, chevaux. L'église, construction de la Renaissance, renferme quelques bons tableaux.

CHAUSSINE s. f. (chô-si-ne — rad. *chaux*). Miner. Nom donné, dans les houillères de l'Auvergne et du Velay, à une variété de houille sèche qui est propre à la cuisson de la chaux.

CHAUSSON s. m. (chô-sou — rad. *chausse*). Chaussure qui ne couvre que le pied, et qui se met dans le soulier, sous ou sur le bas : *Une paire de CHAUSSONS. Des CHAUSSONS de toile, de fil, de coton, de flanelle. En se levant, le pli d'un CHAUSSON lui a déplié; toute la journée sera orangeuse. (Fén.)* ■ Chaussure d'étoffe ou de lisière que l'on met quelquefois en guise de pantoufle, pendant l'hiver : *De bons CHAUSSONS bien fourrés.*

— Pop. Compagnon, associé : *Un scieur de long ne peut travailler sans un CHAUSSON. Cette ferme ferait bien pour moi, mais il me l'aurait trouver un CHAUSSON.*

— Argot. Femme usée de débauche.

— Loc. fam. *Un peigne dans un chausson*, Un équipage, un ameublement fort misérable : *Le comte d'Avaux est parti pour Lyon, et puis*

à Venise : l'équipage de Jean de Paris n'était qu'un peigne dans un chausson au prix du sien. (Mme de Sév.)

... Le luxe mis hors d'arçon
Ne montre, pour tout équipage,
Qu'un peigne dans un chausson.

SAINT-AMAND.

« Tout son équipage tiendrait dans un chausson, Se dit d'une personne fort mal équipée : Non baron de qui l'équipage
Se transporte dans un chausson,
Mais baron de haut parentage.. »

CHAULIEU.

— Jeux et escrime. Sorte de soulier plat, léger, à semelle douce, que l'on met pour se livrer à certains exercices, notamment au jeu de paume et à l'escrime. « Combat à coups de pied, qui a ses principes et ses règles comme l'escrime, et dans lequel les champions ont la précaution de remplacer leurs souliers par des chaussons : *Cette polémique ressemblait à l'éloquence ancienne de la chaire, comme le chausson ressemble à la lutte antique.* (A. Karr.)

— Chorégr. *Chaussons de bal, de danse*, Souliers fort légers que l'on met pour danser.

— Pâtiss. Sorte de pâtisserie faite d'un rond de pâte plié en deux, et contenant de la marmelade de pommes, de la compote ou de la confiture : *Les chaussons se mangent froids.*

— Encycl. Hist. Le mot *chausson* désignait autrefois ce que nous appelons des chaussettes, c'est-à-dire ces sortes de demi-bas qui ne montent qu'un peu au-dessus de la cheville du pied. Les simples soldats de l'armée française, dans l'ancien régime, n'en portaient pas. On trouve à ce sujet, dans les *Mémoires* ou *Souvenirs* et *anecdotes* du comte de Ségur (t. I, p. 33), un mot singulier d'un grognard de l'armée de Louis XV. C'était en 1767, au camp de Compiègne; le jeune comte n'ayant pas encore treize ans accomplis avait été présenté au roi par le maréchal marquis de Ségur son père. « Après les réves et les manœuvres, dit-il, le roi fit à mon père l'honneur de venir souper chez lui... Je me souviens toujours d'un mot échappé à un grenadier pendant ce repas, et qui me frappa. La table était servie sous une immense tente; elle était à peu près de cent couverts. Des grenadiers portaient les plats. L'odeur que répandaient ces soldats dans un lieu étroit et chauffé blessa la délicatesse des organes du prince. « Ces braves gens, dit-il un peu trop haut, sentent diablement le chausson. — C'est, répondit brusquement un grenadier, parce que nous n'en avons pas. » Un profond silence suivit cette réplique. »

C'est là, nous pouvons le dire, un mot avant-coureur de la Révolution française et qui l'annonce de loin; et nous ne serions pas surpris que ce grenadier obscur et innoïmé soit devenu dans la suite, quoiqu'un peu vieux, sinon maréchal de France sous l'Empire, au moins général de brigade ou de division sous la République.

— Escrim. Le *chausson* ou *boxe française* est un art plus utile que noble. C'est l'escrime sans fleuret, c'est l'arme de ceux qui n'en ont pas. Autrefois, on ne connaissait que la *savate*, exercice dans lequel les pieds jouaient le principal rôle. La ville de Cuen passe pour en avoir été le berceau. On cite, parmi les maîtres anciens, l'ancien, l'ancien, l'ancien, Baptiste, qui compta le duc de Berry au nombre de ses élèves; Mignon, Rochereau, Carpe, Champagne, François, Toulouse et Gadou.

La boxe anglaise, importée, dit-on, en France par les prisonniers des pontons, fit voir les lacunes et les imperfections de la savate. Des maîtres hardis entreprirent de fusionner ces deux arts, et l'on eut le *chausson*. Lecour, Loze, Pisseux comptent parmi les professeurs célèbres. Aujourd'hui, le *chausson* est enseigné dans presque toutes les salles d'armes.

Le développement des muscles, l'emploi raisonné des armes naturelles, la combinaison de l'attaque et de la parade, l'enchaînement des coups, tel est l'objet de cet exercice, aussi difficile que l'escrime. La manière de se tenir, de fermer le poing, de lever la jambe, de détacher un coup droit dans la poitrine et dans la figure, de lancer le *coup de pied en vache* ou temps d'arrêt en pleine poitrine, constituent les premiers éléments. Après quelques essais, on arrive à donner un coup de pied dans la mâchoire ou dans l'œil; puis on aborde la *serie*, qui consiste en une suite rapide et raisonnée de coups de pied et de coups de poing. Le professeur vous enseigne ensuite les coups particuliers : passements de jambe ou de main sous le jarret de l'adversaire pour le jeter à terre, coups de tête dans l'estomac, coups de fourchette dans les yeux, etc., etc.

Il est certain que l'étude peut donner à tel ou tel muscle une force et une adresse extraordinaires. Quelques connaissances de statique ou de dynamique vous conduisent ensuite à des combinaisons dont le résultat est fait pour étonner. C'est ainsi que l'on a vu des hercules tombés, suivant l'expression technique, par des gamin. Tout le monde se rappelle les exploits du prince Rodolphe dans les *Mystères de Paris* : le *chausson* entra pour une large part dans ses succès. Sans prétendre à de pareils triomphes, chacun peut arriver à soutenir des luttes disproportionnées en apparence. Que pourrait craindre celui qui pratiquerait sans hésitation les règles dont M. Théophile Gautier, un ancien adepte du *chausson*, a donné les formules magistrales ?

« Si un homme vous attaque et vous prend par le collet, vous lui saisissez le poignet à deux mains et vous faites un revers sur les talons; le coude de l'assaillant se trouve placé sur votre épaule; vous faites une pesée qui lui rompt le bras placé à faux à l'articulation de la saignée.

« Si un homme très-vigoureux vous entoure de ses bras et que vous ne puissiez vous dégager, appliquez-lui la paume de la main sur le menton ou sur le nez, pour lui renverser la tête en arrière; la douleur qu'il éprouvera sera si atroce qu'il lâchera prise sur-le-champ. »

En somme, quand on possède à fond le *chausson*, on peut rendre un coup de pied ou un coup de poing mortel : résultat déplorable assurément, mais qui, si l'on est dans le cas de légitime défense, ne laisse pas d'avoir son bon côté.

CHAUSSEONNER v. a. ou tr. (chô-so-né — rad. *chausson*). Pop. Donner des coups de pied à : *Tu vas te faire chausseonner.*

CHAUSSEONNERIE s. f. (chô-so-ne-ri — rad. *chausson*). Fabrication, commerce, magasin de chaussons et de pantoufles.

CHAUSSEONNIER s. m. (chô-so-nié — rad. *chausson*). Celui qui fait ou vend des chaussons et des pantoufles.

— Adjectiv. : *Quarier chausseonnier. Marchand chausseonnier.*

CHAUSSEURE s. m. (chô-su-re. — Ce mot vient directement du latin *calceus*, de *calx*, talon. Voici les principales analogies que fournissent les autres langues : Nous trouvons en persan *kālāk*, *kāliyār*, soulier, sandale, et *kālidān*, fouler aux pieds; en kourde, *kalek*; en ossète, *tzuluk*; en grec, *kalikios*, botte, et *kalikioti*, souliers; en lithuanien, *czulka*, bas; en russe, *culoku*, bas. On trouve aussi un autre nom de la chaussure qui n'a certainement aucun rapport avec le latin *calceus*, bien qu'il ait une certaine ressemblance de son avec notre mot *chausse*; c'est le persan *kaush*, soulier, du sanscrit *kōṣṭi*, *kōschī*, soulier, sandale; en arménien, *goshig*; en kashgarien, *kosh*, soulier, botte; en ossète, *kochugi*, soulier d'écorce; en gothique, *skōchs*, soulier; en anglosaxon, *scōh*; en scandinave, *skor*; en ancien allemand, *scuoh*, etc., etc. Ce dernier nom, du reste, est important, parce que le sanscrit *hōci* désigne proprement, comme *kōpa*, une gaine, une enveloppe, un fourreau, etc.). Partie du vêtement qui couvre le pied et souvent une partie de la jambe : *CHAUSSEURE solide, élégante. CHAUSSEURES pour hommes, pour dames, pour enfants. Mettre sa CHAUSSEURE. Ouvrir un magasin de CHAUSSEURES. Il faut juger des femmes depuis la CHAUSSEURE jusqu'à la coiffure exclusivement.* (La Bruy.) Les héros d'Homère, quand ils se préparaient au combat, sont représentés sans CHAUSSEURE. (Bachellet.)

Je veux que sur mon pied soit faite ma chaussure. MOLIÈRE.

— Par ext. Action de fournir quelque un de cette partie du vêtement : *Ma CHAUSSEURE me coûte très-cher. Je dépense beaucoup d'argent pour la CHAUSSEURE de mes enfants.*

— Loc. fam. *Chausseure à tout pied*, Chose banale, sans originalité, sans caractère propre : *Les digressions sont des chausseures à tout pied fort connues des cordonniers de la littérature. Tout se trouvait dans cette confession d'Augsbourg : les zwingliens, malins et railleurs, l'appelaient la botte de Pandore d'où sortaient le bien et le mal, la pomme de discorde entre les dèesses, une CHAUSSEURE à tous pieds.* (Boss.)

— *Trouver une chaussure à son pied*, Rencontrer justement ce dont on a besoin, ou une personne en état de tenir tête : *M. Courtaud a trouvé CHAUSSEURE à son pied... et quelque chose que fasse et qu'entreprene le dit Courtaud, c'est chose certaine qu'il n'aura jamais le dernier.* (Gui Patin.)

— *Avoir un pied dans deux chausseures*, Pouvair choisir entre deux partis également avantageux. « *Cordonnier, pas plus haut que la chaussure!* mot emprunté à Apelle, et qui signifie que nous ne devons pas nous mêler de juger les choses qui sont au-dessus de notre intelligence.

— *Chausseure podophile*, Genre de chaussure sans couture et imperméable, inventée en 1844.

— *Chausseure de propreté*, Sorte de chaussure assez large pour contenir le soulier, et qu'on mettait dans l'intérieur des maisons.

— *Epithètes*. Fine, élégante, mince, souple, légère, mignonne, gracieuse, riche, étroite, élevée, lourde, solide, grossière, rustique.

— Encycl. Les premiers hommes allaient pieds nus comme ils étaient sortis du sein de la nature, leur mère. La première *chaussure* dont ils aient eu consista probablement dans une simple semelle de bois ou de cuir, qu'ils nouaient par-dessus le pied avec des laines ou des courroies. Peu à peu ils employèrent pour préserver le pied les diverses matières qu'ils avaient apprises à façonner, et bientôt ils ajoutèrent à cette simple semelle une espèce de demi-bottine d'écorce d'arbre ou de peau, qui leur couvrait le pied et le bas de la jambe. Quand l'état sauvage ils furent passés à un état supérieur de civilisation, la semelle grossièrement attachée succéda à une sorte de sandale fixée par des bandelettes autour de la jambe, jusqu'au genou.

Les chaussures des anciens peuvent dès lors

se diviser en deux espèces bien distinctes : celles qui couvraient entièrement le pied, comme nos souliers, et qui s'appelaient *calceus*, *mulleus*, *pero*, *phacastum*; et celles qui se composaient d'une ou plusieurs semelles, avec des bandelettes qui liaient le pied nu par-dessus; on les nommait : *caliga*, *solea*, *crepida*, *baxa*, *sandalium*.

Le *pero* était composé de peaux de bêtes non tannées, tandis que le *calceus* et le *mulleus* étaient faits de peaux de bêtes préparées avec de l'alun. Dans les premiers temps de la république romaine, temps de simplicité, toutes les *chaussures* étaient faites en peaux de bêtes non tannées; celle qu'on appelait *mulleus*, qui était préparée avec de l'alun, et de couleur rouge, avait été anciennement en usage chez les rois d'Albe, et fut réservée aux églises et aux magistrats; encore ne s'en servaient-ils qu'aux jours solennels, aux triomphes et aux jeux publics. Le *calceus* et le *mulleus* couvraient tout le pied et montaient jusqu'au milieu de la jambe. On fit un crime à César de se servir du *mulleus*, parce que c'était la *chaussure* des rois d'Albe, et qu'elle révélait ainsi des prétentions à la royauté. C'est du *mulleus* que parait venir le nom de nos modernes mules. Lorsque le luxe envahit le monde romain, le *mulleus* devint la plus précieuse de toutes les *chaussures*. On le teignit de toutes couleurs, on le couvrit d'or et de pierreries. L'empereur Héliogabale l'orna non-seulement de pierres précieuses, mais encore de pierres gravées. Les femmes surtout exagérèrent cette mode, et on fut obligé d'en restreindre l'usage aux dames de qualité. Les sénateurs, comme marque de leur dignité, mettaient à leurs *chaussures*, à l'endroit de la cheville, au-dessus du talon, une espèce de boucle en forme de croissant, appelée *lune ou lunule*.

La *chaussure* commune s'appelait *carbatina*; elle consistait en une pièce de peau de bœuf placée sous le pied comme une semelle, puis relevée aux côtés et par-dessus les orteils, attachée sur le cou-de-pied et autour de la partie inférieure de la jambe par des courroies, qui passaient dans des trous faits exprès. Cette *chaussure* est encore celle de la plupart des paysans italiens.

Le *phacastum* était une *chaussure* de cuir blanc, dont les prêtres athéniens et alexandrins se servaient aux sacrifices; comme elle était fort légère, elle était un signe de mœurs efféminées.

Les *chaussures* appelées *solea*, *crepida*, *sandalium* et *gallica* n'étaient que des semelles couvrant la plante des pieds, et attachées avec des cordons ou bandes de cuir. Quelquefois les *solea* étaient en bois et étaient alors destinées aux criminels; il en était de même des *gallicæ*, qui sont peut-être l'origine de nos *galoches*.

La *baxa* était une espèce de sandale; elle était regardée comme la *chaussure* des philosophes; Diogène le cynique en avait qui étaient faites en feuilles de palmier. Il y avait aussi le *soccus*, espèce de *chaussure* qui rappelle les *galoches* des franciscains, et qui était alors réservée aux acteurs comiques, comme le cothurne aux acteurs tragiques.

L'*ocrea* était une sorte de botte qui répondait à la *cnémide* des Grecs. Selon Homère, cette dernière *chaussure* était déjà en usage à l'époque de la guerre de Troie, et quelques-unes étaient en étain; il y en avait en cuivre, et les Romains en portaient qui étaient en fer. Ces bottes étaient distinctes de la *chaussure* ordinaire, par-dessus laquelle elles se mettaient, comme on le voit dans plusieurs monuments anciens.

Le *cothurne* était une *chaussure* à l'usage de l'un et de l'autre sexe; il était fait de manière à pouvoir servir indifféremment à l'un ou à l'autre pied; c'est par allusion à cette propriété qu'on appelait *cothurnes* ceux qui nageaient entre deux eaux, et tâchaient d'avoir un pied dans chaque parti. Cette *chaussure* doit sa renommée à Sophocle, qui l'introduisit dans la tragédie, à cause de sa haute semelle qui donnait une taille avantageuse aux acteurs. Elle était de couleur rouge; elle avait une courroie ou bandelette qui, attachée à la semelle, passait entre les deux premiers orteils et se divisait ensuite en deux bandes.

Nous ne parlons pas ici des *chaussures* particulières adoptées par quelques philosophes qui voulaient se singulariser; ainsi Pythagore commandait à ses disciples de se faire des *chaussures* d'écorce d'arbre; Empédocle, au contraire, portait des sandales d'airain; Philéas, le poète, était si maigre et si faible, qu'il se fit faire des *chaussures* garnies de plomb, pour n'être pas renversé par le vent.

La forme de la *chaussure* n'a pas moins varié au moyen âge que dans l'antiquité. Selon le moine de Saint-Gall, les premiers Français avaient des *chaussures* dorées par dehors et ornées de courroies et de lanières longues de trois coudées, et Jean-Pierre Pariselli, en parlant de Bernard, fils de Fépén, dit : « Ses souliers étaient encore entiers; ils étaient de cuir rouge, et la semelle était de bois; ils étaient si justes, si bien faits à chaque pied et aux doigts de chaque pied, que le soulier gauche ne pouvait servir au pied droit ni le droit au pied gauche, finissant en pointe du côté du gros doigt. » Au vi^e et au viii^e siècle, la *chaussure* avait en France la forme d'un soulier à quartier relevé sur les talons, et entièrement découvert sur le dessus du pied. Cette forme subsista longtemps, et les diver-

ses modifications apportées par l'usage dans la *chaussure* ne portaient guère que sur l'ornementation.

Vers la fin du xiii^e siècle apparurent les souliers dits à la *poulaine*, *chaussure* bizarre qui s'allongeait en pointe d'une longueur démesurée. On a cru longtemps que ces souliers avaient été inventés par un cordonnier nommé Poulain; mais aujourd'hui on assigne au nom de cette *chaussure* une autre origine. Du reste, au xiii^e siècle, il eût été difficile à un cordonnier d'inventer une forme nouvelle de soulier, puisqu'une des conditions de l'exercice de la profession était l'interdiction de toute espèce d'innovation dans le métier. Voici donc la nouvelle explication donnée par M. Senefelder : Geoffroy Plantagenet, le beau comte d'Anjou, était un des gentilshommes les mieux faits et les mieux tournés de son siècle; mais, hélas! comme rien n'est parfait en ce monde, le pied du noble comte ne répondait pas à la grâce générale de l'ensemble, et se terminait par une excroissance de chair qui lui rendait impossible l'usage des *chaussures* de son époque. Ce fut alors qu'il se fit confectionner des souliers spéciaux, qui, assez gracieux malgré leur bizarrerie, furent immédiatement adoptés par les gens de toute condition. Le nom de *poulaine* ou *poulaine*, qui leur fut donné, vient, selon ce savant, de la similitude que leurs pointes relevées leur donnaient avec la *poulaine* ou la bouline d'un navire. D'autres pensent que *poulaine* veut simplement dire *polonaise*, et que les souliers ainsi nommés furent mis à la mode par des seigneurs de la Pologne, Quelle que soit l'étymologie du nom, cette *chaussure* fit fureur, et la qualité des gens était représentée par la longueur de leur poulaine, qui venait, en se recourbant, s'attacher au genou par une chaîne de métal. La pointe du soulier était de deux pieds pour les princes et les grands seigneurs, d'un pied pour les nobles et les riches, et enfin d'un demi-pied pour la bourgeoisie, ce qui donna peut-être lieu à la locution : *Se mettre sur un bon pied*. Mais comme chacun cherchait sans cesse à allonger ses souliers au delà du règlement, Charles V jugea à propos de défendre les souliers à la poulaine, et de frapper d'amende ceux qui continueraient à en porter.

A ces souliers pointus succédèrent des souliers d'une forme tout opposée : l'extrémité en était large et arrondie, de façon à permettre au pied de s'y étaler tout à l'aise. Sous Louis XI les poulaines reparurent, avec une modification toutefois : non-seulement les bouts des souliers étaient allongés, mais encore ils étaient armés de pointes de fer d'un pied de long, ce qui permettait de se passer de chaîne pour maintenir la pointe en l'air. Cette réminiscence fut de courte durée, et l'on en revint aux souliers à bouts larges. Sous Louis XII, les souliers de velours, à bouts arrondis, avec des crevés, devinrent à la mode. Au xvi^e et au xvi^e siècle, les *galoches* appelées *patins* étaient en grande vogue. C'étaient des souliers de cuir ayant des semelles de bois établies sur deux bases très-élevées et dont l'intervalle représentait une arche; tout le monde en portait, mais celles des riches étaient faites avec un luxe qui attirait les foudres de la chaire, ce qui ne les empêcha pas d'être de mode sous les règnes de Henri IV et de ses successeurs, concurremment avec les souliers à bouffettes, ornés de perles, de grains d'or et de touffes de rubans. Ces souliers étaient de couleurs diverses. Les femmes avaient choisi pour leur usage les mules, mignonnes *chaussures* soigneusement parfumées, et qui avaient l'avantage de faire ressortir la petitesse du pied. Louis XIII mit à la mode les bottes molles à ouvertures évasees, qui convenaient parfaitement aux cavaliers. Les bourgeois continuèrent cependant à chausser les souliers à bouffettes, tandis que les courtisans se promenaient fièrement avec des bottes blanches garnies de velours canoïné et de dentelles, au talon desquelles était fixé un éperon doré. Sous Louis XIV, les bottes se surchargèrent encore d'ornements accessoires, et ce fut aussi l'époque des souliers carrés du bout, à hauts talons, et couronnés de larges rosettes de soie, de velours, de dentelles, au milieu desquelles brillait un diamant ou un bouton de métal brillant. Sous Louis XVI, les boucles remplacèrent les nœuds de rubans; les souliers de luxe étaient en peau de chèvre, et s'attachaient avec de larges fibules d'or, de vermeil ou d'argent; les seigneurs portaient ces fibules enrichies de diamants; leurs souliers se distinguaient en outre de ceux des gens du tiers état par des talons rouges très-hauts, et dont la mode avait commencé sous Louis XIV.

La Révolution battit en brèche le soulier à boucle, qui disparut devant l'escarpin et la botte à retroussis. Sous l'Empire, la botte à gland se chaussa par-dessus le pantalon, et les élégants y ajoutèrent l'éperon en acier bruni. Les femmes adoptèrent de petits souliers en maroquin ou en peau de chèvre, de couleur mordorée, retenus au pied par deux rubans qui se croisaient sur le dessus du pied. De nos jours, les souliers, les bottines et les bottes forment la *chaussure* ordinaire des hommes; les femmes ne portent d'habitude que les deux premières de ces *chaussures*, mais les élégantes commencent à usurper la troisième, et il n'est pas rare de voir une beauté en renom les pieds emprisonnés dans de petites bottes de cuir élégamment cambrées, piquées et ornées d'un gland.

confondu avec Chauvin (Etienne). Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira en Hollande. Il devint pasteur de l'Eglise de Norwich, et publia deux écrits, dans lesquels il prêcha la tolérance et chercha à démontrer que la religion révélée a son point de départ dans la religion naturelle. Ces ouvrages ont pour titre : *De religione naturali* (1693), et *Eclaircissements sur un livre de la religion naturelle* (1693).

CHAUVIN (Etienne), théologien protestant et philosophe français, né à Nîmes en 1640, mort à Berlin en 1725. Son père, qui était marchand à Nîmes, le poussa à embrasser la carrière pastorale. Chassé de France par la révocation de l'édit de Nantes, il chercha un asile en Hollande, et desservit pendant plusieurs années l'Eglise française de Rotterdam. En 1688, il remplaça Bayle comme suppléant dans la chaire de philosophie de cette ville. En 1695, il fut appelé à Berlin comme pasteur et professeur de philosophie. La Société royale des sciences de Prusse l'admit au nombre de ses membres. Il devint en même temps inspecteur perpétuel du Collège royal français de Berlin. Les écrits de Chauvin sont : *Theses de cognitione Dei* (in-12); *Lexicon rationale, sive Thesaurus philosophicus ordine alphabetico digestus* (Rotterdam, 1692, in-fol., et Leuwarden, 1713, in-fol. avec figures); *Nouveau journal des savants*, commencé à Rotterdam en 1694, et continué à Berlin jusqu'en 1698 (4 vol. in-8°); *De nova circa vapores hypothesis*, insérée dans les *Miscellanea Berolinensia*.

Chauvin était très-versé dans les sciences naturelles, surtout dans la physique. Il avait, dit-on, composé sur cette science un grand ouvrage qui n'a pas vu le jour.

CHAUVIN (Victor), écrivain français, né à Argentan (Orne) en 1829, mort à Paris le 23 novembre 1866. A la suite de bonnes études faites au collège de sa ville natale, la nécessité, qui laisse si peu de carrières ouvertes aux jeunes gens instruits sans fortune, et ses remarquables aptitudes, l'entraînèrent d'abord vers l'enseignement. Il fut successivement maître d'étude et professeur aux collèges de Lisieux et d'Autun, aux lycées d'Alençon, de Saint-Brieuc, de Moulins, de Nantes et au lycée Louis-le-Grand. En 1857, il quitta l'Université, dont les allures un peu compassées et rigoristes ne convenaient pas à sa nature indépendante, primesautière et caustique; dès lors il ne chercha plus à être autre chose que littérateur. Travailleur infatigable, instruit, d'un esprit fin et plein de bonne humeur, à la plume facile et gaulesse, il aborda plusieurs genres et s'y fit remarquer. C'est ainsi qu'on le voit tour à tour journaliste, pédagogue et romancier. Il a collaboré à différents journaux et recueils périodiques : à la *Revue de l'instruction publique*, dont il devint rédacteur en chef en 1863; au *Moniteur universel*, à la *Presse*, à la *Revue contemporaine*, au *Journal pour tous*, au *Tour du monde*, à l'*Ecole normale*. Victor Chauvin a été également un des principaux collaborateurs de M. Vapereau pour la dernière édition du *Dictionnaire des contemporains* (1865). Il a, en outre, publié plusieurs écrits politiques, entre autres la *Brochure d'un paysan du Danube* (1861); des ouvrages d'érudition : les *Romanciers grecs et latins*, une véritable thèse; un *Traité de rhétorique* (1865); quelques romans : les *Vrais Robinsons* (1862), en collaboration avec M. Ferd. Denis; la *Detle du sang*, l'*Héritage de la calomnie*, les *Lumettes d'un cyclope*, dans la *Ruche parisienne*; enfin l'*Histoire des lycées et collèges de Paris*, qui obtint un succès justifié mérité.

En 1865, Victor Chauvin avait tenté d'aborder la carrière politique et s'était présenté aux électeurs du département de l'Orne comme candidat indépendant. Les lettres contemporaines ont perdu en lui un homme d'un talent sérieux, organisé pour la lutte et la polémique, et la cause libérale un champion ardent.

CHAUVINIQUE adj. (chô-vi-ni-ke — rad. Chauvin). Néol. Caractère des chauvins, patriotisme, sentiments belliqueux ou autres inspirés par l'enthousiasme de l'imagination, et auxquels la raison est tout à fait étrangère : *Tous les chauvinismes sont de mauvais goût*. (Revue de Paris). Le *patriotisme est à toutes les nations*; le *chauvinisme est à nous seuls*. (A. Scholl.) En France, le *chauvinisme ne s'occupe pas d'affaires intellectuelles*; cela ne le regarde pas assez. (L. Ulbach.) Le *chauvinisme a fait faire de plus grandes choses que l'amour de la patrie, dont il est la charge*. (Norriac.)

CHAUVINISME s. m. (chau-vi-ni-sme — rad. Chauvin). Néol. Caractère des chauvins, patriotisme, sentiments belliqueux ou autres inspirés par l'enthousiasme de l'imagination, et auxquels la raison est tout à fait étrangère : *Tous les chauvinismes sont de mauvais goût*. (Revue de Paris). Le *patriotisme est à toutes les nations*; le *chauvinisme est à nous seuls*. (A. Scholl.) En France, le *chauvinisme ne s'occupe pas d'affaires intellectuelles*; cela ne le regarde pas assez. (L. Ulbach.) Le *chauvinisme a fait faire de plus grandes choses que l'amour de la patrie, dont il est la charge*. (Norriac.)

— Encycl. Le 18 février 1737, Voltaire écrivait à son ami Cideville, en parlant de la France : « C'est un pays fait pour les jeunes femmes et les voluptueux; c'est le pays des madrigaux et des pompons. » Si nos galants Dumanet, si nos héroïques Pacot, si le fusilier Chauvin qui, à lui seul, vaut les autres, étaient consultés par M. Belmontet, député de Castel-Sarrasin et poète du second empire, sur la lettre de Voltaire, ils n'auraient qu'un cœur et qu'un cri pour répéter en s'avancant à l'ordre, le petit doigt sur la couture du pantalon et les yeux à quinze pas : « Oh !

qué oui, qué finalement et subséquemment qué la France, sauf vot' respect, nonobstant, all' est le pays des pompons; » car vous sentez bien que Dumanet, Pacot et Chauvin ne connaissent, en ce monde de coporaux et de sargents, d'autres pompons que ceux qui, beliquement, s'épanouissent au faté de leurs shakos d'ordonnance. En connussent-ils d'autres, ils ne parleraient pas autrement, attendu qu'à cette heure même la France n'est pas le pays de Pascal et de Bossuet, de Molière et de Corneille, de Voltaire et de Jean-Jacques : elle est le pays de Chauvin, de Chauvin qui a fait souche de chauvins et a produit cette chose superbe : le *chauvinisme*. Or, tous ces chauvins chauvinant ne connaissent en vérité rien de si beau, rien de si éclatant, rien de si glorieux qu'un pompon. C'est parce que Chauvin, et après lui Dumanet, et puis encore Pacot, c'est parce que Chauvin, disons-nous, acré cela par-dessus les toits avec son air un peu niais, un peu idiot, mais décidé; c'est parce qu'il l'a crié au nez et à la barbe du Prussien et de l'Autrichien, dans un français de Pontoise, mais héroïque; c'est parce qu'il l'a écrit au bas des images d'Epinal, au bas des lithographies de Charlet et de Raffet, dans les vaudevilles de Scribe, dans les chansons de Debraux, dans les mimodrames du Cirque; c'est parce qu'il l'a répété avec le crayon, avec la couleur, avec les flonflons, avec les coq-à-l'âne et avec le canon que nous sommes tous tombés, les uns après les autres, comme des capucins de cartes, dans la volière de Psaphon, et que nous nous sommes mis à crier, à hurler, à beugler en prose, en vers et en musique : « Chauvin est un Dieu! le Dieu de la France et des pompons; le *chauvinisme* seul est grand, — grand comme le monde. »

Ne raillons pas : élevés avec des sabres de bois et des fusils de fer-blanc, sensibles dès l'enfance au son du tambour, nous retrouvons toujours en nous, dans les occasions solennelles où le *brutal* vient se mêler de nos affaires, un vieux fonds de *chauvinisme* dont nous rions bien avec les esprits forts qui rêvent la paix universelle, mais que nous ne songeons pas sérieusement à amortir. Le *préjugé* de la gloire nationale — ne nous faisons pas meilleurs que nous sommes — de la gloire militaire, est encore une de ces faiblesses qui maintiennent la société dans ses traditions aussi vieilles que barbares — et tenaces — que les conquérants d'abord et Chauvin ensuite ont appelées, s'il vous plaît, les traditions de l'honneur. Un vrai chauvin trouve des joies à nulle autre pareilles dans le succès de nos armes. Qu'importe au *chauvinisme* que la France répande son sang et gaspille ses finances, pourvu qu'elle russe ceux-ci qu'elle canonne ceux-là et qu'elle conserve dans le monde « l'ascendant militaire. » Les *Victoires* et *conquêtes* seront longtemps encore pour les compatriotes de Chauvin le livre par excellence, la bible indiscutable où ils puiseront le dogme de la foi patriotique. Et à ce propos, faisons cette remarque que le *chauvinisme* a opéré, lui aussi, son petit coup d'Etat et s'est depuis peu émancipé. Autrefois, il était lié à un drapeau, et quand Chauvin aspirait à mourir de la mort des braves, c'était pour aller retrouver là-haut son empereur. Aujourd'hui, il lui importe médiocrement que ce drapeau soit surmonté d'un aigle ou d'un coq, pourvu qu'il abrite la France et qu'il triomphe. Nous disons qu'il triomphe, parce qu'aux yeux d'un parfait chauvin il paraît de toute impossibilité que la France ne triomphe pas en tout et partout. Cette simple phrase suffirait à démontrer que nous sommes bien tous, jours les descendants des présomptueux Gaulois, et que les compagnons de Brennus n'étaient, tout bien considéré, que des chauvins avant la lettre. Pour ne pas remonter si haut et ne point écraser le lecteur d'une érudition qui le ferait pâlir assurément, constatons que *chauvinisme* et *bonapartisme*, si naturellement liés ensemble par la rime, s'unirent, lutèrent et coururent le pays sous la Restauration. C'est sous Louis XVIII et sous Charles X que tous les chauvins, s'annonçant comme le produit d'une sorte de génération spontanée du premier Empire, se montrèrent en haut et en bas de l'échelle sociale, dans l'armée et à la tribune, dans le journalisme et dans les arts, dans la bourgeoisie et dans le peuple, où partout d'illustres chauvins devinrent les coryphées d'une opposition étrangement panachée de libéralisme et de bonapartisme. On en arriva depuis à une espèce de manie sénile et de rabâchage idolâtre. Sous ce libéralisme de contrebande et de placage se retrouvait l'expression irréfléchie et si funeste à la liberté du fétichisme militaire. Dans l'ardeur qu'on mettait à combattre les Bourbons, on allait jusqu'à confondre une époque de despotisme avec l'idée d'indépendance nationale. Disons toutefois qu'il ne faut voir dans cette tactique que le besoin qu'on avait de protester contre un ordre de choses dont le peuple ne voulait pas. Du reste, la figure de Napoléon, cette figure que l'éloignement, la mort, tant de publications et de chants consacrés à son histoire avaient encore grandie dans les imaginations, cette grande figure effaçait tous les héros des temps passés, toutes les fictions romanesques. Elle offrait une exploitation sur laquelle les théâtres s'étaient précipités avec une émulation inouïe dans les annales de la scène. Toute la génération d'âge mûr avait connu Napoléon, toute la jeunesse avait été nourrie de

ces récits légendaires, où les splendeurs seules apparaissaient, en sorte que c'était avec un empressement avide, qui avait peine à se rassasier, qu'on écoutait les faits et gestes de la *grande armée*. Les cœurs fanatisés par les passions politiques cédaient avec empressement à des mouvements de sympathie passionnée pour ces soldats, ces officiers, ces généraux qui avaient parcouru l'Europe au pas de charge. Et, de même que l'ami Chauvin, le type adopté par le peuple pour symboliser le soldat, ne pouvait se consoler de son repos forcé, de même le bourgeois finissait par trouver peu de gloire à tenir remis ces lampions et ces drapeaux que le canon des Invalides avait si souvent provoqués.

Aujourd'hui, le nom de Napoléon ne fait plus rien à l'affaire, et le *chauvinisme* n'est plus que la manie un peu vieillotte de tout rapporter au pompon souverain, arbitre des démêlés internationaux, dont nous parlions au début. D'ailleurs, depuis qu'on a démolli le Cirque, le *chauvinisme* a bien baissé. Le nombre des maniaques de haute école dont le rêve serait de transformer la patrie des arts, des lettres et de la liberté en une vaste caserne où le cliquetis des briquets remplacerait le choc des idées, où la consigne serait la première des vertus de l'homme et du citoyen, le nombre de ces chauvins diminue tous les jours. Soyons chauvins tant qu'il s'agira de défendre l'intégrité de la patrie, cessons de l'être dès qu'il sera question d'agression et de conquête. Toute la gloire des chauvins ne vaut pas une goutte de sang humain répandue dans les aventures guerrières, où toujours la force et la ruse écrasent le droit et la justice.

CHAUVIR v. n. ou intr. (chôvir — rad. *choue*, ancien nom de la chouette, à cause du mouvement, habituel chez ces animaux, des plumes qui forment sur leur tête des espèces d'oreilles. Etym. dout. — Je *chauvis*, tu *chauvis*, il *chauvit*, nous *chauvons*, vous *chauvez*, ils *chauvent*; je *chauvais*, nous *chauvions*; je *chauvis*, nous *chauvimes*; je *chauvirai*, nous *chauvirons*; je *chauvirais*, nous *chauvirions*). Usité seulement dans la locution : *Chauvir de l'oreille* ou *des oreilles*. Dresser les oreilles, en parlant des chevaux, des ânes et des mulets. « On a dit autrefois CHAUVER, et l'on a pu remarquer des traces de cette forme dans la conjuguison. »

— Fig. Prêter une attention mêlée de quelque anxiété : *On m'avait donné une jument appelée l'Heureuse, tête légère, mais sans bouche, ombrageuse et pleine de caprices : assez vive image de ma fortune, qui CHAUVIT sans cesse DES OREILLES*. (Chateaub.)

D'un fardeau si pesant ayant l'âme grevée, Je chauvis de l'oreille et, demeurant pensif, L'eschine j'allongeois comme un âne rétif.

RÉGNIER.

Tout ainsi que l'on voit en un plaisant festin Le compagnon gaillard qui se gorge de vin, Il le tête d'entrée, il chauvit de l'oreille, Et peu à peu gaiment en buvant se réveille.

Er. PASQUIER.

CHAUVIR v. n. ou intr. (chô-vir — rad. *chauve*). Devenir chauve. « Vieux mot.

CHAUX s. f. (chô — du lat. *calx*. De la racine sanscrite *kr*, *gr*, *kar*, *gar*, d'où dérivent en sanscrit plusieurs termes qui expriment la dureté, et quelques noms de la pierre ou des corps analogues. Ainsi par reduplication, *karka*, comme adjectif, dur, comme substantif, pierre, espèce de chaux contenant des nodules, *parkara*, caillou, gravier, sucre cristallisé, d'où *saccharum*; puis *kara*, *karaka*, grêle, grélon; *karaka*, noix de coco; *kāra*, montagne neigeuse. Parmi les affinités de cette racine, en persan *chārāh*, *chārā*, pierre; en arménien *char*, pierre, *charag*, rocher; en irlandais *carrag*, *craig*, erse *carr*, cymrique *careg*, *craig*; armoricain *karrek*, rocher, écueil. Par le changement ordinaire de *r* en *l*, qui s'observe déjà dans quelques formes sanscrites, on doit rattacher à ce groupe le latin *calx*, pierre, chaux, d'où *calculus*, bas latin *callus*, caillou. M. Pictet fait observer que du sanscrit *karkara*, espèce de chaux, se rapproche plus encore que *calx* l'albanais *kel-kjere*. Il ajoute que le mot sanscrit peut être allié à *karka*, blanc, tout comme la chaux est appelée en kourde *spi*, la blanche; en persan *kal safed*, argile blanche; en afghan *spinakhal*, même sens, etc. Peut-être le persan, arabe *kits*, chaux vive, mortier, est-il venu du latin *calx*. On trouve aussi en arabe *kilha*, action de crepir à la chaux, d'un radical *kalaha*. Le grec *chaitz*, chaux, est peut-être tout différent de *calx*, et semblerait correspondre au sanscrit *khadi*, *khadikā* ou *khatt*, *khaitikā*, craie, par la substitution fréquente d'une cérébrale à la liquide). Chim. Protoxyde de calcium, substance fort répandue dans la nature, et qui forme la base d'un grand nombre de pierres usuelles, notamment du marbre, de la craie, de la pierre à plâtre, de la pierre à bâtir, de la pierre à chaux, etc. : *Carbonate de CHAUX*. *Sulfate de CHAUX*. *Phosphate de CHAUX*. La *CHAUX* se montre à peine dans les premières assises minérales de notre globe. (L. Figuier.) « *Chaux métalliques*, Nom que donnaient les anciens chimistes à tous les oxydes métalliques, de couleur plus ou moins blanche, obtenus par l'action du feu.

— Minér. *Chaux arséniatee*, Minéral qui se présente en cristaux aciculaires réunis en masses fibreuses, radiées, d'un blanc de lait

lorsqu'elles sont pures, légères et friables. D'après Klaproth, cette substance renferme, sur 100 parties, 50 d'acide arsénique, 25 de chaux et 25 d'eau. Ce minéral a été découvert près de Wittichen, dans le Fürstemberg; on l'a trouvé depuis en France, à Sainte-Marie, dans les mines des Vosges. « *Chaux boratée siliceuse*, ou *Chaux datholite*. Nom donné par Haüy à un minéral qui depuis a reçu le nom de datholite. « *Chaux carbonatée*, Nom donné par les anciens minéralogistes aux combinaisons naturelles de la chaux avec l'acide carbonique, connues aujourd'hui sous le nom de *calcaire* et d'*arragonite*. « *Chaux fluatée*, Nom donné par Haüy au fluorure naturel de calcium. V. FLUORINE. « *Chaux nitratée*, Combinaison naturelle de la chaux avec l'acide azotique, substance excessivement rare, et peu abondante dans les lieux où on la trouve.

« *Chaux phosphatée*, Combinaison naturelle de l'acide phosphorique avec la chaux, donnant un grand nombre de variétés. « *Chaux sulfatée*, Combinaison naturelle de l'acide sulfurique avec la chaux, combinaison parfois hydratée, et prenant alors le nom de *gypse* ou de *plâtre*.

— Dans le langage ordinaire, Se dit de la chaux obtenue en chassant par la chaleur, dans des fours spéciaux, l'acide carbonique des carbonates de chaux : *On peut employer la chaux pour hâter la décomposition de la tourbe*. (Math. de Dombasle.)

« *Chaux vive*, Chaux anhydre, chaux qui ne contient pas d'eau. « *Chaux hydratée* ou simplement *Chaux*, Chaux vive que l'on a mouillée, ce qui l'échauffe d'abord et la fait tomber ensuite en déliquescence, produisant ainsi une pâte d'une grande finesse et d'un blanc très-pur. « *Chaux éteinte* ou simplement *Chaux*, Chaux hydratée qu'on a laissée refroidir : *Mortier à CHAUX et à sable*. *Bâtir à CHAUX et à ciment*. « *Chaux délitée*, *Chaux amortie*, Chaux qui a emprunté de l'eau à l'atmosphère, et qui s'est réduite en poussière. « *Chaux hydraulique*, Chaux argileuse qui jouit de la propriété de se durcir dans l'eau. « *Chaux grasse*, Celle que le contact de l'eau fait augmenter de volume, et qui s'hydrate largement : *La CHAUX GRASSE ne durcit pas sous l'eau*. « *Chaux maigre*, Celle dont le volume n'augmente pas dans les mêmes circonstances, et qui prend une moindre quantité d'eau. « *Chaux-ciment*, Chaux maigre qui, réduite en poudre impalpable, a la propriété de durcir sous l'eau, sans addition de corps étrangers.

— Agric. *Chaux animalisée*, Chaux en poudre, mêlée avec de l'engrais humain, que l'on a proposée pour servir à la fois de fumier et d'engrais : *En fumant avec la CHAUX ANIMALISÉE, vous fumez et chauxez en même temps*. (Borie.)

— Four à chaux, Sorte de fourneau dans lequel on opère en grand la calcination des carbonates pour la fabrication de la chaux.

— Pierre à chaux, Carbonate de chaux destiné à être calciné dans les fours pour être converti en chaux.

— Eau de chaux, Eau contenant une quantité notable de chaux en dissolution.

— Lait ou Blanc de chaux, ou simplement *Chaux*, Chaux éteinte étendue d'eau dont on se sert pour blanchir les murs : *Murs blanches à la CHAUX*.

— Par ext. Substance échauffante et très-énergique : *Promettez-moi de ne plus prendre de café : c'est vous mettre la CHAUX dans le sang*. (Saurin.)

— Homonymes. Chaud et chaut (du verbe *chaîner*).

— Encycl. Chim. et constr. *Nature de la chaux* : ses variétés. La *chaux* ou protoxyde de calcium, a pour formule chimique CaO. Ce corps ne se trouve pas isolé dans la nature. S'il n'est pas combiné avec l'acide sulfurique; s'il n'est pas avec les acides phosphoriques ou silicieux, il l'est avec l'acide carbonique, et constitue la craie, la pierre calcaire, les marbres, l'enveloppe des mollusques, et une foule de minéraux parfaitement caractérisés. On l'obtient généralement par la calcination d'un carbonate calcaire. Le marbre statuaire fournit de la *chaux* très-pure.

La *chaux* est un corps blanc, très-avide d'eau; exposée à l'air, elle se délité; il se forme une sorte de combinaison de carbonate de *chaux* et de *chaux* hydratée. Si l'on verse de l'eau sur la *chaux*, on entend un bruit semblable à celui qu'on obtiendrait en plongeant un fer rouge dans l'eau; il se dégage alors de la chaleur, et il se forme une combinaison de *chaux* et d'eau, un véritable hydrate. L'action de l'eau transforme ainsi la *chaux vive* en *chaux éteinte*. Quand on ajoute assez d'eau, pour faire une sorte de bouillie, on obtient un *lait de chaux*. La *chaux* est d'ailleurs peu soluble dans l'eau.

La calcination d'un calcaire pur donne une *chaux*, qui, en contact avec l'eau, s'échauffe, se délité, foisonne, et, si la quantité d'eau est suffisante, forme une pâte liante et forte : on la nomme *chaux grasse*. Par la calcination de calcaires impurs contenant de la magnésie, des oxydes de fer, du sable quartzeux, on obtient une *chaux* impure, qui s'échauffe lentement et foisonne peu, quand on la met en contact avec l'eau : c'est la *chaux maigre*. Enfin, la calcination de certains calcaires fournit une *chaux* également impure, qui jouit de la propriété remarquable de durcir sous

L'eau : c'est la *chaux hydraulique*. Telles sont les différentes espèces de *chaux* que peut produire la calcination d'un calcaire. Mais les *chaux* dans leurs applications, notamment dans la principale, qui se rapporte à l'art des constructions, ne s'emploient jamais seules. L'étude de leurs propriétés et de leurs usages est inséparable de celle des mélanges dans lesquels elles entrent.

Une pâte de *chaux* et d'eau, abandonnée à elle-même, se dessèche, se fendille et devient friable; si on la mélange à du sable, à des fragments de cailloux ou de quartz, elle ne se fendille plus, et forme un tout résistant. C'est à cause de cette propriété de la *chaux* d'adhérer fortement à la surface des corps avec lesquels elle est en contact, qu'on relie les pierres qui forment un bâtiment par un mortier formé de sable, de *chaux* et d'eau. Le mortier sèche, et l'effet d'agglomération dont nous venons de parler se produit; puis l'acide carbonique de l'air intervient, augmente la solidification et constitue un tout capable d'une grande dureté.

Si, avant la solidification, une cause quelconque, le contact de l'eau par exemple, délaye le mortier, la construction n'est plus possible. C'est alors qu'il convient d'employer la *chaux hydraulique*. Ainsi, dans les cas ordinaires, on formera le mortier de *chaux grasse*, de sable et d'eau; dans les endroits humides, on emploiera la *chaux hydraulique*. A défaut de *chaux grasse*, on se sert aussi de *chaux maigre* pour les constructions à l'air. On peut dire d'une façon générale que le mortier hydraulique convient mieux à tous les cas (voir un exemple remarquable au mot *béton*); mais la *chaux hydraulique* foisonne beaucoup moins et coûte plus cher que la *chaux grasse*, deux motifs qui la font rejeter par les entrepreneurs, quand ils peuvent s'en passer.

On fabriquait autrefois tous les mortiers à bras d'hommes, et cela se pratique encore souvent, surtout dans les constructions particulières; nous ne craignons pas de dire que la fabrication mécanique devrait être adoptée d'une façon générale. D'ailleurs les progrès réalisés en ce sens sont déjà grands, au moins à Paris, et même en province, pour les grands travaux. Pour fabriquer le mortier à la main, on dose le sable au moyen de broquettes; on l'étale sur une aire en planches, en forme de bassin circulaire; dans ce bassin, on verse la quantité convenable de *chaux* en pâte; on mélange les matières au moyen de *rabots* de fer ou de bois, en ajoutant la quantité d'eau convenable.

Il est difficile d'indiquer les proportions de matières à employer, car elles varient suivant les applications. Les ouvrages spéciaux eux-mêmes ne donnent, sur ce sujet, que des indications vagues; ici surtout la pratique est nécessaire. On peut dire cependant d'une façon générale que, pour obtenir de bon mortier, il faut choisir de bons matériaux, y ajouter le moins d'eau possible, afin d'avoir une pâte liante, mais forte, et non une bouillie liquide, comme on le fait trop souvent. Il faut que le gâchage soit très-énergique et opère une sorte de broyage, ce qu'on obtient beaucoup mieux au moyen d'appareils mécaniques. Sans parler de l'ancien manège, encore employé quelquefois, qui fait tourner une ou deux roues semblables à celles des voitures dans le fond d'une auge circulaire où se trouve le mélange de *chaux* et de sable, on peut recommander les broyeur cylindriques, beaucoup plus simples et donnant de meilleurs mortiers, notamment celui qu'employa l'inspecteur général des ponts et chaussées Bernard, aux travaux du port de Toulon; celui de M. Roger, et le malaxeur plus parfait de MM. Coignet et Franchot. Ce dernier est un cylindre vertical, au centre duquel se meut un arbre portant des croisillons qui triturent le mortier jeté dans le cylindre. Deux croisillons en forme d'hélice placés au bas de l'arbre, forçant le mélange à marcher, opèrent une compression d'autant plus grande que les orifices de sortie du mortier sont plus petits. Outre ce broyeur, ces inventeurs viennent d'en construire un autre très-remarquable. C'est un cylindre incliné à 30° dans l'intérieur duquel tournent deux arbres parallèles en forme d'hélices. Le mélange de sable et de *chaux* est chargé très-facilement au bas du cylindre; les hélices le forcent à monter le long du cylindre et opèrent une trituration parfaite; le mortier fabriqué sort par le haut et peut ainsi tomber directement dans les broquettes qui le transportent aux lieux d'emploi. Ce broyeur est bien supérieur aux précédents.

Nous avons indiqué la manière de faire le mortier en général; nous avons donné la théorie de sa solidification quand il est formé avec la *chaux grasse*; il reste à expliquer la prise du mortier à *chaux hydraulique*.

Il serait assez difficile de déterminer l'époque précise où la propriété remarquable de Jurcir sous l'eau a été observée dans certaines *chaux*; toujours est-il qu'elle était déjà connue au commencement de ce siècle dans plusieurs *chaux*, notamment dans celles de Senonches, de Montélimart et de Viviers, en France; dans celle d'Alberthaw en Angleterre. Les recherches de Sineaton, qui, le premier, attribua le durcissement de cette dernière *chaux* à la présence de la silice, datent même de 1756. Les Romains employèrent souvent ces *chaux* hydrauliques; mais le silence de Vitruve prouve qu'ils n'en connaissaient pas la nature. Le caractère de solidité et de grandeur des monuments qui ont traversé les siècles ne pouvait manquer de frapper l'esprit du peuple; le contraste avec les frêles édifices de la plupart de nos villes entraîna même les architectes à penser que les Romains possédaient un secret pour la composition de leurs mortiers; mais les preuves du contraire abondent. L'examen des mortiers antiques prouve qu'on ne les a pas tous réussis également bien. Les matières premières employées à la construction des monuments antiques sont toujours celles qui se trouvent dans les pays où ces monuments existent, ainsi que pouvait le faire prévoir ce passage de Vitruve: « Je ne détermine pas quelle doit être partout la matière des mortiers, parce qu'on ne trouve pas partout ce que l'on pourrait désirer; il faudra employer ce qu'on trouvera. » Plin nous apprend d'ailleurs que les constructions ordinaires des Romains n'étaient pas plus solides que les nôtres: « La cause principale des ruines de la ville provient, dit-il, de ce que, pour épargner la *chaux*, on compose des mortiers sans force. » Les monuments qui nous restent des Romains sont ceux qui ont été faits dans de bonnes conditions; nous savons d'ailleurs que le temps est le plus puissant auxiliaire du durcissement des mortiers, et il est certain que, si les Romains avaient possédé un secret pour obtenir en peu de temps des mortiers durs et compacts, nous ne retrouverions pas seulement des murs de plusieurs mètres d'épaisseur, mais des vestiges de monuments publics, et de ces grands travaux qui permettent de suivre pas à pas la conquête romaine. A côté de ces édifices qui ont résisté, il faut rappeler ces maisons, ces palais, ces temples nombreux dont il n'est rien resté. Les exigences financières conduisent encore aujourd'hui nos architectes à construire des édifices qui doivent rapidement disparaître; mais ils élèvent aussi des constructions qui dureront autant que celles que nous ont laissées les Romains. De plus, ils savent ce qu'ils font, tandis que les Romains n'étaient en possession d'aucune notion exacte sur la modification chimique qu'un calcaire éprouve par la cuisson. Les erreurs théoriques de Vitruve, erreurs dans lesquelles sont tombés aussi ses plus illustres successeurs, les Philibert Delorme, les Perrault, pour ne parler que des Français, auraient dû dissuader ceux à qui une admiration absolue, passionnée, exclusive pour les monuments antiques, a laissé croire que les Romains avaient tout découvert dans l'art des constructions. Les anciens, n'ayant aucune notion chimique exacte, se voyaient forcés de laisser une grande part aux hypothèses et au hasard dans le choix de leur pierre à *chaux*. Peuvent-ils être comparés aux constructeurs modernes qui, grâce aux travaux de Vicat, savent obtenir avec sûreté, en quelques mois, des mortiers aussi durs que les mortiers romains après deux mille ans d'existence?

Les Romains concurrent, il est vrai, la propriété que possédait une certaine substance volcanique, appelée *pouzzolane* de *Pouzzoles*, ville de la province de Naples, aux environs de laquelle elle fut exploitée pour la première fois, de donner, par son mélange avec la *chaux*, un mortier durcissant sous l'eau. Mais ce n'est pas un avantage qu'ils eurent sur les modernes, car la connaissance de cette propriété n'a jamais été perdue; nous savons même, ce qu'ils ignoraient, fabriquer des pouzzolanes artificielles. Qu'on n'aille pas croire que les erreurs théoriques que nous avons signalées plus haut aient été sans conséquences. Ainsi, sans remonter à Vitruve, Philibert Delorme avait pensé que, pour arriver au maximum de solidité des édifices, on devait extraire la *chaux* du banc même d'où l'on retirait le calcaire destiné à former la maçonnerie: ce qui est le plus souvent impossible, et ce qui devient absurde quand on construit en granit, en schiste ou en briques. Les progrès de la fabrication de la *chaux* et des mortiers suivirent naturellement ceux de la chimie. Cependant, et malgré la connaissance de l'hydraulicité de certaines *chaux*, la pratique des mortiers n'offrit, jusqu'au premier quart de ce siècle, que des contradictions inexplicables. Dans la recherche de la cause du durcissement de certaines *chaux*, ce ne furent pas les moins illustres qui s'éloignèrent le plus de la vérité. C'est ainsi que Guyton de Morveau, trouvant des traces de manganèse dans les échantillons de *chaux* qu'il examina, attribua l'hydraulicité à la présence de ce corps. Chaque méthode avait ses partisans, et s'appuyait sur des témoignages peu faciles à récuser. A Vicat appartient la gloire d'avoir porté la lumière dans cette branche de la science. De ses travaux il résulte que l'hydraulicité d'une *chaux* est due aux composés qui se forment lorsqu'un calcaire est calciné en présence de l'argile. Suivant Vicat, dont les premiers travaux furent publiés en 1818, il se forme dans la calcination un silicate double d'alumine et de *chaux*, qui, en s'hydratant, devient la cause de la prise des *chaux hydrauliques*. Vicat explique de même le durcissement par les pouzzolanes, à cause de la silice qu'elles renferment dans un état de très-grande division. Il y a d'ailleurs là, comme il résulte des belles recherches de M. Chevreul, des actions multiples, affinités capillaires à côté des affinités chimiques. Il résulte des découvertes de Vicat qu'avec de la *chaux* et de l'argile toute construction devient facile. Arago calculait que, dans l'espace de trente années, et à une époque

où l'on construisait moins que maintenant (1844), les découvertes de Vicat avaient procuré à l'Etat seulement une économie de 200 millions de francs. « Il est certain, dit Arago, qu'en s'assurant par un brevet d'invention la fabrication privilégiée de la *chaux* artificielle, cet ingénieur aurait fait une fortune immense. »

Ce n'est pas seulement la France, c'est le monde entier qui doit être reconnaissant à Vicat: partout, les gouvernements, les ingénieurs, les constructeurs ont mis à profit les procédés qu'il a si généreusement abandonnés dans l'intérêt public. La reconnaissance de la France, si prodigue de statues à de prétendus grands hommes dont nos petits-fils ignoreront même le nom, cette reconnaissance s'est soldée par une pension de 6,000 fr., votée par le Corps législatif à titre de récompense nationale au grand ingénieur, à l'homme de bien!

Vicat divisa, suivant la proportion de silice, les *chaux* en *chaux grasse*, *chaux* moyennement hydraulique, *chaux* hydraulique, *chaux* éminemment hydraulique, *ciment*.

	Chaux purc.	Magnésie.	Silice et alumine.	Autres substances.	Qualité.
Chaux grasse de Château-Landon.	96,400	1,800	1,800	•	Grasse.
Chaux de Coulommiers.	78,000	20,000	2,000	•	Maigre.
Chaux de Brest.	82,300	•	7,700	10,000	Maigre.
Chaux de Grenoble.	84,220	•	11,700	3,900	Moyennement hydr.
Chaux du Theil.	68,941	0,612	30,447	•	Ennemenement hydr.

En définitive, d'après les expériences de Vicat et Berthier, on peut ranger les *chaux* dans l'ordre suivant:

Principes constituants.	Chaux moyennement hydraulique.	Chaux hydraulique.	Chaux éminemment hydraulique.	Principes des calcaires non cuits.	Ciments limite inférieure.	Ciments limite supérieure.
Chaux.	100	100	100	Carbonate de chaux.	73	64
Silice et alumine.	22	36	44	Silice et alumine. . .	27	36

MM. Rivot et Chatonay reprirent les expériences de Vicat. Suivant eux, dans la calcination du calcaire argileux, il se forme un silicate de *chaux*: $SiO_3, 3CaO$, et un aluminat de *chaux*: $Al_2O_3, 3CaO$, qui, s'hydratant, deviennent: $SiO_3, 3CaO; 6HO, Al_2O_3, 3CaO, 6HO$, et produisent la prise des *chaux* et des ciments. Dans cette théorie, comme dans celle de Vicat, la solidification de la *chaux* est analogue à celle du plâtre: elle est due à une simple hydratation.

A la séance de l'Académie des sciences du 8 mai 1865, M. Frémy a lu une première communication à propos des travaux qu'il poursuit sur l'hydraulicité des *chaux* et ciments. De ces travaux il résulterait que le durcissement des ciments serait dû: 1° à l'hydratation des aluminates de *chaux* formés dans la calcination. Il a, en effet, produit ces aluminates directement, les a hydratés et en a observé le durcissement, d'autant plus grand qu'ils ont été produits à une plus haute température, ce qui, nous le verrons, concorde bien avec les faits de la pratique; 2° à une action pouzzolanique, dans laquelle, à côté de l'action mécanique reconnue dans les pouzzolanes, l'hydrate de *chaux* se combinerait avec les silicates. M. Frémy a, en effet, constaté que les silicates de *chaux* produits directement ne durcissent pas par leur hydratation.

Suivant le même savant, les véritables pouzzolanes, celles qui, dans leur mélange avec la *chaux*, produiraient les deux genres d'action, mécanique (affinités capillaires) et chimique (combinaison du silicate de *chaux* avec l'hydrate de *chaux*), seraient plus rares qu'on ne l'avait pensé. On pourrait en former une série commençant par celles qui n'ont qu'une action mécanique, le sable, le charbon, le carbonate de *chaux* (incuits), etc., etc., et finissant par celles qui offrent une action chimique, comprenant les silicates de *chaux* simples ou multiples.

Avant de décrire les résultats pratiques obtenus dans la fabrication des divers produits que l'industrie range sous les noms de *chaux* et de *ciments*, résumons les idées théoriques que nous venons d'exposer.

La *chaux* pure est un mythe, ou plutôt un produit de laboratoire dont nous n'avons eu que quelques mots à dire. Les *chaux* employées dans l'industrie sont toutes impures. La *chaux* grasse est celle qui se rapproche le plus de l'état de pureté: nous avons expliqué son rôle dans la solidification des mortiers; rien, dans les pays où on l'a à sa portée, pour des constructions grossières où la question d'économie prime celles de solidité et de durée.

Restent les *chaux hydrauliques* et les ciments. Vicat a montré comment on les obtenait par la calcination d'un mélange de carbonates calcaires et d'argile. Théoriquement il n'a pas tout expliqué, puisqu'on n'est pas encore aujourd'hui d'accord sur les phénomènes chimiques qui se produisent dans la solidification de ces *chaux* et ciments. Qu'on adopte les idées de MM. Rivot et Chatonay

La *chaux* la plus hydraulique a été nommée improprement *ciment romain*, avant même qu'on connût la raison de son durcissement, à cause du préjugé que nous avons précédemment combattu. C'est là un des nombreux exemples de la confusion de langage, qui se produit surtout dans la langue chimique, parce que les corps s'y trouvent souvent dénommés avant qu'on en connaisse la nature. On conçoit que ce cas doive surtout se rencontrer dans la construction, le langage y étant formé par des praticiens, le plus souvent par des ouvriers. Ainsi, les brevets pris en 1796 par l'Arker, pour les ciments naturels anglais, obtenus par la calcination d'un calcaire argileux naturel, et, en 1802 par un ouvrier anglais, à Boulogne, portent la désignation de *plâtre-ciment*: plâtre, parce que, à cause de la facilité de la prise, on en pouvait faire des enduits à la truelle comme avec le plâtre; ciment, du mot anglais *cement*, lut, liant.

Nous donnerons ici les compositions de quelques *chaux hydrauliques*, propres à appuyer les idées émises par Vicat:

	Chaux purc.	Magnésie.	Silice et alumine.	Autres substances.	Qualité.
Chaux grasse de Château-Landon.	96,400	1,800	1,800	•	Grasse.
Chaux de Coulommiers.	78,000	20,000	2,000	•	Maigre.
Chaux de Brest.	82,300	•	7,700	10,000	Maigre.
Chaux de Grenoble.	84,220	•	11,700	3,900	Moyennement hydr.
Chaux du Theil.	68,941	0,612	30,447	•	Ennemenement hydr.

En définitive, d'après les expériences de Vicat et Berthier, on peut ranger les *chaux* dans l'ordre suivant:

Principes constituants.	Chaux moyennement hydraulique.	Chaux hydraulique.	Chaux éminemment hydraulique.	Principes des calcaires non cuits.	Ciments limite inférieure.	Ciments limite supérieure.
Chaux.	100	100	100	Carbonate de chaux.	73	64
Silice et alumine.	22	36	44	Silice et alumine. . .	27	36

ou celles de M. Frémy, on n'en doit pas moins, dans tous les cas, quand on veut obtenir ces effets de solidification, chercher à produire des silicates et des aluminates de *chaux*, par les procédés pratiques que Vicat a si bien exposés. Supposons qu'on arrive à mélanger les divers éléments *chaux*, ou plutôt carbonate de *chaux*, alumine et silice, en telles proportions, qu'après leur avoir fait subir la cuisson convenable on obtienne, sans excès d'aucun des corps *chaux*, alumine ou silice, les silicates et les aluminates de *chaux* qui produisent d'une façon ou d'une autre, en faisant toutes réserves théoriques, la solidification: le produit ainsi obtenu sera celui auquel on devrait conserver le nom de *ciment*. Les *chaux* hydrauliques seraient formées de ce ciment et d'un excès de *chaux* grasse. Dans la théorie de MM. Rivot et Chatonay, le ciment ainsi produit devrait seul entrer dans le mortier hydraulique parfait, puisque, d'après ces messieurs, la solidification n'est due qu'à une hydratation des silicates et des aluminates de *chaux*. Dans la théorie de M. Frémy, il faudrait, pour obtenir le mortier hydraulique parfait, rechercher encore et ajouter au ciment la quantité de *chaux* grasse dont l'hydrate devra se combiner avec le silicate formé pour produire la solidification. La connaissance de ces proportions, la manière d'obtenir cet excès convenable de *chaux*, dans la fabrication même du ciment ou après, par un simple mélange, voilà ce que M. Frémy doit encore indiquer pour que ces délicates et remarquables recherches théoriques soient utiles, à ce point de vue, à la pratique de la fabrication des *chaux* et ciments et de leur emploi dans les mortiers. On conçoit combien ces recherches sont délicates, difficiles, et il faut encore, pour qu'elles viennent au secours des praticiens, que les résultats soient simples et d'une application facile et économique. Ce qui est pour le moment acquis au débat, c'est qu'on doit provoquer la formation des silicates et des aluminates de *chaux*: pour obtenir ce résultat, on doit faire un mélange le plus parfait possible des éléments carbonate de *chaux*, silice et alumine, dans les proportions convenables, et les porter à la température nécessaire à la formation des silicates et aluminates de *chaux*. Cette température est très-élevée: il faut arriver à produire une sorte de vitrification. Comme on le voit, d'ailleurs, le ciment se trouve être un produit de composition tout à fait analogue au verre, qui est un silicate de potasse ou de soude, additionné dans certains cas de silicate de plomb.

— *Fabrication de la chaux.* 1° *Cuisson de la pierre à chaux.* La calcination du calcaire se fait dans des fours dits fours à *chaux*. A la température élevée qu'on y produit, le carbonate calcaire se décompose, l'acide carbonique se dégage et la *chaux* se trouve isolée. On emploie, dans quelques localités, le four intermittent. Il est le plus souvent bâti en briques; le revêtement intérieur est en briques réfractaires. On construit, au-dessus de l'endroit où l'on brûle le combustible, une sorte de voûte avec les plus grosses pierres calcaires, et on remplit le four avec les fragments de pierre à *chaux*. Ce four ne convient que lorsqu'on emploie des combustibles à lon-

gue flamme, comme le bois, les bruyères, etc. Le temps de la cuisson varie avec la qualité du combustible, avec l'état hygrométrique du calcaire et du bois. Les chaufourniers jugent du degré de la cuisson par le tassement qui se produit.

On arrive à une grande économie en employant les fours continus, dans lesquels on charge le calcaire par le haut du four ou *gueulard*, tandis qu'on retire la *chaux* produite par une ouverture ménagée dans le bas. Ces fours sont de deux sortes : les uns, les *fours coulants*, sont de grands cylindres en brique, au bas desquels se trouvent des ouvertures qui servent à l'entrée de l'air et à la sortie de la *chaux*. On y dépose alternativement une couche de combustible et une de *chaux*; on déforme la *chaux* à mesure qu'elle se produit, et on ajoute de nouvelles charges, par le gueulard. La difficulté est de régler la température du combustible; si elle est trop élevée, il se forme de l'oxyde de carbone, qui enlève les deux tiers de la chaleur; si elle est trop mince, il passe de l'air. L'épaisseur des couches de combustible varie de 0 m. 08 à 0 m. 12 pour la houille, de 0 m. 05 à 0 m. 06 pour l'anthracite.

On rétrécit le plus souvent le four au gueulard : cela paraît mauvais, car le four se bouche plus facilement ; il se forme ce que les ouvriers appellent un *loup* difficile à détruire. On peut y arriver cependant en faisant entrer de l'air par des orifices ordinairement bouchés, ménagés le long des parois.

Quand la température s'élève trop dans le four, la *chaux* devient *chaux plombée* ou *biscuit*. La *chaux* diminue ainsi de la moitié de son volume; elle est, plus longtemps à fuser, ce qui, dans les constructions, est quelquefois nuisible. En agriculture, le consommateur n'a pas à s'en plaindre. Il faut pourtant que la cuisson soit complète, sans quoi il se forme des *incuits* ou *pigeons*, dont la présence est beaucoup plus nuisible. Il vaut mieux risquer d'avoir de la *chaux* trop cuite que d'avoir des *incuits*. Pour la plupart des calcaires à *chaux* grasse, la température de la cuisson varie de 1,000° à 1,100°.

— 20 *Extinction de la chaux.* La chaux, pour être employée, doit être éteinte : jetée dans un bassin plein d'eau, elle éclate avec bruit, se gonfle et tombe en bouillie : l'extinction ainsi pratiquée prend le nom d'extinction ordinaire ou à grande eau.

Si, au lieu de laisser la *chaux* dans l'eau, on l'y plonge pendant quelques secondes et si on la retire subitement, ou mieux si on l'arrose avec de l'eau, elle éclate avec bruit, répandant des vapeurs brûlantes. C'est là ce qu'on appelle l'extinction par *immersion* ou par *aspersion*.

Mentionnons encore un troisième mode d'extinction, qui donne de très-bons résultats avec la *chaux* grasse, mais que sa lenteur fait rejeter. C'est le procédé d'extinction *spontanée* ou *naturelle*. Il ne faut pas moins de trois mois pour que la *chaux* s'éteigne ainsi à l'air, dont elle soutire l'acide carbonique et l'humidité.

Le premier procédé, dans lequel le foisonnement est beaucoup plus grand, s'emploie en général pour les *chaux* grasses: le deuxième est le plus répandu pour les *chaux* hydrauliques; avec le troisième procédé, les *chaux* hydrauliques perdraient presque toutes leurs propriétés spéciales.

En ajoutant les procédés de blutage et d'ensachement, sur lesquels nous n'insisterons pas, nous aurons donné ici un aperçu général de la fabrication des *chaux*. Examinons maintenant les résultats acquis, et aussi les particularités qui se rapportent aux *chaux* grasses, aux *chaux* hydrauliques et aux ciments.

Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit concernant la fabrication de la *chaux* grasse. Elle est répandue partout. N'en citons aucune, car on ne la transporte guère et on la tire presque toujours du pays où l'on se trouve.

La plupart des *chaux* hydrauliques employées sont des *chaux* hydrauliques naturelles, c'est-à-dire obtenues par la calcination d'un calcaire argileux, trouvé dans la nature. Les principes posés par Vicat permettent, en effet, de trouver presque partout ces calcaires. Ces *chaux* présentent un avantage sur les *chaux* artificielles, c'est-à-dire obtenues par la calcination de calcaires plus ou moins purs, auxquels on ajoute des marnes calcaires, parce que, dans ce cas, il faut mélanger mécaniquement l'argile au calcaire. Ce mélange se fait ainsi d'une manière moins parfaite et, comme l'argile ne fuse pas, il peut y en avoir des parties qui restent séparées et ne s'unissent pas à la *chaux*. Les *chaux* hydrauliques ainsi obtenues conservent donc pour ainsi dire une marque de fabrique, suivant le calcaire argileux dont on les extrait. La *chaux* hydraulique est en effet un produit bâtard, intermédiaire entre la *chaux* grasse et le ciment. Dans une même exploitation, on n'est pas certain d'obtenir, et en effet on n'obtient pas chaque fois, la même qualité de *chaux*. Cette qualité varie avec la composition du banc calcaire. Les meilleurs bancs seront ceux qui, après cuisson, contiendront les éléments *chaux*, alumine et silice, dans les proportions convenables, et qui seront les plus homogènes.

L'une des meilleures *chaux* hydrauliques est la *chaux* du Theil. L'emploi de cette *chaux*

date de 1837 (v. le mot *métros*). Les carrières Lafarge, d'où on l'extrait, sont situées sur les bords du Rhône. Les couches exploitées ont 50 mètres d'épaisseur, et appartiennent à l'étage néocomien. Le nombre des ouvriers dépasse trois cents. L'usine, placée au pied des carrières, près du Rhône, ne compte pas moins de dix-huit fours, dont chacun peut produire 100 quintaux de *chaux* par jour. La production annuelle dépasse 400,000 quintaux. En sortant du four, la *chaux* du Thiel séjourne pendant une dizaine de jours dans des fosses, où elle s'éteint en absorbant lentement de l'eau. Elle pèse environ 700 kilogr. par mètre cube, et se vend, au Thiel, 15 fr. la tonne. C'est cette *chaux* qui sert exclusivement aux constructions de la mer : on en compte des quantités considérables dans le canal de Suez, dans les pontons encore la *chaux* de Saint-Quentin, qui n'a contre elle que l'élevation de son prix, la *chaux* de Tournai, la *chaux* d'Argenteuil, la *chaux* de la Mancellerie, la *chaux* d'Echoisy. On peut, on le conçoit, fabriquer d'excellentes *chaux* hydrauliques artificielles. Deux raisons s'opposent à ce qu'on arrive en pratique à la perfection de cette fabrication : le prix de la *chaux*, qui est très-bas (22 fr. environ le mètre cube à Paris), fait qu'on n'a pas intérêt à effectuer d'une façon parfaite les mélanges de *chaux* grasse et d'argile, pour faire des économies sur les frais d'exploitation. De plus, la température de la cuisson, moins élevée que celle qui est nécessaire à la fabrication des *chaux* hydrauliques parfaites, c'est-à-dire des ciments, laisse, nous l'avons dit, plus d'eau, de parties d'argile isolées. Pour cela, on se procure la *chaux* hydraulique comme un produit définitif, on en fabrique, en beaucoup d'endroits d'excellente. Citons seulement les *chaux* des buttes Chaumont, des Moulineaux (Meudon), de Bougival, très-employées à Paris.

S'il on a intérêt à employer les *chaux* hydrauliques naturelles, on a, au contraire, le plus grand avantage à faire usage des ciments artificiels. On a, en effet, affaire dans ces cas à des produits plus perfectionnés, dont le prix plus élevé permet de faire les frais d'un mélange parfait des matières premières, et qui doivent aussi être exposés à une température extrêmement élevée les amenant à une sorte de vitrification. On fabrique cependant des ciments naturels. Avec ces produits, comme avec les *chaux* hydrauliques, une grande part est laissée au hasard. La qualité du ciment suit les variétés de composition du banc calcaire dont on l'extrait. On en fabrique une grande quantité en France, il est cependant très rare qu'il soit d'une qualité d'art, ou qu'il emploie du ciment est nécessaire, les ingénieurs ne devraient faire usage que de ciments artificiels dont la fabrication leur serait connue et dont ils seraient sûrs. On a dû se contenter dans les commencements de ce produit bâtarde : il devrait maintenant disparaître des qu'il arrive petit à petit, maintenant que les ingénieurs de l'Etat sans exclure positivement les ciments naturels, laissent généralement aux entrepreneurs le choix entre ces ciments et les ciments artificiels. Si les entrepreneurs s'arrêtaient à ces derniers produits, on leur permet de composer leurs matières de 4 parties de sable et 1 de partie de ciment, tandis qu'on exige 2 parties de ciment naturel et 3 de sable pour les ciments artificiels des entrepreneurs naturels doivent avoir, pour que ces produits puissent entrer en concurrence, être dans le rapport de 8 à 5 : c'est ce qui a lieu pour la plupart en ce moment. Mais, d'un autre côté, les ciments soit naturels, soit artificiels, pour être employés sur les grands travaux, doivent être acceptés des ingénieurs de l'Etat, dont les attributions forment en France un de plus grands monopoles, et certainement un des plus désastreux pour le pays. Cette acceptation se trouve en grande partie laissée à l'arbitraire, la concurrence n'est pas possible, et les petits fabricants sont la plupart du temps trop heureux de travailler, même à très-bon marché, pour les gros qui ont su se faire recevoir et dont la marque passe partout. C'est ainsi qu'en changeant de marque les produits se vendent à des prix plus élevés, et que les uns les autres n'aurait pas admis sous leur nom véritable. En outre, on conçoit que les ciments soit naturels, soit artificiels, doivent présenter de grandes variétés de qualité : pourtant ils se trouvent ainsi partagés en deux classes seulement ; il est certain alors que le fabricant de ciments artificiels, par exemple, n'a pas intérêt à produire la meilleure qualité. Ses efforts doivent tendre seulement à obtenir un ciment qui reste classé parmi les ciments artificiels ou Portland, comme on les appelle encore. S'il peut, en se maintenant ainsi à la limite, diminuer son prix de revient, et vendre par suite moins cher à l'entrepreneur, celui-ci a intérêt à lui acheter son ciment, puisqu'on ne le forcera pas à en mettre dans ses constructions une plus grande quantité qu'il n'en emploierait pour un produit supérieur. N'insistons pas, il y aurait trop à dire. Les monopoles ont produit bien d'autres maux. Si le corps des ingénieurs de l'Etat, sans le vouloir, et seulement parce qu'il est monopole, arrête l'essor de la fabrication des ciments, qui doit beaucoup cependant à un grand nombre de ses membres, après avoir été fondée par un de ses plus illustres représentants, Vicat, c'est là un des moindres reproches que le

payés ait à lui faire. Notons en passant que ce monopole sera certes détruit un des derniers. Outre que l'intelligence, la science, l'honnêteté de la majorité des membres du corps des ingénieurs ne laissent voir au public que les résultats brillants, et jettent l'ombre sur les mauvais côtés du monopole, les questions techniques à aborder ici échappent à la presse et à la discussion publique. Parmi les intérêts, c'est-à-dire les Français, les contributibles, ceux-là seuls qui pourraient entreprendre cette discussion, ingénieurs civils, architectes, entrepreneurs, sont, par le conseil des ponts et chaussées, le conseil des bâtiments civils, le conseil d'Etat même, qui est pourtant leur meilleur recours, etc., etc., sous la dépendance de ceux qu'ils devraient attaquer. D'ailleurs, que pourraient des efforts isolés contre un corps fortement constitué, uni, protégé par le mérite du plus grand nombre de ses membres, par l'ignorance publique, par une sorte d'orgueil national, qui se figure, bien à tort, qu'on nous en envie l'organisation dans les autres pays; enfin par l'autorité qu'a en France tout corps de fonctionnaires? Comme si tout devait se trouver réuni pour lui assurer une longue durée, ce monopole, qui devrait être détesté de tous les esprits libéraux, se trouve souvent défendu par ceux-là mêmes qui en attaquent le plus les effets. Fondé par la Convention nationale, en un moment où les ingénieurs et les officiers avaient émigré, il rendit les plus grands services à son pays; aujourd'hui encore, il profite de ses gloires et de ses précédents. Son origine républicaine, dont elle se souvient encore, vient souvent à l'école où son corps ne monopolise l'honneur d'être attaqué par certains part; et pourtant bien à tort, car, une fois hors de l'école, l'ingénieur n'est plus qu'un fonctionnaire et sa place entre le préfet et l'évêque; elle lui procure aussi par suite, d'autre part, des défenses trop partiales et trop généreuses, puisqu'elles sont faites aux dépens du bien public. C'est surtout dans les questions spéciales que les erreurs commises de partis pris, je veux dire en partant d'un principe invariable étranger à la question, c'est-là surtout que ces erreurs deviennent énormes, puisque, faute d'éléments suffisants, on n'en peut connaître la portée. Mais terminons cette digression : le *Grand Dictionnaire* aura à revenir sur ce sujet.

Les ciments naturels sont fabriqués, en France, pour la plus grande partie en Bourgogne. Ce sont les ciments de Poilly, gisement découvert en 1825 par M. Lacordaire; de Vassy, exploités par M. Gariel vers 1830. A côté de ces deux exploitations sont venues s'en établir d'autres qui ont conservé les mêmes noms. Citons pourtant encore les ciments d'Auxerre et de Nevers, qui ont des caractéristiques spéciales. Tous ces ciments sont souvent désignés, sous le nom générique de ciments de Bourgogne. On trouve aussi d'importantes fabrications de ciments naturels dans le midi de la France. Nous devons noter les ciments de Grenoble, parmi lesquels le ciment dit de la Porte de France, le ciment d'Uriage, etc.

On peut prendre comme type l'exploitation de Vassy. On y emploie près de 500 ouvriers, qui produisent 23,000 tonnes de ciment par année. On calcine le ciment dans des fours à *chaux* ordinaires, on le pulvérise sous des meules verticales, on le tamise dans un blutoir et on l'expédie dans des barriques en bois. Ce ciment pèse de 800 à 900 kilogr. le mètre cube; sa prise est très-promp. L'influence de la température fait du reste beaucoup varier ce temps de prise. En hiver, la prise est moins prompte qu'en été.

Les ciments artificiels présentent comme nous l'avons dit, de sérieux avantages, et leur production se généralise. On peut prendre pour type le ciment anglais de Portland. En 1824, un maçon du nom de Leeds prit un brevet pour la fabrication d'un ciment qu'il appela *ciment de Portland*, à cause de sa ressemblance avec la pierre grise de Portland. On obtient ce ciment en chauffant la calcination d'un mélange artificiel composé de craie. Il est gris verdâtre, et pèse dix 1/200 à 1,400 kilogr. le mètre cube. Sa prise est lente, ce qui permet de l'employer sans ouvriers spéciaux : il se contracte de 30 pour 100. Il est moins hygrométrique que les autres ciments ; par suite, il se conserve plus facilement et supporte mieux les transports. Ces transports se font souvent dans des sacs, par 25 ou 50 livres. Il présente une résistance de 100 kilogr. sous la charge d'immersion, à l'arrachement, et de 375 kilogr. à la compression par centimètre carré.

son fabrication du ciment de Portland a commencé en Angleterre vers les bords de la Medway. C'est la boue argileuse du lit de cette petite rivière qu'on mélange avec le calcaire. On n'a pas tardé à desirer ces premiers établissements, où les terres étaient difficiles et où par suite les transports et la houille coûtaient plus cher, pour les bords de la Tamise. C'est là, de Greenwich, pour ainsi dire un des faubourgs de Londres, à Gravesend, à portée de la grande ville entrepôt du monde, par suite avec toute facilité pour les transits, que, dans de nombreuses usines, se fabrique maintenant le ciment de Portland. Il est fort probable que les boues de la Tamise, au moins en certains endroits, conviendraient à la fabrication des ciments. Mais il faudrait varier les dosages, et les Anglais, ennemis des pro-

cédés de laboratoire, préférant toujours suivre une routine établie de père en fils, quand cette routine est bonne, vont encore maintenant chercher les boues de la Medway et les transportent à leurs usines. Ajoutons, pour être exact, qu'il subsiste encore quelques établissements sur la Medway, mais ils sont peu importants.

Nous prendrons, comme exemple, l'exploitation de MM. White frères, la plus importante des usines à ciment anglaises, situées à Swanscombe, près de Greenwich, sur la Tamise. MM. White frères y emploient 700 ouvriers, qui produisent 30,000 tonnes par an. Pour fabriquer le ciment, on mélange 2 volumes de craie avec 1 volume de boue : ce mélange se fait d'une façon parfaite dans une fosse circulaire, au moyen d'agitateurs spéciaux mus par un manège que des chevaux entraînent en mouvement. L'addition de la boue a pour effet de rendre le ciment plus dur, et de lui donner une grande force. Les grandes fosses en maçonnerie où il séjourne plusieurs mois : un système d'écluses permet, aux moments convenables, après que le dépôt des matières solides les plus denses s'est fait, de faire écouler l'eau : l'évaporation continue la dessiccation, qu'on achève en transportant le mélange, qui a alors la consistance de la terre glaise, sur des aires chauffées et abritées; on calcine ensuite dans d'immenses fours à feu continu, où la température est assez élevée pour vitrifier le ciment produit. Enlin on réduit le ciment en poudre, on le blute et on le met en sacs ou en tonneaux. On fabrique, en Angleterre, dix sortes de ciments, dont les uns sont destinés à faire des constructions plus ou moins pesantes. Les Anglais sont certainement en possession d'une fabrication sûre et intelligente des ciments. Ils n'ont aucun droit à payer à l'entrée en France, et il est certain que, sans les considérations énoncées plus haut, ils envahiraient le marché français si ce marché était libre, c'est-à-dire si les consommateurs avaient intérêt à prendre la marchandise de la meilleure qualité. Il est vrai qu'alors on fabriquerait en France d'aussi bon ciment qu'en Angleterre. Nous avons vu, en effet, que tout consistait à faire un mélange parfait des corps, carbonatés de chaux, alumine et silice, et de le chauffer jusqu'à la vitrification. Les Anglais sont parvenus à l'obtenir avec une perfection que nous n'avons pas atteinte. Il est certain que, dans leur procédé, les substances les moins denses sont entraînées par l'eau; c'est probablement ce qu'il faut dans leur cas, puisque le résultat est bon. Mais il est utile de signaler ce fait, pour qu'on ne croie pas que cette manière d'opérer doive convenir à tous les cas.

Elle a cependant réussi encore à Boulogne-sur-Mer, où MM. Demarle et Lonquety fabriquent des ciments auxquels on a conservé le nom de Portland, pour bien indiquer que le résultat est le même que celui obtenu par les Anglais. Leur manière d'opérer est tout à fait la même : à cause des variations de composition de leur argile, argile bitumineuse qu'ils vont chercher à Neufchâtel, près de Boulogne, et peut-être parce que le procédé de mélange convient moins bien à l'argile de Boulogne qu'aux boues de la Medway, comme nous l'expliquons plus haut, leur exploitation est un peu plus difficile; ils sont forcés de recourir plus souvent à l'analyse. Toutefois, les résultats sont excellents, et cette importante exploitation peut rivaliser avec celles de l'Angleterre.

Les ciments lourds du bassin de Paris, auxquels on donne aussi les noms de ciments Portland ou façon Portland, et qui, dans les cahiers des charges des divers travaux, sont rangés dans cette classe, doivent, d'une façon générale, être considérés comme un peu au-dessous des précédents. Les usines sont situées dans le département de la Charente, puis dans les environs de Paris. Malgré l'élévation du prix d'entrée des bouilles et de la main-d'œuvre, on a intérêt à fabriquer à l'intérieur de Paris, pour la consommation de Paris même; car les ciments, comme les *chaux*, payent 11 francs par tonne de droits d'entrée. Dans les usines de Paris, les procédés de cuisson sont les mêmes qu'en Angleterre; mais le mélange se fait plus simplement. Il a lieu à sec, soit qu'on se contente de casser les produits à cuire en très-petits morceaux comme on le fait en Angleterre, soit qu'on coupe le mélange avec la marne à l'état boueux, puis que, par un mode de compression quelconque, on forme des briquettes propres à être cuites dans le four.

Ces ciments se vendent moins cher que les portlands anglais ou de Boulogne. On ne peut guère donner de prix exacts. Si le marché était libre, les cours varieraient pour les ciments comme pour tout autre produit, les bénéfices, par exemple. Dans l'état actuel, l'échelle des bénéfices n'est pas la même pour tous les fabricants. Chacun tient son prix : en général, celui qui fabrique le mieux dépense le plus ; il vend le plus cher, et pourtant son bénéfice est moindre. La concurrence le fait baisser. Son prix est donc le plus bas, et le plus bas est son bénéfice. Les ciments varient aussi de prix avec l'importance de la livraison. On peut dire en moyenne, en supposant des circonstances telles que les portlands anglais ou de Boulogne se vendent en gare à Paris 69 francs la tonne ce qui arrive, que les ciments du bassin de Paris vaudront, pour le même acheteur, environ 64 francs, et ceux de Bourgogne 48 francs la tonne. Tous ces prix, répétons-le,

n'ont rien d'absolu; mais il est utile de les connaître pour se rendre compte de la situation de l'industrie des ciments.

On fabrique aussi des ciments Portland en Autriche, dans le Tyrol; à Stettin, à Berlin, à Bonn, à Hambourg, à Rostock. On peut, comme nous l'avons vu, en fabriquer pour ainsi dire partout. Nous n'avons pu parler des innombrables particularités qui se présentent dans la fabrication des *chaux* et des ciments: production de *chaux limités*, influence de la présence des silicates magnésiens, etc., etc. Ce sont des questions, ou par trop spéciales, ou pas encore assez étudiées pour qu'elles aient place dans une œuvre comme le *Grand Dictionnaire*. Nous avons aussi omis à dessein des détails pratiques, tels, par exemple, que l'essai des ciments par l'aiguille, nous contentant d'indiquer à ceux que ces questions intéressent l'admirable ouvrage que Vicat a publié sous le titre: *Traité pratique et théorique de la composition des mortiers et des ciments*.

Les usages de la *chaux* sont nombreux. Citons son emploi en agriculture (chaulage des terres) et dans la fabrication du sucre. La principale application des *chaux* et ciments, la fabrication des mortiers, a été étudiée suffisamment dans le courant de cet article pour que nous n'ayons plus à y revenir. Ajoutons cependant que, en dehors des constructions ordinaires, les ciments servent à établir des ornements de toutes sortes, statues, grottes réellement merveilleuses, on peut citer celles des buttes Chaumont, du parc Monceaux, du grand aquarium de l'Exposition universelle de 1867, etc.

Il est certain, d'ailleurs, que l'emploi des ciments n'est pas encore arrivé à son apogée. Les applications en sont infinies, et, de ce côté, nous sommes loin en France de la perfection des Anglais. A Londres, on manie le ciment comme à Paris on manie le plâtre.

CHAU (le), ancien petit pays de France, dans la Franche-Comté, dont le lieu principal était Sainte-Marie-en-Chaux, compris aujourd'hui dans l'arrond. de Lure, département de la Haute-Saône.

CHAU (Pierre), homme politique français, né à Nantes en 1755, mort en 1817. Capitaine de la garde nationale de Nantes, il combattit bravement dans le bataillon Mearis, à la défense héroïque de Niort. Il fit ensuite partie du comité révolutionnaire de Nantes, devint un des exécuteurs des ordres sanguinaires de Carrier, concourut à l'organisation de la *compagnie Marat*, et facilita ainsi les violences, les noyades et les exécutions. Traduit devant le tribunal révolutionnaire de Paris, en vendémiaire an III, il fut cependant acquitté. Il a publié quelques écrits assez curieux pour l'histoire de Nantes dans ces terribles journées.

CHAU-DE-FONDS (LA), ville de Suisse, canton et à 14 kilom. N.-O. de Neuchâtel, au fond d'une vallée du Jura qui porte le même nom; 16,000 hab., dont la majeure partie suit le culte réformé. Le nombre des catholiques n'est que de 1,500. C'est, avec le Locle, le principal centre de la fabrication d'horlogerie du canton de Neuchâtel. On y fabrique annuellement près de 500,000 montres et un grand nombre de pendules complètes. En outre, la population des montagnes et des vallées voisines fabrique tous les ans près de 900,000 mouvements de montres, qui représentent une valeur d'environ 46 millions de francs. Ce travail se divise à l'infini, car une montre à répétition, avant d'être livrée au commerce, passe généralement par les mains de plus de cent ouvriers. Chaque ouvrier, qui gagne de 2 fr. 50 à 10 fr. par jour, travaille chez lui et fait toujours la même pièce. Souvent même cette pièce exige le concours de plusieurs ouvriers. Les produits de l'horlogerie de la Chaux-de-Fonds ont dignement figuré à l'Exposition universelle de 1867 et y ont obtenu des récompenses méritées. La bijouterie, l'orfèvrerie, la fabrication des dentelles occupent aussi un grand nombre de bras dans ce beau pays. Cette ville, qui n'était, au commencement du xve siècle, qu'un rendez-vous de chasse des seigneurs de Valengin, arriva rapidement à un assez haut degré de prospérité, grâce à l'activité et à l'industrie de ses habitants. En 1794, un terrible incendie détruisit presque entièrement la ville, qui a été reconstruite depuis. Propre et bien bâtie, elle renferme de belles maisons, un casino, des écoles primaires et secondaires, un institut pour les jeunes filles pauvres, une maison d'asile pour les orphelins, un hôpital, un théâtre, etc. En 1831, les habitants de la Chaux-de-Fonds et des vallées voisines prirent les armes et se préparèrent à combattre pour l'indépendance du canton; mais cette tentative n'eut pas un résultat heureux, car la ville fut occupée militairement, et sa population désarmée. Patrie de Léopold Robert, le peintre des *Pêcheurs* et des *Moissonneurs*; de Droz, inventeur des automates; des frères Geyser, etc.

La vallée de la Chaux-de-Fonds, dans la chaîne du Jura, à 12 kilom. N.-O. de Neuchâtel, s'étend sur une longueur de 8 kilom., et est située à 1,000 m. au-dessus du niveau de la mer. Elle est trop élevée pour qu'on puisse y cultiver les arbres fruitiers; on n'y voit que des sapins sur les hauteurs, des pâturages et quelques champs d'orge, d'avoine

et de légumes. A l'E. de la ville, jaillit une magnifique source qui, dès sa naissance, forme un ruisseau et porte le nom de *Ronde Noire*. Ce ruisseau, dont les bords offrent des sites pittoresques, va se perdre dans les rochers après avoir fait tourner deux moulins.

CHAVAGNAC (Maurice de), d'une ancienne famille de l'Auvergne, qui se distingua par son courage, sous Charles VIII et sous Louis XII. Il fit les campagnes d'Italie, fut nommé gouverneur du château de Naples, et s'y défendit vigoureusement contre Gonzalve de Cordoue. Ce fut à ce siège que Pierre de Navarre mit pour la première fois en usage les mines, qu'il venait d'inventer. Elles firent un effet si prodigieux, qu'elles enlevèrent tous les boulevards qui couvraient la garnison. Après une résistance héroïque de ses défenseurs, la place fut emportée d'assaut. Maurice de Chavagnac ne voulut pas se rendre, et périt les armes à la main.

CHAVAGNAC (Christophe, marquis de), seigneur du Bousquet du Biers, qui fut, au xvie siècle, gouverneur et lieutenant du roi dans la basse Auvergne et le haut Gévaudan. Il commandait à Issoire en 1566 et en 1569. Ayant embrassé le parti des calvinistes, il aida le capitaine Merle à s'emparer d'Issoire, dont le commandement lui fut donné, se concilia l'estime et la confiance des habitants de cette place, et les détermina facilement à résister au duc d'Alençon (Henri III). La ville fut investie; plusieurs assauts furent donnés et repoussés; enfin, après une résistance de vingt et un jours, Issoire se rendit, le 12 juillet 1577, et fut pillée et livrée aux flammes. Chavagnac continua de suivre le parti de Henri IV.

CHAVAGNAC (Gaspard, comte de), général français, né à Bresle (Auvergne) en 1624. Il servit successivement en France, en Espagne et en Autriche, et devint ambassadeur de l'empereur à Varsovie. On a de lui des *Mémoires* (Besançon, 1699, 2 vol.) qui vont de 1642 à 1679, et où il a relaté ce qui s'est passé de plus considérable pendant ces trente-sept années.

CHAVAILLE (Jacques de), lieutenant général d'Uzerche. Il a publié des *Observations morales et politiques en forme de maximes sur les vies des hommes illustres* (Paris, 1648, 3 vol. in-12), qui, dans leur nouveauté, le firent comparer à Plutarque. Bien qu'oublié aujourd'hui, l'ouvrage de Chavaille est loin d'être dépourvu de toute valeur.

CHAVANCELE s. f. (cha-van-sè-le). Bot. Nom vulgaire du bolet de Sologne.

CHAVANGES, bourg de France (Aube), ch.-l. de cant., arrond. et à 28 kilom. d'Arcis; pop. aggl. 850 hab. — pop. tot. 994 hab. Fabriques de cotonnades; commerce de volailles. L'église a conservé un portail du xiii^e siècle et de nombreux vitraux du xvie.

CHAVANNES (Alexandre-César de), théologien suisse, né en 1723, mort en 1800. Il appartenait à la religion réformée, et a publié, entre autres ouvrages: *Essai sur l'éducation intellectuelle* (1789), et *Anthropologie ou Science générale de l'homme* (1799).

CHAVANNES (Jean-Baptiste), mulâtre de Saint-Domingue, l'un des premiers martyrs de la cause de l'abolition de l'esclavage, né à la Grande-Rivière du Nord en 1749, mort en 1791. Il fit la campagne d'Amérique, sous le comte d'Estaing, et se distingua au siège de Savannah. De retour à Saint-Domingue, il eut l'honneur d'être impliqué dans le procès du mulâtre Lacombe, assassiné par l'oligarchie coloniale. Quand Vincent Ogé, parti de Paris, débarqua au Cap, avec la ferme résolution de faire promulguer à Saint-Domingue les lois décrétées par la Constituante en faveur des hommes de couleur, il crut devoir avant tout s'entendre avec Chavannes, qui était son ami. Celui-ci, encore sous l'impression des horribles traitements qu'on venait de faire éprouver à ses frères de race, voulait qu'on appelât tout d'abord les esclaves à la révolte; mais Ogé rejeta cet avis. Le 27 janvier 1791, Chavannes, menacé d'être arrêté, poussa les hommes de couleur à réclamer par les armes la prompte exécution des décrets de la métropole. Sa tête fut aussitôt mise à prix. A la suite de deux combats sanglants, le bon droit succomba sous la force, et Chavannes fut forcé de se réfugier dans la partie espagnole de Saint-Domingue, où, au mépris des traités, il fut arrêté et enfermé dans la tour de Santo-Domingo. Livré aux autorités françaises, il fut reconduit au Cap chargé de chaînes. Mis à la torture, il en supporta les souffrances avec une invincible fermeté. Il fut condamné par le conseil supérieur du Cap, sans avoir été défendu, au supplice de la roue, et expira sans exhaler une plainte.

CHAVANNES-SUR-SURAN, bourg et commune de France (Ain), arrond. et à 18 kilom. N.-E. de Bourg, sur le Suran; 1,049 hab. Autrefois place forte.

CHAVANON ou **CHAVANOUX**, rivière de France, prend sa source dans le département de la Creuse, arrond. d'Aubusson, au S. du Crocq, sort de limite entre les départements de la Creuse et du Puy-de-Dôme, puis entre ceux de la Corrèze et du Puy-de-Dôme, reçoit plusieurs petits affluents et tombe dans la Dordogne, à 6 kilom. E. de Bort, après un cours de 52 kilom.

CHAVANON (Saint-Pierre de), fondateur et premier religieux de Pébrac, né à Lauzeac en 1007. Il fut archiprêtre de cette ville, abbé du monastère de Chases, s'adonna à la prédication, puis se retira, en 1062, à Pébrac, où il mourut vers 1080. Dom Etienne, religieux de Pébrac, a écrit sa vie vers l'an 1120.

CHAVANT s. m. (cha-van — ancienne forme du mot *chat-huant*). Ornith. Nom vulgaire de la hulotte.

CHAVANTES, une des plus nombreuses et des plus belliqueuses peuplades sauvages du Brésil. Elle occupait autrefois la partie nord de la province de Goyas, et a donné son nom à une rivière qui se jette dans l'Araguaya, par la rive gauche, à la pointe septentrionale de l'île de Bananal. Les conquérants appelèrent ces sauvages *Canoeiros*, à cause de leur grande dextérité à diriger des canots. Dans les combats, ils se servaient, indépendamment de leurs armes ordinaires, de lances de bois dur de 6 m. de longueur. La détonation des armes à feu ne les épouvantait pas; ils en volaient même lorsqu'ils pouvaient et s'en servaient avec beaucoup d'adresse. Dégénérés de leur ancienne valeur guerrière depuis la conquête, ils se tiennent plus à l'écart dans leurs forêts; mais ils n'ont en rien modifié leurs mœurs et leurs instincts de férocité.

CHAVARIA s. m. (cha-va-ria). Ornith. Espèce du genre kamichi.

— *Encycl.* Le *chavaria*, appelé aussi *chama* ou *chaia*, est un oiseau trapu, de la taille d'un coq ordinaire; tout son plumage est d'une couleur plombée noirâtre, avec une tache blanche au fouet de l'aile et une autre sur la base de quelques-unes des grandes plumes alaires. Il a la tête petite, sans corne sur le vertex, l'iris brun, une large membrane ou excroissance charnue d'un rouge vif autour du bec, l'occiput orné d'une huppe de longues plumes susceptibles de se relever, les ailes armées de forts éperons, qui sont pour lui des armes défensives, les jambes grosses et très-élevées, les pieds dépourvus de membranes et terminés par des doigts très-allongés. Cet oiseau habite les contrées chaudes de l'Amérique du Sud; il est surtout commun au Paraguay et dans une grande partie du Brésil. Il se tient dans les lieux éloignés des habitations, et fait sa nourriture principale des herbes aquatiques. Néanmoins, il est d'un naturel sociable et s'apprivoise facilement. Dans quelques localités, on l'éleve en domesticité et on le met dans les basses-cours, où il protège les poules, les oies et autres volatiles, et les défend contre les oiseaux de proie. Il est très-ardent, très-courageux et ne crint pas de se mesurer avec ces rapaces, auxquels il livre des combats presque continuels. V. KAMICHI.

CHAVARIGTE s. m. (cha-va-righ-te). Hist. relig. Membre d'une secte mahométane qui nie l'infailibilité et la mission divine de tous les prophètes, y compris Mahomet.

CHAVASSON s. m. (cha-va-sôn). Ichthyol. Nom donné, à Lyon et dans les environs, au petit poisson d'eau douce connu sous les différents noms de CHEVANNÉ, MEUNIER, VILAIN-MEUNIER.

CHAVATTE s. f. (cha-va-te). Forme ancienne du mot SAVATTE.

CHAVAYER s. m. (cha-va-ïèr). Bot. Syn. d'OLDENLANDIE OMBELLÉE.

— *Chim.* Racine tinctoriale de l'oldenlandie ombellée ou chavayer.

— *Encycl.* *Chim.* L'oldenlandie ombellée, qui appartient à la même famille que la garance, croît naturellement dans plusieurs contrées de l'Inde; on la cultive surtout sur la côte de Coromandel, et elle est, pour les Indiens, ce que la garance est pour nous, c'est-à-dire la substance tinctoriale rouge par excellence. C'est avec sa racine qu'ils fabriquent les beaux rouges dits *des Indes*, et toutes les autres couleurs semblables à celles qu'on produit en Europe avec la garance.

Les propriétés tinctoriales du *chavayer* sont dues, d'après Robiquet, à l'alizarine, dont il contient trois fois moins que la racine de garance. M. Gonfreville fils, de Déville, près de Rouen, a rapporté, en 1830, les procédés des Indiens pour la teinture au moyen du *chavayer*, et c'est lui qui nous a appris que le rouge brun de Paliacerte, généralement employé pour les pagnes et les châles ou toiles peintes, le rouge enfumé de Madras pour les mouchoirs, le rouge vif de Maduré pour les turbans, le violet de Nerpely, le noir d'Oulgaré sont obtenus avec cette racine.

Le *chavayer* diffère complètement, par son apparence extérieure, de l'alizari; il n'est pas coloré en rouge et est beaucoup plus fin. Ce qui le caractérise essentiellement, c'est qu'il donne de très-belles couleurs au coton, seulement sur des apprêts d'huile, sans engalage, ni alun, ni sel d'étain; et que la teinture peut avoir lieu à froid, et que de simples lavages à l'eau suffisent pour l'avivage. Les alcalis faibles sont nécessaires pour développer la couleur rouge de cette racine, qui renferme, d'après des analyses sérieuses, une proportion notable de sulfate acide de chaux; aussi les Indiens font-ils usage d'eaux natu-

relles très-calcaires, qui neutralisent cette acidité prononcée du *chavayer*.

CHAVÉE (Honoré-Joseph), philologue belge, né à Namur en 1815. Il fut ordonné prêtre en 1838, et exerça en Belgique diverses fonctions ecclésiastiques jusqu'en 1844. Venu à Paris, il fit partie du corps enseignant du collège Stanislas et de l'Athénée. Vers 1848, il s'abstint, par scrupule de conscience, d'exercer des emplois ecclésiastiques. M. Chavée possédait déjà l'anglais, l'allemand, l'hébreu, le syriaque et l'arabe, lorsqu'il se prit, à l'université de Louvain, d'une belle passion pour le sanscrit, avec l'idée bien arrêtée d'avancer de démontrer ultérieurement l'identité originelle des langues et l'unité des races. Une étude plus approfondie des idiomes primitifs, l'analyse comparative des divers systèmes de parole, l'amènèrent à des conclusions radicalement opposées. Dans un premier travail philologique, il essaya d'établir une concordance difficile entre la science et la tradition biblique: *Essai d'étymologie, philologique et biblique: sur l'origine et les variations des mots qui peignent les actes intellectuels et moraux* (Bruxelles, 1841). Dans un autre, il déclara nettement que cet accord est impossible: *Lexicologie indo-européenne ou Essai sur la science des mots sanscrits, grecs, latins, français, lithuaniens, russes, etc.* (Paris, 1849). Après avoir donné, en 1854, à la *Revue du xix^e siècle*, une étude sur l'*Enseignement des langues au xix^e siècle*, il publia: *Moïse et les langues ou Démonstration par la linguistique de la pluralité originelle des races humaines* (Paris, 1855); *Français et wallon, parallèle linguistique* (Paris, 1857).

CHAVENACIER s. m. (cha-ve-na-sié). Ouvrier qui fabriquait de grosses toiles de chanvre appelées canevas. || Vieux mot.

CHAVER v. a. ou tr. (cha-vé — lat. *cavare*; de *cavus*, creux). Creuser. || Vieux mot.

CHAVERI s. m. (cha-ve-ri). Syn. de CHAUDERIE.

CHAVES (*Aqua Flavia*), ville forte du Portugal, province de Tras-os-Montes, à 70 kilom. O. de Bragança, sur la rive droite de la Tamaga; 6,000 hab. Sources salines thermales, connues dès l'époque romaine, et dont la température s'élève à 54°. Etablissements de bains fréquentés; beau pont romain sur la Tamaga. || Petite ville du Brésil, dans la province de Para, sur la côte N. de l'île Marajo, à l'embouchure de l'Amazoné.

CHAVES (Emmanuel de SILVEIRA PINTO de FONSECA, comte d'AMARANTE, marquis de), général portugais, né à Villareal, mort à Lisbonne en 1830. Il fit avec distinction la guerre de l'indépendance, de 1809 à 1814, et se rendit ensuite célèbre par l'énergie avec laquelle il combattit le parti révolutionnaire en 1823, pour soustraire Ferdinand VII à l'influence des cortès. Il mit la même ardeur à défendre l'absolutisme de Jean VI en Portugal, et l'avènement de dom Miguel; mais il n'eut pas la satisfaction de voir triompher la cause à laquelle il s'était sacrifié; il fut atteint d'aliénation mentale au moment où une insurrection plaçait dom Miguel sur le trône.

CHAVESTRIAU s. m. (cha-vé-striô). Querelle, débat. || Vieux mot.

CHAVET (Joseph-Victor), peintre français contemporain, né à Pourcieux (Var) en 1822. Il a étudié à Aix, sous la direction de Pierre Revoil, et a eu ensuite pour maître Loubon. D'abord professeur de dessin pour vivre, puis peintre en décorations sous la direction de Cicéri, et enfin soldat. M. Chavet ne vint à Paris qu'en 1846. Il exposa, pour son début, au Salon de cette même année, un petit portrait d'homme et deux tableaux de genre, un *Jeune homme lisant* et un *Primeur*. Ces premiers ouvrages, remarquables par l'habileté de la touche et la délicatesse des détails, ont révélé un imitateur heureux de M. Meissonier. Tout en continuant à suivre ce modèle, M. Chavet est parvenu à dégager peu à peu sa personnalité et à se faire un nom que les amateurs n'ont point trop éloigné de celui du maître. M. Edmond About, qui a critiqué avec sa malice habituelle les côtés faibles du talent de M. Meissonier, a fait en même temps une appréciation de M. Chavet qui ne laisse pas que d'être très-élogieuse dans son apparence causticité. « M. Chavet, a-t-il dit, est la plus heureuse victime de M. Meissonier. Il lui a emprunté certaines qualités; il lui en a sacrifié quelques autres... Je me figure que M. Chavet, lorsqu'il nous arriva d'Aix en Provence, tomba précisément sur M. Meissonier: que M. Meissonier lui apprit l'art d'éblouir les gens sans les satisfaire, de décomposer la lumière à travers un prisme, d'enfermer plusieurs figures dans un cadre et de les y retenir malgré elles. Je crois deviner que M. Chavet, lorsqu'il commence un tableau, se demande comment il pourrait faire un Meissonier, que lorsqu'il s'établit en face du modèle, il cherche en lui-même comment M. Meissonier se tirait de là; que son esprit est incessamment tendu à cette recherche désespérée; qu'après avoir verni sa toile, il est mécontent de lui-même, parce qu'il songe à M. Meissonier. Et cependant M. Chavet est un homme de mérite. Il a apporté de son pays une simplicité native que je serais désolé de lui voir perdre tout à fait. Il réussit souvent par des moyens moins compliqués que son maître. Son dessin est quelquefois plus large, sa couleur moins

aigre. On dirait qu'au prisme de M. Meissonnier il a ajouté le miroir noir de M. Courbet. Une des œuvres les plus originales de M. Chavet, celle dont le franc succès a dû lui indiquer la voie qu'il avait à suivre, est l'*Intérieur d'estaminet*, exposé en 1857, tableau charmant, dans lequel il a courageusement abordé la peinture des mœurs modernes. Parmi ses autres ouvrages, nous citerons : la *Léon de chant* (Salon de 1847); *Charles VII et l'astrologue*, la *Sortie du bain*, *Un vagabond*, le *Petit déjeuner*, une *Jeune dame feuilletant un carton de dessins* (Salon de 1848); une *Jeune femme jouant de la mandoline*, l'*Escamoteur et le Farniente* (Salon de 1849); *Van Dyck et sa maîtresse* (commande du ministère de l'intérieur); et la *Petite lavasse de linge* (Salon de 1850); le *Caquet*, un *Fumeur* et de *Jeunes dames regardant un bijou* (Salon de 1852); un *Concert* (commande du ministère d'Etat); un *Intérieur arlésien* et le *Jeune botaniste* (Salon de 1853); la *Lune de miel*, le *Marchand d'habits* et les *Amateurs de tableaux* (Salon de 1855); l'*Étude*, la *Partie de dominos* et un *Jeune homme lisant* (Salon de 1857); la *Dormeuse* (commande du ministère d'Etat); un *Orfèvre juif à Mostaganem*, *Rébecca*, un *Peintre regardant son tableau dans le miroir noir* (Salon de 1859); un *Seigneur de la cour d'Elisabeth* et les *Maximes* (Salon de 1865); le *Répos dans l'île* (Salon de 1866); la *Lettre d'introduction* (exposé à Marseille, en 1858); etc. Ces divers ouvrages sont dispersés dans les musées et dans les collections particulières de France, de Hollande, de Russie et d'Amérique. M. Chavet a exécuté aussi un assez grand nombre de portraits, entre autres celui du vice-amiral Roguet, pour le musée de Versailles, et ceux de François I^{er} et de Romanelli, reproduits en tapisserie aux Gobelins, pour la galerie d'Apollon au Louvre. Il a obtenu une médaille de 3^e classe en 1853 et une de 2^e classe en 1855 et en 1857, et a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1859.

CHAVETONNIER s. m. (cha-ve-to-nié). Techn. Syn. de CAVETONNIER.

CHAVICA s. m. (cha-vi-ka). Bot. Genre de plantes, de la famille des pipéracées.

CHAVIGNY (Jean-Aimé DE), astrologue français, né à Beaune vers 1524, mort vers 1604. Il fut l'élève du célèbre Nostradamus, et se livra à l'étude de l'astrologie judiciaire. Il a écrit plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : la *Première face du Janus français*, contenant les troubles de France depuis 1534 jusqu'en 1589, fin de la Maison Valoisienne, extraite et colligée des Centuries et commentaires de Michel Nostradamus, en latin et en français (Lyon, 1594, in-8°); les *Pléiades*, divisées en sept livres, prises des anciennes prophéties et conférées avec les oracles de Nostradamus (Lyon, 1603).

CHAVIGNY ou **CHAVIGNARD** (Théodore DE), diplomate français, né à Beaune, mort à Paris en 1771. Il s'acquit la réputation d'un des plus habiles négociateurs de son temps. Attaché d'abord à M. de Torcy, puis au fameux abbé Dubois, il vit s'ouvrir devant lui la carrière diplomatique, et devint successivement envoyé extraordinaire ou ambassadeur en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Danemark, en Portugal, etc. Ce fut lui qui négocia à Francfort, en 1744, le traité d'alliance entre l'empereur Charles VII, le roi de Prusse, etc., pour contraindre Marie-Thérèse, reine de Hongrie, à reconnaître comme empereur Charles VI. Ce fut également Chauvigny qui, après la sortie d'Amélot du ministère (1744), fut chargé de diriger les affaires étrangères.

CHAVIGNY (Charles-Léon, marquis DE BOUTHILLIER), général français. V. BOUTHILLIER-CHAVIGNY.

CHAVILLE, bourg et commune de France (Seine-et-Oise), arrond. et à 6 kilom. E. de Versailles, sur le chemin de fer de Paris à Versailles; pop. aggl. 1.930 hab.; pop. tot. 2.543 hab. Jours à chaux, acéries, fabrique de laines, nombreuses villas. Louvois, ministre de la guerre sous Louis XIV, y avait fait construire un château, qui devint propriété nationale sous la Révolution, fut vendu, et ensuite démoli par son acquéreur.

CHAVIQUE s. f. (cha-vi-ke). Bot. Genre d'arbustes grimpants, de la famille des pipéracées, formé aux dépens du grand genre poivrier.

— **Encycl.** Ce genre, formé aux dépens du grand genre poivrier (*piper*), renferme des arbrisseaux grimpants, à fleurs dioïques, groupées en chatons très-compactes; les fruits sont des baies aromatiques, pulpeuses, ovoïdes. C'est à ce genre qu'appartiennent le bétel, le poivre long, le siribon, le chaba, etc. Tous les *chaviques* habitent l'Asie méridionale et les îles de l'Océanie qui en sont voisines. On les cultive en grand dans ce pays. En Europe, on les trouve parfois dans nos serres chaudes, plutôt comme végétaux curieux que comme plantes ornementales. On les propage de boutures, qui reprennent facilement en terre légère et humide. Les *chaviques* sont employées en médecine, comme on le verra aux articles spéciaux concernant les espèces nommées ci-dessus.

CHAVIRÉ, ÉE (cha-vi-ré) part. passé du verbe Chavirer. Tourné sens dessus dessous,

en parlant d'une embarcation : *Barque CHAVIRÉE*. Dateau CHAVIRÉ.

CHAVIREMENT s. m. (cha-vi-re-man — rad, *chavirer*). Mar. Action de chavirer; état d'une embarcation qui a chaviré : *Le CHAVIREMENT d'une chaloupe*.

CHAVIRER v. n. ou intr. (cha-vi-ré — de *cap*, tête; *virer*, tourner). Mar. Tourner sens dessus dessous, la quille en haut, en parlant d'une embarcation : *Notre navire CHAVIRA*. La *barque CHAVIRA*. || Être entraîné sous une barque qui chavire : *Le vent était violent et contraire; nous mîmes cinq heures pour gagner le port, dont nous n'étions éloignés que d'une demi-lieue, et nous fûmes deux fois près de CHAVIRER*. (Chateaub.)

— Par anal. Se dit de tout autre objet, et particulièrement d'un véhicule qui se retourne sens dessus dessous : *Notre voiture CHAVIRA*.

— **Fig.** Trébucher, faire une chute; faillir : *Il serait difficile que le vaisseau de l'Etat ne CHAVIRÂT pas, lorsque le capitaine et l'équipage sont dans l'ivresse des passions*. (Boiste.) *Si quelque chose peut faire CHAVIRER la justice, c'est assurément que le législateur soit soupçonné d'ineptie ou d'arbitraire*. (Proudh.)

Aux vents des passions lorsque l'homme chavire, j'accuse l'ouragan et non pas le navire.

SOMMET.

— v. a. ou tr. Dans le langage des marins, Renverser, poser sens dessus dessous. || Renverser, retourner, en parlant d'un cordage : *CHAVIRER une glène de filin, un câble*.

CHAVIV (Jacob ben), savant rabbin. Il vivait à Zamora, lorsque, chassé d'Espagne avec les autres juifs, en 1492, il dut se réfugier à Salonique. Chaviv a écrit, sous le titre de *Hain-Israel* (*Fontaine d'Israël*), Constantinople, 1511), un ouvrage sur le Talmud, qui a été souvent réimprimé. — Son fils Hèvi ben Chaviv, mort vers 1550, et rabbin comme lui, laissa des *Consultations légales*, en hébreu (Venise, 1565, in-fol.)

CHAVOCHE s. f. (cha-vo-che). Ornith. Un des noms vulgaires de la chevêche.

CHAVOIX (Jean-Baptiste), médecin et homme politique français, né à Excideuil (Dordogne) en 1805. Sa famille jouissait, dans le Midi, d'une grande influence, et l'un de ses oncles avait fait partie de l'Assemblée des notables dans les jours qui précéderent la Révolution. Reçu docteur en médecine à Paris, en 1827, M. Chavoix revint exercer sa profession dans son pays natal, et se fit remarquer par l'étendue de ses connaissances médicales autant que par l'ardeur de ses opinions démocratiques. Après la révolution de Juillet, il fut nommé adjoint, puis maire à Excideuil, et, en 1836, il vint prendre place au sein du conseil de l'arrondissement de Périgueux. Elu, en 1839, membre du conseil général de la Dordogne, malgré la fraction des électeurs qui lui opposaient le maréchal Bugeaud, M. Chavoix siégea parmi les membres les plus libéraux de ce conseil. Aux élections générales de 1846, le maréchal Bugeaud ne l'emporta que de 16 suffrages sur le docteur Chavoix. Destitué, à la suite de cette lutte électorale, de ses fonctions de maire d'Excideuil, M. Chavoix y fut réintégré le lendemain de la révolution de Février. Il fut nommé presque immédiatement commissaire général du gouvernement dans la Dordogne, et administra avec sagesse et modération. Il fut envoyé à la Constituante par 33,978 voix, siégea à l'extrême gauche, et fit une vive opposition au gouvernement du président de la République. Rélu à la Législative, il suivit la même ligne politique, et se prononça énergiquement contre l'expédition de Rome, sans pourtant s'associer aux faits du 13 juin 1849. Une rivalité avec son collègue M. Dupont, rivalité que vint encore envenimer l'esprit de parti, amena entre M. Chavoix et Dupont un duel au pistolet, où ce dernier laissa la vie. M. Chavoix fut poursuivi et acquitté; néanmoins, il dut payer à la famille de son adversaire des dommages et intérêts considérables.

Le coup d'Etat du 2 décembre vint briser la carrière politique de M. Chavoix, qui fut alors contraint de s'expatrier. Il n'est rentré en France qu'après l'amnistie qui a suivi nos triomphes en Italie.

CHAVONIS s. m. (cha-vo-ni). Comm. Toile de coton des Indes.

Chavornay, roman publié en 1838 par Ch. Didier. Ce livre, conçu dans le genre sentimental, retrace l'histoire de la lutte du devoir contre la passion dans deux nobles cœurs. Hélène d'Arberg se trouve entre trois amours : l'affection vulgaire de son mari, les desirs sensuels d'un Corse appelé Camponoro, et l'amour platonique de Chavornay. Ce n'est point une femme à se mettre au-dessus des préjugés sociaux; aussi est-elle étonnée, épouvantée et en même temps délicieusement émue de la communauté d'idées et de sentiments qui règne entre elle et Chavornay. Ce dernier, plein de délicatesse et de respect pour Mme d'Arberg, prend le parti le plus raisonnable : il s'éloigne; mais la jalousie le ramène. Il provoque Camponoro et reçoit une blessure grave. Le duc d'Arberg le fait transporter chez lui, et, forcé de partir pour un long voyage, le laisse seul avec Hélène. La situation est des plus dramatiques, qui l'emportera de l'amour ou du devoir? L'auteur a traité avec talent et habileté le chapitre des

épreuves; il n'a dissimulé ni les dangers de ce combat de tous les instants, ni la difficulté de la victoire. Moins forte que Chavornay, Hélène n'hésite pas à se confier à sa générosité; Chavornay ne trouve encore qu'un moyen de ne pas se montrer au-dessous de celle qu'il aime : il part. Hélène avoue tout à son mari, qui revient et se trouve fort embarrassé de cette confession. Malade à la suite de tant d'émotions, ne trouvant aucun appui dans son mari, Hélène prend la résolution de se retirer dans une de ses propriétés; mais, en route, le mal empire, et elle meurt dans les bras de Chavornay, qui arrive à temps pour recueillir son dernier soupir et son dernier baiser.

Chavornay obtint un immense succès, qu'il méritait à tous les égards. Écrit dans un style élégant, facile, simple et harmonieux, ce roman renferme une remarquable analyse de sentiments.

CHAVOYA s. m. (cha-vo-ia). Linguist. V. CHAOUIA.

CHAVREAU s. m. (châ-vré — du vieux fr. *chaver*, creuser). Agric. Sorte de bêche triangulaire, un peu courbée.

CHAWER ou **CHAUQUER** ou, d'après les chroniques des croisades, **SANAR** ou **SAOUAR**, vizir égyptien, mort vers 1169. Il était gouverneur du Soud supérieur, lorsque, ayant été destitué par le vice-roi d'Égypte, il obtint du sultan de Syrie, Noureddyn, un secours de troupes, avec lesquelles il entra en possession de la dignité de vizir. L'ambitieux Chawer ne songea plus alors qu'à se débarrasser de ceux qui avaient relevé sa fortune. Il refusa d'exécuter les conditions du traité qu'il avait passé avec Noureddyn, et s'adressa aux croisés pour l'aider à chasser Chyrkouh, lieutenant du sultan de Syrie. Les croisés répondirent à son appel, et, après des vicissitudes diverses, pendant lesquelles ces derniers s'emparèrent de Péluze, brûlèrent le Caire et finirent par se retirer. Chawer fut pris par les Syriens, au moment où il voulait attirer dans un guet-apens Chyrkouh, désigné par le calife pour lui succéder. Il fut mis à mort.

CHAY s. m. (chè). Autre orthographe du mot CHAI.

CHAYÉ s. m. (cha-ié — mot persan). Métrol. Monnaie d'argent de Perse, au titre de 970 millièmes, pesant 1 gr. 125, d'une valeur réelle, en monnaie française, de 0 fr. 24.

— **Encycl.** Le *chayé* vaut 5 dinars décuples, c'est-à-dire 50 dinars simples. Il faut 2 *chayés* pour faire 1 manoudi, 2 manoudis pour 1 abassi, 5 abassis pour 1 hor et 10 hors pour 1 toman. Le hor et le toman ne sont que des monnaies de compte et n'existent pas à l'état métallique. Le *chayé* a pour empreintes, d'un côté la profession de foi mahométane et les noms des douze imams ou saints de la secte d'Ali; de l'autre, le nom du prince régnant, ceux de la ville et de la Monnaie où la pièce a été fabriquée.

CHAYER (Christophe), littérateur français, né à Villeneuve-le-Roi en 1723, mort vers 1770. Il a publié plusieurs ouvrages, entre autres : le *Commentaire amusant ou Anecdotes très-curieuses* (1759); le *Chansonnier agréable* (1760); le *Théâtre du monde* (1760), etc.

CHAYÈRE s. f. (cha-ïe-re). Chaise; chaire. V. Vieux mot.

CHAYLARD (Lé). V. CHEYLARD (Lé).

CHAYMAS s. m. (chè-mass). Linguist. Langue américaine parlée par les Chaymas et appartenant à la famille caraïbe. V. ce mot.

CHAYOTE s. f. (cha-io-te). Bot. Genre de cucurbitacées à fruit comestible.

— **Encycl.** Les *chayotes* sont des plantes grimpantes, de la famille des cucurbitacées. Leurs tiges grêles, très-rameuses, rampent longuement sur le sol, si elles ne trouvent l'appui d'un arbre ou d'une tonnelle. Les fleurs, jaunes, unisexuées, ont un calice campanulé, à cinq divisions; une corolle soudée au calice; quatre ou cinq étamines soudées en un seul faisceau; un ovaire infère, surmonté d'un style épais, que termine un stigmatte en tête, offrant trois à cinq lobes. Le fruit, charnu, ovoïde, globuleux ou irrégulier, renferme, dans une loge unique, un très-petit nombre de graines.

Le genre *chayote* (*sechium*) comprend trois espèces, qui croissent surtout dans les régions centrales de l'Amérique. Toutes ont des fruits alimentaires; il en est une néanmoins qui porte plus particulièrement le nom de *chayote comestible* (*sechium edule*). Elle est originaire du Mexique et cultivée aux Antilles. C'est celle dont les fruits atteignent le plus gros volume. Introduite en 1845 au jardin de naturalisation d'Alger, elle y a pleinement réussi. Sa culture est très-facile : il suffit de préparer, au voisinage d'un arbre, d'une tonnelle ou d'une construction, une place de 1 m. carré, que l'on défonce à 0 m. 50 environ de profondeur. On y met, soit un fruit placé debout et recouvert seulement de quelques centimètres de terre, soit un pied enraciné; à l'aide de quelques roseaux, on dirige les tiges de la *chayote* vers leur support définitif. Du reste, la *chayote* donne de beaux produits, même quand on la laisse ramper sur le sol. Pendant l'été, il faut arroser de temps en temps. A l'automne, la plante donne des fruits en abondance; un seul pied peut en fournir plus de cent. Ces fruits ont la forme et à peu près le volume des deux mains fer-

mées et réunies; ils ont une saveur délicieuse. On les fait cuire et on les assaisonne de diverses manières; c'est un des mets favoris des créoles.

L'espèce appelée vulgairement *chayote française* (*sechium americanum* des botanistes) a des fruits plus petits. Dans les pays où les *chayotes* sont très-abondantes, on les emploie avantageusement pour la nourriture des bœufs.

CHAYQUARONA s. f. (chè-koï-ro-na). Répét. Couleuvre de la côte de Coromandel. || On dit aussi CHAYQUE.

CHAZAL (Jean-Pierre), conventionnel, né à Pont-Saint-Esprit en 1766, mort en 1840. Il se rattacha au parti de la Gironde, vota la mort du roi avec sursis, remplit plusieurs missions dans les départements, protesta contre les événements du 31 mai et du 2 juin 1793, mais échappa aux proscriptions. Il reparut au conseil des Cinq-Cents, s'associa au coup d'État républicain du 18 fructidor, puis à la journée du 18 brumaire, siégea au Tribunal, devint préfet sous l'Empire, et fut exilé comme républicain par la Restauration (1816). Il ne reentra en France qu'après la révolution de Juillet. — Son fils, Pierre-Emmanuel-Félix, baron CHAZAL, né à Tarbes (Hautes-Pyrénées) en 1808, fut élevé en Belgique, embrassa avec ardeur la cause de l'indépendance de son pays d'adoption, se battit contre les Hollandais et eut un avancement rapide. Premier aide de camp du roi Léopold et lieutenant général, il occupa, à diverses reprises, le ministère de la guerre. Il appartenait au parti libéral. En 1856, il fut envoyé en mission extraordinaire à Saint-Petersbourg, pour porter les félicitations de son souverain au nouvel empereur de Russie. En 1844, un double vote des chambres lui avait conféré la grande naturalisation, en raison des services qu'il avait rendus à l'Etat.

CHAZAL (Antoine), peintre, graveur et lithographe français, né à Paris en 1799, mort en 1854. Il eut pour maîtres Mischach, Bidaud et Gérard van Spaendonck, et prit part à toutes les expositions qui ont eu lieu depuis 1824 jusqu'à 1853 inclusivement, excepté à celles de 1832, 1833, 1837, 1841 et 1851; il s'adonna spécialement à la peinture des fleurs et des fruits, dans laquelle il se montra bon dessinateur et coloriste assez fin. Ses qualités lui valurent une médaille de 2^e classe au Salon de 1831, où il avait exposé un tableau de fleurs, sous le titre de : *Hommage à Van Spaendonck*. Nommé professeur de dessin au Muséum d'histoire naturelle vers 1835, il conserva cette position jusqu'à la fin de sa vie, et fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1838. Il peignit aussi, soit à l'huile, soit à l'aquarelle, des animaux féroces d'après nature pour le Muséum, ainsi que quelques tableaux de genre, des portraits (ceux de Washington, de Boulay de la Meurthe, etc.), des paysages, voire même des sujets religieux (*Saint Joseph et Notre-Dame de Bonne-Mort*, pour l'église Saint-Amable, à Riom). On lui doit, en outre, un certain nombre de lithographies, d'après Van Ducl (*Le Tombeau de Job*, *L'Offrande à Flore*), la gravure des planches de la *Flore pittoresque* (1822, 1 vol. in-fol.), et le dessin de celles de plusieurs recueils sur la médecine, notamment du *Traité des accouchements* de Maigney, du *Traité d'anatomie pathologique*, de Cruveilhier, etc. On cite encore un portrait du cardinal La Fare, gravé par cet artiste.

CHAZAL (Camille-Charles), peintre français contemporain, fils du précédent, né à Paris en 1826. Il eut pour maîtres Drolling et Picot, remporta un second prix à l'Ecole des beaux-arts en 1848, et exposa, pour la première fois, un portrait au Salon de 1849. L'année suivante, il obtint une médaille de 3^e classe pour une figure de Christ; il a exposé depuis à tous les Salons, excepté à celui de 1859. A cette dernière date, il voyageait en Orient, où il a fait une étude consciencieuse des sites illustrés par l'Evangile, ainsi que des types et des costumes syriens, qui diffèrent fort peu, comme on sait, de ceux des temps bibliques. De retour en France, il exposa au Salon de 1861 un tableau religieux, *Jésus chez Simon*, dans lequel il s'attacha à conserver la couleur locale de l'Orient, tout en donnant aux figures des attitudes nobles et des expressions poétiques. Cette peinture, de l'effet le plus séduisant, lui valut une médaille de 2^e classe. Parmi les autres ouvrages exposés par M. Chazal, nous citerons : en 1863, l'*Institution de l'Eucharistie* (commande de la préfecture de la Seine), *Sainte Agnès*, *Germain Pilon peignant les trois Grâces*; en 1864, les *Disciples allant à Emmaüs*, le *Ribell de la Belle au bois dormant* (gravé sur bois par M. Maurand); en 1865, *Peau d'âne*, etc.

CHAZALLON (Antoine-Marie-Rémi), ingénieur hydrographe et homme politique français, né à Desaignes (Ardèche) en 1802. Il entra dans le corps des ingénieurs hydrographes en sortant de l'Ecole polytechnique. Il prit part aux travaux dirigés par Beauteemps-Beaupré pour la publication du *Pilote français*, étudia les marées de nos ports, rédigea une série de tables indiquant la hauteur des pleines et basses mers pour chaque port et à chaque heure de la journée, fit la découverte des marées quart diurne, semi-quart diurne, semi-quart diurne, etc., inventa le marégraphe, destiné à indiquer toutes les phases de la marée, etc. M. Chazallon a publié, sur ses

importants travaux en hydrographie, des mémoires, qui ont été insérés dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, dans les *Annales hydrographiques* et autres recueils. Cet habile et laborieux ingénieur a fait partie, en 1848, de l'Assemblée constituante, où il vota avec le parti républicain modéré.

CHAZELET, village et commune de France (Indre), arrond. et à 36 kilom. du Blanc; 545 hab. On remarque à Chazelet un château gothique, flanqué de tours rondes et de tours carrées, d'une belle conservation, et qui a appartenu longtemps aux d'Aubusson. Dans l'église du village est le tombeau de Guillaume d'Aubusson et de sa femme, Louise de la Trémouille.

CHAZELLES (Jean-Matthieu de), astronome français, né à Lyon en 1657, mort en 1710. Il aida Cassini à tracer à l'Observatoire la grande carte géographique en forme de planisphère, obtint une chaire d'hydrographie à Marseille en 1685, dressa une nouvelle carte des côtes de Provence, et recueillit de nombreuses et importantes observations sur les côtes du Ponant. Dans un voyage qu'il fit en Egypte, il mesura les pyramides, pour constater l'invariabilité des méridiennes. L'Académie des sciences le reçut parmi ses membres en 1695. Chazelles a laissé un assez grand nombre de cartes et de mémoires insérés dans le recueil de l'Académie des sciences.

CHAZELLES (Laurent de), magistrat et horticulteur français, né à Metz en 1724, où il mourut en 1808. Conseiller au parlement de Metz en 1752, il fut nommé, en 1754, président à mortier, et il consacra les loisirs que lui laissaient ses fonctions à l'étude et à la culture des plantes, dans sa belle terre de Lorry-devant-le-Pont. On lui doit la traduction du *Dictionnaire des jardiniers*, de l'Anglais Miller (Paris, 1789 et années suivantes, 8 vol. in-4°), auquel il ajouta deux volumes de supplément. Chazelles traversa paisiblement l'époque de la Révolution, grâce à l'estime universelle qu'il avait su s'attirer. — On l'a souvent confondu à tort avec CHAZELLES de Paris, doyen des présidents à mortier du parlement de Metz, qui fut égorgé aux Tuileries dans la nuit du 9 au 10 août 1792.

CHAZELLES (Léon de), homme politique français, né en 1805. Il entra dans la magistrature sous le gouvernement de Juillet, et fut élu, en 1849, membre de l'Assemblée législative, par le département du Puy-de-Dôme. Membre du parti légitimiste et catholique, M. de Chazelles vota avec la majorité, et protesta contre le coup d'Etat du 2 décembre. Il fit néanmoins presque aussitôt adhésion au nouveau gouvernement, qui appuya sa candidature lors des élections de 1852. M. de Chazelles fut envoyé au Corps législatif, où il a siégé jusqu'en 1863.

CHAZELLES-SUR-LYON, village de France (Loire), canton de Saint-Galmier, arrond. et à 28 kilom. E. de Montbrison; pop. aggl. 4.445 hab. — pop. tot. 5.688 hab. Chapellerie; commerce de grains et fourrages. Ruines d'une commanderie des chevaliers de Malte; sur un des murs de l'église, on voit une inscription latine dont les caractères paraissent être du xii^e siècle.

CHAZET (André-René-Polydore ALISSAN de), littérateur, né à Paris en 1775, mort dans la même ville en 1844. Il était le fils d'un des trente payeurs des rentes sur l'Hôtel de ville de Paris. Au sortir du collège de Juilly, où il avait fait ses études, il accompagna à Naples (1792) son parent, M. de Mackau, père de l'amiral, et alors ambassadeur de Louis XVI. Après ce voyage, qui fut de courte durée, il visita l'Allemagne et en apprit la langue, ce qui lui permit de traduire, vingt ans plus tard, un des romans d'Auguste La Fontaine. Fixé à Paris, Chazet devint un des pourvoyeurs attitrés des théâtres Louvois, des Variétés et du Vaudeville; mais il avait presque toujours des collaborateurs, qui ne lui laissaient guère à faire que les couplets, travail auquel il s'entendait d'ailleurs assez bien. C'était un royaliste fougueux, fanatique, poussant la hardiesse jusqu'à l'imprudance, et laissant percer ses opinions dans la plupart de ses couplets. Il fit plus encore dans des articles fournis au journal le *Déjeuner*, et l'on mit son nom sur la liste des déportés du 18 fructidor. Remarquons en passant que ses amis du Caveau, notamment Pain et Désaugiers, étaient du même parti, et professaient hautement les mêmes idées monarchiques. Tous ces chansonniers, ces gastronomes, ces épicuriens, ces buveurs, ces mangeurs, ces voluptueux, descendus en droite ligne d'Anacréon par Panard, manquaient absolument de patriotisme et avaient plus d'estomac que de cœur; la Révolution dérangeait leurs banquets, et les bruits de la rue couvraient leurs refrains bachiques. Sous un roi légitime bien gardé, on pouvait du moins se griser et godailler sans trouble. — Donc nos amateurs de flonflons étaient pour la légitimité, la monarchie du droit divin et ses bons petits abus. Cependant Chazet ne fut point déporté, et il ouvrit boutique de pièces de circonstance sur tout et à propos de tout. Le critique Geoffroy l'appela l'*Inévitable*, et ce sobriquet lui resta.

Chazet bouda, s'enferma fièrement dans sa tente pendant la période du Directoire et du Consulat; mais enfin il sentit, la faim aidant, qu'il fallait se rallier au gouvernement impérial. Donc il rima en l'honneur de Marie-

Louise (1812), et publia quelque chose sur les *Russes en Pologne*. On le vit ensuite, surmontant ses vives répugnances, s'adresser à l'*usurpateur* pour obtenir de lui la première place de receveur général qui viendrait à vaquer.

En 1815, il put manifester librement ses opinions, et se hâta d'entrer dans la rédaction de la béate *Quotidienne*, pour faire les comptes rendus de la Chambre des députés.

On raconte, à ce sujet, l'anecdote que voici: Chazet faisait fort mal ses comptes rendus de la Chambre. « Arrivé, dit M. Breton, presque toujours au milieu ou à la fin de la séance, il prenait à la hâte connaissance des notes de ses voisins, et faisait son siège à la manière de l'abbé de Vertot. Un jour, deux de ces rédacteurs (Febvè et Ch. Durozier) lui dictèrent, à la suite d'une réunion secrète des bureaux, le récit imaginaire d'une séance publique qui n'avait pas eu lieu; ils poussèrent l'espièglerie jusqu'à prêter un discours à M. Michaud, l'académicien, membre de la *Chambre introuvable*. M. Michaud avait été absent ce jour-là de Paris; lorsqu'il revint, le soir, il alla, par hasard, à l'imprimerie, et fut fort étonné d'apprendre qu'il y avait eu séance à la Chambre des députés, et surtout qu'il y avait parlé. On supprima l'article, et l'on pria le lendemain M. Chazet de passer à d'autres fonctions. » Faire parler avec éloquence des gens qui n'avaient rien dit, c'était en vérité trop de zèle.

Après le second retour des Bourbons, Chazet demanda tout d'abord, comme récompense de son constant dévouement pour la monarchie légitime, à remplacer M. Denon, directeur général des musées, laissant au reste le ministre de la maison du roi libre, s'il existait des engagements antérieurs, de ne le nommer que secrétaire général de cette importante direction. Quinze jours plus tard, nouvelle pétition, dans laquelle il sollicitait la place du savant Barbier, le bibliothécaire du Louvre, toujours avec la discrétion de laisser le ministre libre de ne le nommer que sous-bibliothécaire, dans le cas, etc. Enfin il se rabattit sur la place de bibliothécaire des châteaux de Versailles et de Trianon, et cette fois il réussit. Le ministre lui accorda en effet, de guerre lasse, en 1816, les fonctions qu'il ambitionnait, et qui constituèrent pour lui, pendant toute la Restauration, la plus douce des sinécures; car il ne manquait aux deux bibliothèques confiées à sa garde que... des livres. Nous devons ces détails à un article de M. Breton, qui nous apprend encore qu'en 1808 Chazet concourut à l'Académie française pour l'*Eloge de Corneille*, et obtint une mention honorable. Plus tard (1829), il eut le prix Montyon, pour son livre intitulé: *Des mœurs, des lois et des abus*. Enfin il lança, après la révolution de 1830, qu'il vit, cela va sans dire, avec un extrême déplaisir, trois volumes in-8° de *Souvenirs*.

Chazet, aussi fécond que son ami Joseph Pain, a composé de nombreux ouvrages, et n'a pas donné moins de cent cinquante pièces de théâtre, faites en collaboration. Ces morceux pechent généralement par l'affectation et le mauvais goût. Nous allons énumérer ici la longue liste des pièces de Polydore Chazet, comme on jette à la face d'un ennemi une kyrielle d'épithètes malsonnantes; ce sera la vengeance que le *Grand Dictionnaire* tirera de cette girouette politique: l'*Amant soupçonneux*, comédie en un acte et en vers (Paris, 1805, in-8°); avec Lafortelle; l'*Amour et l'argent* ou le *Créancier rival*, comédie-vaudeville en un acte (Paris, 1805, in-8°); avec Lafortelle et Désaugiers; l'*Art de causer, épître d'un père à son fils* (Paris, 1812, in-8°); les *Arts rivaux*, intermède en un acte et en vers libres (Paris, 1821, in-4°); la *Belle hôtesse*, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles (Paris, 1806, in-8°); avec Vallée; le *Bouquet de roses* ou le *Chansonnier des grâces, pour l'an IX-1801* (Paris, 1800, in-18); *Capomet* ou l'*Auberge supposée*, vaudeville en un acte (Paris, an XII, in-8°); avec Francis; *Cassandre aveugle* ou le *Concert d'Arlequin*, comédie-parade en un acte, mêlée de vaudevilles (Paris, 1803, in-8°); avec Moreau; la *Cendrillon des écoles* ou *Tarif des prix*, comédie-vaudeville en un acte et en prose (Paris, 1810, in-8°); avec Dubois; *Champagnac et Suzette*, comédie-vaudeville en un acte (Paris, 1800, in-8°); avec Fontaines de Grammayel; *Charles et Emma*, roman traduit de l'allemand d'Auguste La Fontaine; la *Comédie au foyer*, épilogue en un acte et en prose (Paris, 1803, in-8°); le *Conciliateur* ou *Trente mois de l'histoire de France* (Paris, 1804, in-8°); la *Double méprise*, comédie en un acte et en prose (Paris, 1810, in-8°); *Dubelloy* ou les *Templiers*, vaudeville en un acte (Paris, 1805, in-8°); avec Lafortelle; l'*Ecole des gourmands*, vaudeville en un acte (Paris, 1804, in-8°); avec Lafortelle et Francis; *Eloge de Pierre Corneille*, etc. (Paris, 1808, in-8°); *Eloge de La Harpe* (Paris, 1805, in-8°); *Eloge historique de S. A. R. Mgr le duc de Berry* (Paris, 1820, grand in-8°); *Esprit de l'almanach des Muses*, etc.; *Etreintes à Geoffroy* (Paris, 1801, in-12); les *Femmes officiers* ou *Un jour sous les armes*, comédie en un acte, en prose, mêlée de vaudevilles (Paris, 1818, in-8°); avec Dubois; la *Fête du château*, vaudeville (Paris, 1810, in-4°); le *Fils par hasard* ou *Isue et folie*, comédie en cinq actes et en prose (Paris, 1809, in-8°); avec Oury; *Finot* ou l'*Ancien portier de M. de Bièvre*, proverbe archi-

bête en un acte (Paris, 1800, in-8°); avec Cadet de Gassicourt; les *Français à Cythère*, comédie en un acte, en prose, mêlée de vaudevilles (Paris, 1798, in-8°); avec Creuzé de Lesser et Em. Dupeuty; la *France et l'Espagne* ou les *Deux familles*, intermède en un acte et en vers libres (Paris, 1823, in-4°); la *Grande famille* ou la *France en miniature*, comédie en un acte et en vaudevilles (Paris, 1811, in-8°); l'*Hôtel de Lorraine* ou la *Mine est trompeuse*, proverbe en un acte, mêlé de vaudevilles (Paris, 1804, in-8°); avec Francis et Lafortelle; *Il faut un état* ou la *Revue de l'an VI*, comédie-vaudeville en un acte (Paris, 1798, in-8°); l'*Impromptu de Neuilly*, divertissement en un acte et en prose, mêlé d'ariettes (Paris, 1807, in-4°); l'*Inauguration de la statue de Louis XI V*, ode (Paris, 1822, in-4°); le *Jardinier de Schenbrunn*, vaudeville (Paris, 1810, in-8°); le *Ménanctpe*, comédie-vaudeville en un acte (Paris, 1812, in-8°); avec Dubois; la *Ligue des femmes* ou le *Roman de la rose*, comédie anecdotique en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles (Paris, 1807, in-8°); avec Oury; *Louis XVIII à son lit de mort* ou *Récit exact et authentique de ce qui s'est passé au château des Tuileries les 13, 14, 15 et 16 septembre 1824* (Paris, 1824, in-8°); la *Lyre d'Anacréon* ou *Choix de romances, rondes de table, ariettes de théâtre*, etc. (Paris, 1800-1803, 3 vol. in-12); *Mademoiselle Gausin*, comédie-vaudeville en un acte (Paris, 1805, in-8°); le *Mari juge et partie*, comédie en un acte et en vers (Paris, 1808, in-8°); avec Oury; *Molière chez Ninon* ou la *Lecture du Tartufo*, comédie en un acte et en vers (Paris, 1803, in-8°); avec Dubois; *Monieur Asinard* ou le *Volcan de Montmartre*, folie en un acte, mêlée de couplets (Paris, 1809, in-8°); avec Oury; le *Mot de l'énigme*, vaudeville en un acte (Paris, 1803, in-8°); avec Désaugiers et Lafortelle; la *Nuit et la journée* du 29 septembre 1820 ou *Détails authentiques de tout ce qui s'est passé le jour de la naissance de Mgr le duc de Bordeaux* (Paris, 1820, in-8°); l'*Officier de quinze ans*, divertissement en un acte (Paris, 1811, in-8°); *Philippe le Savoyard* ou l'*Origine des pont-neufs*, divertissement en un acte et en prose, mêlé de vaudevilles (Paris, 1801, in-8°); avec A. Gouffé et G. Duval; *Relation des fêtes données par la ville de Paris, à l'occasion de la naissance de Mgr le duc de Bordeaux* (Paris, 1822, in-12); la *Revue de l'an XI* ou *Qu'il est malheureux!* comédie-vaudeville en un acte (Paris, 1804, in-8°); les *Royalistes à la chaumière*, en vers (Paris, 1822, in-8°); les *Russes en Pologne*, etc. (Paris, 1812, in-8°); le *Salomon de la rue de Chartres* ou le *Procès de l'an X* (Paris, 1803, in-8°); avec Dubois; *Tableau des élections depuis 1789 jusqu'à 1816*, etc. (Paris, 1817, in-8°); les *Trois journées* ou *Recueil de discours en vers adressés, au nom de la garde nationale parisienne, les 12 avril, 3 mai et 8 juillet 1816, 1817 et 1818, au roi et à S. A. R. Monsieur* (Paris, 1818, in-8°), etc.

CHAZILITE ou **SCHAZILITE** s. m. (cha-zi-li-te). Moine musulman, d'un ordre fondé vers la fin du xiii^e siècle, par Chazily ou Schazily.

CHAZINZARIEN s. m. (cha-zain-za-rien — de l'armén. *chazus*, croix). Hist. relig. Membre d'une secte chrétienne fondée en Arménie au vi^e siècle, admettant deux personnes en Jésus-Christ et n'honorant que la croix, en fait d'images.

— *Encycl.* Les *chazinariens* parurent en Arménie au vi^e siècle; on leur donnait encore le nom de *staurotâtres*, du grec *stauros*, croix, *latréus*, j'adore, parce que, de toutes les images, ils n'honorait que la croix. C'était une branche des nestoriens, dont l'erreur principale était par conséquent de soutenir, comme Nestorius, qu'il y avait deux personnes en Jésus-Christ. Ils se livraient, en outre, à une foule de superstitions qui leur sont reprochées par Nicéphore (l. XVIII, ch. liv). Le nombre de ces hérétiques n'a jamais dû être bien considérable, puisque leur nom même est à peine connu, et qu'ils n'ont jamais été l'objet d'une condamnation spéciale.

CHAZNA s. m. (cha-zna). Trésor des pierrieres du Grand Seigneur. « On dit aussi *KHAZNA*.

CHAZNADAR-BACHI s. m. (cha-zna-dar-ba-chi). Trésorier du Grand Seigneur. « On dit aussi *KHAZNADAR-BACHI*.

CHÉ s. m. (ché). Mus. Instrument de musique des Chinois, qui a vingt-cinq cordes de soie filée.

CHÉABLE adj. (ché-a-ble — rad. *choir*). Qui peut tomber. « Vieux mot.

CHEALDE, ville d'Angleterre, comté et à 22 kilom. N.-E. de Stafford; 4.399 hab. Fabrication importante de quincaillerie, ferronnerie et clouterie. Tanneries, corroieries et corderies. Dans les environs, exploitation de houille et fours à chaux.

CHEANCE s. f. (ché-an-se — rad. *choir*). Chute. « Chance heureuse, bonne aubaine. « Vieux mot.

CHEANT, ANTE adj. (ché-an, an-te — rad. *choir*). Qui tombe. « Vieux mot.

CHEATHAM (Benjamin-Franklin), général au service des Etats confédérés de l'Amérique du Nord, né à Nashville vers 1816, appartenait à une famille assez riche qu'influente du Ten-

nessee. Entré au service des Etats-Unis en 1846, comme capitaine dans le régiment des volontaires de douze mois, envoyé au Mexique et commandé par le colonel Campbell, Cheatham se distingua à Médellin, retourna au Mexique l'année suivante, comme colonel du 3^e régiment des volontaires du Tennessee, et resta au service jusqu'à la fin de la guerre. Il fut l'un des premiers Tennesseens qui embrasèrent la cause confédérée en 1861, et reçut peu après le grade de brigadier général. Il commanda les confédérés à la bataille de Belmont, servit ensuite à Columbus (Kentucky), obtint le commandement de la 4^e division de l'armée qui, sous les ordres de Bragg, envahit le Kentucky en 1862, et mérita, par sa brillante conduite à la bataille de Perryville, le grade de major général (1862). Il prit part, comme chef de corps, aux batailles de Chickamanga (19 septembre 1863), de Chattanooga (23 novembre de la même année), et aux opérations de la retraite qui conduisit les confédérés à Atlanta, puis, après l'évacuation de cette place, aux manœuvres de Hood dans le Tennessee. A la bataille de Franklin (30 novembre 1864) il a reçu une grave blessure.

CHEAUS s. m. pl. (ché-o). Chass. Petits du loup, du renard ou du chien.

CHEBACCO, bourg et paroisse des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Massachusetts, à 20 kilom. N.-E. de Salem, sur la petite rivière de son nom, à 4 kilom. de son embouchure dans l'Atlantique; 3.275 hab. Petit port pour le cabotage. Ce bourg est connu en Amérique pour les petits bâtiments que l'on y construit, et qui s'appellent de son nom *Chebacco boats*, bateaux de Chebacco.

CHEBDIZ. Les historiens et les géographes orientaux désignent sous ce nom un ancien et admirable monument situé dans une gorge de la montagne de Bisoutoun, en Perse. Un auteur arabe, Yaqout, a rassemblé dans son *Môdjam-et-Djélan*, traduit par M. Barbier de Meynard, la plus grande partie des documents relatifs à ce monument célèbre. « Le monument de Chebdiz, dit-il, d'après un autre historien, est à un farsakh de la ville de Qirmisân. On y voit un cavalier creusé dans le roc; sa tête est surmontée d'un casque, et son corps couvert d'une cotte de mailles. Le travail de cette armure est si achevé, que l'on dirait que les pointes fixées dans cette cotte sont mobiles, et qu'elles rennuent devant les yeux qui l'examinent. Cette figure est celle de Perwiz, monté sur son cheval *Chebdiz*. Il n'y a rien dans le monde qui soit comparable à cette sculpture. Devant le roi se tient un homme qui a l'apparence d'un ouvrier; sur sa tête est un bonnet de forme conique; une ceinture serre ses hanches, et il tient à la main une bêche, avec laquelle il creuse la terre; l'eau semble couler sous ses pieds. Dans la même arcade, on remarque plusieurs figures d'hommes, de femmes, de cavaliers et de fantassins.

Après avoir ainsi décrit ce monument, Yaqout cite une tradition qui donne à l'artiste qui l'a exécuté le nom Qathour, fils de Sennamar. En tout cas, il est certain que ce monument n'a pas été fait par un musulman, et remonte à la plus haute antiquité.

Yaqout rapporte aussi la légende du roi Perwiz et de son cheval Chebdiz. « Chebdiz était un admirable cheval, grand, robuste et d'une force égale à sa beauté; c'était un présent que le roi de l'Inde avait fait à Perwiz. Ce cheval, qui semblait ne pas connaître la fatigue, avait de précieuses qualités : il ne satisfaisait à aucun besoin de la nature lorsqu'il était sellé et bridé; il ne hennissait même pas. La corne de son sabot avait, dit-on, six palmes de circonférence. Un jour Chebdiz tomba malade, et son mal ne tarda pas à empirer; le roi, qui en fut informé, jura qu'il mettrait à mort celui qui lui annoncerait que son cheval favori n'existait plus. Lorsque Chebdiz fut mort, le chef des écuries royales se trouva dans un cruel embarras, car il ne pouvait se dispenser de faire connaître au roi ce triste événement, et il craignait qu'il n'exécutât sa menace. Il alla trouver Pehlid, le musicien du roi; c'était l'homme le plus habile qu'on eût jamais vu à jouer des instruments de musique et à chanter; c'est ce qui a fait dire que le roi Perwiz possédait trois choses qu'aucun monarque n'avait eues avant lui : un cheval tel que Chebdiz, une maîtresse belle comme Chirin et un musicien comparable à Pehlid. Le chef des écuries se présenta à lui, lui fit connaître le châtimement dont le roi avait menacé celui qui lui annoncerait la mort de son cheval, et le pria de mettre en œuvre quelque stratagème pour sauver sa tête. Le musicien le lui promit. En effet, quand il fut en présence du roi, il entonna un chant de circonstance, dans lequel il faisait des allusions assez claires à ce qui venait d'arriver; le roi n'eut pas de peine à le comprendre; et lui dit avec anxiété : « Hélas! Chebdiz est-il mort? — C'est le roi qui l'a dit, » reprit le musicien. Le monarque, malgré sa douleur, ne put s'empêcher d'applaudir au moyen employé par Pehlid pour sauver ses jours et ceux des autres, et, afin d'adoucir les regrets que lui causait cet événement, il ordonna à Qathour, fils de Sennamar, de reproduire avec son ciseau l'image de Chebdiz. L'artiste mit tant d'habileté dans l'exécution de son œuvre, que, sauf l'absence de la vie, il n'y avait aucune différence entre l'original et la copie. Lorsque le roi vit cette sculpture, il soupira et versa d'abondantes larmes. »

La perfection de cette sculpture était telle, en effet, que beaucoup de musulmans s'imaginèrent qu'elle n'était pas faite de main d'homme. Yaqout ajoute que, non loin de ce bas-relief équestre, on voit l'image de Chirin, l'esclave favorite de Perwiz, et que le sculpteur s'est représenté lui-même sur un cheval aux formes vigoureuses. Ce magnifique échantillon de l'art ancien a inspiré les poètes musulmans; nous citerons, entre autres, ces vers arabes : « Ils ont sculpté dans le roc Chebdiz comme un modèle, le porte Perwiz aussi brillant que la lune. — Sur son front rayonnait la majesté du trône et la puissance. On dirait que la gloire du monde resplendit sur sa personne. — Chirin le regard d'un œil languissant, et la rude main du roi saisit ses doigts flexibles. — Cette image a résisté aux outrages du temps, et elle est restée droite et parée de ses couleurs. »

Yaqout rapporte encore une autre légende relative au monument de Chebdiz. La voici : « On dit qu'un roi passa un jour près du monument de Chebdiz; il se fit apporter du carmin et du safran, et passa ces deux teintures sur l'image de Chebdiz, de Chirin et du roi. C'est ce qui a fait dire à un poète : « Chebdiz a failli hennir lorsqu'on a teint de safran son visage. — Le vaillant Cosroès, Chirin et le grand prêtre des mages, — Grâce à la couleur dont ils ont été couverts, semblent revêtus de vêtements de pourpre. »

Nous avons tenu à citer en entier ces légendes et ces vers sur un monument remontant à la plus haute antiquité, pour montrer à nos lecteurs que les musulmans ne sont pas aussi insensibles qu'on l'a dit aux jouissances artistiques et à la poésie du passé, et pour faire voir que l'on connaissait et admirait déjà depuis longtemps ces ruines célèbres de Bisoutoun, qui devaient être plus tard si bien décrites par Ker Porter, et si savamment expliquées par la science moderne.

CHEBEC ou **CHEBEK** s. m. (che-bék). Mar. Bâtiment de la Méditerranée à trois mâts et pointu des deux bouts, allant à voiles et à rames : *Le chebec* le Boberack, qui se perdit à l'entrée du port de La Calle en 1858, fut le dernier bâtiment de ce genre qui ait existé dans la marine française. (Chérul.)

— **Encycl.** Le *chebec* est un petit bâtiment particulier à la Méditerranée. Il a des formes fines, et navigue aussi bien à la voile qu'à l'aviron. Quelques *chebecs* sont grées de voiles carrées, sur une mâture à pible; les autres ont des voiles latines sur des antennes. Le mâit de misaine s'incline un peu sur l'avant. Le *chebec* a un fort éperon; son élanement est considérable, et son arrière est terminée par une galerie qui fait une forte saillie en dehors de l'arcasse. Quelques-uns jaugent jusqu'à 400 tonneaux. Parfois on les arme en guerre, en leur donnant de 14 à 22 bouches à feu. Les Grecs paraissent avoir fait usage les premiers de ce petit bâtiment.

CHEBEL s. m. (che-bél). Antiq. Ancienne mesure de longueur, valant environ 3 mètres, qui était en usage en Égypte, en Judée et dans quelques autres contrées de l'Asie.

CHEBET s. m. (che-bé). Bot. Nom vulgaire de l'aneth.

CHEBULE adj. (ché-bu-le). Pharm. Se dit d'une sorte de myrobolan : *Myrobolan chebule*.

CHEBYR-BEN-ZEID, fameux guerrier arabe. V. SCHABIB.

CHECA, ville d'Espagne, prov. et à 100 kilom. E. de Guadajara, sur la petite rivière de Ca-brilla, affluent du Tage, et près du versant occidental de la sierra de Molina; 2,600 hab. Carrière de marbre et mines d'étain.

CHÉCAL s. m. (ché-kal). Forme ancienne du mot *SÉNÉCAL*.

CHECCOZZI (Jean), littérateur italien, né en 1691 à Vicence, où il mourut en 1756. Il fut chanoine dans sa ville natale, puis professeur d'histoire ecclésiastique à Padoue. Son principal ouvrage a pour titre : *De Historia ecclesiastica* (Venise, 1727, in-4°).

CHECHANALLI s. m. (ché-cha-nal-li). Art milit. Tirailleur d'un corps de l'armée turque.

CHECHÉHET s. m. (ché-ché-ét). Linguist. Dialecte parlé par les Chéchéhétis : *Le Chéchéhét, un peu mêlé de tchuelhet, est aussi parlé par la tribu des Leuouches*.

CHECHÉHETS, tribu qui demeure entre les fleuves Hueyque, Colorado ou Mendoza et Negro, dans la région australe de l'Amérique méridionale. Cette tribu forme une branche principale de la nation puelche, qui appartient à la république Argentine.

CHECHILLON adj. m. (ché-chi-lon; il mil.). Ancien syn. de *CHAMPEAU* adj.

CHECINY, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 75 kilom. S.-O. de Radom, à 15 kilom. S.-O. de Kielce, sur la Czarna; 3,000 hab., dont le plus grand nombre juifs. Importante exploitation de beaux marbres statuaire et autres.

CHECO, ville de l'Amérique du Sud, dans la république du Chili, province de Coquimbo; 2,700 hab. Riches mines de cuivre, qui donnent annuellement 3,000 quintaux métriques de métal.

CHEDA s. m. (tché-da). Métrol. Ancienne monnaie du Mogol, qui se fabriquait en étain

et circulait pour 80 cauris : *Il y avait deux sortes de cheda, l'un était octogone, l'autre de forme ronde*.

CHEDDER, ville d'Angleterre, comté de Somerset, à 24 kilom. S.-O. de Bristol, au pied du Cheddar-Cliff; 2,000 hab. Excellents pâturages; préparation de fromages renommés.

CHÉ-DEAU s. m. (ché-dô). Bot. Arbre de la Cochinchine.

CHEDEAUX (Pierre-Joseph), économiste français, né à Metz en 1767, mort à Paris en 1832. Il étudia le commerce à Lyon, puis fonda, dans sa ville natale, un vaste établissement de soieries et de broderies, qui acquit une importance considérable. Chedeaux s'occupait en même temps de tout ce qui pouvait améliorer le commerce, et ne cessa de plaider avec chaleur la cause des entrepôts et des transits. Membre du conseil général du commerce de France à partir de 1813, maire de Metz en 1815 et en 1831, Chedeaux jouit d'une haute estime parmi ses concitoyens, sans pouvoir cependant arriver à la députation, constant objet de son ambition. Il a composé quelques écrits, entre autres : *Réflexions sur la nécessité d'établir des entrepôts sur tous les points principaux de la France* (1819).

CHEDEL (Pierre-Quentin), graveur, né à Châlons-sur-Marne en 1703, mort en 1762. Élève de Lemoine et de Laurent Cars, il a gravé à l'eau-forte un nombre considérable de sujets, et a réussi surtout dans le paysage. On cite parmi ses pièces : *L'Incendie de Troie*, d'après Breughel d'Enfer, et *L'Ouvrage du matin*, *L'Heure du dîner*, *L'Après-midi*, les *Adieux du soir*, d'après Teniers. Sa manière est fine et originale.

CHÉDER v. a. ou tr. (ché-dé). Forme ancienne du mot *CÉDER*.

CHEDERLIS ou **KEDERLI**, saint turc qui jouit d'une grande renommée. Le principal de ses exploits fut de tuer un dragon et de délivrer une jeune fille exposée à sa fureur. Devenu immortel après avoir bu les eaux d'un fleuve merveilleux, il parcourut sans cesse le monde sur son cheval, accordant aide et protection aux guerriers qui l'invoquaient. On lui attribue divers miracles, et il y a en Égypte un couvent placé sous son patronage. Les habitants de ce monastère prétendent avoir reçu de lui le don de charmer les serpents venimeux. Son cheval a été mis en paradis, à côté de l'âne du Christ, du chameau de Mahomet et du chien des sept dormants. Ce héros du mahométisme ressemble beaucoup au saint Georges du calendrier chrétien, qui délivra également, près de Béryste, la fille du roi du pays exposée à un dragon. Ces deux légendes descendent évidemment de celle de Persée délivrant Andromède, légende qui s'est perpétuée de siècle en siècle sous des formes et des noms différents, et qui a reçu sa dernière transformation dans Arioste, qui nous montre Roger délivrant Angélique de l'orca, dans les mêmes circonstances que ses trois prédécesseurs.

CHÉDOTE, navigateur normand. La date précise de sa naissance et de sa mort est inconnue. Chargé, en 1598, de conduire à la Nouvelle-France l'expédition dirigée par le marquis de La Roche, il laissa sur l'île de Sable cinquante hommes tirés, pour la plupart, des prisons de France, et continua sa route pour reconnaître les côtes du Canada. Le mauvais temps l'ayant empêché, à son retour, d'aborder à l'île de Sable, il fut obligé d'abandonner les hommes qu'il y avait déposés et qui y restèrent sept années, vivant littéralement en sauvages. En 1605, Chédote fut envoyé à leur recherche par le parlement de Rouen. Il n'en restait plus que douze vivants, qu'il rapatria, et aux besoins desquels Henri IV pourvut généreusement.

CHÉE, rivière de France, départements de la Meuse et de la Marne, prend sa source au village de Marats, arrond. de Bar-le-Duc, coule du N.-E. au S.-O., baigne Heiltz-le-Maurupt, et se perd dans la Saulx, après un cours de 70 kilom.

CHÉEANK s. m. (ché-e-ank). Bot. Racine d'une plante de Siam.

CHEEKE (sir John), écrivain anglais. V. CHEKE.

CHEELA s. m. (ché-e-la). Ornith. Autour de l'Inde.

CHEEVER (George BARRETT), écrivain américain, né à Halloswell (Maine) en 1807, ministre d'une congrégation de puritains à New-York depuis 1846, antérieurement pasteur presbytérien dans le Massachusetts. Un vigoureux pamphlet à propos de la tempérance, intitulé *Distillerie du diacre Gilles*, et qui abondait en personnalités, le fit condamner à un mois de prison. Il partit pour l'Europe, d'où il ne revint qu'après deux ans et demi d'absence. Des lectures qu'il fit à son retour lui formèrent un public nombreux. Prédicateur énergique, il aborda dans ses sermons les questions sociales et politiques; la guerre du Mexique, la loi d'extradition des esclaves, etc. Il a collaboré au *New-York Observer*, à la *Bibliotheca sacra*, etc. Il a fait paraître à part, entre autres écrits : *Études sur la poésie* (1830); une édition des *Œuvres choisies de l'archevêque Leighton* (1832); *Excursions d'un pèlerin* (1846); une réimpression du *Journal des pélerins de Plymouth* (1848); la *Montée difficile*

et autres allégories (1849); *Entretiens sur la vie, le génie et la sainteté de Couper* (1856); *Diets contre l'esclavage* (1857), etc. — Son frère, Henri CHEEVER, a publié des récits maritimes qui ont été accueillis avec faveur : les *Archipels du Pacifique*; la *Vie aux îles Sandwich*; la *Baleine et ses chasseurs*. Il a publié aussi quelques écrits religieux.

CHEF s. m. (chèf — lat. *caput*; en gr. *kephalé*; gothique, *haubith*; allem. *kopf*, *haupt*; anglais, *cop*. M. Eichhoff rattache ces divers thèmes analogues au sanscrit *kapâlas*, *kapâlan*, crâne, du verbe *kub* ou *kup*, étendre, couvrir). Tête : *Le corps n'est non plus vivant sans le chef que le chef sans le corps*. (Pasc.)

Assez souvent d'un vin bien pris et mal cuvé. Je vous ai vu le chef plus lourd qu'à l'ordinaire.

REGNARD.

« Ce sens n'est plus guère usité dans le style sérieux; on s'en sert cependant encore pour désigner la tête d'un corps saint : *Le chef de saint Jean-Baptiste, de saint Denis*.

— Tête de bétail : *Il avait deux cents chefs de brebis*. (Acad.) « Vieux en ce sens; on dit aujourd'hui TÊTE.

— Bout, extrémité : *Le chef d'une corde. Le chef d'une salle, d'une escalier, d'une tour*. « Commencement, premier jour : *Le chef de juillet*. « Ces deux sens sont tout à fait vieux.

— Fondateur d'une maison, à cêtre qui a donné son nom à une famille et en a commencé l'illustration : *Le chef de la famille des Bourbons, des Napoléons. Le chef des Montmorency*.

Ma famille eut pour chef
Un des fils de Pépin le Bref.

BÉRANGER.

« Fondateur d'une institution, d'une école, d'une doctrine : *Le chef de l'école bolonaise. Le chef d'un ordre religieux. Le chef des calvinistes*.

— Celui qui commande, qui dirige, qui gouverne, qui a la principale autorité : *Chef de l'Etat. Chef d'administration. Chef de parti. Chef d'une complot. Un chef de famille. Le chef qui agit vaut mieux que celui qui parle*. (Max. orient.) *Il faut de plus grandes qualités pour former un bon chef de parti que pour faire un bon empereur de l'univers*. (C. de Retz.) *On aime Jésus-Christ parce qu'il est le chef d'un corps dont on est membre*. (Pasc.) *Un chef de parti est toujours un chef de faction*. (Volt.) *L'absence du chef est toujours dangereuse aux affaires*. (Volt.) *L'homme n'aimera jamais sa patrie, tant qu'elle sera gouvernée par des chefs qui ne songeront qu'à l'opprimer*. (Dumarsais.) *Qui n'aspire point à l'honneur d'être chef de parti?* (J.-J. Rouss.) *Il faut un chef partout, en toutes choses*. (Le premier Consul.) *Peu d'hommes sont dignes d'être chefs de famille, et peu de familles sont capables d'avoir un chef*. (J. Joubert.) *Toute association veut un chef, et, dans le mariage, c'est le mari qui doit l'être*. (Mme Romieu.) *Nulle autorité n'est plus légitime que celle du chef de la famille*. (Leynadier.) *Un Etat ne peut exister sans qu'il y ait des chefs et de simples citoyens*. (P. Leroux.) *L'autorité d'un chef d'Etat doit être celle d'un capitaine de vaisseau à son bord*. (E. de Gir.) *L'admiration d'un chef militaire devient une passion, un fanatisme, une frénésie, qui font de nous des esclaves, des fureurs, des aveugles*. (A. de Vigny.) *Si l'homme est le chef de la famille, c'est qu'il en est le protecteur naturel*. (P. J. net.) *Le sultan et le pape sont à la fois chefs d'Etat et chefs de religion*. (Proudh.) *On voit tous les jours le chef de l'Eglise traiter amicalement les ennemis de sa religion*. (E. About.)

L'homme de la nature est le chef et le roi.

BOILEAU.

Alors que de deux chefs la volonté conspire,
Que sert la volonté d'un chef qu'on peut dédire?

CORNEILLE.

Ah! triste sort d'une maison sans maître!
Tout déperit, quand le chef est absent.

POISSARD.

Quand les chefs sont pieux et remplis de prudence,
La nation prospère et vit dans l'abondance.

POISSARD.

« Se dit quelquefois d'une femme : *En mémoire de cet événement, il voulut que la czarine institut l'ordre de Sainte-Catherine, dont elle serait chef, et où il n'entrerait que des femmes*. (Fonten.)

— Se dit particulièrement d'un général d'armée et des officiers et sous-officiers des divers grades : *L'exemple des chefs encourage les soldats*. (Acad.) *Pour un chef qui connaît et les soldats et les chefs comme ses bras et ses mains, tout est également vif et mesuré*. (Boss.) *En temps de révolution, le courage fait les bons soldats, mais la vigueur seule fait les chefs*. (E. de Gir.)

Cette ardeur, qui chefs passe aux moindres soldats,
Anime tous les cœurs, fait agir tous les bras.

CORNEILLE.

— Cuisinier qui a des domestiques sous ses ordres : *Renvoyez son chef. Avoir un chef très-habile. Brillat-Savarin est à Beyle ce qu'un chef ordinaire est à Carême*. (P. L. mayrac.)

— Fig. Article, division; point, objet à considérer : *Les divers chefs d'une loi, d'une demande. Cette doctrine se résume en trois chefs. Sur ce chef nous sommes d'accord. On peut*

classer la littérature sous ces trois chefs principaux : philosophie, histoire, éloquence. (Chateaub.) « Importance, gravité relative : *Être coupable au premier chef. Le pain est un aliment nécessaire au premier chef. Le numéraire est devenu producteur au premier chef, et on ne peut même plus concevoir une production sans cet auxiliaire*. (Du Mesnil-Marigny.)

— *Chef d'accusation*, Grief imputé à un accusé ou à une personne quelconque : *Un chef d'accusation des plus dangereux contre un gouvernement est de pouvoir lui reprocher d'être sans alliés*. (Proudh.)

— *Mettre à chef*, venir à chef de, Venir à bout de : *Jean Châtel n'a pas mis à chef son entreprise*. (Volt.)

Il pense mettre à chef quelque belle entreprise.

RÉGNIER.

« Cette manière de s'exprimer est tout à fait vieillie.

— Hist. Nom donné à divers officiers commensaux de la bouche du roi, qui avaient la direction d'un service spécial : *Chef de fruiterie. Chef de paneterie. Chef de gobelet*. Officier commensal de la maison du roi, qui était chargé du service de la table, et devait toujours avoir l'épée au côté, même quand il servait le roi : *Lorsque le roi, après avoir communiqué, touchait les malades affligés d'écroutelles, trois chefs de gobelet se tenaient debout, à la fin du dernier rang des malades, avec trois serviettes mouillées, mises chacune entre deux assiettes d'or, afin que le roi pût se laver les mains : la première serviette était imprégnée de vinaigre, la seconde d'eau et la troisième d'eau de fleur d'orange*.

— Hist. monast. *Abbaye chef d'ordre*, ou simplement *Chef d'ordre*, Principale maison d'un ordre, celle dont relèvent toutes les autres.

— Féod. *Chef seigneur*, Celui de qui relevaient plusieurs fiefs, qu'il relevait ou non du roi. « *Chef cens*, Premier cens et capital que l'on payait, en reconnaissance de la seigneurie directe, au premier qui avait baillé l'héritage à cens. « *Chef-lieu, chef-mez, mieux* ou *mois*, Lieu de la seigneurie où les vassaux étaient tenus d'aller rendre foi et hommage, et de porter leur aveu et dénombrement.

— Général. *Chef du nom et des armes*, ou *Chef de nom et d'armes*, Ancien titre des fondateurs de la branche aînée dans les grandes familles.

— Blas. Pièce honorable qui occupe la partie supérieure de l'écu, ayant un peu moins de tiers de la hauteur de celui-ci, et qui, dans la symbolique du blason, représente le heaume du chevalier : *Caulincourt : De sable, au chef d'or*. « *En chef*, Se dit pour exprimer que les pièces ou meubles dont il s'agit sont posées vers le chef, ou même qu'elles en occupent la place : *De Pierre de Bernis : D'azur, à la bande d'or, accompagnée en chef d'un lion du même, armé et lampassé de gueules*. « *Chef abaissé*, Chef qui se trouve sous un autre chef, comme les chevaliers de Malte plaçaient le chef particulier de leurs armes sous celui de la religion, et aussi chef que la couleur du champ détache du bord supérieur de l'écu, surmonte et rétrécit. « *Chef ajouré*, Chef crénelé à sa partie supérieure, les créneaux étant remplis par un autre métal que celui du champ. « *Chef-bande*, Chef qui, de l'angle dextre supérieur à l'angle senestre inférieur, forme une bande. « *Chef bandé*, Chef divisé en six espaces de deux émaux alternes, par cinq lignes diagonales, dans le sens des bandes. « *Chef barré*, Chef qui, de l'angle senestre supérieur à l'angle dextre inférieur, se termine en une barre. « *Chef bastillé*, Chef qui a des créneaux à sa partie inférieure. « *Chef cannelé*, Chef qui se trouve échancré dans sa partie inférieure, à la manière des colonnes cannelées. « *Chef chargé*, Chef sur lequel on voit un ou plusieurs meubles. « *Chef-chevron*, Chef qui, de son centre, s'étend en deux branches, l'une à dextre, l'autre à senestre, et forme un chevron. « *Chef coupé*, Chef divisé en deux émaux alternes par une ligne horizontale. « *Chef coussu*, Chef qui se rencontre métal sur métal, ou couleur sur couleur, ce qui est contraire à la règle générale du blason, et qui fait considérer ces sortes de chefs comme étrangères, ajoutées ou cousues à l'écu des armes de la famille. « *Chef denché*, Chef dont le bord inférieur est coupé par des dents semblables à celles d'une scie. « *Chef écartelé*, Chef divisé en quatre espaces égaux par une ligne perpendiculaire et une ligne horizontale qui se croisent, ou par deux lignes diagonales, l'une à dextre, l'autre à senestre, qui se terminent aux quatre angles. « *Chef échiqueté*, Celui qui est divisé en deux ou en trois tires ou rangs de carreaux en échiquier. « *Chef émanché* ou *emmanché*, Celui qui a sa partie inférieure terminée en plusieurs pointes triangulaires, ou qui est divisé par émanches ou emmanches de deux émaux alternes. « *Chef engrêlé*, Celui qui a de petites dents, et dont les cavités sont arrondies. « *Chef fretté*, Celui qui est chargé de six ou huit cotices entrelacées, trois ou quatre à dextre, autant à senestre. « *Chef fuselé*, Celui qui est rempli de fusees de deux émaux alternes. « *Chef gyronné*, Celui qui est divisé en triangles égaux plus ou moins nombreux. « *Chef losangé*, Celui qui est divisé en losanges. « *Chef-pai*, Celui qui, de son centre, s'étend en ligne perpendiculaire jusqu'à la pointe de l'écu et forme un pal. « *Chef palé*, Celui qui se trouve divisé verticalement en

parties égales plus ou moins nombreuses de deux émaux alternés. *■ Chef parti.* Celui qui est divisé verticalement en deux parties égales. *■ Chef retrait.* Celui qui n'a que la moitié de sa hauteur ordinaire. *■ Chef semé.* Celui sur lequel se trouvent des meubles sans nombre. *■ Chef soutenu.* Celui qui n'a que la moitié ou les deux tiers de sa proportion ordinaire, et qui est coupé par une espèce de second chef paraissant soutenir le premier, et qu'on appelle *deuxse.* *■ Chef tiercé.* Celui qui est divisé en trois parties égales par des lignes horizontales, verticales ou obliques. *■ Chef treillisé.* Celui qui est chargé de dix cotices entrelacées. *■ Chef vergeté.* Celui qui est divisé par des lignes horizontales en dix ou douze parties égales de deux émaux alternés.

— Jurispr. *Crime de lèse-majesté au premier chef.* Attentat contre la personne du prince. *■ Crime de lèse-majesté au second chef.* Attentat contre l'autorité du prince ou contre l'intérêt de l'Etat : *La fausse monnaie, l'intelligence avec les ennemis sont des crimes de lèse-majesté au second chef.* *■ Chef du jury.* Juré qui est désigné le premier, et qui doit prendre la parole pour annoncer le verdict.

— Administr. Se dit des employés qui ont la direction et la surveillance des diverses sections administratives : *Chef de division, Chef de bureau.* C'est grâce à la prudence des chefs de bureau que la presse n'a jamais été libre. (E. About.) *■ Chef de cabinet.* Premier ministre exerçant une certaine autorité sur les autres membres du cabinet : *Un cabinet est plus fort avec un seul chef qu'avec plusieurs chefs, parce qu'il est plus libre.* (E. de Gir.) *■ Chef-lieu.* V. ce mot à son ordre alphabétique.

— Art milit. *Chef de corps.* Officier supérieur qui commande un corps de troupes, c'est-à-dire un nombre considérable d'hommes qui manœuvrent séparément. *■ Chef d'escadron.* Officier de cavalerie qui commande un escadron. *■ Chef de bataillon.* Officier d'infanterie qui commande un bataillon. *■ Chef de poste.* Officier ou sous-officier qui commande un poste, une garde. *■ Chef de peloton, de division, de section.* Celui qui, dans les exercices militaires, dirige les mouvements d'un peloton, d'une division, d'une section. *■ Chef de file.* Homme qui est le premier d'une file de soldats à pied ou à cheval, et fam., dans le langage ordinaire, meneur, première cause active : *Le chef de file d'un parti. Malgré d'éminentes prérogatives, l'argent n'est pas la richesse; seul, il ne peut rien pour notre bien-être; il n'est que le chef de file, le boute-train des éléments qui doivent constituer la richesse.* (Proudh.)

— Artill. *Chef de pièce.* Canonnier qui pointe la pièce et en commande la manœuvre.

— Mar. Câble amarré à l'arrière d'un vaisseau, et servant aux manœuvres qui précèdent la mise à flot. *■ Chef de file.* Vaisseau qui tient la tête de l'escadre. *■ Chef d'escadre.* Ancien nom de l'officier supérieur de marine nommé aujourd'hui CONTRE-AMIRAL. *■ Chef de timonerie.* Maître chargé du soin des boussoles, des cartes et des divers appareils qui exigent un soin tout particulier. *■ Chef de gamelle.* Homme chargé par les autres de l'achat des provisions. *■ Chef de hune.* Maître des gabiers chargés du service d'un même mâ. *■ Chef d'eau.* se disait autrefois pour HAVRE-MARÉE. V. MARÉE.

— Navig. fluv. Avant d'un bateau. *■ Chef de pont.* Châbleur, pilote employé au passage des ponts et des endroits difficiles. *■ Chef d'écluse ou chef éclusier.* Employé spécialement chargé de diriger et de surveiller la manœuvre des portes d'une ou de plusieurs écluses, ainsi que le passage des bateaux dans ces écluses.

— Pêch. *Chef de Brème.* Brème rouge.

— Industr. et comm. Nom donné, dans les exploitations industrielles et commerciales, à des employés chargés d'exercer une surveillance sur les autres employés : *Chef d'atelier.* *Chef d'escouade.*

— Chem. de fer. *Chef de dépôt.* Employé qui, placé sous les ordres immédiats de l'ingénieur chef de traction, est chargé de l'entretien des machines, de leurs petites réparations, et a autorité sur tout le personnel du dépôt : mécaniciens, chauffeurs, chefs de manœuvres, monteurs, nettoyeurs, graisseurs, etc., dont il doit surveiller le service et l'aptitude : *Les chefs de dépôt constatent et apprécient la charge que peut traîner une locomotive.* *■ Chef de gare.* Employé qui, placé sous l'autorité immédiate des inspecteurs ou des chefs du mouvement, est chargé de l'exécution de toutes les mesures qui concernent le service des gares et la sûreté de l'exploitation des chemins de fer, et a sous ses ordres tous les employés et les hommes d'équipe attachés au service de sa gare : *Les chefs de gare sont spécialement chargés de tout ce qui concerne les rapports entre le public et la compagnie; ils sont en outre responsables envers celle-ci de leur négligence et de celle de tous les employés sous leurs ordres.* *■ Chef de section.* Employé chargé, sous les ordres des ingénieurs, de surveiller les travaux neufs, les grosses réparations, l'entretien, la conservation et la police des voies ferrées, et ayant autorité sur les aiguilleurs, piqueurs, brigadiers-poseurs, ouvriers, gardes-ligne, gardes-barrières : *Les chefs de section étu-*

dient les projets relatifs à la mise en circulation des trains de ballast et de matériaux, dont ils surveillent la marche; ils s'assurent du bon état de la voie et des bâtiments. *■ Chef de traction.* Ingénieur chargé du service de la traction, qui forme l'une des branches principales de l'exploitation des chemins de fer : *Les chefs de traction ont sous leurs ordres tout le personnel attaché à l'entretien des machines, et ils doivent en surveiller le service.* *■ Chef de train.* Employé qui dirige un train et qui a autorité sur les autres conducteurs, les graisseurs ambulants et les mécaniciens, dans une certaine limite : *Les chefs de train sont chargés de s'assurer, avant le départ, si les portières sont bien fermées; ils sont responsables des colis qui leur sont confiés au départ, et, à cet effet, ils conservent entre leurs mains toutes les pièces relatives à l'enregistrement des bagages ou colis.*

— Télégr. *Chef de station.* Employé chargé de la direction du service télégraphique dans une station d'un ordre inférieur.

— Mus. et théât. *Chef d'orchestre.* Musicien qui dirige un orchestre. *■ Chef d'attaque.* Musicien chargé de conduire, dans un chœur, tous les chanteurs qui chantent la même partie : *Les chefs d'attaque marquent les entrées.* *■ Chef d'emploi.* Celui qui remplit en chef les rôles de même caractère. *■ Chef du chant.* Celui qui donne les leçons aux artistes chargés des rôles, leur adresse les observations nécessaires et leur fait comprendre l'esprit et le style dont l'œuvre est animée. *■ Chef d'attaque.* Nom que l'on donne, dans un chœur ou dans un orchestre, à l'exécutant chargé de conduire tous ceux qui forment une partie déterminée de l'ensemble. *■ Chef des chœurs.* Dans les théâtres lyriques ou dans les entreprises de concerts, artiste qui, sans prendre part à l'exécution, dirige les études et les répétitions des morceaux divers confiés à la masse chorale.

— Techn. Morceau de pâte que le boulanger réserve pour servir de levain à la fournée suivante. *■ Ficelle double à l'usage des coffretiers.* *■ Bande de quelques centimètres de largeur, ordinairement de dix, qu'on tisse au commencement et à la fin d'une chaîne, et même de chaque coupe, pour clore l'étoffe, et dans laquelle on place le nom de la fabrique, celui du fabricant et le numéro de la pièce.* *En droguerie, on remplace le mot chef par celui de jurebier.* (W. Maigene.) *■ Côté d'une carrière qui est taillé à pic.* *■ Chef de roue.* Fileur qui, dans une corderie, règle la grosseur du fil.

— Chir. *Chefs d'une bande.* Bouts, extrémités de cette bande : *Bande roulée à deux chefs.*

— Astr. *Chef ou apogée de l'épicycle.* Point de cette courbe qui est le plus éloigné de la terre.

— Loc. adv. *En chef.* En qualité de chef, en première ligne, au premier rang : *Commander en chef.* *L'ordonnateur en chef d'une fête publique.*

— Général en chef, commandant en chef, Celui qui tient le premier rang et auquel tous les autres chefs obéissent. *■ Gouverneur en chef.* Premier gouverneur.

— Ingénieur en chef, Ingénieur de premier ordre, celui qui dirige l'ensemble des travaux.

— Loc. prépos. *Du chef de.* Par les droits, par transmission ou communication des droits de : *Il a eu cette terre du chef de sa femme.* *Ils vinrent à la succession du chef de leur père.* *Succéder de son chef ou par représentation.*

Je suis de Champagnoleux du chef de mon grand-père. E. AUGIER.

Notre prince a des dépendants
Qui de leur chef sont si puissants,
Que chacun d'eux pourrait soudoyer une armée.
LA FONTAINE.

■ Par la seule influence, sous l'unique impulsion de : *L'honneur met, de son chef, des règles à tout ce qui nous est prescrit.* (Montesquieu.) *Ce qu'un homme, quel qu'il puisse être, ordonne de son chef n'est point une loi.* (J.-J. Rousseau.) *Il est très-singulier qu'à Rome les tribuns n'aient pas même imaginé qu'ils pussent usurper les fonctions du peuple, et qu'au milieu d'une si grande multitude, ils n'aient jamais tenté de passer de leur chef un seul plébiscite.* (J.-J. Rousseau.) *Si les compagnies décoraient de leur chef des statues, il serait à craindre que bientôt, tous les partis, toutes les coteries, toutes les affections, toutes les administrations n'en érigeassent à tout le monde.* (De Bonald.)

— Loc. interj. *Par mon chef!* Ancien jurament équivalant à *Sur ma tête!* et par lequel on donnait en quelque sorte sa vie pour garantir de ce que l'on allait avancer : *Par mon chef! j'y tiendrai la main.*

Par mon chef! c'est un siècle étrange que le nôtre. MOLIÈRE.

— Epithètes. Distingué, renommé, vanté, célèbre, illustre, fameux, habile, adroit, expérimenté, prévoyant, attentif, vigilant, sage, éminent, auguste, généreux, clément, magnanime, puissant, valeureux, vaillant, guerrier, belliqueux, courageux, intrépide, redoutable, hardi, audacieux, téméraire, entreprenant, actif, ambitieux, superbe, orgueilleux, fier, indompté, rusé, artificieux, rebelle, révolte.

— Syn. *Chef, tête.* Au sens propre, *chef* ne s'emploie plus guère que par plaisanterie dans

le langage ordinaire, comme lorsqu'on dit à quelqu'un : *Courez donc votre chef, mettez votre couvre-chef.* Dans le langage religieux, *chef* s'emploie quelquefois en parlant de Jésus-Christ, des martyrs, des reliques ; il a alors une couleur d'antiquité qui semble relever le caractère sacré des personnes. *Tête*, au contraire, est le mot usuel et le seul qu'on puisse employer dans toutes les circonstances.

— Antonymes. Inférieur, subalterne, subordonné, sujet, simple soldat.

— Encycl. Art milit. *Chef de bataillon.* Cet officier supérieur commande un bataillon, et se nomme aussi commandant. L'instruction du 11 juin 1774 est la première qui mentionne les *chefs de bataillon*. Il y avait bien auparavant des commandants de bataillon, mais ce n'étaient que des capitaines, quelquefois des colonels ayant une autorité temporaire, un commandement pour quelques mois. Ils avaient donc le commandement d'un bataillon, mais non le grade de *chefs de bataillon*. Le décret du 21 février 1793 créa les *chefs de bataillon* tels qu'ils existent actuellement. Ces *chefs de bataillon* remplacèrent, à l'état-major du corps, les lieutenants-colonels en premier et les lieutenants-colonels en second. Leur nombre fut d'abord égal à celui des bataillons. Un arrêté du 30 ventôse an IV en créa un quatrième par demi-brigade (régiment), chargé spécialement de surveiller l'administration du corps. De nos jours, ils sont réduits de nouveau au nombre des bataillons dans un régiment. L'un d'eux, qu'on nomme vulgairement le *gros major*, s'occupe de l'administration du corps ; l'officier comptable, l'officier payeur relèvent directement de lui. Ce *chef de bataillon* commande le *bataillon de dépôt*, et surveille l'instruction des recrues.

Les *chefs de bataillon* portent une seule épaulette à gros grains, du côté gauche ; du côté droit, quand ils sont *gros majors*.

— Mar. La marine française avait, avant l'organisation de 1793, des *chefs d'escadre* ; elle eut depuis des *chefs de division*, capitaines de vaisseau qui commandaient un certain nombre de bâtiments de guerre, et qui portaient pour signe de commandement un guidon à la tête d'un de leurs mâts. Sous l'Empire, les capitaines de vaisseau *chefs de division* avaient une étoile d'argent brodée sur le corps de chacune de leurs épaulettes ; cette distinction a été supprimée ; mais le décret du 15 août 1851, sur le service à bord des bâtiments de la flotte, a rétabli, sinon le grade de *chef de division*, au moins les fonctions de ce grade. Ainsi, le ministre peut conférer aujourd'hui à un capitaine de vaisseau le titre temporaire de *chef de division*, en l'investissant du commandement d'une division de plusieurs bâtiments de guerre ayant une mission particulière, et qui n'est point sous les ordres des officiers généraux commandant nos diverses stations.

On donnait autrefois le nom de *chef de brigade* aux lieutenants de vaisseau des compagnies des élèves de la marine, lorsque ces compagnies existaient, comme on l'a vu, pendant quelque temps, sous la Restauration. Sous l'Empire, le *chef d'administration* était l'officier supérieur de l'administration de la marine qui remplissait dans les ports, auprès des préfets, les fonctions exercées aujourd'hui par les commissaires généraux.

Lors de la création des préfectures maritimes, l'officier qui secondait le préfet en tout ce qui concernait le service militaire reçut le titre de *chef militaire*. Les préfectures ayant été abolies au commencement de la Restauration, puis rétablies, cet officier fut alors désigné sous le nom de *major général*.

Avant la Révolution, on appelait *chef des travaux* l'ingénieur qui, dans un arsenal, était chargé des constructions, des refontes, des radoubs, etc. Sous le nom de *chef maritime*, on désignait autrefois, et l'on désigne encore dans quelques ports, les *chefs* du service de la marine. Ils relèvent du préfet maritime qui commande dans l'arrondissement où ils sont placés, et ils proviennent ordinairement du corps des commissaires.

— Mus. et théât. *Chef d'orchestre.* Le *chef d'orchestre* est la clef de voûte d'une bonne exécution musicale, et c'est sur lui que repose tout l'ensemble de cette exécution, puisque chanteurs, choristes, instrumentistes agissent sous sa direction, qu'il doit guider chacun et tous, qu'à l'aide de sa seule baguette il doit veiller aux attaques, ramener dans la bonne voie l'artiste qui s'égare, maintenir le mouvement musical dans toute son égalité, et qu'en même temps il lui faut donner à l'interprétation, par une initiative difficile, l'élan, le brillant et la chaleur qu'elle doit avoir. Si une erreur se commet, sur la scène ou dans l'orchestre, si un artiste se trompe, si une attaque est mal faite, si une note fautive est donnée, c'est le *chef d'orchestre* qui doit aussitôt ramener l'harmonie, empêcher que l'erreur ne se prolonge et faire en sorte que le public ne s'aperçoive de rien. On conçoit ce que des fonctions de ce genre exigent et de savoir acquis et de facultés naturelles : on nait *chef d'orchestre*, il est bien rare qu'on le devienne. Les aptitudes varient, du reste, selon les milieux dans lesquels elles sont appelées à s'exercer. Tel sera un excellent *chef d'orchestre* de ballet, maintenant le rythme avec précision, soutenant la danse avec énergie et vigueur, qui se trouverait fort

empêché de présider à l'exécution d'un opéra, perdrait la tête au milieu des mille détails qu'elle réclame, et serait dans l'impossibilité la plus complète d'obliger le personnel instrumental à suivre comme il convient les fluctuations imprimées au commencement d'un morceau par le caprice ou l'inspiration d'un chanteur quelconque. Tel autre, au contraire, très-capable de diriger un opéra, sera dérouter par les nuances infinies qu'il faut apporter dans l'exécution d'une symphonie, le tact dont il faut y faire preuve, la domination en quelque sorte magnétique qu'il faut alors exercer sur l'orchestre et même sur l'auditoire. Enfin un *chef d'orchestre* d'opéra, de ballet ou de symphonie serait le plus souvent dans l'impossibilité la plus complète d'accompagner comme il convient un petit air de vaudeville. Bref, chaque spécialité exige un tempérament particulier et des études spéciales.

L'Opéra de Paris a possédé un grand nombre de *chefs d'orchestre* dont la grande réputation s'est conservée jusqu'à nos jours : Berton (le père), Rey, Rodolphe Kreutzer, Frédéric Kreubé, Habeneck, Girard, etc. A l'Opéra Comique ont brillé La Houssaye, Mestrino, Bruni, Valentino et bien d'autres. Dans le domaine de la danse et des bals publics, chacun connaît la renommée de Julien, de Musard père, du célèbre Strauss (de Vienne), de MM. Antony Lamothe, Arban, etc.

Dans un *Traité d'orchestration et d'instrumentation modernes* (Paris, Richault), M. Hector Berlioz a donné un excellent *Manuel du chef d'orchestre*.

— *Chef du chant.* Dans les grandes entreprises musicales, l'emploi de *chef du chant* est le plus considérable après celui de *chef d'orchestre*, et tout l'ensemble de l'exécution vocale repose sur la direction plus ou moins bonne qu'il sait apporter aux études. *Le chef du chant* s'entend avec l'auteur d'une partition pour connaître la façon dont celui-ci comprend l'interprétation générale de son œuvre. Chaque artiste répète d'abord séparément, puis on étudie les duos, les trios, les quatuors, les morceaux d'ensemble ; lorsque ces études préliminaires sont terminées, le *chef du chant* procède au travail d'ensemble général, avec l'adjonction des chœurs, dont les chefs sont placés sous sa direction absolue. En un mot, c'est grâce au *chef du chant*, à ses efforts, à son intelligence artistique, à sa capacité, à ses connaissances musicales, qu'un grand ouvrage (à part le travail particulier de l'orchestre) peut être mis à même de paraître devant le public, et l'on se rend facilement compte de la délicatesse des fonctions qui lui sont confiées et de la responsabilité qui pèse sur lui, lorsqu'on réfléchit au travail immense que peuvent exiger des partitions telles que *Guillaume Tell*, *Robert le Diable*, la *Juive* ou le *Prophète*. C'est ce qui fait qu'à l'Opéra, pour ne citer que ce théâtre, les *chefs du chant* ont presque toujours été choisis, non-seulement parmi nos musiciens les plus distingués, mais parmi nos compositeurs les plus illustres : Berton, Le Brun, Plantade, Alexandre Piccini, Hérold, Halévy, Dietsch, ont été *chefs du chant* à l'Opéra. Hérold et Halévy ont rempli les mêmes fonctions au Théâtre-Italien.

— *Chef des chœurs.* Le *chef des chœurs* prend d'abord connaissance de la musique, puis organise le travail. Après s'être pénétré des intentions de l'auteur, le *chef des chœurs* procède à l'étude de chaque partie séparément, faisant d'abord répéter les premiers dessus, puis les seconds dessus, puis, toujours successivement, les ténors, les barytons et les basses. Lorsque chaque partie est bien su par les choristes qui la composent, il faut aborder l'exécution d'ensemble, c'est-à-dire fonder les masses et arriver à la meilleure interprétation possible. On comprend que dans un théâtre important comme l'Opéra, par exemple, où le personnel des chœurs se compose de plus de cent individus, de belles fonctions ne peuvent être confiées à un artiste médiocre, et qu'elles réclament au contraire un musicien expérimenté. Aussi, à ce théâtre, le premier *chef des chœurs* n'est-il autre, en ce moment, que M. Victor Massé, l'éminent auteur de charmants opéras, tels que *Galatée*, les *Noces de Jeannette*, la *Reine Topaze*, etc., compositeur connu par de grands et nombreux succès. Il a pour second M. Léo Delibes, jeune artiste qui s'est fait apprécier aussi par plusieurs ouvrages représentés au Théâtre-Lyrique et aux Bouffes-Parisiens.

— *Chef d'attaque.* Il y a un *chef d'attaque* pour les dessus, pour les ténors, pour les basses ; il y en a un pour les premiers violons, les seconds violons, les altos, les violoncelles, etc. *Le chef d'attaque* a la responsabilité du petit corps qu'il est chargé de gouverner, et il est, en quelque sorte, l'un des lieutenants, l'un des officiers subalternes du chef supérieur, qui a pour *chef d'orchestre* : il doit donner l'élan à ses troupes, marquer les entrées, attaquer franchement les passages, soutenir vigoureusement la partie lorsqu'une faute se produit auprès de lui, afin d'en empêcher les suites désastreuses. Il n'est pas besoin pour cela d'être un bon virtuose ou un chanteur émérite ; il suffit d'être bon lecteur, d'avoir une grande sûreté d'intonation, le sentiment vrai de la mesure, enfin les qualités qui décèlent un musicien instruit. C'est déjà beaucoup, sans doute ; nous voulons seulement dire qu'ici la théorie l'emporte sur la finesse de l'exécution, et qu'un instrumentiste ou un

chanteur médiocre, à ce dernier point de vue, peut faire néanmoins un excellent *chef d'attaque*.

Chefs arabes se provoquant au combat singulier, tableau de Théodore Chassériau; Exposition universelle de 1855. La scène se passe sous les remparts d'une ville que baigne une rivière; un cavalier, placé sur le rivage et montant un magnifique cheval gris, tient d'une main sa lance et paraît attendre sans émotion, sans frayeur, le choc de son adversaire. Celui-ci, dont la monture est dans l'eau jusqu'à mi-jambe, se hausse sur ses larges épaules et pousse le cri de guerre. Entre ces deux chefs est étendu un cadavre, les jambes sur la terre, la tête baignée par les flots, la poitrine percée d'une arme restée dans la plaie. Au fond, d'autres guerriers combattent. Cette composition est une des plus remarquables qu'ait exécutées Chassériau; « elle joint à un très-bon style la plus exacte couleur locale, dit Th. Gautier; les armes, les selles, les harnachements, les costumes ont été copiés *ad vivum*, comme on disait autrefois, et non d'après des curiosités achetées dans un magasin de bric-à-brac, et posées pour la circonstance sur un mannequin. » Les *Chefs arabes* ont paru, pour la première fois, au Salon de 1852.

CHEF (SAINT-), bourg et commune de France (Isère), arrond. et à 12 kilom. N.-O. de la Tour-du-Pin; pop. aggl. 800 hab. — pop. tot. 3,339 hab. Récolte de vins, céréales, soies; tanneries. Ce bourg possède une belle église paroissiale classée au nombre des monuments historiques; c'est l'ancienne chapelle de l'abbaye de Saint-Chef. Elle présente une large nef avec collatéraux, un transept étroit avec une abside circulaire et quatre absidioles prises dans l'épaisseur du mur des bras de la croix. Dans l'une des tribunes collatérales, on voit encore des peintures de la fin du XII^e siècle.

CHEF-BOUTONNE, bourg de France (Deux-Sèvres), ch.-l. de cant., arrond. et à 16 kilom. S.-E. de Melle, près de la source de la Boutonne; pop. aggl. 1,458 hab. — pop. tot. 2,101 hab. Tanneries, métiers à toiles, droguets, serges, flanelles, filature de laine, ouvertures de laine. Aux environs, au village Javazay, on trouve une église du XII^e siècle et un beau château de la Renaissance.

CHEFFIER s. m. (chèf-sié). Autre forme du mot CHEVECHIER.

CHEF-D'ŒUVRE s. m. (chè-deu-vre). Ouvrage que tout ouvrier aspirant à la maîtrise devait présenter autrefois à une sorte de jury institué pour examiner l'œuvre et admettre ou rejeter le candidat: *Présenter son chef-d'œuvre*. Le chef-d'œuvre se faisait en présence des gardes du métier, par leurs ordres, et sur les dessins qu'ils avaient donnés ou acceptés. (Encycl.) Les gens de métier font leurs chefs-d'œuvre à jeun, mais le parasite ne vaut rien s'il n'a mangé, et il fait tous ses chefs-d'œuvre à table. (D'Ablanc.) Aucun artisan n'est agrégé à aucune société ni n'a ses lettres de maîtrise, sans faire son chef-d'œuvre. (La Bruy.) Tout ouvrier peut s'établir maître ou patron; il n'a plus besoin d'être reçu chef industriel; il ne peut plus être repoussé, qu'il ait fait ou non son chef-d'œuvre. (Ch. Dupin.)

— *Chambre du chef-d'œuvre*, Salle appartenant à une corporation, où l'aspirant exécutait son chef-d'œuvre.

— Par ext. Travail ou objet parfait, œuvre capitale et supérieure dans un genre quelconque; résultat qui ne laisse rien à désirer: *Chef-d'œuvre de musique*, *Chef-d'œuvre de peinture*. *Chef-d'œuvre d'éloquence*. On n'a guère vu, jusqu'à présent, un chef-d'œuvre d'esprit qui soit l'ouvrage de plusieurs. (La Bruy.) On ne doit juger les grands hommes que par leurs chefs-d'œuvre. (Volt.) Dans les ouvrages de l'art, vous avez dix mille barbouillages contre un chef-d'œuvre. (Volt.) Les monuments de l'art sont communs, mais les chefs-d'œuvre sont rares. (Barthél.) Le panegyrique d'Agriola est le chef-d'œuvre de Tacite, qui n'a fait que des chefs-d'œuvre. (La Harpe.) Le cœur d'une mère est le chef-d'œuvre de la nature. (Grétry.) Les femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre dans aucun genre. (J. de Maistre.) Les grandes passions sont rares comme les chefs-d'œuvre. (Balz.) Faire marcher de front les intérêts personnels et l'intérêt général, c'est le chef-d'œuvre de la politique. (D'Eschterny.) Les trois quarts des chefs-d'œuvre ne passent pour tels que parce qu'ils sont inconnus. (Th. Gaut.)

L'homme sait varier les chefs-d'œuvre de l'art.

DELILLE.

Un chef-d'œuvre d'amour est le cœur d'une mère.

GAILLARD.

J'admire en ces lieux ce que peut la peinture, Lorsqu'un objet plus beau s'offre à mon regard; En visitant les chefs-d'œuvre de l'art, Je rencontrais celui de la nature.

Quatrain improvisé par un amateur qui, en visitant l'atelier de Grouse, vit entrer la femme de celui-ci, laquelle était d'une grande beauté.)

En mauv. part. Ce qui est complet, achevé, dans un genre mauvais: *Un chef-d'œuvre de malice*, *d'hypocrisie*, *de scélératesse*. Un chef-d'œuvre d'inéptie, de stupidité. Le chef-d'œuvre des gouvernements despotiques est l'abrutissement du peuple.

— Ironiq. Grande maladresse, acte ou objet tout à fait défectueux: *Vous avez fait là un beau chef-d'œuvre*. Voilà de vos chefs-d'œuvre.

La drôlesse, un matin, s'en vint, bon jour bonne œuvre. Jusqu'à notre maison porter ce beau chef-d'œuvre. REGNARD.

— Rem. Plusieurs poètes ont écrit chefs-d'œuvres au pluriel, ce qui est logiquement permis, chef-d'œuvre pouvant signifier pièce capitale des œuvres, aussi bien que pièce capitale de l'œuvre; mais l'usage s'oppose à cette orthographe.

— Antonymes. Croule, rapsodie.

Chefs-d'œuvre de l'éloquence française au XVII^e et au XVIII^e siècle (Paris, 1852), par Léon Feugère, ouvrage classique, digne à tous égards d'être mis entre les mains des élèves. Il est destiné spécialement aux rhétoriciens, et contient d'excellents modèles choisis avec soin et avec goût. L'auteur a évité la banalité autant qu'il le pouvait dans un ouvrage de cette sorte. Combien n'a-t-on pas fait, pour les vers et pour la prose, de recueils du genre de celui-là, avant et après son apparition! Pourtant, aujourd'hui encore, le livre reste original. C'est que M. Feugère, professeur éminent, critique autorisé, a fait preuve dans ce modeste ouvrage d'un jugement et d'un tact qui font trop souvent défaut même aux compilateurs, surtout aux compilateurs. Il a su, à côté des écrivains qu'on connaît un peu, en placer d'autres qu'on ne connaît pas du tout, et qui méritent d'être connus. Il ne s'est pas enfermé dans le cercle restreint des purs classiques: Bossuet, Pascal et Fénelon ne font pas à eux seuls tous les frais de son ouvrage; à la suite de ces grands noms, on en trouve d'autres, moindres à coup sûr, mais grands encore, ceux de Balzac, de Voltaire, de Mézeray, d'Arnauld, de Nicole, de Fénelon. Ce n'est pas la seule amélioration qui mérite d'être signalée à propos du livre de M. Feugère. L'auteur ne s'est pas contenté de faire un heureux choix de beaux morceaux, il a commenté les modèles qu'il proposait à l'admiration des élèves. On pourrait même dire qu'il a trop multiplié les notes. Comme l'a fort justement remarqué un juge très-competent, M. de Sacy, « on trouve dans son livre le superflu de quelconques, et pas toujours l'utile. » Nous avouerons, avec le même critique, que les notices placées avant les extraits pourraient être plus détaillées et plus précises: la biographie et la bibliographie n'y tiennent pas assez de place. M. Feugère était de l'ancienne école: il se plaisait un peu, suivant la méthode de La Harpe, à s'arrêter devant un mot, devant une phrase, pour admirer plutôt que d'éclaircir par l'histoire et par les faits les œuvres de nos grands maîtres. Au lieu de s'exaltier et de dire: « Voilà qui est beau! » il faut tâcher de faire saisir à l'élève la situation dans laquelle se trouve l'orateur, et le replacer en quelque sorte dans le monde auquel s'adressait Bossuet ou Voltaire, et alors chaque mot retrouvera sa portée, chaque détail prendra du relief, et le commentaire deviendra inutile. Pourtant, nous sommes loin de blâmer les notes critiques souvent fort judicieuses, dont M. Feugère a accompagné ses extraits, et surtout les jugements qu'il a empruntés à M. Villemain, à M. Saint-Marc Girardin, à M. Sainte-Beuve. Toutes ces citations donnent au recueil de M. Feugère une physionomie originale et attrayante, qui a fait le succès de l'ouvrage.

Chef-d'œuvre d'un inconnu (Lé), ouvrage satirique, par Saint-Hyacinthe (1714). Cet ouvrage, beaucoup trop vanté, se rattache à la querelle des anciens et des modernes. L'auteur attaque Homère, mais sa critique est douce et réservée; ses plaisanteries atteignent plutôt les interprètes et les partisans du poète que le poète lui-même. Son livre n'est que la satire de la pédanterie. Tout le mérite de cette satire est dans les détails. Saint-Hyacinthe, sous le nom du docteur *Chrysostomus Mathanasius*, trouve un poème merveilleux qu'il met au-dessus de l'*Iliade*; ce chef-d'œuvre inconnu est une chanson encore plus inepte que burlesque. Il n'en fait pas moins le commentaire. A la tête du livre, orné d'une épigraphe et d'une dédicace, et chargé d'approbations et d'errata, sont réunis les hymnes grecs, hébreux, anglais, allemands, français, écrits en l'honneur du très-illustre, très-docte et savantissime docteur Mathanasius; aux hymnes succèdent les diverses préfaces des diverses éditions; aux préfaces, les témoignages des savants, en prose et en vers, sur la beauté du *Chef-d'œuvre* et le génie de son commentateur. Un mot du texte enfante des pages de commentaire; les traits ingénieux abondent; les citations multipliées (pour parodier la fausse érudition, la science bavardée et pédante) sont ou des fragments d'auteurs anciens plaisamment rapprochés du texte de la chanson, ou des extraits d'auteurs modernes comme Fontenelle et La Motte, ou des souvenirs des anciens écrivains prodigués à dessein pour singier l'érudition. Les traits plaisants, les épigrammes, les étymologies imprévues, les souvenirs historiques, les anecdotes, les réflexions morales se pressent sous la plume du docteur Mathanasius, qui se permet aussi des allusions malignes et des flatteries délicates. Il va de digressions en digressions, mais il revient toujours à son sujet, aux anciens et à leurs interprètes. Cet habile

docteur a de l'esprit, et il écrit d'un ton vif et agréable; il se moque même de certains scrupules de l'aimable Mme Dacier, que Saint-Hyacinthe estima davantage par la suite. « Le divin Homère, dit-il, n'a pas fait de difficulté de nommer une nymphe *Abarbarée*. Si un petit poète français avait une maîtresse de ce nom, il la débaptiserait, je m'assure, plutôt que d'écrire jamais: *Stances à la belle Abarbarée*. » Fil dirait-il, *Abarbarée*! c'est un « nom à conjurer le farcin. » Puis, prenant pour de bonnes raisons cette expression de petit maître, il irait fadement l'appeler *belle fris, charmante Dorimène*, et croirait alors dire les plus belles choses du monde. Ce n'est pas le goût d'un petit maître qui me surprend; ce qui m'étonne le plus, c'est que Mme Dacier ait osé proscrire de son aimable traduction de l'*Iliade* le nom d'*Abarbarée*, qu'elle l'ait trouvée désagréable en notre langue, et qu'elle ait osé dire: *C'est une chose assez singulière qu'un nom qu'Homère n'a pas trouvé trop dur pour son vers, ni mal né pour les oreilles, me paraît trop dur pour ma prose*. »

Tout le mérite de cette parodie est dans l'exécution; le fond n'est rien. Le *Chef-d'œuvre d'un inconnu* eut un grand succès: il eut rapidement plusieurs éditions. Fontenelle et La Monnoye, à qui on avait attribué successivement la paternité de ce livre, en furent les parrains bienveillants dans la société parisienne. Aujourd'hui, un tel ouvrage ne pourrait avoir une raison d'être qu'en Allemagne; en France, la pédanterie s'est transformée. Le type du pédant, comme celui de l'avare, a fait peau neuve; il porte des gants, donne des soirées, va en voiture. Mais l'érudition indigeste, vantarde et querelleuse vit toujours sur les œuvres d'autrui, anciennes et modernes; elle fait illusion à la foule ignorante; elle a ses journaux et ses chaires, des sinécures et des honneurs; on la distingue à ses palmes vertes et à ses décorations.

Chef-d'œuvre inconnu (Lé), drame en un acte, par M. Charles Lafont, représenté pour la première fois sur le Théâtre-Français le 17 juin 1837. Ce drame, qui a valu à l'auteur son plus grand succès, est l'histoire du jeune sculpteur Rolla, qui aime à la fois son art et sa maîtresse. Amant heureux, mais attristé par l'éloignement de la femme vers laquelle s'envolent tous ses rêves, Rolla vit pauvrement dans la solitude de son atelier, avec son jeune frère Stefano, qui se charge d'aller vendre par la ville les petites statuettes que produit le sculpteur pour suffire aux besoins journaliers. Rolla se préoccupe peu d'ailleurs de sa pauvreté. Que lui importe la faim? C'est l'absence de celle qu'il aime; c'est l'absence de Léonor qui le désole et lui ôte tout courage. Léonor est fille d'un seigneur de Gènes, et Rolla s'est exilé de cette ville parce que l'honneur de Léonor lui commandait ce sacrifice. Mais Rolla se meurt dans son désespoir caché; il pleure... lorsque tout à coup des pas se font entendre: une femme se précipite dans l'atelier de Rolla, poursuivie par des espions jaloux; elle lève son voile: c'est Léonor qui a suivi son père à Florence, son père, Andréa Costa, exilé de Gènes pour cause politique. Léonor a voulu revoir celui qui est son époux devant Dieu. L'amant, ivre de joie, admire Léonor, plus éblouissante pour lui que toutes les merveilles de l'art; il va tout à l'heure découvrir sous un rideau une grande et belle statue de sainte Cécile, qu'il a faite à l'image de son amie; mais il s'arrête; il craint que l'idéal soit trop au-dessous de la réalité. Cependant Rolla soulève le rideau, et la vierge de marbre apparaît sur son piédestal, tandis que l'amant se jette aux genoux de sa maîtresse. Léonor partage le délire de son fiancé; elle est orgueilleuse de l'inspiration de l'artiste, et veut que ce chef-d'œuvre inconnu soit présenté à un concours présidé par Michel-Ange, pour une statue de sainte Cécile. Rolla lui fait part de ses alarmes; il redoute la ressemblance du modèle et de la copie; cette découverte les perdrait l'un et l'autre. Qu'importe la gloire, puisqu'il a son amour!

Les deux amants se séparent, et, malheureusement pour la pièce, l'unité cesse d'exister. L'intérêt se divise, en effet, dès que Michel-Ange se présente. Il a vu par hasard la statuette que Stefano voulait vendre, a reconnu tant de génie dans l'ébauche de Rolla qu'il se glisse, sur les traces de Stefano, dans l'atelier de l'artiste. Pendant l'absence de celui-ci, Stefano découvre la statue de sainte Cécile. Michel-Ange enthousiasmé s'approche, et découvrant un défaut dans le bras de la sainte qui tient une harpe, il prend un marteau, taille dans le marbre et court chez le grand-duc de Médicis, afin qu'on donne l'ordre à Rolla d'envoyer sa statue au concours. Rolla rentre. A la vue du bras modifié, il pousse un cri: « C'est Michel-Ange qui a fait cela! » Et le voilà heureux de cet inestimable suffrage du maître. Mais on vient chercher sa statue. Rolla ne sait s'il doit consentir à laisser enlever l'image de sa maîtresse; il hésite, et finit par refuser. Mais l'envoyé du grand-duc a des ordres formels, et il ordonne à ses hommes de forcer l'entrée de l'asile où se débrouille la sainte Cécile. A cette vue, Rolla indigné saisit un marteau, s'élance et mutilé le visage de cette femme de marbre. S'il a perdu sa gloire, il a sauvé la réputation de Léonor! Cependant, devant les débris de sa chère statue, l'artiste sent sa raison s'évanouir, et

lorsque Michel-Ange et Léonor surviennent, l'une pour lui donner le bonheur, l'autre pour lui prédire la gloire, l'artiste est mourant, et sa seule récompense est un laurier placé sur sa tombe.

La *Mort du Tasse*, Chatterton, voire la *Pygmalion* de J.-J. Rousseau ont dû fournir quelques inspirations à M. Lafont. Mais ce qui lui appartient en propre, et ce qui légitime les applaudissements qui ont accueilli le *Chef-d'œuvre inconnu*, ce sont les idées élevées, les sentiments chaleureux qui animent d'un bout à l'autre ce drame. Ajoutons que le style est d'une pureté irréprochable et d'une élégance accomplie.

Chef-d'œuvre inconnu (Lé), roman, par H. de Balzac. V. ETUDES PHILOSOPHIQUES.

CHEFFECIER s. m. (che-fe-sié). Autre forme du mot CHEVECHIER.

CHEFFETAINE s. m. (che-fe-tain). Forme ancienne du mot CAPITAINE. On disait aussi CHEFFAINE, CHEFFETAINE et CHEFFETAINE.

CHEFFERIE s. f. (chè-fe-ri — rad. *chef*). Circonscription militaire placée sous les ordres d'un officier du génie.

CHEFFESSE s. f. (chè-fe-se — rad. *chef*). Femme d'un chef arabe: La CHEFFESSE *m'honora des mêmes démonstrations d'amitié en élevant les bras en l'air; elle portait un jeune enfant sur son dos*. (Illustr.) Peu usité.

CHEFFONTAINES (Christophe), en latin *A. Capite Fontium*, en bas breton *Penfentoniou*, théologien français né en basse Bretagne vers 1532, mort à Rome en 1595. Il fut élu, en 1571, général de l'ordre des cordeliers, nommé, vers 1586, archevêque de Césarée, et chargé d'administrer le diocèse de Sens en l'absence du cardinal de Pellevé. Accusé d'hétérodoxie vers 1587, Cheffontaines fit le voyage de Rome pour se justifier. Il a composé en français et en latin un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons: la *Défense de la foi de nos ancêtres* (1570); *Réponse familière à une épître écrite contre le libre arbitre et le mérite des bonnes œuvres* (1571), ouvrage qu'il a traduit en latin; *Varii tractatus et disputationes* (1580), etc.

CHEF-GROS s. m. (chè-gro). V. CHÉGROS.

CHEF-LIEU s. m. Administr. Ville ou bourg principal d'une des divisions administratives de la France actuelle: *Chefs-lieux de département ou de préfecture*. *Chefs-lieux d'arrondissement ou de sous-préfecture*. *Chefs-lieux de canton*. Quand l'aristocratie voulait créer le double vote, pour aristocratiser tout à fait l'élection, elle instituait le vote au chef-lieu du département. (Lamart.)

— Par ext. Lieu, centre principal: *Londres, métropole du luxe, est le chef-lieu de la misère*. (V. Hugo.)

— Féod. Lieu principal de résidence d'un seigneur: *L'hommage se rendait au chef-lieu*. (Acad.) On disait aussi CHEF-MEZ, CHEF-MEUX ou CHEF-MOIS.

— Hist. monast. Maison centrale d'un ordre religieux: *Cluny était le chef-lieu de tout l'ordre*. (Acad.)

— Anc. législat. *Chefs-lieux d'Hainaut*, Arrondissements du Hainaut où les main-fortes et rotures étaient régies par des coutumes particulières.

CHEF-SEIGNEUR s. m. Féod. Seigneur suzerain d'autres seigneurs.

CHÉGARAY (Michel-Charles), magistrat et homme politique français, né à Bayonne en 1802, mort en 1859. Il entra, en 1826, dans la magistrature, où il fit un chemin rapide et brillant. Procureur du roi à Montbrison en 1830, à Lyon en 1832, il fut nommé, en 1834, avocat général près la cour des pairs, lors du fameux procès d'avril, puis procureur général à Orléans et à Rennes (1837). Cette même année, la ville de Bayonne l'envoya à la chambre des députés, où il siégea dans les rangs ministériels jusqu'à la révolution de 1848. Il fut alors révoqué de ses fonctions d'avocat général à la cour de cassation, qu'il occupait depuis 1843. En 1849, Chégaray fit partie de l'Assemblée législative, et y vota avec la majorité. Après le coup d'Etat du 2 décembre, il reprit à la cour de cassation son poste d'avocat général, et devint conseiller à la même cour en 1853.

CHÉGOS s. m. (chè-goss). Métrol. Poids dont les Portugais se servent pour peser les perles.

CHÉGROS s. m. (chè-grò — altérat. de *chef-gros*, qui s'est dit autrefois, de *chef*, bout, et de *gros*). Techn. Sorte de fil enduit de poix, dont se servent les cordonniers et les bourreliers. On dit aussi LIGNEUL.

CHEHAB-EDDYN (Abd-el-Rahman), historien arabe, né à Damas l'an 1200 de notre ère, mort en 1267. Il a composé, sous le titre de: *Akzar-al-Roudhatain (Fleurs des deux parterres)*, une histoire de Noureddyn et de Saladin, dont Berthelieu a traduit des extraits pour son *Histoire des croisades*. Parmi ses autres ouvrages, on cite une *Histoire des Obadites*, deux abrégés de la *Chronologie de Damas*, etc.

CHEHAB-EDDYN, historien arabe, né à Fez au xve siècle de notre ère. Il a composé un *Abrégé de l'histoire universelle*, dont S. de Sacy a donné un long extrait dans les *Notices et extraits de manuscrits*.

CHÉHÉRISTAN, ville du royaume de Perse, à 350 kilom. S.-E. de Téhéran, ch.-l. de la province de Kouhistan et du district de Terbidjan. Fabrique et commerce de lainage.

CHEHREZOUR, pachalik de la Turquie d'Asie, dans le Kourdistan, situé entre ceux de Van au N., de Diarbékir et de Bagdad à l'O., de Bagdad au S., et la Perse à l'E. Ce pays est traversé du N.-O. au S.-E. par des montagnes qui se rattachent aux monts Hamazin; ses principales rivières sont : le Tigre, qui forme la limite occidentale du pachalik, sur un parcours de 60 kilom.; le Grand-Zab, le Petit-Zab et le Kerp, qui passe près de la ville de Chehrezour, capitale du pachalik, et dont la population est de 5,000 hab. Le climat est très-sain; plusieurs parties du sol sont fertiles et assez bien cultivées; il y a surtout d'immenses pâturages. Les villes principales sont : Chehrezour, Arbil (l'ancienne Arbelles) et Kerkouk. Ce pachalik est divisé en vingt sandjaks, presque tous au pouvoir des princes kurdes, vassaux de nom, mais réellement indépendants.

CHEIBANY (Aboul-Abbas-Ahmed-ben-Yahya), surnommé *Taalab-el-Naboul*, écrivain arabe, né vers l'an 815 de notre ère, mort en 910. Il acquit des connaissances très-étendues et une grande réputation. On a de lui, outre des ouvrages sur la grammaire et la rhétorique, un *Recueil de proverbes*, un *Recueil des mots que le monde prononce mal*; *Explication des poètes*, etc.

CHEIK ou **CHEIKH** s. m. (chèk — arabe *scheikh*, vieillard). Hist. orient. Chef d'une tribu arabe : *En Egypte, il n'y a pas de chefs moins dangereux que les cheiks, qui sont peureux, ne savent pas se battre, et qui inspirent le fanatisme sans être fanatiques.* (Napoli, 1er.) Il Supérieur d'un monastère turc. Il Nom que l'on donne, en Egypte, aux aînés des familles. — *Cheik-ul-islam*, Chef de la religion musulmane.

— **Encycl.** Le mot *cheik*, qui primitivement voulait dire vieillard, est devenu à peu près synonyme de chef. Le chef de la religion est désigné sous le nom de *cheik-ul-islam*, littéralement chef de la soumission à Dieu. Les supérieurs des tekkes ou monastères religieux musulmans, des derviches et autres, portent la qualification de *cheiks*. Mais il n'y a pas de titre qui ait été plus prodigué; souvent des mendicants couverts de haillons se qualifient de *cheiks*. En Turquie et en Egypte, il est très-commun d'entendre les aînés et les chameliers apostropher les animaux qu'ils conduisent en leur criant : *la cheik!* Cette expression, dans la bouche du peuple, est même devenue un terme injurieux. Chez les Bédouins, le titre de *cheik* est donné à tous les chefs, quels qu'ils soient. Le père de famille même reçoit ce nom, et, par extension, on le donne indifféremment à tous les hommes âgés. Les aînés de famille en Egypte, et aussi les gens de loi, prennent souvent ce titre.

— **Homonymes.** Chèque, scheik.

CHEIL... (ké-il... — gr. *cheilos*, lèvre). Préfixe que l'on rencontre dans un certain nombre de mots scientifiques, et qui signifie LÈVRE. Il Plusieurs écrivains CHEIL...

CHEILALGIE s. f. (ké-i-lal-ji — du gr. *cheilos*, lèvre; *algos*, douleur). Pathol. Douleur aux lèvres.

CHEILALGUE adj. (ké-i-lal-ji-ke). Pathol. Qui appartient à la cheilalgie; qui a le caractère de la cheilalgie.

CHEILANTHE adj. (ké-i-lan-te — du gr. *cheilos*, lèvre; *anthos*, fleur). Bot. Qui a des fleurs labiées.

— s. m. Genre de végétaux cryptogames, de la famille des fougères, tribu des polypodiées, voisin des alloroës et des capillaires, comprenant une trentaine d'espèces disséminées dans les diverses régions du globe : *Les cheilantes sont des fougères fort élégantes. Le cheilante odorant seul croît dans le midi de l'Europe.* (A. Brongniart.)

CHEILANTHITE s. f. (ké-i-lan-ti-te — rad. *cheilanthé*). Bot. Genre de fougères fossiles, ayant de l'analogie avec les cheilantes, et comprenant une trentaine d'espèces, presque toutes trouvées dans les terrains houillers de l'Europe.

CHEILINE s. f. (ké-i-li-ne — du gr. *cheilos*, lèvre). Ichtyol. Genre de poissons thoraciques, voisin des labres, dont la lèvre supérieure est extensible : *Plusieurs cheilines ont les os verts.* (Valenciennes.)

— **Encycl.** Ce genre de poissons a pour caractères une lèvre supérieure extensible; des opercules branchiaux dépourvus de piquants et de dentelures; une seule nageoire dorsale. Quelques espèces ont le squelette coloré en vert. Les *cheilines* sont de très-beaux poissons, originaires de la mer des Indes. L'espèce la plus connue est longue de 0 m. 35 au plus, d'une couleur bleuâtre, tachetée de blanc, de jaune et de rouge. On a rapporté aussi à ce genre une espèce très-doutée, qui vit dans la Méditerranée, la *cheiline* scure, plus connue sous le nom de *dente*. Ce poisson est herbivore, vit le long des côtes, et sa chair est excellente. Les anciens, qui le connaissaient, le payaient un prix très-élevé.

CHEILON s. m. (ké-i-li-on — du gr. *cheilos*, lèvre). Ichtyol. Genre de poissons des

mers indiennes, voisin des labres, comprenant six ou sept espèces.

— **Encycl.** Ce genre de poissons thoraciques, de la famille des labroïdes, est ainsi caractérisé : tête et opercules sans écailles; museau aplati; lèvres pendantes; dents très-petites; opercules ciselés; corps et queue très-allongés; nageoire dorsale basse, très-longue, à rayons très-mous; nageoires thoraciques très-petites. Ce genre comprend sept espèces, qui habitent la mer des Indes. Le *cheilion* doré doit son nom à la teinte générale de son corps, qui est ponctué de noir. On le vend sur les marchés de l'île Maurice; sa chair est blanche et de très-bon goût, mais il est peu abondant. Le *cheilion* brun est plus petit, de couleur brune, avec les nageoires mouchetées de blanc.

CHEILOCAQUE s. f. (ké-i-lo-ka-ke — du gr. *cheilos*, lèvre; *kakos*, mal). Méd. Ulcération des lèvres. Il La forme régulière serait *CHEILOCAQUE*. Ce mot est d'ailleurs peu usité.

CHEILOCOQUE s. f. (ké-i-lo-ko-ke — du gr. *cheilos*, lèvre; *coccus*, graine). Bot. Syn. de PLATYLOBE. Il Il conviendrait d'écrire *CHEILOCOQUE*.

CHEILODACTYLE s. m. (ké-i-lo-da-kti-le — du gr. *cheilos*, lèvre; *daktulos*, doigt). Ichtyol. Genre de poissons de la Nouvelle-Zélande, appartenant à la famille des sciénoïdes.

CHEILODIPTÈRE s. m. (ké-i-lo-di-ptè-re — du gr. *cheilos*, lèvre; *dis*, deux fois; *pteron*, aile, nageoire). Ichtyol. Genre de poissons de l'Amérique et du Japon, de la famille des percoides.

CHEILODROME s. m. (ké-i-lo-dro-me — du gr. *cheilos*, lèvre, bord, plage; *dromos*, cours). Ornith. Genre d'oiseaux, détaché du genre pluvier.

CHEILOMÈNE s. m. (ké-i-lo-mè-ne — du gr. *cheilos*, lèvre; *menos*, vigueur). Entom. Genre de coléoptères trimères, de la famille des coccinellides.

CHEILONYCHE s. m. (ké-i-lo-ni-che — du gr. *cheilos*, lèvre; *onyx*, onychos, ongle). Entom. Genre de coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, tribu des cichindètes, qui ont le labre très-avancé et la dent médiane très-saillante.

CHEILOPHYME s. m. (ké-i-lo-fi-me — du gr. *cheilos*, lèvre; *phuma*, tumeur). Pathol. Tumeur aux lèvres.

CHEILOPLASTIE s. f. (ké-i-lo-pla-sti — du gr. *cheilos*, lèvre; *plastis*, je forme). Chir. Restitution anaplastique de la lèvre.

— **Encycl.** Il est peu d'organes qui se prêtent mieux que les lèvres aux opérations de restauration anaplastique; il en est peu aussi pour lesquels ces opérations soient plus nécessaires. Lorsque la lèvre, surtout l'inférieure, a été détruite, le liquide salivaire s'écoule continuellement de la bouche; c'est une infirmité pénible, qui se joint à une difformité des plus repoussantes. La *cheioplastie* est donc indiquée chaque fois que l'une des deux lèvres a pu être détruite, soit par l'ablation d'un cancer, soit par une gangrène, une brûlure, une perte de substance, etc. L'opération est plus commune à la lèvre inférieure; elle est plus nécessaire aussi.

Depuis Celse, qui pratiquait des opérations de restauration anaplastique sur les lèvres, les procédés opératoires se sont multipliés et perfectionnés. Toutes les fois que la muqueuse qui tapisse la face interne des lèvres peut être conservée, la restauration est des plus heureuses, et les tentatives les plus audacieuses ont été couronnées d'un succès remarquable. A la lèvre inférieure, rien n'est plus facile que d'amener un heureux résultat, et les procédés ne manquent pas. Le plus communément employé est le procédé dit de la *méthode française*. La lèvre inférieure est dénudée, réduite à la muqueuse sur une étendue plus ou moins considérable; le chirurgien pratique deux incisions, qui, s'étendant des bords de la plaie, se prolongent obliquement sur le menton et le cou et se rencontrent sur la ligne médiane; elles circonscrivent une sorte de V à pointe inférieure, que l'on dissèque et que l'on enlève; on réunit ensuite les deux branches montantes de ce V sur la ligne médiane par une suture convenable, et, grâce à la laxité des tissus de cette région, la solution de continuité se trouve comblée. La muqueuse intacte est d'ailleurs réunie, à la base supérieure du triangle, aux deux lambeaux cutanés, de manière à compléter la lèvre. Dans le procédé Chopart, les incisions partaient verticalement des commissures des lèvres et ne se réunissaient pas sur la ligne médiane; une section horizontale limitait en bas la perte de substance, de sorte qu'il en résultait un lambeau quadrangulaire qu'on réunissait à la muqueuse en inclinant la tête du malade sur le cou. Plus tard, l'extensibilité des téguments permettait au blessé de relever la tête. M. Guérin rapporte au professeur Syme un procédé analogue, comportant deux incisions obliques qui partent des commissures des lèvres, se réunissent au-dessous de la partie à enlever, et se prolongent vers la région cervicale, où elles se terminent par une incision presque horizontale. Le procédé de M. Sedillot, à double lambeau, paraît encore préférable. On taille ces deux lambeaux quadrangulaires sur les joues; ils ont l'apparence

de deux petits tabliers qu'on relève et qu'on réunit sur la ligne médiane en avant de la perte de substance. Deux sutures horizontales et trois sutures verticales assurent l'adhérence des lambeaux, et la partie inférieure de la face représente un H renversé horizontalement que prolongent, du côté de la région cervicale, deux sutures verticales. Delpech employait la méthode indienne. Il taillait un lambeau triangulaire, adhérent par la pointe, sur la peau du cou, le retournait en respectant le pédicule, et l'appliquait sur la solution de continuité. Ce procédé était applicable aux cas où la muqueuse des lèvres était détruite. Delpech espérait que la peau, retournée au niveau du bord libre de la nouvelle lèvre et accolée à elle-même finirait par se transformer en muqueuse et par en remplir les fonctions; ce procédé ne fut que rarement suivi de succès, et le lambeau tomba le plus souvent en gangrène. La méthode italienne était encore plus défectueuse : elle consistait à emprunter le lambeau à la peau du bras. Elle est complètement abandonnée aujourd'hui.

A la lèvre supérieure, on applique de préférence le procédé de *cheioplastie* à double lambeau. On les taille sur les joues, perpendiculairement à la ligne de la bouche, et on en réunit les bords inférieurs en avant de la lèvre à restaurer. Ces téguments, empruntés à la peau du menton, se recouvrent d'une sorte de moustache chez les hommes, et la difformité produite par les sutures est à peu près masquée par cet artifice.

CHEILOPSIDE s. f. (ké-i-lo-psi-de — du gr. *cheilos*, lèvre; *opsis*, aspect). Bot. Genre de plantes peu connu, que l'on pense être le même que le genre *divaria*.

CHEILORRHAGIE s. f. (ké-i-lo-ra-ji — du gr. *cheilos*, lèvre; *rhagè*, rupture). Pathol. Écoulement de sang par les lèvres.

CHEILORRHAGIQUE adj. (ké-i-lo-ra-ji-ko — rad. *cheilorrhagie*). Pathol. Qui appartient, qui a rapport à la cheilorrhagie.

CHEILOSE s. f. (ké-i-lo-ze — du gr. *cheilos*, lèvre, bord). Bot. Genre de plantes, de la famille des euphorbiacées, comprenant un grand arbre, qui croît dans l'île de Java.

CHELOSTIE s. f. (ké-i-lo-zî — du gr. *cheilos*, lèvre). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des brachystomes, comprenant une vingtaine d'espèces.

CHELOTOME s. m. (ké-i-lo-to-me — du gr. *cheilos*, lèvre; *tomè*, division). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des chrysomélides, comprenant deux espèces européennes.

CHEILOCTIDE s. f. (ké-i-li-kti-de). Bot. Syn. de MONARDE, genre de labiées.

CHEIMATOBIÉ s. f. (ké-i-ma-to-bi — du gr. *cheima*, cheimatos, hiver; *bios*, vie). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes de la tribu des phalénites, comprenant deux espèces.

— **Encycl.** Ce genre de lépidoptères nocturnes, établi aux dépens des phalènes, comprend des papillons à antennes simples, à tête large, à palpes aigus et à trompe grêle; le corps est mince, et porte des ailes larges ou arrondies, qui restent rudimentaires ou même avortent complètement chez les femelles de quelques espèces. C'est ce que l'on remarque surtout chez les *cheimatobies hyemale* et *boréale* qui habitent le nord de l'Europe. Les chenilles, cylindriques, allongées, glabres, vivent sur les arbres fruitiers ou forestiers, dont elles rongent les bourgeons, causant ainsi des dégâts souvent considérables. Elles s'enfoncent dans le sol pour se métamorphoser en nymphes.

CHEIMATOPHILE s. m. (ké-i-ma-to-fi-le — du gr. *cheima*, cheimatos, hiver; *philos*, ami). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes.

CHEIMONÉE s. m. (ké-i-mo-né — du gr. *cheimôn*, hiver). Ornith. Genre d'oiseaux fondé sur une espèce du genre lare.

CHEIMONOPHILE s. m. (ké-i-mo-no-fi-le — du gr. *cheimôn*, cheimatos, hiver; *philos*, ami). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, de la tribu des tineïtes, comprenant une seule espèce.

CHEIR... (ché-ir... — gr. *cheir*, main). Préfixe qui, dans les mots scientifiques, signifie main. Il Plusieurs écrivains CHEIR...

CHEIRACANTHE s. m. (ké-i-ra-kan-te — du gr. *cheir*, main; *acantha*, épine). Helminth. Genre de vers intestinaux, comprenant deux espèces.

CHEIRANTHÉ, **ÉE** adj. (ké-i-ran-té — du lat. *cheiranthus*, giroflée; du gr. *cheir*, main, et *anthos*, fleur). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux giroflées. Il On dit aussi CHEIRANTHOFOL.

— s. f. pl. Tribu de la famille des crucifères, ayant pour type le genre giroflée.

CHEIRANTHÈRE s. f. (ké-i-ran-tè-re — du gr. *cheir*, main, et *d'anthère*). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des pittosporées, comprenant une seule espèce, qui croît dans l'ouest de l'Australie, et dans laquelle les cinq étamines sont placées presque côte à côte, comme les doigts de la main. Il On dit aussi CHEIRANTODENDRON s. m.

CHEIRANTIFOLIÉ, **ÉE** adj. (ké-i-ran-ti-fo-li-é — du gr. *cheir*, main; *anthos*, fleur, et du lat. *folium*, feuille). Bot. Syn. de CHEIRANTHOPHYLLÉ, qui est préférable.

CHEIRANTHUS s. m. (ké-i-ran-tuss — du gr. *cheir*, main; *anthos*, fleur). Bot. Non scientifique latin du genre giroflée.

CHEIRAPSIE s. f. (ké-i-ra-psî — du gr. *cheir*, main; *apsis*, action de toucher). Méd. Action de se gratter.

CHEIRI s. m. (ké-i-ri — arabe *keiri*, formé du gr. *cheir*, main). Bot. Nom d'une espèce de giroflée.

CHEIRINIE s. f. (ké-i-ri-ni — rad. *cheiri*). Bot. Syn. de VÉLAR, genre de crucifères.

CHEIRISME s. m. (ké-i-ri-sme — gr. *cheirisma*; de *cheir*, main). Chir. Usage méthodique de la main dans les opérations chirurgicales.

CHEIROBALISTE s. f. (ké-i-ro-ba-li-ste). V. CHIROBALISTE.

CHEIRODE s. m. (ké-i-ro-de — du gr. *cheir*, main; *deô*, je lie). Entom. Genre de coléoptères hétéromères, de la famille des taxicornes, comprenant trois espèces.

CHEIROGALE s. m. (ké-i-ro-ga-le — du gr. *cheir*, main; *galè*, chat). Mamm. Genre de quadrumanes, de la famille des lémuriens.

— **Encycl.** Le genre *cheirogale* est caractérisé par six incisives proclives à la mâchoire inférieure, des ongles étroits, carénés en dessus, treize vertèbres dorsales et treize paires de côtes. Il habite Madagascar. Ce genre a été établi, en 1812, par Geoffroy Saint-Hilaire, d'après des dessins de Commerson, naturaliste faisant partie de l'expédition de Bougainville. Ces animaux ont, comme les chats, la tête ronde, le nez et le museau courts, les lèvres garnies de moustaches, les yeux grands, saillants et rapprochés, les oreilles courtes et ovales. Leur queue est longue, touffue, régulièrement cylindrique, se ramenant naturellement en avant, ou s'enroulant tantôt sur elle-même et tantôt autour du tronc. Jusque-là ce ne sont, en grande partie, que des traits empruntés en quelque sorte au genre chat; mais ces traits sont combinés, chez les *cheirogales*, avec des doigts aussi divisés et aussi propres à la préhension que le sont ceux des makis. On trouve, en effet, dans l'un et l'autre genre d'animaux, un pouce à chaque main, également écarté, distinct, susceptible de mouvements propres. Les *cheirogales* n'ont d'ailleurs d'ongle large, court et aplati, qu'aux pouces; les ongles des autres doigts sont étroits, grêles, aigus et dépassent de beaucoup la dernière phalange. Ce ne sont cependant pas des griffes; ils rappellent plutôt les ongles subulés qui, dans les makis, garnissent le deuxième doigt des pieds de derrière.

Les espèces qui ont servi de type ont été désignées sous les noms de *cheirogale major* et *cheirogale minor*. Une espèce moins connue est le *cheirogale de Milne*, ainsi nommée du nom de celui qui l'a fait connaître. Elle habite, comme les autres, Madagascar. Les jolis animaux qu'elle comprend ont le pelage gris roux en dessus, blanc cendré en dessous, une tache blanchâtre entre les yeux, le museau nu et noirâtre. Frédéric Cuvier décrit en ces termes les mœurs des individus qui ont vécu à la ménagerie du Muséum de Paris : « Ce petit quadrumane passe tout le jour couché dans un nid de foin, où il est roulé en boule et où il dort assez profondément; mais, aussitôt que la nuit commence, il sort de sa retraite, et tant qu'elle dure il agit. C'est alors qu'il mange, qu'il satisfait à ses besoins, qu'il joue; il est peu d'animaux plus agiles et plus vifs pour sauter; il parcourt sa cage comme en volant, et fait verticalement des sauts de 2 à 3 m. On le nourrit de fruits, de pain, de biscuits. Sa vie nocturne paraît avoir pour cause principale l'extrême sensibilité de ses yeux pour la lumière; le peu qui en reste pendant la nuit et que nous n'apercevons qu'à peine lui suffit; il paraît qu'alors il voit, même très-distinctement, les objets, car ceux de la ménagerie, un mâle et une femelle, s'échappèrent un jour de leur cage, parcoururent la pièce où ils étaient renfermés et qui se trouvait remplie d'une foule d'autres cages et d'animaux, et rentrèrent dans leur gîte par le petit trou qui leur avait servi à en sortir, sans qu'il leur fût arrivé le moindre accident, et quoique l'obscurité la plus profonde régnât dans cette pièce, dont tous les volets étaient fermés. »

CHEIROMÈLE s. m. (ké-i-ro-mè-le — du gr. *cheir*, main, et du lat. *meles*, blaireau). Mamm. Genre de chiroptères établi pour une seule espèce de l'Inde.

CHEIROMYENS s. m. pl. (ké-i-ro-miain — rad. *cheiromys*). Mamm. Famille de mammifères quadrumanes.

— **Encycl.** Ces mammifères établissent le passage des singes, d'un côté, avec les rongeurs, et de l'autre, avec les chiroptères. Les *cheiromyens* ont encore quelque chose de l'aspect général des lémuriens, et ils ne présentent guère pour caractères communs que d'avoir les membres antérieurs seuls propres à porter les aliments à leur bouche, sans pouce opposable aux autres doigts. On les trouve, les uns, à Madagascar, les autres, dans les îles de l'Archipel des Indes. Les deux genres que renferme cette famille sont les *cheiromys* et les *galéopitèques*. (V. ces mots.)

CHEIROMYS s. m. (ké-i-ro-miss — du gr. *cheir*, main; *mys*, rat). Mamm. Genre de quadrumanes, type de la famille des cheiromyens, et appelé vulgairement AYE-AYE.

CHEIROMYZE s. f. (ké-i-ro-my-ze). Entom. V. CHIRONOMIE.

CHEIRONECTE s. m. (ké-i-ro-nè-cte). Ichth. V. CHIRONECTE.

CHEIRONOME s. m. (ké-i-ro-no-me). Ant. V. CHIRONOME.

CHEIRONOMIE s. f. (ké-i-ro-no-mi). Ant. V. CHIRONOMIE.

CHEIROPLATYS s. m. (ké-i-ro-pla-tiss — du gr. *cheir*, main; *platus*, large). Mamm. Genre de coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabéides, comprenant deux espèces.

CHEIROPTÈRE adj. (ké-i-ro-ptè-re — du gr. *cheir*, main; *pteron*, aile). Mamm. Se dit des animaux carnivores chez qui les doigts des membres sont unis par des membranes formant des ailes propres au vol.

— s. m. pl. Sous-ordre de mammifères carnivores qui offrent ce caractère, et qui sont généralement connus sous le nom vulgaire de chauves-souris : *Presque tous les cheiroptères sont insectivores.*

— Encycl. Les *cheiroptères* ou *chauves-souris* constituent un groupe de mammifères pourvus d'un appareil propre au vol. Ce sont des animaux nocturnes ou crépusculaires; durant le jour, ils se tiennent dans les cavernes, les vieux édifices ou sur les arbres, et ils s'en échappent parfois le soir en assez grand nombre pour former une espèce de nuage. L'antiquaire Spon rapporte qu'il y en a une telle quantité dans les souterrains du temple d'Éphèse, qu'il n'y pénétra qu'avec précaution, appréhendant que ces animaux effarouchés ne lui crevassent les yeux. Dans les cavernes et les souterrains, les chauves-souris se tiennent suspendues à la voûte par leurs pattes de derrière. Souvent elles s'accrochent ainsi les unes aux autres, forment des grappes énormes, qui étonnent les visiteurs assez hardis pour pénétrer dans ces lieux ténébreux. Sous les climats septentrionaux, elles passent l'hiver en léthargie.

Ces mœurs nocturnes et le choix de leur retraite ont fait considérer par tous les peuples les chauves-souris comme un objet de dégoût et d'horreur. Moïse les met au nombre des animaux impurs; les Grecs en ont fait les harpies; au moyen âge, on les regardait comme les compagnes des sorciers, et on voit encore sur tous les monuments de cette époque Satan représenté avec des ailes de chauves-souris. D'un autre côté, les singularités de la structure de ces mammifères ont longtemps égaré les naturalistes, en leur faisant méconnaître la place que ces êtres curieux doivent occuper dans la série animale. Aristote les définit des oiseaux à ailes de peau, et il s'étonne de ne leur voir ni queue ni croupion; Aldrovandi les réunit à l'autruche, comme participant à la nature des quadrupèdes; Scalliger les regarde comme les plus singuliers des oiseaux; Linné, tombant dans un excès opposé, les réunit à l'homme et aux singes dans sa division des *primates*; Cuvier, et après lui la plupart des naturalistes modernes, les mettent après les quadrumanes et en font la première famille des carnassiers; enfin, par une plus juste appréciation de leurs caractères essentiels, quelques zoologistes contemporains en ont fait un ordre à part, également distinct des quadrumanes et des carnassiers, et formant le passage des uns aux autres.

Chez les *cheiroptères*, le caractère qui domine tous les autres consiste dans le repli de la peau qui se prolonge entre les quatre membres et leurs doigts, de manière à ne laisser libres que les extrémités postérieures. Cette peau, nue et membraneuse, solidement maintenue par les membres antérieurs, qui subsistent dans ce but des modifications spéciales, fait de ces animaux des mammifères jouissant de la propriété de voler. Ainsi les os des bras et de l'avant-bras sont extraordinairement allongés; sur le carpe sont implantés quatre métacarpiens longs et grêles, qui divergent en tous sens et portent à leurs extrémités des phalanges de même nature. Le pouce seul conserve ses formes et sa mobilité normales. Le vol est rendu facile par la fixité des os du bras et de l'avant-bras, qui empêche la main de dévier; par la longueur et la largeur de l'omoplate, dont l'apophyse caracoïde recourbée remplit le rôle d'une seconde clavicle; enfin, par des muscles pectoraux très-vigoureux, et une arête saillante du sternum qui rappelle celle des oiseaux. Le système nerveux présente de nombreux rapports avec celui des insectivores, des rongeurs et même des oiseaux; les organes de la génération ressemblent à ceux des singes. Dans quelques espèces, l'appareil dentaire est insectivore; dans d'autres, au contraire, il est frugivore. Le nombre des incisives est extrêmement variable; on les voit tantôt rester rudimentaires, tantôt disparaître entièrement, soit à la mâchoire supérieure, soit à la mâchoire inférieure.

Comme on le voit, cette organisation est admirablement disposée pour le vol, mais elle rend la marche extrêmement difficile. Lorsque les chauves-souris veulent marcher, elles étendent aussi loin que possible l'ongle cro-

chu qui termine leur pouce, en ayant soin de se cramponner à quelque aspérité; puis, le membre une fois fixé attire à lui le reste du corps; les pieds postérieurs ont pour mission d'aider ce mouvement, en poussant le tronc dans la même direction; l'autre pouce se fixe à son tour, et un mouvement en sens opposé se produit; la marche s'exécute ainsi en zigzag et de telle sorte, que l'axe seul détermine la direction réelle. Les sens du toucher, de l'ouïe et de l'olfaction sont remarquablement développés. Dans certaines espèces, le nez est entouré d'expansions membraneuses, qui peuvent, au gré de l'animal, fermer l'organe auquel elles sont annexées, et retenir l'air dans la poitrine, de manière à faciliter le vol.

Quoique les *cheiroptères* soient nocturnes, leurs yeux sont très-petits; l'animal semble à peine s'en servir. Spallanzani a vu des chauves-souris auxquelles il avait arraché les yeux se diriger avec la même sûreté qu'auparavant, au milieu d'obstacles de toutes sortes, et parcourir les plus étroits passages sans se heurter à leurs parois. Pour expliquer un fait si extraordinaire, le célèbre physiologiste admit l'existence d'un sixième sens chez ces animaux; cette opinion est abandonnée aujourd'hui, et l'on croit généralement que la vue est suppléée par la finesse du tact. Ce sens, qui réside surtout dans la peau des ailes, perçoit les moindres mouvements de l'air, et avertit les chauves-souris de la présence des corps solides contre lesquels elles pourraient se heurter. Les expansions membraneuses du nez et les conques des oreilles contribuent au même résultat; des expériences positives ont même démontré que c'est principalement l'ouïe qui guide les *cheiroptères* vers leur proie. L'oreille externe des espèces carnivores est munie en dedans d'un oreillon, qui paraît former comme une seconde conque auditive; cet oreillon peut s'appliquer sur l'orifice du conduit et le boucher. Par suite de cette disposition, les espèces dont nous parlons peuvent se soustraire aux impressions extérieures, circonstance très-heureuse, car, avec l'exquise sensibilité dont elles sont douées, il leur eût été presque impossible de goûter aucun repos. Chez certaines chauves-souris, on trouve des feuilles nasales qui présentent une disposition analogue : elles peuvent boucher hermétiquement le conduit olfactif.

Parmi les diverses espèces de *cheiroptères*, les unes sont presque exclusivement carnivores, les autres sont surtout frugivores; mais toutes se distinguent par leur voracité. On voit parfois ces animaux entrer dans les maisons et se jeter sur la viande crue ou les autres provisions. Quelques-uns jouissent de la faculté d'allonger leur langue comme les pics, et, chez eux, cet organe acquiert des dimensions extraordinaires. Sous la peau qui entoure l'orbite, et près du nez, on trouve, à droite et à gauche, un sac glanduleux, jaunâtre, partagé en plusieurs cellules par des cloisons membraneuses; il sécrète un liquide gras, qui répand une forte odeur de musc.

Les chauves-souris vivent par couples durant la saison des amours. Les femelles ont un ou deux petits, qu'elles tiennent ordinairement entre leurs ailes repliées et ramenées sur la poitrine. Pendant le vol, elles les emportent sur leur dos; mais, lorsqu'on les poursuit activement, il arrive souvent qu'elles les laissent tomber.

D'après une division assez généralement adoptée aujourd'hui, l'ordre des *cheiroptères* comprendrait six familles, savoir : les vespertilionides, les noctilionides, les ptéropodides, les vampirides, les desmodidés et les galéopithecides. Cependant, cette dernière famille, qui ne se composerait que du seul genre galéopithecus, est réunie le plus souvent aux quadrumanes et forme, avec l'aye-aye ou cheiromys, la famille des cheiromyens.

Quelques lecteurs trouveront peut-être dans le cours de cet article des développements qui leur paraîtront une répétition de l'encyclopédie que nous avons consacrée au mot *chauves-souris*; mais on n'y rencontrera pas, à proprement dire, de contradiction. Dans le vaste domaine de l'histoire naturelle, les systèmes sont nombreux et parfois divers, et, dans le plan qu'il s'est tracé, le *Grand Dictionnaire* se propose de consacrer un article à chaque mot important, alors même qu'il s'agirait de termes à peu près synonymes.

CHEIORNITHES s. m. pl. (ké-i-for-ni-te). Ornith. V. CHIORNITHES.

CHEIROSPORE s. m. (ké-i-ro-spo-re — du gr. *cheir*, main; *spora*, semence). Bot. Syn. de STILBOSPORE, genre de champignons.

CHEIROSTEMON s. m. (ké-i-ro-sté-monn — du gr. *cheir*, main; *stemon*, filament, étamine). Bot. Genre d'arbres, de la famille des sterculiacées, tribu des bombacées, comprenant une seule espèce, qui croît au Mexique : *Le cheirostemon platandoides est cultivé dans plusieurs jardins*, (C. Lemaire).

CHEIROSTYLIDE s. f. (ké-i-ro-sti-li-de — du gr. *cheir*, main; *stylus*, style). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des néoties, comprenant une seule espèce, qui croît dans l'île de Java.

CHEIROTHÉRION s. m. (ké-i-ro-té-ri-on — du gr. *cheir*, main; *thérion*, animal). Paléont. Empreinte de pas d'animaux, que l'on trouve sur certaines roches.

CHEITE s. f. (chè-ite). Forme ancienne du mot CHUTE.

CHE-KAO s. m. (ché-ka-o). Minér. Espèce de plâtre dont on fait usage en Chine, et qui entre dans la fabrication de la porcelaine.

CHEKE ou **CHEEKE** (sir John), savant écrivain anglais, né à Cambridge en 1514, mort à Londres en 1557. Il fut choisi, en 1539, pour occuper la chaire nouvelle de grec fondée à Cambridge par Henri VIII. Dans cette position, il travailla de toutes ses forces à rétablir la prononciation originelle des mots grecs, tâche que l'empêcha de mener à bonne fin l'évêque Gardiner, alors chancelier de l'Université. En 1544, il fut nommé, avec sir Anthony Cook, précepteur du prince Edouard; il sembla aussi avoir donné ses soins à l'instruction de la princesse Elisabeth. Quand Edouard VI monta sur le trône, il récompensa son maître en l'investissant de charges lucratives dans l'Église, le fit élire prévôt du Collège du roi, le chargea de la révision des lois ecclésiastiques, le fit chevalier, l'attacha, comme secrétaire, au conseil, puis le nomma conseiller, et enfin secrétaire d'État (1553).

Son zèle pour la réforme était si ardent, que, pendant la vie d'Edouard VI, il soutint avec les catholiques des discussions publiques sur des articles de foi, et qu'après la mort de ce roi il participa au mouvement qui plaça la couronne sur la tête de lady Jane Grey. Pour ce dernier fait, la reine Marie le fit incarcérer à la Tour de Londres, mais lui pardonna au bout d'une année. Prévoyant de mauvais jours, sir Cheke demanda et obtint la permission de séjourner sur le continent, et fixa sa résidence à Strasbourg, où il rendit de grands services à l'Église anglaise qui y était établie. Ceci mécontenta beaucoup la reine Marie, qui confisqua toutes ses propriétés, le réduisant ainsi à professer le grec pour vivre. En 1556, il fut instantanément engagé par le ministre anglais à se rendre à Bruxelles, pour y rencontrer sa femme. Soupçonnant un piège sous cette invitation, Cheke hésita; cependant, après avoir consulté les astres, dans lesquels il avait foi, il se décida à partir. L'horoscope lui avait bien prédit un heureux voyage, mais il se taisait quant au retour. En quittant Bruxelles, il fut arrêté, sur une accusation légère, et transporté en Angleterre, où la reine lui détacha Feckenham, doyen de Saint-Paul, son convertisseur ordinaire, avec charge d'offrir à sir Cheke le choix entre l'ajuration et l'échafaud. Le courage de sir Cheke fléchit, et il rétracta publiquement sa foi religieuse; mais, ayant été forcé d'assister à la condamnation de protestants restés plus fermes que lui, il mourut de chagrin et de remords. On l'enterra dans de l'église Saint-Alban.

Sir John Cheke a écrit en latin divers ouvrages religieux. Son seul écrit en anglais est une brochure publiée en 1549 sous ce titre : *Malheurs de la sédition; combien elle est préjudiciable à un État*. Il a laissé divers ouvrages manuscrits, entre autres une traduction de l'Évangile de saint Matthieu, dont les mots sont uniquement dérivés de racines saxonnes, et un système d'épellation des mots par le son, presque identique à celui qui a été développé plus tard sous le nom de phonographie. Mais son plus grand titre de gloire, c'est l'impulsion qu'il a donnée à l'étude de la langue et de la littérature grecques. Une *Vie* de Cheke, par Strype, a été publiée à Londres en 1705.

CHEKEY s. m. (ché-ké). Officier militaire chez les Birmans.

CHEKI s. m. (ché-ki). Métrol. Poids en usage en Turquie pour les monnaies et les matières précieuses, valant 318 gr. 901,163.

CHE-KIANG, province de l'empire chinois. V. TSCHE-KIANG.

CHEKSNA, rivière de la Russie d'Europe. V. SCHEKSNA.

CHELA s. m. (che-la). Ichth. Sous-genre de cyprins de l'Inde, qui n'est pas généralement adopté.

CHELACH, ville assyrienne mentionnée par la Bible (*Génèse*, 10, 11). On a rapproché le nom de cette ville de celui de la province assyrienne de Kalaniké (Ptolémée, 6, 1), et aussi de celui de la ville arabe Holwan, ancienne résidence d'été des califes dans l'Irak arabe ou persan, située, à cinq journées de marche de Bagdad, suivant Aboulféda.

CHELAIRE s. m. (ké-lè-re — du gr. *chéle*, pince). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, de la tribu des tinéites, formé d'une seule espèce du nord de la France.

CHELANDE s. f. (ché-lan-de). Mar. Navire à deux étages de rameurs et monté par 150 hommes d'équipage, qui était en usage au moyen âge. On l'appelait aussi GALANDRE et SÉLANDRE.

CHELARD (Hippolyte-André-Jean-Baptiste), compositeur, né à Paris en 1789, mort en 1861, fils d'un clarinettiste attaché à l'orchestre de l'Opéra. Il reçut de M. Fétis les premières leçons de solfège, puis fut admis au Conservatoire en 1803, et obtint, en 1811, le premier grand prix de composition musicale, au concours de l'Institut. Envoyé à Rome comme pensionnaire du gouvernement pour perfectionner son instruction, il continua ses études sous la direction de Banti et de Zingarelli; puis se rendit à Naples, où il fit représenter un petit opéra bouffe, la *Casa da vendere* (1815). Cet ouvrage, qui eut quelque succès, ne réussit pas en France quand Chelard

le fit représenter à la salle Favart (1817). De retour à Paris en 1816, Chelard entra comme violon à l'orchestre de l'Opéra, et se livra assidûment à la composition. L'attenté fut longue pour l'artiste, car ce ne fut qu'en 1827 que son opéra de *Macbeth* fut représenté à l'Académie royale de musique. Le libretto était de Rouget de l'Isle. Malgré la couleur shakspeurienne dont Chelard avait imprégné sa musique, malgré des morceaux de la plus grande beauté, notamment le trio des sorcières au premier acte et plusieurs chœurs énergiquement conçus, le peu d'intérêt du poème et le cadre étroit dans lequel Rouget de l'Isle avait étouffé la grande figure de Macbeth, empêchèrent que l'ouvrage de Chelard ne reçût l'accueil favorable qu'il méritait. Blessé d'une indifférence qu'il taxait d'injustice, Chelard chercha en Allemagne le succès que lui mesurait parcimonieusement la France, et envoya sa partition à l'intendant du théâtre de la cour à Munich; puis il se rendit lui-même dans la capitale de la Bavière pour présider à la mise en scène de *Macbeth*, dont il avait refait des scènes entières. La réussite fut complète; *Macbeth* fut représenté dans plusieurs villes d'Allemagne. L'audition de cette œuvre détermina même le roi Louis de Bavière à choisir Chelard pour son maître de chapelle.

En 1829, le compositeur revint à Paris, et fit représenter à l'Opéra-Comique la *Table et le logement*, partition qui n'eut que deux ou trois représentations. A la révolution de 1830, l'artiste, qui venait de fonder un établissement pour le commerce de la musique, fut contraint de retourner en Allemagne, sans avoir pu faire jouer un opéra intitulé *Minuit*, qu'il avait écrit pour le Théâtre-Italien. A Munich, Chelard s'occupa de monter cet ouvrage, qui fut joué avec succès en juin 1831. L'année suivante fut représenté, sous le nouveau titre de *l'Étudiant*, l'opéra-comique qu'il avait donné sous le titre de la *Table et le logement*, et dont il avait presque entièrement refait la musique. Cet ouvrage fut très-bien accueilli.

En 1832, Chelard fut engagé à Londres comme chef d'orchestre de l'opéra allemand à King's Theatre et à Drury-Lane; mais la faillite des entrepreneurs de ces théâtres le contraignit de revenir à Munich, où, assure-t-on, sa faveur avait beaucoup baissé. Des obstacles inattendus s'opposèrent longtemps à la représentation de son grand opéra héroïque, le *Combat d'Herman*. Toutefois le grand succès qu'obtint cette partition, jouée en 1835 et regardée comme son chef-d'œuvre, dut consoler Chelard des petites disgrâces qui l'avaient assailli. Appelé en 1836 à la cour de Weimar en qualité de maître de chapelle du grand-duc, il donna sur le théâtre de cette ville un petit opéra intitulé les *Aspirants de marine*, et le drame lyrique *Scheibentoni*. L'arrivée de Liszt à Weimar vint rejeter Chelard au second plan; Liszt ayant été investi des fonctions de premier maître de chapelle et de directeur de la musique du théâtre, Chelard, mis à la retraite, retourna à Paris, où il donna, en 1854, un grand concert qui fit sensation, et dans lequel il fit entendre quelques-unes de ses grandes compositions vocales et instrumentales. A partir de cette époque, Chelard se fixa définitivement à Weimar et renonça à travailler pour le public.

Indépendamment de sa musique dramatique, on doit à ce compositeur une messe solennelle, des solfèges à quatre voix édités à Paris, et un *Chant grec* exécuté à Londres, au Wauxhall, dans un concert donné au profit des Grecs. Dans sa manière d'écrire, Chelard a cherché à unir la grandeur et la majesté allemande avec la vivacité française.

CHELASON s. m. (che-la-zon). Mamm. Quadrupède du genre chat. On l'appelle aussi CHULON.

— Encycl. Ce carnassier est à peu près de la taille d'un loup. Son pelage est d'un gris cendré, avec une teinte bruniâtre sur le dos, des moustaches blanches et le bout de la queue noir. Il habite le nord de l'Asie et a des mœurs analogues à celles des lynx; mais sa grande taille et sa force le rendent plus redoutable pour les animaux, car il attaque les chevreuils adultes, les jeunes cerfs et autres ruminants de même grandeur. Il fournit une fourrure douce, fine, longue et touffue, surtout aux pattes, avec des taches brunes chez les jeunes sujets, noires chez les adultes. Elle est peu connue chez nous.

CHELBON. V. BERGA.

CHELÉ s. m. (ké-lé — du gr. *chéle*, pince). Nom que les Grecs donnaient aux pinces des crustacés.

— Chir. anc. Espèce de pince dont on se servait pour extraire les polypes du nez. Rhagade.

CHELEM s. m. (che-lemm). Jeux. Au boston ou au whist, Réunion de toutes les levées dans la main d'un joueur ou de deux joueurs associés : *Faire CHELEM. Demander CHELEM.*

— Adjectiv. : *Être CHELEM*, N'avoir fait aucune levée.

CHELEPTÉRYX s. m. (ché-lé-pté-riks — du gr. *chéle*, pince; *pteryx*, aile). Entom. Sous-genre de lépidoptères nocturnes de l'Australie.

CHELER v. a. ou tr. (che-lé). Forme ancienne du mot CILER.

CHÉLHYDRE s. m. (ché-li-dre). Erpét. Autre orthographe du mot **CHÉLYDRE**.

CHÉLICÈRE s. f. (ké-li-sère — du gr. *chéle*, pince, *keras*, corne). Entom. Système de deux pièces figurant, chez les arachnides, les antennes intermédiaires des crustacés décapodes.

CHÉLICUT ou **SCHÉLIKOUT**, ville d'Afrique, dans l'Abyssinie, royaume de Tigre, à 160 kilom. S.-E. d'Axoum, à 250 kilom. S.-E. de Gondar. Cette ville, qui a été à diverses reprises la résidence du souverain, est située dans une magnifique vallée; 9,000 hab. Ertrepôt commercial très-fréquenté; belle église monumentale; palais royal remarquable.

CHÉLIDOINE s. f. (ké-li-doi-ne — gr. *chélidonion*; de *chélidon*, hirondelle, parce qu'on disait que l'hirondelle se servait de cette plante pour rendre la vue à ses petits. V. **HIRONDELLE**). Bot. Genre de plantes, de la famille des papavéracées, comprenant deux espèces, qui croissent en Europe : On a prétendu que les hirondelles guérissaient la vue à leurs petits avec une certaine herbe qui a été appelée **CHÉLIDOINE**. (Bull.) La grande **CHÉLIDOINE** se trouve partout en abondance. (C. Lemaire.) Les **CHÉLIDONES** sont des plantes vivaces, qui laissent fuir un suc jaune très-doux lorsqu'on les blesse. (Bosc.) On la nomme encore : **ÉCLAIRE**, **GRANDE ÉCLAIRE**, **GRANDE CHÉLIDOINE**.

— *Petite chélidoine*, Nom vulgaire de la fécule.

— Minér. Espèce d'agate que l'on trouve sous forme de petit caillou roulé, et qui a passé longtemps pour provenir des nids d'hirondelles.

— Encycl. Bot. La grande *chélidoine* est une plante vivace, à feuillage d'un vert glauque et à fleurs jaunes. On l'appelle aussi vulgairement *grande éclair*, par allusion à de prétendues propriétés ophtalmiques. Cette plante est commune dans toute l'Europe; elle croît dans les haies, sur les vieux murs et au voisinage des habitations. Lorsqu'on la froisse, elle exhale une odeur vireuse. Toutes ses parties laissent écouler, quand on les blesse, un suc laiteux, d'un beau jaune orangé, assez âcre et caustique pour qu'on ne le fasse servir à détruire les verrues. En médecine, elle est réputée apéritive, diurétique, fébrifuge et purgative; mais son emploi demande beaucoup de circonspection.

CHÉLIDON s. m. (ké-li-don — mot gr.). Ornith. Nom scientifique de l'hirondelle de fenêtre.

— s. m. pl. Syn. de **CHÉLIDONIENS**.

CHÉLIDONIEN, **IEUNE** adj. (ké-li-doi-niain, iène — du gr. *chélidon*, hirondelle). Ornith. Qui ressemble à l'hirondelle.

— s. m. pl. Famille de passereaux ayant pour type l'hirondelle de fenêtre. On dit aussi **CHÉLIDONS** et **CHÉLIDONES**.

CHÉLIDONIES s. f. pl. (ké-li-doi-ni — du gr. *chélidon*, hirondelle). Antiq. Fêtes que l'on célébrait à Rhodes, au retour du printemps, époque ordinairement annoncée par l'arrivée des hirondelles.

CHÉLIDONIES (*Chelidonia Insula*), nom de trois petites îles de la Turquie d'Asie, dans la Méditerranée, en face du promontoire Chelidonium, qui forme la limite occidentale du golfe de Satalia ou d'Adalia. Ces îles présentent des écueils très-redoutés des navigateurs.

CHÉLIDONINE s. f. (ké-li-doi-ni-ne — rad. *chélidoine*). Chim. Principe découvert dans la chélidoine.

CHÉLIDONIS, maîtresse de Verrès, de ce Verrès qui, nommé proconsul de la Sicile, avait désolé ce gouvernement par ses rapines, par ses cruautés; de ce Verrès que Cicéron, malgré l'aristocratie, malgré les préteurs, marqua du fer rouge de son éloquence, et força à profiter de la loi romaine qui exemptait de jugement tout citoyen qui se condamnait lui-même à l'exil. Mais, en ce temps-là, Verrès était tout-puissant, et toute-puissance sur Verrès était sa maîtresse Chélidonis. Bayle en trouve la preuve dans le fait assez curieux que voici : « Le beau-père, l'oncle et l'un des tuteurs d'un pupille, voyant ce jeune homme menacé d'un grand procès, s'adressèrent à Marcus Marcellus, autre tuteur du jeune garçon; Marcellus alla prier Verrès de protéger l'innocence du pupille, et n'obtint aucune promesse. Ce fut alors que, toute autre porte étant fermée, on recourut à Chélidonis. On la trouva tout environnée de plaideurs, et il fallut, avant que d'avoir audience, la laisser expédier bien des gens. Enfin on eut son tour; on lui exposa l'affaire; on lui demanda ses bons offices, et on lui promit de l'argent; elle leur répondit en courtesane : « Je vous servirai de tout mon cœur; je lui en parlerai de la bonne sorte. » Mais, le lendemain, elle déclara qu'elle n'avait pu le fléchir, et qu'il attendait de ce procès une grosse somme... Les avocats consultants n'avaient rien à faire; on n'allait plus chez eux, on n'allait que chez Chélidonis : c'était elle qui réglait les jugements; le proconsul cassait ses propres sentences, et en prononçait de toutes contraires, selon qu'elle le lui suggérait. »

CHÉLIDOPTÈRE s. m. (ké-li-doi-ptère — du gr. *chélidon*, hirondelle; *pteron*, aile). Or-

nith. Genre d'oiseaux détaché du genre **barbacou**.

CHÉLIDOURE s. m. (ké-li-dou-re — du gr. *chélidon*, hirondelle; *oura*, queue). Entom. Genre d'orthoptères détaché du genre **forficule**.

CHÉLIDROMIA, île de l'archipel grec, au N.-O. de Skiros, à l'E. de Scopelos. Elle portait dans l'antiquité le nom de Halonèse.

CHÉLIER s. m. (ché-lié). Forme ancienne du mot **CELLIER**.

CHÉLIF ou **SCHÉLIF**, fleuve de l'Algérie, dans la province d'Alger et dans celle d'Oran, le plus considérable des cours d'eau de notre colonie algérienne. Le Chélif descend du Djebel-Amour, en deux ruisseaux appelés *Oued-Sebgague* et *Oued-el-Betda*, traverse le plateau de Serzou en coulant du S.-O. au N.-E., passe devant Taguin, lieu rendu célèbre par la prise de la smala d'Abd-el-Kader, se grossit de plusieurs affluents, franchit le petit Atlas à Boghar, court ensuite de l'E. à l'O., arrose la vaste étendue de territoire qui, de son nom, est appelée *Vallée du Chélif*, baigne Orléansville et va se jeter dans la Méditerranée à 13 kilom. N.-E. de Mostaganem, après un cours de 590 kilom. Le bassin du Chélif est une des parties les plus importantes de l'Algérie; il embrasse, dans la section du Sahara, le revers septentrional du Djebel-Amour et le pays de Serzou; dans le Tell, la plaine ou vallée du Chélif, les points méridionaux de l'Atlas et du Dahra. Ce bassin, qui comprend plus de 4,000 hectares de terrain d'alluvion d'une grande fertilité, renferme les villes de Médéah, Milianah, Orléansville, Boghar et Mostaganem.

On a émis plusieurs hypothèses sur l'origine du nom de ce fleuve algérien. M. Camille Riquie rapporte, dans la *Revue de l'Orient*, quelques-unes de ces hypothèses. Les géographes nous ont conservé l'ancien nom du Chélif, qui est *Chenalaph*. « On n'a pas craint d'avancer, dit M. C. Riquie, que ce mot était formé des deux lettres hébraïques *chin* et *el* (*aleph* (chen-aleph). Les méandres que décrit le Chélif offrent, prétend-on, une ressemblance éloignée avec les caractères précités. Pourquoi, pendant que le champ des suppositions était ouvert, n'a-t-on pas, en argument de l'extrême multiplicité de ces détours, proposé l'étymologie *chen-aleph*, deux mille ? » Pour arriver à la véritable origine de ce nom, il faut se rappeler d'abord que l'romain était la transcription du *chi* grec, et par suite du *koph* et du *khet* orientaux. En écrivant *kantanalaph*, on a un mot composé de *kan*, lit, et de *alaph*, couvrir, c'est-à-dire *lit couvert*, *encaissé*, expression qui convient parfaitement au Chélif. Nous donnons cependant ceci comme une simple hypothèse.

CHÉLIFÈRE adj. (ké-li-fère — du gr. *chéle*, pince, et du lat. *fero*, je porte). Entom. Qui a des appendices ou des organes en forme de pince.

— s. m. Genre d'arachnides qui ressemblent aux scorpions, et que l'on appelle vulgairement **PORTE-PINCE**. Syn. de **CHÉLICÈRE**.

CHÉLIFÈRE, **ÉE** adj. (ké-li-fère). Entom. Qui ressemble à un chélifère.

— s. m. pl. Famille d'arachnides ayant pour type le genre chélifère.

CHÉLIFORME adj. (ké-li-for-me — du gr. *chéle*, pince, et de *forme*). Entom. Qui ressemble à une pince : *Palpe chéliforme*.

CHÉLIGASTRE s. m. (ké-li-gastre — du gr. *chéle*, pince; *gaster*, ventre). Entom. Genre de diptères athérécères, tribu des muscides.

CHÉLIGNATHE adj. (ché-ligh-nathe — du gr. *chéle*, pince; *gnathos*, mâchoire). Entom. Qui a les mâchoires en forme de pince.

CHÉLIMORPHE s. m. Entom. V. **CHÉLYMORPHE**.

CHÉLINGUE s. f. (ché-lain-ghe). Mar. Embarcation employée sur la côte de Comandiel.

— Encycl. On se sert de la *chelingue* pour franchir les barres de Madras, de Pondichéry, etc. Cette embarcation a la forme d'une caisse dont les deux bouts seraient pointus. La longueur de la *chelingue* atteint 10 et 12 mètres; sa largeur est d'environ 3 mètres, et son creux de 2; elle a des bordages en fil de coco renouvelés chaque année, et qui presse un bourellet d'étoiles de coco. A l'arrière se tient le tinal ou patron, qui dirige le bateau à l'aide d'un aviron à pelle allongée; les autres avirons consistent en un long morceau de bois plus ou moins droit. Les *chelingues* sont ordinairement montées par une douzaine de matelots; lorsqu'elles arrivent sur la barre, la lame les soulève, et, grâce à leur hauteur et à leur légèreté, elles sont enlevées sans embarquer d'eau, et jetées au rivage. C'est alors qu'elles éprouvent des chocs auxquels les autres canots ne résisteraient certainement pas. Malgré leurs qualités spéciales, les *chelingues* chavirent quelquefois; passagers et marchandises sont alors recueillis par les catamarans.

CHÉLINGUER v. n. ou intr. (ché-lain-ghe). Argot. Puer : **CHÉLINGUER** des arçons ou des arps (puer des pieds). **CHÉLINGUER** du bec (puer de la bouche).

CHÉLINOTE s. f. (ché-li-no-te — du gr.

chêlé, pince; *notos*, dos). Moll. Genre de la famille des halitidées, qui n'a pas été adopté.

CHÉLIONADÈES s. f. pl. (ké-li-o-na-dé — de *chélionée*, et du gr. *eidos*, aspect). Erpét. Famille de tortues. Syn. de **CHÉLONÈES**.

CHÉLIPALPE adj. (ké-li-pal-pe — du gr. *chéle*, pince, et de *palpe*). Entom. Qui a les palpes en forme de pince.

CHÉLIUS (Maximilien-Joseph), chirurgien allemand, né à Mannheim (grand-duché de Bade) en 1794. Il fut reçu docteur en médecine à l'âge de dix-huit ans. En 1817, il devint professeur adjoint de médecine, et, en 1819, professeur titulaire de médecine, et, en 1819, cette même ville une clinique chirurgicale pour les lésions oculaires. M. Chélius est conseiller intime du grand-duc depuis 1826. Il rédige, depuis 1835, avec le concours de MM. Pucelt et Neagele les *Annales de médecine*. Il a publié une dissertation sur la *Guérison des fistules vésiculaires par la cauterisation* (1845); le premier volume d'un *Manuel d'ophtalmologie* (1844), traduit en français, et un *Manuel de chirurgie* (7^e éd., 1851). Son ouvrage capital a été traduit en plusieurs langues, notamment en français, sous le titre de *Traité de chirurgie* (1842, 2 vol.) — François CHÉLIUS, son fils et son élève, est agrégé de la faculté de médecine de Heidelberg, et y fait des cours particuliers de chirurgie. On a de lui : *De l'amputation à l'articulation tibio-tarsienne* (1846); *De staphylôme de la cornée* (1847), etc.

CHELLERI (Fortuné), compositeur italien, né à Parme en 1668, mort à Cussel en 1757. Il étudia à l'âge de quinze ans le chant et le clavecin, sous la direction de son oncle Bassani, maître de chapelle à la cathédrale de Plaisance. Après trois années d'études sérieuses, qui le mirent à même de tenir une place d'organiste, Chelleri s'adonna au contre-point et à la composition. La *Griselda*, opéra représenté à Plaisance en 1707, fut son début dans la carrière théâtrale. De 1708 à 1710, Chelleri donna un assez grand nombre de partitions, tant en Espagne qu'en Italie, puis se rendit en Allemagne, où il était mandé par l'évêque de Wurtemberg, qui le nomma maître de chapelle. Il devint, en 1725, maître de chapelle et directeur de la musique du landgrave de Hesse-Cassel. Après une excursion de dix mois en Angleterre, Chelleri, sur la demande du roi de Suède, se rendit à Stockholm, en 1731; mais le climat ayant dérangé sa santé, il obtint la permission de revenir à Cassel, où il fut nommé conseiller de cour.

Outre ses opéras, ce compositeur a écrit un livre de cantates et d'airs; un livre de sonates et de fugues pour orgue et clavecin; des psaumes, messes, sérénades, oratorios, trios, ouvertures et symphonies.

CHELLES s. f. pl. (ché-le). Comm. Toiles de coton des Indes.

CHELLES, bourg et commune de France (Seine-et-Marne), cant. de Lagny, arrond. et à 30 kilom. S.-O. de Meaux, près de la rive droite de la Marne; 1,914 hab. Ce lieu est célèbre par l'assassinat de Chilpéric (584), qui fut tué par Landry, amant de Frédégonde. Chelles possédait autrefois une abbaye, fondée au vi^e siècle par la reine Bathilde, épouse de Clovis II. Cette abbaye, qui fut, à diverses reprises, dirigée par des princesses de sang royal, et qui lutta longtemps de magnificence avec celle de Saint-Denis, fut supprimée en 1790 et démolie en 1793. On remarque dans l'église de Chelles un beau christ en bois, le chœur en style gothique (xiii^e siècle) et les sculptures qui ornent le maître-autel. On y voit aussi de précieuses reliques.

On montre en outre, dans les environs de Chelles, à l'endroit présumé où Chilpéric fut assassiné, un monument désigné par les archéologues sous le nom de *pièce de Chilpéric*. Cette pierre, dit M. Cano, est oblongue, en forme de colonnette, plantée au milieu d'une pièce de pré située entre la gare et le bourg, dans le voisinage de la grande route. Toutes les conjectures ont été faites sur la pierre de Chelles, sur sa nature, sur son origine, et surtout sur l'époque à laquelle on doit la faire remonter. On avait même été jusqu'à lui donner une origine celtique; on l'avait placée dans la classification des *menhirs*.

En 1008, il se tint à Chelles un concile dont la réunion fut provoquée par le roi Robert. Ce prince pieux fut décidé à le convoquer par l'état déplorable où la licence avait réduit le monastère de Saint-Denis. Les moines en étaient venus à la pompe séculière, et leurs biens avaient ainsi été dissipés. Le roi fit assembler les évêques dans son palais de Chelles, et avec eux publia une charte pour le monastère de Saint-Denis. Le roi Robert y fait remarquer que tous les rois qui ont honoré saint Denis ont régné heureusement; qu'il avait eu lui-même les meilleures intentions, en établissant à Saint-Denis l'abbé Vivien, homme énergique et intègre. Il ajouta que l'abbé Vivien l'étant venu supplier d'accroître les ressources du monastère, il n'a pu refuser une si juste demande, et lui a accordé plusieurs terres. L'acte est souscrit par treize évêques, à la tête desquels on voit Léotheric, archevêque de Sens, Gilbert de Meaux et Fulbert de Chartres.

CHELLOUH s. m. (chè-loù). Linguist. Dia-

lecte appartenant au rameau libyque de la famille égypto-berbère, parlé au sud et à l'est du Maroc, dans les pays de Draha ou Dara, de Haha, de Susa et autres endroits de cet empire en deçà et au delà de l'Atlas, par les Chellouhs ou Shelluhs.

CHELLOUHS ou **SHELLUHS**, peuple d'Afrique, qui habite au sud du Maroc. Les Chellouhs forment plusieurs tribus dont les principales sont : les Idaut, les Ait-Ait, les Saika ou Schuka, les Kitiwa, les Ensekina ou Msegina, les Elala. La plupart sont indépendantes de l'empire et soumises à des chefs héréditaires qu'elles nomment *amragar*.

CHELM, ville de la Russie d'Europe (Pologne), gouvernement et à 60 kilom. S.-E. de Lublin, sur la rive droite de l'Oher; 8,000 hab., la plupart juifs. Forteresse sur une hauteur voisine; évêché grec uni. Cette ville, autrefois plus importante et chef-lieu d'un palatinat, était le siège d'un évêché catholique furent battus par les Russes le 8 juin 1794. Chelm fut la résidence de Daniel, roi de Halicz, mort en 1264. On y trouve encore de nombreux souvenirs historiques de son antique splendeur. Cette ville possède plusieurs églises du rit romain et du rit catholico-ru-thénien que le gouvernement russe veut actuellement (1866) rattacher au schisme moscovite, pour achever son œuvre despotique.

CHELMER, rivière d'Angleterre, comté d'Essex, prend sa source près de l'axted, au nord du comté, coule du N.-O. au S.-E., passe à Malden, et se réunit au Blackwater, après un cours de 44 kilom.

CHELMNO, en allemand *Culm*, ancienne ville de Pologne, chef-lieu d'un palatinat, et depuis le partage de 1772, faisant partie du royaume de Prusse. De 1807 à 1815, elle appartenait au duché de Varsovie. Située sur les bords de la Vistule, elle a joué un grand rôle dans les annales de Pologne et dans celles de l'ordre teutonique, qui opprima ces contrées de 1225 à 1525. Le roi de Pologne Mieczyslaw Ier y fonda un évêché en 966. Aujourd'hui, cette ville compte 7,000 hab., fait un commerce actif, possède un séminaire catholique, un gymnase et une école militaire. Il s'y publie un intéressant journal polonais intitulé : *Nadwislanin*.

CHELMON s. m. (chèl-mon — du gr. *chélmon*, nom d'un poisson innomé). Ichthyol. Genre formé de deux espèces du genre *chélodon*, propres à la mer des Indes : *Le chélomon à bec laïche*, et *le plus d'un pied de distance*, des gouttes d'eau sur les insectes posés sur les plantes, et les fait ainsi tomber dans l'eau pour s'en nourrir. (Valenciennes.)

— Encycl. Les *chélmons* sont des poissons qui ont la plus grande analogie avec les *chélodons*, aux dépens desquels ce genre a été formé. Ils en diffèrent surtout par l'allongement considérable du museau, qui pourtant se termine par une très-petite ouverture, les os des mâchoires étant réunis par une membrane dans presque toute leur longueur. On en connaît deux espèces, qui habitent la mer des Indes et remontent aussi dans les eaux douces. Ces poissons ont la singulière habitude de lancer des gouttes d'eau contre les insectes posés sur les plantes, pour les faire tomber dans l'eau et les dévorer. Les Javanais élèvent ces poissons dans des vases, et s'amuse à leur tendre de loin des insectes sur des brins d'herbe.

CHELMSFORD (*Comesamagus*), ville d'Angleterre, ch.-l. du comté d'Essex, à 45 kilom. N.-E. de Londres, et à l'embouchure du Widd dans le Chelmer; 6,800 hab. On y remarque : l'église Sainte-Marie, bel et vaste édifice, reconstruit en partie au commencement de ce siècle, et dont le chœur est orné de vitraux; deux ponts de pierre, et la maison de correction. On y fait des courses annuelles fort suivies. Bourg des États-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Massachusetts, à 30 kilom. N.-O. de Boston, sur la rive droite du Merimac; 3,500 hab. Importante exploitation de beau granit.

CHELMSFORD (Frédéric Thesiger, baron), homme politique anglais, né à Londres en 1794. Il quitta la marine, où il avait servi quelque temps comme *midshipman*, pour se livrer à l'étude des lois. Il entra au barreau de sa ville natale; s'y fit une belle position, et fut nommé avocat des conseils de la couronne (1834). Élu membre de la chambre des Communes en 1840, il s'attacha au parti tory, devint avocat général en 1844, fit partie de l'administration de Robert Peel (1845-1846); et fut chargé, en 1852, des fonctions de procureur général (*attorney general*). Depuis cette époque, M. Thesiger a regu le titre de baron et de lord Chelmsford, et il a occupé le poste de lord chancelier dans le cabinet Derby (1858-1859).

CHELMSFORDITE s. f. (chèl-m-sfor-di-te — du nom de la ville de *Chelmsford*, dans le Massachusetts). Minér. Bistillite de chaux naturel, de couleur blanchâtre, nuancée de vert et de rouge, cristallisant en prismes rectangulaires, et découverte près de la ville de Chelmsford.

CHELOBASIDE s. f. (ké-lo-ba-si-de — du gr. *chéle*, pince; *basis*, base). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des chrysomélincs.

CHÉLOCHIRE s. f. (ké-lo-ki-ra — du gr. *chélê*, pince; *chêir*, main). Entom. Genre d'hémiptères cimiciens, de la famille des aradites, comprenant une seule espèce.

CHÉLODÈRE s. m. (ké-lo-dè-re — du gr. *chélê*, pince; *derê*, cou). Entom. Genre de coléoptères longicornes, tribu des prioniens, comprenant une seule espèce, qui est propre au Chili.

CHÉLODINE s. f. (ké-lo-di-ne — du gr. *chêlus*, tortue; *diâos*, tour, mouvement en rond). Erpét. Genre de tortues terrestres, comprenant trois espèces du nouveau monde.

— **Encycl.** Les *chélodines* sont des tortues de marais, voisines des émydes, et présentant cette particularité que leur cou, qui ne peut jamais, pendant le repos, rentrer sous la ligne médiane de la carapace, se replie sur un des côtés du corps. Elles sont dépourvues de barbillons sous la gorge, et ont à chaque pied cinq doigts, dont quatre seulement sont armés d'ongles. La grande palmure de ces doigts indique chez ces animaux une station essentiellement aquatique. La carapace est assez déprimée et largement unie au sternum. On connaît trois espèces de *chélodines*, dont une habite l'Australie, et les deux autres l'Amérique du Sud.

CHÉLODONTE adj. (ké-lo-don-te — du gr. *chélê*, pince; *odontos*, dent). Entom. Qui a des dents en forme de pince.

— s. m. pl. Famille d'arachnides qui ont des dents en forme de pince.

CHÉLOÏDE s. f. (ké-lo-i-de — du gr. *chêlé*, pince; *oidos*, aspect). Ohir. Tumeur irrégulière, souvent digitée, qui se produit le plus ordinairement sur la partie antérieure de la poitrine.

CHÉLONAIRE s. m. (ké-lo-nè-re). Entom. Syn. de *CHÉLONARIUM*.

CHÉLONANTHÈRE s. f. (ké-lo-nan-thè-re — du gr. *chêlonê*, tortue; et d'*anthêra*). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des vandées, renfermant un assez grand nombre d'espèces, qui croissent dans l'archipel Indien.

CHÉLONARIUM s. m. (ké-lo-na-ri-on — du gr. *chêlonê*, tortue). Entom. Genre de coléoptères pentamères, de la famille des serricornes, ou des clavicornes selon d'autres, ou même des sternones, comprenant une douzaine d'espèces, toutes propres à l'Amérique. On dit aussi *CHÉLONARIUM* et *CHÉLONARIUS*.

CHÉLONE s. m. (ké-lo-nè — du gr. *chêlonê*, tortue). Entom. Genre de petits insectes hyménoptères, de la famille des ichneumoniens, dont l'abdomen est couvert, dans sa partie supérieure, d'une sorte de carapace.

— Bot. Syn. de *GALANG* et de *PEUTSIÉMON*.

CHÉLONÉ, rivière de la Russie d'Europe, prend sa source dans le gouvernement de Pskov, baigne la ville de Porkhov, traverse une partie du gouvernement de Noygorod, où elle se jette dans le lac Ilpen, par la rive occidentale, après un cours extrêmement sinueux, d'environ 160 kilom.

CHÉLONÉ, nymphe de la mythologie grecque, qui fut changée en tortue dans une singulière circonstance. Jupiter, voulant célébrer ses noces avec Junon, résolut de les rendre aussi solennelles que possible; à cet effet, il envoya Mercure convier à cette fête les dieux, les hommes et les animaux, c'est-à-dire la création tout entière. Tous s'y rendirent, excepté la nymphe Chélone, qui se niaqua tout haut de ce mariage, et refusa nettement d'y aller. Mercure, qui était un serviteur zélé, s'étant aperçu de l'absence de la nymphe, se rendit dans sa maison tout bouillonnant de colère et d'indignation; comme la maison était sur le bord d'un fleuve, il y précipita la nymphe avec sa maison, et la changée en tortue, animal qui, depuis ce moment, est forcé de porter sa maison sur son dos; et comme, malgré cela, elle continuait ses railleries, il la condamna à un silence éternel. Depuis ce jour, la tortue est le symbole du silence.

CHÉLONÉE s. f. (ké-lo-né — du gr. *chêlonê*, tortue). Genre de tortues marines, dont la carapace est couverte d'une enveloppe cornée écailleuse, et dont plusieurs auteurs font une famille : C'est probablement à tort qu'on a voulu reconnaître entre les *chélonées* et les *manchots* un lien qui unit la classe des oiseaux à celle des reptiles. (P. Gervais.)

— Bot. Genre de plantes, de la famille des personées, tribu des digitales, comprenant environ six espèces, originaires du nord de l'Amérique. V. *GALANG* et *PEUTSIÉMON*. On dit aussi *CHÉLONÉ*.

— **Encycl.** Erpét. Les tortues de mer ou *chélonées* se reconnaissent à leur grande taille et à leurs membres complètement déprimés en forme de pattes ou de nageoires. Les doigts, enfermés dans la même membrane, ne peuvent exécuter les uns sur les autres aucun mouvement. La carapace est surbaissée, cordiforme. Les côtes, non élargies, sont soudées entre elles. Les narines sont surmontées d'une masse charnue, en forme de soupape, qui ferme ces ouvertures quand l'animal plonge sous l'eau. Le crâne et les membres sont recouverts par des écailles épidermiques.

Il y a quatre genres de *chélonées* : les *chélonées franches* ou *mydases*, les *chélonées imbriquées* ou *carapés*, les *chélonées caouannes* ou *thalassochélyes*, enfin les *chélonées sphargis* ou

luths. Dans le genre *mydase*, les plaques du disque sont au nombre de treize, le museau est court et arrondi. Il y a un ongle au premier doigt de chaque patte. L'espèce la plus importante du genre est la *chélone* ou *tortue franche* proprement dite. On la nomme aussi *tortue verte*, à cause des reflets verdâtres qui distinguent sa carapace. Sa longueur est de 2 mètres, sur 1 m. 50 de large, et elle pèse jusqu'à 400 kilogr. Elle habite la haute mer, et se tient dans les régions voisines de l'équateur. On la rencontre quelquefois à cinq ou six cents lieues de toutes côtes. A l'époque de la ponte, elle se rapproche des terres, afin de déposer ses œufs sur le rivage. La tortue franche pond deux fois par an, et le nombre total de ses œufs est de près de trois cents. Ces œufs sont un mets très-estimé. Aussitôt après l'éclosion, qui a lieu généralement au bout de trois semaines, les petits se dirigent vers la mer. La nourriture de cette espèce se compose d'herbes marines, surtout du fucus appelé *zostera marina*. La chair de la *chélone* franche est très-estimée; aussi lui fait-on un chasse active. Chaque année de nombreux vaisseaux vont pour la prendre jusque dans la mer des Indes, et sur certaines côtes on a établi des parcs destinés à la conserver. A terre, on s'empare de ces animaux en les retournant au moyen de barres de bois qu'on leur passe sous le ventre; c'est ce qu'on appelle *varrer les tortues*. Une fois sur le dos, elles ne peuvent plus se remettre sur leurs pattes. Dans la haute mer, on les prend, surtout lorsqu'elles sont endormies, en leur passant un nœud coulant au cou.

Le genre *carapés* n'a qu'une seule espèce. On le reconnaît aux plaques cornées de la carapace, qui se prolongent en arrière les unes au-dessus des autres, et se recouvrent comme les tuiles d'un toit. Les plaques du disque sont au nombre de quinze. Le museau est long, comprimé. Il y a deux ongles à chaque patte. Le carapés est beaucoup plus petit que la *chélone* franche; il se nourrit surtout de plantes marines, mais il recherche aussi les crustacés, les mollusques et les petits poissons. Sa chair est mauvaise, et même, dit-on, très-malsaine; ses œufs, au contraire, sont très-délicats. Mais le plus important produit du carapés est sans contredit son écaille, la plus belle que l'on connaisse. Ce chélonien vit dans les mers des Indes, et s'avance jusque sur les côtes de Guinée.

Le genre *thalassochélyes* est caractérisé par les plaques du disque non imbriquées et par les mâchoires légèrement recourbées l'une vers l'autre à leur extrémité. Il se compose de deux espèces, la *chélone caouanne* et la *chélone de Dussumier*. La caouanne a deux ongles à chaque patte; sa carapace est un peu allongée, de couleur brune ou marron foncé. La longueur totale de son corps varie de 1 m. 50 à 1 m. 80 et son poids de 150 à 200 kilogr. Cette espèce habite la Méditerranée et l'Océan Atlantique; elle vient quelquefois jusque sur les côtes de France et d'Angleterre. Elle est très-vorace; son écaille est peu estimée, mais sa graisse peut s'employer utilement pour l'éclairage.

La *chélone de Dussumier* a la carapace élargie et un seul doigt à chaque patte. Elle habite les mers de la Chine, et se trouve fréquemment sur les côtes du Malabar ou de l'Abyssinie.

Le genre *sphargis* a été créé pour une grande espèce dont le test n'a point d'écailles. On la nomme quelquefois *tortue luth*, à cause de la forme de sa carapace. Elle vit dans la mer des Indes et dans l'Océan Atlantique méridional; on la trouve même quelquefois dans la Méditerranée, près de Gênes, et à l'embouchure de la Loire. Cette espèce peut atteindre la longueur de 2 mètres; sa chair est bonne à manger.

CHÉLONIDE adj. (ké-lo-ni-de — rad. *chêlonie*). Entom. Qui ressemble à une chélone.

— s. m. pl. Tribu de lépidoptères nocturnes ayant pour type le genre *chélone* : Toutes les chenilles des *chélonides* sont plus ou moins velues, courent très-vite, sont polyphages pour la plupart, et se changent en chrysalides dans des coques de soie d'un tissu lâche et mince, dans des feuilles ou dans la mousse. (Dupongéhet.)

CHÉLONIDE, fille de Léopidas. V. *CHÉLONIS*.

CHÉLONIE s. f. (ké-lo-ni — du gr. *chêlonê*, tortue). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes connus sous le nom vulgaire d'écailles.

CHÉLONIE, IENNE adj. (ké-lo-ni-ên — du gr. *chêlus*, *chêlonê*, tortue, auquel répond régulièrement l'ancien slave *jelut*, russe *jelut*, polonais *zohut*, bohémien *zêto*. On sait, en effet, que le *j* et le *z* lithuanien et slave sont les équivalents du *ch* grec, qui répond lui-même à l'a sanscrit et au *z* zend. Comme on est conduit de part et d'autre à une racine sanscrita *hât*, il est probable que tous ces noms de la tortue se lient au sanscrit *hât*, eau, védique *hara*, de la racine *har*, porter, avec des suffixes qui leur donnent le sens d'aquatique. On pourrait toutefois les rattacher directement à *har*, et voir dans la tortue l'animal qui porte sa maison). Erpét. Qui ressemble à la tortue.

— s. m. pl. Ordre de la classe des reptiles, comprenant les animaux connus vulgairement sous le nom de tortues. Dans un autre système, Classe d'animaux vertébrés, qui prend rang entre les reptiles et les poissons : Tous les *chélonides* mangent du blé, et leurs

mâchoires sont garnies d'un étui corné en forme de bec. (P. Gervais.)

— **Encycl.** Des trois ordres composant la classe des reptiles, celui des *chéloniens* est sans contredit le plus naturel et le mieux caractérisé. Les espèces qui le composent, plus connues sous le nom vulgaire de *tortues*, sont des animaux quadrupèdes à corps court, globuleux, revêtu d'une enveloppe plus ou moins solide, formant pour le tronc une espèce de test ou double bouchier sous lequel la tête et les extrémités peuvent être rétractées en tout ou en partie. La nature de cette cuirasse varie considérablement selon les espèces; presque toujours elle est solide et recouverte d'écailles à l'extérieur; parfois, au contraire, elle a la consistance du cuir. Le test, lorsqu'il a acquis son entier développement, constitue une arme défensive très-puissante, qui sert à protéger les *chéloniens* contre leurs nombreux ennemis; il se compose de deux pièces réunies par leurs bords. Celle qui se trouve à la partie supérieure du corps porte le nom de *carapace*; elle résulte de la réunion des côtes et des vertèbres dorsales. La pièce inférieure, nommée *plastron*, représente le sternum. Les vertèbres dorsales, devenues immobiles, portent chacune une paire de côtes; mais ces côtes s'élargissent ordinairement au point de se toucher et de s'articuler entre elles par des sutures. Elles forment ainsi huit paires, lesquelles, soudées ensemble, constituent la carapace. Les pièces marginales, qui s'articulent avec l'extrémité des côtes, représentent la portion sternale de ces os, portion que l'on trouve complètement ossifiée chez les oiseaux, mais qui reste cartilagineuse chez tous les mammifères. Le sternum, qui recouvre la face inférieure du corps, est plat chez la femelle et concave chez le mâle.

Comme on l'a vu plus haut, la partie extérieure du test est presque toujours revêtue de lames cornées ou d'écailles. Ces lames ont reçu des noms particuliers, en raison de la position qu'elles occupent sur le test. Celles du disque ou du centre sont au nombre de treize ou quinze; elles se trouvent disposées sur trois rangées longitudinales, dont la moyenne est appelée *vertébrale*, parce qu'elle correspond à l'épine du dos, tandis qu'on nomme *costales* les deux autres, parce qu'elles sont supportées par les côtes. On donne le nom de plaques marginales à celles qui garnissent le pourtour de la carapace. On les distingue, suivant les régions qu'elles occupent, en nuchales, collaires, brachiales, pectorales, fémorales et caudales; on en compte vingt-quatre ou vingt-cinq, selon que la nuchale manque ou ne manque pas; et que la caudale est simple ou double. Les points par lesquels le plastron s'unit à la carapace prennent le nom d'ailes; et les plaques qui les recouvrent s'appellent *axillaires* si elles sont placées sur le devant, *inguinales* si elles sont placées à l'arrière. Les écailles du plastron ont aussi leurs noms particuliers; elles se divisent par paires en guilaires, pectorales, humérales, abdominales, fémorales et anales. Il y a donc douze écailles sternales, auxquelles, dans certains cas, il s'en joint une treizième dont la place est constamment entre les guilaires.

Il résulte de la contexture ogssuse des *chélonées* que leurs seules vertèbres mobiles sont celles du cou et de la queue. De plus, la carapace et le plastron n'étant recouverts que par la peau ordinaire écailleuse, l'omoplate, les muscles des bras et du cou, les os du bassin et tous les muscles des cuisses, sont attachés sous les côtes et sous l'épine, contrairement à ce qu'on observe chez les autres animaux. C'est cette particularité qui a fait dire à Cuvier que la tortue mérite le nom d'*animal retourné*. Les vertèbres cervicales, au nombre de huit, sont très-mobiles. Elles sont articulées entre elles à peu près de la même façon que chez les oiseaux. Leurs surfaces articulaires sont alternativement convexes et concaves, au lieu d'être planes comme chez les mammifères. La tête est très-petite, comparativement au reste du corps, et le crâne est petit comparativement à la tête. Les mâchoires ont une force extrême; la supérieure est immobile; l'inférieure, composée de six pièces osseuses de chaque côté, est supportée par l'os tympanique. Elle offre en outre cela de remarquable que, ses deux branches étant de bonne heure fortement soudées ensemble, il en résulte que la bouche ne peut pas se dilater comme chez un grand nombre de reptiles. C'est par un seul condyle divisé en deux, comme chez les batraciens, que la tête s'articule avec la première vertèbre vertébrale. Bien que le cou soit sujet à varier en longueur, le nombre des vertèbres qui le composent est toujours de huit. Dans les espèces dont le diamètre vertical de la tête se trouve être à peu près le même que le diamètre transversal, les yeux sont latéraux; chez celles, au contraire, qui ont le crâne très-déprimé, ils sont horizontaux. Ces yeux sont toujours munis de trois paupières, deux extérieures agissant verticalement, et une intérieure, qui glisse d'avant en arrière; à en juger par la structure de leur langue, qui est toujours très-épaisse, fort mobile, souvent papilleuse et munie d'un grand nombre de petits plus fort sinués, les *chéloniens* doivent être plus aptes que les autres reptiles à discerner les saveurs; d'ailleurs, ils mâchent réellement leur nourriture, ce que l'on n'observe chez aucun de ces derniers. Ces animaux savent très-bien apprécier les sons, bien

qu'aucun d'eux ne présente de tympan extérieur. Quant au toucher, il n'existe qu'à un très-faible degré, et l'odorat est également fort obtus. En général, l'oesophage est assez long; dans quelques espèces, ses parois internes sont hérissées d'épines cartilagineuses ayant leur pointe dirigée en arrière, pour empêcher, pense-t-on, le retour des matières alimentaires dans la bouche, quand l'estomac se contracte sur elles. L'estomac ne paraît différer du reste de l'intestin qu'en ce qu'il est situé en travers, et légèrement dilaté. L'intestin, privé de coccyx, est d'une longueur médiocre; il vient se terminer dans le cloaque, où aboutissent aussi les organes génitaux, les bourses anales et le méat urinaire de la vessie. La circulation offre cela de particulier chez les *chéloniens* que le ventricule du cœur est imparfaitement divisé en deux chambres communiquant entre elles, d'où résulte un mélange plus ou moins complet du sang veineux et du sang artériel. La respiration s'opère par une espèce de déglutition; l'animal, tout en tenant les mâchoires bien fermées, abaisse et élève tour à tour l'os hyoïde; par le premier mouvement, l'air est introduit dans les narines, et, la langue fermant ensuite l'ouverture de celles-ci, le deuxième mouvement contraint l'air à pénétrer dans le poulmon. Les *chéloniens* n'ont pas de dents, mais leurs mâchoires sont, en général, revêtues d'une enveloppe cornée très-solide et à bords tranchants. Les muscles moteurs de la mâchoire inférieure ont une telle puissance, que lorsqu'un de ces animaux saisit quelque chose avec sa bouche, il est très-difficile de lui faire lâcher prise. A une seule exception près, on compte toujours cinq doigts à chaque pied, mais le nombre des ongles varie de trois à cinq. Les doigts sont peu mobiles, et, en général, peu distincts à l'extérieur. La queue des *chéloniens* est ordinairement courte; cependant il arrive quelquefois qu'elle égale presque le corps en longueur. Chez certaines espèces, elle est surmontée de crêtes-écailles et légèrement comprimée; mais chez la plupart elle est simple et arrondie. Parfois elle se termine par une sorte d'ergot qui en embotte la pointe. La plupart des *chéloniens* sont muets; le seul son qu'ils produisent est un léger sifflement analogue à celui des serpents. Quelques auteurs prétendent que certaines espèces ont un véritable cri, mais on n'a point à cet égard de renseignements positifs.

La fécondation des *chéloniens* n'a généralement lieu qu'une fois dans l'année. Les mâles sont, en général, plus petits que les femelles; leur organe genital est simple, cylindrique, légèrement renflé à son extrémité; il présente, le long de sa partie supérieure, un sillon dans lequel coule la liqueur séminale, et dont les bords se rapprochent probablement dans l'acte de l'accouplement, pour former un canal complet. Long, pyriforme, sillonné comme la verge du mâle et rentré comme elle, hors le temps du rut, dans la portion du cloaque qui reçoit les orifices de la vessie, des uretères et des oviductes, le clitoris de la femelle est situé à la partie inférieure du vestibule commun, près de son entrée. L'accouplement se fait à la manière des mammifères. Quoique vivant ordinairement isolés, les *chéloniens* se réunissent parfois en assez grand nombre, lorsque le besoin de rapports sexuels se fait sentir. Les mâles montrent, à cette époque, une ardeur dont on ne pourrait que difficilement les croire capables. De lents, d'apathiques qu'ils étaient, ils deviennent vifs, agiles, et se disputent avec une sorte de fureur la possession des femelles. Les œufs sont parfaitement sphériques, à enveloppe soignée membraneuse et coriace, quelquefois solide et calcaire. La femelle les dépose sur le sable, et laisse à la chaleur solaire le soin de les faire éclore. Lors de la ponte, le fœtus est déjà formé, et, après l'éclosion, l'animal possède la forme qu'il gardera toute sa vie.

Les *chéloniens* se nourrissent surtout de matières végétales; néanmoins, certaines espèces recherchent les insectes et les petits mollusques. La vie de ces animaux est longue et tenace; on en cite qui auraient vécu plus de deux siècles. Cuvier affirme qu'on en a vu se mouvoir sans tête pendant plusieurs semaines. Il leur faut très-peu de nourriture; ils peuvent passer sans manger des mois et même des années.

Après les crocodiles et les boas, c'est chez les *chéloniens* qu'on rencontre les plus grands reptiles. On en a vu de 2 m. de long et du poids de 400 kilogr. On en compte environ 200 espèces actuellement vivantes. La plupart habitent les régions chaudes du globe; celles qui vivent dans des climats tempérés s'engourdissent aux approches de l'hiver. Il n'y en a aucune de malfaisante, et beaucoup d'entre elles ont un emploi précieux dans l'économie domestique par leur chair ou leurs œufs, et dans l'industrie par l'écaille qu'on retire de leur test.

On divise les *chéloniens* en quatre familles, établies soit d'après les modifications qu'éprouvent les membres, soit suivant les lieux qu'habitent les espèces; ce sont : les *chéloniens terrestres* ou *chessives*; les *chéloniens des marais*, *élodytes* ou *émydes*; les *chéloniens fluviatiles* ou *potamites*; enfin les *chéloniens de mer*, autrement dits *chélonées* ou *thalassites*.

CHÉLONIS, CHÉLONIDE ou **CHÉLONIS**, fille de l'immortel soleil des Thermopyles, du roi de Lacédémone Léonidas, fut mariée à un citoyen

puissant de la cité de Sparte nommé Cléombrote. Celui-ci, ayant soulevé les Lacédémoniens contre son beau-père, fut porté au trône, tandis que Léonidas, pour échapper aux fureurs des factions, dut se réfugier dans un temple, lieu sacré d'asile. De l'embarras dans lequel elle se trouvait, placée entre son père et son mari, Chélonis, dit Bayle, se retira en héroïne de roman, et d'une façon qui mérite d'être rapportée. Au lieu de s'attacher à la fortune du nouveau roi, elle se réfugia auprès de son père, le vaincu, puis le suivit à Tégée, lieu d'exil qui lui avait été désigné par les Lacédémoniens.

Mais Léonidas avait laissé des partisans à Sparte. A leur tour, ceux-ci chassent Cléombrote et rappellent son beau-père. Chélonis alors abandonne son père, qui n'a plus besoin d'elle, et court vers son mari, à son tour vaincu, disgracié. Le roi de Lacédémone, qui retrouvait un trône, mais qui perdait sa fille, se souvint de la conduite perfide de son gendre, et le poursuivit jusqu'au lieu où, à son tour, il s'était réfugié. Mais la femme de Cléombrote défendit son époux par des mots pleins de larmes, pleins d'éloquence, pleins de sagesse surtout : « Si mon mari, disait-elle, avait eu quelques raisons précieuses de vous ôter la couronne, je les réclame, je portai témoignage contre lui, en le quittant pour vous suivre ; mais si vous le faites mourir, ne montrerez-vous pas qu'il est excusable ? N'apprendrez-vous pas au monde qu'un royaume est quelque chose de si grand et de si digne de nos vœux, que l'on doit, pour se l'assurer, répandre le sang de son gendre et ne tenir aucun compte de la vie de ses propres enfants ? » Et Chélonis se jeta aux pieds de son père, lui jurant qu'elle mourrait à son tour et ses enfants aussi, après leur père, si la vie de son mari ne lui était pas accordée. Devant les larmes de son enfant, le rude soldat de Lacédémone, qui devait, avec une poignée de braves, être la première armure contre laquelle allaient venir se briser les coups des Perses, Léonidas s'attendrit et pardonna à Cléombrote.

CHELONISQUE s. m. (ké-lo-ni-ske — du gr. *chelônê*, tortue). Mamm. Nom que l'on donne quelquefois aux tatous, genre d'édentés qui ont quelque ressemblance de forme avec les tortues.

CHELONITE s. f. (ké-lo-ni-te — du gr. *chelônê*, tortue). Erpét. Nom générique des tortues d'eau douce. Il Genre de tortues fossiles.

— s. m. pl. Entom. Groupe de la tribu des bombycites, appelé aussi chélonides.

CHELONIUM s. m. (ké-lo-ni-omm — gr. *cheilonion*, de *chélo*, pince). Crampion ou collier qui portait l'essieu d'un véhicule destiné au transport des lourds fardeaux, et d'une autre machine qui servait à élever des fardeaux. Il Pièce d'une catapulte.

CHELONODÈME s. m. (ké-lo-no-dè-me — du gr. *chelônê*, tortue; *dema*, corps). Entom. Genre de coléoptères carabiques, comprenant quatre espèces brésiliennes.

CHELONOGAPHE s. m. (ké-lo-no-gra-fe du gr. *chelônê*, tortue; *graphô*, je décris). Didact. Naturaliste qui s'occupe particulièrement des tortues.

CHELONOGRAPHIE s. f. (ké-lo-no-gra-fi — du gr. *chelônê*, tortue; *graphô*, je décris). Didact. Description des tortues, histoire des tortues.

CHELONOPHAGE adj. (ké-lo-no-fa-je — du gr. *chelônê*, tortue; *phagô*, je mange). Qui mange des tortues. Se dit des peuples et des animaux qui se nourrissent de tortues.

— Substantif. : On prétend qu'il existait des chélonophages sur les bords de la mer Rouge.

CHELONURE s. f. (ké-lo-nu-re — du gr. *chelônê*, tortue; *oura*, queue). Erpét. Syn. d'EMYSAUR.

CHELOPODE adj. (ké-lo-po-de — du gr. *chélo*, pince; *pous*, pied). Mamm. Qui a les pieds armés d'ongles crochus.

— s. m. Nom donné par quelques auteurs à l'ordre des carnassiers.

— Erpét. Famille de reptiles sauriens. Syn. de CAMELEONIENS.

— Encycl. Le nom de *chélopo* s'emploie, ainsi que celui de caméléonien, pour désigner un groupe de reptiles, dont la principale espèce, le caméléon vulgaire, est depuis longtemps célèbre pour les fables auxquelles elle a donné lieu. V. CAMELÉON. Les *chélopo* sont des lézards à corps comprimé, soutenu par quatre membres allongés, qui ont un remarquable rapport de structure avec les pattes des perroquets. En effet, de même que chez ces oiseaux, leurs doigts sont disposés en deux faisceaux opposables. Ces doigts, arrondis, presque égaux, réunis par la peau jusqu'à la base de la phalange onguéale, sont au nombre de cinq à chaque pied, deux en dehors, et trois en dedans aux membres antérieurs, et trois en dehors, deux en dedans aux membres postérieurs. La tête est quadrangulaire, légèrement aplatie de droite à gauche, surmontée de crêtes sourcilières et occipitales plus ou moins saillantes. Comme le cou est très-court, la tête paraît portée sur les épaules. Il n'y a ni conduit auditif externe ni membrane du tympan. Les narines sont percées dans l'épaisseur des os maxillaires, et s'ouvrent en dehors sur les côtés du museau. Les yeux offrent cette particularité remarquable, qu'ils peuvent se mouvoir indépendamment l'un de l'autre, et se di-

riger en sens opposé. Une paupière unique, offrant une fente très-petite à sa partie centrale, recouvre presque en entier le globe oculaire, qui est d'un grand diamètre. Ces reptiles ont la faculté de gonfler leur gorge d'une manière plus ou moins prononcée. Tous ont le dos arqué; la plupart y laissent voir un rang de dentelures, qui se prolongent dans certains cas jusque sur la queue. Certaines espèces offrent une ligne d'écaillures pointues, sur la région moyenne et longitudinale de la partie antérieure du corps. Il en est sous la gorge desquels pendent des appendices cutanés, dont le développement est parfois considérable. La queue est susceptible de s'enrouler dans sa partie inférieure; elle est, comme on dit, *préhensible*; cette queue, à peu près arrondie, forme environ la moitié de la longueur totale de l'animal. La peau n'est pas protégée, comme celle de la plupart des sauriens, par des écailles apiales et placées en recouvrement les unes sur les autres; ce sont, au contraire, des grains squameux, juxtaposés, arrondis, qui couvrent toute la surface, excepté la région occipitale, où il existe de petites plaques polygonales, prenant parfois une apparence tuberculeuse. On sait que beaucoup de reptiles peuvent changer de couleur à volonté, mais aucun d'eux ne jouit de cette faculté à un aussi haut degré que les *chélopo*. V. CAMELÉON. La particularité la plus notable que présente le squelette des *chélopo* est la grandeur des orbites, séparées l'une de l'autre par une simple cloison membraneuse; l'immobilité presque complète des vertèbres du cou; la présence de côtes attachées sur les vertèbres cervicales, à partir de la quatrième; la réunion des côtes dorsales entre elles, sans intermédiaires, sous la partie inférieure du corps. Les *chélopo* ont la bouche largement fendue. Ils manquent de dents au palais, mais ils en ont un grand nombre de petites fortement implantées sur les bords des mâchoires. La langue est aussi singulière par sa forme que par l'usage auquel elle est destinée : elle remplit deux fonctions, car, en même temps qu'elle sert à la perception des saveurs, elle est employée à la préhension des aliments. L'animal peut l'étendre à plusieurs pouces hors de sa bouche, et la faire rentrer avec une vitesse extraordinaire. Dans l'état de repos, cette langue occupe l'espace compris entre les branches du maxillaire inférieur, et ressemble alors à une masse charnue et visqueuse; mais lorsqu'elle est distendue, on remarque que son extrémité est une espèce de tubercule ellipsoïdal, épais, mou, ayant son bord antérieur libre et entier, ses parties moyennes légèrement enfoncées en entonnoir, et la postérieure rétrécie en une sorte d'éperon. Cette portion tuberculeuse, qui est réellement le corps de la langue, est supportée par un tube membraneux susceptible de se plisser en anneaux. C'est au moyen de ces tubercules, dont le bord antérieur et la pointe postérieure ont la faculté de se rapprocher l'un de l'autre comme deux lèvres, que les *chélopo* saisissent les insectes, retenus en outre à la surface de l'organe par une bave visqueuse dont il est enduit. Les pommons sont deux grandes poches vésiculeuses, garnies en arrière de longs appendices ayant quelque analogie avec les sacs à air des oiseaux.

La reproduction se fait de la même manière que chez la plupart des sauriens. L'organe génital mâle est double. Les femelles pondent de petits œufs arrondis, qu'elles enfouissent dans le sable.

Ces reptiles semblent être, parmi les sauriens, les analogues des paresseux ou bradypes, parmi les mammifères : ils sont, comme ces derniers, d'une lenteur extrême, et passent souvent des journées entières sur la même branche, sans bouger. Ils ne vivent d'ailleurs que sur les arbres. On en connaît quatorze ou quinze espèces, toutes originaires de l'ancien monde.

CHELOSSE s. m. (che-lo-sè). Nom donné, dans quelques départements, aux fruits du prunellier ou épine noire.

CHELOSTOME s. m. (ké-lo-sto-me — du gr. *chélo*, pince; *stoma*, bouche). Entom. Genre d'hyménoptères mellifères, comprenant une seule espèce, qui est propre à l'Europe.

CHELOUP s. m. (che-lou). Mar. Petit navire caboteur.

CHELSEA, ville et paroisse d'Angleterre, comté de Middlesex, à l'O. de Londres, dont elle forme un faubourg, sur la rive gauche de la Tamise, vis-à-vis de Battersea; 40,200 hab. Hôtel royal des invalides, fondé en 1682 par Charles II, continué par Jacques II, et terminé par Guillaume et Marie, en 1692; maison royale d'éducation d'orphelins militaires, fondée en 1801 par le duc d'York; jardin botanique remarquable; ancienne église dans laquelle on voit le tombeau de Thomas Morus et celui de Hans Sloane. Beau pont de bois sur la Tamise.

CHELTENHAM, ville d'Angleterre, comté et à 14 kilom. N.-E. de Gloucester, sur la Chelt, petit affluent de la Severn, à 140 kilom. N.-O. de Londres, au pied des montagnes de Cotswold. En 1801, elle avait 3,000 hab.; en 1848, 31,500, et actuellement 42,000. Belle église moderne; théâtre. Belles promenades dans les environs. Cette ville doit son rapide développement à la salubrité de son climat, et surtout aux propriétés médicinales de ses

eaux, mises à la mode par George III, et qui attirent annuellement 12 à 15,000 baigneurs. Ces eaux sont froides ou thermales, chlorurées et sulfatées, sodiques ou chlorurées et sulfatées magnésiennes. Elles sont connues depuis 1716. Elles émergent par neuf sources principales du lias sur lequel est bâtie la ville. Leur température varie de 7° à 19° 5.

CHELUB s. m. (ché-lubb). Astron. Nom arabe de la constellation de Persée.

CHELUM. V. DJELEM.

CHELURE s. f. (ké-lu-re — du gr. *chélo*, pince; *oura*, queue). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, dont l'abdomen se termine par une pince aiguë.

CHELVA, ville d'Espagne, province et à 60 kilom. N.-O. de Valence, sur la petite rivière de son nom, affluent du Guadalaviar; 5,700 hab. Filatures de soie; commerce de blé, vins, miel, soies. Belle église paroissiale; ruines d'un aqueduc romain.

CHELÉY-D'APCHER (SAINT), bourg de France (Lozère), ch.-l. de canton, arrond. et à 35 kil. N. de Marvejols, au milieu des montagnes, sur la petite rivière de Chapouillet; pop. aggl. 1,432 hab.—pop. tot. 1,916 hab. Fabriques de cadis, serges, toiles; filatures de laine et de coton, parchemineries, tanneries, minoterie, teintureries. Commerce de grains, bestiaux, serges et cadis. Dans les environs, sources d'eaux minérales. Sur le point le plus élevé de la montagne où le bourg est bâti se trouvent plusieurs pierres branlantes de diverses dimensions.

CHELÉY-D'AUBRAC (SAINT), bourg de France (Aveyron), ch.-l. de canton, arrond. et à 20 kil. N.-E. d'Espalion, sur un petit affluent du Lot; pop. aggl. 530 hab.—pop. tot. 1,809 hab. Fabrique de cadis et de flanelle; commerce de bestiaux. Au hameau d'Aubrac, on voit les ruines de l'hôpital de Notre-Dame des Pauvres, fondé en 1120; il n'en reste que la grande tour, veuve de sa couronne de machicoulis, quelques salles et l'église, monument historique, du style byzantin, qui conserve encore quelques débris d'un magnifique jubé.

CHELÉYDE s. f. (ké-li-de — gr. *kelus*, tortue). Erpét. Genre de tortues aquatiques, de la famille des émydes ou tortues d'eau douce, comprenant une ou deux espèces propres à l'Amérique du Sud: *La chélyde matamoras porte deux barbillons charnus au menton*. (P. Gervais.)

— Encycl. Ce genre de tortues, formé aux dépens des émydes, ne comprend qu'une seule espèce, connue sous les noms vulgaires de *matamoras* et de *tortue à gueule*. Elle a la tête très-aplatie, large et triangulaire, la bouche largement fendue et arrondie en avant, les mâchoires peu épaisses, le menton muni de deux barbillons charnus, et le cou garni de quelques appendices cutanés assez longs. Cette tortue habite les marais de la Guyane et du Brésil, où elle acquiert jusqu'à 1 mètre de longueur. Son aspect a quelque chose de hideux; mais sa chair est estimée. Un individu femelle s'est reproduit à la ménagerie du Jardin des plantes.

CHELÉYDOÏDE adj. (ké-li-do-i-de — de *chélyde*, et du gr. *eidos*, aspect). Erpét. Qui ressemble à une chélyde.

— s. m. pl. Tribu de la famille des émydes, composée du seul genre chélyde. Il On dit aussi CHELYDINS.

CHELÉYDRE s. f. (ké-li-dre — du gr. *kelus*, tortue; *udôr*, eau). Erpét. Genre de tortues, de la famille des émydes ou tortues d'eau douce. Il Ancien nom d'une espèce de serpent aquatique.

CHELYMORPHE ou **CHELIMORPHE** s. m. (ké-li-mor-phe — du gr. *kelus*, tortue; *morphe*, forme). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des chrysomélides et de la tribu des cassidaires.

CHELYS s. f. (ké-liss — gr. *kelus*, tortue, les premières lettres ayant été, dit-on, fabriquées avec des carapaces de tortue). Antiq. gr. Lyre moins grande que le barbiton.

CHEMAGE s. m. (che-ma-je—rad. *chemin*). Féod. Droit que l'on payait aux seigneurs pour passer avec des voitures sur certains chemins.

CHEMAINER v. n. ou intr. (che-mè-né). Forme ancienne du mot CHEMINER.

CHEMAZÉ, bourg et commune de France (Mayenne), canton, arrond. et à 7 kilom. S.-O. de Château-Gontier; 1,818 hab. Cette commune renferme le joli château de Saint-Ouen, dont le corps de logis principal offre un magnifique spécimen du genre gothique arabeque; c'est le centre de l'édifice, contrastant, par sa légèreté, avec la chapelle qui le flanque à droite, et le pavillon qui le termine à gauche. Les arènes de France, accolées à celles de Bretagne, se trouvent sur la principale entrée; une des chambres porte encore le nom de chambre à coucher de la reine Anne, à qui la construction de cet édifice est attribuée.

CHEMBALIS s. m. (chan-ba-li). Comm. Sorte de cuir du Levant.

CHEMBEL s. m. (chain-bèl). Tournoi. Il Vieux mot.

CHEMBELER v. n. ou intr. (chain-be-lé —

rad. *chembel*). Assister ou prendre part à un tournoi. Il Vieux mot.

CHEMBÈS, roi d'Egypte. V. CHÉOPS.

CHEMÈ s. f. (chè-me — gr. *chemê*). Antiq. gr. Nom donné par les Athéniens à deux mesures de capacité, dont l'une, la grande chême, valait environ 2 millilitres, et l'autre, dite petite chême, la moitié de la précédente.

CHEMEN. Bon ange ayant, d'après les démonologies, pour mission spéciale de veiller sur les hommes.

CHEMER (SE) v. pron. (chè-mé — du bas lat. *semare*, mutiler). Maigrir, devenir étique. Comme un enfant, de douleur il se *chème*.

RÉGNIER-DESMARETS.

Il N'est plus usité que dans quelques départements.

CHEMÉRAGE s. m. (che-mé-ra-je — rad. *chemier*). Féod. Privilège du droit d'almesse en vertu duquel les pûnés tenaient de l'ainé leur part de fief en hommage.

CHEMERINE s. f. (ké-me-ri-ne — du gr. *cheimerinos*, d'hiver). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, comprenant une seule espèce de la Corse et de la Provence, qui ne se montre qu'en janvier ou en février.

CHEMIKA (Dmitri-Jourévitch), usurpateur russe, mort en 1453. Il était cousin de Vassili III, grand-duc de Moscovie. Rempli d'ambition et désirant venger son frère, à qui Vassili avait fait crever les yeux, il s'allia avec les Tartares, qui envahirent la Moscovie, prirent Nijni-Novgorod, battirent Vassili et le firent prisonnier. Devenu maître du grand-duché, Chemiaka enferma le prince détrôné à Ouglitch, après l'avoir privé de la vue, et gouverna avec tant d'injustice et de cruauté, qu'il suscita un mécontentement général. Espérant conjurer l'orage en se montrant généreux envers Vassili, il lui rendit la liberté, et lui donna, à titre de fief, la ville de Volga; mais celui-ci s'allia aussitôt avec le prince de Tver et avec les Tartares, reprit Moscou (1447) et remonta sur le trône. Chemiaka se soumit d'abord, puis s'efforça de recommencer la guerre civile; mais il fut battu à Halitch (1450), et se réfugia à Novgorod, où il mourut empoisonné.

CHEMIATRIE s. f. (che-mi-a-tri). Syn. de CHIMIATRIE.

CHEMIER s. m. (che-mié — du lat. *caput*, cou, et de *manus*, chef de la maison). Féod. Nom que portait l'ainé d'une famille noble qui avait le privilège du droit de chemerage. Il Dans les anciennes coutumes, ce mot est écrit CHEMEZ.

CHEMILLÉ, ville de France (Maine-et-Loire), ch.-l. de canton, arrond. et à 22 kilom. N.-E. de Cholet, sur la rivière d'Ironne; pop. aggl. 3,058 hab.—pop. tot. 4,414 hab. Carrieres de moellon, papeterie, blanchisseries, teintureries, filatures, tissage de toiles pour la fabrique de Cholet. Commerce de tissus, bestiaux, denrées, engrais. L'église Notre-Dame, édifiée du xii^e et du xiii^e siècle, réparée au xvi^e, est surmontée d'un clocher, un des plus beaux types de l'art romano-byzantin qui possède l'Anjou. Chemillé renferme aussi les ruines de l'église Saint-Léonard; incendie pendant les guerres de la Vendée. C'est à peu de distance de cette ville, au château de Soucheau, que fut pris le général vendéen Stofflet, ainsi que ses deux aides de camp, avec lesquels il fut conduit à Angers, traduit devant le conseil de guerre et fusillé.

CHEMIN s. m. (che-main—bas lat. *caminus*, du cell. *camen*, formé de *cam*, pas). Voie de terre, terrain préparé ou direction suivie pour aller par terre d'un lieu à un autre : *C'est un chemin pierreux, raboteux, fangeux. Prendre le bon, le mauvais chemin. Se tromper de chemin. Tracer, ouvrir, construire un chemin. Le chemin qui va de Paris à Bordeaux.*

Il suivait, tout pensif, le chemin de Myécènes.

RACINE.

Ah! les affreux chemins et le maudit pays!

GRESSET.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé, Et de tous les côtés au soleil exposé, Six forts chevaux tiraient un coche.

LA FONTAINE.

Il Voie quelconque pour aller d'un lieu à un autre : *Prendre son chemin par mer. Les rivières sont des chemins qui marchent et qui portent où l'on veut aller.* (Pasc.)

— Par ext. Distance qui sépare deux points; espace parcouru ou à parcourir pour aller d'un lieu à un autre : *La ligne droite est le plus court chemin entre deux points. Ce village est à mi-chemin de la ville. Il n'y a pas de chemin trop long à qui marche lentement et sans se presser.* (La Bruy.) *Un oiseau parcourt quatre fois plus de chemin que le quadrupède le plus agile.* (Buff.) *Tout chemin est assez court quand il conduit vers un ami.* (E. Souvestre.)

— Par anal. Voie, passage, issue : *Ce torrent s'est ouvert un chemin à travers la forêt.* (Acad.)

A peine adolescent, sur les Alpes sauvages, De rochers en rochers, je m'ouvrais des chemins.

V. HUGO.

— Fig. Succession de temps et d'accidents divers, suite de l'existence : *Sur le chemin de*

la vie, nous venons tous à la même place. (A. d'Houdetot.) Ne laissez pas croître l'herbe sur le CHEMIN de l'amitié. (Mme Geoffrin.)

Le monde est un chemin d'abîmes entouré.

J.-B. ROUSSEAU.

Je ne veux pas salir mes pieds dans ces chemins
Où s'embourbe en marchant le troupeau des humains.

LAMARTINE.

« Voie qui conduit à un but, moyen d'obtenir un résultat : Le CHEMIN de la gloire, de la fortune. Le CHEMIN de l'hôpital. L'Amour est de tous les dieux celui qui sait le mieux le CHEMIN du Parnasse. (Racine.) Le plus sûr CHEMIN de la gloire est toujours celui que montre la raison. (Louis XIV.) Les avarés ont trouvé le secret d'aller à leur perte par le CHEMIN le plus pénible. (La Bruy.) On n'arrive à la raison que par un chemin, et l'on s'en écarte par mille. (La Bruy.) Les passions des hommes sont autant de chemins ouverts pour aller à eux. (Vauven.) Un tour d'imagination peu hardi nous ouvre souvent des chemins pleins de lumière. (Vauven.) C'est lorsqu'on est très-avancé dans la route de la vie, que, regardant en arrière, on s'aperçoit que l'on s'est trompé de CHEMIN. (Frédéric II.) Le CHEMIN du vice est la lâcheté. (J.-J. Rouss.) Le malheur est le CHEMIN des grands talents, ou au moins celui des grandes vertus, qui leur sont bien préférables. (B. de St-P.) Un ouvrage qu'on fait est un CHEMIN qu'on suit pour arriver à un terme. (Condill.) Celui qui prend sa conscience pour guide s'égara difficilement de son CHEMIN. (Mme de Blessington.) Ce n'est pas le CHEMIN qu'il faut regarder, c'est le but. (E. de Gir.) Vice et misère, deux CHEMINS qui aboutissent à l'hôpital. (Descuret.) Toute éducation a l'inconvénient de conduire les esprits par des CHEMINS déjà fréquentés. (J. Simon.)

Tout doit tendre au bon sens; mais, pour y parvenir, Le chemin est glissant et pénible à tenir.

BOILEAU.

Par les présents s'aplanit tout chemin.

LA FONTAINE.

On n'exécute pas tout ce qu'on se propose,
Et le chemin est long du projet à la chose.

MOLIÈRE.

On rencontre sa destinée

Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

LA FONTAINE.

Le bonheur est le but où tout mortel aspire,
Et le chemin des mœurs peut seul nous y conduire.

DUCLIS.

Le chemin brillant,

Mais sanglant de la gloire,

Souvent mène à la mort

Plutôt qu'à la victoire.

DESFORGES.

Quel que soit le chemin, quel que soit l'avenir,
Le seul guide en ce monde est la main d'une amie.

A. DE MUSSET.

Sur l'autel idéal entretenez la flamme;
Guidez le peuple au bien par le chemin du beau.

TH. GAUTIER.

Mon ami, si tu crains de porter la besace,
Fais le métier des vers comme un métier fatal;
Qui prend le chemin du Parnasse,
Prend le chemin de l'hôpital.

(Almanach des Muses.)

— Souvent le complément du mot chemin, au lieu d'indiquer le but où l'on tend, le CHEMIN de la ville, le CHEMIN des honneurs, etc., désigne la voie que l'on suit : Prendre, pour aller à la ville, le chemin de la forêt. Le chemin de la flatterie est le plus sûr pour arriver au cœur.

Le chemin de l'honneur est encore le plus sûr.

DELAVILLE.

— Chemin battu, Chemin fréquenté, chemin dont le sol est foulé par les passants : Suivre le CHEMIN BATTU pour ne pas s'égarer. Fig. Routine, moyen banal ou vulgaire, voie généralement suivie : La médiocrité a besoin de suivre les CHEMINS BATTUS pour être supportable. Il faut marcher par des CHEMINS BATTUS. (La Bruy.)

— Chemin ferré, Chemin de gravois, dont le sol est tellement battu, tellement durci, qu'on le compare à du fer : Il ne faut pas confondre avec les chemins de fer les CHEMINS dits FERRÉS; ces derniers sont ceux dont le fond est ferme et pierreux, et où les roues des voitures n'enfoncent pas; ou les appelle vulgairement FERRÉS, parce que leur surface semble présenter la dureté du fer. (F. Tourneux.)

— Grand chemin, Grande voie de communication par terre.

Voit-on les loups brigands, comme nous inhumains,
Pour détrousser les loups courir les grands chemins?

BOILEAU.

Ces grands chemins, sûrs nuit et jour,

Sont ennuyeux comme un amour

Sans jalousie.

A. DE MUSSET.

Fig. Moyen direct et naturel, voie exempte de détours : L'instruction est à la fois le GRAND CHEMIN de la civilisation et le véhicule moral. (Havlin.) Croire sur parole est souvent commode en politique et en morale; mais, dans les arts, c'est le GRAND CHEMIN de l'ennui. (H. Beyle.)

— Grand chemin des vaches, Voie de terre, considérée comme la plus sûre : J'aime mieux suivre le GRAND CHEMIN DES VACHES que de m'embarquer. Fig. Voie ordinaire, usage commun : Le GRAND CHEMIN DES VACHES ne conduit qu'à la fortune.

— Voleur de grand chemin, Celui qui arrête

et dévalise les voyageurs sur les routes : La profession des voleurs de grand chemin est une des nombreuses industries que les chemins de fer mettent en souffrance. Un voleur de grand chemin fait gagner beaucoup d'argent à celui qui le dénonce. (Volt.)

— Chemins royaux, Ancien nom des grandes routes qui faisaient partie du domaine de la couronne, et qui furent plus tard appelées, selon les temps, routes royales, routes nationales, routes impériales. Chemins seigneuriaux, Chemins restés en possession des seigneurs hauts justiciers, comme ayant été démembrés de leurs domaines. Chemins vicomiers, Ceux dont le seigneur du lieu disposait en toute propriété. Chemins forains, Nom que l'on donnait aux chemins situés près de la porte d'une ville. Chemins vicinaux ou communaux, Ceux qui mettent en communication des communes voisines. Chemins ruraux, Ceux qui desservent le territoire ou une partie du territoire d'une commune. Chemin de déblai ou d'exploitation rurale, Chemin qui met en communication la ferme et les diverses parties du domaine.

— Chemin de traverse, Voie plus directe, mais moins fréquentée que le grand chemin : Prendre un CHEMIN DE TRAVERSE. Fig. Moyen détourné : Il y a pour arriver aux dignités ce qu'on appelle la grande voie ou le chemin battu; il y a le chemin détourné ou de TRAVERSE, qui est le plus court. (La Bruy.) La reconnaissance est un CHEMIN DE TRAVERSE qui mène bien vite à l'amour. (Th. Gaut.)

— Chemin de halage, Passage ménagé le long d'une rivière ou d'un canal pour les chevaux qui halent les bateaux.

— Chemin de fer, Voie de communication munie, dans toute sa longueur, de deux bandes de fer en saillie, sur lesquelles portent les roues des voitures; se dit spécialement de celles de ces voies où les voitures sont remorquées par des locomotives à vapeur : CHEMIN DE FER du Nord. CHEMINS DE FER italiens. Prendre le CHEMIN DE FER. Voyager en CHEMIN DE FER. Il n'y a plus de fédéralisme possible avec des CHEMINS DE FER. (Cormen.) Les CHEMINS DE FER semblent véritablement appelés à changer la face du globe. (Mich. Chev.) Les CHEMINS DE FER viennent à propos pour aider le genre humain à accomplir ses destinées les plus sublimes. (Mich. Chev.) Par les CHEMINS DE FER, une immense fusion des intérêts, des idées et des mœurs se prépare. (Mich. Chev.) On a remarqué que les entrepreneurs de CHEMINS DE FER sont beaucoup moins une source de richesses pour les entrepreneurs que pour l'Etat. (Proudh.) Le CHEMIN DE FER est l'expression insolente du mépris de la personnalité. (L. Veulliot.) Le CHEMIN DE FER est mieux qu'un moyen de transport; il est un destin. (E. Pelletan.) Les diligences n'ont pas vécu, un siècle; les CHEMINS DE FER vivront-ils davantage? (L.-J. Larcher.)

Tout est bien balayé sur vos chemins de fer.

[votre air.]

Tout est grand, tout est beau, mais on meurt dans

A. DE MUSSET.

— Se dit abusivement pour wagons, trains de chemin de fer : Monter en CHEMIN DE FER. Se trouver au départ du CHEMIN DE FER. Il nom donné à une sorte de sac de voyage adapté à une petite malle, et dont on se sert assez communément dans les voyages en chemins de fer : Oublier son CHEMIN DE FER en wagon.

— Chemin de fer atmosphérique, Celui dans lequel les voitures sont mues par l'air comprimé, quel que soit le mode d'action de cet agent : Le CHEMIN DE FER ATMOSPHÉRIQUE de Saint-Germain. Chemin de fer américain, Celui où les voitures sont traînées par des chevaux. Chemin de fer russe, Espèce de jeu dans lequel des voitures se meuvent sur un chemin de fer, le long d'un plan incliné.

— Chemin de velours, Chemin de fleurs, Voie facile, commode, agréable : Arriver au trône par un CHEMIN DE VELOURS.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.

LA FONTAINE.

Veut-on monter sur les célestes tours,

Chemin pierreux est grande réverie;

Escobar sait un chemin de velours.

LA FONTAINE.

— Chemin du cœur, Moyen de toucher une personne, de lui plaire, de s'en faire aimer : L'oreille est le CHEMIN DU CŒUR, et toujours le cœur l'est du reste. (Mme de Staël.)

Aricie a trouvé le chemin de son cœur.

RACINE.

— Chemin des écoliers, Chemin le plus long, parce que les écoliers ne se pressent généralement pas beaucoup d'arriver en classe :

Le chemin que j'aime en amour,

C'est le chemin des écoliers.

(Chanson.)

— Chemin du paradis, Chemin escarpé et fort étroit, où l'on ne va qu'un à un; se dit à cause des grandes difficultés que l'on trouve à faire son salut : La rue d'Enfer est un CHEMIN DE PARADIS; mais non, car on dit que le CHEMIN en est étroit et laborieux, et celle-ci est large et agréable. (Mme de Sév.)

— Se mettre en chemin, Partir, être parti pour se rendre à sa destination : Vous mettez-vous bientôt en chemin? Le roi est en chemin avec toute son armée. (Mme de Sév.)

Louise, une fleur à la main,
Avec Lisbeth, sa douce amie,
Un jour s'était mise en chemin.

MILLEVOTTE.

— Prendre le chemin de, Etre sur la voie de : PRENDRE LE CHEMIN DE la fortune, DE l'hôpital. Nous ne PRENONS qu'ère LE CHEMIN DE nous rendre sages. (Mol.) Celui qui sait attendre le bien qu'il souhaite ne PREND pas LE CHEMIN DE se désespérer. (La Bruy.)

— Passer son chemin, Continuer son chemin, ne pas s'arrêter; ne pas se mêler de ce qui se fait : Si l'on se querelle, PASSONS NOTRE CHEMIN et laissons faire.

Passes votre chemin, la fille, et m'en croyez.

LA FONTAINE.

— Aller son chemin, son droit chemin, Suivre sa route directement sans se détourner. Fig. Suivre sa ligne de conduite, sans se laisser détourner ou influencer : ALLEZ naturellement votre CHEMIN, et les hommes ne vous nuiront pas. (Fén.) Il va son grand chemin, Agir sans détour, sans arrière-pensée :

Nos pères, qui vivaient dans un siècle peu fin,

Ne voulaient qu'amour et simplesse,

Et sur le fait de la tendresse

Alaient toujours leur grand chemin.

LA FARE.

— Aller son petit chemin, son petit bonhomme de chemin, Poursuivre son but sans bruit, tout doucement, mais sûrement : Je vais mon PETIT CHEMIN, tout bonnement, faisant le plus de bien et le moins de mal que je peux. (Mme d'Épinay.) Il ne pas aller, ne pas y aller par quatre chemins, Aller droit au but; agir avec franchise, sans user de détours : Je NE VAIS PAS PAR QUATRE CHEMINS, moi; j'aime la franchise. (Carmontel.)

— Suivre le bon chemin, Etre dans le bon chemin, Se bien conduire, marcher dans la voie de la prudence ou de la vertu. Etre en bon chemin, Etre en voie de réussite : Persévérez, vous êtes EN BON CHEMIN. Notre affaire EST EN BON CHEMIN.

— S'arrêter, demeurer en bon chemin, dans son chemin, à mi-chemin, Abandonner une affaire en voie d'exécution, ne pas la pousser jusqu'au bout : Il ne faut pas porter en soi-même une conscience et des scrupules qui vous ARRÊTENT à MOITIÉ CHEMIN. (Mme de Staël.) En fait d'usurpation, S'ARRÊTER à MI-CHEMIN ou s'y prendre à deux fois, c'est aggraver un crime par une faute. (E. de Gir.) L'Allemagne ne s'ARRÊTE jamais SUR LE CHEMIN de la spéculation. (Renan.)

— Faire du chemin, Marcher, avancer : Nous avons fait beaucoup de chemin pour arriver jusqu'ici. Les voitures ne faisaient que très-peu de chemin. Fig. Progresser, étendre son action : FAIRE DU CHEMIN dans les bonnes grâces de quelqu'un. Mon Dieu! que l'esprit FAIT DE CHEMIN, et que l'on pense de choses quand on pense toujours! (Mme de Sév.) Le mensonge fait plus de chemin que la vérité. (Frédéric II.)

— Faire son chemin, Prospérer, avoir du succès; parvenir à une belle position : Vous vous abusez si, pour FAIRE VOTRE CHEMIN, vous fondez quelque espérance sur les talents qu'on vous accorde. (P.-L. Courier.) Dans ce monde égoïste, une foule de gens diront qu'on ne fait pas son CHEMIN par les sentiments. (Balz.) Progresser, se développer, marcher vers son but : Rien ne saurait empêcher une idée et un principe de FAIRE LEUR CHEMIN dans le monde. (Frank.) Il faut répéter sans cesse les vérités les plus élémentaires, parce que ce sont celles-là qui ont le plus de peine à FAIRE LEUR CHEMIN. (L. Jourdan.) La vérité triomphe et FAIT son CHEMIN, à travers quelque prisme qu'on la regarde et quelque déguisement qu'on lui prête. (G. Sand.)

— Faire la moitié du chemin, Faire des avances : J'ai fait LA MOITIÉ DU CHEMIN, il ne tient plus qu'à lui que nous soyons amis. Assurez-vous que votre frère VERRA LA MOITIÉ DU CHEMIN. (Mass.)

— Ouvrir un chemin, Faire une percée, pratiquer un passage, un chemin, dans un endroit où il n'en existait pas : Ouvrir un CHEMIN dans une forêt, dans une lande. Ouvrir le chemin, les chemins d'un pays, En rendre l'accès possible :

Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie.

CORNEILLE.

Les chemins de Sion à la fin sont ouverts.

RACINE.

Fig. Ouvrir le chemin, Donner l'exemple, agir le premier :

Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,

J'ai du moins ouvert le chemin.

LA FONTAINE.

— Montrer le chemin, Passer devant, pour guider les autres; se dit souvent par politesse, et pour s'excuser de passer le premier : Excusez-moi, messieurs; je vous MONTRE LE CHEMIN. Apprendre à agir par ses exemples ou par ses conseils : Faites comme moi; je vous ai montré LE CHEMIN.

— Couper le chemin à quelqu'un, L'empêcher de passer. Couper chemin à quelque chose, En arrêter le cours :

A tous nos démolés coupons chemin, de grâce.

MOLIÈRE.

— Croiser le chemin, Faire obstacle : N'admirez-vous pas la bizarre disposition des

choses, et de quelle manière elles viennent croiser NOTRE CHEMIN? (Mme de Sév.)

— Etre, se mettre sur le chemin de quelqu'un, Le traverser dans ses projets : L'homme supérieur n'est SUR LE CHEMIN DE personne. (Boiste.) Trouver quelqu'un sur son chemin, L'avoir pour adversaire dans ce que l'on se propose d'exécuter : Vous me TROUVEREZ encore SUR VOTRE CHEMIN avant d'avoir consommé cette iniquité. (Th. de St-Germain.) Trouver quelque chose sur son chemin, Avoir à compter avec elle, la rencontrer : Si je trouve des obstacles SUR MON CHEMIN, je renoncerais à cette entreprise. Trouver des pierres en son chemin, Se heurter à des difficultés; rencontrer des obstacles dans une entreprise.

— Mener quelqu'un par un chemin où il n'y a pas de pierres, Le poursuivre à outrance, le malmenier.

— Etre, aller toujours par chemin, par voie et par chemin, Aller sans cesse de droite et de gauche, ne jamais rester chez soi; errer de çà de là, courir de tout côté :

L'ambitieux, ou si l'on veut, l'avare

Sen va par voie et par chemin.

LA FONTAINE.

— Etre vieux comme les chemins, Etre très-vieux; se dit des personnes et des choses : Je suis découragé, affligé, malade, VIEUX COMME LES CHEMINS. (Volt.)

— Tromper le chemin, Se désennuyer d'une manière quelconque, tout en cheminant : TROMPER LE CHEMIN en causant.

Eux discourant, pour tromper le chemin,
De chose et d'autre, ils tombèrent enfin
Sur ce qu'on dit de la vertu secrète
De certains mots.

LA FONTAINE.

— Prov. Bonnes terres, mauvais chemins, Les terres grasses et fertiles font des chemins qui se rompent aisément et qui sont peu praticables. A chemin battu il ne croît point d'herbe, Il n'y a aucun profit à espérer d'un commerce, d'une industrie dont beaucoup de gens se méient. Tous chemins vont à Rome, tout chemin mène à Rome, Tous les moyens sont bons pour réussir; divers procédés conduisent au même résultat : Tous chemins vont à Rome, tout me va droit au cœur. (Mme de Sév.)

Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :
Tous chemins vont à Rome; ainsi nos concurrents
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.

LA FONTAINE.

— En tout pays, il y a une lieue de mauvais chemin, Il n'est point d'entreprise qui n'offre quelques obstacles. Qui trop se hâte reste en chemin, Il faut ménager ses forces, si l'on veut arriver à un but; il ne faut pas trop se presser. De grand seigneur, grand fleuve et grand chemin, Fuis, si tu peux, d'être voisin, Il faut craindre également les voleurs des grands chemins, les inondations des grands fleuves et la tyrannie des grands personnages.

— Mar. Espace parcouru par un navire en vingt-quatre heures de marche. Chemin nord et sud, Différence en latitude après vingt-quatre heures de marche. Chemin est et ouest, Différence en longitude dans le même espace de temps.

— Fortif. Chemin couvert, Chemin de ronde qui, dans un ouvrage de fortification, surtout de fortification permanente, règne au-dessus de la contrescarpe. Sorties du chemin couvert, Passages en rampe pratiqués dans le parapet, pour conduire sur le glacis. Chemin des rondes ou de ronde, Chemin qui suit le mur d'enceinte d'une place et par où passent les rondes.

— Mécan. Espace parcouru par un mobile : La vitesse est égale au chemin divisé par le temps.

— Techn. Voûte sous laquelle le verrier met le bois pour chauffer le four. Suite de chantiers sur lesquels on roule les tonneaux d'un bateau jusqu'à l'autre. Ouverture par laquelle on tire la pierre d'une carrière. Voie ou jeu d'une scie. Disposition de règles que les ouvriers en bâtiment posent pour tracer les montures. Filet de plâtre dressé à la règle pour conduire le calibre. Trace d'un diamant sur la meule. Faire le chemin, Placer des coins sous les ardoises.

— Econ. domest. Tapis long et étroit, ou bande de toile cirée, que l'on étend dans les vestibules, dans les appartements, entre deux portes ou dans les endroits où l'on passe le plus fréquemment.

— Manég. Entamer le chemin, Commencer à galoper. Entamer le chemin à droite, Prendre le galop, quand les deux pieds de droite arrivent sur le sol en avant des deux pieds gauches. Manger le chemin, Avancer trop rapidement : Ce cheval MANGE LE CHEMIN.

— Art vétér. Montrer le chemin de saint Jacques, Se dit d'un cheval qui, étant au repos, avance l'un de ses pieds antérieurs et ne le fait toucher au sol que par la pince, ce qui est un signe de lésion du talon.

— Chorég. Lignes qui figurent sur le papier les diverses marches d'un danseur ou de plusieurs danseurs.

— Jeux. Chemin de fer, Jeu de cartes et de hasard, qui se joue entre un banquier et des pontes, et qui se compose de tours de lansquenet, de vingt et un, de macao, de rouge et noire, d'antipathie ou sympathie, etc., en

pompe et dans un ordre de succession qui varient à la volonté du banquier.

— Astron. *Chemin de saint Jacques*, Nom vulgaire de la voie lactée. V. VOIE.

— Relig. *Chemin de la croix*, Route qu'a parcourue Jésus-Christ chargé de sa croix, de Jérusalem au Calvaire. II Suite de quatorze tableaux où sont représentés les diverses scènes de la Passion : *L'église de la Madeleine possède un magnifique chemin de la croix*. II Suite de prières que les fidèles récitent devant chacun de ces tableaux, et auxquelles sont attachées des indulgences. II Livre qui contient ces prières.

— Loc. adv. *Chemin faisant, en chemin*, Pendant le trajet : *CHEMIN FAISANT, je vous conterai l'aventure. La pluie nous prit EN CHEMIN*.

Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.

LA FONTAINE.

Afin de varier la vie,
Chemin faisant elle avait eu
Mainte faiblesse fort jolie.

(Vers de M.-J. Chénier sur Ninon.)

Un directeur, dans les ponts et chaussées,
Fit autrefois, c'est-à-dire au bon temps,
Fortune prompt et des mieux encaissées,
Ce qui faisait jaser un peu les gens.
Or il advint qu'un beau jour de fête,
Ou ses voisins en foule il convia,
Chacun s'enquiert par quel secret il a
De la fortune atteint si tôt le faite.
L'amphitryon, à ces discours présent,
D'un ton léger répond à cette enquête :
« Cela s'est fait, messieurs, chemin faisant. »

112

II Pendant l'action ou la durée; pendant ce temps-là :

Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc ? — Dès demain.

— Ami, la mort peut te prendre en chemin.

LA FONTAINE.

— Loc. prépos. *En chemin de*, En voie de, en train de : *Il est fort riche et en chemin de le devenir bien davantage.* (Danc.)

— Epithètes. Long, court, large, étroit, nisé, facile, battu, fréquenté, frayé, tracé, uni, aplani, pittoresque, fleuri, riant, sillonné, désert, écarté, détourné, creux, couvert, escarpé, montant, salionneux, malaisé, défoncé, pénible, difficile, raboteux, glissant, trompeur, rude.

— Syn. *Chemin; route, voie. Chemin* est plus général, il peut se dire de tout ce qui conduit d'un endroit à un autre; de plus, il est relatif à sa constitution même, aux facilités ou aux difficultés qu'il présente pour la marche; il y a des chemins commodes et doux, il y en a qui sont impraticables. *Route* se dit des grands chemins construits avec art et qui conduisent d'une ville à une autre; dans un sens plus étendu, il fait penser à la direction, au tracé, aux lieux qu'on traverse; on va de Paris à Lyon par la route de Bourgogne ou par celle du Nivernais. *Voie*, forme du latin *via*, ne s'emploie au propre que pour désigner les anciennes routes des Romains, ou, en termes d'administration, pour désigner d'une manière générale les lieux où tout le monde peut aller et qui sont soumis aux règlements de la police. On dit encore au propre en style administratif *voie ferrée* pour *chemin de fer*. Au figuré, *voie* désigne un moyen particulier pour arriver à une fin particulière; on ouvre une *voie*, on se la fraye à soi-même ou on la fraye aux autres, on ne la suit pas, car elle n'est pas encore tracée. *Route* et *chemin* désignent la manière ordinaire d'arriver à un but, la ligne de conduite à suivre d'après l'exemple de beaucoup d'autres; mais la *route* est plus largement tracée, le *chemin* est moins facile à connaître; de plus, la *route* fait penser à la direction suivie, le *chemin* rappelle à l'esprit l'idée des facilités ou des obstacles; on montre la *route*, on aplani le *chemin*.

— Encycl. CHEMINS VICINAUX. V. plus loin un article spécial.

— CHEMINS DE FER. V. plus loin un article spécial.

— Mar. En termes de marine, le *chemin* est l'espace parcouru par un navire en vingt-quatre heures, ou la distance la plus courte entre le point de départ de chaque jour à midi et le point d'arrivée au midi suivant. Il est donc un des six éléments servant à la composition du triangle rectangle qui résout le problème des routes; les cinq autres sont : un angle droit, l'angle de la route, l'autre angle aigu, complément du précédent; le changement de latitude appelé aussi *chemin N.* et *S.*, et l'espace parcouru sur l'équateur ou sur l'un de ses parallèles nommé *chemin E.* et *O.* Lorsque le chemin est effectué sur un parallèle, on fait la conversion dite des milles mineurs en milles majeurs, puis on en déduit la différence de longitude entre les points de départ et ceux d'arrivée, à raison de 60 milles par degré, de la même manière qu'on déduit la différence de latitude entre ces mêmes points par la connaissance du chemin N. et S. Si le chemin E. et O. a été parcouru sur l'équateur, on agit, pour en déduire la différence de longitude comme on fait pour la latitude, mais sans convertir les milles.

— Fortif. *Chemin couvert*. Ce chemin s'appelait autrefois *corridor de contrescarpe*. Comme les autres retranchements, le *chemin couvert* se compose d'un terre-plein, d'un parapet et d'une banquette; mais sa créte se

confond avec celle du glacis. Cet ouvrage a pour objet de repêcher les surprises plus difficiles, et de forcer l'ennemi à marcher avec circonspection sous son feu, qui double celui de la fortification en arrière. De plus, il est destiné à servir de lieu de rassemblement à l'assiégé pour les sorties, et c'est pour cela que l'on donne le nom de *places d'armes* à ses parties les plus larges.

— Mathém. *Chemin minimum d'un point à autre, sur une surface donnée*. (V. CALCUL DES VARIATIONS.) L'intégrale qui doit être minimum est

$$\int_{x_0}^{x_1} dx \sqrt{1 + \left(\frac{dy}{dx}\right)^2 + \left(\frac{dz}{dx}\right)^2}.$$

Les deux fonctions inconnues y et z sont assujetties à une condition

$$F(x, y, z) = 0,$$

de sorte que leurs accroissements δy et δz deviennent eux-mêmes satisfaisants à l'équation

$$\frac{\partial F}{\partial y} \delta y + \frac{\partial F}{\partial z} \delta z = 0.$$

Par suite, la condition de minimum se réduit à

$$\left(M - \frac{\partial F}{\partial x} + \frac{\partial^2 F}{\partial x^2} - \dots\right)$$

$$- \frac{\partial F}{\partial x} \left(M' - \frac{\partial N}{\partial x} + \frac{\partial^2 N}{\partial x^2} - \dots\right) = 0;$$

M, N, P, ..., M', N', P', ..., désignant, comme on sait, les dérivées de la fonction placée sous le signe \int par rapport à

$$y, \frac{dy}{dx}, \frac{d^2 y}{dx^2}, \dots; z, \frac{dz}{dx}, \frac{d^2 z}{dx^2}, \dots$$

Ici, M, P, ..., M', P', ..., sont identiquement nuls; il ne reste que N et N' dont les expressions sont respectivement

$$\frac{dy}{dx} \quad \frac{dz}{dx}$$

$$\sqrt{1 + \left(\frac{dy}{dx}\right)^2 + \left(\frac{dz}{dx}\right)^2} = \frac{ds}{dx}$$

et

$$\frac{d^2 z}{dx^2} = \frac{d^2 s}{dx^2}$$

$$\sqrt{1 + \left(\frac{dy}{dx}\right)^2 + \left(\frac{dz}{dx}\right)^2} = \frac{ds}{dx}$$

La condition de minimum est donc :

$$(e) \quad \frac{\partial F}{\partial x} \frac{ds}{dx} - \frac{\partial F}{\partial y} \frac{dz}{dx} = 0,$$

Les équations du problème sont donc les équations (1) et (2); mais c'est l'équation (2) qui exprime la condition de minimum et qui, par conséquent, doit renfermer la définition générale de la ligne minimum, indépendamment de la nature de la surface $F(x, y, z) = 0$.

Cette équation (2) peut d'abord être écrite sous la forme

$$\frac{\partial F}{\partial x} \frac{ds}{dx} - \frac{\partial F}{\partial y} \frac{dz}{dx} = 0$$

ou

$$\frac{d^2 y}{dx^2} = \frac{d^2 z}{dx^2}$$

les variables sont, en quelque sorte, séparées dans les deux membres de celle-ci, et comme évidemment la ligne minimum ne dépend pas du choix que l'on a fait de la variable indépendante x , il en résulte qu'en dirigeant arbitrairement le calcul on aurait trouvé indifféremment les trois conditions requises dans l'équation

$$\frac{d^2 y}{dx^2} = \frac{d^2 z}{dx^2} = \frac{d^2 s}{dx^2}$$

Or, l'interprétation de celle-ci est bien simple; en effet, d'une part,

$$\frac{\partial F}{\partial x}, \frac{\partial F}{\partial y} \quad \text{et} \quad \frac{\partial F}{\partial z}$$

représentent proportionnellement les cosinus des angles que fait avec les axes la normale à la surface

$$F(x, y, z) = 0$$

au point x, y, z (V. PLAN TANGENT, NORMALE), et, de l'autre,

$$\frac{d^2 y}{dx^2}, \frac{d^2 y}{dy^2} \quad \text{et} \quad \frac{d^2 z}{dx^2}$$

représentent aussi proportionnellement les cosinus des angles que fait avec les axes la normale principale à la courbe cherchée (V. COURBES). Le plan osculateur à la courbe minimum est donc, en tous les points de cette courbe, normal à la surface.

— Allus. hist. Saint Paul sur le chemin de Damas. V. PAUL (saint).

— Chemin de la perfection, traité ascétique de sainte Thérèse, écrit de 1563 à 1567, après la fondation de Saint-Joseph d'Avila. Quelques

années après, la sainte fit subir à son livre d'importantes modifications. Les deux manuscrits de cet ouvrage sont conservés, l'un à la bibliothèque de l'Escurial, et l'autre au monastère des carmélites de Valladolid. Le *Chemin de la perfection* peut être considéré, avec le *Château intérieur*, comme formant la troisième partie de la *Vie de sainte Thérèse* écrite par elle-même. Elle avait cinquante ans, lorsque, à la prière de ses religieuses, elle se décida à écrire le *Chemin de la perfection*. Le motif qui porta cette sainte à composer cet ouvrage ascétique a été exposé par elle-même : « Ayant appris, dit-elle, vers ce temps, les coups portés à la foi catholique en France, les ravages que ces malheureux luthériens y avaient déjà faits, et les rapides accroissements que prenait de jour en jour cette secte désastreuse, j'en eus l'âme navrée de douleur. Dès ce moment, comme si j'eusse pu, ou que j'eusse été quelque chose, je répandais des larmes aux pieds de Notre-Seigneur, et je le suppliais de porter remède à un si grand mal. J'aurais donné volontiers mille vies pour sauver une seule de ces âmes que je voyais se perdre en si grand nombre dans ce royaume... » Ainsi, le désir de conquérir à Dieu les âmes qui se laissaient séduire par les nouveautés du protestantisme, telle a été la pensée première de sainte Thérèse. Son livre composé, elle le montra à son confesseur, le Père Banaz, qui lui conseilla de le répandre parmi les religieuses. L'analyse d'un traité ascétique serait dépourvue de tout intérêt. Disons seulement que sainte Thérèse conseille aux religieuses de Saint-Joseph de ne pas se mettre en peine du temporel; elle leur fait l'éloge de l'amour spirituel, et leur en montre l'excellence. Thérèse leur recommande la pratique de l'humilité et de la mortification intérieure; elle leur donne des préceptes pour se livrer à l'exercice mental et vocale, et termine son livre par une longue paraphrase du *Pater noster*.

Le *Chemin de la perfection* a été fréquemment traduit en français. La plus récente traduction est celle du Père Marcel Bouix, de la compagnie de Jésus, dans ses *Œuvres de sainte Thérèse* (sic) traduites d'après les manuscrits originaux (Paris, 1859, tome III).

Chemin de Fontainebleau (LE), à-propos de Georges Duval et A. de Rochefort, *voyantaire royal*, représenté à l'Odéon en juin 1816. Le mariage du duc de Berry avec cette jeune princesse de Naples qui, venue presque aussitôt que femme, devait donner à son parti le spectacle de certaines et trop compromettantes faiblesses féminines, mit en vogue les auteurs attitudés du *Drapier blanc*. Tous les spectacles entrèrent en rivalité pour traduire en prose et en vers, par des chants et par des danses, l'heureuse union destinée, bien entendu, à faire le bonheur de la France. Tel couplet qui avait célébré Marie-Louise impératrice put servir, remis à neuf, à célébrer Caroline, princesse promise au trône. Dans le *Chemin de Fontainebleau*, comme dans toutes les pièces nées en pareilles occasions, il s'agissait d'exprimer l'amour du peuple pour la famille régnante. Divers personnages expédiés au-devant de la future duchesse ont pour mission de peindre la joie générale; ils s'en acquittent peut-être avec plus d'esprit que n'en ont d'ordinaire les héros de ces sortes de pièces, assez généralement faillies sur le même patron plat et ridicule. Le *Chemin de Fontainebleau*, relevé par quelques épisodes agréables, se terminait par un vaudeville final qui avait mis en vogue ce refrain nouveau : *Halle ! halle ! la garde royale est là*. Chaque membre de la famille royale y avait son couplet, au dernier vers duquel son portrait apparaissait dans le fond du théâtre. Exhumons cette curiosité politico-théâtrale :

CHARLES.

Ce bon Henri dont l'histoire
Est l'histoire des vertus,
Qui fit tant pour notre gloire
Des longtemps n'existe plus (bis).
On dit qu'au sombre rivage
Ce grand prince est descendu;
Je sais qu'il fit ce voyage
Mais il en est revenu.

(Montrant le portrait du roi.)

Le voilà, le voilà;

Son portrait n'est-il pas là ? bis en chœur.

THÉRÈSE.

Par les ségus de la guerre,
Chaque Français tourmenté
N'avait plus son caractère
De franchise et de gaité (bis).
Mais de notre courtoisie
Le bon temps est arrivé,
Et de la galanterie
Le modèle est retrouvé.

(Montrant le portrait du comte d'Artois.)

Le voilà, le voilà;

Son portrait n'est-il pas là ? bis en chœur.

MADAME RICHARD.

D'un père éloigné du trône
Pour lui des enfans ingrats,
Jadis j'ai vu qu'Angoulême
A partait suivi les pas (bis).
O modèle de piété filiale,
Et que nous admirons tous,
Cet prince sans égale,
Nous l'avons parmi nous.

(Montrant le portrait de la duchesse d'Angoulême.)

Le voilà, le voilà;

Son portrait n'est-il pas là ? bis en chœur.

AUGUSTE.

Sans peur comme sans reproche,
Bayard cherchait le danger.
Loin de fuir à son approche,
Il semblait l'encourager (bis).
Héritier de sa vaillance,
Héritier de ses drapaux,
Dans le midi de la France
J'ai retrouvé ce héros.

(Montrant le portrait du duc d'Angoulême.)

Le voilà, le voilà;

Son portrait n'est-il pas là ? bis en chœur.

JULIEN.

Après le tour d'un bon maître,
Dont nous bénissons les lois,
J'aurais bien voulu voir naître
Des héritiers de ses droits (bis).
Mais tout semble nous sourire,
Et not' vœu s'accomplira;
Ces héritiers qu'on désire,
Quei prince nous les donnera ?

(Montrant le portrait du duc de Berry.)

Le voilà, le voilà;

Son portrait n'est-il pas là ? bis en chœur.

JAVOTTE.

Depuis des siècles en France
Les Bourbons ont notre amour;
C'est un impôt sans quittance
Que j'leur payons chaque jour (bis).
Mais un prince plein de grâce
Vient d'arriver, par bonheur,
Pour remplir la dernière place
Qui restait dans notre cœur.

(Montrant le portrait de la princesse Caroline.)

Le voilà, le voilà;

Son portrait n'est-il pas là ? bis en chœur.

Le *Chemin de Fontainebleau*, dit M. Thérèse dore Muret dans son *Histoire par le théâtre*, avait le mérite de sortir de la vieille histoire arrangée en allusions, et d'offrir tout franchement des figures du jour. Il y avait même des traits comiques et de bon aloi, notamment le rôle d'un certain M. Renard, un solliciteur infatigable, s'évertuant à se découvrir des titres de recommandation. Comme on lui demandait ceux qu'il peut invoquer : « Si je n'en ai pas personnellement, répond-il, j'ai à faire valoir ceux de plusieurs membres de ma famille, qui ont tous rendu plus ou moins de services à l'État. L'un a été receveur de l'enregistrement, l'autre chef de bureau à la cour des aides; mon cousin était sergent dans les gardes françaises, et ainsi de suite. J'ai même encore un arrière-cousin qui doit avoir fait quelque chose, et, dans l'incertitude, je mets toujours son nom dans mes pétitions. Si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal. » Ce personnage de M. Renard appartenait à toutes les époques, et on le retrouvait, occupé à retourner son habit, dès qu'une révolution d'une nature quelconque amenait un régime nouveau.

Chemin le plus court (LE), roman par A. Karr (Paris, 1836). Des sens attribués à l'homme, le plus précieux et le plus rare est, sans contredit, le sens commun. Telle est l'épigraphie du livre de M. A. Karr que nous analyserons ici. Un jeune homme de basse Normandie nommé Hugues vient à Paris faire son droit. Hugues est jeune, beau, spirituel, et possède, par conséquent, toutes bonnes chances d'avenir et de fortune. Tout en étudiant les *Institutes* et le *Digeste*, il adresse ses vœux à une élégante femme du grand monde, entourée d'éclatants hommages et de brillants adorateurs. Dans la lutte qu'il soutient contre ses rivaux, Hugues veut tenter un coup décisif; il envoie des fleurs à celle qu'il aime, la priant de mettre, pour l'amour de lui, ces fleurs dans ses cheveux, et de venir ainsi parée au bal où il doit la rencontrer le soir. Mais la dame est blonde et les fleurs sont jaunes. Si Hugues avait eu la moindre parcelle de sens commun, il aurait envoyé des lys, et son bonheur eût été certain. Déçu dans son espoir, Hugues s'adresse à une grisette, mais il est devancé par un rival qui a le bon sens de commencer le roman par le dernier chapitre. Hugues, repoussé de tout côté, s'imagine que l'amour n'est plus possible qu'en province, et il part pour la Normandie. En passant par Étretat, il aperçoit à une fenêtre encadrée de pampres verts le gracieux et frais visage d'une jeune fille, Thérèse, fille de maître Kœlsherep. Notre jeune homme aime Thérèse, s'en fait aimer; rien ne s'oppose plus à son bonheur; il pourrait épouser celle qui est si digne de son amour, mais il veut auparavant assurer son avenir, et il ajourne son mariage à un an. Au bout de ce temps, il revient, et se voyant prendre le chemin le plus court, il tombe, se blesse et est recueilli par deux voyageurs qui le transportent au Havre. Il écrit à Étretat, ne reçoit pas de réponse, et se persuade qu'il est oublié par Thérèse, d'autant plus que la mère de l'une des deux voyageuses qui l'ont secouru est adoite et que sa fille est jolie. Thérèse avait envoyé un message à Hugues; mais ce brave homme avait eu le tort de prendre le chemin le plus court, si bien qu'il n'arrive qu'au moment où le ciel fatal est prononcé. Notre héros se ruine vite, grâce à sa chère belle-mère, et il ne trouve d'autre ressource que de plaider en séparation.

Tel est ce roman rempli d'esprit amusant, mais bourré de ces paradoxes, de ces aphorismes souvent puérils que A. Karr se croit obligé de prodiguer dans ses livres et qui finissent souvent par fatiguer le lecteur.

Chemin de traverses (LE), roman en deux

volumes, publié en 1836 par Jules Janin. Ce livre est un des plus curieux produits de l'école romantique. En dépit de la moralité du dénoûment, on croit lire l'œuvre de prédilection d'un vieillard sceptique et blasé, tant l'auteur s'est complu dans les tableaux et les analyses propres à déshonorer les cœurs jeunes et enthousiastes ! Cependant il y a dans ce roman une originalité, un mouvement d'esprit, un mélange de sincérité et d'ironie, de bon sens et de paradoxes qui pique, réveille et charme le lecteur.

Deux jeunes gens partent d'Ampuy, petit village des bords du Rhône, pour se rendre à Paris, et prennent deux chemins différents : l'un prend le grand chemin, qui conduit sûrement au but par de longs détours, l'autre choisit le chemin de traverse. Le voyageur du chemin de traverse, Prosper de Chavigny, le héros du roman, part le premier de son village, se dirige sur Paris, ou il arrive pauvre, ingénu, ignorant, mais beau et plein d'ardeur, de force et de courage. La misère est le noviciat par lequel il passe ; mais bientôt un changement s'opère dans son sort : il rencontre à Paris un oncle riche, M. de La Berte-nache, qui le recueille ; le prend par la main, le conduit et bientôt lui fait perdre une à une toutes ses grâces champêtres, toutes ses superstitions villageoises, et lui enseigne le moyen de parvenir, en lui donnant tout le brillant vernis de la bonne société, dont il lui révèle les ridicules et les faiblesses. Grâce à son oncle, Prosper, qui s'intitule chevalier de Chavigny, voit s'ouvrir à deux battants les portes qui s'étaient fermées devant lui lorsqu'il s'était présenté en homme de cœur.

Le voyageur du droit chemin se nomme Christophe ; c'est un humble frère ignominieux, pauvre et savant jeune homme, à qui les séductions de la science ont fait trahir son vœu d'ignorance. Les lettres de Prosper, saisies par ses supérieurs, lui ont fait perdre sa place. Se fendant à pied à Paris, il est blessé par un cheval et soigné par une belle et noble fille, Mlle de Chabrilant. Les grâces naturelles et modestes de ce jeune homme, ses rares qualités, son instruction et son esprit, le font prendre en amitié par la famille de sa protectrice, qui lui ouvre les portes du monde et le met sur la route de la fortune. Dans le monde, qui le reçoit avec distinction et respect, Christophe retrouve son ami Chavigny, brillant d'un luxe équivoque, sans considération. D'un coup d'œil, Prosper mesure la distance qu'il y a entre lui et Christophe ; et quel pas immense celui-ci a fait sur la grande route, tandis que lui-même se fatiguait sans avancer sur le chemin de traverse. Alors il tente un dernier effort, un coup décisif : il s'adresse d'abord au jeu, et la fortune lui sourit ; puis il part pour l'Italie, et en ramène une jeune fille ravissante. Il la présente dans le monde comme sa femme, et le monde est bientôt aux pieds de la belle Lætitia ; chacun, pour l'amour de Lætitia, se dévoue à la fortune de Chavigny ; il veut être riche, et le monde lui enseigne les secrets par lesquels on devient riche en un jour, les secrets d'Etat qui font mourir les fonds publics. Dans cette voie, Chavigny rencontre de nouveau Christophe, qui, par sa seule probité et son seul mérite, est devenu, lui aussi, riche et titré, et va épouser Mlle de Chabrilant. En face de cette honorable et solide prospérité, Chavigny voit le vide honteux creusé autour du piédestal sur lequel il s'est élevé, et il en rougit ; il voit le rôle misérable qu'il a fait jouer à cette belle et chaste fille qui s'est dévouée pour se donner à lui, et à la honte de sa conduite. Alors, faisant un retour sur lui-même, il apprend à apprécier, à admirer, à aimer cette femme qu'il a livrée, si jeune, si vive, si imprudente à la corruption et aux mépris du monde. Cet amour le purifie, il redevient honnête homme, et rend la considération à Lætitia en l'épousant. Tous deux se retirent au village d'Ampuy, où ils vivent heureux, aimés et estimés de Christophe et de sa femme.

Le personnage de Christophe est un portrait achevé. Toute l'histoire de ce pauvre magistrat jusqu'à son voyage à Paris, sa vie paisible dans son village, sa science qu'il cache avec soin, sa pauvreté qu'il porte d'un si fier courage, sa probité souffrante et affamée, tout cela est touché avec une finesse et avec une temperance de style remarquables. M. Jules Janin, qui a beaucoup écrit, n'a rien créé de plus parfait que Christophe. Prosper, dans son gendre, est également un type achevé, dessiné avec une verve, une richesse et une variété de couleurs éblouissantes. Il est charmant et intéressant en dépit de ses vices d'empêchement ; on se sent tout heureux de le voir rentrer dans le droit chemin. Nous ne pouvons que féliciter M. Jules Janin du talent avec lequel il a raconté, en la mettant en action, la vieille légende de Prométhée sur Hercule hésitant entre les deux routes, la route droite et le chemin de traverse, et en démontrant, pour terminer notre article comme il le termine son ouvrage, « qu'il faut marcher tout droit dans la vie, en se méfiant des chemins de traverse, et qu'il n'y a qu'un chemin dans ce monde pour arriver à la fortune sans regrets et sans remords, le grand chemin de la probité, du travail, de la patience et de la vertu. »

Chemin des écoliers (LE), promenade de Paris à Marly-le-Roi, racontée par Saintine en 1854, et illustrée par Forster et Gustavo

Doré. La route est courte, et l'on se demande comment le voyageur a pu tirer de cette excursion un livre de plus de 500 pages. L'étonnement cesse lorsqu'on a ouvert le volume, et qu'on voit l'itinéraire adopté. Saintine a suivi les bords du Rhin et est arrivé à Marly en passant par Belleville, Noisy-le-Sec, Epernay, Strasbourg, Bado, la forêt Noire, Heidelberg, Francfort, les rives du Rhin, la Belgique, Amiens, Pontoise et Saint-Germain-en-Laye. Et ce voyage, il l'a entrepris, non point dans ces horribles prisons de bois qu'on nomme wagons, qui ne vous laissent pas seulement le temps d'apercevoir le paysage par ces meurtrières que les administrations ont l'audace de décorer du nom de fenêtres, mais à pied, en touriste, en artiste, coiffé d'une casquette de campagnard, un album de dessin en poche, d'une main le bâton du voyageur, de l'autre la boîte de fer-blanc du botaniste, un paletot de caoutchouc et un parapluie pour complément de bagages. En cicérone instruit, gai, affable et spirituel, Saintine nous guide à travers toutes ces routes qu'il a parcourues, nous aidant à oublier la fatigue et la longueur du chemin par ses intarissables récits. Il nous fait même assister à un drame de famille. Mais là n'est pas l'intérêt du voyage. Philosophie, histoire, littérature, géographie artistique, tout est ébauché dans ce livre avec un humour tout particulier. Et les légendes, donc ! On jurerait que non-seulement Saintine, veut vous y faire croire, mais encore qu'il y croit lui-même. Toujours familier, pittoresque, original, d'un bout à l'autre de ce charmant *Guide du flâneur*, dans un style correct, élégant, simple et spirituel, il parvient, sans effort à cet art si difficile d'unir l'utile à l'agréable.

Chemin de guerre (LE), roman anglo-américain, par le capitaine Mayne Reid (1857). Fenimore Cooper a produit, dans le *Dernier des Mohicans*, le type le plus complet de la littérature américaine. Le capitaine Mayne Reid s'est évidemment proposé de reproduire ce type en le modifiant selon les tendances propres de son esprit. Deux trappeurs texiens, Rubé Rawlings et Garey, s'élançant à la recherche d'une jeune fille mexicaine prisonnière des Indiens, et qu'il faut à tout prix soustraire aux mains de ces ennemis implacables des anciens conquérants de leur pays. Rompu à tous les dangers des solitudes qu'il parcourt, Rubé accomplit des miracles d'adresse, des prodiges d'audace et de perspicacité. Ses compagnons le secondent de leur mieux dans cette poursuite, autour de laquelle s'enchevêtrent de nombreuses aventures. La veine féconde de l'auteur, servie du reste par les souvenirs personnels encore plus que par sa vive imagination, a multiplié les détails pittoresques et les incidents héroïques : chasses, ruses indiennes, merveilles d'adresse dans le maniement des armes à feu, incendie des prairies, enfin une foule d'événements secondaires. L'infatigable d'amour ne sert qu'à lier les intérêts divergents de ses acteurs. Le romancier décrit en témoin oculaire les paysages et les mœurs du Mexique ; il y développe avec feu quelques idées, aujourd'hui bien vulgaires, sur le gouvernement, ou plutôt sur les gouvernements du Mexique. Il fait ressortir les différences profondes qui séparent la race espagnole abâtardie du sud de l'Amérique, des fiers et actifs Anglo-Saxons du nord, maîtres futurs de cette riche et malheureuse contrée. Le roman de Mayne Reid a été traduit en français sous ce titre : *la Piste de guerre* (Paris, 1861).

Chemin du moulin (LE), musique de Darcier. Cette chanson est la seule que nous extrayons du répertoire de l'Alcazar ; car elle se distingue de la *Femme à barbe*, du *Sapeur* et du *Tanbôur* par une franche mélodie et un réel entrain.

Andantino

J'ai bien dû trouver en chemin, m'amant !

Ro - se, Queuqu'chos' que vous a-véz par-

- du. Si vous vou - lez ra-voir c'queu-

- qu'cho - se, Y m'faut un bai - ser pour mon

du ! Ho hô ! dia ! mos-sieu voudrait

ri - re, J'nons rien par - du, ça doit suf-

- li - rel ! L'chais donc la bride à Mor -

- lin, M'n'ane et moi, j'al - lons au mou-

- lin ! Au mou - lin qui

toirne, Qui tourne et re-toirne, Je portons du

grain Qui se - ra de - main, D'la bel Je - fa -

ri - re, tibi Blanche ti béli

à - ne, Pour mettre au pé -

- rin Et fai - re du pain ! Ho ! hô !

dia ! va donc, Mar - tin ! Al-lons, mon-sieur,

Fé - ti - rai-ssous du ché - min ; Re - ti -

- rai-ssous du ché - min ! Ho ! hô !

dia ! va donc, Mar - tin ! Car vous nous ba-

- rrez le ché - min du mou - lin !

DEUXIÈME COUPLET.

Si t'étais vot' s'chu d' Gentelle ;
Ou vot' s'ouler, entré nous ;
Je l'gard'rais pour l'porter, m'amzelle !
Sur mon sein, par amour de vous !
- Ho hô ! dia ! mos-sieu voudrait rire,
J'nons rien par du, ça doit suffire, etc.

TROISIÈME COUPLET.

C't'objet est à vous, sans nul doute ;
Mon cœur que j'vous donnai l'aut' jour !
Vous l'avez l'essé tomber en rûte ;
Je vous l'rapport' tout plein d'amour !
- Vot' cœur, mos-sieu, la belle affaire !
J'en ai d'aut' à m' savoir qu'en faire !
Gardez-le donc ; l'chais Martin, etc.

CHEMINS VICINAUX. Les chemins vicinaux sont des voies de communication entretenues aux frais des communes, avec ou sans subvention du département. Ils se lient d'une manière si essentielle aux rapports des communes entre elles, qu'il serait impossible aujourd'hui, non pas seulement de les supprimer, mais même d'en négliger l'entretien. D'un autre côté, ils intéressent à un si haut point l'agriculture, par les débouchés qu'ils offrent aux produits du sol, que chacun a besoin de connaître les dispositions légales qui régissent la matière.

La loi, quand elle parle des chemins vicinaux, parle de tous les chemins qui ont été reconnus ; d'après la circulaire ministérielle du 24 juin 1836, c'est la reconnaissance seule qui leur donne ce caractère. Les chemins non reconnus, c'est-à-dire non classés dans la forme légale, ne sont considérés que comme propriétés privées, soit qu'ils appartiennent aux communes, soit qu'ils appartiennent aux particuliers. Ainsi, après les routes impériales et départementales, il n'y a plus qu'une troisième classe, les chemins vicinaux. Cette distinction est de la plus haute importance : elle est nécessaire autant pour fixer la signification des expressions de la loi relative aux chemins, que pour faire l'application de la loi du 21 mai 1836 et des autres lois concernant les chemins des communes. C'est ainsi que la reconnaissance légale des chemins vicinaux donne seule attribution aux conseils de préfecture pour la repression des usurpations, tandis que, en matière de chemins non classés, les contrevenants ne sont justiciables que des tribunaux de simple police. Mais, dit M. Solon, la distinction entre les chemins classés et ceux qui ne le sont pas n'est pas seulement exigée à raison de la compétence des juges qui doivent connaître des faits d'usurpation, elle conduit à d'autres appréciations importantes. Il est certain, en effet : 1° que les agents voyers sont sans droit pour constater les anticipations, usurpations et autres contraventions relatives aux chemins non classés ; 2° qu'il faut que les contraventions de ce genre soient constatées par les fonctionnaires ou agents investis par la loi du droit de verbaliser sur les délits ruraux ; 3° que si le prévenu d'anticipation oppose la question de propriété du chemin, le tribunal doit surseoir à toute condamnation, jusqu'au jugement de la question préjudicielle, tandis qu'en matière de chemins classés, l'exception de propriété n'est pas un obstacle à la condamnation ; 4° que l'usurpation d'un chemin classé est imprescriptible comme usurpation, tandis que l'anticipation sur un chemin non classé est susceptible de prescription ; 5° enfin, que les chemins vicinaux sont soumis principalement au pouvoir réglementaire des préfets, tandis que c'est le maire qui, aux termes de la loi des 16-24 août 1790, peut et doit prendre les mesures nécessaires à la sûreté et à la commodité du passage sur les chemins non classés.

Cette distinction faite, examinons les principales dispositions de la loi du 21 mai 1836, et les motifs qui les ont fait adopter. Mais auparavant, et pour que l'on se fasse une idée exacte de la loi précitée, posons en principe que les chemins communaux se divisent en trois classes : 1° les chemins de petite communication, qui sont entièrement à la charge des communes, sauf concours, mais dans des cas fort rares, du département ; 2° les chemins vicinaux de grande communication, dont l'entretien est à la charge des communes, avec le concours du département ; 3° enfin, les chemins de moyenne communication ou d'intérêt commun, dont l'entretien peut être mis à la charge de plusieurs communes. Une quatrième catégorie comprend les chemins non classés ou chemins ruraux ayant moins d'importance que les autres, et tenant plus à la nécessité d'exploiter les terres des particuliers qu'au besoin d'un passage public. Outre les chemins vicinaux et ruraux, il y a les traverses des villes, des bourgs et des villages. Bien que ces chemins soient compris dans le développement des chemins vicinaux, ils ne sont jamais réputés tels ; ils sont classés dans la voirie urbaine.

Ces diverses classes de chemins ainsi établies, nous ferons remarquer que la loi du 21 mai 1836, loi organique, ne s'applique ni aux chemins non classés ni aux traverses des bourgs et villages.

L'article 1er de la loi du 21 mai 1836 porte : « Les chemins vicinaux légalement reconnus sont à la charge des communes, sauf les dispositions de l'article 7 ci-après. » Sans nous arrêter dès à présent à ces modifications que nous examinerons en leur lieu, voyons de quelle manière se fait la reconnaissance des chemins vicinaux. La loi de 1836 n'en dit rien ; mais comme, par son article 22, elle maintient les dispositions qui n'ont rien d'incompatible avec ses propres dispositions, il en résulte que la loi du 28 juillet 1824 régit encore la reconnaissance des chemins vicinaux. Or, aux termes de l'article 1er de cette loi, « les chemins doivent être reconnus par un arrêté du préfet, sur une délibération du conseil municipal. »

La loi du 23 messidor an V donnant exclusivement aux préfets le droit de constater l'utilité de chaque chemin et de désigner ceux qui, à raison de leur utilité, doivent être conservés, la délibération du conseil municipal tient essentiellement à la forme et aux conditions de la reconnaissance. Toutefois, il est certain que le préfet n'est pas tenu de s'en rapporter à l'avis du conseil municipal, soit pour déclarer la vicinalité du chemin, soit pour la refuser. Le conseil donne son avis, mais le préfet décide.

Le pouvoir accordé exclusivement aux préfets de reconnaître et de classer les chemins vicinaux emporte nécessairement les conséquences sans lesquelles l'état du chemin ne serait pas suffisamment constaté. Notamment, il est certain : 1° que le préfet, en classant un chemin, doit, se conformant à la loi du 9 ventôse an XIII, en chercher et déterminer les anciennes limites ; 2° qu'il peut en modifier la direction ; en augmenter ou en diminuer la largeur ; 3° si un particulier ne s'oppose pas à ce que le chemin passe sur sa propriété, mais s'il conteste la direction et la largeur qu'on entend lui donner, il doit s'adresser au préfet pour déterminer cette direction et cette largeur.

L'article 1er ne dit pas à la charge de quelles communes sont les chemins vicinaux, et ce silence donna lieu aux débats les plus vifs, lors de la discussion que l'on trouve dans le *Moniteur* du 9 avril 1836. La commission de la Chambre des pairs aurait désiré qu'on ajoutât les mots : *Sur le territoire desquelles ces chemins sont établis* ; mais la Chambre s'y refusa, par la raison que c'eût été dispenser de tout concours à la dépense les communes sur le territoire desquelles le chemin ne passerait pas. Aussi fut-il convenu qu'on pourrait faire concourir toutes les communes qui y auraient intérêt, bien que les chemins ne passassent pas sur leur territoire.

L'article 2 prévoit le cas où les ressources ordinaires des communes seraient insuffisantes, et il dispose qu'il sera pourvu à l'entretien des chemins vicinaux à l'aide, soit de prestations en nature, dont le maximum est fixé à trois journées de travail, soit de centimes spéciaux en addition au principal des quatre contributions directes, et dont le maximum est fixé à cinq. Le conseil municipal peut voter l'une ou l'autre de ces ressources, ou toutes deux concurremment. Le concours des plus imposés n'est pas nécessaire dans les délibérations prises pour l'exécution du présent article.

Aux termes de l'article 3, « tout habitant, chef de famille ou d'établissement, à titre de propriétaire, de fermier ou de colon partiaire, porté au rôle des contributions directes, pourra être appelé à fournir, chaque année, une prestation de trois jours, pour sa personne et pour chaque individu mâle valide, âgé de dix-huit ans au moins et de soixante ans au plus, membre ou serviteur de la famille et résidant dans la commune ; pour chacune des charrettes ou voitures attelées, et, en outre, pour chacune des bêtes de somme, de trait, de selle, au service de la famille ou de l'établissement dans la commune. » Il est bien important de se pénétrer de la pensée qui a guidé le législateur dans la rédaction des deux arti-

cles qui précèdent. La première ressource à laquelle on doit recourir pour l'entretien des *chemins vicinaux* est celle qui provient des revenus ordinaires de la commune; les moyens indiqués dans l'article 2 ne doivent être employés que lorsque les revenus ordinaires sont épuisés. Le premier de ces moyens consiste dans les prestations en nature, et l'article 3 explique dans quelle limite chaque citoyen doit y participer. Mais des difficultés assez graves se sont élevées au sujet de ce que l'on devait entendre par le mot *habitant*. Voici comment le ministre de l'intérieur cherche à les résoudre, dans sa circulaire du 24 juin 1836 : « Le mot *habitant* a été d'abord l'objet de quelque hésitation. On a demandé à quel caractère positif on pouvait reconnaître qu'un individu était habitant d'une commune, et on a cité le cas d'un propriétaire qui partage son année entre plusieurs communes où il a des propriétés. Pour résoudre cette difficulté, il faut d'abord remarquer que le législateur a évité d'employer le mot de *domicile*, parce qu'il aurait pu être la cause de difficultés, en raison de la différence qui peut exister entre le domicile de fait ou réel, et le domicile légal ou de droit. On s'est servi à dessein du mot *habitant*, parce que l'habitation est la principale cause qui rend impossible à la prestation en nature. C'est là ce qui constitue en premier ordre l'intérêt au bon état des *chemins*, et l'obligation de contribuer à leur entretien. Lors donc qu'un propriétaire a plusieurs résidences qu'il habite alternativement, et qu'il s'agit de reconnaître dans laquelle il doit être imposé pour sa personne, il faut rechercher quelle est celle des résidences où il a son principal établissement et qu'il habite le plus longtemps; c'est là qu'il devra être imposé. » Dans l'usage, on impose comme habitant celui qui peut être considéré comme habitant au moment de la confection des rôles. Son changement d'habitation ne le soustrait pas à l'obligation de payer la prestation pour l'année : c'est un point généralement reconnu.

L'article 4 porte que « la prestation sera appréciée en argent, conformément à la valeur qui aura été attribuée annuellement pour la commune à chaque espèce de journée, par le conseil général, sur la proposition des conseils d'arrondissement. La prestation pourra être acquittée en nature ou en argent, au gré du contribuable. Toutes les fois que le contribuable n'aura pas opté dans les délais prescrits, la prestation sera de droit exigible en argent. La prestation non rachetée en argent pourra être convertie en tâches, d'après les bases et évaluations des travaux préalablement fixées par le conseil municipal. » C'est ce dernier mode que l'administration doit employer de préférence, parce qu'il gêne moins le prestataire, et qu'il facilite beaucoup la surveillance administrative. La circulaire précitée donne à ce sujet des explications nécessaires par le langage de l'article. « Au premier coup d'œil, dit le ministre, la rédaction du tarif peut paraître difficile; mais les explications données aux maires feront bientôt disparaître toute difficulté dans l'emploi de ce moyen nouveau. On sait généralement, en effet, ce que valent, lorsqu'ils sont payés en argent, les travaux de différente espèce qui se font sur les *chemins vicinaux*; combien on paye, par exemple, pour faire ramasser, casser ou étendre 1 m. cube de pierres, ou pour faire creuser 1 m. courant de fossés de telles dimensions; on sait aussi combien coûte le transport de ces matériaux à une distance donnée. Le conseil municipal n'a donc qu'à arrêter la valeur représentative de ces différentes espèces de travaux, dans un tarif qu'il déclarera devoir servir pour les conversions en tâches des prestations non rachetées en argent. Le taux de conversion des prestations ayant été préalablement fixé par le conseil général, chaque contribuable saura ce qui peut lui être demandé soit en argent, soit en tâches. L'habitant imposé à 3 francs, par exemple, pour trois journées de travail manuel, saura que, s'il acquitte sa prestation en nature, la commune pourra exiger de lui qu'il fasse telle quantité de telles espèces de travaux; le cultivateur imposé à 9 francs, pour trois journées de charrette, saura que, s'il acquitte sa prestation en nature, il pourra être astreint à transporter telle quantité de matériaux de tel endroit à tel autre. Dans tous les cas, il est utile de rappeler que les délibérations des conseils municipaux sur la conversion des journées en tâches ne sont exécutoires qu'après l'approbation du préfet; c'est l'application de la règle générale en pareille matière. » Il est bien entendu que la conversion en tâches est une facilité donnée aux prestataires de se libérer; mais cette facilité ne saurait constituer une obligation, et chaque habitant peut, s'il le veut, s'acquitter en argent.

D'après l'article 5, « si le conseil municipal, mis en demeure, n'a pas voté, dans la session désignée à cet effet, les prestations et centimes nécessaires, ou si la commune n'en a pas fait emploi dans les délais prescrits, le préfet pourra, d'office, soit imposer la commune dans les limites du maximum, soit faire exécuter les travaux. Chaque année, le préfet communique au conseil général l'état des impositions établies d'office en vertu du présent article. » Cette dernière prescription est une sorte de déférence pour le conseil général; c'est un hommage rendu à l'espèce de tutelle qu'exerce ce conseil sur le département et les communes; la chose est assez rare pour qu'on la constate. En outre, cette obligation imposée

aux préfets peut empêcher un abus dans l'exercice du pouvoir que la loi leur donne.

Lorsqu'un *chemin vicinal* intéresse plusieurs communes, le préfet, sur l'avis des conseils municipaux, désigne, conformément à l'article 6, les communes qui doivent concourir à sa construction et à son entretien, et fixe la proportion dans laquelle chacune d'elles doit y concourir. Il faut qu'une commune soit intéressée à la construction ou à l'entretien d'un *chemin*, pour être appelée à concourir à la dépense; mais quelquefois l'intérêt est trop éloigné pour que l'on puisse en faire la base d'une obligation de concours. Tout un département, et plusieurs départements même, peuvent avoir un intérêt plus ou moins direct à la construction d'un *chemin*, et l'on voit jusqu'où l'on pourrait aller en appliquant à la lettre les dispositions de l'article 6. Pour éviter toute exagération, il importe que l'intérêt se montre réel, manifeste, habituel. « Pour appliquer les dispositions de la loi, disait le ministre de l'intérieur dans sa circulaire du 24 juin 1836, il ne suffit pas qu'une commune se serve quelquefois d'un *chemin* situé sur le territoire d'une autre commune, il faut que ce *chemin* soit pour elle un moyen habituel et indispensable de communication, et qu'elle le dégrade assez pour qu'il soit juste de l'appeler à contribuer à son entretien. Tel est évidemment l'esprit de l'article dont nous nous occupons, et, en l'appliquant ainsi, vos décisions seront toujours acceptées par les parties intéressées, parce que ces décisions seront fondées sur la plus stricte égalité, autant que sur un article de loi. »

Conformément à l'article 7, « les *chemins vicinaux* peuvent, selon leur importance, être déclarés *chemins vicinaux* de grande communication, par le conseil général, sur l'avis des conseils municipaux, des conseils d'arrondissement, et sur la proposition du préfet. Sur les mêmes avis et proposition, le conseil général détermine la direction de chaque *chemin vicinal* de grande communication, et désigne les communes qui doivent contribuer à sa construction et à son entretien. Le préfet fixe la largeur et les limites du *chemin*; il détermine annuellement la proportion dans laquelle chaque commune doit concourir à l'entretien de la ligne vicinale dont elle dépend, et statue sur les offres faites par les particuliers, associations de particuliers ou de communes. » Les arrondissements et les communes ayant un intérêt direct à un *chemin*, et pouvant être intéressés, soit au *statu quo*, soit à la conversion, il était de toute justice de leur demander ce qu'ils pensaient du projet. Le conseil général est le seul juge de la conversion du *chemin*; mais au préfet appartient l'initiative de la proposition. Cela est si vrai, que si le conseil général, saisi du projet par le préfet, changeait les termes de la proposition, celui-ci pourrait retirer cette proposition, dessaisir le conseil général et abandonner le projet. Le conseil général détermine la direction, mais toujours sur les mêmes avis et proposition, c'est-à-dire que l'initiative appartient, comme dans le cas précédent, au préfet, et que le conseil général n'a qu'à approuver la direction qui lui est proposée ou à la repousser. Faut-il en conclure que, dans aucun cas, il ne peut rien changer au projet de direction? « Nous ne le pensons pas, dit M. Solon. La loi dit que c'est le conseil qui détermine la direction; il est donc juge et juge suprême de cette direction qui intéresse le département. Il est bien vrai que l'article dit que c'est sur la proposition du préfet, mais cette proposition s'entend ici d'une manière générale; le législateur a voulu que le préfet eût l'initiative pour proposer au conseil de déterminer la direction des *chemins*, et non pour proposer lui-même cette direction de manière à lier l'opinion du conseil. S'il en était ainsi, le conseil ne serait plus juge; il ne serait appelé qu'à une sorte d'homologation. Telle n'est pas la pensée qui ressort de l'article; telle n'est pas, d'ailleurs, l'interprétation qu'il a reçue dans l'usage. » Lorsque le conseil général s'est expliqué sur la proposition du préfet, celui-ci prend un arrêté pour déclarer la conversion du *chemin*. A cet égard, on a demandé à la Chambre des députés, lors de la discussion du projet de loi, et notamment de l'article 7, si la commune qui se croirait lésée par la détermination du préfet pourrait se pourvoir contre son arrêté. M. Gillon, comme rapporteur de la commission, répondit qu'il n'était pas entré dans la pensée de la commission d'autoriser le recours au conseil d'Etat; qu'il fallait laisser un pouvoir discrétionnaire au préfet; que les communes trouveraient une garantie dans le compte que doit rendre le préfet au conseil général. Mais M. Vivien répondit, au contraire, que le recours était de droit, qu'il faudrait un texte formel pour en priver les communes, mais que l'arrêté rendu par le préfet étant un acte de pure administration, le recours ne devait pas être fait par la voie contentieuse et porté devant le conseil d'Etat, qu'il devait être formé par la voie administrative, devant le ministre de l'intérieur. C'est à cette dernière solution que l'opinion s'est attachée; elle était plus juste, en effet, que celle de la commission.

Au sujet de cet article, le plus important de la loi, le ministre de l'intérieur disait aux préfets, dans sa circulaire du 24 juin : « Ne perdez pas de vue, monsieur le préfet, que l'addition des mots de *grande communication* n'enlève pas aux *chemins* dont il s'agit le ca-

ractère de *chemins vicinaux* qu'ils avaient précédemment reçu de vos arrêtés de reconnaissance; ils restent *chemins vicinaux*, ils en conservent tous les privilèges, ils sont imprescriptibles. La répression des usurpations reste dévolue à la juridiction des conseils de préfecture; le sol de ces *chemins* continue d'appartenir aux communes; celles-ci demeurent chargées de pourvoir à leur entretien, au moins en partie; les fonds départementaux qu'il est permis d'y affecter viennent à la décharge des communes; non pas comme dépenses départementales directes, mais seulement comme subvention; les travaux qui se font sur ces *chemins* sont donc des travaux communaux, et nullement des travaux départementaux; seulement, il a paru nécessaire de placer ces travaux sous l'autorité immédiate et directe des préfets, parce qu'ils sont faits en vue d'un intérêt plus étendu que le simple intérêt d'une commune, et qu'il était indispensable de confier à une autorité centrale l'exécution des mesures qui intéressent plusieurs communes. »

Les propriétaires de terrain compris dans les nouvelles limites d'un *chemin* doivent, conformément à l'arrêté du préfet, enlever les constructions et les arbres compris dans la largeur nouvellement donnée au *chemin*; le préfet peut même, à leur défaut, faire démolir les maisons et arracher les arbres. Mais l'autorité ne peut poursuivre ces propriétaires comme usurpateurs de *chemins vicinaux*. Quand ils ont planté et construit, ils ont usé de leur droit, et un fait postérieur ne peut avoir d'effet rétroactif, et criminaliser ce qui n'avait été que l'exercice d'un droit. Il est dû à l'indemnité aux propriétaires pour la part des terrains compris dans la nouvelle largeur des *chemins*.

Aux termes de l'article 8, « les *chemins vicinaux* de grande communication et, dans les cas extraordinaires, les autres *chemins vicinaux*, pourront recevoir des subventions sur les fonds départementaux. Il sera pourvu à ces subventions au moyen de centimes facultatifs ordinaires du département, et de centimes spéciaux votés annuellement par le conseil général. La distribution des subventions sera faite en ayant égard aux ressources, aux sacrifices et aux biens des communes, par le préfet, qui en rendra compte, chaque année, au conseil général. Les communes acquitteront la portion des dépenses mise à leur charge au moyen de leurs revenus ordinaires, et, en cas d'insuffisance, au moyen de deux journées de prestation, sur les trois journées autorisées par l'article 2, et des deux tiers des centimes votés par le conseil municipal, en vertu du même article. » Le concours du département est facultatif, et les *chemins* dont il s'agit dans l'article qui précède n'ont pas un droit absolu à cette subvention. « Le département n'est pas tenu, disait le ministre dans sa circulaire du 24 juin, de fournir ces subventions; il le peut si l'intérêt du pays le demande, si les communes y acquiescent des droits par des efforts suffisants, si les ressources départementales le permettent. Ces circonstances n'existant pas, la subvention peut être refusée. Il faut, d'ailleurs, bien remarquer que les fonds du département ne sont accordés qu'à titre de subvention; ce n'est pas à titre de dépenses départementales directes qu'ils peuvent être employés sur les *chemins* de grande communication, c'est à titre de secours. » Quant aux *chemins vicinaux* qui ne sont pas de grande communication, la subvention ne peut être accordée que dans les cas extraordinaires. Mais qui est juge de cette éventualité? Le ministre dit à ce propos : « Les *chemins vicinaux* de grande communication sont les seuls auxquels puissent être accordées les subventions dont il est question dans l'article 8. A la vérité, la loi excepte de cette règle absolue les cas *extraordinaires*, mais ces cas extraordinaires, comme, par exemple, celui de la reconstruction d'un pont, seront toujours fort rares, et, afin qu'il ne soit pas fait de ces exceptions un usage trop étendu, je me réserve formellement d'autoriser l'application des subventions départementales pour les *chemins vicinaux* qui n'auront pas été déclarés de grande communication. »

L'emploi des prestations sur les *chemins vicinaux* est un acte purement administratif, qui n'est pas susceptible d'être porté devant le conseil d'Etat par la voie contentieuse. M. Garnier pense néanmoins que toute décision préfectorale qui prescrirait l'emploi de la prestation hors de la commune qu'habitent ceux dont cette prestation est exigée pourrait être attaquée par la commune ou par des habitants intéressés, devant le conseil de préfecture, et ensuite devant le conseil d'Etat. Quant à M. Solon, cette opinion ne lui paraît pas devoir être suivie : « Elle romprait, dit-il, l'économie des dispositions des lois en matière de *chemins vicinaux*. La loi n'a vu et n'a voulu voir qu'une voie vicinale à construire ou à réparer, et toutes ses dispositions résistent à ces fractionnements dont l'objet aurait été de créer des intérêts contradictoires là où ne doit exister qu'un intérêt d'ensemble. Admettre l'action communale dont parle M. Garnier, c'est autoriser l'intervention des communes ayant un intérêt opposé, c'est paralyser l'action administrative. Sans doute les communes ont droit à ne pas être trop chargées; sans doute elles ont intérêt à ce que leur argent et les efforts de leurs habitants s'emploient chez

elles; mais, en fait de *chemins*, le plus grand intérêt des communes n'est pas toujours sur leurs territoires; et telles réparations quelquefois ne sont utiles à leurs habitants que faites sur une commune étrangère. Reconnaissons donc que l'autorité préfectorale seule est en position de tout apprécier et de tout concilier, et que les communes n'ont rien de mieux à faire qu'à accepter son arbitrage désintéressé, sauf, en cas d'erreur, de fausse appréciation, le recours au ministre de l'intérieur, arbitre suprême des intérêts des communes. »

Nous sommes loin de partager l'optimisme de M. Solon. Toutes les fois que nous voyons une autorité illimitée centralisée dans les mains d'un seul homme, nous demandons au-dessus de cet homme, et pour juger ses actes, non pas l'immixtion d'employés de ministère ou d'ailleurs, mais une juridiction sérieuse, telle que, à défaut des tribunaux ordinaires, peut seule la faire espérer le conseil d'Etat. Aussi déplorons-nous que, en matière de prestation, les communes et les contribuables ne puissent se pourvoir auprès de lui.

L'article 9 place les *chemins vicinaux* de grande communication sous l'autorité du préfet. Les dispositions des articles 4 et 5 de la présente loi leur sont applicables. Cette disposition a pour but de faire comprendre que les *chemins* de grande communication ne sont pas, comme les *chemins vicinaux*, confiés à la surveillance de l'autorité municipale. Il est certain que, comme il s'agit de *chemins* importants, et qui intéressent plusieurs communes, il était indispensable de les soumettre à un pouvoir qui n'ait, en cas de conflit, servi d'arbitre, de modérateur. Il est, d'ailleurs, de principe, que l'administration municipale étant limitée par le territoire même de la commune, il était impossible de lui laisser l'autorité sur une propriété publique qui s'étend sur plusieurs communes, et qui doit être administrée avec ensemble et presque dans les conditions d'une solidarité absolue. Le principe une fois posé, il importe de l'expliquer, soit afin de ne pas l'étendre trop loin, soit afin d'en déduire les conséquences naturelles. Il faut reconnaître d'abord que les réparations d'entretien des *chemins vicinaux* sont placées par la loi sous l'autorité des maires. Cela devait être, puisqu'il s'agit de travaux communaux qui n'embrassent que le territoire de la commune. La loi du 21 mai 1836 n'a pas dérogé à ce principe, elle a seulement donné à l'autorité supérieure le droit d'intervenir, en cas de besoin, pour assurer l'exécution des obligations des communes. En conséquence, les maires, chargés par les lois de 1790 et de 1791 de procurer la viabilité des *chemins*, ont pour mission spéciale la police administrative et l'exécution des arrêtés pris en ce sens par les préfets, par les conseils de préfecture et par le ministre. C'est ainsi, par exemple, qu'ils peuvent et doivent faire démolir, en exécution des mesures d'urgence prises par les préfets, sous-préfets et conseils de préfecture, aux frais des contrevenants, les barrières qui interceptent ou les clôtures qui rétrécissent les *chemins vicinaux*. Quant aux alignements, s'il s'agit d'un *chemin vicinal* ordinaire, l'alignement doit être donné par le maire; s'il s'agit, au contraire, d'un *chemin vicinal* de grande communication, c'est au préfet qu'il appartient de statuer.

L'article 10 déclare imprescriptibles les *chemins vicinaux* reconnus et maintenus comme tels. Cet article s'applique aux *chemins vicinaux* de grande communication, et aux *chemins vicinaux* ordinaires, mais non aux *chemins ruraux* non reconnus. « Mais, dit le ministre dans sa circulaire du 24 juin 1836, de ce que l'article 10 n'attribue le privilège de l'imprescriptibilité qu'aux *chemins* qui sont légalement déclarés *vicinaux*, il ne s'ensuit pas que tous les autres *chemins*, que les nombreux sentiers qui appartiennent aux communes, puissent être usurpés sans qu'il y ait répression pour ce délit. Les communes peuvent et doivent s'opposer à ces usurpations, mais elles doivent les poursuivre par une voie autre que les usurpations sur les *chemins vicinaux*. » Aux termes de l'article 8 de la loi du 9 ventôse an XII, la répression des usurpations sur les *chemins vicinaux* appartient exclusivement aux conseils de préfecture. La connaissance des questions de propriété appartient aux tribunaux ordinaires. La circulaire du 24 juin 1836 ne fait que rappeler, à ce sujet, le droit commun. « Il est bon, dit le ministre s'adressant aux préfets, que vous fassiez connaître aux maires un arrêt fort important, rendu en cette matière par la Cour de cassation, le 25 septembre 1836, et duquel il résulte que lorsqu'un particulier se prétend propriétaire d'un terrain qu'il est prévenu d'avoir usurpé sur un *chemin*, c'est à ce particulier et non à la commune que demeure l'obligation d'établir le droit de propriété. Au surplus, la question de propriété, même résolue en faveur des riverains, n'a plus, depuis longtemps, d'importance que sous le rapport pécuniaire, et elle est sans effet quant à la vicinalité. Il était passé en jurisprudence, depuis plusieurs années, que le droit de propriété d'un *chemin* déclaré *vicinal* se résolvait en une question d'indemnité. Cette jurisprudence est aujourd'hui formellement consacrée. »

Si, devant les tribunaux correctionnels ou de police, le contrevenant contestait avec quelque fondement la déclaration de vicina-

lité, le tribunal devrait renvoyer devant l'autorité administrative, pour interpréter les actes rendus à l'occasion de ces chemins.

Si un chemin vicinal était inscrit sur le tableau des chemins communaux déclarés, et que l'embranchement sur lequel aurait eu lieu l'usurpation n'y figurât pas, le conseil de préfecture serait incompétent pour en connaître; l'embranchement rentrerait tout au plus dans la catégorie des chemins non reconnus.

Enfin, aucun tribunal ni juge ne peut statuer sur une contravention relative aux chemins vicinaux classés, tant qu'il peut y avoir, à raison du classement, de la largeur ou de la direction, un doute pouvant avoir influence sur la condamnation. Tout fait qui dégrade un chemin vicinal est reconnu prescriptible par un an, aux termes de l'article 640 du code d'instruction criminelle. S'il s'agit, au contraire, d'une usurpation permanente, d'une construction, d'une plantation, la contravention se renouvelle ou plutôt se continue, et l'on ne peut opposer la prescription même immémoriale. En ce cas, il est impossible de séparer le fait et la criminalité.

Les articles 11, 12, 13 et 14 traitent, soit du personnel des agents préposés au service des chemins vicinaux, soit des mesures financières prises pour assurer la construction et l'entretien des voies vicinales.

L'article 15 intéresse plus spécialement les contribuables. Il est ainsi conçu : « Les arrêtés du préfet portant reconnaissance et fixation de la largeur d'un chemin vicinal attribuent définitivement au chemin le sol compris dans les limites qu'ils déterminent. Le droit des propriétaires riverains se résout en une indemnité, qui sera réglée à l'amiable ou par le juge de paix du canton, sur le rapport d'experts nommés conformément à l'article 17. » Une considération nous frappe tout d'abord en lisant cet article : c'est la différence qu'il établit en matière d'expropriation pour cause d'utilité publique. En matière ordinaire, on ne peut dépouiller un individu de sa propriété immobilière que par la voie de l'expropriation, lors même que cette propriété serait nécessaire pour faire un nouveau chemin. Mais si le chemin existait déjà, fût-il la propriété certaine d'un particulier, la déclaration de vicinalité, c'est-à-dire la reconnaissance de ce chemin, suffit pour opérer l'expropriation immédiate, sans avoir à recourir aux dispositions de la loi de 1841. Pour qu'un chemin puisse être déclaré vicinal, il est absolument nécessaire que ce chemin existe, et que le public en jouisse par droit ou par usage. Tout obstacle à la jouissance du sol compris dans les limites fixées par l'arrêté du préfet sur la déclaration de vicinalité serait une usurpation passible de poursuite devant les conseils de préfecture.

Aux termes de l'article 16, « les travaux d'ouverture et de redressement des chemins vicinaux seront autorisés par arrêté du préfet. Lorsque, pour l'exécution du présent article, il y aura lieu de recourir à l'expropriation, le jury spécial chargé de régler les indemnités ne sera composé que de quatre jurés. Le tribunal d'arrondissement, en prononçant l'expropriation, désignera pour presider et diriger le jury l'un de ses membres ou le juge de paix du canton. Ce magistrat aura voix délibérative en cas de partage. Le tribunal choisira, sur la liste prescrite par la loi du 3 mai 1841, quatre personnes pour former le jury spécial, et trois jurés supplémentaires. L'administration et la partie intéressée auront respectivement le droit d'exercer une récusation péremptoire. Le juge recevra les acquiescements des parties. Son procès-verbal emportera translation définitive de propriété. Le recours en cassation, soit contre le jugement qui prononcera l'expropriation, soit contre la déclaration du jury qui réglera l'indemnité, n'aura lieu que dans les cas prévus par la loi du 3 mai 1841. »

Il y a lieu à expropriation dès que le préfet a pris un arrêté portant nécessité de l'ouverture d'un nouveau chemin, ou du redressement de l'ancien, c'est-à-dire quand il s'agit de faire passer un chemin sur des terrains qu'il n'occupait pas, ou de le redresser, ce qui n'est au fond qu'une ouverture de chemin dans des limites moins étendues. Dans ce cas, il n'est pas besoin d'un décret du pouvoir exécutif, ni d'une enquête administrative, comme dans le cas de l'expropriation en droit commun; l'arrêté préfectoral suffit pour déclarer l'utilité publique et pour satisfaire aux nécessités générales de l'article 11 de la constitution.

En vertu de l'article 17, « les extractions de matériaux, les dépôts et enlèvements de terre, les occupations temporaires, seront autorisés par un arrêté du préfet, lequel désignera les lieux. Cet arrêté sera notifié aux parties intéressées, au moins dix jours avant que son exécution puisse être commencée. Si l'indemnité ne peut être fixée à l'amiable, elle sera réglée par le conseil de préfecture, sur le rapport d'experts nommés, l'un par le sous-préfet, l'autre par le propriétaire. En cas de désaccord, un tiers expert sera nommé par le conseil de préfecture. »

Le ministre de l'intérieur disait aux préfets, dans sa circulaire du 24 juin 1836, que les dispositions de l'article 17 ne faisaient qu'appliquer aux travaux des chemins vicinaux les règles prescrites dans les cas analogues pour les travaux des routes. Cette observation nous conduit à penser que tout ce qui n'est pas

prévu par l'art. 17 doit être complété par les lois, règlements et usages relatifs à l'extraction des matériaux nécessaires pour la confection des travaux publics en général.

L'article 19 dispose « qu'en cas de changement de direction ou d'abandon d'un chemin vicinal, en tout ou en partie, les propriétaires riverains de la partie de ce chemin qui cessera de servir de voie de communication pourront faire leur soumission de s'en rendre acquéreurs et d'en payer la valeur qui sera fixée par des experts nommés dans la forme déterminée par l'article 17. »

L'article 20 et les articles suivants ne présentent que des dispositions de formalités.

Le service des chemins vicinaux est placé sous la surveillance d'agents nommés par le préfet, et dont le traitement, fixé par le conseil général, est prélevé sur les fonds affectés aux travaux. On compte un agent voyer chef par département, un agent voyer d'arrondissement par sous-préfecture, et un nombre d'agents voyers ordinaires variant suivant l'importance du département.

Quelques conseils généraux ont confié le service des chemins vicinaux à l'administration des ponts et chaussées : l'essai n'a pas été malheureux, et la mesure tend à se généraliser. Assurément, les employés des ponts et chaussées sont mieux que personne à même de diriger un service qui présente avec le leur la plus frappante analogie; mais les chemins vicinaux sont, à nos yeux, d'une telle importance, qu'il nous semble indispensable de les placer dans les attributions d'agents spéciaux. Quand on songe de toutes parts à ouvrir à l'agriculture, à l'industrie, au commerce, des voies de communication sur tous les points du territoire, une mesquine question d'économie ne doit pas empêcher un département de suivre l'élan général. Les sommes demandées aux conseils généraux par la loi du 21 mai 1836 sont d'ailleurs d'une utilité incontestable; jamais argent ne fut mieux employé, et quand on constate les résultats obtenus, on se demande comment on a pu les réaliser avec des charges tellement minimes que, le plus souvent, elles ont été insensibles.

Les services que les voies vicinales rendent chaque jour à l'agriculture ont soulevé une question qui, si elle était résolue, produirait d'immenses résultats; nous voulons parler de la question des chemins de fer d'intérêt local, appelés encore chemins de fer vicinaux. Une loi portant la date du 12 juillet 1865, suivie d'une circulaire du ministre des travaux publics en date du 12 août de la même année, a demandé aux conseils généraux leur avis sur l'opportunité de l'exécution de ces chemins de fer dans leurs départements respectifs. Cette opportunité a été démontrée par les assemblées départementales, qui toutes se sont déclarées favorables au projet. Les uns ont concédé quelques lignes, les autres en ont fait étudier un grand nombre. Bientôt les études seront terminées, et presque tous les départements verront leur réseau de voies ferrées se développer avec rapidité. Ce sera là un progrès incontestable, et nous sommes d'autant plus impatient de le voir réalisé, que nous savons pertinemment aujourd'hui que cette réalisation est possible, et nous dirons même facile.

M. Henri Ruelle, ingénieur civil à Auxerre, vient de publier, sur la question des chemins de fer vicinaux, un travail sur lequel nous appelons l'attention de nos lecteurs. Dans sa brochure sur les Chemins de fer vicinaux, départementaux ou d'intérêt local, au point de vue de leur exécution (Paris, Dentu, 1867), l'auteur démontre clairement, en s'appuyant sur les autorités les plus compétentes, que, en moyenne, matériel roulant compris, les chemins de fer vicinaux, à 100,000 fr. le kilomètre, sont possibles, non-seulement dans quelques contrées privilégiées, mais sur les divers points du territoire. Quant à l'exploitation, loin d'être onéreuse pour les compagnies, elle deviendra pour elles une source féconde de produits, le jour où elles consentiront à reviser leurs tarifs.

— Intervention de l'Etat. Subventions. Jusqu'à 1860, les départements et les communes ont seuls supporté la dépense des chemins vicinaux. Mais un rapport adressé à l'empereur le 10 août 1861, par M. de Persigny, ministre de l'intérieur, proposa de faire intervenir une subvention de l'Etat pour l'achèvement des chemins de deuxième catégorie, dits d'intérêt commun. Le 15 août 1861, le *Moniteur* publia une lettre de l'empereur adressée à ce ministre, adoptant ses propositions et annonçant qu'une somme de 25 millions serait distribuée aux départements pour les aider à terminer ces chemins.

Cette somme a été répartie par annuités égales pendant dix ans, soit 2,500,000 francs par an. Elle a activé les travaux, sans amener cependant, il s'en faut, leur complet achèvement. En 1860, les chemins d'intérêt commun terminés avaient une longueur de 32,908 kilom. En 1867, ils avaient atteint 54,065 kilom.; augmentation, 21,157 kilom. Mais, au fur et à mesure qu'on terminait d'un côté, on classait, de l'autre, de nouveaux chemins. Il en résulte qu'au 1^{er} janvier 1869, il restera encore à exécuter environ 27,000 kilom. de chemins d'intérêt commun, c'est-à-dire une quantité kilométrique de chemins égale à celle qui était classée et à construire en 1861. La

seule explication acceptable de ce fait, c'est qu'on a voulu partout mettre le réseau vicinal en relation avec le réseau des chemins de fer. La création des lignes ferrées a commencé, eu effet, une révolution dans l'ancien réseau des chemins vicinaux. Il faut partout ouvrir des chemins pour aboutir aux stations les plus voisines; des courants nouveaux s'établissent à la place des anciens. Il doit en résulter des dépenses nouvelles et considérables pour les chemins vicinaux.

— Loi de 1863. L'intervention de l'Etat a pris, en 1863, une extension bien autrement considérable. Le 15 août 1867, le *Moniteur* publiait une lettre de l'empereur adressée à M. de La Valette, ministre de l'intérieur, expliquant le projet d'affecter une subvention de 100 millions aux chemins vicinaux, dits ordinaires, c'est-à-dire aux chemins communaux, et de créer une caisse pour avancer aux communes, au moyen de prêts à longs termes, 200 autres millions. Le but du gouvernement est d'assurer en dix ans l'exécution des lignes classées. Une enquête a été faite. Les listes des chemins à comprendre dans le projet ont été dressées par les conseils municipaux, revisées par les assemblées cantonales, et définitivement proposées par des commissions réunies au chef-lieu de chaque département. Toutes ces listes, centralisées au ministère de l'intérieur, ainsi que les autres pièces de l'enquête, ont servi à préparer le projet de loi.

Outre les chemins communaux, la loi proposée affecte une nouvelle subvention de 15 millions aux chemins d'intérêt commun, sur lesquels, nous l'avons dit, il restait tant à faire, malgré les 25 millions de 1861. On retrouvera, au *Moniteur* du 17 août 1867, les rapports du ministre et la lettre de l'empereur sur ce sujet. Voici le résumé de la loi votée, et dont la discussion a eu lieu au Corps législatif les 8, 9, 10, 11 et 12 juin 1868 :

Art. 1^{er}. Une subvention de 100 millions, payable en dix annuités à partir de 1869, est accordée aux communes pour faciliter l'achèvement des chemins vicinaux, dont la longueur kilométrique aura été approuvée pour chaque département par un arrêté du ministre de

l'intérieur, avant la répartition de la première annuité.

Art. 2. Chaque annuité sera répartie entre les départements, par un décret rendu en conseil d'Etat. La subvention de l'Etat et celle du département seront distribuées entre les communes par le conseil général de chaque département. Un dixième de la subvention est réservé aux départements dont le centime additionnel est inférieur à 20,000 fr. (Il y en a vingt-deux.)

Art. 3. Dans les communes déjà grevées de plus de 10 centimes extraordinaires, les conseils municipaux pourront substituer une journée de prestation aux 3 centimes autorisés par la loi de 1867.

Art. 4. Nouvelle subvention de 15 millions en dix annuités, affectée par l'Etat aux chemins d'intérêt commun.

Art. 5. Autorisation aux départements dont le centime additionnel ne dépasse pas 20,000 fr., d'appliquer la moitié des deux subventions ci-dessus à leurs chemins de grande communication.

Art. 6. Il est créé une caisse des chemins vicinaux, sous la garantie de l'Etat, chargée de faire pendant dix ans des avances aux communes, jusqu'au chiffre total de 200 millions. Elle sera gérée par la caisse des dépôts et consignations.

Art. 7. Autorisation aux départements de se substituer pour ces emprunts aux communes qui seraient trop pauvres, et de leur fournir ainsi les ressources nécessaires pour leurs chemins. Ceux dont le centime est inférieur à 20,000 fr. pourront emprunter pour eux-mêmes à la caisse pour leurs chemins de grande communication et d'intérêt commun.

Art. 8. Les ressources de cette caisse seront fournies par les fonds que les communes et les établissements publics ont en dépôt à la caisse des dépôts et consignations et au Trésor.

Art. 9. Les communes se libéreront de ces emprunts en payant pendant trente ans des annuités à 4 pour 100, tout compris.

Voici un tableau indiquant, d'après les documents officiels, le développement des trois catégories de chemins vicinaux, en France, depuis 1836 :

	CHEMINS CLASSÉS		
	DE GRANDE COMMUNICATION.	D'INTÉRÊT COMMUN.	VICINAUX COMMUNAUX.
En 1837.	39,812 kilom.	n'existaient pas.	651,824 kilom.
Au 31 décembre 1856.	74,510	57,118 kilom.	425,820
Au 31 décembre 1860.	76,407	66,133	361,998
Au 1 ^{er} janvier 1867.	84,728	83,146	364,452
CHEMINS TERMINÉS			
En 1837.	4,132	•	•
Au 31 décembre 1856.	57,378	26,085	•
Au 31 décembre 1860.	62,358	34,103	•
Au 1 ^{er} janvier 1867.	74,770	54,065	112,636

Il nous semble très-curieux d'y ajouter le Tableau des ressources créées et des sommes dépensées depuis 1836 pour ces mêmes chemins vicinaux :

PÉRIODES.	PRESTATIONS.	ARGENT.	TOTAUX.
De 1837 à 1841.	109,442,642 fr.	133,606,319 fr.	243,048,961 fr.
De 1842 à 1846.	163,576,308	133,763,311	297,339,619
De 1847 à 1851.	178,999,090	171,557,397	350,556,487
De 1852 à 1856.	188,714,765	200,127,299	388,842,064
De 1857 à 1861.	218,356,025	219,544,600	437,900,625
De 1861 à 1866.	251,568,896	289,144,601	540,713,497
Totaux.	1,110,657,726	1,147,743,527	2,258,401,253

La France aurait donc consacré à ses chemins vicinaux, jusqu'en 1866, une dépense moyenne de 75 millions par an. Mais, en réalité, ce chiffre a augmenté chaque année et s'est élevé, en 1866, à 107,359,771 fr.

Elle y a employé, de 1836 à 1866, une somme totale de 2 milliards 258 millions et demi.

Loi de s'arrêter dans cette voie de dépenses utiles, le gouvernement a résolu d'en augmenter considérablement le chiffre, par l'application de la loi de juin 1868, dont le texte est rapporté ci-dessus.

Il a été évalué que, pour toute la France, une journée de prestations représente une valeur de 16 millions de francs.

Un centime additionnel ne représente, au

contraire, que 3 millions de francs. (Discours du ministre, séance du 10 juin 1868.)

On peut calculer très-exactement au moyen de ces chiffres l'équivalence à établir, lorsqu'une commune veut s'imposer, entre la prestation et les centimes extraordinaires.

En 1868, il y a vingt-deux départements où le centime extraordinaire ne produit pas 20,000 fr. En Corse, il ne produit que 4,849 fr.; dans les Hautes-Alpes, 7,373; dans la Lozère, 8,211 fr.; dans la Haute-Savoie, 8,390 fr.; dans les Basses-Alpes, 9,127 fr.; dans la Savoie, 10,215 fr., etc., etc. Ce sont les départements les plus pauvres.

Voici, enfin, d'après les documents du ministère de l'intérieur, la situation générale des chemins vicinaux de France, telle que l'indique l'enquête faite en 1867 :

SITUATION EN 1867.	CHEMINS DE GRANDE COMMUNICATION.	CHEMINS D'INTÉRÊT COMMUN.	CHEMINS VICINAUX ORDINAIRES COMMUNAUX.
Nombre.	3,380	6,910	202,677
Longueurs classées.	84,728 kil.	83,146 kil.	364,452 kil.
Longueurs terminées.	74,770	54,065	112,636
Reste à construire.	9,958	29,081	251,816
Dépenses à faire.	355,698,802 fr.	316,910,520 fr.	841,782,908 fr.
Ressources normales.	362,745,586	223,446,243	331,237,104
Déficits.	30,366,905	98,801,077	510,545,799

Le total des chemins de toutes catégories terminés en 1867 a donc une longueur de 241,472 kilomètres.

Quant aux chemins communaux ou ordinaires, sur les 251,815 kilom. restant à construire, il y a seulement 143,503 kilom. qui, dans l'enquête de 1867, ont été classés comme urgents à exécuter (1re et 2e catégorie). Le chiffre de la dépense à faire se réduit donc pour ces lignes à 589,283,579 fr., au lieu de 841,782,903 fr. portés ci-dessus. Le total du déficit est diminué en proportion.

La longueur totale des lignes restant à construire est donc de 290,853 kilom., dont il faut déduire les 108,312 kilom. de chemins communaux écartés dans l'enquête de 1867 comme n'étant pas nécessaires à exécuter dans les dix années suivantes.

En définitive, le rapport fait au Corps législatif (25 mai 1868) évaluait la totalité de la dépense restant à faire pour les voies vicinales classées à 825,535,579 fr.

Ce rapport fixait le déficit à 474,668,362 fr. Le déficit indiqué pour les chemins ordinaires ou communaux était de 335,310,380 fr.

Il faut bien remarquer que la somme énorme de 825 millions et demi dont la dépense est prévue ne s'applique qu'aux lignes classées en 1867, et que tous les nouveaux chemins qu'on classera à partir de cette époque, en raison de leur utilité publique, viendront augmenter la somme de la somme à dépenser.

En ajoutant ces 825 millions et demi aux 2 milliards 258 millions déjà consacrés par la France à ses chemins vicinaux, on est en présence d'un total dépensé ou prévu de 3 milliards 116 millions et demi, sans compter tout ce qui viendra s'y ajouter.

Ces chiffres montrent qu'il n'est pas en Europe un pays qui ait dépensé autant que le nôtre pour ses chemins vicinaux.

Chemins ruraux (des). Par M. Saint-Martin. Sous cette dénomination, M. Saint-Martin comprend non-seulement les chemins publics appartenant à l'Etat, aux départements ou aux communes, mais encore les chemins d'exploitation, qui sont la propriété de plusieurs héritages ruraux. Il résulte cependant de la loi sur les associations syndicales, et surtout de la discussion de cette loi, qu'il faut établir une distinction entre les chemins ruraux qui sont publics, appartenant aux communes et relevant de l'autorité administrative, et les chemins particuliers, dont l'entretien ne concerne absolument que les propriétaires. Cette distinction a de la valeur, et ne doit pas être oubliée, surtout en présence de l'ouvrage de M. Saint-Martin, qui ne demande rien moins qu'une loi pour organiser, au profit de l'agriculture, l'achèvement ou la création des chemins ruraux. Cette pensée, excellente en elle-même, devient inutile si elle s'applique aux chemins ruraux proprement dits, puisqu'ils restent, conformément aux lois en vigueur, à la charge des communes. Quant aux chemins particuliers, on sait que développement ont pris depuis quelques années les associations syndicales, au point de vue soit du défrichement, soit du drainage, soit du colmatage, etc. Il est certain que l'entretien des chemins particuliers existants, ou l'établissement de nouveaux chemins de ce genre, rentre dans leurs attributions, et elles pourrout, à cet égard, consulter utilement les observations de M. Saint-Martin sur les avantages qu'offre à ses prêteurs le Crédit foncier.

CHEMINS DE FER. Historique. *Chemins de fer* ! Quels mots magiques, et de quelle auréole ils sont environnés quand ils nous apparaissent comme synonymes de civilisation, de progrès et de fraternité ! L'homme, mis sur la terre comme un propriétaire dans son domaine, semblait d'abord ne pour en parcourir la surface et en admirer les beautés ; mais, retenu par sa masse au sol qu'il foule, ce n'est qu'au prix de fatigues et d'efforts qu'il parvenait à changer d'horizon ; il regardait d'un œil jaloux les libres habitants de l'air et des eaux, et l'intelligence ne paraissait lui avoir été départie que pour lui révéler le sentiment de son infériorité. Aujourd'hui, grâce au chemin de fer, grâce à cette merveille des inventions, l'homme n'a plus rien à envier aux poissons et aux oiseaux ; l'hirondelle, dans son vol rapide, aurait de la peine à le suivre, et il peut aller d'un pôle à l'autre avec plus de vitesse que ces énormes cétaqués qui traversent alternativement les océans des deux mondes.

Au début de cet article, le plus important qui ait encore paru jusqu'ici dans ses colonnes, le *Grand Dictionnaire* devait ces lignes enthousiastes à ces magnifiques voies de circulation qui resteront l'honneur éternel de la science et de la volonté de l'homme. Il les devait, ne fût-ce que pour venger ces voies mêmes de l'abus avec lequel on les exploite et de l'acharnement qu'on semble apporter à réaliser dans tout son épanouissement ce triste aphorisme latin : *Corruptio optimi pessima*.

Si l'on s'arrête à la disposition généralement adoptée de poser deux files de rails sur des pièces de bois transversales, auxquelles on a donné le nom de *traverse*, les chemins de fer nous viennent de l'Angleterre ; mais, sans remonter jusqu'à l'antique Égypte, il est hors de doute que les Romains employaient des chemins perfectionnés pour transporter sur des rouleaux de bois ces blocs énormes de pierre

avec lesquels ils construisaient leurs travaux d'art ; ces rouleaux devaient tourner non pas sur le sol, mais sur un chemin en bois, confectionné avec des lignes de madriers parallèles.

Il ne sera pas sans intérêt de rappeler ici quelques lignes de Jean-Jacques Rousseau sur l'une de ces œuvres grandioses que le génie antique semblait avoir léguées comme un exemple à la civilisation moderne.

« J'allai voir le pont du Gard : c'était le premier ouvrage des Romains que j'eusse vu. Je m'attendais à voir un monument digne des mains qui l'avaient construit. Pour le coup, l'objet passa mon attente, et ce fut la seule fois en ma vie. Il n'appartenait qu'aux Romains de produire cet effet. L'aspect de ce simple et noble ouvrage me saisit d'autant plus qu'il est au milieu d'un désert où le silence et la solitude rendent l'objet plus frappant et l'admiration plus vive ; car ce prétendu pont n'était qu'un aqueduc. On se demande quelle force a transporté ces pierres énormes si loin de toute carrière, et a réuni les bras de tant de milliers d'hommes dans un lieu où il n'en habite aucun... »

Que dirait le grand philosophe, s'il lui était donné de contempler ce pont immense de Nogent-sur-Marne avec ses quatre arches en plein cintre, de 50 m. d'ouverture chacune, construit pour livrer passage à la ligne de Paris à Mulhouse ? Que dirait-il encore à la vue des ponts en fer, sur le Rhin, à Kehl, sur la Garonne, à Bordeaux, et enfin à la vue du tunnel des Alpes ? S'il y a eu, pendant plus de mille ans, une période de sommeil pour les grands travaux, nous nous efforçons depuis le commencement de ce siècle de regagner le temps perdu. Mais qu'on ne l'oublie pas, cette activité a été le résultat des études et des travaux d'une série d'ingénieurs, de constructeurs, de mécaniciens, en tête desquels nous citerons, d'une part, Riquet (1664 à 1680), Claude Perrault (1623 à 1688), Vauban (1633 à 1707), Bélidor (1697 à 1761) ; d'autre part, Papin (1647 à 1710) et Watt (1736 à 1819). C'est, on peut le dire, à ce groupe de penseurs qu'on doit la plupart des idées qui, se rattachant, d'un côté aux observations des anciens, semblaient d'autre part pressentir nos plus belles découvertes. Certains écrits de ces hommes illustres sont encore aujourd'hui consultés avec fruit. Si aucun d'eux n'a soupçonné la possibilité de construire des chemins de fer, ils avaient, du moins, les uns étudié les conditions de stabilité des travaux d'art, les autres constaté la force de la vapeur. Grâce à eux, nous avons pu, ainsi préparés, résolument aborder les plus grands travaux de construction, et vaincre, par nos études plus complètes sur la vapeur et par de nouvelles découvertes, des difficultés devant lesquelles ils auraient été forcés de s'arrêter. Le fer dont disposaient nos ancêtres était d'un prix élevé, et il n'aurait que peu ou point dans la construction. L'industrie métallurgique ne faisait que de naître, et personne ne pouvait prévoir l'extension immense qu'elle prendrait bientôt. Mais ce long sommeil a été interrompu par le sifflet aigu des locomotives des chemins de fer, et, si l'on veut une preuve éclatante de ce réveil, on la trouve dans ces deux chiffres éloquentes :

Nombre de voyageurs en France en 1830	2,000,000
Nombre de voyageurs en France en 1865	84,025,516

En présence de pareils résultats, écrit M. Adolphe Joanne, ne faut-il pas être privé de raison pour regretter, dans je ne sais quels intérêts égoïstes, le temps où l'espèce humaine, dépourvue de tout moyen de communication, de toute initiative, de toute industrie, de tout commerce, végétait misérablement dans une honteuse et stérile ignorance, comme si Dieu n'avait donné l'intelligence à l'homme que sous la condition de ne pas s'en servir ; comme si le travail n'était pas un devoir, que dis-je une nécessité pour tous les peuples de la terre ! Oui, ajouterons-nous à notre tour, il faudrait être insensé pour regretter ce temps où le Bourguignon d'Auxerre mettait huit jours pour venir à Paris par le coche ; où un évêque de Melun, invité par son métropolitain à se rendre dans la capitale, lui écrivait naïvement : « Comment voulez-vous qu'un homme de mon âge entreprenne un voyage aussi difficile et aussi long, et brave tous les obstacles de la route ? » Il n'y avait pourtant que onze lieues, et il faut aujourd'hui moins d'une heure pour faire ce trajet !

Mais reprenons l'historique succinct des railways ou chemins plus ou moins perfectionnés par l'emploi d'une surface en bois pour le roulement des véhicules. La première mention qu'on rencontre du principe de ces chemins à rails en bois, en usage dans les usines de Newcastle, est rapportée par M. L. F. Guiter dans les *Merveilles de la science* ; elle date de 1696, et est extraite de la *Vie de lord Keeperworth* ; voici la citation : « Les transports s'effectuent sur des rails de bois parfaitement droits et parallèles, établis le long de la route, depuis la mine jusqu'à la rivière ; on emploie sur ce genre de chemin de grands chariots portés par quatre roues qui reposent sur les rails. Il résulte de cette disposition tant de facilité dans le tirage, qu'un seul cheval peut descendre de 4 à 5 chaldrons (de 52 à 65 hectolitres), ce qui procure aux négociants un grand avantage. »

A ces rails en bois, et vers 1770, succèdent les rails en fonte ; mais ce ne fut guère que

vers 1820 qu'on substitua le fer laminé à la fonte. La voie de fer substituée à la voie de pierre ou de caillou avait produit dans les transports par voiture une amélioration importante, en ce qu'elle avait réduit le tirage de 30 à 5 kilogr. par tonne ; mais elle n'avait pas augmenté la vitesse des véhicules, toujours subordonnée à celle des animaux de trait. L'introduction de la locomotive a apporté un élément complètement nouveau, que ne pouvait donner les anciennes voies : c'est la vitesse de transport presque indéfinie. Les chemins de fer, dit Arago dans son *Rapport* de 1838, considérés comme moyen d'atténuer les résistances de toute nature que le roulage doit surmonter sur les routes ordinaires, seraient aujourd'hui, relativement aux canaux, dans un état d'infériorité évidente, si l'on avait dû toujours y opérer la traction avec des chevaux. L'emploi des premières machines locomotives à vapeur avait laissé les choses dans le même état ; mais tout à coup, en 1829, surgirent, en quelque sorte, sur le chemin de Liverpool à Manchester, des locomotives toutes nouvelles. Jusque-là on n'avait espéré progresser qu'avec des roues dentées et des crémaillères, ou bien à l'aide de systèmes articulés dont on donnerait une idée assez exacte en les comparant aux jambes inclinées d'un homme qui tire en reculant. Les locomotives perfectionnées étaient débarrassées de cet attirail incommode, fragile, dispendieux. L'ingénieur Stephenson ne s'était pas servi non plus des engrenages artificiels de ses devanciers. L'engrenage naturel résultant de la pénétration fournie et sans cesse renouvelée des aspérités imperceptibles des jantes de la roue dans les cavités du métal du rail, et réciproquement, suffisait à tout. Cette grande simplification permit d'arriver à des vitesses inespérées, à des vitesses trois, quatre fois supérieures à celles du cheval le plus rapide. De cette époque date une ère nouvelle pour les chemins de fer. Jadis les rails étaient tout ; maintenant ils n'occupent dans le système qu'une place secondaire. Aujourd'hui les chemins de fer ne devraient s'appeler que des chemins à locomotives ou des chemins à vapeur.

Le tableau ci-dessous peut donner une idée des progrès réalisés en France depuis l'emploi des premières machines :

En 1825, les locomotives parcouraient, à l'heure.	9,650 m.
En 1829, les locomotives tubulaires parcouraient	25,130
En 1834	34,320
En 1838	51,490
En 1839	62,000

En 1868, les locomotives (type Crampton) parcourent, par heure, 70 à 80 kilomètres.

Dans les voyages d'essai ou d'urgence, la locomotive atteint une vitesse de 108 kilom. à l'heure, et même plus.

Le premier chemin de fer livré au public fut celui de Darlington à Stockton (Angleterre), en 1825 ; quoique exploité avec des chevaux, parce que les dénivelités que présentait le tracé de ce chemin rendaient impossible l'emploi des locomotives d'alors, il servit néanmoins de modèle aux lignes construites depuis ; du reste, l'exécution avait exigé des terrassements importants, des ponts par-dessus et par-dessous le chemin de fer, des passages à niveau, etc., en un mot, tous les travaux que l'on rencontre dans nos chemins de fer actuels. On employa pour cette ligne des rails saillants ; on perfectionna peu à peu les conditions du chemin pour obvier aux inconvénients signalés par les ingénieurs, notamment par G. Stephenson.

Feu d'années après, Marc Séguin, « voué à l'industrie depuis sa jeunesse », ainsi qu'il le dit lui-même dans son précieux ouvrage de *Influence des chemins de fer, etc.*, inventait un nouveau système de chaudières, à tubes générateurs, pour les locomotives, en d'autres termes, le système des machines tubulaires, où la vaporisation était si considérable qu'elle suffisait à toutes les exigences d'un service à grande vitesse. Stephenson, que l'Angleterre revendique à tort comme l'inventeur des machines tubulaires, ne prit son brevet qu'en octobre 1829 ; Séguin avait pris le sien en février 1828. Nous reviendrons, du reste, sur cette question, lorsque nous ferons l'histoire de la locomotive. C'est à partir de ce moment que commencent véritablement les chemins de fer.

Nous croyons devoir compléter l'historique rapide qui précède par l'extrait suivant d'un très-intéressant ouvrage de M. Cotellet, avocat, ancien professeur de droit administratif à l'Ecole des ponts et chaussées : « Lorsque, à la suite des événements politiques de 1814 et de 1815, l'Europe commençait à goûter les fruits de la paix générale, l'esprit public fut frappé des effets heureux de l'application de rails en bois ou en fer aux voies de transport, pour les produits des extractions de houille et des autres substances encombrantes.

« L'idée importée chez nous de rails établis sur un niveau parfait, et des wagons à traction de chevaux sur ces rails, a donné lieu à la création des chemins de Saint-Etienne à Andrézieux (1823), de Saint-Etienne à Lyon (1826), d'Andrézieux à Roanne (1828), d'Épinay au canal de Bourgogne (1830), d'Alais à Beaucaire (1833). Ces premiers essais étaient dus à l'initiative de l'industrie privée ; elle en a fait les frais sans aucun secours du gouvernement ; mais elle a obtenu de prime abord des concessions perpétuelles.

« Cependant, le succès obtenu en Angle-

terre par l'application des locomotives à la traction sur des rails en fer, et la rapidité des convois servant au transport des voyageurs, ont fait aussitôt le plus grand bruit dans le monde. La première, en France, la Compagnie du chemin de fer de Saint-Etienne à Lyon en a donné le spectacle et l'exemple. L'esprit de spéculation eut bientôt produit des projets sans nombre d'entreprises de cette nature, fondées sur l'hypothèse de souscription à des actions industrielles entre lesquelles se partagerait le capital nécessaire à chacune d'elles. Les promesses d'actions parurent sur le marché de la Bourse avec une abondance bientôt propre à les discréditer. La confiance ne se dirigeait pas vers cette nature d'affaires.

« Les auteurs de projets et les entrepreneurs de travaux qui ambitionnaient d'être les maîtres soulevèrent une polémique ardente, en comparant les travaux publics d'Angleterre et d'Amérique à ceux de la France ; il a été allégué que, chez nous, l'industrie privée était découragée par deux causes : les exigences de l'administration dans les conditions des projets, en ce qu'elle fixait les pentes à un maximum très-faible, ce qui rendait les travaux fort dispendieux, et l'intervention de nos ingénieurs des ponts et chaussées, habitués à construire avec le plus grand luxe et un choix de matériaux qui faisait renchérir infiniment les ouvrages.

« Alors s'élève une controverse qui divise les esprits, dans les corps politiques aussi bien que dans le monde des affaires, consistant à savoir si les nouvelles entreprises de chemins de fer devaient être mises à la charge du Trésor et exécutées directement par les ingénieurs de l'Etat, ou s'il ne conviendrait pas mieux de les confier à l'industrie privée, en lui accordant une grande liberté dans le choix des traces et dans le mode de construction des travaux.

« Le gouvernement et les Chambres entrent dans des vues transactionnelles et se montrent disposés à favoriser les projets des Compagnies exécutantes ; toutefois, elles se soumettront à des clauses et conditions réglées par les lois, et feront approuver, avant toute exécution, les dispositions des ouvrages pour les ponts, ponceaux, aqueducs, etc. (loi du 9 juillet 1836).

« Des Compagnies se forment pour entreprendre le chemin de fer de Paris à Saint-Germain, puis deux chemins de Paris à Versailles, en concurrence, sur la rive droite et sur la rive gauche.

« Par l'affluence des voyageurs, on reconnut bientôt à quel point les chemins de fer étaient propres à faciliter les relations et à multiplier les échanges entre les lieux de grande fabrication et ceux de consommation et de commerce.

« Au midi de la France, des Compagnies s'organisent pour entreprendre les chemins de fer de Montpellier à Cette et la ligne de Nîmes à Montpellier. Tels ont été, chez nous, les premiers essais et les effets trop lents et trop peu féconds de l'industrie privée.

« Tandis que l'administration française acquittait la dette du passé et honorait le présent par l'emploi des fonds extraordinaires consacrés à l'achèvement de nos anciennes voies de communication, routes, rivières, ports de commerce et canaux navigables, les Etats voisins, la Belgique, la Prusse et l'Allemagne, étaient déjà entrés résolument dans un système de travaux publics plus neuf et d'une bien plus grande portée pour les forces politiques et commerciales des Etats.

« La France et l'Allemagne sont les seuls pays du continent qui aient l'avantage d'avoir des ports de mer et des chemins traversant un territoire central, servant de passage aux nations du Midi et du Nord et aux productions des régions orientales et occidentales les plus éloignées.

« Le territoire du royaume de Belgique, les vallées des rivières qui sillonnent le royaume saxo-prussien, la Bavière et les autres Etats de la Confédération germanique, présentent de vastes espaces presque parfaitement planes, et qui offrent les plus grandes facilités pour y établir des rails. En prenant les devants sur la France pour construire les nouvelles voies d'Anvers à Cologne, de Cologne à Francfort-sur-le-Main, de Trieste à Hambourg, de Königsberg au lac de Constance, à la Suisse et à l'Italie, nos voisins ambitionnaient de faire prendre au transit des autres peuples de nouvelles habitudes, qui dépasseraient nos grands ports de leurs relations les plus fécondes. Le gouvernement belge a donné le premier l'impulsion, et, en adoptant le projet du réseau qui relie toutes les grandes villes de ce royaume, il ne l'a point fait partir de Bruxelles, sa capitale, mais de Malines, témoignant ainsi de l'intérêt qu'il attachait à cette question du transit ; en effet, Malines offre, pour la Belgique, un point central de communication avec la Hollande et la Prusse.

« Aux yeux des hommes de guerre, les frontières de l'Allemagne et de la France présentent des angles saillants dont les sommets peuvent être considérés comme des positions éventuellement et réciproquement défensives. Chacun de ces sommets se nomme, dans le langage des Vauban et des Cormontaigne, l'angle flanqué ; ainsi, du côté de l'Allemagne, l'angle flanqué est marqué par la place de

Luxembourg, et il est soutenu par les places de Germersheim, Landau, Coblenz, Juliers, Maëstricht, garnissant les flancs et le territoire de ce bastion fédéral.

• D'une année à l'autre, on voyait le réseau des chemins de fer allemands se développer, en suivant les principes d'une stratégie à la fois militaire et commerciale; sous le rapport de la sûreté, le corps germanique se procurait les moyens de concentrer toutes ses forces sur les points de défense de nos frontières; sous le rapport de l'existence de nos relations commerciales, il espérait déplacer les habitudes du commerce du monde, aller au-devant de l'étranger dans les ports où le transit lui offrait le plus d'avantage et le plus de désavantage pour nous.

• En France, jusqu'en 1837, nos lignes de chemins de fer concédées n'ont eu qu'un bien faible parcours; elles semblaient plus spécialement destinées, soit au transport des marchandises premières, soit au transport des personnes à de petites distances.

• En 1837, notre gouvernement présentait aux Chambres un vaste plan de chemins de fer devant relier la capitale avec nos frontières de la Belgique, du Rhin, et avec nos grands ports commerciaux du Havre, de Bordeaux et de Marseille.

• Sous le rapport de la stratégie, il ne fallait pas perdre de vue la maxime de Vauban, qu'on doit modeler le tracé de la défense sur le tracé de l'attaque; si donc les places nombreuses des peuples voisins, reliées entre elles et aux capitales des divers Etats de l'Allemagne par les chemins de fer, allaient bientôt menacer nos lignes de défense en s'appuyant sur le Luxembourg, appartenant à l'ancienne Confédération germanique, il nous fallait, à notre tour, diriger de grandes lignes de chemins de fer de la capitale sur certains points de nos frontières, et tout d'abord sur la place de Strasbourg, qui est pour la France l'angle flanqué, d'un côté par Valenciennes, Lille, Metz, de l'autre par Besançon. Il fallait relier entre elles toutes nos places de dépôt et de défense, couvrir ces chemins stratégiques d'obstacles naturels, les fleuves et les chaînes de montagnes, afin d'en protéger les ouvrages et la circulation.

• En supposant, d'autre part, qu'un bon accord dût désormais s'affirmer et s'éterniser entre les peuples, de même que les divers Etats du Nord établissaient entre eux une solidarité d'intérêts jusqu'alors divergents, à mesure que le lien fédéral de l'Allemagne prenait plus de force, il devait être aussi de la politique de la France de mettre en communication, dans peu d'heures, toutes les parties de son territoire, de concentrer les forces et les lumières, et de rendre plus efficace l'action du gouvernement au sein de la société, la puissance d'un pays s'augmentant de la cohésion des divers éléments dont cette société se compose. Plus les moyens de communication seraient faciles et prompts entre la France et les pays étrangers, plus, durant la paix, nous devrions profiter de nos échanges commerciaux et du transit qui alimente nos ports pour l'accroissement de la richesse publique; plus nous verrions s'atténuer et disparaître les préventions qui divisent les peuples à la suite des longues guerres, en les remplaçant par les meilleurs rapports diplomatiques entre les gouvernements et de correspondance entre les particuliers, lesquels portent ceux-ci à se visiter personnellement, multiplient de part et d'autre les voyages et accroissent de manière le trafic des chemins de fer, surtout par les trains dits de plaisir, pour l'époque des voyages d'agrément et de curiosité.

• Enfin la considération la plus importante ici, c'était l'activité imprimée par les chemins de fer aux relations commerciales. Une circulation rapide multiplie en effet singulièrement les relations et facilite le placement d'un grand nombre de marchandises, telles que comestibles, chairs vivantes et fraîches, laitages, fruits et légumes, qui sont sujets à des avaries dans les longs voyages, etc.

• Quelque intérêt qui pût s'attacher au transit, comme aliment de la marine dans nos grands ports de commerce, son importance n'était pas à comparer avec celle du commerce intérieur; ainsi, le commerce du dehors fournissait 4 à 5 millions de tonneaux à notre marine marchande, chaque année, avant les chemins de fer; mais le mouvement du commerce intérieur s'élevait à 50 millions de tonneaux.

• Malgré toute la puissance de ces considérations développées par le gouvernement français à l'appui du vaste système de chemins de fer proposé, comme nous l'avons dit, en 1837, à la Chambre des députés, on objectait en termes accusateurs et amers la grande entreprise des canaux, conçue et ébauchée en 1789, reprise et mise à exécution en vertu des lois de 1821 et 1822, d'après des plans qui avaient été l'objet d'études hâtives, incomplètes, en vertu desquelles avaient été engloutis, pendant quinze années, des millions devenus improductifs. La Chambre craignait d'engager de nouvelles ressources de la France dans des entreprises conçues trop précipitamment, selon l'expérience faite à une époque encore plus rapprochée, pour les travaux de grande et de petite vicinalité. La Chambre ajournait donc les projets qui lui étaient présentés.

• En 1838, à la fin de la session, le gouver-

nement représentait de nouveau que la France, habituée à marcher la première dans la voie du progrès, ne pouvait pas rester plus longtemps en arrière de l'Angleterre, de la Belgique, de tous les Etats de l'Allemagne, les chemins de fer étant l'instrument de civilisation le plus puissant que le génie de l'homme ait pu créer. Il proposait de confier à l'Etat l'exécution d'un grand réseau, en laissant les lignes secondaires à l'industrie; mais c'était à l'Etat qu'incombait la tâche d'ouvrir les grandes lignes, de Paris au Havre et à Dieppe, de Paris à la frontière de Belgique, de Paris à Strasbourg, de Paris à Orléans, de Tours à Nantes, de Paris à la frontière d'Espagne, par Toulouse et Bordeaux, de Paris à Marseille, de Paris à la frontière de l'Est, par Lyon, Besançon et Bâle.

• Pour commencer ces diverses lignes, le gouvernement demandait un crédit de 350 millions. La Chambre demeura encore dans l'inaction, et cette session fut close sans que le projet de loi eût été l'objet d'un rapport à la Chambre des députés. Cependant, dans cette année 1838, le gouvernement concéda à des Compagnies trois chemins de fer de quelque importance. Elles en prenaient l'initiative, sans demander aucune subvention du gouvernement.

• Par la loi du 16 mars 1838, fut concédée à la Compagnie Kœchlin et frères le chemin de fer de Strasbourg à Bâle, pour une durée de soixante-dix ans. Cette année est mémorable dans l'histoire de nos travaux publics : c'est la première grande ligne qui ait été établie en France.

• Vient ensuite la concession du chemin de fer de Paris à la mer, ou au Havre par Rouen; puis la concession du chemin de fer d'Orléans, en vertu de la loi du 7 juillet 1838, faite aussi pour soixante-dix ans, et offrant deux embranchements sur Pithiviers et Arpajon.

• Cependant les actions de cette Compagnie étaient bientôt descendues au-dessous du pair, elle ne se trouva pas de force à exécuter tous les travaux, et une loi du 1^{er} août 1839 l'autorisa à renoncer, avant le 1^{er} janvier 1841, à la concession de la partie au delà de Juvisy.

• Le discrédit de ses actions s'accroissant, la Compagnie a de nouveau recouru à l'assistance de l'Etat. Une loi nouvelle du 15 juillet 1840 supprima les embranchements d'Arpajon et de Pithiviers, et accorda à la Compagnie la garantie de l'Etat pour un minimum d'intérêt sur le fonds social de 40 millions, et porta la concession de soixante-dix à quatre-vingt-dix-neuf ans.

• Pour le projet de construction du chemin de fer de Paris à la mer, deux Compagnies entrèrent en concurrence; elles étaient appelées : l'une, *Compagnie des plateaux*, l'autre, *des vallées*. La première Compagnie en avait obtenu la concession à la date du 15 juin 1840; elle devait former un capital de 90 millions. Cependant l'abaissement des actions de la Compagnie d'Orléans au-dessous du pair produisit sur cette dernière un découragement qui lui fit abandonner l'entreprise. Par concession du 15 juin 1840, la Compagnie dite *des vallées* demeura chargée de l'exécution du chemin de fer de Paris à Rouen, lequel ne devait être entrepris sérieusement qu'en 1843, et moyennant un prêt de 14 millions, consenti par l'Etat sur les fonds du Trésor.

• Mais la confiance étant loin de répondre à l'appel des capitaux pour couvrir les 42 millions nécessaires aux travaux du chemin de fer de Strasbourg à Bâle, cette Compagnie eut, à son tour, recours à l'assistance de l'Etat. Par la loi du 15 juillet 1840, elle en obtint : 1^o un prêt de 12,600,000 francs; 2^o la garantie d'un intérêt à 4 pour 100 de la mise de fonds, l'intérêt du prêt ne devant être payé qu'après ce prélèvement; 3^o enfin, la prorogation de la durée de la concession de soixante-dix à quatre-vingt-dix-neuf ans. C'est ainsi qu'en France l'esprit d'association était faible et s'avouait vain.

• Cependant, de l'autre côté du Rhin, de nombreuses Compagnies, encouragées par les gouvernements des divers Etats de l'Allemagne, avaient leurs travaux en pleine activité, depuis la Bavière rhénane jusqu'à Mayence, et entre Mayence et Worms. On voyait leurs lignes s'avancer de Mayence à Cologne, de Cologne à Amsterdam, et, par les lignes belges, communiquer avec Anvers et Ostende.

• Dans la session de 1842, le gouvernement reconnut et signala qu'il était temps enfin de renouveler pour les chemins de fer ce qu'avait fait pour les routes, sous le premier Empire, le décret du 16 décembre 1811, auquel elles ont dû tout leur développement et leur dernière perfection.

• Il fut présenté à la Chambre des députés un projet de loi offrant d'abord le classement de grandes lignes dirigées sur tous les points qui touchaient aux intérêts généraux de l'industrie : sur la frontière de Belgique, par Valenciennes et Lille; sur l'Angleterre, en plusieurs points du littoral de la Manche; sur l'Allemagne, par Nancy et Strasbourg; sur la Méditerranée, par Lyon, Marseille et Cette; sur la frontière d'Espagne, par Poitiers, Angoulême, Bordeaux et Bayonne; sur l'Océan, par Tours et Nantes; sur le centre de la France, par Bourges.

• Cette fois, enfin, la Chambre des députés ne fut pas sourde à l'appel du gouvernement; à ces lignes, elle en joignit encore deux au-

tres : celle de la Méditerranée au Rhin, par Lyon, Dijon, Mulhouse; et celle de l'Océan à la Méditerranée, par Bordeaux, Toulouse et Marseille. Le gouvernement ne pouvait que consentir facilement à une extension par laquelle les chemins de fer desserviraient un plus grand nombre de localités; d'autant plus que toutes les lignes adoptées n'étaient pas d'une exécution immédiate.

• Sous le rapport des voies et moyens, le projet était de faire exécuter immédiatement les plus grandes lignes aux frais de l'Etat, en réservant à l'industrie privée les lignes secondaires; car on était loin de prévoir que celle-ci pût de longtemps se charger des grandes lignes, à l'instar de ce qui se passait en Angleterre, les deux pays étant placés dans des conditions fort différentes. En Angleterre, en effet, le territoire est beaucoup moins étendu, la propriété moins divisée, les capitaux disponibles dans les mains des particuliers beaucoup plus considérables; mais surtout l'esprit d'association n'avait pas encore pris racine en France, ni donné des résultats qui pussent faire prévoir le succès de grandes entreprises.

• Dans le projet actuel, concernant le réseau général des chemins de fer, il y avait trois parties distinctes : l'acquisition des terrains nécessaires pour en établir les lignes, l'exécution des terrassements et ouvrages d'art; enfin l'achat et la pose des rails, le matériel et l'exploitation.

• La dépense d'acquisition des terrains était mise, jusqu'à concurrence des trois quarts, à la charge des départements et des communes, sans qu'ils eussent rien à payer pour les terrains et bâtiments appartenant à l'Etat. C'était ainsi que, sous le premier Empire, la loi du 16 septembre 1807 et le décret du 16 décembre 1811 faisaient concourir les départements et les communes à la dépense de l'établissement des routes, et que la loi du 27 juin 1833, en créant les routes stratégiques de l'Ouest, avait mis encore à la charge des localités traversées une part de la dépense d'entretien; mais le quart des indemnités des terrains et bâtiments, les terrassements, les ouvrages d'art et les stations, étaient laissés à la charge de l'Etat.

• Les travaux de la voie en terre étant ainsi préparés, l'exploitation de chaque chemin devait être donnée à bail, pour un temps limité, à des Compagnies qui se chargeraient de la voie de fer, de la fourniture du sable, du matériel, des frais d'entretien et de réparation du chemin, de ses dépendances et de leur matériel, le bail réglant la durée et les conditions de l'exploitation, ainsi que le tarif des droits à percevoir sur le parcours.

• A l'expiration du bail, la valeur de la voie de fer et du matériel serait remboursée, à dire d'experts, à la Compagnie, par celle qui lui succéderait ou par l'Etat.

• Sous l'empire de cette loi, les travaux de nos grandes lignes, confiés aussitôt par l'Etat aux ingénieurs des ponts et chaussées, donnèrent des résultats assez remarquables par la promptitude de l'exécution que sous les rapports de l'art et de l'économie.

• Plus tard, comme il fut reconnu que la plupart des localités étaient grevées de charges qui ne permettaient pas de les soumettre par une règle fixe et générale à l'obligation de rembourser à l'Etat les deux tiers du prix d'acquisition des terrains, la loi du 19 juillet 1845 abrogea celle du 11 juin 1842, dans la disposition qui leur imposait cette dépense.

• Un grand nombre de lignes furent exécutées dans le système de cette dernière loi; le chemin de fer de Montpellier à Nîmes étant sur le point d'être achevé, la loi du 7 juillet 1844 autorisa le ministre des travaux publics à le donner à bail, moyennant une durée de jouissance qui n'excéderait pas douze années. Plusieurs Compagnies se présentèrent à l'adjudication; ce chemin fut adjugé au prix de ferme de 385,000 francs par année.

• Bientôt cependant les chemins de fer exécutés par l'Etat furent livrés à plusieurs Compagnies, sous un autre mode que par baux à court terme. En les leur concédant, l'Etat a imposé à ces Compagnies des conditions nouvelles. Ainsi, les Compagnies fermières ne devaient pas rembourser à l'Etat les dépenses de construction qu'il aurait faites; cependant l'Etat exige ce remboursement de la Compagnie du Nord, en ne lui concédant ce chemin que pour une durée de trente-huit ans.

• Lors de la concession du chemin de Paris à Lyon, les travaux en étaient inachevés, et l'Etat stipula non-seulement que la Compagnie lui rembourserait les travaux exécutés sur la ligne de Châlon à Dijon, mais que même elle se chargerait à ses risques et périls de l'exécution du surplus de la ligne.

• En 1847, deux Compagnies concessionnaires, l'une du chemin de Bordeaux à Cette, l'autre de la ligne de Lyon à Avignon, avaient renoncé à leurs concessions. Le gouvernement, qui avait droit de retenir leur cautionnement, fit rendre une loi conçue dans un esprit de transaction, et leur en restitua à chacune la moitié, l'autre moitié restant au Trésor.

• A la suite des événements de février 1848, toutes les Compagnies des chemins de fer se trouvèrent frappées dans leur crédit d'une manière également fatale, et n'eurent plus les moyens de supporter les dépenses mises à leur charge. L'incendie du pont du chemin

de fer de Rouen et l'interruption forcée de l'exploitation de cette ligne témoignaient assez haut que les Compagnies ne pouvaient plus jouir avec sécurité de leurs voies et de leurs gares. Plusieurs d'entre elles, telles que celles d'Orsay, de Paris à Orléans, de Lyon à Avignon, sollicitèrent et obtinrent d'être mises sous le séquestre de l'Etat. Ce séquestre n'eut qu'une durée de quelques mois. Mais les Compagnies éprouvant les plus grands embarras financiers, l'Etat exécuta pour elles des travaux dont il n'a pas exigé le remboursement, ou bien il leur vint en aide par des subventions en argent; elles entrèrent enfin dans le système des emprunts par obligations, avec une garantie d'intérêt accordée par l'Etat. En échange des charges que l'Etat s'imposait, il se réservait une part dans les bénéfices. Ainsi, dans la concession de la ligne de Marseille à Avignon, après le produit net de 10 pour 100 du capital dépensé par la Compagnie, la moitié du surplus était dévolue à l'Etat. Le même partage a été stipulé après le prélèvement de 8 pour 100 seulement sur le produit net, dans les concessions postérieures.

• En 1850, l'Etat vint au secours des Compagnies des chemins de fer d'Orléans à Bordeaux et de Tours à Nantes, en prolongeant jusqu'à cinquante ans la durée de leurs concessions, et en les déchargeant de diverses obligations que leur imposait le contrat primitif.

• Dès 1851, l'ordre s'étant rétabli, sous une administration plus ferme, les capitaux se sont aussitôt ralliés et portés vers les chemins de fer avec un empressement et une confiance inouïs. Par un décret du président de la République, du 5 janvier 1852, une nouvelle Compagnie devient concessionnaire du chemin de fer de Paris à Lyon, et rembourse immédiatement à l'Etat, pour le prix des travaux exécutés aux frais du Trésor, avec les intérêts, une somme de 121,676,667 fr. 20 c.

• En 1853, le gouvernement concède aux Compagnies existantes un assez grand nombre d'autres chemins : au chemin du Nord, celui de Creil à Saint-Quentin; — de Paris à Lyon, celui de Laroche à Auxerre; — de Lyon à Besançon, celui de Besançon à Belfort; — d'Orléans, les chemins de fer de Tours à Nantes et de Nantes à Saint-Nazaire. On a vu se former, dans cette même année, des Compagnies nouvelles pour les chemins de Provins aux Ormes (qui n'a pas été exécuté), de jonction du Rhône à la Loire, de Lyon à Genève.

• En 1854, de nouvelles Compagnies ont obtenu les concessions des chemins de fer de Saint-Rambert à Grenoble, et de Montluçon à Moulins.

• En 1855, ont été faites les concessions des chemins de fer de Lyon à la Méditerranée, de Nantes à Châteaulin, avec embranchement sur Napoléonville, de la ligne de Clermont à Lempdes, dit *Grand-Central de France*.

• Les Compagnies étant arrivées soudainement à une situation prospère et inespérée, le gouvernement a cherché aussitôt à concentrer toutes les forces, à diminuer les frais d'exploitation, à obtenir l'avantage de tarifs uniformes pour toute la France, par la fusion de plusieurs Compagnies en une seule. Son but était à la fois d'organiser de grands réseaux, de constituer les Compagnies sur les bases les plus solides, et de pouvoir, par la suite, leur imposer l'exécution des lignes secondaires, dont l'entreprise aurait été inabordable pour des Compagnies nouvelles et isolées.

• Sous l'autorité du ministre des travaux publics, les Compagnies du Centre, d'Orléans à Bordeaux et de Tours à Nantes, ont passé des traités avec la Compagnie du chemin de fer de Paris à Orléans pour la cession des baux d'exploitation des chemins de fer dont elles étaient respectivement concessionnaires. Les traités de cession et de fusion passés entre toutes ces Compagnies ont été approuvés par décret du 27 mars 1852, portant, d'une part, que la nouvelle Compagnie ne pourrait contracter aucun traité de fusion ou d'alliance avec les Compagnies des deux chemins de fer de Paris à Lyon et de Lyon à Avignon, lesquelles pourraient néanmoins se réunir en une seule et même entreprise, dans les mains d'une Compagnie qui pourrait même y joindre le prolongement de Marseille à Avignon et toutes autres lignes affluentes; d'autre part, ce décret portait concession à la Compagnie d'Orléans des prolongements et embranchements de Châteauroux à Limoges, du Gâtin à Clermont, de Saint-Germain-des-Fossés sur Roanne, et de Poitiers sur La Rochelle et Rochefort.

• En 1855, la Compagnie de l'Ouest est devenue concessionnaire de tout le réseau de Normandie et de Bretagne (Nord); le réseau de Bretagne (Sud) a été concédé à la Compagnie d'Orléans.

• En 1857, la concession du Grand-Central a été partagée entre la Compagnie d'Orléans et les Compagnies réunies de Lyon et de la Méditerranée, avec concession pour chacune d'elles d'un grand nombre de lignes réclamées avec instance par les localités.

• De même, la Compagnie du Nord, en recevant les concessions du chemin de fer de Paris à Soissons, s'est engagée, en outre, à exécuter plusieurs lignes importantes.

• Le réseau des Pyrénées a été concédé à la Compagnie du Midi.

• Enfin, les Compagnies des Ardennes et du

Dauphiné et de l'Est, ont reçu les concessions de plusieurs lignes nouvelles.

• A la fin de l'année 1857, la longueur totale des chemins de fer concédés s'élevait à 14,162 kilom.; 2,190 kilom. étaient, en outre, concédés à titre éventuel, avec la faculté, pour le gouvernement comme pour les Compagnies, d'en provoquer, pendant le délai de quatre années, la concession définitive.

• L'exécution des travaux avait marché de pair avec l'extension des concessions. La longueur exploitée, qui n'était à la fin de 1852 que de 3,872 kilom., se trouvait plus que doublée, ayant atteint 8,700 kilom. à terminer ou à entreprendre; 2 milliards et demi environ étaient encore nécessaires pour achever cette grande œuvre. La dépense totale sera ainsi de 7,700,000,000.

• Dans les derniers mois de 1857 a éclaté une crise financière qui s'est étendue sur toutes les places du monde, en Amérique ainsi qu'en Europe.

• Les Compagnies des chemins de fer n'ont pu envisager sans effroi combien elles avaient aggravé leur position financière en acceptant de si nombreuses concessions. Elles ont demandé à l'Etat qu'il les déchargât, pour le moins, de leurs engagements relatifs aux concessions éventuelles. Cependant, ces lignes étaient elles-mêmes une promesse de la loi et une dette du gouvernement envers de nombreuses localités. Leur retirer sa parole eût été, de la part du gouvernement, à la fois injuste et impolitique. Bien qu'en droit rigoureux les Compagnies ne pussent rien réclamer, comme les titres des chemins de fer formaient une partie notable de la richesse du pays, le gouvernement a tenté de ranimer la confiance publique, et d'assurer l'accomplissement d'une œuvre attendue de quelques parties de la France. Les ressources développées par l'esprit d'association lui permettaient d'aider les Compagnies dans leurs emprunts, à l'effet d'obtenir des capitaux bien supérieurs aux crédits législatifs du régime constitutionnel, et cela, sans imposer aucune charge directe et réelle au Trésor public.

• En vertu de conventions, passées en l'année 1858, entre le ministre des travaux publics et les Compagnies des chemins de fer d'Orléans, de l'Est, du Nord, de Paris à Lyon et à la Méditerranée, du Dauphiné, de l'Ouest, des Ardennes et du Midi, conventions approuvées par la loi du 11 juin 1859, toutes les concessions faites jusqu'à ce jour ont été divisées en deux sections, sous les noms d'ancien et de nouveau réseau.

• Les revenus de l'ancien réseau ne sont nullement garantis, sauf les droits résultant d'actes antérieurs. Le nouveau réseau seul jouit, pendant cinquante ans, d'une garantie d'intérêt avec amortissement calculé à 4 pour 100.

• A mesure que le nouveau réseau s'exécute, comme il doit apporter un accroissement de tarifs aux concessions primitives, toute la portion du revenu de l'ancien réseau qui excédera un certain chiffre déterminé, kilométrique, pour chaque Compagnie, sera attribuée, comme supplément de recette, au nouveau réseau, et viendra couvrir jusqu'à concurrence l'intérêt garanti par l'Etat.

• Enfin, en compensation des avantages qui leur sont accordés, les Compagnies ont consenti à partager avec l'Etat, à partir de l'année 1852, la portion de réseau qui excédera un chiffre déterminé.

• D'après ces stipulations, la garantie d'intérêt promise par le Trésor, si elle doit lui imposer des versements de fonds, ne sera véritablement qu'un prêt garanti par l'accroissement de trafic que les nouvelles lignes doivent procurer aux anciennes. Enfin elles ouvrent au Trésor, sur les produits définitifs de l'ensemble des lignes, une éventualité de bénéfice qui doit, dans l'avenir, présenter une valeur réelle.

• Le gouvernement impérial n'a pas rejeté entièrement le système de la loi de 1842, quant au concours des localités par voie de subventions. Toutefois, il y a apporté cette modification, qu'il n'entend pas rendre leur concours obligatoire, en ce sens qu'il puisse l'imposer d'office par décrets; sa pensée, nouvellement éclairée et hautement exprimée, c'est de faire mettre à sa disposition, par le Corps législatif, des crédits formant un maximum, pour se donner une facilité de négociations vis-à-vis des localités et des grands établissements industriels, et dans lesquels il aura la latitude de se mouvoir. (Corps législatif, séance du 18 juillet 1860, discours de M. de Fraikinville, directeur général des chemins de fer.)

• Sans contredit, les chemins de fer ont la même importance que les routes impériales ou départementales. Mais si leur construction doit amener pour les industries une économie notable sur les prix des matières premières, n'est-il pas juste que les localités traversées et les industries qui en profitent y donnent leur concours? Or, l'intention du gouvernement est de subordonner la concession définitive des chemins d'importance secondaire au concours des départements et des localités dans la limite de leurs ressources.

• Dans le département du Bas-Rhin, les chemins de fer de Strasbourg à Barr, à Metz et à Vasselonne, et de Haguenau à Niederbronn, sont de véritables chemins vicinaux pour les-

quels le conseil général a déjà voté des subventions; nouveau et dernier système de chemins que l'Etat vient d'être mis en mesure, par une nouvelle loi, de subventionner en proportion des sacrifices auxquels les localités et les propriétaires intéressés auront souscrit (même séance).

• Pour toutes les concessions renouvelées par suite des traités de fusion, ainsi que pour les concessions nouvelles, la durée en est portée à quatre-vingt-dix ans. Mais, depuis la fusion avec le Grand-Central des chemins de fer de Saint-Etienne à Lyon, de Saint-Etienne à Andrézieux et d'Andrézieux à la Loire, il n'existe plus de concessions perpétuelles de chemins de fer, pas même pour les chemins de fer industriels, ou dépendant des exploitations de mines ou d'établissements de hauts fourneaux.

• Ces chemins, d'une étendue de 625 kilom., sont : 1° celui des mines d'Aniche à Somain (Nord); 2° d'Anzin à Somain; 3° de l'usine de Bourdon (Puy-de-Dôme) à la ligne de Clermont à Lempdes; 4° de Carmaux à Albi (Tarn); 5° d'embranchement du chemin de fer de ceinture à la gare d'eau de Saint-Ouen (Seine); 6° de Chauny à Saint-Gobain (Oise); 7° de Commeny au canal du Berry (Allier); 8° du Creuzot au canal du Centre (Saône-et-Loire); 9° de Decize au canal du Nivernais (Nièvre); 10° d'Epinal au canal de Bourgogne (Saône-et-Loire); 11° des mines de Fins à l'Allier; 12° du Long-Rocher au canal du Loing (Seine-et-Marne); 13° des mines de Moutiers au chemin de fer de Paris à Lyon (Bourbonnais); 14° des mines de Montrambert au chemin de fer de Saint-Etienne à la Loire; 15° des mines d'Ougney, arrondissement de Dôle (Jura); 16° des mines de Roche-la-Morière et de Firminy au Grand-Central, près de Dourdel, la Boutonne et Villars. La plupart de ces chemins sont à une voie et ne transportent que des marchandises. Ceux d'Anzin et de Chauny, de Montrambert, de la Roche-la-Morière et de Firminy ont été autorisés à établir un service de voyageurs.

• Les Compagnies des chemins de fer ont formé entre elles des sociétés auxquelles ont été concédés des chemins de fer d'intérêt commun. Ainsi, le chemin de ceinture, entre la gare des Batignolles et la gare d'Orléans, a été concédé, conformément au décret du 10 décembre 1851, aux quatre Compagnies des chemins de fer de Paris à Orléans, de Paris à Rouen, de Paris à Strasbourg et du Nord. Ces Compagnies, constituées en Société anonyme, sont représentées par un syndicat, et établies dans les formes déterminées par un décret. Les attributions de ce syndicat ont pour objet : l'administration, l'exploitation et l'entretien du chemin de ceinture, les comptes à rendre aux diverses Compagnies, l'organisation du personnel, la création du matériel, enfin l'accomplissement de toutes les obligations imposées aux Compagnies concessionnaires des chemins de fer (art. 1 et 2 du cahier des charges du 9 décembre 1851).

• Il a été formé de même, entre les trois Compagnies des chemins de fer de Paris à Orléans, de Paris à Lyon et du Grand-Central, une Société ayant pour objet la construction et l'exploitation à frais communs du chemin de fer de Paris à Lyon par le Bourbonnais. (Convention du 31 janvier 1855.) Le Grand-Central a disparu, en cédant ses droits sur ce chemin aux Compagnies d'Orléans, de Lyon et de la Méditerranée. (Traité signé par les Compagnies concessionnaires le 15 mai 1858.)

• Durant les dernières guerres d'Orient et d'Italie, nos Compagnies de chemins de fer n'ont pas été prises au dépourvu pour les transports si considérables de troupes et de matériel qui étaient ordonnés inopinément. Sans suspendre aucun transport de voyageurs et de marchandises, elles ont répondu à tous les besoins. On a vu avec quelle merveilleuse facilité les chemins de fer se prêtent aux nécessités d'un grand pays.

• En résumé, il n'existe en France qu'un seul mode d'exploitation des chemins de fer, celui des concessions faites aux Compagnies. Mais, au point de vue de l'intérêt qui les fait entreprendre, les chemins de fer peuvent être distingués en cinq classes, ainsi qu'il suit : 1° Les grandes lignes, auxquelles, à raison de l'intérêt politique qui s'y attache et des résultats énormes qu'elles doivent produire, l'initiative de l'Etat et le concours des capitalistes ne pouvaient faire défaut; 2° les chemins concédés à une Société anonyme formée exceptionnellement par plusieurs Compagnies, exploités par un syndicat des représentants de ces Compagnies; 3° les lignes secondaires, intéressant les localités plus que le reste de l'Empire français, mais que l'Etat pourra subventionner en raison de l'importance des sacrifices que les localités s'imposent elles-mêmes afin de les obtenir; 4° des chemins d'intérêt secondaire, dénommés depuis, par la loi du 12 juillet 1865, chemins d'intérêt local; 5° les chemins de fer industriels, ou d'intérêt purement privé. (Cours de droit administratif appliqué aux travaux publics par M. CORELLE, ex-professeur de droit administratif à l'Ecole impériale des ponts et chaussées.)

Comme on le voit, le développement des chemins de fer fut, au début, d'une lenteur pénible, et nous croyons qu'on ne lira pas sans intérêt le Relevé chronologique des ouvertures de toutes les lignes, avec la longueur de cha-

cune d'elles, depuis 1828 jusqu'à ce jour (juin 1868), relevé qui nous a été fourni tant par l'excellent *Annuaire des chemins de fer*, de M. Chaix, que par nos renseignements particuliers.

RELEVÉ CHRONOLOGIQUE DES OUVERTURES.

	kilom.
1828 1 ^{er} oct. St-Etienne à Andrézieux.	16
1829 1 ^{er} oct. Rive-de-Gier à Givors.	15
1832 avril. Givors à Lyon.	21
1833 avril. Rive-de-Gier à Saint-Etienne.	21
1834 févr. Andrézieux à Roanne.	64
1835 Epinal au canal de Bourgogne.	20
1837 26 août. Paris au Pecq.	18
1838 21 oct. Abscon à Saint-Waast.	15
1839 8 mars. Montpellier à Cette.	26
— 2 août. Asnières à Versailles.	18
— 21 sept. Mulhouse à Thann.	20
— Villers-Cotterets au Port-aux-Perches.	9
1840 10 août. Alais à Beaucaire.	68
— 10 sept. Paris à Versailles (r. g.).	17
— 20 sept. Paris à Corbeil.	31
— 18 oct. Benfeld à Colmar.	39
— 25 oct. Mulhouse à Saint-Louis.	28
— Le Creuzot au canal du Centre.	10
1841 Alais à la Grand-Combe.	17
— 1 ^{er} mai. Kœnigshofen (Strasbourg) à Benfeld.	27
— 7 juill. Bordeaux à la Teste.	53
— 15 août. Colmar à Mulhouse.	42
— Long-Rocher au canal du Loing.	3
1842 Saint-Waast à Anzin.	1
— nov. Lille à Monscon.	14
— Valenciennes à Quiévrain.	12
1843 5 mai. Juvisy à Orléans.	102
— 9 mai. Colombes à Saint-Sever.	128
1844 26 mars. Kœnigshofen à Strasbourg (extra muros).	1
— 13 juin. Saint-Louis à la frontière (Bâle).	1
— Decize au canal du Nivernais.	7
1845 9 janv. Montpellier à Nîmes.	52
1846 janv. Montaud à St-Etienne.	3
— 1 ^{er} avril. Arras à Douai et à Lille.	59
— 1 ^{er} avril. Douai à Valenciennes.	36
— 2 avril. Orléans à Tours.	115
— 20 juin. Paris à Arras.	209
— 23 juin. Paris à Sceaux.	11
— Commeny à Mondouin.	1
1847 Entrée dans Strasbourg.	1
— 15 mars. Amiens à Abbeville.	44
— 22 mars. Rouen (r. dr.) au Havre.	89
— Traversée de Sotteville à la rive droite.	3
— 14 avril. Chemin atmosphérique (Vesinet à St-Germain).	2
— 20 juill. Orléans à Vierzon.	79
— 18 oct. Saint-Chamas à Rognac.	67
— 21 oct. Creil à Compiègne.	33
— 1 ^{er} nov. Saint-Chamas au Pas-des-Lanciers.	30
— 5 nov. Vierzon à Bourges.	32
— 15 nov. Vierzon à Châteauroux.	63
— 21 nov. Abbeville à Neuchâtel.	65
1848 15 janv. Le Pas-des-Lanciers à Marseille.	18
— 10 avril. Montereau à Troyes.	100
— 17 avril. Neufchâtel à Boulogne-sur-Mer.	14
— 20 juill. Abscon à Somain.	3
— 1 ^{er} août. Malanville à Dieppe.	51
— 1 ^{er} sept. Lille à Hazebrouck et Saint-Pierre.	103
— Hazebrouck à Dunkerque.	41
— 20 déc. Tours à Saumur.	64
1849 3 janv. Melun à Montereau.	35
— 26 févr. Compiègne à Noyon.	23
— 5 mars. Rognon à Avignon.	5
— 20 mai. Bourges à Nevers.	36
— 5 juill. Paris à Meaux.	43
— 12 juill. Versailles à Chartres.	70
— 1 ^{er} août. Saumur à Angers.	44
— 12 août. Montereau à Tonnerre.	118
— 20 août. Saint-Pierre-lez-Calais à Calais.	3
— 26 août. Meaux à Epernay.	97
— 2 sept. Dijon à Chalon.	68
— 21 oct. Noyon à Chauny.	17
— 10 nov. Epernay à Châlons-sur-Marne.	31
1850 1 ^{er} janv. Chauny à Tergnier.	7
— 23 mai. Tergnier à Saint-Quentin.	22
— 10 juill. Frouard à Nancy.	9
— Frouard à Metz.	48
— 5 sept. Châlons-S.-M. à Vitry-le-François.	33
— 5 oct. Nevers à Nevers.	35
1851 1 ^{er} janv. Montaud à Montrambert.	5
— 28 avril. Asnières à Argenteuil.	4
— 27 mai. Vitry à Bar-le-Duc.	49
— 29 mai. Sarrebourg à Strasbourg.	71
— 22 juin. Tonnerre à Dijon.	118
— 15 juill. Tours à Poitiers.	101
— 24 juill. Metz à Saint-Avold.	47
— 21 août. Angers à Nantes.	87
— 15 nov. Bar-le-Duc à Commercy.	41
— 16 nov. Saint-Avold à Forbach.	19
1852 19 juin. Commercy à Frouard.	50
— 17 juill. Traversée du Rhône (raccordement).	6
— 20 juill. Raccordement à Viroflay.	2
— 12 août. Nancy à Sarrebourg.	77
— 7 sept. Chartres à la Lucp.	36
— 20 sept. Bordeaux à Angoulême.	132

	kilom.
1852 16 nov. Forbach à la frontière prussienne.	4
— 12 déc. Chemin de ceinture (1 ^{re} section) [R. D.].	7
1853 15 mai. Le Guétin à Moulins.	51
— 18 juill. Poitiers à Angoulême.	113
— 22 août. Moulins à Varennes.	27
1854 1 ^{er} janv. De la gare de Mauve à Nantes au port maritime.	3
— 15 févr. Blennes à Saint-Dizier.	17
— 16 févr. La Loupe à Nogent-le-Rotrou.	24
— 25 mars. Chemin de ceinture (2 ^e section) [R. D.].	10
— 2 mai. Les Batignolles à Auteuil.	7
— 2 mai. Châteauroux à Argenton.	31
— 1 ^{er} jun. Nogent-le-Rotrou au Mans.	63
— 5 juin. Epernay à Reims.	30
— 19 juin. Varennes à St-Germain-des-Fossés.	13
— 29 juin. Avignon à Valence.	124
— 10 juill. Chalon à Vaise.	125
— 10 juill. Vreux à la frontière belge.	2
— 29 juill. Bourg-la-Reine à Orsay.	14
— 16 sept. Metz à Thionville.	30
— 12 nov. Lamotte à Dax.	108
1855 16 mars. Dax à Bayonne.	50
— 24 mars. Gare de Saint-Ouen au chemin de ceinture.	3
— 16 avril. Lyon à Valence.	105
— 7 mai. Saint-Germain-des-Fossés à Clermont.	65
— 31 mai. Bordeaux à Langon.	42
— 25 juin. Dijon à Dôle.	44
— 1 ^{er} juill. Mantes à Lisieux.	135
— 2 juill. Clermont à Issore.	35
— 17 juill. Saint-Dizier à Donjeux.	38
— 18 juill. Vandenberg à Haguenau.	23
— 11 août. Hautmont à Erquelines.	16
— 11 août. Laroche à Auxerre.	20
— 14 août. Le Mans à Laval.	89
— 3 sept. Issore à Brassac.	19
— 21 oct. St-Quentin à Hautmont.	71
— 23 oct. Haguenau à Wissembourg (frontière).	35
— 4 déc. Langon à Tonneins.	54
— 29 déc. Lisieux à Caen.	46
1856 25 févr. Beuzeville à Fécamp.	52
— 15 mars. Le Mans à Alençon.	52
— 7 avril. Dôle à Besançon.	45
— 8 mai. Brassac à Lempdes.	6
— 29 mai. Tonneins à Valence-d'Agen.	65
— 2 juin. Argenton à Limoges.	106
— 23 juin. Lyon à Bourg.	74
— 7 juill. Poitiers à Niort.	78
— 7 juill. Noisy à Nogent-s.-Marne.	8
— 30 août. Valence-d'Agen à Toulouse.	96
— 10 oct. Vaise à Perrache.	5
— 10 oct. Perrache à la Guillotière.	1
— 10 oct. Rognac à Aix.	25
— 5 nov. Saint-Rambert à Rives.	56
— 10 nov. Auxonne à Gray.	34
— 20 déc. Lilot à Cransac.	11
1857 25 janv. Morcenx à Saint-Martin-d'Oney.	25
— 9 févr. Nogent-sur-Marne à Nançay.	53
— 22 avril. Toulouze à Cette.	219
— 25 avril. Nangis à Flamboin (Montreuil).	26
— 25 avril. Troyes à Chaumont.	96
— 25 avril. Donjeux à Chaumont.	31
— 1 ^{er} mai. Laval à Rennes.	73
— 1 ^{er} mai. Arvant à Brioude.	10
— 5 mai. Ambérieux à Seyssel.	65
— 16 mai. Dôle à Salins.	38
— 6 juin. Raccordement de Givors.	3
— 13 juin. Saint-Germain-des-Fossés à la Palisse.	17
— 15 juin. Bourg à la Saône.	34
— 24 juin. Blainville à Epinal.	51
— 1 ^{er} juill. Raccordement à Tours.	3
— 10 juill. Rives à Piquepierre (Dauphiné).	33
— 20 juill. La Saône à Mâcon.	2
— 20 juill. Contrats à Périgueux.	75
— 26 juill. La Teste à Arcachon.	4
— 10 août. Nantes à Saint-Nazaire.	64
— 1 ^{er} sept. Tergnier à Laon.	29
— 1 ^{er} sept. Creil à Beauvais.	37
— 1 ^{er} sept. Laon à Reims.	52
— 6 sept. Saint-Martin-d'Oney à Mont-de-Marsan.	13
— 7 sept. Niort à la Rochelle et à Rochefort.	83
— 16 sept. Châlons à Mourmelon (chemin de fer du camp).	25
— 11 oct. Dannemarie à Mulhouse.	25
— 15 oct. Chaumont à Langres.	35
— 1 ^{er} déc. Bessèges à Alais.	30
— 5 déc. Carmaux à Albi (ouvert pour la Compagnie).	15
1858 1 ^{er} févr. Alençon à Argentan.	43
— 15 févr. Belfort à Dannemarie.	22
— 20 févr. Narbonne au Vernet.	59
— 22 févr. Langres à Vesoul.	84
— 8 mars. Robiac à Tréllys.	2
— 20 mars. Seyssel à Genève.	62
— 26 avril. Vesoul à Belfort.	52
— 1 ^{er} mai. Carmaux à Albi (ouvert pour le public).	15
— 1 ^{er} juin. Besançon à Belfort.	96
— 5 juin. Noyelles à Saint-Valéry.	6
— 7 juin. La Palisse à Roanne.	49
— 10 juin. Reims à Réthel.	38
— 1 ^{er} juill. Lisieux à Pont-Evêque.	18
— 1 ^{er} juill. Lyon à Bourgoin.	38

	kilom.
1858 1er juill. Piquepierre à Grenoble.	3
— 1er juill. Raccordement à Cette.	4
— 1er juill. Hautmont à la frontière.	9
— 12 juill. Le Vernet à Perpignan.	4
— 15 juill. Busigny à Somain.	49
— 17 juill. Caen à Cherbourg.	131
— 19 juill. Tours au Mans.	94
— 22 juill. Chalindrey à Gray.	45
— 30 juill. Montauban au Lot et pro- longement.	171
— 14 août. Traversée de Fécamp.	2
— 30 août. Montauban au Lot et pro- longement.	171
— 2 sept. Culoz à la frontière.	2
— 15 sept. Réthel à Charleville.	48
— 20 sept. Béziers à Bédarieux.	42
— 20 oct. Marseille à Aubagne.	16
— 3 nov. Traversée de Roanne.	3
— 20 nov. Traversée de Fécamp.	2
— 11 déc. Longueville à Provins.	7
— 14 déc. Charleville à Donchery.	15
— 28 déc. Bédarieux à Graissessac.	43
1859 1er févr. Argenton à Mézidon.	43
— 3 mai. Aubagne à Toulon.	50
— 7 mai. Embranchement de la Ju- liette.	3
— 10 mai. Saint-Denis à Creil.	43
— 17 mai. Donchery à Sedan.	4
— 24 mai. Saint-Etienne (le Chapier) à Firminy.	12
— 1er juin. St-Clair aux Brotteaux.	3
— 12 août. Thionville à la frontière.	16
— 25 août. Mont-de-Marsan à Riscle.	48
— 14 sept. Charleville à Nouzon.	7
— 22 sept. Paris à Vincennes.	17
— 24 sept. Riscle à Tarbes.	51
— 1er nov. Coulbois à Falaise.	7
— 7 nov. Moulignon à Moulins et embranchement sur Bé- zenet.	80
— 24 nov. La Guilloitière aux Brot- teaux.	5
1860 1er janv. Raccordement de Mau- beuge.	1
— 4 févr. Port-à-l'Écluse à Allevil- lers-Plombières.	30
— 1er mai. Lison à Saint-Lô.	18
— 3 juin. Paris à Sevran.	14
— 24 juill. Pontarlier à la frontière suisse.	11
— 14 août. Moret à Montargis.	51
— 17 août. Pétion à Brive.	72
— 16 oct. Lens à Ostricourt.	17
— 27 oct. Raccordement des gares d'Orléans et du Midi à Bordeaux.	4
— 5 nov. Saint-Christophe à Rodez.	29
1861 2 janv. Iseaux au Grand-Lemps (Dauphiné).	7
— 2 févr. Gretz à Mortcerf.	16
— 11 mai. Strasbourg à Kehl.	8
— 13 mai. Raccordement de Villiers- les-Pots.	1
— 1er juin. Ougney à Rans.	10
— 3 août. Raccordement direct à Bordeaux des lignes d'Orléans et du Midi.	2
— 22 août. Bourgoin à Saint-André- du-Gaz.	22
— 26 août. Limoges à Périgueux.	90
— 31 août. Sevran à Villiers-Cotterets.	30
— 5 sept. Béthune à Hazebrouck.	33
— 17 sept. Chagny à Montceau-les- Mines.	45
— 20 sept. Montargis à Nevers.	135
— 21 sept. Raccordement du Guélin à Saincaize.	2
— 23 sept. Sedan à Carignan.	23
— 15 oct. Lens à Béthune.	19
— 17 oct. Toulouse à Pamiers.	62
— 25 oct. Arvant à Massiac.	24
— 9 déc. Traversée de Mortcerf.	2
— 9 déc. Bourges à Montluçon et raccordement.	100
1862 4 janv. Arras à Lens.	19
— 4 janv. Lens à Béthune.	19
— 4 janv. Hazebrouck à Béthune.	33
— 4 janv. Lens à Ostricourt.	17
— 9 janv. Chabons au Grand-Lemps.	5
— 17 févr. Livron à Privas.	32
— 15 mars. Saint-Jean-de-Maurienne à Saint-Michel.	12
— 7 avril. Panniers à Foix.	18
— 16 avril. Reims à Soissons.	54
— 28 avril. Nouzon à Givet et raccor- dement vers Morlaix.	58
— 28 avril. Carignan à Montmédy.	26
— 15 mai. Embranchement de Saint- Germain-des-Possés à Vichy.	9
— 2 juin. Villers-Cotterets à Sois- sons.	28
— 3 juin. Lyon à la Croix-Rousse. 502 m.	
— 9 juin. Portet-Saint-Simon à Montrejeau.	92
— 14 juin. Châlon à Saint-André- du-Gaz.	16
— 7 juill. Pont-l'Évêque à Honfleur.	25
— 20 juill. Troyes à Bar-sur-Seine.	29
— 1er août. Montmédy à Pierrepont.	30
— 9 août. Chantilly à Senlis.	11
— 15 août. Tarbes à Bagnères-de-Bi- gorre.	22
— 1er sept. Toulon aux Arcs.	68
— 21 sept. Savenay à Lorient.	150
— 10 nov. Brives au Lot et raccor- dement.	70
— 15 nov. Mouchard à Pontarlier.	97
— 15 nov. Mouchard à Lons-le-Sau- nier.	61

	kilom.
1862 28 nov. Du chemin d'Ougney au Doubs.	3
1863 5 févr. Givet à la frontière belge.	3
— 12 févr. Longwy (bas) à la fron- tière belge.	5
— 4 mars. Dax à Pau.	82
— 23 mars. Le Mans à Sablé.	16
— 2 avril. Mortcerf à Coulommiers.	16
— 8 avril. Agde à Clermont-l'Hé- rault.	39
— 10 avril. Les Arcs à Vence-Cagnes.	77
— 25 avril. Pierrepont à Thionville.	39
— 18 mai. Sorgues à Carpentras.	17
— 18 mai. Villeneuve-Saint-Georges à Juvisy.	7
— 1er juill. Pont-l'Évêque à Trou- ville.	11
— 6 juill. Colombes à Argenteuil.	2
— 30 juill. La Croix-Rousse à Satho- nay.	7
— 1er août. Argenteuil à Ermont et raccordement.	5
— 1er août. Embranchement de Pon- toise et raccordement.	4
— 3 août. Périgueux (Niversac) à Agen.	140
— 14 août. Clermont-l'Hérault à Lo- dève.	18
— 15 août. Reims à Mourmelon.	28
— 3 sept. Longuyon à Longwy.	16
— 7 sept. Rennes à Guingamp.	130
— 8 sept. Lorient à Quimper.	65
— 24 sept. Epinal à Aillevillers.	43
— 24 sept. Vesoul (Vaire) à Gray.	53
— 9 nov. Firminy au Pont-du-Li- gnon.	26
— 25 nov. Thann à Wesserling.	13
— 7 déc. Sablé à Angers.	47
1864 25 janv. Puyoo (Mousserolles) à Bayonne.	46
— 1er avril. Rans à Fraisans.	3
— 21 avril. Bayonne à Irun (Espagne).	36
— 9 mai. Valence à Moirans.	78
— 17 mai. Lunéville à Raon-l'Étape- Laneuveville.	33
— 15 juin. Saint-Cyr à Dreux.	59
— 16 juin. Saint-Just-sur-Loire à Au- drézieux et raccor- dement des deux gares d'Andrézieux.	5
— 27 juin. Rennes à Saint-Malo.	79
— 1er août. Arc-Senans à Franois.	27
— 1er août. Bourg à Lons-le-Sau- nier.	63
— 15 sept. Grenoble à Montmélian.	50
— 26 sept. Nuits-sous-Ravières à Châtillon-sur-Seine.	36
— 29 sept. Strasbourg à Barr.	33
— 18 oct. Vence-Cagnes à Nice.	11
— 18 oct. Les Arcs à Dranguignan.	13
— 25 oct. Toulouse à Lexos.	87
— 25 oct. Tessonnières à Albi.	18
— 10 nov. Epinal à Renremont.	24
— 15 nov. Raon-l'Étape à Saint-Dié.	17
— 21 nov. Saint-Sulpice-Laurière à Busseau-d'Aun.	59
— 25 nov. Avricourt à Dieuze.	22
— 12 déc. Quimper à Châteaulin.	30
— 15 déc. Molsheim à Mutzig et à Wasselonne.	16
— 19 déc. Auray à Napoléonville.	51
— 19 déc. Niederbronn à Hague- nau.	20
— 29 déc. Montluçon à Fournau.	77
— 29 déc. Schelestadt à Sainte-Ma- rie-aux-Mines.	21
1865 15 janv. Corbeil à Maisse.	33
— 4 févr. Busseau-d'Aun à l'em- branchement d'Aubus- son.	5
— 16 avril. Castelnau à Castres.	11
— 26 avril. Guingamp à Brest.	118
— 24 juill. Serquigny à Rouen.	57
— 16 nov. Agen à Auch.	64
— 1er déc. Lille à Tournai.	13
— 16 déc. Benning-Merlebach à Sar- reguemines.	22
— 28 déc. Brétigny à Vendôme.	144
1866 3 janv. Soissons à Laon.	34
— 15 févr. Boussens à Saint-Girons.	31
— 21 mars. Perpignan à Collioure.	27
— 9 avril. Tarbes à Lourdes.	20
— 14 avril. Langon à Bazas.	19
— 23 avril. Castres à Mazamet.	19
— 14 mai. Le Puy au Pont-du-Li- gnon.	45
— 14 mai. Tarare à Saint-Germain- au-Mont-d'Or.	33
— 11 juin. Cergy-la-Tour à Nevers.	53
— 25 juin. Choudy à Voglans.	10
— 1er juill. Enghien à Montmorency.	3
— 2 juill. Argentan à Fiers.	43
— 5 juill. Annecy à Aix-les-Bains.	39
— 12 juill. Montbrison à Andrézieux.	18
— 16 juill. Roanne (coteau) à Am- plepuis.	26
— 31 juill. Mousserolles à Bayonne.	2
— 16 août. Massiac à Murat.	35
— 1er sept. Sathonay à Bourg.	51
— 1er sept. Châtillon-sur-Seine à Chaumont.	43
— 24 sept. La Poissonnière à Cholet.	41
— 1er oct. Dreux à Laigle.	60
— 1er oct. Gray à Ougney.	27
— 16 oct. Decazeville à Decazeville (nouvelle gare).	2
— 5 nov. Laigle à Conches.	33
— 6 nov. Mayenne à Laval.	20
— 12 nov. Aurillac à Figeac.	65
— 21 nov. Billière à Pau.	2
— 10 déc. Brioude à Langac.	32

	kilom.
1866 30 déc. Nantes à Napoléon-Ven- dée.	75
— 30 déc. Napoléon-Vendée aux Sables-d'Olonne.	36
1867 7 janv. Boulogne à Calais.	40
— 25 févr. Ceinture (r. g.).	10
— 15 avril. Rochefort à Saintes.	43
— 18 avril. Rouen à Amiens et em- branchement.	131
— 23 avril. Saint-Pierre à Louviers.	7
— 6 mai. Maisse à Montargis.	60
— 31 mai. Saintes à Cognac.	27
— 20 juin. Lourdes à Pau.	39
— 20 juin. Montrejeau à Tarbes.	49
— 1er juill. Amiens à Tergnier et rac- cordement.	72
— 15 juill. Andelot à Champagnolle.	13
— 23 juill. Saint-Hilaire à Sainte- Menehould et raccor- dement.	46
— 5 août. Violaines à Haubourdin et raccordement.	20
— 5 août. Vendôme à Mettray.	58
— 5 août. Laigle à Surdon.	41
— 12 août. Villéfort à la Levade.	31
— 14 août. Bologne à Neufchâteau.	49
— 18 août. Collioure à Port-Vendres.	3

DÉVELOPPEMENT DES CHEMINS DE FER EN FRANCE DEPUIS 1852.

ANNÉES.	LONGUEUR DES LIGNES EXPLOITÉES.	RECETTES BRUTES	NOMBRE DES VOYAGEURS.	POIDS DES MARCHANDISES.	PRODUIT NET PAR KILOMÈTRE.
	kil.	fr.		tonnes.	fr. c.
1852.	3,872	134,824,000	22,610,000	5,378,000	21 62
1853.	4,045	168,924,000	24,685,320	7,172,652	24 59
1854.	4,639	198,847,000	28,077,093	8,864,501	26 41
1855.	5,526	258,965,483	32,941,471	10,645,282	29 37
1856.	6,188	282,849,385	36,377,054	12,872,034	29 29
1857.	7,441	312,334,225	41,610,841	14,966,639	24 72
1858.	8,669	337,075,705	45,363,768	17,673,320	22 55
1859.	9,061	389,034,812	52,405,025	19,947,759	24 47
1860.	9,311	411,050,454	56,528,613	23,137,769	24 73
1861.	10,004	464,478,330	61,924,634	27,897,094	27 24
1862.	11,093	481,860,924	66,410,674	27,297,366	24 67
1863.	12,032	503,049,149	72,121,578	28,883,290	23 59
1864.	13,040	532,275,567	77,676,784	31,115,273	22 98
1865.	13,545	566,419,232	84,042,921	34,024,433	24 18
1866.	14,448	609,736,949	89,359,162	37,269,817	24 14
1867.	15,394	654,824,715	107,255,327	46,722,650	26 71
1868 (*).	15,784	156,061,400	23,354,901	8,984,560	• •

(*) 1er trimestre, qui est souvent le plus faible.

Nous allons maintenant emprunter à M. Adolphe Joanne un passage où il raconte les débuts de la Compagnie d'Orléans, devenue aujourd'hui l'une de nos plus puissantes compagnies.

Ce serait une intéressante et instructive histoire que celle de l'établissement des chemins de fer en France; véritable drame, dont le dénouement a satisfait tout le monde, sauf quelques égoïstes et quelques sots, mais dont les émouvantes péripéties resteront de tristes témoignages de la légèreté, pour ne pas dire de la sottise française: tant d'espérances absurdes, tant d'engagements irréfléchis, tant de découragements insensés, tant de catastrophes inutiles. Heureusement il s'est trouvé dans ce pays, si simple parfois, malgré sa réputation d'esprit, des hommes assez sages, assez résolus, assez fermes, assez dévoués pour résister avec succès à tous ces déréglés de l'opinion publique, pour la ramener peu à peu à la vérité, à la réalité d'où elle tendait toujours à s'écarter, pour doter enfin leur patrie de ces nouveaux chemins, qui, dans un temps peu éloigné, sont destinés à opérer sur toute la surface du globe, à l'aide de la télégraphie électrique, la plus grande révolution politique, économique et sociale dont les annales de l'humanité aient jusqu'à ce jour gardé le souvenir.

Cette histoire, ce n'est pas ici le lieu de l'écrire; je dois me borner à résumer aussi sommairement que possible l'origine, les développements successifs et la situation actuelle de la Compagnie d'Orléans, qui, en 1845, ne possédait encore que 132 kilom., et qui, en 1867, en a exploité 3,525, avec un produit annuel de 114,266,125 fr.

Le 17 septembre 1840, la ligne de Paris à Corbeil avait été inaugurée; le 2 mai 1843 eut lieu l'inauguration solennelle de la ligne de Paris à Orléans. Parmi les heureux invités qui assistaient à cette fête brillante de l'industrie, bien peu songeaient assurément aux nombreuses et incroyables vicissitudes qu'avait dû subir, avant de pouvoir la leur donner, la Compagnie dont ils avaient la satisfaction d'être les hôtes. Quand on a recouvré la santé, on oublie promptement les souffrances et les angoisses de la maladie.

Les premières études d'un chemin de fer de Paris à Orléans dataient de 1830; mais ce fut seulement le 26 mai 1838 que le ministre des travaux publics concéda la ligne de Paris à Orléans, avec l'embranchement de Corbeil, pour soixante-dix ans, à M. Casimir Leconte, qui s'offrait à l'exécuter à ses frais, périls et risques, sans subvention. Le 16 juin suivant, la Chambre des députés adoptait à la majorité de 207 voix contre 29 le projet de loi présenté par le ministre des travaux publics, et amendé par la commission; mais, à l'embranchement de Corbeil, elle ajoutait deux nouveaux embranchements obligatoires, l'un sur Pithiviers, l'autre sur Arpajon.

La Compagnie Leconte, formée au capital

de 40 millions, se mit aussitôt à l'œuvre. Dès ses premières études plus sérieuses, avant même que les travaux fussent entrepris, elle s'était assurée que les devis présentés par les ingénieurs de l'Etat devaient être plus que doubles. Cette première déception fut suivie de beaucoup d'autres. Les capitaux anglais, effrayés de tant de dépenses imprévues, se retirèrent; les capitaux français s'alarmèrent à leur tour. Dès le 23 décembre 1838, la Compagnie concessionnaire crut devoir demander au gouvernement d'importantes modifications à son cahier des charges. Elle obtint, peut-on le croire maintenant? le droit de pouvoir renoncer jusqu'au 1er janvier 1841 à la concession pour toute la partie du chemin au delà de Juvisy, tout en restant tenue de terminer l'embranchement sur Corbeil. « Il faut, avant tout, disait le ministre des travaux publics, dans l'exposé des motifs du projet de loi, rendre la confiance à l'esprit d'association, et le faire sortir victorieux d'une première et périlleuse épreuve. Le courage de la Compagnie d'Orléans n'a pu la sauver du discrédit général. L'argent s'est resserré, les capitaux hésitent à prêter leur indispensable concours. » Ces premières concessions ne donnèrent pas aux capitaux l'assurance et l'esprit qui leur manquaient. C'était, il faut le dire, à une époque où les actionnaires, toujours prêts à porter leur argent aux tréteaux des charlatans qui font le plus de bruit, venaient d'être rançonnés, dévalisés, pillés dans une foule d'entreprises impossibles. S'ils n'avaient pas vidé complètement leur bourse, ils en serraient les cordons avec une sorte de frénésie, tant ils étaient outrés de leur sottise confiante, si cruellement déçue. Le deuxième versement qui devait être fait à la Compagnie d'Orléans se montait à 4 millions; il ne produisit que 584,000 fr. La baisse amenait la baisse, aucune sommatrice n'ayant eu l'intelligence de prédire l'avenir. Pour relever le crédit abattu de la Compagnie d'Orléans, dont les ressources n'étaient pas du reste épuisées, l'Etat, après de longues discussions parlementaires inutiles à rappeler ici, garantit à cette Compagnie, par la loi du 15 juillet 1840, un minimum d'intérêt de 4 pour 100 sur 40 millions, pendant quarante-six ans et trois cent vingt-quatre jours, à dater du jour où le chemin de fer serait terminé et livré à la circulation dans toute son étendue, à la charge par la Compagnie d'employer annuellement 1 pour 100 à l'amortissement de son capital. La même loi, qui modifiait en outre sur des points secondaires la loi de concession, supprimait les embranchements onéreux d'Arpajon et de Pithiviers, et prolongeait à quatre-vingt-dix-neuf ans le délai de la concession; mais la garantie par l'Etat d'un minimum d'intérêt, garantie qui fut toujours nominale, suffit aux capitaux. Les actionnaires, remis d'aillurs de leur panique et de leur indignation bien légitime contre les fripons dont ils avaient été les trop complaisantes victimes,

rouvrirent leur bourse aux entreprises honnêtes et prudentes, qui, dans un temps peu éloigné, devaient doubler, tripler, quadrupler leurs épargnes. Aussi, lors de l'inauguration de la ligne d'Orléans, M. Bartholony, président du conseil d'administration, eut-il raison de s'écrier, en terminant son remarquable discours : « Grâce à l'établissement des chemins de fer d'Orléans et de Rouen, qui seront les premiers anneaux de la chaîne qui doit unir les deux mers, l'esprit d'association n'hésitera plus à entrer résolument dans cette carrière féconde des entreprises d'utilité publique que nous avons eu l'honneur d'ouvrir un des premiers, et l'industrie française, se développant rapidement, va rapprocher tous nos intérêts, concentrer toutes nos forces, décupler toutes nos richesses et augmenter la puissance de la nation. »

M. Jullien, l'ingénieur en chef de la Compagnie, avait été secondé par MM. Delerue, Toyot et Mourihon, ingénieurs des ponts et chaussées : la construction du chemin était généralement regardée comme une œuvre d'une solidité romaine, comme un admirable monument de l'industrie française. Cependant ces magnifiques travaux, qui excitaient l'admiration universelle, plus encore par leur nouveauté que par leur mérite réel, avaient coûté 59,801,293 fr. 45. Le fonds social n'étant que de 40 millions, la Compagnie d'Orléans dut donc recourir, pour combler le déficit, à deux emprunts de 10 millions. Malgré cette charge nouvelle, les actions augmentèrent constamment de valeur, car les recettes s'élevaient chaque semaine dans une proportion imprévue, et les dividendes suivaient la même progression. Chaque actionnaire, qui avait touché 32 fr. en 1843, 39 fr. 25 en 1844, 47 fr. 30 en 1845, toucha 61 fr. en 1846 et 62 fr. 70 en 1847. Les actions montèrent jusqu'à 1,200 fr., après être restées longtemps au-dessous du pair, c'est-à-dire au-dessous de 500 fr., dans les débuts de l'entreprise.

La révolution de Février vint arrêter pour un moment la progression jusqu'alors croissante des recettes. De 62 fr. 70 le dividende s'abaissa à 42 fr. 80; il se releva en 1849 à 57 fr., et en 1851 il était de 63 fr. 50, c'est-à-dire plus satisfaisant qu'il ne l'avait jamais été. Au plus fort de cette crise passagère, les actions tombèrent une fois encore au-dessous du pair; mais elles ne tardèrent pas à regagner tout ce qu'elles avaient perdu. En 1854, chaque actionnaire a touché 69 fr.

Telle était la situation de la Compagnie d'Orléans, lorsque le 27-mars 1852 parut dans le *Moniteur* un décret qui approuvait les traités relatifs à la fusion des quatre compagnies

d'Orléans, du Centre, d'Orléans à Bordeaux et de Tours à Nantes.

En présence du discrédit qui était tombé sur les valeurs industrielles, et particulièrement sur celles des chemins de fer, ainsi que vient de le constater M. A. Joanne pour la Compagnie d'Orléans, l'Etat fut obligé d'intervenir. Il est arrivé bien des fois, dit M. E. Boinvilliers, dans son intéressant mémoire *Sur les chemins de fer*, depuis qu'il existe des chemins de fer en France, que l'Etat est venu en aide aux Compagnies qui les exploitent. Le public n'était pas encore convaincu de la réalité des produits que devaient donner ces utiles entreprises, lorsque le Trésor, mieux avisé, ouvrit hardiment ses caisses, et montra ainsi une confiance qui ne devait pas tarder à devenir générale. Ce fut le chemin de fer d'Orléans qui, en 1840, profita le premier de cette sage hardiesse; le chemin de Strasbourg à Bâle en tira également bon parti la même année. En 1842, quelques esprits s'étaient rendus à l'évidence des faits; mais l'entraînement des masses vers cette nouvelle spéculation faisait toujours défaut : on se décida, en conséquence, à un grand sacrifice, et toutes les Compagnies reçurent d'énormes subventions. Malgré tous ces efforts, quelques lignes ne pouvaient s'achever; c'étaient, par exemple, Lyon à Avignon, Bordeaux à Cette; le budget de 1847 vint à leur aide : en 1848, la Compagnie de Paris à Lyon, en détresse, fut heureusement secourue; en 1850, ce fut le tour d'Orléans à Bordeaux, et de Tours à Nantes; en 1852, toutes les lignes reçurent, à titre de magnifique encouragement, la concession de quatre-vingt-dix-neuf ans; enfin, en 1859, date à jamais célèbre dans l'histoire de la législation de nos voies ferrées, les Compagnies sollicitèrent et obtinrent un dernier appui : on leur accordait une subvention éventuelle d'un revenu de 4 fr. 65 pour 100 sur toutes les sommes qu'elles auraient à dépenser pour achever leur réseau, au cas où ce nouveau réseau ne ferait pas ses frais.

Mais il ne faut pas croire que si les Compagnies ont pu profiter et profitent encore du concours de l'Etat, ce soit à titre gratuit. Cette opinion n'est pas celle de M. E. Boinvilliers, qui reproduit, dans son travail *Sur les chemins de fer*, une note de la Compagnie de Paris à Lyon et à la Méditerranée, note qui présente les sommes payées annuellement à l'Etat en argent ou en services.

Cette note est une réponse à ceux qui considèrent comme des charges pour l'Etat ce qui ne serait en réalité, de sa part, que de bonnes spéculations.

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE.
SOMMES PAYEES ANNUELLEMENT A L'ETAT EN ARGENT OU EN SERVICES.

Sommes payées en argent.		
Impôts sur les titres.	2,400,000 fr.	12,080,000 fr.
Contributions directes.	500,000	
Contrôle et surveillance administrative.	480,000	
Impôt du dixième et décime sur les transports.	7,800,000	
Timbres des lettres de voitures et récépissés.	900,000	
Services exécutés gratuitement ou à prix réduits.		
Postes.	6,000,000 fr.	15,870,000
Transports de troupes et de militaires.	9,000,000	
— de matériel de guerre.	300,000	
— des finances.	200,000	
— de l'administration télégraphique.	90,000	
Circulation gratuite de fonctionnaires.	280,000	
Total.	27,950,000 fr.	

Subventions. Les subventions fournies par l'Etat à la Compagnie de Lyon et aux Compagnies qui s'y sont successivement annexées, soit en argent, soit en travaux, s'élèvent à la somme de 255,417,964 fr.

La Compagnie paye donc en réalité à l'Etat, en argent et en services rendus, un intérêt de 10 fr. 94 pour 100 des subventions reçues. (Etat des chemins de fer en 1865, par Edouard Boinvilliers.)

NOTA. — Les réflexions qui accompagnent ces chiffres sur les rapports entre l'Etat et les Compagnies, et sur les avantages qui reviendraient au premier en retour des concessions qu'il a faites, ces réflexions ne nous sont pas à proprement dire personnelles. Nous exposons, nous citons, voilà tout. Ici le *Grand Dictionnaire* remplit le rôle de rapporteur, et les idées que nous avons exprimées sont plutôt celles des nombreux avocats des puissantes Compagnies que les nôtres propres. Plus loin, quand nous traiterons la question au point de

vue des idées politiques, économiques et sociales, et au point de vue du grand principe de la coopération, nous prendrons à notre tour le rôle de juge, et c'est là seulement que nous exprimerons notre opinion sur ces concessions réciproques qui rappellent fidèlement la scène de l'*Amour médecin* entre le docteur Thomès et son illustre confrère Desfontandès, ou, pour être plus précis et plus vrai, Bertrand et Raton de la fable; et Raton, ce sera l'Etat, c'est-à-dire nous tous, *servum pecus*, qui n'avons pas le bonheur d'être actionnaires.

Afin que nos lecteurs puissent comparer, sous le point de vue des chemins de fer, la France avec les autres pays, nous allons mettre sous leurs yeux un tableau qui leur fera connaître exactement la situation actuelle pour toutes les contrées étrangères où cette industrie a pénétré, d'après les renseignements les plus récents que nous avons pu nous procurer.

ÉTATS.	LONGUEUR TOTALE.		LONGUEUR PAR MYRIAMÈTRE CARRÉ.		LONGUEUR PAR MILLION D'HABITANTS.	
	EXPLOITÉE.	CONCÉDÉE.	EXPLOITÉE.	CONCÉDÉE.	EXPLOITÉE.	CONCÉDÉE.
Europe (1867).						
	kil.	kil.	kil.	kil.	kil.	kil.
Grande-Bretagne.	16,321	»	10,874	»	906,7	»
Ecosse.	3,180	»	4,146	»	1,060,3	»
Irlande.	3,617	»	4,373	»	556,5	»
France (1868).	15,690	21,000	2,940	2,003	158,6	414,98
Belgique (1867).	2,432	3,691	8,230	12,248	492,3	782,8
Autriche.	6,147	»	0,99	»	188,7	»
Etats confédérés.	6,252	»	3,600	»	459,4	»
Prusse.	8,688	»	2,470	»	368,3	»

ÉTATS.	LONGUEUR TOTALE.		LONGUEUR PAR MYRIAMÈTRE CARRÉ.		LONGUEUR PAR MILLION D'HABITANTS.	
	EXPLOITÉE.	CONCÉDÉE.	EXPLOITÉE.	CONCÉDÉE.	EXPLOITÉE.	CONCÉDÉE.
	kil.	kil.	kil.	kil.	kil.	kil.
Italie.	5,030	»	1,700	»	201,5	»
Etats romains.	398	2,530	0,493	»	58,5	371,9
Pays-Bas.	1,141	1,328	3,230	3,162	305,4	379,4
Suisse.	1,331	1,628	3,275	3,088	530,2	626,1
Russie.	4,593	»	0,090	5,575	67,3	»
Espagne.	5,111	5,930	1,03	»	260,4	432,8
Portugal.	694	»	0,73	1,253	171,1	»
Danemark.	478	1,195	1,253	»	345,8	»
Suède et Norvège.	2,036	»	0,250	»	350,0	»
Turquie.	289	»	0,000	»	18,4	»
Grèce.	»	»	»	»	»	»
Corse et autres lies.	»	»	»	»	»	»
Amérique.						
Etats-Unis (en 1867).	87,409	62,115	0,738	1,417	2,583,3	3,025,0
Canada.	2,430	3,160	0,2	0,5	580,1	1,117,9
Mexique.	»	960	»	0,04	»	128,2
Honduras.	»	240	»	0,4	»	674,1
Costa-Rica.	12	50	0,03	0,1	55,7	232,5
Antilles.	590	640	0,04	0,5	368,7	400,0
Autres Etats.	»	»	»	»	»	»
Nouvelle-Grenade.	80	80	0,005	0,005	33,8	33,8
Venezuela.	»	100	»	0,009	»	105,8
Guyane anglaise.	34	34	0,01	0,01	265,6	265,6
Bresil.	95	610	0,001	0,006	15,8	100,4
Pérou.	64	79	0,004	0,003	30,0	37,5
Chili.	152	344	0,04	0,1	113,2	23,9
La Plata.	40	240	0,002	0,01	49,5	297,5
Autres Etats.	»	»	»	»	»	»
Afrique.						
Algérie.	179	1,023	»	»	66,3	388,9
Egypte.	300	347	0,01	0,02	49,6	50,7
Cap de Bonne-Espérance.	80	80	0,02	0,02	114,2	114,2
Autres Etats.	»	»	»	»	»	»
Asie.						
Indes orientales.	1,200	7,320	0,006	0,05	6,0	41,5
Turquie d'Asie.	»	350	»	0,01	»	21,8
Autres Etats.	»	»	»	»	»	»
Océanie.						
Australie.	130	311	0,006	0,006	65,0	155,5
Autres Etats.	»	»	»	»	»	»

En 1868, l'étendue des lignes concédées, par suite des nouvelles conventions, atteint une longueur totale de 15,812 kil. 502 m.

L'ancien réseau des grandes compagnies y figure pour 7,844 kilomètres.

Le nouveau réseau (avec garantie d'intérêts par l'Etat) comprend 7,564 kilomètres. Les treize petites compagnies (Charentes, Vendée, Epinac, Lyon à la Croix-Rousse, Vitre à Pouéres, Sathonay à Bourg, Besseges à Alais, la Croix-Rousse à Sathonay, Vitreux à la frontière belge, Anzin à Somain, Chauny à Saint-Gobain et Enghien à Montmorency) exploitent 376 kilomètres.

Techn. Des avant-projets, de la concession et des études définitives. L'Etat fait continuellement exécuter par des ingénieurs à son service de nouvelles études destinées soit à préparer l'exécution des chemins de fer d'intérêt local, soit à compléter le réseau des grandes Compagnies. Ces avant-projets sont étudiés sur le terrain et rédigés dans les bureaux des ingénieurs de l'Etat; ils permettent d'apprécier la dépense d'exécution et d'établir les conditions de la concession éventuelle ou définitive. Malheureusement, les évaluations sont trop souvent faites par des ingénieurs peu habitués

à construire ou ne se rendant pas toujours exactement compte du prix de la main-d'œuvre et des matériaux dans les contrées traversées; il en résulte que ces évaluations sont tout à fait approximatives et ne présentent qu'une garantie très-relative. Cependant il faut reconnaître que les évaluations faites depuis une dizaine d'années ont presque toujours été supérieures à la dépense à faire réellement, tandis que précédemment les dépenses prévues étaient doublées en exécution. Les concessions une fois accordées aux Compagnies, celles-ci font faire à leurs frais et par leur personnel spécial les études définitives et les travaux.

Les études définitives comprennent une série d'opérations sur le terrain et de travaux préparatoires dans les bureaux. D'abord, à l'aide de l'avant-projet modifié ou non modifié, on indique sur le terrain le tracé définitif. Dans les pays accidentés, par exemple, on plante un grand nombre de piquets distants environ de 50 m. Ces piquets indiquent l'axe du tracé, et on en place à chaque changement appréciable de la pente du terrain, comme l'indique la coupe (fig. 1), que l'on appelle en termes techniques le profil en long de la ligne.

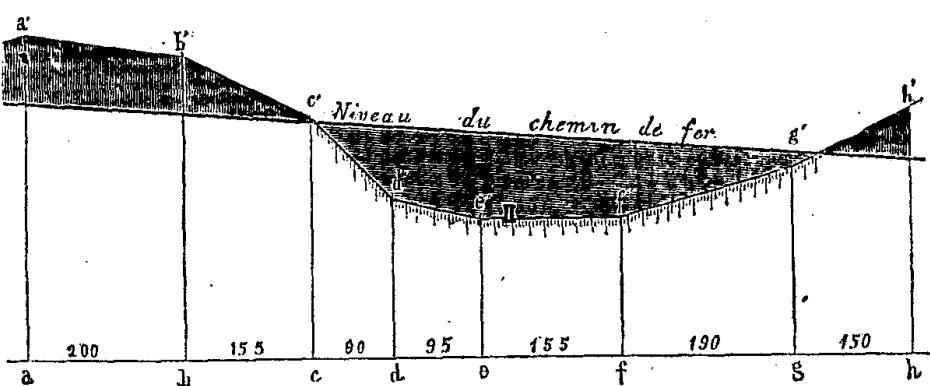


Fig. 1.

PROFIL EN LONG. — PARTIE EN PENTE.

Les hachures verticales indiquent les déblais. Les hachures horizontales indiquent les remblais.

Ces piquets sont placés en a, b, c, ... Nous verrons bientôt pourquoi, entre deux villes à desservir, le tracé ne peut pas être toujours rectiligne sur le terrain; il convient d'éviter soit les terrassements, soit les maisons, soit les cours d'eau; il en résulte qu'en plan il forme une ligne brisée; mais, comme il ne serait pas possible de faire franchir les angles aux machines locomotives, on atténue les inconvénients des angles par des courbes de raccordement; mais ces courbes, d'après les cahiers des charges les plus récents, doivent avoir un rayon dont la longueur minimum ne descend pas au-dessous de 300 m. pour les lignes d'intérêt général et 100 m. pour les li-

gnes d'intérêt local. Les courbes de 60 m. de longueur sont franchies sans difficulté, toutefois, par la machine Rarchaert. (Voir plus loin, pour l'exposition complète de toute cette nouvelle question : *Chemins de fer d'intérêt local*.)

Les courbes sont tracées tangentiellement aux alignements droits; ce sont toujours des arcs de cercle réguliers.

Les courbes consécutives et dont les centres ne sont pas situés du même côté du tracé doivent être séparées par un alignement droit d'au moins 100 m. de longueur (v. CAHIER DES CHARGES).

Nous donnons (fig. 2) un exemple des cour-

bes de raccordement; c'est un fragment de la ligne du Bourbonnais, vis-à-vis de la ville de Nemours (Seine-et-Marne). Le tracé, on le voit, s'infléchit vers la ville, de manière à s'en rapprocher le plus possible et à éviter en même temps le *rocher de la Joie* et, plus loin, le *rocher de la Joie*, puis il s'infléchit de nouveau au moyen de nouvelles courbes à grand rayon pour éviter de franchir inutilement la petite rivière le Loing et son canal

latéral. On reconnaît, du reste, dans tout le tracé de cette belle ligne du Bourbonnais, la main savante d'un célèbre ingénieur en chef, M. Bazaine, qui, dans maintes circonstances, a su éviter les difficultés avec autant de hardiesse que de science, et faire du réseau du Bourbonnais le type le plus irréprochable des chemins de fer français.

Une fois ce tracé piqué sur le terrain suivant les alignements droits et les courbes qu'il

comporte, on procède au nivellement en long, c'est-à-dire au nivellement du tracé proprement dit. Ce nivellement donne les reliefs du sol, qui sont rapportés graphiquement dans un dessin spécial auquel on donne le nom de *profil en long* (v. TERRASSEMENT). Comme souvent il serait très-difficile d'apprécier exactement les reliefs du sol si l'on adoptait dans ce dessin la même échelle pour les longueurs et pour les hauteurs, on est convenu d'exa-

gérer les hauteurs, c'est-à-dire de prendre pour les longueurs une échelle beaucoup plus petite que celle que l'on a adoptée pour les hauteurs. Les nivellements en long doivent être faits et vérifiés avec une grande exactitude, et l'erreur, par kilomètre, ne doit pas dépasser 0 m. 010 à 0 m. 012 au niveau d'eau; mais avec un niveau à bulle d'air, l'erreur diminue considérablement.

M. Bourdaloue, conducteur des ponts et

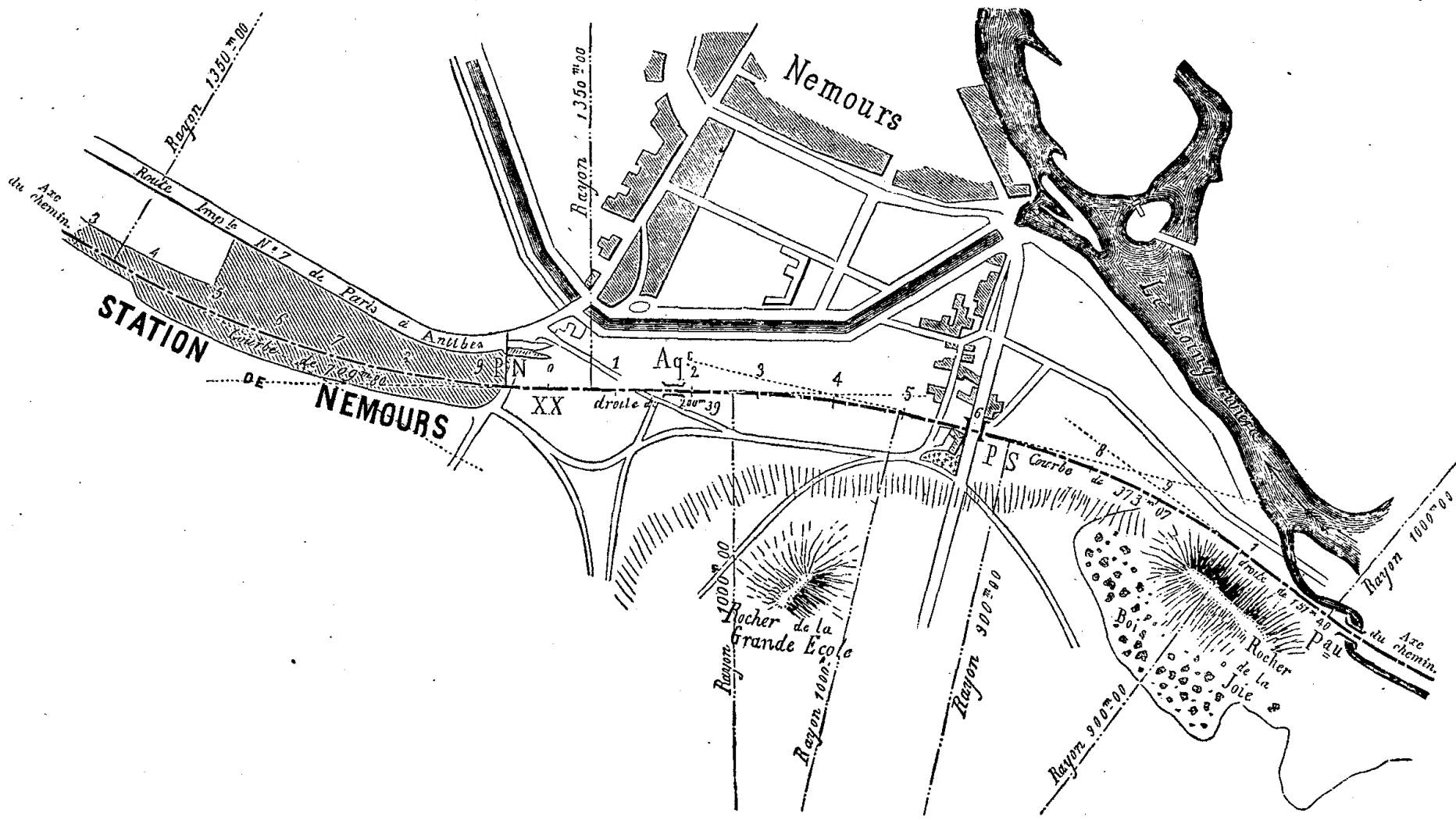


Fig. 2.

chaussées, et qui dirige avec un grand succès le nivellement général de la France, arrive, d'après M. P. Breton, à ne plus avoir que 0 m. 032 pour 50 kilom., soit pour 1 kilom. 0 m. 00064. Quelquefois l'erreur n'est plus que 0 m. 00032 par kilom. (v. NIVELLEMENT).

La seconde opération est un nivellement transversal et partiel, exécuté à l'aide d'un niveau d'eau, opération que l'on répète perpendiculairement ou normalement à chacun des piquets sur une largeur de 30 m. environ de chaque côté de la ligne. Ces nouveaux profils prennent le nom de *profils en travers*. Ils sont généralement dessinés à l'échelle de 0 m. 005 pour 1 m. A l'aide de ces renseignements, il devient possible d'évaluer le cube des terrassements tant en déblai qu'en remblai.

Toutes choses égales d'ailleurs, dans une tranchée d'une profondeur déterminée, le cube des terrassements varie selon la nature du terrain. Il atteint le maximum dans des terrains glaiseux et aquifères, où les talus doivent être très-évasés, et il est le moins considérable dans une tranchée ouverte au sein même du rocher, où les talus sont presque verticaux.

En exécutant les terrassements, on est obligé, pour se conformer aux exigences des pentes relativement faibles du *chemin*, de couper les collines et de combler les vallées; les parties ainsi coupées prennent le nom de *tranchée* ou de *déblai*, et les terres rapportées dans les vallées prennent le nom de *remblai*; des hachures horizontales ou verticales indiquent, dans la fig. 1, chacun de ces deux cas.

Les pentes ou les rampes des chemins de fer varient de 0 m. 005 à 0 m. 032 par mètre. Dans ces dernières années on s'est efforcé d'augmenter considérablement la puissance des machines pour la traction des lourdes charges sur ces rampes. M. Rarchaert et M. Petiet ont donné des solutions très-remarquables, M. de Freycinet a écrit un intéressant ouvrage sur cette question en s'efforçant de donner une solution mathématique à ce problème complexe des *pentes économiques*; le problème ne peut se résoudre que par l'emploi des machines perfectionnées donnant un minimum de dépenses. (Pour plus de détails, v. LOCOMOTIVE.)

— Des ouvrages d'art. Un tracé de chemin de fer, passant à travers une contrée, rencontre soit un ou plusieurs cours d'eau naturels ou artificiels, soit des routes, des chemins ou des sentiers dont il faut, avant tout, ne pas entraver la circulation. Pour les premiers, on établit des ponts, des ponceaux et des aqueducs, selon l'importance du cours d'eau; pour les seconds, des ponts par-dessus ou par-dessous le chemin de fer, ou enfin des passages à ni-

veau, ce qui constitue les ouvrages d'art courant. Pour étudier le projet d'un ouvrage d'art, on dresse le plan de l'emplacement de l'ouvrage et de ses abords; on fait le nivellement de cet emplacement, et, à l'aide de ces renseignements, complétés par un sondage qui indique la profondeur du sol résistant, on rédige le projet. Dans les grandes lignes, on est parfois obligé d'établir des travaux d'art considérables, tels que des viaducs élevés et des tunnels ou souterrains plus ou moins longs. Chacun de ces ouvrages exige des projets très-soigneusement étudiés dont nous aurons occasion de parler plus tard. V. PONT, TUNNEL, VIADUC, etc.

Toutes ces études d'ouvrages d'art terminées, on s'occupe des plans parcellaires et de la quantité de terrain qu'il faudra acquérir ou exproprier pour l'établissement du chemin de fer. A ces plans parcellaires sont joints des tableaux donnant les noms des divers propriétaires, la quantité de terrain nécessaire à acquérir, etc., etc. Bientôt après, une enquête a lieu, et la discussion des intérêts de chacun est ouverte devant une commission spéciale. Les administrations des ponts et chaussées, de la voirie ou de la navigation examinent les inconvénients que peut produire le chemin de fer en changeant le régime actuel de leurs voies de communication; les communes, et même les particuliers, en font autant. Une fois les conventions arrêtées et les indemnités débattues et réglées soit à l'amiable, soit par un jury d'expropriation, on commence l'exécution des travaux. Ces travaux se divisent en quatre parties distinctes : 1° les terrassements; 2° les ouvrages d'art; 3° le ballastage, la pose des voies et du matériel fixe; 4° la construction des bâtiments.

Les terrassements se font de quatre manières différentes : à la brouette, au camion, au tombereau et au wagon (v. TERRASSEMENTS). Les terrassements peuvent être faits toute l'année, excepté pendant les fortes gelées où la terre acquiert la dureté du rocher. Nous ne nous y arrêtons pas en ce moment.

Les ouvrages d'art sont exécutés soit en maçonnerie seulement, soit en y ajoutant, pour les ponts, des arches ou des travées en fonte ou en tôle. Aujourd'hui, la fonte est généralement abandonnée.

Il va sans dire que les ouvrages en maçonnerie ne peuvent être exécutés pendant les gelées; et, si les froids surviennent avant que les maçonneries soient suffisamment sèches, on les recouvre de paille pour les préserver de l'action destructive de la gelée.

Le ballastage, la pose des voies et du matériel fixe exigent un soin rigoureux. En général, on pose d'abord directement sur le sol les traverses qui reçoivent les rails définitifs; puis, à l'aide de cette voie, on amène les convois de ballast (v. ce mot), traînés soit par des chevaux, soit par des locomotives; on répand, on, selon l'expression technique, on *regale* le ballast sur la plate-forme, et peu à peu on relève les traverses que l'on engage entièrement dans le ballast; on dresse enfin le talus du ballast, et le ballastage est terminé. Vient ensuite la pose du matériel fixe. Dans les gares d'une certaine importance, cette pose est faite en même temps que la construction proprement dite des bâtiments des gares et des annexes, telles que les halles à marchandises, les abris pour les voyageurs, les trottoirs et les quais, et enfin quelquefois les remises pour les voitures, wagons et locomotives. Tous les travaux, pendant le cours de

leur exécution, sont soumis au contrôle des agents de l'Etat, conformément à l'article 27 du cahier des charges de la concession des chemins de fer, dont voici la teneur :

« A mesure que les travaux seront terminés sur des parties de chemin de fer susceptibles d'être livrées utilement à la circulation, il sera procédé, sur la demande de la Compagnie, à la réception provisoire de ces travaux par un ou plusieurs commissaires que l'administration désignera. »

— De l'exploitation. Aussitôt après la réception de la ligne et des travaux qu'elle comporte, on commence le service journalier de l'exploitation, qui ne doit plus cesser que dans les cas de force majeure. Sous le rapport des services auxquels sont destinées les lignes à établir, on peut en distinguer de trois sortes :

1° Les lignes uniquement destinées au transport des voyageurs, c'est-à-dire les lignes construites dans la banlieue de quelques grandes villes, telles que Paris, Lyon, Marseille, Strasbourg. Ces lignes se distinguent surtout par le grand nombre des trains, et la fréquence de ces trains est d'autant plus grande que le nombre des voyageurs est plus considérable : ainsi, de Lyon à la Croix-Rousse, les trains montent et descendent douze fois par heure, depuis le matin jusqu'au soir; au contraire, les trains de banlieue de Marseille à l'Estaque et vice versa partent, en moyenne, de deux en deux heures. Les chemins de fer de banlieue proprement dits composent les lignes suivantes, réunies dans un tableau que nous empruntons aux savantes leçons de M. Jacquin, faites à l'Ecole des ponts et chaussées, sur l'exploitation des chemins de fer, et publiées récemment.

NOMS DES LIGNES.	LONGUEUR.	NOMBRE DE STATIONS.	ESPACEMENT MOYEN DES STATIONS.	NOMBRE DE TRAINS PAR JOUR				VITESSE EFFECTIVE DE MARCHE A L'HEURE.
				EN SEMAINE.		DIMANCHE.		
				Hiver.	Été.	Hiver.	Été.	
	kil.		kil.					kil.
Paris à Saint-Germain.	20,500	8	2,928	32	36	34	34	26,170
— à Argenteuil.	10,000	5	2,500	35	35	36	36	24
— à Auteuil.	8,200	7	1,366	60	66	68	68	22,363
— à Versailles (R. D. et R. G.).	40	16	2,856	31	33	33	33	29,252
Chemin circulaire d'Ermont.	28,400	11	2,840	35	35	36	36	22,129
Paris à Enghien.	17	8	2,428	35	35	36	36	20,400
— à la Varenne-Saint-Maur	16,800	11	1,527	66	66	68	68	20,160
Ceinture autour de Paris.	33	21	1,650	30	»	30	»	18,856
Paris à Sceaux.	11	5	2,750	30	34	30	34	23,571
— à Orsay.	21	9	2,625	12	16	14	16	22,500

On peut encore considérer, dans les environs de Paris, comme *chemins de fer* de la banlieue les lignes suivantes, dont une partie fait du reste double emploi avec les lignes que nous venons d'indiquer.

NOMS DES LIGNES.	LONGUEUR.	NOMBRE DE STATIONS.
	kil.	
Paris à Mantes.	58	9
— à Pontoise.	29	8
— à Chantilly.	41	9
— à Dammarville.	35	5
— à Meaux.	45	10
— à Gretz-Armainvilliers.	39	9
— à Fontainebleau.	51	12
— à Corbeil.	33	9
— à Etampes.	56	16
— à Dourdan.	50	14

Les services de banlieue dans les départements n'ont encore été organisés que pour trois grandes villes :

De Lyon à la Croix-Rousse.
De Marseille à l'Estaque.
De Strasbourg à Kehl.

Pour les autres grandes villes de France dans lesquelles le chiffre de la population atteint ou dépasse 100,000 habitants, et sont de ce nombre Bordeaux, Lille, Toulouse, Nantes et Rouen, aucun service spécial n'a encore été organisé, les trains ordinaires étant suffisants.

20 Les lignes uniquement destinées au transport des marchandises. Elles sont souvent construites pour faciliter l'exploitation des produits de certaines sociétés de mines, houillères, forges, etc.; et, dans ce cas particulier, elles n'ont pas de services pour le public. Ces sortes de lignes tendent à disparaître, et presque toutes ont été organisées des services dont les voyageurs et les marchandises peuvent également profiter.

30 Les lignes mixtes, destinées indistinctement au transport des voyageurs et des marchandises; telles sont toutes nos grandes lignes de France, ainsi que leurs embranchements.

On exploite une ligne de *chemin de fer* en mettant en circulation un certain nombre de trains par jour.

Les trains sont de différentes natures :

Rapides, composés de voitures de 1^{re} classe; Express de 1^{re} classe;
Directs, 1^{re} et 2^e;
Omnibus, 1^{re}, 2^e et 3^e;
Mixtes, 1^{re}, 2^e et 3^e.

On a donné le nom de *rapide* à un train express régulier dont la vitesse dépasse celle des trains express, et qui circule de Paris à Marseille, et *vice versa*, en 16 h. 15 m. (La distance de Paris à Marseille est de 862 kilom.) Sur ce temps de 16 h. 15 m., il faut décaler le temps employé au ralentissement avec ou sans arrêt dans les gares principales. Pour le *rapide*, 2 h. 45 m. représentent le temps employé à ces ralentissements. Il s'ensuit que la vitesse moyenne de ce train atteint 64 kilom. à l'heure. Pour les trains express, la vitesse varie de 50 à 70 kilom. à l'heure. Ces trains sont en général remorqués par des machines locomotives à grande vitesse du type Crampton, et ne comportent que les voitures de 1^{re} classe. Ils ne s'arrêtent que dans les villes principales et dans les gares de bifurcation. Pour les trains directs, la vitesse varie de 45 à 55 kilom.; ils ne comportent en général que des voitures de 1^{re} et de 2^e classe, et ne s'arrêtent qu'aux stations principales. Pour les trains omnibus, la vitesse varie de 40 à 45 kilom., et ils comportent des voitures de toutes classes; ils s'arrêtent à toutes les stations.

Pour les trains mixtes, la vitesse varie de 25 à 45 kilom. Ce sont, en réalité, des trains de marchandises (ce qui explique leur faible vitesse), dans lesquels on introduit des voitures de voyageurs.

On a organisé depuis quelques années, sur certaines lignes, des trains de messageries qui, eux aussi, prennent des voyageurs de toute classe. Leur vitesse est à peu près celle des trains omnibus.

Les trains de marchandises, ainsi que leur nom l'indique, sont exclusivement réservés à ces transports spéciaux. Ils sont remorqués par des machines puissantes, à très-petite vitesse, il est vrai. Pour se faire une idée exacte du poids énorme que traîne une machine ordinaire de trains de marchandises sur nos grandes lignes, il suffit de faire remarquer que si pareil poids devait être traîné sur des routes, il ne faudrait pas moins de 270 à 342 chevaux, et si l'on examine le poids remorqué par les machines Engerth, il ne faudrait pas moins de 540 chevaux, et encore la traction s'opérerait-elle avec une vitesse trois à quatre fois moindre. Par ces chiffres, nos lecteurs se feront une idée du nombre de chevaux qu'il serait nécessaire d'employer, en songeant surtout qu'il circule neuf trains de marchandises par jour de Paris à Dijon et huit trains de Dijon à Paris, tant réguliers que facultatifs. Il faudrait sur la route

chaque jour, pour faire ce service, 39,780 chevaux.

Si, au lieu de considérer le nombre de chevaux qu'il serait nécessaire d'employer sur les routes pour obtenir un travail équivalent au travail produit par les *chemins de fer* et leurs moteurs, nous venons à rechercher l'économie de temps et d'argent qu'ils procurent tant aux voyageurs qu'aux marchandises, nous obtenons des résultats presque fabuleux. Laissons un instant la parole à M. Jacquemin, que nous avons déjà eu l'occasion de citer, comme une autorité des plus compétentes en fait d'exploitation de *chemins de fer*.

« On a tenté quelquefois d'apprécier l'économie que les *chemins de fer* permettent de réaliser directement dans les transports proprement dits; c'est un des côtés de la question, mais ce n'est pas la question toute entière.

« Un économiste suisse, M. Risler, a fait cette recherche pour son pays. Dans un mémoire adressé à la Société suisse d'utilité publique de Zurich, M. Risler a démontré d'une manière irrécusable qu'avec un réseau de 1,062 kilom., son pays réalisait chaque année, sur le transport des marchandises seulement, une économie de 60 millions de francs.

« En ajoutant à ce chiffre les économies obtenues sur les transports de lettres, de troupes, la diminution de déchet dans les marchandises, la suppression des commissions, des factages, la diminution des frais généraux, M. Risler affirme que l'économie totale qui résulte chaque année de l'établissement des *chemins de fer* dépasse déjà 100 millions de francs pour la Suisse, et cette économie ira sans cesse en augmentant. »

« En appliquant des bases semblables à la Grande-Bretagne et à la France, en tenant compte du nombre de kilomètres exploités, de la population, M. Risler trouve que, pour chacun de ces pays, les *chemins de fer* donnent une économie de 1 milliard de francs par an.

« Dans un discours rempli de faits, et prononcé le 27 juin 1865 devant le Corps législatif, M. de Franqueville, directeur général des ponts et chaussées et des *chemins de fer*, arrivait, par d'autres considérations, au chiffre de 1 milliard, calculé par l'économiste suisse, et il ne craignait point d'affirmer que le réseau des *chemins de fer* français achevé, les économies réalisées sur les frais de transport des marchandises et le temps gagné dans l'abréviation de la durée des voyages représenteraient une somme annuelle de 1,500 millions, les trois quarts du budget des dépenses de la France.

« Mais, nous ne saurions trop le répéter, le rôle des *chemins de fer* a été plus considérable encore : non-seulement ils ont abaissé le prix des transports, mais surtout ils ont rendu possibles des transports auxquels personne ne songeait. Ils ont donné une valeur à des choses qui n'en avaient pas; ils ont créé la richesse mobilière, presque inconnue il y a quarante ans, et dont nos codes font à peine mention; ils ont permis au pays de payer des impôts dont le chiffre eût paru chimérique il y a peu d'années; ils ont rendu à tous la vie moins pénible et moins rude; ils ont enfin démontré, ce qu'affirmait Vauban il y a deux siècles, que le travail est la seule source et le seul principe de la richesse. » (De l'exploitation des *chemins de fer*, par F. Jacquemin, t. II, p. 261.)

— Importance des transports sur les voies ferrées. Les *chemins de fer* ont développé d'une manière prodigieuse le transport de certains produits agricoles ou industriels. Nous allons donner quelques renseignements à ce sujet, extraits du traité de l'Exploitation de M. Jacquemin.

Le transport du lait, par exemple, a atteint, pendant l'année 1865, le chiffre formidable de plus de 95 millions de litres, chiffre qui se répartit ainsi pour les six grandes Compagnies.

Paris-Lyon-Méditerranée	10,492,499 lit.
Orléans.	13,090,240
Nord.	37,377,086
Est.	3,113,057
Ouest.	31,053,600

Total. 95,126,482 lit.

Soit, par jour, 260,621 litres.

« On estime, ajoute M. Jacquemin, la consommation journalière de lait faite par la ville de Paris à 320,000 litres environ. Les *chemins de fer* assurent donc les quatre cinquièmes de l'approvisionnement total, et si leur service venait à manquer subitement, 7 à 800,000 personnes seraient, chaque matin, privées de leur café au lait. »

Quant aux transports de la bière, dont l'importance ne dépassait pas, en 1860, 97,215 hectolitres, ils ont atteint en 1866 le chiffre de 197,404 hectolitres, c'est-à-dire qu'en sept ans la production de la bière expédiée à Paris a plus que doublé; les quatre cinquièmes proviennent de Strasbourg, d'où il en part chaque jour, sauf le dimanche, un train complet. La bière ainsi transportée met moins de trente heures de la cave de l'expédition à Strasbourg à la cave du destinataire à Paris.

Si nous considérons le développement qu'a

pris le transport des vins depuis dix ans, nous constatons un accroissement plus grand encore. Ainsi, sur les lignes de l'Est, tandis qu'en 1855 il n'avait circulé que 23,118,000 kilogr. de vins, en 1866 on avait transporté 355,107,000 kilogrammes. Il est juste de faire observer que l'exploitation de 1866 comprend un plus grand nombre de kilomètres; mais aussi il n'en reste pas moins vrai que bien des vins, sans les *chemins de fer*, n'auraient jamais été exportés de leur lieu de production, où ils étaient vendus à vil prix.

Les résultats que nous venons de signaler se font également sentir pour le transport des vins en bouteilles.

Si nous recherchons les quantités de houilles et de coques transportées par les *chemins de fer* français, et que nous comparions les transports de cette nature, M. Jacquemin nous fournit les chiffres suivants :

COMPAGNIES	EN 1857	EN 1865
	Tonnes.	Tonnes.
Est.	517,645	1,751,723
Nord.	1,032,315	2,984,751
Ouest.	148,261	430,435
Orléans.	81,288	833,249
Midi.	5,232	259,480
Lyon.	1,702,796	3,288,902
Totaux.	3,487,537	9,548,540

Les *chemins de fer* transportent la plus grande partie des céréales nécessaires à l'alimentation du pays à des conditions de prix presque sans influence sur la valeur de la marchandise.

En 1866, les *chemins de fer* ont transporté 37,050,000 hectolitres de céréales. Un des grands avantages des *chemins de fer* pour cette nature de transports est de faire disparaître les écarts considérables qui existaient. « Aujourd'hui, dit M. Jacquemin, qu'une hausse de 1 fr. par hectolitre se produise sur un marché, les négociants placés dans un cercle de 2 ou 300 kilom. du rayon tracé autour de ce marché en sont avertis par le télégraphe pendant la durée même du marché, et trente offres se présentent pour répondre aux besoins manifestés par cette hausse : 1 fr. par hectolitre représente 12 fr. 50 par tonne, nous ne saurions trop le répéter, et avec 12 fr. 50 par tonne on peut parcourir 200 à 300 kilom. sur les *chemins de fer*. »

Nous arrêtons ici la nomenclature du déve-

COMPAGNIES.	KILOMÈTRES CONCEDES.	KILOMÈTRES EXPLOITÉS.	LOCOMOTIVES.	VOITURES.	FOURGONS ET WAGONS.	DÉPENSES TOTALES.	
						POUR MATÉRIEL ROULANT ET ATELIERS DE RÉPARATIONS.	POUR MATÉRIEL DE LA VOIE.
Nord.	1,613	1,197	549	1,032	13,123	92,172,022 fr.	»
Est.	3,088	2,512	762	1,962	16,316	115,832,561	»
Ouest.	2,520	1,857	514	1,770	10,160	85,734,842	»
Orléans.	4,199	3,067	690	1,945	12,229	109,140,000	»
P.-L.-Méditerr.	5,817	3,198	1,262	2,108	35,659	223,770,000	»
Midi.	2,252	1,496	287	878	9,092	70,827,855	»
TOTAUX.	19,489	13,327	4,064	9,695	96,649	690,476,810 fr.	647,265,800 fr.
Divers.	1,511	243	8,383,600
	21,000	13,570	655,649,400 fr.

— Entretien. La dépense d'entretien pendant l'année 1865 a été, pour le matériel de transport, d'environ 35,650,000 fr., soit 2,800 fr. par kilom., et pour le matériel de la voie, approximativement 15 millions de francs, soit 1,150 fr. par kilomètre.

En totalité, 51,650,000 fr., soit 3,950 fr. par kilomètre.

— Trafic. Le trafic effectué pendant l'année 1865 a donné sur l'ensemble du réseau exploité les résultats suivants :

Nombre total moyen de kilomètres exploités pendant l'année.	13,239
Nombre total de voyageurs transportés.	84,025,516
Parcours moyen d'un voyageur en kilomètres.	40
Nombre total de voyageurs transportés à 1 kilomètre.	3,330,639,807
Nombre total des tonnes de marchandises transportées.	34,019,436
Parcours moyen d'une tonne.	152 kil.
Nombre total de tonnes transportées à 1 kilomètre.	5,172,847,825

Recettes provenant des voyageurs.	184,215,213 fr.
Recettes provenant des marchandises.	314,609,184
Recettes provenant des messageries et diverses.	80,032,474
Recettes brutes totales.	578,856,871 fr.
Prix moyen du transport d'un voyageur à 1 kilomètre.	0 fr. 0553

loppement considérable que prennent chaque jour les transports par voies ferrées. Ce que nous avons dit pour les céréales, les vins, la houille, etc., peut s'appliquer complètement au transport des bestiaux, des engrais, des produits agricoles et industriels, etc., etc.

Dans un intéressant mémoire publié chez Chaix en 1866, sous ce titre : *Les Chemins de fer en France*, M. C. Lavollée nous a donné des renseignements très-complets sur l'état actuel des *chemins de fer*; nous y renvoyons ceux de nos lecteurs qui voudraient étudier cette question d'une manière plus complète que nous ne pouvons le faire ici.

— Point de vue militaire. Si les *chemins de fer* sont journellement pour tous les peuples le plus puissant instrument des relations pacifiques, ils sont facilement mis en réquisition pendant la guerre. En quelques jours, troupes, chevaux, vivres, matériel, etc., sont transportés sur un champ de bataille éloigné de plusieurs centaines de lieues, et cela sans fatigue pour les soldats, qui doivent défendre, au risque de leur vie, l'honneur et l'intérêt du pays. Les remblais de *chemins de fer* sont de solides remparts, et les tranchées profondes garantissent les troupes contre les projectiles. En Italie, en Allemagne, en Amérique, les *chemins de fer* ont joué un rôle important pendant les cours des dernières guerres qui ont affligé ces riches contrées.

Espérons que cette application des *chemins de fer* sera de moins en moins utilisée, et que, bien au contraire, ils aideront puissamment les hommes à réaliser la paix universelle.

— Construction. Au 1^{er} janvier 1866, le réseau des *chemins de fer* français concédés à des Compagnies s'élevait à . . . 21,000 kilom. Sur lesquels étaient en exploitation 13,570

Il restait donc à achever. . . 7,430 kilom.

Pour le réseau exploité, la dépense totale s'élève à 6,824,000,000, dont 5,840,000,000 ont été payés par les Compagnies, et 984 millions par l'État, les dépenses restant à faire par les Compagnies montent à environ 1,980,000,000.

Pour le réseau exploité, le kilomètre ressort donc à 500,000 fr., et pour les lignes à achever, il est estimé à 255,000 fr. pour la part des Compagnies.

A part quelques *chemins* d'intérêt particulier et quelques lignes secondaires, le réseau français a été partagé en six grandes Compagnies.

Le tableau ci-dessous donne leur importance.

COMPAGNIES.	KILOMÈTRES CONCEDES.	KILOMÈTRES EXPLOITÉS.	LOCOMOTIVES.	VOITURES.	FOURGONS ET WAGONS.	DÉPENSES TOTALES.	
						POUR MATÉRIEL ROULANT ET ATELIERS DE RÉPARATIONS.	POUR MATÉRIEL DE LA VOIE.
Nord.	1,613	1,197	549	1,032	13,123	92,172,022 fr.	»
Est.	3,088	2,512	762	1,962	16,316	115,832,561	»
Ouest.	2,520	1,857	514	1,770	10,160	85,734,842	»
Orléans.	4,199	3,067	690	1,945	12,229	109,140,000	»
P.-L.-Méditerr.	5,817	3,198	1,262	2,108	35,659	223,770,000	»
Midi.	2,252	1,496	287	878	9,092	70,827,855	»
TOTAUX.	19,489	13,327	4,064	9,695	96,649	690,476,810 fr.	647,265,800 fr.
Divers.	1,511	243	8,383,600
	21,000	13,570	655,649,400 fr.

Prix moyen du transport d'une tonne à 1 kilom. 0 fr. 0608.

Les dépenses totales d'exploitation s'élèvent à 266,202,095 fr.

Rapport de la dépense à la recette moyenne générale, 45,98 pour 100.

— Personnel. Le personnel employé par les Compagnies de *chemins de fer* est ou commissionné ou en régie. Le personnel commissionné est en quelque sorte incorporé à la Compagnie. Le personnel en régie est variable; il comprend ordinairement les ouvriers de tous états (ouvriers d'ateliers de réparations, etc.), et les manœuvres.

Ce personnel, attaché à l'exploitation, était composé, au 1^{er} janvier 1866, de :

Employés commissionnés.	60,160
— en régie.	51,300
Total.	111,460

— Ateliers de réparations des Compagnies de *chemins de fer*. Les ateliers des Compagnies font, en général, tout l'entretien du matériel de transport; ils occupent à cet effet un nombreux personnel d'employés et d'ouvriers, dont le nombre total, pour le réseau français, peut aller à 20,000, et dont le salaire s'élève à environ 23,350,000 fr.; soit, en moyenne, 1,167 fr. par personne.

Outre l'entretien, quelques Compagnies construisent, pour leurs propres besoins, des locomotives et des wagons neufs. L'importance de ces constructions a été, en 1865, de 32 locomotives, 87 tenders, 38 voitures et 2,570 wagons, représentant une dépense de 9,180,000 fr. Les Compagnies de *chemins de fer* ont or-

ganisé sur une très-grande échelle, dans leurs ateliers, le marchandage par associations d'ouvriers, avec partage des bénéfices pour chacun au prorata des salaires. Cette organisation a produit les meilleurs effets. Elle peut être considérée comme le point de départ des sociétés coopératives.

Ateliers de construction particuliers. Les ateliers de construction en dehors de ceux des Compagnies sont, pour les locomotives, au nombre de six, dont deux à Paris, deux en Alsace, un au Creuzot, un à Fives-Lille. Ces six ateliers peuvent livrer annuellement à l'industrie au moins 450 locomotives et tenders. Le nombre des ateliers pour la construction des voitures et wagons est de neuf, dont six à Paris, deux en Alsace et un à Lyon. Ces ateliers peuvent produire par an au moins 1,500 voitures et 12,000 wagons.

La somme totale d'affaires que représentent ces diverses constructions s'est élevée, en 1865, en chiffres ronds, à . . . 54,500,000 fr. décomposée comme suit :

436 locomotives	26,700,000 fr.
371 tenders	8,000,000
1,439 voitures	19,800,000
31,056 wagons	

Ces chiffres comprennent les fournitures faites à l'étranger.

Le nombre total des ouvriers que ces industries occupent s'élève à 10,000 environ.

Usines, forges. Les usines qui, en dehors des rails, fabriquent le matériel de la voie, sont disséminées sur le territoire; leur nombre est considérable, quelques-unes sont très-largement installées, mais elles ne sont pas spéciales; la statistique ne peut donc rien présenter d'utile sur leur fabrication appliquée aux chemins de fer.

Quant aux rails, la production en est à peu près concentrée dans treize grandes forges, situées dans nos bassins houillers. Ainsi, on en compte deux dans le Nord, deux dans l'Est, trois dans le bassin de la Loire, deux dans le bassin d'Alais, deux dans le bassin d'Aubin, une dans le bassin de Commentry, et enfin le Creuzot.

Toutes les usines réunies ont produit en 1862, époque de la plus grande production, 205,000 tonnes de rails, représentant une valeur d'environ 40 millions de francs; en 1865, la fabrication a été de 184,131 tonnes.

Exportation. Les usines et ateliers de construction ont livré à l'étranger, dans l'année 1865 :

193 locomotives	pour 11,900,000 fr.
171 tenders	2,700,000
420 voitures	5,200,000
1,868 wagons	

Total . . . 19,800,000 fr.

Ces chiffres, rapprochés de ceux qui ont été donnés pour l'ensemble de la fabrication en France, montrent que la valeur des produits exportés est de plus du tiers de la production totale.

Quant aux rails, la statistique de 1865 indique une exportation de 32,860 tonnes; soit à peu près pour 6,200,000 fr. dans cette année.

Chemin de fer à wagons articulés. Dans les convois circulant sur les chemins de fer ordinaires, les roues de la locomotive et des différents wagons font corps avec leurs essieux respectifs, et, par conséquent, les deux roues qui forment une même paire ne peuvent que faire en un temps quelconque un nombre rigoureusement égal de tours. Cependant, si le chemin est courbe, pour que le convoi avance parallèlement à la voie, il faut de toute nécessité que la roue placée sur le rail extérieur fasse plus de chemin que la roue qui roule sur l'autre rail. Il suffira pour le comprendre de considérer que, de deux cercles concentriques, celui qui a le plus grand rayon a aussi la plus grande circonférence. Si donc les deux roues qui forment une même paire restaient toujours semblablement placées par rapport aux rails sur lesquels elles roulent, il faudrait, dans le parcours des parties courbes du chemin, que la roue extérieure glissât en même temps qu'elle roulerait sur son rail, ou que l'autre patinât sur le sien. On sait comment on évite l'un ou l'autre inconvénient; mais il est aisé de voir que les correctifs employés ne peuvent remplir le but qu'autant que la différence des chemins à parcourir par les deux roues est assez faible, ou, ce qui revient au même, que la courbure de la voie n'est pas trop forte. Cependant, comme les avantages d'un système permettant l'emploi de voies à grande courbure seraient évidemment considérables, on a cherché par plusieurs moyens à rendre possible cet emploi. Nous nous bornerons à faire connaître le système imaginé par M. Arnoux, et réalisé par lui pour le chemin de fer de Sceaux. La fixation des roues à leurs essieux étant, pour ainsi dire, la raison déterminante du rejet des tracés trop courbes, M. Arnoux a commencé par rendre à toutes les roues du convoi une mobilité complète autour de leurs essieux qu'il a, au contraire, fixés invariablement aux voitures. Dans ces conditions nouvelles, chaque roue pourra librement faire plus ou moins de chemin que celle qui lui est accolée. L'avance que prendra l'une des deux dépendra au reste du mouvement de rotation que recevra chaque essieu autour de son milieu, en même temps que ce point milieu se transportera le long de l'axe de la voie; si l'essieu se meut parallèlement à lui-même,

les deux roues parcourront des chemins égaux; si l'essieu tourne de droite à gauche en même temps qu'il avance, la roue de droite fera plus de chemin que la roue de gauche, et réciproquement. Cela posé, la condition à remplir pour que le convoi avance régulièrement est évidemment que chaque essieu reste toujours perpendiculaire à l'axe de la voie,

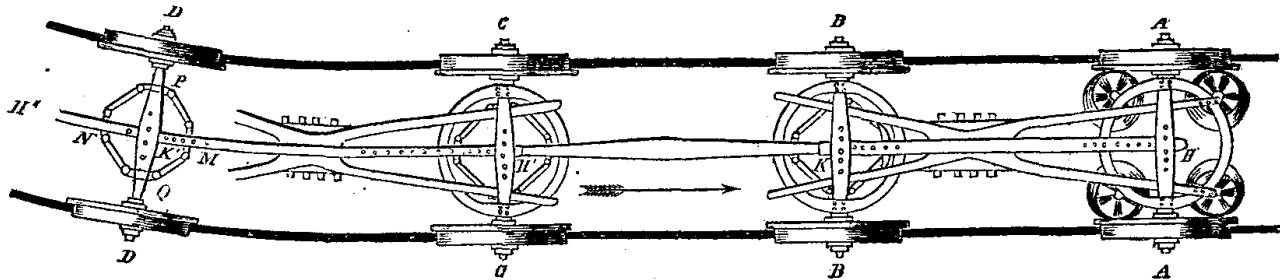


Fig. 1.

incliné de 45 degrés à peu près sur l'horizon, et qui, prolongé, viendrait se couper suivant une parallèle à l'axe de la voie. Ces galets, dont l'un est représenté avec sa chape dans la figure 2, portent sur les rails, où ils sont maintenus par les boudins dont ils sont garnis. Comme la figure qu'ils forment est invariable et que les rails, dans la petite étendue d'un des côtés de cette figure, peuvent être regardés comme rigoureusement parallèles, les côtés antérieur et postérieur de cette figure, et par suite l'essieu qui leur est parallèle, restent exactement perpendiculaires à la direction de la voie.

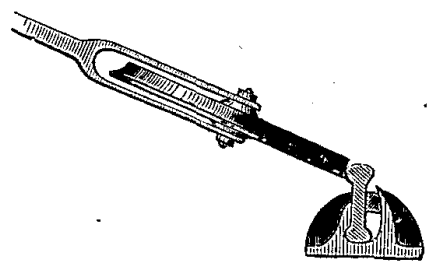


Fig. 2.

Quant aux essieux des autres paires de roues, voici comment ils sont dirigés : les timons HK, H'K', . . . des voitures, et les prolonges KH', . . . qui réunissent ces voitures les unes aux autres, et qui ont même longueur que les timons, sont liés en H, K, H', K', . . . aux milieux des essieux autour desquels ils peuvent tourner horizontalement, et, de plus, chaque essieu, tel que DD', est relié au timon et à la prolonge, qui y ont leur attache, par un cadre articulé MNPQ, à bras égaux, dont les sommets M et N, placés sur le timon et la prolonge, sont fixes, tandis que les deux autres, P et Q, placés sur l'essieu, sont mobiles le long de cet essieu, étant simplement rattachés à des manchons qui embrassent cet

ou que le plan de chaque roue contienne toujours la tangente à la ligne que dessine le rail au point où elle le touche. C'est à remplir cette condition qu'est destiné l'appareil d'articulations employé par M. Arnoux. A cet égard, il faut distinguer entre les deux paires extrêmes de roues et toutes les paires intermédiaires.

essieu à frottement doux. Chaque cadre MNPQ, étant articulé à ses quatre sommets, soit avec le timon et la prolonge, soit avec les manchons qui embrassent l'essieu, peut changer de forme; mais, comme ses quatre bras sont égaux, il reste toujours losange et, par conséquent, ses deux diagonales restent toujours perpendiculaires entre elles. Cela posé, il est facile de se rendre compte du jeu de tout le système : supposons que le convoi arrive sur une partie de la voie courbée vers la gauche. Le timon et la prolonge, reliés au milieu K' d'un essieu, tourneront, l'un et l'autre, par rapport à cet essieu, autour de l'articulation K', de manière à faire entre eux un angle obtus, H'K'H', ayant son sommet à droite, et d'autant plus petit que le chemin sera plus courbe. Ce mouvement résultera simplement de la réaction des rails de droite contre les boudins des roues et prendra juste l'étendue nécessaire pour rendre la courbure générale du convoi égale à celle du chemin. En même temps, le manchon Q se rapprochera du centre K', tandis que le manchon P s'en éloignera; mais la diagonale PQ, ou l'essieu, à cause de l'égalité des quatre côtés du cadre, divisera nécessairement en deux parties égales l'angle H'K'H', et, par conséquent, restera perpendiculaire aux deux rails.

Chemin de fer atmosphérique. Les locomotives ordinaires ne pouvant pas monter de fortes rampes, parce que le frottement des roues sur les rails ne leur donne pas une prise suffisante, on a successivement mis en pratique différents moyens pour élever les convois le long des pentes rapides; le plus simple, qui est souvent employé, consiste à établir en haut de la rampe une machine fixe, servant de remorqueur, qui entraîne le convoi par l'intermédiaire d'une chaîne convenable. Le système que nous allons décrire, où la pression atmosphérique fait fonction de moteur, a fonctionné régulièrement pendant plu-

Les essieux de la première paire de roues de la locomotive et de la dernière paire de roues du dernier wagon sont dirigés par un moyen spécial que nous devons d'abord faire connaître. Ces essieux, dont l'un est représenté en AA (fig. 1), sont reliés chacun invariablement à un système carré de quatre galets disposés deux à deux dans deux plans

sieurs années sur le chemin de Saint-Germain pour amener les convois de la station du Pecq jusque sur la terrasse du château; il a été imaginé par M. Clegg.

Un long tuyau établi sur le sol, entre les deux rails, recevait un piston, en avant duquel on faisait le vide à l'aide de quatre puissantes pompes pneumatiques à double effet mues par des machines à vapeur; l'air, rentrant dans le tuyau derrière ce piston, exerçait sur sa face postérieure une pression qui, ne dépendant que de l'aire de la section transversale du tuyau, pouvait atteindre l'énergie nécessaire, calculée à l'avance, pour entraîner le convoi dont la première voiture, spécialement disposée à cet effet, était reliée au piston. Toute la difficulté se bornait à donner au système solide reliant le piston à la première voiture un passage libre dans une fente longitudinale pratiquée à la partie supérieure du tuyau, sans toutefois compromettre le maintien du vide aussi parfait que possible dans la partie de ce tuyau vers laquelle le piston était aspiré.

A cet effet, la fente longitudinale dont nous venons de parler était recouverte dans toute la longueur du tuyau d'une soupape en cuir, fixée invariablement au tuyau le long de l'un des bords de la fente et pouvant se soulever un peu le long de l'autre bord en tournant autour du premier; la bande de cuir, continue d'un bout à l'autre, était elle-même recouverte de petites plaques de tôle formant écailles, qui lui donnaient une rigidité suffisante dans l'étendue de chacune d'elles, tout en laissant aux parties dans lesquelles elles la divisaient une certaine indépendance dans leurs mouvements, de façon que la soupape pût rester fermée en avant du piston, légèrement entr'ouverte à une certaine distance en arrière, suffisamment ouverte enfin pour donner passage aux liens LL qui reliaient la première voiture à la trainte du piston PP', à la distance assez grande ménagée entre le

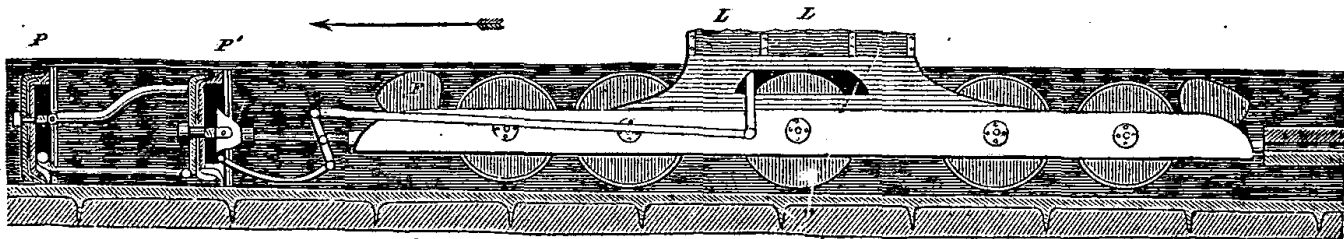


Fig. 3.

point d'attache de ces liens et le piston. Le châssis composant la trainte du piston portait en avant une plaque F, qui commençait à soulever la soupape, et des galets de diamètres croissants qui, en appuyant sur sa face inférieure, la forçaient à laisser enfin un passage suffisant. La tige qui reliait le châssis de la trainte au corps de la première voiture n'était pas du reste verticale, elle s'arrondissait au-dessous de la soupape et émergeait par le côté laissé libre de la fente; le piston était à deux tétes, afin que si une petite quantité d'air s'introduisait en avant de la seconde elle fût arrêtée par la première.

Ce système a parfaitement réussi, mais on y a renoncé par ce qu'il est trop coûteux.

Chemins de fer d'intérêt local. Il existe depuis 1864, en France, une nouvelle catégorie de chemins de fer, qui sont au grand réseau ferré ce que les chemins vicinaux sont au réseau des routes impériales.

C'est le pays lui-même qui, contrairement à ses habitudes, a pris, ici, l'initiative, et c'est au département du Bas-Rhin qu'en appartient l'honneur. Au lieu de se paralyser eux-mêmes en invoquant l'absence d'une loi spéciale, les grands industriels et le préfet de ce département résolurent de changer en chemins vicinaux ferrés les chemins vicinaux qui reliaient entre elles de nombreuses usines, et les faisaient aboutir au chef-lieu ou aux stations des grandes lignes.

Ce projet fut réalisé et l'on vit, en 1864 (c'est-à-dire un an avant la loi), le département du Bas-Rhin inaugurer le 29 septembre la ligne de Strasbourg à Barr; le 15 décembre de la même année, celle de Molsheim à Mutzig et à Wasselonne; et, le 18 décembre, celle de Niederbronn à Haguenau.

Cette initiative du préfet et des grands industriels du Bas-Rhin eut beaucoup de retentissement en France. Le gouvernement comprit qu'il y avait là une idée juste et pratique qui devait se généraliser. Il s'occupa de donner à son exécution une base légale.

Deux autres départements, le Haut-Rhin et la Sarthe, suivaient déjà, au commencement de 1865, l'exemple du Bas-Rhin.

La loi du 12 juillet 1865 fut votée pour servir désormais de règle à la formation du réseau des lignes d'intérêt local.

Une circulaire du 12 août 1865, adressée par le ministre des travaux publics aux préfets, pour l'exécution de cette loi, leur prescrivait de saisir les conseils généraux de la question, et de donner une impulsion active à ce nouvel ordre de voies ferrées.

La loi du 12 juillet 1865 attribue aux conseils généraux une initiative complète pour décider, classer, concéder, faire construire ces chemins de fer départementaux, et pour en surveiller l'exploitation. Elle attribue à l'autorité préfectorale un contrôle sur toutes ces opérations, mais sans réduire en rien le droit absolu du conseil général pour les décisions à prendre.

Quant à l'Etat, il n'intervient dans les affaires de cette nature que pour déclarer l'utilité publique de chaque ligne par un décret qui fixe en même temps le chiffre de la subvention accordée par le gouvernement. Ce décret n'est rendu qu'après production de la délibération du conseil général, de l'enquête ouverte sur l'avant-projet, et d'un traité passé avec une Compagnie pour la construction.

Les ressources nécessaires à l'établissement de ces chemins de fer locaux n'ont pas donné lieu à des émissions d'actions, jusqu'en 1868,

et ne paraissent pas devoir être créées ainsi, car le but de ces lignes n'est pas le bénéfice financier de l'exploitation. Elles sont fournies par une allocation du département qui, en général, contracte un emprunt ad hoc; par les souscriptions des communes et des particuliers intéressés; par la subvention de l'Etat, qui varie entre le tiers et le quart de la somme mise à la charge du département; enfin, les concessionnaires entrepreneurs fournissent l'autre partie du capital, qui est d'ordinaire la moitié.

On comprend dès lors, que, la construction ne leur incombant que pour une moitié de la dépense réelle, ils peuvent trouver dans l'exploitation de la ligne et dans ses produits modestes un rapport suffisamment rémunérateur.

En outre, et c'est là le point essentiel, le chemin local ou départemental n'est possible qu'à la condition expresse d'être construit économiquement et à bon marché. Ceux du Bas-Rhin ont coûté 90,000 fr. par kilom. pour la dépense totale; dans la Gironde, on évalue les uns à 120,000 fr., les autres à 90,000 fr. par kilom. En général, on peut considérer que ces chiffres indiquent le prix normal. Dans bien des cas on restera au-dessous; il y a des départements où les rapports faits aux conseils généraux indiquent la possibilité de descendre jusqu'à une dépense kilométrique de 80,000, de 60,000 fr. Au delà de 100,000 fr. par kilom., il y aura bien peu de ces chemins locaux qui puissent être exploités avec avantage ou sécurité. Il faut que les tarifs soient modérés, spécialement sur ces lignes destinées aux transports agricoles et industriels. Or comment transporter à bas prix, si le chemin a absorbé pour son établissement un capital élevé?

Comment, sur les grandes lignes, parviendra-t-on à réduire les tarifs, si l'on continue

le nouveau réseau au prix énorme de 400,000 fr. par kilomètre ?

Tel est le mécanisme de la loi de juillet 1865, pour les chemins de fer d'intérêt local.

Quant à son application, elle a semblé, dès la première année, devoir prendre un essor prodigieux ; mais cet élan s'est subitement arrêté, dès l'année suivante, lorsqu'on a abordé dans chaque contrée les difficultés de détail.

A leur session de 1865, les conseils généraux furent saisis par les préfets de la question des chemins de fer locaux. Voici comment se classent leurs premières délibérations à ce sujet : dans seize départements, ils invitent les préfets à faire l'étude des lignes à créer et allouent des fonds pour ces études ; dans trente-deux, ils autorisent les préfets à faire préparer les avant-projets de lignes déterminées, et même à traiter provisoirement avec des entrepreneurs concessionnaires ; celui de l'Ain vote 1 million et demi ; celui de l'Hérault 6 millions et demi ; trente-cinq déclarent que, faute de ressources suffisantes, ils ajournent la question à des sessions ultérieures ; enfin, cinq départements qui avaient devancé la loi ont pu profiter de cette année de ses bénéfices.

STATISTIQUE. — CHEMINS DE FER FRANÇAIS.

Tableau des longueurs concédées, exploitées et à exécuter en 1859 et en 1868.

COMPAGNIES.	ANNÉES.	LONGUEURS		
		CONCÉDÉES.	EXPLOITÉES.	A EXÉCUTER.
		kilomètres.	kilomètres.	kilomètres.
NORD.....	1859	1,520	976	544
	1868	1,616	1,428	188
EST.....	1859	2,335	1,814	521
	1868	3,157	2,656	501
OUEST.....	1859	2,302	1,194	1,108
	1868	2,890	2,150	740
ORLÉANS.....	1859	3,975	1,822	2,153
	1868	4,387	3,525	862
LYON.....	1859	4,308	2,255	2,053
	1868	6,201	3,865	2,336
MIDI.....	1859	1,705	957	748
	1868	2,554	1,706	848
DIVERS.....	1859	54	38	16
	1868	1,679	361	1,318

Nota. — Il faut y ajouter dix-sept lignes de chemins de fer, ayant une longueur totale de 1,796 kilom., et dont le gouvernement français a fait voter, en 1868, que l'exécution serait entreprise par lui dans les conditions de la loi de 1842. Cette addition porte le ré-

seau français concédé en 1868 à 22,484 kilomètres + 1,796 = 24,280.

Voici maintenant, pour chacune des six grandes Compagnies, le Tableau de recettes et produits nets en 1860 et en 1867 :

COMPAGNIES.	ANNÉES.	LONGUEURS		
		CONCÉDÉES.	EXPLOITÉES.	A EXÉCUTER.
		kilomètres.	kilomètres.	kilomètres.
NORD.....	1859	1,520	976	544
	1868	1,616	1,428	188
EST.....	1859	2,335	1,814	521
	1868	3,157	2,656	501
OUEST.....	1859	2,302	1,194	1,108
	1868	2,890	2,150	740
ORLÉANS.....	1859	3,975	1,822	2,153
	1868	4,387	3,525	862
LYON.....	1859	4,308	2,255	2,053
	1868	6,201	3,865	2,336
MIDI.....	1859	1,705	957	748
	1868	2,554	1,706	848
DIVERS.....	1859	54	38	16
	1868	1,679	361	1,318

— Valeurs. Le tableau du produit des chemins de fer français serait incomplet, si l'on n'y ajoutait le mouvement des valeurs financières hypothéquées sur chaque réseau, c'est-à-dire les obligations. Voici les variations de ces cours au 31 janvier des années suivantes :

OBLIGATIONS.	1855.	1860.	1868.
Est.....	288 75	313 50	310 50
Midi.....	288 75	310 50	310 50
Nord.....	303 75	296 25	319 75
Orléans.....	298 75	292 25	314
Ouest.....	282 50	290	311
Paris-Lyon.....	300	288 75	312 50

— Matériel. L'augmentation considérable du matériel a suivi le développement du réseau et l'accroissement de la circulation.

En 1852, on comptait sur les chemins de fer français 1,114 locomotives. Voici la série de l'augmentation :

En 1853, locomotives.....	1,222
1854.....	1,470

	EST.	MIDI.	NORD.	OUEST.	ORLÉANS.	PARIS-LYON.
Nombre de kilomètres exploités.....	2,565	1,706	1,428	2,154	3,525	3,865
Locomotives diverses.....	827	300	623	540	765	1,322
Tenders.....	727	300	623	540	765	1,322
Voitures à voyageurs.....	2,343	964	1,061	1,814	2,155	2,683
Wagons à marchandises et à bagages, à écuries, trucs, etc., etc.....	19,779	9,353	10,985	10,893	17,670	37,708

Depuis 1865, le nombre des lignes déclarées est assez restreint. Voici celles qui ont été déclarées d'utilité publique :

En 1866 : — 9 juin, chemin de fer de Pont-de-l'Arche à Gisors ; — 9 juin, de Glos-sur-Risle à Pont-Audemer (celui-ci a été ouvert le 19 août 1867) ; — 16 juin, de Paray-le-Monial à Mâcon ; de Chalon à Lons-le-Saunier ; — 5 août, de Munster à Colmar.

En 1867 : — 31 juillet, de Bourg à Cluse ; — de Bourg à Chalon-sur-Saône ; — d'Ambrérieux à Villebois ; — 31 juillet, de Gisors à Vernonnet ; — 14 août, les chemins de fer du département de l'Hérault ; — 16 août, de Mamers à Saint-Calais.

Nous avons voulu, au point de vue historique, marquer ce début, ce point de départ du réseau spécial des chemins de fer locaux.

Quant à leur avenir, il dépend tout entier de la solution de ce problème : un système de construction à bon marché.

Dans les conditions actuelles de prix, ils sont inexécutoires, et, sauf quelques exceptions, leur exploitation serait onéreuse à tous les égards.

La comparaison de ces chiffres indique clairement la différence que l'activité du trafic exige pour le matériel. Ainsi le Nord, avec un nombre inférieur de kilomètres à exploiter, a beaucoup plus de locomotives et de wagons à marchandises que l'Ouest et le Midi, dont le réseau est plus étendu.

— Produits. Il importe de savoir dans quelle proportion les voyageurs et les marchandises de diverses catégories participent à la formation de la recette.

Voici l'exemple des cinq grandes compagnies :

RÉSEAU D'ORLÉANS.	
Une recette de 100 fr. est formée ainsi :	
Voyageurs.....	27 94
Bagages et accessoires.....	4 85
Marchandises à petite vitesse.....	63 79
Bestiaux.....	3 42
	100 00

RÉSEAU DE L'OUEST (Moins la banlieue).	
Voyageurs.....	38
Bagages et accessoires.....	9 51
Marchandises à petite vitesse.....	46 30
Bestiaux.....	6 19
	100 00

Pour les lignes de banlieue, autour de Paris, les voyageurs, au contraire, entrent dans la recette pour 95 pour 100.

RÉSEAU DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE.	
Voyageurs.....	31 07
Bagages, accessoires et marchandises à grande vitesse.....	5 78
Marchandises à petite vitesse.....	59 23
Voitures et bestiaux.....	2 02
Diverses recettes.....	1 90
	100 00

RÉSEAU DE L'EST.	
Voyageurs.....	28 51
Bagages et marchandises à grande vitesse.....	6 08
Marchandises et bestiaux à petite vitesse.....	63 48
Recettes diverses.....	1 93
	100 00

RÉSEAU DU NORD.	
Voyageurs.....	31 70
Bagages et marchandises à grande vitesse.....	7 80
Marchandises à petite vitesse.....	60 50
	100 00

Ces chiffres, à peu près identiques, permettent de juger très-exactement la proportion générale.

ÉTATS.	LONGUEUR CONSTRUITE.	LONGUEUR	
		PAR MYRIAMÈTRE CARRÉ.	PAR 1 MILLION D'HABITANTS.
	kilomètres.	kilomètres.	kilomètres/
10 France.....	15,689	2,94	414,98
Autriche.....	6,147	0,99	188,71
20 Prusse.....	8,688	2,47	368,27
États divers.....	6,252	3,60	459,36
30 Belgique.....	2,432	8,23	492,26
40 Danemark.....	478	1,25	297,25
50 Espagne.....	5,111	1,03	324,45
60 Grande-Bretagne et Irlande.....	22,288	7,11	747,87
70 Italie.....	5,030	1,70	201,50
80 Pays-Bas.....	1,141	3,23	305,43
90 Portugal.....	694	0,73	174,03
100 Russie.....	4,593	0,09	67,32
110 Suède et Norvège.....	2,036	0,25	350,09
120 Suisse.....	1,331	3,27	530,09
130 Turquie.....	289	0,06	18,38

Nous en avons fini avec la partie aride et purement technique de la question qui nous occupe. Après avoir dressé, aussi succinctement qu'il nous était possible de le faire, tout en demeurant complet, ce que l'on pourrait appeler le bilan des chemins de fer, nous allons aborder le côté économique et philosophique de cet important sujet ; nous rappellerons les débats intéressants auxquels l'établissement des chemins de fer a donné lieu dans les Chambres avant d'aboutir à la loi de 1842, et nous mettrons sous les yeux du lecteur les diverses opinions des principaux économistes. Cette partie sera divisée en quatre paragraphes :

I. Historique sommaire des idées et des discussions économiques sur l'exécution et l'exploitation des chemins de fer ;

II. Théorie rationnelle de l'exécution et de l'exploitation des chemins de fer ;

III. Examen du système suivi sous le second empire, application de l'idée coopérative à l'exploitation des chemins de fer ;

IV. Conséquences économiques, politiques et morales des chemins de fer.

Puis viendra la nomenclature des tracés de chemins de fer les plus remarquables exécutés dans le monde entier. Nous terminerons cette partie ultraserieuse de notre article par un exposé bibliographique à peu près complet des

ouvrages écrits sur la question ; et comme cet appendice est entièrement composé de noms, de titres et de chiffres, nous donnerons, suivant le précepte d'Héraclite, une partie toute fantaisiste, comme on gratifie d'un bonbon un enfant qui vient de prendre médecine. Nous espérons donc que le lecteur ne verra pas sans plaisir se dérouler sous ses yeux les chapitres suivants : RÉTABLISSEMENT DE LA TORTURE EN FRANCE. — AH ! MADAME, LE TRAIT EST NOIR ! — ARCHIVES TRAGI-COMIQUES DE LA LIGNE DE LYON. — ANECDOTES. — UN VOYAGE EN DILIGENCE, par Ben Johnson. — UN CHAPEAU ANTIQUE. — UN AFFREUX CRIMINEL. — LÉGENDE DES CHEMINS DE FER.

— Voyageurs. Enfin, veut-on savoir dans quelle proportion les trois catégories de voyageurs forment le total de ceux qui circulent ? Prenons encore pour exemple la décomposition du nombre 100. Voici les résultats de 1866 :

	1 ^{re} CLASSE.	2 ^e CLASSE.	3 ^e CLASSE.	TOTAL.
Est.....	5,20	13,80	81,00	100
Midi.....	10,70	12,30	77,00	100
Paris-Lyon.....	7,40	13,70	78,90	100
Nord.....	10,70	21,30	68,00	100
Orléans.....	5,76	17,20	77,04	100
Ouest.....	10,62	17,70	71,68	100

Reste à connaître la proportion selon laquelle ces trois catégories de voyageurs participent à la formation de la recette. Un dernier tableau va l'indiquer. Adoptons la décomposition d'une somme de 1,000 fr. :

	1 ^{re} CLASSE.	2 ^e CLASSE.	3 ^e CLASSE.	TOTAL.
Est.....	199	211	590	1,000
Midi.....	296	154	550	1,000
Paris-Lyon.....	338	175	487	1,000
Nord.....	330	228	442	1,000
Orléans.....	152	180	668	1,000
Ouest.....	285	235	480	1,000

Le nombre total des voyageurs transportés par les chemins de fer français est considérable.

Pendant l'année 1866 il a été transporté :

de l'Est : 18 millions 1/2 de voyageurs.
de Lyon : 18 millions 1/2 —
du Midi : 5 millions 900,000 —
du Nord : 11 millions 1/2 —
d'Orléans : 9 millions 630,000 —
de l'Ouest : 22 millions —

Dans ce chiffre de l'Ouest sont compris 14 millions de voyageurs spéciaux aux lignes de banlieue.

L'année 1867 a produit pour chaque réseau une augmentation importante, qui a eu pour cause l'Exposition universelle. Ainsi, le réseau de l'Est a vu le nombre de ses voyageurs s'élever à 20,074,000.

Mais nous avons choisi pour nos calculs l'exercice de 1866, qui est celui d'une année normale.

— Chemins de fer de l'Europe en 1867. Tableau comparatif de leurs longueurs exploitées, et du rapport avec la superficie et la population :

male, enveloppée de ténèbres. Ce ne fut que deux ou trois ans après la révolution de 1830, quand les expériences accomplies en Angleterre et en Amérique eurent retenti dans le monde entier, qu'il fut vraiment possible de s'interroger sur les applications plus générales dont ce nouveau moyen de communication pourrait être susceptible. Alors surgirent en foule des questions naguère imprévues; mais il en est une qui chez nous domina toutes les autres. On se demanda par qui les chemins de fer seraient établis? Serait-ce par l'Etat? Serait-ce par l'industrie privée? • Lorsque ce grand problème économique fut porté à la tribune française (8 mai 1837), le pouvoir était entre les mains du ministère du 15 avril, présidé par le comte Molé. Ce ministère avait devant les yeux, d'une part, l'exemple de l'Angleterre et de l'Amérique, où l'exécution par l'industrie privée avait prévalu; d'autre part, celui de la Belgique, qui avait préféré l'exécution par l'Etat. Il se prononça pour les Compagnies, sous diverses formes, avec ou sans subvention du Trésor, par des concessions directes ou par des adjudications. On prenait le terme de quatre-vingt-dix-neuf ans pour maximum de la durée des concessions; on se réservait la faculté de réviser les tarifs à l'expiration des trente premières années, et ensuite, après chaque période de quinze ans, la faculté de rachat était stipulée au profit de l'Etat. Tel fut le premier système formulé devant le pouvoir législatif par le gouvernement de Juillet.

Ce système de la concession à l'industrie privée, le ministère semblait l'avoir adopté à regret et sans conviction. La discussion témoignait combien sa pensée était oscillante. Dès le principe, le ministre des travaux publics, M. Martin (du Nord), déclara qu'il était très porté à partager l'avis de ceux qui voulaient que les grandes lignes appartenissent exclusivement à l'Etat; mais qu'il ne pensait pas que ce système pût triompher devant la Chambre, ni que celle-ci fût disposée à voter les fonds nécessaires. • Sans doute, il *audrait mieux*, disait-il, que le gouvernement fit lui-même les grandes lignes, mais c'est une question de possibilité. Les dépenses des chemins de fer que nous avons demandés s'élèveraient en totalité à une somme de 280 millions. En vérité, comment serait accueillie par la Chambre la demande d'un semblable crédit? • Le directeur des ponts et chaussées, M. Legrand, chargé de soutenir les projets en qualité de commissaire du gouvernement, insistait dans le même sens d'une manière encore plus explicite. Il ne cachait pas qu'il serait à désirer que l'Etat pût se charger des grandes lignes, de ces lignes qui devront devenir des instruments de la puissance publique. • Les grandes lignes, disait M. Legrand, sont de grandes rénes du gouvernement; il faudrait que l'Etat pût les retenir dans sa main; et si nous avons consenti à confier ces travaux à l'industrie particulière, c'est sous la condition patente, avouée, écrite dans la loi, qu'un jour le gouvernement pourra rentrer dans la possession pleine et entière de ce grand moyen de communication, si l'intérêt du pays le requiert.

Le système de l'exécution par l'Etat fut défendu par M. Mallet, qui représenta les Compagnies comme devant être plus occupées à réaliser des bénéfices qu'à bien exécuter les travaux. On devait craindre qu'elles ne confiasent les emplois à des gens peu capables de remplir leurs fonctions. • Le gouvernement, disait-il, a tous les moyens nécessaires pour faire marcher immédiatement le service; il a, pour la gestion administrative, la direction des ponts et chaussées, les préfets et les préfetures; pour la gestion financière, le ministère des finances, les receveurs généraux, les payeurs, les préposés aux recettes disséminés dans les villes et dans les campagnes, acquittant les mandats des préfets. • M. le comte Jaubert, qui fut depuis ministre des travaux publics, et M. Berryer, avouèrent aussi leur préférence pour le système de l'exécution par l'Etat, du moins relativement aux grandes lignes. M. Jaubert opposait aux divers modes sous lesquels l'Etat se proposait d'intervenir le dilemme suivant : ou l'entreprise semble douteuse au gouvernement, ou le succès lui en paraît assuré; dans le premier cas, il ne doit pas laisser les particuliers s'y engager, car il est leur tuteur; dans le second cas, pourquoi n'entreprend-il pas lui-même le travail? Par les subventions, il prête son crédit; ne vaut-il pas mieux qu'il l'emploie lui-même et reste le maître? •

M. Berryer ne se montrait pas absolu dans ses préférences; il reconnaissait que l'exécution par l'Etat pouvait rencontrer des obstacles sérieux dans la situation des choses; mais, le système des concessions admis, il ne voulait pas que l'on songeât à un autre mode d'intervention de l'Etat que la garantie d'un minimum d'intérêt. Il qualifiait d'*immoral* le système des subventions directes, parce qu'elles donnent l'essor à l'agiotage par l'appât de la prime, et, avec les inévitables imprévus des évaluations primitives, préparent des déceptions certaines aux actionnaires. Comme on était disposé à s'inquiéter de l'étendue des charges que la garantie d'intérêt pouvait créer à l'Etat, M. Berryer avait pris soin d'ajouter : • L'Etat garantira un minimum d'intérêt pendant vingt, vingt-cinq, trente, quarante ans peut-être; vous déterminerez une limite; et si les chemins de fer doivent produire les résultats qu'on en attend, il est évident que dans quinze ou vingt ans le mouvement général que leur établis-

sement aura produit sera tel, que la garantie du minimum d'intérêt se trouvera illusoire. •

La subvention directe fut défendue par M. Duchâtel contre les accusations de M. Berryer. Qu'est-ce que l'agiotage? disait-il. C'est l'espoir du bénéfice; toutes les fois qu'on peut s'imaginer que les valeurs éprouveront une hausse considérable, l'agiotage apparaît sur-le-champ. C'est ainsi qu'on le voit toujours à la naissance du crédit public. Or, avec la garantie d'intérêt, que fait-on? On assure les capitaux contre la plupart des mauvaises chances, et sinon contre certaine perte, du moins contre la perte totale; on leur laisse toutes les chances de bénéfice; on crée de cette façon le principe d'une hausse certaine. Ainsi la garantie d'intérêt développe l'agiotage comme la subvention directe; elle n'est donc pas préférable, sous le rapport moral, à la subvention directe. L'orateur analysait ensuite les caractères de la subvention. Quand l'Etat accorde une subvention, c'est qu'il croit, c'est que les capitalistes croient comme lui, qu'en raison des chances de perte, les profits de telle entreprise déterminée ne promettent pas d'être assez forts pour que les capitaux se décident à s'y engager. Alors l'Etat s'abonne en quelque sorte avec les capitalistes moyennant une certaine somme. Il leur dit : il y a de mauvaises chances à craindre; l'entreprise qui devait rapporter 6 ou 5 pour 100 peut n'en rapporter que 5 ou 4; je vous donnerai une certaine somme, et par là vous pouvez réaliser le profit auquel vos capitaux ont droit de prétendre. A ces explications sur le phénomène économique, M. Duchâtel ajoutait quelques considérations sur la subvention directe envisagée comme moyen de finance. Il montrait qu'avec ce système on pouvait déterminer exactement les engagements de l'Etat. L'Etat devant faire face sur son budget aux dépenses que les subventions lui imposaient, il était facile de combiner en conséquence les ressources du Trésor.

Les systèmes de la concession directe et de l'adjudication furent aussi l'objet du débat. Les uns soutenaient que la subvention de l'Etat impliquerait de plein droit la voie de l'adjudication, croyant à l'efficacité de la concurrence sous cette forme. Ils condamnaient la concession directe comme étant un moyen d'influence pour le pouvoir exécutif. Les autres faisaient valoir qu'avec la concession directe on avait l'avantage de connaître ceux avec qui l'on traite, et de pouvoir s'assurer d'avance de leur capacité et de leur moralité. Il est bon, disait M. Jaubert, que les concessionnaires, que les principaux administrateurs, soient, pour ainsi dire, incorporés à l'entreprise. Une sorte de responsabilité morale pèse alors sur leurs têtes. C'est ainsi que de grands travaux ont été exécutés, qui font l'honneur de la France et de l'Angleterre. Le système de la concession directe est le seul qui crée les sacrifices prolongés et les dévouements généreux.

Telle fut la discussion de 1837. Elle aboutit, sur la proposition de M. Bureaux de Pusy, soutenue par M. Dufaure, à un vote d'ajournement motivé par l'insuffisance des études dont les projets ministériels étaient sortis.

— Discussion de 1838. Après son échec de la session de 1837, le ministère du 15 avril prépara, pour la session suivante, un projet conçu dans un esprit tout différent, c'est-à-dire où était adopté le système de l'exécution par l'Etat. Le 15 février 1838, M. Martin (du Nord) vint exposer les vues nouvelles du ministère. Il montrait que le temps était venu de s'occuper sérieusement des chemins de fer, l'instrument de civilisation le plus puissant que le génie de l'homme eût créé depuis l'invention de l'imprimerie. Il parlait des conséquences incalculables qu'ils étaient destinés à produire sur la vie des nations, de la prospérité qu'ils ne pouvaient manquer d'amener en étendant et en multipliant les relations des hommes entre eux, en facilitant les transports des matières premières sur les lieux de production, et des produits fabriqués sur les lieux de consommation. Il disait le développement que ces voies nouvelles avaient reçu depuis quelque temps en Angleterre, aux Etats-Unis et en Belgique. La France, habituée à marcher la première dans toutes les carrières de progrès et d'amélioration, pouvait-elle rester en arrière du grand et fécond mouvement qui se manifestait de toutes parts? Déjà sans doute nous avions vu construire quelques chemins de fer sur notre territoire; mais ces entreprises étaient encore bien restreintes. Il fallait sans doute songer à des opérations plus étendues, et arrêter un plan général. M. Martin (du Nord) arrivait ensuite à l'exécution des chemins de fer par l'Etat. Ce mode d'exécution était, selon lui, réclamé par l'unité économique du pays. • La France, disait-il, resterait éternellement partagée en provinces qui n'auraient entre elles que de rares relations; la grande unité du pays, qu'il est si important d'établir, ne serait jamais obtenue, si l'on imposait des tarifs élevés sur les communications destinées à joindre entre elles les frontières du royaume. • Pour assurer au pays le bienfait de tarifs modérés, le gouvernement était obligé, par la force même des choses, de se charger des chemins de fer, comme il se charge des grandes routes de terre, où il n'exige de péages que dans des cas exceptionnels, pour la construction des grands ouvrages d'art par exemple. Une raison d'ordre politique venait en aide à la raison d'ordre économique. • Qui peut prévoir, se demandait le ministre, qui peut prévoir

les conséquences que l'ouverture des lignes de chemins de fer peut exercer sur l'avenir du pays, sur l'état de sa politique et de sa civilisation, sur les rapports des habitants entre eux et avec le gouvernement? Est-il prudent d'abandonner à l'intérêt privé, quand il s'agit de grandes lignes, ces moyens de communication qui doivent devenir quelque jour des lignes essentiellement politiques et militaires, et qu'on peut justement assimiler à des rénes de gouvernement? • Puis venaient des doutes sur la force de l'industrie particulière. M. Martin (du Nord) n'admettait l'efficacité de son intervention que pour des entreprises renfermées dans des limites restreintes; il était à craindre qu'elle ne succombât quand il s'agirait d'embrasser des spéculations demandant des capitaux aussi considérables que ceux qu'exigeraient les voies ferrées. D'ailleurs, il ne s'agissait pas d'exclure les Compagnies particulières de toutes les entreprises de chemins de fer. On ne leur enlevait que les grandes lignes. Quant aux lignes secondaires, aux lignes d'embranchement, l'Etat n'avait ni la pensée ni le désir de s'en réserver l'exécution.

• Le système du ministère, dit M. Michel Chevalier, offrait certainement des inconvénients à côté des avantages qu'on lui attribuait; mais enfin c'était une solution qui nous eût donné les chemins de fer. A cette proposition, grande explosion; les rivalités politiques s'en mêlèrent. La science elle-même, sophistiquée par la passion, vint donner son appui à l'opposition systématique. Un savant illustre eut la faiblesse de prêter l'autorité de son nom à ce complot ourdi contre les chemins de fer. L'exécution par l'Etat fut repoussée à une immense majorité. • Arago, le *savant illustre* dont parle ici M. Michel Chevalier, fut nommé rapporteur par la commission chargée d'examiner la loi. Voici en quels termes il définit, dans son rapport, le système de l'exécution par les Compagnies contre la proposition ministérielle : • Suivant nous, messieurs, il faut abandonner l'exécution des chemins de fer, grands et petits, à l'esprit d'association, partout où il a produit des Compagnies sérieuses, fortement et moralement constituées; l'action gouvernementale immédiate doit s'exercer dans les seules directions où, l'intérêt national des travaux étant bien constaté, il n'y a cependant pas de soumissionnaires, soit à cause de l'incertitude des produits, soit même, nous allons jusque-là, à raison de leur insuffisance reconnue. Jamais une commission honorée de votre confiance n'a pu avoir l'inqualifiable pensée de subordonner judaïquement au bon vouloir, ou au caprice des Compagnies de capitalistes, l'exécution de travaux dont le bien-être et la sûreté du pays pourraient dépendre. Autant sur ce point nos convictions sont arrêtées et profondes, autant, d'un autre côté, il nous semble nécessaire de mettre des bornes à l'aspiration de monopole qui domine trop évidemment l'administration française. Examinons au surplus, si, comme le ministre le pense, il est indispensable de confier à l'Etat l'exécution des longues lignes de chemins de fer, et en général de toutes les grandes communications qui ont pour objet de rattacher entre elles les extrémités du royaume... Le gouvernement, vous dit-on, doit rester maître des tarifs sur les chemins de fer; il doit pouvoir les modifier à son gré d'après les besoins de l'intérieur, ou d'après ceux de nos relations avec l'étranger. C'est à merveille, messieurs; mais comme le mot impossible est français, quoi que jadis on en ait pu dire, à peine le grand principe est-il proclamé, qu'il faut reculer devant son application absolue, devant l'immensité de la tâche. Que fait-on alors? On sacrifie les embranchements; on soutient que le bas prix des transports n'a d'importance que sur les grandes lignes; là le gouvernement veillera scrupuleusement aux intérêts des voyageurs et du commerce; sur les lignes secondaires, le commerce et les voyageurs seront livrés à la merci des Compagnies. Avant d'aller plus loin, demandons-nous à quel signe certain l'embranchement sera distingué de la ligne principale?... Supposons le réseau du Nord complètement exécuté, tel que le gouvernement le propose, et transportons-nous par la pensée à Amiens. Le chemin s'y bifurque; une des branches se dirige sur Lille; la seconde va à Boulogne; elles parcourent l'une et l'autre des distances à peu près pareilles; mais la première, ayant eu l'heureuse chance d'être qualifiée de ligne principale, jouira aux frais de l'Etat de tarifs très-bas; sur la seconde, au contraire, qui, avec des droits égaux à la même faveur, se trouvera, par hasard, reléguée dans l'ordre des embranchements, le tarif sera beaucoup plus élevé, puisqu'il aura fallu le caloyer sur la dépense réelle d'exécution et d'entretien. Eh bien, nous le demandons, personne pourrait-il s'expliquer une pareille différence, quand elle sera du fait du gouvernement? A quel titre nos communications avec la Belgique seraient-elles plus favorisées que nos communications avec l'Angleterre?... La faculté de changer à chaque instant les tarifs que le gouvernement réclame avec tant de vivacité ne lui serait pas plus tôt accordée que la force des choses l'obligerait d'y renoncer. Personne n'a cru sérieusement que l'Etat pût se charger lui-même de l'exploitation si compliquée, si minutieuse d'une longue ligne de chemins de fer. Les chemins une fois construits, il faudrait inévitablement les affermer; mais qui ne voit que le tarif serait la clause principale du con-

trat? On ne traherait, dit-on, que pour un certain nombre d'années. Voilà déjà une concession bien large, si on la rapproche des espérances qu'on avait d'abord embrassées. L'exploitation ne serait jamais concédée que pour un terme assez court. Et qui peut assurer que pour un terme assez court on trouverait jamais une Compagnie qui consente à faire exécuter à ses frais le matériel immense qu'exigerait l'exploitation de la ligne de Paris à Marseille, ou même seulement l'exploitation de la ligne de Paris à Strasbourg?... L'esprit d'association vient à peine de naître, et déjà il a reçu des développements considérables. De toutes parts, les capitaux, grands et petits, affluent vers les entreprises industrielles. Cette tendance, qu'il faut soigneusement distinguer du déplorable agiotage dont la Bourse de Paris a été récemment le théâtre, ouvre à notre pays un avenir entièrement nouveau et mérite vos encouragements. C'est cette tendance qui nous a inspiré la pensée que le moment était venu de sortir des vieux errements et de fournir à l'association une occasion solennelle d'essayer ses forces, de montrer sa puissance; c'est elle aussi qui nous a persuadé que des Compagnies privées pourront exécuter, avec leurs propres ressources et sans subvention aucune, la plupart des chemins de fer projetés... Le ministère nous demande quelles sont les opérations un peu vastes que les associations particulières ont pu conduire heureusement à leur terme? Notre réponse est toute prête; elle sera très-simple : en France, aux époques dont parle l'exposé des motifs, les Compagnies n'étaient pas encore nées. Oh! l'objection aurait une grande force, si on avait pu l'appliquer aux contrées dans lesquelles l'esprit d'association existe depuis longtemps, et où il a toujours reçu de l'autorité encouragement et appui. Mais, comme de raison, la France seule a été mise en scène. Par là on s'est soustrait à l'accablante énumération de routes, de chemins de fer, de ponts, de canaux, de ports, d'embarcadères, de docks, d'établissements industriels de tout genre qui, dans un pays voisin, démontrent à chaque pas que l'association est le plus énergique ressort dont les nations modernes puissent faire usage pour accroître leur bien-être, leur richesse et leur importance politique. •

Le rapporteur ne se bornait pas à critiquer le plan ministériel, il formulait en un certain nombre d'articles le système que la commission opposait à ce plan. Il faut citer quelques-uns de ces articles, afin de bien faire comprendre quelles étaient les vues économiques du rapport. Les compagnies devaient être tenues de faire un cautionnement dont elles ne pourraient réclamer la restitution qu'après l'achèvement de la cinquième partie des travaux concédés. Elles pourraient être mises en déchéance, soit en cas de non-exécution des travaux dans le délai déterminé, soit pour un manquement grave aux conditions du cahier des charges. La déchéance ne serait pas une confiscation déguisée. Une adjudication des travaux commencés aurait lieu au profit de la compagnie. La dévolution définitive à l'Etat ne serait prononcée que dans le cas où, après deux épreuves, à six mois de distance, il n'y aurait pas eu d'acquéreur. Le chemin ne pourrait être continué qu'en vertu d'une loi qui réglerait le montant de l'indemnité à laquelle les adjudicataires primitifs pourraient avoir droit. La faculté de rachat des chemins de fer serait désormais réservée à l'Etat dans tous les cahiers des charges, qui ne seraient d'ailleurs acceptés et signés qu'après que des engagements dûment souscrits représenteraient un capital égal au moins à la moitié de l'estimation de la dépense. Aucune émission ou négociation de titres, même provisoire, ne pourrait avoir lieu avant la promulgation de la loi. Hormis des cas exceptionnels fort rares, la concession directe, seul moyen d'apprécier la moralité et la solidité des Compagnies, devait être préférée à l'adjudication.

Le rapport d'Arago fut vivement soutenu par M. Billault au nom de l'esprit d'association, éloquentement combattu par M. de Lamartine au nom de l'esprit démocratique. Il est intéressant de rappeler les arguments de ces deux orateurs. M. Billault s'attacha à montrer la corrélation qui, selon lui, existait, d'une part, entre le pouvoir absolu et le système de l'exécution par l'Etat, de l'autre, entre le régime constitutionnel et le système de l'exécution par des compagnies. Il résumait sa pensée en ces termes : • Voilà les deux thèses bien posées : s'il s'agit d'un gouvernement absolu, qu'il fasse et fasse seul, qu'il se garde de l'esprit d'association; mais s'il s'agit d'un gouvernement constitutionnel, si surtout ce gouvernement est naissant, si le pays a besoin de former sous son nouveau principe ses mœurs et son esprit politique, qu'il encourage, qu'il développe par tous les moyens les industries et l'association; il ne saurait vivre ni devenir puissant que par elles. Voilà comment je comprends la question. Je conçois, au reste, parfaitement les répugnances de l'administration pour les Compagnies. Cette répugnance est conséquente à l'esprit de son organisation. Qui a organisé l'administration des ponts et chaussées? Un gouvernement absolu, l'empire!... Je suis sans aucune préoccupation hostile contre les ponts et chaussées, je sais quel est le mérite de son personnel et la juste considération à laquelle il a droit; mais je cite un fait, et il confirme mes doctrines : c'est le pouvoir absolu avec toute sa

puissance d'action et de volonté, mais d'action et de volonté despotique; c'est l'empereur qui reconstitua l'administration des ponts et chaussées. Il voulait faire, tout faire, sans partage, sans rival; en organisant le corps du génie civil, il y imprima son idée dominante; le monopole de tout pouvoir, de toute action; depuis lors jusqu'à nos jours, la répugnance contre les Compagnies est naturellement restée dans ce corps une disposition traditionnelle. • M. Billault ajoutait que c'était l'industrie privée qui pouvait donner le meilleur emploi à l'aptitude et au savoir des ingénieurs de l'Etat. • Vous devez, disait-il, beaucoup plus attendre de ces ingénieurs quand, dégagés de l'enveloppe des corps administratifs, ils travailleront sous leur responsabilité personnelle. Vous savez ce que c'est, en matière de travaux, que l'aiguillon de cette responsabilité. Quand un ingénieur travaille pour son administration, ses travaux sont vus et retouchés par ses supérieurs; ses projets ne sont pas son œuvre exclusive; il ne saurait y apporter cette sorte d'amour de son œuvre qui provoque si énergiquement toutes les facultés de l'individu : c'est un travail froid, régulier, un travail administratif; mais rendez-le à lui-même, que son œuvre soit exclusivement la sienne : ce n'est plus par devoir, c'est pour lui, pour son nom, pour sa gloire que vous le faites travailler. Ainsi, pour la conception des plans, le mieux est aussi possible aux Compagnies qu'au gouvernement; il faut même dire, car la conception des plans ne se borne pas seulement aux détails matériels du tracé, elle embrasse les combinaisons commerciales, les calculs de combinaisons de tracés qui doivent satisfaire plus d'intérêts et davantage rapporter; il faut dire que, pour cette partie des plans qui n'est pas la moins importante, l'intérêt et le génie commercial des Compagnies seconderont, guideront merveilleusement la science de l'ingénieur. »

M. de Lamartine s'attacha à défendre contre la commission le rôle naturel du gouvernement qu'un libéralisme étroit et systématiquement hostile était toujours prêt à restreindre au détriment des intérêts généraux. • Si l'association, dit-il, a ses droits, son utilité, ses services, faut-il méconnaître à ce point les attributions du gouvernement, que de lui retirer ce qui appartient essentiellement à l'Etat, c'est-à-dire la direction, le domaine, la surveillance, la détermination des grands ouvrages... Et pourquoi donc exclure le gouvernement, qui l'est que la nation agissante, des œuvres que la nation a à accomplir ? Pourquoi cette clameur dès qu'on prononce le mot de *gouvernement* dans une entreprise quelconque ? Pourquoi ? C'est qu'en France, depuis vingt-cinq ans, le gouvernement est hors la loi ; c'est l'ennemi commun ; il faut se liguer contre lui, nier ce qu'il affirme, affirmer ce qu'il nie, se passer de lui partout, le déclarer incapable, embarrassant, impuissant en tout, le séparer de la nation, le condamner à un ostracisme politique, commercial, industriel, qui le mette en dehors de tout ce que le pays veut faire ; lui dire : Nous ferons tout sans vous, ou nous ne ferons rien, et ne le laisser exister au sommet de la nation que comme une grande et coûteuse inutilité, destinée seulement à décorer notre impuissance et à servir de but à tous les reproches, à toutes les insultes, à toutes les épigrammes dont vit une envieuse popularité ! »

Le brillant orateur dénonçait ensuite dans la puissance dont les Compagnies allaient être revêtues une forme nouvelle du privilège, de l'aristocratie, de la tyrannie corporative abtue par la Révolution. • Il y a, s'écriait-il, un sentiment qui m'a toujours puissamment travaillé en lisant l'histoire ou en voyant les faits : c'est la conviction que la liberté sincère, progressive, est incompatible avec l'existence des corps dans un Etat ou dans une civilisation. Je sais que ce n'est pas la pensée commune, qui leur attribue au contraire une sorte de corrélation avec la liberté. Mais on ne fait pas attention que l'on entend alors la liberté aristocratique et non pas la liberté démocratique, et que si les corps résistent à ce qui est au-dessus d'eux, ils oppriment de la même force tout ce qui est au-dessous. C'est la tyrannie la plus odieuse, parce qu'elle est la plus durable, la tyrannie à mille têtes, la tyrannie à mille vies, à mille racines, la tyrannie que l'on ne peut ni briser, ni tuer, ni estropier; c'est la meilleure forme que l'oppression ait jamais pu prendre pour écraser les individus et les intérêts généraux. Une fois que vous les avez créés ou laissés naître, ils sont maîtres de vous pour les siècles. Vous ne savez où les saisir et ils vous dominent. Les corps, ou, ce qui leur ressemble, les intérêts collectifs reconnus par la loi et organisés, c'est l'asservissement prompt, inévitable, perpétuel de tous les autres intérêts... Que sera-ce, grand Dieu ! quand, selon votre imprudent système, vous aurez constitué en intérêt collectif et en corporations industrielles et financières les innombrables actionnaires de 5 ou 6 milliards que l'organisation de vos chemins de fer agglomérera entre les mains de ces compagnies ? Changez donc les tarifs alors ! Mais comment les changerez-vous ? Par la loi ? Mais qui votera la loi ? Des actionnaires en majorité. Qui votera les lignes ? Des actionnaires encore ! Etablissez donc des lignes rivales. Mais qui votera ces lignes ? Des actionnaires en majorité. Améliorez, perfectionnez, changez les systèmes arriérés sur vos lignes. Mais qui vo-

tera ces améliorations, ces perfectionnements désirés, commandés peut-être par l'intérêt général du pays ? Qui ? Des actionnaires toujours... Vous les laisserez, vous, partisans de la liberté et de l'affranchissement des masses, vous qui avez renversé la féodalité et ses péages, et ses droits de passe, et ses limites, et ses poteaux, vous les laisserez entraver le peuple et murer le territoire par la féodalité de l'argent. Non, jamais gouvernement, jamais nation n'aura constitué en dehors d'elle une puissance d'argent, d'exploitation et même de politique, plus menaçante et plus envahissante que vous n'allez le faire en livrant votre sol, votre administration et 5 ou 6 milliards à vos Compagnies. Je vous le prophétise avec certitude, elles seront maîtresses du gouvernement et des chambres avant dix ans. L'administration du pays ne dépense que 300 millions par an, et vos Compagnies remueraient un personnel et des intérêts plus forts que le personnel et l'intérêt de l'Etat tout entier ! Avez-vous si peu de prévoyance pour le peuple, pour le gouvernement lui-même ? Créez-vous une forme nouvelle de monopole, qui ne s'étendrait pas seulement sur le peuple, mais qui ne tarderait pas à s'étendre sur le gouvernement et sur les pouvoirs mêmes électifs du pays ? »

Dans le cours de la discussion, le ministre sentit la nécessité de faire des concessions à ses adversaires. • Je conçois, dit M. Martin (du Nord), que la Chambre puisse ne pas adopter complètement le système du gouvernement relativement aux quatre lignes qu'il a proposées. Je conçois que, effrayée peut-être des sacrifices qui devraient être demandés au Trésor pour l'exécution des quatre lignes, la Chambre n'acquiesce pas à ce que ces quatre lignes soient faites par le gouvernement lui-même; mais ce que je ne comprendrais pas, ce serait que la Chambre voulût, suivant l'avis de la commission, décider qu'aucune des quatre lignes ne sera faite par l'Etat, et qu'au contraire ces lignes devront être faites par des Compagnies... Je ne veux pas faire comme la commission, et je désire arriver à une transaction véritable. • Le chef du ministère, le comte Molé, vint marquer, en termes précis, le terrain sur lequel pouvait s'opérer la conciliation. • Sur les quatre lignes qui vous sont présentées, dit-il, il en est deux dont le gouvernement doit se réserver l'exécution; quant aux deux autres lignes, nous n'aurions aucune répugnance à les donner à des Compagnies, et si la Chambre avait voté les deux lignes, elle pourrait compter sur notre désir de lui présenter des soumissions, si nous en recevions que nous inspirassent une confiance suffisante. • Mais la majorité avait pris son parti, et ce fut vainement que, vers la fin du débat, le ministre parut prêt à se contenter d'une seule ligne, de la ligne de Belgique. Tous les articles du projet furent successivement rejetés, et pour le scrutin d'ensemble on trouva dans l'urne 196 boules noires et 69 boules blanches.

M. Audiganne, que nous avons pris pour guide dans cet historique des idées et des discussions économiques sur l'exploitation des chemins de fer, a très-bien caractérisé, selon nous, l'attitude de la Chambre dans cette grande et mémorable discussion de 1838. • Dans l'état de la France, de ses idées, de ses habitudes, avec les institutions spéciales qu'elle possédait en matière de travaux publics, avec l'expérience de l'esprit d'association, c'était un rêve que de repousser absolument l'intervention de l'Etat. On ne pouvait contester que le gouvernement seul disposât d'un personnel capable de diriger la construction. En dehors des ponts et chaussées, il n'y avait que quelques rares individualités qui fussent en mesure de prêter une aide utile pour ces applications toutes nouvelles. L'Etat pouvait sans doute mettre ses ingénieurs à la disposition de l'industrie; mais il était à considérer, en outre que, dans toutes les grandes affaires, la France a coutume de voir agir son gouvernement, c'est-à-dire de compter sur cette unité morale qui sert à concentrer les forces éparses du pays... Aucune objection sérieuse n'était possible d'ailleurs contre l'intervention limitée de l'Etat. Le mal ne pouvait être grand, aux yeux mêmes des partisans les plus déclarés de l'industrie privée, si le gouvernement exécutait un ou deux chemins. Pour le moment, l'essentiel, c'était bien qu'on se mit à l'œuvre; on l'avait proclamé presque unanimement. Satisfaite du sacrifice que le ministère avait consenti, et laissant de côté ses préoccupations politiques, l'opposition aurait dû voter au moins le chemin de la Belgique. Elle se serait honorée et fortifiée par un tel acte, car la meilleure preuve que les partis, comme les hommes, puissent donner de leur énergie, c'est de montrer qu'ils savent maîtriser leurs propres entraînements. En le rejetant, comme elle le fit, de la façon la plus dédaigneuse, la Chambre donnait une preuve évidente de faiblesse; triste exemple des abus que peuvent engendrer les préoccupations de parti dans l'examen des questions d'affaires ! »

— Discussion de 1842. Les discussions de 1837 et de 1838 n'avaient abouti à aucun résultat. Sous le ministère du 12 mai 1839, une commission, instituée par le ministre des travaux publics, M. Dufaure, fut chargée de continuer l'étude économique des chemins de fer en reprenant tous les points précédemment débattus. Cette commission avait à exa-

miner les questions suivantes, posées déjà pour la plupart, mais qui attendaient toujours une solution : 1° Quel système doit-on adopter pour l'exécution des chemins de fer ? 2° Comment, dans le cas où l'Etat serait chargé de construire certaines grandes lignes, devrait-on procéder à l'exécution ? serait-ce par les moyens ordinaires ? serait-ce par des adjudications à forfait ? 3° Pourrait-on suivre un système mixte d'après lequel l'Etat ferait ce qu'on appelle le sol des chemins, c'est-à-dire les terrassements, les ouvrages d'art, etc., et laisserait à des Compagnies le soin de poser les rails, d'acheter le matériel d'exploitation, etc. ? 4° Dans le cas où l'on reconnaîtrait que l'on doit, en général, abandonner l'exécution aux Compagnies, n'y aurait-il pas lieu de réserver encore certaines lignes à l'Etat ? 5° Comment les Compagnies devraient-elles être constituées et quelles conditions conviendraient-il de leur imposer ? Il importe de noter ce qui fut décidé par la commission de 1839 relativement à deux ou trois des questions les plus importantes. Elle émit cette opinion, qu'il n'y avait lieu ni d'exclure le gouvernement de l'exécution des voies ferrées ni de la lui confier exclusivement; que le choix à faire entre l'Etat et les Compagnies dépendait entièrement des circonstances; que cependant on pouvait prévoir des cas dans lesquels l'Etat devait nécessairement être chargé du travail, par exemple lorsqu'il s'agit d'une ligne à laquelle se lient de grands intérêts politiques et pour l'exécution de laquelle les Compagnies n'offriraient point de suffisantes garanties. Elle se prononça d'une manière générale pour le système mixte du partage des travaux entre l'Etat et les Compagnies. L'Etat, disait-elle, aurait très-souvent intérêt à se renfermer dans les détails d'expropriation, dans les travaux de déblais et de remblais, dans les ouvrages d'art, en un mot, dans tout ce qui constitue la route proprement dite. Par ce moyen il dégagerait l'industrie privée de tout ce que l'établissement des chemins de fer offre d'éventuel et d'inconnu.

On peut dire que la loi de 1842 est sortie des travaux préparatoires de la commission de 1839. Cette loi, sorte de transaction entre les partisans des Compagnies et ceux de l'Etat, fit prévaloir le système mixte dont nous venons de parler. L'exposé des motifs, présenté par M. Teste, ministre des travaux publics, insistait sur la nécessité de combiner les ressources du Trésor et celles de l'industrie privée. Il partageait la charge des travaux et des dépenses entre l'Etat, les localités et les associations libres. Aux localités traversées, il imposait une contribution équivalente aux deux tiers du prix des terrains. Outre le dernier tiers restant, l'Etat prenait à sa charge les terrassements et les ouvrages d'art. On laissait à l'industrie privée l'achat et la pose des rails, l'achat du matériel et l'exploitation. Le plan ministériel se résumait dans cette idée qu'avec la division de la dépense il devenait possible de réaliser des entreprises auxquelles il faudrait renoncer, si l'on était obligé de s'adresser aux seules forces de l'Etat ou aux seules forces des Compagnies. Dans ce système, les Compagnies n'obtenaient plus de concessions proprement dites : propriétaire du chemin, l'Etat le donnait simplement à loyer. • Ce n'est plus une concession qu'il accorde, disait le ministre, mais simplement un bail qu'il consent, et dans lequel il est bien plus facile que dans un acte de concession de comprendre toutes les clauses que peut réclamer l'intérêt public. »

Le plan ministériel obtint, quant à ses bases, l'approbation de la commission parlementaire nommée pour l'examiner. Cette commission, dont faisaient partie MM. Harlé, Saunac, Lamartine, Tesnières, Duvergier de Hauranne, Dufaure, Langer, le général Doguereau, Benoist, choisit M. Dufaure pour rapporteur. M. Dufaure ne comptait pas parmi les amis du cabinet; il n'en prêta pas moins son appui très-sincère au projet. Son rapport se distinguait à la fois par des vues solides et par la vivacité avec laquelle est exprimé le désir de voir enfin succéder une exécution hardie à de longs tâtonnements. • Il y avait dans les dispositions générales de la loi proposée deux choses distinctes : d'une part, le tracé du réseau, le classement des grandes lignes de chemin de fer, de l'autre, le mode suivant lequel ils devaient être exécutés. On va voir en quel sens, en quels termes, et d'après quelles considérations le rapporteur se prononçait sur ces deux questions fondamentales.

Le rapport commençait par rappeler les phases suivies par l'établissement des chemins de fer en France. • Comme en Angleterre, comme aux Etats-Unis, comme en Allemagne, c'est le besoin de rendre la houille aux lieux où elle est consommée qui fait établir sur notre territoire les premiers chemins de fer; leurs concessionnaires n'ont pas d'autres vues, quels qu'aient été depuis le sort et la destination des chemins qu'ils ont construits. Ainsi sont entrepris, en 1823, le chemin de Saint-Etienne à Andrézieux; en 1826, le chemin de Saint-Etienne à Lyon; en 1828, le chemin d'Andrézieux à Roanne; en 1830, le chemin d'Epinau au canal de Bourgogne; en 1833, le chemin d'Alais à Beaucaire. Quelques années après, au bruit que faisaient en Angleterre les succès du chemin de Liverpool à Manchester, on conçut le parti que l'on pouvait tirer de ce nouveau mode de communication pour le transport des voyageurs. C'est dans cette vue que

lurent concédés successivement, en 1835, le chemin de Paris à Saint-Germain; en 1836, les deux chemins de Versailles, et celui de Montpellier à Cette. Bientôt les chemins de fer sont envisagés d'un point de vue plus étendu; ils cherchent les lieux où le besoin des changes est le plus développé, où le mouvement des hommes et des choses est le plus multiplié. Le chemin de Mulhouse à Thann, et celui de Strasbourg à Bâle traversent les vallées industrielles de l'Alsace; les chemins d'Orléans et de Rouen sont créés pour donner une activité nouvelle aux relations de Paris avec ces deux villes et les grands ports de commerce qui sont derrière elles; enfin, le gouvernement lui-même, en 1840, se charge de rattacher la France au chemin de fer belge par les deux lignes de Lille et de Valenciennes à la frontière, et de donner quelque ensemble aux chemins du Midi, et de relier le chemin de Montpellier à Cette et celui d'Alais à Beaucaire par une ligne de Nîmes à Montpellier. »

Tous ces essais tentés sur différents points du territoire français, éloignés les uns des autres, étaient le fruit de différentes idées, d'intérêts plus ou moins étendus. Il était temps pour la France de se proposer un but plus élevé dans la création de ces moyens de communication, et de les coordonner suivant un système adopté à l'avance. • Nous croyons que le jour est venu de classer les lignes de chemins de fer qui doivent répondre aux intérêts les plus généraux du pays. Nous n'interdirons pas par là la confection des chemins de fer dans des directions d'un intérêt secondaire. Si quelque grande industrie, si quelque puissante activité locale les réclame, nous espérons que les capitaux privés, avec ou sans l'appui des finances de l'Etat, sauront les entreprendre; nous le désirons vivement; mais du moins, au milieu de ces œuvres isolées et accidentelles, nous aurons une œuvre générale que nous devons aujourd'hui combiner et arrêter avec prudence, pour l'accomplir ensuite avec résolution. Comprendre dans un classement légal les lignes que l'intérêt général réclame, c'est marquer à l'avance la direction et l'étendue de nos travaux; c'est prendre envers nous-mêmes l'engagement de les commencer et de les terminer. »

Quels principes devaient présider à ce classement méthodique de nos grandes lignes de chemins de fer ? Dans quelles directions devaient être portées ces lignes ? De quel point devaient-elles partir ? à quel point arriver ? Par où devaient-elles passer ? Le rapport adoptait le raisonnement suivant. • Nous n'avons pas hésité plus que le gouvernement, disait M. Dufaure, à choisir Paris pour la tête de toutes nos grandes communications. Peu importe que Paris ne soit pas géographiquement au centre de la France; quels que soient les hasards ou les longs desseins politiques qui en ont fait la capitale du royaume, elle ne pourrait cesser de l'être que le jour où la France perdrait sa puissante unité. Du nord comme du midi, de l'est comme de l'ouest, c'est vers Paris que se tournent tous les regards; c'est de Paris que vient la vie intellectuelle, administrative, commerciale, industrielle; c'est de Paris que l'empereur fit partir toutes les grandes routes impériales; c'est de Paris que sortent toutes les lignes télégraphiques. • Partant de Paris, les chemins de fer doivent être dirigés vers les frontières. • Ce sera leur donner la destination la plus générale et la moins contestable que de les faire servir à nos relations internationales. En les dirigeant de Paris sur nos frontières, vous vous préparez pour le temps de guerre un énergique moyen d'agression ou de défense. Il n'est plus nécessaire d'accumuler à l'avance dans quelques places, les plus exposées aux attaques de l'ennemi, les approvisionnements d'une armée offensive; vos troupes se concentrent avec une rapidité encore inconnue, et la merveilleuse activité de la campagne d'Ulm peut être dépassée. Si, au contraire, vous prévoyez une de ces attaques auxquelles la France ne répondra plus que par une guerre nationale, la nation armée peut se transporter en peu de temps sur les points menacés... Cet énergique instrument de guerre sera aussi l'agent le plus utile des entreprises de la paix. Les grandes capitales se rapprochent, les échanges se multiplient, toutes les parties de notre territoire sont mises en communication immédiate avec des peuples dont elles n'avaient jamais connus les produits et à qui elles ne pouvaient proposer leurs échanges. Les barrières nationales s'abaissent, et les chemins de fer préviennent les guerres avant de fournir les moyens de les diriger avec succès... Diriger nos grandes lignes vers nos frontières de terre et de mer, la Belgique, l'Allemagne, la Suisse, la Méditerranée, l'Espagne, l'Océan, la Manche, telle est donc notre première règle générale de classement. • La seconde est de choisir à chaque frontière un de ces points qui, par des circonstances naturelles ou politiques, sont devenus peu à peu de grands centres de population agglomérée. • Lille, Strasbourg, Lyon, Marseille, Bordeaux, Nantes, sont comme les capitales des départements qui les environnent. Leur donner le bienfait des chemins de fer, c'est en doter autant qu'il est en nous toutes les parties du territoire qui sont dans le rayon de leur influence, qui vivent de leur vie, qui souffrent ou grandissent avec elles. • L'application de ces deux règles, la détermination des deux extrémités, constitue le classement de la ligne; il reste à déterminer les

points intermédiaires, c'est-à-dire le tracé : comment doit-on procéder à cette détermination ? En suivant la ligne la plus courte, c'est-à-dire la ligne droite, à moins qu'un intérêt supérieur de construction ou d'exploitation ne commande de s'en écarter. Plus on est pénétré de l'utilité commerciale, politique, sociale des grandes lignes de chemins de fer, plus on sent que leur qualité la plus importante est d'être aussi directes et aussi courtes que possible. Cependant cette règle doit quelquefois fléchir devant deux considérations : 1° les difficultés du terrain, la roideur des pentes, les frais de construction et d'exploitation qui en seraient l'inévitable conséquence, nous font quelquefois une loi d'abandonner le plus court tracé pour le plus long ; 2° il est nécessaire, dans le choix des tracés, d'avoir égard au chiffre de la population répandue ou agglomérée dans les lieux traversés, à ses facilités et à ses habitudes de locomotion. C'est le moyen d'assurer de bons produits au chemin de fer, de faciliter la création immédiate des Compagnies exploitantes, et de rendre possible, pour l'avenir, la réduction des tarifs.

Le chemin peut surtout se détourner de la ligne droite, pour aller trouver les grands centres de population agglomérés. Après avoir posé les principes du classement et du tracé, le rapport arrivait au mode d'exécution. Le principe ancien et invariable de notre administration française, disait M. Dufré, qui fait des routes une propriété publique et qui charge l'Etat de les construire et de les réparer, n'a pas été toujours appliqué aux chemins de fer non plus qu'aux canaux. Quelques-uns ont été accordés à des Compagnies à titre de propriété perpétuelle ; les autres ne doivent faire retour à l'Etat qu'après une longue possession ; les uns et les autres ont été construits et sont entretenus par les concessionnaires. Il en est ainsi même lorsque l'Etat a prêté son concours financier aux Compagnies, soit par un prêt, soit par une garantie d'intérêt. L'Etat donne l'autorisation d'entreprendre le chemin ; délègue au concessionnaire le droit qui lui appartient d'exproprier, pour cause d'utilité publique, les terrains nécessaires à l'établissement de la voie, fixe le maximum des tarifs à percevoir ; impose des règles de construction et d'exploitation qui sont des garanties pour l'intérêt public, veille à l'observation de ces règles ; mais il ne va pas plus loin : il ne met pas la main à l'œuvre. L'Etat a eu d'exception, jusqu'à ce jour, que pour les deux fragments de ligne de Lille et de Valenciennes, et pour le chemin de Nîmes à Montpellier, dont la construction a été entièrement confiée au gouvernement. Un vaste plan de travaux, fondé sur le même ordre d'idées, avait été proposé en 1838, mais n'a pas été adopté par la Chambre. Persistons-nous dans la même voie ? L'œuvre des chemins de fer court le risque de ne s'exécuter que très-lentement parmi nous. Nos fortunes sont modérées ; notre commerce extérieur, restreint et languissant, ne nous présente pas les admirables ressources que le commerce extérieur de la Grande-Bretagne a fournies à ses améliorations intérieures. Les capitaux épargnés recherchent avant tout les placements assurés, la propriété territoriale ou la dette publique. Le peu de succès des chemins de fer entrepris avec le plus d'éclat a effrayé les plus hardis... D'autre part, les ressources financières de l'Etat ne sont pas sans limites. Cependant, il faut aborder ce grand travail qui importe à la dignité et à la prospérité du pays. On est ainsi conduit à réunir et à combiner l'action de l'Etat et de l'industrie privée.

Le rapporteur rappelait ensuite les délibérations de la commission de 1839 et le système mixte qu'elle avait préconisé, système d'après lequel deux espèces d'actes sont distingués dans l'exécution et l'exploitation des chemins de fer, les uns rentrant dans l'attribution de l'autorité publique, les autres appartenant naturellement à l'industrie privée. Tel est, ajoutait-il, le système qu'a adopté le projet ; nous ne nous dissimulons pas que, dans la pratique, il pourra présenter quelques embarras ; cependant votre commission pense qu'il est en ce moment le plus raisonnable que l'on puisse adopter. La dépense qu'entraîne la création du chemin et de son matériel d'exploitation est partagée à peu près également entre l'Etat et l'industrie privée ; l'Etat demeure propriétaire du chemin ; la Compagnie n'est qu'exploitante, et en vertu d'un bail. A la fin du bail elle sera remboursée en partie des avances qu'elle aura faites en le prenant ; elle sera indemnisée du surplus par les bénéfices de son exploitation. L'Etat est dédommé par tous les avantages que lui procure le chemin, par l'activité et l'aisance qu'il répand sur son passage, et peut-être, enfin, par les subventions qui lui donneront un jour les Compagnies exploitantes, et qui lui permettront d'éteindre la dette qu'il va contracter pour la création du chemin. Ainsi le projet de loi tend à atténuer les charges de l'Etat, en faisant supporter à l'industrie privée à peu près les cinq douzièmes des frais nécessaires pour construire le chemin et le mettre en exploitation. Mais il ne s'arrête pas là : il propose une autre atténuation en faisant concourir les départements qui le chemin traverse et les communes qu'il intéresse, pour les deux tiers, aux indemnités dues pour expropriation de terrains.

Dans la discussion de 1842, ce ne fut pas contre le système économique d'exécution et

d'exploitation adopté par le gouvernement, ce fut contre le classement d'abord, puis contre l'exécution simultanée de toutes les lignes du réseau, que furent dirigés les efforts de l'opposition. M. de Mornay proposa de remplacer le réseau par un seul chemin qui, de Lille et de Valenciennes, viendrait à Paris, pour se prolonger ensuite jusqu'à Marseille et à Cette. Il trouvait hardi au gouvernement et hardi à la commission de vouloir, sans garantie assurée de succès, disséminer des sommes considérables en présence des éventualités qui pouvaient surgir d'un moment à l'autre. Dans la supposition d'une guerre, à quoi serviraient, demandait-il, tous ces chemins commencés et inachevés. Ils ne seraient qu'un embarras et une source d'amers regrets. M. Benoît Fould soutint l'amendement de M. de Mornay. Vouloir classer toutes les lignes, c'était, disait-il, donner des espérances qui ne pouvaient pas être réalisées, que la commission elle-même ne croyait pas réalisables.

La motion de M. de Mornay fut combattue par le ministre des finances, M. Lacave-Laplagne, et par le sous-secrétaire d'Etat des travaux publics, M. Legrand. M. Lacave-Laplagne répondit qu'il n'était pas effrayé des sommes consacrées à des travaux publics productifs, parce que c'était non pas une dépense, mais un placement à gros intérêt, qu'il n'était pas nécessaire de rassembler à l'avance et d'une manière complète les moyens financiers d'exécuter ces travaux, que les ressources seraient réalisées à mesure que les travaux seraient exécutés. M. Legrand fit observer qu'après tant de stériles essais, tant de fâcheux tâtonnements, tant de tristes hésitations, aboutir à ne décréter qu'une seule ligne sur un territoire de 32,000 lieues carrées, renoncer à un classement général lorsque de toutes parts les chemins de fer se multipliaient autour de nous, ce serait un véritable avortement. Il était impossible qu'on se refusât à marquer, dans le présent et dans l'avenir, quelle serait la direction des efforts de la France, lorsque la Belgique avait non-seulement décrété un réseau, mais qu'elle était sur le point de le finir, lorsque l'Autriche avait décrété le sien, et que déjà elle avait mis la main à l'œuvre. L'amendement de M. de Mornay fut repoussé par la Chambre.

L'idée d'une ligne unique ne tarda pas à être reprise sous une autre forme. Un nouvel amendement demanda que, tout en conservant le classement proposé par le ministre, on n'appliquât pas les fonds disponibles à l'exécution simultanée de toutes les lignes classées. M. de Chasseloup-Laubat, un des auteurs de la nouvelle motion, s'attacha à montrer qu'elle ne portait préjudice ni au classement de toutes les lignes de chemins de fer admises déjà, ni au système d'après lequel ces lignes devaient être construites, ni enfin à l'engagement que, suivant les expressions du rapporteur, le pays avait de cette façon contracté envers lui-même. Il s'agissait seulement de savoir si l'on voudrait commencer tous ces chemins à la fois, ou si, au contraire, dans l'appréhension des événements qui pouvaient venir entraver l'entreprise, on ne jugerait pas plus raisonnable de concentrer les ressources disponibles sur une seule ligne, sur celle dont l'importance semblerait mériter la priorité. Quelle serait cette ligne ? L'amendement indiquait celle qui devait unir la Manche à la Méditerranée.

L'amendement de M. de Chasseloup-Laubat trouva un défenseur dans M. Thiers, un adversaire dans M. Duchâtel. M. Thiers rappela d'abord qu'en 1838, comme en 1842, il était partisan de l'exécution d'une ligne qui traverserait le territoire dans sa plus grande étendue. Cette opinion avait été la sienne à toutes les époques. Il venait la défendre encore et protester contre ce qu'il appelait une dispersion des ressources de l'Etat en matière de travaux publics. La question des finances lui paraissait être l'argument premier et principal contre le projet. Non que les finances françaises fussent en mauvais état ; mais il fallait considérer que le crédit public avait une concurrence immense dans toutes les Compagnies particulières, en raison de l'immense développement des travaux publics, non-seulement en France, mais dans toute l'Europe ; que les deux ressources principales du Trésor pour les dépenses extraordinaires, la réserve de l'amortissement et l'emprunt, étaient engagées pour plusieurs années ; enfin que, telle étant la situation, la prudence ne permettait pas de se lancer dans des entreprises très-coûteuses, qui pourraient être interrompues plus tard par des complications imprévues, mais possibles. Ainsi, on ne pouvait dépenser pour les chemins de fer qu'une somme très-limitée. Ne pouvant dépenser qu'une somme très-limitée, on devait au moins la répartir le plus sagement, le plus fructueusement possible. Cette dépense avait besoin d'être exécutée par l'existence d'un intérêt national très-sérieux et très-évident. Or cet intérêt national, M. Thiers ne le voyait que dans une ligne unique, et il suppliait la Chambre, « au lieu d'éparpiller les ressources dans plusieurs directions, de placer tout l'effort de la France sur une seule ligne, sur une ligne embrassant les plus grands intérêts. — « Savez-vous, disait-il spirituellement, quel effet produit sur mon esprit cet éparpillement de vos moyens ? Savez-vous, quand vous voulez éparpiller vos ressources pour lutter contre la concurrence étrangère, savez-vous à quoi vous ressemblez ? Vous ressemblez à ces habitants d'une ville comme Paris, par exemple,

qui avaient plusieurs ponts à construire sur la Seine. Qu'auriez-vous dit si ces habitants de Paris, au lieu de faire d'abord un pont, puis un autre, et de s'assurer le moyen de passer la rivière une fois, avant de chercher à la passer sur plusieurs points, avaient commencé à faire une arche de tous les ponts de la Seine ? La comparaison, comme le fait très-bien remarquer M. Audignon, était plus ingénieuse et plus pittoresque qu'exacte ; car, entre les arches de ponts et les tronçons de chemins de fer il y a évidemment cette différence, qu'une arche est inutile tant que le pont n'est pas terminé, et qu'une section peut être exploitée avant que le chemin ne soit construit en entier. Cette comparaison sortait d'ailleurs naturellement de l'idée que M. Thiers se faisait des chemins de fer, de leur rôle, de leur avenir. Il ne les considérait guère que comme des instruments de commerce international, de grandes communications entre les peuples. Il était loin de pressentir la puissance de transformation qui résidait dans ces voies nouvelles, et l'importance des services que les relations, les communications pouvaient en attendre à l'intérieur. Il opposait l'intérêt général, national, représenté par la ligne unique, aux intérêts particuliers, bourgeois, des localités représentées par le réseau. Il déclarait que, sans refuser de croire à l'avenir des moyens de viabilité, qui ont consisté à substituer à la faiblesse des animaux le moteur tout-puissant, quoique si dangereux, de la vapeur, il était loin de partager l'engouement de ceux qui, sans réflexion, voudraient tout à la fois couvrir le pays de chemins de fer. Il se plaisait à ajouter que toutes les classes appelées à profiter des chemins de fer n'étaient pas toutes celles qui les payaient. Je sais, disait-il, qu'en Belgique on a vu des ouvriers se servir des chemins de fer ; mais je ne sais pas si, en France, où la population est moins mobile, les ouvriers s'en serviraient ; mais je sais bien que les paysans ne s'en serviraient pas beaucoup. Il prédisait qu'on ferait peu de chemins de fer en Allemagne ; montrait ceux qui y avaient été projetés ne s'étendant encore que sur la carte et devant rencontrer des difficultés insurmontables ; soutenait que la concurrence qui de ce côté menaçait notre commerce et notre puissance maritime avait été singulièrement exagérée. Quant au succès des chemins de fer en Belgique, il ne le contestait pas ; il reconnaissait qu'il s'accomplissait dans ce pays une circulation d'hommes et de marchandises dont on était saisi quand on en était témoin. Mais cet essor de la circulation, il l'attribuait à une circonstance que l'on voudrait en vain, disait-il, reproduire en France : à cette circonstance qu'à dix et quinze lieues de distance il y a des villes de 80 à 100,000 âmes, telles que Anvers, Gand, Bruxelles, Malines, Bruges.

M. Duchâtel défendit l'exécution simultanée du réseau contre les partisans de la ligne unique, en montrant que les objections financières faites au projet ministériel portaient au delà de ce projet et atteignaient l'amendement même de l'opposition. Si on les prenait au sérieux, il fallait se résigner à un nouvel et déplorable ajournement de la question des chemins de fer. En effet, si l'état des finances et l'incertitude de l'avenir nous interdisaient les grandes entreprises, on ne pouvait pas plus songer à l'exécution de la ligne unique qu'à celle du réseau ; car la ligne unique constituait encore, à coup sûr, un ouvrage immense. Mais était-il vraiment à craindre que la France ne fût impuissante à établir le système de chemins de fer dont elle avait besoin, et un ajournement fondé sur cette crainte était-il admissible, quand les autres nations, au lieu de discuter, déployaient une ardeur grandissante chaque jour ? Pour répondre à cette question, M. Duchâtel examinait dans quel ordre de ressources on pourrait puiser. Serait-ce dans les ressources ordinaires, c'est-à-dire dans le produit de l'impôt ? Serait-ce dans les ressources extraordinaires, c'est-à-dire dans le crédit ? C'était évidemment dans le crédit : d'abord parce qu'il était impossible d'effectuer une œuvre aussi colossale que le réseau des chemins de fer à l'aide des seules ressources du temps présent ; ensuite, parce qu'il était éminemment juste, lorsqu'il s'agissait d'une dépense comme celle des chemins de fer, de faire appel à des moyens extraordinaires, en un mot, de faire peser sur l'avenir ce qui devait profiter à l'avenir. Si des ressources extraordinaires doivent être employées, disait l'orateur, c'est précisément pour ces sortes de dépenses. Le caractère de l'emprunt, c'est de grever l'avenir pour favoriser le présent. Or toutes les entreprises qui ont pour objet de créer des moyens de production servent l'avenir. Il est de toute justice de leur affecter des moyens extraordinaires. Ce que je viens de dire est un principe élémentaire en finances. Les dépenses annuelles, et qui se reproduisent chaque année, sont payées par les recettes annuelles. Les dépenses qui doivent profiter à l'avenir sont supportées par les ressources extraordinaires. L'intérêt qu'avait l'avenir à la construction des chemins étant au-dessus de toute contestation, la question se trouvait ramenée à celle-ci : la France peut-elle emprunter, pour l'appliquer aux voies nouvelles, une somme qui, d'après les plans du ministère, devait être de 50 millions environ par année, pendant dix ou douze ans ? Peut-elle inscrire chaque année de 2 à 3 millions de rentes au grand-livre ? L'hésitation n'était pas possible,

dès qu'il s'agissait de dépenses portant avec elles leur paiement. Le projet disséminait-il d'ailleurs, autant qu'on l'avait prétendu, les forces du Trésor ? M. Duchâtel le niait. Il faisait remarquer que sur les quatre chemins pour lesquels le gouvernement avait primitivement demandé des crédits, trois formaient des sections de la ligne même proposée par l'amendement, à savoir : les chemins de Paris à la frontière de Belgique, de Dijon à Châlons et de Marseille au Rhône. Le chemin d'Orléans à Tours, tête des lignes de Nantes et de Bordeaux, était seul en dehors du tracé qui mettait en communication la mer du Nord avec la Méditerranée. Que pouvait-on objecter, au moment où le chemin de Paris à Orléans allait être terminé, contre un prolongement d'une exécution facile et peu coûteuse qui, dût-il s'arrêter à Tours, rendrait encore un immense service à la circulation générale. La commission avait, il est vrai, admis des crédits pour deux autres sections, l'une faisant partie de la ligne de Strasbourg, et l'autre de la ligne du Centre. Mais on ne pouvait nier l'importance des intérêts auxquels ces deux chemins avaient pour objet de satisfaire. Il ne fallait pas parler de fonds éparpillés sur d'inutiles tronçons ; cet argent, quoi qu'il dût arriver, ne serait pas perdu ; ces prétendus tronçons ne seraient pas inutiles, car ils étaient destinés à relier les uns aux autres de grands intérêts, et par là même à développer la richesse générale du pays.

Ainsi défendu, le réseau obtint 229 voix ; il n'y en eut que 152 pour la ligne unique. Le projet triompha et fut converti en loi. Quant au mode d'exécution proposé, il n'avait pas rencontré d'opposition. Un grand nombre de députés jugeaient cependant qu'il faisait la part trop grande à l'Etat, trop faible à l'industrie privée. M. Duvergier de Hauranne se fit l'interprète habile de cette pensée en proposant de dire, dans un paragraphe additionnel, « que les lignes pourraient être concédées en totalité ou en partie à l'industrie particulière, en vertu de lois spéciales et aux conditions qui seraient ultérieurement déterminées. » Ce paragraphe, en apparence inoffensif, marquait un doute sur la valeur et la durée de la loi, quant à ses principes ; il réservait, et en réalité promettait l'avenir aux partisans des Compagnies. La Chambre l'adopta, « faisant entendre de cette façon, dit M. Audignon, que son assentiment était acquis d'avance aux mesures qui agrandiraient le rôle des associations particulières. »

— Loi de 1842. Il convient de mettre sous les yeux du lecteur les principaux articles de cette loi qu'on a appelée la charte des chemins de fer.

Art. 1. Il sera établi un système de chemins de fer se dirigeant : 1° de Paris : — sur la frontière de Belgique par Lille et Valenciennes ; — sur l'Angleterre, par un point du littoral qui sera ultérieurement déterminé ; — sur la frontière d'Allemagne, par Nancy et Strasbourg ; — sur la Méditerranée par Lyon, Marseille et Cette ; — sur la frontière d'Espagne, par Tours, Poitiers, Angoulême, Bordeaux et Bayonne ; — sur l'Océan, par Tours et Nantes ; — sur le centre de la France, par Bourges, Nevers et Clermont ; — 2° de la Méditerranée ; — sur le Rhin, par Lyon, Dijon et Mulhouse.

Art. 2. L'exécution des grandes lignes de chemins de fer définies par l'article précédent aura lieu par le concours : 1° de l'Etat, 2° des départements traversés et des communes intéressées, 3° de l'industrie privée, dans les proportions et suivant les formes ci-après déterminées.

Art. 3. Les indemnités dues pour les terrains et bâtiments dont l'occupation sera nécessaire à l'établissement des chemins de fer et de leurs dépendances seront avancées par l'Etat, et remboursées à l'Etat jusqu'à concurrence des deux tiers par les départements et les communes.

Art. 4. Le tiers restant des indemnités de terrains et bâtiments, les terrassements, les ouvrages d'art et stations, seront payés sur les fonds de l'Etat.

Art. 5. La voie de fer, y compris la fourniture du sable, le matériel et les frais d'exploitation, les frais d'entretien et de réparation du chemin, de ses dépendances et de son matériel, resteront à la charge des Compagnies auxquelles l'exploitation du chemin sera donnée à bail. Ce bail réglera la durée et les conditions de l'exploitation ainsi que le tarif des droits à percevoir sur le parcours ; il sera passé provisoirement par le ministre des travaux publics, et définitivement approuvé par une loi.

Art. 6. A l'expiration du bail, la valeur de la voie de fer et du matériel sera remboursée, à dire d'experts, à la Compagnie par celle qui lui succédera, ou par l'Etat.

L'esprit de la loi de 1842 était de distinguer dans les chemins de fer ce qui devait rester au domaine public et ce qui devait appartenir à l'industrie privée ; c'était de faire concourir à l'exécution et à l'exploitation des voies nouvelles l'intérêt de l'Etat et l'intérêt des compagnies, et de régler ce concours de telle sorte que l'un de ces intérêts ne fût point, ne pût pas être sacrifié à l'autre. Mais cet esprit de la loi était menacé par le paragraphe additionnel qu'y avait introduit M. Duvergier de Hauranne, et qui, autorisant le gouvernement à charger

les Compagnies de l'indemnité des terrains, des terrassements et travaux d'art, aussi bien que de la pose des rails et du matériel, ouvrait la porte au dessaisissement de l'Etat et à l'aliénation du domaine public. En fait, le gouvernement ne tarda pas à s'écarter des règles tracées par la loi de 1842, et à adopter un autre mode d'intervention de l'Etat que celui qui avait été fixé. Dès 1853, mettant en application l'amendement de M. Duvergier de Hauranne, il livra à une Compagnie chargée de toute la dépense, avec une subvention à forfait de 32 millions donnée par l'Etat, le chemin de Marseille à Avignon, dernier anneau de la longue chaîne de Paris à Marseille. D'un autre côté, la difficulté d'opérer équitablement le partage de la dépense dont la loi grevait les localités fit bientôt renoncer au concours qu'elles devaient apporter. Une loi du 19 juillet 1845 abrogea expressément la disposition d'après laquelle les départements et les communes devaient rembourser les deux tiers du prix des terrains.

— *Projet de rachat des chemins de fer par l'Etat en 1848.* Le parti démocratique, sous le gouvernement de Juillet, s'était toujours montré en principe partisan du système de l'exécution par l'Etat. Il faut lire dans l'*Histoire de dix ans* les considérations dont les démocrates s'armaient, en 1848, contre le système des compagnies. Qu'il en parlait sérieusement de livrer tout le domaine de l'industrie à de simples particuliers, spéculateurs ou gens de finance! et l'on ne voyait pas ce qu'arriverait à l'Etat contre l'intérêt public des associations devenues plus puissantes de jour en jour, par leurs richesses, par leur crédit, par leurs accointances, par la position de leurs membres qu'on trouverait dans chaque poste important : et dans les bureaux du ministère, et dans le conseil d'Etat, et dans les Chambres, et dans les tribunaux, et à la cour, et dans la presse! On ne songeait pas au formidable réseau dont allait envelopper le pays cette tyrannie multiple, mobile, insaisissable, ayant pied partout : véritable Etat dans l'Etat! En Belgique, l'exécution des chemins de fer par le gouvernement avait été considérée comme le meilleur moyen de consolider la révolution de septembre et de défendre la nationalité belge contre la maison d'Orange; et l'on avait eu raison. C'était donc une féodalité nouvelle qu'on prétendait organiser. Qu'on y prit garde! car, cette fois, le joug ne serait pas de fer, il serait d'or, et pour le briser une seconde nuit du 4 août ne suffirait pas. Mais, en cas de danger, ne pourrait-on exproprier les Compagnies? Les exproprier! Oui, peut-être, mais au prix d'un bouleversement effroyable. Et si les Compagnies se trouvaient composées d'hommes d'Etat, quelle carrière ouverte à la trahison dans une circonstance critique? Les chemins de fer, aux mains de ceux que la révolution de 1789 abattit, eussent probablement rendu cette révolution impossible.

M. de Lamartine, nous l'avons vu, avait en 1838 porté ces raisonnements à la tribune. Le pouvoir issu de la révolution de Février devait naturellement s'en inspirer et réagir contre le système qui avait prévalu de 1843 à 1848. Le 17 mai 1848, M. Duclerc, ministre des finances de la République, vint, au nom de la commission du pouvoir exécutif, exposer à l'Assemblée nationale un plan de rachat des chemins de fer par l'Etat. L'exposé des motifs commençait par affirmer que toutes les institutions politiques, civiles, économiques et financières qui régissent un Etat doivent découler d'un principe commun, sous peine de préparer des luttes et des révolutions. Ainsi un gouvernement monarchique ne peut s'accommoder d'institutions républicaines, un gouvernement républicain d'institutions monarchiques. La révolution qui avait renversé la monarchie imposait donc la nécessité de rechercher ce qui, dans l'héritage du passé, était compatible ou incompatible avec le principe du nouveau gouvernement, ce qui devait être conservé, ce qui devait être détruit, ce qui pouvait être transformé. Or le système des Compagnies, en raison de son caractère aristocratique et monarchique, ne pouvait être maintenu dans une république démocratique : de là, nécessité du rachat des chemins de fer.

Le ministre se plaisait à découvrir et à montrer un lien de solidarité et un rapport de filiation entre la royauté bourgeoise de Juillet et l'institution des Compagnies. Il oubliait qu'en 1838 le système de l'exécution par l'Etat avait été soutenu par le gouvernement, combattu par l'opposition de toutes les nuances, y compris la nuance radicale; il oubliait le rapport d'Arago. • En Angleterre, disait-il, le système des Compagnies s'est établi sans résistance; il est sorti naturellement de la situation générale comme un fruit spontané du sol. En France, il n'a prévalu qu'après dix ans d'une lutte acharnée. La raison en est simple. Chez les Anglais, la question était purement économique et financière; chez nous, elle était surtout sociale et politique. Chez eux domine une aristocratie puissante, fortement assise et dont la suprématie n'est que faiblement contestée. Directement ou indirectement maîtresse de la richesse territoriale, de la richesse industrielle et du crédit, cette aristocratie crée partout des corporations et des privilèges qui, relevant d'elle-même, lui sont soumis et la corroborent. Les Compagnies finan-

cières sont des corporations privilégiées; elles avaient donc leur place marquée dans l'organisation sociale et politique de l'Angleterre. Mais il n'en pouvait pas être ainsi de la France. Par cela même qu'elle était profondément imprégnée de l'esprit aristocratique, l'institution des Compagnies financières devait nécessairement rencontrer, dans le pouvoir monarchique, un accueil bienveillant; dans l'opinion générale du pays, une opposition clairvoyante et délibérée. C'est ce que vous avez vu. Après des efforts inouïs et de toute sorte, la monarchie et les Compagnies ont triomphé ensemble des résistances du pays. Mais, trois ans plus tard, la monarchie tombait. Les Compagnies peuvent-elles lui survivre? Voilà la question que vous avez à décider.

Rien de plus facile à comprendre, selon M. Duclerc, que la solidarité de la monarchie constitutionnelle et des compagnies; elle ressort avec évidence de l'appui que les deux institutions avaient besoin de se demander l'une à l'autre. • L'ancienne monarchie avait une noblesse. L'empire voulut avoir la sienne. A son tour, la royauté constitutionnelle fut irrésistiblement entraînée à la reconstruction d'une nouvelle aristocratie. Au lendemain même de son origine, elle se prit à chercher, à réunir en faisceaux toutes les tendances aristocratiques éparses dans la société moderne. Il fallait une base. Où la prendre? On ne pouvait plus, comme autrefois, donner aux instruments de la suprématie royale les terres conquises ou confisquées. Les grandes charges, les pensions sans titres, les grands gouvernements, les dotations, avaient également disparu, et il n'était pas possible de les reconstituer ouvertement. Un moyen restait cependant : le droit de battre monnaie, la faculté de mettre en mouvement et de dominer toutes les forces du crédit public et du crédit privé. Par là, il devenait possible, facile même de concentrer sous la domination d'un petit nombre d'hommes puissants la direction de toutes les richesses mobilières disponibles dans le pays. • M. Duclerc expliquait ensuite comment la propriété mobilière, longtemps subordonnée à la propriété foncière, avait pu devenir l'instrument d'une domination aristocratique. • Ce n'est point par sa nature, disait-il, mais par sa tenue, c'est-à-dire par la manière dont elle est possédée, que la propriété est favorable ou défavorable à l'aristocratie ou à la démocratie. Un élément de richesse peut devenir d'autant plus dangereux qu'il se concentre avec plus de facilité et qu'il permet à ceux qui le dirigent de se tenir plus intimement unis. Et c'est là la propre de la richesse mobilière. L'ancien gouvernement le comprit bien vite. Il comprit qu'il était facile de réunir sous la main d'un petit nombre d'hommes, instruments de sa domination, toutes ces forces utilement éparses dans le pays. Il crut qu'en assurant leur fortune il assurait à jamais son pouvoir. De là l'institution des Compagnies financières; de là aussi, par conséquent, l'urgence pour la République de transformer cette institution, de la régler suivant les nécessités d'une organisation démocratique.

Après avoir montré le caractère monarchique et aristocratique des Compagnies, le ministre développait les raisons diverses, raisons de principes et raisons de fait, qui commandaient le rachat des chemins de fer par l'Etat. Venaient d'abord les raisons de principes. Il n'y avait pas de plus dangereuse aliénation que celle des grandes voies de circulation et de crédit. Abandonner le transport à des Compagnies privilégiées, c'était abandonner le pouvoir de régler la consommation et la production, de fixer la valeur et le prix de tous les objets. Les Compagnies avaient un personnel considérable, c'était une véritable armée qui campait au milieu de nous. Cette multitude de clients, soumise à une puissance indépendante de l'Etat, n'avait-elle rien d'alarmant pour la sécurité publique? Que si elle se montrait indépendante jusqu'à l'hostilité, jusqu'à la haine, c'était un perpétuel foyer de guerre sociale. Les tarifs de chemins de fer étaient de véritables tarifs de douanes. Ils affectaient de la même manière, au même degré, le commerce et l'industrie. Par ceux-ci comme par ceux-là, l'autorité qui les gouvernait pouvait, à son gré, développer ou détruire telle ou telle branche d'industrie ou de commerce. Il importait donc, il importait essentiellement que le droit d'élever ou d'abaisser les tarifs de chemins de fer, comme celui d'élever ou d'abaisser les tarifs de douane, demeurât entre les mains d'une autorité supérieure, nécessairement impartiale par position et par devoir. • Imaginez, disait M. Duclerc, les combinaisons légales les plus ingénieuses, les plus compliquées, les plus rigoureuses, vous n'empêcherez jamais une Compagnie de chemins de fer de peser, suivant son caprice ou son intérêt, sur telle ou telle branche d'industrie ou de commerce; vous ne l'empêcherez jamais, si cela lui plaît, de favoriser telle maison au détriment de telle autre. Or, dans certains cas, c'est le prix du transport qui fait la valeur de la marchandise. Quelques centimes de plus ou de moins, c'est pour le commerçant la ruine ou la fortune. Vous donnerez donc à une Compagnie industrielle le pouvoir de gouverner le développement général et jusqu'au développement individuel de la richesse! •

Si la nécessité du rachat était théoriquement incontestable, de graves raisons de fait en démontraient l'urgence : d'abord l'impuissance des Compagnies à accomplir leurs entreprises ;

ensuite la nécessité de donner aux travaux une impulsion nouvelle. La situation de toutes les Compagnies, presque sans exception, était extrêmement grave. Parmi celles qui étaient en exploitation, les plus puissantes, celles dont la prospérité semblait inébranlable, avaient suspendu leurs paiements. Pour ne pas s'acquiescer de ce qu'elles devaient au Trésor, d'autres en étaient réduites à invoquer l'extrême raison de la force majeure. Il n'en était pas une seule qui pût continuer ses travaux dans les conditions des cahiers des charges. • Si vous ne décrétiez pas le rachat, disait le ministre, il faudra nécessairement que vous prêtiez à ces Compagnies l'argent ou le crédit de l'Etat, ou bien que vous autorisiez, ici, une large diminution des travaux, là, leur absolue cessation. • Il ajoutait que les Compagnies inspiraient généralement de la répugnance; que cette répugnance s'était manifestée d'une manière funeste dans les premiers jours qui avaient suivi la révolution; que la justice du pays avait dû réprimer des actes coupables, mais sans pouvoir détruire l'hostilité des sentiments; que, dans l'intérieur même de leur service, les Compagnies rencontraient un mauvais vouloir opiniâtre; si bien que le pouvoir était obligé d'intervenir sans cesse dans ces incessantes querelles, et que, dans une circonstance pressante, il avait dû pousser la protection jusqu'au séquestre. Ainsi la gestion des Compagnies, mauvaise en principe, était devenue, en fait, impossible. Il y avait, par conséquent, nécessité impérieuse d'aviser, dans l'intérêt de l'Etat, dans l'intérêt des travailleurs, dans l'intérêt des nombreuses industries que les chemins de fer alimentaient, et enfin dans l'intérêt des actionnaires, lesquels se trouvaient placés dans cette alternative ou de verser l'argent qu'ils n'avaient pas, ou d'en courir la déchéance de leurs titres.

Mais ici se présentait une grave objection d'ordre juridique. L'Etat avait-il le droit de déposséder les Compagnies? Il y avait dans les cahiers des charges une clause qui stipulait, en faveur de l'Etat, le droit de racheter les concessions. Mais cette faculté de rachat était soumise à des conditions établies; ce droit ne pouvait être exercé qu'au bout d'un temps déterminé, • après l'expiration des quinze premières années, à dater du délai fixé pour l'achèvement des travaux. Or, pour aucune des lignes qu'il s'agissait de racheter, le terme de quinze ans n'était encore arrivé, de sorte que l'Etat ne pouvait encore, pour aucune d'elles, invoquer cette clause de rachat. Evidemment, disait-on, cette clause a eu pour effet et pour but de régler l'exercice du droit d'expropriation, de l'aliéner pour un certain laps de temps, de stipuler qu'il ne s'exercerait pas avant quinze ans, et de garantir aux Compagnies la jouissance, pendant quinze années, de l'œuvre qu'elles allaient accomplir. En traitant avec les Compagnies et en débattant avec elles les stipulations du rachat, l'Etat a pu valablement régler ainsi l'exercice du droit d'expropriation et s'interdire d'en user pendant un certain nombre d'années, afin de provoquer par cette garantie la réunion des capitaux et la formation des Compagnies dont il avait besoin pour l'exécution des chemins de fer. D'où cette conclusion que, jusqu'à l'expiration de ces quinze années, l'Etat n'avait pas le droit d'exproprier les Compagnies, et que, s'il le faisait avant ce temps, il manquerait à ses engagements et violerait la foi des contrats. A cette objection, M. Duclerc répondait que, pour reprendre possession des chemins de fer, l'Etat invoquait, non la clause de rachat stipulée, mais un droit supérieur aux conventions, un droit qui demeure inaliénable entre les mains de l'Etat, et dont l'Etat ne peut, en aucun cas et sous aucun prétexte, se dessaisir, le droit d'expropriation pour cause d'utilité publique moyennant indemnité; que, si le gouvernement précédent avait entendu abandonner pour quelque temps ce droit supérieur et absolument inaliénable d'expropriation, il avait en cela excédé les limites naturelles de sa faculté de contracter et fait un acte dont il n'y avait pas à tenir compte et qu'on devait considérer comme nul et non avenue.

L'idée du rachat des chemins de fer fut mal accueillie par le comité des finances, qui, après examen, conclut au rejet du projet ministériel. M. Bineau fut nommé rapporteur. Depuis le 15 mai, une forte réaction politique et économique s'était produite et allait s'accroissant de plus en plus contre l'esprit démocratique et socialiste de la révolution de Février : on s'en aperçoit en lisant le rapport de M. Bineau. Le rapporteur cependant commençait par reconnaître le droit de l'Etat; il accordait à M. Duclerc que la foi des contrats ne pouvait être opposée à son projet de décret, et faisait une distinction très-sensée entre le droit d'expropriation et la faculté de rachat stipulée dans les cahiers des charges. • Le droit d'expropriation, disait-il, est inaliénable; l'Etat en est et en doit être constamment armé; il ne peut ni l'aliéner ni en suspendre l'exercice, et toute stipulation par laquelle il y aurait temporairement renoncé serait sans valeur. Tel n'est pas d'ailleurs le sens de la clause de rachat, et, en la stipulant, l'Etat n'a pas entendu renoncer au droit d'expropriation. Pendant la première période de quinze années, l'Etat a le droit d'exproprier; à l'expiration de cette période, il aura un droit d'un exercice plus facile, celui de racheter. L'expropriation et le rachat sont deux opéra-

tions fort différentes. L'expropriation ne peut se faire que lorsqu'il y a utilité publique, lorsque cette utilité est dûment constatée, et moyennant une indemnité préalable. Le rachat pourra s'opérer sans enquête préalable, sans que l'utilité publique existe, lorsqu'il y aura seulement pour le Trésor un avantage, un intérêt, une convenance quelconque; et le prix auquel il s'opérera alors a été fixé d'avance. Le droit de rachat et le droit d'expropriation sont donc parfaitement distincts, et la création de l'un n'a nullement supprimé l'autre. Pour ces motifs, votre comité pense que, sans porter aucune atteinte à la foi et à l'inviolabilité des contrats, en respectant religieusement, comme nous le voulons tous, les engagements contractés, l'Etat pourrait cependant, si l'utilité publique l'exigeait, exproprier aujourd'hui les Compagnies concessionnaires des chemins de fer.

Si l'utilité publique l'exigeait! Mais l'utilité l'exigeait-elle? M. Bineau le niait. Il allait plus loin, soutenant que l'utilité publique défendait de suivre le ministre dans la voie où il voulait engager le pays. Les principaux motifs invoqués par le ministre étaient : l'impuissance des Compagnies à accomplir leurs entreprises, l'incompatibilité des compagnies financières avec le régime républicain, le danger de laisser entre leurs mains l'application des tarifs, enfin la nécessité de donner aux travaux une impulsion nouvelle. Le rapporteur s'efforçait de détruire successivement ces quatre raisons. Il montrait d'abord que la situation financière des diverses Compagnies n'était pas aussi désespérée qu'on l'avait peinte; que, sauf un petit nombre d'exceptions, deux ou trois peut-être, elles pouvaient, malgré de réelles difficultés, mener à bonne fin l'œuvre qui leur avait été confiée; que ces difficultés disparaîtraient certainement, si l'avenir leur était assuré et si elles n'étaient plus sous le coup d'une expropriation prochaine.

La reprise de possession des chemins de fer était-elle justifiée par l'incompatibilité des Compagnies avec le régime républicain? — M. Bineau répondait à cette allévation qu'un des moyens les plus efficaces qui pût être employé pour l'amélioration du sort des travailleurs, c'était le principe et la pratique de l'association; qu'on devait respecter dans les Compagnies une application de ce principe; qu'il fallait voir une œuvre vraiment démocratique, non une institution aristocratique, en un mode d'association qui réunit les plus petits capitaux pour les consacrer à une œuvre commune.

Mais les tarifs ne pouvaient-ils devenir une arme dangereuse entre les mains des Compagnies, et cette arme pouvait-elle leur être laissée? — Ici toute l'argumentation du rapporteur consistait à atténuer les dangers que présentaient les tarifs entre les mains des Compagnies. N'étaient-elles pas poussées par leur intérêt personnel à abaisser les prix au-dessous du maximum fixé dans les cahiers des charges? L'Etat était-il sans moyens d'action sur elles? N'avait-il pas les concessions d'embranchements et de prolongements? N'avait-il pas la menace de rachat, dès que la période de rachat serait arrivée? D'ailleurs, entre les mains de l'Etat, les tarifs auraient-ils tous les avantages qu'on en attendait et seraient-ils sans inconvénients? Comment l'Etat exploiterait-il? Serait-ce directement et par ses agents? Serait-ce par des fermiers? Si l'Etat livrait l'exploitation à des fermiers, il n'aurait pas la libre disposition des tarifs; s'il exploitait lui-même, il en aurait la libre disposition; mais cette entière liberté pourrait faire naître elle-même quelques inquiétudes. On pourrait craindre, par exemple, les abaissements exagérés qui, sans parler de l'intérêt du Trésor, viendraient changer brusquement les relations et la situation commerciales des diverses parties du territoire.

Le rachat des chemins de fer pouvait-il être considéré comme un moyen de donner une nouvelle impulsion au travail? — Non, répondait M. Bineau; chargé, d'après la loi de 1842, d'exécuter les travaux de terrassement et les ouvrages d'art sur la plupart des chemins en construction, l'Etat n'avait nul besoin de racheter ces chemins pour imprimer aux travaux toute l'activité qu'exigeaient les besoins du pays; il pouvait ouvrir des ateliers sur autant de points qu'il le voulait; il n'avait pour cela d'autres limites que les ressources et les facultés du Trésor. En reprenant aux Compagnies les concessions qui leur avaient été faites pour ces lignes, concessions qui n'entraînaient d'autre travail que celui de la voie et du matériel, l'Etat aurait, il est vrai, des commandes à faire aux forges et aux fabriques de machines; mais ces commandes, si elles n'étaient faites déjà par les Compagnies, le seraient aussi bien par elles, tandis que l'Etat ne pourrait les faire lui-même qu'en diminuant d'autant les sommes qu'autrement il pourrait appliquer aux travaux de terrassement et de maçonnerie.

Le rapporteur terminait en montrant que l'Etat du Trésor ne permettait pas de reprendre possession des chemins de fer. • D'après l'exposé des motifs, disait-il, l'Etat, en vertu des lois déjà votées, a 311 millions à dépenser pour la part que ces lois lui ont faite dans l'exécution des chemins de fer : voulez-vous à cette dépense, aujourd'hui que le Trésor est surchargé, ajouter celle de 623 millions que ces mêmes lois ont mise à la charge des Compagnies, et qui, comme la première, s'accroît

de toute la différence qui existe toujours entre les prévisions des projets et les réalités de l'exécution? Nous osons espérer que vous ne le voudrez pas, et nous vous demandons de ne pas le faire.

Le plan d'expropriation des Compagnies de chemins de fer supposait un pouvoir fort, maître de l'avenir; il fut emporté par le torrent des événements et ne subit même pas l'épreuve de la discussion. On s'est plu à répéter, on répète encore que ce plan violait des conventions sacrées, était essentiellement contraire à la justice. L'expédition de l'expropriation forcée, avant le terme stipulé dans les cahiers des charges, dit M. Audiganne, était impossible à justifier. Que signifie une concession du genre des concessions de chemins de fer, accordée pour une certaine période, avec réserve de la faculté de rachat au bout d'un certain délai, si elle n'est pas exclusive du droit d'expropriation pendant ce dernier terme? Autrement la durée n'est plus qu'un vain mot. Autant vaudrait dire que le temps de la concession est abandonné au bon plaisir de l'Etat. La distinction si lumineuse faite par M. Bineau, dans son rapport, entre le droit naturel d'expropriation pour cause d'utilité publique, et le droit écrit, contractuel de rachat, réduit à sa juste valeur cette accusation d'injustice et d'improbité que le projet de la commission exécutive pouvait sans doute attendre des passions réactionnaires et des intérêts menacés, mais qu'on s'étonne de retrouver en 1862 sous la plume refroidie d'un économiste aussi distingué que M. Audiganne. Pourquoi la propriété temporaire, la propriété concessionnelle ne serait-elle pas soumise au droit d'expropriation comme la propriété perpétuelle? Si le droit permanent d'expropriation fait de la durée des concessions un vain mot, ne peut-on pas lui reprocher au même titre de rendre illusoire la perpétuité de la propriété ordinaire? N'est-il pas évident que le droit d'expropriation, impliquant indemnité, laisse absolument intacts tous les éléments de la valeur de la propriété à laquelle il s'applique, et qu'en ce qui concerne la propriété concessionnelle le temps de la concession reste un élément important de cette valeur? Que l'on critique le projet de rachat des chemins de fer par l'Etat, au point de vue politique, au point de vue économique, au point de vue financier, soit; il soulevait certainement des objections sérieuses; mais qu'on ne parle plus de spoliation.

— II. THÉORIE RATIONNELLE DE L'EXÉCUTION ET DE L'EXPLOITATION DES CHEMINS DE FER. Nous avons exposé les discussions parlementaires soulevées par la question de l'exécution et de l'exploitation des chemins de fer. Il nous reste à examiner cette question en nous plaçant sur le terrain de la théorie, de la science pure. On remarquera d'abord qu'elle a divisé les économistes. Blanqui, dans son *Cours d'économie industrielle*, se prononce nettement pour le système de l'exécution et de l'exploitation par l'Etat. Le système de concession, dit-il, entraîne la création de privilèges, qui donnent naissance à de grandes fortunes, lesquelles profitent seules des avantages que présentent les nouvelles routes. La première condition de succès pour une société concessionnaire est dans la durée de l'exploitation et dans la stabilité des tarifs qui permettent de prévoir à l'avance le chiffre des revenus; il ne serait donc pas possible de trouver des sociétés qui consentissent à laisser insérer dans l'acte de concession une clause emportant la faculté pour l'administration de modifier les péages, toutes les fois que l'intérêt public l'exigerait. Cette difficulté disparaît du moment où l'Etat fait exécuter lui-même les routes de fer, car il peut alors abaisser constamment les tarifs, et arriver même à ne demander que les frais d'entretien et de transport, en abandonnant les intérêts et l'amortissement de ses avances, comme il le fait pour les routes ordinaires, ce dont personne ne songe à le blâmer, et ce qu'il serait impossible de demander à une Compagnie. Et qu'on n'invoque pas, contre le bon marché des transports qui résulterait d'un tel système, l'intérêt des finances de l'Etat. Si le Trésor n'est pas indemnisé de ses avances par des péages spéciaux, il le sera par les mille voies indirectes de l'impôt, d'autant plus productives qu'il y a plus de richesse dans le pays. Tous ces terrains améliorés ou mis en valeur par les routes nouvelles, tous les produits aujourd'hui vendus qu'elles transportent avec célérité et économie, pour les mettre à la disposition des consommateurs, sont autant de richesses nouvelles qui devront payer leur dîme au Trésor. On n'a pas demandé au gouvernement ce que lui avaient rapporté les millions qu'il a dépensés pour établir dans l'ouest 300 lieues de routes stratégiques, qui ont en quelque sorte ajouté une nouvelle province à la France; on n'a pas reproché à la ville de Paris d'acheter des maisons pour percer des rues, élargir les quais; pourquoi donc l'Etat ne ferait-il pas pour les chemins de fer, ces routes d'une civilisation avancée, ce qu'il a fait pour les routes ordinaires? Mais, dit-on, l'administration a un nombreux personnel, des formes souvent trop lentes, et ne peut établir ses travaux avec autant d'économie qu'une société particulière. — Et qu'importe que l'Etat demande à chaque contribuable quelques francs de plus pour les dépenses de premier établissement, si à ce prix il peut faire jouir tout le monde, les pauvres aussi bien que les riches, de ce nouveau

mode de transport, qui est à la fois un instrument de travail et une source de jouissance. Les chemins de fer, qui sont à l'industrie et au commerce en général ce que les machines sont à l'industrie privée, doivent causer des perturbations, déplacer des existences, supprimer des revenus, en un mot, causer une révolution sociale momentanée, il est vrai, et au grand avantage de la communauté, mais qui ne sera pas moins pénible pour ceux qu'elle froissera. Combien d'aubergistes, de voituriers, de valets d'écurie, de charçons, ne se trouveront pas privés tout à coup de leur industrie et des revenus ou salaires qu'ils en tiraient? Si cette révolution est inévitable, tâchons du moins qu'elle offre des dédommements presque immédiats aux maux qu'elle doit causer. Si les chemins de fer doivent, ainsi qu'il est facile de le supposer, occasionner la chute de la plus grande partie des entreprises de voitures transportant des voyageurs, et plus tard celles des voitures destinées aux marchandises, il faut au moins que la modicité des prix du tarif permette à tous ceux qui allaient dans les petites voitures de monter dans les wagons, afin que, comme cela est arrivé en Angleterre, ils ne soient pas obligés d'aller à pied. Les chemins de fer concédés à des Compagnies seraient des chemins de grands seigneurs dont les grandes et moyennes fortunes pourraient seules se servir; exécutés par l'Etat avec l'argent de tous, ils doivent être faits au profit de tous et devenir les omnibus du peuple.

M. Dupuit estime que le système de l'exploitation par l'Etat présente plus d'avantages sans avoir plus d'inconvénients que le système des Compagnies. L'Etat, dit-il, est si souvent obligé de contrôler, de surveiller l'exploitation des chemins de fer, que quelques personnes ont pensé qu'autant vaudrait qu'il en fût lui-même chargé, comme cela a lieu en Belgique. Il faut remarquer, en effet, que les considérations sur lesquelles les économistes s'appuient pour refuser à l'Etat l'exploitation de la plupart des industries sont ici sans application. Il est incontestable, en effet, que lorsque le producteur travaille à la tâche, c'est-à-dire lorsqu'il reçoit un salaire en rapport avec la qualité et la quantité de son produit, il travaille le mieux et le plus possible, tandis que lorsqu'il travaille à la journée, comme le fonctionnaire, c'est-à-dire au moyen d'un salaire fixe, il travaille le moins possible. L'Etat qui se ferait tailleur, cordonnier, menuisier, etc., produirait donc avec beaucoup plus de frais que l'industrie privée. Mais lorsqu'il s'agit d'une industrie dont presque tous les agents sont à salaires fixes et ne sont pas plus intéressés au bien de la Compagnie que les fonctionnaires publics ne le sont au bien de l'Etat, lorsque cette industrie est administrée par des conseils nombreux, elle a évidemment tous les inconvénients de l'Etat. Peut-être n'en a-t-elle pas tous les avantages. L'opinion publique, la presse exerce sur les agents de l'Etat un certain contrôle auquel échappent les agents des Compagnies, que l'on considère comme des industriels privés, et à l'égard desquels la critique semblerait prendre un caractère difamatoire. L'organisation de l'Etat, fruit de longues études et d'une longue expérience, sans être parfaite, il s'en faut, est cependant supérieure à celle des grandes compagnies industrielles. M. Dupuit reconnaît cependant qu'il est un point sur lequel les Compagnies présentent un avantage; c'est en ce qui concerne la construction et la direction première du chemin. Lorsque la question de faire ou de ne pas faire un chemin, dit-il, ou d'en déterminer le tracé s'agit dans les conseils de l'Etat, beaucoup d'influences étrangères à l'utilité du chemin peuvent amener une décision mauvaise et contraire à l'intérêt public. Il est évident qu'une Compagnie cherchera par-dessus tout les voyageurs et les marchandises. Sans doute elle pourra se tromper; mais au moins elle n'a aucun intérêt à le faire, et il est probable que, dans la plupart des cas, elle ne le fera pas. Ici son intérêt est conforme à l'intérêt public. C'est là une grande considération, car les dépenses faites pour la construction d'un chemin de fer inutile sont une perte pour la société.

M. Baudrillard met en parallèle les raisons qu'invoquent les deux systèmes et paraît donner la préférence aux Compagnies, sans cependant condamner d'une manière absolue l'exécution et l'exploitation par l'Etat. On a beaucoup agité, dit-il, surtout au sujet des chemins de fer, la question de savoir si les voies de communication devaient être construites et exploitées par l'Etat ou par des Compagnies, et les différents pays de l'Europe ont suivi divers errements... Les partisans du système qui attribue à l'Etat ce genre de production se fondent principalement sur le caractère d'intérêt collectif qu'il présente, et sur ce que ces lignes forment un monopole inévitable. Monopole pour monopole, celui de l'Etat leur paraît présenter plus de garanties pour le public, tant pour la régularité et la sécurité du service que pour le bon marché. Les défenseurs du système d'exploitation par les Compagnies font valoir d'autres raisons et d'abord nient la validité de celles de leurs adversaires. Les chemins de fer constituent-ils, par exemple, un monopole aussi nécessairement qu'on le prétend? Sans doute on ne construirait guère deux ou trois routes parallèles d'un point à un autre se faisant concurrence; mais la concurrence des voies de communi-

tion, notamment des voies perfectionnées, chemins de fer, canaux, etc., s'exerce dans un rayon considérable. Soit le chemin de fer du Havre à Strasbourg, par exemple, surelevant ses prix de transport, le transit des voyageurs et des marchandises vers le centre de l'Europe ne se déplacera-t-il pas en faveur d'Anvers ou d'Amsterdam? Pour les points intermédiaires, il y a la concurrence des canaux, des rivières, des tronçons à peu près parallèles ou des routes ordinaires, concurrence qui devient plus active en présence d'une tentative de monopole. Faire construire et exploiter les voies de communication par l'Etat, c'est faire payer à tous par l'impôt des services dont tous profitent peut-être à quelque degré, mais fort inégalement. Enfin pourra-t-on attendre de l'Etat cet esprit de perfectionnement qu'inspire seul l'intérêt privé, et de purs fonctionnaires le même zèle que d'agents placés sous la surveillance des Compagnies? Toutes ces raisons font pencher la balance en faveur de l'exploitation par les Compagnies, bien qu'en matière de voies de communication, et surtout de grandes lignes, le monopole gouvernemental soit loin de présenter d'aussi grands avantages que relativement aux diverses autres industries.

M. Joseph Garnier reconnaît qu'entre les mains des Compagnies concessionnaires les voies ferrées présentent incontestablement le caractère de monopole, surtout avec le système de fusion entre les diverses entreprises d'une même région; que, par suite, dans ce genre de production, l'avantage de l'industrie privée est moins tranché et plus douteux que dans les autres; que le mode d'exploitation des grandes Compagnies rappelle, à bien des égards, les inconvénients du monopole gouvernemental. Cependant il estime que l'expérience a prononcé contre le système de l'exploitation par l'Etat, et se plaît à faire remarquer que ce système offre moins de garanties aux particuliers, ceux-ci pouvant traduire les Compagnies devant les tribunaux et se trouvant désarmés en face des agents de l'Etat.

M. Poujard'hieu se prononce avec plus de force pour le système des Compagnies. Est-il de l'essence du gouvernement de se trouver mêlé à chaque instant aux affaires actives du pays, au mouvement des intérêts privés? L'exploitation, la construction des chemins de fer, réclament le concours d'un personnel accoutumé ou préparé aux expédients de la pratique des transactions industrielles, financières, commerciales et contentieuses, et ce personnel ne paraît réunir aucune des conditions ni réclamer aucune des aptitudes qui seraient utiles à sa métamorphose en un personnel de fonctionnaires. C'est surtout au point de vue des progrès à accomplir que M. Poujard'hieu considère l'exploitation par l'Etat comme funeste. L'administration gouvernementale, dit-il, est essentiellement conservatrice, c'est son devoir et sa mission; elle ne peut pas être militante, elle ne peut accepter le progrès qu'après de longues épreuves; elle n'a pas d'initiative, parce que l'individualité des personnes n'y ressort pas. Elle est la tradition, la conservation du progrès expérimenté et accepté. Elle régit ce qui est, elle n'a pas à prévoir ce qui peut être, car l'émulation de l'intérêt privé ne doit pas exister dans son sein. Ce n'est pas tout : suivant M. Poujard'hieu, l'Etat, devenu propriétaire des chemins de fer, serait naturellement entraîné à suivre et à étendre le système qu'ont inauguré les Compagnies elles-mêmes, lequel consiste à établir de vastes ateliers pour fabriquer les engins qui leur sont nécessaires. On verrait bientôt apparaître l'absorption par l'Etat de toutes les industries qui tiennent aux chemins de fer : fabrication de locomotives, de wagons, de matériel de toute sorte, y compris les rails. Sur cette pente on arriverait vite à l'expropriation des usines métallurgiques. Déjà maître de la fabrication des armes, de l'architecture navale, de l'exploitation des forêts, du transport des dépêches privées, l'Etat, en se substituant à toutes les industries qui puisent leur activité dans les chemins de fer, compléterait un vaste et redoutable système d'accaparement et de monopole. Enfin l'Etat pourrait difficilement exercer les droits d'un agent ordinaire d'exploitation et se soustraire aux exigences qui méconnaîtraient cette fonction économique; si, suivant les errements des Compagnies, il changeait ou modifiait à certains moments les bases des tarifs, le relèvement de ces tarifs deviendrait aussi difficile que le rétablissement d'un impôt.

Cette absorption par l'Etat de toutes les industries qui tiennent aux chemins de fer, si effrayante aux yeux de M. Poujard'hieu, est précisément ce que demande le socialisme autoritaire; ce n'est même qu'une partie de ce qu'il demande : l'Etat maître et directeur de toute l'industrie du pays, tel est l'idéal qu'il poursuit. L'Etat, dit M. Louis Blanc, doit réaliser la liberté véritable en donnant à l'individu non-seulement le droit, mais le pouvoir de développer ses facultés; il ne peut donner à l'individu le pouvoir de développer ses facultés qu'en lui fournissant des instruments de travail; il ne peut lui fournir des instruments de travail qu'en mettant la main sur l'industrie. Comment mettra-t-il la main sur l'industrie? En créant et commandant à ses frais des ateliers sociaux destinés à remplacer graduellement les ateliers individuels. Écoutez l'auteur de l'Organisation du travail : « Jusqu'ici tous les pouvoirs se sont appelés

la résistance; désormais tout pouvoir devra s'appeler le mouvement, ou n'être pas; car le monde est invinciblement poussé dans des routes nouvelles; aveugle qui l'ignore; insensé qui le nie. C'est pourquoi la logique même de l'histoire commande la création d'un ministère du progrès ayant pour mission spéciale de mettre la révolution en mouvement et d'ouvrir la voie qui mène aux horizons lumineux. Supposons que ce ministère soit créé, et qu'on lui constitue un budget : — en remplaçant la Banque de France par une banque nationale et en mettant les bénéfices qui aujourd'hui ne font que grossir la fortune de quelques opulents actionnaires au service du prolétariat à affranchir; — en faisant rentrer dans le domaine de l'Etat et les chemins de fer et les mines; — en centralisant les assurances; — en ouvrant des bazars et entrepôts au nom de l'Etat; — en appelant, pour tout dire, à l'œuvre de la révolution, les puissances réunies du crédit, de l'industrie et du commerce... on se trouverait avoir en quelque sorte sacré et armé la révolution. Et voici alors ce qu'il y aurait à faire. Le budget du travail, formé comme il vient d'être dit, serait affecté, en ce qui concerne le travail des villes, à l'établissement d'ateliers sociaux dans les branches les plus importantes de l'industrie. Cette opération exigeant une mise de fonds considérable, le nombre des ateliers sociaux originaux serait rigoureusement circonscrit; mais, en vertu de leur organisation, ils seraient doués d'une force d'expansion immense... L'Etat se servirait de l'arme de la concurrence, non pas pour renverser violemment l'industrie particulière, mais pour l'amener insensiblement à composition. Bientôt, en effet, dans toute sphère d'industrie où un atelier social aurait été établi, on verrait accourir vers cet atelier, à cause des avantages qu'il présenterait aux sociétaires. Au bout d'un certain temps, on verrait se produire, sans usurpation, sans injustice, sans désastres irréparables, et au profit du principe de l'association, le phénomène qui, aujourd'hui, se produit si déplorablement, et à force de tyrannie, au profit de l'égoïsme individuel. Un industriel très-riche aujourd'hui peut, en frappant un grand coup sur ses rivaux, les laisser morts sur la place et monopoliser toute une branche d'industrie. Dans notre système, l'Etat se rendrait maître de l'industrie peu à peu, et, au lieu du monopole, nous aurions, pour résultat du succès, la défaite de la concurrence, l'association. On voit que, pour les socialistes autoritaires, le retour au domaine de l'Etat des chemins de fer, ainsi que des mines, des assurances et de la banque, n'est que la préface et le moyen d'un vaste système d'organisation de l'industrie par l'autorité publique; d'après cette école, il ne doit plus y avoir dans la société que des services publics et des fonctionnaires; le domaine public doit s'étendre à tout; l'industrie privée doit disparaître progressivement.

Plus d'industrie privée, dit le socialisme autoritaire et fraternel. Plus de services publics, plus de domaine public, répond le libéralisme économique, poussé intérieurement jusqu'à l'utopie par M. de Molinari. M. de Molinari nie que les chemins de fer forment un monopole naturel, et que l'intervention de l'Etat soit nécessaire pour empêcher le prix courant des transports de devenir un prix de monopole. Il veut que les chemins de fer forment une propriété perpétuelle et une industrie absolument libre, comme les propriétés et les industries ordinaires. Et qu'on ne vienne pas, pour justifier l'ingérence de l'Etat dans l'industrie des chemins de fer, parler des routes et des canaux, lesquels sont laissés en France au domaine public, et par suite construits et entretenus par l'Etat. Routes et canaux doivent, selon M. de Molinari, être appropriés, comme les chemins de fer. Il invoque l'exemple de l'Angleterre. Les voies de communication, dit-il, sont bien plus nombreuses dans ce pays qu'en France. Sait-on à quoi cela tient? Tout simplement à ce que le gouvernement a laissé les particuliers construire des routes sans se mêler d'en construire lui-même. — Mais les péages? dit-on. — Eh! croyez-vous donc qu'en France les routes se construisent et s'entretiennent pour rien? Croyez-vous que le public n'en paye pas la construction et l'entretien comme en Angleterre? Seulement voici la différence. En Angleterre, les frais de construction et d'entretien des routes sont couverts par ceux qui s'en servent; en France, ils sont couverts par tous les contribuables, y compris les chevreiers des Pyrénées et les paysans des Landes qui ne foulent pas deux fois par an le sol d'une route nationale. En Angleterre, c'est le consommateur de transports qui paye directement les routes sous forme de péages; en France, c'est la communauté qui les paye indirectement sous forme d'impôts le plus souvent abusifs et vexatoires. Lequel est préférable? Pas plus que les routes, les canaux ne doivent rester dans le domaine public. Dans quels pays les canaux sont-ils le plus nombreux, le mieux construits et le mieux entretenus? Est-ce dans les pays où ils se trouvent entre les mains de l'Etat? Non! c'est en Angleterre et aux Etats-Unis, où ils ont été construits et où ils sont exploités par des sociétés particulières. Tirant toutes les conséquences de son principe de la propriété pure, M. de Molinari va jusqu'à refuser à l'Etat le droit d'expropriation pour cause d'utilité publique moyennant indemnité. On prétend, dit-il, que ce droit renferme

une reconnaissance implicite de la propriété; oui, comme le viol renferme une reconnaissance implicite de la virginité. — Et l'indemnité? — Croyez-vous qu'aucune indemnité puisse dédommager d'un viol? Or, si je ne veux pas vous céder ma propriété et qu'usant de votre supériorité de force vous me la ravissiez, n'est-ce pas un viol que vous commettriez? L'indemnité n'effacera point cette atteinte portée à mon droit? — Mais l'intérêt public peut exiger le sacrifice de certains intérêts privés. — Qui tient ce langage dénonce l'antagonisme de l'intérêt public et des intérêts privés? or si cet antagonisme existe, le socialisme est justifié.

Nous ne nous arrêterons pas ici à discuter et à réfuter longuement ces théories extrêmes, — celle des socialistes autoritaires, et celle des partisans de la *propriété pure*. La première suppose un antagonisme absolu, essentiel, permanent, entre l'intérêt public et les intérêts particuliers; la seconde, une harmonie essentielle, constante, des intérêts privés entre eux et avec l'intérêt public : deux idées que l'étude de la nature humaine ne permet pas d'accueillir. Il y a deux conceptions différentes de l'intérêt général : la conception économique, qui en fait un résultat, une production du concours naturel et spontané des intérêts particuliers; la conception morale et juridique, qui en fait une limite, une condition, une loi des intérêts, un principe souverain qui s'affirme et s'impose aux activités, le principe même de la sociabilité. Le socialisme autoritaire et fraternelle supprime la première conception; le système de la propriété pure méconnaît la seconde. Entre l'intérêt général et l'intérêt particulier, l'harmonie ne peut s'établir, dit M. Louis Blanc, que par l'intervention du devoir et du droit, par la subordination obligatoire, forcée, du second au premier. L'intérêt général et l'intérêt particulier, dit M. de Molinari, sont naturellement, essentiellement, fatalement harmoniques; nul besoin que la force publique s'interpose, au nom du devoir et du droit, entre l'un et l'autre. Aux yeux de M. Louis Blanc, comme à ceux de M. de Molinari, il n'y a dans la science sociale qu'un seul fait-principe, dont tout doit dériver; pour l'un, ce fait-principe est la *propriété*, l'échange; pour l'autre, c'est l'Etat, la communauté. Double erreur : les deux faits sont irréductibles; l'utopie seule fait des efforts, de vains efforts, pour les ramener à l'unité. Ceux qui veulent absorber la propriété dans l'Etat, supprimer l'échange, la concurrence, la loi d'offre et de demande, en appeler à l'autorité et à la fraternité pour la production et la distribution des richesses, ne voient pas que l'intérêt personnel n'a pas nécessairement un essor subversif, qu'il peut être un élément de sociabilité, un moteur puissant et fécond du progrès social. Ceux qui veulent faire rentrer l'existence de l'Etat dans la loi du libre échange des services, dans le fait de la propriété, ne voient pas que, pour être naturellement harmoniques, pour converger spontanément vers le bien commun, les intérêts doivent se soumettre dans leur mouvement et leur action à la loi de justice, loi sanctionnée par les forces réunies des membres de la société, par la communauté, par l'Etat; que c'est de la communauté, par l'Etat, que la propriété et l'échange tirent leur authenticité, leur forme, leur détermination juridique; que l'Etat est propriétaire avec nous de nos capitaux et de nos revenus, des instruments et des fruits de notre travail, que ce droit supérieur de l'Etat s'affirme et se réalise par l'impôt, par l'expropriation moyennant indemnité, par la constitution d'un domaine public dont font naturellement partie les voies de communication, les inventions et découvertes, etc.; que l'appropriation absolue de toutes les voies de communication subordonne l'exercice du droit naturel d'aller et de venir, — d'aller offrir son travail, — à l'intérêt des détenteurs de ces propriétés.

Il faut remarquer d'ailleurs que les économistes partisans du système des Compagnies sont en général assez éloignés des idées extrêmes de M. de Molinari. Loin de prétendre que les Compagnies doivent avoir la propriété absolue des chemins de fer, M. Audiganne défend le système de l'exploitation par l'industrie privée en montrant les avantages et les garanties qui assure le partage des attributions entre les Compagnies qui exploitent et l'administration qui surveille, contrôle, et au besoin redresse. « En face des difficultés nombreuses et complexes qu'offre l'exploitation, dit-il, la combinaison actuelle nous semble fournir infiniment plus de garanties que celle qui remettrait tout entre les mains de l'administration. Ne voit-on pas en effet que les Compagnies sont sans cesse surveillées, contrôlées, au besoin redressées par l'autorité? Supposez celle-ci agissant seule, tout contrôle efficace disparaît aussitôt... L'administration a sa sphère propre où viennent aboutir, où viennent se toucher en quelque sorte, pour se concilier, les intérêts particuliers. Elle y rend des services journaliers inappréciables. Si elle en sort pour se livrer à des actes qui par leur nature constituent, sur une grande échelle, un véritable trafic commercial, elle s'expose à d'incessants conflits, à des chocs perpétuels propres à diminuer sa considération dans l'opinion publique. Son rôle naturel est assez élevé, assez fécond pour qu'elle n'en réclame pas d'autre. Quant aux réformes, aux perfectionnements que le

cours des choses rend journellement nécessaires, il est clair que le stimulant manquera bien plus avec le système de l'exploitation par l'Etat. Dira-t-on que le gouvernement éprouverait l'influence de l'opinion publique? D'accord; mais l'opinion publique exerce aussi son influence sur les Compagnies, qui de plus sont soumises à la surveillance effective de l'autorité. L'administration peut, avec le régime actuel, suivant les circonstances, ménager ou exiger des modifications, des améliorations, qu'en présence des lois qui la régissent, des conditions imposées à ses mouvements, elle ne se serait peut-être pas préoccupée de réaliser elle-même. »

La théorie rationnelle de l'exécution et de l'exploitation des chemins de fer doit, selon nous, prendre pour point de départ la proposition suivante : les chemins de fer sont des établissements d'utilité publique et d'exploitation privée; en d'autres termes, il faut mettre la voie dans le domaine public, comme on y met toutes autres routes, et il faut attribuer le voiturage à l'industrie privée, comme sur toute autre route. D'où cette conséquence que, dans les chemins de fer, il y a deux éléments, un élément communiste et un élément individualiste, et que, par conséquent, il doit y avoir deux dépenses d'origine différente : une dépense d'Etat, payée, comme toutes les dépenses de l'Etat, par le moyen de l'impôt; une dépense privée, payée, comme toutes les dépenses privées, par la voie de l'échange; que l'intérêt et l'amortissement du capital représentant le domaine public ne doivent pas être comptés dans le prix du transport. « Il faut, disait Blanqui en 1839, dans une leçon de son cours d'économie industrielle, il faut que les chemins de fer soient ouverts à tout le monde. Il faut que le gouvernement se borne à percevoir les frais de voitures et de wagons, et qu'il ne réclame point les frais de construction; absolument comme dans les routes ordinaires, pour lesquelles il ne fournit point, avec raison, les landaus et les berlines, mais pour lesquelles non plus il ne réclame pas à chaque voyageur un péage pour les frais d'établissement. » Blanqui avait très-bien su distinguer le péage et le transport; il avait très-bien vu ce qui, dans l'usage des chemins de fer, devait tomber sous la loi de l'échange. Seulement il aurait dû comprendre que c'était à l'industrie privée plutôt qu'à l'Etat qu'il appartenait de faire et de percevoir les frais de voitures et de wagons.

Cette théorie dualiste de l'exécution et de l'exploitation des chemins de fer, qui nous paraît la seule rationnelle, a été développée, avec une remarquable puissance de logique, par Proudhon, dans un ouvrage intitulé : *Des réformes à opérer dans l'exploitation des chemins de fer*. Le célèbre écrivain commence par nous montrer la France longtemps incertaine sur le système économique à adopter en matière de chemins de fer, parce que la conscience publique sentait instinctivement qu'il y avait là une grave question à résoudre, la question de l'accord entre l'utilité publique et l'exploitation privée. La France, *pays formaliste et justicier*, voulait, avant d'agir, avoir trouvé la conciliation rationnelle des deux termes antinomiques; elle aimait mieux, semble-t-il, ajourner la création des chemins de fer que de se mettre à l'œuvre d'après un système juridiquement douteux. Le double caractère des chemins de fer explique les lenteurs, les hésitations, les longues discussions parlementaires sans résultat. La loi de 1842, rendue après d'orageux débats, a, selon Proudhon, le grand mérite d'avoir reconnu et consacré ce double caractère en chargeant l'Etat de la construction de la voie, les Compagnies de la pose des rails, de l'approvisionnement du matériel et du service du transport. Mais laissons l'éminent penseur expliquer lui-même, comme il l'entend, l'esprit de la loi de 1842 :

« On demandera sans doute, dit-il, ce que nous découvrons de si profond dans cette loi : — si l'Etat, qui fait les terrassements et ouvrages d'art, ne peut pas poser aussi la voie; si, posant la voie, il ne peut pas construire encore le matériel; si, après avoir exécuté tant de choses, il ne pourrait pas se charger encore de l'exploitation, comme cela a lieu en Belgique; — et, réciproquement, si les Compagnies, appelées à fournir le matériel pour les rails et à faire le service, ne pourraient pas encore prendre à leur compte les terrassements, ouvrages d'art, ainsi que l'indemnité des propriétaires, comme il arrive depuis le 2 décembre. N'est-il pas vrai que c'est là ce qui fait que tout le monde a également raison ou également tort, parce que tout le monde est également logique, et qui pousse l'opinion dans une foule de systèmes? Pour sortir de ce cercle et comprendre la haute portée de la loi de 1842, il faut pénétrer au delà de la lettre, chercher l'esprit, lire, comme on dit, entre les lignes. Comment, en premier lieu, l'utilité publique des chemins de fer s'est-elle posée au point qu'en 1842 l'opinion, d'abord incertaine, était devenue unanime, et qu'on ne disputait plus que sur la nature et le degré d'intervention de l'Etat?... L'utilité des chemins de fer s'est posée, est devenue manifeste, par le fait même de leur extension. Si plus tard, entre Saint-Etienne et Lyon, la voie ferrée, ajoutant au transport des houilles celui des marchandises et des voyageurs, pouvait laisser encore quelque doute, après les concessions de Rouen, Orleans, Strasbourg,

Bâle, Saint-Germain, Versailles, etc., toute incertitude a dû disparaître, et les chemins de fer, construits ou non par l'Etat, être déclarés partie de la grande voie.

« Les dispositions de la loi de 1842, en ce qui touche l'intervention de l'industrie privée dans les chemins de fer, furent inspirées par un progrès, par un mouvement d'idées analogue. Cette loi suppose deux choses : — la première, que le travail, l'échange et les transactions qui en résultent sont de nature essentiellement libre, privée, non gouvernementale; — la seconde, que les chemins de fer exigent, soit pour leur construction et leur entretien, soit pour leur exploitation, une quantité de travail et une série d'opérations incompatibles avec les attributions de l'Etat, et dont il ne pourrait se charger sans que la constitution politique et sociale fût radicalement altérée et rendue impossible. La première de ces propositions est un aphorisme d'économie politique, sur lequel nous croyons inutile d'insister. Il suffit d'entendre les termes pour l'admettre, le contraire impliquant contradiction. Quant à la seconde proposition, comme elle se réduit à un fait d'accroissement semblable à celui qui a mis en évidence l'utilité publique des chemins de fer, on n'a besoin, pour s'en convaincre, que de jeter les yeux sur les comptes rendus des Compagnies, de visiter les bureaux, les ateliers, les gares, où cet accroissement éclate aux yeux. Est-il vrai que les chemins de fer, qui dans le principe ne transportaient que des charbons, pour le compte seulement de quelques exploitants houillers, et point de marchandises, point de voyageurs, absorbent aujourd'hui le quart des transports sur toute la surface du pays? Est-il vrai qu'ils tendent à s'en approprier la presque totalité? Est-il vrai, par conséquent, qu'au point de vue du voiturage ils représentent la presque totalité du travail national, qu'ils effectuent ou qu'ils commandent? Donc, à moins de supposer que l'Etat doive être plus grand que la nation, la partie plus grande que le tout, le travail des chemins de fer ne peut appartenir à l'Etat. Il le peut d'autant moins que les chemins de fer prennent eux-mêmes plus d'extension; en sorte qu'autant l'utilité publique grandit, autant l'incapacité de l'Etat se déclare : ces deux termes croissent en raison égale et inverse l'un de l'autre. »

Aux partisans du système de l'exploitation par l'Etat, Proudhon fait remarquer que l'Etat, qui semble exécuter par lui-même tant de choses, en réalité n'en fait presque aucune. Le plus souvent, il traite pour ses travaux et fournitures avec des entrepreneurs qui s'en chargent à forfait. En sorte que la pratique même de l'Etat, dans les choses qui lui sont laissées, témoigne de son incapacité, de son incompétence industrielle. La question se réduit donc à savoir si l'Etat, ayant à construire et à exploiter des chemins de fer, et devant à cet effet s'adresser à des entrepreneurs de toute espèce : pour les terrassements, à des entrepreneurs de routes; pour les ouvrages d'art, à des entrepreneurs de bâtiments; pour les rails et les coussinets, à des maîtres de forges; pour les locomotives, à des entrepreneurs de machines; pour les wagons et les voitures, à des carrossiers et charbons, etc.; si, disons-nous, il ne ferait pas également bien de traiter, par voie de concession et de bail, avec des compagnies de commissionnaires, pour ce qui regarde la réception, l'expédition et la livraison des colis, l'ensemblage des lettres de voitures, la recherche du trafic, la discussion des litiges, les actions judiciaires, le service des gares, le travail des bureaux, l'entretien des voies, le choix et la construction du matériel, l'économie du combustible, etc. C'est ainsi qu'en usent les compagnies elles-mêmes pour les diverses parties de leurs exploitations. Autant qu'elles peuvent, elles traitent avec des sous-entrepreneurs, et s'en trouvent bien. Enfin, tel est le principe sur lequel repose le système social tout entier dans les pays où le travail et l'échange sont devenus libres, et où l'Etat peut se définir en conséquence l'expression et l'organe de cette liberté.

« Jamais, dans les fastes de l'humanité, ajoute Proudhon, question plus grave, plus brûlante, et pourtant si simple, ne s'était présentée aux méditations des législateurs. Les chemins de fer, par la nature de leur service et par leur prodigieux développement, touchent à tout, ils entraînent tout. Si, en 1842, l'Etat se déclarait exploitateur de chemins de fer, nous parlons surtout pour la France, pays de logique et de prompt généralisation, pays d'unité, le gouvernementalisme passait de la politique dans le travail, les théories du Luxembourg devenaient la religion de l'Etat six ans avant qu'elles se produisissent, et la nation, sans qu'elle le sût, appartenait aux *Icariens*. Concluons donc que, comme le caractère d'utilité publique s'était posé avec éclat dans le fait de leur extension extraordinaire, de même le caractère industriel, et par conséquent privé, de leur exploitation se manifeste avec non moins d'évidence dans l'immensité du travail et la multitude des transactions qu'ils supposent et qu'ils dominent. La loi de 1842, dans ses termes concrets et ses dispositions exécutives, l'a clairement voulu dire. Elle reconnaît, elle pose l'égalité des deux principes, l'utilité publique et l'action privée, base de toute législation rationnelle, au moins en ce qui concerne les chemins de fer; elle va plus loin, elle indique, elle définit les termes de

leur accord. Rien de plus simple à notre avis. Une société en participation : à l'Etat, gardien et représentant de la fortune publique, le domaine éminent de la voie nouvelle; à lui les frais d'acquisition des terrains, des terrassements et ouvrages d'art; — aux compagnies, la pose des rails, la construction du matériel roulant et l'exploitation; tout ce qui exige un travail soutenu, des transactions incessantes, une responsabilité de tous les instants... Telle fut cette loi de 1842, si étrangement méconnue et déshonorée par ses propres auteurs. Pas une application n'en a été faite suivant l'esprit et la vérité. »

Qu'on le remarque bien, l'action publique et l'action privée, la propriété publique et la propriété privée, la dépense publique et la dépense privée, sont naturellement indépendantes l'une de l'autre, lorsqu'il s'agit des routes ordinaires; sur les chemins de fer, elles sont au contraire obligées de s'associer, par cette raison que sur un chemin de fer la locomotion et le transport constituent nécessairement un monopole. Nous avons vu quel doit être l'apport respectif des deux parties; reste à faire la part de chacune d'elles dans le produit, à fixer le tarif, c'est-à-dire le prix du service des voies de fer, exploitées à forfait par des Compagnies d'entrepreneurs, mais en compte à demi avec l'Etat. Mais quels principes vont présider à cette détermination? Une voie de fer constituant par sa nature un monopole de fait, et par le mode de son exploitation un privilège légal, de quelle manière l'Etat, représentant et protecteur naturel de tous les intérêts, peut-il être intéressé dans une entreprise de monopole et de privilège?

A cette question qu'il se pose, Proudhon répond que la part de l'Etat, c'est-à-dire du pays, dans le produit des chemins de fer doit se traduire non en *recette*, mais en *remise*, c'est-à-dire en réduction de tarif; de telle sorte que si, d'un côté, la Compagnie qui exploite est intéressée à la hausse du tarif, de l'autre, le pays ou l'Etat qui le représente est intéressé à la baisse : ce qui constitue tout à la fois l'accord des intérêts et leur équilibre. « Est-ce qu'il n'est pas, dit-il, de la nature du domaine public que l'usage des choses qui en dépendent soit autant que possible *gratuit*, et qu'il n'y ait de payé que les services particuliers? Est-ce que les routes, les quais, les ports, les ponts, beaucoup d'autres objets de l'utilité publique, ne sont pas livrés au public qui en a payé la construction, qui en paye l'entretien, sans autre loyer? Une nation est un grand consommateur qui ne peut se payer deux fois la même chose et réaliser sur lui-même un bénéfice de vente. Tandis que l'entrepreneur de transports, offrant ses services à ceux qui en ont besoin, est obligé, à peine de se creuser un déficit où il finirait par s'engloutir, de compter dans son prix de revient tant pour l'intérêt de ses capitaux, tant pour l'entretien et l'amortissement de son matériel; un Etat qui, après avoir dépensé en travaux d'utilité publique 20, 30 milliards, voudrait en faire payer la rente aux particuliers n'aboutirait qu'à appauvrir la nation et à arrêter, par ses taxes prohibitives, tout commerce, toute industrie. » Proudhon est ici complètement d'accord avec l'économiste Blanqui, suivant lequel, on l'a vu, l'Etat ne doit pas plus percevoir de péage sur les voyageurs des chemins de fer que sur ceux des routes ordinaires.

Ainsi, rien de plus simple que l'économie rationnelle des chemins de fer. Elle se résume dans les principes suivants : utilité publique des voies ferrées; en conséquence, intervention de l'Etat dans la dépense de leur construction; — exploitation par l'industrie privée de ces mêmes voies : en conséquence, appel des entrepreneurs en nombre le plus grand possible, et traité de participation entre les compagnies exploitantes et l'Etat; — accord des deux intérêts par la suppression du péage et la fixation d'un tarif dont le point de départ est le prix de revient des anciens moyens de transport pris pour maximum; — adjudication des sections à la sous-enchère de ce maximum.

Après avoir posé ces principes, Proudhon examine les conséquences qui résulteraient de leur application; il calcule la remise qu'obtiendrait le public par la suppression du péage, et fait un brillant tableau de l'influence qu'exercerait sur l'industrie et le commerce le bon marché des transports.

En 1853, le nombre des tonnes transportées à 1 kilom. par les cinq grandes lignes de fer a été :

Paris à Châlons.	383 kilom.	89,439,514 tonn.
— à Orléans.	1,017	152,471,857 —
— à Rouen.	136	55,000,000 —
— Nord.	710	189,940,305 —
— Est.	627	139,757,114 —

Total. 2,873 kilom. 626,608,690 tonn.

Soit par kilomètre 218,102, non compris les quantités transportées à grande vitesse et les bestiaux. Le prix moyen perçu a été de 0 fr. 08 : nous croyons avoir prouvé que ce prix moyen pouvait descendre, en comptant l'intérêt des capitaux employés à la construction des voies, à 0 fr. 05, et en déduisant cet intérêt, à 0 fr. 04, ce qui suppose pour les matières de peu de valeur, telles que les houilles, les pierres, etc., des transports exécutés aux prix minimes de 0 fr. 02 par tonne

et par kilomètre. Avec un tarif aussi bas, il est permis de croire que, le trafic augmentant avec la population et les affaires, le tonnage moyen kilométrique s'élèverait rapidement à 300,000 tonnes, soit, pour un réseau de 10,000 kilom., 3 milliards de tonnes, donnant au prix moyen de 0 fr. 04 pour les Compagnies une recette totale de 120 millions de francs, et pour le pays une économie sur les prix actuels aussi de 120 millions.

• L'économie à obtenir sur la grande vitesse (voyageurs, bagages, messagerie, poste, etc.), continue Proudhon, serait au moins égale, la recette étant relativement plus forte : ce qui porte l'économie totale à obtenir au pays, sur les tarifs actuels, à 240,000,000. Or, indépendamment de l'avantage qu'il y aurait à laisser aux classes productrices cette somme de 240 millions, au lieu d'en faire jouir les Compagnies de chemins de fer, sait-on quelle influence exercerait sur le commerce et l'industrie un pareil abaissement des prix de transport ? La somme de 240 millions n'en donne qu'une faible idée. Ce n'est pas seulement comme remise faite au public qu'il faut la considérer, mais comme obstacle au développement du travail et du commerce. On peut comparer ces 240 millions à une armée étrangère, qui, devenue maîtresse du pays et en occupant toutes les places fortes, se ferait d'abord nourrir et entretenir par la nation, puis, de ce non content, arrêterait les postes, supprimerait le télégraphe, retrécirait les canaux, multiplierait les écluses, défendrait la locomotive, poserait à chaque station de chemin de fer des bureaux de police et d'octroi chargés de visiter les marchandises et de fouiller les voyageurs.

• De Beaucourt ou Lunel à Paris (765 kilom.) les vins de l'Hérault coûteraient de transport, à 0 fr. 04 par tonne et par kilomètre, 30 fr. 60 la tonne, soit 0 fr. 03 le litre ; ceux de Mâcon (463 kilom.) 18 fr. 50 la tonne, moins de 0 fr. 02 le litre. Ces vins, achetés sur place à 0 fr. 15 et 0 fr. 25, payant d'entrée à l'octroi de Paris 0 fr. 20, reviendraient ainsi au consommateur, déchet compris, à environ 0 fr. 37 et 0 fr. 47, ce qui serait, pour la population, un bienfait immense, et pour les vigneronnes une source de richesse. Les houilles de Belgique pourraient être rendues à Paris, à raison de 0 fr. 02 par tonne et par kilomètre, à 0 fr. 60 le quintal métrique ; celles d'Angleterre, débarquées au Havre et chargées par le chemin de fer, ou reprises par la navigation de la Seine, à 0 fr. 46. Autant vaut dire que les vins, les houilles, etc., quelque part qu'ils fussent aller, ne coûteraient guère plus cher aux consommateurs les plus éloignés qu'à ceux qui habitent les lieux de production. Il y a quelques années, les filatures d'Alsace payaient au roulage, pour le transport des cotons bruts, du Havre à Paris, 12 fr. les 100 kilogr. Avec les chemins de fer, ce prix est descendu aujourd'hui à 5 fr. Il ne serait plus, dans le nouveau régime, que de 3 fr. 90. Ces mêmes filatures payaient la houille menue de Saint-Etienne, achetée sur place 0 fr. 25, 1 fr. 75 rendue à domicile ; elle leur serait revenue à 0 fr. 50. Le prix de transport des blés s'est élevé, en 1846-1847, de Marseille à Lyon, jusqu'à 14 fr. les 100 kilogr. Le maximum serait fixé, pour cette dernière de première nécessité et pour la même distance, à 0 fr. 75. Et si la navigation à vapeur de la Méditerranée rivalisait un jour avec le chemin de fer, le pain fabriqué à Paris, avec des blés venant de Sicile, d'Algérie, d'Alexandrie ou d'Odesse, pourrait être livré au peuple, à quelques centimes près par kilogramme, au même prix que sur les rives du Nil et du Dniestr, au pied de l'Atlas et de l'Etna.

• Ce régime de bon marché dans le transport anéantissant partout la rareté, supprimant partout les intermédiaires et mettant fin à l'incertitude, garantirait à toute espèce de produits leur valeur vénale, créerait pour les plus mauvaises terres une rente, rendrait au travail sa prépondérance, doublerait la richesse, et, par une distribution plus équitable, mettrait fin aux disettes locales et aux misères partielles. Un bien, dit-on, n'arrive jamais seul. Aux avantages déjà si considérables que nous venons d'énumérer, la France, si elle entraînait la première dans ce système de circulation à bas prix, joindrait bientôt celui d'une supériorité incontestable sur les marchés étrangers. Avec une économie de 240 millions sur les frais annuels de sa circulation intérieure, les frais de fabrication de toute nature seraient dégrèvés, en général, de plus de 10 pour 100 ; le travail national n'aurait pas besoin d'autre protection. Nous pourrions sans inconvénient devenir libre-échangistes ; Cobden aurait enfin raison, et List n'aurait pas tort.

Nous ferons sur le passage qu'on vient de lire quelques observations. D'abord il convient de faire remarquer que, dans la pensée de Proudhon, le régime de circulation à bon marché dont il décrit les bienfaits rencontre un autre obstacle que le péage ; c'est le système de convois, système du lourd matériel et des convois vides, adopté par les Compagnies. Ce système évidemment pourrait être modifié sans que l'on touchât au péage. Il y a là une question de perfectionnement industriel qui semble n'avoir besoin, pour être résolue, que du stimulant de l'intérêt personnel, et qui est parfaitement distincte de la question de droit économique. L'écrivain franc-comtois se plait néanmoins à rattacher les deux ques-

III.

tions l'une à l'autre en montrant que, le péage supprimé, l'attention des Compagnies se porterait nécessairement, infailliblement tout entière sur l'organisation du service et les économies de matériel.

Nous nous rangeons, en principe, à l'opinion de Proudhon sur la suppression des péages, sur l'usage gratuit des chemins de fer, en tant qu'ils font partie du domaine public. Cependant nous pensons que ce régime de gratuité, qui est l'idéal, peut à la rigueur être ajourné quand les circonstances l'exigent. Et d'abord, il ne faut pas que le mot *gratuité* nous fasse illusion. Rien de ce qui coûte du travail n'est gratuit. Seulement il y a différentes manières de rémunérer ce travail : il peut être rémunéré par le mode individualiste, par l'échange ; il peut l'être par le mode solidariste et communiste, par l'impôt. Ce dernier mode de rémunération, qui constitue ce qu'on appelle la *gratuité*, est assez souvent représenté par les économistes comme contraire à l'économie et à la justice. C'est leur tendance commune d'en restreindre autant que possible l'application ; quelques-uns même voudraient la supprimer entièrement. • En France, dit M. de Molinari, les consommateurs de monnaie en payent directement la fabrication ; en Angleterre, les contribuables payent ces frais de fabrication indirectement, sous forme d'impôts. Laquelle de ces deux manières de rémunérer un travail est la plus économique et la plus équitable ? C'est évidemment la première. En France, la fabrication de la monnaie coûte annuellement une certaine somme, 1 million, par exemple. Les particuliers qui font transformer des lingots en monnaie remboursent directement ce million. Si le monnayage était gratuit, comme en Angleterre, les frais de production en seraient payés par les contribuables. Mais la perception des impôts ne s'opère pas pour rien ; en France, elle ne s'élève pas à moins de 13 pour 100 du principal. Si donc notre monnayage était gratuit, il coûterait non pas 1 million, mais 1,130,000 fr. Voilà pour l'économie de la gratuité. Voici maintenant pour l'équité de la production gratuite. Qui doit payer une chose ? Celui qui la consomme, n'est-ce pas vrai ? Qui doit, en conséquence, supporter les frais de fabrication de la monnaie ? Ceux qui se servent de la monnaie... Quand le monnayage se paye directement, il est remboursé par les consommateurs de numéraire en proportion de leur consommation ; quand il se paye indirectement, quand il est gratuit, il est remboursé par tout le monde, par les petits consommateurs comme par les gros, souvent par les uns plus que par les autres. Cela dépend de l'assiette de l'impôt. Est-ce de la justice ? • Ce que M. de Molinari dit du monnayage, il le dit également de la construction des quais, des ports, des ponts, des routes, des chemins de fer. Il repousse entièrement la gratuité qui fait, dit-il, payer par tous les contribuables, et dans des proportions arbitraires, des travaux, des objets qui devraient être payés seulement par ceux qui s'en servent, et en proportion de ce qu'ils s'en servent.

Cette condamnation absolue de la gratuité, le lecteur l'a compris, est la conséquence logique du système de la *propriété pure*, qui est l'utopie de l'économisme libéral ; elle soulève les mêmes objections. Comme il y a deux faits-principes qui engendrent tous les phénomènes sociaux, le fait de la communauté, de l'Etat, et le fait de la propriété, de l'échange, il doit y avoir dans la société deux modes de rémunération des travaux, des services : le paiement proportionnel à l'usage, à la consommation, aux besoins, et le paiement proportionnel aux facultés. Ce dernier doit s'appliquer au petit nombre des services qui garantissent l'exercice des droits naturels. Supprimez-le absolument, et vous livrez le faible au fort, le pauvre au riche, et vous mettez hors la société celui qui ne peut y payer sa place, et vous ôtez à la société son caractère obligatoire et universel, et vous réduisez tous les rapports sociaux à des rapports facultatifs, particuliers, intéressés, et vous faites du gouvernement un producteur semblable aux autres, qui vend à chacun de ses clients la sécurité et la justice, et qui, comme tous les producteurs, fait payer sa marchandise le même prix à tous ceux qui veulent ou peuvent l'acheter. Nous n'insisterons pas davantage sur ce sujet : le principe du domaine public, de l'usage gratuit des choses qui en dépendent, de la gratuité de certains services, à caractère social, nous paraît suffisamment établi. Le doute ne peut se produire que sur l'étendue à donner à cette mise en commun, à cette gratuité. Cette étendue ne saurait être déterminée d'une manière absolue ; elle peut varier selon les temps, les lieux, les circonstances. Il est certainement désirable et conforme à la nature des choses que l'usage des chemins de fer, en ce qui concerne la voie, soit gratuit, comme celui des routes ordinaires ; cependant on comprend sans peine que la gratuité paraisse beaucoup plus nécessaire sur celles-ci que sur ceux-là. Il semble très-naturel qu'un Etat dont les ressources financières sont limitées et que le génie de l'invention vient solliciter et créer, et à créer rapidement, sur son territoire un vaste réseau de voies de communication nouvelles, demande au crédit les sommes nécessaires à cette création, puis établisse sur ces voies un certain péage destiné à payer une partie de la dette qu'il a ainsi contractée. On

ne voit pas pourquoi la part de l'Etat dans le produit des chemins de fer ne pourrait, en de telles circonstances et pendant un certain temps, se traduire en revenu. L'important est que le péage soit progressivement réduit, et que, si la gratuité n'a pu être établie tout d'abord, elle reste le but qu'on se propose d'atteindre. Une nation, dit Proudhon, est un grand consommateur qui ne peut se payer deux fois la même chose, et réaliser sur lui-même un bénéfice de vente. Il ne s'agit ni de bénéfice de vente ni de double paiement. L'établissement d'un chemin de fer doit nécessairement se payer, nous l'avons dit, et il ne se paye pas deux fois. Il peut se payer par l'impôt, c'est-à-dire par une contribution de tous les membres de la société, proportionnelle aux facultés de chacun ; il peut être payé par ceux qui en font usage et proportionnellement à l'usage qu'ils en font, qu'ils ont besoin d'en faire, c'est-à-dire par le péage. Le péage supprimé, c'est l'impôt accru d'autant ; le péage maintenu, c'est l'impôt réduit d'autant ; l'Etat ne peut demander moins à l'un sans demander plus à l'autre, et vice versa ; toute gratuité implique et signifie nécessairement augmentation des charges de la communauté, des contributions publiques ; vous dépensez 2 milliards pour la construction de chemins de fer ; vous ne voulez pas que les consommateurs de ces chemins vous en payent la rente ; fort bien ! mais cette rente, il faudra bien la prendre ailleurs ; vous la puiserez forcément dans la poche des contribuables. On peut aller plus loin : si, exceptionnellement, en telles circonstances financières données, le péage peut être maintenu, et constituer, contrairement aux principes, un revenu de l'Etat, exceptionnellement aussi, ce revenu peut être abandonné d'avance pour un temps limité à des Compagnies moyennant certains engagements, celui, par exemple, de faire les dépenses que ce revenu était destiné à couvrir.

Ainsi nous sommes conduits à reconnaître la légitimité relative et transitoire des concessions de chemins de fer et de l'espèce de propriété qu'elles forment. Mieux vaudrait, sans doute, en raison du rôle important et pour ainsi dire dominateur que jouent les chemins de fer dans l'industrie et le commerce modernes, ne jamais consentir à une aliénation même temporaire de cette partie si précieuse du domaine public. Mais on doit convenir qu'un Etat n'est pas toujours libre de consacrer tout l'argent qu'il peut tirer de l'impôt et de l'emprunt aux travaux et aux arts de la paix. D'abord cet Etat n'est pas seul au monde ; il a des voisins, quelquefois remuants et ambitieux ; son droit, ou ce qu'il considère comme tel, n'a d'autre appui que sa force ; cette force, il faut qu'il s'applique à ne pas la laisser déchoir ; il faut qu'il apparaisse toujours suffisamment armé pour imposer le respect et décourager les agressions. Ensuite, cet Etat n'est pas nouveau ; il a une histoire ; il est engagé par ses antécédents dans certaines voies ; il traîne avec lui le poids quelquefois bien lourd de son passé ; il a fait de grandes guerres, les unes justes, les autres injustes ; après s'être enivré d'une gloire stérile, il a connu le prix dont on la paye ; il a fait de grosses dettes dont il faut maintenant et indéfiniment servir les intérêts. Si la plupart des Etats européens ont pris le parti d'abandonner la propriété de leurs chemins de fer afin de s'éviter les frais de construction, il faut s'en prendre en grande partie à la place qu'occupent, dans leurs budgets respectifs, le budget de la guerre et la dette publique. La même raison explique pourquoi la Belgique a pu, sans hésiter, adopter le système de l'exécution par l'Etat. Les deux budgets du progrès, le budget des travaux publics et celui de l'instruction publique, sont naturellement, nécessairement, en raison inverse du budget de la guerre et de la dette publique. Ce qu'il importe de ne pas laisser oublier, c'est que les concessions, étant condamnées par les vrais principes économiques et juridiques, ne peuvent être justifiées que par une nécessité évidente, et à la condition de ne pas engager un trop long avenir ; c'est qu'un gouvernement est coupable qui fait légèrement, pour satisfaire des intérêts privés, un tel sacrifice de l'intérêt général ; enfin, c'est qu'en laissant l'exploitation à l'industrie privée, on doit tendre à faire rentrer le plus tôt possible la propriété des chemins de fer dans le domaine public.

— III. EXAMEN DU SYSTÈME SUIVI SOUS LE SECOND EMPIRE. APPLICATION DE L'IDÉE COOPÉRATIVE À L'EXPLOITATION DES CHEMINS DE FER. • Après avoir vu un moment incliner vers le système de l'exploitation par l'Etat, dit Proudhon, le gouvernement de Juillet penchait vers celui de l'aliénation complète. La révolution de Février ayant osé faire quelques remontrances, la Constituante et la Législative étouffèrent ces murmures ; l'utilité publique fut méconnue en haine des républicains, l'intérêt général de nouveau sacrifié, ou, ce qui revient au même, ajourné indéfiniment, et la prépondérance de l'intérêt privé reconnue jusqu'à nouvel ordre après le 2 décembre. En 1851, l'expérience des chemins de fer, en France, était faite. On savait en maximum, minimum et moyenne, ce qu'ils coûtaient et pouvaient rendre. On avait pu juger que, même avec le péage et le système déféctueux d'exploitation suivi, aucun service de terre ne pouvait lutter avec eux, et que la

navigation elle-même, arriérée, grevée de droits, dévorée par l'anarchie, avait peine à soutenir leur concurrence. Aussi les demandeurs de concessions s'exigent-ils plus à cette époque, comme autrefois ceux de 1832, 1840 et 1842, pour leur part de dépense, ni subvention ni garantie d'intérêt. Ils offrent de tout prendre en risque, indemnités des terrains, terrassements, ouvrages d'art, etc. C'était le cas, ce semble, de se montrer jaloux des droits du pays, si fortement lésés par les concessions antérieures ; mais le pouvoir était nouveau, et tout pouvoir nouveau a besoin de se rallier les intérêts. Une révolution venait d'être faite dans le gouvernement, dirigée surtout contre le socialisme ; et toute révolution qui affirme son principe sacrifie son ennemi. Donnant donnant : le gouvernement crut plus sage d'accorder aux concessionnaires, anciens et nouveaux, des gages positifs de sa munificence ; les concessions furent augmentées, leur durée portée à quatre-vingt-dix-neuf ans, les tarifs maintenus, et tous ces sacrifices plus ou moins forcés, véritable rançon que les révolutions imposent aux peuples qu'elles visitent, érigés en témoignage de la satisfaction et de la prospérité publiques. • L'auteur des *Contradictions économiques* a fait du système d'exécution et d'exploitation des chemins de fer suivi sous le second empire une critique, un peu vive peut-être dans la forme, mais, somme toute, fort juste à nos yeux, dans sa substance et dans l'esprit général qui l'a dictée. Nous en reproduisons ici les points principaux en y joignant nos propres réflexions.

— *Nature, étendue, mode et durée des concessions.* On doit d'abord poser en principe que la nature des concessions, leur étendue et leur durée devaient être en raison inverse l'une de l'autre ; c'est ce que demande en toutes choses la loi de l'équilibre. C'est ainsi que la propriété individuelle a pu devenir perpétuelle, héréditaire et inaliénable, parce que, comparée à la totalité du domaine public, elle est un infiniment petit, ayant pour contre-poids, avec l'Etat, toutes les autres propriétés. Si l'Etat obéré ne pouvait se charger de l'indemnité des terrains, des frais de terrassements et ouvrages d'art, et s'il tenait à en reporter le fardeau sur les Compagnies, comme cette combinaison impliquait aliénation du domaine public, il était du devoir de l'Etat de diminuer le danger de l'aliénation, en réduisant proportionnellement l'étendue de la concession. Tout de même, si l'Etat éprouvait le besoin d'augmenter l'étendue d'une concession, comme cette étendue aggravait pour le public le danger du monopole, la prudence commandait de diminuer proportionnellement la durée. Le gouvernement impérial a complètement méconnu ce principe. La concession devait être, en principe, un simple bail d'exploitation. C'était la pensée de la loi de 1842. Puisqu'il était inévitable que le service des voies ferrées fût constitué en monopole, on devait avant tout s'attacher à restreindre ce monopole. Qu'a-t-on fait ? On a livré aux compagnies avec l'exploitation la propriété avec la propriété le péage. Voilà pour la nature des concessions.

Voyons pour l'étendue qu'on leur a donnée. Avant 1852, cinq Compagnies furent autorisées à se fondre en une Compagnie unique. Voici comment M. de Morny justifiait alors cette fusion : « Quelques esprits superficiels, en voyant plusieurs Compagnies se fondre en une Compagnie unique et puissante, s'effrayent de la pensée que le gouvernement érige un monopole. C'est une erreur qu'il est utile de rectifier. Le chemin de fer par lui-même est un monopole ; il n'a de frein que son cahier des charges ou son propre intérêt : lorsqu'il est mal construit, mal entretenu, mal dirigé par une Compagnie pauvre, écrasée par ses frais généraux, alors il devient un véritable et dangereux monopole, car il lutte contre sa propre misère, cherche des bénéfices dans l'exagération de ses tarifs, et nuit à l'intérêt général. Au contraire, si la Compagnie est puissante, si elle jouit d'un grand crédit, elle peut librement tenter des améliorations, poursuivre ses embranchements, faire des sacrifices pour aller chercher au loin les voyageurs et les marchandises et oser des réductions de tarif dont les effets bienfaisants sont immédiats pour les populations, et dont les résultats lucratifs ne sont souvent à recueillir que plus tard pour elle-même. En redoutant les grandes Compagnies dirigées par des hommes considérables offrant à l'Etat et au public plus de garanties et de sécurité, les anciennes assemblées se sont effrayées d'un fantôme, et n'ont pas montré une grande élévation d'esprit. • Le raisonnement de M. de Morny détruit cette assertion des économistes : que la concurrence des voies de communication, notamment des voies perfectionnées, chemins de fer, canaux, etc., s'exerce dans un rayon considérable. S'il est vain de maintenir la pluralité et l'insolidarité des entreprises de chemins de fer, pour qu'il y ait entre elles une certaine rivalité, une certaine concurrence ; si tout chemin de fer est un monopole qui n'a de frein que son cahier des charges ou son propre intérêt ; si, par suite, dans tout accroissement de l'étendue des concessions il ne faut voir qu'une heureuse réduction des frais généraux, on ne voit pas pourquoi nous ne tendrions pas à l'unité de concession, d'entreprise, d'exploitation, de Com-

144

pagnie, à la fusion générale, pour tous les chemins de fer de France. M. de Morny invoque en faveur de la fusion qu'il propose des raisons qui, poussées à leurs conséquences logiques, nous ramènent à l'exploitation unitaire, disons le mot, à l'exploitation par l'Etat.

Mais voici M. Magne qui, dans son rapport à l'empereur du 2 février 1854, nous arrête sur cette pente. M. Magne est juste-milieu.

« Il faut, dit-il, des fusions, mais pas trop n'en faut. Le morcellement pouvait, en créant une concurrence entre des lignes tracées dans la même direction, compromettre le succès de deux entreprises et aboutir à la ruine de l'une d'elles, en multipliant leurs frais généraux; augmenter les frais de transport, en nécessitant l'établissement de services industriels; compliquer l'exploitation et entraver en définitive la circulation. Mais il ne fallait jamais perdre de vue qu'en définitive les chemins de fer sont établis pour le public, et par suite se tenir en garde contre la concentration dans quelques mains d'un trop grand nombre de moyens de transport, lorsque cette concentration pourrait avoir pour résultat de créer, au profit de certaines Compagnies, un monopole redoutable, et tourner au préjudice du commerce et de l'industrie. C'est dans cette pensée que le gouvernement a dû refuser d'accueillir des propositions tendant à réunir la ligne d'Orléans et du Centre avec celle de Paris à Lyon et à la Méditerranée. » On peut opposer M. Magne à M. de Morny. M. Magne reconnaît que le morcellement peut créer la concurrence entre les lignes; que la concentration peut créer un monopole redoutable; que, par conséquent, « les esprits superficiels en voyant plusieurs Compagnies se fondre en une Compagnie unique et puissante, n'ont pas toujours tort de s'effrayer de la pensée que le gouvernement érige un monopole. » Mais, peut-on demander à M. Magne, où commencent les inconvénients du morcellement, où commence le péril de la concentration? Si l'argument de concentration était de mise contre l'union des lignes d'Orléans et de Lyon, comment n'a-t-il pas empêché de donner à la même Compagnie les deux lignes parallèles de Paris à la frontière de l'Est? Où est la théorie qui éclaire cette pratique? Où sont les principes qui la rendent intelligible? N'est-il pas visible qu'il n'y a qu'arbitraire en tout cela?

Nous arrivons à la durée et au mode des concessions. De 1842 à 1848, le mode de concession adopté fut l'adjudication, qui a l'avantage de susciter la concurrence; sous le pouvoir sans contrôle qui succéda à la révolution de Février, ce fut le mode de la concession directe qui prévalut. La concession directe peut se comprendre lorsque le pouvoir est contenu par une opinion publique entièrement libre de se faire entendre, soumise à une sérieuse et incessante discussion de la presse et de la tribune, mais qui ne voit que ce mode ouvre une porte bien large au favoritisme lorsque le pouvoir agit et parle au milieu du silence universel? La durée était d'abord de trente-cinq, quarante et quarante-cinq ans. Après le 2 décembre, on l'a portée à quatre-vingt-dix-neuf ans. Des concessions de quatre-vingt-dix-neuf ans! Un demi-siècle de retard pour le retour des chemins au domaine national! M. Léonce de Laverne a calculé que le seul surcroît de profits accordé aux actionnaires des chemins de fer, aux dépens du public, par la promulgation de jouissance, doit atteindre un milliard. Voilà le cadeau de joyeux événement que le gouvernement impérial a fait aux Compagnies. Quelle munificence! Et qui vous assure seulement, dit Proudhon, que les chemins de fer dureront autant que les concessions? Qui vous dit que d'ici à quatre-vingt-dix-neuf ans, vu la rareté et la cherté croissantes des matières, vu la transformation de l'état économique du peuple, vu le perfectionnement et la simplification des rapports mercantiles et industriels, il n'y aura pas lieu d'aviser à un autre système de transport? Dans cette éventualité, quelle aura été la part du pays, de la civilisation, dans l'établissement des voies ferrées? Quel fruit positif en aura recueilli la société pour son économie ultérieure et son avenir? Le monde n'existe-t-il que pour la joie des aristocrates, et, les Compagnies de chemins de fer repues, l'humanité sera-t-elle ivre? — Sans doute, dit M. Audi-ganne, la plupart des lignes concédées en 1852 auraient pu trouver des concessionnaires pour des termes plus réduits. Mais le moment d'agir était venu; il fallait donner une vive impulsion aux travaux de chemins de fer, il fallait achever le réseau le plus rapidement possible, il fallait se prémunir contre toutes les causes de retard; pour cela, il ne fallait pas marchander avec les Compagnies; il fallait comprendre que l'intérêt public trouvait son compte à leur puissance et à leur richesse, il fallait leur accorder le temps qui promet et assure aux capitaux la fécondité. Dans un débat où l'intérêt public et l'intérêt privé sont en présence, c'est, on en conviendra, une singulière manière de défendre le premier, que d'accorder au second plus qu'il ne demande, afin de lui épargner des mécomptes. Vous allez, dites-vous, au-devant et au delà des exigences des Compagnies, afin qu'elles puissent accomplir, sans succomber à la tâche et sans être obligées de vous demander votre concours, une œuvre que vous ne pouvez faire vous-mêmes. Mais il conviendrait d'établir

l'impuissance de l'Etat à se charger, en 1852, de cette besogne, à se montrer fidèle à l'esprit de la loi de 1842. A qui fera-t-on croire qu'un gouvernement en qui tous les intérêts conservateurs avaient mis leur confiance, et une confiance sans bornes, un gouvernement qui était accueilli comme le sauveur de l'ordre social, un gouvernement qui a pu opérer la conversion de la rente, faire la guerre de Crimée, puis celle d'Italie, celle du Mexique, n'aurait pu, s'il eût voulu sérieusement s'en tenir au programme de Bordeaux : *L'Empire, c'est la paix*, s'il n'eût pas rêvé une autre gloire que celle du progrès pacifique et du bien-être universel, n'aurait pu, disons-nous, procéder démocratiquement à l'exécution des voies qui restaient à faire après avoir repris possession de celles qui avaient été aliénées, et assurer le bon marché des transports par la suppression du péage?

— *Constitution et organisation des Compagnies.* Les Compagnies de chemins de fer sont établies sur le principe légal de la société anonyme. A cela point de reproche. Nous sommes très-partisan de cette forme de société, éminemment républicaine (c'est l'expression de M. Troplong), qui, en dépersonnalisant les rapports d'échange, leur ôte tout caractère d'arbitraire, de ruse, de mensonge; qui, en groupant de petits capitaux, donne naissance à des forces productives considérables; qui tend ainsi à supprimer le monopole industriel des grandes fortunes et permet de concilier le progrès de l'industrie avec un état social démocratique. Mais il faut considérer que la liberté des associations de capitaux, des sociétés anonymes, est de date très-récente dans notre législation commerciale. Les Compagnies de chemins de fer sont nées et ont grandi sous le régime de l'anonymat privilégié. Ce régime, en mettant entre les mains du pouvoir les principaux ressorts du mouvement économique, a créé dans notre pays cette centralisation économique si bien désignée sous le nom de *féodalité industrielle*. C'est ainsi que la société anonyme, si libérale dans sa forme, si expansive de sa nature, est devenue le germe d'une caste. On a pu y voir l'alliance, — faut-il dire la complicité? — du capital et du pouvoir.

Il y a un autre fait qui mérite l'attention. On a parlé beaucoup, à propos des chemins de fer, de l'esprit d'association. Les conservateurs et les économistes se sont plu à jeter ces mots : *esprit d'association*, aux partisans de l'exécution et de l'exploitation par l'Etat, aux défenseurs du domaine public. Mais il y a associations et associations. Il est visible que le développement des associations de capitaux, développement dû en grande partie aux chemins de fer, a amené un développement correspondant du salariat. Or le développement du salariat menace la sécurité, la dignité et l'indépendance des travailleurs; il nous pousse, quant à la distribution des produits, des fonctions et des responsabilités, en sens inverse des conquêtes de la Révolution française, en sens inverse du progrès politique et social. C'est au moment où l'égalité et la liberté triomphent dans l'ordre juridique et politique, où la raison et la conscience humaine affranchies écrivent fièrement les constitutions et les lois, et substituent aux droits sur-naturels et traditionnels des dynasties, des clergés et des noblesses, les droits de l'homme et du citoyen; c'est à ce moment que la loi d'offre et de demande, la loi inflexible et fataliste des intérêts, nous ramène plus fortes que jamais et invulnérables aux révolutions l'inégalité, l'autorité, la hiérarchie, la dépendance. Mais écoutons Proudhon :

« Sans doute, le principe du salariat fait partie de notre droit public. Il est avoué par l'économie politique, comme la concurrence et la propriété. Il ne saurait en aucune manière être question de le supprimer. Mais quand, par les progrès et la centralisation des entreprises, le salariat se multiplie au point de former des populations entières; lorsque, de plus, ce salariat se trouve sous la main de quelques Compagnies, maîtresses pour ainsi dire de la vie ou de la mort de ces multitudes, n'y a-t-il rien dans ce fait nouveau qui mérite l'attention du législateur?... Quand le réseau des chemins de fer n'existe pas, le service des transports était fait par une foule de petits entrepreneurs, rouliers, bacheliers, commissionnaires, tous indépendants et libres, et entretenant chacun depuis 1 à 15 ou 20 employés, lesquels, en raison du nombre des patrons, pouvaient se regarder aussi comme indépendants et libres. Dans ce système d'industrie morcelée, la condition était à peu près équivalente pour tous : de là la moralité, la dignité du salariat. A présent, ce sont des légions de 3 et 4,000 mercenaires, pour qui la garantie d'indépendance, résultant du grand nombre d'entrepreneurs, est nulle, et que l'on peut sans métaphore regarder comme réduits en servage. Quoi de plus morne que ces gares de chemins de fer? Quelle différence avec l'animation des quais, des ports, des places de roulage! A la blouse des rouliers, à la veste des marins, a succédé le triste uniforme : ces hommes sont dépersonnalisés, mécanisés, numérotés; un seul sentiment les possède, qui leur refoule l'ennui dans la gorge, la cruinte. Ils ont peur de perdre leur place : ils ont vécu. La locomotive siffle sur eux. C'est ainsi qu'on rend une nation pusillanime, qu'on la tue. Il y a cinquante

ans, on disait avec vérité *L'Empereur des Français*. Les Français avaient perdu leur liberté politique; du moins ils jouissaient encore de la liberté industrielle. Au-dessous de l'empereur, comme devant la loi, tous étaient égaux. Maintenant on peut dire *L'Empereur des Compagnies*. Avec la liberté politique nous sommes en train de perdre la liberté et l'égalité économiques : c'est tout le progrès que nous avons fait depuis Austerlitz. Halte, César! Les Compagnies de chemins de fer ont admis les souscripteurs à 500 fr.; il faut qu'elles reçoivent les salariés à 800 fr.; car c'est le travail des salariés, c'est leur liberté, leur patrimoine, à César, que tu as concédé pour quatre-vingt-dix-neuf ans. Ils ont droit à la concession, droit aux bénéfices. »

Il faut que les Compagnies s'élargissent et se transforment pour donner une part dans les bénéfices au travail et à la direction comme au capital; il faut que les trois éléments de la production y trouvent un lien qui ne soit pas purement mécanique. Comment le législateur de 1852, dont le système était, selon M. Audi-ganne, d'accorder beaucoup pour exiger beaucoup, n'a-t-il pas compris cette nécessité? Comment n'a-t-il pas songé à prendre en main les intérêts des travailleurs et à demander pour eux des garanties? Chimère socialiste! va-t-on dire. Il y a longtemps cependant que l'idée de la participation, l'idée coopérative est appliquée, et par une Compagnie, par celle du chemin de fer d'Orléans. La Compagnie d'Orléans, lisons-nous dans les *Lettres sur l'organisation du travail* de M. Michel Chevalier, admet ses employés au partage des bénéfices après leur avoir donné une rétribution fixe, égale à celle qui ailleurs forme la rémunération entière de services semblables. Une fois prélevés les intérêts et l'amortissement, évalués ensemble à 8 pour 100 du capital, elle répartit entre ses agents 15 pour 100 du reste. Le somme distribuée ainsi en 1846 n'a pas été de moins de 300,000 fr. En 1847, elle a été d'environ 360,000 fr. La Compagnie se proposait de faire, pour ultérieurement de cette participation les simples ouvriers de ses ateliers, mais elle avait jugé convenable de procéder par degrés. Au reste, déjà elle fait descendre cette prime presque aux derniers rangs de la hiérarchie, car le nombre des parties prenantes était, en 1846, de 957. La somme de leurs traitements fixes était de 1,233,505 fr. L'accessoire a donc été cette année du quart du principal. Seuls, seize agents reçoivent la totalité de leurs parts en espèces. Pour tous les autres, la moitié est placée d'office par la Compagnie à la Caisse d'épargne, de manière à leur former un capital. Ce placement s'est élevé, en 1846, à 120,162 fr. »

En 1848, M. Olinde Rodrigues proposait d'établir une loi en vertu de laquelle aucun chef d'industrie ne pourrait traiter avec l'Etat comme fournisseur ou entrepreneur, à moins d'avoir préalablement établi la participation chez lui. L'exemple donné par la Compagnie d'Orléans ne suggère-t-il pas très-naturellement l'idée d'appliquer aux rapports de l'Etat avec les autres Compagnies le système de M. Olinde Rodrigues? (Nous reviendrons plus loin sur cette question de la coopération.)

— IV. CONSÉQUENCES ÉCONOMIQUES, POLITIQUES, MORALES DES CHEMINS DE FER. Dès l'origine des chemins de fer, la révolution qu'ils devaient produire dans les rapports sociaux a été saluée avec enthousiasme par l'école saint-simonienne. Cette école célèbre, qui était en même temps une Eglise, déclarait, en 1832, dans le *Globe*, par l'organe de M. Michel Chevalier, qu'elle considérait les voies nouvelles comme le grand moyen de réalisation de sa politique de paix et d'industrie, de sa religion de réconciliation entre l'esprit et la matière; que, grâce à un vaste système de chemins de fer, devait enfin s'accomplir, après les luttes continuelles dont la Méditerranée avec ses rives avait été le théâtre, l'union de l'Orient et de l'Occident, première condition de la paix générale, premier pas vers l'association universelle. Il est intéressant de rappeler ce plan général des chemins de fer de l'ancien monde conçu par M. Michel Chevalier sous le nom de *système de la Méditerranée*, et les vastes espérances qu'y attachait la foi saint-simonienne.

« La plus grande lutte, dit M. Michel Chevalier, qui ait jamais fait retentir la terre du fracas des armes, celle qui a fait verser le plus de flots de sang, celle qui comprend toute la période par laquelle a passé l'humanité depuis l'origine des temps historiques jusqu'à nous, c'est la lutte de l'Orient contre l'Occident. Le plan de pacification qu'attend le monde devra être la conciliation de l'Orient et de l'Occident. Ce sera la consécration politique de l'accord qui doit exister dans l'avenir entre la matière et l'esprit, qui jusqu'ici ont été perpétuellement en guerre. La Méditerranée avec ses rives a été le continuel champ de bataille où s'entre-déchaient l'Orient et l'Occident. Depuis le débarquement des Grecs en Troade jusqu'à la bataille de Navarin, la Méditerranée a été le principal chemin par lequel ils sont allés se chercher l'un l'autre le fer à la main pour s'exterminer. La Méditerranée doit être désormais un vaste forum sur tous les points duquel communieront les peuples jusqu'ici divisés. La Méditerranée va devenir le lit nuptial de l'Orient et de l'Occident... La politique pacifique de l'avenir aura pour objet, dans son application la plus immé-

diante, de constituer à l'état d'association, autour de la Méditerranée, les deux massifs de peuples qui depuis trois mille ans s'entre-choquent comme représentants de l'Orient et de l'Occident : c'est là le premier pas à faire vers l'association universelle. La Méditerranée, en y comprenant la mer Noire et même la Caspienne, qui n'en a probablement été séparée que dans une des dernières révolutions du globe, deviendra ainsi le centre d'un système politique qui ralliera tous les peuples de l'ancien continent, et leur permettra d'harmoniser leurs rapports entre eux et avec le nouveau monde....

« L'industrie, abstraction faite des industriels, se compose de centres de production unis entre eux par un lien relativement matériel, c'est-à-dire par des voies de transport, et par un lien relativement spirituel, c'est-à-dire par des banques. J'accepterai provisoirement la distribution des centres de production telle qu'elle existe aujourd'hui, et je ne parlerai que des communications. Il y a de si étroites relations entre le réseau des banques et le réseau des lignes de transport, que l'un des deux étant tracé avec la figure la plus convenable, l'autre se trouve par cela même pareillement déterminé dans ses éléments essentiels. Les moyens de communication les plus faciles que l'homme emploie en grand aujourd'hui, indépendamment de la mer, que l'on rencontre toujours dans les grands trajets, sont les rivières et canaux et les chemins de fer. Les chemins de fer n'ont été observés jusqu'ici que du point de vue industriel abstrait. Ceux qui les ont étudiés, étant des ingénieurs et ne prétendant pas à être autre chose, ont négligé la question politique et morale pour se renfermer dans la question technique. Lorsque, par exemple, ils ont comparé les chemins de fer aux canaux, ils ont été exclusivement préoccupés de mesurer les frais d'établissement et le coût du transport. La question de rapidité ne leur a appartenu que comme secondaire, et ils ne l'ont examinée que sous le rapport de la marchandise. Aux yeux des hommes qui ont la foi que l'humanité marche vers l'association universelle, et qui se voient à l'y conduire, les chemins de fer apparaissent sous un tout autre jour. Les chemins de fer, le long desquels les hommes et les produits peuvent se mouvoir avec une vitesse qu'il y a vingt ans on aurait jugée fabuleuse, multiplieront singulièrement les rapports des peuples et des cités. Dans l'ordre matériel, le chemin de fer est le symbole de l'association universelle. Les chemins de fer changeront les conditions de l'existence humaine. Il y a vingt ans, ils n'étaient employés que pour le service intérieur de quelques mines : inventés d'hier, ils ont déjà éprouvé des perfectionnements prodigieux, relativement à leur tracé, à leur construction, et aux moteurs destinés à les parcourir. Déjà, grâce aux admirables machines locomotives fonctionnées par les ingénieurs anglais, on peut aisément s'y transporter avec une vitesse moyenne de 10 lieues (40 kilom.) à l'heure, et je ne doute pas que prochainement l'on n'arrive à dépasser cette vitesse, même par tous pays. Or, quand il sera possible de métamorphoser Rouen et le Havre en faubourgs de Paris; quand il sera aisé d'aller non pas un à un, deux à deux, mais en nombreuses caravanes, de Paris à Saint-Petersbourg en moitié moins de temps que la masse des voyageurs n'en met habituellement à franchir l'intervalle de Paris à Marseille; quand un voyageur, parti du Havre de grand matin, pourra venir déjeuner à Paris, dîner à Lyon et rejoindre le soir même à Toulon le bateau à vapeur d'Alger ou d'Alexandrie; quand Vienne et Berlin seront beaucoup plus voisins de Paris qu'aujourd'hui Bordeaux, et que, relativement à Paris, Constantinople sera tout au plus à la distance actuelle de Brest; de ce jour un immense changement sera survenu dans la constitution du monde; de ce jour, ce qui maintenant est une vaste nation sera une province de moyenne taille. L'introduction, sur une grande échelle, des chemins de fer sur les continents, et des bateaux à vapeur sur les mers, sera une révolution non-seulement industrielle, mais politique. Par leur moyen, et à l'aide de quelques autres découvertes modernes, telles que le télégraphe, il deviendra facile de gouverner la majeure partie des continents qui bordent la Méditerranée avec la même unité, la même instantanéité qui subsiste aujourd'hui en France. »

Après ces vues générales sur les conséquences politiques des chemins de fer, M. Michel Chevalier expose le système de voies de communication qu'il rêve pour l'ancien continent et qui doivent rayonner des rives de la Méditerranée. On peut, dit-il, considérer la Méditerranée comme une série de grands golfes qui sont chacun l'entrée d'un large pays sur la mer. Dans chacun de ces golfes, il y aura à choisir un port principal, et presque partout il sera possible d'en trouver un sur l'axe de la plus importante des vallées aboutissant au golfe. Le port ainsi déterminé sera pris pour pivot d'un ensemble d'opérations dont la plus capitale serait un chemin de fer qui, remontant la vallée médiale, irait par-dessus ou à travers le versant des eaux chercher une autre vallée de premier ordre, car les grands bassins des fleuves constituent généralement les divisions industrielles les plus naturelles. Et ces systèmes partiels, tous rattachés entre eux, constitueraient le système général. De la sorte, les grands courants d'eau seraient longés,

chacun par un *chemin de fer*, qui en masse leur serait parallèle, et le grand mouvement d'hommes et de produits qui aurait lieu le long de leur cours se trouverait partagé, de sorte que le *chemin de fer* ne porterait que les hommes et les produits légers, laissant à la navigation le soin de charrier les marchandises lourdes et encombrantes. Les communications secondaires seraient ensuite spécialement établies à l'aide des *chemins de fer*.

Passant à l'application et aux détails, M. Michel Chevalier nous conduit successivement en Espagne, en France, en Italie, en Allemagne, en Turquie d'Europe, en Russie, en Asie et en Afrique, et nous fait connaître les principaux *chemins de fer* qu'il rêve pour la régénération ou le progrès politique et social de ces divers pays. Nous voici d'abord en Espagne. L'Espagne, qui ferme la Méditerranée à l'une de ses extrémités, présente particulièrement un golfe en entonnoir mal clos, entre la côte de Valence et de Catalogne et les Balears. On peut prendre Barcelone pour point central de ce golfe, et concevoir un *chemin de fer* qui, rejoignant la vallée de l'Ebre, la remonte jusqu'à Saragosse, aille de là chercher le bassin du Tage, aborde Madrid et continue jusqu'à Lisbonne à travers les plaines de la Castille, l'Estramadure et le Portugal. Celui qui établirait cette voie aurait consacré l'union du Portugal et de l'Espagne, car il n'y a d'association possible qu'entre des peuples qui peuvent s'épancher matériellement l'un sur l'autre et vivre réellement de la vie l'un de l'autre. Grâce à un tel chemin et à un autre qui, parti de Cadix, remonterait le Guadalquivir par Séville et Cordoue, rejoindrait Madrid et irait vers Bordeaux, lançant des embranchements à droite et à gauche, « la civilisation circulant réveillerait l'Espagne assoupie, en reliait les membres disjointes et la ferait sortir de la torpeur où ses gardiens l'ont plongée afin qu'elle ne bondît pas hors du cercle tracé par le catholicisme. »

Passons en France. En France, le port principal du golfe du Lion est Marseille, qui termine admirablement l'admirable vallée du Rhône. Il n'est personne qui, regardant la carte, n'ait rêvé quelque grande communication entre Marseille et le Havre par Lyon et Paris à travers les trois vallées du Rhône, de la Loire et de la Seine. Le plus haut avantage de cette grande communication serait d'ouvrir à l'Angleterre les abords de la Méditerranée. L'industrie jouera un beau rôle dans la régénération des peuples méditerranéens. La reine de l'industrie, l'Angleterre, ne saurait manquer d'apparaitre avec éclat dans les pacifiques croisades qui s'ébranlent en Occident pour aller relever l'Orient à demi enseveli sous des monceaux de ruines. Le *chemin de fer* du Havre à Marseille sera comme un pont jeté au-dessus de la France, pour le passage de la puissante Albion, de ses ingénieurs et de ses trésors.

L'Italie, au territoire allongé, ressemble à un messageur de l'Europe vers l'Afrique et l'Asie. L'Italie à l'âme d'artiste, l'Italie, voluptueuse et riante comme une fille d'Orient, aura une éclatante mission dans l'ère qui s'ouvre pour les peuples de la Méditerranée. Mais l'Italie sans unité est condamnée à l'impuissance. L'Italie est bien morcelée; toutefois le sentiment de l'unité l'agite jusqu'au fond des entrailles. L'emblème matériel de l'unité italienne sera un *chemin de fer* qui s'étendra de Venise à Tarente par Florence, Rome et Naples, et auquel il sera facile de rattacher les points principaux du versant oriental des Apennins, ainsi que Livourne et les ports secondaires du versant occidental.

L'Allemagne, dans ce grand mouvement qui pousse instinctivement tous les peuples vers l'unité, est presque parvenue à se donner un lien intellectuel. Mais les communications matérielles sont peu actives sur la terre germanique. Elles y sont loin de la célérité et de la régularité à laquelle elles sont parvenues en Angleterre ou en France. L'unité commerciale de l'Allemagne n'existe pas. De beaux *chemins de fer*, établis dans quelques directions principales, seront des liens qui resserreront tous ces peuples qui parlent la même langue et qui ne s'entendent pas; qui ont les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, et qui restent de fait étrangers les uns aux autres. Quels seront ces *chemins de fer*? Ce seront deux grandes voies qui partiront l'une et l'autre de Mayence ou de Francfort. La première se dirigera vers Ratisbonne dans la vallée du Danube, ira par Lentz, Vienne, Presbourg et Ofen jusqu'à Belgrade, où elle se bifurquera pour rejoindre d'un côté Constantinople, et de l'autre Odessa. La seconde se déroulera à travers la plaine immense qui commence aux Flandres, qui se développe sur l'Allemagne du Nord, dans toute la Russie et dans les steppes de l'Asie septentrionale jusqu'au Kamtchatka; elle s'avancera par Breslau, Varsovie, Vilna et Riga jusqu'à Saint-Petersbourg. Lorsque ces deux voies principales et les embranchements qui les relieront à tous les centres importants auront ouvert à l'Allemagne, aujourd'hui emprisonnée au milieu des terres, des ports sur toutes les mers, sur l'Archipel, la mer Noire, l'Adriatique et la Caspienne; « lorsque les savants de la Germanie, sentant leurs sens émoussés, pourront aller chercher des inspirations sous le ciel enchanteur de la Propontide, tout comme le Parisien qui a besoin de se distraire va regarder à Dieppe le flux et le reflux de l'Océan, lorsque l'académicien berlinois et l'étudiant de Gœttingue pourront

en vingt-quatre heures passer des salles de leurs universités aux collections du Jardin des Plantes, à une séance de l'Institut, ou au musée du Louvre; lorsque la grâce de l'Italie, la finesse des Hellènes et l'élégante aisance des Français, débordant incessamment sur l'Allemagne, se marieront avec la sincérité, la conscience et la bonté d'âme des Germains; lorsque tout cela subsistera, qui peut dire quelles seront la splendeur, la richesse et la force d'association au sein de la Germanie? »

S'il existe un pays où les *chemins de fer* doivent exercer sur la civilisation une influence décisive, c'est la Russie. Tout sommeille chez les habitants de ce pays, qui meurent, après avoir végété plutôt que vécu, sans s'être écartés hors de la vue de la chaumière qu'occupaient leurs ancêtres, semblables aux mollusques dont la coquille est fixée à un rocher. Dans l'ordre politique, le moyen le plus efficace de les réveiller de leur somnolence consistera à placer près d'eux les exemples d'un mouvement extraordinaire, à les exciter par le spectacle d'une prodigieuse vélocité, et à les inviter à suivre le courant qui circulera à leur porte, par l'intérêt le plus positif et qu'ils sentent le mieux aujourd'hui, celui du bénéfice industriel. Une route en fer qui d'Odessa irait à Riga et Petersbourg par Kiev, qui d'Odessa continuerait ensuite vers Astrakan par Taganrog, qui d'Astrakan s'élancerait vers Saint-Petersbourg par Moscou à travers le long et large bassin du Volga et pousserait jusqu'à Arkhangel sur la mer Blanche, comprendrait les lignes les plus importantes du réseau vivifiant qui doit animer la Russie et lui faire perdre le caractère engourdi d'un peuple cerné par les neiges.

Nous ne suivrons pas M. Michel Chevalier en Turquie d'Asie, en Egypte, dans les régions barbaresques, et nous ne dirons rien des *chemins de fer* que sa brillante imagination y trace du Bosphore au golfe Persique, du golfe Persique à la mer Caspienne, de l'île d'Elephantine à Alexandrie, etc. Il termine ce tableau en montrant qu'un pareil système de communications établi entre les peuples aurait pour résultat nécessaire la fin des guerres et des révolutions. « Admettons, pour un instant, que cette création soit entièrement réalisée demain, et demandons-nous si, au milieu de la prospérité qu'elle répandrait partout, il pourrait se trouver un cabinet qui, saisi d'une fièvre belliqueuse, songeât sérieusement à arracher les peuples à leur activité féconde, pour les lancer dans une carrière de sang et de destruction; si alors il existerait des capitalistes qui, effrayés d'un avenir incertain, resserraient leurs capitaux, et des populations affamées qu'on pût décider à l'émeute. » Voilà donc le véritable système politique qui doit substituer la *confédération méditerranéenne* au vieil équilibre européen, toujours menacé, toujours instable, et qui doit assurer la paix en donnant à l'activité collective un autre but que la guerre, soit offensive soit défensive; voilà l'œuvre qui peut et doit réunir toutes les ambitions, et dans laquelle il y a place pour toutes les activités. « Dans une œuvre pareille, il y a place pour tous les hommes de capacité, que leur chimère ait été le républicanisme ou l'absolutisme, ou le juste-milieu. Il y a place pour les savants dont les lumières ont à éclairer le plan et dont les méditations en prépareront la réalisation et la rendront plus facile. Il y a place, pour tous les hommes d'art de tous les pays, pour les ingénieurs qui en Angleterre et sur le continent ont recueilli et fait fructifier l'héritage des Riquet et des Watt. Il y a place pour les industriels aux mains desquels la nature verse ses produits, et qui les métamorphosent en cent façons pour l'embellissement de l'humanité et du globe qu'elle habite. Il y a place pour les commerçants infatigables qui d'un pôle à l'autre vont chercher ces produits; place de plus en plus large, de plus en plus commode pour le pauvre peuple des ateliers et des campagnes; place, et sur les premiers rangs, pour les banquiers dispensateurs du crédit, dépositaires de la richesse des individus et des Etats. Il y a place, en vue de tous, place entourée d'or et de pourpre, place ornée de guirlandes de fleurs, pour les poètes, pour les hommes d'inspiration, qui jusqu'ici, ne trouvant de grand dans la société que la guerre, ont chanté la guerre et ses scènes de deuil, et qui maintenant ont à chanter l'épithalame de l'Orient et de l'Occident. »

Dans un ouvrage postérieur, en 1838, M. Michel Chevalier, qui avait passé du socialisme saint-simonien à l'économie politique, en y conservant une partie des vues et des tendances de l'école à laquelle il avait d'abord appartenu, s'exprime, relativement à la portée sociale des *chemins de fer*, avec une admiration moins exubérante, en des termes moins romantiques, qui pourtant s'éloignent peu, quant au fond du célèbre écrit sur le *Système de la Méditerranée*. « L'invention des *chemins de fer*, dit-il, est un des plus grands bienfaits dont la science et l'industrie, associant leurs efforts, aient doté l'espèce humaine. Les *chemins de fer* semblent véritablement appelés à changer la face du globe. De *hardis et généraux penseurs* ont dit que le monde marchait à grands pas aujourd'hui vers l'association universelle (M. Chevalier l'économiste sait, comme on voit, rendre justice à M. Chevalier le saint-simonien); peut-être ce merveilleux ordre de choses, que leur faisait rêver leur *noble amour* pour le

genre humain; n'est-il, au gré de beaucoup d'hommes positifs, rien de plus qu'une chimère; mais personne ne conteste que le sentiment d'unité qui anime aujourd'hui tant de peuples, et le besoin d'expansion qui dévore quelques nations récemment apparues sur la scène dans l'ancien monde et dans le nouveau, ne tendent à changer la balance politique. Une force invincible secoue, ébranle et mine les barrières entre lesquelles, aujourd'hui les hommes sont parqués en petits Etats, et par conséquent prépare la place pour de vastes empires. Je ne dis pas que nous soyons à la veille de voir tous les trônes s'abaisser et tous les sceptres se courber sous la monarchie universelle qu'on espère quelques grands conquérants. J'incline du côté de ceux qui doutent que le genre humain puisse jamais tout entier reconnaître une seule loi, un seul roi, et même un seul Dieu; mais il est, ce me semble, permis de soutenir que nous ne tarderons pas à voir s'organiser, par voie de fédération, par voie de conquête, ou sous je ne sais quels auspices inconnus, d'immenses Etats qui engloberont par douzaines les royaumes, les principautés et les duchés, entre lesquels est maintenant répartie la population de l'Europe. C'est un résultat que le présent autorise à prévoir; c'est un pressentiment que le passé légitime, car que sont nos grandes monarchies, comparativement à l'empire romain, sous le rapport de leur superficie habitable? Que sont-elles en population à côté des 360 millions de sujets que compte le Céleste Empire? Et si cette révolution s'accomplissait, les amis de l'humanité auraient-ils à s'en plaindre ou devraient-ils s'en applaudir? Est-il déraisonnable de penser que les relations des peuples et des hommes entre eux deviendraient plus fécondes et même qu'elles gagneraient en fréquence et en ampleur? »

Comment les *chemins de fer* poussent-ils les peuples aux grandes agglomérations? En écartant les obstacles que les grandes agglomérations ont toujours rencontrés, en réduisant la durée de la locomotion, le temps employé à parcourir les distances qui séparent les divers lieux, ce qui équivaut à réduire ces distances elles-mêmes, et, par suite, les dimensions des Etats. « Aujourd'hui en France, et généralement en Europe, l'Angleterre exceptée, la vitesse moyenne des voitures publiques est de 2 lieues à l'heure. La malle-poste, qui ne transporte qu'un très-petit nombre de voyageurs, atteint tout au plus chez nous la vitesse moyenne de 3 lieues et demie. En poste, on ne fait guère que 3 lieues à l'heure, et c'est un mode de transport qui est à l'usage d'une imperceptible minorité de privilégiés. Il faut qu'un *chemin de fer* soit grossièrement établi pour que l'on ne puisse y circuler avec une vitesse moyenne de 6 lieues à l'heure, c'est-à-dire trois fois plus grande que celle de nos diligences. A ce compte, au moyen des *chemins de fer*, un pays, trois fois plus long et trois fois plus large que la France, et par conséquent neuf fois plus vaste, se trouverait, sous le rapport des communications et pour les relations des hommes entre eux, dans la même situation que la France actuelle dépourvue de *chemins de fer*. En supposant une vitesse de 10 lieues à l'heure, c'est-à-dire quintuple de celle des diligences ordinaires, le rapport de 1 à 9 se change en celui de 1 à 25; le rapprochement des hommes et des choses s'accélère alors dans la même proportion, c'est-à-dire qu'avec des *chemins de fer* de 10 lieues à l'heure, un territoire vingt-cinq fois plus grand que la France, ou quatre fois et demie aussi étendu que l'Europe occidentale, serait centralisé au même degré qu'aujourd'hui la France et pourrait s'administrer tout aussi vite. » Rien de plus juste que ces réflexions de M. Michel Chevalier. Il est certain que les moyens de coercition, de pouvoir, de gouvernement, d'administration, s'affaiblissent avec la distance; il est certain qu'au point de vue des rapports sociaux c'est le temps qui mesure la distance; il est certain, par conséquent, que l'instrument qui la réduit, la fait disparaître, qui porte les instructions, les ordres, les fonctionnaires, les armées avec une vitesse bien plus grande, doit avoir à la longue une influence sur l'étendue des empires, en faciliter l'agrandissement, en arrêter le démembrement. Les *chemins de fer* ont rendu les sécessions difficiles : on a pu le voir par les récentes guerres d'Amérique. En Italie et en Allemagne, ils favorisent le principe des nationalités et condamnent le morcellement traditionnel et diplomatique. Peut-être sauveront-ils l'Autriche de la dissolution dont elle est menacée par la diversité de ses races. Ils aggravent la situation que les traités de 1815 ont faite à la France et l'invitent à reculer sa frontière de l'est qu'ils ont singulièrement rapprochée de Paris. On peut ajouter avec M. Dupuit que les *chemins de fer* poussent à l'agrandissement, non-seulement des Etats, mais de leurs parties, de leurs divisions territoriales. Ce qui détermine ce qu'on peut appeler la taille d'une subdivision de l'Etat, qu'on appelle province, département, comté, capitainerie, peu importe, c'est la facilité plus ou moins grande de communication entre l'administré et l'administrateur. Or, si on compare ce qu'elle est aujourd'hui avec ce qu'elle était autrefois, on sera frappé de l'énorme différence qui s'est opérée. Nul doute qu'aujourd'hui le département, le ressort des tribunaux, des cours d'appel, des divisions militaires ne pût être agrandi. Ainsi la

réduction des frais généraux de gouvernement et d'administration est une des conséquences qu'on est en droit d'attendre des *chemins de fer*. Dans un pays sillonné de *chemins de fer*, des divisions telles que nos communes et nos départements français sont évidemment trop petites. Le temps n'est peut-être pas éloigné où le besoin d'une décentralisation sérieuse nous conduira à substituer au département la province, à la commune le canton. Qu'on le remarque bien, les *chemins de fer* sont des agents énergiques de centralisation; ils nous poussent à l'unité de vie collective; ils tendent à supprimer tout intermédiaire entre l'Etat et l'individu; de là une atrophie naturelle des unités politiques secondaires. A ce mouvement qui, dans la France telle que l'ont faite la Révolution et le premier empire présente, des dangers que tout le monde comprend, on ne peut résister qu'en donnant à ces groupes, à ces communautés politiques secondaires plus d'étendue et plus de force.

Si, dès 1832, M. Michel Chevalier exprimait une foi enthousiaste et profonde à l'essor des *chemins de fer* et à la puissance de transformation sociale qui résidait en ces nouveaux moyens de viabilité, il est bon de rappeler qu'à cette époque, et même assez longtemps après, cette foi était loin d'être partagée par tous les esprits distingués. On sait que la grande invention fut accueillie avec un scepticisme que les événements ont trompé par un homme d'Etat célèbre, M. Thiers, et par un savant célèbre, Arago. M. Thiers voulait bien admettre en 1835, à la suite d'un voyage en Angleterre, que les *chemins de fer* présentaient quelques avantages pour le transport des voyageurs, « en tant que l'usage en était limité au service de quelques lignes fort courtes aboutissant à de grandes villes, comme Paris; » mais il ne voulait pas entendre parler de grandes lignes. En 1842, il déclarait qu'en France les *chemins de fer* ne serviraient qu'aux classes riches. « Je sais, disait-il, qu'en Belgique on a vu des ouvriers se servir des *chemins de fer*, mais je ne sais pas si en France, où la population est moins mobile, les ouvriers s'en serviraient; mais je sais bien que les paysans ne s'en serviraient pas beaucoup. » Il n'oubliait pas de parler des dangers que présentait le nouveau moteur, et des catastrophes qui venaient quelquefois effrayer les esprits.

Arago, dans son rapport de 1838, mettait en garde contre les illusions en matière de locomotives à vapeur; il persiflait les espérances de ceux qui admettaient que « deux tringles de fer parallèles donneraient une face nouvelle aux *landes de Gascoigne*; » il montrait l'expérience donnant un démenti brutal aux rêves de l'imagination, *cette folle du logis*; il tournait en moquerie les conséquences qu'on attribuait aux *chemins de fer*, au point de vue du transit et au point de vue militaire. Rappelons ses paroles :

« Les *chemins de fer*, quand on les combine avec les machines locomotives, constituent certainement une des plus ingénieuses découvertes de notre époque. La se trouvent réunis, à un degré vraiment inespéré, la force et tous les moyens de vitesse. Les résultats, sous ce double rapport, ont été déjà si étonnants que l'on pouvait naguère, devant la première société savante de la capitale, sans trop encourir le reproche d'exagération, parler de l'époque où les riches oisifs dont Paris fourmille partiront le matin de bonne heure pour aller voir appareiller notre escadre à Toulon, déjeuneront à Marseille, visiteront les établissements thermaux des Pyrénées, dîneront à Bordeaux, et, avant que les vingt-quatre heures soient révolues, reviendront à Paris pour ne pas manquer le bal de l'Opéra. Tout compte fait, messieurs, l'imagination, cette folle du logis, comme l'appelait Malebranche, avait à revendiquer une bonne part dans ces projets de voyage; l'expérience, en effet, a brutalement jeté au travers de ces séduisantes spéculations une foule d'éléments que les théoriciens avaient négligés : elle a parlé d'inertie, de ténacité des métaux, de résistance de l'air, etc. Il a bien fallu alors resserrer quelque peu le cercle qu'on croyait avoir conquis. Les vitesses seront grandes, très-grandes, mais pas autant qu'on l'avait espéré. Il y aurait, messieurs, un travail très-intéressant à faire, que nous recommandons, en passant, au zèle et à la sagacité de nos jeunes historiens moralistes. Ce serait le tableau des mille et mille circonstances capitales dans lesquelles les hommes les plus éclairés, les assemblées délibérantes, la masse du public, se sont laissés gouverner par des mots sans portée, nous dirons même par des mots entièrement vides de sens. Plusieurs de nos honorables collègues et moi nous avons été au moment de subir une influence de cette nature. Les mots si souvent répétés de *transit*, de *lignes politiques*, de *lignes stratégiques* n'avaient pas infailliblement frappé nos yeux et nos oreilles. Faut-il l'avouer? nous étions déjà quelque peu enclins à les regarder comme les vrais symboles de l'avenir industriel, commercial et militaire de la France. Toutefois, ramenés bientôt à un examen sévère des choses, à leur appréciation exacte, il nous a été bien facile de reconnaître que nous avions trop légèrement cédé à un premier aperçu... Il y a bien longtemps, messieurs, que le *transit* est en possession d'exercer parmi nous une puissance dont la légitimité n'a jamais été démontrée... Examinons.

En 1838, le montant total des frais de transit, dans toute l'étendue de notre territoire, a été, en nombre rond, de 2,803,000 fr. Si tout les chemins de fer étaient exécutés, si tous le transit s'effectuait par rails et locomotives, les 2,803,000 fr. dont nous venons de parler se réduiraient à 1,051,000 fr. Ce serait, par an, une diminution de 1,752,000 fr. Le pays perdrait donc environ les deux tiers de la dépense totale qu'occasionne aujourd'hui le mode de transport par rouliers. Ce serait près de 2 millions de fr. que le commerce de nos voisins laisserait de moins sur les routes de France que parcouraient ses marchandises manufacturées ou à l'état de matières premières. Ce serait 2 millions de capitaux étrangers qui se trouveraient enlevés annuellement aux commissionnaires, aux rouliers, aux aubergistes, aux marchands de chevaux, aux charrons, etc. Sans doute, plus de célérité, de régularité, d'économie dans le service des routes augmenterait la masse des transports. Eh bien! qu'on triple cette masse, et alors nous serons seulement revenus à l'état présent des choses, quant aux bénéfices que la France retire du passage qu'elle donne, sur son territoire, aux marchandises étrangères; qu'on décuple, si l'on veut, le transit actuel, et nous ne trouverons encore, au profit de notre pays, qu'une augmentation de 7,700,000 fr. Ces chiffres dissiperont bien des illusions...

* Nous regrettons beaucoup que la question stratégique ne soit pas susceptible, comme celle du transit des marchandises, d'être réduite à des chiffres. Des chiffres, dans leur inflexible roideur, lui feraient certainement perdre une grande partie de l'importance qu'on s'est complu à lui donner. Personne ne doute que, dans des cas rares, exceptionnels, le transport très-rapide de quelques milliers de soldats d'un point du territoire à un autre point, des régions centrales vers la circonférence ne puisse être très-utile. Mais cela n'autorise nullement à supposer que les chemins de fer deviendront un moyen efficace d'improviser sur nos frontières, avec les troupes de l'intérieur, des armées destinées à repousser une attaque imprévue, ou à faire une irruption subite dans les contrées ennemies. L'opinion que nous énonçons ici n'est pas de celles qui peuvent être établies ou renversées d'après de simples aperçus. Pour la juger sainement, il est indispensable de descendre jusqu'aux détails. Qu'on suppose, par exemple, que Strasbourg soit le point de réunion d'une armée de 50,000 hommes, à la formation de laquelle devront concourir, suivant les proportions voulues, des troupes d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, du génie, disséminées dans les garnisons ordinaires. Supposez toutes les grandes lignes de chemins de fer exécutées; pourvoyez-les des locomotives, des wagons, des plates-formes nécessaires au service habituel, et nous nous trompons fort si, avec tout cela, vous gagnez plus de trois à quatre jours sur l'époque où l'armée, complètement organisée et suffisamment approvisionnée, pourra entrer en campagne. Les chemins de fer, dans un certain rayon à partir des frontières, ne serviront d'ailleurs qu'au début d'une guerre. Le conflit à peine commencé, l'ennemi les fera détruire, sur divers points, par des affidés, par des partisans. Si la chose lui paraît en valoir la peine, il chargera même de l'opération quelques escadrons de cavalerie légère... Militairement parlant, un des avantages des chemins de fer sera une diminution considérable dans les frais qu'occasionnent les changements de garnison. Il en résultera aussi qu'une partie de la population pourra être affranchie de la rude servitude des logements militaires. Nous verrons cependant à l'usage si nos généraux ne décideront pas, en définitive, que les transports en wagons auraient pour résultat d'efféminer les troupes et de leur faire perdre cette faculté des grandes marches qui a joué un rôle si important dans les triomphes de nos armées.

De récents exemples ont donné un éclatant démenti à ce jugement d'Arago sur l'utilité stratégique des chemins de fer. On a pu voir, par ce qui s'est passé dans la guerre de Crimée et dans la guerre d'Italie, quels secours puissants les railways apportent à la guerre. Si la Russie avait possédé un chemin de fer de Moscou à Sébastopol, cette citadelle serait devenue, pour ainsi dire, inexpugnable. Sans les chemins de fer, nous aurions été certainement surpris, en 1859, par l'entrée des Autrichiens en Piémont, et nous aurions dû renoncer à secourir nos alliés en temps opportun. C'est grâce à ces voies de communication rapides que nous avons pu transporter en quelques jours une armée de plus de 100,000 hommes, avec tout son matériel de guerre, au delà des Alpes. La victoire est dans le courage des soldats, mais elle est aussi dans leurs jambes : le mot est de Napoléon I^{er}. Un train faisant dix lieues à l'heure remplace très-avantageusement toutes les marches forcées imaginables. Ainsi il est impossible aujourd'hui de méconnaître la place qu'occupent les chemins de fer parmi les éléments de la force militaire d'un pays. Le matériel de toutes les Compagnies françaises, réuni sur une seule ligne, peut, au besoin, et si les circonstances l'exigeaient impérieusement, jeter en vingt-quatre heures 300,000 hommes sur une frontière : évidemment il y a là un changement immense dans les conditions de la guerre. Beau progrès! va dire un pessimiste; comme

la locomotive fait son devoir des deux côtés, sans préférence pour le droit et la justice; l'hécatombe se consomme sur de plus grandes étendues de lignes de bataille; ainsi le résultat le plus clair de l'application des chemins de fer à la guerre, c'est l'accroissement du carnage. On peut répondre qu'à ce point de vue encore les chemins de fer sont un bienfait pour la civilisation. En amenant le choc de grandes masses sur un point déterminé, ils conduisent vite à ses conséquences fatales; ils la contraignent à s'épuiser elle-même en deux ou trois combats; par cela même, ils en limitent la durée, en font une interruption de plus en plus courte des rapports pacifiques des peuples, et promettent des solutions promptes et décisives aux questions internationales que la diplomatie n'a pu résoudre.

Il est heureux que les chemins de fer permettent à la supériorité de la force de se manifester en peu de temps, qu'ils condamnent les nations à vider promptement leurs querelles; il est bien plus heureux encore qu'ils les éloignent de la guerre, en subordonnant de plus en plus la politique à l'économie sociale, en liant leurs intérêts par des traités de commerce qui sont la meilleure garantie du maintien des traités de paix, en développant la solidarité réelle des peuples, de telle sorte que les neutres ne puissent se désintéresser complètement des luttes sanglantes de leurs voisins. Le développement du commerce international, la tendance au libre échange, est une des conséquences économiques des chemins de fer. Or le développement du commerce international et l'entrelacement des intérêts des producteurs des divers pays présentent un contre-poids puissant aux préjugés, aux passions et aux principes qui peuvent allumer la guerre dans les sociétés modernes.

Est-il nécessaire de montrer combien M. Thiers et Arago se sont trompés dans leurs prévisions relatives aux conséquences économiques des voies ferrées. Si deux triangles de fer parallèles n'ont pas encore donné une face nouvelle aux landes de la Gascogne, ne peut-on pas citer d'autres régions tout aussi peu favorisées de la nature, où ces deux triangles de fer sont devenues l'origine d'une transformation radicale et d'un progrès immense? Et comment en serait-il autrement? Est-ce qu'en chaque région les chemins de fer ne développent pas ce qu'on peut appeler le mouvement vital, en y déterminant l'apport facile et rapide des instruments de travail et des matières premières, l'apport des trois agents de la production, main-d'œuvre, capacité, capital, et en ouvrant un immense débouché aux produits? Est-ce qu'ils n'assurent pas ainsi la mise en valeur de tout sol sur lequel le travail et la science ont quelque prise? Ajoutons que, répartis également entre les diverses régions, ils réduisent singulièrement un des principaux éléments de ce qu'on appelle la rente foncière. En effet, les capitaux immobiliers ne peuvent s'exporter, s'importer, se déplacer; ils occupent dans l'espace une position fixe qui peut constituer pour eux une cause spéciale de valeur, et qui concourt à leur assigner leur rang économique. Ce privilège, ce monopole naturel de l'emplacement tend à se compenser, à disparaître, à mesure que les voies de communication faciles, rapides, se multiplient, à mesure que la diminution des distances rapproche le marché des immeubles les plus éloignés, les moins accessibles, et étend indéfiniment le cercle des relations autour du centre le plus ingrat. Dans un pays sillonné en tous sens de chemins de fer, le milieu social est en quelque sorte partout, partout également présent, quel que soit le point où l'on porte les regards. En même temps que le débouché aux campagnes, les chemins de fer assurent l'approvisionnement aux villes, ce qui rend possible la suppression des monopoles de la boucherie, de la boulangerie, etc. A M. Thiers prédisant que les chemins de fer, en France, ne serviraient qu'aux riches, les faits répondent que la proportion des personnes qui prennent les places des plus bas prix tend à augmenter; que, parmi les chemins de fer français, il n'en est pas un seul où le nombre des voyageurs qui se mettent aux places de première classe soit du sixième; que le plus ordinairement les voyageurs des troisième et quatrième classes forment à peu près les deux tiers ou les trois quarts de la totalité. En 1848, le deuxième semestre donne, pour les voyageurs de troisième classe, et à parcourir intermédiaire, 164,000 personnes; en 1853, 265,000, augmentation 60 pour 100; tandis que, pour la deuxième classe, le nombre reste à peu près le même, variant, entre les deux semestres, de 108,236 à 109,910.

Au nombre des conséquences économiques les plus importantes des chemins de fer, il faut placer la substitution de l'industrie sociétaire de la production par groupes à la production individualiste, et la suppression d'une notable partie des intermédiaires dans les échanges. Proudhon a développé ce point de vue d'une manière remarquable. « La production individualiste, dit-il, est faible, peu fructifiante; elle ne foisonne pas. Ses produits, jadis avilis, sont maintenant trop chers; elle ne peut créer l'abondance, le bon marché, la vie commune. Il faut donc qu'une partie au moins des forces individuelles soit groupée; qu'elles forment par leur union des organismes puissants, reliés entre eux, et capables de soulever l'immense fardeau qu'imposent aujourd'hui au

travail de l'homme les nécessités de son existence... Or la formation par groupes puissants de la presque totalité de l'industrie manufacturière une fois opérée, il en résulte nécessairement une réorganisation analogue, et pour une forte part, de l'industrie, du commerce et de l'agriculture. » Quelle sera cette réorganisation? L'effet bien connu des chemins de fer, par la constance et la régularité de leur service, est de mettre en rapport direct, quelle que soit la distance qui les sépare, le producteur et le consommateur, et conséquemment de supprimer autant que possible les intermédiaires. Ce résultat conduit à faire de l'emmagasinage, comme du transport, une œuvre collective. Supposez des docks placés dans toutes les localités de quelque importance, le long des chemins de fer et des lignes navigables, près des ports et des embarcadères, destinés moins au commerce proprement dit qu'à la production elle-même, en correspondance perpétuelle et instantanée par le télégraphe, formant, pour toute la France, une immense halle, un marché unique et permanent, une bourse continue; et voilà tout le système commercial révolutionné de fond en comble. Le génie mercantile qu'excitait si vivement autrefois le défaut ou l'insuffisance des voies de communication, l'absence de renseignements, la lenteur des courriers, la pauvreté des moyens de transport; ce génie, qui fit la fortune et la gloire de tant de spéculateurs célèbres, qui semble avoir été jusqu'à nos jours la spécialité de la race israélite, va se réduire à un simple office de bureau, comme le contrôle des poids et mesures, le pesage public des malbroucks et diligences, le jaugeage des navires, le relevé statistique de la poste, de la douane, des tribunaux, etc. L'emmagasinage des produits, leur valeur, leur échange, leur distribution, leur transport, tout cela se régularise, se classe, s'exécute, avec la même précision que la marche des locomotives. L'activité de l'homme d'affaires se reporte du commerce vers l'industrie, l'agriculture, les sciences, en un mot, vers la production proprement dite, au grand avantage du pays et des particuliers; car c'est là, en réalité, dans l'œuvre de transformation, que l'homme montre sa vaillance, et que son ambition, loin d'être une cause de trouble, est une vertu.

Ce n'est pas seulement le commerce qui se trouve révolutionné par la création des chemins de fer. Le mouvement ne s'arrêtera pas là; il s'emparera de l'industrie, puis de l'agriculture. La nécessité de produire par groupes, afin de produire plus abondamment, dépersonnaliser toute fabrication, toute exploitation, toute unité industrielle. « Produire plus, en qualité supérieure et à moins de frais, telle est, après l'établissement des lignes de fer, après l'organisation des transports et de l'échange, la loi imposée à tout producteur; mais, pour donner plus et mieux et à plus bas prix, deux conditions sont nécessaires : 1^o augmenter le capital engagé, et par conséquent élargir la base des entreprises; 2^o assurer le débouché ou annuler le risque de surproduction, deux choses qui ne se peuvent obtenir que par un système de transactions, de conciliations et de mutuelles garanties, qui se résume, comme pour les chemins de fer, les docks, les banques, etc., dans ce mot association ou groupe. » L'agriculture n'échappera pas au mouvement. Elle s'industrialisera, elle se socialisera. « Il ne nous paraît pas que le travail agricole, en demeure de subvenir à l'alimentation des masses industrielles toujours croissantes, puisse se soustraire aux conditions économiques qui seules lui permettent d'augmenter ses produits, et dont la plus décisive en cette circonstance est la division du travail. Or la division du travail est le premier pas vers l'agglomération agricole : c'est elle qui, la rendant d'abord possible, la rendra bientôt nécessaire. » Ainsi la ligne de démarcation qu'on a coutume de voir entre l'agriculture et l'industrie sera complètement effacée et ne devra plus rester dans le langage. Il n'y aura qu'une seule espèce de travail, une seule espèce d'économie. La ville et la campagne, se pénétrant mutuellement, cesseront d'être deux mondes distincts; elles cesseront de conserver leurs mœurs, leurs tendances, leurs idées, leurs lois différentes. « La vie de fer et de feu de l'industriel, a écrit George Sand, est un délire, une gageure contre le ciel, un continué emportement contre la nature et contre soi-même; celle du paysan est une attente, une soumission prolongée, demi-prière et demi-sommeil. » Cette distinction entre le travail industriel et le travail du paysan était hier une vérité; grâce aux chemins de fer, elle n'aura bientôt plus de sens.

Terminons en disant quelques mots de l'influence des chemins de fer dans l'ordre intellectuel et moral. C'est une opinion qu'on entend souvent répéter et qui est devenue un lieu commun, que les chemins de fer aident à la circulation des idées. Proudhon s'élève contre cette opinion, qu'il qualifie de banale, de ridicule. « C'est confondre, dit-il, deux catégories de faits qui n'ont de commun que le mot ou l'image : le mouvement mercantile et le mouvement intellectuel. Ce qui fait circuler les idées, comme on dit, ce ne sont pas les voitures, ce sont les écrivains, c'est la discussion publique, la presse libre. Six mois de la Restauration ont mis en mouvement plus d'idées, plus fait penser le pays que les quinze années du Consulat et de l'Empire. Depuis quatre ans

(l'auteur écrivait en 1855), la longueur des chemins de fer exploités en France a été triplée : nous ne voyons pas que depuis cette époque la moindre idée circule. Celles qui avaient été émises ont été absorbées, digérées : il ne s'en est pas produit de nouvelles. Littérature, philosophie, politique, économie, tout est à la baisse : le tourbillon d'idées de 1848, arrêté tout à coup et remplacé par un exemplaire et religieux silence, n'a pas reçu le moindre secours des chemins de fer. Le railway transporte aussi bien les bulles du pape qu'il transportait jadis les harangues de M. Ledru-Rollin ou de M. Thiers. Candide ou la Bible, qu'est-ce que cela lui fait? Eh quoi! Paris, où 1,400,000 âmes sont en contact, n'a pas une idée qui l'agite : la grande ville a perdu l'intelligence. Son ombre ne rend pas même un léger murmure! Et vous croyez qu'il suffira d'un réseau de chemins de fer pour rendre la pensée, l'âme, l'esprit, la raison à cette chrysalide de 26,000 lieues carrées qui s'appelle aujourd'hui la France? Non, non : telle n'est point la vertu des chemins de fer. » Nous reconnaissons avec Proudhon que ce ne sont pas les chemins de fer qui peuvent rendre l'initiative révolutionnaire au peuple qui l'a perdue. L'industrie et le commerce peuvent profiter de la justice et donner aux progrès juridiques accomplis le caractère de la fatalité économique, mais ils ne créent pas la justice. Toute notre grandeur intellectuelle et morale, toutes nos idées viennent de 1789. Il y a longtemps que nous vivons de ce capital; il semble, hélas! que nous soyons en train de l'épuiser; ce ne sont pas les chemins de fer qui nous en donneront un nouveau. S'imaginer que chez les peuples peu avancés juridiquement les chemins de fer vont résoudre toutes les questions est une grande erreur. Ce sont les hommes qui font le progrès moral et juridique, non les capitaux; c'est la raison, la conscience, la vertu, la vertu morale (virtus), non la richesse. Voyez l'empire romain : son administration était perfectionnée; les voies de communication ne lui manquaient pas; ses grands travaux nous étonnent encore; et cependant, comme il n'avait plus la vertu, la foi, l'idée, comme il n'avait plus d'hommes, il dut mourir.

Cela dit, nous devons ajouter que nous ne voyons rien de ridicule dans cette opinion que les chemins de fer favorisent la circulation des idées. Il nous paraît étrange qu'on leur conteste cette action de propagation, de diffusion intellectuelle. Comment veut-on que les communications devenues plus faciles, plus rapides entre les habitants des villes et ceux des campagnes, entre les habitants des diverses parties d'un même Etat, entre les habitants des divers Etats, n'exercent aucune influence d'ordre intellectuel et moral? Tout le monde sait que l'esprit des voyageurs s'affranchit, que l'habitude d'observer des peuples divers, des mœurs, des opinions différentes, étend les idées, dégage le jugement des anciens préjugés. C'est par ce fait que M. Guizot explique comment le résultat de ces voyages sacrés appelés croisades a été un grand pas vers l'affranchissement de l'esprit, un grand progrès vers des idées plus étendues, plus libres. Eh bien! les chemins de fer favorisent la circulation des idées précisément parce qu'ils font circuler les hommes, parce qu'ils en font des voyageurs, parce qu'ils rapprochent le citadin du paysan, parce qu'ils arrachent ce dernier à son immobilité héréditaire, éveillent ses curiosités, ses doutes, sollicitent sa réflexion, jettent la perturbation dans ses habitudes mentales, lui font secouer le sommeil où se plaisaient à l'entretenir les représentants des vieilles croyances. Le chemin de fer, mais c'est la négation de la tradition, de la routine! Il est incompatible avec le maintien prolongé de ce régime d'exemplaire et religieux silence dont parle Proudhon. Est-il possible que ce régime puisse durer indéfiniment dans un pays auquel les chemins de fer ne permettent pas de se fermer aux bruits du dehors, auquel ils apportent sans cesse, en dépit des efforts de la dictature, l'écho des libres discussions dont nous sommes entourés et pour ainsi dire enveloppés?

— Tracés les plus remarquables en Europe, en Amérique et en Asie. — EN EUROPE. A l'origine, on était persuadé que les locomotives ne pouvaient circuler que sur les terrains unis, que la montée et la descente des rampes leur étaient interdites, et, s'il en fallait donner la preuve, on la trouverait dans les immenses travaux de nivellement qui ont été exécutés. Ce qui paraissait impossible a été réalisé, et les chemins de fer construits en Suisse en sont une preuve irréusable. Au nombre des plus remarquables par l'inclinaison de la voie, il faut citer celui de Bâle à Olten, celui qui descend sur les bords du lac de Lucerne et celui qui va de Lausanne à Fribourg. Quelques-uns des plus récents méritent une mention toute particulière, à cause des difficultés qu'on a eues à vaincre et des travaux d'art qu'ils ont nécessités.

Chemin de fer du Sammering. En première ligne, il faut placer le chemin de fer qui, traversant le Sammering, met en communication Vienne avec Trieste, et qui a été le premier à franchir les Alpes. Ce chemin, étudié durant sept années par M. Carlo di Cevena, fut commencé en 1848 et inauguré au mois de mai 1854 par l'empereur d'Autriche, qui en visita avec intérêt tous les travaux d'art. Il doit son nom

au Sømmering, ramification des Alpes Noriques, qui sépare la vallée de la Leitha de celle de la Muhr, et dont le col a 390 m. au-dessus de l'Adriatique. Ce sont les rampes ardues de cette montagne qu'il a fallu faire franchir au *chemin de fer* qui, pour mettre en communication Vienne avec Trieste, a dû monter de Gloggnitz au Sømmering et descendre du Sømmering à Murzzuschlag. La ligne partant de Gloggnitz se déploie sur les deux versants de la vallée de Reichnau, gravit le Gotschakogel, franchit le Sømmering dans un souterrain et descend à Murzzuschlag par la vallée du Fröschnitzbach. Les stations intermédiaires, à ces hautes latitudes, sont au nombre de 6; les maisons de cantonniers, de 57; le maximum des pentes est de 0 m. 025, et le minimum du rayon des courbes, de 189 m.; ces courbes forment une longueur totale de 20,413 m. Il a fallu établir 15 souterrains, mesurant ensemble 3,275 m., dont un seul est de 1,428 m., et 16 viaducs, dont quelques-uns ont une élévation de 45 m. au-dessus des rochers. Ces divers travaux ont coûté plus de 20 millions. Le point culminant de la voie ferrée est le tunnel du Sømmering, long de 1,428 m., et qui ne se trouve qu'à une centaine de mètres au-dessous du sommet de la montagne; pour le percement de ce souterrain, on a dû forer neuf puits, dont cinq ont été maçonnés et servent à l'aération du tunnel.

Chemin de fer du mont Cenis. Après le Sømmering vient le *chemin de fer* du mont Cenis, qui sera la principale voie de communication entre la France et l'Italie, et pour lequel on perce en ce moment l'immense tunnel du mont Cenis. Le tunnel des Alpes, qui, lorsqu'il sera achevé, dit M. du Pays, permettra d'aller de Paris à Turin en vingt-deux heures, est improprement appelé *tunnel du mont Cenis*, car il en est éloigné de 27 kilom. à l'ouest; c'est sous le col de Fréjus qu'il est percé. Il a 30 m. d'ouverture de section, et est établi dans les mêmes conditions de largeur et de hauteur que celui de Blaizy, sur le *chemin de fer* de Paris à Lyon. Il remonte sur une longueur de 6,110 m. une pente de 0 m. 022 par mètre, jusqu'à la hauteur de 1,338 m., qui est son point culminant; de là, il descend sur une égale distance de 6,110 m., avec une pente de 0 m. 005 jusqu'à l'orifice méridional, à 1,335 m. au-dessus du niveau de la mer. La pente, aussi faible que possible, n'a d'autre but que d'assurer l'écoulement des eaux pendant la construction. Les roches à perforer ne sont pas toutes d'une égale dureté; c'est du côté de la France qu'elles offrent la plus grande résistance, surtout le quartzite. La première idée de cette gigantesque entreprise est due non à un ingénieur, mais à un simple habitant de ces montagnes, mort il y a quelques années, M. Médail, du village de Bardonnèche, qui avait été frappé du peu de largeur de la chaine dans cette partie des Alpes. Néanmoins, il fut constaté, dès le principe, que le percement d'un souterrain de 12 kilom. de longueur devrait y être fait, et que ce travail exigerait trente-six ans par les procédés ordinaires. Mais, après l'emploi de différents moyens mécaniques proposés ou perfectionnés successivement par divers ingénieurs, un appareil nommé *compresseur hydraulique*, comprimant de l'air à 5 atmosphères, permit de pourvoir simultanément à la ventilation du tunnel et à la perforation du roc. Les compresseurs hydrauliques ne sont pas établis sur le même système à Modane et à Bardonnèche. A Bardonnèche, la compression a lieu au moyen des eaux du torrent du Mélézel, dont on a dérivé un canal débitant 1 m. cube d'eau par demi-seconde. Du côté de Modane, c'est une dérivation de l'Arc, débitant 6 m. cubes par seconde. L'air, refoulé par de puissantes machines, est emmagasiné aux entrées du tunnel dans dix réservoirs en fer de 17 m. cubes de capacité. Il est transmis au fond des galeries par une conduite en fonte qui terminent plusieurs mètres de caoutchouc, revêtus d'une chemise de forte toile, lesquels distribuent l'air comprimé, soit dans les divers organes des machines perforatrices, soit dans le tunnel pour l'aérer. A chaque front d'attaque est un chariot roulant sur des rails et portant huit machines perforatrices. Celles-ci sont mues par l'air comprimé qui fait agir horizontalement, et à l'aide de coups très-violents et très-rapides, sur la roche, un énorme burin, qui a en même temps un mouvement de rotation sur lui-même. On perce en tout quatre-vingts trous (ayant un diamètre variable de 0 m. 4 à 0 m. 9 et une profondeur moyenne de 0 m. 90) sur la superficie totale, qui est de 12 m. carrés. Ce travail dure six heures. Le chariot portant les machines est ensuite retiré en arrière de deux portières en chêne qui l'abritent des éclats des mines. Les trous sont nettoyés et chargés avec des cartouches préparées. L'explosion, qui a lieu successivement, et l'enlèvement des débris durent quatre heures. La galerie de 12 m. carrés étant ouverte, on procède à l'élargissement dans tous les sens jusqu'aux dimensions définitives du tunnel, qui doit recevoir deux voies. On travaille jour et nuit; il y a trois équipes d'ouvriers mineurs pour chaque côté. Chacune d'elles travaille huit heures consécutives. On revêt la route de maçonnerie au fur et à mesure qu'on avance. La température qui règne dans l'intérieur du souterrain est factice; elle est échauffée par les explosions des mines (il y en a 200 en vingt-quatre heures) et mo-

diifiée par l'air qu'on envoie en abondance de l'extérieur. Depuis l'annexion de la Savoie, la France paye la moitié des frais. Si la durée des travaux est de vingt-cinq ans à partir du 1^{er} janvier 1863, la France payera à forfait 19 millions pour sa part; si le souterrain est fini en dix ans, elle payera 27 millions; c'est une prime de 8 millions donnée pour accélérer les travaux. On croit que la dépense totale s'élèvera à une quarantaine de millions. Mais comme rien n'est certain dans les prévisions humaines, comme il peut surgir des obstacles imprévus qui ralentissent les travaux, et que le mouvement commercial augmente sans cesse, de hardis ingénieurs ont eu l'idée d'établir sur la route ordinaire du mont Cenis un *chemin de fer* provisoire qui gravit et redescend les pentes de la montagne. Pour cet usage, la grande route a été légèrement modifiée, de manière à ne pas offrir une pente de plus de 0 m. 083, et dès que la pente dépasse 0 m. 040, un troisième rail est adjoint aux autres. C'est ce troisième rail qui constitue le côté caractéristique de ce *chemin de fer* provisoire. Grâce à ce rail, sur lequel agissent deux paires de roues horizontales disposées sous la machine, on obtient l'adhérence la plus complète sur les pentes excessives, et la locomotive, ayant besoin de moins de poids, perd moins aussi de sa force motrice. Le *chemin de fer* occupe à peu près la moitié de la route, qui est très-large, et dont l'autre moitié reste livrée à la circulation. Une barrière de bois sépare les deux voies. La largeur entre les rails extrêmes est de 1 m. 10; le rail du milieu, à double champignon et sans engrenage, est de 0 m. 187 au-dessus du niveau des deux autres; il est établi sur des coussinets en fonte placés sur une longrine fixée aux traverses ordinaires. On a pris pour rayon minimum des courbes 40 m. La longueur totale de la voie, qui va de Lans-lebourg à Suse, est de 77 kilom. Pour éviter les accidents et les embarras de la voie qui pourraient être occasionnés par les amoncellements de neige, les passages les plus exposés aux tempêtes vont être recouverts d'une toiture de bois et de fer. Cette voie de communication a été livrée au public le 1^{er} mars 1868. Ce *chemin de fer* n'est que provisoire sur le mont Cenis et doit disparaître après le percement du tunnel; mais l'idée n'en sera pas abandonnée, il sera transporté sur les autres passages des Alpes, qui offriront des lors de plus nombreuses facilités au commerce et aux voyageurs.

Chemin de fer des Apennins. Ce *chemin de fer* si important, puisqu'il va de Bologne à Florence, et qu'il met en communication l'Italie du Nord avec l'Italie centrale, est surtout remarquable par les travaux d'art qu'il a fallu exécuter pour faire franchir à la voie ferrée les Apennins sur un des points les plus élevés de la chaîne toscane. Le passage des Apennins a offert aux habiles ingénieurs qui ont dirigé les travaux une occasion nouvelle de montrer à quel degré de hardiesse on peut aujourd'hui atteindre dans les constructions de ce genre. Lorsque, dans la magnifique vallée de l'Ombro-ne, aux portes de l'isthme, on suit de l'œil la voie ferrée qui serpente sur le flanc de la montagne, on est effrayé de voir des trains de *chemin de fer* descendre ces pentes abruptes dont l'inclinaison s'exagère encore par la perspective. La pente de la voie de Pistoja à Pracchia, c'est-à-dire jusqu'au sommet des Apennins, est constamment de 0 m. 025 par mètre; les courbes à court rayon sont très-nombreuses, et presque chaque tronçon de ce gigantesque serpent offre des tunnels, des viaducs d'un travail considérable. On a eu à surmonter une foule de difficultés, car le tronçon de Bologne à Pracchia se développant tout entier dans la vallée du Reno, dont les terres sont sans cesse battues par les eaux, il a fallu presque toujours établir la voie dans le lit même du fleuve, en élevant des digues énormes protégées par des remblais et des ouvrages de défense de tout genre, aussi solidement qu'habilement construits. En outre, pour atteindre un terrain stable, on a dû traverser le fleuve plusieurs fois au moyen de ponts nombreux et pour la plupart construits en biaux. Les plus remarquables de ces ponts sont ceux de Malpasso et de Casetta. Ce dernier, construit en fer suivant le système américain, a deux tabliers mesurant chacun 40 m. de longueur. De Bologne à Pracchia, il y a vingt-trois galeries, parmi lesquelles celle de Riola mesure 14,000 m., et celle de Casale 2,700 m. Une autre galerie d'égale longueur traverse l'Apennin au delà de Pracchia, puis, de là, la voie descend jusqu'à l'isthme au moyen de vingt-trois galeries et d'ouvrages magnifiques, parmi lesquels des viaducs d'une très-grande hauteur. Ce *chemin de fer* si curieux et si pittoresque, puisqu'il est sans cesse dans le lit du fleuve et entre deux murailles de roc, a été livré à la circulation au commencement de 1866. Les locomotives destinées à franchir les pentes des Apennins sont munies du système Beugnot. Pour prévenir les accidents qui pourraient résulter de la descente sur des voies si inclinées, on s'est avisé d'un moyen ingénieux : on a pratiqué aux principales stations des voies d'évitement qui s'en vont en montant avec une inclinaison assez forte; un train descendant vers Bologne ou vers Florence a-t-il été entraîné par son propre poids, et court-il avec une rapidité dont les freins ne sont plus maîtres, l'aiguilleur n'a qu'à lui

faire changer de rails et le pousser sur la voie d'évitement, dont la pente lui a bientôt fait perdre toute sa vitesse acquise. Plusieurs accidents qui au-aient pu être très-graves ont déjà été évités de cette façon.

Chemin de fer du Brenner. Citons enfin le *chemin de fer* qui traverse le Brenner, dans le Tyrol allemand, va d'Innsbruck à Botzen, et met en communication Vienne avec Trente, Vérone et Venise. C'est le *chemin de fer* qui, jusqu'à ce jour, a escaladé les montagnes les plus hautes, a nécessité les plus grands travaux d'art, et offre aujourd'hui au voyageur le coup d'œil le plus pittoresque. Ce *chemin de fer* a été livré à la circulation à la fin d'août 1867. Déjà, l'hiver suivant, il a eu à lutter avec les obstacles que présente le climat de ces latitudes élevées, et plus d'un train s'est trouvé en détresse entre des amas de neige résultant d'avalanches tombées des montagnes voisines. L'industrie saura triompher de ces difficultés comme de toutes celles qu'elle a déjà vaincues.

— EN AMÉRIQUE. *Chemin de fer du Pacifique.* De toutes les entreprises de notre siècle, la plus gigantesque, la plus féconde en résultats, c'est le *chemin de fer* du Pacifique, qui se construit en ce moment dans l'Amérique du Nord. Il fera communiquer l'Atlantique avec le Pacifique, New-York avec San-Francisco, l'Europe avec l'Asie; ce sera cette grande route des Indes si longtemps cherchée par Christophe Colomb et par les autres voyageurs du pôle nord. Quand il sera achevé, on ira au Japon ou en Chine en trente jours par le plus court chemin, et l'on s'écartera peu d'un grand cercle de la sphère terrestre. Deux lignes de bateaux à vapeur, une ligne de *chemin de fer*, et tout sera dit. Le Havre, New-York et San-Francisco seront les grandes étapes de ce voyage, pour lequel ne manqueront pas les trains de plaisir. Ce *chemin de fer*, qui doit opérer une révolution dans le monde commercial, a été décrété en 1862 par Abraham Lincoln, de la même plume qui devait signer un peu plus tard l'abolition de l'esclavage. Depuis 1864, deux Compagnies travaillent activement à la construction de cette voie ferrée; l'une établit la ligne de San-Francisco à Omaha, à travers les montagnes Rocheuses et les grandes prairies; l'autre se charge de la relier aux autres *chemins de fer* des Etats de l'Union. Les deux voies doivent avoir leur point de jonction dans le voisinage du grand lac Salé. Les Américains ne font pas comme nous, qui n'établissent des *chemins de fer* que dans les centres peuplés; eux, au contraire, ils dressent leurs voies ferrées là où était le désert et y amènent la vie et l'animation.

Toutes les stations du *chemin de fer* deviennent des cités qui s'élèvent du jour au lendemain avec une rapidité incroyable. Telle est, par exemple, celle de Julesbourg, ville improvisée, qui se trouve entre Omaha et San-Francisco, et qui est le point où s'arrête actuellement le *chemin de fer* du Pacifique. Voici comment ce lieu désert s'est transformé en ville. « Les premières maisons construites sont des hôtels de voyageurs où l'on a établi de vastes dortoirs : c'est le wagon américain qui a pris racine, qui s'est fait maison; puis on voit quelques constructions plus élégantes et moins banales, pour la demeure des employés de la compagnie. Enfin il y a des magasins où l'on trouve tout, depuis une hache jusqu'à une aiguille, depuis une boîte de chirurgie jusqu'à un pot de composition pour blanchir la peau, ou de l'eau de Botol pour raffermir les genévives. Ce sont les vrais *Magasins réunis* transportés sur le sol que foulaient il y a quelques mois l'Indien, le buffle et l'antilope. On a improvisé une sorte de conseil municipal, et l'on a rendu des lois de police très-sévères. » Les contrées traversées par le *chemin de fer* du Pacifique sont de deux sortes : les grandes prairies, ces vastes étendues de terrain chantées par Cooper et Irving, où le sol est si uni, si plat, que les rivières n'ont presque point de pente, et que le voyageur est obligé de se coucher à plat ventre sur le sol pour voir de quel côté il incline; et les montagnes Rocheuses, couvertes de forêts inextricables, coupées de ravines profondes. Ajoutons les détails suivants donnés par un Américain, W. Heine, sur la manière dont se construit ce *chemin de fer*, et sur cette conquête faite pied à pied sur le désert et sur la barbarie :

« Les soldats de cette grande armée industrielle ont été divisés en brigades, dont chacune est réservée pour un certain travail. En tête de l'avant-garde marchent les bûcherons qui, au nombre de quinze cents, font retentir les échos des montagnes Noires, et qui chaque nuit se retranchent contre les Indiens et les bêtes fauves. Derrière ces sapeurs viennent les ingénieurs, qui placent des piquets pour indiquer la route que le *chemin de fer* doit suivre. Derrière marchent les terrassiers et les poseurs de traverses. Ces derniers sont partagés en trois brigades. La première, composée d'ouvriers défilés, est chargée de placer des traverses dans les endroits où la route fait des inflexions et des détours; elle prend des précautions spéciales pour marquer les endroits où vient tomber le rail. Les autres placent les traverses intermédiaires, et font ce qu'on pourrait appeler le remplissage. Bientôt, en tête du train de la pose, vient un wagon, vaste plate-forme roulante chargée d'environ quarante rails et de tous les accessoires, coussinets, etc. Ce wagon se tient tou-

jours au front de bataille, et est accompagné de dix hommes, cinq de chaque côté. Un de ces cinq hommes place le rail sur le cylindre de déchargement, trois autres le font sortir du wagon, et le cinquième place les coussinets, sur lesquels on le laisse tomber au commandement du chef d'équipe. Ce mot d'ordre : *down!* (en bas!), est répété avec une vitesse moyenne de deux fois à la minute. Il indique la vitesse d'accroissement de la voie ferrée, puisque chaque rail augmente de 4 m. la longueur du *grand chemin du Pacifique*. Du moment que les nouveaux rails sont posés, le wagon s'avance jusqu'à leur extrémité, et la même manœuvre se répète sans attendre que le rail ait été fixé. Cette opération est faite par des brigades d'ouvriers qui viennent par derrière, et qui consolident cette prise de possession du sol américain par la vapeur. C'est alors que l'on commence à rencontrer les trains immenses chargés de traverses, de rails et de matériaux de toute espèce. C'est la réserve de la grande armée qui s'avance; on voit les trains de manœuvres et de construction, les grands dortoirs roulants des ouvriers. Deux de ces wagons, véritablement monumentaux, n'ont pas moins de 80 pieds de longueur et servent de réfectoire; il y en a un autre servant de cuisine et les magasins. C'est le désert qui est pris d'assaut; partout retentit le tintement du travail; le choc des rails qui tombent, le retentissement des coups de marteau des cloueurs, ressemblent à un vrai feu de tirailleurs. « Voici maintenant, sur l'organisation des wagons du Pacifique et de tous les *chemins de fer* américains, des détails donnés par M. Simonin, qui feront voir combien nous sommes arriérés.

« Nous sommes à 1,000 milles de New-York, franchis en une seule traite, sans fatigue, avec une vitesse qui atteint presque celle de nos trains express. Nous avons dormi deux nuits en wagon, dans des lits. Les sièges, le soir, se transforment en couchettes par un procédé très-ingénieux, et là on dort, je ne dirai pas comme chez soi, mais aussi bien certainement que dans une cabine de bateau à vapeur. Les lits sont étagés, et l'on n'a que la crainte, si, comme moi, l'on a un massif compagnon couché au-dessus de sa tête, de le recevoir la nuit sur la face avec tout le fourmillement pour peu qu'un ressort se dérange; mais on m'a dit que cela n'arrivait jamais. Les *palaces cars*, les *State rooms*, ou wagons palais, salons d'Etat, que l'on peut occuper seul, sont encore plus confortables que les wagons à dormir, et certainement trop luxueux pour un pays aussi démocratique. Jamais souverain n'a voyagé avec autant de confort que dans ces compartiments réservés qu'on peut se procurer pour quelques dollars sur tous les *chemins de fer* américains. Les compartiments à dormir s'appellent les *sleeping rooms*, comme qui dirait des dortoirs. Vous connaissez les wagons américains, larges, hauts, bien aérés, pouvant contenir chacun une cinquantaine de voyageurs. Les sièges sont disposés sur deux rangs, et une allée est établie au milieu. On va à volonté en avant ou en arrière, car le siège peut basculer autour d'un pivot latéral. Dans chaque compartiment est un bideau d'eau et un verre à boire, un lavabo, un poêle que l'on chauffe en hiver; enfin, faut-il le dire?... un *water closet*, dont nos wagons auraient tant besoin. Une corde, qui règne sur toute l'étendue du train, met chaque compartiment en relation avec le mécanicien de la locomotive. On peut passer à volonté d'un compartiment à un autre pendant que le train est en marche, et rester même au dehors, appuyé sur les balustrades, pour contempler à son aise le paysage. Chaque wagon est parcouru par un employé qui vend des journaux, des livres, des comestibles; et de temps en temps le conducteur du train vérifie les billets sans vous incommoder, car on a soin de passer son *ticket* au cordon de son chapeau. Il n'est permis que dans quelques compartiments de fumer; mais on mâche partout du tabac, et vous savez combien les Américains sont chiqueurs. Les dames, pour lesquelles on a ici le plus grand respect, pourraient être incommodées de ces habitudes, aussi trouvent-elles sur tous les trains des voitures réservées. Les maris, et ceux qui, sans jouir de ce titre, accompagnent les dames, peuvent entrer dans ce compartiment, que j'ai bien souvent envié. Le *bachelor*, non pas le *bachelier* comme vous pourriez le croire, mais l'homme sans femme, ne jouit aux Etats-Unis d'aucun crédit. Le ministre d'Angleterre, sir Frédéric Bruce, qui vient de mourir ces jours derniers à Boston, et qui n'était pas marié, emmenait toujours avec lui sa cuisinière en voyage. Avec cette dame, il passait partout; toutes les portes réservées lui étaient ouvertes, et il échappait à la compagnie souvent fort peu tolérante des fumeurs et des chiqueurs américains. Quant à la servante, elle suivait son maître comme si elle eût été son maître; aucune délimitation de rang n'existe aux Etats-Unis. »

Le *chemin de fer* du Pacifique est arrivé au pied des montagnes Rocheuses; on pense qu'il pourra être terminé en 1871.

— EN ASIE. *Chemins de fer de l'Indoustan.* Les *chemins de fer* de l'Indoustan, entrepris il n'y a guère plus de vingt ans, interrompus et retardés par la grande insurrection des cipayes, en 1857, sont aujourd'hui presque complètement terminés. De Calcutta à Delhi et à Lahore, de Bombay à Mirzapour, et de

Madras à Bombay, la voie ferrée transporté rapidement et sûrement le voyageur européen et indigène, qui, naguère encore, ne franchissait ces mortelles distances que par les moyens de locomotion les plus primitifs et les plus incommodes. Il faut rendre cette justice à l'Angleterre que rien n'a pu l'arrêter dans l'exécution de ces travaux gigantesques, ni les déserts immenses et désolés, ni les fleuves comme la Djumnah, dont la largeur et la violence se peuvent difficilement imaginer, ni les montagnes à pic et d'une prodigieuse élévation, comme la chaîne des Ghates, qui n'avaient été rendues praticables aux voitures que depuis quelque trente ans seulement, et Dieu sait au prix de quelles peines. L'Angleterre a compris que les chemins de fer devaient être le plus puissant élément de civilisation qu'elle pût introduire dans ses magnifiques possessions de l'Inde, avec le télégraphe électrique, la navigation à vapeur, etc., en même temps, du reste, qu'ils devaient permettre à sa puissance et à son commerce de prendre un développement plus facile et plus complet. C'est la science, en effet, qui doit vaincre l'antique immobilité en Asie, comme elle l'a fait en Europe, et qui doit régénérer et émanciper les Indous. A ce point de vue, nous applaudissons sans réserve aux établissements si libéralement répandus dans l'Inde par les Anglais, et nous ajoutons que si jamais, ce qui n'est certes pas impossible, l'Angleterre perd son empire sur ces millions de peuples, son influence du moins restera dans ces vastes contrées, et les habitudes, les relations, les besoins d'échange qu'elle y a importés subsisteront toujours à l'avantage de l'un et de l'autre pays. D'ailleurs, il est prouvé que l'établissement de ces immenses voies ferrées sera, sous tous les points de vue, une excellente spéculation. Ainsi nous lisons dans le *Rapport sur les chemins de fer de l'Inde* pour 1864-1865, de M. Dauvers, que les recettes des chemins de fer donnaient déjà à cette date 1,300,000 livres de l'intérêt garanti; car ces chemins de fer ont été exécutés par le gouvernement, mais au moyen d'emprunts faits sous sa garantie, et dont l'intérêt est mis à la charge du budget de l'Inde. Nous lisons dans le même *Rapport* que les actionnaires des chemins de fer de l'Inde sont au nombre de 36,553, dont 777 seulement ne résident pas en Angleterre. Le capital engagé, à cette époque (1864-1865), montait à 58 millions sterling. On voit combien d'argent ces grands travaux mettent en mouvement, et pour quelle part ils entrent dans la richesse de la métropole.

Voici quelles sont les lignes de chemins de fer de l'Inde : 1^{re} ligne. Ligne de l'Ouest (*East Indian railway*), de Calcutta à Delhi et à Lahore, en passant par Burdwan, Jumalpour, Dinapore, Bénarès, Mirzapour, Allahabad, Agra et Delhi. — 2^e ligne (*Nord Western railway*), de Bombay à Mirzapour, où elle rejoint la grande ligne de Calcutta à Delhi; cette ligne traverse le Kandeich et le Bundelkund. — 3^e ligne, de Bombay à Madras, par Pounah et Vellore. — 4^e ligne (ou chemin de fer du Midi), de Madras à Calicut, par Vellore, Arcot, Coimbatour et Calicut, avec un embranchement spécial pour Bangalore. Sur toutes ces lignes, la télégraphie est établie dès aujourd'hui. Ce que nous disons ici ne donne peut-être pas une idée suffisante des gigantesques efforts qu'ont dû nécessiter ces travaux. Qu'on se souvienne cependant que la ligne qui joint Calcutta à Delhi et Lahore n'a pas moins de 1,300 milles, c'est-à-dire 2,100 kilom. Or, on sait que la plus grande ligne française, de Paris à Marseille, n'a que 563 kilom. Qu'on lise surtout les détails que nous allons donner sur le pont de la Djumnah, à Allahabad, et sur la magnifique rampe du Bhatgong, dans les Ghates, et l'on conviendra que les Anglais sont véritablement des ingénieurs de première force et des capitalistes intrépides. Le pont sur lequel le grand *East Indian railway* traverse la Djumnah, à Allahabad, n'a pas moins de 3,184 pieds de long, et a coûté la somme de 385,000 fr. Il est placé sur la rivière un peu en amont du confluent. Dix piles en grès rouge traversent le lit ordinaire de la Djumnah; mais, à chaque extrémité, un long viaduc, également en grès rouge, appuyé sur les rives escarpées, continue le pont jusqu'au niveau de la plaine, et de l'un et de l'autre côté du cours d'eau. Un premier tablier, à moitié de la hauteur des piles, sert de passage aux piétons, aux bêtes de somme, aux voitures; des rampes solidement construites et parfaitement ménagées sur les deux rives donnent un facile accès à ce premier tablier; le second, fort élevé au-dessus, est destiné au *railway*. Sauf les piles et les deux viaducs, tout le reste est en fer, en fonte et en tôle: toutes les pièces ont été préparées en Angleterre et transportées sur les lieux. Le pont de la Djumnah est une des œuvres les plus remarquables qui puissent faire honneur à l'art et à la science d'un ingénieur. Parions maintenant du Bhatgong, gigantesque montagne élevée à 600 m. au-dessus du niveau de la mer, et qui se dresse sur la route presque perpendiculairement. C'est à la station de Lanowlee, à l'entrée du plateau du Décan, le berceau des Mahrattes, que le chemin de fer de Bombay à Madras (*Great Indian peninsula railway*) atteint le point culminant du Bhatgong, après avoir escaladé la montagne par une suite de travaux gigantesques, tranchées, tunnels et viaducs. C'est en 1852 que l'on étu-

dia et qu'on entreprit cet effrayant travail. Le devis se monta à 41,188 liv. sterl. par mille (soit 640,000 fr. par kilomètre), et cette estimation fut dépassée. Rien ne peut donner une preuve plus évidente de la puissance de l'homme et de la domination qu'il exerce sur la nature que la contemplation de la science et du travail qu'il a fallu pour faire franchir, sur une seule rampe d'un développement de 15 milles (24 kilom. 135 m.), une hauteur de 550 m. à un train chargé de voyageurs et de colis.

Maintenant nous donnerons quelques détails sur les arrangements spéciaux nécessités par les conditions climatiques du pays, sur les prix de transport des voyageurs, sur le confortable des wagons et des buffets, et enfin sur l'accueil fait par les Indous à cette nouvelle forme de locomotion, qui contraste si étrangement avec les habitudes graves et lentes inhérentes à leur nature. Parlons d'abord des prix. Ils sont élevés pour les premières classes, mais très-bas pour les dernières. Ainsi, tandis qu'il en coûte 51 roupies (127 fr. 50) en première classe, de Calcutta à Bénarès, pour un parcours de 540 milles ou 869 kilom. (à peu près la distance de Paris à Marseille), et 26 roupies (65 fr.) en deuxième classe, la troisième classe n'est que de 8 roupies (22 fr.). Ce bon marché est une heureuse inspiration, car les Compagnies retirent le plus net de leur produit actuel des troisièmes, et c'est très-évidemment ce bon marché qui fut l'une des plus fortes raisons de l'engouement des populations indoues pour le *railway*. Il est vrai qu'on se plaint de l'excessive cherté des premières classes, qui ne permettent qu'aux opulents *civilians*, ou officiers de la reine, de se donner toutes les jouissances de confortable qu'on y a réunies. On peut se faire difficilement une idée du luxe de ces wagons-lits des Indes, de ces *sleeping carriages*. Le dossier capitonné en cuir des deux banquettes est à charnière dans le haut; il se relève et se maintient en position horizontale, en s'appuyant de chaque côté sur un taquet en fer, à ressorts, fixé dans les montants des deux portières. Ce petit arrêt rentre dans une rainure quand on soulève le dossier; mais, dès qu'il est dépassé par ce dernier, il fait saillie de nouveau, et sert d'appui aux deux extrémités de devant du dossier, devenu alors couchette, laquelle, pour plus de sûreté, est soutenue au milieu par une courroie attachée au plafond du wagon. On peut, à quatre personnes, passer une, excellente nuit dans ces couchettes improvisées des *sleeping-carriages*. Les wagons des troisièmes classes sont loin d'avoir ce confortable; ce sont de grandes caisses sans compartiments, où l'on fait entrer les pauvres Indous en les poussant et les culbutant, et où on les enferme à clef. Il y en a quelquefois bon nombre de plus qu'il n'y a de places, mais on part sans faire attention à leurs plaintes et à leurs cris; ils se pressent, se tassent et s'étouffent jusqu'à leur destination. Et non-seulement les malheureux indigènes sont malmenés et traités comme un vil bétail, mais ils sont en outre assez souvent volés. Les chefs des stations sont ordinairement des Anglais, pour les stations importantes surtout; mais les distributeurs de billets, dans l'intérieur des guichets, sont presque toujours des Indous. Ils donnent souvent à un pauvre diable, à une femme ne sachant pas lire, un billet pour un parcours de 10 milles, et perçoivent le prix du parcours de 20 milles demandé. Quand le voyageur arrive à sa destination, il est empoigné, maltraité, mis à l'amende, comme ayant voulu voler l'administration. Un autre inconvénient de l'emploi des Indous dans les différents services du *railway*, c'est la fréquence des accidents dus à leur négligence, négligence d'autant plus dangereuse que, sur la plus grande partie du parcours, il n'y a encore qu'une ligne de rails. Le rapport officiel fait sur les accidents du *East Indian railway*, pour l'année 1863, constate qu'il y eut 26 personnes de tuées et 14 de blessées, pour un total de 24 accidents, dont 21 sont notés comme devant être attribués à la négligence des employés. Et notez que le nombre de milles parcourus par la partie de la ligne dont il s'agit n'était que de 924. Par exemple, les mécaniciens sont tous ou à peu près des Européens. Malgré l'épouvantable chaleur à laquelle ces malheureux sont exposés sous le soleil torride de l'Inde, et à portée de leur machine, ces places de mécaniciens sont très-recherchées, à cause des forts émoluments qui leur sont affectés, et aussi de quelques privilèges spéciaux. En outre, on a remarqué que cette dangereuse profession ne faisait pas tant de victimes qu'on pourrait le croire sous ce ciel de feu. Là où le progrès est encore à faire, c'est sous le rapport du confortable qu'exigeraient les salles d'attente; les buffets laissent aussi beaucoup à désirer; ils sont fort mal pourvus, et l'on y paye tout très-cher; mais ces inconvénients disparaîtront peu à peu, à mesure que le nombre des voyageurs ira en augmentant, et quand les avantages attachés aux emplois de la Compagnie auront permis de ne les confier qu'à des mains sûres et expérimentées.

Nous terminerons en disant quelques mots de la station de Chandernagor, notre possession dans le Bengale, laquelle se trouve naturellement sur le *Great Eastern Indian*, entre Calcutta et Burdwan. Lors de l'établissement du *railway*, le génie militaire français réclama vivement pour qu'il ne passât pas sur

le sol français, comme s'il eût menacé nos possessions sur ce point. Aussi la station est-elle fort éloignée de la ville, ce qui ne laisse pas que d'être incommode. Chandernagor (la station) est à 21 kilom. de Calcutta. Le trajet se fait en une heure et demie; il en coûte près de 3 fr. en première classe.

— Bibliogr. Quoique de date récente, l'invention des chemins de fer a pris, dès le principe, une place importante et capitale dans le monde industriel et financier. Il n'y a pas lieu de s'étonner dès lors de voir aujourd'hui à la suite de cette question un bagage bibliographique déjà fort respectable. Les premières publications traitant de l'établissement possible et probable des chemins de fer datent de 1824, et, depuis lors, le nombre des ouvrages publiés tant en France qu'à l'étranger sur la technologie et la statistique des voies ferrées, ainsi que sur les questions économiques, financières et commerciales qui se rattachent à leur construction ou à leur exploitation, est considérable.

C'est en France que la plus grande partie de ces ouvrages ont vu le jour. Les ingénieurs anglais ou américains ont généralement peu le temps ou le goût d'écrire; aussi les ouvrages publiés en Angleterre et en Amérique sont-ils relativement en petit nombre. De plus, quelques-uns ne sont que de pures spéculations de librairie et laissent beaucoup à désirer, bien que fort coûteux. Néanmoins, plusieurs d'entre eux peuvent être étudiés avec fruit; quelques-uns des meilleurs ont même été traduits en français.

Quant à l'Allemagne, elle a compris de bonne heure l'utilité des chemins de fer, et elle a produit des ouvrages en grand nombre, dont plusieurs excellents, où la question est étudiée sous toutes les formes, tant théoriques que pratiques.

Le travail présent a pour but de mettre sous les yeux des lecteurs une nomenclature raisonnée, par ordre chronologique, des ouvrages relatifs à la question de la locomotion sur les voies ferrées, en indiquant sommairement pour chacun d'eux le point de vue spécial auquel l'auteur s'est placé pour envisager la question.

Cette revue sera peut-être incomplète quant aux ouvrages étrangers: on éprouve souvent de grandes difficultés, en France, à se procurer des renseignements précis sur des publications faites dans les pays voisins, surtout si elles remontent à quelques années déjà. D'ailleurs, plusieurs des travaux publiés à l'étranger sont maintenant absolument dénués d'intérêt. D'autres sont épuisés, rares et à peu près introuvables.

Les ouvrages anciens, qui émettent des opinions erronées, vieilles, et qui, depuis, ont été exposées avec plus de netteté, seront simplement indiqués. On réservera les documents plus étendus et plus précis pour les ouvrages récents, qui sont naturellement plus complets, et dont les assertions sont sanctionnées par la pratique.

1824.

GIRARD. *Mémoires sur les grandes routes, les chemins de fer et les canaux de navigation*, traduits de l'allemand. Comparaison entre les différentes voies de communication.

TREDGOLD. *Traité pratique des chemins de fer et des voitures destinées à les parcourir*, publié en Angleterre en 1823, traduit par Duverne (in-8°, 1^{re} édit.).

1825.

TREDGOLD. *Railways compared with canals and common roads*, démontrant les usages et avantages des chemins de fer (Edimbourg, in-8°).

BADER. *Ueber die neuesten Verbesserungen und die allgemeine Einführung der Eisenbahnen* (Munich, in-8°).

1829.

COSTE et PERDONNET. *Mémoire sur les chemins de fer à ornères* (in-8°). Cet ouvrage n'est plus à la hauteur du progrès actuel.

FOURNEL. *Mémoire sur le chemin de fer de Gray à Verdun* (in-8°).

MELLET et HENRY. *Rapport sur le chemin de fer de Saint-Etienne à Andrézieux* (in-4°), avec une très-grande carte. Etude approfondie pour l'époque.

WALKER. *Report to the directors of the Liverpool-Manchester railway on the comparative merits of the locomotive an fixed engineer as moving power* (Londres, in-8°, 2^e édit.)

1831.

COUSIN (E.). *Considérations sur un nouveau système de chemins de fer et chemins pavés* (in-8°).

MOREAU. *Description raisonnée et vues pittoresques du chemin de fer de Liverpool à Manchester* (in-4°).

MONTRICHER. *Traité pratique des chemins de fer de Wood* (in-4°), traduit de l'anglais. N'est plus à la hauteur de la pratique actuelle.

1832.

BIOT (E.). *Manuel de construction des chemins de fer*, essais sur les principes généraux de l'art de construire les chemins de fer (Bruxelles, in-8°). N'est plus à la hauteur des connaissances actuelles.

CHEVALIER (Michel). *Système de la Méditerranée*, série d'articles publiés dans le journal saint-simonien le *Globe*. Ce sont certainement les écrits traitant de cet objet les plus

remarquables de cette époque. On reprochait alors à M. Michel Chevalier une exagération qui est, depuis, devenue la simple pratique.

LAMÉ et CLAPEYRON. *Utilité des chemins de fer pour la défense du territoire* (in-8°).

LAMÉ, CLAPEYRON, Stéphane et Eugène FLACHAT. *Vues politiques et pratiques sur les travaux publics*. Cet ouvrage eut un grand succès lors de son apparition. Il ne donne néanmoins pas encore aux chemins de fer l'importance qu'ils méritaient, et qu'ils ont acquise plus tard.

PERDONNET. *Rapport au comité des travaux publics de l'Association philotechnique sur les avantages respectifs des différentes voies de communication, chemins de fer, routes et canaux*.

1833.

AUGUYAT. *Instruction sur les routes, les chemins de fer, les canaux et les rivières* (in-8°).

FOURNEL. *Du chemin de fer du Havre à Marseille par la vallée de la Marne*.

MARY. *Notice sur les voitures à vapeur employées en Angleterre sur les routes ordinaires* (in-8°).

PEYRET (A.). *Situation du chemin de fer de Saint-Etienne à Lyon au commencement de 1832*. Résultats probables de cette entreprise (in-4°).

QUILBET. *Expériences sur la force transversale et les propriétés du fer malléable*, traduit de Barlow (in-8). Etude sérieuse sur la résistance des rails; travail intelligent et d'un rare mérite.

SIMONS et DE RIDDER. *Description de la route en fer à établir de Cologne à Anvers*.

HENSCHELL (C.-A.). *Neue Construction der Eisenbahnen und Anwendung comprimirter Luft zur Bewegung der Führwerke* (Cassel, in-4°). Considérations sur le système de locomotion au moyen de l'air comprimé. Le système atmosphérique est aujourd'hui abandonné.

LIST (Fr.). *Ueber ein sächsisches Eisenbahnsystem als Grundlage eines allgemeinen deutschen Eisenbahnsystems, und insbesondere über die Anlage einer Eisenbahn nach Dresden* (Leipzig, in-8°). List est un des économistes les plus distingués de l'Allemagne. Ses ouvrages ont puissamment contribué à la propagation des chemins de fer en Allemagne.

1834.

MINARD. *Cours de chemins de fer à l'Ecole des ponts et chaussées*. Question des chemins de fer, considérée tant au point de vue économique et financier qu'au point de vue technique; considérations remarquables sur l'effet des pentes, alors qu'on ne se rendait pas compte de leur influence exacte sur les frais d'exploitation.

POUSSIN (G.-T.). *Travaux d'améliorations intérieures projetées ou exécutées par le gouvernement général des Etats-Unis d'Amérique*. L'auteur a longtemps habité l'Amérique du Nord. Il a été l'auxiliaire du général Bernard, qui a tracé et exécuté une partie des voies de communication de ce pays. Ouvrage remarquable à la fois comme pratique et comme théorie.

1835.

ARNOLLET. *Ce que doivent être les chemins de fer en France* (in-4°).

BLUM. *Des chemins de fer en France*. Cet ouvrage est, comme le précédent, une polémique ardente et savante, pour démontrer l'utilité des chemins de fer, et discuter le meilleur mode d'établissement.

DAUSSE. *Proposition de nouveaux rails pour les chemins de fer*.

FÉLIX (Adrien). *Mémoire sur les encouragements à accorder aux chemins de fer*, ouvrage traitant la question financière; très-intéressant à l'époque où il parut.

LAIGNEL. *Courbes à très-petit rayon; Revue des questions les plus importantes sur l'établissement des chemins de fer en France*.

Berichte des Eisenbahncomites in Leipzig an das publicum.

1836.

BARTHOLOMY. *Quelques idées sur les encouragements à accorder aux Compagnies concessionnaires des chemins de fer*. Bonne étude en 1836, mais sans intérêt aujourd'hui.

BELLANGER et POLONCEAU. *Projet d'un chemin de fer de Paris à Rouen, au Havre, à Dieppe, par la vallée de la Seine* (in-fol.).

HENRY. *Considérations générales sur l'emploi des chemins de fer* (in-8°).

LAIGNEL. *Des chemins de fer; leur influence sur l'agriculture, l'industrie et le commerce* (in-8°).

MARIVAUT. *Des chemins de fer* (in-8°).

NADAULT DE BUFFON. *Considérations sur les trois systèmes de communication intérieure, au moyen des routes, des chemins de fer et des canaux*.

NAVIER. *De l'établissement d'un chemin de fer entre Paris et le Havre*, note sur le mouvement uniforme des wagons dans les courbes. Nouvelles considérations sur l'emploi des machines locomotives dans les chemins de fer, et sur l'influence des pentes divergentes inclinées, relativement à la dépense du transport; note sur la comparaison des avantages respectifs des diverses lignes de chemins de fer.

POUSSIN (G.-T.). *Chemins de fer américains*, historique de leur construction.

VALLÉE. *Des voies de communication considérées sous le point de vue de l'intérêt public*, appendice sur les chemins de fer de Paris à

Boulogne, Calais, Dunkerque, Lille et Valenciennes; considérations spéciales sur le tracé de chacune de ces lignes; vues financières et politiques.

BRUNTON. *Description of a practical and economical method of excavating ground and forming embankments for railways* (in-8°).

FAIRBAIRN. *A treatise on the political economy of railway* (in-8°).

LECOUNT (Peter). *The London and Birmingham railway* (in-8°).

ALBERT (L.-P.). *Verzeichniss von 141 Eisenbahnen*, tant chemins allemands que français, anglais, belges, hollandais et américains, construits, en construction, ou dont la construction est décidée, avec les indications de leur parcours, leur longueur, leurs travaux d'art, leurs moyens de construction, etc. (in-8°).

1837.

BREES (S.-C.). *Science pratique des chemins de fer* (in-4°, avec planches), traduit de l'anglais par Somerset-Irving. Collection assez mal classée de dessins et de documents relatifs aux chemins anglais. Indications utiles.

CLAUDIS RUELLÉ. *Sur les chemins de fer et les voitures à vapeur*. Résumé consciencieux et intéressant de tous les ouvrages spéciaux et des résultats obtenus à cette époque [t. XVIII de la *Science populaire*, de Claudis (Paris), Jules Renouard, in-24, avec figures et deux grandes planches gravées sur cuivre].

FEVRE. *Traité du mouvement de translation des locomotives et recherches sur le frottement de roulement* (in-8°, atlas in-4°); *Calcul de la vitesse des locomotives sur les chemins de fer* (in-8°).

PILLET-WILL. *De la dépense et du produit des canaux et des chemins de fer* (in-8°). Cet ouvrage n'a plus aujourd'hui qu'un intérêt purement historique.

RENOUARD (Félix). *Des chemins de fer considérés comme moyens de défense du territoire français* (in-8°).

TEISSERENC (E.). *Etude sur les voies de communication perfectionnées et sur les lois économiques de la production du transport* (in-8°). Ouvrage encore bon à consulter; renseignements statistiques nombreux, sérieux et excellents, pris sur les lieux mêmes, dans les différents pays visités par l'auteur.

CRELLE (A.-L.). *Ueber verschiedene Arten von Eisenbahnschienen und deren Fundamentierung* (in-4°).

1838.

ARNOUX (Claude). *Système de voitures pour chemins de fer de toute courbure*. Le système de M. Arnoux a été expérimenté sur le chemin de fer de Sochaux; ne s'applique pas à de grandes vitesses.

CORRÉARD (Alexandre). *Mémoire sur le projet d'un chemin de fer de Paris à Bordeaux* (in-4°).

CASTILLON DU PORTAIL. *Recherche sur les conditions et le meilleur mode d'exécution des chemins de fer* (in-8°). Important par son actualité en 1838. Du meilleur système à adopter pour l'exécution des travaux publics en France, et notamment des chemins de fer (in-8°).

GUILLAUME (Achille). *Législation des chemins de fer en France et en Angleterre*.

MILLERET. *Considérations sur l'établissement des chemins de fer en France* (in-8°). Plus d'actualité.

SÉGUIN (Jules). *Chemins de fer. De leur exécution par l'industrie privée* (in-8°).

SMITH. *Lois européennes et américaines sur les chemins de fer*.

TREGGOLD. *Traité des machines à vapeur, leur application à la navigation et à la traction* (in-4°).

WOOD (Nich). *Traité pratique des chemins de fer* (in-4°), traduit de l'anglais, revu et complété par MM. de Montricher, E. de Franqueville et H. de Roolz.

STEPHENSON (Robert). *Description of the patent locomotive steam engine of Mr. Robert Stephenson* (in-4°).

WISHAW. *Analysis of railways, consisting of a series of reports on the railways projected in England and Wales in the year 1837* (in-8°).

FRANZ (M.). *Statistische Uebersicht der Eisenbahnen, Kanäle, und Dampfschiffarten Europas und Amerikas*.

NEGRELLE (L.). *Ausflug von Frankreich, England und Belgien zur Beobachtung der dortigen Eisenbahnen*, avec un précis sur l'établissement possible des chemins de fer dans les pays de montagnes.

1839.

ARMENGAUD aîné et ARMENGAUD (Ch.). *L'industrie des chemins de fer*; publié sous les auspices du ministre du commerce et des travaux publics (in-4°).

BARTHOLOMY. *Du meilleur système à adopter en France pour l'exécution des travaux publics, et en particulier des chemins de fer*, examen critique des conditions imposées aux Compagnies et des causes qui s'opposent au développement de l'esprit d'association en France (in-8°).

ETZEL. *Notices sur la disposition des grands chantiers de terrassement* (in-4°, avec planches), s'appliquant spécialement à l'Angleterre.

FLACHAT. *Calculs et tableaux sur l'avance du tiroir* (in-18); *Projet d'un chemin de fer de Metz à Saarbrück* (in-8°).

FLACHAT et PETIET. *Projet d'un chemin de fer de Sedan à la frontière belge*.

MELLET. *Traduction de la machine locomotive de Robert Stephenson* (in-4°). Sans intérêt pratique aujourd'hui.

MILLERET. *Des chemins de fer en France* (in-8°); *Causes de la crise qui paralyse les Compagnies*.

PERDONNET. Extraits du *Journal de l'industriel et du capitaliste*: *Sur les frais de construction et d'exploitation des chemins de fer*.

SÉGUIN aîné. *Influence des chemins de fer* (in-8°). Art de les tracer et de les construire; ouvrage théorique et pratique. Encore intéressant, quoique déjà ancien. Auteur qui a le mieux compris la question, surtout au point de vue de l'organisation du personnel.

SIMONS et DE RIDDER. *Le chemin de fer belge* (in-8°); *Recueil des mémoires et devis pour l'établissement du chemin de fer d'Anvers et Ostende à Cologne, avec embranchement de Bruxelles et de Gand, aux frontières de France* (3^e édition, avec plans et profils, augmentée des tableaux de dépenses et revenus du 1^{er} mai 1834 au 1^{er} janvier 1837, et d'un extrait de la discussion législative concernant le mode d'exécution des travaux).

TEISSERENC (E.). *Des travaux publics en Belgique, et des chemins de fer en France* (in-8°).

VIRLA. *De l'effet utile des machines locomotives et de ses variations* (in-8°). Ces calculs s'appliquent à des machines hors d'usage aujourd'hui.

BOURNE (J.-C.). *Drawings of the London and Birmingham railway* (in-fol.).

DAY (Jas.). *A practical treatise on the construction and formation of railways* (in-8°). Cet ouvrage n'est pas au niveau de la science actuelle.

LECOUNT (Peter). *A practical treatise on railways* (in-12). Explication de la construction et de l'aménagement pour l'exploitation. Cet ouvrage n'est pas au niveau de la science actuelle.

RENWICK (James). *Treatise on the steam engine* (in-8°).

BREES. *Railway practice* (in-4°). Collection de dessins, plans et détails pratiques de construction sur les travaux publics, et l'opinion des plus célèbres ingénieurs.

HODGE. *The steam engine* (in-8°). Perfectionnements graduels des machines à vapeur jusqu'au temps présent.

CRELLE. *Einiges über die Ausführbarkeit von Eisenbahnen in gebirgigen Gegenden* (in-4°).

MEISSNER (N.-N.). *Geschichte und erklärende Beschreibung der Dampfmaschinen* (in-4°). Examen des machines à vapeur au point de vue de la navigation et des chemins de fer.

1840.

ARNOUX (Claude). *Système de voitures pour chemins de fer* (in-8°).

BINEAU. *Chemins de fer d'Angleterre* (in-8°).

BIOT (E.). *Manuel du constructeur de chemins de fer* (in-8°). Essai sur les principes généraux de l'art de construire les chemins de fer.

CORDIER. *Essais sur la construction des routes et des canaux et la législation des travaux publics*. Cet ouvrage fait ressortir les avantages de la construction des chemins de fer par des Compagnies.

DUNOYER (Ch.). *Esprit et méthodes comparés de l'Angleterre et de la France dans les entreprises de travaux publics* (in-8°).

FEVRE. *Rapport sur le système des voitures pour chemins de fer à toutes courbures*.

FLACHAT et PETIET. *Guide du mécanicien, constructeur et conducteur de machines locomotives* (in-12). *Vade-mecum* de tous les ingénieurs de chemins de fer. Ouvrage très-clair, pouvant être consulté avec fruit par les hommes étrangers à l'étude des hautes mathématiques.

GUYNONNEAU DE PAMBORG. *Traité historique et pratique des machines locomotives* (in-8°). Ouvrage fort utile lorsqu'il parut, donnant la description de toutes les machines locomotives alors en usage. Elles ne sont plus du tout employées aujourd'hui.

NOTHOMB. *Travaux publics en Belgique*. *Chemins de fer et routes ordinaires*; exploitation, développement et influence politique des chemins de fer belges.

PICQUET (C.). *De la législation et du mode d'exécution des chemins de fer*. Considérations financières et politiques.

PERDONNET. *Notes sur les chemins de fer anglais et belges*.

PETRET-LALLIER. *Nouveau système de chemins de fer automobiles* (in-8°).

POUSSIN (G.-T.). *Examen comparatif de la question des chemins de fer en France et à l'étranger* (in-8°); *Notice sur les chemins de fer anglais* (in-8°).

RENAUD DE VILBACK. *Des courbes de chemins de fer* (in-8°). Considérations sur l'influence des courbes sur la traction.

TEISSERENC (E.). *Lettres sur la mission dont l'auteur fut chargé en Angleterre* (in-8°).

WISSOCQ (F.-E.). *Du frottement et des résistances dans les circuits des chemins de fer*.

BARLOW. *Report on atmospheric railway*.

BOURNE (J.). *A treatise on the steam engine in its various applications to mines, mills, steam, navigation, railway and agriculture*.

CROYDON et EPSOM. *Atmospheric railway*.

PIM. *The atmospheric railway*.

1841.

BREES. *Science pratique des chemins de fer* (in-4°), traduit de l'anglais.

CHEVALIER (Michel). *Lettre sur l'inauguration*

tion du chemin de fer de Strasbourg à Bâle (in-8°); *De l'établissement des chemins de fer sur les bords des canaux* (in-8°).

JANNENEY. *Calculs sur la sortie de la vapeur dans les machines locomotives* (in-8°).

MILLERET. *Des moyens d'établir un réseau complet de chemins de fer* (in-8°).

MINARD. *Influence du parcours partiel sur les chemins de fer* (in-8°). Considérations sur l'importance du produit des localités intermédiaires.

MURIT DE BORD. *Des chemins de fer et du réseau proposé par le gouvernement*.

NOGENT-SAINT-LAURENS. *Traité de la législation et de la jurisprudence des chemins de fer* (in-8°).

NOURAIS. *Les chemins de fer et les chambres* (in-8°). Observations sur les chemins de fer votés dans les dernières sessions.

ROGIER. *Rapport présenté aux chambres belges* (in-4°). Exploitation, développement et influence politique des chemins de fer belges.

TREMSTUCK. *Recueil de décrets, ordonnances, instructions sur les machines à feu et locomotives* (in-8°).

1842.

AULAGNIER. *Complément d'études pratiques sur la navigation intérieure* (in-8°). Rapprochements entre les canaux et les chemins de fer français, anglais et belges. Ouvrage surtout consacré à la navigation.

BARILLON. *Essai sur les grandes lignes de communication en France* (in-8°).

BOURGOING (P. DE). *Tableau de l'état actuel et des progrès probables des chemins de fer de l'Allemagne* (in-8°).

BUSSENIER. *Considérations militaires et communales sur les chemins de fer* (in-8°).

TOURNEUX. *Art du nivellement et application de cet art à la construction des routes et chemins de fer* (in-8°).

DUVAL. *Des machines à vapeur aux Etats-Unis* (in-8°), principalement en ce qui concerne les chemins de fer.

GIARDIN (Emile DE). *Moyens d'exécution des grandes lignes de chemins de fer* (in-8°). Renseignements financiers aujourd'hui dépourvus d'actualité.

HODGE. *Des machines à vapeur aux Etats-Unis d'Amérique* (in-4°).

JARDOT. *Les chemins de fer de l'Europe centrale considérés comme lignes stratégiques* (in-8°).

JOHAUD. *Les chemins de fer et les postes* (in-8°).

MARUELLE (E.). *La vérité sur les chemins de fer en France*. Documents curieux. — Révélations (sic) (in-12).

SAMUDA. *Railways atmosphériques* (in-8°).

TEISSERENC (E.). *De la politique des chemins de fer et de ses applications diverses* (in-8°).

KELLER (F.). *Sammlung von Constructionen aus dem Gebiete des Eisenbahnbaus*.

NEGRELLE (L.). *Die Eisenbahnen, mit Anwendung der gewöhnlichen Dampfmaschinen als bewegende Kraft über Anhöhen und Wasserscheiden sind ausführbar. Ein auf Erfahrung gegründeter praktischer Vorschlag* (in-4°).

1843.

COURTOIS. *Observations sur les mémoires relatifs à l'importance du parcours partiel sur les chemins de fer* (in-8°). Les méthodes d'exposition et les raisonnements sont justes, mais les chiffres qui servent de base aux calculs ne sont plus exacts.

DARNIS. *Histoire des chemins de fer* (in-8°).

DARU. *Des chemins de fer* (in-8°). Questions stratégiques, commerciales, politiques, financières. La question stratégique est moins bien comprise que les autres. Opinions de ce temps sur la participation des Compagnies à l'exécution des chemins de fer. La question a fait de grands progrès depuis 1843.

GARELLA (N.). *Notice sur les plans inclinés du chemin de fer de Liège* (in-8°); *Note sur les chemins belges* (in-8°).

LAVELEYE (DE). *De l'exploitation des chemins de fer en général* (in-8°). Point de vue financier et économique.

MINARD. *Second mémoire sur l'importance du parcours partiel sur les chemins de fer* (in-8°).

PETIET. *Accident du 8 mai 1842*. Examen critique de l'accident du chemin de fer de Versailles, rive gauche. Examen de questions techniques; *Railway-Reform*, traduit de l'anglais. Attaque violente à laquelle l'auteur a donné tort contre l'exploitation par les Compagnies; *Statistique raisonnée de l'exploitation des chemins de fer* (in-8°). Théorie pratique sur les tiroirs de machines à vapeur (in-8°).

TEISSERENC (E.). *Rapport adressé au ministre des travaux publics sur les chemins de fer*.

1844.

ARAGO (G.). *Système Latour-Dumoulin, pour prévenir les accidents de chemin de fer*.

ARNOLLET. *Système atmosphérique* (in-4°).

BARILLON. *Du système de concession des chemins de fer dans leur rapport avec les intérêts de l'Etat* (in-8°).

BARTHOLOMY. *Résultats économiques des chemins de fer* (in-8°). Cet ouvrage intéressant au point de vue financier a perdu aujourd'hui l'intérêt d'actualité qui le distinguait en 1844. Système de fermage simple des chemins de fer, comparé au fermage avec fournitures et pose de rails.

BAUMGARTEN. *Notice sur l'état des chemins de fer allemands* (in-8°).

BAZAINE et CHAPERON. *Chemins de fer d'Alsace*. Etude spéciale du chemin de fer de Bâle à Strasbourg, l'un des premiers exécutés en France. Texte, légendes et planches; ouvrage très-complet.

BEIL. *Etat et compte rendu des chemins de fer allemands, anglais, français, belges et américains* (traduit de l'allemand).

BERTHAULT-DUÉREUX. *Exposé des faits et principes sur lesquels repose la solution des principales questions que soulèvent les chemins de fer*.

BLANC (E.). *Des chemins de fer* (in-8°). Opinion sur leur organisation en service public.

CHEVALIER (Michel). *Histoire et description des voies de communication aux Etats-Unis et des travaux d'art qui en dépendent* (in-4°).

COURTOIS (C.). *Recherches techniques et mathématiques sur les routes, les voitures et les attelages* (in-8°); *Voies de communication* (in-8°).

JULIEN (Ad.). *Du prix des transports sur les chemins de fer de Belgique en 1842 et en 1843* (in-8°).

LAUVRAY (Alph.). *Système atmosphérique*. Enquête sur le chemin de fer de Londres à Epsom. Rapport de M. Stephenson sur le chemin de fer de Dalkey à Kingstown en Irlande.

MATHIAS (F.). *Etudes sur les machines locomotives* (in-8°). Description détaillée des machines de Sharp Roberts, de Stephenson, et de la machine intermédiaire qui leur fut définitivement préférée. Intéressant au point de vue historique seulement.

MINARD. *Des pentes des chemins de fer à grande vitesse* (in-8°); *Des conséquences du voisinage des chemins de fer* (in-8°).

MURIT DE BORD. *Chemins de fer* (in-8°). De la nécessité de ne pas s'en dessaisir, dans l'intérêt de la puissance publique, de nos finances et de notre commerce.

PERRON. *Des chemins de fer belges*. Tableau comparatif et figuré de l'importance des divers chemins de fer.

TEISSERENC. *Examen critique du mode de concession des chemins de fer consacré par la loi du 11 juin 1842* (in-4°).

TOURNEUX (F.). *Encyclopédie des chemins de fer et des machines à vapeur* (in-18). Ouvrage à l'usage des praticiens et des gens du monde.

BECKER. *Die atmosphärische Eisenbahn* (in-8°). Avec les rapports de Smith, Muller, etc.

BÜRGER. *Deutschlands Eisenbahnen im Jahre 1844* (in-8°). D'après les rapports officiels des directions.

GUGA. *Die Baltimore-Ohio Eisenbahn über das Alleghenygehirge* (in-8°).

KLEMM. *Die Eisenbahnen nach Anlage, Bau und Betrieb wirtschaftlich und technisch dargestellt* (in-8°).

REUZE (H.). *Die deutschen Eisenbahnen im Beziehung auf Geschichte, Technik und Betrieb*.

1845.

CERCLET. *Code des chemins de fer* (in-8°).

COLIGNON. *Du concours des canaux et des chemins de fer*. Achèvement du canal de la Merne au Rhin (in-8°).

DENIEL. *Exploitation des chemins de fer en France*.

DUCROS. *Détails historiques et statistiques sur quelques chemins de fer d'Autriche et de Bavière* (in-8°).

GOUIN et LECHÂTELLIER. *Recherches expérimentales sur les machines locomotives* (in-4°).

LECHÂTELLIER. *Chemins de fer de l'Allemagne*. Description, statistique, système d'exécution, tracé, voies de fer, stations, matériel, frais d'établissement, exploitation, produit de l'exploitation.

LEGOYT (M.-A.). *Le livre des chemins de fer construits, en construction et projetés*. Ouvrage intéressant encore bon à consulter, malgré son ancienneté.

LOBET. *Des chemins de fer en France*.

SAINTAIN. *Construction des travaux souterrains, tunnels, etc.* (in-8°). Traduit de l'anglais de Simms. Traité des travaux souterrains spécialement construits en vue des chemins de fer.

SAINT-LÉON. *Manuel pratique des chemins de fer* (in-18).

TEISSERENC. *Histoire et description des chemins de fer en Allemagne* (in-8°). Comparaison avec le système suivi en France, en Angleterre et en Belgique; *Antagonisme des chemins de fer et des canaux* (in-8°).

TOURNEUX (F.). *Législation et administration des chemins de fer de l'Allemagne* (in-8°). Statistique, finances, économie politique.

WISHAW (Fr.). *The railways of Great-Britain and Ireland, practically described and illustrated* (in-4°).

1846.

COSNUEL (M.-G.). *Perfectionnements des machines fixes et locomotives* (in-4°).

CRELLE. *Mémoire sur les différentes manières de se servir de l'air atmosphérique comme force motrice sur les chemins de fer* (in-4°).

ETIENNE (Ch.). *Chemin de fer atmosphérique de Saint-Germain* (in-12). Plans, profils, notice sur les travaux d'art et calculs relatifs à l'application du principe atmosphérique.

FLACHAT et PETIET. *Chemin de fer de Metz à Saarbrück*.

MAAS. *Rapport sur le chemin atmosphérique de Kingstown à Dalkey (Irlande)*; *Police, sûreté et exploitation des chemins de fer* (in-8°).

Contenant : 1^o la loi du 15 juillet 1843 ; 2^o le rapport et l'ordonnance du 15 novembre 1844 ; 3^o l'instruction ministérielle sur la mise à exécution de cette ordonnance ; 4^o le rapport de la commission spéciale sur les mesures de sûreté applicables aux chemins de fer.

TREDGOLD. *Traité pratique sur les chemins de fer et les voitures qui les parcourent* (in-8^o).
PITCHIE (Robert). *Railways, their rise, progress and construction* (in-18).
REDEN. *Deutsches Eisenbahnbuch, in Abtheilungen* (in-8^o).

1847.

ARMENGAUD aîné. *Exposé des chemins de fer atmosphériques actuels* (in-8^o).

BACQUA. *Législation des chemins de fer*.
BELPAIRE. *Cartes du mouvement des transports en Belgique, avec une note explicative* (in-8^o) ; *Traité des dépenses d'exploitation* (in-8^o). Les chiffres sont anciens, mais les méthodes conservent leur valeur et méritent d'être étudiées.

CHEVALIER (A.). *Mémoire sur l'exploitation des chemins de fer anglais* (in-8^o).

CRONIER. *Précis sur les chemins de fer de la France* (in-8^o).

DUCROS. *Emploi des locomotives sur les chemins à forte pente* (in-8^o).

LÉVELLE fils. *Des pentes et des rampes sur les chemins de fer*.

Police, *sûreté et exploitation des chemins de fer* (in-8^o).

STUCKLI. *Voies de communication aux Etats-Unis*. Etude technique et administrative. Grande carte colorée.

THESSERENC. *Recherches sur la détermination du prix de revient des transports par chemin de fer et par voie d'eau* (in-8^o).

VALEUR et DE BROUVILLE. *Documents officiels sur le matériel des chemins de fer* (in-4^o). Grand atlas.

DRYSDALE-DEMPSKY. *The practical railway engineer*.

1848.

LÉRIS (Jules). *Essai administratif sur l'exploitation des chemins de fer français*.

OLIVIER. *De la cause du dérèglement des wagons* (in-8^o).

SCHILLING. *Traité pratique du service de l'exploitation des chemins de fer* (in-8^o). A l'usage des agents et des employés.

ELLET. *Report on a railway suspension bridge across the Connecticut at Middletown* (in-8^o).

1849.

BATAILLE (E.-M.). *Traité des machines à vapeur* (in-4^o). Atlas. Relation sur tout ce qui est relatif à l'histoire, la théorie, la description et l'application des machines à vapeur, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (1847 à 1849).

LECHÂTELLIER. *Etudes sur la stabilité des machines locomotives en mouvement* (in-8^o).

NOZO (Alf.). *Mémoire sur l'entretien des roues montées sur essieux au chemin de fer du Nord*.

DAMITZ (C.-V.). *Bau und Betrieb der Eisenbahnen*.

1850.

CLAPÉYRON. *Conférences à l'Ecole des ponts et chaussées sur la pratique et la théorie des chemins de fer*.

MANS (H.). *Rapport sur le chemin de fer de Chambéry à Turin*. Rapport sur la machine proposée pour exécuter le tunnel des Alpes, entre Modane et Bardonnèche.

DRYSDALE-DEMPSKY. *Iron applied to railway structures*. Ouvrage élémentaire.

DUGGAN. *Specimens of the stone, iron and wood bridges, viaducts, tunnels, of the United States railroads* (in-fol.). Atlas meilleur que ne le sont généralement ceux des ouvrages anglais. Contient les dessins d'un grand nombre de ponts en bois fort remarquables, qui ont été reproduits en partie dans le *Nouveau portefeuille des ingénieurs*.

CLARK (Edwin). *The Britannia and Conway tubular bridges* (in-8^o). Description de ponts métalliques, accompagnée de notes sur la résistance des matériaux.

LARDNER (D.). *Railway economy* (in-18). Traité du nouvel art des transports. Ouvrage sur la politique, l'histoire et la statistique des chemins de fer. Le meilleur ouvrage anglais en ce genre.

1851.

LECHÂTELLIER. *Chemins de fer d'Angleterre* (1851). Matériel fixe, matériel roulant, exploitation, administration, législation et statistique.

SAZILLY (DE). *Notice sur les conditions de l'équilibre des massifs de terre et sur les revêtements des talus* (Annales des ponts et chaussées). Description d'un procédé nouveau.

HAUFF (J.). *General theory of bridge construction* (in-8^o).

1852.

FONTENAY (Tony). *Notice sur la construction des tunnels de Saint-Cloud et de Montretout* (in-8^o). Considérations sur le percement des tunnels en général. Constructions de viaducs, ponts-aqueducs, ponceaux en maçonnerie. Description du viaduc de l'Indre et des procédés employés dans sa construction. Atlas.

YVON VILLARCEAU. *Théorie de la stabilité des machines locomotives en mouvement*.

FRANCOIS. *Historic of railway*.

HUMBER. *A practical treatise of railroads* (in-4^o).

REDTENBACHER (F.). *Principien der Mechanik und des Maschinenbaues* (in-8^o).

WEISHAUPF (Th.). *Untersuchungen über die Tragfähigkeit verschiedener Eisenbahnschienen* (in-fol.). Etudes sur la résistance des rails.

1853.

BOIS (V.). *Des chemins de fer français* (in-16).

CORNET (G.). *Album des chemins de fer*. Résumé graphique du cours professé par M. Perdonnet aux élèves de l'Ecole centrale des arts et manufactures (in-8^o).

COUCHE. *Des contre-poids appliqués aux roues motrices des machines locomotives, et des limites qu'il convient de leur assigner* (in-8^o).

FÉRAUD-GIRAUD. *Législation des chemins de fer*.

GIRARD. *Nouveau système de locomotion hydraulique des chemins de fer*.

RÉSALT. *Note sur la stabilité des machines locomotives*. Ouvrage scientifique d'un grand prix.

Ausführliche Nachweisung über den Eisenbahnbau im Grossherzogthum Baden, nach dem Stand am ersten Januar (1853). Avec un atlas.

BECKER (M.). *Allgemeine Baukunde des Ingenieurs* (in-8^o). Avec atlas.

MALBERG (A.). *Ueber Construction von lachsen Verbindungen der Eisenbahnschienen* (in-4^o).

PLESSNER. *Notizen zum Vorschlagen der Eisenbahnen*.

1854.

COUCHE. *Des moyens propres à prévenir les collisions sur les chemins de fer* (in-8^o).

HUBERT. *Comptabilité du matériel des chemins de fer*.

MATHIAS (F.). *Notice sur l'exploitation des chemins de fer à une seule voie*. Excellent mémoire, qui fit sensation alors que l'on croyait généralement qu'on ne pouvait exploiter les chemins de fer, même avec un faible trafic, dans de bonnes conditions, que s'ils sont à deux voies.

TALIN D'ÉVYAC. *Histoire du chemin de fer de la Compagnie d'Orléans*.

WIRTH (E.). *Accidents de chemins de fer* (in-18). Leurs causes, les règles à suivre pour les éviter. Préface par M. Perdonnet.

GLUCKSMAN. *Report on means of communication between guard and divers tram railways*.

1855.

COUCHE. *Les locomotives très-puissantes et à petite vitesse* (in-8^o).

FESSARD. *Notice sur la construction du viaduc de Dinan* (in-8^o).

GARNIER. *Législation des chemins de fer*.

LECHÂTELLIER, FLACHAT, PETIT et POLONCEAU. *Guide du mécanicien constructeur et conducteur de machines locomotives* (in-8^o, 2^e édit.), avec atlas. Véritable vade-mecum de tous les ingénieurs de chemins de fer. Ouvrage d'une grande clarté, qui peut être consulté avec fruit, même par des hommes étrangers à l'étude des hautes mathématiques. Conseils spéciaux et pratiques, relatifs à la conduite des machines locomotives et à leur entretien.

NICOLAS. *Documents statistiques sur les chemins de fer*.

SQUIER. *Chemin de fer interocéanique de Honduras* (in-8^o), avec carte.

KINNEAR CLARK. *Railway Machinery* (in-f^o). Traité de la mécanique et de la pratique des chemins de fer. Construction du matériel fixe et roulant. Illustré de dessins à grande échelle et de nombreuses gravures sur bois.

BECKER. *Der Strassen und Eisenbahnbau* (in-8^o). Avec atlas.

ENGERTH. *Die Locomotive des Eisenbahn über den Sammering*. Locomotive Engerth, avec tender accouplé à la machine, pour augmenter le nombre des roues actionnées par les cylindres, et, par suite, la force d'adhérence.

HUSEINGER von WALDEGG. *Anbildung und Beschreibung der Locomotiv-Maschine*. Cet ouvrage renferme la description d'un assez grand nombre de machines locomotives anglaises, allemandes et françaises. L'auteur a beaucoup emprunté à l'ouvrage anglais de Kinneear Clark et au *Guide du mécanicien*.

REDTENBACHER, professeur à l'Ecole polytechnique de Karlsruhe. *Die Gesetze des Lokomotivbaues* (in-8^o). Traité théorique surtout.

WEBER (von). *Die Technik des Eisenbahnbetriebs in Bezug auf Sicherheit*. Renseignements utiles sur la question des accidents et sur l'exploitation des chemins de fer en général.

1856.

AUDIGANNE. *L'industrie contemporaine, ses caractères et ses progrès chez les différents peuples du monde* (in-8^o). Position des classes ouvrières ; moyens de l'améliorer.

BORDE. *Tables des surcharges pour les calculs de déblais et remblais de chemins de fer, routes, etc.* (in-8^o).

CHAIX (Napoléon). *Grand atlas des chemins de fer*.

CHATELAIN (A.). *Atlas chronologique des chemins de fer de France* (in-fol.).

GAUDRY (J.). *Traité élémentaire et pratique de la direction, de l'entretien, de l'installation des machines à vapeur fixes, locomotives, etc.* (in-8^o). Cet ouvrage ne traite pas exclusivement des machines locomotives, mais le chapitre qui leur est consacré est fort bien conçu et intéressant. *Manuel pratique pour l'étude*

et le calcul des ressorts en acier employés dans le matériel des chemins de fer

MARSILLY et CHOBRZNSKI. *De la substitution de la houille au coke dans les locomotives*.

NOZO (A.). *Matériel des chemins de fer*. Compte rendu du matériel roulant des chemins de fer à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Descriptions spirituellement écrites et très-sérieuses des principaux systèmes de locomotives. Articles écrits dans le journal la Patrie.

PERDONNET. *Traité élémentaire des chemins de fer* (in-8^o, 1^{re} édit.). Ouvrage consacré exclusivement à la construction des chemins de fer. Il traite : 1^o des avantages respectifs des différentes voies de communication : routes, canaux, rivières et chemins de fer ; 2^o de l'histoire des chemins de fer dans les différents pays, du tracé, des travaux de terrassement, des travaux d'art, du matériel fixe, rails, coussinets, changements et croisements de voie, plaques tournantes, etc., de la disposition des gares et stations, du matériel roulant, des plans inclinés automoteurs, du système atmosphérique ; 3^o des machines locomotives, des nouveaux systèmes de locomotion. Les questions abstraites et techniques sont autant que possible évitées. Ce livre peut être lu avec fruit par un public nombreux, qui n'aurait fait aucune étude spéciale de ces questions.

PHILLIPS. *Calcul de la résistance des poutres droites* (in-8^o). Calculs relatifs aux fers de différentes formes, fers à T, double T, rails, etc., sous l'action d'une charge en mouvement. *Théorie de la coulisse* (in-8^o). Ouvrages donnant à la fois les calculs théoriques et les résultats pratiques. Tous les résultats sont passés à l'épreuve des expériences, et ne sont pas seulement de pures hypothèses de cabinet. M. Phillips est professeur de mécanique à l'Ecole centrale des arts et manufactures et à l'Ecole polytechnique.

DEMPSKY-DRYSDALE. *Rudimentary treatise on locomotive engineering* (in-18). Ouvrage élémentaire, à la portée de tout le monde.

GEORGE (Ch.). *Darstellung des gesamten Eisenbahndienstes*.

HENZ. *Praktische Anleitung zum Erdbau* (in-8^o). Traité complet de terrassements, tant pour chemins de fer que pour routes ordinaires, canaux, etc. *Nachrichten Statistische von den preussischen Eisenbahnen*.

REBHANY (C.). *Höhere Ingenieur-Wissenschaften*. Théorie des constructions en bois et en fer avec des considérations sur l'art de bâtir.

PRITZWITZ (von). *Die schwebende Eisenbahn in Posen*. Mémoire intéressant sur les chemins de fer à une seule file de rails.

1857.

BRAME. *Des chemins de fer dans les villes* (in-fol.).

BOISE et THIEFFRY. *Album encyclopédique des chemins de fer*. Recueil de planches.

CARRR (F.). *Etudes sur les causes des accidents de chemins de fer, et sur les moyens de les éviter* (Tours, in-8^o).

COUCHE. *Chemins de fer en Allemagne en 1854*. Travaux d'art, voie, matériel.

DUCHESNE. *Des chemins de fer* (in-12). Leur influence sur la santé des mécaniciens et des chauffeurs.

IZKOWSKY. *Chemin de fer statique* (in-8^o).

MARQFOY. *Nouveau système d'appareils électriques destinés à assurer la sécurité des chemins de fer* (in-8^o). Ce système a été essayé sur le chemin de fer du Midi.

MARTIN (A.). *Notice sur les travaux et les dépenses du chemin de fer de l'Ouest exécutés par l'Etat*.

MOLINOS et PRONNIER. *Traité théorique et pratique de la construction des ponts métalliques* (in-4^o). Traité complet de la construction des ponts métalliques. Atlas très-soigné de dessins et d'épreuves.

PIOBERT, COMBES et COUCHE. *Rapport sur le frein automateur de Guérin*.

POLONCEAU et VIOLETTE-LE-DUC. *Wagons composant le train impérial offert à Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice par la Compagnie du chemin de fer d'Orléans* (in-fol.).

THOMÉ DE GAMOND. *Chemin de fer sous-marin entre l'Angleterre et la France* (in-4^o).

TOURNEUX (P.). *Chemins de fer*. Articles, extraits du Dictionnaire de l'administration française, sur les chemins de fer considérés aux points de vue économique, statistique et technique.

WIRTH (E.). *Nouveau manuel complet de la construction des chemins de fer* (in-18). Description raisonnée et abrégée de l'établissement des chemins de fer. Collection de la plupart des cahiers des charges des Compagnies de chemins de fer.

ANDREW. *Tramroads in India; Cundy on Ireland; Transit and railroads* (in-8).

DRYSDALE-DEMPSKY. *The practical railway engineer* (in-4^o). Exemples d'opérations mécaniques et de constructions combinées du matériel et des voies ferrées.

HARKOLL (W.-D.). *Railway construction, from the setting out of the centre line to the completion of the work*.

HENNING. *Cheap railroads for India*.

HUMBER (W.). *Practical treatise on cast and wrought iron bridges and girders as applied to railway structures and to building generally* (in-4^o). Exposé complet des expériences faites sur la résistance des métaux ; des calculs à faire pour déterminer les dimensions

des ponts métalliques, etc. C'est, en anglais, ce qu'est en français l'ouvrage de Molinos et Pronnier.

Rudimentary treatise. *Railway working in Great Britain*. Recueil de détails circonstanciés sur la statistique, les tables de capitaux et dividendes, les revenus, les gares, les accidents, les signaux, etc.

VOSE (L.). *Handbook of railroad construction for the use of American engineers* (in-8^o). Questions les plus importantes relatives à la construction des chemins de fer et de leur matériel. Données intéressantes sur les chemins de fer américains.

BAURFEIND. *Vorlegeblätter zur Strassen- und Eisenbahn-Baukunde mit Erläut.*

BECKER (M.). *Handbuch der Ingenieur-Wissenschaft*.

KOLLER. *Die schweizerischen Eisenbahnen* (in-8^o). Excellente histoire des chemins de fer suisses.

ETZEL (C.). *Bracken und Thalübergänge schweizerischer Eisenbahnen*.

WEBER (von). *Die Schule des Eisenbahnwesens* (in-8^o). Beaucoup de données utiles sur l'art des chemins de fer, réunies sous une forme très-concise, dans un petit volume.

1858.

ADHÉMAR (p'). *Des chemins de fer américains* (in-8^o). *Tramways ou chemins à traction de chevaux*.

AUDIGANNE. *Les chemins de fer aujourd'hui, et dans cent ans chez tous les peuples* (in-8^o). Histoire la plus complète que l'on possède sur les chemins de fer. Résumés détaillés et clairs des débats parlementaires qui ont présidé à la solution de la question des voies ferrées. Tableau animé et très-instructif de notre vie industrielle au temps de Louis-Philippe, de la république de 1848 et au commencement de l'Empire.

BOUCHET (H.). *Du frottement de glissement spécial sur les rails de chemins de fer*. Importantes modifications à apporter à la théorie des frottements.

BARRAULT frères. *Chemin de fer de Constantinople à Bassora; Etude sur les chemins de fer russes* (in-18).

COUCHE. *Chemin de fer de Turin à Gènes*. Rapport sur l'exploitation de la section de Ponte-Decimo à Busnalla.

GAUDRY (J.). *Note descriptive sur une locomotive de M. Haswell*. Moyens pour prévenir les accidents.

JOUSSELIN. *Résistance des convois à l'action des moteurs*.

LAMÉ-FLEURY. *Recueil méthodique et chronologique des lois et décrets, ordonnances, arrêtés, circulaires, etc., concernant le service du contrôle des chemins de fer en exploitation*.

LAVERLEY (DE). *Notes pour servir à l'histoire financière des chemins de fer* (in-4^o).

PAIGNON (E.). *Traité juridique de la construction, de l'exploitation et de la police des chemins de fer* (in-18).

RICHOIR. *Etude sur les changements de voie* (in-8^o).

ROY (E.). *Mémoires sur de nouvelles dispositions de matériel roulant, à l'essai sur le chemin de fer du Midi*.

WOLTERS (C.). *Tableaux synoptiques des chemins de fer du globe, publiés dans le Journal de l'industrie*. Grand nombre de renseignements historiques, statistiques et financiers, fort utiles à consulter.

CRAWFORD. *Tramway*.

SIMMS. *Theory and practice of bridges*.

1859.

AUDIBERT. *Des tarifs différentiels* (in-8^o).

BARRAULT (E.). *Les chemins de fer en Espagne* (in-8^o).

BOINVILLIERS (F.). *Des transports à prix réduits sur les chemins de fer*.

FERNANDEZ DE CASTRO. *L'électricité et les chemins de fer*. Une partie traite spécialement de l'application de l'électricité aux chemins de fer. Une autre, presque entièrement étrangère à la télégraphie électrique, renferme un exposé de l'histoire de la locomotion à vapeur et un traité des différentes causes d'accidents.

FLACHAT (Eug.). *Des chemins de fer et des charbonnages* (in-8^o). Les prix différentiels de transport et les prix différentiels de vente.

JACQUIN. *Nouvel album des chemins de fer*. Cours professé par M. Perdonnet à l'Ecole centrale des arts et manufactures.

JOANNE (Ad.). *Atlas historique et statistique des chemins de fer français*.

PANKT. *Notice sur un nouveau système de chemins de fer à propulsion hydraulique*.

PERDONNET. *Traité élémentaire des chemins de fer* (2^e édit., in-8^o). Mêmes matières que la première édition en 1856. Quelques développements relatifs à la partie des machines locomotives, et du matériel en général. Nombreuses gravures sur bois intercalées dans le texte. *Notions générales sur les chemins de fer* (in-8^o). Statistique, histoire, exploitation, accidents, organisation des compagnies, administration, tarifs, service médical, institutions de prévoyance, construction de la voie, voitures, machines fixes, locomotives, nouveaux systèmes. Biographie de Cugnot, de Stephenson et de Séguin. Mémoires sur les avantages respectifs des différentes voies de communication, et sur les chemins de fer considérés comme moyens de défense du pays. Livre beaucoup plus élémentaire que le précédent.

moins raisonné, et beaucoup plus à la portée de tout le monde.

TEISSERENC (E.). *Tarifs différentiels*.
GERSTNER. *Die innern Communicationen der vereinigten Staaten von Nord-Amerika. Nach dessen Todte aufgesetzt von L. Klein.*

1880.

ADHÉMAR (D.). *Traité pratique de la construction des chemins de fer à chevaux* (in-8°).
AMÉNO. *Notice sur le graissage des machines* (in-8°). Graisses solides et liquides; huiles à graisser, boîtes à graisser, paliers graisseurs.
BARAUD-LARIBIÈRE. *Utilité d'un chemin de fer de Nantes à Limoges* (in-8°).

CASTOR. *Recueil d'appareils à vapeur employés pour la navigation et les chemins de fer* (in-fol.). *Conversion des compagnies de chemins de fer en Compagnies fermières* (in-4°). Considérations sur l'organisation générale des Compagnies, et sur les avantages réciproques de l'Etat dans les deux cas.

COUSSY et RANCK. *Chemin de fer du Tarn* (in-8°). Avantages du tracé par Lavaur.
DESBRIÈRES. *Note sur la fabrication des rails en Angleterre* (in-8°).

DESMOUSSEAUX de GIVRE. *Note sur la coulisserie de Stephenson* (in-8°).

DEVILLERS. *Chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée* (in-16). Considérations générales, organisation, service médical.

FALKOWSKY. *Observations sur le projet du chemin de fer de la vallée de l'Euphrate* (in-8°).
FERRIERE. *Projet d'un chemin de fer de France en Espagne par la vallée de Sala* (in-4°).

GELÉE. *Nouveau rail tubulaire continu* (in-4°).

INGREMAR (D.). *Les concessions de chemins de fer* (in-18). Considérations de jurisprudence. Guide spécial des propriétaires et des capitalistes.

JACQUIN. *Nouvel album des chemins de fer* (in-8°). Cours professé par M. Perdonnet à l'Ecole centrale des arts et manufactures. Planches et légendes.

LAPIERRE. *Les chemins de fer et la navigation* (in-8°).

LAPIERRE (Ch.-F.). *Les chemins de fer et la navigation* (Rouen, in-8°).

LE SAULNIER. *L'Espagne et les chemins de fer* (in-8°).

LIMNEL. *Etudes relatives au tracé des courbes de chemins de fer* (in-8°).

MACH. *Les chemins de fer du Dauphiné* (in-16).

MEISSAS (N.). *Tables pour servir aux études et à l'exécution des chemins de fer, ainsi que dans tous les travaux où l'on fait usage du cercle et de la mesure des angles.*

PERDONNET. *Aux actionnaires du chemin de fer de l'Est* (in-8°).

POUJARD HIEU. *Du rachat des chemins de fer par l'Etat* (in-8°).

TÉTIARD. *Du progrès des chemins de fer ou de l'abaissement des tarifs* (in-8°); *Examen du simple exposé de quelques extraits financiers et industriels de M. Bartholomy* (in-8°).

VALENTINE. *Chemin de fer à traction de chevaux, dits chemins de fer américains* (in-8°).

VALETTE. *Chemin de fer* (in-18). Esquisse d'un tarif général pour les marchandises.

VITOT. *Nouveau système de graissage pour les essieux de wagons* (in-4°). Boîtes à graisses, fusées, graisses, huiles, etc.

BARLOW. *Observation on the Niagara railway suspension bridge*. De la possibilité de joindre de même Liverpool et Birkenhead, New-York et Brooklyn. Remarque sur la possibilité d'appliquer dans les rues de Londres des chemins de fer suspendus pour remédier aux inconvénients de la trop grande circulation, et opérer les transports. Projets de viaducs sur la vallée d'Holborn et sur la Mersey à Runcorn.

DOYNE. *The causes which have retarded the construction of railways in India* (in-8°). Considérations spéciales sur le chemin de Ceylan. Moyens possibles pour remédier aux inconvénients signalés.

FAIRBAIRN. *Useful information for engineers* (in-8°). Série de lectures pour l'éducation populaire sur des sujets variés: la mécanique, le travail du fer, les propriétés de la vapeur, les chaudières, etc.

HBMANS. *Report on a proposed general cattle market for Dublin, in connexion with a junction of the metropolitan railway on the steamboat station at the North-Wall* (in-8°).

KROHNKE. *Handbuch zum Abstecken von Curven auf Eisenbahn und Weglinien*. Leipzig.

NEWLANDS. *Reports on horse railways* (in-8°).

RUMBALL. *Memoria acerca de los estudios de la vía férrea de Santiago a Carril* (in-4°).

1861.

BERGMANN. *Les Compagnies de chemins de fer et l'Etat* (in-4°); *Qu'est-ce que les chemins de fer au point de vue de la voirie* (in-4°)?

BEUGNOT. *Mémoire sur la locomotive de montagne*.

BLANCHE. *Contentieux des chemins de fer ou Exposé de la jurisprudence judiciaire et administrative en matière de chemins de fer* (Paris, in-8°).

BLONAY (DE). *Note sur le système des chemins de fer du Bas-Rhin* (in-8°).

BOCHET. *Nouvelles recherches expérimentales sur le frottement de glissement, spécialement sur les rails de chemins de fer, dans des circonstances très-diverses* (Paris, in-8°, avec pl.).

BOUCHARD. *Invention de la locomotive par Cugnot* (in-8°).

III.

CÉNAQ-MONCAUT. *Perçement des Pyrénées* (in-8°).

CHADURAU (L.). *Les chemins de fer en Espagne* (in-8°).

CURTEL. *Considérations sur la fabrication et la meilleure forme à donner à la section des rails, avec une étude de la question des fers au point de vue commercial.*

DEMEUR (A.). *Les chemins de fer français en 1860.*

DEPLANQUE. *Exécution Mirès. Aux actionnaires de la Caisse générale des chemins de fer* (in-8°).

DORSAZ et CAPTIER. *France-Italie* (in-8°). De la traversée des Alpes en chemin de fer.

FLACHAT. *Traversée des Alpes par un chemin de fer* (in-8°). Etudes des différents cols par lesquels le passage serait possible; relevé des profils: Simplon, Saint-Gothard, Luckmanier, Splügen, etc.

FRÉVIGNET (DE). *Dépenses économiques des chemins de fer* (in-8°).

GRAEFF. *Construction des canaux et des chemins de fer*. Travaux exécutés dans les Vosges, au chemin de fer de Paris à Strasbourg, et au canal de la Marne au Rhin. Analyse détaillée et classement méthodique des dépenses faites pour ces travaux (1 vol. in-8°, avec atlas et de 6 pl. in-fol.).

LAMÉ-FLEURY (E.). *Code annoté des chemins de fer en exploitation ou Recueil méthodique et chronologique des lois, décrets, ordonnances, arrêtés, etc.*, concernant l'exploitation technique et commerciale des chemins de fer, publiés, annotés au moyen de décisions des autorités administratives et judiciaires, et mis en ordre (Paris, in-8°).

MARC. *Des nombreux projets de chemins de fer pour l'an 1861* (in-8°).

MACHART (M.). *Des conditions d'établissement des chemins de fer agricoles.*

MARICOUR (DE). *Un Anglais sur le chemin de fer du Nord* (in-12). Ouvrage purement littéraire, sorte de roman.

MASSOURIE. *Description du chemin de fer de Limoges à Périgueux* (in-8°).

MOLINOS et PRONNIER. *Utilisation des routes pour chemins de fer économiques* (in-8°).

MONGÉ. *Constructions en fer*. Nouveau cours pratique et économique de construction en fer, traité contenant de nouvelles applications sur cet art, applicables à la construction des travaux publics, des chemins de fer et des travaux civils, avec atlas et texte, devis descriptif et explicatif des prix au kilogramme, à la pièce, au mètre carré et au mètre courant, suivi de nouvelles formules pratiques pour la résistance (Saint-Denis, in-4°, avec 9 pl. in-4° double).

NONLEMAIRE. *Rapport sur le percement du mont Cenis* (in-8°).

PERDONNET et POLONCEAU. *Portefeuille de l'ingénieur des chemins de fer*, par M. Auguste Perdonnet, professeur à l'Ecole centrale des arts et manufactures, etc., et M. Camille Polonceau, ingénieur en chef, régisseur de la traction du chemin de fer d'Orléans. Deuxième édition, revue, corrigée et augmentée, par A. Perdonnet. Légendes (in-8°).

PETIT DE COUPRAY. *Manuel des transports sur chemins de fer* (in-8°).

PIETRA-SANTA (DE). *Chemin de fer et santé publique* (in-18°).

PROUTEAUX (A.). *De l'électro-magnétisme appliqué aux chemins de fer pour l'alimentation des roues motrices des machines locomotives, afin de leur donner une adhérence additionnelle sans augmenter leur poids*. Traduit de l'anglais (Paris, in-8°).

SOURIKES. *Déception de la Compagnie du chemin de fer de Barcelone à Saragosse* (in-8°); *De la valeur des actions de la Compagnie du chemin de fer de Lyon à Genève* (in-8°); *La Compagnie du chemin de fer de Barcelone à Saragosse et le Journal des Débats* (in-8°).

YONG. *Les traités de commerce et les chemins de fer* (in-8°).

BRUYON. *An address to the shareholders of the Punjab railway Company* (in-8°).

COTTON. *Manual of railway engineering in Ireland* (in-8°). Avec appendice concernant les chemins de fer à traction de chevaux en Irlande.

DIXON. *On the resistance to traction on railways from friction and gravitation* (in-8°).

HAYWOOD. *Report upon the railway and other companies applying for powers to construct works within the City of London* (in-8°).

MORTON. *System of permanent railway fencing, iron telegraph, poles, etc.*

1862.

AUDIGANNE. *Les chemins de fer aujourd'hui et dans cent ans* (in-8°). Deuxième volume; le premier avait paru en 1858.

BEAU DE ROCHAS. *Nouvelles recherches sur les conditions pratiques de plus grande utilisation de la chaleur et, en général, de la force motrice; avec application aux chemins de fer et à la navigation* (Paris, in-4°). — *Des machines locomotives à grande pression et grande adhérence, considérées en particulier comme moyens spéciaux et exceptionnels de traction sur les sections de chemins de fer à fortes pentes* (Paris, in-4°).

BERTHREND. *Les chemins de fer au point de vue sanitaire* (in-8°).

BRUEBE. *Consolidation des talus, routes, canaux et chemins de fer* (in-12 et atlas in-4°).

BYRNE. *Vade-mecum de l'ingénieur des chemins de fer, tracé des courbes, changements,*

croisements de voies, déblais, remblais, nivellements, etc. (in-18).

CAGNAC. *Des disques automoteurs ou Nouveau système de transmission de signaux employés sur les chemins de fer, afin d'éviter les rencontres des trains*. Précédé d'un Rapport à la Compagnie du chemin de fer du Midi, par M. Jacob Brett (Toulouse, in-8°).

CHARIE-MARSAINES. *Les chemins de fer considérés au point de vue militaire* (in-8°).

CHAVES. *Note sur les machines à élever l'eau dans les chemins de fer* (Paris, in-8°).

DELFAUX-LACROIX. *Etude des voies ferrées du midi et du sud-ouest de la France* (in-8°).

DESMAZURES (J.). *Les chemins de fer et le public* (Valenciennes, in-8°).

FABRE. *Notions économiques* (in-8°). Applications aux tarifs et à la section des chemins de fer.

FÉRAUD-GIRAUD. *Causeries sur les chemins de fer dans les Bouches-du-Rhône* (in-8°).

GAULTIER de CHAUVRY. *Rapport sur le chauffage des voitures de toutes les classes sur les chemins de fer* (in-8°).

GUILLEMIN (A.). *Simple explication des chemins de fer* (in-8°). Exposé très-simple et élémentaire, mis à la portée de tout le monde.

GAUDIN (J.). *Tables trigonométriques pour le tracé des chemins de fer, etc.* (in-8°). Ouvrage très-complet et très-exact.

LEFORT. *Tables des surfaces de déblai et de remblai des targeurs d'emprise et des longueurs des talus, relatives à un chemin de fer à une voie ou à une route de 6 m. de largeur entre fossés pour des côtes sur l'axe de 0 m. 00 à 15 m., et pour des déclivités sur le profil transversal de 0 m. 00 à 0 m. 25* (Paris, grand in-8°).

LOBET. *Des chemins de fer en France et des principes appliqués à leur tracé* (in-12).

MANGIN. *Merveilles de l'industrie* (in-8°). Machines à vapeur, bateaux à vapeur. Chemins de fer.

MATHIEU et DELIGNY (E.). *De la traversée des Alpes par un chemin de fer*. Analyse, par M. Eugène Flachat (Neuilly, in-8°).

MOLINOS et PRONNIER. *Chemin de fer de Lyon à la Croix-Rousse* (in-8°); *Notice sur les trois types de locomotives exposées à Londres en 1862* (in-8°). Comparaison; dessins, détails de construction. Avantages, inconvénients.

NORBLING (W.). *Conditions de la transformation des chemins de fer à une voie en chemins à deux voies* (in-8°).

PALAA. *Délimitation des chemins de fer* (in-8°). Clôture, alignement, bornage. Questions de législation.

PALAA (G.). *Accidents de chemins de fer*. Recueil d'une série d'articles divers, publiés dans l'Encyclopédie du XIX^e siècle.

POUJARD HIEU. *Les chemins de fer et le crédit en France* (in-18).

RENDU et DELACHÈRE. *Caisse générale des chemins de fer*. *Affaire Mirès* (in-8°). Répertoire méthodique de la législation des chemins de fer (in-8°). Bibliothèque impériale.

SOURIKES. *Deux questions à la Compagnie du chemin de fer de Barcelone à Saragosse* (in-8°). *Des devoirs des agents de change et de la Compagnie du chemin de fer de Barcelone à Saragosse* (in-8°).

LATHAM. *Report and proposal for the Beitkul (Sedashgur), Darohar and Bellary railway, with a proposal for forming improved harbour works at the port of Beitkul* (in-8°).

VIGNOLES. *Model of the passage of the Tudela and Bilbao railway across the chain of the Cantabrian Pyrenees* (in-8°). Chemin de Tolède à Bilbao. Passage à travers les provinces basques et le nord de l'Espagne.

HACAULT. *Eisenbahn-Hochbau* (in-fol.). Réunion de types de rails et autres pour la construction.

1863.

BERGERON (Ch.). *Les chemins de fer à bon marché* (Lausanne, in-8°); excellent mémoire, pas assez connu en France, et prouvant la véracité de son titre.

BOUSSON (A.). *Différents modes de traction et d'exploitation des chemins de fer du Rhône et de la Loire, etc.* (in-8°).

BROISE et THIEFFRY. *Album encyclopédique des chemins de fer*. Publication autorisée par les Compagnies. Chaque livraison mensuelle se compose de 12 pl. 1/2 gr. aigle.

CLARINVAL. *Amortissement des obligations de chemins de fer* (in-4°).

DECHARME. *Application de l'adhérence électromotrice aux locomotives* (in-8°). De Nîmes à Vézénombres en chemin de fer, proverbe (in-18).

DEMANET (A.). *Sur une nouvelle espèce de traverses en fer étiré, pour l'établissement des voies de chemins de fer*.

EMON. *Le commerce et les chemins de fer* (in-18). Traité pratique de l'exploitation. Première partie, voyageurs et bagages, précédée d'une préface par Jules Faure. Enquête sur l'exploitation et la construction des chemins de fer (in-4°).

EYMAR. *Une visite à la percée du mont Cenis* (in-8°).

FLACHAT. *Chemin de fer*. Tracé, exploitation, etc. (in-8°); *Les chemins de fer en 1862*, et en 1863 (in-8°).

JOUFFROY (DE). *Nouveau système économique de voies ferrées* (in-4°).

GASTINBAUD (B.). *Histoire des chemins de fer*

(in-12). Histoire anecdotique et littéraire, à la portée des gens du monde.

LE HIR. *Le réseau des chemins de fer souterrains dans Paris* (in-8°).

LE HOT. *Des chemins de fer* (in-8°). Leur influence sur la civilisation et le bien-être.

NIXOUT. *Construction des chemins de fer*. Exécution du souterrain de Chézy.

PALAA (G.). *Enlèvement des neiges sur les voies ferrées*.

PERDONNET (A.). *Notions générales sur les chemins de fer*. Statistique, histoire, exploitation, accidents, organisation des Compagnies, administration, tarifs, service médical, institutions de prévoyance, construction de la voie, voitures, machines fixes, locomotives, nouveaux systèmes, etc., terminé par une bibliographie raisonnée des chemins de fer (1 vol. in-18, avec bois et tableaux).

RARCHAERT (Lucien). *Les chemins de fer à bon marché par la locomotion articulée, etc.* (in-8°).

THOUVENOT. *Un moyen de franchir les Alpes ou toute autre chaîne de montagnes par un chemin de fer avec des rampes de 5 à 6 pour 100* (Vevey, in-4°, 4 pl.).

VIIGNIER. *Mémoire relatif aux travaux exécutés pour l'embranchement du camp de Châlons* (in-4°).

CREAMER. *Railway Safety* (in-8°).

HAYWOOD. *Report upon the railway and other companies applying for powers to construct works within the City of London* (in-8°).

NEWLANDS. *Report on horse railway from 1860-1862 inclusiv.* (in-8°).

— *Trafico delle Api tra Bardonecchia e Modana.*

1864.

BOUDON. *La vérité sur les chemins de fer en France* (in-8°). *Chemin de fer direct de Lucu à Bordeaux*; *Recueil des vœux émis par les villes* (in-4°). *Les chemins de fer de l'Espagne* (in-8°). *Les chemins de fer banquiers* (in-8°).

COLLIGNON. *Les chemins de fer russes de 1857 à 1862* (in-8°).

CONNEAU. *Notes sur les chemins de fer corses* (in-8°).

FAITRE. *Des fossés à piquer le feu des locomotives* (1 pl.). — *Chemin de fer de station de 4^e classe* (3 pl.). — *De quelques dispositions à observer dans l'aménagement des gares de chemins de fer* (1 pl.).

FLACHAT (Eugène). *Etude sur l'usure et le renouvellement des rails* (Paris, in-8°).

LEVACHER-DURCLÉ. *Chemin de fer agricoles ou populaires* (in-8°). Solution du problème du monopole des transports au profit de l'Etat, conçu par Napoléon I^{er}. Rapport au budget d'un revenu de 500 millions. Tables et planche coloriée.

LOMEL (Georges). *Etude critique de divers systèmes proposés pour le passage des Alpes suisses par un chemin de fer* (Vevey, in-8°).

MARMIER. *En chemin de fer*. *Nouvelles de l'Est et l'Ouest* (in-18). Roman littéraire.

MARQFOY. *De la réforme des tarifs des chemins de fer et des Compagnies* (in-8°).

MOLINOS. *Rapport sur le nouveau système de traction sur les plans inclinés des chemins de fer et des mines, au moyen d'une moufle différentielle à double effet ou locomoteur funiculaire* (Paris, in-8°).

PALAA. *Dictionnaire législatif et réglementaire des chemins de fer* (in-8°). Résumé des documents en vigueur, et principaux renseignements pratiques sur l'établissement, l'entretien, la police et l'exploitation des voies ferrées. Personnel, détails techniques et administratifs, matériel, voie, service commercial.

PIETRA-SANTA (DE). *Influence des chemins de fer sur la santé publique* (in-8°).

PROU. *Ponts métalliques pour chemins de fer* (in-8°).

TRANIK. *Méthode pratique pour le calcul des mouvements de terre, applicable à l'établissement de routes, canaux, chemins de fer* (Toulouse, in-8°).

TOURNEUX. *Encyclopédie des chemins de fer et des machines à vapeur, à l'usage des gens du monde* (in-12).

BIGG (J.). *General railway acts* (in-8°). Collection des actes publics généraux sur la réglementation des chemins de fer, l'organisation et les obligations des compagnies de 1860 et 1863.

DENISON. *Roads and railways in New-South Wales and India* (in-8°). Avec des remarques sur l'avantage qu'il peut y avoir dans certaines circonstances à substituer la force des animaux à celle de la vapeur.

DIXON. *Traction on railways and the alleged loss of power at high speeds practically considered* (in-8°).

FILLITER. *Report upon the railway schemes affecting the borough of Leeds in parliament in 1864* (in-8°).

HAYWOOD. *Report upon the projects of the railway and other companies, applying to parliament during the session 1864, for powers to construct works within the City of London* (in-8°). *Highland railway* (in-fol.). Série de photographies et de gravures des ponts et viaducs des chemins de fer écossais.

SHELBY. *Letter to W.-P. Andrews, Esq., chairman*

145

nan of the Euphrates valley railway. (in-8°). Lettre sur le chemin de fer de la vallée de l'Euphrate, et sur l'importance et la nécessité de son établissement.

WORDSWORTH. *The railways construction facilities, act, 1864* (in-12), avec l'énoncé général des statuts, et tout ce qui, dans cet acte, concerne les Compagnies de chemins de fer.

BARANOWSKI (J.-J.). *Matériel des chemins de fer* (Turin, in-4°). Nouveaux systèmes de signaux disques sans contre-poids, et de lanternes sans poulies ni chaînes.

MONTANA (J.-C.). *Cuadro comparativo de la explotación de las líneas de Barcelona en el ejercicio de 1863* (in-8°).

TYLER. *La stratégie et les chemins de fer* (in-8°). Traduit de l'allemand par Prou.

1865.

BOINVILLIERS. *L'Etat et les chemins de fer en 1865* (in-8°).

BOURAMBORG. *Inauguration du chemin de fer du nord de l'Espagne* (in-8°).

BUHR (DE). *Le chemin de fer des Alpes* (in-8°).

CHADWICK. *On the economical principles of a reform of the legislation and administration for the conveyances of passengers and goods on railways.*

COUSTURIER (Ph.). *Observations sur les chemins de fer vicinaux* (in-8°).

DESVERES. *Une nuit en chemin de fer* (in-8°). Ouvrage purement littéraire, roman. *Etude sur les chemins de fer lombards et du sud de l'Autriche* (in-8°).

FEER-HORROG. *Les chemins de fer alpesiens et le Saint-Gothard.*

GIRARD. *Hydraulique appliquée* (in-4°). Notice sur les chemins de fer glissants.

GOSCHLER. *Traité pratique de la construction, de l'entretien et de l'exploitation des chemins de fer* (in-8°). Tracé, exécution, terrassements. Matériel roulant et fixe. Exploitation, organisation des Compagnies, personnel, direction.

JACQUET. *Tracé général des courbes circulaires elliptiques, paraboliques, de raccordement pour chemins de fer, routes, canaux* (in-8°).

GRUEMARD. *Montage des ponts en fer sur le chemin de fer de Palencia à Léon* (Espagne, in-8°).

GUIGNE DE CHAMPVON. *Des chemins de fer départementaux* (in-8°).

HUDELLOT. *Quelques remarques sur l'amortissement des obligations de chemin de fer* (in-8°).

MALEVILLE. *Guide pratique pour la construction des chemins de fer* (in-18). Ouvrage élémentaire, à la portée de tout le monde.

MARIOTTE. *Les chemins de fer départementaux* (in-8°).

MARK. *VARROY et JUNDT. Notice sur les chemins de fer d'Alsace, etc.* (Paris, in-8°).

PERDONNET. *Des chemins de fer vicinaux à bon marché* (in-8°). *Traité élémentaire des chemins de fer* (4 vol. in-8°), première édition parue en 1856, considérablement revue, corrigée, augmentée : un volume de plus. Toutes les machines et inventions nouvelles relatives aux chemins de fer, de 1856 à 1865.

PEREZ. *Des chemins de fer espagnols et de la garantie de l'intérêt* (in-8°).

ROUILLET. *Les chemins de fer d'intérêt local* (in-8°).

RUELLE (A.). *Mémoire sur les dépenses de construction, d'administration et d'exploitation du chemin de fer franco-suisse* (in-8°).

SALVANY (DE). *Les chemins de fer devant l'opinion publique* (in-8°).

1866.

BERGERON (C.). *Le chemin de fer de Nantua et les lignes d'intérêt local* (in-8°). Polémique consciencieuse, pleine d'intérêt, sur la question des chemins de fer d'intérêt local.

COTTEAU (Alfred). *Sulle ferrovie comunali e provinciali, da costruirsi in Italia* (Firenze, in-4°). *Considerazioni intorno alle strade ferrate economiche* (con una tavola).

DESBRIÈRES. *Etude sur la locomotion au moyen du rail central* (in-8°).

LAVOLLÉE. *Les chemins de fer en France* (in-8°).

MORANDIÈRE. *Mémoire sur l'exploitation des chemins de fer anglais en 1865* (in-8°).

POUJARDIÈRE. *Les chemins de fer d'intérêt local et les petites Compagnies* (in-8°).

VALETTE. *Chemins de fer* (in-8°). *Les employés d'Orléans.*

VARROY (H.). *Note sur les chemins de fer départementaux, etc.* (in-8°).

VILLEVERT. *Chemins de fer* (in-4°). *Construction d'ouvrages d'art, ponts, viaducs, etc.*

1867.

BEAURE. *Chemins de fer de l'Espagne et du Portugal* (in-8°).

CHAMPY. *Un chemin de fer stratégique dans les Vosges.*

COTELLE. *Législation des chemins de fer* (in-8°).

COUCHE. *Chemins de fer* (in-8°). *Voie, matériel roulant, exploitation technique des chemins de fer et direction des travaux.*

GIRARD. *Le chemin de fer glissant à propulsion hydraulique* (in-12).

GOUIN (E.-A.). *Les chemins de fer d'intérêt local dans le département du Cher, etc.* (Bourges, in-8°).

HEINE (W.). *Le chemin de fer du Pacifique* (in-8°).

JACQUIN. *De l'exploitation des chemins de fer* (2 vol. in-8°). *Traité seulement de l'ex-*

ploitation. Organisation des Compagnies, financières et administratives. Mécanisme de la direction et de l'administration. Divisions du service. Employés de divers ordres. Bureaux, projets, etc. Caisse de retraite. Excellent ouvrage, le plus nouveau et le plus compacte que l'on ait sur cette question.

JOURDAN (L.). *Nos chemins de fer* (in-8°). Observations critiques.

MEISSAS. *Tables pour servir aux études et à l'exécution des chemins de fer, ainsi que de tous les travaux où l'on fait usage du cercle et de la mesure des angles* (in-8°).

PALAA. *Supplément au Dictionnaire des chemins de fer pour 1865 et 1866* (in-8°). V. 1864.

PALADINI. *Le chemin de fer de Biskra à Kachena* (Soudan, in-8°).

PERDONNET. *Les chemins de fer* (in-18). *Traité élémentaire pour vulgariser la connaissance générale des chemins de fer.* Edition Hachette à 9 fr. 25. C'est le dernier ouvrage de M. Perdonnet, qui est mort en 1867.

RUELLER (Henri). *Les chemins de fer vicinaux, départementaux, d'intérêt local au point de vue de leur exécution* (in-8°, fig.).

SCIARD. *Les chemins de fer en Italie* (in-8°).

TELLIER. *Les chemins de fer départementaux à bon marché* (in-8°).

VISINET. *Le matériel des chemins de fer à l'Exposition universelle* (in-18).

1868.

DARIMON fils. *Système combiné d'aiguillage et de signaux automatiques sur les chemins de fer* (in-fol., avec pl.).

MONNET. *Programme ou Résumé sommaire des conditions relatives à la concession des chemins de fer d'intérêt local.* Document très-utile et très-intéressant à consulter. (Marseille, in-8°).

Il faut, pour terminer cette bibliographie, dire quelques mots des ouvrages périodiques, journaux et publications diverses qui tiennent le public au courant de la marche des travaux et des nouvelles entreprises de chemins de fer, ou qui répandent dans le peuple les connaissances techniques qui regardent cette importante question.

Voici les principaux :

En France : *Annales des mines* ; *Annales des ponts et chaussées* ; *Mémoires et comptes rendus des travaux de la Société des ingénieurs civils.*

OPPERMANN. *Nouvelles annales de construction.* Publication rapide et économique des documents les plus récents et les plus intéressants relatifs à la construction française et étrangère, avec un grand nombre de planches ; excellent recueil contenant beaucoup de renseignements relatifs aux chemins de fer, etc.

Portefeuille économique des machines et de l'outillage. Relatif à la construction, aux chemins de fer, aux routes. Avec planches.

Annales des conducteurs des ponts et chaussées.

Portefeuille du conducteur des ponts et chaussées.

Bulletin de la Société d'encouragement.

Journal des travaux publics.

Journal des mines.

Journal des chemins de fer.

Journal des actionnaires.

Annuaire des chemins de fer, par Chaix et Petit de Coupray. Répertoire précieux pour les administrateurs et les ingénieurs de chemins de fer.

Annales du génie civil. (E. Lacroix.) Rédigées par d'habiles ingénieurs et praticiens.

Portefeuille des chemins de fer (Perdonnet et Polonceau, 1842-1860). Un volume de texte, un volume de documents avec tableaux et bois, et un atlas de 170 planches, avec appendices au texte et à la légende.

Nouveau portefeuille des chemins de fer. Suite à la publication précédente (1864).

Voici, de plus, la liste des principaux journaux industriels anglais et allemands :

The Railway Magazine and Commercial Journal. (Herapath.)

The Engineer and Surveyor's Magazine, Railway Journal and monthly Register of practical science.

The Engineering.

Eisenbahnzeitung. (Eitzel et Klein, 1856.)

Die Eisenbahnen Deutschlands. (Reden, F.-F. W.)

Arrivé à la dernière année de cette interminable et fastidieuse bibliographie, nous allons finir par un bouquet, qui ne sera pas précisément celui d'un feu d'artifice : nous allons analyser le livre le plus remarquable qui ait été écrit sur les chemins de fer ; il a pour titre : *DES REFORMES A OPERER DANS L'EXPLOITATION DES CHEMINS DE FER*, et pour auteur P.-J. Proudhon. Cet ouvrage, publié en 1855, est divisé en six chapitres, traitant : le premier, des modes de transport antérieurs à la construction des chemins de fer ; le second, du service des chemins de fer considéré d'une manière générale ; le troisième, de la comparaison du poids mort et du poids utile dans les trains de chemins de fer ; le quatrième, des modifications à apporter dans le service des chemins de fer, d'après la loi économique du transport ; le cinquième, du double caractère qui fait des chemins de fer des établissements d'utilité publique et d'exploitation privée, et de la théorie rationnelle de l'exécution et de l'exploitation de ces voies ; le sixième, de la critique des Compagnies actuelles et de leur incompatibilité

avec la destination des chemins de fer. Dans cette belle étude sur les chemins de fer, nous retrouvons les qualités ordinaires du célèbre écrivain franc-comtois, vigueur de style, originalité de pensée, abondance de vues, *furia francese* dans la critique, art incomparable de captiver et d'entraîner le lecteur en élevant les questions de détail et en passionnant les chiffres.

Les trois premiers chapitres se résument dans ce que l'auteur appelle la loi économique du transport. Cette loi est le rapport du *poids mort* au *poids utile*. Voici les propositions générales qui en donnent la formule : 1° *Dans tout transport de matière exécuté par l'homme pour la satisfaction de ses besoins, la quantité transportée se compose de deux parties variables, mais distinctes, le poids mort et le poids utile.* Qu'est-ce que le poids mort ? Qu'est-ce que le poids utile ? Le poids mort comprend le moteur, le véhicule, le champ de traction, le service humain. Le poids utile implique, avec l'idée de la masse transportée, celle de la vitesse et des autres qualités du transport. 2° *Le poids mort suppose nécessairement le poids utile, et vice versa.* En effet, point de transport sans un appareil de locomotion, par conséquent sans poids mort ; point de transport de poids mort sans une raison d'utilité, et par conséquent sans poids utile ; le contraire impliquerait contradiction : 3° *En toute entreprise de transport, quels que soient le moteur, le véhicule, le champ de traction, le service humain ; de quelque manière et en quelque proportion que ces divers éléments interviennent dans l'opération ; quelle que soit la masse transportée et la vitesse, il n'y a en définitive que le poids mort qui coûte, et c'est le poids utile qui paye.* Cela résulte évidemment de l'extension très-légitime qu'on donne, au point de vue économique, à cette expression *poids mort*. Les quatre éléments de poids mort constituent précisément les quatre catégories de frais de toute entreprise de transport. D'autre part, c'est la masse transportée et la vitesse, la sécurité, etc., du transport, c'est-à-dire le poids utile, qui en déterminent les recettes. 4° *La perfection du transport serait que le poids mort fût rien, le poids utile tout. Cela étant impossible, et même contradictoire, d'après les propositions précédentes, l'opération se balance périodiquement entre deux termes antagoniques, et la règle du voiturage devient celle-ci : Réduction incessante et la plus grande possible du poids mort ; augmentation continue et la plus grande possible du poids utile.*

La loi économique du transport ainsi déterminée, Proudhon l'applique, dans le quatrième chapitre, au service des chemins de fer. Il reproche aux Compagnies de tendre en tout et partout à l'exagération du matériel : exagération dans le nombre et le poids des voitures ; exagération dans le poids des wagons ; exagération de la puissance des locomotives ; exagération de la force des rails, motivée par l'exagération des masses circulantes ; exagération dans le nombre des trains ; exagération de la vitesse même. Il s'élève contre le système des convois vides, et propose diverses mesures d'économie, qui, par la réduction du poids mort et l'augmentation du poids utile, sont, suivant lui, de nature à ramener la dépense des chemins de fer aux justes limites qu'indiquent la pratique des transports, les principes de la science économique, le droit des voyageurs aussi bien que des actionnaires, et les besoins du commerce.

Le cinquième chapitre est consacré à l'examen de cette question qui a suscité tant de controverses : les chemins de fer doivent-ils être exécutés et exploités par l'industrie privée ou par l'Etat ? L'auteur distingue deux éléments dans les chemins de fer : la voie qui doit rester dans le domaine public, et l'appareil perfectionné de voiturage que l'industrie privée doit exploiter. De ce principe que la voie doit être considérée comme partie du domaine public, il suit logiquement que l'intérêt et l'amortissement du capital qui la représente ne doivent pas être comptés dans le prix du transport : de là la suppression du péage ; de là le bon marché de la circulation des voyageurs et des produits. Cette théorie proudhonienne de l'exécution et de l'exploitation des voies ferrées témoigne, à notre sens, d'un esprit fort judicieux ; c'est celle qui nous paraît la plus rationnelle, et que nous avons exposée dans notre article *CHEMINS DE FER*.

Dans le sixième et dernier chapitre, Proudhon s'attache à montrer que les Compagnies actuelles, par la nature, l'étendue et la durée de leurs concessions, par leur constitution et leur organisation, par leurs tarifs, par leur mode d'exploitation, par l'absence totale de garanties de leur part, sont en opposition permanente, nécessaire, avec l'intérêt public qu'elles doivent servir et le progrès dont elles sont l'organe ; que, bien loin d'exister pour la satisfaction, dans le présent et dans l'avenir, des intérêts généraux, elles semblent avoir été créées et armées par le pouvoir contre tous les intérêts essentiels du pays et des tendances légitimes. « De pareilles institutions, dit-il en terminant, fruit de l'imprévoyance universelle, surprises à la religion, à l'ignorance des pouvoirs, sont hautement antérieures, immorales. A les tolérer un seul jour, il y a, suivant une expression de M. Guizot, *un tort grave et une grave perte*. Voulez-vous donc épargner au pays une révolution violente ; révolutionnez dans le sens du bon marché, de la démocratie, du progrès, et selon les

principes d'une saine économie, les Compagnies de chemins de fer. »

Chapitre des accidents.

Nous abordons ici un triste chapitre. Que de victimes, que de deuils, que d'horribles images, que de scènes de désolation évoquent ces mots : *accidents de chemins de fer* ! Trains qui se heurtent et se pulvérisent ; machines qui font explosion, semant la voie de membres sanglants et mutilés ; incendies de convois en marche ; déraillements, ruptures de ponts, chutes de trains dans un abîme !... Outre leur gravité terrible, ces accidents ont ceci de particulièrement effrayant que toute lutte contre le danger est absolument impossible : sang-froid, énergie, courage ne servent à rien ; vous êtes tout entier à la merci de l'événement, annihilé, livré pieds et poings liés au péril, aussi impuissant à le combattre qu'il vous était impossible de le prévenir.

On l'a remarqué souvent, le moindre accident de chemin de fer produit, dans le public, un énorme retentissement. Il y a plus d'émoi pour une collision de trains ayant causé la mort de deux ou trois voyageurs qu'à l'occasion d'un naufrage où cent personnes ont péri. La raison en est facile à expliquer. Un petit nombre seulement est appelé à voyager sur mer, la grande majorité n'est pas personnellement intéressée dans ces sortes de catastrophes ; chez la plupart, l'humanité, la compassion sont les seuls sentiments qu'éveille le sinistre maritime, et ces sinistres sont en quelque sorte impersonnels. Il y a près de deux mille ans que le poète latin a dit :

Suave mari magno...

Il ne saurait en être de même lorsqu'il s'agit d'un accident de chemin de fer. Tout le monde se voit menacé. Ici jaillit du cœur un *homo sum* égoïste, — s'il est permis de qualifier ainsi le cri le plus humain qui se soit échappé des entrailles d'un homme, — un *homo sum* qui murmure que chacun doit trembler pour soi en face du péril d'autrui. Il n'est, en effet, personne qui puisse éviter de voyager sur les voies ferrées, aujourd'hui surtout, dans le va-et-vient des affaires, et alors que l'immense réseau posant partout ses rameaux, couvrant la surface du pays, a monopolisé presque absolument les transports. Les accidents de chemin de fer sont donc un danger suspendu sur la tête de tous les citoyens, sans exception. De là le devoir rigoureux qui incombe à l'Etat, organe des intérêts généraux, de veiller strictement à ce que, de toutes les précautions, de toutes les mesures de sécurité possibles, aucune ne soit négligée. Nous reviendrons plus loin sur cette obligation.

La sécurité, voilà la considération capitale devant laquelle toutes les autres s'effacent ; la sécurité, voilà l'obligation suprême à la charge des Compagnies concessionnaires, obligation qu'il est de leur devoir absolu de remplir à tout prix : la sécurité, voilà la question perpétuellement à l'ordre du jour, et dont l'Etat n'a pas le pouvoir de se dessaisir un seul instant ! Non-seulement la surveillance la plus sévère, la plus infatigable, doit être incessamment exercée, mais encore, suivant les leçons journalières de l'expérience, l'Etat a le droit d'imposer des réglementations, d'exiger toutes les modifications reconnues nécessaires dans l'intérêt de la sûreté des personnes. On a cependant contesté l'utilité de l'immixtion de l'Etat en ces matières : « Les Compagnies, a-t-on dit, sont responsables, suivant le droit commun ; qu'exigez-vous de plus ? Ne sont-elles pas intéressées, au premier chef, à éviter les accidents ? Leurs ingénieurs ne sont-ils pas capables ? A quoi bon cette surveillance dispendieuse et tracassière ? » Ce système de liberté illimitée des Compagnies est suivi en Amérique, et des désastres épouvantables en sont le résultat. Appliqué pendant quelques temps en Angleterre, il donna lieu à de nombreux accidents, et l'opinion publique, dès 1840, força le pouvoir à organiser un système de surveillance, le *Board of trade*. Le nombre des accidents diminua aussitôt. Sans doute, l'intérêt bien entendu des Compagnies est d'assurer la sécurité des voyageurs ; mais le plus souvent nous pourrions dire toujours — le désir de réaliser de plus gros bénéfices les conduit à des calculs aventureux : il leur arrive de jouer l'atout d'un accident possible, mais qu'elles jugent peu probable, contre une économie certaine de dépense. Or de tels calculs peuvent-ils être tolérés ? La vie humaine doit-elle être matière à spéculation ? La vie humaine peut-elle être laissée de la sorte à la merci des Compagnies capitalistes, pour qu'elles en fassent l'enjeu des parties qu'il leur plaît d'engager contre le hasard ? En France, nous n'avons au moins jamais eu ce mépris de la vie humaine, et, dès le premier jour des concessions de chemins de fer, des réglementations furent imposées à l'exploitation, un service de contrôle fut décrété, et le gouvernement se réserva le droit d'exiger toutes les réformes que l'expérience indiquerait comme nécessaires dans l'intérêt de la sûreté et de la police des chemins de fer.

Mais à quoi bon proclamer les plus sages principes si l'on ne s'efforce pas d'en réaliser l'application ? A ne considérer que la surface des choses, les prescriptions légales, les apparences officielles, toutes les garanties imaginables sont données en France à

la sécurité publique; on est tenté de déclarer que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Si, pourtant, on examine attentivement les faits, si l'on pénétre dans les détails du fonctionnement de la surveillance, on est surpris de voir à quel point la pratique peut démentir la théorie, et comment des institutions excellentes sont frappées de stérilité par les vices de leur organisation. En droit, l'Etat a la haute main sur les Compagnies; en fait, les Compagnies sont absolument indépendantes; la loi est lettre morte; le contrôle est purement nominal, et ne sert guère qu'à entretenir les illusions du public. D'où cela vient-il? M. Nicias-Gaillard, dès 1848, dénonçait la principale source du mal, qui, depuis, n'a fait que s'accroître. « Ce qu'il faut redouter, disait le vénérable magistrat, ce n'est pas que le pouvoir soit trop fort contre les Compagnies, c'est bien plutôt que les Compagnies ne soient trop fortes contre le pouvoir! » Nos lignes de chemins de fer sont aujourd'hui monopolisées entre les mains de cinq puissantes Compagnies qu'on a appelées avec raison nos cinq grandes commandements industriels; ces Compagnies comptent parmi les membres de leurs administrations des sénateurs, des députés et presque tous les princes de la finance; elles savent solliciter leurs pouvoirs en appelant tels ou tels hauts personnages à faire partie des conseils d'administration de deux ou trois d'entre elles en même temps; elles sont de fait omnipotentes. Que peuvent contre elles ces pauvres agents de contrôle, qu'elles tiennent dans leur main, qu'elles briseraient comme du verre, si par hasard ils s'avisèrent de se prendre au sérieux? Le service du contrôle près de chaque ligne se compose de commissaires de surveillance chargés de dresser les procès-verbaux des contraventions aux règlements, ainsi que des accidents; de deux ingénieurs des ponts et chaussées et des mines, et d'un ingénieur en chef qui concentre toutes les attributions du service et correspond directement avec le ministre. Les ingénieurs de l'Etat, dont la position est précaire relativement à celle des ingénieurs de la Compagnie, leur sont le plus souvent inférieurs hiérarchiquement; ils n'exercent leur contrôle qu'avec timidité, et ont d'autant plus de peine à faire leur devoir qu'ils vivent constamment dans l'espoir d'être un jour appelés à servir ces libérales Compagnies dont les ingénieurs sont rétribués d'une façon princière. En exerçant rigoureusement leur surveillance, ils savent qu'ils se fermeraient toute voie à cette position enviable; ils savent même qu'ils s'attireraient de nombreuses et redoutables inimitiés, et risqueraient peut-être d'encombrer une mise en disponibilité. Qu'on songe à ce que peut être le service de fonctionnaires placés dans de telles conditions, c'est-à-dire qui sont intéressés à ne pas faire leur devoir! Quant aux commissaires de surveillance administrative, leurs fonctions exigeaient des connaissances spéciales et une capacité dont ils sont généralement dépourvus. Leur nomination n'est soumise à aucune condition de savoir et d'aptitude. Un ministre des travaux publics, M. Magne, avait compris qu'il importait de combler à ces fonctions des hommes honorables et éclairés; son arrêté du 27 mars 1851 hiérarchisa le service, établit les conditions d'avancement et de nomination, des connaissances, donna le programme d'un examen oral et écrit que devaient subir les candidats, après avoir fourni au préalable de sérieux justifications de moralité. Qu'arriva-t-il? Les Compagnies, sentant que leur liberté d'user et d'abuser allait être sérieusement menacée, firent tant qu'au bout d'un an elles obtinrent du gouvernement l'abrogation de cet arrêté. Aujourd'hui, l'incapacité du plus grand nombre de ces fonctionnaires a rejailli sur le corps tout entier, et les ingénieurs du contrôle en ont profité pour leur enlever toute initiative et toute indépendance. Les commissaires de surveillance administrative s'acquittent en général fort mal de leurs fonctions; leurs procès-verbaux sont, presque toujours d'une grande partialité, en faveur des Compagnies, devant lesquelles ils se sentent si faibles; quelquefois même, cela s'est vu, ils se dispensent purement et simplement de ce devoir, et ne rédigent aucun procès-verbal, en sorte que plusieurs accidents ont pu passer inaperçus. Leur service, enfin, a soulevé tant de plaintes, qu'il a été nécessaire de créer, à côté d'eux, dans les gares, des commissaires de police spéciaux pour suppléer à leur insuffisance.

On a remarqué depuis longtemps, et l'on s'en plaint avec raison, que les journaux eux-mêmes, en France, ne remplissent pas vis-à-vis des lignes de chemins de fer le rôle de surveillance auquel, auraient droit, leurs abonnés. Le *chemin de fer*, qui, pêche quatorze fois par jour, a besoin qu'on lui pardonne beaucoup. Quand un accident s'est produit, quand des réformes deviennent urgentes, il se demande aussitôt ce que les journaux vont en dire, et, son intérêt est, que le journal parle de lui le moins possible. Alors il est avec le ciel des accommodements. On expédie à chaque journal, surtout à ceux, que le chiffre de leurs abonnés rendrait le plus à craindre, une petite note explicative et très-anodine sur l'accident qui est survenu. C'est la faute, au verglas, c'est la faute, au brouillard; c'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau, mais ce n'est, jamais la faute à l'administration. Ne connaît-on

pas, en effet, tous les soins, toutes les précautions maternelles qu'apporte la vigilante Compagnie pour qu'un seul cheveu ne soit enlevé de la tête de ses chers voyageurs? Ignore-t-on avec quelle délicate sollicitude elle les chauffe, elle les éclaire? Jusqu'en troisième, ils sont si molleusement assis, sur une planche si bien rabotée, qu'on se croirait sur de la ouate. Et toute la France est bientôt édifiée, grâce à la petite note que le *chemin de fer* a envoyée par le canal des journaux. Pendant ce temps-là, que fait Cerbere? Cerbere dort, il digère tranquillement le gâteau de miel qu'on lui a jeté. Mon Dieu! qu'on n'aille pas croire que, sous cette figure, se dissimule le gros mot de *corruption*. Cette accusation jetée brutalement à la face du journalisme français ne serait rien moins qu'une calomnie: telle n'est donc pas notre intention; mais on jouit d'un droit de circulation gratuite sur tous les chemins de fer, et, avec vous, vos amis et vos protégés: c'est vraiment une bénédiction. Après cela, le moyen de montrer les dents, de faire le rébarbatif? Ce serait à désespérer de la civilisation. Oui, disons-le, le journaliste français a le défaut de la qualité qui caractérise notre nation: il a l'âme comptissante. On se montre empressé prévenant à son égard; alors le lion n'a plus ni dents ni ongles; une gentillesse qu'on lui fait lime les unes et rogne les autres.

A l'appui de cette thèse, nous ne citerons qu'un exemple: dans ces derniers temps, plusieurs accidents successifs se sont produits sur la ligne de Lyon, aux environs de Mâcon; la cause en était due tout entière au mauvais état de la voie, à la négligence de l'administration; il y a eu des tués et des blessés. L'affaire a été portée devant le tribunal de Mâcon; l'avocat général, qui, lui, n'avait point de raisons pour ne pas appeler un chat un chat, a mené rudement l'administration du *chemin de fer*. Il a été sévère; laissant de côté les employés subalternes, il s'est attaqué carrément à la haute direction, et son discours valait tout un poème. Eh bien, ce discours n'a guère été reproduit que par un petit journal de la localité; les journaux de Paris n'en ont pas soufflé mot. Comment l'auraient-ils fait? Aucun d'eux n'avait jugé à propos d'envoyer un sténographe au tribunal de Mâcon. Ah! s'il s'était agi d'un adouleur bien conditionné ou de quelque empisonnement par une forte dose de digitale, il eût fallu mettre une rallonge au banc des sténographes rédacteurs.

Résumons-nous: Dans l'exploitation de ce monopole, où la vie humaine court de si grands dangers, nos avocats naturels devraient être les journaux, et l'on ne saurait s'élever trop vivement contre cette abdication. Les résultats du système actuel sont pourtant assez déplorables pour émuover les consciences, puisque les statistiques officielles ont mis ce fait en lumière que, de tous les pays européens, la France est celui où les chemins de fer font le plus de victimes.

Mais revenons au rôle protecteur que l'Etat oublie — dans une certaine mesure — de remplir. Reculer devant une réforme utile et prescriptive pour des raisons d'économie, c'est, de la part des administrations de chemins de fer, un calcul barbare, atroce, inhumain; on a soulé, de la caisse, nullement de la vie des hommes; et si nous allons au fond des choses, nous verrons que, dans l'espèce, c'est l'Etat, notre défenseur naturel, c'est l'Etat qui abdique. Le cahier des charges lui a délégué les droits les plus absolus, et, trop souvent, il n'use pas de ce dont il pourrait sagement, humainement abuser. Que l'Etat ne se dissimule donc pas, quand il arrive un accident sur une ligne de *chemin de fer*, si cet accident n'a pas pour excuse une force majeure, c'est à lui, à l'Etat, qu'incombe toute la responsabilité du malheur. Le cahier des charges prouve jusqu'à la minute combien le législateur, obligé à une concession presque perpétuelle puisqu'elle est centenaire, a apporté de soins à armer la main du pouvoir exécutif. Si un accident se produit par suite de l'incurie administrative, c'est parce que l'Etat, auquel revient le droit de surveillance suprême, a manqué le premier à son devoir. — Oui, l'Etat, qui est l'expression suprême de l'autorité, se montre trop faible à l'égard des Compagnies de chemins de fer; mais, qu'on ne l'oublie pas, ce qui n'est en réalité que de la faiblesse prend, dans l'espèce, les proportions de la connivence, disons plus justement, de la complicité, puisque cette faiblesse peut avoir des résultats aussi graves.

Il y a de cela près de quarante ans, l'Etat aspirait à la possession exclusive d'une belle femme, qui ne devait jamais vieillir, et qui est, depuis cette époque, entre les bras d'un maître avide, jaloux et brutal, qui exploite sa conquête de toutes les façons possibles. Mais, et ceci est de nature à nous consoler un peu, l'heureux possesseur est le très-humble subordonné de son rival; il fera tout ce que son seigneur et maître exigera de lui, et comme la belle femme en question doit redevenir un jour propriété de l'Etat, n'est-il pas dans l'ordre logique des choses que le futur possesseur ait constamment un œil vigilant sur un trésor aussi précieux? N'est-il pas naturel qu'il exige de la part du détenteur des soins incessants et en quelque sorte maternels, afin que, plus tard, il ne lui revienne pas une femme qui aura trop fait parler d'elle? Cette figure, un peu prolongée, a simplement pour objet de montrer que, si nos critiques

envers l'Etat ont été vives, ces vivacités ont leur source et trouvent leur justification dans l'intérêt que nous portons, que l'Etat porte certainement lui-même, à la plus grande, à la plus utile, à la plus progressive invention des temps anciens et modernes. Quand l'Etat voudra exercer ses droits — et le mot droit est, pour nous, synonyme de *devoir* — il nommera une commission, compétente et surtout indépendante, inaccessible à toute séduction, vers laquelle convergeront toutes les idées de réforme qui naissent chaque jour, et ces réformes, une fois adoptées en principe, seront imposées à toutes les Compagnies, sans aucun égard pour les frais qu'elles nécessiteront. En serons-nous à ce progrès l'an 2000? Il est permis d'en douter.

Soyons juste, cependant; quelques tentatives ont été faites en ce sens, et nous allons montrer, dans le chapitre suivant, que l'Etat doit être en tout ceci accusé d'impuissance plutôt que d'indifférence.

— *Statistique des accidents.* A la suite de graves accidents qui signalèrent les derniers mois de l'année 1853, le ministre de l'agriculture et du commerce institua une commission chargée d'examiner dans tous ses détails l'exploitation des chemins de fer, et de rechercher les moyens de leur donner les garanties de sécurité qui paraissent leur manquer. En installant cette commission le 30 novembre 1853, le ministre lui fit connaître quelle devait être la marche de ses travaux. « Pour procéder avec ordre, dit-il, la commission devra s'occuper successivement de chacune des grandes lignes qui constituent le réseau français, examiner dans chaque exploitation les détails du service et tout ce qui concerne le matériel, le personnel et principalement les ordres généraux sur lesquels repose en grande partie la sécurité. Afin d'éclairer la commission sur différents points, l'administration va demander immédiatement à chaque Compagnie les documents suivants :

- 1° Le relevé de tous les accidents arrivés sur sa ligne depuis le commencement de son exploitation, accompagné d'un aperçu sur leurs causes et leurs conséquences;
- 2° Un état de la voie indiquant les endroits difficiles, tels que pentes, courbes, ouvrages d'art, qui nécessitent l'emploi de mesures exceptionnelles de précaution;
- 3° Un état du matériel moteur et roulant;
- 4° Un état explicatif et détaillé des signaux employés dans les diverses circonstances de l'exploitation;
- 5° Un état du personnel, énonçant le nombre des agents, la quotité de leur traitement, leur répartition dans les divers services, etc.;
- 6° Un recueil des ordres de service.

A ces documents écrits, la commission joindra les éléments complets d'une enquête orale, en appelant dans son sein les administrateurs et les directeurs des Compagnies, les chefs de service, les ingénieurs en chef du contrôle et les inspecteurs de l'exploitation commerciale.

Nous citons le texte même de cette instruction pour montrer à quel point le service du contrôle est négligé. D'après les règlements, l'ingénieur en chef du contrôle, établi auprès de chaque ligne, doit incessamment transmettre au ministre des travaux publics les procès-verbaux de chaque accident, de chaque contravention, des rapports sur tout ce qui intéresse la sécurité et la police de la ligne et tous les renseignements enfin ci-dessus énoncés. Les agents de l'Etat auprès des Compagnies n'avaient donc pas fait leur devoir, puisque les renseignements n'avaient pas été fournis, puisque le ministre se vit obligé de faire appel aux Compagnies pour réunir les éléments de l'enquête!... Faire appel aux Compagnies! Certes, quelle que soit l'autorité qui s'attache à cette instruction officielle, il est permis de trouver étrange une telle manière de procéder. Quoi! c'est aux Compagnies, c'est-à-dire précisément aux coupables dont il s'agit d'énumérer les fautes, à ceux-là qui sont le plus essentiellement intéressés à dissimuler le nombre et l'importance des sinistres, c'est aux Compagnies que la commission va demander le relevé des accidents!... Ce sont elles qu'on va charger de fournir les pièces qui doivent les condamner! C'est Cartouche lui-même qui est chargé du soin de dresser son acte d'accusation! La commission reconnait bien vite l'impossibilité d'arriver ainsi à des chiffres exacts; cependant une autre manière d'opérer étant impossible, puisque le contrôle n'avait fourni aucun document, la commission a dû faire son travail sur ces renseignements forcément incomplets, entachés de partialité.

De ce qui précède, on peut conclure que le gouvernement est le premier à comprendre toute la responsabilité qui incombe aux administrations de chemins de fer, et l'on voit que son impuissance à arriver à un résultat est manifeste. Le gouvernement veut des réformes, les Compagnies n'en veulent pas, et, ce sont celles-ci qui, en fin de compte, demeurent entièrement maîtresses de la situation. Le gouvernement, c'est-à-dire l'expression logique, naturelle de la volonté de tous, se trouve ici encore tout à fait impuissant. Il y a là une anomalie à laquelle il faut apporter un remède aussi prompt qu'énergique. Le gouvernement aura pour lui l'opinion

publique, et c'est un levier qui lui permettra de briser tous les obstacles.

Veut-on savoir, en ce qui concerne la statistique des accidents, à quel résultat aboutit l'enquête dont nous parlons tout à l'heure? Le résultat, le voici: il périclita sur nos lignes, en moyenne, cinq fois plus de voyageurs qu'en Angleterre, huit fois plus qu'en Belgique, dix-sept fois plus que sur les chemins de fer badois, vingt et une fois plus que sur les chemins de fer prussiens. Voici, du reste, le tableau que fournit le rapport d'enquête :

CHEMINS DE FER.	TUÉS.	VOTAGEURS.	BLESSÉS.	VOTAGEURS.
France...	1 SUR	1,255,555	1 SUR	496,551
Anglais...	1 —	5,336,220	1 —	311,345
Belges...	1 —	8,861,804	1 —	2,000,000
Badois...	1 —	17,314,977	1 —	1,184,311
Prussiens...	1 —	21,411,488	1 —	3,892,998

Le chiffre des blessés est visiblement inférieur à la réalité, comme l'a constaté la commission elle-même. Tandis que les statistiques des autres pays donnent, en regard du nombre de tués, un nombre de blessés à peu près proportionnel, nous voyons chez nous, d'après ce tableau, un singulier phénomène se produire: nos chemins de fer, qui tuent cinq fois plus de monde que les chemins de fer anglais, donnent un total de blessés très-inférieur: la falsification est pur trop maladroite. C'est sans doute une réminiscence de la vieille galanterie française: on ne blesse personne; mais on peut tuer tout le monde. Molière appliquait cette loi aux pillages littéraires: il est permis de voler un auteur, pourvu qu'on le tue.

Le total des morts et blessés, depuis l'ouverture de nos premières lignes jusqu'en 1854, est évalué par le rapport au chiffre de 1,754. La proportion des accidents n'ayant pas diminué depuis 1854, ce chiffre peut être aujourd'hui porté à 4,900 au minimum.

Les Compagnies ne firent nullement déconcertées par ces statistiques, qui accusaient si hautement leur incurie. Leurs apologistes ont ressuscité à l'envi un argument dont le bon sens public aurait dû depuis longtemps faire justice. Rapprochant les chiffres obtenus par l'enquête, du chiffre des accidents causés par les anciens moyens de transport: les diligences, les voitures des messageries, etc., ils ont établi qu'autrefois le nombre des tués et blessés était cinq fois plus considérable qu'aujourd'hui, relativement au nombre des voyageurs transportés. C'est, il nous semble, pousser un peu loin l'audace que d'espérer, par une comparaison de ce genre, fermer la bouche aux réclamations du public. Les anciens moyens de locomotion offraient mille causes d'accident indépendantes de la volonté du conducteur ou des entrepreneurs: le mauvais état des routes, les accidents de terrain, les ornières, les tempêtes, les inondations, le verglas, les neiges, les caprices subits des chevaux qui s'emparent ou bien qui n'obéissent pas à la main qui les conduit. Un cheval ne se laisse pas diriger comme une machine. Doué d'une volonté propre, il est capable de résistance, de révolte; il est plus ou moins ardent, plus ou moins rétif; son humeur varie d'une façon imprévisible. La machine, au contraire, est absolument asservie. Pas un de ses mouvements qui ne soit dû à la volonté de celui qui la dirige: pas un de ses écarts, par conséquent, qui n'ait pour unique cause la négligence ou l'imprudence de ce dernier. La voie appartient aux Compagnies; à elle la faute si elle est mal entretenue, si les rails, en mauvais état ou mal posés, font casser les essieux ou dérailler les trains? La diligence, elle, si la route était défoncée, subissait la conséquence de fautes qui n'étaient pas les siennes. De plus, les routes offraient des difficultés que ne présentent pas les voies ferrées; les côtes à gravir et à descendre étaient des passages souvent périlleux, dans lesquels le conducteur avait besoin d'une grande prudence et d'une grande habileté. L'été, l'hiver, la pluie, le soleil, le vent, le froid, tout pouvait entraîner des accidents: c'était la chaleur qui accablait l'attelage, la poussière qui aveuglait les chevaux et les conducteurs, la boue qui empêtrait les roues, la neige qui dissimulait des ornières et des trous, la glace sur laquelle glissaient les pieds des chevaux. Toutes ces causes d'accidents sont supprimées sur les chemins de fer.

La vapeur est esclave et ne fait qu'obéir.

Dès lors, que signifie la comparaison inventée par les Compagnies et dont elles tirent vanité? La proportion des accidents a diminué? Eh, sans doute! Il serait vraiment trop curieux qu'il en fût autrement! Le public n'en est pas moins en droit de réclamer contre tous les sinistres survenus par la faute des Compagnies et de leurs employés. Or, dans le chiffre que nous avons cité, combien y a-t-il d'accidents qui leur soient imputables? Voilà toute la question. « Presque aucun », s'écrient-elles; et on les entend toujours parler de *force majeure*: la force majeure explique tout, répond à tout, excuse tout. L'accident de *chemin de fer* passe ainsi à l'état de fait déjouant toutes les prévisions humaines! Force majeure! Quelle est cependant la signification précise de ces mots? Et voudrait-on nous dire comment il se fait qu'il y ait en France, d'après les statistiques prétendues officielles, cinq fois plus de force

majeure qu'en Angleterre, vingt et une fois plus de force majeure qu'en Prusse?...

La vérité est qu'à part les accidents individuels dus à l'imprudence des voyageurs, la négligence et l'imprévoyance des Compagnies, le mauvais choix qu'elles font de leur personnel, sont les seules causes de presque tous les désastres.

C'est égal, les Compagnies ne paraissent pas s'en douter, et les statistiques comparatives qu'elles lancent au lendemain de chaque accident le prouvent surabondamment. Celui qui viendrait nous apprendre que, dans quelque bureau poudreux et retiré de chaque Compagnie de chemin de fer, se cache un employé mystérieux, nommé M. l'Optimiste, lequel passe toutes ses heures à fouiller de vieilles paperasses pour établir une statistique des anciens et des nouveaux accidents; eh bien, ce révélateur ne nous étonnerait pas du tout. Quand un accident se produit, vite les merveilleux tableaux de M. l'Optimiste pleuvent chez les journaux; nous en avons bientôt les oreilles rompies. En fin de compte, le public, toujours benévole, en prend son parti, et la Compagnie grimpe sur les hauteurs du Capitole, comme Corinne allant recevoir le laurier poétique. On serait tenté de remercier M. de la Compagnie de n'en avoir pas écrasé davantage, et de dire à l'administrateur en chef :

Vous nous faites, seigneur,
En nous broyant, beaucoup d'honneur.

— Principales variétés d'accidents.

1° *Déraillements.* Les déraillements ont pour origine : 1° l'état irrégulier des constructions; 2° la pose défectueuse de la voie, tant des rails que des supports; 3° enfin, l'instabilité de la locomotive ou d'une partie du convoi. Les déraillements, qui peuvent entraîner des malheurs incalculables, perdent un train tout entier, sont très-fréquents. Il est avéré qu'il ne se passe pas de semaine où, sur quelque une de nos voies ferrées, des wagons ne dérailent.

Pour parler en partie à ce danger, différents systèmes de freins ont été proposés; mais les Compagnies, généralement, ne jugent pas à propos d'en adopter l'usage; ces réformes les ruinaient, les pauvres Compagnies!

2° *Ruptures d'essieux et de bandages de roue.* Accident presque journalier, puisque, sur la seule ligne du Nord, on a constaté la moyenne annuelle de quarante à cinquante essieux rompus. Ces ruptures mettent en péril la vie des voyageurs qui sont dans le wagon; ils peuvent aussi occasionner un accident plus grave : le déraillement du train. Un inventeur, dit M. de Janzé, a imaginé depuis longtemps une plaque de garde qui soutient le wagon rompu et empêche le train de dérailler : les Compagnies n'ont pas daigné se préoccuper de son système.

Les ruptures d'essieux proviennent souvent du mauvais état de la voie; quelquefois aussi de l'usage trop prolongé de ces mêmes essieux ou du défaut de graissage.

3° *Collisions et chocs.* Deux trains peuvent se heurter de front : ce sont les collisions les plus terribles; le choc peut aussi avoir lieu lorsque deux trains, suivant une même ligne dans le même sens, règlent mal leur vitesse. Ces accidents proviennent souvent de la fausse position des aiguilles au point de bifurcation : un train peut ainsi s'engager, sans s'en apercevoir, sur une ligne qu'il ne doit pas suivre. Pour prévenir ce malheur, les règlements veulent que l'on ralentisse la marche aux bifurcations : il résulte de l'enquête de 1863 que cette prescription n'est presque jamais observée. On a proposé aussi que le service d'aiguillage aux bifurcations fût fait en double; mais les Compagnies considèrent cette précaution comme superflue.

4° *Explosions de machines.* Ce genre d'accident est le résultat du mauvais état de la machine, ou de l'imprudence du mécanicien. Les Compagnies ont imaginé une triste système de *primes d'économie sur le combustible*, qui conduit souvent les mécaniciens, dans un intérêt personnel, à caler les soupapes de sûreté pour ne pas perdre de pression, ce qui peut déterminer des explosions.

En résumé, si l'on analyse les diverses espèces d'accidents auxquels les chemins de fer donnent lieu, on trouve qu'ils peuvent tous se rapporter à l'une de ces trois causes : 1° le mauvais état de la voie, 2° les vices du matériel roulant, 3° l'incapacité ou la négligence des employés. Quant à cette autre cause occulte toujours mise en avant par les Compagnies, la *force majeure*, nous n'en trouvons trace nulle part.

La responsabilité, au moins civile, des Compagnies dans tous les cas d'accidents est donc évidente. Dans les deux premiers cas, les Compagnies, représentées par leurs directeurs et par les chefs d'exploitation, devraient être passibles de l'action criminelle; malheureusement, remarquait M. Véron dans le *Constitutionnel* en 1861, c'est bien rarement qu'on voit s'associer sur le banc des accusés un chef de gare, plus rarement encore un inspecteur; et le demandeur si jamais on a vu traduire en justice, pour cause d'accident, un chef du mouvement, un chef d'exploitation, un directeur? Sans doute, si ces employés supérieurs n'ont jamais été à l'état de prévenus, c'est qu'ils ne devaient pas l'être; mais alors que signifient ces gros traitements, qui ne s'expliquent plus, s'ils ne sont pas comme une

prime payée par les Compagnies pour la sécurité des voyageurs?

Quant à la responsabilité civile, on sait comment les Compagnies y échappent la plupart du temps. Ayant des millions à la disposition de leur contentieux, elles ont pour système bien connu du public d'épuiser, en cas de poursuite, toutes les juridictions, tous les délais; il arrive, par conséquent, que la victime, se trouvant hors d'état de faire les avances nécessaires pour un si long procès, de guerre lasse, transige; alors, abusant de sa situation, la Compagnie ne paye qu'une indemnité dérisoire.

— *Accidents célèbres.* Maintenant, puisqu'il le faut, entrons dans les détails de ce sombre martyrologe, rappelons quelques-unes de ces catastrophes tristement célèbres qui marquent de taches sanglantes la carte de nos chemins de fer.

Parlons d'abord de cet accident terrible de Versailles, qui a eu dans toute l'Europe un retentissement dont on garde encore le douloureux souvenir.

C'était le 8 mai 1842, un dimanche. Le nœuf s'épanouissait sur la surface tranquille des eaux; les cerisiers étaient en fleurs; le rossignol, ce grand virtuose des jardins et des bois, lançait ses notes printanières au milieu des ormeaux. Tout conviait à la joie et aux parties de plaisir; c'était la fête de la nature. Une moitié de Paris s'était rendue à Versailles, cette villa de nos anciens rois.

Mollement étendus sur les pelouses qui enveloppent d'un magnifique tapis vert les bassins de Neptune, de Latone et d'Apollon, les Parisiens attendaient le moment où les dieux et les déesses de l'Olympe allaient lancer de leurs bouches de bronze mille jets d'eau claire retombant en cascades. Neptune venait de donner le signal; des milliers de mains applaudissaient avec frénésie; tous les visages étaient radieux, et la jeune fille disait à son fiancé : « Nous reviendrons ici l'année prochaine. L'avenir, l'avenir, l'avenir est à nous... »

Non, l'avenir n'est à personne...
... L'avenir est à Dieu.

Enfin, vers cinq heures et quelques minutes, cette foule joyeuse reprenait sa place dans les wagons; on se remémorait déjà ce que l'on raconterait le lendemain aux amis *moins heureux* qui étaient restés dans la poudreuse capitale, dans cette ville de bruit, de fumée et de boue. Enfin, la locomotive avait lancé son sifflement dans les airs, et le train partit; la machine ne traînait pas moins de quinze wagons. On venait de traverser sans s'y arrêter la station de Bellevue; encore quelques minutes, et l'on franchissait les barrières de Paris. Le train filait avec une vitesse dévorante, et — le fait a été prouvé — n'était pas réglementaire. Tout à coup l'essieu d'un des remorqueurs se brisa avec violence; le second remorqueur se précipita sur le premier, et entraîna successivement dans sa chute quatre wagons qui, entassés les uns au-dessus des autres, s'élevèrent à la hauteur d'un premier étage. Aussitôt des cris perçants se firent entendre pour appeler du secours, mais les conducteurs avaient été les premières victimes, et, en ce temps-là, les portières des voitures étant fermées à clef, il était impossible aux voyageurs de se secourir eux-mêmes.

L'horrible drame commençait. Le feu gagna bientôt les matières combustibles des wagons, placés comme en auto-da-fé sur les machines, et il était impossible de porter aucun secours à ceux qui s'y trouvaient enfermés. Alors se passa la scène la plus terrible dont mémoire humaine ait jamais gardé le souvenir. Des centaines de victimes, hommes, femmes, vieillards, enfants, entassés les uns sur les autres et emprisonnés au milieu des flammes, poussaient d'horribles gémissements. On voyait des têtes et des bras qui s'agitaient convulsivement pour implorer du secours et qui disparaissaient aussitôt consumés. Le feu s'était déclaré avec une telle violence, que rien ne pouvait l'éteindre. On retirait bien çà et là du brasier quelques corps mutilés, mais il était impossible d'avancer, et l'on se voyait obligé de regarder, impassible, les flammes dévorant des corps qui se tordaient dans les douleurs de cette affreuse agonie. Oh! quel atroce spectacle! dit un témoin de cette lamentable scène. Là, sur un wagon, nous avons vu une femme qui n'avait pas plus de vingt ans, les jambes prises dans les roues, appeler, crier, se frapper le visage à la flamme a saisi son corps et l'a réduit en cendres. Au-dessous, une jeune mère apparaissait tenant un petit enfant dans ses bras; on lui tendit une corde : elle pouvait se sauver; mais au moment de saisir cette planche de salut, elle vit qu'il lui faudrait abandonner l'innocente créature; elle leva les yeux au ciel, les ramena sur l'ange qu'elle serrait convulsivement sur son sein; sa résolution était prise : elle repoussa la corde par un geste indigné, et, en un clin d'œil, l'ange et sa mère disparaissaient au milieu d'une fumée noire!

Ah! cœur maternel, qui te sondera jamais! Il est à désirer que cette scène, de la plus sublime horreur, inspire quelque jour un chef-d'œuvre à un artiste de talent; ce n'est pas seulement de la couleur qu'il faut pour cela : c'est de l'âme.

Pendant que les premiers wagons étaient envahis par la flamme, et que tous ceux qui

les remplissaient étaient consumés, des scènes non moins déchirantes se passaient à l'arrière du train. On retirait des hommes et des femmes qui avaient les jambes brisées, la tête meurtrie, la figure méconnaissable, le corps déformé, les bras fracassés; le sang ruisselait partout; on avait apporté des draps, des matelas, du linge de toute espèce, et, par tous les chemins, on transportait les victimes de cet affreux désastre. Le nombre total en fut de 164, dont 109 blessés et 55 morts. Parmi ceux-ci se trouva le contre-amiral Dumont-d'Urville. Son corps, calciné par le feu, n'avait pas été reconnu dans le premier moment; mais un examen plus attentif de la tête, dont les sinus frontaux offraient un développement extraordinaire, ne permit pas le moindre doute sur l'identité de la personne du célèbre marin. Comme le feu avait détruit papiers et vêtements, c'est à la seule configuration de son crâne qu'on put le reconnaître. Singulière destinée de cet homme, qui avait fait deux fois le tour du monde, avait échappé aux glaces du pôle austral, pour venir périr d'une pareille mort au retour d'une partie de plaisir, à l'âge de cinquante et un ans! Son fils, enfant de douze ans, plein d'espérance, qui avait fait lui-même une fois le tour du monde, et qui connaissait déjà plusieurs langues des peuples que son père avait visités, périt dans les bras des auteurs de ses jours. (Mme Dumont-d'Urville faisait aussi partie du fatal voyage, et il paraît certain qu'impressionnée par de funestes pressentiments, elle n'était venue qu'avec répugnance.) Les funérailles de l'infortuné navigateur et de sa famille eurent lieu le 16, au milieu d'un concours nombreux de personnes de toutes les classes. Deux chars richement ornés portaient les corps du fils et de la femme du vaillant amiral; puis venait le sien, sur lequel on voyait les insignes de son grade et des faisceaux de drapeaux. Les coins du poêle étaient tenus par MM. Villemain, ministre de l'instruction publique; de Jussieu, de la Bretonnière et Beaumont-Beaupré, représentant la Société de géographie, l'Académie des sciences, le corps de la marine royale et le dépôt de la marine.

Donnons encore quelques détails qui viennent de nous être fournis par un témoin oculaire. Quelques heures après la terrible catastrophe, les cadavres et les débris humains, pieusement recueillis sur le lieu du sinistre, furent transportés dans une des dépendances du cimetière Montparnasse, sorte de morgue improvisée où accourut en tremblant et en sanglotant la foule éplorée des parents et des amis. Les corps des victimes, desséchés, tordus et comme racornis par l'action du feu, étaient réduits à l'état de hideuses momies, de 2 à 3 pieds de longueur. Les têtes carbonisées étaient complètement méconnaissables. Au-dessus de ces tristes restes, on avait suspendu quelques lambeaux de vêtements échappés aux flammes; un gant de femme, tout à fait intact, et un ruban rose d'une fraîcheur parfaite — qui avaient peut-être appartenu à la jeune fiancée dont nous avons parlé plus haut — exposés parmi ces dépouilles sans nom, formaient une note étrange dans ce lamentable tableau. Quelques instants avant la catastrophe, un habitant de Bellevue, revenant de Paris, avait arrêté son cabriolet devant le passage à niveau de Meudon, dont on venait de fermer la barrière, parce que le train était signalé; il le vit arriver avec la rapidité de la foudre, puis, tout à coup, les voitures bondir les unes sur les autres et s'accumuler autour des débris des locomotives, dont les foyers incandescents les embrasèrent en un instant. Les scènes les plus effroyables passèrent sous ses yeux sans qu'il lui fût possible de secourir les infortunés qui hurlaient dans les wagons en feu, et dont on voyait les corps flamber et se fondre comme des torches ardentes. Une malheureuse femme, le buste passé par la fenêtre d'un des wagons et arrêtée par son embonpoint, faisait des efforts inouïs pour se dégager; elle poussait des cris effroyables. Bientôt le feu l'atteignit; elle s'affaissa dans la fournaise et fondit comme une pelote de graisse! Un voyageur, lancé d'un des wagons brisés, s'appuyait sur un des treillages du chemin de fer; il ne portait aucune blessure apparente, mais son visage crispé exprimait la plus violente douleur. Tout à coup on le vit se baisser avec une sorte de folie, saisir frénétiquement un de ses pieds, l'arracher avec rage et le lancer au loin; ce malheureux avait eu la jambe littéralement coupée; son pied n'était resté maintenu que par quelques lambeaux de vêtements.

Sur l'un des talus de la voie était étendu un jeune voyageur dont le corps, ouvert par une affreuse blessure, était complètement vide d'intestins et de viscères; l'estomac et le ventre étaient arrachés, et, suivant l'expression du témoin de ce drame affreux, on lui voyait jusqu'au dos : un rictus convulsif contractait son visage : il semblait rire aux éclats. Chose étrange, singularité qui mérite d'être étudiée par les médecins physiologistes, mais qu'il faut dire ici, puisque nous faisons de l'histoire, et la plus triste, la plus sanglante qui fut jamais; chose étrange et ce malheureux, ce cadavre nu, aurait pu poser en ce suprême moment pour la statue de Priape, et figurer dans les phallophories de l'Inde. Nous tenons ce renseignement d'une personne aussi sérieuse que digne de foi, et notre devoir était de le consigner; du reste, on sait que le même

phénomène a été plusieurs fois remarqué chez les pendus.

Quatre ans après, le 8 juillet 1846, l'accident arriva à Fampoux sur le chemin de fer du Nord, et à la suite duquel une partie d'un train avait disparu dans les tourbières, vint impressionner vivement l'opinion publique. Voici comment les journaux de l'époque rendent compte de cet accident : « Au sortir d'Arras, le convoi, parti le matin de Paris, et qui avait déjà éprouvé quelques retards, célébra sa marche, et atteignit une vitesse inaccoutumée. Il était composé d'environ vingt voitures, remorquées par deux locomotives; il atteignit ainsi Fampoux. Entre ce village et Raux, au moment où l'on suivait une courbe établie sur un remblai d'une hauteur d'environ 10 m., que bordent des marécages assez profonds, un choc brisa la chaine qui réunissait le quatrième et le cinquième wagon venant après les locomotives. Celles-ci continuèrent leur chemin; mais le wagon dont la chaîne venait de se rompre déraila, roula sur le talus et tomba dans l'étang, entraînant dans sa chute plusieurs des voitures qui le suivaient. Secoués affreusement dans ces voitures, qui tournèrent plusieurs fois sur elles-mêmes, les voyageurs se trouvent tout à coup plongés dans l'eau. Ils cherchent à briser les fenêtres, à ouvrir les portières pour sortir des wagons; quelques-uns se sautent à la nage, d'autres sont secourus par des dragueurs qui travaillaient en cet endroit. Heureusement, la queue du convoi s'arrêta sur cette pente funeste, et cinq voitures seulement furent submergées; on parvint à sauver presque toutes les personnes des quatre dernières; mais celles qui contenaient la première périrent toutes noyées, ou écrasées, et il fallut plusieurs jours avant qu'on pût retirer leurs cadavres du fond du marais, où ils se trouvaient ensevelis. Voici le spectacle qu'offrait à ce moment le lieu du sinistre : une diligence Lafitte et Caillard apparaissait moitié hors de l'eau; on apercevait les pieds du conducteur pris au milieu des débris, on voyait aussi flotter le bas d'une robe de femme. Il se produisit des scènes touchantes : des enfants ont été retirés de l'eau par leurs mères, qui, au risque de périr elles-mêmes, s'élançaient intrépidement dans l'abîme. Une dame a eu le bonheur de sauver sa nièce en la soulevant au-dessus de sa tête. La calèche du général Oudinot suivait immédiatement la diligence submergée, elle a été mise en pièces; l'aide de camp du général a eu plusieurs côtes enfoncées, et, par un hasard inexplicable, le général s'est trouvé sous les débris, d'où il a pu être retiré sain et sauf. Les autres voyageurs du train étaient la princesse de Ligné et ses quatre enfants, ainsi que la marquise de Lauriston et le maréchal de Saldagna; aucun d'eux ne fut atteint. Le nombre des morts était de quatorze, et celui des blessés d'une vingtaine.

Au mois d'octobre 1855, un nouveau malheur, arrivé à Moret, sur la ligne de Paris à Lyon, impressionna encore vivement le public. Cet accident était dû au choc d'un train express avec un train de bestiaux. Ce dernier, qui allait de Dijon à Paris, était arrivé à Moret sans éprouver de retard; à partir de cette station, sa marche rencontra de nombreuses difficultés, soit par suite de la trop grande charge du train ou de l'insuffisance de la locomotive, soit par l'effet d'un épais brouillard qui avait rendu la voie très-humide, et très-pénible le glissement des roues sur les rails. Justement il se trouvait là une rampe de 0 m. 005, que le train ne put franchir que très-lentement, ce qui augmenta encore le retard. Cependant l'express arrivait à toute vapeur, croyant la voie libre, comme elle devait l'être réglementairement. Ce n'est qu'à une distance de 30 m. que le mécanicien et le chauffeur aperçurent le train de bestiaux; l'express, lancé à toute vitesse, ne put être arrêté, et vint heurter les wagons qui se trouvaient en face de lui. Le choc fut épouvantable; la locomotive grimpa sur les trois derniers wagons avec une telle force d'impulsion que cette machine, bien que d'un poids énorme, demeura suspendue à une hauteur de 3 m. au-dessus de ce monceau de débris. Malheureusement, le dernier wagon, celui qui porte le fanal rouge que le brouillard avait empêché d'apercevoir, au lieu d'être, comme à l'ordinaire, une voiture vide ou un fourgon de marchandises, était précisément le wagon qui renfermait les conducteurs de bestiaux, au nombre de vingt-six, avec lesquels était un ouvrier graisseur de l'administration. Dans le nombre se trouvaient plusieurs propriétaires ou éleveurs; mais la majeure partie se composait des toucheurs, c'est-à-dire des conducteurs chargés de mener les bestiaux à la gare, puis aux marchés de Sceaux et de Poissy. La plupart de ces malheureux étaient plongés dans un profond sommeil et ne durent pas ressentir le choc qui les broya. L'un d'eux, qui s'était couché sous une banquette avec son chien, dut à cette circonstance d'être sauvé d'une mort certaine. Quant aux autres, ils furent littéralement comme passés au laminer; on a pu à peine reconnaître leurs cadavres défigurés. La scène la plus déchirante est celle qui suivit la catastrophe. Le wagon brisé se trouvait engagé sous le tender de la locomotive, et, en ce tombeau de fer, trois malheureux se tordaient dans d'horribles souffrances. Le premier avait la jambe gauche et l'extrémité du pied droit pris comme dans

un état; le second était totalement enfoui sous les débris, et sa tête seule dépassait; le troisième avait la face tournée contre le sol et ne pouvait remuer ni bras ni jambes. Ces infortunés restèrent six heures dans cette horrible position; car il fallut attendre les secours des villages voisins, et recourir à des chèvres pour briser ou scier les débris des wagons afin de délivrer ceux qui respiraient encore.

Depuis cette époque, les chemins de fer se sont multipliés, et, avec eux, les accidents; il se passe peu de semaines où l'on n'entende parler d'un choc ou d'un déraillement. Chacune de nos grandes lignes a eu ses jours néfastes et a été le théâtre de terribles sinistres. A Saint-Germain, on se souvient encore de ce train qui, lancé sur la rampe avec une vitesse effrayante, alla se heurter contre les wagons qui étaient en arrêt sur la voie. La ligne de Lyon à Saint-Etienne n'a pas oublié l'accident de Firminy, et celle d'Orléans le terrible choc de Poitiers en 1853.

Parmi les accidents les plus récents, il faut citer celui de Rognac, où, par suite de la réparation d'une des voies, deux trains, venant en sens contraire et lancés à toute vitesse, se brisèrent l'un contre l'autre. La même cause d'enlèvement des rails d'une des deux voies donna lieu, le 1^{er} août 1857, au fameux accident de Saint-Albain. Un train de plaisir venant de Marseille fut heurté violemment par un convoi parti de Paris : six personnes tuées, une trentaine blessées grièvement, voilà le résultat de cette grave collision, et si grande fut la terreur de ceux qui en avaient été témoins, que nombre d'entre eux n'osèrent pas continuer leur voyage et s'en retournèrent chez eux. Toute cette année, d'ailleurs, fut fatale aux voyageurs; il y eut plusieurs chocs et déraillements sur les lignes d'Orléans et de l'Ouest; celle du Nord eut son accident de Gonesse, qui ne fut pas sans gravité; sur celle de l'Est, l'express de Bâle à Paris déraila au mois de septembre, par suite d'un affaissement du sol; et enfin, au mois de décembre, sur la ligne de Belfort à Dijon, arriva le triste accident de Franois, où l'on ne compta pas moins de treize personnes tuées et vingt blessées.

Les chemins de fer étrangers ont aussi leurs fastes sanglants, et les journaux anglais enregistrent parfois des catastrophes dont le récit vient de temps en temps épouvanter les populations; sans parler de celle de Birmingham et de tant d'autres, les feuilles publiques citaient naguère la rencontre terrible de deux trains de plaisir, qui eut lieu sous une voûte, et donnaient les détails les plus lamentables sur les résultats de ce choc. En Espagne, au mois de novembre 1855, un pont du chemin de fer de Saragosse était brisé et le train précipité dans la rivière; même accident arrivait en Bohême au mois de mars 1858. Mais c'est en Amérique que ces désastres sont le plus fréquents, on sait qu'en ce pays la vie humaine est comptée pour peu de chose, tandis que la rapidité des communications est tout aux yeux de ces industriels qui ne connaissent que l'argent. Les lignes de l'Irlande, de l'Ontario, sont célèbres par les sinistres dont elles ont été le théâtre. Voici le récit du dernier, arrivé à la fin d'avril 1858 : « La catastrophe a eu lieu dans un endroit appelé Carr's Rook, à 13 milles de Port-Jervis et à 100 milles environ de New-York. La voie est taillée en rampe le long des flancs d'une falaise haute de 200 pieds; elle court à moitié de cette hauteur, dominée par un escarpement couvert de broussailles et dominant à pic une étroite grève baignée par la Delaware. Le précipice est horrible. Le flanc de la falaise est hérissé de roches aiguës formant comme des colonnes qui soutiennent la voie. Cette voie est juste assez large pour supporter les rails; ni à droite, ni à gauche, il n'y a place pour le moindre écart : au sud, c'est le roc vif; au nord, c'est l'abîme. Le convoi, parti de Buffalo, comprenait quatre wagons ordinaires, deux wagons express, un wagon de poste et de bagages, enfin la locomotive et le tender. Les wagons de voyageurs occupaient l'arrière; deux étaient des wagons à lits où près de cent personnes se trouvaient couchées. A trois heures du matin, les quatre wagons se séparèrent du reste du train, sortant des rails, coururent en cahotant sur les traverses de la voie, et, après avoir parcouru ainsi quelques centaines de mètres, touchèrent au bord de l'étroite corniche, culbutèrent, roulèrent sur eux-mêmes, bondissent de roc en roc, se heurtèrent, se crèvent, se brisent aux saillies, et vont s'engloutir, comme une avalanche vivante, à 80 ou 100 pieds au fond du précipice, où ils n'arrivent qu'en morceaux. Un instant on n'entendit que des cris dans les ténèbres; mais à l'horreur de la nuit succéda bientôt un spectacle plus effrayant encore. Un des wagons prit feu et illumina la scène de ses clartés sinistres; ceux que la chute avait épargnés allaient être la victime des flammes. Des voix éplorées montaient le long des blocs de granit colorés par l'incendie, et, guidés par ces voix, éclairés par ces lueurs, les voyageurs échappés à la catastrophe, ceux des premiers wagons qui avaient passé sains et saufs, contemplaient avec horreur ce sinistre auquel ils avaient échappé comme par miracle. En un instant ils mirent pied à terre et descendirent aussi vite que le permettait la déclivité de l'escarpement, pour porter secours à leurs malheureux compagnons, s'accrochant aux ronces, aux buissons, aux pointes de rocher,

où leurs mains, en rencontrant parfois des flammes de sang, ou bien encore aux fils du télégraphe qui pendaient échevelés sur l'abîme. Presque tous ceux qui se trouvaient dans les wagons étaient blessés; quinze ou vingt avaient déjà cessé de vivre; six ou sept étaient brûlés et près de cinquante mutilés plus ou moins gravement. S'il n'est pas encore permis de prévoir le jour où tant de malheurs seront conjurés, et où la locomotion à vapeur offrira autant de sécurité que de vitesse et de commodité, on peut du moins insister auprès des Compagnies pour qu'elles ne laissent rien au hasard, et ne compromettent la vie des voyageurs ni par l'imprudence de leurs agents, ni par une économie mal entendue.

Terminons cette lugubre énumération par le récit d'un affreux accident, arrivé le dimanche 9 décembre 1850 sur le chemin de fer du Nord, et qu'on ne saurait cette fois, il ne nous en coûte pas de le reconnaître, mettre à la charge de l'administration. Le conducteur d'un train de marchandises en retard avait placé, pour éviter une rencontre, de nombreux pétards sur la voie, afin d'avertir le train express qui partait de Valenciennes à dix heures du soir et devait bientôt passer. Dans un wagon de ce dernier se trouvait une dame avec son mari, — vieux époux sans doute, car tous deux dormaient. — Le mari fut réveillé le premier par le bruit des pétards, qui firent explosion sous les roues. On présume que, sous le coup de l'émotion que lui causa la détonation, il ouvrit la porte du wagon et s'élança sur la voie, — sans plus s'inquiéter de sa femme, indifférence maritale qui, comme on sait, remonte au pieux Enée. — A ce moment même passait un train croisant l'express; le malheureux voyageur, précipité sous les roues, eut la tête et les deux jambes coupées. Un quart d'heure plus tard, sa femme se réveilla à son tour. Elle trouva la portière ouverte, la banquette vide. Aussitôt elle poussa des cris déchirants qui furent entendus du compartiment voisin. Les voyageurs sortirent de leur wagon et retirèrent cette dame, qui voulait, elle aussi, se précipiter sur la voie. Le train express étant arrivé à Douai, une locomotive fut envoyée en arrière, et l'on trouva sur les rails le corps mutilé du voyageur. Cette affreuse nouvelle fut annoncée avec tous les ménagements possibles à la malheureuse femme. Elle revenait de Lille à Paris avec son mari, après avoir passé quelques jours dans sa famille.

— Causes des accidents. Les trois principales causes des accidents qui se produisent si fréquemment sur nos lignes de chemins de fer, et dont nous venons de faire la lamentable histoire, sont :

1^o Le mauvais état de la voie et surtout des rails;

2^o L'action insuffisante des freins tels qu'ils sont actuellement organisés;

3^o La triste position des aiguilleurs, leur rétribution insuffisante.

Nous ne dirons rien ici du matériel; nous en avons parlé amplement ailleurs.

Voyons les freins, qui jouent un si grand rôle dans le drame des accidents. On sait que les rênes sont une sorte de boussole entre les mains du cavalier; avec elles, il dirige le cheval et le modère à volonté; à quelques pas d'un précipice, un habile cavalier, grâce au mors et à la bride, arrête à temps son coursier. Fênelon a comparé très-justement l'homme qui n'obéit qu'à ses passions à un beau cheval privé de bouche, c'est-à-dire sans mors ni bride. Eh bien, un système de freins sagement organisé devrait être à une locomotive ce que la bride est au cheval. La question des freins est très-difficile à résoudre, il ne servirait à rien de le dissimuler; mais, quoique difficile, elle est incontestablement soluble, et, dès lors, elle doit être résolue; les terribles accidents qui viennent si fréquemment la poser de nouveau, poignante et impérative, font aux Compagnies un devoir étroit de la résoudre, et, si elles ne comprennent pas l'obligation qui leur incombe, il faut que la clameur publique la leur rappelle assez énergiquement pour se faire écouter.

Ce n'est ici le lieu ni de montrer les imperfections des systèmes de freins en usage sur nos grandes lignes, ni d'énumérer les nombreux projets soumis aux Compagnies par différents inventeurs, encore moins de proposer nous-mêmes de nouveaux plans. Nous devons nous borner à poser nettement la question, à la débarrasser des sophismes intéressés dont on l'a entourée, enfin à montrer qu'elle ne présente pas des obstacles insurmontables, et que, par conséquent, une plus longue insouciance serait impardonnable.

Voici le sophisme derrière lequel s'abrite le plus ordinairement la paresse des chefs d'exploitation, et qui, présenté avec art, peut faire illusion. Les accidents, disent-ils, ne doivent pas être prévus. Il suffit que tout soit réglé de manière à ce que les malheurs n'arrivent pas d'une façon normale, c'est-à-dire ne se produisent point par le fait même des dispositions prises; mais rien ne saurait être fait en vue d'éviter ceux que le hasard peut amener. Toutes les opérations quelconques sont soumises à des chances fâcheuses qu'il sera toujours impossible d'annihiler, et accumuler d'avance les précautions pour en éviter les effets serait sacrifier la régularité du service journalier à un but chimérique. Pour prévenir toutes les causes d'accidents, il faudrait multi-

plier les engins, compliquer les appareils et aller ainsi contre le but qu'on se propose, la production rapide et à bon marché. Un appareil dont le rendement monte à 40 pour 100, c'est-à-dire qui peut fournir sous forme de travail utile 40 centièmes du travail moteur dépensé, n'en rendrait plus que 15 à 20 si on l'embarassait de tous les appendices nécessaires pour empêcher les accidents, et encore la perte à laquelle on se serait résolu ne serait-elle jamais compensée par une sécurité complète. Ainsi, pour éviter les accidents de chemins de fer, la seule chose à faire serait de renoncer aux moyens rapides de transport.

Ce raisonnement n'est que spécieux. Nous répondons : oui, les précautions prises gêneront le fonctionnement normal et abaisseront le rendement moyen; oui encore, la multiplication des moyens d'éviter les accidents irait contre le but même que se propose la grande industrie; mais, à cet égard, il y a une distinction à faire : le raisonnement est juste s'il s'applique aux accidents qui peuvent détériorer le matériel; ce n'est plus qu'un sophisme dès qu'il s'agit de la vie des hommes. Il serait absurde de produire habituellement dans de mauvaises conditions, c'est-à-dire de se ruiner à coup sûr, pour éviter une chance éloignée de perte; mais une perte matérielle, quelle qu'elle soit, ne peut être mise en balance avec la vie d'un grand nombre d'hommes.

On dit encore : pour arrêter instantanément un train lancé à grande vitesse, il faudrait développer une résistance précisément égale à celle dont on veut éviter les terribles effets; or, cette résistance produirait des désordres pareils. La question n'est pas là : il est clair que lorsque le train sera parvenu à quelques mètres du point où se trouve le danger, le malheur sera devenu inévitable; mais il reste à réduire autant que possible la distance au-dessous de laquelle tout espoir d'échapper devra s'évanouir. On ne peut aujourd'hui arrêter à temps un train express qu'autant qu'on est séparé de l'obstacle par une distance d'au moins 1,200 m., de sorte que si deux trains marchent à l'encontre l'un de l'autre, il faut, pour éviter le choc, que les mécaniciens reconnaissent le danger lorsqu'ils sont encore à 2,400 m. l'un de l'autre; or il n'arrivera qu'exceptionnellement qu'à une pareille distance les conducteurs des deux trains puissent s'assurer qu'ils parcourent la même voie; aussi les collisions imminentes ont-elles presque toujours lieu. Pour les éviter, il faudrait au moins pouvoir arrêter un train dans l'espace de 200 à 300 m.; une résistance assez forte pour produire ce résultat ne le sera certainement pas assez pour occasionner le moindre dégat.

Enfin, on objecte encore que si l'on oppose à la marche du convoi une résistance trop forte en l'un des points, il se produira des chocs intérieurs capables de présenter aussi de grands dangers; si l'on arrête trop brusquement la locomotive, les wagons qui la suivent immédiatement l'escaladeront ou seront broyés par le choc des suifants; et si l'effort porte sur les dernières toitures, le train se séparera par la rupture des chaînes qui en relient les diverses parties. La réponse à cette dernière objection est indiquée par l'objection elle-même : pour que la résistance développée instantanément n'offre pas de dangers, il suffit qu'elle soit répartie uniformément sur toute l'étendue du train; il faut donc que chaque paire de roues puisse être instantanément enrayée. Tant que les Compagnies n'auront pas obtenu ce résultat, elles ne seront pas fondées à cesser leurs recherches.

Nous n'avons pas, nous l'avons dit, la prétention d'être en possession d'un moyen de solution; ce que nous nous proposons est seulement de montrer que le problème n'est pas insoluble. Or il est facile de voir que, dût-on même, dans les cas de détresse, recourir à des chocs brusques pour produire l'enrayage simultané de toutes les paires de roues d'un train, ces chocs non-seulement seraient sans danger pour les voyageurs, mais même n'occasionneraient pas de désordres dans le matériel. En effet, la masse, le rayon et la vitesse de rotation d'une roue étant donnés, on sait calculer l'effort capable de ramener instantanément cette roue au repos; or cet effort est bien loin d'égaler celui qui serait nécessaire pour rompre une barre de fer d'un diamètre même minimum; à plus forte raison l'enrayage rapide pourra-t-il être obtenu sans danger par d'autres moyens que des chocs brusques. Les freins dont on se sert pour produire les arrêts prévus, devant les quais des gares, sont ce qu'il doit être pour le service usuel, mais ils ne donnent qu'un moyen par trop insuffisant de prévenir les accidents graves. Que les Compagnies les conservent pour le service ordinaire, mais qu'elles se hâtent de choisir entre les différents systèmes plus efficaces qu'on leur propose. Sans doute on ne saurait les rendre responsables de l'imperfection des moyens proposés, mais ce qu'on a droit d'exiger d'elles, c'est qu'elles fassent des essais sérieux et ne rebutent pas les hommes dévoués qui s'occupent de résoudre une question si importante, par des procédés équiivalant presque à un refus de concours.

Conclusions : Les systèmes de freins employés par les

Compagnies sont très-imparfaits par eux-mêmes;

Ces freins sont en nombre insuffisant; Enfin on ne se sert presque pas de ceux qui existent. Peut-être est-ce pour cette raison que les Compagnies les trouvent excellents et ne voient pas la nécessité d'en expérimenter d'autres qu'on ne ferait pas manœuvrer d'avantage. Si c'est cela, que les Compagnies le disent franchement; on sait bien que ce n'est pas l'aplomb qui leur manque.

Passons maintenant à la question importante des aiguilles.

Les aiguilles sont les portions de rails flexibles qu'une manœuvre très-simple peut amener dans la position convenable pour servir de raccords entre la voie proprement dite et un embranchement. Il n'y a rien à dire ni sur la manière dont sont disposées les aiguilles, ni sur leur fonctionnement, qui est aussi simple et aussi sûr que possible; mais il n'en est pas de même de la façon dont le service en est organisé. Ici encore l'esprit de parcimonie qui dirige les Compagnies a été la cause première d'un grand nombre d'accidents. Les aiguilleurs, qui sont chargés d'une si grande responsabilité, non-seulement ne sont pas payés en raison de l'importance de leurs fonctions, mais encore on leur impose un service tellement pénible que la fatigue doit nécessairement endormir leur vigilance. Il y a quelques années, certains aiguilleurs avaient souvent jusqu'à 24 heures de surveillance continue à exercer; leurs fonctions ne vont plus maintenant qu'à 12 heures, mais c'est encore beaucoup trop, surtout en raison de l'isolement presque complet où leurs fonctions maintiennent souvent ces malheureux. Les aiguilleurs ont d'ailleurs, pour la plupart, plusieurs services à faire, en sorte qu'il leur faudrait une attention presque sur-humaine pour être prêts à chaque instant à remplir successivement toutes leurs fonctions. • A la gare d'Appilly, sur la ligne de Saint-Quentin, dit M. le baron de Janzé, député, il n'y a qu'un seul employé, qui est à la fois chef de gare, aiguilleur, garde-barrière, chargé du service télégraphique et homme d'équipe pour manœuvrer les wagons laissés en gare. »

Chapitre des crimes en chemins de fer.

Nous ne sommes plus au temps des voleurs de grandes routes; les chemins de fer ont ruiné la profession de détresseur de diligences. On ne peut pas aujourd'hui arrêter un convoi de voyageurs comme on arrêta jadis la malle de Lyon, et demander à six cents personnes, lancées à toute vapeur, la bourse ou la vie. Mais notre nouvelle manière de voyager, en fermant au crime quelques-uns de ses anciens débouchés, lui a ouvert de nouveaux horizons; et si une chose peut surprendre, c'est que la violence et la cupidité n'aient pas plus souvent exploité les occasions fréquentes et si faciles de se donner presque impunément carrière, que les chemins de fer ne manquent pas de leur offrir.

Ajoutons que, dans l'ancien système, le courrier, le conducteur et les chevaux étaient presque toujours les premières et souvent les seules victimes, tandis qu'aujourd'hui, sous le règne béni des chemins de fer, le mécanicien, le chauffeur et les autres employés du train sont tranquillement à leur poste, alors qu'à côté d'eux on tue, on étrangle, on assassine, on viole. Qui donc, en fin de compte, est le gérant responsable? Tout le monde dira avec nous : c'est l'administration. • La quasi-impossibilité où se trouve une personne attaquée de faire entendre ses cris des autres voyageurs, disait en 1850 le journal le Nord, l'absence d'une surveillance continue, attendu que les rondes des inspecteurs du train ne se succèdent, ne peuvent se succéder qu'à d'assez longs intervalles; les chances de tête-à-tête entre un malfaiteur et sa victime; l'obscurité, s'il s'agit des trains de nuit; le sommeil probable du voyageur désarmé, que la complicité du hasard a assis à côté d'un criminel muni de tous les instruments qui rendent la lutte trop inégale; voilà quelques-unes des facilités déplorables que le vol, l'assassinat (le Nord pourrait ajouter le viol), peuvent trouver dans nos wagons et nos voyages à la vapeur. • Sans doute il serait facile de remédier à ces dangers. Il suffirait, par exemple, d'établir un moyen de communication entre chaque compartiment et le chef du train. D'ailleurs, qu'il existe un moyen, n'importe lequel, d'établir un signal de détresse, ce n'est pas au public à l'examiner, mais aux Compagnies, qui semblent un peu trop indifférentes à tout ce qui concerne le bien-être et la sécurité des voyageurs. On a trouvé la solution de problèmes beaucoup plus compliqués, et les administrations de chemins de fer auraient résolu celui-ci depuis longtemps, si elles n'avaient toujours été arrêtées par cette considération égoïste : Quelle dépense cette réforme vaudrait-elle nous occasionner? Bornons-nous à rappeler quelques faits, qui auraient dû au moins servir d'avertissement, et pousser à l'adoption de mesures efficaces.

Voici deux sombres tragédies qui ont donné la chair de poule, il y a quelques années, aux amateurs de nouvelles à sensation, crimes mystérieux accomplis sur la même ligne de l'Est, dans des conditions identiques, par ce soldat déserteur devenu tout à coup la sanglante légende du moment, et dont la police, malgré son œil vigilant, n'a jamais pu découvrir la trace.

Le 16 septembre 1860, dans le train partant de Belfort à huit heures quinze minutes du soir, voyageait en première classe un étranger dont le corps fut retrouvé sur la voie, entre Zillisheim et Illfirth. Transporté à Zillisheim, l'étranger reçut les soins d'un médecin; mais ce fut seulement au bout de douze heures qu'il put reprendre l'usage de ses sens. On apprit alors de lui qu'il s'appelait Heppi, qu'il était sujet russe, docteur en médecine, qu'il occupait le grade de major dans l'armée russe. Il était parti de Belfort, se dirigeant sur Mulhouse; à son cou se trouvait suspendu un petit sac en cuir contenant environ 600 fr. en pièces d'or françaises, des pièces de monnaie russes, des billets de la Banque russe pour une valeur de 3,000 fr. environ, des papiers et des titres lui appartenant. Le major Heppi ajouta qu'il s'était d'abord trouvé seul dans son compartiment; mais, pendant le trajet, une personne était montée et s'était placée près de lui; que, pendant son sommeil, il avait été saisi, renversé, dépouillé du sac en cuir dont il vient d'être question, et précipité sur la voie. On insista pour avoir des détails sur le signalement de son audacieux agresseur, sur la lutte qu'il avait eue avec lui; il fut impossible d'obtenir des renseignements de nature à mettre la justice sur la trace du coupable.

Le 6 décembre suivant, à trois heures quinze minutes du matin, un train de voyageurs parti la veille de Mulhouse entra dans la gare de Paris. Un employé, en ouvrant la portière du compartiment de première classe le plus rapproché de la machine, resta saisi d'effroi, à l'aspect du corps inanimé d'un homme étendu entre les banquettes, la tête dans une mare de sang. Un médecin appelé immédiatement ne put que constater la mort du voyageur, encore inconnu. M. le docteur Fardieu affirma qu'il avait été frappé pendant son sommeil. Ce malheureux avait été atteint de trois coups de feu tirés sur lui à bout portant; l'un au front, l'autre à la tempe droite, le troisième dans la région du cœur.

Un colis arrivé avec le train ne fut pas réclamé; il portait le nom de M. Poinso, président de chambre à la cour impériale de Paris. M. Poinso était la victime de ce crime odieux, dont la nouvelle se répandit avec rapidité dans Paris, et y causa la plus vive émotion. On se demandait si la sécurité des voyageurs n'était pas sérieusement compromise dans les conditions de surveillance adoptées par les administrateurs des voies ferrées. On s'étonnait et on s'inquiétait de ce qu'un malfaiteur eût pu tromper cette surveillance des agents de l'administration, choisir sa victime, lui donner la mort, la dépouiller, et disparaître sans avoir même éveillé les soupçons. Aussi, les motifs du crime furent-ils l'objet de nombreux commentaires; on parla de haines de famille, de vengeances particulières, et l'autorité de l'arrêt qui intervint dans cette ténébreuse affaire ne parvint pas à imposer silence aux bruits mis en circulation par les malfaiteurs.

Quoi qu'il en soit, il résulte des investigations auxquelles se livra la justice, que M. le président Poinso, revenant d'un voyage dans une de ses propriétés, était descendu le 5 décembre à l'hôtel du Mulet, à Troyes, et avait annoncé devant plusieurs personnes l'intention de repartir pour Paris, le soir même, par le train de Mulhouse; ce qu'il fit en effet. A Longueville, station intermédiaire entre Troyes et Paris, un employé vit un individu monter dans le compartiment qu'occupait M. Poinso. Quelques instants avant l'arrivée du train à Nogent-sur-Marne, alors que la marche était sensiblement ralentie, un voyageur sortit d'une voiture de première classe, se tint un moment sur le marchepied, et, interpellé par un voyageur des troisièmes qui lui disait d'attendre, que le train allait s'arrêter, il détourna brusquement la tête, sauta sur la voie, où il tomba; mais, se relevant rapidement, il prit la fuite, courant dans un sens opposé à la marche du train. Quelques instants après, le train arrivait à Paris et le crime était constaté: Deux voyageurs des troisièmes révélèrent alors le fait dont ils avaient été témoins près de Nogent-sur-Marne, et déclarèrent que, dans l'homme qui s'était échappé du train, ils avaient reconnu un individu dont la figure égarée et la tenue les avaient déjà frappés à Troyes. Immédiatement la police se mit en campagne, et elle découvrit qu'un inconnu était arrivé à Troyes dans la nuit du 2 au 3 décembre, et s'était fait inscrire à l'hôtel du Mulet, sous le nom de Jules Matricon; on se rappela qu'il écoutait, quand M. Poinso parlait de son départ pour Paris, et qu'il avait pris le même train. Cet homme revint à l'hôtel le lendemain, 6 décembre, à cinq heures du soir, et le 7 il partit, annonçant qu'il allait à Marseille. L'instruction suivit ses traces de ville en ville, et dans les premiers jours de janvier 1861, la police de Genève signalait la présence, dans cette ville, d'un Français qui était entré à l'hôtel de la Poste, le 11 décembre, s'y était inscrit sous le nom de Dulin, et avait quitté l'hôtel, oubliant dans sa chambre une couverture de voyage; cette couverture, envoyée à Paris, fut reconnue par les membres de la famille Poinso comme celle que le président avait emportée en voyage. On ne pouvait plus élever de doute; le président Dulin était l'auteur de l'assassinat commis sur le président Poinso, et on reconnut bientôt qu'il était le même que Matricon. Les

recherches faites à Genève pour retrouver Dulin furent infructueuses; toutefois, elles établirent qu'il avait fréquenté les maisons de prostitution, et que, chez une femme Klein, on avait vu en sa possession un revolver, des pièces d'or russes, et des bagues précieuses qu'il disait lui avoir été données par une famille russe. Cependant, l'instruction suivie à Troyes avait continué, et elle avait amené les charges les plus graves contre celui qui avait pris le nom de Matricon, à l'hôtel du Mulet; les découvertes faites par la justice vinrent confirmer les soupçons qui, dès les premiers moments, avaient signalé un malfaiteur, poursuivi sous le nom de Jud, comme devant être l'auteur de l'assassinat commis le 6 décembre sur le président Poinso. De plus, on acquit la certitude que ce Jud était l'auteur de la tentative d'assassinat commise en septembre 1860, sur cette même ligne de Mulhouse, dans des circonstances presque identiques à celles qui avaient accompagné le meurtre de M. Poinso.

Or, un mois avant ce nouveau crime, un repris de justice des plus dangereux, nommé Charles Jud, né à Beurogne (Haut-Rhin), en 1834, étant revenu dans son pays natal, avait fait à un de ses camarades d'enfance d'horribles confidences: « Rien, lui disait-il, n'est facile comme de tuer un homme pendant le trajet; on enveloppe une pierre dans un mouchoir, on frappe à la tête; et on jette le corps par la portière. » Telles étaient précisément les conditions dans lesquelles le docteur Heppi avait été frappé.

Jud avait été incorporé au 3^e escadron des équipages militaires en garnison à Orléans; détenu sous prévention de vols d'effets; il s'échappa et s'empara des papiers d'un nommé Matricon, sous le nom duquel il résida pendant un an à Dellys; en juin 1860, il était revenu en France; en novembre, c'est-à-dire deux mois après l'assassinat du docteur Heppi, il était arrêté dans le canton de Ferrette, sous le nom de Montali, et les gendarmes trouvaient en sa possession divers objets ayant appartenu au docteur Heppi: Jud parvint à s'échapper, emportant avec lui les menottes qui lui avaient été mises par la gendarmerie de Ferrette; le 18 décembre, ces menottes furent retrouvées à l'hôtel du Mulet, à Troyes, dans la chambre qu'avait occupée Matricon.

Enfin, Jud avait fait à sa mère une photographie qui fut reconnue pour le portrait de Matricon, de Dulin et de Montali.

La justice réunit contre Charles Jud un tel faisceau de preuves que, le 15 octobre, un arrêt de la cour d'assises de la Seine le condamnait, par contumace, à la peine de mort. Ces assassins, qui eurent un retentissement extraordinaire, appelèrent l'attention du chef de l'Etat sur la nécessité d'un système de surveillance, ou même d'un aménagement intérieur des wagons propres à éviter le retour de pareils attentats. Hélas! les Compagnies ont sans doute à répondre à de plus graves préoccupations, puisque, au moment même où nous écrivons, rien encore, absolument rien n'a été imaginé pour prévenir le retour de faits aussi épouvantables.

Voici quelques passages de la circulaire que M. Rouher envoyait le 12 décembre 1860 à tous les chemins de fer:

« Parmi ces mesures, celle qui se présente la première à la pensée et qui paraît en effet la plus efficace, consisterait à organiser d'une manière permanente le contrôle de route, au moyen de la circulation des agents sur le marchepied des voitures convenablement disposées. Ce système est, je le sais, peu favorablement accueilli par le public, qui se plaint des fréquents dérangements qu'il occasionne; mais les considérations de sécurité générale doivent évidemment l'emporter sur de simples questions de commodité et de convenance. Il y a lieu d'examiner si, comme complément de ce contrôle, il ne serait pas possible de mettre à la disposition des voyageurs, dans chaque compartiment, un signal qui serait arboré au-dessus de la voiture, et qui appellerait le conducteur placé dans la vigie de l'avant du train. Ce signal pourrait être éclairé la nuit au moyen de réflecteurs placés au-dessus des lampes. On a signalé en outre, comme une mesure utile, l'établissement dans les voitures de panneaux à glaces dormantes, formant une communication entre les divers compartiments. Enfin, comme un malfaiteur ne peut s'échapper d'un train qu'au moment des ralentissements, qui s'opèrent, soit à l'approche des stations, soit aux bifurcations, et le plus souvent du côté de l'entre-voie, il importe que les Compagnies établissent une surveillance toute spéciale aux points que je viens d'indiquer. »

Eh bien! les Compagnies de chemins de fer font cas de ces sages recommandations comme un poisson d'une pomme, et aujourd'hui, au moment où des lignes sont tracées, nous pouvons être assassinés; nos femmes, nos filles et nos sœurs violées; car, répétons-le, les administrations n'ont encore organisé aucune surveillance; aucun système n'a été mis en vigueur pour établir une communication entre les voyageurs et le chef du train.

Ajoutons qu'à ces crimes peuvent venir se joindre des cas de suicide, d'apoplexie, de mort subite, contre lesquels aucune mesure n'a été prise. Il arrive souvent qu'en ouvrant la portière on ne trouve plus qu'un cadavre là où s'était assis un être vivant. C'est ainsi que, le 14 avril 1862, gisait entre les deux ban-

quettes du chemin de fer du Nord un individu baigné dans son sang, et, à côté de lui, le rasoir qui lui avait servi à se couper la gorge; c'est ainsi encore qu'au mois de janvier 1863 une dame Gajewski, femme d'un conseiller de la cour de Russie, mourait dans le trajet de Paris à Cologne.

Mais revenons aux crimes: c'est un champ plantureux.

Le 9 avril 1857, voici la déposition que faisait un plaignant devant la cour criminelle de Londres: « Je suis commis en draperie, et je demeure à Poplar. Le 5 mars dernier, j'étais seul dans un wagon, quand l'accusé ouvrit la porte et se plaça en face de moi; je ne le connaissais pas et c'était la première fois que je le voyais. Presque aussitôt il engagea la conversation, en me demandant le nom de la station la plus voisine; et il ajouta: « Il doit être près de huit heures et demie, n'est-ce pas? Quel temps fait-il? » Je tirai ma montre et je lui dis l'heure, puis je tournai la tête vers la portière pour voir quel temps il faisait. A ce moment, je reçus un coup violent derrière la tête, je me redressai vivement et je reçus alors un coup très-violent sur le bras. Je me jetai sur l'agresseur, je le saisis au collet pour l'empêcher d'agir, et je remarquai que le sang coulait de mon bras et de mon cou. Alors, de ma main gauche je le saisis au poignet droit, je le poussai dans un coin du wagon, où je le maintins en criant au meurtre de toutes mes forces. Le train marchait toujours, je tenais toujours la lame du couteau, et Web, en s'efforçant de me faire lâcher prise, m'a profondément blessé à la main. Toutefois, il n'a pu m'en frapper de nouveau. Alors il chercha à se dégager de mon étreinte, mais il ne put y parvenir, et je le tins ainsi en redoublant d'efforts; parce que je sentais que le train ralentissait sa marche en approchant de la station. Quand le train fut arrêté, je renouvelai mon appel; et un gardien ouvrit la portière de notre wagon. Web profita de ce moment pour jeter le couteau sur la voie. On le ramassa; il dit qu'il ne le connaissait pas, que je l'avais insulté et frappé, et qu'il n'avait fait que se défendre. »

Voici encore un fait à joindre à la longue liste des assassins. Le samedi 9 juillet 1864, au moment où un train de la ligne de Northern-London-Railway, parti de Londres, arrivait à la station d'Hackney, à neuf heures quarante-cinq minutes du soir, un voyageur, en montant dans l'un des compartiments d'une voiture de première classe, s'aperçut que le coussin sur lequel il se disposait à s'asseoir était couvert de sang. En examinant l'intérieur du compartiment, on découvrit qu'il y avait du sang partout. On trouva un chapeau d'homme, une canne et un sac en cuir, qui paraissaient avoir été abandonnés par leur propriétaire. Des dames qui occupaient le compartiment voisin montrèrent sur leurs robes des gouttes de sang qui, disaient-elles, avaient jailli d'a côté au moment où le train s'éloignait de Bow.

Presque à la même heure, le conducteur et le chauffeur d'un train de marchandises, ramenant leur machine de la station de Wick à celle de Bow, aperçurent, gisant sur la voie, un objet que le conducteur prit d'abord pour un chien, mais que le chauffeur jugea être un homme. Le chauffeur descendit de la machine, et, muni d'une lanterne, il revint en arrière jusqu'au point où ils avaient remarqué cet objet. Il constata alors que c'était bien un homme, lequel était inondé de sang et paraissait avoir cessé de vivre. Aidé du conducteur et de quelques autres personnes, il transporta le blessé dans une taverne voisine de la voie ferrée.

Le premier examen fit naître la pensée d'un crime. La victime avait été frappée à la tête, à coups redoublés; elle portait une plaie profonde au-dessus de l'oreille gauche, qui avait été arrachée; le crâne était fracturé et des fragments d'os avaient pénétré dans le cerveau; les vêtements étaient couverts de sang, et un bout de chaîne de montre rompue pendait à la boutonnière du gilet; ni la chaîne ni la montre ne furent retrouvées. Les médecins, appelés immédiatement, s'étonnaient de ce que la victime respirât encore; cependant, malgré tous leurs efforts, elle ne reprit pas connaissance. On trouva dans les vêtements du blessé un paquet de lettres portant l'adresse suivante: M. Briggs, esq., MM. Hobarts, Curtis and Co, Lombard-street. En envoyant une dépêche à MM. Hobarts et Curtis, banquiers, on sut bientôt que le blessé était M. Briggs, premier commis de leur maison. Son fils, appelé en toute hâte, arriva avec quelques parents, mais il ne put se faire reconnaître. M. Briggs mourut dans la nuit du dimanche. De l'enquête à laquelle se livra la police, il résulta qu'une lutte terrible avait eu lieu entre M. Briggs et l'assassin; que celui-ci, après avoir assommé sa victime, avait dû ouvrir la portière et précipiter le corps sur la voie. Suivant l'opinion des médecins, le sang qui avait jailli sur les dames placées dans le compartiment voisin, provenait d'une artère qui s'était rompue au moment où M. Briggs avait été précipité sur la voie.

Ce crime affreux, qui rappelait l'assassinat de l'infortuné M. Poinso, souleva l'indignation de tout le pays. Sir George Grey, ministre de l'intérieur, fit annoncer que le gouvernement accorderait une récompense de 200 livres sterling (5,000 fr.) à la personne qui procurerait l'arrestation de l'assassin. La justice passa plusieurs jours en recherches

inutiles; on commençait déjà à dire que la mort de M. Briggs pouvait avoir été causée par un accident, quand, le 19 juillet, on annonça que la police était sur les traces du meurtrier. L'homme sur lequel planaient les soupçons les plus graves était un Allemand nommé Muller, qui, depuis trois jours, s'était embarqué pour l'Amérique. Le gouvernement mit un steamer à la disposition de la police, et trois officiers de justice s'embarquèrent pour poursuivre l'assassin. Ils arrivèrent en Amérique avant le bâtiment qui portait Muller, et, au moment où ce misérable se préparait à débarquer, ils l'arrêtrèrent, et trouvèrent en sa possession la montre et le chapeau de M. Briggs. Muller, ramené en Angleterre, fut condamné à mort, malgré ses protestations d'innocence; et pendu devant la prison de Newgate. Au pied de la potence, il fit l'aveu de son crime.

Quelquefois ceux-là même qui devraient veiller à la sécurité générale donnent l'exemple du désordre. Le 28 novembre 1860, sur le chemin de fer de l'Ouest, un garde-frein abandonna trois fois son poste pour s'introduire dans un wagon où se trouvait une jeune fille seule, dont il fit son *début*, comme disent nos vieux auteurs français. Ainsi, des employés du chemin de fer qui ont su apprécier de visu le peu de sécurité qu'offre l'organisation des trains à un voyageur isolé, en profitent eux-mêmes lorsque l'occasion se présente. Voici, à l'appui des réformes que le public aurait droit d'exiger dans l'aménagement des wagons, le récit d'un nouveau crime dont retentissent en ce moment tous les journaux. Un négociant de Rouen, qui avait passé la soirée à Amiens, prend à minuit le train de Paris et s'installe dans un compartiment de seconde. Il se trouve d'abord seul; mais à peine le train est-il en marche, qu'un individu escalade le wagon à contre-voie et prend place à côté du voyageur. A la station de Breteuil, on voyait celui-ci tout ensanglanté. L'assassin, avant que le train fût arrivé dans cette ville, avait sauté sur la voie. La victime, qui respirait encore, put donner le signalément de son agresseur, qui était arrêté quelques instants après. Or, cet homme est un nommé Guyot, ancien commissionnaire aux bagages à la gare d'Amiens. Voilà donc évidemment un employé du chemin de fer qui préméditait peut-être ce crime depuis plusieurs années; quand il réfléchissait à l'isolement dans lequel se trouve un voyageur dont la mise semble annoncer une riche proie. Quelles ne doivent donc pas être les convulsions quotidiennes des Lacaenais, des Jud, des assassins de profession! (Cet attentat a été commis le 3 juillet 1865).

Quant aux vols, aux attentats à la pudeur, aux outrages faits aux mineurs, ils sont plus nombreux encore, et bien souvent les tribunaux ont eu à se prononcer sur de semblables matières.

Le 16 août 1863, au moment où le train-poste de Cherbourg allait repartir, un individu d'assez mauvaise mine pénétra dans un compartiment de première classe, où se trouvait une jeune dame avec un voyageur qui paraissait être son compagnon de route. Le train venait à peine de se remettre en marche, lorsque l'intrus, se rapprochant de la dame, voulut se porter sur elle à des actes de violence, malgré l'intervention du tiers, témoin de cette scène et trop faible pour empêcher l'accomplissement de cet odieux dessein; fort heureusement, les cris poussés par la victime de cette criminelle tentative et par son compagnon furent entendus des voyageurs qui se trouvaient dans le compartiment voisin. L'un d'eux ouvrit la porte, et, sans calculer le danger auquel il s'exposait, vint en longenant le marchepied jusqu'au compartiment où la dame; à bout de forces, lutta contre son agresseur. Y pénétrant aussitôt, ce libérateur, d'une vigueur et d'une énergie peu communes, parvint à terrasser le quidam, auteur de ce scandale. Aidé du monsieur et de la dame, il lui attacha les pieds et les mains avec des mouchoirs, seul moyen de le réduire à l'impuissance; et c'est en cet état qu'à la station suivante il le remit entre les mains de la gendarmerie.

Au mois de mars 1861, le père Archange, ancien supérieur des capucins de France, fut surpris dans un coupé de chemin de fer en conversation criminelle avec une dame de Marseille, et condamné à deux mois de prison par le tribunal d'Aix. Le scandale causé par cette affaire fut d'autant plus grand que, quelques mois avant son escapade atroce, le capucin s'était distingué par son zèle dans une mission; à Grasse, il avait fait brûler en place publique tous les ouvrages libertins qu'il avait pu se procurer dans la ville.

Enfin on n'a pas publié la tentative criminelle dont fut victime une jeune fille sur le chemin de fer de Paris à Lyon. Le *Salut public* du 26 janvier 1863 disait: « Un horrible attentat a été commis avant-hier, entre Villefranche et Aise, dans le train n° 22 se dirigeant sur Lyon. Dans un compartiment de seconde se trouvait une jeune fille de dix-huit ans avec deux prêtres, qui descendaient à une station; ils furent remplacés par un individu de quarante à cinquante ans environ, vêtu d'une blouse bleue. A peine le train se fut-il remis en marche, que cet homme, se précipitant sur la jeune fille, lui fit les mains derrière le dos, lui remplit la bouche de papiers, pour l'empêcher de crier, et se livre ensuite au plus odieux des attentats. Sa passion as-

souvi, il dénoua la victime, lui enleva un porte-monnaie contenant une trentaine de francs et une baguette en or; puis, comme le train ralentissait sa marche, par suite de courbes nombreuses, il put descendre et s'échapper sans qu'on le vit, grâce à l'obscurité. A la première station, on trouva la malheureuse victime dans un état facile à comprendre; elle fit alors le récit de ce qui s'était passé.

Mélon, un peu de comique à ces tristes tableaux, et c'est l'Angleterre, patrie de l'excéntrique, qui va nous en fournir la couleur. On sait que, pour nos voisins d'outre-Manche, le temps, c'est de l'argent; tout s'y résout en une question financière, et il est ainsi quelquefois même pour la vertu de leurs femmes et la sagesse de leurs filles. Afferi nous a appris dans ses mémoires ce qu'il lui en avait coûté pour être aimé d'une noble lady; on connaît l'histoire de ce commerçant qui, voyant des relations très-intimes s'établir entre sa femme et son associé, fit semblant de ne rien apercevoir; mais, la fin de l'année venue, l'inventaire dressé, et lorsqu'il s'agit d'établir le chiffre des bénéfices de chacun, le mari porta au passif de M. son associé la moitié des dépenses de sa femme; compté que l'amant radicalement non moins flagrantement. C'est un procédé analogue qu'emploient les tribunaux. Quand une femme se présente à leur barre, accusant un séducteur d'avoir attenté à sa vertu ou de l'avoir rendue mère, la plaignante est presque toujours crue sur son serment, et le don Juan condamné à payer de forts dommages-intérêts. Certaines ladies entrepreneurs, cette tendance chevaleresque de la législation anglaise. Voient-elles un gentleman seul dans un wagon, elles y montent hardiment, et débutent par essayer sur lui le pouvoir de leurs charmes; si ce manège de coquetterie reste sans résultat, elles recourent à un autre moyen. Approche-t-on d'une station, elles poussent des cris terribles, appelant à l'aide et triant au viol. Il s'ensuit naturellement une action devant le juge, à la suite de laquelle l'infortuné voyageur est condamné à payer une somme plus ou moins forte, suivant sa condition. Nos gaillards mettent cette circonstance à profit, et elles ont toujours soin d'être parfaitement renseignées sur l'état de fortune de celui par qui elles veulent être violées. Devant les tribunaux français, de semblables effrontées seraient sans doute moins bien venues à réclamer le prix de leur honneur, et on leur répondrait comme cet exempt malin à la Clairon: «Là où il n'y a rien, le roi perd ses droits.» Mais, dans l'espèce, les lois anglaises sont toutes différentes des nôtres, et, en Angleterre, les voyageurs, instruits par l'expérience... des autres, mettent sur les chemins de fer autant de soin à fuir la société des femmes que nous en mettons, nous, à la rechercher. On assure même — mais c'est de la part d'un disciple de Swift — que quelques gentlemen prudents, qui donnent le pas à leur caisse sur des coquilles de ce genre, pétitionnent en ce moment auprès des Compagnies de chemins de fer pour obtenir un compartiment réservé aux hommes seuls.

Chapitre des réformes à réclamer.

Tout ce qui vient d'être dit plus haut nous conduit naturellement au chapitre des réformes. Chacun, aujourd'hui, sait à quoi s'en tenir sur la confiance qu'il faut accorder aux chiffres présentés par les Compagnies; on connaît l'infinité des excuses qu'elles font valoir, le peu de souci qu'elles ont de la sécurité des voyageurs, l'insuffisance du système de contrôle établi près d'elles par l'Etat. Il est temps d'aviser. Déjà deux fois la pression de l'opinion publique a déterminé le gouvernement à faire des enquêtes sur ce grave sujet: nous avons parlé de la première, qui dura de 1853 à 1855, et dont les résultats furent très-incomplètes. A la suite de l'assassinat Poirier, qui eut un grand retentissement, on fit une nouvelle enquête en 1863; mais cette enquête porta surtout sur une catégorie spéciale d'accidents, les crimes commis dans l'intérieur des wagons. Et, chose regrettable, tout en constatant la nécessité de transformer le système des voitures actuelles, on se contenta d'inviter les Compagnies à certaines réformes, tandis que la loi de 1842 réservait au gouvernement la faculté de les prescrire. Cette situation impossible ne doit pas cependant se prolonger. Nous avons développé assez longuement, dans cet article, la cause du mal; les principales réformes qu'il est urgent d'opérer doivent dès à présent apparaître clairement à l'esprit du lecteur.

10 Amélioration dans le personnel. L'incapacité et la négligence des employés inférieurs entrent pour une grande part dans les accidents. Or, les moyens d'avoir de bons employés sont très-simples et connus depuis longtemps: c'est surtout de les rémunérer convenablement, de donner des primes à l'exactitude du service et de congédier inexorablement à la moindre faute. Les Compagnies ne mettent pas ce système en pratique; la faveur, les passe-droits abondent dans leurs administrations; et leurs employés inférieurs sont rémunérés d'une façon dérisoire, tandis que les directeurs, chefs d'exploitation, ingénieurs, cumulent des traitements énormes.

11 Transformation du matériel. L'Etat

avons-nous dit, a le droit de prescrire des règlements nouveaux et d'imposer toutes les modifications nécessaires à la sécurité des voyageurs. Il faudrait que l'Etat ne négligeât pas l'exercice de ce droit. De plus, une enquête permanente devrait être ouverte sur ce sujet; un programme des questions non encore résolues serait constamment à l'ordre du jour et solliciterait les inventeurs; les inventions seraient expérimentées par un comité d'hommes compétents, et, en cas d'adoption, imposées aux Compagnies.

30 Surveillance rigoureuse. Nous ne pouvons mieux faire ici que de laisser la parole à M. de Janzé, qui a traité toutes ces questions de la manière la plus remarquable:

«L'étude des lignes à établir et les travaux neufs à entreprendre resteraient seuls au ministre des travaux publics.

«Tous les services de contrôle et de surveillance seraient centralisés entre les mains d'un directeur général de l'exploitation des chemins de fer, relevant du ministère de l'intérieur.

«A la tête du contrôle de chaque Compagnie seraient placés, avec le titre de commissaires généraux du contrôle, des hauts fonctionnaires, des conseillers d'Etat, par exemple, qui cumuleraient les fonctions remplies aujourd'hui par les ingénieurs en chef du contrôle et par les inspecteurs principaux de l'exploitation commerciale, et de qui relèveraient tous les autres agents du contrôle.

«Sous leurs ordres seraient placés:

«10 Les ingénieurs ordinaires des ponts et chaussées et des mines, et leurs agents auxiliaires chargés de la surveillance technique.

«20 Des inspecteurs du mouvement chargés de surveiller sur toute la ligne et dans toutes les gares l'exécution des règlements, l'application des tarifs, la manière dont les commissaires de surveillance s'acquittent de leurs fonctions.

«30 Des commissaires de surveillance, dont le nombre serait fixé d'après les seuls besoins du service, mais assistés au besoin d'agents de surveillance; ils pourraient être pris soit parmi les commissaires de surveillance actuels qui auraient des titres sérieux à la conservation de leur emploi, soit parmi les commissaires spéciaux de police. Il faudrait, en outre, pour assurer leur indépendance, élever le chiffre dérisoire de leur traitement, les déclarer auxiliaires des parquets, et soumettre les nouveaux commissaires à des examens établissant leur capacité.

«40 Enfin, responsabilité non plus seulement civile, mais criminelle, des hauts fonctionnaires des Compagnies. Dans une affaire récente, un avocat général exprimait le regret que les Compagnies ne pussent être atteintes que comme civilement responsables, alors que de graves reproches peuvent leur être adressés. D'où vient cette dérogation au droit commun? En cas d'accidents produits par l'état défectueux de la voie et du matériel fixe, les Compagnies doivent être responsables criminellement dans la personne de leurs directeurs et employés principaux.

Ici, il nous faut entrer plus avant dans le système des réformes à établir, et, pour apporter un peu d'ordre dans cette interminable nomenclature, nous allons consacrer un alinéa à chaque espèce d'améliorations à réaliser.

Ocupons-nous d'abord des améliorations à apporter dans le personnel, c'est-à-dire à l'égard des cantonniers surveillants, des gardes-barrières, des aiguilleurs, des conducteurs, grasseurs ou gardes-freins, des mécaniciens et des chauffeurs, qui, la plupart du temps, sont dépourvus des connaissances nécessaires pour remplir convenablement les fonctions qui leur sont attribuées.

Avant d'autoriser un candidat à ouvrir une école dans une commune, le gouvernement l'invite à exhiber un diplôme qui prouve le plus souvent qu'il a passé par une école normale. Les administrations de chemins de fer ne font pas tant de cérémonies pour installer sur une machine un aspirant chauffeur ou un aspirant mécanicien. Trop souvent le premier venu est accueilli. MM. les administrateurs modifient légèrement la maxime de Brillat-Savarin: pour eux, on nait chauffeur comme on nait mécanicien. On pourrait néanmoins citer de nombreux exemples d'inaptitude chez ceux à qui l'on confie ces fonctions. Un jour un chauffeur de la ligne du Nord, par suite d'une fausse manœuvre, marcha vers l'Escaut avec une vitesse qu'il ne put maîtriser, et fut lancé au beau milieu du fleuve ainsi que le train qu'il conduisait. Il pouvait tout aussi bien rencontrer un convoi de voyageurs.

Maintenant, disons un mot des employés. Entrons en matière de plain-pied, ex abrupto, pour parler la langue de l'école. Les employés de chemins de fer, qu'ils tiennent à la main d'un plume, une brosse ou un fourgon, sont les sœurs, les parias de la société moderne. Pour eux, le mot avenir est un terme vide de sens; ils sont attachés au monopole, qui les exploite, comme l'était l'Égypte sur sa route; ou mieux encore, comme Mazeppa sur sa cavale sauvage, avec cette circonstance, très-peu atténuante, qu'aucun ne voit poindre à l'horizon l'espoir de régner plus tard sur une Ukranie quelconque. Chacun d'eux b'est dans l'immense rouage qu'une cheville, un boulon, une dent de roue; et toute sa vie, il

restera cheville, boulon, dent de roue. Autrefois, par le système des coches, des convois et des diligences, le plus infime conducteur vivait avec l'espoir de devenir un jour maître à son tour. Le casseur de pierres, le batteur en grange, le tisserand qui exécute du matin au soir un mouvement machinal des pieds et des mains, tous serfs du travail, entendent l'espérance miroiter à l'horizon. Un jour, ils pourront être propriétaires d'une carrière, marchands de blé à la Halle, fabricants de draps pour les grandes maisons de Paris. Ce rayon, qui fait vivre, restera éternellement éteint pour l'employé du chemin de fer. Nous nous trouvons donc ici en face d'une classe de travailleurs exceptionnelle. On enverrait aux Petites-Maisons — et l'on ferait bien — le pauvre diable qui oserait se dire: «Je serai plus tard propriétaire d'une ligne de chemin de fer; ce sera mon Potsdam, à moi!» Toute cette mise en scène, plus fantaisiste que sérieuse, tend simplement à montrer qu'ici la question des appointements ne saurait entrer dans le domaine de la règle générale. Voici donc ce que nous demandons, et la justice et l'humanité sont avec nous: nous demandons que chaque employé soit actionnaire-né de la Compagnie du chemin de fer où il travaille. Les actionnaires fondateurs ont commencé par verser leurs capitaux; lui, à son tour, donne ses sueurs, sa vie; si deux apports ont jamais exigé le droit d'association, c'est certainement dans l'espèce dont il s'agit. Et que MM. les actionnaires ne viennent pas nous jeter ici la tête le mot impossibilité: rien de ce qui est juste ne saurait être impossible. Il en résultera pour ce boulon, pour cette vis, pour cette cheville, pour cette dent de roue, une pension de retraite sérieuse. Si les riches actionnaires y perdent quelque chose, les pauvres, les malheureux employés y gagneront tout. En outre, le public, qui est le seul client, n'y perdra rien, puisque chaque employé verra son intérêt dans l'accomplissement de son devoir. Qu'aujourd'hui ce rouage s'organise, et demain disparaîtront quatre-vingt-dix-neuf sur cent de ces accidents, qui sont l'épée continuellement suspendue sur la tête de chaque voyageur. Mais le roi Monopole n'entend pas de cette oreille-là. Quelle est donc l'impérieuse réforme qui reste encore à réaliser? Ces préliminaires ont dû faire toucher la solution du doigt. La conséquence logique, nécessaire du monopole, annihilation de toute concurrence, c'est la coopération appliquée à l'égard de tous les employés des chemins de fer, depuis le cantonnier, l'homme d'équipe, le garde-barrière, l'aiguilleur de dernière classe, jusqu'à l'anneau qui termine cette chaîne, laquelle n'a rien à envier à celle qui existe, ou du moins qui existait autrefois au bagne de Toulon.

Pour parler comme tout le monde, nous demandons que chaque employé ait pour ses vieux jours une pension de retraite établie proportionnellement à ses appointements, et prélevée sur chaque place payée au guichet. Ici, il nous semble voir MM. les actionnaires hausser dédaigneusement les épaules; mais la vérité, la logique, la justice, applaudiront, et cela est de nature à nous consoler. Un jour ou l'autre il en sera ainsi; car, comme a dit Voltaire, «la raison finit toujours par avoir raison;» et, au mouvement d'épaules auquel nous venons de faire allusion, nous pourrions répondre ce que répondit le plus grand penseur de notre siècle, dans une séance de nuit très-célèbre: «Ce que je dis la vous fait rire; eh bien, ce qui vous fait rire vous tuera!»

Maintenant un mot à MM. les employés. La plupart d'entre eux partagent nos idées et ont soif de réformes; mais ils attendent bêtement que cette manie vienne tomber d'elle-même sur leur bureau, et ils oublient que les Hébreux, pour la recueillir, devaient être les vases avant le soleil; aucun d'eux n'est content, mais tous paraissent satisfaits. En voici une preuve irrécusable: Nous avons fait, par la voie des journaux, un appel à tous les intéressés dans cette grande question des réformes. Quelques-uns seulement ont répondu; presque tous ont peur; personne ne bouge; on les dirait chloroformisés; ils demandent au ciel qu'il les aide, mais aucun n'a le courage de s'aider lui-même. Les eunuques du sérail n'ont jamais fait autrement.

Si les employés de chemins de fer ont apporté de la timidité et de la circonspection à répondre à notre appel, il n'en a pas été ainsi de la part de l'opinion publique, et voici un rapide résumé, une sorte de sommaire des réclamations que nous trouvons dans notre courrier:

10 Qu'un bureau de télégraphie soit établi à toutes les stations principales ou secondaires, et même dans cette petite hutte qui sort de palais aux gardes-barrières. Cette amélioration serait de nature à éviter un grand nombre d'accidents; par exemple, faut-il signaler à un train marchant à toute vitesse qu'il doit ralentir ou même arrêter sa marche, par suite de quelque accident survenu sur la voie ou de toute autre circonstance, c'est un avis qui doit être transmis avec une célérité le plus souvent instantanée. Ce cas s'est présenté récemment aux environs de Mâcon, sur un point où plusieurs mètres de rails venaient d'être enlevés; au lieu de dépêcher un piston, on avait eu l'électricité à sa disposition; la catastrophe eût été évitée. Ces cas

sont assez impérieux pour que l'administration ne consulte pas exclusivement les intérêts de sa caisse, comme elle l'a fait prudemment il y a quelques années pour la station de Montgeron, coupable de ne pas couvrir ses frais: ne pas couvrir ses frais!

Quel crime abominable!

Rien que la mort n'était capable d'expier ce forfait. On le lui fit bien voir.

20 Que l'on réforme complètement le système des billets de place. Pourquoi ne pas les assimiler aux timbres-poste, qu'on peut se procurer dans tous les bureaux de tabac? On éviterait ainsi ces attentes interminables que l'on fait en certains jours aux gares des grandes lignes.

Que les billets d'aller et de retour soient valables, non plus pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures, mais indéfiniment, puisqu'ils sont payés. J'ai pris un de ces billets; une circonstance fortuite, une force majeure m'empêche de retourner le jour même à mon point de départ: mon billet devient nul; et je n'ai aucun recours contre la Compagnie.

30 Qu'on fasse subir aux tarifs une forte réduction; c'est la une des plus importantes réformes à réclamer. Il est temps que nos chemins de fer cessent d'être de 20 ou 30 pour 100 plus chers que les voitures. A l'origine, le prix du transport pour les voyageurs avait été fixé de la manière suivante:

1re classe : 10 centimes
2e classe : 7 centimes 1/2
3e classe : 5 centimes 1/2

A l'époque de la guerre de Crimée, on ajouta un dixième et un double dixième; on eut ainsi ces nouveaux tarifs:

1re classe : 11 centimes et trois millièmes;
2e classe : 8 centimes;
3e classe : 6 centimes et six millièmes.

Cet impôt du dixième et du double dixième devait cesser avec la guerre; mais, suivant une invariable habitude, il subsista encore. Ce ne sont pas les administrations et les gouvernements qui ont inventé l'axiome: *Abolita causa, tollitur effectus*; mais on peut, en revanche, leur faire honneur de celui-ci, moins scientifique et plus pratique: *Celui qui est bon à prendre est bon à garder*. De plus, depuis l'établissement des premières lignes, le prix des fers et des houilles a diminué, l'expérience a rendu les voies ferrées d'une construction plus facile et moins coûteuse, et pourtant les voyageurs payent le même prix qu'il y a trente ans. Il y a là évidemment une réforme à faire, et dans l'intérêt des voyageurs et dans celui des Compagnies elles-mêmes. Les voyageurs, dont l'argent sert à construire les chemins de fer, — puisque les Compagnies sont subventionnées par l'Etat, — dont les terrains sont pris pour cause d'utilité publique, ont droit à ce que les tarifs soient abaissés le plus possible, et peuvent exiger que les Compagnies se contentent d'un prix strictement rémunérateur. Les Compagnies, si elles entendaient bien leurs intérêts, mettraient leurs places au meilleur marché possible. L'expérience faite par la poste et la télégraphie électrique devrait leur servir de leçon. Les hommes habitués à la routine, et ils sont nombreux dans notre pays, crient que l'Etat allait se ruiner, lorsqu'on parla de taxer à 20 centimes des lettres qui auparavant payaient 1 franc 10 centimes et 1 franc 50. Les faits ont répondu, et on sait quelles excellentes affaires l'administration des postes a faites depuis ce moment; le résultat sera plus grand encore lorsque la taxe unique de 10 centimes sera adoptée pour toute la France. Même chose pour les dépêches télégraphiques: depuis que celles de Paris ont été abaissées à 50 centimes, elles ont plus que quadruplé. Si les Compagnies font la sourde oreille devant ces justes réclamations, si y a plusieurs raisons à cela. Et d'abord, les membres des conseils d'administration n'ont aucun intérêt à prendre en main la cause des voyageurs; ils tiennent avant tout à leur position, qui leur vaut des jetons de présence très-avantageux. Même dans le cas où ils croiraient que la diminution du prix des places serait largement compensée par l'augmentation du nombre des voyageurs, ils hésiteraient encore à en faire l'essai. Une semblable réforme ne réussit pas dès la première année, il faut que le public s'y habitue, comme l'a prouvé la réduction sur la taxe des lettres; qui fut quelque temps avant de donner des résultats satisfaisants. Or, une diminution dans les recettes exciterait les plaintes et les reproches des actionnaires, et ferait trembler les membres du conseil d'administration pour leur place. L'autre raison, celle qui explique cette résistance que les Compagnies opposent aux améliorations réclamées par le public, c'est l'absence de concurrents et l'espèce de monopole dont elles jouissent. Si le transport sur les chemins de fer des autres pays est infériorité marchée qu'en France, c'est à cause de la concurrence. Il n'y a pas moins de six voies ferrées qui vont de Londres à Liverpool, tandis que nous n'en possédons qu'une seule allant de Paris à Marseille; si le chemin de fer du Nord transporte les marchandises à bien plus bas prix que les autres lignes, c'est à cause de la concurrence que lui fait le canal son voisin. M. Magne, dans son rapport du 2 février 1857, disait: «Il ne faut jamais perdre de vue qu'en définitive les chemins de fer sont établis pour le public; et, par suite, on doit se tenir en garde

contre la concentration dans quelques mains d'un trop grand nombre de moyens de transport, lorsque cette concentration pourrait avoir pour résultat de créer au profit de certaines compagnies un monopole redoutable et tourner au préjudice de l'industrie. C'est ce que nous oublions trop, et c'est pour cela que les transports sont chez nous si difficiles et si coûteux. En Angleterre, où les chemins de fer ont été d'un établissement plus dispendieux, les prix sont inférieurs aux nôtres; il en est de même en Suisse, en Italie, en Allemagne. Dans ce dernier pays, il est certaines lignes sur lesquelles le transport ne revient pas à plus de 3/4 de centime par voyageur et par kilomètre; aussi, voyez la différence: en Angleterre, dont la population est inférieure, il a circulé, en 1865, 275 millions de voyageurs, contre 89 millions chez nous. En Allemagne, en Suisse principalement, tout le monde voyage: il n'est pas de Suisse qui ne fasse chaque année trois ou quatre fois le tour de son pays, à l'occasion de ces fêtes cantonales qui abondent annuellement et produisent sur tous les points un concours de population dont on ne saurait se faire une idée quand on n'en a pas été témoin. Les Compagnies répondent qu'elles organisent des trains de plaisir; mais n'est-ce pas une ironie que cet entassement d'individus, parqués et comptés comme du bétail, à qui l'on fait passer deux nuits consécutives et inconfortables, pour leur procurer le plaisir de contempler la mer durant quelques heures? L'empressement des voyageurs à profiter de ces occasions, où la peine passe de beaucoup le plaisir, montre aux Compagnies quel concours immense elles auraient si, à des prix modérés, le même voyage pouvait s'exécuter dans des conditions normales. C'est surtout pour le dimanche que serait désirable cet abaissement de tarif, et c'est juste le contraire qui a lieu; sur certaines lignes, les prix du dimanche sont plus élevés que ceux de la semaine. C'est en vain qu'un commissaire du gouvernement a répondu à cela que ce n'était pas le prix du dimanche qui était élevé, mais bien celui de la semaine qui était diminué: c'est une plaisanterie qui ne tranche pas la question; c'est, au contraire, ce jour-là que les tarifs devraient être mis à la portée des bourgeois les plus modestes. A chaque assemblée générale, on constate que ce sont les troisième classes qui sont la vraie fortune des chemins de fer et donnent le meilleur rapport: pourquoi n'en pas tirer la conclusion que plus le prix sera minime, plus le nombre des voyageurs sera grand, plus le bénéfice augmentera? Un dernier résultat de l'abaissement des tarifs serait de mettre fin à un abus dont se plaignent les Compagnies, et qu'il ne tient qu'à elles de faire cesser. Actionnaires comme administrateurs se récrient en voyant le nombre de billets soit de faveur, soit à prix réduit, délivrés chaque année aux militaires et aux favorisés de toute catégorie. En 1864, sur 77 millions de billets, 34 millions étaient à prix réduits. Si les moyens de transport étaient, comme ils devraient l'être, à la portée de tous, il n'y aurait lieu à aucune de ces exceptions, dont tous ont le droit de se plaindre; car le chemin de fer étant d'utilité publique, construit avec l'argent de tous, chacun doit en profiter également.

Le système d'abaissement de tarif le plus logique est celui qui est suivi en Belgique, et qui est proportionnel à la distance parcourue; plus la distance est grande, plus le prix diminue. C'est la méthode la plus rationnelle au point de vue commercial, qui fait toujours une réduction en rapport avec la valeur des achats. Ce système, employé depuis peu sur les chemins de fer de l'Etat en Belgique, a donné déjà les résultats les plus satisfaisants. Dans l'année 1867, sur les lignes où l'abaissement n'a pas eu lieu, l'augmentation des recettes n'a été que de 1,95 pour 100; sur celles où l'abaissement a été moindre, de 20,17 pour 100; mais sur celles où l'essai a été fait en grand, c'est-à-dire où les tarifs ont été mis au tiers des nôtres, de sorte que lorsque nous payons cent francs les Belges n'en payent que trente, l'augmentation a été de 91,90 pour 100. Un dernier renseignement qui nous vient de la Russie. Chez nous, la première classe ne coûte pas même le double de la troisième; en Russie, elle coûte quatre fois plus: pour faire 100 kilomètres en Russie, la troisième classe paye 5,44, et la première 26,03. Chez nous c'est 13,58 la troisième, et 24,59 la première. Evidemment les institutions démocratiques sont plus avancées sur les bords de la Néva que sur ceux de la Seine.

Cet abaissement des tarifs est certainement, nous le répétons, une des plus importantes réformes signalées dans ce chapitre. Terminons donc par ces lignes que nous empruntons textuellement à M. G. de Molinari (*Journal des Débats*, 11 juin 1868):

« Ces questions ont souvent été agitées, et les hommes du métier s'accordent à reconnaître que nous sommes encore, dans la pratique actuelle, fort au-dessus de l'extrême limite possible de l'abaissement des tarifs. Dès à on peut citer dans le midi de l'Allemagne des chemins de fer où le prix de transport descend à 3/4 de centime par voyageur et par kilomètre, et en Irlande un tronçon de ligne, de Dublin à Dalkey, où le prix avait été abaissé à 1/2 centime, sans cesser d'être rémunérateur. A ce taux, on pourrait aller de Paris à Marseille pour 4 ou 5 fr. Un jour, sans aucun doute, on utilisera cette marge laissée à l'a-

baïssement des prix, en opérant dans les tarifs des chemins de fer une réforme analogue à la réforme postale. Mais nous n'en sommes pas là, et, en attendant que l'accroissement de la production et le développement des échanges, favorisés par la liberté commerciale, aient augmenté la masse des matières transportables, en attendant que les Compagnies se pénètrent de cette vérité d'expérience que les bas prix sont fréquemment plus productifs que les hauts prix; en attendant surtout que la concurrence, que l'on paraît s'être proposé d'écartier en matière de chemins de fer, au lieu de la développer, les oblige à compléter à cet égard leur éducation économique demeurée fort imparfaite, il faut se contenter d'améliorer l'état de choses existant, de manière à ne pas rester trop en arrière des pays voisins. Les tarifs allemands et belges sont aujourd'hui fort inférieurs à ceux de nos Compagnies, et, en Angleterre même, où les chemins de fer ont coûté près d'un tiers de plus de frais d'établissement, les prix de transport de certains articles, de la houille, par exemple, sont plus bas qu'en France. Il y a donc quelque chose à faire dans le sens de l'abaissement des tarifs, et les nouvelles conventions conclues avec les Compagnies fournissent au gouvernement une occasion exorbitante, et dont il n'a peut-être pas assez profité, de restituer au public, sous la forme d'une réduction du prix de transport, une partie du montant des subventions ou des garanties qu'il est appelé à fournir aux Compagnies. »

40 Que les trois classes soient admises également à jouir de l'économie de temps procurée par le chemin de fer: il n'est pas juste que les uns mettent vingt-huit heures pour aller à Marseille, tandis que d'autres y arrivent en seize heures. En Allemagne, on a adopté un système plus équitable; comme les trains express occasionnent une plus grande dépense, soit en charbon, soit par l'usure du matériel, il est juste que ceux qui veulent aller vite payent plus cher; aussi les convois se divisent-ils en deux catégories bien distinctes: les convois de vitesse, qui, comme nos express, ne s'arrêtent qu'aux grandes stations, bien qu'ils comprennent des wagons des trois classes; et les trains ordinaires, qui ressemblent à nos trains omnibus. Seulement, les voyageurs qui prennent le convoi de vitesse payent un supplément de prix qui varie de 15 à 20 pour 100, ce qui n'est jamais exorbitant, car le tarif des places est très-réduit sur tous les chemins de fer allemands. De cette façon, les trains rapides sont accessibles à toutes les bourses.

50 Que la France ne vienne pas indéfiniment à la suite de tous les autres pays pour l'aménagement intérieur de ses wagons. Tous ceux qui ont voyagé à l'étranger savent que c'est dans les wagons français qu'on trouve le moins de confortable et qu'on paye le plus cher. Que l'on compare, par exemple, les boîtes tristes et étroites dans lesquelles nous sommes empilés aux wagons suisses, si propres, si bien aérés, si commodes; quelle différence! On a pu voir à l'Exposition ce qu'étaient les wagons des Etats-Unis; sur ces chemins de fer, où il n'y a qu'une classe, tous les voyageurs sont également bien. Quant à ceux qui veulent être mieux, ils ont les wagons-lits et les wagons-salons. Sur nos chemins de fer, au contraire, c'est à peine si, en première classe, on est passablement. Quant au chauffage, ce n'est plus une question de confortable, mais d'humanité. Eh quoi! nous faisons chaque année des quêtes nombreuses pour fournir du bois et du charbon aux malheureux qui n'ont pas de quoi ranimer leurs membres engourdis pendant l'hiver, et, par une avidité mal entendue, les Compagnies laisseront succomber au froid ceux à qui leur bourse ne permet pas de prendre la première classe? Cette inconcevable ladrerie a déjà occasionné plus d'un accident, et l'opinion publique devrait se prononcer de manière à faire cesser un état de choses qui outrage à la fois le bon sens et l'humanité. Aux Etats-Unis, en Suisse, dans une grande partie de l'Allemagne, les trois classes sont également chauffées, et aucun voyageur n'y est victime de cette barbare inégalité que rien ne justifie.

60 Qu'il n'y ait plus de salles d'attente autrement que pour se mettre à l'abri du froid, de la pluie et du vent; que tout le monde puisse y pénétrer, afin que les parents ou les amis qui accompagnent le voyageur puissent lui envoyer un dernier adieu quand il est déjà installé dans le wagon; et surtout que le train soit prêt et sûr rails un quart d'heure au moins avant le départ, afin que les premiers arrivés bénéficient de leur diligence et choisissent leurs places, ce qui n'a pas lieu avec la réglementation actuelle. Trop souvent, en effet, on a l'occasion de s'appliquer cet axiome évangélique, qui ne devrait rien avoir à faire ici: *Erunt novissimi primi, et primi novissimi*.

70 Que les wagons soient construits de manière que l'on puisse s'y introduire sans ressembler à des soldats qui montent à l'escalade. Tout le monde n'a pas suivi un cours de gymnastique, et généralement les wagons sont presque inabordable pour les femmes et les enfants, à cause de la hauteur des marches. Ne pourrait-on pas supprimer ceux-ci le long des wagons et les remplacer par une galerie, extérieure et découverte, dont le plancher serait au niveau de celui du wagon lui-

même? Cette galerie, munie d'une balustrade, permettrait, sans déranger les personnes placées dans tel ou tel compartiment, de passer d'une voiture à l'autre. Les portières des wagons seraient établies à coulisse au lieu d'être à charnières. De cette façon, leur jeu ne gênerait les voyageurs ni dans l'intérieur de leurs compartiments respectifs ni sur la galerie extérieure de circulation.

80 Qu'on établisse des water-closets auxquels on puisse se rendre commodément et sans danger. Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'indispensabilité de cette mesure.

90 Que les quatre ou cinq wagons qui suivent immédiatement la machine soient, autant que possible, des wagons de marchandises; car on a remarqué, à la suite des nombreux accidents qui se sont produits, que ceux-là sont presque toujours broyés.

Dans cette énumération ne figurent que des faits d'un intérêt général. Citons un cas particulier, un seul. Si vous êtes curieux, trouvez-vous à une certaine heure de la journée dans la cour qui précède la grande salle d'arrivée à l'embarcadere de la ligne de Lyon; vous y verrez une grille en fer, fermée au moyen d'une chaîne solidement cadenassée; c'est par cette grille que doivent passer les bœufs, les moutons, les chevaux et les corps des embaumés que l'on dirige sur la ligne de Marseille. Pendant deux heures les moutons bêlent, les taureaux mugissent, les chevaux hennissent et piaffent; quant aux cadavres, ils ne disent rien, et pour cause: Lorsque le palefrenier a bien juré et pesté, il s'adresse à une bonne femme qui est là pour veiller à tout autre chose qu'aux barrières du Louvre: elle est préposée aux indociles; la vieille vous renvoie à un guichet d'où l'on vous expédie à un bureau situé à plusieurs centaines de mètres de là. Le commissaire, très-étonné de voir qu'on le dérange pour si peu, saisit en grognant un troussseau de clefs, et enfin la grille s'ouvre à deux battants. L'administration avait bien eu l'idée généreuse de placer à cette grille un appointé de 1,200 francs; mais survint l'hiver, et, avec lui, la neige; notre sentinelle eut l'audace de demander une guérite; comme de juste, l'administration recula devant cette énorme dépense, et, un beau matin, le factionnaire abandonna son poste. Il y a trois ans que cela dure.

Une douzaine d'employés dont les bureaux sont situés au premier étage, et qui assistent chaque jour huit heures durant à ce triste spectacle, en sont affligés — nous le savons pertinemment — mais ils n'ont garde de faire part du sujet de leur affliction à l'administrateur, qui pourrait seule apporter remède à cet arbitraire. Ils craignent la réponse que fit un supérieur de couvent à ce néophyte naïf, qui vint lui confier secrètement, un jour de la semaine sainte, qu'il avait vu le frère cuisinier mettre du jus de viande dans un plat de haricots: « Et qu'alliez-vous donc faire à la cuisine? Huit jours de carcer dure. »

Ici, la ligne de Lyon est sans doute le bouc émissaire sur la tête duquel retombent toutes les iniquités d'Israël, et il est probable que les cinq autres lignes ont autant de tubercules sur le poumon. La raison de notre préférence rentre dans la catégorie des phénomènes naturels: notre ermitage est sis à Concy, station de Montgeron, et nous voyageons matin et soir sur cette bonne ligne de Lyon 730 fois par an, 732 si l'année est bissextile. Mais il faut être juste, et c'est Virgile qui nous a fourni la formule de cette justice quand il a dit: *Ad uno disce omnes*.

CHAPITRE DES LAMENTATIONS DES INFORTUNÉS VOYAGEURS, POUR FAIRE SUITE À CELLES DE JÉRÉMIE.

Voici deux petits traits que lançaient dernièrement le *Courrier français* et, à sa suite, plusieurs autres feuilles de la province et de l'étranger. Ils ont trait — ces traits — aux soins paternels que l'administration apporte à asséoir moelleusement ses voyageurs et ses voyageuses de troisième classe; puis à cette petite couche de bitume qui se dépose sur la main du voyageur qui escalade le wagon, et enfin à ces retards journaliers qui se produisent surtout aux stations qui environnent Paris.

RÉTABLISSEMENT DE LA TORTURE EN FRANCE.

Celle des inventions qui marque le plus dans les archives du génie de l'homme, une des étapes les plus glorieuses sur cette route semée d'obstacles qui s'appelle le progrès, est sans contredit l'établissement des voies ferrées, auxquelles songeaient peut-être instigativement Annibal et César dans leurs pérégrinations à travers les Alpes et la Gaule. Ces prémisses étaient nécessaires pour bien établir que nous ne sommes pas un ennemi des idées grandes et utiles, et que nous sommes un des premiers à accepter le monopole dans ce qu'il a de véritablement progressif. Ce n'est donc pas contre l'établissement des chemins de fer que cet article est dirigé, c'est contre l'abus que l'on fait de cet excellent monopole, et l'on sait que ces sortes d'abus sont les pires: *optimi pessima*. Aujourd'hui le monopole, cousin germain du capital, a pris la place de l'ancienne noblesse, et l'on peut dire, en modifiant légèrement la formule: *Monopole oblige*. Or, à quoi sont obligées les lignes de chemins de fer, en face desquelles il est impos-

ble d'élever une concurrence? A procurer aux voyageurs toutes les commodités conciliables avec les intérêts généraux. Ici deux choses sont en présence: la santé du voyageur et la caisse de l'actionnaire. Disons d'abord que s'il y avait incompatibilité entre ces deux points, une raison de haute moralité voudrait que ce fût la caisse qui s'inclinât devant la partie adverse, ce qui ne serait rien moins que la solution d'une question de dignité humaine.

Mais si nous voulions aller au fond des choses, nous prouverions que l'incompatibilité n'est qu'apparente. Cela posé, examinons ce que sont les troisième classes sur toutes nos lignes de chemins de fer: des sortes de cellules où l'on parque le voyageur. Figurez-vous une pauvre femme, malade, chétive, enceinte, que des affaires impérieuses appellent à Paris. Elle part de Marseille et reste plus de vingt-huit heures assise sur une planche de chêne; nous sommes en plein janvier, il gèle à 15 degrés; des flocons de neige battent les deux vitres latérales. — Il n'y en a que deux, car l'air et la lumière que Dieu nous a donnés à profusion nous sont mesurés d'une main avare par les chemins de fer. — Mais revenons à ces vingt-huit heures, pendant lesquelles la peau fine et délicate de la femme est condamnée à subir le contact et le frottement de ce coussin moelleux que nous connaissons; ce supplice est tout simplement un plagiat des anciens, qui avaient eu la pudeur, eux, de le placer dans le Tartare:

.... Sedet æternumque subdit
Infixis Thæseus.

Voici donc les réformes radicales que nous demandons: Que les trois classes soient établies sur le même pied quant à confort. Qu'un certain luxe règne dans les premières classes, nous ne nous y opposons pas, mais à cette condition que les troisième classes offrent toutes les commodités que réclame le bien-être et la santé. La seule différence existera dans les tarifs; l'administration n'y perdra rien, le voyageur y gagnera tout.

Qu'on nous permette de terminer par un trait cet article: nous ne croyons pas exagérer en affirmant à priori qu'avec le système de distinctions actuellement en vigueur, si une ligne de chemin de fer se voyait obligée d'établir une quatrième classe, elle serait logiquement amenée à paver de pointes de clous ou de noyaux de pêche cette nouvelle catégorie de places.

AH! MADAME LA LIGNE, LE TRAIT EST NOIR.

« Depuis bientôt six mille ans, autant dire depuis que le monde existe, ces façons de parler: « Economie, avarice, ladrerie comme Harpagon, » sont passées en proverbe, et c'est bien certainement un M. Prudhomme quelconque qui en est le père putatif. Depuis la création des chemins de fer, le second terme de cette comparaison est menacé dans son existence. Aujourd'hui, en effet, tout le monde dit ou peut dire: « Economie, avarice, ladrerie » comme une administration de chemin de fer. Siquelqu'un venait m'apprendre que ces mots: « Les petits ruisseaux font les grandes rivières », res... Petit à petit l'oiseau fait son nid... Un sou épargné est un sou gagné... Mettez un sol de côté chaque semaine, vous aurez cinquante sols au bout de l'année... Il n'y a pas de petites économies, etc... » flambaient en lettres d'or dans l'intérieur des six grandes gares de Paris, eh bien, vraiment, cela ne m'étonnerait pas du tout. Autrefois — c'était l'âge d'or — les locomotives de nos chemins de fer étaient chauffées au moyen du coke. La dépense était un peu lourde; mais quand vous saisissez la poignée de cuivre pour monter dans le compartiment, aucun point noir ne s'attachait à l'épiderme. Ainsi, d'une part un léger surcroît de dépense pour le chemin de fer; de l'autre, un notable avantage pour le voyageur. Après avoir pesé tout cela, l'administration s'est écriée comme Bilboquet: « Sauvons la caisse! En substituant la brique au coke, nous économisons annuellement plusieurs centaines de mille francs. Tout doit s'incliner devant cette considération. » Voilà pourquoi, depuis plusieurs années, on voit entassés sur la locomotive ces petits pains noirs qui ont la forme cylindrique du sucre d'orge. Or, c'est là une économie que tous les voyageurs devraient avoir sur le cœur. Voici à ce propos un fait qui n'est tout personnel. Il y a quelques jours, j'arrive à la station de Montgeron; c'était un vendredi, jour maigre, et comme je suis disciple d'Azéïs, je me paye une première par compensation. Ce jour-là, exceptionnellement, le train venant de Montgeron n'était en retard que de cinquante-neuf minutes; je saisis vivement la rampe, et me voilà installé dans un coin de première. Soudain, j'entends un frolement de robe; c'était une dame qui enjambait déjà le marchepied. Tout confus de moi impolitesse, je lui offre la main, et je tressaille au contact d'un gant sous lequel se dissimulait une main charmante, blanche et potelée, ce qui ne gêna rien. On s'assied en face de moi, et je me disposais déjà à entamer la conversation quand ma voisine, jetant un regard sur son gant, me lance un coup d'œil chargé de colère et va se capotter à l'autre extrémité du compartiment comme une biche effarouchée. Elle m'avait pris pour un charbonnier, Ah! madame la Ligne, le trait est noir. »

Des retards quotidiens ont lieu aux stations qui avoisinent Paris. On sait qu'un grand nombre de commerçants et d'employés quittent la capitale chaque soir, pour se trouver le lendemain matin, à l'heure fixe, à leurs affaires ou dans leurs bureaux. On voit combien ces retards peuvent être dommageables. Sur certaines lignes, ils se renouvellent presque quotidiennement, — c'est en cela surtout que la Compagnie observe une régularité qui est rarement en défaut, — et souvent il arrive que les voyageurs se morfondent encore sur l'asphalte de la station, à l'heure où ils devraient être à leurs maisons de Paris. Un registre destiné à recevoir les plaintes est déposé dans toutes les gares — c'est une justice qu'il faut rendre aux chemins de fer — et la plupart sont lardés d'imprécations qui feraient pâlir celles de Camille, de lamentations qui laissent loin derrière elles celles de feu Jérémie; mais ces plaintes ne sont point suivies d'effet une fois sur cent. L'administration se contente, le plus souvent, de répondre : « Vous avez un registre pour vous plaindre; alors de quoi vous plaignez-vous ? »

Cela tourne vraiment au comique, et, puis-que nous avons prononcé ce mot, donnons quelques exemples de la chose. Un matin, à la gare de Montgeron, le train venant de Montreuil n'était encore en retard que de cinquante-neuf minutes. Soudain, un sifflement se fait entendre; et des Ah! ah! de joie retentissent comme à certains levers de rideau après une attente de deux heures. On bénissait la ligne de cette faveur inouïe d'une minute, car on avait fini par s'accoutumer au retard en quelque sorte réglementaire d'un tour complet du cadran. Mais, ouich! le sifflement annonçait le passage d'un train express; c'était un nouveau retard d'une demi-heure au moins. On buvait la coupe jusqu'à la lie. Cette fois, on perdit patience, et une plainte fortement accentuée émaila bientôt le fameux registre. Le retard continuait; survint un poète, qui lança le quatrain suivant :

Passons du sévère au plaisant,
Suivant le précepte d'Horace;
Allons, mon vers, donnons-nous-en.
Car cette ligne m'aga-gace.

Ajoutons, pour une complète compréhension de la chose, que ce retard n'était que la cinquième de la semaine... qui n'était pas encore finie, et notre poète continua par ce distique rébus :

Cinq retards en six jours ! Tu nous bernes, je crois,
Quand tu seras à dix, nous ferons une

Le retard continuait à croître et à embellir. Un second poète surgit, qui griffonna ce vers sous le signe de la rédemption :

Il ne sait pas signer son nom.

Et le poète au quatrain de répondre en écho :

Non.

Puis un troisième nourrisson des Muses :

Il en paraît tout réjoui.

Et le poète de la première heure, qui tenait à avoir le dernier mot :

Où !

Eh bien, le registre de la station de Montgeron peut se vanter de posséder cet autographe; et, plus tard, quand nos arrière-neveux liront ces rimes saccadées et fébriles dans quelque vieille bibliothèque impériale, royale ou... nationale, alors que tous les chemins de fer seront soumis au régime coopératif, ils liront à leur tour, nos arrière-neveux, des tribulations de messieurs leurs pères.

Quant à l'administration du chemin de fer de Lyon, elle en a ri... jaune, ce qui ne l'a pas empêchée de maintenir ses retards à l'ordre du jour.

Qu'est-ce que tout cela prouve ? une chose des plus graves : que la ligne de Lyon, quand elle a dressé son tableau des heures, n'a pas su prévoir que la circulation des express entraverait quotidiennement la marche des trains ordinaires; et c'est à cette IMPRÉVOYANTE que nous confions journellement nos vies, celle de nos femmes et de nos enfants!!!

Chapitre des anecdotes.

Une bonne femme se présente au guichet d'un chemin de fer, et demande un billet de troisième classe. « Pour quel endroit, lui dit l'employé ? — Vous êtes ben curieux, » répond-elle.

Une autre, trouvant trop élevé le prix de sa place, dit : « Je vais ailleurs. Il y a bien d'autres chemins de fer à Paris. Je payerai sans doute meilleur marché. »

Au temps où le grand théâtre de la rive gauche ne brillait guère que par son abandon, un plaisant proposa d'ouvrir une ligne de chemin de fer de Paris à l'Odéon, avec embranchement sur Bobino.

Un vieux troupier, s'apercevant que sa pipe incommode une dame, lui dit : « On ne fume donc pas dans votre régiment, la petite mère ? — Dans mon régiment, répond-elle, c'est possible; mais dans ma compagnie, jamais. »

III.

Un militaire s'arrête devant un guichet de chemin de fer pour prendre son billet : « Oh allez-vous, militaire ? lui demande le receveur. — Bourges en Berry, sans vous offenser. — Quelle classe ? — Classe de 1864. »

Un voyageur entre dans un compartiment déjà occupé, et se met à allumer un cigare. « Mais, monsieur, dit une dame, il y a un compartiment spécial pour les fumeurs. — C'est vrai, madame; mais la fumée des autres m'incommode. »

Un employé, faisant le contrôle des billets dans une voiture de première classe, reçoit d'une villageoise un billet de troisième. « Mais c'est un billet de troisième que vous avez, lui dit-il. — Je sais ben, mon bon monsieur; aussi j'ai compté les voitures : une, deux, trois; et je suis entrée dans la troisième. »

Voici une charge du Charivari, quelque temps après la fameuse affaire Jud. Une dame se présente pour monter en voiture, mais, voyant dans le fond du compartiment un homme seul dont l'aspect lui inspire quelque crainte, elle fait mine de se retirer. « Oh! madame, dit l'employé qui tenait la portière, vous pouvez monter sans danger; nous avons ici des compartiments spéciaux pour les assassins... comme pour les fumeurs. »

Une jeune dame, dont tout l'extérieur annonçait l'extrême distinction, monta dans un wagon de première classe, où quelques fashionables avaient pris place. Un d'eux allumait déjà un cigare. Déconcerté un moment à l'aspect de la nouvelle venue, il s'arma de courage et lui dit : « Madame, est-ce que l'odeur du cigare vous incommode ? — Je ne sais pas, monsieur, répondit la dame avec une simplicité digne, on n'a jamais fumé devant moi. »

Un religieux, de manières distinguées, et paraissant occuper une position élevée dans son ordre, se trouvait dans un wagon en compagnie de jeunes gens, qui se mirent à fumer sans adresser la question préalable. Quelques instants après, le pieux personnage tira son chapelet, et, s'adressant à ces étourdis : « J'espère, messieurs, que cela ne vous incommode pas. » La leçon fut comprise, et les jeunes gens se disposaient à éteindre leurs cigares, quand l'autorisation leur fut gracieusement accordée.

Un employé de chemin de fer, chargé de rédiger le rapport d'usage sur un accident, s'exprimait ainsi : « M. X..., de tel pays, un bras cassé; M. B., de telle ville, graves contusions à la poitrine; M. M., commis voyageur, une jambe fracturée; M. P., négociant, nombreuses blessures à la tête; on espère cependant que l'amputation ne sera pas jugée nécessaire. »

Une autre fois, le même employé, envoyant son rapport, le terminait par cet épithème digne de Calino : « Cinq tués, onze blessés, huit précipités dans la rivière. A part cela, aucun accident à déplorer. »

Vous avez vu, sur la voie ferrée poussant les wagons, sur le quai roulant de petits véhicules chargés de bagages, un peuple d'employés en bourgeois de toile bleue maintenus aux flancs par une large ceinture; c'est l'équipe. Ces hommes risquent à toute heure de se faire écraser par une locomotive dans un moment de distraction; il s'en trouve parfois d'aplatis entre deux tampons. On cite un assez curieux rapport à ce sujet : « Le nommé X..., homme d'équipe à la gare de Z..., se trouvant pris de boisson, l'as été entre deux tampons et est mort sur le coup; du reste, il était contumier du fait, et pareil accident lui était déjà arrivé l'année dernière. »

Une indigène du quartier Bréda à laquelle était venue un jour l'idée singulière de s'attifer en grande dame du meilleur monde, pénétra en cet attirail dans un wagon de première. Elle se trouva bientôt en compagnie d'un essaim de jeunes gens qui appartenaient à la même société. Ils se regardaient tous d'un air assez embarrassé, aucun d'eux n'osant adresser la question d'usage à l'inconnue. Celle-ci, comme honteuse de son accoutrement d'emprunt, tira prestement un panatellas de son sac : « Messieurs, dit-elle d'un petit ton ironique, la fumée du cigare vous incommode-t-elle ? » Inutile d'ajouter que huit cigares lancèrent bientôt des torrents de fumée à faire honte à ceux que vomissait la cheminée de la locomotive.

Un Français se trouvait dans l'express du Havre en compagnie d'un Anglais et d'une Anglaise. Il s'adresse à cette dernière : « Madame, me permettez-vous un cigare ? » Milady reste muette; mais milord répond brusquement en roulant des yeux de bulldog : « No! no! votre fumée importunait Médème. » Le Français remet mélancoliquement son havane dans son étui et prend le parti de s'endormir. Quelques minutes après, une affreuse odeur de tabac le saisit au nez et à la gorge... Le gentleman est occupé à pantalonner une pipe

monstre ! « Ah! ça, mais, s'écrie notre compatriote, qu'est-ce que vous me chantiez tout à l'heure que la fumée incommode Médème ? — Aoh! yes, votre fumée à vo, mais pas fumée à moa, puisque c'était mon épouse. »

Si les dames détestent en chemin de fer la fumée de cigare, il y a, sur ce fait, beaucoup, ou plutôt très-peu d'hommes qui sont femmes. Toutefois, en voici un. Il se trouvait en wagon de première, en compagnie d'un lion à tous crins. Celui-ci, tire un londrès; mais, avant de l'allumer, il demande à son compagnon si la fumée du cigare l'incommode. « Horriblement, répond le bonnetier retiré. Sans plus répliquer, le jeune lion, qui était de bonne compagnie, remet son cigare dans sa poche. Quelques minutes après, notre bonnetier s'apprête à puiser amplement dans une superbe tabatière en écaillé. « Un instant, s'écrie vivement le jeune homme; l'odeur, la vue même du tabac à priser me donne sur un ton qui n'admettait pas de réplique, notre bonnetier dut remettre à son tour sa tabatière dans sa poche. »

Un brave Breton, sans doute le Calino de son village, était venu à Paris pour admirer l'Exposition. Un séjour de trois semaines dans la capitale avait légèrement embrouillé ses idées. Le jour fixé pour le départ, il brosse son chapeau à larges bords, prend sa canne, ou plutôt son bâton, et se dirige vers la gare de l'Odéon. Arrivé sur la place de l'Odéon, il aperçoit une queue formidable et prend le théâtre pour l'embarcadere. Il se présente hardiment au guichet et demande : « Une seconde. — Voilà, monsieur. » Il arrive au contrôle : « Passez à droite, et montez. » Il monte, on le fait asseoir à la galerie; il écoute, regarde, et, s'adressant à son voisin : « Ah! monsieur, je ne m'attendais pas à voir tant de Bretons que ça à Paris. » Naturellement, le voisin ne comprit rien à cette exclamation. Enfin, il tire sa montre, puis s'écrie : « C'est très-gentil, mais c'est pas tout ça : à quelle heure que part le train ? »

Une demi-douzaine de cocottes s'en allant à Versailles, avaient pris place dans un wagon de première, où se trouvait un jeune homme habillé à la dernière mode. On s'installe sans se gêner, et voilà notre dandy enveloppé de crinolines; jusque-là, tout allait bien; on babillait, et il est facile de deviner que la conversation ne rappelait en rien des expensionnaires du couvent des Oiseaux. L'une d'elles tire un cigare, chacune de ses compagnes l'imité, les allumettes crépitaient; et la mine chiffonnée de chaque déesse est bientôt enveloppée d'un nuage de fumée. Tout à coup le jeune homme leur dit d'une voix impérative : « Désolé, mesdames, mais la fumée du cigare me donne d'effroyables nausées. » Ces demoiselles, tout interloquées, chuchotent à voix basse, mais les cigares sont éteints. On s'étonne ironiquement qu'un estomac de poulet fût enfermé dans un corps qui aurait rendu jaloux Apollon, et l'on soupçonnait là-dessous quelque méchante espièglerie. Les soupçons ne tardèrent pas à se confirmer : notre voyageur descendit à la station de Suresnes, et, tandis que toutes les têtes s'épanouissaient riennes à la portière, l'estomac de poulet tirait un superbe havane, et l'allumait triomphalement au nez — nous ne pouvons pas dire à la barbe — de ses pétulantes voisines.

Voici une anecdote un peu décolletée, mais elle a pour paravent la princesse de B., et, ma foi, nous la risquons, telle qu'elle-même n'a pas craint de la raconter le soir même dans un des salons du noble faubourg. « Je me rendais, dit-elle, à Orléans, et j'occupais une place dans le coupé. Un jeune homme et une jeune fille m'y avaient précédée, et mon entrée parut les contrarier beaucoup; l'amour leur sortait par les yeux. Je me blot-tis discrètement dans un coin, et résolus de simuler le plus profond sommeil. Cela durait depuis quelque temps, quand entr'ouvrant légèrement les yeux, j'aperçus le jeune homme dire quelques mots à l'oreille de sa compagne, qui fit un signe d'approbation et lui passa un mouchoir de la plus fine batiste; puis je le vis s'approcher de moi, tenant à la main le mouchoir qu'il venait de rouler en forme de bandeau. Soudain je pensai aux étrangetés de Londres, et je poussai un cri comme si je m'étais vue à ma dernière heure. « Oh! mille pardons, s'écria le ravisseur — car c'en était un — voici, madame, le cas pressant où je me trouve : j'enlève mademoiselle, et, grâce au télégraphe, ses parents nous feront certainement arriver à la station d'Etampes. Nous y arriverons dans dix minutes; mais, d'ici là, il faut absolument que mademoiselle soit ma femme. Vous comprenez, madame, que je n'ai pas une minute à perdre. — Je fis signe que oui, et je me mis à la portière. »

Une dame avait acheté à Bruxelles pour 25,000 fr. de dentelles qu'elle voulait passer en fraude. A cet effet, elle fit coudre ses précieux chiffons dans la doublure de sa robe; puis elle parut bien confiante dans le résultat de sa ruse. Mais les femmes, disent les mauvaises langues, ne peuvent garder un secret. Si bien qu'en route celle-ci raconta son histoire

à un fort aimable jeune homme qui se trouvait dans le même compartiment. Ce monsieur la rassura complètement sur ses craintes au sujet de la visite des douaniers à la frontière. La dame, reconnaissante et pleine de confiance, accepta même le bras du voyageur inconnu pour passer devant les terribles inquisiteurs; lorsque, à ce moment, le monsieur s'adressant au chef des douaniers : « Je vous signale madame, fouillez-la; vous trouverez dans la doublure de sa robe pour 25,000 fr. de dentelles ! » A cette foudroyante dénonciation, la dame suffoquée ne sut que répondre. Elle se laissa emmener, subit la visite et la saisie de ses pauvres dentelles, pendant que le monsieur fort aimable remontait triomphant en wagon, salué jusqu'à terre par toute l'escouade des douaniers reconnaissants. Quand la dame dévalisée reprit sa place dans le wagon, elle se trouva encore vis-à-vis du traître. Elle lui lança un regard terrible de mépris et de haine. L'étranger se mit à lui sourire effrontément, et, le train s'étant remis en marche, il dit à la victime d'un ton de regret affectueux : « Mon Dieu, madame, je vous demande bien pardon, si j'ai agi de la sorte envers vous; ma conduite doit vous paraître atroce et indigne d'un galant homme. Veuillez m'excuser, et vous conviendrez que je n'avais guère le choix de meilleurs moyens. On vous a saisi pour 25,000 fr. de marchandises, permettez-moi tout d'abord de vous offrir, madame, ces 30,000 fr. en excellents billets de banque. » La dame, de plus en plus étonnée, était devenue muette de surprise et n'osait prendre l'offre au sérieux. Le monsieur poursuivait : « Voici le fait : En même temps que vous, je passe en contrebande pour 300,000 fr. de Malines et de points d'Angleterre; pour détourner l'attention des douaniers, je n'ai rien trouvé de mieux que de vous dénoncer avec l'air d'autorité que vous m'avez vu prendre. J'ai réussi; on a cru que j'étais un employé supérieur de la douane voyageant incognito, et l'on s'est abstenu de visiter mon sac de nuit. Maintenant que le mal est réparé, m'en voulez-vous toujours ? » La dame, qui gagnait ainsi 5,000 fr. net, sourit de l'adresse du jeune commerçant, et, en arrivant à Paris, elle et lui étaient devenus les meilleurs amis du monde.

La scène se passe dans la salle de la douane au débarcadere de Mouscron, en Belgique. Il est cinq heures du matin. On attend le train de Lille. Autour d'un poêle rouge, quatre douaniers belges, fumant silencieusement leurs pipes chargées de tabac, écoutent la lecture du Petit Journal, que fait à haute voix leur brigadier.

« On n'a aucune nouvelle de la femme du sieur X., qui disparut subitement un soir que, vers cinq heures, elle prit à Bruxelles une place de première dans le train qui allait à Quévrain, où elle devait passer quelques heures. Malgré les perquisitions les plus minutieuses, et le zèle déployé en cette circonstance, la police n'a encore obtenu aucun résultat. On croit à un crime épouvantable. Mariée depuis quelques mois à peine, Mme X. était très-heureuse dans son ménage, ce qui exclut tout soupçon de suicide. Son mari, M. X., offre 5,000 fr. à quiconque pourra fournir un renseignement propre à mettre sur la trace du crime. »

« Bon enfant, l'ami ! s'écria aussitôt l'un des douaniers; c'est moi, si ma femme disparaissait, que j'offrirais pas tant seulement 5 sous pour qu'on m'a rapporte. — Plains-toi, reprit un autre douanier; ta femme est la plus vertueuse du canton. — Vertueuse, oui, je n'en dis pas... — Et d'une égalité d'humeur !... — J'en suis bien : elle bougonne toute la journée. — Veux-tu changer ? — Ah ! non. — Eh bien ! alors ! »

A ce moment un sifflet lointain se fit entendre; un son de trompe répondit au signal. « A vos postes, saisis-tu, vous autres ! » commanda le lecteur du Petit Journal, en repliant sa feuille. Quelques instants après le train entra en gare. Les bagages furent déchargés, visités, puis rechargés comme d'ordinaire. Seul, sur la table centrale, un colis de forme étrange, long et étroit comme un cerceau — destination : Ostende — n'ayant été réclamé par aucun voyageur, resta, et le train partit. Le convoi suivant ne devait arriver qu'à sept heures, les douaniers s'envelopèrent dans leurs houppelandes, et s'étendirent sur le banc autour du poêle.

« Dis donc, brigadier, s'écria tout à coup l'un des douaniers, est-ce que ça n'te vous trotte pas un brin dans la tête, un fois, saisis-tu, la p'tite femme qu'est pas r'venue de Quévrain ? — A cause que ça m'trottait ? Est-ce que ça nous regarde ? — P'tête ben, brigadier; ça s'pourrait, comme ça n'se pourrait point; faudrait oir; ça, c'est une idée à moi. — Quoi ? qu'est-ce qu'est ton idée ? — La p'tite femme d'la gazette donc; et pis, c'te caisse qu'est là sans maître, et qui ressemble, saisis-tu, comm' toi z-et moi à une bière !... que si l'on avait là tant seulement un choppe, que j'la licherais tout d'un trait, sans vous commander, un fois, saisis-tu, brigadier... sans compter qu'il y en aurait d'ces choppes avec les 5,000 balles de la prime, un fois saisis-tu ! Et qu'si c'était la p'tite femme qu'elle soye dans c'te caisse... C'est nous que j'laurions gagnée, un fois saisis-tu, brigadier ? — Hum ! t'es pas si bête que tu parais. »

En un clin d'œil les douaniers, même ceux qui étaient plus d'à moitié endormis, se met-tent sur leurs jambes; et les voilà qui, tous les

cinq, entourent la caisse mystérieuse, la défilent, la soupèsent... lorsque les deux gendarmes de place font leur entrée.

« Brigadier, interpelle le chef des douaniers, que vous ne flairez rien d'insolite ici, sans vous commander? — Que je ne flaire que l'odeur du tabac. — Brigadier, cette caisse abandonnée ne me dit rien de bon, un fois saisi-tu? et que je flaire un crime. Et il lui met sous les yeux l'article du *Petit Journal*. Pendant que le gendarme lisait, un des douaniers soulève le coffre. « Mazette! ma femme à moi pèserait plus qu'ça. — Elle est pourtant singulièrement légère ta femme. » Mais le brigadier, sa lecture terminée, s'écrie : « Le corps du délit, il est là. — Brigadier, vous avez raison, affirme l'autre gendarme. — Douaniers, que je vous somme de faire votre devoir : déclouez la bière! reprend le brigadier. »

Aussitôt on se met à l'œuvre. Sous le marteau et le ciseau la caisse rendait des sons lugubres, les planches éclataient avec de sinistres craquements. Enfin, le couvercle tombe, et à la vue d'une forme humaine enveloppée d'un drap blanc, tous restent stupéfaits. Seul, le deuxième gendarme murmure : « Brigadier, vous aviez raison. »

L'un après l'autre, chacun avance la main pour écarter le linceul et la retire en frissonnant de la tête aux pieds. Enfin le brigadier, plus hardi que les autres comme c'était son devoir, rejette vivement un coin du suaire. Au même instant, un sextuple cri d'épouvante et d'horreur remplit la salle. Le brigadier seul était resté muet, par dignité et par respect pour ses galons. Cependant, la curiosité domine l'horreur, toute la partie antérieure de la victime est découverte.

« Pauvre p'tite femme!... le gredin!... dans quel état il l'a mise!... La peau sur les os, quoi!... Bien sûr, il l'a fuit sécher dans un four... Et même, à failli que l'four il soye diamamment chaud! Sa ch'mise elle est toute roussie!... La malheureuse! la toile est collée à la peau!... Fumée comme un jambon, quoi! ni plus ni moins!... J'm'étonne plus qu'elle était si légère!... Ce que c'est que d'vous, tout d'même!... Si son mari la reconnaît!... C'est égal, il y a 5,000 ronds au bout d'tout ça, v'là l'principal. »

Pendant que toutes ces répliques se croisaient, le brigadier, rompant tout à coup le silence que son grade lui avait imposé, dit à son gendarme : « Sauter à cheval, cours prévenir le procureur du roi, et rapporte-le. »

Bientôt le train de Lille arrive. Un petit gros homme s'élance d'un des wagons, et roule plutôt qu'il ne court jusque dans la salle de visite. — Fallait pas le déclouer! s'écriait-il, fallait pas le déclouer! j'ai un passe-dout; ce matin j'avais manqué le train... Mais le brigadier, l'empoignant aussitôt au collet : « Au nom de la loi, je vous arrête! — Pardon, réplique le petit homme, il y a erreur, monsieur le gendarme; ce n'est pas de la contrebande, ce n'est pas porté sur les tarifs de douane. »

Malgré toutes ses réclamations; le petit gros homme est entraîné dans une chambre voisine, où les douaniers vinrent le rejoindre après le départ du train. Pendant ce temps, le voyageur se démenait comme un diable dans un bennitier. « Mais, messieurs, je vous jure que j'ignore totalement ce que signifie la belle femme dont vous me parlez; je n'ai séduit, enlevé, assassiné ni fumé personne. D'ailleurs, comment l'aurais-je pu faire? Absent d'Europe depuis un an, je débarque à Marseille avant-hier soir, je ne suis resté à Paris que juste le temps de courir de la gare de Lyon à celle du Nord; donc je n'ai pu enlever personne à la tendresse de sa famille, ni ravir le jour à aucun être humain. J'arrive en ligne droite d'Egypte. J'ai fait douze cents lieues tout d'une traite... Je n'invoque aucun alibi, je vous le jure. Quant à ce que vous appelez le corps du délit, ce n'est pas le corps d'une contempornaine, mais celui de la femme d'Améphis XXXIV... Il y a plus de cinq mille ans qu'elle est dans cet état... Regardez plutôt ces hiéroglyphes, ces papyrus... ça vient des pyramides... quand je vous le dis!... »

A cet instant, le procureur du roi fit son entrée de l'air le plus grave et le plus empressé qu'il put se donner pour en imposer au coupable. Mais, à la vue de la figure déconfite du pauvre savant et de sa momie, il ne put tenir son sérieux et partit d'un grand éclat de rire. Puis, s'adressant aux douaniers : « Allons, vous autres, remballer-moi cette momie, et proprement. » Puis au voyageur : « Excusez-les, monsieur, l'instruction n'a pas encore pénétré dans tous les cerveaux belges, et cependant ils lisent le *Petit Journal*! Le plus coupable en ceci, c'est assurément Timothée Trimm, qui n'a pas encore parlé des momies d'Egypte. Vous pouvez continuer votre route. »

C'était vers le commencement de l'année 1862 : un vol considérable de diamants venait d'avoir lieu chez un des plus riches joailliers du Palais-Royal. Aussitôt le vol constaté, le télégraphe avait fonctionné dans toutes les directions. La police des villes frontalières avait été mise sur pied, et les postes de douaniers, chargés de l'inspection des bagages, avaient été, non-seulement doublés, mais encore renforcés dans une proportion insolite d'un piquet de gendarmes armés jusqu'aux dents.

Un train express filait à toute vapeur vers Bruxelles.

Dans un compartiment réservé des premières se trouvaient deux jeunes gens, le mari et la femme, Stephan et Marthe, qui avaient été unis le même jour, et qui, comme il est d'usage dans certaine classe de la société, s'étaient empressés de fuir les regards des envieux, des jaloux, des curieux et des indiscrets, en allant passer à l'étranger le premier mois de leur union.

Après le dîner officiel, auquel assistaient les grands parents et quelques amis, avant le bal qui préparait toute sa splendeur, Stephan avait enlevé sa femme.

Les familles des deux époux étaient riches; aussi les cadeaux avaient abondé. La jeune femme, n'avait pas eu le temps d'admirer tous ses joyaux, et elle grillait de les admirer tout à son aise, pendant que les invités dansaient.

Les premiers instants du voyage se passèrent en petites caresses innocentes, mais Marthe avait les yeux fixés sur un coffret d'ébène rehaussé d'argent et incrusté de nacre chatoyante... On ouvrit le coffret, et la jeune femme, avec une joie enfantine qu'elle ne cherchait pas à dissimuler, se mit à étaler sur le coussin le plus en lumière, toute une série de boîtes de diverses grandeurs, recouvertes de velours bleu pâle, rouge, grenat, blanc, et ornées d'un blason imprimé en or. A travers le globe de cristal épais et inégal qui l'entourait, la lampe astrale fixée au ciel du wagon ne tamisait qu'une lumière incertaine et vacillante; mais bientôt le compartiment fut inondé de leurs chatoyantes, d'étincelles multicolores, d'éclairs éblouissants; illumination féérique qui se reflétait dans les beaux yeux de Marthe. A la vue de toutes ces richesses, la jeune femme battit des mains. Stephan, que la joie naïve de sa femme rendait aussi heureux qu'on peut l'être du bonheur de la femme qu'on aime, Stephan souriait, Marthe aurait bien désiré se parer de tous ses joyaux à la fois, mais elle avait oublié d'emporter un miroir; aussi fut-elle fort désappointée quand elle s'aperçut que cet indispensable objet de toilette lui faisait défaut. Son embarras ne fut pas de longue durée, la curiosité des femmes est ingénieuse : elle fit asseoir son mari en face d'elle, et commença de le parer de tous ses colliers. Stephan se prêta volontiers au caprice de sa femme. Pour lui épargner la fatigue de tendre ses bras vers lui, il se mit à genoux, et elle continua de l'orner comme la chaise de Sainte-Geneviève. Plusieurs broches furent fixées à sa cravate, à son gilet et aux plis de sa chemise. Les petits peignes d'écaillé à tête de saphirs s'implantèrent dans sa chevelure. Beaucoup de bijoux furent condamnés à rester dans leurs écrins, faute de place. Marthe en était presque inconsolable, lorsque le train ralentit sa marche et s'arrêta. Un employé vint crier à toutes les portières : « Valenciennes! Au milieu de ces petites folies, le temps avait passé bien vite; quelques minutes encore, et l'on arrivait à la frontière. Il fallut s'empressement de remettre dans leurs écrins respectifs tous ces riches bijoux. Le coffret se refermait sur les trésors juste au moment où le convoi s'arrêtait à Quévrain.

Sept heures s'étaient envolées depuis le départ du train. Stephan conduisit sa femme au buffet de la station, et se rendit ensuite seul à la douane. « Notre bourse-bort? » lui cria un gendarme dans un français germanisé. « Depuis quand a-t-on besoin de passe-port pour venir en Belgique? » répondit Stephan. Et il continua d'avancer. Le gendarme le suivit dans la salle des bagages sans le quitter ni des yeux ni d'un pas. Ce n'est qu'en apercevant chaque voyageur flanqué d'un côté d'un homme de police et de l'autre côté d'un municipal en tricornes, qu'il constata un luxe inusité et un renfort exagéré de mouchards. Il pensa que peut-être on était sur la piste de quelque banqueroutier, assassin ou conspirateur... Un léger désordre causé dans sa toilette lui attira une surveillance toute particulière. Il se disposait à aller rejoindre sa femme lorsqu'un douanier lui intima l'ordre de le suivre dans la chambre de visite.

« Déshabillez-vous, lui dit-on. — Mais je n'ai rien à déclarer, je l'ai déjà dit. — C'est l'ordre. — C'est vexatoire. Mainte fois je suis venu en Belgique, et jamais je n'ai subi une pareille inquisition; je m'en plaindrai à l'ambassade. — Justement, c'est votre ambassadeur qui a demandé cette mesure aujourd'hui même. » Stephan ne répliqua plus; il satisfait aux règlements; et la liberté lui fut bientôt rendue.

Pendant ce temps, un brigadier de douane, accompagné d'une matrone, s'était approché de Marthe. « Madame voyage seule? lui demanda-t-il. — Mon mari est à la visite des bagages, répondit Marthe. — En attendant son retour, si madame veut bien suivre cette dame, repart le brigadier en désignant la matrone, ce sera autant de temps gagné. — Pour passer à la visite. » Marthe, interdite ne bougea pas. « Oh! madame n'a rien à craindre, je serai seule avec elle, repart la matrone. — Mais... je ne comprends pas, objecta la jeune femme, rouge de pudeur et d'indignation instinctives. — L'ordre est précis, madame; personne ne peut s'y soustraire; votre mari vous le dira comme moi. — J'attendrai

donc que mon mari soit là. » La pauvre Marthe tremblait comme la feuille... Au moment où son mari parut, elle se leva précipitamment et courut à lui. Dans son empressement, elle renversa une chaise sur laquelle, en entrant, elle avait déposé son précieux coffret et son châle. Le coffret, refermé trop précipitamment, s'ouvrit, et un déluge d'écrins se répandit sur le carreau.

« Nous les tenons! » s'écria tout à coup le brigadier, en se précipitant sur les écrins qu'il ramassa prestement avec l'aide de la matrone. Au cri d'alarme qu'il venait de pousser, toute une pléiade de gendarmes, d'employés, de douaniers, avait fait irruption dans la salle; et, avant que Stephan et Marthe eussent compris, avant qu'ils se fussent adressé un seul mot, ils étaient saisis et séparés l'un de l'autre par une douzaine de bras vigoureux.

Monsieur, dit Stephan à l'officier de gendarmerie, assurément vous commettez une grave erreur : la personne que vous cherchez n'est pas le marquis de X., et le marquis de X. c'est moi. — A d'autres! exclama un gabelou. L'officier reprit : — Avez-vous un passe-port? des papiers qui puissent constater votre identité? — Non. — Alors, trouvez bon que nous nous assurons de votre personne. Un vol considérable a été commis hier soir, à Paris, chez un bijoutier; vous, ou plutôt la dame avec qui vous voyagez... C'est ma femme, monsieur. — Soit; mais elle portait un coffret rempli de bijoux... — Ce sont des cadeaux de nocce; nous sommes mariés d'hier. — C'est très-ingénieux, ce que vous dites là. — Douteriez-vous de ma parole? — Je n'ai pas plus le droit de croire que de douter; j'obéis à ma consigne. »

Pendant ce temps, le train emportait les autres voyageurs vers Bruxelles. Les bijoux furent replacés dans le coffret, et les scellés y furent apposés. En vain Stephan supplia qu'on permît à sa femme de rester près de lui; leur séparation fut maintenue, et c'est dans deux cellules séparées qu'ils passèrent leur première nuit de noces. Cependant on ne lui refusa pas la permission d'expé-grammes à Paris et à Bruxelles. Tout le reste de la nuit le télégraphe ne fonctionna que pour lui. La pauvre Marthe pleurait comme une Madeleine; personne ne s'intéressait assez à elle pour la consoler et lui donner un peu de courage. Ces pauvres jeunes époux! séparés tout à coup, soupçonnés, accusés, presque injuriés, ils comptaient les minutes, et les minutes leur paraissaient des heures, les heures des siècles.

Le jour commençait à paraître lorsque successivement arrivèrent vingt dépêches télégraphiques signées des noms les plus marquants des cours de France et de Belgique. Aucun doute ne pouvait plus exister sur l'identité et l'honorabilité de M. le marquis Stephan de X. Du reste, on avait appris que le véritable voleur était entre les mains de la justice. On lui rendit sa femme; à celle-ci on remit le coffret compromettant. Leur chagrin était déjà passé, et ils furent les premiers à rire de leur mésaventure, tandis que douaniers, agents de police et gendarmes se retiraient pénudés, après toutefois s'être confondus en excuses.

Quand un mal est réparable, et vite réparé, on l'oublie si facilement que Marthe et Stephan considèrent toujours leur voyage hyménée comme le plus beau jour de leur vie.

Chapitre des souvenirs : Novissima verba de l'antique diligence.

Nous venons de raconter longuement les petits incidents anecdotiques qui peuvent se produire entre les voyageurs d'un wagon de chemin de fer; mais on comprendra facilement qu'ici l'anecdote ne peut être qu'une exception, car, en dehors des accidents, qui se produisent trop fréquemment, hélas! le voyage en chemin de fer est on ne peut plus prosaïque. D'abord on franchit l'espace en ligne droite, ce qui, suivant J.-J. Rousseau, répugne essentiellement à la poésie du voyage; ensuite on jouit des beautés du paysage qui s'étale sous les yeux à peu près comme Tantale jouissait des pommes d'or qu'il voyait toujours à portée de sa main; enfin, on file avec une rapidité qui ne laisse guère de place à la conversation, et, à plus forte raison, aux intrigues; autrefois, on faisait des conquêtes; aujourd'hui on perpète des vols. Quand le marchepied est franchi, chacun cherche à se cantonner commodément dans un coin, et s'inquiète peu de ses voisins, qu'il a l'air de narguer, grâce à la place de faveur que lui a valeur son agilité ou la force de son biceps. Et puis le wagon, c'est le pays où l'on dort, comme dit La Fontaine, et l'on sait si le sommeil a jamais été favorable au caquetage. Ah! comme cette inarrissable causeuse, cette spirituelle bavarde, Mme de Sévigné, se serait mal accommodée de nos voyages en chemin de fer! alors on aimait à parler, à causer, à dissenter, à raisonner. La causerie, une causerie souple, élégante, pleine d'abandon et de grâce, pleine de goût, pleine d'art, était devenue la grande affaire de la vie. « Nous causons jour et nuit, soir et matin, sans fin et sans cesse », écrivait à sa fille cette

aimable causeuse (*Lettre du 19 décembre 1670*). Depuis les voyages en chemin de fer, on a changé tout cela :

On ne voyage plus, aujourd'hui, l'on arrive.

Il en était tout autrement avec les antiques diligences; les voyageurs, obligés de vivre en communauté pendant un, deux, trois ou quatre jours, et quelquefois plus, entraient forcément en communication d'idées. Là se révélait immédiatement les côtés faibles de notre caractère national : la vanité, l'amour-propre, le désir de passer pour un personnage extraordinaire. C'est là que le commis voyageur s'épanouissait dans toute sa fleur. Ah! poétiques voyages en diligence, puisque vous n'êtes plus qu'une ombre, jetons quelques fleurs sur votre tombe; redevenons jeune puisque l'occasion s'en présente; faisons un appel aux souvenirs d'autrefois; fouillons dans ce sac de voyage qui s'appelle le cœur; nous y trouvons des réminiscences de toutes couleurs, depuis le rose tendre jusqu'au gris foncé. Nous nous rappellerons toujours avec émotion le jour où, jeune Bourguignon, — je parle de longtemps, — compatriote de Jérémy de la Bretagne, nous faisons nos adieux au clocher du village; oui, nous revenons avec ravissement au temps heureux de ces longs voyages que nous entreprenions d'Auxerre à Paris dans les flancs de la *Poule noire*, ou de sa sœur ennemie la *Poule grise*. Cela nous rappelle involontairement le poétique tableau des *Illusions perdues* de notre grand peintre Gleyre. Merci donc, vieille et bonne diligence, de m'avoir remis en mémoire ces doux souvenirs de ma jeunesse. Vous méritiez cette oraison funèbre; mais je ne croirai vous avoir payé suffisamment ma dette de reconnaissance qu'après avoir raconté à votre honneur les trois anecdotes suivantes :

Débûtons par un article emprunté à un journal encore aujourd'hui célèbre en Angleterre, l'*Avenir*, article sans signature, mais que nous soupçonnons fort être de Johnson lui-même, et qui offre une excellente leçon philosophique sur la vanité humaine.

UN VOYAGE EN DILIGENCE.

Dans une voiture publique les voyageurs sont, pour l'ordinaire, absolument inconnus les uns aux autres, et sans attente de jamais se revoir après leur séparation. On s'imagine dès lors qu'il n'importe guère à chacun d'eux quelles conjectures les autres forment sur son compte. Il arrive néanmoins que, comme ils se croient tous à l'abri des découvertes, ils prennent le rôle qui leur plaît le mieux, et, dans nulle circonstance, le désir général de supériorité ne se manifeste plus clairement.

Le jour du départ, au crépuscule du matin, je montai en diligence avec trois hommes et deux femmes pour compagnons de voyage. Il était facile de reconnaître l'affectation de dignité avec laquelle on se salua réciproquement. Lorsque les compliments d'usage furent échangés, nous gardâmes un profond silence, tous occupés à donner à notre physionomie un air important, et inquiets d'inspirer le respect et la déférence à nos voisins.

On observe d'ordinaire que le silence est contagieux, et que, plus longtemps la conversation a été interrompue, plus il devient difficile de trouver à dire quelque chose. Nous commençons à sentir l'envie de parler; mais nul ne semblait enclin à descendre de sa hauteur ou à faire les avances en proposant un sujet d'entretien. A la fin, un gros monsieur, qui s'était affublé, pour son expédition, d'une redingote écarlate et d'un ample chapeau à larges galons, tira sa montre, la regarda en silence et la tint suspendue au bout de ses doigts. Toute la compagnie, je suppose, comprit ce geste comme une invitation à demander l'heure; mais personne ne parut y prendre garde, et son désir l'emporta sur son dépit au point qu'il nous apprit, de son propre mouvement, qu'il était plus de cinq heures, et que, dans deux autres heures, nous serions à déjeuner.

Ce fut une prévenance en pure perte; nous restâmes tous endurcis. Les dames redressaient la tête; je m'amusai à examiner leur maintien. De mes deux autres voisins, l'un semblait attentif à compter les arbres de la route, l'autre avait rabattu son chapeau sur ses yeux et feignait de dormir. Le personnage benévole, pour faire voir qu'il n'était nullement affecté de notre indifférence, flegonna un air et battit la mesure sur sa tabatière.

Ainsi, mécontents les uns des autres en général et fort peu satisfaits de nous-mêmes, nous descendîmes enfin à une petite hôtellerie où nous devions nous rafraîchir; et tous commencerent à la fois à se dédommager de la contrainte du silence par d'innombrables questions et des ordres aux gens qui nous servaient. Bientôt ce que chacun avait demandé fut prêt, et nous consentîmes à nous asseoir à la même table. Alors le monsieur à la redingote rouge regarda encore à sa montre et nous dit que nous avions une demi-heure devant nous, mais qu'il

seigneurie nous voir si peu de belle humeur ; que tout le monde était de niveau en voyage, et que c'était toujours son système de se mettre à l'unisson de la compagnie. « Je me souviens, ajouta-t-il, que, précisément par une matinée comme celle d'aujourd'hui, moi, lord Motus, le duc de Tenderden et moi, nous faisons une partie de plaisir. Nous en tirons dans une petite auberge, comme qui dirait celle-ci, et l'hôte, ne soupçonnant guère à qui elle avait affaire, fut si joviale et si bouffonne, et fit tant de drôles de réponses à nos questions, que nous pensâmes tous trois étouffer de rire. A la fin, la bonne dame, venant à m'entendre chuchoter avec le duc, et l'appeler par son titre, fut si surprise et si confuse, que nous ne pûmes plus en tirer un seul mot ; et le duc ne me rencontra jamais depuis ce jour sans me parler de la petite hôtellerie, et me gronder d'avoir fait peur à l'hôte. »

« Il avait à peine eu le temps de se féliciter de l'estime que son anecdote lui promettait, quand une des dames, étendant son bras pour atteindre un plat à l'autre bout de la table, fit remarquer les inconvénients des voyages et le baragouin des personnes accoutumées à se voir servir, dans leur maison, par un grand nombre de domestiques, éprouvent à acquiescer elles-mêmes des soins indispensables en pareil cas ; mais que les gens de condition voyagent quelquefois incognito, et qu'on les distingue ordinairement du vulgaire à leur affabilité envers les pauvres aubergistes et à leur indulgence pour la manière dont on les reçoit ; que, pour elle, tant qu'on montrait de la politesse et de bonnes intentions, ce n'était pas son usage de trouver à redire ; car on ne devait pas s'attendre, en route, à tous les avantages dont on jouit chez soi.

« Une émulation générale parut alors s'introduire parmi nous. Un des convives, qui n'avait pas encore dit un seul mot, demanda la dernière gazette, et, après l'avoir parcourue quelques moments d'un air pensif : « Il est impossible, » s'écria-t-il, de savoir sur quoi compter avec les fonds publics. La semaine dernière, l'opinion unanime était pour la baisse, et j'ai vendu 20,000 livres d'en disposer ailleurs ; ils viennent tout à coup de remonter, et je ne doute pas qu'à moi-même, à Londres, je ne hasarde encore 30,000 livres sterling. »

« Un jeune homme, qui ne s'était distingué jusqu'ici que par la vivacité de ses regards et le continu mouvement de ses yeux d'un objet à l'autre, nous dit qu'il s'était mille fois entretenu avec le chancelier et les juges au sujet de la rente ; que, pour sa part, il ne prétendait pas être fort habile sur les principes du crédit public ; mais qu'il avait toujours entendu dire que c'était un placement nuisible au commerce, incertain dans son produit et fragile dans sa base, et que trois juges, de ses plus intimes amis, lui avaient conseillé de ne jamais mettre son argent dans les fonds, mais de le prêter sur hypothèque, jusqu'à ce qu'il fit l'acquisition d'un domaine dans son pays.

« On aurait pu s'attendre, après ces révélations mystérieuses d'importance, que chacun de nous regarderait autour de soi avec vénération, et que nous nous conduirions comme les princes d'un roman, quand le charme qui les déguisait est rompu, et qu'ils reconnaissent réciproquement leur dignité. Il arriva néanmoins qu'aucune de ces insinuations ne produisit beaucoup d'effet sur la compagnie. Chacun fut évidemment soupçonné de vouloir en imposer aux autres. Tous reprirent leur morgue, dans l'espoir d'affermir leur considération ; et tous devinrent d'instant en instant plus maussades, parce qu'ils s'aperçurent que leurs prétentions restaient sans résultat.

« Nous voyageâmes ainsi quatre jours avec une mauvaise humeur toujours croissante, et sans autre souci que de renchérir les uns sur les autres en froideur et en dédain. Lorsque deux d'entre nous pouvaient se tenir à l'écart un moment, c'était pour exhaler leur dépit contre l'impertinence de tout le reste.

« A la fin, nous parvîmes au terme de notre voyage, et le hasard, qui trahit tous les secrets, a fait découvrir que l'ami intime des ducs et des lords est un ancien maître d'hôtel qui s'est établi en boutique du fruit de ses épargnes ; le capitaliste, qui spéculait si largement sur la rente, est le commis d'un courtier à la Bourse ; la dame, si soignée de déguiser son rang, tient une cuisine bourgeoise derrière la Banque ; et le jeune homme, si favorisé par la bienveillance des juges, griffonne et transcrit des actes dans un des galeats du Temple. A l'égard d'une des femmes seulement, je ne fis aucune découverte désavantageuse, parce qu'elle n'avait pris aucun titre et s'était accommodée de tout, sans aspirer aux distinctions ni à la supériorité.

« Mais que ceux qui se moquent de mes compagnons et de moi ne s'imaginent point que cette foie ne pénètre que dans une voiture publique. Chacun, dans le voyage de la vie, profite également de l'ignorance de ses compagnons, se pare d'un mérite d'emprunt, et accueille complaisamment les éloges que sa conscience lui reproche d'accepter. Chacun s'abuse en croyant abuser les autres ; et oublie que le temps approche où cessera toute illusion, où tombera toute grandeur factice, et où tous paraîtront devant tous dans leur véritable caractère. »

UN CHAPEAU ANTIQUE.

Voici maintenant l'étudiant, enfant de l'Auvergne, qui vient d'être reçu docteur à Paris, et qui rentre dans ses pénates pour s'y constituer l'Hippocrate des descendants de Verცingétorix. Il pénètre dans les flancs ténébreux de la lourde diligence, avec la perspective d'un séjour de quarante-huit heures. Toutefois, il se console par l'espoir de s'y trouver dans la société de quelques gais et spirituels compagnons de voyage. Mais, *horresco referens*, quel ne fut pas son effroi, lorsqu'en prenant sa place, il aperçut la figure froide et ridée d'un sexagénaire à la chevelure inculte, au nez surmonté d'une immense paire de lunettes ! Il resta immobile, abasourdi.

Un examen plus approfondi de la personne de ce compagnon de route n'était pas de nature à modifier la première impression : un habit dont l'origine se perdait dans la nuit des temps, une cravate ex-blanc, dont le nœud correspondait exactement à l'extrémité de l'oreille gauche, des sous-pieds qui montaient à mi-jambes, et un chapeau, oh ! un chapeau d'aspect indescriptible. Constatons seulement une absence complète de poil, qui laissait admirablement ressortir les accidents dont ce vénérable couvre-chef semblait avoir été victime pendant sa longue carrière. « Bon Dieu ! se dit notre docteur, à quelle espèce pourrait appartenir ce bipède ? » Et, tout compte fait, il crut devoir le ranger dans la classe des épiciers retirés du commerce du poivre et de la cannelle, pour se vouer au culte du loto et à la lecture du *Constitutionnel* ; puis il se jeta dans le coin qui lui était échu, laissant percer sur sa figure une expression qui eût fait pâlir de jalousie tous les grognards de l'Empire.

Cependant la vénérable diligence roulait depuis quelques heures déjà vers Limoges, et nos deux voyageurs n'avaient pas encore donné signe de vie. Je me trompe ; pour charmer les ennuis de la route, le jeune médecin avait allumé un superbe panatellas, et en tirait des colonnes de fumée semblables à celle d'une locomotive. Alors son compagnon avait riposté par l'exhibition d'une tabatière colossale, où ses doigts puisaient continuellement. Mais, à cela près, le premier mot de conversation était encore à venir, lorsqu'en traversant les riches campagnes de la Touraine, le jeune docteur, comme s'il eût été seul, laissa éclater en monologue l'admiration que lui inspirait cette nature luxuriante : « Quelles plaines fertiles ! s'écria-t-il ; oui, c'est bien là le jardin de la France.

« C'est juste, le jardin de la France, répéta le vieillard.

« Et dire, continua le premier, qu'en appliquant les découvertes de la science, les perfectionnements apportés à la culture par la chimie agricole, on triplerait peut-être ces richesses !

« C'est ce qui arrivera, monsieur, reprit l'inconnu. »

Notre jeune homme fixa sur lui un regard moitié ironique, moitié curieux, en se demandant sans doute ce que de pareilles questions pouvaient avoir de commun avec l'épicerie, et il continua sur ce ton dégagé de l'homme qui se sent fort de sa supériorité :

« Vous en parlez bien à votre aise, mon cher monsieur ; mais, quand vous seriez l'oracle de Delphes en personne, je doute que votre prophétie reçoive de sitôt son accomplissement.

« Et pourquoi ?

« Pourquoi ? mais parce que, dans les campagnes, les esprits sont généralement hostiles aux innovations. Là, plus que partout ailleurs, on s'en défie et on les accepte avec répugnance.

« Mais si l'utilité en était démontrée.

« Ah ! oui, démontrée ; par A plus B, sans doute ? Vous ne connaissez pas l'habitant de la campagne ; vous ignorez que ce n'est jamais le raisonnement qui le pousse à une détermination. Il cède à l'exemple, il imite, voilà tout ; c'est le véritable mouton de Panurge.

« Très-bien, vous venez ainsi à l'appui de ma thèse. (Ma thèse, dit à part lui le jeune docteur, voilà un épicier qui parle comme un professeur de rhétorique). Nous avons des agronomes éclairés qui font tous les jours des expériences, qui pratiquent des essais sur toutes les espèces de cultures, et puisque, selon vous, le cultivateur se sent entraîné à l'imitation, le voilà donc lancé dans la voie du progrès.

« Tiedue ! comme vous y allez, mon bon monsieur ! Quand je parle d'imitation, *dit-tu* ; j'entends ici l'imitation qui n'expose à aucun mécompte, et qui ne s'étend pas plus loin qu'à recueillir les bénéfices d'une application nouvelle.

« Je crois, monsieur, qu'il y a de l'exagération dans votre manière de voir. Si l'habitant de la campagne repousse les innovations, c'est bien souvent parce que ses ressources, trop restreintes, ne lui permettent pas d'affronter les éventualités d'une expérience dont le mauvais résultat serait sa perte. Mais donnez-lui le droit d'attendre, sans témérité, la récompense due à ses efforts ; mettez à sa portée les découvertes de la science, par la simplification des procédés, et je ne crains pas de vous affirmer qu'il secouera de bon cœur la tyrannie de la routine et des préjugés. »

Notre docteur sentit qu'il perdait du terrain, et que la discussion prenait pour lui une tournure

défavorable ; il chercha donc à faire prendre le change à son interlocuteur.

« Vous paraissez ne douter de rien, lui dit-il ; je croyais néanmoins qu'à votre âge on mettait moins d'optimisme dans ses appréciations. Au reste, ajouta-t-il malignement, je ne comprends guère pourquoi vous verriez les choses en noir. Vous n'avez peut-être jamais subi une déception ; le calme de votre existence s'est reflété sur votre physiologie, et sans doute que les émotions de la vie se sont concentrées tout entières pour vous dans les préoccupations d'un commerce paisible et dans les soins du comptoir. Pourquoi douteriez-vous ? »

Le vieillard jeta sur son compagnon un regard où se peignait la surprise ; puis un sourire imperceptible plissa ses lèvres minces et pâles, tandis que ses sourcils se contractaient légèrement, ce qui imprimait à sa physiologie un singulier caractère de malice et d'énergie. « En effet, dit-il, jeune homme, je ne doute pas. »

Le jeune homme avait surpris ce jeu rapide, mais expressif, et il commençait à demander si le personnage qu'il avait devant lui représentait bien vraiment le modeste industriel auquel il venait de le comparer. Mais un coup d'œil jeté sur les excavations de son chapeau lui rendit inopinément sa première impression.

« Pardieu ! monsieur, s'écria-t-il, j'aime à vous voir cette fois robuste. Il ne vous manque plus que de transporter des montagnes.

« On voit tous les jours des choses plus merveilleuses, répondit gravement le vieillard. Je ne déroulerai pas à vos regards le tableau des prodiges qui se renouvellent continuellement sous nos yeux ; mais, puisque nous en sommes à la chimie, à la chimie agricole, dites-moi pourquoi je douterais de son avenir ? La chimie n'est pas une science spéculative, dont les développements doivent être comme des jeux insignifiants auxquels s'exerce quelquefois l'esprit humain sans profit pour personne. Encore tout près de son berceau, elle tient déjà cependant le sceptre scientifique, au point de vue pratique du moins. Les arts ont appelé à leur secours le secret de ses combinaisons ; sous son impulsion, l'industrie a subi de profondes transformations ; au moyen de ses produits, la médecine a décuplé ses ressources curatives ; partout la chimie a détruit la routine, déraciné les préjugés, imprimé un nouvel essor à l'activité humaine, et je mettrais en problème sa puissance d'action si je la ferai reculer devant l'entêtement et la mauvaise volonté de quelques ignorants ! Les idées vont lentement ; elles s'arrêtent quelquefois, mais elles ne reviennent jamais en arrière ; et, comme le dit éloquentement dans un de ses ouvrages l'illustre prisonnier de Ham : « Marchez à la tête des idées de votre siècle, elles vous suivent et vous soutiennent ; marchez à leur suite, elles vous entraînent ; marchez contre elles, elles vous renversent. »

Le vieillard parla longtemps ainsi, s'animant lui-même au son de sa parole. Sa voix était vibrante, son geste éloquent, son regard brillant et passionné. Il traça de l'avenir de la science et de la puissance du génie de l'homme un tableau qui éblouit le jeune docteur. Devant cette physiologie transfigurée par l'éloquence, il sentit l'admiration succéder rapidement dans son esprit au sentiment orgueilleux qui avait percé dans ses premières observations. Le vieillard était retombé dans le silence, ses traits avaient repris leur calme ordinaire, mais son compagnon n'osait plus jeter les yeux sur lui qu'à la dérobée ; le respect agissait sur sa volonté.

« A quel diable d'homme ai-je donc affaire ? se dit-il. Voilà qui est singulier ; il me semble, maintenant, avoir vu son portrait quelque part. Ce n'est donc pas un épicier ni un droguiste ? Les portraits de ces messieurs ornent généralement les musées et les boutiques des marchands de tableaux. Mais à quelle catégorie appartient-il ? *that is the question*, comme disent les Anglais. »

Un assez long temps s'écoula sans que le silence fût rompu. Le vieillard reprit enfin :

« Vous parlez de chimie, monsieur ; auriez-vous fait de cette science une étude particulière ?

« Non, monsieur, répondit très-modestement et très-respectueusement notre docteur, je n'en ai vu que ce qui m'était absolument nécessaire pour ma médecine.

« Ah ! vous êtes médecin ?

« Tout frais émoulu ; je sors de la Faculté.

« Belle profession, monsieur ; mais, tout en vous y livrant, vous pourriez accorder à la chimie quelques heures de travail par jour ; vous en tireriez d'immenses ressources. Reviendrez-vous à Paris ?

« Je ne le pense pas, monsieur. Je retourne dans ma famille, avec l'intention d'exercer dans les lieux mêmes où j'ai passé mes premières années.

« Vous avez peut-être tort. A Paris, vous vous trouvez entouré d'éléments de succès qui vous manqueraient dans le coin obscur où vous allez vous reléguer.

« C'est vrai, monsieur ; mais je ne me briserai pas contre les obstacles que m'offrirait le séjour de Paris ; j'y serai à l'abri des mécomptes auxquels on est exposé quand il faut

lutter contre l'indifférence des uns, contre l'envie et la jalousie des autres.

« Allons, je vous rappellerai à vos classiques : *labor improbus*. Vous êtes jeune, vous avez de l'activité, de l'énergie, de l'intelligence ; il n'en faut pas davantage pour réussir. De plus, vous trouverez la sympathie qui s'attache à la jeunesse et qui encourage ses travaux. Nous ne nous connaissons que depuis quelques heures, mais votre physiologie me plaît ; et puis, nous sommes compatriotes, d'après ce que j'ai pu voir. Si vous revenez à Paris, présentez-vous chez moi, vous me ferez plaisir. Je vous prêterai des livres, je vous aiderai de mes conseils. »

« Monsieur, répondit le jeune médecin, de plus en plus surpris, je vous suis fort reconnaissant d'une offre si bienveillante ; mais pour en profiter, il me faudrait au moins savoir chez qui j'aurai l'honneur de me présenter.

« Ah ! c'est juste, dit l'inconnu ; et il parut assez embarrassé. Tenez, ajouta-t-il, vous pourrez me demander au Jardin des Plantes, où je fais le cours de chimie ; ou bien à l'Ecole polytechnique, où je professe le même cours ; ou bien encore à l'hôtel des Monnaies, où je suis chargé des épreuves. »

Pendant cette énumération, le jeune homme ouvrait démesurément les yeux, et, à chaque reprise, il se prodiguait intérieurement les épithètes les plus maisonnantes. En ce moment la voiture arrivait à Limoges.

« Au reste, continua le vieillard, pour vous épargner tout embarras, je vais vous laisser mon adresse. »

Il tira alors un petit portefeuille des plus coquets, en sortit une carte et la remit à son compagnon. Celui-ci n'osa point en prendre connaissance sur-le-champ ; mais, après être descendu de voiture et avoir agité très-respectueusement son compagnon de voyage, il profita du premier détour pour prendre la carte et y jeter avidement les yeux. Il y lut ce simple nom :

GAY-LUSSAC.

Il avait voulu donner une leçon de chimie au plus savant chimiste de l'Europe.

« Triple sot que je suis ! s'écria-t-il, d'avoir cru qu'un savant devait avoir un chapeau neuf, lorsque les trois quarts ne se lavent même pas les mains. » Et

Le docteur, honteux et confus, Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

A part quelques détails de peu d'importance, nous pouvons garantir la complète authenticité de ce récit, que nous avons recueilli de la bouche même du jeune médecin qui avait été le héros de l'aventure.

UN AFFREUX CRIMINEL.

Le 23 février 1849, époque à laquelle les chemins de fer n'avaient pas encore complètement détrôné la diligence, et où le commis voyageur existait encore à l'état où l'a stéréotypé Balzac, c'est-à-dire avant qu'il accomplît la brillante métamorphose qui nous le fait apparaître aujourd'hui encadré dans la pompeuse auréole de *représentant* ; le 23 février, disons-nous, deux hommes montaient, à Paris, dans le coupé de la diligence qui partait pour Lyon. La moitié de ce contingent était fournie par un des personnages que nous venons de rappeler : tête ronde et atteinte de calvitie, phénomène que présente souvent l'occiput des commis voyageurs — pardon, des représentants — nous n'avons jamais pu savoir pourquoi ; yeux gros et épanouis à fleur de tête, joues colorées, lèvres lippues, bien découppées pour le boniment ; en somme, une bonne grosse figure d'ex-jovial gargon qui commençait à prendre du ventre. A première vue, la seconde moitié du contingent offrait presque le même diagnostic. Mais le plus léger examen suffisait pour y découvrir un tout autre caractère, probablement par un de ces bizarres contrastes qui font que les traits empreints de la plus exquise distinction se retrouvent quelquefois dans une vulgaire physiologie.

Voilà nos deux voyageurs en tête à tête. Les chevaux piaffaient encore dans la cour, que le commis voyageur — pour être fidèle au style de l'époque — avait entamé la conversation dont il faisait tous les frais, à vrai dire ; mais il n'avait pas l'air de s'en apercevoir. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il avait déjà mis son compagnon au courant de sa vie publique et privée : c'était un prêtre des saints Crépin et Crépinien, le voyageur pour les cours, et, rien qu'à l'entendre, on pouvait se convaincre qu'il en faisait de nombreux placements. Quand il eut déploré le marasme dans lequel étaient tombées les affaires, suivant l'invariable habitude de ces messieurs du commerce, il se rabattit sur les particularités de la vie privée. Les loyers étaient hors de prix, les objets de consommation journalière d'une cherté excessive, l'entretien horriblement coûteux. Bientôt il faudrait être millionnaire pour végéter à Paris. Passant à des détails plus intimes, il parla de sa femme, de ses défauts et de ses qualités ; de ses enfants, tant de filles et tant de garçons. Son petit dernier était un prodige d'esprit ; il se proposait de le faire entrer plus tard à l'Ecole polytechnique. Puis, ce fut le tour de la bonne. Bref, son chien, son chat, son perroquet et son serin devinrent successivement l'objet de

commentaires accompagnés de remarques et d'annotations.

Après ce déluge de paroles, notre homme parut vouloir reprendre haleine; il s'essuya le front avec son mouchoir et respira bruyamment à plusieurs reprises, tout étonné de n'avoir pas reçu une seule fois la réplique de son muet interlocuteur, qui avait essayé cette bordée avec l'impassibilité du sage d'Horace. Sa figure rêveuse, méditative, ne s'était pas même tournée vers le commis voyageur.

Voilà un homme qui ne me revient guère, pensa celui-ci; il a l'air en dessous. Je n'aime pas ces gens à expression concentrée; ils semblent toujours ruminer un mauvais coup.

Cependant il se décida à rompre tout à fait la glace, en adressant la parole à ce personnage taciturne.

— Monsieur voyage aussi pour affaires, sans doute ?

Un balancement de tête, de haut en bas, fut l'unique réponse.

— Et pour quel genre d'articles, si ce n'est pas être indiscret ?

— Crimes de toute catégorie : vols avec effraction et assassinat, faux de toute espèce, viols, empoisonnements, incendies...

A cette lugubre énumération, débitée d'une voix cavernueuse, le commis voyageur sentit un frisson de peur; il fit un violent effort sur lui-même pour fermer les yeux, autrement ils lui seraient sortis de la tête. Il se rejeta dans son coin et ne desserra plus les dents. Mais il ne cessa de jeter des regards inquiets sur son compagnon, dont le jeu physionomique était loin de le rassurer. Il semblait, en effet, livré à d'explicables émotions, rougissant, pâlisant tour à tour; tantôt son grand œil bleu paraissait s'enflammer, tantôt il semblait se voiler de larmes. Une lutte terrible, assurément,

s'était engagée dans le cœur de cet homme, lutte que trahissaient encore plus des gestes brusques, rapides, passionnés; les mots inarticulés de mort, agonie, poison, arrivaient même jusqu'au bord de ses lèvres.

Notre commis voyageur était épouvanté, et beaucoup l'eussent été à sa place, car les traits de l'autre voyageur revêtaient parfois une singulière expression de vivacité, de colère ou d'indignation.

Si ce n'est pas un fou furieux, pensa le plaqueur de cuirs, c'est évidemment un grand criminel. En attendant, tenons-nous sur nos gardes, et nous verrons à Lyon.

Il n'eut pas plus tôt mis les pieds hors de la voiture qu'il s'élança chez le procureur de la république, auquel il fit un récit dramatique des péripéties de son voyage.

— Et vous croyez, lui dit le magistrat après l'avoir écouté attentivement, que c'est un grand criminel ?

— Oh ! monsieur, il ne faut pas en douter un seul instant : ce regard, ces mots entrecoupés, ces gestes significatifs... un homme comme moi ne peut pas s'y tromper.

— Voyons, reproduisez-moi son signalement.

Et le commis voyageur d'analyser de nouveau chaque ligne de la figure, avec force métaphores, il est vrai, mais qui n'enlevaient pas à son récit un certain cachet de vérité.

— C'est bien cela, fit le magistrat en souriant. Nous sommes prévenus de son arrivée à Lyon.

— Vous le connaissez donc, monsieur ? N'est-ce pas que c'est un homme dangereux ?

— Tout ce que je puis vous dire, répliqua le magistrat, c'est qu'il ne fait pas bon l'avoir pour adversaire. Ah ! il nous donne du fil à retordre. Au plaisir de vous revoir, ajouta-t-il d'un air légèrement ironique. Toutefois, rassurez-vous, votre tête ne court aucun risque.

Le commis voyageur se retira convaincu qu'il venait de sauver la société d'un grand péril, et, le soir, à la table d'hôte, il ne manqua pas de se tresser une couronne de civisme en présence de tous ses confrères.

A propos, dit l'un de ces messieurs, c'est demain que se juge ce fameux procès d'empoisonnement. Ce sera curieux, et je ferai tout mon possible pour entrer dans la salle où l'affaire sera jugée, à la cour d'assises.

Chacun en dit autant, et notre commis voyageur en cuirs, ne fut pas le dernier, le lendemain, à se faufiler comme il put dans le prétoire, où l'affluence était énorme. Lorsque l'audition des témoins eut été achevée et que le procureur de la république eut fulminé son réquisitoire, écrasant pour l'accusé, le défenseur de celui-ci se leva, et un silence plus profond encore s'établit.

L'avocat discuta d'abord les charges de l'accusation d'une voix nette, claire, incisive; les prit une à une et en fit ressortir les vices, les faiblesses, les inconvénients, avec une vigueur irréfutable, qui les réduisit à néant. Tout à l'heure, l'éloquence du ministère public semblait inattaquable; elle était maintenant réduite au silence. Puis, envisageant les faits de plus haut, l'avocat eut des accents émus qui ne s'adressaient qu'au cœur et à la conscience; sa parole vibrante prit des intonations irrésistibles, et de temps à autre un frémissement électrique semblait envahir et les juges, et les jurés et les auditeurs. En quelques instants, cette parole ardente, passionnée, impétueuse, eut dissipé tous les doutes et porté la lumière dans tous les esprits. L'homme assis sur le banc des criminels n'était déjà plus un accusé, mais un innocent.

Après avoir terminé son éloquente plaidoirie, l'avocat se rassit au milieu des applaudissements que la sévérité du lieu fut impuissante

à contenir. Dans ce mouvement, il se tourna vers le prétoire, et sa figure encore inspirée apparut aux regards des auditeurs.

Non, si Bêlzebuth sautait brusquement à pieds joints dans mon écritoire, je n'éprouverais pas un soubresaut pareil à celui qui souleva notre commis voyageur à la vue de cette physionomie. Il demeura immobile et bouche bée; Persée serait revenu exprès du Tartare pour lui montrer la tête de la Gorgone qu'il n'eût pas semblé plus pétrifié. C'est que cet éloquent défenseur de l'innocence, celui qui avait captivé, subjugué par le charme ou la puissance de sa parole des juges prévenus peut-être, et écarté de la tête de son client l'expiation suprême, cet homme, c'était le compagnon du commis voyageur en diligence; celui que sa sollicitude pour les intérêts sociaux l'avait fait signaler au procureur de la république. En ce moment, pour comble de malheur, ses regards se croisèrent avec ceux de l'avocat, qui sourit légèrement, et lui envoya de la main un petit salut où le fils de saint Crépin crut trouver un peu d'ironie. Il attendit que la foule fût écoulée, puis, avisant un huissier : Monsieur, lui dit-il, comment appelez-vous donc l'avocat qui vient de plaider si merveilleusement ?

— Comment ! fit l'huissier tout étonné, vous ne connaissez pas M. Lachaud, ou du moins vous ne savez pas qu'il devait défendre l'accusé, lorsque tous les journaux l'avaient annoncé ! De quel pays sortez-vous donc ?

— Ah oui, M. Lachaud, reprit notre homme abasourdi; M. Lachaud du barreau de Paris, n'est-ce pas ? Si, si, je le connais bien, qui est-ce qui ne le connaît pas ? Oui, oui, M. Lachaud; maintenant je comprends.

Et il se retira en se tenant la tête à deux mains et en chancelant comme un homme ivre

